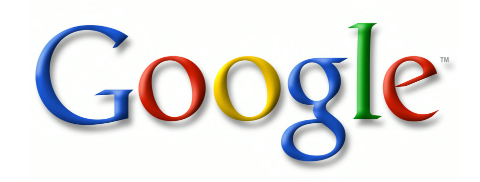



143
.N93
V.27-28
RALE

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

—

Josépin. — Kœgler.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingt-Septième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

J

N (*Giuseppe* Cesari, dit le chevalier
ou le), peintre de l'école romaine, naquit
o, petite ville du royaume de Naples, en
lon les uns, en 1568 selon d'autres, et
à Rome en 1640. Cet artiste tient parmi
tres le rang que le chevalier Marini occupe
les poëtes; doués l'un et l'autre d'une
ition vive et d'un désir insatiable de re-
e, ils trouvèrent tout chemin bon dès
nduisait à leur but; sacrifiant sans me-
goût déjà dépravé de leur époque, né-
le vrai pour le brillant, ils contribuèrent
nt à la décadence de la poésie et de la
e italiennes. Après avoir eu pour premier
son père, pauvre peintre d'*ex-voto*, le
hevalier vint à Rome à l'âge de treize ans,
e aux grandes dispositions qu'il montrait,
urtout à la protection de Dante, il obtint
Grégoire XIII une petite pension de dix
r mois, qui lui permit de se livrer à l'é-
son art sans préoccupation de la vie ma-
Il devint l'élève et bientôt l'émule du
i; la réputation ne se fit pas attendre, et
dès son début il fut regardé comme le
peintre de Rome. Quelques peintures,
es en compagnie de Giacomo Rocca,
Daniele de Volterre, furent la première
de talent qu'il offrit au public. Les con-
rs mêmes furent surpris de l'extrême
et de la richesse d'invention qu'avait dé-
le jeune artiste, et ces qualités brillantes
nt pas de remarquer les incorrections
sseté de mouvement des drape-
manque sse des ombres et des
s, qui n' trop nombreux dans
rages. Ne veri peintre, il co-
abilement ses fresques; ses compositions
riches, ses figures avaient de l'âme et
ie. Lorsqu'il voulait s'en donner la
s'élevait parfois à une grande hauteur
de talent, comme il le fit dans l'*Ascension* de
Saint-Jean de Latran, la *Gloire de la Vierge*
de Saint-Chrysogone, et surtout dans ses deux
fresques du Capitole, la *Naissance de Romulus*
et la *Bataille de Tullus Hostilius contre les
Véiens*, compositions qui sont regardées comme
ses chefs-d'œuvre. Dans d'autres ouvrages, au
contraire, et malheureusement en plus grand
nombre, il abuse de sa facilité jusqu'à la négli-
gence. Ce fut surtout dans sa vieillesse qu'il se
laissa ainsi entraîner. On peut comparer ces
deux manières en voyant au Capitole, dans la
même salle, les deux peintures que nous avons
citées et quatre autres sujets exécutés quarante
ans plus tard, *Romulus traçant l'enceinte de
Rome*, l'*Enlèvement des Sabines*, le *Combat
des Horaces*, et *Numa confiant aux Vestales
la garde du feu sacré*.

Venu en France en 1600, avec le cardinal Aldobrandini, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, il fut nommé par ce prince chevalier de l'ordre de Saint-Michel. A son retour, Clément VIII lui conféra l'ordre du Christ. Dès lors l'orgueil du *chevalier d'Arpin* ne connut plus de bornes. Ayant insulté le Caravage, il refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était pas chevalier; mais aussi, ayant provoqué Annibal Carrache, qui s'était permis de ne pas l'admirer, il fut refusé à son tour. « Mon arme, dit le grand maître bolonais, est le pinceau, et non pas l'épée; c'est à cette arme que je le défie. » Chargé d'honneurs, comblé de richesses par dix papes, qui tous l'avaient protégé, le Josépin mourut octogénaire, et fut enterré en grande pompe dans l'église de Saint-Jean de Latran. Nous ne passerons pas en revue les innombrables ouvrages qu'il exécuta pendant sa longue carrière; nous nous contenterons d'indiquer les principaux : Rome, au palais Chigi, *La Charité*; — au palais Sciarra, un *Ecce Homo*; — au

palais Borghèse, une *Conversion de saint Paul* et un *Enlèvement d'Europe*; — à Santo-Lorenzo in-Passe-Perna, *Sainte Brigitte* et le *Mariage de la Vierge*; — à Saint-Louis-des-Français, les *Prophètes*; à la Chiesa-Nuova, une *Purification de la Vierge*; — à Santa-Maria-della-Pace, *Saint Jean évangéliste*; — à Saint-François, le *Saint en extase*; — enfin, au cloître de Saint-Onuphre, la *Vie* de ce saint peinte à fresque. — NAPLES, au Musée : *Saint Michel*, *La Madeleine*, *La Samaritaine*, *Le Christ au jardin des Oliviers*, et un *Chœur d'anges*. — FLORENCE, à la Galerie publique : le *Portrait de Cesari* par lui-même; au palais Bartolommei, *Thetis et Neptune*. — PARIS, au Louvre : *Diane et Actéon*, *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*. — LONDRES : *Triton portant une Nymphe*. — DRESDE : une *Bataille*. — MUNICH : à la Pinacothèque, *La Vierge avec sainte Claire et un pape*. — VIENNE, *Persée et Andromède*.

Le Josépin a gravé à l'eau-forte quelques pièces de sa composition, dont la plus importante est une *Assomption de la Vierge*. Parmi les nombreux élèves de ce maître, on compte son frère *Bernardino*, habile copiste, qui mourut jeune, au commencement du dix-septième siècle, après l'avoir aidé dans quelques-uns de ses travaux, et Cesare Rossetti, Bernardino Parasole, Guido Ubaldo Abatini, Francesco Allegrini, qui, sans avoir le talent de leur maître, continuèrent la tradition de ses défauts. E. B—N.

Baglione, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti del* 1573 *al* 1642. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Catalogues* de Florence, Naples, Londres, Munich, Dresde et Vienne. — Villot, *Musée du Louvre*.

* **JOSIKA** (*Miklos* ou *Nicolas*, baron), romancier hongrois, né le 28 avril 1796, à Torda (Transylvanie). Issu d'une des premières familles du pays, il entra en 1811, après avoir reçu une excellente éducation particulière, dans les rangs de l'armée autrichienne, prit part aux campagnes de 1814 et de 1815 contre la France, et quitta le service en 1818, avec le grade de capitaine; ayant épousé vers cette époque une riche héritière, qui le laissa veuf après plusieurs années de l'union la plus malheureuse, il se retira sur ses domaines de Transylvanie et s'adonna à l'économie rurale. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans, en 1836, qu'il songea à aborder la carrière littéraire avec le récit historique d'*Abafi*, qui lui fit, dès son apparition, une réputation toute populaire. La critique le salua du titre de *romancier national*, que ses dernières productions sont loin de lui mériter. Doué d'une activité dévorante, il publia, jusqu'en 1848, une soixantaine de volumes, dont les sujets étaient ordinairement empruntés aux annales de la Hongrie; il y remettait en œuvre, avec une certaine habileté, les procédés de Walter Scott; le style en était brillant, l'exposition des caractères pleine de puissance. Toutefois au théâtre, où il s'essaya à plusieurs reprises, il ne rencontra que des succès d'estime. Le baron Josika joua dans les événements de 1848 un rôle politique qui a été diversement apprécié. Dans la diète de Transylvanie, où il avait représenté l'année précédente le comitat de Szolnok, il s'était rendu facilement populaire par ses votes constants contre l'Autriche; mais sa timidité naturelle, qui l'empêcha toujours de se produire à la tribune, l'avait fait reléguer au second rang des chefs de l'opposition. Nommé membre du comité de défense nationale, il s'associa franchement à la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, siégea au tribunal de grâce, établi à Pesth, suivit le gouvernement à Debreczin, puis à Arad, et fut obligé, après la catastrophe de Vilagos, de chercher son salut dans la fuite. Condamné à mort par contumace, il fut, au mois de septembre 1851, pendu en effigie à Pesth, ainsi que trente-cinq partisans de Kossuth. Marié en secondes noces, en 1847, avec la baronne Julia Podmaniczky, une des femmes les plus distinguées de la Hongrie, il réside depuis 1850 à Bruxelles, d'où il adresse une correspondance étrangère au *Magyar Hirlap*, feuille politique. Le baron Nicolas Josika a été plus d'une fois confondu par les critiques ou biographes de l'Allemagne avec un de ses homonymes, le baron Samuel Josika, qui a pris aussi une part très-active aux débats de l'ancienne diète de Transylvanie. Parmi ses nombreux romans, nous citerons : *Abafi*; Pesth, 1836; 3[e] édit., 1851, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage; — *Az utolso Bátori* (Le dernier des Bathory), 2[e] édit., 1840, 3 vol.; — *A' Czehek Magyarorszagban* (Les Bohémiens en Hongrie); 2[e] édit., 1845, 4 vol.; — *Zrinyi a' Kœlto* (Zrinyi le poëte); 1843, 4 vol.; — *Jósika István* (Étienne Josika); 1847, 5 vol., aventures d'un des ancêtres de l'auteur; — *Familie Mailly* (La Famille Mailly); Leipzig, 1850, 2 vol., en allemand; — *Egy Magyar Csalad a' Forradalom alatt* (Une Famille hongroise sous la révolution); Brunswick, 1851, 4 vol. Les ouvrages du baron Josika, qui forment aujourd'hui plus de soixante-dix volumes, ont été presque tous traduits en allemand, soit par Klein, soit par sa seconde femme. Paul LOUISY.

Conversations-Lexikon. — Pierer, *Universal-Lexik*. — *Leipziger Repertorium*. — *English Cyclopædia*.

JOSQUIN DESPREZ. *Voy*. DESPREZ (*Josquin*).

JOSSE (Saint), célèbre solitaire français, mort le 13 décembre 668, était fils de Juel, comte de Bretagne, et frère de Judicael, qui prit le premier le titre de roi de Bretagne. Ce prince ayant résolu de quitter ses États pour se faire religieux, chargea Josse, son frère, de régner à sa place; mais celui-ci, qui voulait aussi se consacrer au service de Dieu, demanda huit jours de réflexion, et sur ces entrefaites, sept pèlerins étant venus à passer, il partit avec eux pour Rome.

dans le Ponthieu, où un seigneur du
nmé Haimon, le retint dans son pa-
i donna sa chapelle à desservir, après
ordonner prêtre. Au bout des sept ans
ce seigneur de lui permettre de vivre
e dans un désert du côté de la mer,
ihic et depuis *Ray*. Le duc Haimon lui
a demande, et lui fit bâtir une cha-
ne cellule. Josse y vécut pendant huit
un disciple nommé Vurmaire, dans la
et le travail, exerçant les œuvres de
vers les pauvres et les passants. Il alla
un lieu appelé *Runiac*, aujourd'hui
uint-Josse, vis-à-vis d'Étaples, et il
e chapelle en l'honneur de saint Mar-
issa treize ans, au bout desquels il alla
ier dans un ermitage, où il mourut, en
sainteté, et où il fut inhumé. Il y avait
à Paris une église paroissiale sous l'in-
le saint Josse, qui était auparavant un
l où saint Josse avait logé dans un
s la capitale. J. V.

'ies des Saints, 13 décembre. — Richard et
liothèque sacrée.

de Luxembourg, empereur d'Alle-
né en 1351, mort le 8 janvier 1411 à
oravie). Fils de Jean de Luxembourg,
de l'empereur Charles IV, il était mar-
ravie lorsqu'en 1388 il prit possession
de Luxembourg, du comté de Chini
ouerie d'Alsace, en vertu du transport
avait été fait par son cousin Wen-
Indigné des excès de tous genres aux-
lernier se livrait, il se concerta avec
pour le faire arrêter (1395), sans cesser
s de le soutenir, même lorsqu'il eut
. Après s'être démis du gouvernement
ourg en faveur du duc d'Orléans,
les VI, il le reprit en 1407, à la
e prince. Le 1er octobre 1410, il fut
me partie des électeurs, pour succéder
ur Robert, qui venait de mourir; dix
aravant, une autre partie avait élu Si-
son cousin, de sorte qu'on vit alors
ereurs à la fois, car Wenceslas était
ant. Josse mourut trois mois après,
r de postérité. Son règne fut si court
urs historiens n'en ont pas fait men-
P. L—Y.

rifier les dates, t. XIV.

(*Charles*), théologien français, né
dans la seconde moitié du seizième
rt après l'année 1636. Il fit profession
la règle de Saint-François, chez les
lu Mans, et vint ensuite à Paris, où il
*Déroute de Babylon, descrite par
n en l'Apocalypse*; 1612, in-8°. La
franciscaine, au seizième siècle, est,
dire, le *nec plus ultra* de la bizarrerie
e. La *Déroute de Babylon* nous offre
e de ces extravagances. C'est un recueil
s : on ne l'aurait pas soupçonné. La
singularité du titre est encore surpassée par celle du livre lui-même. On ne peut recommander les sermons de Charles Josse qu'aux gens curieux qui recherchent avidement les écrits burlesques. Ils y trouveront amplement de quoi se contenter.

B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 110.

JOSSE (*Étienne*), général français, né le 20 mars 1768, à Ambly (Meuse), mort le 3 juillet 1839 à Verdun (Meuse). Engagé volontaire au 2e bataillon de son département (1791), il fit partie de l'armée du Nord, et passa, deux ans plus tard, sous-lieutenant. Sous la république, il se distingua au passage de la Roër (an III), aux combats de Rastadt et de Savone. Employé à l'armée d'Italie (1805), il assista au siége de Gaète, et fut autorisé en 1807 à prendre du service dans les Deux-Siciles en qualité d'aide de camp du général Gambs. Nommé chef de bataillon le 30 avril 1809, il fit partie de l'expédition de Calabre, et rendit dans l'administration militaire, comme sur les champs de bataille, de grands services à l'armée napolitaine. Le 28 janvier 1814 il devint adjudant-général, chef d'état-major de la garde du roi Murat, prit part à la dernière campagne d'Italie, et reçut, le 15 mai 1815, le grade de général de brigade. Rappelé en France après les Cent Jours, il fut admis à l'activité avec le titre de colonel d'infanterie, et nommé maréchal de camp honoraire le 22 octobre 1823. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes. — Pascal, *Les Bulletins de la Grande Armée*. — *Fastes de la Légion d'Honneur*. — *Annuaire militaire*.

JOSSE (*Louis*), publiciste français, né à Chartres (1) en 1685, mort dans la même ville, le 2 décembre 1749 (2). Fils d'un conseiller au Châtelet de Paris, il devint clerc chartrain, diacre, licencié de Sorbonne, et fut reçu chanoine de la cathédrale de Chartres, le 9 mars 1706. S'étant rangé parmi les opposants à la bulle *Unigenitus*, il fut exclu du chapitre, en 1729. Dans sa retraite il s'adonna à la littérature. On a de lui : *L'Argenis de Barclay*, traduction nouvelle; Chartres, 1732, 3 vol. in-12; — *Dissertation sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la seconde race*; Paris, 1753, in-12.

R.—R (de Chartres).

Journal de Verdun, juillet 1752, p. 8-9.

JOSSE (*Pierre*), pharmacien français, né à Paris en 1745, mort en 1799. Né de parents pauvres, il apprit la pharmacie avec Rouelle et de Laborie, et publia en 1777 l'analyse de la racine de Colombo. Reçu membre du Collége de Pharmacie en 1779, il y fut nommé professeur adjoint de chimie, et prévôt en l'an VI. Josse donna un nouveau procédé pour préparer l'oxyde noir de fer nommé *Æthiops martial*. Il s'oc-

(1) A Paris, suivant Brillon, additions mss., p. 138-238.
(2) *Regist. Capitul.* mss, p. 513.

cupa de la préparation de l'opium, et montra que les vins sucrés, tels que ceux d'Espagne, sont les seuls dont on doive se servir pour les teintures d'opium. Il trouva que le lait fermenté donnait à la distillation plus d'alcool que le vin de raisin; que l'éther nitrique distillé sur du sucre se dépouillait du gaz acide nitreux. Enfin, il fit connaître une méthode économique pour préparer le beurre de cacao. J. V.

Nachet, *Notice historique sur Josse.*

JOSSELIN. *Voy.* GAUZLIN.

JOSSELIN ou **JOSCELIN I** DE COURTENAI, comte d'Édesse de 1118 à 1131. Il se croisa en 1091, et suivit Étienne de Blois en Palestine. Son cousin Baudoin II, second comte d'Édesse, lui céda en 1107 plusieurs villes situées sur les rives de l'Euphrate. Josselin eut beaucoup de peine à défendre sa petite seigneurie contre les Turcs Il fut même fait prisonnier, et resta cinq ans captif à Mossoul. Il s'échappa de prison, et, n'ayant pu reprendre sa seigneurie, il se réfugia dans le royaume de Jérusalem, et obtint la principauté de Tibériade. Lorsque Baudoin alla prendre possession du trône de Jérusalem, en 1118, il céda le comté d'Édesse à Josselin. Celui-ci se signala tellement dans diverses expéditions contre les Sarrasins, qu'il mérita le surnom de *Grand*, qui lui est donné par divers auteurs et par son fils, dans des lettres de l'année 1134. Il fut mortellement blessé au siége d'un château près d'Alep. N.

Guillaume de Tyr, *Histoire*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II.

JOSSELIN II DE COURTENAI, comte d'Édesse, fils et successeur du précédent, mort en 1147. « Ce prince, surnommé *le Jeune*, dit Du Cange (1), fut très-libéral et vaillant de sa personne, mais adonné extraordinairement aux femmes, à l'ivrognerie, et autres vices, qui le plongèrent, avec le temps, dans le malheur, et lui firent perdre en un moment ce que son père avait acquis avec beaucoup de gloire et de réputation et conservé avec beaucoup de peine. » En effet, Zengui, sultan de Mossoul, vint tout à coup, en 1144, mettre le siége devant Édesse, d'où le comte était alors absent avec ses troupes. Malgré le courage des habitants, la ville fut prise d'assaut après vingt-huit jours de siége, et, suivant une chronique contemporaine, « le glaive s'enivra du sang des vieillards et des enfants, des pauvres et des riches, des vierges, des évêques et des ermites ». Cependant Zengui étant mort l'année suivante, Joscelin parvint à pénétrer dans la ville, au moyen de quelques intelligences qu'il avait conservées avec les habitants; mais il ne put se rendre maître des tours, et le fils de Zengui, Noureddin, étant accouru au secours de la garnison, les chrétiens n'eurent plus d'autre moyen de se sauver que de se faire jour à travers l'armée ennemie. 1,000 d'entre eux à peine, Josselin à leur tête, échappèrent aux musulmans. Noureddin, n[illegible] de la ville, extermina les habitants, et la [illegible] fond en comble. Cet événement [illegible] mense retentissement en Europe, e[illegible] la seconde croisade. Le comte Josselin [illegible] trois ans après prisonnier dans la ville d'Alep.

Son fils, JOSSELIN DE COURTENAI, fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Harul, en 1165, r[illegible] près de dix ans prisonnier. Son cousin Baud[illegible] roi de Jérusalem, le racheta, et le nomma sénéchal, puis régent du royaume de Jérusalem. [M. LE BAS, dans le *Diction. encyc. de la France*, avec addit.]

Guillaume de Tyr, l. XVI, c. 4. — Bernard le Trésorier, dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II.

JOSSELYN (*Jean*), littérateur anglais, né dans la première moitié du dix-septième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; on sait seulement qu'à deux reprises, en 1638 et en 1671, il fit un voyage aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord, et qu'il résida plusieurs années à Boston. Dans ses ouvrages, il traite de préférence les questions qui se rattachent à l'histoire naturelle, bien qu'on y rencontre beaucoup de détails curieux sur les mœurs et la société de l'Amérique à cette époque. On a de lui: *New England's Rarities discovered in birds, beasts, fishes serpents, plants of that country*; Londres, 1672, in-4°, fig.; — *Chronological observations of America*; ibid., 1673; — *Account of two Voyages to New England*; ibid., 1674. P. L—Y.

American Cyclopædia, 1858, t. Ier.

* **JOST** (*Isaac-Marc*), érudit allemand, né le 22 février 1793, à Bernbourg. Appartenant à une famille israélite, il ouvrit en 1816 à Berlin un cours de philologie, dont il ne voulut pas permettre l'accès aux chrétiens. Depuis 1835 il est attaché à une académie juive de Berlin, destinée à l'enseignement professionnel. Très-dévoué aux intérêts de sa religion, il a dirigé, de 1841 à 1842, un journal intitulé *Sion*, avec M. Creizenach. On a de lui : *Geschichte der Israeliten* (Histoire des Israélites); Berlin, 1820-1829, 9 vol. in-8°; — *Neue Geschichte der Israeliten von 1815-1845*; ibid., 1846-1747, 3 vol., complément de la précédente; — *Allgemeine Geschichte des jüdischen Volkes* (Histoire générale du peuple juif); ibid., 1831-1832, 2 vol.; — une traduction de la *Mischna*, avec commentaire; ibid., 1832-1834, 6 vol.; — *Die Israelitischen Annalen* (Les Annales israélites); Francfort, 1839-1841; — *Lehrbuch der englische Sprachen* (Manuel de Langue Anglaise); Berlin, 1826, avec Burckhardt; — *Theoretisch-praktisch Handbuch zum Unterricht* (Traité théorique et pratique de l'Éducation); ibid., 1835; — *Lehrbuch des hoch deutschen Ausdrucks* (Traité du haut allemand); Brunswicz, 1852. P. L—Y.

Pierer, *Universal Lexikon*. — Gersdorf, *Repertorium*.

JOSUÉ, fils de Nun, successeur de Moïse,

(1) Dans son *Histoire* (inédite) *des R[illegible] et [illegible] Principautés d'outre-mer.*

le commandement des Hébreux, naquit en Égypte, et mourut l'an 1424 avant J.-C. Il quitta avec Moïse, dont il fut le serviteur ou plutôt le lieutenant, le pays des Pharaons, et guida avec ce grand homme les Israélites dans le désert. Enfin, il accompagna sur le Sinaï le législateur des Hébreux. Avant de conquérir la Palestine, il fut chargé de l'explorer. Ainsi que Caleb, l'un des émissaires, pendant que les autres décourageaient Israel, Josué ne craignit pas de le rassurer et de l'engager à entrer dans la Terre Sainte. Il reçut de Dieu même sa vocation. « Mon serviteur Moïse est mort, lui dit le Seigneur; lève-toi, et franchis le Jourdain avec ce peuple pour aller dans la contrée que je vous donnerai. » Josué obtempéra à la volonté divine, et pénétra dans le pays de Canaan. Après avoir traversé le fleuve qui devait marquer la limite assignée à son peuple, Josué imprima aux Israélites la consécration originelle commandée à Abraham, leur père, par ordre de Dieu, en ordonnant une circoncision générale. Il célébra aussi la Pâque, et mangea, ainsi que tout le peuple, le pain azyme. Ayant ainsi rattaché Israel aux traditions qui l'individualisaient, Josué procéda aux opérations qui devaient lui assurer la conquête de la Palestine. Il s'avança vers Jéricho, qu'il prit après sept jours de siége et au son des trompettes. Il ne fit aucune grâce aux habitants, et ne laissa la vie sauve qu'à Raab, la courtisane qui avait reçu et renseigné les explorateurs venus pour visiter la Terre Sainte, et dont la maison, située en dehors des murs, put bien servir de brèche pour introduire les assiégeants. Après la prise de Jéricho et le massacre des habitants, Josué dirigea huit mille hommes contre Haï; mais cette fois il éprouva une défaite. Surpris et effrayé de ce résultat si imprévu, « il déchira ses vêtements, dit l'Écriture, et, réuni aux anciens du peuple, il pleura devant le Seigneur ». Et le Seigneur lui apprit que la cause de ce désastre était la violation de la défense de rien retirer des trésors de Jéricho, exclusivement réservés au Seigneur. On rechercha l'auteur de cette violation du commandement de Dieu, et l'on découvrit que c'était un individu du nom d'Achar, de la tribu de Juda. Il fut lapidé, et les siens furent enveloppés dans sa ruine. Cet exemple donné, Josué marcha lui-même contre Haï; une habile surprise fit tomber cette ville entre ses mains. Pendant qu'il faisait marcher à l'occident de Haï une troupe de guerriers, il se dirigeait lui-même vers le nord. Les assiégés ayant fait une sortie, Josué et ses hommes simulèrent une retraite précipitée. Les habitants de la ville assiégée se mirent aussitôt à leur poursuite, et la ville resta ouverte et sans défense. Josué profita du moment: il déploya un étendard, et aussitôt ses soldats embusqués se précipitèrent dans la ville à laquelle ils mirent le feu, tandis que ses troupes qui avaient simulé la fuite, faisant volte-face, enveloppaient les habitants d'Haï, qui furent tous massacrés.

L'invasion de Josué répandit un trouble profond parmi les peuples indigènes de la Palestine; ils se liguèrent contre les Israélites; on comptait dans cette ligue les Amorrhéens, les Cananéens, les Phérésiens, les Héviens, les Chettiens, les Gergésiens, enfin les Jébuséens. Seuls, les Gabaonites ne prirent point part à cette levée de boucliers; ils recoururent à un stratagème pour devenir au contraire les alliés des Hébreux. Ils se présentèrent à Josué avec des vêtements usés et porteurs de provisions de voyage qui semblaient avariées et desséchées. Ils dirent au chef d'Israel qu'ils venaient de loin pour solliciter son alliance; et comme preuve ils lui montrèrent dans quel état les avait mis leur long voyage. Josué et les anciens de son peuple accédèrent à leur vœu, et jurèrent l'alliance. Le stratagème des Gabaonites fut bientôt découvert; il n'était plus temps de revenir sur une alliance jurée au nom du Seigneur. Josué et les anciens du peuple d'Israel déclarèrent aux Gabaonites menteurs qu'ils seraient réduits à une dure servitude; qu'ils couperaient le bois et porteraient l'eau du peuple par eux induit en erreur. Cependant, Josué les protégea contre Adoni-Tzedek, roi des Jébuséens et les alliés de ce prince, indignés de leur défection. Il défit la ligue, ou plutôt le ciel triompha pour lui: « il fit pleuvoir une grêle de pierres sur les ennemis des Hébreux et des Gabaonites, et il en périt beaucoup plus sous le poids de cette grêle que par l'épée d'Israel ». Josué voulut ce jour-là avoir entièrement raison de ses ennemis; il les poursuivit, commanda au Soleil de s'arrêter et à la Lune de planer sur la vallée d'Elom. L'autorité de ce miracle fut depuis invoquée pour combattre les astronomes qui les premiers enseignaient le véritable mouvement de la Terre.

Josué poursuivit le cours de ses victoires; il remplissait une mission divine, et, selon les habitudes de ces temps reculés, ce fut une guerre sans merci ni miséricorde. Le lieutenant de Moïse conquit la terre située au delà du Jourdain, depuis le levant à partir de la vallée d'Arnon jusqu'au mont Ermon et toute la terre d'Araba. Puis l'Écriture (Josué, XII) énumère tous les rois soumis par le glaive de Josué, en tout vingt-neuf. Il y en eut cependant qui échappèrent au sort commun, et Josué était trop avancé en âge pour espérer les réduire sous sa domination; il dut se borner à obéir à Dieu, qui lui prescrivait de faire entre les tribus le partage des terres conquises. Il procéda à cette opération, secondé par le grand prêtre Éléazar et les chefs des tribus. Le pays tout entier fut tiré au sort et par portions, sauf les parties réservées à certaines tribus. Les lévites eurent un lot particulier, en dehors de celui des autres tribus, parce que le sacerdoce du Seigneur devait constituer leur part. On leur assura quarante-huit villes. Josué rendit tributaires les Cananéens, qui résistaient encore. Il eut la satisfaction de voir ce peuple, qu'il avait

amené nomade du sein du désert, assis enfin sur la terre que la volonté divine lui assignait pour demeure. C'est ainsi que Josué s'avançait avec une singulière vigueur, avec un rare esprit d'unité, vers le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Il attacha aussi son nom à une institution qui eût été remarquable dans tous les temps, celle des villes d'asile ou de refuge, où le meurtrier par imprudence trouvait une retraite sûre et échappait ainsi à la mort.

Avant de mourir, et avancé en âge, Josué convoqua les enfants d'Israel, les anciens du peuple, leurs chefs, leurs juges, leurs écrivains : il leur rappela tout ce que Dieu avait fait pour eux; il leur annonça de nouveaux triomphes, en leur recommandant de s'en rendre dignes par l'exacte observation des commandements « écrits dans le livre de la loi de Moïse et par l'amour du Seigneur leur Dieu. » — « Quant à moi, dit-il, je suis la voie de tous ceux qui sont sur cette terre. » Dans une autre assemblée de son peuple, il lui récapitula l'histoire des ancêtres, les souffrances du passé, et les succès présents. « Dieu vous a donné, dit-il, une terre que vous n'aviez point labourée, et des villes que vous n'aviez point édifiées, des vignes et des olives que vous n'aviez point plantées. Et maintenant, craignez le Seigneur et servez-le dans la droiture et la justice; méprisez les dieux étrangers et servez le Seigneur. » — Le vaillant successeur de Moïse indiquait ainsi en peu de mots la source de la force présente et celle de la faiblesse future de ce peuple qui promit de ne jamais déserter le culte du vrai Dieu. Josué mourut âgé de cent dix ans; il fut enseveli dans le domaine qui lui était échu à Thamnasachar. Israel vit apparaître peu d'hommes d'un tel génie et d'une si ferme piété. David seul peut lui être comparé.

Il serait difficile de décider si le livre qui porte le nom de Josué est son œuvre. Il est vrai qu'il est dit, chap. XXIV, v. 26. « Et il écrivit ces paroles dans le livre des lois de Dieu ; » mais il y a lieu de penser que ce passage n'a trait qu'aux recommandations que Josué venait d'adresser au peuple. La mention de sa mort, qui suit, prouve qu'une main étrangère a coopéré au livre de Josué, comme il arriva sans doute pour les livres de Moïse. V. ROSENWALD.

Le Livre de Josue. — Winer, *Bibl. Real-Lex.*

JOTAPIEN, usurpateur romain, mort vers 250 après J.-C. D'après Zosime, une insurrection éclata en Syrie par suite de l'intolérable oppression de Priscus, qui avait été nommé gouverneur de l'Orient par son frère l'empereur Philippe. Les révoltés décernèrent la pourpre à un certain Jotapien, qui se disait parent d'Alexandre Sévère. L'insurrection fut bientôt comprimée, et Jotapien périt. Aurelius Victor place cet événement ou du moins la mort de l'usurpateur sous le règne de Decius, vers 250. Y.

Zosime, I, 21. — Aurelius Victor, *De Cæs.*, 2.

JOT FA (*Phra*), roi de Siam, vivait au commencement du seizième siècle. Il succéda à son père Xaja Raxa Thirât sur le trône de Juthia, en l'année 1527 de l'ère chrétienne (899 de l'ère civile siamoise (Chŭnlasăkkărât), 2070 de l'ère de Bouddha (Phŭtthăsăkkărât). L'État venait d'être désolé par la famine, et la capitale en grande partie détruite par un incendie, où plus de cent mille maisons devinrent la proie des flammes. Jòt Fa n'avait que onze ans, sa mère Sí Suda Chăn fut nommée régente du royaume. Elle se servit de sa puissance pour élever sur le trône un ministre qu'elle aimait, peut-être le meurtrier de son époux, et pour faire périr son propre fils. Mais révoltés de tant d'horreurs, les grands du royaume la massacrèrent, avec l'usurpateur son complice, dans une cérémonie religieuse, et offrirent la couronne à l'oncle du roi défunt, qui régna sous le nom de Măhá Chăkkrăphăt Raxa Thirăt, depuis l'année 1529. TEISSIER.

Annales du royaume Thaï (en siamois, non traduit).

JOTSAULD, moine de Cluny, hagiographe, mort quelques années après saint Odilon, c'est-à-dire après l'année 1050. Quelques auteurs lui donnent l'Allemagne pour patrie, et ils fondent cette conjecture sur le témoignage de Jotsauld lui-même : faisons cependant remarquer qu'il ne s'est pas exprimé à cet égard en des termes suffisamment clairs. L'emploi qu'il exerça dans l'abbaye de Cluny fut celui de chancelier. On lisait sur le mur de l'église de Saint-Pierre, à Cluny, l'épitaphe d'un certain Jotsauld, décoré du titre d'abbé. Or, aucun abbé de ce nom ne gouverna Cluny. Mais on trouve précisément en l'année 1050 un Jotsauld, abbé de Saint-Claude, dans le Jura, et, comme ce nom est peu commun, nous supposons volontiers que cet abbé de Saint-Claude est l'ancien moine, l'ancien chancelier de Cluny. On a de Jotsauld une *Vie de saint Odilon*, qui a été publiée par Mabillon dans ses *Acta SS. Ord. S. Bened.*, t. VIII; — et un poëme funèbre sur le même saint : *Planctus*, inséré dans la *Bibliothèque de Cluny*, p. 329-331. B. H.

Hist. Litt. de la France, t. VII, p. 487.

* **JOTTRAND** (*Lucien*), publiciste belge, né en 1803 à Genappes (province de Brabant). Reçu avocat à Bruxelles, il combattit de bonne heure, dans les rangs de l'opposition la plus avancée, l'administration si impopulaire de la Hollande, et écrivit contre elle de nombreux articles de polémique dans le *Courrier des Pays-Bas* et *La Sentinelle*. Lors de la révolution de septembre 1830, il siégea au congrès national, et appuya vivement la candidature du duc de Leuchtenberg, à l'exclusion de celle du prince Léopold. A la chambre des représentants, où il n'a cessé de figurer depuis 1831, il est un des champions les plus fermes du parti libéral et des plus hostiles aux visées ambitieuses du clergé. On a de lui plusieurs écrits politiques : *Guillaume*

e avant son avénement au trône; ı, 1827; — *Garanties de l'existence* *ume des Pays-Bas;* ibid., 1829, in-8°; *Relations Politiques et commerciales* ı *France et la Belgique;* ibid., 1841, vrage où il cherche à faire prévaloir de l'Allemagne sur celle de la France; *ouvelle Constitution de New-York;* 346; — *Les Églises d'État, der*ıuse *d'intolérance religieuse;* ibid.,

P. L—Y.

aire des Belges. — Annuaire royal de la — Littérature française contemporaine.

INET (*François* VATAR), statisticien ılogue français, né à Rennes, le 31 de-765, mort a Bordeaux, le 18 avril 1845. d'abord le droit; mais une timidité naéloignant du barreau, il se consacra à ement public, et devint professeur au ; Périgueux. Plus tard, il vint se fixer à ., où il fut nommé conservateur de la ıue de la ville. Il devint un des corres-du ministère de l'instruction publique ravaux de l'histoire de France. Jouannet ıp écrit; ses principaux ouvrages sont : *ue du département de la Gironde;* 4, 3 vol. in-4°; une addition y a été faite Léonce de Lamothe et G. Brunet, sous '*Essai de Complément de la* Statis-département de la Gironde; 1847, ı-4°; — *Voyage de deux Anglais dans rd fait en* 1825, *et traduit sur leur manuscrit;* Périgueux, 1826, in-18; *d Voyage de deux Anglais dans le Pé- leur pèlerinage à Rocamadour, en aduit sur leur journal manuscrit;* ı, 1827, in-18; — *Note géologique s Gisements de Fossiles de la famille stes, situés dans le département de la e;* Périgueux, 1827, in-8°. — Quelques *ur les antiquités du Périgord;* Pé-1836, in-18; — *Notice sur quelques lu moyen âge trouvés en* 1842 *à San-*rdeaux, 1843, in-8°; — le tome Ier du *ue comprenant la Bibliothèque de x;* Paris, impr. royale, 1832-1842 : la ıpêcha de terminer ce catalogue; — des 'histoire, de statistique, d'archéologie, , d'histoire naturelle, etc., et des mor-poésie dans les *Annuaires de la Dor-* autres journaux littéraires.

GUYOT DE FÈRE.

: M. de Lamothe, en tête du *Complément de la de la Gironde.* — J.-F. Lapouyade; *Essai r de F.-V. Jouannet,* 1849. In-8°. — *Éloge de par M* Gautier, dans les *Actes de l'Acad. de* 7e année, 1848.

ININ (*Joseph-Marie*), orientaliste fran-ı Saint-Brieuc (Bretagne) en 1783, mort : 1er février 1844. Les missions dont il fut ient et le long séjour qu'il y a fait lui ıı une connaissance aussi profonde que s idiomes, des mœurs, des usages, des lois et de l'histoire des peuples de ces contrées. Il devint premier interprète du roi pour les langues orientales, directeur et professeur au collége Louis-le-Grand. On a de lui : *Deux Odes mystiques composées par Séid-Almed-Hatti d'Ispahan*, trad. du persan; Paris, 1828, in-8°. Il a été collaborateur du *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*, publié par F. Didot et auteur du volume la *Turquie* dans l'*Univers Pittoresque*. Membre de la Société de Géographie de Paris, il a rédigé pour le *Bulletin* de cette société les notices annuelles sur les travaux qu'elle a faits en 1829, 1830, 1831, et le *Souvenir d'un Séjour à Brousse*, inséré dans le t. X, année 1829 de ce *Bulletin*. Enfin, il a fourni des notes et des documents à plusieurs auteurs qui ont écrit sur la Turquie et sur la Perse, tels que MM. Andréossy, Dupré, Tancoigue.

G. DE F.

Discours prononcés, le 8 fév. 1844, aux obsèques de M. Jouannin.

JOUBERT (*Laurent*), médecin français, naquit à Valence (Dauphiné), le 6 décembre 1529, et mourut à Lombers (Languedoc), le 21 octobre 1582. En 1550 il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine. Reçu bachelier l'année suivante, il fut envoyé, selon l'usage d'alors, dans une autre ville pour s'initier à l'exercice de son art, et se fixa d'abord à Aubenas, puis à Montbrison, où il se lia avec le célèbre jurisconsulte Papon. Après avoir visité les universités de Padoue, de Ferrare, de Bologne, de Turin et de Paris, il revint à Montpellier pour y recevoir le diplôme de docteur (1558), et en 1567 il succéda à Rondelet, son maître, dans la chaire d'anatomie. En 1569, et quoiqu'il professât la religion protestante, il fut attaché, en qualité de chirurgien, à l'armée royale commandée par le duc d'Anjou : et c'est du camp de ce prince, de Colonge-Layrroyau (Poitou), le 1er janvier 1570, qu'est daté le *Traicte des Arcbusades*. En 1573, il devint chancelier de l'université, dignité qu'avait laissée vacante la mort d'Ant. Saporta. En 1579, le duc d'Anjou, devenu roi de France (Henri III), l'appela à Paris, pour le consulter sur la stérilité de la reine; mais toutes les ressources de son art échouèrent contre l'impuissance constatée de ce prince. Joubert quitta néanmoins la cour avec le titre de médecin ordinaire du roi. Il était déjà médecin du roi de Navarre. Le bruit que la nouveauté et la hardiesse de ses opinions firent dans le monde médical lui procura une clientèle immense. On l'appelait souvent au loin pour des cas difficiles ou désespérés. Ce fut en revenant de Toulouse, où il était allé voir des malades, qu'il mourut, à Lombers, des suites d'une dyssenterie. Haller l'appelle *vir acuti ingenii*. Homme d'esprit et de grand savoir, Joubert a détruit une foule de préjugés qui avaient acquis la sanction du temps. Deux de ses ouvrages, le *Traité du Ris* et les *Erreurs populaires*, dédiés par lui à Marguerite de Valois, sont écrits

d'une manière assez licencieuse : on fut surpris, dans le temps, qu'une princesse en eût accepté la dédicace. — Joubert ne s'est pas occupé seulement de médecine. Dans sa *Question vulgaire*, il recherche l'origine du langage : il soutient que le langage n'est point inné ; qu'il a été révélé à Adam par Dieu même et que les enfants du premier homme ont appris de lui à parler. Cette idée a quelque chose de philosophique pour son temps ; il y a là une sorte de pressentiment de Locke. Joubert a aussi abordé, dans le *Dialogue sur la Cacographie françoise*, une question qui a été reprise par les grammairiens modernes, à savoir que notre langue offrirait moins de difficultés si l'on écrivait comme on la parle. Bien que son imprimeur n'ait pas voulu adopter sa réforme orthographique, on en retrouve quelques échantillons dans ses livres, et même dans les titres, comme on peut le voir ci-après. On a de lui : *Traité du Ris, contenant son essance, ses cavses, et mervelheus effais, curieusement recerchés, raisonnés et observés. Item, la cause morale du ris de Démocrite, expliquée et témoignee par Hippocras. Plus, vn Dialogue svr la Cacographie françoise, avec des annotacions sur l'orthographie de M. Ioubert* ; Paris, Chesneau, 1579, in-8°. Une partie de cet ouvrage avait d'abord paru en latin à Lyon, en 1558. La traduction dont nous venons de donner le titre est de L. Papon et de J.-P. Zaugmaistre ; — *Histoire entière des Poissons, composée premièrement en latin par Guillaume Rondelet, maintenant traduite en françois par homme expert à le bien entendre* ; Lyon, 1558, 2 tomes in-fol. Les bibliographes attribuent généralement cette traduction à L. Joubert, d'après le témoignage de du Verdier. Mais Amoreux la croirait plutôt de du Moulin, traducteur de l'*Histoire des Plantes* de Daléchamp ; — *Paradoxorum demonstrationvm medicinalivm Decas prima. Accessit Declamatio qua illud paradoxe interpretatur, quod vulgo aiunt, nutritionem vincere naturam, ex Platonis* Timæo ; Lyon, 1561, in-4°. Le deuxième paradoxe, à savoir « que l'on peut vivre longtemps sans manger, » donna lieu à une vive polémique, qui prit, en 1602, une nouvelle intensité à propos de la célèbre *jeûneuse* de Confolens. Cette première décade de paradoxes parut ensuite avec une seconde à Lyon, 1566, in-8° ; — *De Peste Liber unus. Accesserunt duo tractatus : unus de quartana Febre, alter de Paralysi* ; Lyon, 1567, in-8° ; traduit en français par Guillaume des Innocents, Genève, 1581, in-8° ; — *Traicte des Arcbvsades, contenant la vraye essence dv mal et sa propre curation, par certaines et méthodiques indications : avec l'explication de divers problèmes touchant ceste matiere* ; Paris, 1570, in-8°. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage. Joubert soutient que les blessures occasionnées par les armes à feu ne sont pas vénéneuses ; que les balles ne brûlent pas et ne produisent qu'une simple contusion et solution de continuité : il prescrivait en conséquence les suppuratifs et les détersifs. Ces opinions, nouvelles de son temps, firent une grande sensation parmi les médecins, et furent l'origine d'une longue polémique entre J. Duchesne, N. Poget, J. Veyras, Tannequin Guillhemet et Guillaumet ; — *Brief Discovrs en forme d'épître tovchant la cvration des arcbvsades* ; Paris, 1570, in-8° ; — *Opuscula olim discipulis suis publice dictata* ; Lyon, 1571, in-8° ; — *Medecinæ Practicæ priores Libri tres* ; Genève, 1572, in-8°. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage ; — *Sentence de deux belles questions svr la cvration des arcbvsades et autres playes* ; Genève, 1577, in-12 ; — *Isagoge Therapeutices Methodi. Eiusdem De Affectibus Pilorum et cutis, præsertim capitis, et de cephalalgia. De Affectibus internis partium thoracis* ; Lyon, 1577, in-16 ; — *Erreurs popvlaires au fait de la medecine et regime de sante... Cette-cy est de toutte l'œuure la premiere partie contenant cinq liures, avec l'indice des matieres qui seront traittees ez autres* ; Bordeaux, 1578, in-16, souvent réimprimé. La dedicace des trois premières éditions est adressée à Marguerite de Navarre que Joubert appelle « l'une des plus chastes et des plus vertueuses princesses du monde » ; mais les matières scabreuses traitées dans l'ouvrage ayant généralement fait regarder cette dédicace comme inconvenante, il la supprima dans les suivantes, et en mit une autre à l'adresse de Pibrac ; — *Segonde partie des* Erreurs popvlaires, *et Propos vulgaires, touchant la medecine et le regime de sante* ; Paris, 1579, in-8° : souvent réimprimé. Les deux parties ont été publiées ensemble sous le titre de *La première et seconde Partie des Errevrs popvlaires*, etc. ; Paris, 1587, in-8° : souvent réimprimé. Ces deux parties ont été traduites en latin, *cum notis Joan. Borgesii* ; Anvers, Plantin, 1600, in-8° ; en italien, par Lucchi, Florence, 1592, in-4°. L'ouvrage entier, tel que Joubert l'avait conçu, devait être divisé en 6 parties et contenir 30 livres ; mais, dégoûté par les attaques auxquelles l'inconvenance de sa dédicace et la hardiesse de ses opinions l'exposèrent, il ne donna pas de suite à son projet. Cependant le grand succès de son livre ayant fait désirer sa continuation, le médecin Gaspard Bachot en donna une 3ᵉ partie ; Lyon, 1626, in-8° ; — *Question des Hviles traictée problematiquement. Item, Censure de quelques opinions touchant la décoction pour les arquebusades* (Genève) ; 1578, in-12 ; — *Pharmacopœa* ; Lyon, 1579, in-8° ; trad. en français par J.-P. Zaugmaistre, sous le titre de *La Pharmacopee de M. Lavr. Iovbert* ; Lyon, 1581, in-12, souvent reimprimée ; — *Oratio de Præsidiis futuri excellentis medici, habita in celeberr. academia Valentina* ; Genève, 1580, in-8° ; — *Operum latinorum Tomus primus*

): Lyon, 1582, 2 vol. in-fol. Il ce recueil de ses œuvres; ... urgie de M. Guy de Chau... ... tres-fameux de l'université de ... composee l'an de grace mil trois ... rois, restituee par M. Laurens Iou... ... urnon, 598, in-8°, très-souvent réim... — Traicté des Eaus; Paris, 1593.

A. Rochas (de Die).

Sainte-Marthe, *Additions aux Éloges de De Teissier*. *Mémoires* de Nicéron. Van der *Scriptis Medicis*, édit. de 1662. Castellanus, *... trium Medicorum*; 1618, in-8°. *Bibliothèques* ... du Maine et du Verdier. — *Dictionnaire* de ... *Notice Historique* par Astruc, dans les *Mé...* la *Faculté de Montpellier*, p. 248. — Barbier, ... les *Dictionnaires Hist.* — Amoreux, *Notice et bibliographique sur la Vie et les Ouvrages* ... bert; Montpellier, 1814, in-8°. — A. Rochas, ... du *Dauphiné*.

...ERT (*Nicolas*), dit *Angoulevent* ou *En...*, bouffon français, vivait au commencement du dix-septième siècle. On ignore sa patrie ... nnait ni la date de sa naissance ni celle ... Il a joué un certain rôle dans l'histoire ... rature comique. Il eut le titre de *prince* ... ou *prince de la sotie* c'est-à-dire des ... il est désigné comme valet de chambre ... IV. Il est question dans la *Satyre Mé...* ... dans la *Confession de Sancy* d'un ... connu à Paris sous le sobriquet d'*An...*, et on a tout lieu de croire que c'est ... ubert. Une circonstance de sa vie est ... vec détail c'est une contestation qui ... ntre lui les comédiens de l'hôtel de ... e et le cessionnaire d'un de ses créan... ... sujet de la *principauté des sots*; An... ... la déclarait « sa propriété exclusive ... Le Comte (Valeran), Jacques Resneau ...) prétendaient la lui disputer. Il en ré... ... ng procès qui, commencé en 1603, dura ... cinq ans, et donna lieu à un assez grand ... d'écrits devenus très-rares; le *Manuel* ... *ire* en a donné les titres (1). On y re... ... le *Plaidoyé sur la Principauté des* ... Julien Peleu avocat alors en renom ... écrit de 34 pages, qui n'est nullement ... comme l'ont cru quelques personnes ... pas lu c'est au contraire un tra... ... (2). Angoulevent obtint gain de ... l'arrêt que le parlement rendit en sa ... imprimé dans l'*Histoire du Théâtre*..., par les frères Parfaict. L'entrée par ... porte de l'hôtel de Bourgogne était un des points en litige; Angoulevent prétendait être le seul à y avoir droit; le parlement lui conserva ce privilége. Ce ne fut pas la seule querelle qu'eut le prince des sots; un rimeur du temps, dont le nom est resté ignoré, lança contre lui une vive attaque en vers sous le titre de: *Surprise et Fustigation d'Angoulevent par l'archipoëte des Pois pilés*, Paris, 1603; c'est le récit d'une mésaventure, plus ou moins véritable, advenue à Joubert, qui est signalé comme très-enclin à la débauche. Le prince des sots opposa à son adversaire un opuscule intitulé: *La Guirlande et Réponse d'Angoulevent*, Paris, 1603; mais le dernier mot ne lui resta pas, car, en 1604, il fut attaqué de nouveau dans la *Réplique à la Réponse du poëte Angoulevent*. Un autre farceur de l'époque, voulant se placer au-dessus d'Angoulevent, prit le titre d'*archi-sot* et fut l'objet d'une diatribe en vers intitulée *L'Archi-Sot, echo satyrique* (1). Quelques autres opuscules, mais d'un faible intérêt aujourd'hui, se rattachent à ce singulier personnage. Le savant auteur du *Manuel du Libraire* attribue à Joubert un volume de poésies fort peu décentes intitulé *Les Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevant*; Paris, 1615. Ce recueil n'a point été réimprimé, et il est devenu presque introuvable; les bibliophiles le recherchent avec avidité; il s'est élevé à 151 fr., à l'une des ventes de Ch. Nodier. G. B.

Dreux du Radier, *Récréations Historiques*, t. I, p. 41. — Place, *Choix des Mercures*, t. LVI, p. 158. — Leber, *Monnaies des Fous*, p. 111. — *Histoire du Théâtre François*, par les frères Parfaict, III, p. 252. — *Bulletin du Bibliophile belge*, tom. V, 1847, p. 464.

JOUBERT (Le P. *Joseph*), lexicographe français, jésuite de Lyon, mort dans cette ville, le 20 février 17.9 suivant le P. Colonia, en 1724 suivant Sabatier. Le P. Joubert s'est fait connaître par son *Dictionnaire Français-Latin, tiré des auteurs originaux et classiques de l'une et l'autre langue*, dédié au prince des Asturies; Lyon, 1709, in-4°, et 1752, in-4°, œuvre très-estimée, mais qu'ont fait oublier les dictionnaires donnés depuis par le P. Lebrun, par Noël, par de Wailly, etc., qui, néanmoins, ont profité de ses laborieuses recherches. Le P. Joubert avait composé son *Dictionnaire* au collége de la Trinité, où il fut longtemps professeur de basses classes. Il est auteur aussi de quelques panégyriques qui ont été publiés sous un autre nom que le sien. G. de F.

Colonia, *Hist. Littér.*, t. XI. — *Mém. de Trévoux*, 1710. — Sabatier, *Siècles Littéraires*.

JOUBERT (*François*), écrivain religieux français, né à Montpellier, le 12 octobre 1689, mort à Paris, le 23 décembre 1763. Fils du syndic des états de Languedoc, il exerça lui-même cette charge avant d'entrer dans le sacer-

... les six pièces qu'énumère M. Ch. Brunet, ... ouvons pas celle-ci que M. Techener faisait 1849, sur un de ses catalogues *Sentence pro... ... tre le sieur Angoulevent, par laquelle on voit ... fait appréhender ledit Angoulevent au* ..., 1607.

... emplaire de ce livret s'est payé près de 63 fr. ... vente Nodier. Dans ce singulier plaidoyer, ... traite d'ailleurs son client il convient qu'il ... pays des grosses bêtes que c'est une tête ... citrouille éventée, vide de sens comme une ... erveau démonté, qui n'a ni ressort ni roue en ... a tête ».

(1) Cet opuscule, devenu extrêmement rare, a été réimprimé dans la curieuse collection publiée par M. Ed. Fournier sous le titre de *Variétés Historiques et Littéraires* voir tom. VII, p. 37). La *Surprise et Fustigation* est comprise dans le même recueil, tom. VIII, p. 81.

doce en 1728. Son attachement au jansénisme lui valut d'être enfermé à la Bastille pendant six semaines, en 1730. Il fut exilé ensuite à Montpellier, puis il put venir à Troyes et enfin à Paris. On a de lui : *De la Connoissance des Temps par rapport à la Religion*; in-12; — *Explication de l'Histoire de Joseph selon divers sens que les saints pères y ont donnés*; Paris, 1728, in-12; — *Éclaircissement sur les Discours de Job*; in-12; — *Traité du Caractère essentiel à tous les Prophètes*; in-12; — *Observations sur Joël*; Avignon, 1733, in-12; — *Lettres sur l'Interprétation des Écritures*; Paris, 1744, in-12; — *Concordance et Explication des principales Prophéties de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel*; sans nom de lieu (Paris), 1745, in-4°; — *Explication des principales Prophéties de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel, disposées selon l'ordre des temps*; Avignon (Paris), 1749, 5 vol.; — *Commentaires sur les Douze petits Prophètes*; Avignon, 1754 et ann. suiv., 6 vol. in-12; — *Commentaire sur l'Apocalypse*; Avignon (Paris), 1762, 2 vol. in-12; — *Dissertations sur les Effets physiques des Convulsions*; in-12; — *Critique sommaire d'un livre intitulé: Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*; in-12.

Son frère, *Jean-Baptiste* JOUBERT DE BEAUPRÉ, né à Montpellier, en 1701, mort dans la même ville, en 1791, a eu part à la composition du *Propre des Saints de l'église cathédrale et du diocèse de Montpellier*, et de l'*Office pour la fête des miracles de Notre-Dame des Tables, qui se célèbre dans l'église paroissiale de ce nom à Montpellier, le* 31 *août*. J. V.

Nouvelles Ecclésiastiques, 1767. — Chaudon et Delandine, *Dict. Univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France littéraire*.

JOUBERT (*Philippe-Laurent* DE), baron DE SOMMIÈRES et DE MONTREDON, antiquaire et naturaliste français, neveu des précédents, mort à Paris, le 30 mars 1792. Il succéda à son père dans la charge de président de la chambre des comptes et finances de Montpellier, et en 1777 il obtint celle de trésorier des états du Languedoc. Enrichi par cette position, il se livra tout entier à son goût pour les arts, encouragea Chaptal, prépara les succès du peintre Fabre, qu'il envoya étudier à Rome, et aida de ses deniers beaucoup d'autres artistes. Il fit dessiner par Wicar les chefs-d'œuvre de peinture que renferme le palais Pitti, et commença la publication de ces dessins gravés sous le titre de *Galerie de Florence*; 1787-1813, 48 livraisons, ouvrage que ses héritiers continuèrent. On trouve de lui trois dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, société dont il était correspondant, savoir: *Mémoire sur une Coquille de l'espèce des Poulettes, pêchée dans la Méditerranée*, et *Mémoire sur quelques Coquilles nouvellement pêchées dans la Méditerranée* (Savants étrangers, 1774); — *Description du petit Volcan éteint dont le sommet est couvert par le village et le château de Montferrier, à une lieue de Montpellier* (1779). J. V.

Quérard, *La France littéraire*.

JOUBERT (*Barthélemy-Catherine*), célèbre général français, né à Pont-de-Vaux (Bresse), le 14 avril 1769, tué à la bataille de Novi, le 28 thermidor an VII (15 août 1799). Il n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il s'évada du collége où il étudiait, pour aller s'engager dans un régiment d'artillerie en garnison à La Fère (Picardie). Son père, qui le destinait au barreau, lui fit obtenir son congé, et lui fit terminer ses études à Lyon. En juillet 1789, Joubert faisait son droit à Dijon; il accepta les idées libérales avec toute l'exaltation d'un jeune homme, entra dans la garde nationale pour se familiariser au maniement des armes, employa tout son temps à s'instruire dans les manœuvres militaires, et, en décembre 1791, s'enrôla avec le grade de sergent dans le 3e bataillon de l'Ain. Il rejoignit l'armée du Rhin; il eut un avancement rapide, mais chaque grade qu'il obtint fut mérité par une action d'éclat. Nommé sous-lieutenant le 23 avril 1792, il passa lieutenant le 20 août suivant, et, sous les ordres du général Anselme, il franchit le Var au mois de septembre. Attaqué par cinq cents Austro-Sardes dans une redoute du col de Tende, qu'il défendait avec trente grenadiers, il fut grièvement blessé et fait prisonnier. Il fut conduit à Turin et présenté au roi de Sardaigne. On lui demanda s'il était noble. « Je suis citoyen français », dit-il; cette réponse, toute républicaine, lui valut d'être jeté en prison et fort maltraité. Cependant, attaqué par la dyssenterie, il ne tarda pas à être, sur la sollicitation du général Devins, renvoyé sur parole. Il revint dans son pays, où il s'éleva avec force contre les excès sanglants des commissaires de la Convention Albitte, Alban et Vauquois. Pour sauver sa vie, il dut rejoindre l'armée, où il fut promu adjudant général (en prairial an II; mai 1794). En messidor an III, il fut chargé avec 2,000 volontaires d'enlever 6,000 Hongrois retranchés à Melagno; il fut repoussé avec une perte de 56 officiers et de 450 hommes. « Exposé, écrivit-il lui-même, à dix pas de la mitraille, aux grenades et au plomb dirigés à bout portant, j'ai tout fait humainement pour m'enterrer dans leurs redoutes. » Kellermann le fit nommer chef de bataillon. Le 2 frimaire an IV, à Loano, Joubert devint chef de brigade sur le champ de bataille; il donna de nouvelles preuves de courage à Montenotte (22 germinal an V, 11 avril 1796). Le lendemain il chassa le général autrichien de la position de Sainte-Marguerite, et enleva le château de Cossaria, où il fut blessé. Le 3 floréal (12 avril), il combattit à Mondovi. Il fut atteint d'une balle à la poitrine. Bientôt rétabli, le 20 floréal (9 mai), il se trouvait au passage du pont de Lodi. Bonaparte le chargea d'assiéger la forteresse de Milan. Joubert eut à la fois à repousser les sorties des Autri-

chiens et l'insurrection de la ville. Il eut ensuite le commandement de l'avant-garde du corps d'armée de Masseua, entra le premier dans Vérone (juin 1796), et alla s'établir dans le Tyrol pour en garder les défilés pendant le siége de Mantoue. Le 11 messidor (28 juin), il força le col de Campione, où les Autrichiens perdirent 700 hommes et tous leurs bagages. « Cette journée fut si fatigante, qu'il portait, dit-il, les ordres lui-même, ne trouvant personne qui pût aller assez promptement. » Attaqué le 11 thermidor (29 juillet), à l'important défilé de Corona, par 30,000 hommes, que Wurmser conduisait en personne, coupé de toutes parts, il fut obligé de battre en retraite en laissant ses équipages. Cette défaite eut pour résultat la levée du blocus de Mantoue. Joubert prit une brillante revanche quelques jours après. L'armée française rétrogradait sur Castiglione, suivie par les Autrichiens : Bonaparte avait résolu d'arrêter là son mouvement de retraite ; il donna ordre à ses généraux de marcher à la rencontre de l'ennemi. Le 5 août, à neuf heures du matin, le canon se fit entendre vers Cauriana. Bonaparte courut à Joubert. « Sérurier attaque, s'écria-t-il, tu devrais déjà être engagé ; pars avec les chasseurs, et force le centre ». Joubert se précipite sur les Autrichiens ; il est soutenu par Augereau, et, de concert avec le général Digeon, il enlève à la baïonnette le village de Solferino, et poursuit Wurmser jusqu'à Borghetto. Après avoir consacré quelque temps à rétablir sa santé, le 5 frimaire an v il prit le commandement de la division du général Vaubois, et se trouva en face d'Alvinzi, qui opérait pour délivrer Mantoue. Repoussé dans une première affaire, Joubert atteignit sur les hauteurs de Campara l'arrière-garde ennemie, la fit prisonnière, et reprit les positions de Corona et de Rivoli. Il reçut pour récompense le grade de général de division. Le 23 nivôse (12 janvier 1797), attaqué par Alvinzi avec des forces immenses, il fut délogé du Monte Baldo, et se replia sur le plateau de Rivoli, s'y maintint durant quarante-huit heures, et lorsque enfin Bonaparte arriva à son aide ; il contribua plus que tous au succès de cette mémorable et sanglante action. Joubert eut son cheval tué sous lui, mais il se releva plus terrible : un fusil à la main et à la tête de l'infanterie légère, il renversa les masses autrichiennes du plateau dans les précipices de l'Infernale. « Joubert se montra, écrivit Bonaparte dans son rapport au Directoire, grenadier par son courage et grand général par ses connaissances militaires. » Poursuivant sans relâche l'ennemi, il le culbute à Avice, à Lavis, à Turgoli, à Mori et prend possession de Trente (4 pluviôse). Alors commença cette *campagne de géants*, selon l'expression de Carnot, cette expédition du Tyrol, le plus beau titre de gloire d'un capitaine infatigable, qui a pu, en différentes circonstances, paraître l'émule de Bonaparte. Le 29 ventôse, il entra dans ces montagnes à la tête de trois divisions : les généraux Baraguay d'Hilliers et Dumas étaient sous ses ordres. Les défilés redoutables du Tyrol étaient défendus par les généraux Kerpen et Laudon ; il était moins difficile de vaincre leurs troupes que de surmonter les obstacles naturels joints à la résistance armée des habitants, qui, très-dévoués à la maison d'Autriche, s'étaient insurgés de toutes parts. S'étant rendu maître de Bautzen et de Brixen, il réussit à séparer Kerpen et Laudon de l'armée de l'archiduc Charles, qui opérait en Carinthie. Il força presque aussitôt les gorges d'Inspruck, et, se multipliant jusqu'au prodige, il sut inspirer à ses troupes un attachement qui les rendit capables de surmonter des fatigues inouïes ; dans son enthousiasme, il alla jusqu'à leur abandonner son traitement. Les Tyroliens eux-mêmes, pleins d'estime pour son intégrité, son désintéressement et sa douceur, cessèrent en grande partie les hostilités. Dans l'espace d'un mois il avait livré sept combats, dispersé deux corps d'armée, tué ou fait prisonniers 11,000 ennemis, enlevé plusieurs villes, de riches magasins et une nombreuse artillerie. Le pays était soumis jusqu'à la Drave, lorsqu'à Vienne les Autrichiens, croyant certainement sa perte assurée, faisaient chanter un *Te Deum*. L'armée française aussi doutait de son sort, lorsque Joubert déboucha triomphant. A son arrivée à Unzmark (15 germinal — 4 avril), il se présenta pour entrer chez le général en chef ; la sentinelle avait ordre de ne laisser entrer personne. Joubert insiste, et s'avance malgré la consigne ; Bonaparte se jette dans les bras de Joubert : « Va, dit-il au soldat, le brave Joubert, qui a forcé le Tyrol, a bien pu forcer la consigne. » Les Autrichiens, reconnaissant que l'Empire ne pouvait plus être sauvé par les armes, sollicitèrent la paix : les préliminaires en furent signés à Léoben le 29 germinal an v (18 avril 1797). Joubert assista aux conférences, et dans le mois de vendémiaire alla à Pont-de-Vaux prendre un repos nécessaire à sa santé. Pendant les négociations, Bonaparte crut n'être que juste en chargeant Joubert de porter à Paris les drapeaux, monuments des victoires de l'armée d'Italie. Présenté au Directoire, Joubert fit l'éloge de l'armée dans un discours où règne toute l'énergie d'un citoyen libre, d'un vrai républicain. Le président du Directoire lui répondit dans les termes les plus flatteurs, et rappela en détail toutes les actions d'éclat du jeune héros.

Le Directoire confia au vainqueur du Tyrol le commandement en chef des troupes françaises en Hollande, et le chargea d'opérer un changement dans le gouvernement de ce pays. Joubert s'acquitta de cette mission (3 pluviôse an vi, 22 février 1798), et passa comme général en chef à l'armée de Mayence, et ensuite, en remplacement de Brune, à l'armée d'Italie (vendémiaire an vii, août 1798). Il réorganisa l'armée, et en trois jours occupa le Piémont sans coup férir. Cette singulière campagne procura aux

vainqueurs des approvisionnements de guerre immenses. Dans l'arsenal de Turin seul on trouva 1,800 pièces de canon, 100,000 fusils, etc. Joubert, que six ans auparavant le roi Emmanuel avait fait jeter en prison, conserva pour le monarque vaincu des égards pleins de délicatesse et de générosité. Emmanuel voulut lui marquer sa reconnaissance, et lui offrit quelques tableaux d'un grand prix : « Nous serions tous les deux coupables, lui dit Joubert, vous en me les donnant, moi en les acceptant. » Lorsque, en janvier 1799, le Directoire voulut réformer les abus commis par plusieurs généraux dans les pays conquis, il trouva une grande résistance dans les états-majors. Championnet même, qui commandait à Naples, osa chasser les commissaires civils qui avaient ordre de faire cesser l'incroyable gaspillage des fonds prélevés au nom de la république française. Le Directoire ne faiblit pas, et destitua Championnet malgré l'éclat de ses dernières victoires. Le brave Joubert se persuada que l'honneur militaire était atteint par les arrêtés du Directoire, et ne voulut pas conserver le commandement aux conditions nouvelles prescrites aux généraux : il donna sa démission ; elle fut acceptée. Bernadotte refusa de succéder à Joubert, par les mêmes motifs. Scherer, ministre de la guerre, fut alors nommé général en chef de l'armée d'Italie presque malgré lui. Le sort des batailles se déclara en effet contre lui, et bientôt l'armée française, battue à Magnano, puis sur les bords de la Trebbia, fut expulsée de l'Italie. Le vieux Scherer en avait remis la direction à Moreau ; mais toute l'habileté de ce grand général ne put aboutir qu'à une glorieuse retraite. Le Directoire ayant été renouvelé (le 18 juin 1799, 30 prairial an VII), les nouveaux directeurs sentirent le besoin de ranimer le moral des soldats par un de leurs généraux les plus aimés, et Joubert fut réintégré dans le commandement supérieur (1). Moreau reçut l'ordre d'attendre son arrivée, et manqua ainsi l'occasion de reprendre l'offensive avec avantage.

« Joubert, dit M. Thiers, qu'on avait voulu, par un mariage et des caresses, attacher au parti qui projetait une réorganisation, perdit un mois entier (2), celui de messidor (juin et juillet), à célébrer ses noces (avec M[lle] de Montholon), et manqua ainsi une occasion décisive. On ne l'attacha pas réellement au parti dont on voulait le faire l'appui ; car il resta dévoué aux patriotes, et on lui fit perdre inutilement un temps précieux. Il partit en disant à sa jeune épouse : « Tu me reverras mort ou victorieux. » Il emporta en effet la résolution héroïque de vaincre ou de mourir. Ce noble jeune homme, en arrivant à l'armée dans le milieu de thermidor (premiers jours d'août), témoigna la plus grande déférence au maître consommé auquel on l'appelait à succéder. Il le pria de rester auprès de lui pour lui donner des conseils. Moreau, tout aussi généreux que le jeune général, voulut bien assister à sa première bataille et l'aider de ses conseils : noble et touchante confraternité, qui honore les vertus de nos généraux républicains, et qui appartient à un temps où le zèle patriotique l'emportait encore sur l'ambition dans le cœur de nos guerriers. »

Sans perdre un instant Joubert se porta vers les montagnes du Montferrat, qu'il traversa avec 20,000 hommes, s'empara d'Acqui, où il trouva les vivres des Austro-Russes, et opéra sa jonction avec les débris de l'armée de Naples, ramenés par Championnet. Ses forces s'élevèrent alors à 40,000 hommes, parmi lesquels beaucoup de recrues : il avait devant lui 70,000 hommes aguerris et victorieux ; car le général russe Souwarow venait d'opérer sa jonction avec Kray et 20,000 Autrichiens. Alexandrie et Mantoue venaient de se rendre (22 et 30 juillet). Joubert résolut, mais trop tard, de se retirer dans les gorges des Apennins et d'attendre des renforts en restant sur la défensive. Le 28 thermidor (15 août 1799), dès cinq heures du matin, Souwarow attaqua les positions françaises avec son impétuosité accoutumée : il n'était plus temps de refuser la bataille. Joubert, sans nécessité reconnue, se jeta témérairement au milieu des tirailleurs ; il était à cheval, le bras droit levé et le sabre à la main, lorsqu'une balle le frappa sous l'aisselle et pénétra jusqu'au cœur. En tombant il criait encore à ses soldats : « En avant, mes amis ! en avant ! marchez toujours ! » Puis il dit au colonel Drave, un de ses aides de camp : « Prenez mon sabre, tirez-moi par les jambes et couvrez-moi ; que les Russes me croient encore avec vous. » Moreau prit aussitôt le commandement. La mort de Joubert pouvait jeter le désordre dans l'armée : elle ne fit que rendre le combat plus furieux ; les Austro-Russes furent culbutés une première fois sur toute la ligne ; mais, revenant à la charge, après douze heures d'extermination, ils forcèrent les Français à abandonner le champ de bataille dans le plus grand désordre.

Les membres du corps législatif portèrent le deuil de Joubert durant cinq jours, et une fête funèbre fut célébrée en son honneur. Le Conseil des Anciens déclara qu'il *avait bien mérité de la patrie*. Son corps, transporté plus tard à Toulon, fut déposé par ordre du premier consul dans le fort Lamalgue, qui prit dès lors le nom de *fort Joubert*. Sa statue avait été placée dans le grand

(1) On a pensé que cette faveur apparente du Directoire avait été l'effet d'une intrigue. Il paraît qu'en l'absence de Bonaparte ceux qui voulaient à tout prix la chute des Directeurs, ayant trouvé dans la faiblesse de Moreau un obstacle à ce qu'il se saisît du pouvoir, parvinrent à procurer un grand commandement à Joubert pour préparer les esprits à voir bientôt ce général à la tête du gouvernement. Quoi qu'il en soit, rien n'indique que Joubert se soit prêté à ces machinations.

(2) Quelques autres historiens ont écrit que Joubert, marié le 30 messidor (18 juillet), ne resta que *six jours* auprès de sa jeune épouse. Il l'aurait quittée le 6 vendémiaire à Pont-de-Vaux, et serait arrivé le 15 à Gênes.

escalier du sénat; elle en fut retirée sous la restauration (1). Un monument, que les habitants du département de l'Ain lui avaient fait élever à Bourg, fut démoli à la même époque; mais depuis 1852 une nouvelle statue du valeureux général républicain décore la façade extérieure du Carrousel du côté de la rue de Rivoli. Son éloge a été prononcé dans les assemblées législatives par Chénier, Garat, Riboud et Lamarque. Joubert était grand et maigre; il semblait d'une faible constitution; il l'avait mise à l'épreuve des grandes fatigues dans les Alpes, et s'y était endurci. Intrépide, vigilant, actif, il réunissait aux plus grands talents militaires toutes les vertus du citoyen : simple et sans faste, plein de douceur et de bonté, il était bienfaisant et désintéressé autant que brave. Admiré de tous les partis, il ne s'était lié à aucun. La gloire et le bonheur de sa patrie étaient son unique but, et tous ses efforts tendaient à établir la république sur des bases inébranlables. H. LESUEUR.

Moniteur universel : an IV, nos 218 ; an V, n° 131, 155, 272, 336 ; an VI, 73, 83, 132, 271, 296, 334, 339, 350 ; an VII, 24, 80, 84, 85, 90, 91, 97, 115, 121, 153, 220, 272, 288, 295, 335, 340, 342-345, 347, 349, 354, 357, 362. — *Victoires et Conquêtes des Français*, passim. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VII et VIII. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1822). — C.-A. Hallot, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Jos.-Jér. Lefrançois de Lalande, *Notice sur le général B.-C. Joubert*. — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. V, p. 393-394. — Léonard Gallois, *Biographie des Contemporains par Napoléon*. — De Courcelles, *Dict. historique des Généraux français*. — D.-J. Garat, *Éloge funèbre de Barth.-Cath. Joubert* ; Paris, 1799, in-8°. — Thomas Riboud, *idem, ibidem*. — Sonthonax, *id., ibid*. — Joseph Lavallée, *id.*; Paris, 1800, in-8°. — P.-J.-E.-V. Guilbert, *Notice sur la Vie de Barth.-Cath. Joubert, général en chef de l'armée d'Italie* ; Rouen, 1799, in-12.

JOUBERT DE LA SALETTE (*Pierre-Jean*), général et musicien français, né à Grenoble en 1762, mort en 1832. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment de La Fère; il était lieutenant-colonel en 1792, et mérita par sa conduite pendant les guerres de la révolution, le grade de général de brigade, puis celui d'inspecteur de l'artillerie. Il prit de bonne heure sa retraite, et se livra tout entier à la musique, vers laquelle son goût l'entraînait. Un nouveau système de notation musicale, consistant à substituer des lettres aux notes, et l'art d'accorder les instruments à clavier, furent de sa part l'objet de sérieuses études; il soutenait le principe de l'égalité des demi-tons. Ses théories furent attaquées par Chladni, dans la *Gazette Musicale* de Leipzig (avril 1825, n° 40), et par le savant de Prony dans le *Bulletin des Sciences technologiques* (juillet 1825, p. 42). L'ouvrage qu'il donna, en 1810, sur la musique ancienne et moderne, est plein de recherches, et, bien qu'on lui ait reproché de grossières bévues dans la partie qui concerne le moyen âge, on s'est accordé à lui reconnaître de l'érudition et de la sagacité. Il était membre de la Société Asiatique et de celle des Sciences et Arts de Grenoble.

On a de lui : *Nouvelle Méthode d'accorder les Clavecins, et en général tous les Instruments à demi-tons fixes* (inséré dans le *Recueil des Connaissances élémentaires pour le Forté-Piano* de Ricci); Paris, 1786; — *Sténographie Musicale, ou manière abrégée d'écrire la musique, à l'usage des compositeurs et des imprimeurs*; Paris, 1805, in-8°; — *Considérations sur les divers Systèmes de la Musique ancienne et moderne, et sur le genre enharmonique des Grecs, avec une Dissertation préliminaire relative à l'Origine du Chant, de la Lyre et de la Flûte attribuée à Pan*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; — *Lettre à M. le rapporteur de la commission chargée par la seconde classe de l'Institut de France d'examiner les mémoires concernant le prix proposé sur les Difficultés qui s'opposent à l'introduction d'un rhythme régulier dans la versification française*; Paris, 1815, in-8° (extr. du *Magasin Encyclop.*). — *De la Notation Musicale en général, et en particulier de celle du système grec*; Paris, 1817, in-8° (extr. du même recueil); — *De la Fixité et de l'Invariabilité des Sons musicaux, et de quelques Recherches à faire à ce sujet dans les écrivains orientaux*; Paris, 1824, in-8°. A. ROCHAS.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

JOUBERT (*Joseph*), moraliste français, né à Montignac (Périgord), le 6 mai 1754, mort à Paris, le 4 mai 1824. Fils aîné d'un médecin et destiné au barreau, il alla achever ses études à Toulouse. Les Pères de la Doctrine chrétienne l'attirèrent dans leur collége. Il y resta jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, sans prononcer de vœux, chargé du professorat des basses classes, et s'initiant, sous la direction des vieux maîtres de la Doctrine, aux secrets de l'antiquité grecque et latine. Sa santé ne suffisant pas aux travaux de l'enseignement, il quitta Toulouse, et, après avoir passé deux ans dans sa famille, il se rendit à Paris au commencement de 1778. Il se lia avec Marmontel, La Harpe, d'Alembert, et fut admis dans la familiarité de Diderot, dont la bonhomie et l'originalité le charmèrent. Une amitié plus intime et plus durable l'unit bientôt à Fontanes. Ces deux esprits distingués ne s'accordaient pas dans leurs admirations littéraires. Tandis que Fontanes, plus classique, craignait de s'écarter des modèles français du dix-septième et du dix-huitième siècle, Joubert, plus hardi, parlait de Shakspeare avec enthousiasme. Cette différence d'idées n'altéra en rien leur intimité, et, en 1788, Joubert, profitant d'un séjour de quelques mois à Villeneuve-le-Roi en Bourgogne, ménagea à son ami un riche mariage. Lui-même songeait à s'établir dans cette petite ville

(1) « Il était fait, dit Napoléon, pour arriver à une grande renommée militaire; mais il n'avait pas encore acquis toute l'expérience nécessaire. »

lorsque en 1790 ses compatriotes le rappelèrent à Montignac en l'élisant juge de paix. Il remplit ces fonctions, si difficiles dans des temps de troubles, avec une extrême sollicitude; mais, les trouvant trop pénibles pour sa santé, il refusa de les continuer plus de deux ans, et alla chercher à Villeneuve un abri contre la tourmente révolutionnaire. Il s'y maria, et au milieu des terribles agitations dont le bruit arrivait jusque dans sa paisible retraite, il poursuivit des recherches de philosophie morale dès longtemps commencées et qui l'occupèrent toute sa vie. Vers le même temps les troubles politiques amenèrent près de lui une femme jeune encore, de l'esprit le plus noble et le plus délicat, cruellement frappée dans sa famille et atteinte dans sa santé. Mme de Beaumont, dont le nom se rattache aux dernières pages d'André Chénier et aux débuts de Châteaubriand, exerça une vive influence sur son talent. « Ce qu'elle lui inspirait, dit M. Sainte-Beuve, serait difficile à définir : c'était une sollicitude active et tendre, perpétuelle, sans orage et sans trouble, pleine de chaleur, pleine de rayons. Cet esprit trop vif, qui ne savait pas marcher lentement, aimait à voler et à s'élever près d'elle. Il avait, comme il le dit, l'esprit « frileux »; il aimait qu'il fît tiède et doux autour de lui; il trouvait auprès d'elle cette sérénité et cette chaleur d'affection, et il y puisait la force et l'indulgence. » Aussitôt que l'agitation politique se fut calmée, Mme de Beaumont revint à Paris, et son salon rassembla une société dont les membres les plus fidèles étaient MM. Pasquier, Molé, de Vintimille, Chênedollé, Gueneau de Mussy, Mmes Krudner, de Duras. Joubert, un des hôtes de ce cercle choisi, y introduisit d'abord Fontanes, puis Châteaubriand, que Fontanes lui avait fait connaître, et dont il devint le conseiller éclairé et l'admirateur affectueux. La mort de Mme de Beaumont, en 1803, laissa un grand vide dans son existence; son ardeur littéraire, qui n'avait jamais été bien vive, en fut tout à fait ralentie. Il continua de méditer, et se découragea d'écrire. En 1809, Fontanes, grand-maître de l'université, le porta, après MM. de Bonald et de Bausset, sur la liste des conseillers et des inspecteurs généraux. En le proposant à l'empereur, il ajoutait : « Ce nom est moins connu que les deux précédents, et c'est cependant le choix auquel j'attache le plus d'importance. M. Joubert est mon ami depuis trente ans. C'est le compagnon de ma vie, le confident de toutes mes pensées. Son âme et son esprit sont de la plus haute élévation. » Appelé pour la seconde fois, et sans l'avoir désiré, à des fonctions publiques, Joubert s'y dévoua entièrement. Il allait même jusqu'à négliger ses sujets de causerie habituelle pour ne plus s'entretenir que d'enseignement, de professeurs, de lycée : ce qui faisait dire à Mme de Châteaubriand :

L'ennui naquit un jour de l'université.

La Restauration satisfit les idées de Joubert, sans éveiller ses passions, et quoique diverses circonstances le fixassent dans un monde tout royaliste, les vivacités de la politique n'altérèrent point la sérénité de son intelligence et la bienveillance de son commerce. « Il eut le rare bonheur, dit M. Raynal, d'arriver au terme de la vie sans avoir perdu une des amitiés formées pendant la route. » Dans les premiers mois de 1824, ses indispositions habituelles s'aggravèrent, et le 22 mars il écrivit à la fin de son journal ces derniers mots qui résument sa vie : « le vrai, le beau, le juste, le saint ». Il n'avait publié que quelques articles de journaux; mais il laissait de nombreux manuscrits. Sa veuve les confia à Châteaubriand, qui en tira un volume de *Pensées*. Ce volume, qui n'était point destiné au public, obtint un vif succès dans le cercle restreint où il fut répandu. Une édition beaucoup plus complète parut par les soins de M. Paul Raynal, neveu de l'auteur : *Pensées, Essais, Maximes et Correspondance;* Paris, 1842, 2 vol. in-8°. Une troisième édition, encore augmentée, a été publiée en 1849. Malgré ce succès, les *Pensées* de Joubert ne paraissent pas destinées à la popularité; mais, pour une certaine classe de lecteurs, elles forment un livre original, charmant, quoique trop subtil, et qui restera. L. J.

Paul Raynal, *Notice sur Joubert*, en tête de ses *Pensées*. — Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, t. II. — *Causeries du lundi*, t. I.

JOUBERT (*Arnaud*), magistrat français, frère du précédent, né à Montignac, en 1768, mort le 20 juillet 1854. Il comptait douze ans de services judiciaires lorsqu'il entra à la cour de cassation, en 1813, avec les fonctions d'avocat général. Il conserva ces fonctions jusqu'au 6 août 1832, époque à laquelle il fut nommé conseiller. Il prit sa retraite en 1849. « Cette vie modeste, obligeante et dévouée, étrangère aux ambitions politiques, s'était fait, dit M. de Royer, un cercle d'affections intimes et distinguées, parmi lesquelles les noms de Châteaubriand et de Fontanes se rencontrent à côté de celui de son frère. » Après la mort de ce frère, « sa grande préoccupation, dit M. F. Barrière, fut la publication des *Pensées* et des *Fragments* qu'il avait laissés. Un premier choix, encore incomplet, fut d'abord imprimé pour un petit nombre d'amis par les soins d'un glorieux éditeur, M. de Châteaubriand; mais bien des recherches restaient encore à exploiter, et il fallait une publicité plus étendue. M. Joubert en chargea son gendre, M. Paul Raynal, et le livre publié en 1842 montra qu'il avait dignement placé sa confiance. Quelques années après, privé par une mort prématurée de ce gendre si cher, M. Joubert, à plus de quatre-vingts ans, se vit forcé de présider lui-même à une nouvelle édition devenue nécessaire. » On a de lui : *Notice historique sur Jos. Joubert, ancien inspecteur général de l'Université*; Paris 1824, in-8°. J. V.

…ere, *Nécrologie* dans le *Journal des Débats*, 17 août 1834. — M. de Royer, *Discours de ren-* … *Cour de Cassation*, le 3 novembre 1834.

…BERT (*Joseph-Antoine-René*, vi-…, général français, né le 11 novembre … Angers, mort le 23 avril 1843 à Paris. … de 1791 au 2e bataillon de Maine-et-… franchit rapidement les grades in-…, fit les campagnes de l'armée du nord, …voyé en Italie avec l'épaulette de lieute-… Rivoli, à la tête de 50 hommes de la …i-brigade, il surprit un corps de 2,000 …ens, qu'il emmena prisonniers; cette ac-…clat lui valut un sabre d'honneur et le … capitaine (an VI). En Égypte, il se dis-…le nouveau aux batailles de Chébréiss et …mides, passa dans le régiment des dro-…s, fut blessé de deux coups de feu devant d'El-Arisch, et combattit avec la plus valeur à Aboukir et à Héliopolis. Nommé …vement aide-de-camp du général La-… (an IX), chef de bataillon (an X) et offi-…la Légion d'Honneur (an XII), il fit, à la … armée, les campagnes d'Autriche, de … et de Pologne, devint colonel le 20 jan-…06, et prit une part importante aux ba-…le Friedland, d'Eckmühl et de Wagram; … cette dernière journée, il reçut en ré-… le titre de baron (1809). Deux ans …d, il était promu général de brigade 1811). En cette qualité il commanda en … contribua à la prise de Smolensk, fit à … des prodiges de valeur, et se replia sur … avec les débris du sixième corps. Durant …agne de France, il donna de nouvelles … de son intrépidité, à Brienne et à Mont-… La Restauration conserva le général … dans le cadre d'activité. D'abord inspec-…éral d'infanterie, il commanda ensuite les …ment du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine. En … fut admis à la retraite. Il tenait son titre …nte du roi Louis XVIII. P. LOUISY.

…res et Conquêtes. — *Fastes de la Légion* …r. — *Moniteur de l'Armée*. — Pascal, *Les Bul-* … *la Grande Armée*.

…ENNEAUX (*Guy*), grammairien et théo-…rançais, né dans le Maine, vers le milieu …ne siècle, mort en 1507. La pauvreté …ents ne lui permettant pas de se consa-…t entier à l'étude, il se rendit à Paris, …ême d'avoir achevé ses humanités, et …ra la plus modeste subsistance en sur-… l'éducation de quelques enfants. En … a… acquis de la renommée, occupait …, et faisait des cours publics, entouré …rs. C'est pourtant vers cette époque … devoir chercher au fond d'un cloître …stence mieux garantie et plus tranquille, … alla revêtir la robe noire à l'abbaye de … Benoît, récemment réformée. En 1497 … voyons institué abbé triennal de Saint-… de Bourges, après l'abdication de Jean ou Guillaume Alabat. Il fut ensuite, suivant dom Liron, confesseur de Jeanne de France.

Le premier ouvrage publié par Guy Jouenneaux est un *Commentaire sur Térence*, qui parut d'abord à Paris, chez Marnef, en 1492, in-fol. On l'a souvent réimprimé. Nous désignerons ensuite : *Guidonis Juvenalis, patria Cenomani, in Linguæ Latinæ Elegantias tam a Laurentio Valla quam a Gelio memoriæ proditas Interpretatio dilucida;* Paris, 1494, in-4°. Dom Liron lui attribue en outre un traité spécial sur la grammaire, *Guidonis Juvenalis Grammatica*, publié à Limoges en 1518. Mais nous avons vainement recherché cet ouvrage, et peut-être il ne diffère pas du commentaire sur les *Élégances* de Valla. Les œuvres ascétiques de Guy Jouenneaux sont : une traduction française de la Règle de Saint-Benoît, publiée, suivant Catherinot, en 1500, suivant dom Liron en 1505, et un traité intitulé : *Vindiciæ, seu defensio reformationis monasticæ;* Paris, 1503, in-8°. B. H.

D. Liron, *Singularités Hist. et Litt.*, t. III. — Catherinot, *Annal. typogr. de Bourges.* — *Corresp. litter. du président Bouhier*, t. V (Manuscrits de la Bibliothèque Impériale). — B. Hauréau, *Hist. Littér. du Maine*, t. I, p. 233, et t. IV, p. 397.

JOUET (*Jean*), archéologue français, né à Chartres, en 1629, mort en la dite ville, le 20 novembre 1702. Chanoine de Saint-Piat, cathédrale de Chartres, il fut reçu maître de psallette (musique), le 2 mai 1652, charge dont il se démit le 10 septembre 1687. On a de lui : Trois *Lettres pour l'éclaircissement de la fondation de la victoire de Philippe le Bel à Chartres et à Paris, et de l'offrande de son cheval et de ses armes à Notre-Dame de Paris*, imprimées, pag. 339 et suiv., dans le *Voyage de Munster et de Hollande* par Joly, chanoine de Paris; Paris, 1672. R. (de Chartres).

Brillon, *Add. mss.*, p. 220. — Janvier de Flainville, *Mss.*, v. *auteurs*, p. 601.

JOUFFROI (*Jean* DE), en latin *Joffredus*, prélat français, né à Luxeuil (Franche-Comté), vers 1412, mort au prieuré de Rully, le 24 novembre 1473. Né d'une ancienne famille, il commença ses études à Dôle, et les termina à Cologne et à Pavie; il prit l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil. Il retourna ensuite à Pavie, où il professa pendant trois ans la théologie et le droit canon. A la sollicitation du pape Eugène IV, il assista au concile de Ferrare (10 janvier 1438), dans lequel il porta plusieurs fois la parole avec distinction. De retour à Luxeuil, il se mit au service du duc de Bourgogne, qui le nomma aumônier de son commun, l'admit dans son conseil et le chargea de diverses missions en Espagne, en Portugal et en Italie. Lorsque Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'Or (27 novembre 1430), il envoya Jouffroi à Rome solliciter d'Eugène IV l'approbation de cet ordre de chevalerie. A son retour, le duc prit Jouffroy pour son secrétaire intime, le fit

élire abbé de Luxeuil et nommer évêque d'Arras. Joubert ne se trouva pas satisfait de sa haute fortune : il s'attacha au dauphin (depuis Louis XI), alors réfugié en Brabant. Ce prince, devenu roi, donna à Jouffroy toute sa confiance, et sollicita pour lui le chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engagerait le roi à supprimer la pragmatique sanction. Jouffroi obtint du monarque une déclaration telle que le pape la souhaitait ; mais Louis XI exigeait de son côté que le pape accordât l'investiture du royaume de Naples à Jean de Calabre. Pie II accorda, en 1461, le chapeau rouge à Jouffroy, et le nomma à l'évêché d'Albi ; mais il refusa sa protection à Jean de Calabre. Louis XI déclara alors qu'il avait été joué par le pape, et fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étaient presque le seul avantage que l'abolition de la pragmatique sanction avait procuré au souverain pontife. C'était, par le fait, rétablir les choses en leur ancien état. Louis XI ne manifesta pas de déplaisir à Jouffroy ; il le fit son aumônier, lui donna l'abbaye de Saint-Denis, et, en 1469, l'envoya en Castille solliciter la main de l'infante Isabelle (la Catholique), sœur du roi Henri l'Impuissant, pour le duc de Guyenne. Isabelle refusa ; mais Jouffroy réussit à fiancer le duc de Guyenne avec Juana dite *la Beltraneja*, fille d'Henri. Il fut ensuite chargé de réduire le duc d'Armagnac, bloqué dans Lectoure ; il feignit de vouloir traiter, et, profitant de la confiance des assiégés, il s'introduisit dans la ville, et fit massacrer le duc et ses principaux partisans. Jouffroy suivait l'armée en Catalogne lorsque, surpris d'une fièvre aiguë, il s'arrêta au prieuré de Rully, où il mourut âgé de soixante ans. D'Achery a publié plusieurs discours de ce prélat dans son *Spicilegium*. A. L.

Grappin, *Éloge historique de J. Jouffroy, cardinal d'Alby* ; Besançon, 1785, in-8°. — Cellier, *Journal de Verdun*, mars 1758. — Moreri, *Le Grand Dictionnaire Historique*.

JOUFFROY (*Théodore-Simon*), célèbre philosophe français, né en 1796, au hameau des Pontets, près de Mouthe, département du Doubs, mort à Paris, le 4 février 1842. Son père était agriculteur et en même temps percepteur de sa commune. Vers l'âge de dix ans, le jeune Théodore fut confié à l'un de ses oncles, ecclésiastique et professeur au collège de Pontarlier. Ce fut au collège de cette ville qu'il fit la plus grande partie de ses études classiques ; mais il alla, comme élève de rhétorique, les achever au lycée de Dijon. Il y fut remarqué, parmi les plus brillants élèves, par M. Roger, inspecteur général des études et membre de l'Académie Française, qui, au commencement de l'année 1814, obtint son admission à l'École Normale. Une conférence de philosophie venait d'être confiée à M. Victor Cousin. Le jeune Jouffroy suivit cet enseignement ; et de même que, quelques années auparavant, M. Cousin s'était senti philosophe en entendant les leçons de Laromiguière, de même Jouffroy eut conscience de sa vocation en écoutant les leçons de M. V. Cousin. En 1817 Jouffroy fut nommé élève-répétiteur pour la philosophie à l'École Normale, et, en même temps, il fut [illegible] d'un cours de philosophie au coll[illegible] *bon*, aujourd'hui lycée *Bon[illegible]rte*. [illegible] cette chaire en 1820, et, deux [illegible]es, [illegible] pression de l'École Normale lui [illegible] ses fonctions de répétiteur. Il ouvrit alors chez lui des cours particuliers, et devint en même temps collaborateur à quelques journaux et recueils littéraire, tels que *Le Courrier français*, *Le Globe*, *La Revue Européenne*, *L'Encyclopédie moderne*. Un grand nombre d'entre les articles qu'il y publia furent reproduits plus tard dans ses *Mélanges Philosophiques*. En 1828, sous un ministère réparateur, Jouffroy reparut dans l'enseignement public comme suppléant de M. Milon dans la chaire de philosophie ancienne à la Faculté des Lettres de Paris. Mais ce ne fut qu'à la révolution de 1830 que les portes de l'École Normale (1) se rouvrirent pour lui : il y rentra en qualité de maître de conférences de philosophie, en même temps qu'il était nommé, à la Faculté des Lettres de Paris, professeur adjoint de l'histoire de la philosophie moderne, dont le titulaire était alors Royer-Collard. Ce fut là que Jouffroy fit une série de leçons sur le droit naturel, qui, recueillies par la sténographie et imprimées, constituèrent dans leur ensemble, au nombre de trente-deux, le *Cours de Droit naturel*. En 1833, nous voyons Jouffroy succéder, au Collége de France, à M. Thurot, qui y avait exercé les fonctions de professeur de lettres et de philosophie grecques. Seulement, ce cours fut changé pour Jouffroy en un cours de philosophie grecque et latine. Vers le même temps, Jouffroy fut élu membre titulaire de l'Académie des Sciences morales et politiques d'abord dans la section de morale, puis dans celle de philosophie. En 1835, une première invasion de la terrible maladie qui, sept ans plus tard, devait le conduire au tombeau, força Jouffroy à aller demander la santé au soleil de l'Italie. Ce fut à cette époque qu'il acheva sa traduction des *Œuvres complètes de Thomas Reid* : travail qui, avec la traduction des *Esquisses de Philosophie morale de Dugald-Stewart*, et les *Préfaces* ou *Introductions* annexées par Jouffroy à ces traductions, contribua puissamment à populariser en France cette philosophie écossaise dont Royer-Collard, dans son cours à la Faculté, avait donné de si savantes analyses. De retour à Paris, Jouffroy quitta, en 1838, sa chaire

(1) Cette école, supprimée en 1822 par M. de Corbière, avait été rétablie en 1826, sous le ministère de M. l'abbé de Frayssinous, évêque d'Hermopolis. De 1826 à 1828, elle occupa un des quartiers du collège Louis le Grand. Vers la fin de 1828 elle fut transférée au collége du Plessis. Elle portait alors le modeste nom d'*École préparatoire*. Son ancien nom, celui d'*École Normale*, ne lui fut restitué qu'à la révolution de 1830.

du Collége de France pour la place de bibliothécaire de l'Université, devenue vacante par la mort de Laromiguière, et en même temps il échangea, à la Faculté des Lettres, la chaire d'histoire de la philosophie moderne contre la chaire de philosophie, que Laromiguière laissait également vacante. Mais dès cette même année, sa santé l'ayant forcé à se faire suppléer, il choisit à cet effet M. Adolphe Garnier (1), l'un de ses anciens élèves, qui l'avait aidé dans sa traduction des *Œuvres de Reid*. En 1840 M. Cousin, devenu ministre de l'instruction publique, appela Jouffroy au conseil de l'université. Il y siégea jusqu'à sa mort, et fut, à son tour, remplacé par M. Cousin. Dès 1831 Jouffroy appartenait à la chambre des députés, où il avait été envoyé par l'arrondissement de Pontarlier. « Jouffroy, dit M. Garnier, qui a publié dans le *Dictionnaire des Sciences Philosophiques* un excellent travail sur sa vie et ses écrits, n'occupa point à la chambre le rang qui appartenait à son mérite. Il fut d'abord étonné de la multiplicité des questions et de la rapidité avec laquelle on les décidait : la loi est votée, disait-il, avant que j'aie pu la comprendre : il ne savait pas encore que souvent l'on adopte ou rejette une loi, moins d'après le mérite de la mesure en elle-même, que d'après le parti auquel on appartient, ce qui abrège le temps et l'étude. Il débuta par proposer à la chambre le changement de son règlement sur les pétitions : il voulait que les commissions fussent juges du mérite des demandes, et n'offrissent à la chambre que celles qui mériteraient de l'occuper. Il pensait qu'on aurait ainsi plus de temps pour traiter des affaires sérieuses. Mais les assemblées n'aiment pas que les nouveaux venus réforment leurs usages, et la proposition fut rejetée. La promptitude des décisions ne fut pourtant pas ce qui embarrassa le plus Jouffroy; il fut bien plus arrêté par la faiblesse de sa poitrine. Nous dirons, en empruntant une ingénieuse expression de M. Villemain, qu'il aurait pu « se faire entendre à force de se faire écouter »; mais c'eût été au prix d'efforts pénibles pour l'assemblée, plus pénibles encore pour l'orateur. Il monta donc rarement à la tribune. Il y parut cependant en deux occasions éclatantes pour lui : dans la première, il contribua à sauver le ministère par un excellent discours, en montrant qu'il n'y avait entre les ministres et l'opposition qu'une différence de nuances et point de dissentiment fondamental; dans la seconde, c'était en 1840, chargé de rédiger l'adresse, il crut que le ministère nouveau devait se distinguer de celui qu'il remplaçait par quelque différence profonde; il marqua cette différence, et il fut surpris de se voir abandonné de la majorité, et, par conséquent, du ministère lui-même. Cet échec exerça une influence funeste sur la santé de Jouffroy, déjà fortement ébranlée. Ses amis le pressaient de retourner dans cette Italie où il avait déjà trouvé son salut : il crut pouvoir résister au mal sans changer de climat; mais il ne fit plus que languir, et en février 1842, après s'être vu lentement affaiblir, il s'éteignit. Il ne démentit pas un seul instant le calme et la fermeté de son âme ; il voulut, pendant les derniers jours, se recueillir dans une solitude complète; il n'admit auprès de lui que sa femme et ses enfants. Il ordonna de fermer les volets de ses fenêtres; il se priva même de la société de la lumière, et demeura seul avec sa pensée jusqu'au moment de sa mort. »

Voici l'indication des divers ouvrages de Jouffroy, dans l'ordre chronologique de leur publication :

Traduction des *Esquisses de Philosophie morale* de Dugald Stewart, 1 vol. in-8° ; Paris, 1826 (1). A sa traduction du texte anglais, Jouffroy a annexé une *Préface*, qui, par son développement, et surtout par l'importance des questions qui y sont abordées et résolues, a elle-même la valeur d'un véritable livre. Les principaux points traités dans cette préface sont les suivants : *Des Phénomènes intérieurs, et de la possibilité de constater leurs lois; De la Transmission et de la Démonstration des Notions de Conscience; Des Sentiments des Philosophes sur les Faits de Conscience; Du Principe des Phénomènes de Conscience ;* — Traduction des *Œuvres complètes* de Thomas Reid, chef de l'École écossaise, 6 vol. in-8°. Cette publication, commencée en 1828, n'a été achevée qu'en 1835 (2). Jouffroy a joint au tome III et au tome IV de sa traduction plusieurs *Fragments historiques et théoriques* des leçons faites à la Faculté des Lettres de Paris, de 1811 à 1814, par Royer-Collard, et une *Introduction* à ces *Fragments*. Le t. Ier, qui a été publié le dernier des six, s'ouvre par une *Préface du traducteur*, très-étendue, très-développée, dans laquelle Jouffroy entreprend de fixer la véritable valeur de la philosophie écossaise. A cet effet, il divise son travail en quatre parties, qui ont successivement pour objet : 1° les idées des philosophes écossais sur la science ; 2° la critique des idées écossaises sur l'ensemble de la philosophie ; 3° la critique des idées écossaises sur les limites de la science de l'esprit ; 4° la critique des idées écossaises sur les conditions de la science de l'esprit. Cette préface est suivie de la traduction d'une *Vie de Reid par Dugald Stewart*, et d'une liste, aussi complète qu'il a été possible à Jouffroy de la former, de tous les ouvrages philosophiques sortis du mouvement écossais, à le prendre à son origine, c'est-à-dire depuis Hutcheson jusqu'à nous. Cette notice bibliographique

(1) Voir notre notice biographique sur M. Adolphe Garnier.

(1) Cet ouvrage n'a eu jusqu'ici (septembre 1858) qu'une édition.

(2) Même observation que dans la note précédente.

donne une idée générale des travaux philosophiques des Écossais. Pour sa rédaction, Jouffroy a été aidé de renseignements que lui ont fournis deux amis de Dugald-Stewart, MM. Bannatyne et Jackson, de Glascow, et en même temps M. Hercule Scott, professeur de philosophie au collége du Roi à Aberdeen; — *Mélanges philosophiques;* in-8°, 1833 (1). Ce volume se compose de dix-huit morceaux dont voici les titres : *Comment les dogm s finissent; De la Sorbonne et des Philosophes; Réflexions sur la Philosophie de l'Histoire; Bossuet, Vico, Herder; Du Rôle de la Grèce dans le Développement de l'Humanité; De l'État actuel de l'Humanité; De la Philosophie et du Sens commun; Du Spiritualisme et du Matérialisme* (2); *Du Scepticisme; De l'Histoire de la Philosophie; De la Science Psychologique* (3); *De l'Amour de Soi; De l'Amitié; Du Sommeil; Des Facultés de l'Ame humaine; De l'Éclectisme en Morale; Du Bien et du Mal* (4); *Du Problème de la Destinée humaine* (5). Plusieurs de ces morceaux étaient complétement inédits à l'époque où Jouffroy publia ce volume de *Mélanges.* Mais la plupart avaient été publiés, soit dans la *Revue européenne* (6), soit dans *Le Globe* (7), soit dans l'*Encyclopédie moderne* de Didot frères (8). — *Cours de droit naturel.* Cet ouvrage a eu jusqu'ici trois éditions. La première, publiée en 1835, 2 vol. in-8°, par Jouffroy luimême, était restée incomplète; elle a été augmentée, en 1842, d'un troisième volume, par M. Damiron, d'après les notes laissées par Jouffroy. La seconde, 2 vol. in-8°, a été publiée en 1843 par M. Damiron après la mort de l'auteur. La troisième, 2 vol. in-12, a paru en novembre 1857. L'auteur de la présente notice a donné ses soins à la publication de cette troisième édition. L'ouvrage se compose de trente-deux leçons, faites à la Faculté des Lettres de Paris par Jouffroy, en qualité de professeur adjoint à la chaire d'histoire de la philosophie moderne, dont le titulaire était Royer-Collard. Après quelques leçons préliminaires, ayant pour objet la description des faits moraux de la nature humaine, l'auteur expose et apprécie le système fataliste, le système mystique, le système panthéiste, le système sceptique, le système égoïste, le système sentimental, enfin le système rationnel, et consacre ses cinq dernières leçons à des *Vues théoriques;* — *Nouveaux Mélanges P*[illegible]*ques*, in-8°; Paris, 1842 (1), précédés [illegible] tice, et publiés, après la mort de l'auteur, par M. Ph. Damiron, membre de l'Institut, collègue et ami de Jouffroy. Les morceaux dont se compose ce volume sont les suivants : *De l'Organisation des Sciences Philosophiques; De la Légitimité de la distinction de la Psychologie et de la Physiologie* (2); *Rapports sur le Concours relatif aux Écoles Normales; Disc*[illegible] *prononcé à la distribution des prix du col*[illegible] *Charlemagne* (août 1846); *Ouverture du* [illegible] *d'histoire de la Philosophie ancienne* [illegible] *Faculté des Lettres en* 1828, 1re *leçon;* [illegible] *et Pensées sur les Signes;* — *Leçon sur la Sympathie* (3). — *Cours d'Esthétique;* in-8°; Paris, 1843 (4); publié, après la mort de l'auteur, par M. Damiron, d'après les rédactions et les notes de M. Delorme, l'un des auditeurs de ces cours particuliers professés par Jouffroy de 1822 à 1826. Ce cours, divisé en quarante leçons, est précédé d'une préface de l'éditeur, et suivi d'un appendice composé de trois morceaux ainsi intitulés : *Que le Sentiment du Beau est différent de celui du Sublime, et que ces deux sentiments sont immédiats;* — *Beau, Agréable, Sublime;* — *De l'Imitation.* Le premier de ces trois morceaux était originairement une thèse pour le doctorat, écrite et soutenue par Jouffroy en août 1816, lors de sa sortie de l'École Normale.

On voit par les titres de ces divers écrits que, bien que Jouffroy n'ait pas composé ce qu'on pourrait appeler un système complet de philosophie, cependant toutes les grandes questions de la science ont trouvé place dans ses travaux. Toutefois, Jouffroy est avant tout un psychologue, et, comme tel, il s'était formé à la grande et sage école des Écossais. Sans vouloir rien ôter ici au mérite de la remarquable *Préface* que Jouffroy a mise en tête de sa traduction des *Esquisses de Philosophie morale* de Dugald-Stewart, nous devons faire observer qu'avant lui Reid, dans quelques excellents chapitres de ses *Essais sur les Facultés intellectuelles de l'homme* (5), avait montré la possibilité d'une science psychologique, et indiqué les moyens à employer pour constituer cette science. L'écrivain écossais s'est même mieux tenu que le philosophe français dans les termes de l'exacte vérité, en ce que, tout en décrivant les moyens de connaître les opérations de l'esprit, il n'a pas craint de montrer, et même dans toute leur étendue, les difficultés attachées

(1) C'est la seule édition.

(2) Rapprocher ce morceau de la *Preface* des *Esquisses*, mentionnée ci-dessus.

(3) Même observation.

(4) Confronter ce fragment avec les doctrines contenues dans l'ouvrage intitulé *Cours de Droit naturel*, dont il sera parlé ci-après.

(5) Même observation. Ce dernier fragment est la première leçon du cours de morale professé à la Faculté des Lettres de Paris de 1830 a 1831. Cette leçon, recueillie par la sténographie, fut revue par l'auteur.

(6) Dès 1824.

(7) Pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827.

(8) Voir les tomes II, IV, XII, XIX, XX.

(1) N'a eu jusque ici (sept 1858) qu'une édition.

(2) Rapprocher ce morceau de la *Preface* des *Esquisses* ainsi que du morceau des premiers *Mélanges*, intitulé *De la Science psychologique.*

(3) 7 fevrier 1834, à la Faculte des lettres de Paris.

(4) N'a eu jusqu'ici (sept. 1858) qu'une édition.

(5) Essai 1er, chap. V et VI, intitulés : *Des vrais moyens de connaître les opérations de l'esprit. — De la difficulté d'étudier les operations de l'esprit.*

ude. Quoi qu'il en soit, il serait injuste
naître le talent et la vigueur avec les-
ffroy, dans la *Préface* dont nous par-
outenu, contre les prétentions d'un
sme exclusif, la possibilité d'une science
que. Il commence par démontrer, en
pel à la conscience individuelle de
nous et à la conscience générale de
, qu'il y a toute une variété de phé-
qui se passent dans le for intérieur,
nos idées, nos volontés, nos sensations,
faits internes, dont nous avons cons-
ous paraissent d'une réalité tout aussi
e les choses que notre œil voit et que
ouche. S'il y a ainsi deux vues, l'une
ors par les sens, l'autre sur le dedans
intime, il y a donc aussi deux sortes
ion, l'observation sensible et l'obser-
erne. De même que c'est par une at-
rsévérante et soutenue que le natura-
se la connaissance vague et imparfaite
nmun des hommes a des choses ex-
et parvient ainsi à une connaissance
cte et plus complète de la nature, de
t par la considération volontaire et
les phénomènes intérieurs que le psy-
peut élever à l'exactitude d'une notion
e l'idée vague que nous avons tous de
asse en nous. On peut donc constater
ière scientifique les lois des phéno-
érieurs, et en tirer des inductions par
ement; et, à cet égard, la science
nternes est placée dans les mêmes con-
e celle des faits extérieurs. Mais cette
t-elle susceptible de transmission et
stration? Ce second point est résolu
roy non moins péremptoirement que
. Rien ne se passe en nous dont nous
onscience. Il n'est donc pas un seul
e intérieur, parmi les faits constitutifs
nature morale, que le dernier paysan,
plus grand philosophe, n'ait éprouvé
usieurs fois. Seulement, le philosophe,
ervé ces phénomènes, en a une idée
andis que la plupart des hommes, qui
pas ce qui se passe en eux, n'en ont
ée vague, et par là qu'un souvenir
i bien, c'est à cette idée vague, c'est
nir confus que s'adresse le philosophe.
s auditeurs ou ses lecteurs à en faire
t à en remarquer successivement tous
its. Telle est la manière dont Jouffroy
ne peut se transmettre la notion des
onscience. Si donc, d'une part, il est
'observer et d'étudier en nous les phé-
du for intérieur, et si, d'autre part,
ible de transmettre à autrui la notion,
uise, de ces phénomènes, la psycho-
le de prendre place parmi les sciences
et que deviennent alors les dédains
alistes exclusifs, pour qui la science
ne se ramène tout entière à la seule
étude des fonctions physiologiques? Jouffroy a pris soin, du reste, de poser d'une manière bien nette la limite qui sépare la psychologie d'avec la physiologie (1). Le monde interne lui paraît de tous points limité par la conscience, et, avec lui, la psychologie, dont l'objet est d'éclaircir ce que la conscience sait du for intérieur. Le corps est donc exclu de l'objet de la psychologie : « chose singulière, dit Jouffroy (2), si le corps était l'homme! Mais le *moi* ne se reconnaît pas dans cette masse solide, figurée, étendue, et perpétuellement changeante, qui l'enveloppe, et qu'il nomme lui-même le corps. Non-seulement il ne s'y trouve pas, mais il la regarde comme une chose extérieure à lui, qui, à la vérité, agit sur lui, et sur laquelle il agit, mais qui, malgré ces rapports d'action réciproque, ne se confond pas plus avec lui que les planètes qui gravitent dans les cieux ».

Jouffroy s'est moins attaché dans ses écrits à résoudre des questions psychologiques, sauf cependant plusieurs questions de psychologie morale (3), qu'à déterminer avec précision l'objet, la certitude, le point de départ, et la circonscription de la psychologie. Toutefois, on rencontre dans ses premiers et dans ses nouveaux *Mélanges* plusieurs pages sur l'*Amour de soi*, sur l'*Amitié*, sur la *Sympathie*, qui sont autant de formes de la sensibilité, et notamment une étude sur les *Facultés de l'Ame humaine*. A l'exemple de Laromiguière (4), Jouffroy ne veut pas que l'on confonde les facultés avec les simples capacités. L'homme seul lui paraît posséder de véritables facultés, parce que chez l'homme seul le pouvoir personnel intervient dans l'exercice des capacités ou propriétés, tandis que dans les choses, c'est la nature, ou plutôt Dieu, qui agit. Cette distinction une fois posée, Jouffroy décrit la méthode qui lui paraît devoir être suivie pour arriver à déterminer les facultés de l'âme humaine. Cette méthode lui paraît devoir être la même que celle par laquelle nous déterminons les propriétés naturelles des choses. Le feu produit de la chaleur : il a donc la propriété de la produire. Certains corps conduisent l'électricité : ils ont donc la propriété d'être conducteurs de ce fluide. En général, on reconnaît qu'une chose a plusieurs propriétés, quand elle manifeste plusieurs phénomènes d'une nature différente; chaque espèce de phénomènes suppose une capacité spéciale, et l'on reconnaît dans une chose autant de propriétés différentes qu'on y aura observé d'espèces distinctes de phénomènes. C'est de la même manière qu'on parvient à dis-

(1) Voir, indépendamment de la *Préface* des *Esquisses*, l'article intitulé *De la Science psychologique*, dans les *Mélanges philosophiques*.

(2) *Mélanges*, art. *De la Science psychologique*.

(3) Voir notamment, à cet égard, dans le *Cours de Droit naturel*, la 2e leçon, intitulée : *Faits moraux de la nature humaine*.

(4) Voir plus loin, dans ce recueil, notre article sur LAROMIGUIÈRE.

tinguer les différentes facultés de l'âme. Guidé par cette méthode, Jouffroy croit pouvoir composer ainsi la liste de ces facultés : 1° le *pouvoir personnel*, ou ce pouvoir suprême que nous avons de nous emparer de nous-même ainsi que des capacités qui sont en nous, et d'en disposer : cette faculté est vulgairement connue sous les noms de *liberté* ou *volonté*, lesquels, d'après Jouffroy, ne la désignent qu'imparfaitement ; 2° les *penchants primitifs de notre nature*, ou cet ensemble d'instincts et de tendances qui nous poussent vers certaines fins et dans de certaines directions antérieurement à toute expérience, et qui, tout à la fois, indiquent à notre raison la destination de notre être, et animent notre sensibilité à la poursuivre ; 3° la *faculté locomotrice*, ou cette énergie au moyen de laquelle nous ébranlons les nerfs locomoteurs, et produisons tous les mouvements volontaires corporels ; 4° la *faculté expressive* (1), ou ce pouvoir que nous avons de traduire au dehors par des signes ce qui se passe en nous et de nous mettre par là en communication avec nos semblables ; 5° la *sensibilité* (2), ou cette susceptibilité d'être affecté péniblement ou agréablement par toutes les causes intérieures ou extérieures, et de réagir sur elles par des mouvements d'amour ou de haine, de désir ou de répugnance, qui sont le principe de toute passion ; 6° enfin, les *facultés intellectuelles ;* sous cette dernière dénomination Jouffroy comprend plusieurs facultés distinctes, dont il ne lui paraît possible de donner l'énumération et de décrire les caractères que dans un traité sur l'intelligence. Telles sont, dans la théorie de Jouffroy, les six facultés de l'âme humaine. Il s'étend en de grands développements sur l'action de la première de ces facultés. Dans une analyse aussi délicate que savante, il remarque que l'empire du pouvoir personnel ne s'exerce pas en nous sans interruption. De même qu'un ouvrier prend et quitte tour à tour ses instruments, de même nous sentons la volonté tantôt s'emparer des capacités de notre nature et les employer à ses desseins, tantôt les délaisser et les abandonner à elles-mêmes, sans que pour cela elles cessent d'agir. Il remarque encore qu'ordinairement notre pouvoir personnel ne se retire pas en même temps de toutes nos facultés, et que c'est presque toujours parce qu'il est très-occupé à en diriger une qu'il délaisse les autres. Quelquefois cependant il y a défaillance à peu près complète de la personnalité, et c'est cette défaillance qui caractérise l'état de l'âme pendant le sommeil (3). Et Jouffroy ajoute que non-seulement le pouvoir personnel ne gouverne pas toujours nos capacités naturelles, mais encore qu'il est facile de prouver qu'elles se sont primitivement mises en mouvement et développées sans lui. Ainsi, par exemple, nous ne voulons nous souvenir que parce que nous savons que nous le pouvons. Or, comment saurions-nous que nous pouvons nous souvenir ? comment saurions-nous ce que c'est que se souvenir, si jamais nous ne nous étions souvenus ? Il faut donc, de toute nécessité, que nous nous soyons souvenus spontanément une première fois, pour que nous ayons pu ensuite vouloir nous souvenir. Et le même raisonnement s'applique à toutes nos facultés.

Maintenant, quelle nature Jouffroy attribue-t-il à cette âme, douée des facultés qui viennent d'être énumérées et décrites ? Il est très-certainement à regretter que, dans un passage de sa *Préface* des *Esquisses* (1), Jouffroy ait écrit que jusqu'ici l'immatérialité de l'âme pouvait n'être considérée que comme une hypothèse. Mais, immédiatement après l'expression de ce doute, viennent de si bonnes et si puissantes raisons en faveur de la spiritualité, que ce qui précède se trouve, pour ainsi dire, effacé, et qu'il semble que le philosophe, hésitant qu'il était d'abord, se soit converti lui-même à une opinion mieux arrêtée. Après avoir établi qu'il est attesté par la conscience que c'est le même principe qui veut, qui sent et qui pense, qu'ainsi le sujet des faits de conscience est simple et unique, qu'ainsi encore il ne peut être la matière cérébrale, laquelle est composée d'une infinité de parties, Jouffroy expose avec beaucoup de force les raisons qui peuvent nous aider à concevoir l'hypothèse d'une force immatérielle servie par des organes corporels (2). Son spiritualisme se pose sous des formes plus explicites encore dans un autre de ses écrits (3), composé à une date ultérieure, et qui, par conséquent, peut être regardé comme son dernier mot sur cette question. Il montre que le *moi*, par un acte d'aperception immédiate de conscience, se saisit lui-même, et, en même temps, saisit tous les phénomènes dont il est le sujet. Au contraire, ce qui se passe dans le corps et dans les organes du corps, le *moi* n'en est pas informé directement, et, s'il arrive à le savoir, ce n'est qu'à l'aide de procédés complexes et laborieux. Que suit-il de là ? C'est que le corps n'est pas le *moi*, et ne saurait être confondu avec lui. Si le corps était le *moi*, le *moi* saurait ce qui se passe dans le corps ; la vie du corps, les fonctions des organes corporels, les phénomènes qui résultent de l'action de ces organes lui seraient connus comme sa vie propre,

(1) Voir le développement de ce point dans un article (inachevé) des *Nouveaux Mélanges*, intitulé *Faits et pensées sur les signes*. Jouffroy y ramène tous les signes à deux catégories : signes naturels, signes artificiels ; ceux-ci particuliers, ceux-là universels.

(2) Voir, dans les premiers *Mélanges*, les articles *Amitié* et *Amour de soi*, et, dans les *Nouveaux Mélanges*, l'article *Sympathie*.

(3) Voir, dans les premiers *Mélanges*, l'article intitulé *Du Sommeil*.

(1) Part. IV : *Du Principe des phénomènes de conscience*.

(2) *Préface* des *Esquisses*, part. IV.

(3) *Nouveaux Mélanges*, mémoire sur la distinction de la psychologie et de la physiologie.

comme ses fonctions et ses phénomènes propres. Or, c'est ce qui n'est pas; tandis que, d'autre part, le *moi*, par une simple aperception de conscience, s'atteint lui-même dans son existence une et indivisible, et atteint en même temps les phénomènes qui sont véritablement siens. Deux principes sont donc à distinguer dans l'homme : le corps avec ses fonctions, le *moi* incorporel ou l'âme avec sa vie propre et l'ensemble des propriétés et des phénomènes qui s'y rattachent.

En *logique*, Jouffroy n'a traité qu'une seule question; mais c'est la question fondamentale : celle du scepticisme. Toutes les fois qu'un homme adhère à une proposition, si l'on remonte au principe de sa conviction, on trouve toujours qu'elle repose sur le témoignage d'une ou plusieurs de ses facultés : autorité qui vient se résoudre elle-même dans celle de l'intelligence, et qui serait tout à fait nulle, si l'intelligence n'était pas constituée de manière à réfléchir les choses telles qu'elles sont. Mais qui nous démontre que telle est la constitution de l'intelligence? « Non-seulement, dit Jouffroy (1), nous n'avons pas cette démonstration, mais il est impossible que nous l'ayons. En effet, nous ne pouvons rien démontrer qu'avec notre intelligence. Or, notre intelligence ne peut être reçue à démontrer la véracité de notre intelligence; car, pour croire à la démonstration, il faudrait admettre en principe ce que la démonstration aurait pour but de prouver, la véracité de l'intelligence : ce qui serait un cercle vicieux. » Que sortirait-il logiquement d'une telle théorie, si l'on en déduisait rigoureusement les conséquences? Évidemment, un scepticisme universel, absolu, irrémédiable, à l'atteinte duquel n'échapperaient ni la croyance en Dieu, ni la croyance au monde matériel, ni même la croyance en notre propre existence; on aboutirait, en un mot, à un véritable nihilisme. Heureusement qu'en fait l'intelligence croit, d'une foi invincible, à sa propre véracité, et ne se laisse point ébranler dans cette croyance par les arguments de la philosophie sceptique. C'est, au reste, ce que confesse Jouffroy lui-même, lorsque, distinguant entre la théorie et la pratique, il reconnaît que l'homme, et le sceptique comme tous les autres, est invinciblement déterminé à croire, sans motif et sans preuve, à la véracité de son intelligence.

Il y a trois écrits de Jouffroy où sa doctrine morale peut être cherchée : son *Cours de Droit naturel*, un fragment intitulé *Du Problème de la destinée humaine*, un autre fragment intitulé *Du Bien et du Mal* (2). Quelle est la nature du bien et du mal? En d'autres termes, à quel titre telles actions ou telles choses seront-elles jugées bonnes ou mauvaises? Le bien, répond Jouffroy, c'est pour un être l'accomplissement de sa destinée, le mal le non-accomplissement de sa destinée. Chaque être est organisé pour une certaine fin, de telle sorte que, si l'on connaissait complétement sa nature, on pourrait en déduire sa destination et sa fin. Il y a équation entre le bien d'un être et la fin de cet être. Le bien, pour cet être, c'est d'accomplir sa fin, c'est d'aller au but pour lequel il a été organisé. L'homme, ayant une organisation particulière, a nécessairement une fin, dont l'accomplissement est son bien; il a nécessairement aussi les facultés pour l'accomplir. Dès que l'homme existe, s'éveillent en lui, d'une part, les tendances qui sont l'expression de sa nature, de l'autre, des facultés qui lui ont été données pour que ces tendances obtiennent satisfaction. Tant que ces facultés sont abandonnées à l'impulsion des passions, elles obéissent à la passion actuellement dominante. Mais bientôt, la raison, aidée de la volonté, vient poser un but, et y dirige les facultés humaines. Ce but, ce n'est plus la satisfaction des penchants, c'est la recherche de l'intérêt bien entendu. Ce second état est supérieur au premier; mais il ne mérite pas encore véritablement le nom d'état moral. La raison, atteignant un degré supérieur de développement, nous fait concevoir, au-dessus de notre bien personnel, le bien de tous. Échappant à la considération exclusive des phénomènes individuels, elle conçoit que ce qui se passe en nous se passe dans toutes les créatures possibles; que toutes, ayant leur nature spéciale, aspirent, en vertu de cette nature, à une fin spéciale, qui est aussi leur bien, et que chacune de ces fins diverses est un élément d'une fin dernière, d'une fin qui est celle de la création, d'une fin qui est l'ordre universel, et dont la réalisation mérite seule, aux yeux de la raison, le titre de bien, en remplit seule l'idée, et forme seule avec cette idée une équation évidente par elle-même. Quand la raison s'est élevée à une telle conception, c'est alors, mais seulement alors, qu'elle a l'idée du bien. Le bien, le véritable bien, le bien en soi, le bien absolu, c'est la réalisation de la fin absolue de la création, c'est l'ordre universel. Dès que l'idée de l'ordre universel a été conçue par notre raison, il y a entre notre raison et cette idée une sympathie si profonde, si vraie, si immédiate, qu'elle se prosterne devant cette idée, qu'elle la reconnaît pour vraie et obligatoire, qu'elle s'y soumet comme à sa loi naturelle et éternelle. Tels sont les faits moraux de l'ensemble desquels Jouffroy compose les bases de la morale générale. Il n'est pas entré dans les détails de la morale particulière, c'est-à-dire dans l'examen des différents devoirs qui s'imposent à l'homme en cette vie. Mais l'idée de l'ordre universel, base de la morale générale, lui a servi, comme à Kant l'idée de sanction morale, de transition entre la morale et la théodicée. Il montre fort bien que l'idée d'ordre universel,

(1) Premiers *Mélanges*, article *Du Scepticisme*.
(2) Ces deux fragments se trouvent dans les premiers *Mélanges Philosophiques*.

si haute qu'elle soit, n'est pas le dernier terme de la pensée humaine, que cette pensée, faisant un pas de plus, s'élève jusqu'à Dieu, qui a créé cet ordre universel, et qui a donné à chaque créature qui y concourt sa constitution, et, par conséquent, sa fin et son bien. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine; dès lors, aussi, la morale montre son côté religieux.

Beaucoup de philosophes, s'attachant uniquement à l'idée du vrai et à celle du bien, ont laissé de côté celle du beau. Cette omission ne saurait être reprochée à Jouffroy. Ses doctrines sur le beau, et sur l'idée que nous en avons, sont exposées dans son *Cours d'Esthétique*. Le nom de *beau* lui paraît devoir s'appliquer à tout ce qui nous plaît esthétiquement, sans considération d'intérêt. De là, d'abord, la distinction du beau d'avec l'utile. Non-seulement le beau n'est pas l'utile, mais encore le propre du beau est d'être inutile, puisque son caractère est de ne pouvoir satisfaire à un besoin déterminé. L'objet beau ne sert pas: il est incapable de remédier à quelqu'une de nos privations; sa possession n'aboutit à rien. L'objet utile, au contraire, a pour effet de faire cesser certaines privations. Mais le beau ne se distingue pas seulement de l'utile, il se distingue encore de l'agréable. D'après Jouffroy, l'agréable se montre partout où nous rencontrons les caractères du développement spontané, et le beau partout où se rencontrent les caractères du développement libre. Jouffroy prend pour exemple deux livres: d'une part l'*Allemagne* de Mme de Stael, d'autre part le *Télémaque* de Fénelon. L'*Allemagne* est un livre agréable: chaque chapitre offre le développement d'un sentiment particulier; mais, d'un chapitre à l'autre, on change de sentiment. Cette variété plaît; mais cette variété n'est qu'agréable; c'est l'image de la sensibilité et de la passion inspirant l'esprit et le faisant parler. Le *Télémaque*, au contraire, est l'image de la raison et de la détermination libre, dirigeant l'esprit vers un but unique, par des moyens ordonnés et proportionnés: c'est pour cela qu'il est beau. A cette occasion, Jouffroy se demande encore quels sont les éléments constitutifs du beau. Il en voit deux, l'ordre et la proportion: non pas cet ordre et cette proportion qui rendent l'objet propre à remplir un but, et qui, par là, rentreraient dans l'utile, mais cet ordre et cette proportion qui nous font plaisir sans considération du but. Tels sont les éléments constitutifs du beau. Quant aux conditions du beau, elles sont, d'après Jouffroy, l'unité et la variété, ou plutôt, ainsi qu'il le dit lui-même, l'unité dans la variété. Sans la variété, l'unité nous fatigue; et, à son tour, la variété nous déplaît sans l'unité. Ici encore Jouffroy apporte des exemples. Si nous entendons une suite de sons variés, sans saisir sous la variété des sons quelque chose qui les lie les uns aux autres, nous pourrons quelque temps nous en amuser; mais au fond de l'esprit, nous ne serons pas complétement satisfaits; nous voudrons bientôt donner à la succession des sons qui flattent notre oreille un but, un principe, un lien commun, qui les réunisse et qui les groupe en quelque unité. C'est là l'office du *motif*. Le *motif* est l'unité qui sert à rassembler des sons épars. C'est autour de lui qu'ils se ramassent, et, en se ramassant, prennent un sens. L'existence du beau réclame donc le concours de l'unité et de la variété: celle-ci pour la satisfaction de la sensibilité, celle-là pour la satisfaction de l'intelligence.

Telles nous ont paru, dans leur expression générale, les doctrines philosophiques de Jouffroy, que notre tâche ici est moins de discuter et de juger en détail que d'exposer. Vraies sur la plupart des points, elles sont exposées en un style toujours clair, souvent élégant, et quelquefois très-élevé. Après trente ans, on relit encore avec le même charme, dans les *Mélanges Philosophiques*, cette ingénieuse étude sur le sommeil, pleine d'observations si fines, si délicates, et les magnifiques pages dont se compose cet autre fragment (1) qui a pour titre: *Du Problème de la Destinée humaine*. Nous y joindrions volontiers, dans les *Nouveaux Mélanges*, le *Mémoire sur l'Organisation des Sciences Philosophiques*, si la première partie de ce travail se composait d'idées moins contestables. Quant à la seconde partie de ce mémoire, elle offre le plus haut intérêt: l'auteur y décrit, avec une naïveté et une grâce charmantes, ses premières impressions et les différentes phases que sa pensée religieuse et sa pensée philosophique ont traversées. Dans les derniers temps de sa vie, Jouffroy, attiré par la politique, vers les études historiques, avait commencé une *Histoire des Révolutions de la Grèce*; il avait communiqué des fragments de ce travail à l'Académie des Sciences morales et politiques, dont il était membre, et nul doute que de ces essais il ne fût sorti un travail sérieux, si la maladie n'était venue briser prématurément une vie si précieuse à la science. Un fragment d'histoire, inséré dans les premiers *Mélanges*, et intitulé *Du Rôle de la Grèce dans le Développement de l'Humanité*, peut donner une idée de ce qu'eût été une grande histoire écrite par Jouffroy.

Bien que Jouffroy ait été surtout un psychologue, cependant l'histoire de la philosophie occupe une certaine place dans ses écrits. Dans cet ordre de travaux, on peut citer: 1° un *Discours* prononcé par lui en 1828, à l'ouverture du cours d'histoire de la philosophie ancienne à la Faculté des Lettres de Paris (2), et dans

(1) Voir les premiers *Mélanges Philosophiques*.
(2) Voir les *Nouveaux Mélanges*.

nt traitées ces trois questions : *Qu'est-*
histoire de la philosophie? Comment
la faire? Quelle instruction peut-on
r? — 2° un article intitulé *De l'Histoire*
hilosophie (1) ; — 3° une *Introduction*
es complètes de Reid, dans laquelle il en-
d'exposer et d'apprécier les travaux de
ossaise, notamment ceux de Reid et de
, les seuls Écossais que Jouffroy
— 4° enfin, plusieurs chapitres du
oit naturel, dans lesquels Jouffroy
is l'exposition et la critique des doc-
rales de Bentham, Wollaston, Price,
. C. MALLET.

aire des Sciences Philosophiques, t. III, article
par M. Ad. Garnier. — *Notice sur Jouffroy*,
net, lue en 1853, à la séance annuelle de l'Aca-
Sciences morales et politiques.

ROY (*François-Gaspard* DE), pré-
is, né en 1723, au château de Gonsans,
esançon, mort à Paderborn (Westpha-
797. Entré dans les ordres, il devint
de Saint-Claude, puis évêque de Gap
et du Mans en 1778. Élu député aux
éraux en 1789, il protesta contre les
e l'Assemblée constituante et émigra en
chapitre de Paderborn l'accueillit avec
n et lui assigna un revenu de douze
ns. J. V.

ird, *Essais historiques sur le Maine*, t. II.

ROY D'ABBANS (*Claude-François-*
, marquis DE), mécanicien français,
inventeurs des bateaux à vapeur, né
, mort aux Invalides de Paris, en 1832.
grande famille de la Franche-Comté,
de bonne heure de l'aptitude pour les
iques. En 1772 il entra au régiment de
nfanterie; une affaire d'honneur lui
exil de deux ans en Provence. Il y
matériaux d'un ouvrage sur les ma-
les galères à rames. Venu à Paris en
visiter la pompe à feu de Chaillot,
res Périer venaient d'établir, et bien-
nt l'idée d'appliquer la vapeur à la na-
l développa sa pensée devant Périer,
r de Follenay, le marquis Ducrest, et
: elle fut accueillie; on la discuta; mais
a pas d'accord sur le calcul de la
a vaincre, Périer prenant pour base
e d'un bateau halé par des chevaux,
croyant qu'il fallait au moins tripler
de résistance, du moment qu'on ne
s le point d'appui sur la terre, mais
. Pendant que Périer se perdait en
, Jouffroy, aidé d'un simple
de village, parvenait à faire mar-
eau par la vapeur sur le Doubs, à
-Dames dans les mois de juin et
. Son appareil se composait de tiges
de longueur, suspendues de chaque
eau vers l'avant : elles portaient à leurs

pre...ers *Mélanges*.

extrémités des châssis armés de volets mobiles plongeant de 50 centimètres dans l'eau. Les châssis, pouvant décrire un arc de 2^m, 66 de rayon, et de 1 mètre de corde, étaient maintenus au bout de leur course vers l'avant par un levier muni d'un contre-poids. Le moteur était une pompe à feu ou machine à simple effet, dont le piston communiquait aux tiges par une chaîne et une poulie de renvoi. Dès que la vapeur soulevait ce piston, les contre-poids ramenaient en avant les volets qui faisaient alors l'office de rames, et qui dans cette course rétrograde se fermaient sur eux-mêmes, de façon à opposer la moindre résistance possible; puis, quand le filet d'eau froide opérait le vide dans le cylindre, le piston, en redescendant, retirait ces rames avec une grande rapidité, et alors les volets se trouvaient ouverts pour offrir toute leur surface au choc du fluide. Le bateau auquel fut adapté cet appareil avait 13^m, 33 de long sur 2 de large. Le premier essai ne fut pas complétement heureux. A la même époque Jouffroy voulut entrer dans l'artillerie ou le génie; ses parents se récrièrent : pour eux c'était déroger, et il dut rentrer dans l'infanterie. On se moquait de ses recherches mécaniques; on le désignait par le sobriquet de *Jouffroy-la-Pompe*, et à la cour on plaisantait sur lui en disant « qu'il voulait accorder le feu et l'eau ». Il persévéra pourtant dans son projet, et chercha d'abord le moyen d'obtenir un mouvement continu. Pour cela il fit une machine composée de deux cylindres de bronze accolés, ouverts par le haut, placés à bord dans le sens de l'arrière à l'avant, et inclinés d'environ 50° avec l'horizon. En bas ils avaient leurs fonds réunis par une boîte renfermant une lame métallique ou tiroir, qui, successivement, amenait dans chacun d'eux la vapeur ou l'eau froide. Un parallélogramme, formé de deux tringles et de deux traverses, poussait alternativement le tiroir à droite et à gauche, chaque fois qu'un des pistons arrivait au bout de sa course vers l'embouchure des cylindres. Au lieu d'être munis de tiges, les pistons portaient, fixées à un anneau central, des chaînes qui, après s'être enroulées sur un barillet en encliquetage, étaient tirées vers le fond du bateau par un contrepoids. Malgré la médiocre exécution de cet appareil, mis en jeu en 1780, Jouffroy en obtint le résultat désiré.

Le premier appareil nageur de Jouffroy offrait le défaut que lors du retour des volets à charnières de l'arrière à l'avant, l'eau formant un courant rapide, empêchait les volets de se rouvrir dès que le bâtiment marchait vite, surtout en remontant le courant. Ne pouvant arriver à remédier à ce défaut, il se décida, quoique à regret, à remplacer les rames à châssis par des roues à aubes. Il plaça le barillet à encliquetage, autour duquel s'enroulaient les chaînes tenant aux pistons, à l'arbre des roues, et chacune de ces chaînes faisait alternativement tourner cet arbre. Il mit cet appareil sur un bateau de

43^{m}, 33 de long et de 4^{m}, 66 de large; les roues avaient 4^{m}, 66 de diamètre; les aubes, de 2^{m} de longueur, plongeaient de 0^{m}, 66 dans l'eau. Le bateau tirait 1 mètre d'eau, ce qui supposait un poids de 327 milliers. Construit à Lyon, dans les ateliers frères Jean, il remonta jusqu'à l'Ile Barbe, le 15 juillet 1788, en présence des membres de l'Académie de Lyon et de nombreux témoins, le courant de la Saône, qui alors était au-dessus des moyennes eaux. Procès-verbal de l'expérience fut dressé. Jouffroy chercha dès lors à former une compagnie pour construire des bateaux plus grands et exploiter les rivières. Mais pour cela il fallait obtenir un privilége. Jouffroy en demanda un de trente ans au gouvernement. De Calonne envoya la demande à l'Académie des Sciences. Ce corps savant, à qui Jouffroy adressa en même temps un *Mémoire sur les Pompes à feu*, nomma pour examiner le mémoire Borda, Bossut, Cousin et Périer, et pour inspecter le bateau Borda et Périer. Périer, qui avait échoué de son côté dans ses essais de navigation par la vapeur, ne voulut pas croire au succès pratique de l'expérience indiquée. Il amena l'Académie à ne pas se prononcer, et le ministre écrivit à Jouffroy, le 31 janvier 1784: « Il a paru que l'épreuve faite à Lyon ne remplissait pas suffisamment les conditions requises. Mais si, au moyen de la pompe à feu, vous réussissez à faire remonter sur la Seine, l'espace de quelques lieues, un bateau chargé de trois cents milliers, et que le succès de cette épreuve soit constaté à Paris d'une manière authentique, qui ne laisse aucun doute sur les avantages de vos procédés, vous pouvez compter qu'il vous sera accordé un privilége limité à quinze années. » Jouffroy n'essaya pas de lutter contre cette fin de non recevoir. Sa machine et son bateau d'essai avaient été mis hors de service par la première expérience. Il se contenta de faire établir un petit modèle de son bateau, et l'envoya à Périer la même année. On lui conseillait de porter son invention en Angleterre; il ne put s'y résoudre. Enfin, la révolution arriva; Jouffroy fut un des premiers à émigrer. Il servit dans l'armée de Condé, et prit part à quelques tentatives en faveur des Bourbons. Il ne revint en France que sous le consulat. Desblancs et Fulton s'occupaient alors de la navigation à vapeur, le premier à Trévoux, l'autre à Paris; une polémique s'engagea entre eux, et Fulton déclara que s'il s'agissait d'invention, cette gloire appartenait à l'auteur des expériences de Lyon, « des expériences faites en 1783 sur la Saône ». Le bateau de Fulton était en effet le même que celui de Jouffroy, seulement la machine motrice différait. Watt avait inventé la machine à double effet, et elle rendait l'application de la vapeur à la navigation plus facile.

A son retour, Jouffroy se trouvait sans fortune; il ne réclama pas. A la restauration, il vint se fixer à Paris, obtint un brevet en 1816, forma une compagnie pour l'exploiter, et trouva enfin de l'argent et des protecteurs. Le comte d'Artois lui permit même de donner le nom de *Charles-Philippe* à son premier bateau à vapeur, construit à Bercy et lancé le 20 août. Mais une société rivale lui fit concurrence, et toutes deux se ruinèrent. Jouffroy, tout à fait désillusionné, retomba dans l'oubli. Après la révolution de Juillet, il se retira aux Invalides, où il mourut du choléra. On a de lui *Les Bateaux à Vapeur*; Paris, 1816, in-8°. J. V.

Ach. de Jouffroy, *Des Bateaux à Vapeur. Précis historique de leur invention.* — Arago, *Notice sur les Bateaux à Vapeur*, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1837, p. 292. — Cauchy, *Rapport à l'Académie des Sciences sur les travaux de MM. Jouffroy*, adopté par ce corps savant, le 1er nov. 1840. — Wolowski, *Cours du Conservatoire des Arts et Métiers*, dans le *Moniteur des Cours publics*, 1857; — Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France.* — L. Figuier, *Exposition et Hist. des principales Découvertes Scientifiques modernes*, tom. 1er, p. 167 et suiv.

* **JOUFFROY** (*Achille*, marquis DE), publiciste et mécanicien français, fils du précédent, né vers 1790. Il se fit d'abord connaître comme journaliste, et composa des ouvrages pour la défense de la légitimité. Il débuta dans l'*Observateur*, à qui il donna des articles en faveur du droit divin, de l'ultramontanisme et du pouvoir absolu. Après la révolution de 1830, M. de Jouffroy se retira à Londres, où il fonda un journal intitulé *La Légitimité*, soutenu par les fonds des réfugiés et rédigé par Capelle, Dudon, de Latil, etc. La police n'en permit pas l'introduction en France. Bientôt M. de Jouffroy rentra dans sa patrie, et s'occupa de mécanique. Il revint aux idées primitives de son père sur les bateaux à vapeur et construisit un appareil palmipède à charnières pour faire marcher les navires à l'aide d'espèces de rames reproduisant à peu près les mouvements des pieds palmés des oiseaux aquatiques. Cette idée n'aboutit pas à la pratique. Après l'épouvantable catastrophe du 8 mai 1842 sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), M. de Jouffroy imagina un nouveau système de railway qui devait, selon lui, assurer une plus grande adhérence des locomotives et permettre de franchir des pentes plus rapides, des courbes plus resserrées, et d'arrêter plus promptement les convois; il s'agissait notamment d'ajouter aux voies actuelles un rail à crémaillère au milieu, et de joindre aux locomotives une roue à engrenage entre les deux roues lisses et correspondante au rail central. Cette idée n'aboutit encore qu'à la faillite de M. Germain Sarrut, qui s'était constitué le gérant d'une société fondée pour l'exploiter. On a de M. Jouffroy: *Des Idées libérales des Français, par A. J.*; Paris, 1815, in-8°; — *Les Fastes de l'Anarchie, ou précis chronologique des événements mémorables de la révolution française depuis* 1789 *jusqu'à* 1804; Paris, 1820, 2 vol. in-8°; — *Le Vampire*, mélodrame, en trois actes (avec M. Carmouche); Paris, 1820; — *Réclamation en faveur de Monique, veuve Othon, âgée de vingt et un ans, condamnée à mort par la cour d'Assises du Calvados*; Paris, 1821; — *Les Siècles de la Monarchie*

, *ou description historique de la depuis ses premiers rois jusqu'à* [;| 1823 et ann. suiv., gr. in-fol. : liv ous seulement parurent; — *aux Souverains sur les dan- ue l'Europe;* Paris, 1831, in-8°; *à l'Angleterre;* Paris, 1832, in-8°; *uction à l'Histoire de France, ou n physique, politique et monu- e la Gaule jusqu'à l'établissement chie* (avec M. Ernest Breton); in-fol., avec cartes et planches : ou- onné par l'Académie des Inscriptions et res; — *Des Bateaux à vapeur. Pré- que de leur invention; Essai sur de leur mouvement et description reil palmipède applicable à tous s*, avec planches, précédé des deux de l'Académie des Sciences; Paris, in-8°; — *Mémoire à consulter emins de Fer en général, et sur le Jouffroy en particulier* (avec onel de Posson et Germain Sarrut); i, in-4°; — *Chemins de fer, simple*, in-4°; — *Chemins de Fer, système quelques mots à MM. les direc- hemin de fer de Paris à Versail- auche*); 1844, in-8°. L. L—T.

rilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. tat. des Contemp.* — Quérard, *La France* - Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç.*

FROY (*François*), sculpteur fran- Dijon (Côte-d'Or), le 1er février 1806. amey fils, il obtint le premier grand ture de l'École des Beaux-Arts en artit pour Rome. En 1838 et 1848 il médaille d'or à l'exposition, en 1839 lle de première classe, et, le 6 juin décoré de la Légion d'Honneur. Can- adémie des Beaux-Arts en 1856, à le David d'Angers, il échoua contre mais, le 1er août 1857 il fut élu à la nart, dans la Section de Sculpture. Il ement exposé : en 1835: *Jeune Pâ- tain pleurant sur un tombeau*, sta- re; — en 1838 : *Caïn maudit*, statue ; — en 1839 : *Buste de Monge*, en *Statuette de M. de Lamartine*, en en 1841 : *La Désillusion*, statue en en 1844 : *L'Invocation à la Croix; pour Saint-Germain l'Auxerrois* : upe en marbre de trois petits enfants s mains vers la croix, exécuté d'après on de Mme de Lamartine; — *Buste Merlin*, en marbre; — en 1845 : *Le* et *L'Automne*, deux statues en mar- es pour la salle d'horticulture du palais ourg; — en 1848 : *La Rêverie*, statue — en 1850 : *Érigone*, statue en mar- le musée de Dijon; — *Bustes du Dode de la Brunerie, de la com- ialot (veuve Talma), et de M. Cou- turier*, en marbre; — en 1853 : *L'Abandon*, statue en marbre; — en 1855, la statue de la *Jeune fille confiant son secret à Vénus*, déjà exposée en 1839, lui valut une mention honorable. Enfin, M. Jouffroy a exécuté un fronton à l'Institution des Sourds-Muets à Paris, une statue à l'église Sainte-Clotilde à Paris, et une statue de *Napoléon Ier* pour Auxonne. L. L—T.

Livrets des Salons, 1835-1855.

JOUHER. *Voyez* DJAUHER.

JOUÏ-TSOUNG, empereur de Chine, de la dynastie des Tang, né en 661 de notre ère, mort la 6e lune de 716. Avant de monter sur le trône impérial, il portait le nom de *Li-Tan*. Il succéda à Tchoung-Soung, en 710. Son règne ne fut troublé que par les intrigues de sa sœur, la princesse Taï-Ping, qui voulait assurer la couronne au fils aîné de Jouï-Tsoung, tandis que ce prince avait donné à son autre fils le titre de prince héréditaire. Jouï-Tsoung, la troisième année de son règne, remit le trône à ce prince qui régna depuis cette époque (712), sous le titre de Hiouen-Tsoung. LOD. L—Y.

Histoire générale de la Chine, par Mailla, tome VI. — *Toung-Kien-Kang-inou*; in-4°.

JOUIN (*Nicolas*), pamphlétaire et versificateur français, né à Chartres, en 1684, et mort à Paris, le 22 février 1757. D'abord marchand joaillier, il exerça ensuite la profession de banquier dans la capitale. Il se fit connaître, dans la première moitié du dix-huitième siècle, par la publication d'un grand nombre de pamphlets, tant en vers qu'en prose, contre les jésuites. Quoique la liste de ses écrits soit considérable, il y a lieu de croire qu'un certain nombre d'entre eux ont dû échapper aux recherches des bibliographes. Nous allons passer en revue ceux dont les titres sont parvenus à notre connaissance : *Les Tuileries*, cantate; 1717, in-12; — *Le Portefeuille du Diable, ou suite de Philotanus*; 1733, in-12; — *Le Véritable Almanach nouveau pour l'année* 1733, *ou le nouveau calendrier jésuitique*; Trévoux, in-24; — *Les Regrets des Jésuites au sujet du nouveau* Bréviaire de Paris, *et Réponse de l'Archevêque aux Jésuites*, en vers, avec des notes; 1736, in-12; — *Chanson d'un Inconnu, nouvellement découverte et mise au jour, avec des remarques critiques par M. le docteur Chrysostome Mathanasius, ou histoire véritable et remarquable arrivée à l'endroit d'un R. P. de la Compagnie de Jésus*; Turin (Rouen), *Alétophile*, in-12 de 164 pag. C'est une imitation du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*; la chanson ou complainte sur l'air *des Pendus* est relative à l'aventure vraie ou fausse d'un père Couvrigny (1), d'Alençon, qui avait cherché à séduire au confessionnal une jeune et jolie fille, qui n'était qu'un garçon déguisé. A part quelques

(1) Dans un article du *Journal des Savants*, M. Cousin a dit n'avoir aucun renseignement sur le Père Couvrigny.

saillies plus ou moins heureuses, la chanson et le commentaire qui l'accompagne sont bien loin de leur modèle. Cette satire a été réimprimée, avec des augmentations, sous le titre de : *Mœurs des Jésuites, leur conduite sacrilége au tribunal de la pénitence, avec des remarques critiques;* Turin, 1756, in-12; — *Nouveaux Dialogues des Morts, contenant un dialogue du jésuite Varade et du régicide Barrière;* 1739, in-12; — *Le Philotanus moderne;* 1740, 3 vol. in-f2; — *Procès contre les Jésuites, pour servir de suite aux* Causes célèbres; Brest, 1750, in-12; — *Harangues des habitants de la paroisse de Sarcelles à monseigneur Christophe de Beaumont;* Aix, 1754, in-12. Ces pièces satiriques, qui furent ensuite recueillies sous le nom de *Sarcellades*, avaient pour but de jeter le ridicule sur le choix des curés que les archevêques de Paris Vintimille (que l'auteur appelle *Ventremille*) et de Beaumont avaient mis à la tête de la paroisse de Sarcelles. Les dernières harangues valurent à Jouin un emprisonnement à la Bastille, qui fut, dit-on, provoqué par la trahison de son propre fils; — *Pièces et Anecdotes intéressantes;* Aix en Provence, aux dépens des Jésuites, l'an de leur règne 210 (Utrecht, 1755), 2 vol. in-12. Les *Sarcellades*, le poëme de *Philotanus* et sa suite forment en grande partie le fond de cette publication. Quoique toutes ces déplorables querelles aient perdu beaucoup de cet intérêt que l'esprit de parti y attachait, il est utile d'en conserver le souvenir, pour nous prémunir, s'il est possible, par l'étonnement qu'elles nous font éprouver, contre le retour de semblables aberrations. Nicolas Jouin avait laissé en manuscrit des mémoires pour l'histoire du cardinal de Tencin, qui passèrent entre les mains du maréchal de Noailles, et dont l'abbé Millot a dû se servir pour la rédaction des *Mémoires* de ce dernier. Selon Barbier, il doit être considéré comme le véritable auteur du *Philotanus*, attribué jusqu'ici à l'abbé de Grécourt. Mais la seule raison qu'il en donne ne nous paraît pas concluante. En faisant réimprimer ce poëme dans la collection des *Sarcellades*, Jouin annonce qu'il le donne plus exact que dans toutes les éditions précédentes; mais, comme il était l'auteur de la *Suite du Philotanus*, ne peut-on pas en inférer qu'il n'a été que l'éditeur de l'autre poëme, qu'il aura jugé à propos de reproduire avec le sien? J. Lamoureux.

Barbier, *Examen critique et compl. des Dict. Histor.* p. 474. — *France Littéraire de* 1769, tom. II. — Grégoire, *Les Ruines de Port-Royal-des-Champs*, p. 87.

JOUKOFSKI (*Vasili Andréevitch*), poëte russe, né à Biélef, gouvernement de Toula, en 1783, mort à Stuttgard, vers 1851. Après avoir fait de brillantes études à Moscou, il s'inscrivit, pour la forme, au département des affaires ecclésiastiques, et se livra entièrement, par vocation, à la culture des lettres. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il composa sa première pièce, *Le Cimetière du Village*; à vingt-cinq ans, il rédigeait la revue la plus estimée de l'époque, *Le Messager russe*. En 1812, il s'enrôla comme volontaire, et exhala son patriotisme dans un *Chant au camp des Russes*, où se trouve plus d'une strophe remarquable (1).

En 1817, l'empereur Nicolas, encore grand-duc, le chargea d'initier son épouse à la littérature russe, et lui confia en 1825 l'éducation de son fils aîné, aujourd'hui régnant. Après avoir terminé cette éducation, Joukofski se retira en Allemagne, et il y finit ses jours en traduisant *L'Odyssée* en vers russes. Les poésies de Joukofski ne sont pas aussi populaires que celles de Pouchkin; mais elles ont peut-être rendu à la Russie de plus grands services, en l'initiant aux chefs-d'œuvre des meilleurs poëtes étrangers, tels que Schiller, Gœthe, Klopstock et Byron. Les œuvres de Joukofski ont été imprimées à Saint-Pétersbourg, en 1835, en 9 vol. in-8°, dont le 7e seulement est en prose. Le grand mérite littéraire de cette traduction a été appuyé par Gogol.

Le prince Élim Mecherski a traduit en vers français, dans ses *Poëtes russes*, deux pièces de Joukofski. Pce Augustin Galitzin.

Gretch, *Opit kratkoi istorii rousskoi literatouri.* — *Nerepiska Gogolia*, VII et XXXI. — Galakhof, *Rouskaa krestomatica.* — Pletnef, *O jisni I sotchinenicakh Joukovskago.*

JOURDAIN ou **JORDAIN** de Laron, écrivain ecclésiastique français, né sur la fin du dixième siècle, de Géraud et d'Odolgarde. De simple prévôt qu'il était à Saint-Léonard, il devint évêque de Limoges, en 1021 selon les uns, et 1023 selon d'autres. La dignité d'évêque était alors briguée par un grand nombre de seigneurs : Guillaume IV, duc d'Aquitaine, favorisa l'élection de Jourdain; mais l'ordination ayant eu lieu sans le concours de Gauzlin, archevêque de Bourges et métropolitain de Limoges, il y en eut plainte portée, et on convoqua à Paris un synode où assistèrent le roi Robert et sept archevêques avec leurs suffragants. Hugues, abbé de Saint-Martial, et Odolric, du même monastère, furent chargés de présenter la défense de Jourdain; mais au moment où Odolric discourait, on présenta des lettres de Guillaume IV, injurieuses

(1) Nous citerons, entre autres, la suivante :
« Patrie !
Ce mot dit tout : c'est là qu'est le toit paternel,
Là sont nos enfants et nos femmes ;
Leurs prières pour nous fléchissent l'Éternel,
Nos bras, — leurs ravisseurs infâmes !
Là nos vierges aussi, l'amour de nos regards,
Là nos amis et nos vieux maîtres,
Là le trône des tzars et les cendres des tzars,
Et les reliques des ancêtres !
Amis, pour eux, pour eux, versons tout notre sang !
Enfonçons carrés et phalanges !
Que nos pères, joyeux de notre essor puissant,
Se réjouissent chez les anges ! »
Le jeune poëte y prédisait au vainqueur trop opiniâtre la défection qui l'attendait ·
« Tu viens chez nous nous attaquer
Avec vingt peuples à ta suite !
Ce sont eux qui bientôt reviendront te traquer. »

oi Rob et l'or ur n'osa pas conti-
synode. n, suspendit
de , et l pa u excommunica-
, excepté le lieu de Saint-
le , l'évêque
a avec cent
état
u ce qu'ils
avec plu-
, eveque de Poitiers,
De retour dans sa
u pr r concile qui se tint à
, sur la célèbre question de l'apostolat
Martial, et il se montra favorable à l'a-
l'Aquitaine, après lui avoir été long-
stile en ne le reconnaissant que comme
onfesseur. Le 18 novembre 1031, un
oncile ayant été tenu à Limoges sur la
atière, Jourdain prononça le discours
. et c'est dans la relation de ce con-
ibua le changement qui s'était opéré
esprits à saint Martial lui-même, dont on
asféré la châsse dans la cathédrale, afin,
Bonaventure, que ce saint, présidant au
« prononçât par la bouche de tous les
la vérité de son apostolat ». L'année
, Jourdain assista à un autre concile tenu
s, et mourut à Limoges, en 1051 selon
, et 1052 selon d'autres, le 4 des ca-
novembre (29 octobre). Il fut enseveli
baye de Saint-Augustin.
le lui une longue et très-curieuse *lettre*
au pape Benoît VIII, sur l'apostolat de
l; — plusieurs discours recueillis dans
du concile tenu à Limoges en 1031;
elation abrégée du premier concile tenu
e ville, à l'occasion du même apôtre; —
élie sur ces paroles de l'Évangile selon
: *Le Fils de l'Homme est venu pour*
et pour sauver ce qui était perdu; —
des monastères du diocèse de Limoges;
un écrit intitulé : *Accord entre Jour-*
êque de Limoges, et Guillaume, comte
ers. Cet accord avait pour but d'empê-
e simonie dans l'élection d'un succes-
épiscopat.

Martial AUDOUIN.

ib. Nov., t. I et II. — Geoffroi du Vigeois, *Chro-*
Vigeois. — Adhémar, *Chronique*. — *Recueil*
le France, t. X, p. 158. — *Chronique de Mal-*
t 34. — *Gallia Christiana Nova*, t. II. — Jean
ves des Comtés du Poitou, p. 304. — *Chartæ*
phani Lemovicensis. — Amable Bonaventure,
Am., t. III, p. 391 et 392. — *Histoire Littéraire*
nce, t. VII, p. 451 et suiv.

(*Alfonse*), comte de Toulouse,
, en Syrie, mort en avril 1148, à Acre.
: Raymond IV (ou Raymond de
), et de sa troisième femme, Elvire
, il naquit au château du Mont-
situé devant la porte de Tripoli, et
ommé *Jourdain*, parce qu'il reçut le
dans le fleuve de ce nom. A la mort
père (1105), il resta quelque temps
sous la protection du comte de Cerdagne, qui avait hérité de toutes les conquêtes faites en Palestine, et fut amené en Europe vers 1107, par Guillaume de Montpellier et les autres capitaines de Provence; Bertrand, son frère aîné, lui donna le comté de Rouergue. En 1112 il lui succéda dans le gouvernement du duché de Narbonne, du comté de Toulouse et du marquisat de Provence. Pendant l'époque de sa minorité, un de ses puissants voisins, Guillaume le Vieux, duc d'Aquitaine, le dépouilla du comté de Toulouse, qu'il revendiquait au nom de sa femme, nièce de Philippe de Saint-Gilles, et en demeura paisible possesseur jusqu'en 1122. A cette époque, les Toulousains se révoltèrent, et, sous la conduite de l'évêque de Béziers, chassèrent le lieutenant de Guillaume; puis ils vinrent au secours de leur prince légitime, assiégé dans Orange par le comte de Barcelone, allié du duc d'Aquitaine, et le ramenèrent en triomphe dans leur ville (1123). La même année, Alfonse, profitant de sa victoire, s'empara de force de l'abbaye de Saint-Gilles, qui avait pris parti contre lui, et en chassa l'abbé et les religieux : ce fut l'origine de la première excommunication lancée contre lui. Deux ans plus tard il termina par un partage la guerre qu'il avait avec Raymond-Béranger III, comte de Barcelone, au sujet de la souveraineté de la Provence. Par ce partage, qui eut lieu le 16 septembre 1125, une partie du diocèse d'Avignon, ceux de Vaison, de Cavaillon, d'Orange, de Carpentras, de Valence et de Die, échurent au comte de Toulouse sous le titre de *marquisat de Provence*. Ce prince atteignit alors l'apogée de sa puissance : maître de toute la contrée qui s'étendait des Alpes aux Pyrénées et des montagnes d'Auvergne à la mer, il sut pendant quinze ans y maintenir la paix et la prospérité, et fut plus d'une fois l'arbitre des différends qui s'élevèrent entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Au printemps de 1141, tandis qu'Alfonse était en Provence, le roi Louis le Jeune envahit ses États, et s'avança jusqu'à Toulouse, dont il entreprit le siége. C'est tout ce que nous apprend de cette guerre Ordéric Vital, chroniqueur contemporain, qui en laisse ignorer les motifs et les circonstances. On sait seulement que l'expédition ne fut pas heureuse; les habitants de Toulouse se défendirent vigoureusement, et leur maître leur en témoigna sa reconnaissance par l'octroi de divers priviléges. L'année suivante (1142) il encourut, de la part du pape Innocent II, une nouvelle sentence d'excommunication pour la protection dont il couvrait la rébellion de Montpellier contre son seigneur. Il est assez singulier de voir un prince qui donna tant de marques de sa piété, qui entreprit par dévotion deux pèlerinages à Saint-Jacques en Galice, et qui s'engagea dans une croisade où il perdit la vie, exposé si souvent aux anathèmes de l'Église; « mais, dit un historien, outre le soin qu'il eut de se faire relever de

l'excommunication, il paraît qu'il agit en cela pour des raisons d'État, qui l'emportent quelquefois auprès des princes, même les plus pieux, sur celles de la religion. » Après avoir fondé la ville de Montauban (octobre 1144), il prit la croix à l'assemblée de Vezelay, convoquée par Louis le Jeune, et s'embarqua au mois d'août 1147, sur une flotte qu'il avait fait équiper à la tour du Bouc, vers les embouchures du Rhône et à l'endroit où fut bâti depuis Aigues-Mortes. Il passa l'hiver dans quelque port d'Italie, peut-être même à Constantinople, et, s'étant remis en mer au printemps suivant, il aborda au port d'Acre ou Ptolémaïs, où il mourut bientôt après (avril 1148). Les historiens du temps sont d'accord pour attribuer sa mort à un empoisonnement; mais ils diffèrent quant à l'auteur du crime, qui serait Mélisinde, mère du roi de Jérusalem, ou la reine Éléonore, femme de Louis le Jeune. Alfonse fut le quatrième comte de Toulouse qui périt à la Terre Sainte.

Paul Louisy.

Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II. — *Art de vérifier les dates.*

JOURDAIN (*Claude*), érudit français, plus connu sous le nom de *Dom Maur*, né en 1696, à Poligny, mort le 20 juillet 1782, à Paris. Après avoir achevé ses études, il fut admis dans l'ordre des Bénédictins, et enseigna d'abord la philosophie et la théologie à l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon; dans la suite il occupa différents emplois, et parcourut, comme visiteur, plusieurs des anciennes provinces de la France, entre autres la Bourgogne et la Franche-Comté, dont il étudia et releva avec soin les antiquités. Pendant qu'il était prieur de Saint-Martin d'Autun, il fit reconstruire l'église d'après ses plans. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il s'était retiré vers la fin de sa vie. Dom Maur appartenait à plusieurs académies; il entretenait une correspondance avec la plupart des savants de son temps : d'Anville et Caylus parlent avec éloges de son érudition. On a de lui : *Oraison funèbre de Claude Bouhier, évêque de Dijon*, par un Bénédictin; Dijon, 1755, in-4°; — *Mémoires sur les Voies romaines dans le pays des Séquanois*, couronné par l'Académie de Besançon en 1756; — *Défense de dom Grégoire Tarisse, supérieur général de Saint-Maur*; 1766, in-4°; — *Éclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne, ou lettres critiques à M. M.* (Mille); Liége et Paris, 1774, in-8°.

P. L—y.

Lelong, *Bibliothèque Historique* (nouv. édit.), t. IV. — Caylus, *Recueil d'Antiquités.*

JOURDAIN (*Anselme-Louis-Bernard* Bréchillet), chirurgien français, né à Paris, le 28 novembre 1734, mort le 7 janvier 1816. Après six années d'études chirurgicales sous la direction de Moreau, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Paris, il embrassa, en 1755, la profession de dentiste. On lui doit les ouvrages suivants, qui renferment des vues aussi neuves qu'importantes sur les affections de la bouche : *Nouveaux Éléments d'Odontalgie*; 1756, in-12; — *Traité des Dépôts dans le sinus maxillaire*; 1760, in-12; — *Essai sur la Formation des Dents, comparée avec celle des Os*; 1766, in-12; — *Traité des Maladies et des Opérations chirurgicales de la Bouche*; 1778, 2 vol. in-8°. — Il a aussi publié, sous le voile de l'anonyme : *Le Médecin des Dames, ou l'art de les conserver en santé*; 1771, in-12; — *Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse*; 1772, in-12; — *Préceptes de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé*; 1772, in-8°. Il était étroitement lié avec Fréron, et a collaboré à l'*Année Littéraire*.

C. Mallet.

Quérard, *La France Littéraire.*

JOURDAIN (*Amable-Louis-Marie-Michel* Bréchillet), fils du précédent, orientaliste et philologue français, né à Paris, le 25 janvier 1788, mort le 19 février 1818. Il abandonna la carrière du droit, à laquelle ses parents le destinaient, pour se livrer tout entier, sous Silvestre de Sacy et Langlès, à l'étude de l'arabe et du persan. Il fut attaché, comme secrétaire, au ministère des Affaires étrangères, et, en qualité de secrétaire adjoint, à l'École des Langues orientales vivantes. On lui doit les ouvrages suivants : *Mémoire sur l'Observatoire de Méragah et sur quelques Instruments employés à y observer*; Paris, 1810, in-8°; — *Notice sur l'Histoire universelle de Mirkhond*; Paris, 1812, in-4°; — *La Perse, ou tableau du gouvernement de la religion et de la littérature de cet empire*; Paris, 1814, 5 vol. in-18; — *Recherches critiques sur l'Age et l'Origine des anciennes Traductions latines d'Aristote*, ouvrage couronné en 1817 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, publié après la mort de l'auteur, Paris, 1819, in-8°; traduit en allemand par M. Stahr, Halle, 1831, in-8°. Une nouvelle édition, revue et augmentée, a été donnée en 1843 par M. Charles Jourdain, son fils (*voir* ci-après). Amable Jourdain a été l'un des collaborateurs des *Annales des Voyages*, des *Mines de l'Orient*. Il a fourni à M. Michaud divers mémoires, qui ont été insérés dans l'*Histoire des Croisades*. Une *Histoire des Barmécides*, qu'il annonçait au moment de sa mort, est restée inédite.

C. M.

Biograph. portat. des Contemp.

* **JOURDAIN** (*Charles-Marie-Gabriel* Bréchillet), philosophe français, fils du précédent, est né à Paris, le 24 août 1817. Entré à vingt ans dans les fonctions universitaires, chargé de conférences au collége Henri IV (aujourd'hui lycée Napoléon), il devint en 1841 professeur de philosophie au lycée de Reims, en 1842 au collége Stanislas, en 1847 au collége Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte); en 1849 et 1850, chef du cabinet au ministère de l'instruction publique et des cultes sous MM. de Falloux et

u; en 1850, chef du secrétariat au
: en 1852, chef de la divi-
ité. fonctions qu'il exerce
i. Jourdain a pris successi-
ou examens univer-
ur ès lettres (1838),
classes de philosophie (1840), d'a-
1848). Ses thèses
juillet 1838 devant
Paris, ont pour titre :
ion sur l'État de la Philosophie na-
Occident, et principalement en
ant la première moitié du dou-
cle; in-8°; — *Doctrina Johannis Ger-*
Theologia mystica; in-8°. Les autres
de M. Charles Jourdain sont : *Ques-*
Philosophie; Paris, 1847, in-12; —
de Logique; Paris, 1856, in-12; — *Le*
le l'Instruction publique et des Éta-
its scientifiques et littéraires; Paris,
8°; — *La Philosophie de saint Tho-*
uin; Paris, 1858, 2 vol. in-8° : ouvrage
par l'Académie des Sciences morales
ies; — *Un ouvrage inédit de Gilles*
, précepteur de Philippe le Bel, en
le la papauté; broch. de 26 pages,
Paris, 1858 : extrait du *Journal gé-*
'Instruction publique; — *Sextus em-*
t la philosophie scholastique; Paris,
° : extrait du *Journal de l'Instruc-*
ique. M. Jourdain a édité en outre les
suivants : *Recherches sur l'Age et*
des anciennes Traductions latines
par Amable Jourdain, 2e édit., revue
e; Paris, 1843, in-8°; — *Œuvres*
iques d'Antoine Arnauld, avec une
on et des notes; Paris, 1845, in-12;
es Philosophiques de Nicole, avec
duction et des *Notes*; Paris, 1845,
Documents concernant le Grand Au-
t le Chapitre de Saint-Denis, publié
du ministre de l'instruction publique et
; Paris, 1854, in-4°; — *Mélanges et*
ts d'Auguste de Blignières; Paris,
°; — *La Logique de Port-Royal,*
mis *Fragments* de Pascal; Paris, 1854,
rles Jourdain a collaboré, pendant
1846-1847, à la *Revue nouvelle*, dans
a donné un article *Sur Giordano*
n autre *Sur Ballanche*; un autre *Sur*
re de Saint-Denys. Il a collaboré au
ire des Sciences Philosophiques, au-
fourni les articles : *Association des*
ailard, Certitude, Criterium, Défini-
lisme, Foucher, Gerson, Idée, etc.;
l général de l'Instruction publi-
Revue de l'Instruction publique; à
Contemporaine. C. Mallet.

artic.

AN (*Jean-Baptiste*), littérateur fran-
à Marseille en 1711, mort en 1793.
ii : *Le Guerrier philosophe*; La Haye
(Paris), 1744, in-12; — *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens*; Paris, 1749, in-12; — *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*; Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12; — *Abrocome et Anthia*, roman traduit du grec; 1748, in-12; — *L'École des Prudes*, comédie imprimée en 1755.

G. de F.

Feller, *Dictionn. Histor.* — Barbier, *Examen des Dictionn. Histor.*

JOURDAN (*Mathieu* Jouve), dit *Coupe-tête*, révolutionnaire français, né en 1749, dans un village du Vivarais, exécuté à Paris, le 27 mai 1794. Successivement apprenti maréchal ferrant, garçon boucher, soldat, contrebandier, et, comme tel, condamné à mort par contumace à Valence, Jourdan vint se cacher à Paris, sous le nom de *Petit*. Attaché d'abord aux écuries du maréchal de Vaux, il entra ensuite, dit-on, au service du gouverneur de la Bastille. La révolution le trouva établi comme cabaretier, profession qui s'accordait au mieux avec des habitudes d'ivrognerie qui ne le quittèrent jamais. Au 14 juillet, ce fut lui, à ce qu'on assure, qui égorgea l'infortuné de Launay, son ancien maître. Plusieurs biographes le présentent aussi comme un des meurtriers des gardes-du-corps massacrés à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre; mais d'autres prétendent que, dès cette époque, il exerçait à Avignon l'état de roulier. Les troubles qui éclatèrent en cette ville, au mois d'avril 1791, à l'occasion du projet de réunion du comtat Venaissin à la France, ayant donné lieu à la formation d'un corps de volontaires sous le nom d'*armée de Vaucluse*, Jourdan, qui ne savait ni lire ni écrire, et qui ne signait qu'au moyen d'une griffe, devint général en chef de cette troupe, après la mort du chevalier Patrix, assassiné par ses soldats. Sous ce nouveau chef, l'armée de Vaucluse mit tout à feu et à sang dans le comtat, dévastant les moissons, incendiant les églises, les châteaux et n'épargnant pas même les chaumières. Au mois d'août suivant, six membres de la municipalité et plusieurs citoyens ayant été emprisonnés à l'instigation de Rovère, Mainvielle et Duprat jeune, chefs des révolutionnaires de cette commune, ces fonctionnaires et d'autres détenus, au nombre de 73, furent, dans la nuit du 16 au 17 octobre, massacrés par Jourdan et ses satellites. Cette exécution, qui, sous le nom de *massacre de la glacière d'Avignon*, a acquis une horrible célébrité, fut suivie d'un décret d'arrestation émané de l'Assemblée législative contre Jourdan Coupe-tête; mais il échappa aux effets de ce décret par suite de l'amnistie du mois de mars 1792; alors il entreprit à Avignon le commerce de la garance. Vers la fin de 1793, Rovère et Poultier ne craignirent pas de l'investir du commandement de la gendarmerie dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Il fut, dans ces fonctions, le pourvoyeur infatigable de la sanguinaire commission populaire établie à Orange. Un

voyage qu'il fit à Paris, au commencement de 1794, lui procura une éclatante réception au club des Jacobins. De retour dans le midi, il eut l'audace de faire arrêter le représentant Pélissier, porteur d'un congé de la Convention. La dénonciation de ce fait amena Jourdan devant le tribunal révolutionnaire. Il y parut, le 27 mai, portant sur la poitrine une énorme image de Marat; mais ce talisman ne le garantit pas contre un arrêt de mort, qui fut exécuté le même jour. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.*

JOURDAN (*Jean-Baptiste*, comte), maréchal de France, né à Limoges, le 29 avril 1762, mort le 23 novembre 1833. A la mort de son père, chirurgien habile, on le plaça à Lyon dans le magasin d'un oncle, marchand de soieries, qui se posait en rude chef de famille. Le jeune commis ne souffrit pas longtemps cette domination domestique; il s'engagea en 1778, et rejoignit à l'île de Ré la brigade d'Auxerrois. Soldat pendant six ans, il fit cinq campagnes en Amérique, dans l'armée expéditionnaire du comte d'Estaing, rentra en France pour cause de maladie, et fut réformé le 26 juin 1784. Il se présenta chez son oncle à Lyon; mais celui-ci ne voulut pas recevoir un neveu coupable qui lui avait désobéi. Jourdan, repoussé par son protecteur naturel, se décida à venir à Limoges, où il espérait retrouver beaucoup des amis de son père. Ils ne lui firent pas défaut, et lui procurèrent de l'emploi chez un commerçant, dont, peu de temps après, il épousa la belle-sœur. Son mariage lui fournit les moyens d'ouvrir un magasin de mercerie à Limoges. Jourdan possédait les qualités essentielles du commerçant et même du détaillant; et si les événements de notre grande révolution ne lui avaient pas révélé la puissance de sa véritable vocation, il aurait certainement acquis dans l'exercice de sa modeste profession une position et une fortune honorables.

Nommé, en 1790, lieutenant des chasseurs de la garde nationale de Limoges et, l'année d'après commandant du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, Jourdan partit pour l'armée du nord au mois de septembre 1792. En arrivant à Étampes, les volontaires trouvèrent les habitants en pleine émeute : cette ville est un des greniers de Paris, et la cherté des grains était le prétexte de ce mouvement populaire. Jourdan rassura les officiers municipaux, effrayés par le récent massacre du maire Simoneau, et contribua à calmer les séditieux autant par sa prudence que par la bonne contenance de sa troupe. Ce début faisait pressentir l'avenir; et, plus tard, à Jemmapes, à Nerwinde, à Famars, au camp de César, sous Dumouriez, Dampierre et Custine, il se montra chef de corps décidé dans l'action et aussi ferme dans le service que soigneux de maintenir la discipline.

Général de division au mois de juillet 1793, Jourdan commandait sous Lille un corps d'observation de 8,000 hommes, chargé de sur[illegible] l'armée anglo-hanovrienne du duc d'York, qui, après les capitulations de Condé et de Valenciennes, allait entreprendre le siége de Dunkerque. A la bataille d'Hondscoote, J[illegible] menait les deux divisions du centre, et [illegible] grièvement blessé d'un boulet de canon, au moment où, maître des bois qui couvraient la position des Anglais, il débouchait sur leur principale batterie. A peine rétabli de sa blessure, il remplaça Houchard, le 22 septembre, dans le commandement des armées du nord et des Ardennes. Depuis un mois le prince de Cobourg bloquait Maubeuge à la tête de 70,000 Hollandais et Impériaux; il fallait se hâter de le co[illegible] et de dégager la frontière du nord. Dans ce dessein, Carnot avait quitté le comité de salut public, et s'était rendu au quartier général de Guise pour y fortifier de sa présence l'autorité [illegible] Jourdan, l'assister de ses conseils et prési[illegible] lui-même aux mouvements des troupes.

Clerfayt occupait avec trois divisions, formant le corps d'observation sur la rive droite de [illegible] Sambre, les positions de Wattignies et de Doulers. Dans l'armée autrichienne on les cro[illegible] inexpugnables, et le prince de Cobourg avait dit, en présence de son état-major : « Si les [illegible] publicains parviennent à me déloger d'ici, [illegible] consens à me faire républicain ». Le 15 oc[illegible] Carnot, contrairement à l'opinion de Jourdan, décida qu'on engagerait l'action de front; [illegible] colonnes assaillirent simultanément les deux ailes des Autrichiens, et furent constamment repoussées. Carnot persévéra toute la journée dans sa fatale obstination, et fut la cause du décousu et du malheur de nos attaques. Le soir, au conseil de guerre où s'assemblèrent les principaux généraux, il eut la grandeur d'âme de reconnaître sa faute, et laissa Jourdan libre d'agir comme il l'entendrait; celui-ci tira de sa gauche et de son centre un renfort de 8,000 hommes qu'il porta à sa droite en face de Wattignies. Par ce mouvement de concentration, la gauche des Autrichiens se trouva trop faible pour repousser les colonnes d'attaque; elle fut enlevée et leur position prise à revers. La cavalerie impériale essaya d'arrêter nos bataillons; mais l'élan de la victoire leur était donné; ils avaient eu le temps de se former sur le plateau de Wattignies; et les feux des batteries françaises firent reculer les escadrons autrichiens. Pendant la soirée et la nuit, Cobourg leva le blocus de Maubeuge, repassa la Sambre, et se mit en retraite sur Mons.

L'hiver approchait; et le comité de salut public manda Jourdan à Paris afin de concerter ensemble le plan des opérations en Belgique. Les principaux membres du comité, Robespierre, Barère, Saint-Just, Billaud-Varennes et Collot d'Herbois songeaient à faire reprendre l'offensive;

mais Jourdan leur représenta que les troupes avaient besoin de repos et d'instruction; que les jeunes soldats n'étaient ni armés ni habillés, ni suffisamment exercés pour une campagne d'hiver; qu'il valait donc mieux demeurer sur la défensive, et se mettre en mesure d'attaquer l'ennemi au commencement du printemps. Ces sages idées furent adoptées; néanmoins, le comité, sur la proposition de Barère, prononça la mise en réforme du général. Ainsi Jourdan fit pour son compte l'expérience de l'ingratitude des gouvernements, qui étonne toujours quoique toujours prévue; il revint à Limoges et reprit son modeste commerce; il attacha, fort en évidence, dit-on, au fond de son magasin, son uniforme de général en chef et sa glorieuse épée; et cette spirituelle épigramme en action fut sa seule manière de protester contre l'injuste mesure qui menaçait de briser sa carrière. On sentit promptement le besoin de ses services; et, dès le 15 avril 1794, Jourdan commandait l'armée de la Moselle et battait le corps autrichien du général Beaulieu en avant d'Arlon. Mais ce n'était pas de ce côté que devaient se porter les coups décisifs de la campagne, puisque les coalisés occupaient en Flandre une partie du territoire français et concentraient sur la Sambre leurs principales forces. Le 21 mai, Jourdan laissa le général René Moreaux à la tête de trois divisions entre Longwy et Kaiserslautern, et, quittant les environs d'Arlon avec 50,000 hommes, se dirigea vers la Sambre. Le 3 juin, il rejoignit la droite de l'armée du nord qui, battue et repoussée derrière cette rivière, venait de lever le siége de Charleroi. Les troupes, rassemblées au nombre de 80,000 hommes, devinrent l'armée de Sambre et Meuse; l'éclat qu'elle a jeté, son patriotisme, sa discipline, sa patience dans les travaux, sa constance dans les revers, la grandeur et l'utilité de ses conquêtes, tous ces services rendus, toutes ces vertus communes au général en chef et aux soldats les ont unis à jamais dans la mémoire des hommes.

Jourdan, après sa jonction avec l'armée des Ardennes, se crut assez fort pour repasser la Sambre, et fit reprendre les travaux du siége de Charleroi. L'armée, placée en observation, occupait, en avant de la place, une position demi-circulaire, les ailes à la Sambre et le centre dans la plaine de Ransart. Le siége de Charleroi fut poussé avec vigueur; le 25 juin, six jours seulement après l'ouverture de la tranchée, le feu de la place était éteint; et le commandant autrichien capitula sans qu'il eût pu en informer le prince de Cobourg, qui arrivait en hâte à son secours. Le lendemain, Jourdan gagnait la mémorable bataille de Fleurus : cette victoire, indécise sur le terrain même de l'action, devint décisive par degrés; et par ses résultats ultérieurs elle a déterminé une suite continue de succès pour les Français, de revers accablants pour les coalisés; ils évacuèrent le territoire, et découvrirent Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Le comité de salut public ordonna de reprendre immédiatement ces places fortes, et chargea l'armée de Sambre et Meuse de faire ces quatre siéges.

Le 16 juillet, Jourdan, avec ses divisions de gauche, battait les Autrichiens sur la position de La Montagne-de Fer, en avant de Louvain: le même jour, sa droite s'emparait de Namur; le 27, elle occupait Tongres, Liége, et menaça les communications des Impériaux, qui repassèrent à la rive droite de la Meuse.

L'armée autrichienne changea de chef : Clerfayt succéda au prince de Cobourg. Le nouveau général avait établi derrière l'Ourthe et l'Aiwaille le corps du comte de Latour, sa droite dans le camp retranché de La Chartreuse et sa gauche sur les hauteurs de Sprimont. Le 18 septembre, Jourdan fit franchir l'Ourthe et l'Aiwaille à quatre divisions qui enlevèrent la position de Sprimont. Ce combat força Clerfayt à quitter la ligne de l'Ourthe et les positions de la Meuse; il concentra son armée derrière la Roër sous le canon de Juliers. Jourdan ne devait pas songer à s'emparer de Maëstricht tant que Clerfayt se tiendrait à portée de secourir cette forteresse : le 2 octobre, l'armée de Sambre et Meuse, forte pour la première fois de 100,000 combattants, remporta la victoire d'Aldenhoven. Le lendemain, Juliers se rendit à discrétion; le 6 octobre, Jourdan entra dans Cologne; le 10, à Bonne; le 23, la droite de son armée occupa Coblentz; enfin, le 4 novembre, Maëstricht ouvrit ses portes : il ne resta aux coalisés sur la rive gauche du Rhin que Luxembourg et Mayence.

Pendant le rigoureux hiver de 1795, l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 82,000 hommes, resta cantonnée entre Bingen et Dusseldorf; en face d'elle, de l'autre côté du Rhin, Clerfayt lui opposait ses 96,000 Impériaux. Le printemps et l'été se perdirent à examiner et à discuter avec le gouvernement des projets et des contre-projets pour le passage du Rhin. Le comité de salut public ne l'ordonna que trop tard, vers la fin du mois d'août, et Jourdan l'effectua le 7 septembre. Ses instructions étaient d'obliger l'ennemi à évacuer le duché de Berg et la partie de la Wétéravie située entre le Mein, le Rhin et la ligne de neutralité que garantissait un cordon de troupes prussiennes. En conséquence, il s'avança jusqu'au Mein, et prit position entre Hoechst et Cassel : par ce mouvement, l'armée couvrait le siége d'Ehrenbreitstein, confié à Marceau, et complétait, sur la rive droite du Rhin, l'investissement de la place de Mayence, bloquée de l'autre côte du fleuve par quatre divisions de l'armée de Rhin et Moselle. Le 11 octobre, Clerfayt, ayant traversé le Mein au-dessus de Francfort sans rencontrer la moindre opposition de la part du général prussien qui commandait le territoire neutralisé, marcha sur Bergen. Les Autrichiens manœuvraient pour déborder notre gauche, s'em-

parer de nos communications et nous couper du Rhin ; un engagement sérieux n'était pas acceptable dans la position très-resserrée de Jourdan ; il se mit en retraite, et, le 20 octobre, reprit ses anciens cantonnements sur la gauche du fleuve.

Clerfayt, poursuivant l'offensive, attaqua les lignes de Mayence, les força pendant la journée du 29 octobre, et, le lendemain, rejeta derrière la Pfrim l'armée qui les avait défendues. Jourdan se porta de Coblentz sur la Nahe; mais, tandis qu'il faisait ses préparatifs pour traverser cette rivière, il apprit la reddition de Manheim, la perte de la bataille de la Pfrim par Pichegru et la retraite de l'armée de Rhin et Moselle sur la Queich.

Il aurait été trop dangereux pour la droite de l'armée de Sambre et Meuse de s'aventurer seule au delà de la Nahe; d'ailleurs, Jourdan avait la défense formelle de livrer une bataille sur la rive droite du Rhin : il se replia, et revint prendre ses anciennes positions de la Moselle. Le 21 décembre, Clerfayt proposa un armistice, que les généraux Jourdan et Pichegru acceptèrent. Le cabinet de Vienne, mécontent de Clerfayt, le rappela ; et l'archiduc Charles reçut le commandement des armées impériales.

L'armée autrichienne du bas Rhin faisait face à l'armée de Sambre et Meuse, et lui était de beaucoup supérieure. Le 1er juin 1796 Jourdan fit déboucher par la tête de pont de Dusseldorf son avant-garde et ses divisions de gauche; elles battirent si complétement, à Altenkirchen le corps du prince de Wurtemberg, que l'archiduc abandonna la Nahe et se retira par Mayence pour aller défendre le passage de la Lahne. Son mouvement rétrograde dégagea notre centre, qui franchit le Rhin à Neuwied; et l'armée prit position sur la Lahne, sa droite au Rhin et sa gauche à Wetzlar. Le 7 juin, l'archiduc dirigea la masse de ses forces contre cette ville, occupée par la division de Lefèvre, et l'accabla sous le nombre. Jourdan, compromis à sa gauche, se retira sur Neuwied et sur le camp retranché de Dusseldorf.

Cependant Moreau avait débouché en Souabe à la tête de l'armée de Rhin et Moselle ; l'archiduc marcha contre ce nouvel adversaire, et laissa Wartensleben sur la Lahne avec un corps d'observation de 34,000 hommes. Jourdan, profitant aussitôt de sa supériorité momentanée, repassa le Rhin, s'empara de Francfort par capitulation, et entra à Wurtzbourg le 24 juillet. Il n'avait pas sur le haut Mein et en Franconie plus de 46,000 hommes, parce qu'il s'était affaibli des trois divisions aux ordres de Marceau, occupées à bloquer Ehrenbreitstein et Mayence, et cherchait à remplir l'ordre du Directoire qui lui prescrivait de livrer une bataille décisive aux Autrichiens; il crut pouvoir les attaquer à Zell ; mais Wartensleben lui échappa, pendant la nuit du 1er août, et vint prendre derrière la Naab une bonne position, appuyée aux montagnes de la Bohême. Le 21, Jourdan s'établit au delà d'Amberg, son extrême droite placée à Neumarckt et menaçant la communication de Nuremberg à Ratisbonne.

Mais, tandis que l'armée de Sambre et Meuse se rapprochait du Danube, celle de Rhin et Moselle s'en éloignait : le 18 août, sept jours après la victoire de Neusheim, Moreau, voulant exécuter à la lettre les prescriptions du Directoire, se dirigeait sur le Lech. L'archiduc, par une manœuvre habile, avait donc ressaisi sa position centrale entre nos deux armées et empêché leur jonction dans la plaine de Nordlingen, en attirant Moreau vers le cœur de la Bavière. Depuis le 16 août, il avait rassemblé à Ingolstadt un corps de 28,000 hommes ; il le porta contre la droite de l'armée de Sambre et Meuse, et, le 24, la chassa de sa position de Neumarckt. Découvert à sa droite, séparé de Moreau et attaqué à la fois par Wartensleben et par l'archiduc, Jourdan, trop faible pour leur résister, et ayant perdu sa ligne de communication de Lauf à Nuremberg, ne se mit cependant en retraite qu'à la dernière extrémité; il l'opéra lentement, malgré la rapidité des mouvements de l'archiduc et la vivacité de ses démonstrations offensives; car il devait espérer que Moreau, près de forcer le passage du Lech à Augsbourg, réussirait à ramener le prince autrichien sur la rive droite du Danube. Jourdan manœuvrait au milieu d'un pays de montagnes et sur des chemins à peine praticables à l'artillerie et aux voitures, et ne parvint derrière le Mein qu'après trois jours de marches forcées et en s'ouvrant le passage à la baïonnette. Le 2 septembre, il se dirigea sur Wurtzbourg, avec cinq divisions, attaqua le lendemain l'archiduc et perdit la bataille. L'armée de Sambre et Meuse n'avait pas, ce jour-là, plus de 30,000 hommes, et les Autrichiens en comptaient 45,000. Jourdan continua sa retraite vers la Lahne, rejoignit Marceau devant Mayence; et, le 20 septembre, passa le Rhin à la suite du combat d'Altenkirchen, où Marceau fut tué par un chasseur tyrolien. Trois jours après, Jourdan quitta le commandement de l'armée, et fut remplacé par Beurnonville.

La campagne de 1796 est à jamais mémorable, et l'examen des opérations des généraux français et des généraux autrichiens en Italie, dans le Tyrol, en Allemagne formerait peut-être un cours complet d'art militaire. Elle a commencé l'immense renommée de Bonaparte; elle a accru celle de Moreau, monté, par sa victorieuse retraite de Bavière, au rang des grands capitaines; Jourdan seul a été malheureux, et s'est trouvé exposé à de nombreuses et rudes critiques. Napoléon, dans ses dictées de Sainte-Hélène, l'archiduc Charles, dans ses principes de stratégie, ne l'ont pas épargné; cependant, le maréchal Saint-Cyr fait observer qu'à cette époque « Jourdan avait plus d'expérience de la grande guerre que Moreau; qu'en Franconie la fortune de l'armée de Sambre et Meuse avait été balancée; qu'après

des succès, elle a fini par éprouver des revers, mais qu'ils n'étaient pas assez marquants pour changer l'état des choses; et que les événements de la campagne suivante ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire que toutes les armées françaises fussent à portée de Vienne pour contraindre le gouvernement autrichien à la paix.... L'important était d'empêcher les Autrichiens de détacher des secours du Rhin pour leur armée d'Italie, et, dans le cas où ils le feraient, d'être en mesure de prendre aussitôt l'offensive et de les suivre » (*Mémoires de Saint-Cyr*, camp. de 1797, p. 55 et 57). Le maréchal Jourdan a publié, en 1818, la relation de cette campagne; dans ce mémoire, d'un style simple et naturel, il se montre rempli de l'amour de son art et de la vérité, racontant les faits sans déguisement, sans ménagement, sans orgueil et sans modestie affectée; c'est le langage du mérite supérieur, qui, sûr de soi-même, ne craint pas de reconnaître ses fautes et d'en accepter la responsabilité.

Nommé, au mois d'avril 1797, membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Haute-Vienne, Jourdan fut élu deux fois président de ce conseil. Le traité de Campo-Formio n'avait imposé qu'une trêve aux nations de l'Europe; toutes s'apprêtaient à ressaisir les armes. Les demi-brigades avaient besoin d'être complétées et de remplir leurs vides: le Directoire voulait pourvoir au recrutement régulier et annuel de l'armée par une mesure permanente; Jourdan proposa l'établissement de la conscription militaire, et fut le rapporteur de cette grande et salutaire loi, adoptée le 5 septembre 1798 : elle a nationalisé en France le service légal de la patrie.

Le 14 octobre, Jourdan, alors président des Cinq Cents se démit de ses fonctions législatives, et alla prendre le commandement de l'armée du Danube, réunie entre Strasbourg et Huningen : il était appelé à envahir la Souabe avec 39,000 hommes contre une armée presque double, aux ordres de l'archiduc Charles. Dans la matinée du 20 mars 1799, Jourdan dénonça la reprise des hostilités; son armée était en position, la droite derrière l'Aach, affluent du lac de Constance; le centre, sous Lefèvre, Souham et d'Hautpoul, sur les hauteurs de l'Ostrath, en avant de Pfullendorf; Gouvion Saint-Cyr, à gauche avec 9,000 hommes, occupait Margen et éclairait la vallée du Danube. Le 21, l'archiduc attaqua le centre et força la ligne de l'Ostoach; Jourdan replia ses ailes sur le centre et rétrograda jusqu'en arrière de Stokach. Le 24 mars, certain d'être attaqué le lendemain par toutes les forces ennemies, il résolut de les prévenir malgré son infériorité numérique; il espérait, par ce mouvement offensif, faciliter sa jonction avec l'armée d'Helvétie, qui, le même jour, se promettait d'enlever les retranchements de Feldkirch. La bataille de Stokach eut lieu le 25, et fut perdue, il faut le dire, par les défauts d'ensemble dans les mouvements de nos divisions de droite, par l'obstination de Jourdan à détacher le corps de Saint-Cyr sur Mœskirch contre le flanc droit de l'archiduc, lorsqu'il aurait fallu tenir l'armée serrée autour de Stokach et de Liptingen. Soult, placé au centre, fit une résistance héroïque; Saint-Cyr corrigea les dangers de sa situation par sa prudence et la décision de ses manœuvres; dans les deux armées, les généraux en chef coururent de grands périls personnels; l'archiduc mit pied à terre et combattit à la tête de ses grenadiers, et Jourdan eut un cheval tué sous lui pendant la charge de sa réserve de cavalerie que repoussèrent les cuirassiers autrichiens. Le lendemain, il effectua sa retraite, repassa la chaîne de la forêt Noire, et vint prendre position sur la rive droite du Rhin, à portée des ponts de Kehl et de Neuf-Brisach. Le 9 avril, Jourdan remit à Massena le commandement de l'armée du Danube.

Réélu membre du Conseil des Cinq Cents, il pressentit de bonne heure les destinées de Bonaparte, et fit une tentative désespérée dans le but de conjurer la ruine du gouvernement directorial. Le 13 septembre, il proposa de déclarer la patrie en danger; le conseil s'y refusa, à une grande majorité, composée du parti modéré, qui redoutait que cette mesure, réminiscence des plus mauvais jours révolutionnaires, ne soulevât des inquiétudes exagérées et de dangereuses agitations.

Les éditeurs des *Mémoires* de Napoléon ont prétendu que Jourdan avait été un des premiers à offrir à Bonaparte une dictature militaire. A cet égard, voici ce que Jourdan écrivait au général Gourgaud, le 12 février 1823 : « Vers le 10 brumaire, je me présentai seul chez le général Bonaparte. Ne l'ayant pas trouvé, je laissai une carte. Le lendemain il m'envoya faire des compliments par le général Duroc, son aide de camp; peu après, il m'invita à dîner pour le 14. J'eus lieu d'être flatté de l'accueil qu'il me fit. En sortant de table, nous eûmes une conversation qui sera publiée un jour avec d'autres documents sur le 18 brumaire : on y verra que, si mon nom fut inscrit, peu de jours après, sur une liste de proscription, c'est précisément parce que, prévoyant l'abus que ferait ce général du pouvoir suprême, je déclarai ne vouloir lui prêter mon appui que dans le cas où il donnerait des garanties positives à la liberté publique, au lieu de vagues promesses. Si j'avais proposé une dictature militaire, genre de pouvoir qui est sans limites, j'aurais été traité plus favorablement. »

Le 19 brumaire, Jourdan fut exclu du Conseil des Cinq Cents.

Deux mois après (21 janvier 1800), Jourdan fut nommé inspecteur général d'infanterie et de cavalerie; le 24 juillet, il devint ambassadeur auprès de la république cisalpine et administrateur général

du Piémont. Ce choix avait une signification politique, et, en l'annonçant à Jourdan, le premier consul lui écrivait : « Le gouvernement croit devoir donner une marque de distinction au vainqueur de Fleurus. Il sait qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne se trouvât dans les rangs de Marengo. Les consuls ne doutent pas que vous ne portiez dans la mission qu'ils vous confient cet esprit conciliateur et modéré qui seul peut rendre la nation française aimable à ses voisins. »

Jourdan, qui ne pouvait pas ignorer pourquoi il n'avait pas été dans les rangs de Marengo, répondit : « J'accepte avec reconnaissance la marque de distinction dont le gouvernement veut bien m'honorer. Je répondrai à sa confiance par mon empressement à exécuter ses ordres; et, si mes talents répondent à mon zèle, il sera satisfait de ma conduite. Le gouvernement me trouvera toujours dans les rangs des hommes qui respectent autant les lois et les magistrats qu'ils chérissent la patrie et la liberté. » On savait que la population piémontaise ne se résignerait pas sans désespoir à perdre son ancienne nationalité ; et Jourdan, en deux années d'administration, parvint à détruire le brigandage, à pacifier le pays et à rendre moins pénible aux habitants leur réunion définitive à la France. Conseiller d'État en 1802, à son retour de Turin, général en chef de l'armée d'Italie, le 25 janvier 1804, maréchal d'empire, grand-aigle et chef de la seizième cohorte de la Légion d'Honneur, dès la création de ces hautes dignités, Jourdan commandait en Lombardie à l'époque où Napoléon vint y prendre la couronne de fer. Le 30 août 1805, tous les préparatifs d'entrée en campagne contre l'Autriche étant terminés, il se vit enlever son commandement, qui fut donné à Massena. Il s'en plaignit amèrement, et l'empereur lui répondit : « Mon cousin, je reçois votre lettre du 3 vendémiaire; elle me fait une véritable peine, et je partage toute celle que vous ressentez. Il est impossible d'avoir été plus satisfait que je ne l'ai été de votre conduite et d'avoir meilleure opinion que je ne l'ai de vos talents. Si j'ai envoyé Massena en Italie, c'est en cédant à ma conviction intérieure que dans une guerre qui présente tant de chances, et dont le théâtre est éloigné du secours du gouvernement, il fallait un homme d'une santé plus robuste que la vôtre, et qui connût parfaitement les localités. Les événements se pressent autour de nous avec une telle rapidité, qu'il a fallu de telles circonstances pour faire taire toute considération particulière. J'ai dû envoyer en Italie l'homme qui connaît le mieux l'Italie. Depuis les positions de la rivière de Gênes jusqu'à l'Adige, il n'est aucune position que Massena ne connaisse. S'il faut aller en avant, il a encore un avantage; ces contrées agrestes dont il n'existe pas de cartes même à Vienne, lui sont également familières. Mon cher maréchal, je conçois que vous devez avoir de la peine; je sais que je vous fais un tort réel, mais restez persuadé que c'est malgré moi. Si les circonstances eussent été moins urgentes, comme je m'en flattais, vous eussiez achevé, cet hiver, de bien connaître les localités, et ma confiance dans vos talents et dans votre vieille expérience de la guerre m'eût rassuré. Mais vous connaissez le Rhin; vous y avez eu des succès; la campagne est engagée aujourd'hui; mais, dans quinze ou vingt jours, les événements nécessiteront de nouvelles formations, et je pourrai vous placer sur ce théâtre, que vous connaissez le mieux, et où vous pourrez déployer toute votre bonne volonté. Je désire apprendre, par votre réponse, que vous êtes satisfait de cette explication, et que surtout vous ne doutez pas des sentiments que je vous porte. » — Jourdan resta donc sans emploi pendant la campagne d'Austerlitz. Le 17 mars 1806 il fut nommé gouverneur de Naples, et devint tout de suite le conseiller militaire du roi Joseph-Napoléon, et promptement son ami. A ce double titre il eut une grande part au gouvernement de ce prince, qui fut homme de bien sur le trône, homme d'esprit et de cœur dans ses relations privées, et qui, sous un règne plus long, aurait certainement réalisé au profit des populations de ses États beaucoup des améliorations législatives et administratives qu'elles étaient de nature à supporter. Joseph-Napoléon ne quitta qu'avec regret la couronne de Naples; la grandeur de la royauté espagnole l'effrayait. Malheureusement, à Madrid, en se voyant obligé, pour conquérir sa nouvelle couronne, de vaincre et d'abattre une nation qui se défendait à outrance, il ne se contenta plus du laborieux métier de roi-administrateur : il voulut faire celui de général en chef, et, parce qu'il était brave de sa personne, d'un esprit très-élevé, d'un caractère calme et réfléchi, il crut avoir les hautes facultés et les lumières nécessaires au commandement des armées.

Jourdan avait suivi Joseph en Espagne; il y reçut le titre de major général des armées de Sa Majesté Catholique. Ce titre pompeux ne lui conféra réellement qu'une autorité faible, souvent impuissante pour le bien et toujours contestée. Désormais l'histoire de sa vie militaire est celle des opérations manquées qu'il a eu l'air de diriger dans le cabinet et sur le terrain. Introducteur de la vérité auprès de l'empereur et de ses ministres, exact dans ses correspondances multipliées, sage dans le conseil, et sévère dans le maintien de la discipline, Jourdan, malgré son ancienneté de grade, sa réputation justifiée par d'éclatantes victoires, sa capacité reconnue et ses continuels exemples de zèle et de vigilance, ne put ni modérer les ardeurs guerrières du roi Joseph, ni résister aux instructions, souvent contradictoires, envoyées par Berthier, ni maintenir la subordination parmi des chefs indépendants les uns des autres, ni établir l'accord dans leurs mouvements respectifs. Il lui manquait la pre-

mière des conditions pour être obéi : il n'avait pas la faveur de l'empereur; on le savait, et les généraux, les maréchaux, qui, pour la plupart, avaient commencé et grandi sous ses ordres, se faisaient un jeu de méconnaître son autorité. Jourdan et Brune étaient alors les seuls maréchaux n'ayant pas de titre aristocratique; et l'on rapporte qu'à la création de la noblesse impériale, lorsqu'on s'entretenait aux Tuileries de la convenance des titres à donner aux principaux dignitaires, le maréchal Lannes, qui avait l'habitude de parler à l'empereur comme à un homme, exprima devant lui l'opinion, généralement accréditée, que Jourdan devait être duc de Fleurus. « Mais, répondit Napoléon avec une sorte d'humeur, il aurait un titre plus beau que le mien; car, moi, je n'ai pas gagné de bataille ayant sauvé la France. »

On ne saurait sans injustice rendre Jourdan responsable des fautes et des revers qui ont accablé les armées françaises en Espagne. « Mes fonctions, écrivait-il au ministre de la guerre, se bornent à transmettre aux commandants des corps d'armée les ordres du roi et à rendre compte à V. E. de tous les événements. Je crois avoir rempli ces devoirs avec exactitude. Si j'avais pensé qu'il entrât dans les intentions de S. M. I. de me charger de fonctions plus étendues, je l'aurais suppliée de m'en dispenser, d'abord parce que la direction des affaires en Espagne est beaucoup au-dessus de mes forces, et ensuite parce que, pour réussir à la guerre, il faut qu'un chef ait sous ses ordres des militaires d'un grade inférieur qui obéissent, et non des camarades qui se croient plus de mérite que lui (Madrid, 26 juin 1809). » Au mois d'octobre, Jourdan, abreuvé d'ennuis, à bout de forces physiques et dégoûté d'un simulacre de commandement, dont il venait de faire une malheureuse expérience à Talavera-de-la-Reyna, obtint enfin l'autorisation de rentrer en France, et se retira dans sa terre du Coudray, près Corbeil.

En 1811, lorsque les embarras avec la Russie menacèrent de rendre plus difficile la tâche des armées françaises en Espagne, Napoléon pensa que la présence de Jourdan y serait nécessaire; le 11 juillet, il le nomma gouverneur de Madrid, et, l'année suivante, major-général du roi d'Espagne. Wellington avait ouvert la campagne en enlevant d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz : solidement appuyé par ces deux places, il vint occuper les hauteurs des Arapiles en arrière de Salamanque. Dès qu'on l'apprit à Madrid, Joseph-Napoléon et Jourdan se portèrent au secours de l'armée de Portugal, que Marmont commandait et qui manœuvrait entre la Tormès et le Duero. Marmont n'attendit pas leur arrivée ni celle des 14,000 hommes qu'ils amenaient; il livra bataille à Wellington, le 22 juillet, et la perdit. Sa défaite força le roi à opérer sa retraite et à évacuer Madrid; il se replia sur Valence, et fit sa jonction avec les corps de Soult et de Suchet. Bientôt l'héroïque résistance du château de Burgos et quelques succès dans le nord de l'Espagne permirent à Joseph de revenir dans sa capitale; et, au mois de novembre, le roi, Jourdan et Soult remontaient ensemble vers le Duero : Wellington, serré de près par Souham, successeur de Marmont, se rapprochait précipitamment de sa position favorite des Arapiles, et les quatre armées du centre, du midi, du Portugal et du nord, réunis sur la Tormès, franchissaient cette rivière à la poursuite des Anglais. Wellington, qui avait sacrifié deux fois son arrière-garde, était pris en flagrant délit d'imprudence; et, pour le vaincre, il suffisait de l'attaquer résolument. C'était l'avis du roi, de Jourdan et de Souham; mais Soult préféra manœuvrer; Wellington évita la bataille, qu'il n'était pas préparé à recevoir, et se réfugia en Portugal, où il établit ses quartiers d'hiver.

A la reprise des hostilités en 1813, l'armée française entre le Duero et Tolède ne comptait pas plus de 80,000 hommes partagés en trois corps; Wellington, qui pouvait disposer de 130,000 Anglo-Portugais, sortit de ses cantonnements, le 28 mai, et se dirigea par Palencia contre la grande ligne de communication avec la France. A la nouvelle de ce mouvement, qui menaçait de déborder la droite de l'armée française, Joseph gagna rapidement Burgos et Vittoria, où se réunirent les armées du midi, du centre et du Portugal. Le roi, espérant que le général Clausel, en Navarre avec cinq divisions, le rejoindrait le 20 juin, décida qu'on livrerait bataille à Wellington; et Jourdan, qui blâmait ce parti, n'eut qu'à disposer l'armée pour une bataille purement défensive; ce qui est toujours une faute lorsqu'on commande à des Français. La position dans le bassin de Vittoria était mauvaise et complétement tournée par l'ennemi; l'armée, composée de 45,000 baïonnettes ou sabres, était inférieure de 25,000 hommes à l'armée anglo-portugaise et traînait à sa suite un immense convoi, qu'il fallait escorter et défendre. Wellington passa l'Èbre, le 18 juin, et attaqua le 21 : ce jour-là s'est décidé sans retour le sort des armes françaises dans la Péninsule; on y perdit tout, artillerie, trésor, munitions, bagages et jusqu'aux équipages particuliers du roi et de Jourdan; c'est au fond d'un fourgon abandonné que les Anglais ont trouvé le bâton du maréchal, qui figure parmi leurs trophées à Westminster.

Le 12 juillet, Joseph-Napoléon remit à Soult le commandement de l'armée, et Jourdan résigna ses fonctions de major général.

Jourdan était commandant supérieur de la 15ᵉ division militaire depuis le 30 janvier 1814, lorsque le sénat prononça la déchéance de l'empereur; le 8 avril, il envoya, de Rouen, son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Louis XVIII l'accueillit avec une distinction mar-

quée, et songea même à lui confier le portefeuille de la guerre. Sous la restauration, il reçut des titres honorifiques et des dignités qui n'en étaient presque plus pour lui, accoutumé à n'estimer que ce qu'on peut mettre utilement au service du pays. Pendant les Cent Jours, Napoléon lui remit le gouvernement de Besançon et de la sixième division militaire. Après le désastre de Waterloo, on le nomma général en chef de l'armée du Rhin; elle n'existait que de nom, et le maréchal assista plutôt qu'il ne prit une part active au dénoûment de cette lutte fatale. Au mois de novembre 1815 il présida le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney et qui se déclara incompétent. En 1819, un ministère réparateur de beaucoup de fautes appela Jourdan à la chambre des pairs; il y prit place parmi les défenseurs des libertés publiques, et grossit le nombre de ce parti constitutionnel qui, durant onze années, s'attacha à faire vivre en bonne intelligence, sous le drapeau de la charte, la royauté des Bourbons et les impatientes générations nouvelles.

La révolution de 1830, qui rassurait et raffermissait les droits politiques de la nation, trouva Jourdan prêt à lui servir de ministre; son passage aux affaires étrangères ne fut que de quelques jours; le 11 août, il avait déjà remis son portefeuille; et le roi Louis-Philippe le nomma gouverneur de l'hôtel des Invalides. Jourdan y mourut, le 23 novembre 1833, à l'âge de soixante et onze ans. Le maréchal n'a pas laissé de postérité mâle, et son nom glorieux a passé à son petit-fils, M. Ferri-Pisani, lieutenant-colonel d'artillerie, dont le frère, l'un des officiers les plus distingués de l'armée, est aide de camp du prince Napoléon.

Sous la restauration et la monarchie parlementaire de Juillet, Jourdan, à la chambre des pairs, n'a pris la parole qu'à de rares intervalles, et seulement lorsque les circonstances semblaient lui en faire un devoir. Sous l'empire, il avait vécu, depuis l'année 1805, dans une position voisine de la disgrâce. Napoléon, prisonnier à Sainte-Hélène, disait de lui : « Assurément j'ai fort maltraité le maréchal Jourdan. Rien de plus naturel sans doute que de penser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh bien! j'ai appris avec un vrai plaisir qu'après ma chute il est demeuré constamment très-bien pour moi. Il a montré cette élévation d'âme qui honore et classe les hommes. Du reste, c'est un vrai patriote : c'est une réponse à bien des choses. »

Dans la bouche de Napoléon, le mot *patriote* prend sa signification la plus vraie : le patriote, c'est l'homme de bien, l'homme vertueux, l'homme sans ambition dangereuse, passionnément attaché à sa propre considération et à la grandeur de son pays, sujet fidèle et toujours bon citoyen. Baron GAY DE VERNON.

Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*. — Du Casse, *Mémoires du roi Joseph*. — *Documents inédits*.

JOURDAN (*André-Joseph*), homme politique français, né à Aubagne (Provence), mort à Marseille, le 6 juillet 1831. S'étant prononcé contre la révolution, il dut quitter son pays, fut inscrit parmi les émigrés, puis arrêté et emprisonné. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut élu député au Conseil des Cinq Cents par le département des Bouches-du-Rhône, en 1795. Il s'opposa dans cette assemblée aux lois contre l'émigration, et y parla en faveur de la liberté de la presse, de la liberté des c[illegible]es et des prêtres réfractaires. Nommé rappor[illegible] le [illegible] des naufragés de Calais, il fut [illegible] pour les arracher au supplice et pou[illegible] créter qu'ils seraient seulement déportés dans un État neutre. Cette modération lui valut [illegible] compris dans la liste des déportés au 18 [illegible]tidor; il se sauva en Espagne, et rentra [illegible] France après le 18 brumaire, soumis [illegible] la surveillance de la police à Orléans. [illegible] dans ses droits en 1803, il fut bientôt a[illegible] signé comme candidat au sénat conser[illegible] le collége électoral des Bouches-du-Rhône. [illegible] tard Napoléon lui confia la préfecture du département des Forêts, dont le chef-lieu était Luxembourg. En 1814, Louis XVIII l'appela au conseil d'État en service ordinaire, et le plaça à la tête de l'administration générale des affaires ecclésiastiques. Resté sans emploi pendant les Cent Jours, Jourdan reprit ses fonctions au retour du roi; en 1816 il donna sa démission, après avoir écrit un mémoire où il demandait qu'on le remplaçât par un évêque, et rédigé l'ordonnance qui investissait le grand-aumônier de la direct[illegible] des affaires du culte catholique. Il se retira [illegible] suite à Marseille, avec le titre de conseiller [illegible]tat honoraire. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. des Vivants*. — Henrion, *Annuaire Biographique*. — *Moniteur*, an IV, an V, an VIII, an XII, an XIII, 1808, 1814, 1816.

JOURDAN (*Antoine-Jacques-Louis*), médecin français et traducteur, né à Paris, le 29 octobre 1788 (non en 1785, comme l'indiquent quelques biographes), mort à Paris, le 2 janvier 1848. Il fut d'abord commissionné chirurgien sous-aide, puis aide-major dans la garde impériale, avec laquelle il fit les campagnes d'outre-Rhin. Il fut ensuite attaché aux hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et du Gros-Caillou, à Paris. Après le licenciement de l'armée en 1814, il se livra avec ardeur à la littérature médicale, qui lui doit les ouvrages suivants : *Traité complet des Maladies vénériennes*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°; il y établit que la syphilis n'est pas réellement une importation d'Amérique, ni une maladie nouvelle; qu'à l'égard de son traitement, non-seulement le mercure n'est pas le seul remède, mais encore qu'il a été la source d'une infinité d'accidents; — *Pharmacopée universelle, ou conspectus des pharmacopées d'Amsterdam, Anvers, Dublin, Édimbourg, Ferrare, Genève, Londres, Oldembourg, Wurtzbourg...; des dispensaires*

ıswick, de Fulde...; de la pharma-
ılitaire de Danemark, de la phar-
des pa es de Hambourg, etc.; 1828,
vol. in ; — Esquisses historiques des
S ces Physiques et Mathéma-
in-8°; — Dictionnaire rai-
ique, synonymique et polyglotte
ités dans les Sciences naturelles;
2 vol. in-8°. — Jourdan a traduit de
Traité de la Plique polonaise, par
, 1807, in-8°; — Traité
ces de Gonorrhées, par
Paris, 1814, in-8°; — Histoire de la
e. par Sprengel; Paris, 1815 à 1820,
8°; — Histoire de la Philosophie
depuis la renaissance des lettres,
Kant, précédée d'un Abrégé de la Phi-
Ancienne, etc., par Buhle; Paris, 1816,
8°; — Histoire du Droit romain,
; Paris, 1823, in-8°; — Anatomie du
par Tiedemann; Paris, 1823, in-8°, avec
. Jourdan y a joint un Avant-propos
e de la Physiologie en général, et
de l'Action du Cerveau en particu-
L'Art de prolonger la Vie de l'homme,
d; Paris, 1824, 4 vol. in-8°; — Ma-
atomie générale, descriptive et pa-
, par Meckel; Paris, 1825, 3 vol.
vec M. Breschet); cette traduction est
l'un grand nombre de notes sur des faits
; — Traité de la Solitude, par Zim-
; Paris, 1825, in-8°; — Recherches
Digestion, par Tiedemann et Gmelin;
27, 2 vol. in-8°; — Traité de Physio-
r Tiedemann; Paris, 1831, 2 vol. in-8°;
é pratique d'Analyse chimique, par
Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — Exposé de
ine médicale Homœopathique, par
nn; Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — Mé-
u Médecin Homœopathique, par Haas;
34, in-24; — Traité de Matière Mé-
par Hahnemann; Paris, 1834, 3 vol.
Manuel pour l'Analyse des Substan-
niques, par Liebig; Paris, 1838, in-8°.
il y a joint un Examen critique des
et des Résultats de l'Analyse des
ganisés; — Traité de Physiologie con-
omme source d'observation, par Bur-
ris, 1837-38, 8 vol. in-8°; — Manuel
cine Pratique, par Hufland; Paris,
8°. — Jourdan a traduit de l'italien: Ins-
Physiologiques et Pathologiques,
ıdon; Paris, 1821, in-8°; — il a traduit du
le Pharmaceutique, ou Pharmacopée
e; Paris, 1821, in-8°. — Jourdan a traduit
is, Traité médico-chirurgical de l'In-
ion, par Thomson; Paris, 1837, — in-8°.
é une édition du Dictionnaire de Mé-
e Nysten. Il a été directeur ou rédacteur
liothèque Médicale, du Dictionnaire
es Sciences Médicales, des Annales
ine Homœopathique, du Dictionnaire
des Sciences Médicales, de l'Encyclopédie Moderne, etc. GUYOT DE FÈRE.

Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — *Journal de la Librairie*. — *Docum. partic.*

JOURDAN (*Athanase-Jean-Léger*), jurisconsulte français, né à Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre), le 29 juin 1791, mort à Deal (Angleterre), le 27 août 1826. Son père fut membre de la Convention nationale; il y siégea dans les rangs des modérés, et ne vota pas la mort du roi. Après avoir fait ses études à l'école centrale de son département, il vint à Paris pour y suivre les cours de la Faculté de Droit. Il y fut reçu docteur le 31 août 1813, et se destina au professorat. En attendant qu'il trouvât l'occasion de concourir pour une chaire, il donna des répétitions et forma de bons élèves. Il publia aussi un ouvrage intitulé: *Relation du Concours ouvert à la Faculté de Droit de Paris pour la Chaire de Droit romain* (2 vol. in-8°).

Jourdan consacra tous ses efforts à la rénovation de l'étude du droit romain en France. Jusque-là cette étude ne consistait guère que dans un exposé superficiel des *Institutes de Justinien*. Secondé par Blondeau et Ducauroy, Jourdan se mit au courant des découvertes faites en cette matière par les savants allemands et italiens. Il publia les *Institutes de Gaïus* trouvées à Vérone, en 1816, par Niebuhr, et fonda, avec ses collègues que nous venons de mentionner, *la Thémis*, recueil périodique destiné à propager en France les saines doctrines du droit éclairé par l'histoire. Il entra en relation avec l'abbé (depuis cardinal) Maï, qui avait découvert, dans la bibliothèque du Vatican, des palimpsestes contenant des textes anté-justiniens, et acquit de lui le droit de les publier à Paris; ce qu'il fit sous le titre de *Fragmenta Juris Romani Vaticana* (1822). Enfin, il publia les *Tabulæ Chronologicæ* de Haubold (1823). Jourdan entretenait une correspondance suivie avec MM. de Savigny, Gans, Warnkœnig, Mittermaier et autres savants allemands dans le but de se tenir au courant de leurs travaux.

Nommé membre d'une commission chargée de préparer un projet d'organisation judiciaire pour nos colonies, il reçut, en outre, du garde des sceaux, M. de Serre, la mission d'aller en Angleterre étudier l'organisation des justices de paix. Il accomplit avec un zèle éclairé cette tâche honorable.

Jourdan a participé, avec Isambert, Decrusy, Armet et l'auteur de cette notice, à la collection des *Anciennes Lois françaises*, en 29 vol. in-8°. Il y a donné seul les quatre premiers volumes, consacrés à la législation du règne de Louis XVI, qui s'arrêtent au mois de mars 1781.

Dans le courant de 1826, Jourdan avait été chargé, par le ministre de la marine, de se rendre en Angleterre pour y étudier la législation coloniale. Il se livra avec ardeur aux travaux que nécessitait cette mission. Mais, vers la

mi-août il sentit les premières atteintes d'une maladie aiguë qui lui firent désirer de revenir à Paris. Il se mit en route. Arrivé à Deal, près de Douvres, il n'eut que le temps de s'arrêter chez M. Norman, pasteur de cette petite ville, et il y mourut, des accès d'une fièvre cérébrale. Jourdan était timide; il parlait difficilement, ce qui lui eût rendu pénibles les fonctions du professorat, auxquelles il aspira cependant toute sa vie, et où il ne lui fut pas donné d'arriver. Mais il avait un grand zèle et une grande aptitude pour l'enseignement privé. Il a marqué sa place surtout parmi les jurisconsultes qui ont créé en France l'étude de la législation comparée.

A. TAILLANDIER.

Revue Encyclopédique, octobre 1826. — *La Thémis.*

JOURDE (*Gilbert-Amable*), magistrat français, né à Riom (Auvergne), le 17 février 1757, mort à Paris, le 15 février 1837. Il appartenait à une famille de la bourgeoisie. Après avoir achevé son éducation à Clermont-Ferrand, il vint étudier le droit à Paris, et y fut reçu docteur. Avocat au parlement en 1781, il retourna dans son pays, où il exerça près de la sénéchaussée et du présidial. Partisan modéré des principes de la révolution, il fut élu, en 1790, un des administrateurs du district, puis substitut du procureur syndic; en 1791 il devint accusateur public près le tribunal criminel de son département. Nommé député suppléant à la Convention par le même département du Puy-de-Dôme, il y entra en 1794, après le 9 thermidor, et passa en 1795 au Conseil des Cinq Cents. Il en sortit en 1798, fut nommé premier substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation, et bientôt commissaire en chef à la place d'Abrial, envoyé en Italie. Au retour d'Abrial, Jourde se hâta de lui rendre sa place et de reprendre celle de substitut. En 1801 il fut chargé d'organiser l'ordre judiciaire en Piémont, lorsque ce pays fut réuni à la France. En 1802 Jourde revint à Paris, et reprit ses fonctions, dont le titre fut bientôt après celui de premier avocat général près la cour de cassation. Il conserva sa place après la restauration, et fut nommé conseiller le 6 août 1824. C'est sur ses conclusions que la cour de cassation déclara les jeux de bourse des dettes aléatoires. On a de lui : *Instruction par ordre alphabétique sur l'Administration de la justice criminelle, correctionnelle et de simple police*; Turin, 1801, in-8°; — *Bulletin de l'administration du Piémont, contenant les lois de l'enregistrement et de l'organisation judiciaire*, in-8°.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr des Hommes Vivants* — *Moniteur*, an IV, an VI, an VII, an IX.

JOURDEUIL (*Didier*), révolutionnaire français, né à Mussy-l'Évêque, le 14 avril 1760, mort à Paris, au commencement du consulat. Il exerçait avant la révolution les fonctions d'huissier à Paris. Administrateur du comité de salut public au 10 août 1792, et greffier du tribunal du troisième arrondissement de Paris en avril 1793, il prit une vive part aux événements qui conduisirent Louis XVI à l'échafaud. Une grave accusation, qu'il s'efforça dans ses lettres de repousser, pèse sur sa tête : c'est d'avoir provoqué les massacres de Septembre : son nom figure au bas de la circulaire attribuée aux administrateurs de la police de Paris du 3 septembre 1792. Élu juré au tribunal révolutionnaire, le 13 mars 1793, Jourdeuil concourut à l'acquittement de Marat et du général Miranda, à la condamnation du général Miackinski et du colonel Devaux, accusés d'être les complices de Dumouriez, et à celle de douze gentilshommes bretons poursuivis pour conspiration. Il n'a pas été juré dans le procès de la reine Marie-Antoinette, comme le prétendent quelques biographes : Jourdeuil cessa d'être juré le 7 juillet 1793, et le procès de la reine fut jugé le 14 octobre suivant; mais il figura dans ce procès comme témoin, et sa déposition fut d'un grand poids dans la condamnation qui vint atteindre l'infortunée épouse de Louis XVI. Adjoint de Bouchotte, ministre de la guerre à la 5e division, le 7 juillet 1793, le 13 novembre suivant il fit donner par ce ministre une commission secrète au citoyen Hyver, ancien premier employé des bureaux de la guerre, à l'effet de conduire 16,000 hommes de l'armée du nord à celle de l'ouest. Hyver, ne pouvant accomplir entièrement sa mission, fut remplacé par un nommé Houblon, qui eut en même temps ordre de l'arrêter. Hyver disparut tout à coup sans que les démarches de son épouse, les recherches ordonnées par la Convention pussent faire connaître ce qu'il était devenu. Jourdeuil fut accusé de l'avoir fait enfermer dans les prisons de Cambrai, puis fusiller. Malgré ses protestations d'innocence, Jourdeuil fut arrêté, le 20 mai 1794, puis remis en liberté le même jour. Après la chute de Robespierre, il fut, le 1er juin 1795, sur la motion de Marec, député du Finistère, traduit devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Amené dans les prisons de Chartres, il subit le 25 prairial an III (13 juin 1795), devant le président du tribunal criminel, un interrogatoire dans lequel il déclara avoir fait faire des recherches inouïes pour retrouver Hyver. L'amnistie décrétée par la Convention, le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), en faveur de tous les individus poursuivis pour des faits relatifs à la révolution, ouvrit à Jourdeuil les portes de la prison. Le 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799), un arrêté des consuls ordonna que « Jourdeuil sortirait du territoire continental de la république, et qu'il serait dessaisi de tous droits de propriété, que la remise ne lui en serait faite que sur la preuve authentique de son arrivée au lieu fixé par l'arrêté. » Jourdeuil n'eut pas à sortir du territoire; il lui fut permis de rester en France à condition de résider dans un lieu déterminé.

r de cette époque on n'entendit plus parler

A. Roullier (de Chartres).

ss de la citoyenne Penou, femme Hyver, à la ion nationale; Paris, in-8°. — Pétition de la Hyver à la Convention; in-8°. — Duvergier, Col-omplète des Lois, t. XII, p. 8.—Répertoire général ses célèbres anciennes et modernes de B. Saint-· Procès de Marie-Antoinette, t. VI, p. 423.

RDY (*Paul*), peintre français, né le mbre 1805, à Dijon, mort le 28 octobre Paris. Élève de MM. Lethière et Ingres, orta en 1834 le grand prix de peinture, ser cinq années à Rome, et cultiva ensuite e historique et religieux; en 1847, il a ob-médaille d'or. Ses principales œuvres *u Mort de Virginie* (1834); — *Ève tentée Démon* (1836); — *Prométhée enchaîné* qui est au musée de Dijon; — *Le Christ lieu des Docteurs* (1843), au lycée de s; — *Le bon Samaritain* (1847); — *Les acrements* (1850), peinture murale à de Sainte-Élisabeth, à Paris; — *Une use* (1852), et des vitraux pour l'église ite-Clotilde. P. L—y.

s des Salons. — Revue des Beaux-Arts, 1856.

RGNIAC SAINT-MÉARD (*François*, che-*r*), publiciste français, né à Bordeaux, en nort à Paris, le 3 février 1827. D'une an-amille originaire du Limousin, il servit, de 1790, dans le régiment du Roi-infanterie; solution de ce corps, il était capitaine com-t d'une compagnie. Il joua un certain rôle nsurrection militaire de Nancy. Les soldats s le nommèrent leur général, et le forcèrent à leur tête sur Luneville; mais il trouva de les abandonner en route, et les in-se croyant trahis, le condamnèrent à mort. alors à Paris, où il travailla au *Journal Ville et de la Cour*, connu sous le nom *it Gautier*, petite feuille satirique, qui t d'une certaine vogue. Accusé d'être le r d'un journal anticonstitutionnel, Jour-ut conduit à la prison de l'Abbaye quel-urs avant le mois de septembre 1792. Il s pourtant aux massacres des prisons. terrogations de Maillart, il répondit : 'ai jamais été inscrit sur la liste civile; signé aucune pétition; je n'ai eu aucune ondance répréhensible; je ne suis pas e France depuis l'époque de la révolu-endant mon séjour dans la capitale, j'y tranquille, je m'y suis livré à la gaieté de ractère, qui, d'accord avec mes principes, jamais permis de me mêler sérieusement ires publiques et encore moins de faire qui que ce soit. » A ce discours Maillart : « Je ne vois rien qui doive faire sus-monsieur; et je lui accorde la liberté. » ac a donné un récit de cet événement e titre : *Mon Agonie de trente-huit , ou récit de ce qui m'est arrivé, de j'ai vu et entendu pendant ma déten-ns la prison de l'Abbaye Saint-Ger-main, depuis le 22 août jusqu'au 4 septem-bre* 1792; Paris, 1792. Cet opuscule a eu dix-huit éditions la même année, trois autres en 1814 et plus de trente contre-façons; enfin, il a été inséré dans la *Collection des Mémoires re-latifs à la révolution*. Malgré le succès de cette brochure et les opinions royalistes de l'auteur, Jourgniac ne fut plus inquiété. Habitué de la bou-tique du libraire Desenne, au Palais-Royal, il y prit le titre de président et général en chef de la société universelle des gobe-mouches. Jour-gniac accueillit avec transport la restauration; mais ses espérances furent trompées : ne pouvant obtenir le grade de colonel, qu'il sollicitait, il se mit à publier diverses brochures piquantes, qui lui valurent enfin une pension sur la liste civile. Il avait du reste sauvé quelques débris de sa fortune, et il passa les dernières années de sa vie au café Valois, distribuant des brevets de gobe-mouches à ses amis. A entendre Grimod de La Reynière, « il gobait autre chose que des mou-ches et présentait en sa personne l'exemple d'un des plus vastes et des plus robustes appétits de Paris. » Outre son *Agonie de trente-huit heures*, Jourgniac a laissé plusieurs pamphlets imprimés à Nancy, entre autres une tragi-comédie en trois actes composée sur son affaire de Nancy. De plus il publia avec Fortia de Piles et Louis de Bois-gelin, ses camarades de régiment : *Correspon-dance de M. Mesmer sur les trois découvertes du Baquet octogone, de l'Homme baquet et du Baquet moral*; Nancy, 1785, in-12. Parmi ses dernières brochures on cite : *Ordre du Jour, ou salmigondis ministériel et bureaucratique, pour servir de supplément et de consolation à mon Agonie du 2 septembre* 1792; Paris, *chez l'auteur, qui en fait présent, et chez le libraire Petit, qui le vend*; 1822, in-8°; — *Ainsi soit-il, ou nec plus ultra du vieux roya-liste Jourgniac de Saint-Méard*; Paris, 1824, in-8°; — *Mon Épitaphe*, en vers; 1824, in-8°.

J. V.

Galerie historique des Contemp. — Quérard, *La France littéraire*. — *Biogr. des Hommes Vivants*. — *Almanach des Gourmands*.

JOURI, princes russes. *Voy.* Georges.

JOURNET (*Jean*), publiciste français, né à Carcassone en 1799, mort à Paris en novem-bre 1861. Disciple de Fourier, il a pris lui-même la qualification d'*apôtre*, et s'est fait surtout re-marquer par des distributions insolites d'impri-més : en 1849 il jeta des brochures de sa composi-tion au public du Théâtre-Français pendant la re-présentation. Arrêté, il fut condamné, et renvoyé à Bicêtre, où il avait déjà été enfermé en 1841; mais il n'y resta que quelques semaines. Il a fait de nombreux voyages pour répandre la parole du maître, et il a caractérisé lui-même son enthou-siasme dans une pièce de vers intitulée *Le Fou* :

Au pied de ce palais, où son destin l'appelle,
Voyez, tout près du parc, loin de la sentinelle,
Voyez ce mendiant...
Lorsque l'aube paraît, quand le soleil se couche

Des mots mystérieux que Dieu met dans sa bouche
Il poursuit le passant.

On a de M. Journet: *Cris et Soupirs, précédés d'un résumé de la théorie de Fourier*; Bruxelles et Paris, 1840-1841, 5 séries, in-18 : les trois dernières séries portent pour premier titre : *Résurrection Sociale universelle; Cris et soupirs; — La Bonne nouvelle, ou idée succincte de l'association*; Paris, 1843, in-18; — *Jérémie en 1845*, recueil en vers et en prose; Paris, 1844, in-18; — *Cri suprême, appel aux honnêtes gens*; Paris, 1846, in-32; — *Cri d'indignation! complainte humanitaire*; Paris, 1846, in-8°; — *Cri de délivrance! Intronisation du règne harmonien sur le globe*; Paris, 1846, in-8°; — *Résurrection Sociale, félicité universelle sous le patronage du citoyen Robert Nusbaumez (souscription mensuelle pour la publication et la vulgarisation des chants et poésies de l'apôtre J. Journet et autres)*; Paris, 1849, in-8°; — *Résurrection Sociale. Félicité universelle. Cri de détresse*; Paris, 1849, in-8°; — *Association expérimentale. Société de la Fraternité active*; Paris, 1849, in-8°; — *Poésies et Chants harmoniens*; Paris, 1857, in-18; — *Documents apostoliques et Prophéties*; Paris, 1858, in-18. L. L—T.

Champfleury, *Les Excentriques*. — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes Contemporaines*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

JOURNU-AUBERT (*Bernard*), comte DE TUSTAL, homme politique français, né à Bordeaux, en 1748, mort le 29 janvier 1815. Fils d'un riche négociant de sa ville natale, il se livra dès sa jeunesse au commerce, et, grand amateur des sciences et des beaux-arts, il se forma une riche collection de tableaux et un cabinet d'histoire naturelle. En même temps il encourageait les savants et les artistes. Les événements de Saint-Domingue lui ayant enlevé une partie de sa fortune, il donna ses curiosités au musée de Bordeaux. Élu député de la Gironde à l'Assemblée législative en 1791, il y fit partie de la minorité, et, proscrit en 1793 comme royaliste, il se tint longtemps caché. Après le 18 brumaire il fut appelé au sénat conservateur. Un des fondateurs de la Banque de France, il fut nommé censeur de ce grand établissement financier. S'étant pris de goût pour l'agriculture, il fonda une ferme modèle, introduisit quelques améliorations dans la culture, et s'occupa de la propagation des moutons mérinos, ce qui lui valut une médaille de la Société des Sciences de Bordeaux. Il rechercha aussi les moyens de tirer parti des landes. Créé comte de l'empire, il fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs de Louis XVIII; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. On a de lui : *Mémoire sur l'infertilité des landes, et sur les moyens de les mettre en valeur*; 1789. J. V.

Galerie hist. des Contemp. — Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs*. — *Moniteur*. 1792, an VIII, an IX, an XI, an XII, 1806, 1808, 1815.

JOUSOUF. *Voy.* JOUSSOUF.

JOUSSE (*Mathurin*), serrurier, ensuite architecte français, né à La Flèche, le 27 août 1607, mort à une date incertaine. Nous connaissons bien peu sa vie; mais du moins ses ouvrages nous apprennent que c'était un homme fort instruit. Dès l'âge de vingt ans il livrait aux presses de Georges Griveau, imprimeur à La Flèche, *La fidèle Ouverture de l'Art du Serrurier*; 1627, in-fol. La même année il publiait : *Le Théâtre de l'Art du Charpentier, enrichi de diverses figures*; La Flèche, in-fol. L'estime qu'on doit faire de ces deux ouvrages a pour garantie l'éclatant témoignage de Ph. de La Hire, qui les fit réimprimer en 1702, avec de nouvelles planches. Enfin, ils ont été publiés de nouveau en 1751, in-fol. Quelques officiers du génie ont cru devoir joindre au *Théâtre de l'Art du Charpentier* des éclaircissements et des notes, et le supplément se compose de trois volumes in-folio, deux de texte, un de planches : mais c'est un travail inédit, sur lequel *La France Littéraire* de M. Quérard nous offre seule quelques renseignements. On doit encore à Mathurin Jousse : *Le Secret d'Architecture, découvrant fidèlement les traits géométriques, coupes et dérobements nécessaires dans les bâtiments*; La Flèche, 1642, in-fol., et *La Perspective positive de Viator, latine et française, revue, augmentée, et réduite de grand en petit*; La Flèche, 1635, in-8°, avec fig. B. H.

N. Desportes, *Bibliog. du Maine*. — Marchant de Burbure, *Essais hist. sur La Flèche*, p. 104. — B. Hauréau, *Hist. Littér. du Maine*, t. I, p. 447.

JOUSSE (*Daniel*), jurisconsulte français, né à Orléans, le 10 février 1704, mort le 21 août 1781. Il cultivait les mathématiques et l'astronomie, lorsqu'un de ses parents lui acheta une charge de conseiller au bailliage, siége présidial et châtelet d'Orléans. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont encore consultés aujourd'hui : on y trouve l'exposé clair et méthodique d'une législation qui a servi de base aux travaux des rédacteurs des codes français. Jousse ne voulut jamais, malgré la modicite de sa fortune, tirer profit de la vente de ses livres, dont il abandonna le produit à Debure, son libraire. On a de Jousse : *Détail historique de la Ville d'Orléans*; Orléans, 1736, 1742 et 1752, in-12; — *Commentaire sur l'Edit de 1695 concernant la Juridiction Ecclésiastique*; Paris, 1751, in-4°; ibid., 1754, 2 vol. in-12; 1757, in-12, et 1764, 2 vol. in-12; — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance criminelle de 1670*; Paris, 1753, 1756, et 1763, in-12; — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance civile de 1667*; 1753, in-4°; ibid., 1757 et 1767, 2 vol. in-12; — *Nouveau Commentaire sur les Ordonnances de 1669 et 1673, ensemble sur l'Édit de 1675 touchant les Épices*; Paris, 1755, 1757 et 1761, in-12, — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance de commerce de 1673*; Paris, 1755 et 1761, in-12;

Marseille, 1802, in-12; nouvelle édition, avec des notes concernant l'ordonnance et le Code de Commerce; Poitiers, 1827, in-4° et in-8°; — *Recueil chronologique des Ordonnances, Édits et Arrêts de règlement cités dans les Nouveaux Commentaires sur les Ordonnances*; Paris, 1757, 3 vol. in-12; — *Commentaire sur l'Ordonnance des Eaux et Forêts de* 1669; Paris, 1765, 1772, 1775, 1777, et Lyon, 1782, in-12; — *Ordonnances civiles du Commerce;* 1767, 3 vol. in-12; — *Traité du Gouvernement Spirituel et Temporel des Paroisses;* Paris, 1769, in-12; — *Traité de la Justice criminelle en France;* Paris, 1771, 4 vol. in-4°; — *Traité de l'Administration de la Justice;* Paris, 1771, 2 vol., in-4°; — *Traité de la Juridiction des Trésoriers de France, tant en matière de domaine et de voirie que de finance;* Paris, 1777, 2 vol. in-12; Jousse a aussi fourni un grand nombre de notes à l'édition des *Coutumes d'Orléans* donnée en 1740 par Fournier et Pothier; de 1768 à 1778 il a rédigé, en commun avec Delagueulle, les *Notices* se rapportant à l'histoire de l'Orléanais qui se trouvent dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France.* On doit encore à Jousse un *Éloge de Pothier*, mis en tête du *Traité de la Possession* de ce jurisconsulte et dans le tome Ier de ses *Œuvres* (édition in-4°), ainsi que deux *Mémoires sur le Jeu de Fief*, imprimés dans la *Coutume d'Orléans* (1780, in-4°). Enfin, Jousse a donné lui-même le *Catalogue* de sa bibliothèque; Orléans, 1779, in-12.

Son fils, *Daniel-Charles* JOUSSE, né en 1742, mort en 1769, fut conseiller au présidial d'Orléans, et a publié : *Lettre d'un Orléanais sur la Nouvelle Histoire de l'Orléanais du marquis de Luchet;* Paris, 1766, in-12. E. G.

Chaudon et Delandine, *Dict. Univ.* —Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

JOUSSE (*J.*), musicien anglais, né vers 1760, à Orléans, mort en 1837, à Londres. Compromis dans les troubles révolutionnaires, il quitta la France et se rendit à Londres, où il chercha à se procurer des ressources par ses connaissances musicales; il donna des leçons de chant et de piano, écrivit pour l'enseignement, et passa la plus grande partie de sa vie à rassembler une collection à peu près complète de tout ce qui avait été imprimé en Angleterre sur la musique. Outre des méthodes de piano et de violon, on a de lui : *Introduction to the Art of solfying and singing*; Londres, in-8°; — *Arcana Musicæ;* ibid., in-8°, recueil de problèmes sur la composition; — une traduction en anglais du *Traité d'Harmonie* d'Albrechtsberger; — *An Essay of Temperament;* ibid., 1831, in-8°, dans lequel il expose la théorie et la pratique de cette branche importante de la musique. P. L—Y.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

* **JOUSSET** (*Pierre-Gatien*), médecin et archéologue français, né à Longny (Orne), le 18 décembre 1802. Docteur de la Faculté de Paris, il fut chargé du service médical à l'hôpital de Bellême (Orne). Ses principaux ouvrages sont : *Notice sur les Propriétés médicinales des Eaux de la fontaine de la Herse, forêt de Bellême;* Mamers, 1853, in-8°; — *Recherches sur l'ancien Suffrage universel, politique et municipal à Bellême*, etc.; ibid., 1854, in-8°; — *Le Protestantisme à Bellême et à Montgoubert, depuis sa naissance jusqu'à son extinction;* Mortagne, 1854, in-8°; — *De l'Assistance publique par le prieuré et la paroisse de Saint-Martin du vieux Bellême depuis l'an* 1000 *jusqu'en* 1793; ibid., 1854, in-8°; — *Documents historiques sur la Herse, forêt de Bellême;* ibid., 1855, in-8°; — plusieurs articles de médecine et de chirurgie insérés dans des recueils spéciaux. A. R.

Documents partic.

* **JOUSSOUF** ou **YUSUF**, général français, naquit suivant les uns à l'île d'Elbe, en 1807, ou suivant d'autres en 1810, dans le midi de la France. Pris par des corsaires tunisiens, alors qu'il se rendait à Florence pour faire son éducation, ou enlevé sur les côtes de la Provence, il fut emmené tout jeune à Tunis, où le bey l'acheta. Ce prince le fit élever en musulman, au milieu des femmes de son harem, puis il le plaça dans ses gardes du corps. Une intrigue amoureuse qu'il eut avec une fille du bey le força à s'enfuir, en 1830. Réfugié sur un brick français, il débarqua à Alger, et entra au service de la France. Il parvint bien vite au grade de capitaine dans le corps indigène des *spahis*, et sut se rendre utile, tant par son courage et son habileté que par sa connaissance des mœurs musulmanes et de la langue des indigènes. Dans un hardi coup de main, il s'empara de Bone, en 1832. En 1836, dans l'expédition contre Tlemcen, il battit complétement Abd-el-Kader, et fut nommé, en récompense, bey de Constantine; mais il ne put prendre possession de cette dignité, l'expédition contre cette ville ayant échoué. En 1837, il vint à Paris, où il fut vivement remarqué. A son retour à Alger, à la fin de l'année, on le mit à la tête d'un détachement de spahis à Oran. Plus tard il obtint le commandement des chasseurs d'Afrique. Peu de temps après il fut nommé colonel d'un régiment de cavalerie, et finit par avoir sous ses ordres toute la cavalerie irrégulière. Il fit la plupart des campagnes qui signalèrent l'administration du maréchal Bugeaud en Algérie, et contribua efficacement à la soumission du pays. Après la bataille d'Isly, il fut créé maréchal de camp, hors cadre. Revenu à Paris en 1845, il embrassa le christianisme, et épousa une nièce du général Guilleminot. En 1852 sa position dans l'armée fut régularisée, et il fit partie de l'expédition de Laghouat. Mis en 1854 à la disposition du commandant de l'armée d'Orient, il devait commander un corps de bachi-bouzouks au service

de la France ; mais on renonça à cette combinaison, et il retourna en Afrique, où il prit le commandement de la division d'Alger au commencement de 1855. Le 18 mars 1856 il reçut le grade de général de division. Partisan de la conquête de la Kabylie, dont il demandait la soumission dans une brochure en 1850, il fut chargé du commandement de la 3e division du corps expéditionnaire qui marcha contre ce pays en 1857, sous les ordres du maréchal Randon ; il y fit des prodiges de valeur, et revint triomphant à Alger à la tête de sa division. On a de lui : *De la Guerre d'Afrique ;* Alger, 1850, in-8°. L. L—T.

Dict. de la Conversation. — Em. Carrey, *Souvenirs de la Kabylie.*

JOUVANCY ou **JOUVENCY** (*Joseph* DE), humaniste français, né à Paris, le 14 septembre 1643, mort à Rome, le 29 mai 1719. On croit que son père était médecin. Jouvancy entra dans la Société de Jésus en 1659, et professait la rhétorique à La Flèche lorsqu'il prononça ses vœux, en 1677. Il avait auparavant rempli la même chaire à Caen, et plus tard il professa avec distinction à Paris. Ses supérieurs le destinaient à traduire en latin les manuscrits grecs conservés dans leur bibliothèque de Paris, lorsqu'il fut appelé à Rome, en 1699, pour y continuer l'histoire de sa Société. On a de lui : *Novus Apparatus Græco-Latinus, cum interpretatione gallica, ex Isocrate, Demosthene, aliisque præcipuis autoribus græcis concinnatus ab uno e S. J. ;* Paris, 1681, in-4° ; — *Persii Satyræ ab omni obscenitate expurgatæ, cum annotationibus ac perpetua interpretatione ;* Tours, 1685, 1687, in-12 ; Rouen, 1696, in-12 ; Paris, 1700, in-12 ; Venise, 1702, in-8° ; — *Juvenalis Satyræ ab omni obscenitate expurgatæ, cum annotationibus ;* Tours, 1685, 1687, in-12 ; Rouen, 1697, in-12 ; Paris, 1700, in-12 ; Venise, 1702, in-12 ; — *Terentii Comœdiæ ab omni obscenitate expurgatæ, cum interpretatione et annotationibus ;* Rouen, 1686, 1711, in-12 ; Paris, 1715, in-8° ; Venise, 1724, in-12 ; — *Joanni III, regi Poloniæ, magno duci Lithuaniæ, Munera oblata ineunte anno* 1687 ; Paris, in-fol. ; — *In funere Ludovici Borbonii, principis Condæi, Musarum Luctus ;* Paris, 1687, in-4° ; — *Horatii Carmina ab omni obscenitate expurgata, cum annotationibus ;* Tours, 1688, in-12 ; Rouen, 1689, in-12 ; Rome, 1702, in-8° ; Rouen, 1709, 1711, in-8° ; Paris, 1699, 2 vol. in-12 ; — *Ad Franciscum Harlæum, Parisiensem archiepiscopum, cardinalem designatum, Carmina ;* Paris, 1690, in-8° ; — *Demosthenis Philippica I : latinam ex græca fecit et analysi rhetorica illustravit J. Juvencius, S. J. ;* Paris, 1744, in-12 ; — *Martialis Epigrammata demptis obscenis, cum annotationibus ;* Paris, 1692, in-12 ; Rome, 1703, in-12 ; — *Ciceronis De Officiis Libri tres, cum Petri Marsi commentariis ;* Paris, 1693, in-12 ; — *Ciceronis Cato major, seu de senectute ; Lælius, seu de amicitia, paradoxa ; Somnium Scipionis, cum Petri Marsi commentariis ;* Paris, 1693, in-8° ; — *Petro Danieli Huetio, Abrincensium espiscopo, quod bibliothecam suam domui professæ (Parisiensi) Societatis Jesu dono dederit, ac sibi domicilium in eadem domo sumpserit, Carmina varii generis latina cum græco Idyllio ;* Paris, 1694, in-8° ; — *Cleander et Eudoxius, seu de Provincialibus quas vocant literis dialogi e gallico exemplari edito ;* C[illegible] 1694 ; Naples, 1695, in-8° ; — *Orationes,* r[illegible] contenant les pièces suivantes : — *Serenis[illegible] principis ducis Burgundiæ Genethliacum,* prononcé à Paris en 1682 ; — *Quam false et periculose ingenii fama novitatis defensoribus tribuatur ;* à Paris, en 1683 ; — *Panegyricus ecclesiæ Parisiensis ;* à Paris, en 1686 ; — *Lutetiæ Panegyricus ;* à Paris, en 1688 ; — *Quid sibi Gallia de sereniss. ducis Burgundiæ institutione debeat polliceri ;* à Paris, en 1690 ; — *Galliam nunquam alias magis invictam, quam hoc anno 1690, nunquam vincere digniorem, fuisse ;* à Paris, en 1691 ; — *Res anno 1692 prospere in Gallia gestas virtuti gallicæ deberi, non fortunæ ;* à Paris, en 1692 ; — *Quam est populis optanda Pax tam eruditis bellum literarium expetendum esse ;* à Paris, en 1694 ; — *Gallos anno 1696, dum agere nihil videndur, plus quam annis superioribus egisse ;* à Paris, en 1696 ; — *Gentem Gallicam unum omnium esse cui religio debeat plurimum, quæ plurimum religioni debeat ;* à Paris, en 1698 ; — *Laudatio funebris Henrici Borbonii, principis Condæi :* c'est une traduction latine de l'oraison funèbre de ce prince prononcee par Bourdaloue ; — *Clementi XI, seminarii Romani literarium obsequium ; Theander, drama allegoricum ; et varii generis carmina ;* Rome, 1702, in-fol. ; — *Magistris scholarum inferiorum Societatis Jesu de ratione discendi et docendi ex decreto congregationis generalis XIV ;* Florence, 1703, in-8° ; Francfort, 1706, in-8° ; Dijon, 1708, in-8° ; Paris, 1711, in-12 ; — *Ovidii Metamorphoseon Libri XV, ab omni obscenitate expurgatæ : interpretatione, annotationibus et appendice de Diis et Heroibus poeticis illustrati ;* Rome, 1704, in-12 ; Rouen, 1709, 1717, in-8° ; Paris, 1715, 2 vol. in-12 ; l'*Appendix De diis et Heroibus poeticis, cum notis gallicis et dictionario*, a eu de nombreuses éditions et a été encore reimprimé a Paris en 1831, 1833, 1834, 1845, 1846, 1848, 1849, etc. ; à Lyon, en 1836, 1839, 1844 ; à Tours, en 1845 ; on en a publié une traduction française sous ce titre : *Mythologie elémentaire*, par E.-L. Fremont ; nouv. édit., revue et corriger, Paris, 1841, in-18 ; — *Historiæ Societatis Jesu Pars quinta ;* Rome, 1710, in-fol. Ce volume forme le dernier de la cinquième partie de cette histoire, à laquelle les pères Orlandin, Sacchini et Poussines avaient travaillé

ouvancy. Ce dernier volume finit en 1616. eaucoup de bruit, et fut condamné en deux arrêts du parlement de Paris, du 22 février 1713, le second du e année, comme renfermant des et contraires aux droits — *in sanctum Franciscum* *um apostolum Odæ sacræ* *præcipuas ejus vitæ partes complexæ;* 1710, in-4°; — *Candidatus rhetoricæ Petro Francisco Pomey, e societate digestus, in hac editione novissima emendatus et perpolitus;* Rome, 1710, Paris, 1712, in-12; Venise, 1713, in-12; 1727, in-12; Liége, 1766, in-12; — *Cle- XI, opes et sociata principum arma um conatibus opponenti, Carmina ly-* Rome, 1716, in-4°; — *Institutiones ad usum collegiorum Societatis Jesu;* 1718, in-12. J. V.

Grand Dict. Histor. — Chaudon et Delandine, *Histor., Crit. et Bibliogr.* — Barbier, *Examen* *ompl. des Dict. Historiques.* — Quérard, *La ttéraire.* — Aug. et Alois de Backer, *Biblioth. ains de la Compagnie de Jesus.*

E (*Esprit-Gustave*), archéologue et français, est né au Buis (Drôme), le 1805. Il étudia d'abord le droit à Aix, puis onna le barreau pour se faire prêtre. Il diverses fonctions dans son diocèse, et 1839 un canonicat dans la cathédrale ce. On a de lui : *Notice historique et ive sur la Cathédrale de Valence;* 348, in-8°; — *Guide Valentinois, ou ion de la ville de Valence, en Dau- et de ses environs;* Valence, 1853, — *Rapport sur un Antiphonaire ma- de Sainte-Tulle (Provence);* Caen, -8°; — *Notice sur la Chapelle funé- numentale et sur l'Église romane de estitut (Drôme);* Caen, 1855, in-8°; *e historique et philosophique sur les les Écoles de Composition musicale en de 1350 à la première moitié du dix- siècle;* Rennes, 1855, in-8°; — *Phi- du Chant (modes ecclésiastiques);* 1855, in-8°; — *Question d'Esthétique. chrétienne. Dissertation historique ue sur les écoles de peinture en e 1105 à 1520;* Nîmes, 1855, in-8°; — *aire d'Esthétique chrétienne, ou du beau dans l'art chrétien, l'ar- e, la musique, la sculpture et leurs* Paris, 1856, in-4°; — *Lettres sur le nt liturgique romain en France du- ix-neuvième siècle;* Paris, 1858, in-8°; *à trois parties, avec accompagne- rchestre ou d'orgue;* Lyon, 1843, *sse en ré, à trois voix et orgue;* , in-4°.

us partic. — *Biographie du Dauphiné* par

(*Joseph*), historien français, né à Embrun, le 1er novembre 1701, mort le 2 avril 1758. Entré jeune dans l'ordre des Jésuites, il y exerça d'abord le professorat. Plus tard il se mit à écrire, et publia une *Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux* (sous l'anagramme de Vojeu de Brunem); Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ. Le père Jouve tira, dit-on, cette histoire des *Annales de la Chine* du père Mailla, qui n'avaient pas encore été imprimées. On a en outre du Père Jouve : *Histoire de Zénobie, impératrice reine de Palmyre* (sous le nom de *Envoi de Hauteville*); Paris, 1758, in-12. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOUVENCEL (*Blaise-François-Aldegonde* DE), homme politique français, né à Lyon, le 9 septembre 1762, mort en 1840. Il descendait d'une famille de commerçants. Son grand-père, Pierre Jouvencel, était échevin de Lyon en 1737 et 1738, et son père conseiller à la cour des monnaies. Il fit ses études à Rome et vint les achever à Paris. Il se destinait au génie militaire, mais, au moment de subir ses examens, il en fut repoussé par une ordonnance qui exigeait quatre quartiers de noblesse pour faire partie de ce corps. Il revint alors au commerce; il se trouvait à Nantes à l'époque de la révolution, et contribua à repousser les Vendéens comme garde national. L'émigration de sa famille lui ayant fait perdre ce qu'il possédait, il entra dans l'administration des domaines, et fut nommé receveur à Versailles en 1796, place qu'il conserva jusqu'en 1812, époque à laquelle il donna sa démission pour se livrer à l'agriculture. Un décret du 2 décembre 1813 le nomma maire de Versailles. Il occupait ces fonctions en 1814, lorsque le corps d'armée de Marmont fut amené à Versailles par suite de la défection du maréchal. En apprenant ce qui se passait, les troupes rangées en bataille, sur l'avenue de Paris, crièrent à la trahison et demandèrent à marcher sur l'ennemi; elles ignoraient qu'elles étaient entourées de toutes parts. Jouvencel vint les supplier de rester dans le devoir, et de ne pas attirer les malheurs de la guerre sur la ville qu'il administrait; il fut menacé et injurié; mais enfin les chefs firent entendre raison aux soldats, qui furent dirigés d'un autre côté. Le roi récompensa Jouvencel par la croix de la Légion d'Honneur. Pendant les Cent Jours il garda sa place; mais des dénonciations l'amenèrent à donner sa démission. Rappelé à la tête de la municipalité de Versailles par ses concitoyens, le 30 juin 1815, la veille de l'entrée de l'armée prussienne dans cette ville, il accepta ces fonctions avec dévouement, et réussit à alléger les maux de l'occupation. Le 8 juillet, résistant aux réquisitions humiliantes et vexatoires de quelques officiers étrangers, il leur dit, en découvrant sa poi-

trine : « Tuez-moi, mais laissez ma ville en repos ! » L'empereur Alexandre récompensa ce trait de courage par l'envoi d'une bague enrichie de diamants, avec une lettre flatteuse; l'année suivante le roi de Prusse le décora, et la même année le conseil municipal de Versailles lui offrit un service d'argenterie aux armes de la ville. En 1821 il fut élu député à Versailles. Jouvencel fut un de ceux qui signèrent la protestation contre l'expulsion de Manuel; réélu en 1827 par le grand collége, il siégeait au centre gauche de la chambre en 1830, et vota l'adresse dite des deux cent-vingt-et-un. Rallié au nouveau gouvernement qui surgit de la révolution de Juillet, il fut réélu en 1831, et vota depuis avec la majorité ministérielle. En 1837 il se retira de l'arène politique, et présenta à ses commettants M. de Rumilly, qui fut élu à sa place. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Le Biogr. et le Nécrologe réunis*; 1835, p. 111. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Galerie des Contemp.* — *Biogr. des Hommes Vivants.*

* **JOUVENCEL** (*Paul-Hippolyte* DE), fils du précédent, né à Versailles, le 4 novembre 1798. Il devint garde du corps du roi dans la compagnie de Noailles en 1816, et servit jusqu'en 1827, époque à laquelle il sortit de l'armée avec le grade de lieutenant, pour se livrer à l'agriculture. En 1854 il publia à Bruxelles une brochure intitulée : *Lettre à la Bourgeoisie*, dont quelques exemplaires furent saisis en France. Traduit à raison de ce fait devant le tribunal de police correctionnelle, sous la prévention d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, d'offenses envers l'empereur et d'excitation des citoyens à s'armer les uns contre les autres, M. Paul de Jouvencel a été condamné par défaut à trois ans de prison et 3,000 fr. d'amende, et Mme Bosquillon de Jarzy, qui avait reçu cette brochure pour la distribuer, à six mois de prison et 500 fr. d'amende. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Journal des Débats* du 18 mars 1855.

* **JOUVENCEL** (*Ferdinand-Aldegonde* DE), homme politique français, frère du précédent, né à Versailles, le 25 juillet 1804. Élève de l'École Polytechnique en 1822, il en sortit en 1824 comme officier d'artillerie. Il donna sa démission en 1825 pour suivre la carrière du barreau. Auditeur de deuxième classe au conseil d'État le 15 novembre 1830, et auditeur de première classe le 27 avril 1831, il devint maître des requêtes en service ordinaire le 24 avril 1832. Nommé député du dixième arrondissement de Paris, à la place de Laurent de Jussieu en 1842, il défendit les intérêts de la rive gauche de la Seine, vota avec l'opposition, et demanda l'exclusion des fonctionnaires de la chambre. En 1844 il fut chargé du rapport d'une pétition réclamant l'organisation du travail. Réélu en 1846, il se rallia à la république après la révolution de février, fut nommé conseiller d'État par le gouvernement provisoire et maintenu dans cette position par l'Assemblée constituante. Sorti du conseil d'État après les événements de décembre 1851, il reçut une pension de retraite en 1852. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Biographie-statistique de la Chambre des Députés*; 1846. — *Biogr. des Sept cent cinquante Repres. à l'Assemblée legisl. et des Quarante Conseillers d'État.*

JOUVENET (*Jean*), peintre français, né à Rouen, le 21 août 1647 (1), mort à Paris, le 5 avril 1717. Le goût de la peinture s'était perpétué dans sa famille, qui était originaire d'Italie. Son aïeul Noël en avait enseigné les éléments à Nicolas Poussin; Jean, son père, et Laurent, son oncle, l'exerçaient avec distinction à Rouen. Ses parents s'appliquèrent à développer ses dispositions naturelles. A dix-sept ans, il fut envoyé à Paris, où il fut bientôt chargé d'importants travaux. Au commencement du dix-septième siècle, la confrérie des orfèvres, à Paris, faisait planter tous les ans, au 1er mai, un arbre vert devant le parvis de Notre-Dame, en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, ils y ajoutèrent le don annuel, à l'Église, d'un grand tableau pour servir à la décoration du chœur et de la nef. En 1673, Jouvenet fit un de ces tableaux de mai (on les appelait ainsi); il prit pour sujet *Jésus guérissant un Paralytique*. Cette composition, qui est encore à Notre-Dame, fut vivement admirée pour la richesse de sa composition, la fermeté du dessin et la vigueur du pinceau. Le Brun, alors premier peintre du roi, s'empressa d'encourager le jeune artiste, et le 27 mars 1675 il le fit admettre au nombre des membres de l'Académie royale de Peinture. Jouvenet donna pour œuvre de réception un tableau d'*Esther évanouie devant Assuérus*, que l'on regarde comme un de ses meilleurs ouvrages. Il fut en 1707 élu à l'unanimité un des quatre recteurs de cette Académie, et exerça aussi les fonctions de directeur. En 1713 il fut paralysé de la main droite et désespérait de pouvoir peindre, lorsqu'un jour, donnant leçon à un de ses neveux, J. Restout, et impatienté d'être mal compris, il lui prit le pinceau de la main gauche, et retoucha avec succès l'endroit défectueux. Il continua cette tentative, et réussit à terminer avec la main gauche un grand plafond qu'il avait commencé dans la grande salle du parlement de Rouen, et un grand tableau de la *Visitation de la Vierge*, qui se voit encore dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ce sont ses derniers ouvrages, et ils n'ont rien d'inférieur aux précédents. Le nombre de ses tableaux est considérable. Le musée du Louvre en possède onze, entre autres : le portrait de *Fagon*; — une *Descente de Croix*, l'un des tableaux où il a mis le plus de sentiment, de grandeur et de hardiesse; — la *Résurrection de Lazare*, composition remarquable par l'expression des figures,

(1) Cependant la *Biographie normande* et le *Manuel du Bibliographe normand* maintiennent encore la date du 11 août 1644, qui est celle de son frère aîné Henri Jouvenet.

ıar celle du Christ ; — *Jésus guérissant* *ıades*. tableau d'un dessin large, où les : sont ı ı expressives ; — *La Pêche* *ıle* , ı aussi par le dessin ... tableaux avaient été ... les-Champs ; ... roi, Jouvenet en fit une ré- ... pour qu'ils fussent exécutés en ta- ... copies sont restées à la manufacture . Le Pierre le Grand ayant vu ... frappé, et les choisit pour ... qu ... lui avait offerte. Jouvenet a ıssi le ... de la tribune royale de la e de ... les ayant pour sujet *La Pente-* ... *Douze Apôtres*, fresque, dans ... Il a peint un grand nombre raits et de tableaux de chevalet qui n'ont ... mérite que ses grandes composi- ... fond du parlement de Rouen fut ... ident : il représentait *L'Inno-* *poursuivie par le Mensonge, se réfu-* *ans les bras de la Justice, tandis que* *gion la couronne en écartant la Fraude* *hicane*. Il n'existe de cette grande com- ı qu'une esquisse de la main du peintre, ée par M. Chapuis à Rouen, qui est eur de plusieurs autres ouvrages de Jou- notamment d'une belle esquisse de sa *te de Croix*. Le mérite de Jouvenet est dans la richesse de sa composition, dans erme et finement accentué, dans ses fortes et vraies. Sa manière aus- ... convenait moins aux figures de femme et mpositions qui demandent de la grâce ; n lui reproche un coloris souvent négligé.

GUYOT DE FÈRE.

— *de France*, juillet 1718. — Dezallier d'Argen- *des plus Fameux Peintres*. — *Mem. de Tré-* ...

...ENNEAUX. *Voy.* JOUENNEAUX.

... (*Louis-François* DE), jurisconsulte ..., né à Paris, le 2 mai 1714, mort dans ville, le 6 février 1771. Avocat au par- il se livra particulièrement à l'étude des s ecclésiastiques, et fut chargé des af- u clergé, ce dont il s'acquitta avec hon- ı de lui : *Principes sur les Droits et* *ns des Gradués* ; in-12 ; — *Supplé-* *ux Lois civiles, dans leur ordre na-* in-fol. ; — *Arrêts de règlements re-* *et mis en ordre* ; 1752, in-4° ; — *Prin-* *usages concernant les Dixmes* ; 1752, 776 ; — *Conférence des ordonnances* *ques* ; 1753, in-4°. J. V.

... et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et* — Barbier, *Examen critique et Compl. des* *aires Histor.*

... (*Victor-Joseph* ÉTIENNE, dit), littéra- uteur dramatique français, naquit à Jouy, Versailles, en 1769 suivant la plupart des hes, et en 1764 selon M. Rolle (ce qui vraisemblable), et mourut au château de ermain-en-Laye, le 4 septembre 1846. Fils d'un commerçant, il entra fort jeune au collége de Versailles. L'élève se distingua par la promptitude de son intelligence, par l'originalité de son esprit. Il apprit Voltaire par cœur. « Ses traits nobles, sa taille élevée, son regard à la fois doux et fier, éveillaient d'abord les sympathies, dit M. Empis. Ardent à tous les jeux, impatient, colère, mais sans fiel ni rancune, excellente nature, aimé des hommes, adoré des femmes, point timide, très-discret, il était ce que toute mère voudrait que fût son fils !.. Une passion furieuse s'était allumée dans le cœur de l'enfant. Il brûlait comme Zamore ; il aimait comme Orosmane. Aux grands maux les grands remèdes. Grâce à la protection intéressée d'un haut et puissant seigneur, d'un autre Almaviva, l'amoureux de treize ans reçut comme Chérubin un brevet d'officier, et le 28 mai 1782 le grand petit vaurien faisait voile vers l'Amérique méridionale, sous la surveillance du baron de Bessner, gouverneur de la Guyane française. » Jouy s'aperçut bien vite pourtant qu'il savait peu de chose. Il courut au baron de Bessner, et les larmes aux yeux le supplia de le laisser revenir en Europe pour s'instruire, ce qui lui fut accordé. Un navire de commerce le ramena ; en route il étudia les mathématiques. « Pour récréation, ajoute M. Empis, il s'élance à l'attaque d'un corsaire, et reçoit bravement un coup de feu. Il débarque à Belle-Isle, vole à Versailles, dépose son épaulette et son épée entre les mains de sa mère, et le 4 octobre, jour fixé pour l'ouverture des classes, après une promenade de trois ou quatre mille lieues, le voyageur du Nouveau Monde, le bras en écharpe, reprend sa place sur les bancs du collége comme l'écolier qui revient des vacances. » Deux ans après, Jouy était sous-lieutenant d'artillerie. En 1787 il alla rejoindre le régiment de Luxembourg aux Indes orientales. Présenté à Tippo-Saïb, qui aimait les officiers français, il l'étonna par un trait d'audace, et reçut de lui un collier de filigrane en or tressé de sa main. Tippo-Saïb l'admit ensuite aux fêtes de son sérail et à ses chasses. Épris d'une jeune fille de l'île de Ceylan, Jouy, avec trois de ses amis, essaye de l'enlever dans une pagode ; les indigènes se soulèvent ; les officiers français se défendent courageusement ; un Lascar jaloux tue l'objet de son amour sous les yeux de Jouy, qui, accablé sous le nombre, est conduit dans un cachot ; mais son régiment a tout appris, et dix officiers viennent le délivrer sur une barque ; un coup de vent le jette dans la mer ; un vaisseau anglais le recueille, et le porte à Madras, où Parny lui tend une main généreuse. Pendant les deux années de séjour qu'il fit au Bengale, Jouy eut un grand nombre d'aventures romanesques. Avec un inconnu, il essaye d'empêcher le sacrifice d'une suttie ; un détachement de cipayes anglais le sauve des mains des fanatiques hindoux : l'inconnu était Charles de Longchamps, qui devait être plus tard son collaborateur. En apprenant la prise de la Bastille, Jouy revint en France. « Jeté

dit M. Empis, à vingt-quatre ans dans le tourbillon révolutionnaire où la France est emportée, M. de Jouy se livre avec l'enthousiasme de son âge aux vastes espérances, aux idées généreuses qui bouillonnent dans toutes les âmes. Tout le monde parlait à la fois ; pressé de dire son mot, il se fait journaliste. Le plus terrible adversaire qu'il rencontre dans cette polémique ardente et périlleuse, c'est son ancien maître de pension, Gorsas, rédacteur du *Courrier de Versailles.* » Au premier cri de guerre, Jouy reprend les armes. Nommé capitaine, il entre en campagne comme aide de camp du général irlandais O'Moran, et vole à la frontière du nord. A l'attaque de l'abbaye de Saint-Amand, un hulan lui brise un doigt d'un coup de lance. Sous les murs de Tournay, il voit la jeune sœur du duc de Chartres enveloppée par les cavaliers du duc de Brunswick ; à la tête de quelques volontaires, Jouy la délivre et protége sa retraite. Après la prise de Furnes, il reçut le grade d'adjudant général sur la brèche. Le représentant du peuple Duquesnoy ayant proposé la santé de Marat dans un banquet offert sous la tente des vainqueurs, Jouy ne répondit pas. Le lendemain il fut accusé d'avoir pratiqué pendant la nuit, dans la montagne de Cassel, une mine qui devait éclater sous les pas des bataillons français. Un mandat est lancé. Prévenu par son général, il quitte l'armée, et se réfugie au château d'Écobect, chez un Anglais, dont il épouse la fille. Apprenant qu'on est sur ses traces, il se réfugie à Paris, et se cache chez un procureur au palais de justice. On y vient faire une perquisition ; sa cachette est mise sous les scellés ; il s'échappe, et, près de Saint-Roch, il voit passer son général et son ancien maître Gorsas sur une charrette qui les conduit à l'échafaud. Plus heureux, quoique condamné à mort par contumace par le tribunal révolutionnaire, Jouy parvient à se réfugier en Suisse, après quinze jours de périls. Seul, à pied, sans argent, il va frapper à la porte du collége de Reichenau, et y retrouve, caché parmi les professeurs, le duc de Chartres, qu'il avait laissé à Valmy. En traversant Zurich, il rencontra Lemontey, et, cheminant tous deux sur la route de Bâle, ils apprirent la nouvelle du 9 thermidor. Aussitôt ils accoururent à Paris. Jouy reprit du service dans l'armée du général Menou sous la capitale. A la tête d'un bataillon de jeunes républicains qu'il avait armés la veille, il concourut, dans la journée du 2 prairial, au triomphe de la Convention sur les terroristes. Le 13 vendémiaire, il fut envoyé à Lille pour prendre le commandement de la place. Il avait publié un ordre du jour, réuni les officiers dans un banquet ; mais, au moment où il allait porter un toast à la liberté, un commissaire le somma de le suivre, et le conduisit à la prison du Bon-Fils, où la veille il avait enfermé le duc de Choiseul et les autres naufragés de Calais. Jouy était accusé de liaisons politiques avec lord Malmesbury, dont il avait épousé une nièce, et de connivence avec le ministère anglais. Tissot, son ancien condisciple chez Gorsas, éleva la voix en sa faveur et le sauva. Dégoûté de la carrière militaire, Jouy profita d'une troisième réintégration qu'il obtint sous le Directoire pour demander sa retraite. Elle lui fut accordée en 1797, avec un supplément de pension pour cause de blessures.

A la création des préfectures, Jouy suivit à Bruxelles le comte de Pontécoulant, qui l'établit chef de division dans les bureaux de la préfecture de la Dyle. Lorsque le comte de Pontécoulant fut appelé au Sénat, Jouy abandonna l'administration pour se consacrer tout entier à la littérature. Il avait déjà produit quelques chansons, quelques vaudevilles. Il se fit ensuite connaître par quelques comédies, et enfin par des opéras qui eurent un grand succès. *La Vestale* fut regardée par l'Institut comme le meilleur poëme lyrique mis au théâtre à cette époque et proposée pour les prix décennaux. Si ce livret n'est pas exempt de défauts, si les sentences et les maximes qui y sont prodiguées refroidissent l'action scénique et la phrase musicale, il est du moins, comme le remarque un biographe, peu d'opéras écrits d'un style aussi correct, aussi harmonieux et aussi élevé. Un trait original, c'est que l'auteur fit lui-même une parodie de sa pièce ; cette parodie fut applaudie au théâtre du Vaudeville. « La représentation de *La Vestale* révéla, dit M. Vieillard, dans Jouy comme poëte et dans Spontini comme musicien, deux talents de premier ordre pour la scène lyrique. Ce fut en désespoir de cause que Jouy en confia la composition à un maître jusque-là à peu près inconnu. Méhul, Boïeldieu et Cherubini, à qui le poëme avait été proposé, le rendirent au poëte, et tant que durèrent les répétitions, on ne cessa de prédire une chute éclatante à cet ouvrage, qui obtint et mérita un succès d'enthousiasme. » D'autres poëmes lyriques vinrent ajouter à sa réputation : le poëme de *Fernand Cortez* fut retouché par Esménard, qui y ajouta quelques morceaux de circonstance pour accommoder la pièce au retour de Napoléon à la suite de la bataille de Wagram. En même temps Jouy obtenait des succès à l'Odéon, à Feydeau et au Vaudeville. En 1813, il débuta dans la tragédie par *Tippo-Saïb*, que joua Talma (1). Il vit avec plaisir le retour des Bourbons, adhéra aux actes du sénat en qualité d'adjudant commandant, et, rattaché à la charte, il écrivit dans la *Gazette de France* une série de

(1) Jouy raconte lui-même la critique que Napoléon fit de sa pièce à Talma après la représentation. Il blâmait surtout le rôle de Raymond, officier français dévoué à Tippo-Saïb et son conseiller : « Raymond est un brave, disait l'empereur, mais il fait le raisonneur. Il donne des conseils qu'on ne lui demande pas, il discute les ordres au lieu d'obéir. Ne s'avise-t-il pas de sauver l'ambassadeur anglais ? L'insolent ! A la place du sultan, moi, d'un revers de mon sabre, j'aurais fait sauter sa tête ! »

d'une Cousine à son Cousin, où s'exalte
housiasme royaliste, et fit représenter à
une pièce de circonstance en deux actes,
, dans laquelle il célébrait le retour du roi
ait des conseils qui ne pouvaient guère être
la censure fit disparaître un passage où
e drapeau national. S'il faut en croire
, il avait été appelé et introduit aux
par Mme de Staël, et Louis XVIII,
avoir révélé ses plus secrètes pensées,
pas de revoir les *Lettres d'une*
son Cousin. Les veillées clandestines
velèrent entre le roi et Jouy; mais enfin
fut surpris en conversation avec Guil-
Franc-Parleur, et les deux coupables fu-
arés.

é successivement à la rédaction de dif-
ournaux, Jouy chercha une voie nouvelle
ant ses articles par une sorte d'imitation
nes dramatiques. Dans ce cadre, il
revue, à partir de 1812, les mœurs,
ules et les travers du jour. Ces articles
sous différents titres ont obtenu un suc-
péen. « La manière de *L'Ermite*, dit la
hie des Hommes du Jour, se fait re-
r en général sinon par cette profondeur
hique qui distingue *Le Spectateur* an-
moins par l'élégance du style, la finesse
rvations, et quelquefois aussi par cette
tticisme d'expression et de pensée qu'un
élicat puise dans la connaissance du
On avait reproché à l'*Ermite de la*
e d'Antin de ne peindre sous le titre de
françaises que celles de la capitale; il
ce reproche par *L'Ermite en Province*,
nit successivement, sous la forme de l'i-
, les opinions, les goûts et les habitudes
rtements. La matière perdait en agré-
qu'elle gagnait en gravité; les connais-
ocales qu'elle exigeait étaient moins fa-
aux salons de Paris : aussi *L'Ermite en*
, dont les articles parurent successive-
ns le *Mercure de France* et dans la
, ne fut point accueilli aussi favorable-
public que ses devanciers. La *Bio-*
Rabbe attribue ce manque de succès à
e cause : « Au tort grave de se répéter
e, dit-elle, et de déclamer à chaque page,
joint le tort, plus grave encore, de com-
es erreurs les plus grossières en his-
en géographie. Il serait, au reste, diffi-
en fût autrement; car personne n'ignore
a pris à tâche de décrire les provinces
nce et les mœurs de ses habitants sans
son cabinet. Aussi le peu de conscience
dans ce travail et l'audace avec la-
s'est moqué de ses lecteurs lui ont-ils
ous côtés de violentes critiques, dans les-
on amour-propre a été peu ménagé (1).

En 1815, Jouy fut appelé à remplacer Parny à l'Académie Française. Dès la fin de cette année, il avait rompu avec le parti rétrograde de l'émigration, qui s'était emparé du pouvoir. Pendant les Cent Jours il accepta de l'empereur la place de commissaire impérial près le théâtre Feydeau. Après la seconde restauration, devenu hostile au parti de l'étranger, il écrivit contre la réaction dans différents journaux, à la fondation de quelques-uns desquels il participa. Le pouvoir lui fut bientôt contraire (1). En 1819, Jouy comparut sur les bancs de la cour d'assises sous la prévention de calomnie, parce qu'il avait osé blâmer les habitants de Toulon de s'être livrés aux Anglais en 1793. Il fut absous après avoir lui-même plaidé sa cause. Bientôt après il reparut sur les bancs de la police correctionnelle, avec Dupaty et Arnault, à propos d'articles du journal *Le Miroir*. Condamné d'abord ainsi que ses collaborateurs, à trois mois de prison, tous furent renvoyés absous sur appel. Un troisième procès fut intenté à Jouy par le ministère public à l'occasion d'un article de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, qu'il publiait avec Jay, Norvins et Arnault. Il était accusé d'avoir excité à la haine et au mépris du gouvernement dans la notice consacrée aux frères Faucher. M. Dupin aîné présenta sa défense. Le tribunal correctionnel le condamna à trois mois de prison et 150 fr. d'amende. La cour royale maintint la condamnation. Jouy mit à profit sa captivité et publia avec Jay (*voy.* ce nom) *Les Ermites en Prison*, qui eurent un immense succès. La censure ne lui fut pas moins opposée que le parquet. En 1818, elle refusa de permettre la représentation de sa tragédie de *Bélisaire*, dans laquelle Jouy disait :

> Tu crois l'empire éteint, il n'est que languissant,
> Sous de noires vapeurs ce flambeau pâlissant,
> Au souffle d'un héros recouvrant sa lumière,
> Peut resplendir encor de sa clarté première.

A cette époque, Napoléon vivait encore. Sous

---

ntre autres une brochure intitulée : *Cent Be-*
Jouy dans trente-quatre pages de l'Ermite
en Province, relevées par un Blaisois et un Solonois; Paris, 1828, in-8°.

(1) M. Alexandre Dumas, qui, nous ne savons sur quelle donnée, a fait Jouy marin et soldat de l'armée de Condé, raconte encore qu'après la restauration, de Vitrolles fit venir Jouy, et lui demanda ce qu'il désirait; Jouy demanda la croix de Saint-Louis; on lui fit des conditions sur ce qu'il devait dire : Jouy retira sa demande, et se jeta dans l'opposition. « Voilà, dit M. A. Dumas, Jouy faisant dans la *Biographie* des articles qui le font fourrer un mois en prison et qui doublent sa popularité. Quels niais que ces gouvernements qui refusent à un homme la croix qu'il demande et qui lui accordent la persécution qu'il ne demandait pas, et qui lui sera bien plus profitable, comme intérêt et comme gloire, que ce bout de ruban auquel personne n'eût fait attention! Ce n'était pourtant pas bien méchant ce qu'écrivait Jouy. Non, au contraire. Ce qui distinguait Jouy, c'était la douceur de sa critique, l'urbanité de son opposition, la politesse de sa colère. » Cependant, Jouy dit lui-même, dans une préface : « Je n'ai sollicité ni grâces ni faveurs; on ne m'a trouvé dans les bureaux d'aucun ministre, dans les antichambres d'aucun palais. » Sous l'empire, il dédia *Tippo-Saïb* à l'impératrice Joséphine, au moment de son divorce. Sous la restauration, il dédia *Bélisaire* à Arnault, exilé. Ses autres ouvrages sont dédiés tout simplement à ses vieux amis

l'empire on avait refusé la même pièce, parce que la censure y trouvait des allusions à Moreau. Cette fois Jouy livra sa pièce à l'impression. Elle fut représentée en 1825, et dut son succès au génie de Talma. En 1821, le grand tragédien avait déjà fait réussir le *Sylla* de Jouy (1). A cette dernière époque la censure arrêtait également *L'Héritage, ou les mœurs du temps*, comédie en cinq actes, dans laquelle il faisait un grand éloge de l'Amérique, pays

Où l'on fait ce qu'on doit, où l'on dit ce qu'on pense,
Où l'homme, libre et fier de son indépendance,
Ne tient pas son orgueil d'un cordon, d'un rabat,
Ne flatte pas un sot, n'excuse pas un fat ;
Où la loi parle à tous, de tous est entendue ;
Où l'on rend la justice, en d'autres lieux vendue ;
Où le pouvoir n'est pas dans les mains d'un faquin ;
Où la vertu se montre et ne meurt pas de faim.

Cette pièce fut aussi imprimée et dédiée au comte de Pontécoulant. Jouy déclare dans l'épître dédicatoire que cette « production littéraire est la moins faible qui soit sortie de sa plume ». La censure refusa encore le laissez-passer à la tragédie de *Julien* et à la comédie des *Intrigues de cour*. Jouy s'en vengea par des attaques à ces *machines raturantes*, qu'il comparait aux harpies de Virgile, « chargées de déchiqueter et de salir un bon repas, qui n'est pas fait pour elles ».

La révolution de 1830 mit un terme aux taquineries de la censure. Depuis plus d'un an Jouy avait cessé de coopérer aux feuilles quotidiennes ; il ne fit donc point partie de la réunion des journalistes qui protesta contre les ordonnances de Juillet ; mais il se rendit un des premiers à la mairie de son arrondissement, et accepta la place de maire, fonctions qu'il remit le 9 août à M. Berger. Oublié d'abord du nouveau pouvoir, il fut décoré en 1831, et nommé bibliothécaire en chef de la bibliothèque du Louvre. Dévoué de cœur à la personne du roi plus encore qu'à son gouvernement, Jouy ne se mêla plus de politique. Une atteinte profonde brisa tout à coup cette forte organisation : son petit-fils, Camille de Boudonville, jeune et brillant officier, mourut sur la terre d'Afrique. De ce moment le vieillard fut anéanti. Pour donner quelque adoucissement à ses douleurs, Louis-Philippe lui concéda un appartement au château de Saint-Germain-en-Laye ; c'est là qu'il s'éteignit.

Pendant la Restauration, « Jouy, dit M. Rolle, fut un des combattants les plus dévoués, les plus actifs de la guerre libérale, et on peut dire des plus dignes ; ami de la liberté légale, il en défendit la cause avec persévérance et honnêteté ». Lui-même a pu se rendre cette justice : « J'ai parlé, j'ai écrit, j'ai versé mon sang pour la France et la liberté. » — « Jouy avait un certain talent de style, dit M. Ch. Nisard, joint à une qualité d'observateur qui donne une idée assez avantageuse de la sagacité de son esprit et de la justesse de son coup d'œil. On l'a comparé, dans quelques portraits qu'il a tracés, à Addison et à Steele ; c'est un peu le surfaire, mais entre eux il y a cependant des analogies ; il y a de la finesse, mais sans profondeur. Il manquait d'instruction en bien des parties, et cependant ne doutait de presque rien. Il ne restera de lui que le souvenir du bruit qu'il a fait un moment, qui fut très-disproportionné avec son mérite, mais qu'on s'explique par le silence dans lequel était alors ensevelie la littérature digne de ce nom et par le trouble que causait encore dans les esprits des écrivains d'élite le retentissement des révolutions politiques. »

« Comme Fontenelle, M. de Jouy appartenait, dit M. Viennet, à deux siècles bien divers, et malgré les graves impressions, les terribles secousses des révolutions qu'il a pour ainsi dire traversées en chantant, il avait conservé cette jeunesse d'esprit, cette élégance de manières, cette facilité de communication, cette fleur de sociabilité qui faisaient autrefois des salons de Paris l'école du monde civilisé. La nature l'avait jeté dans ce monde à l'époque où Voltaire le remplissait de sa renommée. Entraîné par l'enthousiasme de l'Europe entière, il avait partagé ce fanatisme de tout un siècle pour le grand écrivain qui avait des rois pour flatteurs et tous les peuples pour clients... M. de Jouy ne pouvait assister de sang-froid à ce qu'il appelait les saturnales de la littérature. La moindre critique de Voltaire lui semblait un sacrilége ; sa tête se hérissait de colère, et dans les derniers temps de sa vie, quand l'affaissement de ses facultés physiques le retenait morne et silencieux, il suffisait de prononcer le nom de Voltaire, le nom même de ses detracteurs pour lui rendre toute la vivacité de son esprit, toute l'énergie de son indignation.

On a de Jouy : *Le Paquebot, ou rencontre des courriers de Londres et de Paris ;* Paris, 1791, in-4° : ce journal, qui paraissait trois fois par semaine, est attribué à Jouy ; — *La Paix et l'Amour, divertissement à l'occasion de la paix ;* Lille et Paris, 1798, in-8° ; — *L'Arbitre, ou les consultations de l'an VII*, comédie en un acte en prose, mêlée de vaudevilles (avec Longchamps) ; Paris, 1799, in-8° ; — *Le car-*

(1) Cette pièce obtint un succès d'enthousiasme. Elle eut sans reprendre haleine quatre-vingts représentations bruyantes et splendides. La coiffure de Talma dans le rôle de Sylla fit dire aux envieux et aux adversaires de Jouy : « C'est un succès de perruque. » Jouy lui-même rapporte ce mot, et n'en est pas blessé. « Il a raison, dit M. Rolle ; le mot est injuste, et ne vaut pas qu'on s'en irrite ; il y a des beautés réelles dans le rôle de *Sylla ;* c'est une sévère étude, d'une fermeté de touche et d'une concision dont la tragedie de Jouy n'a pas toujours l'habitude. M. Empis avoue aussi que le succès de *Sylla* était dû surtout au souvenir de Napoléon. « Le Sylla de M. de Jouy, dit-il, n'est plus celui de Plutarque, celui de Montesquieu ; c'est un Sylla nouveau, inventé, créé, costumé selon l'esprit du jour, suscité contre les détracteurs de l'idole contemporaine. Aucune méprise n'est possible... Le rôle de Sylla est joué par Talma, représenté lui-même dans la tragédie sous la figure de Roscius. Talma, qui vécut dans l'intimité de l'empereur, en a la tête, le regard, le geste, la voix forte, brève et profonde. L'illusion est complète ; c'est lui, c'est Napoléon ! succès éclatant, mérité. »

spagnol, ou pourquoi ... vaude-
un acte (... Aimé ...) ; Paris,
8° : — *C ... ou les épreu-*
... *ntir*, vaudeville en
... ; — *La Galerie des*
..., ... *incomplète de huit ta-*
reçus par un amateur ; Hambourg
1 ... 2 vol. 12 : ces deux volumes
... suivantes : *Adèle,*
... *ou la femme sensi-*
... *ou la femme à tempérament ;*
... *la femme voluptueuse ; Eulalie,*
oquette ; Déidamie, ou la femme sa-
Sapho, ou les Lesbiennes ; Sophie, ou
... ; — *L'Intrigue dans les Caves*, vaude-
avec Dieulafoy) ; Paris, 1799, in-8° ; —
onnière, comédie vaudeville en un acte
Longchamps et Saint-Just) ; Paris, 1799,
— *Le Tableau des Sabines*, vaudeville
acte (avec Longchamps et Dieulafoy) ;
n VIII (1800), in-8° ; — *Le Vaudeville*
e, vaudeville (avec les mêmes) ; Paris,
1800), in-8° ; — *Le Faux Frère, ou à*
trompeur et demi, comédie-pro-
de vaudevilles (avec Théodore Pain) ;
III (1800), in-8° ; — *Dans quel siècle*
-nous ? vaudeville (avec Dieulafoy) ;
801, in-8° ; — *Jeux de Cartes instruc-*
Géographie ; Chronologie ; Lecture ;
e sainte ; Nouveau Testament ; Histoire
e ; Histoire romaine ; Histoire des em-
; Histoire de France ; Histoire d'An-
; Histoire naturelle des Animaux ;
e ; Jeu encyclopédique : en tout quatorze
nfermés chacun dans un étui ; Lille et
804 et années suivantes ; — *Milton, fait*
ue, opéra en un acte (avec Dieulafoy) ;
Lille, 1805, in-8° ; — *L'Avide Héritier,*
itier sans héritage, comédie en cinq
Paris, 1807, in-8° ; — *Le Mariage de*
ufils, ou les réputations d'emprunt,
en un acte ; Paris, 1807, in-8° ; — *Mon-*
rufils, ou la conversation faite d'a-
omédie en un acte ; Paris, 1807, in-8° ; —
ale, tragédie lyrique en trois actes, mu-
Spontini ; Paris, 1807, 1827, in-8° ; —
chande de Modes, parodie en un acte ;
, in-8° : c'est la parodie de l'opéra *La*
— *L'Homme aux Convenances*, comé-
acte et en vers ; Paris, 1808, in-8° ; —
d Cortez, opéra en trois actes (avec Es-
, musique de Spontini ; Paris, 1809, 1813,
Le Mariage par imprudence, opéra-
en un acte ; Paris, 1809, in-8° ; — *Les*
res, opéra en trois actes, musique de
Paris, 1810, 1821, in-8° ; — *Les Ama-*
ou la fondation de Thèbes, opéra en
... ne de Méhul ; Paris, 1812,
... *urgistes de qualité*, opéra-co-
n trois actes ; Paris, 1812, in-8° ; —
ite de la Chaussée-d'Antin, ou obser-
sur les mœurs et les usages français
au commencement du dix-neuvième siècle ;
Paris, 1812-1814, 5 vol. in-12 et 5 vol. in-8° :
chacun de ces volumes a eu plusieurs éditions.
« M. Merle est auteur, dit M. Quérard, des observations détachées qui font partie des deux ou trois premiers volumes ; » — *Les Abencérages, ou l'étendard de Grenade*, opéra en trois actes, musique de Cherubini ; Paris, 1813, in-8° ; — *Tippo-Saïb*, tragédie en cinq actes et en vers ; Paris, 1813, in-8° ; — *Le Franc Parleur, suite de L'Hermite de la Chaussée-d'Antin ;* Paris, 1814 ; 7e édition, 1817, 2 vol. in-12 ; — *Pélage, ou le roi et la paix*, opéra en deux actes, musique de Spontini ; Paris, 1814, in-8° ; — *L'Hermite de la Guyane, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du dix-neuvième siècle ;* Paris, 1816, 3 vol. in-8° et in-12 : l'auteur a traduit le premier volume en anglais la même année ; — *L'Hermite en Province ;* Paris, 1818 et années suivantes, 14 vol. in-8° et in-12 : « M. de Jouy a l'obligation, dit M. Quérard, envers plusieurs personnes de nos départements de nombreuses notes et de matériaux pour cet Hermite ; on assure même que plusieurs autres ont participé à sa rédaction d'une manière moins secondaire ; c'est ainsi que l'on cite le baron La Mothe Langon comme auteur de la partie qui concerne le Languedoc ; M. Duthillœul, auteur de celle qui concerne le département du Nord, etc. M. de Jouy a ensuite appliqué son coloris à chacune de ces parties. » On attribue encore une part à MM. Lefebvre-Duruflé, Amoudru, Pierquin de Gembloux et L'Héritier de l'Ain ; — *Bélisaire*, tragédie en cinq actes et en vers ; Paris, 1818, 1825, in-8° ; — *Zirphile et Fleur de Myrte, ou cent ans en un jour*, opéra féerie en deux actes (avec N. Lefebvre), musique de Catel ; Paris, 1818, in-8° ; — *L'Amant et le Mari*, opéra comique en deux actes (avec Roger) ; Paris, 1820, in-8° ; — *Maurice, ou l'Ile de France ; situation actuelle de cette colonie et pièces à l'appui des réclamations des habitants ;* Paris, 1820, in-8° ; — *Etat actuel de l'Industrie française, ou coup d'œil sur l'exposition de ses produits dans les salles du Louvre en 1819 ;* Paris, 1821, in-8° ; — *Vues des Côtes de la France dans l'Océan et dans la Méditerranée, peintes et gravées par L. Garneray, décrites par V.-J. de Jouy ;* Paris, 1821-1832, 16 livraisons in-fol. ; — *La Morale appliquée à la Politique, pour servir d'introduction à la Collection des mœurs françaises au dix-neuvième siècle ;* Paris, 1822, 2 vol. in-12 : cet ouvrage est attribué à M. Année ; — *Salon d'Horace Vernet. Analyse historique et pittoresque des quarante-cinq tableaux exposés chez lui en 1822* (avec Jay) ; Paris, 1822, in-8° ; — *Sylla*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1822 ; 6e édition, avec variantes, 1824, in-8° ; — *Les Hermites en prison, ou consolations de Sainte-Pélagie* (avec Jay) ; Paris,

1823, 2 vol. in-12 et in-8° : cet ouvrage a eu trois éditions la même année et une autre en 1826 ; Jouy l'a réimprimé dans ses œuvres, mais sans les articles de Jay; on a depuis attribué ce livre à MM. Magallon et Barginet ; — *Les Hermites en liberté* (avec Jay); Paris, 1824, 2 vol. in-8° et in-12 : réimprimé trois fois la même année et en 1829 ; — *Discours prononcés sur la tombe de Talma*, par MM. Jouy, Arnault et Lafon ; Paris, 1826, in-8° ; — *Cécile, ou les passions* ; Paris, 1827, 5 vol. in-12 : on attribue ce roman à M. Ph. Chasles ; — *Julien dans les Gaules*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1827, in-8° ; — *Moïse*, grand opéra, en quatre actes (avec M. Ballochi), musique de Rossini ; Paris, 1827, in-8° ; — *Guillaume Tell*, opéra en quatre actes (avec H. Bis), musique de Rossini ; Paris, 1829, in-8° ; réduit en trois actes, Paris, 1838, in-8° ; — *Le Centenaire, roman historique et dramatique en six époques : l'ancien régime ; la révolution ; la république ; l'empire ; la restauration ; la grande semaine* ; Paris, 1833, 2 vol. in-8° ; — *Marie Stuart*, scène lyrique, musique de Giulio Alari ; Paris, 1839, in-4° ; — *La Conjuration d'Amboise*, tragédie en cinq actes, avec un intermède composé d'un mystère et d'un ballet entre le troisième et le quatrième acte ; Paris, 1841, in-8° : non représentée. De 1823 à 1828, il a été publié une édition des *Œuvres complètes* de Jouy avec des notes et des éclaircissements, en 27 vol. in-8° : on y trouve trois pièces de théâtre qui n'avaient pas encore été imprimées : *Velleda, ou les Gauloises*, opéra ; — *L'Héritage, ou les mœurs du temps*, comédie en cinq actes et en vers ; — *Les Intrigues de la cour*, comédie en cinq actes et en prose.

Jouy a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux, entre autres à la *Gazette de France*, à *La Minerve française*, de 1818 à 1819 ; à *La Renommée*, en 1819 ; au *Courrier français*, au *Journal des Arts*, au *Miroir des Spectacles, des Lettres et des Mœurs*, en 1821 ; au *Mercure*, au *Journal général*, à *La France chrétienne*, etc., etc. Son nom figure sur le titre de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, avec ceux de Arnault, Jay et Norvins ; mais il paraît qu'il n'y a donné qu'un petit nombre de notices. On doit à Jouy des discours prononcés dans les séances publiques de l'Académie Française pour les réceptions de M. de Barante, le 2 novembre 1828 ; de M. Dupin aîné, le 30 août 1832 ; de Tissot, le 9 août 1833 ; de Charles Nodier, le 26 décembre 1833 : tous ont été imprimés in-4°. Il a en outre prononcé, comme directeur de l'Académie Française, les discours sur les prix de vertu décernés dans les séances du 9 août 1833 et du 17 juin 1841 ; tous les deux ont été imprimés en un petit livret in-18. Il a encore donné dans le *Livre des Cent et un : L'Ingratitude politique*, tome Ier, page 229 ; — *L'Église, le Temple et la Synagogue*, tome IV, p. 75. On a inséré dans le tome V, p. 371, sous le titre d'*Obsèques de M. Cuvier*, le discours prononcé par Jouy. Enfin, il a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* et du *Nouvel Almanach des Muses*.

L. LOUVET.

Discours prononcés sur la tombe de M. Jouy, par MM. Patin, Dupaty, Tissot et Philarète Chasles. — *Discours de M. Empis, à sa réception à l'Académie Française, le 23 décembre 1847, et Réponse de M. Viennet.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 368. — Rolle, *M. de Jouy*, dans le *Constitutionnel* du 11 septembre 1846. — J. Janin, *Journal des Débats*, du 7 septembre 1846. — *La Presse*, 6 septembre 1846. — *L'Époque*, 13 septembre 1846. — Alexandre Dumas, *Mémoires*, 2e partie, *Presse*, 9 et 10 avril 1852. — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes contemporaines*, p. 9. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Vieillard, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Ch. Nisard, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot, *La Littér. Franç. Contemp.*

JOVE (*Paul*). *Voy.* GIOVIO.

JOVELLANOS ou plutôt **JOVE-LLANOS** (Don *Gaspard-Melchior* DE), homme d'État et poète espagnol, né à Gijon (Asturies) en 1744, mort le 27 novembre 1811. Il fut d'abord destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique ; mais, ne se sentant pas de vocation pour cette carrière, il étudia le droit, et fut nommé assesseur au tribunal criminel de Séville. C'est dans cette ville qu'il mit au jour sa comédie *El Delincuende Honorado*, pièce qui a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe. Il écrivit ensuite *Pelayo*, tragédie dans le goût classique français, qui fut représentée à Madrid, en 1790. Il traduisit aussi en espagnol le premier livre du *Paradis perdu* de Milton, et donna, sous le nom de Jovino, ses *Ocios juveniles*, poëmes lyriques et satiriques. Nommé en 1778 assesseur de la haute cour criminelle de Madrid, puis en 1780 membre du conseil de l'ordre de Calatrava, il rassembla, dans les tournées qu'il était obligé de faire, les matériaux d'un excellent mémoire, *Informe en el expediente de la ley agraria, tratanse en este informe las questiones mas importantes de economia politica, aduptades al estado presente de la Espana*, qui fut adressé à la junte suprême de Castille par décision de la Société des Amis de la patrie. Lié d'amitié avec Cabarrus, il partagea sa disgrâce, et fut éloigné en 1790 de la résidence royale. On déguisa son exil sous la mission de surveiller la réforme des études dans la maison de Calatrava à Salamanque et l'exploitation des mines de charbon dans les Asturies. En 1794 Jovellanos obtint une place de membre titulaire du conseil de Castille. En 1797, Godoy le fit nommer ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et, sur son refus, ministre de grâce et justice. Mais bientôt la faveur du tout-puissant favori se changea en une haine acharnée. En 1798 Godoy fit exiler Jovellanos à Gijon, d'où il le fit conduire en 1801 à la chartreuse de Valdemuza, dans l'île de Majorque, puis transférer,

2, dans la prison d'Etat de Bellver. C'est Jovellanos écrivit ses lettres fameuses ées à ses amis Carlos Gonzales de Posada Bermudez, *Sobre la Vida Retirada* et *os Vanos Deseos y Estudios de los Hom-* afin, en 1808, par suite de la révolte d'A- t et de l'entrée des Français en Espagne, ndu à la liberté, et se retira dans sa ville Joseph Bonaparte lui fit des offres bril- Il les refusa, et fut au contraire un des es les plus actifs de la junte centrale qui la lutte contre les Français. Cette junte dispersée en 1810, Jovellanos parvint à encore le nombre de membres nécessaire pouvoir légalement constituer une régence nner la convocation des cortès extraor- s. Après cela, Jovellanos, dans les mains avaient passé les trésors envoyés d'A- e, se trouva réduit à emprunter de l'ar- on domestique pour pouvoir s'en retourner i. L'ingratitude et la persécution furent e récompense de son dévouement. Re- ros, il y rédigea pour la défense de la entrale son *Mémoire à mes collègues* rogne, 1811). Quand les Français éva- les Asturies, il revint en 1811 à Gijon, t reçu en triomphe; mais le retour des e força de nouveau à s'enfuir. Une hy- e de poitrine l'enleva peu de temps après. encore de lui : *Discours prononcé dans* *blée générale de l'Académie des Beaux-* *s Madrid, en* 1781; Madrid, 1782; — *re sur l'Établissement des Monts de* Madrid, 1784; — *Mémoire lu à l'Aca-* *d'Histoire, sur la Nécessité d'un bon* *naire Géographique;* Madrid, 1785; — *ons sur la Législation d'Espagne;* Ma- '85; — *Lettre adressée à Campomanes* *Projet d'un Trésor public;* Madrid, 1786; *y toros, oracion que en defensa del floreciente de la Espana dijo per los le* 1796 *en la plaza de Toros de Madrid;* is, 1826, in-8°. Ses *Memorias* *as,* en Espagne, ont aussi été tra- sous ce titre : *Mémoires politi-* *accompagnés de notes, d'éclaircissements ques et de pièces justificatives;* dans la *ion complémentaire des Mémoires rela- la Révolution françaice;* Paris, 1825. Aymard a traduit son *Honnête Criminel;* , 1777, in-8°. Dom Ramon Maria de a donné une édition des *Œuvres com- le Jovellanos;* Madrid, 1832, 8 vol.

J. V.

s historicas de don G.-M. Jovellanos; Palma, — J. Cea Bermudez, *Memorias para la Vida nos y noticias de sus obras;* Madrid, 1814, in-8°. *s sur Jovellanos,* en tête de la traduction de *vres politiques.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et euve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *les Gens du Monde.* — *Dict. de la Conversa- Conversations-Lexikon.* — *Foreign Review,* 829. — *Foreign Quarterly Review,* n° X.

EN (*Jovianus-Flavius-Claudius*), empereur romain, né à Singidunum, dans la haute Mésie, en 331, mort le 17 février 364. Fils du comte Varronianus, général estimé, il devint capitaine des gardes du palais (premier des domestiques) et suivit en cette qualité l'empereur Julien dans l'expédition de Perse. Julien fut tué le 26 juin 363, et avec lui finit la famille de Constance Chlore. Comme l'armée avait absolument besoin d'un chef suprême, les soldats procédèrent aussitôt à l'élection d'un empereur. Leur choix se porta d'abord sur le préfet d'Orient Sallustius Secundus, qui déclina cet honneur. Les suffrages se réunirent alors sur Jovien, que recommandait surtout le nom de son père. Ammien Marcellin, qui assista à cette élection et qui aurait voulu qu'elle fût moins précipitée, trace un portrait peu flatteur de Jovien; il le représente comme un homme inhabile et mou, grand mangeur, adonné au vin et aux femmes. Il était d'ailleurs affable, généreux et ami des lettres, quoique peu lettré lui-même. Il avait le visage gai, le regard agréable, la démarche noble, le corps robuste. Il était de si haute taille que parmi les ornements impériaux on eut peine à en trouver qui lui convinssent. A peine en fut-il revêtu qu'il se hâta de se montrer aux troupes. Les soldats, désespérés de la perte de Julien, accueillirent son successeur par des gémissements. Mais, en présence d'un ennemi victorieux, ce n'était pas le moment de s'abandonner à la douleur; ils promirent donc obéissance au nouvel empereur. Ses premiers actes furent de se déclarer solennellement chrétien et d'ajouter à son nom ceux de *Flavius Claudius*, comme pour s'associer à la famille impériale qui venait de s'éteindre. Il s'occupa ensuite de tirer l'armée de la position dangereuse où la laissait la mort de Julien. Il ordonna de commencer immédiatement la retraite. Les vétérans de Julien repoussèrent les attaques réitérées des Perses, et après dix jours de combat, l'armée romaine atteignit le Tigre, qui séparait les deux empires. Il était presque impossible de traverser un fleuve large et rapide en présence d'une armée ennemie et victorieuse. Dans cette extrémité, Jovien écouta les propositions de Sapor, qui craignait de son côté de pousser les Romains au désespoir. Après quatre jours de négociations, Jovien acheta le salut de son armée en rendant à la Perse les cinq provinces ou districts que Galerius avait réunies à l'empire en 292, c'est-à-dire l'Arzanène, la Moxoène, la Zabdicène, la Réhimène et la Corduène, avec la cession de Nisibe et de plusieurs autres villes fortes de la Mésopotamie. Cet ignominieux traité a été blâmé par tous les historiens, et, suivant Ammien Marcellin, il n'eut pas même l'excuse de la nécessité, puisque Jovien aurait pu se retirer dans la Corduène. Soit qu'il regardât cette retraite comme impossible, soit plutôt qu'il eût hâte d'en finir avec un ennemi extérieur, afin de pouvoir assurer son autorité au dedans, l'empereur accepta les conditions de

Sapor, et la paix fut conclue pour trente ans. Jovien ramena son armée en deçà du Tigre, où vinrent le rejoindre les troupes romaines de la Mésopotamie, sous les ordres de Procope. Il se hâta ensuite d'investir Lucillianus du commandement suprême de l'Italie et Malaricus de celui de la Gaule, et s'occupa de l'administration. Sa plus célèbre mesure fut l'édit qui révoquait les prescriptions de Julien contre les chrétiens, et qui rendait à ceux-ci une existence légale sans leur donner cependant le droit d'opprimer les païens. Jovien montra à l'égard des deux cultes rivaux et des diverses sectes qui divisaient le christianisme une grande impartialité. Il replaça son ami Athanase sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Après avoir évacué Nisibe, il se dirigea vers Constantinople en passant par Édesse, Antioche, Tarse. Arrivé à Tyane en Cappadoce, il apprit que Malaricus avait refusé le gouvernement de la Gaule, que Lucillianus, accourant pour le suppléer, avait été tué dans une émeute de soldats, et que l'armée avait été ramenée à l'obéissance par Jovin. De Tyane il poursuivit sa marche vers Constantinople, malgré les rigueurs de l'hiver. Le 1er janvier 364 il célébra à Ancyre sa promotion au consulat, et prit pour collègue son fils, encore enfant, Varronianus, auquel il donna le titre de *Nobilissimus*. Sa marche était si lente qu'il n'atteignit les frontières de la Bithynie que vers le milieu de février. A Dadastana, petite ville de la Galatie, il se livra avec excès aux plaisirs de la table. Au sortir d'un souper copieux, il se retira dans une chambre récemment blanchie à la chaux et où on avait allumé un réchaud. Le lendemain matin on le trouva mort dans son lit. Sa mort fut attribuée à différentes causes, à l'intempérance, à la vapeur du charbon, au poison. Ammien Marcellin ne semble pas croire à une fin naturelle, et compare la mort de Jovien à celle de Scipion Émilien. Après un interrègne de dix jours, les chefs de l'armée appelèrent Valentinien à l'empire. Y.

Ammien Marcellin, XXV, 5, 10. — Eutrope, X, 17, 18. — Zosime, III, p. 190, édit. du Louvre. — Zonaras, vol. II, p. 28, 29, éd. du Louv. — Orose, VII, 31. — Sozomène, VI, 3. — Philostorge, VIII, 8. — Agathias, IV, p. 135, édit. du Louv. — Themistius, *Orat.*, 5 et 7. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV. — La Bléterie, *Histoire de l'empereur Jovien*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, l. XV (édit. de Saint-Martin).

JOVIN, général romain, d'origine gauloise, mort en 370 après J.-C. Il commanda un corps de cavalerie en Gaule, sous les ordres de Julien, alors césar. Lorsque Julien, proclamé empereur à Lutèce, se fut décidé, dans l'été de 361, à pousser la guerre avec vigueur contre son oncle Constance, il confia le gros de son armée à Nevitus et à Jovin, et les dirigea sur la Pannonie. La mort de Constance mit bientôt fin à la guerre. Jovin, après avoir siégé dans une commission instituée par Julien pour examiner les actes des ministres du dernier empereur, retourna en Gaule avec le titre de maître de la cavalerie, c'est-à-dire de lieutenant de l'empereur dans cette province. Jovien, successeur de Julien, en 363, remplaça Jovin par Malaricus. Mais celui-ci refusa, et le gouverneur de l'Italie Lucillianus, qui vint prendre le commandement de l'armée de Jovin, fut massacré à Reims par les soldats. Jovin ramena cependant les troupes à l'obéissance, et fit assurer l'empereur de sa fidélité. Jovien, heureux de voir l'ordre rétabli, se hâta de confirmer Jovin dans sa dignité. Le maître de la cavalerie eut particulièrement l'occasion de se distinguer lorsque les Allemans envahirent la Gaule en 366, sous le règne de Valentinien. Jovin battit ces barbares dans trois rencontres, et les rejeta au delà du Rhin. Au retour de cette expédition, il fut nommé consul pour l'année suivante. Il embellit Reims de plusieurs édifices, et fit bâtir près du palais qu'il habitait dans cette ville une église où il fut enseveli. « Son tombeau, qu'on voit encore à Reims, dit Le Bas, est un des plus beaux ouvrages de sculpture du Bas-Empire. On lui attribue la fondation de plusieurs châteaux forts, entre autres de ceux de Joinville et de Joigny. » Y.

Ammien Marcellin, XXV, 10; XXVII, 2. — Zosime, III, 35. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, l. 15, 16.

JOVIN, usurpateur gaulois, que quelques historiens font descendre du précédent, tué [illegible] 412. Il se fit proclamer empereur à [illegible], en 411, et mit dans ses intérêts les p[illegible]s germaniques qui débordaient de toutes parts sur la Gaule. Avec l'appui des Burgundes et des Alains, il étendit son autorité d[illegible] jusqu'à la Méditerranée. Mais sa dom[illegible] de courte durée. Les Francs saccagè[illegible] [illegible], et contraignirent Jovin à s'enfuir [illegible] le midi de la Gaule. Là il rencontra des ennemis encore plus redoutables. Ataulfe, roi des Wisigoths, arriva en Gaule dans les premiers jours de 412. Des négociations s'ouvrirent entre le chef barbare et l'usurpateur; mais elles n'eurent pas de suite, et Ataulfe promit à l'empereur Honorius de lui envoyer la tête de Jovin. Il commença par faire tuer Sébastien, frère de Jovin, que celui-ci avait nommé césar; il assiégea ensuite l'usurpateur dans Valence, le força de se rendre, et le livra au préfet romain Dardanus, qui le tua. Sozomène et Philostorge donnent à cet usurpateur le nom de *Jovien*, tandis que les médailles portent *Jovinus*. Y.

Sozomène, IX, 15. — Philostorge, XII, 6. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. V, l. XXIX.

JOVINIEN, hérésiarque romain, mort après 412. Il était moine dans un monastère de Milan. Fatigué des austérités du cloître, il le quitta, et se rendit à Rome. Là, il soutint que la bonne chère et l'abstinence n'étaient en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, et qu'on pouvait user indifféremment de toutes les viandes, pourvu qu'on en rendît grâce à Dieu. Il prétendit ensuite que la virginité n'était pas un état plus parfait que le mariage, qu'il était faux que la mère du Sauveur fût restée vierge. Il alla même jusqu'à soutenir que les hommes n'ont de mérite que par la

b tous les péchés sont
es approchent singu-
que au protestantisme était
. trouvèrent beaucoup de
L. et saint Jérôme écri-
, qui fut condamné
, et au concile tenu à Mi-
Ambroise, en 390. Ces anathèmes
pas Jovinien à la foi orthodoxe.
prédications, et Théodose le ban-
rescrit du 12 septembre 390. Il pa-
ette ordonnance ne fut pas exécutée,
Honorius la renouvela en 412. Jovinien
une île où il avait été relégué. Y.

Ambroise, *Epist.* 42. — Saint Augustin, *De* 82. — Saint Jérôme, *Cont. Jovin* — Baronius, *cles.*, 390, 412.— Fleury, *Hist. Ecclésiastique*, 14, 224 (éd. de Paris, 1844).

JOYE ou **GEE** (*Jean*), théologien an-
vers 1492, dans le comté de Bedford,
553. Il fut élevé à l'université de Cam-
t y obtint en 1517 une chaire en qua-
mme il avait embrassé avec ar-
s de la réforme, il fut accusé d'hé-
chaire (1527), et, bientôt menacé
n du cardinal Wolsey, il cher-
n Allemagne, où il résida pendant
années. Ami du réformateur Tindale,
gé par lui de surveiller l'impression de
(Anvers, 1533), ce qui l'a fait à tort
re au nombre des imprimeurs de ce
se permit d'apporter à la traduc-
changements dont Tindale se plaignit.
l'époque précise de son retour en
e; mais il est certain qu'il y mourut
ut enterré dans son pays natal. On a
*n the Unity and Schism of the An-
rch*; Wesel, 1534, in-8°; — *The Sub-
f More's false foundation*; Embden,
2; — *A present Consolation for the
e of persecution for righteousness*;
2: — et autres ouvrages, énumérés
gue de Tanner. P. L—y.

- Lewis, *History of the Translations of the* ... et Herbert, *Typographical Antiquities*. — *Biogr. Dictionary*.

(*Jules-Romain*), paysagiste fran-
Paris, le 16 août 1803, mort dans la
, le 6 juillet 1854. Il acquit une répu-
able auprès des connaisseurs par ses
s de Venise, qui lui ont valu le sur-
Canaletto français. Il passe pour le
ut des paysagistes contemporains. Son
d'une irréprochable correction, sa cou-
rasse et *chaude*, et sa touche élégante
lle de Bonnington. C'est par les con-
e grand artiste qu'il visita Venise et
ses pinceaux au genre difficile du
architectural. Les œuvres de Joyant
ent par une frappante originalité.
s à l'encre, qui servaient de projets à
x, sont surtout placés très-haut par les
e l'art; aussi sont-ils fort recherchés des amateurs. Rien ne saurait, en effet, égaler ces petits chefs-d'œuvre pour la science merveilleuse des lignes unie à la fougue du premier jet et à la vigueur incomparable des tons. Joyant était l'élève des peintres Bidauld et Le Thierre et de l'architecte Huyot. Il fut l'ami intime de Léopold Robert, et fut presque témoin de son dernier acte de désespoir. Les tableaux qui passent pour ses chefs-d'œuvre sont *La Place Saint-Marc*, à Venise; — *La Cour du Palais des Doges* et la *Vue de Santa-Maria della-Salute*. Les principaux ouvrages de Joyant ont été exposés aux salons des années 1835, 36, 38, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53. Il eut deux fois la médaille d'or en France, une fois à Bruxelles, et fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 7 août 1852. E. Desjardins.

Documents particuliers.

JOYAUT (*Aimé-Augustin-Alexis*), dit *d'Assas*, conspirateur français, l'un des coaccusés de Georges Cadoudal, né à Lénac (Bretagne), en 1778, exécuté à Paris, le 5 messidor an XII (24 juin 1804). Son extrême jeunesse l'empêcha de prendre part aux premiers troubles de la Bretagne; mais, vivant à Rennes dans l'oisiveté, il finit par s'enrôler parmi les chouans. Le gouvernement le fit arrêter et conduire au Temple en l'an VII (1798), et il n'obtint sa liberté qu'en rejetant ses écarts sur son jeune âge. Lors de l'insurrection de 1799, il recruta publiquement pour Georges, et devint son aide de camp. L'amnistie lui ayant permis de venir à Paris, il y resta sous prétexte d'affaires de commerce, et contribua à l'explosion du 3 nivôse. Il suivait la machine, déguisé en charretier. Recherché après l'attentat, il erra en divers endroits, et parvint enfin à s'embarquer pour Jersey, d'où il gagna Londres. Ses anciennes liaisons avec Georges l'engagèrent à le suivre en France dans les premiers jours d'août 1803. Ils débarquèrent ensemble et arrivèrent dans la capitale, où la police le fit arrêter et conduire de nouveau au Temple: il ne tarda pas à être mis en jugement, fut condamné à mort le 21 prairial an XII (10 juin 1804), et exécuté treize jours après. Au moment de l'exécution, il cria : *Vive le roi!* à plusieurs reprises, et mourut avec courage. J. V.

Moniteur, an XI, p. 1256. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

JOYCE (*Jeremiah*), compilateur anglais, né en 1764, mort en 1816. Il était ministre unitairien. Après avoir été précepteur des enfants du comte de Stanhope, il fut compris dans les poursuites dirigées par le gouvernement contre Hardy, Tooke et Thelwall; mais il fut renvoyé sans jugement. Il s'établit alors à Londres, et embrassa la carrière littéraire. Il fut d'abord collaborateur de la *Cyclopædia* du docteur Georges Gregory. Il compila ensuite un ouvrage du même genre publié sous le nom de William Nicholson.

Parmi ses autres écrits on remarque : *Dialogues on Chemistry and on the Microscope*, traduits en français par Coulier; Paris, 1825, in-12; — *Scientific Dialogues*, trad. en français par Eugène Niogret; Paris, 1827, 6 vol. in-18. Z.

Rose, *New General Biog. Dictionary*. — Quérard, *La France Littéraire*.

JOYEL (*P.*), poëte dramatique français, contemporain de Louis XIII. Nul biographe, à notre connaissance du moins, n'a daigné le mentionner. Il a laissé le *Tableau Tragique, ou le funeste amour de Florivale et d'Orcade*, pastorale; Paris, 1633. On trouve à la suite plusieurs stances, odes et autres fantaisies poétiques; le tout forme un volume de près de 500 pages. L'orthographe n'est nullement observée, et une foule de vers sont d'un ridicule achevé; nous en citerons un exemple, pris au hasard :

O ciel! je l'aperçoy tout pers de la poison :
Il a son ventre gros ainsi comme un poinson.

Telle est la rareté de cette pièce que le duc de La Vallière, quoiqu'il n'eût rien négligé pour réunir une collection complète de tous les anciens auteurs dramatiques français, n'en avait pas eu connaissance. G. B.

Catalogue de la Bibliothèque Dramatique de M. de Soleinne, t. I, p. 240.

JOYEUSE (*Guillaume*, vicomte DE), maréchal de France, né vers 1520, mort en 1592. Il appartenait à la maison des anciens seigneurs de Châteauneuf-Randon, dans le Gévaudan, dont on fait remonter la généalogie jusqu'au onzième siècle. Guy de Châteauneuf, qui commence la branche des seigneurs de Joyeuse, était le quatrième fils de Guillaume de Châteauneuf et de Marie ou Marquise de Mas de Grosfaux, qui vivaient en 1156. C'est en faveur d'un de ses descendants, Louis II, fait prisonnier à la bataille de Crevant-sur-Yonne (1er juillet 1423), que le roi érigea la baronnie de Joyeuse en vicomté.

Guillaume, vicomte de Joyeuse, fils de Jean, gouverneur de Narbonne, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et nommé évêque d'Aleth avant d'avoir reçu les ordres; mais la mort de son frère aîné l'ayant rendu le chef de sa famille, il quitta l'Église pour les armes, et s'éleva au grade de lieutenant général. Il devint maréchal de France en 1582, après s'être signalé contre les protestants. Il dut cette dignité bien plus au crédit de l'amiral son fils qu'à son propre mérite. Il eut sept fils, dont trois furent diversement illustres. [*Encyc. des G. du M.*, avec addit. par Z.]

Le P. Anselme, *Histoire généalogique des illustres maisons de France*.

JOYEUSE (*Anne*, duc DE), amiral de France, fils du précédent, né en 1561, tué le 20 octobre 1587. Il réunissait aux grâces de la jeunesse l'habileté dans tous les exercices du corps, beaucoup de douceur de caractère, de l'esprit, de la libéralité. Connu d'abord sous le nom d'*Arques*, il se signala, en 1580, au siége de La Fère, où il reçut un coup de mousquetade qui lui brisa la mâchoire. Il devint le favori du roi, qui le nomma premier gentilhomme de la chambre, chevalier du Saint-Esprit, et, par une grâce insigne, érigea la vicomté de Joyeuse en duché-pairie, dont le titulaire prendrait rang après les princes du sang et précéderait les anciens ducs; il le maria en même temps à Marguerite de Lorraine, sœur de la reine. Ce mariage fut célébré avec une magnificence dont on n'avait point encore vu d'exemple. La faveur du duc de Joyeuse augmentait chaque jour. Le roi, qui avait assigné à sa belle-sœur une dot égale à celle des filles de France, donna, peu de temps après, à son mignon, la belle terre de Limours, près de Montlhéry, et acheta pour lui, en 1582, la charge d'amiral. Toutes ces grâces ne satisfaisaient pas encore le duc de Joyeuse : il ambitionna le gouvernement du Languedoc; mais le maréchal de Montmorency, qui en était pourvu, rejeta toutes les propositions du favori, et le roi ne voulut pas consentir à dépouiller un de ses plus fidèles serviteurs; Joyeuse dut se contenter de celui de Normandie. En 1583, le duc alla à Rome solliciter du pape la permission d'aliéner quelques domaines ecclésiastiques et l'échange du comtat Venaissin contre le marquisat de Saluces; mais il ne put obtenir que la promesse du chapeau de cardinal pour son frère, l'archevêque de Narbonne. Il était entré dans la ligue formée contre les protestants; mais, prévoyant les conséquences qu'elle pourrait avoir pour l'autorité royale, il engagea Henri III à la dissoudre, et lui offrit tout ce qu'il possédait pour acheter des partisans. Ennuyé de sa vie oisive et voulant se signaler, il demanda et obtint le commandement d'une armée en Gascogne, à la tête de laquelle il remporta quelques avantages sur les protestants; il se montra cruel envers les vaincus. Sur ces entrefaites, on lui manda que le duc d'Épernon l'avait remplacé dans la faveur du roi. Il revint en toute hâte à la cour, où il s'assura par lui-même de la diminution de son crédit. Désespéré, il revient en Gascogne, joint le roi de Navarre dans la plaine de Coutras (*voy.* HENRI IV), et lui présente la bataille. Blessé dans la mêlée, il fut rencontré par Saint-Luc, qui lui demanda ce qu'il était à propos de faire : « Mourir! » répondit Joyeuse. Cependant, rapporte d'Aubigné, il fit cent pas en arrière pour se rapprocher de son artillerie; mais là il fut entouré par plusieurs huguenots qui le reconnurent, et quoiqu'il leur criât : « Il y a cent mille écus à gagner, » il fut tué d'un coup de pistolet dans la tête par La Motte-Saint-Heray; son frère, *Saint-Sauveur*, avait été tué dès les premiers coups. Henri III réclama le corps de son favori, et lui fit faire de magnifiques funérailles. [Théodore DELBARE, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions de A. DE L.]

Mémoires de Castelnau, t. II, p. 87. — L'Estoile, *Journal du Règne de Henri III*. — Rose, *Bref Discours des*

plus Mémorables de la mort de Mgr Anne, ... 1588, in-12. — Mézeray, Histoire de ... — D'Aubigné, Mém., p. 54. — Sismondi, Histoire ... ais, t. XIX, p. 474-481 ; t. XX, p. 6-278.

(François DE), prélat français, ... précédent, né le 24 juin 1562, ... 1615. Il fut pourvu à l'âge de ... vêché de Narbonne, et quelques ... obtint le chapeau de cardinal. ... le France à la cour de Rome, ... fermeté la dignité de la cou... ambassadeur d'Espagne. A son ... l passa du siége de Narbonne à celui de ... e, s'entremit pour la réconciliation de ... avec le pape, et fut un des trois com... s ecclésiastiques qui prononcèrent la ... on du premier mariage de ce prince. ... é à l'archevêché de Rouen, il présida, ... l'assemblée générale du clergé; l'année ... il fut chargé par le pape Paul V de ... senter comme parrain au baptême du ... Renvoyé en Italie, il y travailla à ré... paix entre la cour de Rome et la répu... e Venise; puis il fut nommé membre du ... de régence établi par Henri IV peu de ... vant sa mort. Le cardinal de Joyeuse ... reine Marie de Médicis à Saint-Denis et ... ouis XIII à Reims; il présida les états ... x de 1614, et mourut doyen des car... à Avignon. [TH. DELBARE, dans l'*Enc. du M.*]

..., *Histoire du cardinal de Joyeuse, avec plu... moires, lettres, dépêches, ambassades, rela... utres pièces*; Paris, 1654, in-fol.

...USE (*Henri*, duc DE), maréchal de ... frère des deux précédents, né en 1567, ... 1608. Connu dans sa jeunesse sous le ... comte *du Bouchage*, puis sous celui de ... e. Il embrassa la profession des armes, ... ouva à plusieurs combats, en Langue... en Guienne. Il épousa Catherine de ... te, sœur du duc d'Épernon; mais, ... venu veuf au bout de quelques années, ... ur qu'il ressentit de cette perte le fit ... lans un couvent de capucins, où il pro... es vœux, le 4 décembre 1587. Après la ... des Barricades, les Parisiens, pour ... Henri III à revenir dans la capitale, ... itèrent, à Chartres, une procession, à ... de laquelle marchait le frère Ange de ..., couronné d'épines, chargé d'une grosse ... t fustigé par deux autres frères : il re... ainsi la passion de Notre-Seigneur. ... mort de Scipion de Joyeuse, qui était ... le seul héritier de la famille, força le ... ge à quitter le cloître. Par le crédit du ..., son frère, il obtint les dispenses néces... et reparut, en 1592, à la tête de l'armée ... geait le Languedoc. Il fut l'un des der... rtisans de la Ligue, et traita enfin avec ... V, à des conditions avantageuses. Il fut ... échal de France, grand-maître de la ... e et ... uverneur du Languedoc. « Mon cousin, lui dit un jour Henri IV placé à côté de lui à un balcon, ces gens-là qui nous regardent disent de moi que je suis un huguenot converti, et de vous que vous êtes un capucin renié. » Cette plaisanterie et les remontrances de sa mère, femme très-pieuse, le décidèrent à renoncer une seconde fois au monde. On le vit, en 1600, prêcher à Paris. La singularité de ses aventures attirait à ses sermons une foule d'auditeurs, plus touchés de son extérieur mortifié que de son éloquence. Quelques mois après, il alla en Italie, et, ayant voulu faire le voyage de Rome, pieds nus, pendant l'hiver, il fut saisi de la fièvre, et mourut à Rivoli, dans la maison de son ordre, à l'âge de quarante et un ans. C'est de lui que Voltaire a dit :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

JOYEUSE (*Ant.-Scipion* DE), frère des trois précédents, et le plus jeune de tous, se trouva en 1587, par la retraite de Henri dans un couvent, le chef de la famille. Il commanda dans le Languedoc pour la Ligue; mais ayant été battu devant Villemur, il prit la fuite, et se noya dans le Tarn, en 1592. [Th. D., dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Brousse, *Vie de Henri, duc de Joyeuse*; Paris, 1621, in-8°. — Callières, *Le Courtisan prédestiné, ou le duc de Joyeuse capucin*; Paris, 1661, in-8°.

JOYEUSE-GRANDPRÉ (*Jean-Armand*, marquis DE), maréchal de France, d'une autre branche de la famille des précédents, né en 1631, mort le 1er juillet 1710. Il fut d'abord connu sous le nom de *chevalier de Grandpré*. En 1648, il entra comme capitaine dans le régiment de Grandpré, dont son frère était colonel. Il fut mis à la tête de ce régiment en 1650, et fit sous Turenne les campagnes de Flandre de 1654 à 1658. Malgré sa haute naissance, Grandpré, qui portait, depuis 1658, le nom de marquis de Joyeuse, n'eut pas un avancement rapide, et attendit jusqu'en 1674 le grade de lieutenant général. Il servit, en 1678, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Créquy, et en 1684, en l'absence du même maréchal, il commanda l'armée qui occupait le Luxembourg. Créé maréchal de France en 1693, il conduisit l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Neerwinde. Il commanda en 1694 l'armée d'Allemagne, puis, en 1696 et 1697, l'armée des côtes de Normandie. Il quitta ensuite le service actif, et fut nommé, en 1703, gouverneur général du pays Messin et du Verdunois, et gouverneur particulier de la ville et de la citadelle de Metz. Il conserva ces deux charges jusqu'à sa mort. Z.

Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français*.

JOYEUSE (*Jean-Baptiste-Xavier*), agronome et naturaliste français du dix-huitième siècle. Commissaire de la marine, il fut attaché au détail des vivres de la marine à Toulon, pendant les cinq ou six années qui précédèrent sa réforme, en 1762. Dans cette position il s'occupa

des améliorations à apporter à ce service, et obtint du succès sur plusieurs points; par exemple pour garantir le blé des charançons, pour préserver le biscuit des vers, pour conserver l'eau douce et l'empêcher de se corrompre; pour perfectionner la fabrication des salaisons et en assurer la conservation. On a de lui : *Histoire des Charençons, avec des moyens pour les détruire et empêcher leurs dégâts dans le bled, qui a remporté le prix proposé par la Société d'Agriculture de Limoges en* 1766; Avignon, 1768, in-12; — *Exposition de la nouvelle Agriculture*; 1772, in-8°; — *Histoire des vers qui s'engendrent dans le biscuit qu'on embarque sur les vaisseaux, avec les moyens de l'en garantir*; 1778, in-8°. J. V.

Barbier, *Examen critique et Complément des Dict. Histor.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOYEUX de Toulouse, troubadour qui vivait au treizième siècle. Il ne reste de ses écrits qu'une seule pièce; on y trouve quelque naïveté et de la fraîcheur, mais elle ne fait que reproduire des idées bien souvent exprimées. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. V, p. 241. — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. III, p. 416. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XX, p. 599.

JOYNER (*Guillaume*), littérateur anglais, né en avril 1622, à Oxford, mort le 14 septembre 1706, à Ickford. Élevé à l'université d'Oxford, il y fit partie du corps enseignant; mais, en 1644, il donna sa démission, entra au service du comte de Glamorgan, et l'accompagna en Irlande, puis sur le continent. Au milieu des troubles politiques, il embrassa le catholicisme par attachement à la cause royale. Étant revenu en France, il remplit pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire auprès de Walter Montague, abbé du couvent de Saint-Martin, près Pontoise. Lors de la découverte de la conspiration des poudres, il fut traduit devant la cour criminelle d'Oxford comme complice des papistes; son innocence ayant été reconnue, il se retira dans le village d'Ickford, où il vécut dans la plus profonde retraite. En 1687, Jacques II le rétablit dans sa chaire; mais il en fut de nouveau privé par la révolution qui, l'année suivante, chassa les Stuarts. On a de lui : *The Roman Empress*, comédie; Londres, 1670, in-4°; — *Some Observation on the Life of cardinal Pole*; ibid., 1686, in-8°; — *Various latin and english Poems*. P. L—Y.

Athenæ Oxonienses, t. II. — *Biographia Dramatica.*

JOZÉ DE SANTA-THERESA (Le père *João*), historien portugais, né en 1658, mort après 1733. Bien qu'il ait écrit en italien, il était né à Lisbonne; il s'appelait dans le siècle *João de Noronha-Freire*. Il voulait se marier avec une de ses cousines, et il était allé à Rome pour solliciter les dispenses nécessaires, lorsque, obéissant à une vocation bien différente, il entra dans un ordre régulier. Il fit imprimer à Rome un livre dont la publication exigea des frais considérables, surtout si l'on prend en considération les gravures nombreuses dont elle est ornée : *Istoria delle Guerre del Regno del Brasile, accadute tra corone di Portogallo e la Republica di Olanda*; Roma, 1698, 2 vol. in-fol. Ce grand ouvrage, où les noms sont fort altérés, est encore répandu en Italie, et se trouve assez difficilement en France. F. D.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historia de Portugal.*

JOZÉ (*Antonio*), auteur dramatique portugais, né au commencement du dix-h[illegible] siècle, brûlé vif, en 1745. Il ac[illegible] réputation, autant par sa fécon[illegible] verve comique. Il ne faut chercher aucune règle sans ses pièces, mais elles sont d'une rare originalité : le dialogue en est vif, piquant, rempli d'observations fines et plaisantes. On lui a pourtant reproché souvent de la trivialité dans le style et une grande négligence dans la marche de ses intrigues. Jozé avait pour protecteur le comte d'Eryceyra, qui le soutint longtemps de son crédit et de sa fortune. Mais ce seigneur étant mort, Jozé tomba sans défense sous la haine de quelques hauts personnages qu'il avait blessés dans ses plaisanteries. Dénoncé au saint-office comme coupable de judaïsme, il ne sortit des prisons de l'inquisition que pour monter sur le bûcher. Parmi les nombreuses pièces de Jozé nous ne citerons que : *Don Quixote*, *Esope*, *Les Enchantements de Médée*. E. D—s.

Ferdinand Denis, *Théâtre portugais*; dans la *Collection choisie des Auteurs étrangers.*

JUAN D'AUTRICHE (Don), célèbre général espagnol, fils naturel de Charles-Quint, né à Ratisbonne, le 24 février 1545, mort dans son camp retranché de Namur, le 1[er] octobre 1578. Sa mère, nommée Barbe Blomberg, appartenait à une bonne famille de Ratisbonne. Charles-Quint prit un tendre intérêt à cet enfant de sa vieillesse. Il le fit élever en secret et avec le plus grand soin par Louis de Quexada, gentilhomme espagnol, qui lui était dévoué, et dont il connaissait la discrétion. Aussi la naissance de Juan resta-t-elle ignorée de tout le monde, et lui-même grandit sans connaître le sang qui coulait dans ses veines. Avant de mourir, Charles-Quint apprit à Philippe II qu'il avait un frère, lui ordonna de le traiter comme tel, et par une sollicitude paternelle, à laquelle la politique n'était peut-être pas tout à fait étrangère, il recommanda de le faire entrer dans l'Église et de ne lui conférer que des dignités spirituelles. Deux ans après la mort de l'empereur, Philippe tira Juan de la retraite où il vivait, lui révéla sa naissance, et le fit élever selon son rang avec don Carlos et Alexandre Farnèse. Le jeune homme, qui se distinguait par sa beauté et son aptitude aux exercices du corps, montra bientôt la plus vive répugnance pour la carrière ecclésiastique et un penchant décidé pour celle des armes. Philippe II, touché, malgré son caractère

néfiant, des s dispositions de son
aturel. ne pas les étouffer sous le
es de longues hésitations,
a don Juan de suivre son goût pour la
re. La fidélité et le dévouement de
le roi à l'occasion des démêlés
a avec son don los fut une
le co ue Philippe
1570 à Grenade,
révoltés, et où don Juan,
jeunesse. a une éner-
[illegible]
pas.
a été nommé généralissime de la ligue
formée contre les Turcs, et reçut le
ndement des flottes combinées d'Espagne,
e et de Venise. Ce fut à la tête de cette
avale qu'il remporta, en 1571, la fameuse
de Lépante. Sous les ordres immédiats
énéral de vingt-six ans se trouvaient les
es plus illustres de l'Italie, Antonio Co-
erigo, Sébastien Veniero, André
avec les 250 vaisseaux qui lui obéis-
lon Juan vint se placer en face de la flotte
e, bien plus nombreuse encore, stationnée
ée du golfe de Patras et commandée par
é-Ali, capitan-pacha. Les vaisseaux
en bataille le long de la côte
, et l'action s'engagea bientôt, terrible
ante. La victoire fut longtemps disputée;
battit avec acharnement à l'abordage,
corps. Enfin, la mort du capitan-pacha
rise du vaisseau amiral assurèrent le
e des chrétiens. La flotte turque fut en-
nt détruite, à l'exception de quarante ga-
lement, qui parvinrent à échapper au dé-
Les alliés perdirent quinze galères et huit
ommes. Trente mille Turcs furent tués
ction et quinze mille esclaves chrétiens dé-
près la victoire. Pour les puissances chré-
les résultats matériels de cette journée
eu de chose; mais l'effet moral de la vic-
prodigieux. Toute la chrétienté et surtout
la célébra avec un enthousiasme et une
sans exemple. Brillante revanche de Ni-
, la journée de Lépante détruisit le pres-
entourait le nom des Turcs et l'espèce
ination dont leurs succès dévastateurs
frappé le monde chrétien. Aussi la chré-
unanime dans les louanges qu'elle
au jeune don Juan : *Fuit homo missus*
cui nomen erat Joannes, s'écria-t-on
es parts, en lui appliquant un verset de

savoura avec délices les éloges
ui prodiguait, et son ambition grandit
gloire; arrivé si haut à cet âge, il lui
possible de s'élever encore davantage.
t était de conquérir un royaume qui fût
le se rendre indépendant, sans toutefois
contre son frère. Ce noble cœur se
à l'aise au milieu des intrigues cau-
teleuses de la politique espagnole; mais ce n'était qu'à force de services rendus à l'Espagne et à la chrétienté qu'il voulait mériter et obtenir une couronne. Chargé par son frère de conquérir Tunis, don Juan se rendit maître de cette ville et des ports environnants. L'idée de fonder sur les ruines de Carthage un royaume nouveau, qui pût servir de boulevard à la chrétienté, sourit à son imagination chevaleresque. A sa prière le pape demanda au roi d'Espagne la permission de proclamer don Juan roi de Tunis; mais le naturel ombrageux de Philippe l'emporta cette fois sur son affection pour son frère : il refusa, et peu de temps après Tunis retomba au pouvoir des Turcs. Cette déception fut cruelle pour don Juan, mais ne le découragea point. Son idée fixe, on peut le dire, était de combattre les infidèles, et il fit tout ce qu'il put pour déterminer le conseil d'État d'Espagne à entreprendre une expédition vigoureuse contre les Turcs et à les chasser pour toujours de l'Europe. Ses efforts furent vains. « Une des principales tendances de la politique européenne, dit Ranke, a toujours été de sauver les Turcs. » Le conseil ne fit à ses propositions que des réponses évasives. Don Juan vit bientôt qu'il fallait renoncer à ce rêve de sa jeunesse, et le héros de Lépante, sous peine de rester dans l'inaction, dut tourner ses armes contre des chrétiens.

Les Pays-Bas venaient de commencer la lutte héroïque qui les affranchit du joug espagnol. Ni les cruautés et les talents militaires d'un duc d'Albe, ni les artifices et les feintes douceurs d'un Requesens, n'avaient pu réduire les provinces confédérées sous l'autorité de Philippe II, qu'elles ne reconnaissaient plus que pour la forme. Don Juan fut envoyé dans les Pays-Bas pour les pacifier et les faire rentrer dans la foi catholique. En combattant l'hérésie, il lui semblait défendre encore la cause de la chrétienté. Les Belges accueillirent d'abord favorablement le fils de l'empereur dont ils vénéraient la mémoire. Il entra à Luxembourg le 4 novembre 1576, le jour même du pillage d'Anvers par les troupes royales, dont il blâma ouvertement les affreux excès. Cependant il ne put faire son entrée à Bruxelles comme gouverneur qu'après avoir renvoyé du pays les troupes espagnoles, odieuses aux habitants. Ce fut à Bruxelles qu'il publia l'*Édit perpétuel*, ou traité de paix avec les provinces, que les États de Hollande et de Zélande, fidèles à la cause de Guillaume de Nassau, refusèrent seuls d'accepter. Mais la tâche que don Juan avait entreprise était au-dessus des forces humaines. Il ne pouvait y avoir ni paix ni trêve entre l'inquisition de Philippe II et les Pays-Pas. En vain don Juan s'empara (par une ruse peu honorable, il faut le dire) des forteresses de Namur et de Charleroi; en vain il remporta sur les rebelles la victoire de Gembloux (31 décembre 1577) : sa position devint de plus en plus critique, et il ne put se soutenir

des améliorations à apporter à ce service, et obtint du succès sur plusieurs points; par exemple pour garantir le blé des charançons, pour préserver le biscuit des vers, pour conserver l'eau douce et l'empêcher de se corrompre; pour perfectionner la fabrication des salaisons et en assurer la conservation. On a de lui : *Histoire des Charençons, avec des moyens pour les détruire et empêcher leurs dégâts dans le bled, qui a remporté le prix proposé par la Société d'Agriculture de Limoges en* 1766; Avignon, 1768, in-12; — *Exposition de la nouvelle Agriculture*; 1772, in-8°; — *Histoire des vers qui s'engendrent dans le biscuit qu'on embarque sur les vaisseaux, avec les moyens de l'en garantir*; 1778, in-8°. J. V.

Barbier, *Examen critique et Complément des Dict. Histor.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOYEUX de Toulouse, troubadour qui vivait au treizième siècle. Il ne reste de ses écrits qu'une seule pièce; on y trouve quelque naïveté et de la fraîcheur, mais elle ne fait que reproduire des idées bien souvent exprimées. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. V, p. 241. — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. III, p. 416. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XX, p. 899.

JOYNER (*Guillaume*), littérateur anglais, né en avril 1622, à Oxford, mort le 14 septembre 1706, à Ickford. Élevé à l'université d'Oxford, il y fit partie du corps enseignant; mais, en 1644, il donna sa démission, entra au service du comte de Glamorgan, et l'accompagna en Irlande, puis sur le continent. Au milieu des troubles politiques, il embrassa le catholicisme par attachement à la cause royale. Étant revenu en France, il remplit pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire auprès de Walter Montague, abbé du couvent de Saint-Martin, près Pontoise. Lors de la découverte de la conspiration des poudres, il fut traduit devant la cour criminelle d'Oxford comme complice des papistes; son innocence ayant été reconnue, il se retira dans le village d'Ickford, où il vécut dans la plus profonde retraite. En 1687, Jacques II le rétablit dans sa chaire; mais il en fut de nouveau privé par la révolution qui, l'année suivante, chassa les Stuarts. On a de lui : *The Roman Empress*, comédie; Londres, 1670, in-4°; — *Some Observation on the Life of cardinal Pole*; ibid., 1686, in-8°; — *Various latin and english Poems.* P. L—Y.

Athenæ Oxonienses, t. II. — *Biographia Dramatica.*

JOZÉ DE SANTA-THERESA (Le père *João*), historien portugais, né en 1658, mort après 1733. Bien qu'il ait écrit en italien, il était né à Lisbonne; il s'appelait dans le siècle *João de Noronha-Freire*. Il voulait se marier avec une de ses cousines, et il était allé à Rome pour solliciter les dispenses nécessaires, lorsque, obéissant à une vocation bien différente, il entra dans un ordre régulier. Il fit imprimer à Rome un livre dont la publication exigea des frais considérables, surtout si l'on prend en considération les gravures nombreuses dont elle est ornée : *Istoria delle Guerre del Regno del Brasile, accadute tra corone di Portogallo e la Republica di Olanda*; Roma, 1698, 2 vol. in-fol. Ce grand ouvrage, où les noms sont fort altérés, est encore répandu en Italie, et se trouve assez difficilement en France. F. D.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historia de Portugal.*

JOZÉ (*Antonio*), auteur dramatique portugais, né au commencement du dix-huitième siècle, brûlé vif, en 1745. Il acquit une grande réputation, autant par sa fécondité que par sa verve comique. Il ne faut chercher aucune sans ses pièces, mais elles sont d'une rare ginalité : le dialogue en est vif, piquant, rempli d'observations fines et plaisantes. On lui a pourtant reproché souvent de la trivialité dans le style et une grande négligence dans la marche de ses intrigues. Jozé avait pour protecteur le comte d'Eryceyra, qui le soutint longtemps de son crédit et de sa fortune. Mais ce seigneur étant mort, Jozé tomba sans défense sous la haine de quelques hauts personnages qu'il avait blessés dans ses plaisanteries. Dénoncé au saint-office comme coupable de judaïsme, il ne sortit des prisons de l'inquisition que pour monter sur le bûcher. Parmi les nombreuses pièces de Jozé nous ne citerons que : *Don Quixote*, *Esope*, *Les Enchantements de Médée.*

E. D—s.

Ferdinand Denis, *Théâtre portugais*; dans la *Collection choisie des Auteurs étrangers.*

JUAN D'AUTRICHE (Don), célèbre général espagnol, fils naturel de Charles-Quint, né à Ratisbonne, le 24 février 1545, mort dans son camp retranché de Namur, le 1er octobre 1578. Sa mère, nommée Barbe Blomberg, appartenait à une bonne famille de Ratisbonne. Charles-Quint prit un tendre intérêt à cet enfant de sa vieillesse. Il le fit élever en secret et avec le plus grand soin par Louis de Quexada, gentilhomme espagnol, qui lui était dévoué, et dont il connaissait la discrétion. Aussi la naissance de Juan resta-t-elle ignorée de tout le monde, et lui-même grandit sans connaître le sang qui coulait dans ses veines. Avant de mourir, Charles-Quint apprit à Philippe II qu'il avait un frère, lui ordonna de le traiter comme tel, et par une sollicitude paternelle, à laquelle la politique n'était peut-être pas tout à fait étrangère, il recommanda de le faire entrer dans l'Église et de ne lui conférer que des dignités spirituelles. Deux ans après la mort de l'empereur, Philippe tira Juan de la retraite où il vivait, lui révéla sa naissance, et le fit élever selon son rang avec don Carlos et Alexandre Farnèse. Le jeune homme, qui se distinguait par sa beauté et son aptitude aux exercices du corps, montra bientôt la plus vive répugnance pour la carrière ecclésiastique et un penchant décidé pour celle des armes. Philippe II, touché, malgré son caractère

n lispositions de son
ne voulut pas les étouffer sous le
, et, après de longues hésitations,
à don Juan de suivre son goût pour la
. La fidélité et le dévouement de
le roi à l'occasion des démêlés
avec son fils don Carlos fut une
la condescendance de Philippe
Juan. Il l'envoya en 1570 à Grenade,
Maures s'étaient révoltés, et où don Juan,
son extrême jeunesse, montra une éner-
es talents militaires dignes d'un plus vaste
. Ce théâtre ne lui manqua pas. L'année
il fut n é généralissime de la ligue
e les Turcs, et reçut le
combinées d'Espagne,
Venise. Ce fut à la tête de cette
qu'il remporta, en 1571, la fameuse
de Lépante. Sous les ordres immédiats
ral de vingt-six ans se trouvaient les
plus illustres de l'Italie, Antonio Co-
Barberigo, Sébastien Veniero, André
etc. Avec les 250 vaisseaux qui lui obéis-
don Juan vint se placer en face de la flotte
ne, bien plus nombreuse encore, stationnée
e de Patras et commandée par
capitan-pacha. Les vaisseaux
rangèrent en bataille le long de la côte
rée. L'action s'engagea bientôt, terrible
La victoire fut longtemps disputée;
avec acharnement à l'abordage,
à corps. Enfin, la mort du capitan-pacha
prise du vaisseau amiral assurèrent le
he des chrétiens. La flotte turque fut en-
ent détruite, à l'exception de quarante ga-
nt, qui parvinrent à échapper au dé-
s perdirent quinze galères et huit
Trente mille Turcs furent tués
action et quinze mille esclaves chrétiens dé-
après la victoire. Pour les puissances chré-
, les résultats matériels de cette journée
peu de chose; mais l'effet moral de la vic-
t prodigieux. Toute la chrétienté et surtout
la célébra avec un enthousiasme et une
sans exemple. Brillante revanche de Ni-
, la journée de Lépante détruisit le pres-
i entourait le nom des Turcs et l'espèce
on dont leurs succès dévastateurs
frappé le monde chrétien. Aussi la chré-
fut-elle unanime dans les louanges qu'elle
au jeune don Juan : *Fuit homo missus*
cui nomen erat Joannes, s'écria-t-on
tes parts, en lui appliquant un verset de
gile.

Juan savoura avec délices les éloges
lui prodiguait, et son ambition grandit
a gloire; arrivé si haut à cet âge, il lui
possible de s'élever encore davantage.
it était de conquérir un royaume qui fût
t de se rendre indépendant, sans toutefois
olter contre son frère. Ce noble cœur se
mal à l'aise au milieu des intrigues cauteleuses de la politique espagnole; mais ce n'était qu'à force de services rendus à l'Espagne et à la chrétienté qu'il voulait mériter et obtenir une couronne. Chargé par son frère de conquérir Tunis, don Juan se rendit maître de cette ville et des ports environnants. L'idée de fonder sur les ruines de Carthage un royaume nouveau, qui pût servir de boulevard à la chrétienté, sourit à son imagination chevaleresque. A sa prière le pape demanda au roi d'Espagne la permission de proclamer don Juan roi de Tunis; mais le naturel ombrageux de Philippe l'emporta cette fois sur son affection pour son frère : il refusa, et peu de temps après Tunis retomba au pouvoir des Turcs. Cette déception fut cruelle pour don Juan, mais ne le découragea point. Son idée fixe, on peut le dire, était de combattre les infidèles, et il fit tout ce qu'il put pour déterminer le conseil d'État d'Espagne à entreprendre une expédition vigoureuse contre les Turcs et à les chasser pour toujours de l'Europe. Ses efforts furent vains. « Une des principales tendances de la politique européenne, dit Ranke, a toujours été de sauver les Turcs. » Le conseil ne fit à ses propositions que des réponses évasives. Don Juan vit bientôt qu'il fallait renoncer à ce rêve de sa jeunesse, et le héros de Lépante, sous peine de rester dans l'inaction, dut tourner ses armes contre des chrétiens.

Les Pays-Bas venaient de commencer la lutte héroïque qui les affranchit du joug espagnol. Ni les cruautés et les talents militaires d'un duc d'Albe, ni les artifices et les feintes douceurs d'un Requesens, n'avaient pu réduire les provinces confédérées sous l'autorité de Philippe II, qu'elles ne reconnaissaient plus que poûr la forme. Don Juan fut envoyé dans les Pays-Bas pour les pacifier et les faire rentrer dans la foi catholique. En combattant l'hérésie, il lui semblait défendre encore la cause de la chrétienté. Les Belges accueillirent d'abord favorablement le fils de l'empereur dont ils vénéraient la mémoire. Il entra à Luxembourg le 4 novembre 1576, le jour même du pillage d'Anvers par les troupes royales, dont il blâma ouvertement les affreux excès. Cependant il ne put faire son entrée à Bruxelles comme gouverneur qu'après avoir renvoyé du pays les troupes espagnoles, odieuses aux habitants. Ce fut à Bruxelles qu'il publia l'*Édit perpétuel*, ou traité de paix avec les provinces, que les États de Hollande et de Zélande, fidèles à la cause de Guillaume de Nassau, refusèrent seuls d'accepter. Mais la tâche que don Juan avait entreprise était au-dessus des forces humaines. Il ne pouvait y avoir ni paix ni trêve entre l'inquisition de Philippe II et les Pays-Pas. En vain don Juan s'empara (par une ruse peu honorable, il faut le dire) des forteresses de Namur et de Charleroi; en vain il remporta sur les rebelles la victoire de Gembloors (31 décembre 1577) : sa position devint de plus en plus critique, et il ne put se soutenir

en Belgique que grâce aux dissensions des provinces entre elles et aux complications amenées par les prétentions de l'archiduc Matthias. Il était d'ailleurs fort mal secondé par Philippe II, dont la défiance à son égard ne faisait que croître. Cette défiance n'était peut-être pas sans fondement. Don Juan, toujours avide de gloire, avait jeté les yeux sur une autre contrée. Le sort de cette belle reine d'Écosse captive, que ses préjugés catholiques lui montraient reine légitime d'Angleterre, excitait au plus haut degré sa sympathie : il conçut le projet de la délivrer et de partager le trône avec elle. Le pape se montra favorable à ce plan. Philippe, d'après les conseils de son ministre Perez, ne s'y opposa pas ouvertement, mais il sut en empêcher l'exécution par des voies détournées. Bientôt don Juan tomba dans une maladie de langueur étrange qui le conduisit rapidement au tombeau Sa peau était roussie comme si elle avait subi l'action du feu. On croit généralement qu'il mourut empoisonné. Son corps fut transporté en Espagne et inhumé à l'Escurial.

Don Juan a été l'un des capitaines les plus distingués de son temps. Il était franc, humain, généreux. Son ambition fut exagérée peut-être, mais dirigée sans cesse vers un but louable. Il disait souvent qu'il se tuerait s'il voyait quelqu'un aimer la gloire plus que lui. Don Juan se distinguait par sa beauté physique, par l'élégance de sa toilette et de ses manières. « Il avait bien aussy, dit Brantôme, bonne et belle grâce parmy les dames, desquelles il estoit fort doucement regardé et bien venu. » [M. de Schoenefeld, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Laurent van der Hammen, *Vie de don Juan* (en espagnol, Madrid, 1627, in-4°. — Brantôme, *Vies des Grands Capitaines étrangers*). Bruslé de Montpleinchamp *Vie de don Juan d'Autriche* Amsterdam, 1690, in-12. Alexis Dumesnil, *Vie de don Juan d'Autriche* Paris, 1827, in-8°. Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa im XVI und XVII Jahrhundert*. Reiffenberg, dans le *Dict. de la Conversation*. Sismondi, *Hist. des Français*, tome XIX, p. 18, 19, 20, 116, 488-496.

JUAN D'AUTRICHE (Don), général espagnol, fils de Philippe IV roi d'Espagne, et d'une actrice nommée *Maria Calderonna*, né en 1629, mort en 1679. Remarquable par de brillantes facultés intellectuelles, il fut appelé, en 1647, à prendre le commandement en chef de l'armée espagnole en Italie, et fit rentrer dans le devoir les Napolitains révoltés. De 1652 à 1654, il eut à résister aux Français, qui faisaient de nombreuses irruptions sur le territoire soumis à l'Espagne, et en 1656 il fut chargé de la direction de la guerre soutenue contre eux par les Espagnols dans les Pays-Bas. Heureux d'abord, il vit la fortune abandonner ses drapeaux lorsque Turenne eut été envoyé contre lui, et, le 14 juin 1658, il perdit la bataille des Dunes. Une autre campagne, commencée avec bonheur en Portugal, se termina également, en 1660, par une défaite. Les intrigues du confesseur de la reine eurent pour résultat de le faire exiler à Consuegra; mais ce prêtre ayant à son tour été banni de la cour, don Juan fut nommé vice-roi d'Aragon. Plus tard Charles II le rappela près de lui, et le nomma son ministre. J. V.

Carlo Botta, *Storia d'Italia*. — Basnage, *Annales des Provinces-Unies*. Muratori *Annali d'Italia*. — Sismondi *Hist. des Franç.*, tomes XXIV et XXV.

JUAN Y SANTACILIA (D. *Jorge*), plus connu sous le nom de *don Jorge Juan*, mathématicien espagnol, né en 1712, à Orihuela (royaume de Valence), mort à Cadix, le 21 juin 1774. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il entra, en 1727, dans les gardes marines, et perfectionna son éducation à Carthagène, dans l'école de son corps. Les mathématiques et l'astronomie furent les principaux objets de son application, et il développa dans ces sciences une telle sagacité que professeurs et élèves le surnommèrent *Euclide*. Il avait à peine vingt-trois ans lorsqu'on lui confia le commandement d'une polacre (1), sur laquelle il osa passer en Amérique. Sur ce frêle bâtiment il visita une longue étendue de littoral, et fit de précieuses observations astronomiques. A son retour, il fut reçu membre de l'Académie royale de Madrid. En 1734, par lettres patentes des 14 et 20 août, le roi d'Espagne Philippe V l'adjoignit à don Antonio de Ulloa, qui lui-même accompagnait l'expédition scientifique composée des académiciens français La Condamine et Bouguer. Leur mission était de déterminer la figure et la grandeur de la Terre. Ils choisirent le pays de Quito situé sous la ligne équinoxiale, pour le théâtre de leurs observations. Ils débarquèrent en 1736, et commencèrent à mesurer les degrés terrestres près de l'équateur. Ce fut à don Jorge Juan que l'on dut de pouvoir calculer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre. L'opération terminée, on érigea deux pyramides dans la plaine aux deux extrémités de la base du Yaruqui « pour transmettre, dit don Ulloa, un ouvrage digne d'immortalité ». Le nom de don Jorge Juan y figure avec les qualifications de « chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et vice-amiral des armées navales de Sa Majesté Catholique (2) ». En 1753 le commandement des gardes marines et l'inspection générale des chantiers de construction furent confiés à don Juan. Ceux de Carthagène et de Cadix lui durent leur conservation sous Ferdinand VI et leur développement sous Charles III. La marine espagnole était tombée au dernier rang; elle fut l'objet de tous ses soins; il s'appliqua à la relever : tous les bâtiments qu'il fit lancer étaient remarquables par leur solidité et leur vitesse. Don Jorge Juan mourut comblé d'honneurs et membre de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, correspondant de celle de Paris et de presque

(1) Petit bâtiment à une seule voile latine en usage dans la Méditerranée.

(2) On trouvera plus amplement les détails de cette expédition aux articles La Condamine et Ulloa.

sociétés savantes. Parmi les nombreux
sés par don Jorge Juan, on cite surtout :
historica del Viage a la America
ial, y Observaciones astronomicas y
en los reynos del Perù, etc.; Madrid,
ol. in-4°. Le dernier volume contient les
ons astronomiques pour la mesure des
es l' auteur. Cet ouvrage a été traduit
illon; *Amsterdam* (Paris),
sous le titre de *Voyage*
méridionale, et réimprimé à
7..., avec la *Vie de don Jorge Juan;*
rtation historique et géographique
ridien de démarcation entre les do-
Espagne et de Portugal (avec don
l'Ulloa); Madrid, 1749; trad. en fran-
is, 1776, in-12, avec cartes; — *Abrégé*
de la Navigation, à l'usage des offi-
marine; Madrid, 1757; — *Examen*
-teorico-practico, ou traité de Mé-
ppliquée à la construction des vais-
drid, 1661 et 1771, 2 vol. in-4°;
vol., très-augmentés par don Gabriele
rad. en anglais, puis en français par
, avec notes et additions, Nantes, 1783,
4°. Alfred DE LACAZE.

damine, *Journal du Voyage fait par ordre l'équateur*, etc.; Paris, 1751, 2 vol. in-4°. — lo de Ulloa, *Noticias Americanas*, etc.; Ma- in-4°. — Lalande, *Bibliographie astrono-* ...

z, famille de peintres espagnols. *Voy.*

OS (D. *Domingos*), historien gua-
né au dix-huitième siècle, mort après
avait fait des études sérieuses, et
ssa l'état ecclésiastique; avant lui,
ssédait aucun renseignement sur cette
centrale, si riche en monuments,
et l'origine ne sont pas encore déter-
uarros n'avait pu malheureusement
er les livres traditionnels que M. l'abbé
de Bourbourg a fait connaître à l'Eu-
n ouvrage, peu répandu en France,
titre suivant : *Compendio de la His-*
la Ciudad de Guatemala, que com-
los preliminares de la dicha his-
uatimala, 1809-1818, 2 vol. in-8°, en
s. Ce livre, auquel la critique fait par-
it, a été traduit en anglais par M. Bail-
tenant de marine, Londres 1825.
r. le meilleur juge en ces sortes de ma-
remarquer avec raison que Juarros
faits importants pour s'attacher à des
itionnels de peu de valeur sur l'his-
lle du pays; c'est lui cependant qui
re premier l'attention sur les ruines de
F. D.

nts particuliers.

(Ἰόβας), roi de Numidie, fils d'Hiemp-
t en 42 avant J.-C. On sait peu de choses
endant la vie de son père, qui avait été
ır le trône par Pompée; mais dès l'année
63 il est mentionné dans un discours de Cicéron. L'année suivante il se rendit à Rome, pour défendre la cause de son père et la sienne contre un certain Numide nommé Masintha, et il eut à ce sujet une violente altercation avec César, alors préteur. A la mort de Hiempsal, il lui succéda. Son pouvoir s'étendait sur toute la Numidie et sur les tribus gétuliennes de l'intérieur. Lucain, avec son exagération ordinaire, le représente comme régnant sur toute l'Afrique depuis le temple d'Ammon jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il prit parti pour Pompée contre César, dans la guerre civile, tant par reconnaissance de ce que Pompée avait augmenté les États de son père, que par haine contre Curion, lieutenant de César en Afrique, qui, étant tribun, avait proposé au peuple romain une loi pour confisquer le royaume de Juba. Curion trouva en lui un ennemi très-redoutable. Juba vint en 49 avec de grandes forces au secours d'Utique, où commandait Varus, mais dont les habitants étaient favorables à César. Curion s'étant avancé avec trop de confiance, fut battu complétement, et se fit tuer dans la mêlée. Juba se montra fort cruel envers les prisonniers. Le petit nombre d'hommes qui échappèrent à cette déroute furent rembarqués pour la Sicile. Quelques années après, César en personne ayant passé en Afrique, Juba marcha contre lui; mais il fut obligé de retourner sur ses pas pour défendre les frontières de son royaume, contre un ancien ami de Catilina qui commandait une troupe d'aventuriers, et que, sans doute, César avait poussé à cette agression. Quoi qu'il en soit, César put attendre des renforts et consolider sa position en Afrique. Cependant Juba revint au secours de Scipion avec des troupes considérables; mais après plusieurs combats, où l'avantage fut disputé vivement avec des résultats divers, une bataille décisive fut livrée près de Thapsus. Scipion et Juba furent vaincus. Le roi de Numidie s'enfuit alors, et parvint, en se cachant, à regagner Zama, où il avait réuni tout ce qu'il avait de plus précieux; mais les habitants lui en refusèrent l'entrée, sachant bien qu'il les ferait tous périr jusqu'au dernier plutôt que de rendre la place à César. Ni menaces ni prières n'ayant pu ébranler les citoyens de Zama, Juba se retira dans sa maison de campagne avec quelques cavaliers, parmi lesquels était Petreius, lieutenant de Pompée; là, ces deux chefs résolurent de se combattre pour se tuer mutuellement, et Juba, après avoir abattu Petreius, se fit achever par un esclave.

Dans les différents récits qui nous sont parvenus sur la vie de Juba, il n'est rien qui nous donne une haute idée de son talent et de son caractère, rien qui le place au-dessus des barbares ordinaires; mais il ne faut pas oublier que ces récits viennent de ses ennemis. Si le parti de Pompée avait triomphé, les historiens romains nous donneraient sans doute une plus haute idée du roi de Numidie. [DE GOLBERY,

dans l'*Encyc. des G. du M.*, avec additions par Y.]

Cæsar, *Bell. Civil.*, II, 23-44; *Bell. Afric.*, 25, 48, 52, 55-57, 60, 74, 80-86, 91-94. — Dion Cassius, XLI, 41, 42; XLII, 56-58; XLIII, 2-9. — Appien, *Bel. Civ.*, II, 44-46; 95-97, 100. — Plutarque, *Cæs.*, 52, 53. — Suétone, *Cæs.*, 71. — Lucain, IV, 581-824. — Tite-Live, *Epit.*, CX, CXIII, CXIV. — Orose, VI, 16. — Florus, IV, 2. — Eutrope, VI, 23.

JUBA, roi de Mauritanie, fils du précédent, né vers 52 avant J.-C., mort vers 18 après J.-C. Il était tout enfant à la mort de son père, en 48. Il fut conduit à Rome, et orna le triomphe de César. Il paraît, du reste, avoir été traité avec douceur. Il reçut une excellente éducation, et en profita si bien, qu'il devint un des hommes les plus savants de son temps. Il s'insinua dans la faveur d'Octave, l'accompagna dans l'expédition contre Antoine, et ne fut pas oublié dans le remaniement de l'empire qui suivit la bataille d'Actium. Octave lui rendit le royaume de Numidie, et lui donna en mariage Cléopâtre ou Séléné, fille d'Antoine et de Cléopâtre. Plus tard, en 25, Auguste reprit la Numidie pour en faire une province romaine, et donna en échange à Juba deux provinces de Mauritanie (la Tingitane et la Césarienne) qui formaient les royaumes de Bocchus et de Bogud. En même temps plusieurs tribus gétuliennes furent placées sous sa souveraineté. Une révolte de ces tribus fut le fait principal de son long règne. Incapable de les soumettre, il fit appel au général romain Cornelius Cossus, qui ne réussit lui-même qu'après une longue lutte, et reçut le titre de *Gétulique*. La date exacte de la mort de Juba n'est pas connue; mais un passage de Strabon qui parle de lui comme récemment mort, et une des médailles de ce prince qui porte la date de la quarante-huitième année de son règne, font penser qu'il mourut en 18 après J.-C. ou en 19 au plus tard.

Le règne paisible de Juba fournit peu d'événements à l'histoire. Il est évident que sous sa domination la Mauritanie atteignit un degré de prospérité qu'elle n'avait pas connu jusque là. Il s'efforça d'introduire parmi ses barbares sujets les éléments de la civilisation grecque et romaine. Il convertit la ville d'Iol en une belle cité, à laquelle il donna le nom de *Césarée* (1), et qui fut depuis la capitale de la Mauritanie. C'est surtout à ses travaux littéraires que Juba doit sa réputation. Il garda sur le trône les studieuses habitudes de sa jeunesse, et par le nombre et la variété de ses écrits il parut vouloir lutter avec les auteurs de profession. Ses ouvrages sont souvent cités par Pline, qui le regarde comme une autorité considérable. Plutarque l'appelle le plus historien des rois (ὁ παντῶν ἱστορικώτατος βασιλέων); Athénée le mentionne comme un homme très-savant (ἀνὴρ πολυμαθέστατος), et Avienus dit de lui que, très-cher à l'empereur Octave, il était toujours dans l'étude.

Octaviano principi acceptissimus
Et literarum semper in studio Juba.

Juba semble en effet s'être exercé dans presque toutes les branches de la littérature. La grammaire, l'archéologie, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et les beaux-arts sont les sujets de ses ouvrages, dont aucun n'est venu jusqu'à nous, mais dont nous possédons des fragments, et les titres suivants : Λιβυκά ou Περὶ Λιβύης συγγράμματα, histoire d'Afrique, dans laquelle Juba s'était servi de sources c[illegible]noises, circonstance qui rendait s[illegible] précieux. Malheureusement sa critique n[illegible] pas son savoir, et il mêlait largement les [illegible] grecques aux notions authentiques rec[illegible] les lieux. Pline et après lui Élien, [illegible] Philostrate lui ont fait de nombreux empr[illegible] C'est probablement de lui que Pline a pris [illegible] que toute la géographie de l'Afrique [illegible] dans le cinquième livre de son *Histoire na[illegible]relle*. Les Λιβυκά formaient au moins trois liv[illegible] — Περὶ Ἀσσυρίων (Sur les Assyr[illegible]). [illegible] livres. Juba avait suivi l'autorité de [illegible]; — une histoire d'Arabie adressée à C. César, petit-fils d'Auguste, lorsqu'il se préparait à une expédition contre l'Arabie. Cet ouvrage contenait une description générale de l'Arabie, et tout ce que l'on connaissait alors de la géographie et des productions naturelles de ce pays. Pline le cite comme le meilleur livre que l'on possédât sur ce sujet; — Ρωμαϊκὴ ἱστορία (Histoire romaine), dont on cite au moins deux livres, mais qui devait en contenir beaucoup plus. Cet ouvrage, quoique Étienne de Byzance le mentionne une fois sous le titre de Ρωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, s'étendait jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, peut-être même jusqu'à Sylla. L'auteur avait cédé au penchant général des historiens grecs de donner aux institutions romaines une origine hellénique; — Ὁμοιότητες; cet ouvrage, qui est connu par une mention d'Athénée, contenait sans doute une comparaison entre les mœurs des Romains et celles des Grecs, ou la synonymie des deux langues; — Θεατρικὴ ἱστορία, volumineux ouvrage, dont Photius cite le dix-septième livre, et qui traitait de tout ce qui a rapport au théâtre. Le quatrième livre en particulier était consacré à la musique instrumentale; — Περὶ γραφικῆς ou Περὶ ζωγράφων. Cet ouvrage, qui contenait au moins huit livres, était sans doute une histoire générale de la peinture, avec les *Vies* des peintres les plus éminents; — deux petits traités : l'un sur l'euphorbe, plante du mont Atlas, que Juba découvrit le premier, et à laquelle il attribuait beaucoup de propriétés médicales; l'autre sur l'opium; — Περὶ φθορᾶς λέξεως (Sur la corruption du Langage). Enfin, Athénée a conservé une épigramme de Juba sur un mauvais acteur nommé Leonteus. Cette pe-

(1) Césarée aujourd'hui *Cherchel*, dans l'Algérie. On y découvrit, il y a quelques années, un buste de marbre. C'est le portrait d'un homme dans toute la force de l'âge, et dont le front est orné du bandeau royal. Ce buste offre une évidente ressemblance avec l'image qu'on voit sur les monnaies de Juba II.

tite pièce ne donne pas une haute idée du talent poétique du royal grammairien. La haute position de Juba ne le protégea pas contre les critiques des littérateurs ses rivaux. Le célèbre Didyme Chalcenterus, son contemporain, l'attaqua dans plusieurs écrits. On suppose, peut-être à tort, que Juba laissa de sa femme, Cléopâtre, deux enfants, un fils, *Ptolémée*, qui lui succéda, et une fille, *Drusilla*, qui épousa Antonius Felix, gouverneur de la Judée. D'après Josèphe, Juba, après la mort de Cléopâtre, épousa Glaphyra, fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et veuve d'Alexandre fils d'Hérode le Grand; mais c'est probablement une méprise. Josèphe se trompe évidemment lorsqu'il prétend que Glaphyra survécut à son mari, et qu'après la mort de celui-ci elle revint à la cour de son père. Archelaüs mourut en l'an 17 après J.-C., un ou deux ans au moins avant Juba. Les fragments des ouvrages de Juba ont été recueillis par C. Müller dans ses *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 462. Y.

Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. III, p. 203. — Eckhel, *Doctrina Numorum*, t. IV, p. 187. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 219, édit. de Westermann. — Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. IV, p. 57. — Wernsdorff, *Excursus primus ad Avienum*, dans le cinquième volume de ses *Poetæ Latini Minores*, part. III, p. 1419. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

JUBÉ (*Auguste*), baron de LA PÉRELLE, historien et général français, né le 12 mai 1765, mort à Dourdan (Eure-et-Loir), le 1er juillet 1824. Il entra en 1786 dans l'administration de la marine, et fut employé en 1789 sur les côtes de l'Océan par les généraux Dumouriez, Soucy et Wimpfen. Il devint successivement commandant de la première légion des gardes nationales de la Manche (1792), inspecteur des côtes de la Manche (1793) et inspecteur général des côtes (1794). En 1796 il passa dans l'armée de terre avec le grade d'adjudant général. Hoche le prit pour chef d'état-major. Le 18 brumaire an VIII il commandait la garde du Directoire; sa conduite en cette circonstance lui mérita la faveur de Bonaparte, qui lui confia l'organisation de la garde consulaire. Jubé fut nommé membre du Tribunat, et siégea dans ce corps jusqu'à sa suppression, en 1807; il passa alors dans l'administration civile, comme préfet de la Doire (Piémont), puis du Gers jusqu'en 1814. A la restauration il fut attaché au ministère de la guerre en qualité d'historiographe. Il était chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'Honneur lorsqu'il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal-de-camp. On a de lui : *Histoire des Guerres des Gaulois et des Français en Italie, avec le tableau des événements civils et militaires, depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*; 1805, in-8°, avec atlas : cet ouvrage a été continué par le général Servan *depuis Louis XII jusqu'au traité d'Amiens*, et forme 7 vol.; — *Hommage des Français à l'empereur Alexandre. De la Nécessité de transmettre à la postérité le souvenir des bienfaits de l'empereur Alexandre et de ses augustes alliés, et des moyens de signaler la reconnaissance des Français*; Paris, Firmin Didot, 1814, in-fol. L'empereur de Russie fut quelque peu étonné, dit-on, de recevoir cet hommage de l'ancien chef d'état-major de Hoche, de l'ex-chef de la garde consulaire; — *Lettre d'un Français à lord Stanhope*, suivie de *Réflexions sur l'événement arrivé à lord Wellington dans la nuit du 10 au 11 février 1818*; Paris, 1818, in-8°; — *Le Temple de la Gloire, ou les fastes militaires de la France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*; Paris, 1819, 2 vol. avec 40 grav.; — *Histoire générale militaire des guerres de la France, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à l'année 1815*; 2 vol. seulement ont paru, le 3e est resté manuscrit. Le général Jubé a écrit depuis 1818 jusqu'à sa mort dans le *Journal général*. H. LESUEUR.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824.

JUBÉ (*Jacques*), ecclésiastique français, né à Vanves, près Paris, le 24 mars 1674, mort à Paris, le 20 décembre 1744. Fils d'un blanchisseur de linge, il dut sa première éducation à un ecclésiastique qui consacrait sa vie à instruire gratuitement de pauvres enfants, et qui, plus tard, l'adressa au P. Jouvancy, professeur de rhétorique au collége des Jésuites. Il prit les ordres, et fut pourvu de la cure de Vaugrigneuse, et, en 1701, de celle d'Asnières, près Paris. Il devint bientôt un janséniste fanatique. Il se signalait par l'austérité de sa conduite et par la sévérité de sa vie. Il s'érigea en réformateur des doctrines et de la discipline de l'Église. Il gémissait sur le culte que le peuple semblait rendre aux images et aux figures de saints qu'il avait trouvées dans son église. N'osant brusquer les choses, il prit un parti plus modéré, il conçut le dessein de se faire construire une nouvelle église, sous le prétexte que l'ancienne était trop petite et peu convenable, et à force d'habileté, il parvint à se procurer des fonds. Pendant qu'on bâtissait l'église, il instruisait ses paroissiens, et les préparait à la réformation qu'il méditait. Ses discours étaient pathétiques, sa vie prêchait d'exemple, ses aumônes étaient abondantes; enfin, il gagna tellement l'affection de son troupeau, que chacun se serait fait tuer pour lui. Dans cette disposition des esprits, il lui en coûta peu pour établir la rigueur de l'ancienne discipline. Mais sa sévérité était grande : il mettait en pénitence publique les pécheurs publics; une fille, par exemple, qui avait manqué à son honneur, se tenait pendant trois mois sous le porche de l'église, sans oser y entrer, et, avant de l'y admettre, il prenait les avis de ses plus graves paroissiens. La marquise de Parabère avait une maison à Asnières; le régent l'aimait et venait la voir de temps à autre. Ces galanteries enflammèrent le zèle du curé, qui fit

défendre l'entrée de l'église à la marquise. Mais celle-ci regarda ce compliment comme une vapeur de zèle, et vint à l'église un jour solennel; le curé lui envoie dire à l'oreille de se retirer; elle s'en moque. Alors Jubé ne sort point de la sacristie; la dame s'impatiente, et envoie un laquais pour savoir quand la messe commencera : « Dès que votre maîtresse sera sortie, répond le curé; et assurez-la que je retournerai plutôt chez moi que de monter à l'autel en sa présence ». La marquise sort furieuse, et va se plaindre au régent de cet affront. Le prince lui répondit qu'elle n'aurait pas dû s'y exposer; qu'elle devait connaître le personnage, et qu'il ne pouvait intervenir. La nouvelle église fut ouverte, mais il ne s'y trouvait aucune image ni figures; l'autel n'était qu'une simple table de marbre, sans crucifix, sans chandeliers, sans ornements; on le couvrait seulement d'une nappe au moment qu'on devait faire la liturgie; alors on allumait deux cierges attachés contre la muraille; le curé était assis près de l'autel pendant tout le préambule de la messe; son diacre chantait l'Épître et l'Evangile en latin; mais aussitôt, se tournant vers le peuple, il les lisait en français, et les expliquait en forme d'homélies. Le curé ne montait à l'autel qu'à l'offertoire, récitait les secrètes et tout le canon à haute voix, et à la conclusion de toutes les prières le peuple répondait *Amen*. Le saint-sacrement n'était jamais exposé avec pompe sur l'autel; il était conservé dans une colombe de vermeil suspendue au-dessus. Malgré plusieurs plaintes contre Jubé, le régent voulut qu'on le laissât en repos. Après la mort du régent, il fut question de l'exiler. En 1724, il fut mandé chez le lieutenant de police, à l'occasion de ballots d'imprimés saisis à Rouen; il aurait été puni, s'il n'eût eu l'adresse de s'évader et de se cacher. L'évêque de Montpellier l'envoya à Rome en 1725, pour aider de ses lumières les théologiens qui devaient se trouver à un concile projeté. Comme Jubé ne s'y crut pas en sûreté, non plus qu'à Naples, où il s'était retiré, il passa en Hollande sous le nom de *Lacour*. Son zèle pour les intérêts de la religion lui fit faire des voyages en Angleterre, en Allemagne et en Pologne. En 1728, toujours caché sous le pseudonyme de Lacour, il partit pour la Russie en qualité d'aumônier et de précepteur des enfants de la princesse Dolgorowki, née Galitzin. Les docteurs de Sorbonne qui avaient signé en 1717 le mémoire rédigé par Boursier et présenté au czar Pierre Ier, pour faciliter la réunion de l'Église de Russie à l'Église latine, signèrent un autre acte, qu'ils adressèrent à Jubé, en le chargeant de négocier cette affaire avec le clergé de Russie. Le fameux archevêque de Novogorod se trouva malheureusement dans des dispositions toutes contraires, et par son crédit il fit échouer tous les projets. Bientôt les Dolgorowki furent disgraciés, et Jubé obligé de prendre la fuite. Il alla se fixer pendant quelques années en Hollande; ensuite il se rendit à Paris incognito. Se sentant subitement indisposé, il se fit transporter à l'hôtel-Dieu, où il mourut. Il fut éditeur de quelques ouvrages et auteur de divers écrits sur les affaires du temps, entre autres de : *Pour et contre Jansenius, touchant les intérêts de la Grâce*, par M. J.; Paris, 1703, in-12 : cette œuvre fut saisie par la police. — *Lettre d'un Curé de Paris à M. Sauval, au sujet de son écrit intitulé :* État de la religion en France, *en lui adressant le mandement du cardinal de Noailles, et deux lettres d'un médecin touchant le miracle arrivé dans la paroisse Sainte-Marguerite*. Paris, 1725, in-12. Il aida Baillet dans la composition de sa *Vie des Saints*. GUYOT DE FÈRE.

L'abbé Lebeuf, *Hist. du Diocèse de Paris*, t. IX. — *Réflexions sur la Nouvelle Liturgie d'Asnières*, 1724, in-12, attribuées à Blin, chanoine de Rouen. — *Nouvelles Ecclésiastiques*, 23 octobre 1746. — Barbier, *Examen critique des Dictionn. Histor.*

JUBIN ou **GEBUIN** (Saint), prélat français, mort à Lyon, le 18 avril 1082. Il était fils de Hugues III, comte de Dijon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé archidiacre de l'église de Langres. Au mois de septembre 1077, il se tint à Autun un concile de la province de Lyon. Rainard, évêque de Langres, y avait amené Jubin avec lui. Après la déposition d'Humbert, archevêque de Lyon, et sa retraite au monastère du mont Jura, les clercs et les laïques de Lyon, qui étaient de l'assemblée, demandèrent avec instance l'archidiacre Jubin pour remplir le siége vacant. Tout le concile applaudit à cette demande. Jubin refusa d'abord, et alla se cacher près de l'autel; mais on vint l'enlever, et il fut sacré par le légat Hugues de Die, président de l'assemblée. Jubin fit le voyage de Rome aussitôt qu'il eut pris possession de son église. Grégoire VII le reçut avec honneur et l'établit primat, ou plutôt lui confirma la primatie qu'il revendiquait pour son siége sur les quatre provinces de Bourges, de Rouen, de Tours et de Sens, privilége qui engendra de grandes discussions entre les archevêques intéressés. Jubin, de retour à son église, la gouverna avec sagesse. Il eut quelques différends avec saint Hugues, abbé de Cluny, mais ces différends n'eurent pas de suites. Le pape avait tant de confiance en Jubin qu'il l'adjoignit à son légat pour le jugement du doyen de l'église de Langres, qui y causait du trouble. Saint Jubin fut enterré dans l'église de Saint-Irénée de Lyon. Le peuple l'invoquait contre les douleurs de la goutte et celles de la pierre, dont il avait lui-même été affligé pendant sa vie. On a de saint Jubin six *lettres* qui roulent toutes sur la question de la primatie attachée à son siége. Elles ont été imprimées par Descordes, dom Liron, Baluze, etc. J. V.

Gallia Christ. Nov., tome IV, p. 89. — *Chronicon Virdunense*. — *Malleacense, seu potius S. Maxentii in Pictonibus monasterii chronicon*. — Le P. de Colonia, *Histoire littér. de la Ville de Lyon*. — *Hist. Litt. de la France*, tome VIII, p. 104. — Guérin, *Abrégé histor. des Martyrs de Lyon*. — J.-B. Durand, *Notice sur saint Jubin*, ar-

Lyon, avec une Dissertation sur l'authenticité *orps; Lyon, 1827, in-12.*

IBINAL (*Michel-Louis-Achille*), litté- français, né à Paris, le 24 octobre 1810. ille est originaire du Bigorre. Au sortir du , il suivit les cours de l'École des Chartes, dia différentes œuvres du moyen âge. Il ra en même temps à plusieurs publi- littéraires. Dévoué alors à la dynastie ans, il fut nommé professeur de littérature re à la faculté des lettres de Montpellier , chevalier de la Légion d'Honneur, et un encouragement annuel sur les fonds s aux gens de lettres. Après la révolution ier 1848, il quitta sa chaire pour rester à et se jeta dans la carrière politique. Il s'at- M. Ledru-Rollin, présida le club de l'É- u salon de Mars, un des plus avancés de l'é- et signa une des plus violentes proclama- ui aient été alors affichées sur les murs de Il ne tarda pas cependant à revenir de sa effervescence, et se rapprocha du parti ; il devint même un des rédacteurs du *in de Paris*. Parfaitement converti en l se présenta comme candidat du gouver- aux électeurs de Bagnères en 1852, et fut uté au Corps législatif. Aussitôt il demanda lissement de l'empire, dans un article qui out reproduit en province. Il employa, du n influence à servir quelques gens de let- lles à des opinions vaincues, et entreprit er une bibliothèque dans sa ville électorale. rps législatif il demanda instamment des s de fer pour les Pyrénées, la réduction des poste pour les imprimés, la réduction du appuya le vote des emprunts, parla contre ritudes militaires auprès des fortifications s, réclama contre l'insuffisance des crédits s aux bibliothèques, aux établissements iques, aux gens de lettres et aux sociétés s. Réélu en 1857, avec l'appui du gouver- il continue à voter avec la majorité, de- quelques améliorations dans diverses es administratives.

de M. Jubinal : *Li Fablel dou Dieu d'a-* , *extrait d'un manuscrit de la Biblio- du Roi, et publié pour la première fois*; 1834, in-8° ; ce poëme paraît avoir été com- fin du douzième siècle ; il contient 568 vers yllabes divisés en quatrains ; — *Des XXIII es de vilains, pièce du treizième siècle, agnée d'une traduction en regard, et l'un commentaire par Éloi Johanneau*; 834, in-8° ; — *La Résurrection du Sau- ragment d'un mystère inédit, avec une tion en regard, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi*; Paris, 1834, — *Un Sermon en vers, publié d'après uscrit de la Bibliothèque du Roi*; Paris, in-8° ; — *Jongleurs et Trouvères, ou le saluts, épîtres, rêveries et autres légères des treizième et quatorzième siècles, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi*; Paris, 1835, in-8° ; — *La Complainte et le Jeu de Pierre de la Broce, chambellan de Philippe le Hardi, qui fut pendu le 30 juin 1278, publiés d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi*; Paris, 1835, in-8° ; — *La Légende latine de saint Brandaines, avec une traduction inédite en prose et en poésie romane, publiée d'après des manuscrits de la Bibliothèque du Roi remontant aux onzième, douzième et treizième siècles*; Paris, 1836, in-8° ; — *Mystères inédits du quinzième siècle*; Paris, 1836-1837, 2 vol. in-8°, contenant : *Le Martyre de saint Étienne; La Conversion de saint Paul; Le Martyre de saint Denys; Les Miracles de sainte Geneviève; La Vie de saint Fiacre; La Nativité de N.-S. Jésus-Christ; Le Jeu des Trois Rois; La Passion de Notre-Seigneur; La Résurrection de Notre-Seigneur*; *Les anciennes Tapisseries historiées, ou collection des monuments les plus remarquables de ce genre qui nous soient restés du moyen âge, à partir du onzième siècle au seizième inclusivement*, dessins de Sansonetti; Paris, 1837, 2 vol. in-fol. oblong ornés de 123 planches : cette collection se compose des tapisseries de Bayeux, de Beauvais, de Valenciennes, d'Aix et d'Aulhac, de Reims, de Nancy, de Dijon et Bayard, de Berne, et de La Chaise-Dieu ; — *La Armeria real, ou collection des principales pièces du musée d'artillerie de Madrid*, dessins de M. G. Sensi ; Paris, 1837, 2 vol. in-fol. ; — *La Bataille et le Mariage des sept Arts, pièces inédites du treizième siècle, en langue romane*; Paris, 1838, in-8° ; — *Rapport à M. le ministre de l'instrution publique, suivi de quelques pièces inédites tirées des manuscrits de la Bibliothèque de Berne*; Paris, 1838, in-8° ; — *Lettre au directeur de* l'Artiste, *touchant le manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 431, perdu pendant vingt-huit ans, suivie de quelques pièces inédites du treizième siècle relatives à divers métiers du moyen âge et tirées de ce manuscrit*; Paris, 1838, in-8° ; — *Notice sur les armes défensives et spécialement sur celles qui ont été usitées en Espagne depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle inclusivement*; Paris, 1839, in-8° ; — *Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages, dites historiées, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle inclusivement*; Paris, 1840, in-8° ; — *Explication de la Danse des morts de La Chaise-Dieu, fresque inédite du quinzième siècle, précédée de quelques détails sur les autres monuments de ce genre*; Paris, 1840, in-4° ; — *Nouveau Recueil de Contes dits fabliaux, et autres pièces inédites des treizième, quatorzième et quinzième siècles, pour faire suite aux collections Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon*; Paris, 1839-1842, 2 vol. in-8° ; — *Lettre sur la Mort du duc d'Orléans,*

extraite du *Courrier du Midi*; Paris, 1842, in-8°; — *Le Teinturier poëte*; Montpellier, 1844, in-8°; — *Lettres à M. le comte Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque royale de La Haye*; Paris, 1846, in-8°; — *Lettre à M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), contenant un curieux épisode de l'histoire des bibliothèques publiques, avec quelques faits nouveaux relatifs à M. Libri et à l'odieuse persécution dont il est l'objet*; Paris, 1849, in-8°; — *Lettre inédite de Montaigne*; Paris, 1850, in-8°; — la *Complainte d'Outre-Mer et celle de Constantinople* par Rutebœuf; Paris, 1834, in-8°; — *Le Miracle de Théophile* par Rutebœuf; Paris, 1837, in-8°; — une édition des *Œuvres complètes* de ce trouvère du treizième siècle; Paris, 1838-1839, 2 vol. in-8°.

M. Jubinal a été pendant quelque temps rédacteur en chef du journal *Le Voleur et le Cabinet de Lecture*. Il a fourni à la *Revue rétrospective* un article bibliographique sur *la Légende de saint Brandaines*, 2e série, tome VII; — au *Livre des Cent et un: Le Conducteur de Coucou* (tome XIV); — à *La France Littéraire: Le poëme du Cid* (1841); — à la *Revue indépendante: Alonzo de Ercilla* (1846); — à la *Revue du Midi*, dont il a été le fondateur et le directeur : divers articles, entre autres une *Notice sur le baron Taylor*; Montpellier, 1844. Enfin, il a travaillé au recueil intitulé : *Allemagne, Pays-Bas, Dresde*; à *La France départementale*; à *L'Artiste*; au *Journal des Demoiselles*; au *Moniteur*; à *L'Estafette*, etc. M. Jubinal vient d'être nommé officier de La Légion d'Honneur (août 1858). L. Louvet.

Profils critiques et biographiques des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés. — *Les grands Corps politiques de l'État : biogr. complète des Membres du Sénat, du Conseil d'État et du Corps législatif.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JUCHEREAU DE SAINT-DENIS (*Antoine*), général français, né le 14 septembre 1778, à Bastia (Corse), mort vers 1842. Il fut élevé à l'école de Brienne, et commençait à suivre ses cours à l'école du génie militaire à Mézières, lorsque son père, ancien colonel directeur d'artillerie, périt sur l'échafaud révolutionnaire. Son oncle paternel, qui résidait au Canada, l'envoya chercher à la nouvelle de cet événement tragique, le fit passer d'abord en Angleterre, puis de là en Amérique. Pendant son séjour en Amérique, le jeune Juchereau de Saint-Denis perfectionna, dans la célèbre académie de Woolwich, ses études scientifiques et ses connaissances spéciales, comme ingénieur militaire. N'ayant retrouvé à son retour en France, après la paix d'Amiens, que quelques débris de sa fortune patrimoniale, Juchereau de Saint-Denis se rendit à Constantinople, où il se fit admettre au service de la Porte Ottomane comme directeur et instructeur en chef du génie militaire. Ayant bientôt acquis l'estime et la confiance du sultan Selim III, il fut chargé par ce prince de la direction des fortifications de l'empire. Il y était occupé lorsqu'en 1807 la guerre éclata entre la Porte et les gouvernements de la Russie et de l'Angleterre. Il fut alors chargé de présenter des plans pour la réparation et le perfectionnement des places turques sur le Danube. Il dirigea les travaux défensifs du Bosphore et des Dardanelles, mit Constantinople en état de défense, services importants pour la Porte dans ces circonstances critiques, et qui lui valurent la décoration de commandeur de l'ordre du Croissant. Après la mort de Selim et le triomphe des janissaires, Napoléon rappela en France Juchereau de Saint-Denis, et l'envoya en Espagne auprès de son frère Joseph, qui l'employa comme colonel du génie. Il coopéra en cette qualité au siége de Cadix, où il commandait la colonne d'attaque du centre, fortifia plusieurs châteaux et postes militaires dans le midi de l'Espagne, et se distingua particulièrement à l'affaire de Bornos, où quinze mille Espagnols, commandés par le général Ballesteros, furent mis en déroute par trois mille Français. Revenu en France en 1813, après la bataille de Vittoria, il fut chargé de fortifier les approches de Sebour et de Saint-Jean-de-Luz, et dirigea ensuite les travaux du camp retranché de Bayonne, du côté de Biarritz et de l'Espagne. Placé, comme colonel du génie, dans l'armée du duc de Dalmatie pendant la campagne de 1814, il prit part à tous les combats qui précédèrent la bataille de Toulouse. Peu après la restauration, Juchereau de Saint-Denis quitta l'arme du génie, et passa dans l'état-major. En 1815, il remplissait les fonctions de chef d'état-major dans le sixième corps, commandé par le général Lobau, et se trouva aux batailles de Ligny et de Waterloo. De 1816 à 1823, il remplit les fonctions de chef d'état-major en Corse et dans plusieurs divisions militaires du midi. Placé pour remplir les mêmes fonctions sous les ordres du comte Molitor dans le deuxième corps de l'armée expéditionnaire d'Espagne, il participa aux opérations de cette campagne, et signa la capitulation de Torijos qui fut ratifiée par le général en chef. En 1826, Juchereau de Saint-Denis fut chargé d'une mission spéciale en Angleterre; il s'agissait d'examiner tous les changements et tous les nouveaux perfectionnements adoptés dans les armées britanniques, tant sous le rapport du matériel que sous celui des manœuvres et des nouvelles institutions militaires. Il lui était particulièrement prescrit de porter un œil attentif sur la nouvelle arme à vapeur de Perkins et d'en apprécier les avantages et les inconvénients. Il devait faire construire, sous ses yeux, pour le compte du gouvernement français, un canon du calibre de quatre d'après ce système. Après avoir bien examiné et étudié les changements opérés dans l'armement et les manœuvres des troupes britanniques, Juchereau de Saint-Denis proposa d'en adopter une partie, avec des modifications conformes au caractère et aux dispositions du soldat français,

à l'arme à vapeur de Perkins, dans un t fort détaillé, fort savant, il en démontra onvénients, et en proposa le rejet. Lors ampagne de Grèce en 1828, Juchereau it-Denis fut choisi par le gouvernement s pour être son agent auprès du gouver- hellénique et pour porter aux Grecs un r secours de 500,000 fr. Revenu en France 29, il fut consulté par le ministre de la sur l'expédition d'Alger. Ses rapports pprouvés, il fut désigné pour prendre c : opération. Juchereau de Saint- oui a ppris à connaître, pendant son ,evant, les institutions politiques de combattre des Turcs, rendit services à l'armée pendant cette cam- n qualité de sous-chef de l'état-major gé- A son retour en France, il fut nommé ma- de-camp en récompense de ses nombreux s. En 1835, le roi Othon lui envoya le titre décorations de l'ordre royal du Sauveur; longtemps Juchereau était commandeur Légion d'Honneur. On a de lui : *Révolu- e Constantinople en* 1807 *et* 1808, pré- '*Observations générales sur l'État ac- l'Empire Ottoman*; Paris, 1819, 2 vol. — *Considérations statistiques, poli- et militaires sur la Régence d'Alger.*

A. JADIN.

rat et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du*

A, patriarche hébreu, un des douze fils ob et de Lia, né en 1755, et mort en 1636 chrétienne. Après Joseph, Juda fut e le plus remarquable des fils de Jacob. moigne qu'il eut dans la famille patriar- le grande influence. Lorsque Joseph vint ncontre de ses frères, décidés à le faire Juda eut assez d'empire sur eux pour lui la vie et les déterminer à le vendre aux ites. L'on voit, par le texte, qu'un motif mité lui fit donner ce conseil. « Pourquoi s-nous notre frère, dit-il, et cacherions- n sang? Que nos mains ne se lèvent pas , puisqu'il est notre frère et notre chair? » Juda qui décida Jacob à laisser Ben- e re en Égypte, ainsi que l'exigeait : il porta en quelque sorte la caution jeune frère vis-à-vis du patriarche, a l'idée de cette séparation. Enfin, Joseph, après la découverte de sa coupe sac de Benjamin, eut feint de vouloir prétendu voleur son esclave, Juda n'ou- la promesse qu'il avait faite à Jacob, a Joseph de remplacer Benjamin. Le s qu'il adressa à ce frère tout-puissant, ui ne s'était pas encore fait reconnaître, d'éloquence. Nous n'en citerons que traits. « Notre père, votre serviteur, a : Vous savez que mon épouse m'a en- eux fils; l'un s'est éloigné de moi et vous t qu'une bête l'a dévoré, et je ne l'ai pas revu jusqu'à ce jour; si présentement vous retirez aussi l'autre de ma présence, qu'il lui arrive malheur sur la route, vous me ferez traîner ma vieillesse dans la douleur jusqu'à la mort. Maintenant, ajoute Juda, si je rentre chez notre père, votre serviteur, sans avoir avec nous ce plus jeune frère, de sa vie dépendra celle de notre père, et il arrivera que ne voyant pas avec nous ce plus jeune frère, il mourra. » Et Juda conclut ce discours par l'offre de rester lui-même. « Comment, en effet, retournerais-je vers mon père, dit-il, si cet enfant n'est pas avec nous, car je ne saurais voir les douleurs qui vont accabler mon père. » Joseph ne résista pas, comme on sait, à cette touchante allocution de son frère, et se fit aussitôt reconnaître. Plus tard Juda précéda et alla annoncer à Joseph l'arrivée de la famille patriarcale en Égypte. La vie de Juda donne une idée assez complète des mœurs parfois sauvages des hommes de ces temps reculés, témoin l'épisode de Thamar, sa bru, que Juda voulut faire brûler après l'avoir rendue mère. Il est vrai qu'elle ne s'était pas fait connaître d'abord, et probablement que la sentence eût été exécutée si, avec une prévision toute féminine, elle ne s'était fait donner par lui certains objets qui devaient constater son identité. C'est ce qui arriva; Thamar fit ainsi tomber l'accusation de prostitution lancée contre elle. « Thamar est justifiée plus que moi, dit Juda, » et « il ne la connut pas davantage, » ajoute l'Écriture.

Juda fut compris dans les paroles prophétiques prononcées par Jacob avant sa dernière heure. La manière dont ce grand patriarche parla alors de son fils s'accorde parfaitement avec le caractère et les actes de ce frère de Joseph. « Juda, tes frères te loueront, dit Jacob; tes mains seront sur le dos de tes ennemis; les fils de ton père t'adoreront » (c'est-à-dire subiront ton influence). « Juda est un lionceau; tu as dormi comme un lion. Il ne manquera pas de prince dans Juda;.. de tes cuisses viendra un chef... qui est l'attente des nations ».

On a voulu voir, dans ces paroles, la prédiction d'un Messie, d'un sauveur. V. R.

Genèse, XXXVII-XLIX.

JUDA HAKKADOSCH, c'est-à-dire Juda *le Saint*, fils du rabbin Siméon, de la tribu de Benjamin, et descendant de Hillel l'ancien, né à Tabarija, en 123 de J.-C., le jour même de la mort du rabbin Akiba, et mort en 190, à Zippori. Il entra au sanhédrin dans la plus grande jeunesse, mais après avoir fait une profonde étude de la loi. A l'âge de trente-huit ans il devint le chef de ce corps, qui siégeait alors à Tibériade. Le nom du *Nasi* (prince), sous lequel on le désigne souvent, lui fut donné parce qu'il était à la fois patriarche et directeur de l'école. On l'appelle aussi *Rabbenou* (notre maître) pour indiquer qu'il fut le maître par excellence. Les traditions juives rapportent une foule de fables tout à fait

incroyables sur ses relations intimes avec les empereurs Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Verus et Commode.

Juda le Saint est l'auteur de la collection connue sous le nom de *Mischna*, recueil de décisions, d'interprétations et de discussions des docteurs juifs antérieurs, sur l'ensemble des croyances, des pratiques, des lois de leur nation. Cet ouvrage est divisé en six parties (*sedarim*), dont la première traite de l'agriculture, la seconde des jours de fête, la troisième de tout ce qui se rapporte aux mariages, la quatrième des affaires civiles, la cinquième des oblations et des cérémonies religieuses, la sixième, enfin, des purifications légales. Le texte de la *Michsna* a été imprimé avec de courtes gloses à Amsterdam, 1631, in-8°, et réimprimé depuis très-souvent, avec des explications plus ou moins étendues, à Amsterdam, à Venise, à Constantinople, etc. M. J. Fürst donne, dans sa *Bibliotheca Judaica*, un catalogue complet de toutes les éditions qui en ont été faites, ainsi que l'indication des publications de diverses parties séparées, des traductions totales ou partielles, et des ouvrages destinés à faciliter l'intelligence de ce recueil.

M. N.

Bartolocci, *Magna Biblioth. Rabbinica*. — Wolf, *Bibliotheca Hebraica*. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei*. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, tom. II, pag. 40-49.

JUDA BEN-SAMUEL HA-LEVI, nommé par les Arabes *Abοul-Hassan*, poëte et théologien, né dans la Castille, vers 1080, et mort en 1140. Son père, R. Samuel Ha-Levi, était aussi distingué par sa science que par sa piété et sa générosité envers ses coreligionnaires, et Aben-Ezra, son gendre, et non son cousin germain, comme il est dit dans la *Biographie universelle*, soutint dignement la renommée de cette famille. Il est raconté dans le *Schalchelett-Hakkabbala* que Juda Ha-Levi, âgé de plus de cinquante ans, alla en pèlerinage à Jérusalem, et qu'il s'avançait à pied sur la cité sainte, en psalmodiant une élégie qu'il avait composée sur ses malheurs, quand un mahométan, irrité de ses paroles, poussa son cheval sur lui et l'écrasa. Cette fin tragique est fort douteuse; mais son pèlerinage à Jérusalem est un fait incontestable. On lui doit le célèbre ouvrage connu sous le nom de *Cosri*. Il le composa en arabe : Juda ben-Tibbon le traduisit plus tard en hébreu; et Buxtorf l'a traduit d'hébreu en latin, et l'a publié avec des notes; Bâle, 1660, pet. in-4°. On en a une édition moderne sous ce titre : *Liber Cosri, in linguam arabicam descripsit R. Jehuda Ha-Levi, ex arabica in linguam hebræam transtulit R. Jehuda ben-Tibbon, cum commentario rabbinico nunc edidit S. Brecher*; Prague et Landau, 1838-1840, trois part. in-8°. Il a été aussi traduit en espagnol par Abendana, Amsterdam, 1663, in-4°, et en allemand par Jolowicz et Cassel; Leipzig, 1841-42, in-8°, seulement les deux premières parties. La plus ancienne édition de la traduction hébraïque, due à Juda ben-Tibbon, est de Fano, 1506, in-4°. Elle est extrêmement rare. Le *Cosri* a été commenté par plusieurs écrivains juifs. Cet ouvrage, écrit sous forme de dialogue entre un roi de Cozar et un savant juif désigné sous le nom d'Isaac Sanghari, a pour but d'établir la vérité et la divinité de la religion juive. Pour cela, l'auteur réfute les fausses opinions des philosophes et les erreurs des Caraïtes, sous lesquels il a entendu, selon quelques critiques, les chrétiens, et cherche à prouver la nécessité d'une révélation surnaturelle, en montrant que la raison ne peut parvenir par elle-même à connaître quel est le culte qui convient à Dieu, et qu'elle a besoin d'être éclairée sur ce point d'une manière spéciale par Dieu lui-même. Il n'est pas douteux, comme le fait observer M. E. Renan (*Averroès*; Paris, 1852, in-8°, pag. 139) que ce célèbre livre n'ait été écrit sous l'influence d'une réaction tentée par la théologie, alarmée contre la domination de l'aristotélisme parmi les Juifs.

Juda Ha-Levi est regardé par les Juifs comme un de leurs plus grands poëtes. Charizi le met au premier rang, à côté de Gabirol et de Moïse ben-Esra. Il a laissé des poésies en langue arabe et d'autres en hébreu. Celles-ci se trouvent en partie imprimées dans divers *machazor* (recueils de prières du rit portugais). Quelques-unes ont été publiées dans le *Literaturblatt des Orients* (Feuille littéraire de l'Orient); 1840-48, par M. Sachs dans son *Die religiœse Poesie der Juden in Spanien* (La Poésie religieuse des Juifs en Espagne); Berlin, 1845, in-8°; par M. Dukes dans son *Zur Kenntniss der neuhebr. religiœsen Poesie* (Pour la Connaissance de la poésie religieuse hébraïque moderne); Francfort, 1842, in-8°. On cite plus particulièrement une longue pièce *sur l'histoire d'Esther*, publiée avec des traductions latine, allemande et espagnole, à Amsterdam, 1700, in-4°, et une *élégie sur la ruine de Sion*, publiée par Sal. Dubno, avec une traduction allemande de Moïse Mendelssohn, à la fin du Prospectus du *Pentateuque* du savant juif berlinois, à Amsterdam, 1771, et 1778, in-8°.

Michel Nicolas.

Rossi, *Dizion. Storico degli Autori Ebrei*. — Mich. Sachs, *Die religiœse Poesie der Juden in Spanien*. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, tom. II, pag. 25-26. — Leop. Liew, *Einleitung in die heilige Schrift*, t. I, pag. 208-210.

JUDA BEN-DAVID, plus connu sous le nom de *Juda Chajug*, appelé en arabe *Jakia* ou *Aben-Zacharia*, un des plus célèbres grammairiens juifs, né à Fez, au commencement du onzième siècle. Élevé parmi les Arabes, il exerça la médecine dans le nord de l'Afrique. Il est surtout renommé pour ses travaux sur la grammaire hébraïque, qui, avant lui, était encore dans un état d'enfance, et à laquelle il donna la méthode qui lui manquait. Les Juifs le regardent comme le restaurateur de leur langue et le prince des grammairiens. Juda Chajug est le premier qui ait établi en principe que toutes les racines hébraïques sont trilitères. Jona ben Ganach at-

tout en le
m
e [illegible] Sepher Aukhyoth nun-
k ([illegible] es oisives), écrit en
tr u par Abraham ben-Méir
: r n, 1844, in-8°. Cet ouvrage a
a première il traite des verbes
par une des trois lettres *aleph, vau*
: la seconde des verbes qui ont une
pour seconde radicale, et dans
terminés par une de ces
; — *Kitab n...uale hakephel* (Liber Du-
ois), classé par ordre alphabétique, de
s verbes géminés qui se trouvent dans la
Écrit en arabe, il fut aussi traduit en hé-
r Abraham ben-Méir Ibn-Esra. Cette tra-
a été imprimée à Francfort, 1844, in-8°;
ter hannikod (Livre de la Ponctuation),
arabe et traduit en hébreu par Abraham
ir Ibn-Esra, ouvrage tellement rare que
f fit de vains efforts pour s'en procurer
pie, pendant sa discussion avec L. Cappel
tiquité et l'origine des points-voyelles; —
harkacha (Livre des Accents), suite
le du précédent, et aussi rare que lui.
ux ouvrages réunis ont été publiés dans la
. hébraïq. d'Abraham ben-Méir Ibn-Esra,
s additions de Moïse Chiquitilla; Franc-
44, in-8°. Ces divers écrits ont été publiés
le par les soins de M. L. Dukes, sous
d'*Œuvres grammaticales de R. Juda
y de Fez;* Francfort, 1844, in-8°. — On
ribue encore un dictionnaire de la langue
ue, mentionné souvent par Jona ben-Ga-
t plus tard par Salomon Parchon. Avant
été publiés par M. L. Dukes, ces écrits
fort rares, même parmi les Juifs. Jean
, professeur d'Oxford, avait fait des deux
s, dont il existe à la bibliothèque de cette
ité une copie dans le texte original, une
ion latine, qu'il se proposait de publier,
i est restée inédite. Michel NICOLAS.

Biblioth. Hebr., t. I, p. 422; t. III, p. 307. — Rossi, *storico degli Autori Ebrei.* — Ewald et Dukes, *zur Geschichte der ältesten Auslegung and rklærung des A.-T.*, t. I, p. 123-128 et t. II, . — J. Fürst, *Biblioth. Jud.*, t. I, p. 160.

a (*Léon* DE) ou Léon JUDÆ, réformateur ant, né en 1482, à Ribeauvillé (Al- mort le 19 juin 1542, à Zurich. Il était curé d'un village de l'Alsace, et d'une ne nommée Élisabeth Hochsengerein; on l'où lui venait ce nom de *Juda* ou *Judæ*, a fait croire faussement à quelques qu'il était d'origine juive. Après avoir l'école de Schelestadt, il se rendit en Bâle pour compléter ses études, et s'y e étroite amitié avec Ulric Zwingle, qui le ses condisciples; reçu maître ès arts , il obtint une cure en Alsace. Peu de après, le désir d'accroître ses connais- e ramena à Bâle, où il fut attaché à l'é- Saint-Théodore; bientôt appelé à Ensie-deln, il y retrouva Zwingle, qui l'associa à ses nouvelles études; ils relurent et commentèrent ensemble les livres saints, les ouvrages des Pères et ceux de Reuchlin, d'Érasme et de Luther, et commencèrent, vers la même époque, sous la protection de l'abbé lui-même, à prêcher contre les abus de l'Église romaine. En 1519, Juda continua seul ses ardentes prédications, et rejoignit, en 1522, son ami à Zurich. Dans cette ville, qu'il ne quitta plus, et où il épousa, vers la fin de 1523, une ancienne nonne, nommée Catherine, convertie par lui avec tout son couvent, il acquit par l'autorité de sa parole une influence extrême, qu'il mit au service de la réforme avec toute la fougue d'un apôtre. Ne se contentant pas d'attaquer en chaire les vices du clergé et les abus de l'Église, il se laissa entraîner jusqu'à prêcher ouvertement la conquête des cantons catholiques de la Suisse. La guerre éclata, mais elle fut fatale à la cause du parti réformé, qui perdit son principal chef, Zwingle, à la bataille de Cappel. Léon de Juda prit à l'œuvre de la réforme une part considérable, quoique secondaire, par ses traductions, ses traités de controverse et ses annotations nombreuses sur tous les livres saints. Mais il est surtout connu par la version de la *Bible*, à laquelle il attacha son nom et qui fut l'ouvrage capital de sa vie. Cette version, écrite dans un latin élégant, et accompagnée de gloses marginales, fut bien accueillie, même en Espagne, où la faculté de Salamanque la fit réimprimer presque littéralement; reproduite en France par Robert Estienne et mise sous le nom de Vatable, elle fut condamnée par la Sorbonne, et attira de nombreux désagréments à son savant éditeur. Nous citerons parmi les ouvrages de Léon de Juda, dont on n'a jamais pu former une liste complète à cause de leur rareté : *Des Hochgelehrten Erasmi und Luther's Meinung vom Nachtmahl unsers Herr Jesu Christi* (Opinion du savant Érasme et de Luther touchant la sainte Cène); Zurich, 1526, écrit anonyme, qui lui attira de violentes attaques de la part d'Érasme; — *Die Bücher, die bei den Alten unter biblische Bücher nie gezählet sind* (Les Livres qui ne sont pas compris dans la Bible); ibid., 1529, in-fol., traduction entreprise sur la Bible allemande publiée par Froschover à cette époque; — *Annotationes in IV Evangelistas, Epistolas, Genesin, etc., ex ore Zwinglii exceptæ;* Tongres, 1581, in-folio : recueil complet des commentaires publiés séparément depuis 1517; — *Catechismus;* ibid., 1434, in-12 : resté en usage dans l'église de Zurich jusqu'au quatorzième siècle; — *Adversus omnia Catabaptistarum prava dogmata H. Bullingeri Lib. IV per L. Judæ aucti;* ibid., 1535, in-8°; — *Biblia sacrosancta Testamenti Veteris et Novi, religiosissime translata in sermonem latinum;* ibid., C. Froschoverus, 1543, in-fol.; Paris, R. Estienne, 1545. La version de la *Bible*, laissée incomplète par Juda, fut terminée par

Bibliander et Pierre Cholin; on se servit de celle d'Érasme pour le *Nouveau Testament*, et Pellican se chargea de revoir l'ouvrage entier. Léon de Juda a traduit en allemand les *Épîtrés* et les *Évangiles*, d'après Érasme, et divers écrits de Zwingle et de Luther, et il a édité les *Lettres* de Zwingle et d'Œcolampade. P. L—Y.

Altes und Neues aus der gelehrten Welt, 1717. — Salomon Hess, *Geschichte der Pearrkirche zu St Peter in Zürich*; 1793, in-8°. — *Allgem. deutschen Bibliothek*, t. XIV. — J.-J. Hottinger, *Helvetische Kirchengeschichte*; 1698, in-4°. — M. Adam, *Vitæ Theologorum Germanorum*; 1653, gr. in-8°. — C. Gesner, *Biblioth. univ.* — Haag, *La France Protestante*. — Brunet, *Man. du Libraire*. — *Bibliothèque Sacrée*.

JUDA AL-HARIZI ou **AL-KHARIZI**. *Voy.* CHARIZI.

JUDACILIUS, un des principaux chefs des Italiotes dans la guerre Sociale, en 90 avant J.-C. Il était né à Asculum, dans le Picenum. Ses premières opérations dans l'Apulie furent très-heureuses. Canusium, Venusia et beaucoup d'autres villes lui ouvrirent leurs portes; plusieurs villes qui essayèrent de résister furent enlevées d'assaut. Il fit tuer tous les nobles romains qui tombèrent entre ses mains. Quant aux gens du peuple et aux esclaves, il les enrôla dans ses troupes. Avec T. Afranius (ou Lafrenius) et P. Ventidius, il remporta une victoire sur Cn. Pompeius Strabon; mais celui-ci prit bientôt sa revanche sur Afranius et mit le siége devant Asculum. Judacilius tenta un effort désespéré pour sauver sa ville natale, où il pénétra avec huit cohortes à travers les lignes romaines. N'ayant pu relever le courage des habitants, et jugeant une plus longue résistance impossible, il commença par faire tuer tous ses adversaires, tous les partisans des Romains. Puis il ordonna d'élever dans le principal temple de la ville un magnifique bûcher. Sur le bûcher il fit placer un lit, et après avoir bu largement avec ses amis, il avala du poison. Il s'étendit ensuite sur le bûcher et commanda aux convives d'y mettre le feu. Y.

Appien, *Bel. Civ.*, I, 40, 42, 47. — Orose, V, 18. — Mérimée, *Essai sur la Guerre Sociale*.

JUDAS MACHABÉE. *Voy.* MACHABÉE.

JUDAS, surnommé ISCARIOTE, sans doute parce qu'il était originaire de Carioth, ville de Juda. C'est l'apôtre qui eut la lâcheté de trahir le Christ. Judas était le trésorier de la petite association de Jésus et de ses disciples, et portait, comme tel, la bourse commune. Saint Jean l'accuse d'être un homme sans honnêteté; il rattache à son avarice le regret que Judas manifesta lorsque Marie répandit du parfum sur le Seigneur, à Béthanie. Judas, devait bientôt après, livrer son maître à ses ennemis. Il alla trouver les principaux sacrificateurs, et s'engagea, moyennant trente deniers d'argent, à faire tomber Jésus entre leurs mains. Néanmoins, Judas prit sa place au milieu des autres apôtres à la Cène, et Jésus, oppressé de tristesse, ayant dit que l'un d'eux le trahirait, Judas osa demander: « Maître, est-ce moi? — Tu l'as dit, » lui répondit Jésus. Alors Judas sortit, et rev[illegible] la montagne des Oliviers, suivi de gens armés. Le misérable, s'avançant auprès de son maître, le fit reconnaître par un baiser qu'il lui donna. La troupe s'empara alors du Christ, et Judas s'éloigna. Mais, apprenant bientôt les dangers qui menaçaient le Juste, et comprenant l'énormité de son crime, il voulut rendre le prix de sa trahison; repoussé par ceux même dont il s'était rendu le complice, il jeta le prix de son forfait dans le temple, et se pendit. Cet argent servit à acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers; car il n'était pas permis de le mettre dans le trésor sacré, « parce que c'était le prix du sang »; c'est pourquoi ce champ de repos fut appelé *Hakel damah* (le champ du sang). Saint Pierre diffère de saint Matthieu dans les détails qu'il donne de la mort du traître, et aussi lorsqu'il dit que Judas acquit lui-même un champ du salaire de son crime. Les hérétiques cérinthiens et cajans ou caïanites honoraient Judas; les derniers se servaient même d'un Évangile qui portait son nom. L. LOUVET.

Jean, *Évang.*, XII, 6; XIII, 29. — Matthieu, *Évang.*, XXVII, 3 et suiv. — Pierre, *Actes des Apôtres*, I, 18. — S. Épiphane, *Hæres.*, 38.

JUDAS (Ἰούδας), historien grec, vivait dans le troisième siècle après J.-C. On croit qu'il était contemporain d'Alexandre Sévère. Il écrivit une histoire chronologique depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'empereur Alexandre Sévère, et des dissertations sur les Soixante-dix Semaines de Daniel. Ces deux ouvrages sont perdus. Y.

Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VI, 7. — Nicéphore, IV, 34. — Saint Jérôme, *Catal. Script. Illust.*, 52.

JUDD (*Sylvestre*), littérateur américain, né le 23 juillet 1813, à Westhampton, mort le 20 janvier 1853, à Augusta. Il fit ses études au collége d'Yale, et se consacra quelque temps à l'enseignement; puis, étant entré à l'école de théologie d'Harvard, il reçut les ordres en 1840, et devint pasteur d'une congrégation unitaire dans l'État du Maine. On a de lui des romans moraux et des poésies: *Margaret, a tale of the real and ideal*; 1845, in-12; 2e édit., augmentée, 1851, 2 vol.; — *Philo and Evangeliad*; 1850, poëme didactique écrit en vers blancs; — *Richard Edney and the governor's family*; 1850; — *The white Hills*, tragédie; — *The Church*; 1854, discours. P. L—Y.

Cyclop. of American Literature. — *Life of the rev. S. Judd*, 1854.

JUDDE (*Claude*), écrivain religieux français, né à Rouen, le 21 décembre 1661, mort à Paris, en 1735. Entré dans la Compagnie de Jésus, il reçut les ordres, prêcha pendant quelque temps avec succès, et fut chargé à Rouen de la direction d'un noviciat de sa société. Il fut ensuite, jusqu'en 1721, supérieur du noviciat de Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, puis à la maison professe, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont: *Réflexions chré-*

s de la Foi et sur ... *Passion*; Paris, ... tiré des manuscrits de ce ... rier; — *Exhortations* ... *voirs de l'État Reli-* ... 2 vol. in-12 : publié par le — *Retraite Spirituelle* ... *Religieuses*; Paris, 1746, ... 1781 et 1782, l'abbé Lenoir du Parc a ... une *Collection complète des Œuvres* ... *elles* du père Judde; Paris, 7 vol. in-12; ... 1815-1816, 7 vol. in-12; Paris, 1825- ... vol. in-12. On a publié à Besançon : ... *sur la Confession à l'usage des Sémi-* ... *et des Communautés religieuses*, tiré ... res du père Judde; 1825, in-8°. J. V.

Biogr. Univ. — Chaudon et Delandine, *Dict.* ... *tor.*, *Crit. et Bibliogr.*

... surnommé THADDÉE et LEBBÉE ... *rageux*), l'un des douze apô- ... ist et l'un des quatre personnages ... frères de Jésus. La seule circonstance ... le dont l'Évangile fasse mention, c'est ... estion qu'il adressa à Jésus-Christ dans ... entretiens de la Cène : « Seigneur, d'où ... e tu te déclareras à nous, et non pas au » Jésus répondit de manière à faire ... e à ses apôtres qu'il les avait choisis ... connaître à tous les paroles de son ... a tradition n'a rien conservé de bien po- ... saint Jude. On croit qu'il s'occupait des ... de la campagne avant sa vocation. ... hrist l'aimait tendrement, et il mérita ... ion par la pureté de sa foi. L'apôtre ... Évangile dans la Judée, la Samarie, l'I- ... la Syrie et la Mésopotamie, selon Nicé- ... saint Isidore et les Martyrologes. Saint ... y ajoute encore la Libye. Selon Fortu- ... urait passé en Perse, où il aurait reçu ... nne du martyre; suivant quelques au- ... ecs, il serait mort en Arménie, percé de ... après avoir été attaché à une croix. Les ... ns l'honorent en effet comme leur apôtre. ... *tre* de saint Jude ressemble beaucoup à ... de de saint Pierre; mais on ne pourrait ... uel des deux a copié l'autre. L'épître de ... de, adressée aux fidèles en général, est ... épîtres dites *catholiques* ou *univer-* ... Elle a pour but d'avertir des peines qui ... toujours le désordre dans les mœurs et ... croyances. On croit qu'il l'écrivit après ... de Jérusalem. Il y parle avec force contre ... ues, et surtout contre les nicolaïtes, ... s et les gnostiques, qui combat- ... nécessité des bonnes œuvres. Cette ... fut pas d'abord reçue au nombre des ... s authentiques, parce que le livre apo- ... de Hénoch y est cité; mais son anti- ... la pureté de ses doctrines l'ont fait ad- ... dans le canon, même par les églises pro- ... s. L. LOUVET.

... , *Évang.*, X. — Marc, *Évang.*, III. — Luc, ... I. — Jean, *Évang.*, XIV, 22. — Jude, *Épître*. — Baronius, *In Annal.* et *in Not. sup. Martyr. Rom.* — Bellarmin, *De Script. Eccles.* — Baillet, *Vies des Saints*, 28 octobre. — Dom Calmet, *Préface sur l'Épître de saint Jude*. — Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs Sacrés et Ecclés.*, tom. I, p. 451 et suiv. — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*.

JUDEX (*Matthieu*). *Voy.* RICHTER.

JUDICAEL Ier, premier roi de Bretagne, mort le 17 décembre 658. Il était le fils aîné de Joel III; mais son frère, Salomon ou Gozlun II, le supplanta, et prit possession des États paternels. Judicael se retira alors dans le monastère de Gael, dont saint Méen était abbé. Salomon II étant mort, vers 632, Judicael fut appelé par les populations bretonnes à se mettre à leur tête; il y consentit, quitta son cloître, et prit le titre de roi. En 636, selon dom Bouquet, le roi Dagobert Ier lui envoya saint Éloi (depuis évêque de Noyon) pour demander raison des ravages que les Bretons avaient faits sur les terres de France. Judicael vint trouver Dagobert à Creil-sur-Oise, et lui donna toutes les réparations qu'il était en son pouvoir d'accorder. En 638 il abdiqua en faveur de son fils, *Alain II*, dit *le Long*. Outre ce fils, Judicael laissa de Morose, sa femme, deux autres fils : *Winnoc* et *Arnoc*, qui tous deux se consacrèrent à la vie monastique.

A. DE L.

Gallet, *Mém. Crit.* — *Brev.* — *Chron. Armoric.* — Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I.

JUDICAEL II, comte de Rennes, mort en 907. Il était fils de Guirand, comte de Rennes, et succéda en 877 à son père. Il partageait alors la Bretagne avec Alain III, dit *le Grand*, comte de Vannes, et dans maintes occasions eut à défendre son patrimoine contre Alain. Pendant ces divisions, les Normands ravageaient la Bretagne. Les princes bretons finirent par conclure un traité en 838, et, réunissant leurs forces, ils marchèrent contre leur ennemi commun, qu'ils défirent; mais Judicael perdit la vie en poursuivant les vaincus. Alain III fit preuve de loyauté en abandonnant le comté de Rennes aux fils de son allié. A. DE L.

Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I.

JUDITH, héroïne juive, fille de Mérari, de la maison de Siméon. Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle elle vivait. Elle était femme de Manassé, de la même tribu. Veuve de bonne heure, elle vécut à Béthulie dans une sage retraite et uniquement adonnée à d'austères pratiques de piété. C'était l'époque où Nabuchodonosor, roi des Assyriens, en guerre avec Arphaxad, roi des Mèdes, fit appel aux peuples voisins et leur demanda leur concours. Ils s'y refusèrent; Arphaxad ayant été vaincu, Nabuchodonosor songea à se venger des voisins récalcitrants. Son général Holopherne ravagea les frontières asiatiques depuis le Taurus jusqu'à l'Arabie; puis, traversant le Jourdain, il vint mettre le siége devant Béthulie. Les Juifs qui l'habitaient, récemment revenus de la captivité, se préparèrent d'abord à une énergique défense. Conseillé par les Édomites, qui connaissaient par-

faitement les localités, Holopherne coupa l'aqueduc dont les eaux alimentaient la ville. Réduits à une pénurie extrême, les Béthuliens songèrent à se rendre. C'est alors que Judith intervint : elle réunit les principaux de la ville, leur reprocha leur faiblesse, leur peu de patriotisme, et affirma que, Dieu aidant, elle saurait bien délivrer la ville. Puis elle demanda sa libre sortie de Béthulie. Le gouverneur Ozias lui accorda cette permission. Le soir venu, Judith invoqua le Seigneur en le suppliant d'accorder à ses prières le salut de ses coreligionnaires. Puis elle se vêtit avec une recherche extraordinaire. Suivie seulement de sa servante, qui portait quelques provisions, elle s'avança vers les avant-postes de l'armée assyrienne, et annonça qu'elle s'était évadée de Béthulie pour venir communiquer à Holopherne un moyen de s'emparer de cette ville. Introduite devant le général assyrien, elle le captiva par sa beauté d'abord et par toutes les séductions de sa parole. Elle réitéra l'assurance qu'elle lui livrerait Béthulie. Seulement elle demandait la liberté d'aller chaque soir remplir ses devoirs de piété dans une vallée du voisinage. Elle usa de cette permission pendant trois jours; le quatrième elle fut invitée à assister à un banquet donné par Holopherne et à l'issue duquel ce général se trouva dans un tel état d'ébriété que Judith, restée seule avec lui, put lui trancher la tête avec le propre glaive de cet ennemi des Béthuliens. Aussitôt elle sortit du camp sous le prétexte accoutumé, emportant dans un sac la tête d'Holopherne. Rentrée dans Béthulie, elle exposa aux regards cette sanglante dépouille, qui fut ensuite placée au haut des murs de la ville. Les habitants ayant fait une sortie, les Assyriens, privés, d'une manière si surprenante, de leur général, se démoralisèrent et prirent la fuite. Ozias les poursuivit, et en fit un grand massacre, suivi de pillage. Judith, à qui il était offert, consacra à Dieu et fit déposer dans le temple le butin du général. Puis elle chanta, dans un cantique venu jusqu'à nous, la puissance de Dieu, à qui elle rapportait pieusement la délivrance de Béthulie.

Cette femme, que le motif qui l'inspirait a pu faire qualifier d'héroïne, mourut à l'âge de cent cinq ans. L'acte qui lui a donné place dans les annales juives a dû exercer les conjectures. Aux yeux de quelques-uns, le livre qui en rend compte ne serait qu'une fiction. Tel est le sentiment de Luther, de David Chitrée, de Grotius. Bayle l'appelle « un roman pieux ». Voltaire l'a traité moins sérieusement encore. L'opinion contraire compte aussi de nombreux partisans. Quant à l'époque où se serait passé l'acte mémorable qui en fait le fond, les uns, parmi lesquels D. Calmet, Huet, Usserius, le placent avant la captivité de Babylone; les autres, en plus grand nombre, et dont nous avons suivi l'opinion, le placent à une époque postérieure. Le livre de Judith a été traduit du chaldéen avec une grande exactitude par saint Jérôme; on préfère cependant la traduction grecque suivie d'une version syriaque. Quant à l'auteur de ce récit extraordinaire, il est resté inconnu; il en est de même de l'idiome primitif dans lequel il a été écrit, quoique saint Jérôme affirme que c'est le chaldéen. Des régicides, tels que les assassins de Guillaume Ier d'Orange et d'Henri III, y ont cherché la justification de leur crime. Judith a inspiré quelques œuvres d'imagination, la plupart médiocres, par exemple la tragédie de Boyer (1695); celle de Poncy de Neuville, jouée à Saint-Cyr, en 1726, et restée inédite; une autre, anonyme, en cinq actes et en vers, Genève, 1747, in-8°; une autre enfin, intitulée *Judith et David;* 1763, in-12. L'héroïne de Béthulie a mieux inspiré les arts; un célèbre peintre de nos jours (*voy.* VERNET), a transporté sur la toile la mort d'Holopherne, et la gravure (*voy.* JAZET) a reproduit avec succès ce sombre tableau. V. R.

Le *Liv. de Judith.* — Schrœder, *Oratio de Juditha*, etc.; Lubeck, 1662. — Jahn, *Introd. in Lib. sac.* — Montfaucon, *Traité de la Vérité de l'Histoire de Judith.* — Artopœus, *Dissertatio utrum Narratio de Juditha et Holopherno historia sit an epopeia*; Strasbourg, 17[illegible], in-4°. — Bayle, *Dict. Hist.*

JUDITH, seconde femme de l'empereur franc Louis Ier, surnommé *le Débonnaire*. Elle naquit vers l'an 800, et mourut en 843. Son père, le duc Guelphe, était un des grands feudataires de l'empire, et sa mère Hégilwich, qui, après la mort de son mari, devint abbesse de Chelles, appartenait à une des plus nobles familles de la Saxe. En 819, Judith épousa Louis le Débonnaire, veuf d'Hermengarde, et père de trois fils, entre lesquels il avait déjà partagé ses États. Lothaire était roi de Neustrie; Pépin, d'Aquitaine; Louis, de Bavière. En épousant Judith, l'empereur confirma solennellement ce partage, dont la nouvelle impératrice se montra fort mécontente. Elle voyait qu'il serait extrêmement difficile d'obtenir et de former des apanages pour les enfants qui pourraient naître de son union avec Louis. Après six ans de mariage, l'impératrice eut un fils, auquel on donna le nom de Charles; dès lors, l'avenir de ce prince devint la constante préoccupation de Judith. D'abord, l'impératrice songea à assurer à son fils un protecteur dans la personne de Lothaire, en unissant les deux frères par une affinité spirituelle, qui, en ce temps, était un lien non moins fort que celui d'une proche parenté. Elle fit donc tenir Charles sur les fonts baptismaux par le roi de Neustrie. Puis elle éveilla dans l'esprit de l'empereur le regret d'avoir disposé à l'avance de tout son héritage. Sur les instances souvent réitérées de son épouse, Louis décida Lothaire à détacher de la Neustrie quelques provinces dont on composa un apanage pour Charles; mais cette concession ne suffit pas à Judith, qui portait ses vues très-haut : cette princesse n'aspirait à rien de moins qu'à procurer à son fils, au détriment des trois princes ses frères aînés, la suc-

trône de Louis le Débonnaire. Cette
plus encore peut-être
e de Louis, la cause
les ...ies politiques qui ont
... un des plus tristes
... l ... toire.
... it de s'être montré gé-
... ue son jeune frère, sans doute
... i les desseins secrets de l'im-
... lou, il entraîna Pépin et Louis dans
e contre Judith. Ce fut à cette époque
le Débonnaire appela à la cour Ber-
...nte de Barcelone (1), espérant que la
de ce seigneur l'aiderait à sortir des
s où le mettaient ces dissensions do-
...s. L'esprit et la galanterie de Bernard
ent les bonnes grâces de l'impératrice;
...ncesse engagea son mari à donner à son
ministre la place de *grand-chambrier* :
...ce procurait au comte de fréquentes
s de s'entretenir avec l'épouse de son
le bruit se répandit bientôt qu'une inti-
...pable s'était établie entre Bernard et
En 831, il se forma une conjuration dont
apparent fut la faveur excessive dont
le comte de Barcelone; ses ennemis
...ent même d'avoir comploté la mort de
et de ses trois fils aînés, pour faire
sur le trône le prince Charles. Les ré-
...aient pris pour chef le roi d'Aquitaine.
se trouvait alors à Verberie; Louis s'en-
...mpiègne; mais Judith, ayant été arrêtée
...onjurés, fut obligée, pour avoir la vie
e consentir à se faire religieuse dans
...stère de Sainte-Marie, à Laon, où on
... Peu de temps après, Pépin l'envoya
et la fit mener, sous bonne garde, à
, afin qu'elle décidât Louis, qui se
...uèrement gouverner par son épouse,
...er. Probablement le roi d'Aquitaine eut
... des moyens d'intimidation, pour per-
...a belle-mère de se charger d'une mission
succès eût été très-préjudiciable aux in-
... cette princesse. L'empereur demanda,
...ndre à cette proposition, un délai qu'on
...da; mais on reconduisit Judith dans le
...re de Laon. Sur ces entrefaites, Lothaire
la tête d'une armée, non pour secourir
, comme ce dernier l'espérait, mais pour
...on sort et celui de Judith plus rigou-
...impératrice fut transférée dans le cou-
Sainte-Radegonde, à Poitiers, où on la
prendre le voile. L'année suivante,
...ur et ses fils s'étant réconciliés, Judith
sa liberté; son époux fit annuler, par
...es de France et par le pape Grégoire IV,
...at religieux qui lui avait été violem-
...sé. Cependant, Louis voulut que l'im-
se purgeât, par un serment public,
des imputations qui flétrissaient sa renommée; les historiens ne disent pas précisément de quelle nature étaient ces imputations; il est vraisemblable qu'elles avaient trait à sa liaison présumée avec le comte de Barcelone, et à sa complicité avec lui en ce qui touchait le projet de placer sur le trône le jeune Charles.

La justification de Judith eut lieu à Aix-la-Chapelle, devant une assemblée de seigneurs et de prélats.

Les échecs et les mortifications que l'impératrice venait de subir auraient dû, ce semble, la rendre plus circonspecte et plus modérée; au contraire, elle usa de son crédit auprès de Louis pour obtenir de ce faible prince le rappel de Bernard et pour contraindre Pépin à augmenter d'une portion de son propre apanage celui de Charles. La faveur du comte de Barcelone eut bientôt un terme; l'impératrice s'étant refroidie pour lui, il se jeta dans le parti du roi d'Aquitaine. A force d'obsessions, Judith poussa l'empereur à des actes de sévérité dans lesquels, toutefois, ce prince ne persévéra pas longtemps. Pour en venir à ses fins, l'impératrice adopta alors un système de politique que, de nos jours, on qualifie de machiavélique. Elle suscita en secret à Pépin, dont le caractère ne ployait pas facilement, toutes sortes de vexations qui devaient l'inciter de nouveau à la rébellion; et la rébellion était le seul moyen de le faire déposséder de ses États au profit de Charles. Cette iniquité eut le succès qu'en attendait l'impératrice. En 833, le roi d'Aquitaine, irrité de la méfiance et de l'injustice avec laquelle on le traitait, conspira encore; Louis lui ôta sa couronne dans une assemblée générale, et en disposa en faveur de Charles. Mais ce triomphe devint fatal à Judith. Le roi de Neustrie et le roi de Bavière, indignés et surtout inquiets d'une spoliation qui était pour eux-mêmes une menace, demandèrent presque impérativement à leur père une entrevue que celui-ci n'osa pas leur refuser. L'empereur et les princes vinrent, chacun de leur côté, camper, avec des troupes nombreuses, dans une vaste plaine de l'Alsace. Judith et son fils accompagnaient Louis le Débonnaire. La conférence s'ouvrit par des discussions animées, et se termina par la défection de la plupart des seigneurs et des évêques qui jusque-là étaient restés fidèles à l'empereur. Celui-ci, effrayé de son isolement, se mit, avec Judith et Charles, au pouvoir de Lothaire et de Louis; il fut aussitôt déposé, et l'on condamna pour la troisième fois l'impératrice à prendre le voile; elle fut conduite dans un monastère, à Tortone, en Lombardie.

En 834, Louis le Débonnaire ayant été rétabli sur le trône, Judith revint auprès de son époux et recouvra toute son influence. En 839, voyant que la santé de l'empereur déclinait sensiblement, elle jugea à propos de se mettre d'accord avec Lothaire, qui s'était retiré en Italie. Elle le décida

...atalogne faisait partie de l'empire des Francs,
...Charlem... qui l'avait conquise sur les Maures,

à venir à la cour et à demander un nouveau partage des États dont se composait l'empire, en en exceptant la Bavière et l'Aquitaine. Ce partage fut très-avantageux à Charles; car Lothaire, en se réservant l'Italie et le titre d'empereur, laissa à son jeune frère toute la Neustrie, c'est-à-dire la France à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. Cela ne satisfit pas encore Judith. Pépin était mort, laissant deux fils. Il eût été juste de restituer à ces jeunes princes l'Aquitaine, que Louis avait retirée à leur père, pour le punir de sa révolte; mais l'impératrice fit confirmer son propre fils dans la possession de ce royaume. Après la mort de l'empereur, qui arriva en 840, la discorde régna pendant plusieurs années entre Charles et ses frères. Judith ne fut pas témoin de leur réconciliation; cette princesse venait de mourir à Tours lorsqu'un nouveau et dernier partage rétablit entre eux la paix. Camille LEBRUN.

Annales Bertiniani. — Eginhard, *Annales.* — Mézeral, *Histoire de France.* — Velly, *Idem.* — Daniel, *Idem.*

JUDITH, petite-fille de la précédente. Elle fut successivement reine des Anglo-Saxons et comtesse de Flandre. Cette princesse naquit vers 843; l'époque de sa mort n'est pas connue. Elle était fille du roi de France (1) Charles II, surnommé *le Chauve*, et d'Hermentrude, sa première femme. En 855, Ethelwolf, roi de Wessex (2), revenant d'un pèlerinage à Rome, s'arrêta à la cour de Charles, à qui il avait déjà fait une visite en allant en Italie. Cette fois, il passa trois mois au palais de Verberie, résidence favorite des princes carlovingiens. Avant de partir pour retourner dans ses États, Ethelwolf demanda en mariage, au roi Charles, sa fille Judith. Cette princesse sortait à peine de l'enfance; Ethelwolf n'était plus jeune; il avait plusieurs enfants (dont quatre fils) de sa première femme, Osburga; néanmoins, Judith, charmée de devenir reine, accepta avec joie sa main. Les deux époux furent unis par Hincmar, le célèbre archevêque de Reims. Immédiatement après la bénédiction nuptiale, Judith fut couronnée, et elle s'assit sur un trône à côté d'Ethelwolf. Depuis que, en 800, Eadburge avait empoisonné, par méprise, son mari, Brihtric, roi de Wessex, le droit naturel qu'ont les épouses légitimes des rois de jouir des honneurs de la souveraineté avait été retiré aux reines anglo-saxonnes. La prétention manifestée par la fille de Charles le Chauve, dès le premier jour de son mariage, de ressaisir ces prérogatives, indisposa contre elle les seigneurs anglo-saxons; mais ils essayèrent vainement de résister à la volonté de la princesse sur ce point. Cette victoire fut à peu près la seule satisfaction que l'orgueil de la nouvelle reine trouva dans son union avec Ethelwolf. Le fils aîné de ce roi, Ethelbald, avait vu de mauvais œil et blâmé ouvertement cette alliance. Il s'était emparé du gouvernement du royaume, pendant l'absence de son père, et lorsque celui-ci revint, il refusa de le lui rendre. Pour éviter une guerre civile, Ethelwolf céda de son vivant, à ce fils rebelle, la plus grande partie de ses États. Il ne paraît pas que le roi songeât à égayer l'existence de la jeune princesse qu'il avait choisie pour épouse; pendant les trois années qu'Ethelwolf vécut encore après son mariage, il partagea son temps entre des pratiques de dévotion et des œuvres de charité.

Judith avait à peine quinze ans lorsqu'elle devint veuve. Soit faiblesse de caractère, soit inclination du cœur ou entraînement des sens, cette princesse, sans prendre aucun souci de sa dignité personnelle, non plus que de l'observance de la morale publique, vécut en concubinage avec son beau-fils, ce même Ethelbald qui l'avait si mal accueillie à son arrivée en Angleterre, et dont l'inimitié fit subitement place à l'amour. Entre alliés aussi proches, l'Église ne permet pas le mariage : la désapprobation des sujets du nouveau roi et les remontrances de l'évêque de Winchester firent cesser le scandale de ce commerce incestueux : les deux amants se séparèrent. Judith, ne voulant pas rester dans un pays où elle ne jouissait plus d'aucune considération, vendit les terres dont se composait son douaire, et retourna en France. Le roi Charles, se méfiant avec raison de la sagesse de sa fille, la confina à Senlis, où d'ailleurs elle fut traitée fort révérencieusement. Mais Judith ne s'accommoda pas de cette réclusion.

Pendant le séjour de peu de durée qu'elle avait fait à la cour de son père, avant d'aller habiter le château de Senlis, la veuve d'Ethelwolf avait remarqué un jeune et valeureux seigneur, Baudouin (1), grand-forestier de Flandre. Le titre de grand-forestier avait été donné par Charlemagne, en même temps que le gouvernement à perpétuité de la Flandre, à Liderick, un des ancêtres de Baudouin. Grâce à la protection d'un de ses frères, Judith put correspondre avec Baudouin. Cette princesse, présumant que le roi de France ne consentirait pas volontiers au mariage de sa fille avec un seigneur non souverain, brusqua le dénoûment de son amour. A la faveur d'un déguisement, elle échappa à la vigilance de ses gardes, joignit Baudouin, qui l'attendait avec des chevaux hors de la ville, et tous deux s'enfuirent en Lorraine. Le roi, très-irrité contre les fugitifs, eut recours, pour les séparer, à un moyen fort en usage à cette époque. A sa demande, les évêques de France excommunièrent Baudouin,

(1) Charles II ne fut couronné empereur qu'en 876.

(2) C'est à tort que quelques compilateurs ont attribué au règne d'Egbert, père d'Ethelwolf, le commencement de la monarchie anglaise; ce fut Athelstan, petit-fils d'Alfred le Grand qui, le premier, s'intitula d'abord roi des Anglais, ensuite roi de toute la Grande-Bretagne. Alfred avait eu seulement le titre de roi des Anglo-Saxons, et Ethelwolf, son père, celui de roi de Wessex.

(1) Dans la suite, il se rendit si redoutable à ses ennemis, qu'il fut surnommé *Bras de Fer*.

veuve; mais le
comme fort dou-
eût été enlevée de force,
épiscopale; au contraire,
pour réconcilier les deux amants
rles finit par consentir au ma-
avec Baudouin, bien qu'il ne
Toutefois, il érigea la
afin d'assurer à sa fille un
convenable pour une princesse de
Judith et son mari allèrent à Lille, où
une cour brillante, et, dans la suite,
rent en grâce auprès du roi.

Camille LEBRUN.

Saxonne. — Asser, *Vie d'Éthelwolf.* — *de Flandre.* — Lingard, *History of England.* *Bertiniani.* — Duchêne, Livre VI. — Daniel, *France.* — Moréri, *Dictionnaire Historique.*

DE NEVERS. *Voy.* GUYOT (M[lle]).

ON (*Adoniram*), missionnaire amé-
le 9 août 1788, à Maldem (Massachu-
ort en mer, le 12 avril 1850. Fils d'un
congrégationaliste, il fut élevé à l'u-
de Brown, et entra au séminaire de
d'Andover, où il reçut les ordres. Ayant
ec quelques-uns de ses condisciples, le
porter l'Évangile aux Indes, il provo-
n d'une Société des Missions étran-
, pour inaugurer ses travaux, résolut
yer chez les Birmans. Aussitôt qu'il
(1812), il se rendit à Calcutta, où il se
les baptistes; l'année suivante
l'empire d'An-nam, et s'établit à
Au bout de deux ou trois ans, grâce
ail persévérant, il fut en état de com-
t de parler la langue du pays; bientôt
tes d'Amérique, touchés de sa résigna-
es efforts, lui envoyèrent quelques ou-
tre autres un compositeur, et les mis-
de Serampour lui firent présent d'une
bras et d'une fonte de caractères bir-
premier livre qui sortit de cet atelier
fut un *Abrégé de la Doctrine chré-*
uis vinrent des extraits de la Bible, des
ns morales et des prescriptions reli-
Judson visita à différentes reprises
de la contrée; il vint à Ava, la capi-
ent une entrevue avec le roi, qui lui
ouvrir des écoles et de prêcher publi-
sa religion. Lorsque les Anglais enva-
n-, sa nationalité le rendit suspect:
prison avec tous ses compagnons,
plusieurs mois il fut livré aux plus
; pourtant, à la fin de la cam-
ya en qualité d'interprète, et il
au camp anglais pour arrêter
d'un traité de paix (1826). Après avoir
travaux et formé un second établis-
Moulméin, il se rendit en 1845 aux
, où les diverses communions religieu-
nt un accueil enthousiaste. De retour
ns en 1846, il retrouva la mission
e plus florissant; mais les grands travaux qu'il s'était imposés pour achever son *Dictionnaire* ayant délabré sa santé, il résolut d'aller la rétablir à l'île Bourbon; la maladie s'accrut si rapidement qu'il mourut en mer avant d'arriver. Outre les écrits que nous avons cités, on a de ce savant missionnaire : *La Bible*, en birman; Rangoun, 1835, 3 vol. gr. in-8°; 2e édition corrigée; ibid., 1840, in-4°; — *Burmesa and English Dictionary;* Moulméin, 1849-1852 : le premier travail de ce genre auquel cette langue ait été soumise; Judson, qui en avait depuis longtemps réuni les matériaux, n'imprima que la première partie; le reste fut achevé, d'après ses instructions, par E.-A. Stevens. Le nom de Judson est très-populaire en Amérique; plusieurs pasteurs ont entrepris l'histoire de ses travaux apostoliques. On a aussi écrit la vie de chacune de ses femmes, qui toutes trois paraissent avoir été aussi distinguées par leurs talents que par leurs vertus. La première, *Anna* HASSELLINE, qui a courageusement partagé ses périls et sa captivité et qui est morte au mois d'octobre 1826, a publié quelques écrits de piété pour les néophytes et une *History of the Burman Mission.* La seconde, veuve d'un missionnaire protestant nommé Boardman, composait des poésies; elle mourut en 1845. La troisième est l'objet de la notice suivante. Paul LOUISY.

Clément, Gillette et Wayland, *Lives of the rev. A. Judson.* — M[me] Conant, *The earnest man, a sketch of A. J.*; Boston, 1856. — Allen, *American Biography.* — *The English Cyclopædia* (*Biogr.*).

JUDSON (*Émilie* CHUBBUCK, mistress), femme du précédent, née à Morrisville (État de New-York), morte le 1er juin 1854. Après avoir été attachée comme professeur au séminaire de femmes d'Utica, elle débuta dans la carrière des lettres par l'insertion de quelques pièces de vers dans le *Knickerbocker Magazine* et le *Weekly Mirror*, sous le pseudonyme de *Fanny Forester*, qu'elle conserva pour toutes ses productions. Étant venue passer l'hiver de 1845 à Philadelphie, elle y connut le docteur Judson, qui la chargea d'écrire la vie de sa seconde femme, morte récemment. Des relations intimes, fondées sur une estime réciproque, s'établirent entre eux; un mariage s'ensuivit (juillet 1846), et miss Chubbuck accompagna son mari dans l'Inde orientale. Après la mort du missionnaire, elle retourna aux États-Unis, où elle traîna, pendant quelque temps, une existence languissante. On a d'elle : *Alderbrook;* 1846, 2 vol., recueil de ses *Esquisses de Village*, qui avaient paru en morceaux détachés; — *A Biographical Sketch of mrs Sarah Judson;* 1849; — *An Olio of domestic verses;* 1852, mélanges poétiques; — *My two Sisters*, 1 vol., etc. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature.

JUEL (*Niels* ou *Nicolas*), l'un des plus célèbres marins danois, né le 8 mai 1629, mort à Copenhague, le 8 avril 1697. Après avoir étudié l'art nautique en France et en Hollande, il servit sous Martin Tromp et Ruyter, et devint capitaine

d'un vaisseau de guerre hollandais. Retourné dans sa patrie, il reçut le commandement d'une escadre, et prit part à la défense de Copenhague, assiégée par les Suédois (1659). Il fit une descente dans l'île de Gottland, et s'en rendit maître en 1676. Sa flotte, composée de vingt-cinq vaisseaux, fut attaquée, entre Jasmund et Ystad, par une flotte suédoise deux fois plus nombreuse, qui fut repoussée, le 4 juin. Peu de jours après, le 11 juin, ses forces, combinées avec celles du grand-amiral Cornelius Tromp, remportèrent un autre avantage sur les Suédois, près de l'île d'Œland. Le 1er juin 1677, il vainquit l'amiral Sjœblad à Kolbergheide, au sud de l'île de Femern, et l'amiral H. Horn près de Kjœge (1er juillet). De trente-sept vaisseaux de ligne que commandait ce dernier, douze périrent ou tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le vainqueur fut nommé grand-amiral-lieutenant, chevalier de l'Éléphant (1679), et reçut en fief l'île de Taasing, près de la Fionie. Chargé de prendre Calmar, il échoua; mais il fut plus heureux dans son expédition contre Rugen, qu'il conquit en 1678. Sa réputation était telle que le marquis de Preuilly, envoyé au secours du Danemark avec une flotte française de treize vaisseaux, tint à honneur de servir sous ses ordres. Niels Juel était aussi bon que modeste.

Son frère, *Jean* Juel, baron *de Julinge*, mort en 1700, lui fut adjoint en diverses occasions, et contribua grandement par sa prudence à la victoire de Kjœge et à la conquête de Rugen. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Lund (1679). Il écrivit : *In Litterarum Studia affectus*; Soroe, 1651, in-4°. E. B.

P. Jespersen, *Ligprædiken over N. Juel.*; Copenhague, 1699, in-fol. — Gjœe, *Ligtale over N. Juel*, ibid., 1853. — Hagerup, *Ligtale over N. Juel*; ib., 1793, in-8°. — H.-G. Garde, *Niels Juel*; ibid., 1842, in-12. — P.-P. *Niels Juel og hans Samtid, historisk Malerie*; ib., 1847-48, 2e édit., 2 vol. in-8°; trad. en allem., Leipzig, 1848, 2 vol. in-12. — T. de Hofman, *Portraits histor. des Hommes Ill. de Danemark*. — Baden, *Danmarks Riges Hist.*, t. V, p. 117-128, 133, 180. — P. Syv, *Lovskrift over J. Juels og Niels Juels ryggiske Sætog.*; Copenh., 1675, in-4°. — *Æreminde over J. Juel*; ibid., 1700, in-4°. — N. Jonge, *Vice-admiral J. Juel Liv.*; ib., 1755, trad. en allem. par Mengel; ibid., 1756, in-8°.

JUÉNIN (*Gaspard*), théologien français, né à Varembon, en Bresse (diocèse de Lyon), en 1650, mort à Paris, le 16 novembre 1713. Entré dans la Congrégation de l'Oratoire, il enseigna la théologie dans plusieurs des maisons de cet ordre et au séminaire de Saint-Magloire à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones Theologicæ, ad usum seminariorum*, 7 vol. in-12 : l'auteur ayant glissé avec beaucoup d'art dans cet ouvrage quelques opinions nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome et par quelques évêques de France; — *Commentarius historicus et dogmaticus de Sacramentis*; Lyon, 1696, 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira *Théorie et Pratique des Sacrements*; Paris, 1701, 3 vol. in-12; — *Théologie morale, ou résolution des cas de conscience sur la vertu, la justice et l'équité*; Paris, 1761, 4 vol. in-12. J. V.

Du Pin, *Biblioth. des Auteurs Ecclés. du dix-septième Siècle*, partie VII, p. 94. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Ladvocat, *Dict. Hist. portatif*.

JUÉNIN (*Pierre*), historien français, né à Bourg en Bresse, le 11 décembre 1668, mort le 17 novembre 1747. Entré dans les ordres, il devint chanoine de la collégiale de Saint-Philibert de Tournus. Il étudia avec soin les actes de cette abbaye, dont il écrivit l'histoire et dont il fut successivement chantre et doyen. On a de lui : *Nouvelle Histoire de l'Abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert et de la Ville Tournus; enrichie de figures, avec une table chronologique, des remarques critiques sur le tome IV de la nouvelle Gaule chrétienne, les preuves de l'histoire, le pouillé des bénéfices dépendant de l'abbaye, et un essai sur l'origine et la généalogie de Châlons, de Mâcon et des sires de Beaujeu, par un chanoine de la même abbaye*; Dijon, 1730-1733, 2 vol. in-4°. J. V.

Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*. — Quérard, *La France Littéraire*.

JUERGENSEN (*Guillaume*), littérateur allemand, né à Sleswig, le 5 mars 1789, mort le 5 avril 1827. Son père, employé inférieur au tribunal de Sleswig, voulait lui faire apprendre un métier; mais, vaincu enfin par les sollicitations du jeune Juergensen, il lui accorda la faculté de s'adonner à une carrière libérale. Après avoir étudié le droit à Kiel et à Gœttingue, Juergensen se fit recevoir avocat en 1812, et se mit à pratiquer dans sa ville natale. Il s'adonna en même temps à la littérature, composant des épigrammes et des comédies qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Die Brueder* (Les Frères), tragédie; Sleswig, 1821, in-12; — *Gedichte fur meine Binder*; Sleswig, 1826; — *Benjamin Schmolk*; Sleswig, 1826, in-8°; étude biographique sur cet hymnographe; — *Kunstlerstolz* (Orgueil d'Artiste), comédie dans les *Ruinen und Bülthen* de Winfried; — *Warum* (Pourquoi), comédie, dans l'*Almanach dramatischer Spiele* de Lebrun (année 1827); — *Ob! oder der Eigenwillige* (Si! ou le têtu), comédie, dans les *Lesefrüchte* (année 1826); — *Sultan Mammud, oder die beiden Veziere* (dans le même recueil, année 1827); — *Gesammelte poesien* (Recueil de Poésies); Slesvig, 1827 : dans ce livre se trouvent réunies les diverses pièces de poésies que Juergensen avait insérées précédemment dans plusieurs revues. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen, cinquième année, t. I. — Lübker et Schröder, *Lexikon der Schleswig*, etc. — *Holsteinischen Schriftsteller*, t. I. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, cinquième edition, t. XXIII. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

JUGE SAINT-MARTIN (*Jean-Jacques*), agronome et philosophe français, né le 16 septembre 1743, à Limoges, où il mourut en janvier 1824. Ancien professeur d'histoire naturelle à l'É-

le ...ges, il était devenu vice-pré... ...culture de cette ville, et ... royale d'Agriculture ... accordé une médaille d'or ... ...es d'arbres indigènes et ... créer et qu'il mettait gé... ...n des cultivateurs de ... ...t ses instructions ... ...culture dans le ... : *Traité de la Culture* ... in-8° : — *Notice des Arbres* ... ...usin*; Limoges, 1790, — ... ...rologiques et éco... ...l'année* 1791, *dans* ... *de la Haute-Vienne*; 1791, — *Proposition d'un Congrès de Paix gé...* ; 1798, in-12; — *Théorie de la Pensée, Activité primitive, et de sa Continua... ...r les songes*; 1806, in-8°; — *Chan... ...s survenus dans les Mœurs des Habi... ...le Limoges depuis une cinquantaine ...s*; Limoges et Paris, 1817, in-8°.

..., *Essai hist. sur Juge Saint-Martin*; Limoges, ... — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1824.

... (*Jean-Marie-Auguste*), peintre ... 1805, à Brest. Élève de M. Gudin, ... lui aux tableaux de ma... ... exposer au salon de 1831, et ... reprises, chargé de reproduire ... musées de l'État des vues de nos prin... ... Il a reçu la croix d'Honneur en ... rons parmi ses œuvres : *Baie* ... ; — *Environs de Brest*; 1833; ... *nfleur*; 1835; — *Port du Conquet*; ... *e de Toulon*; 1840; — *Environs de* ... ; — *Combat de* L'Aréthuse *contre* ...-Poule, qui se trouve au palais de Ver... — *Le Port de Gênes*; 1850; — *Vue de* ...; 1852; etc. P. L—y.

...des Salons. — Siret, *Dict. des Peintres*; 1848.

...RMANN (*Valent.*), pseudonyme sous ...Bruzen de La Martinière (*Antoine-Au...*...), polygraphe français, né à Dieppe, en ... mort à La Haye, le 19 juin 1749, a publié ... *retiens des Ombres aux Champs-Ély...* ...msterdam, 1723, 2 vol., in-12. « La Mar... dit Bruys, a tiré ces *Entretiens* d'une compilation allemande, et les a délicate... commodés au génie de notre langue. »

L—z—e.

Mémoires Historiques, t. I, p. 181. — Barbier, *...aire des Anonymes.*

...GLARIS (*Louis*), jésuite italien, né en ... Nice, mort en 1653, à Messine. Admis ... le quinze ans dans la Société des Jé... ... enseigna d'abord la grammaire; mais ... marqué pour l'éloquence lui fit donner ... ...ire de rhétorique, qu'il occupa pendant ... Il fut ensuite appelé à la cour de Savoie ... ...ir soin de l'éducation du prince Charles-...uel. On a de lui un grand nombre d'élo... ...raisons funèbres; nous citerons : *Funerale fatto a Vittorio-Amedeo, duca di Savoia*; Turin, 1638, in-fol.; — *Christus-Jesus hoc est Dei hominis Elogia centum*; Gênes, 1641, in-4° : ouvrage plusieurs fois réimprimé; — *Inscriptiones, Epitaphia et Elogia*; Lyon, 1644, in-4° : — *Ariadne Rhetorum*; Turin, 1657, in-8°; — *La Scuola della Verità*; Turin, 1650, in-4°; trad. en français, Lyon, 1672; — *Aloysii Juglaris Elogiorum partes II*; Gênes, 1653, 2 tom. en 1 vol. in-32; — *Avanzi pretiosi della Sacra Eloquenza*; Milan, 1712, in-4°.

Moréri, *Dict. hist. de la Provence.* — *Journal des Savants*, avril 1710. — *Biblioth. de la Compagnie de Jésus.*

JUGLER (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né le 17 juillet 1718, à Wettebourg, près Naumbourg, mort à Lunebourg, le 9 janvier 1791. Fils d'un ministre protestant, il fit de bonnes études à l'université de Leipzig, et débuta dans la carrière des lettres par quelques articles insérés dans les *Acta Eruditorum* (1738-1750). En 1744 il obtint une place au collége de Weissenfels, et deux ans plus tard il devint inspecteur de l'Académie des Nobles (*Ritterakademie*) de Lunebourg. Des revers de fortune et d'autres malheurs troublèrent les dernières années de sa vie. Il devint aveugle, et se vit forcé à vendre sa belle bibliothèque, composée de 8,000 volumes et de 9,000 dissertations. Il supporta ces coups du destin avec le courage du sage, et garda jusqu'aux derniers moments de sa vie une grande sérénité d'esprit à l'épreuve des plus grandes douleurs. Ses principaux ouvrages sont : Ανδραποδοκαπηλεῖον, *sive de nundinatione servorum apud veteres. Accedit Medicus Romanus servus, sexaginta solidis æstimatus, rarissimum nostris in oris opusculum*; Leipzig, 1741, in-8°; — *Commentatio de Eruditione Theodoræ Augustæ*; Hambourg, 1742, in-4°; — *De Poesia Ciceronis ex historia literaria*; Leipzig, 1744, in-4°; — *De Insignibus Germanorum in Jurisprudentiam elegantiorem meritis*; Lunebourg, 1853, in-4°; — *Beitræge zur juristischen Biographie oder genaue literarische und kristiche Nachrichten von dem Leben und den Schriften verstorbener Rechtsgelehrten und Staatsmaenner welche sich in Europa berühmt gemacht haben* (Biographies d'Hommes de Droit, ou notices littéraires et critiques sur la vie et les œuvres de quelques jurisconsultes et hommes d'État devenus célèbres en Europe); Leipzig, 1773-1780, 6 vol. Cet ouvrage est consulté avec fruit.

R. L.

Weidlich, *Geschichte der jetztlebenden Rechtsgelehrten*, vol. I, p. 432. — Weidlich, *Biographische Nachrichten von Rechtsgelehrten*, vol. I, p. 380. — Winckler, *Nachrichten von niedersaechsischen berühmten Leuten*, vol. I, p. 358. — Sax, *Onomasticon Literarium*, P. VI, p. 742. — Koppe, *Juristischer Almanach auf das Jahr* 1793. — Schlichtegroll, *Nekr. auf das Jahr*. 1790.

JUGONI. *Voy.* Ingoni (*Giovanni-Battista*).

JUGURTHA (dans les historiens grecs Ἰουγούρθας ou Ἰογόρθας), roi des Numides, petit-fils de Massinissa, né vers 154 avant J.-C., mort

en 104. Il était fils de Mastanabal (le plus jeune fils de Massinissa) et d'une concubine. Sa naissance illégitime le fit négliger par Massinissa; mais Micipsa, en montant sur le trône en 149, le reconnut pour son neveu, et ordonna de l'élever avec ses propres enfants, Hiempsal et Adherbal. Dès son adolescence, Jugurtha se distinguait dans les exercices du corps et de l'esprit. Micipsa s'en réjouit d'abord, puis il s'en alarma pour ses enfants, craignant l'ambition de Jugurtha et la faveur qui s'attachait à lui. Cependant, comme il n'osait s'en défaire, il imagina de l'exposer aux dangers de la guerre, et le mit à la tête des Numides qu'il envoyait au siége de Numance, en 134. Là Jugurtha gagna promptement la faveur de Scipion, tant par sa bravoure que par sa prudence dans les conseils. Les illustres Romains qui étaient dans le camp ne manquèrent pas de l'exciter à s'emparer du trône après la mort de Micipsa; mais Scipion l'exhorta à rechercher plutôt l'amitié du peuple romain que l'appui de quelques hommes, et il lui donna pour son roi une lettre où il faisait de lui un tel éloge que Micipsa l'adopta et l'institua son héritier, conjointement avec ses fils, auxquels il recommanda de suivre ses exemples. A sa mort, en 118, ce prince adressa à Jugurtha de touchantes paroles. Quand il eut fermé les yeux, on procéda au partage de ses États. Jugurtha avait proposé précédemment l'annulation des actes faits par Micipsa pendant les cinq dernières années de son règne: « Volontiers, avait répondu Hiempsal, car il n'y en a que trois qu'il t'a adopté. » Depuis ce moment, la mort d'Hiempsal fut résolue, et comme il logeait à Thirmida, chez un des licteurs de Jugurtha, celui-ci le fit égorger pendant la nuit, dans l'appartement d'une esclave chez laquelle il s'était enfui au moment où l'on pénétrait dans sa demeure. Ce meurtre augmenta le nombre des partisans d'Adherbal; mais les plus belliqueux se déclarèrent pour Jugurtha, qui prit toutes les villes du royaume, et remporta une victoire qui lui assura le pouvoir. Adherbal s'enfuit à Rome; il y fut suivi par les envoyés du vainqueur, chargés de corrompre le plus de sénateurs qu'ils pourraient. Ce moyen réussit. Des commissaires furent dépêchés en Numidie pour partager cet État entre les prétendants et connaître du meurtre d'Hiempsal. Ils justifièrent ce crime, et donnèrent à Jugurtha la plus riche part des États de Micipsa, en 117. A peine furent-ils partis, que Jugurtha fit une nouvelle irruption dans les terres de son frère adoptif; ni représentations ni prières ne purent l'arrêter. Cette invasion fut suivie d'une attaque générale; il fallut combattre, et les deux armées campèrent près de Cirte. Une surprise nocturne mit le camp d'Adherbal en déroute, et ce roi fut obligé de s'enfermer dans la place, qui ne put tenir que grâce à la résistance de la garnison romaine. Jugurtha en pressa le siége, voulant finir la guerre avant que Rome pût envoyer ses commissaires. A l'arrivée de ceux-ci, il prétexta des embûches de la part d'Adherbal, se présenta comme provoqué, et dit qu'il en référerait au peuple romain. Les commissaires ne purent même approcher d'Adherbal, et le siége continua. Jugurtha sut encore éluder une députation nouvelle, et quitta Scaurus, qui l'avait mandé dans la province romaine, sans lui donner satisfaction. Cirte s'étant rendue en 112, il égorgea Adherbal et tous les Numides, en dépit de la capitulation.

Le sénat se décida enfin à envoyer une armée en Afrique; le commandement échut au consul Calpurnius. Les Romains entrèrent en Numidie et y occupèrent beaucoup de villes. L'or de Jugurtha arrêta Calpurnius et Scaurus son lieutenant; ce prince vint donc au camp romain, où il fit une feinte soumission, et le consul retourna à Rome, laissant tout en paix. Mais le tribun Memmius, indigné de tant de corruption, fit décréter par le peuple que L. Cassius serait envoyé en Afrique pour s'emparer de Jugurtha et l'amener à Rome : ce roi y parut en habit de suppliant en 111. Alors Memmius le somma de déclarer quels Romains étaient ses complices, et rappela tous ses crimes; mais C. Bæbius, autre tribun, que le roi de Numidie avait gagné, ne permit pas qu'il répondît, et l'assemblée se dispersa sans résultat. L'audace de Jugurtha s'en accrut à ce point qu'il fit tuer dans Rome même Massiva, petit-fils de Massinissa, qui briguait le royaume de Numidie. Bomilcar fut accusé de ce meurtre, et quoique Jugurtha eût donné des otages pour lui, il le fit évader et partit lui-même sur l'ordre qui lui fut donné de quitter l'Italie. Salluste rapporte qu'en sortant de Rome, il s'écria : « O ville vénale, et qui périrait bientôt si elle trouvait un acheteur ! » La guerre, qui recommença aussitôt, fut conduite d'abord par le consul Albinus en 110. Après son départ, son lieutenant Aulus fut attiré dans une position défavorable, et battu complétement. Il fut obligé de passer sous le joug, et d'évacuer la Numidie dans les deux jours. Cependant cette capitulation fut annulée par le sénat. Alors le commandement échut à Metellus, qui se hâta d'achever ses préparatifs et de rétablir la discipline dans les débris de l'armée d'Aulus; bientôt il remporta une victoire décisive, en 109. Jugurtha était sur le point de se rendre; mais, craignant le châtiment de ses forfaits, il assembla une nouvelle armée avec laquelle il harcela les Romains, et, sans jamais accepter le combat, il leur faisait quelquefois éprouver de grandes pertes. Metellus ne put prendre Zama; il ramena ses troupes dans la province romaine, en 108. Quelque temps après, une conspiration tramée par Bomilcar fut sur le point de livrer Jugurtha aux Romains. Mais, sur ces entrefaites, les intrigues de Marius firent rappeler Metellus, dont il était le lieutenant; le général venait de remporter une victoire et de prendre Thala. Jugurtha s'était enfui chez Bocchus, où il formait une armée, quand, en 107, Marius arriva de Rome.

et brigué le com-
de Metellus. Ju-
s, dispersèrent
de diviser aussi
donna point dans
de Capsa, qu'il prit
. Alors Jugurtha
s de livrer bataille.
ne vers leurs quar-
es surprirent, et les
mais Marius se dé-
.et o r deux hauteurs
tout à coup, au
mi et le tailla
quatre jours plus tard, Jugurtha et
livrèrent un nouveau combat aux envi-
Cirte; Sylla s'y distingua. Jugurtha faillit
la victoire; il courait partout, s'écriant
ait tué Marius; mais celui-ci se montra
dans la mêlée: le carnage fut horrible.
demanda la paix, et consentit à livrer
, qu'il attira chez lui sous prétexte de
ion. l'an v. J.-C. Le captif fut chargé
et co par Sylla. On le
ne des vainqueurs,
Salluste, à qui nous
presque tous les détails qui pré-
sur la mort de Jugurtha; elle
connue par le ré le Plutarque. « On
dit , que pendant la marche
lit la raison. La cé-
, il fut conduit dans une prison, où
pressés d'avoir sa dépouille, déchi-
robe et lui arrachèrent les bouts des
pour avoir les anneaux d'or qu'il y por-
nu dans un cachot, et frappé d'égare-
dit avec un sourire: « Par Hercule! que
res sont froides! » Après avoir lutté
rs entiers contre la faim, conservant
le dé 'espérance de vivre, il trouva
misérable, la juste punition
ses deux fils, qui avaient pré-
Marius, furent relégués à Ve-
ù ils passèrent leur vie dans la capti-
Jugurtha était un véritable chef barbare,
x, actif, perfide, sanguinaire, ne man-
s de talents militaires, mais incapable
suite dans les idées et dans les actes
mande le succès. Il dut sa réputation
ière de combattre, à son genre de guerre
ent approprié au sol de la Numidie,
ouveau pour les Romains, leur inspira
s exagérées; il la dut aussi à l'inca-
es premiers adversaires; mais si sa
traversé les siècles, il faut l'attribuer
à l'admirable récit de Salluste. Le livre
a pour nous un nouvel intérêt depuis
es françaises eu à combatt
qui
[DE
, dans l'*Encyc*... avec ad-
ar Y.]

Salluste, *Jugurtha*. — Tite Live, *Epitome*, LXII-LXIV-LXVII. — Plutarque, *Marius*, 7, 10; *Sulla*, 3, 6. — Appien, *Hisp.*, 89; *Numid.*, 2-4. — Diodore, *Excerpta*, l. XXXV. — Dion Cassius, *Fragmenta*, 167-169. — Velleius Paterculus, II, 11, 12. — Orose, V, 15. — Eutrope, IV, 26, 27. — Florus, III, 2.

JUIGNÉ-BROISSINIÈRE (D..... DE), sieur DE MOLIÈRE, compilateur français au dix-septième siècle. Il était gentilhomme angevin et avocat au parlement, et publia un *Dictionnaire Théologique, Histórique, Poétique, Cosmographique et Chronologique;* Paris, 1644, in-4°; Rouen, 1668, etc. L'auteur a profité de l'ouvrage de Charles-Étienne, mais il y a ajouté des articles nouveaux. « Presque toutes les additions sont tirées des ouvrages de Magin et de Sébastien Munster, auteurs peu estimés pour avoir trop donné dans les fables, disait Moréri dans la préface de son *Dictionnaire*. Ainsi ce nouveau dictionnaire est peu utile pour les jeunes gens qui ne savent pas distinguer le vrai d'avec le faux. » Malgré les fautes qu'on trouva dans le livre de Juigné, il n'en parut pas moins d'une douzaine d'éditions en moins de trente ans. « Le défaut de critique, dit la *Biographie* Chaudon et Delandine, les anachronismes, les articles tronqués, les erreurs sans nombre, l'incorrection et la foiblesse de style, n'arrêtoient pas les lecteurs, auxquels une pareille compilation manquoit. »

J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.*

JUIGNÉ (*Antoine-Éléonore-Léon* LECLERC DE), prélat français, né à Paris, en 1728, mort, dans la même ville, le 19 mars 1811. Sa famille appartenait à la province du Maine. A l'âge de six ans, il perdit son père, qui fut tué au combat de Guastalla. Il fit ses études au collége de Navarre, à Paris, y acheva sa philosophie, entra au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, et prit ses degrés dans la société des théologiens de Navarre. L'évêque de Carcassonne, qui était un de ses parents, l'avait pris pour grand-vicaire, lorsqu'on lui confia les fonctions d'agent-général du clergé, fonctions qui conduisaient ordinairement à l'épiscopat. En effet, après avoir refusé le siége de Comminges, il accepta celui de Châlons (1764). Il sévit avec rigueur contre le jansénisme, reconstruisit le grand séminaire de sa ville épiscopale, en établit un second, et après l'incendie de Saint-Dizier, en 1776, où il accourut, malgré une distance de quatorze lieues, et où il s'exposa à de grands dangers, il fonda dans sa ville épiscopale un bureau de secours pour le soulagement des victimes de ces sortes de désastres. L'archevêché de Paris étant devenu vacant par la mort de Christophe de Beaumont en 1781, le roi désigna pour lui succéder Juigné, qui auparavant avait refusé de passer à Auch. Il n'accepta que sur des ordres réitérés, et consacra les revenus considérables de sa nouvelle place à des œuvres de bienfaisance. Dans le rigoureux hiver de 1788, il vendit sa vaisselle, et engagea

son patrimoine pour venir au secours des malheureux. Nommé député aux états généraux, ainsi que ses deux frères, il se joignit à la portion de la chambre du clergé qui se montra opposée à la réunion avec le tiers état. Cette résistance ne lui fut pas pardonnée ; le 24 juin 1789 il fut accueilli par de vives marques d'improbation, et sa voiture fut poursuivie à coups de pierres. Deux jours après, cependant, il suivit l'exemple des membres du clergé qui s'étaient réunis aux députés des communes, et devint alors l'objet d'une ovation populaire. Il était présent à la fameuse séance du 4 août, où chacun vint faire le sacrifice de ses priviléges : Juigné crut que ce retour à l'égalité évangélique aurait des suites favorables, et il fit la proposition de chanter un *Te Deum* pour célébrer cet heureux rapprochement. Désespérant bientôt de voir l'ordre se rétablir, il demanda l'agrément du roi pour se retirer, et il quitta la France. La constitution civile du clergé ayant été votée et le siége de Paris déclaré vacant, Gobel fut élu à cette place. Juigné s'arrêta d'abord à Chambéry, puis il alla s'établir à Constance. L'arrivée des troupes françaises le força à s'éloigner (1799) ; il fut très-bien accueilli à Augsbourg par l'électeur de Trèves. En 1802, sous le consulat, il revint en France, après s'être démis de sa prélature entre les mains du souverain pontife, par suite du concordat. « Il passa le reste de ses jours au sein de sa famille, dit la *Biographie* Rabbe, et avec beaucoup de simplicité : il allait quelquefois au palais archiépiscopal visiter, sans aucun regret, son successeur, le cardinal de Belloy, de qui il était reçu avec empressement. L'étude suffisait à ses loisirs ; il l'avait toujours aimée, et la littérature profane même ne lui était pas étrangère. Doué d'une forte mémoire, il connaissait tellement la Bible qu'on ne pouvait, assure-t-on, lui en citer des passages sans qu'il n'indiquât aussitôt le chapitre et même le verset auquel ils appartenaient. » Outre des mandements estimés, on a de lui : *Rituel* ; Châlons, 1776, 2 vol. in-4° ; réimprimé avec de nombreux changements sous le titre de *Pastoral de Paris* ; Paris, 1786, 3 vol. in-8°. Ce livre, attaqué par les jansénistes dans les *Réflexions sur le Rituel*, les *Observations sur le Pastoral*, l'*Examen des Principes du Pastoral sur l'Ordre*, *la Pénitence*, *le Mariage*, etc., fut dénoncé au parlement le 19 décembre 1786, par Robert de Saint-Vincent. Charlier, ancien bibliothécaire de l'archevêque et un de ceux à qui on attribue en partie les changements faits dans la seconde édition, a donné en un volume l'*Abrégé du Pastoral*.

Un des neveux de l'archevêque de Paris, le marquis *Jacques-Marie-Anatole* DE JUIGNÉ, appelé à la pairie par Charles X, en 1827, est mort en 1845, à l'âge de cinquante-sept ans. J. V.

L'abbé Jallabert, *Oraison funèbre de M. de Juigné, ancien archevêque de Paris*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

JUILLARD (*Laurent*), abbé DU JARRY, poëte et prédicateur français, né vers 1658, à Jarry, près de Saintes, mort en 1730, dans son prieuré de Notre-Dame du Jarry. Il s'adonna de bonne heure à la poésie et à la prédication, et quoique poëte médiocre, il remporta deux prix à l'Académie Française, en 1679 et en 1714. Dans ce dernier concours, il avait eu Voltaire pour adversaire, et l'avait emporté sur lui. Celui-ci se vengea en livrant quelques bévues de l'abbé à la risée publique. En 1683, l'abbé du Jarry avait partagé le prix de l'Académie avec La Monnoye. On a de Juillard : *Recueil de divers Ouvrages de Piété* ; Paris, 1688, in-12 ; — *Sentiments sur le Ministère Évangélique, avec des réflexions sur le Style de l'Écriture Sainte et sur l'Éloquence de la Chaire* ; Paris, 1689, in-12 ; réimprimé avec une deuxième partie sous ce titre : *Le Ministère Évangélique, ou réflexions sur l'éloquence de la Chaire et la parole de Dieu* ; Paris, 1726, in-12 ; — *Panégyriques choisis* ; Paris, 1700, in-12 ; — *Dissertations sur les Oraisons funèbres* ; Paris, 1706, in-12 ; — *Panégyriques et Oraisons funèbres* ; Paris, 1709, 2 vol. in-12 ; — *Harangues* de M. De Vaumorière ; 3e édition, Paris, 1713, in-4° ; — *Essais de Sermons pour les Dominicales et l'Avent* ; Paris, 1696, 3 vol. in-8° ; — *Poésies chrétiennes, héroïques et morales* ; Paris, 1715, in-12. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., Hist., Crit. et Bibliogr.*

JUILLET, acteur et chanteur français, né à Paris, en 1755, mort d'apoplexie, le 30 mai 1825. Après avoir été militaire et cuisinier, il se fit comédien, et il avait vraisemblablement joué en province lorsqu'il fut engagé au théâtre comique et lyrique de la rue de Bondy, dont l'ouverture eut lieu en 1790. Juillet fut le sujet le plus remarquable de ce théâtre, dont il aurait pu faire la fortune, et qui succomba dès qu'il l'eut quitté. Il attira la foule pendant plus de cent représentations en jouant *Nicodème dans la Lune*, du cousin Jacques. Dès l'année suivante, il fut engagé au théâtre de Monsieur (depuis Feydeau), où il débuta par le rôle de Gaillardin dans l'*Histoire universelle*, du cousin Jacques ; mais il n'y eut qu'un médiocre succès. Il prit sa revanche par le rôle de Thomas du *Club des Bonnes Gens*. En 1792, il créa de la manière la plus vraie et la plus plaisante les rôles du jardinier ivrogne dans *Les Visitandines* et de l'invalide Germond dans L'*Amour filial*, *ou la jambe de bois*. Il n'eut pas moins de succès en 1793 dans *Cadichon*, *ou les Bohémiens*, dans *La Papesse Jeanne*, et, en 1795, dans le fermier Thomas du *Traité nul*, dans le père Bontemps de *La Petite Nanette*, dans *Jean-Baptiste*, etc. Le rôle du porteur d'eau Mikeli, dans *Les deux Journées*, en 1800, mit le sceau à sa réputation.

réunion leux troupes d'opéra-co- et de la salle Feydeau, e de la nouvelle 1821. « Ce comé- , honora sa pro- et sa probité. Son jeu na- l'extrême mobilité de ses ue de son dialogue, le mordant e habitude de la scène, icteur vraiment pré- qui voyait toujours le personnage ne jamais le comédien. Toutefois on sa nière un peu uniforme, sa diction recte. Il avait moins de profon- et de finesse que de rondeur et de J. V.

le Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. des Contemp.* — Champagnac, dans le *de la Conversation*, supplément.

LY (*Charles* COTHIER, seigneur DE), français du seizième siècle. Gentil- l'un esprit cultivé, il appartenait à l'une nes familles de la Bourgogne; on i sous le nom de *Charles de Fla-* , M. de Saint-Anthot, fut fait pri- la bataille de Coutras. On a de lui : *Les France ;* Paris, 1592, in-8°; 2e édit., historique depuis Pharamond jus- Capet, dans lequel il attaque vive- aillan et tâche de le réfuter; — *Con- du s r de Juilly à son fils prison-* -sur-Saône, 1592, in-12. P. L—Y.

du Maine, *Bibliothèque française*. — Le Gendre, sur les *Historiens de France*. — Lelong, *Biblio- storique*. — *Les Auteurs de Bourgogne*, t. Ier.

Ier (Saint), trente-quatrième pape (1), e, et mort dans la même ville, le 12 avril nt élu évêque de Rome le 6 février 337 as le 18 janvier, comme l'ont prétendu historiens) pour remplir le siége laissé r la mort de saint Marc, arrivée le 7 oc- 6. t Jules soutint la cause de saint les ariens, et le reçut avec hon- lorsqu'il vint se défendre contre les . Jules Ier provoqua un concile à ce sujet t, après une longue enquête, rétablit sur le siége d'Alexandrie. Les eusé- plaignirent; Jules Ier leur répondit, dans e qui, suivant Tillemont, peut être re- omme un des plus beaux monuments uité. Il leur reprocha surtout d'aban- doctrine du concile de Nicée pour em- es hérésies condamnées. Ces sujets de entre les Orientaux et les Occidentaux un concile qui pût réunir les cham- deux Églises. On le tint en 344 à Sar- phia), capitale de la Bulgarie. Il s'y pré- is cents évêques environ, outre les légats x. Les prélats ajoutèrent vingt canons e Nicée. Saint Athanase fut confirmé sur l'Alexandrie. Ce pape, suivant Athanase le Bibliothécaire, ordonna que tous les actes ecclésiastiques seraient dressés par le primicier des notaires apostoliques. Pagi a prétendu que Jules Ier ordonna que l'on fêterait Noël le 25 décembre; mais toutes les *Coll. Concil.* prouvent que l'institution de cette grande fête est postérieure au règne de Jules Ier. Ce pape fut enterré dans le cimetière de Calépode, sur la voie Aurélienne, et ensuite transporté dans l'église de Santa-Maria-*in-Transtevere*. Libère lui succéda.

A. L.

(1) e-cinquième selon Artaud de Montor.

Saint-Athanase, *Apolog.*, 2, et *Epist. ad Solit.* — Socrate, lib. II et III. — Gennade, *De Script. Eccles.* — Baronius, *Ann. Eccl.* — Pagi, *Breviar. Pont. roman.* — De Tillemont. — Sozomène. *De Sect.*, *Act.* 8. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes*, t. I, p. 160-165. — Louis Jacob, *Biblioth. Pontif.* — De Launoi, *Epist.* — Stillingfleet, *Antiquit.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du quatrième siècle.* — Baillet, *Vies des Saints*, 12 avril.

JULES II (*Julien* DE LA ROVÈRE), deux cent vingt-cinquième pape, successeur de Pie III, né à Albizale, près de Savone, en 1441, élu le 1er novembre 1503, sacré le même jour, couronné le 19, mourut dans la nuit du 10 au 21 février 1513. A la mort d'Alexandre VI, Julien de La Rovère, ennemi déclaré de ce pontife, cherchait depuis longtemps déjà à se concilier les sympathies de la France. Élevé successivement sur les siéges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne, d'Avignon et de Mende, fait cardinal par Sixte IV, son oncle, qui lui avait confié le commandement des troupes ecclésiastiques dirigées contre les révoltés de l'Ombrie, Julien jouissait d'une grande influence. Le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, ministre de Louis XII, briguait la tiare; Julien promit de tout mettre en œuvre pour la lui faire donner. Mais ces protestations de dévouement n'étaient qu'une ruse au moyen de laquelle il espérait déguiser sa propre ambition. La situation d'ailleurs était difficile; l'armée française, qui approchait et tenait Rome en respect, pesait d'un grand poids dans la balance, et semblait assurer l'élection du cardinal d'Amboise. Julien de La Rovère comprit que le moment n'était pas encore venu pour lui de se mettre en avant; il prit une autre voie; il fit sentir aux cardinaux italiens qu'il était de leur intérêt d'élire un pape italien; il persuada sans peine aux Espagnols que, s'ils nommaient un Français, le royaume de Naples était perdu pour l'Espagne; et, tout en continuant de laisser croire au cardinal d'Amboise qu'il défendait ses intérêts, il mania si habilement les esprits que le choix du conclave tomba sur Piccolomini, qui prit le nom de Pie III; ses vertus le rendaient sans doute digne du pontificat; mais il était trop âgé et trop infirme pour en porter longtemps le fardeau; dans l'intervalle, Julien comptait affaiblir la faction française, éloigner les troupes du roi et s'assurer les voix pour le prochain conclave. Tout marcha suivant ses désirs; Pie III mourut le 13 octobre, vingt-six jours après son élection. Julien ne perdit pas de temps; le car-

dinal Ascagne se laissa séduire par la promesse du rétablissement des Sforces dans Milan; le cardinal de Carvajal, par l'espoir de la conservation de Naples à l'Espagne; restait le plus influent de tous, le cardinal de Valentinois : un traité fut conclu par lequel Julien s'engageait à lui conférer la charge de gonfalonnier et celle de général des troupes ecclésiastiques; le duc, de son côté, garantit les suffrages des créatures d'Alexandre VI. S'il faut en croire Varillas (*Anecdoctes de Florence*, p. 229), Julien, pour se concilier le duc de Valentinois, lui aurait déclaré qu'il était son père, lui prouvant que Vanozza, mère du duc, avait été en même temps sa maîtresse et celle d'Alexandre VI. Julien prit enfin si bien ses mesures qu'il fut élu au premier scrutin. Mais la chrétienté se montra scandalisée des intrigues qui, dominant chaque conclave, décidaient l'élection du vicaire de Jésus-Christ. Jules II, une fois son ambition satisfaite, consentit à mettre un frein à celle des autres; par une bulle du 14 janvier 1505, il prononça la nullité de toute élection obtenue par simonie, et ordonna que dans ce cas on pourrait agir contre l'élu comme contre un hérétique, et implorer le secours du bras séculier. Enfin, voulant marquer son pontificat par une entreprise impérissable, il résolut de faire reconstruire l'église de Saint-Pierre, qui, bâtie par Constantin, tombait en ruines. Il publia des indulgences pour tous ceux qui contribueraient à l'érection de ce monument, dont le célèbre Bramante avait dessiné le plan, et qui ne devait pas avoir d'égal. En présence des cardinaux et d'un nombre immense de prélats, Jules posa lui-même, le 18 avril 1506, la première pierre du nouveau temple, qui, dix ans plus tard, devait être la cause indirecte d'un soulèvement contre Rome, et enlever la moitié de l'Europe à la domination de la papauté. Julien de La Rovère avait pris le nom de *Jules*, en mémoire de Jules César, dont il admirait le génie guerrier et qu'il cherchait à imiter; il le prouva dès les commencements de son pontificat. Audacieux et infatigable, résolu à jouer le premier rôle dans les affaires politiques de l'Europe, il voulut avant tout reprendre les places démembrées du domaine de l'Église, et renvoyer les Français au delà des Alpes. Il leva des troupes, se mit à leur tête, et s'empara de Pérouse sur Baglioni et de Bologne sur Jean Bentivoglio. Quant aux Français, Jules se rappelait les inquiétudes que Charles VIII avait données à Alexandre VI; il n'osa donc pas se déclarer ouvertement contre eux. Il fit agir en secret la populace de Gênes, qui se souleva. Ce soulèvement prit bientôt le caractère d'une révolte contre l'autorité royale; un simple teinturier, Paul de Nove, fut élu duc par les Gênois. Louis XII se dirigea aussitôt à la tête de cinquante mille hommes contre la cité rebelle. Jules s'adressa alors à l'empereur Maximilien : il lui présenta l'entreprise de Louis XII comme un prétexte pour troubler le repos de l'Italie et rendre encore une fois la France arbitre de l'élection des papes. Maximilien se laissa facilement persuader; toutes les forces de l'empire se réunirent, et une armée nombreuse s'avançait vers l'Italie, quand on apprit que Louis XII venait de licencier ses troupes; il avait fait plus encore, il avait cherché à se ménager un allié dans Ferdinand d'Aragon, à qui il avait abandonné tous ses droits sur le royaume de Naples et donné sa nièce en mariage. Battu de ce côté, Jules s'attaqua aux Vénitiens; il leur redemanda les villes qu'Alexandre VI avait prises sur eux, et dont ils s'étaient ressaisis après la mort de ce pontife. Sur leur refus, il prépara tout pour la guerre. Incapable de la soutenir seul, il réunit l'Europe contre eux; la ligue dite *de Cambrai* entre l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII et Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, fut signée en 1508 et ratifiée par une bulle, le 22 mars 1509. Les Vénitiens, consternés, offrirent alors de se soumettre aux conditions précédemment posées par Jules II; il resta sourd à leurs instances, et, contre ses habitudes, c'est au moyen des armes spirituelles qu'il commença à soutenir ses alliés. Il publia contre les Vénitiens une bulle qui leur accordait vingt-quatre jours pour restituer tous les domaines qu'ils avaient usurpés, et même les revenus qu'ils en avaient tirés; les menaçant de mettre en interdit la ville de Venise et toutes les terres qui en dépendaient, et d'abandonner les personnes et les biens à quiconque pourrait s'en emparer. La bulle fut soumise au sénat, qui, suivant l'ancienne coutume, en appela au prochain concile. Dès que Jules eut connaissance de cet appel, il lança une seconde bulle (1er juillet) par laquelle il prétendait interdire les appels dans tous les États catholiques. Mais pendant que Jules faisait un si étrange abus des armes spirituelles, Louis XII s'avançait à la tête de quarante mille hommes, et le 14 mai eut lieu la bataille d'Agnadel, où les Vénitiens perdirent près de dix mille hommes, et qui permit au roi de France de recouvrer en dix-sept jours toutes les villes dépendantes du duché de Milan. Les troupes du pape, commandées par le duc d'Urbin, neveu de Jules, firent en même temps de grands progrès dans la Romagne, et s'emparèrent de tous les domaines démembrés du saint-siége; l'empereur, de son côté, pénétra en Italie, et reprit sans efforts toutes les places que les Vénitiens lui avaient enlevées. Il ne restait plus au vaincu qu'à implorer la clémence des vainqueurs. Le doge écrivit au pape dans les termes les plus soumis, le laissant maître de fixer lui-même les conditions du pardon. Jules avait voulu humilier Venise, mais non la ruiner; sa jalousie contre la France lui faisait chercher partout des alliés, et il saisit avec empressement l'occasion de se concilier les Vénitiens; leurs ambassadeurs furent donc accueillis avec de grands égards, et, le 25 février 1510, ils reçurent solennellement l'absolution.

du pape contre les Fran-
entée par des ressenti-
uels Louis XII av donné
pas as on
par le nom
t très-
celui-ci parvint . a ce de
s dans se
en
s au VIII,
par des pré-
duc d'Urbin en-
Gênes; douze
irruption sur
s qu'un prétexte
Jules III a de demander
tion de quelques villes sur
le s -siege avait des prétentions. Le
Jules l'excommunia, mit la France en
donna à qui pourrait la prendre.
ivrant à toute la fougue de son carac-
que le duc de Ferrare, son ennemi et
de Louis XII. Avant d'entreprendre
contre le pape, Louis XII voulut avoir
théologiens; une assemblée de l'Église
s'ouvrit à Tours à la fin de septembre
it propositions y furent discutées; on
roi de France pouvait sans scru-
re au pape, se soustraire à
mépriser ses censures, attendu
avait soulevé contre la France d'autres
, et faisait actuellement une guerre
duc de Ferrare: on convint en même
e si le pape ne v pas accepter les
le conci proposés,
cette nou-
prononcé l'excommunication contre
evêques et ecclésiastiques qui assis-
aux assemblées du clergé de France ou
contre le duc de Ferrare, contre le
de Chaumont et tous les officiers qui
en Italie à la solde du roi de France.
sortant de Rome, avait, dit-on, jeté
Tibre les clefs de saint Pierre, en s'é-
Puisqu'elles ne peuvent pas me servir
combats, je n'ai plus besoin que de l'é-
aint Paul. » La lutte continuait donc
eur, activement menée d'ailleurs par le
de Chaumont. Jules, surpris par lui
céder des pré-
à traiter
es négociations,
et Jules put rega-
rare. prise; Jules mit le
ant La ndole, où il faillit être fait
r dans une embuscade; il eut à peine
de rentrer au château, et l'ennemi allait
e quand on fit lever le pont-levis. Cet
it ne lui fit rien rabattre de ses préten-
patient de la lenteur du siége, il voulut
à la portée du canon et diriger lui-
les travaux; on vit ce pontife septua-

génaire, le casque en tête et la cuirasse au dos, parcourir le camp, encourager les troupes, stimuler leur ardeur, et quand la ville dut capituler, y entrer par la brèche avec tout l'appareil d'un triomphateur. Mais Trivulce, général des troupes françaises, prit bientôt l'offensive; il emporta d'assaut Concordia, et Bologne lui ouvrait ses portes, pendant que les habitants renversaient et mettaient en pièces, après l'avoir traînée dans la boue, la statue de Jules II, œuvre de Michel Ange, et dont les débris, donnés au duc de Ferrare, servirent à la fonte d'un canon qui porta le nom du pontife. L'armée papale et celle des Vénitiens mises en pleine déroute, Jules fut obligé de se retirer dans Rome, et il put voir en passant à Rimini les placards affichés pour annoncer l'ouverture du concile général de Pise, que Louis XII et Maximilien étaient parvenus à faire convoquer. Il s'ouvrit le 1er novembre 1511. Sans se laisser abattre, Jules II opposa concile à concile; une bulle en convoqua un autre à Rome; puis il organisa une nouvelle ligue, dans laquelle entrèrent Ferdinand et les Vénitiens. Pise fut menacée, et le concile dut se transporter à Milan. Jules y fut cité suivant les formes ordinaires, et déclaré contumace; enfin, dans la huitième session, le concile déclara Jules II suspendu comme notoirement auteur du schisme, et exhorta les évêques, les princes et le peuple chrétien à ne plus le reconnaître (21 avril 1512).

Le pape, ne gardant plus aucune mesure, excommunia les cardinaux qui avaient tenu le concile, et mit la France en interdit. Louis XII, de son côté, fit excommunier Jules II, et frappa des médailles portant l'effigie royale, et au revers ces mots : PERDAM BABYLONIS NOMEN. Quoique affaibli par une douloureuse maladie, le pape, toujours infatigable, répondit en se faisant représenter sur la monnaie romaine, la tiare en tête, le fouet à la main, chassant les Français et foulant aux pieds l'écu de France. En effet, il parvint à organiser une autre ligue composée des Espagnols, des Vénitiens et des Suisses; ces derniers pénétrèrent dans le Milanais; mais les Français, commandés par Gaston de Foix, gagnèrent la fameuse bataille de Ravenne, et le pape trembla encore une fois de voir Rome envahie; une lettre du roi d'Espagne lui promit du secours, et lui rendit l'espoir. Il ouvrit alors (3 mai 1512, 1re session le 10 mai) le concile de Latran; il publia un monitoire contre Louis XII, renouvela la bulle qui annulait les décisions prises à Pise et à Milan, et déclara qu'il ne quitterait pas les armes avant d'avoir chassé les Français de l'Italie. A la voix du pape, dix-huit mille Suisses envahissent de nouveau le Milanais; les Français durent céder devant des forces supérieures et quitter le pays. Jules, au comble de la joie, prépara aussitôt d'autres intrigues; cherchant partout des alliés, il s'adressa à la cour d'Angleterre pour décider Henri VIII à employer ses

forces contre la France; il lui offrait de prononcer une nouvelle sentence de déposition contre Louis XII, et de transférer tous les droits de ce prince à lui et à ses successeurs, avec le titre de *roi Très-Chrétien*; il cherchait enfin les moyens de chasser les Espagnols de l'Italie, quand il mourut, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir tenu le saint-siége neuf ans trois mois et vingt jours. Son énergie se soutint jusqu'au dernier moment; on le priait d'absoudre les cardinaux du concile de Pise : « Comme Julien de La Rovère, répondit-il, je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais, comme pape Jules, chef de l'Église, je juge qu'il faut que justice se fasse. » La même distinction doit être faite, si l'on veut apprécier avec équité le caractère de Jules II. Comme pape, chef de l'Église, il a, sans contredit, mérité tous les reproches qui lui ont été si libéralement prodigués. Il faut bien le dire, c'est surtout aux Grégoire VII, aux Innocent III, aux Boniface VIII, aux hommes habiles et énergiques qui ont occupé le saint-siége, que la liberté de conscience doit, comme une sorte de protestation, son développement. Dans l'ordre politique, les souverains avaient les mêmes intérêts que les pontifes; ceux-ci, en voulant dominer leurs alliés naturels, ont fini par les éloigner, et la lumière a pu se faire jour pendant ces alternatives de lutte et de concorde. Michel-Ange, au moment de terminer la statue de Jules II, et ne sachant que placer dans la main du pontife, allait y mettre un livre; le pape s'y opposa, et voulut tenir une épée nue; son pontificat est là tout entier. Peu soucieux d'accroître l'ascendant moral du saint-siége, Jules II ne songea qu'à agrandir ses domaines; et s'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de cette probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Pendant les rares intervalles de paix, il ne connut d'autres plaisirs que ceux de la chasse et de la table; l'histoire a conservé cette naïve exclamation de l'empereur Maximilien : « Que deviendrait le monde, mon Dieu, si vous n'en preniez un soin tout particulier, sous un empereur comme moi, qui ne suis qu'un pauvre chasseur, et sous un pape aussi méchant et aussi ivrogne que Jules II ! » Triste période d'ailleurs pour l'Église, qui put voir en même temps le vicaire de Jésus-Christ, couvert de la cuirasse, risquer sa vie comme le dernier des soldats; et le cardinal Ximenès, revêtu des habits pontificaux, guerroyer en Afrique à la tête d'une armée de prêtres et de religieux. Rabelais s'en est souvenu. Au point de vue politique, le mérite de Jules II ne saurait être contesté; il se joua pendant dix ans de tous les souverains de l'Europe, les enchaînant à sa cause quand il le jugeait nécessaire, sachant les ressaisir encore après les avoir repoussés. Inébranlable dans la résolution qu'il avait formée de chasser de l'Italie les Français, les Espagnols et les Allemands, qu'il appelait les *barbares*, il avait mesuré cette entreprise plutôt sur son ambition que sur ses forces, et il lui fallut des prodiges d'adresse, de courage, et, disons-le, de mauvaise foi, pour se relever des chutes où le plongea parfois son orgueil démesuré. Si ses opérations militaires lui en eussent laissé le temps, Jules II aurait été intelligent protecteur des arts: « Les lettres, disait-il, sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, des diamants pour les princes. » D'ailleurs, le beau siècle artistique de l'Italie est à son aurore; nous avons cité déjà Bramante et Michel-Ange; Léonard de Vinci et Raphael vont paraître; l'Arioste va publier son admirable poëme, et Machiavel écrit ses tristes leçons de politique. Ce pontificat est une période toute de préparation; les hommes et les faits qui l'ont remplie y sont restés incomplets; les hommes auront leur maturité, les faits leurs conséquences sous le successeur de Jules II, le cardinal Julien de Médicis, qui s'appellera Léon X.

On trouve trois lettres de Jules II dans l'*Italia Sacra* d'Ughelli; on a publié encore : *Julii Secundi Constitutio super electione simoniaca papæ*; Rome, 1524, in-4°; — *Julii papæ II Monitorium et Declaratio excommunicationis, interdicti et aliarum censurarum contra Venetos detinentes aliquas civitates et loca S. R. E. ab eis per fraudem occupata*; Rome, 1606, in 4°; — *Mandata Reipub. Venetæ ad concordandum cum Julio II, Pont. Max., et sede apostolica, et petendum absolutionem a censuris in ejusdem monitorio contra eos promulgato*; s. l. n. d., in-4°.

Alfred FRANKLIN.

Labbe et Cossart, *Sacrosancta Concilia*; Paris, 1671, 18 v. in fol.; t. XIII, p. 1677; t. XIV, p. 1 à 348. — Baronius, *Annales Ecclesiasticæ*, continuées par Raynald; Lucques, 1738, 37 v. in-fol.; t. XXX, p. 419. — J. B. de Glen, *Histoire pontificale*; Liege, 1600, in-4°, p. 858. — Ph. de Moncay, *Hist. de la Papauté*; 1612, in-12, p. 638. — J. Bouchet, *Memoires de La Tremoille*, coll. Petitot, t. XIV, p. 488. — *Le bon Chevalier sans paour et sans reprouche*, coll. Petitot, t. XV, p. 348. — Bruys, *Hist. des Papes*, 1732, 5 v. in-4°; t. IV, p. 326. — Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. 50. — De Potter, *Esprit de l'Église*; Paris, 1831, 8 v. in-8°, t. IV, p. 296. — *Iter sanctissimi domini nostri Julii papæ II*, per Hadrianum cardinalem Sancti-Chrysogoni; in-4°. — Allets, *Hist. des Papes*; 1776, 2 v. in-12; t. II, p. 215. — *Dialogus viri cujuspiam eruditissimi, quomodo Julius II, P. M. post mortem cœli fores pulsando, ab janitore illo D. Petro intromitti nequiverit*, s. l. n. d., in-18. — Ughelli, *Italia Sacra*; 1717, 10 v. in-fol. — Fr. Guichardin, *Hist. des Guerres d'Italie*, trad. Chomedey; Paris, 1612, in-fol., p. 158. — Fleury, *Hist. Ecclesiastique*, continuee par le P. Fabre; Paris, 1757, 37 v. in-4°; t. XXIV, liv. 120. — *La Vie du pape Jules Second, grand ennemy du bon roy Loys XII et des François, gens de bien tant ecclesiastiques qu'autres*; Paris, 1515, in-12. — M. Coccinius, *De Rebus gestis in Italia annis* 1511 et 1512, *sive de bello Maximiliani imperatoris et Ludovici XII, regis Francorum, cum Venetis gesto*; Bâle, 1544, in-8°. — L. Jacob de Saint-Charles, *Bibliotheca Pontificia*; Lyon, 1643, in-4°, 1re partie, p. 142. — *Oratio maximi Corvini Parthenopei, episcopi Esernensis, sanctissimo Julio II dicta*; s. l. n. d., in-4°. — S. Binius, *Concilia generalia et provincialia*; Cologne, 1618, 3 v. in-fol., t. IV, p. 1. — J.-B. Dubos, *Hist. de la Ligue faite à Cambray en 1508 entre Jules II,*

t I[er],..., contre la républ. de Venise; 1708, — Ciaconius, Vita et Res gestæ Pontificum m; Rome, 1677, 4 v. in-fol.; t. II, p. 219. — Guiphi Ircciati de gestis Julii II; Rome, 1518, . d'Auton, J. de Saint-Gelais, J. Auffray. Varay, Daniel, J. Garnier, Larrey, Anquetil, Lederer, H. Martin, Règne de Louis XII. — La Houssaye, Laugier, E. Labaume, Daru, mise.

III (*Gian-Maria* del Monte), deux huitième pape, né à Arezzo, le 10 sep-187, mort le 23 mars 1555. Il était des-'une noble famille, et son oncle Antoine était cardinal. Lui-même fit de rapides ans les lettres et dans la jurisprudence. Il entra dans la carrière ecclésiastique, ié archevêque de Siponte et eut l'ad-on de divers diocèses. En 1536, le pape e créa cardinal du titre de Saint-Vitale de Saint-Palestrina. C'était un esprit ntrépide. Paul III, qui lui avait confié les de la Lombardie et de la Romagne, lui de Bologne et le nomma président : levait s'y tenir. Il s'y opposa aux euis de l'empereur Charles-Quint. A la 'aul III (10 novembre 1549), del Monte u saint-siége. Cependant, la majorité des du conclave n'étaient pas décidés en Del Monte avait dans plusieurs occa-avec tant de sévérité que les cardinaux . de lui donner leur voix. La nuit qui élection définitive, ils se portèrent en cellule du cardinal Polus, dans l'inten-faire reconnaître pape par acclamation. reçut à sa porte, et leur dit : « Mes Dieu que nous servons est le Dieu des et non des ténèbres. Remettez au jour tion. Après avoir ouï la messe, et in-Saint-Esprit, vous suivrez ses mouve-ce qu'il vous inspirera pour le bien de . » Les cardinaux, jugeant que Polus ait peu compte de son élection, se tour-côté du cardinal del Monte. Le 8 fé-it élu et couronné le 24. Deux jours proclama un jubilé. Il rétablit et con-concile de Trente. Si sa sévérité avait quable avant son exaltation, il n'en fut i plus tard. « Il s'abandonna au luxe et irs, et poussa l'indécence, disent les s auteurs de l'*Art de vérifier les* squ'à donner le chapeau de cardinal, it vacant, à un de ses domestiques, qui autre mérite que de prendre soin de » En 1551, il s'unit avec l'empereur contre Ottavio Farnese, duc de il fut aussitôt secouru par Henri II, roi . Jules III à cette nouvelle devint si fu-l excommunia le roi. Henri, par repré-défense à ses sujets de porter de l'ar-me. Jules III se radoucit alors, et paix entre l'empereur et le roi. Le reste ntificat fut employé à édifier et à em-de la porte del Popolo, un jardin qui èbre sous son nom. Lorsqu'il mourut, après cinq ans un mois et quatorze jours de pontificat, il fut si peu regretté que d'Avanson, ambassadeur de France à Rome, écrivit au connétable, « que le peuple l'avait pleuré, tout ainsi qu'il est accoutumé de faire à carême-prenant ».

A. L.

Ann. Anglic., I. II, p. 96. — Sponde et Rainaldi, *Annales Ecclesias.* — Moréri, *Le Grand Dictionnaire Historique.* — Ciacconi, *Vitæ Pontif.*

Jules l'Africain. *Voy.* Africain.

Jules Constantin. *Voy.* Constantin Julius.

Jules Romain. *Voy.* Pipi (*Giulio.*)

Julia (*Jean-Baptiste*), sculpteur français, né à Toulouse, mort en 1803. Il s'appliqua surtout à sculpter l'ornement, et acquit dans ce genre une réputation méritée; il décora avec goût plusieurs hôtels à Paris ainsi que le dôme de Saint-Pierre de Toulouse. L'Académie des beaux-arts de cette ville le compta parmi ses membres : son morceau de réception, placé au musée, fut un bas-relief en cire, dans lequel on remarque des arabesques d'une grande légèreté.

P. L—y.

Biographie Toulousaine, t. I[er].

Julia gens, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, et dont les membres atteignirent les plus hautes dignités de l'État dès les plus anciens temps de la république. Cette maison était certainement d'origine albaine. Ses membres furent transportés à Rome par Tullus Hostilius, et prirent place parmi les sénateurs. Vers les derniers temps de la république, les Jules, suivant une mode générale parmi les grandes familles, essayèrent de rattacher leur ancêtre mythique Jule à Ascanius, petit-fils de Vénus et d'Anchise et fondateur d'Albe la Longue. César fit plus d'une fois allusion à l'origine divine de sa maison, et, aux batailles de Pharsale et de Munda, il donna pour mots d'ordre à ses soldats : « Venus Genitrix ». On connaît quatre familles de la maison *Julia*, savoir : César, Julus, Mento et Libo. De ces quatre familles la plus célèbre de beaucoup est celle de César (*voy.* ce nom).

Y.

Klausen, *Æneas und die Penaten*, vol. II, p. 1059. — Drumann, *Rom.*, vol. III, p. 114.

Julia Domna (*Pia-Felix-Augusta*), impératrice romaine, femme de l'empereur Septime Sévère, née à Emèse, vers 158 après J.-C., morte en 217. Elle était fille d'un certain Bassianus, prêtre du Soleil et de famille plébéienne. Un astrologue lui prédit qu'elle serait la femme d'un empereur. Cette prophétie attira l'attention de Septime Sévère, qui nourrissait d'ambitieuses espérances, et qui avait toute confiance dans l'astrologie. Après la mort de sa femme Marcia, il épousa la jeune Syrienne, qui n'avait d'autre dot qu'un horoscope. Dion raconte que l'impératrice Faustine prépara la chambre nuptiale de Sévère et de Domna dans un temple de Vénus adjacent au palais. Comme Faustine vint rejoindre Marc Aurèle en Orient

en 175 et qu'elle y mourut peu après, il faut placer à cette date le mariage de Septime Sévère avec la fille de Bassianus. Julia Domna, qui joignait beaucoup de finesse à beaucoup d'intelligence, et dont l'esprit avait été cultivé avec soin, exerça une puissante influence sur son superstitieux mari. Elle lui persuada de prendre les armes contre Pescennius Niger et Clodius Albinus. Cette tentative réussit, et la prédiction de l'astrologue s'accomplit. Julia, devenue impératrice, conserva jusqu'à la fin son pouvoir sur Sévère. Quoique fort occupée du gouvernement elle trouva du temps pour la philosophie, et contribua beaucoup à introduire dans les doctrines grecques des idées empruntées au mysticisme oriental. Par ses ordres, Philostrate entreprit d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane. Elle était toujours entourée d'une troupe de grammairiens, de rhéteurs et de sophistes. Mais si elle étudiait la sagesse, elle la pratiquait fort peu. Ses débauches étaient publiques, et bien que Septime Sévère les tolérât par crainte, faiblesse ou indifférence, elle conspira, dit-on, contre lui. Sous le règne de son fils Caracalla, Julia fut plus puissante que jamais. Cependant elle ne put empêcher le meurtre de son second fils Géta (*voy.* ce nom). Elle accompagna Caracalla en Orient. A la nouvelle de la mort de ce prince, et de la révolte victorieuse de Macrin, elle résolut de ne pas survivre à la perte de son fils et de ses dignités. Les bons traitements de Macrin la firent renoncer momentanément à cette résolution; mais soupçonnée de tenter la fidélité des soldats, elle reçut l'ordre de quitter Antioche. Elle revint alors à son premier projet, et se laissa mourir de faim. Son corps, d'abord déposé dans le sépulcre de Caïus et de Lucius César, fut plus tard placé avec les os de Géta dans la sépulture des Antonins. Une accusation, dénuée de toute vraisemblance, a été élevée contre cette princesse par plusieurs historiens anciens. Spartien et Aurelius Victor affirment que non-seulement Julia eut un commerce incestueux avec Caracalla, mais qu'elle l'épousa. Cette histoire, répétée par Eutrope et Orose, paraît être l'exagération grossière d'une rumeur populaire. Si cette rumeur avait eu le moindre fondement, Dion Cassius l'aurait certainement rapportée. Son silence suffit pour faire rejeter le conte adopté par Spartien et Victor.

Le nom de *Domna* était sans doute un nom propre syriaque analogue aux désignations de *Mœsa*, *Sœmias*, *Mammæa*, portées par d'autres membres de cette famille, et non une contraction du mot latin *domina*. Y.

Dion Cassius, LXXIV, 3; LXXV, 15; LXXVI, 4, 16; LXXVII, 2, 10, 18; LXXVIII, 4, 23, 24. — Herodien, IV, 12, 16; V, 2. — Spartien, *Septim. Sever.*, 3, 18; *Caracall.*, 2, 10. — Capitolin, *Clodius Albinus*, 3; *Macrin*, 9. — Lampride, *Alex. Sev.*, 5. — Aur. Victor, *Epit.* 21; *de Cæsar.*, 21. — Eutrope, VIII, 11. — Orose, VII, 18. — Philostrate, *Vita Apollonii*, I, 3. — Tzetzès, *Chil.*, VI 25. — Bayle, *Diction. Historique et Critique.*

JULIA MÆSA. *Voy.* MÆSA.

JULIA MAMMAEA. *Voy.* MAMMÆA.

JULIA SOEMIAS. *Voy.* SOEMIAS.

JULIA DE FONTENELLE (*Jean-Sébastien-Eugène*), chimiste français, né à Narbonne le 29 octobre 1790, mort à Paris en février 1842. Les conseils de Barthez le portèrent à l'étude de la médecine, qu'il négligea bientôt pour la pharmacie. Il prit ses degrés à Montpellier et vint à Paris, où il fut présenté à Fourcroy et à Berthollet, dont il suivit les cours. En 1820, il partit à ses frais pour Barcelone, afin d'étudier l'épidémie qui ravageait cette ville, et en 1823, lors de la guerre avec l'Espagne, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital général de convalescence de l'armée de Catalogne. A son retour, il fonda la société des Sciences physiques et chimiques, dont il devint président. Vers 1833 il fut envoyé en Allemagne avec mission d'examiner les établissements mortuaires qui y existent. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Dissertation sur la Fièvre jaune de Barcelone*, traduit de l'espagnol; 1820; — *Recherches historiques, chimiques et médicales sur l'Air marécageux*; Paris, 1823, in-8°: ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Lyon; — *Manuel de Chimie médicale*; Paris, 1824, in-12; — *Manuel portatif des Eaux Minérales les plus employées en boissons*; Paris, 1825, in-18; — *Des Effets de la Castration sur le corps humain*, traduit de l'italien; 1825; — *Manuel de Physique Amusante, ou nouvelles récréations physiques, contenant une suite d'expériences curieuses, instructives et d'une exécution facile, ainsi que diverses applications aux arts et à l'industrie*; Paris, 1826, 1827, 1829, 1832, 1836, 1849, in-18; — *Manuel complet du Verrier et du Fabricant de glaces, cristaux, pierres précieuses factices, verres coloriés, yeux artificiels*, etc.; Paris, 1828, in-18; — *Manuel théorique et pratique du Vinaigrier et du Moutardier, suivi de nouvelles recherches sur la fermentation vineuse*; Paris, 1828, 1836, in-18; — *Manuel complet du Marchand Papetier et du Régleur*; Paris, 1828, in-18; — *Manuel complet des Sorciers, ou la Magie blanche dévoilée par les découvertes de la chimie, de la physique et de la mécanique, précédée d'une notice sur les sciences occultes*; Paris, 1829, 1831, 1835, 1842, in-18; — *Manuel complet théorique et pratique de Pharmacie populaire*, etc.; Paris, 1830, 2 vol. in-18; — *Manuel complet du Bijoutier, du Joaillier, de l'Orfèvre, du Graveur sur métaux et du Changeur*; Paris, 1832, 2 vol. in-18; — *Rapport sur un procédé de M. J. Wislin pour la Dessiccation et la Conservation des Viandes*; Paris, 1832, in-8°; — *Manuel du Tanneur, du Corroyeur, de l'Hongroyeur et du Boyaudier*; Paris, 1829, 1833, in-18; — *Recherches médico-légales sur l'Incertitude des Signes de la mort,*

geri *précipitées, les*
de *et de rappeler à*
ue Mort apparente;
1835. — *Manuel complet du*
Blanchissage, nettoyage et
des et étoffes de chanvre, lin,
, *soie, ainsi que de la cire, des*
la laque, du papier, de la
, 1834, 2 vol. in-18; — *Guide*
ches et Observations Microsco-
. 1836, in-8°; — *Nouveau Dic-*
tanique Médicale et Pharma-
, contenant les principales propriétés
néraux, des végétaux et des animaux,
préparations de pharmacie internes
nes les plus usités en médecine et en
ie (avec Barthez et une société de mé-
de pharmaciens et de naturalistes),
Paris, 1836, 2 vol. in-8°, avec fig.; —
Manuel complet des Nageurs et de
ge, des Baigneurs, des Fabricants
Minérales, et des Pédicures; Paris,
-18; — *Nouveau Manuel complet du*
seur, Pelletier-fourreur, Maroqui-
égissier et Parcheminier; Paris, 1841,
— *Histoire naturelle des Fables de La*
te, d'après les descriptions de Buf-
tenant un précis des phénomènes qui
tchent; Paris, 1841, in-18. Il a travaillé
Manuels faisant partie de la collection
l a traduit de l'italien : *Conjectures sur*
re du Miasme producteur du Choléra
te, par J.-B. Mojon. Enfin, il a dirigé avec
Saint-Vincent la *Bibliothèque Physico-*
que; avec Pougens, *L'Éclectique, jour-*
decine hippocratique, et le *Journal*
été des Sciences physiques, chimi-
arts agricoles et industriels. J. V.

Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr.*
ortat. des Contemp. — Quérard, *La France*
. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç.*

fille de C. Julius César et de Marcia,
César le dictateur, morte en 68 avant
épousa C. Marius l'ancien, dont elle eut
C. Marius, tué à Préneste, en 82. Les
es de Julie donnèrent lieu à une ma-
n politique. Jules César, le futur dicta-
nonça son oraison funèbre. Pour la pre-
is depuis la domination de Sylla, on vit
e les statues et les titres de Marius. Y.

Marius, 6 : *Cæs.*, 1, 5. — Suétone, *Cæs.*, 6.

r le dictateur et de sa
, Cornélie, née en 82, morte
usa Pompée en 59. Cette al-
deux hommes les plus impor-
me e vivement les alarmes du
. contribua à la formation
rat. Julie se fit remarquer à
beauté et sa vertu. Quoique la poli-
lle eût présidé à son mariage, elle n'en
pas moins à son mari le plus tendre at-
Elle mourut avant qu'une rupture
entre son père et son mari fût devenue inévitable. Aux élections des édiles en 55, Pompée se trouva entouré d'une foule tumultueuse, et le sang de quelques émeutiers rejaillit sur ses habits. Julie, voyant rapporter à la maison la toge ensanglantée de son mari, crut que celui-ci était mort. Le saisissement qu'elle en éprouva la fit accoucher avant terme. Elle ne se rétablit jamais, et mourut au mois de septembre de l'année suivante. Pompée voulait qu'elle fût ensevelie dans sa belle villa d'Albe; mais le peuple, qui avait pour elle beaucoup d'affection, demanda que ses restes fussent déposés dans le Champ de Mars. Il fallait pour cela un décret du sénat. Cette assemblée ne l'aurait pas refusé, si le consul Domitius Ahenobarbus, poussé par sa haine contre Pompée et César, n'eût excité l'opposition des tribuns. Le peuple, sans s'arrêter à leur *veto*, exigea que l'urne de Julie fût placée au Champ de Mars. César était en Bretagne lorsqu'il apprit la mort de sa fille. Il voua à sa mémoire des jeux qui furent célébrés en 46. Y.

Cicéron, *Ad Attic.*, II, 17; IV, 17; VIII, 3. — Plutarque, *Cæsar*, 14, 23; *Pomp.*, 48, 53; *Cato Minor*, 31. — Appien, *Bell. Civ.*, II, 14. — Suétone, *Cæsar*, 26, 50. — Dion Cassius, XXXVIII, 9; XXXIX, 64; XLIII, 20. — Velleius Paterculus, II, 44, 47. — Aulu-Gelle, IV, 10. — Florus, IV, 2.

JULIE, fille d'Auguste et de Scribonia, née en 39 avant J.-C., morte en 14 après J.-C. Elle fut élevée avec un soin sévère. Les manières de la cour impériale étaient extrêmement simples, et Auguste voulut que sa fille apprît à filer la laine. Il lui défendit de rien dire ou de rien faire qui ne pût figurer dans les mémoires journaliers de la maison. Il exigea aussi qu'elle n'eût pas de rapports avec des étrangers, et réprimanda un jeune homme irréprochable, L. Vinicius, qui l'avait saluée aux eaux de Baies. En 25 elle épousa son cousin Marcellus, fils d'Octavie. Après la mort de ce premier mari, qui ne lui laissa pas d'enfant, elle fut donnée en mariage en 22 à M. Vipsanius Agrippa, dont elle eut trois fils, *Caius* et *Lucius César* et *Agrippa Postumus*, et deux filles, *Julie* et *Agrippine*. Elle accompagna Agrippa en Asie Mineure en 17, et faillit se noyer dans le Scamandre. La mort d'Agrippa, en 12, la rendit libre pour un troisième mariage. Auguste songea pour elle à un simple chevalier C. Proculeius, à un fils de Marc Antoine, à Cotison, roi des Gètes, et fixa son choix sur Tibère Néron. Cette union ne fut ni heureuse ni durable. Après la mort d'un enfant, seul fruit de ce mariage, Tibère se sépara de sa femme (l'an 6). Cet éclat ouvrit les yeux d'Auguste sur la mauvaise conduite de sa fille. Il est probable que les vices de Julie furent, dès l'origine, exagérés par sa belle-mère Livie et par son mari Tibère, et que les historiens les ont exagérés encore. Cependant, ces vices ne sont pas douteux; il paraît même que Julie prenait peu de soin de les cacher. La vivacité de son caractère et de son esprit la portait à braver l'étiquette du palais. Le forum et les rostres furent plus d'une fois le théâtre de ses orgies nocturnes,

et, dans ses amours, elle ne craignit pas de descendre jusqu'à la plus basse classe. L'indignation d'Auguste, en apprenant ce que Rome savait déjà, fut sans bornes. Il révéla au sénat cette honte de famille, et après avoir songé à faire mourir sa fille, il la condamna à l'exil. Julie fut d'abord reléguée à Pandataria, île sur la côte de Campanie. Sa mère Scribonia partagea son exil. Ce fut le seul adoucissement apporté à sa punition. On lui interdit le vin, toutes les délicatesses de la vie, et jusqu'aux objets nécessaires à son bien-être. Personne ne put arriver jusqu'à elle sans une permission spéciale d'Auguste. Chaque fois qu'on demanda à l'empereur le rappel de sa fille, et ces pétitions furent nombreuses, car le peuple aimait Julie et détestait Livie et Tibère, il répondait qu'il désirait aux pétitionnaires de pareilles filles et de pareilles femmes. Au bout de cinq ans, elle obtint la permission de vivre à Rhegium; mais Auguste n'accorda rien de plus que ce léger adoucissement. Il ne fit à sa fille aucun legs, et défendit qu'elle fût ensevelie dans le mausolée de la famille impériale. Une colère si vive et si durable venait-elle simplement d'un sentiment moral? Il est permis d'en douter. Pline rapporte que Julie avait pris part à une conspiration contre son père (ou plutôt contre Livie). De tous ses amants, un seul fut puni de mort, ce fut Antoine, le fils du triumvir, le seul qui eût de l'importance politique. Les souvenirs aimés de Marcellus et d'Agrippa, l'attachement du peuple, peut-être les espérances du parti républicain, et par-dessus tout l'influence de Livie, qui frappait successivement toute la famille impériale pour faire place à Tibère, telles furent, beaucoup plus que ses désordres privés, les causes de la disgrâce de Julie. Tibère, devenu empereur, se montra encore plus dur qu'Auguste. Il lui retira la pension qui lui avait été allouée, repoussa ses justes prétentions sur la fortune paternelle, et la soumit à une séquestration rigoureuse. La coupable et infortunée Julie mourut de chagrin et de privations, à l'âge de cinquante-quatre ans. Y.

Dion Cassius, XLVIII, 34, 54; LVII, 27, 30; LIV, 3, 31; LV, 10, 11. — Suétone, *August.*, 19, 63, 64, 65, 73; *Tib.*, 7, 8, 50. — Plutarque, *Ant.*, 87. — Nicolas de Damas, dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum* de A. F. Didot, t. III, p. 350. — Josephe, *Antiquit.*, XVI. 2. — Tacite, *Ann.*, I, 53; IV, 39, 40. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 45. — Horace, *Carm. sæcul.*, II, 2, 5. — Velleius Paterculus, I, 100; II, 96. — Macrobe, *Sat.*, VI, 5.

JULIE, fille de la précédente, née vers 18 avant J.-C., morte en 28 après J.-C. Elle épousa L. Æmilius Paulus, dont elle eut *M. Æmilius Lepidus* et *Æmilia*, première femme de Claude. Moins célèbre que sa mère, elle hérita de ses vices et de ses malheurs. Coupable d'adultère avec D. Silanus, elle fut bannie par son grand-père Auguste et reléguée dans la petite île de Trémère, sur la côte d'Apulie en 9 après J.-C. Un enfant qu'elle eut, peu après sa disgrâce, fut exposé par l'ordre d'Auguste, comme illégitime. Julie survécut vingt ans à son malheur. Ses restes, exclus comme ceux de sa mère du mausolée d'Auguste, furent ensevelis dans l'île de Trémère. Un rapport probable, bien que difficile à prouver, existe entre le bannissement de Julie et l'exil d'Ovide (*voy.* ce nom). On suppose que la petite-fille d'Auguste est la Corinne du poëte. Y.

Dion Cassius, LIX, 11. — Suétone, *Calig.*, 24; *Aug.*, 64, 65, 101. — Tacite, *Annal.*, IV, 71. — Scoliaste, sur la *Sat.* VI de Juvénal, vers 158.

JULIE, la plus jeune fille de Germanicus et d'Agrippine, née en 18 après J.-C., morte en 41. Elle épousa M. Vinicius, en 33. On prétend que son frère Caligula eut avec elle un commerce incestueux. Cependant il la bannit en 37. Elle fut rappelée par Claude en 41; mais elle ne jouit pas longtemps de ce retour de fortune. Messaline, jalouse de sa beauté, redoutant son influence et irritée de sa hauteur, poussa Claude à la faire périr. La jeune princesse fut mise à mort, comme coupable d'adultère, tandis que Sénèque, qu'on lui donnait pour complice, fut seulement relégué en Sardaigne. Julie est quelquefois appelée *Livilla* et *Livia*. Y.

Tacite, *Annal.*, II, 54; VI, 15. — Dion Cassius, LVIII, 21; LX, 4, 8. — Suétone, *Cal.*, 24, 29.

JULIE, fille de Drusus, fils de Néron et de Livia, sœur de Germanicus, née vers 5 après J.-C., morte vers 42. Elle épousa son cousin Néron, fils de Germanicus, et s'avilit jusqu'à être un des nombreux espions dont sa mère Livie et Séjan entouraient ce malheureux prince. Après la mort de Néron, elle se maria avec Rubellius Blandus, dont elle eut un fils, *Rubellius Plautus*. Comme Blandus était un simple chevalier romain, cette union parut dégradante pour Julie. Plus tard elle encourut, comme la précédente, la haine de Messaline, et fut mise à mort par l'ordre de Claude. Y.

Tacite, *Annales*, III, 29; IV, 60; VI, 27, 45; XIII, 43, XVI, 10. — Suetone, *Claude*, 29. — Sénèque, *De Morte Claudii*.

JULIE, fille de l'empereur Titus et de Furnilla, vivait vers 80 après J.-C. Elle était mariée avec Flavius Sabinus, neveu de Vespasien. Domitien, oncle de Julie, conçut pour elle une passion d'autant plus choquante qu'il était marié lui-même. Elle mourut des suites d'un avortement. Ses restes furent placés dans le temple de la gens Flavia. Y.

Suetone, *Domit.*, 17, 22. — Dion Cassius, LXVII, 3. — Pline, *Epist.*, IV, 11. — Juvénal, *Sat.*, II, 32. — Philostrate, *Vit. Apoll. Tyan.*, VII, 3.

JULIEN (Saint), martyr, né à Vienne (Dauphiné), supplicié près de Brioude, en 304. Il était d'une famille patricienne, et suivit d'abord la carrière des armes, où il acquit un grade important. Il fut dénoncé comme chrétien à Crispinus, gouverneur de la province viennoise, qui voulait faire exécuter les édits des empereurs Dioclétien et Maximien. Julien s'enfuit en Auvergne, se cacha aux environs de Brioude; mais, poursuivi de près, il fut saisi et decapité. Suivant Godescard : « On ignora longtemps le lieu où il avait été enterré; mais Dieu le découvrit miraculeusement à Saint-

rmain d'Auxerre lorsqu'il passa par Brioude, 431. Le corps de saint Julien fut aussitôt nsporté à Brioude, et Dieu fit connaître la ire de son serviteur par une multitude innom- : de miracles. » De ces miracles, il ne nous que le récit de Grégoire de Tours. Saint lien était fort honoré à Paris, et très-anciennent il existait sous son vocable, au bas de la : Saint-Jacques, sur la rive gauche de la Seine, e église et une rue qui portèrent successivent les noms de *Saint-Julien-le-Vieux* et de *int-Julien-le-Pauvre*. L'Église l'honore le août. A. L.

régoire de Tours, *De Gloria Martyrum*, lib. II. — ius, *Vita S. Germani*. — Bosquet, *Acta*. — Godes-, *Vies des Martyrs*, etc., au 28 août. — Tillemont, *moires ecclésiastiques*, t. V. — Baillet, *Vies des Saints*, 28 août. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

JULIEN, usurpateur romain, mort en 285. uverneur de la Vénétie à la mort de Numérien, 284, il résolut de profiter de cet événement ır s'emparer de la dignité impériale. Mais il vaincu par Carin près de Vérone et tué dans l'action. On a fort peu de renseignements sur cet usurpateur, dont le nom même est incertain. Aurelius Victor l'appelle simplement *Julianus*; Victor le jeune le nomme *Julianus Sabinus*. Enfin, certains numismates l'ont identifié avec un M. Aurelius Julianus, connu seulement par les médailles. Y.

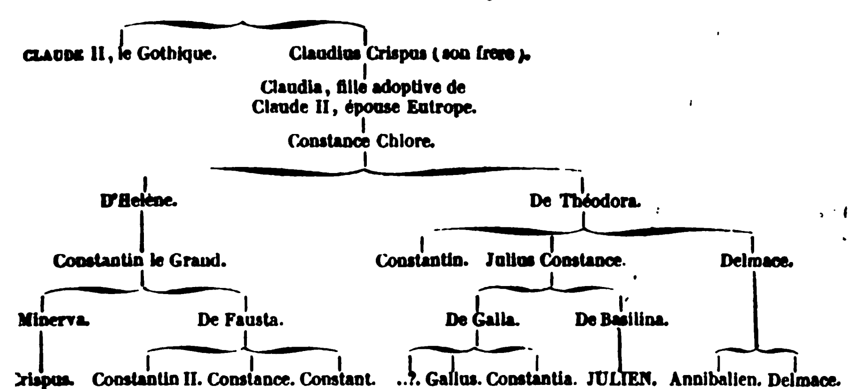
Aurelius Victor, *Epitome*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 6, 807.

JULIEN (*Flavius-Claudius-Julianus*), dernier empereur romain de la famille de Constantin, naquit à Constantinople, le 6 novembre 331, sous le consulat d'Annius Bassus et d'Ablavius, et mourut dans la nuit du 26 au 27 juin 363, non loin de Sumère (*Samera*), dans l'Apolloniatide, province d'Assyrie.

Par son père, Jules Constance, Julien descendait de Claude II le Gothique; par sa mère, Basiline, du fameux Didius Julianus qui, en 193, acheta la couronne impériale, mise à l'enchère par les prétoriens.

Le tableau qui suit donnera une idée de la généologie de Julien du côté paternel.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE.



Anicius Julianus, aïeul maternel de Julien, consul en 322 et préfet de Rome de 326 à 9.

Julien avait six ans à peine quand Constantin Grand mourut (mai 337). Deux ans avant sa rt, l'empereur avait réglé sa succession et rtagé son vaste empire entre ses trois fils nstantin II, Constance et Constant, et deux de neveux Annibalien et Delmace, qu'il aimait drement. Celui-ci, qui avait déjà laissé voir de nds talents militaires, avait été placé sur les s de la Gothie, et étendait son pouvoir sur ce, la Grèce et la Macédoine : le Pont, la r formaient l'apanage al u outre reçu le titre de ouvaient se croire s leur ambi on sait la sanglante uivit la mort de Constantin. Une s militaire éclata; on livra à une soldatesque furieuse toute la descendance mâle de Constance Chlore, qui fut égorgée sans pitié. Des trois fils de Constantin, Constance seul était à Constantinople : s'il ne commanda pas ce massacre, tout au moins il l'autorisa. C'est ce que disent formellement les historiens les plus favorables à ce prince. Zosime accuse formellement Constance d'avoir suborné les soldats et fait tuer ses proches. Saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze le font entendre fort clairement; enfin, Julien, dans son manifeste aux Athéniens, s'exprime ainsi : « On sait de quelle manière cet empereur (Constance), si plein d'humanité, nous a traités, nous, ses proches parents. On n'oubliera pas que, sans forme de procès, il fit mettre à mort mes six cousins, qui avaient avec lui le même degré de parenté; mon père, qui était son oncle, puis un autre oncle, qui fut aussi le mien, de la branche paternelle, et enfin l'aîné de mes

frères (1). Il nous réservait le même sort à mon autre frère (Gallus) et à moi; cependant il se contenta de nous bannir (2). »

Gallus et Julien furent seuls épargnés. Le premier, âgé de treize ans, était malade : on laissa à la maladie le soin de l'emporter. Julien, encore dans la première enfance, n'était un danger pour personne. Dans le premier tumulte de ces scènes de violence, l'église de Nicomédie leur servit d'asile. Les historiens ecclésiastiques, Socrate, Sozomène et Théodoret, ne font nulle mention de l'intervention de Marc, évêque d'Aréthuse, qui, s'il faut en croire saint Grégoire de Nazianze, les aurait dérobés à la fureur des soldats. En tous cas, il ne semble pas que l'empereur Constance ait acquis dans cette occasion de grands titres à la reconnaissance de ces deux enfants, et qu'il faille lui faire honneur de sa clémence (3). Les deux frères furent séparés, dépouillés de l'héritage paternel, et relégués, Gallus en Ionie, à Ephèse; Julien en Bityhnie, à Nicomédie auprès de l'évêque arien Eusèbe, qui dut l'instruire dans le christianisme et préparer sa vocation aux fonctions ecclésiastiques. Constance songeait en effet à ensevelir ce jeune prince dans les honneurs obscurs de l'église.

En Bithynie, Julien reçut les soins d'Eusèbe (jusqu'en 342) et de l'eunuque Mardonius, vieux serviteur de sa mère Basiline, qui le conduisit aux écoles, lui donna ses premières leçons, et chercha à développer dans cette âme, heureusement douée, le goût des choses sérieuses et des vertus viriles. En 345 Constance jugea prudent de veiller de plus près sur ses jeunes cousins. Il les fit venir en Cappadoce, et leur assigna pour demeure la forteresse de Macellum, où ils restèrent six ans avec ces apparences d'honneurs qu'on rend aux prisonniers d'État. Saint Grégoire de Nazianze célèbre les bienfaits de cette hospitalité royale avec un enthousiasme que Julien ne partage pas. « Confinés, mon frère et moi dans une campagne de la Cappadoce, il n'était permis à personne de nous visiter.... Que n'aurais-je point à dire des six années pendant lesquelles nous fûmes détenus dans cette terre, qui ne nous appartenait pas et dans laquelle nous étions gardés à vue comme si nous eussions été prisonniers chez les Perses? Là, sans aucune communication, soit avec les étrangers, soit avec nos amis, nous ne pouvions nous livrer à aucun genre d'études, à aucun entretien libre... Nous étions forcés, pour prendre quelque exercice, de faire de nos propres esclaves les compagnons de nos jeux. Les jeunes gens de notre âge et de condition libre ne pouvaient nous approcher (1). » Dans cette retraite, Julien fut astreint aux rigides devoirs du catéchumène, et exerça les fonctions de lecteur dans l'église de Césarée. Peut-être dès cette époque le jeune prince commença-t-il à concevoir une secrète aversion pour une religion qu'on imposait comme un frein à son ambition, et dont le meurtrier de sa famille lui semblait le grand pontife. Les historiens chrétiens racontent qu'en plusieurs occasions il laissa percer ses sentiments d'antipathie pour la religion chrétienne.

Cependant, la guerre civile avait dévoré tour à tour Constantin II (340) et Constant (350). Constance, dernier reste du sang de Constantin, était seul maître de l'empire; mais trois prétendants avaient pris le titre d'auguste; Magnence à Autun (janvier 350), Vetranion à Sirmium (mai 350), et Népotien à Rome (juin 350); les barbares remuaient; les Perses rappelés du siége de Nisibe par une invasion des Massagètes revenaient à la charge. Constance, seul, sans enfants, avec sa cour d'eunuques et de flatteurs, ne pouvait soutenir l'empire ainsi ébranlé de toutes parts. Il jeta les yeux sur Gallus, le créa césar (mars 351), et lui confia les cinq grands diocèses de la préfecture orientale avec une autorité subordonnée.

Dès lors Julien sortit de Macellum, obtint les honneurs dus à son rang, une sorte de liberté et la restitution d'un ample patrimoine. Il passa en Asie, vit à Constantinople son frère, et suivit dans cette ville les leçons du grammairien Nicoclès et du rhéteur chrétien Hécébole. Déjà il donnait des signes manifestes d'une âme née pour de grandes choses. On ne le laissa pas longtemps à Constantinople : il était dangereux de montrer à la seconde ville de l'empire les rares talents du petit-fils de Constance Chlore. Julien passa à Nicomédie : on lui défendit d'entendre Libanius, qui y enseignait; il se procura ses leçons à prix d'argent, et fut de loin son plus zélé disciple. Chaque jour il paraissait se détacher davantage des croyances qui lui rappelaient les mauvais jours de son enfance. « Au lieu des eaux corrompues où il s'était abreuvé jusque-là, dit Libanius, il trempait ses lèvres aux sources plus pures et plus saines de la vérité, disait adieu aux contes ineptes dont il avait été nourri, et rétablissait dans son âme, comme dans un temple, les images méconnues des dieux. Cependant, fléchissant au temps avec adresse, il dissimulait ses sentiments

(1) C'est la seule trace qui reste dans l'histoire de cet autre frère de Julien. On sait que Jules Constance, son père, se maria deux fois. Julien est le seul enfant qu'il eut de Basiline; de Galla, il avait eu auparavant Gallus et peut-être un autre fils, qui était l'aîné, et dont parle ici Julien.

(2) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

(3) Julien, dans sa lettre au sénat d'Athènes, attribue à son cousin Constance le crime d'un massacre dans lequel il manqua de perdre la vie. Saint Athanase confirme cette assertion. Zosime se réunit à eux dans cette accusation; mais les trois abréviateurs, Eutrope et les deux Victor se servent d'expressions très remarquables : « Sinente potius quam jubente. »..., « Incertum quo auctore..... « Vi militum. » Note de Gibbon, t. III, p. 639. Lorsque Constance sut que les deux fils de Constance Chlore avaient été sauvés, on dit qu'il délibera s'il les ferait mourir. Une pareille exécution faite de sang-froid était trop odieuse : il prit le parti de les épargner. La Bletterie, *Vie de Julien*, p. 27.

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

Il
rc a ss pi i »
, s ens aucun de son cu-
l. »
ami se it à l
s | » ir u ... u-
els ... l ... fumaient encore (2),
: les mains de ses successeurs sa
u ale doctrine se fût profondément
L. Edesius, dernier disciple de
le ... , tenait école, entouré de
... isciples, Eusèbe de Myndo, Priscus,
the et Maxime d'Éphèse. On y cultivait
e mystérieuse dont le dernier terme
les âmes au-dessus des conditions
« ...si tu es capable de t'initier à nos
», Edesius à Julien, tu rougiras d'être
bo r le nom d'homme (3). »
reçu à bras ouverts dans l'école de
... curiosité de cette âme naturelle-
usiaste et contemplative, qui naguère
se plaisait à rêver silencieusement
... nuits sereines à la clarté des étoiles,
nent captivée par les promesses d'une
plus qu'humaine. Il en goûta avec ar-
prémices auprès d'Edesius, d'Eusèbe
rysanthe ... xime était à Éphèse ; on avait
à ... les merveilleuses opérations
r par les secrets de la théur-
u apprendre, il dit adieu au
... Pergame, et se présenta à Maxime
'il avait trouvé celui qu'il cherchait. Chry-
rejoignit bientôt, et les deux théurges
nt l' ... du jeune prince de tout ce
... parvenir à le rassasier. Il
... tous les degrés des sciences di-
humaines ; il se fit encore initier aux
d'É ... is, ... au milieu du discrédit
... es les pratiques du poly-
... t encore quelque autorité. La
... Gibbon ont vu dans le récit d'Eunape,
a conservé ces détails sur les rapports
avec Edesius, Eusèbe, Chrysanthe,
... phante d'Éleusis, une comédie
... par des imposteurs et des char-
... surprendre l'imagination crédule du
ince et le gagner à une cause perdue (4).
découvrons aucune raison de suspecter
foi des initiateurs et de l'initié. Sans
lien était pour la philosophie et la reli-
nnes une conquête précieuse ; mais ni
ophes de Pergame ni leur élève ne pou-
nger alors à la réforme que Julien entre-
plus tard ; et une critique impartiale
rouver dans les communications de Chrysanthe et de Maxime avec Julien les calculs et les arrière-pensées qu'on leur prête si longtemps d'avance : ces calculs même, fussent-ils réels, n'excluraient en aucune manière la bonne foi de l'initié. Dans les cavernes d'Éphèse et d'Éleusis, au milieu de l'appareil redoutable et des cérémonies effrayantes de l'initiation, Julien fut pénétré d'un enthousiasme profond et sincère.

Constance avait permis au frère de Gallus ces pérégrinations philosophiques en Asie. L'amour de la science couvre rarement l'ambition du pouvoir. Cependant il est à croire qu'il fut averti des conférences de Julien avec les membres dispersés de l'opposition païenne, et qu'il en conçut quelque ombrage ; car Julien, de retour en Bithynie, se rasa la tête à la manière des moines, reprit ses fonctions de lecteur dans l'église de Nicomédie, et s'agenouilla sur les tombeaux des saints martyrs. Ce retour aux pratiques du christianisme était un acte de pure politique. Les cérémonies expiatoires du paganisme n'avaient pas encore effacé le signe du baptême ; mais Julien, quoiqu'il fît encore profession extérieure du christianisme, n'était plus chrétien, ou, pour parler plus exactement, il ne l'avait jamais été. La foi chrétienne n'entra jamais dans son cœur. Le christianisme, depuis qu'il s'est senti vivre, lui rappelle la philosophie pourchassée, les monuments des arts renversés et détruits, les antiques traditions méconnues et violées. C'est à ses yeux, dans la personne de Constance, l'école du meurtre ; avec les ariens et les autres sectes, la semence d'éternelles disputes ; c'est l'ère de la désorganisation et la cause du dépérissement de toutes les forces vives de l'Empire Romain. L'épithète d'apostat, accolée à son nom, est une flétrissure gratuite infligée à sa mémoire. En réalité il n'a pas changé. Dès ses premières années, sa conscience a été surprise et confisquée comme ses biens, et le christianisme lui a été imposé. Maintenant il s'en revêt comme d'un masque pour faire tomber les insinuations de ses ennemis et calmer les défiances de l'empereur ; par prudence, par hypocrisie si l'on veut.

La faveur de Gallus fut de courte durée. Circonvenu par d'habiles émissaires, il se laissa entraîner près de Pola en Istrie, et fut décapité après une instruction sommaire (décembre 354). Les rapports des deux frères avaient été rares. Ils s'étaient vus une fois à Constantinople, et depuis avaient à peine échangé quelques lettres courtes et insignifiantes (1). La calomnie essaya de les envenimer. Constance n'était que trop facile à persuader. Julien fut saisi, entouré de gardes, et conduit de ville en ville. Pendant sept mois il attendit son arrêt de mort. Les voyages et des excès de travail avaient déjà affaibli sa santé (2). Cependant, malgré ses angoisses, il demeurait ferme,

...ius, *Oratio parentalis.*
τίνου θερμοὶ βωμοὶ νῦν. Eunape, *Vie de*
l. Firm. Didot, p. 455.
pe, *Vie de Maxime*, Éd. Firmin Didot, p. 474.
letterie, *Vie de Julien*, p. 66, 67. — Gibbon,
e la Décadence et de la Chute de l'Empire Ro-
', p. 365.

(1) Libanius, *Orat. Parentalis*, XII.
(2) *Epît. de Julien*, lett. à Jamblique, LX, éd. Heyler. Julien se plaint à plusieurs reprises de douleurs d'estomac et de fièvres.

maître de lui et impénétrable aux délateurs, qui épiaient ses paroles et ses démarches. L'impératrice Eusébie plaida sa cause auprès de Constance, qui consentit à le voir. Il se défendit, et obtint de retourner en Grèce. Il bénit la fortune; car Athènes était pour lui une seconde patrie. « Le jour de mon départ, ou si l'on veut de mon exil, fut un jour de fête pour moi (1). » Dans la ville de Périclès, toute retentissante du bruit des écoles, Julien se livra sans partage à sa passion pour l'étude, vivant au milieu des rhéteurs et des philosophes, insouciant des intrigues qui s'agitaient autour de lui et jouissant en silence d'une popularité qui n'était pas sans péril. « Autour de lui, dit Libanius, circulait un essaim de jeunes gens, de vieillards, de philosophes et de rhéteurs. » Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étaient dans cette foule. Ce dernier prévit, dit-il, dès ce temps ce qui devait arriver. « Cette chevelure inculte, ces épaules démanchées, ces yeux hagards, ces jambes vacillantes, ce nez insolemment retroussé, les ridicules contorsions de ce visage, ces éclats de rire subits et immodérés, cette manie de remuer la tête sans motif, cette parole saccadée, ces questions brusques, précipitées, inintelligentes, et ces réponses semblables à des demandes, » tous ces traits, selon saint Grégoire, marquaient assez clairement quelle peste croissait pour l'Église du Christ (2).

Il y avait six mois à peine que Julien vivait à Athènes dans le silence de l'étude lorsqu'il fut rappelé à Milan et associé à l'empire en qualité de césar. Le caractère indécis de Constance, ballotté entre les flatteries des courtisans et les conseils de l'impératrice, expliquait ce revirement. L'empire était entamé de toutes parts : à l'orient les Perses, enhardis par leurs premiers succès; sur le Danube, les farouches Sarmates; en Gaule, les barbares que Constance lui-même avait appelés contre Magnence. L'empereur ne pouvait suffire aux soins multiples et aux embarras du pouvoir. Julien, nourri dans les écoles, absorbé par les rêveries innocentes de la philosophie, était représenté par Eusébie comme un prince modeste et sans ambition; les bienfaits enchaîneraient facilement sa reconnaissance et sa fidélité. Et quel danger y avait-il à tirer des jardins de l'Académie ce jeune homme encore couvert du manteau de philosophe? Sans force par lui-même, il porterait dans les provinces l'effigie de l'empereur et l'ombre de son autorité. Julien quitta Athènes non sans répugnance. L'image sanglante de Gallus se dressait devant ses yeux. « Ceux d'entre vous qui étaient avec moi, écrivait-il plus tard aux Athéniens, peuvent dire quels torrents de larmes je répandis, et quels furent alors mes gémissements; ils savent avec quelle ferveur j'élevai mes mains vers votre citadelle, en suppliant Minerve de sauver son serviteur et de ne point le sacrifier à ses ennemis. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai de mourir avant de quitter Athènes pour me rendre à la cour (1). » Arrivé à Milan, Julien quitta les insignes du philosophe pour un riche costume militaire, et le 6 novembre 355 il fut solennellement présenté à l'armée. Les soldats saluèrent le nouveau césar d'unanimes acclamations; et lui, pendant ce temps, demeurait le visage sombre et couvert comme d'un voile de tristesse. Peu de jours après, il épousa Hélène, sœur de Constance, et se mit en route sans pouvoir se défendre de tristes pressentiments. Les officiers qui l'entouraient étaient les créatures de Constance, et avaient pour mission moins de lui obéir que de le surveiller. Il n'avait avec lui que deux amis à qui il pût se fier, Évémère, son bibliothécaire, et Oribase, son médecin. Eusébie lui avait fait présent avant son départ d'une bibliothèque de choix, qu'il emporta dans les Gaules, et dont il se fit suivre dans toutes ses expéditions. C'était une lourde tâche, et « qui exigeait les bras d'Hercule (2) », que celle dont on chargeait un prince de vingt-trois ans, qui avait vécu jusque-là loin des affaires publiques et des camps, dans le silence et l'austérité de l'étude.

Rien de plus déplorable en effet que l'état des Gaules. Les armées, dispersées et sans chefs, ne savaient plus que fuir; les garnisons laissaient assiéger les places sans les défendre. Les habitants qui échappaient aux barbares étaient écrasés par les agents de l'administration, qui, sans crainte d'une législation impuissante, avaient organisé le pillage. Julien suffit à tout. Dès le commencement, « il prit les armes comme si, pendant toute sa vie, il avait manié non des livres, mais le bouclier (3) ». Le 1er décembre, le nouveau césar quitte Milan, avec une suite peu nombreuse (4), traverse Pavie et Turin, où il apprend que les barbares ont pris et saccagé Cologne, franchit les Alpes Cottiennes près de Suse, et vient prendre ses quartiers d'hiver à Vienne. Constance se l'était adjoint comme consul (356). Les barbares attaquaient Autun : Julien se dirige vers cette ville, et y entre le 24 juin, après une marche conduite avec la prudence et l'habileté d'un vieux général. D'Autun il gagne Auxerre, par la voie la plus courte, et de là Troyes. Il opérait ces

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

(2) Les deux Discours de Grégoire de Nazianze contre Julien sont deux pamphlets pleins de fiel et de haine passionnée. Le saint évêque y parle en ennemi plutôt qu'en historien; c'est un monument qu'il faut interroger avec la plus grande réserve. L'invective ne saurait avoir la valeur et l'autorité d'un document historique.

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

(2) Libanius, *Orat. Parentalis*, XVII.

(3) Libanius, *id.*, *ibid.*, XVIII.

(4) Comitatu parvo, dit Ammien Marcellin, XV, 8. On vit bien, dit Libanius (*Orat. Parentalis*, XVII), que Constance, dans sa pensée, envoyait Julien à la mort, et non à la victoire. En effet ayant avec lui des légions qui avaient suffi à renverser trois usurpateurs et une foule de cavaliers et de fantassins armés de fer, l'empereur ne lui donna que trois cents mauvais soldats, ajoutant qu'il en trouverait dans les contrées qu'il allait défendre.

mouvements au milieu d'armées ennemies, tantôt se tenant sur une prudente défensive, tantôt, quand il avait l'avantage de la position, se jetant sur eux et les culbutant au pas de course. A Troyes il laisse un instant prendre haleine à ses troupes, puis il pousse rapidement vers Reims, où les différents corps d'armée devaient se réunir. On résolut de se porter en avant et d'attaquer les Allemands dans la direction de Dieuze. Les barbares, favorisés par un brouillard épais, faillirent enlever son arrière-garde. Cette échauffourée, où Julien perdit deux légions, le rendit plus circonspect. Les ennemis occupaient toute la ligne du Rhin, de Strasbourg à Mayence. Le césar perça cette ligne à sa base et s'empara de Brumath. Un corps germain s'avança à sa rencontre. Il le mit en fuite au premier choc. Ce succès, qui rétablissait en partie le prestige des armes romaines, ouvrit à Julien la route de Cologne. Il releva les forteresses de cette ville et revint prendre ses quartiers d'hiver à Sens. Les barbares essayèrent de l'enfermer dans cette ville. Son lieutenant Marcellus, au lieu de le secourir, demeura immobile avec sa cavalerie. Julien, grâce à son intrépidité, fit lever le camp aux ennemis après trente jours de siége, et se plaignit de la trahison et de la mauvaise volonté de Marcellus, qui fut exilé par Constance à Sardique et remplacé par Sévère, général dévoué et actif. Telle fut la première campagne de Julien. Il fut partout à la hauteur des circonstances. Il s'était fait aimer des Gaulois et des soldats par ses mœurs douces et la sévérité de sa vie, son égalité d'âme et son courage infatigable au milieu des épreuves nouvelles qu'il avait à supporter. On le voyait marcher gaiement à la tête des armées, partager toutes les fatigues et se contenter de la nourriture du simple soldat. Il était prudent dans le conseil, quoique porté aux résolutions audacieuses; dans l'action, il était rapide et avait cet élan qui double la force des soldats et déconcerte les ennemis. Pendant le jour, il apprenait la guerre et exerçait ses troupes. De la nuit il faisait trois parts, consacrait la première au repos et les deux autres aux affaires publiques et à l'étude. Il couchait sur une peau de lion : une fois levé, il adressait quelque prière muette à Mercure, puis il travaillait à orner et à enrichir son esprit.

L'année 357 s'ouvrit sous le second consulat de Julien et le neuvième de Constance. Après un hiver passé à Sens au milieu d'ennemis menaçants, le césar rentra en campagne. Barbation, maître de l'infanterie, arrivait avec vingt-cinq mille hommes de renfort. Les deux armées devaient se réunir près de Bâle et là prendre les ennemis comme entre des tenailles, selon l'expression d'Ammien Marcellin, pour en finir avec eux d'un seul coup. Barbation, croyant complaire à l'empereur et aux courtisans, se comporta comme s'il eût été l'allié des barbares, et les laissa s'échapper sans les inquiéter. Plus tard il refusa à Julien quelques barques qu'il lui demandait pour passer le Rhin et déloger les ennemis, et mit le comble à sa perfidie en brûlant toutes ses provisions superflues, dont l'armée des Gaules avait le plus grand besoin. Cette malveillance, qui semblait s'autoriser de la cour de Milan, faisait dire que c'était pour perdre Julien qu'on l'avait mis aux prises avec les dangers d'une guerre cruelle, dont on le jugeait incapable de supporter même le bruit (1).

Au lieu de se rapprocher de Julien, Barbation continuait à agir séparément. Le césar était à Saverne, dont il réparait les fortifications démantelées : Barbation se tenait sur le haut Rhin. Un corps nombreux d'ennemis se jeta entre les deux armées, fondit sur Barbation, le battit et le refoula au delà de Bâle. Une ligue des barbares se forma commandée par Chnodomaire. Il paraissait facile d'écraser Julien, qui n'avait pas plus de 13,000 hommes à opposer à une nuée d'ennemis : ils étaient près de Strasbourg. Julien marcha résolument contre eux. Ses soldats étaient remplis d'enthousiasme : « Ils semblaient, dit Ammien Marcellin, conduits par le génie même des combats. » Il faut lire dans Ammien le récit de cette héroïque bataille. Ici Chnodomaire, le front ceint d'un bandeau couleur de feu et montant un cheval couvert d'écume; là Julien, courant çà et là, distribuant des paroles d'encouragement, donnant des conseils, rappelant l'honneur du nom romain, qu'ils devaient relever en ce jour, trouvant un mot pour chacun, et faisant passer dans toutes les âmes la noble confiance dont il était animé. L'aile droite des Romains, ébranlée par le choc des barbares, fut ramenée à la charge par le césar, qui se trouvait partout à la fois. Les barbares prirent la fuite, après avoir perdu un nombre considérable de soldats, tués ou noyés dans le Rhin. Chnodomaire fut pris et envoyé comme trophée à Constance. Dans la première chaleur de l'enthousiasme, l'armée romaine salua son général du nom d'auguste. Il le refusa, protestant avec serment que ce titre n'était l'objet ni de son ambition ni de ses espérances (2). A la cour de Constance, les flatteurs qui entouraient l'empereur s'évertuaient à diminuer la gloire du césar et à couvrir sa personne de ridicule (3). Constance encourageait ces froides railleries tout en se glorifiant à grand bruit des succès de son lieutenant comme s'il les eût lui-même remportés. Après sa victoire de Strasbourg, Julien pour-

(1) Ammien Marcellin, XVI, 11, édit. Nisard.

(2) « Augustus acclamatione concordi totius exercitus adpellatus, ut agentes petulantius milites increpabat, id se nec sperare nec adipisci velle jurando confirmans. » (Amm. Marcel., XVI, 12.)

(3) « Talia sine modo strepentes insulse : in odium venit cum victoriis suis capella non homo; ut hirsutum Julianum carpentes, adpellantesque loquacem talpam et purpuratam simiam, et litterionem Græcum; et his congruentia plurima atque vernacula principi resonantes audire hæc taliaque gestienti, virtutes ejus obruere verbis impudentibus conabantur, ut segnem incessentes et timidum et umbratilem, gestaque secus verbis comptioribus exornantem. » (Amm. Marcellin, XVII, 11.)

suivit les barbares au delà du Rhin. Ses soldats demandaient du repos; il les entraîna par les séductions de sa parole, franchit le Rhin à Mayence, poussa les ennemis au delà du Mein, détruisit leurs bourgades; puis, arrivé devant des forêts impénétrables, dans un pays couvert de neige, et hérissé d'obstacles de toutes espèces, il s'arrêta, et en témoignage de sa marche victorieuse fit relever à la hâte un fort construit jadis sur ce point par Trajan (probablement près d'Aschaffenbourg ou d'Hochstet). Les barbares obtinrent une trêve de dix mois. En revenant prendre ses quartiers d'hiver, il s'empara de deux forts sur la Meuse, où un corps de Francs s'était enfermé, et envoya les prisonniers à Constance.

Après cette longue campagne (de juillet 357 à janvier 358), Julien vint prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce. Pendant les loisirs que lui laissait la saison d'hiver, il s'occupait à guérir les blessures que les invasions des barbares et la rapacité des agents du fisc avaient fait souffrir à la Gaule. En dépit des réclamations du préfet Florentius, il diminua les charges dont souffrait le pays en s'opposant énergiquement aux impôts extraordinaires et aux contributions vexatoires (1). Dans la seconde Belgique, il intervint pour le recouvrement de l'impôt. Aucun césar n'avait encore donné cet exemple d'assumer la charge directe de ces détails secondaires du gouvernement, qui ressortissaient du préfet. En peu de temps un ordre sévère fut établi dans les diverses parties de l'administration; les extorsions mal déguisées des officiers du fisc furent réprimées; les cités détruites par les barbares furent rebâties; la sécurité et l'abondance refleurirent de toutes parts, et par sa douceur, son équité, Julien se fit adorer des Gaulois. Ce n'était pas un vain éloge que celui que Mamertin lui adressait: « Il partage le temps de l'année à dompter les barbares et à rendre la justice aux citoyens, engagé dans une lutte infatigable contre la barbarie ou contre les abus (2). » Dans toutes les affaires un peu importantes, il siégeait lui-même comme juge, et jamais la justice n'eut de dispensateur plus intègre (3). Au milieu de toutes ces affaires il trouvait encore le temps de lire et de philosopher. Il vivait avec l'austérité d'un vrai stoïcien. Dans son *Misopogon*, il nous raconte qu'il faillit être asphyxié à Paris, un jour que, par un très-grand froid, il avait fait apporter du feu dans sa chambre (1).

La campagne suivante (juillet 358) fut aussi heureuse et plus rapide encore que les précédentes. Les Romains, chargés de trente jours de vivres, étaient à Tongres quand les barbares les croyaient encore dans leurs quartiers d'hiver de Paris. Les ennemis, battus ou épouvantés, subirent la loi du vainqueur. Les Chamaves se retirèrent docilement au delà du Rhin. Les Saliens demeurèrent en Toxandrie comme sujets et auxiliaires de l'empire. Les prisonniers romains furent rendus, et les vaincus s'engagèrent à fournir les matériaux nécessaires à la reconstruction des villes détruites. « Le féroce orgueil de ces rois barbares, dit Ammien Marcellin, naguère habitués à s'enrichir du pillage de nos provinces, venait enfin se courber sous la domination romaine, et, ils acceptaient l'obéissance comme s'ils eussent été tributaires nés et rompus par l'éducation à la servitude (2). »

Cependant il fallut encore une expédition pour achever la soumission des barbares. Un tribun fut envoyé pour surveiller leurs mouvements, et dès que la saison fut propice, Julien entra en campagne (359). Il remit en état de défense la ligne du Rhin de Neuss jusqu'à Bingen, remplit les magasins pillés du grain exporté de la Grande-Bretagne; puis toute l'armée étant réunie à Mayence, le Rhin fut franchi en présence des barbares étonnés. Leur ligue fut dissoute sans coup férir, et leur territoire fut mis à feu et à sang. Julien repassa le Rhin suivi de vingt mille captifs romains délivrés de leurs chaînes, après avoir terminé une guerre dont le succès a été comparé aux victoires remportées sur les Cimbres et les Carthaginois, et mis pour longtemps les Gaules à l'abri des entreprises des Germains.

Voilà ce que fit Julien dans les Gaules avec des soldats mal nourris, mal payés (3), malgré

(1) Julien, pour justifier le refus qu'il opposait aux prétentions de Florence, écrivit à la cour de Milan. La lettre qu'il adresse à Oribase à cette occasion exprime une douleur amère de voir ses meilleures intentions traversées et mal interprétées: « Était-il possible à un disciple de Platon et d'Aristote d'agir autrement que je n'ai fait? Pouvais-je abandonner les malheureux confiés à mes soins? N'étais-je pas obligé de les protéger contre les insultes répétées de ces voleurs impitoyables? Dieu m'a placé dans ce poste élevé: sa providence sera mon guide et mon soutien. Si je suis condamné à souffrir, j'aurai pour me consoler le sentiment d'une conscience pure et irréprochable... Si on juge à propos de m'envoyer un successeur, je me soumettrai sans regret; j'aime mieux profiter du peu d'instants où je pourrai faire le bien que de faire longtemps le mal avec impunité. » (A Oribase, lettre XVIII, éd. Heyler.)

(2) Mamertin, *Panegyrique de Julien*. « Perpetuum professus aut contra hostem, aut contra vitia certamen. »

(3) Ammien Marcellin, XVIII, 1. « Erat indeclinabilis justorum, injustorumque distinctor. »

(1) Ce témoignage sur Paris vaut la peine d'être cité. Julien habitait au palais des Thermes dont les restes portent encore son nom. « J'étais, dit il, en quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce. C'est ainsi que les Celtes appellent la petite ville des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitants auraient de la peine à en avoir d'autres, étant comme ils sont dans une île. L'hiver n'y est pas rude.. On y voit de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille, et de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air. Cette année là un froid extraordinaire couvrit la rivière de glaçons... » (*Misopogon*, éd. Spanheim. p. 340, 341.)

(2) Ammien Marcellin, XVII, 10, édit. Nisard.

(3) Au moment de passer le Rhin pour la seconde fois, l'armée de Julien, fatiguée d'une longue campagne, souffrant de la faim, se révolta. Les soldats n'avaient pas reçu de solde ni de gratifications depuis que Julien avait pris le commandement. Constance se refusait à ouvrir le tré-

la trahi le ste-
ennemis u ne
nation, qui e à
pièces d'or, n'était plus
retagne, occupé con-
Vienne: Julien reçut
her de plus grande
l'élite choisis
oyer à Constance,
à la guerre aux Perses.
Perses, était-ce prétexte
mé aux repré des
frémis ?
assez , après avoir
abd oumit. Il rappela Lupicin
refusa d'obéir. Une partie des
it rche: le reste al-
de l'envoyé
il, elles ut par Paris. Le prince les
l' de la ville. Il adressa la parole
qui lui étaient connus, les loua indi-
de leurs bons services et les féli-
r et des récompenses qui les
sous les yeux de l'empereur. Déjà
du pays et les soldats se plaignaient
Un anonyme circulait. On y
contre l'empereur, des plaintes
le perfide abandon dans lequel on
aulois: on s'y déchaînait contre le
es auxquels Julien avait été
e. C contenue éclata bientôt en
. Pe la nuit les soldats courent aux
quent le palais et proclament Julien
- Cependant il refusait opiniâtrément,
onjurait tous et chacun d'eux en particu-
ntôt avec l'accent de l'indignation, tantôt
ndant vers eux des mains suppliantes, de
ternir par un acte odieux l'éclat de leurs
s. Il leur représentait qu'ils allaient dé-
l'État par la guerre civile, et leur pro-
d'obtenir de l'empereur qu'on les laissât
ur patrie... Le césar fut enfin forcé de cé-
». Élevé sur le bouclier d'un fantassin,
salué auguste par d'unanimes acclama-
avril 360). L'élévation de Julien flattait
re sa secrète ambition; cependant, ses
s d'innocence paraissent aussi sin-
la résistance qu'il opposa aux violen-
soldats. Saint Grégoire de Nazianze
sa haine aveugle, l'accuse ouverte-
même. Il demeura
ue décision et comme

accablé sous le poids de sa nouvelle fortune. Cependant il fallait agir. Les créatures de Constance se remuaient autour de lui (1). Il envoya une ambassade à l'empereur avec une lettre où il exposait ses intentions. « Cette lettre, dit Ammien Marcellin, était d'un homme qui acceptait franchement sa nouvelle position, mais sans prendre le ton d'arrogance d'un inférieur qui met brusquement la subordination de côté (2) ». Après avoir rendu compte de ce qui s'était passé, il demandait à son cousin d'y donner son adhésion: il acceptait un pouvoir inférieur mais indépendant. Avec ce message officiel, dit Ammien, il faisait passer à Constance une lettre pleine d'outrages et de récriminations. Il y a lieu de douter de l'envoi d'une pareille lettre au moins à ce moment. La politique la plus vulgaire faisait alors un devoir à Julien de dissimuler encore. Constance dans sa réponse refusait de partager l'empire. De nouvelles lettres furent échangées. Constance n'osait pas encore menacer: il se bornait à garantir à Julien la vie sauve, sans s'expliquer même sur sa dignité de césar. En même temps il réunissait ses forces, préparait de vastes approvisionnements, et excitait sous main les barbares à une levée de boucliers. Julien, après avoir battu les Francs Attuariens et remis en état les dernières places du Rhin, suivit le cours du Rhin jusqu'à Bâle, et arriva bientôt à Vienne. Il dirigea de là une nouvelle expédition contre Vadomaire, roi barbare. C'est dans cette guerre, qu'il eut bientôt achevée, qu'il saisit, dit-il lui-même, les preuves écrites des intelligences de Constance avec les barbares. « Il (Constance) salaria les barbares pour ravager le pays des Gaulois... Ce ne sont point des discours mais des faits; car j'ai saisi les lettres que les barbares avaient reçues de lui (3). »

La voie des négociations semblait épuisée entre les deux augustes. Hélène et Eusébie venaient de mourir presque en même temps. Les liens du sang et de l'affection semblaient brisés. Constance et Julien n'avaient désormais d'autre moyen que la force des armes, l'un pour se faire obéir, l'autre pour conserver un pouvoir qu'il tenait de la volonté des troupes. Des deux côtés on se prépara à la guerre, et une fois sa résolution prise, Julien se porta en avant avec cette rapidité foudroyante que la fortune avait jusque-là toujours couronnée de succès. Le jour de l'Épiphanie (6 janvier 361), il s'était associé pour la dernière fois aux prières des chrétiens.

...ie, par malveillance encore plus que par parci... et le césar était trop pauvre pour payer ses troupes propres deniers. (Amm. Marcell., XVII, 10.)
...n ne paraît plus sincère que la résistance de Ju... lettre qu'il écrivait peu de temps auparavant à son ami, et où il souhaitait qu'on lui donnât un ...ur et qu'on le débarrassât des ennuis et des em... le pouvoir (Lettre XVII), et ses constantes pro... ...s prouvent hautement, contre l'unique témoignage ...e, qu'il ne songeait pas à s'emparer du pouvoir.

(1) Pendant que Julien était retiré dans son palais, le bruit qu'on l'avait assassiné circula parmi les soldats et excita une nouvelle émeute. On envahit le palais en armes; on ne se calma et on ne quitta la place qu'après avoir vu Julien en costume impérial. (Amm. Marcellin, XX, 8.) Libanius raconte qu'un eunuque fut suborné par les partisans de Constance pour le tuer, et que les soldats demandèrent vengeance à grands cris. « Tous les dieux savent, dit Julien dans sa lettre aux Athéniens, quels assauts j'eus à soutenir pour lui sauver la vie. »
(2) Ammien Marcellin, XX, 8, édit. Nisard.
(3) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

maître de lui et impénétrable aux délateurs, qui épiaient ses paroles et ses démarches. L'impératrice Eusébie plaida sa cause auprès de Constance, qui consentit à le voir. Il se défendit, et obtint de retourner en Grèce. Il bénit la fortune; car Athènes était pour lui une seconde patrie. « Le jour de mon départ, ou si l'on veut de mon exil, fut un jour de fête pour moi (1). » Dans la ville de Périclès, toute retentissante du bruit des écoles, Julien se livra sans partage à sa passion pour l'étude, vivant au milieu des rhéteurs et des philosophes, insouciant des intrigues qui s'agitaient autour de lui et jouissant en silence d'une popularité qui n'était pas sans péril. « Autour de lui, dit Libanius, circulait un essaim de jeunes gens, de vieillards, de philosophes et de rhéteurs. » Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étaient dans cette foule. Ce dernier prévit, dit-il, dès ce temps ce qui devait arriver. « Cette chevelure inculte, ces épaules démanchées, ces yeux hagards, ces jambes vacillantes, ce nez insolemment retroussé, les ridicules contorsions de ce visage, ces éclats de rire subits et immodérés, cette manie de remuer la tête sans motif, cette parole saccadée, ces questions brusques, précipitées, inintelligentes, et ces réponses semblables à des demandes, » tous ces traits, selon saint Grégoire, marquaient assez clairement quelle peste croissait pour l'Église du Christ (2).

Il y avait six mois à peine que Julien vivait à Athènes dans le silence de l'étude lorsqu'il fut rappelé à Milan et associé à l'empire en qualité de césar. Le caractère indécis de Constance, ballotté entre les flatteries des courtisans et les conseils de l'impératrice, expliquait ce revirement. L'empire était entamé de toutes parts : à l'orient les Perses, enhardis par leurs premiers succès; sur le Danube, les farouches Sarmates; en Gaule, les barbares que Constance lui-même avait appelés contre Magnence. L'empereur ne pouvait suffire aux soins multiples et aux embarras du pouvoir. Julien, nourri dans les écoles, absorbé par les rêveries innocentes de la philosophie, était représenté par Eusébie comme un prince modeste et sans ambition; les bienfaits enchaîneraient facilement sa reconnaissance et sa fidélité. Et quel danger y avait-il à tirer des jardins de l'Académie ce jeune homme encore couvert du manteau de philosophe? Sans force par lui-même, il porterait dans les provinces l'effigie de l'empereur et l'ombre de son autorité. Julien quitta Athènes non sans répugnance. L'image sanglante de Gallus se dressait devant ses yeux. « Ceux d'entre vous qui étaient avec moi, écrivait-il plus tard aux Athéniens, peuvent dire quels torrents de larmes je répandis, et quels furent alors mes gémissements; ils savent avec quelle ferveur j'élevai mes mains vers votre citadelle, en suppliant Minerve de sauver son serviteur et de ne point le sacrifier à ses ennemis. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai de mourir avant de quitter Athènes pour me rendre à la cour (1). » Arrivé à Milan, Julien quitta les insignes du philosophe pour un riche costume militaire, et le 6 novembre 355 il fut solennellement présenté à l'armée. Les soldats saluèrent le nouveau césar d'unanimes acclamations; et lui, pendant ce temps, demeurait le visage sombre et couvert comme d'un voile de tristesse. Peu de jours après, il épousa Hélène, sœur de Constance, et se mit en route sans pouvoir se défendre de tristes pressentiments. Les officiers qui l'entouraient étaient les créatures de Constance, et avaient pour mission moins de lui obéir que de le surveiller. Il n'avait avec lui que deux amis à qui il pût se fier, Évémère, son bibliothécaire, et Oribase, son médecin. Eusébie lui avait fait présent avant son départ d'une bibliothèque de choix, qu'il emporta dans les Gaules, et dont il se fit suivre dans toutes ses expéditions. C'était une lourde tâche, et « qui exigeait les bras d'Hercule (2) », que celle dont on chargeait un prince de vingt-trois ans, qui avait vécu jusque-là loin des affaires publiques et des camps, dans le silence et l'austérité de l'étude.

Rien de plus déplorable en effet que l'état des Gaules. Les armées, dispersées et sans chefs, ne savaient plus que fuir; les garnisons laissaient assiéger les places sans les défendre. Les habitants qui échappaient aux barbares étaient écrasés par les agents de l'administration, qui, sans crainte d'une législation impuissante, avaient organisé le pillage. Julien suffit à tout. Dès le commencement, « il prit les armes comme si, pendant toute sa vie, il avait manié non des livres, mais le bouclier (3) ». Le 1er décembre, le nouveau césar quitte Milan, avec une suite peu nombreuse (4), traverse Pavie et Turin, où il apprend que les barbares ont pris et saccagé Cologne, franchit les Alpes Cottiennes près de Suse, et vient prendre ses quartiers d'hiver à Vienne. Constance se l'était adjoint comme consul (356). Les barbares attaquaient Autun : Julien se dirige vers cette ville, et y entre le 24 juin, après une marche conduite avec la prudence et l'habileté d'un vieux général. D'Autun il gagne Auxerre, par la voie la plus courte, et de là Troyes. Il opérait ces

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.
(2) Les deux Discours de Grégoire de Nazianze contre Julien sont deux pamphlets pleins de fiel et de haine passionnée. Le saint évêque y parle en ennemi plutôt qu'en historien; c'est un monument qu'il faut interroger avec la plus grande réserve. L'invective ne saurait avoir la valeur et l'autorité d'un document historique.

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.
(2) Libanius, *Orat. Parentalis*, XVII.
(3) Libanius, *id.*, *ibid.*, XVIII.
(4) Comitatu parvo, dit Ammien Marcellin, XV, 8. On vit bien, dit Libanius (*Orat. Parentalis*, XVII), que Constance, dans sa pensée, envoyait Julien à la mort, et non à la victoire. En effet ayant avec lui des légions qui avaient suffi à renverser trois usurpateurs et une foule de cavaliers et de fantassins armés de fer, l'empereur ne lui donna que trois cents mauvais soldats, ajoutant qu'il en trouverait dans les contrées qu'il allait défendre.

mouvements au milieu d'armées ennemies, tantôt se tenant sur une prudente défensive, tantôt, quand il avait l'avantage de la position, se jetant sur eux et les culbutant au pas de course. A Troyes il laisse un instant prendre haleine à ses troupes, puis il pousse rapidement vers Reims, où les différents corps d'armée devaient se réunir. On résolut de se porter en avant et d'attaquer les Allemands dans la direction de Dieuze. Les barbares, favorisés par un brouillard épais, faillirent enlever son arrière-garde. Cette échauffourée, où Julien perdit deux légions, le rendit plus circonspect. Les ennemis occupaient toute la ligne du Rhin, de Strasbourg à Mayence. Le césar perça cette ligne à sa base et s'empara de Brumath. Un corps germain s'avança à sa rencontre. Il le mit en fuite au premier choc. Ce succès, qui rétablissait en partie le prestige des armes romaines, ouvrit à Julien la route de Cologne. Il releva les forteresses de cette ville et revint prendre ses quartiers d'hiver à Sens. Les barbares essayèrent de l'enfermer dans cette ville. Son lieutenant Marcellus, au lieu de le secourir, demeura immobile avec sa cavalerie. Julien, grâce à son intrépidité, fit lever le camp aux ennemis après trente jours de siége, et se plaignit de la trahison et de la mauvaise volonté de Marcellus, qui fut exilé par Constance à Sardique et remplacé par Sévère, général dévoué et actif. Telle fut la première campagne de Julien. Il fut partout à la hauteur des circonstances. Il s'était fait aimer des Gaulois et des soldats par ses mœurs douces et la sévérité de sa vie, son égalité d'âme et son courage infatigable au milieu des épreuves nouvelles qu'il avait à supporter. On le voyait marcher gaiement à la tête des armées, partager toutes les fatigues et se contenter de la nourriture du simple soldat. Il était prudent dans le conseil, quoique porté aux résolutions audacieuses; dans l'action, il était rapide et avait cet élan qui double la force des soldats et déconcerte les ennemis. Pendant le jour, il apprenait la guerre et exerçait ses troupes. De la nuit il faisait trois parts, consacrait la première au repos et les deux autres aux affaires publiques et à l'étude. Il couchait sur une peau de lion : une fois levé, il adressait quelque prière muette à Mercure, puis il travaillait à orner et à enrichir son esprit.

L'année 357 s'ouvrit sous le second consulat de Julien et le neuvième de Constance. Après un hiver passé à Sens au milieu d'ennemis menaçants, le césar rentra en campagne. Barbation, maître de l'infanterie, arrivait avec vingt-cinq mille hommes de renfort. Les deux armées devaient se réunir près de Bâle et là prendre les ennemis comme entre des tenailles, selon l'expression d'Ammien Marcellin, pour en finir avec eux d'un seul coup. Barbation, croyant complaire à l'empereur et aux courtisans, se comporta comme s'il eût été l'allié des barbares, et les laissa s'échapper sans les inquiéter. Plus tard il refusa à Julien quelques barques qu'il lui demandait pour passer le Rhin et déloger les ennemis, et mit le comble à sa perfidie en brûlant toutes ses provisions superflues, dont l'armée des Gaules avait le plus grand besoin. Cette malveillance, qui semblait s'autoriser de la cour de Milan, faisait dire que c'était pour perdre Julien qu'on l'avait mis aux prises avec les dangers d'une guerre cruelle, dont on le jugeait incapable de supporter même le bruit (1).

Au lieu de se rapprocher de Julien, Barbation continuait à agir séparément. Le césar était à Saverne, dont il réparait les fortifications démantelées : Barbation se tenait sur le haut Rhin. Un corps nombreux d'ennemis se jeta entre les deux armées, fondit sur Barbation, le battit et le refoula au delà de Bâle. Une ligue des barbares se forma commandée par Chnodomaire. Il paraissait facile d'écraser Julien, qui n'avait pas plus de 13,000 hommes à opposer à une nuée d'ennemis : ils étaient près de Strasbourg. Julien marcha résolument contre eux. Ses soldats étaient remplis d'enthousiasme : « Ils semblaient, dit Ammien Marcellin, conduits par le génie même des combats. » Il faut lire dans Ammien le récit de cette héroïque bataille. Ici Chnodomaire, le front ceint d'un bandeau couleur de feu et montant un cheval couvert d'écume; là Julien, courant çà et là, distribuant des paroles d'encouragement, donnant des conseils, rappelant l'honneur du nom romain, qu'ils devaient relever en ce jour, trouvant un mot pour chacun, et faisant passer dans toutes les âmes la noble confiance dont il était animé. L'aile droite des Romains, ébranlée par le choc des barbares, fut ramenée à la charge par le césar, qui se trouvait partout à la fois. Les barbares prirent la fuite, après avoir perdu un nombre considérable de soldats, tués ou noyés dans le Rhin. Chnodomaire fut pris et envoyé comme trophée à Constance. Dans la première chaleur de l'enthousiasme, l'armée romaine salua son général du nom d'auguste. Il le refusa, protestant avec serment que ce titre n'était l'objet ni de son ambition ni de ses espérances (2). A la cour de Constance, les flatteurs qui entouraient l'empereur s'évertuaient à diminuer la gloire du césar et à couvrir sa personne de ridicule (3). Constance encourageait ces froides railleries tout en se glorifiant à grand bruit des succès de son lieutenant comme s'il les eût lui-même remportés. Après sa victoire de Strasbourg, Julien pour-

(1) Ammien Marcellin, XVI, 11, édit. Nisard.

(2) « Augustus acclamatione concordi totius exercitus adpellatus, ut agentes petulantius milites increpabat, id se nec sperare nec adipisci velle jurando confirmans. » (Amm. Marcel., XVI, 12.)

(3) « Talia sine modo strepentes insulse : in odium venit cum victoriis suis capella non homo; ut hirsutum Julianum carpentes, adpellantesque loquacem talpam et purpuratam simiam, et litterionem Græcum; et his congruentia plurima atque vernacula principi resonantes audire hæc taliaque gestienti, virtutes ejus obruere verbis impudentibus conabantur, ut segnem incessentes et timidum et umbratilem, gestaque secus verbis comptioribus exornantem. » (Amm. Marcellin, XVII, 11.)

suivit les barbares au delà du Rhin. Ses soldats demandaient du repos; il les entraîna par les séductions de sa parole, franchit le Rhin à Mayence, poussa les ennemis au delà du Mein, détruisit leurs bourgades; puis, arrivé devant des forêts impénétrables, dans un pays couvert de neige, et hérissé d'obstacles de toutes espèces, il s'arrêta, et en témoignage de sa marche victorieuse fit relever à la hâte un fort construit jadis sur ce point par Trajan (probablement près d'Aschaffenbourg ou d'Hochstet). Les barbares obtinrent une trêve de dix mois. En revenant prendre ses quartiers d'hiver, il s'empara de deux forts sur la Meuse, où un corps de Francs s'était enfermé, et envoya les prisonniers à Constance.

Après cette longue campagne (de juillet 357 à janvier 358), Julien vint prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce. Pendant les loisirs que lui laissait la saison d'hiver, il s'occupait à guérir les blessures que les invasions des barbares et la rapacité des agents du fisc avaient fait souffrir à la Gaule. En dépit des réclamations du préfet Florentius, il diminua les charges dont souffrait le pays en s'opposant énergiquement aux impôts extraordinaires et aux contributions vexatoires (1). Dans la seconde Belgique, il intervint pour le recouvrement de l'impôt. Aucun césar n'avait encore donné cet exemple d'assumer la charge directe de ces détails secondaires du gouvernement, qui ressortissaient du préfet. En peu de temps un ordre sévère fut établi dans les diverses parties de l'administration; les extorsions mal déguisées des officiers du fisc furent réprimées; les cités détruites par les barbares furent rebâties; la sécurité et l'abondance refleurirent de toutes parts, et par sa douceur, son équité, Julien se fit adorer des Gaulois. Ce n'était pas un vain éloge que celui que Mamertin lui adressait: « Il partage le temps de l'année à dompter les barbares et à rendre la justice aux citoyens, engagé dans une lutte infatigable contre la barbarie ou contre les abus (2). » Dans toutes les affaires un peu importantes, il siégeait lui-même comme juge, et jamais la justice n'eut de dispensateur plus intègre (3). Au milieu de toutes ces affaires il trouvait encore le temps de lire et de philosopher. Il vivait avec l'austérité d'un vrai stoïcien. Dans son *Misopogon*, il nous raconte qu'il faillit être asphyxié à Paris, un jour que, par un très-grand froid, il avait fait apporter du feu dans sa chambre (1).

La campagne suivante (juillet 358) fut aussi heureuse et plus rapide encore que les précédentes. Les Romains, chargés de trente jours de vivres, étaient à Tongres quand les barbares les croyaient encore dans leurs quartiers d'hiver de Paris. Les ennemis, battus ou épouvantés, subirent la loi du vainqueur. Les Chamaves se retirèrent docilement au delà du Rhin. Les Saliens demeurèrent en Toxandrie comme sujets et auxiliaires de l'empire. Les prisonniers romains furent rendus, et les vaincus s'engagèrent à fournir les matériaux nécessaires à la reconstruction des villes détruites. « Le féroce orgueil de ces rois barbares, dit Ammien Marcellin, naguère habitués à s'enrichir du pillage de nos provinces, venait enfin se courber sous la domination romaine, et, ils acceptaient l'obéissance comme s'ils eussent été tributaires nés et rompus par l'éducation à la servitude (2). »

Cependant il fallut encore une expédition pour achever la soumission des barbares. Un tribun fut envoyé pour surveiller leurs mouvements, et dès que la saison fut propice, Julien entra en campagne (359). Il remit en état de défense la ligne du Rhin de Neuss jusqu'à Bingen, remplit les magasins pillés du grain exporté de la Grande-Bretagne; puis toute l'armée étant réunie à Mayence, le Rhin fut franchi en présence des barbares étonnés. Leur ligue fut dissoute sans coup férir, et leur territoire fut mis à feu et à sang. Julien repassa le Rhin suivi de vingt mille captifs romains délivrés de leurs chaînes, après avoir terminé une guerre dont le succès a été comparé aux victoires remportées sur les Cimbres et les Carthaginois, et mis pour longtemps les Gaules à l'abri des entreprises des Germains.

Voilà ce que fit Julien dans les Gaules avec des soldats mal nourris, mal payés (3), malgré

(1) Julien, pour justifier le refus qu'il opposait aux prétentions de Florence, écrivit à la cour de Milan. La lettre qu'il adresse à Oribase à cette occasion exprime une douleur amère de voir ses meilleures intentions traversées et mal interprétées: « Était-il possible à un disciple de Platon et d'Aristote d'agir autrement que je n'ai fait? Pouvais-je abandonner les malheureux confiés à mes soins? N'étais-je pas obligé de les protéger contre les insultes répétées de ces voleurs impitoyables? Dieu m'a placé dans ce poste élevé: sa providence sera mon guide et mon soutien. Si je suis condamné à souffrir, j'aurai pour me consoler le sentiment d'une conscience pure et irréprochable... Si on juge à propos de m'envoyer un successeur, je me soumettrai sans regret; j'aime mieux profiter du peu d'instants où je pourrai faire le bien que de faire longtemps le mal avec impunité. » (A Oribase, lettre XVIII, éd. Heyler.)

(2) Mamertin, *Panegyrique de Julien*. « Perpetuum professus aut contra hostem, aut contra vitia certamen. »

(3) Ammien Marcellin, XVIII, 1. « Erat indeclinabilis justorum, injustorumque distinctor. »

(1) Ce témoignage sur Paris vaut la peine d'être cité. Julien habitait au palais des Thermes dont les restes portent encore son nom. « J'étais, dit-il, en quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce. C'est ainsi que les Celtes appellent la petite ville des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitants auraient de la peine à en avoir d'autres, étant comme ils sont dans une île. L'hiver n'y est pas rude.. On y voit de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille, et de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air. Cette année là un froid extraordinaire couvrit la rivière de glaçons... » (*Misopogon*, éd. Spanheim. p. 340, 341.)

(2) Ammien Marcellin, XVII, 10, édit. Nisard.

(3) Au moment de passer le Rhin pour la seconde fois, l'armée de Julien, fatiguée d'une longue campagne, souffrant de la faim, se révolta. Les soldats n'avaient pas reçu de solde ni de gratifications depuis que Julien avait pris le commandement. Constance se refusait à ouvrir le tré-

... volonté ... de ses lieute- ... souvent ... au milieu des ... des ... il était entouré. ... ation, qui était à ... levée ... pièces d'or, n'était plus ... Bretagne, occupé con- ... nne : Juli ... r de son ... oyer à Constance, ... erre aux Perses. ... un prétexte ... des ... frontières ... Julien, après avoir ... r, se soumit. Il rappela Lupicin qui refusa d'obéir. Une partie des ... les était en marche ; le reste al- ... sollicitation expresse de l'envoyé ... passèrent par Paris. Le prince les ... de la ... Il adressa la parole ... qui lui ... connus, les loua indi- ... de leurs bons services et les féli- ... r et des récompenses qui les ... sous les yeux de l'empereur. Déjà ... du pays et les soldats se plaignaient ... Un libelle anonyme circulait. On y ... satires contre l'empereur, des plaintes sur le perfide abandon dans lequel on ... es Gaulois ; on s'y déchaînait contre le ... t les outrages auxquels Julien avait été ... Cette colère contenue éclata bientôt en ... Pendant la nuit les soldats courent aux ... bloquent le palais et proclament Julien ... il refusait opiniâtrément, ... ous et chacun d'eux en particu- ... avec l'accent de l'indignation, tantôt ... ant vers eux des mains suppliantes, de ... ernir par un acte odieux l'éclat de leurs ... Il leur représentait qu'ils allaient dé- ... État par la guerre civile, et leur pro- ... l'obtenir de l'empereur qu'on les laissât ... r patrie... Le césar fut enfin forcé de cé- ... Élevé sur le bouclier d'un fantassin, ... alué auguste par d'unanimes acclama- ... avril 360). L'élévation de Julien flattait ... e sa secrète ambition ; cependant, ses ... tions d'innocence paraissent aussi sin- ... e la résistance qu'il opposa aux violen- ... t Grégoire de Nazianze ... le aveugle, l'accuse ouverte- ... e couronné lui-même. Il demeura ... prendre de décision et comme accablé sous le poids de sa nouvelle fortune. Cependant il fallait agir. Les créatures de Constance se remuaient autour de lui (1). Il envoya une ambassade à l'empereur avec une lettre où il exposait ses intentions. « Cette lettre, dit Ammien Marcellin, était d'un homme qui acceptait franchement sa nouvelle position, mais sans prendre le ton d'arrogance d'un inférieur qui met brusquement la subordination de côté (2) ». Après avoir rendu compte de ce qui s'était passé, il demandait à son cousin d'y donner son adhésion : il acceptait un pouvoir inférieur mais indépendant. Avec ce message officiel, dit Ammien, il faisait passer à Constance une lettre pleine d'outrages et de récriminations. Il y a lieu de douter de l'envoi d'une pareille lettre au moins à ce moment. La politique la plus vulgaire faisait alors un devoir à Julien de dissimuler encore. Constance dans sa réponse refusait de partager l'empire. De nouvelles lettres furent échangées. Constance n'osait pas encore menacer : il se bornait à garantir à Julien la vie sauve, sans s'expliquer même sur sa dignité de césar. En même temps il réunissait ses forces, préparait de vastes approvisionnements, et excitait sous main les barbares à une levée de boucliers. Julien, après avoir battu les Francs Attuariens et remis en état les dernières places du Rhin, suivit le cours du Rhin jusqu'à Bâle, et arriva bientôt à Vienne. Il dirigea de là une nouvelle expédition contre Vadomaire, roi barbare. C'est dans cette guerre, qu'il eut bientôt achevée, qu'il saisit, dit-il lui-même, les preuves écrites des intelligences de Constance avec les barbares. « Il (Constance) salaria les barbares pour ravager le pays des Gaulois... Ce ne sont point des discours mais des faits ; car j'ai saisi les lettres que les barbares avaient reçues de lui (3). »

La voie des négociations semblait épuisée entre les deux augustes. Hélène et Eusébie venaient de mourir presque en même temps. Les liens du sang et de l'affection semblaient brisés. Constance et Julien n'avaient désormais d'autre moyen que la force des armes, l'un pour se faire obéir, l'autre pour conserver un pouvoir qu'il tenait de la volonté des troupes. Des deux côtés on se prépara à la guerre, et une fois sa résolution prise, Julien se porta en avant avec cette rapidité foudroyante que la fortune avait jusque-là toujours couronnée de succès. Le jour de l'Épiphanie (6 janvier 361), il s'était associé pour la dernière fois aux prières des chrétiens.

..., par malveillance encore plus que par parci- ... le césar était trop pauvre pour payer ses trou- ... propres deniers. (Amm. Marcell., XVII, 10.)

... ne paraît plus sincère que la résistance de Ju- ... lettre qu'il écrivait peu de temps auparavant à ... son ami, et où il souhaitait qu'on lui donnât un ... r et qu'on le débarrassât des ennuis et des em- ... pouvoir (Lettre XVII), et ses constantes pro- ... prouvent hautement, contre l'unique témoignage ... qu'il ne songeait pas à s'emparer du pouvoir.

(1) Pendant que Julien était retiré dans son palais, le bruit qu'on l'avait assassiné circula parmi les soldats et excita une nouvelle émeute. On envahit le palais en armes ; on ne se calma et on ne quitta la place qu'après avoir vu Julien en costume impérial. (Amm. Marcellin, XX, 5.) Libanius raconte qu'un eunuque fut suborné par les partisans de Constance pour le tuer, et que les soldats demandèrent vengeance à grands cris. « Tous les dieux savent, dit Julien dans sa lettre aux Athéniens, quels assauts j'eus à soutenir pour lui sauver la vie. »

(2) Ammien Marcellin, XX, 6, édit. Nisard.

(3) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

La rupture une fois déclarée, il leva le masque, proclama solennellement qu'il confiait le soin de sa vie aux dieux immortels, et du même coup répudia hautement l'amitié de Constance et la religion chrétienne. Depuis longtemps du reste ce retour aux dieux de la Grèce était consommé; mais le prince dissimulait, ajustant sa conduite aux nécessités du temps.

Avant que Constance eût ébranlé ses légions encore campées dans leurs quartiers d'Asie, Julien, ayant exposé à ses soldats son plan de campagne, prit une offensive vigoureuse. La Gaule était pacifiée pour longtemps. Il y laisse Salluste en qualité de préfet, ordonne à Nevitta de traverser les deux Rhéties, à Jovius et à Jovinus de descendre en Italie; pour lui il suit le cours du Danube, franchit les montagnes et les forêts, tantôt sur la rive romaine, tantôt sur la rive barbare, s'empare d'une flottille, et en douze jours, avant que les ennemis eussent aucune nouvelle de son départ de la Gaule, il avait franchi plus de sept cents milles, de Bâle à Sirmium, qu'il avait marqué pour rendez-vous à ses lieutenants. La bête fauve que Constance allait bientôt forcer, comme il disait avec mépris, venait au-devant du chasseur, d'une course qui ne décelait pas la crainte (1). Sur sa route Julien s'attachait les populations par des bienfaits de toutes espèces. « Loin d'apporter l'épouvante, le pillage et le massacre, la flotte de Julien laissait derrière elle des privilèges, de l'argent, des promesses pour l'avenir et la liberté (2). »

Les trois corps d'armée étaient heureusement réunis. Florentius et Taurus, préfets d'Illyrie et d'Italie, étaient en fuite. Julien, après deux jours passés à Sirmium au milieu des acclamations et des fêtes, courut se saisir des défilés de Succques, qui séparent les provinces de la Thrace et de la Dacie, y plaça son lieutenant Nevitta; puis, comme s'il voulait s'assurer une force morale qui pût contrebalancer la puissance encore redoutable de son ennemi, il adressa aux principales villes de l'empire une apologie de sa conduite, qui était en même temps un acte d'accusation contre Constance. Dans cet écrit, la mémoire de Constantin n'était pas épargnée. Ce prince était traité de novateur, de violateur des coutumes et des lois anciennes (3). C'était avant la lutte dénoncer la guerre au christianisme.

Le génie de l'empire que Julien avait cru voir deux fois était décidément pour lui, et le songe qu'il racontait à Oribase se réalisait. Le jeune arbrisseau pendu à la racine d'un vieux tronc déraciné portait dans le sol ses racines vivaces et les y attachait avec vigueur. Un instant cependant la position du jeune empereur fut critique. Gaudentius, lieutenant de Constance, tenait l'Afrique et affamait l'Italie. Deux légions suspectes, envoyées par Julien dans les Gaules, s'étaient enfermées à Aquilée, y avaient arboré le drapeau de Constance, et résistaient victorieusement aux efforts de Jovinus; les forces immenses préparées contre les Perses s'acheminaient vers l'occident. La mort de Constance, emporté par la fièvre à Mopsucrène, dénoua tous ces embarras (3 novembre 361) (1). La couronne revenait à Julien, dernier reste du sang de Constantin. Avant de mourir, Constance l'avait, dit-on, désigné pour son successeur.

Julien se préparait à attaquer la Thrace quand il apprit que Constance était mort et que l'armée d'Orient l'avait unanimement reconnu. Il se mit aussitôt en marche, traverse Philippopolis, et arrive à Périnthe (*Herekli*). A la nouvelle de son approche, la population de Constantinople se répandit hors des murs avec l'empressement qu'on aurait à voir un homme descendu des cieux. Il y fit son entrée dans les premiers jours de décembre 361. On ne pouvait se rassasier de le contempler. « En effet, ce prince, homme à peine, cette petite taille, ces gigantesques leçons données à tant de rois et de peuples, ces soudaines apparitions de ville en ville où sa présence devançait toute attente et entraînait partout l'adhésion, cette domination s'étendant comme la flamme, et ce trône enfin occupé comme par grâce divine sans qu'il en coûtât une larme, tout cela semblait l'illusion d'un songe (2). » — « Nous vivons, grâce aux dieux, écrivait-il dans le même temps à son oncle maternel, et nous ne sommes plus réduits à souffrir ou à causer nous-mêmes les plus grands des maux! J'ai pour témoin le soleil, le premier dieu dont j'ai imploré l'assistance, et Jupiter, le roi des immortels; ils savent que, loin d'avoir jamais désiré la mort de Constance, j'aurais formé des vœux tout contraires. Pourquoi suis-je donc venu jusqu'ici? Parce que les dieux me l'ont formellement commandé, en me promettant le salut si j'obéissais, et des malheurs, qu'ils ne pouvaient m'épargner, si je demeurais. Comme j'étais d'ailleurs déclaré ennemi, je croyais devoir semer l'épouvante pour parvenir ensuite à un accommodement. Et dans le cas où il m'aurait fallu en venir aux mains, confiant mes destinées à la Fortune et aux dieux, j'eusse attendu avec résignation les événements que leur bonté m'aurait annoncés (3). »

Julien veilla lui-même à ce que les derniers honneurs fussent rendus à Constance, et donna

(1) Amm. Marcellin, XXI, 7.

(2) Mamertin, *Panégyrique*. Il faut lire dans ce panégyrique le récit de cette marche triomphale. — L'orateur, dans sa reconnaissance enthousiaste, anime son récit des plus vives couleurs de la poésie. Il ne peindrait pas autrement l'expédition des Argonautes ou la marche héroïque de Bacchus dans l'Inde.

(3) *Épît. de Julien*, lett. XVII, p. 22, éd. Heyler.

(1) Saint Grégoire de Nazianze accuse Julien de la mort de Constance. C'est une calomnie absurde et qui ne repose sur aucun fondement. Aucun historien contemporain ne l'a confirmée ni autorisée.

(2) Ammien Marcellin, édit. Nisard, XXII, 2.

(3) *Épît. de Julien*, lettre XIII, p. 19.

des larmes, vraies ou affectées,
... cas il ne lui devait guère.
eux premiers actes du nouveau pouvoir
a réforme du palais et la punition des
lu règne précédent. Un prince qui plaçait
s dans le mépris du faste de la royauté
ait tolérer cette fourmilière d'officiers et
s, vivant des vices de la cour, et plus à
au ... que l'entretien de plusieurs
... expulsa tous ces parasites. Une
radicale eût été plus goûtée. Les
... Constance furent déférés à un tri-
mi par les ordres de l'empereur à Chalcé-
Mon dessein n'est pas qu'ils soient punis
ent : on les accuse, ils jouiront du bienfait
nent équitable et impartial (1) ». Le
Salluste Second présidait cette commis-
is la présence de quatre généraux d'un
violent, et les clameurs des soldats
ient les informations emportèrent par-
arrêts regrettables et que Julien eut le
aisser exécuter. Le chambellan Eusèbe,
ur de toutes les cruautés de Constance,
nodème, furent justement punis; mais,
expression d'Amm. Marcellin, la
... pleura le meurtre d'Ursule, tré-
... sacrifié aux rancunes aveugles
its (2).
tius et Taurus, les *consuls fugitifs*,
ulien les appelait plaisamment dans les
ciels quelques mois auparavant, furent
és l'un à l'exil, l'autre à mort par con-
Julien ne souffrit pas qu'on troublât
s, dont on connaissait la retraite : les
n'avaient pas l'oreille du nouveau prince.
362 s'ouvrit avec Mamertin et Névitta
uls. Julien les conduisit au sénat avec
ues d'un respect que le peuple avait
ngtemps désappris. Quelques-uns, en
prince précéder à pied la litière des
admiraient l'image des anciens temps,
accusaient de dégrader la pourpre im-
uel contraste, en effet, entre la majesté
de Constance entrant naguère à Rome
appareil de triomphe sur un char étin-
pierreries, et la simplicité populaire de
philosophe, mêlé à la foule, s'incli-
t les consuls, se rendant au sénat sans
... et discutant au milieu des pères
... de sa place à la nouvelle de
du philosophe Maxime, courant au-de-
ui, l'embrassant avec effusion et l'intro-
lans l'assemblée comme son ami et son
quinze premiers mois du règne de Julien
on entrée à Constantinople jusqu'à son départ pour l'expédition de Perse (11 décembre 361, 5 mars 363) furent remplis par une variété de soins qui donnent une haute idée de la prodigieuse activité de ce prince et permettent de prendre à la lettre ce que dit Libanius dans son oraison funèbre, « qu'il ne connaissait d'autre repos que le changement d'occupation, qu'il suffisait à tout, et prenait autant de formes que Protée, tour à tour législateur, pontife, auteur, devin, juge, général d'armée et dans tout cela père de la patrie (1). »

Julien avait pour Constantinople, sa ville natale, une affection toute filiale. Il l'embellit de nombreux monuments, accorda à son sénat les mêmes privilèges qu'à celui de Rome, fit creuser un vaste port, fonda une bibliothèque, et écrivit à Alexandrie pour qu'on envoyât dans la seconde ville de l'empire un obélisque. Le Code Théodosien contient de nombreux témoignages des préoccupations de Julien pour le bien public et de l'esprit d'équité qui présidait à son gouvernement. Par différentes lois, dont on ne saurait trop approuver la sagesse, il flétrit la vénalité des offices (2); réforma les abus qui s'étaient glissés dans le service des postes de l'empire, et interdit sévèrement, hors les cas d'utilité publique, le droit de voyager aux frais de l'État, que Constance avait trop complaisamment étendu (3); il rappela aux charges de la curie certaines classes privilégiées, créées arbitrairement par ses prédécesseurs, et n'accorda ces exemptions que comme récompense de longs services civils ou militaires (4); il se réserva exclusivement le droit de frapper les impôts extraordinaires ou d'en dispenser (5), maintint dans une crainte salutaire les officiers du trésor (*numerarii*), chargés de tenir les comptes et de conserver les registres de l'impôt (6); créa des employés pour vérifier et peser les monnaies (7); remédia à la lenteur des procédures, et assura la prompte solution des procès (8). Julien porta aussi ses regards au dehors, et prit soin d'opposer une digue aux invasions barbares. En Gaule, pendant qu'il était césar, il avait fait rétablir la ligne de fortifications du Rhin. Il en fit autant pour la ligne du Danube et les villes importantes de la Thrace, et eut soin de réunir dans les places fortes des frontières des soldats, des armes et des approvisionnements de toutes espèces.

La grande affaire de la vie de Julien, son crime aux yeux de quelques-uns, son erreur aux yeux de tous, est l'entreprise qu'il forma de restaurer et de réformer le polythéisme.

... *de Julien*, lettre XXIII, p. 31.
... ien Marcellin, XXII, 3. « Après la prise d'Amide ... Ursule s'écria, dans l'amertume de sa dou- ... lla comme nos villes sont défendues par ceux ... l'épuise à ne laisser manquer de rien. » — « Le ... ce propos suffit plus tard à exciter à Chalcé- ... nlèvement militaire contre lui. » (Amm. Mar- ... 11.)

(1) Libanius, *Orat. Parentalis*, LXXXV.
(2) Cod. Theod., liv. II, t. XXIX, l. Ire.
(3) Ibid., liv. VIII, t. V, l. 12, 13, 14, 15.
(4) Ibid., l. VI, t. XXVI, l. Ire; l. XII, t. I, l. 50; liv. XIII, t. III, l. 4.
(5) Ibid., l. XI, t. XVI, l. 10.
(6) Ibid., liv. VIII, t. I, l. 6, 7.
(7) Ibid., liv. XII, t. VI, l. 3.
(8) Ibid., liv. II, t. V, l. Ire; t. XII, l. Ire; liv. XI, t. XXX, l. 29, 34, 31.

Quand, à la face du ciel, Julien renonça solennellement au christianisme, il y avait longtemps déjà que dans le fond de son cœur il était revenu aux anciens dieux. Il faut remonter jusqu'à sa première enfance pour retrouver la trace de son apostasie. L'eunuque Mardonius, lui expliquant Homère et Hésiode, fut, sans le vouloir, son premier initiateur. Plus tard, lorsque, malgré la défense des précepteurs dont Constance l'avait entouré, il étudiait secrètement les leçons de Libanius, qu'il ne pouvait recevoir de sa bouche, il faisait son éducation païenne. Enfin, lorsqu'en 351 l'élévation de son frère Gallus lui ouvrit sa prison de Macellum, il courut en Asie chercher la science et les traditions anciennes : il s'arrêta à Pergame, auprès des derniers représentants de la philosophie hellénique, et là avec quelle ardeur il se fit disciple et néophyte ! Avec quelle insatiable curiosité il épuisa tour à tour les enseignements d'Edesius, d'Eusèbe, de Chrysanthe et de Maxime ! Il commença à la dialectique, et ne s'arrêta qu'au fond du temple d'Éleusis, quand il en eut contemplé les redoutables mystères. Ses dévotions à Nicomédie, sa tonsure, c'est un manége pour tromper Constance : L'expérience du malheur lui avait appris de bonne heure à dissimuler. Pendant son séjour à Athènes, après la mort de Gallus, ce fut autour de lui que se rallia ce qu'il y avait de plus illustre parmi les païens. Rappelé à Milan, couvert de la pourpre, il n'avait auprès de lui que quatre serviteurs. « Un seul, nous dit-il, partageait ma croyance, et aussi secrètement que possible mes pratiques religieuses (1) ».

Rien n'est moins prouvé que la part de Julien à la révolution qui l'éleva du rang de césar à celui d'auguste ; mais on peut dire sans témérité, ce semble, que déjà il rêvait le rétablissement des autels. Constance n'avait pas d'enfant : Julien était après lui le seul et légitime héritier de l'empire. Il pouvait espérer occuper tôt ou tard le trône de Constantin. Or, quel plus noble rôle pour un fidèle adorateur des dieux que de relever leurs autels abattus, de rouvrir leurs temples fermés par les édits, de réparer leurs sanctuaires violés ou profanés par des nouveautés juives, de rendre enfin à l'ancien culte son éclat et sa pureté ? N'était-ce pas une ambition bien capable de séduire une âme enthousiaste, nourrie dans le respect et dans l'amour des traditions antiques, élevée à l'école des derniers disciples de Porphyre et de Jamblique, et qui associait les destinées de l'empire au maintien de la religion des aïeux ?

Depuis que Constantin avait assis le christianisme sur le trône impérial, la situation respective des deux cultes avait bien changé. Le polythéisme avait commencé à subir à son tour de rudes représailles. En pouvait-il être autrement ? La foi chrétienne l'avait miné pendant trois siècles par un prosélytisme dévorant. Victorieuse à la fin, malgré les persécutions, elle ne pouvait partager avec lui l'empire des âmes ni lui accorder cette large tolérance qu'elle avait si hautement et si longtemps revendiquée pour elle-même par la bouche de ses docteurs et de ses apologistes. Le Christ n'avait-il pas dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Déjà sous Constantin les violences commencèrent, non contre les personnes, mais contre les objets de l'ancien culte. Les autels furent dépouillés de leurs statues et de leurs ornements d'or et d'argent ; les portes et les toitures des temples enlevées ; l'usage des aruspices fut en partie défendu ; la divination et la magie proscrites. La pioche fut mise aux temples, et l'ardeur de destruction fut telle qu'à la mort de Constantin un édit de Constant ordonna de respecter les temples situés aux environs de Rome. Un peu plus tard une constitution de Constantin le jeune abolit les sacrifices de la manière la plus formelle, et, en 353, après la défaite de Magnence, Constance ordonna la fermeture des temples, sous peine de mort en cas d'infraction et de pratiques idolâtriques. Depuis quarante ans donc le polythéisme était décidément persécuté, quand Julien, proclamé auguste, entreprit de lui rendre la vie et la dignité.

Avant de quitter la Gaule, Julien se déclara ouvertement pour le paganisme. Peut-être alors se fit-il purifier par la cérémonie du taurobole de la souillure prétendue du baptême chrétien. Dès lors aucun rapprochement n'était possible entre les deux empereurs. L'armée de Julien suivit son exemple. « Nous adorons publiquement les dieux, écrit-il à Maxime ; mon armée entière est devouée à leur culte. Nous immolons des bœufs en public, et, par plusieurs hécatombes, nous rendons au ciel des actions de grâces. Les dieux m'ordonnent de tout purifier autant que je le pourrai. Je leur obéis de plein gré (1). » En Illyrie il fit rouvrir les temples. La Grèce entière tressaillit à sa voix et releva ses autels. A Constantinople il publia l'édit qui ordonnait de rouvrir les temples dans tout l'empire et de rétablir ceux qui avaient été détruits ou endommagés. « Nous vivons sauvés par les dieux, écrit-il de cette ville à Euthère. Offre-leur donc des sacrifices pour les remercier : et tu le pourras faire non pas seulement pour un seul homme, mais pour l'hellénisme entier (2). » Ainsi il secouait la tiédeur de ses amis, et se donnait tout entier à ce qu'il regardait comme une sainte mission. « Tout sommeil nous est désormais refusé, disait-il à Jamblique d'Apamée, jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette que nous impose l'intérêt de l'univers confié a

(1) Lettre au sénat et au peuple d'Athènes. *Œuvr. de Julien*, p. 276-277.

(1) *Épîtres de Julien*, lett. XXXVIII p. 60, édit. Heyler.
(2) *Épîtres de Julien*, lett. LXX, p. 130.

us (1). » Les rhéteurs, les sophistes,
, appelés par Julien, inondèrent sa

à | écution
ue vaient
prince qui prenait si ardem-
a cause du paganisme. Il n'en fut
premiers actes de Julien fut de
évêques orthodoxes que l'arianisme
avait proscrits. « Il convoqua dans son
di s entre eux de doctrine,
. el s ia, bien qu'a-
ur, assent désor-
ue pût professer sans crainte
son . Il comptait, ajoute le même
qui erait les schismes
pas l'unanimité
, sachant par expérience que, divisés
gme, les chrétiens sont les pires des
es les uns pour les autres (2). » La po-
a modération naturelle du caractère de
faisaient une loi de proclamer la tolé-
es lences eurent lieu sans doute,
crut devoir modérer l'emporte-
de quelques magistrats païens, qui
la pourpre encore plus que les dieux.
les dieux, écrit-il à Artabius, il
mon plan de massacrer les Ga-
, ni de les maltraiter sans raison, ni
ire aucune violence. Mais je suis en-
d'avis qu'on leur préfère des hom-
r. Les dieux bienfaisants ont sauvé
que l'impiété de ces Galiléens mena-
e ruine complète. Honorons donc les
norons les villes et les hommes qui les
). »
ux de Julien, la tolérance n'impliquait
des deux cultes. Le nouveau prince
sa conscience, et, disons-le même, à
dant la neutralité. Son enthousiasme
indifférence apathique. Il

s de Julien, lett. LIII. p. 103.
n Marcellin, XXII, 5. — Épîtres de Julien,
l, p. 82.
appelait officiellement les chrétiens Gali-
-ce pour leur rendre le nom qu'ils eurent d'a-
que, réunis à Antioche, du temps de l'empereur
ne prissent le nom de chrétiens? Celse, avant
ait servi de cette dénomination. Était-ce pour
parce que chez les Juifs, depuis les temps les
, les Galiléens avaient une mauvaise réputa-
-ce par ironie, et en souvenir de la parole
« Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-
rder au ciel (Act., I, 21), » ou par allusion à la
riciens à Nicodème, dans l'Évangile de
-ce que vous êtes aussi Galiléen? Fouillez
, et apprenez qu'il ne sort point de pro-
G . » (VII, 52.)
te (III, 12) et Théodoret (Hist., III, 21)
tait pour outrager les chrétiens qu'il
nd; et Grégoire de Nazianze (Advers.
rapporte qu'il avait porté une loi pour
ppelés de ce nom, et saint Jean Chrysost.
ra gentes) dit qu'il invitait les préfets à se
e lui de ce terme. Il n'y a pas trace de cette
te invitation dans les livres de Julien.
le Julien, lettre VII, p. 10.

faut s'en souvenir, Julien n'est pas un politique ni seulement un philosophe, c'est un croyant et un apôtre. Il croit aux dieux, il les vénère, il les adore, il les aime (1). Aussi le grand pontificat ne fut pas pour lui un vain titre. Cette dignité ne lui était pas moins chère que la dignité impériale elle-même : il en exerçait les fonctions avec un zèle passionné et une sollicitude inquiète. Par ses ordres les prêtres des idoles recouvrèrent leurs anciens priviléges, et des revenus spéciaux furent assignés à leur entretien et à celui des temples. Il apportait une grande attention dans le choix des pontifes. Plusieurs fois il prit la peine de leur rappeler la dignité du caractère dont ils étaient revêtus et les devoirs que la religion bien entendue leur imposait. « Je t'ai chargé de présider aux affaires religieuses de toute l'Asie, écrit-il à Théodore; dans cette charge, le première vertu est la modération, la seconde est la bonté et l'humanité envers les subordonnés qui en sont dignes. La troisième consiste à reprendre librement et à punir avec sévérité quiconque offense le ciel, soit par sa témérité envers les dieux, soit par son injustice envers les hommes. Pour les règles à observer touchant les pratiques les plus pures de la religion, je te les expliquerai ainsi qu'aux autres. Je ne veux aujourd'hui que te donner un petit nombre de préceptes. Tu y obéiras sans doute fidèlement. Les dieux me sont témoins que je ne parle de ces matières qu'avec la plus grande réserve. Personne n'est en cela plus circonspect que moi. En toutes choses je répugne aux nouveautés, mais spécialement en ce qui concerne les dieux, persuadé qu'il faut s'en tenir strictement là-dessus aux coutumes de nos ancêtres.... Le débordement du luxe et de la mollesse les ont altérées ou fait négliger; c'est pourquoi il convient de les garder et de les observer scrupuleusement (2). Julien va jusqu'à régler les rapports des magistrats civils ou militaires avec le sacerdoce, et l'esprit religieux domine à tel point en lui l'esprit politique, qu'il ne craint pas d'abaisser la dignité des premiers devant la majesté des pontifes : « Visite rarement chez eux les gouverneurs, écrit-il à Arsace, mais corresponds très-souvent avec eux. Lorsqu'ils entrent dans la ville, qu'aucun des prêtres n'aille à leur rencontre. Quand ils se présentent au temple, que le prêtre les reçoive dans le vestibule; les soldats peuvent les suivre, mais non marcher devant eux. Car en entrant dans le temple, ils redeviennent simples particuliers. Tu n'ignores pas, en effet, que tu es le souverain maître dans l'intérieur du temple. La loi divine l'ordonne ainsi. Ceux qui t'obéissent sont véri-

(1) Τοὺς θεοὺς πέφριχα, καὶ φιλῶ, καὶ σέβω, καὶ ἅζομαι. — Julien, *Orat.*, VII. « La variété et l'abondance de la langue grecque semblent ne pas suffire à la ferveur de la dévotion de Julien. » (Note de Gibbon, t. IV, p. 251.)

(2) *Épit. de Julien*, lettre LXIII, p. 130 et suiv.

tablement pieux; ceux qui s'y refusent par orgueil sont des hommes pleins d'arrogance et jaloux d'une fausse gloire (1). » Julien n'a rien plus à cœur que de savoir qu'on obéit exactement à toutes ses recommandations : « Si j'apprends que tu suis scrupuleusement mes prescriptions, je serai au comble de la joie (2). » L'empereur ne se bornait pas à régler les cérémonies religieuses et à veiller à l'observance des pratiques, lui-même donnait à tous l'exemple du plus grand zèle dans l'accomplissement des fonctions sacerdotales. Il avait consacré dans son palais un temple dont il était le ministre. Le matin et le soir, il y sacrifiait avec la plus minutieuse dévotion. On voyait l'empereur comme le plus humble des pontifes fendre de ses mains augustes le bois destiné aux sacrifices, attiser le feu, immoler les victimes et chercher dans leurs entrailles les secrets de l'avenir et les ordres du ciel. Les politiques et les indifférents voyaient avec peine l'empereur oublier sa dignité et ravaler ainsi la pourpre. Dans les premiers mois du nouveau règne, le polythéisme reprit une activité qui ressemblait à la vie. L'exemple, les sollicitations et la libéralité du souverain redonnaient aux cérémonies négligées un nouveau lustre. Les apostasies étaient nombreuses. Julien cependant, loin de souffrir qu'aucun chrétien fût violenté et traîné de force aux autels, exigeait de ceux qui voulaient revenir au culte des dieux des expiations et des purifications sévères. Le feu sacré s'allumait de toutes parts sur les autels; l'encens fumait par tout l'empire, et la religion délaissée semblait avoir retrouvé ses fidèles. Julien put se faire illusion et prendre cette exaltation factice pour une renaissance véritable. Cette erreur ne fut pas de longue durée. L'enthousiasme des païens tomba bientôt, le sens des cérémonies était perdu. En Cappadoce on offrait des sacrifices de mauvaise grâce. Les sectateurs de l'hellénisme étaient rares et ignorants des rites sacrés. Le zèle de l'empereur s'épuisait à organiser le culte, sans réussir à échauffer la piété et à répandre la foi.

Julien était décidé à traiter les chrétiens avec douceur et humanité. La force même des choses engagea la lutte. Il avait privé les chrétiens d'exorbitants priviléges que ses prédécesseurs leur avaient accordés. Il leur avait ôté le droit de rendre la justice, le droit de recevoir des testaments; il leur avait retiré l'exemption des charges de la curie. Pouvait-on crier à la persécution? A défaut du zèle religieux la politique ne commandait-elle pas de dégager le christianisme des relations avec l'État, dans lesquelles l'avaient placé Constantin et ses fils? Plus tard, quand l'évêque arien Georges fut massacré dans une émeute populaire, à laquelle les chrétiens orthodoxes eurent part peut-être avec les païens, Julien montra pour les coupables contempteurs des lois une indulgence sans doute excessive; encore Georges était la victime de la juste colère de tout un peuple. Mais quand Athanase, banni par Constance, rentra à Alexandrie, grâce à l'édit de rappel de Julien, quand il revint prendre possession de son siége épiscopal et continuer sa propagande, l'empereur s'irrita comme s'il était bravé. « Nous avions, écrit-il aux Alexandrins, permis aux Galiléens bannis par le bienheureux Constance de se rendre non dans leurs églises, mais dans leurs patries respectives. J'apprends que le fougueux Athanase, emporté par son audace ordinaire, est allé, au grand scandale des Alexandrins fidèles aux dieux, reprendre possession du siége épiscopal comme ils l'appellent. Nous lui signifions l'ordre de sortir de la ville, le jour même où il aura reçu les lettres de notre clémence. S'il demeure, nous le menaçons de peines plus sévères et plus rigoureuses (1). » Athanase résista. Julien écrivit de nouveau et avec plus de force à Ecdicius, préfet d'Égypte, pour qu'il tînt la main à l'exécution de ses ordres. Les habitants d'Alexandrie réclamèrent auprès de l'empereur, qui leur répondit par une lettre pleine d'amers reproches : « Je rougis, Alexandrins, leur dit-il, qu'il puisse se trouver parmi vous un seul homme qui ose s'avouer Galiléen. Dites-moi quels bienfaits devez-vous à ceux qui ont introduit parmi vous une doctrine aussi nouvelle qu'étrangère à vos mœurs? Votre fondateur était un fidèle et pieux adorateur des dieux. Les Ptolémées qui lui succédèrent et qui prirent soin de l'enfance de votre ville, comme de leur fille légitime, n'eurent besoin, pour l'élever, l'agrandir et lui donner en abondance tous les biens dont elle jouit, ni des prédications de Jésus ni de la doctrine des odieux Galiléens..... S'il vous plaît de demeurer dans cette superstition et dans la doctrine de ces hommes trompeurs, demeurez unis entre vous et gardez-vous de regretter Athanase. Il ne manque pas de ses disciples dont les discours pourront abuser vos oreilles. Le poison de son école vit parmi vous. Si vous le redemandez pour nouer de nouvelles intrigues (car j'entends dire que c'est un homme plein d'artifice), sachez que c'est précisément pour cette cause qu'il a été chassé d'Alexandrie. La présence d'un chef du peuple, curieux de troubles et de nouveautés, est dangereuse, surtout quand c'est un misérable tel que votre grand Athanase, qui s'imagine être en butte à la persécution. C'est pour cela que nous l'avons éloigné d'Alexandrie, aujourd'hui nous ordonnons qu'il sorte de toute l'Égypte (2). » Le maintien de l'ordre à Alexandrie était-il en effet intéressé à l'exil d'Athanase? N'est-ce pas là un prétexte politique que Julien invoque? Il s'explique plus clairement avec le préfet d'Égypte : « Tu ne sau-

(1) *Épit. de Julien*, lettre LXIII, p. 130 et suiv.
(2) Ibid., lettre XLIX, p. 92.

(1) *Épit. de Julien*, lettre XXVI, p. 43-44.
(2) Ibid., lettre LI, p. 94 et suiv.

rais rien faire qui me fût plus agréable que de m'apprendre que ce scélérat d'Athanase a été chassé de toute l'Égypte, lui qui, sous mon règne, a osé porter plusieurs païennes illustres à se faire baptiser (1) ».

Il est à croire cependant que les chrétiens, divisés sous le règne précédent, se rallièrent pour résister à l'ennemi commun, qu'ils opposèrent aux efforts de Julien non-seulement une propagande énergique, mais essayèrent encore de semer des haines et de fomenter des troubles. Julien les en accuse de la manière la plus formelle dans sa lettre aux Bostréniens. « Ceux qu'on appelle les clercs séduisent le peuple et l'excitent ouvertement à la sédition. » L'évêque de la ville en témoigne lui-même. Julien veut que la tolérance soit complète : « Qu'aucun homme n'en offense un autre : ni vous, qui êtes dans l'erreur, ceux qui honorent les dieux justement et religieusement suivant les traditions antiques. Et que les adorateurs des dieux se gardent de violer l'asile ou de dépouiller les maisons de ceux qui sont dans l'erreur.. C'est par la persuasion qu'il faut instruire les hommes et non par les coups, les affronts et les peines corporelles.... Ceux-là doivent nous paraître plus dignes de compassion que de haine qui ont le malheur de se tromper dans les choses de la plus haute importance. De même que la piété et la religion sont le plus grand des biens, ainsi l'impiété est le plus grand des maux (2). »

Malgré sa résolution, Julien ne pouvait pas tenir la balance exacte entre les païens et les chrétiens. Sans persécuter ces derniers de vive force, il montrait clairement que les ennemis des dieux étaient ses ennemis personnels, et ne laissait pas échapper l'occasion de sévir toutes les fois que les excès ou les violences des chrétiens donnaient à ses rigueurs l'apparence de justes représailles. Une collision ayant eu lieu à Édesse entre les ariens et les valentiniens, il confisqua les biens des ariens, en ajoutant une amère raillerie. « Ceux de l'Église arienne, dit-il dans son édit, se sont portés contre les sectaires de Valentin à des excès intolérables dans toute ville policée. Nous leur venons en aide pour qu'ils entrent plus facilement dans le royaume des cieux, selon qu'il est prescrit admirablement dans leur loi, en ordonnant que tout l'argent de l'église d'Édesse soit partagé aux pauvres soldats, et leurs revenus ajoutés à nos domaines privés, le tout afin qu'ils se réjouissent de leur pauvreté, et qu'ils ne soient pas privés du royaume céleste où se terminent leurs vœux (3). » Un édit avait déjà exclu les chrétiens des emplois civils et militaires. L'Évangile ne leur défendait-il pas de tirer l'épée ? Un autre édit les frappa plus sensiblement. C'est celui par lequel il leur interdit la lecture et l'explication des auteurs profanes. Les Muses étaient des divinités qu'il révérait à l'égal des autres ; Homère, Hésiode étaient à ses yeux les livres sacrés du paganisme : « Tout homme, dit Julien dans cette loi, qui enseigne à ses disciples ce qu'il ne croit pas lui-même nous paraît également étranger à la science et à la probité... Et lorsque c'est dans les choses les plus graves qu'il enseigne autrement qu'il ne pense, ne fait-il pas le métier du plus dangereux trompeur, puisqu'il fait profession d'enseigner des erreurs, à son avis détestables ?... Quoi ! Homère, Hésiode, Hérodote, Thucydide, Isocrate et Lysias ne reconnaissaient-ils pas les dieux pour auteurs de toute science, et ne se dévouèrent-ils pas les uns à Mercure, les autres aux Muses ? Il est par trop absurde de voir ceux qui interprètent les ouvrages de ces grands hommes se moquer des dieux qui étaient l'objet de leur vénération. Je ne dis pas pour cela qu'ils doivent changer de sentiments en faveur de leurs jeunes élèves ; mais je leur laisse le choix ou de ne point enseigner ce qu'ils ne jugent point utile, ou, s'ils veulent continuer leurs leçons, de prêcher d'abord d'exemple et de persuader ensuite à leurs disciples qu'Homère, Hésiode et les auteurs dont ils expliquent les livres sont loin de mériter les reproches qu'ils leur font de folie, d'erreur ou d'impiété envers les dieux : autrement, puisqu'ils vivent en commentant leurs écrits et qu'ils en retirent des émoluments, pourraient-ils montrer une plus sordide avarice qu'en se contraignant ainsi pour gagner quelques drachmes ?.. S'ils trouvent de la sagesse dans les auteurs qu'ils commentent, pourquoi ne mettraient-ils pas au premier rang de leurs devoirs celui d'imiter leur piété envers les dieux ? S'ils estiment au contraire que ces hommes illustres se sont égarés, qu'ils aillent aux églises des Galiléens expliquer Matthieu et Luc, qui vous défendront, si vous les suivez, d'assister à nos sacrifices (1). » Les chrétiens éclairés frémirent de cet édit par lequel on prétendait les condamner à la barbarie et à l'ignorance, et Grégoire de Nazianze protesta avec chaleur contre cette persécution des esprits plus cruelle que toutes les violences. Julien, en retirant la parole aux maîtres chrétiens, espérait plus facilement *paganiser* la jeunesse, ainsi placée de force entre l'absence de toute culture intellectuelle et les leçons des rhéteurs et des sophistes fidèles à l'hellénisme, dont il comptait faire de dociles instruments de propagande religieuse.

Julien avait par une loi condamné les chrétiens à restituer au domaine public les édifices et emplacements consacrés autrefois au culte des dieux. L'application de cette loi rencontra de grandes difficultés et donna lieu à des violences que Julien n'avait pas autorisées, qu'il blâma plusieurs fois, trop faiblement peut-être, et dont

(1) *Épît. de Julien*, lettre VI, p. 9.
(2) Ibid., lettre aux Bostréniens, LII, p. 100 et suiv.
(3) Ibid., lettre à Hécébole, XLIII, p. 82.

(1) *Épît. de Julien*, lettre XLII, p. 78 et suiv.

en tout cas il n'est pas juste de charger sa mémoire. Marc, évêque d'Aréthuse, ne pouvait rétablir un temple qu'il avait détruit dans un excès de zèle, et se refusait à toute compensation. La vengeance et le fanatisme abusèrent contre lui du droit exorbitant que les vieilles lois romaines donnaient au créancier sur le débiteur insolvable. Il fut saisi, battu de verges, et cruellement torturé. En Syrie le réveil du paganisme rencontra une plus vive résistance, et la résistance provoqua la persécution. Le temple d'Apollon à Daphné, à six milles d'Antioche, objet d'une sorte de pèlerinage de la part des païens, tombait en ruines. Depuis que les os du saint martyr Babylas et de beaucoup d'autres chrétiens y avaient été enterrés, l'oracle du dieu avait perdu la parole. Les ordres et la présence de l'empereur ne pouvaient parvenir à rendre à des cérémonies dès longtemps oubliées leur ancien éclat. Quel singulier aveu fait Julien de son impuissance dans ce passage où il raconte le triste abandon de ce bois sacré de Daphné : « Vers le dixième mois arrive l'ancienne solennité d'Apollon, et la ville devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter Casius, et j'accours me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes, de libations, de jeunes gens revêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné; je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors et que par respect pour ma qualité de souverain pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. « Rien, me répondit-il; voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi, car la ville n'a rien offert aujourd'hui (1). » Julien fit purifier le lieu et transporter les restes de saint Babylas et des chrétiens dans l'intérieur d'Antioche. Les chrétiens accompagnèrent les saintes reliques en chantant des psaumes insultants pour l'empereur. Le lendemain, la flamme du ciel, disaient les chrétiens, consuma le temple et la statue d'Apollon. Julien ordonna la fermeture de l'église cathédrale d'Antioche et la confiscation de ses richesses, et fit mettre à la question plusieurs ecclésiastiques instigateurs présumés de la sédition. Le comte d'Orient, Julien, oncle de l'empereur, fit à cette occasion décapiter un prêtre nommé Théodoret. L'empereur blâma énergiquement cette condamnation. « Est-ce ainsi, dit-il à son oncle, que vous entrez dans mes vues? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux. Ils vont me flétrir dans leurs écrits comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté (1) ». Mais quand une population entière, dans sa fureur fanatique, se portait spontanément à de semblables violences, pillait les églises et maltraitait les chrétiens, la sévérité officielle de l'empereur semblait s'adoucir. Les païens d'Émèse en Syrie avaient violé les tombeaux des chrétiens : Julien trouve qu'ils ont mis trop de chaleur à obéir à ses ordres et poussé le châtiment des impies plus loin qu'il ne voulait (2). A Gaza, en Palestine, la populace déchaînée commit d'atroces violences. Julien excusa les coupables, qu'il aurait dû punir, et disgrâcia le gouverneur, qui l'avait fait sans attendre ses ordres. Dans ce qu'on appelle la persécution de Julien, on fait trop souvent abstraction de la résistance des chrétiens, qu'on se représente à tort comme résignés, doux, humbles de cœur, et n'opposant aux édits que la prière et de muettes protestations. Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Ce sont les révoltes et les outrages des chrétiens qui armèrent contre eux la justice trop passionnée de Julien et le firent sortir de sa modération. Césaire, Jovien et Valentinien lui résistèrent impunément. Il avait employé la ruse pour faire embrasser le paganisme à son armée. Constantin en avait fait autant pour avoir une armée chrétienne (3). Quelques soldats, qui avaient sacrifié à leur insu, s'élevèrent contre leur général : il les menaça et leur fit grâce. A Dorostore en Mésie, Émilien eut la tête tranchée pour avoir renversé les autels. Théodule et Tatien en Phrygie éprouvèrent le même sort pour avoir brisé les idoles. A Pessinonte, l'autel de Cybèle, auquel il venait à peine de nommer une prêtresse fut renversé : les coupables furent livrés au bourreau. A Césarée, en Cappadoce, le temple de la Fortune fut jeté par terre. La punition suivit l'offense. Sans doute ce sont là autant de martyrs ; mais faut-il s'étonner si Julien prit le glaive pour défendre ses dieux attaqués de vive force; et ces vengeances légales doivent-elles être flétries du nom de persécution? Pouvait-il, lui, sincère adorateur des dieux, voir avec indifférence renverser leurs temples, briser leurs images, piller et brûler leurs sanctuaires? Les païens éclairés, Thémistius, Libanius, Ammien Marcellin, ont blâmé l'excès de sa dévotion et l'intempérance de son zèle. C'est qu'il ne faut pas voir en Julien un philosophe, un disciple de Platon, un artiste épris des arts et des traditions poétiques de la Grèce, mais un dévot animé d'une piété qui va jusqu'à l'enthousiasme, un croyant exalté dont le cœur appartient aux dieux encore plus qu'à l'empire, et qui ne respire que

(1) *Misopogon*, édit. Spanheim, 362.

(1) Philostorg., VII, 10, 12, cité par La Bletterie, *Vie de Julien*, p. 266.

(2) *Misopogon*, p. 361

(3) Eusèbe, *Vie de Constantin*, IV, 20, 21; Théodoret, liv. III, 3.

pour servir leur cause et rétablir leurs autels.

Cette entreprise échoua malgré l'activité et la ferveur de Julien, et on peut dire que l'élève de Maxime et de Chrysanthe conduisit les funérailles du polythéisme. Ses efforts en effet témoignèrent hautement que l'ancien culte était bien mort. Lui-même put acquérir la triste conviction de son impuissance. Il s'était réjoui à son avénement de voir les temples se rouvrir à sa voix et la foule y courir; il s'aperçut bientôt qu'il n'avait fait que galvaniser un cadavre. En vain essaya-t-il, par des mandements et des circulaires adressés aux pontifes et aux cités, de rendre aux cérémonies du culte leur pompe et leur gravité antiques. En vain s'efforça-t-il de réformer les mœurs du clergé païen, et par d'utiles emprunts aux usages chrétiens d'appeler à lui les âmes généreuses. Cet hommage même, qu'il rendait à ses adversaires, était un signe que le polythéisme ne pouvait se soutenir et qu'il portait en lui-même le ver rongeur qui le dévorait. La politique ou l'intérêt fit des païens, mais non des fidèles. On s'inclina devant la majesté impériale plutôt que devant les statues des dieux. On connait la lettre que Julien écrivit à Arsace, pontife de Galatie : c'est l'acte de déchéance du polythéisme. « Si l'hellénisme n'est pas aussi florissant que je voudrais, la faute en est à ceux qui le professent. Ne tournerons-nous pas nos regards vers les causes qui ont favorisé l'accroissement de la religion impie de nos adversaires, je veux dire sur leur philanthropie envers les étrangers, sur leur sollicitude à ensevelir et à honorer les morts, sur la sévérité, quoique feinte et affectée, de leurs mœurs? Ces vertus, il nous appartient de les mettre en pratique, et c'est ton devoir d'y ramener tous les prêtres de la Galatie par la persuasion, les menaces et les interdictions... Ne manque pas de défendre à tout prêtre de fréquenter les spectacles, de boire dans les cabarets, et d'exercer aucun métier vil ou ignoble. Honore ceux qui t'obéiront, bannis ceux qui oseront te résister. Établis dans chaque cité des hospices pour que les étrangers sans asile ou sans moyens d'existence y jouissent de nos bienfaits, et non-seulement ceux qui sont attachés à notre religion, mais tous ceux qui sont dans le besoin. J'ai pourvu d'avance à tout ce qui serait nécessaire pour cette œuvre.... Il est par trop honteux, quand on ne voit aucun mendiant chez les juifs, et que les impies galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres mais encore les nôtres, qu'on rencontre parmi nous des gens dépourvus de tout secours et délaissés par nous. Apprends donc à nos Hellènes à contribuer pour cette œuvre. Invite toutes les bourgades des Hellènes à offrir aux dieux de telles prémices ; accoutume les fidèles adorateurs des dieux à ces actes de bienfaisance, et qu'ils sachent que tel est depuis longtemps l'objet de notre sollicitude. C'est à nous à rougir de notre indifférence et à devancer les autres hommes dans les actes de piété envers les dieux (1). »

Les historiens ecclésiastiques ont triomphé à l'excès de la vaine tentative que fit Julien pour relever le temple de Jérusalem, et ont vu dans l'insuccès de cette entreprise et les circonstances qui l'accompagnèrent une manifestation de la volonté du ciel et une éclatante confirmation des prophéties. Les travaux de reconstruction furent en effet commencés par ordre de l'empereur, qui voulait laisser un souvenir ineffaçable de la magnificence de son règne, et peut-être aussi ranimer le zèle religieux des juifs et donner un démenti aux prédictions des chrétiens. Alypius fut chargé de diriger et de pousser les travaux. Les enfants dispersés d'Israël voyaient déjà dans Julien un nouveau Cyrus. Ils accoururent de toutes parts : « Les hommes oublièrent leur avarice et les femmes leur délicatesse. La vanité des riches se servit de bêches et de pioches d'argent, et on vit porter des décombres dans des manteaux de pourpre et de soie (2). » Mais les ordres de l'empereur et l'enthousiasme d'un peuple nombreux échouèrent devant les éléments déchaînés. « Pendant qu'Alypius, dit Ammien Marcellin, assisté du gouverneur de la province, pressait la reconstruction de l'édifice, d'épouvantables globes de feu, ébranlant par des secousses répétées les fondements, brûlèrent quelques ouvriers, empêchèrent les autres d'approcher, et forcèrent ainsi de suspendre l'entreprise commencée (3). » Peut-être ces secousses et ces éruptions volcaniques n'ont-elles rien de plus miraculeux que le tremblement de terre qui, à la même époque, se fit sentir à Constantinople, et à Nicée, et acheva de détruire Nicomédie? Julien, dans cette conjuration des éléments qui interrompit son projet, vit moins un prodige que la sottise et la superstition des juifs, et dans la lettre qu'il leur écrivit peu de temps avant son expédition contre les Perses, il leur promit qu'à son retour il relèverait leur ville et y rendrait avec eux de solennelles actions de grâces au Dieu suprême (4). L'absence et la mort de l'empereur, les nouvelles maximes d'un règne chrétien expliquent peut-être, dit Gibbon, l'interruption d'un ouvrage difficile commencé six mois avant la mort de Julien, et au milieu des nombreux préparatifs d'une guerre importante (5). »

Dès le commencement de son règne, en effet, Julien songeait à porter la guerre en Perse et à laver les affronts que l'orgueil romain avait constamment essuyés chez les Parthes. Il espérait prendre une revanche éclatante des échecs de ses prédécesseurs. « Par impatience naturelle

(1) *Epit. de Julien*, lettre à Arsace, XLIX, p. 89 et suiv.

(2) Gibbon, *Hist. de la Décad.*, tom. 4, p. 398.

(3) Amm. Marcellin, XXIII, 1. Voir la note de Gibbon, p. 401 et suiv. du tom. IV, et le tom. I, p. 86 et suiv., des *Œuvres de l'empereur Julien*, par R. Tourlet; Paris, 1821.

(4) Fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen à la fin, *Epit. de Jul.*, lettre XXV p. 41, 42.

(5) Gibbon, tom. IV, p. 392.

du repos, dit Ammien Marcellin, il rêvait toujours de clairons et du fracas des batailles; puis de glorieuses réminiscences remettaient sous ses yeux les luttes de son jeune âge contre des nations indomptées, et il brûlait de joindre le surnom de *Parthique* à ses autres trophées. Aussi tout en poursuivant la restauration du culte, en réformant les lois, en rendant la justice, il s'occupait activement de cette guerre, en mesurait l'étendue, et s'efforçait d'y proportionner les moyens d'exécution, sans s'inquiéter de l'opposition mesquine de ceux qu'effrayait l'immensité de ses préparatifs, ni des présages défavorables par lesquels la pusillanimité essayait de l'arrêter. Pendant les huit mois qu'il demeura à Antioche (juillet 362, mars 363), au milieu d'une ville que la sévérité de ses mœurs et de ses habitudes irritait, il s'occupa activement de compléter ses armements. Chansonné par une population légère et séditieuse, dont il ne partageait ni les croyances ni les plaisirs, et qu'une mesure imprudente avait soulevée (1), il répondit par une satire amère, « qui révèle la profonde blessure de cette âme païenne, atteinte dans ses plus chères affections par les sarcasmes triomphants des Galiléens (2) ». Le 5 mars il quitta la capitale de la Syrie. Ses préparatifs étaient terminés. Il avait refusé de recevoir les ambassadeurs du roi de Perse, et envoyé une lettre altière au satrape d'Arménie, Arsace, pour lui demander des secours : « Arsace, aussitôt la réception de cette lettre, ayez à marcher contre les Perses, nos ennemis implacables.... Sortez de votre nonchalance; laissez-là toutes vos défaites frivoles, et songez que ce n'est plus maintenant le règne de Constantin, ni celui de cet efféminé Constance, qui n'a vécu que trop longtemps, qui vous enrichissait, vous et les barbares vos pareils, des dépouilles de la noblesse. Pensez que vous avez affaire à Julien, souverain pontife, césar-auguste, le serviteur de Mars et de tous les dieux, l'exterminateur des Francs et des autres barbares, le libérateur de la Gaule et de l'Italie (3). » Le rendez-vous de l'armée était à Hiéraple sur l'Euphrate (*Membigz*). D'Antioche, Julien se rendit à Litarbe, de là à Berée (*Alep*), puis à Batné. « La vapeur de l'encens remplit le pays, écrit-il à Libanius; la pompe des sacrifices est

(1) L'inclémence de la saison avait nui aux récoltes de la Syrie et augmenté le prix du blé à Antioche. Les accaparements produisirent une famine véritable. Julien fixa par une mesure arbitraire le prix du blé, pour venir au secours des habitants pauvres, et envoya au marché quatre cent vingt mille mesures qu'il fit venir des greniers d'Hiéraple, de Chalcis et d'Égypte. Les riches les achetèrent; le prix du blé ne baissa pas. Julien fit mettre en prison le sénat d'Antioche, puis le fit relâcher le jour même. Durant la liberté des saturnales tous les quartiers de la ville retentirent de chansons insolentes, dans lesquelles on tournait en ridicule les lois, la religion, la conduite personnelle et même la *barbe* de l'empereur. — V. Amm. Marcellin, XXII, 13, 14. — Libanius, Περὶ τῆς τοῦ βασίλεως ὀργῆς. — Julien, *Misopogon*.

(2) Amm. Marcellin, XXII, 14.

(3) *Épît. de Julien*, lettre LXVII, p. 135-136.

étalée avec une exagération qui sent la flatterie. Les sacrifices doivent se faire hors de la foule, mais bientôt je corrigerai ces abus (1). » De Hiéraple, Julien envoya des députés aux Saracéniens pour réclamer leurs subsides, passa l'Euphrate sur un pont de bateaux, et arriva à Carrhes. Là il fit connaître son plan, détacha trente mille hommes sous les ordres de son parent Procope et du duc Sébastien, avec mission de manœuvrer sur la rive gauche du Tigre, puis, après s'être réunis aux auxiliaires d'Arsace et ravagé ensemble la Médie et l'Adiabène, de venir le retrouver sous les murs de Ctésiphon. L'armée de Julien comptait soixante-cinq mille soldats bien disciplinés, renforcés d'un corps de Scythes et du contingent offert par les tribus nomades des Saracéniens. Une flotte de onze cents navires, abondamment pourvus de vivres, d'armes, de machines de guerre et d'équipages de pont, remplissait l'Euphrate et suivait l'armée. Le 7 avril, les Romains passèrent le Chaboras, affluent du fleuve, près de Circésium, et entrèrent sur le territoire ennemi. Les auspices et les présages étaient défavorables, mais l'empereur n'en tenait nul compte. A la tête de ses troupes, il fermait l'oreille aux avertissements des aruspices. Il semblait qu'il eût déposé toute superstition. Il adressa une harangue à son armée. « L'amour de la gloire, disait-il, avait déjà conduit en Perse plus d'un général romain. Nous avons à venger, nous, le sac de nos cités, le massacre de nos armées, la destruction de nos forteresses, le pillage de nos provinces. La patrie en deuil nous prie de fermer ses plaies, de relever son honneur, et d'assurer la paix de nos provinces.... S'il plaît à l'éternelle volonté, vous me verrez à votre tête ou dans vos rangs, à cheval ou à pied, partager vos périls et, je l'espère, vos succès. Si le sort capricieux de la guerre veut que je succombe, eh bien, je mourrai content de m'être dévoué pour la patrie, à l'exemple des Curtius, des Scévola et des Décius (2) ».

La connaissance du pays manquait à Julien; il sema sur le front de son armée quinze cents coureurs pour éclairer sa marche, divisa le commandement de ses forces entre ses meilleurs généraux, et pour grossir son armée aux yeux de l'ennemi espaça ses troupes de manière à couvrir près de dix milles de terrain. Après avoir laissé une garnison à Circésium, Julien s'engagea dans les plaines de la Mésopotamie, et arriva, après quinze jours de marche, sur les frontières de l'Assyrie. Les forteresses qui pouvaient retenir trop longtemps l'armée avaient été négligées. Les ennemis commençaient à se montrer par troupes insaisissables, harcelant les arrière-gardes, enlevant les traîneurs, attaquant les détachements isolés, sans pouvoir arrêter la marche victorieuse de l'armée romaine. La prise

(1) *Épît. de Julien*, lettre XXVII, p. 44, 45.

(2) Amm. Marcellin XXIII, 5.

al ... malcha, après une ré-
... courage téméraire de
... la vie, conduisit les Ro-
... de Cté ... on, sous les
... avait repris
... l'Assyrie son
... forts qui auraient
... les mouvements des troupes furent
d'assaut. La flotte passa de l'Euphrate
canal ouvert autrefois par Trajan au-
e Ctésiphon, et qui la conduisit dans le
fleuve fut ensuite franchi par l'armée
es obstacles naturels et la présence des
, et ceux-ci furent taillés en pièces et
usque dans les murs de Ctésiphon.
comptait opérer sa jonction avec les
ille hommes de Procope et le contingent
pe d'Arménie. Ses espérances furent
sans que son courage en fût abattu,
le même temps, il refusa avec mépris
rtures pacifiques que le roi de Perse
de lui. Un conseil de guerre fut
décida qu'on n'assiégerait pas Ctési-
moitié de la Perse était conquise, et
romaine n'avait pas été entamée. Les
ts de Julien lui conseillèrent avec ins-
s'arrêter et de laisser la conquête de la
chevée. Les souvenirs d'Alexandre en-
nt ... gination de Julien. Il laissa le
che, donna l'ordre d'incendier la
avança par masses compactes dans
r des terres. Les Perses adoptèrent alors
qui fut si fatale à l'armée de Na-
1812. Ils mirent le feu aux pâturages
oissons déjà mûres, et tantôt disper-
t réunis, ils fatiguèrent l'armée, refu-
batailles générales, et usant les forces
rage des Romains dans de fréquentes
rières escarmouches. Revenir sur ses
impossible. On avait réduit tout le pays
. L'armée erra quelque temps, trompée
ransfuges perfides, au milieu d'un pays
sans ressources. Enfin Julien résolut
r vers les bords du Tigre. L'armée de
saya de lui barrer le chemin; Julien
Maronga sans la détruire. Les provi-
ient épuisées, le sol dépouillé et fu-
n pouvait plus fournir. L'empereur
un courage à toute épreuve, et oubliait
ts pour soulager la détresse de ses sol-
dit qu'il vit de nouveau, pendant une
énie de l'empire : sa contenance était
i voile épais couvrait sa tête et sa corne
ice. Les aruspices donnaient les plus
vertissements. On continua cependant
er. Julien conduisait l'avant-garde,
vint l'avertir que son arrière-garde
uée. Sans prendre le temps de remettre
e, il arrache un bouclier des mains
s soldats et court là où le danger l'ap-
tête de l'armée, bientôt attaquée, le
sa défense; il s'y reporte aussitôt. La

vue de l'empereur, qui se multiplie pour faire face au péril, anime les Romains d'un irrésistible élan. Les Perses, enfoncés, fuient de toutes parts. Julien, oubliant qu'il combat nu, s'acharne à les poursuivre malgré les avis de ses gardes. Les escadrons en déroute arrêtent les assaillants par une grêle de traits. Un de ces javelots, parti d'une main inconnue, après avoir rasé le bras de l'empereur, lui perça les côtes et s'enfonça profondément dans la partie inférieure du foie. Julien ne peut arracher le trait dont le fer à double tranchant lui coupe les doigts. Il tombe de cheval et est emporté tout sanglant dans sa tente. Dès qu'il fut revenu de son évanouissement, le héros demanda son cheval et ses armes pour retourner au combat. Mais ses forces trahissent son courage. Le sang coulait à flots de sa blessure. L'espérance de vivre l'abandonna. Il montra dans ses derniers moments la sérénité de Socrate. Les paroles qu'Ammien Marcellin met dans sa bouche à cette heure suprême sont d'un héros et d'un sage : « Mes amis et mes camarades, dit-il, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'acquitte, et non point avec la douleur ni les regrets que la plupart des hommes croient inséparables de l'état où je suis. La philosophie m'a convaincu que l'âme n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est affranchie des liens du corps, et qu'on doit plutôt se réjouir que s'affliger lorsque la plus noble partie de nous-même se dégage de celle qui la dégrade et l'avilit. Je fais aussi réflexion que les dieux ont souvent envoyé la mort aux gens de bien comme la plus grande récompense dont ils pussent couronner leur vertu. Je la reçois à titre de grâce; ils veulent m'épargner les difficultés qui m'auraient fait succomber sans doute, ou commettre quelque action indigne de moi. Je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime, soit dans les temps de ma disgrâce, lorsqu'on m'éloignait de la cour et qu'on me confinait dans des retraites obscures et écartées, soit depuis que j'ai été élevé au pouvoir suprême. J'ai regardé l'autorité dont j'étais revêtu comme une émanation de la puissance divine : je crois l'avoir conservée pure et sans tache, en gouvernant avec douceur les peuples confiés à mes soins, et ne déclarant ni ne soutenant la guerre que pour de bonnes raisons. Si je n'ai pas réussi, c'est que le succès ne dépend, en dernier ressort, que du bon plaisir des dieux. Persuadé que la fin unique de tout gouvernement équitable est le bonheur des sujets, j'ai détesté le pouvoir arbitraire, source fatale de la corruption des mœurs et des États. J'ai toujours eu des vues pacifiques, vous le savez; mais dès que la patrie m'a fait entendre sa voix et m'a commandé de courir aux dangers, j'ai obéi avec la soumission d'un fils. On m'avait prédit que je périrais par le fer. Aussi je remercie le Dieu éternel de n'avoir pas permis que je mourusse ni par une conspiration, ni par les douleurs d'une longue

du repos, dit Ammien Marcellin, il rêvait toujours de clairons et du fracas des batailles; puis de glorieuses réminiscences remettaient sous ses yeux les luttes de son jeune âge contre des nations indomptées, et il brûlait de joindre le surnom de *Parthique* à ses autres trophées. Aussi tout en poursuivant la restauration du culte, en réformant les lois, en rendant la justice, il s'occupait activement de cette guerre, en mesurait l'étendue, et s'efforçait d'y proportionner les moyens d'exécution, sans s'inquiéter de l'opposition mesquine de ceux qu'effrayait l'immensité de ses préparatifs, ni des présages défavorables par lesquels la pusillanimité essayait de l'arrêter. Pendant les huit mois qu'il demeura à Antioche (juillet 362, mars 363), au milieu d'une ville que la sévérité de ses mœurs et de ses habitudes irritait, il s'occupa activement de compléter ses armements. Chansonné par une population légère et séditieuse, dont il ne partageait ni les croyances ni les plaisirs, et qu'une mesure imprudente avait soulevée (1), il répondit par une satire amère, « qui révèle la profonde blessure de cette âme païenne, atteinte dans ses plus chères affections par les sarcasmes triomphants des Galiléens (2) ». Le 5 mars il quitta la capitale de la Syrie. Ses préparatifs étaient terminés. Il avait refusé de recevoir les ambassadeurs du roi de Perse, et envoyé une lettre altière au satrape d'Arménie, Arsace, pour lui demander des secours : « Arsace, aussitôt la réception de cette lettre, ayez à marcher contre les Perses, nos ennemis implacables.... Sortez de votre nonchalance; laissez-là toutes vos défaites frivoles, et songez que ce n'est plus maintenant le règne de Constantin, ni celui de cet efféminé Constance, qui n'a vécu que trop longtemps, qui vous enrichissait, vous et les barbares vos pareils, des dépouilles de la noblesse. Pensez que vous avez affaire à Julien, souverain pontife, césar-auguste, le serviteur de Mars et de tous les dieux, l'exterminateur des Francs et des autres barbares, le libérateur de la Gaule et de l'Italie (3). » Le rendez-vous de l'armée était à Hiéraple sur l'Euphrate (*Membigz*). D'Antioche, Julien se rendit à Litarbe, de là à Berée (*Alep*), puis à Batné. « La vapeur de l'encens remplit le pays, écrit-il à Libanius; la pompe des sacrifices est étalée avec une exagération qui sent la flatterie. Les sacrifices doivent se faire hors de la foule, mais bientôt je corrigerai ces abus (1). » De Hiéraple, Julien envoya des députés aux Sarracéniens pour réclamer leurs subsides, passa l'Euphrate sur un pont de bateaux, et arriva à Carrhes. Là il fit connaître son plan, détacha trente mille hommes sous les ordres de son parent Procope et du duc Sébastien, avec mission de manœuvrer sur la rive gauche du Tigre, puis, après s'être réunis aux auxiliaires d'Arsace et ravagé ensemble la Médie et l'Adiabène, de venir le retrouver sous les murs de Ctésiphon. L'armée de Julien comptait soixante-cinq mille soldats bien disciplinés, renforcés d'un corps de Scythes et du contingent offert par les tribus nomades des Saracéniens. Une flotte de onze cents navires, abondamment pourvus de vivres, d'armes, de machines de guerre et d'équipages de pont, remplissait l'Euphrate et suivait l'armée. Le 7 avril, les Romains passèrent le Chaboras, affluent du fleuve, près de Circésium, et entrèrent sur le territoire ennemi. Les auspices et les présages étaient défavorables, mais l'empereur n'en tenait nul compte. A la tête de ses troupes, il fermait l'oreille aux avertissements des aruspices. Il semblait qu'il eût déposé toute superstition. Il adressa une harangue à son armée. « L'amour de la gloire, disait-il, avait déjà conduit en Perse plus d'un général romain. Nous avons à venger, nous, le sac de nos cités, le massacre de nos armées, la destruction de nos forteresses, le pillage de nos provinces. La patrie en deuil nous prie de fermer ses plaies, de relever son honneur, et d'assurer la paix de nos provinces.... S'il plaît à l'éternelle volonté, vous me verrez à votre tête ou dans vos rangs, à cheval ou à pied, partager vos périls et, je l'espère, vos succès. Si le sort capricieux de la guerre veut que je succombe, eh bien, je mourrai content de m'être dévoué pour la patrie, à l'exemple des Curtius, des Scévola et des Décius (2) ».

La connaissance du pays manquait à Julien; il sema sur le front de son armée quinze cents coureurs pour éclairer sa marche, divisa le commandement de ses forces entre ses meilleurs généraux, et pour grossir son armée aux yeux de l'ennemi espaça ses troupes de manière à couvrir près de dix milles de terrain. Après avoir laissé une garnison à Circésium, Julien s'engagea dans les plaines de la Mésopotamie, et arriva, après quinze jours de marche, sur les frontières de l'Assyrie. Les forteresses qui pouvaient retenir trop longtemps l'armée avaient été négligées. Les ennemis commençaient à se montrer par troupes insaisissables, harcelant les arrière-gardes, enlevant les traîneurs, attaquant les détachements isolés, sans pouvoir arrêter la marche victorieuse de l'armée romaine. La prise

(1) L'inclémence de la saison avait nui aux récoltes de la Syrie et augmenté le prix du blé à Antioche. Les accaparements produisirent une famine véritable. Julien fixa par une mesure arbitraire le prix du blé, pour venir au secours des habitants pauvres, et envoya au marché quatre cent vingt mille mesures qu'il fit venir des greniers d'Hiéraple, de Chalcis et d'Égypte. Les riches les achetèrent; le prix du blé ne baissa pas. Julien fit mettre en prison le sénat d'Antioche, puis le fit relâcher le jour même. Durant la liberté des saturnales tous les quartiers de la ville retentirent de chansons insolentes, dans lesquelles on tournait en ridicule les lois, la religion, la conduite personnelle et même la *barbe* de l'empereur. — V. Amm. Marcellin, XXII, 13, 14. — Libanius, Περὶ τῆς τοῦ βασίλεως ὀργῆς. — Julien, *Misopogon*.

(2) Amm. Marcellin, XXII, 14.

(3) *Epît. de Julien*, lettre LXVII, p. 135-136.

(1) *Épît. de Julien*, lettre XXVII, p. 44, 45.

(2) Amm. Marcellin XXIII, 5.

k :ha, après une ré-
ı ıu ıe courage téméraire de
. conduisit les Ro-
ııø ı siphon, sous les
ı ıcie, qui avait repris
ı ıı la ı s de l'Assyrie son
ıe. l ııeurs forts qui auraient
ıo les u ı des troupes furent
ıı. ıı passa de l'Euphrate
ouvert autrefois par T ıa au-
phon. et qui la co ians le
ıvt ıite l par l'armée
ı ı présence des
ı ıs en pièces et
ı les murs de Ctésiphon.
ı ıı opérer sa jonction avec les
hommes de Procope et le contingent
ıe d'Arménie. Ses espérances furent
sans que son courage en fût abattu,
le même temps, il refusa avec mépris
tures pacifiques que le roi de Perse
rès de lui. Un conseil de guerre fut
ıa décida qu'on n'assiégerait pas Ctési-
moitié de la Perse était conquise, et
omaine n'avait pas été entamée. Les
de Julien lui conseillèrent avec ins-
ı arrêter et de laisser la conquête de la
hevée. Les souvenirs d'Alexandre en-
ıt l'imagination de Julien. Il laissa le
a gauche, donna l'ordre d'incendier la
s'avança par masses compactes dans
des terres. Les Perses adoptèrent alors
que qui fut si fatale à l'armée de Na-
1812. Ils mirent le feu aux pâturages
oissons déjà mûres, et tantôt disper-
t réunis, ils fatiguèrent l'armée, refu-
atailles générales, et usant les forces
age des Romains dans de fréquentes
ières escarmouches. Revenir sur ses
mpossible. On avait réduit tout le pays
L'armée erra quelque temps, trompée
ansfuges perfides, au milieu d'un pays
sans ressources. Enfin Julien résolut
· vers les bords du Tigre. L'armée de
aya de lui barrer le chemin; Julien
Maronga sans la détruire. Les provi-
ient épuisées, le sol dépouillé et fu-
n pouvait plus fournir. L'empereur
n courage à toute épreuve, et oubliait
ıs pour soulager la détresse de ses sol-
dit qu'il vit de nouveau, pendant une
de l'empire : sa contenance était
ı ıe épais couvrait sa tête et sa corne
ce. Les aruspices donnaient les plus
vertissements. On continua cependant
er. Julien conduisait l'avant-garde,
vint l'avertir que son arrière-garde
uée. Sans prendre le temps de remettre
e, il arrache un bouclier des mains
s soldats et court là où le danger l'ap-
tête de l'armée, bientôt attaquée, le
sa défense; il s'y reporte aussitôt. La vue de l'empereur, qui se multiplie pour faire face au péril, anime les Romains d'un irrésistible élan. Les Perses, enfoncés, fuient de toutes parts. Julien, oubliant qu'il combat nu, s'acharne à les poursuivre malgré les avis de ses gardes. Les escadrons en déroute arrêtent les assaillants par une grêle de traits. Un de ces javelots, parti d'une main inconnue, après avoir rasé le bras de l'empereur, lui perça les côtes et s'enfonça profondément dans la partie inférieure du foie. Julien ne peut arracher le trait dont le fer à double tranchant lui coupe les doigts. Il tombe de cheval et est emporté tout sanglant dans sa tente. Dès qu'il fut revenu de son évanouissement, le héros demanda son cheval et ses armes pour retourner au combat. Mais ses forces trahissent son courage. Le sang coulait à flots de sa blessure. L'espérance de vivre l'abandonna. Il montra dans ses derniers moments la sérénité de Socrate. Les paroles qu'Ammien Marcellin met dans sa bouche à cette heure suprême sont d'un héros et d'un sage : « Mes amis et mes camarades, dit-il, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'acquitte, et non point avec la douleur ni les regrets que la plupart des hommes croient inséparables de l'état où je suis. La philosophie m'a convaincu que l'âme n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est affranchie des liens du corps, et qu'on doit plutôt se réjouir que s'affliger lorsque la plus noble partie de nous-même se dégage de celle qui la dégrade et l'avilit. Je fais aussi réflexion que les dieux ont souvent envoyé la mort aux gens de bien comme la plus grande récompense dont ils pussent couronner leur vertu. Je la reçois à titre de grâce; ils veulent m'épargner les difficultés qui m'auraient fait succomber sans doute, ou commettre quelque action indigne de moi. Je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime, soit dans les temps de ma disgrâce, lorsqu'on m'éloignait de la cour et qu'on me confinait dans des retraites obscures et écartées, soit depuis que j'ai été élevé au pouvoir suprême. J'ai regardé l'autorité dont j'étais revêtu comme une émanation de la puissance divine : je crois l'avoir conservée pure et sans tache, en gouvernant avec douceur les peuples confiés à mes soins, et ne déclarant ni ne soutenant la guerre que pour de bonnes raisons. Si je n'ai pas réussi, c'est que le succès ne dépend, en dernier ressort, que du bon plaisir des dieux. Persuadé que la fin unique de tout gouvernement équitable est le bonheur des sujets, j'ai détesté le pouvoir arbitraire, source fatale de la corruption des mœurs et des États. J'ai toujours eu des vues pacifiques, vous le savez; mais dès que la patrie m'a fait entendre sa voix et m'a commandé de courir aux dangers, j'ai obéi avec la soumission d'un fils. On m'avait prédit que je périrais par le fer. Aussi je remercie le Dieu éternel de n'avoir pas permis que je mourusse ni par une conspiration, ni par les douleurs d'une longue

maladie, ni par la cruauté d'un tyran, mais de me retirer du monde par un glorieux trépas, au milieu d'une carrière glorieuse. A juger sainement les choses, c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort lorsqu'il serait à propos de vivre, et de regretter la vie lorsqu'il est temps de mourir... Quant à l'élection d'un empereur, je me tais à dessein sur ce sujet. Je craindrais de ne pas désigner le plus digne, et que mon choix n'étant pas ratifié ne devînt fatal à celui qui en aurait été l'objet; mais, en véritable enfant de la patrie, je souhaite que l'État rencontre un bon chef après moi (1) ».

Après ce discours, il fit par testament le partage de sa fortune privée entre ses amis les plus intimes. Tous les assistants fondaient en larmes. Julien les consolait, disant qu'il ne convenait pas de pleurer celui qui allait prendre place au ciel. Il s'entretint ensuite avec les philosophes Maxime et Priscus sur l'âme et ses destinées. Ces derniers efforts l'épuisèrent. Sa blessure se rouvrit. Il demanda de l'eau fraîche qu'il but, et expira sans agonie, vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin 163, à l'âge de trente-deux ans, après avoir régné vingt mois depuis la mort de Constance (2). Le corps de Julien fut transporté à Tarse, et inhumé dans le faubourg de cette ville suivant la volonté du prince. Deux vers grecs, d'une simplicité toute spartiate, furent gravés sur la pierre tumulaire. « Ici repose Julien, mort au delà du Tigre. Il fut à la fois un bon empereur et un vaillant guerrier (3). »

Il est peu de princes qui aient été jugés aussi diversement et avec plus de passion que Julien. Presque tous les portraits qu'on nous a laissés de cet homme extraordinaire tournent à l'apologie ou à la satire. Dès sa mort, au moment même où Libanius, son maître et son ami, exhalait ses regrets dans une oraison funèbre où l'éloge éclate comme un hymne religieux, saint Grégoire de Nazianze, son condisciple à l'école d'Athènes, saisissait la trompette d'Isaïe pour célébrer la mort du *Dragon*, de *l'Apostat*, du *Démon*. Ici l'amour, l'admiration, la piété pour cette âme divine (4); là le fiel, la haine, la colère pour « l'ennemi commun du genre humain, pour l'homme qui a laissé dans tous les endroits de la terre des marques de sa fureur, qui a fait profession publique du crime et qui a porté l'iniquité jusqu'aux derniers excès ».

Il y a plusieurs personnages à considérer dans Julien : le pontife, l'empereur, l'homme. Attardé dans une civilisation vieillie, qu'il a appris à aimer dans les poëtes de son enfance et de sa verte jeunesse, Homère, Platon, Sophocle; disciple des philosophes alexandrins et héritier du mysticisme déréglé des successeurs de Porphyre et de Jamblique, il dévoua sa vie entière à la restauration et à la transformation d'une société qui s'écroulait de toutes parts. Son génie, plus enthousiaste que pratique, s'éprit de ce projet. Qui niera en effet qu'il n'y eût quelque chose de touchant dans ce dévouement opiniâtre aux traditions antiques, quelque chose de hardi et d'héroïque dans cette entreprise de ranimer l'hellénisme expirant et de rallumer le flambeau de cette civilisation qui représentait l'adolescence éternellement aimable du genre humain? Victime des fureurs jalouses de Constance, enthousiaste d'Homère, disciple de Libanius et de Maxime, Julien fut païen dès qu'il put penser librement. Son apostasie, si on peut se servir de ce mot, fut dans sa première jeunesse à l'état de tendance; elle éclata dès qu'il put choisir sa voie. Salué auguste à la suite d'événements qu'il souhaitait peut-être, mais qu'il n'avait pas provoqués, il porta sur le trône un esprit religieux jusqu'à la superstition, avide de propagande et intolérant. Relever l'ancien culte, le rajeunir en le spiritualisant, animer d'un souffle nouveau les éléments dispersés du vieux monde, voilà son œuvre, œuvre de foi et non de politique. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels peut bien prendre un masque dans les fêtes et les cérémonies publiques et se mêler avec ostentation aux prières et aux sacrifices; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux tous les jours, à tous les instants, hors des yeux de la foule, et dans tous les détails de la vie. La politique n'inspira jamais un zèle aussi ardent, une activité aussi inquiète et aussi passionnée, des joies et des douleurs si intimes. La politique n'eût jamais dicté les circulaires de Julien à ses prêtres; elle n'eût pas su gourmander avec tant de chaleur les indifférents et les tièdes, ni railler si amèrement les ennemis. Si la poli-

(1) Ammien Marcellin, XXV, 3.

(2) L'insinuation de Libanius que Julien a péri par une flèche chrétienne partie des rangs des Romains ne paraît avoir aucun fondement. Libanius cependant a composé un discours pour demander vengeance à l'empereur Théodose du meurtre de Julien Ὑπὲρ τῆς τοῦ Ἰουλιανοῦ τιμωρίας; et Ammien Marcellin dit que les Perses, le lendemain de la mort de Julien, accusèrent les Romains d'avoir tué leur général. — Amm. Marcell., XXV.

(3) Voici ces deux vers :

Ἰουλιανὸς μετὰ Τίγριν ἀγάῤῥοον ἐνθάδε κεῖται
Ἀμφότερον βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερὸς τ' αἰχμητής.

(4) Voici les dernières paroles de l'oraison funèbre de Libanius : « O toi, nourrisson des divinités, toi dont les restes mortels n'occupent qu'une très-petite portion de terre, mais qui par ta gloire remplis le monde; vainqueur des ennemis par les armes, des citoyens sans combat; toi que les pères regrettent plus que leurs enfants, les enfants plus que leurs pères, les frères plus que leurs frères; toi qui as exécuté de grandes choses, qui devais en exécuter encore de plus grandes; serviteur et ami des dieux; toi qui foulais aux pieds tous les genres de voluptés, excepté celles qui naissent du charme inexprimable des lettres et de l'éloquence, reçois ce dernier hommage d'une éloquence faible, mais à laquelle, pendant que tu vivais, tu daignas mettre quelque prix. »

(1) M. Jondot, en 1817, a trouvé le secret de réchauffer les déclamations un peu refroidies de saint Grégoire, et a su faire en deux volumes, sous le titre de *Vie de l'empereur Julien*, un long pamphlet, où il frappe à la fois le successeur de Constance, Napoléon et la philosophie du dix-huitième siècle. Il faut se garder de juger les hommes et les choses avec les passions d'un autre temps, et de confondre le tribunal de l'histoire avec celui de l'inquisition.

comme Julien parfois, employé la ruse
supercherie pour faire des prosélytes, elle
jamais exigé d'eux les sévères et répu-
s expiations auxquelles il les soumit par-
ant de leur ouvrir les temples.

reste, la question n'est pas de savoir si
s'est trompé et a fait fausse route, mais
le bonne , et cela n'est pas douteux.
ue Julien est épuré. Il croit à
ix ue la Grèce et de Rome; mais il
idère comme les manifestations, les ins-
et organes d'une puissance unique
ıı s'incline devant leurs images;
n auore pas le marbre et le bois des sta-
es idoles, œuvres d'un art humain et pé-
, n'ont d'autre objet que de rappeler et de
ans l'âme la pensée du divin. Il accepte
s symboles et toutes les cérémonies con-
par l'usage et la tradition; mais il s'at-
leur sens mystique, et gémit de voir qu'on
altérés et qu'on ne les comprenne plus.
avait été possible, dit-il, de rendre à
s ureté de son culte primitif, j'aurais
vre pour y réussir;... en tous cas
qu'on doit abandonner ces sortes
ucieuses (1). »

vut, dans ce qui nous reste d'une
e Julien à un pontife païen, quelle haute
se faisait du sacerdoce. Il veut que le
soit par son caractère vraiment digne de
ctions sacrées et de la vénération qu'on
qu'il ne prêche pas seulement la vertu
le, mais qu'il en soit lui-même l'exem-
t le modèle vi d'impur ne doit
sa bo s. Les jeux et les
tro es, s ivres et les fables
es passions lui doivent être inter-
soir il d la di ité par
rente
l'in-
du temple, il doit observer la continence
absolue, ne jamais sortir de l'enceinte
se purifier par de fréquentes lustrations
per ses loisirs dans la méditation et le re-
ment. Rendu à la vie commune, qu'il vi-
amis les plus vertueux, qu'il s'entende
s gouverneurs pour secourir les pauvres;
rte encore dans toutes ses actions cette
qui est le véritable insigne du sacerdoce;
abstienne d'assister aux spectacles, aux
et aux combats d'animaux. Où prendre
homme? C'est parmi ceux qui, pauvres
es, nobles ou obscurs, montrent par leur
e qu'ils aiment à la fois les dieux et leurs
bles. La piété et l'humanité, voilà les si-
la vocation du prêtre. Pour le mauvais
dégradons-le du sacerdoce comme en étant
(2).

Il est permis de rire des hécatombes de bœufs et des myriades d'oiseaux rares que Julien immolait aux autels, de son respect scrupuleux pour des formes oubliées, de son empressement minutieux à remplir les plus menus devoirs du pontificat; mais il est incontestable qu'il entendait le paganisme d'une façon élevée et si nouvelle que les païens eux-mêmes ne cachaient pas leur surprise. Jamais prince n'avait parlé un langage plus noble au nom d'une religion plus dégradée, et n'avait recommandé, par l'exemple et le précepte, de plus solides vertus. En même temps, par zèle pour ses dieux ou par imitation des usages chrétiens, il instituait des écoles de chant sacré, fondait des hôpitaux et essayait de créer un clergé païen. Dans sa lutte avec les chrétiens, la douceur naturelle de son caractère fut aux prises avec son zèle pour les dieux. Il fut tolérant d'abord, mais non pas impartial. Le pouvait-il être, ayant pris parti? La résistance des chrétiens, leurs outrages et leurs attaques, et d'autre part la tiédeur et l'indifférence des païens l'aigrirent, le poussèrent aux menaces, puis aux violences. Ces violences, il put presque toujours les couvrir d'un voile de légalité; souvent il ne les ordonna pas, quelquefois il les blâma; mais les prétextes aux exécutions ne lui manquèrent pas. Et quel plus sacré devoir, à ses yeux, que de défendre ses dieux, naguère opprimés par ses prédécesseurs, conspués et attaqués sous son règne par ceux qu'il appelait lui aussi des apostats (1) et des athées! Le fanatisme religieux n'alluma-t-il pas de tous temps des bûchers? Quel grand pontife, armé comme Julien d'un pouvoir absolu, se fût contenté de se venger comme lui des insultes d'Antioche par une innocente satire? Sans doute si une civilisation morte eût pu être ressuscitée, si un culte qui dès longtemps avait perdu l'empire des âmes eût pu être transformé et rajeuni, il l'eût été par Julien. Son entreprise échoua, et sa mémoire a été flétrie. L'histoire doit dire que sa piété fut profonde et sincère, quoique touchant à la superstition, et que jamais plus noble athlète ne dépensa de plus généreux efforts pour une cause plus désespérée.

Il reste à dire peu de chose sur l'empereur et sur l'homme.

Appelé de l'école d'Athènes pour soutenir un empire chancelant, Julien, à peine âgé de vingt ans, montra que les études silencieuses et la méditation l'avaient préparé à la vie active. Il eut le génie de la guerre et du gouvernement. Ammien Marcellin, soldat et historien, qui l'a vu à l'œuvre, le met de pair avec les plus grands généraux de l'ancienne république. On sait ce qu'il fit en Gaule. En quelques années il délivra ce pays des barbares, qu'il refoula au delà du Rhin, répara les villes ruinées, rétablit les forteresses,

gment d'une lettre de Julien à un pontife païen;
n Tourlet, tom. II, p. 305.
morceau remarquable est le résumé fidèle de
pages d'un fragment d'une lettre de Julien à
un pontife païen. Quel évêque, quel docteur, quel père de l'Église eût désavoué ces préceptes?

(1) Οἱ τὸν ἑαυτῶν παραβάντες νόμον. Épît. de Julien, lettre LI, p. 96.

maladie, ni par la cruauté d'un tyran, mais de me retirer du monde par un glorieux trépas, au milieu d'une carrière glorieuse. A juger sainement les choses, c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort lorsqu'il serait à propos de vivre, et de regretter la vie lorsqu'il est temps de mourir... Quant à l'élection d'un empereur, je me tais à dessein sur ce sujet. Je craindrais de ne pas désigner le plus digne, et que mon choix n'étant pas ratifié ne devînt fatal à celui qui en aurait été l'objet; mais, en véritable enfant de la patrie, je souhaite que l'État rencontre un bon chef après moi (1) ».

Après ce discours, il fit par testament le partage de sa fortune privée entre ses amis les plus intimes. Tous les assistants fondaient en larmes. Julien les consolait, disant qu'il ne convenait pas de pleurer celui qui allait prendre place au ciel. Il s'entretint ensuite avec les philosophes Maxime et Priscus sur l'âme et ses destinées. Ces derniers efforts l'épuisèrent. Sa blessure se rouvrit. Il demanda de l'eau fraîche qu'il but, et expira sans agonie, vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin 163, à l'âge de trente-deux ans, après avoir régné vingt mois depuis la mort de Constance (2). Le corps de Julien fut transporté à Tarse, et inhumé dans le faubourg de cette ville suivant la volonté du prince. Deux vers grecs, d'une simplicité toute spartiate, furent gravés sur la pierre tumulaire. « Ici repose Julien, mort au delà du Tigre. Il fut à la fois un bon empereur et un vaillant guerrier (3). »

Il est peu de princes qui aient été jugés aussi diversement et avec plus de passion que Julien. Presque tous les portraits qu'on nous a laissés de cet homme extraordinaire tournent à l'apologie ou à la satire. Dès sa mort, au moment même où Libanius, son maître et son ami, exhalait ses regrets dans une oraison funèbre où l'éloge éclate comme un hymne religieux, saint Grégoire de Nazianze, son condisciple à l'école d'Athènes, saisissait la trompette d'Isaïe pour célébrer la mort du *Dragon*, de *l'Apostat*, du *Démon*. Ici l'amour, l'admiration, la piété pour cette âme divine (4); là le fiel, la haine, la colère pour « l'ennemi commun du genre humain, pour l'homme qui a laissé dans tous les endroits de la terre des marques de sa fureur, qui a fait profession publique du crime et qui a porté l'iniquité jusqu'aux derniers excès ».

Il y a plusieurs personnages à considérer dans Julien : le pontife, l'empereur, l'homme. Attardé dans une civilisation vieillie, qu'il a appris à aimer dans les poëtes de son enfance et de sa verte jeunesse, Homère, Platon, Sophocle; disciple des philosophes alexandrins et héritier du mysticisme déréglé des successeurs de Porphyre et de Jamblique, il dévoua sa vie entière à la restauration et à la transformation d'une société qui s'écroulait de toutes parts. Son génie, plus enthousiaste que pratique, s'éprit de ce projet. Qui niera en effet qu'il n'y eût quelque chose de touchant dans ce dévouement opiniâtre aux traditions antiques, quelque chose de hardi et d'héroïque dans cette entreprise de ranimer l'hellénisme expirant et de rallumer le flambeau de cette civilisation qui représentait l'adolescence éternellement aimable du genre humain? Victime des fureurs jalouses de Constance, enthousiaste d'Homère, disciple de Libanius et de Maxime, Julien fut païen dès qu'il put penser librement. Son apostasie, si on peut se servir de ce mot, fut dans sa première jeunesse à l'état de tendance; elle éclata dès qu'il put choisir sa voie. Salué auguste à la suite d'événements qu'il souhaitait peut-être, mais qu'il n'avait pas provoqués, il porta sur le trône un esprit religieux jusqu'à la superstition, avide de propagande et intolérant. Relever l'ancien culte, le rajeunir en le spiritualisant, animer d'un souffle nouveau les éléments dispersés du vieux monde, voilà son œuvre, œuvre de foi et non de politique. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels peut bien prendre un masque dans les fêtes et les cérémonies publiques et se mêler avec ostentation aux prières et aux sacrifices; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux tous les jours, à tous les instants, hors des yeux de la foule, et dans tous les détails de la vie. La politique n'inspira jamais un zèle aussi ardent, une activité aussi inquiète et aussi passionnée, des joies et des douleurs si intimes. La politique n'eût jamais dicté les circulaires de Julien à ses prêtres; elle n'eût pas su gourmander avec tant de chaleur les indifférents et les tièdes, ni railler si amèrement les ennemis. Si la poli-

(1) Ammien Marcellin, XXV, 3.

(2) L'insinuation de Libanius que Julien a péri par une flèche chrétienne partie des rangs des Romains ne paraît avoir aucun fondement. Libanius cependant a composé un discours pour demander vengeance à l'empereur Théodose du meurtre de Julien Ὑπὲρ τῆς τοῦ Ἰουλιανοῦ τιμωρίας; et Ammien Marcellin dit que les Perses, le lendemain de la mort de Julien, accusèrent les Romains d'avoir tué leur général. — Amm. Marcell., XXV.

(3) Voici ces deux vers :

Ἰουλιανὸς μετὰ Τίγριν ἀγάῤῥοον ἐνθάδε κεῖται
Ἀμφότερον βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερὸς τ' αἰχμητής.

(4) Voici les dernières paroles de l'oraison funèbre de Libanius : « O toi, nourrisson des divinités, toi dont les restes mortels n'occupent qu'une très-petite portion de terre, mais qui par ta gloire remplis le monde; vainqueur des ennemis par les armes, des citoyens sans combat; toi que les pères regrettent plus que leurs enfants, les enfants plus que leurs pères, les frères plus que leurs frères; toi qui as exécuté de grandes choses, qui devais en exécuter encore de plus grandes; serviteur et ami des dieux; toi qui foulais aux pieds tous les genres de voluptés, excepté celles qui naissent du charme inexprimable des lettres et de l'éloquence, reçois ce dernier hommage d'une éloquence faible, mais à laquelle, pendant que tu vivais, tu daignas mettre quelque prix. »

(1) M. Jondot, en 1817, a trouvé le secret de réchauffer les déclamations un peu refroidies de saint Grégoire, et a su faire en deux volumes, sous le titre de *Vie de l'empereur Julien*, un long pamphlet, où il frappe à la fois le successeur de Constance, Napoléon et la philosophie du dix-huitième siècle. Il faut se garder de juger les hommes et les choses avec les passions d'un autre temps, et de confondre le tribunal de l'histoire avec celui de l'inquisition.

tique eût, comme Julien parfois, employé la ruse et la supercherie pour faire des prosélytes, elle n'eût jamais exigé d'eux les sévères et répugnantes expiations auxquelles il les soumit parfois avant de leur ouvrir les temples.

Au reste, la question n'est pas de savoir si Julien s'est trompé et a fait fausse route, mais s'il fut de bonne foi, et cela n'est pas douteux.

Le paganisme de Julien est épuré. Il croit à tous les dieux de la Grèce et de Rome; mais il les considère comme les manifestations, les instruments et les organes d'une puissance unique et ineffable. Il s'incline devant leurs images; mais il n'adore pas le marbre et le bois des statues. Les idoles, œuvres d'un art humain et périssable, n'ont d'autre objet que de rappeler et de fixer dans l'âme la pensée du divin. Il accepte tous les symboles et toutes les cérémonies consacrés par l'usage et la tradition; mais il s'attache à leur sens mystique, et gémit de voir qu'on les ait altérés et qu'on ne les comprenne plus. « S'il avait été possible, dit-il, de rendre à Bacchus la pureté de son culte primitif, j'aurais mis tout en œuvre pour y réussir;... en tous cas c'est au peuple qu'on doit abandonner ces sortes de scènes licencieuses (1). »

On peut voir, dans ce qui nous reste d'une lettre de Julien à un pontife païen, quelle haute idée il se faisait du sacerdoce. Il veut que le prêtre soit par son caractère vraiment digne de ses fonctions sacrées et de la vénération qu'on lui doit; qu'il ne prêche pas seulement la vertu au peuple, mais qu'il en soit lui-même l'exemplaire et le modèle vivant. Rien d'impur ne doit souiller sa bouche et ses oreilles. Les jeux et les conversations trop libres, les livres et les fables qui allument les passions lui doivent être interdits. Matin et soir il doit invoquer la divinité par des prières et des sacrifices. Pendant les trente jours que la loi assigne à ses fonctions dans l'intérieur du temple, il doit observer la continence la plus absolue, ne jamais sortir de l'enceinte sacrée, se purifier par de fréquentes lustrations et occuper ses loisirs dans la méditation et le recueillement. Rendu à la vie commune, qu'il visite ses amis les plus vertueux, qu'il s'entende avec les gouverneurs pour secourir les pauvres; qu'il porte encore dans toutes ses actions cette pureté qui est le véritable insigne du sacerdoce; qu'il s'abstienne d'assister aux spectacles, aux danses, et aux combats d'animaux. Où prendre un tel homme? C'est parmi ceux qui, pauvres ou riches, nobles ou obscurs, montrent par leur conduite qu'ils aiment à la fois les dieux et leurs semblables. La piété et l'humanité, voilà les signes de la vocation du prêtre. Pour le mauvais prêtre, dégradons-le du sacerdoce comme en étant indigne (2).

(1) Fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen; traduction Tourlet, tom. II, p. 305.

(2) Ce morceau remarquable est le résumé fidèle de plusieurs pages d'un fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen. Quel évêque, quel docteur, quel père de l'Église eût désavoué ces préceptes?

Il est permis de rire des hécatombes de bœufs et des myriades d'oiseaux rares que Julien immolait aux autels, de son respect scrupuleux pour des formes oubliées, de son empressement minutieux à remplir les plus menus devoirs du pontificat; mais il est incontestable qu'il entendait le paganisme d'une façon élevée et si nouvelle que les païens eux-mêmes ne cachaient pas leur surprise. Jamais prince n'avait parlé un langage plus noble au nom d'une religion plus dégradée, et n'avait recommandé, par l'exemple et le précepte, de plus solides vertus. En même temps, par zèle pour ses dieux ou par imitation des usages chrétiens, il instituait des écoles de chant sacré, fondait des hôpitaux et essayait de créer un clergé païen. Dans sa lutte avec les chrétiens, la douceur naturelle de son caractère fut aux prises avec son zèle pour les dieux. Il fut tolérant d'abord, mais non pas impartial. Le pouvait-il être, ayant pris parti? La résistance des chrétiens, leurs outrages et leurs attaques, et d'autre part la tiédeur et l'indifférence des païens l'aigrirent, le poussèrent aux menaces, puis aux violences. Ces violences, il put presque toujours les couvrir d'un voile de légalité; souvent il ne les ordonna pas, quelquefois il les blâma; mais les prétextes aux exécutions ne lui manquèrent pas. Et quel plus sacré devoir, à ses yeux, que de défendre ses dieux, naguère opprimés par ses prédécesseurs, conspués et attaqués sous son règne par ceux qu'il appelait lui aussi des apostats (1) et des athées! Le fanatisme religieux n'alluma-t-il pas de tous temps des bûchers? Quel grand pontife, armé comme Julien d'un pouvoir absolu, se fût contenté de se venger comme lui des insultes d'Antioche par une innocente satire? Sans doute si une civilisation morte eût pu être ressuscitée, si un culte qui dès longtemps avait perdu l'empire des âmes eût pu être transformé et rajeuni, il l'eût été par Julien. Son entreprise échoua, et sa mémoire a été flétrie. L'histoire doit dire que sa piété fut profonde et sincère, quoique touchant à la superstition, et que jamais plus noble athlète ne dépensa de plus généreux efforts pour une cause plus désespérée.

Il reste à dire peu de chose sur l'empereur et sur l'homme.

Appelé de l'école d'Athènes pour soutenir un empire chancelant, Julien, à peine âgé de vingt ans, montra que les études silencieuses et la méditation l'avaient préparé à la vie active. Il eut le génie de la guerre et du gouvernement. Ammien Marcellin, soldat et historien, qui l'a vu à l'œuvre, le met de pair avec les plus grands généraux de l'ancienne république. On sait ce qu'il fit en Gaule. En quelques années il délivra ce pays des barbares, qu'il refoula au delà du Rhin, répara les villes ruinées, rétablit les forteresses,

(1) Οἱ τὸν ἑαυτῶν παραβάντες νόμον. *Épît. de Julien*, lettre LI, p. 96.

abaissa l'impôt, et en assura la perception; il allait fortifier par de nouvelles victoires les frontières orientales de l'empire, lorsqu'il mourut sur le champ de bataille. Il sut réformer les lois, régulariser l'administration et rendre la justice.

Sur le trône il porta dans sa vie les habitudes d'un sage; monarque philosophe, il se soucia trop peu de la dignité extérieure de son rang. Ammien lui reproche sa superstition et sa loquacité, son goût excessif pour les éloges et la popularité. Il le compare cependant à Marc Aurèle, et porte de lui ce témoignage, qu'on peut le compter au nombre des génies héroïques (*vir profecto heroicis connumerandus ingeniis*). On peut dire de lui qu'il est le dernier des Grecs, comme Brutus et Cassius furent les derniers Romains. Enfin, comme s'exprime un critique contemporain : « Il a vécu aussi sobre que Cincinnatus, aussi chaste que Scipion, aussi laborieux que César, et il est mort avec la courageuse sérénité de Socrate (1). »

L'Étude fut pour Julien un délassement au milieu du tumulte des camps et du tracas des affaires publiques. Il fut plus homme d'action qu'écrivain, et cependant c'est un écrivain distingué, plein d'élégance et de charme, et nourri de la pure fleur de l'antiquité. En Gaule ses livres le consolent des intrigues et des passions jalouses qui s'agitent autour de lui; dans ses quartiers d'hiver, il compose des discours, écrit ses campagnes (ouvrage malheureusement perdu) et correspond avec ses amis. Plus tard la multiplicité de ses travaux n'épuise pas son activité. Il publie des satires, écrit des lettres et compose un ouvrage de polémique contre les chrétiens. Rien n'égale sa verve et sa facilité. « Écrivain plein de grâce et de naturel, il laisse rarement échapper des traits de mauvais goût ou des mouvements déclamatoires. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de vivacité que d'éloquence, plus de finesse que d'élévation et de grandeur. Aucun auteur du temps ne peut lui être comparé pour la simplicité de la composition, pour la clarté et l'élégance du style (2). »

Ammien Marcellin nous a laissé un portrait de Julien : « Il était de moyenne taille, avait naturellement la chevelure lisse comme si le peigne y eût passé, la barbe rude et terminée en pointe. Ses yeux étaient pleins de douceur et d'éclat, et décelaient un esprit qui se sent à l'étroit; les sourcils bien dessinés, le nez droit, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, le cou gros et incliné, les épaules larges et développées. Tout son corps de la tête aux pieds présentait les plus exactes proportions (3) ».

Il y a deux bustes de Julien à Rome (parmi les empereurs et les philosophes). « Il est intéressant, dit M. Ampère, de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin. Elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard; c'est bien l'homme qui en le cherchant a rencontré le passé (1) ».

Ouvrages de Julien. Les œuvres de Julien comprennent des *Panégyriques*, des *Traités théologiques et moraux*, des *Lettres*, des *Satires* et un ouvrage de polémique dont nous ne connaissons que les fragments épars dans la réfutation de saint Cyrille et de Théodoret.

Panégyriques : deux *Éloges de l'empereur Constance*; — un *Éloge de l'impératrice Eusébie*. Ces trois discours sont des morceaux officiels, composés peu de temps après le départ de Julien pour les Gaules; lieux communs de flatterie, auxquels l'étiquette obligeait le nouveau césar. Dans l'*Éloge d'Eusébie*, l'accent est plus vrai. Julien devait à l'impératrice la pourpre et peut-être la vie.

Traités théologiques et moraux. Le *Discours en l'honneur du Soleil-Roi* et le *Discours en l'honneur de la Mère des dieux* sont deux traités de théologie païenne, qui portent la marque visible de l'école néoplatonicienne; — *Fragment de Lettre à un pontife païen*, morceau remarquable par l'élévation des pensées et le ton d'autorité qui y règne. C'est le souverain pontife qui y trace les devoirs et le portrait du prêtre païen; — *Lettre à Themistius sur les Devoirs de la Royauté*, composé à Naissus, à la fin de 361 : c'est comme une profession de foi politique; — *Consolation à Salluste* : lieu commun de sentiment; — *Discours contre les Cyniques ignorants*, composé près du Bosphore, dans les premiers mois de 362, en une seule nuit. C'est l'apologie de Diogène et l'éloge de la philosophie naturelle. Julien se plaisait à opposer la vie et les actes d'un vrai sage à la mollesse et à l'avidité des intrigants qui affluaient à sa cour, couverts du masque de la sagesse; — *Discours contre le cynique Héraclius, ou de l'emploi des fables*, composé en 362, à la même époque que le précédent. Julien y gourmande encore la fausse sagesse des maladroits imitateurs de Diogène. Il censure un discours d'Héraclius et les fictions qu'il y a mêlées. A cette occasion, il montre quand il convient d'employer le voile des fables, et en donne un exemple dans lequel il représente avec vivacité l'histoire de ses malheurs et de sa fortune.

Lettres. La correspondance de Julien comprend quatre-vingt-trois lettres, d'après l'édition de Heyler, sans compter son *Épître au sénat et au peuple d'Athènes*, manifeste qu'il répandit en Grèce dès que sa rupture avec Constance fut déclarée, et quelques fragments courts et sans intérêt (*sic*: intérêt) que nous a laissés saint Grégoire de Nazianze.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1848, article de M. Saint-René Taillandier.

(2) Vacherot, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 170.

(3) Ammien Marcellin, XXV, 4. Il y a quelque différence entre ce portrait, tracé par ce contemporain, et la ca-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1857, article de M. Ampère.

ile de classer la plus
nd elles ne con-
:
critiques qui l'ont essayé
entre eux. La distribution
Abel Desjardins en cinq catégo-
judicieuse, et les époques qu'il
ent fondées.
œuvres satiriques de Julien for-
titres à la réputation d'écri-
vre a pour titre *Les Césars;*
comédie comme Lucien en avait
modèle. Les empereurs comparais-
ant les x de l'Olympe. Il y a une
au qui l'emportera? Cha-
et expose ses titres de-
le rôle de juge. On oppose
andre le Grand. Suivent des
pleins de sel et de vérité piquante;
rc Aurèle qu'on accorde la palme.
est maltraité: c'est un ennemi qui
— *Le Misopogon*, écrit à Antioche
encement de 363, est bien inférieur.
œuvre de rancune, sans dignité; c'est
position diffuse; le goût n'en est pas tou-
éprochable, l'ironie est amère et sans
est une satire de la licence et de la mol-
ntic : on y trouve de curieux dé-
Jul . et des renseignements
sur les pr s du christianisme.
ne. « Pen de longues nuits d'hiver
s, j ut les livres où l'on
homme de Palestine est Dieu et
eu, et s'efforça, par une longue contro-
de très-solides arguments, de prouver
ce qui se trouve dans ces livres est pué-
icule. » De cet ouvrage considérable,
n saint Jérôme, comptait sept livres, se-
Cyrille. trois seulement, il ne reste que
it Cyrille en a données, dans
l en a faite. C'était, autant
u'en saisir la pensée dans
ats tronqués, une critique du chris-
une défense de l'hellénisme, et dans
Julien ne comprenait pas seulement
es populaires, mais tout ce que la pen-
que a produit. Il opposait la théologie
nne aux récits de la *Genèse*, puis la
enne à la loi juive, les pratiques chré-
ux pratiques juives, montrant partout
adictions les plus flagrantes.
ivres de Julien ont paru à Paris, en 1583
ec et latin; traduction de Martin et
ir, ibid., 1630, in-4°, avec des notes
re Pétau; à Leipzig, 1696, in-fol., par
anheim.— *Le Misopogon* et *Les Césars*
iverses éditions séparées. Spanheim a
raduction latine des *Césars*, 1728, in-4°,
, avec des notes nombreuses. Wyt-
a donné à Leipzig, en 1802, l'*Éloge de*
e en grec et en latin. L'abbé La Blet-
aduit *Les Césars*, *Le Misopogon* et un
assez grand nombre de lettres; Paris, 1748, 2 vol. in-12. En 1821, Tourlet a donné les *Œuvres complètes de l'empereur Julien*, 3 vol. in-8°, en français. Le texte seul des *Lettres* se trouve dans le troisième volume. Heyler, en 1828, a donné une édition des *Lettres de Julien*, grec et latin, avec les quelques épigrammes attribuées à Julien, et la *Lettre*, probablement apocryphe, de Gallus à son frère; Mayence, 1 vol. in-8°. B. Aubé.

Les ouvrages de Julien, principalement son *Épître au sénat et au peuple d'Athènes* et ses *Lettres*. — Ammien Marcellin, du livre XV au livre XXV. — Libanius, *Oraison funèbre de l'empereur Julien*. — *Discours aux habitants d'Antioche sur la colère de Julien*. — *Discours à Theodose sur la vengeance du meurtre de Julien*. — Mamertin *Panégyrique de l'empereur Julien*. — Saint Grégoire de Nazianze, deux *Déclamations contre l'Apostat*. — Zosime. — Eutrope. — Les deux Victor. — Zonare. — Les historiens ecclésiastiques Socrate, Sozomène et Théodoret. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, tom. IV. — Dom Remy Ceillier, *Hist. des Auteurs Ecclesiastiques*.— Fleury, *Hist. de l'Église*. — *Julien l'Apostat, ou abrégé de sa vie, avec une comparaison du papisme et du paganisme*, traduit de l'anglais; 1688. — *Vie de l'empereur Julien* par l'abbé de La Bletterie.— Gibbon, *Hist. de la Decadence*, t. III et IV. — Le Beau. — Crévier. — Thomas, *Essai sur l'Éloge*, t. I. — Neander, *Sur l'empereur Julien et son Siècle*; Leipzig, 1812. — Dœllinger, *Origines du Christianisme*, traduit de l'allemand, 1842, par Léon Boré, tom. II. — Milman, *History of Christianity*; Paris, 1840, tom. II. — Tourlet, *Œuvres de l'empereur Julien*, t. I. — Jondot, *Histoire de l'empereur Julien*, 2 vol. in-8°; Paris, 1817. — Vacherot, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, tom. II. — Jules Simon, *Hist. de l'École d'Alexandrie*. — Abel Desjardins, *Étude sur l'empereur Julien*; Paris, 1845.

JULIEN, thaumaturge grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était Chaldéen de naissance, et fut surnommé *Theurgus*, (le Magicien). On prétend qu'il sauva l'armée de Marc Aurèle, en faisant tomber sur elle, par son pouvoir magique, une pluie abondante. Suidas lui attribue plusieurs ouvrages sur la théurgie et les mystères (θεουργικά, τελεστικά) et une collection d'oracles en vers hexamètres. Il appartenait à l'école néo-platonicienne, et il jouissait sans doute d'une grande réputation, puisque Porphyre écrivit sur lui un ouvrage en deux livres. A. Maï a découvert au Vatican trois fragments relatifs à des sujets astrologiques, et attribués à un certain *Julien de Laodicée*, qu'il identifie avec Julien le Magicien. Y.

Suidas, au mot Ἰουλιανός. — An. Maï, *Nova Script. class. Collectio*, II, p. 675.

JULIEN, grammairien grec, d'une époque incertaine. Selon Photius, il écrivit un ouvrage, aujourd'hui perdu, intitulé : Λεξικὸν τῶν παρα τοῖς δέκα ῥήτορσι λέξεων κατὰ στοιχεῖον (*Lexique alphabétique des locutions des dix orateurs*).

Un autre Julien (*Antoninus* Julianus), ami d'Aulu-Gelle et professeur d'éloquence, s'était aussi occupé de grammaire. Mais les *Commentarii* que mentionne de lui Aulu-Gelle ne sont pas venus jusqu'à nous. Y.

Photius, *Bibl.*, Cod. 150. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. VI, p. 245.

JULIEN *de Césarée* en Cappadoce, philo-

abaissa l'impôt, et en assura la perception; il allait fortifier par de nouvelles victoires les frontières orientales de l'empire, lorsqu'il mourut sur le champ de bataille. Il sut réformer les lois, régulariser l'administration et rendre la justice.

Sur le trône il porta dans sa vie les habitudes d'un sage; monarque philosophe, il se soucia trop peu de la dignité extérieure de son rang. Ammien lui reproche sa superstition et sa loquacité, son goût excessif pour les éloges et la popularité. Il le compare cependant à Marc Aurèle, et porte de lui ce témoignage, qu'on peut le compter au nombre des génies héroïques (*vir profecto heroicis connumerandus ingeniis*). On peut dire de lui qu'il est le dernier des Grecs, comme Brutus et Cassius furent les derniers Romains. Enfin, comme s'exprime un critique contemporain : « Il a vécu aussi sobre que Cincinnatus, aussi chaste que Scipion, aussi laborieux que César, et il est mort avec la courageuse sérénité de Socrate (1). »

L'Étude fut pour Julien un délassement au milieu du tumulte des camps et du tracas des affaires publiques. Il fut plus homme d'action qu'écrivain, et cependant c'est un écrivain distingué, plein d'élégance et de charme, et nourri de la pure fleur de l'antiquité. En Gaule ses livres le consolent des intrigues et des passions jalouses qui s'agitent autour de lui; dans ses quartiers d'hiver, il compose des discours, écrit ses campagnes (ouvrage malheureusement perdu) et correspond avec ses amis. Plus tard la multiplicité de ses travaux n'épuise pas son activité. Il publie des satires, écrit des lettres et compose un ouvrage de polémique contre les chrétiens. Rien n'égale sa verve et sa facilité. « Écrivain plein de grâce et de naturel, il laisse rarement échapper des traits de mauvais goût ou des mouvements déclamatoires. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de vivacité que d'éloquence, plus de finesse que d'élévation et de grandeur. Aucun auteur du temps ne peut lui être comparé pour la simplicité de la composition, pour la clarté et l'élégance du style (2). »

Ammien Marcellin nous a laissé un portrait de Julien : « Il était de moyenne taille, avait naturellement la chevelure lisse comme si le peigne y eût passé, la barbe rude et terminée en pointe. Ses yeux étaient pleins de douceur et d'éclat, et décelaient un esprit qui se sent à l'étroit; les sourcils bien dessinés, le nez droit, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, le cou gros et incliné, les épaules larges et développées. Tout son corps de la tête aux pieds présentait les plus exactes proportions (3) ».

Il y a deux bustes de Julien à Rome (parmi les empereurs et les philosophes). « Il est intéressant, dit M. Ampère, de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin. Elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard; c'est bien l'homme qui en le cherchant a rencontré le passé (1) ».

OUVRAGES DE JULIEN. Les œuvres de Julien comprennent des *Panégyriques*, des *Traités théologiques et moraux*, des *Lettres*, des *Satires* et un ouvrage de polémique dont nous ne connaissons que les fragments épars dans la réfutation de saint Cyrille et de Théodoret.

Panégyriques : deux *Éloges de l'empereur Constance*; — un *Éloge de l'impératrice Eusébie*. Ces trois discours sont des morceaux officiels, composés peu de temps après le départ de Julien pour les Gaules; lieux communs de flatterie, auxquels l'étiquette obligeait le nouveau césar. Dans l'*Éloge d'Eusébie*, l'accent est plus vrai. Julien devait à l'impératrice la pourpre et peut-être la vie.

Traités théologiques et moraux. Le *Discours en l'honneur du Soleil-Roi* et le *Discours en l'honneur de la Mère des dieux* sont deux traités de théologie païenne, qui portent la marque visible de l'école néoplatonicienne; — *Fragment de Lettre à un pontife païen*, morceau remarquable par l'élévation des pensées et le ton d'autorité qui y règne. C'est le souverain pontife qui y trace les devoirs et le portrait du prêtre païen; — *Lettre à Themistius sur les Devoirs de la Royauté*, composé à Naissus, à la fin de 361 : c'est comme une profession de foi politique; — *Consolation à Salluste* : lieu commun de sentiment; — *Discours contre les Cyniques ignorants*, composé près du Bosphore, dans les premiers mois de 362, en une seule nuit. C'est l'apologie de Diogène et l'éloge de la philosophie naturelle. Julien se plaisait à opposer la vie et les actes d'un vrai sage à la mollesse et à l'avidité des intrigants qui affluaient à sa cour, couverts du masque de la sagesse; — *Discours contre le cynique Héraclius, ou de l'emploi des fables*, composé en 362, à la même époque que le précédent. Julien y gourmande encore la fausse sagesse des maladroits imitateurs de Diogène. Il censure un discours d'Héraclius et les fictions qu'il y a mêlées. A cette occasion, il montre quand il convient d'employer le voile des fables, et en donne un exemple dans lequel il représente avec vivacité l'histoire de ses malheurs et de sa fortune.

Lettres. La correspondance de Julien comprend quatre-vingt-trois lettres, d'après l'édition de Heyler, sans compter son *Épître au sénat et au peuple d'Athènes*, manifeste qu'il répandit en Grèce dès que sa rupture avec Constance fut déclarée, et quelques fragments courts et sans intérêt.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1848, article de M. Saint-René Taillandier.

(2) Vacherot, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 170.

(3) Ammien Marcellin, XXV, 4. Il y a quelque différence entre ce portrait, tracé par ce contemporain, et la caricature que nous a laissée saint Grégoire de Nazianze.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1857, article de M. Ampère.

[illegible] qui l'ont [illegible] [illegible] et les époques qu'il [illegible] dées.

[illegible] iques de Julien for- [illegible] éputation d'écri- [illegible] à pour titre *Les Césars*; [illegible] comme Lucien en avait [illegible] dèle. Les empereurs comparais- [illegible] x de l'Olympe. Il y a une [illegible] qui l'emportera? Cha- [illegible] et expose ses titres de- [illegible] e, qui joue le rôle de juge. On oppose [illegible] Alexandre le Grand. Suivent des [illegible] pleins de sel et de vérité piquante; [illegible] Aurèle qu'on accorde la palme. [illegible] est maltraité : c'est un ennemi qui [illegible]. — *Le* [illegible] *sopogon*, écrit à Antioche [illegible] de 363, est bien inférieur. [illegible] rancune, sans dignité; c'est [illegible] position d [illegible] se; le goût n'en est pas tou- [illegible] irréproch[illegible]. l'ironie est amère et sans [illegible] e de la licence et de la mol- [illegible] y trouve de curieux dé- [illegible], et des renseignements [illegible] ès du christianisme.

[illegible] *ayué*. « [illegible] de longues nuits d'hiver [illegible] ut les livres où l'on [illegible] Palestine est Dieu et [illegible] s'efforça, par une longue contro- [illegible] e très-solides arguments, de prouver [illegible] e qui se trouve dans ces livres est pué- [illegible] ile. » De cet ouvrage considérable, [illegible] on saint Jérôme, comptait sept livres, se- [illegible] t Cyrille, trois seulement, il ne reste que [illegible] que saint Cyrille en a données, dans [illegible] réfutation qu'il en a faite. C'était, autant [illegible] est permis d'en saisir la pensée dans [illegible] nts tronqués, une critique du chris- [illegible] nse de l'hellénisme, et dans [illegible] ne comprenait pas seulement [illegible] tout ce que la pen- [illegible] opposait la théologie [illegible] ienne aux récits de la *Genèse*, puis la [illegible] à la loi juive, les pratiques chré- [illegible] pratiques juives, montrant partout [illegible] dictions les plus flagrantes.

[illegible] uvres de Julien ont paru à Paris, en 1583 [illegible] rec et latin; traduction de Martin et [illegible], ibid., 1630, in-4°, avec des notes [illegible] à Leipzig, 1696, in-fol., par [illegible] — *Le Misopogon* et *Les Césars* [illegible] éditions séparées. Spanheim a [illegible] traduction latine des *Césars*, 1728, in-4°, [illegible] lam, avec des notes nombreuses. Wyt- [illegible] a donné à Leipzig, en 1802, l'*Éloge de* [illegible] ce en grec et en latin. L'abbé La Blet- [illegible] raduit *Les Césars*, *Le Misopogon* et un assez grand nombre de lettres; Paris, 1748, 2 vol. in-12. En 1821, Tourlet a donné les *Œuvres complètes de l'empereur Julien*, 3 vol. in-8°, en français. Le texte seul des *Lettres* se trouve dans le troisième volume. Heyler, en 1828, a donné une édition des *Lettres de Julien*, grec et latin, avec les quelques épigrammes attribuées à Julien, et la *Lettre*, probablement apocryphe, de Gallus à son frère; Mayence, 1 vol. in-8°.

B. AUBÉ.

Les ouvrages de Julien, principalement son *Épître au senat et au peuple d'Athènes* et ses *Lettres*. — Ammien Marcellin, du livre XV au livre XXV. — Libanius, *Oraison funèbre de l'empereur Julien*. — *Discours aux habitants d'Antioche sur la colère de Julien*. — *Discours à Theodose sur la vengeance du meurtre de Julien*. — Mamertin *Panégyrique de l'empereur Julien*. — Saint Grégoire de Nazianze, deux *Déclamations contre l'Apostat*. — Zosime. — Eutrope. — Les deux Victor. — Zonare. — Les historiens ecclésiastiques Socrate, Sozomène et Théodoret. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, tom. IV. — Dom Remy Ceillier, *Hist. des Auteurs Ecclesiastiques*. — Fleury, *Hist. de l'Église*. — *Julien l'Apostat, ou abrégé de sa vie, avec une comparaison du papisme et du paganisme*, traduit de l'anglais; 1688. — *Vie de l'empereur Julien* par l'abbé de La Bletterie. — Gibbon, *Hist. de la Decadence*, t. III et IV. — Le Beau. — Crévier. — Thomas, *Essai sur l'Éloge*, t. I. — Neander, *Sur l'empereur Julien et son Siècle*; Leipzig, 1812. — Dœllinger, *Origines du Christianisme*, traduit de l'allemand, 1842, par Léon Boré, tom. II. — Milman, *History of Christianity*; Paris, 1840, tom. II. — Tourlet, *Œuvres de l'empereur Julien*, t. I. — Jondot, *Histoire de l'empereur Julien*, 2 vol. in-8°; Paris, 1817. — Vacherot, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, tom. II. — Jules Simon, *Hist. de l'École d'Alexandrie*. — Abel Desjardins, *Étude sur l'empereur Julien*; Paris, 1845.

JULIEN, thaumaturge grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était Chaldéen de naissance, et fut surnommé *Theurgus*, (le Magicien). On prétend qu'il sauva l'armée de Marc Aurèle, en faisant tomber sur elle, par son pouvoir magique, une pluie abondante. Suidas lui attribue plusieurs ouvrages sur la théurgie et les mystères (θεουργικά, τελεστικά) et une collection d'oracles en vers hexamètres. Il appartenait à l'école néo-platonicienne, et il jouissait sans doute d'une grande réputation, puisque Porphyre écrivit sur lui un ouvrage en deux livres. A. Maï a découvert au Vatican trois fragments relatifs à des sujets astrologiques, et attribués à un certain *Julien de Laodicée*, qu'il identifie avec Julien le Magicien.

Y.

Suidas, au mot Ἰουλιανός. — An. Maï, *Nova Script. class. Collectio*, II, p. 673.

JULIEN, grammairien grec, d'une époque incertaine. Selon Photius, il écrivit un ouvrage, aujourd'hui perdu, intitulé : Λεξικὸν τῶν παρα τοῖς δέκα ῥήτορσι λέξεων κατὰ στοιχεῖον (*Lexique alphabétique des locutions des dix orateurs*).

Un autre JULIEN (*Antoninus* JULIANUS), ami d'Aulu-Gelle et professeur d'éloquence, s'était aussi occupé de grammaire. Mais les *Commentarii* que mentionne de lui Aulu-Gelle ne sont pas venus jusqu'à nous.

Y.

Photius, *Bibl.*, Cod. 150. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. VI, p. 248.

JULIEN *de Césarée* en Cappadoce, philo-

sophe grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Contemporain d'Ædesius et disciple de Maxime de Tyr, il fut un des plus célèbres sophistes de cette époque, et enseigna la rhétorique à Athènes avec beaucoup de succès, si on en croit Eunape, qui rapporte, avec son exagération ordinaire, que Julien attirait les jeunes gens de toutes les parties du monde. On ignore si Julien écrivit quelque ouvrage. Y.

Eunape, *Vit. Sophist.*, t. I, p. 68; t. II, p. 250, édit. de Boissonade.

JULIEN D'ECLANUM (*Julianus Eclanensis*), hérésiarque latin, vivait au commencement du cinquième siècle. Son père, Memorius ou Memor, était lié d'une étroite amitié avec saint Augustin et Paulin de Nole. Nommé, en 416, évêque d'Eclanum en Apulie, Julien se déclara pour Pélage, et se montra un de ses plus habiles et plus fermes partisans. Il en fut puni par la perte de son évêché, et mourut dans l'obscurité, vers 455. Il ne reste de lui aucun ouvrage authentique. Y.

Gennadius, *De Viris illust.* — Garnier, *Diss.*, dans son édit. de *Marius Mercator*. — Shönemann, *Bibl. Pat. Lat.*, vol. II.

JULIEN *l'Egyptien* ou *d'Égypte*, poëte grec, vivait dans le sixième siècle de J.-C. Il fut quelque temps gouverneur de l'Égypte. L'*Anthologie Grecque* contient de lui soixante et onze épigrammes, qui semblent imitées de poëmes plus anciens. Elles sont pour la plupart d'un genre descriptif, et se rapportent à des œuvres d'art. D'après deux épigrammes adressées à Hypatius, neveu de l'empereur Anastase et mis à mort, en 532, on pense que Julien vivait sous le règne de Justinien. Y.

Brunck, *Anal.*, II, 493. — Jacobs, *Anthol. Græca*, III, 195; XIII, 906.

JULIEN ou **JULIANUS ANTECESSOR**, jurisconsulte romain, vivait au sixième siècle. On ne sait rien sur sa vie, sinon qu'il était professeur de droit à Constantinople sous le règne de Justinien. D'après la plupart des manuscrits, c'est à lui qu'il faut attribuer la traduction latine des *Novelles* de Justinien, faite selon toute vraisemblance en l'an 556, à l'usage des Italiens, qui venaient d'être de nouveau soumis à l'empire. Cette traduction n'est pas littérale; souvent l'auteur abrége et résume, dans un style généralement clair, les longues phrases de Justinien. Les *Novelles* de cet empereur sont au nombre de cent soixante-cinq; Julianus n'en a traduit que cent vingt-cinq, qu'il a divisées, après les avoir rangées dans un ordre différent de celui de la collection grecque, en cinq cent soixante-quatre chapitres. L'œuvre de Julien, citée sous le nom d'*Epitome* ou de *Novella*, se répandit dans tout l'Occident, tandis qu'on n'y eut pendant plusieurs siècles aucune connaissance de l'original grec des *Novelles*. Dans les collections de canons, dans d'autres sources juridiques de l'empire franc et de la Lombardie, ainsi que dans les œuvres de Hincmar, se trouvent de nombreux extraits de l'*Epitome*. Vers le commencement du douzième siècle, une traduction plus complète des *Novelles*, connue sous le titre d'*Authenticum*, fut apportée à Bologne; et elle y fut reçue de préférence à l'*Epitome*, parmi les textes expliqués par les glossateurs dans leurs leçons. L'*Epitome* ne fut plus consulté que subsidiairement, et, après un certain temps, on cessa d'en faire des copies, à ce point que des juristes du quinzième siècle déclarent n'en avoir jamais vu de manuscrit. L'*Epitome* fut imprimé pour la première fois à Lyon, en 1512, in-8°, par les soins de Bœrius; cette édition imparfaite fut suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles nous citerons: Lyon, 1561, in-fol., par les soins de Miræus; Bruges, 1565, in-4°; Bâle, 1576, in-fol., par les soins de Pithou; et Paris, 1689, in-fol. Une nouvelle édition, devenue nécessaire par la découverte récente de plusieurs manuscrits de l'*Epitome*, sera bientôt donnée par Hænel. On a attribué faussement à Julien deux opuscules juridiques qui, rédigés probablement vers la fin du sixième siècle, dans la partie de l'Italie appartenant aux Grecs, sont intitulés : *Dictatum pro Consiliariis* et *Collectio de Tutoribus*; — Zachariæ et Montreuil ont aussi attribué à Julianus un extrait des *Novelles* en grec; leurs conclusions ont été attaquées par Heimbach, dans les *Kritische Jahrbücher* de Richter (année 1839); — dans l'*Anthologie grecque* se trouvent trois épigrammes de Julien. E. G.

Biener, *Geschichte der Novellen*. — Haubold, *Article sur Julianus* (dans le t. IV de la *Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft*). — Hænel, *Notice sur les manuscrits de l'*Epitome (dans le tome VIII de la même revue). — Winckler, *Opuscula*, t. I, p. 418. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*. — Savigny, *Histoire du Droit romain au moyen âge*.

JULIEN (Comte), gouverneur de l'Andalousie au commencement du huitième siècle. Il commanda pendant longtemps à Ceuta, et défendit bravement cette forteresse contre les attaques, sans cesse renouvelées, des Arabes. Mais, lors de l'avénement de Roderic, il embrassa avec ardeur la cause des fils de Witiza, qui venaient d'être dépouillés de la couronne (709). Ne se sentant pas assez forts pour renverser l'usurpateur sans un appui étranger, les mécontents appelèrent les Maures à leur aide. Julien livra Ceuta au gouverneur de l'Afrique, Muza, qui, se défiant de ses promesses, l'envoya d'abord reconnaître, à la tête d'un corps de réfugiés goths, toute la côte de l'Andalousie. Il revint avec une ample moisson de captifs et de butin, et servit de guide à l'expédition commandée par Tareck ben-Zeyad. A la fameuse bataille de Guadalete (juillet 711), il soutint ses nouveaux alliés de tout son pouvoir; d'après quelques écrivains arabes, il serait allé, pendant la nuit qui précéda le troisième jour de la bataille, dans le camp espagnol trouver les fils de Witiza, qui commandaient les deux ailes de l'armée chrétienne, et tramer avec eux le plan de leur défection, ce qui eut lieu le lendemain. La défaite de Roderic accomplie, les vainqueurs ne gardè-

rent plus aucun ménagement avec Julien; ses biens furent confisqués, et il fut jeté dans une prison, où il traina misérablement le reste de sa vie. On a aussi attribué la révolte du comte Julien au ressentiment de l'insulte faite à sa fille Florinde par le roi; mais la plupart des historiens modernes s'accordent à rejeter cette aventure, comme apocryphe. Mantuana, Pellicer, Masdeu, et surtout Conde n'en font pas mention; le premier chroniqueur qui ait adopté comme un fait authentique ce poétique épisode du *romancero* est le moine de Silo, qui écrivait à peu près quatre cents ans après la conquête.

P. L—Y.

Conde, *Hist. d'Esp.* — Masdeu, *Historia critica de España.* — C. Murphy, *History of Mahom. Empire in Spain.* — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. I[er].

JULIEN (*Esprit*), voyageur et théologien français, né en 1603, à Malaucène (Vaucluse), mort le 28 février 1671, à Naples. Entré en 1620 aux carmes déchaussés de Lyon, il fit ses études à Paris, passa ensuite trois ans à Rome au séminaire des missions de son ordre, et partit en 1629 pour l'Orient. Après avoir traversé la Perse, il s'arrêta à Goa où il fut élu prieur d'un couvent; il y resta près de dix ans. Vers 1640, il visita l'Asie une seconde fois, et parcourut l'Arabie, la Syrie, l'Arménie et une partie de la Médie. Après ses voyages, il vint en France dans la province de Lyon, et fut deux fois promu au généralat, en 1665 et en 1668. Il a écrit en latin de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Summa Philosophiæ;* Lyon, 1648, in-fol.; — *Itinerarium Orientale;* ibid., 1649, in-8°; traduit en français par J.-A. Rampalle, 1659, in-8°; — *Summa theologiæ Thomisticæ;* ibid., 1653, 5 vol. in-fol.; — *Historiæ Carmelitarum compendium;* ibid., 1656, in-8°; — *Generalis Chronologia, ab initio mundi;* ibid., 1663, in-8°; — *Decor Carmeli Religiosi;* ibid., 1665, in-fol., dictionnaire biographique de l'ordre des Carmes; — *De Immaculata Conceptione;* ibid., 1667, in-8°, etc.

P. L—Y.

Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum*; 1730. — *Bibliothèque Sacrée.* — *Dictionnaire historique de la Provence.* — *Dictionn. du Vaucluse.*

JULIEN DE POISSY, poëte français du dix-septième siècle. On a de lui : *Copies de Lucien* et *La Métamorphose de Daphné, ou la pudeur triomphante, dialogue en vers;* Paris, 1696, in-8°.

R—R (de Chartres).

Guichard, *Catal.*, n° 575.

JULIEN (*Simon*), peintre français, né en 1736, à Toulon, mort à Paris, le 23 février 1800. Il étudia la peinture à Marseille sous Dandré-Bardon, et à Paris sous Carle Vanloo. Il fit ensuite le voyage de Rome, puis il s'attacha à l'école de Natoire, et s'éloigna tellement de la manière reçue, qu'on lui donna le surnom de *Julien l'Apostat.* Le duc de Parme goûta ses ouvrages, lui accorda quelques bienfaits, et, par reconnaissance, Julien prit le nom de *Julien de Parme*, qu'il garda toute sa vie. De retour à Paris, il fut présenté au duc de Nivernais, qui le chargea de peindre les ornements de sa galerie, et lui fit, pour prix de ce travail, une pension viagère. Après la mort de son protecteur, Julien plaça ses tableaux chez le prince de Ligne, qui, en échange, lui accorda une pension. La déconfiture du prince causa la ruine de l'artiste. François de Neufchâteau, alors ministre, lui envoya des secours qui arrivèrent trop tard. On cite comme ses tableaux les plus remarquables : *Jupiter endormi entre les bras de Junon sur le mont Ida;* — *Le Triomphe d'Aurélien;* — *L'Aurore sortant des bras de Titon.*

L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

JULIEN (*Pierre*), sculpteur français, né à Saint-Paulien, près du Puy, en 1731, mort à Paris, le 17 décembre 1804. Il commença à l'âge de quatorze ans l'étude de son art chez un sculpteur doreur de sa ville natale, nommé Samuel. Son oncle, jésuite, reconnaissant ses dispositions, le fit entrer chez Pérache, architecte, qui était alors à la tête de l'Académie de Lyon. Pérache le conduisit à Paris, et le mit sous la direction de Guillaume Coustou. Julien resta pendant dix années dans l'obscurité sous ce maître, et ne concourut pour le grand prix qu'à l'âge de trente-quatre ans. Le sujet était un bas-relief représentant *Sabinus offrant son char aux Vestales obligées de fuir les Gaulois vainqueurs de Rome.* Il remporta le prix. La simplicité du style, un meilleur goût dans les ajustements, la noblesse du caractère contrastaient dans cet ouvrage avec la manière du temps et de ses maîtres. Il fut envoyé à Rome en 1768 et y resta quatre ans. C'est là qu'il fit, pour le président Hocquart, deux charmantes copies réduites de l'*Apollon du Belvédère* et du *Gladiateur combattant.* A son retour il avait acquis une certaine réputation. Coustou l'avait pressé de revenir pour l'aider dans l'exécution du tombeau du dauphin, fils de Louis XV, à la cathédrale de Sens. Comptant trop sur l'appui de son maître, Julien se présenta pour être agréé à l'Académie avec une figure de *Ganymède versant le nectar;* il fut refusé. Cet échec le découragea; se croyant voué à la médiocrité, il sollicita l'emploi de sculpteur de proues de vaisseaux à Rochefort. Il allait l'obtenir quand ses amis le retinrent à Paris. L'Académie, voulant réparer le tort qu'elle s'était fait à elle-même, le reçut agréé en 1778, sur le modèle de son *Guerrier mourant*, et académicien en 1779, sur le marbre de la même statue, qui a le caractère de l'antique. A cette époque, d'Angivilliers avait eu l'idée de faire exécuter aux frais du gouvernement les statues de quelques grands hommes français : Julien fut chargé de La Fontaine et du Poussin. Il fit avec bonheur le fabuliste. Bientôt après il produisit la charmante statue de *La Baigneuse*, destinée à la laiterie de Rambouillet. Deux bas-reliefs représentant *Apollon chez Admète* et la

fable de *La Chèvre d'Amalthée* accompagnaient cette statue. D'Angivilliers allait lui confier des travaux plus importants lorsque la révolution arriva. Julien acheva lentement son Poussin, et mourut trois mois après avoir terminé cette œuvre. Outre ces ouvrages capitaux, Julien avait exécuté pour l'église Sainte-Geneviève un bas-relief qui fut effacé à la révolution, lorsque cette église devint le Panthéon. Il exécuta aussi à Lyon, pour le baron de Juyt, plusieurs copies d'après l'antique. Dejoux lui fit élever, dans les jardins du Musée des Monuments français, un mausolée qui a été porté, en 1815, au cimetière du Père-La-Chaise. « Julien, dit la *Biographie* Rabbe, modeste jusqu'à la timidité, voyait avec plaisir les succès de ses rivaux. Il se plaisait à encourager les jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude des beaux-arts ; et si l'amitié d'un grand artiste, Claude Dejoux, auquel Julien fût lié par une constante affection, n'eût trahi le secret de sa bienfaisance, on ignorerait tout le bien qu'il ne cessait de répandre sur une foule de jeunes artistes sans fortune. » L. L—T.

Lebreton, *Notice histor. sur la Vie et les Ouvrages de P. Julien.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

*JULIEN (*Stanislas*), célèbre sinologue français, né à Orléans, le 20 septembre 1799. Il fit ses études au séminaire de sa ville natale, où il acquit une solide connaissance du grec et du latin. En 1821 il fut chargé de suppléer Gail, à titre de professeur de langue et de littérature grecques au Collége de France. Peu après il publia : Κολούθου Ἑλένης ἁρπαγή (*L'Enlèvement d'Hélène, poëme de Coluthus*), d'après les meilleures éditions critiques, traduit en français, accompagné d'une version latine entièrement revue, etc., d'un fac-simile entier des deux manuscrits de la bibliothèque royale, et suivi de quatre versions en italien, en anglais, en espagnol et en allemand; Paris, 1823, in-8°, fig.; — *La Lyre patriotique de la Grèce, odes traduites du grec moderne de Kalvos, de Zante;* Paris, 1824, in-18. Il entreprit, environ vers la même époque, l'étude de la langue chinoise, et suivit le cours d'Abel Rémusat, à la chaire duquel il devait un jour succéder. En peu de temps, M. Stanislas Julien acquit une grande facilité dans l'interprétation du texte chinois, et il fut à même de publier : *Meng-tseu vel Mencium, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpret., ad interpretat. tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e sinicis deprompto, illustravit*, etc.; Paris, 1824, 2 vol., in-8o (dont un de texte chinois lithographié). Cet ouvrage fit la réputation de l'auteur comme sinologue. En mars 1827, il fut nommé sous-bibliothécaire à l'Institut, fonction dont il se démit bientôt après. Il publia trois ans plus tard : *Vindiciæ Philologicæ in linguam sinicam, Dissertatio prima*, etc.; Paris, 1830, in-8°. Le comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne fit ensuite paraître de lui : *Hoeï-lan-ki, ou l'histoire du cercle de craie, drame en prose et en vers*, traduit du chinois et accompagné de notes; Paris, 1832, in-8°. L'année suivante, il entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, en remplacement de Saint-Martin. Les principaux ouvrages de M. Stanislas Julien parus depuis cette époque sont : *Tchao-chi-Kou-eul, ou L'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de nouvelles et de poésies traduites du chinois; Paris, 1834, in-8°: c'est ce drame qui a servi de base à la tragédie de Voltaire, intitulée : *L'Orphelin de la Chine*; — *Pé-che-tsing-ki, Blanche et Bleue, ou les deux couleuvres fées*, roman traduit du chinois; Paris, 1834, in-8°; — *Kan-ing-pien, le Livre des Récompenses et des Peines*, en chinois et en français, accompagné de 400 légendes, etc.; Paris, publié aux frais de l'*Oriental translation Found* de Londres, 1835, in-8°; — *Résumé des principaux traités chinois sur la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie*, publié par ordre du ministre de l'agriculture et du commerce; Paris, 1837, in-8°, avec planches. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en italien, en russe, en grec moderne et en arabe; — *Discussions grammaticales sur certaines règles de position qui, en chinois, jouent le même rôle que les inflexions dans les autres langues*; Paris, 1841, in-8°; — *Lao-tseu Tao-te-King, Le Livre de la Voie et de la Vertu, composé dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne par le philosophe Lao-tseu*, traduit en français et publié avec le texte chinois et un commentaire perpétuel; Paris, 1841, in-8°; — *Exercices pratiques de Syntaxe et de Lexicographie chinoise*; Paris, 1842, in-8°; — *Simple Exposé*, etc.; Paris, 1842, in-8° : ce volume et le précédent renferment les critiques de M. Stanislas Julien contre M. Pauthier (*voy.* ce nom); — *Histoire de la Vie de Hiouen-Thsang et de ses Voyages dans l'Inde depuis* 129 *jusqu'en* 645, par Hoeï-li et Yen-Thsong, traduite du chinois; Paris, 1853, in-8°. Ce volume est le premier de l'importante collection des *Voyages des Pèlerins bouddhistes*, entreprise par M. Stanislas Julien. Il a paru les tomes II et III de cette collection, sous le titre de : *Mémoires sur les Contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang et du chinois en français, par St. J.; Paris, 1857-1858, 2 vol. in-8°, avec carte (*voy.* sur ces ouvrages l'article HIOUEN-THSANG de cette biographie). Il avait paru entre le premier et le second volumes de ces voyages : *Histoire et Fabrication de la Porcelaine chinoise*; Paris, 1856, in-8°, avec planches et cartes. Ces derniers ouvrages surtout présentaient des difficultés considérables;

M. Stanislas Julien a su les surmonter avec un rare talent. Les principales académies et sociétés savantes du monde l'ont admis parmi leurs membres, et la plupart des souverains d'Europe l'ont gratifié de leurs ordres. Nommé successivement professeur au Collége de France, conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale et récemment administrateur du Collége de France, M. Julien contribue puissamment au progrès de la sinologie en faisant venir de Chine de nombreuses séries d'ouvrages, aussi utiles que variés, pour l'étude des différentes branches de la littérature chinoise. Outre les ouvrages indiqués ci-dessus et une foule de mémoires insérés dans le *Journal Asiatique*, les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* et dans d'autres recueils périodiques, M. Julien a traduit les ouvrages suivants, restés inédits jusqu'à présent; — le *Chou-king:* le livre canonique par excellence des anciens Chinois, traduit en français, avec notes et commentaires; — le *Li-ki*, ou mémorial des rites des anciens Chinois, entièrement traduit en français; — le *Tchun-sieou, ou le printemps et l'automne*, un des cinq livres canoniques, renfermant la chronique du royaume de Lou, patrie de Confucius; — le *Si-siang-ki, ou histoire du pavillon d'occident*, roman célèbre du sixième des dix célèbres romanciers modernes, traduit en français; — le *Ping-chan-ling-yen, ou les deux jeunes filles lettrées*, autre roman chinois du même ordre, qui doit paraître prochainement, avec un dictionnaire des mots chinois difficiles qu'il renferme et le glossaire complet du *Yu-Kiao-li* (ou Les Trois Cousines); — *Résumé des procédés industriels des Chinois qui se rapportent à la chimie;* 1 vol., in-8°. — Enfin, l'œuvre immense que M. Stanislas Julien prépare depuis de longues années, et pour laquelle il a relevé et traduit, dans un grand nombre de livres chinois de tous genres, environ 250,000 cartes, constituera un véritable *Trésor de la Langue Chinoise ;* ce sera un Dictionnaire beaucoup plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. L. Léon de Rosny.

Documents particuliers.

JULIEN DE FONTENAI. *Voy.* Col doré.

JULIUS OBSEQUENS. *Voy.* Obsequens.

JULIUS SEVERUS. *Voy.* Severus.

JULIUS VALERIUS. *Voy.* Valerius.

JULLIAN (*Pierre-Louis-Pascal*), historien et homme politique français, né à Montpellier vers 1769, mort vers 1836. Il appartenait à une famille honorable qui avait occupé des places importantes dans la magistrature, la finance et l'armée. Il fut d'abord destiné aux fonctions judiciaires ; mais, entraîné par un de ses oncles, il venait d'acheter une lieutenance au régiment des gardes françaises quand la révolution du 14 juillet 1789 amena la dissolution de ce corps. Revenant alors à la magistrature, Jullian se rendit à Montpellier pour étudier le droit. A peine avait-il commencé ses études qu'un décret de l'Assemblée nationale supprima les parlements, le 6 septembre 1790. Peu favorable aux idées nouvelles, il se fit des ennemis dans sa ville natale, et courut quelques dangers dans une émeute. Il revint ensuite à Paris : Louis XVI venait d'être ramené de Varennes. Jullian se fit présenter au roi, qui l'accueillit avec bienveillance, et dans la nuit du 9 au 10 août il instruisit Louis XVI des dispositions prises dans les sections pour l'attaque du château ; mais, trompé sur le jour, il alla prendre du repos, et lorsqu'il se réveilla au bruit de la fusillade, il ne put rentrer au château. Il courut se cacher chez un ami qui habitait Clichy-la-Garenne. Apprenant que des poursuites étaient dirigées contre lui, il se retira dans une maison solitaire près de Versailles, puis dans une autre retraite, à Meudon. Enfin, il fut découvert, le 8 octobre 1793, arrêté et conduit dans les prisons de Versailles. Mis en liberté trois mois après le 9 thermidor, il s'attacha au parti clichyen, et par son acharnement contre les hommes accusés de terrorisme il fut considéré comme un des chefs de la jeunesse dorée. Le 10 germinal an III il présenta à la Convention une adresse par laquelle il demandait le jugement de Billaud-Varennes et de Collot-d'Herbois; Bourdon de l'Oise le dénonça lui-même comme *chevalier du poignard*, et plusieurs députés proposèrent de le mettre en arrestation; mais cette motion n'eut pas de suite. Pendant les insurrections des 12 germinal et 1er prairial an III, il se rendit successivement dans plusieurs sections, qu'il engagea à se rallier pour défendre la Convention nationale. Dans la seconde de ces journées, il eut ses habits déchirés et fut sur le point de partager le sort de Féraud. Au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se rangea du côté de la Convention, et accompagna plus tard le représentant Fréron à Marseille, pour y arrêter les progrès de la réaction. Dans un mémoire qu'il publia vers cette époque, Jullian s'applaudissait d'avoir rempli cette mission sans verser une seule goutte de sang. Le 30 avril 1797, il fit insérer dans le *Moniteur* un article par lequel il demandait que dans le traité de paix que la France allait conclure avec l'Autriche, elle exigeât l'élargissement de La Fayette. Après la journée du 18 fructidor, Jullian, accusé d'avoir participé à une radiation d'émigrés, fut arrêté et détenu au Temple pendant six mois. Traduit devant le tribunal criminel de la Seine pour ce fait, il fut acquitté à l'unanimité. Jullian avait connu Lucien Bonaparte à Marseille, en 1795 ; il renoua connaissance avec lui après le 18 brumaire ; mais il ne fut jamais en faveur auprès de Napoléon, qui l'exila deux fois. Chef d'escadron de la garde nationale en 1809, il fut envoyé auprès du maréchal Bernadotte, chargé de repousser l'agression des Anglais contre Anvers, et fit pendant deux mois le service d'officier d'ordonnance du maréchal. De retour à Paris, il se vit encore menacé d'un emprisonne-

fable de *La Chèvre d'Amalthée* accompagnaient cette statue. D'Angivilliers allait lui confier des travaux plus importants lorsque la révolution arriva. Julien acheva lentement son Poussin, et mourut trois mois après avoir terminé cette œuvre. Outre ces ouvrages capitaux, Julien avait exécuté pour l'église Sainte-Geneviève un bas-relief qui fut effacé à la révolution, lorsque cette église devint le Panthéon. Il exécuta aussi à Lyon, pour le baron de Juyt, plusieurs copies d'après l'antique. Dejoux lui fit élever, dans les jardins du Musée des Monuments français, un mausolée qui a été porté, en 1815, au cimetière du Père-La-Chaise. « Julien, dit la *Biographie* Rabbe, modeste jusqu'à la timidité, voyait avec plaisir les succès de ses rivaux. Il se plaisait à encourager les jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude des beaux-arts ; et si l'amitié d'un grand artiste, Claude Dejoux, auquel Julien fût lié par une constante affection, n'eût trahi le secret de sa bienfaisance, on ignorerait tout le bien qu'il ne cessait de répandre sur une foule de jeunes artistes sans fortune. » L. L—T.

Lebreton, *Notice histor. sur la Vie et les Ouvrages de P. Julien.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

*JULIEN (*Stanislas*), célèbre sinologue français, né à Orléans, le 20 septembre 1799. Il fit ses études au séminaire de sa ville natale, où il acquit une solide connaissance du grec et du latin. En 1821 il fut chargé de suppléer Gail, à titre de professeur de langue et de littérature grecques au Collége de France. Peu après il publia : Κολούθου Ἑλένης ἁρπαγή (*L'Enlèvement d'Hélène, poëme de Coluthus*), d'après les meilleures éditions critiques, traduit en français, accompagné d'une version latine entièrement revue, etc., d'un fac-simile entier des deux manuscrits de la bibliothèque royale, et suivi de quatre versions en italien, en anglais, en espagnol et en allemand; Paris, 1823, in-8°, fig. ; — *La Lyre patriotique de la Grèce, odes traduites du grec moderne de Kalvos, de Zante;* Paris, 1824, in-18. Il entreprit, environ vers la même époque, l'étude de la langue chinoise, et suivit le cours d'Abel Rémusat, à la chaire duquel il devait un jour succéder. En peu de temps, M. Stanislas Julien acquit une grande facilité dans l'interprétation du texte chinois, et il fut à même de publier : *Meng-tseu vel Mencium, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpret., ad interpretat. tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e sinicis deprompto, illustravit*, etc.; Paris, 1824, 2 vol., in-8o (dont un de texte chinois lithographié). Cet ouvrage fit la réputation de l'auteur comme sinologue. En mars 1827, il fut nommé sous-bibliothécaire à l'Institut, fonction dont il se démit bientôt après. Il publia trois ans plus tard : *Vindiciæ Philologicæ in linguam sinicam, Dissertatio prima*, etc.; Paris, 1830, in-8°. Le comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne fit ensuite paraître de lui : *Hoeï-lan-ki, ou l'histoire du cercle de craie, drame en prose et en vers*, traduit du chinois et accompagné de notes; Paris, 1832, in-8°. L'année suivante, il entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, en remplacement de Saint-Martin. Les principaux ouvrages de M. Stanislas Julien parus depuis cette époque sont : *Tchao-chi-Kou-eul, ou L'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de nouvelles et de poésies traduites du chinois ; Paris, 1834, in-8°: c'est ce drame qui a servi de base à la tragédie de Voltaire, intitulée : *L'Orphelin de la Chine ;* — *Pé-che-tsing-ki, Blanche et Bleue, ou les deux couleuvres fées*, roman traduit du chinois; Paris, 1834, in-8° ; — *Kan-ing-pien, le Livre des Récompenses et des Peines*, en chinois et en français, accompagné de 400 légendes, etc.; Paris, publié aux frais de l'*Oriental translation Found* de Londres, 1835, in-8°; — *Résumé des principaux traités chinois sur la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie*, publié par ordre du ministre de l'agriculture et du commerce; Paris, 1837, in-8°, avec planches. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en italien, en russe, en grec moderne et en arabe ; — *Discussions grammaticales sur certaines règles de position qui, en chinois, jouent le même rôle que les inflexions dans les autres langues;* Paris, 1841, in-8°; — *Lao-tseu Tao-te-King, Le Livre de la Voie et de la Vertu, composé dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne par le philosophe Lao-tseu*, traduit en français et publié avec le texte chinois et un commentaire perpétuel; Paris, 1841, in-8°; — *Exercices pratiques de Syntaxe et de Lexicographie chinoise ;* Paris, 1842, in-8°; — *Simple Exposé*, etc.; Paris, 1842, in-8° : ce volume et le précédent renferment les critiques de M. Stanislas Julien contre M. Pauthier (*voy.* ce nom); — *Histoire de la Vie de Hiouen-Thsang et de ses Voyages dans l'Inde depuis* 129 *jusqu'en* 645, par Hoeï-li et Yen-Thsong, traduite du chinois ; Paris, 1853, in-8°. Ce volume est le premier de l'importante collection des *Voyages des Pèlerins bouddhistes*, entreprise par M. Stanislas Julien. Il a paru les tomes II et III de cette collection, sous le titre de : *Mémoires sur les Contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang et du chinois en français, par St. J.; Paris, 1857-1858, 2 vol. in-8°, avec carte (*voy.* sur ces ouvrages l'article HIOUEN-THSANG de cette biographie). Il avait paru entre le premier et le second volumes de ces voyages : *Histoire et Fabrication de la Porcelaine chinoise;* Paris, 1856, in-8°, avec planches et cartes. Ces derniers ouvrages surtout présentaient des difficultés considérables;

M. Stanislas Julien a su les surmonter avec un rare talent. Les principales académies et sociétés savantes du monde l'ont admis parmi leurs membres, et la plupart des souverains d'Europe l'ont gratifié de leurs ordres. Nommé successivement professeur au Collége de France, conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale et récemment administrateur du Collége de France, M. Julien contribue puissamment au progrès de la sinologie en faisant venir de Chine de nombreuses séries d'ouvrages, aussi utiles que variés, pour l'étude des différentes branches de la littérature chinoise. Outre les ouvrages indiqués ci-dessus et une foule de mémoires insérés dans le *Journal Asiatique*, les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* et dans d'autres recueils périodiques, M. Julien a traduit les ouvrages suivants, restés inédits jusqu'à présent; — le *Chou-king:* le livre canonique par excellence des anciens Chinois, traduit en français, avec notes et commentaires; — le *Li-ki*, ou mémorial des rites des anciens Chinois, entièrement traduit en français; — le *Tchun-sieou, ou le printemps et l'automne*, un des cinq livres canoniques, renfermant la chronique du royaume de Lou, patrie de Confucius; — le *Si-siang-ki, ou histoire du pavillon d'occident*, roman célèbre du sixième des dix célèbres romanciers modernes, traduit en français; — le *Ping-chan-ling-yen, ou les deux jeunes filles lettrées*, autre roman chinois du même ordre, qui doit paraître prochainement, avec un dictionnaire des mots chinois difficiles qu'il renferme et le glossaire complet du *Yu-Kiao-li* (ou Les Trois Cousines); — *Résumé des procédés industriels des Chinois qui se rapportent à la chimie;* 1 vol., in-8°. — Enfin, l'œuvre immense que M. Stanislas Julien prépare depuis de longues années, et pour laquelle il a relevé et traduit, dans un grand nombre de livres chinois de tous genres, environ 250,000 cartes, constituera un véritable *Trésor de la Langue Chinoise ;* ce sera un Dictionnaire beaucoup plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. L. Léon de Rosny.

Documents particuliers.

JULIEN DE FONTENAI. *Voy.* Col doré.

JULIUS OBSEQUENS. *Voy.* Obsequens.

JULIUS SEVERUS. *Voy.* Severus.

JULIUS VALERIUS. *Voy.* Valerius.

JULLIAN (*Pierre-Louis-Pascal*), historien et homme politique français, né à Montpellier vers 1769, mort vers 1836. Il appartenait à une famille honorable qui avait occupé des places importantes dans la magistrature, la finance et l'armée. Il fut d'abord destiné aux fonctions judiciaires; mais, entraîné par un de ses oncles, il venait d'acheter une lieutenance au régiment des gardes françaises quand la révolution du 14 juillet 1789 amena la dissolution de ce corps. Revenant alors à la magistrature, Jullian se rendit à Montpellier pour étudier le droit. A peine avait-il commencé ses études qu'un décret de l'Assemblée nationale supprima les parlements, le 6 septembre 1790. Peu favorable aux idées nouvelles, il se fit des ennemis dans sa ville natale, et courut quelques dangers dans une émeute. Il revint ensuite à Paris : Louis XVI venait d'être ramené de Varennes. Jullian se fit présenter au roi, qui l'accueillit avec bienveillance, et dans la nuit du 9 au 10 août il instruisit Louis XVI des dispositions prises dans les sections pour l'attaque du château ; mais, trompé sur le jour, il alla prendre du repos, et lorsqu'il se réveilla au bruit de la fusillade, il ne put rentrer au château. Il courut se cacher chez un ami qui habitait Clichy-la-Garenne. Apprenant que des poursuites étaient dirigées contre lui, il se retira dans une maison solitaire près de Versailles, puis dans une autre retraite, à Meudon. Enfin, il fut découvert, le 8 octobre 1793, arrêté et conduit dans les prisons de Versailles. Mis en liberté trois mois après le 9 thermidor, il s'attacha au parti clichyen, et par son acharnement contre les hommes accusés de terrorisme il fut considéré comme un des chefs de la jeunesse dorée. Le 10 germinal an III il présenta à la Convention une adresse par laquelle il demandait le jugement de Billaud-Varennes et de Collot-d'Herbois; Bourdon de l'Oise le dénonça lui-même comme *chevalier du poignard*, et plusieurs députés proposèrent de le mettre en arrestation; mais cette motion n'eut pas de suite. Pendant les insurrections des 12 germinal et 1er prairial an III, il se rendit successivement dans plusieurs sections, qu'il engagea à se rallier pour défendre la Convention nationale. Dans la seconde de ces journées, il eut ses habits déchirés et fut sur le point de partager le sort de Féraud. Au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se rangea du côté de la Convention, et accompagna plus tard le représentant Fréron à Marseille, pour y arrêter les progrès de la réaction. Dans un mémoire qu'il publia vers cette époque, Jullian s'applaudissait d'avoir rempli cette mission sans verser une seule goutte de sang. Le 30 avril 1797, il fit insérer dans le *Moniteur* un article par lequel il demandait que dans le traité de paix que la France allait conclure avec l'Autriche, elle exigeât l'élargissement de La Fayette. Après la journée du 18 fructidor, Jullian, accusé d'avoir participé à une radiation d'émigrés, fut arrêté et détenu au Temple pendant six mois. Traduit devant le tribunal criminel de la Seine pour ce fait, il fut acquitté à l'unanimité. Jullian avait connu Lucien Bonaparte à Marseille, en 1795; il renoua connaissance avec lui après le 18 brumaire; mais il ne fut jamais en faveur auprès de Napoléon, qui l'exila deux fois. Chef d'escadron de la garde nationale en 1809, il fut envoyé auprès du maréchal Bernadotte, chargé de repousser l'agression des Anglais contre Anvers, et fit pendant deux mois le service d'officier d'ordonnance du maréchal. De retour à Paris, il se vit encore menacé d'un emprisonne-

ment à Vincennes, et dut s'estimer heureux d'obtenir la permission de se retirer en Franche-Comté, où il passa quatorze mois chez le prince de Baufremont, son ami. Au bout de ce temps, il reçut du directeur des droits réunis une commission pour se rendre en Italie, dans l'intérêt de cette administration, avec défense de repasser les Alpes sans permission. Il parcourut les diverses contrées de l'Italie, et lorsqu'en 1814 ce pays rentra sous la domination autrichienne, Jullian revint à Paris; il retourna bientôt à Naples, où il se serait sans doute fixé sans la catastrophe qui mit fin à la domination de Murat. Rentré en France en 1815, Jullian, persécuté, se retira aux environs de Bruxelles, où il se livra à l'étude, et visita ensuite l'Espagne. Avec Lesbroussart et van Lennep, il entreprit à Bruxelles la *Galerie historique des Contemporains*, 1817-1819, 8 vol. in-8° : il était chargé de la partie politique. Il a fourni les notes qui ont servi à Beauchamp pour rédiger les prétendus *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°. On a de lui : *Mémoire sur le midi, présenté au Directoire exécutif par L. Jullian et Alex. Méchin, chargés par les anciens comités du gouvernement d'accompagner le citoyen Fréron dans les départements méridionaux;* Paris, prairial an IV, in-8°; — *Du Retour en France des Émigrés, considérés comme fugitifs ou rebelles;* Paris, — *Fragments Historiques et Politiques;* Paris, 1804, in-8°; — *Souvenirs de ma Vie, depuis* 1774 *jusqu'en* 1814; Paris, 1808, in-8°; 1815, in-8°; — *Considérations politiques sur les affaires de France et d'Italie pendant les trois premières années du rétablissement des Bourbons sur le trône de France;* Bruxelles, 1817, in-8°; c'est la suite des *Souvenirs;* — *Précis historique des principaux Événements politiques et militaires qui ont amené la révolution d'Espagne;* Paris, 1821, in-8°; — *Histoire du Ministère de G. Canning;* Paris, 1828, 2 vol. in-8°. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JULLIEN *de la Drôme* (*Marc-Antoine*), homme politique français, né au Péage de Romans (Dauphiné), le 18 avril 1744, mort à Pizançon, Drôme, le 27 septembre 1821. Il habitait Paris lorsque éclata la révolution. Il en adopta les principes, qu'il développa avec chaleur dans sa correspondance avec les principaux habitants du Dauphiné. Ceux-ci le firent nommer membre supplémentaire de l'Assemblée législative. Il fut réélu à la Convention. Lors du procès de Louis XVI, Lanjuinais ayant avancé que les membres de la Convention ne pouvaient former un tribunal compétent pour juger le monarque déchu, Jullien soutint avec force l'opinion contraire; il alla jusqu'à accuser le président Defermon de partialité « pour la cause des tyrans, » et à demander que la présidence lui fût ôtée. Lors du vote, il déclara qu'il « avait toujours haï les rois et que son humanité éclairée ayant écouté la voix de la justice éternelle, lui ordonnait de prononcer la mort ». Pendant tout le reste de la session, Jullien se tint presque constamment à l'écart, en sorte qu'il échappa facilement aux opinions réactionnaires. Rentré dans la vie privée, en 1795, il s'occupa de littérature. En 1814 il revint dans son pays natal. N'ayant point exercé de fonctions pendant les Cent Jours, il ne fut pas atteint par la loi de 1816 contre les régicides. Agé de soixante-seize ans, il mourut de la chute qu'il fit d'un balcon très-élevé. Il avait donné au *Mercure*, en 1803, une élégie intitulée : *La nouvelle Ruth;* en 1807, il publia un recueil d'*Opuscules en vers;* in-8°. G. DE F.

Feller, *Diction. Histor.* — *Moniteur*, 1792. — *Galerie des Contemp.*

JULLIEN (*André*), œnologue français, né en 1766, à Châlons-sur-Saône, mort du choléra, à Paris, en 1832. Négociant en vins, il s'occupa surtout de leur amélioration. Ses travaux obtinrent les suffrages du ministre Chaptal, et plus tard la Société d'Encouragement le reçut parmi ses membres. On lui doit des cannelles aérifères pour transvaser les vins en bouteilles, et une poudre pour la clarification des vins; ces deux inventions obtinrent des médailles à diverses expositions des produits de l'industrie. On a de lui : *Appareils perfectionnés propres à transvaser les vins et autres liqueurs avec ou sans communication avec l'air extérieur*, avec pl.; Paris, 1809, in-12 : extrait de la *Bibliothèque Physico-Économique;* — *Topographie de tous les vignobles connus, contenant leur position géographique, l'indication du genre et la qualité des produits de chaque cru, les lieux où se font les chargements et le principal commerce des vins, le nom et la capacité des tonneaux et des mesures en général, les moyens de transport ordinairement employés, les tarifs des douanes de France et des pays étrangers; précédée d'une notice topographique sur les vignobles de l'antiquité et suivie d'une classification générale des vins;* Paris, 1822; 3e édition, refaite et augmentée, Paris, 1832; in-8°; — *Manuel du Sommelier, ou instruction pratique sur la manière de soigner les vins, suivi du tarif des droits de mouvement, d'entrée, d'octroi et de vente en détail;* Paris, 1826, 1836, 1845, in-18. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

JULLIEN (*Louis-Joseph-Victor*, comte), général français, né le 12 mars 1764, à La Palud (Vaucluse), mort le 19 mai 1839, dans le même lieu. Élève d'artillerie en 1782, il servit constamment dans cette arme, où il obtint successivement les grades de capitaine (1791), de chef de brigade (an III) et de général de brigade (11 fructidor an XI). Officier actif et intelligent, il fit les campagnes d'Allemagne et d'Égypte,

commanda la place de Rosette, et repoussa, au mois de floréal an VII, les bandes armées du fanatique El-Modhy. Sous l'empire il reçut le titre de comte, et administra jusqu'en 1814 la préfecture du Morbihan. Il fut aussi conseiller d'État en service extraordinaire. P. L—Y.

Berthier, *Relations de la Campagne d'Égypte.* — *Victoires et Conquêtes*, t. XI. — Barjavel, *Dictionnaire Historique du Vaucluse.*

JULLIEN *de Paris* (*Marc-Antoine*), publiciste français, fils de Jullien de la Drôme, né à Paris le 10 mars 1775, mort le 4 novembre 1848. Il commença ses études à Lyon, et les acheva à Paris, aux colléges de Navarre et de Montaigu. On raconte que le 14 juillet 1789, en sortant de composer pour les prix de l'université, il apprit la prise de la Bastille, et que, transporté, il s'amusa à écrire sur des petits papiers qu'il sema dans la rue : « C'est peu d'avoir renversé la Bastille, il faut renverser le trône ! » En 1790, un de ses maîtres d'études, Eury, attaché à la rédaction du *Journal du Soir*, l'emmenait souvent à la tribune des journalistes à l'Assemblée nationale, et le chargeait quelquefois de l'analyse des séances. Le même journal reçut encore de lui un article de discussion et une lettre à Dupont de Nemours sur des questions économiques et politiques, qui lui valurent l'approbation de Barnave. Déjà le *Mercure de France* avait reçu une pièce de vers de sa composition. En 1791 il fut couronné par Barnave à la distribution des prix du collége Montaigu. Entré dans la Société des Amis de la Constitution ou des Jacobins, il s'y prononça, le 22 janvier 1792, dans le même sens que Robespierre, contre la guerre que le roi serait chargé de diriger. Quelques mois après, il partit pour l'Angleterre avec un brevet d'élève diplomate. Il quitta ce poste après le 10 août. Le 12 octobre, Servan le nomma aide-commissaire des guerres à l'armée des Pyrénées occidentales, et le fit passer commissaire des guerres le 2 janvier 1793. Envoyé à Tarbes, Jullien fut chargé du recrutement extraordinaire dans trois départements, et son succès attira l'attention sur lui. Le comité de salut public l'appela à Paris, et lui donna mission d'aller dans plusieurs villes prendre des renseignements sur l'esprit public, « le ranimer, éclairer le peuple, soutenir les sociétés populaires, surveiller les ennemis de l'intérieur, déjouer leurs conspirations, etc. ». Robespierre devait recevoir sa correspondance. Jullien visita en effet toutes les grandes villes de France, du Havre à Bordeaux. A Saint-Malo il se mit à la tête d'une bande de volontaires qui repoussa les Vendéens, et il donna à cette ville le nom de *Commune de la Victoire*. Il fit aussi quelque bien dans le Morbihan. De Nantes, il écrivit à Robespierre contre la conduite de Carrier; celui-ci ayant intercepté sa lettre, le fit arrêter, et donna l'ordre de son exécution; mais Jullien parvint à le voir, et lui rappela que lui aussi avait une mission du comité de salut public, que son père était représentant, et que sa mort ne serait pas impunie; Carrier le laissa échapper. Bientôt Carrier fut rappelé. De retour à Paris, Jullien fut nommé adjoint à la commission exécutive de l'instruction publique, où il siégeait avec Payan et Fourcade. Dénoncé pour avoir parlé contre l'arrestation de Camille Desmoulins, de Danton, etc., il échappa au moyen d'une mission à Bordeaux. Cette seconde mission fut attaquée par Courtois dans son rapport à la Convention, lequel lui rend pourtant justice en ces termes : « Ses lettres sont presque toutes autant de plans dans lesquels, après avoir usé assez largement du privilége de son âge, qui le porte à ne jamais douter de rien, il laisse échapper souvent des vues saines, quelquefois des sentiments humains, qui font regretter de voir sa jeunesse livrée aux dévorateurs de l'humanité, de la morale et de la vertu. » Il paraît que Jullien n'avait aucun pouvoir réel à Bordeaux, que tout s'y faisait sans son ordre ou sa permission, et lui-même prétendait que les persécutions qu'il éprouva provinrent du mépris qu'il avait affecté pour une jolie femme qui devint ensuite toute puissante. Après l'arrivée de Garnier, Jullien quitta Bordeaux, le 13 thermidor, ignorant ce qui s'était passé à Paris. Il apprit la mort de Robespierre et de ses amis à La Rochelle; un journal lui apporta la dénonciation faite contre lui par Carrier et par Tallien. Il se dirigea sur Paris, et vint trouver le comité de salut public, qui lui accorda quinze jours pour préparer le compte-rendu de sa mission; le jour même il fut arrêté. Tenu au secret pendant deux mois à la prison des Carmes, il fut ensuite transféré dans une maison de santé, grâce aux sollicitations de son père. Une foule d'écrits et de journaux l'accusaient. Cependant Carrier passa en jugement; Jullien, appelé comme témoin, se contenta de dire qu'il avait dénoncé l'accusé lorsqu'il était proconsul, et demanda des juges pour lui-même. Enfin, le 3 brumaire an IV, le comité de sûreté générale prononça la mise en liberté de Jullien; le 2 germinal suivant, il fut appelé par Merlin de Douai, ministre de la police générale, à la place de chef du bureau des lois et arrêtés du Directoire exécutif. Il donna bientôt sa démission, et reprit la carrière de journaliste.

Il avait déjà collaboré au *Journal du Soir*, à l'*Anti-Fédéraliste* et au *Bulletin politique*. Il s'associa avec Ève Demaillot pour la fondation et la rédaction de *L'Orateur plébéien*, dans lequel il inséra une philippique ardente dirigée contre la réaction royaliste. Impliqué dans la conspiration de Babeuf, Jullien dut se cacher pendant plus de six mois dans une campagne des environs de Versailles. Un Piémontais de ses amis obtint pour lui un emploi de capitaine adjoint à l'état-major de la légion lombarde à Milan; Jullien se procura un passeport sous le nom de *Julien Dupré*, et se rendit à Milan, où il fut parfaitement accueilli par le général Lahoz.

Après quelques mois de séjour à Milan, il fut envoyé à Venise, d'où il se rendit par mer à Trieste, et de là au quartier général de l'armée d'Italie. Chargé de conduire un convoi d'un demi-million au général en chef pour le service de l'armée, il fut pris dans le trajet par un corsaire autrichien ; mais, à force de présence d'esprit et d'audace, il parvint à s'échapper, lui et son trésor. A son arrivée auprès de Bonaparte, Jullien fut attaché au cabinet particulier du général, chargé de la direction du *Courrier de l'Armée d'Italie*, journal fondé par Bonaparte, et où se trouvent en germe tous les plans qu'il a développés plus tard. La bonne harmonie ne dura pas longtemps entre le général en chef et le jeune secrétaire, dont la plume n'était pas toujours docile aux inspirations du vainqueur de l'Italie. A l'époque du traité de Campo-Formio, Bonaparte avait dicté à Jullien quelques notes pour la rédaction d'un mémoire destiné à expliquer et à développer les motifs de la cession de Venise à l'Autriche. Jullien se permit quelques observations : « Taisez-vous, lui dit le général ; je cède Venise aujourd'hui ; je la reprendrai quand le jour sera venu... Vous n'y entendez rien. Je ne vous demande pas votre opinion ; je n'ai besoin que d'un secrétaire docile, et je trouverai sans peine un interprète qui me comprendra mieux. » Un nouveau journal parut sous la direction de Regnaud de Saint-Jean d'Angely, sous ce titre : *La France vue de l'armée d'Italie*, et Jullien revint à Paris sans position. Bonaparte, après son retour en France se souvint de Jullien, et lui offrit de partir pour une expédition lointaine. Jullien accepta, et trois jours après il rejoignait à Toulon l'expédition d'Égypte. Envoyé à Rosette, il fut installé en qualité de commissaire des guerres sous les ordres du général Menou. L'état de sa santé le força à demander un congé et son retour en France. Il débarqua à Livourne, et rejoignit à Rome le général Championnet, avec lequel il fit la campagne de Naples, en qualité de commissaire des guerres. Ensuite il fut nommé secrétaire général du gouvernement provisoire napolitain, installé à Naples après l'occupation de cette ville par l'armée française. Dans cette position, il conseilla au général Championnet de ne pas quitter l'armée, malgré l'ordre du Directoire ; après l'arrestation du général Championnet à Turin, Jullien fut à son tour arrêté à Naples et conduit à Rome. Bernadotte, appelé au ministère de la guerre, révoqua ces deux arrestations, et Jullien put rejoindre Championnet à Grenoble. Deux jours avant le 18 brumaire, le général Bonaparte appela Jullien près de lui, et le sonda sur les dispositions du parti républicain à son égard. Après cet événement, il fut envoyé avec le titre de commissaire des guerres à l'armée d'Italie. Lorsque la victoire de Marengo eut livré la péninsule italique aux Français, Jullien fut chargé d'exposer par écrit ses vues sur l'organisation à donner aux divers États de cette contrée. Le mémoire qu'il remit sur ce sujet au premier consul a depuis été imprimé dans le tome IX du *Recueil des Pièces officielles sur Napoléon*, publié par Schœll en 1814 et 1815. Ensuite il fut envoyé en mission auprès du duc de Parme, et, de retour à Paris, il fut chargé de l'organisation de l'école militaire de Fontainebleau. Plus tard il fut envoyé comme sous-inspecteur aux revues dans la quinzième division militaire à Amiens. Passé au camp de Boulogne avec les mêmes fonctions et attaché à la division de dragons du général Klein, il fit la campagne d'Austerlitz, à la suite de laquelle il fut chargé de régler les indemnités dues par la France à la Bavière, au Wurtemberg et à Bade pour le passage de l'armée française sur leurs territoires. Il fut ensuite détaché auprès du ministre de l'administration de la guerre à Paris comme chargé de l'habillement des troupes. Il conserva cet emploi de 1806 à 1810. Jullien, ayant été désigné comme administrateur de la guerre pour le nouveau royaume de Westphalie, créé pour le prince Jérôme, se vit refuser cette position par l'empereur ; Jullien eut l'imprudence de faire une visite à M[me] de Staël à Chaumont-sur-Loire, dans un de ses congés, et Napoléon donna aussitôt l'ordre de l'éloigner de la France. Jullien fut envoyé à Milan comme chargé de l'inspection d'une partie de l'armée française. Le vice-roi l'accueillit favorablement ; mais, à la fin de 1813, il fut arrêté à Milan sur l'ordre de Napoléon, comme auteur d'un mémoire qui demandait la déchéance de l'empereur. Ses papiers furent saisis et examinés ; mais on ne trouva pas le mémoire qui avait excité la colère de Napoléon, et qui avait été enterré dans un jardin. Il a été imprimé à Paris au mois d'octobre 1815, sous ce titre : *Le Conservateur de l'Europe*. On le trouve dans le *Recueil des Pièces officielles destinées à détromper les Français*, publié par Schœll, tome IX. Jullien cherchait à y démontrer que l'empereur précipitait la France dans un gouffre ensanglanté, et qu'il fallait prévenir par sa déchéance, légalement prononcée dans le sénat et approuvée par le corps législatif, l'invasion de la France par la coalition européenne et les malheurs incalculables que cette invasion devait entraîner. Il avait été dénoncé par un officier qu'il avait obligé. Après l'abdication de Napoléon, le prince Eugène fit mettre Jullien en liberté. Il revint en France, et fut employé par le ministre de la guerre à l'organisation et l'inspection des corps d'artillerie. S'étant rencontré avec le comte d'Artois, il blâma devant le prince la suppression du drapeau tricolore, ce qui le fit disgracier comme bonapartiste. Il alla passer deux mois en Suisse, chez Pestalozzi, et y rencontra l'ancien roi de Suède Gustave-Adolphe, dont il devint le confident, et avec lequel il resta en correspondance.

Cent Jours, Jullien se porta candidat pour la députation à Saint-Denis ; il échoua, et redevint journaliste. Il fut un des fondateurs propriétaires de *L'Indépendant*, devenu depuis *Le Constitution-*

[illegible] Julien [illegible] les fonctions publiques. Jullien, [illegible] par un concours de circonstances [illegible], abandonna la direction de sa *Revue*, qui devint l'organe des saint-simoniens, et bientôt cessa de paraître. Pendant les trois premiers jours de la révolution de juillet, Jullien seconda les mouvements de la population parisienne; il s'attacha ensuite à La Fayette, l'engagea à venir à l'hôtel de ville, et l'y accompagna. Il refusa toute position officielle, désirant seulement être député; mais ne fut pas élu. Depuis 1833, époque de la fondation des congrès scientifiques, il se fit remarquer dans ces assemblées; mais ne prit plus aucune part à la vie publique.

Jullien de Paris laissa six enfants; l'aîné, *Auguste* Jullien, successivement rédacteur de la *Revue Encyclopédique*, de *La Semaine* et du *Siècle*, est mort d'apoplexie, en 1854. Un autre, *Adolphe* Jullien, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a construit le chemin de fer de Paris à Lyon. Une fille de Jullien de Paris a épousé M. Lockroy, acteur et auteur dramatique.

On a de Jullien de Paris : *Discours d'un Jeune Citoyen patriote sur les Mesures à prendre dans les circonstances actuelles, prononcé à la Société des Jacobins le 22 janvier 1792*; Paris, 1792, in-8°; — *L'Orateur plébéien, ou le défenseur de la république, par une société d'écrivains patriotes*, journal in-8°, du 12 novembre 1795 au 19 avril 1796; — *Le Courrier de l'Armée d'Italie, ou le patriote français à Milan, par une société de républicains*; Milan, 1797-1798, in-4°; — *Entretien politique sur la Situation actuelle de la France et sur les Plans du nouveau gouvernement*; Paris, 1800, in-8°; — *Appel aux véritables Amis de la Patrie, de la Liberté et de la Paix, ou tableau des principaux résultats de l'administration des consuls et des ressources actuelles de la république française*; Paris, 18[illegible], in-8°; — *Mémoire sur l'[illegible] de la [illegible]*; Paris, 1801, in-8°; — *[illegible] d'un Plan général d'[illegible] qui n'a pas encore été imprimé*, [illegible]

[illegible] 9 vol. in-18, Paris, 18[illegible], in-8°; [illegible] *temps*, etc.; Genève et Paris, 181[illegible], in-8°; [illegible] tion, sous ce titre : [illegible] *pour mesurer* [illegible]; Paris, 18[illegible]; [illegible] sous ce titre [illegible] Londres, 18[illegible]; — *Quelques* [illegible] *du Portefeuille politique* [illegible], *ou mémoires sur les intérêts* [illegible] *et sur ceux de la France*; Paris, 181[illegible], in-8°; — *Le Conciliateur, ou la* [illegible] *époque; appel à tous les Français, considérations impartiales sur la situation politique et sur les vrais intérêts de la France à l'époque du 1er mai 1815, par un Français ami de la patrie et de la paix, membre d'un collége électoral*; Paris, 1815, in-8°; — *Précis sur les instituts d'agriculture et d'éducation d'Hofwil, près de Berne, fondés et dirigés par M. de Fellenberg*, extrait du journal [illegible] *d'éducation*; Paris, 1817, in-8°; — [illegible] *de Kosciusko*; Paris, 1818, in-8°; — *Esquisse d'un Essai sur la Philosophie des sciences, contenant un nouveau projet d'une division générale des connaissances humaines*; Paris, 1819, in-8°; — *Esquisse d'un Plan de Lectures historiques, rapporté spécialement à l'influence des femmes considérées dans les différentes nations, suivie de deux pièces de vers relatives au même sujet*; Paris, 18[illegible], in-8°; — *Réponse* [illegible] *à quelques* [illegible] *des rapporteurs de diffamations et de calomnies intitulés* [illegible] [illegible] *Jullien de Paris à MM.* [illegible] *Collection des Mémoires* [illegible] [illegible]

en bronze les institutions de la France, coulées en plâtre; 6 août, 1830, in-8° ; — *La Pologne et la Russie, par M. M.... ancien officier français, précédé d'un Coup d'Œil sur la Situation actuelle de la France relativement à la Pologne*; Paris, 1831, in-8°; — *Lettre à la Nation anglaise sur l'Union des Peuples et la Civilisation comparée; sur l'instrument économique du temps appelé Biomètre, ou montre morale, suivie de quelques poésies, et d'un discours en vers sur les principaux savants, littérateurs, poëtes et artistes qu'a produits la Grande-Bretagne*; Londres, 1833, in-8° ; — *Idée générale de la Méthode de Pestalozzi*; Paris, 1834, in-8° ; — *La Voix de la France ; Réflexions sur notre situation intérieure et extérieure, et sur la mission à remplir par le nouveau ministère*; Paris, 1840, in-8° ; — *Discours sur les Avantages qui doivent résulter pour la France de la Navigation transatlantique à la Vapeur*; 1841. L. LOUVET.

Notice biogr. sur M.-A. Jullien de Paris, précédée d'un coup d'œil sur la situation politique et les besoins de la France, et suivie de documents inédits, de lettres et de pièces justificatives; Paris, 1831, in-8°. — *Biogr. des Hommes Vivants*. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome VI, 1re partie, p. 326. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemporaine*.

* JULLIEN (*Marcel-Bernard*), grammairien et littérateur français, né à Paris, le 2 février 1798. Docteur ès lettres et licencié ès sciences, il a été principal de collége et secrétaire général de la Société des Méthodes d'Enseignement. On a de lui : *Sur l'Étude et l'Enseignement de la Grammaire*; Paris, 1836, in-8°; — *De Physica Aristotelis*; Paris, 1836, in-8°. Ces deux ouvrages sont des thèses pour le doctorat ès lettres; — *Histoire de la Grèce ancienne*; Paris, 1837, in-12 : dans la *Bibliothèque des Familles*; nouv. édit., revue et corrigée par une société d'ecclésiastiques, Tours, 1838, in-12; — *Méthode Brévidoctive ou de prompt enseignement. Abrégé de Grammaire Latine*; Paris, 1841, in-12; — *Petit Traité d'Analyse grammaticale et d'analyse logique*; Paris, 1842, in-18; — *Histoire de la Poésie française à l'époque impériale*; Paris, 1844, 2 vol. in-12; c'est en partie la reproduction d'un cours que M. B. Jullien fit à l'Athénée en 1844 et 1845; — *Cours supérieur de Grammaire* : 1re partie, *Grammaire, proprement dite*; 2e partie, *Haute Grammaire ou étude du style*; Paris, 1849, in-8° ; — *Coup d'œil sur l'Histoire de la Grammaire*; Paris, 1849, in-8° ; — *De quelques points des Sciences dans l'Antiquité (physique, métrique, musique)*; Paris, 1854; — *Thèses de Grammaire*; Paris, 1855, in-8° ; — *Thèses de Littérature*; Paris, 1856, in-8°; — *Thèses de Critique et Poésies*; Paris, 1858, in-8°. M. Jullien a rédigé avec M. Hippeau le *Bulletin d'Éducation* publié sous les auspices de la Société des Méthodes d'Enseignement et destiné à l'examen des questions et des ouvrages d'éducation; ce recueil mensuel a paru à Paris de 1840 à 1844, in-8°. M. Jullien a été, d'avril 1843 à 1849, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*, publiée par M. Hachette. On lui doit en outre une édition des *Dialogues des Morts* de Fénelon suivis de quelques dialogues de Boileau, Fontenelle, d'Alembert, avec une introduction et des notes; Paris, 1846, in-12. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franc. Contemp.*

JULLIÉRON (*Guichard*), imprimeur libraire à Lyon vers la fin du seizième siècle. Il est moins connu par la beauté ou l'importance des ouvrages qu'il a édités que par le grand nombre d'opuscules de circonstance qui sortirent de ses presses pendant les troubles de la Ligue, et dont quelques-uns, devenus à peu près introuvables, font le désespoir des bibliophiles. Son nom mérite d'être conservé comme celui d'un bon citoyen. Pendant la Ligue, des troupes suisses avaient été introduites à Lyon pour y défendre la cause de Henri IV; mais, ne recevant pas exactement leur paye, elles étaient au moment de se retirer, lorsque Julliéron, pour prévenir une désertion qui aurait laissé la ville à la merci des ligueurs, vendit deux maisons qu'il possédait, et, avec le prix, de 50,000 liv., solda ces mercenaires. Il fit plus : il s'engagea avec eux, par contrat, à leur fournir une paye pendant tout le temps que les intérêts du roi les retiendraient à Lyon. Cet acte de générosité engagea les consuls, lors de la soumission entière de la cité, à charger Julliéron d'en porter l'acte formel à Henri IV. Il partit avec *Jean*, son fils, pour accomplir cette mission, et refusa, dit-on, le remboursement des 50,000 livres qu'il avait avancées aux Suisses, ne demandant pour toute récompense que le titre d'imprimeur du roi : ce qui lui fut accordé par lettres patentes du 6 avril 1594.

Son petit-fils, *Antoine* JULLIÉRON, mort en 1702, prit la suite de ses affaires. Lors du passage de Louis XIII à Lyon, pour se rendre en Roussillon, le *Livre d'Heures* de ce prince ayant besoin d'être réparé, on lui présenta notre imprimeur, qui en refit plusieurs feuillets. On profita de cette circonstance pour raconter au roi ce qu'avait fait *Guichard*, et il en fut si touché qu'il lui ceignit lui-même une épée et l'emmena en Roussillon. A son retour Julliéron fut nommé l'un des capitaines porte-pennon de la milice bourgeoise de Lyon. Il ne laissa que deux filles. ROCHAS.

Pernetti, *Lyonnais dignes de Mémoire*. — Bréghot du Lute-Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de Mémoire*. — Cochard, *Calendrier pour 1837*, p. 62. — Delandine, *De la Milice et Garde bourgeoise de Lyon*, p. 11.

JULYOT ou JULIOT (*Fery*), poëte f

né à Besançon, dans le seizième siècle; on cr

qu'il fut notaire. Il avait suivi les cours de dr

que fit Charles Dumoulin à Besançon, et s

fait aimer de ce savant jurisconsulte. On

t ouvrage intitulé : *Elégies de la Belle lamentant sa Virginité perdue*, avec ...rs épîtres, etc., imprimées aux dépens ...ne Ludin, écuyer, par Jacques Estanges; ...on, 1557, in-12. Tout est rimé dans ce ..., jusqu'à l'avis de l'imprimeur. J. V.

...on et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibl.*

(Jean-Charles), littérateur français, ...ieu du dix-huitième siècle, ... Après avoir étudié ... et pris ... , il entra dans ... oine de Saint-... de la cathédrale du Mans, ... de Houilles, près de Versailles. ... professa les humanités dans un collége; ... accepta une petite cure du département de l'Yonne. On a de lui : *Éloge de Suger;* ...779, in-8° : discours qui concourut pour ... proposé par l'Académie Française ; — ...le *Marie-Thérèse, impératrice, reine* ...grie; Paris, 1781, in-8°; reproduit plus ...us ce titre : *Marie-Thérèse, impéra*... etc. : *Actions de Courage et Actes de* ...sance *de cette auguste souveraine;* ...816, in-18; — *Petit Carême prêché en* ...aris, 1782, in-8°; — *Éloge de Charle-*... ; Paris, 1810, in-8°; — *Introduction à* ...ence, *ou éléments de rhétorique;* Pa...2, in-12; — *Galerie des Enfants, ou* ...ifs *d'une noble émulation tirés des* ... *dans les sciences, des actions de* ... *et des traits de bienfaisance qui ont* ... *l'enfance;* Paris, 1813, 1825, 1832, — *Galerie des Jeunes Personnes, ou* ...lités *du cœur et de l'esprit;* Paris, ...26, in-12; — *Hervey, ou le meilleur* ...mes *de son siècle*, drame en trois actes ...ose; Paris, 1814, in-18; — *Ornements* ...r *humain, ou variétés morales et his*...; ... 1815, in-18. Il a été l'éditeur ... d'Ésope, de La Fontaine, ... et ... ...an, précédés de notices ...auteurs; Paris, 1813, 4 vol. in-18. J. V.

... *La France Littéraire.*

...LIN (*Jean-Baptiste*), savant français, ...septembre 1745, mort à Visigneux, près ...ns, le 25 septembre 1807. Venu jeune à ...y fut reçu docteur médecin, et suivit le Choiseul-Gouffier dans son voyage en ...umelin traversa la Thessalie, l'Hellade, ...nnèse, et retrouva en Laconie l'emplacement ... Gythium, ancien port de Sparte. Ayant ... Spallanzani en Grèce, Jumelin l'aida ... expériences microscopiques. Il était de ...France à l'époque de la révolution, et ... période agitée dans les travaux de sa ... et l'étude des sciences physiques. Il ...ne nouvelle machine pneumatique, une ...eu à mouvement continu, il chercha à ...r expérimentalement les effets produits ...ricité sur l'économie animale, les résul...tage des styptiques et l'action des liqueurs alcooliques sur l'irritabilité humaine. Après la réorganisation de l'Institut, il lut à la troisième classe un mémoire contenant le récit de sa découverte de Gythium. A la création de l'université, il fut nommé professeur de physique et de chimie au lycée Impérial. On a de Jumelin : *Œuvres diverses concernant les Sciences et les Arts;* Paris, 1799, in-8°; — *Traité élémentaire de Physique, de Chimie et des Sciences physico-mathématiques*, tome Ier, Paris, 1806, in-8° : l'ouvrage n'a pas été achevé. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUMENTIER (*Bernard*), compositeur français, né le 24 mars 1749, à Lèves (Beauce), mort le 17 décembre 1829, à Saint-Quentin. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études au séminaire; mais, sur son refus formel de prendre les ordres, il fut placé sous la direction d'un organiste de Chartres, qui lui enseigna la musique et l'harmonie. Maître de chapelle à Saint-Malo en 1773, il alla en 1776 exercer les mêmes fonctions au chapitre de Saint-Quentin, et les conserva jusqu'à sa mort. Compositeur estimé, il n'a guère écrit que de la musique religieuse; aucune de ses productions n'a été publiée, mais tous ses manuscrits se trouvent à la bibliothèque de Saint-Quentin. On cite de lui dix *Messes solennelles*, dont quelques-unes ont été exécutées à la chapelle de Louis XVI à Versailles, trois *Te Deum*, huit *Magnificat*, soixante-quatre *Motets* avec orchestre, dix *O Salutaris*, cinq *Oratorios*, un *Stabat Mater*, trois *Symphonies*, l'opéra de *Chloris et Médor*, représenté en 1793, un petit *Traité du Chant*, etc. P. L—Y.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

JUMILHAC (*Pierre-Benoît* DE), compositeur français, né en Limousin, en 1611, au château de Saint-Jean-Ligoure, mort le 22 mars 1682. Après avoir terminé ses études à Bordeaux, il entra dans la congrégation de Saint-Maur (1629), malgré la volonté paternelle, et fit profession, l'année suivante, à Saint-Remi de Reims. En 1647, il fut nommé prieur général de Saint-Julien de Tours, et six ans après supérieur des religieuses de Chelles; il devait cette nomination à la crainte qu'on eut, pendant la guerre de la Fronde, de voir les troupes ennemies piller l'abbaye de Chelles et faire violence aux religieuses. Grâce à ses démarches, la communauté fut respectée. Appelé en 1651 au prieuré de Saint-Nicaise, il occupa peu de temps cette place, devint visiteur de Bretagne, puis de la province de Toulouse (1654), assistant du général de son ordre, 1657, prieur de Saint-Corneille, de Saint-Fiacre, enfin sous-prieur au monastère de Saint-Germain-des-Prés (1666).

Dom Benoît de Jumilhac a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux ont pour titre : *Règles communes et particulières de la Congrégation de Saint-Maur;* 1687. Il en existe

plusieurs éditions ; — *La Science et la Pratique du Plain-Chant, où tout ce qui appartient à la pratique est établi par les principes de la science et confirmé par le témoignage des anciens philosophes, des Pères de l'Église, entre autres de Guy Arétin et de Jean des Murs ;* Paris, 1673, in-4°, avec pl. Cet ouvrage, anonyme, fut composé pour les religieux de la congrégation ; les PP. Bouillard et Le Cerf l'ont attribué à Le Clerc ; mais M. Martenne a réfuté leur opinion, et l'attribue avec raison à dom Benoît de Jumilhac. L'auteur y a indiqué les différentes manières dont on notait le chant en occident, avant l'invention de Guy Arétin, et les passages qu'il cite de ce moine italien sont tirés d'un manuscrit du onzième siècle, qui se trouvait à l'abbaye de Saint-Evroult en Normandie. Martial AUDOIN.

Hist. Litt. de la Cong. de St-Maur, in-4°, p. 95. — Martenne, *Hist. manuscrite de la Cong. de Saint-Maur.* — Vitrac, *Feuille hebd. de la Génér. de Limoges;* 1780.

JUMILHAC (*N*.... CHAPELLE, baron DE), homme politique, publiciste et agronome français, né le 3 septembre 1753, mort à son château de Guigneville, près Arpajon, le 7 juillet 1820. Issu d'une famille ancienne, il embrassa tout jeune l'état militaire, fit ses premières armes dans le régiment d'Artois-cavalerie, remplit ensuite des missions diplomatiques, voyagea en Allemagne avec l'ambassadeur de France, et resta quelque temps à la cour du grand Frédéric. A son retour, il reçut le brevet de colonel, et fut nommé conseiller d'ambassade en Portugal. Il avait obtenu la survivance du gouvernement de la Bastille, dont son père avait été gouverneur avant de Launay, son beau-père, lorsque la révolution éclata. Il n'émigra pas, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Louis XVIII lui donna alors la croix de Saint-Louis et le brevet de maréchal de camp. Élu député en 1815 par le département de Seine-et-Oise, il vota avec la majorité ministérielle. En 1816, il appuya la proposition qui fut faite de remettre les registres de l'état civil au clergé catholique. Réélu après la dissolution de la chambre, il revint siéger au centre droit. On a de lui : *Réflexions sur l'État des Finances, sur le Budget de* 1816, *et sur les Moyens les plus propres à fonder le Crédit Public ;* Paris, 1816, in-8° ; — *Opinion de M. le baron de Jumilhac, député de Seine-et-Oise, sur la Proposition de M. de Lachaise-Murel, tendant à supplier le roi de vouloir bien faire proposer un projet de loi pour rendre aux ministres de la religion les fonctions de l'état civil ;* Paris, 1816. Il a fourni aux *Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise* les articles suivants : *Sur la Distillation d'Eau-de-vie tirée de divers fruits sauvages ;* — *Sur l'Application d'un Ressort qui soulage la Fatigue de la ménagère dans l'opération de battre le beurre.* J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La Fr. Litt.*

JUMILHAC (*Antoine-Pierre-Joseph* CHAPELLE, marquis DE), général français, parent du précédent, né à Paris, le 31 août 1764, mort à Lille, le 19 février 1826. Fils du comte de Jumilhac, lieutenant général, et petit-fils du marquis de Jumilhac qui commandait les mousquetaires gris à Fontenoy, il entra en 1777 dans le régiment du Roi-infanterie ; en 1788, il devint major du régiment colonel général hussards, et en 1791 Louis XVI le choisit pour lieutenant-colonel de sa garde constitutionnelle. Après le 10 août il fut arrêté ; mais il échappa au massacre des prisons, émigra, et entra dans l'armée des princes. Il fit partie de l'expédition de Quiberon, où il fut blessé, le 6 juin 1795, et publia à Londres une relation de cette malheureuse affaire. Revenu en France après le 18 brumaire, il reprit du service, fit en 1812 la campagne de Russie, et obtint la croix d'Honneur à Moscou. A la restauration Louis XVIII le nomma lieutenant général, et au mois d'octobre 1815 il lui confia le commandement de la 16° division militaire. Le marquis de Jumilhac avait épousé une sœur du dernier duc de Richelieu. Son fils a obtenu la transmission du nom et du titre ducal de ce ministre. J. V.

Moniteur du 27 février 1826, p. 230.

JUMONVILLE (*N*..... COULON DE), officier français, né vers 1725, tué au Canada, le 23 mai 1753. Il appartenait à une famille originaire de Picardie, et rejoignit en Amérique son frère, Coulon de Villiers, capitaine. Le traité d'Aix-la-Chapelle avait négligé de régler la question des frontières américaines entre la France et l'Angleterre. « C'était, dit M. Laboulaye, la possession qui devait décider ; mais elle était depuis trente ans contestée, et tandis que la prétention constante des Français était d'arrêter les Anglais au sommet des Alleghanys et de mettre au Saint-Laurent le milieu de la colonie, les chartes anglaises étendaient la Virginie jusqu'au lac Érié. Halifax écrivait en 1749 que le pays à l'ouest des grandes montagnes était le centre des possessions anglaises ; c'était aux lacs et au Saint-Laurent que l'Angleterre entendait porter les limites ; il lui fallait la vallée de l'Ohio. Des deux côtés on voulut s'assurer la possession de ce grand territoire. Le gouverneur de la Virginie envoya pour le reconnaître un jeune homme de vingt et un ans, déjà remarquable par sa fermeté et sa résolution : c'était Georges Washington. Avec un coup d'œil militaire, il désigna comme la clef de l'ouest la fourche que forment, en se réunissant sous le nom d'Ohio, la rivière Alleghany et la Monongahela, c'est-à-dire la place où est aujourd'hui Pittsburg, le Manchester américain ; mais les Français, qui comprenaient aussi toute l'importance de la position, s'en saisirent, et y construisirent un fort auquel fut donné le nom de Duquesne, le gouverneur du Canada. » En 1753, les Anglais, commandés par Washington, poussèrent jusqu'aux bords

et y commencèrent un fort. Aussitôt le
les fit sommer
se retirer. Les An-
fort, qu'ils appelèrent *la*
23 mai onville fut envoyé pour
nveler la sommation
hommes. Environné
is, qui font feu sur sa troupe sur
chef, Washington, Jumonville
blessé. Ce coup de fusil, tiré
Amérique sur un officier fran-
homme inconnu alors, et qui devait
son pays, mit l'Europe en feu,
guerre qui devait assurer
nis de la France. La mort
nville, envoyé comme un messager, por-
sommation que les Anglais ne voulu-
entendre, fut accueillie en France et au
comme une violation du droit des gens,
un assassinat. Le frère de Jumonville,
de Villiers, vengea dignement sa mort.
te de quelques soldats, il poursuivit Wa-
n, l'assiégea dans le fort de la Nécessité,
ça à signer une capitulation; mais nos
nt de peu de durée. La mort de Ju-
ait le sujet d'un poëme de Thomas, et
a rappela dans une strophe de son *Ode*
ale contre l'Angleterre. J. V.

ncroft, *History of the American Revolution*, — Éd. Laboulaye, *Journal des Débats* du

KER (*Christian*), philologue et histo-
emand, né à Dresde, le 16 octobre 1668,
19 juillet 1714. Après s'être fait recevoir,
, maître en philosophie à l'université de
, il devint quatre ans après co-recteur
nnase de Schleusingen. En 1707, il fut
recteur du collége d'Eisenach ainsi que
graphe de la branche Ernestine de la
de Saxe. Élu membre de la Société royale
in en 1711, il fut appelé deux ans après à
urg comme directeur du collége; il y
bientôt, par suite du violent chagrin que
t causé la mort de sa femme. On a de lui :
asma historicum de ephemeridibus seu
riis eruditorum in nobilioribus Europæ
us hactenus publicatis; Leipzig, 1692,
la suite de cet opuscule se trouve : *Cen-*
'œminarum eruditione et scriptis illus-
— *Kaiser Leopold curieuser Geschichts-*
er (Annales curieuses du règne de l'em-
Léopold); Leipzig, 1697; — *Vita Lutheri*
atque iconibus illustrata; Francfort et
, 1699, in-8°: une traduction allemande
ouvrage curieux fut donnée par Juncker;
erg, 1706, in-8°; — *Epistolæ de Obitu*
wii; Schleusingen, 1699, in-4°; — *Der*
d fürstlich-sächsische Geschichtska-
von 1400 *bis* 1600 (Almanach historique
ons électorale et princière de Saxe, de-
jusqu'en 1600; — *Discours von denen*
kur und fürstlichen Hausern zu Sa-
chsen gestifteten Orden (Discours sur les Ordres fondés par les maisons électorale et princière de Saxe); Eisenach, 1708, in-fol.; — *Historische Nachricht von der Bibliothek des Gymnasii zu Eisenach* (Notice historique sur la Bibliothèque du Gymnase d'Eisenach); Leipzig, 1709, in-4°: rare; — *Vita Jobi Ludolphi, accedunt epistolæ aliquot clarissimorum virorum, nec non specimen linguæ hottentoticæ*; Leipzig, 1710, in-8°; — *Grundlegung zur Kirchenhistorie bis auf das Jahr* 1710 (Éléments d'Histoire Ecclésiastique jusqu'à l'an 1710); Hambourg et Leipzig, 1710, 1716, 1720 et 1727, in-8°; — *Allgemeine Schaubühne der Welt* (Théâtre général du monde); Francfort, 1713-1718, 2 vol. in-8°; cette continuation de l'ouvrage du même nom, publié par Ludolph, contient l'histoire des années 1651 jusqu'en 1675; — *Anleitung zur Geographie der mittleren Zeiten* (Instruction sur la Géographie du Moyen Age); Iéna, 1712, in-4°: cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin, se rapporte principalement à l'Allemagne; — *Lineæ primæ eruditionis universæ Historiæ Philosophicæ*; Altenbourg, 1714, in-4°. Juncker a aussi publié des éditions *ad modum Minellii* de Phèdre, de Térence, de Virgile, de Florus, de Suétone, de Salluste, d'Horace, de Quinte-Curce, etc.; parmi les autres éditions données par Juncker, nous citerons : *Der curiose Hofmeister* de Weise; Francfort, 1708, in-12 : ouvrage auquel Juncker a ajouté un *Zeitungslexikon* et le *Kern der Zeitungen von* 1660 *bis* 1706; — *Thesaurus Latinitatis* de Reyker; Leipzig, 1712, in-fol.; — *Historie der Stadt Eisenach* de Toppius; Leipzig, 1710, in-8°. On doit encore à Juncker des traductions allemandes de plusieurs ouvrages d'histoire français ainsi qu'une traduction latine de la *Science des Médailles* du P. Jobert, laquelle parut sous le titre de : *Notitiæ rei Nummariæ*; Leipzig, 1695, in-8°. Juncker a aussi publié plusieurs dissertations, parmi lesquelles nous mentionnerons : *De Græcia, artis oratoriæ prima cultrice*; Schleusingen, 1698, in-12; il a laissé en manuscrit une *Histoire du Comté de Henneberg*, dans laquelle, au jugement de Schultes, auteur d'un travail historique sur ce pays, Juncker a fait preuve d'érudition et d'exactitude; trois volumes de cet ouvrage se trouvent dans la bibliothèque de Zeitz, deux autres dans celle de Gotha. E. G.

Schaden, *Ehrengedächtniss Junckers*; Schleusingen, 1714, in-4°. — J. Gld. Gellius, *Epistola de Junckero*; Dresde, 1714, in-4°. — Teller, *Monumenta inedita*, p. 31. — Hager, *Geographischer Büchersaal*, t. I, p. 87. — *Hallesche Bibliothek*, t. XLVI, p. 327. — Fabricius, *Hist. Bibliot.*, pars V, p. 504. — Hirsching, *Hist. litter. Handbuch*. — Jœcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

JUNCKER ou JUNKER (*Jean*), médecin et chimiste allemand, né le 23 septembre 1679, à Lohndorf près Giessen, mort le 25 décembre 1759, à Halle. Il fit ses premières études à Giessen et à Marbourg, et vint en 1697 à Halle, ou

les leçons de Cellarius lui inspirèrent le goût des belles-lettres. En 1707 seulement il commença, à Erfurt, ses études de médecine, qu'il ne termina qu'en 1716, à Halle; il y prit le grade de docteur, et obtint en 1729 une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Partisan de Stahl, dont il reproduisit la doctrine sur le phlogistique, il peut être considéré, avec Michel Alberti, comme le principal propagateur du stahlianisme. Ses ouvrages sont très-nombreux. Voici les principaux : *Conspectus Therapiæ specialis tabulis CXXXVIII omnes primarios morbos methodo Stahliana tractandos exhibens;* Halle, 1707, in-4° ; ibid., 1724, in-4°; ibid., 1750, in-4°; — *Conspectus Medicinæ theoretico-practicæ tabulis CXII omnes primarios morbos methodo Stahliana tractandos exhibens;* Halle, 1718, in-4°; ibid., 1724, in-8°; ibid., 1734, in-4°; ibid., 1750, in-4°; — *Conspectus Chirurgiæ tam Medicæ methodo Stahliana conscriptæ, quam instrumentalis recentissimorum auctorum ductu collectæ quæ singulæ tabulis CIII exhibentur;* Halle, 1721, in-4°; ibid., 1731, in-4°; — *Texte allemand;* ibid., 1722, in-4°; ibid., 1744, in-4°; — *Conspectus Formularum Medicorum, exhibens tabulas XVI, tam methodum rationalem quam remediorum specimina, ex praxi Stahliana potissimum desumta, et therapiæ generali accommodata;* Halle, 1723, in-4°; ibid., 1730, in-4° ; ibid., 1739, in-4° ; ibid., 1753, in-4°; — *Conspectus Therapiæ generalis, cum notis in materiam medicam tabulis XX methodo Stahliana conscriptus;* Halle, 1724, in-4°; ibid., 1736, in-4°; — *Conspectus Chemiæ theoretico-practicæ, in forma tabularum repræsentatus, in quibus physica imprimis subterranea, et corporum naturalium principia, habitus inter se, proprietates, vires et usus, itemque præcipua chemiæ pharmaceuticæ fundamenta e dogmatibus Becheri et Stahlii potissimum, explicantur, eorumdemque aliorum celebrium chemicorum experimentis stabiliuntur;* Halle, 1730-1754, 3 vol. Traduit en allemand par Jean-Joachim Lange; Halle, 1749-1754, 3 vol. in-4°. Traduit en français par Demachy; Paris, 1757, 6 vol. in-12; — *Conspectus Physiologiæ Medicæ et Hygieines, ex forma tabularum repræsentatus, et ad dogmata Stahliana potissimum adornatus;* Halle, 1735, in-4° ; — *Conspectus Pathologiæ, ad dogmata Stahliana præcipue adornatæ, et semiologiæ potissimum Hippocrato-Galenicæ, in forma tabularum repræsentatus;* Halle, 1735, in-4°; — *Institutiones Physiologiæ et Pathologiæ Medicæ, quibus accedit hygiene et semiologia;* Halle, 1745, in-8° ; — Cent trente-quatre *Dissertations* sur différentes questions de médecine et de chimie. Outre ces travaux, on a de Junker une grammaire grecque, ouvrage de sa jeunesse. Cette grammaire a pour titre : *Hallische Griechische Grammatik;* elle eut beaucoup de succès, et a été réimprimée treize fois; Halle, 1705, in-8°, dernière édition; ibid., 1771, in-8°.

Il ne faut pas confondre ce Junker avec deux autres savants du même nom. L'un, *Jean* Junker, a vécu au dix-septième siècle; il est auteur de deux ouvrages : *Hippocratis Aphorismi paraphrasi poetica illustrati;* Erfurt, 1619, in-12, et *Compendiosa Methodus Therapeutica;* Erfurt, 1624, in-4°.

L'autre, *Jean-Chrétien-Guillaume* Junker, né à Halle, en 1761, et mort dans cette même ville, en 1800, a écrit: *Grundsætze der Volksarzneikunde* (Principes de Médecine Populaire); Halle, 1787, in-8°; — *Versuch einer allgemeinen Heilkunde* (Essai d'une Médecine Générale); Halle, 1788-1791, 2 vol.; — *Conspectus Rerum quæ in Pathologia medicinali pertractantur;* Halle, 1789-1790, 2 vol. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — *Biographie Médicale.*

JUNCOSA (Fra *Joaquim*), fécond peintre espagnol, né en 1631, à Cornudella (diocèse de Tarragone), mort près de Rome, en 1708. Il eut pour maître son père, Juan Juncosa, peintre assez médiocre, qu'il surpassa bientôt. Très-jeune encore, il se distingua par quatre tableaux mythologiques qu'il exécuta pour le marquis de La Guardia, vice-roi de Sardaigne. Il renonça à ce genre pour se consacrer aux sujets religieux, et se retira, le 21 septembre 1660, à Barcelone, dans la grande Chartreuse de la Scala Dei. Il peignit dans la salle capitulaire de ce monastère les portraits des hommes de mérite qui avaient illustré son ordre, et décora les autres pièces du couvent d'un grand nombre de fresques composées avec art et exécutées avec facilité. Son chef-d'œuvre est *Saint Bruno lisant sa règle à ses disciples.* Il se rendit ensuite à la chartreuse du Monte-Alègre, y peignit la *Naissance* et le *Couronnement de la Vierge* et trente-six autres fresques d'une grandeur immense (1) allusifs à l'*Histoire du Saint-Sacrement*, et qui couvrirent toutes les murailles de l'église. Il représenta aussi sur la voûte une *Gloire d'Anges* composée d'un grand nombre de figures. Peu après il partit pour Rome, et acquit une haute considération parmi les meilleurs maîtres. Dès cette époque, il transforma complétement sa manière. A son retour en Espagne (1678), il fut chargé avec son cousin, le docteur don José Juncosa, et José Franquet, de décorer la voûte ainsi que la chapelle majeure de l'ermitage de Notre-Dame de la Miséricorde près de Reuss. Ils y représentèrent les différentes phases de l'*Histoire de la Vierge.* Ces travaux furent terminés en 1680; fra Juncosa parcourut alors les couvents de la Catalogne, ceux de Tarragone,

(1) Ces tableaux sont de huit palmes catalanes de large et de plus de onze de hauteur.

a n : de jorque, laissant t des passage. Il rentra Sc u ne put s'assujettir aux et a commune. Ses supérieurs it Juncosa, irrité de cette i du monastère, et fut droit à au pape. Le saint-père, ciation le grand talent du de se r r dans un er- de Rc . ou il e livrer s. Ce à ours, ais repu- des peintres les plus distingués de espagnole. Ses ouvrages sont justement pour la correction du dessin, la franchise e, la belle couleur, la bonne entente de la et des demi-teintes.

A. DE L.

no Velasco, *El Museo de la Pintura.* — Quilliet aire des Peintres Espagnols. — Guevarra, *Los terios de la Pintura.*

COSA (Le docteur don José), peintre es- cousin du précédent, né à Cornudella, 1705. Il fut l'élève de son oncle Juan e c isciple de fra Joachim. Il ne c rd à la peinture : il étudia la , re a prêtrise, et devint habile pré- r is son goût pour les arts prit le des- eu artistes catalans ont autant travaillé . Il peignait avec facilité, mais n'avait ni correct ni la belle pâte de son cousin, a, de 1678 à 1680, dans la décoration de ge de Notre-Dame de la Miséricorde près En 1680 il peignit seul la coupole du de la chartreuse de la Scala Dei, où il divers passages de la *Vie du Christ* istoire du peuple hébreu. En 1682, il à fresque plusieurs *Mystères de la* sur les murailles de la chapelle de la tion, dans la cathédrale de Taragone. Il ite employé dans la chapelle de Sainte- la-Vieille et dans le couvent de La Merced. a laissé, outre un grand nombre de ta- et de portraits pour des particuliers, une immense de productions à Barcelone et resque tous les établissements religieux atalogne.

A. DE LACAZE.

no Velasco, *El Museo de la Pintura.* — Quilliet, aire des Peintres Espagnols.

US, philosophe grec, d'une époque in- . Sa vie est inconnue. Il composa un *r la Vieillesse* (Περὶ γήρως), dont Stobée des extraits considérables. L'ouvrage forme de dialogue, et l'auteur apparte- école platonicienne.

Y.

Florilegium, tit. 115, 116, 117, 121.

ZILL (*Boniface-Stanislas*, abbé), na- polonais, né en Lithuanie, en 1761, rs 1830. Il voyagea à l'étranger pour se nner dans les sciences naturelles, et à son Wilna, en 1797, il y fut nommé sup- e la chaire d'histoire naturelle. En 1799, le grade de docteur en philosophie et en théologie, et, en 1802, il occupa la chaire de botanique et d'histoire naturelle à l'université de Wilna. Jundzill créa le jardin botanique de cette université. On a de lui, en polonais : *De l'Électricité factice et naturelle*, traduit de Jean Bacaria ; Wilna, 1786, in-8° ; — *Description des Plantes indigènes du Grand-duché de Lithuanie, selon le système de Linné ;* Wilna, 1791, 1811, in-8° ; — *Principes de Botanique et de Physiologie des Plantes ;* Varsovie, 1804, 2 vol. in-8° ; — *Zoologie ;* Wilna, 1807, 3 vol. in-8°. En 1805 et 1806, Jundzill rédigea avec André Sniadecki et Joseph Kossakowski un excellent journal littéraire intitulé : *Journal de Wilna.*

J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

JUNGE (*Joachim*), célèbre naturaliste et philosophe allemand, né à Lubeck, le 21 octobre 1587, mort à Hambourg, le 23 septembre 1657. Son père, recteur de l'école de Lubeck, fut assassiné en sortant de la maison d'un de ses amis, et le jeune Junge fut élevé par sa mère, qui ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Pauvre, elle ne put parvenir à l'envoyer à l'université, et Junge passa plusieurs années de sa jeunesse à écrire de mauvaises tragédies et à expliquer la logique de Ramus à ses condisciples. En 1606, cependant, un parent lui fournit les moyens nécessaires pour terminer ses études. Junge se rendit à Rostock, et de là à Giessen, et subit dans cette dernière ville un examen brillant, qui détermina les curateurs de l'université à lui offrir une place de professeur de mathématiques. Junge occupa cette chaire pendant cinq ans ; mais s'apercevant qu'elle le détournait de ses occupations particulières, il s'en démit en 1614. Il continua ensuite ses études d'histoire naturelle et de médecine, obtint en 1618, à Padoue, le grade de docteur, et se fixa plus tard à Rostock. Son intention d'établir une société pour l'avancement des sciences naturelles le fit soupçonner d'être un des chefs des frères Rose-Croix, dont l'existence mystérieuse inspirait alors d'étranges inquiétudes aux gouvernements de l'Allemagne. On répandit des insinuations perfides sur son compte, et ce ne fut qu'en 1624 qu'il parvint à obtenir à Rostock une place de professeur. Les intrigues de ses ennemis le décidèrent à la quitter et à se retirer à Brunswick. Rappelé, en 1626, à Rostock, il y fit un séjour de trois ans, et se rendit alors à Hambourg, où il passa le reste de sa vie, en qualité de recteur de l'école de Saint-Jean. Bientôt, après avoir pris possession de sa nouvelle place, il commença à attaquer les vieilles doctrines péripatéticiennes de l'université et à substituer l'expérience à la scolastique. Joignant beaucoup de sagacité et de franchise à une grande érudition, il ne recula point devant la rumeur que causèrent ses innovations parmi les partisans de l'aristotélisme, et

mérita l'estime de Leibnitz, qui le place à côté de Kopernic, de Galilée, de Kepler, et un peu au-dessous de Descartes (1). Junge peut être considéré comme le créateur de la botanique scientifique, car c'est à lui que l'on doit la terminologie que Linné a ensuite portée à un si haut degré de perfection. Junge, le premier, conçut l'idée d'appliquer une denomination particulière aux différences que les végétaux présentent dans leurs diverses parties. Il fit voir sur quelles bases on devait établir une bonne classification des plantes, et entrevit, en un mot, tous les principes de la philosophie botanique. Linné ne connaissait pas encore, en 1771, les travaux de Junge, et ne put en profiter; mais il n'en fut pas de même de Ray, qui les apprécia beaucoup (2).

Des ouvrages très-importants de Junge furent détruits par un incendie; d'autres ne parurent qu'après sa mort, publiés en grande partie par son disciple Jean Vogel, à qui il avait légué ses manuscrits. Nous citerons : *Theses miscellæ ex universa philosophia, organica, theoretica, pratica*; Giessen, 1608; — *Geometria empirica*; Hambourg, 6e édit., 1688, in-4° (3); — *Logica Hamburgensis, id est institutiones logicæ*; Hambourg, 3e édit., 1681; — *Doxoscopiæ physicæ minores, seu isagoge physica doxoscopica*; Hambourg, 1662, in-4° : cet ouvrage a été publié par Martin Vogel; — *Harmonica theoretica, compendiosissima et optima methodo sonorum, etc., demonstrans*; ibid., 1678 et 1679, in-4°; — *Isagoge phytoscopica*; ibid., 1678, in-4°; — *Fasciculus schedarum inscriptus Germania superior*; ibid., 1685, in-4°; — *Mineralia*; ibid., 1689; — *Phoranomica, seu de motu locali doctrina*; ibid., 1689, in-4°; — *Historia Vermium*, publié par J. Harmer; ibid., 1691, in-4°. Les opuscules de Junge étant devenus très-rares, J. P. Albrecht les a réunis dans le recueil intitulé *Opuscula Physica botanica*; Cobourg, 1747. R. LINDAU.

Vogel, *Vie de Junge*, dans la *Cimbria Litterata*, t. III. — Guhrauer, *Joachim Jungius und sein Zeitalter*, nebst *Goethes Fragmenten ueber Jungius*; Stuttgard, 1850, gr. in-8°. — Guhrauer, *Commentatio Hist. Literaria de J. Jungio. Adjecta est Jungii Epistola de Cartesii philosophia*; Breslau, 1846. — M. Vogel, *Historia Vitæ et Mortis Joachimi Jungii* (1658).

JUNGE (*Joachim*), écrivain danois, né à Odensée, le 28 octobre 1760, mort le 8 juin 1823. Pasteur de Bloustrœd et Lillerœd, en Séelande (1791), il a publié un intéressant ouvrage *sur le Caractère, les Mœurs, les Opinions et la Langue des Paysans de la Séelande septentrionale* (Den Nordsiellandske Landalmues Character, Skikke, Meeninger og Sprog.); Copenhague, 1798, in-8°; remis en circulation avec un nouveau titre, ibid., 1824). On a encore de lui : *Specimen lectionum variantium Codicis membranacei Liviani, seculo XI exarati, qui in Bibliotheca collegii Medicei asservatur*; ibid., 1783-1784, 2 part.; — *Disquisitio de Rebus Schyticis*; ibid., 1786-1787, 3 part.; — des ouvrages théologiques. B.

Erslew, *Forfatter-Lex.* — *Revue Encycl.*, 1825, févr.

JUNGER et non **JUNGEN** (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 15 février 1759, mort à Vienne, le 25 février 1797. Fils d'un négociant, son père le destina au commerce; mais Junger, après avoir passé quelque temps à Chemnitz, renonça à cette carrière, fit son cours de droit à l'université de Leipzig, et s'adonna plus tard exclusivement à l'étude de la littérature. Ses premiers essais poétiques eurent du succès, et quelques-unes de ses chansons se répandirent dans toute l'Allemagne. (Celle qui commence par ce vers : « Jouissez de la vie, on ne vit qu'une fois » [*Geniesst den Reiz des Lebens*, etc.] est encore très-populaire aujourd'hui). En 1787 Junger se rendit à Vienne, où il reçut de l'empereur Joseph II la place de poëte dramatique du théâtre de la cour. Quelques années plus tard il perdit ce petit emploi, et depuis ce temps vécut pauvrement du produit de ses travaux littéraires. Les privations continuelles qu'il dut s'imposer le jetèrent dans une profonde mélancolie, qui dégénéra à la longue en folie. Il est à remarquer que c'est de cette époque que datent les meilleures comédies et les plus joyeux romans humoristiques de Junger. Quelques années auparavant il s'était amèrement plaint de la triste position que la société a faite à l'homme de lettres. « C'est, dit-il, de tous les hommes celui qui a choisi le métier le plus difficile et le plus ingrat. Passer ses meilleures années à s'instruire, miner sa santé pour enseigner la verité aux autres, voir ses meilleures intentions méconnues, ses plus belles pensées mal comprises, dépenser plus de temps pour remplir une simple feuille de papier qu'un grand fonctionnaire n'en met toute l'année pour gagner les gros appointements attachés à sa place, être obligé de faire rire le lecteur lorsque le cœur saigne, se voir continuellement confondu avec une foule de misérables qui ont déshonore le nom d'homme de lettres, et ne recevoir en récompense de tant de travaux, de peines, d'outrages et de larmes qu'un morceau de pain

(1) Leibnitz ne regrette, en parlant de lui, qu'une chose, c'est que Junge n'ait pas réuni toutes les forces de son esprit pour consolider ses propres opinions au lieu de les disperser en renversant celles des autres : *Utinam vir summus magis elaborasset in stabiliendis propriis quam discutiendis alienis* (Leibnitz, *Opera*, t. VI, p. 39).

(2) Le portrait de cet homme si distingue se trouve à la Bibliothèque de la ville de Hambourg, avec l'inscription suivante :

Jungius, invicti scrutator, cernite, veri
Maximus, his oculis, hoc fuit ori gravi.
Abdita mens, ardens, subtilis, et omnibus instans,
Sollicitam vultu se probat ipsa suo.
Immensum cui scire datum est, huic nulla putantur
Esse satis : nunquam, quod capit, omne capit.

(3) La traduction allemande de ce livre, faite par Junge même et intitulée *Die Reiss-Kunst*, est une des plus grandes curiosites bibliographiques.

sec, et encore pas toujours, voilà l'heureux sort des hommes qui se proposent de répandre les lumières. »

Les romans et les comédies de Junger sont amusants, son style est facile et agréable, c'est un homme de beaucoup de talent; mais le génie du véritable auteur comique lui manque. On a de lui : *Huldreich Wurmsamen von Wurmfeld*; Leipzig, 1781-1787, 3 vol.; — *Der Kleine Cæsar* (Le petit César), roman comico-satirique; Leipzig, 1782; — *Des Grafen Heinrich von Moreland merkwuerdige Geschichte und Abentheuer* (Histoire mémorable et Aventures du comte Henri de Moreland); ibid., 1783, 2 vol.; — *Camille, oder Briefe zweier Mædchen aus unserm Zeitalter* (Camille, ou lettres de deux jeunes filles de notre époque); ibid., 1786-1787, 4 vol.; — *Vetter Jakobs Launen*; Leipzig, 1786-1792, 6 vol., recueil de contes humoristiques, auxquels l'ouvrage français *Lunes du cousin Jacques*, de Beffroy de Reigny, a servi en partie de modèle; — *Der Schein trügt*; Berlin et Libau, 1787-1789, 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en français : *Marianne et Charlotte, ou l'apparence est trompeuse*; Paris, 1793, 2 vol.; — *Ehe Standsgemælde* (Tableaux du Mariage); Leipzig, 1790. Ce roman a été traduit en suédois; Stockholm, 1798; — *Der Melancholische* (Le Mélancolique); Berlin et Leipzig, 1795-1796, 3 vol.; — *Wilhelmine oder alles ist nicht Gold was glænzt* (Wilhelmine, ou tout ce qui brille n'est pas or); Berlin, 1795-1796, 2 vol.; — *Fritz*, roman comique; Berlin, 1796-1797, 4 vol. Les 5[e] et 6[e] vol. sont d'un auteur inconnu; nouvelle édition, Leipzig, 1807-1810, 6 vol.

Les œuvres dramatiques de Junger sont : *Amitié et Soupçon*; — *La Correspondance ouverte*; — *Raison et Insouciance*; — *Le Revers*; — *La Lettre de Change*; — *Reconnaissance et Ingratitude*; — *La Mère confidente de sa fille*; — *Les Charlatans*; — *L'Enlèvement*, etc. Elles ont été réunies en trois recueils : *Lustspiele* (Comédies); Leipzig, 1785-1790, 5 vol.; — *Komisches Theater* (Théâtre comique); Leipzig, 1792-1795, 3 vol.; — *Theatralischer Nachlass* (Œuvres dramatiques posthumes); Ratisbonne, 1803-1804, 2 vol. Les poésies de Junger ont été publiées par Eck : *Gedichte*; Leipzig, 1821. R. LINDAU.

Eck, *Leipziger gelehrtes Tagebuch*.

JUNGERMANN (*Godefroi*), philologue allemand, né à Leipzig, dans la seconde moitié du seizième siècle, mort le 16 août 1610. Il était fils de Caspar Jungermann, professeur de droit à l'université de Leipzig. Jungermann s'adonna à l'étude des auteurs de l'antiquité avec une ardeur que l'affaiblissement croissant de sa vue ne put modérer. Après avoir refusé plusieurs emplois qui auraient pu le détourner de ses travaux favoris, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Weichel, à Francfort, et plus tard dans celle de Marne, à Hanau. Il était en relation suivie avec les premiers savants de son époque, tels que Saumaise, Ritterhusius, Scip. Gentilis et autres, qui appréciaient son zèle infatigable et son grand savoir. On a de lui : *Longi Pastoralia, græce cum latina versione et notis*; Hanau, 1605, in-8°; — *Cæsaris Commentaria*; Hanau, 1606, in-fol.; Francfort, 1609, in-4° : édition où se trouve pour la première fois imprimée la version grecque des *Commentaires*, attribuée communément à Planudes; — *Herodotus*; Francfort, 1608, in-fol. : assez bonne édition, qui contient la traduction latine d'Hérodote par Valla. — Jungermann a aussi donné une édition annotée du *Tractatus de Equuleo* de Jérôme Maggi; Hanau, 1609, in-8°. Il avait encore écrit des observations sur l'*Onomasticon* de Julius Pollux; longtemps après sa mort, le manuscrit fut trouvé chez un cordonnier à Strasbourg, et envoyé à Lederlin, qui publia le travail de Jungermann dans l'édition de Pollux qu'il donna en 1706, à Amsterdam, 2 vol. in-fol. — Deux lettres de Jungermann, adressées à Scip. Gentilis, se trouvent dans les *Gudii et doctorum virorum ad eum Epistolæ*, p. 359; — deux autres, adressées à Mich. Piccart, sont dans le tome I des *Notitiæ historicæ criticæ Librorum veterum rariorum* de Th. Simerus; dans le tome II de la *Sylloge Epistolarum* de Burmann sont insérées vingt et une lettres de Jungermann à Saumaise; enfin, dans les recueils de lettres de Scaliger et de Goldast, il s'en trouve quelques-unes de Jungermann. E. G.

Bayle, *Diction.* — Crenius, *Animadversiones philologicæ*, Pars V, p. 13-20 et p. 103-108. — Witte, *Diarium biographicum*.

JUNGERMANN (*Louis*), botaniste allemand, frère du précédent, né à Leipzig, le 4 juillet 1572, mort à Altdorf, le 7 juin 1653. Il étudia la médecine et les sciences naturelles à Giessen, et obtint en 1625 la chaire de botanique à l'université d'Altdorf, qu'il occupa ensuite jusqu'à sa mort. Rupp (non Linné, comme dit la *Biographie médicale*), en récompense des travaux dont Jungermann et un autre botaniste du même nom (*Joachim Jungermann*) ont enrichi la botanique, a donné leur nom à un genre de plantes de la famille des hépatiques (*Jungermannia*, III, 24, L.). On a de lui : *Catalogus Plantarum quæ circa Altdorfium noricum et vicinis quibusdam locis nascuntur, recensitus à Gasp. Hoffmanno*; Altdorf, 1616, in-4°; — *Cornu Copiæ Floræ Giessensis, proventu spontanearum stirpium cum flora Altdorfiensi amice et amœne conspirantis, uti Lipsiensium, Wittenbergensium, Jenensium quoque deliciis herbarum abundantis*; Giessen, 1623, in-4°; — *Aulæum academicum, in quo clariss. professorum, quibus Athenæum Giessense maxime inclaruit, anagrammata tam latine quam vernaculæ linguæ notis exhibentur*; ibid., 1624, in-4°; —

Catalogus Plantarum quæ in horto medico et agro Altdorfino reperiuntur; Altdorf, 1635, in-4°; ibid., 1646, in-8°. Dr L.

Biographie médicale. — Will, *Nurenberg. Gelehrten Lexikon*, vol. II, p. 261. — Witten, *Mem. Medic.*, Dec. II, p. 158. — Strieder, *Hessische Gelehrten geschichte*, vol. VI, p. 407.

JUNGIUS. *Voy.* JUNGE.

*JUNGHUHN (*François-Guillaume*), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld, le 26 octobre 1812. D'abord chirurgien dans l'armée prussienne, il eut un duel, à la suite duquel il fut enfermé au fort d'Ehrenbreitstein, d'où il s'évada après une captivité de vingt mois. Après avoir ensuite rempli les fonctions d'officier de santé dans la légion étrangère d'Alger et dans l'armée hollandaise de Batavia, il commença en 1836 à explorer, au point de vue de la géographie et de l'histoire naturelle, les parties encore inconnues de l'île de Java. En 1840 il se rendit dans l'île de Sumatra, et il y fut chargé par le gouvernement hollandais d'aller étudier le pays des Battas, peuple anthropophage. De retour à Batavia en 1842, il s'occupa, pendant les années suivantes, à déterminer la constitution géologique de Java. En 1848 sa santé, affaiblie par les privations auxquelles il avait été soumis pendant ses pérégrinations, le força de retourner en Hollande, où il travaille maintenant à une carte topographique de Java. On a de lui: *Topographische und naturwissenschaftliche Reisen* (Voyages entrepris dans l'intérêt de la topographie et de l'histoire naturelle); Magdebourg, 1845, publié par Nees von Esenbeck; — *Die Battaländer* (Le Pays des Battas); Berlin, 1847, 2 vol in-8°; le même ouvrage parut en hollandais à Leyde, 1847; — *Zurückreise von Java nach Europa* (Retour de Java en Europe); Leipzig, 1851; traduit de l'original hollandais par Hasskarl; — *Java, seine Gestalt Pflanzendecke und innere Bauart* (Java, sa conformation, ses plantes et sa constitution géognostique); Leipzig, 1852, 3 vol.; traduit de l'original hollandais par Hasskarl. Les objets d'histoire naturelle recueillis par Junghuhn se trouvent décrits dans les *Plantæ Junghuhnianæ;* Leyde, 1851, in-8°, ouvrage rédigé par Gœpert, de Vriese, Molkenbœr et autres. — Junghuhn a aussi publié de nombreux mémoires dans le *Tijdschrift vor Neerlandsch Indië* et dans d'autres revues. E. G.

Conv.-Lex.

JUNGMANN (*Joseph*), lexicographe bohême, né le 16 juillet 1773, à Hudlitz, mort le 16 novembre 1847, à Prague. Fils d'un paysan qui s'occupait principalement de la culture des abeilles, il manifesta de bonne heure une vocation marquée pour l'étude des lettres, et eut beaucoup à lutter avant de pouvoir librement s'adonner à ses goûts favoris. Son exemple paraît avoir entraîné d'autres membres de sa famille; car deux de ses frères suivirent également des carrières libérales; l'un, Antonin, fut médecin, l'autre, Jean, entra dans les ordres. Élevé d'abord à Beraun, il compléta son éducation à l'université de Prague, et obtint en 1799 une place de professeur de grammaire au gymnase de Leitmeritz; en même temps, il employait ses loisirs à faire des cours gratuits sur la langue et l'histoire nationales. Envoyé à Prague en 1815 pour enseigner le latin au collége de la Vieille-Ville, il devint, en 1834, principal de cet établissement, et prit sa retraite en 1845. il fut, pendant quelques années, recteur de l'université. Ce savant, dont le nom est encore dans son pays entouré de la vénération publique, poursuivit, durant sa longue carrière, un but des plus honorables : celui de restaurer l'ancien idiome tschèque ou bohême, remplacé dans les écoles par l'allemand, et dont l'usage semblait abandonné aux classes inférieures. Ce fut là la grande, l'unique affaire de toute sa vie, et l'on peut dire sans exagération que ses efforts furent couronnés de succès, et que son pays lui dut la renaissance d'une littérature vraiment nationale. S'il ne prit pas à ce mouvement une part considérable, marquée par l'importance ou l'originalité de ses écrits, il fut un des premiers à l'indiquer et à y pousser la génération contemporaine. Jungmann fut l'auteur de deux ouvrages d'une utilité incontestable, longuement préparés, et qui sont, en quelque sorte, devenus classiques. L'un, *Slownik Cesko-Nemecki* (Dictionnaire Bohême-Allemand), Prague, 1835-1839, 5 vol. in-4° à 2 col., est un admirable monument d'érudition et de patience, que ses compatriotes placent avec orgueil à côté des travaux analogues de Johnson et d'Adelung; il fut publié aux frais du Muséum de Prague, et par décret impérial, rendu vers 1840, l'orthographe de l'auteur fut imposée dans toutes les écoles publiques; mais en 1842 le Muséum adopta un autre système, auquel Jungmann fut obligé de se conformer. L'autre ouvrage est une *Histoire de la Littérature de Bohême;* Prague, 1825; 2e édit., 1849. C'est moins une histoire qu'un vaste répertoire bibliographique, renfermant une complète et minutieuse énumération de tous les livres écrits en langue bohême, imprimés ou manuscrits, depuis le moyen âge jusqu'à l'année 1846. On a encore de ce savant un recueil de *Melanges;* Prague, 1841, 1 vol., qui contient quelques essais littéraires et des traductions, entre autres celle du *Paradis perdu* de Milton, qui avait paru à part en 1811, et réimprimés en 1843 dans la *Nowoceska Biblioteka* P. LOUISY.

Conv.-Lex. — *The English Cyclopædia.*

JUNIUS (*Adrien*), savant hollandais, né le 1er juillet 1511, à Horn, mort le 16 juin 1575, à Armuiden, près Middelbourg. Reçu docteur en médecine à Bologne, il résida en Angleterre et en Danemark, où il fut précepteur du prince royal, et pratiqua son art à Harlem. On cite de lui : *Lexicon græco-latinum*, 1548; *Emblemata;* Anvers, 1569, in-16; *Nomenclator*

um rerum propria nomina variis linguis ... ; Paris, 1566, in-8°, livre excellent sou... réimpr.; *Animadversa*; Bâle, 1556, in-8°, r. en 1708 avec addit.; *Batavia*; Leyde, in-4°, histoire entreprise par ordre des de Hollande; *Poemata*; ibid., 1598, in-8°.

...ron, *Mém.*, VII. — Van der Aa, *Biogr. Word.*

...KER ou JUNIKER (*Georges-Adam*), ...teur français, naquit en 1720, à Hanau, ...ourut le 12 avril 1805, à Fontainebleau. ...es études aux universités de Halle et de ... dirigea depuis 1746 jusqu'en 1751 le col... e Hanau, vécut ensuite quelques années à ...ague, et entra, en 1760, comme conseiller, ...vice du comte de Solm. Il quitta bientôt ...dernière place et, s'étant familiarisé avec ... française, il se rendit à Paris, où il ob... 1762, la place de professeur d'allemand à ... militaire. Après avoir occupé cette chaire ...t vingt ans, il fut nommé censeur royal, et ...ra à Fontainebleau. Junker a traduit un ... nombre d'ouvrages allemands en français, ...ntribué beaucoup à faire naître en France ...t de la littérature étrangère. Ses princi... ...ravaux sont : *Nouveaux Principes de la ...ue Allemande à l'usage des Français*; ... 1760; 4° édit., Strasbourg, 1780. Cet ... t longtemps considéré comme ... ire allemande : elle fut adop... ... du gouvernement; — *In...tion à la Lecture des Auteurs Alle...s*; Paris, 1763, in-12; — *Théâtre Alle..., ou recueil des meilleures pièces dra...ues, tant anciennes que modernes, qui ...aru en langue allemande*, *précédé ... dissertation sur l'origine, les progrès ...at actuel de la poésie théâtrale*; Paris, 3 vol. in-12 : cet ouvrage a été fait par ...n commun avec Liebault; — *Recueil ...ique, ou choix de pièces morales, ins...es et amusantes*; Strasbourg, 1772; — ... de l'allem. les *Contes comiques* de ...; Paris, 1771; — *Les Grâces, et Psy... ...re les Grâces*, trad.; ibid., 1771; — ...n, par Moses Mendelssohn; ibid., 1772; ... *Découverte de l'Amérique* de Campe; ...urg, 1782-1783, 3 vol.; — *Le Nouveau ...son* de Campe; Paris, 1783; — *Leçons de ...ublic*; Paris, 1786, 2 vol. in-fol. R. L.

...et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*; — Strie...sische Gelehrten geschichte, vol. 6, 7, 8, et 15. ... *Biograph, oder Darstellung merkwürdige ...en aus den letzten drei Jahrh.* — Baur, *Neues ...ogr. liter. Handwoerterbuch*.

...OT (*Jean-Baptiste*), écrivain religieux ..., né à Châtillon-sur-Seine, en septembre ... mort dans la même ville, le 9 octobre ... Il était cordelier. On a de lui : *Monumen...t elogium magistri Francisci La Velle*; ..., 1664, in-4°; — *Elogium funebre Ja...s ...reux*; Chambéry, 1682, in-4°; — *Orai...nèbre de Marie-Anne-Agnès de Rou...*; Dijon, 1683, in-4°; — *Le Chemin du Ciel ouvert aux Ames qui aspirent à la perfection*, dédié à Gabriel de Roquette, évêque d'Autun; Autun, 1670, in-24. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. Histor. de la France*.

JUNOT (*Andoche*), duc d'ABRANTÈS, général français, né le 23 octobre 1771, à Bussy-le-Grand, mort à Montbard, le 29 juillet 1813. Son père, qui exerçait des fonctions judiciaires, lui fit faire ses études au collége de Châtillon. C'était, dit-on, un écolier plein de facilité, mais tapageur, faisant faire ses devoirs par ses camarades, qui l'aimaient quoiqu'il fût toujours prêt à les battre. Il étudiait le droit quand la révolution éclata. Il partit comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires de la Côte-d'Or. « Il s'était déjà fait remarquer par une valeur poussée jusqu'à la témérité, dit le général Haillot, et ses camarades, qui ne le désignaient que sous le nom de *la Tempête*, l'avaient nommé sergent par acclamation quand le hasard voulut, au siége de Toulon, qu'il servît de secrétaire au chef de bataillon Bonaparte, commandant l'artillerie de siége. Cet incident devint l'origine de la fortune de Junot. Une bombe, qui éclata au moment où il écrivait une dépêche sous la dictée de son nouveau chef, le couvrit de sable et de terre, ainsi que ses papiers; loin de s'en effrayer et de ressembler au secrétaire de Charles XII, Junot s'écria en plaisantant : « Bien! nous n'avions pas « de sable pour sécher l'encre, en voici! » Ce bon mot, ce sang-froid, au milieu d'un péril évident, plurent à Bonaparte; il s'attacha Junot, qui plus tard devint son aide de camp. Junot, de son côté, subjugué par l'ascendant du grand homme, se dévoua entièrement à lui. » Après le 9 thermidor, Junot partagea la mauvaise fortune de son chef. Bonaparte ayant été mis en arrestation et enfermé au fort Carré à Antibes, Junot prépara des moyens d'évasion et de fuite à l'étranger. Bonaparte le sut, et lui répondit, du 12 au 19 août 1794 : « Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais; depuis longtemps tu connais aussi celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes. Les hommes peuvent être injustes envers moi, mon cher Junot, mais il suffit d'être innocent : ma conscience est le tribunal où j'évoque ma conduite. Cette conscience est calme quand je l'interroge; ne fais donc rien, tu me compromettrais. » Junot se tint tranquille, et la captivité du vainqueur de Toulon ne fut pas de longue durée. Junot fréquentait avec Bonaparte la maison de Mme Permon. Il recevait de sa famille une petite pension qu'il avait le bonheur de doubler au jeu; il partageait sa bourse avec Bonaparte, et songeait alors à épouser une des sœurs de son ami, Pauline. Bonaparte ne le repoussait pas; mais il l'engageait à attendre des temps meilleurs. Quand il eut obtenu le commandement de l'armée d'Italie, il emmena Junot comme aide de camp. Après la bataille de Millesimo, où il s'était distingué, Junot fut chargé de porter à Paris les

drapeaux pris sur l'ennemi; il se trouva encore à presque toutes les grandes batailles de 1796 et 1797, et fut grièvement blessé à la tête au combat de Lonato. Entré dans la cavalerie légère, il passa rapidement par les grades de chef d'escadron et de colonel. Dans le mois d'avril 1797, Bonaparte chargea son aide de camp de porter et de lire au sénat de Venise la lettre par laquelle il lui reprochait la perfidie de sa conduite. Junot remplit cette mission avec toute la rudesse d'un soldat. L'année suivante, Bonaparte emmena Junot en Égypte, où il fut nommé général de brigade. Junot se distingua particulièrement au combat de Nazareth : à la tête de 300 cavaliers il mit en déroute un corps de 10,000 Turcs, après une résistance qui dura quatorze heures. Dans cette affaire, il abattit d'un coup de pistolet le neveu de Mourad-Bey, qui fondait sur lui le sabre à la main. « Le dévouement que Junot portait au général Bonaparte tenait de l'exaltation, dit le général Haillot; il chercha querelle au général Lanusse, qui ne partageait point son enthousiasme. Blessé grièvement à la suite d'un duel aux flambeaux sur les bords du Nil, duel dont Murat et Bessières furent les témoins, il ne put quitter l'Égypte avec Bonaparte, et ne partit que quelque temps après; mais, moins heureux que son chef, il fut pris par les croiseurs anglais, et ne dut qu'à l'active intervention de sir Sidney Smith de pouvoir rentrer en France. Il débarqua à Marseille le jour de la bataille de Marengo. » Un mois après, le 9 thermidor an VIII, il fut nommé commandant de Paris, et continua à poursuivre de toutes ses forces les ennemis du nouvel ordre de choses. Bientôt il épousa M[lle] Permon (*voy.* l'article suivant), que le premier consul dota, et fut nommé général de division. Une affaire fâcheuse le fit envoyer à Arras avec le commandement des grenadiers de l'armée dite *d'Angleterre*. A la fin de 1803, Murat lui succéda dans le commandement de Paris. A Arras, Junot s'occupa beaucoup de l'instruction de ses grenadiers : « Je n'ai jamais vu, dit M[me] d'Abrantès, de mère plus coquette pour sa fille, de femme plus coquette pour elle-même, que Junot ne l'était pour ses grenadiers, leur toilette et surtout leur coiffure. » Il fit substituer le schako au tricorne et la coiffure à la Titus à la coiffure poudrée. A son passage à Arras, Napoléon, devenu empereur, admira la belle tenue des grenadiers de Junot. Nommé colonel général des hussards à la création de l'empire (mai 1804), avec une pension de 30,000 fr. sur la cassette impériale, Junot fut créé grand-officier de la Légion d'Honneur en juillet suivant. Cependant, il ne pouvait se consoler de n'avoir pas été compris parmi les maréchaux. Sa femme lui faisait aussi du tort par ses grandes dépenses, son luxe, ses caquetages, ses libertés de langage et ses rapports avec les hommes les moins dévoués à l'empire, les littérateurs de l'opposition et les étrangers les plus dangereux. Napoléon donna vainement des avis répétés aux deux époux; il ne put rien changer à leur conduite. Pour éloigner Junot, peut-être bien aussi pour d'autres motifs, il le nomma ambassadeur à Lisbonne. Junot hésita longtemps avant d'accepter. « Je ne ferai que des sottises, disait-il à Cambacérès; comment imaginer que je pourrai me plier à tous les ménagements, à toute la duplicité qu'exige la diplomatie? » Pressé par sa femme, il partit enfin. Il fit une entrée solennelle à Lisbonne, imitée de celle du comte de Châlons, envoyé par le roi Louis XVI près de la reine de Portugal, en 1789. Il se présenta au prince régent d'une manière très-cavalière, et lui remit la ratification du traité conclu par le maréchal Lannes. Peu de temps après, il reçut le grand cordon de l'ordre du Christ. Au mois d'octobre 1805, sans attendre l'autorisation du gouvernement, Junot vint retrouver Napoléon en Allemagne, et il se fit remarquer à la bataille d'Austerlitz. Pour obliger M[me] Récamier, dont le mari était tombé en déconfiture, il sollicita de l'empereur un prêt de deux millions pour ce financier. Irrité de cette demande indiscrète, Napoléon envoya Junot dans les États de Parme et de Plaisance pour réprimer une insurrection. Au mois de juillet 1806, Junot revint à Paris, et fut nommé gouverneur de Paris et commandant de la première division militaire. Engagé dans des dépenses exagérées, Junot se fit remarquer par sa vie dissipée et extravagante. Il voulait voyager aussi vite que l'empereur; il avait ses propres relais, des centaines de chevaux, entretenait des maîtresses, et prodiguait des trésors dans des excès quelquefois grossiers. « Plus d'une fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeuné, on l'a vu entrer en fureur aux moindres réclamations du plus petit créancier, disait Napoléon à Sainte-Hélène, et prétendre le solder à coups de sabre. » Il acheta le domaine du Raincy, qu'il ne put payer, et qu'il dut céder plus tard à l'empereur. Cependant, M[me] Murat et l'impératrice Joséphine cherchèrent, dit-on, à s'attacher le gouverneur de Paris, dans la crainte de quelque fâcheuse éventualité. Il fut, à ce qu'on assure, du parti de la plus jeune, et c'est à cette passion que M[me] d'Abrantès fait remonter le nouvel exil de Junot; d'autres historiens l'attribuent à quelque imprudence de M[me] Junot elle-même. Quoi qu'il en soit, Junot reçut le commandement d'une armée qui devait envahir le Portugal. « Cette armée, dit le général Haillot, réunie dans les premiers jours de novembre 1807, à Salamanque, en partit le 12, et quoique voyageant en Espagne, encore alliée de la France, elle éprouva de grandes privations avant d'arriver à Alcantara. Mais ce n'était que le prélude des souffrances inouïes qu'elle eut à supporter pour pénétrer en Portugal par les montagnes de Beira. Junot, pendant cette marche, que l'on a comparée à la retraite de Moscou, se montra su-

périr aux événements. A Abrantès, où il arriva le 23 novembre, il rallia une partie de son armée, épuisée de fatigues et dans l'état le plus déplorable, et osa marcher sur Lisbonne, qu'il prit le 1er décembre avec 1,500 hommes seulement, dont la moitié, suivant l'expression du général Thiébaut, chef d'état-major de l'armée, paraissait être des cadavres ambulants. Junot, déployant la plus grande activité, réorganisa son armée, et s'empara des principales places fortes du royaume. Cette brillante conduite lui valut le titre de duc d'Abrantès et celui de gouverneur général du Portugal. D'un caractère vif et emporté, aussi prompt à s'irrriter qu'à s'apaiser, Junot n'avait point les qualités nécessaires pour gouverner un peuple tel que les Portugais; cependant, il administra le royaume sans trop de difficultés jusqu'au moment de l'insurrection espagnole. Cette insurrection, qui se propagea rapidement dans le Portugal et le débarquement à Peniche d'une armée anglaise sous les ordres du duc de Wellington (alors sir Arthur Wellesley) vinrent compliquer les embarras de sa position. Sans se donner le temps de réunir toute son armee, il n'hesita point à marcher contre les Anglais; mais ayant perdu la bataille de Vimeiro, qu'il était venu leur livrer, il conclut, le 30 août 1808, la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal par l'armée française, que des bâtiments anglais ramenèrent en France. Napoléon et le gouvernement anglais blâmèrent, chacun de son côté, cette convention, et l'on prétend que l'empereur dit à ce sujet: « J'allais appeler Junot devant un conseil de guerre; les Anglais y citèrent leurs généraux, et m'épargnèrent la peine de punir un vieil ami. » Mais si l'on ne pouvait reprocher à Junot son manque de bravoure, on accusait du moins son impéritie et ses déprédations. Les journaux anglais s'amusèrent du *sérail* de l'ex-gouverneur général de Portugal, que l'escadre ramena à La Rochelle avec le corps d'armée. A peine débarqué, Junot apprend que Napoléon passe à Angoulême pour se rendre à Bayonne. Il se rend auprès de lui. « Un homme tel que vous, lui dit l'empereur, ne peut revenir à Paris qu'en passant par Lisbonne; » et il l'emmène en Espagne, où il lui donne le commandement du troisième corps, chargé du siége de Saragosse. Peu satisfait sans doute de sa lenteur, il le remplaça deux mois après par le maréchal Lannes. Junot fut alors rappelé à Paris pour soigner sa santé. En 1809 il fit la campagne d'Allemagne, sans toutefois se trouver aux batailles d'Essling et de Wagram. En 1810 il retourna en Espagne, prit le commandement du huitième corps, s'empara d'Astorga, et rentra en Portugal, mais sous les ordres de Masséna. Il fut grièvement blessé d'une balle qui le frappa au milieu du visage. Après la malheureuse issue de cette campagne, il revint à Paris. En 1812 l'empereur lui confia le commandement d'un corps d'armée destiné à agir contre la Russie. Dans un de ses bulletins, Napoléon lui témoigna publiquement son mécontentement en l'accusant d'avoir manqué de résolution. Cette accusation lui porta un coup fatal. Il voulut revoir l'empereur à Paris; il n'en reçut qu'un accueil indulgent. Il accusa Murat, qu'il appelait l'*homme aux mille panaches*, de l'avoir calomnié et d'être cause de sa disgrâce. « Je n'ai qu'une réponse à leur faire, dit-il à sa femme, c'est de me faire tuer : alors, quand un boulet ou une balle m'aura renversé, je leur demanderai, avant de mourir, si j'ai manqué de résolution. » Il sollicita donc la grâce de faire la campagne de Saxe; mais Napoléon le nomma commandant de Venise et gouverneur général des provinces illyriennes. « Le brusque changement de climat, les douleurs intolérables que lui causaient ses anciennes blessures à la tête, et plus encore le désespoir d'avoir encouru la désaffection de Napoléon, réagirent trop fortement sur son esprit, dit le général Haillot: ses facultés mentales se dérangèrent. » On le ramena chez son père, à Montbard, le 22 juillet 1813, et deux heures après son arrivée, dans un violent accès de fièvre, Junot se précipita par une fenêtre. Il se cassa la cuisse. On fit l'amputation; mais il arracha l'appareil, et mourut quelques jours après.

Junot ne manquait ni d'instruction ni de goût pour les beaux-arts, et sa riche bibliothèque contenait les plus beaux exemplaires des belles éditions de Bodoni et des Didot, imprimés sur peau de velin. En s'emparant a Lisbonne de la célèbre Bible ornée des miniatures de Giulio Clovio, il avait su en apprécier tout le mérite (1).

L. L—T.

Mme d'Abrantès, *Memoires*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Général Haillot, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Sicard, dans le *Dict. de la Convers.* — Norvins, *Hist. de Napoleon*. — Thiers, *Hist. de la Revol. et Hist. du Consulat et de l'Empire*. — *Moniteur*, 1798 à 1813. — *Correspondance de Napoleon*.

JUNOT (*Laure* PERMON, Mme), duchesse D'ABRANTÈS, femme du précédent, née à Montpellier, le 6 novembre 1784, morte à Paris, le 7 juin 1838. Son père était commis aux vivres; sa mère prétendait descendre des Comnène. Vergennes, qui avait épousé une femme de la même race, fit obtenir à Permon l'entreprise des vivres de l'armée de Rochambeau en Amérique, ce qui procura une grande fortune à Permon. Il allait traiter d'une charge de fermier général quand la révolution éclata. A l'époque de la terreur,

(1) Il possédait, entre autres beaux ouvrages publiés par P. Didot, les *Fables de La Fontaine*, avec les dessins originaux de Percier, et le *Daphnis et Chloe*, avec les dessins de Prudhon et de Gérard. Il avait fait offrir à M. Firmin Didot 82,000 fr. pour l'exemplaire unique de Racine, 3 vol. in-fol., imprimés sur peau de velin et accompagnés de 57 dessins par Gérard, Girodet, Prudhon et autres peintres renommés de cette époque; mais M. Firmin Didot voulut conserver ce précieux ouvrage dans sa bibliothèque, où il avait réuni les plus célèbres monuments typographiques.

Permon alla s'établir à Toulouse avec sa femme, laissant leurs filles, Cécile et Laure, dans une pension du faubourg Saint-Antoine. Après le 9 thermidor, Permon se fixa à Bordeaux, et Mme Permon s'installa avec ses deux filles dans un hôtel à Paris, où elle recevait les hommes les plus distingués de l'époque. Le général Bonaparte, alors en disgrâce, y venait assidûment, ainsi que Junot, son aide de camp. Bonaparte, qui avait déjà quelques obligations à cette famille, dînait souvent chez Mme Permon. En 1794, Cécile Permon épousa un officier général nommé Geouffre; elle mourut deux ans après. Au premier prairial, Salicetti trouva un refuge près de Mme Permon, qui l'emmena à Bordeaux sous le costume d'un domestique; échappé à la proscription, Salicetti offrit d'épouser plus tard Laure Permon, mais il fut refusé. Mme Permon resta peu de temps à Bordeaux; elle ramena son mari et ses filles à Paris, où Permon mourut, tout à fait ruiné, quelques jours avant le 13 vendémiaire. Sa veuve prit néanmoins un hôtel à la Chaussée-d'Antin, où elle étala un certain luxe. Bonaparte continuait à venir chez elle, et, si l'on en croit les *Mémoires* de Mme d'Abrantès, il voulait épouser la mère, tandis qu'il aurait marié Laure à son frère Louis, et le jeune Permon à sa sœur Pauline. Mme Permon, qui avait peut-être bien l'âge de la mère du général, reçut cette proposition avec des éclats de rire, et un refroidissement s'ensuivit. Après un voyage aux eaux, en 1795, Laure Permon fit les délices des bals de l'hôtel Thélusson et de l'hôtel Richelieu. Enfin Junot, nommé commandant de Paris au retour de la campagne d'Égypte, demanda et obtint Mlle Permon en mariage. Le premier consul, en approuvant cette union, fournit une dot de 100,000 fr. et une corbeille de 40,000 fr. La position de Mme Junot lui donnait son entrée à tous les spectacles, à tous les bals, à toutes les réunions. Aussi prodigue que son mari, elle dépensait énormément en toilette, faisait des dettes, et s'attirait des désagréments par sa causticité et sa médisance; aussi Napoléon l'appelait-il *petite peste*. Elle était pourtant de la société de la Malmaison, et y jouait la comédie. Si on l'en croit, elle captiva assez l'attention du premier consul pour donner quelque jalousie à Mme Bonaparte. A la naissance de sa première fille, que le premier consul tint sur les fonts de baptême avec sa femme, Mme Junot reçut en cadeau du parrain une maison dans les Champs-Élysées avec 100,000 fr. pour la meubler, et de la marraine un superbe collier de perles. D'énormes gratifications étaient accordées à son mari. Son oncle était nommé évêque de Metz, son beau-frère Geouffre receveur de Lot-et-Garonne, son frère commissaire général de police à Marseille. En 1801 Mme Junot perdit sa mère. Junot avait été chargé du commandement de la réserve des grenadiers à Arras; sa femme dut l'aller rejoindre en 1803, lorsqu'il fut remplacé par Murat dans le commandement de Paris. En 1805, elle quitta la capitale avec son mari, ambassadeur à Lisbonne. Elle entra en Espagne avec « une armée de mules qui portaient ses bagages et traînaient ses cinq voitures et un fourgon. » Elle afficha un grand luxe en Portugal, croyant représenter « la France femme ». Lorsque Junot fut envoyé à Parme, sa femme revint à Paris, où elle passa dans les plaisirs l'hiver de 1806. Elle y était encore lorsque Junot, de retour, fut nommé gouverneur de Paris et commandant de la première division militaire. Les folles dépenses recommencèrent; malgré un traitement de 300,000 fr., des cadeaux sans nombre, Junot était accablé de dettes; il se compromit dans des intrigues politico-amoureuses, et Napoléon le renvoya en Portugal, dans le but de s'emparer de ce pays. Mme Junot, après avoir fait les honneurs de la fête du 15 août à l'hôtel de ville, fut chargée de recevoir au Raincy, que son mari avait acheté, la princesse de Wurtemberg, qui venait épouser le prince Jérôme. Le Raincy n'avait pas été payé; l'empereur en prit possession. Il offrit à Mme Junot d'aller faire *la petite reine* en Portugal, nomma son mari gouverneur général de ce pays, tout en lui laissant le titre de gouverneur de Paris, et le créa duc d'Abrantès, titre que la nouvelle duchesse trouvait « le plus joli nom de la troupe ». Ses intrigues mécontentèrent l'empereur, qui en 1809 enleva à Junot le titre de premier aide de camp. Junot avait envoyé à sa femme une cassette remplie de diamants et de pierres précieuses; à l'occasion de la naissance de son premier fils, il lui fit adresser par le commerce de Lisbonne un collier de diamants évalué à 350,000 fr. Elle loua alors la *Folie Saint-James*, à Neuilly, où elle monta un théâtre, joua la comédie, couronna des rosières et continua de recevoir une société d'étrangers qui déplaisaient à Napoléon. Après la capitulation de Cintra, elle vint retrouver son mari à La Rochelle. L'empereur emmena Junot avec lui pour la péninsule, pendant que la duchesse d'Abrantès revenait à Paris avec de nouvelles richesses. Junot la rejoignit après qu'il fut remplacé à Saragosse, et lorsqu'il partit pour la grande armée en Allemagne, elle fit un voyage aux eaux de Cauterets, et vint reprendre son service auprès de Madame mère. Junot ayant repris le commandement du huitième corps en Espagne, la duchesse d'Abrantès l'y suivit, supportant avec courage les fatigues, les privations, les dangers, risquant de se faire enlever par les guerillas, ouvrant ses salons, donnant des bals, dansant comme à Paris. Son mari dut la quitter à Ciudad-Rodrigo, où elle accoucha d'un garçon. Huit jours après, elle revint à Salamanque. Junot la rejoignit et la ramena en France. Elle fut bien reçue de la nouvelle impératrice, et partit pour Aix en Savoie, où elle se montra légère et inconsidérée. En revenant elle fit une visite à Mme Récamier, exilée à Lyon. A son retour de Moscou, l'empereur lui fit de vifs reproches : il n'était pas moins mécontent de son

de venir à Paris
oya à Venise.
iuait à evoir une so-
ui n était pas du goût de l'empereur. Le
e de la police lui annonça la maladie de
ri. Elle alla au-devant de lui; mais l'em-
a défendu d'amener Junot à Paris;
a Genève, Mme d'Abrantès sut que
avait été dirigé sur Montbard, où il
En apprenant cette nouvelle et l'ordre
procher de la capitale, elle fit une
, et écrivit à Napoléon une lettre
interceptée par l'empereur Alexandre.
riva néanmoins à Paris le 17 septembre
et résista aux injonctions du ministre de la
, qui n'osa pas faire exécuter les ordres
oléon. Quoique la duchesse fût complète-
uinée, sa maison était encore le rendez-
'une haute société, qu'attirait le charme
esprit et de sa personne. Espérant avoir
is XVIII ce que Napoléon lui refusait,
it part aux intrigues qui ramenèrent les
ns en France. Après la restauration, son
le rendez-vous des plus illustres per-
es russes et allemands; l'empereur Alexan-
-même vint lui faire visite; mais il s'entre-
vain auprès du roi de Prusse pour lui faire
le majorat d'Acken, qui valait 50,000 fr.
e : selon Frédéric-Guillaume ce domaine
vait appartenir qu'à une famille prus-
Mme d'Abrantès refusa de changer la na-
é de ses fils, et n'obtint rien. La duchesse
ulême la reçut favorablement; Louis XVIII
-gracieux, et lui promit tout ce qu'elle lui
la, mais rien n'aboutit; seulement le roi
ayer richement une Bible que Junot avait
de Lisbonne, et que l'agent portugais
ait. Pendant les Cent Jours Mme d'A-
n'eut aucun rapport avec Napoléon. En
était à Rome, et réunissait chez elle les
lettres et des arts, qui abondaient dans
ille. Junot lui avait laissé une magnifique
que, une riche cave, des meubles; elle
tout, emprunta; enfin, à bout de res-
, elle se mit aux gages d'un libraire, et
it de volumineux *Mémoires*, où elle ra-
ne foule de détails intimes sur tous ceux
quels elle eut des rapports. A la révolution
let 1830, elle vivait retirée à l'Abbaye-
is; elle commença l'année suivante l'im-
n de ses *Mémoires*. « Un style facile,
le ses biographes, une exposition amu-
mais touchant trop souvent au bavar-
n reste une foule d'anecdotes curieuses
portraits piquants, attirèrent bien vite
n du public sur l'auteur. » En même
composa des romans, fournit de
articles à des *Revues*, et vécut ainsi
dans la gêne. Elle alla s'éteindre dans
son de santé à Chaillot, deux jours après
entrée. Un secours du roi était arrivé
d. L'archevêque de Paris, M. de Quelen, lui apporta du moins les derniers secours de la religion. On a d'elle : *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*; Paris, 1831-1834, 18 vol. in-8°; 2e édition, 1835-1837, 18 vol. in-8°; — *L'Amirante de Castille*; Paris, 1832; Besançon, 1836, 2 vol. in-8°; — *Les Femmes célèbres de tous les pays, leurs Vies et leurs portraits lithographiés* (avec M. J. Straszewicz); Paris, 1833, 1835, in-fol. et in-8°; — *L'Opale* (avec Mmes Allart, Aubert et autres); Paris, 1834, in-18; — *Catherine II*; Paris, 1835, in-8°; — *Histoires contemporaines*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Mémoires sur la Restauration, la Révolution de* 1830 *et les premières années du règne de Louis-Philippe*; Paris, 1836, 6 vol. in-8°; — *Scènes de la vie espagnole*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Histoire des Salons de Paris. Tableaux et portraits du grand monde sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe Ier*; Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8° — *L'Exilé, une Rose au désert*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Souvenirs d'une Ambassade et d'un Séjour en Espagne et en Portugal de* 1808 *à* 1811; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *La duchesse de Valombray*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Hedwige, reine de Pologne*; Paris, 1838, in-8°; — *La Vallée des Pyrénées*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Églantine*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Blanche, roman intime*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Louise*; Paris, 2 vol. in-8°; — *Les Deux Sœurs, scènes de la vie d'intérieur*; Paris, 1840, 2 volumes in-8°; — *Étienne Saulnier, roman historique*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°. Mme d'Abrantès a donné des articles à différents recueils périodiques, notamment à la *Revue de Paris*. Il y a d'elle, dans le *Livre des Cent et un*, *L'Abbaye-aux-Bois* (tome IX). Elle a travaillé au *Conteur, recueil de contes et de nouvelles*. Elle avait entrepris avec Alex. de Laborde, Ch. Nodier et le marquis de Custine un ouvrage intitulé · *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*, dont il n'a paru que la première livraison, Paris, 1835, in-8°. L. LOUVET.

A. de Roosmalen, *Les derniers moments de la duchesse d'Abrantès*; Paris, 1838, in-8°. — Bourquelot et Maury, *La Litter. Franç. Contemp.* — F. Payot, dans l'*Encyclopédie des G. du Monde*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

JUNOT (*Napoléon-Andoche*), duc D'ABRANTÈS, littérateur français, fils aîné des précédents, né à Paris en 1807, mort dans la même ville en mars 1851. Filleul de Napoléon et de Joséphine, il fut confirmé, en janvier 1815, par ordonnance de Louis XVIII, dans le titre conféré à son père par Napoléon Ier. Après avoir été pendant quelque temps attaché au corps diplomatique, il dut renoncer à cette carrière par suite du fâcheux éclat que reçut dans de nombreux procès le mauvais état de ses affaires privées. Il s'occupa alors

de littérature, fréquentant surtout les petits théâtres. On a de lui : *Deux Cœurs de Femme*; Paris, 1833, in-8°; — *Une Soirée chez Mme Geoffrin*; Paris, 1837, in-8°; — *Raphael*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Alfred*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Aux Ministres anglais* (en vers); Paris, 1843, in-8°; — *Les Boudoirs de Paris*; Paris, 1844-1845, 6 vol. in-8°. Il a donné dans le *Livre des Cent et un* : *Les Femmes de Paris*; — *Un Parisien à Vienne*. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.* — *Dict. de la Conversation.*

*JUNOT (*Adolphe-Alfred-Michel*), duc D'ABRANTÈS, officier français, frère du précédent, né à Ciudad-Rodrigo, le 25 novembre 1810. Entré dans l'armée, il devint capitaine d'état-major. Attaché comme aide de camp en 1848 au général Mac-Mahon, il a fait plusieurs campagnes en Afrique, et, devenu chef d'escadron, il a été nommé, le 10 janvier 1854, aide de camp du prince Jérôme Napoléon. J. V.

Journal des Débats du 4 mars 1851.

*JUNOT D'ABRANTÈS (*Joséphine*), femme de lettres française, sœur des précédents, née en 1801. Admise en 1825 dans la congrégation des Sœurs de La Charité, elle rentra dans le monde en 1827, et s'occupa comme sa mère de littérature. On a d'elle : *Histoires morales et édifiantes*; Paris, 1837, 2 vol. in-12; — *Une Vie de Jeune Fille*; Paris, 1837, in-8° : dédiée à Mme Adélaïde d'Orléans; — *La Fête du Village, ou l'orgueilleux puni*; Limoges, 1858, in-12; — *Les deux Frères*; Limoges, 1858, in-12; — *Le Voyage de Paris*; Limoges, 1858, in-12 : ces trois derniers ouvrages font partie de la *Bibliothèque chrétienne et morale*. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

*JUNOT D'ABRANTÈS (*Constance*), plus connue sous le nom de *Mme Constance Aubert*, femme de lettres française, sœur de la précédente, née à Paris en 1805. Elle a épousé M. Aubert, ancien garde du corps, plus tard rédacteur du *National* et préfet de la Corse en 1848. Elle a participé à la rédaction de divers recueils littéraires, *L'Opale*, *Le Selam*, et *Le Salmigondis*, où elle a donné une nouvelle intitulée : *Dévouement*. Enfin Mme Aubert a publié dans différents journaux des articles de modes et de variétés, et a fondé les *Abeilles parisiennes* en 1843. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JUNQUEIRA FREIRE (*Luiz-Jozé*), poète brésilien, né à Bahia, le 31 décembre 1832, mort le 24 juin 1855. Il prit l'habit de bénédictin le 9 février 1851 : il est très-probable que les ressources intellectuelles qu'il espérait trouver dans cet ordre savant, le plus riche du Brésil, lui firent prendre ce parti. Mais il ne persévéra pas longtemps dans cette vocation, et se fit séculariser en 1854. Comme bénédictin il était connu sous le nom de *Frei Luiz de Santa-Escolatica*. Il mourut moins d'un an après son départ du couvent, et expira près de sa mère. On l'enterra dans le monastère qu'il avait quitté. Junqueira Freire avait un sentiment poétique très-élevé; on l'a parfois appelé le Chatterton du Brésil. Le recueil de ses poésies est intitulé : *Inspiraçoes do Claustro*; Bahia, 1855, in-8°. F. D.

Documents particuliers.

JUNQUIÈRES (*Jean-Baptiste* DE), poète français, né à Paris, le 6 avril 1713, mort à Senlis, le 23 août 1786. Il était lieutenant de la capitainerie royale des chasses de Senlis. On a de lui : *Epître du père Gris Bourdon à M. de V**** (Voltaire) *sur le poëme de la Pucelle*, sans date (1756), in-18; — *L'Elève de Minerve, ou Télémaque travesti*, en vers; Senlis, 1752, 1759, 1765, 1784, 3 vol. in-12; — *Caquet bon bec, ou la poule à ma tante*, poëme badin; Amsterdam et Paris, 1763, in-12; Paris, 1803, in-8°; 1823, in-32. On a aussi de Junquières beaucoup de pièces de vers dans les journaux. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUNQUIÈRES (*Jean-Baptiste-René* DE), auteur dramatique français, fils du précédent, né à Villemetry, faubourg de Senlis, le 18 mai 1749, mort à Paris, le 6 janvier 1778. On a de lui une comédie intitulée : *Le Guy de Chêne, ou la fête des druides*, en un acte et en vers; 1763, in-8° : — *La Satire du whisk*. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUNTE (Les), ou plutôt GIUNTI, appelés *Zunti* en dialecte vénitien, famille célèbre d'imprimeurs italiens, originaire de Florence, où dès le quatorzième siècle on trouve des négociants de ce nom. Cependant, on ne les connaît comme imprimeurs que depuis la fin du siècle suivant. Ils avaient adopté pour type une *fleur de lys*, telle qu'on la voit encore sur le revers des sequins de Florence, appelés aussi florins. Quelquefois ils prirent l'*aigle* de Blade, imprimeur à Rome.

JUNTE (*Philippe*), le chef de cette famille, né en 1450, à Florence, y exerça l'imprimerie pendant vingt ans, de 1497 à 1517. Il obtint en 1516 du pape Léon X un privilége de dix années pour la publication des auteurs grecs et latins : tout essai de contrefaçon y est menacé de l'excommunication par le saint-père.

JUNTE (*Bernard*), l'un de ses fils, mort en 1551, dirigea seul, depuis 1531, l'établissement paternel, qui avait été jusque là exploité par les héritiers réunis; cependant, il a mis son nom aux *Stanze di Angelo Poliziano* (1518) et à l'*Onomasticon* de Jul. Pollux (1520).

JUNTE (*Philippe*), dit *le jeune*, était mort avant 1604, année où ses enfants publièrent un catalogue de leurs livres de fonds : *Catalogus librorum qui in Juntarum bibliotheca Philippi hæredum Florentiæ prostant*; Florence, in-12 de 52 p. Un de ses fils, *Modeste*, passa à Venise.

Junte (*Lucas-Antoine*), mort en 1537, paraît s'être établi à Venise vers la fin du quinzième siècle; ses impressions, qui remontent à 1482, sont antérieures à celles de Philippe Junte, dont le nom toutefois est plus estimé. Ses successeurs furent ensuite : *Thomas*, vers 1550; *Bernard*, vers 1608; et *Modeste*, qui exerça au moins jusqu'en 1642. Au mois de novembre 1557, l'atelier de Venise fut dévasté par un incendie; mais il ne tarda pas à être remonté, et depuis l'on publia le *Catalogus librorum qui prostant in bibliotheca Bernardi Juntæ, J.-B. Ciotti et sociorum*; Venise, 1608, in-12.

Junte (*Jacques*), mort en 1561, fut le plus connu des imprimeurs de cette famille établis à Lyon; il exerçait en 1520. Ses héritiers lui succédèrent de 1561 à 1570. Il existait encore dans cette ville, en 1592, une imprimerie sous le nom de Junte. Paul Louisy.

Ange-Marie Bandini, *De Florentina Juntarum Typographia ejusque censoribus*; Lucques, 1791, 2 part. in-8° (il y est aussi question des Junte de Venise et de Lyon). — Tiraboschi, *Letteratura Italiana*, t. VII, 1re part.; p. 190. — Baillet, *Jugem. des Savants*, t. I, p. 197, in-4°. — Pernetti, *Rech. pour servir à l'Histoire de Lyon*, t. II, p. 10. — Renouard, *Annales de l'impr.*

JUNTERBUCK (*Jacques*) (1), théologien et écrivain ascétique polonais, né à Interbok vers 1385, mort le 30 avril 1465. Il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut reçu docteur en théologie à l'université de Cracovie, et devint abbé du couvent du Paradis, diocèse de Posen. Il assista au concile de Bâle, et passa le reste de ses jours au couvent des chartreux à Erfurt, occupé à la rédaction de ses ouvrages, dans lesquels il attaquait avec vigueur la corruption de ses contemporains et cherchait à ranimer dans leur cœur les vertus chrétiennes. Les écrits de lui qu'on a imprimés sont : *Sermones Dominicales notabiles et formales*; Ulm, 1474, in-fol., rare : cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé in-folio et in-4° dans le courant du quinzième siècle, sans date et sans indication de lieu; — *De Valore et Utilitate Missarum pro Defunctis*; Essling, 1474, in-fol.; — *Tractatus de Apparitionibus Animarum post exitum earum a corporibus, et de earumdem Receptaculis*; Burgdorf, 1475, in-fol. : très-rare, souvent réimprimé; — *De Erroribus et Moribus Christianorum*; Leipzig, 1488, in-4°; — *De Arte bene moriendi*; Leipzig, 1495, in-4°; — *Quodlibetum statuum humanorum*; Essling, sans date, in-4°; — *De Veritate dicenda aut tacenda*; sans date, in-fol.; — *De Arte curandi vitia*; Leipzig, s. d., in-4°; — *De Contractibus qui fiunt cum pacto ad vitam*; Cologne, sans date, in-4°; — *De Causis multarum Passionum, præcipue Iracundiæ, et Remediis earumdem*, dans le t. VII de la *Bibliotheca Ascetica* de Pez, lequel avait réuni la plupart des ouvrages de Junterbuck, se proposant de les publier; mais il mourut sans mener à fin ce projet. Parmi les écrits inédits de Junterbuck, qui se trouvent presque tous dans un manuscrit de la bibliothèque de sir Thomas Phillips, nous citerons : *De Varietate Modorum vivendi et Statuum humanorum Diversitate*; — *De Malo hujus Sæculi et de rectificatione Status Ecclesiasticorum*; — *De Cautelis diversorum Statuum*; — *Soliloquium Hominis ad Animam suam*; — *De Profectu Vitæ spiritalis*; — *Consolatio Malorum hujus sæculi*; — *Sermones de Sanctis et de Tempore*, à la bibliothèque de Strasbourg; — *De Excellentia ordinis Carthusiensium et Stabulorum ejus*, à la bibliothèque de Bâle; — *De Auctoritate Ecclesiæ ejusque Reformatione*. E. G.

Petrejus, *Bibl. Carthusiana*. — Fabricius, *Bibl. Latina Mediæ et Infimæ Ætatis*. — Motschmann, *Erfordia Litterata*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

(1) Il est aussi connu sous les noms de *Jacques de Clusa*, *Jacques le Chartreux*, *Jacques de Cîteaux*, *Jacques de Pologne* et *Jacques de Paradis*. Cela explique comment ses ouvrages sont attribués quelquefois à plusieurs personnages distincts. Notons aussi qu'il a été confondu avec Jacques de Gruytrode, chartreux de Liége.

JUPPIN (*Jean-Baptiste*), peintre des Pays-Bas, né à Namur en 1678, et mort dans cette ville en 1729. Il alla perfectioner son talent pour la peinture sous d'habiles maîtres, en Italie, et se fixa ensuite à Liége. Il se fit connaître par des paysages d'une belle exécution. On admire ceux qui sont dans le chœur des Chartreux : ils font regretter les tableaux qu'il a peints pour l'hôtel des États et qu'un incendie a consumés. G. de F.

Descamps, *Vie des Peintres Flamands*, etc.

JURAIN (*Claude*), historien français, né à Auxonne, au seizième siècle, mort dans la même ville, le 9 novembre 1618. Après avoir pris ses grades en droit à Dôle à l'âge de dix-neuf ans, il se fit recevoir avocat à Dijon à vingt ans; mais il renonça bientôt à l'exercice de son état. Nommé président à Vezelay, il occupa cette place pendant un petit nombre d'années, donna sa démission, et revint dans sa ville natale, dont il devint maire. On lui doit : *Histoire des Antiquités et Prérogatives de la ville et comté d'Auxonne, contenant plusieurs belles remarques des duché et comté de Bourgogne; plus la harangue funèbre du défunt Henri le Grand, et une prière pour le roi d'à présent, du même auteur*; Dijon, 1611, in-8°; — *Voyage de sainte Reine, contenant l'instruction du pèlerin, la vie, mort et passion de cette vierge, la translation de son corps, plusieurs prières et cantiques spirituels à ce sujet, et la messe du jour de la fête*; Dijon, 1612, in-8°. Jurain a laissé en manuscrit un *Voyage à Saint-Claude* et quelques traductions en vers français de l'office de l'église, d'hymnes, psaumes, etc. J. V.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.

JURET (*François*), éditeur français, né à Dijon, en 1553, mort le 21 décembre 1626. Fils d'Antoine Juret, greffier au bailliage de Bourgogne, il fit ses études à Dijon et à Orléans, et prit ses

grades en droit. Ensuite il embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Langres, et résigna ce canonicat en faveur de Jacques Gillot. Pendant les troubles de la ligue en Bourgogne, il resta fidèle au parti royal. Le président de Harlay voulut l'attirer à Paris en lui offrant une place de conseiller clerc au parlement; mais il ne put le décider à quitter sa retraite. Outre quelques pièces en vers latins recueillies par Gruter dans ses *Deliciæ Poetarum Gallorum*, on a de Juret les éditions suivantes: *Symmachi Epistolæ, cum notis;* Paris, 1580, in-4°; Genève, 1587, in-8°; 1598, in-8°; 1599, in-8°; Paris, 1604, in-4°; Mayence, 1608, in-8°; — *Notæ in Cassiodori Epistolas et de Ratione Animæ, ejusdem Cassiodori*, imprimées pour la première fois dans l'édition de Cassiodore par le père Jean Garet, bénédictin, 1679, in-fol.; — *Carmen de Jona et Ninive, cum notis;* ce poëme, attribué à Tertullien, revu sur les manuscrits des Pithou, a paru dans la *Bibliotheca Patrum* de Marg. de La Bigne, réimprimé à Leipzig en 1651, et dans le Tertullien de Paris, 1675; — *Jureti Præfatio ad notas suos in libros Paulini, de Vita Martini Turon. arch.;* 1654, 1686, in-8°; — *Yvonis Carnotensis Epistolæ; ejusdem Chronicon de Regibus Francorum;* Paris, 1585, 1610, in-8°; 1647, in-fol.; — *Senecæ ad Lucilium Epistolarum Liber, cum notis Jureti;* Paris, 1602, in-8°. Ces notes furent jointes la même année à celles que Juret avait faites sur toutes les œuvres de Sénèque, et imprimées à Paris, in-fol., reproduites dans l'édition *cum notis Variorum;* Amsterdam, 1672, 3 vol. in-8°, et plusieurs autres fois; — *Panegyrici veteres, cum notis Jureti;* Paris, 1652, 2 vol. in-12. Bouhier et Lamare de Dijon avaient dans leurs mains des notes et corrections de Juret sur une cinquantaine d'auteurs anciens ou du moyen âge, dont on trouve la liste dans Papillon. Les livres annotés par Juret que possédait Lamare passèrent à la Bibliothèque du Roi. Une lettre de Lamare à Heinsius du mois de février 1668 lui mande que Juret avait ordonné pendant sa dernière maladie à un de ses frères, qui n'était point versé dans les belles-lettres, de brûler tous ses papiers, et qu'à peine on en avait sauvé les fragments des anciens poëtes chrétiens latins que Bouhier voulait faire imprimer. Juret a été comblé d'éloges par Saumaise, Scaliger, Colomiès, La Monnoie et par dom Brial. J. V.

Amanton, *Notice sur Juret*, par un contemporain, publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 7 janvier 1813. — Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne.* — Barbier, *Examen crit. et Compl. des Dictionnaires Histor.* — *Scaligerana secunda.* — *Menagiana.* — Dupin, *Catal. des Auteurs Ecclés.* et *Biblioth. des Auteurs Ecclés.* — Scioppius, *Consult. de Scholar. et Studior. Ratione.* — Labbe, *Biblioth. des Mss.* — Bœcler, *Bibliogr. Crit.*

JÜRGENSEN (*Urbain*), horloger danois, né à Copenhague, le 5 aout 1776, mort le 14 mai 1830. Après avoir longtemps étudié l'horlogerie en Suisse, à Paris et à Londres, il s'établit dans sa ville natale, en 1809, et fit faire quelques progrès à son art. Il était conservateur des chronomètres à l'état-major maritime (1821) et membre de l'Académie des Sciences de Copenhague (1815). On a de lui : *Regler for Tidens nøiagtige Afmaaling ved Uhre;* Copenhague, 1804, in-4°; 2ᵉ édition, 1839, in-4°, augmentée par Louis-Urbain Jürgensen (fils et successeur de l'auteur, né en 1806). Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Principes généraux de l'Exacte Mesure du Temps par les Horloges*, suivis de deux mémoires sur l'horlogerie de précision, et de la description d'un nouveau thermomètre métallique à minimum; ib., 1805, in-4°; 2ᵉ édit., Paris, 1838, in-4°, avec 17 planches; — *Mémoires sur l'horlogerie exacte;* Paris, 1832, in-4°, avec 5 pl. contenant des mémoires sur un échappement libre à double roue et sur l'isochronisme des vibrations du pendule; la description d'un pendule compensateur, etc.; — des Mémoires dans *Afhandlinger* (Traités) de l'Académie des Sciences, t. I, II, III. E. B.

Autobiographie, dans *Magazin for Kunstnere og Haandværkere de Ursin*, t. IV, 1829, p. 3-10. — L. U. Jürgensen, Note en tête de *Die hœhere Uhrmacherkunst*, trad. allem. de *Princ. gener.*, etc.; Copenhague 1842, in 4°. — Erslew, *Forfatter-Lex.*

JÜRGENSEN (*Jœrgen* ou *Georges*), aventurier danois, frère du précédent, né en 1779 à Copenhague, mort vers 1830 à la Nouvelle-Galles du Sud. Envoyé de bonne heure en Angleterre, il entra dans la marine royale, et y servit en qualité de *midshipman;* mais, se trouvant en Danemark lors de la guerre de 1807, il commanda un bâtiment monté en course, *L'Amiral Juul*, fut pris à la mer, et retenu prisonnier sur parole à Londres. L'abandon presque complet où son pays était alors forcé de laisser ses colonies, notamment l'Islande, lui suggéra le hardi projet d'entreprendre la conquête de cette île éloignée, de s'y maintenir par ruse ou par force ou tout au moins d'y introduire le pouvoir anglais; assurément il comptait que l'éclat de cette tentative se perdrait au milieu de la conflagration générale de l'Europe. Ambitieux ou fou, peut-être l'un et l'autre, d'accord avec un marchand de Londres nommé Phalps, attiré par l'appât d'un gain considérable, il aborda à Reikiavik, au mois de janvier 1809, sous prétexte d'échange de produits. A cette époque toute relation d'affaires avec l'étranger était punie de mort. Les autorités ayant résisté, le bâtiment marchand, qui était dûment pourvu d'une lettre de marque, fit mine de commencer les hostilités; aussitôt on s'entendit à merveille. Quelque temps après, une brèche fut faite au monopole danois en faveur des marchandises de provenance anglaise. Ce résultat ne toucha que médiocrement Jurgensen, qui s'inquiétait peu du commerce. Après s'être entendu de nouveau avec son associé, il revint à bord d'un nouveau bâtiment, *Margaret and*

Anne, et jeta l'ancre devant la capitale de l'île (21 juin 1809). Quatre jours plus tard, un dimanche, il prit terre avec un détachement de douze matelots bien armés, se dirigea vers l'hôtel du gouverneur, le comte Trampe, l'arrêta, et lui donna son navire pour prison. Personne ne bougea. Le lendemain, deux proclamations, signées Georges Jürgensen, annonçaient au peuple ébahi, l'une la déchéance du gouvernement danois, l'autre l'indépendance de l'île. Il y était aussi question de la Grande-Bretagne comme protectrice de la nouvelle république. Le provisoire dura quinze jours. Après quoi, la Grande-Bretagne ne s'étant pas prononcée, notre aventurier jugea à propos de se décerner la première place. « Nous, Georges Jürgensen, dit-il, dans sa proclamation du 11 juillet, avons pris le gouvernement de ce pays sous le titre de *protecteur*, jusqu'à ce qu'une constitution régulière soit établie, avec plein pouvoir de faire la paix et la guerre. Les troupes m'ont mis à leur tête pour commander, sur terre et sur mer, toutes les forces disponibles. Le drapeau islandais sera bleu; nous jurons de le défendre jusqu'à la mort. » Les troupes en question se composaient de huit indigènes; il n'en fallut pas davantage à leur chef pour exercer un pouvoir sans contrôle dans une île de cinquante mille habitants, dont les ancêtres s'étaient maintes fois signalés par leur humeur belliqueuse et indépendante. Au reste, Jürgensen joua son rôle avec une habileté consommée et digne d'un plus vaste théâtre : il abolit les lois oppressives qui restreignaient l'essor du commerce, il rétablit l'usage de la langue nationale, il distribua tous les emplois aux Islandais; le clergé, bercé de l'espoir d'une augmentation de salaire, adhéra au gouvernement de l'usurpateur, l'évêque en tête. Quant aux mesures financières, elles ne furent pas à l'abri du reproche; on confisqua les propriétés danoises et l'on pratiqua des emprunts forcés; mais le peuple ne s'en plaignit pas. Tout alla bien pendant quelque temps, et ce pouvoir-là fonctionnait comme un autre; malheureusement le protecteur, ivre de ses succès, devint orgueilleux et tracassier; l'*armée* vivait de rapines. Un sloop anglais, qui croisait dans les parages, se montra tout à coup dans le port de Reikiavik. On procéda à une enquête sur l'état des choses. Malgré les réclamations de Jürgensen, qui faisait sonner haut la volonté nationale, il dut se constituer prisonnier et s'en aller comme il était venu. Le 22 août, le gouvernement de l'île fut remis aux autorités danoises. Ainsi se dénoua cette aventure politique, ainsi finit l'événement le plus grave peut-être qui ait marqué dans les annales de l'Islande depuis bien des siècles. « Cette révolution, dit un témoin oculaire, vaut la peine qu'on s'y arrête : il suffit de douze marins pour la faire; pas une personne ne fut tuée; on ne versa pas une goutte de sang; on ne tira pas un coup de fusil. » Un autre témoin prétend ainsi justifier l'inaction de ses compatriotes : *La Margaret*, bien armée de canons, n'avait point quitté son poste; au moindre signe de résistance, elle aurait bombardé la ville, qui était bâtie en bois. Placé entre un incendie probable et le soin de leur défense, les habitants hésitèrent, et la conquête fut faite.

Tombé dans l'obscurité de la vie privée, l'ex-protecteur de l'Islande se débattit jusqu'à sa mort avec la mauvaise fortune. Après avoir été confiné sur les pontons de Chatham, dont il a tracé une peinture des plus attrayantes, il se mit à courir le monde et à mener un train de prince déchu. Malheureusement il se croyait toujours en pays conquis, et un jour, au mois de mai 1820, il s'entendit condamner à la transportation pour avoir confisqué le bien d'autrui; il s'était pourtant présenté comme innocent dans une plaidoierie aussi longue qu'embrouillée, où, entre autres choses, il avait amèrement critiqué les défauts de la législation anglaise. Au bout d'une année de prison, il fut relâché on ne sait pourquoi, repris et envoyé définitivement à la Nouvelle-Galles du Sud (1825). Il est probable que la mort ne tarda pas à mettre fin à ses tribulations. On a quelques écrits de Jürgensen, mais aucun (chose bizarre!) ne se rapporte au fait capital de sa vie. Nous citerons : *Efterretning om Engellændernes og Nordamerikanernes fart og Handel paa Sydhavet* (Notice sur les Voyages et le Commerce des Anglais et des Américains dans la mer du Sud); Copenhague, 1807; — *State of Christianity in the Island of Otaheite and a Defence of the Gospel against modern Antichrists;* Londres, 1811; — *Travels through France and Germany in the years* 1815-1817; ibid., 1817, in-8°; — *The Religion of Christ is the Religion of Nature; written in the condemned cells, of Newgate;* ibid., 1827, in-8°. Paul Louisy.

J. K. Høst, *Politik og Historie*, t. III. — S. Skulason, *J. Jürgensens usurpation i Island i aaret* 1809; Copenhague, 1832, br. in-8°. — Sir William Hooker, *A Tour in Iceland;* Londres, 1809. — *The Religion of Christ* (préface). — *Gentlemen's Magazine*. — *English Cyclopædia* (*Biogr.*). — Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

JURIEN (*Charles-Marie*, vicomte), administrateur français, né en 1763, à Paris, mort le 16 août 1836, à Fontainebleau. Entré dès l'âge de vingt ans dans les bureaux de la marine, il combattit, à la journée du 10 août, avec le bataillon des Filles-Saint-Thomas, et fut laissé pour mort dans la cour des Tuileries. En 1793 il passa à l'armée du nord, et y fut chargé des transports militaires. Rappelé dans l'administration de la marine par Truguet, il se rendit, en 1804, à Boulogne pour organiser la flottille, et fut appelé, le 3 avril 1814, par les commissaires du gouvernement provisoire, à remplir l'intérim du ministère dont il était un des principaux employés. La première restauration le nomma successivement conseiller d'État, intendant des armées navales et directeur du personnel et du

matériel de la marine. Démissionnaire dans les Cent Jours, il reprit ses fonctions en juillet 1815, devint directeur des ports, et siégea au conseil d'amirauté de 1824 à 1830. A la révolution de Juillet, il abandonna la carrière politique. Louis XVIII l'avait créé baron et vicomte.

Paul Louisy.

Moniteur universel, 1836. — Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*. — *Almanach Royal*.

JURIEN-LAGRAVIÈRE (*Pierre-Roch*), marin français, né le 5 novembre 1772, à Gannat (Allier), mort le 15 janvier 1849, à Paris. Pilotin sur la corvette *La Favorite* en mai 1786, il obtint un avancement rapide sous la république, et fut nommé capitaine de frégate le 24 nivôse an VI. Trois ans plus tard il commandait *La Franchise* à l'affaire de Léogane; signalé dans le rapport du général Rochambeau comme un officier plein d'intelligence et de bravoure, il reçut le grade de capitaine de vaisseau (13 ventôse an XI). En 1804 il fut nommé officier de la Légion d'Honneur. Son plus beau fait d'armes, sous l'empire, fut le combat des Sables-d'Olonne (février 1809). Ayant sous ses ordres une petite division composée des frégates *L'Italienne*, *La Calypso* et *La Cybèle*, il agissait de concert avec l'amiral Willaumez pour débloquer la passe d'Aix, lorsqu'à la hauteur des Sables il fut attaqué par une escadre anglaise forte de six bâtiments de guerre; malgré le désavantage du nombre, il fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, et le força à la retraite après un combat acharné, qui dura trois heures. En 1814 il fut chargé d'aller reprendre possession de l'île Bourbon, rendue à la France par les traités. Promu contre-amiral le 28 octobre 1817, il commanda en 1821 la station navale du Brésil, et en 1824 celle des Antilles, et administra, de 1827 à 1830, le 4e arrondissement maritime. Vice-amiral et pair de France depuis la révolution de Juillet, il fut élevé en 1841 au rang de grand'croix de la Légion d'Honneur.

Son fils, *Jean-Pierre-Edmond* Jurien-Lagravière, est aujourd'hui contre-amiral.

P. L—y.

Biographie maritime. — E. Guérin, *Hist. de la Marine française*. — *La France maritime*.

JURIEU (*Pierre*), célèbre théologien protestant, né le 24 décembre 1637, à Mer, dans l'Orléanais, et mort à Rotterdam, le 11 janvier 1713. Il était par sa mère petit-fils de Pierre du Moulin. Son père, ministre à Mer, surveilla lui-même sa première éducation, et l'envoya ensuite à Saumur, où il fut reçu maître ès arts le 13 septembre 1656. Il alla alors faire sa théologie à Sedan, où son grand-père, Pierre du Moulin, était encore professeur. Ses études terminées, il visita les universités de la Hollande et de l'Angleterre. Il succéda ensuite à son père dans l'église réformée de Mer. En 1666, il refusa de se rendre aux sollicitations de l'église wallonne de Rotterdam, qui le demandait pour ministre. Mais, en 1674, il accepta la chaire d'hébreu et de théologie à l'Académie protestante de Sedan. Peu de temps après, il joignit à ses fonctions de professeur celles de pasteur. Possédé déjà de cette fièvre de discussion qui empoisonna sa vie, il ne se contenta pas d'écrire contre les théologiens catholiques; il entra en controverse avec ceux de sa communion sur la matière des sacrements, et principalement sur l'efficace du baptême. Après la suppression de l'académie de Sedan, le 9 juillet 1681, il fut appelé à Rouen pour y remplir le ministère évangélique, et il se disposait à se rendre dans cette ville quand, averti qu'il allait être poursuivi pour un ouvrage qu'il venait de publier sous le titre *La Politique du Clergé de France*, Amsterdam, 1681, in-12, il se réfugia en Hollande. Bientôt après, les magistrats de Rotterdam le nommèrent pasteur de l'église wallonne de cette ville, et créèrent pour lui une chaire de théologie dans leur école.

Jurieu était très-attaché à la cause de la réforme; il en avait de bonne heure pris la défense dans quelques écrits de controverse. La révocation de l'édit de Nantes l'affligea profondément. Le spectacle des malheurs de ses coreligionnaires irrita et exalta violemment son esprit, naturellement inquiet et ardent; ne pouvant croire que le culte réformé, le seul conforme, à ses yeux, au vrai christianisme, fût à jamais détruit en France, il demanda aux Prophètes, et surtout à l'Apocalypse, des révélations sur le rétablissement de ce culte. Il crut découvrir dans ces livres ce qu'il désirait y voir, et il annonça que l'année 1689 verrait le triomphe du protestantisme et la chute définitive du catholicisme. Cette prophétie porta la joie dans le cœur d'un grand nombre de réfugiés, prompts à recevoir avec avidité et sans examen tout ce qui leur promettait un prochain retour dans leur patrie. On assure même qu'ils poussèrent la crédulité jusqu'à faire frapper en son honneur une médaille portant cette légende: *Jurius propheta*. D'un autre côté, cette prophétie attira à son auteur de sanglants sarcasmes, non-seulement du côté des catholiques, mais encore de la part d'une foule de ses coreligionnaires, qui l'accusèrent de porter les esprits à un fanatisme insensé et de couvrir de ridicule la cause protestante. La contradiction n'eut d'autre effet que de donner un nouvel aliment à l'enthousiasme de Jurieu, et de faire naître en son esprit quelque défiance sur les sentiments religieux de ceux qui s'étaient élevés contre une prophétie sanctionnée par les Saintes Écritures. Cependant l'année 1689 s'écoula sans que sa prédiction se réalisât. Cette déception ne le rendit pas plus prudent. Acceptant avec une étonnante crédulité ce qu'on racontait des prodiges qui s'opéraient depuis 1686 parmi les réformés du Béarn et du Dauphiné, comptant d'ailleurs outre mesure sur les sentiments protestants du prince d'Orange, qui venait de monter sur le trône de la Grande-Bretagne, il remit à

l'année 1715 le second avénement du Messie et la chute de l'*antéchrist* : c'est ainsi qu'il désignait l'Église catholique. Il mourut avant de pouvoir se convaincre qu'il se trompait encore.

Jurieu ne déploya pas moins de zèle pour maintenir l'orthodoxie parmi ses coreligionnaires. De la même plume virulente avec laquelle il défendait la réforme contre Maimbourg, Arnauld, Bossuet, il combattit les doctrines relâchées sur la grâce de Pajon, les opinions arminiennes de Jaquelot, de La Courcillère, d'Élie Saurin, et les principes de tolérance, avant-coureurs, à ce qu'il croyait, de l'indifférence en matière de religion, de Basnage de Beusenval, de Desmaizeaux et de Bayle. Ce dernier avait été longtemps son ami; mais il lui devint suspect, dès qu'il parla en faveur de la tolérance. La publication du *Commentaire Philosophique* mit le comble à l'exaspération de Jurieu.

Il serait cependant injuste de ne voir en lui qu'un intraitable conversiste, un aigre théologien et une espèce d'illuminé. A des connaissances solides et étendues il joignait une imagination féconde, un esprit pénétrant, une rare facilité de conception. Son jugement était droit et sain, tant qu'il n'était pas question d'orthodoxie et de ses rêveries apocalyptiques. L'irritabilité de son caractère, exaltée encore par les événements dont il fut témoin, paralysèrent malheureusement trop souvent ses remarquables facultés. Il soutint la foi et le courage de ses coreligionnaires persécutés en France, et il se servit de la réputation dont il jouissait dans les pays protestants pour rendre de grands services à ceux qui y avaient cherché un refuge. En 1685, 1697 et à diverses autres reprises, il plaida chaleureusement leur cause, soit auprès du prince Guillaume d'Orange, soit auprès des principaux magistrats de la Hollande. En France, on le tenait pour le plus sérieux obstacle à la conversion au catholicisme des protestants qui n'étaient pas sortis du royaume, et on assure qu'en 1687 le gouvernement français essaya de le faire enlever, pour l'enfermer dans quelque citadelle et étouffer à jamais sa voix.

On a de Jurieu un nombre très-considérable d'ouvrages; nous ne citerons ici que les plus importants : *Traité de la Dévotion;* Rouen, 1674, in-12 : cet écrit eut jusqu'en 1726 vingt-deux éditions; la traduction anglaise de Fleetwood, qui parut pour la première fois à Londres en 1692, in-12, en a eu vingt-six; — *Traité de la Puissance de l'Église;* Quevilly, 1677, in-8°; — *Préservatif contre le Changement de Religion;* Rouen, 1680, in-12, plus. édit. C'est une réponse à l'*Exposition de la Foi Catholique* de Bossuet; — *Suite du Préservatif, etc.*; Amst., 1682, in-12, contre Brueys; — *La Politique du Clergé de France pour détruire le Protestantisme;* Amsterd., 1680, in-12; — *Les derniers Efforts de l'Innocence affligée;* La Haye, 1682, in-12 : suite de l'ouvrage précédent; — *Histoire du Calvinisme et du Papisme;* Rotterdam, 1682, 2 vol. in-12; 2e édit., ibid., 1683, 1 vol. in-12 : contre l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg; — *L'Esprit de M. Arnauld;* Deventer (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12; — *Apologie de la Morale des Réformés;* Quevilly, 1675, in-8° : contre Arnauld. Même ouvrage, plus développé, sous ce titre : *Justification de la Morale des Réformés contre les accusations de M. Arnauld;* La Haye, 1685, 2 vol. in-8°; — *Abrégé de l'Histoire du Concile de Trente;* Genève, 1682, in-12; Amsterdam, 1683, in-12; — *Préjugés légitimes contre le Papisme;* Amsterdam, 1685, in-8°; — *Le vrai Système de l'Église et la véritable Analyse de la Foi;* Dordrecht, 1686, in-8°; — *Jugement sur les Méthodes rigides et relâchées d'expliquer la Providence et la grâce;* Rotterdam, 1686, in-12 : contre Pajou; — *L'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Église;* Rotterdam, 1686, 2. v. in-12; plus fois éd.; trad. en anglais, Londres, 1687, in-8° : c'est dans cet ouvrage qu'il annonce, d'après l'Apocalypse, la chute de l'Église catholique et le rétablissement du protestantisme en France pour le mois d'avril 1689; — *Apologie pour l'Accomplissement des Prophéties;* Rotterdam, 1687, in-12; trad. en anglais, Londres, 1688, in-8° : contre Gousset, qui avait relevé quelques erreurs dans les calculs que Jurieu prétendait baser sur des passages de l'Apocalypse; — *Lettres Pastorales adressées aux Fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone;* Rotterdam, 1686 et 1687, 3 vol. in-12. Ces lettres, publiées d'abord séparément, pénétrèrent en France, malgré la surveillance de la police, et produisirent un effet immense sur les protestants : ce fut à leur occasion que le gouvernement français voulut, dit-on, s'emparer de sa personne. Ces lettres furent traduites en allemand et publiées avec des notes historiques et théologiques par Samuel Andreæ, profes. de théol. à Marbourg; — *Traité de la Nature et de la Grâce contre les nouvelles Hypothèses de M. P.* (Pajou); Rotterdam, 1688, in-12; — *De l'Unité de l'Église;* Rotterdam, 1688, in-8° : contre Nicole; — *Des Droits des deux Souverains en matière de religion, la Conscience et le prince;* Rotterdam, 1687, in-12 : contre le *Commentaire Philos.* de Bayle. Sous le spécieux prétexte de combattre une tolérance sans bornes et sans règles, Jurieu plaida dans cet ouvrage la cause de l'intolérance; — *Tableau du Socinianisme;* La Haye, 1691, in-12; — *La Religion des Latitudinaires;* Rotterdam, 1696, et Utrecht, 1697, in-12 : contre Élie Saurin; — *Traités Historiques, contenant le Jugement d'un Protestant sur la Théologie mystique, sur le Quiétisme et sur les Démêlés de l'évêque de Meaux avec l'archevêque de Cambrai, jusqu'en* 1699; Paris, 1699 in-8°, sans nom d'auteur; 2e édit. augm., 1709, in-12; — *La Pratique de la Dévotion, ou traité de l'amour divin;* Rotterdam, 1700, 2 vol. in-8°.

matériel de la marine. Démissionnaire dans les Cent Jours, il reprit ses fonctions en juillet 1815, devint directeur des ports, et siégea au conseil d'amirauté de 1824 à 1830. A la révolution de Juillet, il abandonna la carrière politique. Louis XVIII l'avait créé baron et vicomte.

Paul LOUISY.

Moniteur universel, 1836. — Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*. — *Almanach Royal*.

JURIEN-LAGRAVIÈRE (*Pierre-Roch*), marin français, né le 5 novembre 1772, à Gannat (Allier), mort le 15 janvier 1849, à Paris. Pilotin sur la corvette *La Favorite* en mai 1786, il obtint un avancement rapide sous la république, et fut nommé capitaine de frégate le 24 nivôse an VI. Trois ans plus tard il commandait *La Franchise* à l'affaire de Léogane; signalé dans le rapport du général Rochambeau comme un officier plein d'intelligence et de bravoure, il reçut le grade de capitaine de vaisseau (13 ventôse an XI). En 1804 il fut nommé officier de la Légion d'Honneur. Son plus beau fait d'armes, sous l'empire, fut le combat des Sables-d'Olonne (février 1809). Ayant sous ses ordres une petite division composée des frégates *L'Italienne*, *La Calypso* et *La Cybèle*, il agissait de concert avec l'amiral Willaumez pour débloquer la passe d'Aix, lorsqu'à la hauteur des Sables il fut attaqué par une escadre anglaise forte de six bâtiments de guerre; malgré le désavantage du nombre, il fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, et le força à la retraite après un combat acharné, qui dura trois heures. En 1814 il fut chargé d'aller reprendre possession de l'île Bourbon, rendue à la France par les traités. Promu contre-amiral le 28 octobre 1817, il commanda en 1821 la station navale du Brésil, et en 1824 celle des Antilles, et administra, de 1827 à 1830, le 4e arrondissement maritime. Vice-amiral et pair de France depuis la révolution de Juillet, il fut élevé en 1841 au rang de grand'croix de la Légion d'Honneur.

Son fils, *Jean-Pierre-Edmond* JURIEN-LAGRAVIÈRE, est aujourd'hui contre-amiral.

P. L—Y.

Biographie maritime. — E. Guérin, *Hist. de la Marine française*. — *La France maritime*.

JURIEU (*Pierre*), célèbre théologien protestant, né le 24 décembre 1637, à Mer, dans l'Orléanais, et mort à Rotterdam, le 11 janvier 1713. Il était par sa mère petit-fils de Pierre du Moulin. Son père, ministre à Mer, surveilla lui-même sa première éducation, et l'envoya ensuite à Saumur, où il fut reçu maître ès arts le 13 septembre 1656. Il alla alors faire sa théologie à Sedan, où son grand-père, Pierre du Moulin, était encore professeur. Ses études terminées, il visita les universités de la Hollande et de l'Angleterre. Il succéda ensuite à son père dans l'église reformée de Mer. En 1666, il refusa de se rendre aux sollicitations de l'église wallonne de Rotterdam, qui le demandait pour ministre. Mais, en 1674, il accepta la chaire d'hébreu et de théologie à l'Académie protestante de Sedan. Peu de temps après, il joignit à ses fonctions de professeur celles de pasteur. Possédé déjà de cette fièvre de discussion qui empoisonna sa vie, il ne se contenta pas d'écrire contre les théologiens catholiques; il entra en controverse avec ceux de sa communion sur la matière des sacrements, et principalement sur l'efficace du baptême. Après la suppression de l'académie de Sedan, le 9 juillet 1681, il fut appelé à Rouen pour y remplir le ministère évangélique, et il se disposait à se rendre dans cette ville quand, averti qu'il allait être poursuivi pour un ouvrage qu'il venait de publier sous le titre *La Politique du Clergé de France*, Amsterdam, 1681, in-12, il se réfugia en Hollande. Bientôt après, les magistrats de Rotterdam le nommèrent pasteur de l'église wallonne de cette ville, et créèrent pour lui une chaire de théologie dans leur école.

Jurieu était très-attaché à la cause de la réforme; il en avait de bonne heure pris la défense dans quelques écrits de controverse. La révocation de l'édit de Nantes l'affligea profondément. Le spectacle des malheurs de ses coreligionnaires irrita et exalta violemment son esprit, naturellement inquiet et ardent; ne pouvant croire que le culte réformé, le seul conforme, à ses yeux, au vrai christianisme, fût à jamais détruit en France, il demanda aux Prophètes, et surtout à l'Apocalypse, des révélations sur le rétablissement de ce culte. Il crut découvrir dans ces livres ce qu'il désirait y voir, et il annonça que l'année 1689 verrait le triomphe du protestantisme et la chute définitive du catholicisme. Cette prophétie porta la joie dans le cœur d'un grand nombre de réfugiés, prompts à recevoir avec avidité et sans examen tout ce qui leur promettait un prochain retour dans leur patrie. On assure même qu'ils poussèrent la crédulité jusqu'à faire frapper en son honneur une médaille portant cette légende: *Jurius propheta*. D'un autre côté, cette prophétie attira à son auteur de sanglants sarcasmes, non-seulement du côté des catholiques, mais encore de la part d'une foule de ses coreligionnaires, qui l'accusèrent de porter les esprits à un fanatisme insensé et de couvrir de ridicule la cause protestante. La contradiction n'eut d'autre effet que de donner un nouvel aliment à l'enthousiasme de Jurieu, et de faire naître en son esprit quelque défiance sur les sentiments religieux de ceux qui s'étaient élevés contre une prophétie sanctionnée par les Saintes Écritures. Cependant l'année 1689 s'écoula sans que sa prédiction se réalisât. Cette déception ne le rendit pas plus prudent. Acceptant avec une étonnante crédulité ce qu'on racontait des prodiges qui s'opéraient depuis 1686 parmi les réformés du Béarn et du Dauphiné, comptant d'ailleurs outre mesure sur les sentiments protestants du prince d'Orange, qui venait de monter sur le trône de la Grande-Bretagne, il remit à

l'année 1715 le second avénement du Messie et la chute de l'*antéchrist* : c'est ainsi qu'il désignait l'Église catholique. Il mourut avant de pouvoir se convaincre qu'il se trompait encore.

Jurieu ne déploya pas moins de zèle pour maintenir l'orthodoxie parmi ses coreligionnaires. De la même plume virulente avec laquelle il défendait la réforme contre Maimbourg, Arnauld, Bossuet, il combattit les doctrines relâchées sur la grâce de Pajon, les opinions arminiennes de Jaquelot, de La Courcillère, d'Élie Saurin, et les principes de tolérance, avant-coureurs, à ce qu'il croyait, de l'indifférence en matière de religion, de Basnage de Beusenval, de Desmaizeaux et de Bayle. Ce dernier avait été longtemps son ami; mais il lui devint suspect, dès qu'il parla en faveur de la tolérance. La publication du *Commentaire Philosophique* mit le comble à l'exaspération de Jurieu.

Il serait cependant injuste de ne voir en lui qu'un intraitable conversiste, un aigre théologien et une espèce d'illuminé. A des connaissances solides et étendues il joignait une imagination féconde, un esprit pénétrant, une rare facilité de conception. Son jugement était droit et sain, tant qu'il n'était pas question d'orthodoxie et de ses rêveries apocalyptiques. L'irritabilité de son caractère, exaltée encore par les événements dont il fut témoin, paralysèrent malheureusement trop souvent ses remarquables facultés. Il soutint la foi et le courage de ses coreligionnaires persécutés en France, et il se servit de la réputation dont il jouissait dans les pays protestants pour rendre de grands services à ceux qui y avaient cherché un refuge. En 1685, 1697 et à diverses autres reprises, il plaida chaleureusement leur cause, soit auprès du prince Guillaume d'Orange, soit auprès des principaux magistrats de la Hollande. En France, on le tenait pour le plus sérieux obstacle à la conversion au catholicisme des protestants qui n'étaient pas sortis du royaume, et on assure qu'en 1687 le gouvernement français essaya de le faire enlever, pour l'enfermer dans quelque citadelle et étouffer à jamais sa voix.

On a de Jurieu un nombre très-considérable d'ouvrages; nous ne citerons ici que les plus importants : *Traité de la Dévotion;* Rouen, 1674, in-12 : cet écrit eut jusqu'en 1726 vingt-deux éditions; la traduction anglaise de Fleetwood, qui parut pour la première fois à Londres en 1692, in-12, en a eu vingt-six; — *Traité de la Puissance de l'Église;* Quevilly, 1677, in-8°; — *Préservatif contre le Changement de Religion;* Rouen, 1680, in-12, plus. édit. C'est une réponse à l'*Exposition de la Foi Catholique* de Bossuet; — *Suite du Préservatif, etc.*; Amst., 1682, in-12, contre Brueys; — *La Politique du Clergé de France pour détruire le Protestantisme;* Amsterd., 1680, in-12; — *Les derniers Efforts de l'Innocence affligée;* La Haye, 1682, in-12 : suite de l'ouvrage précédent; — *Histoire du Calvinisme et du Papisme;* Rotterdam, 1682, 2 vol. in-12; 2e édit., ibid., 1683, 1 vol. in-12 : contre l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg; — *L'Esprit de M. Arnauld;* Deventer (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12; — *Apologie de la Morale des Réformés;* Quevilly, 1675, in-8° : contre Arnauld. Même ouvrage, plus développé, sous ce titre : *Justification de la Morale des Réformés contre les accusations de M. Arnauld;* La Haye, 1685, 2 vol. in-8°; — *Abrégé de l'Histoire du Concile de Trente;* Genève, 1682, in-12; Amsterdam, 1683, in-12; — *Préjugés légitimes contre le Papisme;* Amsterdam, 1685, in-8°; — *Le vrai Système de l'Église et la véritable Analyse de la Foi;* Dordrecht, 1686, in-8°; — *Jugement sur les Méthodes rigides et relâchées d'expliquer la Providence et la grâce;* Rotterdam, 1686, in-12 : contre Pajon; — *L'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Église;* Rotterdam, 1686, 2 v. in-12; plus fois éd.; trad. en anglais, Londres, 1687, in-8° : c'est dans cet ouvrage qu'il annonce, d'après l'Apocalypse, la chute de l'Église catholique et le rétablissement du protestantisme en France pour le mois d'avril 1689; — *Apologie pour l'Accomplissement des Prophéties;* Rotterdam, 1687, in-12; trad. en anglais, Londres, 1688, in-8° : contre Gousset, qui avait relevé quelques erreurs dans les calculs que Jurieu prétendait baser sur des passages de l'Apocalypse; — *Lettres Pastorales adressées aux Fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone;* Rotterdam, 1686 et 1687, 3 vol. in-12. Ces lettres, publiées d'abord séparément, pénétrèrent en France, malgré la surveillance de la police, et produisirent un effet immense sur les protestants : ce fut à leur occasion que le gouvernement français voulut, dit-on, s'emparer de sa personne. Ces lettres furent traduites en allemand et publiées avec des notes historiques et théologiques par Samuel Andreæ, profes. de théol. à Marbourg; — *Traité de la Nature et de la Grâce contre les nouvelles Hypothèses de M. P.* (Pajou); Rotterdam, 1688, in-12; — *De l'Unité de l'Église;* Rotterdam, 1688, in-8° : contre Nicole; — *Des Droits des deux Souverains en matière de religion, la Conscience et le prince;* Rotterdam, 1687, in-12 : contre le *Commentaire Philos.* de Bayle. Sous le spécieux prétexte de combattre une tolérance sans bornes et sans règles, Jurieu plaida dans cet ouvrage la cause de l'intolérance; — *Tableau du Socinianisme;* La Haye, 1691, in-12; — *La Religion des Latitudinaires;* Rotterdam, 1696, et Utrecht, 1697, in-12 : contre Élie Saurin; — *Traités Historiques, contenant le Jugement d'un Protestant sur la Théologie mystique, sur le Quiétisme et sur les Démêlés de l'évêque de Meaux avec l'archevêque de Cambrai, jusqu'en 1699;* Paris, 1699 in-8°, sans nom d'auteur; 2e édit. augm., 1709, in-12; — *La Pratique de la Dévotion, ou traité de l'amour divin;* Rotterdam, 1700, 2 vol. in-8°·

trad. en allem., Leipzig, 1710, in-8°; — *Histoire critique des Dogmes et des Cultes bons et mauvais qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, où l'on trouve l'origine de toutes les idolâtries de l'ancien paganisme expliquées par rapport à celles des Juifs*; Amsterdam, 1704, in-4°; trad. en angl., Londres, 1705, 2 vol, in-8°. Il faut joindre à cet ouvrage : *Supplément à l'Histoire critique des Dogmes*, etc., *ou dissertation par lettres de M. Cuper sur quelques passages du livre de M. Jurieu*; Amsterdam, 1705 in-4°; — *Le Philosophe de Rotterdam accusé, atteint et convaincu*; Amsterdam, 1707, in-12 : contre Bayle; — *Les Soupirs de la France esclave, qui aspire après la liberté*; publication in-4°, qui parut sans nom d'auteur et sans indication de lieu, en quinze livraisons; la première porte la date du 10 août 1689 et la dernière celle du 15 septembre 1690. Les treize premières ont été réunies et réimprimées sous ce titre : *Les Vœux d'un Patriote;* Amsterdam, 1788, in-8°. Attribué par les uns à Levassor et par d'autres à Gatien de Courtilz, cet ouvrage est bien réellement de Jurieu. Il contient une critique juste, quoique exprimée en termes fort vifs, du gouvernement de Louis XIV. Les principes de la souveraineté du peuple et de la subordination des rois aux états généraux sont nettement proclamés. Cette publication fut naturellement l'objet d'une surveillance spéciale de la police. On détruisit avec le plus grand soin tous les exemplaires sur lesquels on put mettre la main; et elle devint si rare qu'en 1772 le chancelier Maupeou en acheta un exemplaire dans une vente au prix de cinq cents livres, sur l'enchère du duc d'Orléans. Michel Nicolas.

Desmaizeaux, *Mémoires de la Vie de Bayle*. — De La Monnoye, *Histoire de Bayle et de ses Ouvrages*. — Chaufepié, *Dictionn.* — Schrœck, *Lebensbeschreib. berühmter Gelehrten*. — MM. Haag, *La France Protest.*

JURIN (*James*), médecin et mathématicien anglais, né en 1684, mort en 1750. Il reçut son éducation au collége de La Trinité à Cambridge, où il devint *fellow* en 1711. Ensuite il exerça la médecine à Londres, où il se fit connaître comme praticien, devint médecin de l'hôpital de Guy, membre et secrétaire pendant plusieurs années de la Société Royale de Londres; à sa mort il était président du Collége des Médecins. Il se distingua par une série de mémoires publiés dans les *Philosophical Transactions* en 1718 et années suivantes, imprimés collectivement en 1732, sous le titre de *Physico-Mathematical Dissertations*, et dans lesquels les mathématiques sont ingénieusement appliquées à des sujets physiologiques. Ces mémoires l'engagèrent dans diverses discussions, d'abord avec Keill, à propos de ses calculs relatifs à la force des contractions du cœur, contre lesquels aussi Senac publia quelques objections que Jurin réfuta. Jurin ajouta au *System of Optics* de Smith publié en 1738 : *An Essay upon distinct and indistinct Vision*, dans lequel il donne les calculs les plus subtils des changements nécessaires dans la figure de l'œil pour l'accommoder aux différentes distances des objets. Cet écrit fut critiqué et commenté par Robins, à qui Jurin répliqua. Il eut également des discussions avec Michelotti relativement à la force de l'écoulement des eaux, et avec les philosophes de l'école de Leibnitz sur les forces vives. Jurin communiqua encore à la Société royale de Londres quelques expériences faites dans le but de déterminer le poids spécifique du sang humain, et il contribua beaucoup aux progrès des observations météorologiques. Il fut un chaud partisan et un actif défenseur de la pratique de l'inoculation de la petite vérole, et dans diverses publications il rendit compte de ses succès obtenus de 1723 à 1727, et établit l'utilité de cette pratique par la comparaison de la mortalité entre les cas de petite vérole et ceux de l'inoculation. Jurin fut aussi l'éditeur de la *Geography* de Varenius, 1712, 2 vol. in-8°, publiés à la requête de sir Isaac Newton et du docteur Bentley. Dans *The Works of the Learned* pour 1737, 1738 et 1739, il soutint une controverse avec le docteur Pemberton en faveur de Newton dans une série d'articles signés *Philalethes Cantabrigiensis*. J. V.

Rees, *Cyclopædia*. — Nichols, *Anecd.* — *Works of the Learned*; 1751. — Chalmers, *General Biogr. Dictionary*.

JURINE (*Louis*), médecin et naturaliste suisse, né à Genève, le 6 février 1751, mort dans la même ville, le 24 octobre 1819. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et vint apprendre la médecine à Paris. De retour à Genève, il y exerça la médecine et la chirurgie avec distinction. Son goût le portait surtout vers les expériences délicates et difficiles. La Société royale de Médecine de Paris ayant proposé pour sujet de concours la question des « avantages que la médecine pouvait retirer des eudiomètres », Jurine remporta le prix par un mémoire dont le mérite tient surtout à l'esprit d'analyse et à la patience ingénieuse que l'auteur a dû déployer pour reconnaître quels sont les changements que l'air éprouve dans l'acte de la respiration, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. On y trouve aussi des recherches importantes pour découvrir si une certaine quantité d'air se dégage par la peau; quelle est la nature de l'air ambiant dans les divers états morbides, et quelle est en outre la nature des gaz intestinaux. Jurine s'occupa en outre d'histoire naturelle, particulièrement d'entomologie et d'ornithologie. A la demande de Mme de Staël, il vint à Paris donner son avis pour le traitement de la maladie à laquelle cette femme célèbre succomba. De retour à Genève, il se livra avec un nouveau zèle à des recherches entomologiques; mais atteint quelque temps après d'une violente attaque d'angine de poitrine, maladie sur laquelle il venait de publier un excellent traité, il n'en releva pas. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur cette question : Déterminer quels*

avantages la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de connaître la pureté de l'air par les différents eudiomètres; dans les *Mémoires de la Société de Médecine* de 1798; — *Mémoire sur l'Allaitement artificiel;* Genève, 1807, in-4°; — *Nouvelle Méthode de classer les Hyménoptères et les Diptères;* Paris, 1807, in-4° : l'auteur prend pour base de classement la disposition des nervures des ailes; — *Mémoire sur le Croup, qui a partagé le prix extraordinaire de* 12,000 *fr. fondé par le gouvernement impérial;* Genève, 1810, in-8°; — *Mémoire sur l'Angine de Poitrine*, qui a remporté le prix au concours sur ce sujet à la Société de Médecine de Paris, le 31 octobre 1809; Genève, 1815, in-8°; — *Histoire générale des Monocles qui se trouvent aux environs de Genève;* Genève, 1820, in-4°. On doit encore à Jurine des mémoires insérés dans le *Journal des Mines*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève* et dans les *Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle de cette ville.* Jurine a laissé en mourant un assez grand nombre d'ouvrages inédits, une précieuse collection de dessins pour ses travaux zoologiques exécutés par une fille chérie, dont la fin prématurée avait précédé la sienne. Son cabinet était considéré comme un des plus riches de l'Europe.

J. V.

A. Thillaye, dans la *Biographie Médicale.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

JUSLENIUS (*Daniel*), écrivain finlandais, né le 10 juin 1676, à Wirmo (diocèse d'Abo), où son père était pasteur, mort à Skara, en 1752. Après avoir été professeur de philologie (1712) et de théologie (1727), à l'université d'Abo, il fut nommé, en 1734, évêque de Borga. Expulsé par les Russes en 1742, il passa en Suède et devint évêque de Skara (1744). Outre quelques écrits théologiques, on a de lui : *Aboa vetus et nova;* Abo, 1710; — *De Convenientia Linguæ Finnicæ cum Hebræa et Græca;* ibid., 1712; — *Finsk Ordaboks fœrsœk* (Essai de Dictionnaire finnois); Stockholm, 1745.

E. B.

Tengstrœm, *Finska Universitets Pro-Canceller*, p. 208 et suiv. — *Biographiskt-Lex.*, VI, 373.

JUSSIEU DE MONTLUEL (*François-Joseph-Mamert* DE), juriste français, né à Lyon, le 11 mai 1729, mort à Paris, en 1797. Conseiller à la cour des monnaies de sa ville natale, il publia quelques ouvrages de droit, et après la suppression de la cour à laquelle il appartenait, en 1771, il se livra à la culture des lettres. Reçu membre de l'Académie de Lyon en 1777, il vint s'établir dans la capitale quelques années après. On lui doit : *Instruction facile sur les Conventions, ou notions simples sur les divers engagements qu'on peut prendre dans la société* (anonyme); Lyon, 1760, in-12; souvent réimprimé depuis; — *Réflexions sur les Principes de la Justice;* Paris 1761 in-12.

J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ., Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUSSIEU (Les), famille française, dont l'origine remonte à la fin du dix-septième siècle. En voici les principaux membres, qui tous se sont fait un grand nom dans les sciences naturelles, particulièrement en botanique :

JUSSIEU (*Antoine* DE), né à Lyon, en 1686; mort à Paris, le 12 avril 1758. Il était fils de Christophe de Jussieu, apothicaire en renom, qui se fit connaître par un *Nouveau Traité de la Thériaque;* Trévoux, 1708. Antoine fit ses études médicales à Montpellier, parcourut plus tard, avec son frère Bernard, le Portugal, l'Espagne, le midi de la France, et vint à Paris l'année même de la mort de Tournefort (1708), auquel il succéda, sur la recommandation de Fagon, premier médecin et intendant du Jardin du Roi. Antoine fut l'homme d'action de la famille, doué d'une grande activité, d'une pénétration de vues peu commune, d'une vigueur de tempérament qui lui permettait de répondre aux exigences d'une clientèle médicale des plus étendues, de diriger en même temps le Jardin botanique, et de publier chaque année dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où il entra avant l'âge de trente ans, des notes du plus grand intérêt. On lui doit, entre autres, un Mémoire sur les empreintes de végétaux des houillières de Saint-Étienne, dans lequel il démontra que ces traces de plantes se rapportent à des végétaux analogues à ceux qui peuplent encore aujourd'hui la surface du globe. Après ce travail remarquable, il faut citer quelques mémoires de zoologie, d'anatomie humaine, et surtout de botanique, une note sur les mines de mercure d'Almaden, une autre sur les ammonites. Le premier il a fait connaître la fleur et le fruit du caféier, envoyé à Louis XIV, et qui, confié à Declieux par Chirac, devait plus tard (1719), servir de souche à tous les caféiers des Antilles. Ces nombreux travaux n'effacent cependant pas les souvenirs du cœur : Antoine publia une édition nouvelle des *Institutions* de Tournefort, auquel il devait son entrée à l'Académie, et enrichit cet ouvrage d'un Appendice ou Corollaire dans lequel il cite toutes les espèces recueillies en Orient par son illustre prédécesseur. Il publia (1718), conduit par ce même sentiment, l'*Éloge de Fagon*, avec l'histoire du Jardin royal de Paris, et une introduction à la botanique, ainsi qu'un *Discours sur le progrès de la Botanique.* Ce travail fut suivi, en 1721, d'une dissertation : *De Analogia inter Plantas et Animalia.* La science lui doit encore la publication du grand ouvrage posthume du P. Barrelier : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, etc. (1714), dont le manuscrit avait échappé comme par miracle à l'incendie du couvent des Minimes, ordre auquel appartenait Barrelier. Lui-même laissa manuscrit un *Traité des Vertus des Plantes*, qu'édita Gandoger de Foigny. Antoine de Jussieu mourut

frappé d'apoplexie, le 22 avril 1758, à l'âge de soixante-douze ans, laissant sa fortune à son frère Bernard, qui put suivre, avec toute la quiétude qui allait si bien à sa nature le penchant irrésistible qui l'entraînait à l'étude des sciences naturelles. J. D.

JUSSIEU (*Bernard* DE), frère du précédent, naquit à Lyon, en 1699, et mourut à Paris, le 6 novembre 1777. Élevé au grand collége des Jésuites à Lyon, il accompagna son frère en Espagne et en Portugal, se fit recevoir d'abord docteur en médecine à Montpellier, en 1720, puis à Paris, en 1726, succéda à Sébastien Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi en 1722, publia, en 1725, une édition nouvelle en 2 vol. in-12 de l'*Histoire des Plantes des Environs de Paris* de Tournefort, enrichie de notes et d'observations qui lui valurent son entrée à l'Académie des Sciences, en 1725, bien qu'il n'eût à cette époque que vingt-six ans; il publia dans les *Mémoires* de cette académie trois notices sur des plantes aquatiques, alors très-mal connues : telles que la *pilulaire*, dont les organes sexuels n'avaient point encore été découverts, une seconde sur le lemna (*marsilea*), qu'il rangea avec la pilulaire à côté des fougères, et enfin un travail sur les fleurs femelles d'un genre voisin des plantains, la *littorelle des marais*, dont J.-J. Rousseau devait nous entretenir plus tard dans ses *Confessions*. En zoologie, les recherches de Bernard sur les polypes d'eau douce le conduisirent à établir définitivement dans la science cette opinion, émise par Peyssonel, que ces petits êtres sont des animaux, et nullement, comme on l'admettait, des fleurs de plantes marines. Le premier il émit une idée qui ne devait se démontrer qu'un siècle plus tard : à savoir que les corallines appartiennent au règne végétal, et non aux polypiers, comme on le croyait naguère. Mais la gloire de Bernard de Jussieu ne repose pas sur ces mémoires; la place importante qu'il occupe dans l'histoire des sciences naturelles lui a été accordée pour quelques feuillets de papier religieusement conservés et publiés par son neveu A.-L. de Jussieu, et sur lesquels on a cru découvrir les fondements de la *Méthode naturelle* tout entière. Cherchons donc à lui assigner sa part dans cette mémorable découverte, en constatant qu'il n'a rien publié et qu'il ne peut être jugé que d'après un petit nombre de simples *catalogues manuscrits*. D'ailleurs, lorsqu'il fit connaissance avec Linné, voyageant en France, l'illustre botaniste suédois avait déjà imprimé ses fragments des *familles naturelles*. Le premier manuscrit que nous possédions de Bernard de Jussieu, relatif à cette question de la méthode naturelle, est précisément une copie des *Fragmenta* de Linné, où l'on voit qu'il a essayé avec beaucoup de bonheur diverses rectifications et l'intercalation de quelques-uns des genres non classés par Linné, et au sujet desquels ce dernier avait dit : *Qui paucas quæ restant bene absolvet plantas, omnibus magnus erit Apollo.* Dans deux autres manuscrits sans date, l'un qui est une simple liste de noms de genres séparés par des tirets en une suite de groupes; l'autre qui est une liste d'espèces rapportées à leurs genres disposés dans le même ordre, Bernard de Jussieu paraît être arrivé à une classification distincte de celle de Linné, et qui lui est propre. Ce fut celle qu'il appliqua en 1759 à la plantation d'un jardin botanique créé à Trianon par Louis XV; elle y fut peu étudiée, si nous en jugeons par le silence des contemporains, mais son auteur continua néanmoins à la perfectionner. Un manuscrit portant la date de 1765 comprend en, effet, un supplément relatif à un certain nombre de groupes de plantes dicotylédonées dont il a modifié la disposition. C'est ce catalogue de genres, avec la modification supplémentaire, que A.-L. de Jussieu a publié en tête de son *Genera*, en ajoutant pour chaque groupe les noms qu'il a lui-même adoptés. Tels sont les seuls documents d'après lesquels on peut chercher à connaître les principes qui ont guidé Bernard de Jussieu. Ils nous permettent de prononcer qu'il a reconnu avec Camerarius la valeur des caractères qu'on doit tirer de l'embryon et de l'insertion des étamines. La série de ses groupes nous montre en effet successivement les acotylédones, les monocotylédones épigynes, périgynes et hypogynes; puis les dicotylédones épigynes, hypogynes, périgynes et diclines, séparées comme nous venons de dire par de simples tirets, sans aucune désignation spéciale. Mais cette série de genres, ainsi groupés, sert à démontrer de la manière la plus claire que Bernard de Jussieu a le premier établi le principe de la subordination des caractères, qu'il a reconnu l'importance des caractères déduits de la structure de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Cette vive lumière jetée sur l'organisation végétale tout entière devait guider plus tard A.-L. de Jussieu dans la recherche et la découverte des familles naturelles.

Les écrits de Bernard de Jussieu sont peu nombreux; mais ils témoignent tous d'une admirable sagacité. A ses appréciations profondes sur les végétaux aquatiques, il ajoutait ses remarques sur la structure des cétacés, qu'il retirait de la classe des poissons pour les placer avec les mammifères, dont ils ont en effet les caractères anatomiques.

On doit à B. de Jussieu la plantation du cèdre du Liban, qu'il reçut à Londres du botaniste anglais Sherard, et qu'il transporta, dit-on, dans son chapeau, non de la Syrie, ni même de l'Angleterre, mais de la maison n° 13 de la rue des Bernardins, où il habitait, au Jardin du Roi, où il exerça, de 1722 jusqu'à sa mort, les fonctions de sous-démonstrateur de botanique. B. de Jussieu fut élu membre de l'Académie des Sciences le 1er août 1725; il était de celles de Berlin, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal et de la Société royale

de Londres, de l'Institut de Bologne, etc. Son influence sur ses contemporains fut considérable. Tous le consultaient, et sa décision faisait loi. L'*Histoire naturelle des Fraisiers* de Duchesne, ainsi que l'*Histoire des Plantes de la Guyane* de Fusée-Aublet, ont été écrites sous sa direction. Linné lui-même poussait le respect pour les décisions de Bernard jusqu'à dire, lorsqu'on lui faisait une question insoluble : *Aut Deus, aut B. de Jussieu.* J. D.

JUSSIEU (*Joseph* DE), frère des précédents, naquit à Lyon, en 1704, et mourut à Paris, le 11 avril 1779. Suivant l'usage, il commença sa carrière de savant par l'étude de la médecine, dont il abandonna la pratique pour se livrer sans restriction à l'étude des sciences physiques. Médecin plein de tact et d'instruction, savant botaniste, ingénieur habile, mathématicien profond, Joseph réunissait toutes les qualités qui devaient le faire désigner par l'Académie pour accompagner La Condamine dans le voyage qu'il allait entreprendre (1735), en compagnie de Bouguer et de Godin, pour soumettre à une mesure plus précise la forme de la Terre; mais lorsque les travaux de sa commission furent terminés, Joseph de Jussieu ne put se résoudre à abandonner l'Amérique méridionale, ce sol si fécond en découvertes. Il le parcourut pendant trente-cinq ans, et revint en France en 1771; mais lorsqu'il songea à la retraite, sa santé se trouva tellement altérée qu'il n'eut pas la force de conserver les collections qu'il avait amassées; elles lui furent enlevées avec une partie de ses manuscrits et toute la fortune qu'il avait acquise comme médecin. De tous ses travaux de quarante années consacrées à la science, il ne reste que quelques volumes manuscrits sur l'histoire naturelle du Pérou. On lui doit l'introduction de l'*héliotrope*, aujourd'hui si répandu dans nos jardins, et dont il envoya des graines à son frère Bernard. Joseph mourut à Paris, dans un état complet d'enfance. Il avait été élu membre de l'Académie au mois de mai 1743, et, par un singulier hasard, pendant trente-cinq ans qu'il fut membre de cette société savante, il ne mit jamais les pieds dans l'enceinte où se tenaient ses séances. Les manuscrits de Joseph, comme tous ceux des Jussieu, font aujourd'hui partie de la Bibliothèque du Muséum, à laquelle les héritiers de cette illustre famille les ont donnés. J. D.

JUSSIEU (*Antoine-Laurent* DE), qui devait féconder et étendre les travaux de son oncle Bernard et immortaliser le nom de sa famille, naquit à Lyon, au mois d'avril 1748, et mourut en 1836. Il venait d'achever ses études classiques lorsqu'il fut appelé, à dix-sept ans, à Paris par son oncle, qui désirait le soutenir et le diriger dans ses études, ainsi que lui-même avait été dirigé et soutenu par son frère Antoine. Pendant les quatre premières années qui suivirent son arrivée à Paris, il partageait ses journées entre les études médicales et des lectures qu'il faisait à son oncle, que l'âge affaiblissait déjà. Nous ignorons si la botanique occupait une large place dans ces lectures; mais nous en doutons, puisqu'en 1770, lorsque Bernard désigna son neveu pour professer au Jardin du Roi, le jeune démonstrateur se trouvait obligé de consacrer ses nuits à apprendre ce qu'il avait à enseigner aux autres le lendemain. Une phrase de Bernard à Aublet semble avoir été pour A.-L. de Jussieu le trait de lumière qui devait lui dévoiler tout le mystère de la subordination des caractères : « Il y a dans les végétaux, avait dit Bernard, des caractères qui sont incompatibles les uns avec les autres, et qui s'excluent. » A.-L. de Jussieu se mit à les rechercher, et les découvrit.

Il n'est donc pas douteux que le jeune homme n'ait puisé dans le commerce intime du vieillard, et dans ses leçons, le germe qu'il sut si bien féconder et développer. Dès l'année 1773 il exposait à l'Académie des Sciences les principes d'une classification *naturelle* dans un *Mémoire sur les Renoncules*, qui détermina cette savante société à l'admettre dans son sein. Il compléta cette exposition l'année suivante (1774) dans un second mémoire, non plus borné à l'examen d'une seule famille, mais s'étendant à leur ensemble. Il s'agissait, en effet, de replanter l'école botanique du Jardin du Roi, la méthode de Tournefort, jusque alors appliquée à cette école, ne répondant plus aux progrès et aux besoins de la science. Quoique le système de Linné prévalût dans presque toute l'Europe, il ne pouvait en être question au Jardin du Roi, administré par Buffon. Bernard l'eût peut-être tenté; mais, vieux et presque aveugle à cette époque, il laissa à son jeune successeur le soin de créer l'ordre nouveau qui devait présider à la plantation, qui commença à l'automne de 1773, pour se terminer au printemps de 1774. Ce ne fut qu'après seize ans de travaux préparatoires que sa méthode nouvelle, mûrie par des méditations et des observations continuelles, reçut sa forme et son expression définitives en s'étendant à tous les végétaux cités dans l'ouvrage fondamental, le *Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno* 1774; Paris, 1789.

Les principes qui ont dirigé cet illustre savant sont exposés dans une introduction aussi remarquable par la logique que par l'élégante clarté; puis discutés dans le cours du livre toutes les fois qu'ils sont appliqués, c'est-à-dire à la suite des articles qui définissent les classes et les familles. On a donc toute la pensée de l'auteur et le secret de ses procédés dans l'emploi d'un principe qui avait échappé à ses prédécesseurs, celui de la *subordination des caractères*, qui, dans la méthode de Jussieu, sont, suivant sa propre expression, « pesés et non comptés. » Cette valeur est déterminée par l'expérience ou l'observation, et à mesure qu'elle s'abaisse elle est

frappé d'apoplexie, le 22 avril 1758, à l'âge de soixante-douze ans, laissant sa fortune à son frère Bernard, qui put suivre, avec toute la quiétude qui allait si bien à sa nature le penchant irrésistible qui l'entraînait à l'étude des sciences naturelles. J. D.

JUSSIEU (*Bernard* DE), frère du précédent, naquit à Lyon, en 1699, et mourut à Paris, le 6 novembre 1777. Élevé au grand collége des Jésuites à Lyon, il accompagna son frère en Espagne et en Portugal, se fit recevoir d'abord docteur en médecine à Montpellier, en 1720, puis à Paris, en 1726, succéda à Sébastien Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi en 1722, publia, en 1725, une édition nouvelle en 2 vol. in-12 de l'*Histoire des Plantes des Environs de Paris* de Tournefort, enrichie de notes et d'observations qui lui valurent son entrée à l'Académie des Sciences, en 1725, bien qu'il n'eût à cette époque que vingt-six ans; il publia dans les *Mémoires* de cette académie trois notices sur des plantes aquatiques, alors très-mal connues : telles que la *pilulaire*, dont les organes sexuels n'avaient point encore été découverts, une seconde sur le lemna (*marsilea*), qu'il rangea avec la pilulaire à côté des fougères, et enfin un travail sur les fleurs femelles d'un genre voisin des plantains, la *littorelle des marais*, dont J.-J. Rousseau devait nous entretenir plus tard dans ses *Confessions*. En zoologie, les recherches de Bernard sur les polypes d'eau douce le conduisirent à établir définitivement dans la science cette opinion, émise par Peyssonel, que ces petits êtres sont des animaux, et nullement, comme on l'admettait, des fleurs de plantes marines. Le premier il émit une idée qui ne devait se démontrer qu'un siècle plus tard : à savoir que les corallines appartiennent au règne végétal, et non aux polypiers, comme on le croyait naguère. Mais la gloire de Bernard de Jussieu ne repose pas sur ces mémoires; la place importante qu'il occupe dans l'histoire des sciences naturelles lui a été accordée pour quelques feuillets de papier religieusement conservés et publiés par son neveu A.-L. de Jussieu, et sur lesquels on a cru découvrir les fondements de la *Méthode naturelle* tout entière. Cherchons donc à lui assigner sa part dans cette mémorable découverte, en constatant qu'il n'a rien publié et qu'il ne peut être jugé que d'après un petit nombre de simples *catalogues manuscrits*. D'ailleurs, lorsqu'il fit connaissance avec Linné, voyageant en France, l'illustre botaniste suédois avait déjà imprimé ses fragments des *familles naturelles*. Le premier manuscrit que nous possédions de Bernard de Jussieu, relatif à cette question de la méthode naturelle, est précisément une copie des *Fragmenta* de Linné, où l'on voit qu'il a essayé avec beaucoup de bonheur diverses rectifications et l'intercalation de quelques-uns des genres non classés par Linné, et au sujet desquels ce dernier avait dit : *Qui paucas quæ restant bene absolvet plantas, omnibus magnus erit Apollo.* Dans deux autres manuscrits sans date, l'un qui est une simple liste de noms de genres séparés par des tirets en une suite de groupes; l'autre qui est une liste d'espèces rapportées à leurs genres disposés dans le même ordre, Bernard de Jussieu paraît être arrivé à une classification distincte de celle de Linné, et qui lui est propre. Ce fut celle qu'il appliqua en 1759 à la plantation d'un jardin botanique créé à Trianon par Louis XV; elle y fut peu étudiée, si nous en jugeons par le silence des contemporains, mais son auteur continua néanmoins à la perfectionner. Un manuscrit portant la date de 1765 comprend en, effet, un supplément relatif à un certain nombre de groupes de plantes dicotylédonées dont il a modifié la disposition. C'est ce catalogue de genres, avec la modification supplémentaire, que A.-L. de Jussieu a publié en tête de son *Genera*, en ajoutant pour chaque groupe les noms qu'il a lui-même adoptés. Tels sont les seuls documents d'après lesquels on peut chercher à connaître les principes qui ont guidé Bernard de Jussieu. Ils nous permettent de prononcer qu'il a reconnu avec Camerarius la valeur des caractères qu'on doit tirer de l'embryon et de l'insertion des étamines. La série de ses groupes nous montre en effet successivement les acotylédones, les monocotylédones épigynes, périgynes et hypogynes; puis les dicotylédones épigynes, hypogynes, périgynes et diclines, séparées comme nous venons de dire par de simples tirets, sans aucune désignation spéciale. Mais cette série de genres, ainsi groupés, sert à démontrer de la manière la plus claire que Bernard de Jussieu a le premier établi le principe de la subordination des caractères, qu'il a reconnu l'importance des caractères déduits de la structure de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Cette vive lumière jetée sur l'organisation végétale tout entière devait guider plus tard A.-L. de Jussieu dans la recherche et la découverte des familles naturelles.

Les écrits de Bernard de Jussieu sont peu nombreux; mais ils témoignent tous d'une admirable sagacité. A ses appréciations profondes sur les végétaux aquatiques, il ajoutait ses remarques sur la structure des cétacés, qu'il retirait de la classe des poissons pour les placer avec les mammifères, dont ils ont en effet les caractères anatomiques.

On doit à B. de Jussieu la plantation du cèdre du Liban, qu'il reçut à Londres du botaniste anglais Sherard, et qu'il transporta, dit-on, dans son chapeau, non de la Syrie, ni même de l'Angleterre, mais de la maison n° 13 de la rue des Bernardins, où il habitait, au Jardin du Roi, où il exerça, de 1722 jusqu'à sa mort, les fonctions de sous-démonstrateur de botanique. B. de Jussieu fut élu membre de l'Académie des Sciences le 1er août 1725; il était de celles de Berlin, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal et de la Société royale

de Londres, de l'Institut de Bologne, etc. Son influence sur ses contemporains fut considérable. Tous le consultaient, et sa décision faisait loi. L'*Histoire naturelle des Fraisiers* de Duchesne, ainsi que l'*Histoire des Plantes de la Guyane* de Fusée-Aublet, ont été écrites sous sa direction. Linné lui-même poussait le respect pour les décisions de Bernard jusqu'à dire, lorsqu'on lui faisait une question insoluble : *Aut Deus, aut B. de Jussieu.* J. D.

JUSSIEU (*Joseph* DE), frère des précédents, naquit à Lyon, en 1704, et mourut à Paris, le 11 avril 1779. Suivant l'usage, il commença sa carrière de savant par l'étude de la médecine, dont il abandonna la pratique pour se livrer sans restriction à l'étude des sciences physiques. Médecin plein de tact et d'instruction, savant botaniste, ingénieur habile, mathématicien profond, Joseph réunissait toutes les qualités qui devaient le faire désigner par l'Académie pour accompagner La Condamine dans le voyage qu'il allait entreprendre (1735), en compagnie de Bouguer et de Godin, pour soumettre à une mesure plus précise la forme de la Terre; mais lorsque les travaux de sa commission furent terminés, Joseph de Jussieu ne put se résoudre à abandonner l'Amérique méridionale, ce sol si fécond en découvertes. Il le parcourut pendant trente-cinq ans, et revint en France en 1771 ; mais lorsqu'il songea à la retraite, sa santé se trouva tellement altérée qu'il n'eut pas la force de conserver les collections qu'il avait amassées ; elles lui furent enlevées avec une partie de ses manuscrits et toute la fortune qu'il avait acquise comme médecin. De tous ses travaux de quarante années consacrées à la science, il ne reste que quelques volumes manuscrits sur l'histoire naturelle du Pérou. On lui doit l'introduction de l'*héliotrope*, aujourd'hui si répandu dans nos jardins, et dont il envoya des graines à son frère Bernard. Joseph mourut à Paris, dans un état complet d'enfance. Il avait été élu membre de l'Académie au mois de mai 1743, et, par un singulier hasard, pendant trente-cinq ans qu'il fut membre de cette société savante, il ne mit jamais les pieds dans l'enceinte où se tenaient ses séances. Les manuscrits de Joseph, comme tous ceux des Jussieu, font aujourd'hui partie de la Bibliothèque du Muséum, à laquelle les héritiers de cette illustre famille les ont donnés. J. D.

JUSSIEU (*Antoine-Laurent* DE), qui devait féconder et étendre les travaux de son oncle Bernard et immortaliser le nom de sa famille, naquit à Lyon, au mois d'avril 1748, et mourut en 1836. Il venait d'achever ses études classiques lorsqu'il fut appelé, à dix-sept ans, à Paris par son oncle, qui désirait le soutenir et le diriger dans ses études, ainsi que lui-même avait été dirigé et soutenu par son frère Antoine. Pendant les quatre premières années qui suivirent son arrivée à Paris, il partageait ses journées entre les études médicales et des lectures qu'il faisait à son oncle, que l'âge affaiblissait déjà. Nous ignorons si la botanique occupait une large place dans ces lectures ; mais nous en doutons, puisqu'en 1770, lorsque Bernard désigna son neveu pour professer au Jardin du Roi, le jeune démonstrateur se trouvait obligé de consacrer ses nuits à apprendre ce qu'il avait à enseigner aux autres le lendemain. Une phrase de Bernard à Aublet semble avoir été pour A.-L. de Jussieu le trait de lumière qui devait lui dévoiler tout le mystère de la subordination des caractères : « Il y a dans les végétaux, avait dit Bernard, des caractères qui sont incompatibles les uns avec les autres, et qui s'excluent. » A.-L. de Jussieu se mit à les rechercher, et les découvrit.

Il n'est donc pas douteux que le jeune homme n'ait puisé dans le commerce intime du vieillard, et dans ses leçons, le germe qu'il sut si bien féconder et développer. Dès l'année 1773 il exposait à l'Académie des Sciences les principes d'une classification *naturelle* dans un *Mémoire sur les Renoncules*, qui détermina cette savante société à l'admettre dans son sein. Il compléta cette exposition l'année suivante (1774) dans un second mémoire, non plus borné à l'examen d'une seule famille, mais s'étendant à leur ensemble. Il s'agissait, en effet, de replanter l'école botanique du Jardin du Roi, la méthode de Tournefort, jusque alors appliquée à cette école, ne répondant plus aux progrès et aux besoins de la science. Quoique le système de Linné prévalût dans presque toute l'Europe, il ne pouvait en être question au Jardin du Roi, administré par Buffon. Bernard l'eût peut-être tenté; mais, vieux et presque aveugle à cette époque, il laissa à son jeune successeur le soin de créer l'ordre nouveau qui devait présider à la plantation, qui commença à l'automne de 1773, pour se terminer au printemps de 1774. Ce ne fut qu'après seize ans de travaux préparatoires que sa méthode nouvelle, mûrie par des méditations et des observations continuelles, reçut sa forme et son expression définitives en s'étendant à tous les végétaux cités dans l'ouvrage fondamental, le *Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno* 1774 ; Paris, 1789.

Les principes qui ont dirigé cet illustre savant sont exposés dans une introduction aussi remarquable par la logique que par l'élégante clarté; puis discutés dans le cours du livre toutes les fois qu'ils sont appliqués, c'est-à-dire à la suite des articles qui définissent les classes et les familles. On a donc toute la pensée de l'auteur et le secret de ses procédés dans l'emploi d'un principe qui avait échappé à ses prédécesseurs, celui de la *subordination des caractères*, qui, dans la méthode de Jussieu, sont, suivant sa propre expression, « pesés et non comptés. » Cette valeur est déterminée par l'expérience ou l'observation, et à mesure qu'elle s'abaisse elle est

de moins en moins fixe ; de sorte que l'énonciation pure et simple d'un caractère supérieur suffit pour faire préjuger la coexistence ou l'absence d'autres, et qu'une partie de l'organisation d'une plante est annoncée par un seul point qu'on a su constater, ce qui a fait dire à Cuvier « que la méthode naturelle était la science réduite à sa plus simple expression ». Cette subordination des caractères conduisit Jussieu à préférer, avant tout autre, la structure de l'embryon; de là sa division du règne végétal en trois grands embranchements, les *Acotylédones*, les *Monocotylédones* et les *Dicotylédones*. Ce premier pas le conduisit naturellement à la constitution des *familles*, pour lesquelles le même principe devait s'appliquer. Aussi la plupart d'entre elles ont été conservées avec les seuls changements qu'amène nécessairement le progrès de la science, soit en apprenant à connaître à fond des plantes qui n'étaient connues qu'imparfaitement, soit en en faisant découvrir un grand nombre de nouvelles. Mais, dans ce cas, ainsi que le fait remarquer Adrien de Jussieu, si les limites conventionnelles changent, les rapports réels ne changent point, pas plus, par exemple, que ceux de divers points dans une étendue de pays qui, de province unique, serait scindée en plusieurs départements.

De 1789 à 1824, A.-L. de Jussieu ne cessa de travailler aux perfectionnements des *familles* qu'il avait fondées, et de préparer une seconde édition de son *Genera*, qui ne devait jamais voir le jour; car les matériaux s'accumulaient à mesure que ses forces déclinaient et que sa vue affaiblie se refusait à des observations poussées à un degré de finesse et de précision de plus en plus élevé. Il se contenta de publier dans les *Annales du Muséum* une suite de Notes ou de Mémoires où il remaniait des familles ou des groupes plus généraux.

La dernière feuille du *Genera Plantarum* venait d'être tirée lorsque éclata la révolution française, le 14 juillet 1789. De Jussieu fut nommé lieutenant de la mairie de Paris, et dirigea le département des hôpitaux jusqu'en 1790. Son passage à l'administration municipale fut signalé par un Mémoire qui a aidé à l'organisation de cette importante administration. En 1793 il fut chargé de choisir dans les bibliothèques des communautés religieuses les livres scientifiques au moyen desquels on fonda nos établissements publics. En 1808 il fut nommé membre du conseil de l'université, et il apporta dans ses fonctions la sagacité et la profondeur de vues qui l'avaient dirigé dans ses recherches scientifiques. C'est en compagnie de Desfontaines, de Thouin, de Daubenton, de Lemonnier, etc., qu'il organisa en 1790 le Muséum tel à peu près qu'il est aujourd'hui. A.-L de Jussieu s'opposa donc au changement que le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, voulut introduire en 1800 dans cet établissement, en le faisant régir par un administrateur ou intendant de son choix. C'était un retour vers le passé, et vers un passé que A.-L. de Jussieu plus que tout autre devait redouter. Sa réponse au ministre ne se fit pas longtemps attendre ; la lettre dans laquelle il expose les dangers d'un changement est un modèle de tact et de fermeté; elle porte la date du 30 octobre 1800. Il s'agissait de refuser le titre de directeur, qu'on lui conférait. Voici cette lettre :

« Citoyen ministre,

« Ayant été absent hier une partie de la journée, je n'ai reçu que très-tard, en rentrant, la lettre dont vous demandiez la réponse dans le jour. Elle est conçue en termes flatteurs pour moi ; mais, en même temps, elle me met dans un véritable embarras. L'expérience du passé me fait croire que la mesure générale d'administration établie par vous dans les établissements publics ne convient pas au Muséum, qu'elle tend à dissoudre l'égalité et l'union, sans lesquelles tout l'édifice de sa prospérité croulera tôt ou tard, et, dès lors, je ne dois pas me laisser séduire par le plaisir de commander seul. Cette dissolution serait très-rapide si un administrateur étranger, revêtu des pouvoirs que vous lui attribuez, était introduit dans ce lieu. Votre arrêté, interprété naturellement, suspend toutes les inspections particulières de chaque professeur sur la partie qui lui est propre, ou ne les lui laisse que d'une manière trop subordonnée à l'administrateur. Dès lors, chacun d'eux s'en tiendra à l'enseignement, et laissera à ce dernier les travaux de conservation, de disposition des objets, de correspondance, d'envois dans les départements, de nomenclature des objets envoyés, de naturalisation de ceux qui habitent d'autres climats. Un savant, de l'ordre de ceux réunis au Muséum, n'aime point à se charger d'une fonction qu'il n'a que par la déférence d'un administrateur préposé, et que celui-ci peut lui retirer. Sous les intendants du Jardin du Roi, chaque professeur prenait peu d'intérêt à l'établissement, se tenait à l'écart ; la même chose arrivera sous l'administrateur, et l'établissement cessera de prospérer.

« Nous avons rédigé en commun des observations qui doivent vous être remises aujourd'hui, et dans lesquelles l'expérience est citée à l'appui du raisonnement. J'ose vous prier de les lire avec le même sentiment qui les a dictées. Il n'est question ici que du bien de l'établissement, et les professeurs ne prétendent point opposer de résistance. Ils ont pensé qu'il était de leur devoir de vous présenter le tableau exact de la situation actuelle du Muséum, de l'étendue de ses travaux indépendants de l'enseignement, lesquels ne peuvent être exécutés que par une société d'hommes instruits.

« Si, après les avoir lues, vous persistez dans votre décision, j'accepte la place, mais seulement pour éviter un administrateur étranger, dont la présence serait le signal d'une dissolution certaine, et dans l'espoir que vous ne tarderez pas à restituer au Muséum ses véritables moyens de prospérité.

« En me résignant ainsi, je crois faire un sacrifice, parce que je risque d'encourir le blâme et de perdre l'affection de mes collègues, dont je ne puis me passer ; mais il faut s'exposer à un inconvénient pour en éviter un plus grand.

« Recevez donc, citoyen ministre, mon acceptation

comme momentanée, comme très-subordonnée à la décision que vous prendrez après avoir lu nos observations, et croyez que ma plus grande satisfaction serait de rester confondu avec mes collègues et de n'administrer que conjointement avec eux.

« Salut et respect. »

Les travaux de botanique de A.-L. de Jussieu ont été pour la plupart insérés dans les *Annales* et dans les *Mémoires du Muséum;* nous rangeons ici les principaux d'entre eux par ordre de matières, savoir : d'abord les mémoires généraux, qui traitent de plusieurs familles à la fois, puis les mémoires particuliers, puis les notes sur certains points de synonymie.

Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno 1774; Parisiis, apud Herissant et Barrois, 1789, in-8°; — *Introductio in historiam plantarum. Introductionis olim Generibus Plantarum præmissæ Editio altera posthuma, aucta et maxima parte nova. Edidit Adr. de Jussieu* (*Ann. des Scienc. Nat.*, 2° série 1837); — *Exposition d'un nouvel Ordre de Plantes, adopté dans les démonstrations du Jardin royal* (*Mém. Acad. des Sc.*, 1774).

Note sur le calice et la corolle.

Mémoires sur les caractères généraux des familles tirés des graines et confirmés ou rectifiés par les observations de Gærtner. Ces mémoires, au nombre de treize, ont été publiés de 1804 à 1819, et embrassent : 1° Aristoloches et Plombaginées. — 2° Monopétales hypogynes. — 3° Monopétales périgynes. — 4° Monopétales épigynes à anthères réunies, en trois parties. — 5° Monopétales épigynes à anthères distinctes. — 6° Caprifoliacées et Loranthacées. — 7° Araliacées et Ombellifères. — 8° Renonculacées et Malpighiacées. — 9° Hypéricinées, Guttifères. — 10° Aurantiacées, Théacées. — 11° Méliacées, Gesnéracées, Tiliacées.

Mémoires sur les genres de plantes à ajouter et à retrancher à diverses familles connues : 1° Primulacées, Rhynanthacées, Acanthacées, Jasminées, Verbénacées, Labiées, Personées. — 2° Solanées, Borraginées, Convolvulacées, Polémoniacées, Bignoniacées, Gentianées, Apocynées, Sapotées, Ardisiacées.

Mémoire sur la réunion de plusieurs genres de plantes en une seule dans la famille des Laurinées.

Observations sur la famille des Amarantacées (1803); sur la famille des Nyctaginées (1803). Observations sur la famille des Verbénacées (1807).

Mémoire sur le *Dicliptera* et le *Blechnum* (1807); — Mémoire sur le genre *Phælipea* de Thunberg (1808); — Mémoires sur les Lobéliacées et les Stylidiées (1811); sur la famille des plantes Rubiacées (1020); sur la nouvelle famille des Polygalées (1815); deux mémoires sur les Passiflorées (1805); mémoire sur les Monimiées (1809); mémoire sur l'*Opercularia*, genre de plantes voisin de la famille des Dipsacées (1804); — Mémoire sur quelques espèces d'Anémones (1804); — Mémoire sur quelques espèces d'*Hypericum* (1804).

Mémoire sur le *Solanum cornutum* du Mexique (1804); sur le *Petunia*, nouveau genre de la famille des Solanées (1803); sur le *Cantua*, nouveau genre de plantes de la famille des Polémoniacées (1804); sur les *Gymnostyles* (1804).

Mémoire sur une nouvelle espèce de *Marcgravia* et sur les affinités botaniques de ce genre (1804); mémoire sur la nouvelle famille des Paronychiées (1815).

Notes sur quelques genres de la Flore de Cochinchine : 1° *Aubletia, Aglaia, Cittu, Kuema.* — 2° *Tetradium, Limacia.* — 3° *Adenodus*, réflexions sur l'*Elacoc-Gemella.* — 4° *Anona.* — 5° *Nephoria, Pselium, Thilachium.* — 6° *Melodorum, Desmos*, note sur les genres de la famille des Anonacées. — 7° *Psyskium.*

J. D.

JUSSIEU (*Adrien* DE), fils du précédent, né au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, le 23 décembre 1797, mort dans le même établissement, le 29 juin 1853. Sa santé délicate ne permit point d'assujettir son enfance aux exercices réguliers de la vie de collége : il fut élevé au sein de sa famille, et, à dix-sept ans, en 1814, il remportait le prix d'honneur au grand concours. Maître de suivre ses goûts, Adrien se fût livré peut-être aux études littéraires, mais il comprit vite que noblesse oblige, et sans rompre avec ses livres favoris, il aborda vaillamment l'étude de l'histoire naturelle et celle de la médecine. La thèse par laquelle l'étudiant couronna, en 1824, ses études médicales fut aussi le début du botaniste. Il prit pour sujet la famille des Euphorbiacées, dont il discuta les propriétés médicales et les affinités botaniques, les unes liées aux autres, comme l'indique l'épigraphe mise en tête du mémoire : « *Plantæ quæ genere conveniunt etiam virtute conveniunt, quæ ordine naturali continentur etiam virtute propius accedunt.* » Cette thèse fut soutenue en latin, audace déjà rare à cette époque, et avec un talent qui justifia l'audace ; l'honneur de la séance fut, dit-on, du côté du jeune récipiendaire.

Ce fut en 1826, après avoir rempli depuis 1770 les fonctions de professeur de botanique, que son père songea à la retraite. Sur sa proposition, l'assemblée des professeurs du Muséum nomma Adrien professeur de botanique rurale. Ses *herborisations* ont su continuer, sans les rompre, les traditions anciennes, et comme au temps de Linné, de J.-J. Rousseau, on a vu se joindre à lui, dans ses courses lointaines, des hommes éminents dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, attirés et retenus par le charme de sa conversation. Rien de plus charmant, en effet, que le cours de botanique rurale dans lequel le maître s'élevait des notions élémentaires jusqu'aux sommités de la science ; rien de plus touchant que de le voir entamer et résoudre, à la manière des sages de l'antiquité, les questions les plus controversées de la botanique. Il prodiguait dans ces occasions les trésors de son érudition variée, répondant à toutes les questions qu'on lui adressait avec cette précision, ce sens exquis, cette variété d'images qui trahissaient autant la richesse de son esprit que son savoir profond. Ceux qui ont pu vivre avec lui, dans cette intimité de l'école, savent l'heureuse influence de ces herborisations sur les jeunes esprits et quelle sage direction il a su leur imprimer. Tempérant avec une bonté paternelle le zèle trop ardent des uns au début de leur car-

rière, raillant avec finesse le besoin de renommée des autres, encourageant et tendant une main amie aux plus timides, blâmant toujours ce qui pouvait à ses yeux enlever à la science ce qu'il chérissait le plus en elle, ce caractère de grandeur et de simplicité qu'il défendait d'ailleurs comme un héritage laissé par ses ancêtres, tel se montrait Adrien de Jussieu.

Des herborisations ou des leçons de botanique à la campagne, quels que soient le talent et le charme qu'on y déploie, ne suffisent pas pour faire la réputation d'un savant, et d'ailleurs il y avait obligation pour Adrien à contribuer d'une manière plus directe et plus durable au développement de la science. A partir de cette époque, il publia une série de mémoires qui sont restés des modèles, et qui ont placé leur auteur au rang des premiers botanistes de l'Europe. Ainsi en 1825 il livrait à la publicité la *Monographie générale des Rutacées;* — en 1830, celle des *Méliacées;* — en 1843, la *Monographie des Malpighiacées*, l'œuvre capitale d'Adrien de Jussieu, et à laquelle il travailla près de quatorze années consécutives; — des *Mémoires sur les Embryons monocotylédonés* (1844); — *Sur les tiges de diverses Lianes* (1845); — une vingtaine de *Rapports* présentés à l'Académie des Sciences; son *Cours élémentaire de Botanique*, qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, ainsi qu'une quinzaine de *Notices* insérées dans les recueils scientifiques publiés à Paris. Adr. de Jussieu fut appelé à la Faculté des Sciences en qualité de professeur d'organographie végétale en 1845. Trois fois nommé directeur du Muséum par le suffrage unanime de ses collègues, il eut l'occasion de démontrer les avantages du système électif qu'avait défendu son illustre père.

Adrien de Jussieu mourut dans l'établissement qui l'avait vu naître, sans laisser d'enfants mâles, et aussi admiré qu'aimé de ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Le Muséum et l'Institut perdirent en lui une de leurs illustrations, la Faculté des Sciences un de ses professeurs les plus renommés, la France un nom glorieux et populaire, étroitement lié aux grands noms de Buffon et de Cuvier. Cette gloire repose entièrement sur la science; elle n'emprunte rien à la majesté du style ni à la hardiesse des vues comme celle de Buffon; elle ne parle pas à l'imagination comme celle de Cuvier, qui nous a fait assister à la résurrection d'un monde perdu; mais elle s'appuie sur des découvertes non moins importantes; elle a des vérités non moins éternelles, la subordination des caractères dans les êtres organisés, et leur distribution en *Familles naturelles*, auxquelles restera pour toujours attaché le nom illustre des de Jussieu.

J. Decaisne, membre de l'Institut.

Éloges des Jussieu, par Condorcet, Flourens, Ad. Brongniart, Fee, Ach. Comte, etc.

*JUSSIEU (*Laurent-Pierre* de), littérateur français, neveu d'Antoine-Laurent de Jussieu, est né à Lyon, le 7 février 1792. Il se fit connaître sous la Restauration par la composition de quelques ouvrages d'éducation, qui furent couronnés par diverses sociétés savantes ou de bienfaisance. Secrétaire général de la préfecture de la Seine, en 1831, et plus tard maître des requêtes au conseil d'État, il fut élu député du dixième arrondissement de Paris en 1839, en remplacement de M. Charles Dupin, qui avait été nommé pair de France. M. de Jussieu siégea au centre, vota pour la dotation du duc de Nemours, contre les fortifications, contre l'extension des incompatibilités entre le mandat de député et les fonctions publiques, et contre l'adjonction des capacités à la liste électorale. Il ne fut pas réélu en 1842. On a de lui : *Simon de Nantua, ou le marchand forain;* Paris, 1818, in-8°; 1820, 1823, 1826, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1837, 1840, 1843, 1846, 1847, in-12 : cet ouvrage a remporté le prix fondé par un anonyme et proposé par la Société pour l'Instruction élémentaire en faveur du meilleur livre destiné à servir de lecture au peuple des villes et des campagnes; il a été traduit en sept langues; — *Notices nécrologiques sur l'abbé Gautier, de Montègre, Moreau de Saint-Mery et Mesnier;* Paris, 1819, in-8°; — *Recueil de Discours prononcés au parlement d'Angleterre par J.-C. Fox et W. Pitt*, traduit de l'anglais (avec H. de J.); Paris, 1819-1820, 12 vol. in-8°; — *Le Village de Valdoré, ou sagesse et prospérité*, imité de l'allemand; Paris, 1820, 1829, in-18 (sous les initiales L.-P. J.); — *Antoine et Maurice;* Paris, 1821, in-12 : cet ouvrage a obtenu le prix proposé par la Société pour l'Amélioration des Prisons en faveur du meilleur livre destiné à être donné en lecture aux détenus; — *Exposé analytique des Méthodes de l'abbé Gautier, ouvrage destiné à faire connaître l'esprit et l'ensemble de ces méthodes;* Paris, 1822, in-8°; nouv. édit., sous ce titre : *Guide des Parents et des Maîtres qui enseignent d'après les Méthodes de l'abbé Gautier, ou exposé analytique de ces méthodes coordonnées en un système général;* Paris, 1833, in-12; — *Histoire de Pierre Giberne, ancien sergent de grenadiers français, ou quinze journées aux Invalides, publiée pour l'instruction et l'amusement des soldats de l'armée française;* Paris, 1825, in-12; — *Œuvres posthumes de Simon de Nantua;* Paris, 1829, in-12 : cet ouvrage a obtenu un prix Montyon à l'Académie Française l'année de sa publication; — *Les Petits Livres du Père Lami*, contenant : *Premières Connaissances; Historiettes morales; Éléments de Géographie; Histoire Sainte; Histoire de France; Arts et Métiers;* Paris, 1830, 1833, 1842, 6 vol. in-18; — *Fables et Contes en vers;* Paris, 1844, in-18 : cet ouvrage est la réunion des pièces de poésie que M. Laurent de Jussieu a insérées dans un petit journal de la

jeunesse qu'il rédigea pendant cinq ans, et qui avait pour titre *Le Bon Génie*. Il a aussi rédigé le *Journal de l'Éducation*, publié par la Société pour l'Amélioration de l'Enseignement élémentaire, recueil qui a puissamment contribué à répandre l'enseignement mutuel en France et à l'étranger. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Litt.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

* **JUSSIEU** (*Alexis* DE), publiciste et administrateur français, frère du précédent. Avocat avant 1830 et l'un des rédacteurs du *Courrier français*, il devint, après la révolution de Juillet, préfet du département de l'Ain, d'où il passa à celui de la Vienne. En 1837, M. Alexis de Jussieu fut nommé directeur de la police au ministère de l'intérieur. En 1851, il s'occupa de l'introduction du gaz à Madrid. Il est maintenant archiviste de la Charente. On a de lui : *Comment on fait des Révolutions*; Paris, 1827, in-8°; — *Lettre à la Société de Cotisation lyonnaise en faveur de la Liberté de la Presse*; Paris, 1827, in-8° : ces deux brochures ont été publiées sous le régime de la censure établie en 1827 par le ministère Villèle; — *Discussions politiques de* 1823 *à* 1830; Paris, 1835, in-8°; — *Le préfet de la Vienne à MM. les Membres des Comices agricoles du département et de la Société d'Agriculture de Poitiers*; Poitiers, 1837, in-8°; — *Paradis perdu*, poëme, tiré à un petit nombre d'exemplaires; Paris, 1856, in-8°; — *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Bezines, sous les murs d'Angoulême; suivie d'une Notice sur la Fontaine de Notre-Dame, par Mme Alexis de Jussieu*; Paris, 1857, in-8°. L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portative des Contemporains.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littérature Française Contemp.*

JUSSOW (*Henri-Christophe*), architecte allemand, né à Cassel, le 9 décembre 1754, mort le 26 juillet 1826. Ses parents l'envoyèrent, en 1773, à Marbourg, pour qu'il s'y préparât à la carrière de la jurisprudence; mais les cours de Kæstner, qu'il suivit pendant les semestres de 1775 à 1776, firent naître en lui le goût des mathématiques. Aussi se destina-t-il à l'architecture, parce qu'il avait ainsi occasion de cultiver sa science favorite. Après s'être exercé dans l'art du dessin, dont il s'était déjà occupé, avec succès, sans aucun maître, dès l'âge de onze ans, il se rendit, en 1780, à Paris, où il travailla pendant deux ans sous la direction de de Wailly; il fit ensuite un assez long séjour à Rome, visita le royaume de Naples et la Sicile, et partit pour l'Angleterre, chargé par son souverain, le landgrave Guillaume IX, d'y étudier la disposition des parcs et des habitations de campagne. De retour dans sa ville natale en 1790, Jussow dirigea la construction de la seconde aile du palais de Wilhelmshöhe, et donna le plan du parc y attenant. C'est d'après son projet que Frédéric II avait fait élever à Francfort un monument en l'honneur des Hessois qui y avaient été tués. D'autres travaux encore, tels que le grand aqueduc près de Wilhemshöhe, le portail de ce palais, l'église de la Neustadt, etc., le firent nommer directeur des travaux publics, emploi qu'il conserva lors de l'occupation française, pendant laquelle il construisit les grandes écuries et la galerie chinoise de Wilhelmshöhe. Après le retour de l'électeur Guillaume Ier, Jussow fut chargé de la construction du palais de Haltenbourg à Cassel, travail qui fut interrompu en 1821, à la mort de Guillaume Ier. E. G.

R. W. Justi, *Hessische Gelehrtengeschichte*, p. 318. —*Neuer Necrolog der Deutschen* (troisième année). — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

JUSSY (*Jacques-Philippe*), chirurgien français, né à Besançon, en 1716, mort le 1er avril 1798. Après avoir étudié la médecine à Paris, il alla l'exercer dans sa ville natale. Chargé de faire l'opération de la pierre à un malade, il se servit du lithotome, nouvellement inventé par frère Côme. L'opération eut un plein succès; et le *Mercure* de 1754 contient l'extrait d'une lettre que le chirurgien-major Ferrier avait écrite à ce sujet. Malheureusement Jussy échoua dans une seconde opération faite par le même procédé; et une polémique assez vive s'engagea entre lui et Le Vacher, chirurgien-major des hôpitaux militaires de Besançon. Elle donna lieu à des lettres, à des réponses contradictoirement insérées dans le *Mercure* ou publiées à part, en 1754. Il ne paraît pas, du reste, que Jussy en ait éprouvé beaucoup de tort; car, quelques années après, il reçut le titre de premier chirurgien du lieutenant de roi à Besançon, et plus tard, il fut nommé professeur au collége de chirurgie de cette ville. Outre quelques opuscules, on a de lui deux *dissertations* importantes insérées dans le *Journal de Médecine* : l'une *Sur l'Ouverture d'une artère guérie sans ligature*, novembre 1742, tome XLII; l'autre, *Sur les Plaies pénétrantes du bas-ventre*, août, 1777, t. XLVIII. G. DE F.

Biographie Médicale.

JUST (Saint), disciple de saint Hilaire de Poitiers, vivait à la fin du quatrième siècle. Il naquit à quelques lieues de Limoges, dans un village qui est aujourd'hui chef-lieu d'une commune qui porte son nom. Fils de paysans encore païens, il fut ordonné prêtre par l'évêque de Poitiers, qui le chargea de combattre les ariens du Périgord. Comme le fait remarquer dom Rivet, on attribue à tort à saint Just une histoire de saint Hilaire. Bollandus et Baillet attribuent encore à saint Just, avec aussi peu de vraisemblance, le Ier livre de la *Vie de saint Hilaire*, écrite par Fortunat, qui, suivant eux, aurait profité des notes du disciple pour ampli-

fier et pour continuer ce travail. Le savant bénédictin que nous venons de citer répond encore avec raison « qu'un disciple de saint Hilaire n'eût pas négligé de parler du rôle de saint Hilaire au concile de Béziers, ni de sa lutte avec Auxence, évêque arien de Milan ».

J-B.-L. Roy-Pierrefitte.

Geoffroi du Vigeois, dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XXI. — *Bréviaires limousins manuscrits de* 1400. — *Bonaventure de Saint-Amable*, t. II, p. 20, 311 et 582; t. III, p. 512 et 542. — Du Saussai, *Martyrologe gallican*, au 26 novembre. — Longueval, *Histoire de l'Église gallicane*, t. I, p. 293. — Collin, *Vies des Saints du diocèse de Limoges*. — Labiche de Reiquefort, *Six Mois des Vies des Saints du Limousin*. — *Manuscrits du grand séminaire de Limoges*. — Nadaud, *Mémoires manuscrits*, t. I, p. 162, et t. III, p. 96, 111, 139 et 188. — Legros, *Vies des Saints limousins*, t. XI, 27 juillet. — *Histoire littéraire de la France*, t. I, partie IIe, p. 219 et 220. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, t. I, 13 janvier, p. 788.

JUST (Saint). *Voy.* Saint-Just.

JUSTAMON (*Jean-Obdias*), chirurgien anglais, d'origine française, mort le 27 mars 1786. Il était membre de la Société royale de Londres. Outre la traduction en anglais de l'*Histoire Philosophique des Indes* de Raynal, de la *Vie privée de Louis XV* et des *Observations sur l'emploi de la Ciguë* de Hoffmann, on a de lui : *An account of the Methods pursued in the Treatment of Cancerous and Scirrhous disorders and other indurations*; Londres, 1780, in-8°; — *Surgical Tracts : the whole collected and interspersed with occasional notes and observations by W. Houlston*; Londres, 1789, in-4°.

J. V.

Haag, *La France Protestante*.

* **JUSTE** (*Théodore*), littérateur belge, né en 1818, à Bruxelles. Depuis plus de dix ans il remplit les fonctions de secrétaire près la commission centrale de l'instruction publique. Il fait partie de l'Académie belge d'Archéologie. Ses nombreux écrits sont presque tous relatifs à l'histoire de la Belgique ou de la France; nous citerons notamment : *Histoire populaire de la Belgique*, Bruxelles, 1838, in-18, qui a eu trois éditions et a été remaniée en 1848; — *Histoire de la Révolution française*; ibid., 1839, in-8°; — *Histoire du Consulat et de l'Empire*; ibid., 1840, in-8°; — *Essai sur l'Histoire de l'Instruction publique en Belgique*; ibid., 1844, in-8°; — *Précis de l'Histoire Moderne considérée dans ses rapports avec la Belgique*; ibid., 1845 et 1848, in-8°; — *Histoire de la Révolution belge de* 1790; ibid., 1846, 3 vol. in-8°; — *Hist. des Pays-Bas*; 1857, 3 vol. P. L—y.

Annuaire de Belgique. — *Dictionnaire des Belges*.

JUSTE LIPSE. *Voy.* Lipse.

JUSTEL (*Christophe*), canoniste protestant français, né à Paris, le 5 mars 1580, mort dans la même ville, au mois de juin 1649. Conseiller et secrétaire du roi sous Henri IV, il devint, après la mort de ce prince, secrétaire intime de Henri de la Tour, duc de Bouillon. « Je ne trouve petit avantage pour lui (estant bien appointé comme il est), dit L'Étoile, d'entrer au service d'un tel seigneur que M. de Bouillon; mais je le trouve encore plus grand du costé du maistre que du valet, pource que ce n'est peu de chose en ce temps à un seigneur (de la qualité et religion de M. de Bouillon principalement) de rencontrer un bon serviteur, fidèle et homme de bien, tel que je connois ledit Justel. La rencontre en est rare. » Justel accompagna le duc de Bouillon à la conférence de Loudun en 1616. Ce prince le chargea du soin de former la bibliothèque publique qu'il voulait établir auprès de l'université de Sedan, et cette bibliothèque fut une des plus riches du dix-septième siècle. A la mort du duc de Bouillon, Justel passa au service de son successeur, Frédéric-Maurice, et devint surintendant de sa maison; il procéda en cette qualité avec les commissaires du roi à l'évaluation des revenus des principautés de Sedan et de Raucourt, lorsque ce prince dut abandonner sa souveraineté au roi en 1642. Au jugement d'Ellies Dupin, Justel était « l'homme de son temps qui sçavoit le mieux l'histoire du moyen âge, » et il eût pu ajouter, comme le remarquent MM. Haag, « un de ceux qui par leurs travaux contribuèrent le plus à éclaircir les premiers temps de l'histoire ecclésiastique ». On a de lui : *Codex Canonum Ecclesiæ universæ a Justiniano imp. confirmatus, gr. et lat., ex versione et cum notis Christ. Justelli*; Paris, 1610, in-8°; — *Codex Canonum Ecclesiæ Africanæ, gr. et lat., cum notis*; Paris, 1615, in-8°; dédié à J.-A. de Thou; — *Nomocanon Photii, patriarchæ C. P., cum commentariis Theodori Balsamonis; nunc primum græce editum ex Bibl. Palatina a Christ. Justello, cum versione latina, interprete H. Agylæo : accessere ejusd. Photii, Nili metropolitæ Rhodi, et anonymi tractatus de Synodis œcumenicis, ex bibl. Sedanensi, ab eod. Christ. Justello nunc primum græce editi et cum versione latina ejusd. Henr. Agylæi*; Paris, 1615, in-4°; — *Le Temple de Dieu, ou discours de l'Église, de son origine et de l'excellence des perfections de l'Église chrétienne*; Sedan, 1618, in-8°; nouv. édition sous ce titre : *Excellent Traité de l'Église chrétienne, de son origine, de ses progrès et de l'excellence d'icelle*; Sedan et Quevilly, 1628, in-12; — *Codex Canonum ecclesiasticorum Dionysii Exigui; item Epistola Synodica S. Cyrilli et concilii Alexandrini contra Nestorium, eodem Dionysio Exiguo interprete*; Paris, 1628, in-8°; — *Discours du Duché de Bouillon, et du Rang des Ducs de Bouillon en France*; (Paris) 1633, in-4°; — *Stemma Arvernicum, seu genealogia comitum Arvernicæ, ducumque Aquitaniæ Primæ et comitum Claromontensium*; Paris, 1644, in-fol.; — *Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*; Paris, 1645, in-fol.; — *Histoire généalogique de la Maison de Turenne*; Paris, 1645, in-fol.; — *Histoire généalogique de la Maison de Vergy*; Paris, 1645, in-fol. Justel a laissé inache-

vées une *Géographie Sacrée* et une *Histoire de la Chancellerie de France*. L. L—T.

Sax, *Onomast.* — Moréri, *Grand Dictionn. Historique.* — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiast.* — Boulliot, *Biographie Ardennaise.* — L'Estoile, *Journal.* — Ancillon, *Hist. des Français réfugiés.* — Haag, *La France Protestante.*

JUSTEL (*Henri*), canoniste protestant français, fils du précédent, né à Paris, en 1620, mort à Londres, le 24 septembre 1693. Il succéda à son père comme secrétaire et conseiller du roi de France. Savant dans les belles-lettres, il se plaisait à en encourager l'étude chez les autres, et entretenait un commerce épistolaire avec les premiers savants de son temps. « Il se faisoit un plaisir singulier, dit Ancillon, de leur communiquer ses livres, ses manuscrits et ses lumières, et de leur rendre tous les autres bons offices qui dépendoient de lui.... Il se faisoit chez lui une fois par semaine une assemblée de gens doctes qui s'entretenoient de tout ce qu'il y a de beau, de curieux et de solide dans toutes les sciences, surtout dans la belle littérature. » Justel employait son crédit à protéger les lettres et à procurer aux savants des priviléges pour l'impression de leurs ouvrages. Sa maison était le rendez-vous des lettrés de tous les pays. Locke et Leibnitz le visitèrent. « M. Justel a été de mes amis, écrivait Leibnitz à Ancillon; je le voyois souvent à Paris. Il méditoit un ouvrage fort utile *Sur les Commodités de la Vie*, et il avoit ramassé quantité de belles observations et pratiques utiles pour le ménage, jardinage, bâtiments, voyages et autres occasions... Il seroit à souhaiter qu'on s'informât de ce que sont devenus les mémoires de son recueil et qu'on en fît part au public. » Ce vœu n'a pas été rempli. Justel a d'ailleurs peu écrit. Il parait qu'il pressentit la révocation de l'édit de Nantes plusieurs années d'avance, si l'on en juge par une conversation que le docteur Hickes eut avec lui. Il se prépara donc à passer en Angleterre, où il avait des amis. Il envoya au docteur Hickes le manuscrit grec original des *Canones Ecclesiæ universalis*, publiés par son père, et d'autres manuscrits précieux, pour être présentés à l'université d'Oxford, qui, en retour, lui conféra le diplôme de docteur en droit, le 23 juin 1675. Il avait une nombreuse bibliothèque, riche surtout en manuscrits; il s'en défit, et en 1681 il passa à Londres. « Quelque temps après, dit Chalmers, il fut nommé garde de la Bibliothèque royale de Saint-James, avec un traitement de 200 livres sterling par an. Il conserva cette place jusqu'à sa mort. » Selon Bruzen de La Martinière, Justel « prétexta que le roi d'Angleterre l'appelait pour prendre soin de sa bibliothèque, et il demanda un congé pour six années; mais son intention n'était pas de revenir. » Justel avait d'ailleurs eu à se plaindre des pasteurs et des anciens de Charenton. En 1684, Bayle se félicitait de ce que Justel était venu chercher un refuge dans son voisinage. « J'espère, dit-il dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, que M. Justel, qui demeure présentement à Londres, et qui est si curieux, si savant, si instruit de tout ce qui regarde la république des lettres, et si enclin à contribuer à la satisfaction du public, nous apprendra bien des choses qui feront beaucoup d'honneur à notre entreprise. » Justel s'était marié à l'âge de cinquante-six ans, avec une proche parente, et ne laissa que de jeunes enfants : l'université d'Oxford fut la marraine de l'un d'eux. On a de Justel : *Bibliotheca Juris Canonici veteris in duos tomos distributa : quorum unus canonum ecclesiasticorum codices antiquos, tum græcos, tum latinos, complectitur; alter vero insigniores Juris Canonici veteris Collectores græcos exhibet, ex antiquis codd. mss. Bibliothecæ Christ. Justelli; horum major pars nunc primum in lucem prodit, cum versionibus latinis, præfationibus, notis et indicibus; opera et studio Gul. Voelli et Henr. Justelli*; Paris, 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil contient : *Codex Canonum Ecclesiæ universæ, gr. et lat.*; *Codex Dionysii Exigui latinus; Codex Carthaginiensis Ecclesiæ; Breviarium Fulgentii Ferrandi ac Cresconii; Martini Bracarensis Collectio Canonum Orientalium; Cresconii Concordia Canonum; Græci Canonum Collectores; Joannes Antiochenus, Joannes Scholasticus, Alexius Aristenus, Simeon Logotheta, Photius cum Commentario et Paratitlis Balsamonis; Varia Synodica, cum notis variorum*. Barbier attribue à Henri Justel : *Recueil de divers Voyages faits en Afrique et en Amérique*, par le père Ligon, le père Tellès et de Laborde, le tout traduit de l'anglais, et publié par les soins de Henri Justel; Paris, 1674, 1684, in-4°. Le bibliographe anglais Watt indique trois communications faites par Justel à la Société royale de Londres, en 1686, une entre autres au sujet d'une machine fumivore. Chauffepié a imprimé deux lettres de Justel au ministre Jurieu; l'une traite de la sorcellerie. On en trouve trois autres, adressées à Bayle, dans la *Bibliothèque raisonnée*, et une autre a été publiée par Colomiès. L. L—T.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — Sax, *Onomast.* — Dupin, *Biblioth. des Auteurs Ecclés.* — Le père Simon, *Lettres choisies*, avec des notes de son neveu, Bruzen de La Martinière. *Biogr. Britann.*, suppl. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — Haag, *La France Protestante.*

JUSTI (*Jean-Henri-Gottlob*), économiste allemand, né à Brücken, en Thuringe, au commencement du dix-huitième siècle, mort à Custrin, le 20 juillet 1771. Il étudia à Iéna, et servit dans l'armée prussienne. Fait prisonnier par les Autrichiens, il parvint à s'échapper, et se réfugia à Leipzig, où il se mit à écrire divers ouvrages et devint professeur d'éloquence et d'économie politique au *Theresianum* de Vienne, place qu'il perdit bientôt. En 1758 il partit pour Copenhague, et il y obtint l'emploi d'inspecteur des colonies. Puis il vint à Berlin, et y fut nommé directeur

des mines du royaume. Mais en 1768 il fut destitué pour détournement de deniers à lui confiés; il était détenu en prison à Custrin, lorsqu'il mourut, avant la fin de l'instruction dirigée contre lui.

Sa fille *Amélie*, qui épousa plus tard le docteur Holst, était une femme d'une instruction si étendue, que l'université de Kiel lui envoya le diplôme de docteur en philosophie. Elle a écrit : *Bemerkungen ueber die Fehler unserer modernen Erziehung* (Remarques sur les Défauts de notre Éducation moderne); — *Ueber die Bestimmung des Weibes zur höheren Geistesbildung* (Sur la Destination de la Femme pour la Culture Intellectuelle supérieure); Berlin, 1807, in-8°. Née en 1758, Mme Holst est morte en 1829. Sur sa vie et ses ouvrages, *Voy.* Schindel, *Teustche Schriftstellerinnen* et le *Neuer Necrolog der Teustchen*, septième année.

On a de Justi : *Staatswirthschaft, oder systematische Abhandlung aller oekonomischen und cameral Wissenschaften* (Économie politique, ou système de toutes les sciences qui concernent l'administration financière); Francfort et Leipzig, 1755, in-8°; ibid., 1759, 2 vol., in-8°; — *Entdeckte Ursachen von dem verderbten Münzwesen* (Causes évidentes de la Corruption du Système monétaire); Francfort et Leipzig, 1755; critique judicieuse des mesures prises alors par quelques princes pour diminuer la valeur du numéraire; le roi de Prusse et le duc de Wurtemberg étaient attaqués avec violence dans cet ouvrage : lorsque Justi vint en 1758 dans le pays du duc, ce dernier le fit garder en prison pendant quelque temps; — *Grundsaetze der Polizeywissenschaft* (Principes de la Science de la Police); Gœttingue, 1756, 1759, in-8°; et 1782; — *Grundriss des gesammten Mineralreichs* (Principes de l'ensemble de la Minéralogie); 1756, in-8° : dans cet ouvrage l'auteur attaque avec violence, et sans raison, presque tous les minéralogues; — *Vollstandige Abhandlung von den Manufakturen und Fabriken* (Traité complet des Manufactures et des Fabriques); Copenhague, 1758-1761, 3 vol., in 8°; Berlin, 1789, 2 vol., in-8°; — *Fabeln und Erzahlungen* (Fables et Contes); Cologne, 1759, in-8°; — *Scherzhafte und satyrische Schriften* (Écrits badins et satiriques); Berlin, 1760-1765, 3 vol. in-8°; — *Œkonomische Schriften* (Écrits sur l'Économie politique); Berlin, 1760-1761, 2 vol. in-8°; — *Moralische und philosophische Schriften* (Ouvrages de morale et de philosophie); Berlin, 1760-1761, 2 vol., in-8°; — *Historische und juristische Schriften* (Écrits historiques et juridiques); Francfort, 1760-1761, 2 vol. in-8°; — *Gesammelte politische und Finanzschriften* (Recueil d'ouvrages de politique et de finance); Copenhague, 1761-1764, 3 vol. in-8°; — *System des Finanzwesens* (Système des Finances); Halle, 1766, in-4°. Justi a encore publié de nombreux mémoires sur divers sujets d'économie politique et de droit public, ainsi que sur quelques points d'histoire naturelle et d'industrie. E. G.

Précis sur la Vie de M. Justi (dans les *Observations sur la Physique de Rozier*, année 1777. — Beckmann, *Physikalisch-Œkonomische Bibliothek*, t. X, p. 478. — Hœck, *Lebensbeschreibungen berühmter Kameralisten*, t. I. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon der teutschen Schriftsteller*. — Ersch et Grüber, *Allg. Enc.* — Salzmann, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen*.

JUSTIN (Saint), philosophe et martyr, l'un des premiers apologistes du christianisme, naquit à Sichem, l'ancienne capitale de la Samarie, au commencement du deuxième siècle, et mourut à Rome, martyrisé, sous le règne de Marc Aurèle, vers l'année 167. Son père s'appelait Priscus et son grand-père Bacchius : ils étaient Grecs d'origine, et peut-être s'étaient-ils établis à Sichem avec la colonie romaine envoyée par Vespasien dans cette ville.

Justin reçut une instruction solide et variée, et comme beaucoup d'autres du même temps, Tatien, Athénagore, Hermias, il commença par cultiver la philosophie, et ne se donna à la religion nouvelle qu'après avoir traversé plusieurs systèmes, sans trouver nulle part l'aliment dont son esprit curieux et son âme ardente ne pouvaient se passer. Lui-même dans un de ses ouvrages nous a raconté l'histoire de son passage dans les écoles de philosophie et de son initiation au christianisme. « Animé du désir de savoir, et ne connaissant rien de plus précieux que la vérité, je me mis entre les mains d'un stoïcien. Je demeurai longtemps avec lui; mais, comme il ne me disait rien de Dieu, car il ne savait rien là-dessus, et ne pensait pas que cette science même fût nécessaire, je le quittai, et m'adressai à un autre, qu'on appelait un péripatéticien, homme qui avait une haute idée de sa pénétration. Après les premiers jours, il me demanda de fixer son salaire, afin qu'il pût tirer quelque profit de ses rapports avec moi. Pour cette raison, je le quittai, estimant qu'il n'était pas du tout philosophe. Cependant, comme j'étais impatient de connaître ce qui est l'objet propre et capital de la philosophie, j'allai trouver un fameux pythagoricien, personnage très-enflé de sa sagesse. Je m'entretins avec lui et lui demandai qu'il voulût bien me donner des leçons et me recevoir pour son disciple. Eh quoi! dit-il, tu as sans doute étudié la musique, l'astronomie et la géométrie? Tu ne penses pas assurément arriver à la contemplation du beau et du bon en soi, qui est essentielle à la vie bienheureuse, sans avoir d'abord approfondi ces sciences, qui servent à détacher l'âme des choses sensibles et la préparent à l'intuition des objets intelligibles. Il insista sur ce point assez longuement; et, comme je lui avouai que j'ignorais ces sciences, il me ferma sa porte. Je ne souffrais pas médiocrement d'avoir vu s'évanouir ainsi toutes mes espérances, d'autant plus que je m'imaginais savoir quelque chose. Mais, réfléchissant au temps qu'il me faudrait passer à ces études, je ne pouvais

me laisser ainsi ajourner indéfiniment. Dans cet embarras, je me décidai à me rendre auprès des platoniciens; car ils avaient alors une grande vogue. Je me donnai donc à un savant renommé parmi les platoniciens, qui était arrivé depuis peu dans notre ville. Je faisais des progrès auprès de lui, et chaque jour je sentais que je gagnais infiniment dans sa société. La connaissance des choses incorporelles et la contemplation des *idees* donnait des ailes à ma pensée et ravissait mon esprit. En peu de temps je crus déjà être devenu un sage; et dans ma sotte présomption j'espérais arriver promptement à voir Dieu; car c'est la fin de la philosophie platonicienne. Un jour donc que, recherchant la solitude pour me livrer, loin du regard des hommes, à mes contemplations et m'entretenir de mes pensées, je me rendais sur le rivage de la mer, je m'aperçus que j'étais suivi par un vieillard d'un aspect vénérable, dont la figure respirait la douceur et la dignité. Je m'arrêtai, et, me retournant, je le regardai en face. — Et lui : Tu me connais? dit-il. — Nullement, répondis-je. — Pourquoi donc me regardes-tu de la sorte? — Je m'étonne, repris-je, de voir que tu as suivi le même chemin que moi, car je ne m'attendais pas à rencontrer quelqu'un ici. — Je suis inquiet, dit-il, du sort de plusieurs de mes amis qui sont partis en voyage; je venais voir si je n'en trouverais pas quelques-uns par ici. Mais toi, que fais-tu en ce lieu? — Je me plais à ces promenades solitaires pendant lesquelles je puis sans obstacle m'abandonner à la méditation; aucun lieu n'est plus favorable au recueillement (1). »

La conversation ne tarda pas à s'engager entre Justin et le vieillard. Ce dernier lui demanda pourquoi il ne s'adonnait pas plutôt à l'*action* qu'à la *réflexion*. Justin répondit que sans philosophie il n'y avait rien dans l'homme qui fût sain et agréable à Dieu. Tout le monde, ajouta-t-il, devrait s'occuper de philosophie et la regarder comme l'affaire la plus importante et la plus honorable, la préférer à tout, et n'attacher de prix aux autres qu'à porportion qu'elles se rapprochent plus ou moins de la philosophie. Le vieillard exprima alors le désir de savoir quelle idée Justin se faisait de la philosophie, et celui-ci répondit que c'était la science de l'être, la connaissance du vrai, et que le prix de cette science était la vie bienheureuse. Interrogé par le vieillard sur ce qu'il entendait par Dieu, il dit que Dieu était la cause et le fondement éternel et immuable de toutes choses. Le vieillard jugea par ses réponses que ce jeune homme avait l'âme susceptible de recevoir des idées élevées, et s'en réjouissant, il voulut lui faire comprendre que sa philosophie n'était pas aussi certaine qu'il le pensait et le préparer par là à embrasser le christianisme. Justin se vantait, à la manière des platoniciens, de contempler les choses divines par le regard de l'intelligence. Est-il donc possible, reprit le vieillard, de voir Dieu si l'intelligence n'est pas illuminée par le Saint-Esprit? Justin répondit que Platon ne l'entendait pas autrement : que la cause ineffable de toutes choses, le beau et le bien en soi, l'être innommable et au-dessus de toute essence ne saurait être perçu que par cette partie de l'homme qui lui ressemble et par l'amour qu'on lui porte. Le vieillard éleva ensuite contre le système platonicien plusieurs objections, qui laissèrent des doutes dans l'esprit de Justin. A quel guide faut-il donc s'adresser, dit-il, si Pythagore et Platon nous égarent? Le vieillard le renvoya aux Prophètes : eux seuls ont vu le vrai et l'ont annoncé aux hommes, sans scrupule, sans crainte, sans vanité, par la seule inspiration de l'Esprit-Saint.... « Prie donc avant tout que les portes de la lumière s'ouvrent devant toi; car il n'est personne qui puisse connaître et comprendre la vérité que par la grâce de Dieu et de son Christ (1). »

Ce long passage du dialogue de saint Justin avec le Juif Tryphon est fort curieux à plusieurs titres. D'abord c'est le renseignement le plus étendu que nous possédions sur les études et la direction d'esprit de Justin. Il nous apprend ensuite qu'à cette époque le christianisme, loin d'avoir en face de la philosophie profane cette position hostile et agressive qu'il prit plus tard, la considérait comme son alliée et son introductrice naturelle. Enfin nous pouvons induire de là que la foi chrétienne, qui dès le principe s'était répandue dans les classes infimes de la société, parmi ceux qui avaient plus besoin d'espérances et de consolations que de science et de convictions raisonnées, commençait à envahir les régions supérieures, à disputer à la philosophie l'empire des âmes, et à faire des conquêtes plus utiles et plus glorieuses. Justin en effet unit en lui deux hommes : il est philosophe et chrétien. C'est la philosophie qui le conduisit au christianisme. Il devint chrétien sans cesser d'aimer et de pratiquer la philosophie. On sait qu'il en conserva les insignes, et couvrit du manteau platonicien un disciple du Christ. Tant s'en faut même que la philosophie soit pour Justin l'opposé du christianisme, qu'il se sert du mot de philosophie pour le désigner : il l'appelle la philosophie barbare (ἡ φιλοσοφία βάρβαρα). C'est une philosophie plus large et plus compréhensive que la philosophie grecque ou romaine : elle est faite pour tous les hommes et leur convient à tous. La science profane n'est pas méprisable sans doute, mais l'obscurité y est mêlée à la lumière; elle ne contient que quelques rayons épars de la vérité. Cette science nouvelle est la lumière, la vérité complète et absolue. Le voyage que saint Justin fit à travers toutes les sectes nous paraît comme une marche ascendante vers le

(1) Saint Justin, *Dialogue avec Tryphon*, au commencement (tome Ier, part.; 2e édit, ch. Théo. Otto, Iéna, 1846).

(1) *Dialogue avec Tryphon*, p. 21.

christianisme. La dialectique de Platon en est pour ainsi dire la dernière étape et le mène au seuil même du christianisme. Un pas de plus, et il est chrétien, sans croire nécessaire de brûler ce qu'il a adoré. D'autres auront des anathêmes contre les vanités et les audaces de la philosophie; Justin nous raconte naïvement que la doctrine de Platon le transportait. D'autres s'évertueront à ravaler la raison humaine, accuseront son impuissance et sa stérilité : Justin la regarde comme une émanation même de l'intelligence divine, et comme un témoignage de la présence du Christ lui-même dans l'âme humaine. La conversion de saint Justin n'a donc pas le caractère d'une rupture violente avec la philosophie et avec la raison. C'est, au contraire, la dernière démarche de la philosophie et le dernier effort d'une raison incomplétement éclairée jusque alors. « Pour, moi, dit-il, en effet, je me fais gloire d'être chrétien, non pas que la doctrine de Platon soit contraire à celle du Christ, mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celles des autres, poëtes, stoïciens, historiens. En tant qu'il a parlé conformément à cette parcelle de raison divine répandue partout, et dont il participait, chaque philosophe a bien parlé. Mais s'étant contredit lui-même dans les questions les plus importantes, aucun ne paraît avoir atteint la science sublime et la vérité parfaite et irréfutable (1). » Ainsi la philosophie est une révélation de la *Raison* (λόγος) divine, mais une révélation partielle, altérée et troublée par le mélange des idées et des passions humaines : le christianisme est l'apparition de la Raison elle-même (2) dans l'humanité, sa révélation pure et parfaite. Une autre cause qui porta Justin à embrasser le christianisme est le spectacle du courage et de la fermeté que les chrétiens déployaient devant les supplices. « Et moi, dit-il, lorsque j'étais attaché à la doctrine de Platon, et que j'entendais résonner partout les accusations portées contre les chrétiens, et que je les voyais braver intrépidement la mort et tous les périls, je ne comprenais pas qu'il fût possible qu'ils vécussent dans le crime et au sein des voluptés. Quel est donc, en effet, le débauché, l'intempérant, l'homme qui met au nombre des biens les plaisirs de la chair et les voluptés, qui consentît à se priver par la mort de tous ces biens, au lieu de demeurer dans cette vie, et n'essayât d'échapper aux magistrats, au lieu de se livrer lui-même à la condamnation (3). »

Saint Justin avait trente ans quand il se fit chrétien. Il lut et médita les livres sacrés, et se voua dès lors à la propagation et à la défense de la foi nouvelle. Le costume de philosophe qu'il conserva lui permit de converser avec sécurité sur les questions philosophiques et religieuses. On ne peut affirmer avec certitude qu'il ait été ordonné prêtre. Il a pu se donner lui-même ou recevoir des fidèles la mission d'annoncer et de répandre l'Évangile sans avoir reçu l'ordination régulière. Il fut, suivant l'expression de Neander, un évangéliste voyageur sous le manteau de philosophe (1). Si les actes de son martyre étaient authentiques, il en résulterait que, lorsqu'il demeurait à Rome, une partie de ceux qui entendaient le grec venaient recueillir ses enseignements.

Le christianisme jusqu'alors avait été attaqué par la violence plus que par les écrits. Les empereurs avaient lancé contre lui des édits de persécution, les philosophes ne lui avaient pas encore fait l'honneur de leurs critiques : ils semblaient mépriser cette « doctrine ennemie de la lumière qui cherchait ses disciples dans les bas-fonds de la société » : ils l'accusaient de « fuir les savants et de s'adresser de préférence aux esclaves, aux femmes, aux vieillards, et aux enfants, à tous ceux dont l'intelligence, trop faible ou trop peu exercée, est accessible aux plus grossières superstitions. » L'épicurien Celse le premier prit la plume et écrivit son *Discours véritable*. C'est le premier ouvrage de polémique contre le christianisme. Il fut composé sous le règne d'Adrien. Les deux premières Apologies, celle de Quadratus et celle d'Aristide, sont du même temps. Elles ne sont pas venues jusqu'à nous, si ce n'est un court fragment de la première.

Ces apologies suspendirent un instant la persécution. Elle recommença dans les dernières années du règne d'Adrien; elle sévissait encore lorsque saint Justin, alors à Rome, écrivit sa première apologie adressée à l'empereur Antonin le Pieux, à son fils adoptif, au sénat et au peuple Romain. Marc Aurèle n'y est pas nommé comme césar, d'où on peut conclure que cette apologie fut composée avant l'année 139, époque où il fut élevé à cette dignité.

Cette apologie respire d'un bout à l'autre une noble independance. C'est un philosophe qui s'adresse à des philosophes, et qui semble parfois leur faire la leçon : « Vous vous entendez partout appeler princes, philosophes, gardiens de la justice et amis de la science : vos actes feront voir ce qu'il en est. Nous ne voulons pas, en effet, vous flatter par cet écrit, mais vous demander justice suivant la plus exacte raison, et vous prier de n'écouter ni les préjugés, ni la complaisance pour les superstitieux, ni la passion, ni les faux bruits semés depuis longtemps, pour rendre des jugements qui vous nuiraient à vous-mêmes. Car, pour nous, nous pensons que personne ne nous peut faire du mal tant qu'on ne pourra nous convaincre d'être des hommes méchants et criminels; vous pouvez nous tuer, mais vous ne pouvez nous nuire (2). » Le chrétien se souvient

(1) *Apologie II*, t. I, part. Ire, p. 201.
(2) Voyez l'article *Jean* (saint), où il a été établi que parmi les nombreuses significations du mot λόγος les interprètes ont précisément choisi la moins exacte : *Verbe*, au lieu de *Raison*.
(3) *Apologie II*, t. I, part. Ire, p. 197.

(1) Neander, *Hist. de l'Église*, t. I.
(2) *Apolog.*, § 2, p. 12, 14.

ici de son ancien maître Socrate. Ce n'est pas la première fois, ajoutait-il, que la vérité et l'innocence sont opprimées. « Lorsque Socrate, avec la puissance de sa raison et la force de la vérité, tenta de dévoiler l'erreur et d'éloigner les hommes des démons, ceux-ci, par la malignité de leurs adorateurs, ont fait tuer Socrate comme athée, impie, et introduisant des divinités nouvelles. Ces démons agissent de la même manière contre nous; car ce n'est pas seulement au milieu des Grecs que la Raison (λόγος) a fait, par l'organe de Socrate, de semblables révélations, mais aussi au milieu des barbares. Elle a parlé, revêtue d'une forme, faite homme et appelée Jésus-Christ (1). On nous appelle aussi des athées. Oui, nous le sommes en effet, s'il s'agit de ceux qu'on nomme des dieux, mais non s'il s'agit du Dieu très-vrai, père de toute justice, de toute pureté et de toute vertu, l'être infiniment bon. Nous adorons aussi ce Fils qu'il nous a envoyé et qui nous a instruits, et l'armée des bons anges, ses satellites et ses compagnons, et l'Esprit prophétique. Devant eux nous nous prosternons, les vénérant avec vérité et raison, et transmettant sans envie cette croyance telle que nous l'avons reçue à tous ceux qui veulent s'éclairer (2). On ne peut punir les chrétiens pour leur nom. C'est faire profession de vertu que de le porter (3). Si quelques chrétiens ont été convaincus de crimes, il ne s'ensuit pas que tous soient coupables. Est-ce donc que les chrétiens conspirent contre l'État? Quand nous disons que nous attendons un royaume, ce n'est pas un royaume humain, mais le royaume de Dieu. Est-ce donc que nous menaçons l'ordre et la morale publique? Dire que rien n'échappe à l'œil de Dieu, qu'il voit le méchant, l'avare, le perfide, comme le vertueux et le juste, et donne à chacun selon ses œuvres, la vie ou le supplice éternel, n'est-ce pas inviter à la vertu et détourner du crime? Si tout homme était persuadé que Dieu sonde les secrets de nos pensées, peut-être l'imminence du supplice lui ferait pratiquer la vertu. — Personne n'est plus que nous exact à payer l'impôt : nous reconnaissons volontiers votre puissance, nous adorons seulement un seul Dieu et croyons à l'immortalité qu'il nous a promise. — Avec les démons nous avons abandonné les débauches, l'ambition, l'insatiable avidité, nous avons dit adieu aux meurtres et aux larcins; nous partageons avec les pauvres tout ce que nous possédons, nous prions pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. »

Saint Justin défend la doctrine chrétienne en montrant sa parenté avec ce que la philosophie a produit de plus excellent. « Pourquoi, quand nous émettons certains dogmes enseignés par vos poëtes et vos philosophes, et d'une manière plus haute et plus divine qu'eux tous, et seuls en apportant des preuves, pourquoi sommes-nous de toutes parts en butte à des haines injustes?.. Quand nous disons que Dieu a tout produit et tout ordonné, nous exprimons une pensée de Platon; quand nous affirmons que le monde sera la proie des flammes, nous sommes d'accord avec les stoïciens; que les âmes des méchants conservent la sensibilité après la mort et qu'elles sont châtiées pour leurs crimes, tandis que celles des justes évitent les supplices et jouissent de la félicité, nous répétons ce qu'ont dit vos poëtes et vos philosophes; que les hommes ne doivent pas honorer d'un culte ce qui est inférieur à eux-mêmes, nous ne faisons que rappeler ce qu'a dit le poëte Ménandre et plusieurs autres qui ont exprimé la même idée, et ont dit que l'artiste est supérieur à son ouvrage (1). De même encore tout ce que nous disons du Fils de Dieu, de sa génération, de sa nativité, de sa croix, de ses miracles et de son ascension trouve une excuse dans les fables des poëtes. Quand nous appelons Jésus-Christ la Raison de Dieu, nous ne faisons que lui appliquer la dénomination appliquée à Mercure... Si on dit qu'il a été crucifié, en cela même il ressemble à tous ceux des fils de Jupiter qui, selon vous, ont eu des tourments à souffrir. Il est né d'une vierge. Il a cela de commun avec Persée. Il guérissait les boiteux, les paralytiques et les infirmes, il ressuscitait les morts; c'est ce que vous racontez d'Esculape (2). »

C'était une manière ingénieuse et adroite en même temps de défendre le christianisme que de l'appuyer ainsi sur la philosophie et la théologie païennes; mais il n'était pas sans péril de marquer de la sorte l'origine humaine de cette religion, qui se glorifiait d'être nouvelle et se fondait sur une révélation spéciale. Aussi est-ce à des emprunts faits aux livres sacrés de l'Ancien Testament que Justin attribue tout ce que les philosophes et les poëtes païens ont dit de bon et de conforme à la doctrine chrétienne : il estime cependant que la raison humaine participe na-

(1) *Apolog. I*, § 5, p. 12, 14.
(2) *Apolog. I*, § 6, p. 16-18.
(3) Χριστιανοὶ γὰρ εἶναι κατηγορούμεθα, τὸ δὲ χρηστὸν μισεῖσθαι οὐ δίκαιον. (*Apolog.*, I, § 4, p. 10). C'est une question fort controversée de savoir si le mot χριστιανοί doit être lu χρηστιανοί, comme quelques écrivains anciens l'écrivaient (Lucien et Suétone, entre autres). Si oui, il y a là un jeu de mots peu digne du saint martyr. S'il faut lire χριστιανοί, on ne comprend pas très-bien le rapport de ces deux idées : « Nos adversaires devraient être punis de nous accuser d'être chrétiens, car il est contre la justice de haïr ce qui est bien. » Sylburgius, Langus et Grabius veulent qu'on lise χρηστιανοί. Alors même qu'on laisserait subsister le mot χριστιανοί, le rapport de ce mot avec le mot χρηστόν, très-marqué déjà et que la prononciation rendait plus manifeste encore, ainsi que le caractère des chrétiens, ont peut-être pu donner à saint Justin le droit de revendiquer pour le chrétien le nom de la vertu même. Au reste, la prononciation *Chrestus*, *Chrestianus* n'est pas universelle dans l'antiquité. Tacite, Pline, Celse, Flavius Vopiscus, Lucien lui-même dans son Protée, disent *Chrestus* et *Christianus*.

(1) *Apolog. I*, § 20, p. 53.
(2) *Apolog. I*, § 21, p. 54, 56.

christianisme. La dialectique de Platon en est pour ainsi dire la dernière étape et le mène au seuil même du christianisme. Un pas de plus, et il est chrétien, sans croire nécessaire de brûler ce qu'il a adoré. D'autres auront des anathêmes contre les vanités et les audaces de la philosophie; Justin nous raconte naïvement que la doctrine de Platon le transportait. D'autres s'évertueront à ravaler la raison humaine, accuseront son impuissance et sa stérilité : Justin la regarde comme une émanation même de l'intelligence divine, et comme un témoignage de la présence du Christ lui-même dans l'âme humaine. La conversion de saint Justin n'a donc pas le caractère d'une rupture violente avec la philosophie et avec la raison. C'est, au contraire, la dernière démarche de la philosophie et le dernier effort d'une raison incomplétement éclairée jusque alors. « Pour, moi, dit-il, en effet, je me fais gloire d'être chrétien, non pas que la doctrine de Platon soit contraire à celle du Christ, mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celles des autres, poëtes, stoïciens, historiens. En tant qu'il a parlé conformément à cette parcelle de raison divine répandue partout, et dont il participait, chaque philosophe a bien parlé. Mais s'étant contredit lui-même dans les questions les plus importantes, aucun ne paraît avoir atteint la science sublime et la vérité parfaite et irréfutable (1). » Ainsi la philosophie est une révélation de la *Raison* (λόγος) divine, mais une révélation partielle, altérée et troublée par le mélange des idées et des passions humaines : le christianisme est l'apparition de la Raison elle-même (2) dans l'humanité, sa révélation pure et parfaite. Une autre cause qui porta Justin à embrasser le christianisme est le spectacle du courage et de la fermeté que les chrétiens déployaient devant les supplices. « Et moi, dit-il, lorsque j'étais attaché à la doctrine de Platon, et que j'entendais résonner partout les accusations portées contre les chrétiens, et que je les voyais braver intrépidement la mort et tous les périls, je ne comprenais pas qu'il fût possible qu'ils vécussent dans le crime et au sein des voluptés. Quel est donc, en effet, le débauché, l'intempérant, l'homme qui met au nombre des biens les plaisirs de la chair et les voluptés, qui consentît à se priver par la mort de tous ces biens, au lieu de demeurer dans cette vie, et n'essayât d'échapper aux magistrats, au lieu de se livrer lui-même à la condamnation (3). »

Saint Justin avait trente ans quand il se fit chrétien. Il lut et médita les livres sacrés, et se voua dès lors à la propagation et à la défense de la foi nouvelle. Le costume de philosophe qu'il conserva lui permit de converser avec sécurité sur les questions philosophiques et religieuses. On ne peut affirmer avec certitude qu'il ait été ordonné prêtre. Il a pu se donner lui-même ou recevoir des fidèles la mission d'annoncer et de répandre l'Évangile sans avoir reçu l'ordination régulière. Il fut, suivant l'expression de Neander, un évangéliste voyageur sous le manteau de philosophe (1). Si les actes de son martyre étaient authentiques, il en résulterait que, lorsqu'il demeurait à Rome, une partie de ceux qui entendaient le grec venaient recueillir ses enseignements.

Le christianisme jusqu'alors avait été attaqué par la violence plus que par les écrits. Les empereurs avaient lancé contre lui des édits de persécution, les philosophes ne lui avaient pas encore fait l'honneur de leurs critiques : ils semblaient mépriser cette « doctrine ennemie de la lumière qui cherchait ses disciples dans les bas-fonds de la société » : ils l'accusaient de « fuir les savants et de s'adresser de préférence aux esclaves, aux femmes, aux vieillards, et aux enfants, à tous ceux dont l'intelligence, trop faible ou trop peu exercée, est accessible aux plus grossières superstitions. » L'épicurien Celse le premier prit la plume et écrivit son *Discours véritable*. C'est le premier ouvrage de polémique contre le christianisme. Il fut composé sous le règne d'Adrien. Les deux premières Apologies, celle de Quadratus et celle d'Aristide, sont du même temps. Elles ne sont pas venues jusqu'à nous, si ce n'est un court fragment de la première.

Ces apologies suspendirent un instant la persécution. Elle recommença dans les dernières années du règne d'Adrien; elle sévissait encore lorsque saint Justin, alors à Rome, écrivit sa première apologie adressée à l'empereur Antonin le Pieux, à son fils adoptif, au sénat et au peuple Romain. Marc Aurèle n'y est pas nommé comme césar, d'où on peut conclure que cette apologie fut composée avant l'année 139, époque où il fut élevé à cette dignité.

Cette apologie respire d'un bout à l'autre une noble indépendance. C'est un philosophe qui s'adresse à des philosophes, et qui semble parfois leur faire la leçon : « Vous vous entendez partout appeler princes, philosophes, gardiens de la justice et amis de la science : vos actes feront voir ce qu'il en est. Nous ne voulons pas, en effet, vous flatter par cet écrit, mais vous demander justice suivant la plus exacte raison, et vous prier de n'écouter ni les préjugés, ni la complaisance pour les superstitieux, ni la passion, ni les faux bruits semés depuis longtemps, pour rendre des jugements qui vous nuiraient à vous-mêmes. Car, pour nous, nous pensons que personne ne nous peut faire du mal tant qu'on ne pourra nous convaincre d'être des hommes méchants et criminels; vous pouvez nous tuer, mais vous ne pouvez nous nuire (2). » Le chrétien se souvient

(1) *Apologie II*, t. I, part. Ire, p. 201.
(2) Voyez l'article *Jean* (saint), où il a été établi que parmi les nombreuses significations du mot λόγος les interprètes ont précisément choisi la moins exacte : *Verbe*, au lieu de *Raison*.
(3) *Apologie II*, t. I, part. Ire, p. 197.

(1) Neander, *Hist. de l'Église*, t. I.
(2) *Apolog.*, § 2, p. 12, 14.

ici de son ancien maître Socrate. Ce n'est pas la première fois, ajoutait-il, que la vérité et l'innocence sont opprimées. « Lorsque Socrate, avec la puissance de sa raison et la force de la vérité, tenta de dévoiler l'erreur et d'éloigner les hommes des démons, ceux-ci, par la malignité de leurs adorateurs, ont fait tuer Socrate comme athée, impie, et introduisant des divinités nouvelles. Ces démons agissent de la même manière contre nous; car ce n'est pas seulement au milieu des Grecs que la Raison (λόγος) a fait, par l'organe de Socrate, de semblables révélations, mais aussi au milieu des barbares. Elle a parlé, revêtue d'une forme, faite homme et appelée Jésus-Christ (1). On nous appelle aussi des athées. Oui, nous le sommes en effet, s'il s'agit de ceux qu'on nomme des dieux, mais non s'il s'agit du Dieu très-vrai, père de toute justice, de toute pureté et de toute vertu, l'être infiniment bon. Nous adorons aussi ce Fils qu'il nous a envoyé et qui nous a instruits, et l'armée des bons anges, ses satellites et ses compagnons, et l'Esprit prophétique. Devant eux nous nous prosternons, les vénérant avec vérité et raison, et transmettant sans envie cette croyance telle que nous l'avons reçue à tous ceux qui veulent s'éclairer (2). On ne peut punir les chrétiens pour leur nom. C'est faire profession de vertu que de le porter (3). Si quelques chrétiens ont été convaincus de crimes, il ne s'ensuit pas que tous soient coupables. Est-ce donc que les chrétiens conspirent contre l'État? Quand nous disons que nous attendons un royaume, ce n'est pas un royaume humain, mais le royaume de Dieu. Est-ce donc que nous menaçons l'ordre et la morale publique? Dire que rien n'échappe à l'œil de Dieu, qu'il voit le méchant, l'avare, le perfide, comme le vertueux et le juste, et donne à chacun selon ses œuvres, la vie ou le supplice éternel, n'est-ce pas inviter à la vertu et détourner du crime? Si tout homme était persuadé que Dieu sonde les secrets de nos pensées, peut-être l'imminence du supplice lui ferait pratiquer la vertu. — Personne n'est plus que nous exact à payer l'impôt : nous reconnaissons volontiers votre puissance, nous adorons seulement un seul Dieu et croyons à l'immortalité qu'il nous a promise. — Avec les démons nous avons abandonné les débauches, l'ambition, l'insatiable avidité, nous avons dit adieu aux meurtres et aux larcins; nous partageons avec les pauvres tout ce que nous possédons, nous prions pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. »

(1) *Apolog. I*, § 5, p. 12, 14.
(2) *Apolog. I*, § 6, p. 16-18.
(3) Χριστιανοὶ γὰρ εἶναι κατηγορούμεθα, τὸ δὲ χρηστὸν μισεῖσθαι οὐ δίκαιον. (*Apolog.*, I, § 4, p. 10). C'est une question fort controversée de savoir si le mot χριστιανοί doit être lu χρηστιανοί, comme quelques écrivains anciens l'écrivaient (Lucien et Suétone, entre autres). Si oui, il y a là un jeu de mots peu digne du saint martyr. S'il faut lire χριστιανοί, on ne comprend pas très-bien le rapport de ces deux idées : « Nos adversaires devraient être punis de nous accuser d'être chrétiens, car il est contre la justice de haïr ce qui est bien. » Sylburgius, Langus et Grabius veulent qu'on lise χρηστιανοί. Alors même qu'on laisserait subsister le mot χριστιανοί, le rapport de ce mot avec le mot χρηστόν, très-marqué déjà et que la prononciation rendait plus manifeste encore, ainsi que le caractère des chrétiens, ont peut-être pu donner à saint Justin le droit de revendiquer pour le chrétien le nom de la vertu même. Au reste, la prononciation *Chrestus*, *Chrestianus* n'est pas universelle dans l'antiquité. Tacite, Pline, Celse, Flavius Vopiscus, Lucien lui-même dans son Protée, disent *Chrestus* et *Christianus*.

Saint Justin défend la doctrine chrétienne en montrant sa parenté avec ce que la philosophie a produit de plus excellent. « Pourquoi, quand nous émettons certains dogmes enseignés par vos poëtes et vos philosophes, et d'une manière plus haute et plus divine qu'eux tous, et seuls en apportant des preuves, pourquoi sommes-nous de toutes parts en butte à des haines injustes?.. Quand nous disons que Dieu a tout produit et tout ordonné, nous exprimons une pensée de Platon; quand nous affirmons que le monde sera la proie des flammes, nous sommes d'accord avec les stoïciens; que les âmes des méchants conservent la sensibilité après la mort et qu'elles sont châtiées pour leurs crimes, tandis que celles des justes évitent les supplices et jouissent de la félicité, nous répétons ce qu'ont dit vos poëtes et vos philosophes; que les hommes ne doivent pas honorer d'un culte ce qui est inférieur à eux-mêmes, nous ne faisons que rappeler ce qu'a dit le poëte Ménandre et plusieurs autres qui ont exprimé la même idée, et ont dit que l'artiste est supérieur à son ouvrage (1). De même encore tout ce que nous disons du Fils de Dieu, de sa génération, de sa nativité, de sa croix, de ses miracles et de son ascension trouve une excuse dans les fables des poëtes. Quand nous appelons Jésus-Christ la Raison de Dieu, nous ne faisons que lui appliquer la dénomination appliquée à Mercure... Si on dit qu'il a été crucifié, en cela même il ressemble à tous ceux des fils de Jupiter qui, selon vous, ont eu des tourments à souffrir. Il est né d'une vierge. Il a cela de commun avec Persée. Il guérissait les boiteux, les paralytiques et les infirmes, il ressuscitait les morts; c'est ce que vous racontez d'Esculape (2). »

C'était une manière ingénieuse et adroite en même temps de défendre le christianisme que de l'appuyer ainsi sur la philosophie et la théologie païennes; mais il n'était pas sans péril de marquer de la sorte l'origine humaine de cette religion, qui se glorifiait d'être nouvelle et se fondait sur une révélation spéciale. Aussi est-ce à des emprunts faits aux livres sacrés de l'Ancien Testament que Justin attribue tout ce que les philosophes et les poëtes païens ont dit de bon et de conforme à la doctrine chrétienne : il estime cependant que la raison humaine participe na-

(1) *Apolog. I*, § 20, p. 58.
(2) *Apolog. I*, § 21, p. 54, 56.

turellement de la Raison divine. Voici ses propres paroles : « *Ceux qui ont vécu d'une manière conforme à la raison sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées. Tels furent chez les Grecs Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblent; chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias. Misaël, Élie et beaucoup d'autres, dont il est inutile de signaler les actions et de citer les noms. Ceux, au contraire, qui ont vécu d'une manière contraire à cette raison ont été vicieux, ennemis du Christ et meurtriers de ceux qui vivaient selon la raison. Ceux donc qui ont vécu ou vivent selon la raison sont des chrétiens intrépides et inaccessibles à la crainte* (1) ». Il s'en faut de beaucoup, comme on le voit, que saint Justin ait condamné au feu éternel les grandes âmes qui avant l'avénement du Christ ont vécu dans la pratique du bien et la recherche de la vérité. Il ne craint pas de leur donner le nom de chrétiens; et ce n'est pas par politique sans doute, mais c'est qu'il pensait que jamais l'humanité n'avait été délaissée par Dieu, et qu'avant même que la pleine lumière de l'Évangile eût brillé dans le monde, la raison humaine l'éclairait déjà, quoique imparfaitement. Le Christ vint achever et non contredire cette révélation naturelle, qui jamais n'avait fait défaut aux hommes. La méthode d'opposer la foi à la raison et de rabaisser celle-ci comme une ouvrière d'erreurs est inconnue des apologistes grecs du second siècle. Justin, Tatien, Athénagore, Théophile honorent la philosophie, recueillent ses enseignements, et ne craignent pas de proclamer qu'elle est souvent l'organe de la vérité.

L'apologie de saint Justin se termine par d'intéressants détails sur les coutumes et les rites des premiers chrétiens : « Après la cérémonie de l'ablution, l'initié est conduit dans le lieu où sont rassemblés ceux que nous nommons nos frères. Là des prières sont dites en commun. Puis nous nous saluons du baiser de paix ; ensuite on apporte à celui qui est le chef des frères du pain, du vin et de l'eau. Il les prend et glorifie le Père de toutes choses au nom du Fils et de l'Esprit-Saint, et offre des actions de grâces. Alors les diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau sur lesquels les actions de grâces ont été dites, et ils en portent aux absents......... Ceux qui sont dans l'abondance donnent ce qu'ils veulent, et la collecte est remise entre les mains de celui qui préside. Avec cet argent il assiste les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, les prisonniers et les étrangers, et vient au secours de toutes les misères. C'est le jour du Soleil que nous nous réunissons de la sorte, car c'est le jour où Dieu a débrouillé le chaos et créé le monde, et c'est le jour où Jésus-Christ Notre Sauveur est ressuscité (1) d'entre les morts. Que si cette conduite vous paraît raisonnable, respectez-la. Si vous n'y voyez qu'un jeu, méprisez-la comme un jeu ; mais ne frappez pas comme des ennemis et des coupables des gens qui n'ont fait aucun mal ; car nous vous déclarons que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu si vous persévérez dans cette injustice. Pour nous, nous dirons d'une seule voix, que la volonté de Dieu soit faite (2) ».

Il semble que cette apologie des chrétiens fit effet sur l'empereur ; car le règne d'Antonin fut un temps de trêve et de repos pour l'Église naissante. Justin, peu de temps après l'avoir écrite, quitta Rome, et fit un voyage en Asie. A Éphèse il rencontra un savant Juif, nommé Tryphon, et institua avec lui la controverse qui est venue jusqu'à nous sous le titre de *Dialogue avec le Juif Tryphon*. Cet entretien, dont on ne saurait fixer la date précise, est l'ouvrage le plus considérable de saint Justin, et une nouvelle défense de la doctrine chrétienne. Eut-il lieu, en effet, à Éphèse et sous cette forme ? Quelques critiques en ont douté et n'ont vu là qu'un cadre. La simplicité d'exécution qui frappe dans cet écrit suffit-elle pour lever les doutes ? Mœlher le pense. Et quoi de plus vraisemblable en effet que ces discussions entre un païen récemment converti, animé par conséquent d'un vif esprit de prosélytisme et encore à moitié philosophe, et ses amis de la veille ?

Après la mort du pacifique Antonin, la persécution recommença. Saint Justin était de retour à Rome ; objet de la haine des philosophes et surtout d'un certain cynique nommé Crescent, il composa une seconde apologie pour les chrétiens, qu'il adressa au sénat de Rome, probablement entre 161 et 166. « Et moi aussi, dit-il au commencement, j'attends la mort de ceux qui nous poursuivent et surtout de ce vain Crescent, si indigne du nom de philosophe ; car il nous accuse de ce qu'il ignore, et crie, pour plaire au peuple abusé, que les chrétiens sont des impies et des athées. »

Saint Justin reprend avec plus de force dans cette seconde apologie une idée déjà présentée dans la première, et qui devait, à ce qu'il semblait, avoir une grande prise sur un empereur philosophe. « On hait les chrétiens, on les poursuit, on les tue. De même, tous ceux qui, avant l'incarnation du Christ, ont entrepris d'étudier et de pénétrer la vérité ont été entraînés au tribunal comme impies et téméraires. Socrate, le plus ferme d'entre eux tous, a été persécuté comme nous, comme nous accusé d'introduire des divinités nouvelles, et de ne pas croire aux dieux de l'État. *Socrate encore n'apportait pas toute la vérité. Il ne connut le Christ qu'en partie ;* car c'était et c'est la Raison qui est répandue partout ; cette Raison qui par l'organe des Prophètes a prédit l'avenir ; qui, après avoir été revêtue de la

(1) *Apolog. I*, § 4[illegible], p. 110.

(1) *Apolog. I*, § [illegible], p. 159, 160

(2) *Apolog. II*, [illegible] p. [illegible]

forme humaine fut le messager de notre doctrine, qui a eu pour disciples non-seulement des hommes lettrés, mais des artisans, des ignorants, qui ont méprisé la gloire, la crainte et la mort; tandis que personne ne crut à Socrate au point de donner sa vie pour sa doctrine (1). » — On accusait les chrétiens de crimes monstrueux, de débauches inouïes. Saint Justin, dans son indignation, retourne ces accusations contre les païens. « Et pourquoi, dit-il, si ces crimes étaient vrais, ne nous en vanterions-nous pas? Tuer un homme ne serait-ce pas célébrer les mystères de Saturne? déshonorer des enfants, se livrer à la débauche et commettre des incestes, ne serait-ce pas imiter Jupiter?... Plût au ciel que quelqu'un s'écriât d'une voix tragique : Rougissez, vous, rougissez d'attribuer à des hommes innocents ce que vous commettez au grand jour, et de reprocher a des hommes sans tache des actions qui sont propres à vous et à vos dieux (2). »

Cette généreuse colère de Justin lui coûta la vie. Il fut exécuté vers l'année 167.

Ce qui caractérise Justin, c'est sa manière d'envisager et d'apprécier la philosophie profane. Le christianisme n'est pas à ses yeux une rupture violente avec la science profane. Il est l'achèvement et le perfectionnement de cette science. Dieu a toujours été connu de l'homme et a toujours éclairé sa raison. Les arts et les lettres profanes ne sont pas des œuvres de ténèbres et de pestilence : c'est le commencement de la sagesse, c'est la préparation à la vérité, dont le christianisme est la manifestation la plus pure et la plus complète expression.

Le style de Justin n'a rien de remarquable. Il ne manque pas en général de clarté, mais la chaleur, l'élégance et la grâce et aussi l'ordre et la méthode lui font presque toujours défaut.

Les seuls ouvrages de saint Justin dont l'authenticité soit incontestable sont ses deux *Apologies* et son *Dialogue avec Tryphon*. Les autres traités qu'on a imprimés sous son nom dans toutes les éditions complètes de ses œuvres sont évidemment apocryphes. Neander et Mœlher l'ont démontré péremptoirement, se fondant sur le peu de conformité qu'ils ont avec les *Apologies* ou le *Dialogue*, soit pour le fond des idées soit pour le style.

Eusèbe marque clairement que saint Justin avait composé un ouvrage sur l'unité de Dieu. Mais il est difficile de croire que cet ouvrage soit le *De Monarchia*. L'ouvrage de saint Justin contenait, en effet, au rapport d'Eusèbe, des preuves de l'unité de Dieu tirées des auteurs profanes et des Livres sacrés. Or, dans le *De Monarchia* il n'est pas question des Écritures Saintes. Faut-il dire que l'ouvrage nous est arrivé mutilé? L'hypothèse est commode, mais sans fondement.

(1) *Apolog. II*, § [illegible], p. 13[illegible].
(2) *Apolog. II*, § 12, p. 230.

Le traité Πρὸς Ἕλληνας (Discours aux Grecs), ne paraît pas non plus appartenir à saint Justin. D'abord, Eusèbe n'en fait pas mention; ensuite le style en est plus vif et plus élégant que celui des *Apologies* et du *Dialogue avec Tryphon;* enfin, la mythologie et la philosophie païennes, que saint Justin juge ordinairement sans haine et même avec une certaine sympathie, y sont attaquées avec une violence passionnée. On en peut dire autant du Λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας (Exhortation aux Grecs). Le plan méthodique, l'ordre qui règne dans la manière de présenter et d'enchaîner les idées, la rapidité et l'élégance continue du style, et aussi le point de vue d'où la philosophie grecque est jugée, tout cela est antipathique à Justin.

La *Lettre à Diognète*, quelquefois attribuée à saint Justin, est évidemment d'un autre temps et d'une autre main. Il y a dans cette lettre une élégance, une vivacité et comme un parfum attique fort étranger à la manière de saint Justin. L'auteur y parle des sacrifices des Juifs; or, on sait que depuis la destruction du temple de Jérusalem les Juifs n'offraient plus de sacrifices. L'auteur se donne comme un disciple des Apôtres; et il est difficile d'admettre que saint Justin ait de sa propre autorité pris ce titre vénéré. L'auteur oppose à la religion nouvelle le paganisme et le judaïsme, qu'il place pour ainsi dire dans une seule et même catégorie; au contraire, saint Justin dans ses *Apologies* oppose vivement la mythologie païenne et la sagesse juive.

Les autres écrits, intitulés : *Epistola ad Zenam et Serenum; Expositio rectæ Confessionis; Quæstiones et Responsiones ad Orthodoxos; Quæstiones Christianorum ad Græcos, et Græcorum ad Christianos; Confutatio quorumdam Aristotelis Dogmatum*, sont incontestablement des ouvrages supposés.

Nous avons perdu un certain nombre d'ouvrages de saint Justin, le *De Monarchia Dei*, le *Psaltes* dont le sujet nous est inconnu, un écrit contre le paganisme, dans lequel il traitait de la nature des démons; un traité historique sur la nature de l'âme humaine, un traité contre les hérésies et un en particulier contre Marcion. Justin parle de ces deux ouvrages dans sa première apologie. Eusèbe après avoir donné la liste des ouvrages de saint Justin, ajoute que plusieurs autres sont dans toutes les mains. Il serait difficile de les énumérer, et ce n'est pas le lieu de discuter l'authenticité douteuse de ceux qu'on lui a attribués.

La première édition grecque de saint Justin fut publiée par Robert Étienne, en 1551. — Henri Étienne y ajouta l'*Oratio ad Græcos* et la *Lettre à Diognète*; Paris, 1592-1595. Fred. Sylburg en donna une nouvelle, grecque-latine, avec remarques; Heildeberg, 1593. Cette édition fut réimprimée à Paris, avec les œuvres d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, de Tatien et d'Hermias, en 1615 et 1636. Une autre édition parut à Wit-

turellement de la Raison divine. Voici ses propres paroles : « *Ceux qui ont vécu d'une manière conforme à la raison sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées. Tels furent chez les Grecs Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblent; chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Élie et beaucoup d'autres, dont il est inutile de signaler les actions et de citer les noms. Ceux, au contraire, qui ont vécu d'une manière contraire à cette raison ont été vicieux, ennemis du Christ et meurtriers de ceux qui vivaient selon la raison. Ceux donc qui ont vécu ou vivent selon la raison sont des chrétiens intrépides et inaccessibles à la crainte* (1) ». Il s'en faut de beaucoup, comme on le voit, que saint Justin ait condamné au feu éternel les grandes âmes qui avant l'avénement du Christ ont vécu dans la pratique du bien et la recherche de la vérité. Il ne craint pas de leur donner le nom de chrétiens; et ce n'est pas par politique sans doute, mais c'est qu'il pensait que jamais l'humanité n'avait été délaissée par Dieu, et qu'avant même que la pleine lumière de l'Évangile eût brillé dans le monde, la raison humaine l'éclairait déjà, quoique imparfaitement. Le Christ vint achever et non contredire cette révélation naturelle, qui jamais n'avait fait défaut aux hommes. La méthode d'opposer la foi à la raison et de rabaisser celle-ci comme une ouvrière d'erreurs est inconnue des apologistes grecs du second siècle. Justin, Tatien, Athénagore, Théophile honorent la philosophie, recueillent ses enseignements, et ne craignent pas de proclamer qu'elle est souvent l'organe de la vérité.

L'apologie de saint Justin se termine par d'intéressants détails sur les coutumes et les rites des premiers chrétiens : « Après la cérémonie de l'ablution, l'initié est conduit dans le lieu où sont rassemblés ceux que nous nommons nos frères. Là des prières sont dites en commun. Puis nous nous saluons du baiser de paix ; ensuite on apporte à celui qui est le chef des frères du pain, du vin et de l'eau. Il les prend et glorifie le Père de toutes choses au nom du Fils et de l'Esprit-Saint, et offre des actions de grâces. Alors les diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau sur lesquels les actions de grâces ont été dites, et ils en portent aux absents.......... Ceux qui sont dans l'abondance donnent ce qu'ils veulent, et la collecte est remise entre les mains de celui qui préside. Avec cet argent il assiste les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, les prisonniers et les étrangers, et vient au secours de toutes les misères. C'est le jour du Soleil que nous nous réunissons de la sorte, car c'est le jour où Dieu a débrouillé le chaos et créé le monde, et c'est le jour où Jésus-Christ Notre Sauveur est ressuscité (1) d'entre les morts. Que si cette conduite vous paraît raisonnable, respectez-la. Si vous n'y voyez qu'un jeu, méprisez-la comme un jeu; mais ne frappez pas comme des ennemis et des coupables des gens qui n'ont fait aucun mal; car nous vous déclarons que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu si vous persévérez dans cette injustice. Pour nous, nous dirons d'une seule voix, que la volonté de Dieu soit faite (2) ».

Il semble que cette apologie des chrétiens fit effet sur l'empereur; car le règne d'Antonin fut un temps de trêve et de repos pour l'Église naissante. Justin, peu de temps après l'avoir écrite, quitta Rome, et fit un voyage en Asie. A Éphèse il rencontra un savant Juif, nommé Tryphon, et institua avec lui la controverse qui est venue jusqu'à nous sous le titre de *Dialogue avec le Juif Tryphon*. Cet entretien, dont on ne saurait fixer la date précise, est l'ouvrage le plus considérable de saint Justin, et une nouvelle défense de la doctrine chrétienne. Eut-il lieu, en effet, à Éphèse et sous cette forme? Quelques critiques en ont douté et n'ont vu là qu'un cadre. La simplicité d'exécution qui frappe dans cet écrit suffit-elle pour lever les doutes? Mœlher le pense. Et quoi de plus vraisemblable en effet que ces discussions entre un païen récemment converti, animé par conséquent d'un vif esprit de prosélytisme et encore à moitié philosophe, et ses amis de la veille?

Après la mort du pacifique Antonin, la persécution recommença. Saint Justin était de retour à Rome; objet de la haine des philosophes et surtout d'un certain cynique nommé Crescent, il composa une seconde apologie pour les chrétiens, qu'il adressa au sénat de Rome, probablement entre 161 et 166. « Et moi aussi, dit-il au commencement, j'attends la mort de ceux qui nous poursuivent et surtout de ce vain Crescent, si indigne du nom de philosophe; car il nous accuse de ce qu'il ignore, et crie, pour plaire au peuple abusé, que les chrétiens sont des impies et des athées. »

Saint Justin reprend avec plus de force dans cette seconde apologie une idée déjà présentée dans la première, et qui devait, à ce qu'il semblait, avoir une grande prise sur un empereur philosophe. « On hait les chrétiens, on les poursuit, on les tue. De même, tous ceux qui, avant l'incarnation du Christ, ont entrepris d'étudier et de pénétrer la vérité ont été entraînés au tribunal comme impies et téméraires. Socrate, le plus ferme d'entre eux tous, a été persécuté comme nous, comme nous accusé d'introduire des divinités nouvelles, et de ne pas croire aux dieux de l'État. *Socrate encore n'apportait pas toute la vérité. Il ne connut le Christ qu'en partie;* car c'était et c'est la Raison qui est répandue partout; cette Raison qui par l'organe des Prophètes a prédit l'avenir; qui, après avoir été revêtue de la

(1) *Apolog. I*, § 46, p. 110.

(1) *Apolog. I*, § 67, p. 159, 160.
(2) *Apolog. II*, § 3, p. [illegible].

forme humaine fut le messager de notre doctrine, qui a eu pour disciples non-seulement des hommes lettrés, mais des artisans, des ignorants, qui ont méprisé la gloire, la crainte et la mort; tandis que personne ne crut à Socrate au point de donner sa vie pour sa doctrine (1). » — On accusait les chrétiens de crimes monstrueux, de débauches inouïes. Saint Justin, dans son indignation, retourne ces accusations contre les païens. « Et pourquoi, dit-il, si ces crimes étaient vrais, ne nous en vanterions-nous pas? Tuer un homme ne serait-ce pas célébrer les mystères de Saturne? déshonorer des enfants, se livrer à la débauche et commettre des incestes, ne serait-ce pas imiter Jupiter?... Plût au ciel que quelqu'un s'écriât d'une voix tragique : Rougissez, vous, rougissez d'attribuer à des hommes innocents ce que vous commettez au grand jour, et de reprocher a des hommes sans tache des actions qui sont propres à vous et a vos dieux (2). »

Cette généreuse colère de Justin lui coûta la vie. Il fut exécuté vers l'année 167.

Ce qui caractérise Justin, c'est sa manière d'envisager et d'apprécier la philosophie profane. Le christianisme n'est pas à ses yeux une rupture violente avec la science profane. Il est l'achèvement et le perfectionnement de cette science. Dieu a toujours été connu de l'homme et a toujours éclairé sa raison. Les arts et les lettres profanes ne sont pas des œuvres de ténèbres et de pestilence : c'est le commencement de la sagesse, c'est la préparation à la vérité, dont le christianisme est la manifestation la plus pure et la plus complète expression.

Le style de Justin n'a rien de remarquable. Il ne manque pas en général de clarté, mais la chaleur, l'élégance et la grâce et aussi l'ordre et la méthode lui font presque toujours défaut.

Les seuls ouvrages de saint Justin dont l'authenticité soit incontestable sont ses deux *Apologies* et son *Dialogue avec Tryphon*. Les autres traités qu'on a imprimés sous son nom dans toutes les éditions complètes de ses œuvres sont évidemment apocryphes. Néander et Mœlher l'ont démontré péremptoirement, se fondant sur le peu de conformité qu'ils ont avec les *Apologies* ou le *Dialogue*, soit pour le fond des idées soit pour le style.

Eusèbe marque clairement que saint Justin avait composé un ouvrage sur l'unité de Dieu. Mais il est difficile de croire que cet ouvrage soit le *De Monarchia*. L'ouvrage de saint Justin contenait, en effet, au rapport d'Eusèbe, des preuves de l'unité de Dieu tirées des auteurs profanes et des Livres sacrés. Or, dans le *De Monarchia* il n'est pas question des Écritures Saintes. Faut-il dire que l'ouvrage nous est arrivé mutilé? L'hypothèse est commode, mais sans fondement.

(1) *Apolog.* I[illegible], § [illegible], p. 19[illegible].
(2) *Apolog. II*, § 12, p. 2[illegible]0.

Le traité Πρὸς Ἕλληνας (Discours aux Grecs), ne paraît pas non plus appartenir à saint Justin. D'abord, Eusèbe n'en fait pas mention; ensuite le style en est plus vif et plus élégant que celui des *Apologies* et du *Dialogue avec Tryphon*; enfin, la mythologie et la philosophie païennes, que saint Justin juge ordinairement sans haine et même avec une certaine sympathie, y sont attaquées avec une violence passionnée. On en peut dire autant du Λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας (Exhortation aux Grecs). Le plan méthodique, l'ordre qui règne dans la manière de présenter et d'enchaîner les idées, la rapidité et l'élégance continue du style, et aussi le point de vue d'où la philosophie grecque est jugée, tout cela est antipathique à Justin.

La *Lettre à Diognète*, quelquefois attribuée à saint Justin, est évidemment d'un autre temps et d'une autre main. Il y a dans cette lettre une élégance, une vivacité et comme un parfum attique fort étranger à la manière de saint Justin. L'auteur y parle des sacrifices des Juifs; or, on sait que depuis la destruction du temple de Jérusalem les Juifs n'offraient plus de sacrifices. L'auteur se donne comme un disciple des Apôtres; et il est difficile d'admettre que saint Justin ait de sa propre autorité pris ce titre vénéré. L'auteur oppose à la religion nouvelle le paganisme et le judaïsme, qu'il place pour ainsi dire dans une seule et même catégorie; au contraire, saint Justin dans ses *Apologies* oppose vivement la mythologie païenne et la sagesse juive.

Les autres écrits, intitulés : *Epistola ad Zenam et Serenum*; *Expositio rectæ Confessionis*; *Quæstiones et Responsiones ad Orthodoxos*; *Quæstiones Christianorum ad Græcos*, et *Græcorum ad Christianos*; *Confutatio quorumdam Aristotelis Dogmatum*, sont incontestablement des ouvrages supposés.

Nous avons perdu un certain nombre d'ouvrages de saint Justin, le *De Monarchia Dei*, le *Psaltes* dont le sujet nous est inconnu, un écrit contre le paganisme, dans lequel il traitait de la nature des démons; un traité historique sur la nature de l'âme humaine, un traité contre les hérésies et un en particulier contre Marcion. Justin parle de ces deux ouvrages dans sa première apologie. Eusèbe après avoir donné la liste des ouvrages de saint Justin, ajoute que plusieurs autres sont dans toutes les mains. Il serait difficile de les énumérer, et ce n'est pas le lieu de discuter l'authenticité douteuse de ceux qu'on lui a attribués.

La première édition grecque de saint Justin fut publiée par Robert Étienne, en 1551. — Henri Étienne y ajouta l'*Oratio ad Græcos* et la *Lettre à Diognète*; Paris, 1592-1595. Fred. Sylburg en donna une nouvelle, grecque-latine, avec remarques; Heildeberg, 1593. Cette édition fut réimprimée à Paris, avec les œuvres d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, de Tatien et d'Hermias, en 1615 et 1636. Une autre édition parut à Wit-

temberg, en 1686, avec les commentaires de Kortholt sur les apologistes du second siècle. Enfin, en 1742 à Paris et en 1757 à Venise parut la grande et justement célèbre édition de Dom. Maran, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Grabe, Lang, Hutchin, Samuel Jebb, Styam Thirleby, Thalemann, ont donné à diverses époques et dans différents pays des éditions particulières de saint Justin. La meilleure traduction latine des œuvres de saint Justin est celle de Lange; Bâle, 1565. — Enfin, dans ces derniers temps M. J. Charles-Théodore Otto, dans son *Corpus Apologetarum Christianorum sæculi secundi*, a donné les œuvres complètes de saint Justin; Iéna, 1847-1848, 5 vol. in-8°. Le tome Ier (2 volumes) comprend les œuvres authentiques, les *deux Apologies* et le *Dialogue avec Tryphon*. — Le tome deux (3e volume) contient les œuvres apocryphes (*Opera addubitata*). Les deux volumes du tome 3e comprennent les œuvres supposées (*Opera subditicia*).

B. AUBÉ.

Œuvres de Justin, passim. — Eusèbe, *Hist.*, IV, V. — Dom Ceillier. — Tillemont. — Dupin, *Biblιot. des Auteurs Ecclésiastiques*. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*. — Néander, *Histoire de l'Église*. — Mœlher, *Patrologie*, traduit par Jean Cohen, t. I, p. 203 et suiv. — Charpentier, *Études sur les Pères de l'Église*, t. II. — Ritter, *Hist. de la Philosophie Chrét.*, t. I; et tous les historiens des premiers temps de l'Église.

JUSTIN (*Justinus*), historien romain, d'une époque incertaine, mais antérieur au cinquième siècle avant J.-C. Nous possédons un ouvrage intitulé *Justini Historiarum Philippicarum Libri XLIV*. L'auteur dans sa préface nous apprend que son ouvrage est entièrement emprunté à l'histoire universelle (*totius orbis historia*) composée en latin par Trogus Pompeius. Le nom de l'auteur de cet abrégé est douteux. Un manuscrit l'appelle *Justinus Frontinus*, un autre *M. Junianus Justus*, tandis que le plus grand nombre lui donnent le nom de *Justinus*. Sa date est incertaine. Les remarquables expressions qu'il emploie dans son VIIIe livre « Græciam etiam nunc et viribus et dignitate orbis terrarum principem », semblent indiquer que l'auteur vivait à une époque où l'empire byzantin d'Orient avait remplacé l'empire romain, c'est-à-dire au plus tôt dans le quatrième siècle. Les mots de la préface « Imperator Antonine », qui ne se trouvent dans aucun manuscrit, doivent être une interpolation des premiers éditeurs, qui, avec Isidore, Jornandès et Jean de Salisbury, confondaient Justin l'historien et Justin le Père de l'Église. Saint Jérôme est le plus ancien écrivain qui parle de Justin. On a souvent reproché à Justin de s'être fort mal acquitté de sa tâche d'abréviateur. Beaucoup d'événements importants sont omis ou à peine touchés en passant, tandis que des faits d'une moindre valeur sont traités longuement. Le blâme serait fondé si Justin avait voulu faire un abrégé de Trogue Pompée; mais tel n'était pas son projet. « Pendant le loisir dont je jouissais à Rome, dit-il, j'ai extrait de quarante-quatre livres qu'il a publiés tout ce qui m'a paru digne d'être connu, et, laissant de côté ce qui n'était pas d'une lecture agréable ou d'une instruction utile, j'ai fait du reste, pour ainsi dire, un humble bouquet de fleurs, dans le dessein de rappeler l'histoire grecque à ceux qui la savent et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent. » Ainsi Justin ne prétend pas faire un abrégé systématique, mais une sorte d'anthologie (*breve florum corpusculum*) une collection d'élégants extraits de Trogue Pompée, dont il transcrit textuellement les plus beaux passages. Comme l'original est perdu, il est impossible de décider si les extraits ont été judicieusement choisis, et quelle part revient à Justin dans l'œuvre qui porte son nom. (*Voy.* Trogue Pompée.)

L'édition princeps de Justin fut publiée à Venise par Jenson; 1470, in-4°; une autre ancienne édition, qui parut à Rome sans date ni nom d'imprimeur, appartient, suivant les bibliographes, à la même année ou à l'année suivante. La première édition critique est de Marcus Antonius Sabellicus, Venise, 1490, 1497, 1507, in-fol. (avec Florus); elle fut surpassée par celle de Alde, Venise, 1522, in-8°, et surtout par celle de Bongars, Paris, 1581, in-8°. Depuis Bongars les meilleures éditions de Justin sont celles de Grævius, Leyde, 1683, in-8°; de Hearne, Oxford, 1705, in-8°; de Gronovius, Leyde, 1719, 1760, in-8°, dans la série des *Variorum*; de Frotscher, Leipzig, 1827, 3 vol. in-8°, et de Dübner, 1831. Il existe de nombreuses traductions de Justin dans les principales langues de l'Europe. La plus ancienne traduction anglaise parut à Londres, en 1564 et en 1570, sous le titre suivant: *Thabridgè mente* (sic), *of the Histories of Trogus Pompeius, gathered and writhen in the laten tung, by the famous historiographer Justine and translated into English by Arthur Goldinge, a worke containig brefly great plentye of moste delectable historyes and notable examples, worthy not only to be read, but also to bee embraced and followed of al men. Newlie confered with latin copye, and corrected by the translator. Anno Domini* 1570. *Imprinted at London, by Th. Marshe.* On a dans la même langue les traductions de Codrington, Londres, 1654, in-12; de Thomas Brown, Londres, 1712, in-12; de Nicolas Bazley, Londres, 1732, in-8°; de John Clarke, Londres, 1732, in-8°, et de Turnbull, Londres, 1746, in-12. Les plus anciennes traductions françaises de Justin sont celles de Michel, dit de Tours, 1540, in-12, et de Claude de Seyssel, 1559, in-fol. L'abbé Paul en donna en 1774 une nouvelle, qui a été réimprimée en 1817. MM. Jules Pierrot et Boitard ont traduit Justin dans la Bibliothèque latine française de Panckoucke. J.

Möller, *Dissertatio de Justino*; Altorf. 1684, in-8°; —

Justinus, *Trogi Pompeji epitoma*; Leipzig, °. — Rzesinsky, *Commentat. de Justino Trogi epitoma*; Cracovie, 1836, in-8°. — Smith, *Biograph. Dictionary*.

IN Ier, *l'ancien*, empereur d'Orient, né régna de 518 à 527. Il était d'origine slave ou gothique, et né dans le village sium, en Dardanie. Ennuyé de l'humble m de berger, qu'il exerçait depuis son , il alla avec deux de ses jeunes amis Constantinople, sous le règne our sa grande taille et son apparence on l'enrôla dans la garde. Son cou- bientôt remarquer. Il servit avec ne distinction dans les guerres contre et les Perses, et s'éleva successi- dignités de tribun, de comte, de , et enfin de commandant en chef de la occupait ce poste sous le règne d'Anas- pensait que l'empereur désignerait pour der un de ses trois neveux. Mais Anas- itait à cause du peu de capacité des rinces. Le premier ministre, l'eunuque s, profita de l'embarras d'Anastase pour u trône sa créature Théodat. Il confia but de grandes sommes à Justin, et le de gagner les troupes de la garde. Il qu'un vieux et ignorant soldat qui, selon ion de Procope, ressemblait plus à Her- à Mercure, n'abuserait pas de sa con- C'était une grave erreur. Justin employa pour son propre compte, et lorsque mourut, le 10 juillet 518, la garde pro- reur Justin et non Théodat. Justin ne ire ni écrire; mais son prédécesseur guère plus instruit, et le peuple avait esoin d'un maître courageux que d'un avant. Le nouvel empereur eut le bon comprendre qu'il était incapable d'ad- r, et laissa la direction des affaires au Proclus, homme d'État honnête et ha- après son avénement, il prit le nom 'Anicius; quelques historiens pensent ait été antérieurement adopté par un de cette illustre famille. Amantius, fu- s'être laissé duper par un soldat gros- ignorant, conspira avec Théodat. Ils écouverts, et mis à mort sous l'inculpa- haute trahison et d'hérésie. Beaucoup complices partagèrent leur sort. En , qui était un ferme adhérent de la foi e, p des mesures rigoureuses contre et conclut avec le pape Honorius qui rétablit pour quelque temps ie entre l'Église de Rome et celle nce. En 520 il adopta son neveu Justi- lui confia une grande part du pouvoir . Les premiers actes de Justinien furent oint d'amener une révolution. La faction ts, exaspérée de l'assassinat d'un de ses Goth Vitalien, se livra à des violences tinien n'eut pas la force de réprimer, et simula à l'empereur. Justin finit cepen- dant par en être informé, et chargea le préfet Theodatus de rétablir l'ordre dans la capitale. En même temps il termina, par une concession plus prudente qu'honorable, le différend qui s'était élevé entre lui et Théodoric, roi des Ostrogoths. Théodoric prétendait avoir le droit, comme maître de Rome, de nommer les consuls. Justin y consentit, et le roi des Ostrogoths conféra le consulat pour l'année 522 à Symmaque et à Boëce. Une querelle plus sérieuse ralluma la guerre entre l'empire d'Orient et les Perses. Le roi de Perse Cabadès revendiquait la Colchide et la Lazique; il désirait de plus que l'empereur adoptât son fils favori, Nushirwan ou Chosroès, depuis si célèbre. Proclus, qui prévit les dangers de cette adoption, décida Justin à refuser. Cabadès, irrité, envahit les provinces romaines du Caucase. Bélisaire, dont le nom paraît pour la première fois dans l'histoire, fut envoyé contre lui. Quoique malheureux dans cette campagne, il n'en fut pas moins nommé gouverneur de la forteresse de Dara, sur les frontières de la Mésopotamie et de la Syrie. La guerre traîna pendant plusieurs années sans événements importants. En 525 un terrible tremblement de terre, coïncidant avec des inondations, renversa quelques-unes des plus belles villes de l'empire. Édesse, Anazarbe et Pompeiopolis en Asie, Corinthe et Dyrrachium en Europe, furent en grande partie ruinées. Mais rien n'égala le désastre d'Antioche. Le 26 mai 526, pendant la fête de l'Ascension qui avait attiré beaucoup de visiteurs dans la ville la plus peuplée de l'Orient, un violent tremblement de terre eut lieu, et causa presque instantanément un incendie général. L'invasion de ce double fléau fut si subite qu'une faible partie de la population put seule s'échapper; tout le reste périt écrasé sous les décombres, ou consumé par les flammes. Les historiens byzantins portent le nombre des victimes à deux cent cinquante mille. A cette nouvelle Justin ordonna la fermeture des théâtres, et fit faire des processions où il parut sans diadème et avec des habits de deuil. Il prit en même temps des mesures promptes et efficaces pour réparer le mal autant que possible, et consacra une somme de cinquante millions à la reconstruction d'Antioche. Au printemps de l'année 527, se sentant atteint d'une maladie mortelle, il associa Justinien à l'empire. Il mourut quelques mois après, le 1er août 527, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut enseveli dans l'église de Sainte-Euphémie, près de sa femme Euphemia, qui, non moins illettrée et grossière que lui, mais honnête et pieuse, ne s'était jamais mêlée des affaires publiques.

J.

Évagre, IV, 1-10, 36. — Procope, *Vandal.*, I, 9; *De Æd.*, II, 6, 7; III 7; IV, 1; *Anecd.*, 6, 9; *Pers.*, I, 19; II, 15. — Théophanes, p. 141, édit. du Louvre. — Zonaras, vol. II, p. 58, etc. — Cedrène; p. 363. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*; t. VIII (édit. de saint Martin).

JUSTIN II, *le Jeune*, empereur d'Orient de 565 à 578. Il était fils de Vigilantia, sœur de

Justinien et de Dulcissimus. Justinien avait encore deux neveux, Baduarius et Marcellus, que leur incapacité excluait du trône, et deux petits-neveux, Justin et Justinien, fils de Germanus. Ces deux princes, héritiers des qualités de leur père, s'étaient signalés dans les guerres contre les Perses. Mais le fils de Vigilantia avait sur eux l'avantage de l'habileté. Tandis que ses cousins exposaient leur vie pour la défense de l'empire, Justin, revêtu de la dignité de curopalate, ou grand-maître du palais, restait à Constantinople, et faisait sa cour à Justinien. Il acheva de gagner l'empereur en épousant Sophie, nièce de l'impératrice Théodora. Justinien mourut dans la nuit du 13 novembre 565. Justin, retiré dans son appartement, dormait, lorsqu'on frappa à sa porte; c'était une députation du sénat qui venait le féliciter sur son avénement. Il se rendit en toute hâte au sénat. Là, après la lecture d'un document que l'on donna pour le testament de Justinien, on proclama Justin empereur. Dès qu'il fit jour, le nouveau prince se rendit à l'hippodrome, où l'attendait une foule immense. Il harangua le peuple, annonça une amnistie générale, et ordonna de payer immédiatement toutes les dettes de Justinien. Ces premières mesures, où il n'y avait à blâmer qu'un peu de précipitation, promettaient un bon règne; elles furent suivies d'un acte encore plus louable. Justin, quoique très-orthodoxe, rendit un edit de tolerance universelle. Toutes les personnes exilees pour cause de religion, excepté Eutychius, furent rappelées. L'Église jouit pendant cinquante ans d'une tranquillite telle que l'histoire byzantine n'en avait pas jusque-la fourni d'exemple. L'âge d'or semblait arrivé pour Constantinople et les provinces. Ces espérances furent promptement deçues. Justin avait eu raison de ne pas imiter en tout son predécesseur, mais il eut tort de se jeter dans une reaction téméraire contre le règne précedent. La conduite de Justinien à l'egard des barbares avait ete habile et prudente. Justin crut qu'un empereur devait montrer plus de fierté. Il reçut avec une hauteur déplacée l'ambassade que lui envoya le roi de Perse Chosroès, et excita dans le cœur de ce prince un ressentiment qui éclata bientôt après. Il se montra encore plus hautain avec les deputes des Avares lorsqu'ils vinrent lui offrir leurs services, et demander les presents que Justinien avait l'habitude de donner a cette peuplade. « Je vous donnerai, leur dit-il, une leçon plus utile que tous les présents. Je vous apprendrai à vous connaître : retirez-vous; l'empire n'a pas besoin de vos armes; c'est a vous a respecter ses frontieres : nous saurons bien les defendre. Les gratifications de mon père, que vous osez apparemment regarder comme un tribut, n'étaient que des gages qu'il payait à ses esclaves. » Il fallait soutenir cette jactance par des actes, et Justin se priva du general le plus capable de résister aux barbares; il fit tuer en 566 son cousin Justin qui commandait sur le Danube. Les nombreux amis du prince assassiné ne cachèrent pas leur indignation et furent cruellement punis. Justin avait prodigué les trésors de l'empire pour satisfaire les créanciers de Justinien; il en amassa de nouveaux par un système d'oppression et de rapacité qui dépassait même la tyrannie fiscale de son prédécesseur. A tant de motifs de haines étrangères et intérieures, il ajouta une mesure dont le résultat immédiat fut le démembrement de l'empire. Alboin, roi des Lombards, convoitait la conquête de l'Italie, et n'était retenu que par la crainte de Narsès qui commandait à Ravenne. Comme Narsès était dans un âge très-avancé, Alboin résolut d'attendre sa mort, et profita de ce retard forcé pour soumettre les Gépides. Dès lors chacun put prévoir la prochaine invasion de l'Italie. Justin aurait dû concentrer ses forces dans les plaines du Pô, et mettre ses trésors et ses soldats à la disposition de Narsès. Mais le vieux général était détesté de l'impératrice Sophie. Justin, écoutant les conseils de sa femme, ordonna à Narsès de revenir à Constantinople, et de rapporter le trésor public de Ravenne. Narsès representa en vain le danger imminent de l'invasion lombarde; il s'attira un ordre plus pressant et une lettre insultante de l'impératrice. Dans sa colère il engagea Alboin à envahir l'Italie. Lorsqu'un peu plus tard il rétracta cette invitation coupable, il était trop tard (*voy.* Narsès) : les Lombards touchaient deja aux défilés des Alpes. En 568 Alboin franchit les Alpes Juliennes avec ses Lombards, auxquels s'étaient joints les contingents des Bavarois, des Suèves, des Saxons et d'autres Germains. Longinus, successeur de Narsès, n'avait pas eu la précaution de fortifier les défilés des montagnes, et les barbares se précipitèrent comme un torrent dans les plaines de l'Italie septentrionale. La ville de Forum Julii succomba d'abord. Alboin en fit le chef-lieu d'un duché féodal (le Frioul), dont Grasulf fut le premier duc. Aquilée eut le sort de Forum Julii, et ses habitants fugitifs se réfugièrent dans les îles de la Venetie. En 569 Alboin prit Mantoue, conquit la Ligurie, et le 5 septembre de la même année il entra dans Milan, où il fut couronné roi d'Italie. L'année suivante il s'empara d'une grande partie de l'Italie centrale, et fonda un second duché feodal, celui de Spolète, où Faroald regna sous sa suzeraineté. Une quatrième campagne refoula les Grecs jusque dans la péninsule du Bruttium, et amena la fondation du duché de Bénévent. Rome, Ravenne et d'autres portions de l'Italie resistèrent seules aux envahisseurs, et restèrent sous la domination impériale.

Tandis que la magnifique conquête de Justinien échappait aux Grecs, Justin se consolait dans les plaisirs, et abandonnait le gouvernement à sa femme et à ses ministres. L'empire venait de s'engager dans une guerre dangereuse

r ı Ibériens et les Persarmé-
ı n ue reconnaître la souverai-
ıstin, s'il consentait à les défendre
ısroès. L'empereur accepta, et la
mença en 572. Marcien, qui fut d'a-
: de la diriger, trouva la frontière dé-
ırma rapidement une armée, la ren-
es contingents des tribus caucasiques,
ège devant Nisibe. Chosroès vint avec
ıommes au secours de la place. Une
t inévitable, lorsque Marcien fut su-
elé à Constantinople et remplacé
. L'armée romaine se débanda sous
apable, et les Perses ravagèrent la
, le boulevard de l'empire, succomba
ongue résistance. La nouvelle de ces
ouleversa l'esprit de Justin. Sujet à
s accès de démence, incapable d'au-
, il laissa tout le soin du gouverne-
ératrice Sophie. Les sanglantes dis-
es Lombards auraient permis de
'Italie, si l'empire n'avait eu à se
ı Syrie et sur le Danube contre des
loutables. Dans ce danger, l'impéra-
la paix des Perses au prix de 45,000
. Elle conseilla ensuite à Justin d'a-
me héritier Tibère, qui, avec de fort
ldats, avait montré de grands talents
L'empereur y consentit, et, au mois
e 574, il conféra à Tibère le titre de
re aurait voulu attaquer les Lom-
ı la trêve conclue avec Chosroès ne
pas l'Arménie, et il fallut porter de ce
ces de l'empire. Tibère parvint à ras-
ıe armée de cent cinquante mille
ecrutés parmi les barbares, et il la
s ordres de Justinien, cousin de l'em-
tinien remporta en 576 une victoire
ır Chosroès; mais il fut vaincu à son
, et remplacé par Maurice, comman-
garde impériale. La guerre durait en-
ıe Justin, sentant sa fin prochaine,
ère empereur, le 26 septembre 578.
le 5 octobre suivant. Son règne fut
e malheurs, de fautes et de crimes.
ı seulement recommandent sa mé-
rand édit de tolérance et le choix de
eur. J.

De Laud. Justini. — Evagrius, V, 1-13. — . 128, etc. — Cedrène, p. 388, etc. — Zona- . 70. — Glycas, p. 270. — Constantin Manas- oël, p. 178. — Paul Diacre, II, 5; III, 11, 12. etc, III, 9. — Ménandre, dans les *Excerpta* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. X, -Martin.

OUVRIÉ. *Voy.* OUVRIÉ.

: (*Flavia-Justina-Augusta*). *Voy.* s.

: (Sainte), née à Antioche, d'une tienne, et martyrisée à Nicomédie, en yprien, surnommé *le Magicien*, était ı et adonné aux sciences occultes. rapporte Photius, tous les secrets de son art diabolique pour corrompre la pudicité de la jeune vierge en faveur d'un ami. Il en devint éperdûment amoureux, et opéra pour son propre compte; mais l'inutilité de ses efforts lui fit ouvrir les yeux sur la faiblesse des démons. Il brûla ses livres de magie, et se convertit. » Il est probable que Justine lui tint compte de ce sacrifice, car, lors de la persécution de Dioclétien et de Maximien, ils furent arrêtés ensemble, et un juge, du nom d'Eutolme, sur leur refus de sacrifier devant les idoles, ordonna que Cyprien serait suspendu au chevalet et déchiré avec des ongles de fer, tandis que Justine serait fouettée avec des nerfs de bœuf. Le saint couple persévéra dans sa foi, et subit courageusement encore d'autres tourments. Eutolme, lassé de leur constance, les envoya à l'empereur Dioclétien, qui était alors à Nicomédie. Ce monarque les fit aussitôt décapiter sur les bords d'un ruisseau nommé Gallus, ou dans la petite ville de Gallica. Leurs corps furent portés à Rome, on ne sait pas trop comment; cependant, quelques siècles plus tard ils furent retrouvés auprès du baptistère de Saint-Jean de Latran. Les Grecs vénèrent ces martyrs le 2 octobre, et les Latins le 26 septembre. « On prétend, disent les PP. Richard et Giraud, que l'on a des reliques de sainte Justine à Toulouse, dans l'église consacrée sous son vocable, et ceux de Cyprien et Nicolas. » L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, a célébré les aventures de saint Cyprien et de sainte Justine en un poëme en trois chants.

A. L.

Photius, *Bibliotheca*, cap. CLXXXIV. — Cyprien d'Antioche, *Confess.* — Grégoire de Nazianze, *Orationes*, n° XVIII. — Tillemont, *Mémoires Ecclesiastiques*, t. V. — Baillet, *Vies des Saints*, au 26 septembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques du troisième siècle*.

JUSTINE DE PADOUE (Sainte), patronne de Venise et de Padoue, était, selon les hagiographes, de cette dernière ville, et y souffrit le martyre, en 304, sous Dioclétien. Quelques auteurs la font périr sous le règne de Néron. Fortunat la met au nombre de « ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur et l'édification de l'Église. Elle fut la gloire de Padoue, etc. » Dans son poëme sur saint Martin, Fortunat « recommande à ceux qui vont voir Padoue d'aller baiser respectueusement le tombeau de la bienheureuse martyre ». Cependant, il ne donne aucun détail sur ce prétendu martyre. Il ajoute « que Justine fut enterrée hors de la ville, par les soins de saint Prodocime, et qu'Opilion, préfet du prétoire et consul en 453, fit bâtir à Padoue une église en l'honneur de la la sainte ». Ses reliques, qui s'étaient perdues, furent retrouvées en 1177, et on les garde avec une grande vénération dans l'église qui porte son nom; cette église fut rebâtie en 1501; elle est, avec le monastère des Bénédictins, auxquels elle appartient, un des plus beaux édifices en ce genre. Dès 1417, il s'établit dans ce monastère

Justinien et de Dulcissimus. Justinien avait encore deux neveux, Baduarius et Marcellus, que leur incapacité excluait du trône, et deux petits-neveux, Justin et Justinien, fils de Germanus. Ces deux princes, héritiers des qualités de leur père, s'étaient signalés dans les guerres contre les Perses. Mais le fils de Vigilantia avait sur eux l'avantage de l'habileté. Tandis que ses cousins exposaient leur vie pour la défense de l'empire, Justin, revêtu de la dignité de curopalate, ou grand-maître du palais, restait à Constantinople, et faisait sa cour à Justinien. Il acheva de gagner l'empereur en épousant Sophie, nièce de l'impératrice Théodora. Justinien mourut dans la nuit du 13 novembre 565. Justin, retiré dans son appartement, dormait, lorsqu'on frappa à sa porte; c'était une députation du sénat qui venait le féliciter sur son avénement. Il se rendit en toute hâte au sénat. Là, après la lecture d'un document que l'on donna pour le testament de Justinien, on proclama Justin empereur. Dès qu'il fit jour, le nouveau prince se rendit à l'hippodrome, où l'attendait une foule immense. Il harangua le peuple, annonça une amnistie générale, et ordonna de payer immédiatement toutes les dettes de Justinien. Ces premières mesures, où il n'y avait à blâmer qu'un peu de précipitation, promettaient un bon règne; elles furent suivies d'un acte encore plus louable. Justin, quoique très-orthodoxe, rendit un édit de tolérance universelle. Toutes les personnes exilées pour cause de religion, excepté Eutychius, furent rappelées. L'Église jouit pendant cinquante ans d'une tranquillité telle que l'histoire byzantine n'en avait pas jusque-là fourni d'exemple. L'âge d'or semblait arrivé pour Constantinople et les provinces. Ces espérances furent promptement déçues. Justin avait eu raison de ne pas imiter en tout son prédécesseur, mais il eut tort de se jeter dans une réaction téméraire contre le règne précédent. La conduite de Justinien à l'égard des barbares avait été habile et prudente. Justin crut qu'un empereur devait montrer plus de fierté. Il reçut avec une hauteur déplacée l'ambassade que lui envoya le roi de Perse Chosroès, et excita dans le cœur de ce prince un ressentiment qui éclata bientôt après. Il se montra encore plus hautain avec les députés des Avares lorsqu'ils vinrent lui offrir leurs services, et demander les présents que Justinien avait l'habitude de donner à cette peuplade. « Je vous donnerai, leur dit-il, une leçon plus utile que tous les présents. Je vous apprendrai à vous connaître : retirez-vous; l'empire n'a pas besoin de vos armes; c'est à vous à respecter ses frontières : nous saurons bien les défendre. Les gratifications de mon père, que vous osez apparemment regarder comme un tribut, n'étaient que des gages qu'il payait à ses esclaves. » Il fallait soutenir cette jactance par des actes, et Justin se priva du général le plus capable de résister aux barbares; il fit tuer en 566 son cousin Justin qui commandait sur le Danube. Les nombreux amis du prince assassiné ne cachèrent pas leur indignation et furent cruellement punis. Justin avait prodigué les trésors de l'empire pour satisfaire les créanciers de Justinien; il en amassa de nouveaux par un système d'oppression et de rapacité qui dépassait même la tyrannie fiscale de son prédécesseur. A tant de motifs de haines étrangères et intérieures, il ajouta une mesure dont le résultat immédiat fut le démembrement de l'empire. Alboin, roi des Lombards, convoitait la conquête de l'Italie, et n'était retenu que par la crainte de Narsès qui commandait à Ravenne. Comme Narsès était dans un âge très-avancé, Alboin résolut d'attendre sa mort, et profita de ce retard forcé pour soumettre les Gepides. Dès lors chacun put prévoir la prochaine invasion de l'Italie. Justin aurait dû concentrer ses forces dans les plaines du Pô, et mettre ses trésors et ses soldats à la disposition de Narsès. Mais le vieux général était détesté de l'impératrice Sophie. Justin, écoutant les conseils de sa femme, ordonna à Narsès de revenir à Constantinople, et de rapporter le trésor public de Ravenne. Narsès représenta en vain le danger imminent de l'invasion lombarde; il s'attira un ordre plus pressant et une lettre insultante de l'impératrice. Dans sa colère il engagea Alboin à envahir l'Italie. Lorsqu'un peu plus tard il rétracta cette invitation coupable, il était trop tard (*voy.* NARSÈS) : les Lombards touchaient déjà aux défilés des Alpes. En 568 Alboin franchit les Alpes Juliennes avec ses Lombards, auxquels s'étaient joints les contingents des Bavarois, des Suèves, des Saxons et d'autres Germains. Longinus, successeur de Narsès, n'avait pas eu la précaution de fortifier les défilés des montagnes, et les barbares se précipitèrent comme un torrent dans les plaines de l'Italie septentrionale. La ville de Forum Julii succomba d'abord. Alboin en fit le chef-lieu d'un duché féodal (le Frioul), dont Grasulf fut le premier duc. Aquilée eut le sort de Forum Julii, et ses habitants fugitifs se réfugièrent dans les îles de la Vénétie. En 569 Alboin prit Mantoue, conquit la Ligurie, et le 5 septembre de la même année il entra dans Milan, où il fut couronné roi d'Italie. L'année suivante il s'empara d'une grande partie de l'Italie centrale, et fonda un second duché féodal, celui de Spolète, où Faroald régna sous sa suzeraineté. Une quatrième campagne refoula les Grecs jusque dans la péninsule du Bruttium, et amena la fondation du duché de Bénévent. Rome, Ravenne et d'autres portions de l'Italie résistèrent seules aux envahisseurs, et restèrent sous la domination impériale.

Tandis que la magnifique conquête de Justinien échappait aux Grecs, Justin se consolait dans les plaisirs, et abandonnait le gouvernement à sa femme et à ses ministres. L'empire venait de s'engager dans une guerre dangereu-

avec les Perses. Les Ibériens et les Persarméniens avaient offert de reconnaître la souveraineté de Justin, s'il consentait à les défendre contre Chosroès. L'empereur accepta, et la guerre commença en 572. Marcien, qui fut d'abord chargé de la diriger, trouva la frontière dégarnie. Il forma rapidement une armée, la renforça avec les contingents des tribus caucasiques, et mit le siége devant Nisibe. Chosroès vint avec cent mille hommes au secours de la place. Une bataille était inévitable, lorsque Marcien fut subitement rappelé à Constantinople et remplacé par Acacius. L'armée romaine se débanda sous ce général incapable, et les Perses ravagèrent la Syrie. Dara, le boulevard de l'empire, succomba après une longue résistance. La nouvelle de ces malheurs bouleversa l'esprit de Justin. Sujet à de fréquents accès de démence, incapable d'aucune affaire, il laissa tout le soin du gouvernement à l'impératrice Sophie. Les sanglantes dissensions des Lombards auraient permis de reprendre l'Italie, si l'empire n'avait eu à se défendre en Syrie et sur le Danube contre des ennemis redoutables. Dans ce danger, l'impératrice acheta la paix des Perses au prix de 45,000 pièces d'or. Elle conseilla ensuite à Justin d'adopter comme héritier Tibère, qui, avec de fort mauvais soldats, avait montré de grands talents militaires. L'empereur y consentit, et, au mois de décembre 574, il conféra à Tibère le titre de césar. Tibère aurait voulu attaquer les Lombards; mais la trêve conclue avec Chosroès ne comprenait pas l'Arménie, et il fallut porter de ce côté les forces de l'empire. Tibère parvint à rassembler une armée de cent cinquante mille hommes, recrutés parmi les barbares, et il la mit sous les ordres de Justinien, cousin de l'empereur. Justinien remporta en 576 une victoire complète sur Chosroès; mais il fut vaincu à son tour en 577, et remplacé par Maurice, commandant de la garde impériale. La guerre durait encore lorsque Justin, sentant sa fin prochaine, déclara Tibère empereur, le 26 septembre 578. Il mourut le 5 octobre suivant. Son règne fut une suite de malheurs, de fautes et de crimes. Deux actes seulement recommandent sa mémoire, le grand édit de tolérance et le choix de son successeur. J.

Corippus, *De Laud. Justini*. — Evagrius, V, 1-13. — Theophane, p. 198, etc. — Cedrène, p. 388, etc. — Zonaras, vol. II, p. 70. — Glycas, p. 270. — Constantin Manassès, p. 68. — Joël, p. 178. — Paul Diacre, II, 5; III, 11, 12. — Theophylacte, III, 9. — Ménandre, dans les *Excerpta Legationum*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. X, edit. de Saint-Martin.

JUSTIN OUVVRIÉ. *Voy*. OUVRIÉ.

JUSTINE (*Flavia-Justina-Augusta*). *Voy*. VALENTINIEN.

JUSTINE (Sainte), née à Antioche, d'une famille chrétienne, et martyrisée à Nicomédie, en 304. Saint Cyprien, surnommé *le Magicien*, était alors païen et adonné aux sciences occultes. « Il épuisa, rapporte Photius, tous les secrets de son art diabolique pour corrompre la pudicité de la jeune vierge en faveur d'un ami. Il en devint éperdûment amoureux, et opéra pour son propre compte; mais l'inutilité de ses efforts lui fit ouvrir les yeux sur la faiblesse des démons. Il brûla ses livres de magie, et se convertit. » Il est probable que Justine lui tint compte de ce sacrifice, car, lors de la persécution de Dioclétien et de Maximien, ils furent arrêtés ensemble, et un juge, du nom d'Eutolme, sur leur refus de sacrifier devant les idoles, ordonna que Cyprien serait suspendu au chevalet et déchiré avec des ongles de fer, tandis que Justine serait fouettée avec des nerfs de bœuf. Le saint couple persévéra dans sa foi, et subit courageusement encore d'autres tourments. Eutolme, lassé de leur constance, les envoya à l'empereur Dioclétien, qui était alors à Nicomédie. Ce monarque les fit aussitôt décapiter sur les bords d'un ruisseau nommé Gallus, ou dans la petite ville de Gallica. Leurs corps furent portés à Rome, on ne sait pas trop comment; cependant, quelques siècles plus tard ils furent retrouvés auprès du baptistère de Saint-Jean de Latran. Les Grecs vénèrent ces martyrs le 2 octobre, et les Latins le 26 septembre. « On prétend, disent les PP. Richard et Giraud, que l'on a des reliques de sainte Justine à Toulouse, dans l'église consacrée sous son vocable, et ceux de Cyprien et Nicolas. » L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, a célébré les aventures de saint Cyprien et de sainte Justine en un poëme en trois chants. A. L.

Photius, *Bibliotheca*, cap. CLXXXIV. — Cyprien d'Antioche, *Confess.* — Grégoire de Nazianze, *Orationes*, n° XVIII. — Tillemont, *Mémoires Ecclésiastiques*, t. V. — Baillet, *Vies des Saints*, au 26 septembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques du troisième siècle*.

JUSTINE DE PADOUE (Sainte), patronne de Venise et de Padoue, était, selon les hagiographes, de cette dernière ville, et y souffrit le martyre, en 304, sous Dioclétien. Quelques auteurs la font périr sous le règne de Néron. Fortunat la met au nombre de « ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur et l'édification de l'Église. Elle fut la gloire de Padoue, etc. » Dans son poëme sur saint Martin, Fortunat « recommande à ceux qui vont voir Padoue d'aller baiser respectueusement le tombeau de la bienheureuse martyre ». Cependant, il ne donne aucun détail sur ce prétendu martyre. Il ajoute « que Justine fut enterrée hors de la ville, par les soins de saint Prodocime, et qu'Opilion, préfet du prétoire et consul en 453, fit bâtir à Padoue une église en l'honneur de la la sainte ». Ses reliques, qui s'étaient perdues, furent retrouvées en 1177, et on les garde avec une grande vénération dans l'église qui porte son nom; cette église fut rebâtie en 1501; elle est, avec le monastère des Bénédictins, auxquels elle appartient, un des plus beaux édifices en ce genre. Dès 1517, il s'établit dans ce monastère

une réforme de l'ordre de Saint-Benoît, qui s'étendit dans diverses provinces d'Italie sous le nom de *Congrégation de Sainte-Justine de Padoue*. Une nouvelle réforme eut lieu, en 1498, par les soins de Luigi Barbo, sénateur de Venise, que le pape Alexandre VI créa le premier abbé de l'ordre. Le monastère du mont Cassin, ayant, en 1504, accepté cette réforme, le pape Jules II en fit le chef-lieu de la congrégation de Sainte-Justine.

Sainte Justine est, avec saint Marc, patronne de Venise, et son image était empreinte sur les monnaies de cette république. Suivant l'abbé Moréri « les actes du martyre de cette vierge sont récents et fabuleux »; néanmoins l'Église l'honore le 7 octobre. A. L.

Tillemont, *Histoire de la Persécution de Dioclétien*, art. 55. — Baillet, *Vies des Saints*, au 7 octobre. — Cavacio, *Historia Cœnob. Sanctæ Justiniæ*, lib. IV et V. — Godescard, *Vies des Principaux Saints*, au 7 octobre. — Moréri, *Le grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

JUSTINGER (*Conrad*), chroniqueur suisse, mort en 1426. Il était, de 1411 à 1426, greffier de la ville de Berne, dont le grand conseil l'invita à écrire l'histoire. Justinger composa en allemand une chronique de Berne, qui, commençant à l'an 1152 et se terminant en 1421, est de la plus haute importance pour l'histoire suisse du moyen âge; car Justinger, loin de mériter les reproches d'inexactitude, que lui adresse Haller, dans le tome IV de sa *Bibliothek der Schweizer Geschichte*, fait preuve au contraire d'une étude approfondie des documents qui concernent les événements dont il parle. L'œuvre de Justinger, qu'on cite ordinairement sous le titre de : *Der Stadt Bern alte Chronik* (Vieille Chronique de la Ville de Berne), est le plus ancien travail historique sur Berne, si l'on fait abstraction de la *Cronica de Berno*, petit opuscule de quelques pages, écrit vers 1325, par Ulrich Phunt. La *Chronique* de Justinger a été publiée à Berne en 1819, par Stierlin et Wyss. E. G.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie*

JUSTINIANI. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINIEN Ier, *le Grand* (*Flavius-Anicius-Justinianus Magnus*), empereur d'Orient, né vers 483, régna de 527 à 565 (1). Son lieu de naissance fut le village de Tauresium, dans le district de Bederiana, en Dardanie, où il fit bâtir plus tard la splendide cité de Justiniana (aujourd'hui *Giustendil* ou *Kostendil*) (2). Sa mère portait le nom de Biglenza (en latin *Vigilentia*), et son père celui d'Istocus (en latin *Sabatius*); lui-même s'appela d'abord *Uprauda*, mot qui, selon certains philologues, a le même sens que les mots latins de *Justinus* et *Justinianus*. Les parents d'Uprauda étaient dans la plus humble condition; mais son oncle (*Voy.* JUSTIN Ier), qui de pâtre s'était élevé à un haut grade dans la garde, le fit venir près de lui, et prit soin de son éducation et de son avancement. On a peu de détails sur sa vie jusqu'à l'avénement de son oncle. Il vécut quelque temps comme otage à la cour de Théodoric, roi des Ostrogoths. Cedrenus et Zonaras racontent qu'il fut impliqué avec son oncle dans un complot sur la fin du règne de l'empereur Anastase. L'empereur voulait les faire périr tous deux, mais il en fut empêché par une vision. Ce fait, dont ne parlent ni Procope ni les autres écrivains contemporains, est au moins fort suspect. Lorsque Justin monta sur le trône en 518, Justinien eut immédiatement une grande part au gouvernement, et prépara sa fortune en assurant celle de son oncle. Après la ruine d'Amantius et de ses partisans, il travailla à celle de Vitalien. Ce chef goth, célèbre par sa révolte contre l'empereur Anastase, vivait dans les environs de Constantinople, sous la foi d'un traite, et à la tête d'une troupe redoutable. L'empereur et Justinien l'attirèrent dans la capitale à force de promesses, et lui conférèrent les titres de général et de consul. Justinien communia même avec lui, ce qui constituait alors un pacte de fraternité indissoluble. Sept mois plus tard, Vitalien, en quittant la table de l'empereur, fut percé de seize coups de poignard. On accusa généralement Justinien de ce meurtre, dont il recueillit le fruit. Il fut aussitôt nommé maître des milices, ou général en chef de l'armée d'Orient. Mais en quittant Constantinople pour aller prendre le commandement de ses troupes, il aurait risqué de perdre son pouvoir sur le vieil empereur; il resta donc prudemment au centre des affaires, et se ménagea avec soin la faveur du peuple, du clergé et du sénat. Il fut promu au consulat en 521, et son influence devint si grande que, sur la demande du sénat, l'empereur le prit pour collègue, le 1er avril 527. Justin mourut peu de mois après, et Justinien, placé sur le trône, y fit monter l'impératrice Théodora, qu'il avait épousée malgré l'opposition de sa mère et de plusieurs membres de la famille impériale (*voy.* THÉODORA).

Justinien signala son avénement par les fêtes les plus splendides que les Grecs eussent jamais vues. L'argent seul qu'il distribua au peuple s'éleva, dit-on, à 288,000 pièces d'or. Si Justinien n'avait pas été un excellent financier, il n'aurait pas trouvé tant d'argent pour des dépenses superflues, lorsque des guerres générales réclamaient toutes les ressources de l'empire. Mais il s'entendait admirablement à vider les bourses qu'il avait remplies, et si ses généraux n'obtin-

(1) Le jour de la naissance de Justinien est connu par un passage de Théophane. Ce chronographe rapporte qu'on célébra le 5 des ides de mai les jeux anniversaires de la naissance de Justinien, les vingt et unième et vingt-huitième années de son règne. Ce prince était donc né le 5 des ides de mai ou le 11 mai; on ignore en quelle année, mais après une discussion approfondie des témoignages, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (vol. I, p. 400) ont adopté l'année 483. M. Isambert (*Histoire de Justinien*, Part. I p. 210), préfère la date 489.

(2) *Voy.* D'Anville, *Mémoire sur deux villes qui ont porté le nom de* Justiniana, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI.

rent pas des succès constants, ce ne fut pas faute d'argent. Les Huns, établis sur les rivages septentrionaux du Pont-Euxin, autour des Palus-Méotides et de la mer d'Azof, furent subjugués, ou se soumirent volontairement. Les Arabes, qui avaient envahi la Syrie et s'étaient avancés jusqu'à Antioche, se retirèrent aussi devant les armes romaines. Les rapports entre la Perse et l'empire d'Orient avaient toujours été difficiles; la promesse que fit Justinien à Tzathus, roi des Lazes, entre le Pont et le Caucase, de l'assister contre les Perses, amena une rupture. Dans la première campagne, les généraux romains, Bélisaire, Cyricus, Petrus, éprouvèrent des échecs; Petrus Notarius, qui leur succéda, fut plus heureux. Cependant, après plusieurs années de luttes en Arménie et sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, Justinien, sans nécessité expresse, consentit à payer aux Perses un tribut annuel de 440,000 pièces d'or. Deux choses le décidèrent à acheter si chèrement la paix, son intention de reconquérir l'Afrique sur les Vandales, et le désir de réprimer les factions qui agitaient Constantinople. Deux partis, dont les noms, empruntés aux jeux du cirque, remontaient aux premiers temps de l'empire, les Bleus (οἱ Βένετοι) et les Verts (οἱ Πράσινοι), avaient fini par former deux immenses associations politiques rivales. Les Bleus, fermes adhérents de l'orthodoxie catholique, aimaient dans Justinien un prince orthodoxe jusqu'à l'intolérance. Les Verts, au contraire, indulgents pour les hérésies, regrettaient la tolérance d'Anastase, et conservaient de l'attachement pour sa famille. Justinien et Théodora protégeaient ouvertement les Bleus, qui se livraient impunément à toutes les violences. Ils portaient comme signe distinctif le costume hunnique, et cachaient des armes sous leurs amples vêtements. Non contents de voler et de tuer dans les rues leurs adversaires et même des citoyens inoffensifs qui n'appartenaient à aucun parti, ils allèrent jusqu'à forcer l'entrée des maisons et à traiter des quartiers de Constantinople comme une ville prise d'assaut. Ces excès appelaient des représailles, et les Verts, resserrant leur association, opposaient la force à la force. Au milieu de ces désordres qui, depuis plusieurs années, allaient toujours croissant, eurent lieu les fêtes des ides de janvier 532. Le mardi 13 janvier l'empereur assista aux jeux de l'hippodrome. A peine eut-il pris place que les Verts poussèrent vers lui de grands cris, et demandèrent justice. Ces cris se renouvelèrent vingt-deux fois sans que Justinien y répondît. Enfin, perdant patience, il engagea avec les Verts, par la voix d'un crieur (mandator) un singulier dialogue que rapporte Théophane. Les propos lancés de part et d'autre avaient déjà gravement compromis la dignité impériale, lorsque les Bleus mirent le comble au scandale en intervenant dans le débat. Les Verts finirent par se retirer en tumulte, abandonnant le cirque à l'empereur et aux Bleus. Le préfet de Constantinople, Jean de Cappadoce, magistrat impopulaire, voulut faire un exemple, et, dans une honorable pensée d'impartialité, il fit porter sa rigueur sur les deux partis. Trois factieux, parmi lesquels se trouvaient un Vert et un Bleu, furent attachés à la potence. Un des suppliciés périt aussitôt. Les deux autres tombèrent de la fourche patibulaire. La foule, les entourant, les conduisit dans une église voisine, et les y mettant comme dans un asile sûr, elle courut au prétoire et demanda leur grâce. Le préfet refusa, et la foule, exaspérée, incendia sa maison. Ainsi commença le mercredi soir une émeute qui se recruta d'abord également parmi les factieux des deux partis, mais où les Verts dominèrent bientôt. Les Hérules de la garde, envoyés pour rétablir l'ordre, chargèrent la multitude avec une brutalité extrême, et ne respectèrent pas même les prêtres, qui, avec les saintes images, s'interposaient entre les combattants. La vue du sacrilége poussa la foule au dernier degré de fureur. Les Hérules furent repoussés, et les factieux vainqueurs se répandirent dans Constantinople aux cris de *Nika* (victoire)! qui devait donner son nom à cette mémorable sédition. Justinien, effrayé, tenta de calmer les esprits par des concessions. Sur le rapport de Constantiolus et de Basilide, qui avaient entendu les vœux et les griefs des insurgés, il destitua les deux magistrats les plus impopulaires, le préfet Jean de Cappadoce et le préteur Tribonien. Cette concession tardive n'apaisa pas la révolte, et annula momentanément toute autorité. Pendant trois jours, jeudi, vendredi et samedi, en l'absence de la population paisible, qui s'était enfuie de l'autre côté du Bosphore, les insurgés et les malfaiteurs mêlés avec eux pillèrent et incendièrent impunément. Des milliers de maisons, l'église de Sainte-Sophie, une grande partie du palais impérial, les bains de Zeuxippe, où étaient réunis tant de chefs-d'œuvre de l'art antique, le grand hôpital de Sampso, beaucoup d'églises et de palais publics ou privés furent la proie des flammes. Enfin, des conseils énergiques se firent entendre au palais. Bélisaire, que ses échecs dans la guerre de Perse avaient fait disgracier, et qui attendait avec impatience l'occasion de rentrer en faveur, offrit d'attaquer les rebelles avec des troupes appelées des villes voisines. L'empereur y consentit, et Bélisaire refoula les insurgés sur plusieurs points; mais il fut forcé de reculer devant l'acharnement populaire, et ramena ses soldats au palais. Tout semblait perdu. Jusque-là Justinien avait gardé près de lui les deux neveux de l'empereur Anastase, Hypatius et Pompée; n'osant ni les faire tuer, ni les retenir, il leur ordonna de quitter immédiatement le palais. La nuit du samedi au dimanche se passa en délibérations. L'empereur avait fait porter ses richesses sur un vaisseau, et songeait à s'enfuir à Héraclée, en Thrace. Théodora le retint par de nobles pa-

roles. Cependant le bruit de son départ se répandit dans la ville, et Hypatius fut proclamé empereur. Cette élection populaire, qui semblait devoir porter le dernier coup au pouvoir de Justinien, commença au contraire la ruine de l'insurrection. Le neveu d'Anastase était si évidemment le candidat des Verts que les Bleus ne pouvaient pas l'accepter, et que la rupture de la coalition des deux partis était imminente. Les conseillers de Justinien l'engagèrent à saisir cette chance heureuse. Au lieu de recourir à la force, il tenta encore une démarche conciliante. Escorté de ses troupes, auxquelles il défendit toute violence, le livre des Évangiles entre les mains, il se rendit à l'hippodrome, où les insurgés étaient réunis autour de leur empereur, et leur promit une amnistie complète. Il s'attribua même la faute de ces malheureux événements. A ses expressions de clémence et de repentir, les Verts répondirent par de violentes injures. Les Bleus ne montrèrent pas les mêmes sentiments. Les paroles de l'empereur et surtout l'argent prodigué par le commandant des cubiculaires, Narsès, aux chefs des Bleus décidèrent ce puissant parti à garder la neutralité. Justinien rentra au palais, et ordonna à ses généraux d'attaquer les insurgés. Bélisaire, avec 3,000 vétérans, pénétra dans l'hippodrome à travers les décombres des maisons incendiées, tandis que Mundus, Constantiolus, Basilide et Narsès, chacun à la tête d'une troupe de soldats, y pénétrèrent par différentes issues. Les Verts, étonnés de cette attaque subite et abandonnés par les Bleus, se défendirent pourtant avec courage. On prétend qu'il en périt 30,000. Hypatius et Pompée, faits prisonniers, furent exécutés le lendemain avec dix-huit de leurs principaux partisans, patriciens ou consulaires. Ainsi se termina, par la ruine momentanée des Verts, une insurrection qui faillit renverser le trône de Justinien. Les ministres disgraciés, Tribonien et Jean de Cappadoce, revinrent bientôt au pouvoir. Les Verts se relevèrent aussi, et quinze ans plus tard une nouvelle émeute reproduisit, mais dans de biens moindres proportions, les horreurs de la révolte de *Nika*.

Aussitôt après ces troubles, Justinien s'occupa sérieusement des préparatifs d'une expédition contre les Vandales. Hildéric, roi légitime de ce peuple et très-cher à l'empereur à cause de son orthodoxie, venait d'être détrôné par Gélimer, prince guerrier et arien. C'était pour Justinien un motif de guerre suffisant. Le peuple, qui ne partageait pas ses passions orthodoxes, voyait cette guerre avec mécontentement. Le prudent Jean de Cappadoce s'y opposait aussi. Justinien aurait peut-être cédé à ses représentations sans les instances de Théodora, poussée elle-même par Antonina, femme de Bélisaire. Au mois de juin 533, une armée de 16,000 hommes, commandée par Bélisaire, s'embarqua sur 500 vaisseaux conduits par 20,000 matelots. La principale force de l'armée consistait dans son excellente cavalerie, recrutée parmi les barbares, et surtout dans ses archers couverts de cottes de mailles. L'antique lutte des Romains et des Carthaginois allait se renouveler pour la dernière fois; mais les peuples qui portaient encore ces deux noms avec orgueil n'avaient rien de commun avec les deux grandes nations rivales qui s'étaient disputé l'empire de la Méditerranée. Des Grecs, des Goths et des Huns allaient combattre contre des Germains et des Slaves. La flotte byzantine, après une relâche de quelques jours dans l'île de Zante, jeta l'ancre à Caucane, à cinquante milles environ de Syracuse. Bélisaire recueillit des renseignements sur les Vandales, obtint des vivres des Ostrogoths, circonstance qui assura le succès de l'expédition, et, remettant à la voile, débarqua près du promontoire de Caput Vada (maintenant *Capaudia*), à cinq journées de Carthage. L'imprévoyance de Gélimer, qui avait envoyé une grande partie de ses forces à la conquête de la Sardaigne, et les sentiments religieux de la population, qui supportait avec horreur le joug des Vandales ariens, facilitèrent le succès de Bélisaire. Il vainquit Gélimer, et entra dans Carthage le 15 septembre 533. La victoire encore plus décisive de Tricaméron porta le dernier coup à la puissance des Vandales. Gélimer, fait prisonnier, fut conduit à Constantinople. Après la conquête de Carthage, Bélisaire s'empara de tout le littoral africain de la Méditerranée, et replaça la Sardaigne, la Corse et les Iles Baléares sous la domination de Justinien (*voy.* BÉLISAIRE et GÉLIMER).

La destruction du royaume des Vandales fut suivie d'une expédition contre les Ostrogoths d'Italie. Ce royaume était alors gouverné par Amalasunthe, fille de Théodoric, laquelle, pour fortifier son autorité, avait épousé son cousin Théodat. Justinien, préoccupé de reconstituer l'unité de l'Empire Romain, aurait sacrifié l'amour à la politique et répudié Théodora pour obtenir la main de la reine des Ostrogoths. Il ne renonça point à son projet, même après le mariage d'Amalasunthe et de Théodat. Théodora, qui soupçonna ce dessein, en avertit Théodat, et le pressa de se défaire de sa femme. Théodat suivit ce conseil, et Amalasunthe, confinée dans un château fort, y fut étranglée en 534. Justinien, irrité, se prépara à venger la mort d'Amalasunthe. Le prétexte immédiat de la guerre fut la possession de la forteresse de Lilybée en Sicile, que les Ostrogoths avaient cédée aux Vandales, qu'ils avaient reprise après la chute de Gélimer, et qu'ils refusaient de rendre à l'empire. La guerre contre les Ostrogoths comprend trois périodes. Dans la première, Bélisaire conquit la Sicile en 535, Naples en 536, et entra dans Rome le 10 décembre de la même année. Il défendit cette ville pendant une année (mars 537 à mars 538) contre Vitigès, roi des Ostrogoths, et força ce prince à lever le siége; enfin, il s'empara de Ravenne et de Vitigès au mois de dé-

cembre 539. Justinien, craignant que le général vainqueur ne devînt trop puissant, le rappela, et la guerre, qui semblait terminée, se ralluma. Les Goths se révoltèrent, sous la conduite de leur nouveau roi, Totila, et reconquirent l'Italie. Bélisaire, envoyé une seconde fois contre eux en 544, vit échouer ses plans les mieux conçus : il essaya vainement de délivrer Rome assiégée par les Ostrogoths. Cette ville fut prise le 17 décembre 546 par Totila, qui l'évacua après l'avoir dévastée, et Bélisaire y entra au mois de mars 547. Il la mit en état de défense, et repoussa les attaques des Ostrogoths. Ce fut le seul événement heureux de ces cinq campagnes. Peu après Bélisaire reçut l'ordre de laisser une garnison suffisante dans Rome, et de tenter une expédition dans l'Italie méridionale. Il échoua complétement, demanda son rappel, et quitta l'Italie en septembre 548, laissant l'armée impériale dans une position critique. Totila reprit Rome, rétablit le sénat, et fit encore une fois de cette ville le siége de la puissance gothique. Il reconquit le sud de l'Italie, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, et envoya ses flottes dévaster les rivages de la Grèce. Il offrait la paix et même son alliance à Justinien, qui aurait accepté s'il n'eût vu dans la guerre contre les Ostrogoths ariens un devoir religieux. L'empereur envoya en Italie le premier de ses généraux après Bélisaire, son neveu Germanus. Le jeune prince mourut à Sardica, en Illyrie, avant d'avoir pu entrer en campagne; mais sa nomination ranima le courage de l'armée romaine, et les événements prirent une tournure favorable. Narsès, successeur de Germanus, remporta en juillet 552 la victoire de Tagina, sur Totila, qui fut tué dans la mêlée. Teias, qui continua la guerre, périt dans une bataille sur les bords du Sarnus, et sa mort fut le signal de la chute du royaume des Ostrogoths. Une armée de Franks et d'Alemanni, descendue des Alpes pour disputer l'Italie à Narsès, pénétra impétueusement jusqu'au détroit de Messine, ne put se maintenir en Calabre, et fut écrasée sur le Vulturne près du pont de Casilinum en 554. Narsès, nommé exarque ou vice-roi d'Italie, établit sa résidence à Ravenne, et tâcha de rétablir l'ordre et la prospérité dans l'Italie, ruinée par tant de guerres.

Tandis que Narsès achevait la ruine du royaume des Ostrogoths, d'autres lieutenants de Justinien complétaient la conquête de l'Afrique par l'occupation du midi de l'Espagne. Le but poursuivi par Justinien était atteint autant qu'il pouvait l'être. L'empereur de Constantinople possédait tous les pays gouvernés par les premiers césars, excepté la plus grande partie de l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. Mais la force de l'empire ne correspondait pas à son étendue. Les populations énervées de l'Italie et de la Grèce, incapables de porter les armes, laissaient à des barbares le soin de défendre Rome et Constantinople. Les soldats, recrutés parmi les Huns, les Slaves et les Germains, revenaient dans leurs forêts natales, après leur temps de service, instruits dans la discipline romaine, et avec le sentiment de la faiblesse de l'empire. Aussi les victoires de Bélisaire, de Germanus, de Narsès et de beaucoup d'autres illustres généraux n'empêchèrent pas les barbares de s'accumuler sur les frontières romaines, attendant un moment favorable pour les franchir. De l'extrémité septentrionale de la Germanie, les Lombards descendirent vers le Danube, et s'établirent dans la Moravie et au nord de la Hongrie. Justinien, les regardant comme de dangereux voisins, essaya de les gagner en leur cédant la Pannonie et la Norique, et dirigea leur activité guerrière contre les Gépides. Cette politique, malgré des avantages immédiats, offrait des dangers pour l'avenir, et si Justinien avait vécu quelques années de plus, il aurait vu la destruction des Gépides suivie de l'invasion de l'Italie. Il pratiqua la même politique à l'égard des Avares, peuplades d'origine turque, qui arrivèrent sur le Don en 557. A force d'argent, il les décida à tourner leurs armes contre des tribus barbares qui inquiétaient les Grecs dans la Chersonèse Taurique (Crimée). Cinq ans plus tard tous les peuples établis sur la rive gauche du Danube jusqu'en Bavière étaient soumis aux Avares, et Justin II payait chèrement la politique de Justinien. Les succès des Avares rejetèrent vers le Danube les Bulgares, établis entre le Volga et le Don. Ces barbares, sous les ordres de Zabergan, passèrent le Danube sur la glace dans l'hiver de 559, ravagèrent la Thrace, la Macédoine, et arrivèrent jusque sous les murs de Constantinople. Le vieux Bélisaire, tiré d'une longue inaction, sauva la capitale.

Pendant que Justinien reconquérait ses États au sud et à l'ouest et les protégeait au nord, il avait encore à les défendre à l'orient contre les Perses. A peine la trêve entre les deux empires avait-elle été conclue que le roi de Perse, Chosroès ou Nushirwan, en viola les conditions, et la guerre éclata de nouveau en 540. Chosroès envahit la Syrie, imposa d'énormes contributions aux principales villes, s'empara d'Antioche au mois de juin de la même année, et ruina de fond en comble cette métropole de l'Orient. Justinien la fit reconstruire après la retraite des Perses. Les provinces asiatiques de l'empire auraient été perdues si Bélisaire, par une invasion hardie en Mésopotamie (541), n'avait forcé Chosroès de revenir défendre ses États. Le rappel de Bélisaire amena une nouvelle invasion des Perses en Syrie et en Palestine. Son retour à la tête de l'armée romaine suffit pour décider Chosroès à repasser l'Euphrate. On pensait que le général romain allait marcher sur Ctésiphon; mais sa présence parut indispensable en Italie, et il quitta en 543 l'armée d'Orient, qui éprouva presque aussitôt une grave défaite. Cependant, on revint de part et d'autre à l'ancienne trêve, et les

par un savant système d'exactions lui permirent de subvenir aux besoins de l'État et de satisfaire son goût des fêtes publiques et des magnifiques bâtiments. L'église de Sainte-Sophie de Constantinople, qui, transformée maintenant en mosquée, excite encore l'admiration, est le plus beau monument élevé sous Justinien. Il fit encore bâtir vingt-cinq églises dans Constantinople et ses faubourgs, embellit avec autant d'éclat que de goût le palais impérial, et fit de son palais d'été et de ses jardins à Heræum, près de Chalcédoine, la plus belle résidence du monde. Il n'y eut pas une grande ville de l'empire qui ne reçût de lui des embellissements. Cet amour de la magnificence et ce déploiement de luxe ne contribuèrent pas moins que la gloire de ses armes à répandre son nom dans l'Orient. Il reçut des ambassades des pays les plus reculés de l'Asie. Sous son règne, le ver à soie fut introduit à Constantinople par des moines nestoriens qui avaient visité leurs coreligionnaires en Chine.

Parmi les autres mesures qui signalèrent la politique intérieure de Justinien, on remarque l'abolition du consulat, qui n'était depuis longtemps qu'une simple formalité, et qu'il laissa tomber en désuétude à partir de 541, et la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie. Ces écoles n'étaient plus que des ombres d'elles-mêmes, mais on y enseignait les opinions néoplatoniciennes, et c'était assez pour les dénoncer au fanatisme orthodoxe de Justinien. Son esprit, étroit et plein d'entêtement, n'admettait pas la divergence des opinions religieuses, et sa manie de ramener tous les hommes à ce qu'il croyait la vérité le conduisit aux actes les plus odieux. Citons encore Montesquieu : « Ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendaient son zèle entièrement indiscret. Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire en y laissant toutes sortes de cultes, dans la suite on le réduisit à rien en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominaient pas. Ces sectes étaient des nations entières. Les unes, après qu'elles avaient été conquises par les Romains, avaient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains et les juifs; les autres s'étaient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie, les manichéens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces; outre qu'une grande partie des gens de la campagne étaient encore idolâtres et entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes. Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles : il n'avait fait que diminuer celui des hommes. Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint déserte; et ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affaiblit l'empire, par zèle pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire. » Si quelque chose pouvait ajouter à l'odieux des persécutions de Justinien, c'est que ce prince ne persévéra même pas dans l'orthodoxie pour laquelle il avait versé des flots de sang. Vers la fin de sa vie, il se laissa aller au nestorianisme, qu'il avait fait sévèrement condamner au second concile général de Constantinople, en 553.

Le règne de Justinien a quelque chose de grandiose, et lui-même est resté longtemps une des plus majestueuses figures de l'histoire. Les révélations inédites de l'historien Procope, publiées au commencement du dix-septième siècle, ont porté une grave atteinte à cette admiration traditionnelle; Gibbon et Montesquieu ont ramené à ses véritables proportions ce personnage imposant, malgré beaucoup de taches. Le caractère de Justinien offre un singulier mélange de bien et de mal. Sa vie privée était exemplaire. Il était frugal, extrêmement laborieux, affable, libéral, mais trop porté à soupçonner ses plus fidèles serviteurs, et trop peu sensible aux souffrances que des guerres perpétuelles causaient à ses sujets. Il eut tous les défauts que l'exercice du pouvoir absolu développe chez les princes, et il y joignit quelques qualités d'un grand roi. En le jugeant il ne faut pas oublier à quelle époque il vivait, et quelles difficultés il eut à combattre. Lorsqu'on le compare aux princes qui le précédèrent et à ceux qui le suivirent, on trouve qu'il mérite le surnom de grand. Son règne, marqué par des conquêtes éphémères, des monuments durables, des codes immortels, fut un suprême réveil de la vitalité dans un corps épuisé, une dernière halte du monde gréco-romain sur la pente de la décadence. L. J.

JUSTINIEN LÉGISLATEUR. Justinien a attaché son nom à une œuvre de législation qui a eu sur la civilisation du monde moderne une très-grande influence. Les règles de droit, qu'il a choisies parmi les anciennes lois romaines, jointes aux principes juridiques nouveaux, qu'il a introduits pour la première fois, forment ce qu'on appelle proprement le *droit romain*, droit qui a régi la plupart des pays de l'Europe et qui en régit encore aujourd'hui plusieurs. Cette refonte complète de l'ancien droit romain fut inspirée à Justinien dès son avénement au trône par l'aspect des vices de la législation d'alors, dont les deux éléments principaux, *jus* et *constitutiones*, c'est-à-dire les écrits des jurisconsultes et les ordonnances des empereurs, offraient les plus grands empêchements à une bonne administration de la justice. Les constitutions impériales, dont une partie seulement avaient été réunies dans les codes de Gregorianus, d'Hermogenianus et de Théodose II (*voy.* ces noms), étaient si nombreuses, qu'il était dans beaucoup de procès presque impossible de dé-

couvrir celle qui s'appliquait à un cas donné, et elles contenaient tant de décisions contradictoires que les tribunaux étaient bien des fois dans le plus grand embarras pour former leurs jugements. Lorsqu'ils avaient à recourir aux écrits des anciens jurisconsultes, auxquels la fameuse loi des citations de Théodose II avait accordé une pleine autorité légale, les difficultés paraissaient au premier abord devoir être moindres. Cette loi en effet ordonnait aux juges de compter, lorsqu'il se présentait une question controversée, les avis pour et contre émis par les cinq célèbres interprètes du droit, Papinien, Ulpien, Paul, Gajus et Modestin, ainsi que par tous les autres juristes dont les écrits se trouveraient mentionnés par ces cinq légistes précités, et de décider ensuite le litige d'après l'opinion admise par la majorité des auteurs consultés. Mais ce moyen de trancher le différend ne pouvait même pas s'appliquer dans la plupart des cas : très-peu de tribunaux possédaient les écrits des principaux jurisconsultes, à cause du prix considérable de ces livres; de plus, beaucoup de points importants de droit, dont l'ancien règlement était tombé en désuétude par suite de la marche de la civilisation, n'étaient l'objet d'aucune disposition législative nouvelle et se décidaient non d'une manière uniforme, mais selon l'usage particulier de chaque tribunal. Justinien, qui, jurisconsulte lui-même, avait occupé diverses charges dans l'administration, fut à même de s'apercevoir de tous ces désordres, et, pendant tout le cours de son long règne, il s'efforça d'y remédier. Il fut activement secondé dans cette entreprise par un légiste qui, s'il était d'une probité douteuse, possédait au moins un savoir rare à cette époque : c'était le fameux Tribonien (*voy.* ce nom). En sauvant d'une perte totale les principes fondamentaux du droit romain, ces deux hommes ont légué ce modèle unique de législation qu'on a appelé avec tant de justesse *la raison ecrite*. — César déjà et Théodose II avaient exprimé le projet d'édicter un code unique pour tout l'empire; cette idée, restée sans exécution, fut reprise par Justinien : afin de diviser et d'accélérer le travail immense à faire pour coordonner tous les éléments épars de la législation existante, l'empereur résolut de partager son nouveau code en deux grandes sections indiquées par la nature des matériaux à coordonner, et il décida qu'on classerait séparément d'un côté les constitutions impériales et de l'autre les avis des jurisconsultes. Comme le droit public et l'administration de l'empire étaient régis presque exclusivement par les constitutions, Justinien songea d'abord à les mettre en ordre. En conséquence, il nomma, en février 528, une commission de dix juristes, dont faisaient partie Tribonien et Théophile, les chargeant de réunir en un seul recueil celles des constitutions qu'ils jugeraient propres à conserver encore force de loi. Ces légistes reçurent plein pouvoir pour trancher tout ce qui leur semblerait faire double emploi ou offrir matière à contestation; ils furent même autorisés à modifier le texte des constitutions qui ne se trouveraient pas rédigées avec assez de clarté. La commission se mit immédiatement à l'œuvre, et, s'aidant des trois recueils d'ordonnances impériales cités plus haut, elle termina son travail déjà en avril 529. Le code ainsi élaboré contenait, rangées par ordre de matières sous un certain nombre de titres, les constitutions qui furent proclamées comme devant seules être dorénavant alléguées en justice; il fut promulgué dans le courant de ce même mois d'avril, et reçut le nom de *Codex Justinianeus*. Il n'est pas parvenu jusqu'à nous; on le désigne aujourd'hui par *Codex Justinianeus vetus*, parce qu'il fut plus tard remplacé par une nouvelle collection de constitutions.

Au moment de procéder à la seconde partie de la réforme législative, c'est-à-dire au choix à faire parmi les avis des jurisconsultes, Justinien fut arrêté par les nombreuses questions de droit restées toujours controversées entre les juristes des diverses écoles. Il voulut préalablement trancher lui-même les plus importantes de ces questions, ce qu'il fit par cinquante constitutions rendues successivement; elles furent réunies dans un recueil à part, aujourd'hui perdu, qui fut nommé *Quinquaginta Decisiones*. Après l'achèvement de ce travail préparatoire, qui dura près de dix-huit mois, Tribonien s'adjoignit, en décembre 530, un certain nombre d'hommes capables de l'aider à faire, dans les deux mille et quelques traités laissés par les plus remarquables jurisconsultes des trois premiers siècles de l'empire, des extraits devant contenir tout ce qui était encore en usage de l'ancienne législation romaine. Tribonien fit choix à cet effet de seize personnes : les unes étaient versées dans l'étude de la théorie du droit, les autres en connaissaient la pratique, par les fonctions élevées qu'elles avaient occupées dans le gouvernement. Les commissaires se mirent à lire et à extraire ces deux mille volumes, qui, écrits par trente-neuf auteurs et contenant ensemble environ trois cent mille lignes, renfermaient le trésor de la science juridique des Romains. Ils y choisirent environ neuf mille passages, dont un tiers appartient à Ulpien, un sixième à Paul et un douzième à Papinien; mais ils ne les transcrivirent pas tous littéralement. Ils avaient été autorisés à modifier les textes dans lesquels se trouveraient des allusions à des institutions tombées en désuétude, permission dont ils firent un usage assez fréquent (1). Ces fragments furent disposés d'après un ordre de matières calqué presque entièrement sur celui de l'édit du préteur. L'œuvre entière, appelée *Digesta*, titre

(1) Ces altérations du texte des passages en question s'appellent *emblemata Triboniani*; la plupart sont assez légères, et n'empêchent pas de retrouver le sens primitif.

emprunté au célèbre traité de Salvius Julianus, ou Πανδέκται, dénomination usitée pour des ouvrages où se trouvaient réunis des documents de diverses provenances, fut divisée en sept grandes sections, subdivisées en cinquante livres, dont chacun fut partagé en un certain nombre de titres. Il y a des titres qui contiennent près d'une centaine de fragments; il y en a d'autres qui n'en renferment qu'un seul. La longueur de ces fragments, dont chacun porte en tête l'indication de l'ouvrage auquel il est emprunté, est très-variable; plusieurs ne sont composés que d'une phrase ou même d'un bout de phrase, servant de transition entre deux autres extraits. La liaison d'idées entre les divers fragments est loin d'être toujours bien marquée, et il y a des exemples où elle n'existe pas du tout. Ce défaut de liaison, joint d'abord à ce qu'aucun ordre bien apparent ne se remarque dans l'arrangement des fragments qui forment un même titre, ensuite à ce que souvent les principes fondamentaux d'une matière ne se trouvent pas à leur place naturelle, c'est-à-dire en tête, mais sont rapportés incidemment; tout cela avait fait supposer, pendant longtemps, que les commissaires n'avaient, en faisant leurs extraits, suivi aucune marche régulière, et qu'après s'être bornés à les trier d'après les matières dont ils traitaient, ils les avaient réunis presqu'au hasard. Giphanius, dans le dernier chapitre de son *Œconomia Juris*, et J. Godefroy, dans son *Commentarius de Regulis Juris* (*opera minora*, p. 719 et 739), avaient, il est vrai, signalé certaines particularités propres à indiquer les traces du plan suivi par les commissaires dans leur travail; mais la découverte complète de la manière dont il fut procédé à la rédaction des Pandectes ne date que de 1818; elle est due à Blume, qui a consigné le résultat de ses longues et ingénieuses recherches, dans le tome IV de la *Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft* de Savigny. Voici l'ordre suivant lequel les commissaires ont procédé dans l'examen des ouvrages des jurisconsultes. D'abord ils se sont occupés des nombreux commentaires écrits sur les traités de Sabinus (*voy.* ce nom), ainsi que de plusieurs autres ouvrages où se trouvaient développés les principes du plus ancien droit civil de Rome; puis ils ont analysé les écrits explicatifs de l'édit du préteur; enfin, ils ont terminé par la lecture des traités de Papinien ainsi que des *Responsa* et des *Quæstiones* de Paul. Lorsqu'il s'agissait de réunir les extraits, qui, dans ces trois séries, se rapportaient à la même matière et devaient par conséquent former le même titre, on plaça en tête les fragments de la série qui avaient fourni le plus grand nombre de passages; puis on ajouta ceux tirés des deux autres séries. Sur les neuf mille fragments contenus dans les Pandectes, quatre mille appartiennent à la série sabinienne (placée la première), trois mille à l'édictale (la deuxième), et deux mille à la papinienne (la troisième). Plusieurs fois cependant des fragments ont été transportés d'une série dans une autre pour la plus grande clarté de l'exposition. De là il est résulté incidemment, quant à la disposition générale des Pandectes, que, dans un grand nombre de titres, on rencontre d'abord les principes du droit romain, tel qu'il était dans sa pureté primitive, ensuite les modifications qui y furent apportées par le préteur, enfin les solutions des diverses difficultés auxquelles donnait lieu dans la pratique l'application de ce droit. On ne peut donc plus dire que les Pandectes aient été recueillies sans aucun esprit de méthode; mais il s'y trouve des répétitions, *leges geminatæ*, et, ce qui est plus grave, des contradictions, *antinomiæ*. Les commentateurs se sont autrefois donné beaucoup de mal pour concilier, par des interprétations souvent forcées, les divers passages des Pandectes qui semblent se démentir réciproquement. Aujourd'hui on reconnaît qu'il existe réellement un certain nombre de cas où Tribonien et ses collègues ont laissé passer par mégarde des extraits qui exprimaient une opinion directement contraire à celle déjà établie dans un fragment précédent.

Quoi qu'il en soit, les Pandectes n'en sont pas moins une œuvre qu'il a été glorieux pour Justinien de concevoir et de mener à bonne fin. Quelques-uns prétendent qu'au lieu de rassembler des lambeaux d'ouvrages, il aurait mieux valu faire rédiger une nouvelle législation entièrement originale; mais ils ne font pas attention que personne alors n'était capable d'un pareil travail. La race des anciens jurisconsultes était éteinte depuis longtemps; leur culte du juste, leur prévoyance rare, leur puissance de raisonnement avaient disparu sans retour. D'autres auraient désiré que Justinien n'eût touché en rien aux écrits des jurisconsultes, qui, devenus superflus depuis les Pandectes, n'ont plus été l'objet, disent-ils, d'aucun soin et ont péri presque tous. Mais à cela on peut encore répondre que, lors même que les Pandectes n'auraient pas été rédigées, les ouvrages des jurisconsultes où il était question à tout moment de principes juridiques qui n'étaient plus en vigueur, ou qui allaient cesser de l'être, auraient bientôt perdu toute utilité pratique; les rares manuscrits qui en existaient du temps de Justinien n'auraient plus été ni copiés ni même conservés. C'est le 16 décembre 533 que les Pandectes furent promulguées par Justinien, comme devant acquérir force de loi le 30 de ce même mois. L'empereur défendit de se servir pour les copier d'abréviations ou de signes, comme pouvant amener de l'incertitude sur le sens, et il interdit aussi de les commenter, de peur de voir renaître les controverses, dont l'élimination avait été un de ses buts principaux (1). Presque en même temps que les Pan-

(1) Pour de plus amples détails sur l'histoire de la re-

dectes, furent promulguées les Institutes, ouvrage de droit élémentaire, que Tribonien, ainsi que Théophile et Dorothée, professeurs de droit renommés, avaient été en 530 chargés de composer. Les Institutes, auxquelles le traité du même nom écrit par Gajus servait de base, remplirent à la fois l'office de manuel à l'usage des étudiants et celui de texte de loi.

Par une constitution du 16 décembre 533, Justinien réorganisa aussi complétement l'enseignement juridique pour lequel il ne maintint que les trois écoles de Rome, de Constantinople et de Béryte. Il fixa la durée des études à cinq ans, et spécifia exactement dans quel ordre les diverses parties de ses codes devaient être exposées aux étudiants. Les lumières nouvelles, acquises par le remaniement complet des sources du droit, firent bientôt apercevoir des lacunes et d'autres défectuosités dans la collection de constitutions publiée en 529. Justinien, désirant y voir figurer un plus grand nombre de constitutions rendues sous son règne, remit à Tribonien, à Dorothée et à trois avocats le soin de procéder à une révision de ce code et de le compléter. En novembre 534, le nouveau code, préparé par cette commission, fut promulgué sous le titre de *Codex repetitæ prælectionis;* c'est le code de Justinien que nous possédons encore aujourd'hui. Il fut disposé d'après un ordre des matières presque identique à celui des Pandectes. Avec ce recueil était achevée la réforme législative dont Justinien avait conçu le projet dès son avénement au trône; et il annonça à ses sujets que bien qu'il dût encore rendre plusieurs décisions sur diverses questions de droit public et privé qui n'étaient pas encore résolues, ces décisions seraient réunies à part, et qu'il ne serait plus touché aux codes déjà promulgués.

Depuis le 1[er] janvier 535 jusqu'à sa mort, Justinien publia encore un nombre considérable de constitutions séparées, connues sous le nom de *Novellæ*, dont cent cinquante-trois sont parvenues jusqu'à nous. Elles furent presque toutes rédigées primitivement en grec, quoique le latin fût encore la langue officielle de l'empire. Justinien les fit porter successivement sur un registre qui devait servir plus tard de base à un recueil complet de ces Novelles. Mais ce projet ne fut pas exécuté, et c'est à des particuliers, tels que Julien Antecessor (*voy.* ce nom) et autres, que sont dues les diverses collections de Novelles qui parurent dans le public. (Consultez Biéner, *Geschichte der Novellen.*)

Une grande partie de ces ordonnances règlent des matières d'administration et de gouvernement; d'autres concernent les affaires ecclésiastiques et le droit civil. Dans ses Novelles, Justinien ne respecte ni l'usage ni la tradition; il fait disparaître, entre autres, plusieurs particularités de l'ancien droit romain encore en vigueur, qui tenaient au caractère propre du peuple de Rome. En Orient les codes de Justinien arrêtèrent pendant quelque temps la décadence des institutions publiques et privées de l'empire byzantin. Une partie notable de leurs dispositions cessa bientôt d'y être observée, et ils furent remplacés par de nouveaux recueils, auxquels ils ont servi de base et qui sont dûs aux empereurs Léon l'Isaurien et Léon le Philosophe (*voy.* ces noms). En Occident il en fut tout autrement. Promulgués en 554 dans l'Italie nouvellement reconquise, les codes de Justinien, après avoir cessé peu de temps après d'y être appliqués d'une manière constante et générale, acquirent vers le douzième siècle une autorité prépondérante qui contrebalança celle des coutumes nationales. Jusqu'au commencement de notre siècle, une tradition presque universellement acceptée attribuait ce fait à la prétendue découverte d'un manuscrit des Pandectes lors de la prise d'Amalfi, en 1135, par les Pisans. Ceux-ci se seraient emparés de ce manuscrit, le seul de ce genre, disait-on, qui existât alors en Europe, et ils auraient obtenu de l'empereur Lothaire IV, dont ils étaient les alliés, une ordonnance prescrivant que dorénavant les tribunaux de l'Empire d'Occident auraient à juger selon les règles des codes de Justinien, et non plus d'après les usages germaniques. Ce récit, comme M. de Savigny l'a prouvé dans le tome III de son *Histoire du Droit Romain au moyen âge*, n'est qu'une fable. La vraie cause de l'autorité nouvelle accordée, au commencement du douzième siècle, à la législation de Justinien doit être cherchée dans les nouveaux besoins de la civilisation, qui, commençant à créer alors entre les hommes des rapports multiples et compliqués, non prévus dans les lois et coutumes barbares, devait amener les hommes à se laisser d'un commun accord régir par des codes où éclatait la sagesse et l'expérience d'une époque dont le glorieux souvenir se ranimait dans tous les cœurs. Cette tendance du siècle fut comprise par le célèbre Irnerius (*voy.* ce nom) et par ses disciples, les légistes de l'école de Bologne, qu'on appelle les glossateurs, et ils parvinrent facilement à faire renaître l'étude scientifique du droit romain. A la suite de leurs recherches consciencieuses pour se procurer les meilleures leçons des codes de Justinien, ils eurent connaissance du précieux manuscrit de Pise, qu'ils considérèrent non pas comme l'unique exemplaire des Pandectes, mais comme celui qui devait faire autorité dans la plupart des cas, à cause de la pureté générale de son texte. Ce manuscrit, en effet, qui avait été conservé à Pise pendant des siècles, et qui fut transporté en 1406 à Florence, où il se trouve actuellement, contient, en deux volumes in-4°, une copie des Pandectes, qui, faite par des scribes grecs à la fin du sixième ou au commencement du

daction des Pandectes, consultez : Hugo, *Lehrbuch der Digesten;* édition de [illegible]; Tigerström, *De Ordine et Historia Digestorum;* Berlin, [illegible], in 8°,

septième siècle, est de beaucoup la plus ancienne parmi celles que nous possédons aujourd'hui. Mais, ne l'oublions pas, les glossateurs du douzième siècle avaient à leur disposition d'autres manuscrits des Pandectes, qui leur permettaient de compléter un certain nombre de lacunes qui existent dans le manuscrit de Pise, désigné aujourd'hui par le nom de *la Florentine* (1). C'est en comparant ces manuscrits entre eux et avec celui de Pise qu'ils élaborèrent un nouveau texte, qui, généralement accepté dans toute l'Europe, fut appelé *Litera communis* ou *Vulgata*, et qu'ils divisèrent en trois grandes parties, *Digestum vetus*, *Infortiatum* et *Digestum novum*, sur lesquelles on trouvera quelques détails à l'article Irnerius. Un travail analogue de révision fut entrepris par eux sur le code de Justinien, dont les manuscrits, qu'ils eurent d'abord entre les mains, ne contenaient que les neuf premiers livres; les trois derniers, concernant surtout le droit administratif de l'Empire Byzantin, avaient cessé d'être copiés, comme n'étant d'aucune utilité pratique.

Quant aux Novelles, les glossateurs n'eurent au commencement à leur disposition que le recueil incomplet qu'en avait fait Julien Antecessor, et qui, très-répandu en Occident avant le douzième siècle, avait donné aux Novelles, dans les premiers siècles du moyen âge, une autorité bien plus étendue qu'aux autres parties de la législation de Justinien. Plus tard on se procura à Bologne une autre traduction des Novelles, appelée *Authenticum*, qui contenait moins de lacunes que l'extrait de Julien. Le texte grec des Novelles ne fut pas connu avant le seizième siècle, époque où l'on découvrit aussi dix-neuf novelles qui manquaient dans l'*Authenticum* (2).

Les efforts des légistes de Bologne, pour ranimer l'étude des Codes de Justinien, furent couronnés d'un plein succès; dans toute l'Europe, la législation de cet empereur acquit bientôt une autorité suffisante pour faire disparaître peu à peu un grand nombre des coutumes iniques ou absurdes de la féodalité, et pour devenir enfin, après le christianisme, un des principaux éléments de la civilisation moderne. Si les historiens ont le droit de critiquer et de blâmer les actes du maître de Bélisaire, les peuples doivent à la mémoire de Justinien respect et reconnaissance (3).

(1) Plusieurs circonstances cependant font croire que pour les sept derniers livres les glossateurs n'ont eu pour source unique que la Florentine.

(2) Les glossateurs n'accordèrent d'autorité légale qu'à quatre-vingt-dix-sept novelles, dont ils firent un recueil à part, divisé en neuf *collationes*; les autres novelles furent appelées par eux *Extravagantes* ou *Authenticæ extraordinariæ*.

(3) Consultez, pour les détails de l'histoire de la législation de Justinien, Spangenberg, *Einleitung in das römisch-justinianische Rechtsbuch*; Hanovre, 1818, in-8°. — Puchta, *Institutionen*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

Les diverses parties des codes de Justinien ont été imprimées un très-grand nombre de fois, tantôt à part, tantôt réunies et formant alors le recueil qu'on appelle le *Corpus Juris civilis*. On distingue ces éditions, au sujet desquelles on peut consulter le *Indicis Codicum et Editionum Juris Justinianei Prodromus* de Beck (Leipzig, 1823, in-8°), selon qu'elles sont ou accompagnées de la glose, commentaire étendu écrit par les légistes de Bologne du douzième et du commencement du treizième siècle, ou munies de notes plus succinctes, ou enfin dépourvues de toute explication.

Parmi les éditions séparées nous citerons, pour les Institutes : Mayence, chez Pierre Schœffer; 1468, in-fol., ed. princeps; Nuremberg, 1529, in-8°, par les soins de Haloander; Paris, 1567, in-8°, par Contius; Paris, 1585; Lyon, 1593; Paris, 1684 et Gœttingue, 1772, par Cujas; Berlin, 1812, par Riener. Le meilleur texte se trouve dans l'excellente édition annotée, donnée par Schrader, Clossius et Tafel; Berlin, 1832, in-4°. (Sur la valeur comparative des six cents et quelques éditions des Institutes, *voyez : Prodromus Corporis Juris civilis a Schradero, Clossio et Tafelio edendi*; Berlin, 1823, in-8°.) Parmi les nombreux commentaires écrits sur les Institutes, nous indiquerons, comme étant les meilleurs, ceux de Baudoin, de Cujas, d'Hotman, de Janus a Costa, d'Otto, de Merillius, de Vinnius (*voy.* tous ces noms), et enfin celui de M. Étienne; Paris, 1847, 2 vol. in-8°.

Pandectes. Nous rappellerons que les glossateurs avaient divisé les Pandectes en trois grandes sections, dont chacune devint, dans le courant du quinzième et du seizième siècle, l'objet de nombreuses éditions à part, qui n'ont plus aujourd'hui d'intérêt que pour les bibliophiles et pour ceux qui s'occupent de la critique du texte. Nous nous bornerons donc à indiquer les éditions princeps : *Digestum vetus*, sans indication de lieu, 1473; — *Infortiatum*; Venise, 1474; — *Digestum novum*; Venise, 1474. Quant aux éditions complètes des Pandectes, dont la plus ancienne fut publiée à Lyon, chez Syber, en 1481, celles antérieures à 1529 ne sont plus recherchées que comme curiosités bibliographiques; elles ne sont, en effet, que la reproduction de la Vulgate. Mais dans la même année 1529 Haloander donna à Nuremberg une édition (in-4°), dont le texte, appelé *Lectio Haloandrica* ou *Norica*, est le résultat d'une confrontation de la Vulgate avec la leçon florentine, dont Haloander avait pu prendre connaissance, non pas directement, mais par des notes manuscrites laissées par Bologuinus; ce dernier avait été autorisé à inspecter le manuscrit de Florence, et il avait de plus eu à sa disposition une collection de variantes faites par Aug. Politien d'après ce même manuscrit. En 1553 parut à Florence, en un volume in-folio, qu'on trouve ordinairement relié en deux ou trois tomes, le texte presque littéral de la Florentine;

cette édition, due à Lælius et à François Torelli, est un chef-d'œuvre de typographie. Parmi les rares éditions séparées des Pandectes qui furent publiées depuis, il n'y en a guère qu'une seule qui mérite une mention particulière; c'est celle de Pothier (*voy.* ce nom); et encore n'est-ce pas, à proprement dire, une édition, puisque le texte y est disposé dans un ordre de matières tout différent. Les commentaires les plus remarquables sur l'ensemble ou au moins sur une grande partie des Pandectes sont dûs à Budée, Duaren, Faber, Wesenbeck, Noodt, Leyser, Voet, Boehmer, Schulting et Glück (*voy.* ces noms). Pour de plus amples renseignements sur les diverses éditions du Digeste, *voy.* Fr. Thibaut, *Versuche über einzelne Theile der Theorie des Rechts*, t. I, p. 265-311.

Code de Justinien : les premières éditions, dont la plus ancienne fut publiée à Mayence, chez Schœffer, 1474, ne contiennent que les neuf premiers livres du code; celle qui fut donnée avec beaucoup de soins par Haloander, Nuremberg, 1530, in-fol., renferme pour la première fois les trois derniers livres, dont Cujas fit paraître à part une excellente édition; Lyon, 1562. Les critiques qui depuis ont travaillé avec le plus de succès à épurer et à compléter le texte du code sont Russard, Contius (*voy.* ces noms) et Hermann, lequel a donné en 1843 dans le *Corpus Juris* de Kriegel l'édition du code la plus exacte qui ait paru jusque ici. Les principaux interprètes du code sont : Cujas, Giphanius, Perez, Brunnemann et Wissenbach (*voy.* ces noms).

Novelles : les quarante et quelques premières éditions (édition princeps; Rome, 1476, in-fol.) ne contiennent que les quatre-vingt-dix-sept Novelles de l'*Authenticum* reçues par les glossateurs, ainsi qu'un nombre plus ou moins considérable d'*extravagantes*. En 1531, Haloander fit paraître à Nuremberg, in-fol., d'après un manuscrit de Florence, une collection plus complète des Novelles, qui, recueillie en Orient sous le règne de Tibère II, était rédigée en langue grecque. Cette même collection fut ensuite publiée par Scringer, Genève, 1558, in-fol., d'après un manuscrit de Venise, qui ne présente pas les mêmes lacunes que le manuscrit de Florence. Les éditions suivantes, notamment celle de Contius; Lyon, 1571, in-8°, sont le résultat d'une combinaison, souvent inintelligente, de l'*Authenticum* avec la collection grecque, qui a été jusqu'ici regardée, quoiqu'à tort, comme digne de la plus grande confiance, car on y remarque la plus grande négligence de rédaction. L'amélioration du texte des Novelles ne pourra être obtenue que par une comparaison attentive de la collection de Julien Antecessor, dont une nouvelle édition est depuis longtemps à désirer, avec l'*Authenticum*, dont Heimbach a donné en 1846, à Leipzig, la première édition critique.

Corpus Juris civilis : cette dénomination, quoique déjà employée par Justinien, ne servit pas de titre collectif à la législation entière de cet empereur avant 1583, année où elle apparaît sur le frontispice de l'édition donnée à Lyon par D. Godefroy. Les éditeurs antérieurs à ce dernier n'en considéraient pas moins, aussi bien que les glossateurs, le différents codes de Justinien comme un ensemble qu'ils avaient pour habitude de faire copier ou imprimer en cinq volumes in-folio, dont le premier contenait le *Digestum vetus*, le second l'*Infortiatum*, le troisième le *Digestum novum*, le quatrième les neuf premiers livres du Code; le cinquième, nommé *Volumen parvum*, renfermait les Novelles, les trois derniers livres du Code et les Institutes. Cette division se retrouve dans la presque totalité des éditions du quinzième siècle et de la première moitié du seizième; ces éditions sont généralement accompagnées de la glose, laquelle se trouve aussi dans plusieurs éditions subséquentes. Parmi ces éditions glosées, on remarque principalement celles de Lyon, 1549; Paris, 1575; Lyon, 1589, en 6 vol. in-fol., due à D. Godefroy, dont les remarques ont été réimprimées, avec des corrections, à Lyon, 1612 et 1618; Genève, 1615, 1619 et 1625; Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. : cette édition, la dernière de celles qui parurent avec la glose, est très-estimée; on l'appelle *Lyon moucheté*, parce que le fleuron du frontispice représente un lion entouré d'abeilles. Parmi les éditions accompagnées d'interprétations autres que la glose, on distingue surtout celles de Haloander, Bâle, 1541 et 1570, in-fol.; de Russard, Lyon, 1560-1561, 2 vol. in-fol., et Anvers, 1567, 7 vol., in-8°, de Contius, Lyon, 1571 et 1581, 15 vol. in-8°; de Charondas, Anvers, 1575, in-fol.; de Pacius, Genève, 1580, in-fol.; ensuite celles de Denis Godefroy (*voy.* ce nom), les plus recherchées sont celle d'Amsterdam (Elzevier), 1663, 2 vol. in-fol., et celle de Leipzig, 1740, 2 vol. in-fol.); celle de Gebauer et Spangenberg, Gœttingue, 1776-1797, 2 vol. in-4°, remarquable, parce qu'elle suit pour les Pandectes le texte de la Florentine. Enfin, parmi les éditions qui ne contiennent aucune interprétation, nous citerons : celles des Elzevier, Amsterdam, 1664, 2 vol. in-8°, très-estimée, connue sous le nom de *Pars secundus*, faute d'impression, qui se trouve à la page 150; Amsterdam, 1681 et 1700, 2 vol., in-8°; celles de Freyesleben, connues sous le titre de *Corpus Juris academicum;* Altembourg et Leipzig, 1721, in-8°; Bâle, 1734, 1748, 1775 et 1789, etc., in-4°; celle de Beck, Leipzig, 1825-1826, 2 vol. grand in-8°, et enfin l'excellente édition des frères Kriegel, Leipzig, 1828-1843, in-4°. Dans ces éditions du *Corpus Juris* on trouve généralement, en appendice, plusieurs constitutions des empereurs du Bas-Empire, les *Canones Apostolorum*, les *Feudorum Consuetudines*, et quelques textes de lois du moyen âge. Le *Corpus Juris* a été traduit en français, d'une manière assez inexacte, par Hulot et quelques autres ju-

risconsultes, Metz, 1802-1811, 17 vol. in-4°; il a été traduit en allemand par Otto, Schilling et Sintenis, Leipzig, 1839, 7 vol. in-8°. E. G.

Procope, *Historia, De Ædificiis Anecdota.* — Agathias, *De Rebus gestis imperatoris Justiniani.* — Paul le Silentiaire, *Descriptio eccles. Sanctæ-Sophiæ*, à la suite de Cinname, édit. du Louvre. — Cedrenus, p. 366, édit. du Louvre. — Zonaras, XIV, p. 60, éd. du L. — Jean Malala, vol. II, p. 120, éd. d. L. — Marcellinus, *Chron. ad an.* 530, etc., p. 50, etc., éd. L. — Théophanes, p. 300, éd. L. — Evagrius, IV, 0, éd. L. — Jornandès, *De Regn. Succ.*, p. 63, etc.; *De Reb. Goth.* p. 143, etc., éd. Lindenbrog. — Paul Diacre, *De Longobard.*, I, 25 etc.; II, 4, etc. — Ludewig, *Vita Justiniani* — Engelstoft, *Comment. de Re Byzantinorum Militari sub Justiniano*; Copenhague, 1808, in-8°. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. VIII, IX, édit. de Saint-Martin. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. XXXIX-XLIV. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, c. XX. — Lord Mahon, *Life of Belisarius.* — Isambert, *Histoire de Justinien.*

JUSTINIEN II, surnommé *Rhinotmète* (Ῥινότμητος, qui a le nez coupé), empereur d'Orient, né en 669, mis à mort en décembre 711. Il succéda à son père Constantin IV, Pogonat, au mois de septembre 685, à l'âge de seize ans. Peu après son avénement au trône, il conclut une trêve de dix ans avec le khalife Abdoul-Malek. Ce traité eut les plus fâcheuses conséquences. Le khalife s'engageait à payer par jour à l'empereur mille pièces d'or, un cheval de race et un esclave. Justinien II, de son côté, cédait au khalife la moitié des revenus de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie caucasique. Par un article secret, il promettait d'empêcher les Mardaïtes ou Maronites du mont Liban de troubler les Arabes par leurs incursions. Cette clause était une faute. Justinien l'aggrava encore par la manière dont il tint sa promesse. Un des généraux grecs les plus distingués, Léonce, depuis empereur, chargé d'exécuter cet article du traité, fit assassiner Jean, chef des Maronites, et décida douze mille de ces braves montagnards à quitter le Liban, pour s'établir dans la petite Arménie et dans la Thrace. Le reste de la population se trouva hors d'état d'inquiéter les Arabes, qui s'établirent solidement dans le Taurus et l'Anti-Taurus, et attendirent une occasion favorable d'envahir l'Asie Mineure. On espérait mieux de Justinien, qui en plusieurs occasions avait donné des preuves d'énergie; mais son mauvais caractère se révéla bientôt de manière à causer dans tous ses États un profond désappointement. Au lieu d'établir la paix dans l'Église, il y fit naître par son intolérance de nouvelles dissensions. Des milliers de manichéens, qui avaient vécu tranquilles sous la domination des Arabes, périrent par le fer ou le feu. En 688 il rompit la paix que son père avait faite avec les Bulgares, et remporta sur eux une brillante victoire. Il revenait fier de son succès et plein de sécurité lorsqu'il fut attaqué par les Bulgares dans les défilés du mont Rhodope et perdit plus de la moitié de ses soldats. Lui-même courut grand risque de la vie et revint à Constantinople dans le plus triste état. Dans la même année, les Arabes firent une quatrième invasion en Afrique. Justinien II mit d'abord beaucoup d'activité à s'opposer à leurs projets. Sa flotte, partie de Constantinople avec un corps de troupes considérable, que renforcèrent les garnisons de la Sicile, défendit victorieusement Carthage contre le chef arabe Zohaïr. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il ordonna follement l'évacuation de l'île de Cypre, qui fut occupée et ravagée par les Arabes. Ceux-ci, encouragés par l'étrange conduite de l'empereur, envahirent l'Asie Mineure et la Mésopotamie en 692, et conquirent l'Arménie l'année suivante. Il se consola des pertes de l'empire en se plongeant dans les plaisirs et en tourmentant ses sujets. Son goût pour les bâtiments, qui rappelait le premier Justinien, l'induisit à des dépenses extraordinaires, et l'art d'inventer des taxes devint son occupation favorite. Il fut assisté dans cet art par deux ministres dont les noms sont restés fameux dans les annales byzantines. « L'un, dit Le Beau, d'après Théophane, était Étienne, Perse de nation, receveur des deniers du prince et chef de ses eunuques. Cet homme sanguinaire, préposé à la construction des nouveaux édifices, traitait inhumainement les ouvriers, et, sur le moindre sujet de plainte, il faisait tuer à coups de pierres les manœuvres et les inspecteurs. Fier de sa faveur et sans respect pour la maison impériale, il porta l'insolence jusqu'à menacer la princesse Anastasie, mère de l'empereur, de lui faire subir le châtiment ordinaire des enfants. Justinien était alors absent de Constantinople, et nul historien ne dit qu'il ait été sensible à cet outrage. Tout l'empire se ressentait des violences et des rapines d'Étienne, qui rendait son maître aussi odieux que lui-même. Il n'avait qu'un rival en fait de méchanceté : c'était un moine nommé Théodore, qui avait longtemps vécu en reclus sur les bords du Bosphore. Tiré de sa cellule par quelque dame de la cour, dupe de son hypocrisie, il était parvenu à la dignité de grand-trésorier, ce que les Grecs désignaient par le nom de *grand-logothète*. Plus cruel qu'Étienne, il inventait tous les jours de nouvelles taxes; ni le rang ni la naissance ne pouvaient soustraire personne à ses persécutions; il se faisait un jeu des confiscations, des proscriptions, des supplices même. Payer lentement, murmurer contre l'imposition, c'était un crime digne de mort. On pendait par les pieds à un gibet les malheureuses victimes d'un fisc barbare, et on allumait au-dessous de leur tête un morceau de paille humide, dont la fumée les étouffait. » Le peuple de Constantinople, exaspéré de tant de rapacité et de cruauté, montra des symptômes de révolte, et Justinien ordonna au patrice Étienne de faire prendre les armes à la garde, pendant la nuit, et de massacrer tous les habitants qui se trouveraient hors de leurs maisons. Cet ordre atroce fut connu, et hâta l'explosion de la révolte. Le général Léonce, retenu en prison depuis trois ans, venait de rece-

voir l'ordre de partir immédiatement pour la Grèce. Il allait s'embarquer lorsqu'une foule exaspérée et tremblante l'entoura en le suppliant de la sauver de la fureur de Justinien. Sans hésiter, il se mit à la tête du peuple, et marcha vers Sainte-Sophie. La révolution s'accomplit en quelques heures. Justinien, chargé de chaînes, fut traîné devant le nouvel empereur. La foule demandait sa mort; mais Léonce, qui se souvenait des bontés du père de Justinien, sauva la vie du prince déchu, et se contenta de le bannir à Cherson (Crimée). Justinien, avant son départ, eut le nez coupée. Étienne et Théodore furent massacrés par le peuple (695).

Après un règne de trois ans, Léonce fut détrôné en 698, et confiné dans une prison par Tibère Absimarus, qui régna jusqu'en 704. A cette époque, Justinien rentra en possession du trône dans les circonstances suivantes. Relégué à Cherson, il se servait du peu de pouvoir qu'on lui avait laissé pour tourmenter les habitants de cette ville. Fatigués de ses violences et de ses menaces, ils résolurent de le tuer. Il eut connaissance de leur projet, et se retira auprès du khakhan des Khazares, Busirus, qui l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora. Malgré cette alliance Busirus consentit, peu après, à le livrer à Tibère; mais le prince détrôné fut encore averti de ce dessein, et s'enfuit chez Terbelis, roi des Bulgares. Terbelis, à sa persuasion, entreprit une soudaine invasion sur les terres de l'empire et avant que Tibère apprît que Justinien avait quitté Phanagoria (ville des Khazares), il le vit, sous les murs de Constantinople, à la tête de quinze cents cavaliers bulgares. Une nouvelle révolution eut lieu. Justinien signala son retour sur le trône en versant des flots de sang. Il commença par faire trancher la tête à ses deux compétiteurs. Avant l'exécution, Léonce et Tibère furent promenés ignominieusement dans les rues. On les jeta ensuite aux pieds de Justinien, assis sur un trône brillant, dans le lieu le plus élevé du cirque. Tant que dura la première course de chars, il tint ses pieds appuyés sur la gorge des deux princes, qui avaient comme lui le nez coupé. Le peuple applaudissait à cet étrange et odieux spectacle et vociférait ce verset des psaumes. « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » L'exil n'avait fait qu'irriter le caractère féroce de Justinien. On rapporte que dans la traversée de Phanagoria en Bulgarie, assailli d'une violente tempête, il s'écria : « Que Dieu m'engloutisse si j'épargne un seul de ceux qui ont contribué à ma chute. » Rétabli sur le trône, il sembla vouloir tenir son horrible serment, et exerça contre les partisans de Léonce et de Tibère une persécution sans égale dans l'histoire byzantine. Les propriétés des victimes servirent à satisfaire l'avidité de Terbelis. Ce chef barbare revint en Bulgarie, plein d'horreur et de mépris pour Justinien II, et deux ans après, en 708, il recommença ses incursions sur le territoire byzantin. Justinien, qui essaya de les réprimer, fut vaincu à Anchialus, et revint commettre de nouvelles cruautés à Constantinople. Pendant ce temps, les Arabes s'emparaient de Tyane et faisaient de grands progrès dans l'Asie Mineure. Les habitants de Ravenne ayant donné des signes de mécontentement, à cause des exactions de leur exarque, l'empereur envoya contre eux une expédition qui les traita plus rigoureusement que s'ils eussent été des Perses ou des Bulgares. Les dépouilles de leur ville ruinée furent rapportées à Constantinople. En 710 le pape Constantin, invité à venir trouver à Nicomédie l'empereur, qui méditait une réforme ecclésiastique, comparut devant lui en tremblant, et fut étonné d'être reçu avec honneur. Justinien ne put faire plus longtemps sa résidence à Nicomédie, à cause d'une invasion des Arabes, qui pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine. Incapable de se mesurer avec ces redoutables adversaires, il tourna sa fureur contre les habitants de Cherson, et chargea de leur punition une flotte puissante sous les ordres du patrice Étienne, surnommé *le Féroce*. Beaucoup de Chersonites eurent le temps de s'enfuir ; les autres furent réduits en esclavage ou périrent dans les supplices. Sept des principaux habitants furent enfilés ensemble par les pieds, avec une traverse de fer, suspendus la tête en bas et brûlés à petit feu. Au retour de cette exécution, la flotte essuya une violente tempête, qui la submergea presque entièrement. On rapporte que les cadavres, parmi lesquels se trouvait celui d'Étienne, flottèrent sur les rivages de l'Asie, depuis Amastris jusqu'à Héraclée. Justinien témoigna, dit-on, beaucoup de joie de ce désastre, qui, selon l'assertion sans doute exagérée de Théophane, engloutit soixante-treize mille personnes, et il fit partir une seconde expédition commandée par le patrice Maurus, avec ordre d'achever le massacre des Chersonites. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. Ils venaient de proclamer empereur un général exilé nommé Bardanes (*voy.* PHILIPPIQUE). Maurus ne put s'emparer de Cherson, et craignant de reparaître vaincu devant le tyran, il se joignit aux insurgés, les prit à bord de sa flotte, et fit voile pour Constantinople. Justinien en même temps se rendait à Sinope pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'expédition. Il vit sa flotte se diriger vers la capitale, et apprit bientôt que Philippique était maître de Constantinople et que son jeune fils Tibère avait été massacré dans l'église de la Sainte-Vierge. Il voulait encore lutter contre les révoltés ; mais ses soldats l'abandonnèrent, et un de ses anciens amis, qu'il avait cruellement offensé, Élias, le tua, à la fin de décembre 711, et envoya sa tête à Constantinople. Justinien II fut le dernier prince de la famille d'Héraclius, qui avait occupé le trône pendant tout un siècle dans la personne de six empereurs. Il fut le premier

des monarques byzantins qui fit graver sur ses monnaies l'image de Jésus-Christ. L. J.

Théophane, p 302, etc., édit. du Louvre. — Nicéphore Calliste, p. 24. — Cedrenus, p. 440, etc. — Zonaras, vol. II, p. 91, etc. — Glycas, p. 279. — Constantin Manassès, p. 79. — Constantin Porphyrogénète, *De Admin imperii*; c. 22. 27. — Suidas, au mot Ἰουστινιανός. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, VI. 11. 12, 31, 32. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XII, édit. de Saint-Martin.

JUSTINIEN, général byzantin, second fils de Germanus et petit neveu de Justinien Ier, né vers 530, mort vers la fin du sixième siècle. Il fit ses premières campagnes sous les ordres de son père, l'aida à lever l'armée qui devait pénétrer en Italie à travers l'Illyrie (550), et malgré sa jeunesse il en eut le commandement après la mort de Germanus. L'année suivante, il combattit contre les Slavons, avec son frère aîné Justin. Plus tard il commanda les auxiliaires grecs d'Aboin contre Thrasimond, roi des Gépides. En 576, Tibère, régent de l'empire, le nomma général en chef de l'armée contre le roi des Perses, Chosroès, qui avait envahi l'Arménie. Cette armée se composait de 150,000 Germains et Scythes mercenaires. Justinien rencontra Chosroès à Melitène, dans la petite Arménie, non loin de l'Euphrate. Après une lutte acharnée, l'aile gauche des Perses plia, et entraîna le reste de l'armée dans sa défaite. Chosroès se retira au cœur de ses États, tandis que Justinien traversait en vainqueur les provinces du nord de la Perse et pénétrait jusqu'en Hyrcanie, où il prit ses quartiers d'hiver. Au printemps suivant, il revint sans être inquiété en Arménie; mais là il se laissa surprendre par le général perse Tamchosroès, et fut vaincu. Cette défaite eut pour résultat la brusque rupture des négociations pacifiques engagées par Chosroès, et la guerre continua, sans espoir d'une prompte terminaison. Mécontent de la conduite de Justinien dans cette dernière campagne, Tibère le rappela, et le remplaça par Maurice, commandant des gardes du corps. Justinien, irrité de ce qu'il regardait comme une injustice, entra en 578 dans une conspiration qui avait pour but de tuer Tibère le jour de son couronnement et de le placer lui-même sur le trône. Soit qu'il désespérât du succès de l'entreprise, soit qu'il en eût des remords, il avoua tout à Tibère, qui lui pardonna généreusement. Cette clémence ne guérit par Justinien de ses projets ambitieux. L'année suivante, enhardi par l'absence de l'empereur, et poussé par Sophie, veuve de Justin II, il renoua la conspiration. Elle fut découverte. Tibère pardonna encore une fois à Justinien, et ne le priva même pas de ses richesses. On ignore la date de sa mort. L. J.

Théophane, p. 205, etc., éd. du Louvre. — Évagrius, V, 14, etc. — Procope, *Bel. Goth.*, III, 42. 40; IV, 25, 26. — Théophylacte, III, 12 etc. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, III, 12 — Ménandre, dans les *Excerpta Legat.* — *Voy.* pour les autres sources les articles JUSTINIEN Ier, JUSTIN II et TIBÈRE.

JUSTUS (Ἰοῦστος), historien juif de Tibériade en Galilée, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il était le contemporain, le compatriote et l'ennemi de l'historien Josèphe. Justus écrivit en grec une *Chronique* (aujourd'hui perdue) des Juifs et de leurs rois depuis le temps de Moïse jusqu'à la troisième année du règne de Trajan. Il omit beaucoup d'événements importants, entre autres l'histoire de Jésus-Christ. Josèphe l'accuse de nombreuses faussetés dans le récit des hostilités qui amenèrent la ruine de Jérusalem. Y.

Josèphe, *Vita*, 37, 65, 74. — Suidas, au mot Ἰοῦστος. – Saint Jérôme, *De Script. Eccles.*, c. 14. — Photius, *Bibl.*, cod. 33. – C. Muller, *Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 523.

JUSTUS. *Voy.* JOOSTENS (*Paquier*).

JUUL ou **JUEL** (*Paul*), conspirateur norvégien, né à Throndhjem, où son père était marchand, décapité à Copenhague, le 8 mars 1723. Après avoir voyagé en Allemagne, aux frais du roi, pour étudier l'exploitation des mines, il fut nommé préfet (*amtmamd*) de Lister et Mandal en Norvège. Mais, destitué en 1720, à cause de sa conduite hautaine, il se rendit à Copenhague; il forma avec le baron de Coïet, général suédois, et le duc de Holstein-Gottorp, un complot pour enlever la Norvège au roi de Danemark. Le mécontentement causé par le projet de remaniement du cadastre favorisait le dessein des conjurés; ils espéraient faire soulever le pays, tandis qu'une flotte russe y ferait une descente. Après l'expulsion des Danois, le duc de Holstein et la Suède devaient se partager la Norvège, et la Russie s'emparerait des colonies (l'Islande, les îles Ferroë et le Groenland), dont Juel serait nommé gouverneur général. Mais la découverte de ce projet coûta la liberté à Coïet et la vie à Juel, qui fut décapité, puis écartelé. On a de ce dernier : *Et lyksaligt Liv* (Une Vie heureuse) en vers; Copenhague, 1721, in-4°; — *En Gode Bondes Avl og Bjering* (La Culture et la Récolte du bon Paysan); Copenhague, 1722, 1733, 1746, 1753; Throndhjem, 1777; trad. en islandais par J. Eigelsen. E. B.

Wolf, *Journal for Politik*, 1809, t. IV, p. 1-169. — Ch. Falster, *Amœnitates Philologicæ*; Amsterdam, t. I, 1729. — Nyerup et Rahbek, *Digtekunst hist.*, IV, p. 195. — Nyerup et Kraft, *Dansknorsk Litteratur-Lex.*

JUUSTEN et non **JUSTEN** (*Paul*), historien suédois, né à Wiborg (Finlande), mort à Abo, le 24 août 1576. Il fut successivement évêque de Wiborg (1554) et d'Abo (1563). Chargé d'une mission diplomatique auprès du czar de Russie Iwan Wasiliewitch, en 1569, il fut enfermé, durant trois ans, dans une prison malsaine, où il perdit la santé. A son retour à Abo, en 1572, il fut anobli. On a de lui : *Narratio de Legatione sua*, publiée par Porthan; Abo, 1775, relation pleine d'intérêt; — *Chronicon Episcoporum Finlandensium*, insérée dans *Schwedische Bibliothek* de Ch. Nettebladt; Stockholm, 1728 et rééditée par Porthan, Abo, 1780-1796, avec des notes et des commentaires; — des écrits religieux en langue finnoise. E. B.

Rhyzelius, *Episcopii Suiogothici*. — *Abo Tidning*, 1772, p. 89, et 1782, p. 186. — Girs, *Hist. de Jean III*. — *Biographiskt Lexikon*, t. VI, p. 375.

JUVARA. *Voy*. IVARA. (*Filippo*).

JUVÉNAL (*Decimus-Junius Juvenalis*), célèbre poëte satirique latin, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Le plus ancien document biographique que l'on possède sur lui est une *Vie* attribuée à Suétone, son contemporain, mais qui paraît être l'ouvrage d'un grammairien plus récent, peut-être de Valerius Probus. D'après l'auteur de cette *Vie*, « Junius Juvénal, fils ou pupille d'un riche affranchi, déclama jusque vers le milieu de sa vie, plutôt par inclination que pour se préparer à l'enseignement ou au barreau. Ensuite ayant composé, non sans talent, une satire en peu de vers contre Pâris, pantomime et poëte gonflé de son grade militaire, il cultiva avec soin ce genre littéraire. Longtemps il n'osa pas même en faire part à un petit nombre d'auditeurs. Plus tard il récita deux ou trois fois des vers devant une grande affluence et avec tant de succès qu'il glissa sa première composition dans ses nouveaux écrits : « Ce que, dit-il, ne donnent pas les grands, un histrion le donnera. Tu fréquentes les Bareas, les Camerins et les vastes antichambres des nobles ! La Pélopée fait des préfets ; la Philomèle des tribuns (1). » Un histrion faisait alors les délices de la cour et beaucoup de ses partisans étaient journellement promus aux honneurs. Juvénal fut donc soupçonné d'avoir fait allusion aux temps présents, et aussitôt, quoiqu'il eût quatre-vingts ans, sous prétexte de lui conférer une dignité militaire, on l'éloigna de la ville, et on l'envoya commander une cohorte à l'extrémité de l'Égypte. Ce genre de supplice parut convenable pour un délit léger et une simple plaisanterie. Mais, en très-peu de temps, Juvénal mourut de chagrin et d'ennui. »

Diverses notices trouvées dans les manuscrits du poëte ajoutent peu de détails à la *Vie* précédente, dont elles sont des amplifications ou des abrégés. Un biographe nous apprend que Juvénal fut exilé sous le règne de Néron, qu'il fut ensuite rappelé, et mourut à l'âge de quatre-vingt et un ans du chagrin que lui causa l'absence de son ami Martial. Un autre nous dit qu'il fut banni vers la fin du règne de Domitien, et rappelé par un des successeurs de ce prince, et qu'il mourut sous Antonin le Pieux. D'après un troisième, Trajan, irrité d'une attaque du poëte contre son favori Pâris, envoya Juvénal dans une expédition contre les Scots. Enfin Jean Malelas d'Antioche, copié par Suidas, prétend que Domitien relégua Juvénal dans la pentapole de Libye, tandis qu'un ancien commentateur voit dans deux vers (le 37e et le 38e (1) de la quatrième satire la cause de son exil, et en place le lieu dans une oasis. Rien de plus incertain que ces assertions vagues et contradictoires. Heureusement les satires du poëte et les historiens anciens nous fournissent des notions plus assurées. Ainsi, il a existé deux mimes du nom de Pâris, l'un sous Néron, l'autre sous Domitien. Tous deux périrent par l'ordre des princes dont ils avaient fait l'amusement. Il n'est pas douteux que Juvénal n'ait eu en vue le second Pâris, tué en 83. Sa quatrième satire fut écrite après le meurtre de Domitien, au plus tôt en 96 ; la première, où il est question de la condamnation de Marius Priscus, ne peut être antérieure à 100. Ainsi, dix-sept ans après la mort de Pâris, Juvénal écrivait une de ses plus vigoureuses satires. Si, dans l'intervalle, il avait été exilé, ses ouvrages offriraient des traces de cet événement, tandis qu'ils semblent tous avoir été composés à Rome. Les anciens biographes ne virent pas cette difficulté chronologique ; mais elle frappa Saumaise, qui l'éluda par une hypothèse très-ingénieuse. Il supposa que les satires de Juvénal, composées en partie du vivant de Domitien, en partie après sa mort, ne parurent que beaucoup plus tard, sous le règne d'Adrien. L'empereur crut voir dans les vers relatifs à Pâris une allusion à ses propres favoris, et punit le poëte en l'envoyant mourir en Égypte. Dodwell, acceptant la supposition de Saumaise, a placé l'exil de Juvénal dans la deuxième année du règne d'Adrien, en 119, et sa mort au plus tôt en 120 (2). Beaucoup de biographes modernes ont copié Saumaise et Dodwell, sans s'apercevoir qu'ils transcrivaient une simple hypothèse dénuée de toute autorité, et qui s'accorde même assez mal avec les œuvres du poëte. Franke a fait remarquer que la quinzième satire, supposée écrite en Égypte, témoigne d'une grande ignorance de la topographie locale. Si Juvénal avait visité l'Égypte, il n'aurait pas placé Tentyra dans le voisinage d'Ombos (3). Franke en conclut que toute cette histoire du

(1) Quod non dant proceres, dabit histrio ; tu Camerinos
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas !
Præfectos Pelopea facit, Philomela tribunos.
(*Sat.* VII, 90-92.)

(1) Quum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo serviret Roma Neroni.

(2) Il se fonde sur un passage de la quinzième satire, où il est dit que la querelle entre les habitants d'Ombi et de Tentyra arriva sous le consulat de Junius (*consule Junio*) ; en admettant, malgré les variantes des manuscrits, que ce nom soit exact, rien ne prouve qu'il s'agit, comme le veut Dodwell, de Q. Junius Rusticus, consul en 119, et non de Appius Junius Sabinus, consul en 84. On a souvent reculé jusqu'en 119 et même 127 la date de la treizième satire parce qu'elle fut écrite soixante ans après le consulat de Fonteius. Mais il n'est nullement démontré que le Fonteius de la treizième satire soit le C. Fonteius Capito, consul en 59, ou le L. Fonteius Capito, consul en 67 ; c'est au contraire, selon toute probabilité, le C. Fonteius Capito, consul en 12.

(3) Cet argument aurait plus de poids si le mot de *Ombos* était bien certain ; mais les manuscrits donnent *Combos*, *Cambos*, *Combros* ; un manuscrit très-ancien porte même *Corpos* et beaucoup d'éditeurs ont adopté *Coptos* au lieu de *Ombos*. La ville de Coptos était limitrophe de celle de Tentyra (aujourd'hui *Denerah*), tandis que Ombos en était à plus de trente lieues.

bannissement en Égypte est une invention des grammairiens (1), et il regarde comme interpolé le passage de la quinzième satire où le poëte déclare avoir observé par lui-même les mœurs d'Ombos et de Tentyra (2); ce ne sont là aussi que des conjectures. Il est impossible de rien affirmer, sinon que Juvénal était dans toute la force de son talent vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, et qu'il vivait encore en 100 après J.-C. Il n'est pas prouvé qu'il fût né à Aquinum, bien qu'il y résidât habituellement. Il est probable que le Juvénal auquel Martial a adressé trois épigrammes amicales est le même que l'auteur des satires.

Juvénal, le dernier en date des satiriques latins, eut entre autres mérites celui de ne pas ressembler à ses devanciers. Ses satires ne sont ni d'austères dialogues moraux à la manière de Perse, ni des conversations enjouées et familières dans le genre d'Horace; ce sont de vigoureuses déclamations versifiées, des pièces d'éloquence énergiques, brillantes et sonores. L'auteur pose nettement son sujet; il range ses arguments dans l'ordre où ils doivent produire le plus d'effet, et marche à sa conclusion avec autant de force que d'habileté. Ses développements sont plutôt oratoires que poétiques, et ses meilleures compositions sentent l'artifice du rhéteur. Mais cette forme déclamatoire enveloppe des sentiments sincères. L'éclatante indignation de Juvénal n'est pas jouée, quoiqu'elle soit moins morale et moins désintéressée qu'on ne l'a prétendu. Il vivait au milieu des vices d'une grande ville, et s'il avait eu pour ces vices l'horreur qu'on lui suppose, il ne les aurait pas étalés avec cette complaisance infatigable et exagérés au delà de toute vérité. Son époque prêtait certainement à la satire. Rome, qui jouissait des avantages d'une civilisation avancée, en avait aussi les inconvénients. Les progrès du bien-être avaient conduit aux raffinements du luxe, et les dépouilles du monde, accumulées dans une seule ville, étaient devenues une source inépuisable de corruption. L'élégante immoralité des Grecs, se combinant avec la grossière férocité de la race latine, avait produit une dépravation subtile et violente à la fois qui souillait toute la société romaine. Mais cette époque avait aussi ses beaux côtés, que nous révèle la charmante correspondance de Pline le jeune. Si Juvénal ne les a pas vus, c'est qu'il a regardé son temps à travers ses impressions personnelles, ses souffrances et ses préjugés. Juvénal était pauvre. A la manière dont il peint la misère des gens de lettres, on voit qu'il en éprouva les atteintes. Il en connait toutes les amertumes, et il les exprime avec une énergie poignante. « C'est pour tous, dit-il, un motif et un aliment de railleries, qu'un habit mal propre et déchiré, un soulier entr'ouvert ou dont la blessure, recousue de gros fil, montre plus d'une cicatrice. Ce que la triste pauvreté a de plus dur, c'est qu'elle rend les hommes ridicules (1). » Pour améliorer sa fortune, Juvénal rechercha le patronage des grands seigneurs; mais, dans leurs antichambres (*atria*) ou à leurs tables, il éprouva des humiliations dont le souvenir lui dicta quelques-unes de ses meilleures satires. Lui, le Romain de la vieille race des vainqueurs du monde, il se vit partout supplanté par ces vaincus souples et intrigants, cette « ordure achéenne » (*fæcis achææ*), ces Grecs qui avaient fait de Rome une « ville grecque » (*urbem græcam*), où les Romains ne pouvaient plus vivre. Rien n'égale l'exécration de Juvénal pour les Grecs. Chaque fois qu'il touche à ce sujet, il est d'une verve incomparable. Voici quelques traits empruntés à la troisième satire : « Génie ardent, audace effrénée, débit prompt et plus rapide que celui d'Isée, sais-tu ce que c'est qu'un Grec? Quand un d'eux nous arrive, il apporte avec lui toute espèce d'hommes; il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien : que n'est-il point? Dis à un Grec affamé d'aller au ciel, il ira (2). » Cruellement froissé dans son orgueil de romain, Juvénal trouva sa vengeance dans la satire, où débordèrent les rancunes accumulées pendant une longue existence de solliciteur. Les grands l'avaient dédaigné, il les marqua d'une flétrissure, excessive sans doute, mais que le temps n'a pas effacée. L'infamie des mœurs qu'il leur attribue est encore surpassée par leur bassesse, et les grandes dames émules de Messaline offrent un tableau moins repoussant que les sénateurs appelés à délibérer sur l'assaisonnement d'un turbot. Au milieu de cette colère personnelle, il faut reconnaître un noble regret du glorieux et libre passé de Rome. Lorsque le poëte peint avec une force admirable « ce peuple qui donnait, jadis, empire, faisceaux, légions, tout, et qui maintenant abdique et ne désire plus avec anxiété que deux choses du pain et

(1) Comme preuve à l'appui de l'exil de Juvénal, on cite les vers suivants de Sidoine Apollinaire (*Carm.*, IX 270.) :

Non qui tempore Cæsaris secundi
Æterno coluit Tomos reatu.
Nec qui consimili deinde casu
Ad vulgi tenuem strepentis auram
Irati fuit histrionis exsul.

Ces vers sont trop vagues pour prouver quelque chose.

(2) .... Horrida sane
Ægyptus, sed luxuria, *quantum ipse notavi*,
Barbara famosa, non cedit turba Canopo.

(1) .... materiem præbet causasque jocorum
.... si fœda et scissa lacerna,
Si toga sordidula est, et rupta calceus alter
Pelle patet : vel si, consuto vulnere, crassum
Atque recens linum ostendit non una cicatrix.
Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines facit.
(*Sat.* III, 147-153.)

(2) Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus, et Isæo torrentior. Ede quid illum
Esse putes? Quemvis hominem secum attulit ad nos
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schœnobates, medicus, magus; omnia novit.
Græculus esuriens; in cœlum, jusseris, ibit.
(*Sat.* III, 73-78.)

cette édition, due à Lælius et à François Torelli, est un chef-d'œuvre de typographie. Parmi les rares éditions séparées des Pandectes qui furent publiées depuis, il n'y en a guère qu'une seule qui mérite une mention particulière; c'est celle de Pothier (*voy.* ce nom); et encore n'est-ce pas, à proprement dire, une édition, puisque le texte y est disposé dans un ordre de matières tout différent. Les commentaires les plus remarquables sur l'ensemble ou au moins sur une grande partie des Pandectes sont dûs à Budée, Duaren, Faber, Wesenbeck, Noodt, Leyser, Voet, Boehmer, Schulting et Glück (*voy.* ces noms). Pour de plus amples renseignements sur les diverses éditions du Digeste, *voy.* Fr. Thibaut, *Versuche über einzelne Theile der Theorie des Rechts*, t. I, p. 265-311.

Code de Justinien : les premières éditions, dont la plus ancienne fut publiée à Mayence, chez Schœffer, 1474, ne contiennent que les neuf premiers livres du code; celle qui fut donnée avec beaucoup de soins par Haloander, Nuremberg, 1530, in-fol., renferme pour la première fois les trois derniers livres, dont Cujas fit paraître à part une excellente édition; Lyon, 1562. Les critiques qui depuis ont travaillé avec le plus de succès à épurer et à compléter le texte du code sont Russard, Contius (*voy.* ces noms) et Hermann, lequel a donné en 1843 dans le *Corpus Juris* de Kriegel l'édition du code la plus exacte qui ait paru jusque ici. Les principaux interprètes du code sont : Cujas, Giphanius, Perez, Brunnemann et Wissenbach (*voy.* ces noms).

Novelles : les quarante et quelques premières éditions (édition princeps; Rome, 1476, in-fol.) ne contiennent que les quatre-vingt-dix-sept Novelles de l'*Authenticum* reçues par les glossateurs, ainsi qu'un nombre plus ou moins considérable d'*extravagantes*. En 1531, Haloander fit paraître à Nuremberg, in-fol., d'après un manuscrit de Florence, une collection plus complète des Novelles, qui, recueillie en Orient sous le règne de Tibère II, était rédigée en langue grecque. Cette même collection fut ensuite publiée par Scringer, Genève, 1558, in-fol., d'après un manuscrit de Venise, qui ne présente pas les mêmes lacunes que le manuscrit de Florence. Les éditions suivantes, notamment celle de Contius; Lyon, 1571, in-8°, sont le résultat d'une combinaison, souvent inintelligente, de l'*Authenticum* avec la collection grecque, qui a été jusqu'ici regardée, quoiqu'à tort, comme digne de la plus grande confiance, car on y remarque la plus grande négligence de rédaction. L'amélioration du texte des Novelles ne pourra être obtenue que par une comparaison attentive de la collection de Julien Antecessor, dont une nouvelle édition est depuis longtemps à désirer, avec l'*Authenticum*, dont Heimbach a donné en 1846, à Leipzig, la première édition critique.

Corpus Juris civilis : cette dénomination, quoique déjà employée par Justinien, ne servit pas de titre collectif à la législation entière de cet empereur avant 1583, année où elle apparaît sur le frontispice de l'édition donnée à Lyon par D. Godefroy. Les éditeurs antérieurs à ce dernier n'en considéraient pas moins, aussi bien que les glossateurs, le différents codes de Justinien comme un ensemble qu'ils avaient pour habitude de faire copier ou imprimer en cinq volumes in-folio, dont le premier contenait le *Digestum vetus*, le second l'*Infortiatum*, le troisième le *Digestum novum*, le quatrième les neuf premiers livres du Code; le cinquième, nommé *Volumen parvum*, renfermait les Novelles, les trois derniers livres du Code et les Institutes. Cette division se retrouve dans la presque totalité des éditions du quinzième siècle et de la première moitié du seizième; ces éditions sont généralement accompagnées de la glose, laquelle se trouve aussi dans plusieurs éditions subséquentes. Parmi ces éditions glosées, on remarque principalement celles de Lyon, 1549; Paris, 1575; Lyon, 1589, en 6 vol. in-fol., due à D. Godefroy, dont les remarques ont été réimprimées, avec des corrections, à Lyon, 1612 et 1618; Genève, 1615, 1619 et 1625; Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. · cette édition, la dernière de celles qui parurent avec la glose, est très-estimée; on l'appelle *Lyon moucheté*, parce que le fleuron du frontispice représente un lion entouré d'abeilles. Parmi les éditions accompagnées d'interprétations autres que la glose, on distingue surtout celles de Haloander, Bâle, 1541 et 1570, in-fol.; de Russard, Lyon, 1560-1561, 2 vol. in-fol., et Anvers, 1567, 7 vol., in-8°, de Contius, Lyon, 1571 et 1581, 15 vol. in-8°; de Charondas, Anvers, 1575, in-fol.; de Pacius, Genève, 1580, in-fol.; ensuite celles de Denis Godefroy (*voy.* ce nom), les plus recherchées sont celle d'Amsterdam (Elzevier), 1663, 2 vol. in-fol., et celle de Leipzig, 1740, 2 vol. in-fol.); celle de Gebauer et Spangenberg, Gœttingue, 1776-1797, 2 vol. in-4°, remarquable, parce qu'elle suit pour les Pandectes le texte de la Florentine. Enfin, parmi les éditions qui ne contiennent aucune interprétation, nous citerons : celles des Elzevier, Amsterdam, 1664, 2 vol. in-8°, très-estimée, connue sous le nom de *Pars secundus*, faute d'impression, qui se trouve à la page 150; Amsterdam, 1681 et 1700, 2 vol., in-8°; celles de Freyesleben, connues sous le titre de *Corpus Juris academicum*; Altembourg et Leipzig, 1721, in-8°; Bâle, 1734, 1748, 1775 et 1789, etc., in-4°; celle de Beck, Leipzig, 1825-1826, 2 vol. grand in-8°, et enfin l'excellente édition des frères Kriegel, Leipzig, 1828-1843, in-4°. Dans ces éditions du *Corpus Juris* on trouve généralement, en appendice, plusieurs constitutions des empereurs du Bas-Empire, les *Canones Apostolorum*, les *Feudorum Consuetudines*, et quelques textes de lois du moyen âge. Le *Corpus Juris* a été traduit en français, d'une manière assez inexacte, par Hulot et quelques autres ju-

risconsultes, Metz, 1802-1811, 17 vol. in-4°; il a été traduit en allemand par Otto, Schilling et Sintenis, Leipzig, 1839, 7 vol. in-8°. E. G.

Procope, *Historia, De Ædificiis Anecdota*. — Agathias, *De Rebus gestis imperatoris Justiniani*. — Paul le Silentiaire, *Descriptio eccles. Sanctæ-Sophiæ*, à la suite de Cinname, édit. du Louvre. — Cedrenus, p. 366, édit. du Louvre. — Zonaras, XIV, p. 60, éd. du L. — Jean Malala, vol. II, p. 130, éd. d. L. — Marcellinus, *Chron.* ad. an. 530, etc., p. 50, etc., éd. L. — Théophanes, p. 300, éd. L. — Evagrius, IV, 8, éd. L. — Jornandès, *De Regn. Succ.*, p. 69, etc.; *De Reb. Goth.* p. 143, etc., éd. Lindenbrog. — Paul Diacre, *De Longobard.*, I, 25 etc.; II, 4, etc. — Ludewig, *Vita Justiniani* — Engelstoft. *Comment. de Re Byzantinorum Militari sub Justiniano*; Copenhague, 1808, in-8°. — Le Beau. *Histoire du Bas-Empire*, t. VIII, IX, édit. de Saint-Martin. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. XXXIX-XLIV. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, c. XX. — Lord Mahon, *Life of Belisarius*. — Isambert, *Histoire de Justinien*.

JUSTINIEN II, surnommé *Rhinotmète* (Ῥινότμητος, qui a le nez coupé), empereur d'Orient, né en 669, mis à mort en décembre 711. Il succéda à son père Constantin IV, Pogonat, au mois de septembre 685, à l'âge de seize ans. Peu après son avénement au trône, il conclut une trêve de dix ans avec le khalife Abdoul-Malek. Ce traité eut les plus fâcheuses conséquences. Le khalife s'engageait à payer par jour à l'empereur mille pièces d'or, un cheval de race et un esclave. Justinien II, de son côté, cédait au khalife la moitié des revenus de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie caucasique. Par un article secret, il promettait d'empêcher les Mardaïtes ou Maronites du mont Liban de troubler les Arabes par leurs incursions. Cette clause était une faute. Justinien l'aggrava encore par la manière dont il tint sa promesse. Un des généraux grecs les plus distingués, Léonce, depuis empereur, chargé d'exécuter cet article du traité, fit assassiner Jean, chef des Maronites, et décida douze mille de ces braves montagnards à quitter le Liban, pour s'établir dans la petite Arménie et dans la Thrace. Le reste de la population se trouva hors d'état d'inquiéter les Arabes, qui s'établirent solidement dans le Taurus et l'Anti-Taurus, et attendirent une occasion favorable d'envahir l'Asie Mineure. On espérait mieux de Justinien, qui en plusieurs occasions avait donné des preuves d'énergie; mais son mauvais caractère se révéla bientôt de manière à causer dans tous ses États un profond désappointement. Au lieu d'établir la paix dans l'Église, il y fit naître par son intolérance de nouvelles dissensions. Des milliers de manichéens, qui avaient vécu tranquilles sous la domination des Arabes, périrent par le fer ou le feu. En 688 il rompit la paix que son père avait faite avec les Bulgares, et remporta sur eux une brillante victoire. Il revenait fier de son succès et plein de sécurité lorsqu'il fut attaqué par les Bulgares dans les défilés du mont Rhodope et perdit plus de la moitié de ses soldats. Lui-même courut grand risque de la vie et revint à Constantinople dans le plus triste état. Dans la même année, les Arabes firent une quatrième invasion en Afrique. Justinien II mit d'abord beaucoup d'activité à s'opposer à leurs projets. Sa flotte, partie de Constantinople avec un corps de troupes considérable, que renforcèrent les garnisons de la Sicile, défendit victorieusement Carthage contre le chef arabe Zohaïr. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il ordonna follement l'évacuation de l'île de Cypre, qui fut occupée et ravagée par les Arabes. Ceux-ci, encouragés par l'étrange conduite de l'empereur, envahirent l'Asie Mineure et la Mésopotamie en 692, et conquirent l'Arménie l'année suivante. Il se consola des pertes de l'empire en se plongeant dans les plaisirs et en tourmentant ses sujets. Son goût pour les bâtiments, qui rappelait le premier Justinien, l'induisit à des dépenses extraordinaires, et l'art d'inventer des taxes devint son occupation favorite. Il fut assisté dans cet art par deux ministres dont les noms sont restés fameux dans les annales byzantines. « L'un, dit Le Beau, d'après Théophane, était Étienne, Perse de nation, receveur des deniers du prince et chef de ses eunuques. Cet homme sanguinaire, préposé à la construction des nouveaux édifices, traitait inhumainement les ouvriers, et, sur le moindre sujet de plainte, il faisait tuer à coups de pierres les manœuvres et les inspecteurs. Fier de sa faveur et sans respect pour la maison impériale, il porta l'insolence jusqu'à menacer la princesse Anastasie, mère de l'empereur, de lui faire subir le châtiment ordinaire des enfants. Justinien était alors absent de Constantinople, et nul historien ne dit qu'il ait été sensible à cet outrage. Tout l'empire se ressentait des violences et des rapines d'Étienne, qui rendait son maître aussi odieux que lui-même. Il n'avait qu'un rival en fait de méchanceté : c'était un moine nommé Théodore, qui avait longtemps vécu en reclus sur les bords du Bosphore. Tiré de sa cellule par quelque dame de la cour, dupe de son hypocrisie, il était parvenu à la dignité de grand-trésorier, ce que les Grecs désignaient par le nom de *grand-logothète*. Plus cruel qu'Étienne, il inventait tous les jours de nouvelles taxes; ni le rang ni la naissance ne pouvaient soustraire personne à ses persécutions; il se faisait un jeu des confiscations, des proscriptions, des supplices même. Payer lentement, murmurer contre l'imposition, c'était un crime digne de mort. On pendait par les pieds à un gibet les malheureuses victimes d'un fisc barbare, et on allumait au-dessous de leur tête un morceau de paille humide, dont la fumée les étouffait. » Le peuple de Constantinople, exaspéré de tant de rapacité et de cruauté, montra des symptômes de révolte, et Justinien ordonna au patrice Étienne de faire prendre les armes à la garde, pendant la nuit, et de massacrer tous les habitants qui se trouveraient hors de leurs maisons. Cet ordre atroce fut connu, et hâta l'explosion de la révolte. Le général Léonce, retenu en prison depuis trois ans, venait de rece-

voir l'ordre de partir immédiatement pour la Grèce. Il allait s'embarquer lorsqu'une foule exaspérée et tremblante l'entoura en le suppliant de la sauver de la fureur de Justinien. Sans hésiter, il se mit à la tête du peuple, et marcha vers Sainte-Sophie. La révolution s'accomplit en quelques heures. Justinien, chargé de chaînes, fut traîné devant le nouvel empereur. La foule demandait sa mort; mais Léonce, qui se souvenait des bontés du père de Justinien, sauva la vie du prince déchu, et se contenta de le bannir à Cherson (Crimée). Justinien, avant son départ, eut le nez coupée. Étienne et Théodore furent massacrés par le peuple (695).

Après un règne de trois ans, Léonce fut détrôné en 698, et confiné dans une prison par Tibère Absimarus, qui régna jusqu'en 704. A cette époque, Justinien rentra en possession du trône dans les circonstances suivantes. Relégué à Cherson, il se servait du peu de pouvoir qu'on lui avait laissé pour tourmenter les habitants de cette ville. Fatigués de ses violences et de ses menaces, ils résolurent de le tuer. Il eut connaissance de leur projet, et se retira auprès du khakhan des Khazares, Busirus, qui l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora. Malgré cette alliance Busirus consentit, peu après, à le livrer à Tibère; mais le prince détrôné fut encore averti de ce dessein, et s'enfuit chez Terbelis, roi des Bulgares. Terbelis, à sa persuasion, entreprit une soudaine invasion sur les terres de l'empire et avant que Tibère apprît que Justinien avait quitté Phanagoria (ville des Khazares), il le vit, sous les murs de Constantinople, à la tête de quinze cents cavaliers bulgares. Une nouvelle révolution eut lieu. Justinien signala son retour sur le trône en versant des flots de sang. Il commença par faire trancher la tête à ses deux compétiteurs. Avant l'exécution, Léonce et Tibère furent promenés ignominieusement dans les rues. On les jeta ensuite aux pieds de Justinien, assis sur un trône brillant, dans le lieu le plus élevé du cirque. Tant que dura la première course de chars, il tint ses pieds appuyés sur la gorge des deux princes, qui avaient comme lui le nez coupé. Le peuple applaudissait à cet étrange et odieux spectacle et vociférait ce verset des psaumes. « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » L'exil n'avait fait qu'irriter le caractère féroce de Justinien. On rapporte que dans la traversée de Phanagoria en Bulgarie, assailli d'une violente tempête, il s'écria : « Que Dieu m'engloutisse si j'épargne un seul de ceux qui ont contribué à ma chute. » Rétabli sur le trône, il sembla vouloir tenir son horrible serment, et exerça contre les partisans de Léonce et de Tibère une persécution sans égale dans l'histoire byzantine. Les propriétés des victimes servirent à satisfaire l'avidité de Terbelis. Ce chef barbare revint en Bulgarie, plein d'horreur et de mépris pour Justinien II, et deux ans après, en 708, il recommença ses incursions sur le territoire byzantin. Justinien, qui essaya de les réprimer, fut vaincu à Anchialus, et revint commettre de nouvelles cruautés à Constantinople. Pendant ce temps, les Arabes s'emparaient de Tyane et faisaient de grands progrès dans l'Asie Mineure. Les habitants de Ravenne ayant donné des signes de mécontentement, à cause des exactions de leur exarque, l'empereur envoya contre eux une expédition qui les traita plus rigoureusement que s'ils eussent été des Perses ou des Bulgares. Les dépouilles de leur ville ruinée furent rapportées à Constantinople. En 710 le pape Constantin, invité à venir trouver à Nicomédie l'empereur, qui méditait une réforme ecclésiastique, comparut devant lui en tremblant, et fut étonné d'être reçu avec honneur. Justinien ne put faire plus longtemps sa résidence à Nicomédie, à cause d'une invasion des Arabes, qui pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine. Incapable de se mesurer avec ces redoutables adversaires, il tourna sa fureur contre les habitants de Cherson, et chargea de leur punition une flotte puissante sous les ordres du patrice Étienne, surnommé *le Féroce*. Beaucoup de Chersonites eurent le temps de s'enfuir ; les autres furent réduits en esclavage ou périrent dans les supplices. Sept des principaux habitants furent enfilés ensemble par les pieds, avec une traverse de fer, suspendus la tête en bas et brûlés à petit feu. Au retour de cette exécution, la flotte essuya une violente tempête, qui la submergea presque entièrement. On rapporte que les cadavres, parmi lesquels se trouvait celui d'Étienne, flottèrent sur les rivages de l'Asie, depuis Amastris jusqu'à Héraclée. Justinien témoigna, dit-on, beaucoup de joie de ce désastre, qui, selon l'assertion sans doute exagérée de Théophane, engloutit soixante-treize mille personnes, et il fit partir une seconde expédition commandée par le patrice Maurus, avec ordre d'achever le massacre des Chersonites. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. Ils venaient de proclamer empereur un général exilé nommé Bardanes (*voy.* PHILIPPIQUE). Maurus ne put s'emparer de Cherson, et craignant de reparaître vaincu devant le tyran, il se joignit aux insurgés, les prit à bord de sa flotte, et fit voile pour Constantinople. Justinien en même temps se rendait à Sinope pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'expédition. Il vit sa flotte se diriger vers la capitale, et apprit bientôt que Philippique était maître de Constantinople et que son jeune fils Tibère avait été massacré dans l'église de la Sainte-Vierge. Il voulait encore lutter contre les révoltés ; mais ses soldats l'abandonnèrent, et un de ses anciens amis, qu'il avait cruellement offensé, Élias, le tua, à la fin de décembre 711, et envoya sa tête à Constantinople. Justinien II fut le dernier prince de la famille d'Héraclius, qui avait occupé le trône pendant tout un siècle dans la personne de six empereurs. Il fut le premier

des monarques byzantins qui fit graver sur ses monnaies l'image de Jésus-Christ. L. J.

Théophane, p. 303, etc., édit. du Louvre. — Nicéphore Calliste, p. 24. — Cedrenus, p. 440, etc. — Zonaras, vol. II, p. 91, etc. — Glycas, p. 279. — Constantin Manassès, p. 79. — Constantin Porphyrogénète, *De Admin. imperii*; c. 22. 27. — Suidas, au mot Ἰουστινιανός. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, VI, 11. 12, 31, 32. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XII, édit. de Saint-Martin.

JUSTINIEN, général byzantin, second fils de Germanus et petit neveu de Justinien I[er], né vers 530, mort vers la fin du sixième siècle. Il fit ses premières campagnes sous les ordres de son père, l'aida à lever l'armée qui devait pénétrer en Italie à travers l'Illyrie (550), et malgré sa jeunesse il en eut le commandement après la mort de Germanus. L'année suivante, il combattit contre les Slavons, avec son frère aîné Justin. Plus tard il commanda les auxiliaires grecs d'Aboin contre Thrasimond, roi des Gépides. En 576, Tibère, régent de l'empire, le nomma général en chef de l'armée contre le roi des Perses, Chosroès, qui avait envahi l'Arménie. Cette armée se composait de 150,000 Germains et Scythes mercenaires. Justinien rencontra Chosroès à Melitène, dans la petite Arménie, non loin de l'Euphrate. Après une lutte acharnée, l'aile gauche des Perses plia, et entraîna le reste de l'armée dans sa défaite. Chosroès se retira au cœur de ses États, tandis que Justinien traversait en vainqueur les provinces du nord de la Perse et pénétrait jusqu'en Hyrcanie, où il prit ses quartiers d'hiver. Au printemps suivant, il revint sans être inquiété en Arménie; mais là il se laissa surprendre par le général perse Tamchosroès, et fut vaincu. Cette défaite eut pour résultat la brusque rupture des négociations pacifiques engagées par Chosroès, et la guerre continua, sans espoir d'une prompte terminaison. Mécontent de la conduite de Justinien dans cette dernière campagne, Tibère le rappela, et le remplaça par Maurice, commandant des gardes du corps. Justinien, irrité de ce qu'il regardait comme une injustice, entra en 578 dans une conspiration qui avait pour but de tuer Tibère le jour de son couronnement et de le placer lui-même sur le trône. Soit qu'il désespérât du succès de l'entreprise, soit qu'il en eût des remords, il avoua tout à Tibère, qui lui pardonna généreusement. Cette clémence ne guérit par Justinien de ses projets ambitieux. L'année suivante, enhardi par l'absence de l'empereur, et poussé par Sophie, veuve de Justin II, il renoua la conspiration. Elle fut découverte. Tibère pardonna encore une fois à Justinien, et ne le priva même pas de ses richesses. On ignore la date de sa mort. L. J.

Théophane, p. 208, etc., éd. du Louvre. — Évagrius, V, 14, etc. — Procope, *Bel. Goth.*, III, 42. 40; IV, 25, 26. — Théophylacte, III, 12 etc. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, III, 12 — Ménandre, dans les *Excerpta Legat.* — *Voy.* pour les autres sources les articles JUSTINIEN I[er], JUSTIN II et TIBÈRE.

JUSTUS (Ἰοῦστος), historien juif de Tibériade en Galilée, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il était le contemporain, le compatriote et l'ennemi de l'historien Josèphe. Justus écrivit en grec une *Chronique* (aujourd'hui perdue) des Juifs et de leurs rois depuis le temps de Moïse jusqu'à la troisième année du règne de Trajan. Il omit beaucoup d'événements importants, entre autres l'histoire de Jésus-Christ. Josèphe l'accuse de nombreuses faussetés dans le récit des hostilités qui amenèrent la ruine de Jérusalem. Y.

Josèphe, *Vita*, 37, 65, 74. — Suidas, au mot Ἰοῦστος. — Saint Jérôme, *De Script. Eccles.*, c. 14. — Photius, *Bibl.*, cod. 33. — C. Muller, *Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 523.

JUSTUS. *Voy.* JOOSTENS (*Paquier*).

JUUL ou **JUEL** (*Paul*), conspirateur norvégien, né à Throndhjem, où son père était marchand, décapité à Copenhague, le 8 mars 1723. Après avoir voyagé en Allemagne, aux frais du roi, pour étudier l'exploitation des mines, il fut nommé préfet (*amtmamd*) de Lister et Mandal en Norvège. Mais, destitué en 1720, à cause de sa conduite hautaine, il se rendit à Copenhague; il forma avec le baron de Coïet, général suédois, et le duc de Holstein-Gottorp, un complot pour enlever la Norvège au roi de Danemark. Le mécontentement causé par le projet de remaniement du cadastre favorisait le dessein des conjurés; ils espéraient faire soulever le pays, tandis qu'une flotte russe y ferait une descente. Après l'expulsion des Danois, le duc de Holstein et la Suède devaient se partager la Norvège, et la Russie s'emparerait des colonies (l'Islande, les îles Ferоë et le Groenland), dont Juel serait nommé gouverneur général. Mais la découverte de ce projet coûta la liberté à Coïet et la vie à Juel, qui fut décapité, puis écartelé. On a de ce dernier : *Et lyksaligt Liv* (Une Vie heureuse) en vers; Copenhague, 1721, in-4°; — *En Gode Bondes Avl og Bjering* (La Culture et la Récolte du bon Paysan); Copenhague, 1722, 1733, 1746, 1753; Throndhjem, 1777; trad. en islandais par J. Eigelsen. E. B.

Wolf, *Journal for Politik*, 1809, t. IV, p. 1-169. — Ch. Falster, *Amœnitates Philologicæ*; Amsterdam, t. I, 1729. — Nyerup et Rahbek, *Digtekunst hist.*, IV, p. 196. — Nyerup et Kraft, *Dansknorsk Litteratur-Lex.*

JUUSTEN et non **JUSTEN** (*Paul*), historien suédois, né à Wiborg (Finlande), mort à Abo, le 24 août 1576. Il fut successivement évêque de Wiborg (1554) et d'Abo (1563). Chargé d'une mission diplomatique auprès du czar de Russie Iwan Wasiliewitch, en 1569, il fut enfermé, durant trois ans, dans une prison malsaine, où il perdit la santé. A son retour à Abo, en 1572, il fut anobli. On a de lui : *Narratio de Legatione sua*, publiée par Porthan; Abo, 1775, relation pleine d'intérêt; — *Chronicon Episcoporum Finlandensium*, insérée dans *Schwedische Bibliothek* de Ch. Nettebladt; Stockholm, 1728 et rééditée par Porthan, Abo, 1780-1796, avec des notes et des commentaires; — des écrits religieux en langue finnoise. E. B.

Rhyzelius, *Episcopii Suiogothici*. — *Abo Tidning*, 1772, p. 89, et 1782, p. 188. — Girs, *Hist. de Jean III*. — *Biographiskt Lexikon*, t. VI, p. 378.

JUVARA. *Voy.* IVARA. (*Filippo*).

JUVÉNAL (*Decimus-Junius Juvenalis*), célèbre poëte satirique latin, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Le plus ancien document biographique que l'on possède sur lui est une *Vie* attribuée à Suétone, son contemporain, mais qui paraît être l'ouvrage d'un grammairien plus récent, peut-être de Valerius Probus. D'après l'auteur de cette *Vie*, « Junius Juvénal, fils ou pupille d'un riche affranchi, déclama jusque vers le milieu de sa vie, plutôt par inclination que pour se préparer à l'enseignement ou au barreau. Ensuite ayant composé, non sans talent, une satire en peu de vers contre Pâris, pantomime et poëte gonflé de son grade militaire, il cultiva avec soin ce genre littéraire. Longtemps il n'osa pas même en faire part à un petit nombre d'auditeurs. Plus tard il récita deux ou trois fois des vers devant une grande affluence et avec tant de succès qu'il glissa sa première composition dans ses nouveaux écrits : « Ce que, dit-il, ne donnent pas les grands, un histrion le donnera. Tu fréquentes les Bareas, les Camerins et les vastes antichambres des nobles ! La Pélopée fait des préfets ; la Philomèle des tribuns (1). » Un histrion faisait alors les délices de la cour et beaucoup de ses partisans étaient journellement promus aux honneurs. Juvénal fut donc soupçonné d'avoir fait allusion aux temps présents, et aussitôt, quoiqu'il eût quatre-vingts ans, sous prétexte de lui conférer une dignité militaire, on l'éloigna de la ville, et on l'envoya commander une cohorte à l'extrémité de l'Égypte. Ce genre de supplice parut convenable pour un délit léger et une simple plaisanterie. Mais, en très-peu de temps, Juvénal mourut de chagrin et d'ennui. »

Diverses notices trouvées dans les manuscrits du poëte ajoutent peu de détails à la *Vie* précédente, dont elles sont des amplifications ou des abrégés. Un biographe nous apprend que Juvénal fut exilé sous le règne de Néron, qu'il fut ensuite rappelé, et mourut à l'âge de quatre-vingt et un ans du chagrin que lui causa l'absence de son ami Martial. Un autre nous dit qu'il fut banni vers la fin du règne de Domitien, et rappelé par un des successeurs de ce prince, et qu'il mourut sous Antonin le Pieux. D'après un troisième, Trajan, irrité d'une attaque du poëte contre son favori Pâris, envoya Juvénal dans une expédition contre les Scots. Enfin Jean Malelas d'Antioche, copié par Suidas, prétend que Domitien relégua Juvénal dans la pentapole de Libye, tandis qu'un ancien commentateur voit dans deux vers (le 37ᵉ et le 38ᵉ (1) de la quatrième satire la cause de son exil, et en place le lieu dans une oasis. Rien de plus incertain que ces assertions vagues et contradictoires. Heureusement les satires du poëte et les historiens anciens nous fournissent des notions plus assurées. Ainsi, il a existé deux mimes du nom de Pâris, l'un sous Néron, l'autre sous Domitien. Tous deux périrent par l'ordre des princes dont ils avaient fait l'amusement. Il n'est pas douteux que Juvénal n'ait eu en vue le second Pâris, tué en 83. Sa quatrième satire fut écrite après le meurtre de Domitien, au plus tôt en 96 ; la première, où il est question de la condamnation de Marius Priscus, ne peut être antérieure à 100. Ainsi, dix-sept ans après la mort de Pâris, Juvénal écrivait une de ses plus vigoureuses satires. Si, dans l'intervalle, il avait été exilé, ses ouvrages offriraient des traces de cet événement, tandis qu'ils semblent tous avoir été composés à Rome. Les anciens biographes ne virent pas cette difficulté chronologique ; mais elle frappa Saumaise, qui l'éluda par une hypothèse très-ingénieuse. Il supposa que les satires de Juvénal, composées en partie du vivant de Domitien, en partie après sa mort, ne parurent que beaucoup plus tard, sous le règne d'Adrien. L'empereur crut voir dans les vers relatifs à Pâris une allusion à ses propres favoris, et punit le poëte en l'envoyant mourir en Égypte. Dodwell, acceptant la supposition de Saumaise, a placé l'exil de Juvénal dans la deuxième année du règne d'Adrien, en 119, et sa mort au plus tôt en 120 (2). Beaucoup de biographes modernes ont copié Saumaise et Dodwell, sans s'apercevoir qu'ils transcrivaient une simple hypothèse dénuée de toute autorité, et qui s'accorde même assez mal avec les œuvres du poëte. Franke a fait remarquer que la quinzième satire, supposée écrite en Égypte, témoigne d'une grande ignorance de la topographie locale. Si Juvénal avait visité l'Égypte, il n'aurait pas placé Tentyra dans le voisinage d'Ombos (3). Franke en conclut que toute cette histoire du

(1) Quod non dant proceres, dabit histrio ; tu Camerinos
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas !
Praefectos Pelopea facit, Philomela tribunos.
(*Sat.* VII, 90-92.)

(1) Quum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo serviret Roma Neroni.

(2) Il se fonde sur un passage de la quinzième satire, où il est dit que la querelle entre les habitants d'Ombos et de Tentyra arriva sous le consulat de Junius (*consule Junio*) ; en admettant, malgré les variantes des manuscrits, que ce nom soit exact, rien ne prouve qu'il s'agit, comme le veut Dodwell, de Q. Junius Rusticus, consul en 119, et non de Appius Junius Sabinus, consul en 84. On a souvent reculé jusqu'en 119 et même 127 la date de la treizième satire parce qu'elle fut écrite soixante ans après le consulat de Fonteius. Mais il n'est nullement démontré que le Fonteius de la treizième satire soit le C. Fonteius Capito, consul en 59, ou le L. Fonteius Capito, consul en 67 ; c'est au contraire, selon toute probabilité, le C. Fonteius Capito, consul en 12.

(3) Cet argument aurait plus de poids si le mot de *Ombos* était bien certain ; mais les manuscrits donnent *Combos*, *Cambos*, *Combros* ; un manuscrit très-ancien porte même *Corpos* et beaucoup d'éditeurs ont adopté *Coptos* au lieu de *Ombos*. La ville de Coptos était limitrophe de celle de Tentyra (aujourd'hui *Denerah*), tandis que Ombos en était à plus de trente lieues.

bannissement en Égypte est une invention des grammairiens (1), et il regarde comme interpolé le passage de la quinzième satire où le poëte déclare avoir observé par lui-même les mœurs d'Ombos et de Tentyra (2); ce ne sont là aussi que des conjectures. Il est impossible de rien affirmer, sinon que Juvénal était dans toute la force de son talent vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, et qu'il vivait encore en 100 après J.-C. Il n'est pas prouvé qu'il fût né à Aquinum, bien qu'il y résidât habituellement. Il est probable que le Juvénal auquel Martial a adressé trois épigrammes amicales est le même que l'auteur des satires.

Juvénal, le dernier en date des satiriques latins, eut entre autres mérites celui de ne pas ressembler à ses devanciers. Ses satires ne sont ni d'austères dialogues moraux à la manière de Perse, ni des conversations enjouées et familières dans le genre d'Horace; ce sont de vigoureuses déclamations versifiées, des pièces d'éloquence énergiques, brillantes et sonores. L'auteur pose nettement son sujet; il range ses arguments dans l'ordre où ils doivent produire le plus d'effet, et marche à sa conclusion avec autant de force que d'habileté. Ses développements sont plutôt oratoires que poétiques, et ses meilleures compositions sentent l'artifice du rhéteur. Mais cette forme déclamatoire enveloppe des sentiments sincères. L'éclatante indignation de Juvénal n'est pas jouée, quoiqu'elle soit moins morale et moins désintéressée qu'on ne l'a prétendu. Il vivait au milieu des vices d'une grande ville, et s'il avait eu pour ces vices l'horreur qu'on lui suppose, il ne les aurait pas étalés avec cette complaisance infatigable et exagérés au delà de toute vérité. Son époque prêtait certainement à la satire. Rome, qui jouissait des avantages d'une civilisation avancée, en avait aussi les inconvénients. Les progrès du bien-être avaient conduit aux raffinements du luxe, et les dépouilles du monde, accumulées dans une seule ville, étaient devenues une source inépuisable de corruption. L'élégante immoralité des Grecs, se combinant avec la grossière férocité de la race latine, avait produit une dépravation subtile et violente à la fois qui souillait toute la société romaine. Mais cette époque avait aussi ses beaux côtés, que nous révèle la charmante correspondance de Pline le jeune. Si Juvénal ne les a pas vus, c'est qu'il a regardé son temps à travers ses impressions personnelles, ses souffrances et ses préjugés. Juvénal était pauvre. A la manière dont il peint la misère des gens de lettres, on voit qu'il en éprouva les atteintes. Il en connait toutes les amertumes, et il les exprime avec une énergie poignante. « C'est pour tous, dit-il, un motif et un aliment de railleries, qu'un habit mal propre et déchiré, un soulier entr'ouvert ou dont la blessure, recousue de gros fil, montre plus d'une cicatrice. Ce que la triste pauvreté a de plus dur, c'est qu'elle rend les hommes ridicules (1). » Pour améliorer sa fortune, Juvénal rechercha le patronage des grands seigneurs; mais, dans leurs antichambres (*atria*) ou à leurs tables, il éprouva des humiliations dont le souvenir lui dicta quelques-unes de ses meilleures satires. Lui, le Romain de la vieille race des vainqueurs du monde, il se vit partout supplanté par ces vaincus souples et intrigants, cette « ordure achéenne » (*fæcis achææ*), ces Grecs qui avaient fait de Rome une « ville grecque » (*urbem græcam*), où les Romains ne pouvaient plus vivre. Rien n'égale l'exécration de Juvénal pour les Grecs. Chaque fois qu'il touche à ce sujet, il est d'une verve incomparable. Voici quelques traits empruntés à la troisième satire : « Génie ardent, audace effrénée, débit prompt et plus rapide que celui d'Isée, sais-tu ce que c'est qu'un Grec? Quand un d'eux nous arrive, il apporte avec lui toute espèce d'hommes; il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien : que n'est-il point? Dis à un Grec affamé d'aller au ciel, il ira (2). » Cruellement froissé dans son orgueil de romain, Juvénal trouva sa vengeance dans la satire, où débordèrent les rancunes accumulées pendant une longue existence de solliciteur. Les grands l'avaient dédaigné, il les marqua d'une flétrissure, excessive sans doute, mais que le temps n'a pas effacée. L'infamie des mœurs qu'il leur attribue est encore surpassée par leur bassesse, et les grandes dames émules de Messaline offrent un tableau moins repoussant que les sénateurs appelés à délibérer sur l'assaisonnement d'un turbot. Au milieu de cette colère personnelle, il faut reconnaitre un noble regret du glorieux et libre passé de Rome. Lorsque le poëte peint avec une force admirable « ce peuple qui donnait, jadis, empire, faisceaux, légions, tout, et qui maintenant abdique et ne désire plus avec anxiété que deux choses du pain et

(1) Comme preuve à l'appui de l'exil de Juvénal, on cite les vers suivants de Sidoine Apollinaire (*Carm.*, IX 270.) :

Non qui tempore Cæsaris secundi
Æterno coluit Tomos reatu.
Nec qui consimili deinde casu
Ad vulgi tenuem strepentis auram
Irati fuit histrionis exsul.

Ces vers sont trop vagues pour prouver quelque chose.

(2) .... Horrida sane
Ægyptus, sed luxuria, *quantum ipse notavi*,
Barbara famosa, non cedit turba Canopo

(1) .... materiem præbet causasque jocorum
.... si fœda et scissa lacerna,
Si toga sordidula est, et rupta calceus alter
Pelle patet : vel si, consuto vulnere, crassum
Atque recens linum ostendit non una cicatrix.
Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines facit.
(*Sat.* III, 147-153.)

(2) Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus, et Isæo torrentior. Ede quid illum
Esse putes? Quemvis hominem secum attulit ad nos
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schœnobates, medicus, magus; omnia novit.
Græculus esuriens; in cœlum, jusseris, ibit.
(*Sat.* III, 73-78.)

des jeux de cirque (1) »; lorsqu'il représente Domitien se baignant impunément dans le sang des plus nobles familles, et frappé dès qu'il est devenu redoutable aux savetiers (2); dans ces passages et dans beaucoup d'autres on retrouve le vieux Quirite indigné de la dégradation politique de ses concitoyens. Des satires empreintes de sentiments aussi énergiques forment, malgré bien des fautes de goût et un style monotone, un monument littéraire des plus remarquables. C'est une œuvre unique, comme l'époque qui l'inspira, et dont elle est non le tableau fidèle, mais la caricature tour à tour bouffonne et tragique. L. J.

La plus ancienne édition de Juvénal est un in-4° de 79 feuillets imprimé, à Rome, vers 1470, par Udalricus Gallus; elle est très-rare et peut-être postérieure à un autre volume petit in-4°, sans aucune indication et dont le caractère ressemble à celui dont Ulric Han faisait usage à Rome en 1468; le *Manuel du Libraire* ne signale aucune vente publique où ait passé ce volume. Plusieurs autres éditions du quinzième siècle, sans aucune indication, paraissent, d'après la similitude des caractères, devoir être attribuées à Vindelin de Spire ou à Georges Laver. Un petit in-fol., portant le nom de Brescia, est exécuté avec les types dont Th. Ferrandus faisait usage en 1473 pour l'impression de Lucrèce. On peut signaler comme d'une excessive rareté le Juvénal imprimé à Paris en 1472, avec les caractères de Gering et de ses associés; on ne pourrait citer nulle vente publique où se soit montré ce volume, dans lequel Juvénal est joint à Perse. Après les éditions sans indication de lieu et de date, il en est une, fort rare, portant la date de 1470, sans mention de lieu; elle paraît exécutée par Vindelin de Spire. Viennent ensuite les éditions de Brescia et de Montreal, 1473, et celle de 1474, attribuée par quelques bibliographes à Arnold de Bruxelles, et selon d'autres à l'Allemand Guldinbeck, qui travaillait à Rome. Le Juvénal mis sous presse à Parme, chez Antoine Zarot, en 1474, est également une rareté qui manque aux collections les plus riches en ce genre. Vers la fin du quinzième siècle, plusieurs éditions sont accompagnées de commentaires, dans lesquels il y a peu de chose à apprendre aujourd'hui. Les notes de Calderin, disposées autour du texte, parurent pour la première fois à Venise, en 1475, in-4°; en 1478 on publia celles de Merula; en 1492, celles de Mancinelli; parfois plusieurs de ces commentaires sont réunis. Le seizième siècle débute par l'édition aldine, in-8°, datée de 1501; elle est belle et très-recherchée des bibliophiles. Il en existe plusieurs contrefaçons lyonnaises, assez peu correctes; leur rareté et le caprice de quelques amateurs les ont parfois fait payer des prix bien supérieurs à leur valeur intrinsèque. Parmi les très-nombreuses éditions qui se succédèrent dans le cours du seizième siècle, nous signalerons celle de Simon de Colines, Paris, 1528, in-8°, qui est estimée; celle que donnèrent les héritiers d'Alde, Venise, 1535 (elle est fort correcte); celles de Robert Estienne, 1544 et 1549, faites avec le secours de manuscrits divers. La petite édition de Plantin (Anvers, 1566) est élégante : celle de 1585, donnée à Paris, chez Mamers Patisson, se recommande par les notes de Pierre Pithou, lesquelles reparurent, avec celles de plusieurs autres savants, dans un in-4° mis au jour à Paris en 1613, et qui est digne d'estime. En 1612 parurent les notes de Farnabe, maintes fois réimprimées quoique ayant peu de mérite. Schrevelius, critique assez médiocre, mit au jour à Leyde, en 1671, un Juvénal *cum notis variorum*, qui fut réimprimé en 1684, avec des additions. Ce fut aussi en 1684 que Louis Dupré fit paraître l'édition *ad usum Delphini*; elle ne mérite point d'être recherchée. Celle que H.-C. Henninius donna à Utrecht, 1685, in-4°, est préférable: les commentaires sont amples et bien choisis. En 1695 on mit un nouveau frontispice aux exemplaires de cette édition qui restaient invendus, et on y joignit le Perse. Le dix-huitième siècle présente les éditions de Maittaire (Londres, 1716), de J. Hawkey (Dublin, 1746), de Foulis (Glascow, 1750), de Sandly (Cambridge, 1763); tous ces volumes, bien exécutés, sont d'un mérite médiocre quant à la critique. Le volume publié par Baskerville, Birmingham, 1761, in-4°, ne se recommande que par son luxe typographique. En Allemagne Ruperti a donné une édition accompagnée de savants commentaires (Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°); ces deux volumes, formant ensemble 1,750 pages, épuisent la matière; 84 manuscrits différents ont été consultés pour l'établissement du texte. Le Juvénal publié par N.-L. Achaintre (Paris, Didot, 1810) est d'une exécution soignée et fort estimée; l'éditeur a collationné les manuscrits conservés à Paris, et il a joint à son commentaire des notes d'Adrien et de Charles Valois, restées inédites. L'édition de Lemaire 1823-1825 en est en grande partie la reproduction. Valpy fit paraître à Londres, en 1820, un *Juvénal* en 3 vol., dans la collection des classiques latins qu'il dédia au régent, et que ce prince, amoureux d'autres plaisirs que ceux de la lecture, ne feuilleta jamais; c'est un *variorum* très-complet. L'édition de Glascow, 1825, 2 vol. in-8°, est belle; on y a reproduit les vastes travaux de Ruperti. On estime les éditions de Weber, Weimar, 1825, in-8°; de Heinrich, Bonn, 1839, 2 vol. in-8°; de O. Jahn, Berlin, 1851, in-8°.

Les anciennes traductions françaises de Juvénal sont tombées dans l'oubli; on ne se souvient plus de celle de Michel d'Amboise, Paris, 1544 (partielle), et de celle de l'avocat Chaline, Paris, 1653, remarquable pour la liberté du langage. La version de Dusaulx, Paris, 1770, est en prose; elle a été souvent réimprimée (en 1782, 1796, 1803, 1821, 1823, 1826, etc.; l'édition de 1796, en 2 vol. in-4°, avec des gravures, est belle. Le traducteur n'a cessé, tant qu'il a vécu, de faire à chaque édition nouvelle de nombreuses corrections, sans toutefois la rendre irréprochable. Parmi le grand nombre des traductions françaises on distingue celle en prose de M. Baillet, 1823, et 1831; les notes sont bonnes et l'original est fidèlement rendu. Les traductions en vers sont plus nombreuses. Des critiques sévères ont fait l'éloge du travail de M. Raoul (1811, 1815, 1818, 1826). On a un peu oublié les traductions de M. Creuzé de Lesser, 1846, in-18; de M. Mechin, 1817 et 1823; de M. V. Fabre, Paris, 1825, 3 vol. in-8° (*voy.* l'article de M. Raynouard dans le *Journal des Savants*, mai 1827).

Plus récemment, M. Barre de Jullais, 1830; M. Jules Lacroix, en 1846; M. Bougier, en 1851, ont lutté

(1) .... Nam qui dabat olim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantum res anxius optat,
Panem et circenses......
(*Sat.* X. v. 78-81.)

(2) .... Claras .... abstulit urbi
Illustresque animas impune et vindice nullo!
Sed periit postquam cerdonibus esse timendus
Cœperat: hoc nocuit Lamiarum cæde madenti.
(*Sat.* IV, v. 151-154.)

contre la difficulté de présenter dans notre idiôme l'énergie du poëte latin. M. Jules Lacroix y a souvent réussi.

Parmi les traductions italiennes, celle de Georges Summaripa, imprimée à Parme, en 1480, et réimprimée en 1550, n'est recherchée qu'à cause de sa rareté; le travail du comte Camille Silvestri, Padoue, 1711, in-4°, est une paraphrase accompagnée d'un ample commentaire, où l'érudition a été prodiguée; d'autres éditions ont paru en 1739 et en 1758. Cesarotti s'est exercé, non sans succès, sur les huit premières satires.

La version anglaise de Madan, 1789, 2 vol. in-8° (plusieurs fois réimprimée), est accompagnée d'un commentaire étendu; on l'estime assez, mais elle est loin de valoir celle de W. Gifford, qui est regardée comme un modèle de versification énergique; les notes ont le mérite peu commun d'une concision substantielle; publiée en 1802, in-4°, elle a reparu en 1817, 2 vol. in-8°. Il y a un vrai souffle poétique dans la version de Fr. Hodgron (Londres, 1807, in-4°), mais elle laisse à désirer sous le rapport de l'exactitude. G. B.

Pseudo Suetone, *Juvenalis*. — Tous les anciens documents relatifs à la vie de Juvénal ont été recueillis en tête de l'édition de Ruperti. — Saumaise, *Exercitationes Plinianæ*. — Dodwell, *Annales Quintil.* — Franke, *Examen criticum Dec. Junii Juvenalis Vitæ*; Altona, 1820, in-8°; *De Vita Dec. Juvenalis Quæstio altera*; Dorpat, 1827, in-fol. — Bauer, *Kritische Bemerkungen über einige Nachrichten aus dem Leben Juvenal*; Ratisbonne, 1833, in-8°. — Volker, *Juvenal ein Lebens und Charakterbild*; Elberfeld, 1851, in-8°. — Baehr, *Geschichte der römischen Litteratur*, p. 245. — Teuffel, dans le *Jarbuch* de Jahn, 1845, XLIII, 97-122.

JUVÉNAL DES URSINS. *Voy.* URSINS.

JUVENCUS (*Vettius-Aquilinus*), un des plus anciens poëtes chrétiens, vivait sous Constantin le Grand, dans la première moitié du quatrième siècle. Il était né en Espagne, et descendait d'une illustre famille. Il entra dans les ordres. On ne sait rien de plus sur la vie de cet écrivain, qui doit surtout sa réputation à l'ouvrage suivant : *Historiæ Evangelicæ Libri IV*, composé vers 330. C'est une vie de Jésus-Christ, en vers hexamètres, compilée d'après les quatre évangélistes. Le poëte a pris pour base le récit de saint Matthieu, et en a comblé les lacunes avec des faits empruntés aux autres Évangiles. Cet ouvrage est beaucoup plus recommandable par la piété que par le talent de l'auteur. Cependant, malgré de nombreuses fautes contre la prosodie, la versification en est généralement harmonieuse, et atteste une imitation parfois heureuse des anciens. On a encore de Juvencus un poëme *Sur la Genèse* (*Liber in Genesim*) en 1541 hexamètres, ouvrage du même genre que le précédent, et qui offre les mêmes qualités et les mêmes défauts. Saint Jérôme et d'autres biographes mentionnent de Juvencus des hexamètres sur les sacrements; il n'en est rien venu jusqu'à nous. L'*Historia Evangelica* fut publiée pour la première fois à Deventer en Hollande; 1490, in-4°; elle a été insérée dans les *Poetarum veterum eccles. Opera*, de G. Fabricius; Bâle, 1564, in-fol., dans les *Opera et Fragmenta vet. Poetarum Latinorum* de Maittaire; Londres, 1713, in-fol.; dans la *Bibliotheca Patrum max.*; Lyon, 1677, vol. IV, p. 55, et dans les diverses autres collections des Pères de l'Église; elle a été publiée séparément avec des commentaires par Reuschius, Leipzig, 1710, in-8°. On ne connut pendant longtemps que les quatre premières sections du *Liber in Genesim*, et on les attribuait diversement à Tertullien, à saint Cyprien, à Salvien de Marseille. L'ouvrage complet parut pour la première fois avec le nom de l'auteur dans les *Scriptorum et Monumentorum amplissima Collectio* de Martène et Durand; Paris, 1723, vol. IX, p. 14; il a été réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland; Venise, 1770, in-fol., vol. IV, p. 587. Y.

Saint Jérôme, *De Vir. Illust.* 84; *Ep. ad magnum Chron. Euseb. ad A. D. CCCXXIX.* — Gebser, *D. C. Vettii Aquilini Juvenci Vita et Scriptis*; Iéna, 1827, in-8°. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

JUVENEL (*Félix* DE), historien français, né à Pézenas (Languedoc), en 1596 ou 1597, mort en 16... Travailleur infatigable, il a composé un grand nombre d'ouvrages : voici les titres de quelques-uns : *Histoire de Paul Jove, contenant les plus mémorables événements arrivés dans tous les pays du monde, depuis l'an 1494 jusqu'à la fin de l'an 1544, traduit et abrégé du latin en françois*, 2 gr. in-fol. (manuscrit); — *Traduction des Sermons de Louis de Grenade*, 6 vol. gr. in-fol. (manuscrit); — *Histoire de la Croisade générale sous le pontificat d'Urbain II jusqu'à la mort de Godefroi de Bouillon*, gr. in-folio (manuscrit); — *Histoire de Florence*, 4 vol. in-folio (manuscrit); — *Histoire des Papes et de l'Église universelle*, 2 vol. in-folio (manuscrit); — *Dom Pélage, ou l'entrée des Maures en Espagne*, imprimé en 1645, 2 vol. in-8°; — *Portrait ou le véritable Caractère de la Coquette*, imprimé à Paris, 1685, in-12, sans nom d'auteur; c'est une instruction en forme de lettres sur les précautions que doit prendre un jeune homme pour éviter les piéges d'une coquette.

G. DE F.

Fréron, *Année Littér.*, 1762, t. II. — Barbier, suppl. aux *Dictionn. Histor.*

JUVENEL (*Henri* DE), écrivain français du dix-septième siècle, fils du précédent. Il fut mousquetaire et capitaine de marine. Il mourut jeune. On a de lui les trois ouvrages suivants, imprimés sans nom d'auteur : *Le Comte de Richemont*; Amsterdam (Paris), 1680, in-12; — *Les Amours d'Edgard, roi d'Angleterre*; La Haye, 1697, in-12; c'est sans doute une réimpression; — *La Hardie Messinoise*; 16.. in-12.

G. DE F.

Fréron, *Année Littér.*, 1762, t. II. — Barbier, Suppl. aux *Dictionn. Histor.*

JUVENEL DE CARLANCAS (*Félix* DE), historien français, fils du précédent, né à Pézenas, en 1679, mort dans la même ville le 12 avril 1760. Il fit ses études chez les oratoriens de Pézenas,

et, après avoir passé un an à Paris, revint dans sa ville natale. Il est auteur des ouvrages suivants : *Principes de l'Histoire;* Paris, 1733, in-12; — *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts;* Lyon, 1740, in-12; 1744, 2 vol. in-12; 1749, 4 vol. in-12; 1757, 4 vol. in-8°. Ces quatre éditions attestent le succès de l'ouvrage, catalogue utile, quoique assez imparfait, des richesses des différents siècles; il a été traduit en allemand et en anglais.

G. DE F.

Fréron, *Année Littéraire*, 1762, t. II. — Barbier, *Supplément aux Dictionn. Histor.*

JUVÉNIS (*Raymond*), chroniqueur dauphinois, né à Gap, dans la première moitié du dix-septième siècle, y est mort le 7 janvier 1705. Il appartenait à une famille issue des vicomtes de Marseille. Un de ses ancêtres, *Jean Juvénis*, chancelier du royaume de Naples, est auteur d'un livre fort rare, intitulé : *De varia Tarentinorum Antiquitate et fortuna Libri VIII;* Naples, 1589, in-fol. Juvénis fut procureur du roi au bailliage de sa ville natale, et y remplit sur la fin de sa vie les fonctions de subdélégué de l'intendant de la province. Il consacra ses loisirs à des recherches historiques sur le Dauphiné, mais principalement sur la ville de Gap, dont il a, le premier, débrouillé les annales à l'aide des documents originaux tirés des archives de cette ville. Sa compilation intitulée *Histoire séculière et ecclésiastique du Dauphiné et de ses dépendances* est très-estimée des curieux. Elle a été signalée pour la première fois par DD. Durand et Martène dans leur voyage littéraire (t. I, p. 279). Elle est aussi mentionnée dans la *Bibliothèque Historique* de Lelong. On la conserve aujourd'hui à la bibliothèque de Carpentras, à laquelle l'a léguée le savant évêque d'Inguimberti. Juvénis a encore laissé quelques autres ouvrages moins importants et qui sont également restés manuscrits. On en trouve une liste complète dans la *Biographie du Dauphiné* de M. A. Rochas.

A. R—s.

Gautier, *Précis de l'Histoire de Gap*, p. 181-153. — *Annales du Département de l'Isère*, n° du 18 nov. 1808 (article de M. Champollion-Figeac). — *L'Allobroge, revue des Alpes françaises et de la Savoie*, t. I, p. 127-129.

JUVENTINUS ALBIUS OVIDIUS, poëte latin, vivait probablement dans le troisième siècle après J.-C. On a de lui trente-cinq distiques intitulés : *Elegia de Philomela*. C'est une collection de mots qui sont supposés exprimer approximativement les sons proférés par les oiseaux, les quadrupèdes et les autres animaux. Voici un specimen de cette barbare poésie :

Mus avidus mintrit, velox mustecula drindit,
Et grillus grillat, desticat inde sorex.

La date de l'existence de Juventinus est inconnue; d'après les derniers vers de son élégie, on suppose qu'il était chrétien. Bernhardy a essayé d'établir, par un passage de Spartien, que ce jeu d'esprit et quelques autres du même genre appartiennent à des contemporains de l'empereur Géta, fils de Septime Sévère et frère de Caracalla. Y.

Burmann, *Anthologia Latina*, V, 143 ou 223, éd. Meyer. — Wernsdorf, *Poetæ Latini Minores*, vol. VII, p. 278 et 279. — Bernhardy, *Grundriss der Röm. Litt.*, p. 136.

* **JUVIGNY** (*Jean-Baptiste*), économiste français, né à Bayonne le 31 octobre 1772. On a de lui : *Coup d'œil sur les Assurances sur la vie des hommes, suivi de la comparaison des deux modes d'assurances mutuelles et à primes contre l'incendie, terminé par une notice historique et critique sur la caisse Lafarge;* Paris, 1819, 4e édit., 1825, in-8°; — *Application de l'Arithmétique au Commerce et à la banque;* Paris, 1820, 1827, 1835, 1840, in-8°; — *Les Avantages de la Caisse d'Épargne rendus sensibles par divers résultats de ses opérations*, etc.; Paris, 1826, 1836, in-8°; l'abrégé de cet ouvrage, Paris, 1826, in-18, a été couronné au concours de 1828, par la Société pour l'Instruction élémentaire et plusieurs écrits concernant le système de l'amortissement. J. V.

Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JUVIGNY (*Rigoley* DE). *Voy.* RIGOLEY DE JUVIGNY.

K

KAAB, poëte arabe, mort l'an 1er de l'hégire. Il était fils de Zohaïr, qui était lui-même un poëte distingué, et qui vivait avant l'époque de l'islamisme. Son frère Bodjaïr ayant embrassé le mohammédisme, qui commençait à faire des prosélytes, Kaab s'en indigna, et consacra une pièce de vers à railler la religion nouvelle et son apôtre. Mahomet, pour se venger de cette attaque, fit publier qu'il était permis aux musulmans de tuer le fils de Zohaïr. Kaab, fort inquiet, se rendit à Médine, se fit admettre en présence de Mahomet, et lui récita une pièce de vers dans laquelle il louait la réforme et le réformateur. Enchanté de ce poëme, le prophète fit grâce à l'auteur, et lui jeta son manteau pour marquer son enthousiasme. Ce fut à cause de cette circonstance que le poëme prit le titre de *Cacidat el Borda* (Le Poëme du Manteau); on le désignait aussi sous le titre de : *Banat Soad*. La première édition du poëme de Kaab parut en 1748, à Leyden, par les soins de Lette, qui y joignit une version latine et des notes. Une nouvelle édition du même poëme fut publiée par Reiske, dans le numéro de décembre 1747 des *Acta Eruditorum*; enfin, une version allemande de Wahl parut dans le *Magazin de Littérature ancienne et biblique*.

C. DUVERNOIS.

Essais sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme par Caussin de Perceval. — *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot.

KAAS (*Nicolas*), homme politique danois, né en 1535, mort en 1594. Issu d'une ancienne famille, il compléta ses études en Allemagne, où il suivit même un cours de théologie sous Melanchthon. Après avoir été pendant plusieurs années protecteur de l'université de Copenhague, il fut élevé, en 1573, à la dignité de chancelier et en 1588, à la mort de Frédéric II, il fut élu, par l'aristocratie, le premier des quatre membres du conseil des nobles qui devaient, sous le nom de *régents*, administrer les affaires de l'État. Jusqu'à sa mort, il se conduisit au pouvoir avec une grande prudence, et fit donner au jeune Christian IV une excellente éducation. Fort instruit lui-même, il correspondait avec la plupart des savants étangers, et plusieurs de ses lettres ont été conservées dans le recueil de Chytræus. On croit que l'édition de la *Loi de Jutland*, Copenhague, 1590, in-4°, a été revue, corrigée et notablement augmentée par le chancelier Kaas.

K.

Moeller, *Cimbria Litterata*. — Hofmann, *Portr. hist. des Hommes célèbres du Danemark*. — Niels Slange, *Kong Christ. IV Historie*. — Freher, *Theatrum Virorum*, etc.

KAAU-BOERHAAVE (*Abraham*), médecin russe, d'origine hollandaise, naquit à La Haye en 1715, et mourut à Moscou, le 18 octobre 1753. Il avait pour père Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine à Leyde, et pour mère Marguerite Boerhaave, sœur du célèbre Hermann Boerhaave. Il s'était déjà acquis une certaine notoriété dans sa patrie par la pratique de la science traditionnelle dans sa famille, lorsque l'impératrice Anne, dangereusement malade, le fit venir à Saint-Pétersbourg en 1740. L'impératrice Élisabeth le nomma conseiller d'État en 1743 et son premier médecin en 1748. Outre différents *Mémoires* insérés dans les *Novi Commentarii* du collége médical de Saint-Pétersbourg, dont il était directeur, Kaau-Boerhave a laissé les ouvrages suivants : *Perspiratio dicta Hippocrati per universum corpus anatomice illustrata*; Leyde, 1738, in-8°; — *Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens philogice et physiologice illustratum*; ibid., 1745, in-12; — *Sermo academicus de iis quæ verum medicum perficient et ornant*; ibid., 1752, in-8°, excellente dissertation, digne d'être reproduite.

A. Pce G.—N.

Ein Russicher Staatsmann; Heidelberg, 1857, I.

KABBETE (*Jean*), peintre hollandais, mort en 1660. Il voyagea en France et en Italie, puis s'établit à Amsterdam, où il passa le reste de sa vie. Quelques-uns de ses sujets de ruines ou de paysages, qui ont un grand mérite d'exécution, ont été gravés par Perelle.

K.

Rose, *New Biog. Dict.*

KABEL (*Adriaan* VAN DER), peintre et graveur hollandais, né en 1631, à Ryswick, mort à Lyon, en 1695. Il fut élève de Jean van Goyen, paysagiste habile. Ses progrès furent rapides; il prit surtout la manière de Benedetto Castiglione et de Salvator Rosa. Il a très-bien imité le premier, au point même de tromper les connaisseurs; sa touche est libre, belle et large. Il dessinait fort bien, surtout les animaux, et ses tableaux sont toujours composés d'après nature; on en possède de lui remarquables par une facilité et une finesse singulières. Ce sont au surplus les qualités dominantes de ses œuvres. Quant à son coloris, il donna trop dans la *manière rembrunie*; aussi ses paysages, quoique composés avec goût, sont tristes à l'œil par la couleur sombre qui règne partout. Il a gravé à l'eau-forte quelques estampes aujourd'hui fort recherchées.

A. DE L.

Jakob Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 377. — Descamps, *La Vie des Peintres*

Hollandais, etc., t. II, p. 173. — Immerzeel, *Lev. en Werk. der Kunstsch.*

KABRIS (*Joseph*), aventurier français, né à Bordeaux, en 1780, mort le 23 septembre 1822. Il servit d'abord dans la marine impériale, en qualité de simple matelot. Ayant été fait prisonnier et jeté dans une prison d'Angleterre, il obtint, comme faveur extrême, de servir à bord d'un baleinier anglais qui tentait de compléter son équipage pour la mer du Sud. Ce bâtiment navigua avec assez de bonheur jusque dans les mers de l'Océanie; mais, arrivé devant les îles Marquises, il fit naufrage sur les récifs de Noukahiva. Les insulaires se portèrent en foule vers les débris du navire, et s'emparèrent de tous les hommes dont se composait l'équipage. Ces malheureux furent tous mis à mort pour être dévorés; Kabris allait subir le même sort, lorsque la fille d'un chef, nommée Valmaïca, usa de l'ascendant que lui donnait sa naissance pour l'arracher aux anthropophages qui allaient le sacrifier. Kabris épousa sa libératrice légalement et selon les rites, beaucoup plus compliqués qu'on ne le croit généralement, de ces peuples. Dès ce moment le jeune matelot fut compté parmi les chefs de Noukahiva : son beau-père lui fit solennellement cadeau d'un magnifique manteau de plumes d'ivi, et il dut se résoudre à subir l'opération douloureuse du tatouage. Revêtu de cet ornement indélébile, dont le caractère hiéroglyphique constatait sa valeur, Kabris marcha l'égal des plus grands guerriers, et prit part à une foule d'expéditions dans l'intérieur de l'île. Il paraît certain que son adhésion très-franche aux lois que lui imposaient les sauvages lui constitua bientôt une sorte de magistrature; il jugeait ceux qui naguère devaient le dévorer. Il était père de six enfants lorsque l'amiral Krusenstern arriva en 1804 aux Marquises. Le célèbre navigateur commandait alors une expédition scientifique de circumnavigation entreprise aux frais de la Russie. Malheureusement pour Kabris, il n'était pas le seul Européen admis parmi les chefs qui eût du crédit dans Noukahiva. Un matelot anglais, nommé Roberts, partageait avec lui la faveur de l'aristocratie; ce dernier parvint à entrer dans les bonnes grâces du commandant russe et à lui faire partager l'antipathie bien marquée qu'il avait conçue contre le Français. Krusentern ne déguisa pas les soupçons qu'il avait conçus contre le matelot bordelais, dont, à son avis, les menées sourdes mettaient fréquemment obstacle à la réussite de ses projets. Ainsi une misérable question de nationalité, vidée aux antipodes, devint pour un pauvre diable, dont on ne peut s'empêcher d'admirer le courage, la source des plus grands maux. On était au mois de mai, et le commandant russe songeait à quitter ces parages lorsque, pour son malheur, l'ariki européen alla le visiter à bord (1); le vent était favorable, et Kabris n'était pas apparemment un assez grand personnage pour qu'on s'occupât de ses doléances et pour qu'on mît une embarcation à la mer afin de le ramener à son île; le savant et célèbre amiral a soin de faire observer néanmoins que « cet enlèvement involontaire débarrassa à tout jamais l'Anglais Roberts de l'influence de son compatriote ». L'influence que l'on constate ici d'une façon presque ironique, Kabris l'avait obtenue par tous les genres d'habileté qui distinguent le guerrier noukahivien, et, cela soit dit à son honneur, sans faire la moindre concession aux usages féroces qui dominaient dans l'île. Krusenstern a la bonne foi d'en convenir lui-même lorsqu'il raconte quels genres de ruse les naturels employaient dans les combats sans fin dont l'île était alors ensanglantée. Après avoir énuméré les vertus quasi lacédémoniennes qu'on exigeait d'un chef, il ajoute : « Joseph Kabris se distinguait par toutes ces qualités. Il nous a depuis entretenu assez souvent de ses hauts faits en ce genre. Il nous racontait combien d'hommes il avait tués dans cette sorte de guerre, en nous en détaillant toutes les circonstances. Il nous assura, du reste, et son ennemi Roberts lui a rendu justice en ce point, qu'il n'avait jamais mangé de chair humaine, ayant toujours troqué son homme contre un cochon ». Le malheureux matelot bordelais eût pu rester dans l'Océanie; on lui proposa de le débarquer à Owihée; mais, n'entendant pas le dialecte des îles Sandwich, il ne consentit pas à demeurer dans leur capitale naissante; il préféra, dit-on, suivre l'expédition russe jusqu'au Kamtschatka. Ce fut là qu'au mois d'août 1804, on débarqua « le Français sauvage, qu'on avait été *obligé* de ramener de Noukahiva (1) ».

Kabris traversa la Sibérie, et parvint jusqu'à Saint-Pétersbourg; là il se fit professeur de natation. Il ne revint en France qu'en l'année 1817. Louis XVIII lui accorda une légère gratification; mais la munificence du roi de France n'alla pas jusqu'à armer un bâtiment pour reconduire le prince de Noukahiva dans ses lointaines possessions. Le roi de Prusse, auquel notre aventurier fut présenté ensuite, n'avait pas de raisons pour être plus généreux. Kabris se rendit dans sa ville natale avec l'espoir de trouver à s'embarquer pour les îles Marquises. Il y était soutenu par la pensée qu'en mettant de côté ses petites épargnes il pourrait réunir une somme suffisante pour aller rejoindre aux antipodes sa femme et ses enfants. Comme il était admira-

(1) Si l'on admettait les confidences de Kabris lui-même, confidences reproduites par M. Aimé Leroy, les choses se seraient passées fort différemment; il aurait été saisi dans un bois, garrotté et conduit à bord. L'humanité connue du chef de l'expédition russe ne permet guère d'admettre cette version; les qualités qui distinguaient l'amiral Krusenstern ne doivent pas laisser supposer qu'il ait agi ainsi, même à l'égard d'un homme dont il croyait avoir à se plaindre.

(1) Krusenstern, *Voyage autour du Monde*, trad. en français par Eyriès, 2 vol. in-8°.

tato[illegible] 6e lui vint de se faire voir pour
une s[illegible] petit théâtre borde-
[illegible] s le *Cabinet des*
ns. [illegible] reux ne s'appliquait
à la situation du mime improvisé.
[illegible] et ne recueillant même pas,
vivre, le pauvre diable résolut de porter
ive industrie dans les départements voisins.
égrination en pérégrination, il parvint jus-
Valenciennes; déjà fort épuisé, il parlait
ouleur de Valmaïka, de ses enfants, de l'es-
e qu'il conservait encore de les revoir un
ais déjà la maladie avait vaincu le robuste
t: il entra à l'hôpital le 22 septembre et
e lendemain (1).

Ferdinand Denis.

ostern, *Voyage autour du Monde.* — Aimé
ans les *Archives du Nord* (*Promenade au cime-*
Valenciennes).

CYAPA, nom du sixième Bouddha, qui,
t les livres bouddhiques, précéda immé-
ent Çâkya Mouni. C'est aussi le nom d'un
ncipaux disciples du dernier, qui le char-
r sa doctrine. On met générale-
[illegible] son nom l'épithète de *Mahâ* (le
), ce qui le distingue d'un autre disciple
tait le même nom. Mahâ Kâcyapa, qui n'é-
s auprès de son maître au moment de
, fut averti de cet événement par un trem-
de terre. Il se hâta d'aller rendre les
devoirs au Bouddha, et fut un de ceux
isidèrent à ses funérailles.

Ph. Ed. Foucaux.

tcher-rol-pa; Paris, 1848, vol. in-4°.

I-PACHA. *Voy.* Cad-Abd-Errahman.

LUBEK (*Vincent*), historien polonais,
161, à Karnow (Gallicie), mort le 8 mars
on père, Baguchwal, était gentilhomme
rtenait selon les uns à la famille des Rosa,
'autres à celle des Koscza-Kadlubek. S'é-
onné à l'étude de la théologie, Kadlubek
rd prévôt de Sendomir, et en 1208 évê-
racovie. Le roi Leszek le Blanc, qui le
ait souvent dans les affaires importantes,
gea en 1214 de mener à Halich sa fille Sa-
y épousât Coloman, fils du roi
e. En 1218 un incendie ayant détruit
ale de Cracovie et le palais épiscopal,
[illegible] cté de ce désastre, se démit de son
se retira à Jendrzeiow, en Gallicie,
de l'ordre de Cîteaux. Il y ter-
ia Polonica, qu'il avait entre-
on du roi Casimir II. Cet ou-
bromiel, 1612, in-8°, se trouve aussi dans le tome II de l'édition de l'*Historia Polonorum* de Dlugoss, donnée à Leipzig, en 1712. Le texte qui a paru à Dantzig en 1749, en un volume in-fol., qui contient aussi la chronique de Martin Gallus, n'est qu'un extrait de l'*Historia Polonica*, fait au commencement du quinzième siècle; un autre extrait, traduit en polonais, a été publié en 1803. Quoique écrit dans un style barbare et rempli de fables sur l'histoire primitive de la Pologne, le travail de Kadlubek n'en est pas moins précieux, à cause des détails qu'il contient sur les événements qui se sont passés en Pologne durant le onzième et le douzième siècle. L'*Historia Polonica* est divisée en quatre livres; les trois premiers, dans lesquels l'auteur résume les entretiens que Jean, archevêque de Guesne, et Mathieu, évêque de Cracovie, avaient eus ensemble sur l'histoire de leur pays, s'arrêtent à l'année 1146; le dernier, qui est entièrement l'œuvre de Kadlubek, finit à l'an 1202. L'ouvrage entier a été commenté par un auteur anonyme qui vivait à l'époque des Jagellons, et sur lequel on peut consulter : Oudin, *De Scriptor. Ecclesiasticis*, t. III, p. 25. E. G.

Sim. Staravolski, *Commentar. de Vita V. Kadluko.* — Visch, *Biblioth. Script. Ord. Cister.* — Groddeck, *De Script. Polonicis.* — Hopp, *De Historicis Polonicis.* — Ossolinski, *V. Kadlubek, ein historisch critischer Beitrag zur slavischen Litteratur*; Varsovie, 1822, in-8°.

*KADOU, surnommé l'*Ulysse polynésien*, né vers 1795. Ce sauvage, si intelligent, avait pris naissance dans l'île d'Ouléa-Jouli, qui appartient au groupe des Carolines. Son début en navigation aventureuse explique parfaitement comment se sont peuplées certaines régions de la Polynésie. Il était à la pêche avec plusieurs naturels de la Caroline, lorsque son embarcation fut emportée par le vent en pleine mer; les provisions étaient exiguës, elles furent bientôt épuisées, et plusieurs compagnons de Kadou succombèrent. Des sauvages comme lui, mais des sauvages de Tonga-Tabou, le secoururent, et il vécut plusieurs années dans leur île. Lors du voyage de circumnavigation entrepris pour le compte de la Russie par le capitaine Kotzbue, Kadou se sentit pris d'une telle admiration pour les merveilles de la civilisation européenne, qu'il résolut bon gré mal gré de faire partie de l'expédition; grâce à sa persévérance il obtint ce qu'il désirait, et bientôt, considéré à bord comme l'ami du capitaine, il rendit largement en renseignements utiles, en récits de traditions curieuses l'hospitalité qu'il avait reçue. Sa bonne humeur constante ne fut pas même troublée par le froid rigoureux qui se fit sentir à l'approche des régions américaines de l'extrême nord. Son empressement d'être utile à tous l'avait fait aimer de l'équipage entier. Kadou était un observateur sagace, comme le sont la plupart des sauvages; il savait diriger une embarcation d'après le cours des étoiles, mais il sentit tout d'abord la supériorité que donnaient sur lui aux Européens les indications de la boussole : surpris de voir dans les lati-

circonstances particulières se rattachent à l'in-
du pauvre matelot bordelais; le tatouage varié
[illegible] était ornée avait tenté un curieux; on crai-
olation d'une sépulture qu'aucune construction
ait; l'autorité prit ses mesures. « On venait d'en-
vieillard de l'hospice de Valenciennes, dit
Le Roy; Kabris fut mis au-dessus de lui, et sur
plaça le cadavre d'un autre vieillard du même
»

tudes élevées que parcourait Kotzbue, la chute des neiges, il fut longtemps à s'accoutumer à ce phénomène; il cherchait à retenir entre ses doigts cette eau condensée, et, en la voyant se fondre, il alla jusqu'à imaginer que tous les blancs usaient de sorcellerie, et pouvaient à leur gré changer l'aspect des éléments; ses bonnes dispositions à l'égard de ses compagnons de voyage en furent même un moment troublées. Sa bonne humeur naturelle reprit néanmoins le dessus, et il admira sans crainte les autres merveilles qui se présentaient à ses yeux. Kadou avait résolu d'aller contempler les splendeurs de Saint-Pétersbourg; mais cette résolution ne put tenir contre les affections de famille et les séductions de la terre natale. Ramené par Kotzbue à son île de Radack, où le *Rurick* devait relâcher, il revit sa femme, ses enfants, et abandonna sagement ses projets, pour continuer une vie de paix et de bonheur. Le naturaliste de l'expédition, M. de Chamisso, dit que cet Indien voyageur s'entendait à merveille à soigner les plantes qui lui étaient confiées et qu'on voulait naturaliser. Il est possible que sous sa direction, et d'après ses conseils, l'île si fertile de Radack soit devenue un lieu de relâche avantageux pour les baleiniers. Un artiste voyageur, dont la mort a été prématurée, a donné le portrait de Kadou. Ferd. DENIS.

Otto de Kotzbue, *Entdeckungs Reise in die sud see*, etc. — L. Choris, *Voyage pittoresque autour du Monde, avec des portraits de sauvages d'Asie, d'Afrique, d'Amerique et des îles du grand Océan*; Paris, 1822, in-fol.

KÆMPF (*Jean*), médecin allemand, né à Deux-Ponts, le 14 mai 1726, mort à Hanau, le 29 octobre 1787. Il étudia la médecine à Bâle, et entra au service du prince de Hesse-Hombourg, à la cour duquel il passa sept ans. En 1770 il devint médecin du prince d'Orange-Nassau, et en 1778 le prince de Hesse-Hanau l'attacha à sa personne. Kæmpf resta auprès de ce dernier jusqu'en 1787, et se retira alors à Hombourg. On a de lui : *De infractu vasorum ventriculi*; Bâle, 1753, in-4°; — *Von den Temperamenten* (Des Tempéraments); Schaffhouse et Francfort, 1760, in-8°; — *Enchiridium Medicum*; Francfort et Leipzig, 1778, in-8°; ibid., 1792, in 8° : cet ouvrage a été traduit en allemand par G.-F. Duerr (Chemnitz, 1794, in-12) et par J.-C.-F. Baehrens (Dortmundt et Leipzig, 1796, in-8°); — *Fuer Ærzte und Kranke bestimmte Abhandlung von einer neuen Methode die hartnæckigsten Krankheiten, die ihren Sitz im Unterleib haben, besonders die Hypochondrie, sicher und gruendlich zu heilen* (Dissertation destinée aux médecins et aux malades traitant d'une nouvelle méthode de guérir les maladies, les plus tenaces du bas-ventre, surtout l'hypochondrie); Dessau, 1784, in-8°; Leipzig, 1785, in-8°; ibid., 1786; Hanau, 1788; Augsbourg, 1790 et 1791. Traduction en hollandais par G.-J. de Koning; Utrecht, 1787, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel Kæmpf développa l'idée que les obstructions des viscère[s ab]dominaux sont la cause méconnue de toutes les affections chroniques, fit beau bruit; — *Von der Wasserscheu, o[der] tollen Hundswuth, nebt den bewæ[hrten] Mitteln diesem Unglück zu begegn[en]* (l'hydrophobie et des meilleurs remèdes c[ontre ce] mal); Hanau, 1780, in-8°; plusieurs [disserta]tions insérées dans les *Actes* de l'Acad[émie de] Giessen, dans le *Magazin* de Hanau et [le] *Magazin* de Baldingen.

Il ne faut pas confondre Jean Kæmpf a[vec son] frère *Guillaume-Louis Kæmpf*, médecin [comme] lui, mort en 1779, et qui a laissé un manu[el à l'u]sage des sages-femmes : *Denkbuch f[ür] Hebammen*; Francfort, 1777. I

Biographie Médicale.

KÆMPFER (*Engelbert*), célèbre voy[ageur et] médecin allemand, né à Lemgo (Westph[alie], le 16 septembre 1651 (1), mort dans cett[e même] ville, le 2 novembre 1716. Il était fils [de ...] Kæmpfer, qui remplissait les fonctions de [...] à l'église Saint-Nicolas de Lemgo. Tr[ès jeune] encore, Engelbert Kæmpfer fut envoyé à [...] dans le duché de Brunswick, afin d'y f[aire ses] premières études pour la carrière de [...] que ses parents lui avaient choisie. Il s[e rendit] ensuite à Lunebourg, puis à Hambourg e[t à Lu]bek, pour se perfectionner dans les [sciences] exactes. De là il passa en Pologne, o[ù il s'a]donna avec ardeur à la philosophie et à [la pra]tique des principales langues étrangère[s. Il] séjourna trois ans, et reçut à Varsovie l[e titre] de docteur. Peu de temps après, il alla [à Kö]nigsberg pour approfondir les science[s natu]relles et médicales, afin de se rendre [capable] d'exercer les fonctions auxquelles son p[ère l'a]vait destiné. Le goût des voyages engagea [bientôt] le jeune Kæmpfer à se transporter en Su[ède, où l']attendait le plus brillant accueil. Prése[nté d'a]bord à l'université d'Upsal, puis à la [cour de] Charles XI, il vit s'ouvrir devant lui un brill[ant ave]nir; on lui fit des propositions propre[s à lui] assurer une carrière vaste et belle s'il [voulait] demeurer en Suède; mais le penchant irr[ésistible] de Kæmpfer pour les pérégrinations lo[intaines] l'empêcha d'accepter de telles offres; et il [eût sans] doute renoncé aux avantages que lui assu[rait un] prince protecteur des lettres s'il ne se fût p[résenté] une occasion de se joindre à l'ambassade s[uédoise] qui allait partir pour l'empire de Perse, [dans le] but d'ouvrir des relations commerciales [entre] les deux pays. Engelbert Kæmpfer part[it] de Stockholm, le 26 mars 1683 (ancien [style], pour se rendre à Moskou, par Aland, la F[inlande] et Novogorod. En moins d'un mois, Fal[...,] l'ambassadeur de Suède, termina les n[égocia]tions dont il était chargé par son gouvern[ement.] Il se dirigea donc vers la Perse avec s[...]

(1) Suivant le *Conversations-Lexikon*, Kæmpf[er serait] né le 16 novembre 1651; nous pensons toutefois q[ue cette] date est erronée.

crétaire Kæmpfer et tout le personnel de sa légation; à cet effet, il s'embarqua sur la rivière de Moskwa, qui aboutit au Volga par une de ses branches nommée l'Oka. Après s'être arrêté à Kazan, qui se trouvait sur sa route, il atteignit Astrakan, capitale, sur les bouches du Volga, d'un fameux royaume annexé à la couronne de Russie par Ivan Basilowitch. En quittant cette célèbre cité, ils s'embarquèrent sur la mer Caspienne, où ils faillirent faire naufrage par suite d'un malentendu entre les deux pilotes du navire (1), qui parlaient chacun un idiome différent, durant une violente tempête. Arrivée en Perse, l'ambassade suédoise se rencontra avec deux autres légations envoyées, l'une par la cour de Pologne, l'autre par celle de Russie, et partit avec celles-ci pour Chamakhi (province de Chirvan, dans la Trans-Caucasie actuelle), où l'on devait attendre jusqu'à ce que la cour de Perse eût fait connaître ses intentions relativement à la manière de recevoir ces députations et à la route qu'elles devaient suivre pour se rendre à la capitale. Ce retard, qui ne manqua pas d'ennuyer les ambassadeurs, causa au contraire une joie réelle à Kæmpfer, qui trouvait ainsi l'occasion d'étudier un pays nouveau pour l'Europe, et d'herboriser dans une contrée riche en espèces ignorées des botanistes.

Vers le milieu de janvier 1684, les ambassades reçurent l'avis d'avoir à se rendre à la cour de l'empereur Soléiman, mais chacune par une route différente. Fabricius, avec toute sa suite, arriva le premier à Ispahan, qui était alors la capitale de la Perse. La mission de l'ambassadeur suédois une fois terminée, on se prépara au retour. Kæmpfer vit prendre ces mesures avec un tel regret, qu'il résolut d'abandonner la légation et de se mettre au service de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Instruit de cette résolution, Fabricius ne crut point devoir en détourner son zélé secrétaire; mais comme marque toute particulière de son estime, il accompagna Kæmpfer jusqu'à un mille d'Ispahan. Fermement décidé de se suffire à lui-même par son travail et son talent, notre voyageur s'engagea comme chirurgien dans la flotte hollandaise qui croisait en ce moment dans les eaux du golfe Persique. Cette place, bien qu'inférieure à celle qu'il venait d'abandonner de plein gré, lui sourit d'autant plus qu'elle s'accordait davantage avec son amour ardent des voyages. Il venait de visiter les ruines de l'antique Persépolis et le palais majestueux de Daryavouch; il avait parcouru Chiraz, ville principale du Farsistan, renommée par la beauté de ses femmes et la bonté de ses vins, et que l'on avait qualifiée du titre de *paradis terrestre* avant l'affreux tremblement de terre de 1853; enfin il avait abordé à Bender-Abbassi, port situé à l'opposite de l'île d'Ormus, près de l'entrée du golfe Persique. Après y avoir subi les atteintes d'une maladie longue et dangereuse qui mit sa vie en danger, Kæmpfer passa quelque temps dans la campagne des environs afin de rétablir sa santé altérée. Il profita de cette circonstance pour faire d'utiles observations, qu'il publia en partie dans ses *Amœnitates exoticæ*, et parmi lesquelles il faut mentionner entre autres sa notice sur l'*Assa fœtida*, cette plante fameuse que les Grecs appelaient « mêts des dieux », tandis que les Latins lui donnaient l'épithète peu gracieuse de *stercus diaboli*; ses remarques sur la *Vena Medinensis* des auteurs arabes; sa monographie du dattier commun, etc. Il quitta Bender-Abassi en juin 1688, s'embarqua à bord de la flottille néerlandaise, et visita successivement l'Arabie Heureuse, les États du Grand-Mogol, les côtes de Malabar, l'île de Ceylan, les abords du golfe de Bengale, et l'île de Sumatra. — Vers le milieu de septembre 1689, il débarqua dans l'île de Java, et demeura environ sept mois et demi à Batavia. La plus grande partie de son temps fut passée à recueillir les plantes de ce pays, à les décrire et souvent aussi à les dessiner ou à les dessécher.

Ces précieux documents ont été conservés avec soin : le fonds Sloane au musée britannique de Londres en renferme la plus grande partie. La plupart des notices botaniques de Kæmpfer renferment des détails extrêmement curieux sur les emplois de certaines plantes en Orient. Le 7 mai 1690, il s'embarqua, comme médecin, à bord du navire envoyé chaque année, par la Compagnie des Indes néerlandaises, aux îles du Japon, pour y commercer. Les résultats scientifiques qu'Engelbert Kæmpfer devait retirer de ce voyage devaient faire passer son nom à la postérité et l'immortaliser : on eût dit qu'il s'y attendait. En effet, il n'eut pas plus tôt débarqué à Dé-sima (25 septembre), qu'il déploya toute l'activité dont il était capable pour se procurer des renseignements précis sur un pays si peu connu de l'Europe et cependant si digne de l'être. Non-seulement il s'efforça de se procurer les livres qui pouvaient l'instruire sur tout ce qui concerne le Japon; non-seulement il parvint à réunir de riches collections de plantes recueillies dans les diverses parties de l'empire, mais encore il sut, par ses largesses et par ses profondes connaissances, s'attacher plusieurs Japonais instruits, qui lui firent connaître une foule de faits curieux sur l'histoire, les sciences et la littérature des Japonais, et même, nous dit-il, certains renseignements sur lesquels les Japonais devaient conserver le plus scrupuleux silence devant les étrangers. Le 10 février 1691, Kæmpfer partit pour Yédo, résidence du syògoun ou grand-général des Japonais, près duquel se rendait le chef de la factorerie hollandaise. L'année suivante, il lui fut donné de faire encore une fois ce curieux voyage, ce qui lui

(1) C'était un bâtiment avec deux gouvernails et dirigé par deux pilotes.

tudes élevées que parcourait Kotzbue, la chute des neiges, il fut longtemps à s'accoutumer à ce phénomène; il cherchait à retenir entre ses doigts cette eau condensée, et, en la voyant se fondre, il alla jusqu'à imaginer que tous les blancs usaient de sorcellerie, et pouvaient à leur gré changer l'aspect des éléments; ses bonnes dispositions à l'égard de ses compagnons de voyage en furent même un moment troublées. Sa bonne humeur naturelle reprit néanmoins le dessus, et il admira sans crainte les autres merveilles qui se présentaient à ses yeux. Kadou avait résolu d'aller contempler les splendeurs de Saint-Pétersbourg; mais cette résolution ne put tenir contre les affections de famille et les séductions de la terre natale. Ramené par Kotzbue à son île de Radack, où le *Rurick* devait relâcher, il revit sa femme, ses enfants, et abandonna sagement ses projets, pour continuer une vie de paix et de bonheur. Le naturaliste de l'expédition, M. de Chamisso, dit que cet Indien voyageur s'entendait à merveille à soigner les plantes qui lui étaient confiées et qu'on voulait naturaliser. Il est possible que sous sa direction, et d'après ses conseils, l'île si fertile de Radack soit devenue un lieu de relâche avantageux pour les baleiniers. Un artiste voyageur, dont la mort a été prématurée, a donné le portrait de Kadou. Ferd. DENIS.

Otto de Kotzbue, *Entdeckungs Reise in die sud see*, etc. — L. Choris, *Voyage pittoresque autour du Monde, avec des portraits de sauvages d'Asie, d'Afrique, d'Amerique et des îles du grand Océan*; Paris, 1822, in-fol.

KÆMPF (*Jean*), médecin allemand, né à Deux-Ponts, le 14 mai 1726, mort à Hanau, le 29 octobre 1787. Il étudia la médecine à Bâle, et entra au service du prince de Hesse-Hombourg, à la cour duquel il passa sept ans. En 1770 il devint médecin du prince d'Orange-Nassau, et en 1778 le prince de Hesse-Hanau l'attacha à sa personne. Kæmpf resta auprès de ce dernier jusqu'en 1787, et se retira alors à Hombourg. On a de lui : *De infractu vasorum ventriculi*; Bâle, 1753, in-4°; — *Von den Temperamenten* (Des Tempéraments); Schaffhouse et Francfort, 1760, in-8°; — *Enchiridium Medicum*; Francfort et Leipzig, 1778, in-8°; ibid., 1792, in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand par G.-F. Duerr (Chemnitz, 1794, in-12) et par J.-C.-F. Baehrens (Dortmundt et Leipzig, 1796, in-8°); — *Fuer Ærzte und Kranke bestimmte Abhandlung von einer neuen Methode die hartnæckigsten Krankheiten, die ihren Sitz im Unterleib haben, besonders die Hypochondrie, sicher und gruendlich zu heilen* (Dissertation destinée aux médecins et aux malades traitant d'une nouvelle méthode de guérir les maladies, les plus tenaces du bas-ventre, surtout l'hypochondrie); Dessau, 1784, in-8°; Leipzig, 1785, in-8°; ibid., 1786 : Hanau, 1788; Augsbourg, 1790 et 1791. Traduction en hollandais par G.-J. de Koning; Utrecht, 1787, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel Kæmpf développa l'idée que les obstructions des viscères abdominaux sont la cause méconnue de presque toutes les affections chroniques, fit beaucoup de bruit; — *Von der Wasserscheu, oder den tollen Hundswuth, nebt den bewæhrtesten Mitteln diesem Unglück zu begegnen* (De l'hydrophobie et des meilleurs remèdes contre ce mal); Hanau, 1780, in-8°; plusieurs dissertations insérées dans les *Actes* de l'Academie de Giessen, dans le *Magazin* de Hanau et dans le *Magazin* de Baldingen.

Il ne faut pas confondre Jean Kæmpf avec son frère *Guillaume-Louis Kæmpf*, médecin comme lui, mort en 1779, et qui a laissé un manuel a l'usage des sages-femmes : *Denkbuch fuer die Hebammen*; Francfort, 1777. Dr L.

Biographie Médicale.

KÆMPFER (*Engelbert*), célèbre voyageur et médecin allemand, né à Lemgo (Westphalie), le 16 septembre 1651 (1), mort dans cette même ville, le 2 novembre 1716. Il était fils de Jean Kæmpfer, qui remplissait les fonctions de ministre à l'eglise Saint-Nicolas de Lemgo. Très-jeune encore, Engelbert Kæmpfer fut envoyé à Hameln, dans le duché de Brunswick, afin d'y faire ses premières etudes pour la carrière de medecin, que ses parents lui avaient choisie. Il se rendit ensuite à Lunebourg, puis à Hambourg et à Lubek, pour se perfectionner dans les sciences exactes. De là il passa en Pologne, où il s'adonna avec ardeur à la philosophie et à la pratique des principales langues etrangères; il y séjourna trois ans, et reçut à Varsovie le grade de docteur. Peu de temps après, il alla à Kœnigsberg pour approfondir les sciences naturelles et medicales, afin de se rendre capable d'exercer les fonctions auxquelles son père l'avait destiné. Le goût des voyages engagea bientôt le jeune Kæmpfer à se transporter en Suède, où l'attendait le plus brillant accueil. Présenté d'abord à l'université d'Upsal, puis à la cour de Charles XI, il vit s'ouvrir devant lui un brillant avenir; on lui fit des propositions propres à lui assurer une carrière vaste et belle s'il voulait demeurer en Suède; mais le penchant irrésistible de Kæmpfer pour les pérégrinations lointaines l'empêcha d'accepter de telles offres; et il eût sans doute renoncé aux avantages que lui assurait un prince protecteur des lettres s'il ne se fût présenté une occasion de se joindre à l'ambassade suédoise qui allait partir pour l'empire de Perse, dans le but d'ouvrir des relations commerciales entre les deux pays. Engelbert Kæmpfer partit donc de Stockholm, le 26 mars 1683 (ancien style), pour se rendre à Moskou, par Aland, la Finlande et Novogorod. En moins d'un mois, Fabricius, l'ambassadeur de Suède, termina les négociations dont il était chargé par son gouvernement. Il se dirigea donc vers la Perse avec son se-

(1) Suivant le *Conversations-Lexikon*, Kæmpfer serait né le 16 novembre 1651; nous pensons toutefois que cette date est erronée.

crétaire Kæmpfer et tout le personnel de sa légation; à cet effet, il s'embarqua sur la rivière de Moskwa, qui aboutit au Volga par une de ses branches nommée l'Oka. Après s'être arrêté à Kazan, qui se trouvait sur sa route, il atteignit Astrakan, capitale, sur les bouches du Volga, d'un fameux royaume annexé à la couronne de Russie par Ivan Basilowitch. En quittant cette célèbre cité, ils s'embarquèrent sur la mer Caspienne, où ils faillirent faire naufrage par suite d'un malentendu entre les deux pilotes du navire (1), qui parlaient chacun un idiome différent, durant une violente tempête. Arrivée en Perse, l'ambassade suédoise se rencontra avec deux autres légations envoyées, l'une par la cour de Pologne, l'autre par celle de Russie, et partit avec celles-ci pour Chamakhi (province de Chirvan, dans la Trans-Caucasie actuelle), où l'on devait attendre jusqu'à ce que la cour de Perse eût fait connaître ses intentions relativement à la manière de recevoir ces députations et à la route qu'elles devaient suivre pour se rendre à la capitale. Ce retard, qui ne manqua pas d'ennuyer les ambassadeurs, causa au contraire une joie réelle à Kæmpfer, qui trouvait ainsi l'occasion d'étudier un pays nouveau pour l'Europe, et d'herboriser dans une contrée riche en espèces ignorées des botanistes.

Vers le milieu de janvier 1684, les ambassades reçurent l'avis d'avoir à se rendre à la cour de l'empereur Soléiman, mais chacune par une route différente. Fabricius, avec toute sa suite, arriva le premier à Ispahan, qui était alors la capitale de la Perse. La mission de l'ambassadeur suédois une fois terminée, on se prépara au retour. Kæmpfer vit prendre ces mesures avec un tel regret, qu'il résolut d'abandonner la légation et de se mettre au service de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Instruit de cette résolution, Fabricius ne crut point devoir en détourner son zélé secrétaire; mais comme marque toute particulière de son estime, il accompagna Kæmpfer jusqu'à un mille d'Ispahan. Fermement décidé de se suffire à lui-même par son travail et son talent, notre voyageur s'engagea comme chirurgien dans la flotte hollandaise qui croisait en ce moment dans les eaux du golfe Persique. Cette place, bien qu'inférieure à celle qu'il venait d'abandonner de plein gré, lui sourit d'autant plus qu'elle s'accordait davantage avec son amour ardent des voyages. Il venait de visiter les ruines de l'antique Persépolis et le palais majestueux de Daryavouch; il avait parcouru Chiraz, ville principale du Farsistan, renommée par la beauté de ses femmes et la bonté de ses vins, et que l'on avait qualifiée du titre de *paradis terrestre* avant l'affreux tremblement de terre de 1853; enfin il avait abordé à Bender-Abbassi, port situé à l'opposite de l'île d'Ormus, près de l'entrée du golfe Persique. Après y avoir subi les atteintes d'une maladie longue et dangereuse qui mit sa vie en danger, Kæmpfer passa quelque temps dans la campagne des environs afin de rétablir sa santé altérée. Il profita de cette circonstance pour faire d'utiles observations, qu'il publia en partie dans ses *Amœnitates exoticæ*, et parmi lesquelles il faut mentionner entre autres sa notice sur l'*Assa fœtida*, cette plante fameuse que les Grecs appelaient « mêts des dieux », tandis que les Latins lui donnaient l'épithète peu gracieuse de *stercus diaboli*; ses remarques sur la *Vena Medinensis* des auteurs arabes; sa monographie du dattier commun, etc. Il quitta Bender-Abassi en juin 1688, s'embarqua à bord de la flottille néerlandaise, et visita successivement l'Arabie Heureuse, les États du Grand-Mogol, les côtes de Malabar, l'île de Ceylan, les abords du golfe de Bengale, et l'île de Sumatra. — Vers le milieu de septembre 1689, il débarqua dans l'île de Java, et demeura environ sept mois et demi à Batavia. La plus grande partie de son temps fut passée à recueillir les plantes de ce pays, à les décrire et souvent aussi à les dessiner ou à les dessécher.

Ces précieux documents ont été conservés avec soin: le fonds Sloane au musée britannique de Londres en renferme la plus grande partie. La plupart des notices botaniques de Kæmpfer renferment des détails extrêmement curieux sur les emplois de certaines plantes en Orient. Le 7 mai 1690, il s'embarqua, comme médecin, à bord du navire envoyé chaque année, par la Compagnie des Indes néerlandaises, aux îles du Japon, pour y commercer. Les résultats scientifiques qu'Engelbert Kæmpfer devait retirer de ce voyage devaient faire passer son nom à la postérité et l'immortaliser: on eût dit qu'il s'y attendait. En effet, il n'eut pas plutôt débarqué à Dé-sima (25 septembre), qu'il déploya toute l'activité dont il était capable pour se procurer des renseignements précis sur un pays si peu connu de l'Europe et cependant si digne de l'être. Non-seulement il s'efforça de se procurer les livres qui pouvaient l'instruire sur tout ce qui concerne le Japon; non-seulement il parvint à réunir de riches collections de plantes recueillies dans les diverses parties de l'empire, mais encore il sut, par ses largesses et par ses profondes connaissances, s'attacher plusieurs Japonais instruits, qui lui firent connaître une foule de faits curieux sur l'histoire, les sciences et la littérature des Japonais, et même, nous dit-il, certains renseignements sur lesquels les Japonais devaient conserver le plus scrupuleux silence devant les étrangers. Le 10 février 1691, Kæmpfer partit pour Yédo, résidence du syôgoun ou grand-général des Japonais, près duquel se rendait le chef de la factorerie hollandaise. L'année suivante, il lui fut donné de faire encore une fois ce curieux voyage, ce qui lui

(1) C'était un bâtiment avec deux gouvernails et dirigé par deux pilotes.

permit de compléter les documents importants dont il avait déjà recueillis une partie. Grâce à ces heureuses circonstances, Kæmpfer fut à même de rédiger une histoire et une description de l'empire japonais qui devaient laisser très-loin derrière elles tous les ouvrages analogues qui avaient paru jusqu'alors. Il partit de Dé-sima, le 31 octobre 1692 (1), et se rendit directement à Batavia, où il ne séjourna guère plus de deux mois. Il quitta Java en février 1693, et revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance, où il demeura près d'un mois. En octobre de cette même année, il débarquait à Amsterdam, de retour de ses lointaines pérégrinations.

Au mois d'avril 1694, Kœmpfer fut reçu docteur en médecine à l'université de Leyden. Il publia à cette occasion : *Dissertatio medica inauguralis sistens decadem observationum exoticarum ;* Leyde, 1694, in-4°. Ce mémoire renferme de curieuses notices, composées avec les matériaux qu'il rapportait de ses voyages. On y remarque notamment des renseignements sur la guérison de la colique au Japon par l'acupuncture, et sur les nombreux usages que les Chinois et les Japonais font du *moxa* en matière médicale. Il avait eu l'intention, à son retour en Europe, de mettre en ordre ses nombreux manuscrits, afin de les publier; mais il ne put se livrer tout d'abord à ce travail, par suite de la nomination qu'il reçut à son arrivée de médecin du comte de Lippe, prince souverain de son pays natal. En 1700, il épousa Marie-Sophie Wilstach, et en eut trois enfants, qui moururent en bas âge. Ce mariage du reste ne fut pas heureux, et remplit d'amertume la seconde période de la carrière de l'illustre voyageur allemand. Ce ne fut qu'à l'âge de soixante ans que Kæmpfer se décida à publier ses *Amœnitates exoticæ,* qu'il donna à titre de prélude ou d'introduction aux documents considérables dont il annonçait la publication ultérieure. Cet ouvrage fut couronné de succès; mais là devait se borner la récompense de ses utiles travaux, car il ne lui fut pas donné d'en faire paraître d'autres. Il mourut épuisé de fatigues et accablé par les orages de la vie de famille, le 2 novembre 1716, à la suite de vomissements de sang accompagnés d'une fièvre violente; il avait alors soixante-cinq ans. On l'enterra dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas à Lemgo.

Outre la dissertation citée, voici le titre des travaux de Kæmpfer : *Amœnitatum exoticarum physico-politico-medicarum Fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiæ, multa attentione, in peregrinationibus per universum orientem, collectæ;* Lemgo, 1712, in-4°, avec gravures. Le cinquième fascicule de cet ouvrage renferme la description des plantes japonaises recueillies par l'auteur et par ciples indigènes dans le Nippon ; aujo même il ne manque point d'un certain Les noms chinois, assez mal écrits di qu'on y rencontre peuvent servir à éta synonymes botaniques encore ignorés science et de la sinologie. Aucun édi s'étant offert pour publier les manusc Kæmpfer avant sa mort, ils restèrent inéc qu'à ce que sir Hans Sloane les eut acquis ritiers du célèbre voyageur et eût ordonn duction et la publication d'une partie d'e sous le titre de : *The History of Jap Siam, written in high Deutsch by En Kæmpfer and english'd by John Scheuchzer ;* London, 1727, 2 vol. in-fol. vrage fut bientôt après traduit en français Maiseaux, sous le titre : *Histoire naturell et ecclésiastique de l'Empire du Japon ;* L 1729, 2 vol. in-fol., avec planches et ainsi que par Naudé en 3 vol. in-12 ave ches, à Amst., en 1732. A la suite de duction française on a ajouté divers des *Amœnitates exoticæ.* Une traducti landaise du même ouvrage parut en Ce ne fut que quarante ans plus tard, dire en 1773 qu'il parut une édition de en allemand, langue natale de Kæmpfer laquelle il avait primitivement rédigé son Cette version originale, préférable sous pl rapports à celles qui l'avaient précédée à Lemgo, en 1777 (2 vol. in-4°, ave On y trouve quelques renseignements manuscrits inédits de Kæmpfer, qui e dans les collections du *British Museu* mort de sir Hans Sloane. L'éditeur ava posé de publier ces manuscrits, et ouv souscription dans ce but. Malheureuse proposition n'eut aucun succès, et il noncer à cette entreprise. On a publ puis lors, d'Engelbert Kæmpfer : *San seiner sæmtlichen Reisen;* London, 2 vol. in-fol.; — *Icones selectæ Pla quas in Japonia collegit et delineav Kæmpfer, ex archetyp. in Museo nico asservatis;* Londres, 1791, in-fol 89 gravures). Les manuscrits de K ainsi que nous l'avons dit, font aujo partie de la collection du Musée Brita Les personnes qui s'intéressent aux q japonaises pourront y trouver quelques gnements intéressants. Mais la publica ces manuscrits n'est plus guère à dési jourd'hui que nos connaissances sur l ont de beaucoup dépassé ce que l'on l'époque de Kæmpfer. En outre, ces ma sont, pour la plupart, d'une écriture di déchiffrer, et les faits qui y sont énonc quent le plus souvent de cette précision q sommes en droit d'exiger dans de par vaux. La partie spécialement philosophi manuscrits de Kæmpfer est de peu d'imp

(1) En novembre 1692, suivant Scheuchzer.

et son vocabulaire japonais, cité par Adelung, sous le titre de : *A Vocabulary Japanese and High German; the japanese words being expressed in Latin Character*, ne saurait être consulté avec beaucoup de fruit : c'est une maigre collection de mots assez souvent mal orthographiés, à laquelle on a joint quelques phrases de dialogues. *L'Herbier* d'Engelbert Kæmpfer, conservé au département botanique du British Museum, mérite d'être étudié avec attention. La comparaison des noms japonais qu'il renferme, à côté des échantillons desséchés et d'un assez grand nombre de noms latins, permettrait d'étendre la liste encore très-exiguë des synonymies botaniques japonaises connues jusqu'à présent, et fournirait les moyens d'aborder les nombreux ouvrages de phytologie publiés chez les Japonais, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Aujourd'hui les ouvrages de Kæmpfer sont un peu arriérés ; mais au moment où ils parurent ils fournissaient au monde savant une foule de documents aussi intéressants que neufs ; et l'on peut dire avec justesse qu'Engelbert Kæmpfer fut un des rares savants qui ont su le mieux mettre à profit toutes les circonstances de leurs voyages. L. Léon DE ROSNY.

Documents particuliers. — *Archives et ms.* de la collection Sloane, au *British Museum*. — Scheuchzer, *Vie d'Engelbert Kæmpfer*. — Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan* (Nippon). — Hawks, *Narrative of the Expedition of an american squadron to the China seas and Japon*. — Hirsching, *Historich-litterarisches Handbuch*, 3e vol. — Beckmann, *Litteratur der ælteren Reisebeschreibungen* ; Gœtting., 1809, II, 208. — Rotermund, *Allgem. Gelehrten-Lexik.* (Suppl., tom. III). — *Conversations-Lexikon*. — *Voy*. également le discours prononcé aux funérailles d'Engelbert Kaempfer par Berthold Haccius, ministre de Lemgo, où il a été imprimé.

KÆNDLER (*Jean-Joachim*), sculpteur allemand, né en 1706, à Seligenstadt, mort en 1775. Après avoir appris l'art de la statuaire chez Thomæ, il devint en 1730 sculpteur de la cour à Dresde. Il fut ensuite chargé de faire des modèles pour la fabrique de porcelaines à Meissen, dont il devint plus tard directeur.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

* **KÆPPELIN** (*Claude-Eugène-Rodolphe*), physicien français, né à Colmar, le 17 avril 1810. Professeur de sciences physiques à l'École de Colmar, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin, membre du bureau d'administration de l'École normale de ce département, etc., il a publié : *Traité de Physique*; 1832, in-8° ; — *Traité sur la Végétation, les Terrains de Culture et les Amendements* ; 1832, in-8° ; — *Traité de Chimie*; 1836, in-8° ; — *Tableau synoptique de Chimie*, grand atlas in-folio ; 1840 ; — plusieurs mémoires de chimie, d'histoire naturelle, d'astronomie, insérés dans le *Journal de la Société des Sciences Physiques et naturelles* de Paris et dans les *Bulletins de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin*.

M. Kæppelin est inventeur d'une machine à pression qui a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de Paris, en 1848. Il a inventé aussi un instrument de pesage qui a figuré à l'exposition universelle de Paris, en 1855.

G. DE F.

Journal des Arts, 1er mars 1858.

KÆSTNER (*Abraham*), jurisconsulte allemand, né à Bernstein dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort le 16 novembre 1747. Après s'être fait recevoir, en 1717, docteur en droit à Helmstædt, il exerça pendant vingt-trois ans la profession d'avocat ; en 1740 il devint professeur de droit à Leipzig. Il est auteur de soixante-douze dissertations juridiques et historiques, parmi lesquelles nous citerons : *De Angariis et Perangariis* ; Leipzig, 1728, in-4° ; — *De Solidorum Valore* ; Leipzig, 1733, in-4° ; — *De Pauli Pediculis argenteis* ; Leipzig, 1735, in-4° ; — *De Jurisconsulto Musico* ; Leipzig, 1740, in-4° ; — *De Jurisconsulto Œconomo* ; Leipzig, 1740, in-4° ; — *De Weregeldo* ; Helmtædt, 1742, in-4°. E. G.

Rottermund, *Supplément à Jöcher*.

KÆSTNER (*Abraham-Gotthelf*), mathématicien et littérateur allemand, fils du précédent, né le 27 septembre 1719, à Leipzig, mort le 20 juin 1800. Le rapide développement de ses facultés intellectuelles lui permit de suivre, dès l'âge de douze ans, les cours de droit de son père ; bientôt après il se livra avec ardeur à l'étude de la physique et des mathématiques, tout en continuant à s'initier à la jurisprudence. Sous la direction de son oncle G. Pommer, avocat de renom, il apprit très-jeune la plupart des langues de l'Europe ; quant à sa langue maternelle, il l'écrivait avec pureté et élégance, ayant formé son style d'après les conseils du célèbre Gottsched. Après s'être fait recevoir, en 1735, bachelier en droit et deux ans après maître en philosophie, il commença, en 1739, à faire des cours de mathématiques. Peu de temps après, il s'adonna à l'étude de l'astronomie, et fit en commun avec Baumbach, opticien exercé, qui lui avait procuré un télescope, plusieurs observations intéressantes. En 1746 il fut nommé professeur suppléant de mathématiques à l'université de sa ville natale ; ses appointements n'étant que de cent écus, il se mit à publier, pour vivre, des traductions de divers traités scientifiques ainsi que quelques ouvrages, où il consignait ses propres recherches, qui attirèrent sur lui l'attention de plusieurs hommes distingués, tels que le cardinal Quirini, Euler et Maupertuis, avec lesquels il entra en correspondance. Devenu en 1756 professeur titulaire de mathématiques et de physique à l'université de Gœttingue, il fut appelé en même temps à faire partie de la société savante de cette ville. Six ans après, à la mort de Tobie Mayer, il fut mis à la tête de l'observatoire de Gœttingue. Grâce à son talent d'exposer les mathématiques avec une grande lucidité et en même temps d'une manière attachante, il parvint à réunir

permit de compléter les documents importants dont il avait déjà recueillis une partie. Grâce à ces heureuses circonstances, Kæmpfer fut à même de rédiger une histoire et une description de l'empire japonais qui devaient laisser très-loin derrière elles tous les ouvrages analogues qui avaient paru jusqu'alors. Il partit de Dé-sima, le 31 octobre 1692 (1), et se rendit directement à Batavia, où il ne séjourna guère plus de deux mois. Il quitta Java en février 1693, et revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance, où il demeura près d'un mois. En octobre de cette même année, il débarquait à Amsterdam, de retour de ses lointaines pérégrinations.

Au mois d'avril 1694, Kœmpfer fut reçu docteur en médecine à l'université de Leyden. Il publia à cette occasion : *Dissertatio medica inauguralis sistens decadem observationum exoticarum*; Leyde, 1694, in-4°. Ce mémoire renferme de curieuses notices, composées avec les matériaux qu'il rapportait de ses voyages. On y remarque notamment des renseignements sur la guérison de la colique au Japon par l'acupuncture, et sur les nombreux usages que les Chinois et les Japonais font du *moxa* en matière médicale. Il avait eu l'intention, à son retour en Europe, de mettre en ordre ses nombreux manuscrits, afin de les publier; mais il ne put se livrer tout d'abord à ce travail, par suite de la nomination qu'il reçut à son arrivée de médecin du comte de Lippe, prince souverain de son pays natal. En 1700, il épousa Marie-Sophie Wilstach, et en eut trois enfants, qui moururent en bas âge. Ce mariage du reste ne fut pas heureux, et remplit d'amertume la seconde période de la carrière de l'illustre voyageur allemand. Ce ne fut qu'à l'âge de soixante ans que Kæmpfer se décida à publier ses *Amœnitates exoticæ*, qu'il donna à titre de prélude ou d'introduction aux documents considérables dont il annonçait la publication ultérieure. Cet ouvrage fut couronné de succès; mais là devait se borner la récompense de ses utiles travaux, car il ne lui fut pas donné d'en faire paraître d'autres. Il mourut épuisé de fatigues et accablé par les orages de la vie de famille, le 2 novembre 1716, à la suite de vomissements de sang accompagnés d'une fièvre violente; il avait alors soixante-cinq ans. On l'enterra dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas à Lemgo.

Outre la dissertation citée, voici le titre des travaux de Kæmpfer : *Amœnitatum exoticarum physico-politico-medicarum Fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiæ, multa attentione, in peregrinationibus per universum orientem, collectæ*; Lemgo, 1712, in-4°, avec gravures. Le cinquième fascicule de cet ouvrage renferme la description des plantes japonaises recueillies par l'auteur et par ses disciples indigènes dans le Nippon; aujourd'hui même il ne manque point d'un certain intérêt. Les noms chinois, assez mal écrits du reste, qu'on y rencontre peuvent servir à établir des synonymes botaniques encore ignorés de la science et de la sinologie. Aucun éditeur ne s'étant offert pour publier les manuscrits de Kæmpfer avant sa mort, ils restèrent inédits jusqu'à ce que sir Hans Sloane les eut acquis des héritiers du célèbre voyageur et eût ordonné la traduction et la publication d'une partie d'entr'eux, sous le titre de : *The History of Japan and Siam, written in high Deutsch by Engelbert Kæmpfer and english'd by John Gaspar Scheuchzer*; London, 1727, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage fut bientôt après traduit en français par Des Maiseaux, sous le titre : *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*; La Haye, 1729, 2 vol. in-fol., avec planches et cartes; ainsi que par Naudé en 3 vol. in-12 avec planches, à Amst., en 1732. A la suite de la traduction française on a ajouté divers extraits des *Amœnitates exoticæ*. Une traduction hollandaise du même ouvrage parut en 1729. Ce ne fut que quarante ans plus tard, c'est-à-dire en 1773 qu'il parut une édition de ce livre en allemand, langue natale de Kæmpfer et dans laquelle il avait primitivement rédigé son travail. Cette version originale, préférable sous plusieurs rapports à celles qui l'avaient précédée, parut à Lemgo, en 1777 (2 vol. in-4°, avec fig.). On y trouve quelques renseignements sur les manuscrits inédits de Kæmpfer, qui entrèrent dans les collections du *British Museum* à la mort de sir Hans Sloane. L'éditeur avait proposé de publier ces manuscrits, et ouvert une souscription dans ce but. Malheureusement sa proposition n'eut aucun succès, et il dut renoncer à cette entreprise. On a publié, depuis lors, d'Engelbert Kæmpfer : *Sammlung seiner sæmtlichen Reisen*; London, 1736, 2 vol. in-fol.; — *Icones selectæ Plantarum quas in Japonia collegit et delineavit Eng. Kæmpfer, ex archetyp. in Museo Britannico asservatis*; Londres, 1791, in-fol. (avec 89 gravures). Les manuscrits de Kæmpfer, ainsi que nous l'avons dit, font aujourd'hui partie de la collection du Musée Britannique. Les personnes qui s'intéressent aux questions japonaises pourront y trouver quelques renseignements intéressants. Mais la publication de ces manuscrits n'est plus guère à désirer, aujourd'hui que nos connaissances sur le Japon ont de beaucoup dépassé ce que l'on savait à l'époque de Kæmpfer. En outre, ces manuscrits sont, pour la plupart, d'une écriture difficile à déchiffrer, et les faits qui y sont énoncés manquent le plus souvent de cette précision que nous sommes en droit d'exiger dans de pareils travaux. La partie spécialement philosophique des manuscrits de Kæmpfer est de peu d'importance,

(1) En novembre 1692, suivant Scheuchzer.

et son vocabulaire japonais, cité par Adelung, sous le titre de : *A Vocabulary Japanese and High German; the japanese words being expressed in Latin Character*, ne saurait être consulté avec beaucoup de fruit : c'est une maigre collection de mots assez souvent mal orthographiés, à laquelle on a joint quelques phrases de dialogues. *L'Herbier* d'Engelbert Kæmpfer, conservé au département botanique du British Museum, mérite d'être étudié avec attention. La comparaison des noms japonais qu'il renferme, à côté des échantillons desséchés et d'un assez grand nombre de noms latins, permettrait d'étendre la liste encore très-exiguë des synonymies botaniques japonaises connues jusqu'à présent, et fournirait les moyens d'aborder les nombreux ouvrages de phytologie publiés chez les Japonais, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Aujourd'hui les ouvrages de Kæmpfer sont un peu arriérés ; mais au moment où ils parurent ils fournissaient au monde savant une foule de documents aussi intéressants que neufs ; et l'on peut dire avec justesse qu'Engelbert Kæmpfer fut un des rares savants qui ont su le mieux mettre à profit toutes les circonstances de leurs voyages. L. Léon DE ROSNY.

Documents particuliers. — *Archives et ms.* de la collection Sloane, au *British Museum*. — Scheuchzer, *Vie d'Engelbert Kæmpfer*. — Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan* (Nippon). — Hawks, *Narrative of the Expedition of an american squadron to the China seas and Japon*. — Hirschlng, *Historich-litterarisches Handbuch*, 2e vol. — Beckmann, *Litteratur der ælteren Reisebeschreibungen* ; Gœtting., 1809, II, 208. — Rotermund, *Allgem. Gelehrten-Lexik.* (Suppl., tom. III). — *Conversations-Lexikon*. — *Voy*. également le discours prononcé aux funérailles d'Engelbert Kaempfer par Berthold Haccius, ministre de Lemgo, où il a été imprimé.

KÆNDLER (*Jean-Joachim*), sculpteur allemand, né en 1706, à Seligenstadt, mort en 1775. Après avoir appris l'art de la statuaire chez Thomæ, il devint en 1730 sculpteur de la cour à Dresde. Il fut ensuite chargé de faire des modèles pour la fabrique de porcelaines à Meissen, dont il devint plus tard directeur.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

* **KÆPPELIN** (*Claude-Eugène-Rodolphe*), physicien français, né à Colmar, le 17 avril 1810. Professeur de sciences physiques à l'école de Colmar, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin, membre du bureau d'administration de l'École normale de ce département, etc., il a publié : *Traité de Physique;* 1832, in-8° ; — *Traité sur la Végétation, les Terrains de Culture et les Amendements ;* 1832, in-8° ; — *Traité de Chimie;* 1835, in-8° ; — *Tableau synoptique de Chimie*, grand atlas in-folio ; 1840 ; — plusieurs mémoires de chimie, d'histoire naturelle, d'astronomie, insérés dans le *Journal de la Société des Sciences Physiques et naturelles* de Paris et dans les *Bulletins de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin*. M. Kæppelin est inventeur d'une machine à pression qui a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de Paris, en 1848. Il a inventé aussi un instrument de pesage qui a figuré à l'exposition universelle de Paris, en 1855.

G. DE F.

Journal des Arts, 1er mars 1858.

KÆSTNER (*Abraham*), jurisconsulte allemand, né à Bernstein dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort le 16 novembre 1747. Après s'être fait recevoir, en 1717, docteur en droit à Helmstædt, il exerça pendant vingt-trois ans la profession d'avocat ; en 1740 il devint professeur de droit à Leipzig. Il est auteur de soixante-douze dissertations juridiques et historiques, parmi lesquelles nous citerons : *De Angariis et Perangariis ;* Leipzig, 1728, in-4° ; — *De Solidorum Valore ;* Leipzig, 1733, in-4° ; — *De Pauli Pediculis argenteis ;* Leipzig, 1735, in-4° ; — *De Jurisconsulto Musico ;* Leipzig, 1740, in-4° ; — *De Jurisconsulto Œconomo ;* Leipzig, 1740, in-4° ; — *De Weregeldo ;* Helmtædt, 1742, in-4°. E. G.

Rottermund, *Supplément à Jöcher*.

KÆSTNER (*Abraham-Gotthelf*), mathématicien et littérateur allemand, fils du précédent, né le 27 septembre 1719, à Leipzig, mort le 20 juin 1800. Le rapide développement de ses facultés intellectuelles lui permit de suivre, dès l'âge de douze ans, les cours de droit de son père ; bientôt après il se livra avec ardeur à l'étude de la physique et des mathématiques, tout en continuant à s'initier à la jurisprudence. Sous la direction de son oncle G. Pommer, avocat de renom, il apprit très-jeune la plupart des langues de l'Europe ; quant à sa langue maternelle, il l'écrivait avec pureté et élégance, ayant formé son style d'après les conseils du célèbre Gottsched. Après s'être fait recevoir, en 1735, bachelier en droit et deux ans après maître en philosophie, il commença, en 1739, à faire des cours de mathématiques. Peu de temps après, il s'adonna à l'étude de l'astronomie, et fit en commun avec Baumbach, opticien exercé, qui lui avait procuré un télescope, plusieurs observations intéressantes. En 1746 il fut nommé professeur suppléant de mathématiques à l'université de sa ville natale ; ses appointements n'étant que de cent écus, il se mit à publier, pour vivre, des traductions de divers traités scientifiques ainsi que quelques ouvrages, où il consignait ses propres recherches, qui attirèrent sur lui l'attention de plusieurs hommes distingués, tels que le cardinal Quirini, Euler et Maupertuis, avec lesquels il entra en correspondance. Devenu en 1756 professeur titulaire de mathématiques et de physique à l'université de Gœttingue, il fut appelé en même temps à faire partie de la société savante de cette ville. Six ans après, à la mort de Tobie Mayer, il fut mis à la tête de l'observatoire de Gœttingue. Grâce à son talent d'exposer les mathématiques avec une grande lucidité et en même temps d'une manière attachante, il parvint à réunir

autour de sa chaire une grande foule d'auditeurs; ses nombreux ouvrages, dans lesquels, sans faire des découvertes très-notables, il popularisait habilement les sciences du calcul, jusqu'ici peu accessibles au public allemand, le firent admettre dans presque toutes les académies de l'Europe. Ses travaux scientifiques, qu'il ne discontinua que quinze jours avant sa mort, ne l'empêchèrent pas de s'occuper aussi de littérature. Il composa plusieurs pièces de poésie de divers genres, telles qu'odes, élégies et poëmes didactiques. Ces productions ont peu de valeur; mais en revanche, Kæstner nous a laissé des épigrammes pleines de sel, dont plusieurs, il est vrai, ont dû blesser cruellement les personnes qui en étaient l'objet. Kæstner, en effet, avait l'esprit très-mordant, et ne ménageait jamais ceux qu'il avait choisis à tort ou à raison comme point de mire de ses plaisanteries acérées. On a de lui : *Theses Philosophicæ*; Leipzig, 1736, in-4°; — *De Justitia ejusque Speciebus, ad Aristotelis Ethicam*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Specimen aliquot Phycicæ jurisprudentiam illustrantis*; Leipzig, 1748, in-4°; — *De Lege continui in Natura*; Leipzig, 1750, in-4°; — *Sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu*; Berlin, 1751, in-4°, écrit couronné par l'Académie de Berlin; — *Perspectivæ et Projectionum Theoria generalis analytica*; Leipzig, 1752, in-4°; — *Vermischte Schriften* (Mélanges); la première partie parut à Altenbourg, 1755 et 1773, in-8°; la seconde, ibid., 1772, in-8°; elles furent réunies toutes deux dans une nouvelle édition; Altenbourg, 1783, 2 vol. in-8°, laquelle contient en outre une grande partie de ses épigrammes; — *De eo quod studium matheseos facit ad virtutem*, Gœttingue 1756; — *Theorema Binomiale universaliter demonstratum*; Gœttingue, 1758, in-4°; — *Anfangsgründe der Arithmetik, Geometrie, ebenen und sphærischen Trigonometrie, und der Perspective* (Éléments d'Arithmétique, de Géométrie, de Trigonométrie plane, sphérique, et de perspective); Gœttingue, 1758, in-8°; la neuvième édition parut à Gœttingue en 1800; — *Anfangsgünde der Analysis endlicher Grössen* (Éléments de l'Analyse des Grandeurs finies); Gœttingue, 1760, 1767 et 1794, in-8°; — *Anfangsegründe der Analysis des Unendlichen* (Éléments de l'Analyse de l'Infini); Gœttingue, 1760, 1770 et 1799, in-8°; — *Elogium Tob. Mayeri*; Gœttingue, 1762, in-4°; — *Elogium Roederi*; Gœttingue, 1764, in-4°; — *Anfangsgründe der hoheren Mechanik* (Éléments de la Mécanique supérieure); Gœttingue, 1765 et 1793, in-8°; — *Erläuterung eines Beweisgrundes für die Unsterblichkeit der Seele* (Exposition d'une Preuve de l'Immortalité de l'Ame); Gœttingue, 1767, in-4°; — *Vorlesungen in der königlichen teutschen Gesellschaft zu Gottingen gehalten* (Mémoires lus à la Société royale allemande de Gœttingue); Altenbourg, 1668-1773, 2 vol. in-8°; — *Lobschrift auf Leibnitz* (Éloge de Leibnitz); Altenbourg, 1769, in-8°; — *Dissertationes Mathematicæ et Physicæ, quas Societati regiæ Scientiarum Gottingensi annis 1756-1766 exhibuit*, Altenbourg, 1771, in-4°; — *Astronomische Abhandlungen* (Mémoires d'Astronomie); Gœttingue, 1772-1774, 2 vol. in-8°; — *Elogium Erxleben*; 1777, in-4°; — *Neueste Sinngedichte* (Dernières Épigrammes); Giessen, 1781 et 1782, in-8° : recueil publié contre la volonté de l'auteur par J. Fr. Höpfner, qui y inséra plusieurs pièces qui ne sont pas de Kæstner; — *Ueber den Vortrag gelehrter Kenntnisse in der deutschen Sprache* (Sur l'Exposition des Sciences dans la Langue Allemande); Gœttingue, 1787, in-4°; — *Elogium Al. L. F. Meisteri*; Gœttingue, 1789, in-4°; — *Geometrische Abhandlungen* (Mémoires de Géométrie); Gœttingue, 1790-1791, 2 vol. in-8°; — *Mathematische Abhandlungen* (Mémoires de Mathématiques); Erfurt, 1794, in-4°; — *Geschichte der Mathematik seit der Wiedererweckung der Wissenschaften bis an das Ende des achtzehn Jahrhunderts* (Histoire des Mathématiques, depuis la renaissance des sciences jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Gœttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8°; — *Elogium G. Chr. Lichtenberg*; Gœttingue, 1799, in-4°; — *Sinngedichte und Einfälle* (Épigrammes et Saillies); Francfort et Leipzig, 1800, in-8°; — *Gesammelte poetische und prosaische schoenwissenschaftliche Werke* (Recueil complet des écrits non scientifiques composés par Kæstner en vers et en prose); Berlin, 1841, 4 vol., in-8°. Kæstner a encore publié un très-grand nombre de dissertations mathématiques, physiques et astronomiques, ainsi que divers morceaux de littérature et de philosophie (les derniers sont reproduits dans le recueil cité) dans les journaux ou revues intitulés : *Belustigungen der Verstandes und Witzes*, *Hamburgisches Magazin*; — *Teutsches Museum*; *Gottingisches Magazin*; *Leipziger Magazin*; *Acta eruditorum*, *Commentationes Societatis Gœttingensis*; *Teutsche Schriften der Societat der Wissenschaften zu Gottingen*; *Acta academiæ Moguntinæ*; *Astronomisches Jahrbuch* de Bode, etc.; il a enfin inséré beaucoup de compte-rendus d'ouvrages dans la *Allgemeine deutsche Bibliothek*, dans la *Neue philologische Bibliothek* et dans le *Gottingischer gelehrter Anzeiger*.

E. G.

Vita Kæstneri; Leipzig, 1787, in-8°, *autobiographie*. — Kirsten, *De Kæstnero*; Gœttingue, 1787, in 8°. — Heyne, *Elogium Kæstneri*. — Schlichtegroll, *Necrolog.*, t. XI, partie II, p 172. — Rotermund, *Supplément à Jörcher*. — Meusel, *Lexikon der deutschen Schriftsteller*, t. IV.

KAFFKA (*Jean-Chrétien*), compositeur allemand, né en 1759 à Ratisbonne, mort vers 1820 à Riga. Fils d'un musicien bohême, attaché de 1763 à 1790 à la chapelle des princes de la Tour et Taxis, il y fut employé, ainsi que son

frère aîné; il avait reçu des leçons de Riepel. Après avoir été violoniste, il se fit chanteur, et débuta en 1778 sur le théâtre de Breslau; puis il s'occupa de composition. En 1803, il s'établit à Riga comme libraire. On a de lui une sorte de journal : *Musikalischen Beiträg für Liebhaber der deutschen Singspiels* (Essai musical pour les amateurs d'opéras allemands), 1783, 2 part.; — des partitions de théâtre : *Das Milchmädchen* (La Laitière); — *Die Zigeuner* (Les Bohémiens); — *Antoine et Cléopâtre; — Rosamunde; — Bitten und Erhœrung* (Prières exaucées); — *Der Talismann* (Le Talisman); — *La mort de Louis XVI*, oratorio; — plusieurs grands ballets, symphonies, messes, etc. K.

Dlabacz, *Allgem. histor. Künstler-Lexik. für Böhmen.* — Meusel, *Gel. Deutsch.*

KAFOUR, gouverneur d'Égypte, mort en 969, était surnommé *Abou-Misk* (l'Homme au Musc). C'était un nègre que Abou-Bekr Mohammed Ibn-Tordj et Ikchidr avaient acheté en 924 pour la modique somme de dix-huit pièces d'or. Abou-Bekr le prit bientôt en très-haute estime, et le chargea de l'éducation de ses deux fils. Kafour s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'intelligence, et prit une part active à l'administration du pays. A la mort d'Abou-Bekr, son fils, Abo'ul-Kassem-Anoudjour, se fit investir par le kalife El Monti du gouvernement de l'Égypte et de la Syrie. Le nouveau gouverneur laissa une grande latitude à Kafour, et celui-ci n'en usa que pour pacifier le pays, menacé de plusieurs insurrections. En 960, Aboul-Kassem mourut, laissant pour successeur son jeune frère Aboul-Hassan-Ali. Kafour, bien connu par son excellente administration, pouvait facilement spolier son maître; mais sa fidélité était inébranlable. Il garda la direction des affaires, mais ce fut pour le compte du dernier fils d'Abou-Bekr. Après six ans de règne, Aboul-Hassan mourut, laissant pour héritier un enfant en bas âge. Kafour comprit que l'Égypte ne pouvait être gouvernée sans inconvénient par un enfant, et vit que le moment était venu de prendre pour son compte le pouvoir qu'il exerçait depuis si longtemps pour le compte d'autrui. Il obtint sans peine l'investiture, et bientôt il descendit sur la place publique montrant à la foule les pelisses qu'il avait reçues de l'Irak. Il fit en même temps proclamer l'acte qui l'appelait au pouvoir. Son règne ne dura que deux ans et trois mois, et il n'avait que soixante-cinq ans lorqu'on le porta à sa dernière demeure, au cimetière du petit Karafa. Sa tombe y fut longtemps la plus vénérée : c'est qu'il ne laissait après lui que de bons souvenirs, n'ayant jamais usé de son long pouvoir qu'avec équité et modération. C. DUVERNOIS.

Ibn Khalikan, *Dictionnaire biographique*, trad. de M. le baron de Slane, t. Ier.

KAGER (*Jean-Matthias*), peintre allemand, né à Munich, en 1566, mort à Augsbourg, en 1634. Il se rendit à Rome, vers la fin du seizième siècle, il y fit des études principalement d'après Raphael. De retour dans sa ville natale, il fut nommé peintre de l'électeur de Bavière. Il quitta bientôt Munich, et se rendit à Augsbourg, où les statuts des corporations lui interdisaient de peindre à l'huile, et ne lui permettaient que la peinture à fresque. Mais, peu de temps après son arrivée, il ne se mit pas moins à faire des tableaux à l'huile, dont le mérite fut tellement apprécié, que Kager devint quelques années plus tard bourgmestre d'Augsbourg. Il a peint : *Le Jugement dernier*, dans la salle d'audience de l'hôtel de ville d'Augsbourg; c'est un des plus beaux tableaux de Kager; — *L'Histoire de Jézabel*, dans le même hôtel de ville, où se trouve encore un plafond peint par cet artiste; — *L'Adoration des Mages* et une *Résurrection* dans la cathédrale d'Augsbourg; — *L'Invention de la Croix*, dans l'église métropolitaine de Munich; — *Saint André*, dans l'église de Saint-Martin de Landshut : ce tableau fut longtemps considéré comme d'un des premiers maîtres italiens, jusqu'à ce qu'on y découvrît la signature de Kager; — une *Résurrection de Lazare*, dans l'église de Saint-Maurice d'Ingolstadt.

Kager a encore peint beaucoup d'autres tableaux, dont plusieurs sont conservés dans des maisons particulières à Augsbourg; quelques-uns ont été reproduits par la gravure. Il savait aussi lui-même manier le burin, et on lui attribue une douzaine de gravures. Il était enfin un architecte distingué, et dirigea la reconstruction de l'église de Zwifalten, dans laquelle se trouvent aussi quelques peintures de lui.

E. G.

Sandrart, *Teutsche Academie.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

KAHENA (La). Voyez DIHYA.

KAHLE, en latin **CALENUS** (*Christian*), médecin allemand, né en 1529, dans l'île de Femern, mort le 24 mars 1617. Il professa à Greifswald. On a de lui : *Historia de Profectione in Terram Sanctam principis Bogeslai X;* Wittemberg, 1554, in-4°; — *Heroes Romani, ex T. Livio desumpti et carmine redditi;* Rostock, in-4°.

Son fils, appelé aussi *Christian* et surnommé *le jeune*, exerça la médecine à Prenzlau. On a de lui treize dissertations latines, tirées de Mélanchthon. V. R.

Van der Linden, *De Script. Med.*

KAHLE (*Jacques*), surnommé *Fresskahle* (Kahle le Glouton), Allemand fameux par sa gloutonnerie, né vers 1671, mort vers 1730. Il se signala à Wittemberg, sa patrie, par la faculté qu'il avait de manger extraordinairement. L'état de jardinier qu'il exerça à Wittemberg ne lui procurait sans doute point les moyens d'entretenir un si prodigieux appétit. Aussi sur la liste des objets destinés à y satisfaire voit-on figurer des aliments qui ne devaient pas être trop coûteux, tels que des souris, des pierres, voire même des métaux. En quoi il ressemblait assez à l'autruche, bien connue pour sa gloutonnerie. La carte des repas de Kahle

le Glouton est des plus curieuses : quand les mets qu'on vient de citer ne se trouvaient pas à sa portée, il se contentait d'avaler plusieurs boisseaux de prunes, de cerises et parfois des mets moins succulents, par exemple des assiettes, des tuiles, des canifs, des écritoires. Il ne paraît pas que ce régime l'ait souvent incommodé. Il était d'ailleurs doué d'une force extraordinaire. Lors de son autopsie, on remarqua chez lui une énorme capacité de l'estomac. V. R.

Frenzel, *De Polyphago et Allotriophago Wittenbergensi*; Wittemberg, 1787.

KAHLE (*Louis-Martin*), philosophe et jurisconsulte allemand, né à Magdebourg, le 6 mai 1712, mort le 5 avril 1775, à Berlin. Après avoir étudié à Iéna et à Halle, il se fit recevoir, en 1734, maître en philosophie, et commença ensuite des cours de philosophie et de mathématiques ; en 1735, il entreprit un voyage en Hollande, en Angleterre et en France. En 1737, il devint professeur de philosophie à l'université de Gœttingue. Quelque temps après, il se mit à étudier la jurisprudence, obtint le grade de docteur en droit en 1744, et fut nommé en 1747 professeur de droit à Gœttingue; en 1751 il passa en cette même qualité à Marbourg. Deux ans après il fut appelé à Berlin par Frédéric II, qui lui conféra successivement plusieurs hautes fonctions dans l'administration. On a de lui : *De Divinatione*; Halle, 1734, in-4° ; — *Elementa Logicæ probabilium*; Halle, 1735, in-4° ; — *De Scholis Prophetarum*; Gœttingue, 1737, in-8° ; — *Abriss von dem neusten Zustande der Gelehrsamkeit und einigen wichtigen Streitigkeiten in der politischen Welt* (Précis de l'État actuel des Sciences et de quelques Discussions importantes dans le monde politique), ouvrage périodique publié de 1737 à 1744, à Gœttingue ; il en a paru huit numéros, qui sont réunis en deux volumes in-8° ; — *Bibliotheca Philosophica Struviana emendata, continuata atque ultra dimidiam partem aucta*; Gœttingue, 1740, 2 vol. in-8°; — *Vergleichung der Leibnitzischen und Newtonischen Metaphysik* (Comparaison de la Métaphysique de Leibnitz avec celle de Newton); Gœttingue, 1740, in-8°; traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744, in-8°: ce livre fut écrit pour répondre aux attaques faites par Voltaire contre la philosophie de Leibnitz. Voltaire adressa une lettre à Kahle au sujet de leur diversité d'opinions ; — *Elementa Juris Canonico-pontificio-ecclesiastici, tam veteris quam hodierni*; Halle, 1743-1744, 2 vol., in-4°; — *De Trutina Europæ, tam quam præcipua belli pacisque norma*; Gœttingue, 1744, in-4° ; traduit en français par Formey, sous le titre de : *La Balance de l'Europe*, Gœttingue, 1744, in-8° ;— *Corpus juris publici S. Imperii Romani*; Gœttingue, 1744-1745, 2 vol. in-8°; — *De Natura Investituræ per birretum*; Gœttingue, 1749, in-4°; — *De variis constituendi feuda advocatiæ modis et juribus præcipuis ex illis manentibus*; Gœttingue, 1750, in-4°; — *Opuscula minora, quibus, tum publici tum privati, juris argumenta varia exhibentur*; Francfort, 1751, in-4°. — Kahle a aussi fourni beaucoup d'articles à la *Göttingische Bibliothek*, à la *Gottingische litterarische Zeitung* et à d'autres recueils. E. G.

Pütter, *Gelehrtengeschichte der Universität Gœttingen*, t. I, p. 86. — Weidlich, *Zuverlässige Nachrichten von jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. I, p. 379. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*, t. VI, p. 467. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*.

KAHLENBERG ou **KALENBERG**, surnommé *der Pfaffe von Kalenberg* (Le Prêtre de Kalenberg), bouffon et prêtre allemand, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut renommé pour ses bons mots et facéties. Le poëme qui porte son nom (*Gedicht von Pfarrhern von Kalenberg*) a été publié vers la fin du quatorzième ou au commencement du quinzième siècle. Il a paru aussi en style moderne dans le *Narrenbuch* (Livre des Fous), édité par de Hagen; Halle, 1815. Enfin, Kahlenberg fait le sujet d'une biographie ayant pour titre : *Geschichte des Pfarrers von Kalenberg* (Histoire du prêtre de Kalenberg); Francfort, 1500, 1596. Achille Jason a fait paraître sous le même titre une autre biographie du même personnage ; 1613 et 1620. Enfin, il est le héros de l'ouvrage d'Anastasius Grün intitulé : *Der Pfaffin Kahlenberg* (Le Prêtre de Kahlenberg); Leipzig, 1850. B. G.

Docum. particul.

*__KAHNIS__ (*Charles-Frédéric-Auguste*), théologien allemand, né le 22 décembre 1814, à Greiz. Après avoir terminé à Halle son éducation classique, il étudia la théologie sous la direction de MM. Tholuck et Michaelis, reçut à Berlin le diplôme de docteur, et entra en 1844 dans l'enseignement ; il occupe depuis 1850 la chaire de théologie à Leipzig, où il est vice-président du collége des Missions. En 1848, il s'est séparé de la religion officielle de la Prusse pour s'associer aux effets de la secte puritaine des anciens luthériens. On a de lui : *Ruge und Hegel* (Ruge et Hégel); Quedlimbourg, 1838, — *Die moderne Wissenschaft und der Glaube unserer Kirche* (La Science moderne et la Foi de notre Église); Berlin, 1842; — *De Ratione quæ philosophiæ græcæ cum religione christiana intercedit*; ibid., 1842; — *Die Lehre vom heiligen Geiste* (Les Leçons du Saint-Esprit); 1847 ; — *Die Lehre vom heiligen Abendmahl* (Les Leçons de la Sainte Cène); 1851 ; — *Die Unionsdoctrin* (La Doctrine de l'Union); Leipzig, 1853; — *Der Gang des deutschen Protestantismus seit der Mitte des vor. Jahrh.* (Progrès du protestantisme allemand depuis le milieu du siècle précédent), 1854 ; trad. en anglais, Édimbourg, 1856. M. Kahnis dirige à Leipzig le *Journal des Écoles et des Paroisses*, auquel il a donné un grand nombre d'articles. K.

Pierer, *Universal Lexikon*, Suppl. — Gersdorf, *Leipziger Repertorium*.

KAÏEM ABOUL-KASSEM, deuxième mahadi fatimite, en 935, mort en 946. Fils aîné d'Obéidallah, il lui succéda à Mahadie, près de Kaïroan. Comme son père, il tenta d'enlever l'Égypte aux khalifes de Bagdad; mais il ne fut pas plus heureux que lui. L'an de l'hégire 333 (944), Yésid, chef des fanatiques, se révolta contre Kaïem, battit ses généraux, et vint l'assiéger dans sa capitale. Le mahadi y mourut, avant la prise de la ville, au mois de séfer de l'an 335 (sept. 946). Il eut pour successeur Ismael Abou-Taher, que ses victoires ont fait surnommer Almanzor, *le Victorieux*. Fr.-X. T.

Aboulféda, *Annales*. — Aboulfarage. — *L'Art de vérifier les dates.*

KAÏ-KAOUS, roi d'Iran, succéda à son père ou son aïeul, Kaï-Kobad, chef de la dynastie kaïanienne, la deuxième des dynasties persanes, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. William Jones place son règne vers l'an 610 av. J. C., ce qui semblerait confirmer l'opinion de quelques historiens qui veulent voir dans Kaï-Kaous Cyaxare Ier, et dans Kaï Kobad Phraorte Ier. D'autres font remonter à l'an 900 l'avénement de cette dynastie. Un écrivain persan assure même que Kaï-Kaous n'est autre que le Nemrod des Juifs. Quoi qu'il en soit, il eut de bonne heure des guerres à soutenir et des rébellions à réprimer. Il s'empara par ruse de la ville de Mazandéran, où les rebelles s'étaient enfermés. Il fut moins heureux dans une expédition contre un roi de l'Yémen. Battu et fait prisonnier, il ne dut une paix honorable qu'aux succès de son général, Rostam, fils de Zal-Zer. Dans la suite Siabek ou Siavek, son fils, et ce même Rostam ayant conclu avec les Turcs, vaincus dans la Perse, un traité qu'il jugeait désavantageux, il les priva l'un et l'autre de leur commandement. Siabek passa chez les Turcs, où il périt assassiné. Son fils, *Kaï-Khosrou*, revint à la cour de son aïeul, où sa valeur le fit préférer à son oncle Thous. Kaï-Kaous, accablé d'années, lui laissa la couronne, pour terminer ses jours dans la retraite. F. X. T.

Mirkond, *Raouset*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I. — *Histoire des Royaumes du Cachemire*, t. I. — *Zend Avesta*, t. II.

KAÏ-KAOUS Ier, septième sultan seldjoucide d'Iconium, fils et successeur de Kaï-Khosrou, en 1210. A peine monté sur le trône, il eut à défendre ses États contre son oncle Togrul-Schah et son frère Ala ed-Din. Vainqueur de ces deux ennemis, il enleva au premier le trône et la vie, au second la liberté et la ville d'Angoura (1213). En 1214, Théodore Lascaris, s'étant laissé surprendre par les Turcomans, fut conduit au sultan. Kaï-Kaous, saisi d'horreur à la vue du meurtrier de son père, ordonna d'abord de le mettre à mort. Lascaris cependant obtint sa liberté en promettant à Kaï-Kaous une forte rançon, qu'il ne songea plus à payer dès qu'il fut hors de son pouvoir. Le sultan ne chercha point à tirer vengeance de cette mauvaise foi. Il tourna ses vues vers la conquête d'Alep, que la mort de Daher, fils de Saladin, laissait aux mains d'un enfant, du jeune prince Atziz. Ligué avec le prince ayoubite de Samosate, Afdhal, il eut d'abord quelques avantages, et s'empara de quelques places. Mais, ayant essuyé un petit échec près d'Alep, il abandonna ses conquêtes à son allié, et mourut en 1219. Comme il ne laissait que des enfants trop jeunes pour lui succéder, son frère Ala ed-Din Kaï-Kobad fut tiré de prison et proclamé sultan. F. X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Férichtat, *Histoire de l'Élévation du Pouvoir musulman dans l'Inde*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KAÏ-KAOUS II (*Azzed-Din*), dixième sultan seldjoucide d'Iconium, succèda à son père Kaï-Khosrou II, en 1244, et mourut en 1278. A peine monté sur le trône, il reçut du grand-khan des Mogols, Oktaï, l'ordre d'aller en Tartarie pour lui rendre hommage. Il eut beau combler de présents les envoyés mogols, leur démontrer l'impossibilité où il était de s'éloigner d'Iconium sans exposer son empire aux ravages des Grecs et des Arméniens, ils furent inflexibles, et le sultan se vit forcé d'envoyer à sa place son frère Rokn ed-Din-Kilidje-Arslan. Quand le prince seldjoucide arriva en Tartarie, Oktaï venait de mourir; il assista au kouriltaï qui proclama Kaïouk grand-khan des Mongols, et où l'on vit paraître Jean de Plan-Carpin, ambassadeur d'Innocent IV, le connétable d'Arménie et l'ambassadeur du calife de Bagdad. Kaïouk déposa Kaï-Kaous II, et mit à sa place Kilidje-Arslan. Cependant, les deux frères, guidés par de sages conseils, consentirent à partager l'empire. Kaï-Kaous garda Iconium avec la partie occidentale du royaume, et Kilidje-Arslan eut la partie orientale. Ala ed-Din-Kaï-Kobad, leur plus jeune frère, ne fut point exclu du partage, et la légende des monnaies porta les noms des trois sultans. Sommé une seconde fois de se rendre en Tartarie auprès du khan des Mogols, pour lui prêter serment de fidélité, Kaï-Kaous ne put encore se résoudre à quitter ses États, dans la crainte d'en être dépossédé par son frère Kilidje-Arslan. Il se contenta d'envoyer en Tartarie son plus jeune frère Ala ed-Din, avec une lettre dans laquelle il faisait connaître au grand-khan et les raisons qui le retenaient encore à Iconium et la disposition où il était de partir dès que la sécurité de son empire le lui permettrait. Ala ed-Din mourut avant d'avoir accompli sa mission. Kaï-Kaous, craignant d'être dépouillé de ses États par les Mogols, bien résolu d'ailleurs de ne point aller en Tartarie, forma le dessein de faire périr son frère. Kilidje-Arslan, averti du danger, leva une armée, et marcha contre Iconium; mais la fortune le trahit: battu par son frère, il fut enfermé dans une forteresse. Kaï-Kaous ne jouit pas longtemps de sa victoire. Vaincu par un détachement de l'armée d'Houlagou, auquel il refusait d'hiverner dans ses États, il prit la

fuite, et Kilidje-Arslan, tiré de prison, fut proclamé sultan de tous les pays soumis aux Seldjoucides de l'Asie Mineure. Kaï-Kaous, fugitif, alla chercher un asile auprès de Théodore Lascaris, qui lui fit un bon accueil, mais lui refusa le séjour de ses États, craignant d'y attirer les armes des Mogols. Kaï-Kaous se soumit alors au khan Houlagou, qui partagea de nouveau le royaume entre les deux frères. Il rentra dans Iconium, sa capitale. Mais une nouvelle irruption des Mogols le dépouilla d'une partie de ses États au profit de Kilidje-Arslan. Il fallut un nouveau partage pour rétablir entre les deux princes la bonne intelligence. La tranquillité dont il jouit alors hâta sa ruine : l'oisiveté à laquelle il s'abandonna le rendit méprisable. Enfin, fatigué de languir dans l'esclavage, sous la domination des Mogols, il abandonna ses États, et se rendit avec toute sa famille auprès de l'empereur Michel Paléologue, dans l'intention de lui demander une armée pour reconquérir son royaume ou des terres pour fixer sa demeure dans l'empire grec. L'empereur, oubliant la généreuse hospitalité qu'il avait autrefois reçue dans Iconium, s'entendit avec Houlagou pour empêcher Kaï-Kaous de retourner dans ses États, et le retint prisonnier. Kilidje-Arslan, resté seul dans l'Asie Mineure, fut décoré du vain titre de sultan, sous la dépendance d'un gouverneur mogol. Se voyant indignement trahi, Kaï-Kaous s'allia secrètement avec le roi de Bulgarie et le khan de Kaptchak. Les Tartares s'emparèrent de la citadelle où le sultan était détenu, et l'emmenèrent, avec son fils Masoud, à la cour du khan de Kaptchak, où il mourut, en 1278, pendant que les Mogols étranglaient Kilidje-Arslan et donnaient le titre de sultan d'Iconium à son fils, Kaï-Khosrou III.

F. X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*.

KAÏ-KHOSROU, roi de Perse, petit-fils ou arrière-petit-fils de Kaï-Kobad, fondateur de la dynastie kaianienne, fut préféré à son oncle Thous ou Féribouriz, et succéda sur le trône de Perse à son aïeul Kaï-Kaous. William Jones place son règne vers l'an 600 av. J.-C. Pour punir les Turcs de leurs attaques incessantes contre la Perse, Kaï-Khosrou marcha contre eux, et les battit en plusieurs rencontres, dans les environs de la mer Caspienne. C'est après l'une de ces batailles qu'il prononça le mot cité par les historiens : « Khuarezmi bud » *Victoire facile*, qui devint ensuite le nom de cette province. Pour réparer les maux causés par la guerre, il supprima les impôts levés à son occasion, et fit distribuer à ses sujets les grands trésors que lui avaient procurés ses victoires. Après avoir assigné des quartiers aux troupes et des revenus fixes pour leur entretien ; régularisé et consolidé l'administration des provinces, réformé quelques abus dans le gouvernement et la religion, il abdiqua en faveur de Lohorasp, son plus proche parent, à qui il laissa gravée sur un mur du palais cette belle et utile leçon : « Nous ne devons pas nous « former une trop haute idée de nous-mêmes « parce que nous sommes élevés au-dessus des « autres hommes, puisque nous ne sommes « pas plus sûrs de nos couronnes qu'ils ne le « sont de leurs biens. Celle qui, après avoir été « portée par différents monarques, orne à présent ma tête, passera, quand je n'y serai plus, « sur la tête de mes successeurs. O rois! ne « fondez aucun orgueil sur une chose si incer- « taine et si passagère. » Sous le règne de Kaï-Khosrou florissait Locman, l'Ésope de l'Inde.

F. X. Tessier.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Mirkhond, *Raouzet-al-Safa*. — Shea, *Histoire des Premiers Rois de Perse*.

KAÏ-KHOSROU Ier, sixième sultan seldjoucide, d'Iconium, mort en 1210, était un des dix fils du sultan Kilidje-Arslan II, auquel il succéda, l'an 1192. Quoique ses neuf frères prissent tous le titre de sultan, c'est le nom de Kaï-Khosrou que l'on trouve dans la liste des sultans d'Iconium, parce qu'il resta maître de cette ville après la mort de son père et régna dans la Lycaonie et la Pamphilie. La plus grande partie de son règne se passa en guerres contre ses frères. L'empire de Constantinople était trop agité à l'intérieur pour attaquer les Turcs, et les Turcs, affaiblis par la désunion des enfants de Kilidje-Arslan, ne pouvaient rien entreprendre contre les Grecs. Dépossédé de la ville d'Iconium par son frère Rokn ed-Din, il la reprit bientôt sur son neveu, le jeune Kilidje-Arslan. L'empereur grec Alexis l'Ange, retiré dans Athalie, ayant imploré son secours contre les croisés, et surtout contre son gendre Théodore Lascaris, qui venait de fonder un empire grec à Nicée, Kaï-Khosrou leva des troupes, et fit sommer Lascaris de rendre l'empire à son beau-père. Lascaris répondit en attaquant le prince seldjoucide, qu'il tua de sa propre main, en 1210. Kaï-Khosrou eut pour successeur son fils Kaï-Khaous.

F. X. T.

Ferichtah, *Histoire du Pouvoir musulman dans l'Inde*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*.

KAÏ-KHOSROU II (*Gaiath ed-Din*), neuvième sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son père, Kaï-Kobad, en 1235, et mourut en 1244. Sollicite par Aschraf, prince ayoubite de Damas, de déclarer la guerre au sultan d'Égypte, Malek-el-Kamel, Kaï Khosrou aima mieux faire alliance avec Nasser, souverain d'Alep, dont il épousa la sœur et à qui il donna la sienne en mariage. Cette double alliance assura au sultan la principauté d'Alep, où les prières publiques se firent en son nom. Cependant, il vit bientôt ses États menacés par les Mogols, jaloux de la puissance des sultans d'Iconium, dont ils voulaient ruiner l'empire. Dans ce dessein, le grand-khan Oktaï envoya vers l'Arménie une armée considérable. Kaï-Khosrou II leva des troupes, et, avec un renfort de deux

mille Latins, il arrêta la marche des Tartares. Ils ne tardent pas à reparaître dans l'Arménie. Le sultan oppose à ce torrent dévastateur une armée nombreuse, composée de Grecs, de Francs, de Géorgiens, d'Arabes et de Turcs. Vainqueur dans plusieurs engagements partiels, il est vaincu dans une action décisive et ses États sont envahis. Kaï-Khosrou implora le secours de l'empereur latin de Constantinople, Baudoin II, qui lui-même demandait à être secouru contre l'empereur grec de Nicée, Jean Ducas Vatace. Si l'on en croit Matthieu Pâris, Kaï-Khosrou aurait même envoyé des ambassadeurs en France et en Angleterre, pour réclamer l'assistance des rois francs contre un ennemi qui, maître de l'Asie, ne tarderait pas à menacer les royaumes de l'occident. Il proposa à l'empereur Baudoin une alliance offensive et défensive, à condition qu'il obtiendrait en mariage une princesse du sang des Francs. Beaudoin envoya chercher en France sa nièce, fille d'Eudes, seigneur de Montaigu; mais Jean Ducas Vatace fit échouer ce projet. Comme le voisinage de ses États pouvait le rendre plus nuisible ou plus utile aux Turcs, il n'eut pas de peine à les engager à préférer son alliance contre les entreprises des Mogols. Cependant, peu confiant dans la puissance et la bonne foi de son nouvel allié, Kaï-Khosrou, pour détourner l'orage qui le menaçait, fit la paix avec les Mogols, et consentit à leur payer un tribut annuel. Tranquille de ce côté, il venait d'envoyer une armée nombreuse faire le siége de Tarse, quand la mort le surprit, en 1244. Kaï-Khosrou II était un prince courageux, mais trop adonné à l'ivrognerie et à la débauche. Il prenait le titre de « très-grand sultan, d'appui du monde et de la religion », comme on le voit par une médaille que l'on conserve encore au musée impérial. Kaï-Kaous l'aîné de ses trois fils lui succéda. F.-X. Tessier.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — Migne, *Dictionnaire des Croisades*. — Du Cange, *Histoire de Constantinople*.

KAÏ-KHOSROU III, douzième sultan seldjoucide d'Iconium, en 1277, mort vers l'an 1286. Pendant que le sultan Kaï-Kaous II mourait à la cour du khan de Kaptchak, les Mogols étranglèrent Kilidje-Arslan, et donnèrent le titre de sultan à son fils Kaï-Khosrou, âgé seulement de quatre ans. Masoud, fils de Kaï-Kaous II, étant parvenu à s'échapper de Kaptchak, se retira auprès d'Abaka, autre khan des Mogols, dont il obtint Erzeroum et quelques autres villes. Argoun, successeur d'Abaka, fit périr Kaï-Khosrou III, et donna le titre de sultan à Masoud, qui mourut en 1294. Avec lui finit l'empire des Seldjoucides d'Iconium (*voy.* Masoud.) F.-X. T.

D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KAÏ-KOBAD, chef de la dynastie kaïanienne, régna dans la Perse vers 630 av. J.-C. selon quelques historiens, vers 900 selon d'autres. Il descendait du fameux Manoudgéher, que ses qualités avaient élevé au trône des Pischdadiens, les premiers rois de Perse. Kaï-Kobad dut la couronne à Zal-Zer, qui venait de repousser une invasion des Turcs. Il lui confia l'administration des affaires, et mit Rostam, son fils, à la tête des armées. Zal-Zer remit l'ordre dans les finances, solda les troupes, fit établir de grands chemins, où les distances étaient indiquées par des bornes et divisées en *barsenk*, de 4,536 mètres. Rostam défendit l'État contre les attaques des Turcs. Dans les dernières années de sa vie, Kaï-Kobad perdit la vue. Il mourut après un règne long et paisible. C'était un partisan zélé de l'adoration du feu. F.-X.

De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I. — Mirkond *Raouzet*. — *Hist. des Royaumes du Cachemire*, t. I.

KAÏ-KOBAD (*Ala ed-Din*), huitième sultan seldjoucide d'Iconium, fils de Kilidje-Arslan II, successeur de Kaï-Kaous Ier, en 1219, mourut en 1235. Comme Kaï-Kaous Ier laissait des enfants trop jeunes pour lui succéder, Kaï-Kobad, son frère, fut tiré de prison par les soldats et reconnu sultan. Il profita du repos que lui laissaient les Grecs et les croisés pour étendre sa domination du côté de l'Euphrate. Ayant fait une expédition dans les pays situés au midi de la Géorgie, et soumis alors aux princes de la famille des Ortokides, il conquit sur Masoud, l'un d'eux, plusieurs places importantes. Sourd à l'appel de Djélal ed-Din, sultan du Kharizme, qui implorait son secours contre Genghiz-Khan, Kaï-Kobad laissa rompre la digue qui s'opposait au débordement des peuples de la Tartarie sur l'Asie occidentale (1230). En 1232 Oktaï, successeur de Genghiz-Khan, fit sommer le sultan d'Iconium d'aller à Carocorum pour lui prêter hommage. Le refus du prince seldjoucide attira les armées mongoles sur les terres soumises à sa domination. Voyant Djélal ed-Din vaincu, l'empire du Kharizme détruit, l'Arménie conquise, ses généraux mis en déroute, ses provinces envahies, Kaï-Kobad reconnut qu'il fallait à tout prix acheter la paix d'un ennemi dont il ne pouvait affronter les armes. Il envoya donc un ambassadeur à la cour de Carocorum. Mais, irrité de la hauteur avec laquelle son envoyé avait été reçu, il reprit le cours de ses conquêtes, entra dans l'Arménie, et enleva plusieurs places au prince de Damas, Aschraf, frère de Malek el-Kamel, sultan d'Égypte. Kamel accourut aussitôt au secours de son frère, suivi de tous les princes de la famille de Saladin, et s'il ne put empêcher Kaï-Kobad de prendre plusieurs places qui lui appartenaient, il ne tarda pas du moins à les faire rentrer sous sa domination. Kaï-Kobad mourut en 1235, d'un flux de sang, au milieu des fêtes qu'il faisait célébrer au retour de son expédition. Au rapport d'Aboulfeda, on donnait

fuite, et Kilidje-Arslan, tiré de prison, fut proclamé sultan de tous les pays soumis aux Seldjoucides de l'Asie Mineure. Kaï-Kaous, fugitif, alla chercher un asile auprès de Theodore Lascaris, qui lui fit un bon accueil, mais lui refusa le séjour de ses États, craignant d'y attirer les armes des Mogols. Kaï-Kaous se soumit alors au khan Houlagou, qui partagea de nouveau le royaume entre les deux frères. Il rentra dans Iconium, sa capitale. Mais une nouvelle irruption des Mogols le dépouilla d'une partie de ses États au profit de Kilidje-Arslan. Il fallut un nouveau partage pour rétablir entre les deux princes la bonne intelligence. La tranquillité dont il jouit alors hâta sa ruine : l'oisiveté à laquelle il s'abandonna le rendit méprisable. Enfin, fatigué de languir dans l'esclavage, sous la domination des Mogols, il abandonna ses États, et se rendit avec toute sa famille auprès de l'empereur Michel Paléologue, dans l'intention de lui demander une armée pour reconquérir son royaume ou des terres pour fixer sa demeure dans l'empire grec. L'empereur, oubliant la généreuse hospitalité qu'il avait autrefois reçue dans Iconium, s'entendit avec Houlagou pour empêcher Kaï-Kaous de retourner dans ses États, et le retint prisonnier. Kilidje-Arslan, resté seul dans l'Asie Mineure, fut décoré du vain titre de sultan, sous la dépendance d'un gouverneur mogol. Se voyant indignement trahi, Kaï-Kaous s'allia secrètement avec le roi de Bulgarie et le khan de Kaptchak. Les Tartares s'emparèrent de la citadelle où le sultan était détenu, et l'emmenèrent, avec son fils Masoud, à la cour du khan de Kaptchak, où il mourut, en 1278, pendant que les Mogols étranglaient Kilidje-Arslan et donnaient le titre de sultan d'Iconium à son fils, Kaï-Khosrou III.

F. X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*.

KAÏ-KHOSROU, roi de Perse, petit-fils ou arrière-petit-fils de Kaï-Kobad, fondateur de la dynastie kaïanienne, fut préféré à son oncle Thous ou Feribouriz, et succéda sur le trône de Perse à son aïeul Kaï-Kaous. William Jones place son règne vers l'an 600 av. J.-C. Pour punir les Turcs de leurs attaques incessantes contre la Perse, Kaï-Khosrou marcha contre eux, et les battit en plusieurs rencontres, dans les environs de la mer Caspienne. C'est après l'une de ces batailles qu'il prononça le mot cité par les historiens : « Khuarezmi bud » *Victoire facile*, qui devint ensuite le nom de cette province. Pour réparer les maux causés par la guerre, il supprima les impôts levés à son occasion, et fit distribuer à ses sujets les grands trésors que lui avaient procurés ses victoires. Après avoir assigné des quartiers aux troupes et des revenus fixes pour leur entretien, régularisé et consolidé l'administration des provinces, réformé quelques abus dans le gouvernement et la religion, il abdiqua en faveur de Lohorasp, son plus proche parent, à qui il laissa gravée sur un mur du palais c[...] belle et utile leçon : « Nous ne devons pas n[...] « former une trop haute idée de nous-mê[...] « parce que nous sommes élevés au-dessus [...] « autres hommes, puisque nous ne somm[...] « pas plus sûrs de nos couronnes qu'ils ne [...] « sont de leurs biens. Celle qui, après avoir [...] « portée par differents monarques, orne à p[...] « sent ma tête, passera, quand je n'y serai pl[...] « sur la tête de mes successeurs. O rois ! [...] « fondez aucun orgueil sur une chose si inc[...] « taine et si passagère. » Sous le règne de K[...] Khosrou florissait Locman, l'Ésope de l'Inde.

F. X. TESSIER.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Mirkhond, *Ra[...] et-ul-Safa*. — Shea, *Histoire des Premiers Rois [de la] Perse*.

KAÏ-KHOSROU Ier, sixième sultan seldj[ou]cide, d'Iconium, mort en 1210, était un des [...] fils du sultan Kilidje-Arslan II, auquel il s[uc]céda, l'an 1192. Quoique ses neuf frères priss[ent] tous le titre de sultan, c'est le nom de K[aï-]Khosrou que l'on trouve dans la liste des s[ul]tans d'Iconium, parce qu'il resta maître de ce[tte] ville après la mort de son père et régna da[ns] la Lycaonie et la Pamphilie. La plus gra[nde] partie de son règne se passa en guerres con[tre] ses frères. L'empire de Constantinople ét[ait] trop agité à l'intérieur pour attaquer les Tur[cs] et les Turcs, affaiblis par la désunion des enfa[nts] de Kilidje-Arslan, ne pouvaient rien entrepren[dre] contre les Grecs. Dépossédé de la ville d'Ic[o]nium par son frère Rokn ed-Din, il la re[prit] bientôt sur son neveu, le jeune Kilidje-Arsla[n]. L'empereur grec Alexis l'Ange, retiré da[ns l']Athalie, ayant imploré son secours contre [les] croisés, et surtout contre son gendre Théod[ore] Lascaris, qui venait de fonder un empire g[rec] à Nicée, Kaï-Khosrou leva des troupes, et [fit] sommer Lascaris de rendre l'empire à son bea[u-]père. Lascaris répondit en attaquant le prin[ce] seldjoucide, qu'il tua de sa propre main, en 121[0]. Kaï-Khosrou eut pour successeur son fils K[aï-]Khaous.

F.-X. T.

Ferichtah *Histoire du Pouvoir musulman dans l'In[de]*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — Kh[onde]myr, *Khelassat al-Akhbar*.

KAÏ-KHOSROU II (*Gaiath ed-Din*), neuvièm[e] sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son pè[re] Kaï-Kobad, en 1235, et mourut en 1244. S[ol]licité par Aschraf, prince ayoubite de Damas, [de] déclarer la guerre au sultan d'Égypte, Malek-[el-]Kamel, Kaï Khosrou aima mieux faire allian[ce] avec Nasser, souverain d'Alep, dont il épousa [la] sœur et à qui il donna la sienne en mariage. Ce[tte] double alliance assura au sultan la principau[té] d'Alep, où les prières publiques se firent en s[on] nom. Cependant, il vit bientôt ses États menac[és] par les Mogols, jaloux de la puissance des su[l]tans d'Iconium, dont ils voulaient ruiner l'empi[re]. Dans ce dessein, le grand-khan Oktaï envoya v[ers] l'Arménie une armée considérable. Kaï-Kho[s]rou II leva des troupes, et, avec un renfort de de[...]

s, il arrêta la marche des Tartares. Ils pas à reparaître dans l'Arménie. Le se à ce torrent dévastateur une armée , composée de Grecs, de Francs, de ns, d'Arabes et de Turcs. Vainqueur dans s engagements partiels, il est vaincu dans ction décisive et ses États sont envahis. hosrou implora le secours de l'empereur de Constantinople, Baudoin II, qui lui-demandait à être secouru contre l'empereur de Nicée, Jean Ducas Vatace. Si l'on it Matthieu Pâris, Kaï-Khosrou aurait envoyé des ambassadeurs en France et en erre, pour réclamer l'assistance des rois contre un ennemi qui, maître de l'Asie, derait pas à menacer les royaumes de ent. Il proposa à l'empereur Baudoin une e offe ve et défensive, à condition qu'il l mariage une princesse du sang ch. udoin envoya chercher en France ce, fille d'Eudes, seigneur de Montaigu; ean Ducas Vatace fit échouer ce projet. e le voisinage de ses États pouvait le plus nuisible ou plus utile aux Turcs, il pas de peine à les engager à préférer son e contre les entreprises des Mogols. Ce-it, peu confiant dans la puissance et la foi de son nouvel allié, Kaï-Khosrou, pour ner l'orage qui le menaçait, fit la paix es Mogols, et consentit à leur payer un annuel. Tranquille de ce côté, il venait yer une armée nombreuse faire le siége se, quand la mort le surprit, en 1244. hosrou II était un prince courageux, mais donné à l'ivrognerie et à la débauche. Il t le titre de « très-grand sultan, d'appui ade et de la religion », comme on le voit par édaille que l'on conserve encore au musée al. Kaï-Kaous l'aîné de ses trois fils lui succ-

F.-X. Tessier.

lemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *His-s Mongols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — l, *Histoire des Croisades*. — Migne, *Dictionnes Croisades*. — Du Cange, *Histoire de Constan-*

-KHOSROU III, douzième sultan seld-d'Iconium, en 1277, mort vers l'an 1286. it que le sultan Kaï-Kaous II mourait à la n khan de Kaptchak, les Mogols étran-Kilidje-Arslan, et donnèrent le titre de à son fils Kaï-Khosrou, âgé seulement de ans. Masoud, fils de Kaï-Kaous II, étant u à s'échapper de Kaptchak, se retira d'Abaka, autre khan des Mogols, dont il Erzeroum et quelques autres villes. Argoun, seur d'Abaka, fit périr Kaï-Khosrou III, et le titre de sultan à Masoud, qui mourut i. Avec lui finit l'empire des Seldjoucides um (*voy*. Masoud.) F.-X. T.

son, *Histoire des Mogols*. — Michaud, *Histoire isades*

-KOBAD, chef de la dynastie kaïanienne, régna dans la Perse vers 630 av. J.-C. selon quelques historiens, vers 900 selon d'autres. Il descendait du fameux Manoudgéher, que ses qualités avaient élevé au trône des Pischdadiens, les premiers rois de Perse. Kaï-Kobad dut la couronne à Zal-Zer, qui venait de repousser une invasion des Turcs. Il lui confia l'administration des affaires, et mit Rostam, son fils, à la tête des armées. Zal-Zer remit l'ordre dans les finances, solda les troupes, fit établir de grands chemins, où les distances étaient indiquées par des bornes et divisées en *barsenk*, de 4,536 mètres. Rostam défendit l'État contre les attaques des Turcs. Dans les dernières années de sa vie, Kaï-Kobad perdit la vue. Il mourut après un règne long et paisible. C'était un partisan zélé de l'adoration du feu. F.-X.

De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I. — Mirkond *Raouzet*. — *Hist. des Royaumes du Cachemire*, t. I.

KAÏ-KOBAD (*Ala ed-Din*), huitième sultan seldjoucide d'Iconium, fils de Kilidje-Arslan II, successeur de Kaï-Kaous Ier, en 1219, mourut en 1235. Comme Kaï-Kaous Ier laissait des enfants trop jeunes pour lui succéder, Kaï-Kobad, son frère, fut tiré de prison par les soldats et reconnu sultan. Il profita du repos que lui laissaient les Grecs et les croisés pour étendre sa domination du côté de l'Euphrate. Ayant fait une expédition dans les pays situés au midi de la Géorgie, et soumis alors aux princes de la famille des Ortokides, il conquit sur Masoud, l'un d'eux, plusieurs places importantes. Sourd à l'appel de Djélal ed-Din, sultan du Kharizme, qui implorait son secours contre Genghiz-Khan, Kaï-Kobad laissa rompre la digue qui s'opposait au débordement des peuples de la Tartarie sur l'Asie occidentale (1230). En 1232 Oktaï, successeur de Genghiz-Khan, fit sommer le sultan d'Iconium d'aller à Carocorum pour lui prêter hommage. Le refus du prince seldjoucide attira les armées mongoles sur les terres soumises à sa domination. Voyant Djélal ed-Din vaincu, l'empire du Kharizme détruit, l'Arménie conquise, ses généraux mis en déroute, ses provinces envahies, Kaï-Kobad reconnut qu'il fallait à tout prix acheter la paix d'un ennemi dont il ne pouvait affronter les armes. Il envoya donc un ambassadeur à la cour de Carocorum. Mais, irrité de la hauteur avec laquelle son envoyé avait été reçu, il reprit le cours de ses conquêtes, entra dans l'Arménie, et enleva plusieurs places au prince de Damas, Aschraf, frère de Malek el-Kamel, sultan d'Égypte. Kamel accourut aussitôt au secours de son frère, suivi de tous les princes de la famille de Saladin, et s'il ne put empêcher Kaï-Kobad de prendre plusieurs places qui lui appartenaient, il ne tarda pas du moins à les faire rentrer sous sa domination. Kaï-Kobad mourut en 1235, d'un flux de sang, au milieu des fêtes qu'il faisait célébrer au retour de son expédition. Au rapport d'Aboulféda, on donnait

à ce prince le titre pompeux de souverain du monde. Ce fut sans contredit un des plus grands princes de sa famille. Il établit des lois sages, étendit les bornes de son empire, se fit aimer de ses sujets, craindre de ses ennemis et respecter de ses voisins. Brave à la guerre, modéré dans ses passions, sévère envers les émirs, il porta quelquefois jusqu'à la cruauté l'inflexibilité dans l'observation des lois. Il réunit sous sa domination plusieurs provinces qui avaient été jusqu'à cette époque autant de démembrements de l'empire des Seldjoucides. Mais cet empire, parvenu sous son règne au plus haut degré de sa puissance et de sa gloire, déchut après sa mort, languit quelque temps encore, et tomba enfin en dissolution complète. Kaï-Kobad eut pour successeur son fils Kaï-Khosrou II.

F.-X. TESSIER.

Aboulféda, *Annales*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — *Annales Orient.*, partie I.

KAÏ-KWA, empereur du Japon, né vers l'an 213 avant notre ère, mort à Isagava, en 98 (av. J.-C.). Ce prince fut le neuvième des mikados ou souverains japonais investis tout à la fois du pouvoir religieux comme descendant d'Ou-Gay a Fouki-Avasesou, le dernier des cinq génies terrestres, et du pouvoir temporel comme successeur de Sin-Mou, fondateur de la monarchie japonaise (*voy.* ce nom). Kaï-Kwa établit la résidence impériale à Isagava, la troisième année de son règne, et épousa une des femmes de second rang de feu son père. Nous manquons de documents précis sur ce règne, qui dura soixante années consécutives.

L. DE R.

Titsingh, *Annales des Empereurs du Japon*. — Kæmpfer, *Hist. nat., civ. et eccl. de l'empire du Japon*.

KAÏMAZ (*Kot'ob ed-Din*), général musulman, mort vers 1175. Esclave arménien du khalife abasside El-Mok'tafi, il réalise le type du sort de la plupart des hauts fonctionnaires en Orient. Sorti de la dernière des positions, il arriva, sous le fils de son maître, Mostandjed (1160), à la dignité d'émir, maître des troupes, ministre suprême de l'empire, à une puissance telle enfin que le khalife paya de sa vie la tentative qu'il fit de vouloir reconquérir son autorité (1170). El-Mortadi, qui lui succéda et qui devait ainsi le trône à un crime dont il était innocent, résolut de venger son père, et y parvint. Un jour que le ministre, aidé de ses troupes, procédait au pillage de la demeure d'un de ses ennemis, le khalife monte sur l'un des balcons de son palais, et harangue ainsi le peuple : « Vous voyez l'insolence de Kaïmaz, qui attente chaque jour à mon autorité; je vous abandonne tous ses biens, et je me réserve seulement le droit de le punir. » Kaïmaz, échappé par un effort désespéré à la colère de la populace, s'enfuit de Baghdad, et se retire à H'illa, d'où il fait offrir ses services à Salah ed-Din, qui les repousse avec dédain. Le malheureux, ne voyant plus de salut que dans la fuite, se dirigeait vers le nord pour gagner les montagnes du Kourdistân, lorsque arrivé auprès de Mosoul, après avoir rapidement traversé le désert de l'Al-Djézira, il y mourut de fatigue et de chagrin.

O. MAC CARTHY.

J. Lassen Rasmussenas, *Annales Islamismi*; 1825, in-4°. — D'Herbelot, *Bibl. Orient.*

KAÏOUK ou **GAÏOUK**, troisième khan des Mongols, né en 1205 ou 1206, élu dans un kouroultaï (assemblée générale de la nation), le 24 août 1246, mourut en 1248 ou 1249. On le fait généralement succéder à Oktaï, son père ou son aïeul. Quelques historiens cependant le mettent après Dibbacui, son père ou son frère. Il monta sur le trône par les intrigues de Tourakina, veuve d'Oktaï, et contrairement au testament de ce dernier, qui désignait pour lui succéder Schiramoun, son petit-fils par Koudgiou. Batou et Baïjounovian, ses deux généraux, campaient avec des armées formidables, le premier dans les environs du Volga, le second dans la Perse, menaçant à la fois l'orient et l'occident. Kaïouk était courageux et entreprenant. La brièveté de son règne ne lui permit pas d'exécuter les projets qui avaient fait trembler l'occident. Il se borna à diriger une expédition contre la Corée. Ses dispositions bienveillantes pour les chrétiens d'Orient, les espérances que l'on conçut de sa conversion au christianisme, et plus encore peut-être la terreur de ses armes, engagèrent le pape à lui envoyer des ambassadeurs. Jean de Plan-Carpin alla jusqu'à Caracorum, à la cour de Kaïouk, dont il fut assez mal reçu. Les franciscains Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albéric, également envoyés par le saint-siége, se rendirent en Perse auprès de Baïjou-Novian. Ils revinrent après avoir couru les plus grands dangers, et ne rapportèrent de leur mission qu'une lettre menaçante pour le pape : « Par la divine disposition du grand-khan, voici « les ordres de Baïjou-Novian.... Si vous voulez « être assis sur votre terre, eau et héritage, il « faut que vous vous transportiez en propre « personne auprès de nous. » Le pape n'y alla pas; mais il envoya un nouvel ambassadeur, et même dans la suite il en reçut un de la part du khan.

Après un règne éphémère, Kaïouk mourut assassiné, croit-on, par un frère de Batou, en 1248 ou 1249. L'impératrice Ogoulganmisch se chargea de la régence. Peu de temps après, Mangou fut élu khan par l'assemblée de la nation. C'est alors qu'arriva à Caracorum l'ambassade que Louis IX envoyait à Kaïouk, et qui avait pour chef Guillaume de Rubruquis.

F.-X. TESSIER.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, IV. — Marasch, *Histoire des Mogols*. — Rubruquis, *Relat.*

KAISER (*Frédéric*), graveur allemand, né à Ulm, en 1775, mort en 1819. Après avoir étudié l'art de graver à Bâle, auprès de Mechel, il alla à Weimar, où il trouva de l'occupation chez la

libraire Bertuch. S'étant rendu à Paris, il entra à l'École des Beaux-Arts, y fit, sous la direction de Berwick, de grands progrès, et obtint au concours de 1811 une médaille d'argent. Mais son peu de fortune le força d'abandonner les hautes sphères de l'art et d'entreprendre des travaux de peu d'importance, mais payés immédiatement. Après un séjour de cinq ans à Naples, il se fixa en 1816 à Vienne, où le prince Lichnowski et le baron de Hammer lui firent graver plusieurs planches pour les *Denkmäler aldeutscher Baukunst des œstreichischen Kaiserstaats* et pour les *Fundgruben des Orients*. On a de Kaiser : *Melpomène* et plusieurs *Têtes antiques* dans la *Galerie de Florence*; — *Vues de Naples*; — *Scènes de la Vie napolitaine*, au nombre de quatre. C'est à Kaiser qu'on doit aussi les excellentes gravures à l'eau-forte qui se trouvent à la suite des *Grundlinien zur Landschaftszeichnung* (Éléments du Dessin du Paysage) publiés à Vienne, en 1819, par Kniepp. E. G.

Schmidt, *Notice sur Kaiser* (dans le *Kunstblatt*, année 1820). — Nagler, *Allg. Künstl.-Lexik.*

KAISERLING. *Voy.* KEIZERLING.

KAISERSBERG. *Voy.* GEYLER.

K'AÏSSI ABOU-NASSRUR EL-FEDA (*Ben-A'isa Ben-K'ak'an el-Achbili*) (le Sévillien), écrivain arabe, né à Séville, mort à Marok, en 1140 (535 de l'hégire), auquel on doit un ouvrage manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, intitulé : *Éloge des Hommes illustres par leur érudition et leurs talents poétiques*, dont la bibliothèque de Leyde et celle de l'Escurial paraissent avoir une copie sous des titres un peu différents. On a quelque raison de le croire, surtout pour cette dernière, qui, au Catalogue, est appelée : *Bibliothèque des Hommes illustres dans la poésie qui ont fleuri en Espagne.* Casiri en donne quelques extraits, et fait remarquer que le traité est écrit avec autant d'élégance que d'érudition. K'aïssi est aussi l'auteur de deux autres ouvrages, *K'elaïd el Ikian* (Les Colliers d'Or); — *Mat'mat el Anfeus* (Des passions de l'Ame). O. MAC CARTHY.

Casiri, *Biblioth. Arab. Hisp.* — *Cat. de la Bibl. imp.*

KAKASCH (*Étienne* DE ZALONKEMENY), voyageur transylvain, mort le 25 octobre 1603. Chargé en 1602, par l'empereur Rodolphe II, d'aller en Perse remercier le schah Abbas de l'ambassade dont celui-ci l'avait honoré deux ans auparavant, Kakasch passa par Moscou, où il séjourna un mois aux frais de Boris Godounof, par Kazan, où il hiverna, et par Astrakan; il mourut dans une bourgade d'Arménie, près de Lenkoran, avant d'atteindre le but de sa mission, sur laquelle les archives de Vienne possèdent deux documents. Le premier, qui est le plus curieux et n'a jamais été publié, est une lettre de Kakasch, datée de Moscou, du 25 novembre 1602, adressée à Wolfgang Unverzagt à Prague; le second est une relation de sa mission, décrite par un de ses compagnons, du nom de Tectander, qui la mena à bonne fin. Elle est intitulée : *Iter Persicum, Kurtze, doch aussführliche und warhaftige Beschreibung der persianischen Reisse welche auf der Röm. Kay. Maj. allergnäd. Befehl, im Jahr Christi 1602 von dem Edlen und Gestrengen Herren Stephano Kakasch von Zalonkemeny, vornehmen Siebenbürgischen vom Adel, angefangen : Und als derselbig unterwegen zu Lantzen in Medien Land todtes verschieden; von seinem Reisslgefährten Georgio Tectandro von der Jabel vollends continuiret und verrichtet worden.* Elle a été imprimée à Altenbourg, 1609, in-8°, ornée de huit gravures, réimprimée l'année suivante dans la même ville; cette relation étant devenue introuvable, Hormayr l'a judicieusement reproduite, en 1819, dans ses *Archive für Geographie*, *Historie*, *Staats-und Kriegskunst.* P[ce] A. G—N.

Karamzin, *Hist. de Russie*, t. X. — Büsching, *Magazin*, t. VI et VII. — Fr. v. Adelung, *Ubersicht der Reisenden in Russland bis 1700.*

KAKIG I[er], roi d'Arménie, de la dynastie des Pagratides, fils d'Aschod III, frère et successeur de Sempad II, en 989, mort en 1020. Après la mort de son frère aîné Sempad II, contre lequel il s'était plusieurs fois révolté, Kakig monta sur le trône, et prit le surnom de Schahauschah (roi des rois). Prince vaillant et guerrier, il soumit les peuples de Vaiots-dor, de Khatchen et de Pharhisos, qui avaient secoué le joug de l'Arménie; aida le curopalate David, prince de Daïkh, à repousser une invasion de Mamloun, émir musulman de l'Aderbaïdjan (998), et fit rentrer dans le devoir le roi de l'Albanie arménienne, son neveu, qui voulait se rendre indépendant. Prince ami des arts, il consacra les loisirs que lui laissa la guerre à l'embellissement de sa capitale et de la province de Schirag. Il mourut en 1020, dans un âge très-avancé, après un règne de vingt-neuf ans et dix mois. Il laissa deux fils, Jean Sempad et Aschod IV, qui lui succédèrent.

Fr.-X. T.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Michaud, *Histoire des Croisades.* — Migne, *Dictionnaire des Croisades.*

KAKIG II, dernier roi de la race des Pagratides, en Arménie, né en 1025, parvenu au trône en 1042, mort en 1079. Il était fils d'Aschod IV. Pendant l'interrègne qui suivit la mort de Jean Sempad, l'Arménie fut en proie à la plus violente anarchie. Sergius, prince de Siounie, voulait s'emparer de la couronne, tandis que l'empereur grec Michel le Paphlagonien pressait l'exécution d'une prétendue promesse du roi Jean, qui lui abandonnait l'Arménie. Vahram, connétable du royaume, après avoir défendu la capitale Ani contre les attaques des Grecs et la couronne contre les prétentions de Sergius, fit élever sur le trône le jeune Kakig, alors âgé de dix-sept ans (1042). La première année de son règne fut consacrée à pacifier l'État et à repousser une invasion des Turcs seldjoucides. L'année sui-

vante, il dut défendre l'héritage de ses pères contre les prétentions de Constantin Monomaque. Les généraux Michel Jasitas et Nicolas, qui vinrent successivement assiéger Ani, en furent repoussés avec perte. Mais le perfide Sergius, à qui il avait eu le malheur de donner sa confiance, après avoir obtenu l'éloignement du brave et fidèle Grégoire, neveu du connétable Vahram, livra Kakig entre les mains de l'empereur grec. Après avoir résisté longtemps aux instances de Constantin, le roi d'Arménie, captif et abandonné, consentit à faire la cession d'Ani et de toutes ses possessions dans l'Orient, pour la ville de Bizou, dans la Cappadoce, où il se retira avec sa femme. Après la conquête de l'Arménie par les Turcs seldjoucides, il fit quelques tentatives inutiles pour rentrer dans ses États. Il périt assassiné par les Grecs, dans le fort de Cybistra, en 1079. L'année suivante son fils David mourut, empoisonné par son beau-père, Abel-Kharib. En lui finit la dynastie des Pagratides (1080).

F.-X. Tessier.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — Jauna, *Histoire générale des Royaumes de Chypre, d'Arménie, de Jérusalem et d'Égypte*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XXXV. — Migne, *Dictionnaire des Croisades*.

Kakig, roi Pagratide de Kars en Arménie, élevé sur le trône en 1029, mort en 1080. Il succéda à son père Apas dans la province de Pasen et le pays de Vanant. Prince indépendant, il ne prit aucune part active aux guerres qui amenèrent la ruine du royaume d'Arménie. En 1049 il unit ses forces aux troupes combinées des Grecs, des Géorgiens et des Arméniens pour repousser les Turcs seldjoucides. L'ennemi fut vaincu; mais dans sa retraite il prit et pilla la ville de Kars (1050). Trois ans après, Kakig sauva le pays de Vanant d'une nouvelle invasion des troupes de Thogrul-Beg. Mais lorsque le sultan Alp-Arslan eut conquis l'Arménie, le petit roi de Kars, trop faible pour résister au vainqueur, se soumit volontairement, et obtint la libre possession de son royaume. Craignant le voisinage des Turcs, il céda à l'empereur grec Constantin Ducas la ville de Kars et le pays de Vanant, en échange de quelques villes de l'Asie Mineure, où il se retira au mois de novembre 1064. L'année suivante, il obtint de l'empereur la permission de donner un successeur à Khatchig II sur le siége patriarcal d'Arménie.

Un concile fut convoqué à cet effet dans la ville de Dzamentar. Vahram, de la race des Arsacides, fut élu patriarche, et prit, à son inauguration, le nom de Grégoire II. Kakig ne paraît plus dans l'histoire jusqu'à l'année 1079, où nous le voyons unir ses troupes à celles des princes arméniens de l'Asie Mineure, pour délivrer le roi Kakig II, prisonnier dans la forteresse de Cybistra. Cette tentative causa la mort du malheureux prince qu'ils voulaient sauver. Kakig mourut en 1080, sans laisser d'héritiers. Dzamentar, Amasée, Coman, Larisse et ses autres possessions furent réunies à l'empire grec.

F.-X. Tessier.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XV.

Kakoutchanda ou **Krakoutchanda**, le quatrième des bouddhas, qui, suivant les légendes bouddhiques, précédèrent Çâkya Mouni.

Ph. Ed. Foucaux.

Rgya tcher-rol-pa.

Kalb (*Jean*, baron de), général allemand, né vers 1732, près Nuremberg, mort le 17 août 1780, au combat de Clermont (États-Unis). Issu d'une famille protestante établie dans le margraviat d'Anspach, il entra de bonne heure au service de France, dans un des régiments allemands, fut nommé en 1750 capitaine aide-major, et quelque temps après maréchal général des logis. Il était lieutenant-colonel lorsqu'à la suite du honteux traité de 1763, il fut chargé par M. de Choiseul d'une mission politique et militaire dans les colonies anglaises de l'Amérique; à son retour il reçut le grade de brigadier des armées. Retiré aux environs de Versailles, il se prononça vivement pour les États-Unis lors de la guerre de l'indépendance, et conclut avec Franklin et Silas Deane, agents non reconnus, mais tolérés à Paris, un arrangement d'après lequel il s'engageait à servir sous les ordres du congrès, avec le rang de major-général (7 novembre 1776); puis il s'occupa de réunir autour de lui plusieurs officiers et gentilshommes français, parmi lesquels un des plus célèbres fut le marquis de La Fayette. Arrivé en Amérique au commencement de 1777, il eut à subir des difficultés nombreuses, et ne prit possession de son grade qu'au mois de septembre; dès lors il prit à tous les événements de cette guerre une part brillante. En 1780 il fut placé sous les ordres du général Gates, qui commandait l'armée du sud; il formait l'arrière-garde d'un corps qui ne comptait pas quatre mille hommes et que venait d'épuiser une marche forcée à travers un pays désert. Attaqués à l'improviste dans leur camp de Clermont par lord Cornwallis (17 août), les Américains résistèrent vaillamment; mais, accablés par le nombre, ils s'enfuirent en désordre, et Gates, qui croyait tout perdu, se replia sur Charlottestown, à quatre-vingts milles de là. Cependant le baron de Kalb, à la tête des troupes réglées, continuait de soutenir le choc réitéré de l'ennemi; il le chargea même vigoureusement avec son régiment d'infanterie; atteint de onze blessures, il tomba dans la mêlée, fut amené au camp anglais, et expira au bout de quelques heures. Par décision du congrès, un monument fut élevé à la mémoire du général dans la ville d'Annapolis (Maryland).

P. L—y.

J. Sparks, *American Biography*. — Headley, *Washington and his generals*. — Allen, *American Biogr. Dictionary*, 3e edit.

Kalckreuth (*Frédéric-Adolphe*, comte de), général allemand, né à Sottershausen, le 22 fé-

vrier 1737, mort le 10 juin 1818. Privé dès l'âge de trois ans de son père, qui avait été officier supérieur, il fut d'abord élevé chez les frères moraves de Neusalza, et plus tard dans l'institut des cadets à Berlin. En 1752, il s'engagea dans l'armée prussienne; nommé lieutenant dès l'année suivante, il devint en 1758 aide de camp du prince Henri. En 1762 sa conduite durant la campagne des Prussiens contre les Autrichiens lui valut le grade de major. Devenu colonel, il fit en cette qualité la guerre de la succession bavaroise. Il avait atteint le grade de général-major, quand il fit en 1787 la campagne de Hollande. Il fut nommé lieutenant général en 1790. Kalckreuth n'approuvait pas la guerre contre la France, guerre où il déploya beaucoup de valeur et d'habileté. Kalckreuth assiégea Mayence en 1793, et signa la capitulation de cette place. Il se distingua à la prise de Bliescastel (28 septembre 1793) lors de l'evacuation de l'Alsace par les alliés; et le 23 mai 1794, dans les environs de Kaiserslautern. La prise de Trèves le fit accuser de faire la guerre au détriment de la maison d'Autriche. Il réfuta cette accusation dans un mémoire. Il est vrai qu'il combattait à regret contre la république. C'est pourquoi il fit tous ses efforts pour empêcher en 1794 l'expédition de Hollande, et il approuva le traité de Bâle. A la fin de 1805, il fut nommé commandant des troupes prussiennes de la Poméranie, et au mois de mai 1806 il fut chargé du gouvernement de Thorn et de Dantzig. Les dispositions de Kalckreuth à l'égard de la France changèrent sous Napoléon; il provoqua alors la guerre. Lors de la reprise des hostilités, il quitta la Poméranie avec le corps d'armée placé sous son commandement, et se porta vers la fin de l'année sur Weimar. Après la bataille d'Iéna, il demanda à Napoléon un armistice qui lui fut refusé; il se retira alors à Brunswiz, où il arriva le 17 octobre. Lors du siége de Dantzig par le maréchal Lefebvre (20 mars 1807), Kalckreuth prit le commandement de la ville à la place de Manstein, et soutint le siége avec une telle vaillance, avec une telle supériorité de tactique, que les assiégeants lui accordèrent les conditions les plus honorables pour la reddition de la place (24 mai 1807). Kalckreuth fut nommé feld-maréchal; ce fut lui qui, le 25 juin 1807, conclut avec Berthier l'armistice entre la France et la Prusse, et le 9 juillet il traita de la paix avec le prince de Talleyrand. Le 10 juin 1810, il fut nommé gouverneur de Berlin. Il alla dans la même année complimenter à Paris l'empereur Napoléon à propos de son mariage avec Marie-Louise. A son retour, on lui confia le gouvernement de Breslau, qu'il garda jusqu'en 1814, époque à laquelle il reprit le commandement de Berlin. C'était un homme de cœur et d'esprit, aussi éclairé qu'il était brave. V. R.

Minerva, 1820, I, p. 315, 476; II, p. 94; III, p. 1; IV, p. 177; IV, p. 108, 479. – *Convers.-Lex.*

KALCKREUTH (*Jean-Christophe-Ernest*), général prussien, frère du précédent, né le 24 juin 1741, mort le 4 novembre 1825. Entré au service à quinze ans, il se distingua depuis en maintes rencontres, notamment au défilé de Domstadt, en 1758, dans la guerre de la succession de Bavière, enfin, en 1793, lors de la campagne du Rhin. Chargé ensuite de s'emparer de la place de Bitche, il s'acquitta valeureusement de cette mission. Colonel en 1806, il combattit à Iéna à la tête du régiment de Hohenlohe, qu'il commandait, et fut fait prisonnier. Depuis il ne prit plus que rarement part aux operations militaires qui suivirent. V. R.

Conv.-Lex.

KALDAN, ou **GALDAN**, khan ou chef des Euleutes, mort en 1697. Il était fils de Holohotsin, et appartenait à une famille qui avait reçu des empereurs tartares de la dynastie des Taï-thsing le gouvernement des tribus euleutes. Kaldan est très-célèbre par les guerres qu'il soutint avec gloire contre les armées de l'empereur Khang-hi (*voy.* ce nom), qui dut venir en personne, à plusieurs reprises, combattre ce chef redoutable. Kaldan vivait avec sa horde dite des *Euleutes du nord*, et avait de nombreux troupeaux sur les versants des monts Altaï. Poursuivi à outrance par l'empereur Khang-hi, il sut conserver toujours sa liberté et la réputation de ses armes. Ambitieux et entreprenant, il avait le dessein de fonder, dans l'Asie centrale, un grand empire euleute. F.

Histoire generale de la Chine, par Mailla, t. XI. — *Hist des Guerres de Khang-hi contre le Kaldan* (en chinois). — Gerbillon, *Relation de huit Voyages faits en Tartarie par ordre de l'empereur de Chine*, de 1688 à 1698. — Duhalde, *Description de la Chine*.

KALDI (*Georges*), jésuite hongrois, né en 1572, à Tyrnau, mort en 1634, à Presbourg. Il fit ses etudes à Rome, fut admis en 1598 dans la Société de Jésus, et, après avoir été chassé de Transylvanie, enseigna la theologie morale à Olmutz. Vers la fin de sa vie, il prit la direction du collége de Presbourg. On a de lui : *Biblia sacra Vulgatæ editionis, in Hungaricam linguam translata*; Vienne, 1626, in-fol.; — *Concionum Hungarico sermone tom. I thematis hyberni*; Presbourg, 1631, in-fol.; — *Evangelia et Epistolæ*; Vienne, 1629, traduct. anonyme en langue hongroise. K.

Alegambe, *Biblioth. Soc. Jesu*

* **KALERGIS**, homme politique grec, né à Taganrok, vers 1800. Élevé à Saint-Pétersbourg, il alla étudier la médecine à l'université de Vienne. En 1821 il se rendit en Grèce, y prit une part active à la lutte engagée contre les Turcs par ses compatriotes, et fut nommé lieutenant-colonel par Capodistrias en 1832. S'étant laissé gagner par l'or de la Russie, il chercha, lors de l'arrestation de Kolokotroni, chef du parti russe, à provoquer en Messénie une révolte contre le roi Othon; mais il échoua, et il fut gardé en prison pendant quelque temps. En 1843 il rentra en grâce, et fut appelé à Athènes pour y com-

mander une division de cavalerie. Quelques semaines après il se mit avec Makryjannis à la tête du mouvement insurrectionnel à la suite duquel le roi fut forcé de renvoyer son ministère allemand. Nommé gouverneur d'Athènes et un peu plus tard adjudant du roi, il comprima, en juin 1844, une émeute suscitée par les chefs des palicares; mais le 18 août suivant, lors de la chute du ministère Maurokordato, il dut quitter Athènes, fuyant devant la colère du peuple, qui l'avait porté aux nues quelque temps auparavant, dans l'espoir qu'il laisserait régner l'anarchie. Après trois ans de séjour en Angleterre, il retourna, en 1848, dans sa patrie, où il vécut en simple particulier. En mai 1854 il fut appelé à faire partie du ministère imposé au roi par les puissances occidentales; il eut le portefeuille des affaires de la guerre. S'étant rendu coupable de plusieurs manques d'égards graves envers le roi, et ayant publié une brochure où il dévoilait, sans aucun ménagement, les intrigues de la cour, il dut se retirer du ministère en octobre 1855.

E. G.

Pierer, *Neueste Ergänzungen zum Universal-Lex.*

KALF (*Willem*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1630, mort le 30 juin 1693. Élève de Henri Pot, peintre d'histoire et de portrait, il quitta la manière de son maître pour peindre des fruits, des vases d'or, d'argent, de cuivre, etc. Il réussit admirablement dans ce genre ingrat, et parvint à imiter la nature. Le goût et la vérité distinguent ses tableaux, qui, d'un très-bon ton de couleur, sont touchés avec force et bien coloriés. Le plus beau morceau de ce peintre est à Leyde dans la galerie de Lecourt; il représente *Un Melon coupé en deux et des vases de marbre*; ses principaux ouvrages se trouvent en Hollande et en Flandre.

Kalf, d'une figure aimable, assez instruit pour être amusant, imaginait des historiettes qu'il contait plaisamment. « S'il aimait à conter, dit Descamps, on aimait à l'entendre, et il y passait quelquefois des nuits à faire oublier à ses amis le sommeil. » Il mourut d'une chute qu'il fit en passant sur un pont.

A. DE L.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 283. — Descamps, *Vie des Peintres Hollandais*, t. II, p. 184. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KALIDASA. *Voy.* CALIDASA.

KALKAR (*Henri* DE), chartreux et écrivain ascétique allemand, né à Kalkar, dans le duché de Clèves, en 1328, mort le 20 décembre 1408. Après avoir obtenu à Paris le grade de bachelier en théologie, il retourna dans son pays natal, et il y fut pourvu de deux canonicats. Au bout de quelques années, il se démit de ses prébendes, et il entra à l'âge de trente-sept ans dans l'ordre des Chartreux. Nommé en 1368 prieur de la maison de son ordre à Mœnickhuysen, près d'Arnheim, il y devint le directeur du célèbre Gérard Groot, qui s'était retiré dans ce monastère. Après avoir ensuite rempli, depuis 1373, l'office de prieur a Ruremonde, il fut appelé cinq ans plus tard en cette même qualité à Cologne, et remplissait en même temps la charge de visiteur des chartreuses de Picardie et d'Allemagne. En 1385 il devint prieur de la chartreuse de Strasbourg, qu'il trouva dans un état de dénûment presque complet et qu'il releva avec les moyens que ses parents lui fournirent libéralement. En 1397 enfin, après s'être dévoué pendant plus de trente ans à la réforme de son ordre, il se retira à Cologne, où il passa le reste de ses jours dans des exercices de piété. Ses ouvrages sont : *Psalterium B. Virginis*, dans la *Bibliotheca Carthusiana* de Petreius, p. 133; — *Quidam utiles Tractatus proficere volentibus*, dans la *Zeitschrift für die gesammte Katholische Theologie*, t. VII; Vienne, 1855; cet opuscule, imprimé dans ce recueil d'après le manuscrit 4891 de la bibliothèque de Bruxelles, avait déjà été publié à Gœttingue, en 1842, par F. Ranke et Liebner, d'après un manuscrit de Guedlinbourg, où, copié entre le premier et le second livre de l'*Imitation*, il ne portait pas de nom d'auteur et avait pour titre : *Capitula secundi libri de Imitatione Jesu-Christi;* cela tenait sans doute à ce que le traité de Kalkar, qui se trouve aussi reproduit dans la troisième édition des *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*, de M. Malou, offre beaucoup d'analogie avec l'*Imitation*. — les autres ouvrages de Kalkar sont encore inédits; ils se trouvaient presque tous en manuscrit au dix-huitième siècle à la chartreuse de Cologne. En voici les titres : *Chronica Priorum domus majoris Carthusiæ* : se trouve à la bibliothèque de Bruxelles, sous le n° 14069; le manuscrit contient immédiatement avant le *Chronica* une copie de l'*Imitation*, qui y est attribuée à un chartreux de la Gueldre; et comme l'ouvrage de Kalkar est suivi des mots : *Compilata sunt hæc a M. Kalkar sub anno* 1398, quelques personnes ont imaginé que ce *hæc* se rapporte aussi à l'*Imitation*, et elles ont; fait de Kalkar l'auteur de ce célèbre ouvrage. (Voy. *Hannoverisches Magazin*, année 1760, p. 1607, et *Controversiæ ecclesiastico-historicæ* de Casteel, p. 540.) Mais cette hypothèse est entièrement gratuite : il n'y a en effet aucun rapport entre les opuscules, copiés à diverses époques, qui se trouvent réunis dans ce manuscrit; — *De Ortu Ordinis Carthusiensis* : se trouve à la bibliothèque de Strasbourg et dans celle de sir Thomas Philipps; — *Epistolæ* : à la bibliothèque de Strasbourg, dans un manuscrit contenant quelques opuscules de Kalkar ainsi que les lettres de Gérard Groot; — *Epistola responsiva de diversis Rebus* : à la bibliothèque de Bâle; — *Sermones sive Collationes capitulares carthusiensium* : à la même bibliothèque; — *De Holocausto quotidiano spiritualis exercitii* : à la même bibliothèque; — *Liber exhortationis ad Petrum quendam*

Cartusiæ Confluentiæ religiosum; — *Responsio ad epistolam Gerlaci, prioris Carthusiæ Confluentiæ*; — *Exercitatorium ad monachos*; — *Cantuagium de Musica*; — *Loquagium de Rhetorica*; — *De Continentiis et Distinctione Scientiarum*. Kalkar a encore composé quelques autres opuscules ascétiques. On trouve des recueils plus ou moins complets de ses ouvrages dans les bibliothèques de Strasbourg et de Saint-Gall ainsi que dans celle de sir Thomas Philipps. E. G.

Dorlandus, *Chron. Cartusiense*. — Petreius, *Bibl. Cartusiensis*, p. 131. — Hartzheim, *Bibl. Coloniensis*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas*, t. IV.

KALKAR (*Jean* VAN). *Voy.* CALKAR.

* **KALKAR** (*Christian-André-Herman*), théologien danois, né le 27 novembre 1802, à Stockholm. Fils d'un rabbin, il fut élevé à Copenhague, étudia d'abord le droit en même temps que la philosophie, et, après s'être converti, en 1823, à la religion chrétienne, suivit les cours de théologie afin d'entrer dans les ordres. Professeur adjoint au collége d'Odensee en 1827, il fut en 1835 mis à la tête de cet établissement. En 1843 il devint premier pasteur du diocèse de Seeland. Il a reçu les diplômes de docteur en philosophie et en théologie des universités de Kiel et de Copenhague. On a de lui : *Grammatiskens Grundbegreber* (Notions fondamentales de la Grammaire); Copenhague, 1825; — *Platos Eutyphron* (L'Eutyphron de Platon); Odensee, 1829; — *Quæstionum Biblicarum Specimina*; ibid., 1833-1835; — *Exegetisk Haandbog* (Manuel d'Exégèse); Copenhague, 1836-1838, 2 vol.; — *Lamentationes critice et exegetice illustratæ*; ibid., 1836; — *Forelæsninger over den bibelske Historie* (Leçons sur l'Histoire de la Bible); Odensee, t. I-II, 1837-1839, in-8°; — *Udsigt over den idolatriske Cultus* (Du Culte des Idoles); ibid., 1838-1839, 2 part.; — *Forelæsninger over den apostoliske Kirkes Historie* (Leçons sur l'Histoire de l'Église apostolique); ibid., 1840; — *Bibelhistorie* (Histoire de la Bible); ibid., 1843. M. Kalkar a rédigé de 1832 à 1835 le recueil intitulé *Christelig Kirketidende*, qui paraissait à Odensee, et il a fourni des articles au *Fædrelandet*, au *Berlingske Tidende*, aux *Archiv für Kirchensgeschichte*, etc. K.

Universitetets Acta Solemnia, 1836. — Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

KALKBRENNER (*Christian*), musicien compositeur allemand, né le 22 septembre 1755, à Minden, petite ville du royaume de Hanovre, et mort à Paris, le 10 août 1806. Peu de temps après sa naissance, son père, Michel Kalkbrenner, quitta Minden pour aller se fixer à Cassel, où il avait été appelé en qualité de musicien de cette ville. Ce fut là que le jeune Christian commença l'étude du clavecin sous la direction de Becker, organiste de la cour; il prit aussi à la même époque quelques leçons de violon de Charles Rudwald. En 1772 il fut admis comme choriste à l'Opéra de Cassel. Kalkbrenner avait alors dix-sept ans. Dans sa nouvelle situation, les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre les œuvres des maîtres développèrent promptement son goût pour la composition; il écrivit d'abord plusieurs morceaux de musique instrumentale, entre autres une symphonie qui fut exécutée à la cour et qui lui mérita les éloges du landgrave. Plus tard, ayant composé une messe solennelle à quatre voix, il l'envoya, en 1784, à la Société Philharmonique de Bologne, qui lui décerna le titre de membre honoraire. Quoique ces productions l'eussent fait remarquer, sa position ne fut cependant point améliorée. En 1785, le landgrave étant mort, la musique de la cour fut supprimée. Marié depuis deux ans, Kalkbrenner resta longtemps sans pouvoir se placer convenablement; il était même sur le point d'abandonner une carrière ingrate lorsqu'en 1788 la reine de Prusse l'appela à Berlin comme maître de sa chapelle. Après avoir rempli ces fonctions pendant deux ans, il céda aux instances du prince Henri de Prusse, qui l'engagea à se rendre à sa résidence de Rheinsberg, et lui confia la direction de sa chapelle avec un traitement considérable. Kalkbrenner montra alors une grande activité de travail, et composa pour le théâtre français que le prince avait établi dans son palais plusieurs opéras, parmi lesquels on cite *La Veuve du Malabar*; — *Démocrite*; — *La Femme et le Secret*; — *Lanassa*. On ignore les motifs qui le décidèrent, en 1796, à quitter le service du prince de Prusse; on sait seulement qu'il se rendit à Naples, et qu'après avoir visité quelques villes d'Italie, il vint à Paris, où il obtint la place de chef du chant à l'Opéra, qu'il occupa jusqu'à l'époque de sa mort.

Cet artiste s'est fait connaître en France, comme compositeur, par les productions suivantes : *Chant funèbre pour la mort du général Hoche* (1797); — *Olympie*, grand opéra en trois actes, joué une fois, 1798; — *La Descente des Français en Angleterre*, pièce en deux actes, à l'Opéra, même année; — *Pygmalion*, scène avec orchestre, exécutée en 1799 à la Société Philotechnique; — *Chants d'Ossian*, scène exécutée, en 1800, dans la même société. Il donna à l'Opéra, avec Lachnith, *Saül*, oratorio (1803); puis *La Prise de Jéricho*; idem (1805); et *Don Juan*, de Mozart, traduit et arrangé pour la scène française (même année). Il s'occupait de la mise en scène d'*Œnone*, grand opéra en trois actes, reçu depuis 1800, lorsque la mort vint le surprendre; ce dernier ouvrage ne fut représenté qu'en 1812. On a de lui plusieurs écrits sur la musique : *Theorie der Tonsetzkunst mit 13 Tabellen* (Théorie de la Musique avec 13 planches); Berlin, 1789, in-4°; — *Kurzer Abriss der Geschichte der Tonkunst, zum Vergnügen der Liebhaber der Musik* (Court

Abrégé de l'Histoire de la Musique, pour l'amusement des amateurs); Berlin, 1792, in-8°; — *Histoire de la Musique;* Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Traité d'Harmonie et de Composition, par F. Xavier Richter, etc., revu, corrigé, augmenté et publié avec* 93 *planches;* Paris, 1804, in-4°. Dieudonné DENNE-BARON.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens.* — Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'École française au dix-neuvième siècle.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*— *Revue et Gazette musicales de Paris.* — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale;* Paris, 1855.

KALKBRENNER (*Frédéric*), pianiste compositeur allemand, fils du précédent, né en 1784, à Cassel, mort le 10 juin 1849, à Enghien-les-Bains, près Paris. Il reçut de son père les premières leçons de musique. Son éducation fut continuée à Naples pendant le séjour que ses parents firent dans cette ville, et lorsqu'en 1798 ceux-ci vinrent se fixer à Paris il entra au Conservatoire, dans la classe de piano de Louis Adam. Le jeune artiste fit de rapides progrès; il étudiait en même temps l'harmonie sous la direction de Catel; au concours de l'an VIII (1800), il obtint le second prix de piano; l'année suivante le premier prix de cet instrument et celui d'harmonie lui furent décernés. Ce fut vers la même époque que parurent ses premiers essais de composition. Lancé dans le monde, où son talent le faisait rechercher, Kalkbrenner se jeta, avec toute l'ardeur de la jeunesse, dans le tourbillon des plaisirs; il contracta quelques liaisons qui déplurent à son père, et celui-ci, vers la fin de 1803, prit la résolution de le faire voyager en Allemagne. Une nuit qu'il rentrait du bal, Frédéric trouva son père, qui veillait en l'attendant, et qui lui signifia que dans quelques heures il partirait pour Vienne. Le fils obéit sans réplique, et peu de jours après il arrivait dans la capitale de l'Autriche, muni d'une lettre de recommandation pour Haydn. Ce grand musicien l'accueillit avec sa bienveillance habituelle, et le conduisit lui-même chez Albrechtsberger, pour qu'il apprît le contrepoint sous la direction de cet habile maître. Tous les dimanches, Kalkbrenner venait montrer à Haydn son travail de la semaine. Il était également bien reçu de Beethoven. Pendant les deux ans et demi qu'il passa à Vienne, il eut aussi l'occasion d'entendre Hummel, Clementi et d'autres célèbres pianistes; il étudiait avec soin la manière de chacun d'eux, prenait surtout pour modèle l'admirable pureté de mécanisme de Clementi, et travaillait régulièrement dix heures par jour.

En 1806, Kalkbrenner revint à Paris, où il excita l'enthousiasme des connaisseurs par la perfection de son jeu. Cependant, il se faisait rarement entendre en public; ses nombreux élèves et ses travaux de composition absorbaient tout son temps. Dans le courant de l'année 1814, il se rendit à Londres. Dès son apparition dans cette ville, et malgré l'immense réputation dont Cramer jouissait alors, il fut adopté par l'aristocratie, et eut bientôt une vogue telle que, pendant dix ans qu'il séjourna en Angleterre, il donna des leçons depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Afin de ne point perdre un instant, il avait dans sa voiture de quoi prendre ses repas. On lui payait une guinée (25 francs) pour quarante minutes; il prenait trois guinées pour la première leçon; il avait conclu avec de grands pensionnats des arrangements très-productifs, et son activité était si prodigieuse qu'il trouvait encore le temps de jouer dans les soirées et les concerts. Pour se délasser de ses fatigues, Kalkbrenner revenait chaque année en France passer quatre ou cinq mois dans une propriété qu'il possédait à Rambouillet. C'était là qu'il écrivait la plus grande partie de ses compositions, qu'il livrait ensuite aux éditeurs et qui paraissaient le même jour à Londres, à Paris et à Leipzig. En 1823, il quitta l'Angleterre, pour se fixer définitivement en France et y jouir de la fortune qu'il avait acquise, et ne s'en éloigna plus que pour aller faire quelques tournées artistiques en Autriche, en Prusse et en Belgique. Il se maria, à Paris, avec mademoiselle d'Estaing, fille d'une Grecque et d'un général français qui avait fait la campagne d'Égypte, et s'associa avec Camille Pleyel, son ami, pour l'exploitation d'une fabrique de pianos, qui, par les sommes considérables qu'il y avait versées, par ses conseils, son influence et ses relations sociales, devint rapidement un des établissements de ce genre les plus prospères de la capitale. Kalkbrenner n'en continua pas moins à donner des leçons, à ouvrir des cours; parmi les nombreux élèves qu'il a formés nous citerons Mme Pleyel, MM. Osborne et Stamaty. Il était âgé de soixante-cinq ans lorsqu'il cessa de vivre.

L'école de Kalkbrenner est le dernier développement de celle de Clementi. Ses moyens d'exécution consistaient principalement dans l'action libre et indépendante des doigts, à l'exclusion de tout effet emprunté à la force musculaire des bras. Ce système lui avait donné pour résultat une rare égalité de toucher, une parfaite aptitude des deux mains, un jeu brillant, élégant, mais aussi moins énergique, moins coloré que celui qui distingue l'école de Vienne, où toutes les façons d'attaquer le clavier sont admises, dans le but de produire plus de variété dans les effets. Comme compositeur, Kalkbrenner a beaucoup produit; plusieurs de ses morceaux ont eu une grande vogue dans les concerts et les salons, surtout en Angleterre; mais il est resté inférieur, sous ce rapport, à Clementi, à Cramer et à Moschelès, qui l'avaient précédé ou lui ont succédé dans ce pays. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Premier grand Concerto* (en *ré* mineur), op. 61; Londres, Paris et Leipzig; — *Deuxième idem* (en *mi*), op. 85; ibid.; — *Troisième idem* (en *la*), op.

107; ibid.; — *Grand Concerto pour deux pianos* (en *ut*), op. 125; — Plusieurs *grands Rondeaux brillants pour piano* avec accompagnement d'orchestre, op. 60, 70 et 101; — *Fantaisies et Variations avec orchestre*, op. 72, 85, 90 et 113; — *Grand Septuor* pour piano, deux violons, deux cors, alto et basse, op. 15; — *Sextuor* pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse, op. 58; — Grand *Quintette* pour piano, deux violons, alto et violoncelle, op. 30; — *Quintette* pour piano, clarinette, cor, basson et contre-basse, op. 81; — *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle, op. 2; Paris; — *Trios* pour piano, violon et violoncelle, op. 7, 14, 26, 39, 84; — *Duos* pour piano et violon, ou alto ou violoncelle, op. 11, 22, 27, 39, 47, 49, 63, 86. Kalkbrenner a écrit en outre, pour piano *seul*, un grand nombre de *Sonates*, de *Fantaisies*, de *rondeaux*, d'*Études*, d'*Airs variés*, etc. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Leipzig. On a aussi de lui une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du guide-main, contenant les principes de musique, un système de doigter, la classification des auteurs à étudier, etc., suivie de douze études*, op. 108; Paris. Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Revue et Gazette musicale de Paris*. — *Docum. inédits*.

KALL (*Jean-Christian*), érudit danois, d'origine allemande, né à Charlottenbourg, le 24 novembre 1714, mort le 6 novembre 1775. Il était fils de l'orièntaliste Abraham Kall. En 1732 il se rendit à l'université d'Iéna; puis il devint successivement précepteur des pages du roi à Copenhague, et du prince royal Frédéric, depuis roi de Danemark. En 1738 il fut appelé à professer les langues orientales à l'université de Copenhague. Kall fut conseiller de justice, conseiller d'État, et conseiller de conférence. Ses principaux ouvrages sont : *Rab. Maimonidis De Servis et Ancillis Tractatus*; 1744, in-4°; — *Specimen Philosophiæ Arabum popularis*; ibid., 1757-1760; — *Fundamenta Linguæ Arabicæ*; ibid., 1760, in-4°; — *Philosophia Arabum popularis*, en arabe et en latin avec des notes; Copenhague, 1764. V. R.

Nyerup et Kraft, *Dansk-Norsk Litteratur-Lex*.

KALL (*Abraham*), érudit danois, fils du précédent, né le 2 juillet 1743, à Aarhuus, mort à Copenhague, le 5 décembre 1821. Élevé par son père, il compléta ses études à Gœttingue; de retour à Copenhague, il devint bibliothécaire de l'université (1765), doyen (1768) et professeur de langue grecque (1770). Membre de la commission de l'instruction publique, il prit une part active au dépouillement des manuscrits islandais que possédait la bibliothèque royale. En 1780 il fut admis à l'Académie des Sciences, et y remplaça son ami, l'historien Suhm, dans le comité chargé de la rédaction du Dictionnaire. Nommé en 1781 professeur d'histoire et de géographie à l'université, il obtint, peu de temps après, la chaire nouvellement créée de mythologie et d'histoire des beaux-arts à l'académie de Charlottenbourg, qu'il occupa jusqu'en 1808; à cette époque, il reçut la charge d'historiographe des royaumes de Danemark et de Norvège. On lui doit la fondation de plusieurs établissements utiles, tels qu'une caisse hypothécaire et une école de géographie commerciale. Très-versé dans la connaissance de l'antiquité, il a écrit un grand nombre d'ouvrages et de dissertations, parmi lesquels nous citerons : *Specimen Supplementi Thesauri Græcæ Linguæ Stephaniani ex Theognidis sententiis*; Copenhague, 1760, in-8°; — *Specimen novæ editionis Sententiarum Theognidis*; Gœttingue, 1766, in-4°, qui fut inséré d'abord dans les *Acta Eruditorum*; 1765; — *Luciani Dialogi Mortuorum selecti, græce*; Copenhague, 1773; — *Supplementum Lexicorum Græcorum*; 1771, in-fol.; — *Epicteti Enchiridion, gr.*; Copenhague, 1775; 2° édit., 1781, gr. et lat.; — *Nonnulla de Scientia Homeri Medica*; ibid., 1776, in-8°; — *De primis universitatis Hauniæ Originibus*; ibid., 1775-1776, 3 part., in-4° et in-8°; — *Den almindelige Verdens Historie* (Histoire universelle); ibid., 1776, 1793; — *Herodoti Musæ sive historiarum libri IX, græce et latine*; ibid., 1778 et suiv., 4 vol.; — *Symmikta historica, delineationi vitæ cursus inservitura, quem feliciter peregit Otto, comes de Thott*; ibid., 1787, in-fol.; — *Analyse des Annales islandaises manuscrites de la Bibliothèque royale de Copenhague*; ibid., 1792, 4 vol. in-8°; — *Histoire de la Noblesse et des Ordres de Chevalerie du Danemark*; ibid., 1796, in-8°, pl., etc. Ce savant a laissé en manuscrit un ouvrage considérable sur les *Monuments Septentrionaux du Moyen Age*. Il a également édité les tomes VIII et IX de l'*Historie af Danmark* de P.-F. Suhm, 1806-1808, in-4°, et il a collaboré à plusieurs recueils scientifiques et littéraires, entre autres au *Thesaurus Græcæ Linguæ* d'Henri Estienne; Londres, 1815; au *Danisches Journal* de Lorck, à la *Minerva*, au *Danske Magazin*, etc. K.

Hœst, *Politik og Historie*, t. V. — Thaarup, *Fædrenel. Nekrolog*. — Kofod, *Conversations-Lexikon*, t. XXIV. — Nyerup, *Univ. Annal.* — *Dansk Minerva*, 1817. — *Tilskueren*, 1821. — Erslew, *Forfatter-Lex*.

KALL (*Nicolas-Christophe*), théologien danois, frère du précédent, né à Copenhague, le 25 septembre 1749. Il fit ses études à l'école de Randers; puis il devint doyen et maître en philosophie. En 1777, au retour d'un voyage à l'étranger, il remplaça son père dans la chaire de langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Commentationes critico-philologicæ in prophetam Haggæum*; Copenhague, 1771-1773, in-4°; — *De duplici Plantarum Sexu Arabibus cognito progr.*; ibid., 1782. V. R.

Nyerup et Kraft, *Almindigt Litt.-Lex*.

KALL (*Marc-Wœldicke*), érudit danois, frère des précédents, né le 19 septembre 1752, à Copenhague, mort le 18 février 1817. Élevé à l'école de Randers, il fut reçu en 1780 docteur en médecine, et fit partie de la Société Médicale. Outre plusieurs traductions qu'il a insérées dans la *Bibliothèque des Écrivains utiles* (1771, in-4°), des morceaux dans la *Bibliothèque générale Danoise* et des revues critiques pour le *Journal de la Littérature danoise*, on a de lui : *Jesu Christi Levnets Historie* (Histoire de la Vie de Jésus-Christ); Copenhague, 1773, in-8°, trad. de l'allemand de Hess; — *De frequentissima ac præcipua Oscitationis Causa*; ibid., 1775, in-8°; — *De dijudicando Ossium parium Situ in dextro aut sinistro corporis humani latere*; ibid., 1776-1777; — *De Vitiis Conformationis in superiori pelvis apertura quæ dystociam producere valent*; ibid., 1778, in-8°. K.

Reskilde Borgeres Sørgefest, etc., par J. Ch. Kall, 1817. — Hoest, *Polit. og Hist.* — Erslew, *Forfatter Lexikon*.

KALLIWODA (*Jean-Venceslas*), compositeur allemand, né à Prague, en 1800. Il étudia la musique au conservatoire de sa ville natale. Venu à Munich en 1822, il y fut accueilli par un amateur éclairé, le prince de Fürstenberg, qui lui donna l'emploi de maître de chapelle. Kalliwoda occupa cet emploi jusqu'à sa mort, et se fit surtout remarquer comme violoniste : son jeu était empreint d'une sensibilité et d'une chaleur peu ordinaires. On en peut dire autant de ses compositions musicales; ses symphonies méritent d'être rangées parmi les plus remarquables du genre. V. R.

Convers.-Lexik.

KALM (*Pierre*), naturaliste suédois, né en 1715, mort le 16 novembre 1779. Il fit ses études à l'université d'Abo, où il étudia avec ardeur la théologie et les sciences naturelles. Il visita ensuite la Finlande, la Carélie suédoise et russe, l'Upland et d'autres contrées. Il se rendit à Upsal pour s'occuper, sous Linné, des sciences naturelles. Encouragé par l'accueil qu'il reçut de cet illustre savant, il visita la Westgothie, dont la description parut en 1746. Un autre voyage qu'il fit dans la Westgothie et la Sudermanie accrut ses connaissances en botanique. En Russie, où il se rendit avec Bielke, il recueillit les graines des plantes qu'il put semer ensuite en Suède. A son retour, il devint membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, et celle d'Abo lui confia la chaire d'histoire naturelle et d'économie. De 1748 à 1751, il visita l'Amérique du Nord et publia à son retour une *Description* de cette contrée. Il introduisit dans le jardin botanique, créé par ses soins à Abo, les plantes qu'il avait recueillies dans ce voyage. Cependant, en 1757, il revint à la théologie, qu'il avait toujours aimée, et accepta l'administration de deux communautés. Les principaux ouvrages de Kalm sont : *Westgœtha och Bahuslændska Resa, etc.* (Voyage en Westgothie, etc.); Stockholm, 1746; — *Rön och Anmärkningar uti Naturel historie och Œkonomien gjorde och Sænde i från Norige* (Cours et Observations sur l'Histoire naturelle et l'Économie, etc.), 1748; — *Anmärkningar om historia naturalis, och climatet af Pensylvanien* (Remarques sur l'histoire naturelle et l'économie de la Pensylvanie); 1748; — *Beskrifning om Amerikanska Maysen*; 1752; — *En resa til Norra America*, etc. (Voyage dans l'Amérique du Nord, etc.); 1753, 1re partie; — *De Ortu Petrificatorum*; Abo, 1754; — *De Possibilitate varia vegetabilia exotica fabricis nostris utilia in Finlandia colendi*; Albo, 1754; — *Disputatio Esquimauy, gente americana*; 1756; — *Disputatio Ollares in Fennia repertos delineans*; 1756; — *Norra Amerikanska Särgorter*; 1763; — *Thermometrische Versuche mit Wasser im Meer* (Expériences Thermométriques au moyen de l'eau dans la mer); — *De Incrementis frigoris in terris borealibus*, etc.; Abo, 1772; — *Wohlgemeinte Anmerkungen ueber die Verbesserungen der Landhaushaltung in dem Nœrdlichen Theile der Landschaft Ostbothnien* (Observations et conseils sur l'Amélioration de l'Économie rurale dans le nord de la Bothnie orientale); 1778. V. R.

Adelung, *Supplément à Jöcher, Allg. Gel.-Lex.*

KALNOFOISKI (*Athanase*), chroniqueur russe, moine de Kief, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il est auteur d'une chronique polonaise intitulée *Teratourguima*, qui contient le récit de tous les miracles opérés dans les fameuses grottes du couvent de Saint-Antoine de Kief. Imprimée en caractères gothiques, en 1658, cette chronique, in-4°, est d'une extrême rareté, et ne le cède pas aux plus singulières légendes du moyen âge par la bizarrerie des récits. Pce A. G— N.

J. Herbinius, *Religiosæ Kiovienses Cryptæ*; Iéna, 1675. — *Slovar pisatéliakh Doukhovnago tchina greko-rossiiskoi tzerkvi.*

KALRAAT (*Abraham* VAN), peintre et sculpteur, né à Dordrecht, le 7 octobre 1643, mort en 1699. Fils d'un sculpteur qui tenait à ce qu'il n'abandonnât pas la profession paternelle, il reçut des leçons des frères Emile et Samuel Hulp, habiles sculpteurs; cependant, aussitôt la mort de son père, il abandonna sa première profession, et quitta le ciseau pour le pinceau. Comme peintre, il fit assez bien la figure; mais il excellait particulièrement à faire les fleurs et les fruits. Ses tableaux ont de la grâce, de la légèreté, une bonne composition et une grande harmonie de coloris. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres Hollandais*, etc., t. I, p. 200.

KALRAAT (*Barend* VAN), peintre hollandais, frère du précéd., né à Dordrecht, le 28 août 1650, mort en 1721. Pour le dessin il fut l'é-

lève de son frère, et pour la peinture il eut pour maître le célèbre Albert Cuyp. Il prit d'abord ce dernier pour modèle; mais, comprenant combien il est dangereux de suivre la manière d'un grand talent, alors qu'on ne l'égale pas, il se fit un genre particulier, dans lequel il réussit. Ses paysages des bords du Rhin, intelligemment animés, l'ont placé au nombre des bons peintres de son pays pour le fini, la vérité de la touche et la bonté de la couleur. A. DE L.

Descamps, La Vie des Peintres Hollandais. — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

KALTSCHMIDT (*Charles-Frédéric*), médecin allemand, né à Breslau, le 21 mai 1706, mort à Iéna, le 16 novembre 1769. Ayant terminé ses études, il ouvrit des cours publics sur la médecine légale, la chirurgie et l'anatomie, et devint plus tard professeur à l'université de Iéna. Ses nombreux opuscules, traitant pour la plupart de la chirurgie et de la médecine pratiques, se trouvent énumérés dans la *Biographie Médicale*. En voici les principaux : *De Distinctione inter Fœtum animatum et non animatum;* Iéna, 1747, in-4°; — *De Necessitate exstirpationis chirurgicæ Herniarum spuriarum majorum imprimis Hydroceles et Sarcoceles vel Hydrosarcoceles;* Iéna, 1749, in-4°; — *De Chirurgia Medica vindicata, et necessitate reliquarum medicinæ partium, ad chirurgum perfectum;* Iéna, 1749, in-4°; — *De Morbis Puerperarum;* ibid., 1750, in-4°; — *De Signis Graviditatis certis;* ibid., 1752, in-4°; — *De Causis et Affectibus Plethoræ;* ibid., 1756, in-4°; — *De Gravidarum Morbis;* ibid., 1756, in-4°; — *De Morbis Periostii;* ibid., 1789, in-4°; — *De Regimine Gravidarum;* Iéna, 1760, in-4°; — *De Cholera;* ibid., 1760, in-4°; — *De Theoria Passionis Hystericæ;* ibid., 1763, in-4°; — *De variis Effectibus Medicamentorum aquosorum in quibusdam morbis chirurgicis;* Iéna, 1768, in-4°, etc. Dr. L.

Biogr. médicale. — Hirsching, *Litter. Handbuch.*

* **KAMBLI** (*Melchior*), fondeur et ciseleur suisse, né à Zurich, en 1713, mort en 1787. Après avoir exercé pendant quelque temps la profession de menuisier, il s'appliqua à des travaux d'orfèvrerie, et s'occupa aussi d'ornementation. S'étant rendu en 1745 à Berlin, il s'y fit bientôt remarquer par son habileté pour les ouvrages de ciselure et d'incrustation. Il entra au service du roi, qui le chargea de décorer plusieurs châteaux de mosaïques, que Kambli exécuta avec une grande perfection. Il fit aussi beaucoup de meubles incrustés, parmi lesquels on remarque des tables, dont le dessus est exécuté à la manière florentine (*pietre commesse*). On cite comme son chef-d'œuvre les divers travaux en argent massif qui furent envoyés en 1762 par la cour de Prusse au sultan de Constantinople. E. G.

Fuessli, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Nicolai, *Nachrichten*, p. 144. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch.* — Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweizer.*

KAMEL. Voyez CAMELLI.

KAMENSKI (Le comte *Michel-Fédorovitch*), feld-maréchal russe, né vers 1735, assassiné le 12 août 1809. Il embrassa la carrière militaire en 1751, et était déjà colonel en 1765, quand Frédéric le Grand dit de lui : « C'est un jeune Canadien qui est pourtant assez policé. » Le jeune Canadien se distingua dans toutes les guerres que Catherine II entreprit contre la Sublime Porte, et participa aux succès qui forcèrent cette dernière à signer le traité de Kaïnardji. A la mort du prince Potemkin (1791), Kamenski se trouvait le plus ancien général dans l'armée d'expédition dont ce favori était le chef; il en saisit le commandement sans savoir que Potemkin l'avait légué au général Kakovski. Lorsque celui-ci vint le réclamer, Kamenski le lui refusa aigrement; il fallut bien toutefois le lui céder, et sa persistance à revendiquer son droit lui valut la disgrâce de l'impératrice, qui, libérale dans son commerce avec Voltaire, n'admettait pas de réplique à ses oukazes. L'empereur Paul, qui avait pour principe de tenir une conduite diamétralement opposée à celle de sa mère, se hâta de l'en dédommager, le jour de son couronnement (5 avril 1797), par le bâton de maréchal et le titre de comte. Quand l'empereur Alexandre déclara la guerre à Napoléon en 1806, c'est Kamenski qu'il nomma généralissime de ses armées. La Russie applaudit à ce choix, Derjavin le célébra dans ses odes nationales; mais cette fois l'attente générale fut déçue. Démesurément sensible à un manque d'égard commis envers lui, il prétexta une indisposition la veille d'une affaire, se démit de son commandement, et se retira dans ses terres, d'où personne ne chercha plus à le retirer. Aussi intrépide qu'excellent tacticien, mais original à l'excès et vif jusqu'à la plus extrême violence, ces défauts ne contribuèrent pas peu à sa fin sinistre, qui a été narrée par Joukofski. Affublé d'une jaquette bleu de ciel et de culottes jaune serin, il avait coutume de se promener dans un drochki conduit par deux postillons avec un laquais sur le siége. Ces trois serviteurs avaient l'ordre de regarder droit leur chemin et de ne jamais retourner la tête. Un misérable paysan, auquel, sans doute, le maréchal avait le premier manqué d'égards, l'épia dans un bois, et, d'un coup de hache, lui fendit le crâne. Le laquais, immobile sur son siége, entendit bien son maître faire un mouvement extraordinaire; mais, plus obéissant que la femme de Loth, il n'osa pas se retourner, et, sans s'en douter, il ramena le corps inanimé de son maître dans son château. Un des mérites du maréchal Kamenski, et non un des moindres, c'est d'avoir eu de l'inclination pour les belles-lettres; il est l'éditeur du charmant poëme de Bogdanovitch intitulé *Douchenka;* Moscou, 1778. Pce A. GALITZIN.

Histoire de la Guerre entre la Russie et la Turquie par Keralio, annotée par le prince Dmitri Galitzin; Saint-Pétersbourg, 1773. — *Mémoires* du comte de Ségur. — Bantich-Kamenski, *Slovar Dostopamecatnikh lioudei rousskoi Zemli.*

KAMENSKI (*Pierre*), sinologue, aumônier de l'ambassade russe à Pékin au commencement de ce siècle, a laissé un grand nombre de manuscrits, dont il n'a été publié qu'un *Catalogue raisonné des Livres chinois et japonais de l'Académie des Sciences*; Saint-Pétersbourg, 1818.
P^ce^ A. G—n.

Docum. partic.

KAMEYAMA, ou Ki-zan, mikado japonais, né en 1248, mort en 1305. Il régna de 1260 à 1274 de notre ère. Avant de monter sur le trône, Kameyama se nommait Tsoune-fito; il était le sixième fils de l'empereur Saga II. Le principal événement de ce règne fut l'arrivée d'une ambassade chinoise envoyée par Tou-Tsoung, empereur de la dynastie mongole des Youen, qui réclamait du Japon le payement d'un tribut. Cette ambassade, n'ayant point réussi dans sa mission, revint quatre ans plus tard (1271); mais elle n'obtint pas encore satisfaction, et s'en retourna en Chine avec un Japonais nommé Yasiro, qui fut reçu comme ambassadeur à la cour des Youen. L'ambassade revint encore une fois au Japon, la même année, mais elle ne fut point reçue par l'empereur, et n'obtint pas la liberté de se rendre à Myako. Le premier mois de la onzième année du *nengo* ou ère impériale *Boun-yéi* (1274 de notre ère), Kameyama abdiqua en faveur de son fils Yo-fito, qui était alors âgé de vingt ans, et qui régna sous le titre de Ouda II (*voy.* ce nom). Il continua toutefois à prendre une certaine part aux affaires. Ce prince vécut sous quatre mikados : Ouda II, Fousimi, Fousimi II et Nisyo II, qui se cédèrent successivement les rênes du gouvernement. Kameyama mourut le 5e mois de la 3e année de l'ère impériale *Ka-yen* (1305). L'ex-mikado Ouda II et tous les grands de la cour assistèrent à ses funérailles. L. Léon de Rosny.

Nippon-wo dai itsi-ran; in-4°. — *Wa-Kan san-sai dzou-ye*, livr. XIII; in-4°.

KAMIENSKI (*Caroline*), femme de lettres allemande, née en Saxe, le 21 janvier 1755, morte le 32 novembre 1813. Fille d'un noble polonais qui, sous le règne d'Auguste II, s'était établi en Saxe, elle reçut une éducation très-soignée, et cultiva avec succès la peinture, la musique et les lettres. Ses productions ont été réunies et publiées sous le titre de : *Meine Muse* (Ma Muse); 1780. De 1787 à 1790 madame Kamienski rédigea la revue littéraire intitulée *Luna*.
R. L.

Biographie Belge.

KAMPEN (*Jacob* van), anabaptiste hollandais, né à Ysselmunden, mort le 10 juillet 1535, à Amsterdam. On l'a appelé quelquefois Coomans, mais son véritable nom etait *Jacob Jans*. Un des principaux partisans de Jean de Leyde, il l'accompagna à Munster, assista à son couronnement, et fut nommé par lui évêque d'Amsterdam, en 1534. Il se rendit dans cette ville avec Jean de Geleen, convertit un grand nombre de gens du peuple à ses doctrines, et aurait acquis beaucoup d'autorité s'il n'eût fait appel à la violence. D'accord avec Geleen, il organisa un vaste complot, qui ne tarda pas à être découvert; son complice se réfugia dans une tour d'Amsterdam, et fut tué d'un coup de mousquet. Quant à lui, il se tint caché pendant plus de six mois; on mit sa tête à prix pour une somme considérable, et ceux qui lui donnaient asile furent menacés d'être pendus. Découvert enfin au milieu d'un amas de tourbes, Kampen fut aussitôt jugé et condamné à mort. « On l'exposa d'abord sur l'échafaud pendant une heure, dit un biographe, aux railleries et aux insultes de la populace. Il portait en tête une mitre de papier. Il eut ensuite la langue coupée, en punition des erreurs qu'il avait enseignées; sa main droite, qui avait rebaptisé, fut abattue par la hache; enfin, on lui trancha la tête; on livra son corps aux flammes, et l'on fit une exposition publique de sa tête et de sa main attachées au fer d'une lance. » K.

Pontanus, *Beschr. van Amsterdam*. — F. van Zesen, *Beschreib. der Stad Amsterd.* — Brandt, *Hist. der Reforme*. — Commelyn, *Beschr. van Amsterd.* — Wagenaar, *Vaderl. Hist.* — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, 1855, livr. 36.

KAMPEN (*Nicolas-Godefroi* van), historien hollandais, né à Harlem, le 15 mai 1776, mort le 15 mars 1839. Envoyé à Leyde par son père, pour y apprendre le commerce des livres, il acquit en peu de temps, sans professeur, un grand fonds d'instruction. Après avoir étudié les langues anciennes ainsi que l'allemand et le français, et s'être ensuite appliqué à connaître dans ses détails l'histoire ancienne et moderne, il devint, en 1816, professeur de langue et de littérature allemandes à l'université de Leyde, et en 1829 professeur de littérature et d'histoire hollandaises à l'Athénée d'Amsterdam. On a de lui : *Geschied kundig over zigt der groote gebeurtenissen in Europa sedert den vrede van Amiens tot dien van Parijs* (Tableau historique des Événements importants qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris); Leyde, 1814, 2 vol.; — *Geschiedenis van de fransche heerschapij in Europa* (Histoire de la Domination française en Europe); Delft, 1815-1823, 8 vol.; — *Geschiedenis der letteren en wetenschappen in de Nederlanden* (Histoire de la Littérature et des Sciences dans les Pays-Bas); La Haye, 1821-1826, 3 vol.; — — *Geschiedenis der kruistogten naar het Orient* (Histoire des Croisades); Harlem, 1822-1826, 4 vol.; — *De aarde in haren natuurlijken toestand* (La Terre dans son état naturel); Harlem, 1824; — *Vaterlandsche karakterkunde, of karakterschetsen van tijdperken en personen uit de nederlandsche geschiedenis* (Caractères nationaux, ou tableaux de diverses époques de l'histoire hollandaise et esquisses de plusieurs personnages tirés de cette même histoire); Harlem, 1826; — *Statistische en geographische beschrijving van het koningrijk der Nederlanden* (Description statistique

et géographique du Royaume des Pays-Bas); Harlem, 1827; — *Geschiedenis der Nederlanders buiten Europa* (Histoire des Hollandais hors de l'Europe); Harlem, 1831-1833, 3 vol.; — *Geschichte der Niederlande* (Histoire des Pays-Bas); Hambourg, 1831-1833, 2 vol., qui font partie de la collection publiée par Heeren et Ukert sous le titre de *Geschichte der europæischen Staaten*; — *Geschiedenis van den vijftien jarigen vrede in Europa* (Histoire de la Paix européenne de quinze ans); Harlem, 1832, in-8°. — Kampen a encore publié, outre quelques ouvrages de moindre importance, des articles dans la *Mnemosyne*, revue qu'il fit paraître de 1815 à 1821, en collaboration avec Tydeman. E. G.

Conversations-Lexikon. — Müller, *Leven van N. Kampen*; Harlem, 1840, in-8°.

KAMPENHAUSEN (*Balthasar*, baron), publiciste russe, né en 1772, dans le district de Riga, mort le 13 septembre 1823, à Saint-Pétersbourg. Après avoir occupé plusieurs fonctions publiques, il fut mis à la tête de l'école de commerce de Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Principes du Droit politique russe*; Gœttingue, 1792, in-folio; — *Essai d'une Description géographico-statistique des Gouvernements de l'empire russe*; ibid., 1793, in-8°; ce volume, le seul qui ait paru, contient la description du gouvernement d'Olonetz; — *Objets remarquables de la Topographie du gouvernement de Saint-Pétersbourg*; 1re partie, 1797, ouvrage inachevé; — *Magasin de Livonie*; Gotha, 1803, t. Ier; — *Histoire généalogique et chronologique de la Dynastie des Romanof*; Leipzig, 1805, in-8°. Tous ces ouvrages ont été publiés en allemand. K.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, 5e édit. — *Revue Encyclopédique*, t. XXX, p. 563.

KAMPHUIZEN. *Voy.* CAMPHUYSEN.

KAMPTZ (*Charles-Albert-Christophe-Henri* DE), homme d'État et jurisconsulte allemand, né en 1769, à Schwerin, mort à Berlin, le 3 novembre 1849. Il fit ses études à Gœttingue, embrassa la carrière administrative, et occupa, depuis 1790 jusqu'en 1804, des places dans le gouvernement du duché de Mecklembourg. En 1804 il passa au service de la Prusse, où il se fit connaître comme administrateur et comme écrivain, devint en 1812 conseiller référendaire, en 1817 directeur du ministère de la police et membre du conseil d'État, en 1824 premier directeur du ministère de l'instruction publique, et en 1825 directeur du ministère de la justice. En 1830 il fut nommé ministre de la justice et chargé de la révision du code des provinces rhénanes. Kamptz était un homme d'État fort habile, et d'une application au travail extraordinaire. Il a rendu de grands services à la législation prussienne; sa conduite dans le fameux procès contre les sociétés démagogiques a rendu son nom impopulaire auprès de la jeunesse des universités allemandes. Pendant de longues années, il a présidé l'Académie des Sciences d'Erfurt et celle de Breslau. Ses principaux travaux littéraires sont : *Beitræge zum Mecklenburgischen Staats-und Privatrechte* (Documents pour servir au Droit public et privé du Mecklembourg); Schwerin, 1795-1805, 6 vol.; — *Mecklenburgische Rechtssprueche* (Verdicts judiciaires du Mecklembourg); Rostock, 1800-1804, 2 vol.; — *Civilrecht der Herzogthuemer Mecklemburg* (Droit civil des duchés de Mecklembourg); Schwerin et Rostock, 1805-1824, 2 vol.; — *Handbuch des Mecklemburgischen Civil processes* (Manuel de la Procédure civile de Mecklembourg); Berlin, 1810 et 1822; — *Codex der Gendarmerie* (Code de la Gendarmerie); Berlin, 1815 : ce livre fut solennellement brûlé à la célèbre fête de la Wartbourg; — *Beitræge zum Staats und Vælkerrechte* (Études sur le Droit public et sur le Droit des Gens); Berlin, 1815; — *Literatur des Mærkischen Privatrechts* (Littérature du Droit privé de la Marche); Berlin, 1819; — *Jahrbuecher fuer die Preussische Gesetzgebung, Rechtswissenschaft und Rechtsverwaltung* (Annales de la Législation, Jurisprudence et Administration judiciaire en Prusse); Berlin, 1814-1840, 54 vol.; — *Annalen der Preussischen innern Staatsverwaltung* (Annales de l'Administration de l'Intérieur en Prusse); Berlin, 1821-1834, 18 vol.; — *Die Provinzial und statutarischen Rechte in der Preussischen Monarchie* (Les Droits provinciaux et les Statuts de la Monarchie prussienne); Berlin, 1826-1828, 3 vol.; — *Zusammenstellung der drei Entwuerfe des Preussischen Strafgesetzbuchs* (Les trois Projets du Code pénal prussien); Berlin, 1844-1845. R. L—R.

Conversations-Lexikon.

KANAKAMOUNI, appelé aussi KANAKÂHVAYA, est le nom du cinquième des bouddhas, qui, suivant les livres bouddhiques, ont précédé Çâkya Mouni, qui a été le septième et le dernier. P.-E. F.

Rgya-tcher-rolpa (Le Développement des Jeux).

* KANARIS (*Constantin*), célèbre marin grec, est né à Psara, vers 1790. Avant 1821, Kanaris était capitaine d'un petit bâtiment marchand qui faisait habituellement le commerce avec Odessa. Ce n'est que dans la seconde année de l'insurrection qu'il se fit remarquer. Il obtint d'être désigné avec Georges Pipinos, d'Hydra, pour incendier la flotte turque stationnée dans le canal de Chios, après les massacres qui ensanglantèrent cette île. Le 7 (19) juin 1822, Kanaris et Pipinos partirent de Psara sur deux chebecs transformés en brûlots; il fallait passer, malgré le calme, sous le canon de deux frégates qui croisaient en avant de la flotte. Kanaris entraîna, par sa résolution, les marins un instant ébranlés, et, trompant toute surveillance, il pénétra dans le canal et attacha son brûlot aux flancs du vaisseau amiral, illuminé ce soir-là pour les fêtes du ramazan : les chefs turcs célébraient leurs san-

glantes victoires au milieu de plus de deux mille des leurs. Bientôt la flamme les environne, domine leurs efforts et une explosion terrible couvre la rade de débris. Cependant Kanaris avait pu rejoindre, sain et sauf sur un brûlot, son compagnon, qui, de son côté, avait réussi à incendier un autre vaisseau. Le 9 novembre de la même année, Kanaris, accompagné de Kyriakos, renouvela cette périlleuse entreprise, avec un égal succès, dans la rade de Ténédos. Arborant sur leurs brûlots le pavillon turc, et feignant d'être poursuivis par deux bricks hydriotes, ils se réfugièrent au milieu de la flotte ottomane, où bientôt ils répandirent l'incendie. Cette fois encore Kanaris, choisissant pour sa proie le vaisseau amiral, engagea son beaupré dans un de ses sabords, et après y avoir mis le feu, se retira tranquillement, bravant l'équipage frappé de stupeur.

Ce double triomphe paralysa en quelque sorte la flotte turque, que depuis l'on vit souvent fuir à la vue de quelques mistiks ennemis. En même temps, il remplit les Grecs de confiance, en montrant que l'intrépidité de leurs marins compensait l'inégalité des forces matérielles. Ces hauts faits devinrent célèbres en Europe. Pour Kanaris, simple autant que brave, et paraissant surpris de la réputation qu'il s'était acquise, il ne chercha jamais à se prévaloir des services qu'il avait rendus à son pays. Le comité grec, en faisant élever son fils à Paris, lui décerna la récompense à laquelle il fut le plus sensible. En 1825, le capitaine Kanaris conçut l'audacieux projet d'aller brûler, dans le port même d'Alexandrie, la flotte prête à transporter les Arabes en Morée. Le 4 août, il appareilla en compagnie d'autres braves, et retenant à son bord le capitaine du port qui était venu le reconnaître, il lâcha des brûlots dans le bassin rempli de vaisseaux; mais le vent les ayant repoussés, ils se consumèrent inutilement. Capodistrias, à son arrivée en Grèce, nomma (juin 1828) le capitaine Kanaris commandant de la forteresse maritime de Monembasie, et lui confia plus tard une escadre de la marine du gouvernement, choix que l'héroïque marin justifia en servant loyalement dans les circonstances les plus critiques. Après la mort du président Capodistrias, en décembre 1831, il se retira dans l'île Syra. Le roi Othon l'éleva au grade de capitaine de vaisseau de première classe (*pliarque*), puis d'amiral, et le nomma sénateur en 1847. Kanaris a été ministre de la marine en 1846, 1848-1849 et 1854-1855. [M. BRUNET DE PRESLES, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Al. Soutzo. *Histoire de la Revolution grecque.* — *Conversations-Lexikon.*

KANCHAC ou **CANCCHACC**, femme poëte péruvienne du quinzième siècle. Sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le couvent de Sainte-Catherine de Sienne s'élevait jadis à Cuzco ce palais des vierges du Soleil, toutes descendantes des rois, et qui, une fois entrées dans l'enceinte sacrée, ne devaient plus revoir leurs parents (1). Kanchacc, que l'on a surnommée la *Sapho péruvienne*, n'appartenait peut-être pas à cette classe privilégiée des *Amautas* qui, avec les *Quippo-Camayoc*, gardait les traditions de l'empire et les expliquait; la passion l'avait rendue poëte, et elle composa en quichua les vers les plus touchants sur son amour pour Yahuar Smacc : ses *yaravis* plaintifs étaient, naguère encore, répétés dans les montagnes, et ils ont probablement inspiré le jeune et infortuné Melgar, le Thomas Moore du Pérou, que l'on regardait comme le dernier poëte national en ce genre au commencement du siècle. On ne pourrait ici raconter, d'une façon détaillée, les amours de Kanchacc et du dédaigneux Yahuar; ce qu'on sait par la tradition, c'est que la belle Kanchacc, emportée par la véhémence de sa passion, résolut de mettre fin à ses maux, et alla se précipiter dans le Colqui-Cocha, *le lac d'Argent*.

Il serait intéressant de recueillir, au sein de la Quebrada ou sur les bords du Vilcamaya, quelques-uns de ces *tristes* dont les poésies de Kanchacc offraient un type renommé, vestige littéraire de cette langue à la fois si riche et si gutturale qu'on nomme l'idiome *inca*. Le *Yaravi*, que l'on chante encore si fréquemment dans le Pérou et dans la Bolivie, est un petit poëme consacré surtout aux regrets de l'amour malheureux, qui, dans sa simplicité, peut-être un peu monotone, produit à la longue les émotions les plus profondes. Au dire de tous les voyageurs, il faut avoir entendu ces mélodies simples, pour comprendre l'impression qu'elles peuvent faire ressentir. Ces chants, écrits aujourd'hui en espagnol, reproduisent probablement en partie le rhythme quichua; on les chante maintenant au son de la guitare; c'était jadis la flûte péruvienne qui leur servait d'accompagnement. Entre chaque distique il y a un intervalle de quelques moments; pendant ce temps l'instrument continue, et, après un léger murmure, la voix éclate parfois en accents passionnés ou en interjections douloureuses, qui se prolongent de la manière la plus touchante.

Dans l'état actuel de la science, on peut supposer que si les trois livres, perdus jusqu'à ce jour, de Cieça Léon étaient retrouvés, on y trouverait des renseignements précieux sur les yaravis primitifs. Ferdinand DENIS.

Valdes y Palacios, *Viagem de Cuzco.* — *Mercurio Peruano*, 12 vol. in-8°. — D'Orbigny, *L'Homme Americain*; atl. in-4°. — Rivero et Tschudi, *Antiguedades*, etc.

(1) Cette institution remontait, disait-on, à Inca-Roca, sixième roi du Pérou. La reine seule et ses filles avaient le droit de pénétrer dans l'enceinte; on affirme que l'Inca, dont c'était le droit également, n'en usait jamais. Comme les antiques vestales, les vierges du Soleil étaient enterrées vives si elles contrevenaient aux lois sacrées qui les régissaient avec tant de rigueur.

KANDJATOU (*Regaïto*, *Ghendgiatou*, *Caïktou* ou *Gaïcatou éclatant*), cinquième khan mogol de la branche Djenguyzkhanide, fils d'Abaka, frère et successeur d'Argoun-Khan, l'an de l'hégire 689 (1291), étranglé au mois de rabi elakher 694 (avril 1295). Sous le règne d'Argoun-Khan, retiré dans la Perse, il vivait en simple particulier. Il porta sur le trône l'irréligion, le parjure et tous les vices. Il était regardé cependant comme le plus vaillant des princes de sa famille. Tous les historiens s'accordent à le louer d'avoir toujours fait rendre la justice à ses sujets et de n'avoir jamais ordonné la mort d'un innocent. A peine avait-il quitté l'Asie Mineure qu'il fut obligé d'y retourner avec une armée formidable pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Il rentra vainqueur dans Tauriz, sa capitale (1292). Pendant quelque temps il s'occupa de régler les affaires de l'État, confia le commandement de l'armée à Bakibok et la charge de grand-vizir à Sadreddin-Khaled de Jendgiane. Mais il retomba ensuite dans l'indolence et la débauche, et les chefs des Mogols, honteux d'obéir à un prince corrompu, haï de ses sujets, méprisé des étrangers, se révoltèrent, et, sous la conduite de Thogadgiarnovian, ils offrirent l'empire à Baïdull-Ogull, petit-fils d'Houlagou, qui commandait alors dans Bagdad. Ce prince, après bien des résistances, accepta, et se dirigea vers Tauriz à la tête d'une armée. Kandjatou vint à sa rencontre. Mais, trahi par Thogadgiar, abandonné de ses troupes, il se sauva à Mogan, où il fut pris et étranglé par plusieurs seigneurs mogols, l'an 694 de l'hégire (1295). Au rapport de quelques historiens, il avait voulu établir dans ses États les cartons monnaies comme à la Chine, et ce fut un des principaux motifs de la révolte qui le détrôna.

F. X. TESSIER.

Aboulféda, *Ann. Mosl.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Haiton, *Histoire d'Arménie*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. IV. — Dorn, *Histoire des Afghans*.

KANDLER (*François-de-Sales*), musicien et littérateur allemand, né le 23 août 1792, à Kloster-Neubourg, près de Vienne, mort dans cette dernière ville, le 26 septembre 1831. Fils d'un instituteur de la petite ville de Kloster-Neubourg, son père lui enseigna les premiers éléments de la musique, et à l'âge de dix ans le jeune Kandler entra, comme sopraniste, à la chapelle de la cour impériale. Il dut à cette circonstance de pouvoir faire de bonnes études littéraires en même temps qu'il acquérait une solide instruction dans son art de prédilection. Après avoir pris des leçons d'harmonie et de contrepoint d'Albrechtsberger, il reçut les conseils de Salieri et de Gyrowetz, et composa plusieurs morceaux de musique d'église; mais, à partir de 1818, il se livra plus particulièrement à la littérature musicale, et se fit avantageusement connaître par divers articles qui furent publiés dans la *Gazette musicale* de Vienne. Un emploi dans l'administration de la marine lui fournit l'occasion de se rendre à Venise; il visita ensuite Milan, Bologne, Rome et Naples, recueillant partout les documents qui pouvaient intéresser l'art musical; enfin, en 1827, après un séjour de neuf années en Italie, pendant lesquelles ses travaux lui valurent les diplômes de membre honoraire des académies d'Étrurie, de Rome, et de plusieurs autres sociétés italiennes et allemandes, Kandler revint à Vienne, où le choléra vint l'enlever, à l'âge de trente-neuf ans.

On connaît de Kandler plusieurs articles sur divers sujets, entre autres sur le *Métronome* de Maëlzel, publiés dans dans la *Gazette musicale* de Vienne, années 1816 et 1817; — *Cenni storico-critici intorno alla Vita ed alle Opere del celebre compositore Giov.-Adolpho Hasse, detto il Sassone*; Venise, 1820, in-8°, avec le portrait de Hasse; — *Musikstand von Neapel im Jahr* 1826 (Situation de la Musique à Naples dans l'année 1826), dans la *Cæcilia*, 1827, t. VI, avec deux chansons populaires et une tarentelle. Une traduction française abrégée de cette notice a été donnée dans la *Revue Musicale*, t. IV; — *Sur l'État actuel de la Musique à Rome*, traduction du manuscrit allemand communiqué par l'auteur, dans le troisième volume de la *Revue Musicale*; — *Ueber das Leben and die Werke des G. Pierluigi da Palestrina* etc. (Notice sur la Vie et les Ouvrages de G. Pierluigi de Palestrina, etc.), ouvrage posthume, publié avec un avant-propos et des notes par M. R.-G. Kiesewetter; Leipzig, 1834, in-8°. C'est un extrait du grand ouvrage en deux volumes in-4°, publié sur le même sujet par l'abbé Baini.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KANE (*Elisah-Kent*), célèbre voyageur américain, né à Philadelphie, le 3 février 1822, mort à La Havane, le 16 février 1857. Il étudia pendant sept ans à l'université médicale de Pensylvanie. Après avoir obtenu son diplôme, il partit comme médecin attaché à l'ambassade de Chine, et visita en même temps les Philippines, Ceylan et les Indes orientales. Dans un but purement scientifique, il entreprit des explorations en Afrique; il traversa dans toute sa longueur l'Égypte, jusqu'aux frontières de la Nubie, puis visita Gorée, l'Afrique australe, et s'avança jusqu'à la côte de cette partie du monde, notamment le Dahomey. En 1846, lorsque éclata la guerre entre les États-Unis et le Mexique, il s'engagea comme volontaire dans l'armée de l'Union, et se signala en maintes occasions par son courage, son intelligence et son sang-froid. Après s'être occupé de relever le littoral du Mexique par des opérations géodésiques, il entreprit son premier voyage dans les régions polaires. C'était le moment où le triste sort de Franklin et de ses compagnons éveillait toutes les sympathies, où, sous l'impulsion de sa veuve, des expéditions se succédaient dans les contrées polaires pour aller à sa recherche. Les Américains

glantes victoires au milieu de plus de deux mille des leurs. Bientôt la flamme les environne, domine leurs efforts et une explosion terrible couvre la rade de débris. Cependant Kanaris avait pu rejoindre, sain et sauf sur un brûlot, son compagnon, qui, de son côté, avait réussi à incendier un autre vaisseau. Le 9 novembre de la même année, Kanaris, accompagné de Kyriakos, renouvela cette périlleuse entreprise, avec un égal succès, dans la rade de Ténédos. Arborant sur leurs brûlots le pavillon turc, et feignant d'être poursuivis par deux bricks hydriotes, ils se réfugièrent au milieu de la flotte ottomane, où bientôt ils répandirent l'incendie. Cette fois encore Kanaris, choisissant pour sa proie le vaisseau amiral, engagea son beaupré dans un de ses sabords, et après y avoir mis le feu, se retira tranquillement, bravant l'équipage frappé de stupeur.

Ce double triomphe paralysa en quelque sorte la flotte turque, que depuis l'on vit souvent fuir à la vue de quelques mistiks ennemis. En même temps, il remplit les Grecs de confiance, en montrant que l'intrépidité de leurs marins compensait l'inégalité des forces matérielles. Ces hauts faits devinrent célèbres en Europe. Pour Kanaris, simple autant que brave, et paraissant surpris de la réputation qu'il s'était acquise, il ne chercha jamais à se prévaloir des services qu'il avait rendus à son pays. Le comité grec, en faisant élever son fils à Paris, lui décerna la récompense à laquelle il fut le plus sensible. En 1825, le capitaine Kanaris conçut l'audacieux projet d'aller brûler, dans le port même d'Alexandrie, la flotte prête à transporter les Arabes en Morée. Le 4 août, il appareilla en compagnie d'autres braves, et retenant à son bord le capitaine du port qui était venu le reconnaître, il lâcha des brûlots dans le bassin rempli de vaisseaux; mais le vent les ayant repoussés, ils se consumèrent inutilement. Capodistrias, à son arrivée en Grèce, nomma (juin 1828) le capitaine Kanaris commandant de la forteresse maritime de Monembasie, et lui confia plus tard une escadre de la marine du gouvernement, choix que l'héroïque marin justifia en servant loyalement dans les circonstances les plus critiques. Après la mort du président Capodistrias, en décembre 1831, il se retira dans l'île Syra. Le roi Othon l'éleva au grade de capitaine de vaisseau de première classe (*pliarque*), puis d'amiral, et le nomma sénateur en 1847. Kanaris a été ministre de la marine en 1846, 1848-1849 et 1854-1855. [M. BRUNET DE PRESLES, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Al. Soutzo, *Histoire de la Révolution grecque*. — *Conversations-Lexikon*.

KANCHAC ou **CANCCHACC**, femme poëte péruvienne du quinzième siècle. Sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le couvent de Sainte-Catherine de Sienne s'élevait jadis à Cuzco ce palais des vierges du Soleil, toutes descendantes des rois, et qui, une fois ent dans l'enceinte sacrée, ne devaient plus re leurs parents (1). Kanchacc, que l'on a nommée la *Sapho péruvienne*, n'apparte peut-être pas à cette classe privilégiée des *Am tas* qui, avec les *Quippo-Camayoc*, gardait traditions de l'empire et les expliquait; la pas l'avait rendue poëte, et elle composa en qui les vers les plus touchants sur son amour Yahuar Smacc : ses *yararis* plaintifs éta naguère encore, répétés dans les montagne ils ont probablement inspiré le jeune et fortuné Melgar, le Thomas Moore du Pérou, l'on regardait comme le dernier poëte nat en ce genre au commencement du siècle. O pourrait ici raconter, d'une façon détaillée, amours de Kanchacc et du dédaigneux Yah ce qu'on sait par la tradition, c'est que la Kanchacc, emportée par la véhémence de passion, résolut de mettre fin à ses maux, et se précipiter dans le Colqui-Cocha, *le lac d gent*.

Il serait intéressant de recueillir, au sei la Quebrada ou sur les bords du Vilcam quelques-uns de ces *tristes* dont les po de Kanchacc offraient un type renommé, tige littéraire de cette langue à la fois si et si gutturale qu'on nomme l'idiome *inca*. *Yarari*, que l'on chante encore si fréquemm dans le Pérou et dans la Bolivie, est un poëme consacré surtout aux regrets de l'an malheureux, qui, dans sa simplicité, peut-êtr peu monotone, produit à la longue les émot les plus profondes. Au dire de tous les vo geurs, il faut avoir entendu ces mélodies sim pour comprendre l'impression qu'elles peu faire ressentir. Ces chants, écrits aujourd en espagnol, reproduisent probablement en p le rhythme quichua; on les chante mainte au son de la guitare; c'était jadis la flûte ruvienne qui leur servait d'accompagnem Entre chaque distique il y a un intervalle quelques moments; pendant ce temps l'ins ment continue, et, après un léger murmure voix éclate parfois en accents passionnés ou interjections douloureuses, qui se prolongent la manière la plus touchante.

Dans l'état actuel de la science, on peut poser que si les trois livres, perdus jusqu'à ce j de Cieça Léon étaient retrouvés, on y trouve des renseignements précieux sur les yaravis mitifs. Ferdinand DENIS.

Valdes y Palacios, *Viagem de Cuzco*. — *Merc Peruano*, 12 vol. in-8°. — D'Orbigny, *L'Homme A ricain*; atl. in 4°. — Rivero et Tschudi, *Antigue des*, etc.

(1) Cette institution remontait, disait-on, à Inca-R sixième roi du Pérou. La reine seule et ses filles avai droit de pénétrer dans l'enceinte, on affirme que l'I dont c'était le droit également, n'en usait ja Comme les antiques vestales, les vierges du Soleil ét enterrées vives si elles contrevenaient aux lois sac qui les régissaient avec tant de rigueur.

KANDJATOU (*Regaïlo, Ghendgiatou, Caïktou* ou *Gaïcatou éclatant*), cinquième khan mogol de la branche Djenguyzkhanide, fils d'Abaka, frère et successeur d'Argoun-Khan, l'an de l'hégire 689 (1291), étranglé au mois de rabi elakher 694 (avril 1295). Sous le règne d'Argoun-Khan, retiré dans la Perse, il vivait en simple particulier. Il porta sur le trône l'irréligion, le parjure et tous les vices. Il était regardé cependant comme le plus vaillant des princes de sa famille. Tous les historiens s'accordent à le louer d'avoir toujours fait rendre la justice à ses sujets et de n'avoir jamais ordonné la mort d'un innocent. A peine avait-il quitté l'Asie Mineure qu'il fut obligé d'y retourner avec une armée formidable pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Il rentra vainqueur dans Tauriz, sa capitale (1292). Pendant quelque temps il s'occupa de régler les affaires de l'État, confia le commandement de l'armée à Bakibok et la charge de grand-vizir à Sadreddin-Khaled de Jendgiane. Mais il retomba ensuite dans l'indolence et la débauche, et les chefs des Mogols, honteux d'obéir à un prince corrompu, haï de ses sujets, méprisé des étrangers, se révoltèrent, et, sous la conduite de Thogadgiarnovian, ils offrirent l'empire à Baidull-Ogull, petit-fils d'Houlagou, qui commandait alors dans Bagdad. Ce prince, après bien des résistances, accepta, et se dirigea vers Tauriz à la tête d'une armée. Kandjatou vint à sa rencontre. Mais, trahi par Thogadgiar, abandonné de ses troupes, il se sauva à Mogan, où il fut pris et étranglé par plusieurs seigneurs mogols, l'an 694 de l'hégire (1295). Au rapport de quelques historiens, il avait voulu établir dans ses États les cartons monnaies comme à la Chine, et ce fut un des principaux motifs de la révolte qui le détrôna.

F. X. TESSIER.

Aboulféda, *Ann. Mosl.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Halton, *Histoire d'Arménie*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. IV. — Dorn, *Histoire des Afghans*.

KANDLER (*François-de-Sales*), musicien et littérateur allemand, né le 23 août 1792, à Kloster-Neubourg, près de Vienne, mort dans cette dernière ville, le 26 septembre 1831. Fils d'un instituteur de la petite ville de Kloster-Neubourg, son père lui enseigna les premiers éléments de la musique, et à l'âge de dix ans le jeune Kandler entra, comme sopraniste, à la chapelle de la cour impériale. Il dut à cette circonstance de pouvoir faire de bonnes études littéraires en même temps qu'il acquérait une solide instruction dans son art de prédilection. Après avoir pris des leçons d'harmonie et de contrepoint d'Albrechtsberger, il reçut les conseils de Salieri et de Gyrowetz, et composa plusieurs morceaux de musique d'église; mais, à partir de 1818, il se livra plus particulièrement à la littérature musicale, et se fit avantageusement connaître par divers articles qui furent publiés dans la *Gazette musicale* de Vienne. Un emploi dans l'administration de la marine lui fournit l'occasion de se rendre à Venise; il visita ensuite Milan, Bologne, Rome et Naples, recueillant partout les documents qui pouvaient intéresser l'art musical; enfin, en 1827, après un séjour de neuf années en Italie, pendant lesquelles ses travaux lui valurent les diplômes de membre honoraire des académies d'Étrurie, de Rome, et de plusieurs autres sociétés italiennes et allemandes, Kandler revint à Vienne, où le choléra vint l'enlever, à l'âge de trente-neuf ans.

On connaît de Kandler plusieurs articles sur divers sujets, entre autres sur le *Métronome* de Maëlzel, publiés dans dans la *Gazette musicale* de Vienne, années 1816 et 1817; — *Cenni storico-critici intorno alla Vita ed alle Opere del celebre compositore Giov.-Adolpho Hasse, detto il Sassone*; Venise, 1820, in-8°, avec le portrait de Hasse; — *Musikstand von Neapel im Jahr* 1826 (Situation de la Musique à Naples dans l'année 1826), dans la *Cæcilia*, 1827, t. VI, avec deux chansons populaires et une tarentelle. Une traduction française abrégée de cette notice a été donnée dans la *Revue Musicale*, t. IV; — *Sur l'État actuel de la Musique à Rome*, traduction du manuscrit allemand communiqué par l'auteur, dans le troisième volume de la *Revue Musicale*; — *Ueber das Leben and die Werke des G. Pierluigi da Palestrina* etc. (Notice sur la Vie et les Ouvrages de G. Pierluigi de Palestrina, etc.), ouvrage posthume, publié avec un avant-propos et des notes par M. R.-G. Kiesewetter; Leipzig, 1834, in-8°. C'est un extrait du grand ouvrage en deux volumes in-4°, publié sur le même sujet par l'abbé Baini.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KANE (*Elisah-Kent*), célèbre voyageur américain, né à Philadelphie, le 3 février 1822, mort à La Havane, le 16 février 1857. Il étudia pendant sept ans à l'université médicale de Pensylvanie. Après avoir obtenu son diplôme, il partit comme médecin attaché à l'ambassade de Chine, et visita en même temps les Philippines, Ceylan et les Indes orientales. Dans un but purement scientifique, il entreprit des explorations en Afrique; il traversa dans toute sa longueur l'Égypte, jusqu'aux frontières de la Nubie, puis visita Gorée, l'Afrique australe, et s'avança jusqu'à la côte de cette partie du monde, notamment le Dahomey. En 1846, lorsque éclata la guerre entre les États-Unis et le Mexique, il s'engagea comme volontaire dans l'armée de l'Union, et se signala en maintes occasions par son courage, son intelligence et son sang-froid. Après s'être occupé de relever le littoral du Mexique par des opérations géodésiques, il entreprit son premier voyage dans les régions polaires. C'était le moment où le triste sort de Franklin et de ses compagnons éveillait toutes les sympathies, où, sous l'impulsion de sa veuve, des expéditions se succédaient dans les contrées polaires pour aller à sa recherche. Les Américains

voulurent aussi prendre part à cette croisade d'un nouveau genre, qui devait aboutir à la découverte du passage du nord-est. Un négociant américain, M. Greennel, fit généreusement les frais d'une expédition, à la tête de laquelle il plaça le lieutenant de Harem, qui partit sur le navire l'*Advance*, ayant pour conserve le *Rescue*. Le docteur Kane se fit attacher à l'expédition en qualité de chirurgien, et s'embarqua sur le premier de ces bâtiments. Les deux vaisseaux quittèrent New-York, le 22 mai 1850, et se rendirent au détroit de Davis pour aller de là gagner le Groenland; puis, s'avançant jusqu'au détroit de Lancastre et à l'île de Beechey, l'expédition remonta le canal de Wellington, s'avança jusqu'au sud de la terre de Cornwalis, et opéra son retour par le Groënland, qu'elle quitta le 6 septembre 1851. Trente-quatre jours après, elle rentrait à New-York.

Kane fut chargé, pendant le cours du voyage, de la partie scientifique. Il se livra surtout à des observations de météorologie et de physique, qu'il a consignées dans sa relation : *United States, Greennel Expedition, in search of sir John Franklin;* 2[e] édition, Philadelphie et Londres, 1857.

Kane poursuivait la constatation de la grande mer ouverte que l'on supposait s'étendre au voisinage des pôles. Son premier voyage l'avait convaincu de la possibilité de pénétrer dans cette mer, et, le 14 octobre 1852, il lisait devant la société de géographie américaine un mémoire à ce sujet. Une seconde expédition fut organisée, toujours aux frais de M. Greennel. Kane, cette fois, en eut le commandement, qui lui fut donné d'après les ordres du secrétaire au département de la marine des États-Unis. Un Anglais, M. Peabody, avait voulu s'associer à M. Greennel pour supporter les frais de cette dispendieuse entreprise, patronnée par les principales sociétés américaines. Le docteur Kane se fit assister d'un officier de marine, M. Henri Brooks; il s'adjoignit un autre médecin, M. Isaac Hayes, et un astronome, M. A. Sontag. Les personnes qui composaient l'expédition, munies de toutes les choses nécessaires pour un séjour prolongé dans les contrées polaires, s'embarquèrent sur l'*Advance*, bâtiment qui avait déjà fait ses preuves, et qui portait cinq petites embarcations, dont une barque de sauvetage en métal. C'est le 30 mai 1853 que Kane et ses compagnons appareillèrent de New-York, d'où ils se rendirent directement à la baie de Fiskernaes, sur la côte du Groenland, où ils laissèrent leurs bâtiments. De là ils explorèrent, pendant les années 1853, 1854 et 1855, les régions qui s'étendent au sud et surtout au nord de la baie. En 1852, le capitaine Inglefield n'avait pas dépassé dans le détroit de Smith le 79° 30' de latitude. L'expédition de Kane remonta beaucoup plus haut. Elle reconnut que le détroit de Smith s'élargit d'abord, de manière a déterminer à l'ouest la *baie de Peabody*, qu'il se resserre ensuite au delà du 80° pour former, entre la terre Washington à l'est et la *terre de Greennel* à l'ouest, le canal Kennedy, et qu'au delà du 80° 20' ce canal aboutit à un vaste bassin ouvert, qui, malgré un fort vent du nord, ne présentait aucun indice de glace flottante. Cette mer ouverte, que les géographes ont depuis appelée *mer polaire de Kane*, fut le point extrême ou s'arrêta l'expédition. W. Morton, un de ses membres, s'avança, à l'aide d'un traîneau, le long de la côte dite *terre de Washington* jusqu'au cap *Indépendance*, à une baie qu'il appela baie *Constitution*. Quant à la côte occidentale, elle fut remontée jusque vers le 82° 30' de latitude; le dernier point auquel purent atteindre les regards des voyageurs, et qui paraissait un groupe de hauteurs, reçut le nom de mont *Parry*.

L'expédition opéra son retour par Upernavik, en Groënland, et rentra à New-York, en novembre 1855, après avoir échappé à mille dangers. Le récit de cette expédition a été publié sous le titre : *Arctic Explorations in the years* 1853, 1854, 1855; Philadelphie, 1856, 2 vol. in-8°; il a été traduit en allemand. Les épreuves terribles auxquelles s'était exposé Kane, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, avaient miné sa santé. Il alla chercher sous un ciel plus chaud un remède à ses souffrances; mais il ne put recouvrer ses forces, et mourut à La Havane, le 16 février 1857. Ses dépouilles mortelles furent rapportées à Philadelphie avec les plus grands honneurs. Les principales villes de l'Union avaient envoyé des députations à ses funérailles, qui eurent lieu au milieu d'un deuil général.

C. JONVEAUX.

Rapports faits à la Société de Géographie en 1854 et 1855 par MM. Jomard, Cortambert, Malte-Brun et A. Maury ; — *Notice* dans le recueil de Petermann : *Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie*, année 1857.

* KANE (Sir *Robert-John*), médecin anglais, né en 1810, à Dublin. Fils d'un fabricant de produits chimiques, il se destina à la carrière médicale, fut attaché à l'hôpital de Meath, et reçut en 1832 son diplôme; à cette époque il fonda à Dublin le *Journal of Medical Science*, où il inséra de nombreux articles et dont il abandonna la direction en 1834. Quelque temps après il fut chargé d'un cours de chimie, entra en 1841 au Collége des Médecins, et fit, de 1844 à 1847, des lectures à la Société royale sur la philosophie naturelle. A la fin de 1849, il a été nommé président du Collége de la Reine à Cork. Il a fait partie de la commission scientifique qui avait pour mission de rechercher et de prévenir les causes de la maladie des pommes de terre en Irlande (1845); bien que ses efforts, unis à ceux de MM. Lindley et Taylor, n'aient eu qu'un résultat négatif, il fut en 1846 créé chevalier par le lord-lieutenant. C'est à sir R. Kane que Dublin doit la création de son Musée de l'Industrie nationale, où l'on a réuni les instruments et les échantillons de l'agriculture, des mines et des

fabriques (1846); après l'avoir organisé, il en a été quelque temps le directeur. On a de lui : *Elements of Chemistry*; ibid., 1841-1842, 1849, in-8°, fig.; — *Industrial Resources of Ireland*; ibid., 1844, in-8° : ouvrage publié aux frais de la Société royale de Dublin; — *The Large and small Farm Question*; 1848, in-8°. Sir R. Kane a épousé en 1838 la fille de l'astronome Francis Baily, à laquelle on doit une flore irlandaise (*The Irish Flora*). P. L—Y.

Dublin Review. — *English Cyclopædia.*

KANG-HI. *Voyez* KHANG-HI.

KANNE (*Jean-Arnold*), érudit allemand, né à Detmold, en mai 1773, mort le 17 décembre 1824. Après avoir étudié sans beaucoup de suite la théologie et la philologie, il se rendit à Berlin, espérant y pouvoir vivre de sa plume. Mais il se trouva bientôt dans la détresse, et il partit alors pour Iéna, où il subsista pendant quelque temps en donnant des leçons. Il mena ensuite une vie vagabonde, publiant çà et là quelque ouvrage paradoxal, et finit, en 1806, par s'engager dans l'armée prussienne. Fait prisonnier par les Français, il s'évada déguisé en mendiant, et il entra au service d'Autriche. Il devint bientôt dangereusement malade, et fut placé à l'hôpital de Lintz, d'où il fut tiré par ses amis Adolphe Wagner, Jean Paul et Jacobi, qui, pour cent soixante florins, le rachetèrent du service autrichien, et le firent venir à Bayreuth. Nommé en 1809 professeur d'histoire au gymnase de Nurnberg, il fut chargé, huit ans après, d'y enseigner la philologie, et il fut appelé en 1818 à une chaire de littérature orientale à l'université d'Erlangen. Il montra toujours un caractère exalté et bizarre; dans les dernières années de sa vie, il devint tout à fait maniaque. Dans ses ouvrages on remarque une érudition souvent profonde, et une sagacité critique, parfois merveilleuse, à côté d'excentricités fort étranges. On a de lui : *Analecta Philologica*; Leipzig, 1802, in-4°; — *Feuilles d'Aleph à Kouph*; Leipzig, 1803 : petit écrit humoristique, publié sous le pseudonyme de Walter Bergius, ainsi que l'opuscule suivant, du même genre : *Petit Voyage à la main*; Penig, 1803; — *Ueber die Verwandtschaft der griechischen und deutschen Sprache* (De l'Affinité des Langues grecque et allemande); Leipzig, 1804, in-8°; — *Neue Darstellung der Mythologie der Griechen und Römer* (Nouvelle Exposition de la Mythologie des Grecs et des Romains); Leipzig, 1805, in-8°; — *Erste Urkunden der Geschichte oder allgemeine Mythologie* (Premiers Documents de l'histoire, ou mythologie universelle); Bayreuth, 1808, 2 vol. in-8°; Hof, 1815, 2 vol. in-8°, avec une préface de Jean-Paul; — *Pantheon ueber ælteste Philosophie und Naturwissenschaft* (Panthéon de la Philosophie et de la Science naturelle la plus ancienne); Tubingue, 1810, in-8°; — *Geschichte des Zwillings a Peda* (Histoire du Jumeau *a Pede*); Nuremberg, 1811, in-8° : opuscule badin sur une paire de bottes; — *La Comédie Humaine, ou les noces de Blepsidème*; Bayreuth, 1811 : comédie en deux actes; — *System der indischen Mythe oder Chronos und die Geschichte des Gottmenschen in der Periode des vorrueckens der Nachtgleichen* (Système du Mythe indien, ou Cronos et l'Histoire de l'Homme-Dieu dans la période de l'avancement des équinoxes); Leipzig, 1813, in-8°; — *Lappalien und gekrönte Preisschriften* (Fariboles et Mémoires couronnés); Leipzig, 1814, in-8°; — *Sammlung wahrer und erwecklicher Geschichten aus dem Reiche Christi* (Recueil d'histoires véritables et intéressantes tirées de l'histoire du christianisme); Nuremberg, 1815-1822, 3 vol. in-8°; — *Leben merckwürdiger und erweckter Christen aus der protestantischen Kirche* (Vies de Chrétiens Protestants remarquables); Bamberg, 1816-1817, 2 vol. in-8°; en 1824, Kanne publia à Francfort un volume de supplément aux deux ouvrages précités; — *Christus im Alten Testament* (Le Christ dans l'Ancien Testament); Nuremberg, 1818, 2 vol. in-8°; — *Biblische Untersuchungen mit und ohne Polemik* (Recherches Bibliques avec et sans polémique); Erlangen, 1819, 2 vol. in-8°; — *De Vocabulorum Enantiosemia, sive observationes de confusione in lingua babylonica*; Nuremberg, 1819, in-8°; — *Zwei Beitraege zur Geschichte der Finsterniss in der Reformation oder Ph. Camerarius Schicksale in Italien and Clarenbachs Martyrerthum* (Deux Documents pour servir à l'Histoire des ténèbres du temps de la Réforme, ou aventures de Ph. Camerarius en Italie et le martyre de Clarenbach); Francfort, 1822, in-8°. On doit encore à Kanne les éditions suivantes : *Cononis Narrationes, ex Photii Bibliotheca*; Gœttingue, 1798, in-8°; — *Anthologia minor, sive florilegium epigrammatum græcorum ex Anthologia Planudis*; Halle, 1799, in-8°, avec la traduction latine de Grotius. E. G.

Conversations-Lexikon.

KANNE (*Frédéric-Auguste*), compositeur allemand, né le 8 mars 1788, à Delitsch (Saxe), mort le 16 décembre 1833, à Vienne. Il étudia d'abord la médecine et la théologie aux universités de Leipzig et de Wittemberg, puis abandonna les sciences pour les beaux-arts; il reçut du chantre Weinling des leçons de musique, et apprit seul la composition dans quelques bons traités. Établi à Vienne depuis 1808, il trouva dans le prince de Lobkowitz un protecteur généreux, cultiva à son gré la poésie et la musique, écrivit des critiques pour les journaux, et rédigea les dernières années de la *Gazette Musicale*. « Malgré l'étendue de son savoir et la variété de ses connaissances, dit un biographe, il finit par tomber dans une misère profonde, et fut souvent réduit à faire, pour vivre, de petites pièces de vers pour les noces ou les

funérailles. » Malade d'une inflammation d'entrailles, il rejeta tout secours de la médecine, et mourut en sortant du cabaret. Doué d'un esprit bizarre et n'écrivant que par caprice, il dissipa dans une vie désordonnée les trésors d'un génie original et vigoureux, mais souvent incorrect. On a de lui plusieurs opéras et mélodrames, entre autres *Die Elfenkœnigin* (La Reine des Elfes), *Orphée, Sapho, Malvina*; un très-grand nombre de *chants* à voix seule; des *marches militaires*, des *trios*, des *sonates*, etc. K.

Schilling, *Musikalische Handwörterbuch*.

KANNEGIESSER (*Théophile-Henri*), médecin allemand, né à Gotha, le 22 juillet 1712, mort à Kiel, le 26 août 1792. Il étudia la médecine à Iéna, et plus tard à Halle, sous la direction de Hoffmann, d'Alberti et Juncker, qui devinrent ses professeurs. Durant un voyage qu'il entreprit dans le Nord, le gouvernement danois lui accorda la place de médecin ordinaire des bailliages de Neumunster et de Bordisholm. Il se décida alors à rester dans le Danemark, et il devint en 1743 professeur de médecine à Kiel. Voici ses principaux ouvrages : *De veterum in rem medicam Laude et Meritis plane singularibus*; Kiel, 1747, in-4°; — *De Temperamentorum Formalitate*; ibid., 1748, in-4°; — *De Pneumatosi*; ibid., 1748, in-4°; — *De Pleuritide*; ibid., 1749, in-4°; — *De tubulosa Nervorum Structura*; ibid., 1749, in-4°; — *De Salivæ Efficacitate*; ibid., 1753, in-4°; — *De Ætatibus*; ibid., 1755, in-4°; — *De Impotentia Conjugali*; ibid., 1756, in-4°; — *De Philosophia naturali futura medico-necessaria*; ibid., 1757, in-4°; — *De Quadratura Circuli physica*; ibid., 1765, in-4°; — *Institutiones Medicinæ legalis*; Halle, 1768, in-8°; ibid., 1777, in-8°; Kiel, 1777, in-8°; — de nombreuses *Observations* insérées dans les *Actes* de l'Académie des Curieux de la Nature, etc. Dr L.

Biographie Médicale.

KANNEGIESSER (*Charles-Frédéric-Louis*), littérateur allemand, né le 9 mai 1781, à Wendemark, près Werben (Marche prussienne). Il fit ses études à Berlin et à Halle, occupa depuis 1811 jusqu'en 1822 la place de recteur du collége de Prenzlau, et devint en 1822 directeur du collége de Breslau, et agrégé à la faculté philosophique de cette ville. Depuis plusieurs années il vit retiré à Berlin. On a de lui une traduction des œuvres dramatiques de Beaumont et Fletcher (*Dramatische Werke*); Berlin, 1808, 2 vol.; — une traduction de la *Divine Comédie* et des poésies lyriques de Dante : *Gœttliche Komœdie*; Amsterdam et Leipzig, 1809-1821, 3 vol.; 4e édition corrigée, Leipzig, 1843; — *Lyrische Gedichte*; Leipzig, 1827, 2e édit., 1842, 2 vol.; — une traduction des *Odes* d'Horace, Prenzlau, 1821, et des *Odes* d'Anacréon et de Sapho, ibid., 1827; — des traductions d'ouvrages de Biron, de madame de Staël, de Leopardi, de Silvio Pellico, de Mickiewicz Sjoeberg, d'Oersted, de Bernard, etc.; *[...]træge ueber eine Auswahl von Gœthes l[...] chen Gedichten* (Leçons sur un choi[...] Poésies lyriques de Gœthe); Breslau, 1[...] — *Italienische Grammatik* (Grammaire [...]lienne); Leipzig, 2e édit., 1844; — *Deut[...] Declamatorium* (Déclamatoire Allema[...] Leipzig, 3e édit., 1850-1851, 3 vol.; — *[...] deutsche Redner* (L'Orateur Allema[...] Leipzig, 1844; — *Schauspiele fuer die Ju[...]* (Comédies pour la Jeunesse); Berlin, 1844-12 vol.; — *Frauenlob*, recueil de son[...] Berlin, 1853, etc. R. L

Conv.-Lex.

K'ANSOU EL-GOURI, le vingt-cinquièm[...] l'avant-dernier des sultans d'Égypte de la de[...] dynastie des mamelouks circassiens. C'éta[...] affranchi d'El-Achraf K'aïtbaï, qui de s[...] mamelouks le fit successivement *khrasségh[...]* attaché spécialement à sa personne, *kache[...]* administrateur de la haute Égypte (1481-1[...] émir dizainier et gouverneur de différentes [...] de Syrie, et entre autres d'Alep (1488-1[...] Puis le sultan Moh'ammed, fils de K'aïtba[...] mit à la tête d'un corps de mille combattan[...] sous K'ansou-Abou-Sa'ïd, il parvint à la di[...] de chef des *naïbus*, ou lieutenant du sultan ([...] 1500); ce fut avec ce titre qu'il accompagn[...] mir Toumanbéi, envoyé en Syrie par le s[...] Djanbélat pour combattre le vice-roi de ce[...] qui venait de se révolter. Pendant cette [...]dition, Toumanbéi ayant été acclamé pa[...] émirs circassiens, revint au Kaire, et ramena[...] lui K'ansou, qu'il fit *ostadar* (grand-maît[...] palais), vizir et *deouddar*, ou secrétaire d[...] La milice s'étant bientôt après insurgée c[...] Toumanbéi (1500-1501), on éleva à la puis[...] suprême K'ansou el-Gouri. Mais pour la lui [...] accepter, il fallut plus que des prières, il [...] des menaces, et les historiens rapportent [...] pleura amèrement lorsque, dans son intr[...]tion, on lui ceignit l'épée. C'est que, vieux [...]cien des affaires de son pays, il savait trè[...] quelle était l'instabilité d'humeur de ceu[...] avaient jeté les yeux sur lui. Cependant, il [...]verna assez paisiblement durant seize ans, [...] les noms officiels de Melek el-Achrâf Ab[...] Naseur. A cette époque le trône de Cons[...]nople était occupé par le fameux Baïezid [...]derim (Bajazet), avec lequel K'ansou sut [...] jours se maintenir en parfaite intelligence. [...] il ne pouvait en être de même avec son su[...]cesseur, Sélim Ier, dont l'intention bien arrêtée [...] de réunir l'Égypte à ses autres possession[...] sultan ottoman, voulant au moins avoir un [...] texte, prit d'abord sous sa protection un [...]mécontent de K'ansou, et déclara la guer[...] sofi de Perse, Ismael-Châh, qu'il savait en [...] bons termes avec K'ansou, dont il exige[...] neutralité complète, bien difficile dès lors [...]server pour ce dernier. K'ansou, voulant c[...]

... le son côté, proposa ... lui envoya l'émir ... été traité de la ... n'y avait plus à ... sort donc d'Alep le ... 1516. et ... , qu'il ren- ... Dabek. Au ... uennes eurent le ... eusement à la ... le b ... d parmi les ... défendu à ses mame- ... le laisser tomber tout le ... vieux mamelouks, qui se retirent du combat. En même temps ... vendu à Sélim et qui commandait ... , s'enfuit; les Ottomans reprennent ... , et la bataille est perdue. En vain ... fait-il des prodiges de valeur, il est ... e tourner bride; le désespoir l'atteint jus- sources même de la vie; il est frappé ... ie, et tombe de cheval sans connais- ... es émirs qui l'entourent, afin de sous- ... on corps à la profanation, l'achèvent, lui ... la tête et la jettent dans une citerne. ... t la fin du Melek el-Achraf Abou-Naseur; ... environ soixante-quinze ans; sa mort ... à peine d'un an la conquête définitive ... pte par les Turcs. O. MAC CARTHY.

... nabi, *Bah'ar al Zak'ar*. — Ah'med ben Iousef, ... *al Doual*.

... (*Emmanuel*), célèbre philosophe et ... aticien allemand, né le 22 avril 1724, à ... berg, mort le 12 février 1804. Sa vie ... aucun incident remarquable : comme celle ... majorité des penseurs allemands, ... au sein de l'école et du cabinet Son ... origine écossaise, était un sellier pauvre, ... probité extrême, et sa mère poussait ... pes religieux jusqu'au puritanisme le ... ide. C'est dans les exemples de ses pa- ... K ... puisa, comme il le reconnut lui- ... de cette moralité austère qui ... le ses écrits. Sa première ... , se fit sous le toit ... de facilité que d'avi- ... s'instruire, il ... oyé au collége (*Gym- ... Frederi ...*), sur le conseil d'un ... aternel, nommé Richter, cordonnier aisé, ... aux frais de l'écolier. Le directeur ... docteur Schulze, s'aperçut bientôt ... t de son élève : il en avertit la ... qui dès lors prit le plus grand soin de l'é- ... de son fils. Kant parla toujours depuis ... avec un vif sentiment de recon- ... in de sa vie, il exprimait ... avoir pas rendu un ... dans quelqu'un de ses écrits. ... voir terminé ses études de collége, il ... ulièrement ... cours ... qui, ... les lettres ... les mathé-

matiques eurent bientôt pour lui un immense attrait, et influèrent dès lors puissamment sur toute la direction de son esprit. Reçu maître ès arts (licencié en philosophie), il se destina à l'enseignement, s'employa quelque temps à une éducation particulière; et, à l'âge de trente-trois ans, il fut attaché à l'université de Kœnigsberg comme simple répétiteur (*Privatdocent*). En 1770 il obtint la chaire de mathématiques, qu'il ne tarda pas à permuter contre celle de logique et de métaphysique. C'est dans cette chaire que Kant s'illustra comme l'apôtre d'une philosophie nouvelle, qui compte des disciples nombreux et dévoués. De toutes les parties de l'Allemagne on vit affluer à Kœnigsberg une jeunesse avide de recueillir les paroles du maître, et, après que, affaibli par l'âge, il eut, dès 1793, renoncé à l'enseignement public, les hommes d'État et les diplomates les plus célèbres tenaient à honneur de venir visiter le grand philosophe dans sa profonde retraite. Deux de ses élèves et amis, G. Hasse (1) et Wasianski (2) nous ont retracé les dernières années de la vie de Kant. Les détails qu'ils nous en donnent sont insignifiants en eux-mêmes : ils n'ont de l'intérêt que parce qu'ils se rapportent à un homme qui, par l'originalité et la hardiesse de ses idées, fixa sur lui un moment l'attention du monde.

On a cité comme un trait de ressemblance entre Socrate et Kant, que le premier, dans une vie de soixante-dix ans, ne quitta jamais le territoire d'Athènes, de même que le second mourut dans sa ville natale sans en être sorti une seule fois. Mais on oublie que Socrate assista au siége de Potidée et que Kant fut précepteur dans une famille éloignée de Kœnigsberg. — Chaque heure avait son emploi dans la vie du philosophe allemand, qui n'eut jamais de Xanthippe dans son intérieur. « Cinq minutes avant cinq heures du matin, été ou hiver, il se faisait réveiller par son domestique, Martin Lampe, ancien soldat prussien. A cinq heures précises, il s'asseyait à sa table, prenait une ou deux tasses de thé, et fumait une pipe en repassant dans son esprit le plan qu'il s'était tracé la veille de sa journée. A sept heures il sortait pour faire son cours, et de retour au logis, il se remettait au travail jusqu'à une heure. Depuis qu'il eut cessé ses cours, il ne travaillait plus, pendant toute la matinée, qu'à ses derniers écrits. A une heure moins un quart, la cuisinière, qui, avec Lampe, composait toute sa maison, venait lui dire : « Les trois quarts sont sonnés ». Alors Kant se levait de son bureau, ajustait sa toilette, prenait un verre de vin de Hongrie ou du Rhin pour ouvrir l'appétit (3), et

(1) *Letzte Äusserungen Kant's*; Kœnigsberg, 1804.

(2) *Immanuel Kant, in seinen letzten Lebensjahren*, etc.; Kœnigsberg, 1804.

(3) Kant était ennemi déclaré de la bière. Quand quelqu'un était incommodé, sa question ordinaire était : « Ne boit-il pas de bière le soir ? » Ou même quand quelqu'un

attendait la compagnie invitée à dîner, car il ne pouvait souffrir de dîner seul; et un jour, aucun de ses amis n'ayant pu venir, il voulut que son domestique allât au hasard inviter le premier passant dans la rue. Le dîner durait d'une heure à trois et quelquefois davantage. La conversation roulait sur les objets les plus variés, la philosophie exceptée; les nouvelles politiques, les voyages de Hornemann en Afrique et d'Alex. de Humboldt en Amérique, les découvertes récentes de physique et de chimie, défrayaient les propos de table de l'illustre hôte. Il revenait souvent sur le rôle que l'électricité atmosphérique lui semblait devoir jouer dans les phénomènes de la vie; il attribuait, par exemple, à cette influence, l'espèce de mortalité qui regnait alors parmi les chats à Breslau, à Vienne, et à Copenhague. Il trouvait que l'électricité influe aussi sur la forme des nuages; il supposait même qu'elle etait la cause de ses pesanteurs de tête; et il espérait qu'avec un changement de temps cette indisposition passerait. Il éludait toute objection contre sa théorie favorite; et, comme elle lui était un motif de consolation, ses amis ne cherchaient guère à le contredire. Il aimait surtout à s'entretenir avec de jeunes savants et des médecins. Après dîner, il s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à l'exercice modéré de la promenade (1). « Je ne crois pas, dit H. Heine, que la grande horloge de la cathédrale de Kœnigsberg ait accompli sa tâche avec plus de regularité que son compatriote Kant. Les voisins savaient exactement qu'il était trois heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'Allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois par jour, en quelque saison que ce fût, et, quand le temps était couvert ou que les nuages annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras. Si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cet homme et de sa pensée destructive de toute divinité, ils auraient éprouvé à sa vue un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau, qui ne tue que des hommes. Mais ces braves gens ne virent jamais en lui qu'un professeur, et, quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient respectueusement et réglaient d'après lui leur montre (2). » Kant donnait deux raisons de sa promenade : d'abord, il desirait mediter à son aise; ensuite, il voulait « respirer seulement par le nez, en tenant la bouche fermée, afin que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver poumons ». C'était un conseil d'hygiène donnait à tous ses amis : il prétendait p éviter la toux et le rhume. Au retour de la menade, il lisait les journaux savants et les les politiques. A six heures, il se remettai travail. Hiver et été il s'asseyait toujours a du poële, place d'où il pouvait voir à tr les fenêtres la tour du vieux château de Kœ berg : ses yeux s'y reposaient avec plaisi quand, dans les derniers temps de sa vi peupliers d'un jardin voisin lui ôtèrent perspective, cela troubla les méditations d vieillard. Pour être agréable à Kant, le pr taire du jardin fit couper la cime de ses peup en sorte que le philosophe put revoir sa tour et reprendre en paix le cours de se flexions. Il écrivait sur de petits papiers les les plus remarquables qui lui venaient. Il t nait sa soirée par des lectures, et, sans j souper, se couchait à dix heures. Un d'heure avant de se mettre au lit, il secouait idée qui aurait pu troubler son sommeil; moindre insomnie lui était extrêmement pe Dans les plus grands froids, il couchait une chambre sans feu; les fenêtres en e toujours fermées été ou hiver, et il ne v pas que la lumière y pénétrât jamais (1 défaut d'air renouvelé était pourtant bien traire à tous les principes de l'hygiène. M philosophes entendent la médecine autr (*voy.* DESCARTES). Vers la fin de 1801, suite d'une chute, Kant suspendit ses pro des; et, dès ce moment, sa santé allait rapid en déclinant. Des lueurs soudaines ranimai core parfois son intelligence. Ainsi, un jour lant du péché originel, il disait à son ami H « Il n'y a pas grand chose de bon dans l'hom chacun hait son voisin, cherche à s'élev dessus de lui, est plein d'envie, de malice vices diaboliques : *Homo homini non Deu diabolus*. Que chacun sonde sa conscie Depuis très-longtemps il avait perdu l'usa l'œil gauche; on ne s'en apercevait que qua le savait; il n'aimait pas à en parler, et p dait même qu'on ne voyait pas mieux deux yeux qu'avec un seul, et que la en se retirant de l'un se fortifiait dans tre. Au milieu de 1803, l'œil droit auss faiblit. Kant fut dès lors obligé de reno toute lecture et à toute écriture : le dernie qu'il ecrivit fut sa signature apposee au bas procuration générale donnée à son ami et ciple Wasianski. Bientôt sa mémoire s'affai son tour : il ne pouvait plus trouver les ex sions de la vie commune; mais, chose étr dans sa plus grande faiblesse, il parlait e avec une precision etonnante de tout ce q rapportait à l'histoire naturelle, à la chimie geographie physique et aux mathématique

mourait avant l'âge, il disait : « C'etait p[illegible]ment un buveur de biere. » M. Cousin, *Dernières [illegible] de Kant*, p. 10.

(1) Voy. M. Cousin, *Kant dans [illegible] sa vie*; Paris, 1857.

(2) H. Heine, *De l'Allemagne* [illegible] de Paris, 1855.)

(1) M. Cousin, ouvrage cite, p. 8.

pouvait réciter par cœur les tables de logarithmes de Neper. Quoiqu'il fît grand cas des médecins, il ne voulait pas y avoir recours : fier de n'en avoir jamais eu besoin, il soutenait qu'il n'était pas malade, mais vieux et faible. « Je veux bien mourir, disait-il, mais non par la médecine » ; et il citait cette épitaphe d'un homme que la médecine avait tué : *Un tel se portait bien ; pour avoir voulu se porter mieux, il est ici*. Son adage était : *pharmacon venenum*.

Le 8 octobre 1803, Kant tomba, pour la première fois de sa vie, sérieusement malade, à la suite d'une petite indigestion, et ses amis firent venir un médecin. Il se rétablit un peu ; mais dans le mois de décembre sa vue s'éteignit tout à fait. En janvier 1804, il perdit tout appétit : il ne faisait que bégayer à table, et ne parlait distinctement que dans son lit ; bientôt il ne reconnut plus ceux qui étaient autour de lui, d'abord sa sœur, puis Wasianski ; son domestique fut celui qu'il reconnut le plus longtemps. Le 7 février, il voulut réunir à dîner ses deux intimes, Hasse et Wasianski. « A peine, raconte le premier, l'eut-on porté à table, et avait-il pris une cuillerée de soupe, qu'il demanda à être reporté dans son lit. Quand on le déshabilla, nous vîmes que ce n'était plus qu'un squelette ; et son corps s'affaissa dans le lit comme dans un tombeau. Nous restâmes à table, nous entretenant de lui avec M. Wasianski. Il le remarqua, et nous lui dîmes : Vous entendez, monsieur le professeur, nous parlons de vous : *Ja, ganz recht* (oui, très-bien) ; ce furent les derniers mots que j'entendis sortir de sa bouche. » Le 9 février, il ne répondait plus aux questions qu'on lui faisait ; et le 12, vers onze heures du matin, il rendit l'âme, à l'âge de près de quatre-vingts ans. L'université et la ville de Kœnigsberg lui firent de magnifiques obsèques ; sa tête fut moulée pour la collection du docteur Gall. Toutes les bagatelles qui avaient appartenu au grand philosophe furent considérées comme des reliques : une vieille casquette, qui avait servi plus de vingt ans et ne valait pas six liards, fut vendu environ 35 francs ; et on montre encore aujourd'hui à Dresde, dans un cabinet de curiosité, une paire de souliers de Kant. — Né pauvre, ses leçons et ses écrits lui avaient fait peu à peu une existence aisée. A sa mort, sa fortune s'élevait à environ 64,000 francs, somme considérable pour le pays où il avait vécu ; sa bibliothèque était très-peu nombreuse ; elle ne contenait pas plus de 450 volumes, et encore la plupart étaient-ils des cadeaux. Kant était petit de taille, maigre et d'un tempérament très-sec. Il lui fallait dans son cabinet une chaleur constante de 14 degrés (centigrades), et il était malheureux quand il en manquait un seul ; et, même en juillet et août, quand la température ne montait pas jusque-là, il faisait du feu jusqu'à ce que son thermomètre marquât ce degré. Il portait toujours des bas de soie, qu'il ne liait pas autour de la jambe par des jarretières, mais qu'il soutenait par des cordes à boyau, attachées à de petits ressorts élastiques qui étaient fixés dans deux petits goussets pratiqués tout exprès à côté de son gousset de montre. Tout cet arrangement, aussi compliqué qu'un de ses traités de métaphysique, avait pour objet, disait-il, de maintenir la libre circulation du sang (1). On pourrait croire que l'auteur de la *Critique du Jugement* (Théorie du Goût et des Arts) n'aimait que la belle et noble musique, celle des premiers artistes ; nullement : il distinguait mal la bonne musique de la mauvaise, et il aimait par-dessus tout la musique forte : sa grande distraction était la musique de la garde montante (2). — Kant avait adopté le paradoxe d'Aristote : « Mes amis, il n'y a pas d'amis. » Il se servait de l'expression d'amis dans les rapports ordinaires, comme de celle de « très-humble serviteur » au bas d'une lettre ; on ne s'en étonnera pas si l'on songe à la manière dont il avait passé sa vie. Sa destinée s'était écoulée tout entière dans son cabinet. Son rôle en ce monde était celui d'un penseur et d'un observateur. Il ne connaissait les passions, les souffrances et le malheur que de nom ; dévoué tout entier à ses études, il avait recherché et facilement rencontré des relations sûres et agréables, sans éprouver le besoin d'une affection intime. Mais quand, avec l'âge, des soins continuels lui étaient devenus nécessaires, et qu'il les eut trouvés dans quelques-uns de ses amis, il abandonna son triste paradoxe, et convint que l'amitié n'est pas une chimère (3).

Le principal ouvrage de Kant, celui qui contient les fondements de tout le système du grand philosophe, a pour titre *Critik der reinen Vernunft* (Critique de la Raison pure), dont la première édition parut à Riga, en 1781, in-8° (4). Que signifie ce titre ? Au lieu de le dire immédiatement dans l'avant-propos de cet ouvrage, il ne s'en explique que dans la préface de la *Critique du Jugement*, œuvre postérieure à la première : « *La Raison pure*, c'est la faculté de connaître d'après des principes *a priori*. La discussion de la *possibilité* de ces principes et la délimitation de cette faculté constituent la *Critique de la Raison pure*. Comme l'imagination tend sans cesse à franchir les bornes de la réalité, il est nécessaire d'établir en principe quelque chose de non arbitraire ou de non fictif. Mais quel sera ce *non-arbitraire*, ce *non-fictif?* La *possibilité* des choses en général. Telle chose est possible, bien qu'elle ne soit pas toujours réelle ; la possibilité n'est pas une affaire d'opinion : elle repose sur des conditions invariables, nécessaires, inhérentes à notre faculté de connaître, ainsi que

(1) M. Cousin, *Dernières Années de Kant*, p. 22.
(2) Ibid., p. 47.
(3) Ibid., p. 24.
(4) La 7e édition, publiée à Leipzig, en 1828, in-8°, est la plus correcte. La 5e est la dernière qui ait paru sous les yeux de l'auteur. Enfin, l'édition la plus récente (la 9e) est celle de Schubert et Rosenkrantz, Leipzig, 1838, formant le 2e vol. des *Œuvres complètes* de Kant.

sur l'application de ces conditions à l'expérience. »

Pour bien saisir ce système, en général si mal compris, il faut se rappeler que Kant était mathématicien ; la certitude des mathématiques faisait son admiration, et il se demandait s'il n'y aurait pas moyen de donner également à la métaphysique, qui jusque-là « n'avait tâtonné que dans les ténèbres, la marche assurée d'une science ». C'est préoccupé de cette idée que Kant entreprit l'examen de la faculté de connaître, c'est-à-dire la critique de la raison pure.

De quelle nature sont les propositions mathématiques? sont-elles *analytiques* ou *synthétiques?* Cette question fut le point de départ du philosophe. Les propositions analytiques reposent, dit-il, sur le principe de l'identité ou de la contradiction : elles n'ajoutent rien de nouveau au rapport du sujet à l'attribut (l'un et l'autre pris dans le sens grammatical); elles ne font qu'éclaircir ou expliquer ce qui s'y trouvait déjà. Ainsi, quand on dit : « Tous les corps sont étendus », on ne présente que deux points de vue ou deux formes de la même connaissance; car il est impossible de concevoir un corps (sujet) sans étendue (attribut), et réciproquement. Les propositions synthétiques, au contraire, ajoutent quelque chose de nouveau au rapport du sujet à l'attribut. En disant : « les corps sont pesants », on introduit dans le sujet un attribut qui n'y était point logiquement contenu : on aura beau décomposer la notion de corps, on n'en fera point sortir celle de pesanteur; la notion de pesanteur n'est ici donnée que par l'expérience : c'est donc là une proposition synthétique *a posteriori*. On se tromperait si, d'après ces définitions, on continuait à croire que les propositions mathématiques sont analytiques : Kant affirme qu'elles sont toutes synthétiques, contrairement à l'opinion de Hume, qu'il s'attachait particulièrement à combattre. Elles sont, de plus, synthétiques *a priori*, parce qu'elles impliquent un caractère de nécessité et d'universalité étranger à l'expérience. Or, qu'est-ce qui leur donne ce caractère? Quelque chose qui est en nous, la forme de notre intuition, de notre sensibilité le moule en un mot par lequel passe toute la matière fournie par les sens, pour être ensuite élaborée par l'entendement suivant des lois certaines. Quel est ce moule? L'*espace* et le *temps :* toute représentation, toute connaissance réelle porte l'empreinte de l'espace ou du temps, qui ne sont pas des objets réels, existant en dehors de nous, mais, pour le répéter, la forme de notre *réceptivité* (faculté de recevoir des impressions). C'est à quoi les mathématiques doivent leur certitude : la géometrie est toute tirée de l'intuition de l'espace, comme la science du mouvement ou la mécanique l'est de l'intuition du temps. « La ligne droite est le plus court chemin entre deux points donnés », voila une proposition synthétique; car à la notion de ligne *droite* il faut ajouter celle du *plus court* chemin, qui ne s'y trouvait nullement comprise. L'arithmétique elle même rentre dans le [illegible] de notre réceptivité. Ainsi, par exemple, 7 [illegible] = 12 n'est pas, comme on pourrait le p[illegible] une proposition analytique, fondée sur le pri[illegible] de l'identité; car on a beau retourner en [illegible] sens les nombres 7 et 5, on n'y aperçoit pa[illegible] core leur somme. Pour trouver le nombre [illegible] faut sortir de la notion donnée et recourir [illegible] tuition en représentant les unités de 7 et de [illegible] les doigts ou par des points qu'on addit[illegible] ensuite les uns aux autres. C'est donc l[illegible] proposition synthétique, comme l'est du [illegible] toute proposition d'arithmétique; cela se r[illegible] nait surtout quand on emploie des nombres él[illegible] Quelques propositions de géométrie sont c[illegible] dant analytiques, telles que $a=a$, le tout es[illegible] à lui-même ou $(a+b) > a$, le tout est plus [illegible] que sa partie. Mais elles ne servent alors q[illegible] liens de méthode, et n'empruntent du rest[illegible] valeur qu'à l'intuition.

Les matériaux fournis par l'intuition, les r[illegible] sentations revêtues des formes de l'espace [illegible] temps sont coordonnées ensuite par l'ent[illegible] ment pour être converties en véritables co[illegible] sances humaines. Ces deux fonctions, la r[illegible] tivité (sensibilité) et l'entendement, se comp[illegible] et s'enchaînent comme celles de la nutritio[illegible] lois d'après lesquelles les matériaux premi[illegible] coordonnent ou s'élaborent portent le nom a[illegible] télique de *catégories*. Kant les a distribué[illegible] quatre classes, désignées sous les noms de *q[illegible] tité*, *qualité*, *relation*, *modalité :* la 1[re] prend les propositions ou jugements géné[illegible] particuliers (*besondere*), individuels (*einz[illegible]* la 2[e] les jugements affirmatifs, négatifs et i[illegible] nis; la 3[e] les jugements catégoriques, hypo[illegible] ques et disjonctifs; la 4[e] les jugements probl[illegible] tiques, probables (*assertorische*) et apodicti[illegible] Telles sont les conditions ou lois d'aprè[illegible] quelles fonctionne l'entendement. L'étud[illegible] a pour objet ce code intellectuel (que Ka[illegible] donne pas comme définitif), c'est-à-dire la [illegible] bilite de l'expérience ou des connaissances r[illegible] d'après des idees *a priori*, s'appelle la *lo[illegible] transcendentale*, de même que l'étude co[illegible] nant les formes de la sensibilité ou de l'intu[illegible] s'appelait l'*esthétique* (de αἴσθησις, sensa[illegible] *transcendentale*. L'espace et le temps ain[illegible] les catégories de l'entendement n'ayant q[illegible] valeur subjective, sans réalité en dehors d[illegible] prit humain, la conclusion est facile à pré[illegible] c'est que l'homme ne connaît pas les *chose[illegible] soi* (c'est-à-dire telles qu'elles seraient po[illegible] habitants de tous les corps célestes habitabl[illegible] pour Dieu lui-même), mais *telles qu'elle[illegible] apparaissent d'après les principes de[illegible] organisation d'être sentant et pensant* [illegible] un mot, toutes les connaissances ne son[illegible] *phénomenales;* leur valeur n'est point abs[illegible] mais seulement relative : elle dépend des fa[illegible] départies aux habitants de la Terre. Le m[illegible] extérieur se règle donc sur le monde inté[illegible]

mais celui-ci ne se règle pas, comme on l'avait cru jusque alors, sur celui-là. C'est ainsi que le grand philosophe se persuadait avoir fait en philosophie une révolution analogue à celle que Kopernik avait faite en astronomie (1). Tels sont les principes généraux de la philosophie de Kant. Dans l'examen et la discussion de ces principes, l'auteur, à force d'être profond, devient obscur; il s'est créé une terminologie spéciale, et fait perdre facilement le fil des idées à un lecteur inexpérimenté, peu au courant de l'extrême flexibilité de l'idiome germanique (2). Ce qui ressort le plus clairement de la distinction des *phénomènes* et des *noumènes*, de la *dialectique transcendentale*, des *paralogismes* et des *antinomies* de la raison pure, enfin des derniers chapitres de cet ouvrage célèbre, c'est que l'auteur dénie à la raison pure la possibilité d'atteindre légitimement ce qu'il importe surtout à l'homme de connaître, *Dieu*, l'*immortalité de l'âme* et la *liberté*.

Après avoir montré dans la *Critique de la Raison pure* que l'homme est incapable d'arriver par le dogmatisme spéculatif à la démonstration des hautes vérités de la métaphysique et de la religion, Kant fait voir dans la Critique de la Raison pratique (*Kritik der praktischen Vernunft*), la possibilité d'y atteindre par la pratique du *devoir*. Dans cette pratique, il ne faut tenir compte que de la pureté de l'intention libre, dégagée de toute entrave et étrangère à tout penchant ou intérêt personnel. En voici un exemple : c'est un devoir pour chacun de conserver sa vie; mais la satisfaction de ce devoir n'est que celle d'un instinct : elle n'a aucune valeur morale. Supposé maintenant que la vie devienne intolérable par suite de chagrins ou de misères accumulés; la supporter dans ces conditions, qui pour d'autres deviendraient une cause de suicide, c'est imprimer au devoir son vrai cachet, celui de l'exercice de la liberté pure. Autre exemple : la bienfaisance est un devoir; il ne manque pas d'âmes charitables qui, toute vanité à part, éprouvent autant ou même plus de plaisir à donner que d'autres à recevoir. Mais quelque aimables qu'ils soient, leurs actes ne sont pas tout à fait désintéressés : ce sentiment de plaisir entache la pureté du devoir. C'est dans cette pureté d'action, en quelque sorte surhumaine, que le grand philosophe croit avoir trouvé le fil mystérieux qui nous rattache à l'absolu, à l'infini, à Dieu, à l'immortalité. Le monde moral, bien qu'il ne tombe pas sous les sens comme le monde matériel, doit être admis comme une conséquence nécessaire de notre conduite sur la terre. Mais, même en pratiquant le devoir dans toute sa rigueur, sommes-nous heureux en ce monde? Car, en définitive, tout en nous tend vers le bonheur, et le bonheur est à la pratique de la morale ce que le savoir est à l'étude des choses sensibles. Or, le rapport nécessaire entre la morale et le bonheur n'ayant pas lieu sur cette planète, il faut qu'il y ait un autre monde. Donc, Dieu et une vie future sont deux croyances qui, d'après des principes immuables, se lient inséparablement aux devoirs que nous impose la raison pure. La valeur universelle de la morale (devoir) et sa nécessité interne nous conduisent donc à la conception d'une cause première et d'un sage régulateur du monde.

Mais si nous sommes, par cette voie, parvenus à l'idée d'un être suprême, nous ne devons pas, en retour, prendre cette même idée pour point de départ et considérer les lois de la morale comme des productions accidentelles, arbitraires, d'une volonté mystérieuse et supérieure, d'une volonté dont l'examen préalable de nos facultés nous avait seulement fait soupçonner l'existence. Ce n'est pas parce que la morale est obligatoire qu'il faut la regarder comme commandée par Dieu; c'est plutôt parce que la voix de la conscience nous dit de faire notre devoir, que la morale est un commandement de Dieu. C'est ainsi que, sans recourir à des recherches surnaturelles et transcendantes, nous arrivons, par l'examen des lois mêmes de notre conduite, à nous former une idée de Dieu. Si nous croyons cette idée vraie, c'est parce qu'elle s'accorde parfaitement avec les principes qui font agir la raison. C'est donc toujours à la raison pure, mais dans son usage pratique et moral, que nous sommes redevables d'une connaissance qui domine notre destinée, connaissance que la *spéculation* peut bien supposer comme *probable*, mais que le *devoir* (morale) nous impose comme *nécessaire*. Tel est, en résumé, le sens de la *Critique de la Raison pratique*, dont la publication est de sept ans postérieure à celle de la *Critique de la Raison pure* (1).

C'est à tort qu'on a voulu voir là une sorte de rétractation : le philosophe aurait reculé devant les conséquences sceptiques de son système. D'autres y ont même trouvé matière à persiflage. « Kant, dit Heine, a jusqu'ici pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable qui a passé toute la garnison du ciel au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles; l'immortalité

(1) Voy. la préface à la 2e édition de la *Critique de la Raison pure*. La traduction française de cette préface (détachée de la traduction manuscrite) conservée par M. Cousin de l'ouvrage entier, a été donnée par nous dans *L'Époque*, revue mensuelle, année 1835. La traduction complète de cet ouvrage a été donnée depuis par M. Tissot (Paris 1836).

(2) A notre avis, il n'existe pas encore en français, n'en déplaise à M. Cousin, une analyse bien claire et complète du système de Kant. L'auteur de la *Philosophie de Kant* (Paris, 1857, 2e édit.), est loin de distinguer nettement les points culminants des détails accessoires, et, en mêlant à son analyse des critiques inopportunes, il embrouille toutes les questions.

(1) Comparez l'*Examen de la Philosophie de Kant* par l'auteur de cet article dans *L'Époque* (Revue mensuelle, année 1835, p. 297.

de l'âme est à l'agonie... On n'entend que râle et gémissements... Et le vieux Lampe, spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit, et montre qu'il est non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin : « Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;..... c'est ce que dit la *raison pratique*... Eh bien, soit! que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » « En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique*, et, à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué (1). »

Il s'est formé à Kœnigsberg, une *Société kantiste*, qui se réunit au moins une fois par an, le 22 avril, pour célébrer l'anniversaire du grand philosophe. C'est cette société qui, sous les auspices de Ch. Rosenkranz et de F.-G. Schubert, a donné une édition des œuvres complètes (*Sämmtliche Werke*), en 12 vol. in-8°; Leipzig (Voss), 1838-1842. Malheureusement les éditeurs n'ont suivi, dans le classement des nombreux écrits de Kant, ni l'ordre chronologique, ni l'ordre de matières. Nous analyserons dans chaque volume l'œuvre la plus importante, en nous bornant à une simple indication des autres travaux qui y sont contenus.

Dans le premier volume, intitulé *Kleine logisch-metaphysische Schriften* (Petits écrits logico-métaphysiques), nous signalerons un mémoire, fort peu connu, sur l'introduction de l'idée des quantités négatives dans la philosophie (*Versuch den Begriff der negativen Grössen in die Weltweisheit einzuführen*) (2). Si ce mémoire, publié pour la première fois en 1763 (Kœnigsberg, 72 pages in-8°), a passé jusqu'ici presque inaperçu, cela tient à la difficulté du sujet, que l'auteur lui-même ne se dissimule pas. Il commence par mettre un grand nombre d'erreurs commises par les philosophes sur le compte de leur ignorance en mathématiques. « On a tort, dit-il, de rejeter l'idée de l'infiniment petit comme purement fictive ou imaginaire. La nature elle-même semble nous y conduire : ainsi, le passage du repos au mouvement d'un corps par l'action continue de la pesanteur doit être infiniment petit (3). Si Crusius avait eu le sens mathématique, il n'aurait pas taxé de ridiculement fausse l'idée de Newton comparant la force qui d'attractive, peut, suivant la distance des corps, devenir répulsive : dans les séries continues, les quantités positives cessent là où commencent les quantités négatives. » — Pour Kant, comme du reste pour tous les vrais mathématiciens, les quantités négatives sont tout aussi réelles que les quantités positives; elles sont égales, mais opposées les unes aux autres (1). La preuve encore qu'elles sont très-réelles, c'est qu'elles donnent lieu aux mêmes opérations que les quantités positives. Aussi ne faut-il jamais perdre de vue la double valeur attachée aux signes + et —, qui peuvent être à la fois signes de quantité (positive et négative) et signes d'opération (addition et soustraction) (2). En un mot, une quantité n'est positive ou négative que suivant la position ou la direction qu'elle occupe vis-à-vis d'une autre : une dette, qui diminue les revenus du débiteur, augmente d'autant, si elle est acquittée, les revenus du créancier. Tout dépend du point de vue où chacun se place. Il n'y a donc pas *contradiction* ni *négation*, mais *opposition*, ce qui est bien différent. L'auteur rappelle ici, avec beaucoup d'à-propos, les pôles du magnétisme et de l'électricité; il suppose la même polarité à la chaleur, et indique même quelques expériences propres à vérifier cette hypothèse. Enfin, il arrive à formuler cette proposition hardie : le monde est un ensemble de phénomènes positifs et négatifs coordonnés de telle façon que leur somme est toujours la même, $a - a = 0$, et qu'il n'y a jamais excès dans aucun sens.

Les autres écrits du même volume, dont plusieurs sont en latin, ont pour titres : *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova Dilucidatio* (3); c'est la reproduction de la thèse inaugurale que Kant soutint, le 27 sept. 1755, devant la faculté de philosophie de Kœnigsberg, lors de son entrée dans le corps enseignant. C'est une thèse soutenue d'après les principes de l'école de Leibnitz et de Wolf : on n'y voit pas encore percer le système philosophique de l'auteur; — *Versuch einiger Betrachtungen über den Optimismus* (Quelques réflexions sur l'Optimisme) (1) : c'est le simple programme du cours de philosophie fait par l'auteur pendant le semestre d'hiver de 1759; il termine par ces mots : « En regardant autour de moi, muni de ma faible intelligence, je puis me convaincre de plus en plus que le *Mieux c'est le Tout, et que chaque partie est bonne en vue du Tout*; — *Die falsche Spitz-*

(1) H. Heine, *De l'Allemagne*, p. 131, nouvelle édit., Paris, 1855).

(2) Vol. I, pag. 115-160.

(3) On sait que le même pendule bat plus vite à une grande profondeur qu'à la surface du sol. S'il faut, par exemple, 1,000 mètres pour que la différence devienne sensible, et que cette différence soit d'un dixième de seconde, on comprendra qu'à un mètre seulement de profondeur elle soit tout à fait inappréciable, bien qu'elle soit très-réelle. Voilà une des meilleures images de l'infiniment petit.

(1) C'est pourquoi le 0 n'est autre chose que *le point de rencontre de deux quantités égales et opposées*.

(2) « Ceux qui définissent, ajoute ici Kant, une quantité négative comme *au-dessous de rien* ou *moins que rien*, disent une chose absurde. » Cette remarque, parfaitement fondée, s'adressait particulièrement à Euler.

(3) Vol. I, pag. 3-44.

(4) Ibid., pag. 47-8

ſindigkeit der vier syllogistischen Figuren (Sur les Arguties des quatre Syllogismes) (1). Cette dissertation, qui parut d'abord à Kœnigsberg (Kanter) en 1762, puis à Francfort et Leipzig, en 1797, in-8°, est principalement dirigée contre les abus de la dialectique et du syllogisme ; — *Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsætze der natürlichen Theologie und der Moral* (Examen de la clarté des Principes de la Théologie naturelle et de la Morale) (2), question proposée par l'Académie des Sciences de Berlin pour l'année 1763 ; le mémoire de Kant n'obtint qu'un accessit ; celui de Mendelssohn remporta le prix ; — *Der einzig mœgliche Beweisgrund zu einer Demonstration des Dasein Gottes* (Le seul argument possible pour démontrer l'existence de Dieu) (3), déjà paru à Kœnigsberg, en 1763, 205 pages in-8° : les arguments que l'auteur développe se réduisent presque tous à la preuve physico-théologique ; il y montre surtout l'accord qui existe entre les lois de la physique et certains théorèmes de mathématiques, comme, par exemple, la chute d'un corps par la verticale (diamètre d'un cercle), chute dont la durée est égale à celle du même corps par toutes les cordes qui aboutissent à cette verticale (4) ; — *Nachricht von der Einrichtung seiner Vorlesungen :* c'est le programme de ses cours pendant le semestre d'hiver de 1765-1766 ; on y trouve, entre autres, cette remarque, fort sage, que « les élèves doivent aller à l'école non pour y *apprendre des pensées*, mais pour *apprendre à penser* et à se conduire. Mais, comme c'est d'ordinaire tout le contraire qui a lieu, il ne faut pas s'étonner si les hommes qui ont étudié sont en général si gauches et si inintelligents dans le monde » ; — *De Mundi sensibilis atque intelligibilis Forma et Principiis* (6), thèse soutenue par Kant, le 20 août 1770, lors de sa réception comme professeur titulaire de logique et de métaphysique à l'université de Kœnigsberg ; — *Kant's und Lambert's philosophische Briefe* (Correspondance philosophique de Kant avec Lambert), pendant les années 1765-1770 (7) : Lambert (*voy.* ce nom) s'accorde, dans ses idées, avec la plupart des doctrines de Kant ; mais il se refuse à croire que le temps et l'espace ne soient que de simples formes de l'intuition ou de notre faculté de connaître ; — *Was heisst sich im Denken orientiren* (Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée)? article paru dans la *Revue mensuelle de Berlin*, octobre 1786 ; — *Einige Bemerkungen zu Jacob's Prüfung der Mendelssohnschen Morgenstunden* (Quelques Observations sur la Critique de Jacob concernant les *Morgenstunden* de Mendelssohn) (1), article de critique sans importance, publié en 1786 ; — *Eine Entdeckung, nach der alle neue Kritik der reinen Vernunft durch eine ältere entbehrlich gemacht werden soll* (Découverte qui rend inutile la Critique de la Raison pure) (2), notice publiée d'abord à Kœnigsberg en 1790, in-8° : c'est une réplique un peu vive de Kant à un article d'Eberhard (*Philosoph. Magazin*, t. I, p. 289), qui voulut montrer que les principes de la Critique de la Raison pure se trouvent déjà dans Leibnitz ; — *Fortschritte der Metaphysik seit Leibnitz und Wolf* (Progrès de la Métaphysique depuis Leibnitz et Wolf) (3) : c'est la réponse de Kant (déjà publiée par Rink en 1804, in-8°) à la question proposée par l'Académie de Berlin pour l'année 1781 ; ce mémoire intéresse particulièrement l'histoire de la philosophie moderne. Les trois dissertations qui terminent le volume (*Sur la philosophie en général*) publié en 1794 ; — *Sur le bon ton en philosophie* ; 1796 ; — *Traité de paix éternelle en philosophie*, 1796) (4) sont des écrits d'un médiocre intérêt.

Le IIe volume se compose de la *Critique de la Raison pure*, dont nous avons déjà rendu compte.

Le IIIe volume contient : 1° *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysick* (Prolégomènes pour toute Métaphysique future) (5), publiés à Riga, en 1783, in-8° ; 2° un *Traité de Logique*. Ce sont des commentaires de la Critique de la Raison pure. « Puisque l'esprit humain, dit l'auteur, dans les *Prolégomènes*, a erré pendant des siècles, il faut commencer par faire table rase de tout notre savoir, et se demander d'abord si et comment la métaphysique est possible. » De la possibilité des mathématiques pures, il conclut à celle de la métaphysique. Puis, répondant à ceux qui ont mal interprété son système, il montre que, par ses antinomies et l'idéal de la raison pure, il a voulu indiquer seulement les *limites* de la raison, et qu'il n'a nullement entendu par là nier l'existence de Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme. Enfin, il appelle lui-même son système l'*idéalisme critique* pour le distinguer de l'idéalisme dogmatique de Berkley et de l'idéalisme sceptique de Descartes ; — La *Logique* (6), publiée d'abord par Jäsche en 1800, à Kœnigsberg, provient d'une réunion de notes que Kant avait inscrites en marge des feuillets du Compendium philosophique de Meier. L'auteur définit la logique « la science du bon usage de l'entende-

(1) Vol. I, pag. 57-74.
(2) Ibid., pag. 77-111.
(3) Ibid., pag. 163-236.
(4) Ibid., pag. 199.
(5) Ibid., pag. 239-290.
(6) Ibid., pag. 308-341.
(7) Ibid., pag. 343-370. Ces lettres avaient d'abord paru dans la correspondance de Lambert, publiée par Bernoulli, en 1781 (t. I, p. 333-68).

(1) Vol. I, pag. 393-398.
(2) Ibid., pag. 401-432.
(3) Ibid., pag. 435-578.
(4) Ibid., pag. 581-661.
(5) Vol. III, pag. 3-166.
(6) Ibid., pag. 169-340.

ment et de la raison en général, ou la doctrine qui montre comment l'homme doit penser *objectivement*, c'est-à-dire d'après des principes *a priori*, et non pas comment il pense *subjectivement*, c'est-à-dire d'après des principes empiriques ou psychologiques ». — « L'entendement est la faculté de coordonner suivant des règles fixes la matière fournie par les sens ou par l'intuition; et ces règles sont ou nécessaires ou accidentelles. » — Quant à l'ensemble de la philosophie, il la définit « la science de la formule suprême de l'emploi de la raison humaine »; et il la ramène aux quatre questions suivantes : « 1° Que puis-je savoir? 2° Que dois-je faire? 3° Qu'ai-je à espérer? 4° Qu'est-ce que l'homme? » A la première question répond la métaphysique, à la deuxième la morale, à la troisième la religion et à la quatrième l'anthropologie (1). Plus loin (p. 189), Kant donne, sur la marche de l'esprit humain, quelques aperçus dont Tennemann fit son profit pour son *Histoire de la Philosophie*. « Parmi tous les peuples, les Grecs ont les premiers commencé à se faire une idée exacte de la philosophie : ils ont essayé de cultiver l'intelligence par des abstractions. Il y a encore aujourd'hui des nations qui, comme les Chinois et les Indiens, traitent des objets de la raison, tels que Dieu et l'immortalité de l'âme, mais par des images *in concreto*, et non par des règles *in abstracto*. »

Le IVe volume renferme la *Critique du Jugement* (Die Kritik der Urtheilskraft), divisée en deux parties, la critique de l'esthétique et la critique de la téléologie. La première édition parut à Berlin et à Libau, en 1790; la deuxième en 1793, et la troisième en 1799. Cet ouvrage, qui a été traduit en français par M. Barni (Paris, 1845, 2 vol. in-8°), est surtout remarquable en ce qu'il offre pour ainsi dire le spectacle d'un combat du philosophe avec lui-même : à peine touche-t-il au terrain de l'absolu, où son esprit voudrait s'arrêter, qu'il l'abandonne aussitôt, dans la conviction que l'absolu est complètement interdit aux investigations humaines; il s'élève avec audace aux hauteurs vertigineuses de la métaphysique pour en descendre immédiatement avec une circonspection extrême, n'osant rien décider après avoir tout examiné, battant prudemment en retraite après s'être avancé hardiment : tout Kant est là. Schelling et Schiller faisaient le plus grand cas de la *Critique du Jugement*. Le chapitre où l'auteur, à propos du principe téléologique, admet la possibilité d'intelligences (sur d'autres planètes) supérieures à l'intelligence humaine, et peut-être mieux organisées que la nôtre pour comprendre la raison et le but des choses créées; ce chapitre (2) faisait l'admiration de Schelling.

Notre intelligence, dit Kant, est *discursive*, c'est-à-dire qu'elle ne peut, d'après sa nature, qu'aller, par des procédés pénibles, du parti[culier] au général, de la partie au tout, de l'analys[e à la] synthèse. Or, rien n'empêche d'admettre u[ne in]telligence qui, au lieu d'être discursive comm[e la] nôtre, serait *intuitive*, en allant, par une vo[ie in]verse, du général au particulier, du tout à la p[artie,] de la synthèse à l'analyse. » C'est dans l'exa[géra]tion de cette idée de Kant qu'il faut princi[pale]ment chercher l'origine des systèmes de Sch[elling] et de Hegel. — A la *Critique du Jugeme[nt se]* rattachent les *Observations sur le Sent[iment] du Beau et du Sublime* (*Beobachtungen [über] das Gefühl des Schönen und Erhaben[en]*) qui avaient déjà paru en 1764. Le sublime [est,] selon Kant, « ce qui ne peut être conçu sa[ns ré]véler une faculté de l'esprit qui s'élève bie[n au-]dessus des sens ». Or, cette faculté est ce[lle de] concevoir l'infini. « Le pouvoir que nous a[vons,] ajoute-t-il, de concevoir l'infini, au moins co[mme] un tout, révèle une faculté de l'esprit qui de[passe] toute mesure des sens... L'infini est grand [d'une] manière absolue, et non pas d'une manière [com]parative : toute autre grandeur s'évano[uit en] comparaison (1) ». Les *Observations s[ur le] sublime* se terminent par une caractéri[stique] sommaire des principales nations du glo[be. Il] est curieux de voir comment le philosophe [alle]mand, qui n'était jamais sorti de son lieu [natal,] juge les Anglais, les Français, les Hollandai[s.] « L'Anglais, dit-il, est d'un abord froid et [indif]férent envers l'étranger. Il n'est pas spir[ituel,] mais il est intelligent et posé. C'est un ma[uvais] imitateur; il ne demande point ce que les a[utres] pensent de lui : il ne suit que son goût. Il est [consis]tant, opiniâtre, résolu jusqu'à l'audace et [attaché] obstinément à ses maximes. » Le portrai[t qu'il] fait du Français n'est pas, à beaucoup près, [aussi] ressemblant : « C'est un citoyen paisible, [qui se] venge de la cupidité de ses fermiers générau[x par] des satires et par des remontrances de [parle]ment. » Il est vrai que ce portrait est d'au[moins] vingt ans antérieur à la révolution de [1789.] « L'Espagnol est grave, discret et véridiqu[e; il a] du penchant pour le merveilleux, et incline [à la] cruauté. » En prenant pour base le sentim[ent de] l'honneur, Kant se resume ainsi : « Le Franç[ais est] vaniteux, l'Espagnol fier, l'Anglais dédaig[neux,] le Hollandais bouffi et l'Allemand orgueille[ux de] ses parchemins et de ses titres. » Quant aux [autres] nations, il appelle les Arabes les *Espagnol[s]*, [les] Perses les *Français* de l'Orient.

Le Ve volume renferme 1° un Trait[é des] Forces vives (*Schatzung der leben[digen] Kräfte*) (1), composé par Kant à l'âge de [vingt-]deux ans (en 1747). Il y attaque la monad[ologie]

(1) Vol. III, pag. 186.
(2) Vol. IV, pag. 275-302.

(1) Suivant M. Alf. Michiels (*Revue Contemp[oraine]*, 15 sept. 1853), la théorie de Kant sur le sublime s[e trou]verait déjà exposée dans un opuscule français, [publié] en 1768, sous le pseudonyme de Sylvain. Il n'est [pas im]probable que le philosophe allemand se soit in[spiré de] cette source, qui sans doute lui était complètem[ent in]connue.
(2) Vol. V, pag. 3—281.

de Leibnitz, et à la *vis motrix* il substitue *vis activa* : c'était un mot pour un autre. Son idée principale est l'élasticité infinie de la *matière*, qu'il définit « ce qui se meut dans l'espace ». Kant s'y montre cartésien, et ne laisse encore entrevoir aucune trace de son système futur. — 2° *De Igne succincta Delineatio* (1); c'est la thèse du doctorat en philosophie soutenue par Kant, le 17 avril 1755, et qui fut trouvée, en 1838, par M. Schubert, dans les manuscrits de la bibliothèque de Kœnigsberg. L'auteur pense que les dernières molécules de la matière ne sont pas en contact immédiat, mais qu'il y a des interstices remplis par la matière du feu (éther), qu'il appelle aussi *materia elastica* ou la matière du mouvement. — 3° la *Monadologia physica* est aussi une thèse, soutenue le 10 avril 1756, pour obtenir une place de répétiteur (*Privat docent*) près de l'université de Kœnigsberg (2); elle fut imprimée dans la même année (16 pages in-4°), et ne contient rien de remarquable. — 4° *Neuer Lehrbegriff der Bewegung und Ruhe* (3) (Nouvelle Doctrine du Mouvement et du Repos). C'est le programme d'un cours fait pendant le semestre d'été de 1758. Suivant l'auteur, les mots *mouvement* et *repos* ne doivent jamais être pris dans un sens absolu, puisque la Terre tourne autour du Soleil, qui lui-même tourne autour d'un autre centre, etc.— *Von dem ersten Grunde des Unterschiedes der Gegenden im Raume* (Du principe de la distinction des lieux dans l'espace) (4), article imprimé dans le *Nouvelliste* de Kœnigsberg, en 1768. Les divisions de l'espace et les dénominations d'en haut, d'en bas, à droite, à gauche, etc., dérivent, dit l'auteur, des divisions naturelles de notre corps. Kant rappelle ici que sur le sommet de la tête humaine les cheveux se tournent de gauche à droite; que le houblon suit la même direction, tandis que les fèves vont de droite à gauche; qu'il en faut chercher le point initial dans la semence, et que le côté droit a une prépondérance de mouvement sur le côté gauche, bien qu'en apparence les deux côtés soient égaux; — *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft* (Éléments métaphysiques des Sciences naturelles) parut d'abord en 1786 et 1787, à Riga (5); c'est une série de propositions et de remarques qui n'offrent aujourd'hui rien d'intéressant au naturaliste.

Le volume VI contient les écrits scientifiques de Kant proprement dits; tels sont : *La rotation de la Terre a-t-elle varié depuis son origine?* Cette question, proposée en 1754 par l'Académie des Sciences de Berlin, fit composer à Kant son histoire naturelle du ciel (*Naturgeschichte des Himmels*), publiée à Kœnigsberg et Leipzig, en 1755, in-8°, réimprimée en 1808. L'auteur suppose que le mouvement de la marée, qui se fait en sens opposé de la rotation de la Terre, apporte à celle-ci quelque retard, mais qu'il faudrait des millions d'années pour que ce retard devînt sensible (1). Dans le chapitre *Sur l'infini de la création dans l'espace et dans le temps*, on trouve des aperçus qui furent repris et en partie démontrés par le célèbre astronome W. Herschel (*voy.* cet article). « Notre système du monde ne serait-il pas, se demande Kant, un petit anneau du grand système de l'univers? Si l'on suppose, dans l'immensité de l'espace, un point de départ pour la création des innombrables soleils de la voie lactée, ce point aura pu devenir, par sa masse, le centre d'une attraction puissante, autour duquel les étoiles tourneront comme les planètes autour du Soleil. La voie lactée est pour ces soleils ce que le zodiaque est pour nos planètes. Chacun de ces soleils forme, avec son cortége de planètes, un système du monde; ce qui n'empêche pas de les considérer comme des parties d'un tout plus grand encore. Ne pourrait-on pas en effet supposer, dans l'infini de l'espace, d'autres voies lactées? Nous avons vu avec surprise au ciel des lueurs elliptiques qui me paraissent être de ces voies lactées (2). » Il est évident que Kant parle ici des nébuleuses, dont la plus connue (celle d'Andromède) forme en effet une ellipse très-allongée. « Du reste, ajoute-t-il, dans la sphère des créations, on n'avancerait pas plus avec un rayon de la voie lactée que si l'on prenait un globe d'un pouce de diamètre : tout ce qui est fini, tout ce qui a un certain rapport avec l'unité est également éloigné de l'infini. Ce qui est vrai pour l'espace s'applique aussi au temps... Il s'est peut-être écoulé des millions d'années avant que la sphère où nous sommes placés fût arrivée à sa perfection actuelle; et il se passera peut-être encore autant d'années pour que la même création retourne au chaos; car tout se transforme; ce qui a commencé doit finir pour se transformer de nouveau et ainsi de suite dans des séries de siècles qui se comptent par milliards, fractions infinitésimales de secondes de l'éternité (3). » Tout ce chapitre est admirablement beau. — Mais les idées de Kant sur la constitution du soleil (qu'il considère comme un globe igné (4), sont inadmissibles depuis les travaux de Herschel. Il ne parle pas des taches. C'est un spectacle aussi curieux qu'instructif de voir Kant épuiser tout son savoir, déployer tout son talent pour expliquer d'une

(1) Vol. V, page 233-254.
(2) Ibid., pag. 257-276.
(3) Ibid., pag. 276-290.
(4) Ibid., pag. 293-301.
(5) Ibid., pag. 305-436.

(1) Plus tard, Laplace se demandait aussi si la durée du jour (rotation de la Terre) ne pourrait pas être altérée par des causes intérieures, telles que les volcans, les tremblements de terre, etc., et il trouva que depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis plus de deux mille ans, elle n'a pas varié d'un centième de seconde.
(2) Vol. V, pag. 152 et suiv.
(3) Ibid., p. 155 et suiv.
(4) Ibid., pag. 172 et suiv.

manière plausible l'*hiatus* qui existait encore de son temps (*hiatus* comblé depuis par la découverte de nombreuses petites planètes) entre Mars et Jupiter (1) : sa théorie n'admettait que six planètes, et, tout grand philosophe qu'il était, il ne lui venait pas même à l'esprit que ce nombre pourrait être un jour augmenté ; tant il est vrai que les hommes, se flattant d'enchaîner le présent et l'avenir, ont toujours oublié d'ajouter à la fin de leurs théories et de leurs raisonnements le signe de l'addition. A l'embarras et à l'obscurité de ses explications, la plupart inintelligibles, on sent, pour ainsi-dire d'instinct, que Kant était ici dans l'erreur : c'est que tout est clair et simple quand on tient le fil de la vérité. Kant agite la question de l'habitabilité des corps célestes sous un point de vue nouveau. Ainsi, il ne croit pas que toutes les planètes soient nécessairement habitées, soit parce que, trop jeunes, elles n'ont pas encore reçu d'habitants, soit parce que toutes ne sont pas destinées à en recevoir. « Nous voyons, dit-il, sur notre globe, des contrees et des îles désertes. Comparativement à la grandeur de l'Océan de l'univers, les planètes sont bien moindres que nos régions ou îles désertes. La terre flottait dans l'espace probablement depuis des millions d'années avant qu'elle devînt apte à nourrir des plantes, des animaux et l'homme. Cent mille ans de plus ou de moins ne sont rien dans la vie d'une planète. »

Le VII[e] volume est, avec le précédent, l'un des plus curieux de toute la collection. Les fragments relatifs à la philosophie de l'histoire (*Zur Philosophie der Geschichte*), qui parurent d'abord, sous forme d'articles, dans la *Berliner Monatsschrift* (année 1784, p. 385-411), réimprimés dans le recueil de Tieftrunk, tome II, pag. 661 et suiv., méritent une attention particulière. « Comme les hommes n'agissent ni tout à fait instinctivement, ni tout à fait rationnellement, ainsi qu'il conviendrait aux vrais citoyens du monde, leur histoire, d'après un plan régulier (comme chez les abeilles et les castors) paraît impossible. » — « Nous attendons encore, ajoute l'auteur, le génie qui pourrait nous montrer la grande loi des contradictions et des excentricités des actions humaines, le Kepler ou le Newton de l'humanité (2). » Puis il formule les propositions suivantes : 1° Tout être vivant est, de sa nature, destiné à se développer complètement et conformément à un but. — 2° Le développement de l'homme, comme être rationnel, paraît être dévolu non à l'individu, mais à l'espèce. — 3° L'homme est destiné à tirer de lui-même tout ce qui dépasse la vie animale, et à ne chercher sa félicité ou sa perfection que dans l'emploi de sa raison, délivrée de l'instinct. — 4° Le moyen dont se sert la nature pour le dévelop-

(1) Vol. VI, pag. 195-196.

(2) Kant émet cet espoir sous une forme dubitative et presque satirique (p. 318). Il a eu peut-être tort.

pement de la raison est l'antagonisme des f
humaines dans la société. — 5° Le plus grand
blème à résoudre, pour l'espèce humaine,
d'arriver à former une société qui se gou
par la justice. — 6° L'homme est un anima
dès qu'il vit en société avec ses semblabl
besoin d'un maître; car, vis-à-vis d'autr
abuse toujours de sa liberté; et bien que, co
être raisonnable, il désire une loi qui mett
bornes à la liberté de tous, son instinct é
et brutal le pousse à s'en exempter. Là
nœud de la difficulté. L'homme a donc b
d'un maître pour être soumis à la loi qu'i
lui-même nécessaire, mais que, pour son p
compte, il tend sans cesse à éluder. Ce n
il ne peut le prendre que parmi les individ
sa propre espèce. Or, chacun de ceux-là n
pas les mêmes défauts? C'est donc tourner
un cercle vicieux. Quoi! on demande un s
rain qui soit d'une manière absolue juste
lui-même, et qui cependant ne cesse pas
un homme! Avec un tronc aussi tortueu
l'homme, on ne fera jamais rien de droit
so krummen Holze, als woraus der Me
gemacht ist, kann nichts gerades gezim
werden) (1). L'auteur cite ici la compar
suivante d'un Hollandais : « Les êtres qui
plaient les forêts de la tête d'un mendiant
sidéraient depuis longtemps leur domicile co
un immense globe et eux-mêmes comm
chef-d'œuvre de la création, lorsque t
coup l'un d'eux, le Fontenelle de son es
visa la tête d'un gentilhomme, et, appelant
tous les esprits forts de son quartier, s'écria
enthousiasme : Nous ne sommes pas les
êtres vivants de la nature; voyez cette no
terre : elle est aussi habitée par des poux. »
ainsi que l'homme, dans l'importance qu
donne, efface d'un trait tout ce qui, dans la
tion, ne se rattache pas immédiatement à lui-m
pris pour centre de son imagination. « Le
hiérarchique que nous formons dans l'éc
des espèces humaines qui peuplent les in
brables planètes des étoiles-soleils, corres
peut-être à celui des insectes parasites dans
échelle zoologique; cela dépend des lois de
organisation intellectuelle, ou de la ma
dont l'intelligence est servie par les organe
corps..... La majorité des hommes sem
manquer le but de leur existence : ils ne
pensent leurs forces qu'à obtenir des résu
(vivre et se propager) que les animaux obtien
plus sûrement et à moins de frais (2). » l
teur suppose que l'intelligence des habitants
nétaires est inversement proportionnelle

(1) Kant ajoute ici en note : « Nous ignorons ce
en est ici avec les habitants des autres planètes. Ma
qu'il y a de certain, c'est que si nous parvenons j
à résoudre le grand problème du gouvernemen
l'homme par l'homme, nous pourrons nous flatter
cuper un rang distingué auprès de nos voisins de
vers.

(2) Vol. VII, pag. 2?? et suiv.

densité de la matière; ainsi, pour l'habitant de Jupiter ou de Saturne (les planètes les moins denses) un Newton, par exemple, ne serait qu'un singe, tandis que pour les habitants de Vénus ou de Mercure (les planètes les plus denses), un singe serait un Newton. Les habitants de la terre occuperaient à peu près le milieu entre ces deux extrêmes (1). Pour l'explication de la formation des planètes, Kant suppose d'abord l'espace uniformément rempli de matière (chaos); puis un développement de points gyratoires, qui par leur mouvement, toujours dans le même sens, formeraient peu à peu des globes (planètes) tournant eux-mêmes autour d'une masse centrale (soleil), douée de la même rotation (d'occident en orient), plusieurs centaines de fois plus grosse et pesante que celle de toutes les planètes réunies. Quant à la rotation de Saturne en particulier, qu'il estime, d'après les apparences de l'anneau, à 6 h. 23 m. 53 s., Kant s'est trompé de quatre heures en moins (elle est de 10 h. 24 m.) (2). Il parle aussi de la lumière zodiacale, qu'il appelle l'*anneau solaire*, en l'assimilant à l'anneau de Saturne (3). Le cours de géographie physique (*Vorlesungen über Physische Geographie*), publié d'abord à Kœnigsberg, en 1802 (4), y compris le récit du tremblement de terre de 1755, la théorie des vents, des races humaines et des volcans de la lune, etc. (5), contient beaucoup d'idées aujourd'hui démontrées inadmissibles. — 7° Le problème d'une parfaite constitution sociale est inséparable de celui d'une organisation parfaite de tous les états. — 8° On peut considérer l'histoire du genre humain comme l'exécution d'un plan caché de la nature, d'après lequel doit se traduire peu à peu du dedans au dehors un État constitutionnel propre à développer tous les moyens naturels de l'humanité. Déjà on est arrivé à la période où aucun État ne pourrait négliger la culture des forces humaines, sans perdre en puissance et en influence vis-à-vis des États voisins. — 9° L'essai philosophique de rédiger l'histoire universelle sur le plan de l'unité constitutionnelle du genre humain doit être considéré comme possible et utile (6). »

Telles sont les propositions de Kant, relatives à une philosophie de l'histoire. L'auteur pense, avec Kant, que l'histoire véridique ne commence qu'à la première page de Thucydide.

Parmi les autres écrits de la première partie de ce volume (*Sur Swedenborg*, lettre à M[lle] de Knobloch, 1758, p. 1-11; *Sur les maladies de la tête*, article extrait de la Gazette de Kœnigsberg, 1768; *Sur les vaines tentatives d'une théodicée*, 1791, et d'autres écrits de circonstance), on remarque : 1° les Rêves d'un Visionnaire (*Träume eines Geistersehers*, Riga, 1766); il y dit, entre autres, que « une puissance secrète nous force chacun, malgré nous et contrairement à nos instincts, à travailler au bien de tous, comme si nous étions sous la dépendance d'une volonté générale, analogue à la gravitation à laquelle obéissent toutes les molécules de la matière : le sentiment moral est en quelque sorte la conscience de cette dépendance de la volonté individuelle. Il se peut donc que, suivant l'exercice de ce sentiment, l'âme se choisisse déjà ici le lieu qu'elle occupera, après la séparation du corps, dans la communauté des esprits (1). « Pour arriver à la vérité, il faut mettre son amour-propre sur un plateau de la balance et son jugement sur l'autre plateau; puis, après avoir constaté (ce qui est difficile) que le premier ne pèse rien, écouter sur le même sujet le jugement des autres hommes placés à des points de vue différents. Cette observation comparative donnera sans doute de très-fortes parallaxes; mais c'est là le seul moyen d'éviter des illusions optiques et de mettre les choses à leur vraie place, toujours relativement à notre faculté de connaître (2). » Le reste de la notice contient des détails intéressants sur le fameux Swedenborg. — 2° Qu'est-ce que la lumière morale (*Wast ist Aufklærung*, article politique extrait de la *Berliner-Monatsschriff*, 1783)? On y trouve des idées qui sont comme le prélude de la révolution de 1789. « Pour devenir éclairé, dit l'auteur, il faut la liberté de faire publiquement usage de sa raison en toutes choses. Or, j'entends dire de tous côtés : *Ne raisonnez point!* L'officier dit : Ne raisonnez pas, mais portez armes! Le conseiller de finances : Ne raisonnez pas, mais payez! Le prêtre : Ne raisonnez point, mais ayez la foi. Un seul maître (3) dans le monde dit : Raisonnez tant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez; mais obéissez. Là donc il y a partout des restrictions apportées à l'exercice de la liberté (4). » — 3° Sur la paix perpétuelle (*Vom ewigen Frieden*); Kœnigsberg, 1795, réimprimé en 1796 (5). C'est là peut-être un des opuscules les plus remarquables qui soient sortis de la plume d'un publiciste. Le premier chapitre débute par les propositions suivantes, que Kant voudrait voir ériger en lois : 1° Aucun traité de paix ne devra être déclaré valable s'il renferme une clause ou réserve qui puisse tôt ou tard devenir le motif d'une rupture. 2° Aucun État, grand ou petit, ne devra pouvoir être acquis par voie d'héritage, d'échange, d'achat ni de donation. « Car, ajoute l'auteur sous forme de commentaire, un État n'est pas un patrimoine

(1) Vol. VII, pag. 214-216.
(2) Ibid., pag. 135.
(3) Ibid., pag. 148.
(4) Ibid., pag. 417-805.
(5) Ibid., pag. 817-414.
(6) Ibid., pag. 319 et suiv.

(1) Vol. VII, pag. 55-58.
(2) Ibid., pag. 74-78.
(3) C'est le célèbre Frédéric II, roi de Prusse, son souverain, que Kant veut sans doute désigner ici.
(4) Vol. VII, pag. 147.
(5) Ibid., pag. 232-291.

comme un bien-fonds; c'est une société d'hommes, dont nul autre qu'elle-même n'a le droit de disposer. On sait quelle source de calamités pour les peuples ont été les acquisitions d'États par voie de mariage, nouveau genre d'industrie, particulièrement pratiqué en Europe, mais à peu près inconnu dans les autres parties du monde. » 3° « Les armées permanentes devront avec le temps disparaître : elles sont une menace perpétuelle pour les États voisins et nuisent, par les frais de leur entretien, au développement de l'industrie et des arts. 4° Aucun État ne devra s'immiscer d'autorité dans les affaires d'un autre État. » Kant divise le droit en trois catégories, embrassant l'État, les nations et le monde : le droit politique, le droit des gens et le *droit cosmopolitique*. Quant au droit politique, l'auteur se déclare pour la forme républicaine, par laquelle il entend non pas le gouvernement de plusieurs ou de tous, mais la séparation du pouvoir législatif d'avec le pouvoir exécutif. Le droit des gens devra reposer sur une confédération d'États libres. Kant entre ici dans des considérations d'un ordre élevé. « Les sauvages, dit-il, préfèrent la liberté de se battre et de s'entre-tuer à la liberté de s'entendre et de se constituer. Leur barbarie nous afflige, et pourtant, nous, peuples civilisés, que faisons-nous? La majesté d'un chef d'État consiste à réunir sous son commandement des milliers d'hommes qui se font tuer pour une cause qui souvent ne les regarde pas. La différence entre les sauvages de l'Europe et ceux de l'Amérique n'est que dans l'usage qu'ils font de leurs vaincus : les premiers les mangent ou les tuent, tandis que les derniers en savent tirer un meilleur parti. On a lieu de s'étonner que cette perversité de la nature humaine, qui perce dans les rapports des nations entre elles, n'ait pas encore banni du langage le mot de *droit*; il est surprenant de ne pas voir un État qui l'ait franchement supprimé. Pour justifier une attaque ou un *casus belli*, on continue de citer H. Grotius, Puffendorf, Vattel, etc., tristes justificateurs : leur code diplomatique n'a ni ne peut avoir la moindre force légale, puisque les États ne sont pas soumis à une autorité commune et que chacun se tient prêt à faire toujours valoir ses arguments les armes à la main (1). » L'auteur conclut que, pour remédier à cet état de choses, toutes les nations de l'Europe devraient finir par s'entendre; car c'est l'Europe qui paraît destinée à faire la loi aux autres parties du monde. Enfin, le *droit cosmopolitique* devra se fonder sur les conditions d'une *hospitalité universelle*. Kant définit ici l'*hospitalité* « le droit de vivre pacifiquement sur le territoire d'autrui; droit que chacun tient de la possession commune de la surface du globe, corps céleste limité dans l'espace infini. Où iraient-ils chercher une demeure, si les hommes ne [...]laient pas se tolérer réciproquement sur la t[...] Dans le principe, personne n'a donc plus de [...] qu'un autre dans un lieu quelconque s[...] planète qui est assignée pour domicile à [...] espèce humaine. » L'auteur revient ensui[...] grand problème dont il se plaît à varier l'én[...] et qui consiste « à organiser une popul[...] d'êtres raisonnables, fussent-ils des démon[...] manière à ce que, réunis en société, chacun [...] ordonne son intérêt privé à l'intérêt public[...] Dans l'antinomie de la morale et de la polit[...] après avoir rappelé les fameuses maxime[...] habiles (*fac et excusa; si fecisti nega; d[...] et impera*), qu'il traite de déplorables [...]phismes, il ajoute : « Personne n'est plus [...] de ces maximes politiques; elles sont telle[...] usées qu'on ne s'étonne plus que de leur su[...] Toute cette sophistication de la morale pr[...] que les hommes ne valent pas mieux dans [...] relations politiques et sociales que dans [...] rapports privés. » Enfin, pour les amener [...]sipiscence, il établit, comme formule sup[...] du droit public, la proposition suivante : « [...] acte public (touchant aux droits d'autrui) [...] la maxime répugne à la publicité est un [...] injuste (2). » — La deuxième partie du volum[...] remplie (pag. 1-276) par des fragments [...]thropologie (*Anthropologie in fragments[...] cher Hinsicht*), Kœnigsberg, 1798, qui, [...]rissés de définitions scolastiques, ont peu [...] aux progrès de la science.

Le volume VIII contient deux ouvrages q[...] complètent l'un par l'autre : la Métaphys[...] des Mœurs (*Grundlegung zur Metaph[...] der Sitten*) et la Critique de la raison p[...]que (*Kritik der praktischen Vernunft*), [...] nous avons déjà parlé. Le premier ouvrage [...]rut d'abord à Riga, 1785, in-8° (4e édit., 1[...] et le second en 1788, ibid., in-8° (5e é[...] Leipzig, 1818). L'auteur trouve que la phil[...]phie grecque (aristotélique) a été parfaitem[...] divisée en *physique*, *éthique* et *logique*[...] physique et l'éthique sont les applications m[...]rielles des formes de la pensée ou de la logi[...] l'une aux lois de la nature et l'autre aux lo[...] la liberté. La métaphysique des mœurs, ou [...]thique, doit avoir pour objet les principes [...] volonté pure possible, mais non les actes et [...]ditions de la volonté en général, qui la plu[...] dérivent de la psychologie. La *bonne vol[...]* de chacun, voilà, selon Kant, le vrai pivo[...] perfectionnement de la société. « L'intellige[...] l'esprit, le talent, le génie, le courage, la pe[...]vérance, toutes ces qualités de la nature ou [...] tempérament, sont sans doute, à beaucoup [...]gards, précieuses et désirables; mais elles [...] vent devenir nuisibles et facilement tourne[...] préjudice de tous, si la volonté qui les dirige [...]

(1) Vol. VII, pag. 257 259.

(1) Vol. VII, pag. 266.
(2) Ibid., pag. 293.

pas bonne. Il en est de même de la puissance et de la richesse, et de toutes les facultés physiques et morales de l'homme (1). »

Le volume IX donna les Éléments métaphysiques du droit (*Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre*), publiés pour la première fois en 1797; ceux de la morale (*Tugendlehre*), parus dans la même année, et la Pédagogique (*Pædagogik*), publiée en 1803 par Rink. Dans le chapitre sur le droit international (*Völkerrecht*), l'auteur dit que les nations, au lieu de continuer à se disputer les armes à la main, devraient former un congrès permanent (*Permanente Staatscongress*), où elles débattraient, par leurs délégués, tous les intérêts généraux; ce serait-là, ajoute-t-il, le seul moyen d'obtenir une paix permanente et sincère; car tout ce qu'on a nommé jusque ici traités de paix ne sont que des trêves ou des armistices (2). L'opuscule sur la pédagogique (p. 369-448) renferme des aperçus du plus haut intérêt. Kant divise l'éducation en trois périodes : celle du nourrisson, celle de l'élève et celle de l'apprenti. L'homme ne relève que de son éducation, tandis que l'animal doit tout à son instinct. De tous les êtres vivants, l'homme seul annonce sa naissance par des cris; et ce ne sont pas là des cris de douleur (car les autres animaux ne crient pas au moment de la parturition), mais pour ainsi dire des cris de mécontentement d'un maître en herbe qui voudrait déjà commander et se faire obéir. L'homme est si amoureux de la liberté, que, si une fois il y est habitué, il sacrifie tout pour la conserver. Aussi faut-il de bonne heure le soumettre à la discipline : on envoie tout jeunes les enfants à l'école, surtout pour leur faire apprendre à se tenir tranquilles et à obéir. Rien ne ressemble plus à un enfant indiscipliné qu'un sauvage : l'un et l'autre n'en font qu'à leur tête. Cet entêtement n'est point, comme l'a prétendu Rousseau, un noble instinct de liberté, c'est l'état où l'élément brutal l'emporte encore sur l'élément rationnel. Aussi tous les sauvages ne vivent pas dans les forêts de l'Amérique : il y en a beaucoup en Europe. — C'est une grande faute dans l'éducation des princes de ne leur résister en rien, parce qu'ils doivent un jour commander. L'homme ne peut être élevé que par des hommes, formant ainsi, de génération en génération, une chaîne non interrompue d'idées, qui se transmet avec le trésor de la civilisation : c'est là qu'il faut chercher le secret de l'avenir de l'humanité. Aussi l'éducation est-elle, avec l'art de se gouverner, l'un des plus grands problèmes à résoudre. L'éducation, comme le gouvernement de la société, est tout entière l'œuvre de l'homme; ce qu'il faut y avoir en vue, c'est moins l'état présent que l'état futur de l'amélioration du genre humain. « Mais, ajoute Kant, il y a à cela deux grands obstacles : l'un consiste en ce que les parents ne songent qu'à faire faire aux enfants, comme on dit vulgairement, leur chemin dans le monde (*gut in der Welt fortkommen*); l'autre tient à ce que les princes ne considèrent leurs sujets que comme des instruments pour l'exécution de leurs vues toutes personnelles. Aux parents la maison, aux princes l'État. Mais ni les uns ni les autres n'ont en vue l'intérêt général ou le perfectionnement de l'humanité. Le plan d'une bonne éducation doit être cosmopolitique. Et que l'on ne s'imagine pas que le soin de l'intérêt général nuise à celui de l'intérêt privé (1). »

(1) *Metaphysik der Sitten*, p. 3, 7, 11 et suiv.
(2) Vol. IX, pag. 204.

Le volume X traite de la religion dans les limites de la raison (*Die Religion innerhalb der Grænzen der blossen Vernunft*), dont la première édition parut en 1793, et la seconde, en 1794 (Francfort et Leipzig), avec des additions. Cet ouvrage est suivi de la Dispute des facultés de théologie, de médecine, et de philosophie, etc., entre elles (*Streit der Facultäten*), qui est la réimpression d'une série d'articles publiés dans la *Berliner Monatsschrift*. La Religion dans les limites de la raison est, en quelque sorte, le développement de la Critique de la Raison pure. « L'homme porte la loi de la morale en lui-même; pour la pratiquer librement, il ne lui faut ni l'idée d'un être supérieur, ni aucun motif étranger. Le royaume de Dieu ne revêt pas une forme sensible : Vous n'entendez pas dire : Tenez, le voilà. Le Christ lui-même l'a dit, non pas seulement à ses disciples, mais aux pharisiens : *Le royaume de Dieu est en vous* (2). » Kant définit la conscience « la connaissance du devoir en soi-même ». Kant s'élève avec force contre ceux qui font consister la religion dans la simple croyance aux dogmes et dans les pratiques du culte. « Les hommes, dit-il, ne se contentent pas de faire la cour aux rois; ils se font encore les courtisans de Dieu : ils s'imaginent lui plaire en marmottant des prières; ils lui demandent ses grâces comme à un souverain ses faveurs, sans se donner la peine de les mériter par leurs actions. Ce n'est point là une conduite digne d'un citoyen du royaume de Dieu. »

Le XI[e] volume contient la correspondance de Kant, qui fait, en partie, double emploi avec les lettres à M[lle] de Knobloch sur Swedenberg, à M[me] de Fung sur la mort de son fils, et à Lambert, déjà imprimées dans les volumes I et VII. On y remarque surtout une lettre de Schiller (13 juin 1794) et la réponse de Kant (30 mars 1795) : le grand poëte d'Allemagne se déclare, en termes chaleureux, partisan de la philosophie du sage de Kœnigsberg, et lui demande des conseils pour la publication d'une

(1) Pag. 377.
(2) Saint Luc, XVII, 21-22. Ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ ἐντὸς ὑμῶν ἐστίν.

Revue (*die Horen*) qu'il avait projetée. Cette correspondance est suivie de quelques fragments posthumes (1), principalement sur l'esthétique et la pédagogique. On y lit, entre autres, que « les jeunes gens ont plus de sentiment que de goût. — Un style exalté gâte le goût. — La vraie union n'est possible que lorsqu'elle repose sur un échange de services ou lorsque l'un peut vivre sans l'autre. — Celui qui est content de son sort parce qu'il ignore beaucoup, celui-là est simple ; et celui qui est content parce qu'il sait se passer de beaucoup de choses, qu'il connaît cependant, celui-là est sage. — Si l'homme se plie plutôt à la nécessité des circonstances qu'au joug d'un de ses semblables, c'est qu'il peut, par l'expérience, apprendre à se garantir des maux naturels, tandis qu'il est impossible de prévoir les caprices de la volonté. Quiconque vit sous la dépendance complète d'autrui n'est plus un homme, c'est la chose d'un autre homme (2) ».

Le volume se termine par la biographie de Kant, due à M. Fr.-G. Schubert, et par la liste chronologique des ouvrages du grand philosophe.

Quant au volume XII et dernier, il ne devrait pas compter parmi les Œuvres de Kant : c'est un histoire de la philosophie allemande moderne par M. Rosenkranz.

Dans l'analyse qui précède nous avions moins en vue le mérite du chef si renommé d'une école philosophique, que l'incontestable valeur du savant d'une sagacité extrême. Sous ce dernier rapport, Kant etait resté à peu près inconnu jusqu'à ce jour. F. HOEFER.

La Biographie de Kant, dans le t. XI de ses *Œuvres complètes*. — Hasse, *Lezte Æusserungen Kant's*; Kœnigsberg, 1804. — Wastanski, *Immanuel Kant*, etc.; ibid. — M. V. Cousin, *Kant dans les dernières années de sa vie*; Paris, 1857 (nouvelle édit.).

KANTARI ou **CANTARI**, savant péruvien, vivait au seizième siècle, et habitait la vallée de Cochabamba. Il était exercé dans l'interprétation des *quipos*, et passait pour le descendant d'Ylla, qui les avait, dit-on, inventés (3). Les souvenirs historiques conservés, grâce à lui, au moyen des cordelettes consacrées passèrent de sa mémoire dans les écrits rassemblés au seizième siècle par un chanoine du pays de Charcas, nommé Barthélemy Cervantes. Ce sont ces souvenirs qui ont été mis surtout à profit par Anello Oliva, ancien biographe péruvien, dont l'un des écrits a été publié récemment par les soins de M. Ternaux-Compans. F. D.

Histoire du Pérou par le P. Anello Oliva, trad. de l'espagnol sur le manuscrit inédit : Paris, 1857. — Ferdinand Denis, *Article sur les Quipos*, dans le *Magasin Pittoresque*, année 1858. — Velasco, *Historia del Reyno de Quito*, 3 vol. in-8°.

KANTELAAR (*Jacques*), littérateur hollandais, né en 1759, à Amsterdam. Il fit de bonnes études à l'université de Leyde, entra dans les ordres, et fut appelé, comme ministre des protestants réformés, à Westwoud et à Almelo. Ayant embrassé avec chaleur la cause des patriotes, il craignit les persécutions, et se retira, lors de l'intervention prussienne (1787), à Amsterdam, où il s'occupa de travaux littéraires. De 1796 à 1798, il siégea, comme représentant d'Over-Yssel, à la première convention nationale, et y figura comme l'un des principaux orateurs du parti modéré. Il établit ensuite à La Haye une maison de banque, et quitta les affaires douze ans plus tard, à cause de la faiblesse de sa santé. Il appartenait à l'Institut des Pays-Bas. On a de lui : *Specimen Observationum criticarum*; — *Eloge de H.-A. Schultens*; Amsterd., 1794; — *Considerations sur les Belles-Lettres*; ibid., 1793, 3 vol. in-8°, en société avec M. Feith; — *Traité sur la Poésie pastorale*; ibid., 1815, in-8°, couronné par la Société des Sciences d'Amsterdam ; — *Euterpe*, 1810, magasin littéraire; — plusieurs pièces de vers estimées, notamment l'*Ode à Schimmelpenninck*, etc. Il est mort à Zwoll, le 7 juillet 1821.

Galerie hist. des Contemporains; Bruxelles, 1829.

* **KANTINGER** (*Justus*) est connu pour avoir porté deux fois à Ivan III, en 1502 et 1505, des lettres de l'empereur Maximilien et du roi Philippe de Castille, dans lesquelles ces princes donnent pour la première fois au souverain russe le titre de *tzar*. Ces lettres sont conservées dans les archives du ministère des affaires étrangères à Moscou ; le compte-rendu de la mission de Kantinger doit se trouver dans celles de Vienne. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*.

KANZLER (DER), minnesinger de la fin du treizième siècle. En l'absence de tout renseignement historique sur ce personnage, quelques critiques ont pris pour un titre honorifique ce nom de *Kanzler* (*chancelier*) et ont pensé que notre poète n'était autre que Henri de Klingenberg, chancelier de l'empire sous Rodolphe.

(1) Ces fragments (p. 217-277) sont tirés des papiers du pasteur Wasianski (exécuteur testamentaire), mort en 1831, du libraire Nicolovius, et du professeur Gensichen de Kœnigsberg.

(2) Pag. 255.

(3) On sait que les peuples de la région du Pérou, qu'ils fissent partie du royaume de Quito ou de l'empire de Cusco, se transmettaient la suite des événements historiques dont le pays avait été agité, au moyen de signes commémoratifs désignés chez les Quichuas sous les noms de *quippo*, *quipu* ou *quipo*, expression qui signifie proprement *nouer*. Les *quipos* consistaient en un assemblage de cordelettes de couleurs variées, auxquelles des nœuds de dimensions diverses donnaient une valeur commémorative, dont la signification réelle a très-certainement été exagérée. Les interprètes de ces nœuds colorés prenaient le titre de *quipos-camayo* ou *quipocamayoc*, et déployaient parfois une mémoire prodigieuse, soit qu'ils eussent à interpréter les paquets de cordelettes, soit qu'ils exerçassent leur système de mnémonique sur des espèces de mosaïques en petites pierres mobiles, disposées au fond de certaines boîtes, et dont l'assemblage semble avoir eu une analogie très-intime avec les *wampum*, ou les colliers commémoratifs des indigènes du nord.

Mais il suffit de parcourir les poésies de ce minnesinger pour se convaincre qu'il ne fut point un si puissant seigneur. En plus d'un endroit, il se plaint de sa pauvreté et de l'avarice des riches; d'ailleurs, son inspiration est toute bourgeoise; ni l'amour ni la politique ne tiennent une grande place dans ses œuvres. Les événements contemporains le touchent peu; il en parle non en acteur, comme l'eût fait un chancelier impérial, mais en spectateur presque désintéressé. Quant à l'amour, ce n'est pour lui qu'un lieu commun usé. La passion, qui plus d'une fois fit un poëte d'un chevalier ignorant, n'est point la muse de Kanzler. Il est avant tout l'interprète de la raison et de la saine morale: spirituel quelquefois, il est toujours instructif. Il est savant lui-même, et connaît le trivium et le quadrivium: en un mot, il faut le ranger parmi ces minnesinger qui, par le genre de leur talent aussi bien que par la date de leurs compositions, se rapprochent de leurs successeurs les *meistersinger* (*voy.* Frauenlob). Les vers de Kanzler sont bien faits; les rimes en sont riches et la langue correcte. Ils nous ont été conservés par le manuscrit Manesse. A. P.

Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, vol. III, 1838. — B.-J. Docen, *Museum fur altdeutsche Literatur und Kunst*; Berlin, vol. I, 1809.

KAO-HOANG-TI. *Voy.* Han-kao-tsou.

KAO-OUANG, vingt-huitième empereur des Tcheou, 440 av. J.-C., mort en 425. L'empereur Tching-ting-ouang avait, en mourant, laissé le trône à l'aîné de ses fils, qui périt bientôt assassiné par un de ses frères. Kao-ouang, troisième prince de cette famille, prit les armes pour venger ce meurtre, et livra à l'usurpateur une bataille où il le tua de sa propre main. Cette victoire, la seule action remarquable de son règne, lui donna la couronne, tout en ne le rendant maître absolu que du patrimoine de sa famille (440). Il mourut en 425, après être resté quinze ans sur le trône, paisible spectateur des entreprises des Tartares et des luttes des grands. Les annales chinoises racontent une foule de prodiges arrivés sous son règne. On eut de la neige en été et des abricots en hiver. Il eut pour successeur son fils Ouéi-lie-Ouang. F. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti wang-mien piao* (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in-8°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*; II, 242. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Peking.

KAO-TANG, roi de Corée, mort vers la fin de l'année 597 de l'ère chrétienne. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il refusa tout hommage et toute marque de soumission à l'empereur Ouenti, de la dynastie des Soui, et entreprit de soustraire la Corée à la domination de la Chine. La mort le surprit au milieu des préparatifs de guerre. Il eut du moins la gloire d'avoir préparé la voie à son fils, Kao-yuen (*voy.* ce nom). F. X. T.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 191. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir de Chine); in-4°.

KAO-TSANG, roi de Corée, élevé sur le trône coréen, nommé prince du Léao-toung, vers 643 de J.-C., et mort à Kiang-tchéou, en 677. Il fut placé sur le trône par Tsiou-kou-sououen, meurtrier de son oncle, et reçut de Tay-tsang, empereur de Chine, les patentes de prince de Leao-Toung. Deux insultes faites à ses ambassadeurs fournirent à l'empereur le prétexte et l'occasion de porter la guerre en Corée. Il ravage tout le pays, incendie les faubourgs de la capitale, et content d'avoir fait trembler le tyran sur le trône, il revient mourir en Chine (647). Sous Kao-tsoung, successeur de Tay-tsoung, la guerre recommence. Les Coréens, après s'être longtemps et vaillamment défendus contre deux grands empereurs, sont enfin forcés de plier, et Kao-tsang, enfermé dans Ping-yang, tombe aux mains des impériaux (668). Après avoir été retenu huit ans à la cour impériale, il est renvoyé dans le Leao-tong avec le titre de prince de Tchao-Sien, et toute liberté de rassembler ceux de ses sujets qui voudront se soumettre à lui. Une nouvelle rébellion lui vaut un second exil à Kiang-tchéou, où il meurt de chagrin, en 677. Ses partisans, ne se croyant plus en sûreté dans leur pays, s'enfuirent dans le royaume de Moho, le long de la mer au nord de la Corée.

F. X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI, 151. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Peking, V, 170. — *Toug-Kien-Kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti wang mien piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); grand in-8°.

KAO-TI (*Liéou-pang*), empereur chinois, chef de la dynastie des Han (cinquième), né dans le canton de Péi (Kian-nan), en 248 avant J.-C., nommé roi de Han en 207, élu empereur de Chine en 202 et mort à Tchang-nan, la quatrième lune de l'an 195. Kao-ti, dès sa première apparition dans l'histoire, se fait remarquer par sa sagesse, sa bravoure et son humanité. Chef de Ssechang, puis prince de Péi, il servit dans les armées des rois de Tchou, se distingua contre les troupes impériales dans le San-Tchuen, et dans une expédition sur les terres des Tsin, expédition qui fut le principe de son élévation.

Maître de plusieurs places importantes et de la personne de Tsé-yng, que le meurtrier de l'empereur Eulh-chi-hoang-ti avait désigné pour lui succéder, muni du sceau et des autres marques de la dignité impériale, il aurait pu dès lors aspirer au trône, sans la rivalité de Hang-Yu. Celui-ci, après avoir inutilement tenté de faire périr Liéou-pang dans un repas, pille la capitale, crée un fantôme d'empereur, et médite le démembrement de l'empire à son profit, sans oser toutefois refuser à son rival la légitime possession de ses États et le titre de roi de Han (206). Liéou-pang, indigné de ce que Hang-yu se fût arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage, et plus encore de ce qu'il lui retranchait une partie de ses conquêtes, dissimula d'abord son

ressentiment. Aidé de Siao-ho, son premier ministre, et de Han-sin, élu généralissime de ses troupes, il fait de grands préparatifs, s'empare du pays des Tsin, reçoit la soumission du roi de Honan et de Tchang-léang et, sous prétexte de venger le meurtre de l'empereur Y-ti, forme une ligue puissante contre Hang-yu. Après trois ans d'une lutte acharnée, où les deux prétendants disputèrent de bravoure et d'habileté et où Liéou-pang faillit deux fois tomber aux mains de son ennemi, Hang-yu, après avoir inutilement tenté de corrompre Hausin, et proposé à son rival le partage de l'empire, perdit à Kaï hia, dans le Kiang-nan, une bataille décisive, et alla périr de sa propre main sur les bords du fleuve Ou-Kiang (202). La mort de Hang-Yu et les conquêtes de Hansin assurèrent à Liéou pang la possession de tout l'empire. Il monta sur le trône à la deuxième lune 202, et prit le nom de Kao-hoang-ti. Le premier acte de son gouvernement fut une amnistie accordée à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui et un pardon général même aux criminels. Pour réparer les désastres de la guerre, encourager le commerce et l'agriculture, il supprima temporairement les impôts. Il établit sa cour à Lo-yang, dans le Ho-nan; rendit les honneurs funèbres à l'héritier de Tsi, qui avait mieux aimé se tuer que de se soumettre; ferma par des bienfaits la bouche aux mécontents, et fit nommer son père *Taï-Chang-Hoang,* c'est-à-dire *l'empereur au-dessus* (201). Bientôt il eut à comprimer des révoltes et à repousser les Tartares, dont il obtint la paix en accordant sa fille à leur chef, Mété. En 200 il établit sa cour à Tchang-nan, capitale du Petchili. Le meurtre de Hansin et de Pong-yuéi, à qui il était redevable de la couronne, est une tache à sa gloire. Il répandit l'alarme et la consternation parmi les princes et les gouverneurs de l'empire, et devint la cause ou le prétexte de plusieurs révoltes. Kao-ti, quoique malade, partit lui-même pour les comprimer. C'est au retour de cette expédition qu'il visita Péi, son pays natal, et qu'en passant à Lou il rendit à Confucius des honneurs plus grands que tous ses prédécesseurs. Ce n'est pas que Kao-hoang-ti, qui avait, selon son expression, *conquis l'empire de dessus son cheval,* fit grand cas de Confucius et de ses livres, malgré les leçons de Loukia; mais il voulait par là se concilier l'esprit des lettrés, aux cabales desquels il attribuait tous les troubles de son règne.

Une blessure négligée et les fatigues de la guerre lui occasionnèrent une rechute à son retour à Tchang-nan. Plus docile aux conseils des sages que sensible aux prières et aux larmes d'une femme préférée, il n'osa s'écarter de la loi fondamentale de l'empire chinois, et nomma son fils aîné pour lui succéder. Après avoir désigné à l'impératrice Lui-chi les hommes les plus capables et les plus fidèles, il mourut dans le palais de Tchang-yo, à la quatrième lune de
l'année 195 avant J.-C., à l'âge de cinquant
ans. Il avait régné vingt-deux ans comme
Han et sept comme empereur. Hiao-hoéi
succéda malgré les intrigues de la princess
pour lui faire substituer son propre fils, T
Ouang.

Kao-hoang-ti, fondateur de la célèbre dy
des Han, était doué d'une vivacité d'esp
d'une pénétration peu communes qui suppl
chez lui au défaut d'instruction. Si la préc
tion lui fit commettre des fautes, la défian
ses propres lumières les lui fit réparer.
par-dessus tout à cœur le bonheur de ses s
Par son ordre Siao-ho rédigea un code d
concernant le meilleur gouvernement; Han
traité sur la tactique; Tchang-tsang rédu
musique en principes, et Sun-tong écrivi
les cérémonies et les usages. Ces différents tr
examinés et signés par une assemblée gé
des grands, scellés du sceau de l'empire,
més dans une cassette d'or, furent placés da
salle des ancêtres pour n'en être tirés que
qu'un de ses successeurs s'écarterait de ses
gations et négligerait le gouvernement.

F.-X. Tessier

Mailla, *Histoire générale de la Chine,* t. II. —
moires concernant les Chinois, par les missionnai
Peking, VII. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir uni
de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li tai-ti wang*
piao (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in

KAO-TI ou **TSI-KAO-TI** (*Seao-Tao-Tch*
empereur chinois, fondateur de la dynasti
Tsi (neuvième), né en 426, mort en 48
descendait à la vingt-quatrième génératio
fameux Siao-ho, qui, vers la fin du trois
siècle avant l'ère chrétienne, avait prépa
conservé le trône à Liéou-pang, chef de la d
tie des Han. Successivement général, capi
des gardes du palais, premier officier de la
son de l'empereur sous Ming-ti, il eut t
craindre de la politique ombrageuse et c
de ce prince, et ne fut excepté du massacr
néral des princes et des grands de la natio
pour avoir soin de l'héritier de l'empir
Song (471). Créé généralissime des troupe
Ming-ti mourant, il soutint les intérêt
Liéou-yu, son fils adoptif, et son successeu
seulement de dix ans, contre les armes d'un
de l'empereur défunt, Liéou-hiou-fan, qui
assassiné. Mais comme le jeune prince se
dait de plus en plus indigne du trône, et
même osé attenter aux jours de son bienfai
il le fit périr (477), refusa l'offre qu'on lui
la couronne et la mit sur la tête de L
tchun, troisième fils adoptif de Ming-Ti, p
âge de onze ans, qui régna sous le nom
Chunti. Cette révolution fit des mécont
Chinyu-tchi, commandant général des dép
ments de King-tchéou et Scang-tchéou,
leva quelques provinces; Yuen-tsan et H
hoei tramèrent à la cour. Siao-tao-tc
par son adresse, déjoua le complot, don
auteurs furent mis à mort, et par les a

triompha de Chin-yu-Tchi, qui se pendit de désespoir. Alors, croyant le moment venu, il prend les titres de Kong et de Ouang, et songe à s'emparer du trône. Chun-Ti est forcé d'abdiquer et peu après mis à mort (479). Il ne resta de la grande famille impériale des Song qu'un jeune enfant appelé Liéou-Tsun-Kao.

Siao-Tao-Tching, en montant sur le trône, prit le nom de Taï-Tsou-Kao-Hoang-Ti. Pour se maintenir, il donna les places à ses amis, et pour assurer l'avenir de sa dynastie, nomma l'un de ses fils héritier de l'empire, et fit élever les autres à la dignité de Ouang. Son règne éphémère ne fut troublé que par la révolte du prince de Ouéi, qui, à la nouvelle de la révolution, avait conçu l'espoir de reconquérir l'héritage de ses ancêtres. Son général, Topakia, avait envahi déjà la province de Yu-Tchéou. Mais il fut repoussé successivement de Théou-Yang et de Kéis-Chan par Ouaw-Tchong-Tsou, général de Kao-Ti. Une seconde tentative, en 481, ne fut pas plus heureuse. Kao-Ti mourut à la troisième lune de l'année 482, à l'âge de cinquante-six ans. Il était ennemi du faste, profond dans les sciences et littérateur distingué. Un de ses quatorze fils, Siao-Tse, lui succéda sous le nom de Ché-Tsou-Ou-Hoang-ti.

F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 186. — *Mémoires des missionnaires de Péking*, III, 126. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti wang-nien-piao* (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in-8°.

KAO-TSONG (*Kang-Ouang*), empereur chinois de la dynastie des Song (dix-neuvième), né l'an 1103, élevé sur le trône en 1127, mort en 1187, après avoir abdiqué en 1162. Kang-ouang, neuvième fils de l'empereur Hoéi-tsong, fut envoyé en otage chez les Tartares Kin, sous le règne de son frère Kin-tsong (1126 de J.-C.). Nommé généralissime des troupes vers la fin de la même année, il rassembla les garnisons des provinces et vint au secours des deux empereurs Hoéi-tsong et Kin-tsong, assiégés dans Caï-fong-fou par le chef des Tartares, Oualipou. Il serait peut-être parvenu à leur rendre la liberté et l'empire, s'il n'eût reçu d'eux l'ordre de suspendre sa marche victorieuse. Son père Hoeï-tsong, son frère Kin-tsong, Hing-chi, son épouse, enfin tous les membres de la famille impériale des Song tombèrent au pouvoir de Oualipou, et furent emmenés captifs en Tartarie. Kang-Ouang, resté seul, fut appelé au trône de ses ancêtres. Il prit le nom de Kao-tsong, et se fit inaugurer à Yng-tien-fou (Nankin), où il établit sa cour, le premier jour de la cinquième lune de l'année 1127. Il ouvrit son règne par une amnistie, dont furent exceptés ceux qui avaient directement causé la ruine de sa famille. En apprenant l'avénement de Kao-tsong, Oualipou proposa de renvoyer Hoeï-tsong, l'ancien empereur, et de faire la paix avec la Chine. Sa mort et l'opposition du général tartare Niyamoho firent échouer ce projet. Kao-tsong choisit pour ministre Likang et pour général de ses troupes Tsong-tcé, deux hommes dont il connaissait le zèle et la capacité. Mais bientôt, cédant aux intrigues qui devaient faire le malheur et la honte de son règne, il renvoya Likang, et, malgré les sages remontrances de Tsong-tcé, transporta sa cour à Yang-tchéou. Les Tartares profitèrent de l'éloignement de l'empereur pour envahir la Chine : Tsong-tcé défend Caï-fong-fou d'une attaque dirigée par Niyamaho, tandis que ses généraux battent deux fois les Tartares, qu'ils ne peuvent empêcher toutefois de prendre plusieurs places importantes du Honan (1128). Mais Tsong-tcé veillait seul au salut de l'empire. L'empereur laissait les rênes de l'État à Hoang-tsien et Ouang-pé-yen, plus occupés de leurs intérêts que de la gloire de leur maître. Plusieurs mécontents prennent les armes. Tsong-tcé étouffe la rébellion en gagnant Ouang-chen, un de ses principaux chefs. Il fut moins heureux auprès de l'empereur, que les plus vives instances ne purent déterminer à rentrer à Caï-foug-fou. Hoang-tsien et Ouang-pé-yen divisent son commandement et font épier ses démarches. Rebuté de voir ses services méconnus et ses projets déjoués, Tsong-tcé, désespéré de ne pouvoir sauver l'État, mourut de chagrin, après avoir recommandé à ses officiers de servir l'empire et l'empereur. Tou-chand, qui le remplaça, n'avait ni son zèle ni sa capacité. Ouang-chen, Ting-tsin et les autres chefs des rebelles rompirent avec lui, et recommencèrent leur brigandage. Vers la fin de la même année 1128, à la demande d'un ambassadeur cambogien, Kao-tsong donna au roi du Camboge (Tchin-la) le titre de *Chi-yi* avec le rang de gouverneur perpétuel. La mort de Tsong-tcé fut le signal d'une nouvelle invasion des Tartares. Niyamoho et Olito attaquent Pou-tchéan, que Yang-tsoui-tchong n'abandonne qu'avec la vie. Léouché et Poutcha, autres généraux tartares, poursuivent la conquête du Hosi pendant que Outchou envahit le Hopé et Niyamoho le Kiangnan. Kao-tsong, forcé d'abdiquer en faveur de son fils, puis remis sur le trône par la faction Miao-fou, fuit devant l'invasion tartare de Yang-tchéou à Hang-tchéien, à Kien-kang, à Ming-tchéou, d'où il s'embarque pour Ting-haï-hien en 1129. Oukimaï, roi des Kin, se voyant maître de l'empire, en donne le sud à Liéou-yu, qui établit sa cour à Taï-ming sous le nom de roi de Tsi. Cependant les succès des généraux chinois Tchang-sioun et Oukiai permettent à Kao-tsong de rentrer à Yuéi-tchéou, d'où il envoie pacifier le Koangsi (1131) et d'où l'année suivante il transporte sa cour à Lin-nyan, plus au centre de l'empire. Dans toutes les villes il fait graver sur la pierre d'utiles instructions pour les mandarins. De nouvelles victoires de Oukiaï et Han-chitong l'engagent à rentrer dans ses droits. Lieou-yu, qui vient d'occuper à Caï-foug-fou le trône des empereurs, est déclaré par lui coupable de rébellion et abandonné des Tartares

auxquels Yo-féi a su le rendre suspect. Le Honan et le Chensi, dont il est dépouillé, sont rendus à Kao-tsong (1137) à des conditions humiliantes, qui n'empêchent pas les Tartares de reprendre bientôt après les armes. Yo-féi les arrête un instant. Mais le ministre Tsin-hoéi, vendu aux ennemis, ordonne sa mort et fait signer à l'empereur une paix honteuse, qui met sa personne et son empire à la merci des Tartares. Par ce traité, l'empire des Song fut réduit aux provinces du Tché-kiang, du Hoaï, du Kiang-ton, du Hounan, du Houpé, du Kouang-ton, du Kuangsi, du Fou-kien, au pays de Chou, au seul fou de Siang-yang sur le chemin du sud-ouest, et aux seuls départements de Kiaï-tchéou, Tching-tchéou, Ho-tchéou et Foug-tchéou de la province du Chen-si. Il comptait en tout 185 villes du premier ordre et 703 *hien*. Tout le reste fut cédé aux Kin (1141). L'empereur fut distrait de tant de maux par le retour de l'impératrice, son épouse, et l'arrivée des restes de son père, que lui envoyèrent les Tartares. Les révolutions qui ensanglantèrent alors la Tartarie laissèrent à la Chine quelque repos. La guerre commencée par Ticounaï (1161) ayant fini à sa mort, Yen, le nouveau roi des Kin, proposa la paix à Kao-tsong. Avant qu'elle fût conclue, celui-ci abdiqua en faveur de Tchao-Ouéi, petit-fils de l'empereur Taï-tsou, qu'il avait adopté, et qui prit le nom de Hiao-tsong (1162). Il mourut en 1187, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Kao-tsong était dévoué aux intérêts de ses sujets; mais il eut le malheur de prêter l'oreille à l'intrigue. Likang et Tsong-tcé auraient couvert son règne de gloire; Ouang-Pé-yen, Hoang-sien et après eux Tsin-hoéi, qui prétendit imposer silence à l'histoire, l'ont couvert d'approbre aux yeux de la postérité. F.-X. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti wang-mien-piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); gr. in-8°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VIII. — *Memoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Peking, V. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, I. — Abel-Remusat, *Melanges asiatiques*, I.

KAO-TSOU. *Voy.* HAN-KAO-TSOU.

KAO-TSOU (Principe sublime), empereur de la Chine, se nommait originairement Li-youan. Il fonda, en 618 de notre ère, la dynastie des Thang, et abdiqua en faveur de son fils Li-chi-min, en 626. Yang-ti, avant-dernier empereur des Tsouï, enorgueilli de ses succès militaires, avait rêvé la domination de l'Asie centrale; mais, pour entretenir ses armées, il avait arraché des bras à l'agriculture et surchargé le peuple d'impôts; puis, au lieu de réparer ces maux, il se livra sur la fin de sa vie au vin et aux femmes. Pour donner une idée du luxe et de la dépense que pouvait entraîner ce nouveau goût du monarque, nous rappellerons que le *Li-Ki* (Livre des Rites) accorde à l'empereur trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second, vingt-sept du troisième, quatre-vingt-un du quatrième; qu'on joigne à cela les servantes en nombre proportionné au rang de ces diverses reines, les musiciennes, comédiennes et autres filles à talents nécessaires pour amuser leurs loisirs, les eunuques pour les garder, et l'on verra que le palais impérial renfermait alors tout un peuple de femmes inutiles et désœuvrées. Pendant ce temps, les eunuques favoris gouvernaient; la corruption partie d'en haut se répandait de proche en proche; des mandarins infidèles achevaient de ruiner le peuple; les gouverneurs de province cherchaient à s'affranchir, et des bandes de voleurs, ramassis de malheureux et restes de milices inoccupées, désolaient l'empire sur tous les points.

Li-youan, d'abord fidèle aux Tsouï, battit plusieurs chefs de rebelles; mais, incité par les succès de son fils Li-chi-min, qui venait de s'emparer de Si-ngan-fou dans la province de Chen-si, il fit de cette ville le siége de son pouvoir, et prit le titre de prince de Thang et de lieutenant général de l'empire. Alors il déposa le luxurieux Yang-ti, mettant à sa place pour représentant nominal un de ses petits-fils, Koung-ti, dont bientôt après il exigea l'abdication. Koung-ti lui remit publiquement l'autorité suprême avec toutes les cérémonies officielles usitées en Chine.

Dans nos idées et selon la morale, ce commencement fut un crime; mais soit que Kao-tsou n'ait agi ainsi que pour sauver l'empire en l'arrachant à d'indignes maîtres; soit que, voyant son ambition satisfaite, il fût assez adroit pour dédaigner les cruautés inutiles, il laissa la vie au faible Koung-ti, ne voulant, disait-il, « fonder sa puissance que sur la justice et l'humanité ». Ce procédé lui gagna l'estime nationale; il n'eut depuis que des succès, et administra avec sagesse.

Quoique partisan de la doctrine de Lao-tseu (*voy.* ce nom), auquel, sur la foi d'une révélation qui le faisait descendant de ce philosophe, il erigea un temple magnifique sur la montagne Yang-kiu (*des éclairs*), il obligea, sur l'avis de son premier ministre 100,000 moines bouddhistes et tao-sse (de ceux sans doute qui n'avaient d'autre vocation que la paresse), à quitter la vie cénobitique et à se marier, afin d'alléger d'autant les charges publiques et de préparer une nouvelle population pour les armées. Il répara les maux de l'enseignement public, établissant ou restaurant des écoles dans toutes les villes, bourgs et villages. Il se rendit au collége impérial pour honorer en grande pompe la mémoire de Confucius, et ordonna aux grands d'envoyer leurs enfants à ce collége. Enfin, il diminua les impôts et donna une amnistie générale. En 619 les Thou-kiu (Turcs occidentaux), craignant ses armes, lui envoyèrent à Si-ngan-fou une députation pour lui offrir l'hommage, qu'il accepta. Cependant, quelques années plus tard, on voit leurs hordes faire irruption en Chine; mais le prince Li-chi-min les vainquit, et, les ayant rejetées au delà des frontières, leur chef ou kha-

han demanda et obtint en mariage une des filles de Kao-tsou, qui espérait par cette alliance prévenir la ligue si menaçante pour la Chine des Turcs du nord avec les Turcs d'occident.

Cependant Lo-yang, capitale de l'empire des Souï, tenait encore pour cette famille. Elle était défendue par un général ambitieux, qui se déclara lui-même empereur. Li-chi-min le vainquit et prit la ville. Il fit brûler le palais impérial à cause de sa magnificence, le considérant comme un souvenir honteux d'une dynastie qui avait écrasé le peuple pour satisfaire à ses passions et à sa vanité. Alliant les vertus domestiques aux talents de l'homme de guerre, il entra en triomphe à Si-ngan-fou, suivi des généraux vaincus, qui marchaient enchaînés à sa suite, se rendit à la salle des ancêtres pour leur faire hommage de ses conquêtes, puis alla se prosterner devant l'empereur, son père. Heureux d'avoir un tel fils, Kao-tsou résigna le pouvoir et lui remit l'empire. Mais auparavant, ayant considéré que l'état monastique est souvent un refuge pour la vertu et un sanctuaire pour l'étude, il révoqua pour l'avenir l'ordre qu'il avait donné relativement aux sectes de Fô et du Tao. Ch. LABARTHE.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'histoire de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — Pauthier, *Chine ancienne*, dans l'*Univers pittoresque*.

KAO-TSOU, empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-tsin, ou Tsin postérieurs, né en 891, mort le 6e mois de l'an 942. Il parvint à l'empire en 937, et épousa, la même année, la princesse Tsin-koue-tchang, fille de l'empereur Ming-tsoung, de la dynastie déchue des *Heou-tang* ou Tang postérieurs. Le commencement de ce règne avait été occupé par la guerre avec les Tartares. Les villes que Kao-tsou avait alors cédées aux Khitans secouèrent ce joug, et ne voulurent dépendre que de la couronne de Chine. Le roi des Tartares, s'étant saisi d'un des chefs de la rébellion, le fit mener devant lui; mais comme celui-ci manifesta avec fermeté le sentiment qu'il avait de l'honorabilité de sa conduite, il fut pardonné, traité avec honneur, et rendu à la liberté. La même année, l'empereur de Chine transporta la résidence impériale à Ta-liang, au sud des fleuves Kiang et Hoaï. Les principaux événements qui se développèrent dans la suite de ce règne furent la guerre contre le chef rebelle Fan-yen-kouang et la reprise des hostilités avec les Tartares. Kao-tsou mourut, dit-on, de chagrin de voir son autorité méconnue de ses voisins, désignant son fils Che-tchoung-joui, encore en bas âge, pour lui succéder. Mais à peine l'empereur eut-il expiré, que Fou-tao, son ministre, ne jugeant point convenable de mettre, à la tête de l'empire en désordre, un tout jeune enfant, proclama Ché-tchounge-jouë, neveu du prince défunt, souverain de la Chine sous le titre de Tsi-wang. Le règne de Kao-tsou ne devait pas être heureux : une éclipse de mauvais augure, suivant le peuple, avait annoncé, l'année même où il montait sur le trône, qu'il ne s'y maintiendrait pas longtemps. L. DE R.

Toung-kien-kang-mou (Hist. de la Chine). — *Hist. génér. de la Chine*, par le P. Mailla, tom. VII.

KAO-TSOU (*Liéou-tchi-youen*), empereur chinois, fondateur de la dynastie des Heou-han (Han postérieurs), la dix-septième du Céleste Empire, né en 895 de l'ère chretienne, élu en 947 et mort à Ta-leang en 949. Originaire des Chato, Tartares au service de la Chine, il s'était distingué dans les armées des Tcin, et de simple officier était parvenu, par son mérite, aux premiers emplois militaires. Ché-king-tang, chef de la dynastie des Héou-tcin, à qui il avait sauvé la vie et frayé le chemin au trône, l'appela au ministère et lui conféra le titre de prince de Péping (939). Mais Tsi-ouang, son fils et son successeur, cédant aux intrigues de quelques courtisans jaloux du mérite de Liéou-tchi-youen, l'écarta de l'administration, et pour l'éloigner de la cour l'envoya gouverner le Ho-tong. Cet exil fut l'origine de sa fortune. Se voyant en disgrâce, il travailla à se précautionner contre l'avenir, engagea dans ses intérêts les Tou-kouhoen et les petits États circonvoisins, leva des troupes et parvint à mettre cinquante mille hommes sur pied.

Pendant que les Tartares Khitans, enhardis par les concessions de Che-king-tang, et irrités par les perfidies et les provocations imprudentes de King-yen-kouang, ministre favori de Tsi-ouang, recommençaient leurs courses dévastatrices dans toute la Chine, Liéou-tchi-youen, que l'empereur, entouré par l'ennemi, appelait à son secours, se tint à l'écart et refusa de se mêler à une guerre qu'il avait désapprouvée et dont il espérait recueillir les fruits. A la nouvelle de la prise de Ta-léang et de la captivité de l'empereur, il fortifia ses places frontières, les pourvut de bonnes garnisons, et tout en feignant de se soumettre au roi des Tartares, dont il reçut le bâton de bois simple, le plus insigne honneur que les souverains tartares puissent faire à leurs grands, il se préparait secrètement à venger la Chine du joug qui venait de lui être imposé.

Acclamé empereur (947) par son armée à Tcin-yang, il se fait reconnaître à la tête de ses troupes et proclamer dans toutes les provinces avec défense de payer aucun tribut aux Tartares. Il ordonne à tous les grands et officiers de la cour des Tcin de venir le joindre et aux gouverneurs de faire main basse sur tous les Tartares des départements. La retraite et la mort de Té-kouang, roi des Tartares, la conquête du Ho-nan, la prise de Tée-tchéou, la soumission de Li-tsong, de la famille impériale des Tang, et nommé empereur par Sao-han, gouverneur tartare de Ta-léang, achèvent le triomphe de Liéou-tchi-youen. A son arrivée sur le territoire de Ta-léang, il est proclamé empereur, et conduit à sa capitale par les grands de la famille

de Tcin. Il donna à sa dynastie le nom de Héou-han, et prit lui-même celui de Kao-tsou. Il fut bientôt reconnu dans tout l'empire, las du joug des Tartares. Tous les gouverneurs se soumirent presque sans résistance. Les Tartares Hoeiho étant venus demander secours contre les Tanghiang, il profita de cette occasion pour envoyer Ouang-King-Tsong avec quinze mille hommes pacifier le Koansi.

Kao-Tsou ne jouit pas longtemps de ses triomphes. Il mourut à la première lune de l'an 949, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir recommandé à ses ministres l'un de ses trois fils, Liéou-tching-yéou, qui lui succéda sous le nom de Yn-ti. F.-X. TESSIER.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. V, 1; VII, 385; Paris, 1778. — *Mémoire concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, t. III, 51; Paris, 1784. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in 8°. — *Li-tai-ti wang-men-piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); gr. in-8°.

KAO-TSOUNG, empereur de la Chine, fils du célèbre Taï-tsoung, arriva à l'empire en 650, et mourut en 683 de notre ère. Le règne de cet empereur offre peu d'événements remarquables. Kao-tsoung conçut de la passion pour une concubine de son père, nommée Wou, qu'il décora du titre de Thian-héou (*céleste reine*). Il se laissa gouverner par cette femme, et lui abandonna si bien le pouvoir qu'après sa mort elle eut l'audace et le crédit de faire déposer son fils Tchoung-soung, qui resta en exil jusqu'en 705, époque où il revint s'asseoir sur le trône impérial.

Kao-tsoung ne peut donc servir que d'époque, de repère historique pour enregistrer certains faits qui prouvent jusqu'à quel degré de puissance et d'influence la Chine était alors parvenue.

En 661, le gouvernement chinois, se considérant comme possédant la suzeraineté sur les royaumes voisins, fit une nouvelle division de l'Asie, partageant les pays occidentaux, la Perse comprise, en 8 *fou* (districts) et en 72 *tchéou* (sous-districts) qu'il regardait comme ses feudataires. Ce droit était si bien considéré comme établi que Kao-tsoung nomma roi de Perse le fils même d'Isdegerde, roi de ce pays. Après la mort de son père, ce jeune prince ayant été chassé de ses États et Kao-tsoung ne voulant pas risquer son armée en raison du trop grand éloignement de la Perse, fit prier le khalife d'intervenir. Ce dernier, distrait par d'autres soins, refusa; mais il envoya une ambassade à l'empereur chinois.

En 667, les cinq Indes ou les cinq royaumes alors existants dans les Indes étaient gouvernés par le roi de la partie orientale nommé Mo-lo-pa-ma. Voici les les noms de ces royaumes :

Royaume	occid.	—	Chi-lo-yi-to.
—	centr.	—	Ti-mo-si-na.
—	mérid.	—	Tchi-loukhi-palo.
—	sept.	—	Na-na.

Ainsi que le raconte le *Tsi-fou-youan-kouei*, ils envoyèrent tous à la cour offrir des présents. On voit que les relations de féodalité, « l'investiture et l'hommage », n'ont pas pris leur origine chez les tribus germaniques.

Trois grandes guerres ont occupé ce règne : la guerre avec la Korée (*Kao-li*), qui entraîna la soumission entière de ce pays, partagé en cinq gouvernements, dont un général chinois fut nommé vice-roi; la guerre avec les Turcs, tant occidentaux (Thou-kiu) qu'orientaux, qui furent battus (dans cette guerre, un général chinois refusa de servir, et mourut de chagrin parce que deux Ko-han orientaux, ses prisonniers, furent exécutés contrairement aux termes de leur capitulation : exemple mémorable de loyauté dans la guerre, si toutefois ce n'est point là un conte); enfin la guerre avec le Thibet, qui fut malheureuse par la division et la différence de tactique des généraux chinois. Cependant, tel était encore le prestige de l'empire, que le roi du Thibet, malgré ses victoires, envoya en 672 le tribut à l'empereur Kao-tsoung.

Charles LABARTHE.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine). — Mailla, *Histoire generale de la Chine*. — Pauthier, *Chine ancienne*.

KAO-YANG, roi de la nation des Ouéi orientaux (dans le Ho-nan), fondateur d'une dynastie. Son frère Kao-tching, ayant voulu se substituer au pouvoir du prince dont il était premier ministre, fut assassiné, comme traître, par un général prisonnier qu'il avait réduit à la condition d'esclave dans les cuisines. Dès que Kao-yang apprit cet événement, il marcha au palais à la tête de ses créatures, et força le prince, homme pacifique et qui ne se voyait pas soutenu par l'empereur, à abdiquer en sa faveur. A cette époque (549 de notre ère) l'empereur Wou-ti, fondateur des Liang, venait de mourir des suites de la maladie que les *ho-chang* (bonzes de Fo) lui avaient, dit-on, causée, et le Céleste Empire, déchiré par la guerre civile, était livré aux ambitieux. Aussi le faible Kian-wen-ti, qui souffrait que le rebelle Héou-king, prît le titre d'*empereur prince* (co-associé), reconnut Kao-yang, dans l'espérance de se l'attacher et pour qu'il ne s'unît pas au trop puissant Héou-king. Rassuré de ce côté, et pour couvrir ses États à l'avenir, Kao-yang fit construire une muraille de 900 li (90 lieues) d'étendue, à laquelle travaillèrent plus de deux millions d'hommes. Si l'Égypte religieuse et théocratique a ses pyramides, la Chine féodale a ses murailles, où se sont versées plus de sueurs encore. Pour pacifier son nouveau royaume et ôter tout prétexte aux commotions populaires, Kao-yang voulut accorder les deux religions militantes et réunir les moines (*tao-sse* et *ho-chang*) dans un seul ordre qu'il eût dirigé. Il ouvrit donc une assemblée dans laquelle les discussions théologiques tournèrent en calomnies et en injures. Secrètement adonné au bouddhisme, il profita de cet état de choses,

qui discrédita la secte attachée au parti national en Chine, pour ordonner aux tao-sée de se faire raser et de se convertir. Les moines résistèrent d'abord; mais le supplice des plus courageux força les autres à l'obéissance.

Les dernières années de son règne se passèrent à fomenter des discordes dans l'empire, afin de diviser les partis; et il réussit si bien dans cette politique qu'il ne pensa plus qu'à se livrer aux plaisirs. Sans réserve et sans dignité, il parcourait les rues, s'attablant avec le premier venu. Par ce singulier mélange de popularité et de tyrannie, il joignit, à la haine qu'inspirait son usurpation et sa cruauté, le mépris qu'il donnait pour sa personne. En vain s'efforçait-il de regagner par des largesses et des pompes calculées l'affection que son despotisme lui faisait perdre. On rapporte que son ministre l'ayant réprimandé dans un moment d'ivresse, il ordonna immédiatement son supplice; dégrisé et craignant les suites de cette action, il lui fit faire des obsèques magnifiques, et y assista en grande pompe; mais voyant la famille du défunt et le peuple qui pleuraient, le pénitent redevint furieux : il tira son sabre, et en frappa la femme du ministre. Maudit de ses sujets, il mourut en 1559, après un règne de dix ans, qui parut un siècle, et fit dire au peuple « que la douleur et la colère du tien (du ciel) sont bien lentes à s'écouler ».

Charles Labarthe.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine). — Mailla et Grosier, *Histoire générale de la Chine*.

KAO-YAO, ministre de l'empereur Chun, mort en 2204 avant J.-C. Il était le sixième des sages qui illustrèrent le règne de Tchoan-hio, troisième empereur après Hoang-ti, et qui furent appelés *Pakai* ou les huit. Après avoir servi avec distinction sous ce prince et sous Yao, son successeur, il fut chargé par Chun du ministère de la justice. Il établit cinq sortes de supplices pour punir les coupables suivant la grièveté de leurs crimes. Mais le peuple, instruit par lui des *cinq devoirs capitaux* de l'homme, fut si fidèle à les observer, que Kao-yao n'eut guère occasion d'appliquer son code pénal. Chef des ministres sous Chun et Yu, il refusa deux fois l'offre qu'on lui fit du trône, aimant mieux le servir que de l'occuper. Il mourut dans une extrême vieillesse, en 2204, au moment où l'empereur Yu, sentant sa fin approcher, songeait à le nommer son successeur. F. X. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — Mailla, *Histoire generale de la Chine*. — *Memoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking.

KAO-YUEN, roi de Corée, monte sur le trône en 597 :, fils de Kao-tang, hérita de sa couronne et de ses desseins. L'empereur Ouen-ti, pour faire acte de suzeraineté, confirma son élection, et le créa prince de Leao-tong. Kao-Yuen, méprisant la nomination de l'empereur, vint avec les Tartares Moho attaquer le Leao-si, d'où il fut repoussé en 598. Outré de tant d'audace, Ouen-ti dirigea contre la Corée une expédition qui échoua complétement. Elle suffit cependant pour effrayer Kao-Yuen et lui faire proposer une soumission que l'empereur accepta.

F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 492. — *Toung-kien kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine), in-4°. — *Li-tai-ti wang men piao* (Chronologie des empereurs de la Chine), gr. in-8°.

KAPNIST (*Vasili-Vasiliévitch*), poëte russe, né en 1758, mort en 1824. Il est auteur d'une comédie intitulée *La Chicane* (*Iabeda*, 1799), d'une tragédie (l'*Antigone*, 1815) et de différentes pièces lyriques, imprimées à Pétersbourg en 1806. Le prince Élim Metcherski en a traduit une chanson dont une strophe peint parfaitement le genre de Kapnist :

Pour moi (dit le poëte), je n'irai pas me plaindre
De n'être point un grand seigneur;
Que d'autres grimpent, sans la craindre,
A la cime ou pend le bonheur.
J'aime mon sort, qui me convie
A suivre un chemin abrité.
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Je chanterai toute ma vie
Le bonheur de la pauvreté.

Pce A. G—n.

Les Poëtes russes, par le prince E. Metcherski. — Gretch, *Opit istorii rouskoi Literatouri*.

KARA. *Voy*. Cara.

KARAÏSKAKIS (*Georges*), un des chefs de l'insurrection grecque, mort dans un combat livré au commencement de mai 1827, sur la route conduisant du Pirée à Athènes. Il appartenait à une famille souliote, et s'était trouvé en rapport, en 1807, avec Capo d'Istrias, alors que celui-ci était attaché à l'administration des îles Ioniennes. Lorsque la Grèce se décida à secouer le joug des Turcs, il fut un des premiers à répondre à l'appel du pays. Armatole d'Agrapha, dans l'ouest de la Grèce, il s'efforça, en 1823, avec Marc Botzaris, de défendre Missolonghi contre les Turcs. En 1824 il soutint le gouvernement national contre le parti militaire. L'année suivante, il revint dans l'ouest de la Grèce, et, malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de sauver Missolonghi, attaquée par les Turcs et les Égyptiens réunis. En mai 1826, il combattit énergiquement à Nauplie le parti anglais, dont Maurocordato était le chef. Karaïskakis fit décider qu'on rejetterait toute ouverture de négociations avec la Porte qui n'auraient pas pour base la reconnaissance de l'indépendance de la Grèce, et que jusque-là on persisterait à soutenir la lutte. Il fit déclarer ensuite que ce serait à un Grec que l'on remettrait la direction des affaires du pays, et le comte Jean Capo d'Istrias fut élu président de la Grèce au congrès tenu à Trézène, en avril 1827. Appelé au commandement supérieur de la Roumélie, où la guerre se borna à peu près au siége de l'acropole d'Athènes, défendue par les Grecs sous les ordres de Gouras, Karaïskakis fit tout pour empêcher les troupes d'Ibrahim-Pacha de s'em-

parer de cette place, et il trouva une mort glorieuse dans cette lutte. Un mois plus tard la garnison grecque de l'acropole en fut réduite à capituler. Un monument à sa mémoire et à celle des autres chefs morts comme lui pendant la guerre de l'indépendance a été élevé, en 1835, à l'endroit où il perdit la vie.

Son fils, *Spiridion* KARAÏSKAKIS, né à Munich, lieutenant d'infanterie dans l'armée hellène, a été un des chefs des insurgés grecs dans la Roumélie en 1854. La révolte éclata à Radovitzi, à l'occasion d'un impôt. Les insurgés s'emparèrent d'Arta, mais la citadelle de cette ville résista. L'insurrection, bientôt cernée de toutes parts, ne tarda pas à se débander; Bessim-Pacha reprit plusieurs points occupés par la révolte, et lorsque, le 9 mars, 3,000 Turcs du nizam débarquèrent à Prevesa, le reste des rebelles se dispersa dans la montagne. J. V.

Conversations-Lexikon. — J. Laprade, *Courte Biographie par ordre alphabetique de tous les Generaux, Ministres, Ambassadeurs, etc., etrangers qui ont figuré jusqu'à ce jour dans les affaires d'Orient;* dans l'*Illustration*, n° 628.

*KARAJAN (*Théodore-Georges*), philologue allemand, né à Vienne, le 22 janvier 1810. Après avoir occupé divers emplois à la chancellerie du ministère de la guerre et aux archives du ministère des finances, il obtint en 1841 une place à la Bibliothèque impériale de Vienne. Nommé en 1848 membre du parlement de Francfort, il y fit partie du centre droit. En 1850 il fut appelé comme professeur de littérature allemande à l'université de Vienne; mais il donna peu de temps après sa démission, et il vit maintenant à Vienne en simple particulier. Membre de l'académie de cette ville depuis 1848, il en fut nommé vice-président en 1851. On a de lui : *Frühlingsgabe für Freunde älterer Literatur* (Présents destinés aux Amateurs de l'Ancienne Littérature); Vienne, 1839, in-8° : recueil de pièces de poésie écrites en Allemagne au moyen âge, nouvelle édition; Leipzig, 1842, sous le titre de : *Schatzgræber;* — *Deutsche Sprachdenkmale des 12 Jahrhunderts* (Monuments de la Langue Allemande du Douzième Siècle); Vienne, 1846; — *Mittel hochdeutsche Grammatik* (Grammaire du Haut Allemand moyen); Vienne, 1850; — *Zur Geschichte des Concils von Lyon von 1245* (Documents pour servir à l'Histoire du Concile de Lyon de 1245); Vienne, 1851, in-fol.; — *Ueber zwei Gedichte Walters von der Vogelweide* (Sur deux Poëmes de Walter von der Vogelweide); Vienne, 1851, in-8°; — *Zwei deutsche Sprachdenkmale aus der Heidenzeit* (Deux Monuments de la Langue Allemande du temps du Paganisme); Vienne, 1858. Karajan a aussi donné l'édition de plusieurs textes allemands du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *Von den sieben Schläfern;* Heidelberg, 1839, in-8°; — *Seifried Helbings Gedichte;* Leipzig, 1844; — *Das Buch von den Wienern;* Vienne, 1843 : ouvrage de Michel Behaim, ainsi que le suivant : *Zehn Gedichte zur Gesc[hi]chte Œstreichs und Ungarns;* Leipzig, 1[...] On a encore de Karajan plusieurs *Mémoires* [in]sérés dans les *Denkschriften* de l'Académi[e de] Vienne. E. G.

Conv.-Lex.

*KARAJICH (*Vuk-Stephanovich*), litt[éra]teur slave, né le 26 octobre 1787, à Trshich, [vil]lage de la Servie turque. Comme la plupar[t de] ses compatriotes, il n'avait point de nom de [fa]mille; on l'appela d'abord *Vuk* Stephano[vich] ou Wolf, fils d'Étienne; par la suite, il reçut [du] district où ses parents avaient quelque bie[n le] surnom de Karajich, sous lequel il s'est fait c[on]naître. Son éducation fut commencée à l'é[cole] établie à Carlowitz pour les dissidents de [l'é]glise grecque; plus tard, se trouvant à Vie[nne,] il la compléta lui-même, et s'adonna d'au[tant] plus vivement aux études littéraires que la [fai]blesse et la difformité de son corps le rendai[t] peu propre aux travaux manuels. Durant la lo[ngue] et sanglante insurrection des Serbes contr[e la] Turquie, il servait de secrétaire à plusieurs ch[efs] dont quelques-uns ne savaient ni lire ni écr[ire,] et il fut employé en la même qualité par le s[énat] de Belgrade ainsi que par le prince Kara-Geo[rges] jusqu'à sa défaite (1813). Il fut alors contr[aint] de chercher un refuge en Autriche, et, d'apr[ès le] conseil du savant Kopitar, il se mit à rass[em]bler les matériaux d'une anthologie slave. A c[ette] époque, ce genre de poésie, qui avait mérité [les] éloges de Herder et de Gœthe, était à p[eine] connu; aussi l'apparition du recueil de M. [Ka]rajich, qui en tira les éléments de la Bosnie, [de] la Servie et du Montenegro, donna-t-elle lieu à [un] enthousiasme exagéré. Depuis Homère, dis[ait-]on, il n'avait rien paru de semblable. Et p[our]tant la plupart des légendes reproduites éta[ient] d'origine récente; il y en avait qui célébra[ient] les exploits de Kara-Georges, et beaucoup éta[ient] l'œuvre d'un aveugle nommé Philippe, à qui [le] chef rebelle, pour payer un chant de victoi[re,] avait donné un jour son cheval blanc. Désorm[ais] toute la vie de M. Karajich fut consacrée à f[aire] aimer et connaître son pays. Dans ses nombr[eux] écrits, il s'efforça de substituer, dans la com[po]sition littéraire, la langue parlée à ce patoi[s de] convention qu'on appelle *slave d'église*, re[pre]nant en cela, avec plus d'autorité, les [ten]tentes par Dosithée Obradovich. Il est à regre[tter] seulement qu'il se soit servi d'un système [parti]culier d'orthographe, basé en grande partie [sur] l'alphabet russe, et qui rend l'interprétation [...] difficile. Ce savant réside tantôt en Servie, [tantôt] en Allemagne, sa patrie adoptive; il f[ait partie] des Académies de Vienne, Gœttingue, Be[rlin, Pé]tersbourg, etc., et reçoit, pour ses trav[aux...] ses, une pension du gouvernement russe.

Les principaux ouvrages de M. Karajich [sont :] *Narodne Srpske Pjesme* (Chants populaires [de] la Servie); Vienne, 1814-1815, 2 vol.; 2e é[d.,] Vienne et Leipzig, 1823-1833, 4 vol.; la 3e [...]

Vienne, 1841-1846, est encore plus complète. Ce recueil n'a jamais été traduit entièrement à l'étranger; il en existe des versions partielles en allemand par M[lle] Thérèse de Jacobs, Gerhard, Kapper et autres, et en anglais par sir John Bowring, sous ce titre : *Servian popular Poetry;* 1827, in-12; — *Grammaire serbe*, trad. par Jacob Grimm; — *Dictionnaire Serbe et Allemand*, 1818; 2ᵉ édit., 1852; — *Danitza* (L'Aurore); Vienne et Bude, 1826-1834 : annuaire littéraire; — *Vie du prince Milosch;* — *Les Proverbes slaves*, 2ᵉ édit.; Vienne, 1849; — *Montenegro und die Montenegriner* (Le Monténégro et les Monténégrins); — une traduction serbe du *Nouveau Testament;* Vienne, 1847, faite d'après l'ancienne version slave, encore en usage dans la liturgie russe; — *Contes populaires de la Servie;* Vienne, 1853, trad. en allemand par la fille de l'auteur, Wilhelmine Karajich. Paul Louisy.

Iungmann, *History of Bohemian Literature.* — *English Cyclopædia Biogr.*). — I Bowring, *Servian Poetry.* — Pierer, *Universal Lexikon*

KARAMZIN (*Nicolas-Mikhailowitch*), célèbre historien russe, naquit dans le gouvernement d'Orenbourg (et non dans celui de Simbirsk, comme le veulent la plupart de ses biographes), le 1ᵉʳ décembre 1765, et mourut à Saint-Pétersbourg, le 22 mai 1826. Il fut élevé dans une pension à Moscou, et entra dans le régiment de Préobrajenski en 1782. Il n'y servit que deux ans; la mort de son père l'appela en 1784 à Simbirsk, et l'amitié l'attira bientôt à Moscou; c'est là que sa véritable vocation se révéla dans le commerce de Dmitrief, de Novikof (*voy.* ces noms), de tout ce que la vieille capitale renfermait alors d'intelligences d'élite. Ainsi que la plupart de ses compatriotes, Karamzin n'avait pas fait de solides études; il sentit cette lacune, et essaya de la combler par une lecture assidue et par des voyages multipliés. Il consacra deux ans à visiter l'Allemagne, la France et l'Angleterre; les observations qu'il en rapporta témoignent que ce temps ne fut pas perdu pour lui. Son premier soin, à son retour a Moscou, fut d'y créer un journal, qu'il appela *Le Journal de Moscou* (1792). Le premier, il osa y écrire le russe comme on le parle, en extirper les locutions surannées et germaniques, choisir le sujet de ses *Nouvelles* dans la vie réelle et non fantastique, initier, en un mot, la société à la littérature russe. C'est à lui que revient la gloire d'avoir été le classique réformateur de sa langue. Bientôt ce journal ne suffit pas à son activité. Il fonda en 1794 une revue, l'*Aglaé*, en 1797, avec le concours de Derjavin, un *Almanach Poétique*, dans lequel il inséra des vers qui, moins éclatants que sa prose, sont toutefois d'un beau souffle. En 1798, il publia un *Panthéon de la Littérature étrangère;* — en 1801, un *Éloge historique de Catherine II*, et coopéra, les années suivantes, à la rédaction du *Messager de l'Europe*, le meilleur recueil de ce temps. Ces méritantes productions de Karamzin, qu'il a intitulées *Mes Bagatelles* (*Moi Bezdiélki*), ne forment pas moins aujourd'hui de douze vol. in-8°, dont neuf ne sont à la vérité que des traductions; car il a transporté en russe *Les Contes de Marmontel*, et même, assez inutilement, ceux de *M[me] de Genlis*. Ce n'est qu'après s'être exercé dans différents genres qu'il entreprit le travail dans lequel il a particulièrement excellé, et qui lui a acquis les plus grands droits à la reconnaissance nationale, à savoir son *Histoire de l'Empire de Russie*. Il employa douze ans à en composer les huit premiers volumes. Lorsqu'il les présenta, en 1815, à l'empereur Alexandre, dont on connaît les nobles aspirations, ce monarque le nomma conseiller d'État, l'orna d'un crachat, car les uniformes russes ne s'en passent encore que difficilement, et voulut qu'il habitât désormais l'hiver le palais de la Tauride, l'été Tzarskoé-sélo, où il se plaisait à s'entretenir journellement avec lui dans ce qu'il appelait *son cabinet vert*, c'est-à-dire l'allée la plus touffue et la plus solitaire de son Versailles. Depuis cette époque, Karamzin ne traça plus une page, quelqu'indépendante qu'elle fût, sans la communiquer à son auguste maître. La fin prématurée, presque mystérieuse, de son bienfaiteur arrêta sa plume; cette mort fit une impression si profonde sur son âme, qui ne s'était pourtant pas prostituée à la faveur, qu'elle abrégea ses jours, consumés par des veilles trop prolongées, singulièrement assombris par l'évanouissement des rêves de liberté et de grandeur morale pour sa patrie que son souverain autorisait lui-même à concevoir. L'empereur Nicolas fut jaloux de continuer à l'illustre historiographe les bontés qu'avait eues pour lui son prédécesseur; il mit à sa disposition une frégate pour le transporter sous un ciel plus doux que celui de Pétersbourg; mais Karamzin n'eut plus la force d'en profiter, et s'éteignit, le 22 mai 1826, avec cette résignation particulière à la race slave, qui nuit peut-être à son progrès social, mais lui imprime assurément un cachet de véritable grandeur : si le Russe ne sait pas encore vivre, comme on s'est plu à le dire, il faut au moins reconnaître qu'il sait mourir. Esprit supérieur et bel esprit, on peut ajouter encore que Karamzin avait une physionomie qui dévoilait ce qu'il était, une vaste intelligence.

L'*Histoire de l'Empire de Russie* de Karamzin forme douze vol. in-8°; elle s'arrête malheureusement à l'année 1611, à une de ses plus intéressantes périodes. Elle a été traduite en allemand, en anglais, en italien, voire même en chinois. La traduction française, commencée par MM. Saint-Thomas et Jauffret, terminée par M. le comte Pierre Divow, Paris, 11 vol. in-8°, 1819-1826, quoique ne contenant pas toutes les savantes *Notes* de l'auteur, mériterait d'être rééditée; elle ne se rencontre plus facilement dans le commerce.

Tous les étrangers qui ont eu l'*Histoire* de Karamzin entre les mains en ont parlé avec une estime qui n'est pas sans mélange de surprise. En effet, exécutée avec une telle érudition que son *Index* compte un demi-million d'articles, elle est aussi remarquable par son style (dont la force n'arrive jamais à l'abus) que par son impartialité et sa pénétration; ce n'est que quand Karamzin trouve sur son chemin l'Église catholique, et il l'y trouve plus d'une fois, qu'il devient obscur et confus et n'est plus égal à lui-même; mais ce que la vérité l'oblige parfois de convenir sur cette matière délicate n'en est que plus précieux à recueillir et plus important à constater.

La ville de Simbirsk lui a érigé un monument en 1845. Mais ce qui vaudrait peut-être mieux encore pour la gloire de l'historien, serait l'achèvement du monument qu'il a lui-même élevé à sa patrie par son *Histoire de l'Empire de Russie*, chef-d'œuvre de goût et de science.

P[ce] A. GALITZIN.

Istoritchiškoe pokhvalnoe slovo Karamzinou Pogodina. — *Perepiska Gogolia.* — *Rousskaia Khrestomatia Galakhova.* — Bantich-Kamenski, *Slovar dostopamiatnikh lioudei rousskoi zemli.* — *L'Abeille du Nord* de 1826. — Le *Journal des Débats* du 24 juin 1826. — *Moskvitianin*, 1842. — Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, t. II. — Daunou, *Journal des Savants*, novembre 1819, mai 1820. — Depping, *Revue Encyclopédique*, t. VI. — *British and foreign Review*, n° V, septembre 1828.

KARCHUCKAÏ, général d'Abas le Grand, septième roi de la dynastie des Sofys, vivait au commencement du dix-septième siècle. Abbas, ayant résolu la mort de son fils Sési-Mirza, chargea *Karchuckaï* de l'exécution. Il refusa d'accomplir cet ordre sanguinaire et fut exilé en 1613. En 1628, revenu de l'exil, il arrêta et mit en déroute complète une armée de 50,000 Ottomans que le sultan Amurat IV envoyait reprendre Bagdad. Apprenant cette victoire, Abbas sortit de Bagdad, vint au-devant du vainqueur, mit pied à terre, et lui dit en l'embrassant : « Mon « cher Aga, je viens par ton moyen d'obtenir « une victoire si belle, que je ne pouvais pas la « demander à Dieu plus grande. Viens, mets-toi « sur mon cheval, il faut que je te serve de va« let de pied. » Karchuckaï dut obéir. Il monta sur le cheval du roi, qui le suivit à pied, sept pas seulement, avec toute sa cour. F.-X. T.

Malcolm, *Histoire de Perse*. — *Annal. Orient.*, partie II.

KARLSTADT, célèbre réformateur allemand, dont le véritable nom est *Andreas Bodenstein*, né à Karlstadt, en Franconie, vers 1483, mort à Bâle, le 24 décembre 1541. Après avoir parcouru les principaux pays de l'Europe et séjourné pendant quelque temps à Rome, où il étudia la théologie, il se fixa à Wittemberg. Professeur à l'université de cette ville, si célèbre dans l'histoire de la réforme, ce fut de lui que Luther reçut le grade de docteur en théologie. En 1519, Karlstadt prit part à la fameuse discussion religieuse de Leipzig, et soutint contre le docteur Eck la doctrine de saint Augustin sur la grâce. Désigné nominativement comme partisan de Luther dans la bulle d'excommunication lancée contre ce dernier en 1520, Karlstadt fut le premier à appeler de la décision du pape à un concile général. Plus tard il donna de nouveaux gages à la réforme en publiant plusieurs opuscules très-violents, dans lesquels il se prononça contre le culte des images, contre la confession auriculaire et contre le célibat des prêtres. Tous ces écrits sont signés A. B. C. D; et c'est pour cela que Mélanchthon, en parlant de lui dans son *Epistola ad Camerar.*, le désigne sous le nom d'*Alphabeta*. Pendant le séjour de Luther à la Wartbourg, Karlstadt se laissa entraîner si loin dans ses discussions contre les doctrines de l'Église catholique, que Luther se vit forcé à se déclarer contre lui. Karlstadt se tint alors tranquille pendant deux ans; mais en 1524 il se rendit à Orlamunde, se fit nommer pasteur de cette ville, et excita des désordres tels que l'électeur de Saxe, Frédéric, craignant pour la tranquillité publique, lui donna l'ordre de sortir de ses États. Avant cette époque déjà Karlstadt, qui était entré en relation avec les briseurs d'images de Zwickau, les séditieux de Muhlhausen et même avec Thomas Muntzer, avait soutenu à Iéna une vive discussion contre Luther, dans laquelle il avait soutenu que le corps du Christ n'est pas présent dans la Cène. Chassé de la Saxe, Karlstadt se rendit en Suisse, où Zwingli se déclara pour lui. Telle fut l'origine des disputes entre les théologiens suisses et ceux de Wittemberg, disputes qui amenèrent la séparation de l'Église réformée et de l'Église luthérienne. En 1525, lors de la guerre des paysans de Franconie, Karlstadt se rendit à Rotenbourg. Soupçonné d'avoir trempé dans la révolte, il fut poursuivi, et vécut pendant quelque temps sans asile et dans la plus profonde misère. Il écrivit une brochure pour prouver son innocence, et l'envoya à Luther, qui, malgré ce qui s'était passé entre lui et Karlstadt, fit imprimer la défense de son ancien adversaire, et lui obtint même la permission de rentrer en Saxe. Karlstadt passa alors trois ans à Kemberg, s'occupant d'agriculture et de commerce. Au bout de ce temps, fatigué d'un genre de vie qui convenait si peu à ses goûts, il se lia avec les fanatiques Schwenkfeld et Krawtwald, et publia quelques écrits dans lesquels il attaqua de nouveau Luther. Craignant les suites de ses imprudentes agressions, il se sauva en Frise, et se rendit de là en Suisse, où Zwingli lui procura d'abord une place de diacre à l'église de Zurich et plus tard celle de pasteur de la commune d'Altstætten. Après la bataille de Cappel, Karlstadt revint à Zurich, où ses prédications eurent un grand succès. En 1534 enfin, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Pierre de Bâle, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses principaux écrits sont : *Von christlicher Heiligkeit* (De la Sainteté chré-

tienne); Wittemberg, 1520, in-4°; — *Von der hoechsten Tugend der Gelassenheit* (De la longanimité considérée comme la plus grande des vertus); 1522, in-4°; — *De utraque Specie Cœnæ, de iis qui sacra cœna utuntur, de abusu panis et calicis Domini;* 1524, in-4°; — *De Efficacia Indulgentiarum;* — *De Pontifice romano;* — *De Canonicis Scripturis;* Wittemberg, 1520, in-4°; — *Epistola ad Levinum ab Emden Confutatio ad epistolam defensivam Eccii: de Cœlibatu, Monachatu et Viduitate;* Wittemberg, 1521, in-4°; — *Vom Priesterthum und Opfer Christi* (De la Prêtrise et du Sacrifice du Christ); Iéna, 1525, in-4°; — *Abthuung derer Bilder, und dass kein Bettler unter Christen seyn solle* (De l'Abolition du Culte des Images, et de ce qu'il ne devrait pas y avoir des mendiants parmi les chrétiens); Wittemberg, 1522, in-4°; — *Homilien ueber den Propheten Malachiam* (Homélies sur le prophète Malachie); 1522, in-4°; — *Auslegung der Worte: Dasi st mein Leib.* (Explication des paroles: Ceci est mon corps); 1525, in-4°; — *Explicationes super Augustini librum de Spiritu et Litera;* Wittemberg, 1518.

R. L—u.

Sleidanus, *De Statu Religionis.* — Seckendorf, *Historia Lutheri*, I, § III; Scultetus, *Annal. Evang.*, p. I. — Adam, *Vitæ Theolog.* — Hottinger, *Schweizer Kirchengeschichte.* — Mayer, *Dissertatio de Carlostadio adversus Arnoldum;* Lenzius, *Series Professorum Wittemb. natione Francorum.* — Zedler, *Universal-Lexikon*, article *Bodenstein.* — J. L. Mosheim, *Institutiones Histor. Ecclesias. Sæc. XVI.* — D. Gerdes, *Florilegium librorum variorum.* — D. Clément, *Bibliothèque curieuse.* — J.-C. Fuesli, *Andreas Bodenstein, sonst Carlstadt genannt. Lebensgeschichte der Erlæuterung der Reformations, auch Kirchen und Gelehrten Historie;* Francfort et Leipzig, 1776.

*KARMARSCH (*Charles*), technologiste allemand, est né en 1803, à Vienne en Autriche. Il fit ses études dans sa ville natale, enseigna depuis 1819 jusqu'en 1823 la technologie à l'Institut Polytechnique, et fut, en 1830, appelé à Hanovre pour y fonder une école polytechnique. Cet établissement fut ouvert dès l'année suivante, et Karmarsch en devint le premier directeur. Depuis 1834 il est membre de l'Institut des Arts et Métiers de Hanovre et rédacteur de la revue publiée par cette société savante, sous le titre de: *Mittheilungen des Gewerbvereins fuer der Koenigreich Hanover* (Comptes-rendus de la Société des Arts et Métiers du royaume de Hanovre). M. Karmarsch est l'inventeur d'une machine à graver qui sert à copier des médailles et d'autres reliefs semblables. Ses principaux travaux sont: — *Einleitung in die mechanischen Lehren der Technologie* (Introduction aux principes mécaniques de la technologie); Vienne, 1825, 2 vol.; — *Grundriss der mechanischen Technologie* (Éléments de technologie mécanique); Hanovre, 1837-1839, 2 vol.; 2e édit., 1851. Ce travail a été très-favorablement accueilli; — *Technisches Woerterbuch* (Dictionnaire Technologique); Prague, 2e édition, 1853: ouvrage auquel Heeren a collaboré. On a enfin de Karmarsch un grand nombre d'articles dans la *Technologische Encyklopædie* de Prechtl, dans les *Jahrbücher des polytechnischen Instituts* (Annales de l'Institut Polytechnique), dans le *Polytechnisches Journal* de Dingler et dans d'autres revues et recueils scientifiques. Depuis 1844 jusqu'en 1846 il rédigea en commun avec Volz les *Polytechnischen Mittheilungen* (Comptes-rendus Polytechniques); Tubingue, 1844-1846, 3 vol.

R. L.

Conv.-Lex.

KARMATH. *Voy.* CARMATH.

KARNKOWSKI (*Stanislas*), prélat polonais, né en 1525, mort le 8 juin 1603, à Lowicz. Il fut d'abord curé à Cracovie, et devint, en 1563, évêque de Wladislaw; il se signala dans ce diocèse par le zèle qu'il mit à restaurer la discipline ecclésiastique ainsi que par la publication d'utiles règlements synodaux. La postérité mâle des Jagellons s'étant éteinte en la personne de Sigismond II (1572), il profita de l'interrègne pour dresser ce fameux formulaire dit *Paix des Dissidents*, par lequel une protection égale était garantie à toutes les opinions religieuses dissidentes; cet acte important, qui ouvrait en Pologne l'ère de la liberté de conscience, reçut l'adhésion de la noblesse; mais l'évêque de Cracovie, Krasinski, fut le seul des dignitaires de l'Église catholique qui consentit à y souscrire (1573). D'accord avec le grand-maréchal Firley, Karnkowski prit soin de faire insérer dans le règlement des *Pacta conventa* que le futur roi s'engagerait à maintenir la tolérance religieuse. Bientôt après, lors du couronnement de Henri de Valois, il fut chargé de le complimenter, ce dont il s'acquitta dans une harangue française conçue avec l'ampleur du panégyrique de Pline le jeune à Trajan. La brusque fin de ce règne lui donna occasion de se jeter dans les intrigues d'où sortit l'élection d'Étienne Batory. Opposé d'abord à ce dernier, qu'il soupçonnait de pencher vers les doctrines de Luther, il se rapprocha du primat Uchanski et des évêques, et soutint vivement la candidature des princes de la maison d'Autriche, fils et frère de l'empereur Maximilien II. Peu à peu il se laissa gagner au parti du duc de Transylvanie, reçut de lui la déclaration solennelle de ne point abandonner la foi romaine, et le couronna ainsi qu'Anne Jagellon, sa fiancée. Malgré ses services, il brigua inutilement l'évêché de Cracovie et la coadjutorerie de Gnèzne. Cependant, à la mort d'Uchanski (1581), il devint archevêque-primat, sur l'expresse recommandation du roi. Dès qu'il fut placé à la tête du clergé polonais, il s'efforça de contrebalancer l'influence toujours croissante des sectes dissidentes, en convoquant un synode, en prêchant lui-même de paroisse en paroisse et en travaillant à l'instruction des fidèles. Aussi, à la mort de Batory (1586), le vit-on former, avec les

Zborowski, un parti puissant qui se déclara en faveur de l'Autriche. La lutte dura six mois, pendant lesquels le primat refusa d'introduire dans les nouveaux *Pacta conventa* la paix des dissidents; elle se termina, comme on devait s'y attendre, par la defection de ce dernier, qui, le 18 août 1587, proclama Sigismond III. Après s'être fait le champion des cosaques opprimés par les Zamoyski, il employa les dernières années de sa vie à la fusion des Églises grecque et latine, œuvre difficile, commencée en décembre 1594, au synode de Brzesc, d'après les principes posés par le concile de Florence. Indépendamment de son rôle politique, Karnkowski, prélat d'un caractère tolérant et d'une vaste érudition, a une grande importance comme historien. Il a publié : *De Jure provinciali terrarum civitatumque Russiæ*; Cracovie, 1574, in-4°; — *Harangue publique de bienvenue au roy Henry de Valois, roy esleu des Polonnes, prononcée par saint Czarnkowski* (en français); Paris, 1574, in-8°; — *Historia interregni post discessum e Polonia Henrici Andegavensis*; — *Epistolæ familiares illustrium virorum in III libros digestæ*; Cracovie, 1578, in-4° : recueil qui a trait aux événements de 1565 à 1577; — *Constitutiones synodorum ecclesiæ Gneznensis*; ibid., 1579, in-4°; — *Constitutiones synodales diœcesanæ cum catechesi*; Prague, 1590, in-4°; — *De modo et ordine electionis novi regis apud Varsoviam habitæ* 1573; Cologne, 1589, in-fol.; — *Sermones ad parochos*, etc. Paul Louisy.

Starovolsk, *Centum Elogia illustrium Poloniæ Scriptorum*. — *Diarium Biographicum*. — Forster, *La Pologne*, dans l'*Univers pittoresque*.

KAROLI (*Jasper* ou *Gaspard*), érudit hongrois du seizième siècle. Philosophe, théologien et linguiste estimé parmi les calvinistes, dont il avait embrassé les principes, il fut le premier Hongrois qui entreprit de traduire sur l'hébreu la Bible en langue vulgaire. Le jésuite Kaldi donna plus tard un travail semblable, mais avec moins d'autorité. La version hongroise de Karoli parut en 1608, à Hanovre, in-4°, puis à Francfort, in-8° Cette dernière édition fut faite par les soins d'Albert Monar, qui se chargea aussi de la revoir et de la corriger. Ainsi améliorée, la Bible de Karoli eut plusieurs reimpressions, entre autres celles d'Oppenheim, 1612, in-8°, et de Nuremberg, 1704, in-4°.

P. L—Y.

David Czuittingezius, *Specimen Hungariæ Litteratæ*. — Lelong, *Biblioth. Sacree*. — Brunet, *Man. du Libraire*.

KARPINSKI (*Hyacinthe*), théologien russe, né en Ukraine, en 1721, mort à Moscou, le 29 novembre 1798. Après avoir fait ses études à l'académie de Kief, il se fit moine à Kharkof, en 1744, fut archimandrite dans différents couvents, et termina sa carrière dans celui de Novospaskoi de Moscou. On a de lui : des sermons (en russe), Pétersbourg, 1782; — *Regulæ sive Constitutiones Ecclesiasticæ in sancta orthodoxa Russorum Ecclesia concinnatæ*, ouvrage conservé en manuscrit à l'Académie de Saint-Alexandre de Pétersbourg; — *Statutum Canonicum Petri Magni, vulgo Regulamentum, in sancta orthodoxa Russorum Ecclesia præscriptum et auctum, nunc tandem ex Rossica lingua in Latinam transfusum ac impressum, auspiciis impensisque serenissimi principis Gregorii Alexandridis Potemkini*; *Petropoli*, 1785, in-4° : ouvrage excessivement rare et curieux. Pierre Ier y explique les motifs qui l'ont déterminé à réformer l'Église russe; — *Compendium orthodoxæ theologicæ Doctrinæ*; Leipzig, 1786, et Moscou, 1790. P^{ce} A. G—N.

De l'Enseignement de la Théologie dans l'Église russe, par le P. Gagarin.

KARPINSKI (*François*), poëte polonais, né vers 1760 dans le palatinat de Brzesc-Litewski, mort le 11 septembre 1823 dans celui de Lublin. Adonné dès sa jeunesse au culte de la poésie, il s'est fait dans son pays une certaine réputation par ses pastorales et ses paraphrases de la *Bible*. Bien accueilli dans la maison des princes Czartoryski à Pulawy, il refusa des emplois honorables afin de garder son indépendance, et passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne de Karpinczyn, que le roi Stanislas-Auguste lui avait donnée. On a de lui : *Judith*, tragédie; — *Le Cens*, comédie; — *Alces*, opéra; — des traductions, en prose et en vers, du poëme des *Jardins* de Delille, des *Psaumes* de David et d'une partie des *Œuvres* de Plutarque. Ses *Œuvres* ont paru à Varsovie, 1806, 4 vol. in-8°; à Breslau, 1826, et à Varsovie, 1828. K.

Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.*

*KARR (*Jean-Baptiste-Alphonse*), romancier français, né à Munich, en 1808. Sa famille est originaire de Bavière. Son grand-père, maître de chapelle de l'électeur de Bavière, fut envoyé par ce prince à Paris pendant la révolution. Arrêté et enfermé à la Conciergerie, il mourut presque aussitôt. Henri Karr, père d'Alphonse, était un pianiste de talent. Il vint à Paris en 1787, entra chez Erard pour essayer les pianos, et donna des leçons de son art; Adolphe Adam fut compte parmi ses élèves. Il épousa une nièce du baron Heurteloup, médecin des armées impériales. Ayant emmené sa femme à Munich, où il allait recueillir un petit héritage, elle y accoucha d'Alphonse; plus tard elle eut un autre fils, Eugène Karr, ingénieur civil, qui a fait son chemin dans l'industrie, et qui dirige les forges de Coly près de Montpont (Dordogne) depuis 1847. Henri Karr fut décoré en 1842, et mourut l'année suivante à Montmartre. Placé au collége Bourbon, Alphonse Karr réussit dans ses études, quoiqu'il ne travaillât qu'à ses heures, et avec autant d'indépendance que d'insouciance. Son père le destinait à l'enseignement. Au sortir des bancs, le jeune Karr devint en effet maître d'études, puis professeur suppléant de cinquième. Son enseignement, trop libre et en dehors du cadre officiel, lui

valut une remontrance, qu'il n'accepta pas, et il donna sa démission. Depuis longtemps, il suivait le mouvement littéraire qui passionnait la France. Décidé à se faire homme de lettres, il prépare quelques poëmes et va les offrir au *Figaro*. Henri de Latouche inséra le plus court, et conseilla à l'auteur d'écrire en prose. M. Karr suivit ce conseil; il fit de la critique littéraire et de la politique; puis il mit en prose un poëme qu'il avait en portefeuille, intitulé *Sous les Tilleuls*, et en fit un roman qui eut un vrai succès. Il alla s'établir plus tard sur les bords de la Manche. Vers 1835, il vint à Paris diriger *Le Figaro*. En même temps il se mariait. Son union ne fut pas heureuse; au mois d'avril 1837 une décision judiciaire séparait les deux époux. On prétend qu'un de ses livres de cette époque contient l'histoire de son ménage. En 1839, il commença la publication des *Guêpes*, petit recueil mensuel qui fit d'abord du bruit, et dans lequel il dépensa beaucoup d'esprit et de raison, mais dans lequel aussi il se mit peut-être trop en scène. On sait que les *Guêpes* lui attirèrent une affaire qui aurait pu devenir fâcheuse. Un jour, en effet, il trouve chez son portier une belle dame qui l'attend; il veut la faire passer devant lui; elle s'excuse, demande qu'il lui montre le chemin, et, au moment où il monte les premiers degrés de son escalier, il se sent frappé d'un coup de couteau dans le dos; c'était une femme poëte qui se vengeait des piqûres des *Guêpes*. M. Karr prit la chose au mieux, et se contenta d'imprimer l'aventure, en donnant le dessin de l'instrument meurtrier, qu'il fit pendre au-dessus de la cheminée de son cabinet avec cette inscription :

Donné par Mme Louise C. dans le dos.

Avec l'argent que lui rapportaient *Les Guêpes*, M. Karr acheta une campagne à Sainte-Adresse, qu'il s'est plu à décrire dans ses plus simples détails, mais qu'il dut revendre en 1848. Après la révolution de Février, il se présenta comme candidat aux électeurs de la Seine-Inférieure, mais ne fut pas élu. Au mois de juin 1848, il fonda, sous les auspices du général Cavaignac, *Le Journal*, qui dura peu de temps. Ensuite il lança des pamphlets énergiques contre le prince qui devait être élu président de la république. Plus tard il se retira à Nice, d'où il envoyait au *Siècle* ses *Bourdonnements*. Enfin, en 1857, il s'est mis à cultiver les fleurs à Nice, ce qui lui valut de la part de M. de Lamartine une épître de félicitation : *A Alphonse Karr, jardinier*, où le poëte lui dit :

Esprit de bonne humeur et gaîté sans malice,
Qui même en le grondant badine avec le vice,
Et qui, levant la main sans frapper jusqu'aux pleurs,
Ne fustige les sots qu'avec un fouet de fleurs,
Nice t'a donc prêté le bord de ses corniches,
Pour te faire au soleil le nid d'algue où tu niches?...
On dit que d'écrivain tu t'es fait jardinier;
Que ton âne au marché porte un double panier;
Qu'en un carré de fleurs ta vie a jeté l'ancre;
Et que tu vis de thym au lieu de vivre d'encre?
On dit que d'Albion la vierge au front vermeil
Qui vient comme à *Bata* fleurir à ton soleil,
Achetant tes primeurs de la rosée écloses,
Trouve plus de velours et d'haleine à tes roses.
Je le crois. Dans le miel plante et goût ne sont qu'un;
L'esprit du jardinier parfume le parfum!
Te souviens-tu du temps où tes *Guêpes* caustiques,
Abeilles bien plutôt des collines attiques,
De l'Hymète embaumé venaient chaque saison
Pétrir d'un suc d'esprit le miel de la raison?
Ce miel assaisonné du bon sens de la Grèce
Ne cherchait le piquant qu'à travers la justesse.
Aristophane ou Sterne en eût été jaloux;
On y sentait leur sel, mais le tien est plus doux.
Ces insectes volant en essaim d'étincelles,
Cachaient leur aiguillon sous l'éclair de leurs ailes.
A leur bourdonnement on souriait plutôt.
La grâce comme une huile y guérissait le mot.
C'était aussi le temps où ces jouets de l'âme,
Tes romans, s'effeuillaient sur des genoux de femme,
Et laissaient à leurs sens, ivres du titre seul,
L'indélébile odeur de la fleur du *tilleul*.

M. Karr a une fille, Mlle Thérèse Karr, qui a traduit de jolis contes allemands pour *L'Artiste* et le *Musée des Familles*.

On a de M. Karr : *Sous les Tilleuls;* Paris, 1832, 1834, 1836, 1840, 2 vol. in-8°; 1857, in-18; — *Une Heure trop tard;* Paris, 1833, 1836, 2 vol. in-8°; — *Fa Dièze;* 1834, 1849, in-8°; — *Vendredi soir;* Paris, 1835, in-8°; — *Le Chemin le plus court;* Paris, 1836, 1837, 2 vol. in-8°; — *Einerley;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Napoléon*, avec vignettes; Paris, 1838, in-16; — *Les Paysans illustres : Plutarque des campagnes;* Paris, 1838, in-16; 1841, 2 vol. in-18; — *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre;* 1re livraison : *Geneviève;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; 1846, 2 vol. in-16; 1850, in-4°; — 2e livraison : *Clotilde;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; 1850, in-4°; — 3e livraison; *Hortense;* Paris, 1842, in-8°; — 4e livraison : *Am-Rauchen;* Paris, 1842, in-8°; — *Pour ne pas être treize;* Paris, 1841, in-32; — *Midi à quatorze heures;* Paris, 1842, in-32; — *Feu Bressier*, suivi d'*Une Histoire invraisemblable;* Paris, 1844, 3 vol. in-8°; 1847, in-8°; — *Voyage autour de mon Jardin;* Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *La Famille Alain;* Paris, 1848, 3 vol. in-8°; 1851, in-4° : ce roman avait d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1847; il a été réimprimé en 1857, dans les *Romans populaires illustrés*, in-4°; — *Le Livre des Cent Vérités;* Paris, in-8°, 1848; — *Les Fées de la Mer;* Paris, 1849, in-8°; — *Raoul Desloges, ou un homme fort en thème;* Paris, 1850, in-8°; — *Clovis Gosselin;* Paris, 1850, in-8°; — *Lettres écrites de mon Jardin;* Paris, 1851, in-8°; — *Les Soirées de Sainte-Adresse;* Paris, 1851, in-8°; — *Un Bonheur manqué;* Paris, 1852, in-8°; — *Christian;* Paris, 1853, in-8°; — *Fantaisies philosophiques;* Paris, 1853, in-8°; — *Dictionnaire du Pêcheur;* Paris, 1854; — *Histoires Normandes;* Paris, 1855, in-16 : dans la *Bibliothèque Nouvelle;* — *Histoire d'un Pion*, illustrée par Gérard Séguin; Paris, 1855; — *La Main du Diable; Un Vaudeville sans se voir; Histoire de

tant de charmes; *La Vierge noire et le Moine de Kremsmunster*; Paris, 1855, in-18; — *Les Femmes*; Paris, 1856, in-18, collection Lévy; — *Agathe et Cécile*; Paris, 1857, in-18, collection Lévy; — *Promenades hors de mon Jardin*; Paris, 1857, in-18, même collection; — *Les Fleurs*; Paris, 1857, in-18, même collection; — *Sous les Orangers*; Paris, 1857, in-18; même collection; — *Voyage autour de mon Jardin*; Paris, 1857, in-18, même collection; — *Une Poignée de Vérités, mélanges philosophiques*; Paris, 1857, in-18 : même collection; — *Devant les Tisons*; *Une Heure trop tard*; *Une Histoire de Voleurs*; *Les Quartiers tranquilles*; *Blanc et Noir*; *Gaudeat mala bati*; Paris, 1857, in-16 : dans la *Bibliothèque nouvelle*; — *Encore les Femmes*; Paris, 1858, in-18, collection Lévy; — *300 Pages, mélanges philosophiques* (douze nouvelles); Paris, 1838, in-18 : même collection. M. Karr a été un des collaborateurs de *L'Artiste*, de *l'Almanach astrologique, magique, prophétique, satirique pour* 1847. *Les Guêpes*, recueil de bons mots, d'anecdotes mordantes, de cancans littéraires, commencèrent à voir le jour en novembre 1839, in-32, et finirent par paraître à des époques indéterminées. En 1848, M. Karr publia les *Guêpes hebdomadaires*, mais ce recueil eut moins de succès que son aîné. M. Karr a encore été l'un des collaborateurs du recueil intitulé : *L'Esprit, ou les quarante Nouvelles*, de la *Revue de l'Éducation nouvelle*, de *La France Maritime* et de *La République du Peuple*. Il avait commencé en 1838 la publication du *Gymnase académique, ouvrage national destiné à recueillir les productions en prose et en vers de tous les hommes de lettres que possède la France*. On trouve de lui, dans la *Bibliothèque des Feuilletons : le Flâneur*; — *Un Portrait*; — et *Un Homme et une Femme*; — dans le *Livre des Cent-et-un* : *Le Bal au cinquième étage*; — Dans les *Cent et une Nouvelles des Cent et un*; *Dieu et le Diable*; — et dans *Les Français peints par eux-mêmes* : *L'Horticulteur*. Il a donné divers articles sur les fleurs à différents recueils et des comptes-rendus d'expositions d'horticulture. Enfin, il a composé la *Notice* sur Brillat-Savarin qui se trouve en tête de l'édition illustrée de la *Physiologie du Goût*; Paris, 1848, in-8°. L. L—T.

Gaschon de Molènes, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1842. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. Contemp.* — Le Feuve, *Histoire du Lycée Bonaparte* (*Collège Bourbon*), p. 172. — *Dict. de la Conversation*.

KARSCHIN (*Anna-Louise*, née DURBACH), femme poëte allemande, née le 1er décembre 1722, près de Zullichau, en Silésie, morte le 12 octobre 1791. Son père tenait un petit cabaret dans les environs de Zullichau. Après avoir passé quatre ans en Pologne auprès de son grand-oncle, qui lui avait appris à lire et à écrire, la jeune Durbach retourna, en 1732, après la mort de son père, auprès de sa mère, qui, se préoccupant peu du goût prononcé de sa fille pour la lecture, lui fit garder les vaches, et l'employa ensuite à bercer les enfants qu'elle avait eus de son second mari. S'étant mariée avec un ouvrier en laine, à l'âge de dix-sept ans, Louise Durbach eut un peu plus de facilité pour satisfaire sa passion des livres; après avoir dévoré avec avidité plusieurs romans, elle vint à lire quelques poésies, qui réveillèrent en elle le désir de composer en vers, que les chants poétiques de Frank avaient déjà fait naître en elle autrefois. Mais les soins de son ménage et de ses quatre enfants ne lui permirent pas de s'abandonner à son inclination pour la littérature, à laquelle elle crut même devoir renoncer pour toujours, lorsque après avoir divorcé avec son premier mari, elle eut épousé un tailleur, ivrogne et débauché, du nom de Karsch, qui mangea en peu de temps le petit avoir de sa femme et la força à travailler pour vivre. Un vieillard, qui lui avait procuré de l'ouvrage lors de sa plus grande détresse, étant venu à mourir, elle exprima ses sentiments de gratitude envers son bienfaiteur dans une pièce de vers, qui attira sur elle l'attention du recteur du collége de Frauenstadt, petite ville de Pologne, où Karsch était allé s'établir. Ce recteur, du nom de Ribow, se plut à développer les dispositions pour la poésie qu'il avait découvertes chez Mme Karschin, et il lui fit lire les œuvres de Klopstock, de Gellert, Haller, Young, etc. Se sentant encouragée, Mme Karschin se mit à écrire beaucoup en vers; elle composait notamment des épithalames, dont la rémunération lui servait à améliorer sa position précaire. Un jour son mari, qui était resté plusieurs années sans s'approcher de la cène, se disposa, vaincu par les représentations de sa femme, à remplir ses devoirs religieux. Mme Karschin lui donna une épître en vers pour le recommander à la bienveillance du ministre, qui, émerveillé du talent de l'auteur, en parla avec chaleur à son ami Dobel, prédicateur de la cour à Glogau. Celui-ci fit venir en 1755 Mme Karschin dans cette ville, où, pressée un peu moins par le besoin, elle eut quelque loisir de se livrer à son occupation favorite. Elle chanta, entre autres, avec enthousiasme, les hauts faits de Frédéric le Grand; ses odes sur les victoires de ce roi lui valurent la protection du baron de Kottwitz, qui l'emmena en 1760 avec ses enfants à Berlin, où il lui donna un logement dans sa maison. C'est là qu'elle fit successivement la connaissance de Sulzer, de Ramler, et de Gleim. En 1761 elle se rendit à Magdebourg, où son brillant talent d'improvisation lui procura les plus grands succès dans les salons de l'aristocratie. De retour à Berlin, en 1762, elle fut entièrement adoptée par la haute société, qu'elle amusait par ses impromptus; elle reçut le nom de la *Sapho* alle-

mande. Mais au bout de quelques années l'engouement dont on s'était épris pour elle cessa peu à peu ; la petite pension que lui faisaient plusieurs de ses amis ne suffisant pas pour son entretien dans la capitale, elle s'adressa à Frédéric, qui lui avait autrefois promis de s'intéresser à elle. Le grand roi lui fit remettre deux écus, qu'elle renvoya avec un quatrain qui aurait fait rougir tout autre que Frédéric. A la mort de ce roi, son successeur, plus généreux, fit construire exprès une maison, qu'il donna à Mme Karschin ; celle-ci, s'étant établie dans sa nouvelle demeure avant que les murailles fussent entièrement séchées, y contracta le germe d'une maladie à laquelle elle succomba peu d'années après. Lorsqu'elle mourut, elle était presque entièrement oubliée. Cela s'explique en partie quand on songe combien son talent avait dû perdre à être employé à des bagatelles de société. Son imagination, quoique riche et ingénieuse, se trouva trop tôt épuisée ; les principes poétiques de ses amis n'étaient pas faits pour la ranimer, et c'est ainsi que Mme Karschin n'a laissé que des œuvres imparfaites, dont certaines parties seulement font preuve de la puissance d'inspiration dont elle était primitivement douée. Sa fille épousa M. de Kleuke, et donna naissance à une fille, qui devint l'épouse de M. de Chézy (*voy.* ce nom). Les ouvrages de Mme Karschin sont : *Moralische Neujahrswuensche* (Souhaits moraux de nouvelle année) ; Berlin, 1764, in-8° ; — *Anserlesene Gedichte* (Poésies choisies) ; Berlin, 1764, in-8° ; — *Poetische Einfälle* (Impromptus poétiques) ; Berlin, 1764, in-8° ; — *Einige Oden über verschiedene hohe Gegenstände* (Quelques Odes sur divers sujets élevés) ; Berlin, 1765, in-4° ; — *Neue Gedichte* (Poésies nouvelles) ; Mittau, 1772, in-8° ; — *Versificirtes Allerley* (Pot-pourri de poésies) ; 1773, in-8° ; — *Gedichte* (Poésies) ; Berlin, 1792 et 1797 in-8° ; ce volume, qui contient le recueil le plus complet des œuvres de Mme Karschin, fut publié par sa fille, Mme de Kleuke. E. G.

L. von Kleuke, *Lebenslauf der Karschin* (en tête des éditions des *Poésies* de Mme Karschin, données en 1792 et 1797). — *Zeitgenossen*, n° 64. — Sonnenfels, *Gesammelte Schriften*, t. I, p. 316. — Meister, *Charakteristik deutscher Dichter*, t. II. — *Geschichte berühmter Frauenzimmer*, t. III. — Meusel, *Lexikon*, t. VI. — *Deutscher Mercur*, année 1803, p. 271. — Schlichtegroll, *Necrolog* (Supplement, t. I, p. 287). — Joerdens, *Lexikon deutscher Dichter*, t. II, et t. VI. — *Berliner Musen-Almanach*, année 1792, p. 143. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Herder, *Werke*, t. XX, p. 387.

KARSTEN (*Wenceslas-Jean-Gustave*), mathématicien allemand, né le 5 décembre 1732, à Neu-Brandenbourg, dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, mort le 17 avril 1787. En 1750 il vint à l'université de Rostock, étudier la théologie, en s'attachant en même temps à compléter ses connaissances en mathématiques, science pour laquelle il avait toujours montré une grande prédilection, et dont il continua à s'occuper, lorsqu'il se fut rendu, en 1752, à l'université d'Iéna. Après s'être fait recevoir, en 1755, maître en philosophie à Rostock, il y donna des cours de mathématiques, de logique, de métaphysique, de morale et de droit naturel. Devenu en 1758 professeur de logique, il fut appelé, deux ans après, à une chaire de physique et de mathématiques à l'université de Buzow, nouvellement fondée par le duc de Mecklembourg. En 1770 il fut chargé de diriger la confection des pompes à incendie destinées à être placées dans les petites localités de son pays natal. Après avoir refusé d'accepter une chaire à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il se rendit, en 1773, à Halle, où il venait d'être nommé professeur d'histoire naturelle et de mathématiques. Il y mourut, épuisé par un grand nombre de travaux qui lui acquirent la réputation méritée d'avoir été un des premiers mathématiciens de l'Allemagne du dix-huitième siècle. Il était membre des académies de Munich et de Kopenhagen. On a de lui : *De Affectionibus quæ omnis generis functionum, præcipue si tres vel adeo quatuor involvant variabiles, differentialibus competunt, si earum integrale sit possibile* ; Rostock, 1756, in-4° ; — *Elementa Matheseos universalis* ; Rostock, 1756, in-8° ; — *Prælectiones Matheseos theoreticæ elementaris* ; Rostock, 1758, in-8° ; — *Beweis für die Wahrheit der christlichen Religion* (Preuves de la Vérité de la Religion chrétienne) ; Rostock, 1759, in-8° ; — *Regulæ pro differentiandis functionibus duarum variabilium* ; Rostock, 1759, in-4° ; — *Mathesis Theoretica elementaris et sublimior* ; Rostock, 1760, in-8° ; — *Lehrbegriff der gesammten Mathematik* (Enseignement sur l'ensemble des Mathématiques) ; Greifswald, 1767-1777, 8 vol., in-8° ; — *Auszug aus den Anfangsgründen und dem Lehrbegriff der Mathematik* (Extrait des Éléments et de l'Enseignement des Mathématiques) ; Greifswald, 1781, in-8° ; ibid., 1785, 2 vol. in-8° ; — *Physisch-chymische Abhandlungen* (Mémoires sur la Physique et la Chimie) ; Halle, 1786, in-8° ; — *Mathematische Abhandlungen* (Mémoires sur les Mathématiques) ; Halle, 1786, in-8°. Outre plusieurs ouvrages de moindre importance, Karsten a publié des mémoires intéressants sur divers points de mathématiques et de physique, dans les tomes V, VIII et IX des anciens *Mémoires* de l'Académie de Munich, et dans le tome X des *Mémoires* de la Société savante de Harlem. E. G.

Feddersen, *Nachrichten von dem Leben Gutgesinnter Menschen*, t. VI, p. 195. — Hirsching, *Historisch. liter. Handbuch*. — *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen des 18ten Jahrhunderts*, p. 288. — Meusel, *Lexikon der deutschen Schriftsteller*, t. VI.

KARSTEN (*François-Chrétien-Lorenz*), agronome allemand, frère du précédent, né à Butzow, le 3 avril 1751, mort le 28 février 1829. Après avoir été commis dans une maison de commerce, il obtint une place de secrétaire auprès d'un gentilhomme campagnard. Dans ses

loisirs, Karsten se mit à lire tous les livres d'histoire naturelle qu'il put trouver. Voyant que l'exploitation rurale n'avait pas profité des nouvelles découvertes scientifiques, il résolut de remédier à cet état de choses. Pour se rendre plus apte à cette entreprise, il vint à l'académie de Butzow, étudier les mathématiques, la géographie et les sciences naturelles. Reçu docteur en philosophie, il fut chargé d'enseigner cette science à l'université de sa ville natale. En 1783, il y fut nommé professeur d'économie rurale; six ans après il fut appelé en cette même qualité à l'université de Rostock. En 1798 il fonda, avec le comte de Schlitz et quelques autres hommes distingués de son pays, la *Société Agronomique de Rostock*, qui prit en 1817 le nom d'*Union patriotique*, et dont il devint le secrétaire. Grâce à l'influence qu'obtint bientôt cette société, Karsten put voir adopter généralement par ses compatriotes beaucoup d'améliorations, dont il avait proposé l'introduction dans l'exploitation rurale. On a de lui : *De l'Étude théorique de l'Économie Rurale*; Rostock, 1789; — *Die Pesslersche Dreschmaschine* (La Machine à battre le blé de Pessler); Celle, 1799, in-8°; — *Erste Grundzüge der Landwirthschaft* (Premiers Éléments de l'Économie Rurale); Leipzig, 1805, in-8°; — *Description de la Méthode de Hundt pour la Construction des Bâtiments Ruraux*; Liegnitz, 1811. Karsten a publié aussi plusieurs opuscules sur des matières d'économie rurale, et a inséré divers articles sur le même sujet dans le *Mechlemburgische Monatschrift*, dans les *Rostockische Aufsætze*, dans le *Dreimonatlicher Kalender fur Mecklembourg-Schwerin*; dans les *Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft*; Rostock, 1803-1809, 3 vol.; dans les *Neue Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft*; Rostock, 1813-1827, 16 vol. in-8°; ces deux recueils, dont le second a été continué par le fils de Karsten, se publiaient sous la direction de ce dernier, qui a aussi enrichi de notes intéressantes la traduction qu'il a donnée de l'ouvrage de Nugent : *Voyage en Allemagne principalement dans le Mecklembourg*; 1791, 2 vol.

E. G.

KARSTEN (*Dietrich-Ludwig-Gustave*), célèbre minéralogiste allemand, neveu du précédent et fils de Wenceslas-Jean-Gustave, né à Butzow, le 5 avril 1768, mort le 20 mai 1810. Après avoir étudié les mathématiques et la physique sous la direction de son père, il se rendit en 1782 à l'école des mines de Freyberg, où il suivit pendant quatre ans l'enseignement de Werner. Chargé en 1788 de classer la collection de minéraux de Leske, il en publia l'année suivante une méthode nouvelle, qui fit époque dans l'histoire de la minéralogie. En 1789 il fut appelé à Berlin par le ministre Heynitz, et il parcourut rapidement les divers degrés hiérarchiques de l'administration des sciences à la tête de laquelle il fut placé en 1810. Par les cours qu'il fit depuis 1789 à l'université de Berlin, par le soin minutieux avec lequel il forma le cabinet de minéraux de cette ville, par ses ouvrages enfin, rédigés d'après une classification systématique des minéraux basée sur leurs caractères naturels, Karsten occupe, au jugement du célèbre Léopold de Buch, une des premières places parmi ceux qui ont fondé la minéralogie.

Les ouvrages de Karsten sont : *Museum Leskeanum*; Leipzig, 2 vol. in-8°; le second volume, contenant la description des minéraux de ce musée, a aussi été publié en allemand, sous le titre de : *Des Herrn Leske Mineralienkabinett systematisch geordnet*; Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°; — *Tabellarische Uebersicht der mineralogisch einfachen Fossilien* (Tableau synoptique des Fossiles simples); Berlin, 1791 et 1792, in-fol. Karsten a traduit en allemand : *Traité sur les Mines de Fer du pays de Foix*, par La Peyrouse; Halle, 1789, in-8°; — *Journal du dernier Voyage de Dolomieu à travers la Suisse*; Berlin, 1802, in-8°; — *Manuel de Minéralogie de Haüy*; Leipzig, 1804, in-8°. Les travaux les plus importants de Karsten consistent dans une cinquantaine de *Mémoires*, insérés dans différents recueils, et parmi lesquels nous citerons : *Ueber Kirvans Anfangsgrunde der Mineralogie* (Sur les Éléments de Minéralogie de Kirvan); dans le *Magazin für Bergbaukunde* de Lempe, années 1787 et 1790; — *Beobachtungen auf dem Basaltberge des Städtcheus Amoneburg* (Observations sur la Montagne Basaltique de la petite ville d'Amoneboürg); dans le *Bergmannisches Journal* de Kohler et Hoffmann, année 1788; — *Beschreibung einer neuen Art von Feldspath* (Description d'une nouvelle espèce de Feldspath); dans le même recueil, même année; — *Beschreibung der drei Arten von Strahlstein* (Description des trois espèces de Strahlstein); même recueil, année 1789; — *Von den Kongsberger Silber-Minen* (Sur les Mines d'Argent de Kongsberg); même recueil, année 1793; — *Ueber den Thonschiefer, Hornschiefer und die Wacke* (Sur le Schiste argileux, etc.), mémoire couronné, qui se trouve dans le *Magazin für die Naturkunde Helvetiens* de Hoepfner, année 1788; — *Oryktognostische Anmerkungen ueber den Apathit, Prasem und Wolfram* (Remarques oryctognostiques sur l'Apathit, le Prasem et le Wolfram); dans les *Beobachtungen und Entdeckungen aus der Naturkunde von der Gesellschaft naturforschender Freunde zu Berlin*, année 1789; — *Oryctognostischer Versuch zur Naturgeschichte des Uraniums* (Essai oryctognostique sur l'Uranium); même recueil, année 1792; — *Bemerkungen ueber das Serpentinsteingebirge in Niederschlesien* (Remarques sur une montagne de Serpentine située dans la basse Silésie);

même recueil, année 1792; — *Oryctognostischer Beytrag zur Geschichte des Zinns* (Étude oryctognostique sur l'Étain); même recueil, année 1792; — *Beschreibung des Bitterspaths* (Description de la Magnésie); même recueil, année 1793; — *Aeussere Caracteristik des Meerschaums* (Caractères extérieurs de l'Écume de mer); même recueil, année 1793; — *Ueber die Augusterde*; dans le tome I du *Neues Allgemeines Journal der Chemie*; — *Untersuchung eines nuen Bleyerzes* (Examen d'un nouveau minérai de Plomb); même recueil; — *Auszüge aus Briefen an einen Freund ueber die eben beendigte Reise* (Extraits de Lettres adressées à un ami au sujet d'un voyage qui venait d'être terminé); dans la *Berliner Monatsschrift*, année 1805; — *Ueber das Alter der Metalle* (Sur l'Age des Métaux); dans le tome VI des *Annalen der Berg-und Huttenkunde* de Moll; — *Ueber den Bernstein* (Sur l'Ambre); dans la *Berliner Monatsschrift*, année 1805. Karsten a enfin publié environ trente autres mémoires sur divers sujets de minéralogie. E. G.

L. von Buch, *Lobrede auf Karsten* (dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie*, année 1814). — Rotermund, *Supplement a Jöcher*.

KARSTEN (*Charles-Joseph Bernard*), minéralogiste allemand, fils de François-Chrétien-Laurent Karsten, né a Butzow, le 26 novembre 1782, mort le 22 août 1853. Après avoir étudié pendant quelque temps le droit et ensuite la médecine a l'université de Rostock, il se rendit dans diverses forges de la Marche, afin d'y compléter ses connaissances en minéralogie, pour laquelle il avait toujours montré beaucoup de goût. Placé en 1804 dans l'administration des mines à Breslau, il partit deux ans après pour la haute Silésie, où il etablit, entre autres, la célèbre fonderie de zinc Lygdonia. En 1810 il fut nommé conseiller des mines, et fut mis, l'année suivante, à la tête de l'administration des mines de la Silésie; en 1819 il fut appelé a Berlin comme conseiller supérieur des mines. Ses ouvrages ont beaucoup contribué a élever la métallurgie en Allemagne au degré de perfection où elle est arrivée. On a de Karsten: *Handbuch der Eisenchuttenkunde* (Manuel de l'Art de travailler le Fer); Halle, 1816, 2 vol.; Berlin, 1827-1828, 4 vol., et Berlin, 1841, 5 vol. in-8°; — *Archiv fur Bergbau und Hüttenwesen* (Archives de l'exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1818-1831, 20 vol.; — *Metallurgische Reise durch einen Theil von Baiern und Oestreich* (Voyage métallurgique à travers une partie de la Bavière et de l'Autriche); Halle, 1821; — *Ueber die kohligen Substanzen des Mineralreichs* (Sur les Substances du règne Minéral qui contiennent du charbon); Berlin, 1826; — *Archiv für Mineralogie Geognosie, Bergbau und Huttenkunde* (Archives de Minéralogie, de Geognosie et de l'Exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1825-1853, 26 vol. in-8°; à partir du onzième volume, cette revue fut publiée par Karsten en collaboration avec Dechen; — *System der Metallurgie* (Système de Metallurgie); Berlin, 1831-1832, 5 vol. in-8°; — *Philosophie der Chemie* (Philosophie de la Chimie); Berlin, 1843; — *Lehrbuch der Salinenkunde* (Manuel de l'Exploitation des Salines); Berlin, 1846-1847, 2 vol. in-8°. De 1801 à 1803 Karsten a pris une grande part à la rédaction du *Allgemeines Journal der Chemie* de Schérer. E. G.

Conv.-Lexikon.

KASOP (*Phra*), le troisième bouddha de l'âge actuel du monde, suivant le bouddhisme siamois. Le règne de la doctrine qu'il a prêchée aux hommes a fini vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne. F.-X. T.

Buxa-Visaxam, *Dialogues sur le Christianisme et le Bouddhisme siamois*, par Mgr. Pallegoix; Bangkôk, 1849.

KASPER von der Roen, poete allemand du quinzième siècle. Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Dresde, qui contient une assez longue série de vieux poëmes, on trouve l'indication suivante: *Sub anno Dei 1472 jar P. M. K. v. d. r. Laudetur sancta Trinitas, Deo dicamus gratias. Nach Crist gepurt 1472 jar ist est geschriben worden von mir Kasper von der Rœn, purdich von Munerstat in franken. In festum pasce, das ist der osterliche zait.* Ainsi notre personnage était Franconien, et ce fut au temps pascal de l'année 1472 qu'il acheva d'écrire les onze petits poemes contenus dans le manuscrit de Dresde (n° 103), et dont voici la liste: *Ortnit*; — *Wolfdietrich*; — *Ecke*; — *der Rosengarten* (Le Jardin des Roses); — *Das Meerwunder* (Le Monstre marin); — *Sigenot*; — *Etzels hofhaltung* (La Cour d'Attila); — *Herzog Ernst*; — *Laurin*; — *Dietrich und seine gesellen* (Théodoric et ses Compagnons); — *Hildebrant*. Comme on le voit par cette énumération, Kasper von der Rœn ne fut rien de plus qu'un abréviateur des anciennes épopées allemandes; mais aujourd'hui que les textes qu'il dut avoir sous les yeux sont perdus ou n'existent plus que par fragments, les résumés parfois un peu secs du poete franconien deviennent assez importants pour l'histoire littéraire de l'Allemagne. Cette considération n'a pas désarmé W. Grimm, qui déclare (*Heldensage*, p. 372) qu'il y a moins de différence entre le plus faible meistersinger du quinzième siècle et le plus grand poëte du treizième qu'entre Kasper et les originaux qu'il a abrégés. D'autres critiques sont moins sévères, notamment Charles Gœdeke, qui nous a donné une curieuse analyse des poëmes énumérés plus haut. Remarquons en terminant que le manuscrit où ils sont renfermés a appartenu au duc Balthasar de Meklembourg (mort en 1477); ce qui autorise a penser que Kasper von der Rœn jouit de quelque considération auprès de ce puissant

loisirs, Karsten se mit à lire tous les livres d'histoire naturelle qu'il put trouver. Voyant que l'exploitation rurale n'avait pas profité des nouvelles découvertes scientifiques, il résolut de remédier à cet état de choses. Pour se rendre plus apte à cette entreprise, il vint à l'académie de Butzow, étudier les mathématiques, la géographie et les sciences naturelles. Reçu docteur en philosophie, il fut chargé d'enseigner cette science à l'université de sa ville natale. En 1783, il y fut nommé professeur d'économie rurale; six ans après il fut appelé en cette même qualité à l'université de Rostock. En 1798 il fonda, avec le comte de Schlitz et quelques autres hommes distingués de son pays, la *Société Agronomique de Rostock*, qui prit en 1817 le nom d'*Union patriotique*, et dont il devint le secrétaire. Grâce à l'influence qu'obtint bientôt cette société, Karsten put voir adopter généralement par ses compatriotes beaucoup d'améliorations, dont il avait proposé l'introduction dans l'exploitation rurale. On a de lui : *De l'Étude théorique de l'Économie Rurale*; Rostock, 1789; — *Die Pesslersche Dreschmaschine* (La Machine à battre le blé de Pessler); Celle, 1799, in-8°; — *Erste Grundzüge der Landwirthschaft* (Premiers Éléments de l'Économie Rurale); Leipzig, 1805, in-8°; — *Description de la Méthode de Hundt pour la Construction des Bâtiments Ruraux*; Liegnitz, 1811. Karsten a publié aussi plusieurs opuscules sur des matières d'économie rurale, et a inséré divers articles sur le même sujet dans le *Mechlemburgische Monatschrift*, dans les *Rostockische Aufsätze*, dans le *Dreimonatlicher Kalender fur Mecklembourg-Schwerin*; dans les *Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft*; Rostock, 1803-1809, 3 vol.; dans les *Neue Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft*; Rostock, 1813-1827, 16 vol. in-8°; ces deux recueils, dont le second a été continué par le fils de Karsten, se publiaient sous la direction de ce dernier, qui a aussi enrichi de notes intéressantes la traduction qu'il a donnée de l'ouvrage de Nugent : *Voyage en Allemagne principalement dans le Mecklembourg*; 1791, 2 vol. E. G.

KARSTEN (*Dietrich-Ludwig-Gustave*), célèbre minéralogiste allemand, neveu du précédent et fils de Wenceslas-Jean-Gustave, né à Butzow, le 5 avril 1768, mort le 20 mai 1810. Après avoir étudié les mathématiques et la physique sous la direction de son père, il se rendit en 1782 à l'école des mines de Freyberg, où il suivit pendant quatre ans l'enseignement de Werner. Chargé en 1788 de classer la collection de minéraux de Leske, il en publia l'année suivante une méthode nouvelle, qui fit époque dans l'histoire de la minéralogie. En 1789 il fut [illegible] Berlin par [illegible] Heynitz [illegible] rut rapidement les divers degrés hiérar-

chiques de l'administration des scie[...] tête de laquelle il fut placé en 1810 [...] cours qu'il fit depuis 1789 à l'universi[...] lin, par le soin minutieux avec leque[...] le cabinet de minéraux de cette ville [...] ouvrages enfin, rédigés d'après une cla[...] systématique des minéraux basée sur [...] ractères naturels, Karsten occupe, au [...] du célèbre Léopold de Buch, une des [...] places parmi ceux qui ont fondé la mi[...]

Les ouvrages de Karsten sont : [...] *Leskeanum*; Leipzig, 2 vol. in-8°; [...] volume, contenant la description [...] raux de ce musée, a aussi été publi[...] mand, sous le titre de : *Des Herr[...] Mineralienkabinett systematisch [...]* Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°; — *Tab[...] Uebersicht der mineralogisch einfa[...] silien* (Tableau synoptique des Fos[...] ples); Berlin, 1791 et 1792, in-fol. [...] a traduit en allemand : *Traité sur l[...] de Fer du pays de Foix*, par La[...] Halle, 1789, in-8°; — *Journal du derni[...] de Dolomieu à travers la Suisse* [...] 1802, in-8°; — *Manuel de Minér[...] Haüy*; Leipzig, 1804, in-8°. Les tr[...] plus importants de Karsten consistent [...] cinquantaine de *Mémoires*, insérés d[...] rents recueils, et parmi lesquels nous [...] *Ueber Kirwans Anfangsgrunde d[...] ralogie* (Sur les Éléments de Minér[...] Kirwan; dans le *Magazin fur Bergbau* [...] Lempe, années 1787 et 1790; — *Beoba[...] auf dem Basaltberge des Stadtchens [...] burg* Observations sur la Montagne [...] de la petite ville d'Amonebourg); dans [...] *männisches Journal* de Kohler et H[...] année 1788; — *Beschreibung ein[...] Art von Feldspath* (Description d'un[...] espèce de Feldspath); dans le même recu[...] année; — *Beschreibung der drei A[...] Strahlstein* (Description des trois e[...] Strahlstein); même recueil, année 178[...] *den Kongsberger Silber-Minen* (Sur [...] d'Argent de Kongsberg); même recu[...] 1793; — *Ueber den Thonschiefer, Hor[...] und die Wacke* (Sur le Schiste argile[...] mémoire couronné, qui se trouve dans [...] *zin fur die Naturkunde Helvetiens* [...] ner, année 1788; — *Oryktognostische[...] kungen ueber den Apathit, Pras[...] Wolfram* (Remarques oryctognosti[...] l'Apathit, le Prasem et le Wolfram); [...] *Beobachtungen und Entdeckungen [...] Naturkunde von der Gesellschaft na[...] chender Freunde zu Berlin*, année [...] *Oryctognostischer Versuch zur Nat[...] chte des Uraniums* (Essai oryctogno[...] l'Uranium); même recueil, année 179[...] *merkungen ueber das Serpentinstei[...] in Niederschl[...]* (Remarques sur [...] tagne de Serpentine située dans la basse

même recueil, année 1792; — *Oryctognostischer Beytrag zur Geschichte des Zinns* (Étude oryctognostique sur l'Étain); même recueil, année 1792; — *Beschreibung des Bitterspaths* (Description de la Magnésie); même recueil, année 1793; — *Aeussere Caracteristik des Meerschaums* (Caractères extérieurs de l'Écume de mer); même recueil, année 1793; — *Ueber die Augusterde;* dans le tome I du *Neues Allgemeines Journal der Chemie;* — *Untersuchung eines nuen Bleyerzes* (Examen d'un nouveau minérai de Plomb); même recueil; — *Auszüge aus Briefen an einen Freund ueber die eben beendigte Reise* (Extraits de Lettres adressées à un ami au sujet d'un voyage qui venait d'être terminé); dans la *Berliner Monatsschrift,* année 1805; — *Ueber das Alter der Metalle* (Sur l'Age des Métaux); dans le tome VI des *Annalen der Berg-und Huttenkunde* de Moll; — *Ueber den Bernstein* (Sur l'Ambre); dans la *Berliner Monatsschrift,* année 1805. Karsten a enfin publié environ trente autres mémoires sur divers sujets de minéralogie. E. G.

I. von Buch, *Lobrede auf Karsten* (dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie,* année 1814). — Rottermund, *Supplement a Jöcher.*

KARSTEN (*Charles-Joseph Bernard*), minéralogiste allemand, fils de François-Chrétien-Laurent Karsten, né à Butzow, le 26 novembre 1782, mort le 22 août 1853. Après avoir étudié pendant quelque temps le droit et ensuite la médecine à l'université de Rostock, il se rendit dans diverses forges de la Marche, afin d'y compléter ses connaissances en minéralogie, pour laquelle il avait toujours montré beaucoup de goût. Placé en 1804 dans l'administration des mines à Breslau, il partit deux ans après pour la haute Silésie, où il établit, entre autres, la célèbre fonderie de zinc Lygdonia. En 1810 il fut nommé conseiller des mines, et fut mis, l'année suivante, à la tête de l'administration des mines de la Silésie; en 1819 il fut appelé à Berlin comme conseiller supérieur des mines. Ses ouvrages ont beaucoup contribué à élever la métallurgie en Allemagne au degré de perfection où elle est arrivée. On a de Karsten : *Handbuch der Eisenchuttenkunde* (Manuel de l'Art de travailler le Fer); Halle, 1816, 2 vol.; Berlin, 1827-1828, 4 vol., et Berlin, 1841, 5 vol. in-8°; — *Archiv für Bergbau und Hüttenwesen* (Archives de l'exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1818-1831, 20 vol.; — *Metallurgische Reise durch einen Theil von Baiern und Oestreich* (Voyage métallurgique à travers une partie de la Bavière et de l'Autriche); Halle, 1821; — *Ueber die kohligen Substanzen des Mineralreichs* (Sur les Substances du règne Minéral qui contiennent du charbon); Berlin, 1826; — *Archiv für Mineralogie Geognosie, Bergbau und Hüttenkunde* (Archives de Minéralogie, de Géognosie et de l'Exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1825-1853, 26 vol. in-8°; à partir du onzième volume, cette revue fut publiée par Karsten en collaboration avec Dechen; — *System der Metallurgie* (Système de Métallurgie); Berlin, 1831-1832, 5 vol. in-8°; — *Philosophie der Chemie* (Philosophie de la Chimie); Berlin, 1843; — *Lehrbuch der Salinenkunde* (Manuel de l'Exploitation des Salines); Berlin, 1846-1847, 2 vol. in-8°. De 1801 à 1803 Karsten a pris une grande part à la rédaction du *Allgemeines Journal der Chemie* de Schérer. E. G.

Conv.-Lexikon.

KASOP (*Phra*), le troisième bouddha de l'âge actuel du monde, suivant le bouddhisme siamois. Le règne de la doctrine qu'il a prêchée aux hommes a fini vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne. F.-X. T.

Buxa-Visaxana, *Dialogues sur le Christianisme et le Bouddhisme siamois,* par Mgr. Pallegoix; Bangkok, 1859.

KASPER VON DER ROEN, poete allemand du quinzième siècle. Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Dresde, qui contient une assez longue série de vieux poëmes, on trouve l'indication suivante : *Sub anno Dei* 1472 *jar P. M. K. v. d. r. Laudetur sancta Trinitas, Deo dicamus gratias. Nach Crist gepurt* 1472 *jar ist est geschriben worden von mir Kasper von der Rœn, purdich von Munerstat in franken. In festum pasce, das ist der osterliche zait.* Ainsi notre personnage était Franconien, et ce fut au temps pascal de l'année 1472 qu'il acheva d'écrire les onze petits poemes contenus dans le manuscrit de Dresde (n° 103), et dont voici la liste : *Ortnit;* — *Wolfdietrich;* — *Ecke;* — *der Rosengarten* (Le Jardin des Roses); — *Das Meerwunder* (Le Monstre marin); — *Sigenot;* — *Etzels hofhaltung* (La Cour d'Attila); — *Herzog Ernst;* — *Laurin;* — *Dietrich und seine gesellen* (Théodoric et ses Compagnons); — *Hildebrant.* Comme on le voit par cette énumération, Kasper von der Rœn ne fut rien de plus qu'un abréviateur des anciennes épopées allemandes; mais aujourd'hui que les textes qu'il dut avoir sous les yeux sont perdus ou n'existent plus que par fragments, les résumés parfois un peu secs du poëte franconien deviennent assez importants pour l'histoire littéraire de l'Allemagne. Cette considération n'a pas désarmé W. Grimm, qui déclare (*Heldensage,* p. 372) qu'il y a moins de différence entre le plus faible meistersinger du quinzième siècle et le plus grand poëte du treizième qu'entre Kasper et les originaux qu'il a abrégés. D'autres critiques sont moins sévères, notamment Charles Gœdeke, qui nous a donné une curieuse analyse des poëmes énumérés plus haut. Remarquons en terminant que le manuscrit où ils sont renfermés a appartenu au duc Balthasar de Meklembourg (mort en 1477); ce qui autorise à penser que Kasper von der Rœn jouit de quelque considération auprès de ce puissant

personnage et peut-être même entreprit pour lui complaire sa précieuse compilation. A. P.

Karl Gœdeke, *Das Mittelalter* ; 4e liv., p. 530 et suiv.

KASSEM-KHAN, général de Schah-Jéhan, empereur mogol de l'Indoustan et père d'Aureng-Zeb, vivait au commencement du dix-septième siècle. Schah-Jéhan ayant déclaré la guerre aux Portugais de l'Inde, dont il avait en vain sollicité l'appui lorsqu'il s'était révolté contre son père, Kassem-Khan eut ordre d'assiéger Ougli, l'une de leurs plus fortes places. La ville était défendue par Michel Rodriguez et une faible garnison. Kassem-Khan s'en rendit maître, autant par ruse que par force. Tous les Portugais, femmes, enfants, vieillards, prêtres et religieux, furent conduits à Agra et réduits en esclavage (1629). Dans la guerre que les fils de Schah-Jéhan se firent pendant la dernière maladie de leur père, Kassem-Khan prit parti pour l'aîné, Dara, contre Aureng-Zeb. Quoique bon capitaine et brave soldat, il fut complétement défait sur les bords de l'Eugènes, en 1657. La perte de cette bataille amena sa disgrâce. F.-X. TESSIER.

Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. I. — *Histoire universelle*, t. XVIII. — *Ann. Orient.*, partie II.

KASSOU, évêque de Daron, mort en 478. Il suivit d'abord avec distinction la carrière des armes, et après la mort de son épouse embrassa l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siége de Daron, dans l'Arménie majeure. Il nous reste de lui deux ouvrages manuscrits fort estimés : l'*Histoire de l'Établissement du Christianisme en Arménie* ; — *Réponse aux Manichéens et à ceux qui admettaient les deux principes.* F.-X. T.

Migne, *Biographie Chrétienne et antichrétienne*. — M. St-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

KASTNER (*Charles-Guillaume-Gottlob*), chimiste allemand, né le 31 octobre 1783, à Greifenberg (Poméranie), mort le 15 juillet 1857. Il entra à l'âge de douze ans comme élève dans une pharmacie à Swinemunde. Quelques analyses chimiques qu'il publia dans le *Journal de Chimie* de Trommsdorf attirèrent sur lui l'attention de Flittner, pharmacien de Berlin, qui engagea le jeune Kastner à se rendre auprès de lui. En 1801 Kastner partit pour Berlin, où il compléta ses connaissances dans les sciences naturelles et entra en relation avec plusieurs savants distingués, Klaproth entre autres. Après avoir, deux ans après, dirigé pendant un an une pharmacie à Neustadt en Saxe, il se rendit, en 1804, à Iéna, où il se mit à étudier la médecine, et obtint le diplôme de docteur en 1805. La même année il fut appelé comme professeur de chimie à Heildelberg; et six ans après il se rendit en la même qualité à Halle. Après la bataille de Leipzig, il fut mis à la tête de quatre hôpitaux militaires, qui venaient d'être créés à Halle; quelque temps après il entra dans la landwehr, et fut envoyé en France auprès du chancelier Hardenberg, qui le chargea, en 1814, d'aller en Angleterre recueillir des fonds pour les familles des soldats prussiens tués dans la guerre contre Napoléon. Après un séjour de quatre mois à Londres, où il fut accueilli avec distinction par Davy, Herschel, de Luc et autres savants renommés, Kastner, s'étant acquitté de sa mission, retourna à Halle, et reprit ses fonctions de professeur. En 1818 il fut appelé à une chaire de physique et de chimie à l'université de Bonn; trois ans après il se rendit à Erlangen pour y enseigner les mêmes sciences. Par ses ouvrages Kastner a surtout beaucoup contribué au perfectionnement des procédés industriels en Allemagne. On a de lui : *Materialien zur Erweiterung der Naturkunde* (Matériaux pour servir au Développement des Sciences naturelles); Iéna, 1805, in-8° ; — *Beiträge zur Begründung einer wissenschaftlichen Chemie* (Documents pour servir à poser les principes d'une Chimie scientifique); Heidelberg, 1806-1807, 2 vol. in-8° ; — *Grundriss der Chemie* (Principes de Chimie); Leipzig, 1807, in-8° ; — *Grundriss der Experimentalphysik* (Principes de Physique expérimentale); Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°; Heidelberg, 1820, 2 vol., in-8° ; — *Einleitung in die neuere Chemie* (Introduction à la Chimie moderne); Halle, 1814, in-8° ; — *Der deutsche Gewerbsfreund* (L'Ami de l'Industrie allemande); Halle, 1815-1821, 4 vol. in-4°; recueil précieux d'indications pratiques pour l'amélioration des procédés industriels; — *Grundzüge der Physik und Chemie* (Éléments de Physique et de Chimie); Halle, 1821, in-8°; Nuremberg, 1832-1833, 2 vol. in-8°; — *Observationes de electro-magnetismo* ; Erlangen, 1822, in-4° ; — *Handbuch der Meteorologie* (Manuel de Météorologie); Erlangen, 1823-1830, 2 parties en 3 vol. in-8° ; — *Archiv für die gesammte Naturlehre* (Archives de toutes les Sciences Naturelles), excellente revue, qui parut de 1824 à 1829, à Nuremberg, en 18 vol. in-8° ; — *Theorie der Polytechnochemie* (Théorie de la polytechnochimie); Eisenach, 1827-1829, 2 vol. in-8° ; — *Archiv für Chemie und Meteorologie* (Archives de Chimie et de Météorologie); Nuremberg, 1830-1835, 9 vol., in-8° ; — *Handbuch der angewandten Naturlehre* (Manuel des Sciences Naturelles appliquées); Stuttgard, 1835-1849, 21 livraisons; — *Chemie zur Erläuterung der Experimentalphysik* (Explication des Rapports de la Chimie avec la Physique expérimentale); Erlangen, 1850, in-8°. Kastner a encore écrit plusieurs articles concernant les sciences naturelles et leurs applications à l'industrie, dans divers recueils ainsi que dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. E. G.

Convers.-Lexikon.

KASTNER (*Jean-Georges*), c[illegible]
français, né le 9 mars 1810, à [illegible]
de dix ans, il se faisait remarquer [illegible]
avec laquelle il touchait du piano

apprit seul l'harmonie, se familiarisant en même temps avec le mécanisme des divers instruments, dont il voulait connaître les ressources; il reçut ensuite des leçons de contre-point et de fugue de J.-C. Rœner. Ces études ne lui faisaient point négliger les enseignements que les esprits bien doués demandent aux lettres; aussi lorsqu'en 1835 le jeune artiste prit la résolution de venir se fixer à Paris, était-il préparé aux travaux variés qu'il allait entreprendre. Les conseils de Reicha et de Berton vinrent encore ajouter aux connaissances qu'il avait acquises dans sa ville natale, et bientôt sa carrière se partagea suivant trois directions principales: la composition, la théorie, la littérature et la philosophie de l'art. Dès 1829, M. Kastner s'était annoncé comme compositeur dramatique par une ouverture, des entr'actes, des chœurs et des marches écrites pour une tragédie intitulée *La Prise de Missolonghi*; en 1830 il avait fait un travail analogue pour le *Schreckenstein*, drame en cinq actes. Trois grands opéras allemands succédèrent à ces essais, *Gustave Wasa*, en cinq actes (1831); *La Reine des Sarmates*, en cinq actes (1832), et *La Mort d'Osoar*, en quatre actes (1833). Puis venaient un opéra-comique allemand, *Le Sarrasin*, en deux actes (1834), et un grand opéra, également écrit sur un texte allemand, *Béatrice*, en deux actes (1839). En 1841 il donna à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, *La Maschera*, en deux actes, et en 1844 il fit exécuter au Conservatoire *Le dernier Roi de Juda*, opéra biblique en deux parties. On a aussi de lui un grand nombre de compositions détachées, trois symphonies à grand orchestre, cinq ouvertures, dix sérénades pour harmonie, quatre hymnes avec chœur et accompagnement d'orchestre, trente marches pour musique militaire, un grand sextuor pour saxophones, une bibliothèque chorale, une suite de cantiques, des quatuors pour ténors et basses, des chansons alsaciennes, des cantates et des scènes dramatiques, des morceaux pour divers instruments, tels que concertos, fantaisies, variations, recueils de valses, etc. Mais toutes ces productions, en assignant à leur auteur une place distinguée parmi les compositeurs, ne lui avaient pas fait perdre de vue un autre ordre de travaux. De 1836 à 1842, la section des beaux-arts de l'Institut avait constaté l'utilité pratique de plusieurs publications de M. Kastner. Nous citerons d'abord son *Traité général d'Instrumentation*, excellent travail qui parut en 1836, et qu'il compléta l'année suivante par un *Cours d'Instrumentation considérée sous les rapports poétiques et philosophiques de l'art*. Vinrent ensuite: une *Grammaire Musicale*; — une *Théorie abrégée du Contre-point et de la Fugue*; — un *Essai sur la Composition vocale et instrumentale*; — une *Méthode élémentaire d'Harmonie appliquée au piano*; — une *Méthode de Saxophone*; — une *Méthode complète et raisonnée de Timbalis*; — douze méthodes élémentaires de chant, de piano, de violon, de violoncelle, de flûte, de clarinette, de cornet à pistons, etc., des tableaux de lecture musicale et d'harmonie; enfin, un *Manuel général de Musique militaire* publié en 1848, in-4°, dans lequel on trouve rassemblé tout ce que les documents historiques permettent de constater sur la musique militaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réforme opérée, il y a quelques années, par l'adoption des perfectionnements et des inventions de M. Adolphe Sax. Cet ouvrage contient un grand nombre de planches représentant les principaux instruments usités dans la musique militaire chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'à nos jours, et se termine par un curieux recueil des batteries et des sonneries de l'armée française sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, sous la république et sous l'empire, ainsi que des batteries et sonneries des divers pays étrangers. Le *Manuel de Musique militaire* marque la transition des travaux purement didactiques de M. Kastner à une classe de productions où les grandes questions relatives à l'histoire ou à la théorie de l'art sont discutées sous la forme d'essai scientifique par l'écrivain, pour être ensuite résolues en quelque sorte par l'artiste sous la forme de composition lyrique. Nous nous bornerons ici à indiquer ces ouvrages; les titres suivants, sous lesquels ils ont paru, suffiront pour faire connaître au lecteur les matières qui y sont traitées: *La Danse des Morts*, dissertations et recherches historiques, philosophiques, littéraires et musicales sur les divers monuments de ce genre qui existent ou qui ont existé tant en France qu'à l'étranger, accompagnées de *La Danse Macabre*, grande ronde vocale et instrumentale, et d'une suite de planches représentant des sujets tirés d'anciennes danses des morts des quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, avec les figures d'instruments de musique qu'ils contiennent, ainsi que d'autres figures d'instruments du moyen âge et de la renaissance; Paris, 1852, in-4°; — *Chants de la Vie, cycle choral*, ou recueil de vingt-huit morceaux à quatre, à cinq, à six et à huit parties pour ténors et basses, avec accompagnement de piano *ad libitum*, précédés de recherches historiques et de considérations générales sur le chant en chœur pour voix d'hommes; Paris, 1854, in-4°; — *Les Chants de l'Armée française*, ou recueil de morceaux à plusieurs parties composés pour l'usage spécial de chaque arme, et précédé d'un essai historique sur les chants militaires des Français; Paris, 1855, in-4°; — *La Harpe d'Éole et la Musique cosmique*, études sur les rapports des phénomènes sonores de la nature avec la science et l'art, suivies de *Stephen, ou la harpe d'Éole*, grand monologue lyrique avec chœurs; Paris, 1856, in-4°; — *Les Voix de Paris*, essai d'une his-

toire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général; Paris, 1857, in-4°; — *Les Sirènes*, essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant des cygnes, etc., considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts; ouvrage orné de figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de : *Le Rêve d'Oswald, ou les Sirènes*, grande symphonie dramatique vocale et instrumentale; Paris, 1858, in-4°; M. Kastner est un des collaborateurs de la *Gazette et Revue Musicales* de Paris, de la *Gazette Musicale* de Leipzig, et du *Dictionnaire universel de Musique* de Schilling.

M. Kastner, qui habite Strasbourg, est correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, et membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de celle de Sainte-Cécile, de Rome, etc., etc. Depuis 1856 il fait partie du comité des études du Conservatoire de Musique de Paris, et, en 1843, il a été, avec M. le baron Taylor, l'un des premiers fondateurs de l'*Association des Artistes musiciens*, dont il n'a cessé depuis lors d'être le vice-président.

Dieudonné DENNE-BARON.

Docum. partic.

KATANCSICH (*Matthias-Pierre*), savant hongrois, né à Valpo, en Slavonie, le 12 août 1750, mort le 24 mai 1825. Très-jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains, vint étudier les belles-lettres à l'université de Bade, et fut nommé plus tard professeur d'humanités au gymnase d'Essek, emploi qu'il alla occuper en 1789 au collége supérieur d'Agram. Nommé quelques années après à une chaire d'archéologie à Pesth, il fut en même temps mis à la tête de la bibliothèque de cette ville. En 1800, sa santé délabrée lui fit résigner ces fonctions; la ville de Pesth lui accorda une pension de cinq cents florins, sous la condition qu'il donnerait à la bibliothèque de la ville tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il écrirait encore. Dès lors Katancsich vécut dans la retraite la plus complète, occupé exclusivement de ses travaux d'érudition, dans lesquels il a fait preuve d'une grande sagacité. On a de lui : *Dissertatio de Columna milliaria ad Essekrum reperta*; Essek, 1781, in-4°; Agram, 1794, in-4°; — *Peskonicsa Pana i Thalie*; Essek, 1788, in-8°; — *In veterem Croatarum patriam Indagatio philologica*; Agram, 1790, in-8°; — *Fructus autumnales in jugis Parnassi Pannonii lecti*; Agram, 1791, in-8°; — *Specimen Philologiæ et Geographiæ Pannoniorum*; Agram, 1795, in-4°; — *Tentamen publicum de Numismatica utriusque semestris*; Pesth, 1797, in-8°; — *De Istro ejusque adcolis Commentatio*, Bude, 1798, in-4°; — *Orbis antiquus, ex tabula itineraria Theodosii seu Peutingeri ad systema geographiæ redactus et commentario illustratus*; Bude, 1824-1825, 2 vol.; — *Istri adcolarum illyrici nominis Geographia epigraphica*; Bude, 1825, in-4°. Katancsich a laissé en manuscrit de nombreux ouvrages, qui se trouvent à la bibliothèque de Pesth : en voici la liste : *Mosis Geographia, commentario illustrata*; — *Homeri Geographia, commentario illustrata*; — *Herodoti Geographia, commentario illustrata*; — *Strabonis Geographia, commentario illustrata*; — *Plinii Geographia velut promptuarium antiquæ geographiæ*; — *Geographia Ptolemæi, commentario illustrata*; — *Istri adcolarum, illyrici nominis, Geographia vetus*; — *Adversaria Philologica varia itinerum per Hungariam, Slavoniam, Croatiam susceptorum*; — *Memoria Belgradi*; — *Memoria Valpo*; — *Prolusio in Litteraturam ævi medii*; — *De Denario banali, Cyrilli charactere insigni*; — *De Litteratura Cyrilli*; — *De Litteratura glagolitica*; — *De Casula Divi Stephani, Hungariæ regis*; — *De Cruce aurea Giselæ reginæ, nummis, sigillis, aliisque epigraphiæ monumentis*; — *Etymoligicon Illyricum, ad leges philologiæ dialecto bosnensi exactum*. E. C.

Toldy, *Geschichte der ungarischen Literatur*.

KATE (*Gerard*), théologien hollandais, né en 1699, mort en 1749. Il étudia à Deventer et à Utrecht, et professa ensuite successivement à Lingen, à Deventer et Harderwick. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Omnipræsentia Dei*; Deventer, 1716; — *Laudes Domini nostri J.-C.*, etc.; in-4°, 1719; — *Oratio de priscorum in summo hominis bono definiendo erroribus*; Deventer, 1728; — *Carmen de Rebus et Moribus Belgarum*; Deventer, 1740, in-4°; — *Oratio de regno Dei et Christi*; Harderwyck, 1743, in-4°; — *Pax Aquisgranensis carmine celebrata*; ibid., 1749, in-12.

V. R.

Rotermund, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

KATE (*Lambert* TEN), théologien et linguiste hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit connaître par ses recherches sur la langue de son pays et par des travaux sur les beaux-arts, qu'il cultiva en amateur éclairé. Il laissa un riche cabinet de dessins et de curiosités. On a de lui : *Ænleisning tot de Kenntnisse van het verhevene Deel der Nederduitsche Sprake*, etc. (Introduction à la Connaissance de la Langue Hollandaise, etc.); Amsterdam, 1723 : c'est un ouvrage plein de méthode sur les étymologies et les difficultés de cette langue; — *Gemeenschap tuschen de gottische sprache en de Nederduytsche* (Rapports entre la Langue Gothique et le Néerlandais); Amsterdam, 1710; — *Het Leven van onzen Heilandt J.-C.*, etc. (La Vie de notre Sauveur Jésus-Christ, etc., en forme de concordance

des quatre évangélistes); Amsterdam, 1732, in-4°.

On attribue encore à Kate un *Mémoire sur le Beau ideal dans les Arts de la Peinture, de la Sculpture et de la Poésie.* V. R.

Rottermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Richardson, *Traité de la Peinture et de la Sculpture*; Amsterdam, 1728. — Sax, *Onomast.*, VI, 368.

KATER (*Henry*), mathématicien anglais, né à Bristol, le 16 avril 1777, mort à Londres, le 26 avril 1835. Il fut d'abord destiné au barreau; mais à la mort de son père, en 1794, il abandonna l'étude du droit, entra dans l'armée, et se rendit aux Indes orientales. Il parvint au grade de capitaine, et s'occupa particulièrement de relevés trigonométriques. Forcé par le mauvais état de sa santé de rentrer en Angleterre, il se consacra entièrement aux sciences. Il s'occupa d'abord d'expériences pour determiner les mérites relatifs des télescopes construits suivant les méthodes de Cassegrain et de Gregory. Sa conclusion fut que la puissance du premier était à celle du second comme deux et demi à un. Il écrivit à ce sujet deux mémoires intitulés : *On the Light of the Cassegrainian telescope compared with that of the Gregorian*, qui parurent dans les *Philosophical Transactions* pour 1813. Le capitaine Kater dirigea ensuite tous ses efforts sur une question d'une haute importance scientifique, la determination de la longueur du pendule dont les vibrations marquent les secondes à la latitude de Londres. Ses expériences durèrent plusieurs années. Les méthodes employees jusque-la pour déterminer d'une manière rigoureuse le centre d'oscillation dans un corps irregulier et hétérogène vibrant comme un pendule ne répondaient pas à son objet; il surmonta cette difficulté en profitant d'une propriété du centre d'oscillation. Cette propriété, démontrée par Huyghens, est celle-ci : Si le centre d'oscillation dans un corps suspendu devient le point de suspension, le corps accomplira sur ce point une vibration dans un temps égal à celui pendant lequel il accomplit une vibration sur le point original de suspension. La distance entre les deux points obtenue expérimentalement est égale a la longueur d'un pendule mathématique vibrant dans le même temps que le pendule donne. Kater employa d'abord dans ses expériences une arète tranchante, comme moyen de suspension. La description de son pendule est insérée dans les *Philosophical Transactions* pour 1818. Lorsque le parlement vota l'établissement d'un système uniforme de poids et mesures en Angleterre, les expériences de Kater servirent à déterminer la mesure de longueur prise pour étalon; elles donnèrent pour la longueur du pendule à Londres dans le vide, 39 pouces 13929. A la demande de la Société royale de Londres, Kater alla continuer dans l'île de Wight et dans l'île de Unst ses expériences, dont les résultats furent publiés dans les *Philosophical Transactions* pour 1819. Le capitaine Kater était membre de la Société royale de Londres. Outre les mémoires cités plus haut et quelques autres publiés également dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui : *An account of the construction and verification of certain standards of linear measures for the russian government*; Londres, 1832, in-4°, et un *Treatise on Mechanics*, qui forme un des volumes de la *Cyclopædia* de Lardner (écrit en collaboration avec l'éditeur). Z.

English Cyclopædia.

KATONA (*Éméric* d'ABAUJVAR), controversiste protestant hongrois, né à Uifalou, en 1572, mort le 22 octobre 1610. Nommé recteur du collége de Szepsi à l'âge de vingt et un ans, il résigna cet emploi en 1595, pour aller compléter ses connaissances dans les universités d'Allemagne. Il étudia pendant deux ans et demi la théologie à Wittemberg et à Heidelberg, et retourna ensuite dans sa patrie. Après avoir été appelé en 1599 au poste de recteur à Patak, il devint, quelque temps après, prédicateur à la cour de Georges Ragoczi, prince de Transylvanie. Dans la suite il fut nommé pasteur successivement à Szepsi, à Goenczin et à Karextur. On a de lui : *De Libero Arbitrio, contra theses Andreæ Sarofi*; — *Antipapismus*, ouvrage, en langue hongroise, divisé en cinq parties, où Katona s'abandonne à sa haine contre le catholicisme; — *Tractatus de Patrum, conciliorum et traditionum Auctoritate circa fidei dogmata, cultus idem moresque vivendi*; Francfort, 1611, in-8°, avec une vie de l'auteur, écrite par Pareus. E. G.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ Literatæ*, p. 199. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 304.

KATONA (*Étienne*), historien hongrois, né à Papa, le 13 décembre 1732, mort le 17 août 1811. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, après la suppression duquel il devint professeur d'éloquence sacrée et d'histoire à l'université de Tyrnau, et ensuite chanoine à Colocza, ainsi que abbé à Bodrog-Monossor. On a de lui : *Synopsis Chronologica Historiarum, ad sublevandam memoriam historico philorum*; Tyrnau, 1757-1773, 2 vol. in-8°; — *Historia critica primorum Hungariæ Ducum*; Pesth, 1778, in-8°; — *Historia critica Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*; Pesth, 1779-1780, 8 vol. in-8°; — *Vindiciæ Cleri Hungariæ contra supplicem libellum Sam. Nagy*; Bude, 1790, in-8°; — *Larva pseudo-catholico detracta qui declarationem Statuum catholicorum Posonii commentatus est*, 1791, in-8°; sous le voile de l'anonyme, ainsi que l'écrit précédent; — *Historia critica Regum stirpis Austriacæ*, trente-sept petits volumes, dont les deux premiers furent imprimés à Kolosvar, et les autres à Bude; la publication, commencée en 1795, fut arrêtée en 1801; défense fut faite à l'auteur d'écrire les événements du règne de Léopold Ier

toire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général; Paris, 1857, in-4°; — *Les Sirènes*, essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant des cygnes, etc., considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts; ouvrage orné de figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de : *Le Rêve d'Oswald, ou les Sirènes*, grande symphonie dramatique vocale et instrumentale; Paris, 1858, in-4°; M. Kastner est un des collaborateurs de la *Gazette et Revue Musicales* de Paris, de la *Gazette Musicale* de Leipzig, et du *Dictionnaire universel de Musique* de Schilling.

M. Kastner, qui habite Strasbourg, est correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, et membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de celle de Sainte-Cécile, de Rome, etc., etc. Depuis 1856 il fait partie du comité des études du Conservatoire de Musique de Paris, et, en 1843, il a été, avec M. le baron Taylor, l'un des premiers fondateurs de l'*Association des Artistes musiciens*, dont il n'a cessé depuis lors d'être le vice-président.

Dieudonné Denne-Baron.

Docum. partic.

KATANCSICH (*Matthias-Pierre*), savant hongrois, né à Valpo, en Slavonie, le 12 août 1750, mort le 24 mai 1825. Très-jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains, vint étudier les belles-lettres à l'université de Bade, et fut nommé plus tard professeur d'humanités au gymnase d'Essek, emploi qu'il alla occuper en 1789 au collége supérieur d'Agram. Nommé quelques années après à une chaire d'archéologie à Pesth, il fut en même temps mis à la tête de la bibliothèque de cette ville. En 1800, sa santé délabrée lui fit résigner ces fonctions; la ville de Pesth lui accorda une pension de cinq cents florins, sous la condition qu'il donnerait à la bibliothèque de la ville tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il écrirait encore. Dès lors Katancsich vécut dans la retraite la plus complète, occupé exclusivement de ses travaux d'érudition, dans lesquels il a fait preuve d'une grande sagacité. On a de lui : *Dissertatio de Columna milliaria ad Essekrum reperta;* Essek, 1781, in-4°; Agram, 1794, in-4°; — *Peskonicsa Pana i Thalie;* Essek, 1788, in-8°; — *In veterem Croatarum patriam Indagatio philologica;* Agram, 1790, in-8°; — *Fructus autumnales in jugis Parnassi Pannonii lecti;* Agram, 1791, in-8°; — *Specimen Philologiæ et Geographiæ Pannoniorum;* Agram, 1795, in-4°; — *Tentamen publicum de Numismatica utriusque semestris;* Pesth, 1797, in-8°; — *De Istro ejusque adcolis Commentatio*, Bude, 1798, in-4°; — *Orbis antiquus, ex tabula itineraria Theodosii seu Peutingeri ad systema geographicum redactus et commentario illustratus;* Bude, 1824-1825, 2 vol.; — *Istri adcolarum illyrici nominis Geographia epigraphica;* Bude, 1825, in-4°. Katancsich a laissé en manuscrit de nombreux ouvrages, qui se trouvent à la bibliothèque de Pesth : en voici la liste : *Mosis Geographia, commentario illustrata*; — *Homeri Geographia, commentario illustrata*; — *Herodoti Geographia, commentario illustrata*; — *Strabonis Geographia, commentario illustrata*; — *Plinii Geographia velut promptuarium antiquæ geographiæ*; — *Geographia Ptolemæi, commentario illustrata*; — *Istri adcolarum, illyrici nominis, Geographia vetus*; — *Adversaria Philologica varia itinerum per Hungariam, Slavoniam, Croatiam susceptorum*; — *Memoria Belgradi*; — *Memoria Valpo*; — *Prolusio in Litteraturam ævi medii*; — *De Denario banali, Cyrilli charactere insigni*; — *De Litteratura Cyrilli*; — *De Litteratura glagolitica*; — *De Casula Divi Stephani, Hungariæ regis*; — *De Cruce aurea Giselæ reginæ, nummis, sigillis, aliisque epigraphiæ monumentis*; — *Etymoligicon Illyricum, ad leges philologiæ dialecto bosnensi exactum*. E. C.

Toldy, *Geschichte der ungarischen Literatur.*

KATE (*Gerard*), théologien hollandais, né en 1699, mort en 1749. Il étudia à Deventer et à Utrecht, et professa ensuite successivement à Lingen, à Deventer et Harderwick. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Omnipræsentia Dei*; Deventer, 1716; — *Laudes Domini nostri J.-C.*, etc.; in-4°, 1719; — *Oratio de priscorum in summo hominis bono definiendo erroribus*; Deventer, 1728; — *Carmen de Rebus et Moribus Belgarum*; Deventer, 1740, in-4°; — *Oratio de regno Dei et Christi*; Harderwyck, 1743, in-4°; — *Pax Aquisgranensis carmine celebrata*; ibid., 1749, in-12.

V. R.

Rotermund, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

KATE (*Lambert* ten), théologien et linguiste hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit connaître par ses recherches sur la langue de son pays et par des travaux sur les beaux-arts, qu'il cultiva en amateur éclairé. Il laissa un riche cabinet de dessins et de curiosités. On a de lui : *Ænleisning tot de Kenntnisse van het verhevene Deel der Nederduitsche Sprake*, etc. (Introduction à la Connaissance de la Langue Hollandaise, etc.); Amsterdam, 1723 : c'est un ouvrage plein de méthode sur les étymologies et les difficultés de cette langue; — *Gemeenschap tuschen de gottische sprache en de Nederduytsche* (Rapports entre la Langue Gothique et le Néerlandais); Amsterdam, 1710; — *Het Leven van onzen Heilandt J.-C.*, etc. (La Vie de notre Sauveur Jésus-Christ, etc., en forme de concordance

des quatre évangélistes); Amsterdam, 1732, in-4°.

On attribue encore à Kate un *Mémoire sur le Beau ideal dans les Arts de la Peinture, de la Sculpture et de la Poésie.* V. R.

Rottermund, suppl. à Jöcher. *Allg. Gel.-Lex.* – Richardson, *Traité de la Peinture et de la Sculpture*; Amsterdam, 1728 – Sax, *Onomast.*, VI, 368.

KATER (*Henry*), mathématicien anglais, né a Bristol, le 16 avril 1777, mort à Londres, le 26 avril 1835. Il fut d'abord destiné au barreau; mais a la mort de son père, en 1794, il abandonna l'étude du droit, entra dans l'armée, et se rendit aux Indes orientales. Il parvint au grade de capitaine, et s'occupa particulièrement de relevés trigonométriques. Forcé par le mauvais état de sa santé de rentrer en Angleterre, il se consacra entièrement aux sciences. Il s'occupa d'abord d'expériences pour determiner les mérites relatifs des télescopes construits suivant les méthodes de Cassegrain et de Gregory. Sa conclusion fut que la puissance du premier était a celle du second comme deux et demi à un. Il écrivit à ce sujet deux mémoires intitulés : *On the Light of the Cassegrainian telescope compared with that of the Gregorian*, qui parurent dans les *Philosophical Transactions* pour 1813. Le capitaine Kater dirigea ensuite tous ses efforts sur une question d'une haute importance scientifique, la determination de la longueur du pendule dont les vibrations marquent les secondes à la latitude de Londres. Ses expériences durèrent plusieurs années. Les méthodes employees jusque-la pour déterminer d'une manière rigoureuse le centre d'oscillation dans un corps irregulier et hétérogène vibrant comme un pendule ne répondaient pas à son objet; il surmonta cette difficulté en profitant d'une propriete du centre d'oscillation. Cette propriété, démontrée par Huyghens, est celle-ci : Si le centre d'oscillation dans un corps suspendu devient le point de suspension, le corps accomplira sur ce point une vibration dans un temps égal à celui pendant lequel il accomplit une vibration sur le point original de suspension. La distance entre les deux points obtenue expérimentalement est égale a la longueur d'un pendule mathématique vibrant dans le même temps que le pendule donné. Kater employa d'abord dans ses expériences une arète tranchante, comme moyen de suspension. La description de son pendule est insérée dans les *Philosophical Transactions* pour 1818. Lorsque le parlement vota l'établissement d'un système uniforme de poids et mesures en Angleterre, les expériences de Kater servirent à déterminer la mesure de longueur prise pour étalon; elles donnèrent pour la longueur du pendule à Londres dans le vide, 39 pouces 13929. A la demande de la Société royale de Londres, Kater alla continuer dans l'île de Wight et dans l'île de Unst ses expériences, dont les résultats furent publiés dans les *Philosophical Transactions* pour 1819. Le capitaine Kater était membre de la Société royale de Londres. Outre les mémoires cités plus haut et quelques autres publiés également dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui : *An account of the construction and verification of certain standards of linear measures for the russian government*; Londres, 1832, in-4°, et un *Treatise on Mechanics*, qui forme un des volumes de la *Cyclopædia* de Lardner (écrit en collaboration avec l'éditeur). Z.

English Cyclopædia.

KATONA (*Éméric* d'ABAUJVAR), controversiste protestant hongrois, né à Uifalou, en 1572, mort le 22 octobre 1610. Nommé recteur du collége de Szepsi à l'âge de vingt et un ans, il résigna cet emploi en 1595, pour aller compléter ses connaissances dans les universités d'Allemagne. Il étudia pendant deux ans et demi la théologie à Wittemberg et a Heidelberg, et retourna ensuite dans sa patrie. Après avoir été appelé en 1599 au poste de recteur à Patak, il devint, quelque temps après, prédicateur à la cour de Georges Ragoczi, prince de Transylvanie. Dans la suite il fut nommé pasteur successivement à Szepsi, à Goenczin et à Karextur. On a de lui : *De Libero Arbitrio, contra theses Andreæ Sarofi*; — *Antipapismus*, ouvrage, en langue hongroise, divisé en cinq parties, où Katona s'abandonne à sa haine contre le catholicisme; — *Tractatus de Patrum, conciliorum et traditionum Auctoritate circa fidei dogmata, cultus idem moresque vivendi*; Francfort, 1611, in-8°, avec une vie de l'auteur, écrite par Pareus. E. G.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ Literatæ*, p. 199. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 304.

KATONA (*Étienne*), historien hongrois, né à Papa, le 13 décembre 1732, mort le 17 août 1811. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, après la suppression duquel il devint professeur d'éloquence sacrée et d'histoire à l'université de Tyrnau, et ensuite chanoine à Colocza, ainsi que abbé à Bodrog-Monossor. On a de lui : *Synopsis Chronologica Historiarum, ad sublevandam memoriam historico philorum*; Tyrnau, 1757-1773, 2 vol. in-8°; — *Historia critica primorum Hungariæ Ducum*; Pesth, 1778, in-8°; — *Historia critica Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*; Pesth, 1779-1780, 8 vol. in-8°; — *Vindiciæ Cleri Hungariæ contra supplicem libellum Sam. Nagy*; Bude, 1790, in-8°; — *Larva pseudo-catholico detracta qui declarationem Statuum catholicorum Posonii commentatus est*, 1791, in-8°; sous le voile de l'anonyme, ainsi que l'écrit précédent; — *Historia critica Regum stirpis Austriacæ*, trente-sept petits volumes, dont les deux premiers furent imprimés à Kolosvar, et les autres à Bude; la publication, commencée en 1795, fut arrêtée en 1801; défense fut faite à l'auteur d'écrire les événements du règne de Léopold Ier

toire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général; Paris, 1857, in-4°; — *Les Sirènes*, essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant des cygnes, etc., considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts; ouvrage orné de figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de : *Le Rêve d'Oswald, ou les Sirènes*, grande symphonie dramatique vocale et instrumentale; Paris, 1858, in-4°; M. Kastner est un des collaborateurs de la *Gazette et Revue Musicales* de Paris, de la *Gazette Musicale* de Leipzig, et du *Dictionnaire universel de Musique* de Schilling.

M. Kastner, qui habite Strasbourg, est correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, et membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de celle de Sainte-Cécile, de Rome, etc., etc. Depuis 1850 il fait partie du comité des études du Conservatoire de Musique de Paris, et, en 1843, il a été, avec M. le baron Taylor, l'un des premiers fondateurs de l'*Association des Artistes musiciens*, dont il n'a cessé depuis lors d'être le vice-président.

Dieudonné DENNE-BARON.

Docum. partic.

KATANCSICH (*Matthias-Pierre*), savant hongrois, né à Valpo, en Slavonie, le 12 août 1750, mort le 24 mai 1825. Très-jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains, vint étudier les belles-lettres à l'université de Bade, et fut nommé plus tard professeur d'humanités au gymnase d'Essek, emploi qu'il alla occuper en 1789 au collége supérieur d'Agram. Nommé quelques années après à une chaire d'archeologie à Pesth, il fut en même temps mis à la tête de la bibliothèque de cette ville. En 1800, sa santé délabrée lui fit résigner ces fonctions; la ville de Pesth lui accorda une pension de cinq cents florins, sous la condition qu'il donnerait à la bibliothèque de la ville tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il écrirait encore. Dès lors Katancsich vécut dans la retraite la plus complète, occupé exclusivement de ses travaux d'érudition, dans lesquels il a fait preuve d'une grande sagacité. On a de lui : *Dissertatio de Columna milliaria ad Essekrum reperta;* Essek, 1781, in-4°; Agram, 1794, in-4°; — *Peskonicsa Pana i Thalie;* Essek, 1788, in-8°; — *In veterem Croatarum patriam Indagatio philologica;* Agram, 1790, in-8°; — *Fructus autumnales in jugis Parnassi Pannonii lecti;* Agram, 1791, in-8°; — *Specimen Philologiæ et Geographiæ Pannoniorum;* Agram, 1795, in-4°; — *Tentamen publicum de Numismatica utriusque semestris;* Pesth, 1797, in-8°; — *De Istro ejusque adcolis Commentatio*, Bude, 1798, in-4°; — *Orbis antiquus, ex tabula itineraria Theodosii seu Peutingeri ad systema geographiæ redactus et commentario illustratus;* Bude, 1824-1825, 2 vol.; — *Istri adcolarum illyrici nominis Geographia epigraphica;* Bude, 1825, in-4°. Katancsich a laissé en manuscrit de nombreux ouvrages, qui se trouvent à la bibliothèque de Pesth : en voici la liste : *Mosis Geographia, commentario illustrata*; — *Homeri Geographia, commentario illustrata*; — *Herodoti Geographia, commentario illustrata*; — *Strabonis Geographia, commentario illustrata*; — *Plinii Geographia velut promptuarium antiquæ geographiæ*; — *Geographia Ptolemæi, commentario illustrata*; — *Istri adcolarum, illyrici nominis, Geographia vetus*; — *Adversaria Philologica varia itinerum per Hungariam, Slavoniam, Croatiam susceptorum*; — *Memoria Belgradi*; — *Memoria Valpo*; — *Prolusio in Litteraturam ævi medii*; — *De Denario banali, Cyrilli charactere insigni*; — *De Litteratura Cyrilli*; — *De Litteratura glagolitica*; — *De Casula Divi Stephani, Hungariæ regis*; — *De Cruce aurea Giselæ reginæ, nummis, sigillis, aliisque epigraphiæ monumentis*; — *Etymoligicon Illyricum, ad leges philologiæ dialecto bosnensi exactum*. E. G.

Toldy, *Geschichte der ungarischen Literatur.*

KATE (*Gerard*), théologien hollandais, né en 1699, mort en 1749. Il étudia à Deventer et à Utrecht, et professa ensuite successivement à Lingen, à Deventer et Harderwick. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Omnipræsentia Dei*; Deventer, 1716; — *Laudes Domini nostri J.-C., etc.*; in-4°, 1719; — *Oratio de priscorum in summo hominis bono definiendo erroribus*; Deventer, 1728; — *Carmen de Rebus et Moribus Belgarum*; Deventer, 1740, in-4°; — *Oratio de regno Dei et Christi*; Harderwyck, 1743, in-4°; — *Pax Aquisgranensis carmine celebrata*; ibid., 1749, in-12.

V. R.

Rotermund, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

KATE (*Lambert* TEN), théologien et linguiste hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit connaître par ses recherches sur la langue de son pays et par des travaux sur les beaux-arts, qu'il cultiva en amateur éclairé. Il laissa un riche cabinet de dessins et de curiosités. On a de lui : *Ænleisning tot de Kenntnisse van het verhevene Deel der Nederduitsche Sprake*, etc. (Introduction à la Connaissance de la Langue Hollandaise, etc.); Amsterdam, 1723 : c'est un ouvrage plein de méthode sur les étymologies et les difficultés de cette langue; — *Gemeenschap tuschen de gottische sprache en de Nederduytsche* (Rapports entre la Langue Gothique et le Neerlandais); Amsterdam, 1710; — *Het Leven van onzen Heilandt J.-C.*, etc. (La Vie de notre Sauveur Jésus-Christ, etc., en forme de concordance

des quatre évangélistes); Amsterdam, 1732, in-4°.

On attribue encore à Kate un *Mémoire sur le Beau idéal dans les Arts de la Peinture, de la Sculpture et de la Poésie.* V. R.

Rottermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Richardson, *Traité de la Peinture et de la Sculpture*; Amsterdam, 1728. — Sax, *Onomast.*, VI, 368.

KATER (*Henry*), mathématicien anglais, né à Bristol, le 16 avril 1777, mort à Londres, le 26 avril 1835. Il fut d'abord destiné au barreau; mais à la mort de son père, en 1794, il abandonna l'étude du droit, entra dans l'armée, et se rendit aux Indes orientales. Il parvint au grade de capitaine, et s'occupa particulièrement de relevés trigonométriques. Forcé par le mauvais état de sa santé de rentrer en Angleterre, il se consacra entièrement aux sciences. Il s'occupa d'abord d'expériences pour déterminer les mérites relatifs des télescopes construits suivant les méthodes de Cassegrain et de Gregory. Sa conclusion fut que la puissance du premier était à celle du second comme deux et demi à un. Il écrivit à ce sujet deux mémoires intitulés : *On the Light of the Cassegrainian telescope compared with that of the Gregorian*, qui parurent dans les *Philosophical Transactions* pour 1813. Le capitaine Kater dirigea ensuite tous ses efforts sur une question d'une haute importance scientifique, la détermination de la longueur du pendule dont les vibrations marquent les secondes à la latitude de Londres. Ses expériences durèrent plusieurs années. Les méthodes employées jusque-là pour déterminer d'une manière rigoureuse le centre d'oscillation dans un corps irrégulier et hétérogène vibrant comme un pendule ne répondaient pas à son objet; il surmonta cette difficulté en profitant d'une propriété du centre d'oscillation. Cette propriété, démontrée par Huyghens, est celle-ci : Si le centre d'oscillation dans un corps suspendu devient le point de suspension, le corps accomplira sur ce point une vibration dans un temps égal à celui pendant lequel il accomplit une vibration sur le point original de suspension. La distance entre les deux points obtenue expérimentalement est égale à la longueur d'un pendule mathématique vibrant dans le même temps que le pendule donné. Kater employa d'abord dans ses expériences une arète tranchante, comme moyen de suspension. La description de son pendule est insérée dans les *Philosophical Transactions* pour 1818. Lorsque le parlement vota l'établissement d'un système uniforme de poids et mesures en Angleterre, les expériences de Kater servirent à déterminer la mesure de longueur prise pour étalon; elles donnèrent pour la longueur du pendule à Londres dans le vide, 39 pouces 13929. A la demande de la Société royale de Londres, Kater alla continuer dans l'île de Wight et dans l'île de Unst ses expériences, dont les résultats furent publiés dans les *Philosophical Transactions* pour 1819. Le capitaine Kater était membre de la Société royale de Londres. Outre les mémoires cités plus haut et quelques autres publiés également dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui : *An account of the construction and verification of certain standards of linear measures for the russian government*; Londres, 1832, in-4°, et un *Treatise on Mechanics*, qui forme un des volumes de la *Cyclopædia* de Lardner (écrit en collaboration avec l'éditeur). Z.

English Cyclopædia.

KATONA (*Éméric* d'ABAUJVAR), controversiste protestant hongrois, né à Uifalou, en 1572, mort le 22 octobre 1610. Nommé recteur du collége de Szepsi à l'âge de vingt et un ans, il résigna cet emploi en 1595, pour aller compléter ses connaissances dans les universités d'Allemagne. Il étudia pendant deux ans et demi la théologie à Wittemberg et à Heidelberg, et retourna ensuite dans sa patrie. Après avoir été appelé en 1599 au poste de recteur à Patak, il devint, quelque temps après, prédicateur à la cour de Georges Ragoczi, prince de Transylvanie. Dans la suite il fut nommé pasteur successivement à Szepsi, à Goenczin et à Karextur. On a de lui : *De Libero Arbitrio, contra theses Andreæ Sarofi*; — *Antipapismus*, ouvrage, en langue hongroise, divisé en cinq parties, où Katona s'abandonne à sa haine contre le catholicisme; — *Tractatus de Patrum, conciliorum et traditionum Auctoritate circa fidei dogmata, cultus idem moresque evendi*; Francfort, 1611, in-8°, avec une vie de l'auteur, écrite par Pareus. E. G.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ Literatæ*, p. 199. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 305.

KATONA (*Étienne*), historien hongrois, né à Papa, le 13 décembre 1732, mort le 17 août 1811. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, après la suppression duquel il devint professeur d'éloquence sacrée et d'histoire à l'université de Tyrnau, et ensuite chanoine à Colocza, ainsi que abbé à Bodrog-Monossor. On a de lui : *Synopsis Chronologica Historiarum, ad sublevandam memoriam historico philorum*; Tyrnau, 1757-1773, 2 vol. in-8°; — *Historia critica primorum Hungariæ Ducum*; Pesth, 1778, in-8°; — *Historia critica Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*; Pesth, 1779-1780, 8 vol. in-8°; — *Vindiciæ Cleri Hungariæ contra supplicem libellum Sam. Nagy*; Bude, 1790, in-8°; — *Larva pseudo-catholico detracta qui declarationem Statuum catholicorum Posonii commentatus est*, 1791, in-8°; sous le voile de l'anonyme, ainsi que l'écrit précédent; — *Historia critica Regum stirpis Austriacæ*, trente-sept petits volumes, dont les deux premiers furent imprimés à Kolosvar, et les autres à Bude; la publication, commencée en 1793, fut arrêtée en 1801; défense fut faite à l'auteur d'écrire les événements du règne de Léopold Ier

et de quelques autres empereurs; mais cette interdiction fut levée plus tard, et Katona put achever son ouvrage, qui contient l'histoire de la Hongrie sous la maison d'Autriche, jusqu'à l'an 1801. L'auteur s'y montre généralement bien informé; il a su joindre, au récit des faits historiques, des notices sur les principaux écrivains et savants de son pays; — *Epitome chronologica Rerum Hungaricarum, Transsylvanicarum et Illyricarum;* Bude, 1796-1797, 3 vol. in-8°; — *Historia metropolitanæ Colosiensis Ecclesiæ;* Kolocza, 2 vol. in-8°. Katona a aussi donné une édition augmentée de la *Hungaria suis cum Regibus* de Thurotz; Tyrnau, 1758, in-4°. E. G.

Rotternund, *Supplément à Jöcher.*

KAUER (*Ferdinand*), compositeur allemand, né en 1751, à Klein-Taya (Moravie), mort en 1831 à Vienne. Dès son enfance il acquit tant d'habileté dans la musique qu'il remplit les fonctions d'organiste à l'église des Jésuites à Znaym, et plus tard à Tyrnau, où il étudiait en même temps la médecine. S'étant rendu par la suite à Vienne, il enseigna le piano, et fut successivement directeur et compositeur des théâtres de Léopoldstadt, de Grætz et de Josephstadt. Auteur fécond et laborieux, il a écrit la musique de plus de deux cents opéras, vaudevilles et drames, parmi lesquels on cite : *Das Donauweibechen* (L'Ondine du Danube) et *Die Sternenkœnigin* (La Reine des Étoiles); — une vingtaine de messes, des symphonies, concertos, quatuors, sonates, etc., ainsi que plusieurs méthodes pour violon, flûte et clarinette. K.

Schilling, *Musikalische Handwœrterbuch.*

KAUFFMANN (*Marie-Anne-Angélique-Catherine*), célèbre femme artiste, née à Coire (pays des Grisons), le 30 octobre 1741, morte à Rome, le 5 novembre 1807. Dès l'enfance elle montra des dispositions pour la peinture et la musique. Son père, Jean-Joseph Kauffmann, peintre lui-même, lui donna les premières leçons de son art. « Artiste médiocre, dit un biographe, mais instruit dans les plus saines théories, il la guida par d'excellents principes, sans la pouvoir dominer par ses exemples; car ce qu'il ne savait que dire, elle l'exécutait : de sorte que son talent, affranchi du joug de l'imitation, se forma sous l'inspiration libre et franche de la nature. Kauffmann aspira principalement à rendre sa fille supérieure comme coloriste. Il l'initia de bonne heure à l'entente difficile des jours et des ombres, à ces secrets du clair-obscur qui produisent la forme et le relief, et qui font si souvent pardonner le défaut de sévérité et de correction. Mais cet homme judicieux comprenait également que le peintre n'est pas tout entier dans les yeux et dans la main, et que, pour faire un artiste distingué, il est nécessaire d'exercer l'esprit et d'échauffer l'âme. La jeune Angélique lisait les historiens et les poëtes, et cultivait la musique avec presque autant de passion et de succès que la peinture. » Elle était encore enfant lorsque son père vint s'établir à Morbegno dans la Valteline. L'évêque de Côme, Nevroni, ayant entendu parler de la jeune artiste, que recommandaient à la fois son talent et une charmante figure, voulut la voir. Touché de sa modestie et de la naïveté de ses réponses, il lui commanda son portrait. Elle l'acheva promptement et avec succès. Elle n'avait pas encore douze ans révolus. Aussitôt elle fut accablée de commandes. François III d'Este, duc de Modène et gouverneur de Milan, s'empressa de se déclarer son protecteur. Appelée à Constance par le cardinal Roth, Angélique prouva, par un portrait de ce prince de l'Église, l'étonnante rapidité de ses progrès. Arrivée à l'âge de vingt ans, elle fut sur le point d'abandonner la peinture pour la musique et le théâtre. Des amis de son père lui promettaient une grande et rapide fortune dans la carrière dramatique. Son goût pour la peinture l'emporta cependant, et plus tard Angélique se représenta entre la peinture et la musique, cédant à la première, et adressant à la seconde de tendres adieux. Elle se mit à parcourir l'Italie pour perfectionner son talent par la vue des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Après avoir séjourné quelque temps à Rome et à Naples, elle alla à Venise. D'illustres voyageurs l'engagèrent à venir à Londres. Elle partit. Les plus brillants succès marquèrent son séjour en Angleterre, où elle éprouva aussi les plus vifs chagrins. Chargée de peindre les membres de la famille royale, elle étonna les seigneurs de la cour par ses talents et les grâces de sa personne. Accueillie par le célèbre Reynolds avec empressement, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait inspiré une passion qu'elle ne pouvait partager. « On me traite bien ici, écrivait-elle à son père, trop bien; mais je ne me lierai pas facilement; Rome m'est toujours dans la pensée; l'Esprit-Saint me dirigera. » Au moment où Angélique Kauffmann venait de terminer le portrait de la duchesse de Brunswick, il parut à Londres un étranger qui fixa l'attention publique par la noblesse de son extérieur et surtout par ce faste d'entourage que le vulgaire prend toujours pour l'indice d'une éminente position. Ce personnage se disait Suédois, et portait le nom de *Fréderic, comte de Horn.* La renommée d'Angélique l'attira vers elle. L'artiste reçut ses visites, souffrit ses assiduités, et bientôt, séduite par les avantages personnels de l'étranger ou par l'éclat d'un grand nom uni à une fortune considérable, elle consentit à l'épouser. Après le mariage une affreuse vérité se fit jour : Angélique apprit que le prétendu comte de Horn n'était qu'un misérable, jadis attaché au service d'un seigneur de ce nom. Des biographes ont accusé Reynolds d'avoir préparé ce complot et initié ce malheureux à son rôle pour se venger des dédains d'Angélique; mais ce fait n'est pas certain. Un coup aussi terrible faillit altérer pour jamais la raison d'Angélique; cependant, soutenue, conduite, assistée

par ses nombreux amis, elle parvint à faire rompre cette union, le 10 février 1768.

Sa main, longtemps découragée, reprit ses pinceaux, avec une sorte d'ardeur maladive, et tandis qu'elle cherchait des consolations dans le travail, elle y trouva la fortune et la gloire. Son nom fut solennellement inscrit sur le registre des membres de la Société royale de Peinture de Londres. Klopstock et Gessner célébrèrent son talent, et elle leur envoya des tableaux de sa composition. En juillet 1781, elle épousa Antoine Zucchi, peintre vénitien, qui s'était fait aussi une réputation et une fortune en Angleterre par son talent comme paysagiste. Cette union fut heureuse. Les deux époux quittèrent aussitôt l'Angleterre pour retourner en Italie. Arrivée à Venise, Angélique Kauffmann y composa son beau tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*. De Venise elle alla à Naples, et revint se fixer définitivement à Rome. Elle y peignit deux tableaux destinés à l'empereur Joseph II, qui voyageait alors en Italie : l'un représentait le *Retour d'Arminius, vainqueur des légions de Varus ;* l'autre la *Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*. Les dernières années de la vie d'Angélique furent encore rudement éprouvées. Elle perdit sa fortune, et Zucchi mourut en 1795. « L'indigence ne m'épouvante pas, disait-elle; mais l'isolement me tue. » Elle cessa de peindre. L'invasion de Rome par les Français la plongea dans une sombre inquiétude, dont les hommages de géneraux ne purent la tirer; elle finit par succomber aux lentes attaques de son invincible tristesse, et fut inhumée dans la chapelle de Saint-André *delle Frate*. L'Académie de Saint-Luc assista en corps à ses funérailles, et, comme aux obsèques de Raphael, on porta ses deux derniers tableaux à la suite de son cercueil. Il n'existe en France qu'un petit nombre de tableaux d'Angélique Kauffmann. Les graveurs anglais ont multiplié ses travaux par leurs estampes. « Ses airs de tête, dit un critique, sont entre la divine et majestueuse beauté des figures du Guide et l'amabilité un peu molle et légère de l'école de l'Albane ou du Corrége; elle a su exprimer toutes les passions tendres et élevées. Un examen rigoureux de son style dans le dessin obligerait de reconnaître qu'elle a mis peu d'énergie sous beaucoup d'élégance et de noblesse. Il manque à ses personnages cette vie intérieure et puissante qui renfle et détermine fièrement tous les contours. Ses figures, empreintes d'indécision, soit qu'elles marchent ou qu'elles s'arrêtent, ne pressent pas la terre d'un pied ferme et vigoureux. Aussi a-t-elle évité les scènes fortes et terribles dans lesquelles son talent eût plus complétement échoué; mais dans les sujets d'un médiocre développement et d'un caractère calme, dans les sujets non épiques, elle est tout entière elle-même, c'est-à-dire pleine de tendresse et d'une grâce inexprimable. Sa manière, comme coloriste, se modifia graduellement dans le cours de ses voyages, c'est-à-dire de ses études; dans ses derniers tableaux elle est plus franche, moins brillante et plus vigoureuse. Sa touche était large et savante, et c'était au jeu du pinceau que la femme se trahissait le moins. Elle possédait également à un très-haut degré l'ordonnance pittoresque, la science du groupe et l'art d'ajuster les figures. » Elle avait, comme peintre de portraits, l'habitude d'attendre quelque temps avant d'esquisser ses figures, afin de saisir l'attitude favorite du modèle qu'elle devait peindre. Elle prenait un grand soin pour dessiner ses draperies, de manière à ne pas trop envelopper ses personnages. « Vos figures, lui disait un de ses admirateurs, pourraient marcher sans déranger leurs vêtements. »

Angélique avait l'habitude de jeter sur le papier les réflexions que ses travaux lui inspiraient quelquefois, et elle gardait ces souvenirs avec soin. A sa mort on les a curieusement examinés. On lisait sur un de ses cahiers : « Un jour que je trouvais de la difficulté à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même : Je ne veux plus tenter d'exprimer les choses supérieures à l'inspiration humaine, et je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel, si cependant au ciel on fait de la peinture. » Et pourtant Angélique Kauffmann paraissait destinée à la peinture des passions célestes et à l'expression de la béatitude. Si elle eût préféré le paradis à l'Olympe, elle serait sans doute arrivée plus haut. Du moins son pinceau sévère, quoique tendre et gracieux, demeura fidèle à la destination de l'art comme au caractère de son sexe, et ne peignit jamais que de pudiques images et de chastes voluptés. L. L—T.

G. de Rossi, *Vita di Angelica Kauffmann, pittrice ;* Florence, 1810. — Jan Konynenburg, *Kunstverdiensten van Angelica Kauffmann en Raphael ;* Amsterdam, 1810, in-8°. — Arm.-Fr.-Léon de Wailly, *Angelica Kauffmann ;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°. — Nagler, *Neues Allg. Künstl. Lexik.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conversat.-Lexik.*

KAUFFMANN (*Philippe*), poëte allemand, né à Berlin, mort par suicide au bois de Boulogne, près de Paris, à la fin du mois d'août 1846. Il avait déjà publié en Allemagne une traduction en vers des tragédies de Shakspeare et des poëmes lyriques de Robert Burns lorsqu'il quitta son pays, en 1843, sur l'invitation du pianiste Listz, qui l'amena avec lui en France. A Paris, il s'était fiancé à une jeune Allemande, et c'est le chagrin que lui causa la mort subite de cette personne aimée qui le porta à s'ôter la vie. Deux jours avant qu'il exécutât cet acte de désespoir, il avait accepté les fonctions de précepteur dans une famille honorable. On trouva parmi ses papiers deux drames en manuscrit et le commencement d'une traduction en vers allemands de la *Divina Commedia* du Dante. J. V.

Moniteur, 10 septembre 1846.

et de quelques autres empereurs; mais cette interdiction fut levée plus tard, et Katona put achever son ouvrage, qui contient l'histoire de la Hongrie sous la maison d'Autriche, jusqu'à l'an 1801. L'auteur s'y montre généralement bien informé; il a su joindre, au récit des faits historiques, des notices sur les principaux écrivains et savants de son pays; — *Epitome chronologica Rerum Hungaricarum, Transsylvanicarum et Illyricarum;* Bude, 1796-1797, 3 vol. in-8°; — *Historia metropolitanæ Colosiensis Ecclesiæ;* Kolocza, 2 vol. in-8°. Katona a aussi donné une édition augmentée de la *Hungaria suis cum Regibus* de Thurotz; Tyrnau, 1758, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KAUER (*Ferdinand*), compositeur allemand, né en 1751, à Klein-Taya (Moravie), mort en 1831 à Vienne. Dès son enfance il acquit tant d'habileté dans la musique qu'il remplit les fonctions d'organiste à l'église des Jésuites à Znaym, et plus tard à Tyrnau, où il étudiait en même temps la médecine. S'étant rendu par la suite à Vienne, il enseigna le piano, et fut successivement directeur et compositeur des théâtres de Léopoldstadt, de Grætz et de Josephstadt. Auteur fécond et laborieux, il a écrit la musique de plus de deux cents opéras, vaudevilles et drames, parmi lesquels on cite : *Das Donauweibechen* (L'Ondine du Danube) et *Die Sternenkœnigin* (La Reine des Étoiles); — une vingtaine de messes, des symphonies, concertos, quatuors, sonates, etc., ainsi que plusieurs méthodes pour violon, flûte et clarinette. K.

Schilling, *Musikalische Handwœrterbuch*.

KAUFFMANN (*Marie-Anne-Angélique-Catherine*), célèbre femme artiste, née à Coire (pays des Grisons), le 30 octobre 1741, morte à Rome, le 5 novembre 1807. Dès l'enfance elle montra des dispositions pour la peinture et la musique. Son père, Jean-Joseph Kauffmann, peintre lui-même, lui donna les premières leçons de son art. « Artiste médiocre, dit un biographe, mais instruit dans les plus saines théories, il la guida par d'excellents principes, sans la pouvoir dominer par ses exemples; car ce qu'il ne savait que dire, elle l'exécutait : de sorte que son talent, affranchi du joug de l'imitation, se forma sous l'inspiration libre et franche de la nature. Kauffmann aspira principalement à rendre sa fille supérieure comme coloriste. Il l'initia de bonne heure à l'entente difficile des jours et des ombres, à ces secrets du clair-obscur qui produisent la forme et le relief, et qui font si souvent pardonner le défaut de sévérité et de correction. Mais cet homme judicieux comprenait également que le peintre n'est pas tout entier dans les yeux et dans la main, et que, pour faire un artiste distingué, il est nécessaire d'exercer l'esprit et d'échauffer l'âme. La jeune Angélique lisait les historiens et les poëtes, et cultivait la musique avec presque autant de passion et de succès que la peinture. » Elle était encore enfant lorsque son père vint s'établir à Morbegno dans la Valteline. L'évêque de Côme, Nevroni, ayant entendu parler de la jeune artiste, que recommandaient à la fois son talent et une charmante figure, voulut la voir. Touché de sa modestie et de la naïveté de ses réponses, il lui commanda son portrait. Elle l'acheva promptement et avec succès. Elle n'avait pas encore douze ans révolus. Aussitôt elle fut accablée de commandes. François III d'Este, duc de Modène et gouverneur de Milan, s'empressa de se déclarer son protecteur. Appelée à Constance par le cardinal Roth, Angélique prouva, par un portrait de ce prince de l'Église, l'étonnante rapidité de ses progrès. Arrivée à l'âge de vingt ans, elle fut sur le point d'abandonner la peinture pour la musique et le théâtre. Des amis de son père lui promettaient une grande et rapide fortune dans la carrière dramatique. Son goût pour la peinture l'emporta cependant, et plus tard Angélique se représenta entre la peinture et la musique, cédant à la première, et adressant à la seconde de tendres adieux. Elle se mit à parcourir l'Italie pour perfectionner son talent par la vue des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Après avoir séjourné quelque temps à Rome et à Naples, elle alla à Venise. D'illustres voyageurs l'engagèrent à venir à Londres. Elle partit. Les plus brillants succès marquèrent son séjour en Angleterre, où elle éprouva aussi les plus vifs chagrins. Chargée de peindre les membres de la famille royale, elle étonna les seigneurs de la cour par ses talents et les grâces de sa personne. Accueillie par le célèbre Reynolds avec empressement, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait inspiré une passion qu'elle ne pouvait partager. « On me traite bien ici, écrivait-elle à son père, trop bien; mais je ne me lierai pas facilement; Rome m'est toujours dans la pensée; l'Esprit-Saint me dirigera. » Au moment où Angélique Kauffmann venait de terminer le portrait de la duchesse de Brunswick, il parut à Londres un étranger qui fixa l'attention publique par la noblesse de son extérieur et surtout par ce faste d'entourage que le vulgaire prend toujours pour l'indice d'une éminente position. Ce personnage se disait Suédois, et portait le nom de *Fréderic, comte de Horn*. La renommée d'Angélique l'attira vers elle. L'artiste reçut ses visites, souffrit ses assiduités, et bientôt, séduite par les avantages personnels de l'étranger ou par l'éclat d'un grand nom uni à une fortune considérable, elle consentit à l'épouser. Après le mariage une affreuse vérité se fit jour : Angélique apprit que le prétendu comte de Horn n'était qu'un misérable, jadis attaché au service d'un seigneur de ce nom. Des biographes ont accusé Reynolds d'avoir préparé ce complot et initié ce malheureux à son rôle pour se venger des dédains d'Angélique; mais ce fait n'est pas certain. Un coup aussi terrible faillit altérer pour jamais la raison d'Angélique; cependant, soutenue, conduite, assistée

par ses nombreux amis, elle parvint à faire rompre cette union, le 10 février 1768.

Sa main, longtemps découragée, reprit ses pinceaux, avec une sorte d'ardeur maladive, et tandis qu'elle cherchait des consolations dans le travail, elle y trouva la fortune et la gloire. Son nom fut solennellement inscrit sur le registre des membres de la Société royale de Peinture de Londres. Klopstock et Gessner célébrèrent son talent, et elle leur envoya des tableaux de sa composition. En juillet 1781, elle épousa Antoine Zucchi, peintre vénitien, qui s'était fait aussi une réputation et une fortune en Angleterre par son talent comme paysagiste. Cette union fut heureuse. Les deux époux quittèrent aussitôt l'Angleterre pour retourner en Italie. Arrivée à Venise, Angélique Kauffmann y composa son beau tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*. De Venise elle alla à Naples, et revint se fixer définitivement à Rome. Elle y peignit deux tableaux destinés à l'empereur Joseph II, qui voyageait alors en Italie : l'un représentait le *Retour d'Arminius, vainqueur des légions de Varus*; l'autre la *Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*. Les dernières années de la vie d'Angélique furent encore rudement éprouvées. Elle perdit sa fortune, et Zucchi mourut en 1795. « L'indigence ne m'épouvante pas, disait-elle; mais l'isolement me tue. » Elle cessa de peindre. L'invasion de Rome par les Français la plongea dans une sombre inquiétude, dont les hommages de généraux ne purent la tirer; elle finit par succomber aux lentes attaques de son invincible tristesse, et fut inhumée dans la chapelle de Saint-André *delle Frate*. L'Académie de Saint-Luc assista en corps à ses funérailles, et, comme aux obsèques de Raphael, on porta ses deux derniers tableaux a la suite de son cercueil. Il n'existe en France qu'un petit nombre de tableaux d'Angélique Kauffmann. Les graveurs anglais ont multiplié ses travaux par leurs estampes. « Ses airs de tête, dit un critique, sont entre la divine et majestueuse beauté des figures du Guide et l'amabilité un peu molle et légère de l'école de l'Albane ou du Corrége; elle a su exprimer toutes les passions tendres et élevées. Un examen rigoureux de son style dans le dessin obligerait de reconnaître qu'elle a mis peu d'energie sous beaucoup d'élégance et de noblesse. Il manque à ses personnages cette vie intérieure et puissante qui renfle et determine fièrement tous les contours. Ses figures, empreintes d'indécision, soit qu'elles marchent ou qu'elles s'arrêtent, ne pressent pas la terre d'un pied ferme et vigoureux. Aussi a-t-elle évité les scènes fortes et terribles dans lesquelles son talent eût plus complétement échoué; mais dans les sujets d'un médiocre développement et d'un caractère calme, dans les sujets non épiques, elle est tout entière elle-même, c'est-à-dire pleine de tendresse et d'une grâce inexprimable. Sa manière, comme coloriste, se modifia graduellement dans le cours de ses voyages, c'est-à-dire de ses études; dans ses derniers tableaux elle est plus franche, moins brillante et plus vigoureuse. Sa touche était large et savante, et c'était au jeu du pinceau que la femme se trahissait le moins. Elle possédait également à un très-haut degré l'ordonnance pittoresque, la science du groupe et l'art d'ajuster les figures. » Elle avait, comme peintre de portraits, l'habitude d'attendre quelque temps avant d'esquisser ses figures, afin de saisir l'attitude favorite du modèle qu'elle devait peindre. Elle prenait un grand soin pour dessiner ses draperies, de manière à ne pas trop envelopper ses personnages. « Vos figures, lui disait un de ses admirateurs, pourraient marcher sans déranger leurs vêtements. »

Angélique avait l'habitude de jeter sur le papier les réflexions que ses travaux lui inspiraient quelquefois, et elle gardait ces souvenirs avec soin. A sa mort on les a curieusement examinés. On lisait sur un de ses cahiers : « Un jour que je trouvais de la difficulté à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même : Je ne veux plus tenter d'exprimer les choses supérieures à l'inspiration humaine, et je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel, si cependant au ciel on fait de la peinture. » Et pourtant Angélique Kauffmann paraissait destinée à la peinture des passions célestes et à l'expression de la béatitude. Si elle eût préféré le paradis à l'Olympe, elle serait sans doute arrivée plus haut. Du moins son pinceau sévère, quoique tendre et gracieux, demeura fidèle à la destination de l'art comme au caractère de son sexe, et ne peignit jamais que de pudiques images et de chastes voluptés. L. L—T.

G. de Rossi, *Vita di Angelica Kauffmann, pittrice*; Florence, 1810. — Jan Kooyenburg, *Kunstverdiensten van Angelica Kauffmann en Raphael*; Amsterdam, 1810, in-8°. — Arm.-Fr.-Léon de Wailly, *Angelica Kauffmann*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°. — Nagler, *Neues Allg. Künstl. Lexik.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conversat.-Lexik.*

KAUFFMANN (*Philippe*), poëte allemand, né à Berlin, mort par suicide au bois de Boulogne, près de Paris, à la fin du mois d'août 1846. Il avait déjà publié en Allemagne une traduction en vers des tragédies de Shakspeare et des poëmes lyriques de Robert Burns lorsqu'il quitta son pays, en 1843, sur l'invitation du pianiste Listz, qui l'amena avec lui en France. A Paris, il s'était fiancé à une jeune Allemande, et c'est le chagrin que lui causa la mort subite de cette personne aimée qui le porta a s'ôter la vie. Deux jours avant qu'il exécutât cet acte de desespoir, il avait accepte les fonctions de précepteur dans une famille honorable. On trouva parmi ses papiers deux drames en manuscrit et le commencement d'une traduction en vers allemands de la *Divina Commedia* du Dante. J. V.

Moniteur, 1er septembre 1846.

KAUFMANN (*Jean-Godefroi*), mécanicien allemand, né à Weimar, en 1752, mort à Francfort, en 1818. Il apprit d'abord la profession de fabricant de bas, et trois ans plus tard il alla travailler chez un horloger mécanicien. A la mort de ce dernier, il continua le même état. En 1785, il exécuta une *montre-flûte et harpe* si remarquable qu'elle fut achetée par l'électeur Frédéric-Auguste pour en faire don à l'électrice son épouse. Cet achat du prince encouragea Kaufmann, dont les merveilleux produits furent bientôt recherchés à l'étranger, en Autriche, en Russie, en Italie. Son fils *Frédéric*, né à Dresde, en 1782, l'aida dans ses travaux, et inventa ou perfectionna lui-même divers instruments de musique. On lui doit une trompette-automate qu'on montrait comme une merveille. Le père et le fils ont inventé en commun l'*harmonicorde* et le *chordaulodion*. Le fils de Frédéric, *Théodore*, s'est également distingué comme mécanicien. V. R.

Conv.-Lex.

KAUFUNGEN ou **KAUFFUNGEN** (*Kunz* ou *Conrad* DE), conspirateur allemand, exécuté le 14 juillet 1455. Il s'était fait connaître durant la guerre des hussites, mais son nom ne paraît officiellement que lors de la querelle entre la ville de Nuremberg et le margrave, Albert de Brandenbourg. Kaufungen, qui avait pris parti pour les Nurembergeois, parvint à s'emparer du margrave, qu'il renvoya moyennant une grosse rançon. Il passa ensuite au service de Frédéric le Pacifique, duc de Saxe. Chargé par ce prince d'aller délivrer Géra, assiégé alors par les troupes de son frère, avec lequel Frédéric était en guerre, il tomba, avec Nicolas Pflug, au pouvoir des troupes bohémiennes venues au secours du duc Guillaume. Il fut conduit alors en Bohême, où il recouvra sa liberté moyennant 4,000 florins d'or. Kaufungen demanda à l'électeur, dont il s'était fait l'auxiliaire, de lui restituer cette somme. Le prince refusa, sous prétexte que le réclamant n'était pas son sujet, mais seulement son mercenaire. Toutefois il lui accorda jusqu'à la paix, à titre d'indemnité, certains domaines situés dans la Misnie. Une fois la paix conclue, l'électeur les réclama; Kaufungen persista dans ses prétentions. Frédéric proposa alors un arbitrage, mais Kaufungen n'attendit pas la décision des arbitres. Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1455, il s'empara à titre d'otages de la personne des deux fils de l'électeur. Arrêté sur les frontières de Bohême par un sommelier du prince, du nom de Schmidt, il fut condamné à la peine capitale et exécuté aussitôt après, à Freiberg. V. R.

Conversations-Lexikon. — Seßler, Univ.-Lex.

* **KAULBACH** (*Guillaume*), peintre allemand, né en 1804, à Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck. Contrairement à ce que l'on rapporte de la plupart des grands artistes, il montra dans sa jeunesse fort peu de dispositions pour la carrière des beaux-arts, et dut même faire violence à ses goûts pour se conformer aux intentions de sa famille. Son père, d'après les avis du sculpteur Rauch, son compatriote, le fit entrer à l'Académie de Dusseldorf. Les succès du jeune homme n'y furent pas assez brillants pour faire présager sa célébrité future; toutefois, après avoir terminé son temps d'études, il fut employé avec plusieurs de ses condisciples à l'exécution des fresques dont leur maître, Cornélius, avait dessiné les cartons pour la salle de l'université de Bonn. Kaulbach fut si peu satisfait de son propre travail, qu'il prit le parti de renoncer à la peinture et de donner des leçons de dessin. Néanmoins, en 1825, il suivit Cornélius à Munich, lorsque le célèbre artiste fut appelé à diriger l'Académie de cette ville. Il fut alors chargé de peindre *Apollon et les Muses* au plafond d'une salle de concerts, et le prince de Birckenfeld mit à sa disposition les murailles de son palais pour y retracer la fable de Psyché. Ces sujets gracieux ne lui fournirent pas encore l'occasion de se faire remarquer. Ce fut dans la décoration de la salle du trône des appartements de la reine que son originalité se manifesta pour la première fois. Les groupes symboliques par lesquels il représenta *La Victoire d'Herman sur les Romains*, d'après un poëme de Klopstock, firent apprécier de hautes qualités de force et d'expression qui ressortirent mieux encore dans son célèbre tableau de *La Maison des Fous*. Cette composition, gravée par Merz, répandit aussitôt le nom de Kaulbach dans toute l'Europe. On admira l'artiste, on exalta le penseur, et Guido Gœrres, le fils du poëte, consacra un livre entier à l'interprétation de cette allégorie faite suivant lui dans le but de nous inspirer des sentiments d'humilité. Ajoutons que, par excès de patriotisme, cet écrivain prétendit reconnaître dans chaque personnage des types de folie français. Nous doutons que cette ingénieuse idée ait jamais préoccupé l'artiste. On raconte que, dans sa jeunesse, il avait été chargé de peindre une église située près d'une maison d'aliénés. Le spectacle qu'il avait eu sous les yeux avait fait alors une si vive impression sur lui que plusieurs années après son esprit en était encore obsédé. Il ne put, dit-on, se débarrasser de la triste vision qu'en la jetant sur la toile.

Enfin l'individualité de Kaulbach s'était dégagée. A ce moment les élèves de Cornélius, s'élevant contre la doctrine de l'idéal professée par les peintres de l'Académie de Munich, proclamèrent que le véritable style réside dans l'individualisme et dans les formes particulières enfantées par le génie de l'artiste. Kaulbach devint naturellement un des chefs de l'opposition. Appuyant bientôt ses idées d'un nouvel exemple, il conçut et dessina, pour le comte Raczinski, *Le Combat des esprits*, fantastique et vigoureuse composition, que la gravure a fait également connaître en France. Dès lors l'enthousiasme n'eut plus de bornes en Allemagne; Kaulbach était

un maître. Ses productions se succédèrent rapidement et confirmèrent sa célébrité naissante.

Il peignit dans la chambre à coucher du roi de Bavière une suite de compositions tirées des œuvres de Gœthe, remarquables par la souplesse de l'imagination et la variété des idées; puis *La Destruction de Jérusalem par Titus*, que l'on voit à la nouvelle pinacothèque de Munich, et dix fresques exécutées à l'extérieur du monument par Nilser, d'après les petits tableaux du maître conservés dans le musée.

M. Kaulbach est occupé depuis longtemps à la décoration du vestibule et de l'escalier du nouveau musée de Berlin. La composition doit retracer, dans son ensemble, le développement de la civilisation humaine. Elle se divise en six grands tableaux traduisant les grandes époques de l'histoire, et seize tableaux latéraux représentant des figures allégoriques, sans compter les frises et les arabesques. En 1855 M. Kaulbach envoya divers fragments de son œuvre à l'exposition universelle de Paris. Les figures de *La Tradition*, de *Moïse*, de *Solon*, et surtout la vaste composition de *La Tour de Babel* excitèrent en France un sentiment d'étonnement et d'admiration. Ces magnifiques cartons firent voir, sous son aspect le plus favorable, il est vrai, un talent qui pèche par l'absence du coloris et la froideur de l'exécution, mais qui se distingue en revanche par la puissance de l'imagination, l'énergie du dessin, la variété de l'expression, et la philosophie de l'idée.

M. Kaulbach ne s'est pas ralenti depuis 1855. Deux grandes peintures lui ont été confiées par le roi Maximilien; ce sont : *La Bataille de Salamine* et *Le Mariage d'Alexandre et de Roxane;* et l'on annonce qu'il vient de terminer le carton d'une vaste composition représentant l'*Ouverture du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle par Othon le Grand*. Indépendamment de ces grands travaux, M. Kaulbach achève d'illustrer dans une série de dessins les principales scènes des drames de Shakspeare. De l'aveu des Anglais eux-mêmes, aucun artiste n'était plus capable de s'acquitter de cette tâche, à cause de son *humour*, et à raison aussi de l'analogie qui existe entre le caractère de son talent et celui de génie de Shakspeare, « tous deux sachant idéaliser en restant vrais ». M. Kaulbach a reçu toutes les distinctions auxquelles lui donne droit son mérite éminent. Il a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur, à la suite de l'exposition de 1855. Il est aujourd'hui directeur de l'Académie de Munich. E. COTTENET.

Dictionnaire d'Artistes pour servir à l'Histoire de l'Art Moderne en Allemagne, par A. Raczinski; Berlin, 1842 — *Histoire de l'Art Moderne en Allemagne*, par A. Raczinski. — H. Fortoul, *De l'Art en Allemagne*. — Th. Gautier, *L'Art Moderne*. — *The Art Journal*, 1856. — *Auswahl der vorzüglichsten Gemälde der Pinakothek in München*; in-fol.

KAUNITZ (*Wenceslas-Antoine-Dominique*), comte DE RIETBERG, prince DE), homme d'État autrichien, né à Vienne, le 2 février 1711, mort le 24 juin 1794. Il appartenait à une ancienne famille comtale dont les domaines étaient situés près de Brunn, en Moravie. Son père, Maximilien-Ulric, avait rempli plusieurs missions importantes près le saint-siége et quelques cours de l'Allemagne. Par son mariage avec une comtesse d'Ost-Frise et de Rietberg, il acquit le comté de Rietberg; mais il eut au sujet de cette propriété de longs procès avec le roi de Prusse, héritier du comté d'Ost-Frise. Dix-neuf enfants naquirent de son union : Wenceslas-Antoine était le cinquième et le plus jeune des fils. En cette qualité son père le destina à l'Église; il reçut les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à Munster. La perte de ses quatre frères aînés, dont quelques-uns moururent sur le champ de bataille, l'ayant laissé le seul rejeton de son illustre famille, il quitta le petit collet, et se proposa d'entrer dans la carrière diplomatique. Dès lors il se livra à de sérieuses études, et fréquenta successivement les universités de Vienne, Leipzig et Leyde. De 1732 à 1735, il voyagea en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre. A son retour à Vienne, l'empereur Charles VI le nomma conseiller aulique de l'empire, et peu de temps après deuxième commissaire impérial à la diète de Ratisbonne. En 1740, la mort de l'empereur mit un terme à cette mission, et Kaunitz se retira dans ses terres en Moravie. L'avénement de Marie-Thérèse lui ouvrit une carrière brillante. Cette princesse le nomma en 1741 ambassadeur près le saint-siége, et lui confia en même temps pour Florence une mission secrète, dont il s'acquitta à la satisfaction des deux gouvernements. En 1742 il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Turin, pour consolider l'alliance défensive entre l'Autriche et la Sardaigne contre les souverains de la maison de Bourbon, alliance qui, plus tard, fut fortifiée par l'accession de l'Angleterre. L'habileté qu'il déploya dans cette mission donna à l'impératrice une haute idée de Kaunitz. En 1744 elle l'envoya comme ministre plénipotentiaire auprès du duc Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, et lorsque, peu de temps après, ce prince fut obligé de s'absenter à cause de la mort de son épouse, l'archiduchesse Marie-Anne, Kaunitz fut chargé par intérim du gouvernement de ces provinces, fonctions difficiles à ce moment, les Pays-Bas étant menacés d'un envahissement par la France. Après le retour du duc Charles, Kaunitz reprit sa position diplomatique auprès de lui, et la remplit jusqu'à l'invasion française. En 1746, Bruxelles se rendit aux Français; Kaunitz obtint, pour le gouvernement et le peu de troupes autrichiennes qui se trouvaient dans cette ville, une capitulation qui leur accordait la liberté de se retirer à Anvers. Il suivit le duc Charles dans cette ville, qui peu de temps après eut le même sort que Bruxelles. Il se rendit alors à Aix-la-Chapelle, et y sollicita sa retraite pour rétablir sa santé.

Mais à peine était-il revenu à Vienne, en 1747, qu'il accepta le poste d'ambassadeur au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il signa la paix au nom de l'Autriche, après avoir protesté contre les préliminaires arrêtés entre la France, l'Angleterre et la Hollande sans la participation des autres puissances. Aussitôt cette paix ratifiée par son gouvernement, Kaunitz fut nommé ministre d'État et de conférence, et, en 1749, il fut décoré de l'ordre de la Toison d'Or. Envoyé en 1750 comme ambassadeur à la cour de France, où il resta jusqu'en 1752, il sut plaire à Mme de Pompadour, et, par l'influence de cette favorite, il parvint à poser les bases d'une alliance entre la France et l'Autriche, que signa le cardinal de Bernis à Versailles, en 1756 A son retour, Kaunitz fut décoré de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie, et obtint successivement les places de chancelier de cour et d'État, et de chancelier des Pays-Bas et d'Italie, ce qui le mit à la tête des affaires politiques intérieures et extérieures de l'Autriche. Marie-Thérèse avait eu une confiance entière en Kaunitz; mais l'empereur François Ier, bien qu'il l'honorât de son amitié, et qu'il lui eût accordé la dignité héréditaire de prince de l'Empire, en 1764, ne suivit pas toujours ses conseils. Sous Joseph II son influence sur les affaires politiques diminua sensiblement, surtout à la suite de l'insuccès des négociations ouvertes pour l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas. Cependant il suivit son maître à l'entrevue qu'il eut avec le roi de Prusse à Neustadt, en 1770. On a souvent attribué au prince de Kaunitz la première idée du partage de la Pologne; mais il y a lieu de croire qu'elle appartint au prince Henri (*voy.* ce nom) de Prusse, fut poursuivie par Frédéric II avec adresse, acceptée par Joseph II, tandis que Marie-Thérèse et Kaunitz résistèrent tant qu'ils purent. Kaunitz n'allait plus à la cour; mais Joseph II allait souvent le visiter. Kaunitz était un des plus zélés partisans des réformes que cet empereur tenta d'introduire dans le régime ecclésiastique des États héréditaires, et particulièrement des Pays-Bas. La cour de Rome crut même qu'il était le seul auteur de ces innovations, et le prit tellement en haine que dans sa correspondance elle l'appelait *il ministro eretico*. Cependant lorsque Pie VI vint à Vienne, il dissimula adroitement sa colère, et fit au prince de Kaunitz un accueil extrêmement flatteur. Il poussa la bienveillance jusqu'à lui donner la paume de sa main à baiser, ce qui était alors regardé comme une faveur insigne, car les papes n'en présentent ordinairement que le revers. Kaunitz ne fut pas sensible à cet honneur: il fit semblant d'ignorer l'étiquette de la cour de Rome, et se contenta de serrer cordialement la main du souverain pontife, ce qui excita un grand scandale dans la catholique Autriche. Sous Léopold II, de 1790 à 1792, Kaunitz fut de nouveau placé à la tête des affaires. Enfin, à l'avénement de François II, son grand âge le décida à se démettre de ses fonctions. Il jouissait encore d'une santé parfaite; mais, en voulant se guérir lui-même d'un rhume, il contracta une maladie grave qui l'enleva rapidement. « Kaunitz possédait de vastes connaissances, dit la *Biographie* Rabbe; il délibérait lentement, mais ses jugements étaient toujours mûrs et impartiaux. Voltaire et Rousseau étaient ses auteurs favoris: il professait surtout une vive admiration pour ce dernier, qui avait été pendant quelques semaines son secrétaire intime à Paris. La langue allemande lui était familière, mais il s'exprimait avec beaucoup plus de facilité et d'élégance en français. Il parlait assez couramment l'italien et l'anglais, et avait une connaissance profonde du latin. Il créa plusieurs académies dans la Lombardie et les Pays-Bas, et accueillit toujours avec bienveillance les hommes de lettres et les savants. Il fonda l'école des beaux-arts à Vienne, et y établit, à ses frais, l'école spéciale de gravure en taille-douce qui a formé un grand nombre d'excellents artistes. » Grimm l'accuse de frivolité et d'une trop grande recherche dans la toilette. Voltaire dit que c'était un « homme aussi actif dans le cabinet que le roi de Prusse l'était en campagne. » — « C'était un esprit de premier ordre, dit le *Conversations Lexikon* : à une profonde connaissance de la situation politique de l'Europe, à un zèle infatigable pour le service de ses souverains, il unissait la probité la plus rigoureuse et une discrétion qui le rendait impénétrable. Pendant longtemps on le considéra comme l'oracle de la diplomatie, et il exerçait une telle influence sur la direction générale des affaires qu'on l'avait surnommé, par plaisanterie, *le cocher de l'Europe*. Cependant, malgré toute sa finesse et toute sa supériorité, sa politique était quelquefois par trop subtile et manquait son but. Il ne voyait que l'intérêt de la maison d'Autriche et oubliait trop que la politique d'un empereur d'Allemagne devait être une politique allemande. Il avait pour la Prusse la même aversion que Marie-Thérèse... Son amour-propre et sa vanité étaient extrêmes... Il redoutait à l'excès le grand air, et ne s'y exposait jamais. Il portait constamment les uns par dessus les autres six vêtements différents, dont l'épaisseur était savamment calculée d'après la température au milieu de laquelle il se trouvait. C'est uniquement de Paris qu'il faisait venir tous ses objets de toilette, son linge, ses habits, ses montres, ses meubles, ses équipages, etc... Autant il était cérémonieux et roide avec les hommes de son rang, autant il était affable et bienveillant avec ses inférieurs. » On cite un mot qui lui fait honneur: il proposait à Marie-Thérèse un feld-maréchal pour la présidence du conseil aulique de guerre: « Mais cet homme est votre ennemi déclaré, lui dit l'impératrice. — Madame, reprit Kaunitz, il est l'ami de l'État, et c'est la seule chose qu'il faille considérer (1). » L. L—T.

(1) Un des petits-fils du prince Kaunitz s'est fait con-

Œsterreichische national Encyklopædie. — *Conversat.-Lex.* — Grimm, *Correspondance.* — Voltaire, *Siècle de Louis XV.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Conversation.* — Laboulaye, dans le *Journal des Débats* du 7 juin 1855.

KAUSLER (*François* DE), écrivain militaire et historien allemand, né à Stuttgard, le 28 février 1794, mort le 10 décembre 1848. Lieutenant d'artillerie en 1811, il prit part, l'année suivante, à la campagne de Russie, et en 1813 à la guerre contre les alliés. En 1814, chargé du commandement d'une batterie, il fut blessé dangereusement à la bataille de Montereau, ce qui ne l'empêcha pas de rentrer en activité de service en 1815. Il occupa ensuite les différents grades de la hiérarchie militaire, et fut enfin nommé colonel d'artillerie. On a de lui : *Zeitschrift für die Kriegswissenschaften* (Revue pour les Sciences militaires), 1815, en 18 cahiers, rédigés dans le commencement en commun avec le lieutenant-colonel Breithaupt ; — *Versuch einer Kriegsgeschichte aller Völker und Zeiten* (Essai d'une Histoire des Guerres de tous les Peuples et de toutes les Époques); Ulm, 1826-1832, 5 vol.; — *Historisches Wörterbuch der Schlachten, Belagerungen und Treffen aller Völker und Zeiten* (Dictionnaire historique des batailles, Siéges et Combats de tous les Peuples et de tous les Temps); Ulm, 1826-1830, 4 vol.; — *Synchronistische Übersicht der Kriegsgeschichte, der Fortschritte der Kriegskunst und der gleichzeitigen Quellen* (Tableau synchronistique de l'Histoire des Guerres, des Progrès de la Science militaire et des Sources contemporaines); Ulm, 1826-1830, 4 livraisons, in-fol.; les trois ouvrages précités se complètent mutuellement, et forment ensemble l'exposé le plus étendu des opérations militaires de tous les temps; — *Atlas der merkwürdigsten Schlachten, Treffen und Belagerungen* (Atlas des plus mémorables batailles, combats et siéges); Fribourg, 1831-1838, 200 feuilles in-fol., avec un texte in-4°; — *Versuch einer militärischen Recognoscirung der Gesammtgebiets der Donau* (Essai d'une Reconnaissance militaire de tout le Parcours du Danube); Fribourg, 1835; — *Das Leben des Prinzen Eugen von Savoyen* (La Vie du prince Eugène de Savoie); Fribourg, 1838-1839, 2 vol. in-8°; avec cartes et plans de batailles; — *Die Kriege von 1792-1815 in Europa und Ægypten* (Les Guerres de 1732 à 1815 en Europe et en Égypte); Karlsruhe, 1840-1842, 28 livr., rédigées en commun avec Wörl. E. G.

Conv.-Lex.

naître à Paris par son dévergondage. M. Véron fait de lui ce portrait : « Tous les bourgeois de Paris ont souvent remarqué un vieillard débraillé, s'arrêtant des heures entières à manger des sucreries chez les confiseurs, et ayant toujours dans les rues, comme au théâtre, un livre à la main. C'était le prince *Alois*, petit-fils du prince Kaunitz, qui, vers le milieu du siècle dernier, fut premier ministre de Marie-Thérèse. Le prince Kaunitz, qui a fini sa vie dans les rues de Paris, s'asseyant tantôt dans des boutiques, tantôt sur des bancs, et même sur des bornes, avait dévoré une grande fortune. Je ne vous dirai pas le titre des livres dont il faisait ses lectures favorites; il ne plaçait comme signets dans ses livres que des portraits de femmes. Il avait obtenu, en sa qualité d'étranger de distinction, d'assister à tous les huis-clos de la cour d'assises. Comme ce prélat que cite Saint-Simon dont la correspondance, surprise, était écrite du style le plus grossier et le plus licencieux, il était forcé de mettre deux adresses à ses lettres, tant l'adresse cachée était d'un cynisme éhonté. Il promenait souvent, dans ses quarts d'heure d'opulence, en voiture découverte, de jeunes filles singulièrement attifées. Je lui demandai un jour quelle était une de ses nouvelles compagnes : « C'est, me répondit-il, une marchande de pommes dont j'ai fait hier connaissance, et qui a bien voulu pour quelques jours mettre de côté son éventaire. J'ai commencé par des duchesses, ajouta-t-il, et je finis par des marchandes de pommes. » (*Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome III, p. 31.) Il est mort le 15 novembre 1848.

KAUTZ (*Constantin-François-Florian-Antoine* DE), savant allemand, né à Lichtenthal, près de Vienne, le 21 mai 1735, mort le 28 janvier 1797. Après avoir étudié à Vienne la médecine et ensuite la jurisprudence, il devint, en 1772, conseiller aulique et membre de la commission de la censure des livres. On a de lui : *Versuch einer Geschichte der œstreichischen Gelehrten* (Essai d'une Histoire des Savants autrichiens); Leipzig, 1755, in-8°; — *De Cultibus magicis eorumque perpetuo ad Ecclesiam et rempublicam habitu*; Vienne, 1767 et 1771, in-4°, ouvrage qui contribua beaucoup à faire cesser en Autriche les procès de sorcellerie ; — *Ueber den Œstreichischen Wappenschild* (Sur l'Écusson d'Autriche); Vienne, 1778 et 1783, 2 parties in-4°; — *Ueber die wahre Epoche der eingeführten Buchdruckerkunst zu Wien* (Sur la véritable Époque de l'introduction de l'Imprimerie à Vienne); Vienne, 1784, in-4°; — *Pragmatische Geschichte des Markgrafthums Œstreich bis zum angehenden Herzogthum* (Histoire du Markgrafiat d'Autriche jusqu'aux temps où il fut converti en duché); Vienne, 1788-1792, 2 vol., in-8°. Kautz a aussi collaboré au *Specimen Bibliothecæ Germanicæ-Austriacæ* de Vogel; et c'est à lui qu'on doit les notes ajoutées aux *Commentaria de Rebus transsylvanicis* de Bethlen, dans l'édition donnée à Vienne; 1779-1780, 2 vol. in-8°. E. G.

Luca, *Gelehrten OEstreich.* t. I. p. 228. — *Allgemeine Litteratur Zeitung*, Iéna, année 1797, p. 515.

* **KAVANAGH** (*Julia*), femme de lettres anglaise, née en 1824, à Thurles (comté de Tipperary). Issue d'une bonne famille irlandaise, elle fut amenée toute jeune à Paris, et y reçut une brillante éducation. De retour à Londres en 1844, elle se mit à écrire des contes et des scènes de mœurs pour les recueils littéraires; puis elle aborda le roman intime, et ne tarda pas à prendre dans ce genre une place distinguée. C'est d'ordinaire le grand monde qu'elle choisit pour sujet de ses peintures; elle produit aisément; son style est gracieux et élégant; elle a de la vivacité, de l'éclat, et ses fables, quoiqu'un peu nues, intéressent suffi-

samment On a d'elle : *The three Paths*; Londres, 1847; — *Madeleine*, roman; ibid., 1848; — *Women in France of the eighteenth century*; ibid., 1850, 2 vol. in-8°, galerie de portraits historiques; — *Nathalie*, roman; ibid., 1851; — *Women of Christianity*; ibid., 1852, in-8°. esquisses biographiques de quelques femmes chrétiennes; — *Daisy Burns*, roman; ibid, 1853; — *Grace Lee*; ibid., 1854, 3 vol.; — *Rachael Gray*; ibid., 1855, 3 vol.; — *The Hobbies*; 1857, 3 vol.; — *Adèle*; 1858, 3 vol.

Son père, *Morgan* KAVANAGH, est auteur de quelques ouvrages d'érudition, entre autres des *Myths traced to their primary Source through Languages*; Londres, 1856, 2 vol. in-8°. P. L—Y.

Men and Women of the Time, nouv. édit., 1858. — *British Catalogue*.

KAVINA ou **CAVINA** (*Pierre-Marie*), astronome italien, né à Faenza dans la première moitié du dix-septième siècle. Issu d'une famille noble, il se sentit entraîné vers l'étude des sciences, et publia divers ouvrages sur l'astronomie; profitant des découvertes récentes, il en fit la base de systèmes ingénieux qui ne lui attirèrent pas l'approbation des savants. Nous citerons de lui : *Tractatus de legitimo Tempore Paschalis*; Venise, 1667; — *Congietture phisico-astronomiche della Natura del Universo*; Faenza, 1669, in-4°; — *Fax seu Lampas volans*; 1676; — *Cometa ann.* 1680 *et* 1681, *et in eumdem astronomici conatus atque physicæ meditationes*; Faenza, 1681. On a encore de ce savant l'histoire de sa ville natale : *Faventia rediviva*; 1670, in-4°. P. L—Y.

Mittarelli, *Appendix de Scriptor. Faventinis*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII. — Jöcher et Rotermund, *Gelehrten-Lexikon*.

KAY (*John*), poëte anglais au quinzième siècle, contemporain d'Édouard IV; on manque de détails sur sa vie. On sait toutefois qu'il fut le premier qui fut attaché à la cour des monarques anglais comme poëte lauréat; ses vers sont perdus ou gisent oubliés parmi les manuscrits de quelques grandes bibliothèques; il n'a été imprimé qu'un seul de ses ouvrages, c'est une version en prose de la *Relation du Siége de Rhodes* par Guillaume Caoursin, mise au jour en latin en 1480 et rapidement traduite en plusieurs langues. Ce volume, impr. à Westminster vers 1490, par Caxton et dédié à Edward IV, est tellement rare qu'on n'en connaît en Angleterre que deux exemplaires, celui de lord Spenser et celui de Th. Grenville, légué au *British Museum*. G. B

Warton, *History of english Poetry*, t. II, p. 230. — Dibdin, *Typographical Antiquities*, t. I, p. 353. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 116.

KAY ou **KAYE**. *Voy*. CAIUS.

KAYNOT (*Rogier* et *Hans*), peintres hollandais du commencement du seizième siècle. Élèves de Matthieu Cock, ils suivirent surtout la manière de Joachim Patenier, et se firent dans le paysage un genre agréable par les fonds et les petites figures spirituellement posées. L'Angleterre et la Russie possèdent les principaux tableaux de ces artistes. A. DE L.

Descamps, *Vie des Peintres Hollandais*, t. I, p. 19.

KAZINCZY (*François*), écrivain hongrois, né à Erhemlyén, le 27 octobre 1759. Il fut avocat à Kaesmark, puis à Eperies, et en 1784 il devint notaire de comitat à Abaujvar. En 1786, il fut nommé inspecteur de l'école nationale du district de Kaschau, et conserva ces fonctions jusqu'en 1791. Il s'adonna alors à la litterature, et se fit bientôt connaître par ses ouvrages. En 1793 Kazinczy fut emprisonné comme impliqué dans la conjuration de l'abbé Martinovics. Condamné à mort, il obtint une commutation de peine, mais passa sept années en prison. Rendu à la liberté en 1801, il prit une part active aux travaux de la nouvelle école litteraire. Il mourut le 22 août 1831. On a de lui : *Magyar Museum*: Kaschau, 1788-92; — *Orpheus*; Kaschau, 1790; — *Lanassa*, tragédie; 1771; *Magyar Regisegek* (Les Antiquités et Raretés hongroises): Pesth, 1808; — *Poetai Berke*; Pesth, 1813; — *Reise* (Voyage); Pesth, 1813; — un autre voyage à Pannonhalma, 1831. Ses œuvres complètes ont paru à Pesth, 1814-1816, 9 vol., puis en 1843-44.

Son neveu *Gabor* ou *Gabriel* KAZINCZY, né en 1818, prit part aux mouvements révolutionnaires de 1848. Compris dans l'amnistie de 1848, il se livra depuis à des recherches historiques. On a de lui : *Malvina*, d'après Ossian. V. R.

Conv.-Lex. — *The English Cyclop.*

KEACH (*Benjamin*), théologien anglais, né le 29 février 1640, à Stokehaman (comté de Buckingham), mort le 18 juillet 1704. Privé, par la pauvreté de sa famille, d'une éducation régulière, il se livra d'abord au commerce; vers dix-huit ans il se passionna pour les controverses religieuses, se mit à prêcher, et entra dans la secte des baptistes calvinistes. Après la restauration des Stuarts, il fut exposé à de fréquentes poursuites, à cause de la violence de ses opinions; en 1664, une brochure intitulée : *The Child's Instructor*, dans laquelle il s'élevait contre le baptême des enfants et le monopole du sacerdoce par le clergé, le fit condamner à la prison et au pilori. On lui accorde de la sincérité, une foi vive et des connaissances étendues, dont il n'était redevable qu'à lui-même. En 1668, il devint pasteur d'une congrégation de baptistes à Londres. Outre un grand nombre de traités de controverse ou de morale, on a de lui : *Travels of true Godliness* (Voyages de la vraie Piété), et *Travels of ungodliness* (Voyages de l'Impiété), composés dans la manière originale de Bunyan et maintes fois réimprimés jusqu'à nos jours; — *Tropologia, or key to open Scripture metaphors*; Londres, 1682, in-folio; 2° édit., 1778; — *Exposition of the Parables*; ibid., 1704, in-folio. P. L—Y.

Crosby, *History of the Baptists*. — Wilson, *History of Dissenting Churches*.

KEAN (*Edmund*), acteur anglais, né à Londres, le 4 novembre 1787, mort à Richmond, le 15 mai 1833. Son père Aaron Kean était tailleur; sa mère était la fille de Georges Carey, qui a laissé une certaine réputation comme poète. Son oncle Moses Kean avait acquis beaucoup de célébrité comme ventriloque, et surtout pour son talent d'imitation. Il commençait à peine à pouvoir marcher, quand ses parents, qui, vu leur état de misère, ne pouvaient subvenir aux besoins de leur famille, le placèrent à Drury-Lane, sous la direction d'un baladin, pour y remplir les moindres emplois dans la pantomime. Maigre et chétif, les contorsions auxquelles on l'exerçait, pour assouplir ses membres, furent au-dessus de la force de son tempérament; il devint contrefait, et ses traits, naturellement réguliers, prirent une expression maladive, qui les rendit plus intéressants. Quelques acteurs, touchés de la position de cet enfant, le tirèrent des mains du baladin, et le firent recevoir au théâtre, d'où il fut chassé à l'âge de cinq ans pour avoir, dans la scène des enchantements d'Hamlet, fait tomber comme des capucins de carte, non-seulement tous les petits diablotins dont il était le chef, mais le fameux Kemble, qui le renvoya sans pitié. Sa mère, obligée de le reprendre, l'envoya à l'école, où il s'ennuya bien vite, et d'où il partit un beau jour sans prendre congé de personne. Il s'embarqua en qualité de mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour Madère; mais avec les habitudes d'indépendance qu'il avait contractées au théâtre, il se dégoûta des rigueurs de cet esclavage. Il parvint à se faire renvoyer, en simulant, avec une persévérance étonnante et avec un sang-froid qui ne se démentit pas même au milieu des plus grands dangers, une surdité dont tout le monde fut dupe. De retour à Londres, mais sans argent et sans amis, il rentra dans la carrière dramatique, et parcourut pendant quelques années les théâtres de province. En 1801, le docteur Drury, qui aimait beaucoup le talent de Kean, et qui voulait le protéger, le plaça au collége d'Eton. Kean n'y resta que trois ans, et reprit sa vie nomade et indépendante. Doué d'un caractère vif et emporté, il fut souvent mal reçu. Un jour, se trouvant à Guernesey, une cabale se forma contre lui, et lorsqu'il parut pour la première fois dans *Richard III*, il fut accueilli par des éclats de rire et des sifflets. Pendant quelques instants il tint tête contre les efforts de la malveillance; enfin, irrité par une opposition continue, il fit à son auditoire l'application d'un passage de son rôle, et s'avançant hardiment, et regardant le parterre, il s'écria : *Unmannered dogs, stand you when I command!* (Chiens mal dressés, arrêtez donc quand je vous l'ordonne!) Le bruit ne fit qu'augmenter; on voulut que l'acteur fît des excuses; il parut et dit : « Messieurs, la seule preuve d'intelligence que vous ayez donnée ce soir, c'est l'application que vous vous êtes faite du peu de paroles que j'ai prononcées. » A la suite d'un pareil esclandre, il fut obligé de quitter la ville, malgré la protection du gouverneur; après avoir couru la province, jouant tous les genres, tragédie, opéra, pantomime, il parvint enfin à débuter à Londres au théâtre de Drury-Lane, dans le rôle de *Shylock*, où il obtint un succès prodigieux. Le 12 février 1814, il mit le sceau à sa réputation par la manière remarquable dont il joua le rôle de Richard III. Le théâtre, qui était sur le point de fermer, faute de spectateurs, vit bientôt ses recettes s'élever à 700 livres sterling (17,500 f.); le prix de son engagement fut considérablement augmenté. Il joua successivement *Hamlet*, *Othello*, *Yago*, *Macbeth*, et devint dès lors le successeur de Garrick et le rival de Kemble. En 1818 il vint à Paris; il y reçut la visite de Talma, et les sociétaires du Théâtre-Français lui offrirent une magnifique tabatière. En 1820 il parcourut l'Amérique, puis revint en Angleterre; en 1828, il faisait partie de la troupe anglaise qui donna des représentations à Paris, et porta sa réputation à son apogée. La conduite de Kean était peu régulière; il avait fini par s'adonner à l'ivrognerie. Il mourut dans la force de l'âge et du talent. Alexandre Dumas a fait une pièce dans laquelle le caractère de Kean est peint d'une manière un peu forcée; la réputation de Kean est très-populaire en Angleterre. Son fils *Charles* est acteur aussi et directeur du Princess-Theatre à Londres. A. JADIN.

English Cycl.

KEANE (*John*, lord), général anglais, né en 1781, mort le 24 août 1844. Issu d'une bonne famille d'Irlande, il entra au service à l'âge de treize ans, et prit part aux campagnes d'Égypte, de la Méditerranée et de la Martinique (1809). Nommé colonel en 1812, il rejoignit en Espagne l'armée de lord Wellington, qui lui confia le commandement d'une brigade d'infanterie à tête de laquelle il se distingua aux batailles de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Promu en 1814 au rang de major-général, il fut envoyé aux États-Unis, combina avec l'amiral Cochrane une première attaque contre la Nouvelle-Orléans, et reçut deux blessures graves à la seconde, qui n'eut pas un meilleur succès. Après avoir été, de 1823 à 1830, employé à la Jamaïque, il passa dans les Indes (1833), où il commanda pendant cinq ans la présidence de Bombay, et succéda à sir Henry Fane dans la difficile mission d'envahir le Scinde et d'abattre la rebellion du prince Dhost Mahomed (1838). Les deux faits saillants de cette expédition furent l'occupation de Caboul (mai 1839) et la prise de Ghesnì (24 juillet). Cette forteresse, réputée imprenable, était défendue par trois mille cinq cents Afghans et bien pourvue de canons, d'armes et de vivres; après deux jours d'une lutte acharnée, le fils de Dhost Mahomed, qui s'y trouvait, se rendit à discrétion, et ce beau fait d'armes amena toute la soumission du pays. Keane reçut en récompense le titre de baron,

les remercîments des deux chambres et une pension annuelle de 2,000 liv. (50,000 fr.).

Paul Louisy.

English Cyclopædia. — *Parliam. Companion*, 1844.

KEATE (*Georges*), poëte anglais, né vers 1729, mort en 1797. Il fit ses études à l'école de Kingston, et voyagea ensuite sur le continent. En passant à Genève, il visita Voltaire, avec lequel il resta longtemps en correspondance. De retour en Angleterre, il étudia le droit dans Inner-Temple, et fut admis au barreau. Il quitta bientôt la profession d'avocat pour se consacrer aux lettres. On a de lui : *Ancient and modern Rome*; Londres, 1760, in-8°. Ce poëme, composé à Rome, en 1755, fut bien accueilli du public ;— *A short Account of the ancient History, present Government and Laws of the Republic of Geneva*; 1761, in-8° : cet ouvrage est dédié à Voltaire; — *Epistle from lady Jane Grey to lord Guildford-Dudley*; 1762; — *The Alps*; 1763, in-4° : ce poëme descriptif est le chef-d'œuvre de l'auteur; — *Netley Abbey*, poëme; 1764 ;— *Temple Student, an epistle to a friend*; 1765, in-4°; — *Ferney*, épître à Voltaire, dans laquelle Keate a introduit un bel éloge de Shakespeare; — *The Monument in Arcadia*; 1773, poëme dramatique, dont l'idée est empruntée à un célèbre tableau de Poussin; — *Sketches from nature taken and coloured in a journey to Margate*; 1779, 2 vol. in-12 : agréable imitation du *Sentimental Journey* de Sterne. En 1781, Keate recueillit en deux volumes ses œuvres poétiques, auxquelles il ajouta quelques pièces inédites, entre autres un fragment d'une épopée intitulée : *The Helvetiad*. Il avait commencé ce poëme en 1756, et il avait fait part de ce projet à Voltaire, qui lui répondit : « Si vous menez à fin votre entreprise, les Suisses vous en auront grande obligation, mais ne pourront vous lire, et le reste du monde s'en souciera fort peu. » On a encore de Keate : *The distressed Poet, a serio-comic poem, in three cantos*; 1787, in-4°; — *An Account of the Pelew Islands, situated in the western part of the Pacific Ocean; composed from the journals and communications of captain Henry Wilson and some of his officers, who in august 1783, were there shipwrecked in the Antelope, a packet belonging to the honourable East India Company*; 1788, in-4° : cette relation fort intéressante, mais dont beaucoup de détails ont été embellis par l'imagination de l'auteur, fut traduite en français; Paris, 1788, in 4° et 2 vol. in-8°. D'après Quérard, cette traduction a été revue par Mirabeau.

Z.

Gentleman's Magazine, année 1797. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KEATING (*Geoffrey*), historien irlandais, né dans le comté de Tipperary, d'une famille originaire d'Angleterre, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Ses parents, qui étaient catholiques, le destinèrent à la profession ecclésiastique. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie et être entré dans les ordres, il visita les pays étrangers. De retour en Irlande, il devint un célèbre prédicateur; mais il n'est connu aujourd'hui que comme historien. Personne de son temps ne possédait mieux que lui sa langue maternelle; personne peut-être ne connaissait aussi bien les chants des anciens bardes irlandais. Il recueillit un grand nombre de notions sur l'histoire primitive et les antiquités de l'Irlande, et en forma un récit suivi. Cette histoire commence au déluge, et va jusqu'à la dix-septième année du règne de Henri II; elle contient les règnes de cent soixante-quatorze rois de la race milésienne, et n'est, du moins pour toute la partie ancienne, qu'un tissu de fables. Cet ouvrage, écrit en irlandais, et resté inédit, fut traduit en anglais par Dermot O'Connor et publié à Londres, 1723, in-fol. On le réimprima la même année à Dublin, et il en fut fait à Londres, 1738, in-fol., une magnifique édition, ornée d'un grand nombre d'armoiries de la noblesse irlandaise. On a encore de lui quelques opuscules en irlandais.

Z.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KEATING (*N*....), littérateur français, né à Brest, mort le 4 novembre 1748, à Chaumont-sur-Loire. Fils d'un gentilhomme irlandais qui avait passé en France avec le roi Jacques II, il fit ses études au collége de Quimper et embrassa la profession d'avocat; il plaida quelque temps à Rennes, où son éloquence agressive lui attira une foule d'ennemis. Obligé de se retirer à Paris, il s'occupa de littérature, prépara des *Mémoires* sur l'expédition du prince Édouard en Écosse, et travailla au *Dictionnaire Encyclopédique*. On a de lui : *Éloge historique et critique d'Homère*, trad. de Pope, Paris, 1749, in-12; réimprimé en 1796, dans le tome V de la collection des *Œuvres* de ce poëte.

P. L—y.

Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne*.

KEATS (Sir *Richard-Godwin*), marin anglais, né le 16 janvier 1757, à Chalton (Hampshire), mort le 5 avril 1834. Fils d'un ministre protestant qui dirigeait l'école de Tiverton, il entra, dès l'âge de treize ans, dans la marine royale, et fit son éducation navale sous la direction de l'amiral Montague, aux stations d'Halifax et de Terre-Neuve. Nommé lieutenant à bord du *Ramillies* (1777), il se distingua dans l'affaire du 27 juillet 1778 contre la flotte française aux ordres de M. d'Orvilliers, et passa, l'année suivante, sur le *Royal-Georges*, où le prince Guillaume commençait sa carrière de marin. Pendant trois ans il fût chargé de surveiller l'instruction du futur roi d'Angleterre, et s'acquitta de cette mission en officier expérimenté. En 1780 et en 1781, il prit part au ravitaillement de Gibraltar, et parvint, malgré la canonnade, à introduire dans cette place des approvisionnements considérables. Durant la guerre d'Amérique, il com-

manda *Le Rhinocéros* et *La Bonetta*, croisa sous les ordres du capitaine Elphinstone, et contribua, lors du combat livré le 15 septembre 1782 au comte de La Touche, à la prise de *L'Aigle* et de *La Sophie*. Élevé, grâce aux sollicitations du duc de Clarence, au rang de capitaine (4 juin 1789), il assista au désastre de Quiberon : chargé de la direction des bateaux de l'escadre de sir J. Warren, il réussit à sauver Puisaye et trois mille royalistes (1795). Ce fut surtout pendant la lutte sanglante et disproportionnée que soutint la marine française contre l'Angleterre que Keats, aussi audacieux qu'habile, remporta ses plus beaux triomphes. Avec la *Galatea*, il brûla en 1796 la frégate *l'Andromaque* à l'embouchure de la Gironde; avec la *Boadicea*, il s'empara de plusieurs corsaires, parmi lesquels on doit citer *Le Zéphire*, *Le Railleur*, *L'Invincible Bonaparte*, *Le Milan*, *Le Requin*, etc.

Au mois de mars 1801, il fut appelé au commandement du *Superb*, vaisseau de 74 canons, à bord duquel il resta jusqu'en 1810. Quelques jours après le combat d'Algésiras, auquel il n'avait pu se trouver, il reçut l'ordre d'attaquer l'escadre espagnole qui formait l'arrière-garde de la flotte de l'amiral Linois (9 juillet 1801). Vers minuit il s'approcha seul à une couple d'encablures du *Real Carlos*, ouvrit contre lui un feu terrible, et ne l'abandonna, dévoré par les flammes, qu'après l'avoir jeté sur le *San-Hermenegildo*. Pendant que ces deux vaisseaux, qui, au milieu de la confusion, avaient tiré l'un sur l'autre, sautaient avec un bruit effroyable, il en attaqua un troisième, le *San-Antonio*, de 74 canons, qui amena son pavillon au bout d'une demi-heure de combat. Nommé en 1805 colonel d'infanterie de marine, il assista, le 6 février 1806, à l'engagement meurtrier où l'amiral Willaumez perdit, malgré sa vaillante défense, quatre vaisseaux du premier rang; une bonne partie du succès fut attribuée aux bonnes dispositions prises par Keats, qui reçut à cette occasion les remercîments du parlement. En 1807 il prit part à l'expédition contre Copenhague, fut chargé d'assurer le passage des Belts, et bloqua Stralsund; l'année suivante, après avoir convoyé le corps expéditionnaire de sir John Moore en Suède, il parvint à se mettre en relation avec le marquis de La Romana, qui commandait l'armée espagnole employée par Napoléon à l'occupation du Hanovre, et le ramena en Espagne avec dix mille de ses soldats. Promu au grade de contre-amiral depuis le 2 octobre 1807, il commanda en second l'immense armement destiné contre Flessingue, passa à bord du *Milford*, contribua à la défense de Cadix, assiégé inutilement par les Français, et fut obligé, par le mauvais état de sa santé, de rentrer en 1812 en Angleterre; il était alors vice-amiral. Après avoir gouverné Terre-Neuve, de 1813 à 1816, il se retira dans le comté de Devon, devint, en 1818, major-général d'infanterie de marine, et fut placé, en 1821, à la tête de l'hôtel des Invalides de Greenwich. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, et le roi Guillaume IV, qui avait été son élève, accorda une somme de cinq cents livres sterling pour lui élever un monument. Paul Louisy.

British Commanders. — *Gentleman's Magazine.* — Rose, *New Biographical Dictionary.*

KEATS (*John*), poëte anglais, né à Londres, en 1796, mort à Rome, le 24 février 1821. Il reçut une instruction classique dans l'école de M. Clarke, à Enfield, et étudia ensuite la chirurgie; mais son inclination l'entraîna vers la poésie. Il fut présenté à M. Leigh Hunt, et publia, sous le patronage de cet écrivain, un volume de poésies en 1817. Ce premier essai fut suivi de *Endymion, a poetic romance*, Londres, 1818, in-8°, et de *Lamia, Isabella, the Eve of st. Agnes, and other poems;* Londres, 1820. Ces poëmes, pleins de hardiesses romantiques et protégés par un publiciste libéral, déplurent à double titre à Gifford, le critique classique et tory, qui maltraita beaucoup *Endymion* dans le *Quarterly Review*. Keats, qui dans un corps frêle portait une imagination ardente et une sensibilité maladive, s'affecta outre mesure de l'article de la *Revue* tory, et si on en croit lord Byron, les duretés de Gifford hâtèrent la mort du poëte. Keats, découragé et malade, alla au mois de novembre 1820 chercher la santé en Italie; il arriva à Rome en décembre de cette année, et il y trouva des amitiés qui adoucirent l'amertume de sa fin prématurée. Il fut enseveli à Rome dans le cimetière des protestants; et son ami Shelley pleura sa mort dans la belle élégie d'*Adonaïs*. La critique anglaise n'avait pas attendu que Keats ne fût plus pour lui rendre justice. Jeffrey donna dans l'*Edinburgh Review* d'août 1820 un article qui, malgré quelques réflexions sévères, exprimait la sympathie et l'admiration pour l'auteur d'*Endymion* et de la *Veille de sainte Agnès*. « M. Keats, dit-il, est un tout jeune homme, et ses ouvrages le prouvent assez. Ils sont pleins d'extravagance et d'irrégularité, de tentatives téméraires pour atteindre l'originalité, de divagations interminables et d'excessive obscurité. Ils ont certainement besoin de toute l'indulgence que peut réclamer un premier essai; mais certainement aussi ils la méritent, car ils sont si richement colorés par l'imagination et offrent avec tant d'éclat et d'abondance les fleurs de la poésie, que, même égaré et perdu dans leurs labyrinthes, on ne peut résister à l'ivresse de leurs parfums, ni fermer son cœur aux enchantements qu'ils étalent à profusion. Les modèles sur lesquels il s'est formé dans son *Endymion*, le premier et de beaucoup le plus important de ses poëmes, sont évidemment la *Faithful Shepherdess* de Fletcher et le *Sad Sepherd* de Ben Jonhson. Il a copié avec beaucoup de hardiesse et de fidélité l'exquise versification et la diction animée de ces deux célèbres auteurs originaux, et il a réussi à donner

les remercîments des deux chambres et une pension annuelle de 2,000 liv. (50,000 fr.).

Paul Louisy.

English Cyclopædia. — *Parliam. Companion*, 1844.

KEATE (*Georges*), poëte anglais, né vers 1729, mort en 1797. Il fit ses études à l'école de Kingston, et voyagea ensuite sur le continent. En passant à Genève, il visita Voltaire, avec lequel il resta longtemps en correspondance. De retour en Angleterre, il étudia le droit dans Inner-Temple, et fut admis au barreau. Il quitta bientôt la profession d'avocat pour se consacrer aux lettres. On a de lui : *Ancient and modern Rome ;* Londres, 1760, in-8°. Ce poëme, composé à Rome, en 1755, fut bien accueilli du public ;— *A short Account of the ancient History, present Government and Laws of the Republic of Geneva ;* 1761, in-8° : cet ouvrage est dédié à Voltaire; — *Epistle from lady Jane Grey to lord Guildford-Dudley ;* 1762 ; — *The Alps ;* 1763, in-4° : ce poëme descriptif est le chef-d'œuvre de l'auteur ; — *Netley Abbey*, poëme ; 1764 ;— *Temple Student, an epistle to a friend ;* 1765, in-4° ; — *Ferney*, épître à Voltaire, dans laquelle Keate a introduit un bel éloge de Shakespeare ; — *The Monument in Arcadia ;* 1773, poëme dramatique, dont l'idée est empruntée à un célèbre tableau de Poussin ; — *Sketches from nature taken and coloured in a journey to Margate ;* 1779, 2 vol. in-12 : agréable imitation du *Sentimental Journey* de Sterne. En 1781, Keate recueillit en deux volumes ses œuvres poétiques, auxquelles il ajouta quelques pièces inédites, entre autres un fragment d'une épopée intitulée : *The Helvetiad.* Il avait commencé ce poème en 1756, et il avait fait part de ce projet à Voltaire, qui lui répondit : « Si vous menez à fin votre entreprise, les Suisses vous en auront grande obligation, mais ne pourront vous lire, et le reste du monde s'en souciera fort peu. » On a encore de Keate : *The distressed Poet, a serio-comic poem, in three cantos ;* 1787, in-4° ; — *An Account of the Pelew Islands, situated in the western part of the Pacific Ocean ; composed from the journals and communications of captain Henry Wilson and some of his officers, who in august 1783, were there shipwrecked in the Antelope, a packet belonging to the honourable East India Company ;* 1788, in-4° : cette relation fort intéressante, mais dont beaucoup de détails ont été embellis par l'imagination de l'auteur, fut traduite en français ; Paris, 1788, in 4° et 2 vol. in-8°. D'après Quérard, cette traduction a été revue par Mirabeau. Z.

Gentleman's Magazine, année 1797. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KEATING (*Geoffrey*), historien irlandais, né dans le comté de Tipperary, d'une famille originaire d'Angleterre, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Ses parents, qui étaient catholiques, le destinèrent à la profession ecclésiastique. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie et être entré dans les ordres, il visita les pays étrangers. De retour en Irlande, il devint un célèbre prédicateur; mais il n'est connu aujourd'hui que comme historien. Personne de son temps ne possédait mieux que lui sa langue maternelle; personne peut-être ne connaissait aussi bien les chants des anciens bardes irlandais. Il recueillit un grand nombre de notions sur l'histoire primitive et les antiquités de l'Irlande, et en forma un récit suivi. Cette histoire commence au déluge, et va jusqu'à la dix-septième année du règne de Henri II ; elle contient les règnes de cent soixante-quatorze rois de la race milésienne, et n'est, du moins pour toute la partie ancienne, qu'un tissu de fables. Cet ouvrage, écrit en irlandais, et resté inédit, fut traduit en anglais par Dermot O'Connor et publié à Londres, 1723, in-fol. On le réimprima la même année à Dublin, et il en fut fait à Londres, 1738, in-fol., une magnifique édition, ornée d'un grand nombre d'armoiries de la noblesse irlandaise. On a encore de lui quelques opuscules en irlandais. Z.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KEATING (*N....*), littérateur français, né à Brest, mort le 4 novembre 1748, à Chaumont-sur-Loire. Fils d'un gentilhomme irlandais qui avait passé en France avec le roi Jacques II, il fit ses études au collége de Quimper et embrassa la profession d'avocat; il plaida quelque temps à Rennes, où son éloquence agressive lui attira une foule d'ennemis. Obligé de se retirer à Paris, il s'occupa de littérature, prépara des *Mémoires* sur l'expédition du prince Édouard en Écosse, et travailla au *Dictionnaire Encyclopédique.* On a de lui : *Éloge historique et critique d'Homère*, trad. de Pope, Paris, 1749, in-12; réimprimé en 1796, dans le tome V de la collection des *Œuvres* de ce poëte. P. L—y.

Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne.*

KEATS (Sir *Richard-Godwin*), marin anglais, né le 16 janvier 1757, à Chalton (Hampshire), mort le 5 avril 1834. Fils d'un ministre protestant qui dirigeait l'école de Tiverton, il entra, dès l'âge de treize ans, dans la marine royale, et fit son éducation navale sous la direction de l'amiral Montague, aux stations d'Halifax et de Terre-Neuve. Nommé lieutenant à bord du *Ramillies* (1777), il se distingua dans l'affaire du 27 juillet 1778 contre la flotte française aux ordres de M. d'Orvilliers, et passa, l'année suivante, sur le *Royal-Georges*, où le prince Guillaume commençait sa carrière de marin. Pendant trois ans il fût chargé de surveiller l'instruction du futur roi d'Angleterre, et s'acquitta de cette mission en officier expérimenté. En 1780 et en 1781, il prit part au ravitaillement de Gibraltar, et parvint, malgré la canonnade, à introduire dans cette place des approvisionnements considérables. Durant la guerre d'Amérique, il com-

manda *Le Rhinocéros* et *La Bonetta*, croisa sous les ordres du capitaine Elphinstone, et contribua, lors du combat livré le 15 septembre 1782 au comte de La Touche, à la prise de *L'Aigle* et de *La Sophie*. Élevé, grâce aux sollicitations du duc de Clarence, au rang de capitaine (4 juin 1789), il assista au désastre de Quiberon : chargé de la direction des bateaux de l'escadre de sir J. Warren, il réussit à sauver Puisaye et trois mille royalistes (1795). Ce fut surtout pendant la lutte sanglante et disproportionnée que soutint la marine française contre l'Angleterre que Keats, aussi audacieux qu'habile, remporta ses plus beaux triomphes. Avec la *Galatea*, il brûla en 1796 la frégate *l'Andromaque* à l'embouchure de la Gironde; avec la *Boadicea*, il s'empara de plusieurs corsaires, parmi lesquels on doit citer *Le Zéphire*, *Le Railleur*, *L'Invincible Bonaparte*, *Le Milan*, *Le Requin*, etc.

Au mois de mars 1801, il fut appelé au commandement du *Superb*, vaisseau de 74 canons, à bord duquel il resta jusqu'en 1810. Quelques jours après le combat d'Algésiras, auquel il n'avait pu se trouver, il reçut l'ordre d'attaquer l'escadre espagnole qui formait l'arrière-garde de la flotte de l'amiral Linois (9 juillet 1801). Vers minuit il s'approcha seul à une couple d'encablures du *Real Carlos*, ouvrit contre lui un feu terrible, et ne l'abandonna, dévoré par les flammes, qu'après l'avoir jeté sur le *San-Hermenegildo*. Pendant que ces deux vaisseaux, qui, au milieu de la confusion, avaient tiré l'un sur l'autre, sautaient avec un bruit effroyable, il en attaqua un troisième, le *San-Antonio*, de 74 canons, qui amena son pavillon au bout d'une demi-heure de combat. Nommé en 1805 colonel d'infanterie de marine, il assista, le 6 février 1806, à l'engagement meurtrier où l'amiral Willaumez perdit, malgré sa vaillante défense, quatre vaisseaux du premier rang; une bonne partie du succès fut attribuée aux bonnes dispositions prises par Keats, qui reçut à cette occasion les remercîments du parlement. En 1807 il prit part à l'expédition contre Copenhague, fut chargé d'assurer le passage des Belts, et bloqua Stralsund; l'année suivante, après avoir convoyé le corps expéditionnaire de sir John Moore en Suède, il parvint à se mettre en relation avec le marquis de La Romana, qui commandait l'armée espagnole employée par Napoléon à l'occupation du Hanovre, et le ramena en Espagne avec dix mille de ses soldats. Promu au grade de contre-amiral depuis le 2 octobre 1807, il commanda en second l'immense armement destiné contre Flessingue, passa à bord du *Milford*, contribua à la défense de Cadix, assiégé inutilement par les Français, et fut obligé, par le mauvais état de sa santé, de rentrer en 1812 en Angleterre; il était alors vice-amiral. Après avoir gouverné Terre-Neuve, de 1813 à 1816, il se retira dans le comté de Devon, devint, en 1818, major-général d'infanterie de marine, et fut placé, en 1821, à la tête de l'hôtel des Invalides de Greenwich. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, et le roi Guillaume IV, qui avait été son élève, accorda une somme de cinq cents livres sterling pour lui élever un monument. Paul Louisy.

British Commanders. — *Gentleman's Magazine*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEATS (*John*), poëte anglais, né à Londres, en 1796, mort à Rome, le 24 février 1821. Il reçut une instruction classique dans l'école de M. Clarke, à Enfield, et étudia ensuite la chirurgie; mais son inclination l'entraîna vers la poésie. Il fut présenté à M. Leigh Hunt, et publia, sous le patronage de cet écrivain, un volume de poésies en 1817. Ce premier essai fut suivi de *Endymion, a poetic romance*, Londres, 1818, in-8°, et de *Lamia, Isabella, the Eve of st. Agnes, and other poems*; Londres, 1820. Ces poëmes, pleins de hardiesses romantiques et protégés par un publiciste libéral, déplurent à double titre à Gifford, le critique classique et tory, qui maltraita beaucoup *Endymion* dans le *Quarterly Review*. Keats, qui dans un corps frêle portait une imagination ardente et une sensibilité maladive, s'affecta outre mesure de l'article de la *Revue* tory, et si on en croit lord Byron, les duretés de Gifford hâtèrent la mort du poëte. Keats, découragé et malade, alla au mois de novembre 1820 chercher la santé en Italie; il arriva à Rome en décembre de cette année, et il y trouva des amitiés qui adoucirent l'amertume de sa fin prématurée. Il fut enseveli à Rome dans le cimetière des protestants; et son ami Shelley pleura sa mort dans la belle élégie d'*Adonaïs*. La critique anglaise n'avait pas attendu que Keats ne fût plus pour lui rendre justice. Jeffrey donna dans l'*Edinburgh Review* d'août 1820 un article qui, malgré quelques réflexions sévères, exprimait la sympathie et l'admiration pour l'auteur d'*Endymion* et de la *Veille de sainte Agnès*. « M. Keats, dit-il, est un tout jeune homme, et ses ouvrages le prouvent assez. Ils sont pleins d'extravagance et d'irrégularité, de tentatives téméraires pour atteindre l'originalité, de divagations interminables et d'excessive obscurité. Ils ont certainement besoin de toute l'indulgence que peut réclamer un premier essai; mais certainement aussi ils la méritent, car ils sont si richement colorés par l'imagination et offrent avec tant d'éclat et d'abondance les fleurs de la poésie, que, même égaré et perdu dans leurs labyrinthes, on ne peut résister à l'ivresse de leurs parfums, ni fermer son cœur aux enchantements qu'ils étalent à profusion. Les modèles sur lesquels il s'est formé dans son *Endymion*, le premier et de beaucoup le plus important de ses poëmes, sont évidemment la *Faithful Shepherdess* de Fletcher et le *Sad Sepherd* de Ben Jonhson. Il a copié avec beaucoup de hardiesse et de fidélité l'exquise versification et la diction animée de ces deux célèbres auteurs originaux, et il a réussi à donner

à toute son œuvre cet air vraiment rural et poétique qui respire chez eux seulement et chez Théocrite, qui est à la fois familier et majestueux, opulent et simple, et qui met devant nous les véritables aspects, les sons et les parfums de la campagne, avec la magie et la grâce de l'Élysée. » « Il y a là, en vérité, ajoute Jeffrey, pour le moins autant de génie que d'absurdité; celui qui n'y trouve pas beaucoup de choses à admirer et à goûter avec délices ne peut, au fond du cœur, voir une grande beauté dans les deux pièces exquises que nous avons citées plus haut, ni prendre grand plaisir à quelques-unes des plus belles créations de Milton et de Shakspeare. » La postérité a cassé le jugement de Gifford et adopté celui de Jeffrey, en le modifiant dans le sens de l'éloge. Keats fut un des génies les plus poétiques de notre siècle; mais l'exubérance juvénile de son imagination a nui à la perfection de ses œuvres, pleines de details admirables et très-défectueuses dans l'ensemble. On ne peut apprécier ce qu'il vaut si on n'aime pas beaucoup la poésie pour elle-même, pour ses images et sa mélodie, indépendamment du sujet qui lui sert de prétexte. L. J.

Quarterly Review, sept. 1818. — *Edinburgh Review*, août 1820. — Milnes, *Life, Letters and Literary Remains of John Keats;* Londres, 1848, 2 vol. in-12. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

KEBLE (*Joseph*), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1632, mort en 1710. Il fut admis au barreau vers 1658, et à partir de 1661 jusqu'en 1710 il ne manqua presque aucune séance du tribunal du Banc du Roi, mais sans plaider aucune cause. Sa principale occupation consistait à transcrire les rapports et les jugements et les sermons prononcés dans la chapelle de Gray's Inn. Il remplit ainsi cent volumes in-fol. et cinquante in-4° ms. Outre ces travaux de transcription, on a de lui : *An Explanation of the Laws against Recusants;* 1681, in-8°; — *An Assistance to Justices of the Peace;* 1683, in-fol.; — *Reports taken at the King's Bench at Westminster, from the 12 th to 30 th year of the reign of our late sovereign lord King Charles II;* 1685, 3 vol. in-fol. Z.

Biographia Britannica. — Bridgman, *Legal Bibliography.*

* **KEBLE** (*John*), littérateur anglais, né vers 1792. Il fit de bonnes etudes classiques au collége d'Oriel a Oxford, y remporta un prix pour un essai sur la *Traduction des Auteurs de l'Antiquité*, essai imprimé a Oxford en 1812, entra dans les ordres, et occupa pendant quelques années la chaire de poésie a l'universite. Partisan déclaré de la haute Église, il s'associa à cette espèce de croisade religieuse prêchee par le docteur Pusey, et collabora, avec MM. Newman, Wilberforce et autres theologiens, à la rédaction des fameux *Tracts for the Times* (1834-1836), dont la publication fut interrompue par la censure ecclésiastique comme entachée d'heresie ou tout au moins de papisme; mais, plus prudent que quelques-uns de ses collègues, il s'arrêta à temps sur la pente de cette réforme qui ramenait le clergé au giron de l'Église romaine, et echangea sa chaire contre un bénéfice des plus lucratifs aux environs de Winchester. Pourtant, ce n'est ni la controverse ni la théologie qui ont répandu le nom de M. Keble : la réputation lui est venue de la poésie, qu'il a cultivée, du reste, avec autant de goût que de discrétion. Son recueil de l'*Année Chretienne* est un modèle de versification religieuse; s'il fallait en apprécier la valeur d'après le nombre des éditions de toutes sortes qui se sont produites depuis trente ans, ce serait assurément le meilleur, l'unique volume de vers même de l'Angleterre moderne. Nous citerons de lui : *The Christian Year, thoughts in verse for the sundays and holidays;* Oxford, 1827, 2 vol.; — *Lyra Innocentium*, *or thoughts in verse on christian children;* ibid., autre recueil poétique qui a eu presque autant de vogue que le précédent; — *Primitive tradition;* 1837, in-8°; — *Bibliotheca Patrum Ecclesiæ catholicæ;* 1838 et ann. suiv., faite avec le concours de M. Pusey et de ses adhérents; — *Sermons academical and occasional;* 2e édit., 1848; — *The Child's Christian Year*, recueil de vers destinés à l'enfance; — *The Psalter, or psalms of David*, traduits en vers; — *Thoughts on the proposed addition of dissenters to the university of Oxford;* Londres, 1854. Paul Louisy.

English Cyclopædia. — *Men of the Time.*

KECKERMANN (*Barthelemy*), érudit allemand, né en 1573, à Dantzig, où il est mort, le 25 août 1609. Après avoir terminé ses études a Wittemberg et à Leipzig, il prit le degré de maître ès arts à l'université de Heidelberg, et y professa la langue hebraïque. De là il passa a Dantzig (1601), où il obtint une chaire de philosophie; l'excès du travail ne tarda pas à amener sa fin prematurée. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, où il fait paraître plus de méthode que d'esprit, « qui sont pleins de pillage, dit Bayle, et qui ont été bien pillés ». Il a fait des systèmes de presque toutes les sciences. Nous citerons de lui : *Systema Disciplinæ Politicæ;* Dantzick, 1606; — *Systema totius Mathematices;* Hanau, 1617, in-8°; — *Systema Ethicum;* ibid., 1610, in-8°; — *Contemplatio gemina de loco et Terræ Motu;* ibid., 1607 et 1611, in-8°; — *Systema Astronomiæ;* ibid., 1611, in-8°; — *Rhetorica Ecclesiastica;* ibid., 1600, 1613, in-8°; — *Systema Theologiæ;* Berlin, 1615, in-4°. Ses œuvres, *Opera omnia*, ont paru à Genève, 1614, 2 vol. in-folio. K.

M. Adam, *Vitæ Germanorum Philosophorum*, 1615, p. 499. — Vossius, *De Scriptor. Mathemat.* — Baillet, *Jugem. des Savants*, t. II. — C. Harthnoch, *Alt und neues Preussen;* 1684. — Bayle, *Diction. Hist et Crit.*

KEDER (*Nicolas*), numismate suedois, né a Stockholm, en 1659, mort en 1735. Après avoir visité les principales collections d'antiquités et de médailles de l'Europe, il fut nommé, au retour dans son pays, assesseur de la chancel-

lerie pour le département des antiquités. Il fut chargé peu de temps après, par Charles XI, de classer une collection de médailles romaines, que ce roi venait d'acheter. On a de lui : *Eximiæ raritatis Nummus bilinguis, latinis et gothicis literis insignitus, et nonnulli alii variorum gentium Nummi*; Stockholm, 1699, in-8°; — *Sententia de Argento runis sive literis gothicis insignito*; Leipzig, 1703, in-4°; nouvelle édition, sous le titre de : *Runæ in Nummis vetustis diu quæsitæ*; Leipzig, 1704, in-4°; — *Nummi aliquot diversi ex argento præstantissimi*; Leipzig, 1706, in-4°; — *Indagatio Nummorum in Hibernia antequam hæc insula sub Henrico II anglici juris facta est cusorum*; Leipzig, 1708, in-4°; dans le même volume se trouve : *Catalogus Nummorum Anglo-Saxonicorum et Anglo-Danicorum musæi Kederiani*; opuscule qui avait déjà paru, moins complet il est vrai, dans les *Nova Literaria Balthici maris* (année 1705, p. 105). Dans ce dernier recueil, Keder a encore inséré : *Disquisitio de Nummis Margarethæ Danorum, Norvegorum, Suecorumque reginæ* (année 1702, p. 106), ainsi que plusieurs autres dissertations numismatiques (*voy.* années 1700, p. 363; 1701, p. 18, etc.); — *Nummus aureus Othinum, ceu probabile est, ejusque sacrorum et mysteriorum signa et indicia exhibens*; Leipzig, 1722. La médaille sur laquelle Keder avait cru reconnaître le nom d'Odin, qui ne s'y trouve pas, a été frappée dans le royaume franc vers 560, comme l'a prouvé Berch. On doit enfin à Keder une édition augmentée du *Thesaurus Nummorum Sueo-Gothicorum* d'Élie Brenner; Stockholm, 1731, in-4°. E. G.

Acta litteraria Sueciæ (année 1747; autobiographie). — *Journal des Savants*. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 47.

KEEBLE (*John*), organiste anglais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle. Élève de Pepusch, il se distingua par son talent sur l'orgue, et fut attaché, de 1759 à 1787, à l'église de Saint-Georges, à Londres. Il a publié : *Forty Interludes to be played between the verses of the Psalms, expressly composed for the use of the church*; Londres, in-4°; — *The Theory of Harmonie, or an illustration of the Grecian harmonica, in two parts*; ibid., 1784, gr. in-4°; — et cinq livres de pièces pour l'orgue, plusieurs fois réimprimées sous le titre : *Keeble's Organ Pieces*. P. L—y.

Burnet, *History of Music*.

* **KEFERSTEIN** (*Chrétien*), géologue et érudit allemand, né le 20 janvier 1784, à Halle. Après avoir étudié la jurisprudence, il occupa diverses fonctions dans la magistrature, et devint commissaire de justice en 1815. Cette même année il se démit de son emploi, pour se livrer entièrement à l'étude de la géologie. Il fit de longs voyages dans presque toute l'Europe, et fut de retour en 1821 dans sa ville natale, où il vécut depuis en simple particulier. On a de lui : *Beiträge zur Geschichte und Kenntniss des Basalts und der verwandten Massen* (Documents pour servir à l'Histoire et à la connaissance du Basalte et des matières analogues); Halle, 1819; — *Geognostische Bemerkungen über die basaltischen Gebilde des westlichen Deutschlands* (Remarques géognostiques sur les Formations Basaltiques de l'Allemagne occidentale); Halle, 1820, in-8°. Dans ces deux écrits Keferstein soutenait avec raison la formation volcanique du basalte contre l'école de Werner; — *Deutschland geognostisch geologisch dargestellt* (Exposition de la nature géognostique et géologique de l'Allemagne); Weimar, 1821-1832, 7 vol. in-8°; — *Die Naturgeschichte des Erdkörpers* (L'Histoire naturelle de la Terre); Leipzig, 1834, 2 vol. in-8°; — *Geschichte und Literatur der Geognosie* (Histoire et Bibliographie de la Géognosie); Halle, 1840, in-8°; — *Die Halloren*; Halle, 1843; dans ce livre, l'auteur cherche à prouver l'origine celtique de la race particulière des ouvriers qui travaillent aux salines de Halle; — *Ansichten über die celtischen Alterthümer, die Celten überhaupt, besonders in Deutschland* (Vues sur les Antiquités celtiques, sur les Celtes en général ainsi que dans leurs rapports particuliers avec l'Allemagne); Halle, 1846, 3 vol. in-8°. Keferstein essaye d'établir dans cet ouvrage qu'il y a beaucoup d'éléments celtiques dans les races germaniques; — *Mineralogia polyglotta*; Halle, 1849. E. G.

Conversations-Lexikon.

KEGLER (*Jean*), médecin allemand, né le 13 décembre 1573 à Sornzig, mort le 26 août 1630 à Dresde. Il termina ses études à Wittemberg, où il fit partie du corps enseignant, professa la botanique à Leipzig, et obtint, en 1606, de cette université le diplôme de docteur. Quelque temps après il passa à Dresde, et y pratiqua la médecine jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disp. IV de Categoriis, explicans hypocategorias pro Aristotele, contra P. Ramum*; — *Dena Paradoxa Physico-Medica*; Wittemberg, 1599, in-4°; — *De Cute et cutaneis Affectibus*; ibid., 1601, in-4°; — *De Vulneribus*; Leipzig, 1606, in-4°.

Un écrivain du même nom, Kegler (*Ignace*), jésuite instruit, qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, a participé aux travaux des missions de son ordre en Chine, a publié sur l'astronomie : *Observations de la Comète de 1723 et de quelques Éclipses de satellites de Jupiter, faites à Pékin en 1724 et 1725*, insérées dans les *Memoires de l'Académie des Sciences* de Paris, 1726; — *Observations mathématiques, chronologiques et physiques, tirées des anciens livres chinois* (en français); Paris, 1729, in-4°; — des traductions et des extraits. K.

Jöcher et Rotermund, *Gelehrtes-Lexikon*.

KEHR (*Georges-Jacques*), orientaliste allemand, né le 8 août 1692, à Schleusingen, mort

vers 1760, à Saint-Pétersbourg. Après avoir terminé son éducation à l'université de Halle, où il s'occupa surtout de l'étude des langues orientales, il visita la Pologne et plusieurs pays de l'Allemagne, obtint en 1727 une chaire d'arabe et d'hébreu à Leipzig, et fut appelé dans la suite à occuper le même emploi à Pétersbourg. Il y devint membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Epithalamium germanicum, latinum, græcum, hebraicum, chaldaicum et syriacum;* Schleusingen, 1711, in-fol.; — *De Saracenis, Hagarenis et Mauris;* Leipzig, 1723, in-4°; — *Monarchiæ Asiatico-Saraceniæ Status, qualis VIII et IX post Christum natum sæculo fuit;* ibid., 1724, in-4°; — *Monarchæ Mogolo-Indici vel Mogolis Aurengtzeb Numisma;* ibid., 1725, in-4°; — et plusieurs poëmes arabes, syriaques, hébreux dont il s'est fait l'éditeur. K.

G. Lizel, *Historia Poetarum græcorum Germaniæ*, 1730. — Jöcher et Rotermund, *Gelehrtes-Lexikon*.

KEIL (*Frédéric-Sigismond*), biographe allemand, né à Burkardshain, près de Grimma, le 9 octobre 1717, et mort le 4 mai 1765, à Kretzschau, près de Zeitz, où il était pasteur depuis 1754. On a de lui trois ouvrages sur Luther et sur sa famille : *Historische Nachricht von der Geschichte und den Nachkommen Mart. Luthers* (Notice historique de la Vie et des Descendants de Martin Luther); Leipzig, 1751, in-4°; — *Leben heiligen Luthers und seiner Ehefrau, Margaretha Lindemann, nebst ihrem Bilduissa und Erzählung aller ihrer Kinder* (Vies du bienheureux Luther et de sa femme, Marguerite Lindemann, avec leurs portraits et l'indication de tous leurs enfants); Leipzig, 1752, in-4°; — *Merkwürdige Lebensumstände Mart. Luthers, bei seiner medicinischen Leibesconstitution, Krankheiten, geistlichen und leiblichen Anfechtungen und ændern Zufällen* (Circonstances remarquables de la Vie de Luther, dans sa constitution physique, ses maladies, ses affections d'esprit et de corps, etc.); Leipzig, 1753 et suiv., 4 parties in-4°. M. N.

Strodtmann, *Neues Gel. Europa*.

KEIL (*Charles-Auguste-Gottlieb*), théologien allemand, né à Grossenhain, le 23 avril 1754, et mort à Leipzig, le 22 avril 1818. Il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig en 1785, professeur extraordinaire de théologie en 1788, et professeur ordinaire en 1793. On a de lui : *Systematisches verzeichniss derjenigen theologischen schriften deren Kenntniss allgemein nöthig und nützlich ist* (Catalogue systématique des livres théologiques dont la connaissance est généralement nécessaire et utile); Stendel, 1783, 1792, in-8°; — *De exemplo Christi recte imitando Dissert.;* Leipzig, 1792, in-4°; — *De Doctoribus veteris Ecclesiæ culpa corruptæ per platonicas sententias theologiæ liberrandis;* Leipzig, 1793-1816, in-4°, vingt-deux dissertations; elles devaient être suivies de plusieurs autres qui n'ont pas paru. Ces vingt-deux dissertations ont été imprimées plus tard dans ses *Opuscula Acad.*, dont elles forment la seconde partie. C'est un travail plein de recherches bien faites; — *Uber die historische Erklærungsart der heiligen Schrift und deren Nothwendigkeit* (De l'Interprétation historique de l'Écriture Sainte et de sa nécessité); Leipzig, 1798, in-8°, trad. en latin par Hempel; — *Lehrbuch der Hermeneutik des N. T. nach Grundsätzen der grammatisch-historischen Interpretation* (Manuel d'Herméneutique du N. T. d'après les principes de l'interprétation grammaticale et historique), Leipzig, 1810, in-8°; traduit en latin par C.-A.-G. Emmerling, Leipzig, 1811, in-8°; ouvrage important, et qui a été utile en répandant les bons principes d'interprétation; — *Opuscula academica ad N. T. interpretationem grammatico-historicam et theologiæ christianæ origines pertinentia, collegit et edidit J.-D. Goldhom.;* Leipzig, 1821, 2 vol. in-8°. Il publia avec H.-G. Tzschirner un journal de théologie : *Analecten für das Studium der exegetischen und systematischen Theologie;* Leipzig, 1812-1818, 4 vol. in-8°.

Documents particuliers.

KEILL (*John*), mathématicien anglais, né à Édimbourg, le 1er décembre 1671, mort en septembre 1721. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, dans laquelle il prit le degré de maître ès arts. Son goût le portait vers les mathématiques, et il fit de grands progrès dans cette science sous la direction de David Gregory. En 1694 il suivit son professeur à Oxford, et entra au collége de Balliol, où il obtint une bourse. Bientôt il commença chez lui un cours de philosophie naturelle selon les principes de Newton, éclaircis par des expériences, et il fut ainsi le premier qui entreprit de démontrer les doctrines du livre des *Principes* par les expériences sur lesquelles elles sont fondées; cette heureuse méthode lui acquit bien vite une grande réputation. En 1698, il fit paraître un *Examination of Dr Burnet's Theory of the Earth*, in-8°, auquel il joignit des *Remarks upon Mr Whiston's New Theory of the Earth.* Vers le même temps, le docteur Burnet imprima *Reflections upon the Theory of the Earth.* Keill répondit, en 1699, dans *An Examination of the Reflections on the Theory of the Earth, together with a Defence of the Remarks on Mr Whiston's New Theory of the Earth*, in-8°. En 1700, le docteur Thomas Millington, professeur de philosophie naturelle à Oxford, ayant été nommé médecin ordinaire du roi Guillaume III, chargea Keill de faire ses cours dans les écoles publiques. Au mois de février de l'année suivante, il fut élu pensionnaire de la Société royale. En 1702 il publia son *Introductio ad veram Physicam;* in-8°. Ce livre est généralement regardé comme la meilleure des pro

ductions de Keill, et lorsque la philosophie de Newton commença à se répandre en France, il fut considéré comme la meilleure introduction au livre des *Principes*. En 1708, Keill fit paraître, dans les *Philosophical Transactions*, un article sur les *Laws of Attraction and its physical Principles*, qui lui avaient été suggérés par quelques propositions des *Principes* de Newton et par quelques questions indiquées par ce philosophe dans son traité d'*Optique*. A la même époque, il trouva dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig un passage dans lequel les droits de Newton à la première invention du calcul des fluxions (calcul infinitésimal) étaient contestés; il revendiqua ces droits avec ardeur dans un mémoire communiqué à la Société royale et intitulé : *De Legibus virium centripetarum*. En 1709, il partit pour la Nouvelle-Angleterre avec le titre de trésorier des réfugiés du Palatinat qui furent envoyés par le gouvernement dans cette contrée. Aussitôt après son retour, l'année suivante, il fut choisi comme professeur d'astronomie à Oxford dans la chaire fondée par Savile. En 1711 il s'engagea dans une controverse avec Leibnitz, et maintint de nouveau les droits de Newton à l'invention du calcul infinitésimal. La Société royale nomma un comité spécial pour examiner les pièces de cette discussion, et ce comité conclut son rapport en déclarant Newton le premier inventeur de ce calcul. Les particularités de cette sorte de procédure ont été consignées dans le *Commercium Epistolicum* de Collins. La dernière publication de Keill dans cette discussion fut une épître latine à Jean Bernoulli, qui avait aussi tenté injustement de contester l'habileté mathématique de Newton. Elle fut publiée à Londres en 1720, in-4°, avec un chardon, symbole national de l'Écosse, sur le titre, et la devise : *Nemo me impune lacessit*. Vers 1711, diverses objections ayant surgi contre la philosophie de Newton à l'appui des notions de Descartes sur le plein, Keill rédigea un mémoire qui fut imprimé dans les *Philosophical Transactions*; ce mémoire contenait quelques théorèmes sur la raréfaction de la matière et la ténuité de sa composition; il y répondait habilement aux objections produites, et indiquait quelques phénomènes qui ne pouvaient être expliqués dans la supposition du plein dans l'espace. Pendant qu'il était engagé dans cette discussion, la reine Anne le nomma son *déchiffreur*, office qu'il conserva sous Georges Ier jusqu'en 1716. En 1713, l'université d'Oxford lui conféra le grade de docteur en médecine, et deux ans après il publia une édition de l'Euclide de Commandine, à laquelle il ajouta deux traités de sa façon, savoir : *Trigonometriæ planæ et sphericæ Elementa*, et *De Natura et Arithmetica Logarithmorum*. En 1718, il publia à Oxford son *Introductio ad veram Astronomiam*. in-8°, qu'il traduisit en 1721 en anglais, à la demande de la duchesse de Chandos. On a réuni en latin ses principaux ouvrages (Milan, 1742, in-4°). J. V.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — *Biogr. Brit.* — Martin, *Biogr. Philosophica.* — Chalmers, *Gen. Biogr. Dictionary.* — Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary.*

KEILL (*James*), médecin anglais, frère du précédent, né à Édimbourg en 1673, mort en juillet 1719. Il commença ses études dans sa patrie et les termina dans les écoles étrangères de médecine, où il porta surtout son attention vers l'anatomie. Il fit plusieurs cours sur cette science dans les universités anglaises, et, en 1698, il publia un compendium intitulé : *The Anatomy of the Human Body abridged*. Le grade de docteur en médecine lui fut conféré à Cambridge, et, en 1703, il s'établit comme médecin à Northampton, où il passa le reste de sa vie. En 1706, il adressa à la Société royale un compte-rendu de la dissection d'un homme réputé avoir l'âge de cent trente ans. Il écrivit ensuite : *An Account of animal Secretion, the Quantity of Blood in the human Body, and muscular Motion*, 1708, in-8°, qu'il traduisit lui-même en latin et publia, avec des augmentations, en 1717, sous le titre de *Tentamina medico-physica ad Œconomiam animalem accommodata. Acced. Medicina statica Britannica;* in-8°. Il mourut d'un cancer à la bouche. J. V.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — *Biogr. Britan.* — Martin, *Biogr. Philos.* — Rees, *Cyclopædia.* — Chalmers, *Gen. Biogr. Dict.* - Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary.*

KEINSPECK (*Michel*), musicien allemand, né dans le quinzième siècle à Nuremberg. Il est connu par un traité de plain-chant intitulé : *Lilium Musice plane;* Bâle, Michel Furter, 1496, in-4°; c'est un opuscule de douze feuillets, très-rare, en beaux caractères gothiques avec musique. A la fin du dernier feuillet, on lit : *Explicit Lilium musice plane Michaelis Keinspeck de Nurnberga musici Alexandrini bene meriti*. Ces derniers mots, selon M. Fétis, signifient que l'auteur fut attaché à la chapelle pontificale sous le pape Alexandre VI. On connaît quatre éditions de ce livre : la seconde, imprimée à Ulm, 1497, pet. in-4°; la troisième et la quatrième, à Augsbourg, 1498 et 1500, in-4°. K.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Brunet, *Nouv. Recherches Bibliog.*, t. II. — Gerber, *Neues Hist. Biogr. Lexik. der Tonkünstl.* — Forkel, *Allgem. litt. der Musik.*

KEISAR (*Guillaume* DE), peintre belge, né vers 1647 à Anvers, mort vers 1693. Il exerça d'abord la profession de joaillier; mais, entraîné par une vocation marquée vers la peinture, il employa tous ses loisirs à l'étude de cet art, et exécuta quelques sujets religieux pour les églises de sa ville natale ainsi que pour un couvent anglais de Dunkerque. Appelé en Angleterre, il peignit une *Sainte Catherine*, placée dans la chapelle de Somerset-House. La révolution de 1688 ayant ruiné toutes ses espérances, il s'adonna à l'alchimie, dans le chimérique but de

découvrir la pierre philosophale. Il laissa une fille, qui se fit une certaine réputation dans le portrait et dans la reproduction des maîtres. P. L—Y.

Rose, New Biographical Dictionary.

KEISER (*Reinhard*), l'un des plus célèbres compositeurs de l'école allemande, naquit en 1673, dans un village situé entre Weissenfels et Leipsick, et mourut à Hambourg, le 12 septembre 1739. Fils d'un musicien qui s'est fait remarquer par de bonnes compositions pour l'église, le jeune Keiser apprit de son père les éléments de la musique, et, après avoir été mis à l'école de Saint-Thomas de Leipzig, il alla terminer ses études à l'université de cette ville. Ses dispositions pour l'art dans lequel il était appelé à se faire un jour une brillante réputation se développèrent avec une telle rapidité qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut chargé par la cour de Wolfenbüttel de mettre en musique la pastorale d'*Ismène*, qui fut représentée en 1692, et dont le succès lui valut l'année suivante le poëme d'un opéra sérieux intitulé *Basilius*. Malgré les essais qui avaient déjà été tentés à diverses époques (1), le drame lyrique allemand ne faisait pour ainsi dire que de naître, et ne vivait encore que d'emprunts faits au style des compositeurs italiens et français. Les premiers ouvrages de Keiser annonçaient un génie destiné à s'affranchir de toute imitation; leur apparition produisit une si vive sensation que la direction de l'Opéra de Hambourg, qui était alors le théâtre le plus florissant de toute l'Allemagne, s'empressa d'appeler le jeune artiste et de se l'attacher. Keiser arriva à Hambourg vers la fin de 1694, et fit représenter son *Basilius*, qui fut suivi d'*Irène*, de *Janus* et de la pastorale d'*Ismène*, fraîche et gracieuse composition qu'il avait refaite en entier. La musique de Keiser était si différente de ce qu'on avait encore entendu, sa supériorité était si incontestable, que le public montra dès ce moment une prédilection toute particulière pour le talent de ce compositeur, dont les productions se succédèrent bientôt avec une rapidité qui attestait une rare fécondité.

Au milieu des succès qu'il obtenait au théâtre, Keiser fonda, en 1700, les concerts d'hiver les plus brillants qui aient peut être jamais existé. Un choix des meilleurs morceaux de musique, une réunion des cantatrices le plus en réputation et des virtuoses les plus distingués, un orchestre composé des plus habiles symphonistes, le luxe qui brillait dans la salle, les rafraîchissements que l'on offrait avec profusion aux auditeurs, tout concourait à attirer la foule à ces solennités dont Keiser faisait lui-même les honneurs avec toute la grâce et la distinction d'un homme du monde. Nulle part on n'avait encore vu autant de magnificence et de bon goût. Cependant, malgré l'empressement que l'élite de la société mettait à se rendre à ces concerts, l'entreprise cessa en 1702. L'année suivante, Keiser s'associa avec un Anglais, nommé Drusike, pour prendre la direction de l'Opéra. La nouvelle administration sembla d'abord prospérer; mais les folles dépenses des deux associés amenèrent au bout de quelques années la ruine de l'entreprise. Keiser, forcé de se cacher pour échapper aux poursuites de ses créanciers, ne se laissa point abattre; redoublant d'activité, il écrivit dans un court espace de temps huit opéras, qui sont considérés commes ses plus belles productions en ce genre, et qui lui fournirent les ressources nécessaires pour satisfaire à ses engagements. Enfin, un mariage qu'il contracta en 1709 avec une demoiselle d'Oldenbourg, fille d'un riche musicien du conseil, et cantatrice distinguée dont le talent aimé du public prêtait un nouveau charme aux ouvrages du compositeur, vint achever de réparer le désastre de ses affaires. En 1716, Keiser, se rappelant le succès des concerts qu'il avait fondés seize ans auparavant, conçut l'idée d'en organiser de semblables; il mit tout en œuvre pour leur donner le plus d'éclat possible; mais malgré ses efforts, ces concerts, dont Matheson dirigeait l'orchestre, furent loin d'avoir la vogue des précédents. Six ans plus tard, en 1722, le roi de Danemark ayant fait offrir au célèbre artiste la place de maître de chapelle de sa cour, Keiser accepta, se rendit à Copenhague, y resta quelques années, puis revint à Hambourg, où, en 1728, il fut nommé directeur de la musique de l'église Sainte-Catherine. Cette époque de la vie du musicien est marquée par un grand nombre de compositions religieuses; mais il paraît qu'il n'en continua pas moins de travailler pour le théâtre; la liste de ses ouvrages, qu'on trouvera à la fin de cet article, indique en effet qu'il donna encore trois opéras, *Lucius Verus*, en 1729; *Parthénope*, en 1733, et enfin, en 1734, *Circe*, qui fut sa dernière production. A partir de ce moment, Keiser, sentant le besoin de repos, se retira chez sa fille, dont il avait fait une excellente cantatrice, et mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-six ans.

Keiser occupe dans l'histoire de la musique dramatique allemande la première place parmi les compositeurs de son temps; ses chants, pleins de grâce et d'expression, surpassaient tout ce qu'on avait encore entendu, et lui valurent le surnom de *père de la mélodie allemande*. Hændel, Hasse, Graun, se sont non-seulement formés d'après lui, mais ont souvent même imité ses idées. L'harmonie de Keiser, comme celle de la

(1) L'origine de la musique dramatique allemande remonte au commencement du dix-septième siècle. En 1627, Opitz, que l'on regarde comme le père du théâtre allemand, traduisit l'opéra de *Daphne*, de Rinuccini, que Henri Schutz mit en musique à l'occasion des noces de l'électeur de Saxe Jean-Georges Ier. Plus tard, en 1678, on exécuta à Hambourg un opéra intitulé *Orontes*, dont la musique était de Thiel, maître de chapelle de cette ville. D'autres tentatives furent faites ensuite; cependant, Keiser, en raison des perfectionnements qu'il apporta dans les formes du drame musical, est généralement considéré comme le fondateur du théâtre lyrique allemand.

plupart des maîtres de son école, est forte et pénétrante; son instrumentation porte un cachet qui lui est propre; tantôt, lorsqu'il accompagne un air, il n'a pour orchestre que la basse avec le clavecin et des instruments à cordes pincées, ou simplement le quatuor; tantôt la voix est soutenue par des hautbois seuls ou par une flûte douce et des violes. Cette originalité de dispositions donne un effet particulier à chacun des nombreux airs qui se succèdent dans les opéras de Keiser, et on ne peut trop admirer les ressources que le génie de l'artiste savait tirer de si faibles moyens, surtout si l'on considère que les exécutants, principalement à Hambourg, étaient alors recrutés parmi les marchands et les artisans de la ville, dont le talent comme musiciens était rarement à la hauteur des œuvres qu'ils avaient à interpréter.

Mattheson, contemporain de Keiser, évalue à cent seize le nombre des opéras écrits par ce compositeur dans l'espace de quarante années, sans compter tous ceux qu'il fit en société avec d'autres musiciens ou dans lesquels il a introduit des airs, et bien qu'il eût produit pendant ce temps une quantité d'oratorios et de morceaux de musique d'église. Les ouvrages qui sortirent de sa plume, pendant son séjour à Copenhague, ont péri dans l'incendie du palais de cette ville en 1794. Parmi les cent seize partitions citées par Mattheson, on ne connaît que les suivantes : *Ismene*, représentée à Wolfenbüttel; 1692; — *Basilius*, idem; 1693; — *Mahomet*, à Hambourg; 1696; — *Adonis*, id.; 1697; — *Irène*, id.; 1697; — *Janus*, id.; 1698; — *La Pomme d'Or transportee des régions hyperboréennes dans la Cimbrie*, id.; 1698; — *Ismène*, dont la musique fut refaite; — *Iphigénie*; — *Hercule*; — *Le Retour de l'Age d'Or*, ballet pour la fête de l'empereur Léopold; — *La Forza della Virtù*; 1701; — *Endymion*, ballet prussien; — *Stœrbecker und Gœdje Michel*; — *Psyché*; 1701; — *Circe*; 1702; — *Pénélope*; 1702; — *Pomone*; 1702; — *Orphee*; 1702; — Nouveau ballet prussien; 1702; — *Claudius*; 1703; — *Minerve*; 1703; — *Salomon*; 1703; — *Nabuchodonosor*, oratorio; 1704; — *Octavie*; 1705; — *Lucrèce*; 1705; — *La Fedeltà coronata*; 1706; — *Masaniello furioso*; 1706; — *Sueno*; 1706; — *Il Genio di Holsazia*; 1706; — *Almira*; — *Le Carnaval de Venise*; 1707; — *Hélène*; 1709; — *Hélias et Olympie*; 1709; — *Desiderius*; 1709; — *Orphée dans la Thrace*; 1709; — *Arsinoé*; 1710; — *La Foire de Leipzig*; 1710; — *L'Aurore*; 1710; — *Jules Cesar*; 1710; — *Cresus*; 1711; — *Charles V*; 1712; — *Diane*; 1712; — *Héraclius*; 1712; — *L'Inganno fedele*; 1714; — *La Virtù coronata*; 1714; — *Le Triomphe de la Paix*; 1715; — *Fredégonde*; 1715; — *Caton*; 1715; — *Artémise*; 1715; — *La Fête d'Avril*; 1716; — *La Maison d'Autriche triomphante*; 1716; — *Achille*; 1716; — *Julie*; 1717; — *Tomyris*; 1717; — *Trajan*; 1717; — *Bellérophon*; 1717; — *Ariane*; 1722; — *Ulysse*; 1722; — *L'Arménien*, à Copenhague; 1722; — *La Grande Bretagne en allégresse*, à Hambourg; 1724; — *Cloris*; — *Bretislaus*; 1725; — *La Foire annuelle de Hambourg*; 1725; — *L'Epoque de la bataille de Hambourg*; 1725; — *L'Anniversaire de la Naissance du prince de Galles*; 1726; — *Mistevojus*; 1728; — *Jodelet*; 1728; — *Le Prince muet*; — *Atys*, intermède; 1728; — *Nabuchodonosor*, refait; 1728; — *Lucius Verus*; 1729; — *Parthénope*; 1733; — *Circé*; 1734. On a publié de ce compositeur : *Cantates pour une voix*; — *Divertimenti serenissimi*, recueil de cantates, d'airs et de duos, sans instruments; Hambourg, 1713; — *Soliloques* choisis dans l'Oratorio de *Jésus martyrisé*; in-fol., Hambourg, 1714; — *Musikalisch Landlust* (Amusements musicaux de la campagne); Hambourg, 1714; — *Kaiserliche Freidenpost* (Message impérial de Paix), consistant en chants et duos avec instruments, in-fol.; Hambourg, 1715; — *Pensées bienheureuses de Salut*, airs, duos, chœurs et récitatifs tirés de l'Oratorio de *Jesus martyrisé*; Hambourg, 1715; — *Componimenti musicali*, airs extraits d'*Almira* et d'*Octavie*; Hambourg, 1715; — *Airs de la Forza della Virtu* (en allemand), in-fol.; Hambourg, 1715; — Fragments de *L'Inganno fedele* (en allemand); Hambourg, 1715.

Dieudonné DENNE-BARON.

Mattheson, *Grundlage einer Ehrenpforte worin die tuchtigsten Cappelmeister, Componisten*, etc. — Burney, *The present State of Music in Germany*, etc.; Londres, 1773. — Le même, *A general History of Music*. — Gerber, *Historisch Biographisches Lexikon der Tonkünstler*, etc.; Leipzig, 1790-1792. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KEITH (*Georges*), controversiste écossais, vivait dans le dix-septième siècle. Il se distingua dès sa jeunesse par son zèle pour les polémiques religieuses. Après avoir argumenté contre les épiscopaux en faveur des presbytériens, il inclina un moment vers le catholicisme, et se jeta brusquement dans la secte des quakers. Il mit au service de cette secte sa bruyante activité, et visita l'Allemagne et les colonies anglaises de l'Amerique; mais ses opinions, qui dépassaient de beaucoup celles de Georges Fox, et qui sortaient tout à fait du christianisme, le firent repousser de partout et furent condamnées même parmi les quakers. Keith rentra dans l'Eglise anglicane, et mourut oublié. Son principal ouvrage est intitulé : *The standart of the Quackers examined*; Londres, 1702, in-8°; c'est une réponse à l'*Apologie* de Barclay. Z.

Le P. Catrou, *Histoire du Quakerisme*. — Mosheim, *Instit. Hist. Eccles. Recent.* — Walch, *Biblioth. Theolog. Select.*, t. II. — *Acta Eruditorum*, annee 1703, p. 330. — Rotermund, *Supplement* à Adelung. — Cræsius, *Historia Quackerorum*.

KEITH (*William*), maréchal héréditaire d'Écosse, plus connu sous le nom de *Mylord Maré-*

chal, né vers 1685, dans le comté de Kincardine, en Écosse, mort près de Potsdam, le 25 mai 1778. Un de ses ancêtres avait fondé, en 1593, le collége *Marshall* à Aberdeen. Il était l'aîné des fils de *Guillaume*, comte maréchal d'Écosse, lord Keith et Altrée; il reçut une excellente éducation, devint capitaine des gardes de la reine Anne, et fit la guerre avec distinction sous Marlborough. Il se déclara pour les Stuarts, et, en 1715, il fit prendre les armes à l'Écosse en faveur du Prétendant. Mais cette levée de boucliers ne fut pas heureuse : le prétendant, qu'il avait appelé de France et fait proclamer roi à Édimbourg, se rembarqua. Mylord Maréchal fut condamné à mort par jugement du parlement d'Angleterre et privé de toutes ses dignités et de ses biens. Après le départ du Prétendant, lord Keith erra encore pendant six mois en Écosse, bravant les proclamations qui mettaient sa tête à prix. Enfin, il s'éloigna de sa patrie, et prit du service en Espagne; mais il l'avait depuis longtemps quitté lorsque son frère passa du service de la Russie à celui de la Prusse. Mylord Maréchal alla le rejoindre, et se lia avec Frédéric II, qui eut toujours pour lui la plus grande estime. Le roi de Prusse lui confia quelques missions diplomatiques, qui n'eurent point de succès; puis il profita de son alliance avec l'Angleterre pour demander la réhabilitation du maréchal d'Écosse : il l'obtint; lord Keith revit son pays, mais il retourna en Prusse, où il mourut, dans le voisinage de Potsdam, où Frédéric lui avait fait bâtir une maison. Ce monarque lui avait confié le gouvernement de la principauté de Neuchâtel. C'est là que mylord Maréchal connut J.-J. Rousseau et se montra son ami et son protecteur. L. L—T.

D'Alembert, *Éloge de mylord Maréchal*; Berlin, 1779, in-12.

KEITH (*Jacques*), général prussien, d'origine écossaise, frère cadet du précédent, né en 1696, à Freterressa, dans le comté de Kincardine, mort à Hochkirchen, le 14 octobre 1758. A l'instigation de sa mère, dont le père, lord Perth, avait été grand chancelier d'Écosse sous Jacques Ier, le jeune Keith, âgé de dix-huit ans, se rangea sous les étendards du Prétendant, et prit part à la bataille de Sheriffmuir, où il fut blessé. L'armée du Prétendant ayant été dispersée, Keith se réfugia en France, où, sous la direction de Maupertuis, il se livra avec tant de succès à l'étude des mathématiques que l'Académie des Sciences le reçut dans son sein. En 1717, il quitta Paris, et visita, pour son instruction, l'Italie, la Suisse et le Portugal; il alla ensuite à Madrid, où le duc de Liria lui fit avoir le commandement d'un régiment irlandais. Ce diplomate, ayant été nommé ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, emmena Keith avec lui. A la recommandation du duc, la tsarine prit Keith à son service, en 1728, comme général de brigade, et lui conféra bientôt après le grade de lieutenant général. Depuis 1737, Keith se distingua dans toutes les batailles contre les Turcs, et lors de la prise d'Otchakof il monta le premier sur la brèche et fut blessé au talon. Dans la guerre avec la Suède (1741-1743), il décida la victoire de Wilmanstrand, et délogea les Suédois des îles d'Aland, dans la Baltique. Il prit une part importante à la révolution qui plaça Élisabeth sur le trône moscovite. Après la paix d'Abo, en 1743, l'impératrice l'envoya comme ambassadeur à la cour de Suède, et à son retour elle lui remit le bâton de feld-maréchal. Mais les revenus de Keith en Russie n'en restant pas moins fort modiques, et le ministre Bestoujef l'ayant offensé, il se rendit à la cour du roi de Prusse, qui lui accorda une confiance illimitée, le nomma feld-maréchal de ses armées et gouverneur de Berlin, en 1749. Frédéric II le prit pour compagnon dans son voyage *incognito* en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Lorsque la guerre de Sept-Ans vint à éclater, Keith entra dans la basse Saxe à la tête d'une division de l'armée prussienne. Il combattit tour à tour à Lowositz, à Prague, à Kollin, s'empara de Halle, et participa aux victoires de Rossbach et de Leuthen. Le siége d'Olmutz ayant été levé, en 1758, il couvrit la mémorable retraite du corps assiégeant; mais la même année, Daun ayant attaqué le camp des Prussiens à Hochkirchen, Keith fut atteint d'un boulet qui l'emporta de son cheval, et il mourut sur le champ de bataille. C'était un homme de grands talents, d'une bravoure remarquable, d'une probité rigide et d'un désintéressement éprouvé. « Mon frère m'a laissé un noble héritage! écrivait *mylord Maréchal*, William Keith, à Mme Geoffrin. Après avoir mis toute la Bohême à contribution, a la tête d'une grande armée, je n'ai trouvé que 70 ducats dans sa bourse! » Frédéric, qui appréciait toutes les grandes qualités du maréchal Keith, se plaisait beaucoup dans sa société; il s'amusait surtout d'un jeu inventé par le maréchal, à l'imitation des échecs, et pour lequel il avait fait fondre des milliers de petites figurines représentant des hommes armés. Après la paix d'Hubertsbourg, Frédéric fit élever à Keith une statue en marbre à Berlin, sur la place Guillaume. L. L—T.

Memoirs of field marshal Keith; 1759, in 8°. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KEITH DE STONE-HAVEN-MARISCHAL (*Georges* ELPHINSTONE, lord vicomte), célèbre amiral anglais, né à Elphinstone, le 12 janvier 1746, mort dans son château de Tullialan le 10 mars 1823. Il était le dernier des fils de lord Charles d'Elphinstone et de lady Clementina Fleming, comtesse de Wigton, et appartenait aux familles les plus illustres d'Écosse. Il entra fort jeune dans la carrière maritime. Aspirant sous les ordres de Jervis, il fit, après la paix de 1763, un premier voyage dans les mers du sud avec son frère aîné, capitaine au service de la Compa-

gne des Indes. Plus tard, en 1769, il fit une nouvelle expédition dans ces parages en qualité de lieutenant de sir John Lindsay. Capitaine commandant en 1775, il prit une part active dans la guerre contre les colonies américaines à bord de la frégate *Pearl* et du vaisseau *Perseus*. Il combattit aussi plusieurs fois les Français dans la Méditerranée. Dès 1774 il se fit nommer membre du parlement par le comté de Dumbarton, et son mandat fut continué en 1780 et 1786. Il fut du nombre des hommes politiques anglais qui essayèrent de concilier Pitt, Fox et le duc de Portland. Il reprit la mer à bord du *Warwick*, de cinquante, et s'empara du vaisseau hollandais *Rotterdam*, de cinquante-quatre. L'année suivante il força la frégate française *La Gloire* à s'échouer dans la Delaware, et prit après un rude combat le vaisseau *L'Aigle*. En 1783, Georges III d'Angleterre le choisit pour secrétaire et chambellan du royaume d'Écosse. En avril 1789 Keith épousa miss Jeanne Mercer de Aldie (morte en 1797). En 1789, sur le vaisseau *Robust*, il rallia l'amiral Hood dans la Méditerranée, et, lorsque Toulon se livra aux Anglais, reçut le commandement du fort La Malgue. Quoiqu'il ne pût défendre ce poste contre les intelligentes attaques des républicains français, dirigés par Bonaparte, commandant l'artillerie des assiégeants, il n'en fut pas moins, à son retour à Londres, décoré de l'ordre du Bain et nommé contre-amiral de l'escadre blanche, qui alors, sous lord Howe, croisait dans la Manche. En 1795 le gouvernement anglais confia à Keith la conquête d'un des points les plus importants du globe, celle du cap de Bonne-Espérance. Keith ne se borna pas à faire arborer le pavillon britannique sur cette colonie hollandaise, il enleva aux Bataves Ceylan et d'autres comptoirs importants. Dans la baie de Saldagra, il fit capituler leur flotte, forte de quatre vaisseaux, deux frégates et trois bâtiments d'un rang inférieur. A cette occasion il fut créé pair d'Irlande et *baron Keith de Stone Haven-Marischal*. En 1796 les électeurs de Stirling le choisirent pour leur mandataire au parlement : il reprit ensuite la mer sous les ordres de son ancien capitaine Jarvis, devenu lord Saint-Vincent. Ce fut Keith qui le premier prétendit au droit de visite sur les bâtiments neutres légalement escortés. En décembre 1799 il voulut en user sur une flottille de navires marchands qu'escortait la frégate danoise *Havfruen*, capit. Van Dorcum; des voies de fait s'ensuivirent, et l'amiral anglais dut céder devant l'énergie des Danois. Nommé au commandement supérieur des forces anglaises dans la Méditerranée, Keith bombarda Gênes par mer tandis que le général autrichien Mélas l'assiégeait par terre. Masséna défendit la ville avec un courage héroïque; mais, vaincu par la famine, il dut capituler le 5 juin 1800. Keith vint ensuite mettre le blocus devant Malte, qui se rendit le 5 septembre. Le 5 octobre suivant, il se présenta devant Cadix avec vingt-deux vaisseaux, vingt-sept frégates, qui escortaient quatre-vingt-quatorze bâtiments portant vingt mille hommes de débarquement sous les ordres de six Ralph Abercrombie. Cadix était alors désolé par la fièvre jaune. Le gouverneur espagnol, don Thomas de Morla, écrivit à lord Keith pour lui apprendre l'état déplorable de la ville et le conjurer de suspendre les hostilités, lui exposant les tristes effets qui en résulteraient même pour les assiégeants. Keith répondit qu'il consentirait à s'éloigner si les Espagnols lui livraient tous leurs vaisseaux armés ou en armement. Don Morla rejeta cette proposition avec indignation. Le 6 octobre Keith essaya une descente; mais la défense du brave gouverneur, et peut-être aussi la crainte de la contagion le décidèrent à rembarquer son monde. Il réussit cependant à empêcher la jonction des flottes française et espagnole, et poursuivit la première jusqu'à Brest. Il se dirigea ensuite vers l'Égypte, et contribua par ses bonnes dispositions au débarquement des troupes d'Abercrombie et aux avantages qu'elles remportèrent d'abord (mars 1801). On lui a reproché comme une perfidie insigne la lettre qu'il écrivit à sir Sydney Smith pour rompre le traité d'El-Arisch, passé (4 pluviôse an VIII, 24 janvier 1800) entre la Porte et Kleber et consenti au nom de l'Angleterre par Sydney Smith. Keith ne fut que l'interprète des ordres qu'il reçut de Londres, et aussitôt qu'il sut que son gouvernement exigeait que les Français se rendissent à discrétion, il s'empressa de prévenir Sydney Smith de ce désaveu. Quoique le traité fût en pleine voie d'exécution, Keith ne pouvait prendre sur lui d'en assurer la ratification. Sa lettre à Kleber est, il est vrai, pleine d'orgueil, et plus tard il traita avec une rigueur déplacée Desaix et ses compagnons. Keith eut l'honneur de signer la capitulation par laquelle Menou s'engageait à évacuer l'Égypte (12 fructidor an IX, 30 août 1801). Il reçut à cette occasion les remerciments publics des deux chambres, la pairie d'Angleterre, l'ordre du Croissant, et la place de chambellan-secrétaire-garde des sceaux du prince de Galles. Nommé en 1803 amiral de Plymouth, il reçut un commandement dans la mer Baltique, mais ne put empêcher la prise de Kœnigsberg (16 juin 1807); un corps nombreux qu'il débarqua pour secourir cette place fut détruit par les généraux français Lefebvre-Desnouettes et Du Muy. Cet échec le fit rappeler en Angleterre. En janvier 1808 il se remaria avec miss Thrale, fille d'un membre du parlement, et ne tarda pas à rentrer en faveur. Il fut nommé amiral de la flotte blanche, et en cette qualité il présida, le 15 avril 1812, la cour martiale établie pour juger les causes de l'échouement du vaisseau *El Conquistador* sur les bas-fonds de Quiberon. En 1814, le prince régent le créa vicomte, et le chargea, le 4 août 1815, de notifier à Napoléon le traité conclu la veille entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et

la Russie, traité qui déclarait l'ex-empereur prisonnier. Napoléon était alors sur le vaisseau *Bellérophon*, mouillé sur les côtes anglaises en rade de Torbay. Le jour même il remit à Keith une protestation énergique qui trouvera sa place dans la notice consacrée au monarque français. Par un hasard singulier, lord Keith fut forcé, l'année suivante, d'accorder sa fille unique Marguerite-Maria au comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'empereur. Il est vrai qu'il commença par la déshériter. Depuis cette époque lord Keith ne prit qu'une part insignifiante aux affaires politiques. Alfred DE LACAZE.

Biographical Dictionary. — *Annual Register*. — *Le Moniteur général*, an VIII, nos 287, 519, 571, 574, 617, 1129, 1250, 1418; an IX, nos 183-1228; an X, nos 267-273; an XI, nos 8-1488; annee 1806, no 65; ann. 1814, no 691. — William Smith, *Histoire générale de la Marine*, t. IV. — *Biographie étrangère*. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Las Cases, *Memorial de Sainte-Helène*, t. I.

KEITH (*Thomas*), mathématicien anglais, né en 1759 à Brandsburton (Yorkshire), mort le 29 juin 1824 à Londres. La mort de ses parents l'ayant réduit à la pauvreté, il vint à Londres, et ne tarda pas à y acquérir quelque réputation en donnant des leçons de mathématiques. En 1804, il devint secrétaire du grand-maître de la maison du roi, et fut chargé, depuis 1814, de la comptabilité générale du *British Museum*. Pendant quelque temps il enseigna la géographie et les sciences à la princesse Charlotte de Galles. On a de lui, entre autres ouvrages d'éducation, *The complete practical Arithmetician*; Londres, 1789, dont l'abrégé qu'il donna plus tard eut de nombreuses éditions. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1825.

KEITH (*Georges-William-Elphinstone*), général anglais, né vers 1782, mort le 23 avril 1842. Il était petit-fils d'un lord et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes. En 1804, il entra au service comme enseigne, et après avoir monté successivement les degrés de l'échelle des grades, il devint en 1813 lieutenant-colonel. Il se trouva en cette qualité à Waterloo; en 1825 il fut fait colonel, en 1837 major général. Il passa dans l'Inde, prit le commandement de l'armée du Bengale, et dirigea cette invasion de l'Afghanistan dont le résultat fut un cruel désastre pour les troupes britanniques. Elphinstone ne vit pas la fin de ces malheurs; atteint d'une blessure, souffrant de la goutte, il succomba à une attaque de dyssenterie au moment le plus critique, lorsque l'insurrection des Afghans forçait les Anglais à regagner les frontières de l'Inde. G. B.

Biographical Dictionary.

K'ÉLAOUN ou **K'ALAOUN** (*Sif ed-Din*), le neuvième sultan de la première dynastie des Mamelouks d'Égypte, régna de 1279 à 1290. Les populations fuyaient encore une fois de toutes parts devant les Mongols, conduits par Batou-Khân, petit-fils de Djenghiz-Khân, pourvoyeurs acharnés qui jetaient sur les marchés tout ce qu'ils ne massacraient pas, vendant au plus offrant tout ce qu'il y avait de beau et de noble sang parmi les vaincus. C'est avec ces esclaves d'élite, jeunes, vigoureux, bien faits, que le sultan Malek es S'aleh composa ce corps redoutable des mamelouks qui devait renverser sa dynastie. Parmi eux on remarqua bientôt K'élaoun, qui se faisait vaniteusement appeler l'*Elfi*, le millénaire, parce qu'il avait été payé mille pièces d'or, *es S'alehi*, le S'alehien, du nom de son protecteur es S'aleh', auquel il devait toute sa fortune. Ce dernier fait nous montre un des côtés particuliers du caractère de K'élaoun, une certaine bonté de cœur dont on reconnaît l'influence certaine dans plusieurs actes de sa vie politique. La création des mamelouks eut bientôt le résultat qu'on devait naturellement en attendre. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la formation de cette milice turbulente (1249), qu'elle avait le pouvoir. Mais telle était l'instabilité d'humeur de ceux qui la composaient, que K'élaoun, qui l'avait vue naître et grandir, se trouvait, vingt ans après, atabek ou précepteur du huitième des sultans qu'avaient successivement acclamés les émirs bah'arites, un jeune enfant de sept ans au plus, que le régent fit déposer au bout de quatre mois pour prendre sa place (octobre 1279). Et, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, l'Elfi prit un nom officiel : *El Melek el Mansour*, le roi victorieux. Mais K'élaoun ne régna véritablement qu'après avoir abattu le Melek el Kamel, le roi parfait, autre émir qui s'était fait proclamer sultan à Damas, l'année précédente. A peine en avait-il fini avec ce compétiteur, du reste peu inquiétant, qu'il se voyait obligé de marcher contre les Mongols, dont les hordes dévastatrices venaient d'envahir la Syrie. Battus dans toutes les rencontres et surtout auprès de Homs (Émèse) en novembre 1281, les chefs tartares prirent le parti de s'éloigner en cherchant de plus à lier avec le sultan égyptien des relations qui restèrent toujours excellentes. K'élaoun, n'ayant plus alors de préoccupations sérieuses, ne s'occupa guère plus durant sept ou huit ans que de petites ou de mauvaises choses. En 1282, il fait, durant trois jours, massacrer la population du Caire, qui avait refusé d'obéir à ses ordonnances, et en expiation de ce crime il élève cet hôpital devenu si célèbre sous le nom de *Moristan*; en 1283 il modifie le somptueux costume des mamelouks, et le ramène à plus de simplicité, passe en Syrie, enlève aux chrétiens le château de Merfed (mai 1285), s'empare de K'arak', et y fait prisonnier son ancien maître Salamech, qu'il laisse cependant vivre au Caire dans l'obscurité; puis on ne le voit plus occupé qu'à déposer, remplacer, nommer et destituer ses vizirs jusqu'en 1287, moment où il se donne pour successeur reconnu son fils, A'li, proclamé sous le nom de *Malek es S'aleh'*, le roi vertueux. Malheureusement A'li mourut l'année suivante, et le sultan, pour s'étourdir, ne crut

pouvoir mieux faire que d'entreprendre une expédition contre la ville de Tripoli, qui, depuis cent quatre-vingts ans au pouvoir des chrétiens, s'était élevée à un haut degré de richesse et de prospérité. Tripoli fut pris, rasé, après une défense désespérée (avril 1288). On a construit sur son emplacement la cité actuelle. Mais ce grand succès ne calma nullement la douleur de K'élaoun, qui mourut enfin de chagrin, le 12 décembre 1290, à l'âge de soixante-huit ans, après en avoir régné onze et quelques mois. On lui fit de magnifiques obsèques, et son corps fut déposé dans le Moristan. C'est lui qui a élevé la belle mosquée à laquelle son nom est resté, un des ornements de la citadelle du Caire, et il est de plus le créateur de cet usage pratiqué en Orient de déposer sur les minarets des mosquées, dans des vases choisis exprès, du grain pour les oiseaux du ciel. O. Mac Carthy.

El Djianabi, *Bah'ar al Zakhar*. — Ah'med ben Iousef el Damachki, *Akhbar al Doual*. — *L'Égypte*, dans l'*Univers Pittoresque*.

KELCH (*Christian*), historien allemand, né à Greifenhagen, en Poméranie, en 1657, mort vers 1710. Fils d'un prédicateur luthérien, il embrassa la carrière de son père, et fut pasteur de Saint-Jean de Jerwen en Esthonie, puis de Saint-Nicolas de Revel. On a de lui une *Histoire abrégée de la Livonie depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1690 (en allemand); Revel, 1695, 1 vol. in-4°; — et un *Appendice* à ce travail resté inédit. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*; Saint-Pétersburg, 1846.

KELLERHOVEN. *Voy*. Kellerhoven.

KELLER (*Jacques*), théologien et publiciste allemand, né à Seckingen en 1568, mort le 23 février 1631. Après être entré à l'âge de vingt ans chez les jésuites, il fut successivement chargé d'enseigner la rhétorique, la theologie et la philosophie dans divers colléges de son ordre. Il fut ensuite nommé recteur du collége de Ratisbonne, et deux ans après il fut mis à la tête de celui de Munich. Il devint plus tard confesseur du prince Albert de Bavière, et fut employé par l'électeur Maximilien de Bavière dans diverses affaires d'une grande importance. Il fit preuve de beaucoup de zèle et de talent dans les nombreuses controverses qu'il eut avec les protestants; et ayant été député en 1615 au colloque de Neubourg, il y fit valoir, dans sa discussion avec le ministre luthérien Jacques Heilbrunner, des raisons si fortes et si habilement déduites, que Heilbrunner prétexta une indisposition subite, pour ne pas avoir à répondre à Keller. On a de Keller : *Tyrannicidium, seu scitum catholicorum de tyranni internecione, adversus calumnias in Societatem Jesu jactatas*; Munich, 1601, in-4°; — *Fasciculus solidus quinquaginta flosculorum, id est absurditas prædicantium in coloquio Ratisbonnensi*; 1604, in-4°, sous le pseudonyme de *Jacobus Silvanus*; — *Philippica in anonymum quemdam qui Societatem Jesu mendaciis oneravit*; Ingolstadt, 1607 : réponse à un écrit de Loeffen; — *Papatus catholicus, seu demonstratio fundamentalis veritatis Ecclesiæ catholicæ romanæ*; Munich, 1616, 2 vol. in-fol.; ouvrage écrit en allemand; — *Agonia Heilbrunneri, hoc est Refutatio Heilbrunneri, qui extremam unctionem insectatus fuerat*; Munich, 1618, in-4°, en allemand; — *Litura, seu castigatio cancellariæ hispanicæ A.-L. Camerario instructæ*; Munich, 1623 : cet écrit, publié sous le pseudonyme de *Fabius Hercyanus*, est dirigé contre Camerarius, qui avait attaqué le gouvernement espagnol; — *Volradi Plessi Ajax, sive appendix cancellariæ Anhaltinæ*; Munich, 1624, in-4° : cet ouvrage, publié sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus, est la réfutation d'un écrit attribué à Pless, où l'on avait cherché à disculper les protestants des accusations portées contre eux dans le livre intitulé : *Cancellaria secreta Anhaltina*; — *Rhabarbarus domandæ bili quam in apologia sua proritavit L. Camerarius*; Munich, 1625, in-4° : sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus; — *Tubus Gallilæanus hebescentibus L. Camerarii oculis, ad clarius videndum tornatus*; Munich, 1645, in-4°; — *Admonitio ad Ludovicum XIII regem Franciæ*; 1625, in-4°, pamphlet contre la France, attribué par quelques personnes à Eudæmon-Jean (*voy*. ce nom), mais qui sortit de la plume de Keller (*voy*. Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés*, t. I, p. 202). On attribue généralement à Keller un autre écrit dirigé aussi contre la France, et publié sous le titre de : *Mysteria politica : hoc est epistolæ arcanæ virorum illustrium sibi confidentium*; 1625, in-4° : ce pamphlet et le précédent furent brûlés à Paris par le bourreau. E. G.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Bayle, *Diction*. — Placcius, *Theatrum Anonymorum*. — Deckher, *De Scriptoribus adespotis*. — Rottermund, *Supplément* à Jöcher.

KELLER (*Jean-Balthasar*), fondeur suisse, né à Zurich, en 1638, mort en 1702. Il apprit d'abord l'art de l'orfévrerie, et devint très-habile dans tout ce qui touche aux ouvrages de ciselure. Son frère, *Jean-Jacques Keller*, qui devint plus tard commissaire de l'artillerie et employé à la fonderie royale de Paris, le fit venir dans cette ville, et lui communiqua tous les secrets de l'art de couler les métaux. Jean Balthasar, nommé dans la suite inspecteur de la fonderie de l'arsenal, dirigea la fonte de la plupart des statues en bronze placées dans les jardins de Versailles. En commun avec son frère, il fit exécuter, en 1674, d'après les modèles de Girardon, une *statue équestre de Louis XIV*, qui fut érigée en 1715 sur la place de Bellecourt à Lyon. Le chef-d'œuvre de Keller fut la statue de ce même roi qui, élevée en 1699 sur la place Vendôme, fut renversée un siècle après par la

la Russie, traité qui déclarait l'ex-empereur prisonnier. Napoléon était alors sur le vaisseau *Bellérophon*, mouillé sur les côtes anglaises en rade de Torbay. Le jour même il remit à Keith une protestation énergique qui trouvera sa place dans la notice consacrée au monarque français. Par un hasard singulier, lord Keith fut forcé, l'année suivante, d'accorder sa fille unique Marguerite-Maria au comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'empereur. Il est vrai qu'il commença par la déshériter. Depuis cette époque lord Keith ne prit qu'une part insignifiante aux affaires politiques. Alfred DE LACAZE.

Biographical Dictionary. — *Annual Register*. — *Le Moniteur général*, an VIII, n°s 257, 519, 571, 574, 617, 1129, 1250, 1413; an IX, n°s 133-1228; an X, n°s 267-273; an XI, n°s 3-1485; année 1806, n° 65; ann. 1814, n° 691. — William Smith, *Histoire générale de la Marine*, t. IV. — *Biographie étrangère*. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Las Cases, *Memorial de Sainte-Helène*, t. I.

KEITH (*Thomas*), mathématicien anglais, né en 1759 à Brandsburton (Yorkshire), mort le 29 juin 1824 à Londres. La mort de ses parents l'ayant réduit à la pauvreté, il vint à Londres, et ne tarda pas à y acquérir quelque réputation en donnant des leçons de mathématiques. En 1804, il devint secrétaire du grand-maître de la maison du roi, et fut chargé, depuis 1814, de la comptabilité générale du *British Museum*. Pendant quelque temps il enseigna la géographie et les sciences à la princesse Charlotte de Galles. On a de lui, entre autres ouvrages d'éducation, *The complete practical Arithmetician*; Londres, 1789, dont l'abrégé qu'il donna plus tard eut de nombreuses éditions. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1825.

KEITH (*Georges-William-Elphinstone*), général anglais, né vers 1782, mort le 23 avril 1842. Il était petit-fils d'un lord et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes. En 1804, il entra au service comme enseigne, et après avoir monté successivement les degrés de l'échelle des grades, il devint en 1813 lieutenant-colonel. Il se trouva en cette qualité à Waterloo; en 1825 il fut fait colonel, en 1837 major général. Il passa dans l'Inde, prit le commandement de l'armée du Bengale, et dirigea cette invasion de l'Afghanistan dont le résultat fut un cruel désastre pour les troupes britanniques. Elphinstone ne vit pas la fin de ces malheurs; atteint d'une blessure, souffrant de la goutte, il succomba à une attaque de dyssenterie au moment le plus critique, lorsque l'insurrection des Afghans forçait les Anglais à regagner les frontières de l'Inde. G. B.

Biographical Dictionary.

K'ÉLAOUN ou **K'ALAOUN** (*Sîf ed-Dîn*), le neuvième sultan de la première dynastie des Mamelouks d'Égypte, régna de 1279 à 1290. Les populations fuyaient encore une fois de toutes parts devant les Mongols, conduits par Batou-Khân, petit-fils de Djenghiz-Khân, pourvoyeurs acharnés qui jetaient sur les marchés tout ce qu'ils ne massacraient pas, vendant au plus offrant tout ce qu'il y avait de beau et de noble sang parmi les vaincus. C'est avec ces esclaves d'élite, jeunes, vigoureux, bien faits, que le sultan Malek es S'aleh composa ce corps redoutable des mamelouks qui devait renverser sa dynastie. Parmi eux on remarqua bientôt K'élaoun, qui se faisait vaniteusement appeler l'*Elfi*, le millénaire, parce qu'il avait été payé mille pièces d'or, *es S'alehi*, le S'alehien, du nom de son protecteur es S'aleh', auquel il devait toute sa fortune. Ce dernier fait nous montre un des côtés particuliers du caractère de K'élaoun, une certaine bonté de cœur dont on reconnaît l'influence certaine dans plusieurs actes de sa vie politique. La création des mamelouks eut bientôt le résultat qu'on devait naturellement en attendre. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la formation de cette milice turbulente (1249), qu'elle avait le pouvoir. Mais telle était l'instabilité d'humeur de ceux qui la composaient, que K'élaoun, qui l'avait vue naître et grandir, se trouvait, vingt ans après, atabek ou précepteur du huitième des sultans qu'avaient successivement acclamés les émirs bah'arites, un jeune enfant de sept ans au plus, que le régent fit déposer au bout de quatre mois pour prendre sa place (octobre 1279). Et, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, l'Elfi prit un nom officiel : *El Melek el Mansour*, le roi victorieux. Mais K'élaoun ne régna véritablement qu'après avoir abattu le Melek el Kamel, le roi parfait, autre émir qui s'était fait proclamer sultan à Damas, l'année précédente. A peine en avait-il fini avec ce compétiteur, du reste peu inquiétant, qu'il se voyait obligé de marcher contre les Mongols, dont les hordes dévastatrices venaient d'envahir la Syrie. Battus dans toutes les rencontres et surtout auprès de Homs (Émèse) en novembre 1281, les chefs tartares prirent le parti de s'éloigner en cherchant de plus à lier avec le sultan égyptien des relations qui restèrent toujours excellentes. K'élaoun, n'ayant plus alors de préoccupations sérieuses, ne s'occupa guère plus durant sept ou huit ans que de petites ou de mauvaises choses. En 1282, il fait, durant trois jours, massacrer la population du Caire, qui avait refusé d'obéir à ses ordonnances, et en expiation de ce crime il élève cet hôpital devenu si célèbre sous le nom de *Moristan*; en 1283 il modifie le somptueux costume des mamelouks, et le ramène à plus de simplicité, passe en Syrie, enlève aux chrétiens le château de Merfed (mai 1285), s'empare de K'arak', et y fait prisonnier son ancien maître Salamech, qu'il laisse cependant vivre au Caire dans l'obscurité; puis on ne le voit plus occupé qu'à déposer, remplacer, nommer et destituer ses vizirs jusqu'en 1287, moment où il se donne pour successeur reconnu son fils, A'li, proclamé sous le nom de *Malek es S'aleh'*, le roi vertueux. Malheureusement A'li mourut l'année suivante, et le sultan, pour s'étourdir, ne crut

pouvoir mieux faire que d'entreprendre une expédition contre la ville de Tripoli, qui, depuis cent quatre-vingts ans au pouvoir des chrétiens, s'était élevée à un haut degré de richesse et de prospérité. Tripoli fut pris, rasé, après une défense désespérée (avril 1288). On a construit sur son emplacement la cité actuelle. Mais ce grand succès ne calma nullement la douleur de K'élaoun, qui mourut enfin de chagrin, le 12 décembre 1290, à l'âge de soixante-huit ans, après en avoir régné onze et quelques mois. On lui fit de magnifiques obsèques, et son corps fut déposé dans le Moristan. C'est lui qui a élevé la belle mosquée à laquelle son nom est resté, un des ornements de la citadelle du Caire, et il est de plus le créateur de cet usage pratiqué en Orient de déposer sur les minarets des mosquées, dans des vases choisis exprès, du grain pour les oiseaux du ciel. O. Mac Carthy.

El Djianabi, *Bah'ar al Zakhar*. — Ah'med ben Iousef el Damachki, *Akhbar al Doual*. — *L'Égypte*, dans l'*Univers Pittoresque*.

KELCH (*Christian*), historien allemand, né à Greifenhagen, en Poméranie, en 1657, mort vers 1710. Fils d'un prédicateur luthérien, il embrassa la carrière de son père, et fut pasteur de Saint-Jean de Jerwen en Esthonie, puis de Saint-Nicolas de Revel. On a de lui une *Histoire abrégée de la Livonie depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1690 (en allemand); Rével, 1695, 1 vol. in-4°; — et un *Appendice* à ce travail resté inédit. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*; Saint-Pétersburg, 1846.

KELLEHOVEN. *Voy.* Kellerhoven.

KELLER (*Jacques*), théologien et publiciste allemand, né à Seckingen en 1568, mort le 23 février 1631. Après être entré à l'âge de vingt ans chez les jésuites, il fut successivement chargé d'enseigner la rhétorique, la théologie et la philosophie dans divers colléges de son ordre. Il fut ensuite nommé recteur du collége de Ratisbonne, et deux ans après il fut mis à la tête de celui de Munich. Il devint plus tard confesseur du prince Albert de Bavière, et fut employé par l'électeur Maximilien de Bavière dans diverses affaires d'une grande importance. Il fit preuve de beaucoup de zèle et de talent dans les nombreuses controverses qu'il eut avec les protestants; et ayant été député en 1615 au colloque de Neubourg, il y fit valoir, dans sa discussion avec le ministre luthérien Jacques Heilbrunner, des raisons si fortes et si habilement déduites, que Heilbrunner prétexta une indisposition subite, pour ne pas avoir à répondre à Keller. On a de Keller : *Tyrannicidium, seu scitum catholicorum de tyranni internecione, adversus calumnias in Societatem Jesu jactatas*; Munich, 1601, in-4°; — *Fasciculus solidus quinquaginta flosculorum, id est absurditas prædicantium in coloquio Ratisbonnensi*; 1604, in-4°, sous le pseudonyme de *Jacokus Silvanus*; — *Philippica in anonymum quemdam qui Societatem Jesu mendaciis oneravit*; Ingolstadt, 1607 : réponse à un écrit de Loeffen; — *Papatus catholicus, seu demonstratio fundamentalis veritatis Ecclesiæ catholicæ romanæ*; Munich, 1616, 2 vol. in-fol.; ouvrage écrit en allemand; — *Agonia Heilbrunneri, hoc est Refutatio Heilbrunneri, qui extremam unctionem insectatus fuerat*; Munich, 1618, in-4°, en allemand; — *Litura, seu castigatio cancellariæ hispanicæ A.-L. Camerario instructæ*; Munich, 1623 : cet écrit, publié sous le pseudonyme de *Fabius Hercyanus*, est dirigé contre Camerarius, qui avait attaqué le gouvernement espagnol; — *Volradi Plessi Ajax, sive appendix cancellariæ Anhaltinæ*; Munich, 1624, in-4° : cet ouvrage, publié sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus, est la réfutation d'un écrit attribué à Pless, où l'on avait cherché à disculper les protestants des accusations portées contre eux dans le livre intitulé : *Cancellaria secreta Anhaltina*; — *Rhabarbarus domandæ bili quam in apologia sua proritavit L. Camerarius*; Munich, 1625, in-4° : sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus; — *Tubus Gallilæanus hebescentibus L. Camerarii oculis, ad clarius videndum tornatus*; Munich, 1645, in-4°; — *Admonitio ad Ludovicum XIII regem Franciæ*; 1625, in-4°, pamphlet contre la France, attribué par quelques personnes à Eudæmon-Jean (*voy.* ce nom), mais qui sortit de la plume de Keller (*voy.* Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés*, t. I, p. 202). On attribue généralement à Keller un autre écrit dirigé aussi contre la France, et publié sous le titre de : *Mysteria politica : hoc est epistolæ arcanæ virorum illustrium sibi confidentium*; 1625, in-4° : ce pamphlet et le précédent furent brûles à Paris par le bourreau. E. G.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Bayle, *Diction*. — Placcius, *Theatrum Anonymorum*. — Deckher, *De Scriptoribus adespotis*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KELLER (*Jean-Balthasar*), fondeur suisse, né à Zurich, en 1638, mort en 1702. Il apprit d'abord l'art de l'orfévrerie, et devint très-habile dans tout ce qui touche aux ouvrages de ciselure. Son frère, *Jean-Jacques Keller*, qui devint plus tard commissaire de l'artillerie et employé à la fonderie royale de Paris, le fit venir dans cette ville, et lui communiqua tous les secrets de l'art de couler les métaux. Jean Balthasar, nommé dans la suite inspecteur de la fonderie de l'arsenal, dirigea la fonte de la plupart des statues en bronze placées dans les jardins de Versailles. En commun avec son frère, il fit exécuter, en 1674, d'après les modèles de Girardon, une *statue équestre de Louis XIV*, qui fut érigée en 1715 sur la place de Bellecourt à Lyon. Le chef-d'œuvre de Keller fut la statue de ce même roi qui, élevée en 1699 sur la place Vendôme, fut renversée un siècle après par la

populace; elle avait vingt et un pieds de haut, et elle fut coulée d'un seul jet, opération qui n'avait pas encore eu lieu jusque alors pour des ouvrages d'une si grande dimension; c'est Girardon qui en donna le modèle. En 1694, les frères Keller publièrent un *Mémoire*, dans lequel ils repoussaient énergiquement le reproche d'avoir fourni du métal de mauvaise qualité pour les canons et mortiers qu'ils avaient été chargés de faire confectionner; on y trouve des dessins de divers canons de leur invention. E. G.

Fuessli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweitz*, t. II. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KELLER (*Antoine-Léger*), homme d'État suisse, né à Lucerne, en 1673, mort en 1752. Après avoir occupé divers emplois dans l'administration publique, il devint chancelier et membre du sénat de sa ville natale, qui l'envoya en 1715 comme député lors de la conclusion du traité d'alliance entre la Suisse et la France. Dix ans après il se signala par son énergie à revendiquer, pour le gouvernement de son pays, le droit de déposer les curés et de les remplacer sans consulter l'autorité ecclésiastique; cette prétention ayant été contestée par le nonce du pape, il en résulta une rupture complète entre le saint-siége et la république de Lucerne. Parmi les ouvrages publiés alors au nom de cette dernière se remarque la *Lucerna lucens alethophili*, Lucerne, 1726, in-4°, à laquelle Keller eut une très-grande part. L'affaire s'arrangea en 1727 par une transaction. En 1750 Keller se retira de la vie publique. E. G.

Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweizer.*

KELLER (*Dorothée - Louis - Christophe*, comte DE), diplomate et homme d'État allemand, né à Gotha, le 19 février 1757, mort le 22 novembre 1827, à Stedten, près d'Erfurt. Son père avait été ministre du duc de Wurtemberg. Après avoir achevé son éducation à Gœttingue et à Strasbourg, il voulut entrer dans la carrière diplomatique, et travailla d'abord dans le cabinet du baron de Dalberg, administrateur de l'électorat de Mayence. Sa mère obtint ensuite pour lui à Berlin le titre de conseiller de légation, puis de chambellan. En 1779, il fut chargé des affaires de Prusse en Suède. Peu de temps avant sa mort, le vieux Frédéric l'envoya à Saint-Pétersbourg. Frédéric-Guillaume II le fit passer en 1789 à La Haye. Keller coopéra dans cette ville, avec le ministre hollandais et les plénipotentiaires des cours de Londres et de Vienne, aux arrangements qui rétablirent en Belgique l'autorité de la maison d'Autriche. En 1790 il épousa à Aix la-Chapelle une sœur du général russe comte de Wittgenstein, et fut créé comte par le roi de Prusse. Il assista en 1793 aux conférences d'Anvers. La conquête de la Hollande mit fin à sa mission. Il resta au repos jusqu'en 1797, année où il fut envoyé à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire. Frédéric-Guillaume III, qui appréciait Keller, le nomma chevalier de ses ordres; mais comme la Prusse cherchait à se rapprocher de la France, ce prince le remit en disponibilité. Après la bataille d'Iéna, Keller se rendit à Vienne pour chercher peut-être quelque appui à son pays en Autriche. La paix de Tilsitt arrêta ces négociations, et Keller ne fut plus ostensiblement au service de la Prusse. Ses propriétés étaient passées dans le nouveau royaume de Westphalie, où il resta de 1807 à 1810. Élu deux fois membre des états de ce royaume, il fut employé au comité des finances par le roi Jérôme, qui le nomma conseiller d'État. Enfin, le grand-duc de Francfort lui confia le soin de ses affaires litigieuses avec la France. Keller s'acquitta de cette mission avec succès, et obtint quelque réduction sur les sommes réclamées par Napoléon. Il se trouvait encore à Paris lorsque les événements de 1813 commencèrent à soulever l'Allemagne. Il partit aussitôt pour Francfort, et de là pour la Thuringe. Après la bataille de Leipzig, il alla au quartier général de son beau-frère, le général de Wittgenstein, féliciter le roi de Prusse, et reçut avec éclat chez lui l'ex-électeur de Hesse-Cassel. Celui-ci le nomma son ministre auprès des princes alliés, et Keller revint à Paris en cette qualité avec les troupes alliées. Il partit ensuite pour Vienne, où il représenta et défendit les intérêts de l'électeur de Hesse et du duc de Brunswick. Il signa au nom de ces deux princes l'acte final du congrès, et, quelques jours après, l'adhésion à l'alliance des grandes puissances contre Napoléon échappé de l'île d'Elbe. Quand le congrès de Vienne eut terminé sa session, le roi de Prusse chargea Keller de réorganiser le cercle d'Erfurt, puis il fut nommé président de la régence d'Erfurt. En même temps il était commissaire pour concerter les échanges de territoires à faire entre la Prusse, Saxe-Weimar et Schwartzbourg. En 1819, il n'eut plus que la direction des affaires diplomatiques près les cours saxonnes de la ligne ernestine, les ducs d'Anhalt et les princes de Schwartzbourg et de Reuss. Il continua de résider à Erfurt jusqu'à sa mort. J. V.

Galerie des Contemp. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et portat. des Contemp.*

KELLER (*Victor*), théologien suisse, né à Ewattingen (grand-duché de Bade), le 14 mai 1760, mort le 7 décembre 1827. Il fit ses études philosophiques et théologiques à Villingen, à Fribourg, et à l'université de Vienne. A son retour dans sa ville natale, en 1778, il entra comme novice au couvent des Bénédictins de Saint-Blaise, où il prononça ses vœux en 1785. Il prit en religion le nom de *Victor*, et, devenu prêtre, il fut chargé de professer dans son couvent l'histoire du droit ecclésiastique. Il porta dans sa chaire des doctrines hardies, qui occasionnèrent des plaintes contre lesquelles le docte abbé Gerbert le protégea. A la mort de ce dernier, Keller passa à la

prévôté de Gurtweil, puis il devint successivement curé à Schluchsee, dans le Schwarzwald et à Wieslikon, dans le canton d'Argovie, enfin à Aarau en 1806. Il travailla alors aux *Archives pour servir aux conférences pastorales de l'évêché de Constance*, que publiait Wessenberg, dont il partageait les doctrines. Il s'éleva contre les abus et les préjugés ou contre ce qu'il considérait comme tels, prêcha et écrivit dans le même sens, ce qui lui valut la haine des défenseurs des idées opposées aux siennes. En 1816 il obtint la cure de Grafenhausen. Il y fut persécuté par ses adversaires, qui excitèrent contre lui ses paroissiens en l'accusant d'hérésie. Il ne fut pas plus heureux à Pfaffenweiler, où il devint curé en 1820, et où il termina ses jours. On a de lui : *Ideale für alle Stænde oder Sittenlehre in Bildern* (Idéal pour tous les États, ou livre de mœurs en portraits); Aarau, 1831; — *Katholikon für Alle unter jeder Form das Eine* (Catholicon, ou l'unité pour tous sous chaque forme); Aarau, 1832; — *Nachlass* (Legs); Fribourg, 1830, 2 vol. : œuvre posthume, commencée sous le titre de *Goldene Alphabet* (Alphabet d'or); — *Blætter der Erbaung und des Nachdenkens* (Feuilles pour l'édification et la méditation); Fribourg, 1832, 2 vol. V. R.

Conv.-Lex.

KELLER (*Frédéric-Louis* von Steinbock), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799. Après avoir étudié la jurisprudence à Berlin et à Gœttingue, où il obtint en 1822 le titre de docteur, il devint en 1825 professeur de droit civil dans sa ville natale. Il occupa dans les années suivantes divers emplois dans la magistrature, et fut élu en 1830 membre du grand conseil, qu'il présida en 1832 et en 1834. Envoyé à plusieurs reprises comme député de son canton auprès de la diète, il y travailla à la rédaction de divers projets de loi, notamment au code militaire promulgué en 1837. Ayant perdu, à la suite de la révolution de 1839, presque toute son influence dans son canton, il accepta en 1843 une chaire de droit à l'université de Halle. Quatre ans après, il fut appelé à Berlin, pour succéder à Puchta comme professeur de droit romain. En 1849 il fut élu à la seconde chambre de Prusse, où il se déclara partisan décidé des idées conservatrices, quoique dans son pays il se fût toujours montré attaché au parti libéral. En 1850 il siégea au parlement d'Erfurt, comme député du cercle de Preuzlau. Dans ces derniers temps, il remplit les fonctions de conseiller de justice. On a de lui : *De Peculio;* Gœttingue, 1825, in-8°; — *Ueber Litis-Contestatio und Urtheil nach classischem römischen Recht* (Sur la *Litiscontestatio* et le Jugement d'après les principes du droit romain de l'époque des jurisconsultes classiques); Zurich, 1827, in-8°; — *Semestria ad Ciceronem;* Zurich, 1842-1850, 2 vol.; — *Der römische Civil process und die Actionen* (La Procédure civile des Romains et les actions); Leipzig, 1852. E. G.

Conv.-Lex.

* KELLER (*Henri-Adalbert*), philologue et érudit allemand, né à Heidelsheim, dans le Wurtemberg, le 5 juillet 1812. Après avoir étudié pendant quelque temps la théologie à Tubingue, il commença à s'occuper, sous la direction d'Uhland, de la littérature du moyen âge. Il se fit recevoir en 1834 docteur en philosophie, et se rendit dans la même année à Paris. De retour à Tubingue en 1835, il y ouvrit des cours sur les littératures romane et germanique. En 1840 il alla passer six mois en Italie, à la recherche des manuscrits contenant des œuvres littéraires du moyen âge, encore inédites. En 1844 il fut nommé professeur de littérature allemande à Tubingue, ainsi que conservateur en chef de la bibliothèque de l'université. On lui doit les éditions suivantes : *Li Romans des Sept Sages;* Tubingue, 1836; — *Altfranzösische Sagen* (Traditions de l'ancienne France); Tubingue, 1838; — *Romancero del Cid;* Stuttgard, 1838; — *Zwei Fabliaux* (Deux Fabliaux); Stuttgard, 1840; — *Gesta Romanorum;* Quedlimbourg, 1841; — *Li Romans dou chevalier au Leon*, Tubingue, 1841; — *Altdeutsche Gedichte* (Poésies allemandes du moyen âge); Tubingue, 1846; — *Alte gute Schwaenke* (Bonnes vieilles Farces); Leipzig, 1847; — *Lieder Heinrichs von Wirtemberg* (Chants de Henri de Wurtemberg); Tubingue, 1849; — *Lieder Guillems von Bergunden* (Chants de Guillem de Bergunden); Mittau, 1849; — *Meister Alt's Werke* (Œuvres de maître Alt); Stuttgard, 1850; — *Italiænischer Novellenschatz* (Trésor des nouvelles italiennes); Leipzig, 1851-1852, 6 parties; — *Fastnachtspiele aus dem 15ten Jahrhundert* (Pièces de carnaval du quinzième siècle); Stuttgard, 1853; — *Romwart*, recueil de documents sur la poésie du moyen âge. On doit aussi à Keller plusieurs traductions, parmi lesquelles nous citerons celle de tous les romans de Cervantes, Stuttgard, 1838-1842, 12 vol., et celle des œuvres de Shakspeare, faite en commun avec Rapp, Stuttgard, 1843-1846. E. G.

Brockhaus, *Unsere Zeit.*, t. I, p. 478.

* KELLER (*Godefroy*), poëte suisse, né en 1819 à Zurich. Se destinant d'abord à la peinture, il alla suivre pendant deux ans les cours de l'Académie de Vienne; mais, à son retour en Suisse (1842), il tourna son activité vers les travaux littéraires. Son premier livre fut un recueil de vers : *Gedichte;* Heidelberg, 1846. Le succès de ce livre valut à son auteur de la part du sénat de Zurich une pension, dont il profita pour faire à Heidelberg et à Berlin une étude particulière de la littérature et de la philosophie. Depuis 1855 il s'est fixé dans sa ville natale. On a encore de lui : *Neuere Gedichte* (Nouvelles Poésies); Brunswick, 1851; — *Der Grüne Heinrich* (Henri le Vert); ibid., 1854, roman historique;

— *Die Leute von Seldwyla* (Les Gens de Seldwyla); ibid., 1856 : contes et scènes de mœurs tirés de la Suisse allemande contemporaine. K.

Unsere Zeit., 1857 (Suppl. au *Conv.-Lex.*).

KELLER. *Voy.* CHELLERI.

KELLERHOVEN (*Moritz*), peintre allemand, né à Alteurath (duché de Berg), en 1758, mort en 1830. Un de ses oncles, ecclésiastique, qui habitait Dusseldorf, le fit venir dans cette ville, où le jeune Kellerhoven se livra d'abord à des études classiques, qu'il abandonna à l'âge de dix-sept ans pour s'adonner à la peinture. Il fréquenta les écoles de Dusseldorf et d'Anvers, et y acquit une grande habileté. En 1779 il se rendit à Vienne, où il eut à exécuter de nombreuses commandes, et il fut nommé cinq ans après peintre de la cour de Bavière. En 1808 il devint professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Outre quelques intérieurs et deux ou trois tableaux d'histoire, Kellerhoven n'a fait que des portraits; mais il excellait dans ce genre. Un coloris large et plein d'éclat fait remarquer dans ses œuvres un talent des mieux exercés pour l'imitation des étoffes. On cite comme ses meilleures toiles : *le Portrait du roi Maximilien-Joseph*, placé maintenant dans la salle du sénat de l'université de Munich; — le *Portrait du roi de Suède Gustave IV et de sa femme;* — le *Portrait de l'archiduc Charles d'Autriche;* — le *Portrait de l'évêque Streber;* — les *Portraits de l'archevêque de Munich Gebsattel et de l'évêque d'Augsbourg Riegg*, etc.. Kellerhoven a aussi gravé à l'eau-forte une trentaine de sujets, entre autres plusieurs portraits peints par lui-même.

Son fils, *Joseph*, né à Mannheim, en 1798, s'est distingué comme peintre et comme lithographe.
E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.*

KELLERMANN (*François-Christophe*, duc DE VALMY), maréchal de France, né à Strasbourg, le 30 mai 1735, mort le 12 septembre 1820. Il s'enrôla comme volontaire en 1752, et fit la guerre de Sept Ans, où il gagna le grade de capitaine. Après différentes missions à l'étranger, il fut, en 1771, l'un des officiers que Louis XV envoya en Pologne pour seconder la confédération de Bar, et se distingua particulièrement au combat de Cracovie. Fait lieutenant-colonel à sa rentrée en France, il devint colonel en 1784 et maréchal-de-camp l'année suivante. En 1789, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, fut investi en 1791 du commandement de l'Alsace, et déjoua toutes les intelligences que le prince de Condé et le vicomte de Mirabeau entretenaient sur cette frontière. Mis, en 1792, à la tête des troupes qui se rassemblaient au camp de Neukirk, sur la Sarre, il couvrit avec sa petite armée de 10,000 hommes l'Alsace et une partie de la Lorraine, et préserva ces provinces de l'invasion des Autrichiens, qui, au nombre de 30,000, avaient franchi le Rhin près Spire. Nommé, le 28 août, au commandement en chef de l'armée du centre, il s'ébranla, le 4 du mois suivant, pour aller se réunir à Dumouriez dans les plaines de la Champagne, et opéra sa jonction le 19. Placé sur les bords de l'Aube, l'apparition inattendue des alliés l'obligea de chercher, le jour même, un champ de bataille moins désavantageux, et il s'arrêta sur les hauteurs de Valmy. Attaqué le lendemain, et voyant la bonne contenance de ses troupes, Kellermann mit son chapeau sur la pointe de son sabre, puis, le levant en l'air, s'écria *Vive la nation !* Ce cri, répété dans tous les rangs avec le plus vif enthousiasme, frappa l'ennemi de stupeur, et devint le signal d'une victoire qui détermina l'armée prussienne à la retraite, et dont l'effet moral fut immense, puis qu'elle montrait pour la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, ce dont la jeune armée française était capable. Pendant que Custine, s'avançant le long du Rhin, faisait la conquête de la rive gauche de ce fleuve, Kellermann, qui commandait l'armée de la Moselle, fut accusé par ce général de ne l'avoir pas secondé en attaquant Trèves et se portant sur Mayence. Il parut le 14 novembre à la barre de la convention, protesta hautement de son patriotisme, et se justifia. Il fut encore envoyé comme général en chef à l'armée des Alpes. En 1793, sur une nouvelle dénonciation de Custine, le conseil exécutif manda une seconde fois Kellermann à Paris pour expliquer sa conduite. Un décret du 1[er] mai déclara qu'il n'avait pas cessé de mériter la confiance de la patrie. Quelques jours après, il fut nommé commandant en chef des deux armées des Alpes et d'Italie. Il s'occupait activement de maintenir cette frontière intacte, lorsqu'il reçut l'ordre (août 1793) d'envoyer une partie considérable de ses forces devant Lyon. Bientôt il dut venir lui-même présider au siége de la cité rebelle. Mais au bout de quelques jours, se souciant peu de prendre part à la guerre civile, et n'ignorant pas que les Lyonnais étaient encouragés dans leur résistance par l'espoir que les Piémontais forceraient la ligne du mont Blanc, et viendraient les secourir, il voulut laisser le commandement des troupes assiégeantes au général Dumuy et retourner à son armée; les représentants du peuple exigèrent qu'il demeurât. En vain écrit-il au conseil exécutif que c'était à la frontière qu'on prendrait Lyon. Ce fut seulement lorsque les troupes républicaines, attaquées par des forces supérieures, se replièrent, et que les Piémontais firent irruption par la vallée de Salanches, qu'on permit à Kellermann de s'éloigner pendant trois jours. Sa présence rendit le courage à ses soldats, qui reprirent l'offensive. Le troisième jour, il était revenu à Lyon; mais le 28 août il en repartait pour repousser les Piémontais, qui, après s'être déjà avancés jusqu'à Bonneville, menaçaient Annecy et Chambéry. Avec 8,000 hommes, il les chassa de la Tarentaise et de la Maurienne, et ses prédictions

s'accomplirent : Lyon capitula le lendemain de la fuite de l'armée piémontaise. Rien cependant ne put, à ce qu'il paraît, contre-balancer l'impression qu'avait produite sur les membres du gouvernement la répugnance de Kellermann à réduire Lyon par les armes. Il fut destitué le 18 octobre, et enfermé à l'Abbaye, où il resta treize mois. Acquitté au bout de ce temps, et replacé à la tête de l'armée des Alpes et d'Italie, il arrêta, par sa résistance opiniâtre dans vingt combats la marche des Autrichiens sur la Provence, et parvint à établir une ligne devant laquelle échouèrent tous leurs efforts. Le 14 fructidor an III (31 août 1795) l'armée d'Italie fut détachée de son commandement pour passer sous celui de Scherer. La conquête de l'Italie par Bonaparte, qui remplaça Scherer en 1796, diminua l'importance du commandement de Kellermann; mais le vieux capitaine seconda de son mieux le jeune héros, et l'aida toujours, soit à vaincre, soit à conserver les fruits de ses victoires. Aussi, quand Bonaparte fut arrivé au pouvoir suprême, Kellermann, quoiqu'il n'eût pas participé au 18 brumaire, devint successivement sénateur, maréchal de France, *duc de Valmy*. Toutefois, sans doute à cause de son âge avancé, il ne commanda plus, de 1804 à 1813, que les armées de réserve ou des corps d'observation. En 1814 Kellermann, comme tous les grands dignitaires de l'empire, vota la déchéance de l'empereur, et se montra prêt à servir le gouvernement royal. Après la première restauration, il échangea son titre de sénateur contre celui de pair. Resté sans fonctions pendant les Cent Jours, il reprit sa place à la chambre haute, où il vota avec le parti libéral. H LESUEUR.

Thiers, t. III, liv. X; t. IV, liv. XV.

KELLERMANN (*François-Étienne*), marquis, puis duc DE VALMY, général français, fils du précédent, né à Metz en 1770, mort le 2 juin 1835. Il fit ses études à Paris, au collége des Quatre-Nations, et entra au service comme sous-lieutenant de remplacement au régiment colonel général hussards. En 1791, il passa aux États-Unis avec l'ambassade du chevalier de Ternant, et y resta jusqu'au commencement de 1793. Rappelé pour servir près de son père, il le rejoignit au moment où celui-ci allait prendre le commandement de l'armée des Alpes et d'Italie. Il fit, en qualité d'aide de camp de son père, la campagne des Alpes et le siége de Lyon; il partagea aussi sa disgrâce quand il fut jeté dans les prisons de l'Abbaye. Il se retira alors à Metz, chez Marbois, son oncle. Il ne tarda pas à y être arrêté, sur un ordre de Paris, motivé par une correspondance au sujet de son père, laquelle avait été livrée à la police par une maîtresse d'hôtel à qui elle était adressée. Le maire de Metz l'interrogea avec bienveillance, le mit sur la voie des griefs qu'on lui imputait, et l'aida à se justifier. La sincérité de ses réponses ainsi que les sentiments patriotiques qu'il avait consignés dans un écrit composé à son retour d'Amérique, en l'honneur des constitutions libres des États-Unis, lui firent rendre immédiatement sa liberté. Il rejoignit aussitôt l'armée, demanda à reprendre le commandement du bataillon des chasseurs des Hautes-Alpes dont il était le chef titulaire, et sur l'objection que la position de son père ne permettait pas de lui laisser un commandement aussi important, il obtint de servir comme simple soldat dans le 1er régiment de hussards (Berchiny). Au bout de six mois passés dans cette situation, l'acquittement de son père lui rendit son rang. Il alla reprendre le commandement de son bataillon, qui avait passé à l'armée d'Italie. Deux mois après le général Kellermann venait se remettre à la tête des armées des Alpes et d'Italie, et le jeune Kellermann était rappelé auprès de son père en qualité de premier aide de camp avec le grade de chef de brigade. Lorsque le général Bonaparte arriva en Italie, le jeune Kellermann le rejoignit, comme adjudant général, au passage du Pô. Il le suivit à Lodi, à Milan, à Pavie. Mais bientôt, les fonctions de l'état-major lui convenant peu, il fut envoyé à la division du général Massena, qui le chargea de toutes les expéditions et reconnaissances qui avaient pour but d'éclairer les mouvements des ennemis, et avec lequel il se trouva aux batailles de Bassano, d'Arcole, de Rivoli et de Mantoue ou de la Favorite. Blessé au passage du Tagliamento, en 1797, il fut envoyé à Paris pour porter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi. Il en revint avec le grade de général de brigade. Il fit partie de l'expédition de Rome sous les généraux Berthier, Saint-Cyr et Macdonald successivement. Il commandait l'avant-garde de ce dernier à l'époque où le général Mack envahit l'État Romain; il fit des prodiges de valeur dans cette campagne, et battit plusieurs fois le général Roger de Damas, prit Viterbe, assista à la prise de Capoue, et contribua à la prise de Naples sous Championnet (1799). Les désastres éprouvés sur l'Adige par Scherer forcèrent Macdonald à abandonner Naples. Atteint d'une violente névralgie, qui le retint quelque temps à Gênes, Kellermann n'eut aucune part aux événements qui nous firent perdre l'Italie. En apprenant le retour de Bonaparte, il offrit ses services à Berthier. Après le 18 brumaire, il rentra en Italie, avec le premier consul, à la tête d'une brigade de grosse cavalerie. Il assista à la bataille de Marengo, où il décida la victoire. Il avait fourni plusieurs charges et couvert la retraite de l'armée jusqu'au corps de Desaix. Celui-ci venant à heurter avec 4 à 5,000 hommes la masse entière de l'armée autrichienne, forte de plus de 30,000 hommes, fut tué aux premiers coups, et sa ligne culbutée et mise en fuite. Une terrible canonnade de Marmont jeta quelque désordre dans la colonne autrichienne. Par une heureuse inspiration, Kellermann se jeta sur le flanc des autrichiens, leur fit mettre bas les armes, leur arracha un succès qui paraissait certain, et changea

en un instant les résultats de la journée. Il continua à faire partie de l'armée d'Italie, où il commandait la division de grosse cavalerie, et fut fait général de division le 26 messidor. Dans les deux années de paix qui suivirent, il fut chargé de l'inspection des troupes de cavalerie en Italie, et lors de l'invasion du Hanovre, on lui confia le commandement de la cavalerie qui occupait ce pays. Cette armée, sous le commandement de Bernadotte, se porta sur Munich en 1805. Le général Kellermann, à la tête de l'avant-garde, entra dans cette ville, et passa l'Inn, à Wasserbourg, en présence de l'arrière-garde de l'armée autrichienne. Le corps de Bernadotte ayant été rappelé de Bohême en Moravie, Kellermann rejoignit la grande armée la veille de la bataille d'Austerlitz. Après avoir conduit plusieurs charges de cavalerie, il eut la jambe fracassée. Cette blessure le força au repos pendant un an. En 1807 il passa à l'armée de Portugal, commandée par Junot. A la suite de la capitulation de Baylen il fut envoyé à Elvas pour observer les mouvements de l'Espagne. Après la journée de Vimiera (août 1808), il fut chargé de négocier une capitulation avec les Anglais, mesure qu'il n'approuvait pas : il pensait, lui, qu'on pouvait revenir par l'Espagne; il arriva pourtant à conclure une capitulation honorable, qui ne fut exécutée à la vérité que grâce à la loyauté du duc de Wellington. L'armée, ramenée en France sur les vaisseaux anglais, rentra bientôt dans la péninsule. Kellermann reçut de l'empereur, à Valladolid, le commandement de la division de dragons du général Grouchy, et bientôt il succéda à Bessières dans le commandement des frontières. Il rouvrit des communications avec le maréchal Ney, lui ramena des renforts, concerta et exécuta avec lui l'invasion des Asturies. Cette marche amena la dissolution du corps de La Romana. Plus tard il maintint le dernier les rapports de la France avec Madrid. Il était à Valladolid lorsque le duc del Parque força le sixième corps à quitter Salamanque. Kellermann vint lui offrir le combat à Medina del Campo. Le duc se retira. Kellermann, à la tête de sa cavalerie, le poursuivit jusqu'à Alba de Tormes, et tailla son arrière-garde en pièces. Cette victoire rétablit les affaires des Français en Espagne. Destiné à faire la campagne de 1812 en Russie, il fut arrêté en chemin par une maladie. Il rejoignit le maréchal Ney en 1813, et commandait son arrière-garde au combat de Rippach, qui précéda d'un jour la bataille de Lutzen. Dans cette dernière journée il reconnut le premier l'armée ennemie, et soutint le premier choc; il fut blessé et eut trois chevaux tués ou blessés sous lui. A Bautzen, il commandait l'avant-garde du corps de Ney; il s'empara de Klix, y reçut une forte contusion, et eut encore deux chevaux mis hors de combat. Après la rupture des conférences de Prague, il eut le commandement de la cavalerie polonaise, et occupa Gabel; il fit connaître à l'empereur la marche des alliés sur Dresde, et prit part à tous les combats livrés dans cette campagne par le huitième corps, composé de Polonais et commandé par Poniatowsky. Dans la campagne de 1814, il détruisit, par une charge de cavalerie, le corps de Pahlen, et eût poussé jusqu'à Nogent-sur-Seine si Napoléon ne lui eût retiré la moitié de ses troupes pour marcher sur Montereau. Le général Kellermann culbuta à Saint-Pavo, au delà de Troyes, le corps de cavalerie de Saint-Julien, et le jeta sur Bar-sur-Seine en lui prenant 1,500 hommes. Le 28 février, au combat de Bar-sur-Aube, il chargea sur l'armée prussienne et l'empêcha de bouger des hauteurs dont elle s'était emparée. Sous la première restauration, le général Kellermann fut nommé chevalier de Saint-Louis et inspecteur de cavalerie. Le 20 mars 1815, il marcha à la tête de l'avant-garde du duc de Berry sur Fontainebleau pour s'opposer au retour de Napoléon; mais la défection des troupes et le mouvement de retraite qui lui fut ordonné ne lui permit pas d'essayer une résistance inutile. Il se rallia au gouvernement de l'empereur, qui le nomma pair et lui donna un commandement à l'armée de Belgique, au mois de juin 1815. Au combat du 16, il enfonça plusieurs lignes d'infanterie anglaise, mais sans obtenir de résultat décisif. Il prit part à la journée de Waterloo, mais il ne trouva pas l'occasion de frapper un grand coup. En revenant sur Paris, il fut obligé de se faire jour à travers l'ennemi à Senlis. Lors de la retraite de l'armée derrière la Loire, il fut chargé avec Gérard et Haxo de traiter de la soumission de l'armée au roi Louis XVIII. A la dissolution de cette armée, il perdit son emploi, et n'en sollicita aucun de la Restauration. A la mort de son père, il prit possession de son siége à la chambre des pairs. Il y vota en faveur du gouvernement constitutionnel. Après la révolution de Juillet, il donna de grandes marques de sympathie pour la famille d'Orléans, et dans le procès des ex-ministres de Charles X il fut un des cinq pairs qui votèrent pour la peine de mort. Il resta néanmoins en disponibilité. On a de lui : *Réfutation de M. le duc de Rovigo, ou vérité sur la bataille de Marengo;* Paris, 1828, in-8°; — *Deuxième et dernière réplique d'un ami de la vérité à M. le duc de Rovigo*; Paris, 1828, in-12. Ces deux ouvrages sont anonymes. Le général Kellermann avait laissé des mémoires sur lesquels son fils a publié une *Histoire de la Campagne de 1800*. L. L—T.

Le Biographe et le Nécrologe réunis, tome II, p. 1. — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Conversation.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Marmont, *Mémoires.*

* KELLERMANN (*François-Christophe-Edmond* DE), duc DE VALMY, homme politique français, fils du précédent, né à Paris, le 21 avril 1802. Après avoir fait ses études au collége

Sainte-Barbe, et son droit à l'université de Heidelberg, il fut, au commencement de 1824, attaché par Châteaubriand à l'ambassade de Constantinople. Envoyé en 1826 à Paris, pour y apporter le traité d'Akermann, il reçut en 1827 la mission de recueillir des documents précis sur le développement du commerce français à Smyrne et dans les contrées environnantes. L'année suivante, il fut attaché à l'expédition de Morée par le ministre des affaires étrangères, et chargé, avec le général Trézel, de rendre compte de la situation de la Grèce. A son retour, au mois d'avril 1829, il fut accrédité comme chargé d'affaires près du comte Capo d'Istrias, et il rendit alors de grands services aux catholiques des îles de l'archipel hellénique. Il reçut en récompense le titre de secrétaire de légation. A la première nouvelle de la révolution de Juillet, il quitta l'Orient, et arriva en France au mois d'octobre 1830. Le mois suivant il était nommé chef du cabinet du ministre des affaires étrangères par le maréchal Maison. Envoyé en Suisse comme premier secrétaire d'ambassade, le 23 mars 1831, il devint bientôt chargé d'affaires, et termina de la manière la plus heureuse les négociations relatives au licenciement des gardes suisses. Désapprouvant le système politique du gouvernement de Juillet vis-à-vis de l'étranger, il rentra en France avec l'intention bien arrêtée de se démettre de ses emplois. Son père le menaça de le déshériter ; le fils n'en persista pas moins dans sa résolution : il résigna sans ostentation ses emplois le 5 février 1833, et vécut modestement du produit de sa plume, consacrée à la rédaction du *Rénovateur*. Il devint ensuite un des principaux propriétaires de la *Quotidienne*. Le père revint à de meilleures dispositions à l'égard du fils ; et avant de mourir il lui rendit son affection et le patrimoine dont il avait d'abord voulu le priver. A la mort du duc de Fitz-James, les électeurs du collége de Toulouse *extra-muros* choisirent le duc de Valmy pour député. Réélu en 1839 et en 1842, il parla contre l'abaissement de la France, sur les affaires d'Orient, attaqua l'alliance anglaise, le droit de visite, les fortifications de Paris, et demanda la liberté d'enseignement. Il fit des interpellations sur les lettres attribuées à Louis-Philippe et publiées à Londres par la Contemporaine. Étant allé présenter ses hommages au comte de Chambord, à Belgrave-Square (Londres) en 1843, il fut un des cinq députés qui donnèrent leur démission lorsque la chambre eut adopté, dans son adresse en réponse au discours du roi, le 26 janvier 1844, un paragraphe ainsi conçu : « La conscience publique *flétrit* de coupables manifestations : notre révolution de Juillet, en punissant la violation de la foi jurée, a conservé chez nous la sainteté du serment. » M. le duc de Valmy fut réélu à une plus grande majorité, et avec de chaudes démonstrations de son parti. En 1845 il fit un voyage en Italie, où il rencontra le duc de Bordeaux à Venise. En 1846, il ne se présenta pas aux élections générales, et l'abbé Genoude fut élu à sa place. Après la révolution de février 1848, il ne prit qu'une part indirecte aux affaires, en publiant différents articles dans les journaux. En 1849, il fit paraître dans la *Patrie* un travail sur les *Moyens de combattre le socialisme*. On a en outre de lui : *Question d'Orient*; Paris, 1840, in-8° ; — *Note sur le droit de visite*; Paris, 1841, in-8° ; — *Coup d'œil sur les rapports de la France avec l'Europe* ; Paris, 1844, in-8° ; — *Du Nouveau Système de tarif sur les Houilles et sur les Sucres* ; Paris, 1851, in-8° ; — *Histoire de la Campagne de 1800*, écrite sur les mémoires de son père ; Paris, 1854, in-8°.

L. L—T.

Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés, 1846. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 160. — V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biogr. et Nécrologies des Hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome Ier, p. 194. — *Dict. de la Conversation*.

KELLEY ou **TALBOT** (*Édouard*), alchimiste et nécromancien anglais, né à Worcester en 1555, mort en 1595. Il fit ses études au collége de Gloucester, à Oxford. En quittant l'université, il parcourut l'Angleterre. Il commit quelque méfait dans le comté de Lancastre, et fut condamné à avoir les oreilles coupées. Il s'associa ensuite avec le fameux docteur Dee, et l'accompagna dans ses voyages à l'étranger. Tous deux faisaient métier d'évoquer les esprits et prétendaient posséder la pierre philosophale. Élias Ashmole raconte que Kelley et Dee avaient trouvé dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury une ample provision d'un élixir merveilleux au moyen duquel ils opéraient la transmutation des métaux. Sur leur réputation, l'empereur Rodolphe II les fit appeler à Prague et mit leur savoir à l'épreuve. Kelley, ayant versé un grain de son élixir sur une once et un quart de mercure ordinaire, produisit sur-le-camp une once d'or très-pur. Une autre fois les deux alchimistes ayant enlevé d'une bassinoire une pièce de métal, sur laquelle ils versèrent sans autre préparation quelques gouttes de leur élixir, ce métal approché du feu se changea en argent. La bassinoire et la pièce qui en avait été enlevée furent envoyées à la reine d'Angleterre Élisabeth. L'empereur nomma Kelley chevalier, et lui ordonna de préparer plusieurs livres de son élixir. L'alchimiste ne put y parvenir et fut mis en prison. Il essaya de s'évader en sautant par une fenêtre, se cassa une jambe, et mourut des suites de sa chute. Kelley laissa deux poëmes, l'un sur l'alchimie, l'autre sur la pierre philosophale, qui ont été insérés dans le *Theatrum Chemicum Britannicum*, et publiés séparément par Lange sous ce titre : *Tractatus duo egregii de Lapide Philosophorum* ; Hambourg, 1676, in-8°. Des *Fragmenta* de Kelley ont été publiés par Combach ; Geismar, 1647, in-12. On trouve plusieurs discours de Kelley dans la *True and faithfull Relation of what passed for many years bet-*

ween Dr *John Dee and some spirits*, publiée par Meric Casaubon, Londres, 1659, in-fol. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Ashmole, *Theatrum Chemicum Britannicum*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 185.

KELLGREN (*Jean-Henri*), poëte suédois, né à Floby, le 1er décembre 1751, mort le 20 avril 1795. Après avoir étudié à l'université d'Abo, il se rendit à Stockholm, où il fonda le journal *Stockholm's Posten*. En même temps, il se fit remarquer comme critique et comme poëte. Gustave III le nomma membre de l'académie suédoise créée en 1786, et lui donna le titre de secrétaire particulier. Kellgren composa des poésies lyriques et des opéras, parmi lesquels : *Gustave Vasa*; 1786; — *Gustave-Adolphe et Ebba Brahé*; 1788; — *Énée à Carthage*. Parmi ses poésies lyriques on cite celles qui ont pour titre : *La Création de la Terre*; — *L'Homme fort*; — *Le Monde de la Fantaisie, ou la nouvelle création*. Les œuvres complètes de Kellgren ont été publiées sous ce titre : *Samlade Skriftes*; Stockholm, 1796, 3 vol. V. R.

English Cyclopæd. — Rotermund, *Supplément à Jöcher, Allg. Gel.-Lex.*

KELLY (*Hugues*), auteur irlandais, né près du lac de Killarney en 1739, mort le 3 février 1777. Il appartenait à une bonne famille, et reçut une éducation passable; mais des revers de fortune réduisirent son père à la pauvreté, et l'obligèrent lui-même à entrer en apprentissage chez un faiseur de corsets. Il alla exercer son métier à Londres, en 1760. Un procureur, qui le rencontra dans un café, et qui fut frappé de sa conversation, le prit chez lui comme copiste. Kelly débuta dans la littérature par des pièces de vers et des articles de *revues* qui lui firent quelque réputation et l'aidèrent à faire vivre sa femme et ses enfants. Encouragé par le succès, il composa des pamphlets aujourd'hui oubliés, et une satire assez piquante intitulée *Thespis*, qui attira l'attention de Garrick. La protection du grand acteur lui ouvrit le théâtre de Drury-Lane, sur lequel il fit jouer plusieurs pièces. Forcé d'entretenir une nombreuse famille, il songea à une carrière moins précaire que la littérature, et étudia le droit à Middle-Temple. Il fut admis au barreau en 1774, mais il n'eut pas le temps de se distinguer dans cette profession. Une vie trop sédentaire et l'excès du travail abrégèrent sa vie. Il mourut à l'âge de trente-huit ans. On a de lui : *False Delicacy*; comédie, 1768, in-8°; — *A Word to the wise*, com.; 1770, in-8°; — *Clementina*, tragédie; 1771, in-8°; — *The School for Wives*; com.; 1774, in-8°; — *The Romance of an Hour*, com., 1774, in-8°; — *The Man of Reason*, com., 1776, non imprimée. On lui attribue une traduction de la comédie française : *L'Amour à la mode*; 1760, in-8°. Z.

Vie de Kelly, en tête de l'édition des *Œuvres* de Kelly; 1778, in-4°. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Baker, *Biographia Dramatica*.

KELLISON (*Matthieu*), controversiste anglais, né de parents catholiques, dans le comté de Northampton, vers 1560, mort en 1641. Il fut élevé dans la famille de lord Vaux, et de là passa successivement dans les colléges anglais de Douai et de Reims, et enfin à Rome en 1582. En 1589 il fut appelé à professer la théologie à Reims et créé docteur en théologie. Il reçut en 1606 la dignité de *rector magnificus* ou chancelier de l'université. Après avoir professé à Reims pendant douze ans, il revint à Douai en 1613, et fut nommé président du collége anglais de cette ville. On a de lui : *Survey of the New Religion*; Douai, 1603, in-8°; 2e édit. augmentée en 1605; Douai, in-4°; — *A Reply to Sutcliffe's Answer to the Survey of the New Religion*; Reims, 1608, in-8°; — *Examen Reformationis, præsertim calvinisticæ*; Douai, 1616, in-8°; — *The Right and Jurisdiction of the Prince and Prelate*; 1617, in-8°; — *A Treatise of the Hierarchy of the Church : against the anarchy of Calvin*; 1629, in-8°; — *Comment. in tertiam partem Summæ sancti Thomæ*; Douai, 1632, 2 vol. in-fol. Z.

Dodd, *Church History*, vol. III. — Fuller, *Worthies*, t. II, 518 (édit. de Austin Nuttall).

KELLY (*Guillaume*), littérateur irlandais, né dans le comté de Galloway, vers 1670. Après avoir étudié les humanités à Louvain et la philosophie à Paris, il visita les principales universités d'Allemagne, et se fixa vers 1698 à Vienne, où l'empereur Léopold lui donna les chaires de philosophie et d'histoire. Il reçut des successeurs de ce prince des pensions considérables et les titres de conseiller impérial, de comte palatin et de chevalier du Saint-Empire. On a de lui : *Philosophia aulica*; Vienne, in-4°; — *Historia bipartita Hiberniæ*; ibid., in-4°, en prose et en vers; — *Institutiones Academicæ*; ibid., in-4°; — *Speculum imperiale historico-chronologicum*; ibid., in-folio; — *Speculum heraldicum*; ibid., in-fol.; — *Philosophia aulica repetitæ prælectionis*. K.

Moréri, *Dictionnaire Historique*.

KELLY (*John*), philologue anglais, né à Douglas, dans l'île de Man, en 1750, mort en 1809. Le docteur Hildesley, évêque de Sodor et Man, qui avait entrepris de faire traduire la *Bible* dans le dialecte celtique de l'île de Man, l'attacha à cette œuvre. Les Écritures avaient été distribuées parmi les prêtres insulaires qui devaient traduire chacun leur portion. Kelly fut chargé de revoir et de corriger ces diverses traductions, de leur donner de l'uniformité et d'en surveiller l'impression, qui fut achevée en décembre 1772. En 1776, Kelly devint pasteur de la congrégation d'Ayr en Écosse. Le duc de Gordon lui confia, en 1779, l'éducation de son fils, le marquis d'Huntley. Il accompagna ce jeune homme à Eton, à Cambridge et sur le continent. A son retour, en 1791, il obtint successivement la cure d'Ardleigh et le rectorat de Copford. Il publia en 1803, chez Nichols, une *Practical Grammar of the ancient Gaelic*,

or language of the isle of Man, usually called Manks. En 1805, il fit paraître le prospectus d'un *Triglot Dictionary of the celtic Tongue, as is spoken in the Highlands of Scotland, Ireland and the Isle of Man*. Soixante-trois feuilles de cet ouvrage étaient imprimées et la première partie (le Dictionnaire anglais traduit dans les trois dialectes) était presque complète, lorsque l'incendie de la maison Nichols consuma tout ce qui avait été imprimé. Kelly ne semble pas avoir repris son travail. Il mourut l'année suivante. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXXX. — Butler, *Life of Bishop Hildesley*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KELLY (*Michel*), chanteur et compositeur irlandais, né à Dublin en 1764, mort à Margate, le 9 octobre 1826. Son père, marchand de vins de sa ville natale, fut pendant plusieurs années maître des cérémonies au château. A l'âge de sept ans, le petit Kelly montra une grande passion pour la musique, et comme son père avait le moyen de lui procurer les meilleurs maîtres, entre autres Michel Arne, Kelly put, avant d'avoir accompli sa onzième année, jouer les sonates à la mode les plus difficiles sur le piano. Rauzzini l'ayant engagé à chanter à la Rotonde de Dublin, lui donna quelques leçons, et poussa son père à l'envoyer à Naples pour s'y perfectionner dans l'art musical. En conséquence Kelly partit à l'âge de seize ans avec de bonnes recommandations pour sir W. Hamilton, ministre anglais à la cour de Naples. Le ministre le présenta au roi et à la reine, et il fut placé au conservatoire de la *Madonna della Loretto*, où il reçut les leçons du célèbre compositeur Fenaroli; ensuite, il accompagna Aprile, le premier maître de chant de son temps, à Palerme. Kelly reçut une grande assistance de ce dernier, qui l'envoya à Livourne avec les meilleures recommandations. De Livourne Kelly partit pour Florence, où il fut engagé comme premier ténor au *Teatro Nuovo*. Ensuite il joua à Venise et sur d'autres théâtres italiens, et enfin à la cour de Vienne, où il fut honoré de la protection de l'empereur Joseph II. Il eut aussi la bonne fortune de devenir l'ami de Mozart, qui écrivit pour lui le rôle de *Basilio* des *Nozze di Figaro*. En 1787 Kelly revint en Angleterre, où, au mois d'avril, il débuta au théâtre de Drury-Lane, dans le rôle de Lionel de l'opéra *Lionel and Clarissa*. À l'exception de plusieurs tournées en province, dans lesquelles il était accompagné de mistress Crouch, il resta à Drury-Lane comme premier chanteur jusqu'à ce qu'il quitta cette scène, et devint pour plusieurs années directeur de la musique de ce théâtre. Il avait coutume de chanter aux anciens concerts du roi à l'abbaye de Westminster, aux représentations extraordinaires et aux fêtes musicales de la Grande-Bretagne. Pendant plusieurs années, il fut le premier ténor au *King's Theatre* de Haymarket, et y devint directeur de la scène, position qu'il garda nominalement jusqu'à sa mort; enfin, il devint directeur de la musique au théâtre de Colman à Haymarket. Ce fut seulement en 1797 que Kelly commença à composer; et successivement il mit en musique ou arrangea près de soixante pièces dramatiques. Il a aussi noté un grand nombre de chants italiens et anglais, duos, trios, etc. « Il écrivit ses opéras, dit M. Fétis, à la manière des compositeurs de sa nation, empruntant souvent une partie de leurs productions dramatiques à des partitions étrangères. » Kelly s'était intimement lié avec mistress Crouch, qu'il perdit en 1805. Depuis lors il s'abandonna à la boisson, ce qui aurait fait dire de lui par Sheridan qu'il était « un importateur de musique et un compositeur de vins ». A la fin de sa vie Kelly était devenu goutteux et cacochyme. Il avait visité plusieurs fois la France, et avait établi à Londres un magasin de musique qui lui attira tous les ennuis d'une faillite. Ses principales œuvres musicales sont : *A Friend in Need*; 1797; — *Chimney Corner*; 1797; — *Castle Spectre*; 1797; — *Last of the Family*; 1797; — *Blue Beard*; 1798; — *Captive of Spilsberg*; 1798 : Kelly en fit la musique comique, la musique sérieuse était de Dussek; — *Aurelio and Miranda*; 1798; — *Feudal Times*; 1799; — *Pizarro*; 1799; — *Of age To-morrow*; 1800; — *De Montford*; 1800; — *Remorse*; 1801; — *Gipsy Prince*; 1801; — *Adelmorn*; 1801; — *Algomah*; 1802; — *House to be Sold*; 1802; — *Urania*; 1802; — *Hero of the North*; 1803; — *Marriage Promise*; 1803; — *Love Laughs at Locksmiths*; 1804; — *Cinderella*; 1804; — *Counterfeits*; 1804; — *Deaf and Dumb*; 1804; — *Hunter of the Alps*; 1804; — *Land we live in*; 1804; — *Honey-moon*; 1805; — *Youth, Love and Folly*; 1805; — *Prior Claim*; 1805; — *Forty Thieves*; 1806; — *We Fly by night*; 1806; — *Royal Oak*; 1806; — *Adrian and Orilla*; 1806; — *Adelgitha*; 1807; — *Town and Country*; 1807; — *Time's a Tell-tale*; 1807; — *Young Hussar*; 1807; — *Wood-Demon*; 1807; — *Something to do*; 1808; — *Jew of Mogador*; 1808; — *Africans*; 1808; — *Venoni*; 1808; — *Foundling of the Forest*; 1809; — *Fall of the Taranto*; 1809; — *Britain's Jubilee*; 1809; — *Gustavus Vasa*; 1810; — *Humpo*; 1812; — *Absent Apothecary*; 1813; — *Polly*; 1813; — *Russian*; 1813; — *Nourajhad*; 1813; — *Peasant Boy*; 1814; — *Unknown Guest*; 1815; — *Bride of Adydos*; 1818; — *Abudah*; 1819. L'année même de sa mort, Kelly avait publié des mémoires sous ce titre : *Reminiscences of the King's Theatre and Theatre Royal Drury-Lane, including a period of nearly half a century, with original anecdotes of many distinguished persons, political, literary and musical*; Londres, 1826, 2 vol. in-8°. J. V.

Annual Register, tome LXVIII, 1826, — *Musical*

Biography; Londres, 1816. — *Dictionary of Musicians*; Londres, 1824. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

KELP (*Juste-Jean*), érudit allemand, né à Verden le 17 septembre 1650, mort le 30 juillet 1720. Après avoir étudié à l'université de Kœnigsberg, il retourna dans sa ville natale, où il donna d'abord des leçons particulières. Il obtint plus tard un canonicat, entra ensuite dans l'administration, remplit plusieurs fonctions subalternes, et devint enfin bailli à Ottersberg. En 1712, lors de l'invasion des Danois, il donna sa démission, et vécut depuis des revenus de son canonicat. On a de lui : *Glossarii Chaucici Specimen*, dans les *Collectanea etymologica* de Leibnitz, pars I, p. 35-56 : extrait d'un grand ouvrage, dont Eccard a eu à sa disposition le manuscrit, conservé dans la bibliothèque de Staphorst à Hambourg; — *Historische Anmerkungen über einen in der Kirche zu Gagel in der alten Mark gefundenen Einweihungs- und Ablassbrief* (Remarques historiques sur une lettre de consécration d'église et d'indulgence trouvée à Gagel dans la vieille Marche); Hanovre, 1723, in-8°. — Kelp a encore publié : *Briefe an der Archivarius Dietrich* (Lettres à l'archiviste Dietrich) : elles traitent de l'histoire de la ville de Stade, et sont insérées dans le *Memoria Stademiana* de Seelen; — *Vom Feste der heiligen Lanze* (De la Fête de la sainte Lance), dans les *Herzogthümer Bremen und Verden*, premier cahier, p. 109; — *Erklärung der nominum propriorum die in dem vorgegebenen Stiftungsbrief der Kirche werden vorkommen* (Explication des noms propres qui se trouvent dans le prétendu acte de fondation de l'église de Brême); dans le *Altes und Neues der Herzogthümer Bremen und Werden*, p. 105. Kelp avait enfin écrit divers ouvrages concernant l'histoire du nord de l'Allemagne, qui sont restés inédits; les manuscrits s'en trouvent à la bibliothèque de Hanovre. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KELYN, *minnesinger* ou trouvère allemand, vivait vers le milieu du treizième siècle. On manque de détails sur sa vie; mais quelques pièces de vers de sa composition font partie du recueil des productions de cent trente-six poëtes de ce genre formé au quatorzième siècle par un patricien de Zurich, Rudiger Manesse. G. B.

Adelung, *Verzeichniss der Dichter*, dans son *Magazin für deutsche Sprache*, 1783, p. 119. — Hagen, *Minnesinger*, t. IV, p. 708.

KELZ (*Matthieu*), compositeur allemand, né au commencement du dix-septième siècle, à Bautzen, en Silésie. Il apprit la composition en Italie, vint en 1626 à Stargard pour y occuper la place de chantre, et fut par la suite placé à Sorau en la même qualité. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages didactiques, on cite : *Isagoge Musicæ*, devenu très-rare; — *Ars methodica et fundamentalis Præcepta et Documenta tradens Harmonica*; in-4°; — *De Arte Componendi*. Parmi ses œuvres de musique pratique on remarque : *Operetta nuova, oder evangelische Sonntags-Sprüche*; Leipzig, 1636; — *Primitiæ musicales*; Ulm, 1658; — *Exercitationum musicarum a violino et viola da gamba Semi-Centuria*; Augsbourg, 1669, in-folio. K.

Matheson, *Grundl. einer Ehrenpforte*. — Printz, *Histor. Beschreib. der edlen Musik*.

KÉMAL ED-DIN, historien arabe, était originaire d'Alep (1192), et mourut au Caire (1261), où l'invasion des Tartares l'avait contraint de chercher un refuge. On connaît moins sa vie que ses ouvrages. D'abord il écrivit l'histoire de tous les hommes remarquables qui étaient nés ou qui avaient séjourné dans la ville d'Alep. Ce dictionnaire biographique, dont il ne nous est parvenu que deux volumes (en manuscrit) est intitulé : *Envie de celui qui veut connaître l'histoire d'Alep*. L'auteur en fit ensuite un abrégé, qu'il publia sous ce titre : *Crème du lait de l'histoire d'Alep*. Dom Berthereau, Michaud et Wilcken ont consulté avec fruit les ouvrages de Kémal ed-Din. F.-X. T.

Aboulféda. — Khondemyr, *Habyb alseiar*, etc. — Reinaud, *De la Géographie d'Abouféda*. — Michaud, *Bibliographie des Croisades*. — Migne, *Nouvelle Encyclopédie théologique*.

KEMBLE (*John-Philipp*), auteur et acteur anglais, né à Prescot, en 1757, mort à Lausanne, le 26 février 1823. Il était destiné à l'état ecclésiastique, et vint faire ses études à Douai. A peine sorti du collége, entraîné par sa passion pour le théâtre, il débuta malgré l'opposition de ses parents. Après avoir paru avec succès à Wolverhampton, à Manchester, à Liverpool et à York, il vint à Dublin en 1781, et en 1783 à Londres, où il fut engagé à Drury-Lane, dont il devint régisseur. En 1801, il quitta ce théâtre, et vint faire une tournée artistique en France et en Espagne pendant les années 1802 et 1803. A son retour il acheta une part dans la direction du théâtre de Covent-Garden; il obtint de grands succès dans les rôles héroïques, tels que : *Hamlet*, *Macbeth*, *Coriolan*, *Beverley*, *Othello*. Son talent comme auteur était tout différent; il n'a fait jouer que des farces, telles que *The Projects*, *The Pannel*, *The Farm House*, etc. En 1833, sa statue a été placée dans l'abbaye de Westminster. A. J.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *English Cyclop. (Biography)*. — Boaden, *Memoirs of the Life J.-Ph. Kemble*; Londres, 1825, 2 vol. in-8°.

KEMBLE (*Charles*), célèbre comédien et auteur anglais, né à Brecon le 25 novembre 1775, mort à Londres en novembre 1854, frère du précédent et de la célèbre mistress Siddons, était fils de M. Roger Kemble, directeur d'un théâtre de province. Placé par son frère John au collége de Douai, il obtint, en sortant, une place de commis à la poste; mais, dégoûté bientôt de ce modeste emploi, et encouragé par les brillants succès de son frère et de sa sœur, il embrassa la carrière du théâtre, et débuta en 1792 à Sheffield par le rôle d'*Orlando* dans *As you like it*, et fut bien accueilli du public. Il continua pendant un an

à jouer à Édimbourg et à Newcastle, puis vint à Londres, où il parut, le 21 avril 1794, à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane. Après avoir joué *Malcolm* dans *Macbeth*, il obtint un grand succès dans *Alonzo* (de *Pizarro*), et fut engagé à Haymarket. Plus tard il s'associa avec son beau-frère, et à sa mort prit la direction du théâtre de Covent-Garden, qu'il administra jusqu'en 1826, époque à laquelle il fit une tournée en Allemagne et en France, ce qui lui donna l'idée de traduire plusieurs ouvrages qu'il fit représenter. En 1832, il parcourut les États-Unis avec sa famille. En 1840 il renonça complétement à la scène. On connaît de lui : *Le Point d'Honneur*, traduction du *Déserteur* de Mercier, représenté à Haymarket le 16 juillet 1800. Cette pièce, intéressante et bien écrite, est restée au répertoire; — *The Wanderer, or the Rights of hospitality*, trois actes; rep. à Covent-Garden le 12 janvier 1808 : traduction d'*Eduard in Scotland* de Kotzbue; — *Plot and Counterplot, or the portrait of Cervantes*, représenté le 30 juin 1808, à Haymarket, traduction du *Portrait de Michel Cervantes* de Dieulafoy; — *Kamschatka, or the slaves tribute*, drame en trois actes, tiré de Kotzebue, joué à Covent-Garden, le 16 octobre 1811; — *The Child of Chance*, deux actes; 1812; — *The Brazen Bust*, mélodrame traduit du français; 1813. A. J.

KEMBLE (*Maria-Thérésa* DE CAMP, mistress), femme du précédent, née à Vienne (Autriche), en 1774, morte en 1838. Elle était fille d'un musicien, et fut d'abord figurante puis danseuse dans les ballets de Noverre. Elle obtint des applaudissements sur les théâtres de Drury-Lane, Covent-Garden et Haymarket. Elle a fait représenter deux comédies fort remarquables : *The first Faults*; 1799; — *The Day after the Wedding*; 1808. A. J.

* KEMBLE (*Frances-Anne*), fille de la précédente, auteur et actrice anglaise, débuta à Londres, en 1829, dans *Romeo and Juliet*; elle accompagna son père en Amérique, où elle obtint de grands succès. Elle rentra au théâtre en 1847, et a fait depuis à Londres des cours publics sur Shakspeare; elle a fait représenter deux tragédies qui ont réussi : *Francis the First*; 1822; — *The Star of Seville*; 1832. On connaît d'elle aussi un *Journal of a Residence in the United-States*; 1834; et *Poems*, 1842.

English Cyclopædia (Biography). — *Men of the Time.*

KEMBLE (*John-Mitchell*), antiquaire anglais, fils unique de Charles Kemble, né en 1807 à Londres, mort le 27 mars 1857 à Dublin. Élevé à Cambridge, où il prit ses grades universitaires, il dirigea de bonne heure son attention vers la langue et la littérature anglo-saxonnes. Pendant plusieurs années, il a édité la *British and foreign quaterly Review*, recueil dont l'influence a été considérable et qui a cessé de paraître vers 1845. Il appartenait à différents corps savants, entre autres aux Académies de Berlin, de Munich, de Stockholm et de Copenhague. Il a publié : *The Anglo-Saxon Poems of Beowulf, the Traveller's Song and the Battle of Finnesburgh, with a glossary and an historical preface*; Londres, 1833; 2e édit., 1837; — *A Translation of the Poems of Beowulf*; ibid., 1837, in-8°; — *Codex Diplomaticus ævi Saxonici*; ibid., 1839-1840, 2 vol. in-8°; — *The Anglo-Saxon Charters*; — *Vercelli Codex, Poetry of the Codex Vercellensis, anglo-saxon and latin, with an english translation*; ibid., 1843; — *Dialogue of Salomon and Saturnus*; ibid., 1848; — *Considerations upon the Government of England* de Twysden; 1849; — *The Saxons in England, a history of the english commonwealth till the period of the Norman conquest*; 1849, 2 vol. : ouvrage qui comprend le résumé des études de l'auteur; — *State Papers and Correspondence illustrative of the social and political State of Europe from the Revolution to the accession of the house of Hannover*; 1857; — *Horæ ferales, or studies in the archæology of northern nations*, publication périodique, interrompue par la mort de Kemble. P. L—Y.

English Cyclopædia. — *British Catalogue of Works.* — *Unsere Zeit*, 1857.

* KEMENY (*Sigismond*, baron), écrivain et homme politique hongrois, est né en 1816 dans la Transylvanie. Il se lia en 1834, lors des sessions de la diète de Clausenbourg, avec les chefs de l'opposition. En 1840 il prit la direction du *Erdélye-hirado*, journal libéral de la Transylvanie, et se fit remarquer en outre parmi les principaux membres de la gauche de la nouvelle assemblée des états. En 1848 il quitta ses terres, et fut chargé de la co-direction du journal *Pesti Hirlap*, et entra dans l'assemblée nationale de la Hongrie. Conseiller du ministère de l'intérieur depuis le 14 avril 1849, il rédigea, en commun avec Csengery, la *Respublica*; mais après l'affaire de Vilagòs, qui anéantit les espérances des patriotes hongrois, il abandonna son parti, et écrivit les deux brochures : *Forradalom utàn* (Après la Revolution), Pesth, 1850; et *Még-egyszò a forradalom utàn* (Encore un Mot après la révolution), ibid., 1851 : dans lesquelles il flagella la même révolution que peu de temps avant il avait exaltée. Néanmoins, il fut arrêté et envoyé devant un conseil de guerre; après une courte détention, il fut mis en liberté. Outre les ouvrages cités, on a de M. Kemeny : *Korteskedés és ellenszerei* (Du Vote et de l'Opposition); Pesth, 1843; — *Gyulai Pàl*, roman en 5 vol.; Pesth, 1844-1846; *Études biographiques sur les deux Wesselény et sur le Comte Stephan Szàcheny*; Pesth, 1850; — *Férj és no* (Homme et Femme), roman F, 2 vol.; Pesth, 1852. R. L—U.

Conv.-Lex.

KEMP (*Joseph*), compositeur anglais, né en 1778 à Exeter, mort en 1824. Placé de bonne

heure parmi les choristes de la cathédrale d'Exeter, sous la direction du célèbre William Jackson, il fut nommé en 1802 organiste à Bristol, où il composa un de ses meilleurs morceaux sur le thème : « Je suis l'alpha et l'oméga. » Pendant un séjour assez prolongé qu'il fit à Londres, il donna une série de lectures sur la musique à la *Russell Institution* et en d'autres établissements. En 1809, il reçut de l'université de Cambridge le diplôme de docteur ès musique à l'occasion de son chant de guerre : *A sound of battle is in the land*. Ses principales productions sont : *New System of Musical Education*, à l'aide d'un jeu d'une centaine de cartes; — *Twenty psalmodical Melodies*; — *The Jubilee*, exécuté sur la scène d'Haymarket; — *The Siege of Ischia*, opéra; — *The vocal Magazine*, recueil de chansons, de chœurs, de duos, etc. P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEMP (*Jean-Théodore* VAN DER), missionnaire hollandais, né à Rotterdam en 1748, mort le 7 décembre 1811. Il étudia à l'université de Leyde les langues orientales, la théologie et même la tactique. Il entra ensuite dans un régiment de dragons, où il parvint au grade de lieutenant. Rentré bientôt après dans la vie civile, il étudia la médecine à Édimbourg, où il fit paraître un traité de cosmologie intitulé : *Parmenides*. Il s'établit à Middelbourg, puis, en 1791, il se retira comme médecin à Dordrecht, et renonça à la médecine pour revenir à la théologie. La perte de sa femme et de sa fille, noyées par accident un jour qu'il les avait accompagnées sur un bateau, tandis qu'il avait échappé lui-même à grand'peine, produisit sur Kemp une telle impression, qu'il ne pensa plus qu'à la religion. Il composa alors un ouvrage intitulé : *La Théodicée de saint Paul* (Dordrecht, 1802, 3 vol. in-8°). En décembre 1798, il s'embarqua pour aller catéchiser les Hottentots. Arrivé dans la colonie de Graaf-Reynett du cap de Bonne-Espérance, il obtint d'un roi cafre un terrain qui devait servir à l'établissement d'une communauté chrétienne. Obligé, par la jalousie des colons hollandais, d'aller s'établir plus loin, vers la baie de Lagoa, il y rencontra les mêmes dispositions hostiles. Il fut même accusé de pousser les Hottentots à se soulever contre les Européens. Mandé au Cap par le gouverneur hollandais Janssens, il y fut retenu avec ses coopérateurs jusqu'en 1806, époque où le gouverneur anglais Baird leur permit de se rendre à Bethelsdorp. Le rapport officiel sur la mission de van der Kemp, dressé en 1809, témoigne qu'il réussit peu dans ses efforts pour civiliser les indigènes. Revenu au Cap, il y mourut, des fatigues et des contrariétés auxquelles il avait été si longtemps en butte. V. R.

Van der Aa, *Biogr. Woord der Nederlanden*.

KEMPE (*Étienne*), réformateur allemand, né à Hambourg, où il est mort, le 23 octobre 1540. Après avoir appris les sciences à Rostock, il se fit capucin; puis, ayant embrassé les doctrines de Luther, il les prêcha avec tant de succès à Hambourg, qu'il y fut nommé, en 1523, le premier pasteur protestant et qu'il convertit la plus grande partie de la ville; tout ce qui avait rapport à la religion fut réglé par le sénat d'après ses conseils. En 1530, il se rendit, dans les mêmes vues, à Lunebourg, où il jeta les fondements d'un ordre ecclésiastique. On a de lui une relation historique de la réformation de Hambourg, que Mayer a publiée en haut saxon, sous le titre de *Hambourg évangélique*; Hambourg, 1693, in-12. K.

Möller, *Cimbria Literata*, t. I. — Seckendorff, *Hist. du Luthéranisme*, t. I, liv. 1er. — Fabricius, *Memor. Hamb.*, t. II.

KEMPE (*André*), fanatique suédois, mort en 1689 à Altona. Après avoir été soldat, il se fit médecin, exerça huit ans en Norvège, et s'établit en 1675 à Hambourg. Il publia divers écrits, remplis de fables, entre autres *Les Langues du Paradis*, où il soutient que le suédois est la plus ancienne langue du monde, que le serpent parlait français à Ève, que Dieu parlait suédois à nos premiers parents, et qu'Adam lui répondait en danois. En 1688, il fit paraître en allemand un petit livre, où il annonçait aux Juifs une conversion universelle de leur nation. Ce livre fut déféré au sénat, qui, l'ayant trouvé plein d'hérésies, condamna l'auteur à l'exil. K.

Möller, *Cimbria Litterata*, t. II, p. 406.

KEMPELEN (*Wolfgang* DE), mécanicien hongrois, né à Presbourg, le 23 janvier 1734, mort à Vienne, le 26 mars 1804. Ses dispositions pour la mécanique se manifestèrent de bonne heure; cependant, il entra d'abord dans la carrière administrative, et y parvint au titre de conseiller de cour. Grand joueur d'échecs, il fit souvent la partie avec Marie-Thérèse, qui aimait passionnément ce jeu. Il consacrait ses loisirs à la mécanique, et se fit surtout connaître par deux curieux automates, une machine à échecs et une machine à parler. Il fit fonctionner devant Marie-Thérèse la première de ces machines, qui exécutait des airs de musique tout en servant au jeu, puis il la fit voir à Paris et en Angleterre. Vendue par son fils après sa mort, elle passa de la villa Bonaparte à Milan, où elle se trouvait en 1812, à Londres en 1819, et de là à Paris. Quant à la machine à parler, exécutée en 1778, elle était plus curieuse peut-être : un soufflet mis en mouvement lui faisait prononcer distinctement et comme avec une voix d'enfant de trois à quatre ans, des syllabes et des mots. Cette machine, perfectionnée par Posch, a été exposée à Berlin en 1828. On a de Kempelen : *Mechanismus der menschlichen Sprache* (Mécanisme de la Parole humaine); Vienne, 1791; — *Perseus und Andromeda* (Persée et Andromède). V. R.

Conv.-Lex. — Rotermund, Suppl. à Jöcher.

KEMPER (*Jean-Melchior*), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam, le 26 avril 1776, mort le 20 juillet 1824. Après avoir terminé

dans sa ville natale ses premières études, commencées à Harlem, il fit son droit, et obtint en 1796 le grade de docteur à l'université de Leyde. D'abord avocat à Amsterdam, il devint, en 1798, professeur de droit civil et de droit naturel à Harderwyck. En 1806, il succéda à Cras dans la chaire de droit civil à l'Athénée d'Amsterdam, et en 1809 il fut nommé professeur de droit naturel et de droit des gens à l'université de Leyde.

Kemper, qui avait embrassé les principes d'une sage liberté, s'éleva, dès 1806, dans le *Recueil des Lettres hollandaises*, publié à Amsterdam sous le voile de l'anonyme, contre l'influence que le gouvernement français exerçait sur la république batave. Lors des revers de Napoléon, en 1813, il seconda de tous ses moyens l'insurrection de la Hollande, cherchant à recouvrer son indépendance. Après le retour de la maison de Nassau, il reçut des lettres de noblesse, et fut nommé recteur de l'université de Leyde, conseiller d'État honoraire, et membre de l'Institut royal d'Amsterdam. Il contribua à l'organisation des divers établissements d'instruction publique, et, comme membre de la commission chargée de préparer la nouvelle législation du royaume des Pays-Bas, il rédigea le projet de code civil. Envoyé aux états généraux par la province de Hollande, il y fit preuve d'un profond savoir uni à une éloquence entraînante. Il donna en 1810 une édition du *Code criminel de la Hollande*, avec une introduction, et un commentaire qui eut un grand succès. Il est en outre auteur de dissertations latines dont voici les principales : *De Jure Naturæ immutabili et æterno*; Harderwyck, 1799, in-8°; — *De Prudentia civili in promovenda eruditione*; Harderwyck, 1801, in-8°; — *De Litterarum Studio, calamitosis reipublicæ temporibus, optimo solatio et perfugio*; Harderwyck, 1806, in-8°; — *De Populorum Legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*; Amsterdam, 1806, in-4°; — *De Disciplinarum moralium Præstantia cum cæteris disciplinis comparata*; Leyde, 1809, in-4°; — *De ætatis nostræ Fatis, exemplo gentibus ac præsertim Belgiis nunquam negligendo*; Leyde, 1816, in-8°. Kemper a fait paraître des *Discours sur différents sujets* (en hollandais); Amsterdam, 1814, in-8°, et il a inséré dans les *Annales de la Législation française à l'usage des departements hollandais* des observations sur diverses parties du droit français.

E. Regnard.

Le baron de Stassart, *Notice sur Kemper*, dans la *Themis*, VII, 344. — Siegenbeek, *Memoria J.-M. Kemperi*; Leyde, 1824, in-8°.

KEMPH (*Nicolas*), théologien allemand, né en 1397, à Strasbourg, mort en 1497. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts à Vienne en Autriche, où il eut pour maître Nicolas de Dinkelspühel, il entra en 1440 dans l'ordre des Chartreux. Il occupa plus tard l'office de prieur dans la maison de Chemnitz et dans d'autres chartreuses. On a de lui : *Tractatus tripartitus de Studio Theologiæ moralis*; dans le tome IV de la *Bibliotheca Ascetica* du P. Pez; — *Tractatus de Discretione*; dans le tome IX de l'ouvrage cité; — *Alphabetarium divini Amoris* : attribué par quelques-uns à Martin Cibs, par d'autres à Jean Nider; — *Memoriale primorum Principiorum in scholis virtutum*; — *De Tendentia ad Perfectionem*; — *Super Statuta ordinis Carthusiensis*; — *De Mystica Theologia*; — *De Modo perveniendi ad Perfectam Dei et proximi Dilectionem*; — *De Sollicitudine superiorum habenda erga subditorum Salutem*; — *Sermones in Evangelia totius anni ad reformandos religiosorum mores*; — *Liber Sermonum super Epistolas et Evangelia totius anni*; — *Tractatus super Orationem Dominicam, Symbolum Apostolorum et Decalogum*, ouvrage écrit en allemand, sur la demande d'Élisabeth, femme d'Albert d'Autriche; — *Regulæ Grammaticales*; — *Disputata super Libris posteriorum Aristotelis*. Kemph a encore laissé un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques la plupart inédits. E. G.

Richard et Giraud, *Magna Bibliotheca Ascetica*, p. 553. — Pez, *Prolegomena ad tomum IV Bibliothecæ asceticæ*.

KEMPHER (*Gérard*), philologue hollandais, mort le 19 oct. 1737, à Alkmaer. Il cultiva la poésie et l'histoire, et devint co-recteur du collége d'Alkmaer. On a de lui : Une traduction en hollandais de l'ouvrage de Firmicus Maternus : *De Errore profanarum religionum*; Alkmaer, 1718, in-8°; — un *Recueil* d'*Idylles*; — une *Traduction d'Anacréon*, en vers; 1726; — *Hélène en Egypte*, tragédie, imitée d'Euripide, 1737. Dans l'édition des *Poetæ latini rei venaticæ Scriptores*, parue à Leyde en 1728, se trouvent des *Observationes* de Kempher sur les trois premières éclogues de Calpurnius. — Enfin, Kempher a donné une édition corrigée et augmentée de la *Chronique de l'abbaye d'Egmond*, qui, rédigée en latin par le carme Jean de Leyde, avait été traduite en hollandais par Corneille van Herk; cette édition fut publiée à Alkmaer, 1732, in-4°, fig. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 481. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KEMPIS (*Jean a*), religieux allemand, né à Kempen, petite ville du diocèse de Cologne, en 1365, mort le 4 novembre 1432. Son père, Hemerken, était un simple artisan, et ne possédait qu'une médiocre aisance. Vers 1380 Jean Kempis vint à Deventer, et y fut admis par Gerard Groot dans la communauté des frères de la vie commune. En 1386 il devint un des premiers membres de la congrégation des chanoines réguliers de Windesem, et fit ses vœux solennels l'année suivante. Nommé en 1392 prieur du couvent de son ordre à Marienborn, près d'Arnheim, il fut

heure parmi les choristes de la cathédrale d'Exeter, sous la direction du célèbre William Jackson, il fut nommé en 1802 organiste à Bristol, où il composa un de ses meilleurs morceaux sur le thème : « Je suis l'alpha et l'oméga. » Pendant un séjour assez prolongé qu'il fit à Londres, il donna une série de lectures sur la musique à la *Russell Institution* et en d'autres établissements. En 1809, il reçut de l'université de Cambridge le diplôme de docteur ès musique à l'occasion de son chant de guerre : *A sound of battle is in the land*. Ses principales productions sont : *New System of Musical Education*, à l'aide d'un jeu d'une centaine de cartes; — *Twenty psalmodical Melodies*; — *The Jubilee*, exécuté sur la scène d'Haymarket; — *The Siege of Ischia*, opéra; — *The vocal Magazine*, recueil de chansons, de chœurs, de duos, etc. P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEMP (*Jean-Théodore* VAN DER), missionnaire hollandais, né à Rotterdam en 1748, mort le 7 décembre 1811. Il étudia à l'université de Leyde les langues orientales, la théologie et même la tactique. Il entra ensuite dans un régiment de dragons, où il parvint au grade de lieutenant. Rentré bientôt après dans la vie civile, il étudia la médecine à Édimbourg, où il fit paraître un traité de cosmologie intitulé : *Parmenides*. Il s'établit à Middelbourg, puis, en 1791, il se retira comme médecin à Dordrecht, et renonça à la médecine pour revenir à la théologie. La perte de sa femme et de sa fille, noyées par accident un jour qu'il les avait accompagnées sur un bateau, tandis qu'il avait échappé lui-même à grand'peine, produisit sur Kemp une telle impression, qu'il ne pensa plus qu'à la religion. Il composa alors un ouvrage intitulé : *La Théodicée de saint Paul* (Dordrecht, 1802, 3 vol. in-8°). En décembre 1798, il s'embarqua pour aller catéchiser les Hottentots. Arrivé dans la colonie de Graaf-Reynett du cap de Bonne-Espérance, il obtint d'un roi cafre un terrain qui devait servir à l'établissement d'une communauté chrétienne. Obligé, par la jalousie des colons hollandais, d'aller s'établir plus loin, vers la baie de Lagoa, il y rencontra les mêmes dispositions hostiles. Il fut même accusé de pousser les Hottentots à se soulever contre les Européens. Mandé au Cap par le gouverneur hollandais Janssens, il y fut retenu avec ses coopérateurs jusqu'en 1806, époque où le gouverneur anglais Baird leur permit de se rendre à Bethelsdorp. Le rapport officiel sur la mission de van der Kemp, dressé en 1809, témoigne qu'il réussit peu dans ses efforts pour civiliser les indigènes. Revenu au Cap, il y mourut, des fatigues et des contrariétés auxquelles il avait été si longtemps en butte. V. R.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden*.

KEMPE (*Étienne*), réformateur allemand, né à Hambourg, où il est mort, le 23 octobre 1540. Après avoir appris les sciences à Rostock, il se fit capucin; puis, ayant embrassé les doctrines de Luther, il les prêcha avec tant de succès à Hambourg, qu'il y fut nommé, en 1523, le premier pasteur protestant et qu'il convertit la plus grande partie de la ville; tout ce qui avait rapport à la religion fut réglé par le sénat d'après ses conseils. En 1530, il se rendit, dans les mêmes vues, à Lunebourg, où il jeta les fondements d'un ordre ecclésiastique. On a de lui une relation historique de la réformation de Hambourg, que Mayer a publiée en haut saxon, sous le titre de *Hambourg évangélique*; Hambourg, 1693, in-12. K.

Möller, *Cimbria Literata.*, t. I. — Seckendorff, *Hist. du Luthéranisme*, t. I, liv. 1er. — Fabricius, *Memor. Hamb.*, t. II.

KEMPE (*André*), fanatique suédois, mort en 1689 à Altona. Après avoir été soldat, il se fit médecin, exerça huit ans en Norvège, et s'établit en 1675 à Hambourg. Il publia divers écrits, remplis de fables, entre autres *Les Langues du Paradis*, où il soutient que le suédois est la plus ancienne langue du monde, que le serpent parlait français à Ève, que Dieu parlait suédois à nos premiers parents, et qu'Adam lui répondait en danois. En 1688, il fit paraître en allemand un petit livre, où il annonçait aux Juifs une conversion universelle de leur nation. Ce livre fut déféré au sénat, qui, l'ayant trouvé plein d'hérésies, condamna l'auteur à l'exil. K.

Möller, *Cimbria Litterata.*, t. II, p. 408.

KEMPELEN (*Wolfgang* DE), mécanicien hongrois, né à Presbourg, le 23 janvier 1734, mort à Vienne, le 26 mars 1804. Ses dispositions pour la mécanique se manifestèrent de bonne heure; cependant, il entra d'abord dans la carrière administrative, et y parvint au titre de conseiller de cour. Grand joueur d'échecs, il fit souvent la partie avec Marie-Thérèse, qui aimait passionnément ce jeu. Il consacrait ses loisirs à la mécanique, et se fit surtout connaître par deux curieux automates, une machine à échecs et une machine à parler. Il fit fonctionner devant Marie-Thérèse la première de ces machines, qui exécutait des airs de musique tout en servant au jeu, puis il la fit voir à Paris et en Angleterre. Vendue par son fils après sa mort, elle passa de la villa Bonaparte à Milan, où elle se trouvait en 1812, à Londres en 1819, et de là à Paris. Quant à la machine à parler, exécutée en 1778, elle était plus curieuse peut-être : un soufflet mis en mouvement lui faisait prononcer distinctement et comme avec une voix d'enfant de trois à quatre ans, des syllabes et des mots. Cette machine, perfectionnée par Posch, a été exposée à Berlin en 1828. On a de Kempelen : *Mechanismus der menschlichen Sprache* (Mécanisme de la Parole humaine); Vienne, 1791; — *Perseus und Andromeda* (Persée et Andromède). V. R.

Conv.-Lex. — Rotermund, Suppl. à Jöcher.

KEMPER (*Jean-Melchior*), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam, le 26 avril 1776, mort le 20 juillet 1824. Après avoir terminé

dans sa ville natale ses premières études, commencées à Harlem, il fit son droit, et obtint en 1796 le grade de docteur à l'université de Leyde. D'abord avocat à Amsterdam, il devint, en 1798, professeur de droit civil et de droit naturel à Harderwyck. En 1806, il succéda à Cras dans la chaire de droit civil à l'Athénée d'Amsterdam, et en 1809 il fut nommé professeur de droit naturel et de droit des gens à l'université de Leyde.

Kemper, qui avait embrassé les principes d'une sage liberté, s'éleva, dès 1806, dans le *Recueil des Lettres hollandaises*, publié à Amsterdam sous le voile de l'anonyme, contre l'influence que le gouvernement français exerçait sur la république batave. Lors des revers de Napoléon, en 1813, il seconda de tous ses moyens l'insurrection de la Hollande, cherchant à recouvrer son indépendance. Après le retour de la maison de Nassau, il reçut des lettres de noblesse, et fut nommé recteur de l'université de Leyde, conseiller d'État honoraire, et membre de l'Institut royal d'Amsterdam. Il contribua à l'organisation des divers établissements d'instruction publique, et, comme membre de la commission chargée de préparer la nouvelle législation du royaume des Pays-Bas, il rédigea le projet de code civil. Envoyé aux états généraux par la province de Hollande, il y fit preuve d'un profond savoir uni à une éloquence entraînante. Il donna en 1810 une édition du *Code criminel de la Hollande*, avec une introduction, et un commentaire qui eut un grand succès. Il est en outre auteur de dissertations latines dont voici les principales : *De Jure Naturæ immutabili et æterno ;* Harderwyck, 1799, in-8° ; — *De Prudentia civili in promovenda eruditione ;* Harderwyck, 1801, in-8° ; — *De Litterarum Studio, calamitosis reipublicæ temporibus, optimo solatio et perfugio ;* Harderwyck, 1806, in-8° ; — *De Populorum Legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis ;* Amsterdam, 1806, in-4° ; — *De Disciplinarum moralium Præstantia cum cæteris disciplinis comparata ;* Leyde, 1809, in-4° ; — *De ætatis nostræ Fatis, exemplo gentibus ac præsertim Belgiis nunquam negligendo ;* Leyde, 1816, in-8°. Kemper a fait paraître des *Discours sur différents sujets* (en hollandais) ; Amsterdam, 1814, in-8°, et il a inséré dans les *Annales de la Législation française à l'usage des départements hollandais* des observations sur diverses parties du droit français.

E. Regnard.

Le baron de Stassart, *Notice sur Kemper*, dans la *Themis*, VII, 344. — Siegenbeek, *Memoria J.-M. Kemperi ;* Leyde, 1824, in-8°.

Kemph (*Nicolas*), théologien allemand, né en 1397, à Strasbourg, mort en 1497. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts à Vienne en Autriche, où il eut pour maître Nicolas de Dinkelspubel, il entra en 1440 dans l'ordre des Chartreux. Il occupa plus tard l'office de prieur dans la maison de Chemnitz et dans d'autres chartreuses. On a de lui : *Tractatus tripartitus de Studio Theologiæ moralis ;* dans le tome IV de la *Bibliotheca Ascetica* du P. Pez ; — *Tractatus de Discretione ;* dans le tome IX de l'ouvrage cité ; — *Alphabetarium divini Amoris :* attribué par quelques-uns à Martin Cibs, par d'autres à Jean Nider ; — *Memoriale primorum Principiorum in scholis virtutum ;* — *De Tendentia ad Perfectionem ;* — *Super Statuta ordinis Carthusiensis ;* — *De Mystica Theologia ;* — *De Modo perveniendi ad Perfectam Dei et proximi Dilectionem ;* — *De Sollicitudine superiorum habenda erga subditorum Salutem ;* — *Sermones in Evangelia totius anni ad reformandos religiosorum mores ;* — *Liber Sermonum super Epistolas et Evangelia totius anni ;* — *Tractatus super Orationem Dominicam, Symbolum Apostolorum et Decalogum*, ouvrage écrit en allemand, sur la demande d'Élisabeth, femme d'Albert d'Autriche ; — *Regulæ Grammaticales ;* — *Disputata super Libris posteriorum Aristotelis*. Kemph a encore laissé un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques la plupart inédits. E. G.

Richard et Giraud, *Magna Bibliotheca Ascetica*, p. 553. — Pez, *Prolegomena ad tomum IV Bibliothecæ asceticæ*.

Kempher (*Gérard*), philologue hollandais, mort le 19 oct. 1737, à Alkmaer. Il cultiva la poésie et l'histoire, et devint co-recteur du collége d'Alkmaer. On a de lui : Une traduction en hollandais de l'ouvrage de Firmicus Maternus : *De Errore profanarum religionum ;* Alkmaer, 1718, in-8° ; — un *Recueil* d'*Idylles ;* — une *Traduction d'Anacréon*, en vers ; 1726 ; — *Hélène en Egypte*, tragédie, imitée d'Euripide, 1737. Dans l'édition des *Poetæ latini rei venaticæ Scriptores*, parue à Leyde en 1728, se trouvent des *Observationes* de Kempher sur les trois premières éclogues de Calpurnius. — Enfin, Kempher a donné une édition corrigée et augmentée de la *Chronique de l'abbaye d'Egmond*, qui, rédigée en latin par le carme Jean de Leyde, avait été traduite en hollandais par Corneille van Herk ; cette édition fut publiée à Alkmaer, 1732, in-4°, fig. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 481. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

Kempis (*Jean a*), religieux allemand, né à Kempen, petite ville du diocèse de Cologne, en 1365, mort le 4 novembre 1432. Son père, Hemerken, était un simple artisan, et ne possédait qu'une médiocre aisance. Vers 1380 Jean Kempis vint à Deventer, et y fut admis par Gerard Groot dans la communauté des frères de la vie commune. En 1386 il devint un des premiers membres de la congrégation des chanoines réguliers de Windesem, et fit ses vœux solennels l'année suivante. Nommé en 1392 prieur du couvent de son ordre à Marienborn, près d'Arnheim, il fut

appelé, sept ans après, à occuper les mêmes fonctions au Mont-Sainte-Agnès, monastère qui venait d'être fondé à une lieue de Zwoll. Pendant les neuf années qu'il y resta, il fit achever presque entièrement la construction des bâtiments du couvent, prenant souvent lui-même la truelle en main. Il fut ensuite chargé de diriger successivement quatre autres maisons de sa congrégation, et il mourut dans celle de Béthanie, près d'Arnheim, après une vie entièrement consacrée à la propagation de l'ordre des chanoines réguliers, dont Gerson fit un si bel éloge au concile de Constance. C'est lui qui fut chargé d'élaborer le projet des constitutions du chapitre de Windesem, la maison mère de cet ordre. Il était très-habile dans l'art de copier les manuscrits et de les enluminer, de même qu'il s'appliquait aussi avec succès à en rendre le texte plus correct. E. G.

Busch, *Chronicon Windesemense*. — Rosweide, *Vita Joh. a Kempis* (dans l'*Appendix ad Thomæ a Kempis Chronicon Montis S. Agnetis*). — Mooren, *Nachrichten über Th. a Kempis*, p. 134.

KEMPIS (*Thomas a*), célèbre écrivain ascétique allemand, frère du précédent, naquit en 1379 ou en 1380, à Kempen, dans le diocèse de Cologne, et mourut le 26 juillet 1471. Son nom de famille était *Hemerken*, petit marteau, en latin *Malleolus*, nom qu'on lui a donné plusieurs fois. Après avoir appris le rudiment à l'école de Kempen, Thomas quitta cette ville à l'âge de douze ans pour aller trouver à Windesem son frère aîné, qui le recommanda à Florence Radewin, riche ecclésiastique, et un des principaux disciples de Gérard Groot (*voyez* ce nom) (1). Radewin fit entrer Thomas à l'école de Deventer, et lui fit obtenir l'hospitalité chez une dame considérée de cette ville. Pendant plusieurs années, Thomas suivit les leçons de Jean de Boom, vicaire de l'église principale de Deventer. Vers 1396, il fut reçu dans la maison de Radewin, chez lequel demeuraient plusieurs personnes pieuses, appelées les frères de la vie commune, qui s'occupaient à transcrire des manuscrits et à des exercices religieux. Leur nombre augmentant, Thomas alla habiter en 1398, avec vingt autres de ces frères, dans l'ancienne maison de la communauté, qui avait été abandonnée pendant quelque temps. Il y apprit à copier les manuscrits et fut instruit aussi dans la théologie morale et dans l'interprétation de l'Écriture; c'est alors aussi, nous apprend-il lui-même, qu'il fit les premiers pas dans le chemin de la vie contemplative. A la fin de 1399, il entra comme novice dans le couvent des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès près de Zwoll, dont son frère Jean Kempis (*voy.* ce nom) était prieur depuis quelques mois. Il continua à lire la Bible et les Pères de l'Église, et à se perfectionner dans l'art de copier les manuscrits. Il fut aussi chargé, dans l'intérêt du couvent, alors encore très-pauvre, de divers travaux manuels. Le 12 juin 1406, il fit ses vœux entre les mains de son frère, et six ans après il fut ordonné prêtre. Vers la même époque, il composa l'opuscule qui forme aujourd'hui le quatrième livre de l'*Imitation*, où se trouve (au chapitre V) une allusion très-claire à son entrée récente dans les ordres. Il rédigea bientôt plusieurs autres traités ascétiques, entre autres les trois premiers livres de l'*Imitation*, dont l'onction douce et pénétrante, jointe à l'éloquence de ses sermons, étendit au loin sa réputation à ce point que le célèbre Wessel de Ganzevoot vint au Mont-Sainte-Agnès uniquement pour se mettre sous la direction de Thomas a Kempis. En 1425 Thomas fut élu sous-prieur; en cette qualité, il eut à veiller aux intérêts spirituels du couvent, à tenir de nombreuses allocutions et à instruire les novices. En 1429 il fut forcé, avec tous les membres de la communauté, de quitter le Mont-Sainte-Agnès, et se retira au monastère de Lunekerke en Frise. Voici la cause de ce départ. Le pape avait refusé en 1423 le *pallium* à Rodolphe de Diephold, qui venait d'être élu archevêque d'Utrecht par le chapitre de cette ville. Mais la noblesse et les communes du diocèse d'Utrecht avaient maintenu le choix du chapitre et attiré ainsi l'interdit sur leur pays. Les monastères seuls obtempérèrent à l'ordre du souverain pontife de cesser les cérémonies du culte; le parti puissant de Rodolphe leur fit donner à choisir ou de reconnaître l'archevêque ou de quitter le pays. Ils préférèrent l'exil, et se dispersèrent de divers côtés. La communauté du Mont-Sainte-Agnès émigra, comme nous l'avons dit, en Frise, et elle y resta trois ans. L'entente ayant été rétablie entre le saint-siége et l'archevêque, Thomas retourna, en 1432, au Mont-Sainte-Agnès, avec les autres membres de ce couvent. Nommé procureur quelque temps après, il eut à remplir cette charge pendant une année; en 1448 il fut de nouveau élu sous-prieur. Il mourut en 1471, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Son caractère nous est dépeint fidèlement par deux de ses biographes contemporains, dont l'un a vécu en même temps que lui au Mont-Sainte-Agnès, et a continué la chronique de ce couvent, que Thomas avait rédigée jusqu'en l'an 1471. Voici les paroles de ce biographe : *Frater Thomas a Kempis sustinuit ab exordio monasterii magnam penuriam, labores et tentationes. Scripsit autem Bibliam nostram totaliter et alios multos libros pro domo et pro pretio. Insuper composuit varios tractatulos ad ædificationem juvenum plano et simplici stylo, sed prægrandes in sententiis et operis efficacia. Fuit etiam multos annos amorosus in pas-*

(1) Pour compléter notre article sur ce célèbre fondateur d'ordre, nous indiquerons comme sources plusieurs dissertations de M. Clarisse, insérées dans l'*Archief voor kerkelijke Geschiedenis, inzonderheit van Nederland* (t. I, p. 355; t. II, p. 245; t. III, dans l'Appendice et t. VIII, p. 1), et nous ajouterons encore que les *Epistolæ* de Groot se trouvent aujourd'hui en manuscrit à la bibliothèque de Strasbourg et à celle de Hanovre.

sione Domini et mire consolatorius tentatis et tribulatis. L'autre auteur, qui a écrit en 1464 la vie de Thomas d'après des renseignements que lui avait fournis une personne liée avec Thomas, s'exprime ainsi : *Thomas a Kempis fuit brevis staturæ, sed magnus in virtutibus; valde devotus, libenter solus et numquam otiosus; custos oris sui præcipuus et tamen cum devotis valde libenter de bonis loquebatur, ut puta de antiquis moribus et patribus et tunc proprie jocundus erat. In loquendo et scribendo magis curabat affectum inflammare quam acuere intellectum. Compositus erat in moribus; ab aliena et sæcularia referentibus recedens; incompositos et excedentes diligenter redarguit; monebat dulciter, adhortans ad meliora; dulcis et affabilis erat omnibus, maxime devotis et humilibus* (1).

Thomas a Kempis doit sa renommée à un ouvrage qui lui a été contesté avec un acharnement extrême, mais dont il n'en doit pas moins, selon nous, être déclaré le véritable auteur : cet ouvrage est l'*Imitation de Jésus-Christ*. On a d'abord prétendu que ce livre avait été écrit par Jean Gersen, abbé de Verceil, personnage fictif, dont il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir l'existence (*voy.* l'article *Gersen*). D'autres ont voulu attribuer l'*Imitation* au célèbre chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson. Cette opinion, qui ne pèche pas par des invraisemblances aussi fortes que la précédente, n'en est pas moins insoutenable, ainsi que nous allons essayer de le prouver, en renvoyant pour plus de détails aux *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation* de Mgr Malou. C'est donc en définitive à Kempis que revient l'honneur d'avoir composé l'ouvrage qui a été proclamé le plus beau après l'Évangile.

Preuves pour Kempis.

A. *Témoignages contemporains.* — I. Jean Buschius, chanoine régulier du monastère de Windesem (de 1420 à 1479), déclare positivement, dans sa *Chronique* de ce couvent, que Thomas a écrit l'*Imitation*. Ce témoignage est de la plus haute importance, puisque Buschius a connu intimement Thomas, et qu'il eut occasion de le voir très-souvent. Buschius était, comme Thomas, de la congrégation des chanoines réguliers; il en habitait la maison mère, où se réunissait le chapitre général, auquel Thomas était appelé à assister par sa dignité de sous-prieur; de plus, il demeura pendant cinquante et un ans à une lieue seulement du Mont-Sainte-Agnès, où Thomas résidait dans le même intervalle. Sentant bien de quel poids était ce passage de la Chronique de Windesem, les adversaires de Kempis ont essayé d'établir qu'il avait été interpolé. Mais un acte notarié de 1760, signé de plusieurs témoins, atteste que l'autographe de cette *Chronique*, écrit par Buschius lui-même, contient le passage cité écrit du même caractère, avec la même encre, dans le même contexte, sans aucune rature, sans parenthèse, sans la suppression d'un seul mot. La même chose a été constatée sur un manuscrit de la *Chronique de Windesem*, écrit en 1477 et sur un autre, copié en 1478, qui a été vendu à Cologne en 1823. — II. Le frère Hermann de Ryd, qui a donné en 1454 une description des couvents appartenant aux chanoines réguliers de Windesem assure, dans cet ouvrage, aussi catégoriquement que Buschius, que Thomas, avec lequel il dit s'être entretenu plusieurs fois personnellement, est l'auteur de l'*Imitation*. — III. Gaspard Pforzheim déclara en 1448, au bas de sa traduction allemande des trois premiers livres de l'*Imitation*, que cet ouvrage a été composé par Kempis. — IV. L'auteur anonyme d'une biographie de Thomas, écrite au moins avant 1488, range aussi l'*Imitation* parmi les œuvres de Kempis. Son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il s'était rendu exprès au Mont-Sainte-Agnès pour y recueillir des renseignements sur Kempis de la bouche même des personnes qui avaient été en relation avec ce dernier. — V. Albert de Hardenberg, disciple du célèbre Wessel, disciple lui-même de Thomas, a écrit ces deux passages décisifs, qui se trouvent dans ses œuvres, découvertes par Ullmann en 1842 et publiées par ce dernier dans ses *Reformatoren vor der Reformation* (t. II, p. 295, 296 et 732). « La réputation de l'excellent frère Thomas a Kempis attirait autour de lui beaucoup de monde. Il écrivait vers cette époque le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui commence ainsi : *Qui sequitur me*. Wessel avait coutume de dire qu'il avait puisé dans ce livre son premier zèle pour la piété, ce qui le détermina à s'engager dans une connaissance plus intime et même dans la familiarité de maître Thomas, à tel point qu'il alla jusqu'à embrasser la vie monastique dans le même couvent de Sainte-Agnès. » — « Les religieux du Mont-Sainte-Agnès, dit encore Hardenberg, m'ont montré plusieurs écrits du très-pieux Thomas a Kempis dont on a conservé, outre plusieurs autres écrits, l'ouvrage vraiment inestimable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans lequel Wessel avouait avoir puisé le premier goût de la véritable théologie. Ce livre l'avait déterminé, lorsqu'il était jeune encore, à se rendre à Zwoll, pour y étudier les éléments des belles-lettres et pour jouir de l'amitié du pieux Thomas a Kempis, qui était chanoine dans la maison de Sainte-Agnès. Wesse honorait beaucoup ce religieux, et préférait cette demeure à toutes les autres. » — VI. Jean Mauburne, enfin, chanoine régulier, qui fit son novi-

(1) Cette biographie ainsi qu'une épitaphe faite au sujet de Thomas, quelques années plus tard, ont été trouvées dans le manuscrit n° 1184 de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, par Mgr Malou, qui a inséré ces deux pièces dans ses *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*.

ciat au Mont-Sainte-Agnès sous la direction de Renier, qui, lui, avait vécu pendant six ans dans ce lieu avec Thomas a Kempis, cite dans son *Rosetum spiritualium exercitiorum*, imprimé en 1491, trois passages de l'*Imitation* comme étant écrits par Kempis. De plus, dans son *Catalogue des hommes illustres de la congrégation de Windesem*, il énumère séparément trois livres de l'*Imitation* parmi les ouvrages de Kempis.

Tous ces témoignages émanent d'hommes consciencieux et instruits, qui, sauf un seul, avaient connu Thomas ou bien avaient été en rapport direct avec des personnes de son intimité. De plus, ces témoignages portent l'empreinte de toute la naïveté de la vérité, qui ne se doute pas qu'elle sera un jour contestée. Ils nous paraissent tellement concluants, que nous ne pensons pas avoir besoin d'indiquer les autres auteurs qui, pendant le cours du quinzième siècle, ont affirmé le même fait. La tradition générale, attestée par Trithème, était à cette époque formellement déclarée en faveur de Kempis; et, bien qu'à partir de 1441 des manuscrits et plus tard des éditions de l'*Imitation* portent le nom de Gerson, chaque fois qu'il s'est agi au quinzième siècle de peser contradictoirement les droits des deux auteurs, c'est toujours Kempis qui l'a emporté sur Gerson. Ce cas s'est présenté trois fois. Pierre Schott, chanoine régulier de Strasbourg, mit en tête de son édition des écrits de Gerson, donnée en 1488 : « Il y a des traités qu'on attribue quelquefois à Gerson, quoiqu'ils aient un auteur certain; tel est le livre *De Contemptu Mundi;* car il est établi que cet ouvrage a été publié par un certain Thomas a Kempis, chanoine régulier. » L'éditeur de la traduction française de l'*Imitation*, publiée à Paris, en 1493, mit en tête du volume le titre suivant : « Cy commence le livre très-salutaire de l'*Imitation de notre Seigneur*, lequel a esté par aucuns jusques à présent attribué à saint Bernard ou maître Jean Gerson, posé que soit autrement. Quar l'auteur d'iceluy fut ung vénérable père et très-dévot religieux, nommé frère Thomas a Kempis. » L'éditeur qui a publié l'*Imitation* à Nuremberg, en 1494, assure que cet ouvrage a été faussement attribué à Gerson, et qu'il a été écrit par Kempis. En 1575, enfin, François de Tholen, successeur de Thomas dans l'emploi de sous-prieur au Mont-Sainte-Agnès, en appelle au témoignage des manuscrits de l'*Imitation*, tracés de la main de Thomas, pour réfuter ceux qui en donnent pour auteur Gerson.

B. *Manuscrits et éditions.* — Le plus ancien manuscrit de l'*Imitation* qui soit connu est celui de Kircheim (aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 15137); il ne contient que les trois premiers livres. Au bas de la première page se trouve la note suivante : « Il faut remarquer que ce traité a été composé par un homme pieux et savant, maître Thomas du Mont-Sainte-Agnès et chanoine régulier à Utrecht, appelé Thomas a Kempis. Il a été copié sur l'autographe de l'auteur au diocèse d'Utrecht, l'année 1425, dans la maison mère du provincialat. » Un autre manuscrit de la même époque a été découvert en 1852, au gymnase de Gadesdonk près de Goch; il renferme les quatre livres de l'*Imitation*, copiés le premier en 1425 et le dernier en 1427. Il ne paraît pas porter de nom d'auteur; mais ce qui est très-significatif, c'est qu'il appartenait dans le principe aux chanoines réguliers de Bethlehem près de Dotighem, non loin du Mont-Sainte-Agnès. Parmi les autres manuscrits figure en première ligne celui des jésuites d'Anvers, qui a joué un grand rôle dans la controverse. On le conserve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, sous le n° 5855-5861. Il est écrit tout entier de la main de Thomas, dont il contient plusieurs traités, avant lesquels se trouvent copiés les quatre livres de l'*Imitation*. Le volume finit par ces mots : *Finitus et completus anno Domini* 1441 *per manus fratris Thomæ Kempensis in Monte-S.-Agnetis prope Zwollas.* Cette épigraphe, se sont écries les partisans de Gerson, prouve que Kempis n'a fait que transcrire l'*Imitation*, qu'il n'en est que le copiste. Il est vrai que cette formule se trouve à la fin des copies du Missel et de la Bible faites par Thomas en 1417 et en 1438; mais il s'en est servi également lorsqu'il a transcrit ses propres œuvres. La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles conserve, sous le n° 4585-4587 un manuscrit de Thomas a Kempis, contenant une collection de ses opuscules, et qui se termine par ses mots : *Anno* 1446 *finitus et scriptus per manus fratris Thomæ Campensis*, sans qu'il soit indiqué d'une autre manière que Thomas est l'auteur de ces écrits. La formule en question ne prouve donc par elle-même ni pour ni contre Kempis. Mais le manuscrit d'Anvers a cela de particulier que les quelques traités ascétiques qui s'y trouvent copiés après l'*Imitation* font tous partie des œuvres incontestées de Thomas, qui, modeste à l'excès, n'aurait jamais mis en tête d'ouvrages qu'on savait lui appartenir, d'autres écrits qui n'étaient pas émanés de lui; cela aurait été commettre une supercherie dans le but de se faire attribuer frauduleusement ces écrits. Il y a encore d'autres manuscrits datés de 1441, de 1442, de 1445, de 1447 et de 1451 ainsi que sept manuscrits de 1463 à 1488 qui portent Kempis comme auteur de l'*Imitation*. Parmi le grand nombre de manuscrits du quinzième siècle, mais non datés qui attestent le même fait, nous ne citerons que celui de Dalhem, copié par un prêtre qui avait dit une messe pour Thomas a Kempis deux mois après la mort de ce dernier, et celui des chanoines de Saint-Martin de Louvain, qui l'avaient reçu, en 1570, des mains des derniers membres de la

congrégation du Mont-Sainte-Agnès. Il était écrit de la main même de Kempis et contenait le quatrième livre de l'*Imitation* à l'état d'ébauche. Vingt-trois éditions au moins, parmi celles qui furent données de l'*Imitation* pendant le courant du quinzième siècle, attribuent cet ouvrage à Kempis, entre autres la plus ancienne de toutes, celle qui fut publiée à Augsbourg de 1468 à 1472 par Zainer.

C. *Arguments intrinsèques tirés de la doctrine de l'Imitation et des expressions qui y sont employées.* — Il existe une concordance complète entre les maximes enseignées dans l'*Imitation* et les principes que se sont efforcés de faire mettre en pratique les fondateurs de la congrégation des frères de la vie commune, Gérard Groot, Florence Radewin et Jean Van Heusden. « Ces pieux auteurs, dit M. Malou, parlent sans cesse du devoir d'imiter Jésus-Christ, de marcher sur ses traces, de méditer sa passion, de rechercher la solitude et le silence, d'aimer la cellule, d'éviter les discours futiles et les propos mondains, de fuir les honneurs, de mortifier sa chair, de travailler à sa perfection, de méditer les Saintes Écritures, de marcher sur les traces des saints Pères. Le livre de l'*Imitation* n'est pour ainsi dire que le commentaire ou, si l'on veut, le développement des doctrines que ces saint religieux inculquaient sans cesse à leurs disciples. » Le rapprochement déjà fait par Th. Carré entre l'*Imitation* et les passages où Kempis expose, en écrivant la vie de ses maîtres, les principes qu'il a puisés à leur école, a été complété par M. Malou, et aujourd'hui il ne peut plus y avoir de doute que l'*Imitation* est avant tout le produit de ce mouvement si intense de régénération morale amené dans les Pays-Bas par Gérard Groot. En proclamant ce résultat, la critique ne rabaisse certes pas l'*Imitation*; car parmi tout ce qui a été entrepris par les hommes dans la seconde moitié du quatorzième siècle, il n'y a rien qui mérite autant l'admiration que l'œuvre de cet homme au cœur si grand et si généreux, dont Buschius disait avec tant de justesse : *Verus his novissimis temporibus hujus nostræ terræ apostolus, primus hujus nostræ reformationis et totius modernæ devotionis origo.* Ce mot *devotio* était devenu le terme propre pour désigner le genre de piété que Groot cherchait à faire naître chez ses disciples, qui s'appelaient eux-mêmes du nom spécial de *devoti*. Or, dans l'*Imitation* il y a une dizaine de passages où l'expression *devotus* indique une classe particulière de personnes qui s'appliquent à la pratique constante et fervente des exercices religieux et dont l'auteur fait partie. Ensuite l'*Imitation* contient plus de douze endroits et même un chapitre entier qui prouvent péremptoirement que ce livre a été écrit pour des membres d'une communauté religieuse, à laquelle l'auteur lui-même appartenait, faits incompatibles avec l'hypothèse des Gersonistes. Nous ne citerons que ces trois passages concluants : *Sæpe sentimus, ut meliores et puriores in initio conversionis nos fuisse inveniamus, quam post multos annos professionis* (liv. I, ch. 11); *O quantus fervor omnium religiosorum in principio suæ sanctæ institutionis!... O teporis et negligentiæ status nostri, quod tam cito declinamus a pristino fervore* (liv. I, ch. 18). *Suscepi, suscepi de manu tua crucem; portabo et portabo eam usque ad mortem, sicut imposuisti mihi. Vere vita boni monachi crux est : sed dux paradisi. Eia fratres, pergamus simul; Jesus erit nobiscum. Propter Jesum suscepimus hanc crucem : propter Jesum perseveremus in cruce* (liv. III, ch. 56).

Ce qui vient encore corroborer toutes ces preuves en faveur de Kempis, c'est la ressemblance entre les préceptes qu'il enseigne dans les traités que personne ne lui conteste et les maximes de l'*Imitation*, à ce point que plus de vingt chapitres de ces traités ont des titres presque identiques à ceux que portent des chapitres de l'*Imitation*. Les adversaires de Kempis ont répondu à cela, qu'il n'y avait rien d'étonnant en ce que, ayant médité longtemps l'*Imitation*, il en eût plus tard exposé plus longuement les principes fondamentaux. Mais on peut opposer à ce raisonnement un argument sans réplique : c'est que Thomas ne cite pas une seule fois dans ses écrits, qui sont au nombre de près de quarante, une phrase textuelle de l'*Imitation*, et qu'il n'en donne pas non plus d'extraits, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, si l'*Imitation* avait été l'œuvre d'un autre, qu'il n'aurait fait que commenter. Outre la parenté entre les œuvres de Kempis et l'*Imitation* quant au fond même des pensées, il en existe une autre pour le style et la coupe générale de la phrase. « L'*Imitation*, dit M. Malou, ne se compose réellement que d'une série de pieuses pensées, énoncées la plupart en forme d'aspiration, d'avertissement, de méditation et de prière. Chaque verset renferme une doctrine complète qui n'a pas toujours une liaison manifeste avec le verset qui précède ou celui qui suit. Le titre même que l'on a donné à l'*Imitation* confirme cette observation. Dans plusieurs manuscrits ce livre est intitulé : *Liber sententiarum de Imitatione Christi*, ou bien *Admonitiones ad spiritualia trahentes*. On n'y voyait qu'une suite d'avis, de conseils, d'axiomes sans enchaînement sensible. Eh bien, ce style est le style de Thomas a Kempis. Cet écrivain ne développe presque jamais son sujet; jamais il ne s'abandonne à un élan; il accumule les sentences; il entasse des maximes; il forme une agglomération de pieuses pensées; il ne s'attache jamais à lier ses idées de manière à les présenter comme une chaîne continue dont tous les anneaux se tiennent. Voici comment il décrit lui-même sa manière de composer, qui est

bien évidemment celle de l'auteur du livre de l'*Imitation* : *Vario etiam sermonum genere, nunc loquens, nunc disputans, nunc orans, nunc colloquens, nunc in propria persona, nunc in peregrina, placido stylo textum præsentem circum flexi.* (*Prolog. Soliloqui Animæ.*) »

Quand on parle de cette analogie frappante entre l'*Imitation* et les écrits de Kempis, les adversaires de celui-ci répondent qu'il est néanmoins impossible que Kempis soit l'auteur de l'*Imitation*, parce qu'après tout ce n'était qu'un pieux copiste, d'un caractère placide, dont la vie s'était passée dans une retraite profonde; et ils ajoutent que les aspirations, les élans sublimes qui nous émeuvent dans l'*Imitation* ne pouvaient partir que d'une âme de feu, d'une âme éprouvée par les vicissitudes comme l'était celle de Gerson. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que Thomas transcrivait en effet des manuscrits, comme l'ont fait tant de moines renommés par leur savoir, comme le faisaient particulièrement la plupart des frères de la vie commune et des chanoines réguliers, dont les quatre principales occupations étaient, nous dit Thomas : *orare, meditare, studere, scribere* (1). Ces religieux, qui réformèrent les mœurs corrompues des Pays-Bas et qui y ranimèrent d'une manière si brillante l'étude des lettres, n'étaient dans le principe qu'une association de copistes; leur chef, Florence Radewin, après Groot, le plus zélé et le plus intelligent propagateur de cette œuvre, était un copiste. A cette époque ce mot n'impliquait pas l'idée d'infériorité intellectuelle que nous y attachons aujourd'hui. Les copistes de la congrégation de Thomas surtout, étaient bien plutôt des éditeurs intelligents que de simples manœuvres. On peut voir en effet à l'article Groot, que leur but constant était d'épurer par une comparaison attentive des meilleurs manuscrits les textes de la Bible et des Pères, travail de critique philologique, qui ne se faisait alors dans toute l'Europe que chez ces chanoines réguliers. Thomas dans son vingtième sermon et dans le livre III de son *Doctrinale Juvenum*, parle avec un véritable enthousiasme de ce noble travail de transcrire correctement et en beaux caractères les œuvres de l'intelligence, pour les répandre parmi les hommes. Au surplus, bien loin que Thomas eût pour occupation exclusive de copier des livres, ses fonctions principales étaient d'instruire les novices et de prêcher dans la plupart des occasions solennelles, son éloquence persuasive étant renommée dans tout le pays (2). C'est qu'en effet Thomas, sans être souvent sorti de son couvent, sans avoir appris à connaître les passions humaines par l'expérience du monde, n'en savait pas moins lire au fond des cœurs, dont les ressorts cachés aussi bien que les vrais besoins lui étaient chose familière. L'étude attentive de nous-même, M. de Sacy en a fait plusieurs fois la remarque, instruit dans l'art de discerner les replis des caractères les plus divers, tout autant que la fréquentation assidue de nos semblables. Il est encore contraire à la vérité de présenter Thomas comme un homme dont la vie se serait passée dans une complète atonie morale. Rappelons-nous les paroles du biographe qui l'avait intimement connu : *Et sustinuit ab exordio monasterii magnam penuriam, labores et tentationes.* Remarquons aussi le ton ému avec lequel il parle, au chapitre XVI du *Soliloquium*, des combats qu'il a eu à soutenir contre ses passions. Sa devise favorite, écrite au bas du portrait qu'on fit de lui de souvenir peu de temps après sa mort, était : *In omnibus requiem quæsivi nec inveni nisi in een Hoecksken met een Boecksken* (Partout j'ai cherché le repos et je ne l'ai trouvé que dans la solitude et dans les livres). Cette devise ne pouvait avoir été choisie que par un homme qui avait éprouvé les agitations et les angoisses de la vie contemplative, souvent bien plus poignantes que la douleur causée par des malheurs extérieurs.

En dernier lieu nous ferons valoir en faveur de Kempis les nombreux germanismes qui se trouvent dans l'*Imitation*. Nous n'en citerons que cinq; mais ils suffiront pour prouver que celui qui les employait devait absolument connaître les idiomes de l'Allemagne (1). Ce sont : *Cadere super* dans le sens de *tenir à quelque chose*; *jacere in* pour *dépendre de*; *gravitas* pour *difficulté*; *leviter* pour *facilement*, *promptement*; enfin *scire exterius* pour *savoir par cœur*. Cette dernière expression, qui se trouve dans tous les manuscrits, sauf trois qui n'ont aucune autorité, est la traduction littérale du terme si usité dans les idiômes germaniques, et qui signifie *savoir par cœur*, en latin *memoriter scire*; elle n'offre de sens dans aucune autre langue de l'Europe. Pour écarter les conclusions tirées de ces germanismes, les adversaires de Kempis ont allégué quelques légers gallicismes, qui se trouvent dans l'*Imitation*. Mais il n'y a qu'à leur rappeler que toute la science théologique et philosophique du moyen âge avait pour centre l'université de Paris, où affluaient les docteurs

(1) Rapprochons de cela le genre de vie que l'auteur de l'*Imitation* conseille à ceux auxquels il s'adresse : *Scribe, lege, canta, geme, tace, ora, sustine viriliter omnia* (liv. III, ch. 47).

(2) Il faut se rappeler que Thomas a copié des manuscrits depuis l'âge de dix-neuf ans, c'est-à-dire pendant l'espace de soixante-treize ans; on ne doit donc pas s'étonner si pendant ce laps de temps, tout en ne vouant à ce travail que quelques heures par jour, il a transcrit une Bible, trois Missels, tous les manuscrits qui sont encore conservés de lui et un bien plus grand nombre d'autres maintenant perdus.

(1) A ceux qui penseraient que Gerson, étant resté quelque temps en Allemagne aurait bien pu prendre connaissance des façons de parler de ce pays, nous ferons observer qu'en 1418 Gerson déclare ne pas comprendre un mot de la langue allemande.

de toute la chrétienté, et que le langage de l'école avait par cela même contracté un certain nombre de tournures et d'expressions calquées sur la langue française. Il est donc tout naturel qu'un écrivain de la Hollande se soit servi de quelques gallicismes adoptés dans le latin monastique, tandis qu'on ne saurait jamais expliquer comment un auteur français, qui ne savait pas l'allemand, aurait pu employer des germanismes aussi caractérisés que ceux que nous venons de mentionner.

Arguments contre Gerson.

Fidèle au principe d'humilité exprimé dans l'*Imitation* par le précepte : *Ama nesciri*, précepte, nous apprend Thomas, qui était un de ceux que les membres de son ordre s'attachaient avant tout à observer, Thomas n'avait pas indiqué d'une manière précise dans les manuscrits de l'*Imitation* répandus au dehors qu'il avait composé ce livre; aussi un grand nombre de manuscrits de l'*Imitation*, écrits au quinzième siècle, ne portent-ils aucun nom d'auteur. Lorsque cet ouvrage commença à devenir célèbre, des copistes imaginèrent de le ranger, de leur propre autorité, comme cela se faisait alors assez souvent, parmi les œuvres de quelque écrivain renommé. Trois d'entre eux, l'un en 1457, l'autre en 1467, attribuèrent donc l'*Imitation* à saint Bernard. D'autres crurent mieux faire en donnant l'*Imitation* comme émanée de la plume de Jean Gerson, le fameux théologien, qui venait d'attirer sur lui l'attention de l'Europe entière. Ce qui les confirmait dans cette opinion, c'est très-probablement qu'ils avaient sous les yeux des manuscrits tels que celui de Moelk, écrit en 1435, qui, de même que plus tard quelques éditions, contenait, à la suite de l'*Imitation*, le traité *De Meditatione Cordis* de Gerson. Ou bien encore, dit M. Malou, Gerson ayant été appelé *doctor consolatorius*, à cause de son ouvrage *De Consolatione Theologiæ*, un copiste a pu croire en lisant un traité intitulé : *De interna Consolatione*, nom donné plusieurs fois à l'*Imitation*, qu'il tenait en main un écrit du *doctor consolatorius*. Quoi qu'il en soit, une trentaine de manuscrits du quinzième siècle, dont le plus ancien est de 1441 (1), attribuent l'*Imitation* au chancelier de l'université de Paris. Mais le langage affecté, hérissé de termes scolastiques, de Gerson est tout l'opposé du style de l'*Imitation*. Le chancelier, qui avait une connaissance étendue de la plupart des classiques latins, cherchait à les imiter, et sa phrase est modelée sur la période cicéronienne. Jusque dans ses sermons au peuple, il cite à tout moment des passages d'auteurs païens. Et l'on veut cependant que l'*Imitation*, écrite d'un style coulant et harmonieux, quoique toujours concis, que cet ouvrage, où il y a à peine quatre citations d'écrivains anciens, où on ne rencontre pas une seule allusion à la philosophie, science que Gerson cultiva jusqu'à la fin de sa vie, où enfin il n'y a pas une parole amère contre qui que ce soit, on veut que cet ouvrage appartienne au fougueux et mordant auteur du *De Auferibilitate Papæ!* Mais, dit-on, sur la fin de sa vie Gerson, désabusé du monde après de douloureuses expériences, est entré dans le silence de la vie méditative; caractère, études, style, tout changea chez lui. Quant à son style, nous nions qu'il se soit modifié, même après sa retraite dans le couvent des Célestins de Lyon. On n'a qu'à prendre le premier passage venu des ouvrages qu'il écrivit alors, son traité *De Mystica Theologia*, son *Tractatus super Magnificat*, son *Tractatus super Cantica Canticorum*, et on trouvera, comme dans ses ouvrages antérieurs, toujours à côté de grands effets d'éloquence, de longues périodes compliquées et diffuses, de nombreux traits du plus mauvais goût, de même que l'on y rencontrera toujours les thèmes favoris de la philosophie scolastique. Il est vrai que Gerson s'adonna à cette époque à une étude approfondie des mystiques; mais ce fut pour réduire en un système rigoureusement raisonné leurs élans et leurs extases. C'est lui-même qui nous le dit dans son *Tractatus super Cantica Canticorum*, le dernier de tous ses ouvrages : *Nostrum hactenus studium fuit concordare theologiam hanc mysticam cum nostra scholastica*. Jamais il ne cessa de soumettre au contrôle sévère de la logique et du dogme l'élévation de l'âme à son Créateur; et s'il veut bien qu'on se serve de certaines métaphores pour exprimer les rapports de l'homme avec Dieu, il y en a d'autres qu'il réprouve entièrement, par exemple celle de *dilectus*, laquelle est employée à tout moment dans le quatrième livre de l'*Imitation*.

Outre ces raisons péremptoires, on peut encore opposer aux gersonistes trois faits également concluants. Sollicité d'écrire un traité de dévotion pratique, Gerson s'y refuse en ces termes : *Potuerat hæc materia* (*De Consolatione temporali*) *in longissimam protrahi orationem; sed ipsa talis est quæ a sanctis crebberrime tam verbo quam scripto et uberrime tradita est. Propterea neque de hac re amplius, neque de aliis ad hanc, quam postulare digneris, consolationem spiritualem spectantibus, scribere quiquam præsumpsi*.

En 1423, Jean Gerson, prieur des Célestins, rédigea un catalogue détaillé de tous les ouvrages et opuscules de son frère le chancelier; l'*Imitation* ne s'y trouve pas mentionnée. Le prieur

(1) On cite souvent en faveur de Gerson un manuscrit de Moelk, qui, copié, dit-on, en 1421, est censé contenir l'*Imitation* mêlée à des opuscules de Gerson. Outre que ce dernier n'a probablement jamais séjourné à Moelk, ce manuscrit est évidemment postérieur à 1421; le seul et unique motif allégué par les Bénédictins du dix-septième siècle pour le faire remonter à cette date, est qu'il y est fait mention dans une note d'un religieux entré dans le couvent de Moelk en 1421. Ce manuscrit, du reste, ne contient pas autre chose que l'*Imitation*.

raconte, il est vrai, que Gerson vient de terminer un traité remarquable, dont la doctrine lui a semblé merveilleuse, sans indiquer le nom de ce traité; mais il a dû le porter sur sa liste, puisqu'il dit formellement qu'il prétend faire le relevé de tout ce que son frère a écrit pendant toute sa vie et même dans ces derniers temps : *Annui ut hæc ipsa quæ novissime vel antea composuit idem germanus in tabula quadam annotarem.* Ce traité remarquable ne peut donc pas avoir été l'*Imitation*. Dans des remarques faites trois mois après la mort de Gerson sur quelques-uns de ses ouvrages, Jean Ciresio observe que dans la plupart des écrits du chancelier les religieux et les laïques de peu d'instruction ne trouveront que des pensées au delà de leur portée : *Doctrinæ nimis abhorribiles vel extraneæ.* Il cherche à en excuser Gerson; c'était donc là, ou jamais, l'occasion de parler de l'*Imitation*, ouvrage destiné précisément aux personnes simples et pieuses. Ciresio n'y fait pas la moindre allusion.

Enfin, Gerson s'élève dans son traité *De Perfectione ad Carthusianos* contre le relâchement qu'il avait été à même de remarquer chez beaucoup de membres de cet ordre. Et cependant dans l'*Imitation* ce sont les chartreux et les cisterciens qui sont offerts en exemple, comme étant des religieux accomplis. Comment concilier cela? Si on admet au contraire Kempis comme auteur de l'*Imitation*, l'éloge donné aux chartreux s'explique facilement : grâce aux efforts de Kalkar et d'autres, les monastères de cet ordre dans la basse Allemagne s'étaient depuis quelque temps entièrement réformés, et Buschius pouvait écrire, en parlant des couvents de cette contrée : *Pauci quippe ordines, Carthusiensibus et quibusdam Cisterciensibus exceptis, regulæ et constitutionum suarum tum temporis erant observatores.*

Toutes les raisons qui viennent d'être énumérées prouvent donc clairement que si nous pouvons railler les Hollandais de ce qu'ils revendiquent pour leur pays l'honneur d'avoir vu naître l'imprimerie, ils pourraient bientôt nous rendre la pareille si nous nous obstinions à refuser de reconnaître Thomas a Kempis pour l'auteur de l'*Imitation*. Parmi les quelques milliers d'éditions qui ont été données de cet ouvrage, qu'on a traduit dans presque toutes les langues, nous ne citerons que celles des Elzevier, Amsterdam, 1652 et de Gence, Paris, 1826, et les éditions de luxe publiées par M. Didot, Paris, 1789, in-fol.; par Bodoni, Parme, 1792, in-fol.; par l'Imprimerie impériale, Paris, 1854 et enfin la magnifique édition donnée par Curmer, Paris, 1857.

Les autres écrits de Thomas, qui, sauf deux, sont tous des ouvrages ascétiques, ont été réunis dans plusieurs éditions, dont aucune cependant n'est ni entièrement complète ni faite avec une critique suffisante. Celle de Ketelær, publiée à Utrecht quelques années après la mort de Thomas, qu'on donne ordinairement pour être une édition complète, ne contient, comme la préface l'indique du reste, qu'un choix fait parmi les écrits de Kempis; il n'est donc pas étonnant que l'*Imitation* ne s'y trouve pas. Les autres éditions, qui renferment un nombre plus ou moins grand des ouvrages de Kempis ont paru à Paris, 1493, 1520, 1521, 1523, 1549; à Nuremberg, en 1494; à Venise, en 1535, 1568, 1576; à Anvers, en 1574. Celle qui fut publiée dans cette même ville en 1600, par le jésuite Sommalius, est la meilleure; cependant, elle ne contient ni le *Chronicon Montis-Sanctæ-Agnetis*, qui fut imprimé en 1621 à Anvers, par les soins de Rosweid, ni les *Meditationes de Vita et Passione Domini Jesu-Christi*, qui parurent à Cologne, en 1717, in-8°; cette édition de Sommalius fut reproduite depuis à Anvers, 1607 et 1615; à Douai, 1635; à Cologne, 1660, 1728, 1754 etc. Une traduction allemande des *Œuvres complètes* de Thomas a été publiée à Vienne par Silbert, 1834, 4 vol. in-8°. Les écrits qui ont été recueillis dans l'édition de Sommalius sont les suivants : *XXX Sermones ad novitios; IX Sermones ad fratres* (Discours adressés à des frères de la vie commune); *XXXVI Conciones et meditationes; — De Imitatione; — Soliloquium Animæ; — De tribus Tabernaculis, paupertate, humilitate et patientia; — Hortulus Rosarum* (1); *— Vallis Liliorum; — De Disciplina Claustralium; — De Fideli Dispensatore* (Les observations de M. Mooren, dans ses *Nachrichten über Thomas a Kempis*, p. 169, font douter que ce traité appartienne à Thomas); — *Hospitale Pauperum; — Dialogi Novitiorum; — Exercitia spiritualia; — Doctrinale seu manuale Juvenum; — De Compunctione Cordis; — De Solitudine et Silentio; — De Recognitione propriæ Fragilitatis; — Enchiridion Monachorum; — Manuale Parvulorum; — De Elevatione Mentis; — Alphabetum Monachorum; — Consolationes pro Pauperibus et Ægrotis; — Orationes; — De Mortificatione; — De Humilitate; — De Bona pacifica Vita; — Vita boni Monachi; — Cantica spiritualia* : ces deux derniers opuscules sont en vers; dans un manuscrit écrit de la main de Thomas (bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 4585), se trouve une copie des *Cantica spiritualia* avec des airs notés, qui ont été publiés par M. Coussemaker, sous le titre de *Chants liturgiques de Thomas a Kempis*; Gand, 1856. Thomas, qui connaissait et aimait beaucoup la musique, comme le prouvent de nombreux passages de ses écrits, a pu composer une partie de ses airs; mais plusieurs d'entre eux étaient déjà connus avant lui. L'édition de Sommalius contient encore : *VI Epistolæ; — Vita beatæ Lidwinæ de Schiedam* (cet écrit n'a été que remanié par Thomas);

(1) Au chapitre IV de ce traité, on trouve les mots *Rex* et *Papa*, que les gersonistes prétendent n'avoir jamais pu être écrits par Kempis.

enfin, les *Vies* de Gérard Groot, de Florence Radewin et de neuf de leurs disciples : ces biographies, aussi importantes pour l'histoire de l'ordre des chanoines réguliers que le *Chronicon Montis-Sanctæ-Agnetis*, autre ouvrage de Kempis, contiennent plusieurs détails intéressants sur la vie de l'auteur. Le manuscrit n° 4587 de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles renferme un petit opuscule de Thomas, écrit par lui en flamand; il a pour titre : *Von goeden Woerden to horen ende die to spreken* (Des paroles bonnes à entendre et à dire); il a été publié par M. Malou, qui l'a découvert, dans ses *Recherches sur le veritable auteur de l'Imitation*. Nous terminerons par quelques mots sur les manuscrits copiés par Kempis dont l'aspect prouve qu'il n'avait pas appris, comme son frère, l'art de les enluminer. Thomas a transcrit la Bible entière en quatre volumes in-fol., aujourd'hui disparus, mais qu'on conservait encore au dix-septième siècle dans les Pays-Bas; un Missel, copié en 1417, dont Amort a donné un *fac-simile* dans sa *Certitudo moralis;* un autre Missel, écrit en 1414, un *Nouveau Testament* en latin, aujourd'hui dans la possession de M. Verdegem, sous-secrétaire de l'évêché de Bruges, ses propres *Sermones Noviliorum*, ainsi que ses *Vitæ Sanctorum*, qui appartiennent maintenant à la bibliothèque de l'université de Louvain, enfin les deux manuscrits conservés à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, dont il a été question dans le courant de cet article. Ernest Grégoire.

Outre les ouvrages cités comme sources aux articles Gersen et Gerson, consultez : Brewer, *Thomæ a Kempis Biographia*. — Ullmann, *Reformatoren vor der Reformation*. — Bæhring, *Thomas a Kempis nach seinem æusseren und innerem Leben dargestellt* (Berlin, 1854, in-8°). — Mooren, *Nachrichten über Thomas a Kempis;* Crefeld, 1855, in-12 (c'est la meilleure biographie de Kempis). — Rosweyde, *Vindiciæ Kempenses*. — J. Fronteau, *Kempis vindicatus*. — Heser, *Dioptra Kempensis*. — Th. Carré, *Th. a Kempis a seipso restitutus*. — Eus. Amort, *Plena informatio de statu controversiæ quæ de auctore libelli de Imitatione Christi agitatur; Scutum Kempense; Deductio critica; Moralis Certitudo*. — Delprat, *Verhandeling over het Brooderschap van G. Groot;* deuxième édition, Leyde, 1856. — Scholz, *Dissertatio qua Thomæ a Kempis sententia de re christiana exponitur et cum Gerardi Magni et Wesselii Gansfortii sententiis comparatur;* Groningue, 1839. — Malou, *Recherches sur le veritable auteur de l'Imitation;* troisième édition, Paris et Tournai, 1858 (cet ouvrage, qui résume toutes les discussions précédentes, contient aussi une bibliographie complète de la controverse).

KEMPO A MARTENA, jurisconsulte et historien frison de la première moitié du seizième siècle. Il avait acquis une grande réputation de savoir, et avait rempli avec succès plusieurs missions importantes, lorsque l'archiduc Charles (depuis empereur) le fit conseiller de Frise et le chargea de recueillir les annales politiques de la Frise, et, en même temps, de dresser un ouvrage qui pût servir de base pour fixer les droits du peuple frison et ceux de son souverain. Kempo a Martena commença son œuvre à partir de l'année 1498, c'est-à-dire de l'arrivée du duc Albert de Saxe en Frise, et le conduisit jusqu'en 1545. Ce recueil législatif et historique, approuvé par les états et par le conseil impérial, reçut le nom de *Het Landt-boeck* (Le Code provincial de Frise). L—z—e.

Suffride Petri, décade XI, n° 3, p. 145-148. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 306-307.

KEN (*Thomas*), prélat anglais, né en 1637, à Berkhamstead, mort en 1711, à Longleat. Après avoir été admis dans les ordres, il devint chapelain de l'évêque Morley, qui lui fit obtenir, en 1669, une des prébendes de l'église de Westminster. En 1674 il visita Rome, y résida plusieurs années, et prit à son retour le diplôme de docteur en théologie. Ce fut peu de temps après qu'il fut attaché à la maison de la princesse d'Orange; mais la sévérité de ses principes ayant déplu à Guillaume, il quitta bientôt la Hollande, et accompagna lord Dartmouth dans son expédition contre les pirates de Tanger. A la recommandation de ce dernier, il fut nommé chapelain de Charles II (1684), et sut maintenir l'honneur de la robe au milieu d'une cour licencieuse. Pendant une visite du roi à Winchester, il refusa de loger dans sa maison la favorite Éléonore Gwynn, et le roi, qui prisait beaucoup la dignité de son caractère, se contenta de répondre : « Mistress Gwynn trouvera à se loger ailleurs. » Avant la fin de l'année, Ken était promu à l'évêché de Bath et Wells. En 1688, sous Jacques II, il protesta vivement contre la déclaration de tolérance, qu'il regardait comme la négation de l'Église anglicane. Il fut l'un des sept évêques qui signèrent la pétition contre cet acte, que le roi fit emprisonner. Cependant, quelques mois plus tard, il ne voulut point prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange, afin de rester fidèle à la famille déchue, et fut dépossédé de son siége; il n'en conserva pas moins le respect de ses adversaires politiques, et la reine Marie, dont il avait été chapelain, lui accorda une pension. « C'était un homme de talent et de grande science, dit un historien, d'une vive sensibilité et d'une vertu sans tache. Ses ouvrages de longue haleine sont oubliés; mais ses hymnes du matin et du soir sont encore récitées chaque jour dans des milliers de familles. » On a de lui des sermons, des traités de morale et des poésies, entre autres une épopée intitulée *Edmund*, le tout réuni après sa mort : *Works*, Londres, 1721, 4 vol. in-8°. On raconte de lui que, fréquemment sujet à de violentes douleurs d'entrailles, il avait pris l'habitude de les surmonter et de s'en distraire en composant des vers; de là un titre commun à plusieurs de ses pièces : *Anodynes, or the Alleviation of pain*. Paul Louisy.

Hawkins, *Life of Ken;* 1713. — Burnet, *Own Times*. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXXIV. — Macaulay, *Histoire d'Angleterre*.

KENDALL (Le révérend), missionnaire an-

glais, mort noyé en 1835. Il fut l'un des premiers à passer à la Nouvelle-Zélande, pour y convertir les indigènes au christianisme, et il devint bientôt surintendant de la mission. Il avait établi sa résidence à la baie des Iles; en 1816 il y ouvrit une école. Les chefs du district d'Hokianga lui ayant fait présent d'une vaste portion de territoire, il fut convenu qu'il résiderait parmi eux. Kendall s'était rendu en effet d'une habileté prodigieuse dans l'idiome de ces insulaires et surtout dans la connaissance de leurs traditions. Malheureusement pour lui-même, il oublia bientôt la promesse faite aux chefs zélandais, transporta au baron de Thierry la concession qu'on avait bien voulu lui faire, et se rendit en Angleterre. Fatigué bientôt du séjour de l'Europe, il ne tarda pas à reprendre le cours de ses voyages, et, passant en Amérique, il remplit durant quelque temps l'office de chapelain à Valparaiso. Du Chili il se rendit à la Nouvelle-Galles du Sud, et s'établit en qualité de fermier à Kiama. Comme il s'était mis en route pour Sydney sur un petit bâtiment caboteur, chargé de bois de cèdre, il se noya; sa perte prématurée excita les regrets de toute la population. Mme Kendall avait suivi son mari à la Nouvelle-Zélande.

De tous les philologues qui se sont occupés des langues océaniennes, Kendall demeure encore le plus habile, et, au dire des Nouveaux-Zélandais eux-mêmes, il parlait dans une telle perfection l'idiome particulier à leurs îles, qu'il pouvait être consulté par les indigènes sur certaines difficultés grammaticales sujettes à discussion. La Société des Missionnaires, dont il faisait jadis partie, a publié le livre suivant, dont il est l'auteur : *A Grammar and Vocabulary of the Language of New-Zealand, pub. by the Church Missionary Society*; Londres, 1820, in-12. Ce livre est devenu rare; il renferme plusieurs *waita*, ou chants traditionnels, qui ne manquent, dit un juge compétent, ni d'harmonie ni d'invention. F. D.

Marsden, *Missionary Register*. — Kendall, id., années 1817 et 1818. — Sir George Grey, *Polynesian Mythology and ancient traditional History of the New-Zealand Race*. — Rev. Rich. Taylor, *Te Ika a Maui, Or New-Zealand and its inhabitants*. — Domeny de Rienzi, *Océanie*, t. III. — Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe, pièces justificatives*. — *Documents particuliers*.

KENDI (El). *Voy.* ALCHINDICUS.

KENDRICK (*John*), navigateur américain, né à Boston, tué en rade d'Hawaï (îles Sandwich) en 1800. D'un esprit aventureux, il fut l'un des premiers officiers américains qui entreprirent des voyages de découvertes utiles et glorieux. En août 1787, commandant la *Columbia* et le sloop *Washington*, il explora la côte nord-ouest de l'Amérique et les îles de l'océan Pacifique. Le congrès fit frapper une médaille en commémoration de ce voyage. En 1791, Kendrick, en compagnie de Douglas, sur les bricks *Washington* et *Grâce*, fit un autre voyage dans les mers du Sud. Il visita ensuite l'Océanie, et se trouvait en rade de l'île d'Hawaï, lorsqu'un capitaine anglais, répondant à son salut, fit tirer un de ses canons chargé à mitraille. Kendrick et deux mousses de son bâtiment tombèrent mortellement frappés. A. DE L.

Americ. Biography.

KENICIUS (*Pierre*), théologien suédois, né à Uméa, en 1555, mort le 3 février 1636. Il étudia à Uméa et à Upsal, puis il devint prédicateur de sa ville natale. En 1582 il voyagea en Allemagne. Revenu en Suède, il professa à Stockholm. Il fut ensuite emprisonné pendant plusieurs mois, par suite de controverses de théologie et sur l'ordre de Jean III. Rendu à la liberté en 1592, il devint professeur à Upsal, et fut nommé évêque à Scaren.

Ses principaux ouvrages sont : *De uno et vero Deo, æterno Patre, Filio et S. S.*; Upsal, 1593; — *Theses synodales de Baptismo*; Upsal, 1614, in-4°; — *Ecclesiæ Liber manualis*; Upsal, 1614, in-4°; — *Theses synodales de æterna Prædestinatione*, etc.; Upsal, 1626, in-4°. V. R.

Rotermund, Supp. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Sedler, *Univ.-Lex.*

KENNAWAY (Sir *John*), diplomate anglais, né en 1758, à Exeter, mort en 1836. A l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de cadet au service militaire de la Compagnie des Indes, devint capitaine en 1780, et prit part à la guerre contre Hyder-Ali; lors de son retour au Bengale, sa connaissance des idiomes nationaux et ses talents pour la diplomatie le recommandèrent à la bienveillance de lord Cornwallis, qui le prit pour aide-de-camp et le dépêcha en 1788 comme envoyé plénipotentiaire à la cour d'Haïderabad pour demander au nizam la cession de Guntour. Cette négociation, qu'il mena à bonne fin, lui valut le titre de baronet. En 1792 il fut de nouveau employé dans la conclusion du traité de paix imposé par les Anglais victorieux à Tippou-Saïb : ce dernier consentit à abandonner la moitié de ses États, à payer les frais de la guerre et à livrer deux de ses fils comme otages. Sir Kennaway quitta l'Inde en 1794 avec une pension de la Compagnie pour les services qu'il lui avait rendus. P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KENNEDY (*James*), prélat écossais, né en 1405, mort le 10 mai 1466, à Saint-André. Petit-fils, par sa mère, de Robert III, roi d'Écosse, il fut envoyé sur le continent pour compléter son éducation, embrassa la carrière ecclésiastique et fut pourvu, dès 1437, de l'évêché de Dunkeld, qu'il échangea, trois ans plus tard, contre le siége, plus important, de Saint-André. Après s'être rendu à Florence pour exposer au pape Eugène IV le plan des réformes qu'il méditait pour son diocèse, il prit aux affaires d'Écosse une part considérable en sa qualité de lord chancelier. Affligé des discordes qui troublaient les com-

mencements du règne de Jacques II, il résolut de s'adresser encore, afin d'y mettre un terme, au chef de la chrétienté; mais cette intervention, sur laquelle il fondait le retour de la paix, n'eut point l'issue désirée. Durant la minorité de Jacques III, il siégea au conseil de régence, et, s'il faut en croire Buchanan, fit tourner au bien général l'influence dont il jouissait à la cour. C'est à ce prélat éclairé que l'Écosse doit la fondation de la plus célèbre de ses universités, celle de Saint-André, dont le berceau fut le collége de San-Salvador, libéralement doté par lui. On croit que Kennedy est l'auteur d'un traité intitulé : *Monita Politica*, ainsi que d'une histoire de son temps, ouvrages probablement perdus.

P. L—Y.

Mackenzie, *Lives*. — Crawford, *Lives of Statesmen*. — Buchanan, *Histoire d'Écosse*. — Chambers, *The Illustrious Scotsmen*.

KENNEDY (*John*), mathématicien et chronologiste anglais, né vers 1700, mort vers 1770. Il était recteur de Bradley, dans le comté de Derby. Il était fort instruit en astronomie et en chronologie, mais il avait plus de savoir que de critique. On a de lui : *A new Method of stating and explaining the Scripture Chronology, upon mosaic astronomical principles, mediums and data as laid in Pentateuch*; Londres, 1752, in-8°; — *Examination of Jackson's chronological Antiquities*; 1753, in-8°; — *The Doctrine of a Commensurability between the diurnal and annual Motions*; 1753, in-8°; — *A complete System of astronomical Chronology, unfolding the Scriptures*; 1763, in-4°; — *Discussion of some important and incertain Points in Chronology*; 1765, in-8°.

Z.

Rose, *New General Biographical Dictionary*.

KENNEDY (*Ildefonse*), savant bénédictin écossais, né en 1721, à Muthel, mort le 11 avril 1804. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit profession au couvent des Écossais à Ratisbonne. Il se fit connaître par divers travaux sur les sciences naturelles, et devint membre et plus tard secrétaire de l'Académie des Sciences de Munich. En 1773 il fut nommé conseiller au département des affaires ecclésiastiques et peu de temps après membre du comité de censure. Il était associé à plusieurs sociétés savantes, entre autres à l'académie de Bologne. On a de lui : *Hauptsætze and Erlæuterungen jener physikalischen Versuche, welche auf dem akademischen Saale in München angestellt worden sind* (Explication des expériences physiques faites devant l'Académie des Sciences de Munich); Munich, 1763, in-8°, sous l'anonyme; — *Verschiedene physikalische Abhandlungen* (Divers Mémoires de Physique); insérés dans le *Patriot von Baiern*, année 1769; — *Abhandlungen von den Moræsten* (Mémoires sur les Marais); dans les *Abhandlungen der Churbairischen Academie der Wissenschaften*; t. I, deuxième partie, p. 127, année 1763; — *Abhandlung von dem Bezoar* (Mémoire sur le Bezoar); dans les *Neue philosophische Abhandlungen der Churbairischen Academie*, t. I, p. 3 37; — *Versuche mit dem Eisen* (Expériences sur le Fer); même recueil, t. II, p. 405-466; — *Abhandlung von dem Baumstein* (Mémoire sur la Dendrite); t. III, p. 19-66; — *Abhandlung von einigen in Baiern gefundenen Beinen* (Mémoire sur quelques Ossements trouvés en Bavière); même recueil, t. IV, p. 1-48; — *Anmerkung über die Witterung, besonders der Jahre* 1783-1786 (Remarques sur la Température, surtout des années 1783-1786); même recueil, t. V, p. 399; — *Ueber die Verwandtschaft des Fuchses mit dem Hunde* (Sur la Parenté du Renard et du Chien); même recueil, t. VI, p. 217-242; — *Anmerkungen über das Singen der Vögel* (Remarques sur le Chant des Oiseaux); même recueil, t. VII, p. 170.

E. G.

Baader, *Gelehrtes Baiern*, p. 583. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KENNEDY (*John*), antiquaire anglais, mort le 26 janvier 1760, dans un âge avancé. Il était originaire d'Écosse, et avait embrassé la carrière médicale; le goût des voyages l'avait conduit en Orient, et il avait résidé plusieurs années à Smyrne. Amateur distingué, il possédait une belle galerie de tableaux et une collection estimée de médailles grecques et romaines; parmi ces dernières, il en avait réuni 256 appartenant au règne de Carausius. Le mémoire qu'il publia sur les monnaies de ce temps, *Dissertation on the Coins of Carausius*, amena entre lui et le docteur Stukeley, auteur de la *Palæographia Britannica*, une longue et très-vive discussion, pendant laquelle il fit paraître ses *Further Observations*; 1756, in-4°, en réponse à l'*History of Carausius*, écrite par son adversaire.

P. L—Y.

Nichols, *Literary Anecdotes*

KENNEDY (*Grace*), femme auteur anglaise, née en 1782, à Pinmore, morte le 28 février 1825. Elle appartenait à une bonne famille écossaise, passa la plus grande partie de sa vie à Édimbourg, et s'y occupa sans relâche, depuis 1811, à écrire des romans, dont le caractère, éminemment moral et religieux, fit pendant longtemps le succès dans son pays et même à l'étranger. Elle mourut en Écosse, à la suite d'une longue maladie. On a d'elle : *The Decision*, 3 vol. in-12; — *The Correction*, 3 vol. in-12; — *Father Clement*, trad. en français, Paris, 1825, in-12; — *Le Bon Choix*, traduit en français; Paris, 1828, in-18; — *Anna Ross*, 10e édit.; Londres, 1852; traduit en français; Paris, 1826, in-18; — *Dunallan*, traduit en français, Paris, 1828, 4 vol. in-12; — *The Two Friends*, traduit en français; Paris, 1828, in-12; — *Jessy Allan*, traduit en français; Paris, 1829, in-18. Miss Ken-

nedy a fait paraître tous ses ouvrages sous le voile de l'anonyme. P. L—Y.

Conv.-Lexikon. — Quérard, *La France Littéraire.*

* **KENNEDY** (*John-Pendleton*), littérateur américain, né le 25 octobre 1795, à Baltimore. Fils d'un négociant, il reçut une éducation libérale, fut admis au barreau en 1816, et réussit à se faire une nombreuse clientèle. En 1837 il entra à la chambre des représentants, obtint, en 1841 et en 1843, le renouvellement de son mandat, prit une part éminente aux débats parlementaires dans les rangs des chefs du parti whig, et prépara le manifeste par lequel lui et ses amis refusaient leur coopération à l'administration politique du président Tyler. Il rédigea aussi la *Défense des Whigs*, publiée en 1844, ainsi que le programme de la convention protectionniste, tenue à New-York en 1831. Dès 1818 il avait débuté dans les lettres par la publication périodique d'une sorte de pamphlet, vivement écrit, et dont les événements du jour lui fournissaient les éléments ordinaires; mais il est plus avantageusement connu par ses ouvrages d'imagination, où il déploie beaucoup d'observation et d'esprit naturel. On a de M. Kennedy : *The red Book* (Le Livre rouge); Baltimore, 1818-1819, 2 vol.; — *Swallow Barn;* ibid., 1832 : scènes de mœurs de la Virginie; — *Horse-shoe Robinson;* ibid., 1835; — *Rob of the Bowl;* ibid., 1838; 2ᵉ édit., illustrée, 1852; — *The Annals of Quodlibet;* 1840, satire politique; — *A Defence of the Whigs;* 1844; — *Eulogy on William Wirt;* 1849, 2 vol. in-8°, avec des extraits de sa correspondance. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature. — W. Griswold, *The Prose-Writers of America.*

KENNET (*White*), prélat anglais, né à Douvres, en 1660, mort le 19 décembre 1728. Il était encore étudiant à l'université d'Oxford lorsqu'il publia contre le parti whig, en 1680, un pamphlet intitulé : *A Letter from a Student at Oxford to a Friend in the country, concerning the approaching parliament, in vindication of his Majesty, the Church of England, and the University.* L'année suivante, il félicita dans un petit poëme Charles II d'avoir dissous le parlement d'Oxford. En 1684, il fit paraître une traduction de l'*Eloge de la Folie*, d'Érasme, et en 1686 une traduction du *Panégyrique de Trajan* par Pline. Il adressa cet ouvrage à son protecteur, sir William Glynne, qui lui avait procuré le vicariat d'Amersden, dans le comté d'Oxford. En 1689, comme il se livrait à l'exercice de la chasse, son fusil éclata, et lui fit à la tête une blessure qui nécessita l'opération du trépan. Il fut forcé pendant le reste de sa vie de porter sur le front une plaque de velours noir, circonstance à laquelle les pamphlets du temps font plus d'une fois de malignes allusions; car Kennet, adversaire ardent des catholiques, avait de nombreux ennemis, même dans le parti tory. Il se rapprocha de plus en plus des whigs. Son adhésion au parti dominant et son mérite lui valurent en 1718 l'évêché de Peterborough, qu'il garda jusqu'à sa mort. On a reproché à Kennet de la versatilité dans ses opinions, et une théologie qui s'accommodait trop facilement aux circonstances politiques; mais on ne peut lui contester beaucoup de savoir. Il était bibliophile zélé, et avait rassemblé une précieuse collection d'anciens livres depuis l'origine de l'imprimerie en Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Élisabeth. Il avait réuni beaucoup de manuscrits, qui, après sa mort, furent acquis par le comte de Shelburne et qui font aujourd'hui partie du *British Museum*. Outre les ouvrages déjà cités et quelques écrits de controverse, on a de lui : *Parochial Antiquities attempted in the history of Ambrosden, Burcester, and others adjacent parts in the counties of Oxford and Bucks;* Oxford, 1695, in-4°; — le tome III, in-fol., d'une *Complete History of England*, publiée en 1706 (les deux premiers volumes sont de John Hughes); — *Account of the Society for propagating the Gospel in foreign parts;* 1706, in-4°. Il avait entrepris une histoire complète de la propagation du christianisme dans les colonies anglaises d'Amérique, et réuni sur ce sujet de nombreux matériaux, dont il publia le catalogue sous le titre de : *Bibliothecæ Americanæ Primordia;* Londres, 1713, in-4°. Il fournit beaucoup de renseignements à Wood pour la rédaction des *Athenæ Oxonienses*. Le catalogue de sa bibliothèque parut sous ce titre : *Index Librorum aliquot vetustorum quos in commune bonum congessit W. K. Decanus;* Peterborough, 1712. Cette bibliothèque est aujourd'hui placée dans la chapelle de Saint-Thomas Becket, au-dessus du porche occidental de la cathédrale. Z.

W. Newton, *Life of Dʳ White Kennet;* Londres, 1730, in-8°. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — *Biographia Britannica.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — Chauffepié, *Diction. Hist.*

KENNET (*Basile*), théologien et érudit anglais, frère du précédent, né à Postling (comté de Kent), en 1674, mort en 1714. Il acheva ses études à Corpus-Christi d'Oxford, et fut agrégé à ce collége en 1697. En 1706, son frère le fit nommer chapelain de la factorerie anglaise de Livourne. C'était la première fois que le culte protestant était professé dans cette ville; Kennet eut de graves difficultés à vaincre et courut même des dangers. Une lettre énergique du secrétaire d'État Sunderland força le grand-duc de Toscane de faire cesser cette persécution. Après avoir rempli sept ans le ministère évangélique, Kennet revint en Angleterre, en 1713, et y mourut l'année suivante d'une fièvre contractée en Italie. Son meilleur ouvrage est une *Notitia Romæ antiquæ;* 1696, 2 p. in-8° : travail estimable pour ce temps, mais bien surpassé depuis. On a encore de lui : *The Lives and Characters of the ancient Grecian Poets;* 1697, in-8°; — *An Exposition of the Apostles creed,*

after Dr Pearson; 1706; — *An Essay towards a Paraphrase on the Psalms, in verse*; 1706, in-8°; — *Sermons on various occasions*; 1715, in-8°. Kennet a traduit en anglais le traité du *Droit de la Nature et des Gens* de Puffendorf, les *Pensées* de Pascal, l'*Aristippe* de Balzac, etc. Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.* — Chauffepié, *Dict. Hist.*

KENNETH, plusieurs rois d'Écosse ont porté ce nom; les plus connus sont :

KENNETH Ier, fils de Congal, cinquantième roi d'Écosse, et qui succéda à Aidan. Il régna de 604 à 605. Son règne n'offre rien de remarquable. Il eut pour successeur Eugène ou Éven, fils d'Aïdan.

KENNETH II, soixante-neuvième roi d'Écosse, qui régna de 833 à 854. Lorsque Kenneth succéda à son père Alpin, tué dans une bataille contre les Pictes, il trouva les affaires du petit peuple scot ou écossais dans un état presque désespéré. Les Pictes, sous un chef nommé Drusken, occupaient une grande partie de l'Écosse, et les Scots, souvent vaincus, n'osaient pas recommencer la lutte. On rapporte que Kenneth les décida à la guerre par une ruse digne d'une peuplade sauvage et superstitieuse. Une nuit qu'après un banquet les chefs des clans dormaient étendus dans la cour du palais, un jeune homme gagné par le roi et revêtu des dépouilles d'énormes poissons, parut au milieu des guerriers alourdis par le sommeil de l'ivresse, et se donnant pour envoyé du ciel, leur commanda de recommencer la guerre. Ce pieux subterfuge eut un plein succès. Les Scots renouvelèrent les hostilités, et remportèrent une victoire complète sur les Pictes, qui s'enfuirent au delà de la Forth, en 837. L'année suivante Kenneth franchit ce fleuve, poursuivit les Pictes dans Scona, leur capitale, et prit cette ville d'assaut. Drusken périt dans la déroute, et les débris de son peuple se réfugièrent en Angleterre. Cette victoire assura à Kenneth toute l'Écosse depuis les Orcades jusqu'au mur de Septime Sévère. Il partagea entre les chefs des clans le territoire conquis, et s'efforça d'établir des lois parmi les Scots. Ses institutions législatives sont incertaines, et eurent peu d'efficacité; elles lui méritèrent cependant, non moins que ses victoires, le titre de troisième fondateur du royaume d'Écosse. Il plaça à Soona le fameux siége de pierre qui, suivant la tradition, avait été porté d'Espagne en Irlande, et de là en Écosse. Cette pierre, sur laquelle les rois des Scots recevaient les insignes de la royauté, fut enlevée par Édouard Ier, roi d'Angleterre.

KENNETH III, quatre-vingtième roi d'Écosse, régna de 969 à 994. Il repoussa les pirates danois qui dévastaient son royaume, et remporta une victoire sur les Anglais à Strathcluyd. Il essaya de mettre un terme à l'anarchie féodale, et fit des exemples sévères sur plusieurs chefs de clans. Il tenta aussi de rendre héréditaire la couronne, qui jusque-là avait été élective, et qui, bien que maintenue généralement dans la même famille, passait rarement du père au fils. Trouvant dans son neveu Milcolomb un obstacle à ses projets, il le fit empoisonner. Il obtint ensuite pour son fils, nommé aussi Milcolomb, le titre de prince royal. Tourmenté de remords, il crut expier l'empoisonnement de son neveu par de riches donations faites au clergé et aux monastères. Mais sa pénitence, plus encore que son crime, le rendit odieux à ses sujets, et il fut assassiné dans la vingt-cinquième année de son règne.

Boethius, *Catalogus Scotiæ Regum.* — Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, l. V et VI.

KENNICOTT (*Benjamin*), célèbre théologien anglais, né à Totness (Devon), le 4 avril 1718, mort à Oxford, le 18 septembre 1783. Fort jeune encore, il succéda à son père dans l'emploi de maître de l'école de charité du bourg où il était né. Une pièce de vers qu'il composa en 1743 donna une idée favorable de ses dispositions littéraires, auxquelles sa position ne lui permettait pas cependant de se livrer. La dame à laquelle il l'avait adressée ouvrit aussitôt une souscription pour lui procurer les moyens de suivre les leçons d'une université, et, l'année suivante, il put se rendre à Oxford. Il se distingua bientôt dans l'étude de l'hébreu, qu'enseignait alors le savant Hunt. Deux dissertations qu'il publia, encore écolier, et qui eurent peu de temps après une seconde édition, lui valurent la faveur, fort rare, d'être reçu maître ès arts gratuitement et avant d'avoir parcouru en entier le cercle d'études exigées par les règlements. Ces succès le firent appeler à une chaire de professeur au collége d'Exeter. Quelques sermons, dans lesquels on remarqua une grande connaissance de la critique sacrée, ajoutèrent à sa réputation. En 1767, il fut nommé conservateur de la bibliothèque Radcliffe. En 1761, il avait reçu le grade de docteur en théologie. En 1770, il fut chanoine de l'église du Christ à Oxford et pasteur de Culham. Il fit partie de la Société royale des Sciences de Londres.

Kennicott est principalement connu par ses travaux sur le texte hébreu de l'Ancien Testament. Il consacra une grande partie de sa vie à chercher à le rétablir dans sa pureté primitive. L'évêque Lowth, qui vivait avec lui dans une grande intimité, lui ayant fait part, en 1748, d'une explication qu'il avait trouvée du passage difficile de Samuel, XXIII, 2, en faisant une légère correction au texte hébreu, quelques doutes s'élevèrent dans son esprit sur la pureté de ce texte tel qu'il nous a été transmis. Il fit à ce sujet quelques recherches qui l'amenèrent à croire que l'Ancien Testament avait, comme tous les autres ouvrages de l'antiquité, éprouvé diverses altérations; mais, en même temps, il conçut l'espoir de pouvoir les faire disparaître. Il exposa ses vues dans un écrit intitulé : *The State of the*

hebrew text of the Old Testament considered; Oxford, 1753, in-8°. L'examen de quelques manuscrits hébreux que possédait la bibliothèque d'Oxford l'ayant confirmé dans son opinion, il fit connaître d'une manière plus détaillée son projet et les moyens propres à le mener à bonne fin, dans un nouvel écrit intitulé : *The State of the printed hebrew Text of the Old Testament considered* Oxford, 1759, in-8°.; trad. en allem. par W.-A. Teller, avec des additions et une dissertation de G.-L. Vogel sur le même sujet, Leipzig, 1765, in-8°. Dans cet écrit, Kennicott, après avoir fait ressortir ce qu'il avait remarqué de défectueux dans le texte hébreu imprimé, et donné une description des manuscrits qu'il connaissait, émet l'opinion qu'aux quatorzième et quinzième siècles on avait voulu mettre le texte donné par les manuscrits en harmonie avec la massore; que de ce travail était résulté un texte plus ou moins corrompu; qu'il fallait pour le rétablir dans son état primitif, consulter les manuscrits antérieurs, offrant d'autant plus de garantie de pureté qu'ils étaient plus anciens; enfin, il invite les savants de l'Angleterre et des pays étrangers à l'aider à collationner tous les manuscrits hébreux antérieurs à l'invention de l'imprimerie qu'il serait possible de se procurer. Cette entreprise, qui devait tourner à l'avantage de la religion, fut encouragée et protégée par la plupart des souverains de l'Europe. Des dons arrivèrent de tous les côtés; la dixième année, les souscriptions s'élevaient à plus de neuf mille livres sterling. En même temps un grand nombre d'érudits se mirent spontanément à la disposition de Kennicott, pour le seconder dans ses recherches. Pour donner quelque unité à ces travaux, et pour tracer à ses collaborateurs la route qu'il croyait devoir suivre, il publia un volume intitulé : — *Methodus varias lectiones notandi et res scitu necessarias describendi a singulis hebraicorum codicum manuscript. Veteris Testamenti collectoribus observanda;* Oxford, 1763, in-8°. De 1760 à 1769, il fit paraître chaque année un compte-rendu de ses travaux et de ceux de ses collaborateurs. Ces comptes-rendus ont été réunis sous ce titre: *The ten annual Accounts of the collation of hebrew manuscripts of the Old Testament, begun in* 1760 *and completed in* 1769; Oxford, in-8°.

Cependant, tandis que des érudits distingués, tels que Vogel, Bruns, Schulterus applaudissaient à cette entreprise, et y prenaient part d'une manière active, par leurs propres recherches, d'autres savants en avaient une opinion moins favorable et prétendaient que ces grands travaux n'auraient aucun résultat important, parce qu'ils étaient mal conçus et mal dirigés. On ne peut accorder aucune valeur aux attaques auxquelles Kennicott fut en butte, en Angleterre, de la part de Sam. Rutherforth; en France, de la part d'un ...teur anonyme que Barbier croit être Jos.-Ad. Dumay, et qui publia contre lui cinq lettres pleines non de raisons, mais d'injures; en Italie, de la part de Gabr. Fabricy, qui défendit l'intégrité du texte hébreu avec plus de zèle que de science, dans son ouvrage *Des Titres primitifs de la Révélation;* Rome, 1772, 2 vol. in-8°. Mais il trouva en Allemagne des adversaires bien autrement capables de débattre cette question. Tychsen et J.-D. Michaélis, entre autres, lui reprochèrent de ne porter ses recherches et ses corrections que sur les consonnes, et de laisser de côté les points-voyelles, de traiter la massore avec un dédain qu'elle ne mérite pas, de classer arbitrairement les manuscrits hébreux dont il se servait, de ne pas distinguer assez bien l'importance relative de chacun d'eux, de négliger de rechercher l'origine historique des diverses leçons, en un mot de procéder empiriquement, au hasard et sans principes critiques bien établis. Quand il s'agit de rétablir un texte, il faut compter moins le nombre que la valeur du témoignage des manuscrits. Des six cents collationnés, soit par Kennicott, soit par ses collaborateurs, la plupart n'étaient certainement que des copies plus ou moins bien faites de quelques exemplaires antérieurs, et tous ceux qui procédaient d'un même exemplaire ne pouvaient valoir, quel que fût leur nombre, que pour un seul témoin. Des manuscrits employés par Kennicott, deux hébreux et deux samaritains remontent au dixième siècle; ce sont les plus anciens; une dizaine sont de 1106 à 1250; les autres, de la dernière moitié du treizième siècle et même d'une date plus récente. Cette classification chronologique est évidemment insuffisante. Il faut cependant reconnaître, à la décharge des savants anglais, que la critique du texte de l'Ancien Testament et le classement des documents dont elle se sert offrent des difficultés bien plus considérables que celles qui se rencontrent dans la révision du texte du Nouveau Testament. Ajoutons enfin que c'était une entreprise presque téméraire et impossible que de vouloir remonter au delà du texte massorétique. On ne doit donc pas s'étonner si son travail ne répondit pas aux espérances que ses partisans en avaient conçues. Il parut sous ce titre : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus;* Oxford, in-fol., 2 vol., le premier en 1776 et le second en 1780. Ce dernier renferme une *Dissertatio generalis in V. T. hebraicum,* que Bruns fit réimprimer à part, avec des notes; Brunswig, 1783, in-8°. Tychsen qualifie l'œuvre de Kennicott « d'ouvrage immense, auquel la lumière a été enlevée et qui n'est absolument d'aucune utilité (*Opus ingens, cui lumen ademtum, quodque omni prorsus usu caret*); » et Eichorn est d'avis que les résultats auxquels le critique anglais est arrivé sont d'une mince importance, offrent peu d'intérêt et ne valent pas le travail qu'ils ont coûté.

Outre les écrits déjà mentionnés, on a de

Kennicott: *Dissertat. the sec., wherein the samarit. copy of the Pentateuch is vindic.;* Oxford, 1759, in-8°; — *Epistola ad celeb. J.-D. Michaelis de Censura primi tomi Bibliorum hebraicorum nuper editi, in Biblioth. orientali;* Oxford, 1777, in-8°, réimprimée la même année à Leipzig, et insérée par J.-D. Michaélis dans le XIIe volume de sa *Biblioth. orient.* avec des remarques; — *Editionis Veteris Testamenti hebraici cum variis lectionibus brevis Defensio contra Ephemeridum Gœttingensium Criminationes;* Oxford, 1782, in-8°; — *Remarks on the 42 and 43 Psalm;* Oxford, 1765, in-4°: suivies bientôt d'un travail semblable sur les psaumes 48 et 89. Ces deux ouvrages, traduits en latin par Burns, furent publiés, avec un appendice et des notes de J.-C.-Fr. Schulz, sous ce titre: *Notæ criticæ in psalmos* 42, 43, 48 et 89; Leipzig, 1772, in-8°; — *Critica sacra, or a short introduction to hebrew criticism;* Londres, 1774, in-8°; — *Chaldaicorum Danielis et Ezræ Capitum Interpretatio hebraica;* Halle, 1782, in-8°; nous ignorons la date de l'édition anglaise; — *Remarks on select passages in the Old Test., to which are added* 8 *sermons;* Oxford, 1787, in-8°. — Les plus importantes leçons de Kennicott ont été insérées dans la *Bible hébr.* de Jahn (Vienne, 1806, 4 vol. in-8°). Michel Nicolas.

Benj. Kennicot's Biographie, par le docteur Paulus dans ses *Memorabilia*, n° 1, pag. 191-198. — *Gentleman's Magazine*, 1768. — *Nova Acta Historiæ ecclesiasticæ*, tom. IX, pag. 943-961; tom. X, pag. 366-380. — *Neueste Religionsgeschichte* de Walch, tom. I, pag. 319-410; t. V, p. 401-556. —*Ol. Gerh. Tychsen*, par A. Th. Hartmann, tom. I, pag. 405 à la fin et tom. II, pag. 1-256. — Eichhorn, *Einleitung in das Alte Testam.*, tom. II.

KENRICK (*William*), auteur dramatique et publiciste anglais, né à Watford (comté de Hertford), vers 1720, mort le 10 juin 1779. Il paraît que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique. Du moins ses ennemis lui reprochèrent dans la suite d'avoir été apprenti chez un fabricant d'instruments de cuivre. Il abandonna sa première profession pour la carrière littéraire, où, malgré son talent, il n'obtint que de rares succès. Il écrivit pendant quelque temps dans le *Monthly Review;* puis il se brouilla avec le directeur de ce journal périodique, et entreprit le *London Review*, qui ne réussit pas. Un journal quotidien, qu'il fonda pour faire concurrence au *Morning Chronicle*, ne fut pas plus heureux. Il donna au théâtre des pièces qui furent peu applaudies quoiqu'elles eussent du mérite. Sa vie fut une lutte perpétuelle. Peu de personnes, dit la *Biographie Dramatique*, furent moins respectées par le monde; moins de personnes encore se créèrent plus d'ennemis ou descendirent au tombeau aussi peu regrettées de leurs contemporains. On a de lui: *Philosophical and moral Epistles;* 1759. Ces épîtres en vers, écrites pendant que l'auteur était en prison pour dettes, contiennent beaucoup de passages irréligieux; — *Fun*, parodie tragi-comique; 1752, in-8°; — *Falstaff's Wedding*, comédie; 1766, in-8°: c'est un excellent pastiche de Shakspeare; mais Kenrick eut le tort de la donner d'abord comme une œuvre de ce poëte; — *The Widowed Wife*, comédie; 1767, in-8°; — *The Duellist*, com.; 1773, in-8°; — *The Spendthrift*, farce, 1778 non imprimée. On a encore de Kenrick de bonnes traductions de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau et des *Éléments de l'Histoire d'Angleterre* de Millot. Il publia les œuvres de Lloyd; 1773, 2 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Baker, *Biographia Dramatica*.

* **KENRICK** (*Francis-Patrick*), prélat catholique américain, né le 3 décembre 1797, à Dublin. Destiné à l'état ecclésiastique, il se rendit en 1815 à Rome, où il étudia la théologie au collége de la Propagande, et fut ordonné prêtre en 1821; dans la même année il passa dans l'État du Kentucky, et fut attaché au corps enseignant du collége de Saint-Joseph, à Bardstown. Consacré évêque en 1830, il fut envoyé à Philadelphie en qualité de coadjuteur du révérend Connell, et lui succéda en 1842. Il occupe depuis 1851 le siége archiépiscopal de Baltimore. Ce prélat, qui jouit, aux États-Unis, de la réputation d'un excellent humaniste, a publié: *Letters of Omikron to Omega;* 1828, sur le dogme de l'Eucharistie; — *On the Primacy of the Holy See and the authority of general Councils;* 1837: lettres à l'évêque protestant John Hopkins, réimprimées à la suite du traité spécial *On the Primacy;* 1845; — *Theologia dogmatica;* Philadelphie, 1839-1840, 4 vol. in-8°; — *Theologia moralis;* ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *On Justification;* 1841, in-12; — *On Baptism;* 1843, in-12; — *Translation of the New Testament;* 1849-1851, accompagnée de notes critiques; — *A Vindication of the Catholic Church;* 1854, in-12. M. Kenrick a aussi préparé la publication des *Concilia provincialia Baltimori habita, ab anno* 1829 *usque ad annum* 1849; Baltimore, 1851. P. L—y.

Cyclopædia of American Literature.

KENT (*Édouard-Auguste*, duc de), comte de Dublin et duc de Strathearn, quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, et père de la reine actuelle Victoria, né le 2 novembre 1767, mort le 23 janvier 1820, à Sidmouth. Destiné à la profession des armes, il fut envoyé en Allemagne à l'âge de dix-sept ans, et soumis à la discipline la plus sévère et la plus minutieuse. Il y contracta une certaine roideur, une manière étroite d'envisager les devoirs militaires, qui ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. En même temps commencèrent pour lui ces embarras pécuniaires, fruits de l'avarice paternelle, dont tous les enfants de Georges III eurent plus ou moins à souffrir, mais qui pesèrent particulièrement sur le duc de Kent. A vingt-trois ans, il fut rappelé en Angleterre; mais, comme si sa

hebrew text of the Old Testament considered; Oxford, 1753, in-8°. L'examen de quelques manuscrits hébreux que possédait la bibliothèque d'Oxford l'ayant confirmé dans son opinion, il fit connaître d'une manière plus détaillée son projet et les moyens propres à le mener à bonne fin, dans un nouvel écrit intitulé : *The State of the printed hebrew Text of the Old Testament considered* Oxford, 1759, in-8°.; trad. en allem. par W.-A. Teller, avec des additions et une dissertation de G.-L. Vogel sur le même sujet, Leipzig, 1765, in-8°. Dans cet écrit, Kennicott, après avoir fait ressortir ce qu'il avait remarqué de défectueux dans le texte hébreu imprimé, et donné une description des manuscrits qu'il connaissait, émet l'opinion qu'aux quatorzième et quinzième siècles on avait voulu mettre le texte donné par les manuscrits en harmonie avec la massore; que de ce travail était résulté un texte plus ou moins corrompu; qu'il fallait pour le rétablir dans son état primitif, consulter les manuscrits antérieurs, offrant d'autant plus de garantie de pureté qu'ils étaient plus anciens; enfin, il invite les savants de l'Angleterre et des pays étrangers à l'aider à collationner tous les manuscrits hébreux antérieurs à l'invention de l'imprimerie qu'il serait possible de se procurer. Cette entreprise, qui devait tourner à l'avantage de la religion, fut encouragée et protégée par la plupart des souverains de l'Europe. Des dons arrivèrent de tous les côtés; la dixième année, les souscriptions s'élevaient à plus de neuf mille livres sterling. En même temps un grand nombre d'érudits se mirent spontanément à la disposition de Kennicott, pour le seconder dans ses recherches. Pour donner quelque unité à ces travaux, et pour tracer à ses collaborateurs la route qu'il croyait devoir suivre, il publia un volume intitulé : — *Methodus varias lectiones notandi et res scitu necessarias describendi a singulis hebraicorum codicum manuscript. Veteris Testamenti collectoribus observanda;* Oxford, 1763, in-8°. De 1760 à 1769, il fit paraître chaque année un compte-rendu de ses travaux et de ceux de ses collaborateurs. Ces comptes-rendus ont été réunis sous ce titre: *The ten annual Accounts of the collation of hebrew manuscripts of the Old Testament, begun in* 1760 *and completed in* 1769; Oxford, in-8°.

Cependant, tandis que des érudits distingués, tels que Vogel, Bruns, Schulterus applaudissaient à cette entreprise, et y prenaient part d'une manière active, par leurs propres recherches, d'autres savants en avaient une opinion moins favorable et prétendaient que ces grands travaux n'auraient aucun résultat important, parce qu'ils étaient mal conçus et mal dirigés. On ne peut accorder aucune valeur aux attaques auxquelles Kennicott fut en butte, en Angleterre, de la part de Sam. Rutherforth; en France, de la part d'un auteur anonyme que Barbier croit être Jos.-Ad. Dumay, et qui publia contre lui cinq lettres pleines non de raisons, mais d'injures; en Italie, de la part de Gabr. Fabricy, qui défendit l'intégrité du texte hébreu avec plus de zèle que de science, dans son ouvrage *Des Titres primitifs de la Révélation;* Rome, 1772, 2 vol. in-8°. Mais il trouva en Allemagne des adversaires bien autrement capables de débattre cette question. Tychsen et J.-D. Michaélis, entre autres, lui reprochèrent de ne porter ses recherches et ses corrections que sur les consonnes, et de laisser de côté les points-voyelles, de traiter la massore avec un dédain qu'elle ne mérite pas, de classer arbitrairement les manuscrits hébreux dont il se servait, de ne pas distinguer assez bien l'importance relative de chacun d'eux, de négliger de rechercher l'origine historique des diverses leçons, en un mot de procéder empiriquement, au hasard et sans principes critiques bien établis. Quand il s'agit de rétablir un texte, il faut compter moins le nombre que la valeur du témoignage des manuscrits. Des six cents collationnés, soit par Kennicott, soit par ses collaborateurs, la plupart n'étaient certainement que des copies plus ou moins bien faites de quelques exemplaires antérieurs, et tous ceux qui procédaient d'un même exemplaire ne pouvaient valoir, quel que fût leur nombre, que pour un seul témoin. Des manuscrits employés par Kennicott, deux hébreux et deux samaritains remontent au dixième siècle; ce sont les plus anciens; une dizaine sont de 1106 à 1250; les autres, de la dernière moitié du treizième siècle et même d'une date plus récente. Cette classification chronologique est évidemment insuffisante. Il faut cependant reconnaître, à la décharge des savants anglais, que la critique du texte de l'Ancien Testament et le classement des documents dont elle se sert offrent des difficultés bien plus considérables que celles qui se rencontrent dans la révision du texte du Nouveau Testament. Ajoutons enfin que c'était une entreprise presque téméraire et impossible que de vouloir remonter au delà du texte massorétique. On ne doit donc pas s'étonner si son travail ne répondit pas aux espérances que ses partisans en avaient conçues. Il parut sous ce titre : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus;* Oxford, in-fol., 2 vol., le premier en 1776 et le second en 1780. Ce dernier renferme une *Dissertatio generalis in V. T. hebraicum,* que Bruns fit réimprimer à part, avec des notes; Brunswig, 1783, in-8°. Tychsen qualifie l'œuvre de Kennicott « d'ouvrage immense, auquel la lumière a été enlevée et qui n'est absolument d'aucune utilité (*Opus ingens, cui lumen ademtum, quodque omni prorsus usu caret*); » et Eichorn est d'avis que les résultats auxquels le critique anglais est arrivé sont d'une mince importance, offrent peu d'intérêt et ne valent pas le travail qu'ils ont coûté.

Outre les écrits déjà mentionnés, on a de

Kennicott : *Dissertat. the sec., wherein the samarit. copy of the Pentateuch is vindic.*; Oxford, 1759, in-8°; — *Epistola ad celeb. J.-D. Michaelis de Censura primi tomi Bibliorum hebraicorum nuper editi, in Biblioth. orientali;* Oxford, 1777, in-8°, réimprimée la même année à Leipzig, et insérée par J.-D. Michaélis dans le XIIe volume de sa *Biblioth. orient.* avec des remarques; — *Editionis Veteris Testamenti hebraici cum variis lectionibus brevis Defensio contra Ephemeridum Gœttingensium Criminationes;* Oxford, 1782, in-8°; — *Remarks on the* 42 *and* 43 *Psalm;* Oxford, 1765, in-4° : suivies bientôt d'un travail semblable sur les psaumes 48 et 89. Ces deux ouvrages, traduits en latin par Burns, furent publiés, avec un appendice et des notes de J.-C.-Fr. Schulz, sous ce titre : *Notæ criticæ in psalmos* 42, 43, 48 et 89; Leipzig, 1772, in-8°; — *Critica sacra, or a short introduction to hebrew criticism;* Londres, 1774, in-8°; — *Chaldaicorum Danielis et Ezræ Capitum Interpretatio hebraica;* Halle, 1782, in-8°; nous ignorons la date de l'édition anglaise; — *Remarks on select passages in the Old Test., to which are added* 8 *sermons;* Oxford, 1787, in-8°. — Les plus importantes leçons de Kennicott ont été insérées dans la *Bible hébr.* de Jahn (Vienne, 1806, 4 vol. in-8°). Michel NICOLAS.

Benj. Kennicot's Biographie, par le docteur Paulus dans ses *Memorabilia*, n° 1, pag. 191-198. — *Gentleman's Magazine*, 1768. — *Nova Acta Historiæ ecclesiasticæ*, tom. IX, pag. 963-961; tom. X, pag. 366-380. — *Neueste Religionsgeschichte* de Walch, tom. I, pag. 319-410; t. V, p. 401-536. — *Ol. Gerh. Tychsen*, par A. Th. Hartmann, tom. I, pag. 403 à la fin et tom. II, pag. 1-236. — Eichhorn, *Einleitung in das Alte Testam.*, tom. II.

KENRICK (*William*), auteur dramatique et publiciste anglais, né à Watford (comté de Hertford), vers 1720, mort le 10 juin 1779. Il paraît que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique. Du moins ses ennemis lui reprochèrent dans la suite d'avoir été apprenti chez un fabricant d'instruments de cuivre. Il abandonna sa première profession pour la carrière littéraire, où, malgré son talent, il n'obtint que de rares succès. Il écrivit pendant quelque temps dans le *Monthly Review;* puis il se brouilla avec le directeur de ce journal périodique, et entreprit le *London Review*, qui ne réussit pas. Un journal quotidien, qu'il fonda pour faire concurrence au *Morning Chronicle*, ne fut pas plus heureux. Il donna au théâtre des pièces qui furent peu applaudies quoiqu'elles eussent du mérite. Sa vie fut une lutte perpétuelle. Peu de personnes, dit la *Biographie Dramatique*, furent moins respectées par le monde; moins de personnes encore se créèrent plus d'ennemis ou descendirent au tombeau aussi peu regrettées de leurs contemporains. On a de lui : *Philosophical and moral Epistles;* 1759. Ces épîtres en vers, écrites pendant que l'auteur était en prison pour dettes, contiennent beaucoup de passages irréligieux; — *Fun*, parodie tragi-comique; 1752, in-8°; — *Falstaff's Wedding*, comédie; 1766, in-8° : c'est un excellent pastiche de Shakspeare; mais Kenrick eut le tort de la donner d'abord comme une œuvre de ce poëte; — *The Widowed Wife*, comédie; 1767, in-8°; — *The Duellist*, com.; 1773, in-8°; — *The Spendthrift*, farce, 1778 non imprimée. On a encore de Kenrick de bonnes traductions de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau et des *Éléments de l'Histoire d'Angleterre* de Millot. Il publia les œuvres de Lloyd; 1773, 2 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Baker, *Biographia Dramatica*.

* **KENRICK** (*Francis-Patrick*), prélat catholique américain, né le 3 décembre 1797, à Dublin. Destiné à l'état ecclésiastique, il se rendit en 1815 à Rome, où il étudia la théologie au collége de la Propagande, et fut ordonné prêtre en 1821; dans la même année il passa dans l'État du Kentucky, et fut attaché au corps enseignant du collége de Saint-Joseph, à Bardstown. Consacré évêque en 1830, il fut envoyé à Philadelphie en qualité de coadjuteur du révérend Connell, et lui succéda en 1842. Il occupe depuis 1851 le siége archiépiscopal de Baltimore. Ce prélat, qui jouit, aux États-Unis, de la réputation d'un excellent humaniste, a publié : *Letters of Omikron to Omega;* 1828, sur le dogme de l'Eucharistie; — *On the Primacy of the Holy See and the authority of general Councils;* 1837 : lettres à l'évêque protestant John Hopkins, réimprimées à la suite du traité spécial *On the Primacy;* 1845; — *Theologia dogmatica;* Philadelphie, 1839-1840, 4 vol. in-8°; — *Theologia moralis;* ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *On Justification;* 1841, in-12; — *On Baptism;* 1843, in-12; — *Translation of the New Testament;* 1849-1851, accompagnée de notes critiques; — *A Vindication of the Catholic Church;* 1854, in-12. M. Kenrick a aussi préparé la publication des *Concilia provincialia Baltimori habita, ab anno* 1829 *usque ad annum* 1849; Baltimore, 1851.

P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature.

KENT (*Édouard-Auguste*, duc DE), comte DE DUBLIN et duc de STRATHEARN, quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, et père de la reine actuelle Victoria, né le 2 novembre 1767, mort le 23 janvier 1820, à Sidmouth. Destiné à la profession des armes, il fut envoyé en Allemagne à l'âge de dix-sept ans, et soumis à la discipline la plus sévère et la plus minutieuse. Il y contracta une certaine roideur, une manière étroite d'envisager les devoirs militaires, qui ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. En même temps commencèrent pour lui ces embarras pécuniaires, fruits de l'avarice paternelle, dont tous les enfants de Georges III eurent plus ou moins à souffrir, mais qui pesèrent particulièrement sur le duc de Kent. A vingt-trois ans, il fut rappelé en Angleterre; mais, comme si sa

hebrew text of the Old Testament considered; Oxford, 1753, in-8°. L'examen de quelques manuscrits hébreux que possédait la bibliothèque d'Oxford l'ayant confirmé dans son opinion, il fit connaître d'une manière plus détaillée son projet et les moyens propres à le mener à bonne fin, dans un nouvel écrit intitulé : *The State of the printed hebrew Text of the Old Testament considered* Oxford, 1759, in-8°.; trad. en allem. par W.-A. Teller, avec des additions et une dissertation de G.-L. Vogel sur le même sujet, Leipzig, 1765, in-8°. Dans cet écrit, Kennicott, après avoir fait ressortir ce qu'il avait remarqué de défectueux dans le texte hébreu imprimé, et donné une description des manuscrits qu'il connaissait, émet l'opinion qu'aux quatorzième et quinzième siècles on avait voulu mettre le texte donné par les manuscrits en harmonie avec la massore; que de ce travail était résulté un texte plus ou moins corrompu; qu'il fallait pour le rétablir dans son état primitif, consulter les manuscrits antérieurs, offrant d'autant plus de garantie de pureté qu'ils étaient plus anciens; enfin, il invite les savants de l'Angleterre et des pays étrangers à l'aider à collationner tous les manuscrits hébreux antérieurs à l'invention de l'imprimerie qu'il serait possible de se procurer. Cette entreprise, qui devait tourner à l'avantage de la religion, fut encouragée et protégée par la plupart des souverains de l'Europe. Des dons arrivèrent de tous les côtés; la dixième année, les souscriptions s'élevaient à plus de neuf mille livres sterling. En même temps un grand nombre d'érudits se mirent spontanément à la disposition de Kennicott, pour le seconder dans ses recherches. Pour donner quelque unité à ces travaux, et pour tracer à ses collaborateurs la route qu'il croyait devoir suivre, il publia un volume intitulé : — *Methodus varias lectiones notandi et res scitu necessarias describendi a singulis hebraicorum codicum manuscript. Veteris Testamenti collectoribus observanda;* Oxford, 1763, in-8°. De 1760 à 1769, il fit paraître chaque année un compte-rendu de ses travaux et de ceux de ses collaborateurs. Ces comptes-rendus ont été réunis sous ce titre: *The ten annual Accounts of the collation of hebrew manuscripts of the Old Testament, begun in* 1760 *and completed in* 1769; Oxford, in-8°.

Cependant, tandis que des érudits distingués, tels que Vogel, Bruns, Schulterus applaudissaient à cette entreprise, et y prenaient part d'une manière active, par leurs propres recherches, d'autres savants en avaient une opinion moins favorable et prétendaient que ces grands travaux n'auraient aucun résultat important, parce qu'ils étaient mal conçus et mal dirigés. On ne peut accorder aucune valeur aux attaques auxquelles Kennicott fut en butte, en Angleterre, de la part de Sam. Rutherforth; en France, de la part d'un auteur anonyme que Barbier croit être Jos.-Ad. Dumay, et qui publia contre lui cinq lettres pleines non de raisons, mais d'injures; en Italie, de la part de Gabr. Fabricy, qui défendit l'intégrité du texte hébreu avec plus de zèle que de science, dans son ouvrage *Des Titres primitifs de la Révélation;* Rome, 1772, 2 vol. in-8°. Mais il trouva en Allemagne des adversaires bien autrement capables de débattre cette question. Tychsen et J.-D. Michaélis, entre autres, lui reprochèrent de ne porter ses recherches et ses corrections que sur les consonnes, et de laisser de côté les points-voyelles, de traiter la massore avec un dédain qu'elle ne mérite pas, de classer arbitrairement les manuscrits hébreux dont il se servait, de ne pas distinguer assez bien l'importance relative de chacun d'eux, de négliger de rechercher l'origine historique des diverses leçons, en un mot de procéder empiriquement, au hasard et sans principes critiques bien établis. Quand il s'agit de rétablir un texte, il faut compter moins le nombre que la valeur du témoignage des manuscrits. Des six cents collationnés, soit par Kennicott, soit par ses collaborateurs, la plupart n'étaient certainement que des copies plus ou moins bien faites de quelques exemplaires antérieurs, et tous ceux qui procédaient d'un même exemplaire ne pouvaient valoir, quel que fût leur nombre, que pour un seul témoin. Des manuscrits employés par Kennicott, deux hébreux et deux samaritains remontent au dixième siècle; ce sont les plus anciens; une dizaine sont de 1106 à 1250; les autres, de la dernière moitié du treizième siècle et même d'une date plus récente. Cette classification chronologique est évidemment insuffisante. Il faut cependant reconnaître, à la décharge des savants anglais, que la critique du texte de l'Ancien Testament et le classement des documents dont elle se sert offrent des difficultés bien plus considérables que celles qui se rencontrent dans la révision du texte du Nouveau Testament. Ajoutons enfin que c'était une entreprise presque téméraire et impossible que de vouloir remonter au delà du texte massorétique. On ne doit donc pas s'étonner si son travail ne répondit pas aux espérances que ses partisans en avaient conçues. Il parut sous ce titre : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus;* Oxford, in-fol., 2 vol., le premier en 1776 et le second en 1780. Ce dernier renferme une *Dissertatio generalis in V. T. hebraicum*, que Bruns fit réimprimer à part, avec des notes; Brunswig, 1783, in-8°. Tychsen qualifie l'œuvre de Kennicott « d'ouvrage immense, auquel la lumière a été enlevée et qui n'est absolument d'aucune utilité (*Opus ingens, cui lumen ademtum, quodque omni prorsus usu caret*); » et Eichorn est d'avis que les résultats auxquels le critique anglais est arrivé sont d'une mince importance, offrent peu d'intérêt et ne valent pas le travail qu'ils ont coûté.

Outre les écrits déjà mentionnés, on a de

Kennicott: *Dissertat. the sec., wherein the samarit. copy of the Pentateuch is vindic.;* Oxford, 1759, in-8°; — *Epistola ad celeb. J.-D. Michaelis de Censura primi tomi Bibliorum hebraicorum nuper editi, in Biblioth. orientali;* Oxford, 1777, in-8°, réimprimée la même année à Leipzig, et insérée par J.-D. Michaélis dans le XIIe volume de sa *Biblioth. orient.* avec des remarques; — *Editionis Veteris Testamenti hebraici cum variis lectionibus brevis Defensio contra Ephemeridum Gœttingensium Criminationes;* Oxford, 1782, in-8°; — *Remarks on the* 42 *and* 43 *Psalm;* Oxford, 1765, in-4°: suivies bientôt d'un travail semblable sur les psaumes 48 et 89. Ces deux ouvrages, traduits en latin par Burns, furent publiés, avec un appendice et des notes de J.-C.-Fr. Schulz, sous ce titre: *Notæ criticæ in psalmos* 42, 43, 48 et 89; Leipzig, 1772, in-8°; — *Critica sacra, or a short introduction to hebrew criticism;* Londres, 1774, in-8°; — *Chaldaicorum Danielis et Ezræ Capitum Interpretatio hebraica;* Halle, 1782, in-8°; nous ignorons la date de l'édition anglaise; — *Remarks on select passages in the Old Test., to which are added 8 sermons;* Oxford, 1787, in-8°. — Les plus importantes leçons de Kennicott ont été insérées dans la *Bible hébr.* de Jahn (Vienne, 1806, 4 vol. in-8°). Michel NICOLAS.

Benj. Kennicot's Biographie, par le docteur Paulus dans ses *Memorabilia*, n° 1, pag. 191-198. — *Gentleman's Magazine*, 1768. — *Nova Acta Historiæ ecclesiasticæ*, tom. IX, pag. 963-961; tom. X, pag. 366-380. — *Neueste Religionsgeschichte* de Walch, tom. I, pag. 319-410; t. V, p. 401-536. — *Ol. Gerh. Tychsen*, par A. Th. Hartmann, tom. I, pag. 405 à la fin et tom. II, pag. 1-256. — Eichhorn, *Einleitung in das Alte Testam.*, tom. II.

KENRICK (*William*), auteur dramatique et publiciste anglais, né à Watford (comté de Hertford), vers 1720, mort le 10 juin 1779. Il paraît que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique. Du moins ses ennemis lui reprochèrent dans la suite d'avoir été apprenti chez un fabricant d'instruments de cuivre. Il abandonna sa première profession pour la carrière littéraire, où, malgré son talent, il n'obtint que de rares succès. Il écrivit pendant quelque temps dans le *Monthly Review;* puis il se brouilla avec le directeur de ce journal périodique, et entreprit le *London Review*, qui ne réussit pas. Un journal quotidien, qu'il fonda pour faire concurrence au *Morning Chronicle*, ne fut pas plus heureux. Il donna au théâtre des pièces qui furent peu applaudies quoiqu'elles eussent du mérite. Sa vie fut une lutte perpétuelle. Peu de personnes, dit la *Biographie Dramatique*, furent moins respectées par le monde; moins de personnes encore se créèrent plus d'ennemis ou descendirent au tombeau aussi peu regrettées de leurs contemporains. On a de lui : *Philosophical and moral Epistles;* 1759. Ces épîtres en vers, écrites pendant que l'auteur était en prison pour dettes, contiennent beaucoup de passages irréligieux; — *Fun*, parodie tragi-comique; 1752, in-8°; — *Falstaff's Wedding*, comédie; 1766, in-8° : c'est un excellent pastiche de Shakspeare; mais Kenrick eut le tort de la donner d'abord comme une œuvre de ce poëte; — *The Widowed Wife*, comédie; 1767, in-8°; — *The Duellist*, com.; 1773, in-8°; — *The Spendthrift*, farce, 1778 non imprimée. On a encore de Kenrick de bonnes traductions de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau et des *Éléments de l'Histoire d'Angleterre* de Millot. Il publia les œuvres de Lloyd; 1773, 2 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — Baker, *Biographia Dramatica.*

* **KENRICK** (*Francis-Patrick*), prélat catholique américain, né le 3 décembre 1797, à Dublin. Destiné à l'état ecclésiastique, il se rendit en 1815 à Rome, où il étudia la théologie au collége de la Propagande, et fut ordonné prêtre en 1821; dans la même année il passa dans l'État du Kentucky, et fut attaché au corps enseignant du collége de Saint-Joseph, à Bardstown. Consacré évêque en 1830, il fut envoyé à Philadelphie en qualité de coadjuteur du révérend Connell, et lui succéda en 1842. Il occupe depuis 1851 le siége archiépiscopal de Baltimore. Ce prélat, qui jouit, aux États-Unis, de la réputation d'un excellent humaniste, a publié: *Letters of Omikron to Omega;* 1828, sur le dogme de l'Eucharistie; — *On the Primacy of the Holy See and the authority of general Councils;* 1837: lettres à l'évêque protestant John Hopkins, réimprimées à la suite du traité spécial *On the Primacy;* 1845; — *Theologia dogmatica;* Philadelphie, 1839-1840, 4 vol. in-8°; — *Theologia moralis;* ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *On Justification;* 1841, in-12; — *On Baptism;* 1843, in-12; — *Translation of the New Testament;* 1849-1851, accompagnée de notes critiques; — *A Vindication of the Catholic Church;* 1854, in-12. M. Kenrick a aussi préparé la publication des *Concilia provincialia Baltimori habita, ab anno* 1829 *usque ad annum* 1849; Baltimore, 1851.

P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature.

KENT (*Édouard-Auguste*, duc DE), comte DE DUBLIN et duc de STRATHEARN, quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, et père de la reine actuelle Victoria, né le 2 novembre 1767, mort le 23 janvier 1820, à Sidmouth. Destiné à la profession des armes, il fut envoyé en Allemagne à l'âge de dix-sept ans, et soumis à la discipline la plus sévère et la plus minutieuse. Il y contracta une certaine roideur, une manière étroite d'envisager les devoirs militaires, qui ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. En même temps commencèrent pour lui ces embarras pécuniaires, fruits de l'avarice paternelle, dont tous les enfants de Georges III eurent plus ou moins à souffrir, mais qui pesèrent particulièrement sur le duc de Kent. A vingt-trois ans, il fut rappelé en Angleterre; mais, comme si sa

jeunesse eût été vouée à l'exil, dix jours après il fallut suivre le régiment dont il venait d'être nommé colonel, à Gibraltar, puis à Québec et aux Antilles, où le prince prit une part active aux hostilités dirigées contre les possessions françaises, notamment à l'attaque du Fort-Royal (Martinique), qui reçut à cette occasion le nom de Fort-Edward. De retour dans l'Amérique du Nord, il fut nommé peu de temps après gouverneur de la Nouvelle-Écosse, et promu, en 1796, au grade de lieutenant général. Après un court séjour en Angleterre, nécessité par une chute de cheval, et pendant lequel (1799) il obtint son admission à la chambre des lords, il fut nommé commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Mais sa santé n'ayant pu résister à ces brusques changements de climat, il sollicita et obtint encore une fois la permission de revenir en Angleterre. Trois ans après il fut nommé gouverneur de Gibraltar, où le relâchement de la discipline faisait sentir le besoin d'un commandement sévère. Le prince prit immédiatement les mesures les plus vigoureuses, consigna les troupes dans leurs baraques, fit fermer les boutiques des marchands de vin, et, habitué qu'il était à vivre comme un anachorète, il voulut soumettre la garnison au même régime. La coupe des cheveux, les moindres détails de l'uniforme étaient réglés avec une précision minutieuse. Les soldats anglais, peu habitués à ces exagérations de la discipline militaire, se révoltèrent (décembre 1802), et le prince ne parvint, non sans effusion de sang, à rétablir l'ordre qu'avec l'aide d'un régiment resté fidèle et d'un détachement d'artillerie. Les habitants témoignèrent leur reconnaissance au duc de Kent pour la fermeté qu'il avait mise à apaiser les troubles; mais le gouvernement jugea à propos de le rappeler peu de temps après, regardant comme impolitique de laisser le commandement d'une place aussi importante à un chef mal vu des troupes. Des préventions nées de cette malheureuse affaire suivirent d'abord le prince en Angleterre; mais elles cédèrent depuis aux soins éclairés qu'il prit pour améliorer la condition du soldat, à la sollicitude qu'il déploya pour le sort des classes pauvres, soit dans le parlement, soit dans les sociétés de bienfaisance, dont il était un des patrons les plus assidus, enfin à la popularité que lui valut son attitude libérale en politique. Cependant l'état de gêne dont nous avons parlé n'avait fait qu'empirer. Le revenu fixe de 12,000 liv. sterl. qu'à trente et un ans le prince avait enfin obtenu des chambres ne suffisait pas à ses besoins accrus par l'arriéré des années précédentes, malgré ses louables efforts pour rétablir l'équilibre. Dès 1807 la moitié de ses revenus était consignée entre les mains de commissaires chargés d'en faire la répartition entre ses créanciers. En 1816, il vendit ses vins, sa vaisselle, fit assurer sa vie, quitta le palais de Kensington, et mena à Bruxelles la vie la plus modeste, jusqu'au moment où la mort de la princesse Charlotte, ayant laissé tous les fils de Georges III sans enfants, décida le prince à se marier. Le duc de Kent mourut des suites d'un refroidissement. [M. RATHERY, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Erskine Neale, *Life of Edward duke of Kent*; Londres, 1850.

* KENT (*Victoria-Maria-Louisa*), duchesse DE), femme du précédent, mère de la reine Victoria, est née le 17 août 1786. Elle est fille de François, duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, et sœur du roi des Belges. Un mariage tout politique l'unit, dès l'âge de dix-sept ans, à Emich-Charles, prince de Linanges. Livrée exclusivement à l'éducation de ses enfants (Charles-Frédéric, qui régna après son père, et Anne-Fœdorovna, mariée depuis au prince de Hohenlohe-Langenbourg), elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de son époux, en 1814, époque où elle fut appelée à la régence de la petite principauté. Ce fut en 1818 que le duc de Kent, qui l'avait connue lors d'un voyage en Allemagne, demanda sa main. Née d'une sympathie réciproque, cette union donnait des espérances de bonheur qui ne furent point trompées. Ce bonheur, à peine altéré par les sacrifices que nécessitait l'état des affaires du prince, et que la duchesse avait acceptés courageusement, porté au comble par la naissance (24 mai 1819), d'une fille, héritière présomptive du trône qu'elle occupe aujourd'hui, fut tout à coup interrompu par la mort presque subite du duc. Une double tâche restait à sa veuve : celle de préparer sa fille au rôle de reine constitutionnelle de la Grande-Bretagne, et celle de faire honneur aux engagements du prince son époux. Grâce à la générosité de sa fille, qui affecta à cette destination une somme sur sa cassette, des arrangements furent pris, à la fin de 1839, pour désintéresser tous les créanciers du feu duc. Quant à la duchesse de Kent, un témoignage solennel de l'estime et de la confiance de la nation lui avait été donné par le bill proposé par lord Wellington, après la mort de George IV, et qui lui conférait la régence dans le cas où Guillaume IV viendrait à mourir avant que la jeune Victoria eût atteint sa majorité. Cette prévision ne s'est pas réalisée; mais la duchesse jouit auprès de sa fille de l'influence naturelle que lui assurent son titre et ses antécédents. [M. RATHERY, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Peerage.

KENT (*William*), peintre, architecte et sculpteur anglais, né dans le comté d'York, en 1684, mort le 12 avril 1748. Il appartenait à une famille pauvre, et fut mis en apprentissage chez un peintre de voitures. Se sentant capable de s'élever au-dessus de ce métier, il se rendit à Londres, et essaya de se faire un nom comme peintre de portraits et d'histoire. Il trouva des protecteurs qui se cotisèrent pour l'envoyer à

Rome. Il y passa plusieurs années, et, à son retour, il eut la bonne fortune d'obtenir le patronage du comte de Burlington, qui ne se contenta pas de l'appuyer de tout son crédit, mais qui lui donna même un logement dans sa maison. On croit même que Kent reçut de ce seigneur d'excellents conseils qui perfectionnèrent son talent. Il est sûr qu'il montra tout à coup pour l'architecture une capacité qu'on ne lui soupçonnait pas. Holkham, résidence du comte de Leicester dans le comté de Norfolk, est son chef-d'œuvre en ce genre; mais ce fut surtout dans l'art des jardins qu'il se montra habile. On le regarde comme l'inventeur de cette disposition qui consiste à donner aux jardins la variété pittoresque d'un paysage, et qui, sous le nom de jardins anglais, a été généralement adoptée en Europe. Ce genre n'était pas nouveau, et Dufresny l'avait récemment employé en France; mais Kent le mit à la mode. On a de lui quelques dessins pour les *Fables* de Gay, pour la *Fairy Queen* de Spencer et les poëmes de Pope. Le plus connu des ouvrages de Kent, comme sculpteur, est le monument de Shakspeare à Westminster; c'est cependant une œuvre médiocre. Z.

Walpole, *Anecdotes of Painting; Essay on Gardening*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KENT (*James*), compositeur anglais, né le 13 mars 1700, à Winchester, où il est mort, à la fin de 1776. Admis comme enfant de chœur à l'église cathédrale de Winchester, il y apprit la musique sous la direction de Vaughan Richardson, passa comme chanteur dans la chapelle royale, et y termina ses études avec le docteur Croft. La première place qu'il occupa fut celle d'organiste de Findon, dans le comté de Northampton. Nommé au même emploi au collége de la Trinité de Cambridge, il y resta jusqu'en 1737, époque où il obtint l'orgue de la cathédrale de Winchester. Dans la musique religieuse, Kent imita servilement le style de Croft, son maître, dont il était l'admirateur passionné; il faut dire à sa louange que peu d'auteurs ont réussi aussi bien que lui dans ce mélange d'harmonie et de mélodie qui rend si intéressant ce genre de composition. Mais il était si modeste et attachait si peu de prix à ses propres ouvrages que ses amis n'obtinrent pas sans peine qu'il éditât, peu de temps avant sa mort, un recueil de ses meilleurs morceaux. On cite de lui : un livre d'antiennes à quatre voix, et un livre de services du matin et du soir, publié par Corfe à Salisbury. Ses plus belles compositions dans le style religieux sont : *O Lord, our governor; — My song shall be of mercy; — Hear my prayer; — The Lord is my shepherd*, etc. P. L—Y.

Rose, *New Biogr. Dictionary*. — Burnet, *History of Music*.

KENT (*James*), célèbre jurisconsulte américain, né à Fredericksburg (État de New-York), le 31 juillet 1763, mort le 12 décembre 1847. Après avoir suivi les études ordinaires de Yale-College, près de Boston, il fit son droit sous un jurisconsulte distingué, Egbert Benson, *attorney general* de l'état de New-York, et fut reçu avocat en 1785. Il s'établit à Poughkeepsie, petite ville de l'État, et commença à pratiquer. Le droit avait pour lui un vif attrait, et il y consacra la plus grande partie de son temps. Le reste fut donné aux classiques de la littérature anglaise. Pendant quatre ans, de 1790 à 1794, il siégea dans la législature de son État, et y devint le chef de la minorité fédéraliste. Son parti étant alors inférieur en nombre dans l'État, il ne put réussir dans une nouvelle élection. et alla s'établir à New-York, où s'écoula le reste de sa vie. C'est alors qu'il parut abandonner la politique pour se livrer à une étude plus profonde des principes de jurisprudence. Nommé professeur de droit à Columbia-College, il donna une série de leçons préparées avec soin, et qu'il publia en 1795. Il y passe en revue les diverses formes de gouvernement qui ont existé à diverses époques, y expose l'histoire de l'union des États-Unis depuis le moment où ils ont agi de concert jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale, et examine la loi des nations dans ses rapports avec la paix, la guerre et la neutralité. Sa réputation de mérite s'accroissait peu à peu, mais sa fortune était restée fort médiocre. Il accepta donc en 1796 et 97 la place de *master in Chancery* et celle de *recorder* de New-York, ce qui améliora ses finances. Toutefois, il ne conserva pas longtemps cette position. Le gouverneur Jay l'ayant nommé juge de la cour suprême en 1798, il donna sa démission de ses autres places, bien que les appointements de la nouvelle fussent de beaucoup inférieurs. Il fut chargé de reviser le code légal de New-York, travail qui demandait beaucoup de savoir et de jugement, et dont l'accomplissement obtint l'approbation générale. En 1804 il devint *chief justice* de New-York, et remplit dix ans ces hautes fonctions avec beaucoup de succès. Il accepta ensuite le poste plus élevé de chancelier, qu'il occupa jusqu'en 1823, où, parvenu à l'âge de soixante ans, il en fut dépossédé par une clause de la constitution de l'État, portant que personne ne peut être chancelier ou juge après cet âge. La même année, à l'occasion d'une vacance dans la cour suprême des États-Unis (1), il fut chaudement recommandé au président Monroe par M. Wirt, alors *attorney general* et en cette qualité membre du cabinet. Le chancelier Kent appartenait au parti fédéraliste ou whig, et comme l'administration était entre les mains du parti opposé, le succès était chose assez difficile. « Kent, disait l'attorney général, occupe dans le pays un rang si élevé pour le jugement

(1) La cour suprême des États-Unis ne se compose que de *neuf juges*, dont l'un est président, sous le titre de *chief justice*. Elle a des attributions judiciaires et politiques de la plus haute importance. Sous ce double rapport, ses décisions sont souveraines et touchent à tous les intérêts vitaux du pays. Voy. chapitre VIII de l'ouvrage de M. de Tocqueville, *La Démocratie en Amérique*.

et le savoir, autant que pour la pureté de caractère, l'honneur et le patriotisme qui le distinguent, que je suis convaincu que le pays tout entier non-seulement approuverait, mais applaudirait à ce choix. » Déjà cette place avait été offerte à un candidat démocrate, qui avait longtemps hésité à faire une réponse : il accepta, et la recommandation de l'*attorney general* n'eut aucune suite.

Bien que déclaré *invalide* par la constitution de l'État, le chancelier Kent était loin de songer au repos. Pendant vingt-cinq ans il avait rempli des fonctions judiciaires et mené une vie très-laborieuse. Il pensait pouvoir être encore utile, et il ne voyait pas sans inquiétude la perspective des journées vides de l'avenir. « Je craignis, dit-il, dans la préface de ses *Commentaires*, que la brusque cessation de mes occupations habituelles et le contraste entre les discussions des cours et la solitude de la retraite ne produisissent un effet fâcheux sur ma santé et mon esprit, et ne vinssent jeter une ombre prématurée sur le bonheur de ma vieillesse. » Il accepta donc de nouveau et avec plaisir la place de professeur de droit à Columbia College. Il s'appliqua à introduire dans ses leçons les résultats de l'expérience qu'il avait acquise pendant sa longue carrière de juge. En 1826 il publia le premier volume de ses savantes leçons sous le titre de *Commentaires sur la Loi américaine ;* et ce fut seulement à la pressante sollicitation de ses amis qu'il s'y décida, car, dans sa modestie, il avait peu d'espoir que l'ouvrage reçût un accueil favorable du public. Mais le mérite de ces leçons fut promptement apprécié. Dans les années qui suivirent jusqu'à 1830, trois autres volumes parurent successivement avec un grand succès : l'ouvrage complet prit un rang élevé dans la littérature légale des États-Unis et fut partout adopté comme livre spécial d'étude. Le temps n'a fait que confirmer l'opinion favorable qu'il produisit à son apparition, et on le considère comme classique pour l'exposition de la loi constitutionnelle en Amérique. Les rapports et opinions qu'il a laissés comme *chief justice* et chancelier sont marqués des qualités qui distinguent les Commentaires. On y trouve à un degré éminent la clarté de style et le talent d'écrire. Kent continua, malgré son grand âge, à tenir un cabinet de consultation jusqu'à la dernière année de sa vie. Il avait conservé ses facultés intellectuelles et physiques, comme il arrive rarement aux vieillards qui ont passé quatre-vingts ans. Ses vertus privées lui avaient concilié au plus haut point le respect et l'estime générale. Sous le rapport légal, ses décisions sont citées dans les tribunaux comme la plus haute autorité, et ses opinions sur la loi constitutionnelle le mettent au niveau de ses illustres concitoyens Story et Marshall. Kent s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On dit que son fils William Kent prépare une biographie où la vie et les travaux de son père seront exposés d'après des manuscrits et des documents d'un grand intérêt.

J. CHANUT.

English Cyclopædia (Biography). — *Cyclopædia of American Literature.*

KENYNGALE (*Jean*), écrivain anglais, né à Norwich, vers 1380, mort en 1451. Il avait embrassé la profession ecclésiastique et fut aumônier de Richard, duc d'York ; il composa sur l'histoire naturelle d'Aristote un commentaire qui n'a point été imprimé et qui ne le sera probablement jamais. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. IV, p. 250.

KENYON (*Lloyd*, lord), magistrat anglais, fils aîné de Lloyd Kenyon de Bryno, né en 1732, à Gredington, dans le Flintshire, mort à Bath, le 2 avril 1802. Il fut d'abord clerc chez un procureur de Nantwich, commença ses études de droit à Lincoln's-Inn en 1754, et fut admis au barreau en 1761. Quoique estimé comme jurisconsulte et comme avocat, il n'arriva pas rapidement à un poste éminent. Enfin, en 1780, sa défense de lord Georges Gordon le mit en évidence, et, en 1782, il devint procureur général et grand-juge (chief-justice) de Chester, et fut élu membre du parlement par le bourg de Hindon dans le Wiltshire. Il s'attacha à la politique de Pitt, et succéda, en 1788, à lord Mansfield dans la dignité de grand-juge du Banc du Roi et reçut en même temps le titre de pair. Dans ces fonctions élevées, Kenyon se fit estimer par son impartialité, ses lumières, et le zèle avec lequel il poursuivait les vices sans se laisser arrêter par aucune considération de fortune et de naissance. Dans sa vie privée, lord Kenyon était fort simple, et poussait l'économie jusqu'à l'avarice. Il était sensible aux affections de famille, et la mort prématurée de son fils aîné abrégea ses jours. Il laissa une fortune de 300,000 livres. Son second fils, Georges Kenyon, lui succéda dans la pairie. Z.

Sketch of the Life and Character of lord Kenyon ; Londres, 1802, in-8°. — Bryéges, *Peerage.* — *Gentleman's Magazine*, LXXII. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KEPLER ou **KEPPLER** (1) (*Jean*), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, naquit le 27 décembre 1571, à Magstatt, près de Weil, dans le Wurtemberg, et mourut à Ratisbonne, le 15 novembre 1630. Venu au monde à sept mois, il conserva, pendant toute sa vie, une constitution très-délicate. A six ans il eut la petite vérole ; à peine rétabli, il fut envoyé à l'école de Leonberg. Sa mère, Catherine Guldenmann, fille d'un aubergiste des environs de Weil, ne savait ni lire ni écrire. Son père, Henri Kepler, fils d'un bourgmestre de Weil, qui avait des prétentions à la noblesse, servait dans la guerre contre les Pays-Bas, sous les ordres du duc d'Albe. De retour dans ses foyers, il se trouva complète-

(1) *Keppler* est la signature de plusieurs autographes du grand astronome. Mais tous ses ouvrages latins portent au frontispice : *Kepler.*

ment ruiné par suite de la banqueroute d'un ami pour lequel il avait donné sa garantie. Le jeune Kepler fut alors retiré de l'école, et dut, jusqu'à l'âge de douze ans, servir les pratiques de son père, qui avait ouvert un cabaret à Elmerdingen. Ainsi, le *législateur du ciel* fut d'abord garçon de cabaret (1). Mais, ce petit commerce ne prospérant pas, son père se fit de nouveau soldat : il s'engagea dans l'armée autrichienne qui devait combattre les Turcs, et depuis on n'en entendit plus parler. Sa mère, d'un caractère dur et tracassier, rendait l'enfant très-malheureux : il avait deux frères, plus âgés que lui, l'un fondeur en étain, l'autre soldat, deux véritables vauriens ; c'étaient les préférés de leur mère. A treize ans, le pauvre enfant faillit succomber à une grave maladie; rebuté en quelque sorte de ceux qui l'entouraient, il ne trouva quelque consolation qu'auprès d'une sœur unique, nommé Marguerite, mariée à un ministre protestant, qui lui-même vit de mauvais œil dans sa maison la présence d'un beau-frère. Ce pasteur l'employa d'abord aux travaux des champs; mais le voyant trop faible pour en supporter les fatigues, il le fit, en 1589, entrer, aux frais de l'État, dans le séminaire de Tubingue. Le jeune séminariste prit bientôt une part active aux controverses théologiques; mais les brochures qu'il avait composées à ce sujet étant contraires à l'orthodoxie protestante, il fut jugé indigne de tout avancement dans la hiérarchie ecclésiastique.

Mæstlin, grand partisan de Kopernik, venait d'être nommé, à l'université de Tubingue, professeur de mathématiques, science qui fait, dans toutes les universités allemandes, partie de la faculté de philosophie. Kepler en suivit assidûment les cours en 1592, y prit goût, et résolut d'abandonner la théologie. Il a eu soin de nous raconter lui-même cette circonstance providentielle de sa vie. « C'est en vérité, dit-il, une voix divine qui appelle les hommes à l'étude de l'astronomie, cette science exprimée non par des mots et des syllabes, mais par le monde lui-même, par cet effort de l'intelligence humaine à se mesurer avec la série des corps célestes. Mais la fatalité entraîne les hommes vers telle ou telle occupation, pour leur apprendre sans doute secrètement qu'ils font partie de la création, comme ils occupent une place dans les desseins de la Providence. Dès que je pus apprécier les charmes de la philosophie (*dulcedinem philosophiæ*), j'en embrassai avec ardeur tout l'ensemble. Je ne manquais pas de dispositions naturelles (*aderat quidem ingenium*), et je comprenais assez bien ce qu'on enseignait de géométrie et d'astronomie dans les écoles. Mais il n'y avait là rien qui pût décider de ma vocation. J'étais élevé aux frais du duc de Wurtemberg; et lorsque je voyais mes camarades hésiter, sur l'invitation de leur prince, à voyager à l'étranger, je résolus d'accepter tout ce qu'on me destinerait. Le premier emploi qui s'offrit fut celui d'astronome (1). »

Kepler avait vingt-deux ans quand il fut nommé, en 1594, professeur de mathématiques à Grætz, en Styrie. Il partit le 11 avril de Tubingue, et entra en fonctions le 24 du même mois. Outre la charge de l'enseignement, il avait celle de faire des almanachs. Il se mit aussitôt à rédiger le calendrier pour l'année 1595, et déjà, le 29 octobre 1594, six mois après son arrivée, il en envoya plusieurs exemplaires à des amis, parmi lesquels Mæstlin occupe le premier rang. Dans une de ses lettres, adressée à son maître, il parle du froid excessif qui régnait alors à Grætz, et qui avait fait périr beaucoup de monde. Dans une autre lettre, en date du 3 octobre 1595, il s'exprime ainsi : « Avant la création du monde, il n'y avait d'autre nombre que la Trinité, qui est Dieu lui-même. Le monde a été créé avec nombre et mesure. Laissant de côté les corps irréguliers, il ne reste que six corps réguliers : la sphère et cinq corps rectilinéaires (2) : la sphère appartient au dernier ciel. Le monde est double, mobile et immobile. Le monde immobile est occupé par les étoiles fixes, par le Soleil, par l'éther intermédiaire, trois éléments qui correspondent, dans la Trinité, au Fils, au Père et au Saint-Esprit. Le monde mobile est occupé par les six planètes tournant autour du Soleil, qui présente l'image du Père créateur : le Soleil distribue le mouvement comme le Père répand le Saint-Esprit (3). » On voit quelle influence l'étude de la théologie avait exercée sur l'esprit de Kepler, influence dont se ressentent tous ses écrits, particulièrement son *Mysterium Cosmographicum*, qui parut en 1596.

En 1597, Kepler épousa une veuve, belle et noble, Barbara de Müller, qui, en se mariant, avait exigé des preuves de noblesse que l'astronome se vit obligé de faire venir du Wurtemberg. Cette union ne fut guère heureuse. Vers la fin de 1599 commencèrent en Styrie les persécutions religieuses, qui firent chasser du collége de Grætz tous les professeurs protestants. Kepler accepta donc avec joie l'invitation que lui fit Tycho de venir à Prague l'aider dans l'achèvement de ses travaux (4). Mais sa position n'en devint pas meilleure : « Tout est incertain ici, écrivait-il à ses amis ; Tycho est un homme dur, avec lequel il est impossible de vivre ». On promettait à Kepler de beaux honoraires ; mais en attendant il était obligé de faire demander par sa femme l'argent à Tycho, florin par florin. Heureuse-

(1) Que l'on nous permette de faire ici un rapprochement, peut-être hasardé : Béranger, l'illustre chansonnier, aimait, surtout dans les dernières années de sa vie, à raconter à ses amis comment il avait été, vers l'âge de dix ans, garçon d'auberge chez sa tante. Il semblait en quelque sorte en tirer vanité.

(1) *De Motibus stellæ Martis*, p. 82.

(2) *Voy.* plus bas, col. 582.

(3) J. Kepler, *Opera omnia* (édit. de Ch. Frisch), t. I, p. 11.

(4) *Voy.* col. 583.

ment Tycho vint à mourir le 24 octobre 1601 ; Kepler fut aussitôt nommé astronome de l'empereur Rodolphe, avec 1,500 florins de traitement, et établit sa résidence à Linz. « La solde est brillante, écrivait-il encore, mais les caisses sont vides : je perds mon temps à la porte du trésorier de la couronne et à mendier. » Après la mort de Rodolphe, il conserva son emploi auprès de l'empereur Mathias, qui l'appela, en 1613, à la diète de Ratisbonne pour régler la correction du calendrier grégorien, que les protestants s'obstinaient à rejeter. Les arrérages qui lui étaient alors dus se montaient à 12,000 écus, et quoiqu'il voyageât à la suite de l'empereur, il était obligé, pour vivre, de composer de petits almanachs et de tirer l'horoscope pour les princes, alors très-curieux de lire leur sort dans les astres.

La libre disposition des papiers de Tycho consola Kepler de tous ses déboires, et c'est de ce moment que date la gloire de l'astronome. Si, comme savant, Kepler devait jouir désormais d'un bonheur inaltérable, il fut, en revanche, bien malheureux dans sa vie de famille. En 1611, il perdit trois enfants, ainsi que sa femme, devenue d'abord épileptique, puis folle. Quelque temps après, il apprit que sa mère était accusée « d'avoir été instruite dans l'art magique par une tante brûlée comme sorcière, d'avoir de fréquents entretiens avec le diable, de ne pas savoir verser de larmes, de faire périr les cochons du voisinage, sur lesquels elle faisait des promenades nocturnes, de ne jamais regarder en face les personnes auxquelles elle parlait, d'avoir engagé le fossoyeur à lui fournir le crâne de son mari pour en faire un gobelet et le donner en cadeau à son fils Kepler » ; bref, sa mère allait être brûlée comme sorcière. Afin d'arrêter les suites de cet étrange procès, dont l'instruction durait depuis plus de cinq ans, Kepler fit le voyage de Linz à Stuttgard (en 1620) pour intercéder personnellement auprès du duc de Wurtemberg. Mais il ne réussit qu'à faire modifier la sentence qui devait frapper sa mère : il fut décidé que le bourreau terrifierait la vieille femme en lui présentant pièce par pièce tous les instruments de la torture, et en lui détaillant leur mode d'action. Elle résista à l'épreuve en protestant énergiquement de son innocence, fut relâchée, et mourut deux ans après.

De retour à Linz, où il avait pour ennemis tous les prêtres catholiques, Kepler fut traité de nouveau non plus seulement d'hérétique, mais de fils de sorcière. La vie lui étant rendue insupportable, il quitta l'Autriche. Il s'attacha alors au fameux duc de Wallenstein, l'un des généraux de la guerre de Trente Ans, qui aimait fort l'astrologie ; mais comme le grand astronome n'encourageait pas le goût du général, il dut bientôt céder sa place à un astrologue italien, Zeno.

Kepler avait contracté un second mariage avec Suzanne Rettinger, dont il eut sept enfants. Les besoins du ménage augmentant, il fit de fréquents et inutiles voyages pour se faire payer l'arriéré de ses appointements. Sur ces entrefaites, sa santé s'altéra, et il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans. Ses cendres reposent dans l'église de Saint-Pierre à Ratisbonne. Il avait lui-même composé son épitaphe qui est ainsi conçue : « J'ai mesuré les cieux, à présent je mesure les ombres de la terre. L'intelligence est céleste ; ici ne repose que l'ombre des corps. »

Kepler a beaucoup écrit, le plus souvent à la demande des libraires et pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille. C'était là pour le grand astronome une bien rude épreuve, véritable expiation du génie. Ses ouvrages se ressentent un peu de cette vie tiraillée : ils manquent de plan ou de cadre, pèchent par une certaine redondance, et le style en est loin d'avoir la pureté et la concision de celui de Kopernik. Des nombreux ouvrages de Kepler, le plus important, celui qui seul aurait suffi à immortaliser le nom de son auteur, a pour titre : *Astronomia nova* Αἰτιολόγητος, *seu physica cœlestis, tradita commentariis de motibus stellæ Martis, ex observationibus G. V. Tychonis Brahe : jussu et sumptibus Rudolphi II, Romanorum imperatoris, etc., plurium annorum pertinaci studio elaborata Pragæ*; 1609, in-fol. (337 pages). On verra bientôt pourquoi l'auteur a choisi précisément *Mars* pour but de ses recherches, qui amenèrent la découverte de ses grandes lois.

On ne crée qu'à la condition de détruire d'abord ce qui existait. C'est dans l'opiniâtreté de la lutte contre les préjugés profondément enracinés, contre les doctrines de tous temps universellement reçues, qu'il faut chercher la vraie valeur des hommes de génie : ce sont les révolutionnaires, dans la bonne acception du mot. A la première page de son livre, Kepler rappelle ce qui, dès l'origine de l'astronomie, avait été admis comme irréfragable, savoir que les mouvements révolutifs des corps célestes sont uniformes et circulaires, « parce que le cercle parmi les figures et le ciel parmi les corps sont reputés ce qu'il y a de plus parfait (*ex figuris circulus, ex corporibus cœlum, censentur perfectissima*) ». Voilà ce qu'on enseignait depuis vingt siècles. Kopernik lui-même, malgré son audace, n'avait osé toucher à ce dogme séculaire (1) : Kepler entreprit le premier de l'abattre. Voici comment il y réussit. Il commence d'abord par embrasser l'ensemble des phénomènes, en ayant soin de distinguer l'apparent du réel, l'accessoire du principal. Le mouvement général, diurne, du ciel frappa les premiers observateurs. Bientôt ils virent que ce mouvement n'est régulièrement représenté que par les fixes (étoiles) : le Soleil, les pla-

(1) Kopernik dit expressément que toute autre supposition (c'est-à-dire le mouvement non circulaire et non uniforme) répugne à l'intelligence, et doit être considérée comme indigne des corps célestes, *quoniam ab utroque abhorret intellectus, esseque indignum tale quiddam in illis existimari* (*De Revolut. corporum cœlest.*, p. 2.)

nètes et la Lune se dérangent en commençant par rester de plus en plus en arrière (1), de telle façon que les étoiles étaient censées les plus rapides, et la Lune le plus lent de tous les astres; c'est pourquoi la Lune était représentée, dans l'harmonie céleste de Pythagore, par le son le plus grave. Cette confusion du mouvement général ou diurne (dû à la rotation de la Terre), avec les déplacements propres des astres plus rapprochés de nous, fut la principale cause de ce tissu inextricable de mouvements que Kepler compare à une pelote de fil (*in fili glomerati modum*). Leur distinction amènera un résultat tout contraire : la Lune sera l'astre le plus rapide, comparativement aux étoiles, dont le mouvement propre paraîtra nul. Les anciens savaient déjà que la vitesse angulaire des astres (du Soleil, de la Lune et des planètes), c'est-à-dire que leur déplacement, ou l'arc mesuré par les droites partant de l'œil de l'observateur ou du centre de la Terre) qu'ils décrivent atteint son maximum et son minimum au périhélie et à l'aphélie (2), aux deux extrémités de la droite désignée par les astronomes anciens sous le nom de *ligne des apsides;* et que la distance de la Terre au centre du cercle solaire (écliptique) en mesure l'excentricité. Tous les efforts des astronomes grecs tendaient à faire mouvoir les astres uniformément sur des cercles divers, et à en figurer les positions au ciel de manière à les faire concorder avec leurs déplacements angulaires; car les variations de vitesse des astres, dans leur marche révolutive, étaient supposées purement *optiques*, c'est-à-dire de simples effets de perspective, résultant des conditions de distance et de direction dans lesquelles les éléments successifs de la courbe circulaire uniformément décrite se présentaient aux yeux de l'observateur. L'application de cette théorie aux mouvements du Soleil n'offrait aucune difficulté; l'étendue de la variabilité dans la vitesse angulaire dépendait du rapport de grandeur établi entre le rayon du cercle excentrique et l'excentricité. Mais la même théorie était tout à fait insuffisante lorsqu'on voulait l'appliquer à la Lune et aux planètes. Pour remédier à ces défauts, on imagina les épicycles. Ptolémée n'en admettait qu'un seul; mais il le combinait avec un excentrique de manière à faire mouvoir uniformément le centre de l'épicycle autour d'un point distinct du centre de l'excentrique : ce point s'appelait l'*équant* ou centre d'égalité.

Kopernik et après lui, Tycho continuant à

(1) Lorsqu'on marque, par exemple, l'intervalle qui sépare une étoile du Soleil levant, on peut s'assurer que cet intervalle s'agrandit de jour en jour : l'étoile *précède* le Soleil de plus en plus, tandis que celui-ci *reste* de plus en plus en *arrière;* de là les expressions, très-connues chez les astronomiques grecs, de προηγούμενος et ὑπολειπτικός (sc. ἀστήρ).

(2) Ces deux expressions (près et loin du Soleil) remplacent celles de *périgée* et d'*apogée*, employées dans l'ancienne hypothèse du mouvement du soleil autour de la terre.

considérer les inégalités de vitesse angulaire comme purement optiques, imaginèrent de substituer de doubles épicycles à l'équant de Ptolémée. C'était une innovation malheureuse, qui s'éloignait encore plus de la vérité que l'hypothèse de l'astronome grec (1). Kepler ne l'adopta pas, bien qu'il se fût l'un des premiers chaudement déclaré pour le système de Kopernik : il tenait à ce système, mais débarrassé de tout rouage factice, avec des orbites simples liées entre elles par une loi commune de distances et de mouvements. La découverte d'une pareille loi était le rêve de toute sa jeunesse; la publication du *Mysterium Cosmographicum*, son premier ouvrage (l'auteur avait vingt-cinq ans), en fait foi (2). « Dieu, dit Salomon, a tout disposé par nombre, poids et mesures. En créant le monde, il fit, suivant Platon, de la géométrie. » Frappé de ces sentences et d'autres semblables, Kepler s'empara des données de Kopernik sur les distances et les révolutions planétaires, et en fit, pendant plusieurs années, le sujet de ses méditations; mais il n'en recueillit, comme il l'avoue lui-même, que l'avantage de mieux se les graver dans la mémoire. « Je m'abandonnai à cet égard, dit-il, à une hypothèse singulièrement hardie. Je supposais qu'outre les planètes visibles il y en avait deux autres invisibles, à cause de leur petitesse, l'une comprise entre Mercure et Vénus, l'autre entre Mars et Jupiter. Mais cela même ne me conduisit point au but. Enfin, je vins à imaginer que les planètes, quant à leur nombre et à leur distance, avaient un rapport direct avec les corps réguliers dont les anciens géomètres s'étaient occupés. Ces corps sont au nombre de cinq : le tétraèdre (pyramide triangulaire, formée de quatre triangles équilatéraux), l'hexaèdre ou cube (formé de six carrés), l'octaèdre (composé de huit triangles équilatéraux), le dodécaèdre (formé de douze pentagones réguliers), et l'icosaèdre (formé de vingt triangles équilatéraux). » Ce sont, comme on voit, les cinq polyèdres réguliers, les seuls de tous les solides géométriques qui soient composés de figures égales formant entre elles des angles égaux.

Voici maintenant l'hypothèse de Kepler suivant laquelle le rayon d'une orbite peut conduire aux rayons de toutes les autres. Si à une sphère dont le rayon est égal à celui de l'orbite de Mercure on circonscrit un octaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de Vénus. Si à cette seconde

(1) L'équant correspondait précisément, comme le découvrit plus tard Kepler, au foyer supérieur de l'ellipse que chaque planète décrit autour du Soleil placé à l'autre foyer, appelé, par opposition, foyer inférieur.

(2) Voici le titre complet de cet ouvrage : *Prodromus Dissertationum cosmographicarum, continens mysterium cosmographicum de admirabili proportione orbium cœlestium deque causis cœlorum numeri, magnitudinis, motuumque periodicorum genuinis et propriis, demonstratum per quinque regularia corpora geometrica;* Tubingue, 1596, in-fol.; nouvelle édit., Francfort 1621.

sphère on circonscrit un icosaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de la Terre. Si à cette troisième sphère on circonscrit un dodécaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de Mars. Si à cette quatrième sphère on circonscrit un tétraèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de Jupiter. Enfin, si à cette cinquième sphère on circonscrit un cube, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de Saturne. Ainsi, Kepler crut voir dans cette construction tout à la fois l'enchaînement régulier des planètes et leur nombre. Il envoya son ouvrage à Tycho, dont la « réponse, dit-il, l'aurait ravi si elle n'eût pas été suivie d'une éclipse de Soleil qui présageait de grands malheurs ». On voit que le grand astronome n'était pas encore complétement exempt des préjugés de son temps. Il est inutile d'ajouter que la conception qui le comblait alors de joie ne put être longtemps soutenue : non-seulement depuis lors de nouvelles planètes ont été découvertes, mais les distances au Soleil des planètes anciennement connues ne s'accordent pas avec celles qui résultent de la considération des cinq corps réguliers. Dans le même *Mysterium Cosmographicum*, l'auteur essayait de lier les distances des planètes au temps de leurs révolutions par une loi mathématique; il n'y réussit pas alors. Cet insuccès, qui aurait découragé tout autre, ne fit qu'aiguillonner le génie de Kepler. Dès la même époque (1596) il s'était déjà posé ces questions : « Le Soleil serait-il à la fois la cause du mouvement et de la lumière? Y aurait-il une âme motrice qui agirait avec plus de force sur les planètes voisines du Soleil que sur celles qui en sont éloignées? »

La publication du *Mysterium Cosmographicum* mit Kepler en correspondance avec Tycho, qui, réfugié en Bohême, avait accumulé pendant vingt ans une masse d'observations d'une précision alors très-rare. Tycho voulait fonder là-dessus ses nouvelles tables astronomiques, appelées *Rudolphines*, du nom de l'empereur Rodolphe II, qui lui avait donné une généreuse hospitalité. Il se faisait déjà aider dans cette tâche par Severinus; mais ce concours ne lui suffisant pas, il fit venir Kepler pour se l'adjoindre dans la composition de ces tables. « Ce fut là, dit avec raison le grand astronome, un coup de la Providence. Je me rendis en Bohême au commencement de l'année 1600, dans l'espoir d'apprendre la correction des excentricités des planètes. En voyant que Tycho se servait d'un système mixte (qui faisait tourner Mercure et Vénus autour du Soleil, tout en faisant ces trois astres avec toutes les autres planètes tourner autour de la Terre), je lui demandai la permission de me laisser suivre mes propres idées. La Providence voulut encore qu'il s'occupât de Mars; toute mon attention fut donc dirigée sur cette planète : c'est par les mouvements de Mars qu'il nous faut arriver à connaître les secrets de l'astronomie ou les ignorer perpétuellement (*ex Martis motibus omnino necesse est nos in cognitionem astronomiæ arcanorum venire aut ea perpetuo nescire*) (1). » En effet, parmi toutes les planètes alors connues, Mars est d'abord celle qui, dans sa marche révolutive, s'écarte le plus du cercle, courbe sacrée à laquelle Kopernik lui-même n'avait osé toucher; puis, son orbite est la plus rapprochée de l'orbite terrestre : la Terre est fort près de Mars quand elle passe entre lui et le Soleil dans les *oppositions*, tandis qu'elle s'en éloigne trois fois plus dans les *conjonctions*, quand c'est le Soleil qui se trouve entre elle et Mars. De là des variations d'aspect particulièrement propres à mettre en évidence la forme de l'orbite et les lois du mouvement réel de Mars. Quant aux autres planètes alors connues, leurs orbites diffèrent tellement peu du cercle, que la nature de la courbe qu'elles décrivent en réalité n'aurait jamais pu être reconnue avec certitude par une investigation immédiate (2).

Avant la fin de 1601, Tycho mourut, léguant son trésor d'observations à Kepler. Celui-ci se chargea dès lors seul de terminer ces fameuses *Tables Rudolphines*, qui lui coûtèrent vingt-cinq ans de travaux continus. Il employa d'abord les observations de Tycho pour éprouver les anciennes hypothèses d'orbites et de mouvements planétaires. Nous ne le suivrons pas ici dans tous les détails techniques qui sont exposés au long dans les premières parties de ses commentaires *De Motibus stellæ Martis*. Nous nous bornerons à rappeler la principale condition du problème : elle exigeait que le rayon vecteur (la droite tirée de l'observateur ou du centre du Soleil au centre de l'astre) « décrive autour du Soleil des angles dont la variabilité s'accorde avec les observations ». Kepler trouva que, pour certaines positions de Mars (dans l'aphélie et le périhélie), le centre de l'orbite divisait en deux parties égales, *bissectait* l'excentricité totale, c'est-à-dire qu'il occupait exactement le milieu entre le centre de l'excentrique et l'équant de Ptolémée; mais il ne lui semblait devoir la bissecter dans d'autres positions (intermédiaires entre celles de l'aphélie et du périhélie). Il en constata des différences (en longitude) qui s'élevaient jusqu'à 8 et 9 minutes. Or, les observations de Tycho ne comportaient, en aucune façon, des erreurs aussi grandes. L'hypothèse géométrique qui les donnait était donc fausse : l'orbite de Mars ne devait pas être un cercle, et pour sauver ces 8 ou 9 minutes d'erreur il fallait recommencer toute l'astronomie. Cette conclusion, aussi légitime que hardie, fit faire à Kepler le premier pas décisif dans la voie longue et pénible de ses découvertes. Après avoir

(1) *Astronomia nova, seu comment. de Motibus stellæ Martis*, p. 53 (édit. 1609).
(2) Biot, *Traité d'Astronomie*, t. IV, p. 431.

déterminé la position de l'aphélie de Mars, la longueur du diamètre qui va de l'aphélie au périhélie, et l'excentricité, il reprit l'hypothèse qui fait mouvoir Mars sur la circonférence d'un cercle excentrique à équant (point occupé par le Soleil et autour duquel le mouvement est uniforme). Il parvint ainsi à se convaincre que le *rayon vecteur héliocentrique de la planète décrit autour du Soleil des aires proportionnelles aux éléments du temps.*

Cette loi généralisée, c'est-à-dire appliquée aux orbites de toutes les autres planètes, est connue sous le nom de *seconde loi de Kepler :* c'est en réalité, comme on voit, la première dans l'ordre chronologique. Kepler la regardait comme l'expression d'un effet physique : ayant assimilé le Soleil à un aimant, cet effet devait représenter la somme des tractions exercées par la puissance magnétique de l'astre central sur les planètes suivant les directions des rayons vecteurs. Car, guidé par les idées de Gilbert, Kepler avait considéré le soleil comme la cause de la lumière et du mouvement. « Sans doute, dit-il, la lumière du soleil ne peut pas être la force motrice elle-même; mais que d'autres voient si la lumière ne fait pas l'office d'un instrument ou d'un véhicule dont se sert la force motrice (1). Rien ne se perd de cette force pendant son trajet : elle se fait sentir dans une zone large et éloignée, aussi bien que dans une zone étroite et plus rapprochée de sa source... Elle maintient et fait mouvoir les corps des planètes (*planetarum corpora complexa et vehens*); en un mot c'est le principe de tout le mouvement du monde (*actus primus omnis motus mundi*)... Quoique la force motrice (*virtus motrix*) ne soit rien de matériel, elle est cependant soumise à des lois géométriques, par cela même qu'elle s'applique à des corps matériels, et que les mouvements s'accomplissent dans l'espace et dans le temps. » Ce qu'il a surtout de remarquable, c'est le rapprochement qu'il fait de cette attraction universelle du Soleil avec la pesanteur terrestre. « Les exemples abondent, ajoute Kleper, pour montrer la parenté des phénomènes célestes avec les phénomènes terrestres (*cœlestium cum terrestribus cognatio*)... Tout est simple dans la variété des opérations naturelles. Ainsi dans un fleuve qui coule le mouvement simple c'est la tendance de l'eau à se porter vers le centre de la terre. Mais, comme ce chemin n'est pas direct, le cours de l'eau s'infléchit, suit toutes les sinuosités du terrain, et le mouvement se complique en apparence par des causes étrangères et adventices (2). » — Plus loin (3) l'auteur constate, par le calcul et l'observation, que la marche de la planète s'opère avec des vitesses continuellement variables selon les distances du Soleil, s'accélérant à mesure qu'elle s'approche de lui (périhélie) et se ralentissant à mesure qu'elle s'en éloigne (aphélie). Ces variations, dont Kopernik repoussait même l'idée, comme indigne de la perfection des astres, se présentaient, au contraire, à Kepler comme des conséquences très-naturelles de la force attractive, variable avec les distances, qu'il supposait exercée sur les planètes par le corps central. Il donne même à entendre clairement que les vitesses, dont les plus grands écarts s'observent au périgée et à l'apogée, sont à peu près en raison inverse du carré des distances (*quam proxima in dupla proportione distantiarum*) (1).

En lisant avec attention les chapitres *De Motibus stellæ Martis*, depuis le 32e, intitulé : *Virtutem quæ planetam movet in circulum attenuari cum discessu a fonte*, jusqu'au 42e, intitulé : *De defectu æquationum quæ bissectione excentricitatis et arcis triangularibus exstruuntur* (p. 165-210), on serait porté à diminuer la gloire de Newton au profit de celle de Kepler. En effet, après avoir lu ces pages, on se demande quel mérite il y avait à découvrir que les corps célestes s'attirent en raison inverse du carré des distances et que cette loi s'applique de même aux corps terrestres, en d'autres termes, que la force qui fait mouvoir les astres dans leurs orbites est la même que celle qui régit la chute des corps. Mais on change d'avis quand on approfondit le développement de la science, qui, elle aussi, suit des lois certaines : les grandes découvertes comme les grandes vérités forment en quelque sorte le patrimoine du genre humain; elles sont plus ou moins confusément entrevues à des siècles différents, jusqu'à ce qu'enfin un penseur, doué de cette divination qui constitue l'homme de génie, les tire de leur état latent et les inonde de lumière. Tel est l'enseignement de l'histoire.

Dans ces mêmes pages *De Motibus stellæ Martis*, Kepler parle le premier de la rotation du Soleil autour de son axe (*Solem gyrari*). Cette proposition, parfaitement démontrée depuis la découverte des taches solaires, n'avait alors que la valeur d'une hypothèse : l'auteur y était arrivé en comparant le Soleil à un orateur qui, placé au centre du groupe circulaire de ses auditeurs, ne fait face à tous qu'à la condition de tourner sur lui-même (2).

Si Kepler eût essayé de tracer, par des points,

(1) « Videant tamen alii utrum sese habeat lux instar instrumenti aut vehiculi fortasse cujusdam, quo virtus movens utatur. » (*De Mot. stell. Martis*, cap. XXXIII, p. 170.)

(2) *De Mot. stellæ Martis*, cap. XXXVIII, p. 183.

(3) Ibid., cap. LI.

(1) *De Mot. stell. Mart.*, cap. XLII, p. 208. Comp. Schubert, *Astronomia*, t. II, p. 175, et Biot, *Traité d'Astron.*, t. V, 16.

(2) « Finge ergo oratorem aliquem in magno cœtu hominum sese in orbem cingentium faciem suam, seu una corpus, convertere semel. Quibus ergo auditorum oculos suos offert obvios, illi et oculos ejus vident; qui vero post illum stant oculorum ejus aspectu tunc carent. At sese convertens, circumfert oculos ad universos in orbem. » (*De Mot. st. Mart.*, cap. XXXIV, *Corpus Solis esse magneticum et in suo spatio converti*, p. 178.)

l'orbite entière de Mars, en rassemblant dans une même construction graphique les longueurs et les distances des rayons vecteurs héliocentriques qu'il était parvenu à déterminer, il aurait découvert d'un seul coup la véritable forme de cette orbite. Mais il était loin de songer d'abord à l'emploi d'un procédé si simple, qui lui aurait épargné bien des peines. Ne pouvant encore se détacher entièrement de la théorie des anciens, il fit des tentatives multipliées pour représenter les mouvements de Mars par un *excentrique à équant* dont les éléments étaient calculés de manière à satisfaire aux oppositions de cette planète observées par Tycho. Ce manque de succès, par suite de 8 à 9 minutes de différence (en longitude) non imputable à des erreurs d'observation, l'avait déjà conduit, comme nous l'avons dit, à suspecter la légitimité d'une orbite circulaire. Mais pour entreprendre une construction graphique rigoureuse, il fallait d'abord en déterminer exactement l'élément principal, c'est-à-dire la direction et la longueur du plus grand diamètre de l'orbite, celui qui, passant par le Soleil, se dirige au périhélie et à l'aphélie de la planète. A cet effet, Kepler prit dans les registres de Tycho cinq observations de Mars faites près de l'aphélie (17 février 1585, 5 janvier 1587, 22 novembre 1588, 10 octobre 1590, 6 mars 1600), et trois observations de Mars faites près du périhélie (1er novembre 1589, 19 septembre 1591, 6 août 1593), et essaya d'en tirer tout le parti possible. Il serait trop long de donner ici une analyse complète de ce travail opiniâtre (1); qu'il nous suffise de rappeler que, chemin faisant, le grand astronome découvrit que « les vitesses angulaires héliocentriques de la planète au périhélie et à l'aphélie de son orbite sont réciproques aux carrés de ses distances au Soleil dans ces deux points; » ce qui fut le point de départ de la loi (déjà citée), de la proportionnalité des aires au temps. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les deux vitesses (à l'apogée et au périgée de Mars) sont calculées dans l'ellipse dont le foyer correspondait à l'équant de l'excentrique. Mais la vérité, relativement à la forme de l'orbite, lui échappa cette fois; et même lorsqu'il eut entre ses mains tous les éléments nécessaires pour faire mouvoir Mars suivant une courbe dans laquelle le rayon vecteur décrivait autour du Soleil des aires proportionnelles au temps, la vérité qu'il tenait lui échappa de nouveau, comme un véritable Protée. Se félicitant enfin d'avoir renversé une erreur séculaire en constatant que la planète ne décrit pas un cercle mais un ovale aplati dans le sens latéral au diamètre qui va de l'apogée au périgée, il chercha quelle forme il pourrait donner à cette orbite pour arriver à en carrer la surface et y faire décrire au rayon vecteur des aires proportionnelles au temps. La courbe qui se présentait tout naturellement, c'était l'ellipse; il l'essaya donc. Mais en soumettant cette nouvelle construction aux mêmes épreuves qu'il avait faite sur l'hypothèse d'une orbite circulaire, il trouva, au lieu d'une concordance, qui était en réalité presque parfaite, des discordances intolérables, qui n'existaient point. Ces discordances avaient leur origine dans une erreur de nombre, dans une évaluation inexacte du demi-petit axe de l'ellipse. Persuadé alors que l'ellipse s'écarte de la vérité autant que le cercle, il l'abandonna pour se livrer à des spéculations nouvelles, qui, à son grand désespoir, furent sans résultats. Enfin, frappé du retour imprévu du nombre 429, juste la moitié de celui (858) qui lui avait fait lâcher la vérité quand il la tenait, il revint définitivement à l'ellipse, et réussit à établir que *les orbites de toutes les planètes sont des ellipses dont le Soleil occupe un des foyers*. C'est, comme on voit, la *seconde loi de Kepler* dans l'ordre chronologique de sa découverte.

Mais ces deux lois ne donnent que les mouvements individuels des planètes dans leurs orbites propres, sans établir entre elles aucun rapport mathématique. Dès son début dans la science, Kepler s'était persuadé qu'un tel rapport devait exister : son *Mysterium Cosmographicum* témoigne des nombreuses tentatives qu'il fit dans ce sens. Ces tentatives étaient alors prématurées, à cause de l'évaluation trop imparfaite des distances relatives des planètes au Soleil.

Vingt-deux ans plus tard, après avoir terminé son travail sur Mars, Kepler reprit son ancienne idée; il crut rêver ou avoir fait quelque pétition de principe (1), lorsque, à force de retourner les chiffres et après avoir été de nouveau détourné de la vérité par une erreur de calcul, il parvint enfin, au bout de dix-sept ans de laborieuses recherches (*laboris mei septemdecennalis in Observationibus Braheanis*) (2), le 15 mai 1618 (c'est lui-même qui donne cette date), à découvrir cette troisième et derniere des lois qui portent son nom : *Les carrés des temps des révolutions de deux planètes quelconques sont entre eux comme les cubes des demi-grands axes de leurs orbites.*

On raconte que le célèbre professeur Ramus, l'une des victimes du massacre de la Saint-Barthélemy, avait promis d'abandonner sa chaire et tous ses émoluments à celui qui rendrait compte, sans hypothèse, de tous les mouvements célestes. « Vous avez bien fait, s'écria Kepler avec un sentiment d'orgueil légitime, de quitter cette vie, car vous seriez aujourd'hui obligé de me céder votre chaire. »

(1) Cette analyse a été très-bien faite par M. Biot, dans son *Traité d'Astronomie*, t. V, p. 146 et suiv.

(1) « Ut somniare me et præsumere quæsitum inter principia, primo crederem. » (*Harmonice Mundi*, lib. V, p. 189.)

(2) C'est ici que l'auteur s'écrie : *Tandem, tandem gemina proportio temporum periodicorum ad proportionem orbium venit :*

Sera quidem respexit inertem;
Respexit tamen, et longo post tempore venit.

Les trois lois de Kepler, qui font la juste admiration de la postérité, ont été depuis confirmées par tous les astronomes. C'est en s'appuyant sur elles que Newton est parvenu à formuler la force de l'attraction qui régit le monde (1).

C'est dans l'*Harmonice Mundi* (p. 189) que se trouve exposée la loi ci-dessus énoncée de la proportionnalité des carrés des révolutions aux cubes des distances. Voici les propres termes de Kepler : *Proportio quæ est inter binorum quorumcunque planetarum tempora periodica, sit præcise sesquialtera proportionis mediarum distantiarum, id est orbium ipsorum.*

Cet ouvrage a pour titre complet (qui en donne en quelque sorte l'analyse) : *Harmonices Mundi Libri V, quorum Primus geometricus de figurarum regularium, quæ proportiones harmonices constituunt, ortu et demonstrationibus; Secundus architectonicus, seu ex geometria figurata, de figurarum regularium congruentia, in plano vel in solido; Tertius, proprie Harmonicus, de proportionis harmonicæ ortu ex figuris, deque natura et differentiis ad cantum pertinentium, contra veteres; Quartus metaphysicus, psychologicus et astrologicus, de Harmoniarum mentali essentia, earumque gradibus in mundo, præsertim de harmonia radiorum, ex corporibus cœlestibus in terram descendentibus, ejusque effectu in natura, seu anima sublimi et humana; Quintus astronomicus et metaphysicus de Harmoniis absolutissimis motuum cœlestium ortuque excentricitatum ex proportionibus harmonicis*; Linz, 1619, in-fol.; le titre et le contenu des *Harmonice Mundi* rappellent les idées de Pythagore sur l'harmonie céleste. L'auteur y dit, entre autres, que dans la musique des astres Saturne et Jupiter jouent la basse, Mars le ténor, la Terre et Vénus la haute-contre, et Mercure le fausset; que l'air est toujours troublé quand les planètes sont en conjonction, et qu'il pleut quand elles sont à 60 degrés.

Parmi les autres ouvrages de Kepler, nous signalerons : *Ad Vitellionem, Paralipomena, quibus Astronomiæ Pars optica traditur; potissimum de artificiosa observatione et æstimatione diametrorum deliquiorumque Solis et Lunæ. Habes hoc libro, lector, inter alia multa nova, tractatum luculentum de modo visionis et humorum oculi usu, contra opticos et anatomicos*; Francf., 1604, in-4°. Cet ouvrage est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Optique. On y trouve, en termes non équivoques, les premiers indices de la théorie de l'ondulation, aujourd'hui généralement adoptée, ainsi que de la loi du sinus de réfraction, dont la découverte est attribuée par quelques-uns à Descartes, et par d'autres à Snellius. La lumière consiste, d'après Kepler, dans un écoulement continu et d'une vitesse infinie de la matière du corps lumineux. En discutant les Tables de Vitellion sur la réfraction de la lumière passant de l'air dans l'eau, l'auteur établit nettement que cette réfraction augmente dans un plus grand rapport que les angles d'incidence à partir de la perpendiculaire (1). Il reconnut aussi que la réfraction est nulle au zénith, et non pas à 45° de hauteur, comme l'avait imaginé Tycho, et il forma une table assez exacte : elle ne diffère jamais de la réfraction véritable de plus de 9 secondes, depuis le zénith jusqu'à 70°. Le premier aussi il démontra, contrairement à l'opinion de Tycho, qu'à hauteur égale au-dessus de l'horizon, la réfraction de tous les astres est la même, et qu'elle ne dépend ni de leur distance à la Terre ni de leur éclat. Il pensait avec raison qu'elle devait un peu varier avec l'état de l'atmosphère. Il déduisit de ses calculs de réfraction le rapport de la densité entre l'air et l'eau, et il trouva les nombres 1 et 1177 $\frac{2}{3}$ (2). « Je n'ignore pas, croyez-le bien, ajoute-t-il, qu'en soutenant que l'air a toujours été pesant, je vais encourir le blâme des physiciens; mais la contemplation de la nature entière me confirme dans mon idée (3). » Torricelli, à qui on attribue généralement la découverte de la pesanteur de l'air, n'était pas encore né quand ces paroles de Kepler étaient déjà imprimées. Relativement au Soleil, le grand astronome pensait que cet astre est le corps le plus dense de la nature; en quoi il se trompait, d'après les recherches des modernes. Mais il était dans le vrai en affirmant que la masse du Soleil est supérieure à la somme de toutes les masses planétaires. La Lune, qu'il supposait habitable, lui paraissait plus lumineuse au bord qu'au centre. Quant à la lumière rougeâtre qu'elle réfléchit pendant les éclipses, il en trouve la cause dans les rayons réfractés par notre atmosphère, qui diminuent la longueur du cône d'ombre projeté par la Terre à l'opposite du soleil. « On a, fait ici remarquer F. Arago, très-peu ajouté depuis Kepler à ce que cette théorie renferme de spécieux et de satisfaisant (4). »

Dans le même ouvrage, Kepler énonce le premier l'idée d'assimiler les éclipses de Soleil aux éclipses de Lune, en supposant l'observateur placé dans le Soleil et calculant l'entrée des différentes régions de la Terre dans le cône d'ombre projeté sur elle par la Lune (placée entre le soleil et la Terre). « C'était, à proprement parler, calculer une éclipse de Terre. C'est en suivant cette conception ingénieuse que les géomètres sont parvenus à donner pour le calcul des éclipses de Soleil des formules presque aussi simples que

(1) Les lois de Newton sont virtuellement contenues dans la troisième loi de Kepler, où le cube représente la masse.

(1) *Ad Vit., Paralip.*, pag 14 et suiv.

(2) Le vrai rapport est celui de 1 à 773.

(3) « Non ignoro, ne credas, me physicorum reprehensionem incursurum, qui aerem et hic et antea gravem seu ponderosum esse statuam : at me sic docuit totius naturæ contemplatio. » (*Paralip., in Vitell.*, p. 128.)

(4) *Œuvres d'Arago*, t. III (Notices biographiques), p. 220.

les procédés relatifs aux calculs des éclipses de Lune proprement dites (1). » Kepler indiqua en même temps le moyen de déduire la différence de longitude de deux lieux, des observations des éclipses solaires. Ce moyen est plus difficile mais beaucoup plus exact que celui qu'on déduit des éclipses de lune. Dans un chapitre sur les comètes, qu'il dit être aussi nombreuses que les poissons de la mer (*sicut pisces in mari*), il essaye d'établir que le noyau est formé d'une matière liquéfiée, lumineuse par elle-même, et que la barbe ou queue, composée d'une matière vaporeuse, éthérée, se diffusionne toujours du côté opposé au soleil (*cometarum barbas semper in plagam solis contrariam spargi* (2).

Les chapitres sur la vision intéressent au plus haut degré l'histoire de la physiologie. L'auteur y montre que la rétine est l'organe essentiel de cette fonction; comment, malgré le renversement des images solaires, nous devons voir les objets droits; que chez les myopes, les rayons lumineux, partant d'un objet, se réunissent avant d'atteindre la rétine, et forment ainsi sur cet organe une image confuse. Enfin, c'est à Kepler que l'on doit la vraie théorie de la vision. — *Epitome Astronomiæ Copernicæ, in VII libros digesta*, etc., publiée à Ling, en 2 vol. in-4°, de 1618 à 1622; une nouvelle édition parut à Francfort, en 1635, 3 vol. in-12. C'est le premier manuel d'astronomie fondé sur les nouveaux principes de la science. Il est rédigé sous forme de dialogues. L'auteur y revient sur la rotation du Soleil, centre des mouvements planétaires. Il parle aussi des taches du Soleil, qui sont, suivant lui, des nuages ou des fumées s'élevant du sein de cet astre. Il attribue positivement au Soleil une atmosphère, qui, ajoute-t-il, forme le cercle lumineux dont la Lune est bordée durant les éclipses totales du Soleil. — *De stella nova in pede Serpentarii, etc., annex. 1° de stella incognita Cygni narratio astronomica; 2° De Jesu Christi servatoris vero anno natalitio*, etc.; Prague, 1606, in-8°. Après avoir parlé de la découverte de la nouvelle étoile vue dans la constellation du Serpentaire, il discute les observations qui en avaient été faites en divers lieux, et montre qu'elle n'était douée ni d'un mouvement propre ni d'une parallaxe annuelle. Dans le même ouvrage, déparé par quelques rêveries astrologiques, Kepler s'attache à prouver que l'année de la naissance de Jésus-Christ n'a pas été fixée avec précision, et qu'il faut reculer l'ère chrétienne d'au moins quatre ans. — *Dioptrica;* Francfort, 1611; réimprimé à Londres, 1653, in-8°. L'auteur emploie le premier la règle approximative de la proportionnalité de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence pour étudier les propriétés des lentilles plano-sphériques ou des lentilles dont les deux surfaces appartiennent à des sphères de même rayon; et il donne les formules, encore usitées aujourd'hui, pour calculer les distances des foyers de semblables lentilles. On voit par cet ouvrage que Kepler imagina aussi le premier de composer des lunettes au moyen de l'accouplement de deux lentilles convexes (Galilée employait toujours une lentille oculaire concave et une lentille objective convexe). C'est donc encore à Kepler que revient l'honneur de la combinaison qui constitue les véritables lunettes astronomiques. Quant à la règle pour déterminer le grossissement de ces lunettes, et qui consiste à diviser la distance focale de l'objectif par celle de l'oculaire, elle est due à Huygens. — *De Cometis Libelli tres : astronomicus, physicus, astrologicus, et cometarum physiologia nova et paradoxos;* Augsbourg, 1619, in-4°. Kepler fait mouvoir les comètes en ligne droite, parce qu'il croyait que ces astres ne reviennent plus. Il supposait leur queue formée des rayons du Soleil, qui, en traversant le corps de la comète, entraînaient sans cesse des particules de sa substance. L'auteur gourmande Sénèque pour avoir traité de mensonger le témoignage d'Éphore parlant d'une comète qui se partagea en deux portions suivant des routes différentes. Tous les astronomes étaient de l'avis de Sénèque jusqu'à ce que de nos jours la comète de Biela vint leur apprendre que Kepler avait raison d'admettre la possibilité d'un pareil phénomène. Il pensait aussi que des épidémies pouvaient être produites par des comètes dont la queue envelopperait la Terre. Nous ne possédons encore aucune preuve décisive pour admettre ou rejeter cette proposition. — *Tabulæ Rudolphinæ, astronomicæ scientiæ, temporum longinquitate collapsæ, restauratio continetur, a Tychone Brahe primum animo concepta et destinata anno Christi MDLXIV, exinde observationibus siderum accuratissimis, post annum præcipue MDLXXII, serio affectata*, etc.; Ulm, 1627, in-fol. Ces tables étaient destinées à remplacer les *Tables Pruténiques* (dédiées à Albert, duc de Brandebourg) de Reinhold, qui avaient pour base les observations défectueuses de Ptolémée et de Kopernik. — *J. Kepleri Somnium, seu opus posthumum de astronomia lunari;* Sagan et Francfort, 1634, in-4°. Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, par le fils du grand astronome, donne la description des phénomènes célestes tels qu'ils apparaîtraient à un observateur placé dans la Lune. Huygens, dans son *Cosmotheoros*, lui a fait de larges emprunts.

Kepler a laissé, en mourant, beaucoup de manuscrits inédits. Hensch en publia un volume en 1718; mais il ne put réunir les fonds nécessaires pour faire paraître le second, qu'il avait promis. De nos jours M. Ch. Frisch a entrepris une édition depuis longtemps désirée, des *Œuvres complètes* de Kepler, en y comprenant la publication des manuscrits conservés dans différentes bibliothèques. Espérons que cette entreprise,

(1) *Œuvres d'Arago*, ibid., p. 223.
(2) *Astronomiæ Pars optica*, p. 264

digne de tous les encouragements, n'ait pas le sort de celle de Hansch. Nous en avons sous les yeux le premier volume, qui vient de paraître (Francfort et Erlangen, 1858, gr. in-8°, de 670 pages). Il contient : *Prodromus Dissertationum Cosmographicarum seu Mysterium Cosmographicum* (avec des notes de l'éditeur); — *Apologia Tychonis, contra R. Ursum* (avec des notes de l'éditeur); — *Literæ Kepleri de Rebus Astrologicis ; — Calendarium in annum* 1588; — *Calendarium in annum* 1599; — *De Fundamentis Astrologiæ certioribus;* — *Judicium de Trigono igneo;* — *Prognosticum in annum* 1605; — *Bericht vom neuen Stern* 1604; — *Prognosticum in annos* 1618 *et* 1619; — *Responsio ad Roeslinum ;* — *Tertius Interveniens.* Ce dernier traité offre le plus haut intérêt à ceux qui croient à l'astrologie; car, quoi qu'on en dise, il y a encore des astrologues, comme il y a des alchimistes. F. HOEFER.

Kepler, *De Motu stellæ Martis.* — Breitschwerd, *Keplers Leben und Wirken ;* Stuttg., 1831. — Brewster, *Lives of the Martyrs of Science;* Londres, 1841. — Arago, *Notices biographiques,* t. II. — Biot, *Traité d'Astronomie*, t. IV et V.

KEPLER (*Louis*), médecin allemand, fils du précédent, naquit à Prague, le 21 décembre 1607, et mourut le 13 septembre 1663. Il fit ses premières études à Lintz, et les continua à Ratisbonne. A Vienne, où il vint en 1624, il cultiva la poésie et la philosophie. Il se retira ensuite à Sulzbach, pour y être à l'abri du tumulte de la guerre qui ravageait alors l'Autriche. En 1627, après avoir professé pendant six mois au collége de Sulzbach, il se fit recevoir maître ès arts à Tubingue. Il étudia alors la médecine, séjourna successivement à Bâle, à Strasbourg, enfin à Genève, où pendant une année il exerça la médecine. En 1635 il se fit recevoir docteur à Kœnigsberg, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Incubo;* Kœnigsberg, 1643, in-4° ; — *Liber Galeni de Symptomatum Caussis secundis in Theses contractus ;* Strasbourg, 1631, in-4°; — *Methodi conciliandarum Sectarum in medicina discrepantium Sectio prima ;* Kœnigsberg, 1648, in fol.; — *Somnium, sive Opus posthumum de Astronomia Lunari ;* Sagan, 1634, in-4°. V. R.

Niceron, *Mémoires*, XXXVIII. — *Biog. Méd.* — Hensch, *Vita Kepleri.* — Witte, *Diarium Biographicum.*

KEPPEL (*Auguste*, baron ELDON, vicomte), amiral anglais, né le 2 avril 1725, mort dans le Suffolkshire, le 3 octobre 1786. Il était le second fils du comte d'Albermale, et d'une famille originaire de la Gueldre. Déjà bon marin, il fut désigné pour accompagner l'amiral Anson dans l'expédition destinée par l'Angleterre à la ruine des colonies espagnoles de l'Amérique. L'escadre se composait de six navires montés par quatorze cents hommes. Elle appareilla le 18 septembre 1740, toucha aux îles du cap Vert, au Brésil, et s'engagea le 7 mars 1741 dans le détroit de Lemaire. Au débouquement, une tempête dispersa l'escadre. Anson et Keppel, abandonnés par leurs conserves, continuèrent courageusement leur voyage; ils abordèrent dans l'île fertile et déserte de Masa-Fur (l'une des îles Juan-Fernandez), et de là ils allèrent piller et incendier, en novembre 1741, Payta, une des plus riches places des Espagnols dans le Pérou. Les vainqueurs y recueillirent environ 180,000 piastres, et firent aussitôt voile pour les îles des Larrons; mais un seul vaisseau, le *Centurion*, put les y porter, et avant d'y arriver le scorbut tua les deux tiers des équipages entassés. Ils touchèrent à l'île de Tinian; mais, craignant les Espagnols, ils relâchèrent à Macao, radoubèrent leur bâtiment, et se remirent aussitôt en mer. Chemin faisant, ils enlevèrent un navire castillan portant 1,500,000 piastres en argent et un chargement d'égale valeur en épices, cochenille, bois de teinture, etc. Anson et Keppel sillonnèrent ensuite l'archipel de la Sonde, doublèrent le cap de Bonne-Espérance et débarquèrent en Angleterre, le 15 juin 1745. Leurs prises se montaient à dix millions, qui furent transportés triomphalement à Londres sur trente-deux chariots. Keppel fut nommé commodore en 1752 et chargé de châtier les pirateries des corsaires barbaresques. Il y réussit en partie. De 1755 à 1758, il croisa sur les côtes françaises, et le 29 mars 1759 partit secrètement de Spithead avec des troupes de débarquement commandées par le général Hodgson. Le 7 avril il arriva sur les côtes de Bretagne, et le lendemain essaya une tentative de débarquement sur Belle-Isle. Repoussé avec perte, Keppel renouvela son attaque avec succès, et força les Français à capituler, le 7 juin. Il devint successivement commandant de la division des *marines* (soldats de marine) de Plymouth (1760), contre-amiral de l'escadre bleue (1761), lord de l'amirauté en 1765, vice-amiral en 1775, et amiral en 1778. La guerre contre la France était dans toute sa fureur. Le 13 juin Keppel mit en mer avec vingt vaisseaux de ligne; le 17 il s'empara de la frégate *La Licorne; La Belle-Poule*, sa conserve, commandée par le brave La Clochetterie, après un combat acharné, gagna la côte de France. Le 27 Keppel rentra à Portsmouth pour se renforcer; l'arrivée des convois venus des Antilles et du Levant lui procura des matelots expérimentés, et le 9 juillet il appareilla avec trente vaisseaux; le 23 il se trouva en présence de la flotte française, commandée par le comte d'Orvilliers et forte de trente-deux vaisseaux. Le 27 les deux armées combattirent à la hauteur d'Ouessant sans résultat décisif, ce qui causa un vif mécontentement en Angleterre. Sir Hugh Palliser, qui commandait l'arrière-garde de Keppel, crut devoir accuser son chef d'incapacité et de lâcheté. Le ministère semblait disposé à sacrifier l'amiral à l'opinion populaire. Un procès s'ensuivit : commencé le 9 janvier 1779, à Portsmouth, il se termina le 11 février suivant, par l'acquittement de l'accusé, auquel les chambres

votèrent des remercîments. Le 28 février 1782 Keppel, créé vicomte, fut appelé au ministère formé sous les auspices du marquis de Rockingham, en qualité de premier lord de l'amirauté; il ne remplit ces fonctions que jusqu'au changement de cabinet, causé par la mort de Rockingham (1er juillet 1782). Il fut nommé pair d'Angleterre, sous le titre de *baron d'Eldon*, et rentra au pouvoir le 2 avril 1783, lors de la formation du ministère dit *de coalition* et présidé par le duc de Portland; le 18 décembre il reçut sa démission ainsi que ses collègues : Pitt devenait premier ministre et le faisait remplacer par l'amiral vicomte Howe (*voy.* ce nom). Depuis lors, Keppel resta éloigné des affaires publiques. Il mourut célibataire. Alfred DE LACAZE.

Kippis, *The Life of lord Anson*. — *Biographical Dict.* — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KER *de Kersland* (*Jean*), philologue écossais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à la famille noble des Crawford, et emprunta son nom au clan des Ker, dont son beau-père était chef. Il était professeur d'hébreu à Édimbourg. Sous le règne de la reine Anne, il fut employé dans diverses négociations relatives à l'union des couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Il eut aussi des missions à l'étranger. On a de lui : *Selectæ de Lingua Latina Observationes*; Londres, 1709, in-8°; — *Memoirs and secret Negociations*; Londres, 1726, 3 vol. in-8°. Des retranchements avaient été faits dans la première édition; ils furent publiés dans un volume complémentaire intitulé : *Castrations of John Ker's Memoirs taken from the original mss.*; (Londres) 1727, in-8°. Les *Memoirs* de Jean Ker ont été traduits en français, sous ce titre : *Mémoires contenant des réflexions intéressantes sur le commerce et une histoire abrégée de l'île de Majorque*; Rotterdam, 1726-1728, 3 vol. in-8°. Z.

Mémoires de Jean Ker de Kersland. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. — Œttinger, *Bibliographie Biograph.*

KÉRALAY (DE), missionnaire français, de la congrégation des Missions étrangères, sacré évêque de Rosalie en 1722, vicaire apostolique de Siam en 1727, mort à Juthia, le 27 novembre 1737. Après avoir administré deux ans la mission de Merguy (1720-1722), il se rendit à Juthia pour être sacré évêque de Rosalie et coadjuteur de M. de Cicé, vicaire apostolique de Siam, auquel il succéda, en 1727. La cour, qui avait d'abord semblé favoriser la religion chrétienne, ne tarda pas, à l'instigation des bonzes, de diriger contre elle une violente persécution. Il fut défendu aux missionnaires d'écrire des livres religieux en langue siamoise, et de prêcher la doctrine aux Siamois, aux Pégouans et aux Laos. Des inscriptions blasphématoires, gravées sur la pierre, furent placées devant ou dans les églises. L'évêque de Rosalie, plusieurs fois traîné devant les tribunaux, ne cessa de montrer une patience héroïque et une fermeté inébranlable. La mort du roi et la guerre civile qui la suivit lui laissèrent quelque repos. Mais il eut encore la douleur de voir persécuter les chrétiens de Ténassérim. L'orage venait à peine d'être apaisé, quand ce prélat termina sa carrière apostolique le 27 novembre 1737. F. X. T.

Lettres édifiantes. — Henrion, *Histoire des Missions.* — Pallegoix, *Description du royaume Thaï*; Paris, 1854, in-12. — *Archives du Séminaire des Missions étrangères.*

KERALIO (Le chevalier *Louis-Félix* GUINEMENT DE), littérateur français, né à Rennes, le 17 septembre 1731, mort le 10 décembre 1793, à Grosley (Seine-et-Oise). Ses études terminées, il suivit la carrière militaire, et, jeune encore, était major d'infanterie lorsqu'il quitta le service, avec la croix de Saint-Louis. Plus tard, en 1769, il devint professeur à l'École Militaire, et fut nommé en 1780 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Pendant la révolution, lors de la formation de la garde nationale de Paris, il fut élu chef de bataillon. De Keralio a publié les ouvrages suivants : *Collection de différents morceaux sur l'histoire naturelle du Nord et sur l'histoire naturelle en général* (traduit de l'allemand); Paris, 1763, 2 vol. in-12; — *Des Penchants de la Nature*; Paris, 1769, in-12; — *Recherches sur les Principes généraux de la Tactique*; Paris, 1769, in-8°; — *Histoire naturelle des Glaciers de la Suisse*, trad. de l'allemand, de Gruner; 1770, in-4°; — *Mémoires de l'Académie royale de Stockholm*, etc. (trad.), t. Ier, 1772, in-4° : ce volume seul a été traduit; — *Histoire de la Guerre des Russes et des Turcs de* 1736 *à* 1739 *et de la Paix de Belgrade qui la termina, avec les cartes et les plans nécessaires*; Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1772, 2 vol. in-12; 1780, 2 vol. in-8° : « Cet ouvrage, dit Palissot, paraît avoir été fait sur de bons mémoires; on y trouve des notes et des observations du prince Dimitri Galitzin; » — *Discours sur l'Amour de la Patrie*, par Richard Price, trad. de l'anglais; Paris, 1789, in-8°. Les *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres* contiennent de lui deux mémoires, l'un sur la *Connaissance que les anciens ont eue des pays du nord de l'Europe*, t. XLV, ann. 1793; l'autre *Sur l'Origine du Peuple Suédois*, t. XLVI, même année. Il a inséré dans les *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi* un extrait du *Chronicon Regum Sueciæ* de l'archevêque Olaüs Petri (t. Ier); un autre de *Joms Wicking Saga*, traduit en latin par Arngrim Jonæ (t. II), et une notice *Sur un manuscrit du seizième siècle contenant les lois municipales de Suède* (t. VI). Keralio a été au nombre des rédacteurs du *Journal des Savants*, de 1783 jusqu'à sa suppression, en 1792. Enfin, il a donné des articles au *Mercure National*, en 1790 et 1791.

Sa femme, *Marie-Françoise* ABEILLE, née à Rennes, morte au commencement du dix-neu-

vième siècle, a publié : *Les Soirées d'un Fat*; Paris, 1762, deux parties, in-12; — *Les Visites*; Paris, 1792, in-8°; — Une traduction des *Fables de Gray*, 1759 (1). GUYOT DE FÈRE.

Desessarts, *Siècles Littéraires*. — Palissot, *Mémoires sur la Littérature*.

KERALIO (*Louise-Félicité* GUINEMENT, femme ROBERT), traductrice française, fille du précédent, née en 1758 ou 1759, morte à Bruxelles, en 1821. Son père avait pris soin de son éducation. Elle épousa Robert, qui fut député de Paris à la Convention nationale. Madame Roland la peint ainsi dans ses *Mémoires* : « Je vis une « petite femme spirituelle, adroite et fine, qui me reçut fort agréablement. » Mme Keralio a publié : *Essai sur les moyens de rendre les facultés l'homme plus utiles à son bonheur, trad. de l'anglais de Jean Gregory*; Paris et Deux-Ponts, 1775, in-12 (anonyme). Dans les *Siècles Littéraires*, Desessarts, qui n'est pas toujours exact, attribue cet ouvrage au chevalier de Keralio; — *Adélaïde, ou Mémoires de madame la marquise de M****; Neufchâtel, 1776, in-8° (anonyme); — *Histoire du Grand-Duché de Toscane sous le gouvernement des Médicis, par Riguccio-Galuzzi, trad. de l'italien* (avec Lefebvre de Villebrune); Paris, 1780-1785, 9 vol. in-12 (anonyme); — *Voyage dans les Deux-Siciles* par H. Swinburne, trad. de l'anglais; 1785, in-8°; — *Histoire d'Élisabeth, tirée des écrits originaux anglais, notes, titres, lettres et autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru*; 1785-1788, 5 vol. in-8°; trad. en allemand; Berlin, 1789-1792, 5 volumes in-8°; — *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*; 1786-1789, 14 volumes in-8° : cette collection n'a pas été terminée; — *Les Crimes des Reines de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Marie-Antoinette*; Paris, 1793, in-8° (anonyme); — *Amélie et Caroline, ou l'amour et l'amitié*; 1808, 5 vol., in-12; — *Alphonse et Mathilde, ou la famille espagnole*, 1809, 4 vol. in-12; — *Voyage en Hollande et dans le midi de l'Allemagne, sur les deux rives du Rhin,.... trad. de l'anglais de John Carr*; 1809, 2 vol. in-8°; — *L'Étranger en Irlande, ou voyage dans les parties méridionales et occidentales de cette île, dans l'année* 1805, *trad. de l'angl. de John Carr*; Paris, 1809, 2 vol., in-8°; — *Éléments de Construction* (anglais-français); 1810, in-8°; — *Rose et Albert, ou le tombeau d'Emma*; 1810, 3 vol. in-12; — *Fables de Dodsley, trad. de l'anglais*; 1812, in-12. Elle a coopéré, avec son père et son mari, au *Mercure national*; elle a travaillé au *Censeur universel* anglais (1785 et ann. suiv.), et a fourni quelques notices aux *Mémoires de l'Académie de Sienne*. G. DE F.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, ann. 1821. — *Mém. de madame Rolland*.

KERANFLECH (*Charles-Hercule* DE), littérateur français, né vers 1730, à Plusquellec (Bretagne), mort au château du Harmoi, près Guingamp. Il est auteur de quelques travaux philosophiques, parmi lesquels nous citerons : *Hypothèse des petits Tourbillons, justifiée par ses usages*; Rennes, 1761, in-12; — *Observations sur le Cartésianisme moderne*, pour servir d'éclaircissement au livre précédent; ibid., 1774, in-12; — *Essai sur la Raison*; ibid., 1765, in-12; — la suite de cet *Essai* avec un *Examen de la question de l'Ame des Bêtes*; ibid., 1768, in-12; — *Dissertation sur les Miracles*; ibid., 1773, in-12; — *Recueil d'opuscules*; ibid., 1778, 2 vol. in-12; — *Idée de l'ordre surnaturel*; ibid., 1787, in-12, etc.

P. L—Y.

Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne*.

* **KERATRY** (*Auguste-Hilarion* DE), littérateur et homme politique français, né à Rennes, le 28 octobre 1769. Il appartient à une famille noble. Son père, qui avait eu plusieurs fois l'occasion de défendre les droits et les intérêts de sa province, fut choisi par son ordre comme président de la noblesse aux états de Bretagne, lors des élections pour les états généraux, qui devinrent l'Assemblée constituante. Destiné à la carrière de la magistrature et à hériter d'une charge au parlement de Bretagne, le jeune Keratry, après avoir terminé ses classes à Quimper, étudia le droit dans sa ville natale. Il se prononça, dès le commencement de la révolution, en faveur des idées nouvelles. Son père étant venu à mourir sur ces entrefaites, il hérita d'une terre située dans le Finistère, laquelle appartenait depuis plusieurs générations à sa famille. De ce domaine, il

(1) Certains biographes ont confondu Louis-Félix Guinement de Keralio avec deux de ses frères. L'un d'eux, connu dans sa famille sous le nom de *Keralio du Luxembourg*, fut chargé de diverses missions près des cours du Nord et ensuite près de celle d'Espagne. Ce fut lui qui fut chargé, en qualité de gouverneur, de l'éducation de l'infant Ferdinand, duc de Parme, et ce fut lui aussi qui choisit Condillac pour précepteur du jeune prince. Quand il rentra en France, Monsieur lui rendit la jouissance viagère du petit Luxembourg, dont le déposséda la révolution. Échappé à l'échafaud révolutionnaire grâce à l'indemnité mensuelle que lui et le duc Nivernais payèrent à Fouquier-Tinville, il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers la fin de 1806. — Son frère Agathon, maréchal de camp, né vers 1734, mort à Paris, en 1788, fit l'éducation du prince de Deux-Ponts qui a régné en Bavière sous le nom de Maximilien-Joseph et est mort en 1824. Nommé, à son retour en France, inspecteur général des écoles militaires, il rencontra dans une inspection de celle de Brienne le jeune Bonaparte, et consigna dans son rapport d'inspection l'annotation suivante sur le futur empereur : « M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de 4 p. 10 p. 10 l., a fait sa quatrième. De bonne constitution, santé excellente, caractère soumis, honnête, reconnaissant; conduite très-régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait passablement son histoire et sa géographie; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin; il mérite de passer à l'École militaire de Paris. » Quand le jeune élève de Brienne fut assis sur le trône de France, il se rappela les bontés de Keralio, et accorda spontanément à sa veuve une pension de 3,000 fr. (LEVOT).

adressa à l'Assemblée constituante une pétition en faveur du partage égal des successions dans les familles nobles. A cette époque il fit quelques voyages à Paris, où il se lia avec Bernardin de Saint-Pierre, Legouvé et d'autres littérateurs. De retour dans son pays, il fut arrêté et conduit à Rennes par ordre de Carrier, et sauvé par quelques amis de collége; arrêté de nouveau et emprisonné à Quimper, comme fédéraliste, par ordre du comité de surveillance, il subit une détention de quatre mois. Les habitants de la commune où il avait ses propriétés le réclamèrent avec tant d'instance qu'il fut enfin rendu à la liberté. Depuis il a excercé à plusieurs reprises des fonctions municipales dans cette même commune. Se tenant d'abord éloigné des affaires, M. Keratry se livra sans réserve aux études littéraires et philosophico-religieuses. Il avait publié en 1791 un recueil de contes et idylles; il imprima ensuite des études de mœurs, un petit poëme biblique en prose, et des études religieuses. A la première restauration, il fut nommé conseiller de préfecture à Quimper. Élu député par le Finistère en 1818, il vint s'asseoir au côté gauche de la chambre, défendit la loi électorale et la liberté de la presse. L'année suivante, il attaqua les jésuites. En même temps, il luttait dans la presse, et donnait des articles vifs et piquants au *Courrier français*. Lorsque la censure fut établie sur les journaux, M. Keratry composa trois brochures politiques, qui produisirent une vive sensation. A la chambre il s'éleva encore contre la tendance à intervenir en Espagne, contre l'impôt du sel et l'odieux privilége des maisons de jeux et de la loterie. Lors du procès de la conspiration de Saumur, le procureur général Mangin l'incrimina dans un de ses réquisitoires; M. Keratry réclama judiciairement, et s'associa à la plainte portée par Benjamin Constant au tribunal de l'opinion publique contre cette accusation. Réélu en 1822, il échoua en 1824. Au mois de mars 1827, un article du *Courrier français* intitulé : *Mensonges de M. de Villèle*, fut attaqué par le procureur du roi. M. Keratry s'empressa de s'en déclarer l'auteur et d'en assumer toute la responsabilité. Acquitté en première instance, il le fut également par la cour royale, qui eut à prononcer sur l'appel du parquet. M. Keratry plaida lui-même sa cause devant les deux juridictions. Réélu en 1827, il fut un des deux cent vingt-et-un députés qui votèrent en 1830 la fameuse adresse dans laquelle la chambre déclarait au roi que le ministère Polignac n'avait pas la confiance de la nation. Après la dissolution de la chambre, les électeurs lui rendirent son mandat, et il entra d'une manière décidée dans le mouvement des libéraux. Le 27 juillet 1830 il signa la protestation des députés de la gauche présents à Paris contre les ordonnances du 25, et prit une part active à tous les actes qui amenèrent l'établissement du nouveau gouvernement. Le 30 il fut du nombre des quarante députés qui signèrent l'acte de nomination du duc d'Orléans comme lieutenant général du royaume, et du nombre des douze qui portèrent cet acte au Palais-Royal. Il participa à la révision de la charte, et insista surtout pour obtenir l'insertion de ces mots : « La religion catholique est professée *par la majorité des Français*. » Peu de temps après, M. Keratry demanda avec ardeur l'abolition de la peine de mort pour délits politiques. A peine, la proposition de Tracy venait-elle d'être lue que M. Keratry s'élança à la tribune, et sollicita de l'assemblée que séance tenante une supplique fût adressée au roi pour qu'il consentît à l'abolition au moins partielle de la peine de mort. Plus tard il s'opposa à ce qu'une décoration spéciale fût créée pour les vainqueurs de Juillet. Lors de la discussion sur la loi municipale, il vota pour que la nomination des maires fût laissée au roi. Au moment des troubles occasionnés par la cérémonie funèbre en mémoire de la mort du duc de Berry à Saint-Germain-l'Auxerrois, il se plaignit des étudiants, qui désertaient les écoles pour s'ériger en pouvoir exécutif permanent, et regretta qu'on eût gratté les fleurs de lis sur les monuments; elles représentaient, disait-il, non la restauration, mais huit siècles de gloire. Il soutint ensuite l'hérédité de la pairie. Nommé plus tard rapporteur de la proposition Portalis pour l'abolition de la fête funèbre du 21 janvier, il développa longuement le principe de l'inviolabilité royale, et fit un éloge pathétique des vertus de Louis XVI. Eusèbe Salverte ayant proposé de décerner les honneurs du Panthéon à Benjamin Constant, Foy et Manuel, M. Keratry se joignit aux orateurs du centre, dont les discours déterminèrent Salverte à retirer sa proposition. Il vota le budget, et fit partie de la commission qui proposa la liste civile du roi Louis-Philippe. A propos de la loi contre les associations, il soutint la nécessité de se rallier autour du trône. Nommé conseiller d'État, après la révolution de juillet, M. Keratry devint plus tard président de la commission de surveillance des théâtres royaux subventionnés. Toujours réélu député, il fut appelé à la pairie en 1837. A la chambre des pairs, il soutint encore de toutes ses forces la politique conservatrice. Après la révolution de Février, il envoya sa demission de conseiller d'État, en protestant contre le régime de violence que lui semblaient indiquer les circulaires de M. Ledru-Rollin, ministre de l'intérieur. En 1849 il fut élu par le département du Finistère pour l'Assemblée législative, qu'il présida à l'ouverture comme doyen d'âge. Le discours qu'il prononça alors souleva une vive tempête sur les bancs du parti le plus avancé dans les opinions démocratiques. Il vota avec la majorité, et resta fidèle à ses opinions même lorsque son mandat fut violemment rompu. Depuis le 2 décembre 1851 il vit dans la retraite.

On a de M. Keratry : *Contes et Idylles*;

Paris, 1791, in-12; — *Le Voyage de vingt-quatre heures;* Paris, an VIII (1800), in-12; — *Lusus et Cydippe; ou les voisins de l'Arcadie*, poëme traduit du grec; Paris, an IX (1801), 2 vol. in-18 : c'est une traduction supposée; — *Mon Habit mordoré, ou Joseph et son maître;* Paris, 1802, 2 vol. in-12; — *Ruth et Noémi, ou les deux veuves*, poëme; Paris, 1811, 1824, in-18; — *De l'Existence de Dieu et de l'Immortalité de l'âme;* Paris, 1815, in-12; — *Inductions morales et physiologiques;* Paris, 1817, 1818, 1841, in-12; — *Annuaire de l'école française de peinture, ou lettres sur le Salon de 1819;* Paris, 1820, in-12; — *De l'Association de bienfaisance souscrite par cinquante-quatre députés des départements en faveur des prévenus et de leurs familles, en réponse aux journaux de l'ultracisme;* Paris, 1820, in-8°; — *Réflexions soumises au roi et aux chambres sur le moment présent;* Paris, 1820, in-8°; — *De la Séance du* 15 *janvier* 1820 *et de l'influence que peuvent avoir les projets du ministère sur les destinées de l'État;* Paris, 1820, in-8°; — *Documents pour servir à l'histoire de France en* 1820; Paris, 1820, in-8°; — *Lettre à M. le baron Mounier sur la Censure; Lettre de J.-J. Rousseau à M. le comte de Girardin sur la destitution de ce dernier; Réflexions sur l'état du christianisme en France;* Paris, 1820, in-8°; — *La France telle qu'on l'a faite, ou suite aux documents pour servir à l'histoire de France en* 1820 *et* 1821; Paris, 1821, in-8°; — *De l'Organisation municipale en France et du projet présenté aux chambres, en* 1821, *par le gouvernement du roi sous l'empire de la Charte*, avec des notes de Lanjuinais; Paris, 1821, in-8°; — *Du Beau dans les Arts d'Imitation, avec un examen raisonné des productions des diverses écoles de peinture, de sculpture, et en particulier de celle de France;* Paris, 1822, 3 vol. in-18 ou 2 vol. in-12 : ouvrage faisant partie de l'*Encyclopédie des Dames;* — *Examen philosophique des Considérations sur le sentiment du sublime et du beau dans le rapport des caractères, des tempéraments, des sexes, des climats et des religions, d'Em. Kant;* Paris, 1823, in-8°; — *Le Guide de l'Artiste et de l'Amateur, contenant le poëme de la Peinture de Dufresnoy, avec une traduction nouvelle, revue par M. Keratry, suivie de Réflexions de ce dernier auteur de notes de Reynolds, de l'Essai sur la Peinture de Diderot, d'une Lettre sur le Paysage de Gessner, et trois Lettres tirées du Paresseux sur l'observation des règles, l'imitation de la nature et la beauté;* Paris, 1823, in-12; — *Le dernier des Beaumanoir, ou la tour d'Helven;* Paris, 1824, 1843, 4 vol. in-12; — *Du Culte en général, et de son état particulièrement en France;* Paris, 1825, in-8°; 2e édition, augmentée d'une *Réponse de l'auteur à quelques critiques;* Paris, 1825, in-8°; — *Frédéric Styndall, ou la fatale année;* Paris, 1827, 1828, 5 vol. in-12; — *Pièces officielles du procès soutenu par M. Keratry et Me Merilhou, avocat pour Le Courrier français;* Paris, 1827, in-8°; — *Quelques Pensées. Mon ami Lesmann;* Paris, 1832, in-18; — *Du Mariage des Prêtres catholiques, suivant la proposition de M. Portalis, député du Var, vice-président du tribunal de première instance de la Seine;* Paris, 1833, in-8°; — *Saphira, ou Paris et Rome sous l'empire;* Paris, 1835, 3 vol. in-8°; — *La Baronne de Kerleya, ou une famille bretonne à Paris;* Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Questions à l'ordre du jour;* Paris, 1837, in-8° : l'auteur y traite : 1° du régime politique intérieur de la France; 2° de sa législation criminelle; 3° de son système d'éducation publique; 4° de l'application de la peine capitale; — *Opinion de M. Keratry, membre de la Chambre des Députés, et de la commission spéciale de surveillance près des théâtres royaux sur les subventions théâtrales;* Paris, 1837, in-4°; — *Une Fin de Siècle, ou huit ans;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Lettre adressée au collége électoral du Finistère;* 1849, in-8°; — *Que deviendra la France?* Paris, 1851, in-8°; — *Clarisse;* Paris, 1854, in-8°. M. Keratry a travaillé au *Journal général*, aux *Tablettes universelles*, à la *Revue Encyclopédique* et au *Courrier français*. Il a donné dans le *Livre des Cent-et-un : Les Gens de lettres d'autrefois* (tome II), et *Les Gens de lettres d'aujourd'hui* (tome VI). Il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie moderne* et au *Dictionnaire de la Conversation*. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 336. — Birague, *Ann. Histor. et Biogr.*, 1844, IVe partie, p. 67. — Lebas, *Dict. Encyclop. de la France.* — *Dict. de la Convers.* — *Biogr. des Députés.* — *Biog. des 750 Repres. à l'Assemblée législative.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. Contemp.* — *Moniteur*, 1827 à 1851. — Lesur, *Annuaire Hist.*, 1851.

KERAUDREN (*Pierre-François*), médecin français, né à Brest, le 15 mai 1769, mort à Passy, le 16 août 1858. Il a rempli les fonctions de médecin inspecteur de la marine, et a publié entre autres : *Réflexions sommaires sur le Scorbut, avec un tableau des moyens anti-scorbutiques;* Paris, 1804, in-8°; — *Considérations et observations théoriques et pratiques sur la Syphilis dégénérée* (Ext. des Mém. de la Société médicale d'Émulation); Paris, 1811, in-8°; — *Mémoire sur les causes des maladies des marins et sur les soins à prendre pour conserver leur santé dans les ports de mer;* Paris, 1817, in-8°; — *De la Fièvre jaune;* Paris, 1823, in-8°. G. DE F.

Louandre, *La Littér. contemp.* — *Journal de la Librairie.*

KERBOGA, prince de Mossoul, mort en 1098.

Il combattit successivement pour le sultan de Perse Barkiarok et pour les autres membres de la famille de Malekschah qui se disputaient l'empire. Prince de Mossoul, à l'arrivée des croisés dans la Syrie, il vint les assiéger dans Antioche avec une armée formidable. Il traînait à sa suite les prince d'Alep, de Damas, le gouverneur de Jérusalem et huit émirs de la Perse, de la Palestine et de la Syrie. Plein de présomption, il se regardait comme le libérateur de l'Asie, et refusa dédaigneusement toutes les propositions des croisés. Bien qu'il eût annoncé la défaite des chrétiens au sultan de Perse et au calife de Bagdad, il fut complétement battu sous les murs d'Antioche et contraint de s'enfuir vers l'Euphrate avec les débris de son armée. Il mourut la même année 1098, suivant la prédiction de sa mère. F.-X. T.

Aboulféda. — Matthieu d'Édesse. — Wilken, *Commentatio de Bellis Cruciatorum*. — Guillaume de Tyr. — Raymond d'Agiles.

KERBOGA ou **KETBOGA**, chef des Tartares, mort en 1260. Laissé par Oulagou pour continuer en Syrie les conquêtes des Tartares Mongols, il s'allia d'abord aux croisés contre les mameluks d'Égypte. Mais les chrétiens ayant pillé quelques villages musulmans qui payaient tribut aux Tartares, Kerboga, pour venger la mort de son neveu, tué dans la lutte, tourna contre eux ses armes. Il avait déjà envahi une partie de la Palestine, ravagé le territoire de Sidon et menaçait celui de Ptolémaïs, quand il perdit à Tibériade, contre les croisés et les mameluks, la victoire et la vie, en 1260. F.-X. T.

Marin Sanuto, liv. XIII, part. III. — Hayton, ch. XXVI. — *Fragmentum de Statu Saracenorum*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, V.

KERCKHERDÈRE (*Jean-Gérard*), théologien et philologue néerlandais, né vers 1678, à Fauquemont, près Maestricht, mort le 16 mars 1738. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à Louvain, il y enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, et devint ensuite professeur d'histoire au collége des trois langues. En 1708, l'empereur Joseph Ier le nomma son historiographe. On a de Kerckherdère : *Grammatica Latina;* Louvain, 1706, in-12 : ouvrage d'une grande érudition ; — *Systema Apocalypticum;* Louvain, 1708, in-12; — *Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici, critici in celeberrimas difficultates historiæ Veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue Danielem prophetam;* Louvain, 1711, in-12, ouvrage plein de recherches savantes; — *De Monarchia Romæ paganæ secundum concordiam inter prophetas Danielem et Joannem; consequens historia a monarchiæ conditoribus usque ad urbis et imperii ruinam; accessit series historiæ apocalypticæ*; Louvain, 1727, in-12; — *De Situ Paradisi terrestris;* Louvain, 1731, in-12; selon l'auteur, le paradis terrestre aurait été situé un peu au-dessous de Babylone; dans le même volume, on trouve aussi les trois dissertations suivantes : *Conatus novus de Cepha reprehenso;* Kerckherdère y soutient que Cephas était un autre que saint Pierre; — *De annorum Numero quibus Jesus Christus populum instruxit;* — *De Cepha ter corrupto.* Il a aussi publié un grand nombre de poésies latines et a laissé en manuscrit : *Opus quatuor Monarchiarum;* — *Tractatus* (*de LXX Danielis septimanis* et *Quatuor ætates*, ouvrage donnant des éclaircissements sur divers passages de la *Genèse.* E. G.

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II. — Chaudon et Delandine, *Dict. Univ.*

KERCHOVEN (*Jean-Polyander* VAN DEN), théologien hollandais, né à Metz, le 26 mars 1568, mort le 4 février 1646. Il fut élevé à Embden, où son père s'était rendu en qualité de ministre de l'Église française. Après avoir étudié la philosophie et l'hébreu à Brême, il alla suivre à Heidelberg les cours de théologie de Fr. du Jon et de Fort. Crellius; il partit ensuite, en 1588, pour Genève, où il termina ses études sous la direction de Théodore de Bèze et d'Antoine Lafaye. En 1591 il fut nommé pasteur de l'église française à Leyde, et se rendit peu de temps après à Dordrecht, et y occupa les mêmes fonctions pendant vingt ans. En 1611 il fut appelé à Leyde pour y remplir la chaire de théologie vacante depuis la mort d'Arminius. En 1618 il assista au synode de Dordrecht, dont il fut chargé, avec d'autres théologiens de rédiger les canons; il fit aussi partie de la commission nommée pour réviser la traduction hollandaise de la Bible. On a de lui : *Accord des passages de l'Écriture qui semblent être contraires les uns aux autres;* Dordrecht, 1599, in-12; — *Theses logicæ atque ethicæ;* 1602; — *Les Actes mémorables des Grecs recueillis en bas allemand par André Demètre et traduits en français;* Dordrecht, 1602, in-8° : cet ouvrage avait été écrit pour encourager les Hollandais par le tableau des actions héroïques des Grecs à résister aux entreprises de l'Espagne; — *Responsio ad sophismata A. Cocheletii, doctoris sorbonnistæ;* 1610; le P. Cochelet répondit par son *Cœmeterium Calvini;* — *Miscellaneæ Tractationes theologicæ, in quibus agitur de prædestinatione et Cœna Domini;* Leyde, 1629, in-8°; — *Prima Concertatio anti-sociniana;* Amsterdam, 1640, in-8°; — *De essentiali Christi Existentia Concertatio, contra Johannem Crellium*; Leyde, 1643, in-12; — *Judicium de comæ et vestium usu et abusu*; Leyde, 1644, in-12. Outre plusieurs autres ouvrages de controverse, Kerchoven a composé des *Poemata*, publiés à Genève et à Heidelberg, ainsi que des *Orationes*; il a aussi édité les *Commentarii in Proverbia Salomonis* de Thomas Cartwright, et il a pris part à la publication de la *Synopsis purioris Theologiæ;* Leyde, 1625, in-8°. E. G.

Meursius, *Athenæ Batavæ*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Spanheim, *Oratio funebris in excessum Pol. a Kerckoven*; Leyde, 1646, in-fol. — Boxhorn, *Theatrum Hollandiæ*, p. 361. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. V. — Joh. Fabricius, *Historia Bibliothecarum*, pars, IV, p. 92.

KERCKOVE (*Jean-Baptiste*), homme politique belge, né à Oost-Ecloo, le 5 janvier 1790, mort le 13 décembre 1832. Élève du séminaire de Gand, il fut enveloppé dans les rigueurs dont le clergé de ce diocèse était l'objet par suite de son opposition au gouvernement de Napoléon Ier, à l'occasion de la captivité de Pie VII à Fontainebleau. Plus tard, après la chute de l'empire français, Kerckove devint vicaire à Sinay, puis à Courtray, et en 1826 il obtint la cure de Rupelmonde. Il s'occupait de travaux littéraires, en particulier de traductions d'ouvrages français en flamand, et faisait paraître des articles dans les journaux. Il y soutint les griefs des catholiques contre le gouvernement hollandais. Après la révolution de 1830, il fut nommé représentant au congrès, où il figura parmi les membres de l'opposition. V. R.

Biog. Belge. — Henrion, *Annuaire Biogr.*, ann. 1834.

KERCKRING (*Théodore*), médecin hollandais, né à Amsterdam, mort le 2 novembre 1693, à Hambourg. Issu d'une famille protestante originaire de Lubeck, il ne commença qu'à dix-huit ans l'étude du latin, sous François van Ende, épousa tour à tour les deux filles de son maître, et passa en France après s'être converti à la religion catholique. En 1678 il alla résider à Hambourg, et y acquit le titre d'envoyé du grand-duc de Toscane. Il jouit d'une grande renommée, et fut membre de la Société royale de Londres. Il fit des observations intéressantes sur la formation des os, découvrit un moyen de liquéfier le succin en lui conservant sa transparence, fut l'un des défenseurs du système de la génération par les germes et par les œufs, grand sujet de dispute parmi les savants d'alors, et disséqua plus de soixante-dix fœtus, classés d'après leur âge, afin d'en étudier le développement. Peut-être est-ce à son changement de religion qu'il faut attribuer l'animosité dont il fut l'objet; les anecdotes scandaleuses couraient sur son compte : ainsi on l'accusait d'avoir causé la mort de sa première femme, pour épouser sa sœur. De son côté, Haller prétend qu'il se faisait aider par Ruysch dans ses préparations anatomiques, et par Pechlin dans la rédaction de ses ouvrages. Il prétendait avoir une foule de recettes secrètes, notamment pour faire de l'or avec un mélange de mercure et d'antimoine, et pour tirer du vitriol du cuivre. On a de lui : *Spicilegium anatomicum, continens observationum anatomicarum variarum centuriam unam; addita est osteogenia fœtuum*, etc.; Amsterd., 1670, 1673, in-4°; — *Anthropogeniæ Ichnographia, seu conformatio fœtus ab ovo usque ad ossificationis principia*; ibid., 1671, in-4°, fig.; Paris, 1672. Dans ce traité, Kerckring prétend qu'on trouve des œufs dans le corps de toutes les femmes : *Reperiuntur ea* (*ova*), dit-il, *in testiculis feminarum, non tantum earum quæ per conjugii usum fecundæ sunt, sed etiam virginum, non secus ac sit in gallinis, quæ ova ponunt etiamsi galli ignorent consuetudinem*. Il a aussi donné une version latine d'un traité de Basile Valentin, sous le titre : *Currus triumphalis antimonii*; Amsterd., 1661, in-12. Ses œuvres anatomiques ou physiologiques ont été réimprimées à Leyde, 1717, in-4°. P. L—Y.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova*. — Morhofius, *Polyh. Philos.*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. Hist.*, t. III. — A. Haller, *Bibliotheca Chirurgica et Anatomica*. — *Biographie Médicale*.

KERESSTURY (*Aloys-Joseph* DE), historien hongrois, né en 1765, mort à Pesth, le 21 avril 1825. Après avoir professé pendant longtemps l'histoire universelle et l'histoire politique à l'académie de Grand-Varadin, il vint à Pesth, où il passa seize ans. L'empereur François Ier, en reconnaissance des services rendus par Keresstury à l'histoire hongroise, lui conféra des titres de noblesse. On a de lui : *Compendium Historiæ universalis*; Pesth, 1817-1819, 3 vol.; — *Dissertatio de Hungarorum Origine atque primis Incunabulis*; Pesth, 1819, in-8°; — *Dissertationes historico-criticæ occasione tentaminum publicarum vulgatæ, queis Belæ regis notarii ætas atque de origine, sedibus asiaticis ac migratione aliisque gestis Magyarorum traditiones adversus novatorum calumnias et figmenta vindicantur*; Pesth, 1812, etc. R. L.

Convers.-Lex.

KERGORLAY (*Gabriel-Louis-Marie*, comte DE), homme politique français, né le 11 décembre 1766, mort le 24 mars 1830. Fils d'Alain-Marie, comte de Kergorlay, lieutenant général des armées du roi, mort en 1787, il appartenait à une ancienne famille de Bretagne, qui a fourni une ascendante à la maison de Bourbon, en la personne de Jeanne de Kergorlay, aïeule au huitième degré du roi Henri IV. Officier de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, Gabriel de Kergorlay épousa, en 1787, Marie-Élisabeth-Justine de Faudoas. Député de la Manche de 1820 à 1827, il fut nommé pair de France par Charles X, avant la révolution de Juillet, et mourut laissant deux fils.

L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la maison de Kergorlay*, dans les *Archives des Hommes du Jour*.

KERGORLAY (*Louis-Florian-Paul*, comte DE), homme politique et publiciste français, né le 26 avril 1769, mort en 1856. Frère cadet du précédent, il fut à l'âge de dix ans reçu chevalier de justice de l'ordre de Malte. Au commencement de la révolution, il était déjà investi du grade de capitaine dans un régiment de cavalerie. Il émigra, et fit la campagne de Champagne avec les frères du roi. Après cette campagne, il

reprit ses voyages à l'étranger. Il rentra en France sous le consulat, et refusa de servir l'empire. En 1814 le roi le créa chevalier de Saint-Louis. Dans les Cent Jours, le comte de Kergorlay vota contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et publia une lettre dans laquelle il protestait contre l'article du décret qui interdisait de proposer le rétablissement des Bourbons, « convaincu, disait-il, que le rétablissement de cette dynastie sur le trône est le seul moyen de rendre le bonheur aux Français ». Il protestait en même temps contre le vote de l'armée. Cette lettre ne fut pas poursuivie. Un mois après, un nouvel écrit du comte de Kergorlay, intitulé : *Des lois existantes et du décret du* 9 *mai* 1815, détermina des poursuites contre lui et son imprimeur; mais on arrêta son frère Gabriel à sa place, et il put se cacher. L'identité de son frère ayant été reconnue, celui-ci fut mis en liberté le surlendemain. Après la seconde Restauration, le comte Florian de Kergorlay fut élu député par le collége électoral de l'Oise. Il se plaça à l'extrême droite, et vota constamment avec elle. Le 23 novembre il fut nommé l'un des secrétaires de la chambre. Il s'éleva avec force contre la loi dite d'amnistie, et déposa une proposition pour demander la responsabilité des ministres. L'évasion de La Valette excita en lui un sentiment de profonde indignation. Le 19 avril il demanda pour le clergé, au nom d'une commission dont il était le rapporteur, 41 millions et la restitution de ses biens non vendus. La chambre fut dissoute, et le comte de Kergorlay échoua aux premières élections. Il écrivit alors dans le *Conservateur*, et y fit profession de son amour pour la religion, pour la royauté légitime et pour la charte. Réélu député en 1820 après la loi du double vote, puis en 1822, il fut appelé à la chambre haute par Louis XVIII, le 23 décembre 1823. Lorque éclata la révolution de juillet, il était à Bruxelles. C'est de là qu'il adressa le 9 août à M. Pasquier une lettre dont celui-ci refusa l'insertion au procès-verbal de la séance. Le comte de Kergorlay fit alors insérer sa lettre dans la *Gazette de France* et dans la *Quotidienne*. Il y disait qu'il « ignorait en vertu de quel droit s'étaient faites et l'adoption d'une nouvelle charte et l'élection d'un nouveau roi; que quant à lui, il avait prêté un serment à ses rois et à la charte constitutionnelle, et qu'il avait toujours compris en le leur prêtant qu'il engageait sa fidélité non-seulement à eux mais à leurs légitimes successeurs, et qu'il ne croyait pas que les erreurs qu'ils pourraient commettre le dussent délier de ce serment. » Cette lettre fut dénoncée par M. le comte de Montalivet à la chambre des pairs. Considéré comme pair, son auteur fut cité à la barre de la chambre, avec de Genoude et Lubis, rédacteurs de la *Gazette de France*, et Briand, rédacteur de *La Quotidienne*, comme inculpés de provocation à la haine et au mépris du gouvernement et d'offenses envers la personne du roi. Lubis fut acquitté; de Genoude et Briand, gérants responsables, furent condamnés à un mois de prison, et malgré la plaidoirie de Me Berryer le comte de Kergorlay fut condamné à 500 fr. d'amende et à six mois de prison. Il paya son amende et fit ses six mois de prison. Compromis en 1832 dans le complot du *Carlo Alberto*, il fut acquitté au commencement de 1833. La même année le comte de Kergorlay comparut sur les bancs de la cour d'assises comme auteur d'une lettre insérée le 12 novembre dans *La Quotidienne*, lettre dans laquelle le ministère public trouvait le délit d'attaque aux droits que le roi tenait du vœu de la nation exprimé dans la déclaration du 7 août 1830. Malgré le réquisitoire de M. Aylies, le comte de Kergorlay fut acquitté. En 1836 il fut de nouveau cité en cour d'assises pour sa lettre insérée dans *La Quotidienne*, à propos de vingt-trois Vendéens qui devaient être jugés à Niort. Cette lettre, considérée comme renfermant une excitation à la révolte et paraissant établir que la guerre de Vendée était une guerre légitime, valut à son auteur quatre mois de prison et 2,000 fr. d'amende. Sa fidélité à défendre la légitimité lui avait valu dans son parti le surnom de *la voix rigide*. De son mariage avec Mlle de La Luzerne, le comte de Kergorlay a eu trois enfants : un fils et deux filles. Outre la brochure dont nous avons parlé, le comte de Kergorlay a publié : *Du Droit de Pétition;* Paris, 1819, in-8°; — *Réponse à un libelle calomnieux inséré contre M. de Kergorlay au Moniteur du 9 mai* 1832 *par l'autorité du ministre de la guerre;* 1832, in-8°; — *Lettres à M. le ministre de la guerre, président du conseil des ministres;* 1833, in-8°; — *Discours prononcé devant la cour d'assises de la Seine, le* 13 *février* 1834; 1834, in-8°; — *Fragment historique;* Paris, 1842, in-8° : à l'occasion de l'*Histoire de la Vendée militaire*. Un grand nombre de ses discours, prononcés à la tribune de 1816 à 1821, ont aussi été imprimés à part.

L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 347. — Tisseron et de Quincy, *Notice historique sur la Maison de Kergorlay*, dans les *Archives des Hommes du Jour*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Française Contemporains*.

*KERGORLAY (*Jean-Florian-Hervé*, comte DE), homme politique et agronome français, fils aîné du comte Gabriel-Louis-Marie de Kergorlay, né en 1803. Retiré dans une ferme modèle du département de la Manche, il s'occupa d'agriculture, devint membre de la Société d'Agriculture, du conseil général des hospices de Paris, et, après la révolution de Février, du conseil général de la Manche, du conseil central d'agriculture, et du conseil de perfectionnement des établissements d'instruction agricole. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se prononça fortement pour le nouveau régime, fut élu député de la Manche comme candidat du gouvern-

nement au corps législatif, et réélu en 1857. Tout en se défendant d'être libre échangiste, il a surtout demandé l'abaissement des droits sur les fers, sur le guano, et sur les différents produits nécessaires à l'agriculture. Il a épousé Mlle Louise d'Hervilly. On a de lui : *De la Réduction du Droit d'entrée sur les Bestiaux étrangers*; Saint-Lô, 1838, in-8°. L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la Maison de Kergorlay*; dans les *Archives des Hommes du Jour*. — *Les grands Corps politiques de l'État, Biogr. compl. des Sénateurs, Députés et Conseillers d'État*. — *Profils crit. et biogr. des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés*. — *Moniteur*, 1856-1857. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

* **KERGORLAY** (*Louis-Gabriel-César*, comte DE), homme politique français, fils du comte Florian de Kergorlay, né à Paris, en 1804. Élève de l'École Polytechnique, il entra dans l'artillerie comme élève sous-lieutenant à l'école d'application en 1826, et prit une part active comme officier de son arme à la conquête d'Alger. Ayant refusé de prêter serment à la royauté nouvelle, après la loi du 30 août 1830, il fut considéré comme démissionnaire. Arrêté sur le *Carlo-Alberto*, qui venait de débarquer la duchesse de Berry sur les côtes de France, il fut traduit devant la cour d'assises de Montbrison et acquitté avec tous ses coaccusés. Il s'occupa ensuite d'industrie, et nous le retrouvons plus tard à la tête de la Société en commandite des mines d'entre Sambre-et-Meuse, dissoute en 1858. On a de lui : *Question de Droit des gens. Saisie du bâtiment sarde* Charles-Albert *par ordre du gouvernement français. Acte de violence à main armée qualifié crime de piraterie par la loi*; Marseille, 1832, in-8°; — *A MM. les membres du gouvernement provisoire*, 10 *mars* 1848; 1848, in-8°. M. de Kergorlay fonda en 1848, avec M. A. de Gobineau, la *Revue provinciale*. L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la Maison de Kergorlay*; dans les *Archives des Hommes du Jour*. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. contemp.*

KERGUÉLEN-TRÉMAREC (*Yves-Joseph* DE), navigateur français, né en Bretagne, en 1745, mort en mars 1797. Dès sa jeunesse il entra dans la marine royale; à l'âge de vingt-deux ans il était lieutenant de marine. En 1767 il reçut le commandement d'une frégate destinée à protéger la pêche de la morue sur les côtes d'Islande. Parti le 25 avril, Kerguélen vit l'Islande le 12 mai suivant. Il alla en juillet se ravitailler à Bergen (Norvège), et le 17 août il croisait par le 69e parallèle nord. Il ne rentra à Brest que le 9 septembre, alors que la mer n'était plus tenable. En 1769 il fut encore chargé de protéger la pêche, et présenta à Louis XV la *Relation* de ses deux voyages. En 1770 et au commencement de 1771 il fut occupé à relever diverses parties des côtes de France, et fit exécuter d'excellents travaux de vigie pour l'entrée et la sortie des ports. A la même époque, le gouvernement français résolut de faire explorer les terres australes, auxquelles Gonneville attribuait une immense étendue. Kerguélen fut chargé du commandement; il devait suivre les indices du chevalier de Grenier, qui prétendait avoir trouvé une route plus courte pour arriver aux Indes. L'abbé Rochon fut attaché comme astronome à l'expédition; il avait accompagné le chevalier de Grenier dans son premier voyage. Kerguélen commandait la flûte *La Fortune*, et avait pour conserve la gabare *Le Gros-Ventre*, aux ordres de M. de Saint-Allouarn (*voy.* ce nom). Ils mirent à la voile de Brest le 1er mai et arrivèrent à l'Ile-de-France le 20 août. Kerguélen se rapprocha de l'équateur avant de se diriger définitivement vers le pôle sud. Il reconnut et proclama, à son retour, les avantages de la route proposée par Grenier. L'expérience a depuis sanctionné cette opinion. Kerguélen, ayant rempli la première partie de sa mission, s'occupa de la seconde, et, après un court séjour à l'Ile-de-France, il remit à la voile le 16 janvier 1772, pour aller à la découverte des terres australes. Le 31 janvier 1772 il découvrit deux îles, qu'il appela *îles de la Fortune*, et le lendemain il en aperçut une autre, à laquelle il donna le nom de *Ronde*, à cause de sa forme. Les 12 et 13 février, par 50° 5' sud et 67° 52' de long. est, il vit une terre d'une étendue et d'une hauteur considérables (1).

Les brumes et le mauvais temps ne permirent pas à Kerguélen de visiter sa découverte, dont il fit prendre cependant possession (2) par M. de Saint-Allouarn; ce que cet officier exécuta avec beaucoup de peine. Un coup de vent sépara les deux bâtiments, et de Kerguélen retourna à l'Ile-de-France. De Saint-Allouarn, après l'avoir cherchée quelque temps, fit le relèvement de la nouvelle terre, doubla son extrémité méridionale, et la côtoya plus de vingt lieues au sud-est. La trouvant inaccessible, il opéra son retour, et mourut à l'Ile-de-France presque aussitôt son arrivée. Kerguélen, de retour en France, annonça qu'il avait découvert un nouveau continent; dont il fit même une pompeuse description. Louis XV le nomma capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Cette double faveur lui suscita beaucoup d'ennemis, qui prétendaient qu'il n'avait découvert que des glaces. Kerguélen offrit de compléter sa découverte. Un vaisseau

(1) C'était une île d'environ quarante lieues du nord-ouest au sud-est, sur une largeur moyenne de vingt lieues. Une pierre d'un bleu foncé et du quartz forment en grande partie la base de l'île, dont la surface n'offre que des rochers assez élevés sur lesquels la neige séjourne presque toujours. Une stérilité absolue règne sur cette terre. La végétation se compose de lichens et de quelques plantes herbacées; aucun arbuste ne s'y élève. Quelques amphibies et des oiseaux marins animent seuls cette contrée, que Cook visita en 1776. « J'aurais pu, dit le célèbre navigateur anglais, la nommer convenablement l'*île de la Désolation*; mais, pour ne pas ôter à M. Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée *terre de Kerguélen*. »

(2) Cet acte de prise de possession fut recueilli en 1776 par Cook, auquel on doit les meilleurs détails sur cette nouvelle terre.

de 74, *Le Roland*, et la frégate *L'Oiseau*, capitaine Rosnevet, lui furent confiés dans ce but. Il quitta Brest le 29 août 1773, et atterrit à l'Île-de-France. Le 18 octobre il reprit la mer, et se dirigea vers la région antarctique. Le 5 janvier il revit la terre qu'il avait aperçue dans son premier voyage, et jusqu'au 16 janvier 1774 il en reconnut plusieurs points, qui, d'après son relevé, formaient plus de quatre-vingts lieues de côtes. Cependant, Kerguélen quitta ces parages sans même s'assurer s'il avait trouvé une île ou un continent et sans chercher de nouvelles découvertes. Cette conduite fut blâmée généralement. Il s'en excusa sur le manque de vivres, le triste état des bâtiments et des équipages. S'il faut accepter cette excuse, on doit reconnaître que l'impéritie la plus complète avait présidé à l'armement; car l'expédition ne tint pas trois mois la mer depuis son départ de l'Île-de-France. Kerguélen alla mouiller sur les côtes de Madagascar, dans la baie d'Antongil, et de là il vint au cap de Bonne-Espérance. Il rentra à Brest le 7 septembre 1774. Bientôt après un officier de son équipage publia un mémoire contre lui. Cet officier l'accusait d'avoir mal accompli sa mission, d'avoir négligé la santé de ses équipages, et surtout d'avoir abandonné dans des parages déserts un canot de sondage, avec les officiers et les soldats qui le montaient, et qui ne furent sauvés que par un hasard inouï. De pareils reproches pour les mêmes faits avaient déjà été élevés contre Kerguélen après son premier voyage; ses ennemis profitèrent des nouvelles accusations portées contre lui, et parvinrent à le faire arrêter et traduire devant un conseil de guerre. Vainement argua-t-il de la faiblesse de ses mâts, du vent contraire et du mauvais état de la mer, qui chaque fois l'avait forcé à s'éloigner de ses embarcations, il fut cassé de son grade et condamné à une détention dans le château de Saumur. Cependant, il fut rendu à la liberté quelques mois plus tard : le gouvernement reconnut qu'il y avait eu plus d'animosité que de justice dans la condamnation de Kerguélen. Ce marin avait occupé le temps de son emprisonnement à mettre en ordre les ouvrages qu'il publia plus tard. Il fit encore, avec ses deux fils, plusieurs courses contre les Anglais, et l'on peut dire qu'il mourut sur l'Océan. On a de lui : *Relation d'un Voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, de Groënland, de Feroë, de Schetland, des Orcades et de Norvège, fait en* 1767 *et* 1768; Amsterdam, Leipzig et Bouillon, 1772, in-4°, cartes et fig.; — *Relation de deux Voyages dans les mers australes et des Indes, faits de* 1771 à 1774; Paris, 1782, in-8° : ce volume est devenu très-rare, le gouvernement en ayant fait saisir le plus grand nombre d'exemplaires; — *Relation des Combats et des Événements de la Guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, terminé par un *Précis de la Guerre présente, des causes de la destruction de la marine, et les moyens de la rétablir*; Paris, 1796 et an IX (1801), in-8°. Alfred DE LACAZE.

William Smith, *Collection choisie des Voyages autour du monde* (*Voyages de Cook*), t. III, p. 139. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

KERGUETTE (Jean DICARD DE), ingénieur français, né à Paris, en 1717, mort vers 1780. Il fut d'abord nommé hydrographe au Croisic, puis professeur de mathématiques à Rochefort, et enfin ingénieur du roi. Il a publié : *Expériences sur la Lumière de l'Eau de mer*; 1756; — *Observations sur la Marine et sur le Commerce*; 1760, in-4°; — *Cours de Navigation*; — *Nouvelle pratique du pilotage*; 1764; — *La Méridienne de Rochefort*; 1774; — *Mémoire et Plan du Cours de la Charente*, 17... G. DE F.

Rainguet, *Biogr. Saintongeaise.*

KERGUIFFINEC. *Voy.* BASTARD ET LA CRESSONNIÈRE.

KERI (*Jean*), savant prélat hongrois, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1685. Il appartenait à la famille des comtes Keri de Ipolyker. Il entra fort jeune, en 1656, dans l'ordre de Saint-Paul premier ermite, et en fut élu directeur en 1669. Plus tard il occupa successivement les évêchés de Sirmium, de Csanad et Waitzen. On a de lui : *Martis Turcici Ferocia*; Posen, 1172, in-8° : histoire des cruautés commises en Hongrie par les Turcs; — *Philosophia scolastica*; Presbourg, 1673, 3 vol. in-fol.; — *Historia Belli Ottomanici in regno Hungariæ grassantis*. On a encore de Keri plusieurs discours sur des sujets philosophiques ainsi que de nombreuses oraisons funèbres. E. G.

Czwittinger, *Hungaria Literata*, p. 203. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 335.

KERI (*François-Borgia*), savant jésuite hongrois, né au commencement du dix-huitième siècle, dans le comté de Zemplin, mort à Bude, en 1769. Entré de bonne heure chez les jésuites, il fut chargé, pendant quelques années, d'enseigner la philosophie et les mathématiques dans les maisons de son ordre à Tyrnau, où il établit un observatoire, à Bude et dans quelques autres endroits. Plus tard il fut dispensé du professorat, et il put se livrer avec loisir à la rédaction de ses ouvrages sur l'histoire du Bas-Empire, dans lesquels il a fait preuve d'une connaissance approfondie des sources. Il continua aussi à s'occuper des sciences exactes, et il inventa plusieurs améliorations à apporter dans la confection des télescopes. On a de lui : *Imperatores Orientis compendio exhibiti, e compluribus græcis præcipue scriptoribus, a Constantino Magno ad Constantinum ultimum*; Tyrnau, 1744, in-fol., avec de magnifiques gravures : rare; — *Imperatores Ottomani a capta Constantinopoli*; Tyrnau, 1749, neuf parties in-fol.; le P. Nicol. Schmidt a donné une nouvelle édition de cette *Histoire des Empereurs ottomans*

qu'il a conduite jusqu'en l'an 1718; Tyrnau, 1760-1761, 2 vol. in-fol.; — *Dissertationes tres Physicæ : De Corpore generatim deque opposito eidem vacuo; De Motu Corporum; De Causis Motuum in corporibus;* Tyrnau, 1752-1754, in-8°. E. G.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 332. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KERIVALANT (*Nicolas* LEDEIST DE), littérateur français, né à Nantes, en 1750, mort près de cette ville, en 1815. Destiné à la magistrature, il acheta une charge de maître à la chambre des comptes de Bretagne. Il y fut souvent le rédacteur des remontrances que cette compagnie adressait au roi dans les circonstances difficiles. Lorsque la révolution l'eut privé de sa place, il se livra à la culture des lettres et surtout à la poésie. *Le Mercure*, l'*Almanach des Muses* et plusieurs autres recueils publièrent ses premières productions fugitives, parmi lesquelles on remarque des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle et de quelques poëtes anglais et italiens. On a de lui : *Hymne de reconnaissance à Dieu*, trad. d'Addisson; — *La Vendée*, poëme; Paris, 1814, in-8°; — *Épigrammes choisies d'Owen, traduites en vers français, auxquelles on a joint diverses imitations par P. Corneille, La Monnoye, Coquerel*, etc.; Lyon, 1819, in-8°. Il est auteur d'un *Essai sur l'Origine et le Génie de la Langue française*, dont un extrait se trouve dans les *Mémoires de la Société Académique de Nantes*, année 1808. G. DE F.

Mem. de la Soc. Academique de Nantes, année 1818. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

KERKHOVE (*Joseph* VAN DER), peintre flamand, né à Bruges, vers 1669, mort dans la même ville, en 1724. Il fut élève de Érasme de Quellyn le père. Il le quitta pour venir se perfectionner en France, où il exécuta de grands ouvrages à Paris et dans quelques autres villes. De retour dans sa patrie, ses travaux augmentèrent avec ses succès; il exécuta successivement quinze tableaux, représentant des scènes de *La Vie du Christ* pour l'église des Jacobins de Bruges; le tableau d'autel de la chapelle Sainte-Rose de la même ville, et le plafond de l'hôtel de ville d'Ostende, grande et belle composition qui représente *Le Conseil des Dieux;* la disposition en est sobre, savante et ingénieuse; l'exécution facile, la couleur chaude; ce sont là au surplus les grandes qualités de Kerkhove; son dessin laisse davantage à désirer, cependant il avait bien étudié la perspective, et ses fonds sont enrichis d'architecture de bon goût. Il eut le tort, au point de vue de l'art, de sacrifier beaucoup de temps au portrait; mais après avoir acquis la gloire, il crut devoir s'occuper de sa fortune. Ses morceaux historiques sont assez nombreux; car, outre les tableaux déjà cités, Kerkhove a encore peint à Bruges, dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, quatre tableaux : *Les Œuvres de miséricorde;* — dans la chapelle de la Boucherie, *La Résurrection du Christ :* chef-d'œuvre; — dans l'église des Carmes, *La Circoncision de Jésus;* — à Ostende, dans l'église des Sœurs-Noires, le *Martyre de saint Laurent*, etc. Kerkhove fut, avec son ami Duvenède, l'un des fondateurs de l'Académie de Peinture de Bruges. Il en était le directeur lorsqu'il mourut, fort âgé. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 132-134.

KERL (*Jean-Gaspard* DE), compositeur allemand, né vers 1625, dans la haute Saxe, mort vers 168., à Munich. Il fit ses premières études musicales à Vienne, fut envoyé par l'empereur Ferdinand III à Rome, et y perfectionna son talent sous la direction du célèbre Carissimi. De retour en Allemagne, il ne tarda pas à se faire remarquer comme un des organistes les plus habiles de cette époque. Comblé de faveurs par Léopold Ier, il dirigea pendant dix-huit ans la chapelle de l'électeur de Bavière (1658), obtint en 1677 la place d'organiste à l'une des églises de Vienne, et revint terminer sa vie à Munich. « Ce qui nous reste des compositions de ce maître, dit M. Fétis, justifie sa renommée, au moins comme organiste. Ses pièces d'orgue forment une époque de transition dans l'école allemande; son style a de l'analogie avec celui de Sébastien Bach. » Ses productions connues sont : *Selectus sacrarum Cantionum;* Nuremberg, 1669, in-4°; — *Opus primum Missarum;* ibid., 1669, in-fol.; — *Modulatio organica super* Magnificat; Munich, 1686; — *Compendiose Relatione von dem Contrapunct*, 3 part.; inédit; — des messes et beaucoup de morceaux de musique d'église, entre autres une *Messe noire*, appelée ainsi parce qu'il ne s'y trouve pas une seule note blanche. K.

Mattheson, *Grundl. einer Ehrenpf.* — Gerber, *Neues Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler.*

KERLE (*Jacques* DE), musicien belge, né à Ypres, dans la première partie du seizième siècle. Dans sa jeunesse il visita l'Italie et y fit un séjour assez prolongé; puis il devint chanoine de Cambray, et dirigea le chœur de la cathédrale. Vers la fin du siècle, il fut nommé maître de chapelle de l'empereur Rodolphe II; ses traces sont perdues depuis cette époque, et l'on ignore la date de sa mort. On connaît de lui : *Sex Missæ suavissimis modulationibus refertæ, partim quatuor, partim quinque vocibus concinendæ;* Venise, 1562, in-folio; — *Preces speciales pro salubri Concilii* (Tridentini) *successu;* ibid, 1569, in-4°; — *Madrigali a quattro voci, lib. I;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro capitolo del* Triumpho d'amore *del Petrarcha, posto in musica a V voci;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro de' Motetti a V e VI voci;* ibid., 1571, in-4°; — *Moduli sacri;* Munich, 1572, in-4°; — *Motetti;* ibid., 1573; — *Sex Missæ et Te Deum;* ibid., 1576; — quelques *messes manuscrites*, dans les archives de la chapelle

de 74, *Le Roland*, et la frégate *L'Oiseau*, capitaine Rosnevet, lui furent confiés dans ce but. Il quitta Brest le 29 août 1773, et atterrit à l'Ile-de-France. Le 18 octobre il reprit la mer, et se dirigea vers la région antarctique. Le 5 janvier il revit la terre qu'il avait aperçue dans son premier voyage, et jusqu'au 16 janvier 1774 il en reconnut plusieurs points, qui, d'après son relevé, formaient plus de quatre-vingts lieues de côtes. Cependant, Kerguélen quitta ces parages sans même s'assurer s'il avait trouvé une île ou un continent et sans chercher de nouvelles découvertes. Cette conduite fut blâmée généralement. Il s'en excusa sur le manque de vivres, le triste état des bâtiments et des équipages. S'il faut accepter cette excuse, on doit reconnaître que l'impéritie la plus complète avait présidé à l'armement; car l'expédition ne tint pas trois mois la mer depuis son départ de l'Ile-de-France. Kerguélen alla mouiller sur les côtes de Madagascar, dans la baie d'Antongil, et de là il vint au cap de Bonne-Espérance. Il rentra à Brest le 7 septembre 1774. Bientôt après un officier de son équipage publia un mémoire contre lui. Cet officier l'accusait d'avoir mal accompli sa mission, d'avoir négligé la santé de ses équipages, et surtout d'avoir abandonné dans des parages déserts un canot de sondage, avec les officiers et les soldats qui le montaient, et qui ne furent sauvés que par un hasard inouï. De pareils reproches pour les mêmes faits avaient déjà été élevés contre Kerguélen après son premier voyage; ses ennemis profitèrent des nouvelles accusations portées contre lui, et parvinrent à le faire arrêter et traduire devant un conseil de guerre. Vainement argua-t-il de la faiblesse de ses mâts, du vent contraire et du mauvais état de la mer, qui chaque fois l'avait forcé à s'éloigner de ses embarcations, il fut cassé de son grade et condamné à une détention dans le château de Saumur. Cependant, il fut rendu à la liberté quelques mois plus tard : le gouvernement reconnut qu'il y avait eu plus d'animosité que de justice dans la condamnation de Kerguélen. Ce marin avait occupé le temps de son emprisonnement à mettre en ordre les ouvrages qu'il publia plus tard. Il fit encore, avec ses deux fils, plusieurs courses contre les Anglais, et l'on peut dire qu'il mourut sur l'Océan. On a de lui : *Relation d'un Voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, de Groënland, de Feroë, de Schetland, des Orcades et de Norrège, fait en* 1767 *et* 1768; Amsterdam, Leipzig et Bouillon, 1772, in-4°, cartes et fig.; — *Relation de deux Voyages dans les mers australes et des Indes, faits de* 1771 à 1774; Paris, 1782, in-8° : ce volume est devenu très-rare, le gouvernement en ayant fait saisir le plus grand nombre d'exemplaires; — *Relation des Combats et des Événements de la Guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, terminé par un *Précis de la Guerre présente, des causes de la destruction de la marine, et les moyens de la rétablir*; Paris, 1796 et an IX (1801), in-8°. Alfred DE LACAZE.

William Smith, *Collection choisie des Voyages autour du monde* (*Voyages de Cook*), t. III, p. 139. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

KERGUETTE (*Jean* DIGARD DE), ingénieur français, né à Paris, en 1717, mort vers 1780. Il fut d'abord nommé hydrographe au Croisic, puis professeur de mathématiques à Rochefort, et enfin ingénieur du roi. Il a publié : *Expériences sur la Lumière de l'Eau de mer*; 1756; — *Observations sur la Marine et sur le Commerce*; 1760, in-4°; — *Cours de Navigation*; — *Nouvelle pratique du pilotage*; 1764; — *La Méridienne de Rochefort*; 1774; — *Mémoire et Plan du Cours de la Charente*, 17... G. DE F.

Rainguet, *Biogr. Saintongeaise.*

KERGUIFFINEC. *Voy.* BASTARD ET LA CRESSONNIÈRE.

KERI (*Jean*), savant prélat hongrois, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1685. Il appartenait à la famille des comtes Keri de Ipolyker. Il entra fort jeune, en 1656, dans l'ordre de Saint-Paul premier ermite, et en fut élu directeur en 1669. Plus tard il occupa successivement les évêchés de Sirmium, de Csanad et Waitzen. On a de lui : *Martis Turcici Ferocia*; Posen, 1172, in-8° : histoire des cruautés commises en Hongrie par les Turcs; — *Philosophia scolastica*; Presbourg, 1673, 3 vol. in-fol.; — *Historia Belli Ottomanici in regno Hungariæ grassantis*. On a encore de Keri plusieurs discours sur des sujets philosophiques ainsi que de nombreuses oraisons funèbres. E. G.

Czwittinger, *Hungaria literata*, p. 203. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 325.

KERI (*François-Borgia*), savant jésuite hongrois, né au commencement du dix-huitième siècle, dans le comté de Zemplin, mort à Bude, en 1769. Entré de bonne heure chez les jésuites, il fut chargé, pendant quelques années, d'enseigner la philosophie et les mathématiques dans les maisons de son ordre à Tyrnau, où il établit un observatoire, à Bude et dans quelques autres endroits. Plus tard il fut dispensé du professorat, et il put se livrer avec loisir à la rédaction de ses ouvrages sur l'histoire du Bas-Empire, dans lesquels il a fait preuve d'une connaissance approfondie des sources. Il continua aussi à s'occuper des sciences exactes, et il inventa plusieurs améliorations à apporter dans la confection des télescopes. On a de lui : *Imperatores Orientis compendio exhibiti, e compluribus græcis præcipue scriptoribus, a Constantino Magno ad Constantinum ultimum*; Tyrnau, 1744, in-fol., avec de magnifiques gravures : rare; — *Imperatores Ottomani a capta Constantinopoli*; Tyrnau, 1749, neuf parties in-fol.; le P. Nicol. Schmidt a donné une nouvelle édition de cette *Histoire des Empereurs ottomans*

qu'il a conduite jusqu'en l'an 1718; Tyrnau, 1760-1761, 2 vol. in-fol.; — *Dissertationes tres Physicæ : De Corpore generatim deque opposito eidem vacuo; De Motu Corporum; De Causis Motuum in corporibus;* Tyrnau, 1752-1754, in-8°. E. G.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 322. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KERIVALANT (*Nicolas* LEDEIST DE), littérateur français, né à Nantes, en 1750, mort près de cette ville, en 1815. Destiné à la magistrature, il acheta une charge de maître à la chambre des comptes de Bretagne. Il y fut souvent le rédacteur des remontrances que cette compagnie adressait au roi dans les circonstances difficiles. Lorsque la révolution l'eut privé de sa place, il se livra à la culture des lettres et surtout à la poésie. *Le Mercure*, l'*Almanach des Muses* et plusieurs autres recueils publièrent ses premières productions fugitives, parmi lesquelles on remarque des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle et de quelques poëtes anglais et italiens. On a de lui : *Hymne de reconnaissance à Dieu*, trad. d'Addisson; — *La Vendée*, poëme; Paris, 1814, in-8°; — *Épigrammes choisies d'Owen, traduites en vers français, auxquelles on a joint diverses imitations par P. Corneille, La Monnoye, Coquerel*, etc.; Lyon, 1819, in-8°. Il est auteur d'un *Essai sur l'Origine et le Génie de la Langue française*, dont un extrait se trouve dans les *Mémoires de la Société Académique de Nantes*, année 1808. G. DE F.

Mem. de la Soc. Academique de Nantes, année 1815. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

KERKHOVE (*Joseph* VAN DER), peintre flamand, né à Bruges, vers 1669, mort dans la même ville, en 1724. Il fut élève de Érasme de Quellyn le père. Il le quitta pour venir se perfectionner en France, où il exécuta de grands ouvrages à Paris et dans quelques autres villes. De retour dans sa patrie, ses travaux augmentèrent avec ses succès; il exécuta successivement quinze tableaux, représentant des scènes de *La Vie du Christ* pour l'église des Jacobins de Bruges; le tableau d'autel de la chapelle Sainte-Rose de la même ville, et le plafond de l'hôtel de ville d'Ostende, grande et belle composition qui représente *Le Conseil des Dieux;* la disposition en est sobre, savante et ingénieuse; l'exécution facile, la couleur chaude; ce sont là au surplus les grandes qualités de Kerkhove; son dessin laisse davantage à désirer, cependant il avait bien étudié la perspective, et ses fonds sont enrichis d'architecture de bon goût. Il eut le tort, au point de vue de l'art, de sacrifier beaucoup de temps au portrait; mais après avoir acquis la gloire, il crut devoir s'occuper de sa fortune. Ses morceaux historiques sont assez nombreux; car, outre les tableaux déjà cités, Kerkhove a encore peint à Bruges, dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, quatre tableaux : *Les Œuvres de miséricorde;* — dans la chapelle de la Boucherie, *La Résurrection du Christ :* chef-d'œuvre; — dans l'église des Carmes, *La Circoncision de Jésus;* — à Ostende, dans l'église des Sœurs-Noires, le *Martyre de saint Laurent*, etc. Kerkhove fut, avec son ami Duvenède, l'un des fondateurs de l'Académie de Peinture de Bruges. Il en était le directeur lorsqu'il mourut, fort âgé. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 132-134.

KERL (*Jean-Gaspard* DE), compositeur allemand, né vers 1625, dans la haute Saxe, mort vers 1687, à Munich. Il fit ses premières études musicales à Vienne, fut envoyé par l'empereur Ferdinand III à Rome, et y perfectionna son talent sous la direction du célèbre Carissimi. De retour en Allemagne, il ne tarda pas à se faire remarquer comme un des organistes les plus habiles de cette époque. Comblé de faveurs par Léopold I[er], il dirigea pendant dix-huit ans la chapelle de l'électeur de Bavière (1658), obtint en 1677 la place d'organiste à l'une des églises de Vienne, et revint terminer sa vie à Munich. « Ce qui nous reste des compositions de ce maître, dit M. Fétis, justifie sa renommée, au moins comme organiste. Ses pièces d'orgue forment une époque de transition dans l'école allemande; son style a de l'analogie avec celui de Sébastien Bach. » Ses productions connues sont : *Selectus sacrarum Cantionum;* Nuremberg, 1669, in-4°; — *Opus primum Missarum;* ibid., 1669, in-fol.; — *Modulatio organica super* Magnificat; Munich, 1686; — *Compendiose Relatione von dem Contrapunct*, 3 part.; inédit; — des messes et beaucoup de morceaux de musique d'église, entre autres une *Messe noire*, appelée ainsi parce qu'il ne s'y trouve pas une seule note blanche. K.

Mattheson, *Grundl. einer Ehrenpf.* — Gerber, *Neues Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler*.

KERLE (*Jacques* DE), musicien belge, né à Ypres, dans la première partie du seizième siècle. Dans sa jeunesse il visita l'Italie et y fit un séjour assez prolongé; puis il devint chanoine de Cambray, et dirigea le chœur de la cathédrale. Vers la fin du siècle, il fut nommé maître de chapelle de l'empereur Rodolphe II; ses traces sont perdues depuis cette époque, et l'on ignore la date de sa mort. On connaît de lui : *Sex Missæ suavissimis modulationibus refertæ, partim quatuor, partim quinque vocibus concinendæ;* Venise, 1562, in-folio; — *Preces speciales pro salubri Concilii* (Tridentini) *successu;* ibid, 1569, in-4°; — *Madrigali a quattro voci, lib. I;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro capitolo del* Triumpho d'amore *del Petrarcha, posto in musica a V voci;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro de' Motetti a V e VI voci;* ibid., 1571, in-4°; — *Moduli sacri;* Munich, 1572, in-4°; — *Motetti;* ibid., 1573; — *Sex Missæ et Te Deum;* ibid., 1576; — quelques *messes manuscrites*, dans les archives de la chapelle

pontificale, à Rome, entre autres une *sur la gamme*, dédiée au pape Grégoire XIV. P. L—Y.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Burney, *General History of Music*, t. III.—*Musical Biography*. — Gerber, *Lexikon der Tonkünstler*.

KERLÉREC (*Louis* BILLOUART, chevalier DE), marin et administrateur français, né à Quimper (Finistère), en 1704, mort à Paris, le 9 septembre 1770. Il entra à dix-sept ans dans les gardes de la marine, fit quatorze campagnes, en cette qualité, fut blessé dans un combat livré par trois vaisseaux sous les ordres du chevalier de l'Espinay à six vaisseaux anglais, et fit sans interruption neuf nouvelles campagnes, à la suite desquelles il fut nommé lieutenant de vaisseau. A bord du *Neptune*, il prit, les 15, 17 août et 29 octobre 1746, à trois combats livrés par de l'Espinay à des forces anglaises doubles des siennes, une part qui lui mérita et lui fit obtenir la croix de Saint-Louis. Dans le mémorable combat soutenu le 21 octobre 1747 par Desherbiers de l'Étanduère, *Le Neptune* était l'un des vaisseaux de l'arrière-garde. Dès le commencement de l'action, le capitaine, M. de Fromentières, avait eu la cuisse emportée par un boulet, et peu après, de Longueval d'Harancourt, son second, avait été tué. *Le Neptune* avait alors ses mâts presque hachés et ses canons en partie démontés. Kerlérec, investi du commandement, ranima le courage de l'équipage, et continua, avec la plus grande vigueur, la défense contre trois vaisseaux ennemis. Le feu prit à sa poupe; on parvint à l'éteindre. Enfin, après sept heures d'une lutte acharnée, le *Neptune*, ras comme un ponton, ayant sept pieds d'eau dans la cale et trois cents hommes hors de combat, Kerlérec, qui était grièvement blessé à la jambe, fut contraint de se rendre. Après avoir, en 1750, commandé une croisière aux Iles sous le Vent, il fut nommé capitaine de vaisseau, en 1751, et, l'année suivante, gouverneur de la Louisiane, qu'il administra pendant douze années consécutives. Dans l'intervalle eut lieu la guerre de Sept Ans, pendant laquelle l'incurie du gouvernement français laissa la colonie livrée à ses propres ressources. Kerlérec sut la mettre à l'abri des Anglais, et à son départ pour la France, en 1764, il la laissa florissante. Cependant, des officiers insubordonnés, qu'il avait dû punir et renvoyer en France, se liguèrent avec la veuve de l'ordonnateur de la colonie, avec lequel il avait eu des difficultés de service, et lui reprochèrent des abus d'autorité et une excessive sévérité. Ces accusations ne purent trouver grâce devant l'intégrité et l'habileté de son administration. Son exil fut prononcé en 1769. Kerlérec avait rassemblé les preuves de son innocence, et allait se faire rendre justice lorsque la mort le frappa. Il avait, dit-on, composé sur la Louisiane des mémoires intéressants, que l'on croit perdus. P. LEVOT.

Archives et Histoires de la Marine. — Richer, *Les Fastes de la Marine française*.

KERLEAU (*Vincent* DE), prélat français, né en Bretagne, mort à Rome en 1476. Il fut d[abord] abbé de Bégard, au diocèse de Trégui[er], puis nommé évêque de Saint-Pol-de-Léon [par] Sixte IV le 4 mai 1472, et la même année a[bbé] de Prières, au diocèse de Vannes. Mais il [est] plus connu comme chancelier du duc de B[re]tagne, qui le chargea de plusieurs négociati[ons] importantes. B. H.

Gallia Christ., t. XIV, col. 981.

KER-LOGUEN (Le P. *Denis-Louis* CO[R]NEAU DE), missionnaire français, né à Nant[es], mort en 1830. Il partit de Brest le 23 mai 181[8] à bord du *Golo*, pour se rendre à l'Ile Bourbo[n] où il arriva le 9 septembre 1818. Il y devint cu[ré] de Sainte-Marie. De là il passa aux Indes orie[n]tales, où il s'occupa de l'histoire locale. Il a lais[sé] une *Histoire des Indes*, restée manuscrite. [Le] seul ouvrage que nous possédions de ce sava[nt] missionnaire est presque introuvable en Franc[e]; il a été écrit en anglais : *An historical Ske[tch] of Goa*; Madras, 1831, in-8°. Ce livre, malh[eu]reusement trop concis, est infiniment curieu[x]. F. D.

Documents particuliers.— Ferdinand Denis, *Portug[al]*, dans *l'Univers pittoresque*.

KERN (*Vincent*), médecin et chirurgien a[l]lemand, né à Grætz, le 20 janvier 1760, mo[rt] le 15 avril 1829. Après avoir achevé ses étude[s], il entra chez un chirurgien en qualité d'aide; ma[is] il se livra à tant de désordres et de dissipation[s] qu'abandonné de tout le monde, il dut penda[nt] quelque temps servir comme domestique, po[ur] avoir du pain. Devenu économe par nécessit[é], il mit de côté sur ses gages une somme suff[i]sante pour obtenir à Vienne, en 1784, le grad[e] de maître en chirurgie et en accouchement. Leber, un de ses professeurs, le recommanda a[u] duc de Hildburghausen, qui se l'attacha e[n] qualité de premier chirurgien. Deux ans aprè[s], Kern, dans le but de compléter ses connaissance[s] médicales, entreprit un voyage à travers l'Al[le]magne, la France et l'Italie, et retourna en[-]suite à Vienne, où il se fit recevoir en 1790 doc[]teur en chirurgie. Après avoir été nommé e[n] 1795 chirurgien à l'établissement des sourds e[t] muets, il fut appelé deux ans après à occupe[r] au lycée de Laybach la chaire de chirurgie e[t] d'accouchement, et un peu plus tard celle d'é[]ducation physique. Il usa de son autorité scien[]tifique, toujours croissante, pour faire adopte[r] généralement en Carniole et en Carinthie l'inocu[]lation et plus tard la vaccine. S'étant fait recevoi[r] en 1801 docteur en médecine, il se rendit aupr[ès] de Pajola, dont il étudia la méthode de tailler et visita ensuite plusieurs grands hôpitaux. Pe[u] de temps après, il fut nommé professeur de chi[]rurgie à l'université de Vienne. En 1807 il fut mi[s] à la tête de l'*Institut d'Opérations chirurgi[]cales*, fondé par le baron de Slifft, d'où sorti[]rent tant de professeurs distingués. Après avoi[r] fait, pendant les années 1821 et 1822, un voyag[e] scientifique en France et en Italie, il devint,

six ans après, vice-directeur des études médicales, chirurgicales et vétérinaires à l'université de Vienne. Kern, opérateur des plus habiles, a introduit plusieurs réformes importantes dans la chirurgie; ainsi c'est lui qui a fait adopter l'usage de l'eau dans le pansement des blessures faites par des armes à feu. Il avait une haine prononcée pour le charlatanisme et la routine aveugle. On a de lui : *Erinnerungen zur Einführung der Blattern-Einimpfung im Herzogthum Krain* (Mémorandum pour l'introduction de l'Inoculation dans le duché de Carniole); Laybach, 1798, in-8°; — *Lehrsætze aus dem manuellen Theile der Heilkunde* (Principes de la partie manuelle de la Médecine); Laybach, 1803, in-8°; — *Annalen der chirurgischen Klinik au der Hohenschule zu Wien* (Annales de Clinique chirurgicale à l'université de Vienne); Vienne, 1807-1809, 2 vol. in-8°; — *Avis aux Chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le pansement des blessés;* Vienne, 1809 et 1826, in-8° : cet opuscule, écrit en français, fut traduit en allemand par Schaul; Stuttgard, 1810, in-8°; — *Ueber die Handlungsweise bei Absetzung der Glieder* (Sur la Manière de procéder lors d'une Amputation); Vienne, 1814 et 1826, in-8°; — *Bemerkungen ueber die neue von Civiale und Le Roy geübte Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen und auszuziehen* (Remarques sur la nouvelle Méthode de Civiale et de Le Roy pour la triture et l'extraction des pierres de la vessie); Vienne, 1826, in-8°; — *Ueber die Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen* (Sur la Méthode de la lithotritie); Vienne, 1827, in-8°; — *Die Steinbeschwerden in der Harnblase* (Les Maladies de la Pierre); Vienne, 1828, in-8°; — *Beobachtungen aus der Chirurgie* (Observations chirurgicales); Vienne, 1828, in-8°; — *Ueber die Anwendung des Glüheisens* (Sur l'Emploi du Fer chaud); Vienne, 1828, in-8°; — *Leistungen der chirurgischen Klinik zu Wien* (Les Services de la Clinique chirurgicale de Vienne); Vienne, 1828, in-4°; — *Abhandlung ueber die Verletzungen am Kopfe und die Durchbohrung der Hirnschale* (Traité des Lésions de la Tête et de la Perforation du Cerveau); Vienne, 1830, in-4°; — *Vorlesungen aus der praktischen Chirurgie* (Cours de Chirurgie pratique); Vienne, 1830, un tome en deux parties: cet extrait des leçons de Kern a été publié par Hussian. E. G.

Dezeimeris, *Diction. historique de la Médecine.* — Diemer, *Biographische Notizen über Ritter Vinc. von Kern* (dans la *Steiermærkische Zeitschrift*, année 1834).

KERN (*J.-Conrad*), homme politique suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen, près d'Arenenberg (canton de Thurgovie). Fils d'un négociant, il fut élevé au gymnase de Zurich, commença à l'université de Bâle l'étude de la théologie, et l'abandonna pour suivre la carrière du droit à Berlin, à Heidelberg et à Paris. De retour dans son pays, il remplit quelques fonctions municipales, siégea dès 1833 à la diète, puis à l'assemblée nationale et fut nommé en 1837 président du tribunal suprême et du conseil de l'instruction publique. Dès cette époque il se trouva mêlé, par la nature même de ses tendances libérales, au remaniement des institutions cantonales. En 1838, le gouvernement français ayant exigé, par l'organe de M. de Montebello, l'extradition du prince Louis-Napoleon, M. Kern défendit avec énergie le droit d'hospitalité de son canton ainsi que la liberté du prince, avec lequel il entretenait des relations amicales; il fut soutenu dans cette tâche courageuse par MM. Monnard et Rigaud, qui représentaient Vaud et Genève. Lorsqu'il retourna rendre compte des délibérations de la diète au sein du grand conseil de Thurgovie, tout en exhortant ses concitoyens au calme, il les engagea à ne pas se laisser intimider par les menaces de la France; « Fais ce que dois, advienne que pourra », telle fut la conclusion de son discours. L'éloignement volontaire du prince Louis mit fin, comme on sait, au danger imminent d'une guerre européenne. En 1848, M. Kern remplit, à titre provisoire, les fonctions de chargé d'affaires à Vienne; mais il refusa d'y exercer des pouvoirs définitifs, revint collaborer à la nouvelle constitution fédérale, et fut chargé, avec M. Druey, de la rédaction française. Il représenta ensuite son canton au conseil national et au conseil des états. Enfin, la part importante qu'il avait prise à l'organisation du tribunal fédéral l'en fit nommer président en 1850. A la suite de l'insurrection des royalistes à Neufchâtel (septembre 1856), la guerre faillit éclater entre la Suisse et la Prusse, qui persistait à réclamer la suzeraineté sur ce canton. Au commencement de l'année suivante, M. Kern fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire afin d'obtenir l'appui ou tout au moins la médiation du gouvernement français dans cette périlleuse circonstance. Il rapporta de ses entrevues avec Napoléon III des espérances telles que, par un vote presque unanime, l'assemblée fédérale décida de faire le premier pas vers un accommodement pacifique en libérant les prisonniers neufchâtelois. Aussi, quelques mois après, le traité de paix fut-il conclu par lequel une indemnité d'un million était accordée au roi de Prusse, les biens ecclésiastiques étaient respectés, et les frais d'armement restaient à la charge de la Confédération. Ces propositions d'arrangement, qui ne répondaient pas tout à fait aux espérances préconçues, furent cependant ratifiées par les assemblées fédérales, qui votèrent des remercîments publics à M. Kern, leur principal rédacteur, qui fut peu de temps après nommé ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris. K.

Leipziger Illustrirte Zeitung, 1857. — *Illustration fran-*

çaise (art. de M. William Reymond), mars 1857. — *Moniteur universel.* — Brockhaus, *Unsere Zeit*, p. 728.

***KERNER** (*André-Justin*), célèbre poëte allemand, est né le 18 septembre 1786, à Ludwigsbourg en Souabe. A la mort de son père, il entra dans une maison de commerce. Dans cette position, qui convenait peu à ses goûts, il trouva un ami et un protecteur dans le poëte Conz, pasteur à Ludwigsbourg. C'est à lui que Kerner communiqua ses premiers essais poétiques, et c'est lui aussi qui, reconnaissant combien peu la carrière commerciale convenait à la vocation de son jeune ami, lui fournit les moyens d'étudier la médecine à l'université de Tubingue. Kerner y rencontra Uhland, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Après avoir terminé ses études, Kerner visita une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte de son livre : *Reiseschatten von dem Schattenspieler Lux* (Esquisses du voyageur fantastique Lux); Heidelberg, 1811 : cet ouvrage, remarquable par l'originalité de la forme, la variété du mouvement et par le mélange du sentimental et du comique, peut être comparé aux meilleures productions de Jean-Paul. Immédiatement après son voyage, Kerner se fixa pendant quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux; puis il se rendit à Welzheim et de là à Garldorf, où il resta jusqu'en 1818. Il fut appelé alors à Weinsberg comme médecin supérieur du bailliage de ce nom, et s'établit au pied de la tour de Weibertreue (*fidélité des femmes*), devenue célèbre par le siége qu'en fit l'empereur Conrad durant la guerre des guelfes et des gibelins, et rendue populaire en Allemagne par un charmant poëme de Burger. C'est là que Justin Kerner vécut pendant plus de trente ans, se consacrant à la poésie et à l'art de guérir. Une grave maladie d'yeux, qui le rendit presque aveugle, le força à se demettre, en 1851, de sa place de medecin du gouvernement. Le roi de Wurtemberg lui accorda alors une pension de 300 florins, à laquelle le roi Louis de Bavière en ajouta une autre de 400 florins.

Kerner est celèbre comme poete lyrique et comme écrivain humoristique; sa réputation cependant n'aurait peut-être pas franchi les frontières de son pays, s'il n'avait pas publié des ouvrages sur le magnétisme animal. Sa *Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst; Stuttgard, 1829; 4e édit., 1846) eut un succès immense. Ce livre contient l'histoire de Frederique Hauff, fille d'un forestier de la contrée que Kerner habite, et chez laquelle les maladies, les souffrances morales et une disposition héréditaire semblaient avoir tué le corps pour ne laisser survivre que l'esprit. Reduite a une faiblesse extrême, elle allait mourir, lorsque ses parents la remirent, en février 1826, entre les mains de Kerner. Celui-ci la soumit, pendant vingt-deux [illegible] à un traitement magnétique qui la [illegible] ter dans un état de somnambulisme durant lequel elle eut les visions les plus extraordinaires. Elle mourut le 5 août 1829. *La Visionnaire de Prevorst* est le compte-rendu des observations de Kerner, et pour ainsi dire écrit sous la dictée de la cataleptique. Les croyants le considèrent comme le triomphe du magnétisme; tandis que les sceptiques prétendent, non sans quelque raison, que Kerner a été trompé ou qu'il s'est trompé lui-même (1).

M. Henri Blaze, dans ses études sur *Les Écrivains et Poëtes de l'Allemagne* (Paris, 1851), a consacré à Justin Kerner une longue notice, de laquelle nous extrayons l'appréciation suivante : « Si l'on recherche la somme des divers jugements portés en Allemagne sur Kerner, voici à peu près ce qu'on trouve : Otez à cette nature l'élément superstitieux, magnetique, démonique, et vous aurez un excellent homme, un des maîtres de l'école souabe, un poëte religieux, naturel, d'une sentimentalité suave, élégiaque, mais disons-le aussi, maladive et par moments dangereuse. Kerner lui-même s'écrie quelque part, sans doute en faisant allusion à ce verdict : « Je vis par la poésie et par la médecine, et seulement lorsqu'on parle d'esprits, on se souvient du mien, et pour railler encore. » Il n'y a point à rechercher quels progrès Justin Kerner a fait faire à la muse allemande. La nature domine ici trop ouvertement toute question d'art, de culture, d'école, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une individualité pure et simple. D'ailleurs, avant la venue de Kerner, la poésie allemande n'avait-elle pas touché à son plus haut point? Kerner est un peu l'oiseau sur la branche, l'oiseau qui demeure fidèle au chant que Dieu a

(1) Rappelons cependant ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*, et dont le scepticisme ne peut être revoque en doute : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me presenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après la visionnaire tomba dans un sommeil magnetique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet etat merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'etait un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inonde d'un rayonnement celeste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentiments qui debordaient et qu'on aurait pu comparer a des bandes de nuees, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques et sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe eolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'a ses longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou reprouvés, il n'y avait point a en douter, nous etions en presence d'une véritable visionnaire; nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'etais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensee, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de derober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dan[illegible] » [illegible] l'ouvrage le plus impartial a consulter sur ce su[illegible] intéressant est intitule : *Das verschleierte Bild zu Sais* (L'image voilée de Saïs); Leipzig, 1830.

mis dans son gosier, et qui, s'il n'étend pas sa gamme, vocalise dans sa mesure et se garde au moins de fausses notes. Élève de la nature, véritable néophyte de Saïs, Kerner appartient à toute une catégorie de poëtes allemands, qu'on ne saurait ni classer ni définir. Comme les âmes pathétiques, en qui le sentiment déborde et qui jamais n'atteignent l'idéal qu'elles cherchent, il a besoin que les sympathies du lecteur lui viennent en aide et le complètent. Aux amateurs de l'art curieux, aux partisans absolus de la forme, je ne le conseillerais pas. Il y a dans cette poésie une autre poésie latente, et, si l'on me passe l'expression, interlinéaire, que les initiés seuls peuvent saisir; j'entends par initiés tous ceux pour qui les mots d'âme et de nature ont encore un sens aujourd'hui. »

Outre *Reiseschatten*, déjà cité, on a de Kerner : *Romantische Dichtungen* (Poésies romantiques); Carlsruhe, 1817; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1826; 4ᵉ édition, considérablement augmentée, 1848; — *Der letzte Blütenstrauss* (Le dernier Bouquet de fleurs); Stuttgard et Tubingue, 1853; — *Die Bestuermung der Stadt Weinsberg in Jahre* 1525 (Le Siége de la ville de Weinsberg dans l'an 1525); Heidelberg, 2ᵉ édit., 1848; — *Bilderbuch ans meiner Knabenzeit* (Souvenirs de ma Jeunesse); Brunswick, 1839. Ses écrits sur le magnétisme animal ont pour titres : *Geschichte zweier Somnambulen* (Histoire de deux Somnambules); Carlsruhe, 1824; — *Blaetter aus Prevorst* (Journal de Prevorst); Carlrsruhe, 1831-1834, 5 vol. publiés en commun avec Eschenmayer; — *Geschichten Besessener neuerer Zeit* (Histoire de quelques Possédés de notre époque); ibid., 1834 et 1835; — *Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur* (Phénomène du domaine nocturne de la nature); Stuttgard, 1836; — *Nechricht von dem Vorkommen des Besessenseins, eines dæmonich magnetischen Leidens, und seiner schon im Alterthum bekannten Heilung durch magisch-magnetisches Einwirken* (De la Possession, mal demoniaque magnetique, et de son traitement, deja connu dans l'antiquité, à l'aide de la puissance magico-magnétique); Stuttgard, 1836.

R. LINDAU.

Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2ᵉ edit.; Leipzig. 1853. — Eschenmayer, *Mysterien des innern Lebens, erlaeutert aus der Geschichte der Seherinn von Prevorst*; Tubingue, 1830. — H Blaze, *Écrivains et Poëtes de l'Allemagne*, Paris, 1851. — *Conv.-Lex.*

KEROUALLE (*Louise-Renee* DE PEN-AN-COET DE), duchesse DE PORTSMOUTH, née en 1649, dans le bas Léon, morte le 14 novembre 1734, à Paris. Son père, Guillaume, comte de Keroualle ou Kerouazle, commandait l'arrière-ban du diocèse de Léon. La vie de Louise Keroualle n'est connue que depuis l'époque à laquelle cette fille d'honneur de Madame (Henriette, première femme de Monsieur, frère de Louis XIV) commença à remplir en Angleterre un rôle occulte plus important que ne paraissent l'avoir pensé les écrivains du règne de Charles II. Mais les contemporains de ce règne, témoins des fautes politiques de Charles, en ont recherché la source, et ils l'ont fait remonter ou plutôt descendre à la favorite étrangère, qui fut, plus qu'aucune autre des nombreuses maîtresses de ce prince, odieuse au peuple anglais. On fouilla son passé, jusque alors peu connu, même de la famille royale de France, qui s'était servie de Mˡˡᵉ de Keroualle comme d'un instrument, sans se soucier d'approfondir son origine. Madame de Sévigné, dans ses lettres à sa fille, parle de la duchesse de Portsmouth d'une façon très-leste, qui laisse percer, sinon la certitude, du moins la croyance que les antécédents de Louise, comme elle dit, n'étaient pas des plus honorables. En 1690, cinq ans après la mort de Charles II, on imprima, à Londres, un pamphlet dans lequel la duchesse de Portsmouth se trouve désignée sous le nom fictif de *Francelie*. Louis XIV y est appelé *Tirannide*, et le roi d'Angleterre *prince des Iles*. Dans la préface de la traduction française de ce pamphlet, qui a pour titre : *Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth*, il est dit que l'auteur a voulu donner, par ces changements de noms, plus de piquant aux révélations que contient son livre. Suivant cette chronique, le père de Louise Keroualle avait été marchand de laine à Paris. Après avoir gagné dans le commerce une fortune médiocre, il se retira en Bretagne, son pays natal, avec ses deux filles; la cadette, Louise, était aimable et jolie; l'aînée, laide et disgracieuse. La dissemblance des deux sœurs, dont l'une plaisait et l'autre déplaisait *universellement*, mit entre elles la désunion; leur père fut obligé de les séparer; il garda la laide près de lui, et mit la jolie en pension dans une ville peu éloignée de celle qu'il habitait. Louise acquit ainsi des talents qui rehaussèrent ses agréments naturels; elle etait éveillée, fine, insinuante; elle sut gagner l'amitié de la dame à qui son père l'avait confiee; celle-ci l'introduisit dans sa famille et dans sa société. Mˡˡᵉ de Keroualle inspira des passions, dont le bruit vint aux oreilles de l'ancien marchand de laine. Craignant que sa fille ne repondît avec trop de légèreté aux empressements dont elle était l'objet, il la retira de pension, et la conduisit à Paris, où il la laissa à la garde de sa belle-sœur, alors veuve. Son mari avait été l'obligé du duc de Beaufort, et elle-même vivait, en grande partie, des liberalités de ce seigneur, qui, en se réconciliant avec la cour, avait obtenu la charge d'amiral de France. Peu après l'arrivée de Mˡˡᵉ de Keroualle à Paris, en 1669, le duc la vit au jardin des Tuileries, où elle se promenait avec sa parente; il fut frappé de la beauté de cette jeune fille, et surtout, dit-on, de l'effet qu'elle produisait sur le public; il devint subitement amoureux d'elle. L'auteur de l'*Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth* raconte les maneges de

de 74, *Le Roland*, et la frégate *L'Oiseau*, capitaine Rosnevet, lui furent confiés dans ce but. Il quitta Brest le 29 août 1773, et atterrit à l'Ile-de-France. Le 18 octobre il reprit la mer, et se dirigea vers la région antarctique. Le 5 janvier il revit la terre qu'il avait aperçue dans son premier voyage, et jusqu'au 16 janvier 1774 il en reconnut plusieurs points, qui, d'après son relevé, formaient plus de quatre-vingts lieues de côtes. Cependant, Kerguélen quitta ces parages sans même s'assurer s'il avait trouvé une île ou un continent et sans chercher de nouvelles découvertes. Cette conduite fut blâmée généralement. Il s'en excusa sur le manque de vivres, le triste état des bâtiments et des équipages. S'il faut accepter cette excuse, on doit reconnaître que l'impéritie la plus complète avait présidé à l'armement; car l'expédition ne tint pas trois mois la mer depuis son départ de l'Ile-de-France. Kerguélen alla mouiller sur les côtes de Madagascar, dans la baie d'Antongil, et de là il vint au cap de Bonne-Espérance. Il rentra à Brest le 7 septembre 1774. Bientôt après un officier de son équipage publia un mémoire contre lui. Cet officier l'accusait d'avoir mal accompli sa mission, d'avoir négligé la santé de ses équipages, et surtout d'avoir abandonné dans des parages déserts un canot de sondage, avec les officiers et les soldats qui le montaient, et qui ne furent sauvés que par un hasard inouï. De pareils reproches pour les mêmes faits avaient déjà été élevés contre Kerguélen après son premier voyage; ses ennemis profitèrent des nouvelles accusations portées contre lui, et parvinrent à le faire arrêter et traduire devant un conseil de guerre. Vainement argua-t-il de la faiblesse de ses mâts, du vent contraire et du mauvais état de la mer, qui chaque fois l'avait forcé à s'éloigner de ses embarcations, il fut cassé de son grade et condamné à une détention dans le château de Saumur. Cependant, il fut rendu à la liberté quelques mois plus tard : le gouvernement reconnut qu'il y avait eu plus d'animosité que de justice dans la condamnation de Kerguélen. Ce marin avait occupé le temps de son emprisonnement à mettre en ordre les ouvrages qu'il publia plus tard. Il fit encore, avec ses deux fils, plusieurs courses contre les Anglais, et l'on peut dire qu'il mourut sur l'Océan. On a de lui : *Relation d'un Voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, de Groënland, de Feroë, de Schetland, des Orcades et de Norrège, fait en* 1767 *et* 1768; Amsterdam, Leipzig et Bouillon, 1772, in-4°, cartes et fig.; — *Relation de deux Voyages dans les mers australes et des Indes, faits de* 1771 à 1774; Paris, 1782, in-8° : ce volume est devenu très-rare, le gouvernement en ayant fait saisir le plus grand nombre d'exemplaires; — *Relation des Combats et des Événements de la Guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, terminé par un *Précis de la Guerre présente, des causes de la destruction de la marine, et les moyens de la rétablir*; Paris, 1796 et an IX (1801), in-8°. Alfred DE LACAZE.

William Smith, *Collection choisie des Voyages autour du monde* (*Voyages de Cook*), t. III, p. 139. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

KERGUETTE (*Jean* DIGARD DE), ingénieur français, né à Paris, en 1717, mort vers 1780. Il fut d'abord nommé hydrographe au Croisic, puis professeur de mathématiques à Rochefort, et enfin ingénieur du roi. Il a publié : *Expériences sur la Lumière de l'Eau de mer*; 1756; — *Observations sur la Marine et sur le Commerce*; 1760, in-4°; — *Cours de Navigation*; — *Nouvelle pratique du pilotage*; 1764; — *La Méridienne de Rochefort*; 1774; — *Mémoire et Plan du Cours de la Charente*, 17... G. DE F.

Rainguet, *Biogr. Saintongeaise.*

KERGUIFFINEC. *Voy.* BASTARD ET LA CRESSONNIÈRE.

KERI (*Jean*), savant prélat hongrois, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1685. Il appartenait à la famille des comtes Keri de Ipolyker. Il entra fort jeune, en 1656, dans l'ordre de Saint-Paul premier ermite, et en fut élu directeur en 1669. Plus tard il occupa successivement les évêchés de Sirmium, de Csanad et Waitzen. On a de lui : *Martis Turcici Ferocia*; Posen, 1172, in-8° : histoire des cruautés commises en Hongrie par les Turcs; — *Philosophia scolastica*; Presbourg, 1673, 3 vol. in-fol.; — *Historia Belli Ottomanici in regno Hungariæ grassantis*. On a encore de Keri plusieurs discours sur des sujets philosophiques ainsi que de nombreuses oraisons funèbres. E. G.

Czwittinger, *Hungaria Literata*, p. 203. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 335.

KERI (*François-Borgia*), savant jésuite hongrois, né au commencement du dix-huitième siècle, dans le comté de Zemplin, mort à Bude, en 1769. Entré de bonne heure chez les jésuites, il fut chargé, pendant quelques années, d'enseigner la philosophie et les mathématiques dans les maisons de son ordre à Tyrnau, où il établit un observatoire, à Bude et dans quelques autres endroits. Plus tard il fut dispensé du professorat, et il put se livrer avec loisir à la rédaction de ses ouvrages sur l'histoire du Bas-Empire, dans lesquels il a fait preuve d'une connaissance approfondie des sources. Il continua aussi à s'occuper des sciences exactes, et il inventa plusieurs améliorations à apporter dans la confection des télescopes. On a de lui : *Imperatores Orientis compendio exhibiti, e compluribus græcis præcipue scriptoribus, a Constantino Magno ad Constantinum ultimum*; Tyrnau, 1744, in-fol., avec de magnifiques gravures : rare; — *Imperatores Ottomani a capta Constantinopoli*; Tyrnau, 1749, neuf parties in-fol.; le P. Nicol. Schmidt a donné une nouvelle édition de cette *Histoire des Empereurs ottomans*

qu'il a conduite jusqu'en l'an 1718; Tyrnau, 1760-1761, 2 vol. in-fol.; — *Dissertationes tres Physicæ : De Corpore generatim deque opposito eidem vacuo; De Motu Corporum; De Causis Motuum in corporibus;* Tyrnau, 1752-1754, in-8°. E. G.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 332. — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KERIVALANT (*Nicolas* LEDEIST DE), littérateur français, né à Nantes, en 1750, mort près de cette ville, en 1815. Destiné à la magistrature, il acheta une charge de maître à la chambre des comptes de Bretagne. Il y fut souvent le rédacteur des remontrances que cette compagnie adressait au roi dans les circonstances difficiles. Lorsque la révolution l'eut privé de sa place, il se livra à la culture des lettres et surtout à la poésie. *Le Mercure*, l'*Almanach des Muses* et plusieurs autres recueils publièrent ses premières productions fugitives, parmi lesquelles on remarque des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle et de quelques poëtes anglais et italiens. On a de lui : *Hymne de reconnaissance à Dieu*, trad. d'Addisson; — *La Vendée*, poëme; Paris, 1814, in-8°; — *Épigrammes choisies d'Owen, traduites en vers français, auxquelles on a joint diverses imitations par P. Corneille, La Monnoye, Coquerel*, etc.; Lyon, 1819, in-8°. Il est auteur d'un *Essai sur l'Origine et le Génie de la Langue française,* dont un extrait se trouve dans les *Mémoires de la Société Académique de Nantes,* année 1808. G. DE F.

Mem. de la Soc. Academique de Nantes, année 1815. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

KERKHOVE (*Joseph* VAN DER), peintre flamand, né à Bruges, vers 1669, mort dans la même ville, en 1724. Il fut élève de Érasme de Quellyn le père. Il le quitta pour venir se perfectionner en France, où il exécuta de grands ouvrages à Paris et dans quelques autres villes. De retour dans sa patrie, ses travaux augmentèrent avec ses succès; il exécuta successivement quinze tableaux, représentant des scènes de *La Vie du Christ* pour l'église des Jacobins de Bruges; le tableau d'autel de la chapelle Sainte-Rose de la même ville, et le plafond de l'hôtel de ville d'Ostende, grande et belle composition qui représente *Le Conseil des Dieux;* la disposition en est sobre, savante et ingénieuse; l'exécution facile, la couleur chaude; ce sont là au surplus les grandes qualités de Kerkhove; son dessin laisse davantage à désirer, cependant il avait bien étudié la perspective, et ses fonds sont enrichis d'architecture de bon goût. Il eut le tort, au point de vue de l'art, de sacrifier beaucoup de temps au portrait; mais après avoir acquis la gloire, il crut devoir s'occuper de sa fortune. Ses morceaux historiques sont assez nombreux; car, outre les tableaux déjà cités, Kerkhove a encore peint à Bruges, dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, quatre tableaux : *Les Œuvres de miséricorde;* — dans la chapelle de la Boucherie, *La Résurrection du Christ :* chef-d'œuvre; — dans l'église des Carmes, *La Circoncision de Jésus;* — à Ostende, dans l'église des Sœurs-Noires, le *Martyre de saint Laurent*, etc. Kerkhove fut, avec son ami Duvenède, l'un des fondateurs de l'Académie de Peinture de Bruges. Il en était le directeur lorsqu'il mourut, fort âgé. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 132-134.

KERL (*Jean-Gaspard* DE), compositeur allemand, né vers 1625, dans la haute Saxe, mort vers 168., à Munich. Il fit ses premières études musicales à Vienne, fut envoyé par l'empereur Ferdinand III à Rome, et y perfectionna son talent sous la direction du célèbre Carissimi. De retour en Allemagne, il ne tarda pas à se faire remarquer comme un des organistes les plus habiles de cette époque. Comblé de faveurs par Léopold I[er], il dirigea pendant dix-huit ans la chapelle de l'électeur de Bavière (1658), obtint en 1677 la place d'organiste à l'une des églises de Vienne, et revint terminer sa vie à Munich. « Ce qui nous reste des compositions de ce maître, dit M. Fétis, justifie sa renommée, au moins comme organiste. Ses pièces d'orgue forment une époque de transition dans l'école allemande; son style a de l'analogie avec celui de Sébastien Bach. » Ses productions connues sont : *Selectus sacrarum Cantionum;* Nuremberg, 1669, in-4°; — *Opus primum Missarum;* ibid., 1669, in-fol.; — *Modulatio organica super* Magnificat; Munich, 1686; — *Compendiose Relatione von dem Contrapunct,* 3 part.; inédit; — des messes et beaucoup de morceaux de musique d'église, entre autres une *Messe noire*, appelée ainsi parce qu'il ne s'y trouve pas une seule note blanche. K.

Mattheson, *Grundl. einer Ehrenpf.* — Gerber, *Neues Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler.*

KERLE (*Jacques* DE), musicien belge, né à Ypres, dans la première partie du seizième siècle. Dans sa jeunesse il visita l'Italie et y fit un séjour assez prolongé; puis il devint chanoine de Cambray, et dirigea le chœur de la cathédrale. Vers la fin du siècle, il fut nommé maître de chapelle de l'empereur Rodolphe II; ses traces sont perdues depuis cette époque, et l'on ignore la date de sa mort. On connaît de lui : *Sex Missæ suavissimis modulationibus refertæ, partim quatuor, partim quinque vocibus concinendæ;* Venise, 1562, in-folio; — *Preces speciales pro salubri Concilii* (Tridentini) *successu;* ibid, 1569, in-4°; — *Madrigali a quattro voci, lib. I;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro capitolo del* Triumpho d'amore *del Petrarcha, posto in musica a V voci;* ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro de' Motetti a V e VI voci;* ibid., 1571, in-4°; — *Moduli sacri;* Munich, 1572, in-4°; — *Motetti;* ibid., 1573; — *Sex Missæ et Te Deum;* ibid., 1576; — quelques *messes manuscrites*, dans les archives de la chapelle

pontificale, à Rome, entre autres une *sur la gamme*, dédiée au pape Grégoire XIV. P. L—Y.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Burney, *General History of Music*, t. III.—*Musical Biography*. — Gerber, *Lexikon der Tonkünstler*.

KERLÉREC (*Louis* BILLOUART, chevalier DE), marin et administrateur français, né à Quimper (Finistère), en 1704, mort à Paris, le 9 septembre 1770. Il entra à dix-sept ans dans les gardes de la marine, fit quatorze campagnes, en cette qualité, fut blessé dans un combat livré par trois vaisseaux sous les ordres du chevalier de l'Espinay à six vaisseaux anglais, et fit sans interruption neuf nouvelles campagnes, à la suite desquelles il fut nommé lieutenant de vaisseau. A bord du *Neptune*, il prit, les 15, 17 août et 29 octobre 1746, à trois combats livrés par de l'Espinay à des forces anglaises doubles des siennes, une part qui lui mérita et lui fit obtenir la croix de Saint-Louis. Dans le mémorable combat soutenu le 21 octobre 1747 par Desherbiers de l'Étanduère, *Le Neptune* était l'un des vaisseaux de l'arrière-garde. Dès le commencement de l'action, le capitaine, M. de Fromentières, avait eu la cuisse emportée par un boulet, et peu après, de Longueval d'Harancourt, son second, avait été tué. *Le Neptune* avait alors ses mâts presque hachés et ses canons en partie démontés. Kerlérec, investi du commandement, ranima le courage de l'équipage, et continua, avec la plus grande vigueur, la défense contre trois vaisseaux ennemis. Le feu prit à sa poupe; on parvint à l'éteindre. Enfin, après sept heures d'une lutte acharnée, le *Neptune*, ras comme un ponton, ayant sept pieds d'eau dans la cale et trois cents hommes hors de combat, Kerlérec, qui était grièvement blessé à la jambe, fut contraint de se rendre. Après avoir, en 1750, commandé une croisière aux Iles sous le Vent, il fut nommé capitaine de vaisseau, en 1751, et, l'année suivante, gouverneur de la Louisiane, qu'il administra pendant douze années consécutives. Dans l'intervalle eut lieu la guerre de Sept Ans, pendant laquelle l'incurie du gouvernement français laissa la colonie livrée à ses propres ressources. Kerlérec sut la mettre à l'abri des Anglais, et à son départ pour la France, en 1764, il la laissa florissante. Cependant, des officiers insubordonnés, qu'il avait dû punir et renvoyer en France, se liguèrent avec la veuve de l'ordonnateur de la colonie, avec lequel il avait eu des difficultés de service, et lui reprochèrent des abus d'autorité et une excessive sévérité. Ces accusations ne purent trouver grâce devant l'intégrité et l'habileté de son administration. Son exil fut prononcé en 1769. Kerlérec avait rassemblé les preuves de son innocence, et allait se faire rendre justice lorsque la mort le frappa. Il avait, dit-on, composé sur la Louisiane des mémoires intéressants, que l'on croit perdus. P. LEVOT.

Archives et Histoires de la Marine. — Richer, *Les Fastes de la Marine française*.

KERLEAU (*Vincent* DE), prélat français, né en Bretagne, mort à Rome en 1476. Il fut d'abord abbé de Bégard, au diocèse de Tréguier, puis nommé évêque de Saint-Pol-de-Léon par Sixte IV le 4 mai 1472, et la même année abbé de Prières, au diocèse de Vannes. Mais il est plus connu comme chancelier du duc de Bretagne, qui le chargea de plusieurs négociations importantes. B. H.

Gallia Christ., t. XIV, col. 981.

KER-LOGUEN (Le P. *Denis-Louis* COLTINEAU DE), missionnaire français, né à Nantes, mort en 1830. Il partit de Brest le 23 mai 1818, à bord du *Golo*, pour se rendre à l'île Bourbon, où il arriva le 9 septembre 1818. Il y devint curé de Sainte-Marie. De là il passa aux Indes orientales, où il s'occupa de l'histoire locale. Il a laissé une *Histoire des Indes*, restée manuscrite. Le seul ouvrage que nous possédions de ce savant missionnaire est presque introuvable en France; il a été écrit en anglais : *An historical Sketh of Goa;* Madras, 1831, in-8°. Ce livre, malheureusement trop concis, est infiniment curieux. F. D.

Documents particuliers.— Ferdinand Denis, *Portugal*, dans *l'Univers pittoresque*.

KERN (*Vincent*), médecin et chirurgien allemand, né à Grætz, le 20 janvier 1760, mort le 15 avril 1829. Après avoir achevé ses études, il entra chez un chirurgien en qualité d'aide; mais il se livra à tant de désordres et de dissipations, qu'abandonné de tout le monde, il dut pendant quelque temps servir comme domestique, pour avoir du pain. Devenu économe par nécessité, il mit de côté sur ses gages une somme suffisante pour obtenir à Vienne, en 1784, le grade de maître en chirurgie et en accouchement. Leber, un de ses professeurs, le recommanda au duc de Hildburghausen, qui se l'attacha en qualité de premier chirurgien. Deux ans après, Kern, dans le but de compléter ses connaissances médicales, entreprit un voyage à travers l'Allemagne, la France et l'Italie, et retourna ensuite à Vienne, où il se fit recevoir en 1790 docteur en chirurgie. Après avoir été nommé en 1795 chirurgien à l'établissement des sourds et muets, il fut appelé deux ans après à occuper au lycée de Laybach la chaire de chirurgie et d'accouchement, et un peu plus tard celle d'éducation physique. Il usa de son autorité scientifique, toujours croissante, pour faire adopter généralement en Carniole et en Carinthie l'inoculation et plus tard la vaccine. S'étant fait recevoir en 1801 docteur en médecine, il se rendit auprès de Pajola, dont il étudia la méthode de tailler, et visita ensuite plusieurs grands hôpitaux. Peu de temps après, il fut nommé professeur de chirurgie à l'université de Vienne. En 1807 il fut mis à la tête de l'*Institut d'Opérations chirurgicales*, fondé par le baron de Stifft, d'où sortirent tant de professeurs distingués. Après avoir fait, pendant les années 1821 et 1822, un voyage scientifique en France et en Italie, il devint,

six ans après, vice-directeur des études médicales, chirurgicales et vétérinaires à l'université de Vienne. Kern, opérateur des plus habiles, a introduit plusieurs réformes importantes dans la chirurgie; ainsi c'est lui qui a fait adopter l'usage de l'eau dans le pansement des blessures faites par des armes à feu. Il avait une haine prononcée pour le charlatanisme et la routine aveugle. On a de lui : *Erinnerungen zur Einführung der Blattern-Einimpfung im Herzogthum Krain* (Mémorandum pour l'introduction de l'Inoculation dans le duché de Carniole); Laybach, 1798, in-8°; — *Lehrsætze aus dem manuellen Theile der Heilkunde* (Principes de la partie manuelle de la Médecine); Laybach, 1803, in-8°; — *Annalen der chirurgischen Klinik au der Hohenschule zu Wien* (Annales de Clinique chirurgicale à l'université de Vienne); Vienne, 1807-1809, 2 vol. in-8°; — *Avis aux Chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le pansement des blessés;* Vienne, 1809 et 1826, in-8° : cet opuscule, écrit en français, fut traduit en allemand par Schaul; Stuttgard, 1810, in-8°; — *Ueber die Handlungsweise bei Absetzung der Glieder* (Sur la Manière de procéder lors d'une Amputation); Vienne, 1814 et 1826, in-8°; — *Bemerkungen ueber die neue von Civiale und Le Roy geübte Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen und auszuziehen* (Remarques sur la nouvelle Méthode de Civiale et de Le Roy pour la triture et l'extraction des pierres de la vessie); Vienne, 1826, in-8°; — *Ueber die Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen* (Sur la Méthode de la lithotritie); Vienne, 1827, in-8°; — *Die Steinbeschwerden in der Harnblase* (Les Maladies de la Pierre); Vienne, 1828, in-8°; — *Beobachtungen aus der Chirurgie* (Observations chirurgicales); Vienne, 1828, in-8°; — *Ueber die Anwendung des Glüheisens* (Sur l'Emploi du Fer chaud); Vienne, 1828, in-8°; — *Leistungen der chirurgischen Klinik zu Wien* (Les Services de la Clinique chirurgicale de Vienne); Vienne, 1828, in-4°; — *Abhandlung ueber die Verletzungen am Kopfe und die Durchbohrung der Hirnschale* (Traité des Lésions de la Tête et de la Perforation du Cerveau); Vienne, 1830, in-4°; — *Vorlesungen aus der praktischen Chirurgie* (Cours de Chirurgie pratique); Vienne, 1830, un tome en deux parties : cet extrait des leçons de Kern a été publié par Hussian. E. G.

Dezeimeris, *Diction. historique de la Médecine.* — Diemer, *Biographische Notizen über Ritter Vinc. von Kern* (dans la *Steiermærkische Zeitschrift*, année 1834).

KERN (*J.-Conrad*), homme politique suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen, près d'Arenenberg (canton de Thurgovie). Fils d'un négociant, il fut élevé au gymnase de Zurich, commença à l'université de Bâle l'étude de la théologie, et l'abandonna pour suivre la carrière du droit à Berlin, à Heidelberg et à Paris. De retour dans son pays, il remplit quelques fonctions municipales, siégea dès 1833 à la diète, puis à l'assemblée nationale et fut nommé en 1837 président du tribunal suprême et du conseil de l'instruction publique. Dès cette époque il se trouva mêlé, par la nature même de ses tendances libérales, au remaniement des institutions cantonales. En 1838, le gouvernement français ayant exigé, par l'organe de M. de Montebello, l'extradition du prince Louis-Napoleon, M. Kern défendit avec énergie le droit d'hospitalité de son canton ainsi que la liberté du prince, avec lequel il entretenait des relations amicales; il fut soutenu dans cette tâche courageuse par MM. Monnard et Rigaud, qui représentaient Vaud et Genève. Lorsqu'il retourna rendre compte des délibérations de la diète au sein du grand conseil de Thurgovie, tout en exhortant ses concitoyens au calme, il les engagea à ne pas se laisser intimider par les menaces de la France; « Fais ce que dois, advienne que pourra », telle fut la conclusion de son discours. L'éloignement volontaire du prince Louis mit fin, comme on sait, au danger imminent d'une guerre européenne. En 1848, M. Kern remplit, à titre provisoire, les fonctions de chargé d'affaires à Vienne; mais il refusa d'y exercer des pouvoirs définitifs, revint collaborer à la nouvelle constitution fédérale, et fut chargé, avec M. Druey, de la rédaction française. Il représenta ensuite son canton au conseil national et au conseil des états. Enfin, la part importante qu'il avait prise à l'organisation du tribunal fédéral l'en fit nommer président en 1850. A la suite de l'insurrection des royalistes à Neufchâtel (septembre 1856), la guerre faillit éclater entre la Suisse et la Prusse, qui persistait à réclamer la suzeraineté sur ce canton. Au commencement de l'année suivante, M. Kern fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire afin d'obtenir l'appui ou tout au moins la médiation du gouvernement français dans cette périlleuse circonstance. Il rapporta de ses entrevues avec Napoléon III des espérances telles que, par un vote presque unanime, l'assemblée fédérale décida de faire le premier pas vers un accommodement pacifique en libérant les prisonniers neufchâtelois. Aussi, quelques mois après, le traité de paix fut-il conclu par lequel une indemnité d'un million était accordée au roi de Prusse, les biens ecclésiastiques étaient respectés, et les frais d'armement restaient à la charge de la Confédération. Ces propositions d'arrangement, qui ne répondaient pas tout à fait aux espérances préconçues, furent cependant ratifiées par les assemblées fédérales, qui votèrent des remercîments publics à M. Kern, leur principal rédacteur, qui fut peu de temps après nommé ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris. K.

Leipziger Illustrirte Zeitung, 1857. — *Illustration fran-*

çaise (art. de M. William Reymond), mars 1857. — *Moniteur universel.* — Brockhaus, *Unsere Zeit*, p. 728.

***KERNER** (*André-Justin*), célèbre poëte allemand, est né le 18 septembre 1786, à Ludwigsbourg en Souabe. A la mort de son père, il entra dans une maison de commerce. Dans cette position, qui convenait peu à ses goûts, il trouva un ami et un protecteur dans le poëte Conz, pasteur à Ludwigsbourg. C'est à lui que Kerner communiqua ses premiers essais poétiques, et c'est lui aussi qui, reconnaissant combien peu la carrière commerciale convenait à la vocation de son jeune ami, lui fournit les moyens d'étudier la médecine à l'université de Tubingue. Kerner y rencontra Uhland, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Après avoir terminé ses études, Kerner visita une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte de son livre : *Reiseschatten von dem Schattenspieler Lux* (Esquisses du voyageur fantastique Lux); Heidelberg, 1811 : cet ouvrage, remarquable par l'originalité de la forme, la variété du mouvement et par le mélange du sentimental et du comique, peut être comparé aux meilleures productions de Jean-Paul. Immédiatement après son voyage, Kerner se fixa pendant quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux ; puis il se rendit à Welzheim et de là à Garldorf, où il resta jusqu'en 1818. Il fut appelé alors à Weinsberg comme médecin supérieur du bailliage de ce nom, et s'établit au pied de la tour de Weibertreue (*fidélité des femmes*), devenue célèbre par le siége qu'en fit l'empereur Conrad durant la guerre des guelfes et des gibelins, et rendue populaire en Allemagne par un charmant poëme de Burger. C'est là que Justin Kerner vécut pendant plus de trente ans, se consacrant à la poésie et à l'art de guérir. Une grave maladie d'yeux, qui le rendit presque aveugle, le força à se demettre, en 1851, de sa place de médecin du gouvernement. Le roi de Wurtemberg lui accorda alors une pension de 300 florins, à laquelle le roi Louis de Bavière en ajouta une autre de 400 florins.

Kerner est célèbre comme poëte lyrique et comme écrivain humoristique ; sa réputation cependant n'aurait peut-être pas franchi les frontières de son pays, s'il n'avait pas publié des ouvrages sur le magnétisme animal. Sa *Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst) Stuttgard, 1829; 4e édit., 1846) eut un succès immense. Ce livre contient l'histoire de Frédérique Hauff, fille d'un forestier de la contrée que Kerner habite, et chez laquelle les maladies, les souffrances morales et une disposition héréditaire semblaient avoir tué le corps pour ne laisser survivre que l'esprit. Réduite à une faiblesse extrême, elle allait mourir, lorsque ses parents la remirent, en février 1826, entre les mains de Kerner. Celui-ci la soumit, pendant vingt-deux [illegible] à un traitement magnétique qui la [illegible]trer dans un état de somnambulisme durant lequel elle eut les visions les plus extraordinaires. Elle mourut le 5 août 1829. *La Visionnaire de Prevorst* est le compte-rendu des observations de Kerner, et pour ainsi dire écrit sous la dictée de la cataleptique. Les croyants le considèrent comme le triomphe du magnétisme ; tandis que les sceptiques prétendent, non sans quelque raison, que Kerner a été trompé ou qu'il s'est trompé lui-même (1).

M. Henri Blaze, dans ses études sur *Les Écrivains et Poëtes de l'Allemagne* (Paris, 1851), a consacré à Justin Kerner une longue notice, de laquelle nous extrayons l'appréciation suivante : « Si l'on recherche la somme des divers jugements portés en Allemagne sur Kerner, voici à peu près ce qu'on trouve : Otez à cette nature l'élément superstitieux, magnetique, demonique, et vous aurez un excellent homme, un des maîtres de l'école souabe, un poëte religieux, naturel, d'une sentimentalité suave, élégiaque, mais, disons-le aussi, maladive et par moments dangereuse. Kerner lui-même s'écrie quelque part, sans doute en faisant allusion à ce verdict : « Je vis par la poésie et par la médecine, et seulement lorsqu'on parle d'esprits, on se souvient du mien, et pour railler encore. » Il n'y a point à rechercher quels progrès Justin Kerner a fait faire à la muse allemande. La nature domine ici trop ouvertement toute question d'art, de culture, d'école, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une individualité pure et simple. D'ailleurs, avant la venue de Kerner, la poésie allemande n'avait-elle pas touché à son plus haut point? Kerner est un peu l'oiseau sur la branche, l'oiseau qui demeure fidèle au chant que Dieu a

(1) Rappelons cependant ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*, et dont le scepticisme ne peut être revoqué en doute : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me presenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après la visionnaire tomba dans un sommeil magnetique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet etat merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'etait un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement celeste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentiments qui debordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuees, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques et sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe eolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ses longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou reprouvés, il n'y avait point à en douter, nous etions en presence d'une véritable visionnaire ; nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle ; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'etais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensee, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de derober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. » L'ouvrage le plus impartial à consulter sur ce sujet intéressant est intitulé : *Das verschleierte Bild zu Sais* (L'image voilée de Saïs); Leipzig, 1830.

mis dans son gosier, et qui, s'il n'étend pas sa gamme, vocalise dans sa mesure et se garde au moins de fausses notes. Élève de la nature, véritable néophyte de Saïs, Kerner appartient à toute une catégorie de poëtes allemands, qu'on ne saurait ni classer ni définir. Comme les âmes pathétiques, en qui le sentiment déborde et qui jamais n'atteignent l'idéal qu'elles cherchent, il a besoin que les sympathies du lecteur lui viennent en aide et le complètent. Aux amateurs de l'art curieux, aux partisans absolus de la forme, je ne le conseillerais pas. Il y a dans cette poésie une autre poésie latente, et, si l'on me passe l'expression, interlinéaire, que les initiés seuls peuvent saisir; j'entends par initiés tous ceux pour qui les mots d'âme et de nature ont encore un sens aujourd'hui. »

Outre *Reiseschatten*, déjà cité, on a de Kerner : *Romantische Dichtungen* (Poésies romantiques); Carlsruhe, 1817; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1826; 4e édition, considérablement augmentée, 1848; — *Der letzte Blütenstrauss* (Le dernier Bouquet de fleurs); Stuttgard et Tubingue, 1853; — *Die Bestuermung der Stadt Weinsberg in Jahre* 1525 (Le Siége de la ville de Weinsberg dans l'an 1525); Heidelberg, 2e édit., 1848; — *Bilderbuch ans meiner Knabenzeit* (Souvenirs de ma Jeunesse); Brunswick, 1839. Ses écrits sur le magnétisme animal ont pour titres : *Geschichte zweier Somnambulen* (Histoire de deux Somnambules); Carlsruhe, 1824; — *Blaetter aus Prevorst* (Journal de Prevorst); Carlrsruhe, 1831-1834, 5 vol. publiés en commun avec Eschenmayer; — *Geschichten Besessener neuerer Zeit* (Histoire de quelques Possédés de notre epoque); ibid., 1834 et 1835; — *Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur* (Phénomène du domaine nocturne de la nature); Stuttgard, 1836; — *Nechricht von dem Vorkommen des Besessenseins, eines dæmonich magnetischen Leidens, und seiner schon im Alterthum bekannten Heilung durch magisch-magnetisches Einwirken* (De la Possession, mal demoniaque magnétique, et de son traitement, deja connu dans l'antiquité, à l'aide de la puissance magico-magnetique); Stuttgard, 1836.

R. LINDAU.

Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édit.; Leipzig, 1853. — Eschenmayer, *Mysterien des innern Lebens, erlaeutert aus der Geschichte der Seherinn von Prevorst*; Tubingue, 1830. — H Blaze, *Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne*, Paris, 1851. — *Conv.-Lex.*

KEROUALLE (*Louise-Renee* DE PEN-ANCOET DE), duchesse DE PORTSMOUTH, née en 1649, dans le bas Léon, morte le 14 novembre 1734, à Paris. Son père, Guillaume, comte de Keroualle ou Kerouazle, commandait l'arrière-ban du diocèse de Léon. La vie de Louise Keroualle n'est connue que depuis l'époque à laquelle cette fille d'honneur de Madame (Henriette, première femme de Monsieur, frère de Louis XIV) commença à remplir en Angleterre un rôle occulte plus important que ne paraissent l'avoir pensé les écrivains du règne de Charles II. Mais les contemporains de ce règne, témoins des fautes politiques de Charles, en ont recherché la source, et ils l'ont fait remonter ou plutôt descendre à la favorite étrangère, qui fut, plus qu'aucune autre des nombreuses maîtresses de ce prince, odieuse au peuple anglais. On fouilla son passé, jusque alors peu connu, même de la famille royale de France, qui s'était servie de Mlle de Keroualle comme d'un instrument, sans se soucier d'approfondir son origine. Madame de Sévigné, dans ses lettres à sa fille, parle de la duchesse de Portsmouth d'une façon très-leste, qui laisse percer, sinon la certitude, du moins la croyance que les antécédents de Louise, comme elle dit, n'étaient pas des plus honorables. En 1690, cinq ans après la mort de Charles II, on imprima, à Londres, un pamphlet dans lequel la duchesse de Portsmouth se trouve désignée sous le nom fictif de *Francelie*. Louis XIV y est appelé *Tirannide*, et le roi d'Angleterre *prince des Iles*. Dans la préface de la traduction française de ce pamphlet, qui a pour titre : *Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth*, il est dit que l'auteur a voulu donner, par ces changements de noms, plus de piquant aux révélations que contient son livre. Suivant cette chronique, le père de Louise Keroualle avait été marchand de laine à Paris. Après avoir gagné dans le commerce une fortune médiocre, il se retira en Bretagne, son pays natal, avec ses deux filles; la cadette, Louise, était aimable et jolie; l'aînée, laide et disgracieuse. La dissemblance des deux sœurs, dont l'une plaisait et l'autre déplaisait *universellement*, mit entre elles la désunion; leur père fut obligé de les séparer; il garda la laide près de lui, et mit la jolie en pension dans une ville peu éloignée de celle qu'il habitait. Louise acquit ainsi des talents qui rehaussèrent ses agréments naturels; elle etait éveillée, fine, insinuante; elle sut gagner l'amitié de la dame à qui son père l'avait confiée; celle-ci l'introduisit dans sa famille et dans sa société. Mlle de Keroualle inspira des passions, dont le bruit vint aux oreilles de l'ancien marchand de laine. Craignant que sa fille ne répondît avec trop de légèreté aux empressements dont elle était l'objet, il la retira de pension, et la conduisit à Paris, où il la laissa à la garde de sa belle-sœur, alors veuve. Son mari avait été l'obligé du duc de Beaufort, et elle-même vivait, en grande partie, des liberalités de ce seigneur, qui, en se réconciliant avec la cour, avait obtenu la charge d'amiral de France. Peu après l'arrivée de Mlle de Keroualle à Paris, en 1669, le duc la vit au jardin des Tuileries, où elle se promenait avec sa parente; il fut frappé de la beauté de cette jeune fille, et surtout, dit-on, de l'effet qu'elle produisait sur le public; il devint subitement amoureux d'elle. L'auteur de l'*Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth* raconte les manéges de

Beaufort et de Louise pour tromper la surveillance, à ce qu'il semble plus affectée que réelle, de la vieille tante. En résumé, la passion du duc fit de rapides progrès; et la jeune fille, cédant aux désirs d'un amant qui l'adorait et la comblait de présents magnifiques, se fit enlever par lui au moment où il partait pour une campagne maritime. Cette expédition avait pour but de secourir les Vénitiens, qui depuis vingt-quatre ans étaient bloqués par les Turcs dans l'île de Candie. Mlle de Kerouaille, déguisée en page, s'embarqua avec le duc. Celui-ci ayant été tué, à la Canée, par une mine qui joua inopinément, un officier que la chronique précipitée désigne seulement par le titre de marquis, et que Beaufort avait mis dans le secret de ses amours, offrit à Louise de la ramener en France. Il paraît que Mlle de Kerouaille eût préféré avoir pour l'accompagner dans ce retour un gentil page qui avait été au service du duc; le marquis ne lui laissa pas la liberté du choix. Louise ne put se soustraire à sa protection; pourtant, il n'y a point de preuves qu'il lui ait imposé son amour. Le chroniqueur anonyme convient de cela; mais, à son avis, le marquis devait espérer que Louise reconnaîtrait ses soins et ses respects par les mêmes faveurs qu'elle avait precédemment accordés à Beaufort, « et ajoute-t-il, il est facile de présumer qu'une fille qui auparavant, poussée par l'amour, s'était laissé mener en Candie par le duc, ne fit pas moins pour un homme qui avait tant de soin d'elle en la ramenant en France. » Quoi qu'il en soit du plus ou du moins de justesse de ces inductions, toujours est-il que l'équipée de Mlle de Kerouaille fut la base de sa fortune. En faisant à ses amis le récit de l'expédition à laquelle il avait pris part, le marquis n'oublia pas l'épisode du prétendu page du duc de Beaufort. Madame (Henriette d'Angleterre), à qui l'on rapporta cette histoire romanesque, voulut en connaître l'héroïne; on lui amena Louise de Kerouaille. Celle-ci eut soin de se représenter comme ayant été victime d'un rapt; Madame l'écouta avec intérêt, la garda dans sa maison, et, bientôt après, l'admit au nombre de ses filles d'honneur. La subtilité d'esprit et la disposition à l'intrigue dont était douée Louise n'échappèrent pas au coup d'œil de Louis XIV; ce prince conseilla à Madame de l'emmener à Douvres lorsque cette princesse alla rendre visite à son frère, le roi d'Angleterre, au printemps de l'annee suivante. Les grâces et les attraits de la nouvelle fille d'honneur d'Henriette produisirent sur Charles II l'effet qu'on attendait le roi de France. Au reste, il paraît que les prévisions de Louis à cet égard furent également celle de sa cour. « Keroualle, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partît »... dit madame de Sévigné.

Louise ne resta pas en Angleterre après le départ de Madame, comme l'ont supposé quelques historiens. Pour rendre plus profonde et plus durable l'impression que la fille d'honneur d'Henriette avait faite sur Charles, on voulut stimuler par une absence le désir qu'éprouvait ce prince de la retenir à sa cour. La négociation secrète dont Louis XIV avait chargé Madame n'avait pas complétement réussi; pour la mener heureusement à fin, et pour entretenir l'harmonie entre les deux gouvernements de France et d'Angleterre, il fallait user encore d'une autre influence féminine; il fallait, de plus, que cette influence pût devenir permanente, chose autrefois très-difficile dans les cours, où les femmes se disputaient les faveurs royales. On avait trouvé dans Louise la clef des volontés du souverain de la Grande-Bretagne.

Henriette mourut quinze jours après son retour à Saint-Cloud; et « il ne s'écoula pas un long temps, dit Lingard, avant que Charles invitât mademoiselle de *Quérouaille* (1) à venir en Angleterre, soit par souvenir de sa beauté, soit en considération de l'amitié qu'Henriette portait à sa fille d'honneur favorite ». Louise partit donc, munie des instructions particulières de Louis XIV. A peine fut-elle arrivée à Londres, que Charles l'établit à sa cour publiquement et splendidement comme sa maîtresse. Il lui donna une place dans la maison de la reine, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour l'arrogante Castlemain. La jeune Française avait le caractère plus souple que cette ancienne favorite, à laquelle elle causa beaucoup d'inquiétude et de jalousie, sans pouvoir néanmoins la supplanter. En 1672, Louise ayant donné un fils au roi, sa faveur augmenta considérablement. En 1673 elle fut créée *duchesse de Portsmouth*, et à la fin de cette même année Louis XIV, tant pour flatter le roi d'Angleterre et l'affermir dans son alliance avec lui contre la Hollande, que pour rénumerer les bons offices de Mlle de Keroualle, conféra à cette dernière le domaine d'Aubigny, en Berry. Ce domaine, donné, en 1422, par Charles VII a Jean Stuart, « comme une marque des grands services qu'il avait rendus dans la guerre, à ce roi », était revenu à la couronne de France. Dans la lettre de donation que Louis envoya à Charles, il est dit que, « après la mort de la dame de Keroual, duchesse de Portsmouth, la terre d'Aubigny passera à tel des enfants naturels du roi de la Grande-Bretagne qu'il voudra nommer. Charles II nomma Charles de Lennox (le fils qu'il avait eu de Louise) et il le créa duc de Richemont, le 19 août 1675. C'est à cette occasion que madame de Sévigné trace en quelques lignes le portrait moral de la favorite du roi d'Angleterre et le tableau d'une cour dissolue : « Keroual n'a été trompée sur rien; elle avait envie d'être la maîtresse du roi Charles II, elle l'est..... Elle a un fils, qui vient d'être reconnu et à qui l'on a donné deux duchés; elle amasse des trésors, et se fait redouter et res-

(1) Tous les auteurs anglais ont ainsi écrit le nom de famille de la duchesse de Portsmouth.

pecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne (Nell Gwinn) dont le roi est ensorcelé... La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth ; elle la morgue, elle lui fait la grimace; elle l'attaque et lui dérobe souvent le roi; elle se vante de ses préférences; elle est folle, hardie, débauchée et plaisante..... Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. » Nell Gwinn et Castlemain n'étaient pas d'ailleurs les seules rivales de Louise; mais il ne lui importait guère que Charles partageât ou non son amour entre plusieurs femmes, pourvu qu'aucune de celles-ci ne lui enlevât l'influence dont elle jouissait. Elle en avait besoin pour s'enrichir et pour s'acquitter de la mission secrète qu'elle s'était engagée à remplir. La duchesse travailla pour la France tout le temps que dura sa faveur, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Charles II, qui arriva en 1685 (nouv. style). « Elle y employa sans cesse toute sa politique, tous ses charmes, tout son esprit », dit le chroniqueur anglais que nous avons déjà cité, et dont le but a été, suivant son traducteur, anonyme comme lui, de faire connaître que si Charles II a agi « d'une manière si peu conforme aux intérêts non-seulement de plusieurs États étrangers, mais encore de ses propres États, ce fut la duchesse de Portsmouth qui l'y porta, par l'amour qu'elle lui avait inspiré par ses ruses et par le pouvoir qu'elle avait sur son esprit ». Le même traducteur remarque ensuite que « cette dame obtenait plus aisément du prince, en un moment et d'un *coup de langue*, les choses les plus déraisonnables et les plus contraires à la véritable politique, que tous les ambassadeurs les plus judicieux, les plus diserts, les plus insinuants, ne pouvaient obtenir de lui, pendant des années entières, des choses infiniment raisonnables et justes ». Sans attribuer à la duchesse de Portsmouth une puissance d'action aussi préjudiciable aux intérêts de la nation britannique que l'a fait le biographe anonyme, qui écrivait sous l'excitation du mécontentement causé, dit Littleton, par « l'affermissement de l'alliance avec la France, ennemie secrète de l'Angleterre et de la religion protestante, ainsi que par une guerre dispendieuse avec la Hollande, son alliée naturelle, » Hume constate que, « pendant tout le cours de sa vie, Charles II fut extrêmement attaché à Quérouaille, et que cette favorite contribua beaucoup au maintien de l'étroite alliance entre son propre pays et l'Angleterre ». Voltaire, sans particulariser les effets de l'ascendant de la duchesse de Portsmouth sur Charles II, dit que ce monarque « fut gouverné par elle jusqu'au dernier moment de sa vie ». Il ajoute que « sa beauté égalait celle de madame de Montespan, et qu'elle fut en Angleterre ce que l'autre avait été en France, mais avec plus de crédit ». Cette assertion, très-juste en ce qui concerne le crédit (madame de Montespan n'ayant jamais influé sur la politique du gouvernement de Louis XIV), ne l'est pas également à l'égard de la beauté. Sur ce point, Kéroualle eut des détracteurs. « J'ai vu cette beauté *fameuse*, mademoiselle Querouaille, a écrit Evelyn dans son *Diary*; mais, dans mon opinion, ce n'est qu'une figure enfantine et niaise. »

Après la mort de Charles, la duchesse de Portsmouth demeura encore quelques années en Angleterre, « pour mettre en sûreté ses biens ». On serait tenté d'attribuer à cette époque de la vie de la duchesse de Portsmouth l'épître sans date que Saint-Evrémond a adressée, sous le titre de *Problème*, à mademoiselle Querouaille, pour la dissuader de se retirer dans un couvent, si le commencement de cette épître ne prouvait que Saint-Evrémond l'écrivit peu après l'arrivée de Louise en Angleterre, époque à laquelle cependant l'ancienne fille d'honneur de Madame n'avait pas d'autre dessein que celui de devenir la maîtresse de Charles II.

Lorsque la duchesse de Portsmouth eut mis ordre à ses affaires, elle retourna en France, où elle dissipa en prodigalités, pour des amants qui se jouaient d'elle, une grande partie de la fortune considérable qu'elle avait amassée pendant la durée de sa faveur. Elle avait eu de Charles II un fils, *Charles* LENNOX, duc de RICHMOND, dont le petit-fils, qui portait les mêmes noms, mourut le 29 décembre 1806. Louis XVIII rendit le duché d'Aubigny au neveu de ce dernier, mort gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, le 27 août 1819.

La sœur cadette de la duchesse, *Henriette Mauriette* DE KEROUALLE, mariée d'abord à Philippe, comte de Pembroke, épousa en secondes noces Timoléon, marquis de Gouflier-Thois.

Camille LEBRUN.

P. de Courcy, *Nobiliaire de Bretagne*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Anglet.* — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Mme de La Fayette, *Hist. de Madame*. — *Histoire secrète de la duch. de Portsmouth*; Londres, 1690, in-12. — *Mém. secrets de la duch. de P.*; Paris, 1805, 2 vol. in-12.

KER-PORTER. *Voy.* PORTER.

KERR (*Robert*), chirurgien et traducteur écossais, né vers 1750, mort au mois de mai 1814. Il était membre de la Société royale de Londres, chirurgien de l'hôpital de Londres, et chirurgien de l'hôpital des Orphelins à Édimbourg. « Sa vie fut honorable, mais obscure, dit la *Biographie Médicale*; de grands talents comme praticien et des traductions de divers ouvrages utiles, le révélèrent seuls au public. » On a de lui : *A general View of the Agriculture of the County of Berwick*; 1809, in-8°; — *History of Scotland during the reign of Robert I, surnomed the Bruce*; Édimbourg, 1811, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of the late Will. Smellie*; Londres, 1811, 2 vol. in-8°. Kerr a traduit en anglais les *Éléments de Chimie* de Lavoisier;

Beaufort et de Louise pour tromper la surveillance, à ce qu'il semble plus affectée que réelle, de la vieille tante. En résumé, la passion du duc fit de rapides progrès; et la jeune fille, cédant aux désirs d'un amant qui l'adorait et la comblait de présents magnifiques, se fit enlever par lui au moment où il partait pour une campagne maritime. Cette expédition avait pour but de secourir les Vénitiens, qui depuis vingt-quatre ans étaient bloqués par les Turcs dans l'île de Candie. M[lle] de Keroualle, déguisée en page, s'embarqua avec le duc. Celui-ci ayant été tué, à la Canée, par une mine qui joua inopinément, un officier que la chronique précipitée désigne seulement par le titre de marquis, et que Beaufort avait mis dans le secret de ses amours, offrit à Louise de la ramener en France. Il paraît que M[lle] de Keroualle eût préféré avoir pour l'accompagner dans ce retour un gentil page qui avait été au service du duc; le marquis ne lui laissa pas la liberté du choix. Louise ne put se soustraire à sa protection; pourtant, il n'y a point de preuves qu'il lui ait imposé son amour. Le chroniqueur anonyme convient de cela; mais, à son avis, le marquis devait espérer que Louise reconnaîtrait ses soins et ses respects par les mêmes faveurs qu'elle avait précédemment accordés à Beaufort, « et ajoute-t-il, il est facile de présumer qu'une fille qui auparavant, poussée par l'amour, s'était laissé mener en Candie par le duc, ne fit pas moins pour un homme qui avait tant de soin d'elle en la ramenant en France. » Quoi qu'il en soit du plus ou du moins de justesse de ces inductions, toujours est-il que l'équipée de M[lle] de Keroualle fut la base de sa fortune. En faisant à ses amis le récit de l'expédition à laquelle il avait pris part, le marquis n'oublia pas l'épisode du prétendu page du duc de Beaufort. Madame (Henriette d'Angleterre), à qui l'on rapporta cette histoire romanesque, voulut en connaître l'héroïne; on lui amena Louise de Keroualle. Celle-ci eut soin de se représenter comme ayant été victime d'un rapt; Madame l'écouta avec intérêt, la garda dans sa maison, et, bientôt après, l'admit au nombre de ses filles d'honneur. La subtilité d'esprit et la disposition à l'intrigue dont était douée Louise n'échappèrent pas au coup d'œil de Louis XIV; ce prince conseilla à Madame de l'emmener à Douvres lorsque cette princesse alla rendre visite à son frère, le roi d'Angleterre, au printemps de l'année suivante. Les grâces et les attraits de la nouvelle fille d'honneur d'Henriette produisirent sur Charles II l'effet qu'en attendait le roi de France. Au reste, il paraît que les prévisions de Louis à cet égard furent également celle de sa cour. « Keroualle, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partît »... dit madame de Sévigné.

Louise ne resta pas en Angleterre après le départ de Madame, comme l'ont supposé quelques historiens. Pour rendre plus profonde et plus durable l'impression que la fille d'honneur d'Henriette avait faite sur Charles, on voulut stimuler par une absence le désir qu'éprouvait ce prince de la retenir à sa cour. La négociation secrète dont Louis XIV avait chargé Madame n'avait pas complétement réussi; pour la mener heureusement à fin, et pour entretenir l'harmonie entre les deux gouvernements de France et d'Angleterre, il fallait user encore d'une autre influence féminine; il fallait, de plus, que cette influence pût devenir permanente, chose autrefois très-difficile dans les cours, où les femmes se disputaient les faveurs royales. On avait trouvé dans Louise la clef des volontés du souverain de la Grande-Bretagne.

Henriette mourut quinze jours après son retour à Saint-Cloud; et « il ne s'écoula pas un long temps, dit Lingard, avant que Charles invitât mademoiselle de *Quérouaille* (1) à venir en Angleterre, soit par souvenir de sa beauté, soit en considération de l'amitié qu'Henriette portait à sa fille d'honneur favorite ». Louise partit donc, munie des instructions particulières de Louis XIV. A peine fut-elle arrivée à Londres, que Charles l'établit à sa cour publiquement et splendidement comme sa maîtresse. Il lui donna une place dans la maison de la reine, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour l'arrogante Castlemain. La jeune Française avait le caractère plus souple que cette ancienne favorite, à laquelle elle causa beaucoup d'inquiétude et de jalousie, sans pouvoir néanmoins la supplanter. En 1672, Louise ayant donné un fils au roi, sa faveur augmenta considérablement. En 1673 elle fut crée *duchesse de Portsmouth*, et à la fin de cette même année Louis XIV, tant pour flatter le roi d'Angleterre et l'affermir dans son alliance avec lui contre la Hollande, que pour rénumerer les bons offices de M[lle] de Kerouallle, conféra à cette dernière le domaine d'Aubigny, en Berry. Ce domaine, donné, en 1422, par Charles VII à Jean Stuart, « comme une marque des grands services qu'il avait rendus dans la guerre, à ce roi », était revenu à la couronne de France. Dans la lettre de donation que Louis envoya à Charles, il est dit que, « après la mort de la dame de Keroual, duchesse de Portsmouth, la terre d'Aubigny passera à tel des enfants naturels du roi de la Grande-Bretagne qu'il voudra nommer. Charles II nomma Charles de Lennox (le fils qu'il avait eu de Louise) et il le créa duc de Richemont, le 19 août 1675. C'est à cette occasion que madame de Sévigné trace en quelques lignes le portrait moral de la favorite du roi d'Angleterre et le tableau d'une cour dissolue : « Keroual n'a été trompée sur rien; elle avait envie d'être la maîtresse du roi Charles II, elle l'est..... Elle a un fils, qui vient d'être reconnu et à qui l'on a donné deux duchés; elle amasse des trésors, et se fait redouter et res-

(1) Tous les auteurs anglais ont ainsi écrit le nom de famille de la duchesse de Portsmouth.

pecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne (Nell Gwinn) dont le roi est ensorcelé... La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth ; elle la morgue, elle lui fait la grimace; elle l'attaque et lui dérobe souvent le roi; elle se vante de ses préférences; elle est folle, hardie, débauchée et plaisante..... Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. » Nell Gwinn et Castlemain n'étaient pas d'ailleurs les seules rivales de Louise; mais il ne lui importait guère que Charles partageât ou non son amour entre plusieurs femmes, pourvu qu'aucune de celles-ci ne lui enlevât l'influence dont elle jouissait. Elle en avait besoin pour s'enrichir et pour s'acquitter de la mission secrète qu'elle s'était engagée à remplir. La duchesse travailla pour la France tout le temps que dura sa faveur, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Charles II, qui arriva en 1685 (nouv. style). « Elle y employa sans cesse toute sa politique, tous ses charmes, tout son esprit », dit le chroniqueur anglais que nous avons déjà cité, et dont le but a été, suivant son traducteur, anonyme comme lui, de faire connaître que si Charles II a agi « d'une manière si peu conforme aux intérêts non-seulement de plusieurs États étrangers, mais encore de ses propres États, ce fut la duchesse de Portsmouth qui l'y porta, par l'amour qu'elle lui avait inspiré par ses ruses et par le pouvoir qu'elle avait sur son esprit ». Le même traducteur remarque ensuite que « cette dame obtenait plus aisément du prince, en un moment et d'un *coup de langue*, les choses les plus déraisonnables et les plus contraires à la véritable politique, que tous les ambassadeurs les plus judicieux, les plus diserts, les plus insinuants, ne pouvaient obtenir de lui, pendant des années entières, des choses infiniment raisonnables et justes ». Sans attribuer à la duchesse de Portsmouth une puissance d'action aussi préjudiciable aux intérêts de la nation britannique que l'a fait le biographe anonyme, qui écrivait sous l'excitation du mécontentement causé, dit Littleton, par « l'affermissement de l'alliance avec la France, ennemie secrète de l'Angleterre et de la religion protestante, ainsi que par une guerre dispendieuse avec la Hollande, son alliée naturelle, » Hume constate que, « pendant tout le cours de sa vie, Charles II fut extrêmement attaché à Quérouaille, et que cette favorite contribua beaucoup au maintien de l'étroite alliance entre son propre pays et l'Angleterre ». Voltaire, sans particulariser les effets de l'ascendant de la duchesse de Portsmouth sur Charles II, dit que ce monarque « fut gouverné par elle jusqu'au dernier moment de sa vie ». Il ajoute que « sa beauté égalait celle de madame de Montespan, et qu'elle fut en Angleterre ce que l'autre avait été en France, mais avec plus de crédit ». Cette assertion, très-juste en ce qui concerne le crédit (madame de Montespan n'ayant jamais influé sur la politique du gouvernement de Louis XIV), ne l'est pas également à l'égard de la beauté. Sur ce point, Kéroualle eut des détracteurs. « J'ai vu cette beauté *fameuse*, mademoiselle Querouaille, a écrit Evelyn dans son *Diary*; mais, dans mon opinion, ce n'est qu'une figure enfantine et niaise. »

Après la mort de Charles, la duchesse de Portsmouth demeura encore quelques années en Angleterre, « pour mettre en sûreté ses biens ». On serait tenté d'attribuer à cette époque de la vie de la duchesse de Portsmouth l'épître sans date que Saint-Evrémond a adressée, sous le titre de *Problème*, à mademoiselle Querouaille, pour la dissuader de se retirer dans un couvent, si le commencement de cette épître ne prouvait que Saint-Evrémond l'écrivit peu après l'arrivée de Louise en Angleterre, époque à laquelle cependant l'ancienne fille d'honneur de Madame n'avait pas d'autre dessein que celui de devenir la maîtresse de Charles II.

Lorsque la duchesse de Portsmouth eut mis ordre à ses affaires, elle retourna en France, où elle dissipa en prodigalités, pour des amants qui se jouaient d'elle, une grande partie de la fortune considérable qu'elle avait amassée pendant la durée de sa faveur. Elle avait eu de Charles II un fils, *Charles* LENNOX, duc de RICHMOND, dont le petit-fils, qui portait les mêmes noms, mourut le 29 décembre 1806. Louis XVIII rendit le duché d'Aubigny au neveu de ce dernier, mort gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, le 27 août 1819.

La sœur cadette de la duchesse, *Henriette Mauriette* DE KEROUALLE, mariée d'abord à Philippe, comte de Pembroke, épousa en secondes noces Timoléon, marquis de Gouffier-Thois.

Camille LEBRUN.

P. de Courcy, *Nobiliaire de Bretagne*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Anglet*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Mme de La Fayette, *Hist. de Madame*. — *Histoire secrète de la duch. de Portsmouth*; Londres, 1690, in-12. — *Mém. secrets de la duch. de P.*; Paris, 1805, 2 vol. in-12.

KER-PORTER. *Voy.* PORTER.

KERR (*Robert*), chirurgien et traducteur écossais, né vers 1750, mort au mois de mai 1814. Il était membre de la Société royale de Londres, chirurgien de l'hôpital de Londres, et chirurgien de l'hôpital des Orphelins à Édimbourg. « Sa vie fut honorable, mais obscure, dit la *Biographie Médicale*; de grands talents comme praticien et des traductions de divers ouvrages utiles, le révélèrent seuls au public. » On a de lui : *A general View of the Agriculture of the County of Berwick*; 1809, in-8°; — *History of Scotland during the reign of Robert I, surnomed the Bruce*; Édimbourg, 1811, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of the late Will. Smellie*; Londres, 1811, 2 vol. in-8°. Kerr a traduit en anglais les *Éléments de Chimie* de Lavoisier;

çaise (art. de M. William Reymond), mars 1857. — *Moniteur universel*. — Brockhaus, *Unsere Zeit*, p. 728.

***KERNER** (*André-Justin*), célèbre poëte allemand, est né le 18 septembre 1786, à Ludwigsbourg en Souabe. A la mort de son père, il entra dans une maison de commerce. Dans cette position, qui convenait peu à ses goûts, il trouva un ami et un protecteur dans le poëte Conz, pasteur à Ludwigsbourg. C'est à lui que Kerner communiqua ses premiers essais poétiques, et c'est lui aussi qui, reconnaissant combien peu la carrière commerciale convenait à la vocation de son jeune ami, lui fournit les moyens d'étudier la médecine à l'université de Tubingue. Kerner y rencontra Uhland, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Après avoir terminé ses études, Kerner visita une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte de son livre : *Reiseschatten von dem Schattenspieler Lux* (Esquisses du voyageur fantastique Lux); Heidelberg, 1811 : cet ouvrage, remarquable par l'originalité de la forme, la variété du mouvement et par le mélange du sentimental et du comique, peut être comparé aux meilleures productions de Jean-Paul. Immédiatement après son voyage, Kerner se fixa pendant quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux; puis il se rendit à Welzheim et de là à Garldorf, où il resta jusqu'en 1818. Il fut appelé alors à Weinsberg comme médecin supérieur du bailliage de ce nom, et s'établit au pied de la tour de Weibertreue (*fidélite des femmes*), devenue célèbre par le siége qu'en fit l'empereur Conrad durant la guerre des guelfes et des gibelins, et rendue populaire en Allemagne par un charmant poëme de Burger. C'est là que Justin Kerner vécut pendant plus de trente ans, se consacrant à la poésie et à l'art de guérir. Une grave maladie d'yeux, qui le rendit presque aveugle, le força à se demettre, en 1851, de sa place de médecin du gouvernement. Le roi de Wurtemberg lui accorda alors une pension de 300 florins, à laquelle le roi Louis de Bavière en ajouta une autre de 400 florins.

Kerner est célèbre comme poëte lyrique et comme écrivain humoristique; sa réputation cependant n'aurait peut-être pas franchi les frontières de son pays, s'il n'avait pas publie des ouvrages sur le magnétisme animal. Sa *Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst; Stuttgard, 1829; 4e édit., 1846) eut un succès immense. Ce livre contient l'histoire de Frederique Hauff, fille d'un forestier de la contrée que Kerner habite, et chez laquelle les maladies, les souffrances morales et une disposition héréditaire semblaient avoir tué le corps pour ne laisser survivre que l'esprit. Reduite a une faiblesse extrême, elle allait mourir, lorsque ses parents la remirent, en fevrier 1826, entre les mains de Kerner. Celui-ci la soumit, pendant vingt-deux [illegible] magnetique qui [illegible] ter dans un état de somnambulisme durant lequel elle eut les visions les plus extraordinaires. Elle mourut le 5 août 1829. *La Visionnaire de Prevorst* est le compte-rendu des observations de Kerner, et pour ainsi dire écrit sous la dictée de la cataleptique. Les croyants le considèrent comme le triomphe du magnétisme; tandis que les sceptiques prétendent, non sans quelque raison, que Kerner a été trompé ou qu'il s'est trompe lui-même (1).

M. Henri Blaze, dans ses études sur *Les Écrivains et Poëtes de l'Allemagne* (Paris, 1851), a consacré à Justin Kerner une longue notice, de laquelle nous extrayons l'appréciation suivante : « Si l'on recherche la somme des divers jugements portés en Allemagne sur Kerner, voici à peu près ce qu'on trouve : Otez à cette nature l'élément superstitieux, magnetique, démonique, et vous aurez un excellent homme, un des maîtres de l'école souabe, un poëte religieux, naturel, d'une sentimentalité suave, elégiaque, mais, disons-le aussi, maladive et par moments dangereuse. Kerner lui-même s'écrie quelque part, sans doute en faisant allusion à ce verdict : « Je vis par la poésie et par la médecine, et seulement lorsqu'on parle d'esprits, on se souvient du mien, et pour railler encore. » Il n'y a point à rechercher quels progrès Justin Kerner a fait faire à la muse allemande. La nature domine ici trop ouvertement toute question d'art, de culture, d'école, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une individualité pure et simple. D'ailleurs, avant la venue de Kerner, la poésie allemande n'avait-elle pas touché à son plus haut point? Kerner est un peu l'oiseau sur la branche, l'oiseau qui demeure fidèle au chant que Dieu a

(1) Rappelons cependant ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*, et dont le scepticisme ne peut être revoqué en doute : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me presenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après la visionnaire tomba dans un sommeil magnetique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet etat merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'etait un visage d'une expression souffrante, mais elevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement celeste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentiments qui debordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuees, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques et sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe eolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ses longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou reprouvés, il n'y avait point a en douter, nous etions en presence d'une veritable visionnaire; nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde superieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnetique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuade comme je l'etais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de derober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. » L'ouvrage le plus impartial à consulter sur ce sujet intéressant est intitule : *Das verschleierte Bild zu Sais* (L'image voilée de Saïs); Leipzig, 1830.

mis dans son gosier, et qui, s'il n'étend pas sa gamme, vocalise dans sa mesure et se garde au moins de fausses notes. Élève de la nature, véritable néophyte de Saïs, Kerner appartient à toute une catégorie de poëtes allemands, qu'on ne saurait ni classer ni définir. Comme les âmes pathétiques, en qui le sentiment déborde et qui jamais n'atteignent l'idéal qu'elles cherchent, il a besoin que les sympathies du lecteur lui viennent en aide et le complètent. Aux amateurs de l'art curieux, aux partisans absolus de la forme, je ne le conseillerais pas. Il y a dans cette poésie une autre poésie latente, et, si l'on me passe l'expression, interlinéaire, que les initiés seuls peuvent saisir; j'entends par initiés tous ceux pour qui les mots d'âme et de nature ont encore un sens aujourd'hui. »

Outre *Reiseschatten*, déjà cité, on a de Kerner : *Romantische Dichtungen* (Poésies romantiques); Carlsruhe, 1817; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1826; 4e édition, considérablement augmentée, 1848; — *Der letzte Blütenstrauss* (Le dernier Bouquet de fleurs); Stuttgard et Tubingue, 1853; — *Die Bestuermung der Stadt Weinsberg in Jahre* 1525 (Le Siége de la ville de Weinsberg dans l'an 1525); Heidelberg, 2e édit., 1848; — *Bilderbuch ans meiner Knabenzeit* (Souvenirs de ma Jeunesse); Brunswick, 1839. Ses écrits sur le magnétisme animal ont pour titres : *Geschichte zweier Somnambulen* (Histoire de deux Somnambules); Carlsruhe, 1824; — *Blaetter aus Prevorst* (Journal de Prevorst); Carlrsruhe, 1831-1834, 5 vol. publiés en commun avec Eschenmayer; — *Geschichten Besessener neuerer Zeit* (Histoire de quelques Possédés de notre epoque); ibid., 1834 et 1835; — *Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur* (Phénomène du domaine nocturne de la nature); Stuttgard, 1836; — *Nechricht von dem Vorkommen des Besessenseins, eines dæmonich magnetischen Leidens, und seiner schon im Alterthum bekannten Heilung durch magisch-magnetisches Einwirken* (De la Possession, mal demoniaque magnétique, et de son traitement, deja connu dans l'antiquité, à l'aide de la puissance magico-magnétique); Stuttgard, 1836.

R. Lindau.

Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e edit.: Leipzig, 1853. — Eschenmayer, *Mysterien des innern Lebens, erlaeutert aus der Geschichte der Seherinn von Prevorst*; Tubingue, 1830. — H Blaze, *Écrivains et Poëtes de l'Allemagne*, Paris, 1851. — *Conv.-Lex.*

KEROUALLE (*Louise-Renee* de Pen-an-Coet de), duchesse de Portsmouth, née en 1649, dans le bas Léon, morte le 14 novembre 1734, à Paris. Son père, Guillaume, comte de Keroualle ou Kerouazle, commandait l'arrière-ban du diocèse de Léon. La vie de Louise Keroualle n'est connue que depuis l'époque à laquelle cette fille d'honneur de Madame (Henriette, première femme de Monsieur, frère de Louis XIV) commença a remplir en Angleterre un rôle occulte plus important que ne paraissent l'avoir pensé les écrivains du règne de Charles II. Mais les contemporains de ce règne, témoins des fautes politiques de Charles, en ont recherché la source, et ils l'ont fait remonter ou plutôt descendre à la favorite étrangère, qui fut, plus qu'aucune autre des nombreuses maîtresses de ce prince, odieuse au peuple anglais. On fouilla son passé, jusque alors peu connu, même de la famille royale de France, qui s'était servie de Mlle de Keroualle comme d'un instrument, sans se soucier d'approfondir son origine. Madame de Sévigné, dans ses lettres à sa fille, parle de la duchesse de Portsmouth d'une façon très-leste, qui laisse percer, sinon la certitude, du moins la croyance que les antécédents de Louise, comme elle dit, n'étaient pas des plus honorables. En 1690, cinq ans après la mort de Charles II, on imprima, à Londres, un pamphlet dans lequel la duchesse de Portsmouth se trouve désignée sous le nom fictif de *Francelie*. Louis XIV y est appelé *Tirannide*, et le roi d'Angleterre *prince des Iles*. Dans la préface de la traduction française de ce pamphlet, qui a pour titre : *Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth*, il est dit que l'auteur a voulu donner, par ces changements de noms, plus de piquant aux révélations que contient son livre. Suivant cette chronique, le père de Louise Keroualle avait été marchand de laine à Paris. Après avoir gagné dans le commerce une fortune médiocre, il se retira en Bretagne, son pays natal, avec ses deux filles; la cadette, Louise, était aimable et jolie; l'aînée, laide et disgracieuse. La dissemblance des deux sœurs, dont l'une plaisait et l'autre déplaisait *universellement*, mit entre elles la désunion; leur père fut obligé de les séparer; il garda la laide près de lui, et mit la jolie en pension dans une ville peu éloignée de celle qu'il habitait. Louise acquit ainsi des talents qui rehaussèrent ses agréments naturels; elle etait éveillée, fine, insinuante; elle sut gagner l'amitié de la dame à qui son père l'avait confiée; celle-ci l'introduisit dans sa famille et dans sa société. Mlle de Keroualle inspira des passions, dont le bruit vint aux oreilles de l'ancien marchand de laine. Craignant que sa fille ne répondît avec trop de légèreté aux empressements dont elle était l'objet, il la retira de pension, et la conduisit à Paris, où il la laissa à la garde de sa belle-sœur, alors veuve. Son mari avait été l'obligé du duc de Beaufort, et elle-même vivait, en grande partie, des liberalités de ce seigneur, qui, en se réconciliant avec la cour, avait obtenu la charge d'amiral de France. Peu après l'arrivée de Mlle de Keroualle à Paris, en 1669, le duc la vit au jardin des Tuileries, où elle se promenait avec sa parente; il fut frappé de la beauté de cette jeune fille, et surtout, dit-on, de l'effet qu'elle produisait sur le public; il devint subitement amoureux d'elle. L'auteur de l'*Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth* raconte les manéges de

Beaufort et de Louise pour tromper la surveillance, à ce qu'il semble plus affectée que réelle, de la vieille tante. En résumé, la passion du duc fit de rapides progrès; et la jeune fille, cédant aux désirs d'un amant qui l'adorait et la comblait de présents magnifiques, se fit enlever par lui au moment où il partait pour une campagne maritime. Cette expédition avait pour but de secourir les Vénitiens, qui depuis vingt-quatre ans étaient bloqués par les Turcs dans l'île de Candie. Mlle de Keroualle, déguisée en page, s'embarqua avec le duc. Celui-ci ayant été tué, à la Canée, par une mine qui joua inopinément, un officier que la chronique précipitée désigne seulement par le titre de marquis, et que Beaufort avait mis dans le secret de ses amours, offrit à Louise de la ramener en France. Il paraît que Mlle de Keroualle eût préféré avoir pour l'accompagner dans ce retour un gentil page qui avait été au service du duc; le marquis ne lui laissa pas la liberté du choix. Louise ne put se soustraire à sa protection; pourtant, il n'y a point de preuves qu'il lui ait imposé son amour. Le chroniqueur anonyme convient de cela; mais, à son avis, le marquis devait espérer que Louise reconnaîtrait ses soins et ses respects par les mêmes faveurs qu'elle avait précédemment accordés à Beaufort, « et ajoute-t-il, il est facile de présumer qu'une fille qui auparavant, poussée par l'amour, s'était laissé mener en Candie par le duc, ne fit pas moins pour un homme qui avait tant de soin d'elle en la ramenant en France. » Quoi qu'il en soit du plus ou du moins de justesse de ces inductions, toujours est-il que l'équipée de Mlle de Keroualle fut la base de sa fortune. En faisant à ses amis le récit de l'expédition à laquelle il avait pris part, le marquis n'oublia pas l'épisode du prétendu page du duc de Beaufort. Madame (Henriette d'Angleterre), à qui l'on rapporta cette histoire romanesque, voulut en connaître l'héroïne; on lui amena Louise de Keroualle. Celle-ci eut soin de se représenter comme ayant été victime d'un rapt; Madame l'écouta avec intérêt, la garda dans sa maison, et, bientôt après, l'admit au nombre de ses filles d'honneur. La subtilité d'esprit et la disposition à l'intrigue dont était douée Louise n'échappèrent pas au coup d'œil de Louis XIV; ce prince conseilla à Madame de l'emmener à Douvres lorsque cette princesse alla rendre visite à son frère, le roi d'Angleterre, au printemps de l'année suivante. Les grâces et les attraits de la nouvelle fille d'honneur d'Henriette produisirent sur Charles II l'effet qu'en attendait le roi de France. Au reste, il paraît que les prévisions de Louis à cet égard furent également celle de sa cour. « Keroualle, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partît »... dit madame de Sévigné.

Louise ne resta pas en Angleterre après le départ de Madame, comme l'ont supposé quelques historiens. Pour rendre plus profonde et plus durable l'impression que la fille d'honneur d'Henriette avait faite sur Charles, on voulut stimuler par une absence le désir qu'éprouvait ce prince de la retenir à sa cour. La négociation secrète dont Louis XIV avait chargé Madame n'avait pas complétement réussi; pour la mener heureusement à fin, et pour entretenir l'harmonie entre les deux gouvernements de France et d'Angleterre, il fallait user encore d'une autre influence féminine; il fallait, de plus, que cette influence pût devenir permanente, chose autrefois très-difficile dans les cours, où les femmes se disputaient les faveurs royales. On avait trouvé dans Louise la clef des volontés du souverain de la Grande-Bretagne.

Henriette mourut quinze jours après son retour à Saint-Cloud; et « il ne s'écoula pas un long temps, dit Lingard, avant que Charles invitât mademoiselle de *Quérouaille* (1) à venir en Angleterre, soit par souvenir de sa beauté, soit en considération de l'amitié qu'Henriette portait à sa fille d'honneur favorite ». Louise partit donc, munie des instructions particulières de Louis XIV. A peine fut-elle arrivée à Londres, que Charles l'établit à sa cour publiquement et splendidement comme sa maîtresse. Il lui donna une place dans la maison de la reine, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour l'arrogante Castlemain. La jeune Française avait le caractère plus souple que cette ancienne favorite, à laquelle elle causa beaucoup d'inquiétude et de jalousie, sans pouvoir néanmoins la supplanter. En 1672, Louise ayant donné un fils au roi, sa faveur augmenta considérablement. En 1673 elle fut créée *duchesse de Portsmouth*, et à la fin de cette même année Louis XIV, tant pour flatter le roi d'Angleterre et l'affermir dans son alliance avec lui contre la Hollande, que pour rénumérer les bons offices de Mlle de Keroualle, conféra à cette dernière le domaine d'Aubigny, en Berry. Ce domaine, donné, en 1422, par Charles VII a Jean Stuart, « comme une marque des grands services qu'il avait rendus dans la guerre, à ce roi », était revenu à la couronne de France. Dans la lettre de donation que Louis envoya à Charles, il est dit que, « après la mort de la dame de Keroual, duchesse de Portsmouth, la terre d'Aubigny passera à tel des enfants naturels du roi de la Grande-Bretagne qu'il voudra nommer. Charles II nomma Charles de Lennox (le fils qu'il avait eu de Louise) et il le créa duc de Richemont, le 19 août 1675. C'est à cette occasion que madame de Sévigné trace en quelques lignes le portrait moral de la favorite du roi d'Angleterre et le tableau d'une cour dissolue : « Keroual n'a été trompée sur rien; elle avait envie d'être la maîtresse du roi Charles II, elle l'est..... Elle a un fils, qui vient d'être reconnu et à qui l'on a donné deux duchés; elle amasse des trésors, et se fait redouter et res-

(1) Tous les auteurs anglais ont ainsi écrit le nom de famille de la duchesse de Portsmouth.

pecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne (Nell Gwinn) dont le roi est ensorcelé... La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth ; elle la morgue, elle lui fait la grimace; elle l'attaque et lui dérobe souvent le roi; elle se vante de ses préférences; elle est folle, hardie, débauchée et plaisante..... Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. » Nell Gwinn et Castlemain n'étaient pas d'ailleurs les seules rivales de Louise; mais il ne lui importait guère que Charles partageât ou non son amour entre plusieurs femmes, pourvu qu'aucune de celles-ci ne lui enlevât l'influence dont elle jouissait. Elle en avait besoin pour s'enrichir et pour s'acquitter de la mission secrète qu'elle s'était engagée à remplir. La duchesse travailla pour la France tout le temps que dura sa faveur, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Charles II, qui arriva en 1685 (nouv. style). « Elle y employa sans cesse toute sa politique, tous ses charmes, tout son esprit », dit le chroniqueur anglais que nous avons déjà cité, et dont le but a été, suivant son traducteur, anonyme comme lui, de faire connaître que si Charles II a agi « d'une manière si peu conforme aux intérêts non-seulement de plusieurs États étrangers, mais encore de ses propres États, ce fut la duchesse de Portsmouth qui l'y porta, par l'amour qu'elle lui avait inspiré par ses ruses et par le pouvoir qu'elle avait sur son esprit ». Le même traducteur remarque ensuite que « cette dame obtenait plus aisément du prince, en un moment et d'un *coup de langue*, les choses les plus déraisonnables et les plus contraires à la véritable politique, que tous les ambassadeurs les plus judicieux, les plus diserts, les plus insinuants, ne pouvaient obtenir de lui, pendant des années entières, des choses infiniment raisonnables et justes ». Sans attribuer à la duchesse de Portsmouth une puissance d'action aussi préjudiciable aux intérêts de la nation britannique que l'a fait le biographe anonyme, qui écrivait sous l'excitation du mécontentement causé, dit Littleton, par « l'affermissement de l'alliance avec la France, ennemie secrète de l'Angleterre et de la religion protestante, ainsi que par une guerre dispendieuse avec la Hollande, son alliée naturelle, » Hume constate que, « pendant tout le cours de sa vie, Charles II fut extrêmement attaché à Quérouaille, et que cette favorite contribua beaucoup au maintien de l'étroite alliance entre son propre pays et l'Angleterre ». Voltaire, sans particulariser les effets de l'ascendant de la duchesse de Portsmouth sur Charles II, dit que ce monarque « fut gouverné par elle jusqu'au dernier moment de sa vie ». Il ajoute que « sa beauté égalait celle de madame de Montespan, et qu'elle fut en Angleterre ce que l'autre avait été en France, mais avec plus de crédit ». Cette assertion, très-juste en ce qui concerne le crédit (madame de Montespan n'ayant jamais influé sur la politique du gouvernement de Louis XIV), ne l'est pas également à l'égard de la beauté. Sur ce point, Keroualle eut des détracteurs. « J'ai vu cette beauté *fameuse*, mademoiselle Querouaille, a écrit Evelyn dans son *Diary*; mais, dans mon opinion, ce n'est qu'une figure enfantine et niaise. »

Après la mort de Charles, la duchesse de Portsmouth demeura encore quelques années en Angleterre, « pour mettre en sûreté ses biens ». On serait tenté d'attribuer à cette époque de la vie de la duchesse de Portsmouth l'épître sans date que Saint-Evrémond a adressée, sous le titre de *Problème*, à mademoiselle Querouaille, pour la dissuader de se retirer dans un couvent, si le commencement de cette épître ne prouvait que Saint-Evrémond l'écrivit peu après l'arrivée de Louise en Angleterre, époque à laquelle cependant l'ancienne fille d'honneur de Madame n'avait pas d'autre dessein que celui de devenir la maîtresse de Charles II.

Lorsque la duchesse de Portsmouth eut mis ordre à ses affaires, elle retourna en France, où elle dissipa en prodigalités, pour des amants qui se jouaient d'elle, une grande partie de la fortune considérable qu'elle avait amassée pendant la durée de sa faveur. Elle avait eu de Charles II un fils, *Charles* LENNOX, duc de RICHEMOND, dont le petit-fils, qui portait les mêmes noms, mourut le 29 décembre 1806. Louis XVIII rendit le duché d'Aubigny au neveu de ce dernier, mort gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, le 27 août 1819.

La sœur cadette de la duchesse, *Henriette Mauriette* DE KEROUALLE, mariée d'abord à Philippe, comte de Pembroke, épousa en secondes noces Timoléon, marquis de Gouffier-Thois.

Camille LEBRUN.

P. de Courcy, *Nobiliaire de Bretagne*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Anglet*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Mme de La Fayette, *Hist. de Madame*. — *Histoire secrète de la duch. de Portsmouth*; Londres, 1690, in-12. — *Mém. secrets de la duch. de P.*; Paris, 1805, 2 vol. in-12.

KER-PORTER. *Voy.* PORTER.

KERR (*Robert*), chirurgien et traducteur écossais, né vers 1750, mort au mois de mai 1814. Il était membre de la Société royale de Londres, chirurgien de l'hôpital de Londres, et chirurgien de l'hôpital des Orphelins à Édimbourg. « Sa vie fut honorable, mais obscure, dit la *Biographie Médicale*; de grands talents comme praticien et des traductions de divers ouvrages utiles, le révélèrent seuls au public. » On a de lui : *A general View of the Agriculture of the County of Berwick*; 1809, in-8°; — *History of Scotland during the reign of Robert I, surnomed the Bruce*; Édimbourg, 1811, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of the late Will. Smellie*; Londres, 1811, 2 vol. in-8°. Kerr a traduit en anglais les *Éléments de Chimie* de Lavoisier;

1789, 1793, in-8° ; — l'*Essai sur le Blanchiment*, de Berthollet; 1789, in-8° ; — le *Système Zoologique* de Linné; 1792, in-4° ; — l'*Histoire des Serpents et des Quadrupèdes ovipares* de Lacépède; 1802, in-8° ; — l'*Essai sur la Théorie de la Terre* de Cuvier; 1815, in-8°. Cette dernière traduction fut publiée par Jameson. On a encore de Robert Kerr une *Collection générale des Voyages*, 18 vol. in-8°. Z.

Watt, *Bibliotheca Britannica*. — *Biographie Médicale*. — Arnauld et Jouy, *Biographie des Contemporains*.

KERSAINT (*Gui-François de* COETNEMPREN, comte DE), marin français, né en 1707, au manoir de Kersaint, paroisse de Cléder, évêché de Léon, mort en mer, le 21 novembre 1759, appartenait à une famille de chevalerie, dont un membre, Raoul, avait figuré à la croisade de 1248 sous le duc Pierre de Dreux, et dont le nom est inscrit dans la salle des croisades, au Musée de Versailles. Plusieurs des descendants de ce Raoul ont honorablement figuré dans les annales de la Bretagne. Entré dans la marine en 1722, Kersaint servait depuis vingt-cinq ans, et avait concouru, comme simple officier, ou comme commandant, à divers combats ou expéditions, où il avait fait preuve d'un courage constamment couronné de succès, lorsqu'il fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Le 21 octobre 1757, commandant une division de trois vaisseaux et deux frégates, il soutint près des Caïques, contre trois vaisseaux anglais, de force supérieure aux siens, un combat meurtrier, dans lequel il reçut neuf blessures, et *L'Intrépide*, qu'il montait, perdit 127 hommes. Échappé par l'habileté de ses manœuvres et l'énergie de sa défense, à une défaite imminente, il fut moins heureux lors du désastreux combat livré, le 21 novembre 1759, par l'inepte maréchal de Conflans dans la baie de Quiberon. Kersaint commandait le vaisseau de 74 *Le Thésée*. L'amiral Hawke, qui avait coupé la ligne française, se dirigeait sur notre vaisseau amiral, *Le Soleil-Royal*. Kersaint, manœuvrant pour empêcher Hawke de joindre ce vaisseau, reçut sa bordée et lui riposta de la sienne; mais les sabords de sa première batterie étant restés ouverts, le *Thésée*, dans un virement de bord, fut englouti avec son commandant et les six cents hommes de son équipage, à l'exception de vingt-deux, qui purent se sauver à la nage au Croisic. Le comte de Kersaint laissa sept enfants, au nombre desquels étaient les deux qui suivent et Mme de Duras (*voy.* ce nom). P. LEVOT.

Archives de la Marine. — *Biographie Bretonne*. — *Documents inédits*.

KERSAINT (*Gui-Pierre de* COETNEMPREN, comte DE), marin et homme d'État français, né le 20 juillet 1742, à Paris, où il est mort, le 4 décembre 1793. Il commença à servir comme garde de marine en 1755. Deux ans plus tard il obtenait le grade d'enseigne de vaisseau, récompense du courage dont il avait fait preuve sur *L'Intrépide*, aux côtés de son père. Un combat honorable (1776) et deux croisières heureuses (1778) lui valurent d'être nommé chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A la tête d'une escadre composée d'un vaisseau, une frégate, trois corvettes et quelques bâtiments de transport, il pénétra en 1782 dans la rivière de Surinam, et s'empara de Démérary, Esséquibo et Berbice. D'un esprit plus ardent que sensé, il avait conçu et soumis au ministre des projets de changement dans l'armement, l'arrimage et le doublage des vaisseaux. Il avait aussi donné le plan des cuisines dites *à la Kersaint*, perfectionnées depuis. Enfin, il avait imaginé un nouveau système de voilure, d'après lequel la coupe des basses voiles des vaisseaux était triangulaire au lieu d'être carrée. Distingué par son esprit et sa bravoure, il était plein d'espoir dans la révolution, qui devait détruire, sinon tous les abus, du moins les plus insupportables; il publia un ouvrage très-remarquable: *Le Bon Sens*, Paris, 1789, in-8°.

Cet écrit, dans lequel il attaquait non-seulement les privilèges, mais encore l'existence des deux premiers ordres, fut le signal de la guerre livrée à l'ancienne constitution de la France. Comme on supposait à Kersaint une connaissance approfondie des ordonnances et règlements organiques de la marine militaire et administrative, comme il traitait ces matières dans le *Journal de la Société*, publié dès 1789 par Condorcet, Dupont de Nemours, etc., le comité de marine de l'Assemblée constituante le fit plusieurs fois appeler dans son sein pour s'éclairer de ses lumières et de ses conseils. Ce fut pour répondre à cette confiance qu'il lui lut, au mois de novembre 1789, ses *Institutions navales*. Dans cet ouvrage, contenant un projet de reconstitution entière de la marine, Kersaint se prononçait pour la liberté des professions maritimes, et s'élevait contre le système des classes, qu'il appelait un régime de servitude régulièrement ordonné et convenant assez bien à un despotisme dissimulé et aisé. A ce moyen de recrutement de l'armée navale il préférait la presse, « moyen hardi, disait-il, mais que justifient la nécessité et la loi suprême du salut « public, et qui convient à un peuple libre, à des « hommes accoutumés à courir des hasards et « à les braver ». Il voulait aussi une liberté absolue dans la composition de l'administration de la marine. Mécontent des justes refus du comité, il l'attaqua vivement dans les journaux; il en appela aux assemblées futures du peu de cas qu'on faisait de ses projets. Le ministère, de son côté, lui montra combien il désapprouvait ses dangereuses utopies, en l'écartant du nombre des contre-amiraux nommés lors de la réorganisation du mois de mai 1791; mais il fut amplement dédommagé de cette exclusion par son élévation, le 1er janvier 1793, au grade de vice-amiral, qui, du reste, ne fut pour lui qu'une

distinction purement honorifique et de bien courte durée.

Kersaint, qui avait présidé en 1789 l'assemblée électorale de Paris, fut élu l'année suivante administrateur du département de la Seine, et député suppléant à l'Assemblée législative. Ce fut en cette double qualité que, le 5 janvier et le 12 février 1792, il vint haranguer l'assemblée, soit pour lui assurer, au nom du conseil général du département, qu'il partagerait tous les dangers dont elle pourrait être menacée, soit pour lui proposer de bâtir sur les ruines de l'ancienne église de La Madeleine un palais qui eût servi aux séances de la représentation nationale et aux travaux de ses comités. A la formation des clubs, il fit partie de celui des Jacobins, et lorsque après les événements du Champ de Mars (17 juillet 1791) ce club fut presque entièrement abandonné, et que ses principaux membres formèrent celui des Feuillants, Kersaint les suivit, et fut ainsi affilié aux Girondins. Il le fut aussi par sa collaboration à la *Chronique du Mois*, où il était encore chargé de traiter les questions maritimes et coloniales. Cette collaboration est attestée par un grand nombre d'articles, parmi lesquels on remarque ceux sur l'*État des Colonies*, et par d'autres sur des sujets différents, tels que ceux sur l'*Inde* et la *Monarchie sans Roi*, ce dernier inséré dans la *Chronique* du mois de septembre 1792.

Entré à l'assemblée législative le 2 avril 1792, comme suppléant de Moneron, député démissionnaire, Kersaint s'attacha aussitôt à faire prévaloir ceux de ses projets qu'avait repoussés le comité de l'Assemblée nationale, soit à la tribune, soit dans des écrits, qui se succédaient coup sur coup : il proposa la reconstitution de presque tous les corps de la marine, et renouvela la proposition d'abolir la course, proposition modifiée par Vergniaud, qui, anticipant sur la mémorable résolution prise par le congrès de Paris en 1856, demanda que le pouvoir exécutif fût invité à provoquer la réunion d'un congrès européen qui aurait été appelé à prononcer la suppression des armements en course, et à assurer en temps de guerre la libre navigation commerciale de tous les peuples. Jusque là l'opposition de Kersaint n'avait pas eu un caractère d'hostilité systématique à la royauté. Une fois, il est vrai, avant son entrée à l'Assemblée législative, il l'avait fait pressentir en reprochant dans les journaux à M. de Lessart, ministre de l'intérieur (mars 1791) d'avoir donné au roi le titre de chef suprême de la nation. Mais à la modération relative qu'il semblait s'être imposée comme député se substitua, après le mécompte qu'il éprouva du choix de M. de Marigny, un esprit d'agression très-vif. Sa motion de mettre en accusation le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Vienne; sa proposition de retirer la garde du roi aux Suisses pour en charger la garde nationale; sa demande de mise en accusation de La Fayette pour être venu appuyer à la barre de l'Assemblée la lettre où il avait demandé justice des outrages et des violences dont le roi avait été l'objet dans la journée du 20 juin; enfin sa motion (23 juillet) de décréter le roi lui-même d'accusation et de prononcer sa déchéance, pour cause de trahison, sont autant de preuves caractéristiques de son dessein d'abaisser, d'abolir même la royauté. Encouragé dans cette voie par ses amis politiques, qui exploitaient son caractère bouillant, il ne s'arrêta plus. Le 8 août il poursuivit sa demande de déchéance du roi, et proposa l'organisation d'un gouvernement provisoire, peu différente de celle qui fut adoptée après le 10 août. Le rôle actif qu'il avait joué dans cette dernière journée le fit envoyer avec d'Antonelle et Peraldi, à l'armée du centre, et dès le 12 août il avait proclamé la république à Soissons et à Reims. S'étant ensuite rendu dans le département des Ardennes, il concourut aux promptes mesures qui préservèrent la France de l'invasion étrangère. Son ardeur ayant paru se refroidir après les journées de septembre, il fut accusé, le 3 décembre, d'intelligence avec Louis XVI, à l'occasion d'une lettre de lui trouvée dans l'armoire de fer; mais il se disculpa en faisant lire cette lettre, dans laquelle il engageait le roi à éloigner de sa personne tous les individus qui ne cherchaient qu'à le tromper, « les prêtres, les magistrats, les financiers, en un mot tous les intrigants ». Le 1er janvier 1793, jour de sa promotion au grade de vice-amiral, il fit à la Convention un long rapport concluant à l'armement immédiat de trente vaisseaux et vingt frégates, ainsi qu'à la construction de vingt-cinq vaisseaux et à l'adoption de toutes les mesures qu'exigeait la guerre maritime imminente. Son rapport se terminait par la demande de création d'un comité de sûreté générale, devenu bientôt ce fameux comité de salut public qui fit mettre à mort celui même auquel il devait son existence.

Depuis ce moment Kersaint appliqua, mais sans succès, tous ses efforts à empêcher que l'autorité usurpatrice de la commune ne prévalût sur celle de la Convention et que l'intimidation n'altérât point la liberté de ses votes. Comme Guadet, Vergniaud et Gensonné, il eut à repousser l'accusation suscitée par la démarche qu'au mois de juillet précédent il avait faite, soit avec eux, soit avec Pétion et Manuel, auprès de Louis XVI, afin d'engager ce prince à user de son influence pour que les armées ennemies se retirassent du territoire; démarche couronnée de succès, s'il est vrai, comme on l'a assuré, qu'une lettre de Louis XVI au duc de Brunswick détermina plus que les manœuvres de Dumouriez la retraite des Prussiens.

Kersaint, que sa lutte corps à corps avec la démagogie, avait conduit à modifier ses opinions, se montra dans le procès de Louis XVI tout autre

qu'on ne l'avait attendu de sa participation aux actes qui amenèrent ce sinistre drame. Soit qu'il sentît le besoin de l'expier, soit qu'il obéît à sa générosité naturelle, il vota la réclusion jusqu'à la paix, avec appel au peuple, récusant la qualité de juge qui l'aurait porté, dit-il, à voter par clémence, et repoussant comme législateur l'idée d'une nation qui se venge. Quand il fut convaincu qu'un crime inutile serait commis, le 18 janvier, au soir, au moment où allait commencer le dépouillement du scrutin sur l'application de la peine, se séparant avec éclat de ses amis politiques, il monta à la tribune, répéta son vote, et ajouta : « Je veux épargner un crime aux assassins en me dépouillant de mon inviolabilité ; je donne ma démission, et je dépose les motifs de cette résolution entre les mains du président. » Deux jours après, la Convention entendait la lecture de cette démission, ainsi motivée : « Citoyen président, ma santé, depuis longtemps « affaiblie, me rend l'habitude de la vie d'une « assemblée aussi orageuse que la Convention « impossible. Mais ce qui m'est plus impossible « encore, c'est de supporter la honte de m'asseoir « dans son enceinte avec des hommes de sang, « alors que leur avis, précédé de la terreur, « l'emporte sur celui des gens de bien ; alors « que Marat l'emporte sur Pétion. Si l'amour de « mon pays m'a fait endurer la honte d'être le « collègue des panégyristes et des promoteurs « des assassinats du 2 septembre, je veux au « moins défendre ma mémoire du reproche d'a- « voir été leur complice, et je n'ai pour cela « qu'un moment : demain il ne sera plus temps. « Je rentre dans le sein du peuple : je me dé- « pouille de l'inviolabilité dont il m'avait revêtu ; « prêt à lui rendre compte de toutes mes actions, « et sans crainte et sans reproche, je donne ma « démission de député à la Convention natio- « nale. » Plus irritée qu'émue de cette preuve inusitée d'énergie, la majorité de la Convention qualifia d'audace et d'impudence cet héroïque défi à la mort. Chaudieu, se faisant son organe, demanda qu'on appliquât à Kersaint la loi qui déclarait infâmes et traîtres à la patrie ceux qui désertaient leur poste. La démission n'en fut pas moins acceptée, et la demande d'arrestation écartée. Toutefois, mandé le 22 à la barre de l'Assemblée, Kersaint, loin de rétracter aucune des expressions de sa lettre, les répéta, les commenta. Invité à reprendre ses fonctions, il déclara persister, et refusa même les honneurs de la séance. Ses amis, en vue de le soustraire à la proscription qui ne pouvait manquer de l'atteindre, essayèrent, le 18 février suivant, de le porter au ministère de la marine en concurrence avec Monge ; mais cette imprudente tentative, faite sans sa participation, n'eut d'autre résultat que de le mettre bien inutilement en évidence. Pressé, après le 31, de chercher un asile hors de France, il s'y refusa. Oublié pendant quatre mois, il se croyait sauvé, lorsqu'il fut arrêté, le 2 octobre 1793, dans sa retraite de Ville-d'Avray, et traîné à l'Abbaye, où sa fermeté ne se dementit pas plus que devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna le 4 décembre.

Outre *Le Bon Sens* et les articles insérés dans le *Journal de la Société* et la *Chronique du Mois*, Kersaint a laissé : *Le Rubicon, par l'auteur du Bon Sens* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Lettre en réponse à M. Alex. Lameth* ; Paris, 1788, in-8° ; — *Considérations sur la Force publique et l'Institution des Gardes Nationales* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administration de la France, considérée dans ses rapports maritimes.* — *Secondes vues de la Formation et Constitution du Corps militaire de la Marine* ; Paris, au Ier — II ; 2 pièces, in-8° ; — *Réponses aux ducs de Defermon et Chapelier :* Faits rappelés à la mémoire de Kersaint (sur cette question) par Defermon ; — Petite Discussion entre Defermon et Kersaint ; Paris, 1790, in-8° ; — *Lettres à Mirabeau à l'occasion de l'élection du Directoire du département de Paris* ; Paris, 1791, in-8° ; — *Discours sur les monuments publics, prononcé au conseil du département de Paris, le 15 décembre* 1791 ; Paris, 1791, in-4° (fig.) ; — *Moyens proposés à l'Assemblée nationale pour rétablir la paix et l'ordre dans les colonies* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'Organisation de l'Artillerie et de l'Infanterie de la Marine* ; — *Opinion sur l'Artillerie de la Marine* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'organisation provisoire du Service de Mer* ; Paris, Imprimerie nationale, 1792, in-8° ; — *Opipinion et projet de décret sur l'Organisation des Corsaires* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Le Naufrage et la Mort du comte de Boulainvilliers (rédigés par Kersaint), publiés par M. Paillet, bibliothécaire de l'École centrale de Seine-et-Oise* ; Versailles, an VI, in-18 de 83 p.

P. LEVOT.

Archives de la Marine. — *Moniteur universel.* — *Biographie bretonne.* — *Documents inédits.*

KERSAINT (*Gui-Pierre* de COETNEMPREN, comte DE), marin et administrateur, frère du précédent, né à Brest, le 26 novembre 1747, mort à Surênes, le 24 août 1822. Il servait depuis vingt ans dans la marine et était capitaine de vaisseau depuis un an lorsqu'en 1787 il fut appelé à commander dans les mers de Chine la frégate *La Dryade*, ayant mission de porter en Cochinchine Bénigne d'Agra, ambassadeur de France, et de faire des observations hydrographiques. En 1790 il émigra, prit du service dans l'armée des princes, et résida successivement à Aix-la-Chapelle, Maëstricht et Hambourg. Rentré en France et réintégré dans la marine en 1803, il fut désigné à Napoléon par Decrès, son ancien ami, comme bon et habile administrateur, capable, en raison des explorations qu'il avait faites, avant la révolution, de divers fleuves de l'Inde, de diriger les travaux

de l'Escaut, dont le lit, croyait-on, avait beaucoup d'analogie avec celui de l'un de ces fleuves. En 1812 il fut nommé préfet maritime d'Anvers. La première Restauration le nomma contre-amiral, commandeur de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur. Appelé le 15 août 1815 à remplir les fonctions de préfet de la Meurthe, il reçut de l'empereur Alexandre la décoration de l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe, en reconnaissance des soins qu'il avait pris des troupes russes pendant son administration, qui se termina l'année suivante par son admission à la retraite.

P. Levot.

Arch. de la Marine. — *Biog. Bretonne.* — *Documents inédits.*

KERSAUSIE (*Joachim-René-Théophile* Gaillard de), homme politique français, né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 13 novembre 1798. La Tour d'Auvergne, dit le premier grenadier de France, était son oncle maternel. Le frère de M. Kersausie, capitaine au 47e de ligne, mourut aussi au champ d'honneur. Le 13 décembre 1815, M. de Kersausie entra comme sous-lieutenant au 4e hussards; six mois après sa sortie de l'école de Saumur, le 11 décembre 1820, il fut nommé lieutenant. En 1822, il se mit en relation avec les *ventes* du carbonarisme. Il fit cependant la campagne d'Espagne en 1823. « Carbonaro et soldat, dit M. Raspail, M. de Kersausie sut concilier ses sympathies avec ses devoirs; compatissant envers l'étranger sans compromettre la position de ses compatriotes, il fut brave contre l'ennemi sans trahir ses principes de fraternité universelle; et les libéraux espagnols et français n'auraient pas plus renié en lui sa conduite de citoyen que ses supérieurs n'osèrent renier sa bravoure militaire. » Dans une affaire d'avant-garde où il fut surpris par le nombre, il développa tant d'intrépidité et de sang-froid que la décoration de la Légion d'Honneur lui fut décernée. Le 1er novembre 1823 il fut nommé capitaine, et cependant on l'accusait d'avoir dit que « la guerre contre les Espagnols libéraux était injuste, et que, quant à lui, il la faisait contre son opinion et forcément ». Au mois de juillet 1830 il était en garnison à Pontivy; en apprenant les ordonnances du 25, il organisa l'insurrection dans son régiment et douze heures après il marchait sur Paris; à quinze lieues de Rennes, il apprit le succès de la révolution, et reçut l'ordre d'aller arborer le drapeau tricolore à Vannes. En route il sut faire rentrer dans le devoir des prisonniers révoltés, et bientôt il organisa la résistance contre la chouannerie, prête à se montrer. Cependant ceux dont il avait attaqué l'autorité relevaient la tête en se ralliant au nouveau gouvernement, et à bout d'ennuis il dut donner sa démission, qui fut acceptée. Arrivé à Paris, il fut arrêté et mis en liberté trois jours après. Au mois de décembre il fut envoyé à Strasbourg comme aide de camp du général Brayer. Celui-ci ayant demandé de l'avancement pour son aide de camp, reçut en réponse la destitution de M. de Kersausie, parce que le roi ne l'avait pas relevé de sa démission. M. de Kersausie réclama vainement auprès du ministre, du prince royal et même de la chambre des députés. En apprenant la marche de l'armée de la Hollande contre la Belgique, il courut à Bruxelles; mais les affaires étaient déjà arrangées. Une expédition se préparait au Havre sous les ordres du général Fabvier en faveur de la Pologne : M. de Kersausie voulut en faire partie; mais à peine le vaisseau avait-il levé l'ancre, qu'il reçut la nouvelle de la prise de Varsovie. De retour à Paris, il se trouva compris dans la procédure de l'affaire dite des vingt-sept, et fut acquitté. Accusé de carlisme par le procureur général Persil, il osa lui crier en pleine audience : « Vous en avez menti, » ce qui lui valut une condamnation à quelques mois de prison. Arrêté à la Croix-Rouge le jour de la conspiration de la rue des Prouvaires, le 2 février 1831, il fut relaxé au bout de quinze jours. Il créa alors avec M. Raspail le comité secret d'une grande fraction de la Société des Droits de l'Homme, où tous deux firent prévaloir le système de la patience. Au mois de juin 1832, il dut prendre la fuite. En juillet 1833, il fut arrêté comme ayant pris part à une émeute contre l'établissement des forts autour de Paris. Acquitté par le jury, M. de Kersausie fut arrêté de nouveau au mois d'avril 1834 et accusé d'avoir été membre du comité patent de la Société des Droits de l'Homme. Traduit devant la chambre des pairs, il refusa de s'évader de la prison de Sainte-Pélagie avec ses coaccusés. Il avait choisi M. Raspail pour défenseur; la cour ne voulut pas l'admettre. M. de Kersausie refusa de se défendre. Il fut condamné à la déportation. Transféré à la citadelle de Doullens, et de là à Brest, où son père se mourait, il fut compris dans l'ordonnance d'amnistie générale accordée par Louis-Philippe le 8 mai 1837; il resta deux ans hors de France, puis revint à Paris, où il fut condamné en 1841 à dix jours de prison, pour rupture de ban, par le tribunal de police correctionnelle de la Seine. Après la révolution de février 1848, il revint à Paris, et le 15 mai il faisait partie de la démonstration qui portait une pétition à l'Assemblée nationale en faveur de la Pologne, et qui envahit la salle des Séances. Au 13 juin 1849 il parut un moment au Conservatoire des Arts et Métiers. Impliqué dans les poursuites de cette affaire, il fut condamné à la déportation par contumace, le 15 novembre, par la haute cour de Versailles, comme coupable d'avoir participé à un complot ayant pour but de détruire ou de changer le gouvernement et d'exciter à la guerre civile, complot suivi d'effet, et d'avoir commis un attentat ayant le même but. Depuis lors il a vécu hors de France. L. L—t.

F.-V. Raspail, dans la *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 2e partie, p. 171. — L. Blanc, *Histoire de dix ans*. — *Moniteur*, 1832, 1834, 1841, 1849.

qu'on ne l'avait attendu de sa participation aux actes qui amenèrent ce sinistre drame. Soit qu'il sentît le besoin de l'expier, soit qu'il obéît à sa générosité naturelle, il vota la réclusion jusqu'à la paix, avec appel au peuple, récusant la qualité de juge qui l'aurait porté, dit-il, à voter par clémence, et repoussant comme législateur l'idée d'une nation qui se venge. Quand il fut convaincu qu'un crime inutile serait commis, le 18 janvier, au soir, au moment où allait commencer le dépouillement du scrutin sur l'application de la peine, se séparant avec éclat de ses amis politiques, il monta à la tribune, répéta son vote, et ajouta : « Je veux épargner un crime aux assassins en me dépouillant de mon inviolabilité ; je donne ma démission, et je dépose les motifs de cette résolution entre les mains du président. » Deux jours après, la Convention entendait la lecture de cette démission, ainsi motivée : « Citoyen président, ma santé, depuis longtemps « affaiblie, me rend l'habitude de la vie d'une « assemblée aussi orageuse que la Convention « impossible. Mais ce qui m'est plus impossible « encore, c'est de supporter la honte de m'asseoir « dans son enceinte avec des hommes de sang, « alors que leur avis, précédé de la terreur, « l'emporte sur celui des gens de bien ; alors « que Marat l'emporte sur Pétion. Si l'amour de « mon pays m'a fait endurer la honte d'être le « collègue des panégyristes et des promoteurs « des assassinats du 2 septembre, je veux au « moins défendre ma mémoire du reproche d'a- « voir été leur complice, et je n'ai pour cela « qu'un moment : demain il ne sera plus temps. « Je rentre dans le sein du peuple ; je me dé- « pouille de l'inviolabilité dont il m'avait revêtu ; « prêt à lui rendre compte de toutes mes actions, « et sans crainte et sans reproche, je donne ma « démission de député à la Convention natio- « nale. » Plus irritée qu'émue de cette preuve inusitée d'énergie, la majorité de la Convention qualifia d'audace et d'impudence cet héroïque défi à la mort. Chaudieu, se faisant son organe, demanda qu'on appliquât à Kersaint la loi qui déclarait infâmes et traîtres à la patrie ceux qui désertaient leur poste. La démission n'en fut pas moins acceptée, et la demande d'arrestation écartée. Toutefois, mandé le 22 à la barre de l'Assemblée, Kersaint, loin de rétracter aucune des expressions de sa lettre, les répéta, les commenta. Invité à reprendre ses fonctions, il déclara persister, et refusa même les honneurs de la séance. Ses amis, en vue de le soustraire à la proscription qui ne pouvait manquer de l'atteindre, essayèrent, le 18 février suivant, de le porter au ministère de la marine en concurrence avec Monge ; mais cette imprudente tentative, faite sans sa participation, n'eut d'autre résultat que de le mettre bien inutilement en évidence. Pressé, après le 31, de chercher un asile hors de France, il s'y refusa. Oublié pendant quatre mois, il se croyait sauvé, lorsqu'il fut arrêté, le 2 octobre 1793, dans sa retraite de Ville-d'Avray, et traîné à l'Abbaye, où sa fermeté ne se dementit pas plus que devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna le 4 décembre.

Outre *Le Bon Sens* et les articles insérés dans le *Journal de la Société* et la *Chronique du Mois*, Kersaint a laissé : *Le Rubicon, par l'auteur du Bon Sens* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Lettre en réponse à M. Alex. Lameth* ; Paris, 1788, in-8° ; — *Considérations sur la Force publique et l'Institution des Gardes Nationales* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administration de la France, considérée dans ses rapports maritimes.* — *Secondes vues de la Formation et Constitution du Corps militaire de la Marine* ; Paris, an Ier — II ; 2 pièces, in-8° ; — *Réponses aux ducs de Defermon et Chapelier.* Faits rappelés à la mémoire de Kersaint (sur cette question) par Defermon ; — Petite Discussion entre Defermon et Kersaint ; Paris, 1790, in-8° ; — *Lettres à Mirabeau à l'occasion de l'élection du Directoire du département de Paris* ; Paris, 1791, in-8° ; — *Discours sur les monuments publics, prononcé au conseil du département de Paris, le 15 décembre* 1791 ; Paris, 1791, in-4° (fig.) ; — *Moyens proposés à l'Assemblée nationale pour rétablir la paix et l'ordre dans les colonies* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'Organisation de l'Artillerie et de l'Infanterie de la Marine* ; — *Opinion sur l'Artillerie de la Marine* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'organisation provisoire du Service de Mer* ; Paris, Imprimerie nationale, 1792, in-8° ; — *Opinion et projet de décret sur l'Organisation des Corsaires* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Le Naufrage et la Mort du comte de Boulainvilliers (rédigés par Kersaint), publiés par M. Paillet, bibliothécaire de l'École centrale de Seine-et-Oise* ; Versailles, an VI, in-18 de 83 p.

P. Levot.

Archives de la Marine. — *Moniteur universel.* — *Biographie bretonne.* — *Documents inédits.*

Kersaint (*Gui-Pierre* de Coetnempren, comte de), marin et administrateur, frère du précédent, né à Brest, le 26 novembre 1747, mort à Surênes, le 24 août 1822. Il servait depuis vingt ans dans la marine et était capitaine de vaisseau depuis un an lorsqu'en 1787 il fut appelé à commander dans les mers de Chine la frégate *La Dryade*, ayant mission de porter en Cochinchine Bénigne d'Agra, ambassadeur de France, et de faire des observations hydrographiques. En 1790 il émigra, prit du service dans l'armée des princes, et résida successivement à Aix-la-Chapelle, Maëstricht et Hambourg. Rentré en France et réintégré dans la marine en 1803, il fut désigné à Napoléon par Decrès, son ancien ami, comme bon et habile administrateur, capable, en raison des explorations qu'il avait faites, avant la révolution, de divers fleuves de l'Inde, de diriger les travaux

de l'Escaut, dont le lit, croyait-on, avait beaucoup d'analogie avec celui de l'un de ces fleuves. En 1812 il fut nommé préfet maritime d'Anvers. La première Restauration le nomma contre-amiral, commandeur de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur. Appelé le 15 août 1815 à remplir les fonctions de préfet de la Meurthe, il reçut de l'empereur Alexandre la décoration de l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe, en reconnaissance des soins qu'il avait pris des troupes russes pendant son administration, qui se termina l'année suivante par son admission à la retraite.

P. LEVOT.

Arch. de la Marine. — Biog. Bretonne. — Documents inédits.

* KERSAUSIE (*Joachim-René-Théophile* GAILLARD DE), homme politique français, né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 13 novembre 1798. La Tour d'Auvergne, dit le premier grenadier de France, était son oncle maternel. Le frère de M. Kersausie, capitaine au 47e de ligne, mourut aussi au champ d'honneur. Le 13 décembre 1815, M. de Kersausie entra comme sous-lieutenant au 4e hussards; six mois après sa sortie de l'école de Saumur, le 11 décembre 1820, il fut nommé lieutenant. En 1822, il se mit en relation avec les *ventes* du carbonarisme. Il fit cependant la campagne d'Espagne en 1823. « Carbonaro et soldat, dit M. Raspail, M. de Kersausie sut concilier ses sympathies avec ses devoirs; compatissant envers l'étranger sans compromettre la position de ses compatriotes, il fut brave contre l'ennemi sans trahir ses principes de fraternité universelle; et les libéraux espagnols et français n'auraient pas plus renié en lui sa conduite de citoyen que ses supérieurs n'osèrent renier sa bravoure militaire. » Dans une affaire d'avant-garde où il fut surpris par le nombre, il développa tant d'intrépidité et de sang-froid que la décoration de la Légion d'Honneur lui fut décernée. Le 1er novembre 1823 il fut nommé capitaine, et cependant on l'accusait d'avoir dit que « la guerre contre les Espagnols libéraux était injuste, et que, quant à lui, il la faisait contre son opinion et forcément ». Au mois de juillet 1830 il était en garnison à Pontivy; en apprenant les ordonnances du 25, il organisa l'insurrection dans son régiment et douze heures après il marchait sur Paris; à quinze lieues de Rennes, il apprit le succès de la révolution, et reçut l'ordre d'aller arborer le drapeau tricolore à Vannes. En route il sut faire rentrer dans le devoir des prisonniers révoltés, et bientôt il organisa la résistance contre la chouannerie, prête à se montrer. Cependant ceux dont il avait attaqué l'autorité relevaient la tête en se ralliant au nouveau gouvernement, et à bout d'ennuis il dut donner sa démission, qui fut acceptée. Arrivé à Paris, il fut arrêté et mis en liberté trois jours après. Au mois de décembre il fut envoyé à Strasbourg comme aide de camp du général Brayer. Celui-ci ayant demandé de l'avancement pour son aide de camp, reçut en réponse la destitution de M. de Kersausie, parce que le roi ne l'avait pas relevé de sa démission. M. de Kersausie réclama vainement auprès du ministre, du prince royal et même de la chambre des députés. En apprenant la marche de l'armée de la Hollande contre la Belgique, il courut à Bruxelles; mais les affaires étaient déjà arrangées. Une expédition se préparait au Havre sous les ordres du général Fabvier en faveur de la Pologne : M. de Kersausie voulut en faire partie; mais à peine le vaisseau avait-il levé l'ancre, qu'il reçut la nouvelle de la prise de Varsovie. De retour à Paris, il se trouva compris dans la procédure de l'affaire dite des vingt-sept, et fut acquitté. Accusé de carlisme par le procureur général Persil, il osa lui crier en pleine audience : « Vous en avez menti, » ce qui lui valut une condamnation à quelques mois de prison. Arrêté à la Croix-Rouge le jour de la conspiration de la rue des Prouvaires, le 2 février 1831, il fut relaxé au bout de quinze jours. Il créa alors avec M. Raspail le comité secret d'une grande fraction de la Société des Droits de l'Homme, où tous deux firent prévaloir le système de la patience. Au mois de juin 1832, il dut prendre la fuite. En juillet 1833, il fut arrêté comme ayant pris part à une émeute contre l'établissement des forts autour de Paris. Acquitté par le jury, M. de Kersausie fut arrêté de nouveau au mois d'avril 1834 et accusé d'avoir été membre du comité patent de la Société des Droits de l'Homme. Traduit devant la chambre des pairs, il refusa de s'évader de la prison de Sainte-Pélagie avec ses coaccusés. Il avait choisi M. Raspail pour défenseur; la cour ne voulut pas l'admettre. M. de Kersausie refusa de se défendre. Il fut condamné à la déportation. Transféré à la citadelle de Doullens, et de là à Brest, où son père se mourait, il fut compris dans l'ordonnance d'amnistie générale accordée par Louis-Philippe le 8 mai 1837; il resta deux ans hors de France, puis revint à Paris, où il fut condamné en 1841 à dix jours de prison, pour rupture de ban, par le tribunal de police correctionnelle de la Seine. Après la révolution de février 1848, il revint à Paris, et le 15 mai il faisait partie de la démonstration qui portait une pétition à l'Assemblée nationale en faveur de la Pologne, et qui envahit la salle des Séances. Au 13 juin 1849 il parut un moment au Conservatoire des Arts et Métiers. Impliqué dans les poursuites de cette affaire, il fut condamné à la déportation par contumace, le 15 novembre, par la haute cour de Versailles, comme coupable d'avoir participé à un complot ayant pour but de détruire ou de changer le gouvernement et d'exciter à la guerre civile, complot suivi d'effet, et d'avoir commis un attentat ayant le même but. Depuis lors il a vécu hors de France. L. L—T.

F.-V. Raspail, dans la *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 2e partie, p. 171. — L. Blanc, *Histoire de dix ans*. — *Moniteur*, 1832, 1835, 1841, 1849.

KERSAUSON (*François-Joseph*, comte DE), ingénieur français, né en Basse-Bretagne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a exercé une grande influence sur les résolutions prises par les états de Bretagne pour canaliser cette province. Donnant de l'extension au projet de l'ingénieur Abeille, qui avait proposé, en 1736, un canal de jonction entre l'Océan et la Manche, en passant par Rennes et Saint-Malo, il démontra, dix ans plus tard, combien il importait d'y rattacher la jonction de la Loire à la Vilaine et celle de la Vilaine au Blavet. Tel fut le but de son mémoire intitulé : *Mémoire présenté aux états de Bretagne, en 1746, pour la construction de trois Canaux dans cette province;* Rennes, Vatour, 1748, in-8°. L'impression produite par ce mémoire avait fait espérer un travail prochain. Cet espoir ayant été déçu, l'auteur revint à la charge par la publication de l'écrit suivant : *Mémoire présenté aux états de Bretagne séant à Nantes*, 1765; Nantes, P. I. Brun, in-8° de 52 pag. Il ne s'était pas occupé exclusivement de la navigation intérieure de sa province; il s'était attaché à démontrer les améliorations que réclamaient sous ce rapport d'autres parties de la France. On en a la preuve dans un mémoire inédit existant à la Bibliothèque impériale, t. VI, fol. 236-242, de la collection des Blancs-Manteaux, dite de Bretagne, sous ce titre : *Mémoire présenté au roi, par M. de Kersauson, gentilhomme de Bretagne, qui démontre les avantages qui résulteroient pour le bien du royaume : 1° de la jonction de la Moselle avec la Saône; 2° de l'exécution des travaux publics par les soldats, et 3° de la jonction de la Saône avec la Loire.* Selon M. Miorcec de Kerdanet, l'auteur de ces mémoires avait aussi écrit sur la langue bretonne. L'Académie d'Amiens avait décerné, en 1751, un *accessit* au mémoire qu'il lui avait présenté sur cette question : *L'histoire, la physique, la géographie ancienne et moderne fournissent-elles des connaissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du continent?*

P. LEVOT.

M. Miorcec de Kerdanet, *Notices chronologiques*, etc. — *Biog. Bretonne*. — *Couronnes académiques*, par Delandine.

KERSENBROCK (*Hermann*), historien allemand, né vers 1526, dans le comté de Lippe, mort à Prusten, le 5 juillet 1585. Il passa une partie de sa jeunesse à Munster, d'où sa famille était originaire; et il s'y trouvait lorsque éclatèrent les troubles provoqués par les anabaptistes, dont la férocité le força ainsi que ses parents de quitter la ville; mais il y rentra après la défaite des sectaires, et il y termina ses études. Nommé en 1548 recteur de l'école de Hamm, il fut appelé deux ans après à diriger le collége de Munster, tâche dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Dans le plan d'études publié par lui sous le titre de *Ratio studiorum scholæ monasteriensis*, il prescrit de faire raisonner les élèves, à la fin de chaque semaine, sur ce qu'on leur avait enseigné les jours précédents, et de les obliger à s'examiner entre eux. Dans ses moments de loisir, il se mit à rédiger en latin l'histoire des excès commis par les anabaptistes, dont il avait été témoin oculaire. Ayant terminé son ouvrage en 1573, il en envoya le manuscrit à un imprimeur de Cologne. Mais les magistrats de Munster, informés que Kersenbrock attaquait dans son écrit la légitimité des priviléges d'une certaine classe des bourgeois et dévoilait la conduite peu honorable tenue durant les troubles par quelques familles, ordonnèrent à l'auteur de leur remettre son manuscrit pour en retrancher ce que bon leur semblerait. Avant d'obtempérer à cette injonction, Kersenbrock fit faire plusieurs copies de son ouvrage; et lorsqu'on vint à exiger de lui qu'il modifiât plusieurs passages qui déplaisaient au sénat de Munster, il s'y refusa avec persistance, quoiqu'il fût mis pour cela quelque temps en prison et ensuite condamné à deux cents écus d'amende. Il quitta Munster, et se rendit à Paderborn, où il devint recteur du Collegium Salentinianum; mais un écrit qu'il publia sur les évêques de cette ville lui ayant fait retirer cet emploi, il partit pour Werla, où il avait été appelé comme recteur. C'est alors qu'il composa plusieurs satires mordantes sur les procédés des magistrats de Munster envers lui : ces magistrats n'épargnèrent aucune peine pour qu'il leur fût livré; mais les autorités de Werla protégèrent l'homme courageux qui osait exprimer son opinion au péril de sa vie. Kersenbrock alla finir ses jours à Osnabruck, dont le gymnase avait été confié à sa direction. Son principal ouvrage est son *Historia Anabaptistarum Monasteriensium*; il en existe quelques manuscrits en Westphalie, notamment à la cathédrale de Munster; un anonyme en a donné une traduction assez inexacte, sous le titre de : *Geschichte der Wiedertæufer zu Munster nebst einer Beschreibung der Hauptstadt*; 1771, in-4°. On a encore de Kersenbrock : *Catalogus Episcoporum Paderbonensium eorumque Acta*; Lemgow, 1578, in-8° : ouvrage contre lequel Mart. Hoitband écrivit : *Apologia wider die Calumnien des* Catalogus Episcoporum Paderbonensium; 1580, in-8°; — *Belli monasteriensis contra anabaptistica monstra gessi brevis Descriptio*; Cologne, 1545, in-8° : cet ouvrage, écrit en vers, se trouve aussi dans le tome II du *Scrinium Antiquarium* de Gerdes; — *Narratio de Obsidione Monasteriensi, seu de bello anabaptistico*, dans le tome III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Henken; — *Catalogus Episcoporum Monasteriensium*, en manuscrit; — *Causarum Captivitatis H. Kersenbrock succincta Narratio*, en manuscrit; — *Querimonia Mimardiæ* (Voy. Driver, *Bibliotheca monasteriensis*, p. 73).

E. G.

Mens, *Programma de H. Kersenbrock Historia Belli*

Anabaptici; Leipzig, 1744. — Hamelmann, *Opera genealogico-historica*, p. 55, 178 et 1287. — *Acta Eruditorum*, année 1721, p. 317. — *Hannovrische Anzeigen*, année 1751, p. 656. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KERSEY (*John*), mathématicien anglais du dix-septième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; mais il est désigné par ses contemporains comme un homme d'une instruction solide et variée. Il est auteur des ouvrages suivants : *Elements of Algebra*; Londres, 1673, 2 vol. in-folio, un des traités les plus clairs et les plus étendus sur la matière; — *Dictionarium Anglo-Britannicum, or a general english Dictionary*; ibid., 1708, in-8°. P. L—Y.

Granger, *Biographical History of England*.

KERSSEBOOM (*Guillaume*), statisticien hollandais, né en 1691, mort le 1er septembre 1771, à La Haye. Il était fils du bourgmestre d'Oudewater, petite ville de la Hollande méridionale, où l'on s'accorde à placer le lieu de sa naissance; on n'a aucun renseignement sur la première partie de sa vie. Nommé en 1728 secrétaire général des plénipotentiaires envoyés au congrès de Soissons, il assista à leurs travaux, et obtint, l'année suivante, l'emploi de commis ordinaire à la chambre d'audition des comptes; il fut, en cette qualité, chargé d'examiner différents projets de remaniement des finances, et reçut, en 1746, une prime pour avoir inventé le plan d'une loterie de fonds publics. En 1749 il passa au service des États Généraux, qui, sur la recommandation du stathouder, le nommèrent commis extraordinaire aux finances de l'Union. La même faveur lui valut de nouvelles fonctions auprès des États de Hollande : en effet il devint, à dater du 9 mars 1752, secrétaire de l'administration des postes, et conserva cette double charge, par une résolution spéciale, jusqu'à l'époque de sa retraite. L'influence de ce savant, dont aucune biographie n'a fait mention jusqu'à présent, a été grande, même hors de son pays. Voltaire, à qui il avait communiqué ses calculs sur la vie, faits sur la ville d'Amsterdam, en a donné l'analyse dans l'article *Age* de son *Dictionnaire philosophique*. Ses travaux étaient connus et appréciés des rédacteurs de l'*Encyclopédie* (art. *Vie*). D'après ses observations, Euler, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* (1760), et Duvillard, dans ses *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements* (1787, in-4°), ont fait connaître le nombre des survivants aux différents âges. Enfin le recueil des *Philosophical Transactions* renferme sa correspondance avec la Société royale de Londres.

Les manuscrits de Kersseboom, classés et conservés aux archives de La Haye, contiennent, outre une volumineuse correspondance, des avis sur différentes négociations, des projets de loteries, des calculs de rentes viagères et rachetables, des mémoires sur la réforme des impôts, sur les finances de la Zélande, sur les emprunts publics du pays comparés à ceux de l'étranger; tous ces documents, embrassant une période d'environ un demi-siècle, sont du plus grand intérêt pour l'histoire financière de la Hollande. Quant aux écrits qu'il a publiés, nous en citerons sept, dans lesquels domine le système des placements viagers appliqués aux emprunts publics; on sait que l'examen de la théorie des annuités était alors à l'ordre du jour; en voici les titres : *Vertoog bewijzende dat de faculteit om de renten in 't Hollands negotiatie*; La Haye, 1737, in-4° ; opuscule qui a pour objet de démontrer que les emprunts en forme d'annuités sur des têtes choisies, sans distinction d'âge, n'ont pas pu porter préjudice au pays. L'auteur y a le premier consigné cette remarque : « La durée de la vie des femmes est plus longue que celle des hommes; par là paraît se compenser le déficit des femmes dans le nombre des naissances, comparé au nombre des naissances des hommes, qui sont dans le rapport de 18 à 17. Cette proportion des sexes est constante, toujours et partout la même, à tel point qu'on pourrait parier 1 contre 226 que dans des villes comme Londres, Paris, Amsterdam et autres semblables, il n'arrivera pas onze fois en 82 ans que sur 1,400 enfants des deux sexes 163 naîtront en plus ou en moins que le nombre déterminé de 7,200 garçons contre 6,800 filles; ce qui représente le rapport de 18 à 17. » — *Eerste verhandeling tot een proeve om te weeten de probable menigte des volks in de provintien van Hollandt en Vrieslandt*, etc.; La Haye, 1738; 3e édit., 1748, in-4°; dissertation sur la méthode à suivre pour trouver, par induction, le nombre des habitants qui composent une nation, une province ou une ville; l'auteur, après avoir dressé une table de vitalité d'après les provinces de Hollande et de la Frise occidentale, étend ses recherches aux villes d'Amsterdam, de Harlem, de Gonde et de La Haye; — *Kort brewijs, dat op de afstervingen voorgevallen in een klein getal persoonen van zeekeren ouderdom*, etc.; 1738, in-4° : réplique à van der Burch pour démontrer que d'un petit nombre de personnes non contemporaines on ne peut en aucune manière déduire la force vitale de toute une population; — *Eenige aanmerkingen op de gissingen over den staat van het menschelijk geslagt*, etc.; La Haye, 1740, in-4°, 18 p. : lettre au sujet d'une évaluation du nombre des habitants de la terre, faite par le géographe Nicolas Struyck; — *Observatien dewelke vereischt word in alle calculatien die tot voorwerp hebben de probable levenskracht van persoonen van eenigen voorgestelden ouderdom*; La Haye, 1740, in-4°, 52 p. : travail consacré à la démonstration du principe que Kersseboom avait déjà énoncé touchant la contemporanéité des faits qui servent de fondement au calcul de la vie humaine; — *Tweede verhandeling bevestigende de proeve om te weeten de probable meenigte des volks*

in de provintie van Hollandt en West-Vrieslandt; La Haye, 1742, in-4°. Dans cette seconde dissertation, où il apporte de nouvelles preuves à l'appui de sa méthode d'induction pour déterminer le nombre probable des habitants d'une province, Kersseboom a inséré la fameuse table de mortalité, ou plus exactement de survie, qui fait encore aujourd'hui autorité dans la science; cette table, établie sur la base de 1,400 naissances, indique combien il reste de survivants de 1 à 100 ans : à 1 an, 1125; à 10 ans, 895; à 20, 817; à 30, 711; à 40, 605; à 50, 507; à 60, 382; à 70, 245; à 80, 100; à 95, 1. Puis il la fait servir au calcul de la durée des mariages; — *Derde verhandeling over de probable meenigte des volks in de provintie van Hollandt en West-Vrieslandt, bevattende*, etc.; La Haye, 1742, in-4°, troisième dissertation sur le même objet, en réponse aux critiques de Maitland et de Simpson.

De tous ces travaux, le plus remarquable est la table de survie; basée sur des têtes choisies, comme l'a été depuis celle de Déparcieux en France, elle est dressée dans l'hypothèse que les décès seraient balancés par les naissances. Nous pourrions encore rappeler du même savant des mémoires sur la solution d'un problème de progression géométrique croissante (*Courrier de la Paix*, 1727, n° 11); sur la population de Rome (*Biblioth. raisonnée des Ouvrages des Savants de l'Europe*, t. XXXIV); sur les moyens de ramener une plus juste proportion entre les monnaies hollandaises d'or et d'argent (*Résolutions des États de Hollande*, 1756); sur la même question au point de vue de l'Angleterre (*Gentleman's Magazine*, 1761); ce dernier travail a été traduit en français.

X. Heuschling et P. L—y.

X. Heuschling, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Guillaume Kersseboom*; Bruxelles, 1857, in-8°. — Voltaire, *Dictionn. Philosoph.* — Bielfeld (de) *Institutions politiques*, 1768, t. II, p. 636. — Bakhuizen, *Aperçu des Archives de l'État*; La Haye, 1854, 1re part. — *Bibl. raisonnée des Ouvr. des Savants de l'Europe*, t. XXX. — *Republijk der geleerden of Boekzaal van Europa*, 1742, juillet et août. — Van Kampen, *Beknopte Geschiedenis der letteren in de Nederlanden*; 1836, t. III, p. 274.

KERVÉGAN (*Daniel* de), homme politique français, né à Nantes, le 23 décembre 1735, mort le 2 octobre 1817. Il était fils d'un négociant, fit ses études à Rennes, et suivit la carrière du commerce. Lorsque la révolution éclata, il fut élu maire et colonel général de la garde nationale de sa ville natale. Sous le gouvernement consulaire, ses compatriotes l'envoyèrent au corps législatif, où il s'occupa activement des intérêts du commerce en général et de ceux de la Bretagne en particulier. Il fut décoré par Louis XVIII en 1814; mais il refusa d'occuper aucune position officielle.

H. L.

Moniteur, ann. 1790 et 1814. — *Biographie des Contemporains*. — *Galerie des Contemporains*. — *Bibliothèque universelle Belge* (Bruxelles, 1848).

KERVÉLÉGAN. *Voy.* Le Goazre de.

KERVILLARS (*Jean-Marin* de), littérateur français, né en 1668, à Vannes, mort à Paris, le 3 mars 1745. Admis dans l'ordre des Jésuites, il professa les humanités à Nevers et à Bourges; le goût des voyages le conduisit à La Martinique, où il demeura trois ans. Vers la fin de sa vie, il travailla aux *Mémoires* de Trévoux. On a de lui : *Les Élégies d'Ovide pendant son exil, avec des notes critiques et historiques*; Paris, 1724, in-12; — *Élégies pontiques*; ibid., 1726, in-12; nouv. édit. de ces ouvrages réunis, ibid., 1756, 2 vol.; — *Recueil de Fables choisies, extraites d'Ovide*; ibid., 1742, in-12. P. L—y.

Barbier, *Bibliothèque d'un Homme de Goût*. — Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les Écrivains de la Bretagne*.

***KERVYN DE LETTENHOVE** (*Joseph-Marie-Bruno-Constantin*), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel (Flandre occidentale), le 17 août 1817. Il est depuis 1850 correspondant de l'Académie royale de Belgique. On a de lui : *Œuvres choisies de Milton; Comus, l'Allegro, Il Penseroso, Lycidas, Samson Agoniste, Sonnets, Poésies latines*; Paris et Bruxelles, 1839, gr. in 8°. Le texte est en regard de la traduction; la plupart de ces petits poëmes, chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, y sont traduits pour la première fois; — *Histoire de la Flandre*; Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8°; Bruges, 1853-1854, 4 vol. in-8°. Pour composer cet ouvrage, l'auteur a recouru aux sources, et le riche dépôt des archives de l'empire, à Paris, lui a fourni son contingent de pièces justificatives; — deux *Lettres d'Etienne Marcel*, prévôt des marchands de la ville de Paris, au quatorzième siècle (dans le tome XX, n° 9 des *Mémoires de l'Acad. royale de Belgique*); des tirages à part ont été faits, in-8°, de 21 p. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres françaises a couronné en 1856 un mémoire de M. Kervyn envoyé au concours ouvert pour l'éloge de Froissart, et publié sous ce titre : *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle*; Paris, 1858, 2 vol. in-12. Il a mis au jour comme éditeur : *Les Cronikes des comtes de Flandres*; Bruges, 1849, in-8°; — *Mémoires de Jean de Dadizeele, souverain bailli de Flandre, haut bailli de Gand*, etc. (1431-1481); Bruges, 1850, in-4°; — Les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* contiennent de lui différents travaux. Il a extrait du premier de ces recueils et publié séparément : *Mémoire sur la part que l'ordre de Cîteaux et le comte de Flandre prirent à la lutte de Boniface VIII et de Philippe le Bel*; Bruxelles, 1853, in-4°.

E. Regnard.

Bibliographie Académique; Bruxelles, 1855, in-12. — *Bibliographie de la Belgique*.

KÉRYM (*Abou-Saad al*), écrivain arabe, né à Mérou, dans le Khorassan, l'an de l'hégire 507 (1113 av. J.-C.), mort en 563 (1167). Issu de la famille de Samaan, célèbre dans la tribu de Temym, il transmit à son fils la gloire et les ta-

lents qu'il semblait avoir hérités de ses ancêtres. Il a fondé sa réputation d'écrivain par la composition d'un ouvrage en huit volumes, intitulé : *Livre des Origines*. Cet ouvrage lui coûta de longues et pénibles recherches. Kérym parcourut le Khorassan, la Transoxiane et d'autres contrées, visitant les lieux remarquables, interrogeant les hommes instruits et inscrivant jour par jour ce qu'il avait vu ou entendu. Ibn-Khallican rapporte qu'il consulta plus de quatre mille personnes. Dans son *Livre des Origines*, l'auteur, après avoir fixé l'orthographe et déterminé le sens des dénominations, donna presque toujours quelques détails sur les personnages et sur les lieux.

F.-X. T.

Ibn-Khallican, *Décès des Hommes éminents*, traduction de M. Slane, tom. I, 418. — Hadji-Khalfa, *Dictionnaire Bibliographique*, t. I, 486. — Reinaud, *Introduction à la Géographie d'Aboulféda*.

KÉRYM-KHAN, roi de Perse, né en 1699, parvenu au trône en 1750, mort le 13 de ssefer l'an de l'hégire 1193 (1779 de J.-C.). Kérym ne dut la couronne qu'à ses talents. Issu de la tribu des Zends, il avait servi avec distinction dans les armées de Nadir-Schah, et se trouvait, à la mort de ce conquérant, dans les provinces méridionales de la Perse. Il profita des troubles et de l'anarchie qui désolèrent alors ce malheureux royaume, pour se frayer un chemin au trône. Chyraz et quelques autres villes se soulevèrent en sa faveur. La victoire sur deux redoutables compétiteurs, Açadschah l'Afohan et Hhaçan-Khan le Quôdjar, le rendit maître de l'Azerbaïdjan, de Mazendéran, d'Aster-Abad, de Tauryz, de Hamadan, de Tékryt, d'Ispahan, du Kerman, enfin de toute la partie de la Perse comprise entre le golfe Persique et la Turquie. Il établit le siége de son empire à Chyraz, la même année (1750) qu'un descendant des Sofys succédait, sous le nom de Schah-Ismael, à Schah-Rouk, petit-fils de Nadir-Schah. Kérym refusa constamment le titre de schah (roi), et se contenta de celui de wakyl (gouverneur).

Plus courageux et moins cruel que les princes afghans qui parvenaient au trône et s'y maintenaient par le meurtre, il sut, pendant un règne de trente ans, se faire aimer de ses sujets et respecter de ses voisins. « Pendant ce laps de temps, dit Langlès, les provinces soumises à ce grand homme jouirent de la paix et de tous les avantages d'un gouvernement ferme et paternel. Les routes furent réparées, les mosquées s'élevèrent, la police fut faite avec exactitude, et la justice rendue avec une impartialité sévère. » Kérym embellit et fortifia Chyraz, sa ville favorite, y fit construire des colléges, des bains, des bazars et d'autres monuments d'utilité publique.

Les faveurs de tous genres qu'il versait à pleines mains sur ses peuples; sa clémence, qui s'étendait jusqu'aux attentats commis contre sa personne; les bienfaits qu'il prodigua aux savants et aux artistes, bien qu'il ne sût lui-même ni lire ni écrire; sa politique habile, conciliante, libérale; l'accueil bienveillant que reçurent dans ses États et à sa cour les étrangers, surtout les Européens, placent Kérym au nombre des meilleurs sinon des plus grands monarques de la Perse. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 13 de ssefer 1193 (mardi 2 mars 1779). A sa mort, l'anarchie et la guerre civile recommencèrent, et continuèrent, sous le règne de son cousin, Zékyr-Khan, à couvrir la Perse de sang et de ruines. En 1788, la ville de Chyraz étant tombée au pouvoir de l'eunuque Agha-Mohammed, le tombeau de Kérym-Khan fut brisé, et on livra les restes de ce prince aux insultes d'un peuple qu'il avait comblé de bienfaits. La pierre sépulcrale de ce tombeau a été reconnue par Scott-Waring dans un jardin de Chyraz.

F.-X. TESSIER.

Langlès, *Chronologie de la Perse*, vers la fin du tom. X de Chardin. — Dorn, *Histoire des Afghans*. — Malcolm, *History of Persia*.

KESSEL (*Théodore* VAN), graveur hollandais, né en Hollande vers 1620; on ignore l'époque de sa mort. Le plus grand nombre de ses gravures sont exécutées à l'eau-forte. Il a reproduit au burin des tableaux de Rubens et de divers maîtres italiens. On a publié à Utrecht une collection de vases et d'ornements qu'il a gravés d'après les dessins d'Adam Viane. L'on conservait dans la galerie de l'archiduc Léopold, à Bruxelles, connue sous le titre de *Cabinet de Teniers*, plusieurs pièces de ce graveur.

G. DE F.

Bazan, *Dictionn. des Graveurs*.

KESSEL (*Hans* VAN), peintre flamand, né à Anvers, en 1626, mort dans la même ville en 1708. On ignore quel fut son maître; mais il règne dans ses tableaux une délicatesse et un fini qui les font souvent confondre avec les productions de Jan Breughel de Vlour et de David de Héem. Il est remarquable jusqu'à quelle perfection Kessel a surpris la nature dans une partie de ses secrets. Sur ses toiles, les oiseaux sautillent en gazouillant, les insectes bourdonnent, les reptiles s'allongent et rampent, tandis que les fleurs s'épanouissent en étalant leurs vives couleurs : on se sent entraîné à en respirer le parfum. Le plus souvent il modelait les objets qu'il peignait ensuite. Composées avec intelligence, dessinées avec précision et coloriées avec goût, les œuvres de van Kessel ont conservé un prix élevé. Les musées royaux d'Espagne en possèdent un grand nombre; on en voit aussi quelques-unes en Hollande, où, à La Haye, dans la galerie Dacosta, les connaisseurs admiraient *Une Forge d'Armurier*. En Angleterre le comte de Carlisle montrait avec orgueil trois grandes compositions de Kessel, *animaux* et *fleurs*, qui ne laissaient rien à désirer. On cite du même peintre *Les Quatre Éléments*, qui ont souvent été attribués à Breughel. Kessel mourut à quatre-vingt-deux ans.

A. DE L.

Camille de Bie, *Gulden Cabinet van de edele vry Schilderkonst*, etc. (Anvers, 1661). — Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nedeerlanders*, t. III, p. 291. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. II. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KESSEL (*Ferdinand* VAN), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers, en 1660, mort vers 1710. Il fut élève de son père, du talent duquel il approcha plus qu'aucun autre peintre, sans cependant le dépasser. Jean Sobieski, roi de Pologne, fut tellement épris de sa manière, qu'il donna ordre à Molo, son résident à Breda, d'engager Ferdinand van Kessel à ne travailler que pour la cour de Varsovie. Le prix du marché était si avantageux que l'artiste accepta. Ce fut dans ces conditions qu'il exécuta sur cuivre *Les Quatre Éléments* (sujet déjà traité par son père, selon Descamps). Dans les compositions de Ferdinand van Kessel, l'*Air* est représenté par un enfant porté sur un aigle et entouré d'un nombre infini d'oiseaux de toute espèce. La *Terre* est figurée par un enfant appuyé sur un lion; toutes les principales productions terrestres, plantes, fleurs et fruits, s'étalent autour de lui. Le *Feu* vient ensuite; c'est encore un génie qui, au milieu d'une forge embrasée, admire des armes de toutes formes, des cuirasses dorées et ciselées, des drapeaux, des instruments de musique guerrière. On ne sait pourquoi le peintre a introduit dans son tableau un singe fumant une pipe et tenant un verre de liqueur. Enfin, un enfant sur une conque marine, au milieu d'une vaste mer, figure l'*Eau*. De nombreux coquillages, des crustacés, des poissons, des coraux y sont très-bien imités. Ferdinand van Kessel peignit ensuite *Les Quatre Parties du Monde*, avec beaucoup de figures représentant exactement les costumes, les animaux, les plantes qui distinguent chaque climat (1). Un incendie détruisit le cabinet du roi de Pologne et les œuvres de van Kessel. Sobieski en demanda une reproduction au peintre, qui recommença ses tableaux, mais dans de plus grandes proportions et avec plus de détails. Le monarque, enchanté, anoblit l'artiste, et lui donna une riche pension; cependant, il ne put le déterminer à quitter sa patrie. La mort de Sobieski, en 1696, dégagea Kessel de ses engagements avec ce prince. Il habitait alors Breda. Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre, lui fit décorer le palais royal de cette ville et lui acheta de nombreux tableaux. La goutte vint arracher Kessel à ses travaux, et le conduisit, encore jeune, au tombeau : on ignore en quelle année. S'il déploya un grand talent dans le paysage et la reproduction des animaux, des plantes, des fleurs, des fruits, il n'en fut pas de même pour la figure; aussi ses personnages sont-ils presque tous dus aux pinceaux de Godefroy Maës, de Gaspard-Jacques van Opstal, de Pierre Lykens et de Charles-Emmanuel Bizet.

A. DE LACAZE.

(1) Ces quatre tableaux devinrent la propriété de l'électeur palatin et se virent longtemps au musée de Dusseldorf.

Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 291. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 60-62.

KESSEL (*Jan* VAN), peintre flamand, neveu du précédent, né en 1684. Il suivit la manière de Brouwer, de van Ostade et surtout de Téniers. Il réussit parfaitement dans les tableaux de genre; sa composition est agréable et son coloris est remarquable. Il vint peindre à Paris, où il acquit une fortune considérable, qu'il dissipa bientôt dans une vie crapuleuse. A la mort de son oncle Ferdinand van Kessel, Jan hérita de biens immenses dont il ne sut pas mieux profiter; il tomba dans une abjecte pauvreté; il voulut alors gagner quelque argent en peignant le portrait mais son talent était émoussé par la débauche et la clientèle ne répondit pas à ses désirs. On ignore l'époque de sa mort, qui dut être misérable.

A. DE L.

Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 379. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KESSELS (*Matthieu*), sculpteur néerlandais, né à Maestricht, le 20 mai 1784, mort à Rome, le 3 mars 1836. Ayant perdu son père, il fut envoyé par un oncle à Venloo pour y apprendre l'orfèvrerie. Il alla ensuite à Paris pour se perfectionner; il y apprit le dessin, et fréquenta l'École des Beaux-Arts. L'ardeur de l'étude altéra sa santé, et il alla pour se rétablir à Hambourg, où il avait un frère. Quelque temps après, il partit pour Saint-Pétersbourg, où il resta de 1806 à 1814, s'occupant principalement à sculpter et à modeler des statues de tous genres en argent et en cire. Revenu dans sa patrie en 1814, il s'y distingua par des figures et des portraits habilement exécutés. Mais bientôt il revint à Paris, et travailla dans l'atelier de Girodet; puis il se rendit à Rome, où il fut reçu dans l'atelier de Thorwaldsen, qui lui confia l'exécution en marbre de deux bustes devenus très-populaires et qui représentent *Le Jour* et *La Nuit*. En 1819, Canova ayant établi un concours de sculpture à Rome, Kessels se mit au nombre des concurrents, et sa statue de *Saint Sébastien percé de flèches*, obtint le prix décerné par l'académie de Saint-Luc, qui loua la franche et belle exécution de cette figure. Il fit ensuite pour le duc d'Albe, un *Discobole couché*. Dans un autre *Discobole*, également couché, mais de grandeur naturelle, il y a, outre la vérité des formes et du mouvement, un style plus élevé. Il fit aussi, pour le prince d'Orange, un *Pâris au repos*, statue colossale en marbre, qui fut placée à Lacken et lui valut la décoration de Léopold. Il exécuta ensuite successivement un *Discobole debout lançant le disque*, figure plus grande que nature, faite pour le duc de Devonshire, et qui est d'un beau style antique; — une *Femme pleurant sur une urne*, figure

commandée par le baron de Vinck, qui lui acheta ; — un *Christ à la colonne*; — un *Génie funèbre*, pour M. Jenisch, sénateur de Hambourg; — un *Mausolée* en marbre, dans l'église Saint-Julien des Belges, à Rome, pour la comtesse de Celles, femme de l'ambassadeur des Pays-Bas; — *L'Amour aiguisant ses flèches;* — une *Vénus*, dont les formes sont pures et gracieuses; — deux bustes, de dimension colossale : l'un du *Christ*, l'autre de la *Vierge*; — la *Face du Christ*, bas-relief; — les quatre *Évangélistes*, en terre cuite ; — un *Christ*, aussi en terre cuite ; — une *Pieta*, en plâtre ; — une *Scène du Déluge*, en marbre, pour M. Jones, amateur ; ce fut son dernier ouvrage. A la fin de sa vie, il exécuta aussi, en terre cuite : *L'Archange saint Michel terrassant l'hydre du Doute et de l'Anarchie*, groupe qu'il devait faire en marbre pour l'église de Sainte-Gudule. Le nombre de ses ouvrages s'élève à 73, dont 25 plâtres modelés, 16 morceaux sculptés en marbre et 38 esquisses. Il a excellé surtout dans les sujets religieux. Il fut membre de l'Académie de Saint-Luc et de l'Institut des Pays-Bas. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, année 1836. — Immerzel, *Biogr. des Artistes neerlandais*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

KESSLER (*Jean*), réformateur suisse. Les renseignements sur sa vie sont très-défectueux. On sait qu'il mourut en 1574. Il étudia la théologie à Wittemberg, où la renommée de Luther et de Melanchthon l'avait attiré, et revint ensuite à Saint-Gall, son pays natal, où il contribua à répandre les doctrines de la réformation. On a de lui : *Chronik van Sanct-Gallen* (Chronique de Saint-Gall), qui offre des détails intéressants sur la vie privée des réformateurs de Saint-Gall. — *Bibliotheca Sangallensis*, insérée dans *Scriptores Rerum Alamannicarum* de Goldast, t. III, p. 156 et suiv. et quelques manuscrits que les bibliothèques suisses conservent. R. L.

Zedler, *Universal-Lexikon*. — Fabricius, *Bibliotheca med. et inf. Latin.*, X, p. 689.

KESSLER (*André*), théologien allemand, né en 1595, à Cobourg, mort le 15 mai 1643, dans la même ville. Fils d'un tailleur, il obtint du prince Jean-Casimir de Saxe une pension qui lui permit de suivre les cours des universités d'Iéna et de Wittemberg. Après être entré dans les ordres, il devint pasteur et surintendant d'Eisfeld, passa en la même qualité à Eisenach, à Cobourg (1635), et fut frappé d'apoplexie dans la chaire même où il venait de prêcher. Ses principaux ouvrages sont : *De Consequentia;* Wittemberg, 1623, in-8° ; — *Examen Logicæ Photinianæ ;* ibid, 1624, in-4° ; réimpr. en 1642, 1656 et 1663; — *Historia Epiphaniæ Dominicæ ;* ibid, 1626, in-12 ; — *Examen Physicæ Photinianæ;* Erfurt, 1631, 1653, in-8° ; — *Methodus disputandi ;* Altorf, 1668, in-8° ; — *Dieta Christiana ;* 1630, in-12 ; — *Methodus convertendi Hæreticos* ; Cobourg, 1630, in-8° ; — *Theologia Casuum Conscientiæ ;* Wittemberg, 1651 et 1658, in-4° ; — *Predigten* (Sermons) ; Cobourg, 1643, in-4°. K.

Witten, *Memoriæ Theologorum*, p. 557-570. — Spizelius, *Templum Honoris*. — Bayle, *Dict. Hist.*

KESTNER (*Chrétien-Guillaume*), médecin et biographe allemand, né le 18 juin 1694, à Kindelbrück en Thuringe, mort le 15 mai 1747. Il étudia à Iéna, à Leipzig et à Halle, où il obtint le grade de docteur en 1719. Il s'établit à Iéna auprès de Stolle, qui, occupé d'un grand travail sur l'ensemble des connaissances humaines, s'associa Kestner comme collaborateur pour la partie médicale de son ouvrage. Kestner publia seul ensuite quelques ouvrages peu nombreux, mais qui ont beaucoup contribué à faire connaître l'histoire et la bibliographie de la médecine. On a de lui : *De præjudicatis quibusdam in Physiologia Opinionibus ;* Halle, 1719, in-4° ; — *Medicinisches Gelehrten-Lexikon* (Dictionnaire des Médecins) ; Iéna, 1740, in-4° : cet ouvrage, contient d'assez nombreuses erreurs ; la partie bibliographique surtout y est incomplète et souvent inexacte ; — *Kurzer Begriff der Historie der medicinischen Gelahrtheit* (Abrégé de l'Histoire de la Médecine) ; Halle, 1744, in-8° ; — *Bibliotheca Medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delecta conscripta ;* Iéna, 1746, in-8° : c'est l'ouvrage le plus important de Kestner. E. G.

Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Stolle, *Ad meum Annum*, p. 708. — *Biographie Médicale*.

* **KESTNER** (*Charles*), industriel français, né en 1804, en Alsace. Fabricant de produits chimiques à Thann, il obtint une médaille d'argent en 1839 et une nouvelle en 1844. Il a exposé, disait le *Rapport du Jury central*, « une belle et nombreuse collection de produits chimiques destinés à l'impression, à la teinture, au blanchiment et à la savonnerie. » Après la révolution de février 1848, M. Ch. Kestner, qui s'était beaucoup occupé du sort de ses ouvriers, fut envoyé, par le département du Haut-Rhin, à l'Assemblée constituante. Il ne fut pas réélu en 1849 à l'Assemblée législative; mais, le 10 mars 1850, il passa dans le même département du Haut-Rhin, comme candidat républicain, aux élections de remplacement des représentants déchus de leur mandat. Après l'exposition des produits de l'industrie de 1849, il reçut une médaille du jury, et fut décoré de la Légion d'Honneur. Il écrivit aussitôt au ministre de l'agriculture et du commerce la lettre suivante : « Monsieur, considérant l'ordre de la Légion d'Honneur comme une institution monarchique incompatible avec le principe de l'égalité républicaine, je manquerais à mes opinions en acceptant le titre que M. le président de la république vient de me conférer. Le jury de l'exposition, d'ailleurs, a joint à cette distinction une récompense à laquelle je suis d'autant plus sensible qu'elle est moins personnelle et que l'honneur en rejaillit sur tous ceux qui m'aident de leur travail si intelligent et si dévoué. » Votant à l'Assemblée législative avec la minorité républicaine, il fut ar-

rêté au 2 décembre 1851 et remis en liberté le 15 du même mois. A l'exposition universelle de 1855, il a obtenu une médaille d'honneur « pour la découverte de l'acide paratartrique et son exploitation sur une très-grande échelle, ainsi que pour des produits très estimés ». L. L—T.

Le Saulnier, *Biogr. des 900 Députés à l'Assemblée nationale*. — *Rapports des Jurys des expositions*, 1839, 1844, 1849, 1855.

KETBOGHA (*Zéin ed-Dîn*), le treizième des sultans bahârites d'Égypte, régna de la fin de l'année 1294 jusqu'aux derniers mois de 1296. La fortune politique de cet homme est, comme celle de Kafour et d'une foule d'autres, un curieux exemple du peu d'importance des idées de race parmi les populations musulmanes. C'était un Mongol fait prisonnier à la fameuse bataille de Homt, en 1288, que K'élaoun mit au nombre de ses esclaves et qu'il incorpora bientôt après parmi les mamelouks; aussi Ketbogha prit-il, en l'honneur de son maître, le surnom d'*El-Mans'ourî*.

Le sultan K'élaoun et son fils S'alah'-ed-Dîn-Khalîl lui ayant continué leur faveur, il était parvenu, à la mort de ce dernier, aux plus hautes fonctions; et on le nomma lieutenant général du royaume à l'avénement de Moh'ammed-ben-K'élaoun, frère de Khalîl (1293). Le bas âge du jeune prince éveilla la convoitise de Ketbogha, qui résolut de s'emparer du pouvoir, et qui, régent depuis un an à peine, se faisait proclamer sultan sous le nom de *Malek-el-A'del*, le roi équitable (moh'arrem 694, 1294 de J.-C.), après avoir fait reléguer Moh'ammed à K'arak'. Cette usurpation ne s'exécuta, du reste, pas sans une opposition énergique de la part des mamelouks bordjîtes, conduits par le grand-vizir Chadjaï, qui tendait d'ailleurs au même but que son compétiteur, sans l'avoir affiché aussi ouvertement. L'élévation de Ketbogha fut suivie d'événements déplorables. La peste et la famine s'abattirent sur l'Égypte, et à l'instant où ces deux fléaux exerçaient leurs ravages, on annonçait une nouvelle invasion de la Syrie par les Tartares, qu'appelait sur cette terre tant de fois ravagée une prétendue infraction aux traités faits entre les deux États. Ketbogha, ne voulant pas s'éloigner du Caire, envoya contre les Mongols un de ses lieutenants, qui, s'étant trouvé incapable d'arrêter l'ennemi, abandonna le pays à la dévastation. Dix mille familles se retirèrent en Égypte, conduites par l'émîr Hossam ed-Dîn Lâgyn, un des assassins de Khalîl, dont la position auprès du sultan avait jadis excité de violents murmures; il ne tarda pas lui-même à éprouver les effets de son influence fatale. A peine Lâgyn était-il arrivé au Caire que dans un grand divan des émîrs il accusa Ketbogha de tous les malheurs qui venaient d'avoir lieu, et le faisait déposer au mois de ramd'an 696 de l'hégire (1296). Du reste, dès que celui-ci s'attendit à être mis en accusation, il se retira en Syrie, d'où il envoya sa renonciation à l'empire. On lui donna en compensation, d'abord le commandement de Serkhad et ensui[te] celui de Damas, où il mourut.

O. MAC CARTHY.

Djianabi Ahm-ed-ben Tousef. *l'Égypte* de *l'Univ[ers] pittoresque*.

KETEL (*Cornille*), peintre hollandais, né [à] Gouda, en 1548, mort en 1602. Il commença s[on] éducation chez son oncle, assez bon peintre, q[ui] l'instruisit mieux cependant dans les belles-lettr[es] que dans les arts. Ketel se perfectionna dans [le] dessin à Delft, sous les leçons d'Antoine de Mon[t]fort dit Blockland. En 1566 il se rendit à Pari[s]. Informé que ses compatriotes Jérôme Francl[k], Franzen de Mayer et Denis d'Utrecht travai[l]laient au château de Fontainebleau, il alla l[es] joindre, et fut admis à peindre avec eux. [La] guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagn[e], il dut retourner dans sa patrie. En 1573 il pas[sa] en Angleterre, où il fut fort bien accueilli. La rei[ne] Élisabeth, le comte d'Oxford, les principau[x] seigneurs et dames de la cour lui firent exécut[er] leurs portraits. En 1581, il revint à Amsterdan[m] et y trouva de nombreux travaux. En 1599, [il] essaya d'une nouvelle manière, qui n'a poi[nt] d'exemple dans les fastes de l'art, celle de peind[re] avec les doigts, sans pinceaux. Il débuta p[ar] son portrait. Il fit plusieurs tableaux de cet[te] façon, entre autres un *Démocrite* et un *Héra[clite]*, avec une réussite extraordinaire. Ces mo[r]ceaux sont parfaitement coloriés et d'une gran[de] pureté.

Ketel ne fut pas seulement peintre habile, [il] était bon architecte, et modelait avec goût [en] terre et en cire. Il était aussi poëte; il a souve[nt] orné ses tableaux d'emblèmes et d'inscription[s]. Il disait « qu'il s'était mis à peindre sans pi[n]ceaux, pour montrer que tout servait d'out[il] avec le secours du génie » : cette remarque e[st] juste, mais dans de certaines limites, car il e[ut] plus d'admirateurs que d'imitateurs, et auc[un] de ses élèves ne suivit sa méthode. En effe[t], observe Descamps, « dès qu'on peut mie[ux] peindre avec le pinceau qu'avec ses pieds ou s[es] mains, pourquoi abandonner un usage plus f[a]cile et plus sûr? Le but d'un artiste étant [de] faire le mieux qu'il est possible, on doit pr[é]férer la manière de bien faire facilement à cel[le] de mal faire difficilement ». Les ouvrages [de] Ketel, aujourd'hui fort rares, sont d'une bon[ne] composition et habilement faits. Un meille[ur] goût dans le dessin les eût mis au premier ran[g]. On cite de lui : un grand tableau, resté en A[n]gleterre, représentant *La Force domptée p[ar] la Sagesse;* — à Amsterdam, galerie du Ma[...] *Une Compagnie d'Arquebusiers*, avec son cap[i]taine, Herman Rodenborg Beths; Ketel s'y e[st] peint de profil; ce tableau est remarquable p[ar] la ressemblance des figures et la vérité des d[é]tails; — un autre tableau du même genre po[ur] la compagnie des Archers dite *de Saint-Séba[s]tien; — Jésus-Christ et les Douze Apôtre[s]*; l'artiste y a reproduit les traits des principau[x]

peintres de son temps : Henry de Keyser y tient le premier rang; cette œuvre est fort curieuse au point de vue iconographique. Les meilleurs des élèves de Ketel furent Isaac Oseryn (de Copenhague) et Wouter Crabeth.

Van Mander, *Vies des plus célèbres Peintres modernes*, etc. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 117-119.

KETEL (*Richard*), philologue hollandais, né vers 1670, mort dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il devint recteur du collége de Gouda, et publia, sous le titre de : *De elegantiori latinitate comparanda scriptores selecti*, Amsterdam, 1700, in-4°, un recueil qui contient, outre une préface de Ketel intitulée : *De Ratione imitandi optimos linguæ latinæ Scriptores*, les opuscules suivants : *De Modis latine loquendi* et *De Venatione*, du cardinal Adrien; *Observationes singulares in Linguam Latinam*, de Giphanius; *Observationes Linguæ Latinæ*, de Sciopius; *Observationes de vi et usu Verborum quorumdam latinorum* et *De ludicra Dictione* du P. Vavassor; l'ouvrage de Ketel eut une seconde édition, qui est très-rare, ainsi que la première; la troisième parut à Amsterdam; 1713, in-4°. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 614.

KETELAER (*Nicolas*), imprimeur hollandais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il est regardé comme le plus ancien imprimeur de la Hollande. Son nom et celui de son associé, Gérard de Leempt, se trouvent sur la première édition de *Scholastica Historia utriusque Testamenti* de Pierre Comestor; 1473, in-fol. On a attribué aux mêmes imprimeurs, à cause de la similitude des caractères, l'édition princeps de l'*Historia Ecclesiastica* d'Eusèbe; 1474, in-fol., et quelques autres ouvrages non datés, tels que *Alexandri Magni Liber de Præliis*, in-fol., supposé de 1473 et *Th. a Kempis defuncti Opera*, in-fol., imprimé, dit-on, en 1474. On ignore la date de la mort de Ketelaer et de son associé. V. R.

A. Firmin Didot, *Essai sur la Typographie*.

KETHAM (*Jean* DE), médecin allemand, vivait à la fin du quinzième siècle. On manque de renseignements sur son compte; mais on a lieu de croire qu'il se trouvait à Venise vers 1492. Son nom est attaché à un volume intitulé : *Fasciculus Medicinæ*, et composé de deux traités différents; le premier est intitulé : *Judicia Urinarum; tractatus de Phlebotomia; de Chirurgia, de Matrice Mulierum et Impregnatione; Consilia utilissima contra Epidemiam*. Le second a pour titre : *Anatomia Mundini*. Le succès de cet ouvrage est attesté par trois éditions successives qu'il obtint à Venise, in-fol.; la première est sans date, les autres de 1491 et 1495. La science médicale de Ketham est aujourd'hui sans valeur, mais ce qui recommande son livre, ce sont les figures en bois qu'il contient; elles sont au nombre de six et diffèrent un peu dans les diverses éditions; on les regarde comme les premières planches anatomiques qui aient été gravées, et, pour l'époque, elles ne sont point sans mérite. G. B.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon*, p. 448. — Éloy, *Dictionnaire de Médecine*, t. II, p. 538. — Choulant, *Jahrbuch für Medicin*, 1840, p. 185.

KETT (*Henry*), théologien et philologue anglais, né à Norwich, en 1761, mort le 30 juin 1825. Il commença ses études dans sa ville natale, et se rendit en 1777 à Oxford, où il entra au collége de la Trinité. En 1783, il prit le grade de maître ès arts, obtint peu après une place d'agrégé, et devint un des directeurs du collége de la Trinité. En 1790 il prêcha les sermons fondés par Bampton, et en octobre 1793 il concourut pour la chaire de poésie; mais Hurdis l'emporta sur lui. En 1808, il se démit de ses fonctions universitaires; cependant il continua de résider à Oxford jusqu'en 1823, époque de son mariage avec miss White de Charlton, dans le comté de Gloucester. Sa mort fut accidentelle : dans une visite chez un ami, il eut l'imprudence de prendre un bain froid au sortir de table, fut saisi d'une crampe, et se noya. Il laissait par son testament toute sa fortune, montant à 25,000 livres, à trois institutions de charité. On a de lui : *Olla Podrida*, série d'essais publiés en 1787; en collaboration avec Muro et le Dr Horne, depuis évêque; — *Juvenile Poems*; 1793. Ces productions poétiques valurent à Kett des épigrammes de la part de ses amis; on a retenu celle de Warton, qui fait allusion au long nez du poëte :

> Notre Kett n'est pas poëte!
> Comment pouvez-vous dire cela?
> Car s'il n'est pas Ovide,
> Il est sûrement Nason.

— *A Tour to the Lakes of Cumberland and Westmoreland*; 1798, in-8°; — *History, the Interpreter of Prophecy*; Oxford, 1798-1799, 3 vol. in-12 : ouvrage instructif et agréable, mais qui manque d'originalité et de critique; — *Elements of general Knowledge; introductory to useful books designed chiefly for the junior students on the universities, and the higher classes in schools*; 1802, 3 vol. in-8°; — *Logic made easy*; 1809, in-12; — *Emily, a moral tale*; 1809, 1812, 3 vol. in-8°; — une traduction anglaise du *Génie du Christianisme*, de Châteaubriand; 1812, 3 vol. in-8°; — un recueil de bons mots anciens et modernes, intitulé : *Flowers of wit*; 1814, 2 vol. in-12. Z.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

KETTILMUNDSSON (*Mats* ou *Matthias*), homme politique suédois, mort en 1337. Il se distingua dans les combats contre les Russes, qui en 1291 avaient envahi la Finlande, d'où, en 1293, ils furent repoussés dans l'Ingrie. Il prit parti pour les ducs Éric et Waldemar lorsque, en 1304, ils se soulevèrent contre le roi Birger, leur frère. Kettilmundsson s'empara

de Stockholm. En 1317, Birger, meurtrier de ses frères, ayant été obligé de fuir devant l'armée des mécontents conduits par Kettilmundsson, ce dernier fut nommé administrateur du royaume par les grands, convoqués par lui à Skara; puis il s'empara de Nykœping, Stegeborg et d'autres places; il entra ensuite dans la Scanie, et força le roi de Danemark à la conclusion d'une trêve. En 1319, de nouveaux états, composés, contrairement à l'usage établi, de bourgeois et de paysans, se réunirent dans la plaine de Mora, près d'Upsal, et, sur les instances de Kettilmundsson, ils prêtèrent serment d'obéissance à Magnus, fils d'Éric, âgé alors de trois ans, et que Kettilmundsson portait dans ses bras. Ce dernier, nommé tuteur du jeune prince, se démit plus tard de cette charge ainsi que des fonctions d'administrateur du royaume, et fut remplacé par Knut Johanssen. Néanmoins, il continua d'avoir grande part aux affaires du royaume; il accrut le territoire de la Suède en y incorporant la Scanie, la Bickingie et le Halland méridional. Enfin, il pacifia le pays à la suite de campagnes heureuses contre les Danois, les Russes et Canût, duc du Halland septentrional, et il parvint à réprimer les avides prétentions des villes transéatiques. V. R.

Geyer, *Hist. de la Suède*, chap. IV.

KETTLER (*Gottard*), dernier grand-maître de l'ordre des chevaliers de Livonie, de 1558 à 1561. Lorsque Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, eut embrassé l'hérésie de Luther, Walther de Plettemberg, maître provincial de Livonie, résolut de se soustraire à la domination des chevaliers allemands, pour fermer ses États aux envahissements séditieux du luthéranisme. Le marquis de Brandebourg reconnut son indépendance, moyennant un tribut pour le droit de suzeraineté (1528). Mais cette mesure tardive fut infructueuse. Deux causes hâtèrent la dissolution de l'ordre de Livonie, l'hérésie favorisée par les archevêques de Riga et les invasions des Moscovites. Les succès de ces derniers en 1558, les excès qu'ils commirent dans la Livonie, déterminèrent le grand-maître, Guillaume de Furstemberg, à se démettre de sa dignité entre les mains de Kettler, son coadjuteur. Kettler, après avoir inutilement sollicité le secours des princes d'Allemagne contre les ravages des Moscovites, fut réduit à recourir au roi de Pologne et au roi de Suède, ses voisins. Mais ces deux princes mirent à leur protection un prix élevé. Sigismond II exigeait que toute la Livonie fût annexée à sa couronne, tandis qu'Eric XIV ne demandait que Révél et une partie de l'Esten. Kettler, qui favorisait le luthéranisme, traita avec le roi de Pologne, tandis que les villes de Révél et l'Esten se livrèrent au roi de Suède. Cette division contraignit le grand-maître à conclure avec la Pologne un traité de paix, qui fut signé à Wilna le 28 novembre 1561. La Livonie fut annexée à la couronne de Pologne et au grand-duché de Lithuanie; le grand-maître conserva le titre de duc de Courlande et de Sémigalie, et fut proclamé gouverneur perpétuel de tout le reste de la Livonie. Après la ratification du traité, Kettler renonça à l'ordre, et épousa la princesse Anne de Meklembourg. Ainsi finit l'ordre des chevaliers de Livonie, trente-six ans après sa séparation d'avec l'ordre Teutonique. F.-X. TESSIER.

Henrici Leonardi Schurzfleischii, *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici Livonorum*. — Hélyot, *Histoire de l'Empire*, t. II. — Favin, *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie*, t. II. — Mennenius, *Delic. equest. sive milit. Ord.* — Giustiniani, Hermant et Schoonebek, dans leurs *Hist. des Ordres militaires*.

KETTLEWELL (*John*), théologien anglais, né le 10 mars 1653, dans le Yorkshire, mort le 12 avril 1695, à Londres. Étudiant et agrégé de l'université d'Oxford, il entra de bonne heure dans les ordres, se mêla aux controverses religieuses du règne de Charles II, et fut forcé de se démettre de la cure de Coleshill pour avoir refusé de prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange. Il est auteur d'un livre qui donna lieu lorsqu'il parut à une discussion des plus vives, intitulé : *Measures of christian Obedience*, Londres, 1681, et réimprimé dans ses œuvres, *Works*; ibid., 1718, 2 vol. in-fol. P. L—y.

Memoirs of his Life, 1718. — *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*.

KETTNER (*Frédéric-Ernest*), érudit allemand, né le 21 janvier 1671, à Stolberg, mort le 21 juillet 1722, à Quedlimbourg. Après avoir fait ses études à Leipzig, il entra dans les ordres, et fut chargé de l'éducation des princesses Anne-Marie et Sophie de Weissenfels. En 1701, il fut appelé à Quedlimbourg, et y remplit successivement les fonctions de surintendant, de conseiller ecclésiastique et d'inspecteur des gymnases. L'université d'Iéna lui conféra en 1709 le diplôme de docteur en théologie. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la controverse religieuse, nous citerons : *De Studio Novitatis in philosophia*; Leipzig, 1689; — *De Historia Electoratus*; ibid., 1690; — *De Unitariis*; ibid., 1691; — *Dicta illustria*; Altenburg, 1701 et 1715, in-8°; — *Antiquitates Quedlinburgenses et Diplomata*; Leipzig, 1712, in-4°; — *Historia dicti Johannei de sanctissima Trinitate, una cum Apologia D. Lutheri*; ibid., 1713, in-4°; — *Passionsandachten* (Exercices de la Passion); Dresde, 1718, in-4°.

Son frère, KETTNER (*Frédéric-Gottlieb*), né à Stolberg et mort le 29 janvier 1739, étudia également, à Leipzig, y enseigna la philosophie, et fut attaché depuis 1706 à l'église de Magdebourg en qualité de prédicateur. On a de lui : *De Mumiis Ægyptiacis*; Leipzig, 1694, in-4°; — des sermons et plusieurs dissertations latines sur des points d'histoire religieuse. K.

T. Eckhard, *Vita Fr.-Ern. Kettneri*; Quedlimbourg.

1722, in-4°. — Rotermund (suppl. à Jöcher), *Gelehrten Lexikon*.

KEUCHEN (*Robert*), philologue hollandais, né en 1636, à Arnheim, mort le 19 septembre 1673. En 1661, il devint professeur à Amsterdam. Il fut plus tard exilé de son pays, et habita successivement diverses villes de l'Europe, entre autres Paris. On a de lui : *Cornelius Nepos cum notis variorum*; Leyde et Rotterdam, 1658, 1667 et 1675, in-8°; — *Sexti Julii Frontini Opera quæ exstant*; Amsterdam, 1661, in-8°; cette édition, qui contient les *Stratagematica* et le traité *De Aquæductibus*, est enrichie de notes qui, au jugement d'Oudendorp, sont en grande partie empruntées à d'autres philologues ; celles qui appartiennent à Keuchen en propre ne prouvent pas en faveur de l'étendue de ses connaissances ; — *De prima populi Romani Origine*; Amsterdam, 1661, in-fol. ; — *Antoninus pius, sive in vitam Antonini Pii excursus politici; accedit Comparatio cardinalium Richelii et Mazarini*; Amsterdam, 1661, 1667 et 1705, in-12; — *Qu. Sereni Samonici Medicina*; Amsterdam, 1662 et 1706, in-8° : cette édition contient un commentaire étendu que Burmann a réimprimé dans ses *Poetæ Latini minores*; ce savant rapporte qu'au dire de Grævius, qui avait beaucoup connu Keuchen, ce dernier aurait pris ses notes sur Sammonicus dans les papiers de son grand-père Robert Keuchen, bourgmestre à Wesel et premier médecin de l'électeur de Brandebourg ; — *Musæ juveniles*; Amsterdam, 1662, in-12 : recueil de poésies latines, qui contient de nombreuses incorrections de style et de versification ; — *Gallia, seu poematum heroicorum libri II*; Amsterd., 1663, in-4°; ce recueil renferme entre autres un opuscule intitulé : *Gallia triumphans*, pour lequel l'auteur reçut trois cents livres de Louis XIV, ainsi que diverses autres pièces, dans lesquelles il décrit les monuments de Paris.

E. G.

Struve, *Acta Litteraria*, fascic. VII, p. 70. — Hyde, *Bibl. Bodlejana*. — Zedler, *Universal-Lexikon*.

KEULEN (*Ludolph* VAN), mathématicien hollandais, né à Hildesheim, mort à Leyde, en 1610. Il se rendit célèbre en essayant d'établir, après de longues recherches, le rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Il poussa jusqu'à trente-cinq décimales les limites de ce rapport. On a de lui : *Van den Cirkel* (Du Cercle); Delft, 1596, in-fol., dédié au prince d'Orange; — *De Circulo et Adscriptis*; 1596, primitivement en hollandais, traduit en latin par Snellius; 1619, in-4° ; — *De Arithmetische en Geometrische fondamenten van M. Ludolph van Keulen*; Leyde, 1716, in-fol., également traduit en latin par Snellius; Leyde, 1615.

V. R.

Rotermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Kästner, *Geschichte der Mathematik*, t. III, p. 80.

KEULEN (*Janszons* VAN), peintre hollandais, mort en 1665. Il passa une grande partie de sa vie à la cour du roi d'Angleterre Charles I[er]. A la mort de ce monarque, van Keulen vint s'établir à La Haye. On y voit de lui dans l'hôtel de ville un grand tableau représentant en pied, au nombre de quatorze personnages de grandeur naturelle, les bourgmestre, échevins et autres fonctionnaires publics de l'année 1647. Les autres productions de van Keulen se trouvent presque toutes en Angleterre; ce sont principalement des portraits. Il savait donner des positions agréables et variées. Ses têtes ne manquent pas d'expression; sa perspective est aérée, sa touche large et le mélange de ses couleurs est harmonieux

A. DE L.

Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 273. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I, p. 201, 202.

KEULEN (*Jan* VAN), géographe hollandais, mort en 1705. Il était éditeur de cartes géographiques et marchand d'instruments de géométrie. Il s'est fait connaître par un important ouvrage intitulé : *Le grand nouvel Atlas de la Mer, ou Monde aquatique, étant très-augmenté, et nous représente toutes les côtes maritimes de la terre, consistant en telles cartes, si bien plattes que celles qui ont des degrés croissantes, dont il y en a aucunes corrigées de la variation du buxolle. Fort utile à des mariniers, pilottes, de la grande navigation*; Amst., 1687, 5 vol. in-fol. avec 160 cartes. Ce recueil est fort recherché et peu commun.

Son fils, *Gerhard* VAN KEULEN, a publié une nouvelle édition de cet ouvrage sous le nom de *Flambeau de la Mer*, etc.; 1728, in-fol. en 4 vol. in-4°.

Rotermund, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

KEUP (*Jean-Bernard*), médecin hollandais, né en 1755, mort le 1[er] août 1802, à Deventer. Il fit ses études à Duysbourg, reçut en 1773 le diplôme de docteur, et pratiqua tour à tour la médecine à Mulheim, à Solingen, à Winterwyck et à Duysbourg; dans les dernières années de sa vie, il s'établit définitivement à Deventer, où il fut attaché au lazaret. On a de lui : *Ueber die Kenntniss und die Heilung der Wasserscheu* (De la Connaissance et de la Guérison de l'Hydrophobie); Dusseldorf, 1788, in-8°; — *Libellus Pharmaceuticus, composita et præparata præcipua, præparandi modum et encheireses exhibens*; Duysbourg, 1789, in-8°, réimprimé sous le titre de *Manuale Pharmaceuticum*; 1793, in-8°; — *Sam. Gottlieb Vogel Manuale Praxeos, medicorum illam auspicaturorum usui dicatum*; Stendal, 1790-1792, 3 vol. in-8°, traduit de l'allemand et fort augmenté; — *Lebensgeschichte des Peter Camper mit Anmerkungen* (Vie de Pierre Camper, avec des notes); ibid., 1792, in-8°; — *J.-D. Metzger Systema Medicinæ forensis succinctum*; ibid., 1794, in-8°; — des traductions du français et de l'allemand ainsi que plu-

de Stockholm. En 1317, Birger, meurtrier de ses frères, ayant été obligé de fuir devant l'armée des mécontents conduits par Kettilmundsson, ce dernier fut nommé administrateur du royaume par les grands, convoqués par lui à Skara; puis il s'empara de Nykœping, Stegeborg et d'autres places; il entra ensuite dans la Scanie, et força le roi de Danemark à la conclusion d'une trêve. En 1319, de nouveaux états, composés, contrairement à l'usage établi, de bourgeois et de paysans, se réunirent dans la plaine de Mora, près d'Upsal, et, sur les instances de Kettilmundsson, ils prêtèrent serment d'obéissance à Magnus, fils d'Éric, âgé alors de trois ans, et que Kettilmundsson portait dans ses bras. Ce dernier, nommé tuteur du jeune prince, se démit plus tard de cette charge ainsi que des fonctions d'administrateur du royaume, et fut remplacé par Knut Johanssen. Néanmoins, il continua d'avoir grande part aux affaires du royaume; il accrut le territoire de la Suède en y incorporant la Scanie, la Bickingie et le Halland méridional. Enfin, il pacifia le pays à la suite de campagnes heureuses contre les Danois, les Russes et Canût, duc du Halland septentrional, et il parvint à réprimer les avides prétentions des villes transéatiques. V. R.

Geyer, *Hist. de la Suède*, chap. IV.

KETTLER (*Gottard*), dernier grand-maître de l'ordre des chevaliers de Livonie, de 1558 à 1561. Lorsque Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, eut embrassé l'hérésie de Luther, Walther de Plettemberg, maître provincial de Livonie, résolut de se soustraire à la domination des chevaliers allemands, pour fermer ses États aux envahissements séditieux du luthéranisme. Le marquis de Brandebourg reconnut son indépendance, moyennant un tribut pour le droit de suzeraineté (1528). Mais cette mesure tardive fut infructueuse. Deux causes hâtèrent la dissolution de l'ordre de Livonie, l'hérésie favorisée par les archevêques de Riga et les invasions des Moscovites. Les succès de ces derniers en 155-, les excès qu'ils commirent dans la Livonie, déterminèrent le grand-maître, Guillaume de Furstemberg, à se démettre de sa dignité entre les mains de Kettler, son coadjuteur. Kettler, après avoir inutilement sollicité le secours des princes d'Allemagne contre les ravages des Moscovites, fut réduit à recourir au roi de Pologne et au roi de Suède, ses voisins. Mais ces deux princes mirent à leur protection un prix élevé. Sigismond II exigeait que toute la Livonie fût annexée à sa couronne, tandis qu'Eric XIV ne demandait que Rével et une partie de l'Esten. Kettler, qui favorisait le luthéranisme, traita avec le roi de Pologne, tandis que les villes de Rével et l'Esten se livrèrent au roi de Suède. Cette division contraignit le grand-maître à conclure avec la Pologne un traité de paix, qui fut signé à Wilna le -- novembre 1561. La Livonie fut annexée à la couronne de Pologne et au grand-duché de Lithuanie; le grand-maître conserva le titre de duc de Courlande et de Sémigalie, et fut proclamé gouverneur perpétuel de tout le reste de la Livonie. Après la ratification du traité, Kettler renonça à l'ordre, et épousa la princesse Anne de Meklembourg. Ainsi finit l'ordre des chevaliers de Livonie, trente-six ans après sa séparation d'avec l'ordre Teutonique. F.-X. TESSIER.

Henrici Leonardi Schurzfleischii, *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici Livonorum*. — Heis, *Histoire de l'Empire*, t. II. — Favin, *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie*, t. II. — Mennenius, *Delic. equest. sive milit. Ord.* — Giustiniani, Hermant et Schoonebek, dans leurs *Hist. des Ordres militaires*.

KETTLEWELL (*John*), théologien anglais, né le 10 mars 1653, dans le Yorkshire, mort le 12 avril 1695, à Londres. Étudiant et agrégé de l'université d'Oxford, il entra de bonne heure dans les ordres, se mêla aux controverses religieuses du règne de Charles II, et fut forcé de se démettre de la cure de Coleshill pour avoir refusé de prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange. Il est auteur d'un livre qui donna lieu lorsqu'il parut à une discussion des plus vives, intitulé : *Measures of christian Obedience*, Londres, 1681, et réimprimé dans ses œuvres, *Works*; ibid., 1718, 2 vol. in-fol. P. L—Y.

Memoirs of his Life, 1718. — *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*.

KETTNER (*Frédéric-Ernest*), érudit allemand, né le 21 janvier 1671, à Stolberg, mort le 21 juillet 1722, à Quedlimbourg. Après avoir fait ses études à Leipzig, il entra dans les ordres, et fut chargé de l'éducation des princesses Anne-Marie et Sophie de Weissenfels. En 1701, il fut appelé à Quedlimbourg, et y remplit successivement les fonctions de surintendant, de conseiller ecclésiastique et d'inspecteur des gymnases. L'université d'Iéna lui conféra en 1709 le diplôme de docteur en théologie. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la controverse religieuse, nous citerons : *De Studio Novitatis in philosophia*; Leipzig, 1689; — *De Historia Electoratus*; ibid., 1690; — *De Unitariis*; ibid., 1691; — *Dicta illustria*; Altenburg, 1701 et 1715, in-8°; — *Antiquitates Quedlinburgenses et Diplomata*; Leipzig, 1712, in-4°; — *Historia dicti Johannei de sanctissima Trinitate, una cum Apologia D. Lutheri*; ibid., 1713, in-4°; — *Passionsandachten* (Exercices de la Passion); Dresde, 1718, in-4°.

Son frère, KETTNER (*Frédéric-Gottlieb*), né à Stolberg et mort le 29 janvier 1739, étudia également, à Leipzig, y enseigna la philosophie, et fut attaché depuis 1706 à l'église de Magdebourg en qualité de prédicateur. On a de lui : *De Mumiis Ægyptiacis*; Leipzig, 1694, in-4°; — des sermons et plusieurs dissertations latines sur des points d'histoire religieuse. K.

T. Eckhard, *Vita Fr.-Ern. Kettneri*; Quedlimbourg.

1722, in-4°. — Rotermund (suppl. à Jöcher), *Gelehrten Lexikon.*

KEUCHEN (*Robert*), philologue hollandais, né en 1636, à Arnheim, mort le 19 septembre 1673. En 1661, il devint professeur à Amsterdam. Il fut plus tard exilé de son pays, et habita successivement diverses villes de l'Europe, entre autres Paris. On a de lui : *Cornelius Nepos cum notis variorum;* Leyde et Rotterdam, 1658, 1667 et 1675, in-8°; — *Sexti Julii Frontini Opera quæ exstant;* Amsterdam, 1661, in-8°; cette édition, qui contient les *Stratagematica* et le traité *De Aquæductibus*, est enrichie de notes qui, au jugement d'Oudendorp, sont en grande partie empruntées à d'autres philologues ; celles qui appartiennent à Keuchen en propre ne prouvent pas en faveur de l'étendue de ses connaissances ; — *De prima populi Romani Origine;* Amsterdam, 1661, in-fol. ; — *Antoninus pius, sive in vitam Antonini Pii excursus politici; accedit Comparatio cardinalium Richelii et Mazarini;* Amsterdam, 1661, 1667 et 1705, in-12; — *Qu. Sereni Samonici Medicina;* Amsterdam, 1662 et 1706, in-8° : cette édition contient un commentaire étendu que Burmann a réimprimé dans ses *Poetæ Latini minores;* ce savant rapporte qu'au dire de Grævius, qui avait beaucoup connu Keuchen, ce dernier aurait pris ses notes sur Sammonicus dans les papiers de son grand-père Robert Keuchen, bourgmestre à Wesel et premier médecin de l'électeur de Brandebourg ; — *Musæ juveniles* ; Amsterdam, 1662, in-12 : recueil de poésies latines, qui contient de nombreuses incorrections de style et de versification ; — *Gallia, seu poematum heroicorum libri II;* Amsterd., 1663, in-4°; ce recueil renferme entre autres un opuscule intitulé : *Gallia triumphans*, pour lequel l'auteur reçut trois cents livres de Louis XIV, ainsi que diverses autres pièces, dans lesquelles il décrit les monuments de Paris.

E. G.

Struve, *Acta Litteraria*, fascic. VII, p. 70. — Hyde, *Bibl. Bodlejana.* — Zedler, *Universal-Lexikon.*

KEULEN (*Ludolph* VAN), mathématicien hollandais, né à Hildesheim, mort à Leyde, en 1610. Il se rendit célèbre en essayant d'établir, après de longues recherches, le rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Il poussa jusqu'à trente-cinq décimales les limites de ce rapport. On a de lui : *Van den Cirkel* (Du Cercle); Delft, 1596, in-fol., dédié au prince d'Orange ; — *De Circulo et Adscriptis*; 1596, primitivement en hollandais, traduit en latin par Snellius; 1619, in-4° ; — *De Arithmetische en Geometrische fondamenten van M. Ludolph van Keulen*; Leyde, 1716, in-fol., également traduit en latin par Snellius; Leyde, 1615. V. R.

Rotermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Kastner, *Geschichte der Mathematik*, t. III, p. 80.

KEULEN (*Janszons* VAN), peintre hollandais, mort en 1665. Il passa une grande partie de sa vie à la cour du roi d'Angleterre Charles Ier. A la mort de ce monarque, van Keulen vint s'établir à La Haye. On y voit de lui dans l'hôtel de ville un grand tableau représentant en pied, au nombre de quatorze personnages de grandeur naturelle, les bourgmestre, échevins et autres fonctionnaires publics de l'année 1647. Les autres productions de van Keulen se trouvent presque toutes en Angleterre; ce sont principalement des portraits. Il savait donner des positions agréables et variées. Ses têtes ne manquent pas d'expression; sa perspective est aérée, sa touche large et le mélange de ses couleurs est harmonieux

A. DE L.

Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 272. — Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais, etc.*, t. I, p. 201, 202.

KEULEN (*Jan* VAN), géographe hollandais, mort en 1705. Il était éditeur de cartes géographiques et marchand d'instruments de géométrie. Il s'est fait connaître par un important ouvrage intitulé : *Le grand nouvel Atlas de la Mer, ou Monde aquatique, étant très-augmenté, et nous représente toutes les côtes maritimes de la terre, consistant en telles cartes, si bien plattes que celles qui ont des degrés croissantes, dont il y en a aucunes corrigées de la variation du buxolle. Fort utile à des mariniers, pilottes, de la grande navigation;* Amst., 1687, 5 vol. in-fol. avec 160 cartes. Ce recueil est fort recherché et peu commun.

Son fils, *Gerhard* VAN KEULEN, a publié une nouvelle édition de cet ouvrage sous le nom de *Flambeau de la Mer*, etc.; 1728, in-fol. en 4 vol. in-4°.

Rotermund, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon.*

KEUP (*Jean-Bernard*), médecin hollandais, né en 1755, mort le 1er août 1802, à Deventer. Il fit ses études à Duysbourg, reçut en 1773 le diplôme de docteur, et pratiqua tour à tour la médecine à Mulheim, à Solingen, à Winterwyck et à Duysbourg; dans les dernières années de sa vie, il s'établit définitivement à Deventer, où il fut attaché au lazaret. On a de lui : *Ueber die Kenntniss und die Heilung der Wasserscheu* (De la Connaissance et de la Guérison de l'Hydrophobie); Dusseldorf, 1788, in-8° ; — *Libellus Pharmaceuticus, composita et præparata præcipua, præparandi modum et encheireses exhibens;* Duysbourg, 1789, in-8°, réimprimé sous le titre de *Manuale Pharmaceuticum;* 1793, in-8° ; — *Sam. Gottlieb Vogel Manuale Praxeos, medicorum illam auspicaturorum usui dicatum;* Stendal, 1790-1792, 3 vol. in-8°, traduit de l'allemand et fort augmenté; — *Lebensgeschichte des Peter Camper mit Anmerkungen* (Vie de Pierre Camper, avec des notes); ibid., 1792, in-8° ; — *J.-D. Metzger Systema Medicinæ forensis succinctum*; ibid., 1794, in-8° ; — des traductions du français et de l'allemand ainsi que plu-

sieurs articles insérés dans le *Magasin de Médecine*. K.

Gothaische gelehrte Zeitung, 1802, p. 809 et suiv.

KEXLER (*Simon*), mathématicien suédois, né le 29 décembre 1602, dans la province de Verike, mort le 22 mars 1669. Fils d'un cultivateur, il ne commença à étudier qu'à l'âge de quinze ans. Après s'être fait recevoir maître en philosophie à Upsal en 1631, il se rendit l'année suivante en Hollande, et visita ensuite plusieurs autres universités de l'Europe. De retour dans son pays, en 1634, il fut nommé professeur de mathémathiques au gymnase de Strengnaes. En 1635 il devint professeur adjoint à l'université d'Upsal, et cinq ans après il fut appelé à enseigner les mathématiques à celle d'Abo; enfin, il fut nommé pasteur à l'église de Piikis. C'est à Kexler que revient l'honneur d'avoir popularisé en Suède les sciences mathématiques. On a de lui : *Arithmetica Geodetica denaria;* Abo, 1649, in-12; — *Arithmetica Astronomica sexagenaria;* Abo, 1649, in-12; — *Trigonometriæ Liber primus;* Abo, 1649, in-12; — *De planorum Triangulorum Solutione;* Abo, 1649, in-12; — *De Sphæricorum triangulorum Solutione;* Abo, 1649, in-12; — *Arithmetica triplex : 1° Vulgaris sive generalis; 2° Geodetica denaria; 3° astronomica sexagenaria;* Abo, 1658; — *Tractatus brevis de Tempore, ubi agitur de variarum gentium annis et mensibus, item septimanis, diebus et horis, item de anni characteribus, de festis anni nec non Calendario Chirometrico Juliano atque Runico*; Abo, 1661, in-4°. Outre quelques opuscules de moindre importance, Kexler a aussi publié à Abo, 1650, en suédois, un *Calendrier* à l'usage de son pays. E. G.

M. Miltopœus, *Oratio funebris in Kexlerum*; Abo, 1669, in-4°. — Witte, *Diarium Biographicum*. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KEY (*Willem*), peintre hollandais, né à Bréda en 1520, mort à Anvers, le 5 juillet 1568. Il était élève de Lambert Lombard et ami de Franc Floris. Il vint se fixer à Anvers, et fit de sa maison un musée artistique et archéologique. Il peignait l'histoire et quelquefois le portrait. Ses compositions, aujourd'hui fort recherchées, sont pleines de naturel et de goût; son pinceau est toujours agréable et moelleux. En 1540, il fut admis à l'académie de sa ville natale. Sur sa grande réputation, le duc d'Albe le demanda pour faire son portrait; mais Key ne put achever les traits du bourreau de ses compatriotes. En travaillant, il entendit les juges criminels et le duc arrêter la mort des comtes d'Egmond et de Horn, ainsi que celles de plusieurs autres patriotes hollandais. Cet arrêt fit tant d'impression sur lui que, de retour chez lui, il mourut d'effroi et de douleur, le jour même de l'exécution des comtes. On cite de lui les portraits en pied des *Magistrats de la ville d'Anvers;* dans le haut on voyait le Christ et des anges; cet ouvrage périt dans l'incendie de 1576; — les *Portraits des Fondateurs de la chapelle des maîtres selliers d'Anvers;* — le *Portrait du cardinal Granvelle*, payé par ce prélat 40 rycksdales (2,400 francs), somme importante alors. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I.

***KEY** (*Thomas-Hewitt*), philologue anglais, né le 20 mars 1799 à Londres. Fils d'un médecin, il se destina à la même carrière, et fit de bonnes études à Cambridge; il suivait les cours de l'hôpital Guy lorsqu'en 1824 il accepta l'offre d'une chaire de mathématiques à l'université de Virginie. Le climat de ce pays ayant affaibli sa santé, il revint en Angleterre au bout de trois ans, et entra, comme professeur d'humanités, à l'université de Londres, que l'on venait de créer (1828). Depuis 1842, il y enseigne la grammaire comparée. On a de lui : *Latin Grammar;* 1846; — et un très-grand nombre d'articles insérés dans les recueils scientifiques ou littéraires, notamment *Penny Cyclopædia*, les *Mémoires* de la Société Philologique (t. I-III), *English Journal of Education* (1850-1851), *Quarterly Journal* d'Édimbourg, etc. Ce savant travaille depuis plus de dix années à un *Dictionnaire Latin-Anglais*, dont la publication était annoncée en 1857. P. L—y.

English Cyclopædia (Biography).

KEYLHAU (*Eberhart*), surnommé *Monsu Bernardo*, peintre danois, né à Helsingor en 1624, mort à Rome en 1687. Son père était Allemand et garde-magasin de la forteresse de Cronenburg. Dès l'âge de douze ans, il entra dans l'atelier de Stessinwinokel, où il resta jusqu'en 1642. Il partit alors pour la Hollande, et suivit les leçons de Rembrandt, dont il devint un des bons élèves. Il ouvrit bientôt lui-même une académie, où il réunit un grand nombre de disciples Cependant, le goût de voyager l'emporta sur les avantages que lui offrait sa position à Amsterdam, et il se mit en route pour l'Italie. Il s'arrêta trois mois à Mayence, et y peignit pour l'église des Capucins une *Assomption* d'une grande dimension (14 pieds de hauteur sur 10 pieds de large). Keylhau arriva à Venise en 1651, et fut parfaitement accueilli par le comte Gio-Carlo Savorgnano, qui lui confia la décoration d'un palais qu'il faisait édifier sur le Canalegio. Ce fut à Venise que Keylhau reçut le surnom de *Monsu Bernardo*, sous lequel il est particulièrement connu depuis. Il suivit Savorgnano à Bergame (1644), et y peignit de nombreux tableaux. Il visita ensuite Milan, puis Ravenne, où il exécuta le *Portrait de la reine Christine de Suède*, et un *Saint Benoît en extase* pour les Bénédictins de Saint-Vitale. Renvoyé de Forli comme luthérien par le cardinal Aquaviva, il entra à Rome le 31 mars 1656. Une maladie contagieuse y régnait et l'atteignit; dans sa convalescence, il subit l'influence des catholiques qui l'entouraient et abjura solennellement. Il résolut de se

fixer à Rome, et s'y maria en 1637. Durant trente années qu'il vécut encore, il produisit constamment. Keylhau peignait aussi bien l'histoire que le genre. Ses tableaux sont bien composés; la touche est soignée, la couleur vraie. Parmi ses meilleurs morceaux on cite : *Les douze Apôtres*, exécutés pour les missionnaires jésuites, et envoyés dans l'Inde; — *La Vierge apportant un habit de carme à un saint personnage*, pour l'Espagne; — *Saint Dominique en extase soutenu par deux autres religieux*, ibid.; — *Saint Paul ermite*, ibid.; — *Saint Jérôme*, ibid.; — *Intérieur d'une école*, galerie Savelli, à Rome; — *Une Servante allumant une chandelle*; — *Une Servante épluchant une salade*; — *Jeune Fille allant à l'école*, etc. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*, art. *Rembrandt*, p. 717. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KEYSER (*Henri* VAN), architecte hollandais, né à Utrecht, en 1565, mort en 1621. Il fut nommé en 1594 architecte de la ville d'Amsterdam, qu'il a enrichie de plusieurs édifices publics, monuments irréfragables de son talent : la *Bourse* est justement placé au premier rang. Cornille Ketel a peint le portrait de Henri van Keyser dans un tableau représentant *Jésus-Christ et ses Apôtres*, exécuté en 1589 pour la compagnie de Saint-Sébastien, ou confrérie de l'Arc, et destiné à perpétuer la mémoire des artistes les plus illustres de l'époque. Hooff et Juste van den Vondel ont tous deux célébré Henri van Keyser dans différents poëmes. A. DE L.

Wagenaar, *Beschriv. van Amst.*, VII, 178; X, 408. — Van der Aa, *Biogr. Woordenbock*.

KEYSER (*Théodore* VAN), peintre hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Sa vie et le lieu de sa naissance sont incertains; mais son mérite demeure incontestable lorsqu'on a pu admirer deux célèbres tableaux que le Louvre a possédés longtemps, et qui, après la chute du premier empire, ont été revendiqués par les Pays-Bas, en 1815. L'un, le plus beau, est connu sous le nom des *Bourgmestres d'Amsterdam*; il représente ces magistrats délibérant sur la réception à faire à la reine Marie de Médicis, lorsque, pendant sa disgrâce de la cour de France, elle vint à Amsterdam. Ce tableau ornait le cabinet du stathouder; on ne saurait trop en louer la composition, la couleur et le naturel; — le second est le *Portrait d'un homme vêtu de noir avec une fraise au cou*. A. DE L.

Livrets du Musée de 1807 à 1814.

* **KEYSER** (*Nicaise* DE), peintre belge, né en 1813, à Sandvliet, dans la province d'Anvers. Né dans une condition très-humble, il garda pendant quelque temps les bestiaux, jusqu'à ce qu'il fut envoyé à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles par une dame qui s'intéressait à lui. Il étudia sous la direction de Jacob Jacobs et de Ph.-J. van Brée, et devint un des meilleurs peintres d'histoire de la Belgique. Il est membre de l'Académie royale de Bruxelles ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes et artistiques. Ses principales toiles, qui se distinguent par un dessin hardi quoique toujours correct, par un coloris brillant et une grande richesse de composition, sont : *La Crucification*, dans l'église catholique de Manchester; — *Bataille de Courtrai ou des Éperons d'or*; — *Charles Quint en méditation*; — *L'Antiquaire*; — *Bataille de Woeringen*, magnifique chef-d'œuvre, placé aujourd'hui dans le palais de la Nation à Bruxelles; — *Bataille de Seneffe*; — *Bataille de Nieuwport*; — *Portrait de Guillaume II*; — *Sainte Élisabeth de Hongrie*. E. G. et A. DE L.

Conversations-Lexikon. — *Biographie générale des Belges*.

KEYSERLING (*Thierry*, baron DE), général et littérateur allemand, ami de Frédéric le Grand, né le 5 juillet 1698, à Octen, terre héréditaire de sa famille en Courlande, mort le 13 août 1745, à Berlin. Ses ancêtres paternels, originaires de Westphalie, comptaient parmi les chevaliers qui apportèrent le christianisme en Courlande et s'y établirent. Son père était bailli de Durben; sa mère était de la famille italienne della Chiese. Thierry n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère l'envoya faire ses études à Kœnigsberg, « où il fit tant de progrès, dit Maupertuis, qu'à l'âge de dix-sept ans quatre harangues prononcées dans un même jour, en grec, en latin, en françois et en allemand, le firent recevoir membre de l'université. Son travail n'en fut que plus assidu. La philosophie, les mathématiques, l'éloquence et la poésie l'occupèrent tout à la fois, et il réussit dans toutes. » A l'âge de vingt ans, il entreprit de voyager. Il vint à Berlin, en Hollande, à Paris, où il resta deux ans. De retour à Berlin, il obtint du roi de Prusse une lieutenance dans un régiment, puis quelques années après une compagnie, et enfin il fut placé auprès du prince royal, qui devait être le grand Frédéric. Compromis dans la fameuse affaire de Katt, il fut forcé de s'éloigner du prince et de retourner à son régiment; mais dès que Frédéric II fut monté sur le trône, il rappela près de lui Keyserling, le nomma colonel de cavalerie, adjudant général du roi, et lui donna une pension considérable. Il était un de ceux à qui le roi philosophe faisait confidence de ses travaux littéraires. Dans sa correspondance, il le désigne généralement sous le nom de *Césarion*, traduction latine de Kaiserling. « Ce n'étoit point un sentiment tranquille, que celui qu'il avoit pour le roi, dit Maupertuis, c'étoit une véritable passion dont il étoit transporté : il vouloit que tout le monde le vît, le connût et l'aimât. » En 1742, Keyserling épousa la comtesse de Schlieben. « On peut juger du talent qu'il avoit pour la poésie, ajoute Maupertuis, par quelques pièces de sa composition, mais peut-être encore mieux par les traductions de quelques odes d'Horace, en vers

françois, et par celle de la *Boucle de cheveux* de Pope. » En 1743, Keyserling devint membre de l'Académie de Berlin. Il a enrichi la collection de cette société de plusieurs mémoires. « Sa santé, trop prodiguée dans sa jeunesse, dit Maupertuis, s'affoiblissoit depuis quelque temps; elle se dérangea tout à fait. Les douleurs de la goutte vinrent exercer sa patience. » Enfin, après avoir lutté contre tous ces maux, il mourut dans un âge peu avancé. L. L—T.

Maupertuis, *Éloge de M. de Keyserling*. — Denina, *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, tome II, p. 317.

KEYSERLING (*Herman-Charles*, comte), né en 1696, mort à Varsovie, le 30 septembre 1764. C'était un de ces Courlandais que l'impératrice Anne amena de Mittau à Moscou. Nommé ministre plénipotentiaire à Varsovie en 1733, il se montra fin, délié et protecteur zélé des Grecs non-unis de Pologne. Sous l'impératrice Élisabeth, il fut successivement ambassadeur à Berlin, à Venise et à Varsovie. Ses écrits sur différents sujets de droit sont mentionnés dans Meusel, *Lexikon deutscher Schriftsteller*. Pce A. G.

Bantich, Kamenski, *Slovar, dostopamiatnikh lioudei rousskoi zemli*. — Rulhière, *Hist. de l'Anarchie de Pologne*. — Gadebusch, *Liefländische Bibliothek*, t. II, p. 109.

KEYSLER (*Jean-Georges*), historien et voyageur allemand, né à Thurnau (évêché de Bamberg), le 13 avril 1683, mort le 21 juin 1743. Après avoir étudié à Halle, il devint le précepteur des deux comtes de Giech, avec lesquels il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France. En 1716, il fut chargé de faire l'éducation des petits-fils du comte de Bernstorf, ministre de l'électeur de Hanovre. Les ayant accompagnés deux ans après à Londres, il y fut élu membre de la Société royale des Sciences. Après avoir ensuite conduit ses élèves, en 1727, à l'université de Tubingue, il entreprit avec eux, en 1729, un long voyage à travers la Suisse, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Allemagne, la France, les Pays-Bas. Quelque temps après son retour à Hanovre, il suivit le plus jeune des deux Bernstorf d'abord à Copenhague et plus tard à Ratisbonne, où Bernstorf occupait un poste diplomatique auprès de la diète. Dans la suite il alla s'établir auprès du ministre Bernstorf, qui lui confia l'administration de ses biens, et il vécut dès lors dans la retraite, occupé surtout de coordonner les notes intéressantes qu'il avait recueillies pendant ses voyages. On a de lui : *Exercitatio de dea Nehalennia, numine veterum Walchrorum topico;* Celle, 1717, in-4° : cet opuscule se trouve aussi inséré dans l'ouvrage qui a pour titre : *Antiquitates selectæ Septentrionales et Celticæ;* Hanovre, 1720, in-8°; — *De Cultu Solis, Freji et Othini;* Halle, 1728; — *Neueste Reisen durch Teutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweitz, Italien and Lothringen* (Nouveaux Voyages en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Suisse, en Italie et en Lorraine); Hanovre, 1740-1741, 2 vol. in-4°; une nouvelle édition, corrigée et augmentée d'après les papiers de Keysler, fut donnée par Schütze, Hanovre, 1751 et 1776, 2 vo in-4°. Un extrait du premier volume par Bue ching parut à Delitzsch, 1779, in-8°, et à Hanovr 1780, in-8°. On trouve un résumé des *Voyage* de Keysler dans la cinquième partie de la *Neu Sammlung interessanter Reisebeschreibun gen;* Tubingue, 1796, in-8°. L'ouvrage d Keysler parut en hollandais, Amsterdam, 175 2 vol. in-4°; et en anglais, Londres, 1756-175 4 vol. in-4°; la traduction anglaise a été réim primée deux fois. Les observations de Keysl sont précieuses par leur exactitude; l'aute n'a usé ni de réticences ni de ménagement aussi la censure fit-elle supprimer une part de ses remarques, comme peu favorables au gouvernements de l'Allemagne (1). Malgré cett épuration, l'ouvrage de Keysler fut défendu pe dant longtemps dans plusieurs parties de l'Em pire. Notons que les appréciations de Keysl sur les œuvres d'art sont, au jugement de Win kelmann, généralement peu sûres et souve fausses. Les manuscrits de Keysler, parmi le quels se trouvait un travail complet sur la rel gion des Germains, furent remis à Gad. Schuet (*voy.* ce nom), qui les utilisa pour la compositio de ses ouvrages sur les divinités germanique E. G.

Hæberlin, *Keyslers Leben;* dans les *Göttingische Ze tung von Gelehrten Sachen* (année 1743). — Barth *Beschreibung der Saala*, t. II, p. 208. — Schütze, *L bensbeschreibung Keyslers* (en tête de la seconde é tion des *Voyages* de Keysler). — Hirsching, *Histo liter. Handbuch*. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. Formey, *Éloges des Académiciens de Berlin*, t. II.

KEZA (*Simon* DE), historien hongrois, v vait au quatorzième siècle. On ne sait rien sa vie; il était ecclésiastique, et il a composé latin une *Chronique de la Hongrie* qui, parta des époques les plus reculées, s'arrête à l'ann 1357. Après être longtemps demeurée inédit elle a été publiée à Bude, en 1782, in-8°, par l soins d'A. Horanyi. G. B.

Kollar, *Ad Lambecium, de Biblioth. Vindobonens* l. I, p. 688.

KHABER-SIMSKI (*Ivan-Vasiliévith*), fi de Vasili-Obrazetz (*voy.* ce nom), mort en 153 illustre homme de guerre sous Ivan III et V sili III, il s'est distingué en rejetant hors d frontières russes le tzar de Kazan (1505), l Lithuaniens, plus difficiles à vaincre que les N gais (1508-1514), et enfin le khan de Crim (1521). Ses succès lui ont mérité, avec le tit de boyard, une large place dans les annales sa patrie. Pce A. G—N.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*. — Novil kof, *Anc. Biblioth. russe*.

KHAÏR-BEY, mamelouk circassien, qui f le premier pacha nommé par le sultan Séli pour administrer l'Égypte, nouvellement soumi aux Ottomans (sept. 1517, oct. 1522). Lorsq les empires succombent, que les nationalit

(1) Ruder avait su se procurer une copie des passag qui ne furent pas imprimés.

fléchissent un instant sous le poids de l'infortune, il se trouve toujours des êtres assez vils pour déserter le malheur, vendre les vaincus et se tourner, en souriant, vers la fortune nouvelle. Mais la lâcheté leur pèse tant, qu'on les voit bientôt tyranniser impitoyablement ceux qu'ils ont abandonnés, pensant étouffer ainsi les protestations de leur conscience en révolte et se dérober au châtiment de l'éternelle justice. Khaïr-Bey fut un de ces hommes-là. Et si, pour le défendre, on donnait comme raison, qu'étranger au pays, il ne lui devait aucun respect, nous répondrions que par cela même il lui en devait un bien plus grand, puisqu'il y avait retrouvé sa patrie perdue. Ainsi que la plupart des mamelouks, il ne sortait pas des mains d'un marchand d'esclaves : né à Samsoun, sur les rivages de la mer Noire, son père l'avait envoyé au sultan d'Égypte Caït-Bey, qui lui accorda sa confiance, et dont le fils, Al-Melek en Nasseur, l'éleva au grade d'émir, pour l'envoyer ensuite comme ambassadeur au sultan Bajazet (1497-1498). Le sultan Djanbélat lui donna le commandement d'un corps de mille hommes : Touman-Bey lui conserva cette position, et Kansou el-Gouri le nomma d'abord gouverneur d'Alep, ensuite vice-roi de Syrie (1504-1505). Ce fut dix ans après (1515) que Sélim Ier écrasa ce malheureux pays pour envahir l'Égypte. Khaïr-Bey qui, durant son ambassade, avait sans doute eu occasion de voir le sultan ottoman, prévoyait bien quelle serait son inflexible réponse aux ambassadeurs de Kansou prosternés à ses pieds : « Il est trop tard ; relevez-vous, retournez dire à celui qui vous envoie que le pied ne se heurte pas deux fois à la même pierre : j'irai au Caire ; qu'il se prépare à combattre. » Nous avons raconté la valeureuse conduite de Kansou et sa fin déplorable, causée par la trahison de Khaïr-Bey. Cette trahison fut payée ce qu'elle valait : Sélim fit de l'Égypte un pachalik, dont le premier titulaire fut le traître de Merdj-Dabek. Seulement, lorsque l'on vint à s'enquérir de la nature de la récompense, on se demande si le vainqueur ne s'était pas proposé, en la donnant, de continuer à épouvanter les vaincus et de punir le vendu d'une façon cruelle. Il fut défendu au nouveau pacha, de la manière la plus formelle, de jamais sortir de la citadelle du Caire, sous aucun prétexte, et il y resta ainsi enfermé jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1522. Mais aussi combien ne se vengea-t-il pas de cette captivité forcée ! Mettant au service d'une avarice sordide une cruauté que l'ennui et l'isolement portèrent jusqu'à la folie furieuse, il fit périr près de dix mille personnes dans les supplices pour s'approprier leur fortune et leurs biens. Ni le rang, ni le sexe, ni l'âge n'étaient à l'abri de sa rapacité ; et il dépouilla aussi bien les émirs et les mamelouks que les veuves et les orphelins. Cet administrateur impie, caché derrière les murs qui couronnent le sommet élevé du mont Mok'attam, semblait un sabre vengeur sans cesse suspendu au-dessus de la pauvre Égypte. Quoi qu'on ait dit de la conscience humaine, elle eut dans la personne de ce misérable un de ses plus beaux triomphes. Il ne recula pas devant de nouveaux crimes pour obtenir de ses victimes un pardon arraché par la torture ; et cependant les remords l'assaillaient à tel point que le peuple prétendit qu'ils l'avaient poursuivi jusque dans la tombe : on raconta pendant de longues années que chaque nuit l'âme de Khaïr-Bey implorait en gémissant avec l'oubli de ses fautes un repos qu'il lui était désormais défendu d'avoir.

O. Mac Carthy.

Djenabi, Ahmed ben Iousef. — *L'Égypte*, dans l'*Univers pittoresque*.

Khaïsang, appelé par les Chinois Wou-Tsoung (*l'honorable Guerrier*), et par les Tartares *Kaïchan-Kulluk-Khan*, troisième empereur de la dynastie des Mongols de la Chine, naquit le dix-neuvième jour de la septième lune de la dix-huitième année tchyouan (1281), fut appelé au trône en 1307, et mourut à la première lune 1311. Il était fils de Talansapala, et depuis 1299 il servait dans l'armée mongole du nord. Apprenant la mort de Timour, il quitta les monts Altaï, qu'il occupait alors, et se rendit à Karakoroum, où il assembla tous les grands de la nation. Mais les événements de la cour de Pékin devaient le faire balancer sur la conduite qu'il avait à tenir. Deux femmes à la tête d'un parti puissant se disputaient le trône. L'impératrice, veuve de Timour, voulait élever à l'empire Ananta, petit-fils de Koubilaï, et la mère de Khaïsang prétendait faire couronner son plus jeune fils, Aiyoulipalipatha, au détriment de son aîné. Khaïsang, après avoir été proclamé empereur à Chang-Tou, dans le Lieo-Toung, se rendit à Tatou (Pékin), où il fit mourir les partisans du prince Ananta, l'impératrice et le prince lui-même, et donna à la première année de son règne (1308) le titre de *tchita* (suprême grandeur), que rien ne justifie. Beaucoup d'intrigues entre les princes issus de Tchingkis, les démêlés continuels des officiers chinois avec les lamas, que l'empereur était accusé de favoriser injustement, voilà tout ce que nous présentent les quatre années que ce prince passa sur le trône. L'histoire lui reproche d'avoir trop aimé le vin, les femmes et les lamas. Il cultiva les lettres et les sciences, et protégea les savants. La première année de son règne, Phoulo-Timour ayant terminé sa traduction mongole du livre *De l'Obéissance filiale*, Khaïsang la fit imprimer avec un décret où il donnait à Confucius les éloges les plus magnifiques. L'année suivante, le collége des Han reçut l'ordre de travailler à la rédaction de l'histoire des Mongols. Il fit également rassembler dans un recueil de 9,000 articles toutes les dispositions des empereurs qui l'avaient précédé. Ce fut enfin sous ce prince que Tsurdji-Oser acheva la composition de l'écriture mongole. Khaïsang eut pour successeur

son frère Aiyoulipalipatha, qui régna sous le nom mongol d'*Œldjaïtou* et sous le titre chinois de *Jin-Tsoung*. F.-X. Tessier.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine. — *Li-tai ti-wang mien-piao*. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — Grosier, *Description générale de la Chine*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, IV. — Morisson, *La Chine*. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

KHALAF, prince de la dynastie des Soffarides, roi du Séistan, dans la Perse orientale, l'an de l'hégire 357 (964 de J.-C.), mort en 399 (1008-1009 de J.-C.). La dynastie des Soffarides (Chaudronniers), après quelques règnes brillants, s'était éteinte en 915, dans la personne de Thaher, petit-fils d'Amrou-Ben-Laïth. Le Séistan, dernière possession de cette famille, passa aux Samanides, ses vainqueurs. Mais Khalaf, fils d'Ahmed, reconquit l'héritage de ses ancêtres, et y régna d'abord comme vassal de Mansour Ier, souverain samanide. Pendant un pèlerinage qu'il fit à La Mekke en 353 (964), Thaher, son frère, qu'il avait chargé du gouvernement en son absence, débaucha l'armée, et s'empara de plusieurs places importantes. Aidé de Mansour, Khalaf triompha de l'usurpateur et de son fils Houcéin, et rentra en possession de ses États. Peu de temps après, oubliant les services de l'émir samanide, Khalaf voulut se déclarer souverain indépendant. Mansour lui opposa vainement Houcéin, fils de Thaher; sa mort et les troubles qui agitèrent la minorité de Nouth II, son successeur, favorisèrent les desseins de l'ambitieux Soffaride. Il se défendit pendant sept ans dans la forteresse d'Arek, et n'abandonna cette place que pour employer ailleurs plus utilement ses troupes. Fortifié dans son château de That, il fomentait des troubles dans le royaume samanide et travaillait à sa ruine. Les Gaznévides du Khorassan et les Bovides du Kerman, ses voisins, eurent à leur tour à souffrir de sa perfidie. Pendant que Sébektéghin, émir de Ghazna, portait la guerre dans les Indes sous prétexte de répandre le mahométisme, Khalaf s'était emparé de la ville de Bosk. Il ne put garder sa conquête; mais il sut du moins apaiser, par des présents et de bonnes raisons, la colère du prince ghaznévide. Il ne fut pas plus heureux, quoique plus criminel, dans ses tentatives contre le Kerman. Au mépris des traités conclus avec Adhad ed-Daulah, Amrou, fils de Khalaf, envahit ce pays sous le règne de Samsam ed-Daulah, son successeur. Vainqueur, puis vaincu, il peut à peine gagner le Séistan, où son père le fait mettre à mort pour le punir de sa défaite.

Cependant, les Bovides menacent le Séistan. Khalaf, pour échapper à leur vengeance, amuse Oustad-Hormouz par des protestations de paix et d'amitié, envoie à la cour du prince un ambassadeur, qu'il fait empoisonner lui-même pendant les négociations, afin de rejeter sur les Bovides tout l'odieux d'un tel forfait. Mais l'expédition préparée par une si atroce perfidie ne réussit pas. Thaher, fils de Khalaf, défait les Déylémites; et, après être resté trois mois maître de la province, il est forcé de l'évacuer et de rentrer dans ses États. Cet insuccès ne fait qu'irriter son ambition. Tandis que Mahmoud, fils de Sébektéghin, réprime les rebelles du Mawrennahr, Thaher envahit le Hérat, possédé par Baïkara, oncle de Mahmoud, et s'empare de Foucheng (999). Baïkara ne reprend cette ville un instant que pour la perdre avec la vie. Mahmoud, pour venger la mort de son oncle, à qui Thaher a fait trancher la tête, vient assiéger Khalaf dans la forteresse d'Asfchond. Le rusé Soffaride échappe encore au châtiment par des flatteries, des promesses et des présents. Mais il se voit bientôt attaqué par son propre fils, Thaher, qui, après avoir échoué dans une première tentative de révolte, en 1001-1002, et s'être enfui dans le Kerman, dont il s'est rendu maître, revient, chassé par Oustad-Hormouz, dans le Séistan, bien déterminé à détrôner son père. Pour se soustraire au danger qui le menace, Khalaf a recours à ses armes ordinaires, à la ruse et à la perfidie. Il abdique en faveur de son fils, et après quelques mois de solitude, feignant une maladie, il le fait appeler comme pour lui donner ses dernières instructions, mais en réalité pour s'emparer de sa personne, le tuer et l'ensevelir de ses propres mains. Khalaf fait en vain répandre le bruit que Thaher s'est tué lui-même de désespoir. Mais quelques courtisans, témoins du crime et révoltés d'une telle atrocité, appellent Mahmoud, prince de Ghazna. Assiégé dans son château de That, le parricide demande à capituler, remet à Mahmoud les clefs de la forteresse et le reconnaît pour son *sultan*, titre jusque alors inconnu et qui fut depuis en usage parmi les princes musulmans. Mahmoud, flatté de cet honneur et plus encore des présents qui lui furent offerts, pardonna à Khalaf et le laissa, sous sa suzeraineté, gouverner le Séistan. Mais Khalaf ne faisait des traités que pour les violer. Après le départ de Mahmoud, il s'appuya du khan des Tartares, afin de reconquérir son indépendance. Mahmoud revint dans le Séistan, battit son infidèle vassal, le fit prisonnier et l'envoya d'abord quatre ans dans la province de Dgiorgian (1003-1007), puis dans la forteresse de Khaïdern, au midi du Nisabour, où il le fit surveiller jusqu'à sa mort, qui arriva l'an de l'hégire 399 (1008-1009 de J.-C.). Tel fut Khalaf, que les historiens et les poëtes contemporains ont célébré comme l'un des plus illustres princes de son siècle, à cause, sans doute, de la constante protection qu'il accorda aux lettres et aux savants. Mais ce jugement intéressé ne saurait être sans restriction confirmé par la postérité. L'histoire équitable dira que Khalaf ne porta sur le trône ni les talents qui font les grands princes, ni les vertus qui font les bons rois. Il publia une édition du Coran avec les explications et les différentes versions des plus célèbres com-

mentateurs. Il choisit pour ce travail les hommes les plus remarquables par leur piété et leur savoir. L'original de cette compilation, la plus complète en ce genre, et qui ne formait pas moins de cent volumes, a été conservé à Nichapour jusqu'en 545 (1150-1151 de J.-C.), époque à laquelle il fut transporté dans la ville d'Ispahan, sous le règne des Seldjoucides. Le Séistan, incorporé par Mahmoud à l'empire ghaznévide, fut gouverné cependant par des princes soffarides, tour à tour tributaires ou indépendants suivant les circonstances, jusqu'à l'extinction de cette dynastie, en 951 de l'hégire (1544-1545 de J.-C.). Alors cette province, conquise en 1511 par Ismael Ier, fondateur de la dynastie des Sofys, fut définitivement réunie à la Perse, sous le règne de son fils Schah-Thamas Ier. F.-X. Tessier.

Aboulféda. — Mirkhond, *Raouzet-al-Safa*. — Khondemyr, *Khelossat-al-Akhbar*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Pocock, *Historia compendiosa Dynastiarum*; 2 vol. — Malcolm, *Histoire de la Perse*. — Abel Remusat, *Melanges Asiatiques*. — *An. Orient.*, partie I.

KHALED, célèbre général arabe, né en 582, mort à Émèse, en l'an 21 de l'hégire (9 décembre 641, 29 novembre 642). Il était fils de Walid, petit-fils de Makhzoum, chef de la race des Makhzoumites, branche de la tribu des Coraïchites. Il prit d'abord le parti de sa tribu contre Mahomet. A la bataille d'Ohad, livrée la troisième année de l'hégire, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite par les Mekkois, battit les troupes déjà victorieuses du prophète, et les mit en déroute. Dans cette journée, Mahomet fut blessé et perdit un de ses oncles. Cependant les succès de Mahomet en Arabie, la paix conclue avec les Mekkois, sa puissance qui allait grandissant de plus en plus, la gloire, les plaisirs et les richesses qu'il promettait à ses sectateurs, commencèrent à ébranler les convictions de Khaled. Les imprudences des Koraïchites, la division qui se mit dans leurs rangs, achevèrent de l'attacher au parti du prophète. La septième année de l'hégire (629) il se rendit à Médine, auprès de Mahomet, avec Amrou ben-Alas. La conversion de ces deux guerriers accrut l'audace de Mahomet, qui envoya 3,000 hommes contre les Grecs de Syrie, pour venger la mort d'un de ses ambassadeurs. Les deux armées se rencontrèrent à Mutali. Déjà les généraux Zaïd, Djaafar et Abdallah avaient été tués, et les musulmans, inférieurs en nombre, commençaient à plier, lorsque Khaled, prenant en main l'étendard, les rappela au combat, et les ramena vainqueurs à Médine (630). Cette victoire lui valut le surnom d'*Épée de Dieu*, sous lequel il est désigné par les contemporains. Lorsque Mahomet, à la tête de 10,000 hommes, marcha contre La Mekke, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite, lui fut d'un grand secours pour s'emparer de cette ville. Il arrêta les succès du faux prophète Mosaïlamah, dont le parti ne fut entièrement détruit que sous le règne d'Abou Bekr, en 633. Cependant, Mahomet étant mort à Médine le 17 juin 632, Abou-Bekr, son successeur, envoya Khaled faire la conquête de l'Irack en l'an 12 de l'hégire (18 mars 633). Ce général envahit d'abord le *Sowad*, ou les plaines de l'Irack, et les villes d'Anbarr et d'Aïn-Altaman sur les bords de l'Euphrate; puis, revenant vers la Syrie, il prit Daumat al-Djandal, au milieu du désert. Abou-Bekr le rappela bientôt du théâtre de ses conquêtes, pour lui confier le commandement en chef de l'expédition dirigée contre la Syrie. Aidé des généraux Amrou et Abou-Obéidah, Khaled s'empare de Bostra, de Palmyre, met le siége devant Damas, au mois de février 633, et bat les armées romaines près d'Adjnadin et d'Émèse. Vainqueur, il revient vers Damas dont il s'empare de vive force le 30e d'août 634, pendant que d'un autre côté Abou-Obéidah acceptait la capitulation de la ville. Trois jours furent accordés aux vaincus pour assurer leur retraite. Les trois jours expirés, Khaled avec ses cavaliers s'élança à leur poursuite, les atteignit près de Laodicée et en fit un horrible carnage. Une fille de l'empereur Héraclius fut cependant épargnée et renvoyée honorablement à son père. Abou-Bekr mourut le jour même de la prise de Damas. A la nouvelle de l'élévation d'Omar, Khaled s'écria : « Je ne suis donc plus général. » Omar n'avait jamais pu pardonner à Khaled d'avoir obtenu de préférence à lui le commandement en chef de l'expédition de Syrie. Khaled ayant fait massacrer Malek, prince d'Iarbonna, pour épouser sa femme, qu'il aimait, Omar s'était servi du prétexte d'une action si révoltante pour l'accuser auprès d'Abou-Bekr. Mais le khalife, à l'exemple de Mahomet, ferma les yeux sur les vices de ce général, parce qu'il avait besoin de son épée. Omar, parvenu au khalifat, put satisfaire son ressentiment. Il retira le commandement à Khaled pour le confier au général Abou-Obéidah. Khaled n'en eut pas moins la part la plus glorieuse dans les victoires du monastère d'Obilkodos et d'Iarmouk, dans la prise de Kinesrin (l'ancienne Chalcis), d'Alhadir, de Balbek, d'Arrestan, de Hama, de Schizar, d'Émèse, de Jérusalem et d'Alep, etc.; en un mot dans la conquête de la Syrie, qui fut terminée en six ans (632-638). Khaled mourut à Émèse, à l'âge de soixante ans, l'an 21 de l'hégire (642), en regrettant le sort des guerriers tombés sur le champ de bataille. Khaled eut de grandes qualités et de grands défauts. La mauvaise foi, la cruauté qu'il montra dans plusieurs circonstances ne sauraient faire oublier ses talents militaires, et la magnanimité avec laquelle il descendit sans murmurer aux emplois subalternes, et sacrifia de bonne foi, son génie et ses forces à la gloire d'un général qui avait servi sous son commandement et auquel il se sentait supérieur. F.-X. Tessier.

Aboulfarage, *Chron. Arab.* — Aboulféda, *An. Musl.* — Elmacin, *Historia Sarracenorum*. — Okley, *Histoire des Sarrasins*, t. I. — *Histoire univ.*, t. XV, édit. in-4°.

son frère Aiyoulipalipatha, qui régna sous le nom mongol d'*Œldjaïtou* et sous le titre chinois de *Jin-Tsoung*. F.-X. Tessier.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine. — *Li-tai ti-wang nien-piao*. — Mailla, *Histoire génerale de la Chine*. — Grosier, *Description générale de la Chine*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, IV. — Morisson, *La Chine*. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

KHALAF, prince de la dynastie des Soffarides, roi du Séistan, dans la Perse orientale, l'an de l'hégire 357 (964 de J.-C.), mort en 399 (1008-1009 de J.-C.). La dynastie des Soffarides (Chaudronniers), après quelques règnes brillants, s'était éteinte en 915, dans la personne de Thaher, petit-fils d'Amrou-Ben-Laïth. Le Séistan, dernière possession de cette famille, passa aux Samanides, ses vainqueurs. Mais Khalaf, fils d'Ahmed, reconquit l'héritage de ses ancêtres, et y régna d'abord comme vassal de Mansour I[er], souverain samanide. Pendant un pèlerinage qu'il fit à La Mekke en 353 (964), Thaher, son frère, qu'il avait chargé du gouvernement en son absence, débaucha l'armée, et s'empara de plusieurs places importantes. Aidé de Mansour, Khalaf triompha de l'usurpateur et de son fils Houcéin, et rentra en possession de ses États. Peu de temps après, oubliant les services de l'émir samanide, Khalaf voulut se déclarer souverain indépendant. Mansour lui opposa vainement Houcéin, fils de Thaher; sa mort et les troubles qui agitèrent la minorité de Nouth II, son successeur, favorisèrent les desseins de l'ambitieux Soffaride. Il se défendit pendant sept ans dans la forteresse d'Arek, et n'abandonna cette place que pour employer ailleurs plus utilement ses troupes. Fortifié dans son château de That, il fomentait des troubles dans le royaume samanide et travaillait à sa ruine. Les Gaznévides du Khorassan et les Bovides du Kerman, ses voisins, eurent à leur tour à souffrir de sa perfidie. Pendant que Sébektéghin, émir de Ghazna, portait la guerre dans les Indes sous prétexte de répandre le mahométisme, Khalaf s'était emparé de la ville de Bosk. Il ne put garder sa conquête; mais il sut du moins apaiser, par des présents et de bonnes raisons, la colère du prince ghaznévide. Il ne fut pas plus heureux, quoique plus criminel, dans ses tentatives contre le Kerman. Au mépris des traités conclus avec Adhad ed-Daulah, Amrou, fils de Khalaf, envahit ce pays sous le règne de Samsam ed-Daulah, son successeur. Vainqueur, puis vaincu, il peut à peine gagner le Séistan, où son père le fait mettre à mort pour le punir de sa défaite.

Cependant, les Bovides menacent le Séistan. Khalaf, pour échapper à leur vengeance, amuse Oustad-Hormouz par des protestations de paix et d'amitié, envoie à la cour du prince un ambassadeur, qu'il fait empoisonner lui-même pendant les négociations, afin de rejeter sur les Bovides tout l'odieux d'un tel forfait. Mais l'expédition préparée par une si atroce perfidie ne réussit pas. Thaher, fils de Khalaf, défait le Déylémites; et, après être resté trois mois maîtr de la province, il est forcé de l'évacuer et d rentrer dans ses États. Cet insuccès ne fait qu'ir riter son ambition. Tandis que Mahmoud, fil de Sébektéghin, réprime les rebelles du Mawren nahr, Thaher envahit le Hérat, possédé par Baï kara, oncle de Mahmoud, et s'empare de Fou cheng (999). Baïkara ne reprend cette ville u instant que pour la perdre avec la vie. Mah moud, pour venger la mort de son oncle, à qu Thaher a fait trancher la tête, vient assiége Khalaf dans la forteresse d'Asfchoud. Le rus Soffaride échappe encore au châtiment par de flatteries, des promesses et des présents. Mai il se voit bientôt attaqué par son propre fils Thaher, qui, après avoir échoué dans une pre mière tentative de révolte, en 1001-1002, et s'êtr enfui dans le Kerman, dont il s'est rendu maître revient, chassé par Oustad-Hormouz, dans l Séistan, bien déterminé à détrôner son père Pour se soustraire au danger qui le menace Khalaf a recours à ses armes ordinaires, à l ruse et à la perfidie. Il abdique en faveur de so fils, et après quelques mois de solitude, feignan une maladie, il le fait appeler comme pour lu donner ses dernières instructions, mais en réa lité pour s'emparer de sa personne, le tuer e l'ensevelir de ses propres mains. Khalaf fait e vain répandre le bruit que Thaher s'est tué lui même de désespoir. Mais quelques courtisans, té moins du crime et révoltés d'une telle atrocité appellent Mahmoud, prince de Ghazna. Assiég dans son château de That, le parricide demand à capituler, remet à Mahmoud les clefs de la for teresse et le reconnaît pour son *sultan*, titr jusque alors inconnu et qui fut depuis en usag parmi les princes musulmans. Mahmoud, flatt de cet honneur et plus encore des présents qu lui furent offerts, pardonna à Khalaf et le laissa sous sa suzeraineté, gouverner le Séistan. Mai Khalaf ne faisait des traités que pour les violer Après le départ de Mahmoud, il s'appuya du kha des Tartares, afin de reconquérir son indépen dance. Mahmoud revint dans le Séistan, batti son infidèle vassal, le fit prisonnier et l'envoy d'abord quatre ans dans la province de Dgior gian (1003-1007), puis dans la forteresse d Khaïdern, au midi du Nisabour, où il le fit sur veiller jusqu'à sa mort, qui arriva l'an de l'hé gire 399 (1008-1009 de J.-C.). Tel fut Khalaf, qu les historiens et les poëtes contemporains on célébré comme l'un des plus illustres princes d son siècle, à cause, sans doute, de la constant protection qu'il accorda aux lettres et aux sa vants. Mais ce jugement intéressé ne saurai être sans restriction confirmé par la postérité L'histoire équitable dira que Khalaf ne porta su le trône ni les talents qui font les grands prin ces, ni les vertus qui font les bons rois. Il publi une édition du Coran avec les explications e les différentes versions des plus célèbres com

mentateurs. Il choisit pour ce travail les hommes les plus remarquables par leur piété et leur savoir. L'original de cette compilation, la plus complète en ce genre, et qui ne formait pas moins de cent volumes, a été conservé à Nichapour jusqu'en 545 (1150-1151 de J.-C.), époque à laquelle il fut transporté dans la ville d'Ispahan, sous le règne des Seldjoucides. Le Séistan, incorporé par Mahmoud à l'empire ghaznévide, fut gouverné cependant par des princes soffarides, tour à tour tributaires ou indépendants suivant les circonstances, jusqu'à l'extinction de cette dynastie, en 951 de l'hégire (1544-1545 de J.-C.). Alors cette province, conquise en 1511 par Ismael Ier, fondateur de la dynastie des Sofys, fut définitivement réunie à la Perse, sous le règne de son fils Schah-Thamas Ier. F.-X. TESSIER.

Aboulféda. — Mirkhond, *Raouzet-al-Safa*. — Khondemyr, *Khelossat-al-Akhbar*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Pocock, *Historia compendiosa Dynastiarum*; 2 vol. — Malcolm, *Histoire de la Perse*. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*. — *An. Orient.*, partie I.

KHALED, célèbre général arabe, né en 582, mort à Émèse, en l'an 21 de l'hégire (9 décembre 641, 29 novembre 642). Il était fils de Walid, petit-fils de Makhzoum, chef de la race des Makhzoumites, branche de la tribu des Coraïchites. Il prit d'abord le parti de sa tribu contre Mahomet. A la bataille d'Ohad, livrée la troisième année de l'hégire, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite par les Mekkois, battit les troupes déjà victorieuses du prophète, et les mit en déroute. Dans cette journée, Mahomet fut blessé et perdit un de ses oncles. Cependant les succès de Mahomet en Arabie, la paix conclue avec les Mekkois, sa puissance qui allait grandissant de plus en plus, la gloire, les plaisirs et les richesses qu'il promettait à ses sectateurs, commencèrent à ébranler les convictions de Khaled. Les imprudences des Koraïchites, la division qui se mit dans leurs rangs, achevèrent de l'attacher au parti du prophète. La septième année de l'hégire (629) il se rendit à Médine, auprès de Mahomet, avec Amrou ben-Alas. La conversion de ces deux guerriers accrut l'audace de Mahomet, qui envoya 3,000 hommes contre les Grecs de Syrie, pour venger la mort d'un de ses ambassadeurs. Les deux armées se rencontrèrent à Mutali. Déjà les généraux Zaïd, Djaafar et Abdallah avaient été tués, et les musulmans, inférieurs en nombre, commençaient à plier, lorsque Khaled, prenant en main l'étendard, les rappela au combat, et les ramena vainqueurs à Médine (630). Cette victoire lui valut le surnom d'*Épée de Dieu*, sous lequel il est désigné par les contemporains. Lorsque Mahomet, à la tête de 10,000 hommes, marcha contre La Mekke, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite, lui fut d'un grand secours pour s'emparer de cette ville. Il arrêta les succès du faux prophète Mosaïlamah, dont le parti ne fut entièrement détruit que sous le règne d'Abou Bekr, en 633. Cependant, Mahomet étant mort à Médine le 17 juin 632, Abou-Bekr, son successeur, envoya Khaled faire la conquête de l'Irack en l'an 12 de l'hégire (18 mars 633). Ce général envahit d'abord le *Sowad*, ou les plaines de l'Irack, et les villes d'Anbarr et d'Aïn-Altaman sur les bords de l'Euphrate; puis, revenant vers la Syrie, il prit Daumat al-Djandal, au milieu du désert. Abou-Bekr le rappela bientôt du théâtre de ses conquêtes, pour lui confier le commandement en chef de l'expédition dirigée contre la Syrie. Aidé des généraux Amrou et Abou-Obéidah, Khaled s'empare de Bostra, de Palmyre, met le siége devant Damas, au mois de février 633, et bat les armées romaines près d'Adjnadin et d'Émèse. Vainqueur, il revient vers Damas dont il s'empare de vive force le 30e d'août 634, pendant que d'un autre côté Abou-Obéidah acceptait la capitulation de la ville. Trois jours furent accordés aux vaincus pour assurer leur retraite. Les trois jours expirés, Khaled avec ses cavaliers s'élança à leur poursuite, les atteignit près de Laodicée et en fit un horrible carnage. Une fille de l'empereur Héraclius fut cependant épargnée et renvoyée honorablement à son père. Abou-Bekr mourut le jour même de la prise de Damas. A la nouvelle de l'élévation d'Omar, Khaled s'écria : « Je ne suis donc plus général. » Omar n'avait jamais pu pardonner à Khaled d'avoir obtenu de préférence à lui le commandement en chef de l'expédition de Syrie. Khaled ayant fait massacrer Malek, prince d'Iarbonna, pour épouser sa femme, qu'il aimait, Omar s'était servi du prétexte d'une action si révoltante pour l'accuser auprès d'Abou-Bekr. Mais le khalife, à l'exemple de Mahomet, ferma les yeux sur les vices de ce général, parce qu'il avait besoin de son épée. Omar, parvenu au khalifat, put satisfaire son ressentiment. Il retira le commandement à Khaled pour le confier au général Abou-Obéidah. Khaled n'en eut pas moins la part la plus glorieuse dans les victoires du monastère d'Obilkodos et d'Iarmouk, dans la prise de Kinesrin (l'ancienne Chalcis), d'Alhadir, de Balbek, d'Arrestan, de Hama, de Schizar, d'Émèse, de Jérusalem et d'Alep, etc.; en un mot dans la conquête de la Syrie, qui fut terminée en six ans (632-638). Khaled mourut à Émèse, à l'âge de soixante ans, l'an 21 de l'hégire (642), en regrettant le sort des guerriers tombés sur le champ de bataille. Khaled eut de grandes qualités et de grands défauts. La mauvaise foi, la cruauté qu'il montra dans plusieurs circonstances ne sauraient faire oublier ses talents militaires, et la magnanimité avec laquelle il descendit sans murmurer aux emplois subalternes, et sacrifia de bonne foi, son génie et ses forces à la gloire d'un général qui avait servi sous son commandement et auquel il se sentait supérieur. F.-X. TESSIER.

Aboulfarage, *Chron. Arab.* — Aboulféda, *An. Musl.* — Elmacin, *Historia Sarracenorum*. — Okley, *Histoire des Sarrasins*, t. I. — *Histoire univ.*, t. XV, édit. in-4°.

KHALIL, fils d'Ahmed, surnommé à la fois *Abou Abd-Arrahman Azdi*, *Basri*, *Ferahidi* et *Yahmedi*, poëte, musicien et grammairien arabe, naquit vers l'an 718 de J.-C., et mourut à Bassorah, vers l'an 786. Cette dernière date paraît la plus certaine; Aboulféda et d'autres historiens placent sa mort en 776-777 de J.-C. et même 775. A la connaissance de la grammaire il joignit celle de la musique. Il réduisit la prosodie arabe à un système ingénieux, représenté par cinq cercles renfermant quinze sortes de vers, complété depuis par une seizième, due au grammairien Akhfasch. Khalil imagina, dit-on, ce système, qui fait l'admiration des Arabes, en entendant le chaudron résonner sous les coups des chaudronniers. Khalil avait des mœurs pures et des habitudes simples. Il habitait à Bassorah une échoppe de peu de valeur. Son amour de l'étude causa sa mort : un jour il était absorbé par un problème à résoudre; il heurta si violemment de la tête contre une colonne qu'il mourut du coup. Il a écrit sur la musique, la grammaire et la prosodie, divers ouvrages, parmi lesquels le *Kitab-Alain*, espèce de dictionnaire. Quelques critiques orientaux, frappés des erreurs que renferme ce livre, prétendent qu'il n'est point de Khalil. On peut supposer, en effet, qu'il a été commencé par lui, mais complété par d'autres. On a recueilli des vers et des maximes de Khalil, où parfois se rencontre un grand sens : « Quand tu ne peux pas réussir dans une chose, disait-il, laisse-la pour t'appliquer à ce qui est proportionné à tes forces. » Un jeune homme à qui il enseignait sa prosodie, sentant que c'était à lui que s'appliquait cette maxime, ne reparut plus chez lui dès le lendemain. « On ne s'aperçoit, disait-il encore, des erreurs d'un maître qu'après avoir étudié sous un autre. » Le grammairien Sebouyb ou Sibwaih fut disciple de Khalil. V. R.

D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*

KHALIL (*Dhahery Ben-Schahin*), écrivain et homme d'État arabe du quinzième siècle. Il fut successivement gouverneur d'Alexandrie, directeur des monnaies du Caire et vizir; il redigea, vers l'an 824 de l'hégire (1421 de notre ère), un ouvrage, partie géographique, partie historique, sur l'Egypte. Ce livre a pour titre : *Zobdad Kaschef al memalek* (La Crème de l'exposition détaillée des provinces et du tableau des chemins); il nous en est parvenu des extraits, que le savant Silvestre de Sacy a publiés dans le tome II de sa *Chrestomathie Arabe*, en y joignant une traduction et des notes. Volney, dans son *Voyage en Syrie et en Egypte*, en a donné une analyse d'une étendue considérable. G. B.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. IV, p. 671, édit. in-fol. — Rossi, *Dizionario degli Autori Arabi*, p. 61.

KHALIL-PACHA, grand-vizir ottoman, sous Amurath II, exécuté en 1453. Par ses conseils, Amurath, qui avait abdiqué, remonta sur le trône vers 1442. Ce retour du sultan tint en respect les janissaires et amena la dissolution de la ligue chrétienne, suivie bientôt de la victoire de Varna (1444). Auteur de ces grands changements, Khalil-Pacha dut craindre d'être l'objet de la haine de Mahomet, fils d'Amurath, depuis Mahomet II. Cependant, à l'avénement de ce prince, Khalil-Pacha eut la direction des affaires sous le titre de grand-vizir. Il fut le conseiller du sultan lors du siége de Constantinople. Mais, après la prise de cette ville, il fut accusé par les Grecs de s'être laissé corrompre par eux à prix d'argent, d'avoir violé les promesses qu'il leur avait faites et trahi le sultan, au point d'avoir, dans des lettres secrètes, invité les assiégés à se défendre vaillamment. Il fut jeté dans un cachot, et quarante jours après il subit la peine capitale. V. R.

Hammer, *Gesch. des Osmann. Reichs.*

KHALIL-BEG, fils du célèbre Uzun-Assan, fondateur de la dynastie des Ac-Coionlus, ou Turcomans du *Mouton-blanc*, succéda à son père en 1478. Il ne fit que paraître sur le trône. Ses cruautés et ses vices le rendirent odieux. Il perdit une bataille contre deux de ses frères, et fut assassiné après un règne de six mois. Yacoub-Beg, surnommé Baiandurí, lui succéda. L'empire des Ac-Coionlus comprenait à cette époque la Perse et le Khorassan. F.-X. T.

Malcolm, *Histoire de Perse*. — *An. Orient.*, part. I.

KHALIL-ULLAH-KHAN, général mogol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il devint *bakchi*, ou grand-maître de la cavalerie, sous l'empereur Schah-Jéhan. Dans la guerre que se firent les quatre fils de ce prince, il embrassa le parti de Dara, l'aîné, contre Aureng-Zeb et Morad-Bakh. A la bataille de Samonguer il commandait les 30,000 Mogols qui composaient l'aile droite de son armée. Pour se venger d'un affront qu'il avait reçu de Dara, il resta, pendant toute l'action, tranquille spectateur du combat, sans permettre qu'aucun de ses cavaliers tirât une seule flèche. Non content de cette première trahison, il veut arracher à tout prix la victoire des mains de Dara. Le voyant prêt à fondre sur l'armée auxiliaire d'Aureng-Zeb, commandée par son frère Morad-Bakh, il se précipite à sa rencontre, et lui crie : « Que Votre Majesté soit saine et sauve! Elle a remporté la victoire. ... Au nom de Dieu, descendez de votre éléphant et montez à cheval : que reste-t-il à faire, sinon que de poursuivre ces fuyards; allons! ne souffrons pas qu'ils nous échappent. » Trompé par ces paroles flatteuses, Dara descend de son éléphant. Son armée, qui ne le voit plus, le croit mort et se débande. La victoire lui échappe et l'empire avec elle (1657). Étrange destinée des empires! Aureng-Zeb, pour avoir tenu ferme un instant sur un éléphant, se voit maître de la couronne de l'Indoustan, et Dara, pour en être descendu un quart d'heure trop tôt, est précipité du trône. Et tout cela fut l'ouvrage d'un seul homme, d'un traître, de Khalil-

han. Quand Aureng-Zeb se fut emparé
ume et de la personne de Dara, Khalil-
han fut encore un des premiers à lui
la rt de ce prince, en 1661. Sa
ois accomplie, Khalil disparaît
ire. F.-X. T.

Carert, *Voyage aux Indes*. — Dorn, *Histoire
ans*. — *As. Orient.*, partie II.

NDORAN, général de Mohammed-Schah,
ur mogol de l'Indoustan, aida ce prince
ustraire, par un meurtre, à la tyrannie
-Hassan-Khan, en 1720, et fut, en ré-
se de ce service, nommé trésorier gé-
vec le titre d'émir al-omrah. Khandoran
and-vizir Kamroddin, homme incapable
mpu, exercèrent sur l'esprit indolent du
ue une influence qui fit des mécontents et
atale à l'empire. Chargés de repousser Ra-
ou, chef des Maharattes, qui, après avoir
la province de Malva et pillé le Guzarate,
qu'aux environs de Gualéor et de Delhi,
ran et Kamroddin agirent avec tant de
, que l'ennemi parut bientôt aux portes de
tale. Les deux généraux, Émir-Khan et
-Khan, avaient été battus, et les Maharattes
osaient à entrer dans la ville lorsque arri-
Khandoran, Kamroddin et Saadit-Khan.
emi, affaibli déjà par plusieurs combats,
plétement défait, et pouvait être anéanti
ésorier et le grand-vizir, plus jaloux de
quillité personnnelle que de la gloire de
eur et des intérêts de l'empire, n'eussent
une feinte soumission et une paix inu-
37). Deux émirs, Nézam el-Moulk, gou-
r du Décan, et Saadit-Khan, gouverneur
ch, qui avaient à se plaindre des deux mi-
régents, résolurent de se venger, même
pens de l'empire. Ils appelèrent dans
le roi de Perse, Nadir-Schah-Thamas-
Khan. Ce conquérant entra dans l'Indous-
c une armée nombreuse, et livra aux Mo-
ès de Lahor, le 15 février 1739, une ba-
ui coûta la vie à Khandoran et l'empire
mmed. F.-X. Tessier.

Voyage en Turquie et en Perse. — Dorn, *His-
Afghans*. — *Histoire universelle*, t. XVIII. —
ent., partie II.

NG (1), empereur de Chine, le second
t très-pure),
né , mort le 20 dé-
1722. était *Hiouen-Ye*
elle bleue). En , il succéda à Chun-
on père, qui l'a désigné pour occuper
e peu de temps a t sa mort. Comme
n'avait pas ore atteint l'âge de
, quatre mandar furent choisis pour
le conseil de régence; mais cette tu-
dura pas longtemps pour le jeune em-
, car à peine eut-il atteint sa treizième
qu'il profita de la mort de l'un des quatre
pour prendre en mains les rênes du
vaste empire des Tartares Mandchoux et se faire déclarer majeur; et afin de n'être point troublé dans ses desseins, il fit arrêter un des trois autres régents, accusé de plusieurs crimes, le fit juger sur douze chefs d'accusation, puis condamner, lui et son troisième fils, à être mis en pièces, et ses sept autres enfants à être décapités; tous les biens qu'ils possédaient furent en outre confisqués au profit de l'État. Ce trait de sauvage résolution suffit pour assurer au jeune monarque la liberté de gouverner la Chine, sans avoir à souffrir de la tutelle, souvent gênante, des mandarins puissants et ambitieux auxquels avait été confiée la régence de l'empire, depuis la mort de Chun-Tchi. Un des premiers actes de l'empereur Khang-Hi fut de régler le système astronomique qui devait être suivi à l'observatoire impérial de Chine. Il s'agissait d'opter entre l'astronomie chinoise et l'astronomie européenne, que les Pères jésuites avaient commencé à introduire au Céleste Empire. Malgré le rapport des neuf tribunaux de Péking, qui demandaient le retour aux anciennes méthodes, l'empereur reconnut la supériorité des Occidentaux en fait d'astronomie, et le père Ferdinand Verbiest (connu en Chine sous le nom de Nan-hoaï-jin) fut nommé président du tribunal des mathématiques. Peu de temps après, ce savant jésuite enseignait les principes des principales sciences européennes à Khang-Hi lui-même, qui y consacrait, avec une ardeur peu commune, tous les loisirs que lui laissait la direction des affaires. En l'année 1673, une révolte formidable éclata dans l'empire. Ou-san-Kouéi, prince tributaire du Yunnan, bien qu'il eût déjà atteint un âge avancé, avait été accusé par les grands de Péking de maintenir continuellement ses troupes sous les armes et de les exercer aux pratiques militaires, afin de se mettre à même de faire un jour irruption sur le territoire chinois et de renverser la puissance impériale. Khang-Hi, d'abord peu disposé à écouter ces insinuations, se décida néanmoins à envoyer au prince du Yunnan l'ordre de se rendre à la cour, afin d'y présenter l'hommage de ses États; cette formalité, dont il ne s'était point acquitté depuis longtemps, devait offrir une excellente occasion pour sonder ses dispositions d'esprit de Ou-san-Kouéi. Mais le prince du Yunnan, averti par son fils, qui demeurait comme otage à Péking, des motifs pour lesquels on l'appelait à la cour, répondit aux envoyés de Khang-Hi qu'il connaissait trop bien le mobile qui avait dicté l'ordre qu'on lui apportait, et que puisque l'empereur avait oublié combien les Tartares lui étaient redevables de leur entrée en Chine, il se rendrait à la capitale avec une escorte de 80,000 soldats. Pendant que Ou-san-Kouéi parcourait les provinces à la tête de son armée, réunissant chaque jour de nouvelles troupes sous sa bannière, le fils de ce prince préparait dans la capitale un vaste complot, dont le but principal était de s'emparer

mandchou *Elkhe-Taifin* (L'inaltérable paix).

de la personne de l'empereur et de faire main basse sur tous les grands mandarins de la cour, afin d'assurer à son père l'entrée libre du palais impérial. Toutefois, ce complot, au lieu d'aboutir au résultat qu'en espéraient les conjurés, fut découvert à temps, et les principaux instigateurs furent mis à mort immédiatement après que cette même peine eut été infligée au fils de Ou-san-Kouéi. Une punition aussi terrible, loin d'effrayer le prince du Yunnan, excita en lui un nouveau désir de vengeance, et il s'efforça plus que jamais d'attacher à ses intérêts les princes de Taï-Wan (Formose), du Kouang-Toung et du Fou-Kien, qui souffraient avec peine la domination chaque jour envahissante des Tartares. En même temps, une révolte venait d'éclater dans le nord de la Chine, où un prince mongol était en train de réunir des forces considérables, dans l'espérance de relever la puissance déchue de la dynastie des Youen (1). La situation des Tartares devenait ainsi très-périlleuse, et il n'y a guère à douter qu'ils n'eussent été chassés de la capitale sans la discorde qui ne tarda pas à éclater parmi les alliés d'Ou-san-Kouéi et sans la politique habile et prompte de l'empereur Khang-Hi.

Ce prince comprit tout d'abord ce qu'il avait à faire pour se soustraire aux dangers qui le menaçaient de toutes parts. Sans perdre un instant, il envoya un corps d'armée contre le prince mongol : celui-ci, surpris inopinément, et ayant à peine le temps de se reconnaître, dut se résoudre à livrer bataille avec le peu de troupes qu'il avait sous la main. Le résultat de cette affaire ne pouvait être douteux : il fut fait prisonnier, ainsi que son frère et ses enfants. Cette victoire anéantit tout germe de désordre du côté des Mongols, et laissa à Khang-Hi la liberté de disposer de toutes ses troupes pour résister aux rebelles qui poursuivaient leurs incursions dans le sud. Sur ces entrefaites (1676), Kaldan (*voy.* ce nom), chef des Œleutes, vint susciter de nouveaux troubles au nord-ouest de l'empire. Khang-Hi crut nécessaire de marcher en personne contre lui, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à mettre fin à cette guerre. Les troupes tartares, encouragées par cet événement, attaquèrent les troupes du Yunnan, les battirent dans trois actions, et allèrent assiéger leur capitale, dans laquelle ils ne tardèrent pas à pénétrer. Le fils du prince du Yunnan (1680) se pendit, afin de ne pas tomber vif entre les mains des Tartares; tous les autres membres de sa famille furent mis à mort, et le tombeau de Ou-san-Kouéi (mort en 1679) lui-même fut violé et ses cendres jetées au vent. Dès lors l'empereur put reporter toute son attention vers l'ouest de la Chine, où plusieurs chefs tartares menaçaient de s'insurger. En 1680, Khang-Hi, convaincu que le prince du Kouang-Toung cherchait à secouer le joug des Tartares, envoya des émissaires chargés de lui remettre un coffre de bois vernissé renfermant une corde de soie jaune avec laquelle le rebelle devait se donner la mort. A cette nouvelle, le prince du Kouang-Toung se fit revêtir de ses plus riches vêtements, ouvrit le coffre, en retira la corde de soie et se pendit. Immédiatement après, les envoyés firent mettre à mort trois des frères du prince et plus de cent de ses principaux officiers. Dès lors le Kouang-Toung fut annexé comme simple province à l'empire tartare. L'année suivante (1681) le prince du Fo-Kien, accusé de dureté envers les mandarins, qui lui reprochaient sa rébellion, fut amené à Péking et livré aux animaux carnassiers, après avoir été coupé en morceaux. Cette exécution fut suivie de l'annexion du Fo-Kien à la couronne tartare, et deux ans plus tard (1683) l'île de Formose vint également s'y réunir. Vers le commencement de l'année 1688, il arriva à Péking un ambassadeur de Russie pour régler la délimitation territoriale des deux empires. Khang-Hi nomma des commissaires extraordinaires auxquels il adjoignit, comme interprètes, les PP. Ant. Pereira et J. Gerbillon, jésuites, afin d'arranger cette affaire. Mais les conférences furent renvoyées à l'année suivante, parce qu'il eût été imprudent de se rendre sur le territoire des Kalkas, qui étaient alors en guerre avec les Œleutes. Le 3 septembre 1689 la paix fut définitivement signée par les plénipotentiaires russe et chinois, dans la ville de Nipchou.

Vers la fin de 1691, les Pères jésuites, attachés par ordre de Khang-Hi au tribunal d'astronomie et de mathématiques de Péking, adressèrent à ce prince un placet dans lequel ils se plaignaient des persécutions que le vice-roi de Tché-Kiang avait fait endurer aux chrétiens et des obstacles qu'il n'avait cessé d'apporter à l'exercice de leur culte. Le placet fut renvoyé au tribunal des rites; un rapport peu favorable à la demande des missionnaires de Péking en émana bientôt après. Mais comme ce rapport ne s'accordait point avec les sentiments de tolérance et de protection de l'empereur envers les jésuites, auxquels il devait l'introduction des sciences européennes en Chine, il donna ordre au tribunal des rites de s'assembler de nouveau et de se joindre au conseil des ministres pour délibérer sur le placet renvoyé à leur examen. Le résultat de la délibération fut cette fois entièrement conforme aux sollicitations des Pères jésuites, et le décret qui suivit le nouveau rapport intima aux mandarins l'ordre de laisser aux chrétiens le libre exercice de leur culte, dans toutes les parties de l'empire chinois. Un incident assez grave vint augmenter considérablement la confiance de Khang-Hi pour les Pères de la Compagnie de Jésus : ce prince, atteint d'une fièvre maligne qui mettait sa vie en danger, eut recours à l'art des médecins du palais; mais, loin de le guérir, les remèdes qu'il reçut d'eux ne firent qu'aggraver

(1) La dynastie mongole dite des *Youen* avait occupé le trône de la Chine depuis 1280 jusqu'en 1368; mais sa domination exclusive ne datait que de l'année 1279.

l'intensité du mal, à un tel point que les docteurs chinois crurent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de suspendre tout traitement, espérant ainsi être plus à même de découvrir le caractère réel de la maladie. Au lieu de suivre leurs conseils, l'empereur prit un remède de provenance européenne : il se sentit promptement soulagé; mais une fièvre intermittente vint l'assaillir peu après. On publia alors dans la capitale un avis par lequel tous ceux qui pouvaient avoir un spécifique contre cette maladie étaient appelés au palais impérial, où des expériences seraient faites pour en constater l'efficacité. Les pères Gerbillon, de Fontaney et Bouvet se présentèrent à la cour avec une certaine quantité de quinquina : après avoir essayé ce médicament sur plusieurs malades et en avoir reconnu les propriétés, il fut administré à Khang-Hi, qui s'en trouva bien et se rétablit au bout de peu de jours. Les médecins chinois furent condamnés à mort par le tribunal des crimes; mais leur peine fut commuée en celle de l'exil; quant aux Pères jésuites, ils reçurent pour prix de leur belle cure une maison située dans l'enceinte du palais, ainsi qu'un terrain où une église fut bâtie plus tard aux frais de l'empereur. Les affaires de Tartarie continuaient toujours à inquiéter le gouvernement de Péking : Khan-Hi, décidé à mettre fin à ces troubles incessants, leva une armée considérable, et partit en personne pour la commander. Après une longue suite de péripéties, l'armée des Œleutes fut mise en déroute, et Kaldan, qui commandait les rebelles, ne trouva d'autre ressource que dans la fuite. Toutefois, ce prince retrouva bientôt les moyens de reconstituer son armée, et avec le secours que lui prêtait en secret le roi du Tibet il continua à fatiguer par ses escarmouches les troupes impériales envoyées à sa poursuite, jusqu'à ce qu'enfin (1697) la mort vint débarrasser Khang-Hi de cet ennemi redoutable, contre lequel il avait déployé en vain toutes les forces stratégiques dont il pouvait disposer. A partir de cette époque la Tartarie fut à peu près entièrement pacifiée, et bientôt le Tibet fut annexé lui-même à l'empire des Taï-Thsing. Grâce à la science des pères jésuites, le christianisme était ouvertement toléré en Chine lorsqu'il devint, en 1717, l'objet de nouvelles persécutions, contre lesquelles les plaintes, plusieurs fois réitérées, des membres européens du tribunal des mathématiques ne purent rien obtenir (1722).

L'empire jouissait alors d'une paix profonde : Khang-Hi résolut de se rendre en Tartarie, afin d'y passer une partie de la belle saison. Comme il se disposait à retourner à la capitale, il voulut terminer son voyage par une partie de chasse dans les environs de Péking, et il gagna une pleurésie, par suite de l'action d'un vent violent du nord. Voyant qu'aucun remède ne pouvait le guérir, et sentant sa mort prochaine, il écrivit son testament, dans lequel il désigna pour son successeur le quatrième de ses fils, qui régna sous le titre de Young-Tching. Le 20 décembre 1722, vers les huit heures du soir, il rendit le dernier soupir.

Khang-Hi fut un des plus grands princes qui gouvernèrent la Chine. Il étendit considérablement l'empire de la dynastie mandchoue du côté de l'ouest, et fit respecter par toute l'Asie la puissance de ses armes. Il fut également protecteur des lettres, et eut le mérite rare, en Chine surtout, de comprendre la valeur des sciences européennes, qu'il chercha à répandre parmi ses sujets. Ce fut par un ordre de Khang-Hi, en date de 1708, que les pères Bouvet, Jartoux, Régis (*voy.* ces noms) entreprirent de relever, d'après les méthodes européennes, la carte de diverses parties de la Chine, travail qui fut ultérieurement poursuivi, dans d'autres provinces de l'empire, par plusieurs jésuites qui s'adjoignirent à ceux que nous venons de citer. L'industrie reçut également une impulsion jusque alors inconnue. Khang-Hi fonda une nouvelle bibliothèque, appelée *Youen-Kien* (le Miroir des Sources), et renfermant tout ce qu'il avait été possible de se procurer d'ouvrages remarquables sur l'histoire, les sciences et la littérature chinoises; il nomma en outre un comité chargé de traduire en mandchou les livres les plus intéressants de cette précieuse et riche collection. Le cadre de cette notice ne nous permet pas de donner la liste de toutes les innovations importantes que la Chine doit à ce monarque éclairé; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques-uns des ouvrages rédigés par lui ou publiés avec son concours et sous sa direction. De ce nombre sont les suivants : *Ching-Yu Kouang-Yun* (Développement du saint Édit), comprenant seize maximes composées par l'empereur Khang-Hi, vers la fin de la vie de ce prince (entre 1730 et 1735). L'ouvrage forme généralement en chinois quatre volumes in-8° et est accompagné de plusieurs préfaces, dont une de l'empereur Young-Tching. La traduction mandchoue a été publiée à Péking, par ordre impérial, sous le titre de : *Endouringge tatsigiyen neïleme badaramboukka bitkhe*. Il existe une traduction russe, faite en 1788, par Alexis Agafonov, sur la version mandchoue de ce livre, et une traduction anglaise intitulée : *The sacred Edict, containing sixteen maxims of the emperor Kang-He, amplified by his son, etc. translated from the Chinese, by W. Milne, London;* 1817, in-8°; — *Chengdzou gosin khôwangdi-i bôi tatsigiyen-i ten-i gisoun* (ou Sublimes instructions familières de l'empereur *Ching-tsou* à ses enfants, publiées la huitième année de son règne (1730), par l'empereur Young-Tching), c'est-à-dire *le saint aïeul*, nom historique de l'empereur connu en Europe par l'épithète de Khang-Hi. Cet important monument de la littérature tartare-mandchoue a été traduit par les missionnaires de Péking, dans le

tome IX des *Mémoires concernant les Chinois; Khang-Hi Tse-tien* (Explication des Caractères, publiée par ordre de l'empereur Khang-Hi), en 1716; c'est un des dictionnaires chinois les plus répandus à la Chine, et qui renferme l'explication d'environ 42,000 caractères, parmi lesquels plus de 8,000 sont inusités ou de simples variantes de signes. La préface, écrite de la main de Khang-Hi lui-même, et reproduite en fac-simile dans toutes les éditions de ce livre, est un des plus beaux exemples d'écriture chinoise moderne que l'on connaisse; quant au corps du Dictionnaire, il est inférieur à beaucoup d'autres lexiques publiés en Chine. — Un recueil de poésies, dont une des plus célèbres a été publiée en chinois et en mandchou, sous le titre de : *Pi-chou-Chan tchouang chi* (Vers de la forme du mont Pi-char (ou *le Réfuge contre les chaleurs*, nom d'une maison de plaisance impériale); sa rédaction date de 1712. Khang-Hi doit être également compté parmi les grands législateurs chinois, car c'est sous son règne, en 1693, que parut pour la première fois le *Taï-thsing hoeï-tien*, grand recueil des lois et actes administratifs de la dynastie mandchoue des Tai-Thsing). J'aurais pu ajouter la liste des autres ouvrages rédigés par ordre de Khang-Hi et publiés sous sa direction; mais cette liste m'aurait entraîné au delà des limites, déjà dépassées, que doit avoir cette importante biographie.

L.-Léon DE ROSNY.

Documents inédits. — *Toung-hoa lou* (Chronique de la fleur d'Orient) (exempl. manusc. de la bibl. imp. de Paris); livres VI à XII. — *Ping-ting san-nih chin-wou fang-lioh* (Abrégé historique de la pacification des princes du Kouang-Toung, du Fouh-Kien et de Formose); 1682, in-8°. — *Ping-ting tchun-koh ell fang-lioh* (Abrégé historique de la réduction de l'armée œleute); 1771, in-8°. — *Hing-lou tching-tien* (Voyage de l'empereur Khang-Hi chez les Œleutes); 1684. — *Kouah-tse-kien-tchio* (Histoire du Collége impérial); en LXII ki. — *Ping-ting-souh-mou-fang-lioh* (Histoire de la pacification des hordes tartares); 1708, in-8°. — Bouvet, *The Life of Cang-Hy, the present emperor of China*; Londres, 1699, in-8°. — Mailla, *Hist. générale de la Chine.* — *Lettres édifiantes.* — Verbiest, *Lettres écrites de Chine*, Paris, 1682, in-4°. — Schall, *Histor. Relat. de Ortu et Progressu Fidei in Regno Sinensi*; in-8°. — Le même, *Lettre sur un Voyage dans la Tartarie orientale*; Paris, 1684, in-4°. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques.* — *Mémoires concernant les Chinois*, tomes I-IV, VII-IX. — *The Chinese Repository*, vol. XVI et passim. — *Innocentia victrix, sive sentent. comit. imper. sinic., pro innocentia christian. relig. lata juridice per annum 1669, ex sinico latine exposita*; Quam Tcheu, 1671, in-fol. — *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Khang-Hi*, sin. et lat.; Norimberg, 1802, in-4°. — Morrison, *Philological View of China.*

KHAMIKOF. *Voy.* CHOMIAKOF.

KHATCHADOUR, poëte arménien, naquit à Getchard, vers 1170. Il composa plusieurs opuscules, assez estimés de ses contemporains : un poëme sur les *Apôtres*; un autre sur l'*Assomption de la Vierge*; un troisième sur la *Vie de saint Grégoire l'Illuminateur*. F.-X. T.

KHATCHADOUR, autre poëte arménien, né à Césarée, en Cappadoce, vers la fin du seizième siècle, fut disciple du docteur Ougan, et composa sur la morale et la religion un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns se trouvent parmi les manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. Le style en est généralement plus attrayant que le sujet. Évêque de Dchougha, il fut, en 1630, chargé par le patriarche d'Arménie, Michel III, d'une mission religieuse à Constantinople, puis en Pologne, où il s'efforça vainement de terminer les différends qui existaient entre les Arméniens de Léopol et Nicolas, leur archevêque, qui venait de se réunir à l'Église romaine. F.-X. T.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Le père Galanus. — M. Simon, *Notice sur l'Église d'Arménie.*

KHATCHID Ier, patriarche d'Arménie, élu en 972, mort dans sa résidence d'Arkina, en 992. Neveu du patriarche Anania, prédécesseur d'Étienne III (943-965), Khatchid, déjà évêque d'Araschoumi, succéda à ce dernier sur le trône patriarcal. Plein d'amour pour les lettres et les arts, il enrichit de monuments magnifiques et d'une bibliothèque considérable la ville d'Arkina, sa résidence pontificale. On lui attribue aussi la fondation de plusieurs monastères. F.-X. T.

Simon, *Notice sur l'Église d'Arménie.* — Le père Galanus. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.*

KHATCHID II, patriarche d'Arménie, mort à Thavplour (Cappadoce), en 1064. Neveu du patriarche Pierre Ier, auquel il succéda, il avait déjà reçu l'onction épiscopale en 1045, lorsqu'à l'instigation de Catacalon le Brûlé, gouverneur d'Ani, ce patriarche, accusé à dessein auprès de l'empereur Constantin IX, reçut l'ordre de quitter son siége et d'aller s'établir à Arzen ou Ardzen, dans le canton de Carin. Les empereurs grecs, non contents d'avoir anéanti le royaume d'Arménie, persécutaient les chefs de l'Église arménienne pour les forcer de s'unir à la communion grecque. En l'absence de son oncle, Khatchid fut chargé de l'administration; mais le jour de l'Épiphanie le patriarche Pierre fut arrêté et mis en prison au fort de Khaltoïaritch, près de Trebizonde, et Khatchid dans celui de Siavkar, situé dans le voisinage. Cependant l'année suivante l'empereur, pour ne pas exaspérer les Arméniens, fit venir Pierre à Constantinople, et ordonna de réintégrer Khatchid. Pierre fut reçu avec les plus grands honneurs, mais gardé à vue. Le prince de Sébaste et le roi exilé d'Arménie Kagik s'étant offerts en otage pour lui, il eut enfin la liberté d'aller à Sébaste, où il mourut, en 1058. Khatchid fut élu pour lui succéder sur le siége patriarchal d'Ani. Mais d'autres persécutions lui étaient réservées. L'empereur Constantin Ducas, après s'être emparé de la succession du patriarche Pierre, qu'il s'imaginait avoir héritée des richesses des anciens rois d'Arménie, fit appeler Khatchid à Constantinople pour en obtenir des renseignements sur le même objet et l'assujettir à payer au trésor un tribut annuel. Malgré les persécutions qu'il eut à souffrir, il refusa et les informations et le tribut. Après trois ans de captivité, il

sa délivrance par l'entremise du prince
aste et du roi d'Arménie. Mais il dut
Ani et fixer sa résidence à Thavplour,
Cappadoce. Six mois après, ayant appris
était tombée au pouvoir d'Alpaslan, le
éri 513 (6 juin 1064), il en mourut de
l. F.-X. Tessier.

itchian, *Histoire d'Arménie*. – Galanus. – Mi-
èvre. – Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

:LL (*Joseph* DE KHELLBOURG), numismate
id, né à Linz, en 1714, mort le 4 novembre
Vienne. Il entra en 1729 chez les jésuites,
signa dans divers colléges de son ordre
u, l'histoire, la philosophie, et la critique
tes de l'Écriture. Nommé conservateur
ibliothèque Garelli (*voy.* ce nom), il ne
as à être appelé, en 1758, à une chaire
re et d'antiquités au *Theresianum* de
. On a de lui : *Auctoritas utriusque
lachabæorum canonico-historica ad-*
Vienne, 1749, in-4° : sous le voile de l'a-
; — *Physica, ex recentiorum observa-
s*; Vienne, 1752-1753, 2 vol. in-4°; —
cha Historiæ Ruth*; Vienne, 1756, in-8°;
ge observationum in Novum Testamen-
Vienne, 1756-1757, 2 vol. in-8°; — *Ad.
Hauerum Epistolæ duæ de totidem Nu-
eis numophylacii Haueriani*; Vienne,
t 1766, in-4° : dans la seconde de ses
Khell développe les raisons qui le por-
suspecter la médaille de *Vespasia Polla*
inet de Hauer; Jos. Monsberger essaya
ndre l'authenticité de cette médaille dans
sertation, à laquelle Khell ne répondit
y. Klotz, *Acta litteraria*, t. III, part. IV,
); — *De Numismate Augusti aureo
maximæ ex ruderibus Herculani*
Vienne, 1763, in-4°; opuscule inséré dans
a Eruditorum, année 1763, p. 591; —
*iscula altera ad Numismata græca
rum et urbium a Jacobo Gesnero re-
tata*; Vienne, 1764, in-4°; — *Epicrisis
itionum Belley in Numum Magniæ*
; Vienne, 1767, in-4°; — *Ad Numismata
torum romanorum aurea et argentea
antio edita ex solius Austriæ Supple-
a Cæsare ad Commenos*; Vienne,
4°. Khell a aussi pris une grande
a rédaction de l'ouvrage de luxe publié
titre de : *Numismata Cimelii Cæsarei
ici Vindobonensis*; Vienne, 1754-1755,
n-fol.; il a encore édité : *De familia Va-
ii Numis illustrata*, de Frœhlich; Vienne,
n-4° : ouvrage en tête duquel il a mis une
Frœhlich, écrite en latin, qu'il a traduite
nand, et publié à Vienne en 1762. Khell,
donné une traduction latine du *Thesau-
itannicus, seu museum numarium*, de
Vienne, 1762-1764, 2 vol. in-4° : cette
on contient de nombreuses additions,
endent supérieure à l'original. E. G.

nomasticon, t. VII, p. 170. – Hamberger, *Ger-
rudita*. – Rotermund, *Supplément* à Jöcher.
– Denis, *Merckwürdigkeiten der Garellischen Biblio-
thek*, p. 12.

KHERASKOF (*Mikhail-Matviévitch*), poëte
russe, né le 25 octobre 1733, mort à Moscou, le
27 septembre 1807. Élevé au corps des cadets,
il entra, en 1751, dans un régiment, et devint en
1802 curateur de l'université de Moscou. Il a
écrit trois nouvelles, quatre drames, huit tragé-
dies, une comédie, neuf poëmes épiques et pas
moins de cent cinquante-trois odes. « Il a com-
posé aussi un volume de fables, peu dignes d'at-
tention, dit l'auteur du *Conteur russe*, au point
de vue des pensées et de l'invention, mais
agréables par la facilité de la versification et la
manière de narrer. » De toutes ces œuvres,
froides et incolores, on ne cite plus guère que
ses deux poëmes *La Rossiade* et *Vladimir* : le
sujet du premier de ces poëmes, en douze chants
(Moscou, 1785), est la conquête de Kazan par
Ivan le Menaçant; celui du second, en dix-huit
chants (Moscou, 1786, considérablement aug-
menté en 1809), est la conversion au christia-
nisme de saint Vladimir, le Clovis de la Russie.
Une des plus heureuses tentatives de Kheraskof
est d'avoir transporté sur la scène russe *Le Cid*
de Corneille (Saint-Pétersbourg, 1776). Pce A. G.

Gretch, *Opit kratkoi istorii rouskoi literaouri*. –
Les Poëtes russes, par le prince Élim Mecherski. – *Le
Conteur russe*, par le prince Emmanuel Galitzin.

KHEVENHÜLLER (*François-Christophe*),
homme d'État et historien allemand, né en 1588,
mort le 13 juin 1650. Sa famille, originaire de
Franconie, s'était établie au milieu du onzième
siècle en Carinthie. Les fils d'Augustin Khe-
venhüller, conseiller intime de Maximilien Ier,
fondèrent l'un, Christophe, la ligne Khevenhüller-
Franckenburg; l'autre, Sigismond, la ligne Khe-
venhüller-Hohenosterwitz, nom changé au dix-
huitième siècle en celui de Khevenhüller-Metsch.
Jean, fils de Christophe, resta longtemps à Ma-
drid comme ambassadeur de la cour de Vienne,
et fut créé comte en 1593. Il laissa ses biens
et ses titres à son frère Bartholomé, qui fut le
père de François-Christophe. Ce dernier, après
avoir commandé pendant quelque temps une
galère, quitta le service militaire, et se rendit
auprès de l'archiduc Mathias, qui, devenu empe-
reur, le nomma chambellan, en 1613. Envoyé
quatre ans après en ambassade à la cour de
Madrid, il contribua à la conclusion de la paix
entre l'Espagne et la Savoie, ainsi qu'entre l'ar-
chiduc Ferdinand et la république de Venise.
Après avoir négocié le mariage de Ferdinand II,
roi de Hongrie, et de l'infante Marie, il retourna
à Vienne en 1625, pour en repartir immédiate-
ment, chargé de plusieurs missions auprès des
électeurs ecclésiastiques et auprès de la cour de
France, qu'il quitta bientôt, ayant eu des diffé-
rends avec Richelieu, à cause du cérémonial. En
1627, il se rendit de nouveau en Espagne, en
qualité d'ambassadeur, et revint ensuite auprès
de Ferdinand II, qui lui confia encore de nom-
breuses négociations diplomatiques. Il avait ac-

quis de grandes richesses, et avança à son souverain, dit-on, jusqu'à six millions de couronnes pour les besoins de la guerre de Trente Ans. Dans ses moments de loisir, il rédigea le récit détaillé des événements remarquables qui s'étaient passés en Allemagne pendant la vie de l'empereur Ferdinand II. Sa position le mit à même de se procurer sur cette époque les renseignements les plus exacts, et l'on doit considérer ses mémoires sur le règne de Ferdinand comme l'un des documents les plus importants en ce qui concerne l'histoire de l'Allemagne à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. L'ouvrage de Khevenhüller parut sous le titre de *Annales Ferdinandei*, à Ratisbonne et à Vienne, 1640-1646, 9 vol. in-fol.; le premier volume commence à l'an 1578, et le dernier finit à l'an 1623; chaque volume contient la relation de ce qui s'est passé dans l'Empire durant l'espace de cinq ans. Cet ouvrage étant devenu extrêmement rare, le comte Sigismond-Frédéric Khevenhüller obtint, en 1716, après beaucoup de sollicitations inutiles, l'autorisation de la cour de Vienne de faire paraître une nouvelle édition des *Annales Ferdinandei*, et d'y ajouter la dernière partie, restée inédite, qui comprend les années 1623 jusqu'à 1637; cette édition parut à Leipzig, 1716-1726, 12 vol. in-fol. Un extrait de ces *Annales* a été publié en allemand par J.-Fr. Runde, sous le titre de : *Fr.-Chr. Khevenhüllers Ferdinandeische Jahrbücher in einen pragmatischen Auszug gebracht und berichtigt*; Leipzig, 1778-1781, 4 vol. in-8°; mais cet extrait ne va que jusqu'à 1597. E. G.

Hormayr, *Archiv* (année 1823, n° 45-50). — *Archiv für Kunde œstreichischer Gesch.*, an. 1850, t. I, p. 331.

KHEVENHÜLLER (Le prince *François-Joseph*), homme d'État autrichien, né en 1706, mort en 1776. Après avoir occupé le poste d'ambassadeur à Copenhague, à Dresde et à Hanovre, il fut appelé à Vienne, où il remplit successivement diverses fonctions de la cour impériale. Il avait épousé, en 1728, la fille du comte de Metsch, nom que ses descendants ont joint à celui de Khevenhüller. En 1763, il fut créé prince de l'Empire. Très-habile courtisan, il avait su gagner les bonnes grâces de Marie-Therèse et de François Ier, et il fut ainsi mis au courant de beaucoup d'intrigues de cour; ce qui donne du prix aux *Mémoires* qu'il a laissés en manuscrit, en cinq volumes in-4°, comprenant le récit de ce qui s'est passé à la cour de Vienne de 1752 à 1767. Un extrait vient d'en être publié en 1858, à Vienne, sous le titre de : *Aus dem Hofleben Maria-Theresias*, par les soins d'Adam Wolf. En tête de ce volume se trouve une biographie de Khevenhüller. E. G.

Vehse, *Geschichte der kleinen deutschen Höfe*, t. VIII, p. 214.

KHIEN-LOUNG (1), empereur de Chine, le quatrième de la dynastie mandchoue actuellem régnante, dite des Taï-Thsing (Très-pure), en 1709, mort le 7 février 1799. Il était l'a des trois fils de l'empereur Young-Tching, quel il succéda en 1735. Instruit dans la littér ture plutôt que dans les affaires publiques, prince éprouva d'abord quelque embarras a te en mains les rênes du gouvernement; et il prof des quatre premières années de son règne, époq de deuil, durant laquelle il avait nommé qua régents, pour s'initier aux ressorts multipliés délicats de la politique chinoise. Khien-Loung buta par des actes de clémence, qui le popula sèrent d'une part et lui valurent de l'autre respect des princes et des grands. Plusie membres de la famille impériale, et notamm des fils et des petits-fils de l'empereur Khang-l que des motifs politiques ou des intrigues avai fait éloigner de la cour, furent rappelés de l'e et rétablis dans des charges dignes de leur ra — Un des principaux événements de cette époc fut la reprise des hostilités contre les Œleut dont les guerres avaient occupé une gran partie du règne de Khang-Hi (*voy.* ce non Malgré l'opinion des grands mandarins de la co qui jugeaient dangereuse et inutile toute nouv expédition contre les tribus tartares de l'oue Khien-Loung résolut de les attaquer; et d ce but il envoya un corps d'armée contre Œleutes, qui furent défaits et contraints de liv un de leurs chefs, nommé Dawadzi. Celui-ci conduit à Péking; mais, au lieu de le faire met à mort, l'empereur lui donna un palais et cour dans la capitale, afin de pouvoir, au beso l'opposer comme concurrent à Amoursanan, quel avait été conférée la dignité de *khan* ou c des Œleutes. En effet, à peine Dawadzi fu mort, que ce chef résolut de s'affranchir du jo pesant de la suzeraineté chinoise. Il appela armes les populations œleutes et mongoles, au quelles il dépeignit Khien-Loung comme prince ambitieux et jaloux de ravir leur libe afin de les soumettre à son sceptre. Cet ap fut écouté, et bientôt une armée considérab ayant Amoursanan à sa tête, parcourait les ritoires situés sur les bords de l'Ili, renver tous les obstacles qui se trouvaient sur son sage, et, après avoir signalé sa marche pa pillage et le massacre, allait camper devant likoun, ville importante des Œleutes, où rési alors une forte garnison chinoise. A cette n velle, Khien-Loung expédia un nouveau co d'armée pour réduire les rebelles; à l'arri de ce renfort inattendu, les troupes œleute débandèrent et laissèrent le champ libre troupes impériales. Toutefois, grâce à une m dresse des généraux chinois, Amoursanan vint à s'échapper et à se rendre sur le territ des Russes, qui depuis longtemps lui accorda

(1) Khien-Loung signifie en chinois *Bienfait céleste*. L'équivalent mandchou de cette expression est *Ab Vekhiyekhe*.

toutes
... ouug eut-il ap-
... de l ... chef œleute, qu'il
dre à ses généraux de se rendre à la
les ... ne, les fit mourir
... près (1757), on
... s'était enfui en Sibérie
... petite vérole. Cette nou-
... isfit point Khien-Loung, et, bien que
es eussent montré aux envoyés chi-
dépouilles mortelles de leur ennemi, ce
ulut que le cadavre lui fût livré, afin
ler aux cérémonies ignominieuses qui
aient sur les ossements des ennemis
ient pu être saisis vivants. Les autorités
sé d'accéder à la volonté du
... ut renoncer à venger les crimes
...nan avait commis durant sa vie
utorité impériale, et l'affaire en resta
efois Khien-Loung n'en poursuivit
s ses conquêtes dans les contrées tar-
l'ouest, qui passèrent successivement
domination; et de cette façon il de-
rain de la presque totalité des pays de
trale. En 1768 il eut une guerre à
contre le royaume d'Ava. En 1770
s de Tourgout quittèrent les bords du
se rendirent sur les bords de l'Ili, où
ndèrent à se placer sous le protectorat
ine. Khien-Loung les reçut avec joie,
bla de faveurs, ce qui attira bientôt
ieurs autres tribus tartares et le reste
on tourgout, qui vinrent se soumettre
ination mandchoue. Un autre événe-
ortant illustra, en 1775, le règne de
ung; ce fut la réduction des Miao-tse,
demi sauvages, qui habitaient les mon-
Sse-Tchouen, dans les gorges des
ls avaient pu échapper jusque aux
s des troupes chinoises et conserver
ce. A cette époque ces hordes
se occupaient deux contrées désignées
ms de Grand-Ruisseau-d'Or (*Taïkin-*
et de Petit-Ruisseau-d'Or (*Siao-*
ten). Jugeant que les troupes impé-
les att... raient point dans les défilés
s, ils entreprirent de nouveau
quérir leur indépendance : lorsque
assadeurs de Khien-Loung vinrent
leur soumission, ils les maltraitè-
irent en pièces les ordres impériaux
étaient porteurs. Khien-Loung, irrité
océdé, résolut de réduire ces tribus
s; et dans ce but il envoya contre
énéral mandchou Akoui à la tête d'un
ée. En moins d'un mois les Miao-
is jusque dans les gorges de leurs
, furent battus et laissèrent les Chi-
res du Petit-Ruisseau-d'Or (*Siaokin-*
Quelques jours après, le général
rcha contre le Grand-Ruisseau-d'Or
chouen), qui lui opposait d'autant plus de résistance que les Miao-tse vaincus s'y étaient réfugiés. Après une lutte longue et périlleuse, dans laquelle plusieurs grands officiers perdirent la vie, Akoui se rendit maître du Grand-Ruisseau-d'Or, d'où il envoya un exprès à la cour afin de prévenir l'empereur de l'heureuse issue de la campagne. Khien-Loung, en récompense de ces services, lui conféra la plume de paon à deux yeux, le bouton de rubis, le manteau à quatre dragons d'or et le titre de *koung* (comte de l'empire). Des faveurs analogues furent accordées aux autres généraux qui s'étaient distingués dans cette affaire; enfin, on décerna les honneurs du triomphe à Akoui, que l'empereur voulait aller recevoir en personne. Quelques jours après, on procédait solennellement à l'exécution des princes et soldats miao-tse qui avaient été faits prisonniers. Plusieurs d'entre eux furent coupés en morceaux et leurs têtes suspendues dans des cages de fer avec les noms et les titres qu'ils portaient lors de leur capture.

Khien-Loung voulut signaler les dernières années de sa vie par des actes de sagesse et par la plus scrupuleuse pratique des rites. Afin de mieux vaquer aux affaires de son empire, il lui arrivait souvent de se lever au milieu de la nuit, en plein hiver, pour tenir conseil avec ses ministres. « Les missionnaires et les ambassadeurs européens, dit Abel Remusat (1), qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue; mais les exercices tartares et les chasses l'y avaient endurci. » — Khien-Loung avait souvent exprimé le désir de régner aussi longtemps que son aïeul Khang-Hi, et il avait promis de se démettre du trône le jour où il serait parvenu à ce terme. Ce vœu ayant été exaucé, le premier jour de l'année *ping-ching*, il annonça publiquement son abdication en faveur de son fils, qui régna à partir de cette époque, sous le titre de Kia-Khing. Le 7 février 1799 Khien-Loung mourut, âgé de quatre-vingt-sept ans, et peu après il reçut le titre posthume de KAO-TSOUNG CHUN-HOANG-TI.

Après l'empereur Khang-Hi, son aïeul, Khien-Loung est de tous les souverains de la Chine le plus connu en Europe. Il fut le protecteur des lettres, qu'il cultiva lui-même avec succès. Le plus célèbre des ouvrages de ce prince est intitulé : *Khan-i-arakha Moukden-i foutchouroun bitkhe*, en mandchou, et *Yu-tchi Ching-King fou*, en chinois. Il a été traduit en français par le P. Amiot, et publié par de Guignes, à Paris, en 1770, in-8°. sous le titre de : *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs.* C'est à propos de ce poëme que Voltaire composa une épître à l'empereur Khien-Loung, épître qui commence par ces vers :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline !

(1) *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

On sait, dans l'Occident, que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Péking qu'à Paris.

Voltaire parle encore de Khien-Loung dans plusieurs de ses œuvres, notamment dans une lettre sur ce prince qu'il adressait à un de ses contemporains les plus mal renseignés sur la Chine, M. de Pauw. — Outre l'éloge de Moukden, on cite encore de Khien-Loung une pièce de vers *Sur le Thé;* — une autre *Sur la Soumission des Miao-tse;* — un écrit *Sur la conquête du pays des Œleutes* (1); — un *Abrégé de l'histoire des Ming*, intitulé *Yu-tchi Kang-kien*, etc. Le recueil complet des poésies de Khien-Loung a été publié à Péking, en 24 volumes in-32. Enfin il faut mentionner le *Khan-i arakha Nonggime toktoboukha mandchou gisoun-i boulekou bitkhe* (Miroir de la Langue Mandchoue), revu et augmenté par l'empereur en 6 vol. gr. in-8° (1re éd., Péking, 1708); 2e édit. mandchoue-chinoise, 1772. C'est un grand et magnifique dictionnaire mandchou, divisé par ordre de matières et enrichi de suppléments contenant un grand nombre de mots inventés par Khien-Loung pour faciliter la traduction des livres chinois dans sa langue maternelle, et qu'il s'efforça toute sa vie de maintenir au niveau de la langue, essentiellement littéraire, de la Chine.

L.-Léon DE ROSNY.

Ping-ting leang-kin-tchouen fang-lioh (Histoire de la Conquête des deux Ruisseaux-d'Or, du pays des Miao-tse); 1778. — *Ping-ting kin-tchouen fan-lioh* (Abrégé historique de la Conquête du Ruisseau-d'Or, de la soumission des Miao-tse). — *Ping Miao ki lioh* (Abrégé historique de la pacification des Miao-tse); 1797. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, t. Ier, III, VI, VIII, IX, X, in-4°. — *Hist. générale de la Chine*, de Mailla; in-4°. — *Nouveaux Mélanges Asiatiques* par Abel Remusat, t. II. — Voltaire, *Épître à l'empereur de la Chine; Lettres à M. Paw sur l'empereur Khien-Loung*), etc. — *Verzeichniss der Chinesischen und mandschuischen Bücher* (von Berlin), par J. Klaproth.

KHMELNITZKI. *Voy.* CHELMNITZSKY.

KHODABENDEH (*Algiaptu*), douzième prince de la famille genghiskhanienne, né en 1280, empereur des Mongols en 1303, mort en 1316. Il était fils d'Argoun, embrassa l'islamisme, et prit le nom de *Gaiathedin-Mohammed* avec le surnom persan de *Khodabendeh*, sous lequel il est connu dans l'histoire. A la mort de son frère Cazan, il vint de la province du Khorassan à Arragian, où il se fit couronner empereur. Il donna la charge *d'emir al-omara* à Cotlueschah, et celle de grand-vizir à Raschiddin et Saededdin, qui, devenu suspect, fut mis à mort et remplacé par Ali-Schah. En 1304 Khodabendeh bâtit la ville de Soltanie, dont il fit sa capitale. Les seigneurs de la Syrie ayant imploré son secours contre Malek al-Nasser, fils de Kélaoun, sultan d'Égypte, il passa l'Euphrate (1312), et vint camper à Rachabat près de Damas. Après quelques escarmouches, la paix fut conclue par l'habileté du visir Raschid. Khodabendeh eut ensuite à repousser Kepek-Khan et Bissur-Oglan, princes du Turkestan, qui avaient envahi le Khorassan et défait Jessaoül et Ali-Couschi, commandants de cette province. Il les força de repasser l'Abiamu, et donna le gouvernement du Khorassan à son fils aîné Abusaïd, qui punit Jessaoul et Ali-Couschi de leur lâcheté, rétablit la paix, et fit refleurir le commerce. Peu après, Bissur-Oglan, désertant le parti de Kepek-Khan, vint se jeter entre les bras d'Abusaïd. La guerre allait recommencer quand mourut, après douze ans neuf mois de règne, et à l'âge de trente-six ans, Khodabendeh, qui avait fait fleurir la justice dans ses États plus qu'aucun autre prince de la famille genghiskhanienne. Plein de zèle pour la religion, il en favorisa les ministres, particulièrement ceux de la secte d'Ali; et c'est en leur faveur qu'il fit graver sur la monnaie le nom des douze imams. Il protégea aussi les lettres. Raschiddin, son ministre, a composé un grand recueil *d'eruditions arabiques*, intitulé : *Magum al Raschidiah.*

F.-X. T.

D'Ohsson, *Histoire des Mongols.* — De Guignes, *Hist. des Huns.* — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.* — Malcolm, *Histoire de Perse*; Londres, 1815, in-8°. — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar.*

KHODABENDEH (*Mohammed*), roi de Perse, succéda à Ismael II, son frère, en 1578, et mourut en 1587. Il était fils de Thamasp et petit-fils d'Ismael Ier, fondateur de la dynastie des Sofys. Les grands, après avoir étranglé Ismael II, vinrent le prier de monter sur le trône. La crainte de voir passer à des mains étrangères une couronne qu'il avait déjà refusée à la mort de son père put seule triompher de son indifférence. Il ouvrit son règne par le meurtre de sa sœur, ne voulant pas de la police qu'elle exerçait sur le serail. Cependant, le sultan Amurat III, informé des révolutions de la cour de Perse et de l'éloignement du nouveau monarque pour la guerre, avait fait entrer dans la Géorgie, pays tributaire des Sofys, une armée de 150,000 hommes sous les ordres de Mustapha, le conquérant de l'île de Chypre. Khodabendeh lui opposa le général Docman ou Tokoman. L'avantage resta aux Turcs, qui élevèrent un sanglant trophée de trois mille têtes ennemies, et s'emparèrent du Chyrvan, de Tiflis, capitale de la Géorgie et de Chamakhy. Peu de temps après, ils furent surpris et défaits à leur tour par le général persan Euris ou Arez-Bey, qui en fit passer 30,000 au fil de l'épée et par représailles érigea un monument de leurs têtes. Ce général ne jouit pas de son triomphe. Battu par les Tartares, il fut pendu à Scamachie, capitale du Chyrvan. Sa mort ne demeura pas longtemps sans vengeance. Émir-Hamze, fils aîné de Khodabendeh, chassa les Turcs de la Géorgie, et deux ans après, maître de Scamachie, il détruisit

(1) Il existe une traduction de ces trois écrits par le père Amiot.

la ville, et en fit massacrer tous les habitants. En 1583 et 1584, les Turcs, commandés par Osman, après s'être deux fois rendus maîtres d'Érivan et de Tauris, en furent également deux fois repoussés par Hamze, qui les poursuivit jusqu'à Van. En 1585, le plus jeune fils de Khodabendeh, Abbas Myrza, gouverneur du Khorassan, fut appelé dans cette province par la révolte d'Aly-Kouly-Khan. Il profita des attaques incessantes que les Turcs et les Tartares Usbeks dirigeaient contre la Perse pour se rendre indépendant à Hérat, du vivant même de son père. Mohammed mourut en 1587. Ce prince n'était pas sans talents. La faiblesse de sa vue, infirmité à laquelle il dut d'être épargné par son frère, selon quelques historiens, infirmité qu'il devait à la cruauté de ce même frère, selon d'autres, fut la cause ou le prétexte de son indolence. Uniquement occupé de ses plaisirs et des pratiques religieuses, qui lui ont mérité le surnom de *Khodabendeh* (serviteur de Dieu), il sortait peu de son palais, et n'aimait pas à s'occuper des affaires du gouvernement. Mais il sut les confier à des mains si habiles que les Turcs, plus souvent vaincus que vainqueurs, n'eurent pas lieu de s'applaudir de leurs tentatives contre la Perse. Il eut pour successeur son fils aîné, Hamze, qui après quelques mois de règne périt assassiné par son frère Ismael III. Ce prince régna moins de temps encore. Il fut égorgé à l'instigation d'Abbas-Mirza, dont il méditait la perte, et qui mérita sur le trône le surnom d'Abbas le Grand. F.-X. TESSIER.

Malcolm, *Hist. de la Perse*; Londres, 1815, in-8°. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*. — *Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane*, t. I, p. 618. — Minador. — De Guignes, *Hist. des Huns*. — Férichtah, *Hist. de l'Élévation du Pouvoir musulman dans l'Inde*.

KHODGIA-ABN-MOUIAD, troisième et dernier prince de la dynastie des Serbédariens, qui s'était formé une petite souveraineté dans le Khorassan, vers le milieu du quatorzième siècle, monta sur le trône en 1380. Trop faible pour s'opposer aux armes victorieuses de Tamerlan et trop prudent pour tenter une résistance inutile, il vint de lui-même se soumettre au conquérant, et par son mérite et sa piété acquit beaucoup de crédit à la cour du prince tartare. Dévot jusqu'à la superstition, partisan outré de la secte d'Ali, qui attend la venue d'un douzième Iman, il faisait tenir tous les soirs un cheval prêt, pour aller au-devant de lui, à sa première apparition. Il mourut après un règne assez long et assez insignifiant. En lui finit la dynastie des Serbédariens. F.-X. T.

Khondemyr, *Kholasat al-Akbar*. — *An. Orient.*, partie II.

KHODJAH-ALY-SCHAH-FADHL-ALLAH, historien moghol et premier vézyr de Ghazan-Khan, écrivit sous le règne de ce prince depuis l'an de l'hégire 694 (1295 de J.-C.) jusqu'en 707 (1304). Il est auteur d'une excellente et curieuse histoire des tribus et des princes moghols, intitulée : *Djam-il-Tewarykh*, Recueil des Annales, ou *Tarykh Rachydy*, Histoire de Rachyd. C'est cette histoire que Aboughasy-Bayadour-Khan a résumée et traduite en tartare de Crimée, et dont il existe une version française publiée sous le titre d'*Histoire chronologique des Tatars*, 2 vol. in-12. La Bibliothèque impériale possède une partie du *Djam-il-Tewarykh* de Khodjah, dans un volume in-fol. Khodjah dota la ville de Tauriz d'une mosquée et d'un château appelé *Qal'ah Rachedyeh*. F.-X. T.

Chardin, *Voyage de Paris à Ispahan*. — Langlès, *Notice sur les Manuscrits*, etc., t. V.

KHÔDOM (*Phra*), fondateur du bouddhisme siamois, birman et cambogien, naquit dans une ville de l'Inde appelée Kabillaphat, vers l'an 543 av. J.-C., d'après l'opinion commune, et mourut près de Kôsinaraï, en 463. Suivant les bouddhistes, c'est le quatrième bouddha de l'âge actuel du monde, qui a déjà vu paraître Kukuson, Kônakhom et Kasop, et qui en attend un cinquième, Phra Metraï, sous lequel régnera l'âge d'or. Khôdom est un personnage historique que, dans leurs rêves théogoniques, les Indiens ont déifié. Il eut pour père Sirisuthot, petit roi de l'Inde, et pour mère la princesse Maha-Maya. Il reçut en naissant le nom de *Sithat Raxakuman*. Khôdom ou Khotama est le nom de la dynastie. A l'âge de seize ans, il épousa la princesse Pimpha, dont il eut un fils appelé Rahun. Peu de temps après, renonçant à son épouse, à son palais et à sa couronne, il s'enfuit dans les forêts, où il se fit bonze, *sômana*, d'où est venue l'appellation de Somana-Khôdom que l'on retrouve à chaque page du *Mahaxat*. Après six ans passés dans la contemplation, il quitta sa retraite, et, suivi d'une foule de disciples, il se mit à parcourir les villes et les bourgades, défendant le meurtre des animaux et prêchant les bonnes œuvres. Il parcourut ainsi les principales villes de l'Inde, bien accueilli partout des petits et des grands. Les rois se firent un honneur de le recevoir dans leurs palais et de lui bâtir des bonzeries. Il séjourna assez longtemps dans les environs de Pharanassi, que l'on croit être Benarès. Ses vertus et sa doctrine lui suscitèrent des ennemis, qui, après avoir inutilement tenté plusieurs fois de le faire périr, finirent par l'empoisonner dans un repas. Il mourut dans le jardin royal près de Kôsinaraï, âgé de quatre-vingts ans, le mercredi, quinzième lune du sixième mois de l'année du Petit Dragon, 463 av. J.-C. Voilà le personnage historique. Voyons maintenant le bouddha, et tâchons auparavant de nous faire une idée exacte de ce que l'on doit entendre par ce mot. Les livres sacrés des Siamois sont pleins des louanges de Bouddha. Il est dit dans le *Traiphum* (Triloca) : « Quand un homme aurait mille têtes, cent bouches dans chaque tête, cent langues dans chaque bouche, quand il vivrait depuis la formation jusqu'à la destruction du monde, il ne pourrait suffisamment célébrer l'excellence de Bouddha. »

Malgré ces pompeux éloges, les bouddhistes

n'attribuent point à Bouddha l'essence divine. Étranger à la création et au gouvernement du monde, il ne dépasse l'humanité que par l'excellence de ses vertus et l'étendue de ses connaissances. C'est un homme qui pendant une série innombrable d'incarnations successives, par la pratique des cinq commandements (1) et des trente deux vertus, s'est élevé à un tel degré de science et de sainteté, qu'il est devenu le docteur de l'univers. Les bouddhas, qui depuis le premier âge du monde ont prêché successivement aux hommes la voie véritable et ont mérité l'éternel repos du Niphan (*Nirvana*), sont plus nombreux que les grains de sable de la mer. Depuis la reconstruction du monde, il y a eu quatre bouddhas. Le quatrième est Phra Khôdom, dont nous écrivons l'histoire. Dans les livres sacrés des bouddhistes, on compte environ 550 générations ou transmigrations de Phra Khôdom. Il a parcouru toute la série des êtres animés depuis l'insecte jusqu'à l'ange. Enfin, il est né roi, et c'est sur le trône qu'il est parvenu à la science et à la sainteté parfaites, qu'il s'est élevé à la suprême dignité de bouddha. Les dix dernières générations, *Thotsaxat*, sont seules réputées canoniques. La dixième, appelée *Mahàxat*, la grande génération, est racontée dans un livre intitulé *Phra Pathom Somphotijan*. Voici comment y est rapportée l'incarnation de Bouddha. Phôtisat (l'Être auguste), qui allait devenir bouddha, était alors dans le *Dusit*, l'un des vingt-six degrés du ciel bouddhiste. A la nouvelle de sa prochaine apparition sur la terre, tous les anges s'assemblèrent autour de lui et l'invitèrent à renaître parmi les hommes. Phôtisat choisit pour patrie l'un des seize royaumes de l'Inde, et dans ce royaume la ville de Kabillaphat, parce qu'elle était au centre du monde (2). Il voulut avoir pour père le prince Sirisuthat et pour mère l'illustre princesse Maha-Maya, dont on célébrait alors les noces dans la ville de Kabillaphat. Après une grossesse merveilleuse, Maha-Maya enfanta Bouddha dans un parc, en se tenant aux branches d'un arbre sacré appelé *Mairang*. Dix mille mondes autour de notre monde éprouvèrent un tressaillement d'allégresse. Dix millions de millions de mondes furent pénétrés de sa sainteté. Sept jours après, Maha-Maya, partageant le sort commun à toutes les mères des bouddhas, mourut, et transmigra dans les cieux.

Bouddha en naissant reçut le nom de *Sithat Raxakuman*. Son enfance fut signalée par des prodiges. Un jour, élevant la main vers le ciel, il dit : « De tous les êtres qui sont sur la terre et dans les cieux, c'est moi qui suis le plus auguste et le plus précieux. » On raconte encore que ses gouvernantes l'ayant placé près d'un arbre, l'ombre ne quitta pas l'enfant de toute la journée. Marié à seize ans, il ne tarda pas à se dégoûter du monde, dont Indra, roi des Anges, lui rappelait, par des visions, la vanité et l'instabilité. Il devint rêveur, mélancolique. Son père cherchait en vain à le distraire de ses rêveries par des fêtes et des jeux. Une nuit, trompant la vigilance des gardes chargés de l'empêcher de sortir, il quitte le palais, et avec le secours des anges d'Indra, qui l'enlèvent, lui et son cheval, il franchit l'enceinte de la ville. Arrivé dans la forêt, il renvoie son cheval et son écuyer, et, s'enfonçant dans les bois, il s'arrête au pied d'un peuplier sacré, *Mahà-Phôt*, où le roi des anges, Indra, vient lui-même lui raser la chevelure, le revêtir d'habits jaunes, et l'ordonner bonze ou *sómana*. Il se livra d'abord à la contemplation ; puis il alla voir et entendre les docteurs les plus célèbres, qu'il abandonna bientôt les uns après les autres, reconnaissant leur infériorité. Renonçant aux austérités, qui avaient affaibli son corps et son esprit, il se baigna, prit de la nourriture et recouvra toutes ses forces physiques et intellectuelles. Il acquit la plénitude des mérites et parvint au *somphotijan*, à l'omniscience et à la sainteté parfaite de bouddha, sur le trône en pierres précieuses, à l'ombre du céleste peuplier *Mahà-Phôt*. Le roi Phajaman, jaloux de la gloire de Sómana-Khôdom, envoya ses trois filles pour le tenter, le détourner de la contemplation et lui inspirer l'amour du monde et de ses plaisirs. Ayant échoué dans ce dessein, il vint l'attaquer avec une armée de cent mille géants. Les traits et les flèches se changèrent en fleurs autour de Bouddha, et Phajaman, avec son armée, submergé par l'ange de la Terre, ne dut son salut qu'à une prompte déroute. Le bruit de la sainteté de Sómana-Khôdom se répandant de plus en plus ; on accourait de tous côtés pour l'adorer, assis sur le trône qui s'était élevé de lui-même sous le Mahà-Phôt. Sur l'invitation d'Indra et de ses anges, il se mit à parcourir l'Inde et à prêcher la religion véritable. S'étant élevé au *Davadung* pour instruire sa mère, il vit des millions de millions d'anges accourir à ses prédications, et se montrer si fidèles à suivre ses préceptes que plusieurs millions parvinrent à la sainteté parfaite.

Les brames, jaloux du culte que l'on rendait à Bouddha, résolurent de le diffamer. Ils voulurent le convaincre d'homicide et de fornication. Leurs criminelles intrigues ne servirent qu'à rendre plus éclatante la gloire de Bouddha. Après avoir inutilement attaqué sa vertu, ils voulurent s'en prendre à sa vie. Une famille de brames feignit d'être convertie au bouddhisme, et invita Phra Khôdom à venir prêcher chez elle. On le fit monter dans une chaire à bascule au-dessous de laquelle étaient placés des charbons ardents, qui sous les pieds du saint furent changés à l'instant en fleurs de nymphéa. A la sainteté Phra

(1) Dans le bouddhisme il y a cinq commandements, qui défendent : 1° le meurtre des animaux, *Panatibat* ; 2° le vol et la fraude, *Athinathan* ; 3° la fornication et l'adultère, *Kamesumitsachan* ; 4° le mensonge, *Mousavath* ; 5° l'usage des liqueurs enivrantes, *Surameral*.

(2) Dans le système indien la terre est carrée.

Khôdom joignait les talents et surtout une éloquence persuasive et entraînante, dont il se servit pour apaiser les discordes des petits rois de l'Inde et pour convertir le fameux Ong-Kuliman. C'était un brame à qui on avait persuadé que le meurtre était le chemin du ciel et que cinq cents victimes lui en ouvriraient les portes. Dans cette conviction, Ong-Kuliman tuait tous les voyageurs qu'il rencontrait, et avait déjà commis 499 meurtres quand il fut converti par Sômana-Khôdom.

Phra Khôdom trouva un ennemi implacable dans son beau-frère Thevathat, qui tenta plusieurs fois de le faire périr, et qui, en punition de ce crime, fut englouti vivant et précipité au fond de l'enfer (*avichi*). Le châtiment de Thevathat ne convertit point Phajaman. Il fit présenter à Sômana-Khôdom de la chair empoisonnée. Le saint en éprouva un violent flux de sang, dont il mourut près de Kôsinaraï. D'après sa recommandation, ses disciples lui élevèrent des statues que les bouddhistes multiplient partout avec le plus grand zèle. La Birmanie, le Siam, le Camboge en comptent un grand nombre. Quelques-unes n'ont pas moins de cent mètres d'élévation.

L'Inde s'émut à la mort de Bouddha. Les rois des différents petits royaumes s'assemblèrent, célébrèrent ses funérailles avec une magnificence inouïe, et se partagèrent ses reliques, qu'ils renfermèrent dans des urnes d'or. Phra In prit sa chevelure et une de ses dents, qu'il emporta au Davadung, et qu'il déposa dans une pyramide de pierres précieuses, où tous les anges se réunissent deux fois par mois pour offrir leurs adorations à Bouddha. Telle est en abrégé l'histoire du bouddha actuel, dont la religion a commencé vers 543 avant J.-C., et doit durer cinq mille ans.

F.-X. TESSIER.

Traiphum, en siamois (Les trois Mondes). — *Thotsaxat*, en siamois (Les dix Générations). — *Phra Pathomsomphotijan*, en siamois (L'Apothéose). — *Kotmai laksanatralakan*, en siamois (Législation, Code des Juges). — *Rusa Visaxana*, en siamois, par Mgr Pallegoix; Bangkok, 1847, in-12. — *Gramm. Linguthai*, par Mgr Pallegoix; Bangkok, 1850, in-4°. — *Description du royaume Thai*, par le même; Paris, 1854, in-12. — Tachard, *Voy. a Siam*. — Laloubère, *Relation de l'Ambassade à Siam*.

KHOLMSKI (Le prince *Daniel Dmitriévitch*), mort en 1493. Il descendait des princes de Tver, et a figuré dans toutes les expéditions sous Ivan III contre les Tatars. Chargé, en 1471, par ce prince de dompter les Novogorodiens, qui, excités par la fameuse Marthe, aimaient mieux se réunir à la Pologne et à l'Église latine que subir sa domination, Kholmski, à la tête de 5,000 hommes seulement, battit l'armée républicaine forte de près de 40,000 hommes. Mais tandis qu'il défendait rigoureusement à ses soldats de profiter d'une aussi éclatante victoire, il obligeait les prisonniers de se couper réciproquement le nez, les lèvres, les oreilles, et les renvoyait chez eux en ce pitoyable état. C'est lui qui porta le plus grand coup à la liberté de Novogorod, liberté dont cette cité avait été si jalouse et qui avait été la source de sa puissance. « Devenue sujette, observe judicieusement Lévesque, elle va chaque jour perdant de son domaine, de sa population, de son commerce, de ses richesses, et, dans moins d'un siècle, à peine sera-t-elle une ville importante », tant le souffle du pouvoir arbitraire est brûlant et destructeur. Malgré ses services, Kholmski tomba dans une profonde disgrâce auprès du grand Ivan : il ne s'en releva que par l'intervention des évêques, encore puissants à cette époque en Russie. Kholmski jura à son maître de ne jamais quitter l'empire, et il obtint pour son fils la main de Théodosie, fille du tzar; car on sait que jusqu'à Pierre Ier les souverains russes ne répugnaient pas à s'allier aux antiques familles qui entouraient le trône où elles les avaient placés.

Pce A. GALITZIN.

Histoire de l'empire de Russie, par Karamzin. — *Histoire de Russie*, par Lévesque.

KHONDEMYR (*Gaiatheddin-Mohammed*), historien persan, fils du célèbre historien Mirkhond ou Mirkhang, et petit-fils de Khavouschah, qui se fit un nom dans les lettres, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il naquit et passa la plus grande partie de sa vie à Hérat, capitale du Khorassan. *Khondemyr* n'est qu'un surnom, comme il le dit lui-même dans la préface du *Khelassat al-Akhbar*, où il se nomme *Gaiatheddin Mohammed*, fils de Hamameddin. Ses talents et son goût pour l'étude le firent remarquer de l'émir Ali-Schyr, qui l'appela auprès de lui. Ali-Schyr aimait et cultivait la littérature, protégeait les gens de lettres et encourageait les hommes de talent. Voyant le zèle de son protégé, il profita de son ascendant sur l'esprit du sultan Houcéin-Mirza pour en obtenir la formation d'une bibliothèque dont la garde fut confiée à Khondemyr. Celui-ci, ayant réuni les principaux historiens, songea à composer l'ouvrage qui avait été le but de toute sa vie. Pour faciliter l'étude de l'histoire, il pensait qu'il fallait apporter dans la rédaction plus de méthode et de concision. Son ouvrage, qui comprend la quintessence de l'histoire, et qui n'est le plus souvent qu'un abrégé du *Raouzet al-Safar* de l'historien Mirkhond, son père, a pour titre : *Khelassat al-Akhbar si beian ahual alakiar* (livre qui contient ce qu'il y a de plus pur et de plus exact dans les histoires authentiques et certaines). Cet ouvrage fut publié dans les dernières années du quinzième siècle. Il fit la gloire et la fortune de son auteur. Le *Khelassat al-Akhbar* comprend une préface, dix discours, et une conclusion, formant un ensemble de douze parties. Dans la première l'auteur traite de la création du monde, de la qualité des créatures et de l'origine du mal; dans la seconde il parle des prophètes et des envoyés de Dieu dans le monde; dans la troisième, des savants et des docteurs; dans la quatrième, des rois de Perse et des premiers rois du monde; la cinquième renferme l'histoire de Mahomet, sa prophétie, les guerres qu'il a soutenues, les conquêtes qu'il a faites, en un mot l'établissement du mahomé-

tisme ; la sixième contient l'histoire des khalifes successeurs de Mahomet et des douze imams ; la septième, l'histoire des Ommiades ; la huitième, l'histoire des Abassides ; la neuvième parle des différentes dynasties qui ont paru sous le règne des Abbassides et depuis l'extinction de leur empire; la dixième, des enfants de Japhet, de Genghizkhan, de son empire et de celui de ses successeurs; la onzième, de Tamerlan, de son empire et de sa postérité; enfin la douzième contient l'histoire particulière et la description de la ville de Hérat. L'histoire de Khondemyr commence à la création du monde et va jusqu'à l'année 1471, sous le règne du sultan Houcéin-Behadirkhan, petit-fils de Tamerlan à la troisième génération. Plus tard, à la sollicitation d'un seigneur de la cour d'Ismael Sofy, Khondemyr écrivit un autre ouvrage historique, intitulé : *Habyb-Alseiar Afrad-Albaschar oue Akbar-Afrad* (L'Ami des Biographies et des hommes distingués). Cette histoire, que les Persans mettent à la tête de tous les ouvrages de ce genre, est beaucoup plus considérable et plus complète que la première du même auteur. Elle s'étend jusqu'en l'année 1523 de Jésus-Christ, d'où l'on peut conclure que Khondemyr ne mourut guère avant 1530. Ces deux ouvrages sont aussi remarquables pour le fond que pour la forme; et il est à regretter que parmi nos orientalistes deux seulement, d'Herbelot et Langlès, aient cherché à exploiter une mine si féconde. Khondemyr eut encore la gloire de terminer le *Rauzet al-Safa* de son père Mirkhond, qui mourut avant d'avoir pu y mettre la dernière main. F.-X. Tessier.

Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, t. III, IV. — D'Herbelot, *Bibl. Orien.* — Langlès, *Notices des Manusc.*, tom. V.

Khosa, fameux chef de bonzes, vivait à Saxanalai ou Sangkhalôk, capitale du Siam septentrional, vers le commencement du huitième siècle. Les annales de Siam et du Pegou nous le représentent comme un personnage très-influent par sa naissance, ses vertus et ses talents. La guerre ayant éclaté entre Phaja-Sutcharat, roi de Siam, Thamatraïpidok et le roi de Xiengsen dans le Lao, qui vint mettre le siége devant Sangkhalôk et livra plusieurs combats très-meurtriers, Khosa, par son intervention, arrêta l'effusion du sang, et fit conclure un traité de paix dont la fille de Phaja-Sutcharat fut le prix et le gage. Après ce service important rendu à sa patrie, Khosa rentra dans l'obscurité. F.-X. T.

Phongsaradan muang nua, en siamois (Annales du Siam septentrional). — *Phongsaradan muang mo*, en siamois (Annales du Pégou). — Mgr Pallegoix, *Gramm. Ling. Thai*; Bangkok, 1850, in-4°.

Khosrou Ier, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, succéda à son père Vologèse, en 198, et mourut en 232. Vologèse avait péri en voulant repousser une invasion des Khazars et des Basiliens. Le premier acte du règne de Khosrou fut de rassembler une armée pour venger cette mort. Les Khazars et les Basiliens furent vaincus au delà du Caucase et contraints à demander la paix. Khosrou exigea d'eux des otages, et les força d'élever dans leur pays une colonne avec une inscription pour perpétuer le souvenir de sa victoire. Cependant, une révolution venait de mettre fin au royaume des Parthes en 226. Ardschir ou Artaxerxe, petit-fils de Babeh et fondateur de la dynastie des Sassanides, venait, après trente ans de combats, de ravir au dernier Arsacide, Artaban IV, et le trône et la vie. L'usurpateur prit le titre de Schahin-Shah, roi des rois, et, soutenu par deux branches de la famille arsacide, il fut bientôt reconnu dans tout l'empire. Khosrou offrit un asile aux Arsacides fugitifs, leva des troupes, essaya d'armer en leur faveur les Romains et les habitants de la Bactriane. Mais ces négociations n'eurent pas tout le succès qu'il en attendait. Vehsadjan et les autres princes de la famille Garénéane s'en tinrent à des promesses de secours. L'empereur Alexandre Sévère envahit la Mésopotamie sans pouvoir pénétrer en Perse. Les légions chargées de forcer le passage du Tigre sont taillées en pièces et battent en retraite. Khosrou parut d'abord plus heureux. Entré dans la Perse par l'Atropatène, il avait pénétré jusque dans la Parthyène et pouvait se promettre quelques succès. Mais demeuré seul à continuer la lutte, après la retraite des Romains, il se vit forcé d'ajourner l'exécution de ses desseins et de rentrer dans ses États. Ardschir, pour se venger de la guerre précédente et pour prévenir de nouvelles attaques de la part de Khosrou, résolut de s'en délivrer par la ruse. Il y avait alors dans ses troupes un certain Anag, Arsacide de la branche sauréneane. Ardschir promet de lui donner Balk, la Bactriane, la moitié de la Perse, le second rang dans le royaume s'il parvient à le débarrasser du roi d'Arménie. Khosrou se trouvait alors à Outie, au nord de l'Araxe. Anag, feignant de déserter le parti d'Ardschir, se rend à la cour du prince arménien dont il est magnifiquement reçu, et qu'il assassine deux ans après à Khatkhal, au moment où Khosrou préparait contre la Perse une nouvelle expédition, en 232. Anag ne put recevoir le prix de son forfait. Les Arméniens le massacrèrent avec toute sa famille, à l'exception de Sourou, qu'on emmena en Perse, et de Grégoire son fils, qui devint plus tard l'apôtre et le premier patriarche de l'Arménie. Après la mort de Khosrou, ce malheureux royaume, conquis par les Perses, resta vingt-sept ans sous leur domination. Tiridate, fils de Khosrou, fut porté chez les Romains, où il trouva un asile, des instituteurs et enfin des vengeurs. Ils le rétablirent, vers 260, sur le trône de ses ancêtres, qu'il occupa jusqu'à l'année 314. Il fut converti au christianisme avec tous ses sujets, par saint Grégoire l'Illuminateur, qui était lui-même de la race des Arsacides.

F. X. Tessier.

Moses Koren. *Hist. Arm.* — Le Beau. *Histoire du*

Bas-Empire, t. I, 77. — *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818. — Faustus Byzant., *Hist. d'Arménie*.

KHOSROU II, roi d'Arménie, succéda à son père Tiridate en 314, et mourut en 325. Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avait cessé de vivre en 314, après cinquante-six ans de règne. Sa mort fut le signal d'une affreuse anarchie et d'une guerre universelle dans le royaume. Plusieurs princes se déclarèrent indépendants; d'autres, attachés au culte de leurs ancêtres, appelèrent les Perses à leur secours. Le gouverneur de Phaïdagaran, Sanadrong, de la race des Arsacides, se fit déclarer roi d'Arménie, et eut recours aux Alains et aux autres barbares du Nord pour conquérir son royaume. Dans le midi, sur les frontières de la Mésopotamie, Pacorus, descendant de Sennakérim, roi d'Assyrie, fort de l'appui des Perses, se révolta et prit le diadème. Dans l'intérieur, les familles nobles se firent une guerre d'extermination. Les Manavazéans, les Peznouniens et les Ortouniens, tous issus des anciens rois d'Arménie, avaient été complétement détruits. Constantin II, sollicité par le patriarche Werthanes, fils de saint Grégoire, fut obligé d'intervenir. Il envoya une armée romaine qui rétablit et affermit Khosrou II sur le trône. Le général romain Antiochus et le connétable d'Arménie, Vatché-Mamigonéan, battent Sanadrong, s'emparent de Phaïdagaran, et forcent les rebelles à se réfugier en Perse. Pacorus, attaqué à son tour par Manadjihr, fut vaincu et massacré avec toute sa famille. Les satrapes ses partisans durent quitter l'Arménie. Après avoir ainsi pacifié ses États, Khosrou II, tranquille du côté de l'empire romain, pour l'être également du côté de l'orient, consentit à payer un tribut à la Perse. Il ne songea plus dès lors qu'à s'occuper de ses plaisirs, dans le nouveau palais et la nouvelle capitale qu'il s'était fait bâtir sur les bords de l'Azad. La paix fut troublée par une invasion de Sanésan, prince arsacide qui régnait sur les Massagètes. Après avoir défait et tué Mehran, roi d'Ibérie, qui voulait s'opposer à son passage, il s'avança dans l'Arménie jusqu'aux bords de l'Araxe. Il rencontra l'armée arménienne dans la plaine d'Oschagan. Il périt dans la mêlée, et les barbares furent repoussés au delà du Caucase. Le roi d'Arménie, qui avait fui devant l'ennemi et s'était retiré dans la Sophène, résolut enfin de rompre avec les Perses, et implora le secours des Romains pour leur déclarer la guerre. Il mourut sur ces entrefaites, après un règne de neuf ans, et laissa la couronne à son fils Diran, en 325.

F. X. TESSIER.

Faustus de Byzance, *Histoire d'Arménie*. — Moses Koren, *Histor. Armen.* — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie* — Eusèbe., *Histor. Eccles.*, l. 8, c. 17.

KHOSROU III, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, en 387, détrôné en 392, et mort en 415. A la suite des guerres dont l'Arménie devint la cause et le théâtre sous les successeurs de Khosrou II, ce royaume fut partagé entre les Perses et les Romains. Arsace conserva, sous la protection impériale, la possession de l'Arménie romaine. L'Arménie persane ou Persarménie, qui formait les quatre cinquièmes de la grande Arménie, fut donnée au roi de Perse Schapour ou Sapor III. Mais comme les princes et les satrapes arméniens désertaient leur patrie pour ne pas être sujets d'un prince idolâtre, et allaient habiter l'Arménie romaine afin de vivre sous les lois d'Arsace, leur roi légitime, Schapour III, au lieu d'incorporer cette province à ses États, l'abandonna à Khosrou III, issu des Arsacides, avec la couronne d'Arménie et la main de sa sœur, Zarovandokt. Comme il l'avait prévu, cette mesure arrêta l'émigration. Les princes et les satrapes qui étaient partis retournèrent dans la Persarménie. Ceux qui ne voulurent pas rentrer dans leurs foyers furent dépouillés de leurs propriétés au profit du domaine royal ou d'autres princes. Les peuples du Vanant, indépendants des deux rois, faisaient dans l'Arménie de fréquentes incursions. Sahah, nommé connétable du royaume, va faire la conquête du pays et poursuit ces peuples sur les frontières de Syrie jusque dans le Mananaghi. Peu de temps après Sauren, Vahan, Aschkharad, puissamment secondés par Sahah, s'emparèrent des trésors d'Arsace, au moment où on les transportait de la citadelle d'Am dans la Sophène. Khosrou en donna une partie au roi de Perse. Cependant, Arsace, pour se venger, court aux armes. Il est vaincu, perd son beau-père et ne doit lui-même la vie qu'au dévouement de Gazavon Gamsaragon, prince d'Arscharousie. Au lieu de donner à Arsace un successeur, l'empereur de Constantinople confia le gouvernement de l'Arménie romaine à Gazavon, avec le titre de comte. Gazavon et les autres princes offrirent leur soumission à Khosrou, à condition qu'il leur pardonnerait le passé, leur rendrait leurs anciennes possessions et les protégerait contre le ressentiment de l'empereur. Khosrou accepta leurs offres, leur rendit leurs biens ou les indemnisa. C'est ainsi que se trouva rétablie l'unité du royaume d'Arménie. Pour conserver la possession de l'Arménie romaine, Khosrou consentit à payer un tribut à l'empereur. En outre le patriarche Asbouragès étant mort, Khosrou, sans prendre l'avis du roi de Perse, le remplaça par Sahag, fils de saint Narsès. Schapour, blessé de ces deux actes d'autorité, envoya des ambassadeurs en Arménie pour témoigner à Khosrou son mécontentement. Le prince arménien, qui comptait sur le secours de l'empereur, chassa avec mépris les envoyés du roi de Perse. Schapour III, irrité, s'entend avec quelques seigneurs arméniens et lève des troupes pour déposer Khosrou. Jezdedgerd, son fils, envahit l'Arménie à la tête d'une puissante armée. Khosrou, qui a vainement imploré le secours de l'empereur, est battu, pris, remplacé sur le trône par Varham Schapour, et emmené captif à

Ctésiphon, en 392. Schavarsch et Barkey, deux frères de la race des Amadouniens, tentent de l'arracher aux mains de ses ennemis. Mais Schavarsh et Manouel, fils de Barkey, périssent dans la bataille; et Jezdedgerd, maître de la personne de Barkey, le fait écorcher vif, et sa peau, garnie de paille, est portée dans la prison de Khosrou. Ce dernier languit vingt et un ans dans la forteresse de l'Oubli, en Susiane. Il venait enfin, après la mort de son frère et à la prière du patriarche Sahag et des grands, d'obtenir de Jezdedgerd, devenu roi de Perse, la permission de rentrer dans ses États et de reprendre sa couronne, lorsqu'il mourut, en 415. Jezdedgerd désigna pour lui succéder son fils Schapour.

F.-X. Tessier.

[1] Faustus Byzant., *Hist. Arm.* — Moses Koren, *Historia Armen.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, IV. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*.

KHOSROU Ier ou **KHOSREW**, appelé *Chosroès Ier* (Χοσρόης) par les Grecs et surnommé *Anoushirwan* ou *Noushirwan* (l'Ame généreuse), le plus grand monarque persan de la dynastie des Sassanides, régna de 531 à 579. Il était fils de Kobad ou Cobadès. D'après Eutychius et beaucoup d'historiens orientaux, Kobad, chassé de Perse en 498, chercha un asile dans la tribu des Huns Hephthalites. En passant par le Khorassan, il eut commerce avec une fille de condition noble nommée Baboudokht. Il remonta sur le trône en 502, et Baboudokht vint le trouver avec un enfant d'environ trois ans, qui fut depuis le grand Khosrew. Si ce récit était authentique, il nous permettrait de fixer la date de la naissance du fils de Kobad à 499 ou 500; mais il ressemble plus à la légende qu'à l'histoire, et ne s'accorde pas avec les renseignements, d'ailleurs peu certains, de Procope et de Théophane. Le Beau dit vaguement, d'après le *Livre des Rois* de Ferdousy, que Kobad avait eu Khosrew de la fille du roi des Huns. Quoi qu'il en soit, Khosrew, troisième fils légitime de Kobad, lui était plus cher que ses autres enfants. Craignant que les frères aînés du jeune prince, Kaoséos et Zamès, ne lui disputassent le trône, il lui chercha un protecteur à la cour de Byzance, et, si l'on en croit Procope, il demanda que l'empereur Justin Ier l'adoptât pour son fils. Suivant Théophane et Zonaras, Kobad demanda seulement à Justin Ier d'être le tuteur de Khosrew. Cette proposition, qu'il s'agît d'adoption ou de tutelle, ne fut pas accueillie, et Khosrew ressentit ce refus comme un affront dont il se vengea plus tard. Il succéda à son père le 12 septembre 531. La rivalité de ses frères lui causa des embarras qui le disposèrent à écouter les propositions de l'empereur Justinien. On convint qu'on rendrait de part et d'autre toutes les places prises pendant la guerre, et que Justinien compterait onze mille livres d'or ou 440,000 pièces au monarque persan. Ce traité fut conclu en 533. Une des conditions du traité fut une stipulation en faveur de sept philosophes hellénistes qui avaient trouvé en Perse un refuge contre la persécution religieuse de Justinien. Ces philosophes, Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulamius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie et Isidore de Gaza, quoique traités avec beaucoup de faveur par Khosrew, regrettèrent bientôt leur patrie, et allèrent vivre et mourir tranquilles au milieu de l'empire grec, sous la protection du roi de Perse. Dès les premiers mois de son avénement, Khosrew avait eu à réprimer une conspiration qui avait pour but de placer sur le trône son neveu Kobad, fils de Zamès (Zamès lui-même étant exclu du trône par un défaut corporel); il la réprima à la manière orientale en faisant tuer Zamès et tous ses frères avec leurs enfants mâles. Kobad seul échappa au massacre, et trouva un asile à la cour de Constantinople. En 539, Khosrew, jaloux des conquêtes de Bélisaire, quoiqu'il eût reçu une large part des dépouilles de Carthage, résolut de faire une diversion en faveur des Ostrogoths. Il excita l'Arabe Almondar, roi d'Hira, à envahir les terres de l'empire byzantin; il appuya cette attaque, et les hostilités recommencèrent entre les deux gouvernements de Constantinople et de Ctésiphon. Les événements de cette guerre, qui dura plus de vingt ans, de 540 à 561, et qui eut pour théâtre la Mésopotamie et l'Arménie, ont été racontés à l'article Justinien. L'objet en litige était la région montagneuse du Caucase comprenant la Lazique et l'Ibérie. Les Perses et les Romains se firent mutuellement beaucoup de mal, sans arriver à aucun résultat décisif. Une sorte de trêve suspendit les hostilités en 555, et prépara le traité conclu en 563, après de longues négociations. Justinien promit de payer 40,000 pièces d'or à Khosrew, qui abandonna de son côté ses prétentions sur la Colchide et la Lazique. L'avénement de Justin II au trône de Byzance ne changea d'abord rien à cet état de choses, bien que le nouvel empereur eût reçu avec une hauteur déplacée les ambassadeurs du roi de Perse. Khosrew ne tarda pas à trouver une occasion de se venger. Il s'empara de l'Yémen et d'autres parties de l'Arabie, chassa de ce pays un usurpateur abyssinien, et plaça sur le trône des Homérites un prince de l'ancienne famille royale, qui fut dès lors un vassal de la Perse. Le pouvoir de Khosrew n'avait pas besoin de cet accroissement pour être formidable aux Romains, et la conquête de l'Arabie lui fournissait le moyen d'inquiéter continuellement la Syrie et la Mésopotamie. Justin, qui avait trouvé des auxiliaires parmi les tribus turques de l'Asie centrale et en Abyssinie, résolut de renouveler la guerre. Un peu avant cet événement, en 569, les Persarméniens chassèrent leurs gouverneurs persans, et se placèrent sous la suzeraineté de l'empereur, ce qui fournit aussi à Khosrew un prétexte de rompre le traité de 563. Il ne vit pas la fin de cette guerre, dont on trouvera le récit aux articles Justin II, Ti-

BÈRE II, MAURICE, JUSTINIEN, le second fils de Germanus. Khosrew s'empara de Dava, boulevard de l'empire romain ; mais il essuya une terrible défaite à Mélitène, et vit le général Maurice ravager le territoire persan. Il était sur le point de traiter avec les Romains lorsqu'il mourut, au printemps de l'année 579, après quarante-huit ans de règne. Sa vie avait été une lutte presque continuelle contre les Romains ; il avait tenu tête aux conquérants de l'Afrique et de l'Italie, à des généraux comme Bélisaire, Tibère et Maurice. Son empire s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la mer Rouge et pénétrait dans l'Asie centrale, peut-être même dans l'Europe orientale. Les événements intérieurs de son règne sont peu connus. Les deux plus importants sont la punition de Magdak et la révolte de Noushirad. Magdak (*voy.* ce nom), audacieux sectaire, qui professait la communauté des biens et des femmes, avait trouvé de nombreux partisans. Ses doctrines, ses prédications, ses succès et sa mort nous sont imparfaitement connus ; mais il est certain que Khosrew poursuivit avec vigueur cette secte dangereuse et en fit périr l'auteur. La révolte de Noushirad ou Anatozadès, son fils aîné, est diversement racontée par les historiens grecs et les auteurs persans. Suivant Procope, Anatozadès, fils rebelle et débauché, n'avait pas craint de déshonorer les femmes de son père. Cependant Khosrew se contenta de l'exclure du trône, en lui faisant brûler les paupières avec une aiguille ardente. D'après les historiens orientaux, Noushirad, ayant été instruit par sa mère dans la religion chrétienne, fut enfermé dans une étroite prison par ordre de son père, qui n'avait pu lui faire embrasser la religion du pays. Le bruit s'étant répandu que Chosroès, occupé à une guerre éloignée, était tombé dangereusement malade, le jeune prince s'échappa de sa prison, souleva les mécontents et les chrétiens, qui étaient en grand nombre, se rendit maître de la ville de Modin (Madaïn ou Ctésiphon, capitale de la Perse) et des trésors de son père ; et à la tête d'une armée formidable, il lui fit une guerre ouverte. Chosroès envoya contre lui un de ses généraux. Le prince, blessé à mort dans la bataille, expira en disant à ceux qui l'environnaient : « Allez dire à ma mère qu'elle me fasse enterrer aux pieds des disciples du Messie. » Le gouvernement intérieur de Khosrew était despotique et cruel, mais empreint de cette fermeté qui plaît aux Orientaux ; ce prince est resté dans la mémoire des Persans comme un modèle de justice. Son administration fut vigilante et éclairée. Il protégea l'agriculture, repeupla les provinces ravagées, et rebâtit les villes détruites. Il s'occupa aussi des besoins intellectuels de ses sujets. A Gondi-Sapor, près de Suse, il fonda une académie dans le genre des écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Il fit traduire en persan les meilleurs ouvrages grecs, latins et indiens ; enfin, on peut croire que si les circonstances l'avaient mieux servi, il aurait fait de la Perse une Grèce orientale. L. J.

Eutychius, *Annales*, t. II, p. 127-181. — Procope, *Bel. Pers.*, I, 11, 21, 22 ; II, 1-30 ; *Bel. Goth.*, III et IV. — Théophane, *Chron.* (édit. du Louvre), p. 143 — Zonaras (édit. du Louv.), t. II, l. 14, p. 59. — Agathias, l. 2, p. 66, etc. — Malalas, *Chron.*, part. 2, p. 212. — Ménandre, *Excerpta Legationum*, p. 133, etc. — Théophylacte Simocatta, l. III, c. 9. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire* (édit. de Saint-Martin), t. VII, p. 318 ; t. VIII, p. 29, etc., p. 109, etc., p. 440, etc. ; t. IX, p. 1, etc., p. 196, etc. ; t. X, p. 6, etc., p. 48, etc., p. 158, etc. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. II. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, art. *Nouschirvan*. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. III. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, t. I. — Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, trad. de M. S. de Sacy.

KHOSROU II ou **KHOSREW**, *Purwiz* (*le Généreux*), roi de Perse, petit-fils du précédent et fils d'Hormuz ou Hormisdas IV, régna de 590 à 628. On a raconté à l'article HORMISDAS comment Khosrew fut placé sur le trône par les révoltés qui avaient renversé son père. Il trouva aussitôt un redoutable compétiteur dans le gouverneur de l'Arménie Behram Tchoubin (1), et fut vaincu devant Nisibe. Il se réfugia précipitamment à Circésium, sur le territoire de l'empire romain, et écrivit une lettre à Maurice pour solliciter sa protection. Il se rendit ensuite à Hiérapolis, où il passa l'hiver (590-591). Behram, de son côté, demanda, sinon l'appui, du moins la neutralité de Maurice, devenu l'arbitre du sort de l'empire persan. L'empereur romain se décida pour le prince légitime, qui promettait de rendre Martyropolis, Dara et l'Arménie entière, et ordonna à Narsès, un de ses meilleurs généraux, de le rétablir sur le trône. Narsès, soutenu par Jean Mystacon, commandant de l'armée romaine d'Arménie, ramena Khosrew dans Ctésiphon, battit Behram à Balarath, et le força de s'enfuir chez les Turcs. Khosrew rendit à l'empire Dara, Nisibe et une grande partie de l'Arménie, et se montra plein de reconnaissance pour Maurice ; il semblait même disposé à embrasser le christianisme. Malgré les causes nombreuses de querelle qui existaient entre les deux empires, la paix dura jusqu'en 603, et se fût même prolongée plus longtemps, si Maurice n'eût été renversé du trône et mis à mort par Phocas. Sous prétexte de venger le meurtre de son bienfaiteur, Khosrew pénétra en Mésopotamie au printemps de 604, battit les Romains en deux rencontres et s'empara de Dara. Ainsi commença une guerre qui dura vingt-quatre ans, et après d'étonnantes

(1) Théophylacte Simocatta, qui entre dans de longs détails sur ces événements, rapporte une lettre de Khosrew à Behram. Le protocole, qui paraît fidèlement traduit du persan, est particulièrement curieux. Nous le reproduisons ici comme donnant une idée du style de la chancellerie royale de Ctésiphon. « Khosrew, roi des rois, seigneur des dynastes, maître des nations, sauveur des hommes parmi les dieux, homme bon et éternel parmi les hommes, dieu très-illustre, très-glorieux vainqueur, se levant à l'horizon en même temps que le soleil, qui donne des lumières à la nuit, issu d'illustres ancêtres, roi ennemi de la guerre, gracieux, donnant la solde aux *asones* (nobles), conservateur du royaume des Perses, notre ami. »

alternatives se termina par l'abaissement de la Perse. Les circonstances en sont mal connues : elles sont à peine indiquées dans Théophane, qui est presque le seul historien de cette époque. Les dix-sept premières années de la guerre furent terribles pour l'empire byzantin, qui n'avait jamais éprouvé une telle succession de désastres. Khosrew, qui joignait à la cruauté d'un barbare des talents militaires dignes de son aïeul, profita de l'ineptie de Phocas et de la haine dont il était l'objet pour s'emparer d'Amida, d'Édesse, et envahit l'Asie Mineure. L'avénement d'Héraclius n'arrêta point ses progrès. La Syrie fut conquise en 611, la Palestine en 614, l'Égypte en 616, l'Asie Mineure dans la même année, et une armée persane vint camper en face de Constantinople, à Chalcédoine, où elle se maintint pendant dix ans. Enfin, en 621, Héraclius, s'arrachant à une trop longue apathie, déploya un héroïsme et un génie qui sauvèrent l'empire. Nous avons raconté à l'article Héraclius les admirables campagnes qui conduisirent les Romains au cœur de la monarchie des Perses. Khosrew, vaincu dans une dernière bataille, le 12 décembre 627, traversa Ctésiphon en fuyant, et se retira dans l'ancienne capitale des Séleucides. Accablé de chagrin, vieux et malade, il résolut d'abdiquer en faveur de son fils Médarsès, qu'il avait eu de Sira ou Shirin, son épouse chérie (1). Mais Shirweh ou Siroès, son fils aîné, ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet. D'accord avec les principaux seigneurs du royaume, il se saisit de la personne de son père, le fit déposer du trône le 25 février et égorger le 28 du même mois. Khosrew avait régné six ans de trop. Jamais monarque oriental ne déploya tant de magnificence. Les récits des écrivains persans et arabes à ce sujet sont très-exagérés sans doute; mais ils sont en partie confirmés par les historiens grecs. Les écrivains arabes racontent que la septième année de l'hégire Mahomet envoya des lettres aux princes voisins pour les inviter à reconnaître sa mission. Khosrew reçut la lettre de Mahomet avec mépris et la déchira. Il chassa ensuite le messager, et manda à son vice-roi d'Arabie de se saisir du prophète. Mahomet, en apprenant comment sa missive avait été accueillie, dit : « Dieu déchirera son royaume comme il a déchiré ma lettre. » Cette prédiction s'accomplit. La dynastie des Sassanides, déjà ébranlée par Héraclius, tomba sous les coups des successeurs du prophète. L. J.

Theophylacte Simocatta, *Hist. Rer. a Mauritio Gest.*, l. IV, 7-16; V, 1-15. — Théophane, *Chron.* (édit. du Louvre), p. 220, etc, et en général les sources grecques indiquées aux articles MAURICE et HÉRACLIUS. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. III. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire* (édit. de Saint-Martin), t. X, p. 290, etc; t. XI, p. 15, etc., 73, etc., 35, etc. — Malcolm, *History of Persia*, vol. I. — Richter, *Hist. Kritischer Versuch uber die Arsaciden und Sassaniden Dynastie.* — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. II.

KHOSROU-SCHAH, quatorzième sultan de la race de Sébekteghin ou de la dynastie des Ghaznevides, monta sur le trône l'an de l'hégire 544 (1149) selon quelques historiens, en 548 (1153) selon d'autres, et mourut en 555 (1160) ou 565 (1170). Il était fils de Baharam-Schah, qui régna trente-six ans avec beaucoup de sagesse, aima les sciences et protégea les savants. Ce prince fit traduire en langue persane un petit ouvrage indien connu sous le nom de *Pilpai*. En guerre continuelle avec les princes de Ghour ou Gaurides, ses voisins, il se vit enlever sa capitale, Ghazna, par Houssaïn-Gauri, qui en confia le gouvernement à son frère Sauri. Une révolution le replaça sur le trône. Maître de la personne de Sauri, il le fit périr ignominieusement avec son lieutenant Medjd ed-Din. Hassan se préparait à venger le meurtre de son frère, quand il apprit la mort de Baharam-Schah et l'avénement de son fils Khosrou-Schah (1153). Il ne laissa pas que de continuer sa route. A l'approche de l'ennemi, Khosrou-Schah quitta sa capitale et s'enfuit à Lahore. Hassan prit Ghazna, la démolit, fit décapiter tous les saïds, et mérita le surnom de *Djihansouz* (l'Incendiaire du monde). A partir de cette époque l'histoire de Khosrou-Schah devient de plus en plus incertaine. L'historien persan Mirkond rapporte que, sauvé de l'Indoustan, il régna paisiblement à Lahore, où il eut pour successeur son fils *Khosrou-Mélik*, pendant que Ghazna était au pouvoir des Gaurides. Quoi qu'en disent quelques historiens, il paraît incontestable que Khosrou-Mélik n'a jamais régné à Ghazna. Enlevée aux Gaurides par les Turcs nouvellement arrivés du Maouarennahar et connus sous le nom de Ghozz ou Uzes, cette ville leur fut, quinze ans après, reprise par Schechab ed-Din, frère de Gaiath ed-Din, qui s'empara du Kherman, du Schouran, d'une partie de l'Inde, et marcha vers Lahore, où se trouvaient les deux Khosrou. Lahore capitula. Quelque temps après, Schechab ed-Din, maître de Khosrou-Schah et de Khosrou-Mélik, envoya les deux princes à Gaiath ed-Din, roi de Ghour, qui les fit enfermer dans un château fort, où ils moururent. Avec eux la dynastie des Ghaznévides fut éteinte (1189) : elle tirait son nom de Ghazna, sa capitale, située sur les confins du Khorassan. Parvenue au trône en 976, cette dynastie l'occupa deux cent treize ans, avec plus de sagesse que de gloire. F.-X. TESSIER.

Aboulfeda, *Anales Mosl.* — Mirkond, *Raouzet al-Safa.* — D'Herbelot *Bibliothèque Orientale.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, 418. — De Frémery, *Journal Asiatique*, 1843, t. II. — Ibn-Alathir, *Chronique complète.*

KHOSROU, prince indien, fils de Jéhan-Ghir,

(1) Shirin, que les Grecs appellent Sira ou Sirin, est célèbre dans les légendes historiques de la Perse. Les auteurs orientaux nous apprennent qu'elle partagea le sort de Khosrew, et qu'elle résista aux infâmes sollicitations de Shirweh, qui voulait l'épouser. Cette partie de son histoire, qui prêtait aux embellissements de la poésie, a exercé la verve de Ferdousy, qui a consacré une partie de son *Livre des Rois* (Schah-Nameh), à célébrer la beauté, les amours, les malheurs et la mort héroïque de Shirin.

empereur mogol de l'Indoustan, se révolta contre son père en 1606. Il faisait le siége du château de Lahore, dans le dessein de s'y fortifier et de s'y rendre indépendant, quand il apprit que l'empereur approchait à la tête d'une armée. Il quitta aussitôt le siége, et vint présenter la bataille à son père. Défait et fugitif, il fut trahi par des bateliers au passage d'une rivière, et remis entre les mains des officiers de l'empereur. Il eut la douleur de voir expirer ses partisans dans les plus horribles supplices. Jéhan-Ghir ayant repris la route de Lahore, fit planter des deux côtés du chemin une grande quantité de pieux qui servirent à empaler une partie des prisonniers; les autres furent pendus aux arbres, et ce fut au milieu de ce double rang de sanglants trophées qu'il ramena son fils à Lahore, lui montrant et désignant par leurs noms les victimes de sa vengeance. Hassan-Bèk, général et confident de Khosrou, fut enfermé dans une peau fraîche et expira dans les plus cruels tourments. Le prince fut privé de la vue et jeté dans une prison, sous la garde de Mahabet-Khan, un des principaux omrahs de l'empire. Le feu de la rébellion n'était qu'assoupi. En 1608 plusieurs omrahs, fidèles créatures de Khosrou, formèrent le dessein d'assassiner le monarque indien dans un voyage qu'il fit à Kaboul, et de mettre son fils sur le trône; mais le projet échoua, et n'eut d'autre résultat que de fournir à Jéhan-Ghir le prétexte et l'occasion de nouvelles exécutions.

En 1616, une révolte ayant éclaté dans le Décan, Khurm, second fils de l'empereur, qui régna depuis sous le nom de Schah-Jéhan, fut chargé de l'apaiser. Ce prince ambitieux et cruel, redoutant, pendant son éloignement de la cour, l'influence de son frère prisonnier, obtint de son père de l'emmener avec lui. Après l'avoir traîné à sa suite pendant quatre ans que dura cette guerre, Khurm, voyant que la fortune secondait son ambition, résolut enfin de consommer le crime qu'il méditait depuis si longtemps. Khosrou fut étranglé par ses ordres, à Brampour, en 1622. Ce prince méritait un meilleur sort.

F.-X. Tessier.

Histoire générale des Voyages, t. X, liv. II. — Chardin et Tavernier, *Voyage aux Indes*. — Malcolm, *Hist. de la Perse*; Londres, 1815, in-8°.

KHÔTABONG, fils de Khotathevarat, roi du Camboge, suivit son père dans l'exil après que celui-ci eut été chassé du trône par Phaja-Krek, vers l'an 1165. Tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il fonda deux villes qui existent encore aujourd'hui, Phichit et Phixaï, situées sur la branche orientale du Ménam, dans le royaume de Siam.

F.-X. T.

Phongsavadan-muang-nua (Annales du Siam septentrional). — Pallegoix, *Gramm. Linguæ Thai*; Bangkok, 1850, in-4°.

KHOTATHEVARAT, dont les prédécesseurs avaient obtenu de l'empereur chinois Kao-Tsong 1128) le titre de *chi-yi*, avec le rang de gouverneurs perpétuels, régnait dans Inthaphat Nakhon, capitale du Camboge (*Chin-la*), vers l'an 1600 de l'ère de Bouddha (Phutthasakkarat), 1157 de l'ère chrétienne. Désolé par les guerres des siècles précédents, ce royaume était bien déchu de son ancienne splendeur. Un mendiant lépreux, favorisé par des prédictions et plus encore par le malaise général, s'empara du trône sous le nom de Phaja-Krek. Khotathevarat, avec toute sa famille et une suite nombreuse, se réfugia dans le royaume de Siam, et bâtit sur la branche orientale du Ménam une ville dont le nom s'est perdu dans l'oubli.

F.-X. T.

Phongsavadan-muang-nua (Annales du Siam septentrional). — Mgr Pallegoix, *Gramm. Ling. Thai*. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, t. I.

KHOUBILAÏ-KHAN. *Voy.* Chi-tsou.

KHOUNG-FOU-TSEU ou **KHOUNG-TSEU**. *Voy.* Koung-fou-tse.

KHOVANSKI (Le prince *Ivan-Andrééévitch*), homme d'État russe, né au commencement du dix-septième siècle, décapité à Vozdvijenskoe, près de Moscou, le 17 septembre 1682. Il était, comme les Galitzin et les Kourakin, de la race des Jagellons, et comptait parmi ses aïeux plusieurs rois de Pologne et de Hongrie. Élevé à la dignité de boyard, en 1659, par le tzar Alexis, puis à celle de vice-roi (*namiestnik*) de Pskof, Khovanski, en vivant dans cette ville au milieu des sectaires de l'Église russe, en devint bientôt le zélé partisan et le représentant politique; aussi lorsque, le 18 mai 1682, les strélitzs, tous sectaires, eurent mis les rênes de l'État entre les mains de la tzarevna Sophie, Khovanski obtint un grand crédit. Il fut placé à la tête des strélitzs, troupes qui constituaient la principale force militaire de la Russie, et son troisième fils, le prince André, fut nommé président du tribunal de la justice. Les strélitzs étaient entièrement dévoués à leur chef; ils ne l'appelaient que leur *batiouchka* (cher père), et, lorsqu'il sortait, ils l'entouraient en criant : « Voici l'ancien qui passe! » Enflé de sa popularité, Khovanski eut l'imprudence de se brouiller avec Miloslavski, qui était parvenu depuis longtemps, par sa parenté et ses artifices, au plus haut degré de pouvoir à la cour. Grand maître en manéges et en intrigues, comme presque tous ceux qui montent rapidement de très-bas, Miloslavski jura sa perte. Il fit courir le bruit que Khovanski méditait d'exterminer les tzars et toute leur famille pendant la procession qui avait lieu annuellement le 19 août au couvent de Notre-Dame-du-Don. La tzarevna feignit d'y ajouter foi; elle se retira avec ses frères au couvent de S.-Sabbas de Storojef, et là, après avoir pris ses mesures, elle engagea le prince, par une épître doucereuse, à venir assister avec son fils à des fêtes. « Khovanski n'était assurément pas coupable du noir dessein qu'on lui prêtait, dit Karamzin, car il se rendit immédiatement avec son fils à cette perfide invitation. » — « Déployant un luxe prodigieux, les deux princes s'avançaient

à petites journées, raconte le plus récent historien de ce très-curieux et sanglant épisode de l'histoire de Russie (1). Des strélitzs, des serviteurs de tous rangs, une foule d'amis et de familiers composaient leur suite. A Pouchkino, village qui appartenait au patriarche, on s'arrêta pour se reposer, et l'on y dressa, non loin de la grande route, des tentes somptueuses pour le prince et sa suite. Le vaniteux vieillard se prélassait en regardant ce pompeux cortége, cet or et cet argent dont étincelaient les armes de ceux qui l'entouraient et les selles de leurs chevaux. Il croyait encore à sa toute-puissance, tandis que l'orage s'amoncelait sur sa tête. En apprenant qu'il avait quitté Moscou, la tzarevna ordonna au prince Likof de prendre un nombre suffisant d'hommes armés et d'arrêter les Khovanski père et fils. Likof partit. Les gens qui le précédaient ayant appris par des passants que Khovanski était à se reposer tranquillement, il ordonna de cerner de tous côtés son bivouac, et s'empara sans résistance du vieux prince et des trente-sept strélitzs délégués qui l'escortaient. Le prince André ne se trouva pas avec son père; il était allé, non loin de là, dans une de ses propriétés. Likof s'y porta en toute hâte, et arrêta également le jeune prince, sans aucune difficulté. Le 17 septembre, jour du nom de la tzarevna, les deux Khovanski furent amenés à Vozdvijenskoe. Leur sort était déjà décidé; il paraît même que la sentence était préparée d'avance. Le 17 même la sentence fut exécutée. On décapita d'abord le vieux prince Ivan. Ensuite ce fut son fils, qui, après avoir baisé le cadavre de son père, dut poser sa tête sur le billot. Finalement on exécuta aussi les trente-sept strélitzs dont Likof s'était emparé; au nombre de ceux-ci se trouvait le lieutenant-colonel Odintzof. » L'énormité de ce supplice est évidente; aussi l'historien ajoute-t-il : « Incontestablement l'exécution de Khovanski est une des plus grandes iniquités juridiques qu'on ait jamais vues. Son accusation n'était basée que sur un écrit presque anonyme; on s'empara de lui au moyen de la ruse; on le condamna pour des crimes que presque rien ne venait prouver, ou qui peut être n'étaient même qu'inventés : il y a du moins des contemporains qui pensent ainsi. Si Khovanski était réellement coupable, pourquoi ne le jugea-t-on pas régulièrement? Khovanski demanda à être jugé; il désira qu'on le confrontât avec ses accusateurs; il proposa de dire les noms des véritables fauteurs de la révolte. Tout cela fut rejeté, et ne servit sans doute qu'à accélérer l'exécution de la sentence. On y mit une telle hâte que l'on n'attendit même pas que le bourreau arrivât de Moscou, et que l'on infligea cette besogne à un soldat du régiment de Strémianoi. Nous ne cherchons pas à justifier Khovanski. Troubles et excès de tous genres, anarchie complète des strélitzs, persécutions et violences teintes de sang, voilà les crimes qui pèsent sur sa mémoire. Peut-être, dans le vertige de l'orgueil, a-t-il rêvé (mais rien que rêvé) au trône! Et certainement une série de bouleversements et de secousses orageuses aurait été inévitable si, contre toute probabilité, il eût pris le dessus. Néanmoins, nous n'hésitons pas à le répéter, juridiquement parlant, sa condamnation est une grande iniquité, et il tomba victime en partie d'une grande nécessité politique, mais encore plus de ce fatalisme sanglant qui préside toujours aux luttes des partis. »

Pce Augustin GALITZIN.

Istoria Petra vélikago Theofana Prokoporitcha. — Gordon, *Geschichte Peters d. G.*; Leipzig, 1765 — *Le Messager russe*, nº 10, 1809. — Karamzin, *Souvenirs de son pelerinage à Troïtza.* — *Sbornik Kniazia Petra Dolgoroukora*, III. — *Un document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1689*, par le P. Gagarin; Paris, 1857.

(1) Voy. *La Régence de la tzarevna Sophie*, par Stchébalski, traduit du russe par le prince Serge Galitzin, Carlsruhe, 1857, p. 106.

KHOWAREZM-SCHAHAN ou **SCHAHIENS**, ou *Khowarezmioun*, nom que les historiens arabes donnent aux sultans d'une dynastie qui s'éleva du temps des Seldjoucides et subsista, pendant cent trente-huit ans, de 491 à 688 (1098 à 1236 de J.-C.). Cette dynastie compte neuf sultans. Le premier, Cothb ed-Din-Mohammed, gouverna trente-trois ans la province de Khowarezm; Alziz, fils de Cothb ed-Din, régna vingt ans; Il-Arslan, sept ans; Schah, fils d'Il-Arslan vingt et un ans, Takash, huit ans et demi; Cokb ed-Din-Mohammed ben Takash, vingt et un ans; Rokn ed-Dîn-Gorsang, Gaïath ed-Din-Mirschah et Gelal ed-Din-Manbek régnèrent ensemble onze ans, jusqu'à l'année de l'hégire 628 (1536 de J.-C.).

F.-X. TESSIER.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.*

KHOWAREZMI (*Zamakschari*), auteur arabe, né à Zamakschar, ville du Khowarezm, vers l'an 1074, mort à Corkand ou Giogianiah, capitale de la même province, vers 1143, sous le règne de Mostafi, trente et unième calife de la maison des Abbassides. Il prend le titre de *Giarallah* (voisin de Dieu), à cause du long séjour qu'il fit à La Mecque. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages fort estimés des musulmans. Le plus important de tous, pour la matière comme pour l'étendue, est le *Keschaf*, qu'il composa à La Mecque, si l'on en croit Mohammed ben-Cassem. C'est le plus considérable de tous les commentaires faits sur le Coran. Le second ouvrage de Khowarezmi a pour titre : *Rabi Alabar* (Le Printemps des Justes). C'est une anthologie qu'il dit lui-même avoir composée pour reposer l'esprit de ceux qu'aurait fatigués la lecture du *Keschaf*. Abou-Haïen, dans la préface de son livre intitulé *Bahr Almahit*, mentionne plusieurs autres ouvrages du même auteur : le *Faïk* (Traité des traditions); — le *Moffassal* (Livre des Distinctions); — l'*Anmoudag* et *Moklalef Alesma*, ouvrages de grammaire arabe; — *Raidfil Faraidh* (Livre des Suc-

s). ; à la Bibliothèque impériale
: ue l'*Anmoudag*, par Ardebili.
Cassem compte encore parmi
rages ue Khowarezmi le *Costhas* (Ba-
dans laquelle sont pesées les difficultés
t des Musulmans ; — le *Moetaesa fi am-*
arab (Proverbes arabes) et un commen-
les *Abiat* de *Sibouieh*.

F.-X. Tessier.

ielot, *Bibliothèque Orientale*. — Abou Hacen, *Imatrit*. — Ardebili, *Commentaire sur l'An-* — Casiri, *Bibliot. Arab. Hisp.*

WAREZMI (*Mohammed ben-Moussa* *uarezmi*). *Voy.* Alkho-Warezmi.

I-SRONG-DÉHOU-TSAN, nommé aussi *chan*, trente-huitième roi du Tibet, e Langdarma (*voy.* ce nom), vivait au ne siècle de notre ère. Il fut un des pro- s les plus zélés de la religion bouddhique, outint contre les persécutions de son usqu'au jour où ce dernier parvint à le dans une embuscade, où il périt. : de ce prince, un grand nombre de bâtis au Tibet, et les religieux pourvus de tout ce qui leur écessaire. Des savants illustres furent ap- e l'Inde, et sous leur direction on traduisit ain un grand nombre des livres de la loi primitivement en sanscrit. Les succes- e ce roi, ses fils et ses petits-fils, conti- : l'œuvre de leur père en aidant aux pro- : la religion bouddhique, un instant ar- ar les persécutions de leur oncle Lang-

Ph.-Ed. Foucaux.

le Koros, *Tibetan Grammar*, p. 178, 193, 196.

.NG IO, surnommé *Kheyeou*, Chinois, ne de commerçants d'Émouy, amené rce, en 1820, par le capitaine Phili- dont on voulut faire le directeur d'une on de thé à Cayenne. Mais ce projet et il reprit le chemin des Iles Philippines, uit resté douze ans. On croit qu'il mourut traversée. Ce personnage est loin de l'importance qu'on a voulu lui donner. rlait que le patois de son pays et n'en- pas la langue mandarique. Il laissa à uelques livres chinois, qui ont été vendus ateurs à des prix exorbitants. F.-X. T.

émusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

NSKI (*Pie*), sénateur castellan de Po- né dans la Grande-Pologne, en 1752, ovie, en 1828. Destiné à l'état ecclé- , il fut sur le point d'entrer chez les . lorsque leur suppression universelle, en sa carrière. En 1775 il entra dans du *conseil permanent*, suprême ure de l'époque ; en 1776 il fit partie de la lerie de la diète ; et en 1782 il rédigea les de cette diète. En 1783 il devint chef du du roi Stanislas-Auguste. En 1784 il fut ce ou député à la diète de Grodno. En vec la même qualité, il se présenta à l'assemblée constituante à Varsovie, et y fut l'un des plus éloquents et des plus actifs membres dans cette mémorable diète, qui dura quatre ans entiers, et dans laquelle fut proclamée la constitution nationale du 3 mai 1791, renversée en 1792-93, par la Russie, la Prusse et l'Autriche. En 1794, à l'époque de la guerre de l'indépendance nationale sous Kociuszko, il se voua spontanément à cette cause ; mais en 1795 il dut se retirer en Gallicie. En 1815, après la formation du nouveau royaume de Pologne, au congrès de Vienne, il vint à Varsovie, et en 1818 il devint sénateur castellan ; en cette qualité il faisait partie de la haute cour de justice, à l'effet de juger les membres de la *Société patriotique polonaise*, que la Russie accusait de haute trahison. L'innocence des accusés fut solennellement reconnue, et Kicinski, qui fut l'un des défenseurs les plus chaleureux, plaida cette cause sacrée avec tant d'émotion qu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie.

L. Ch—o.

Annales de la Diète constituante de 1788-1792. — *Procès-verbaux des Diètes de Pologne de* 1815 *à* 1825. — *Plaidoiries de la haute Cour de justice à Varsovie en* 1828.

KICINSKI (*Brunon*), littérateur polonais, fils du précédent, né en Gallicie, en 1797, mort à Varsovie, en 1844. Secondant son père dans ses inspirations patriotiques, il agit efficacement sur l'opinion publique par sa plume féconde, en prose et en vers. Traducteur de la *Batrachomyomachie* d'Homère et des *Métamorphoses* d'Ovide, il rédigea tour à tour : en 1818, *L'Hebdomadaire de Varsovie ;* en 1820, la *Gazette quotidienne de Varsovie ;* en 1821, la *Chronique du dix-neuvième siècle*, et *L'Aigle-blanc*, qui furent supprimés par la censure russe, au mépris de la charte constitutionnelle octroyée par Alexandre Ier lui-même, et qui garantissait la liberté de la presse. En 1830, après la délivrance de la Pologne pendant dix mois, il publia une excellente traduction en vers polonais de la *Varsovienne* de Casimir Delavigne.

Un fait étrange se produisit la veille de sa mort. Assis à une table de jeu avec quatre personnes, il se sent frapper sur l'épaule ; il se retourne, et aperçoit un squelette enveloppé dans un manteau, et qui lui dit : « *Ton moment approche, prépare-toi* ! » Se croyant le jouet d'une hallucination, il en parla à plusieurs personnes, et ne se préoccupa pas un seul moment de la fin prochaine qui lui était annoncée. La journée du lendemain se passa bien. A minuit il se leva, se plaignit d'un malaise, but un verre d'eau sucrée, se recoucha, et dans la matinée on le trouva mort ! L. Chodzko.

Essai sur la Littérature polonaise du dix-neuvième Siècle, par M. Mochnacki. — *Histoire Littéraire de Pologne*, par Lukaszewicz, K. W. Woycicki, etc.

KICK (*Cornelis*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1635, mort dans la même ville en 1675. Houbraken le fait naître d'un peintre et Weyermans d'un sculpteur. Quoi qu'il en soit,

à petites journées, raconte le plus récent historien de ce très-curieux et sanglant épisode de l'histoire de Russie (1). Des strélitzs, des serviteurs de tous rangs, une foule d'amis et de familiers composaient leur suite. A Pouchkino, village qui appartenait au patriarche, on s'arrêta pour se reposer, et l'on y dressa, non loin de la grande route, des tentes somptueuses pour le prince et sa suite. Le vaniteux vieillard se prélassait en regardant ce pompeux cortége, cet or et cet argent dont étincelaient les armes de ceux qui l'entouraient et les selles de leurs chevaux. Il croyait encore à sa toute-puissance, tandis que l'orage s'amoncelait sur sa tête. En apprenant qu'il avait quitté Moscou, la tzarevna ordonna au prince Likof de prendre un nombre suffisant d'hommes armés et d'arrêter les Khovanski père et fils. Likof partit. Les gens qui le précédaient ayant appris par des passants que Khovanski était à se reposer tranquillement, il ordonna de cerner de tous côtés son bivouac, et s'empara sans résistance du vieux prince et des trente-sept strélitzs délégués qui l'escortaient. Le prince André ne se trouva pas avec son père; il était allé, non loin de là, dans une de ses propriétés. Likof s'y porta en toute hâte, et arrêta également le jeune prince, sans aucune difficulté. Le 17 septembre, jour du nom de la tzarevna, les deux Khovanski furent amenés à Vozdvijenskoe. Leur sort était déjà décidé; il paraît même que la sentence était préparée d'avance. Le 17 même la sentence fut exécutée. On décapita d'abord le vieux prince Ivan. Ensuite ce fut son fils, qui, après avoir baisé le cadavre de son père, dut poser sa tête sur le billot. Finalement on exécuta aussi les trente-sept strélitzs dont Likof s'était emparé; au nombre de ceux-ci se trouvait le lieutenant-colonel Odintzof. » L'énormité de ce supplice est évidente; aussi l'historien ajoute-t-il : « Incontestablement l'exécution de Khovanski est une des plus grandes iniquités juridiques qu'on ait jamais vues. Son accusation n'était basée que sur un écrit presque anonyme; on s'empara de lui au moyen de la ruse; on le condamna pour des crimes que presque rien ne venait prouver, ou qui peut-être n'étaient même qu'inventés : il y a du moins des contemporains qui pensent ainsi. Si Khovanski était réellement coupable, pourquoi ne le jugea-t-on pas régulièrement? Khovanski demanda à être jugé; il désira qu'on le confrontât avec ses accusateurs; il proposa de dire les noms des véritables fauteurs de la révolte. Tout cela fut rejeté, et ne servit sans doute qu'à accélérer l'exécution de la sentence. On y mit une telle hâte que l'on n'attendit même pas que le bourreau arrivât de Moscou, et que l'on infligea cette besogne à un soldat du régiment de Strémianoi. Nous ne cherchons pas à justifier Khovanski. Troubles et

(1) Voy. *La Régence de la tzarevna Sophie*, par Stchébalski, traduit du russe par le prince Serge Galitzin, Carlsruhe, 1857, p. 106.

excès de tous genres, anarchie complète des strélitzs, persécutions et violences teintes de sang, voilà les crimes qui pèsent sur sa mémoire. Peut-être, dans le vertige de l'orgueil, a-t-il rêvé (mais rien que rêvé) au trône! Et certainement une série de bouleversements et de secousses orageuses aurait été inévitable si, contre toute probabilité, il eût pris le dessus. Néanmoins, nous n'hésitons pas à le répéter, juridiquement parlant, sa condamnation est une grande iniquité, et il tomba victime en partie d'une grande nécessité politique, mais encore plus de ce fatalisme sanglant qui préside toujours aux luttes des partis. »

P^ce Augustin Galitzin.

Istoria Petra vélikago Theofana Prokoporitcha. — Gordon, *Geschichte Peters d. G.*; Leipzig, 1765. — *Le Messager russe*, n° 10, 1809. — Karamzin, *Souvenirs de son pèlerinage à Troitza.* — *Sbornik Kniazia Petra Dolgoroukova*, III. — *Un document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1689*, par le P. Gagarin; Paris, 1857.

KHOWAREZM-SCHAHAN ou **SCHAHIENS**, ou *Khowarezmioun*, nom que les historiens arabes donnent aux sultans d'une dynastie qui s'éleva du temps des Seldjoucides et subsista, pendant cent trente-huit ans, de 491 à 688 (1098 à 1236 de J.-C.). Cette dynastie compte neuf sultans. Le premier, Cothb ed-Din-Mohammed, gouverna trente-trois ans la province de Khowarezm; Alziz, fils de Cothb ed-Din, régna vingt ans; Il-Arslan, sept ans; Schah, fils d'Il-Arslan vingt et un ans, Takash, huit ans et demi; Cothb ed-Din-Mohammed ben Takash, vingt et un ans; Rokn ed-Dîn-Gorsang, Gaïath ed-Din-Mirschah et Gelal ed-Din-Manbek régnèrent ensemble onze ans, jusqu'à l'année de l'hégire 628 (1536 de J.-C.).

F.-X. Tessier.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.*

KHOWAREZMI (*Zamakschari*), auteur arabe, né à Zamakschar, ville du Khowarezm, vers l'an 1074, mort à Corkand ou Giogianiah, capitale de la même province, vers 1143, sous le règne de Mostafi, trente et unième calife de la maison des Abbassides. Il prend le titre de *Giarallah* (voisin de Dieu), à cause du long séjour qu'il fit à La Mecque. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages fort estimés des musulmans. Le plus important de tous, pour la matière comme pour l'étendue, est le *Keschaf*, qu'il composa à La Mecque, si l'on en croit Mohammed ben-Cassem. C'est le plus considérable de tous les commentaires faits sur le Coran. Le second ouvrage de Khowarezmi a pour titre : *Rabi Alabar* (Le Printemps des Justes). C'est une anthologie qu'il dit lui-même avoir composée pour reposer l'esprit de ceux qu'aurait fatigués la lecture du *Keschaf*. Abou-Haïen, dans la préface de son livre intitulé *Bahr Almahit*, mentionne plusieurs autres ouvrages du même auteur : le *Faïk* (Traité des traditions); — le *Moffassal* (Livre des Distinctions); — l'*Anmoudag* et *Moktalef Alesma*, ouvrages de grammaire arabe; — *Raïdjl Faraïdh* (Livre des Suc-

cessions). Il existe à la Bibliothèque impériale un commentaire de l'*Anmoudag*, par Ardebili. Mohammed ben-Cassem compte encore parmi les ouvrages de Khowarezmi le *Costhas* (Balance), dans laquelle sont pesées les difficultés du droit des Musulmans; — le *Moetaesa fi amthal alarab* (Proverbes arabes) et un commentaire sur les *Abiat* de *Sibouieh*.

F.-X. Tessier.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Abou Hacen, *Bahr Almaärif*. — Ardebili, *Commentaire sur l'Anmoudag*. — Casiri, *Bibliot. Arab. Hisp.*

KHOWAREZMI (*Mohammed ben-Moussa al-Khouarezmi*). *Voy.* Alkho-Warezmi.

KHRI-SRONG-DÊHOU-TSAN, nommé aussi *Ralpatchan*, trente-huitième roi du Tibet, frère de Langdarma (*voy.* ce nom), vivait au neuvième siècle de notre ère. Il fut un des protecteurs les plus zélés de la religion bouddhique, qu'il soutint contre les persécutions de son frère, jusqu'au jour où ce dernier parvint à le faire tomber dans une embuscade, où il périt. Sous le règne de ce prince, un grand nombre de couvents furent bâtis au Tibet, et les religieux furent richement pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Des savants illustres furent appelés de l'Inde, et sous leur direction on traduisit en tibétain un grand nombre des livres de la loi rédigés primitivement en sanscrit. Les successeurs de ce roi, ses fils et ses petits-fils, continuèrent l'œuvre de leur père en aidant aux progrès de la religion bouddhique, un instant arrêtés par les persécutions de leur oncle Langdarma. Ph.-Ed. Foucaux.

Soma de Koros, *Tibetan Grammar*, p. 178, 193, 196.

KIANG-HIAO, surnommé *Kheyeou*, Chinois, d'une famille de commerçants d'Émouy, amené en France, en 1820, par le capitaine Philibert, et dont on voulut faire le directeur d'une plantation de thé à Cayenne. Mais ce projet échoua, et il reprit le chemin des îles Philippines, où il était resté douze ans. On croit qu'il mourut dans la traversée. Ce personnage est loin de mériter l'importance qu'on a voulu lui donner. Il ne parlait que le patois de son pays et n'entendait pas la langue mandarique. Il laissa à Paris quelques livres chinois, qui ont été vendus aux amateurs à des prix exorbitants. F.-X. T.

Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

KICINSKI (*Pie*), sénateur castellan de Pologne, né dans la Grande-Pologne, en 1752, mort à Varsovie, en 1828. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut sur le point d'entrer chez les jésuites, lorsque leur suppression universelle, en 1773, changea sa carrière. En 1775 il entra dans la chancellerie du *conseil permanent*, suprême magistrature de l'époque; en 1776 il fit partie de la chancellerie de la diète; et en 1782 il rédigea les séances de cette diète. En 1783 il devint chef du cabinet du roi Stanislas-Auguste. En 1784 il fut élu nonce ou député à la diète de Grodno. En 1788, avec la même qualité, il se présenta à l'assemblée constituante à Varsovie, et y fut l'un des plus éloquents et des plus actifs membres dans cette mémorable diète, qui dura quatre ans entiers, et dans laquelle fut proclamée la constitution nationale du 3 mai 1791, renversée en 1792-93, par la Russie, la Prusse et l'Autriche. En 1794, à l'époque de la guerre de l'indépendance nationale sous Kociuszko, il se voua spontanément à cette cause; mais en 1795 il dut se retirer en Gallicie. En 1815, après la formation du nouveau royaume de Pologne, au congrès de Vienne, il vint à Varsovie, et en 1818 il devint sénateur castellan; en cette qualité il faisait partie de la haute cour de justice, à l'effet de juger les membres de la *Société patriotique polonaise*, que la Russie accusait de haute trahison. L'innocence des accusés fut solennellement reconnue, et Kicinski, qui fut l'un des défenseurs les plus chaleureux, plaida cette cause sacrée avec tant d'émotion qu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie.

L. Ch—o.

Annales de la Diète constituante de 1788-1792. — *Procès-verbaux des Diètes de Pologne de 1818 à 1825*. — *Plaidoiries de la haute Cour de justice à Varsovie en 1828*.

KICINSKI (*Brunon*), littérateur polonais, fils du précédent, né en Gallicie, en 1797, mort à Varsovie, en 1844. Secondant son père dans ses inspirations patriotiques, il agit efficacement sur l'opinion publique par sa plume féconde, en prose et en vers. Traducteur de la *Batrachomyomachie* d'Homère et des *Métamorphoses* d'Ovide, il rédigea tour à tour : en 1818, *L'Hebdomadaire de Varsovie;* en 1820, la *Gazette quotidienne de Varsovie;* en 1821, la *Chronique du dix-neuvième siècle*, et *L'Aigle-blanc*, qui furent supprimés par la censure russe, au mépris de la charte constitutionnelle octroyée par Alexandre Ier lui-même, et qui garantissait la liberté de la presse. En 1830, après la délivrance de la Pologne pendant dix mois, il publia une excellente traduction en vers polonais de la *Varsovienne* de Casimir Delavigne.

Un fait étrange se produisit la veille de sa mort. Assis à une table de jeu avec quatre personnes, il se sent frapper sur l'épaule; il se retourne, et aperçoit un squelette enveloppé dans un manteau, et qui lui dit : « *Ton moment approche, prépare-toi!* » Se croyant le jouet d'une hallucination, il en parla à plusieurs personnes, et ne se préoccupa pas un seul moment de la fin prochaine qui lui était annoncée. La journée du lendemain se passa bien. A minuit il se leva, se plaignit d'un malaise, but un verre d'eau sucrée, se recoucha, et dans la matinée on le trouva mort! L. Chodzko.

Essai sur la Littérature polonaise du dix-neuvième Siècle, par M. Mochnacki. — *Histoire Littéraire de Pologne*, par Lukaszewicz, K. W. Woycicki, etc.

KICK (*Cornelis*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1635, mort dans la même ville en 1675. Houbraken le fait naître d'un peintre et Weyermans d'un sculpteur. Quoi qu'il en soit,

il acquit de bonne heure une grande réputation dans le portrait ; mais sa paresse et son inconstance égalaient son talent. La jalousie qu'il eut de la perfection des tableaux de Jean-David de Heem lui fit essayer la peinture des fleurs ; il y réussit admirablement, surtout pour les tulipes et les jacinthes. Sa manière est facile, sa couleur fraîche, son pinceau *flou*. Il est singulier qu'avec un fonds incorrigible de paresse il eut une patience inconcevable à bien terminer et que ses tableaux présentent un aussi beau fini. Ses productions se vendirent très-cher, et la femme qu'il épousa, M[lle] Spaaroog, lui apporta une fortune considérable ; il se livra alors à la culture des fleurs, et, trouvant plus agréable d'admirer la nature que de l'imiter, il passa le reste de sa vie à errer de ville en ville. Son peu d'amour pour le travail a rendu ses ouvrages très-rares et très-recherchés ; ils sont peu connus en France.
A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 237. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 196.

KIÇKI (*Louis*), général polonais, né en 1790, mort le 26 mai 1831, à Ostrolenka. Fils d'un grand-écuyer de Stanislas-Auguste, plus tard sénateur palatin du grand-duché de Varsovie, il fit ses études dans cette capitale, s'enrôla en 1807 dans les rangs de l'armée française, et devint aide de camp du général Rozniecki. En 1809, après l'assaut de Sandomir, il fut attaché à la personne du prince Poniatowski avec le grade de capitaine d'état-major. Pendant la campagne de 1812 il se distingua aux batailles de Smolensk et de la Moskova, ainsi qu'au passage de la Bérésina, fut nommé chef d'escadron, et tomba couvert de blessures à Leipsick. Après avoir accepté du grand-duc Constantin une place parmi ses aides-de-camp, il se retira en 1820 du service avec le rang de colonel. Il était chambellan du tzar Nicolas lorsqu'en 1830 éclata l'insurrection de Varsovie : il prit les armes pour la délivrance de sa patrie, remporta quelques succès sur les Russes, et fut promu général. Lors de la bataille d'Ostrolenka, il s'élança le premier à l'attaque, selon sa coutume ; un boulet l'ayant mortellement atteint, il rassembla ses forces, bénit le drapeau de son régiment, et expira.
K.

L. Chodzko, *La Pologne illustrée*.

KICKX (*Jean*), botaniste et minéralogiste belge, né à Bruxelles, en 1772, mort dans la même ville, en 1831. Il fut membre du jury de médecine, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Flora Bruxellensis, exhibens characteres generum et specierum plantarum circum Bruxellas crescentium, etc., cui additur Lexicon Botanicum, in quo termini artis breviter exponuntur*; Bruxelles, 1812, in-8° : — *Résumé du Cours de Minéralogie et de Botanique donné au Musée des Sciences et Lettres de Bruxelles*; Bruxelles, 1828, in-18 ; — *Tentamen Mineralogicum, seu mineralium nova distributio in classes ordines, genera, species, cum varietatibus et synopsis auctorum ; cui additur Lexicon Mineralogicum*; Bruxelles, 1821, in-8°.
V. R.

Marchal, *Notice sur Kickx*; Bruxelles, 1831. — Morren, *Notice sur le même*; Paris, 1832. — *Biographie Médicale*.

KIDD (*Samuel*), orientaliste anglais, né en 1801, à Hull, mort en 1843, à Londres. Il était déjà connu par quelques travaux sur les contrées de l'extrême Orient, lorsqu'il fut envoyé par la Société des Missions étrangères à Malacca, où venait d'être établi un collége anglo-chinois ; il en devint principal, et dirigea en même temps les ateliers typographiques d'où était sortie une des premières traductions chinoises de la Bible protestante. A son retour en Angleterre, il obtint la chaire de langue et de littérature chinoises à l'université de Londres. On a de lui : *Illustrations of the Symbols, etc., of China*; Londres, 1841.
P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KIDDER (*Richard*), érudit anglais, né vers 1635, dans le comté de Sussex, mort le 26 novembre 1703, à Wells. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, dont il obtint plus tard le diplôme de docteur en théologie, il reçut l'ordination sacerdotale, et obtint en 1674 un bénéfice qui dépendait de la corporation des tailleurs de Londres ; puis il devint successivement prebendier à Norwich et doyen à Peterborough. En 1691, il fut nommé au siége épiscopal de Bath et Wells, rendu vacant par le refus du docteur Ken de prêter serment à Guillaume d'Orange. Durant une violente tempête, dont les effets désastreux furent ressentis dans tous les comtés de l'ouest, il fut écrasé avec sa femme par la chute d'une cheminée. Ce prélat était fort instruit : sa principale occupation fut l'étude des langues sémitiques. On a de lui : *Demonstration of the Messias*, publiée d'abord en trois parties isolées ; 1694, 1699, 1700, in-8° ; — *Commentary on the V books of Moses*; Londres, 1694, 2 vol. in-8° : une discussion s'éleva à ce sujet entre l'auteur et Le Clerc, laquelle donna lieu à l'échange de quelques lettres insérées dans la *Bibliothèque choisie* de ce dernier ; — *The Young Man's Duty* ; — *Charity directed* ; — et plusieurs volumes de controverse ou de dévotion
P. L—Y.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KIDDERMINSTER ou **KYDDERMYNSTRE** (*Richard*), théologien et archéologue anglais, né dans le comté de Worcester, vers 1460, mort en 1531. A l'âge de quinze ans, il entra dans le monastère bénédictin de Winchcombe, dans le comté de Gloucester. De là il se rendit à l'université d'Oxford, au collége des Bénédictins (Gloucester Hall). Il revint ensuite dans son monastère, et

devint abbé en 1487. Il mit tous ses soins à réformer la discipline de son couvent, et fit dans ce but un voyage à Rome. A son retour, il acquit une grande réputation comme prédicateur. Il fut un des premiers à attaquer la réforme, et publia, en 1521, un traité latin contre la doctrine de Luther. Il composa aussi une histoire de la fondation du monastère de Winchcombe. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Dodd, *Church History*.

KIECHEL (*Samuel*), voyageur allemand, du seizième siècle, natif d'Ulm. La relation manuscrite de ses pérégrinations dans les contrées les moins visitées à cette époque de l'Europe et de l'Asie est soigneusement conservée par ses descendants à Ulm. Hormayr en a donné, en 1820, un précis dans ses *Archive zur Geographie, Historie, Staats-und Kriegs-Kunst*. Ce précis est intitulé : *Aus Samuel Kiechels Reissen, vom Jahre* 1585 *bis* 1589. P^ce A. G—n.

Adelung, *Coup d'œil critique et littéraire sur les voyageurs en Russie jusqu'en* 1700.

KIEFFER (*Jean-Daniel*), orientaliste français, né à Strasbourg, le 4 mai 1767, mort le 29 janvier 1833. Versé de bonne heure dans les idiomes de l'Orient, il fut secrétaire intèrprète de l'ambassade de France à Constantinople. A son retour, il professa la langue turque au Collége de France et devint secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. On lui doit une *Traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue turque*. V. R.

Biographie Belge.

KIEL (*Cornelis* VAN), en latin *Cornelius* KILIANUS *Dufflæus*, poëte et historien belge, né à Duffle (Brabant) vers 1530, mort à Anvers, le 15 avril 1607. Il fit de si brillantes études à Louvain que Christophe Plantin crut devoir le faire venir à Anvers, en 1557, et l'attacher à son imprimerie en qualité de correcteur. Kiel remplit ces fonctions durant cinquante années; c'est donc à son savoir et à son attention scrupuleuse que Plantin et Jean Moret doivent une partie de leur gloire. On a de lui : *Historie von Coninc Lodewyck van Vranckrye den XI ende Hertoch Carel van Bourgongne vermeerdert met het VII en VIII boeck van het leven van Coninck Karel VIII* (Histoire de Louis XI, roi de France, et de Charles, duc de Bourgogne, trad. du français de Philippe de Comines et augmentée de la vie du roi Charles VIII); Anvers, Jean Moret, 1578, in-8°; Delft, 1612, in-8°; — *L. Homilien oft Verclaringhen van de Oprechticheydt die den Christenen Menschen betæmt, ende daer in sy hen behooren te œffenen. Beschreven door den Heylighen Vader Macaris den Egyptenaer* (Cinquante Homélies sur la droiture qui convient à un chrétien, et dans laquelle il doit s'exercer, composées par saint Macaire l'Égyptien); Anvers (Christ. Plantin), 1580, in-8°, goth; — *Etymologeticon Teutonicæ Linguæ, sive dictionarium teutonico-latinum, præcipuas Teutonicæ linguæ dictiones et phrases latine interpretatas, et cum aliis nonnullis linguis obiter collatas complectens*, etc., 3e édition; Anvers, J. Moret, 1599, in-8°; Alcmaër, 1606, in-8° : ce dictionnaire flamand-latin témoigne de beaucoup d'érudition et de recherches; — *Solitudo, sive vitæ fœminarum anachoritarum*, etc.; in-fol. oblong, sans date, très-rare aujourd'hui. Il y a vingt-quatre estampes gravées par Adrien Collard, avec un quatrain ou deux distiques au bas de chacune : les vers sont assez médiocres, mais il était difficile de réussir sur un pareil sujet; — des *Inscriptions* pour mettre sous les chasses et les pêches dessinées par Jean Strada et gravées par Philippe Galle; il en a fait aussi pour d'autres recueils de gravures. Il ne faut pas juger par ces pièces de son talent pour la poésie : il a mieux réussi dans un grand nombre d'*Épigrammes* latines, dont quelques-unes ont été reproduites par Sweert. Il en cite une fort bonne, faite pour défendre les correcteurs d'imprimerie contre les auteurs qui, après s'être trompés faute de science ou pour avoir donné des copies illisibles ou peu exactes, ne laissent pas de s'en prendre aux innocents typographes. L—z—e.

Sweert, *Monumenta Sepulcralia*, p. 19 et 238. — Le même, *Bibliotheca Belgica*, p 189-190. — Beyerlinck, *Theatrum Vitæ humanæ*, t. VII, p 437. — Chevillier, *Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 208. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 158. — Bayle, *Diction. Crit. et Historique*, t. II, p 232-234.

KIELMEYER (*Charles-Frédéric* DE), naturaliste allemand, né le 22 octobre 1765, à Babenhausen (Wurtemberg), mort le 24 septembre 1844. Il fit ses études à l'académie Caroline de Stuttgard, et entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement. Parmi ses élèves se trouva alors Cuvier, qui reçut de lui les premières notions de zoologie et de l'art de disséquer. En 1786 Kielmeyer se rendit à Gœttingue, où il se lia avec Lichtenberg, Gmelin et Blumenbach. De retour à Stuttgard, il fut attaché au musée d'histoire naturelle et chargé d'y faire un cours de zoologie; plus tard il fut nommé en outre professeur de chimie. L'académie Caroline ayant été supprimée, Kielmeyer profita de ses loisirs forcés pour parcourir une grande partie de l'Allemagne. Quelque temps après, il reprit les fonctions de professeur à l'université de Tubingue, où ses cours eurent pendant une longue suite d'années un très-grand succès. En 1816, Kielmeyer fut rappelé à Stuttgard et chargé de la direction de la bibliothèque particulière du roi et du jardin botanique. On a de lui : *Ueber die Verhæltnisse der organischen Kræfte unter einander in der Reihe der verschiedenen Organisationen* (Sur les Rapports des Forces organiques entre elles dans la série des êtres organisés); Tubingue, 1793 et 1814, in-12; traduction française, Paris, 1815. Ce discours, de quelques pages seulement, est la principale œuvre de Kielmeyer, la seule qui restera. On y trouve sur les lois de l'organisation des vues

générales toutes nouvelles et d'une grande hardiesse. Cuvier présentait Kielmeyer comme le vrai fondateur de l'école philosophique moderne, comme le père de la philosophie naturelle. M. Geoffroy Saint-Hilaire en fait un éloge chaleureux dans son *Histoire naturelle générale des règnes organiques* : c'est que Kielmeyer avait entrevu dès 1793 les rapports qui existent entre les premières phases du développement humain et la série des organisations animales.

V—U.

Jæger, *Ehrengedæchtniss des Staatsraths von Kielmeyer.*

KIELSEN (*Frédéric-Christian*), naturaliste danois, né le 7 février 1774, à Copenhague. Du collége d'Elseneur, où il fit ses premières classes, il passa, en 1790, à l'université de Copenhague, suivit la clinique de l'hôpital Frédéric, et s'appliqua en même temps avec ardeur à l'étude des sciences physiques, sous la direction de Schumacher et de Wad. Nommé professeur d'histoire naturelle à l'École supérieure (1797), il devint successivement conseiller de l'instruction publique (1805) et inspecteur (1812), et prit sa retraite en 1819. Trois ans plus tard, il ouvrit à Bordingborg un établissement privé où il enseigna avec succès les sciences, l'histoire naturelle et la géographie. Depuis 1833 il s'est fixé à Copenhague. On a de lui : *Naturhistorie for Ungdommen* (Histoire naturelle à l'usage de la jeunesse); Copenhague, 2ᵉ édit., 1799; 6ᵉ édit., 1841, trad. de l'allemand de C.-Ph. Funke; — *Forsœg til en Lærebog i Naturhistorien* (Essai d'Histoire naturelle); ibid., 1802-1804, 3 part.; — *Den Kjœbenhavnske Flora* (Flore des environs de Copenhague); ibid., 1804, trad. du latin de Schumacher; — *Fuglenes Naturhistorie* (Histoire naturelle des Oiseaux); ibid., 1810; — *Forberedelse til Plantelæren* (Introduction à l'Étude des Plantes); ibid., 1819; — *Interessante Fortællinger af det virkelige Liv* (Scènes de la Vie réelle); ibid., 1834, fig., trad. de Jerrer; — *Icones Mammalium, Avium, Amphibiorum, Piscium, Insectorum, Vermium*; ibid., 1835, in-4°; etc. M. Kielsen a, en outre, publié de nombreuses traductions, dirigé pendant longtemps un recueil intitulé *Borgervennen* (Les Amis du Peuple), et a collaboré à divers journaux.

K.

Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

KIEN (*Onésime* DE), traducteur belge, né à Ypres, vers 1600, mort le 3 janvier 1654, à Anvers. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit une grande réputation par ses prédications en langue flamande; il eut dans sa province le rang de définiteur. Il employa une bonne partie de son temps à faire passer de l'espagnol en latin les ouvrages suivants : *Hier.-Bapt. de Lanuza, episcopi, Homiliæ in Evangelia quadragesimalia*; Anvers, 1649, 4 vol. in-fol.; — *Homiliæ in festum corporis Christi*; ibid., 1650, in-fol.; — *Medulla Cedri Libani, sive conceptus prædicabiles*; ibid., 1653, in-folio; Cologne, 1655 et 1660, in-4°; — *Paradisus virginalis, sive discursus prædicabiles in solemnitatibus virginis Mariæ*; ibid., 1652, in-4°, d'après Jean de Matha; — *Triumphi Jesu-Christi, sive discursus prædicabiles in ejus festis*; ibid., 1652, in-4°, d'après le même auteur.

K.

J. Le Mire, *Scriptores sæculi XVII*, n. 249, p. 389. — Échard, t. II, p. 439-40. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Memoires*, t. XVIII, p. 431-434.

KIENMAYER (*Michel*, baron DE), feld-maréchal autrichien, né vers 1740, mort vers 1820. Il entra fort jeune dans le service militaire, et se distingua contre les Turcs. Il conquit tous ses grades sur les champs de bataille. Il était général major lorsque la guerre éclata entre la France et d'Autriche, et fut nommé bientôt lieutenant-feld-maréchal; mais ses succès ne répondirent pas à sa réputation. En 1800, il reçut le commandement de l'armée de Brisgau. En octobre 1805, il occupait la Bavière, qu'il défendit mal, et dut se replier sur la Bohême. Dans ce pays accidenté, il réussit mieux, et se soutint contre les Français, qui venaient de faire capituler à Ulm le général Mack et son armée. Néanmoins, il fut remplacé par le général Meerfeld, qui se mit sous les ordres du général russe Koutousow. Depuis il commanda en Bohême, sous l'archiduc Ferdinand, qui le détacha dans le Tyrol. En 1809, l'autorité supérieure lui fut confiée dans toute la Bohême. En 1810, il fut nommé inspecteur général des haras autrichiens, en 1812, gouverneur de Gallicie, et vers la fin d'octobre 1814 gouverneur de Transylvanie. Il mourut octogénaire.

H. L—R.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — *Biographie étrangère* (1819).

KIEN-WEN-TI, empereur chinois de la dynastie des Ming, monta sur le trône à l'âge de seize ans, et régna, sous la régence des deux ministres Tsi-taï et Hoang-tse-teng, en 1398, fut détrôné en 1403, et mourut à Péking en 1441. Il était petit-fils de Tchou-Youan-Tchang, simple laboureur, qui chassa les Youan (Mogols) de la Chine et prit après ses victoires le nom de *Houng-Wou* (arc en ciel, paix florissante), du nom qu'il donna aux années de son règne. Son grand-père, par un testament qu'il rendit public, lui assura l'empire, au préjudice de ses propres fils, que préalablement il avait créés princes de Tsi, de Siang, de Taï, de Min et de Yen. Ce choix paraît avoir été mérité; car Kien-Wen-ti, lettré ainsi que l'indique son nom, ouvrit son règne en réduisant d'un tiers les impôts qu'on levait sur le peuple. Ses oncles, qui tous s'étaient flattés de succéder à leur père, dissimulaient leur mécontentement et leur ambition; mais ils armèrent secrètement, attendant une occasion de se déclarer. Malheureusement le trop jeune empereur eut deux ministres

dont la politique fidèle, mais peu conciliante, fournit bientôt l'occasion attendue. L'empereur fit saisir plusieurs de ses oncles, leur ôta leurs titres, les réduisit à la condition du peuple et les exila. Le prince de Yen, leur aîné, se mit en route pour la cour, mais reçut brusquement ordre de rebrousser chemin et de s'en retourner dans son gouvernement de Péking. Ce prince était un grand capitaine; feignant de prendre la défense de sa famille persécutée et de s'attaquer aux ministres tout en respectant l'empereur, il leva des armées et envahit successivement différentes provinces de l'empire. Après plusieurs campagnes, qui prouvent que la Chine était alors extraordinairement peuplée (puisqu'on y parle d'armées de 300 et de 500,000 hommes, quoiqu'une faible partie du pays eût pris part à la lutte), le prince de Yen arriva sur les bords du Ta-kiang (grand fleuve) en vue de Nan-king, où résidait l'empereur. Alors, soit pour gagner du temps, soit pour mettre fin à la guerre, on envoya l'intendant du palais de l'impératrice mère, veuve du prince de Yen, proposer au vainqueur le partage de l'empire. Celui-ci, se voyant près du terme de ses secrets désirs, était trop adroit pour accepter un arrangement qui eût découvert son ambition : il refusa, se plaignit amèrement, feignit de vouloir s'assurer par lui-même de la punition des traîtres, et persista à vouloir entrer dans la ville pour y prêter hommage à l'empereur et rendre ses devoirs au tombeau de son père. Des partisans secrets lui ouvrirent les portes de Nan-king, et la ville fut livrée à la soldatesque du prince de Yen; le palais impérial fut réduit en cendres. Le jeune empereur, qui passa pour mort, revêtit le costume de ho-chang (bonze), et, grâce au dévouement de plusieurs de ses amis, qui se firent moines pour l'accompagner, il échappa à la férocité de son oncle. C'est ainsi qu'inconnu et mendiant, il erra trente-huit ans dans les diverses parties de son immense empire. Ce ne fut qu'après la mort de son oncle, qui lui succéda sous le nom de Tching-Tsou, après s'être fait supplier d'accepter l'empire, que des vers échappés à sa mélancolie le firent découvrir sous le règne de Ing-Tsoung, qui le fit enlever et lui assigna comme prison ou comme retraite un appartement dans son palais. L'empereur y mourut, et fut enterré sans cérémonie, dans une montagne à l'ouest de Péking. Ses compagnons d'infortune furent renvoyés sans bruit chez eux, et des historiens affirment que l'empereur Ing-Tsoung récompensa leur dévouement, qu'il admirait. Sous le règne de Chin-Toung (1574), Tchang-Kiu-Tching ayant présenté à l'empereur un abrégé de l'histoire intitulée *Toung-Kien*, l'empereur lui demanda si ce que l'on disait de la vie Kien-Owen-ti était bien véritable. Le ministre répondit que l'histoire authentique se taisait sur sa vie de bonze, mais que la tradition attestait qu'il n'avait point péri dans l'incendie de Nan-kin (1403). Charles Labarthe et F.-X. Tessier.

Toung-kien-kong-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine) — Mailla, *Histoire générale de la Chine*; t. X.

* **Kiepert** (*Henri*), géographe allemand, né à Berlin, le 30 juin 1818. Après avoir, de 1836 à 1840, étudié à l'université de Berlin l'histoire et surtout la géographie, sous la direction de Ch. Ritter, il alla en 1841 explorer, en compagnie de Schönborn et de Loew, plusieurs parties de l'Asie Mineure. De retour en Europe, en 1843, il accepta, deux ans après, la direction de l'Institut géographique de Weimar, emploi dont il se démit en 1852 pour s'établir dans sa ville natale, où il vit en simple particulier. Les nombreuses cartes qu'il a publiées se distinguent par une grande exactitude et sont très-estimées. Les principales sont : *Atlas de l'Hellade et des Colonies helléniques;* Berlin, 1840-1846, et 1851, 24 feuilles; — *Atlas de la Bible;* Berlin, 1846 et 1851, 8 feuilles; — *Carte de l'Asie Mineure;* Berlin, 1843-1845, 6 feuilles; — *Carte de l'Empire Ottoman en Asie;* Berlin, 1844, 2 feuilles; — *Atlas historique du Monde antique;* Weimar, 1848, 66 feuilles avec texte; la neuvième édition parut en 1851; — *Carte de la Grèce primitive;* Weimar, 1847; — *Carte de l'Italie antique;* Weimar, 1850; — *Carte des Environs de Rome;* Weimar, 1850; — *Carte générale de la Turquie Européenne;* Berlin, 1853; — *Carte des Pays caucasiens;* Berlin, 1854; — *Carte de l'Amérique du Sud* et *Carte de l'Amérique Centrale;* Berlin, 1858. Kiepert a aussi fait des cartes pour la traduction de la *Palæstina* de Robinson et Smith, publiée en 1843, à Halle, ainsi que pour la seconde partie de l'*Allgemeine Erdkunde* de Ritter; il a enfin rédigé une *Exposition historique et géographique des Guerres entre les empereurs d'Orient et les Sassanides*, travail couronné en 1844 par l'Institut de France, et qui n'a pas encore été publié. E. G.

Conversations-Lexikon.

Kierings (*Alexander*), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1590, mort en 1646. La vie de cet habile paysagiste est peu connue. On ignore le nom de son maître. Ses tableaux même, fort recherchés dans sa patrie, sont rares ailleurs; la France n'en possède que deux. Suivant Descamps, « il variait peu ses sujets; il se contentait de copier exactement tout d'après nature et de finir, avec une extrême patience, jusqu'aux fibres du bois et aux écorces des arbres. Il y glissait différents tons de couleur qui se trouvent dans la nature et qui ne s'aperçoivent que quand on est habile. Ce fidèle imitateur avait une manière qui lui était propre pour toucher la feuille de ses arbres; on y connaît chaque espèce; ses fonds sur le devant sont piquants et le grand fini n'y donne point de sécheresse. » Kierings, comme la plupart des paysagistes de son temps, faisait mal la figure; aussi les person-

nages de ses tableaux sont-ils presque tous de Cornelis Poëlenburg. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. I, p. 335 — Descamps, *La Vie des Peintres Hollandais*, t. I, p. 234

KIERMAN (*Gustave*), patriote suédois, né en 1702, mort en 1766, à Marstrand. Appartenant à une famille pauvre, il débuta dans la carrière commerciale, fonda un établissement considérable à Stockholm, et gagna, par d'heureuses spéculations, une grande fortune dont il appliqua une partie à des travaux utiles, tels que la création de vastes chantiers pour la marine marchande. Appelé par ses concitoyens aux fonctions de bourgmestre, il fut envoyé sept fois à la diète par l'ordre de la bourgeoisie, et se montra fort attaché au parti des *chapeaux*, au triomphe duquel il avait beaucoup contribué depuis 1756. Celui des *bonnets*, ou de l'aristocratie, ayant eu à son tour le dessus en 1765, le malheureux Kierman fut une des premières victimes de ses vengeances, et il fut conduit comme prisonnier d'État à la forteresse de Marstrand, où il mourut l'année suivante. Par suite du retour de ses amis au pouvoir, on fit une réparation solennelle à sa mémoire, et on anoblit ses enfants, qui prirent le nom de *Kiermanschold*. K.

G. Gezelius, *Biogr. Lexikon öfver namekunnige lærde och minnesvärden Svenske Män*; Upsal, 1778-1787, 4 vol. in 8°. — *Biographisk Lexicon öfver namnkunnige Svenske Män*; Upsal, 1838.

KIERNANDER (*Jean-Zacharie*), missionnaire suédois, né le 1[er] décembre 1710, à Axtadt (Ostrogothie), mort en 1799, à Calcutta. Élevé d'abord à l'école de Lindkœping, il compléta ses études à l'université d'Upsal, passa en 1734 à celle de Halle, et fut, peu après, recommandé par le professeur Franke à la Société anglaise pour la Diffusion des Connaissances chrétiennes afin d'être employé dans les missions de l'Orient. Parti en 1740 pour l'Inde, d'où il ne devait plus revenir, il eut, pendant soixante ans, la plus grande part aux travaux apostoliques de l'Église protestante, et acquit par ses prédications nombreuses une telle réputation que le schâh de Perse lui demanda une version arabe des Psaumes et du Nouveau Testament. En 1767, il fonda à Calcutta une église, qui fut ouverte en 1770, et dont les frais de construction, laissés presque entièrement à sa charge, le réduisirent tout à fait à l'indigence; cette malheureuse entreprise l'obéra même à un tel point qu'il fut question de l'interdire. Par la suite, Kiernander fut attaché à l'église hollandaise de Chinsurah, et devint, lors de la prise de cette ville, en 1795, prisonnier de guerre des Anglais, qui lui permirent de s'établir à Calcutta. P. L—Y.

Walche, *Neueste Religionsgeschichte*. - *Acta Historico-ecclesiastica*. — *Asiatic annual Register*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

KIESER (*Didier-Georges*), médecin allemand, né à Harbourg, le 24 août 1779. Il termina ses études médicales aux universités de Gœttingue et de Wurtzbourg; puis il exerça, pendant plusieurs années, la médecine à Nordheim. De 1812 à 1814 il professa à l'université d'Iéna, et deux ans après il fit, à la tête d'une troupe d'étudiants, la campagne de France. Après 1815 il dirigea le service médical des hôpitaux de Liège et de Versailles; puis il vint reprendre ses fonctions de professeur à Iéna. On a de lui : *Dissertatio de Anamorphosi oculi*; Gœttingue, 1804, in-4°; — *Beytræge zur vergleichenden Anatomie und Physiologie* (Mémoires sur l'Anatomie comparée et la Physiologie); 1807, in-4°; — *Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen* (Aphorismes tirés de la Physiologie des Plantes); Gœttingue, 1808, in-8°; — *Grundlage der Pathologie und Therapie des Menschen* (Principes de Pathologie et de Thérapie humaine); Iéna, 1812, in-8°; — *Ueber das Wesen und die Bedeutung der Exanthemen* (De l'Essence et de la Gravité des Exanthèmes); Iéna, 1812, in-4°; — *Elemente des Phytonomie* (Éléments de Phytonomie); Iéna, 1815, in-8°; — *System der Medicin* (Système de Médecine); Halle, 1817-1818; — *Archiv fuer den thierischen Magnetismus* (Archives de Magnetisme animal); Leipzig, 1817, in-8°. V. R.

Biog. Méd. — *Conv.-Lex.*

KIESEWETTER (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né le 15 mars 1666, à Oberweisbach (principauté de Schwarzburg Rudtsdadt), mort le 27 mai 1744, à Iéna. Fils d'un pasteur, il embrassa également l'état ecclésiastique, et après avoir terminé son éducation à l'université d'Iéna, y enseigna, de 1688 à 1696, la philosophie. Il fut attaché ensuite aux églises d'Anstadt et de Weimar, obtint en 1737 une chaire au gymnase de cette ville, et passa en 1742 à Iéna. Écrivain laborieux et instruit, il a publié sur toutes sortes de sujets, et toujours en langue latine, près d'une centaine d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De Gigantibus*; Iéna, 1692-1694, 3 part.; — *De Affectibus futuro oratori mirifice deservientibus*; ibid., 1697; — *De Meritis Principum Saxoniæ in rem literariam*; 1715; — *De ominandi Modis*; 1717; — *De vera Nobilitate*; 1720-1721, 2 part.; — *Medicina Mentis*; 1723; — *De Fabularum Poesi*; 1733; — *Syntagma Historico-philologicum de Re Militari veterum, præcipue Romanorum, ex optimis scriptoribus, tam græcis quam latinis, collectum*; Erfurt, 1736, etc. K.

Acta Scholastica, t. IV. — J.-G. Meusel, *Gelehrtes Teutschland*

KIESLING (*Jean-Rodolphe*), théologien protestant allemand, né à Erfurt, le 21 octobre 1706, mort à Erlangen, le 17 avril 1778. Il fut successivement diacre à Wittemberg en 1738, professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig en 1740, professeur de langues orientales à la même université depuis 1746, et professeur de théologie à Erlangen de 1762 jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de

théologie, parmi lesquels les plus remarquables sont : *Exercitationes in quibus J.-Chr. Trombellii Dissertationes de cultu sanctorum modeste diluuntur;* Leipzig, 1742-1746, 3 part. in-4° ;— *Historia de Usu Symbolorum, potissimum apostolici, Nycæni, Constant. et Athanas, in sacris, tam veterum quam recentiorum, christianorum publicis*; Leipzig, 1753, in-8° ; — *De Disciplina Clericorum, ex epistolis ecclesiast. conspicua, Liber*; Leipzig et Nuremb., 1760, in-8° ; — *Program. antiquioris Ecclesiæ christianæ hereticos contra immaculatam Mariæ Virginis Conceptionem testes sistit;* Erlang., 1775, in-4° ; — *Lehrgebäude der Wiedertäufer* (Système dogmatique des anabaptistes); Revel, 1776, in-8°. Il publia, de 1756 à à 1761, le journal de théologie fondé en 1751 par J. E. Knapp, et intitulé *Neue Beiträge von alten und neuen theolog. Sachen* (Nouveaux Documents sur des points de théologie anciens et modernes); Leipzig, in-8°. M. N.

G. B. Winer, *Handbuch der theologischen Literatur.*

KIESLING (*Leopold*), sculpteur allemand, né en 1770, à Schöneben en Autriche, mort en 1827. Fils d'un pauvre vitrier, il put, grâce à la protection du comte Cobentzl, passer dix ans à Rome. Il y exécuta en marbre un groupe à grandes dimensions, représentant *Mars, Vénus et l'Amour*, travail dont il fut chargé par l'empereur d'Autriche, sur la recommandation de Canova. De retour à Vienne, en 1810, il y fut nommé sculpteur de la cour. Parmi les œuvres qu'il exécuta dans la suite, et qui lui valurent une haute réputation, nous citerons : un *buste colossal de l'archiduc Charles*, ainsi qu'un autre du même genre *de l'empereur François*, conservé à Ernstbrunn ;—un autre *buste de l'empereur*, qui se trouve à Brünn ; — un *Buste en bronze de l'empereur*, placé dans la salle des états à Klagenfurt ; — le *Monument funéraire* du bienfaiteur de l'artiste, le comte Philippe Cobentzl ; celui du comte Louis Cobentzl ; — le *Monument* du baron de Dalberg ; — les *Trois Grâces* : — *Amour et Psyché*, et plusieurs autres groupes ainsi que de nombreux bustes de personnages de distinction. Enfin, c'est Kiesling qui exécuta le monument funéraire du célèbre orientaliste Hammer. G. E.

Hormayr, *Archiv* (année 1821, n° 89). — *Œstreichische National Encyclopädie.* — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.*

KIESEWETTER (*Raphael-Georges*), littérateur-musicien allemand, né le 29 avril 1773, à Holleschau, en Moravie, et mort à Baden, près de Vienne (Autriche), le 1er janvier 1850. Son père, qui exerçait la profession de médecin, lui fit donner une bonne éducation littéraire, à laquelle il joignit la musique, comme art d'agrement. A l'âge de vingt ans, Kiesewetter fut engagé dans l'armée impériale placée sous les ordres du prince Charles ; mais, après avoir suivi pendant plusieurs années les mouvements de cette armée, qui le conduisirent en diverses contrées, particulièrement en Italie, il vint se fixer à Vienne, en 1801, y fut attaché aux fonctions publiques, s'éleva successivement aux postes de conseiller à la cour impériale, de référendaire de la haute cour militaire, et de directeur de la chancellerie. Dès son retour à Vienne, il avait profité des loisirs que lui laissaient ses occupations pour s'adonner plus particulièrement qu'il ne l'avait fait jusque alors à l'étude de la musique ; il prit des leçons d'harmonie d'Albrechtsberger, et travailla le contrepoint sous la direction de Hartmann. Son goût pour la musique ancienne l'avait porté à recueillir les raretés en ce genre et à former une collection dans le but de s'entourer de documents propres à l'éclairer sur diverses parties de l'histoire de l'art qu'il se proposait de traiter. Ce ne fut cependant que longtemps après qu'il se décida à publier le résultat de ses premières recherches ; mais, à partir de ce moment, ses productions se succédèrent avec rapidité, et lui assignèrent une place distinguée parmi les auteurs qui ont écrit sur la musique. Les principaux ouvrages de Kiesewetter ont pour titre : *Sur l'Étendue des Voix chantantes dans les œuvres des anciens maîtres*, notice insérée dans la *Gazette Musicale* de Vienne, 1820 ; — *Rectification d'une Erreur qui se trouve dans les histoires de la musique concernant la notation de saint Grégoire le Grand ;* ibid. ; — *Ueber die Lebens-Periode Franco's* (Sur l'Époque où vécut Francon) ; dans la *Gazette Musicale* de Leipsick, 1828 ; — *Die Verdienste der Niederlænder um die Tonkunst* (Le Mérite des Néerlandais dans la Musique), mémoire couronné par l'Institut des Pays-Bas ; Amsterdam, 1829, in-4° ; — *Document sur un Manuscrit du seizième siècle, qui n'avait été indiqué nulle part auparavant ;* dans la *Gazette musicale* de Leipsick, 1830 ; — *Sur les Tablatures dont les anciens compositeurs ont fait usage ;* ibid., 1831 ; — *Geschichte der Europæisch-abendländischen Musik* (Histoire de la Musique européenne occidentale) ; Leipzig, 1834, in-4°, avec planches de musique ; — *Ueber Franco von Coeln und die ältesten Mensurales* (Sur Francon de Cologne et sur les plus anciens Auteurs de Musique mesurée), dans la *Gazette musicale* de Leipsick, 1838 ; — *Schicksale und Beschaffenheit des weltichen Gesanges*, etc. (Destinée et Situation du Chant mondain depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à l'invention du style dramatique) ; Leipzig, 1841, in-4° ; — *Ein Zeugniss aus dem XIIIe Jahrhundert*, etc. (Document du treizième siècle, concernant l'auteur du Traité de Musique mesurée attribué généralement à Francon de Cologne), dans la *Cæcilia*, t. XXIV. — On cite encore : *L'Invention de la Mélodie dramatique et l'Origine de l'Opéra*, d'après Burney, avec préface, notes et additions ; — *Pièces pour servir à l'Histoire de Gui d'Arezzo*, recueil-

lies à l'occasion de la dissertation publiée à Paris, en 1811, par Angeloni; — *Renseignements sur une très-ancienne édition des traités de musique attribués à saint Bernard;* — *Sur la Basse continue de l'harmonie;* — *Sur la notation des Grecs modernes*, fragment extrait de Burney; — *Fac-simile* du plus ancien antiphonaire du pape saint Grégoire le Grand, autrefois conservé à l'abbaye de Saint-Gall, maintenant au Musée des Amateurs de Musique des États autrichiens; — *La Doctrine des Accords*, *développée d'après une nouvelle théorie et méthode.* Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — De Coussemaker, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge.* — *Docum. inédits.*

KIFEL (*Henri*), en latin KIFELIUS ou CHIFELIUS, poëte latin moderne, né à Anvers, en 1583, mort à Rome, après 1635. Il fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale et sa philosophie à Louvain. Il se rendit ensuite à Ingolstadt pour apprendre le droit, et fut reçu docteur en cette science à Rome en 1607. Trois ans plus tard, un catharre le priva presque subitement de la vue. Néanmoins, protégé par le Vénitien Giambatista Coccini, auditeur de Rote, il obtint en 1625 une chaire d'éloquence au collége de la Sapience, et l'occupa jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui : *Laccippiados*, *sive de bello Granatensi per Ferdinandum catholicum gesto, libri duo;* Rome, 1613, in-12; une seconde édition est augmentée de quatre nouveaux livres; — *Panegyris de Laudibus Pauli V, pontificis maximi;* Rome, 1613, in-4°; — *Epithalamium serenissimi Friderici de Rovere, Urbinatum ducis filii, et Claudiæ Medicex, magni Etruriæ ducis sororis;* Rome, 1641, in-4°; — *Lucii Annæi Senecæ Thebaïs, chori totius et quinti actus additione suppleta;* Rome, 1625, in-12; — *Panegyricus de Laudibus Ludovici, cardinalis Ludovisii;* Rome, 1628, in-12; — *Panegyricus Francisco, cardinali Barberino, S. R. E. vice-cancellario;* Rome, 1635, in-4°; — *Sylvarum Libri tres*, — et plusieurs autres poésies non imprimées. L—z—E.

Sweert, *Bibliotheca Belgica*, p. 331-332. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 357. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.*

KII, premier kagan des Russes de Kief dans la première moitié du cinquième siècle. Ce personnage, dont quelques historiens ont fait un prince et d'autres un simple batelier qui passait les voyageurs et les marchandises d'une rive du Dniéper à l'autre, paraît être d'origine hunique. Il jeta, vers l'an 430, les fondements de Kief, Kiovie ou Kiow, qui fut longtemps la seule ville connue de l'empire russe; on lui attribue aussi la fondation de Novogardie ou Novogorod, l'une des villes les plus importantes de la Russie. On ignore l'histoire de Kii et de ses successeurs jusqu'à Rurik. F. X. T.

Nestor, *Chronique*, in-4°; Pétersbourg, 176?, t. I — Lévesque, *Histoire de la Russie*, t. I — Leclerc, *Histoire de la Russie*, t. I.

KIKKERT (*Albert*), amiral hollandais, né le 27 novembre 1762, à Vlieland, mort en 1819. Il entra dès 1776 dans la marine militaire, et trois ans plus tard son mérite le fit nommer lieutenant. En 1782, sur *Le Batave*, il prit une brillante part à la bataille navale de Doggersbank. L'intelligence et la bravoure qu'il déploya en cette occasion lui méritèrent une médaille d'honneur. En 1786, comme capitaine, il fit différentes croisières dans la Méditerranée et dans l'archipel des Açores. Plus tard il se rendit à Curaçao, s'y maria, et quitta le service actif. En 1790, les nègres hollandais, excités par les tendances qui se manifestaient pour l'affranchissement des esclaves des îles françaises, se soulevèrent contre leurs propriétaires et exercèrent de nombreuses représailles. Kikkert reprit alors l'épée : il se mit à la tête des milices du pays, et, après plusieurs sanglantes expéditions, il soumit les insurgés. Il ne quitta les Antilles qu'en février 1795. Il accepta le nouveau gouvernement batave, et le 30 vendémiaire an X (22 octobre 1802) il fut nommé chef d'escadre. De 1803 à 1808, il eut le commandement des navires de guerre mouillés au nord de la rivière d'Y. Promu vice-amiral, il eut sous ses ordres la station du Zuyderzée. En 1811, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur. Le 26 novembre 1813, dans une proclamation datée de Rotterdam, il quitta le service de Napoléon, proclama l'indépendance de sa patrie, et arbora le pavillon hollandais. Kikkert se mit aussitôt en relation avec les Anglais; en leur livrant les ports de La Brille et de Helvetsluis, il força les Français à évacuer Dordrecht. Le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier, récompensa Kikkert en le nommant gouverneur de Curaçao et commandeur de l'ordre de Guillaume.

Alfred DE LACAZE.

A. J. Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden.* — *Biographie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823).

KILBYE (*Richard*), théologien anglais, né à Ratcliffe, mort le 7 novembre 1620. Élève d'Oxford, sa vie entière se passa dans cette université; il en fut recteur en 1590, et y occupa la chaire de langue hébraïque. Il fut un des traducteurs de la version protestante de la Bible en usage en Angleterre depuis le seizième siècle, et publia des sermons ainsi qu'un *Commentaire sur l'Exode.*

Un autre ministre du même nom, originaire du Warwickshire, et mort en 1617, est auteur d'un livre souvent réimprimé et intitulé : *The Burden of a loaded Conscience.* P. L—Y.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*, t. II. — Rose, *New Biogr. Dictionary.*

KILG (*Georges Louis*), administrateur français, d'origine allemande, né à Montbéliard, en 1745, mort dans cette ville, le 26 février 1816. Il étudia

la théologie protestante à Tubingue, et voyagea ensuite avec des jeunes gens dont il faisait l'éducation. En 1776 il fut nommé pasteur à Blamont (Franche-Comté). Lorsque la révolution éclata en France, Kilg fit partie du directoire du département du Doubs. En 1800 il fut nommé sous-prefet de Baume. On a de lui : *Introduction à la connaissance géographique et politique des États de l'Europe*, ouvrage traduit de l'allemand de Busching. V. R.

Documents particuliers.

KILIAN (*Lucas*), graveur allemand, né en 1579 à Augsbourg, mort en 1637. Son père Bartholomé, très-habile orfévre, étant mort en 1588, le jeune Kilian fut instruit dans l'art de la gravure par Dominique Custos, le second mari de sa mère. Il se rendit en Italie, et s'arrêta surtout à Venise, où il grava les tableaux des principaux maîtres de l'école de cette ville. Beaucoup de ses ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle il travaillait; et en général son dessin laisse beaucoup à désirer. Malgré les défectuosités de ses œuvres, il était regardé en Allemagne par ses contemporains comme le seul rival de Sadler. Nagler énumère quatre-vingt-dix gravures de Kilian, parmi lesquelles nous citerons : *Pieta*, d'après Michel-Ange ; — *La Multiplication des Pains*, d'après le Tintoret ; — *La Transfiguration*, d'après Véronèse ; — *La Résurrection*, d'après le même ; — *Portrait d'Albert Dürer*, d'après une copie de Rotenhamer ; — *Portraits de Ferdinand II*, empereur d'Allemagne ; — *Portrait de Gustave-Adolphe ; — Portraits de Matthias II, roi de Hongrie, de Joachim de Brandebourg, de Chrétien IV, roi de Danemark, de Marie-Éléonore de Suède, de Jean-Frédéric de Wurtemberg, du comte de Tilly*, etc. Kilian a aussi donné de nombreuses gravures dans : *Geschlechts register der Hertzogen in Bayern ;* Augsbourg, 1623, in-fol. ; — *Der neapolitanischen Könige Leben und Bildnisse ;* Augsbourg, 1624, in-fol. ; — *Des Hauses Oestreich Herzöge, Ertzherzöge, Könige und Keyser Contrafacturen ;* Augsbourg, 1629, in-fol. ; — *Neues ABC Büchlein ;* Augsbourg, 1627, in-4° ; — *Neues Schildbüchlein mit chimerischen Thieren und andren Grottesken ;* Augsbourg, 1633, in-4°. E. G.

Sandrart, *Academia Artis Pictoriæ*, pars II, p. 357. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*. — Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*.

KILIAN (*Wolfgang*), graveur allemand, frère du précédent, né à Augsbourg, en 1581, mort en 1662. Ayant appris l'art de la gravure sous la direction de son beau-père D. Custos, il accompagna son frère en Italie, où il reproduisit les œuvres des plus célèbres peintres de l'école vénitienne. Il revint à Augsbourg, et y épousa la fille du bourgmestre Andrisen, de laquelle il eut quinze enfants. A cause de sa nombreuse famille il fut forcé de travailler à la hâte, de sorte que ses œuvres ne sont pas à la hauteur de son talent. On a de lui trente-trois gravures, parmi lesquelles nous citerons : *La Fête de la Paix à Nuremberg*, en 1649, d'après le tableau de Sandrart ; — *Le bon Samaritain*, d'après Bassano ; — *L'Ascension*, d'après le Tintoret ; — *La Représentation du Christ au Temple*, d'après Véronèse ; — *Le Baptême du Christ*, d'après le même ; — *Le Christ au tombeau*, d'après le même ; — *La Résurrection*, d'après Bassano ; — *La Mise au Tombeau*, d'après le Tintoret ; — les *Portraits de Louis XIII, roi de France*, de l'*impératrice Éléonore, de Jean Wiccard, électeur de Mayence, de Marie-Madeleine, grande-duchesse de Toscane*, etc. Kilian a aussi gravé les planches des ouvrages suivants : *Genealogia Boiariæ Ducum ;* 1605, in-fol. ; — *Nimbus Calamitatum humani generis lapsi ;* — *Vita S. Ignatii ;* il a enfin donné de nombreuses gravures dans : *Imagines Sanctorum ordinis S. Benedicti ;* 1625, in-4° ; — *Basilicæ S. Udalrici et Afri. Augustæ Vindelicorum Historiæ*, et dans les *Deliciæ ætatis* de Bisselius ; 1644, in-12. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KILIAN (*Philippe*), graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, en 1628, mort en 1693. Après avoir appris l'art de graver sous la direction de son père, il se rendit en Italie, en compagnie de son frère Jean, habile orfévre, et revint ensuite s'établir dans sa ville natale. Parmi ses gravures, qui sont très-estimées, nous citerons : *Portraits* de *Charles, roi de Suède ; — de Marguerite, impératrice d'Allemagne ; — de Léopold I*er*, empereur d'Allemagne ; — de Ferdinand-Maximilien ; — de Louis VI de Hesse ; — de Eberhard de Wurtemberg ; — de Catherine de Wurtemberg ; — de Sophie-Marguerite de Brandebourg ; — du peintre Roos ; — de Joachim Sandrart ; — d'Adam Kraft ; — d'Hubert van Eyck ; — de Martin Schöngauer ; — de Pierre Vischer ; — de Bartolomé ; — de Jean Kilian*. E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KILIAN (*Barthélemy*), graveur allemand, fils de Wolfgang, né à Augsbourg, en 1630, mort en 1696. Après avoir appris de son père les éléments de l'art de graver, il alla se perfectionner dans l'atelier de Mérian à Francfort, et partit ensuite pour Paris, où il continua de faire, sous la direction de Poilly, de rapides progrès dans son art. Il resta trois ans et demi à Paris, et alla ensuite se fixer à Augsbourg. Il acquit bientôt une grande réputation par son dessin, correct et léger, et par son habileté à manier le burin. Suivant Gori Gandellini il dessinait à la pointe sur le cuivre avec autant d'aisance qu'il le faisait sur le papier avec le crayon. Outre quelques eaux-fortes bien réussies, on a de Kilian plusieurs centaines de gravures, dont les plus remarquables sont : *L'Assomption de la Vierge*, d'a-

près Ph. de Champaigne; — *Madeleine*, d'après Gondelach, gravée par Kilian à l'âge de dix-huit ans; — *Le Christ*, d'après Testelin; — *Saint François de Borgia refusant les dignités ecclésiastiques*, d'après Baldi; et de nombreux *Portraits*, parmi lesquels nous citerons ceux de *Jean III, roi de Pologne*; de *Joseph Ier, empereur d'Allemagne*, à cheval; de *Frédéric Ier, roi de Prusse*; de *l'empereur Léopold Ier*; de *l'archiduchesse Maria-Josepha*; etc. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori* (édition de 1812). — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KILIAN (*Georges*), peintre graveur allemand, petit-fils de Philippe, né en 1683, à Augsbourg, mort en 1755. Élève de Fischer, il peignit plusieurs tableaux d'histoire et de nombreux portraits, dont la ressemblance et le coloris lui acquirent une grande vogue en Allemagne. Un des premiers dans ce pays, il se mit à peindre au pastel, et il réussit dans ce genre ainsi que dans la gravure à la manière noire. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler Lexicon*.

KILIAN (*Georges-Christophe*), graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, le 4 janvier 1709, mort le 15 juin 1781. Après avoir été initié par son père à l'art de graver, il fit un long voyage en Hongrie et en Autriche. De retour à Augsbourg, il se mit à éditer des livres à vignettes, et fit paraître, entre autres: *Les Ruines d'Athènes* de Seyrer; *Les Ruines de Balbeck*, etc. Il réunit une magnifique collection de gravures et de dessins précieux, laquelle fut vendue après sa mort, sauf six volumes, donnés par ses héritiers à la bibliothèque d'Augsbourg, et qui contiennent l'œuvre des graveurs de la famille des Kilian. On a de lui une centaine de gravures, les unes au burin, les autres à la manière noire, qui représentent presque toutes des portraits de savants et d'artistes célèbres. Kilian a laissé en manuscrit deux volumes in-folio, contenant des biographies d'artistes célèbres et un volume in-4° sur l'histoire de sa famille. E. G.

Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KILIAN (*Philippe-André*), graveur allemand, autre fils de Georges, né à Augsbourg, en 1714, mort en 1759. Après avoir appris l'art de graver sous la direction de Friderich et de Martin Preesler, il parcourut l'Allemagne, et séjourna dans les Pays-Bas pour se perfectionner dans son art auprès des principaux maîtres. De retour dans sa ville natale, il y fut nommé graveur de la cour de Saxe par Auguste III, roi de Pologne, qui chercha en vain à l'attirer à Dresde. Après avoir gravé plusieurs planches pour la galerie du comte de Brühl, ainsi que pour la galerie de Dresde, Kilian publia, sous le titre de *Picturæ Veteris et Novi Testamenti*, un recueil estimé de cent trente gravures, représentant les principaux sujets bibliques d'après les peintres les plus célèbres. Parmi les autres gravures de Kilian, on remarque : *Les quatre Docteurs de l'Église*, d'après Dosso Dossi; — *La Vierge dans sa Gloire*, d'après le Corrége; — *Le Christ chassant les marchands du temple*, d'après Bassano; — *La Femme adultère*, d'après le Tintoret; — *L'Adoration des Mages*, d'après P. Véronèse; — *Sainte Cécile*, d'après Carlo Dolce; — *Les hauts Faits des Médicis*, d'après les fresques de Franceschini, 10 feuilles; — les *Portraits de François Ier, empereur d'Allemagne, de Frédéric le Grand, de Ferdinand de Brunswick, de la comtesse de Hohenlohe, de son beau-père Engelbrecht*, etc. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KILIAN (*Cornélius*). *Voy.* KIEL (VAN CORNELIS).

KILIAN (*Jacques*). *Voy.* KYLIAN.

KILIDJE-ARSLAN Ier, deuxième sultan seldjoucide d'Iconium, élevé sur le trône l'an de l'hégire 485 (1092), mort le 20 dzoulcadah 500 (13 juillet 1107). Pendant les sept années de troubles et d'anarchie qui suivirent la mort de Soliman, son père, de 1083 à 1092, Kilidje fut retenu prisonnier à la cour de Perse, où les événements l'avaient contraint de se réfugier. La mort d'Aboul-Cassem, le principal auteur de l'anarchie, et du sultan de Perse Malek-Shah permirent, en 1092, au jeune prince seldjoucide de venir prendre possession de l'héritage de ses ancêtres à Nicée, tout récemment enlevée aux Grecs. Les premières années de son règne furent employées à étendre ses États par des conquêtes sur les Grecs, dans les îles de l'Archipel et sur la terre ferme. Kilidje ne s'attendait guère à la grande invasion chrétienne qui menaçait son empire. D'abord il triompha sans peine des bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite et de Gauthier *Sans avoir*. Mais l'armée conduite par Godefroy de Bouillon lui fit essuyer deux défaites, dont l'une, devant Nicée, entraîna la perte de cette capitale, qui fut prise après trente-cinq jours de siége et resta au pouvoir de l'empire grec, en 1097; l'autre, à Dorylée, ouvrit aux croisés un passage à travers l'empire d'Iconium. L'armée du sultan, composée de cent cinquante mille chevaux et de deux cents mille hommes, y éprouva une déroute complète. Heureux d'être délivré des croisés, Kilidje-Arslan ne songeait qu'à réparer ses pertes et à se maintenir contre la prétention des émirs, qui voulaient secouer le joug, lorsque quinze cents Danois, conduits par Suénon, fils du roi de Danemark, se jetèrent sur ses États. Le sultan les surprit dans la Cappadoce et les extermina entièrement. L'empire d'Iconium fut ensuite envahi par les troupes de l'empereur grec Alexis Comnène, qui feignit de vouloir marcher au secours des croisés occupés au siége d'Antioche, et bientôt après assiégés dans la même ville. Mais à l'approche de Kerboga, prince de Mossoul, l'empereur grec se retira. Il s'entendit ensuite avec Kilidje-Arslan pour détruire une nouvelle armée de croisés. Deux cent soixante mille

hommes, tant Lombards que Français et Allemands, sous les ordres de l'archevêque de Milan, de Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, d'Étienne, comte de Blois et d'Hugues le Grand, furent, par la perfidie des Grecs, engagés dans les déserts de l'Arménie, où ils manquèrent d'eau et se virent continuellement en butte aux attaques des Turcs. C'est après une marche si pénible que le sultan Kilidje-Arslan les attendait avec vingt mille hommes de bonnes troupes, au pied des montagnes de la Paphlagonie. Les Turcs attaquèrent les chrétiens, pénétrèrent jusqu'à leur camp, en firent un grand carnage, et ne cédèrent qu'à la valeur des Français et des Lombards. Le combat dura tout le jour, et fut des plus meurtriers. Le soir, les Grecs auxiliaires s'étant retirés dans un château, le reste de l'armée chrétienne se débanda, laissant dans le camp femmes, enfants et bagage. Les Turcs y pénètrent aussitôt, violent et massacrent les femmes, et s'élancent à la poursuite des fuyards que la terreur empêche de se défendre. Cette bataille, livrée au mois de ramadhan 494 (juillet 1101), coûta aux chrétiens cent soixante mille hommes. Les débris de l'armée s'enfuirent à Constantinople. Dans la même année, Kilidje-Arslan anéantit encore une armée de quinze mille Français commandés par Guillaume comte de Nevers. Sept cents seulement, échappés au glaive des Turcs, se sauvèrent à Germanicopolis; et le comte de Nevers arriva seul à Antioche. Cette victoire fut bientôt suivie d'une plus éclatante encore. Kilidje-Arslan détruisit ou dispersa complétement, près d'Héraclée, une armée de soixante mille croisés que le comte de Poitou et Welf, duc de Bavière, amenaient de France et d'Italie. Pendant que Kilidje-Arslan était occupé à repousser l'invasion européenne, plusieurs émirs de ses États profitèrent de son embarras pour se rendre indépendants. Les émirs qui gouvernaient l'Orient crurent également l'occasion favorable pour lui enlever quelques provinces. Quand il n'eut plus de chrétiens à combattre, il soumit les rebelles, et tourna ses armes vers l'Orient. Il s'empara de Mossoul, dont il donna le gouvernement à son fils Malek-Schah, âgé seulement de onze ans. Ce succès, excitant son ambition, il songea à se révolter ouvertement contre le sultan de Perse, qui appartenait à la branche principale des Seldjoucides. Il fit supprimer le nom de ce prince dans la prière publique. Cette révolte indigna tous les membres de la famille. Les émirs en prirent occasion de se soulever et de se déclarer contre lui. Kilidje-Arslan marcha contre eux; mais il périt dans une bataille contre Al-Jawnelli, sultan de Boha ou d'Édesse, le 20 de dzoulcaada 500 (13 juillet 1107). Abandonné des siens dans le combat, il chercha à se sauver en se jetant dans la rivière de Chabal, où il se défendit jusqu'à ce que, son cheval s'étant abattu, il tomba dans l'eau et se noya.

Il eut pour successeur son fils aîné Saisan, sans doute le même que Malek-Schah, qui fut chassé de Mossoul après la mort de son père, et obligé de se réfugier en Perse près du sultan Mohammed.

Kilidje-Arslan II, sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son père Masoud, l'an 550 (1155), et mourut le 17 schaban 588 (28 août 1192). Ce prince, estropié de tous ses membres, mais doué d'une grande activité, recouvra par la mort d'Yaghi et la défaite d'Haloun l'intégrité de l'empire d'Iconium. Il se déclara pour ou contre les Grecs suivant les circonstances. Son ambition l'engagea dans plusieurs guerres qui n'eurent aucun résultat décisif. Kilidje-Arslan devint dans sa vieillesse le jouet de ses enfants.

Kilidje-Arslan III, sultan d'Iconium de la dynastie des Seldjoucides, succéda à son père Rokn ed-Din en dzoulcadah 600 (juillet 1204), et fut, l'année suivante, détrôné par son oncle Gacath ed-Din Kaï-Khosrou Ier.

Kilidje-Arslan IV, huitième sultan de la même dynastie, partagea l'empire d'Iconium avec son frère Kaï-Kaous II, en 1250, et porta seul le titre de sultan en 1261, sous la domination d'un gouverneur mogol, Moyn ed-Din, qui le fit étrangler, en 1265. F.-X. Tessier.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Aboulfarage, *Chron. Arab.* — Ferichtal, *Histoire de l'élévation du pouvoir musulman dans l'Inde*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — Ibn-Férat, *Chronique universelle*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KILIDSCH-ALI, appelé vulgairement Occhiali, capitan-pacha, mort vers 1577. Calabrais de naissance, il était moine, dit-on, et se rendait à Naples pour y faire ses études lorsqu'il fut pris par les Turcs. Ayant embrassé l'islamisme, il se fit corsaire, servit quelque temps sous les ordres de Dragut, et ne tarda pas à arriver à une haute fortune militaire. Nommé beglerbey d'Alger, il arracha Tunis à la domination apparente des Beni-Hafsz et au pouvoir réel des Espagnols, et envoya en 1570 vingt mille matelots de sa flotte au corps d'armée qui bloquait Nicosie. L'année suivante, il ravagea Candie, Cerigo et Lesina, captura près de Corfou les galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, et s'empara de Dulcigno. A la bataille de Lépante (1572), il commanda l'aile droite, et ne se retira que le dernier, après avoir abattu de sa main la tête du commandeur de Malte; deux mois après, avec les galères échappées et d'autres qu'il avait ralliées des ports de l'Archipel, il forma une force de quatre-vingt-sept voiles, à la tête de laquelle il fit une entrée triomphale dans le port de Constantinople. Le sultan Selim II le nomma capitan-pacha, et ordonna que désormais il s'appelât *Kilidsch-Ali*, c'est-à-dire *Ali l'épée* (décembre 1572). Il travailla aussitôt sans relâche avec le grand-vizir Sokoli à réorganiser la marine, et fit construire, en un seul hiver, plus de cent cinquante bâtiments; au printemps, il reprit la mer, et força le prince de Parme à lever le siége de Modon. Son dernier fait d'armes est la reprise

de Tunis, qui fut pillé durant trois jours (mai 1574). Sous le règne du sultan Mourad III, il fut le paranymphe de la sultane sœur, lors du mariage de cette dernière avec Siawus-Pacha, et les présents qu'il offrit à cette occasion, un anneau et une paire de souliers, lui coûtèrent 50,000 ducats. Il mourut à peu de temps de là, vers l'an 985 de l'hégire (1577), et fut enterré dans une mosquée qu'il avait fondée à Tophana. « On rapporte, au sujet de cet édifice, dit M. de Sacy, que les fondements en furent jetés et élevés jusqu'aux premières croisées en une seule nuit. Le sultan ayant voulu savoir par quel art un tel prodige s'était opéré en si peu d'heures, Kilidsch-Ali répondit : « Ce n'est point mon ouvrage, c'est celui de ta hautesse; je n'ai employé que les esclaves de tes galères. Or, si un simple sujet, avec les bras attachés à tes chiourmes, a pu commander un ouvrage si surprenant, que ne doit-on pas craindre des forces ottomanes réunies quand il plaira à leur maître de les tourner contre ses ennemis? » K.

Hadji-Khalfah, *Histoire des Guerres maritimes des Ottomans*. — F. Caraccioli, *Commentarii delle Guerre fatte con Turchi*. — Paruta, *Storia Veneziana*. — Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*.

KILINSKI (*Jean*), patriote polonais, né vers 1755, mort en 1817, à Varsovie. Simple cordonnier dans cette capitale, il figura, lors de la révolution de Pologne, au premier rang des patriotes plébéiens, le faucheur Glowacki, le juif Jasielowicz, le boucher Sierakowski, dont les noms sont devenus historiques. Porté au conseil municipal par le choix de ses concitoyens, il obtint une grande popularité, et, quoique surveillé de près par le général en chef Igelstrœm, il s'entendit avec les principaux mécontents et accepta la périlleuse mission de soulever Varsovie. Ayant appris que les Russes se proposaient d'occuper l'arsenal, il entraîna le peuple à leur rencontre, les attaqua de toutes parts, et les força, après deux jours de carnage, de sauver par la fuite les débris de leur armée (17 avril 1794). Il fut nommé membre du conseil du gouvernement et colonel de la milice. La révolution fut vaincue à la fin de l'année, et Kilinski, livré par les Prussiens à Sowaroff, fut jeté dans une prison de Saint-Pétersbourg; heureusement pour lui, son ancien métier lui fournit les moyens d'adoucir sa captivité. Rendu à la liberté par le tzar Paul Ier, il ne reparut plus sur la scène politique. On a de lui une *Relation historique* des événements dans lesquels il a figuré, imprimée à Posen, en 1830, par les soins de Titus Dzyalinski. P. L—Y.

Mémoires de M.-Cl. Oginski sur la Pologne et les Polonais de 1788 à 1815, 4 vol. in 8°. — *La Pologne illustrée*.

KILINDE ou **CELINDE**, abbesse du monastère de Hohenbourg ou du Mont Sainte-Odile, près de Strasbourg. On connaît peu les circonstances de sa vie; quelques auteurs fixent en 1165 ou en 1167 la date de sa mort, d'autres la font vivre jusqu'à 1180. Elle rétablit la régularité dans son couvent, où un grand relâchement s'était introduit, et elle dut à ses talents et à ses vertus d'être l'objet de l'estime générale; il s'est conservé d'elle des vers latins où se manifeste le goût de l'époque pour de puérils tours de force. B.

Gallia Christiana, t. V, p. 839. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XIII, p. 587.

KILLIGREW (*William*), poëte anglais, né au mois de mai 1605, à Hanworth dans le Middlesex, mort en 1693. Il fit ses études au collége Saint-John, à Oxford, voyagea sur le continent, et fut nommé, au retour, gouverneur du château de Pendennis et du port de Falmouth. Il devint ensuite gentilhomme de la chambre de Charles Ier, et eut pendant la guerre civile le commandement d'un des deux escadrons des gardes du corps. La victoire des parlementaires lui fit courir de grands dangers, et, comme beaucoup d'autres cavaliers, il ne sauva sa vie qu'en sacrifiant sa fortune. Charles II, rétabli sur le trône, lui rendit d'abord la place de gentilhomme de la chambre, puis l'éleva à la dignité de vice-chambellan, qu'il garda vingt-deux ans. Killigrew fut enseveli à l'abbaye de Westminster. On a de lui : *Pandora*, comédie; 1664, in-8°; — *Ormasdes*, tragi com.; 1665, in-8°; — *Selindra*, tragi-com.; 1665, in-8°; — *Siege of Urbin*, tragi-com., 1666, in-fol. Ces quatre pièces furent réimprimées en 1666, in-fol. On attribue à Killigrew une pièce intitulée : *The imperial Tragedy*; 1669, in-fol. On a encore de lui : *The artless Midnight Thoughts of a Gentleman at court, who for many years built on sand, which every blast of cross fortune has defaced, but now has laid new foundations on the Rock of his salvation*; 1684, in-8°; — *Midnight and Daily Thoughts*, en prose et en vers; 1694, in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Baker, *Biographia Dramatica*.

KILLIGREW (*Thomas*), auteur dramatique anglais, frère du précédent, né dans le mois de février 1611, à Hanworth, dans le Middlesex, mort à Whitehall, le 19 mars 1682. Il fut attaché comme page à Charles Ier, lui resta fidèle pendant la guerre civile, et suivit son fils en exil. Il profita de son séjour forcé sur le continent pour visiter la France, l'Italie, l'Espagne, et résida quelque temps à Venise avec une mission de Charles II. A la restauration, il devint gentilhomme de la chambre. Le roi, charmé de son esprit enjoué, le traitait avec faveur, et lui permettait les propos les plus hardis. On rapporte qu'un jour Killigrew se présenta devant le roi en costume d'un pèlerin qui va partir pour un long voyage. Étonné de cet étrange costume, le roi lui demanda où il allait. — « En enfer », répondit le courtisan. — « Votre dame est-elle en cet endroit? » reprit Charles II. — « Non, continua Killegrew, j'y vais chercher Cromwell, afin qu'il prenne soin des affaires de l'Angleterre, puisque son successeur ne s'en occupe pas du tout. » On a de

Killigrew : *A Letter concerning the possessing and dispossessing of several nuns in the nunnery at Tours, in France;* lettre datée d'Orléans, 17 décembre 1635, et formant trois feuilles, in-fol.; huit pièces de théâtre, savoir : *Prisoners*, tragi-comédie ; — *Claricilla*, tr.-c. ; — *Princess*, tr. ; — *Parson's Wedding*, com. ; — *Pilgrim*, trag. ; — *Cicilia and Clorinda*, tr.-c. ; — *Thomaso*, com. ; — *Bellamira her dream*, tr.-c. Les quatre premières pièces furent imprimées en 1641, in-12, et les huit parurent réunies en 1664, in-fol. Elles n'eurent pas de succès, et l'on trouve que Killigrew, si brillant dans la conversation, perdait presque tout son esprit dès qu'il se mettait à écrire, ce qui donna lieu à ces deux vers de Denham : « Si Cowley n'eût jamais parlé, si Killigrew n'eût jamais écrit, de ces deux hommes réunis on eût fait un esprit incomparable. » Z.

Baker, *Biographia Dramatica.*

KILLIGREW (*Henri*), auteur dramatique et prédicateur anglais, frère du précédent, né à Hanworth, dans le Middlesex, le 11 février 1612, mort vers 1686. Après avoir fait ses études à Christ-Church (Oxford), il entra dans les ordres, et devint chapelain du roi. Comme ses frères, il souffrit pour la cause royale pendant la guerre civile. A la restauration, il fut nommé aumônier du duc d'York, surintendant de sa chapelle, recteur de Weathamstead, dans le comté d'Hertford, et maître de l'hôpital de Savoie à Westminster. On a de lui une tragédie : *The Conspiracy*, qu'il écrivit à l'âge de dix-sept ans, et qui parut en 1638, in-4°. Il la remania dans la suite, et la publia sous le nouveau titre de *Pallantus and Eudora;* 1653, in-fol. On a aussi de lui un volume de *Sermons;* 1685, in-4°. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Baker, *Biographia Dramatica.*

KILLIGREW (*Anne*), femme poëte anglaise, fille du précédent, née en 1660, morte en juin 1685. « Elle était, selon Wood, une Grâce pour la beauté et une Muse pour l'esprit. » Ses talents naturels, développés par une excellente éducation, la rendirent éminente dans la poésie et la peinture. Elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Dryden consacra à sa mémoire une ode, qui a été insérée dans le recueil des poésies d'Anne Killigrew, publié en 1686, in-4° (1).

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — *Biographia Britannica.* — Ballard, *Learned Ladies.*

KILLODOR-BAHANDERKHAN, général mahratte, mort le 21 mars 1791. De simple soldat, il s'était élevé, par sa bravoure et ses exploits, au commandement de l'armée, et seconda Tippo-Saeb dans sa guerre d'indépendance contre l'Angleterre. Chargé de défendre Bangalore contre les Anglais, il n'abandonna la place qu'avec la vie (1791). Le général lord Cornwallis ayant fait offrir à Tippo-Saeb le corps de Killodor pour lui rendre les honneurs funèbres, le sultan refusa, en disant « que le plus beau lieu d'inhumation pour un guerrier était celui où il avait péri les armes à la main pour la défense de son pays ».

F.-X. TESSIER.

Elphinston, *History of India.* — Luquet, *Voyage de Paris à Pondichéry.*

KILMAINE (*Charles-Joseph*), général français, d'origine irlandaise, né à Dublin, en 1754, mort à Paris, le 15 décembre 1799. Il quitta très-jeune sa patrie pour entrer au service de la France. Il fit la guerre d'Amérique, et, à son retour en Europe, en 1783, il entra dans le régiment des hussards de Lauzun, où il occupait le grade de capitaine en 1789. A partir de cette époque, son avancement fut rapide. Nommé général de brigade après les premières campagnes de la révolution, il servit, en cette qualité, aux armées des Ardennes et du Nord, se signala à la bataille de Jemmapes, et fut envoyé ensuite dans la Vendée, où il donna de nouvelles preuves de valeur et de zèle. Bientôt après, il passa à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte : il y obtint de brillants succès à Castiglione, à Desenzano, à Peschiera, au passage de l'Adige, et sous les murs de Mantoue. Le gouvernement, ayant alors conçu le projet d'une invasion en Irlande, le manda à Paris pour en concerter avec lui le plan, et le nomma général en chef de l'armée dite d'Angleterre. Mais cette expédition n'ayant pas eu lieu, il reçut en 1798 un commandement dans l'intérieur ; on lui confia ensuite celui de l'armée d'Helvétie, qu'il céda bientôt à Massena.

H. L.

Thiers, *Histoire de la Révolution française*, passim. — Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.*

KILWARDEBY (*Robert*), que l'on appelle quelquefois *maître Kilward*, et en latin *Robertus de Valle Verbi*, archevêque de Cantorbéry, mort à Viterbe, en 1279. Ayant achevé ses études à l'université d'Oxford, Kilwardeby se rendit à Paris, où il fut reçu maître ès arts. Ensuite il quitta le siècle, et fit profession chez les religieux asservis à la règle de Saint-Dominique. En 1272 il occupait le siége de Cantorbéry ; en 1277 il fut nommé cardinal du titre de Sainte-Rufine. L'éclat de son mérite avait fait sa grande fortune. Cependant, il ne paraît pas que sa renommée lui ait longtemps survécu, puisque pas un de ses ouvrages n'a obtenu les honneurs de l'impression. Ces ouvrages sont très-nombreux. Quétif et Échard en comptent trente-neuf. Nous désignerons d'abord des commentaires sur l'*Introduction* de Porphyre et sur les *Catégories*, l'*Interprétation*, les *Premiers* et les *Seconds*

(1) On cite encore deux dames savantes du nom de Killigrew 1° *Catherine* KILLIGREW, fille de sir Anthony Cook, née à Giddy Hall, dans le comté d'Essex. Elle savait le latin, le grec et l'hébreu. Fuller (*Worthies*, vol. I, p. 509, édit. de A. Nuttal) cite d'elle une élégante petite pièce de vers. — 2° *Marguerite* KILLIGREW, seconde femme de Guillaume Cavendish, duc de Newcastle. Sa meilleure production est une *Vie* de son mari, laquelle a été traduite en latin. Elle mourut en 1673, laissant treize vol. in-fol. sur des sujets de philosophie. James Bristow d'Oxford en commença une traduction latine ; mais il s'arrêta dès les premières pages, rebuté par l'obscurité du style et le vide des idées.

Analytiques, les *Topiques*, les *Arguments*, le *Traité de l'Ame*, la *Physique*, les livres *Du Ciel* et *Du Monde*, *de la Génération* et *de la Corruption*, les *Météores*, la *Métaphysique* et les *Parva Naturalia* d'Aristote. Il a, en outre, commenté les *Six Principes* de Gilbert de La Porrée, les *Sentences* de Pierre Lombard, et les *Divisions* de Boëce. Enfin ses opuscules originaux nous sont désignés sous les titres suivants : *Super Priscianum minorum; — De Modo significandi; — De Ortu Scientiarum; — De Divisione Scientiarum; — Quæstionum dialecticarum Liber unus; — De Conscientia et Synderesi; — De Conscientia Liber unus; — De Causis Animæ; — De Differentiis Spiritus et Animæ; — De Instantibus; — De Divisione Entis; — De Relativis; — De Natura Relationis; — De Relationis Prædicamento; — De Rebus prædicabilibus; — Sophistria Grammaticalis; — Sophistria Logicalis; — De Doctrina Th. Aquinatis; — De Unitate Formarum; — De Tempore; — Distinctiones Doctorum; — Philosophiæ Notulæ; — Quodlibeta.* La Bibliothèque impériale de Paris ne possède que deux de ces ouvrages, le Commentaire sur les *Premiers Analytiques*, dans le num. 1791 de la Sorbonne, et le traité : *De Ortu Scientiarum*, dans les num. 520 et 1622 de la Sorbonne. Corrigeons en passant une erreur d'Échard. L'historien de l'ordre de Saint-Dominique a, comme on le voit plus haut, distingué le *De Ortu Scientiarum* d'un autre ouvrage qu'il intitule : *De Divisione Scientiarum*. Or les deux manuscrits de la Sorbonne, qu'il indique lui-même, contiennent le même traité sous deux titres différents. On ne peut nommer un docteur scolastique, sans dire s'il était nominaliste ou réaliste. Robert Kilwardeby dut éprouver quelque embarras lorsqu'il eut à faire choix d'une doctrine. A l'école d'Oxford, où il avait pris ses grades, on professait un réalisme intempérant; chez les Dominicains, dont il avait revêtu la robe, il n'y avait que des zélés partisans du nominalisme modéré de Saint-Thomas. Robert Kilwardeby se prononça pour ce dernier parti. C'est ce que prouvent divers fragments que nous avons de ses œuvres manuscrites. B. H.

Cas. Oudin, *Comment. de Script. Eccles.* — Échard, *Script. Ord. Prædicat.*, t. I, p. 374. — Balæus, *Script. illustr. Britanniæ Catalogus*, cent. 4, c. 46. — *Dict. des Scienc. Philosoph.* — B. Haureau, *De la Philosophie scolastique*, t. II, p. 244 et suiv.

KILWARDEN (*Arthur* WOLFE, baron), magistrat anglais, mort le 23 juillet 1803, à Dublin. Issu d'une famille obscure, il fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, fut admis en 1766 au barreau de cette ville, et s'éleva rapidement aux plus hautes charges de la magistrature. Elu membre du parlement d'Irlande, il soutint avec une certaine indépendance la politique du gouvernement, qui le récompensa par les fonctions d'avoué (1787) et de procureur général (1789). A la mort de lord Clonmel, il fut élevé à la dignité de président de la cour du Banc du Roi, en même temps qu'à la pairie, sous le titre de baron Kilwarden, et administra la justice irlandaise avec un grand esprit de modération et d'impartialité. Lors de l'insurrection provoquée par Robert Emmet à Dublin, il fut une des premières victimes de la fureur populaire; comme il revenait de la campagne, sa voiture fut arrêtée dans un faubourg, et la foule, croyant avoir devant elle un des ennemis de l'indépendance nationale, se précipita sur lui, et le massacra ainsi que son neveu, Richard Wolfe (23 juillet 1803). P. L—Y.

Thomas Moore, *Life of Fitz-Gerald.* — *Robert Emmet*; 1858, in-18.

***KIMBALL** (*Richard*), romancier américain, né vers 1814, à Lebanon (New-Hampshire). Après avoir terminé son éducation à Dartmouth, il vint compléter à Paris ses études de droit, et fit une longue excursion à travers le continent. A son retour aux États-Unis, il pratiqua le barreau à Waterford, puis à New-York, où, à l'exception d'une seconde visite à l'Europe en 1842, il a continué de résider. Pendant plusieurs années, il a été un des collaborateurs habituels du *Knickerbocker Magazine*. On a de lui quelques romans estimés que l'éditeur Tauchnitz a placés dans sa collection : *Saint-Leger, or the threads of life*; 1849; — *Cuba and Cubans*; 1849; — *Romance of student life abroad*; 1853. P. L—Y.

Cyclopædia of Amer. Liter.

KIMBER (*Isaac*), théologien dissident anglais, né à Wantage (Berkshire), en 1692, mort en 1758. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il se rendit à Londres, où il perfectionna son éducation au collége Gresham et à l'Académie des Dissidents. En 1724 il fut appelé à la charge pastorale de Namptwich, dans le Cheschire; mais une différence d'opinions avec ses auditeurs le décida à résigner ses fonctions en 1727. Il revint à Londres, et entreprit un journal périodique, qui dura de janvier 1728 à mai 1732. Il compila pour les libraires divers ouvrages; savoir : *The Life of Oliver Cromwell*; Londres, 1714, in-8°; — le 3e et le 4e vol. de l'*History of England*, dont les deux premiers volumes sont de Bailey, Hodges et Ridpath; — une *Vie de l'évêque Beveridge*, en tête de l'édit. in-fol. de ses œuvres; — un précis du règne de Georges II, à la fin de la *Medulla Hist. Angl.* de Howell; — *Abridgement of the History of England*; 1745, in-8°.

Son fils, qui mourut en 1769, travailla aussi pour les libraires. Parmi ses compilations on remarque les *Peerages of Scotland and Ireland*, une *Histoire d'Angleterre* en dix volumes, et *The Adventures of Joë Thompson*, roman. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KIMCHI (*Joseph*), docteur juif, né à Narbonne, dans la première moitié du douzième siècle. Il était très-versé dans la théologie juive. On a de

lui : *Sepher Habrith* (Livre de l'Alliance), traité de polémique contre le christianisme, sous forme de dialogue, entre un juif et un chrétien, imprimé dans le recueil intitulé : *Milkhémeth Khobah*; Constantinople, 1710, in-8°; — *Sepher Milkhamoth hachem* (Livre des Batailles de Dieu), contre un juif, converti au christianisme, nommé Pierre Alphonse. Ce traité n'a pas été imprimé; — *Sepher Haziccarou* (Livre mémorial), traité de grammaire hébraïque, non imprimé. Jos. Kimchi mit en vers hébreux les préceptes moraux de Salomon ben Gabirol. Quelques fragments en ont été imprimés dans *Zion*; Francfort, 1842, in-8°, p. 97-100. On a encore de lui des commentaires inédits sur presque tous les livres de l'Ancien Testament; des cantiques en hébreu, dont plusieurs ont été insérés dans le *Hijeleth Hachikath*, rituel publié par Mard. Jare à Mantoue, 1612, in-8°; et une traduction hébraïque du livre de morale de Bachia ben-Joseph, imprimée dans l'édition des œuvres de celui-ci; Leipzig, 1846, in-12. On peut consulter sur ce dernier ouvrage et sur les cantiques *Literaturblatt des Orients* (Feuille littéraire de l'Orient); 1844. M. N.

Bartolocci, *Mag. Biblioth. rabbin.*, t. III, p. 387. — Leop. Dukes, *Die Familie Kimchi*, dans *Literaturblatt des Orients*, 1850. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei*.

KIMCHI (*Moïse*), docteur juif, fils du précédent, né à Narbonne, vers le milieu du douzième siècle. Il marcha sur les traces de son père, qu'il égala en science et en réputation. On a de lui : *Darké Lschon hakkadosch* (Sentiers de la Langue sainte), grammaire hébraïque abrégée. Elle est quelquefois désignée sous le titre de *Mahalach Chbilé haddhatt* (Introduction aux Chemins de la Science), titre qui est proprement celui d'une introduction en vers, qui la précède. Cette grammaire a été imprimée fort souvent en Allemagne, en Hollande, en Italie et à Paris. La première édition est de Bâle, 1536, in-8°, avec une traduction latine de Seb. Munster, et la dernière est de Hambourg, 1788, in-8°; — *Perousch sepher Michlé* (Commentaire sur les Proverbes de Salomon) imprimé dans les *Mikrahoth ghedoloth* (Grands écrits); Venise, 1526, in-fol., plusieurs autres éditions. Ce commentaire a été attribué à tort à Abr. Ibn-Esra; — *Perousch hal Hezra Ounekhemia* (Commentaire sur Esdras et Néhémie), imprimé aussi dans les éditions suivantes des *Mikraoth Ghedoloth*; Venise, 1549, 1568, 1617, in-fol.; attribué aussi à tort à Abr. Ibn-Esra. M. N.

Bartolocci, *Magna Biblioth. Rabbin.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei*. — *Literaturblatt des Orients*, 1841. — *Zion*, t. I, p. 76, et t. II, p. 171 et 178. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, t. II, p. 187 et 188.

KIMCHI (*David*), un des plus célèbres docteurs juifs, frère du précédent, naquit à Narbonne, dans la seconde moitié du douzième siècle, et mourut dans la même ville, en 1240. Il est désigné parfois sous le nom de *Radak*, mot formé des initiales de Rabbi David Kimchi. Il s'acquit la plus grande considération parmi ses coreligionnaires, qui lui ont appliqué cette sentence des *Pirke Abboth* : « *En Kemah beli Kimchi*, c'est-à-dire point de farine sans meunier (*kimchi* signifie meunier), » voulant exprimer par là qu'il n'y a pas de doctrine parfaite hors des écrits de ce savant rabbin. Les hébraïsants chrétiens ont fait autant de cas de ses travaux que ses propres coreligionnaires. Il est certain qu'à l'époque où l'on se mit à étudier sérieusement l'hébreu, on trouva les plus précieux secours dans ses ouvrages. Il fut le guide des grammairiens et le modèle des commentateurs. Sa profonde connaissance de la langue hébraïque, son esprit méthodique, la rectitude et la finesse de son jugement, la sagesse de sa critique, le soin avec lequel il évite les interprétations arbitraires et mystiques, pour s'attacher au sens littéral, la clarté et l'élégance de son exposition, devaient nécessairement le désigner aux hébraïsants pour l'auteur le plus recommandable et le plus digne d'être étudié. Ce n'est pas qu'il soit sans défauts : il n'est pas toujours heureux dans la détermination du sens des mots et dans celle des racines; ses observations grammaticales manquent parfois de justesse; malgré ces imperfections bien pardonnables, il l'emporte de beaucoup sur les autres grammairiens et commentateurs juifs, qu'on aurait pu prendre pour maîtres à cette époque. Son autorité a baissé cependant depuis qu'on a appelé au secours de l'hébreu l'étude des autres langues sémitiques et en particulier celle de l'arabe.

D. Kimchi joua un rôle considérable dans les discussions soulevées dans les synagogues de l'Espagne et du midi de la France, à l'occasion du *Moré Neboukim* de Maïmonide. Il chercha à calmer l'irritation des rabbins de Lunel et de Montpellier, qui, partisans zélés de la tradition, s'étaient déclarés avec une violence extrême contre l'introduction de la philosophie aristotélicienne dans la théologie juive. Les esprits s'étant un peu calmés en 1232, il réussit à ménager une sorte de réconciliation entre les deux partis.

On a de lui : *Sepher Miklol* (Livre de la Perfection), grammaire hébraïque, imprimée pour la première fois à Constantinople en 1522, et très-souvent depuis, avec des notes d'Élias Levita, à Venise, 1545, in-fol., et à Leyde, 1631, in-12. Elle a servi de modèle à toutes celles qui ont été faites aux seizième et dix-septième siècles; — *Sepher hacharochim* (Livre des Racines), lexique hébraïque, publiée avec des notes d'Élias Levita, à Naples, 1490, in-fol.; beaucoup d'autres éditions, dont la dernière due à Men. Biesenthal et Lebrecht, revue sur les meilleurs manuscrits et accompagnée d'une introduction étendue et d'indices, est de Berlin, 1838 et 1847, 2 vol. in-4°. Le lexique hébreu de Reuchlin n'est presque qu'un abrégé de celui de D. Kimchi. Cette grammaire et ce dictionnaire ont été souvent imprimés ensemble; et quelquefois avec

les notes d'Élias Levita, qui sont imprimées en caractères rabbiniques, tandis que le texte est en lettres carrées; — *Higaroth* (Lettres), imprimées avec les *Higaroth Hadamabam*; Venise, 1545, in-8° ; plus. autres édit. Ce sont les lettres écrites par Kimchi à l'occasion des discussions soulevées par le *Moré Neboukim* de Maïmonide; — *Thchouboth lanotorim* (Réponses aux Chrétiens), livre de controverse sur des passages messianiques des psaumes, imprimé dans le *Nizakhon* de Lippmann; Altorf, 1644, in-4°; trois autres édit., dont la dernière est de Kœnigsberg, 1847, in-16; — *Vikouakh*, autre ouvrage de controverse, imprimé dans le *Nizakhon* et dans la collection *Milkhemeth Khobah*; Constantinople, 1710, in-8°; — *Commentaires sur les Prophètes* (les anciens et les postérieurs), *sur les Psaumes, et sur les Paralipomènes*, imprimés dans les grandes Bibles rabbiniques, et aussi séparément; la plupart ont été traduits en latin; — *Commentaire sur Ruth* publié avec le texte biblique, par J. Mercier; Paris, 1563, in-4°. — De son commentaire sur le Pentateuque, on n'a publié que la partie qui se rapporte à la *Genèse*; Presbourg, 1832, in-8°. Ses commentaires sur le reste de la Bible sont encore inédits. Il a fait aussi un commentaire sur les *Pirké Abboth*, imprimé dans un livre de prières; Trente, 1525, in-4°. Parmi ses nombreux ouvrages inédits, il faut citer des *Bajouthim*, chants religieux et une chronologie biblique sous ce titre : *Jamoth holam* (Les Jours d'autrefois). Vossius, Hottinger et Rich. Simon lui attribuent, sans aucun fondement, une traduction espagnole de l'Ancien Testament.

Michel NICOLAS.

Bartolocci, *Mag. Biblioth. Rabb.* — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. I, p. 301 et suiv. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.* — Rossi, *Annales Hebr. Typograph.* — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, t. II, p. 183-18r.

KIMEDONCIUS (*Jacques*), théologien flamand, né dans la Campine, vers le milieu du seizième siècle, mort à Heidelberg, le 26 novembre 1596. Il devint professeur de théologie à Heidelberg, emploi qu'il dut résigner en 1577, ayant abandonné le luthéranisme pour le calvinisme. Après avoir habité successivement Neustadt, Gand et Flessingue, il fut nommé, en 1585, pasteur de l'église réformée à Middelbourg. Quatre ans après il fut rappelé à Heidelberg, où il mourut. On a de lui : *De Redemtione generis humani*; Heidelberg, 1592, in-8°; — *Synopsis de redemtione et prædestinatione cum assertione thesium de universalitate redemtionis et gratiæ per Christum adversus Sam. Huberum*; Heidelberg, 1593, in-8°; — *De Scripto Dei Verbo*; Leyde, 1602; — *De Verbo Dei non scripto*. Ce Kimedoncius a été confondu avec un autre Jacques Kimedoncius, qui était peut-être son fils, et qui mourut vers 1597, à l'âge de dix-huit ans, après avoir traduit du grec en latin les *Histoires* de Théophylacte, les *Tableaux* et les *Lettres* de Philostrate, les *Lettres* d'Alciphron, les *Tables* d'Aphtonius, etc. De toutes ses traductions une seule a été publiée, celle des *Histoires* de Théophylacte; elle parut à Leyde, 1598, in-12, par les soins de Gruter : celui-ci, dans une préface, donne quelques détails sur le jeune Kimedoncius, qui, d'après ses premiers travaux, serait devenu un philologue de grand mérite. *Voy.* aussi Hancke : *Scriptores Rerum Byzantinarum*, liv. I, ch. 9, § 8, 20 et 21.

E. G.

J. Schwab, *Quatuor Sæculorum Syllabus rectorum qui in academia Heidelbergensi magistratum gesserunt*, pars I, p. 177 et 194. — Feurlin, *Bibliotheca Symbolica*, pars I, p. 140.

KIN-TSONG, empereur chinois de la dynastie des Song (XIXme), élevé sur le trône par l'abdication volontaire de son père Hoéi-tsong, en 1125, détrôné par les Tartares l'an 1126. Le premier acte de son gouvernement fut d'envoyer une ambassade au nouveau roi des Kin, Oukimaï, pour lui demander son amitié. Celui-ci ayant insisté sur la cession du Ho-tong et du Houpe, la guerre commença. En 1126, le général tartare Oualipou, conduit par le traître Kouo-yo-sse, qui lui a livré le Houpé, pousse ses conquêtes jusqu'aux portes de Caï-foug-fou. L'empereur, effrayé, se soumet aux plus dures conditions. Il consent à donner aux Tartares cinq cent mille taëls d'or, cinquante millions de taëls d'argent, dix mille bœufs ou chevaux, un million de pièces de soie, et de plus à rendre au roi des Kin, Oukimaï, le respect qu'un frère cadet doit à son aîné. Mais le trésor n'était pas suffisant pour acquitter les sommes demandées. Caï-foug-fou, malgré les efforts du brave Likang, tombe au pouvoir des Tartares, et Kin-tsong va lui-même traiter avec Oualipou à Tsing-tching. Ce général, outre les sommes déjà reçues, exige dix millions de petits pains d'or, vingt millions de pains d'argent, dix millions de pièces de soie, et un écrit par lequel l'empereur et son père, Hoéi-tsong, se soumettent à Oukimaï, qui les prive de leurs dignités et donne l'ordre de les amener en Tartarie avec toute la famille impériale. Il ne resta de cette famille infortunée que le prince Kang-ouang, qui avait inutilement tenté de délivrer les deux empereurs pendant le siége de Caï-fong-fou. Tchang-pang-tchang, que le roi des Kin avait placé sur le trône de Chine, attendit le départ des Tartares pour remettre la couronne au prince légitime Kang-ouang, qui prit le nom de Kao-Tsong et gouverna sous la régence de sa mère, l'impératrice Moug-Chi (1127).

F.-X. TESSIER.

Chu-hi, *Thoung kian kang mou* (Miroir universel de l'histoire de Chine). — *Lilai ti wang mien piao* (Chronologie des empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VIII. — *Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin.* — Grosier, *Histoire de la Chine.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, tom. I. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, tom. I.

KIND (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 4 mars 1768, mort à Dresde, le 27 juin 1843. Il était fils de Jean-Christophe Kind qui s'est fait connaître comme le premier traduc-

teur allemand des Vies de Plutarque: *Plutarchs Lebensbeschreibungen* (1746-1754, 10 vol.). Il étudia le droit, et travailla pendant quelque temps aux parquets de Delitzsch et de Dresde. En 1813 il abandonna la jurisprudence pour s'adonner entièrement aux travaux littéraires. Kind est l'auteur du texte du *Freischütz*, immortalisé par la musique de Weber. On lui doit en outre : *Lenardo's Schwaermereien* (Fantaisies de Lenardo), recueil de contes et nouvelles ; Leipzig, 1793, 2 vol. ; — *Carlo*, nouvelle, Zullichau, 1801 ; — *Dramatische Gemaelde* (Tableaux dramatiques) ; Zullichau, 1802 ; — plusieurs recueils de Nouvelles, tels que : *Malven*; ibid., 1805, 2 vol. ; — *Tulpen*; Leipzig, 1806-1810, 7 vol. ; — *Roswitha*, ibid., 1811-1813, 4 vol. ;— *Lindenblüten*; ibid., 1814-1819, 4 vol. ; — *Die Harfe*; ibid., 1814-1819, 8 vol. ; — *Die Muse*; ibid., 1821-1822, 8 vol. ; — *Erzæhlungen und Kleine Romane* (Contes et petits Romans) ; Leipzig, 1820, 5 vol. — Les poésies de Kind ont été réunies sous le titre de *Gedichte*; Leipzig, 1808, 5 vol. ; 2e édit., 1817. Ses écrits dramatiques ont paru sous le titre : *Theaterschriften*; Leipzig, 1821-1827, 4 vol. Depuis 1805 jusqu'en 1831 Kind rédigea en commun avec Hell la gazette littéraire *Die Abendzeitung*. Depuis 1815 jusqu'en 1830 il était rédacteur du *Taschenbuch zum geselligen Vergnuegen*, recueil de nouvelles et de poésies qui paraît annuellement et qui est assez répandu en Allemagne. R. L.

Conv.-Lex.

KINDERMANN (*Jean-Érasme*), célèbre organiste allemand, né le 29 mars 1616, à Nuremberg, où il est mort, le 14 avril 1655. Il fut un des musiciens les plus renommés de son temps, et remplit les fonctions d'organiste à l'église de Saint-Égide, dans sa ville natale. On a de lui les ouvrages suivants : *Musica catechetica, oder Catechismus auf die sechs Hauptstücke desselben gerichtet* (Musique Catéchétique, ou catéchisme composé sur les six articles principaux) ; Nuremberg, 1646, in-4° ; — *Harmonia organica per tabulaturam germanicam composita*; ibid., 1645, in-folio ;— *Musicalischer Felder und Wælder-freund* (L'Ami musical des champs et des forêts) ; ibid., 1643 ; — *Neu-verstimmte Violen-lust* (Récréations de Violes accordées d'une manière nouvelle) ; Francfort, 1652 ; — *Dilberrns Evangelischer Schluss-Reimen der Predigten* (Rimes finales des sermons évangéliques de Dilberrn) ; Nuremberg, 1652 ; — quatre suites de *Sonates* et de *Canzones* pour l'orgue ou le clavecin ; ibid., 1653. K.

Gerber, *Lexikon der Tonkünstler.* — G.-A. Will, *Nürnbergisches Gelehrten Lexikon* (supplém.).

*KINDERMANS (*Jean-Baptiste*), peintre belge, né vers 1805. Comme paysagiste, il occupe un rang distingué dans sa patrie. Parmi ses nombreuses productions on cite surtout : *L'Ermitage de la Tête-du-Pré, sur la Meuse*; — *Une Vue des environs de Bruxelles*; — *Vue prise à Ixelles*; — *Vue de la vallée de l'Emblève*, etc. A. DE L.

Bibl. générale des Belges.

KINEAU ou **KINAU**, reine des îles Sandwich, née au commencement du siècle, morte en 1844. Elle appartenait à la famille de Kamehameha, et avait hérité de l'inébranlable fermeté de ce législateur bien plus que le roi Kamehameha III, avec lequel elle partagea le pouvoir, et sur le faible caractère duquel elle prit un ascendant complet. La reine Kineau avait renoncé entièrement, comme la reine Pomaré, au culte des idoles ; elle n'était pas non plus absolument illétrée ; mais, soumise à l'empire des méthodistes, elle fut un moment l'instigatrice des persécutions exercées contre les missionnaires français. Conseillée par Bingham, le chef de la mission protestante, elle fit enlever un jour M. Bachelot, missionnaire français, et le fit déporter sur les côtes de la Californie. Cet acte odieux avait lieu, heureusement, à l'époque où M. le commandant du Petit-Thouars accomplissait son beau et utile voyage de circumnavigation ; il prit M. Bachelot à son bord, le transporta à Honolou-lou, capitale des îles Sandwich, et, grâce à sa prudence aussi bien qu'à sa fermeté, il parvint à contraindre Kamehameha III au rétablissement de la mission française. A l'occasion de ce fait politique et religieux, M. l'amiral du Petit-Thouars conclut un traité avec le roi des îles Sandwich et la reine Kineau, traité dont on trouvera la teneur dans son voyage autour du monde. A l'époque où l'habile navigateur quitta Honolou-lou, Kineau gouvernait en réalité tout le pays, dont on a fort exagéré le progrès toutefois, en affirmant qu'il était dans une voie croissante de civilisation. La frégate *La Vénus* n'eut pas plus tôt quitté les îles Sandwich que cette femme empereur fit transporter sur le rocher de l'Ascension l'infortuné missionnaire ; ce fut là qu'il mourut, en 1839, abandonné dans cette solitude, où l'on ignorait qu'il eût été exilé. La reine Kineau était une femme d'une obésité prodigieuse, mais qui ne manquait pas d'une certaine grâce (1) : elle en mit beaucoup dans ses adieux au commandant Vaillant, qui la visita peu de temps avant l'amiral du Petit-Thouars, et qui dans sa précieuse relation l'a fait figurer, entourée de ses dames d'honneur. C'était une femme, par l'énergie de son caractère, capable de continuer les grandes choses commencées sous l'influence de Kamehameha Ier. Un naturaliste d'un savoir peu commun, M. Jules Remy, l'a personnellement connue, et nous a confirmé touchant sa capacité ce qui est dit par plusieurs voyageurs.

Ferdinand DENIS.

Du Petit-Thouars, *Voyage autour du Monde, sur la frégate* La Vénus, *pendant les années* 1836, 37, 38, 39 ; Paris, 1841, 9 vol. gr. in-8°. — Vaillant, *Voyage autour du Monde exécuté pendant les années* 1836 et 1837 *sur la*

(1) Elle avait accordé le rang d'époux à un simple Kanack, qui ne comptait pas même parmi les chefs ; elle résidait à Oahu.

Corvette La Bonite (*Relation du Voyage* par M. A. de la Salle).

KING (*John*), théologien anglais, petit-neveu de Robert King, premier évêque d'Oxford, né à Wornall, dans le comté de Buckingham, vers 1559, mort le 30 mars 1621. Après avoir achevé ses études à Christ-Church (Oxford), il entra dans les ordres, et devint chapelain de la reine Élisabeth, archidiacre de Nottingham en 1590, docteur en théologie en 1601, doyen de Christ-Church en 1605, et évêque de Londres en 1611. Outre des *Lectures upon Jonah*, 1594, il publia plusieurs sermons. Jacques Ier l'appelait *le roi* (king) des prédicateurs. Z.

Athenæ Oxonienses, vol. I. — Dodd, *Church History*, t. I.

KING (*Henry*), théologien anglais, fils aîné du précédent, né à Wornall, en janvier 1591, mort le 1er octobre 1669. Il prit ses grades universitaires à Oxford, entra dans les ordres, et devint chapelain du roi Jacques Ier. Il fut en 1641 promu à l'évêché de Chichester. Quoiqu'il fût regardé comme puritain, et que sa nomination eût pour objet de plaire à ce parti, il resta fidèle à la cause royale pendant la guerre civile. A la restauration, il fut rétabli dans son évêché. On a de lui, outre des sermons publiés à diverses époques : *Exposition of the Lord's Prayer*; 1628, 1634, in-4°; — *A deep Groan fetched at the funeral of the incomparable and glorious monarch king Charles I*; 1649; — *The Psalms of David.... turned into metre*; 1651, in-12; — *Poems, Elegies, Paradoxes, Sonnets*; 1657, in-8°; — *Various latin and greek Poems*, etc.

Son frère, *John* KING, chanoine de Windsor, mort en 1639, a laissé un sermon et deux discours latins. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Ellis, *Specimens*, vol. III. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique*.

KING (*Édouard*), poëte anglais, né vers 1610, mort le 10 août 1637. Il était agrégé au collége du Christ à Cambridge, et donnait de grandes espérances lorsqu'il périt dans une traversée de Chester en Irlande. Milton, son ami, déplora sa mort dans une belle élégie pastorale intitulée *Lycidas*. Les poésies de King, publiées dans la *Collection* de Nichols, montrent combien, suivant l'expression de Milton, « il s'entendait à chanter et à construire les vers sublimes ». Z.

Nichols, *Poems*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KING (*Gregory*), généalogiste et dessinateur anglais, né le 15 décembre 1648, à Lichfield, mort le 29 août 1712, à Londres. Il reçut une bonne éducation, apprit le dessin et le blason, et fut pendant plusieurs années employé au service de sir William Dugdale, fameux héraut d'armes; il parcourut avec lui différents comtés de l'Angleterre, relevant des généalogies, prenant des vues d'anciens châteaux, gravant des armoiries ou copiant sur vélin des chartes et des documents de famille. Après avoir été attaché à la maison de lady Gerard, il vint à Londres, où il se lia d'amitié avec Hollar, célèbre graveur du temps, et fut occupé par des libraires ou de riches amateurs à diriger l'impression d'ouvrages à figures ou de cartes géographiques, tels que l'*History of Asia* et le *Book of Roads* d'Ogilvy, et le plan de Westminster, qui parut en 1675. Il surveilla aussi les détails de la cérémonie du couronnement de Guillaume d'Orange. Dans les dernières années de sa vie il était secrétaire au contrôle de l'armée. On a de lui : un Jeu de cartes contenant le blason de toute la noblesse anglaise; — *Installation of prince George of Denmark, etc., at Windsor*; Londres, 1684, in-fol.; — *Natural and political Observations and Conclusions upon the State and Condition of England*, ouvrage posthume publié par Georges Chalmers. P. L—y.

Noble, *College of Arms*. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXI. — Chalmers, *Biogr. Dictionary*.

KING (*William*), prélat et controversiste anglais, né à Antrim, dans la province d'Ulster, en Irlande, le 1er mai 1650, mort à Dublin, le 8 mai 1729. Il fit ses études au collége de La Trinité à Dublin, entra dans les ordres en 1674, et devint chapelain de Parker, archevêque de Tuam. Parker, promu à l'archevêché de Dublin en 1679, le nomma chancelier de Saint-Patrick et de Saint-Warburgh à Dublin. L'Irlande offrait le spectacle de nombreuses et violentes polémiques religieuses, sous lesquelles se cachaient des dissentiments politiques et des haines de races. En attendant que les Anglais protestants et les Irlandais catholiques réglassent leur différend les armes à la main, on lançait de part et d'autre des pamphlets théologiques. King en échangea plusieurs avec Pierre Manby, doyen de Londonderry, qui s'était converti au catholicisme. Son zèle protestant lui valut, en 1688, la place de doyen de Saint-Patrick. Peu après eut lieu la révolution qui fit triompher en Angleterre la cause du protestantisme, et qui amena en Irlande le soulèvement, d'abord victorieux, des catholiques. Pendant le séjour que Jacques II fit, en 1689-1690, dans le seul de ses royaumes qui lui fût resté fidèle, King fut deux fois mis à la tour de Dublin, comme partisan de la révolution. Il l'était en effet, et il le montra en publiant un livre intitulé : *L'État des protestants en Irlande sous le règne du roi Jacques, où l'on justifie leur conduite envers lui, et où l'on démontre la nécessité absolue où ils se sont trouvés de travailler à se délivrer de son gouvernement et de se soumettre à leurs majestés régnantes*. Cet ouvrage, dont Burnet loue l'exactitude, et qui est écrit avec une certaine modération, fut réfuté par Charles Lesley, partisan du roi déchu. Lesley reproche à King de n'être pas resté fidèle à la doctrine de l'obéissance passive, dont il avait été autrefois le champion, et d'avoir pris parti pour

la révolution après avoir déclaré « qu'il n'est pas permis, sous quelque prétexte que ce soit, de prendre les armes contre le roi ». King répondit assez faiblement à cette attaque dans une troisième édition de son livre; il aurait mieux valu convenir de son inconséquence et reconnaitre qu'après avoir soutenu avec les tories et les théologiens d'Oxford la doctrine de l'obéissance passive, il l'avait abandonnée avec eux aussitôt qu'elle avait choqué les intérêts de sa communion et de son parti. En 1691 il fut nommé évêque de Derry, et s'efforça, par plusieurs écrits, de ramener à l'Église anglicane les dissidents de son diocèse. En 1702 il publia en latin un livre d'une portée plus générale, *Sur l'Origine du Mal*. Il essayait de démontrer que les différentes sortes de maux qui abondent dans le monde s'accordent avec la bonté de Dieu, et peuvent s'expliquer sans la supposition d'un mauvais principe. Lowe, qui a traduit en anglais une partie de ce traité, en exprime fidèlement l'esprit dans ces lignes dont nous empruntons la traduction à Chaufepié : « Comme, pour expliquer les phénomènes de la nature, je regarde les particules subtiles des modernes sur le même pied que les qualités occultes des anciens, et que les unes et les autres me paraissent également peu satisfaisantes; de même, sur la religion, qui est bien plus importante, proposer comme des objets de foi des choses qui sont au-dessus de la raison est tout aussi ridicule que de me demander de croire des choses qui me sont entièrement inconnues. Aussi, bien loin d'opposer la foi à la raison, je suis persuadé avec M. Locke que la raison doit être notre guide et notre juge en dernier ressort, sur quelque matière que ce soit. C'est elle qui m'assure de la nécessité de la religion et de l'excellence du christianisme. C'est avec son secours que j'explique la Bible et que je connais mes devoirs. Sans elle je serais une bête, incapable de défendre les vérités de la foi et de confondre les prétentions de l'irréligion. » Leibnitz, qui trouve dans le traité de King « beaucoup d'élégance et de savoir », en a fait une critique insérée par Des Maizeaux dans le troisième volume de son *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie*, par MM. Leibnitz, Clarke, Newton; Amsterdam, 1720, 3 vol. in-12. L'année même de la publication du traité *Sur l'Origine du Mal*, King fut promu à l'archevêché de Dublin. Trois fois, en 1717, en 1721 et en 1723, il siégea parmi les lords grands-juges d'Irlande. On a de lui : *Answer to Considerations which obliged P. Manby to embrace the catholic religion*; Dublin, 1687, in-4°; — *A Vindication of the Answer to the Considerations*; Dublin, 1688, in-4°; — *A Vindication of the christian Religion and Reformation, against the attempts of a late letter*; Dublin, 1688, in-4°; — *The State of the Protestants in the Ireland under the late King James's government, in which their carriage towards him is justified, and the absolute necessity of their endeavouring to be freed from his government, and of submitting to their present Majesties, is demonstrated*; Londres, 1691, in-4°; — *A Discourse concerning the Inventions of men in the worship of God*; Dublin, 1694, in-4°; — *An Admonition to the dissenting Inhabitants of the diocese of Derry*; Dublin, 1694, in-4°; — *A second Admonition....*; Dublin, 1695, in-4°; — *De Origine Mali*; Dublin, 1702, in-4°. Une partie de ce traité fut traduite en anglais par Salomon Lowe; Londres, 1715, in-8°; l'ouvrage entier fut traduit et annoté par Edmond Law, qui dans sa seconde édition donna beaucoup d'additions manuscrites de l'auteur. Cette seconde édition est intitulée : *An Essay on the Origin of Evil, by Dr William King.... translated from the latin, with notes and a dissertation concerning the principle and criterion of virtue, and the origin of the passions. The second edition corrected and enlarged from the author's manuscripts; to which are added two sermons by the same author, the former concerning divine prescience, the latter on the fall of man*; Londres, 1732, 2 vol. in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KING (*John*), théologien anglais, né en 1652, en Cornouailles, mort le 30 mai 1732 à York. Il étudia la théologie à Oxford, fut reçu docteur à Cambridge, administra la paroisse de Chelsea, et obtint, en 1731, une prébende à la cathédrale d'York. On a de lui : *Animadversions*, 2e édit.; 1702, in-4°; — *The Case of John Atherton, bishop of Waterford*; 1716, in-8°; — et des sermons.

Son fils, *John* King, né en 1696 et mort en 1728, pratiqua la carrière médicale. Il a laissé une excellente et très-rare édition de trois pièces d'Euripide : *Hecuba, Orestes et Phœnissæ*; Cambridge, 1726, in-8°. P. L—Y.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes.* — Harwood, *Alumni Etonenses.*

KING (*William*), publiciste anglais, né à Londres, en 1663, d'une famille alliée à Clarendon et à Rochester, mort le 25 décembre 1712. Après avoir fait ses études à Oxford, il débuta dans les lettres, en 1688, par une réfutation des passages de l'*Histoire de l'Hérésie* de Varillas relatifs à l'Angleterre et particulièrement à Wickliffe. Cet ouvrage, inspiré par un protestantisme fervent, lui valut la protection de Tillotson, qui, en 1692, le fit admettre comme avocat devant les tribunaux civils et ecclésiastiques. Ses *Réflexions* sur le *Tableau du Danemark en 1692* par Molesworth, charmèrent Georges de Danemark, mari de la princesse Anne. King devint peu après secrétaire de ce prince; mais il ne paraît pas qu'il ait gardé longtemps cette place, ni qu'il en ait tiré profit pour sa fortune; sa parole franche, son humeur sarcastique, sa

paresse et son incurie convenaient peu à la cour et au barreau; il quitta l'un et l'autre, et alla reprendre son logement d'étudiant à Christ-Church en 1700. Trois ans plus tôt il avait pris part à la fameuse controverse sur les *Lettres de Phalaris*, dont les étudiants de Christ-Church soutenaient l'authenticité contre Bentley. King, bel esprit, tory et élève de Christ-Church, avait un triple motif de s'attaquer à Bentley. Il écrivit donc contre ce grand philologue deux lettres auxquelles Bentley répondit avec une juste sévérité. King, pressé par le besoin d'argent, accepta, vers 1702, un emploi en Irlande. Grâce à la protection du comte de Rochester et du comte de Pembroke, il devint juge de la haute cour de l'amirauté d'Irlande, seul commissaire des prises, garde des archives du château de Dublin. Il fut aussi nommé vicaire général du lord primat Narcissus Marsh. En 1708, le comte de Wharton, devenu lord-lieutenant d'Irlande, donna à son secrétaire Addison la principale place de King, et celui-ci revint à Londres reprendre ses travaux littéraires. Le 3 août 1710 parut le premier numéro de l'*Examiner*, le plus habile des écrits périodiques qui défendaient la politique du nouveau ministère tory. King fut un des premiers rédacteurs de cette feuille, que Swift, Mme Manley et Oldisworth continuèrent. Il n'est pas facile de déterminer la part qu'il eut aux dix premiers numéros; quant aux suivants, on lui attribue les n°s XI, XII et XIII. Swift prit le journal à partir du n° XIV. King écrivit encore, dans le sens de la politique tory, plusieurs pamphlets en faveur de Sacheverell et contre le duc de Marlborough. Le ministère récompensa son dévouement par la place de directeur de la *Gazette officielle*, avec une pension de 250 liv. par an. Ces fonctions fatiguèrent promptement King, qui s'en démit en 1712, et mourut peu après. On a de lui : *Reflections upon Mons. Varillas' History of Heresy, book I, tom. I, so far as relates to english matters, more especially those of Wickliffe*; 1688; — *The Life of Marcus Aurelius Antoninus*; 1690; traduit du français de Dacier; — *A Dialogue shewing the way to modern Preferment*; 1690, satire humoristique en prose; — *New Manners and Characters of two great brothers the duke of Bouillon and mareschal Turenne*; 1693, trad. du français de Langlade de Saumières; — *Animadversions on the pretended Account of Denmark*; 1694; — *Dialogues of the Dead*; — *A Journey to London*; 1698; — *The Transactioneer, with some of his philosophical fancies, in two dialogues*; 1700, satire contre la crédulité de sir Hans Sloane; — *Useful Transactions in Philosophy and other sorts of Learning*; 1708 : série d'opuscules satiriques; le dernier et le plus remarquable est un *Voyage to the Island of Cajamai, in America*; — *Art of Love*, traduit d'Ovide et précédé de la *Vie* de ce poëte; 1708; — *The Art of Cookery*; 1709; — *A Vindication of the Rev. Dr Henry Sacheverell*; 1710; — *Historical Account of the heathen Gods and Heroes, necessary for the understanding of the ancient poets*; 1711; — *Political Considerations upon refined Politics and the master-strokes of state, as practised by the ancients and moderns*; 1711, trad. du français de Gabriel Naudé; — *Rufinus, or an historical essay on the favorite ministry under Theodosius and his son Arcadius, with a poem, annexed, called Rufinus, or the favourite*; 1711, pamphlet dirigé contre le duc de Marlborough. Les œuvres complètes de W. King ont été publiées sous ce titre : *Original Works in prose and verse*; 1776, 3 vol. in-8°. Z.

Notice sur W. King, en tête de ses *Œuvres complètes*. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KING (*William*), publiciste anglais, né à Stepney, dans le Middlesex, en 1685, mort le 30 décembre 1763. Il commença ses études à Salisbury, et les acheva au collége Balliol à Oxford. Il reçut le grade de docteur en droit en 1715, et fut nommé principal de Sainte-Mary Hall par le duc d'Ormond, chancelier de l'université. Il fut secrétaire de ce duc ainsi que de son successeur, le comte d'Arran. Il se démit des fonctions de principal, et se porta candidat à l'université en concurrence avec Clarke; il échoua et partit pour l'Irlande. On ignore les motifs de son voyage. Il paraît qu'il occupa ses loisirs par la composition d'un poëme satirique intitulé : *The Toast*, qu'il ne fit pas imprimer, mais qu'il laissa circuler parmi ses amis. De retour à Oxford lors de la dédicace de la bibliothèque de Radcliffe en 1749, il prononça à ce sujet un discours latin sur le théâtre d'Oxford. Il était en politique tory décidé; et comme il ne ménageait guère ses adversaires, ceux-ci ne l'épargnèrent pas non plus. Il répondit à leurs accusations dans une *Apologie* publiée en 1754, in-4°. Chalmers cite, sans indiquer les dates, les ouvrages suivants de King : *Miltoni Epistola ad Pollionem* (lord Polwarth); — *Sermo pedestris*; — *Scamnum Ecloga*; — *Templum libertatis*, en trois livres; — *Tres Oratiunculæ*; — *Epistola objurgatoria*; — *Antonietti ducis Corscorum epistola ad Corscos de rege eligendo*; — *Elogium Jacci Etonensis*; — *Aviti Epistola ad Perillam virginem scotam*; — *Oratiuncula habita in domo convocationis Oxon., cum epistola dedicatoria*; — *Epitaphium Richardi Nash*. King était estimé pour son esprit, son savoir et son indépendance de caractère. Dans sa vieillesse, il rassembla les souvenirs de sa vie, et en forma, sous le titre d'*Anecdotes politiques et littéraires*, un recueil fort intéressant; elles ont été publiées à Londres, 1819, in-8° (1). Z.

(1) Un seul ouvrage de King a échappé à un oubli entier; c'est une satire très-vive en style macaronique contre diverses personnes de distinction et surtout contre

Nichols, *Anecdotes of Bowyer.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KING (*Thomas*), acteur et auteur dramatique anglais, né en août 1730, à Londres, où il est mort, le 11 décembre 1805. Appartenant à une bonne famille du Hampshire, il fut élevé à l'école de Westminster, et fréquenta pendant quelque temps l'office d'un procureur; bientôt, entraîné par un goût très-vif vers la carrière dramatique, il se joignit, dès l'âge de dix-sept ans, à une troupe d'acteurs nomades. En 1748, il fut recommandé à Garrick, qui, ayant découvert en lui de bonnes qualités, l'engagea pour deux saisons à Drury-Lane. Après avoir donné à Dublin une série de représentations très-fructueuses, il devint en 1755 l'un des propriétaires du théâtre de Bath, retourna avec Sheridan à Dublin, où il passa trois années, et rentra en 1759 à Drury-Lane. Applaudi même à côté de Garrick, il acquit une certaine réputation dans les rôles de caractère, tels que sir Peter Teazle de l'*Ecole du Scandale*, et Puff du *Critique*. Il fit quelques courtes apparitions sur les scènes de Covent-Garden et de Haymarket, parcourut avec grand succès la province, et joua pour la dernière fois le 28 mai 1802, à l'âge de soixante-douze ans. A l'occasion de sa retraite, ses camarades lui firent présent d'une coupe d'argent sur laquelle étaient gravés ces vers tirés de *Henri V*, et qui donnent lieu sur son nom à un jeu de mots intraduisible :

> If he be not fellow with the best King,
> Thou shalt find him the best King of good fellows.

King était un homme spirituel et un comédien plein d'imprévu et de vivacité; il avait beaucoup d'expérience de la scène, soignait bien ses rôles, et fut durant sa longue carrière dans une constante estime auprès du public. Il est auteur de plusieurs pièces agréables, entre autres : *Love at first sight*; 1763; — *Neck or Nothing*, farce; — *A Peep behind the curtain, or the new rehearsal*, comédie; — *Wit's last Stake*, comédie, 1769; — *The clandestine Marriage*, 1766; — *Lover's Quarrels*, comédie arrangée d'après Vanbrugh. Paul Louisy.

Biographia Dramatica. — Rose. *New general Biographical Diction.* — *Thespidian Dictionary.*

KING (*John-Glen*), théologien et archéologue anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1731, mort le 12 novembre 1787. En 1764 il fut nommé chapelain à la factorerie anglaise de Saint-Pétersbourg. Il s'occupa de recherches archéologiques sur les cérémonies de l'Église grecque, et se familiarisa avec la langue slave. L'impératrice Catherine le nomma garde de ses médailles. De retour en Angleterre, il obtint la place de recteur de Wormley, dans le comté d'Hertford. Il était membre de la Société des Antiquaires. On a de lui : *The Rites and Ceremonies of the Greek Church in Russia, containing an account of its doctrine, worship and discipline*; 1772, in-4°; — *A Letter to the bishop of Durham, containing some observations on the climate of Russia and the northern countries, with a view of flying-mountains at Zarsko-sello*; 1778, in-4°; — *Observations on the Barberini Vase*, dans le 8e volume de la *Société des Antiquaires*. Z.

Gentleman's Magazine, LVII et LIX. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KING (*Peter*), jurisconsulte anglais, né en 1669, à Exeter, dans le comté de Devon, mort le 22 juillet 1734. Son père, riche épicier et marchand de sel, l'éleva pour sa profession commerciale. Mais une vocation impérieuse entraînait le jeune King vers l'étude. Il employait en achat de livres tout l'argent qu'il pouvait épargner, et consacrait tous ses loisirs à étudier les livres les plus sérieux, particulièrement ceux qui traitaient de droit ecclésiastique. Sur le conseil de Locke, son oncle, il alla étudier le droit à Leyde, puis dans Inner-Temple à Londres. Son premier ouvrage, remarquable par l'érudition et inspiré par le désir de ramener les dissidents à l'Église anglicane, parut en 1691. En 1699 il fut nommé député pour Beer-Alston, dans le comté de Devon. Il représenta ce bourg dans deux parlements sous le règne de Guillaume et dans cinq sous celui de la reine Anne. Le 27 juillet 1708 il succéda à Lovel dans la place de greffier de la ville de Londres, et en 1714 il devint grand-juge des plaids communs. Il fut nommé en 1715 membre du conseil privé, pair le 25 mai 1725 avec le titre de lord King, baron d'Ockham, et lord chancelier le 1er juin suivant. Dans cette haute magistrature, il ne montra pas tout ce qu'on attendait de son talent et de son caractère, et les fatigues qu'elle lui causa ruinèrent sa santé. Il se démit du grand sceau le 26 novembre 1733, et mourut au mois de juillet suivant. On a de lui : *An Inquiry into the Constitution, Discipline, Unity and Worship of the primitive Church, that flourished within the first three hundred years after Christ, faithfully collected out of the extant writings of those ages*; Londres, 1691, in-8°; — *The History of the Apostles' creed, with critical observations on its several articles*; Londres, 1702, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en latin par Godefroy Olearius; Leipzig, 1726, 2 vol. in-8°. On a encore de King des lettres au sujet de son *Inquiry into the Constitution*,

Lady Brudenal, sœur du comte de Cardigan; il représente cette dame sous le nom de *Myra*, et il en fait le portrait le moins flatté, lui imputant les vices les plus révoltants. Cet écrit fut inséré dans un volume in-4° que King fit imprimer à Oxford, en 1738, sous le titre d'*Opera latine et anglice*, et dont le frontispice ne porte aucune indication d'auteur, de lieu ni de date. Donné seulement à des amis et imprimé à soixante exemplaires au plus, ce volume est devenu d'autant plus rare que King se repentit plus tard d'avoir composé ces libelles, et il fit détruire avant sa mort tous les exemplaires qui lui restaient. Les bibliophiles, qui sont en général portés à encourager le scandale, recherchent avec empressement et payent cher ces pages malignes. (Voy. O. Delepierre, *Macaronéana*, 1852, p. [illegible].) G. B.

insérées dans le recueil de *Lettres* de Elys.

Lord King laissa quatre fils, qui héritèrent successivement de son titre ; du plus jeune descend le représentant actuel de cette famille, créé *comte de Lovelace* en 1838. Z.

Biographia Britannica. — *Gentleman's Magazine*, LXII et LXX. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Lord Campbell, *Lives of Lords chancellors.* — Welsby, *Lives of eminent english Judges.*

KING (*Édouard*), publiciste et archéologue anglais, né en 1735, mort le 16 avril 1807. Il étudia le droit à Londres, et fut nommé *recorder* ou greffier de Lynn dans le comté de Norfolk. Ses publications, qui attestent une lecture très-étendue, mais qui manquent de critique, le firent entrer dans la Société royale en 1767 et dans la Société des Antiquaires en 1770. Il devint président de cette société en 1784, mais fut remplacé dès l'année suivante par Georges lord de Ferrars. On a de lui : *An Essay on the english Government;* 1767 ; — *Hymns to the Supreme Being, in imitations of the eastern songs;* 1780 ; — *Proposals for establishing at sea a Marine School;* 1784 ; — *Morsels of Criticism, tending to illustrate some few passages in the Holy Scriptures;* 1788 ; — *An Imitation of the Prayer of Abel;* 1793 ; — *Considerations on the utility of the national Debt;* 1793 ; — *Remarks concerning stones said to have fallen from the clouds;* 1796 ; — *Vestiges of Oxford Castle;* 1796, in-fol. ; — *Munimenta Antiqua*, 3 vol. in-fol. C'est une histoire des anciens châteaux ; l'auteur préparait un 4e vol., qu'il n'eut pas le temps d'achever ; — *Remarks on the Signs of the Times;* 1798. Z.

Nichols, *Anecdotes of Bowyer.* — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

KING (*Richard*), théologien anglais, né en 1749, à Bristol, mort en 1810. Après avoir achevé ses études à l'université d'Oxford, où il avait obtenu une bourse, il administra en même temps les paroisses de Steeple-Morden et de Worthing. On a de lui : *Letters from Abraham Plymley to his brother Peter on the Catholic Question*, qui produisirent une certaine sensation ; — *On the Inspiration of the Scriptures;* in-8° ; — *On the Alliance between church and state;* in-8°.

Sa femme, *Frances-Élisabeth* BERNARD, morte en 1821, est auteur des ouvrages suivants : *The Benefits of the Christian Temper;* — *A Tour in France;* — *Female Scripture Biography.* P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1810. — Rose, *New Dict.*

KING (Sir *Richard*), amiral anglais, né le 28 septembre 1771, mort à Sherness, le 5 août 1834. Son père était amiral, et lui-même entra dans la marine dès sa première jeunesse. Il parvint rapidement au grade de capitaine, et le commandement de la frégate *Aurora*, de vingt-huit canons, lui fut confié. L'Irlande était alors menacée d'un débarquement des Français. King resta jusqu'en juillet 1795 à surveiller activement les côtes. Il passa à cette époque sur le *Druid*, de 32, et fut employé à la protection des convois destinés au Portugal. Le 7 janvier 1797, il prit *La Ville de Lorient*, transport français, dont le chargement était important pour les insurgés d'Irlande. En juillet, sur la frégate *Sirius*, il fut placé sous les ordres de l'amiral Duncan en croisière devant le Texel, et fit diverses captures sur les Hollandais et les Français. Le 26 janvier 1801, aidé des bâtiments *Amethist* et *Bird*, il força la frégate française *La Dédaigneuse* (de 36) à amener pavillon après une chasse de deux jours et un combat sanglant. Après la paix d'Amiens (1802) King resta en disponibilité jusqu'en 1805. Il reprit la mer sur le vaisseau *Achilles*, de 74, et rejoignit l'amiral Colingwood, qui bloquait Cadix. Colingwood fut forcé de se replier devant les forces supérieures des Franco-Espagnols, et vint se rallier sur la flotte de Nelson, qui dominait le détroit de Gibraltar ; alors eut lieu la grande lutte navale de Trafalgar ; Richard King y joua un brillant rôle, et fit amener successivement pavillon aux vaisseaux *El Argonauta* et *Le Berwick*. Il passa ensuite sous les ordres de sir Samuel Hood, et se distingua encore dans différentes affaires. En 1806, King, ayant perdu son frère, prit le titre de *baronet*, mais il ne quitta pas la mer, et prit part au blocus du Ferrol et à la défense de Cadix. Jusqu'en 1812 il servit tantôt dans la Méditerranée, tantôt dans la Manche. En 1816 il fut nommé chevalier du Bain, et reçut le commandement supérieur dans la mer des Indes. De retour en Angleterre en octobre 1820, le 19 juillet 1821 il fut promu au grade de contre-amiral ; il venait d'être créé grand'croix de l'ordre du Bain lorsqu'il mourut.

Alfred DE LACAZE.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

KING, voyageur anglais. *Voy.* PARKER-KING.

KING (*M.-P.*), compositeur anglais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Pianiste distingué, il a publié des sonates et d'autres pièces de musique instrumentale et a beaucoup écrit pour le théâtre. On connaît sous son nom les opéras suivants : *False Alarms*, *Invisible Girl*, *Matrimony*, *One O'Clock*, *Timour.* Il est aussi l'auteur d'un ouvrage didactique, intitulé : *A general Treatise on Music, particularly in harmony, and its application to composition* ; Londres, 1800, in-folio. P. L—Y.

Burney, *History of Music.*

KING (*Peter*, lord), économiste anglais, descendant du chancelier King et fils du sixième lord de ce nom, né le 31 août 1775, mort à Londres, le 4 juin 1833. Il était encore mineur lorsqu'il succéda à son père, en 1793, dans le titre de lord, et dès que son âge lui eut permis d'entrer dans la chambre des pairs, il se montra un des membres les plus actifs de l'opposition. Les ministères qui se succédèrent en Angleterre depuis cette époque jusqu'en 1830, excepté le

court ministère de Grenville et Fox, furent l'objet de ses attaques. En 1803 il prit une grande part aux discussions relatives à la suspension des payements (en argent) de la banque d'Angleterre, et publia à ce sujet un pamphlet intitulé : *Thoughts on the restrictions of payments in specie at the banks of England and Ireland*. Il fit imprimer en 1811 un discours prononcé par lui dans la chambre des pairs *Sur le Bill de lord Stanhope touchant les Guinées et les Billets de banque*. On a encore de lord King : *The Life of John Locke, with extracts from his correspondence, journals and commonplace book*; Londres, 1829, in-4°. Une seconde édition, augmentée, de cet important ouvrage parut en 1830, in-8°. Z.

Burke, *Peerage*. — Rose, *New gen. Biog. Dict.*

KING (*Rufus*), homme d'État américain, né en 1755, à Scarborough (district du Maine), mort en 1827. Il fit son éducation au collége Haward, étudia le droit, fut admis au barreau en 1778, et élu membre du congrès en 1784. En 1787 il fut envoyé par la législature de Massachusets à la convention générale de Philadelphie. En 1788 il revint à New-York, et l'année suivante il fut élu membre de la législature. En 1796 Washington le nomma ministre plénipotentiaire des États-Unis près la cour de Saint-James, poste que King occupa jusqu'en 1803, et où il déploya un certain talent. De retour en Amérique, il fut envoyé au sénat par l'État de New-York, et en 1825 il revint à Londres pour représenter les États-Unis. J. V.

Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary*. — Allen, *American Dictionary*, 2e édit., 1857.

KING (*William-Rufus*), homme d'État américain, vice-président des États-Unis, né le 7 avril 1786, auprès de Fayette, ville dans le comté de Sampson (Caroline du Nord), mort au commencement de 1853, sur sa plantation, dans le comté de Dallas (État d'Alabama). Son père, William King, avait pour ancêtre un Irlandais. Après la guerre de l'indépendance, à laquelle il contribua d'abord comme simple soldat, ensuite comme capitaine, il reprit sa profession de planteur. A l'âge de douze ans, W. Rufus King fut envoyé dans l'université de la Caroline du Nord, à Chapel-Hill, où il fit ses études, à la suite desquelles il se livra à la carrière du droit et à la profession de jurisconsulte, qu'il exerça jusqu'au moment de son entrée au congrès. Au mois d'août 1810, il fut élu par le district de Wilmington membre de la chambre des représentants où il siégea jusqu'en 1816; à cette époque il accompagna, en qualité de secrétaire de légation, William Pinkney, d'abord à Naples, puis à Saint-Pétersbourg. Après deux ans de séjour en Europe, il rentra aux États-Unis, et fixa sa résidence dans l'Alabama. Il prit une part considérable à l'organisation constitutionnelle de cet État, et il se trouva compris au nombre des sénateurs chargés de représenter le nouvel État au congrès des États-Unis. En conséquence, et par suite de réélections successives, il siégea au sénat comme simple sénateur de 1819 à 1836, et comme président *pro tempore* de 1836 à 1844. A cette dernière date il accepta du président Tyler le poste de ministre plénipotentiaire en France. Il avait été amené à se charger de cette mission par son ardeur à provoquer l'annexion du Texas. Il était alors à craindre que le gouvernement français ne s'interposât pour empêcher l'annexion en s'unissant avec l'Angleterre dans une protestation commune. King, sentant l'importance d'une action prompte, partit sans prendre le temps de mettre ordre à ses affaires privées. Arrivé à Paris, il obtint une audience du roi, lui présenta ses lettres de créance, et aborda immédiatement l'objet de sa mission. Le résultat de cette conférence fut de faire comprendre au gouvernement français combien il serait impolitique de sa part de s'associer au projet de protestation contre l'annexion du Texas aux États-Unis, et le but de sa mission fut atteint en quelques instants. Ce service le mit en grand honneur auprès des populations du sud de l'Union, qui considéraient la réunion du Texas aux États-Unis comme une affaire capitale. King resta en France jusqu'à l'automne de 1846. Il provoqua alors son rappel; mais il ne rentra au sénat qu'en 1848, à la première vacance qui put lui en rouvrir les portes. A l'élévation de Fillmore à la présidence par suite de la mort du général Taylor, en juillet 1850, King fut réintégré dans les fonctions de président *pro tempore* du sénat, et enfin, en décembre 1852, il fut élevé au poste éminent de vice-président de la république, qu'il ne lui a pas été donné d'occuper. Il avait entrepris un voyage à La Havane pour tâcher d'y recouvrer la santé; mais il ne se remit point, et conserva tout juste assez de force pour revenir mourir chez lui. Il n'avait jamais été marié, et fut le premier exemple d'un célibataire appelé à l'un des deux plus hauts postes qu'on puisse atteindre aux États-Unis. C'était un homme d'une taille remarquable, beau de visage et bien proportionné de corps. Il appartenait à l'école républicaine démocratique de Jefferson. L. L—T.

Journal du Havre et *Journal des Débats* du mois de mai 1853.

* **KINGLAKE** (*John-Alexander*), littérateur anglais, né en 1802, à Taunton. Après avoir pris ses degrés à l'université de Cambridge, il fréquenta les cours de droit de Lincoln's Inn, étudia la pratique sous la direction de sir Richard Bethell, et fut admis en 1837 au barreau. Pendant un voyage qu'il fit en Orient vers cette époque, il envoya à ses amis le récit de ses impressions et de ses aventures; la collection de ces lettres forma le charmant volume d'*Eothen*, Londres, 1844, qui obtint en Angleterre et en Amérique une vogue extraordinaire. M. Kinglake, aujourd'hui l'un des avocats les plus occupés de la cour de chancellerie, a encore publié *The Patriot and*

the Hero; 1857 : esquisse sur le général Guyon, et a fourni des articles à la *Quarterly Review* et à plusieurs journaux politiques. P. L—Y.

Men of the Time.

KINGSBOROUGH (*Edward*, vicomte), archéologue anglais, né en 1795, mort en 1837. C'est à lui que l'archéologie est redevable de l'ouvrage intitulé : *Antiquities of Mexico, comprising fac similes of ancient mexican paintings and hieroglyphics; together with the monuments of New Spain by M. Dupaix, with their respective scales of measurement and accompanying descriptions. The whole illustrated by many valuable inedited manuscripts;* Londres, 1830 et ann. suiv., 9 vol. in-fol. avec atlas. Les deux derniers volumes de ce travail encyclopédique n'ont paru qu'après la mort de lord Kingsborough, et sont pour ainsi dire introuvables en France. Selon l'opinion commune, les sept premiers tomes n'ont pas coûté moins de quinze cent mille francs à leur zélé éditeur; les exemplaires sur grand papier devaient se vendre originairement de 12 à 15,000 fr. Ce qu'on regrette le plus dans ce vaste ensemble de documents, c'est la méthode; il est aussi à regretter que le livre ne soit pas d'un maniement commode. Quant à la partie graphique, à la réunion de ces peintures hiéroglyphiques sur papier d'agave, qui étaient disséminées dans beaucoup de bibliothèques et que le zèle de M. Aug. Aglio a su réunir pour la première fois, on ne saurait lui donner assez d'éloges. Dans leur ensemble, les *Antiquités de Mexico* forment un monument qu'on doit placer en parallèle avec les plus beaux livres de l'époque. F. D.

Férussac, *Bulletin Scientifique*. — Ferd. Denis, article dans la *Revue des Deux Mondes*.

***KINGSLEY** (*Charles*), littérateur anglais, né le 12 juin 1819, à Holne (comté de Devon). Son père, aujourd'hui pasteur à Chelsea, appartient à une ancienne famille du Cheshire, qui fait remonter son origine au delà de la conquête, et qui s'est signalée par ses opinions libérales à l'époque des guerres civiles; elle compte parmi ses membres le général Kingsley, qui commandait une brigade à la bataille de Minden. Le jeune Charles, après avoir été l'élève du révérend Derwent Coleridge, obtint une bourse à l'université de Cambridge, et y passa ses examens de bachelier ès arts; il étudia quelque temps le droit, et abandonna cette carrière pour entrer dans les ordres. Nommé en 1843 vicaire d'Eversley, paroisse du Hampshire, il devint l'année suivante titulaire de ce bénéfice, qu'il occupe encore; plus tard il y joignit le rang de chanoine de Middleham. Sans parler des articles qu'il adressa aux journaux et *Magazines*, M. Kingsley commença à attirer l'attention sur ses travaux par un recueil de *Village-Sermons*, 1844, 1 vol., et par une tragédie religieuse : *The Saint's Tragedy, or the true history of Elizabeth of Hungary, landgravine of Thuringia, saint of the roman calendar;* 1848, 1 vol. De ces deux livres, l'un était un drame profond et vrai; l'autre marquait un degré d'originalité peu commun chez les prédicateurs. En effet, comme ecclésiastique, l'auteur, dont le nom est des plus populaires en son pays, offre une figure à part : il n'appartient ni à la haute ni à la basse Église, il est sincèrement chrétien; son plus ardent désir est de faire passer le christianisme dans tous les actes de la vie, et de l'employer à la transformation de l'individu et de la société tout ensemble. « Ce n'est point, dit un biographe, un de ces beaux diseurs qui s'affublent une fois par semaine du manteau de la religion. Ceux qui viennent à lui entendent des choses courageuses et bien senties; il parle librement, d'un ton enjoué, familier, plein d'images et sur toutes sortes de sujets. Le peuple, qui se presse à ses entretiens, lui a donné le surnom de « Prêtre chartiste », qui équivaut à ce que le poëte Tennyson appelle un « Prêtre soldat ». Aussi ses sorties éloquentes n'ont-elles pas été toujours bien reçues de l'aristocratie. »

Dévoué aux intérêts du peuple, M. Kingsley fait partie de ce groupe d'hommes intelligents, MM. Henry Mayhew, F.-D. Maurice, Henri Hare, etc., qui, convaincus qu'aucune classe n'est destinée à vivre fatalement dans l'abondance ou dans la détresse, se sont donné en ces derniers temps la mission de venir au secours des malheureux. Ils ont contribué à la création des écoles de déguenillés (*ragged schools*); ils ont prodigué l'argent; ils ont excité par leurs écrits tour à tour l'indignation et la pitié publiques. Enfin, en 1850, à la suite de nombreuses conférences, où s'étaient rencontrés des pairs, des magistrats, des prêtres et des artisans, on jeta les bases des associations ouvrières qu'on surnomma le socialisme chrétien et qui prirent pour devise : « Union du capital, du travail et du talent », maxime de Saint-Simon et de Fourier. Des fonds furent souscrits et prêtés à 4 pour 100; et plusieurs associations s'organisèrent à Londres, dont la plus prospère est celle des ouvriers tailleurs, qui est aussi la plus ancienne.

Pendant ce temps, M. Kingsley ne négligeait pas ses travaux littéraires : il publiait son *Alton Locke, tailor and poet, an autobiography* (Londres, 1850, 2 vol.), roman dont un ouvrier tailleur était le héros, et qui lui fournissait l'occasion de traiter amplement les questions politiques et sociales. Cet ouvrage fut suivi d'une seconde fiction philosophique intitulée : *Yeast, a problem* (Londres, 1851), insérée d'abord dans les colonnes du *Fraser's Magazine*, recueil qui accueillit également les romans historiques : *Hypatia, or new foes with an old face* (Londres, 1853, 2 vol.), et *Westward ho! or the voyages and adventures of sir A. Leigh, knight, in the reign of queen Elizabeth* (Londres, 1856, 3 vol.). Dans toutes ces productions, plusieurs fois réimprimées, on ren-

contre beaucoup d'imagination, une certaine hauteur de vues, des sentiments généreux, qualités que l'auteur met au service de sa thèse favorite, l'omnipotence du christianisme dans le développement de la société. Le même esprit a inspiré les publications suivantes de M. Kingsley : *Message of the Church to labouring Men*; Londres, 5e édit., 1851; — *Sermons on national subjects preached in a village church*; 1852; — *Phaeton, or loose thougths for loose thinkers*; Cambridge, 1852; — *Alexandria and her Schools*; 1854; — *Sermons for the times*; 1855; — *Glaucus, or the wonders of the shore*; 1855; — *The Heroes, or Greek fairy tales*; 1856. Cet écrivain a également fourni de nombreux articles à la *North British Review* et au *Fraser's Magazine*, ainsi qu'à la huitième édition de l'*Encyclopædia Britannica*. Paul Louisy.

Cyclopadia of English Literature. — *Men of the Time*. — *Conversations-Lexikon*.

KINGSMILL (*Andre*), théologien anglais, né en 1538, à Sidmanton, mort en 1569, à Lausanne. Après avoir pris ses degrés universitaires à Oxford, il se destina à la carrière du droit; la lecture constante de la Bible le décida à entrer dans les ordres. On raconte que telle était alors la force de sa mémoire, qu'il pouvait réciter tout d'une haleine, en grec ou en latin, la plus grande partie du Nouveau Testament. Il s'associa avec ardeur aux principes de la réforme, prêcha d'abord à Oxford, puis à Genève, où il trouva un clergé plus sympathique à sa rigidité puritaine, et se retira à Lausanne. On a de lui : *A View of Man's State*: Londres, 1574 et 1580, in-8°; — *Advice touching Marriage*; ibid., 1580, in-8°; — *Treatise for such as are either troubled in mind or afflicted in body*; ibid., 1577 et 1585; — *Conference between a learned Christian and an afflicted Conscience*; ibid., 1585, in-8°, tous écrits posthumes publiés par les soins d'un ami. P. L—y.

Athenæ Oxonienses, t. Ier.

KING-TI (*Tching-Ouang*), vingt et unième empereur chinois de la dynastie des Ming, élevé à l'empire après la captivité de son frère Yng-Tsong, le sixième jour de la neuvième lune 1450, mort le dix-neuvième de la deuxième lune 1459. Le Tartare Yésien, que l'avénement de King-Ti frustrait des avantages qu'il pensait retirer de la captivité de Yng-Tsong, recommença les hostilités. L'invasion du Petchili remplit de consternation la cour de Péking. La capitale, défendue par Yu-Kien, résista aux assauts multipliés de Yésien, qui fut obligé de se retirer. Il fit ensuite des propositions de paix, qui furent refusées et suivies de plusieurs batailles, où les Tartares furent complétement battus par la valeur et l'habileté des généraux chinois Ché-Heug et Ché-Pien. La cour impériale, apprenant l'intention où était Yésien de laisser rentrer à Péking l'empereur Yng-Tsong, et doutant de la sincérité de ses dispositions, lui envoya des ambassadeurs à Chépator. Sur le rapport qu'ils lui firent du succès de leur voyage, Kin-Tsong fit partir pour la Tartarie Yang-Chen avec un cortége magnifique et plein pouvoir de régler le retour du prince prisonnier. Yng-Tsong rentra à Péking le dixième de la neuvième lune 1451, et, retiré dans un hôtel particulier, refusa de se mêler aux affaires de l'État. L'empire jouissait de la paix conclue avec les Tartares. En 1454 Yésien, qui venait de s'emparer du trône de la Tartarie par le meurtre de son khan, Totopouho, envoya des ambassadeurs à King-Ti pour lui prêter hommage et payer le tribut. Mais la jalousie de King-Ti contre ses neveux, sa défiance envers son frère, la mort dont il punit plusieurs mandarins qui osèrent lui en faire des remontrances, occasionnèrent une conspiration qui rétablit Yng-Tsong sur le trône en 1458. King-Ti, malade, apprenant sa déposition et la mort de ses plus fidèles ministres, en mourut de chagrin, le dix-neuvième jour de la deuxième lune 1459. F.-X. T.

Li tai ti wang mien piao (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. X. — *Mémoires sur les Chinois*, par les missionnaires de Péking. — Grosier, *Description générale de la Chine*.

*KINKEL (*Jean-Godefroy*), poëte et révolutionnaire allemand, est né à Obercassel, le 11 août 1815. Fils d'un ministre protestant, il étudia la théologie à Berlin, fit un voyage en Italie, et revint à Cologne s'établir comme prédicateur. Ses *Predigten* (Sermons), Cologne, 1842, lui attirèrent la censure du haut clergé protestant; il renonça dès lors à la théologie pour se livrer à la littérature et à l'histoire des beaux-arts. Il publia des *Gedichte* (Poésies), Stuttgard, 1843, 4e édition, 1850, et un poëme épique *Otto der Schuetz* (Othon l'arbalétrier), Stuttgard, 1846, 9e édition, 1852 : deux belles œuvres qui placèrent leur auteur parmi les bons poëtes de l'Allemagne contemporaine. Après la révolution de 1848, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Bonn*, publia plusieurs brochures politiques, et fonda un club d'ouvriers, le *Handwerkerbildungsverein* et le journal démocratique le *Spartacus*. Nommé représentant de la ville de Bonn à l'assemblée nationale de Berlin, il s'associa aux membres de l'extrême gauche, et lorsqu'à la rentrée au pouvoir de l'ancien parti conservateur, des révoltes éclatèrent sur différents points de la Prusse, il retourna dans les Provinces-Rhénanes et participa à l'assaut de l'arsenal de Siegbourg. Il prit ensuite une part active à la révolution badoise; en juin 1849, il fut fait prisonnier et condamné par le conseil de guerre de Rastadt à la détention perpétuelle. Il venait de subir neuf mois de sa peine dans la prison de Naugardt lorsqu'en avril 1850 il fut appelé devant la cour d'assises de Cologne pour répondre de sa participation à la prise de l'arsenal de Siegbourg. Il présenta lui-même sa défense, dans un discours pathétique, qui lui valut un acquittement. De Cologne Kinkel fut transporté

à la prison de Spandau, d'où il parvint, quelques mois après, à s'échapper (mai 1850). Il se sauva en Angleterre, et se rendit de là, en automne 1851, en Amérique. Quelque temps après, il revint en Angleterre, où il reçut une place de professeur, qu'il occupe encore aujourd'hui. Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Kinkel : *Die Ahr, Landschaft, Geschichte und Volksleben* (L'Aar au point de vue géographique, historique et social); Bonn, 1846; — *Geschichte der bildenden Kuenste bei den christlichen Voelkern* (Histoire des Arts plastiques chez les peuples chrétiens); Bonn, 1845; — *Erzæhlungen* (Contes), publiés en commun avec Jeanne Kinkel; Stuttgard, 1849; 2e édit., 1851.

Sa femme, *Jeanne* Kinkel, qui avant son second mariage avait déjà acquis, une certaine réputation comme pianiste et musicienne, se signala, en 1848 et en 1849, par sa participation active aux travaux politiques et littéraires de son mari. On lui doit : *Acht Briefe ueber Klavierunterricht* (Huit lettres sur l'art d'enseigner le piano); Stuttgard, 1852. R. Lindau.

Strodtmann, *G. Kinkel*; Hambourg, 1850, 2 vol. — *Convers.-Lex.*

KINKER (*Jean*), littérateur hollandais, né en 1764, à Nieuwer-Amstel, près Amsterdam, mort en 1845. Ayant obtenu le grade de docteur en droit, il vint à Amsterdam s'y établir comme avocat; mais son étude favorite, la poésie, lui fit négliger le barreau. En 1814, il fut appelé à la chaire de littérature hollandaise à Liége. Ses écrits littéraires et politiques lui ont fait une bonne réputation parmi les auteurs de son pays; nous citerons : *Poésies de ma jeunesse;* 1785; — *Le Messager de l'Hélicon;* 1788; — *Van Roots*, drame en prose; 1789; — *Celia*, tragédie; 1792; — *Élégie sur Washington;* 1800; — *Fête de la Paix d'Amiens*, pièce allégorique; 1802; — *Almanzor et Zehra*, tragédie représentée avec succès; 1804; — *Lettres de Sophie à Feith*, en vers; 1807; — *Prosodie hollandaise;* 1810; — *Introduction à une théorie générale des langues;* 1818 : mémoire inséré dans le recueil de l'Institut royal des Pays-Bas, dont l'auteur était membre. Kinker a également traduit du français *Les Templiers* et *Marie Stuart*, tragédies, et il a rédigé plusieurs feuilles politiques. K.

Arnault et Jouy, *Biographie des Contemporains.*

KINSBERGEN (*Jean-Henri* van), comte de Doggers-Bank, amiral hollandais, né le 1er mai 1735, à Doesburg, mort le 22 mai 1819. A neuf ans il comptait dans l'armée de terre, et passa à quatorze ans comme cadet dans la flotte hollandaise. Il fit plusieurs actions d'éclat, acquit de l'expérience dans quelques voyages de long cours, et, passant de grade en grade, il parvint à celui de lieutenant-amiral en 1767. Il obtint alors la permission de prendre du service en Russie. L'impératrice Catherine II l'accueillit avec faveur, et lui confia une escadre destinée à agir contre les Turcs dans la mer Noire. Kinsbergen commandait cinq bâtiments de quarante canons et quelques autres navires d'un échantillon inférieur lorsqu'il rencontra la flotte ottomane, forte de treize vaisseaux de haut bord. D'abord maltraité dans un premier engagement, il revient à l'attaque, coupe audacieusement la ligne ennemie (1), coule le vaisseau amiral turc et remporte une victoire complète. Kinsbergen se servit pour la première fois, dans cette affaire, d'un nouveau système de signaux qui depuis a été généralement adopté. Il combattit plusieurs années aussi glorieusement sur terre ou sur mer, et fut souvent blessé. Il rendit également de grands services à la Russie par des travaux de cabinet, insista pour la libre navigation de la mer Noire et la création d'une flotte de chaloupes canonnières. Quoique comblé d'honneurs par Catherine II, il revint dans sa patrie en 1775. Les états généraux lui conférèrent aussitôt la mission de terminer la guerre avec le Maroc; il s'en acquitta en habile négociateur. Les relations pacifiques ayant cessé avec l'Angleterre, il se mit sous les ordres de l'amiral Zoutman, et contribua puissamment à la victoire que les Hollandais remportèrent, le 5 août 1781, à Doggers-Bank, sur les forces supérieures de l'amiral Parker; sa brillante conduite dans cette journée lui valut une médaille d'or et le grade de contre-amiral premier-adjudant. Plus tard il fut nommé membre du comité secret de la marine néerlandaise, et décida la fondation du port du Helder. A la paix, Catherine II lui offrit le rang de vice-amiral, et le roi de Danemark voulut le mettre à la tête de sa flotte : Kinsbergen refusa. En 1793 il défendit utilement sa patrie contre les Français, et s'opposa, sur le Mœrdyk, aux opérations de Dumouriez. Il dressa, à cette époque, un plan de défense pour les rivières de Hollande, et particulièrement pour l'entrée du Zuyderzée. Il prit peu après le commandement de toute la marine batave, et transporta en 1795 le stathouder et sa famille en Angleterre. A son retour à Amsterdam, il fut arrêté par le nouveau gouvernement, mais rendu à la liberté au bout de deux mois. Il accepta les offres du roi de Danemark, qu'il servit jusqu'en 1806. Louis Napoléon, à son avénement au trône de Hollande, appela Kinsbergen près de lui. Il le créa son premier chambellan honoraire, maréchal du royaume, conseiller d'État de la marine en service extraordinaire, grand'croix de l'ordre de l'Union et *comte de Doggers-Bank*, en souvenir du courage et de l'habileté qu'il avait déployés dans la bataille de ce nom. Kinsbergen n'a point été sénateur français. Il ne figure dans l'almanach impérial de 1814 que comme grand'croix de la Réunion. Après le rétablissement de la maison de Nassau, van Kinsbergen rentra au service de sa

(1) Cette manœuvre, dont on a plus tard attribué l'invention aux amiraux anglais Howe, Nelson, etc., fut pour la première fois employée par Kinsbergen (2 sept. 1773).

patrie en 1814, et occupa les premières charges de l'amirauté. Il se retira à Apeldoorn (Gueldre), où il termina ses jours à quatre-vingt-quatre ans, membre d'un grand nombre de sociétés savantes et décoré presque par tous les souverains de l'Europe. Peu d'officiers de marine ont autant que lui écrit sur les objets relatifs à leur état. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les titres français des suivants, publiés en diverses langues : *Ordres et Instructions concernant le Service de la Marine*; — *Le Service de Vaisseau*, etc. ; — *Exercice du Canon sur un vaisseau de guerre* ; — *Manuel du Marin* ; — *Le Service général du Vaisseau* ; — *Principes de la Tactique de Mer* ; — *Le grand Livre des signaux de jour et de nuit*, avec pl. ; — *L'Artillerie pratique de Marine* ; — quatre *Cartes de la Crimée*, avec une *Description de cette province*, ouvrage qui a été fort utile dans la dernière guerre ; — *Carte de la mer de Marmara* ; — *Description de l'Archipel*, avec carte ; trad. en allemand en 1792, avec remarques ; — *Introduction à la Guerre de Mer* ; — *Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine* ; — *Sur la Formation des Batteries de mer* ; — *Projet de l'établissement d'un Fonds pour les veuves des marins, sans frais pour l'État* ; — *Rêve d'un Marin* ; — *Sur la nécessité de tenir en service un corps permanent de matelots* ; — *Sur la Formation d'une Académie de Marine*, etc. L'amiral Kinsbergen s'est autant signalé par son désintéressement que par son esprit et sa valeur. Héritier d'une grande fortune, il n'a jamais voulu l'augmenter, et tant en Hollande qu'en France il a refusé les traitements qui accompagnaient ses hautes fonctions. Sa patrie lui doit de nombreux et utiles établissements créés à ses frais : l'Institut de la Marine à Amsterdam ; l'Institut des Sourds Muets à Groningue ; l'Institut des Jeunes Personnes à Elbourg ; de riches dotations pour les académies d'Utrecht et de Harderwyk, etc. Son buste a été sculpté par P.-J. Gabriel, et décore une des salles de l'Institut des Pays-Bas, auquel il légua sa bibliothèque.

A. DE LACAZE.

Galerie historique des Contemporains (1819). — C. van Hall, *Leven en Karakter van den Admiraal J.-H. van K.*; Amst., 1841, in-8°.

KINSCHOT (*Jean*), jurisconsulte belge, né à Turnhout, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle, et en 1541 il professait à Louvain le droit canon. Il laissa un ouvrage publié sous le titre de *Casus breves super totum corpus legum*, dont on connaît deux éditions in-folio, sans lieu ni date ; l'une d'elles fut certainement imprimée à Louvain.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I. — Hain, *Repertorium Bibliographicum*, t. II, 2, p. 188.

KINSCHOT (*Henri* DE), jurisconsulte belge, né à Turnhout, près d'Anvers, en 1541, mort en septembre 1608. La terre de Kinschot, dont il portait le nom, appartenait à sa famille. Il étudia la philosophie et le droit à Louvain, et se rendit ensuite à Paris pour apprendre la langue française et compléter ses connaissances en jurisprudence. De retour à Louvain, il obtint en 1566 le grade de licencié en droit, puis il alla se former à Bruxelles, sous la direction de son oncle Jean Gevaerts, célèbre jurisconsulte, à la profession d'avocat, qu'il exerça dans cette ville pendant quarante ans avec une rare distinction. La faiblesse de sa santé et son éloignement pour les emplois publics l'empêchèrent d'accepter dans la magistrature les places qui lui furent offertes plusieurs fois. A un esprit vaste et éclairé il joignait beaucoup de désintéressement. On a de lui : *Responsa sive Consilia Juris. Item de Rescriptis gratiæ a supremo senatu Brabantiæ nomine ducis concedi solitis, Tractatus septem. Omnia nunc primum edita, cum summariis et indicibus materiarum rerumque locupletissimis* ; Louvain, 1633, in-fol. (dédié par l'éditeur, Valère André, au président Pierre Roose). Les sept traités portent les titres suivants : *An Brabantia sit patria juris scripti, et quomodo a jurisdictione imperiali per Bullam Auream sit exempta* ; — *De Præstantia et Auctoritate senatus Brabantiæ* ; — *De remissionibus homicidiorum, cum explicatione constitutionis Caroli V, anni* 1541 ; — *De solutionibus inductis* ; — *De securitate corporis* ; — *De legitimationibus* ; — *De licentia testandi, aut aliter disponendi de feudis*.

E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Christyn, *Les Tombeaux des Hommes illustres qui ont paru au conseil privé du roi catholique aux Pays-Bas*, etc. — *Théâtre de la Noblesse de Brabant*. — Paquot, *Mémoires*. — Ferwerda, *Adel. Wapen.*, t. II, in de *Geneal. van Kinschot*.

KINSCHOT (*François* DE), jurisconsulte et magistrat belge, fils du précédent, né à Bruxelles, le 1er mai 1579 ou 1580, mort le 3 mai 1654. Il étudia le droit à l'université de Douai, et devint avocat au barreau de Bruxelles, où il soutint dignement le nom de son père. Il réunissait les qualités du savant, de l'administrateur et du magistrat, et fut successivement membre du collége des finances, trésorier général des domaines et finances du roi d'Espagne dans les Pays-Bas et en Bourgogne, conseiller d'État, et enfin, en 1649, chancelier de Brabant. Il revit et augmenta les ouvrages de son père, dont Valère André donna une nouvelle édition sous ce titre : *Henrici Kinshot, jurisc., Responsa sive consilia Juris. Ad calcem adjiciuntur ejusdem Tractatus septem de rescriptis gratiæ in supremo Brabantiæ senatu nomine ducis concedi solitis. Omnia iterata hac editione emendatiora et auctiora ; responsis patris filiique separatis*, etc. ; Bruxelles, 1653, in-fol.

E. R.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Christyn, *Les Tombeaux des Hommes illustres qui ont paru au conseil privé du roi catholique aux Pays-Bas*, etc. — Le même, *Basilica Bruxellensis*, etc. — *Théâtre de la No-*

blesse du Brabant. — Van Gestel, *Historia Mechliniensis*, II, 4.

KINSCHOT (*Nicolas* DE), frère de François, homme politique hollandais, né à Delft, en 1584, mort en 1660. Il fut fiscal de Hollande après Hugues de Groot, et exerça ses fonctions avec sagesse et modération. On connaît de lui un discours qu'il prononça à l'âge de seize ans; il est intitulé: *Oratio panegyrica de rebus a Mauritio principe Auriaco gestis*; La Haye, 1600, in-4°.
V. R.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden.*

KINSCHOT (*Gaspard* DE), poëte latin hollanlandais, né le 29 novembre 1622, à La Haye, mort le 31 décembre 1649, dans la même ville. Issu de la même famille que les précédents, il étudia le droit à Utrecht et à Leyde, et visita ensuite l'Allemagne et la France. De retour à La Haye en 1646, il fit partie de l'ambassade envoyée par les états généraux à Munster pour y conclure le traité de paix de Westphalie, et mourut à vingt-sept ans, d'une maladie de poitrine. On a sous son nom un recueil de vers latins, écrits avec beaucoup de grâce et d'élégance à une époque où la poésie latine était en honneur en Hollande; il est intitulé : *Poematum Libri IV;* La Haye, 1685, in-12, et contient des pièces sacrées et historiques, des élégies, des idylles et des mélanges. P. L—Y.

Foppens, *Bibl. Belgica.*

KINSKY, ancienne famille de Bohême, dont les principaux membres sont :

KINSKY (*François-Ulric*, comte), homme politique autrichien, né en 1634, mort le 27 janvier 1699. Il fit d'excellentes études, voyagea pour son instruction dans différentes parties de l'Europe, et fut nommé, à son retour en Bohême, chambellan et conseiller de l'Empire. Élevé à la dignité de vice-chancelier en 1664, il fut chargé d'une mission importante en Pologne, et les talents dont il fit preuve en cette occasion lui valurent de nouveaux témoignages d'affection de son souverain. En 1676, Léopold Ier le choisit pour ministre plénipotentiaire à Nimègue. Kinsky était grand-chancelier de Bohême lorsque les Turcs envahirent l'Empire et vinrent mettre le siége devant Vienne. Tous ses soins tendirent à préserver la Bohême des horreurs de la guerre et à y maintenir la tranquillité. En 1690 il assista, en qualité de premier député de ce royaume, à l'élection et au couronnement de Joseph Ier comme roi de Bohême. Ce prince l'appela dans le conseil privé aulique et le chargea spécialement de la direction des affaires étrangères. Il contribua puissamment à faire élire roi de Pologne l'électeur de Saxe.

KINSKY (*Wenceslas-Norbert-Octave*, comte), homme d'État autrichien, frère du précédent, né en 1642, mort en 1719. Après avoir suivi les cours des principales universités et perfectionné son éducation par des voyages, il s'éleva rapidement aux premières charges de l'État. En 1705 l'empereur Joseph Ier le nomma grand-chancelier et membre du conseil privé. Charles VI le confirma dans ses emplois en 1711; mais Kinsky donna sa démission la même année, et se retira entièrement des affaires.

KINSKY (*François-Ferdinand*, comte), homme d'État autrichien, fils du précédent, né le 1er janvier 1668, mort le 22 septembre 1741. En 1708 il prit place au collége électoral comme député de la Bohême. En 1711 il assista à l'élection et au couronnement de Charles VI. En 1715 il fut nommé chancelier de la cour, et en 1723 grand-chancelier. En 1729 il fut envoyé avec le titre de premier commissaire royal à la diète de Hongrie; mais, mécontent de la marche des délibérations, il ne tarda pas à retourner à Vienne, où il s'occupa avec zèle de différentes mesures d'administration. Un des derniers actes auxquels il prit part fut l'établissement, en Bohême, en Moravie et en Silésie, des *Judicia delegata*, chargés de décider toutes les questions relatives aux péages, aux douanes, aux impôts sur les boissons, le sel, le tabac, etc. L'affaiblissement de sa santé l'obligea à se démettre de tous ses emplois en 1736.

KINSKY (*Philippe-Joseph* comte), habile financier autrichien, né en 1700, mort en 1749. Le succès qu'il obtint dans la négociation d'un emprunt de 200,000 liv. sterl. lui valut, à son retour d'Angleterre, le titre de chancelier de la cour et de président de la députation de la Banque. Deux ans plus tard, il fut élevé à la dignité de grand-chancelier et de ministre des conférences. En 1744, la situation des finances exigeant qu'on mît à la tête de ce département un homme aussi actif qu'expérimenté, on eut recours à lui; mais dès l'année suivante il donna sa démission.

KINSKY (*François-Joseph*, comte), général autrichien, né à Prague, le 6 décembre 1739, mort à Vienne, le 9 juin 1805. Comme ses parents, il se destina d'abord aux carrières civiles; mais la guerre de Sept Ans vint donner un autre cours à ses idées : en 1759 il partit comme simple volontaire. Nommé capitaine en 1760, major en 1764, et colonel en 1768, il fonda, à ses propres frais, dans son régiment une école de cadets, qui par son excellente organisation attira l'attention de Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph II. En 1773 il obtint le grade de major général. En 1777 il entreprit un voyage dans le Wurtemberg et la Suisse, afin d'étudier sur les lieux les méthodes d'enseignement adoptées dans la célèbre École militaire de Stuttgard ainsi que dans les institutions de Pestalozzi et du baron de Salis. De 1778 à 1779, le comte Kinsky prit une part glorieuse à la guerre de Bohême : pour récompenser ses services, l'empereur lui donna un régiment et le nomma directeur de l'académie de Neustadt; Kinsky y introduisit des améliorations si importantes qu'il en fut fait directeur en chef, avec le

grade de feldmaréchal-lieutenant. En 1788 Kinsky fut choisi pour accompagner l'archiduc François dans la campagne contre les Turcs. Les services qu'il rendit alors, ainsi que dans les guerres contre la France, de 1793 à 1796, lui valurent le grade de feldzeugmeister, ou grand-maître de l'artillerie. Nommé conseiller privé en 1801, il quitta le service actif et se retira à Neustadt.

En 1775 le comte de Kinsky avait légué à la ville de Prague une collection de machines hydrauliques, des modèles de machines et un cabinet de minéralogie assez important. Il lui avait fait don, en 1776, de sa bibliothèque. D'après ses dernières volontés, le comte Kinsky fut inhumé à l'académie. Un monument lui fut élevé par Schaller, au moyen d'une souscription des officiers de l'armée autrichienne. Il avait composé plusieurs ouvrages de stratégie, d'éducation, etc., savoir : *Abrégé élémentaire de ce qui concerne le Service militaire ;* 1785; 2e édit., Vienne, 1795, in-8°; — *Mélanges ;* Vienne, 1786, in-8°; — *Principes généraux sur l'Instruction publique et principalement sur l'Instruction militaire ;* 1787, in-8°. Tous ces ouvrages ont été réimprimés en 7 vol. et distribués par souscription, en 1825, aux différents corps de l'armée autrichienne. En 1774 il avait fait paraître des *Observations sur un sujet important*, dans lesquelles il réclamait en faveur de la langue nationale de la Bohême, qui avait été supprimée de l'éducation et remplacée par l'allemand.

KINSKY (*Joseph*, comte), général autrichien, frère du précédent, mort à Vienne en février 1804. Il excellait dans l'arme de la cavalerie. Jouissant d'une grande faveur auprès de Joseph II, il l'accompagna dans la guerre de la succession de Bavière et dans la guerre contre les Turcs. Il devint plus tard gouverneur de Vienne.

J. V.

Œsterreichische national Encyklopædie im Geiste der Unbefangenheit bearbeitet ; Vienne, 1835-1836, 6 vol. in-8°.

KINSOEN (*François*), peintre belge, né à Bruges, en 1770, mort dans la même ville, en 1839. Il vint fort jeune s'établir à Paris, et y peignit un grand nombre de tableaux d'histoire et surtout de portraits. Ses œuvres sont remarquables par un coloris brillant et moelleux. A. de L.

Biographie générale des Belges. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

KIOSEM ou KEUTSCHEM, sultane turque, morte en 1648. Après que Mahomet IV, son petit-fils, à peine âgé de huit ans, avait été placé sur le trône par les janissaires, elle fut chargée de la régence. Devenue ensuite jalouse de l'influence exercée par Lerkhan, mère du jeune sultan, elle résolut de le précipiter du trône et de lui donner pour successeur Soliman, un autre de ses petits-fils. Elle avait alors quatre-vingts ans. Elle réussit à faire entrer dans le complot l'aga des janissaires appelé Bectus. Mais la conjuration fut déjouée par le grand-vizir Senan-Pacha, qui fit prononcer par le mufti la sentence de mort contre la vieille sultane. Les eunuques de la garde de Kiosem s'inclinèrent devant les icoglans porteurs de l'arrêt, et les laissèrent entrer dans l'appartement de la princesse. Cachée dans une armoire, la sultane espérait échapper au sort qui la menaçait, quand elle fut découverte, et arrachée de sa retraite par un icoglan. Tirée par les pieds, elle eut assez de courage et de présence d'esprit pour se relever et fuir en jetant derrière elle des poignées de sequins, dans le dessein de tenter la cupidité des icoglans ; mais on leur avait promis ses dépouilles. Ils l'atteignirent donc, et l'attirèrent presque nue hors du sérail. Enfin, ils l'étranglèrent, malgré une résistance désespérée. V. R.

Hammer, *Gesch. des Osmans. Reichs.*

*KIP (*William-Ingraham*), théologien et prélat américain, né le 3 octobre 1811, à New-York. Issu d'une ancienne famille bretonne, dont le premier ancêtre historique, Ruloff de Kype, un des capitaines du duc de Guise, fut tué à la bataille de Jarnac, il fut élevé au collége d'Yale et interrompit l'étude du droit pour suivre la théologie. Ordonné diacre en 1835, il fut attaché à diverses paroisses de l'Église épiscopale protestante, fit un long séjour en Europe, et fut consacré en 1853 évêque de San-Francisco, en Californie. On a de lui : *The Lenten Fast*, 1843, qui a eu six éditions; — *The double Witness of the Church;* 1844 ; — *The Christmas holidays in Rome;* 1845, in-8° ; — *The early Jesuit Missions in North America;* 1846, in-8° : extraits des *Lettres édifiantes ;* — *The early Conflicts of Christianity ;* Londres, 1851, in-8°; — *The Catacombs of Rome;* 1854, in-8°. Ce prélat a également fourni de nombreux articles aux recueils périodiques, tels que *New-York Review*, *Church Review*, *American monthly Magazine*, *the Churchman*, etc. P. L—Y.

Cyclop. of Amer. Literature.

KIPLING (*Thomas*), théologien anglais, né dans le comté de York, vers 1755, mort au mois de février 1821. Il professa la théologie au collége Saint-John à Cambridge. En 1793 il souleva contre lui une partie de l'université en acceptant le rôle d'accusateur de M. Frend, agrégé du collége de Jésus, lequel avait enseigné l'unitairianisme. La procédure se termina par l'expulsion de Frend. Kipling était doyen de Pétersbourg et recteur de Holmer. On a de lui : *The Elementary Parts of D. Smith's complete System of Optics ;* 1778, in-4° ; — *Codex Theodori Bezæ Cantabrigiensis, Evangelia et Apostolorum Acta complectens, quadratis literis græco-latinis ;* 1793, 2 vol. in-fol.; — *The Articles of the Church of England, proved not to be calvinistic ;* 1802, in-8°; — *Certain Accusations brought lately by the irish papists against british and irish protestants examined ;* 1809, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

KIPPING (*Henri*), archéologue et publiciste allemand, né à Rostock, vers 1623, mort le 16 février 1678. Il fit ses études dans sa ville natale, et y obtint le grade de maître en philosophie. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, il fut emmené de force par un parti de soldats suédois et contraint de s'enrôler parmi eux. Peu de temps après il fut mis en faction devant l'hôtel du conseiller d'État Erskein; pour prendre patience, il se mit à lire un volume de Stace. Erskein, qui vint à passer par hasard, lui demanda quel livre il tenait à la main, et fut très-étonné en apprenant que c'était un poëte latin. Enchanté des réponses de Kipping, qu'il interrogeait sur la littérature, il le racheta du service, lui confia d'abord sa bibliothèque, et le fit bientôt après nommer co-recteur du gymnase suédois de Brême. On a de Kipping : *Recensus Historiæ universalis*; Brême, 1661 et 1665, in-4°; — *Auctuarium ad Joh. Pappi Epitomen historiæ Ecclesiasticæ*; Francfort, 1661, in-8°; — *Recensus Antiquitatum Romanarum*; Brême, 1661, 1664, 1668, 1674, 1679, in-8°; Franeker, 1685 et 1695, in-8°; une nouvelle édition, revue et augmentée, de cet ouvrage, qui est le plus important de ceux publiés par Kipping, parut à Leyde, 1713, in-8°; l'auteur avait rédigé une seconde partie complémentaire de ce traité; elle resta en manuscrit, et fut perdue après la mort de Kipping; — *Exercitationes de Scriptura Sacra*; Francfort, 1665, in-4°; Brême, 1667, in-12; — *Exercitationes de Creationis Operibus*; Brême, 1665, in-12 : Francfort, 1672, in-4°; — *Institutiones Politicæ*; Brême, 1667, in-4°; — *Animadversiones in axiomata gallicana*; Brême, 1668, in-12 : écrit dirigé contre l'ouvrage d'Aubery : *Des justes Prétentions du roi sur l'Empire*; — *Bustum Jorristicum*; Brême, 1668, in-12; — *Institutiones Ethicæ*; Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Physicæ*; Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Politicæ, Pneumaticæ et De Creatione*; Brême, 1672, in-8°; réimprimé avec un traité *De Dialectica et Metaphysica*, Francfort, 1674, in-8°; — *Methodus nova Juris Publici*; Brême, 1672, in-12. Kipping a encore écrit trois dissertations : *De Lingua Primæva*; — *De Lingua Hellenistica* et *De Characteribus Novis*; elles ont été recueillies dans les *Analecta* de Crellius.

E. G.

Harvigorsth, *Vita Kippingi* (en tête de l'edition des *Antiquitates* de Kipping donnée à Leyde, en 1713. — *Neuer Büchersaal*, XXVI, p. 122. — *Acta Eruditorum*, t. V, Supplement, p. 518. — Burchard et Menken, *Biblioth. Doctorum militum*, p. 260. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 88. — Moser, *Biblioth. Juris Publici*, t. II, p. 689.

KIPPIS (*André*), controversiste et biographe anglais, né à Nottingham, le 28 mars 1725, mort le 8 octobre 1795. Il reçut son éducation, sous le docteur Doddridge, à Northampton, et devint en 1746 ministre d'une congrégation de dissidents à Boston, dans le comté de Lincoln. En 1753 il succéda en la même qualité au docteur Hughes à Westminster. Cette position le mit en rapport avec les membres les plus importants de la secte des dissidents, et il fut nommé professeur à l'Académie fondée à Londres par William Coward. En 1767 l'université d'Édimbourg lui conféra le grade de docteur en théologie. En 1778 il fut reçu membre de la Société des Antiquaires, et l'année suivante il entra dans la Société royale. Lorsque l'académie de Coward cessa d'exister, Kippis passa à l'institution d'Hackney, établie pour l'instruction des ministres dissidents; mais il en sortit au bout de quelques années pour se consacrer entièrement à ses travaux littéraires. Il était un des principaux rédacteurs du *Monthly Review* à une époque où cette revue occupait la première place parmi les publications périodiques. Il prit aussi une part active à la fondation du *New Annual Register*. Kippis a écrit plusieurs ouvrages pour soutenir les droits des dissidents ou sur des sujets d'un intérêt passager. Nous ne citerons que les deux plus importants, savoir : *A Vindication of the protestant dissenting Ministers, with regard to their late application to parliament*; 1772, in-8°; — *Considerations on the provisional Treaty with America and the preliminary Articles of peace with France and Spain*; 1782, in-8°. Son œuvre la plus connue, celle qui fera vivre son nom, est sa seconde édition de la *Biographia Britannica*, avec un grand nombre de *Vies* non contenues dans la première édition. Malgré de bons collaborateurs, Kippis ne put achever cette vaste entreprise. Cinq grands vol. in-fol. parurent de 1778-1789, et conduisirent l'œuvre jusqu'au mot *Fastolf*. Le sixième volume était préparé et même en partie imprimé, lorsque la mort de l'auteur en arrêta la publication. Kippis est l'auteur de beaucoup de biographies ajoutées dans cette seconde édition, entre autres de celle du capitaine Cook, qui a été imprimée séparément.

Kippis a donné une édition des *Œuvres de Nathaniel Lardner*, precédée d'une *Vie* de ce théologien distingué, et une collection en deux volumes des leçons de morale et de théologie de son professeur Doddridge.

Z.

Rees *Cyclopædia*. — Aikin, *General Biography*.

KIRBY (*John-Josué*), dessinateur anglais, né en 1716, à Parham (comté de Suffolk), mort le 20 juin 1774, à Kew. Fils d'un maître d'école connu par un manuel de voyage intitulé : *The Suffolk Traveller*, il attira d'abord l'attention publique par une série de dessins ayant pour but l'illustration des monuments et antiquités de sa province. L'excellent traité qu'il publia sur la perspective, et qu'il intitula *Brook Taylor's Method of Perspective made easy*, 1754, in-4°, 3e édit., 1768, gr. in-folio, le fit admettre à la Société royale de Londres ainsi qu'à celle des Antiquaires. A quelque temps de là, il obtint, par la protection de lord Bute, la place de professeur de dessin de la reine Charlotte,

place qu'il échangea contre celle de directeur des travaux du palais de Kew. On a encore de lui : *The Perspective of Architecture;* 1761, 2 vol. gr. in-fol., fig., impr. aux frais du roi; — *Map of Suffolk;* 1766; — *Description of the Architectonic Sector;* 1768, in-folio. P. L—Y.

Nichols, *Biograph. Anecdotes of Hogarth.* — *Mrs Trimmer's Life,* 2 vol. in-8°. — Chalmers, *General Dictionary.*

KIRBY (*William*), naturaliste anglais, neveu du précédent, né le 19 septembre 1759, à Witnesham, mort le 4 juillet 1850, à Ipswich. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra dans les ordres, et obtint un bénéfice dans le comté de Suffolk. Son goût pour la botanique le fit admettre à la *Linnæan Society*, fondée en 1788 par sir J.-E. Smith, et dont le recueil inséra de lui divers mémoires sur *Trois nouvelles espèces d'Hirondelles* (1793), les *Insectes parasites du Blé* (1795), la *Tipula Tritici*, les *Hyménoptères*, et surtout l'espèce d'insectes parasites des abeilles, auxquels il donna le nom de *Strepsiptera*. Son principal ouvrage, *Introduction to Entomology*, Londres, 1815-1826, 4 vol. in-8°, fig., fut entrepris et publié par lui de concert avec M. Spence; écrit en forme de lettres, il devint rapidement populaire, et passa en peu d'années par un grand nombre de réimpressions. Observateur plutôt que savant, le docteur Kirby jouit durant sa longue existence d'une influence considérable, qu'il mit toujours au service du progrès et de la vulgarisation des sciences. Il appartenait, comme membre effectif ou honoraire, à la Société royale de Londres (1818), à la Société Géologique (1807), à la Société Entomologique et à plusieurs académies des États-Unis ou du continent. On a encore de lui : *Monographia Apum Angliæ, or an attempt to divide into the natural genera and families such species of the Linnæan genus apis as have been discovered in England;* Ipswich, 1802, 2 vol., fig.; — *A Description of several new Species of Insects collected in New Holland by Robert Brown* (*Linn. Transactions*, t. XII); — *An account of the Animals seen by the late northern expedition whilst within the Arctic Circle;* Londres, 1821, in-4°, supplément au *Voyage de Découvertes* du capitaine Parry; — *Habits and Instincts of Animals;* ibid., 1830 : ouvrage assez faible, qui fait partie de la collection des *Traités* Bridgewater; — la partie des *Insectes* dans la *Fauna Boreali-Americana;* Norwich, 1837, in-4°. P. L—Y.

J. Freeman, *Life of W. Kirby*, 1852, in-8°.

KIRCH (*Godefroi*), astronome allemand, né à Guben, dans la Lusace, le 18 décembre 1639, mort le 25 juillet 1710. Son père, qui était tailleur, alla se retirer en Pologne pour éviter les malheurs de la guerre; mais pendant le voyage un parti de soldats le dépouilla de tout son avoir. Le jeune Kirch, qui avait commencé à s'occuper de mathématiques et d'astronomie, ne put ainsi achever ses études qu'à force de labeurs et de privations. Après avoir passé quelque temps auprès d'Hévélius en qualité d'aide, il alla s'établir à Lobenstein, et se mit à publier dès 1667 des calendriers, que le public rechercha bientôt avec faveur, à cause de leur exactitude. En 1676 il se rendit à Leipzig, et il y travailla assidûment malgré son état maladif à divers ouvrages usuels d'astronomie, afin de procurer du pain à sa nombreuse famille. Quelques-uns de ses amis, voyant sa position précaire, lui firent avoir à son insu une bourse de l'université; mais Kirch la refusa, ne voulant pas, disait-il, l'enlever aux pauvres étudiants, auxquels elle appartenait de droit. En 1692 il retourna dans sa ville natale, et il y épousa en secondes noces la fille d'un pasteur, laquelle lui devint d'un grand secours pour ses observations astronomiques (*voy. Marie-Marguerite* KIRCH). Huit ans après il fut appelé à Berlin en qualité de membre de la nouvelle Académie des Sciences de cette ville et de directeur de l'Observatoire. On a de lui : *Brevis Meditatio de novo Cometa et igneo Globo qui anno* 1676 *in Italia visus est; nuperrima eclipsis Martis proxime futura eclipsis Saturni;* Leipzig, 1677, in-4° : écrit en allemand; — *Wunderstern am Halse des Wallfisches* (L'étoile variable du Cou de la Baleine); Leipzig, 1678, in-4°; — *Neue Himmelszeitung, sive novus nuncius sidereus de cometa anni* 1680; Nuremberg, 1681, in-4°; c'est Kirch qui avait le premier aperçu la comète de 1680; — *Ephemeridum motuum cœlestium Annus primus et secundus, nempe anni* 1681 *et* 1682, *ex tabulis Rudolphinis supputatorum, cum Ed. Halleji catalogo stellarum australium;* Leipzig, 1681, in-4° : ces éphémerides furent continuées jusqu'en 1702; — *Eilfertiger Bericht vom neuen Kometen* (Relation succincte de la nouvelle Comète); Nuremberg et Leipzig, 1682, in-4°; — *Kurtzer Bericht von einem neuen Kometen* (Brève Relation d'une nouvelle Comète); Leipzig, 1683, in-4°; — *Calendarium christianum, judaicum et turcicum;* Nuremberg, 1685, in-4° : écrit en allemand, cet almanach continua à paraître tous les ans à Nuremberg jusqu'en 1728, année depuis laquelle il fut publié à Berlin par Christfried Kirch jusqu'en 1756. Kirch a encore inséré de nombreuses *Observations* dans les *Acta Eruditorum*, dans les *Miscellanea Berolinensia* et dans les *Philosophical Transactions* (n° 342 et 343). L'autographe de ses observations manuscrites depuis 1677 jusqu'à sa mort se trouve au dépôt de la Marine à Paris, où l'on conserve aussi un volume de ses lettres. (*Voy.* LALANDE, *Bibliographie Astronomique*, p. 287.) E. G.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 518.

KIRCH (*Marie-Marguerite*), astronome allemande, née le 25 février 1670, à Panitzsch, dans la haute Lusace, morte à Berlin, le 29 décem-

bre 1720. Fille d'un pasteur protestant, du nom de Winckelmann, elle eut occasion d'apprendre de bonne heure les éléments de l'astronomie, qui lui étaient enseignés par un paysan de Sommerfeld, Christophe-Arnold (*voy.* ce nom), amateur épris pour cette science. Observer et calculer les mouvements des astres devint chez elle une passion, qui lui fit en 1692 préférer à tous les autres partis comme époux l'astronome Godefroid Kirch, veuf, peu fortuné et âgé de cinquante-trois ans. Son mari trouva en elle une aide précieuse pour ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle fit d'abord des almanachs à l'usage de plusieurs villes; en 1712, elle alla habiter la maison du baron Krosick, qui possédait à Berlin un très-bel observatoire. Son protecteur étant venu à mourir deux ans après, elle se rendit à Dantzig, où elle espérait pouvoir tirer parti de ses connaissances; mais son espoir fut entièrement trompé. En 1716 le czar Pierre le Grand lui offrit une position à l'observatoire de Moscou, qu'elle n'accepta pas, préférant aller rejoindre son fils, Christfried Kirch (*voy.* ce nom), qui venait d'être nommé directeur de l'observatoire de Berlin. C'est dans cette ville qu'elle passa les dernières années de sa vie, ne pouvant plus faire d'observations astronomiques qu'en cachette, parce que diverses personnes, à l'avis desquelles elle dut se ranger, regardaient ce genre d'occupation comme ne convenant pas à une femme. Elle a publié : *Von der Conjunction der Sonne, des Saturni und der Venus* (Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus); 1709 : opuscule écrit à l'occasion de la réunion des rois de Pologne, de Prusse et de Danemark. Mme Kirch, sans croire à l'astrologie, s'en occupait parfois, pour répondre aux personnes qui venaient la consulter; — *Præparatio ad oppositionem magnam, sive notabilis cœli facies anni* 1712, *quam anno* 1713 *excipit oppositio triplex Saturni et Jovis*; Cologne sur la Sprée, 1712, in-4° : écrit en allemand. Mme Kirch a aussi fait paraître plusieurs almanachs; enfin, elle a pris ainsi que ses filles une part active à la rédaction des *Ephemerides* publiées par son mari. E. G.

Vignoles, *Éloge de Mme Kirch* (*Bibliothèque Germanique*, t. III, p. 183). — *Gelehrte Zeitung*, année 1722, p. 644. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*.

KIRCH (*Christfried*), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben, le 24 décembre 1694, mort à Berlin, le 9 mars 1740. Pendant qu'il faisait ses études au collége Joachim à Berlin, il apprit en même temps, sous la direction de son père, les principes fondamentaux de l'astronomie, science dont il alla continuer l'étude d'abord à Leipzig et ensuite à Dantzig, où il avait rejoint sa mère en 1715. Reçu dans la famille d'Hévélius, il eut occasion de consulter les manuscrits de ce célèbre astronome. En 1716, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, appelé à Berlin, pour faire partie de l'Académie des Sciences et pour y occuper les fonctions d'observateur, remplies autrefois par son père. Nommé en 1723 membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, il reçut en 1735 l'offre d'une position très-avantageuse à Saint-Pétersbourg; mais les appointements ayant été augmentés par l'Académie de Berlin, il préféra rester dans cette ville; il y vivait en parfaite intelligence avec ses trois sœurs, dont deux l'aidaient dans ses observations astronomiques. Ses nombreux travaux, ainsi qu'une certaine difficulté à parler lui faisaient éviter les réunions du monde; mais il s'entretenait volontiers avec quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer Bayer et Jos. Delisle. On a de lui : *Ephemerides*, pour les années 1714, 1715 et 1716; il y fait part de plusieurs observations de sa mère; — *Transitus Mercurii ad Solem ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii ex variis tabulis supputatus*; Berlin, 1719, in-4°; — *Merckwürdige Himmelsbegebenheiten des* 1726 *Jahrs* (Phénomènes célestes remarquables pendant l'année 1726); Berlin, 1725, in-4°; — *Observationes Astronomicæ selectiores in observatorio Berolinensi habitæ, quibus adjectæ sunt annotationes quædam et animadversiones geographicæ et chronologicæ*; Berlin, 1730, in-4°; on y trouve, entre autres, des éclaircissements sur la chronologie des Tartares et des Mongols, restée jusque alors assez obscure. Kirch a consigné ses observations dans les *Philosophical Transactions*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, et surtout dans les *Miscellanea Berolinensia*; dans le tome V de la *Bibliothèque germanique* se trouve une dissertation de lui intitulée : *De Eclipsi solis quæ a Sinis anno VII Quang-vuti notata est et Christo in crucem acto facta esse creditur*; l'auteur cherche à y établir que les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ n'ont aucun rapport avec une éclipse de soleil observée en Chine environ à la même époque. E. G.

Vignoles, *Éloge de Chr. Kirch*, dans le *Journal Littéraire de l'Allemagne*, t. I, partie II, p. 300. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Kiefeker, *Bibl. Eruditorum præcocium*. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KIRCHBERG (Le comte *Conrad* de), poète allemand du treizième siècle. Le nom de Kirchberg est commun à plusieurs nobles maisons des diverses provinces de l'Allemagne. Mais, à en juger par les armoiries qui dans le manuscrit Manesse accompagnent le portrait et les poésies de notre minnesinger, il a dû appartenir à une famille souabe dont le fief était situé aux environs d'Ulm. Les archives de cette ville nous offrent une Charte de 1255 où se trouve mentionné un Conrad, comte de Kirchberg, qui est, selon toute apparence, le même que celui dont nous nous occupons ici. Il nous a laissé six chansons dont l'amour est l'unique sujet, et où l'on trouve une curieuse imitation des disposi-

tions métriques employées par les troubadours.
A. P.

Hagen, *Minnesinger*, III vol. — B. J. Docen, *Museum für altdeutsche lit. und Kunst.*, I vol.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*, baron de LIEBISTORF), publiciste suisse, né le 13 janvier 1739, à Berne, mort en 1800. Appartenant à une ancienne famille, il entra de bonne heure au service militaire, et commanda un détachement de la garnison de Maëstricht; il consacra au milieu des camps une partie de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, et entretint des relations avec Daniel Bernoulli, J.-J. Rousseau, le mystique Eckartshausen, Zimmermann, Saint-Martin, etc. De retour dans son pays, il fut l'un des fondateurs de la Société Économique et physique de Berne, qui le chargea de faire les premières expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans l'engrais des prairies artificielles. Nommé membre du conseil souverain de Berne en 1775, il occupa aussi pendant six ans la charge de bailli de Gottstadt, près de Bienne. Ardent spiritualiste, il s'éleva avec force contre les *illuminants* ou *éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolaï, et contribua à la rédaction des mémoires qui décidèrent les gouvernements de Prusse et d'Autriche à arrêter par des mesures rigoureuses les progrès de ces dangereux sectaires. On a de lui : *Histoire de la Vertu helvétique;* Bâle, 1765, in-8° : discours dont le thème est un acte de générosité des habitants de Soleure au quatorzième siècle. Il a aussi travaillé à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm, pour les idées duquel il avait puisé, dans le commerce de Saint-Martin, une religieuse admiration.
P. L—Y.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains.*

KIRCHER (*Athanase*), célèbre jésuite et polygraphe allemand, né le 2 mai 1602, à Geyssen, près de Fulda, mort à Rome, le 28 novembre 1680. Il reçut de son père, bailli à Haselstein, les premiers éléments de son instruction, et fut envoyé ensuite au collége des jésuites à Fulda. En octobre 1618 il entra, à Paderborn, comme novice dans la société. Tout en recommençant sur de nouvelles bases ses études de belles-lettres, il s'appliqua à la physique, à l'histoire naturelle et à creuser les questions élevées des sciences du calcul. Après la dispersion du collége de Paderborn, il se rendit successivement dans les maisons que son ordre possédait à Munster et à Cologne, et il y continua à s'initier avec ardeur aux diverses branches des connaissances humaines. Il enseigna quelque temps le grec à Coblentz, et il séjourna ensuite à Mayence et à Spire. Le hasard lui fit tomber dans les mains, lorsqu'il habitait cette dernière ville, un ouvrage écrit au sujet de l'obélisque élevé à Rome par Sixte-Quint; c'est depuis ce moment que Kircher se mit à déchiffrer les hiéroglyphes. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'université de Wurtzbourg, il quitta cette ville en 1631, craignant d'éprouver des mauvais traitements de la part des soldats de Gustave-Adolphe, qui s'avançaient sur Wurtzbourg. Deux ans après il obtint la permission de se retirer à Avignon dans la maison de son ordre, afin d'y continuer, dans le repos, ses recherches sur divers sujets d'érudition et de science. Nommé en 1635 professeur de mathématiques à Vienne, il s'embarqua à Marseille pour gagner l'Italie et se rendre de là à sa destination. Après une violente tempête, il aborda à Civita-Vecchia, loin de l'endroit où il avait voulu débarquer, et passa à Rome. Sur ces entrefaites, le célèbre Peiresc, avec lequel il s'était lié intimement à Avignon, l'avait recommandé au cardinal Barberini. Dès son arrivée à Rome, Kircher fut chargé d'enseigner les mathématiques au collége romain, emploi qu'il occupa pendant huit ans; enfin, il obtint l'autorisation de se consacrer entièrement aux patientes investigations qui l'occupèrent pendant le reste de sa vie.

Si Kircher a quelquefois avancé des faits inexacts, il faut l'attribuer moins à un manque de bonne foi qu'à ce que, se fiant trop à sa mémoire, du reste prodigieuse, il n'avait pas cru avoir besoin de vérifier ce que son imagination lui présentait comme certain. Ce manque de réflexion le rendit la victime de quelques plaisants, qui s'amusaient à le mystifier (1). Quoi qu'il en soit, Kircher consuma toute sa vie à faire avancer les sciences et à en répandre le goût, et quelques-uns de ses travaux ont plusieurs fois produit les plus heureux résultats. Kircher est un des premiers qui se soient occupés de former des cabinets d'histoire naturelle et d'instruments de physique. La belle collection de ce genre qu'il était parvenu à réunir, et qui contenait aussi beaucoup d'objets d'antiquité, existe encore en grande partie au collége romain (2). Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Ars Magnesia, hoc est disquisitio bipartita, empirica et physico-mathematica de natura magnetis;* Wurtzbourg, 1631, in-4°; — *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis;* Avignon, 1635, in-4°. Montucla remarque que Kircher paraissait avoir ignoré que le P. Schonberger avait déjà publié un ouvrage sur ce sujet; — *Prodromus Coptus, in*

(1) Un certain André Muller barbouilla sur un parchemin des caractères bizarres de son invention, et l'envoya à Kircher en lui mandant que ce pouvait bien être là de l'écriture égyptienne. Kircher répondit qu'en effet c'étaient des hiéroglyphes, et il en donna sur-le-champ une traduction complète.

(2) On en a donné les descriptions suivante : *Romani collegii Musæum celeberrimum a Kirchero instructum exponit Georgius a Sepibus;* Amsterdam, 1678, in-fol.; — *Musæum Kircherianum, descriptum a Ph. Buonanni*, Rome, 1709, in-fol.; une nouvelle édition, disposée dans un autre ordre, fut publiée par Battara, Rome, 1773-1782, 2 vol. in-fol; les médailles de ce musée ont été décrites par le P. Contucci.

bre 1720. Fille d'un pasteur protestant, du nom de Winckelmann, elle eut occasion d'apprendre de bonne heure les éléments de l'astronomie, qui lui étaient enseignés par un paysan de Sommerfeld, Christophe-Arnold (*voy.* ce nom), amateur épris pour cette science. Observer et calculer les mouvements des astres devint chez elle une passion, qui lui fit en 1692 préférer à tous les autres partis comme époux l'astronome Godefroid Kirch, veuf, peu fortuné et âgé de cinquante-trois ans. Son mari trouva en elle une aide précieuse pour ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle fit d'abord des almanachs à l'usage de plusieurs villes; en 1712, elle alla habiter la maison du baron Krosick, qui possédait à Berlin un très-bel observatoire. Son protecteur étant venu à mourir deux ans après, elle se rendit à Dantzig, où elle espérait pouvoir tirer parti de ses connaissances; mais son espoir fut entièrement trompé. En 1716 le czar Pierre le Grand lui offrit une position à l'observatoire de Moscou, qu'elle n'accepta pas, préférant aller rejoindre son fils, Christfried Kirch (*voy.* ce nom), qui venait d'être nommé directeur de l'observatoire de Berlin. C'est dans cette ville qu'elle passa les dernières années de sa vie, ne pouvant plus faire d'observations astronomiques qu'en cachette, parce que diverses personnes, à l'avis desquelles elle dut se ranger, regardaient ce genre d'occupation comme ne convenant pas à une femme. Elle a publié : *Von der Conjunction der Sonne, des Saturni und der Venus* (Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus); 1709 : opuscule écrit à l'occasion de la réunion des rois de Pologne, de Prusse et de Danemark. Mme Kirch, sans croire à l'astrologie, s'en occupait parfois, pour répondre aux personnes qui venaient la consulter; — *Præparatio ad oppositionem magnam, sive notabilis cœli facies anni* 1712, *quam anno* 1713 *excipit oppositio triplex Saturni et Jovis;* Cologne sur la Sprée, 1712, in-4° : écrit en allemand. Mme Kirch a aussi fait paraître plusieurs almanachs; enfin, elle a pris ainsi que ses filles une part active à la rédaction des *Ephemerides* publiées par son mari. E. G.

Vignoles, *Éloge de Mme Kirch* (*Bibliothèque Germanique*, t. III, p. 155). — *Gelehrte Zeitung*, année 1722, p. 844. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*.

KIRCH (*Christfried*), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben, le 24 décembre 1694, mort à Berlin, le 9 mars 1740. Pendant qu'il faisait ses études au collége Joachim à Berlin, il apprit en même temps, sous la direction de son père, les principes fondamentaux de l'astronomie, science dont il alla continuer l'étude d'abord à Leipzig et ensuite à Dantzig, où il avait rejoint sa mère en 1715. Reçu dans la famille d'Hévélius, il eut occasion de consulter les manuscrits de ce célèbre astronome. En 1716, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, appelé à Berlin, pour faire partie de l'Académie des Sciences et pour y occuper les fonctions d'observateur, remplies autrefois par son père. Nommé en 1723 membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, il reçut en 1735 l'offre d'une position très-avantageuse à Saint-Pétersbourg; mais les appointements ayant été augmentés par l'Académie de Berlin, il préféra rester dans cette ville; il y vivait en parfaite intelligence avec ses trois sœurs, dont deux l'aidaient dans ses observations astronomiques. Ses nombreux travaux, ainsi qu'une certaine difficulté à parler lui faisaient éviter les réunions du monde; mais il s'entretenait volontiers avec quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer Bayer et Jos. Delisle. On a de lui : *Ephemerides*, pour les années 1714, 1715 et 1716; il y fait part de plusieurs observations de sa mère; — *Transitus Mercurii ad Solem ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii ex variis tabulis supputatus;* Berlin, 1719, in-4°; — *Merckwürdige Himmelsbegebenheiten des* 1726 *Jahrs* (Phénomènes célestes remarquables pendant l'année 1726); Berlin, 1725, in-4°; — *Observationes Astronomicæ selectiores in observatorio Berolinensi habitæ, quibus adjectæ sunt annotationes quædam et animadversiones geographicæ et chronologicæ;* Berlin, 1730, in-4°; on y trouve, entre autres, des éclaircissements sur la chronologie des Tartares et des Mongols, restée jusque alors assez obscure. Kirch a consigné ses observations dans les *Philosophical Transactions*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, et surtout dans les *Miscellanea Berolinensia;* dans le tome V de la *Bibliothèque germanique* se trouve une dissertation de lui intitulée : *De Eclipsi solis quæ a Sinis anno VII Quang-vuti notata est et Christo in crucem acto facta esse creditur;* l'auteur cherche à y établir que les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ n'ont aucun rapport avec une éclipse de soleil observée en Chine environ à la même époque. E. G.

Vignoles, *Éloge de Chr. Kirch*, dans le *Journal Littéraire de l'Allemagne*, t. I, partie II, p. 300. — Chaufepie, *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Kleficker, *Bibl. Eruditorum præcocium*. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KIRCHBERG (Le comte *Conrad* DE), poëte allemand du treizième siècle. Le nom de Kirchberg est commun à plusieurs nobles maisons des diverses provinces de l'Allemagne. Mais, à en juger par les armoiries qui dans le manuscrit Manesse accompagnent le portrait et les poésies de notre minnesinger, il a dû appartenir à une famille souabe dont le fief était situé aux environs d'Ulm. Les archives de cette ville nous offrent une Charte de 1255 où se trouve mentionné un Conrad, comte de Kirchberg, qui est, selon toute apparence, le même que celui dont nous nous occupons ici. Il nous a laissé six chansons dont l'amour est l'unique sujet, et où l'on trouve une curieuse imitation des disposi-

tions métriques employées par les troubadours.
A. P.

Hagen, *Minnesinger*, III vol. — B. J. Docen, *Museum für altdeutsche lit. und Kunst.*, I vol.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*, baron de LIEBISTORF), publiciste suisse, né le 13 janvier 1739, à Berne, mort en 1800. Appartenant à une ancienne famille, il entra de bonne heure au service militaire, et commanda un détachement de la garnison de Maëstricht; il consacra au milieu des camps une partie de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, et entretint des relations avec Daniel Bernoulli, J.-J. Rousseau, le mystique Eckartshausen, Zimmermann, Saint-Martin, etc. De retour dans son pays, il fut l'un des fondateurs de la Société Économique et physique de Berne, qui le chargea de faire les premières expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans l'engrais des prairies artificielles. Nommé membre du conseil souverain de Berne en 1775, il occupa aussi pendant six ans la charge de bailli de Gottstadt, près de Bienne. Ardent spiritualiste, il s'éleva avec force contre les *illuminants* ou *éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolaï, et contribua à la rédaction des mémoires qui décidèrent les gouvernements de Prusse et d'Autriche à arrêter par des mesures rigoureuses les progrès de ces dangereux sectaires. On a de lui : *Histoire de la Vertu helvétique;* Bâle, 1765, in-8° : discours dont le thème est un acte de générosité des habitants de Soleure au quatorzième siècle. Il a aussi travaillé à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm, pour les idées duquel il avait puisé, dans le commerce de Saint-Martin, une religieuse admiration.
P. L—Y.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains.*

KIRCHER (*Athanase*), célèbre jésuite et polygraphe allemand, né le 2 mai 1602, à Geyssen, près de Fulda, mort à Rome, le 28 novembre 1680. Il reçut de son père, bailli à Haselstein, les premiers éléments de son instruction, et fut envoyé ensuite au collége des jésuites à Fulda. En octobre 1618 il entra, à Paderborn, comme novice dans la société. Tout en recommençant sur de nouvelles bases ses études de belles-lettres, il s'appliqua à la physique, à l'histoire naturelle et à creuser les questions élevées des sciences du calcul. Après la dispersion du collége de Paderborn, il se rendit successivement dans les maisons que son ordre possédait à Munster et à Cologne, et il y continua à s'initier avec ardeur aux diverses branches des connaissances humaines. Il enseigna quelque temps le grec à Coblentz, et il séjourna ensuite à Mayence et à Spire. Le hasard lui fit tomber dans les mains, lorsqu'il habitait cette dernière ville, un ouvrage écrit au sujet de l'obélisque élevé à Rome par Sixte-Quint; c'est depuis ce moment que Kircher se mit à déchiffrer les hiéroglyphes. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'université de Wurtzbourg, il quitta cette ville en 1631, craignant d'éprouver des mauvais traitements de la part des soldats de Gustave-Adolphe, qui s'avançaient sur Wurtzbourg. Deux ans après il obtint la permission de se retirer à Avignon dans la maison de son ordre, afin d'y continuer, dans le repos, ses recherches sur divers sujets d'érudition et de science. Nommé en 1635 professeur de mathématiques à Vienne, il s'embarqua à Marseille pour gagner l'Italie et se rendre de là à sa destination. Après une violente tempête, il aborda à Civita-Vecchia, loin de l'endroit où il avait voulu débarquer, et passa à Rome. Sur ces entrefaites, le célèbre Peiresc, avec lequel il s'était lié intimement à Avignon, l'avait recommandé au cardinal Barberini. Dès son arrivée à Rome, Kircher fut chargé d'enseigner les mathématiques au collége romain, emploi qu'il occupa pendant huit ans; enfin, il obtint l'autorisation de se consacrer entièrement aux patientes investigations qui l'occupèrent pendant le reste de sa vie.

Si Kircher a quelquefois avancé des faits inexacts, il faut l'attribuer moins à un manque de bonne foi qu'à ce que, se fiant trop à sa mémoire, du reste prodigieuse, il n'avait pas cru avoir besoin de vérifier ce que son imagination lui présentait comme certain. Ce manque de réflexion le rendit la victime de quelques plaisants, qui s'amusaient à le mystifier (1). Quoi qu'il en soit, Kircher consuma toute sa vie à faire avancer les sciences et à en répandre le goût, et quelques-uns de ses travaux ont plusieurs fois produit les plus heureux résultats. Kircher est un des premiers qui se soient occupés de former des cabinets d'histoire naturelle et d'instruments de physique. La belle collection de ce genre qu'il était parvenu à réunir, et qui contenait aussi beaucoup d'objets d'antiquité, existe encore en grande partie au collége romain (2). Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Ars Magnesia, hoc est disquisitio bipartita, empirica et physico-mathematica de natura magnetis;* Wurtzbourg, 1631, in-4°; — *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis;* Avignon, 1635, in-4°. Montucla remarque que Kircher paraissait avoir ignoré que le P. Schonberger avait déjà publié un ouvrage sur ce sujet; — *Prodromus Coptus*, in

(1) Un certain André Muller barbouilla sur un parchemin des caractères bizarres de son invention, et l'envoya à Kircher en lui mandant que ce pouvait bien être là de l'écriture égyptienne. Kircher répondit qu'en effet c'étaient des hiéroglyphes, et il en donna sur-le-champ une traduction complète.

(2) On en a donné les descriptions suivante : *Romani collegii Musæum celeberrimum a Kirchero instructum exponit Georgius a Sepibus;* Amsterdam, 1678, in-fol.; — *Musæum Kircherianum, descriptum a Ph. Buonanni*, Rome, 1709, in-fol.; une nouvelle édition, disposée dans un autre ordre, fut publiée par Battara, Rome, 1773-1782, 2 vol. in-fol; les médailles de ce musée ont été décrites par le P. Contucci.

quo cum linguæ coptæ origo, ætas, vicissitudo, inclinatio, tum hieroglyphicæ litteraturæ instauratio nova methodo exhibentur; Rome, 1636, in-4°. Ce livre fut un des premiers qui attirèrent l'attention des savants sur la langue copte, circonstance qui doit inspirer de l'indulgence pour les nombreuses erreurs qu'il contient; — *Specula Melitensis Encyclica, sive syntagma novum instrumentorum physico-mathematicorum*; Messine, 1638, in-12 : cet ouvrage, devenu très-rare, fut publié sous le pseudonyme de I. Salvatore Imbrolio; il a été reproduit à la suite de la *Technica curiosa* du P. Schott. On y trouve la description d'une machine nommée *Specula* par Kircher, à cause de sa ressemblance avec une guérite; elle devait servir à résoudre d'abord les principaux problèmes de la sphère et du calendrier, et ensuite à donner des réponses à des questions de médecine, d'astrologie et même de cabale. Kircher a aussi inventé un instrument, nommé pantomètre, qui devait remplacer tous ceux qu'on emploie dans la géométrie pratique (*voy.* pour les détails le *Pantometrum Kircherianum* du P. Schott). Il s'était encore ingénié à faire construire une autre machine, destinée à rendre plus faciles les diverses opérations du calcul; il la désignait sous le nom d'*Organum mathematicum*, parce qu'elle avait la forme d'un buffet d'orgne. Cette machine a été décrite par le P. Schott (*voy.* ce nom); — *Magnes, sive de arte magnetica, opus tripartitum*; Rome, 1640, in-4°; Cologne, 1643, in-4°; Rome, 1654, in-fol. : cet ouvrage contient beaucoup de choses qui nous font sourire aujourd'hui, telles que les airs qu'il faut jouer pour guérir de la morsure de la tarentule; — *Lingua Ægyptiaca restituta*; Rome, 1643: cet ouvrage, devenu rare, fut le premier, dit Champollion, qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue copte. Il est divisé en trois parties : *Sectio I, grammaticas diversorum authorum continens, videlicet Elsamendi, Aben-Katen Keisar, Abulfragi-Eben-Assel, Aben Dahiri; Sectio II, Scala magna, hoc est nomenclator ægyptiaco-arabicus cum interpretatione latina; Sectio III, Scala electa, hoc est lexicon ægyptiaco-arabicum cum interpretatione latina*; ce livre contient un dictionnaire et une grammaire coptes, qui, rapportés d'Égypte par Pietro della Valle, étaient venus en la possession de Peiresc, qui les avait communiqués à Kircher; — *Ars magna Lucis et Umbræ in mundo*; Rome, 1645 et 1646, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol. : cet ouvrage renferme la description de plusieurs inventions ingénieuses, plus intéressantes il est vrai qu'utiles; l'une de ces inventions, celle de la lanterne magique, a été contestée à Kircher, sans raisons bien plausibles; — *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in X libros digesta, qua admirandæ consoni et dissoni vires effectusque ad singulares usus tum in omni pæne facultate, tum potissimum in philologia, mathematica, physica, mechanica, medicina, politica, metaphysica, theologia, demonstrantur*; Rome, 1650, 2 vol., in-fol.; Amsterdam, 1662, in-fol. : cet ouvrage, dont Carion a donné une traduction allemande, et A. Kirsch un extrait, sous le titre de *Kircherus Germaniæ redonatus.... Artis magnæ de consono et dissono ars minor*, Halle (en Souabe), 1662, in-8°, a été critiqué d'une manière acerbe et injuste par Meibom, dans la préface de ses *Musici veteres*; — *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova obelisci hieroglyphici, quem erexit Innocentius X Pontifex Max.; in quo varia ægyptiacæ, chaldaicæ, græcanicæ antiquitatis monumenta, veterum tandem theologia, hieroglyphicis involuta symbolis, in lucem asseritur*; Rome, 1650, in-fol. Kircher était tellement persuadé d'avoir découvert le sens des hiéroglyphes, qu'il n'hésista pas à faire restaurer les inscriptions à plusieurs endroits entièrement effacées de cet obélisque de la place Navone; — *Œdipus ægyptiacus, hoc est universalis doctrinæ hieroglyphicæ instauratio*; Rome, 1652-1655, 3 vol. in-fol., dont le second a paru en deux tomes séparés. Le tome Ier contient : *Synopsis tomi primi; chorographia Ægypti, dynastiæ, politica theogonia; origo idolatriæ ægyptiacæ ejusdemque ad Græcos, Hebreos, Romanos, Indos, aliosque populos propagatio*. Le tome II, intitulé : *Gymnasium hieroglyphicum, in duodecim classes distributum, in quibus Encyclopædia Ægyptiorum cæterorumque Orientalium recondita sapientia hucusque perdita instauratur*, est divisé en douze chapitres ou *classes* : I *Symbolica, universam symbolicæ institutionis rationem explicat*; II *Grammatica primævam characterum institutionem, uti et artium scientiarumque prima fundamenta pertractat... de variis quoque post diluvium inscriptionibus in deserto Sin superstitibus*; III *Sphynx mystagoga, mystica Zoroastri, Orphei, Trismegisti, Pythagoræ Phœnicum quoque, Chaldæorum, Græcorumque philosophorum et poetarum abstrusa pronuntiata ad mentem Ægyptiorum explicat*; IV *Cabalica, Hebræorum cabalam pertractat*; V *Cabala sarracenica*; VI *Systematica mundorum ex mente Chaldæorum, Syrorum, Arabum, Ægyptiorumque*; VII *Mathematica hieroglyphica*; VIII *Mechanica*; IX *Iatrica hieroglyphica*; X *Chimica*; XI *Magia hieroglyphica*; XII *Theologia hieroglyphica*. Le tome III, enfin, contient l'explication des inscriptions trouvées sur les principaux obélisques alors connus, plus des détails sur les momies et sur les idoles égyptiennes. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches, a cessé de faire autorité sur ces matières; on ne le consulte plus que comme curiosité.

Kircher, en effet, s'est efforcé de retrouver dans tous les hiéroglyphes les doctrines des prêtres égyptiens, sur lesquelles les auteurs grecs et romains lui fournissaient quelques détails; et c'est en partant de cette hypothèse, entièrement gratuite, qu'il a procédé à l'interprétation de ces caractères, interprétation qui n'est en résumé qu'un tour de force, qu'un jeu d'esprit ingénieux, remplissant trois volumes in-folio; — *Itinerarium exstaticum, quo opificium, id est cœlestis expansi, siderum natura, vires, proprietates ab infimo telluris globo usque ad ultima mundi confinia, nova hypothesi exponitur;* Rome, 1656, in-4°; Wurtzbourg, 1660, in-4°; cette édition, donnée par P. Schott, contient aussi l'ouvrage suivant : *Iter exstaticum secundum, qui et mundi subterranei prodromus dicitur; quo geocosmi opificium, sive terrestris globi structura, una cum abditis in ea constitutis arcanioribus naturæ reconditoriis, per ficti raptus integumentum exponitur;* Rome, 1657, in-4°; — *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ pestis dicitur;* Rome, 1658, in-4°; Leipzig, 1659, in-12; ibid., 1674, in-4°; traduit en allemand, Augsbourg, 1680, et en flamand, Amsterdam, 1669, in-12; — *Diatribe de prodigiosis crucibus, quæ tam supra vestes hominum quam res alias non pridem post ultimum incendium Vesuvii comparuerunt;* Rome, 1661, in-8°; cet opuscule, qui est devenu rare, se trouve réimprimé à la suite des *Joco-seria* du P. Schott; — *Polygraphia seu artificium linguarum, quo cum omnibus mundi populis poterit quis respondere;* Rome, 1663, in-fol.; Amsterdam, 1680, in-fol. : la première partie de cet ouvrage curieux contient un projet d'écriture universelle, d'après les idées de Becher, exécuté sur cinq langues : le latin, l'italien, le français, l'espagnol et l'allemand, au moyen d'un dictionnaire où les mots de ces idiomes qui expriment la même notion reçoivent un seul et même numéro. La seconde partie renferme un traité de sténographie, et la troisième une instruction pour écrire en chiffres et pour les lire; — *Mundus subterraneus, quo subterrestris mundi opificium, universæ denique naturæ divitiæ abditorum effectuum causæ demonstrantur;* Amsterdam, 1665, 1668 et 1678, 2 vol. in-fol.; traduit en hollandais, Amsterdam, 1682, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage contient la relation d'un grand nombre de faits fabuleux ou controuvés, tels que des récits sur les géants, les dragons et autres animaux chimériques. L'auteur y annonce aussi qu'il possède le secret de faire revivre dans leur forme primitive les cendres d'une plante, résultat qu'il pouvait sembler obtenir au moyen de miroirs convenablement disposés. « Enfin, il fait dans son *Mundus subterraneus* une rude guerre aux alchimistes, dit M. Hoefer dans son *Histoire de la Chimie*, ce qui lui attira de nombreux ennemis parmi les adeptes : il suffit de citer Blauenstein et Clander. Dans la thèse qu'il soutient, il fait preuve d'une intelligence droite, exempte de tout préjugé. Il s'exprime avec beaucoup de verve, et dans un langage parfois très-caustique. » Le chapitre du *Mundus subterraneus* concernant la transmutation des métaux a été réimprimé dans la *Bibliotheca Chemica* de Manget; — *Historia Eustochio-Mariana, qua admiranda D. Eustachii sociorumque vita inquiritur;* Rome, 1665, in-4°; — *Arithmetologia, sive de abditis numerorum mysteriis, qua abditæ numerorum proprietates demonstrantur, fontes superstitionum in amuletorum fabrica aperiuntur, et post Cabalistarum, Arabum gnosticorum aliorumque magicas impietates detectas, vera et licita numerorum mystica significatio ostenditur;* Rome, 1665, in-4°; — *Ad Alexandrum VII, Pont. Max., Obelisci ægyptiaci nuper effossi interpretatio hieroglyphica;* Rome, 1666, in-fol.; — *China monumentis, qua sacris qua profanis, illustrata;* Rome, in-fol.; Amsterdam, 1667, in-fol.; Anvers, 1667, in-fol.; traduit en français par d'Alquié, Amsterdam, 1670, in-fol.; en hollandais par Glazeruaker, ibid., 1618, in-fol. : cet ouvrage, entaché de nombreuses inexactitudes, a fait le premier connaître en Europe la célèbre inscription Si'an-Fou, attestant la prédication de l'Évangile en Chine au septième siècle par des missionnaires nestoriens; on y trouve aussi gravés pour la première fois les caractères sanscrits; — *Magneticum naturæ Regnum, sive disceptatio physiologica de triplici in natura rerum magnete;* Rome, 1667, in-4°; Amsterdam, in-12, sans date. Kircher explique dans ce livre tous les phénomènes de la physique et de l'histoire naturelle d'après le seul et unique principe de l'attraction et de la répulsion; cette hypothèse est aujourd'hui soutenue, on le sait, par les nombreux partisans des théories électro-dynamiques; — *Ars magna sciendi, in XII libros digesta, qua nova et universali methodo de omni re proposita plurimis et prope infinitis rationibus disputari, omniumque summaria quædam cognitio comparari potest;* Amsterdam, 1669, in-fol. : cet ouvrage provoqua plusieurs écrits de Kuhlmann (*voy.* ce nom), qui, ainsi que la réponse de Kircher, se trouvent recueillis dans les *Kircheriana de arte magna sciendi;* Londres, 1681, in-8°; — *Latium, id est nova et paralella, Latii, tum veteris tum novi, descriptio*; Rome, 1669, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol. : les erreurs qui se trouvent dans ce livre ont été relevées par Fabretti, dans le tome III des *Dissertationes in academia Cortonensi recensitæ;* — *Principis christiani Archetypon politicon, sive sapientia regnatrix, ex antiquo numismate Honorati Joannii, Caroli V aulici, symbolicis obvelata integumentis, evoluta;* Amsterdam, 1669 et 1672, in-4° : ce livre a pour second titre : *Splendor*

KIPPING (*Henri*), archéologue et publiciste allemand, né à Rostock, vers 1623, mort le 16 février 1678. Il fit ses études dans sa ville natale, et y obtint le grade de maître en philosophie. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, il fut emmené de force par un parti de soldats suédois et contraint de s'enrôler parmi eux. Peu de temps après il fut mis en faction devant l'hôtel du conseiller d'État Erskein; pour prendre patience, il se mit à lire un volume de Stace. Erskein, qui vint à passer par hasard, lui demanda quel livre il tenait à la main, et fut très-étonné en apprenant que c'était un poëte latin. Enchanté des réponses de Kipping, qu'il interrogeait sur la littérature, il le racheta du service, lui confia d'abord sa bibliothèque, et le fit bientôt après nommer co-recteur du gymnase suédois de Brême. On a de Kipping : *Recensus Historiæ universalis*; Brême, 1661 et 1665, in-4°; — *Auctuarium ad Joh. Pappi Epitomen historiæ Ecclesiasticæ*; Francfort, 1661, in-8°; — *Recensus Antiquitatum Romanarum*; Brême, 1661, 1664, 1668, 1674, 1679, in-8°; Franeker, 1685 et 1695, in-8°; une nouvelle édition, revue et augmentée, de cet ouvrage, qui est le plus important de ceux publiés par Kipping, parut à Leyde, 1713, in-8°; l'auteur avait rédigé une seconde partie complémentaire de ce traité; elle resta en manuscrit, et fut perdue après la mort de Kipping; — *Exercitationes de Scriptura Sacra*; Francfort, 1665, in-4°; Brême, 1667, in-12; — *Exercitationes de Creationis Operibus*; Brême, 1665, in-12 : Francfort, 1672, in-4°; — *Institutiones Politicæ*; Brême, 1667, in-4°; — *Animadversiones in axiomata gallicana*; Brême, 1668, in-12 : écrit dirigé contre l'ouvrage d'Aubery : *Des justes Prétentions du roi sur l'Empire*; — *Bustum Jorristicum*; Brême, 1668, in-12; — *Institutiones Ethicæ*; Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Physicæ*; Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Politicæ, Pneumaticæ et De Creatione*; Brême, 1672, in-8°; réimprimé avec un traité *De Dialectica et Metaphysica*, Francfort, 1674, in-8°; — *Methodus nova Juris Publici*; Brême, 1672, in-12. Kipping a encore écrit trois dissertations : *De Lingua Primæva*; — *De Lingua Hellenistica* et *De Characteribus Novis*; elles ont été recueillies dans les *Analecta* de Crellius.

E. G.

Harvigorsth, *Vita Kippingi* (en tête de l'édition des *Antiquitates* de Kipping donnée à Leyde, en 1712. — *Neuer Büchersaal*, XXVI, p. 182. — *Acta Eruditorum*, t. V, Supplement, p. 518. — Burchard et Mencken, *Biblioth. Doctorum militum*, p. 260. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 85. — Moser, *Biblioth. Juris Publici*, t. II, p. 689.

KIPPIS (*André*), controversiste et biographe anglais, né à Nottingham, le 28 mars 1725, mort le 8 octobre 1795. Il reçut son éducation, sous le docteur Doddridge, à Northampton, et devint en 1746 ministre d'une congrégation de dissidents à Boston, dans le comté de Lincoln. En 1753 il succéda en la même qualité au docteur Hughes à Westminster. Cette position le mit en rapport avec les membres les plus importants de la secte des dissidents, et il fut nommé professeur à l'Académie fondée à Londres par William Coward. En 1767 l'université d'Édimbourg lui conféra le grade de docteur en théologie. En 1778 il fut reçu membre de la Société des Antiquaires, et l'année suivante il entra dans la Société royale. Lorsque l'académie de Coward cessa d'exister, Kippis passa à l'institution d'Hackney, établie pour l'instruction des ministres dissidents; mais il en sortit au bout de quelques années pour se consacrer entièrement à ses travaux littéraires. Il était un des principaux rédacteurs du *Monthly Review* a une époque où cette revue occupait la première place parmi les publications périodiques. Il prit aussi une part active à la fondation du *New Annual Register*. Kippis a écrit plusieurs ouvrages pour soutenir les droits des dissidents ou sur des sujets d'un intérêt passager. Nous ne citerons que les deux plus importants, savoir : *A Vindication of the protestant dissenting Ministers, with regard to their late application to parliament*; 1772, in-8°; — *Considerations on the provisional Treaty with America and the preliminary Articles of peace with France and Spain*; 1782, in-8°. Son œuvre la plus connue, celle qui fera vivre son nom, est sa seconde édition de la *Biographia Britannica*, avec un grand nombre de *Vies* non contenues dans la première édition. Malgré de bons collaborateurs, Kippis ne put achever cette vaste entreprise. Cinq grands vol. in-fol. parurent de 1778-1789, et conduisirent l'œuvre jusqu'au mot *Fastolf*. Le sixième volume était préparé et même en partie imprimé, lorsque la mort de l'auteur en arrêta la publication. Kippis est l'auteur de beaucoup de biographies ajoutées dans cette seconde édition, entre autres de celle du capitaine Cook, qui a été imprimée séparément.

Kippis a donné une édition des *Œuvres de Nathaniel Lardner*, précédée d'une *Vie* de ce théologien distingué, et une collection en deux volumes des leçons de morale et de théologie de son professeur Doddridge.

Z.

Rees *Cyclopædia*. — Aikin, *General Biography*.

KIRBY (*John-Josué*), dessinateur anglais, né en 1716, à Parham (comté de Suffolk), mort le 20 juin 1774, à Kew. Fils d'un maître d'école connu par un manuel de voyage intitulé : *The Suffolk Traveller*, il attira d'abord l'attention publique par une série de dessins ayant pour but l'illustration des monuments et antiquités de sa province. L'excellent traité qu'il publia sur la perspective, et qu'il intitula *Brook Taylor's Method of Perspective made easy*, 1754, in-4°, 3[e] édit., 1768, gr. in-folio, le fit admettre à la Société royale de Londres ainsi qu'à celle des Antiquaires. A quelque temps de là, il obtint, par la protection de lord Bute, la place de professeur de dessin de la reine Charlotte,

place qu'il échangea contre celle de directeur des travaux du palais de Kew. On a encore de lui : *The Perspective of Architecture;* 1761, 2 vol. gr. in-fol., fig., impr. aux frais du roi; — *Map of Suffolk;* 1766; — *Description of the Architectonic Sector;* 1768, in-folio. P. L—Y.

Nichols, *Biograph. Anecdotes of Hogarth.* — *Mrs Trimmer's Life*, 2 vol. in-8°. — Chalmers, *General Dictionary.*

KIRBY (*William*), naturaliste anglais, neveu du précédent, né le 19 septembre 1759, à Witnesham, mort le 4 juillet 1850, à Ipswich. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra dans les ordres, et obtint un bénéfice dans le comté de Suffolk. Son goût pour la botanique le fit admettre à la *Linnæan Society*, fondée en 1788 par sir J.-E. Smith, et dont le recueil inséra de lui divers mémoires sur *Trois nouvelles espèces d'Hirondelles* (1793), les *Insectes parasites du Blé* (1795), la *Tipula Tritici*, les *Hyménoptères*, et surtout l'espèce d'insectes parasites des abeilles, auxquels il donna le nom de *Strepsiptera*. Son principal ouvrage, *Introduction to Entomology*, Londres, 1815-1826, 4 vol. in-8°, fig., fut entrepris et publié par lui de concert avec M. Spence; écrit en forme de lettres, il devint rapidement populaire, et passa en peu d'années par un grand nombre de réimpressions. Observateur plutôt que savant, le docteur Kirby jouit durant sa longue existence d'une influence considérable, qu'il mit toujours au service du progrès et de la vulgarisation des sciences. Il appartenait, comme membre effectif ou honoraire, à la Société royale de Londres (1818), à la Société Géologique (1807), à la Société Entomologique et à plusieurs académies des États-Unis ou du continent. On a encore de lui : *Monographia Apum Angliæ, or an attempt to divide into the natural genera and families such species of the Linnæan genus apis as have been discovered in England;* Ipswich, 1802, 2 vol., fig.; — *A Description of several new Species of Insects collected in New Holland by Robert Brown* (*Linn. Transactions*, t. XII); — *An account of the Animals seen by the late northern expedition whilst within the Arctic Circle;* Londres, 1821, in-4°, supplément au *Voyage de Découvertes* du capitaine Parry; — *Habits and Instincts of Animals;* ibid., 1830 : ouvrage assez faible, qui fait partie de la collection des *Traités* Bridgewater; — la partie des *Insectes* dans la *Fauna Boreali-Americana;* Norwich, 1837, in-4°.

P. L—Y.

J. Freeman, *Life of W. Kirby*, 1852, in-8°.

KIRCH (*Godefroi*), astronome allemand, né à Guben, dans la Lusace, le 18 décembre 1639, mort le 25 juillet 1710. Son père, qui était tailleur, alla se retirer en Pologne pour éviter les malheurs de la guerre; mais pendant le voyage un parti de soldats le dépouilla de tout son avoir. Le jeune Kirch, qui avait commencé à s'occuper de mathématiques et d'astronomie, ne put ainsi achever ses études qu'à force de labeurs et de privations. Après avoir passé quelque temps auprès d'Hévélius en qualité d'aide, il alla s'établir à Lobenstein, et se mit à publier dès 1667 des calendriers, que le public rechercha bientôt avec faveur, à cause de leur exactitude. En 1676 il se rendit à Leipzig, et il y travailla assidûment malgré son état maladif à divers ouvrages usuels d'astronomie, afin de procurer du pain à sa nombreuse famille. Quelques-uns de ses amis, voyant sa position précaire, lui firent avoir à son insu une bourse de l'université; mais Kirch la refusa, ne voulant pas, disait-il, l'enlever aux pauvres étudiants, auxquels elle appartenait de droit. En 1692 il retourna dans sa ville natale, et il y épousa en secondes noces la fille d'un pasteur, laquelle lui devint d'un grand secours pour ses observations astronomiques (*voy. Marie-Marguerite* KIRCH). Huit ans après il fut appelé à Berlin en qualité de membre de la nouvelle Académie des Sciences de cette ville et de directeur de l'Observatoire. On a de lui : *Brevis Meditatio de novo Cometa et igneo Globo qui anno* 1676 *in Italia visus est; nuperrima eclipsis Martis proxime futura eclipsis Saturni ;* Leipzig, 1677, in-4° : écrit en allemand; — *Wunderstern am Halse des Wallfisches* (L'étoile variable du Cou de la Baleine); Leipzig, 1678, in-4°; — *Neue Himmelszeitung, sive novus nuncius sidereus de cometa anni* 1680; Nuremberg, 1681, in-4°; c'est Kirch qui avait le premier aperçu la comète de 1680; — *Ephemeridum motuum cœlestium Annus primus et secundus, nempe anni* 1681 *et* 1682, *ex tabulis Rudolphinis supputatorum, cum Ed. Halleji catalogo stellarum australium ;* Leipzig, 1681, in-4° : ces éphémerides furent continuées jusqu'en 1702; — *Eilfertiger Bericht vom neuen Kometen* (Relation succincte de la nouvelle Comète); Nuremberg et Leipzig, 1682, in-4°; — *Kurtzer Bericht von einem neuen Kometen* (Brève Relation d'une nouvelle Comète); Leipzig, 1683, in-4°; — *Calendarium christianum, judaicum et turcicum;* Nuremberg, 1685, in-4° : écrit en allemand, cet almanach continua à paraître tous les ans à Nuremberg jusqu'en 1728, année depuis laquelle il fut publié à Berlin par Christfried Kirch jusqu'en 1756. Kirch a encore inséré de nombreuses *Observations* dans les *Acta Eruditorum*, dans les *Miscellanea Berolinensia* et dans les *Philosophical Transactions* (n° 342 et 343). L'autographe de ses observations manuscrites depuis 1677 jusqu'à sa mort se trouve au dépôt de la Marine à Paris, où l'on conserve aussi un volume de ses lettres. (*Voy.* LALANDE, *Bibliographie Astronomique*, p. 287.) E. G.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 518.

KIRCH (*Marie-Marguerite*), astronome allemande, née le 25 février 1670, à Panitzsch, dans la haute Lusace, morte à Berlin, le 29 décem-

bre 1720. Fille d'un pasteur protestant, du nom de Winckelmann, elle eut occasion d'apprendre de bonne heure les éléments de l'astronomie, qui lui étaient enseignés par un paysan de Sommerfeld, Christophe-Arnold (*voy.* ce nom), amateur épris pour cette science. Observer et calculer les mouvements des astres devint chez elle une passion, qui lui fit en 1692 préférer à tous les autres partis comme époux l'astronome Godefroid Kirch, veuf, peu fortuné et âgé de cinquante-trois ans. Son mari trouva en elle une aide précieuse pour ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle fit d'abord des almanachs à l'usage de plusieurs villes; en 1712, elle alla habiter la maison du baron Krosick, qui possédait à Berlin un très-bel observatoire. Son protecteur étant venu à mourir deux ans après, elle se rendit à Dantzig, où elle espérait pouvoir tirer parti de ses connaissances; mais son espoir fut entièrement trompé. En 1716 le czar Pierre le Grand lui offrit une position à l'observatoire de Moscou, qu'elle n'accepta pas, préférant aller rejoindre son fils, Christfried Kirch (*voy.* ce nom), qui venait d'être nommé directeur de l'observatoire de Berlin. C'est dans cette ville qu'elle passa les dernières années de sa vie, ne pouvant plus faire d'observations astronomiques qu'en cachette, parce que diverses personnes, à l'avis desquelles elle dut se ranger, regardaient ce genre d'occupation comme ne convenant pas à une femme. Elle a publié : *Von der Conjunction der Sonne, des Saturni und der Venus* (Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus); 1709 : opuscule écrit à l'occasion de la réunion des rois de Pologne, de Prusse et de Danemark. Mme Kirch, sans croire à l'astrologie, s'en occupait parfois, pour répondre aux personnes qui venaient la consulter; — *Præparatio ad oppositionem magnam, sive notabilis cœli facies anni* 1712, *quam anno* 1713 *excipit oppositio triplex Saturni et Jovis;* Cologne sur la Sprée, 1712, in-4° : écrit en allemand. Mme Kirch a aussi fait paraître plusieurs almanachs; enfin, elle a pris ainsi que ses filles une part active à la rédaction des *Ephemerides* publiées par son mari. E. G.

Vignoles, *Éloge de Mme Kirch* (*Bibliothèque Germanique*, t. III, p. 183). — *Gelehrte Zeitung*, année 1722, p. 644. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*.

KIRCH (*Christfried*), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben, le 24 décembre 1694, mort à Berlin, le 9 mars 1740. Pendant qu'il faisait ses études au collége Joachim à Berlin, il apprit en même temps, sous la direction de son père, les principes fondamentaux de l'astronomie, science dont il alla continuer l'étude d'abord à Leipzig et ensuite à Dantzig, où il avait rejoint sa mère en 1715. Reçu dans la famille d'Hévélius, il eut occasion de consulter les manuscrits de ce célèbre astronome. En 1716, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, appelé à Berlin, pour faire partie de l'Académie des Sciences et pour y occuper les fonctions d'observateur, remplies autrefois par son père. Nommé en 1723 membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, il reçut en 1735 l'offre d'une position très-avantageuse à Saint-Pétersbourg; mais les appointements ayant été augmentés par l'Académie de Berlin, il préféra rester dans cette ville; il y vivait en parfaite intelligence avec ses trois sœurs, dont deux l'aidaient dans ses observations astronomiques. Ses nombreux travaux, ainsi qu'une certaine difficulté à parler lui faisaient éviter les réunions du monde; mais il s'entretenait volontiers avec quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer Bayer et Jos. Delisle. On a de lui : *Ephemerides*, pour les années 1714, 1715 et 1716; il y fait part de plusieurs observations de sa mère; — *Transitus Mercurii ad Solem ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii ex variis tabulis supputatus;* Berlin, 1719, in-4°; — *Merckwürdige Himmelsbegebenheiten des* 1726 *Jahrs* (Phénomènes célestes remarquables pendant l'année 1726); Berlin, 1725, in-4°; — *Observationes Astronomicæ selectiores in observatorio Berolinensi habitæ, quibus adjectæ sunt annotationes quædam et animadversiones geographicæ et chronologicæ;* Berlin, 1730, in-4°; on y trouve, entre autres, des éclaircissements sur la chronologie des Tartares et des Mongols, restée jusque alors assez obscure. Kirch a consigné ses observations dans les *Philosophical Transactions*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, et surtout dans les *Miscellanea Berolinensia;* dans le tome V de la *Bibliothèque germanique* se trouve une dissertation de lui intitulée : *De Eclipsi solis quæ a Sinis anno VII Quangvuti notata est et Christo in crucem acto facta esse creditur;* l'auteur cherche à y établir que les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ n'ont aucun rapport avec une éclipse de soleil observée en Chine environ à la même époque. E. G.

Vignoles, *Éloge de Chr. Kirch*, dans le *Journal Litteraire de l'Allemagne*, t. I, partie II, p. 300. — Chaufepie, *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Kiefeker, *Bibl. Eruditorum præcocium*. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KIRCHBERG (Le comte *Conrad* DE), poëte allemand du treizième siècle. Le nom de Kirchberg est commun à plusieurs nobles maisons des diverses provinces de l'Allemagne. Mais, à en juger par les armoiries qui dans le manuscrit Manesse accompagnent le portrait et les poésies de notre minnesinger, il a dû appartenir à une famille souabe dont le fief était situé aux environs d'Ulm. Les archives de cette ville nous offrent une Charte de 1255 où se trouve mentionné un Conrad, comte de Kirchberg, qui est, selon toute apparence, le même que celui dont nous nous occupons ici. Il nous a laissé six chansons dont l'amour est l'unique sujet, et où l'on trouve une curieuse imitation des dispo-

tions métriques employées par les troubadours.
A. P.

Hagen, *Minnesinger*, III vol. — B. J. Docen, *Museum für altdeutsche lit. und Kunst.*, I vol.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*, baron de LIBIESTORF), publiciste suisse, né le 13 janvier 1739, à Berne, mort en 1800. Appartenant à une ancienne famille, il entra de bonne heure au service militaire, et commanda un détachement de la garnison de Maëstricht; il consacra au milieu des camps une partie de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, et entretint des relations avec Daniel Bernoulli, J.-J. Rousseau, le mystique Eckartshausen, Zimmermann, Saint-Martin, etc. De retour dans son pays, il fut l'un des fondateurs de la Société Économique et physique de Berne, qui le chargea de faire les premières expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans l'engrais des prairies artificielles. Nommé membre du conseil souverain de Berne en 1775, il occupa aussi pendant six ans la charge de bailli de Gottstadt, près de Bienne. Ardent spiritualiste, il s'éleva avec force contre les *illuminants* ou *éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolai, et contribua à la rédaction des mémoires qui décidèrent les gouvernements de Prusse et d'Autriche à arrêter par des mesures rigoureuses les progrès de ces dangereux sectaires. On a de lui : *Histoire de la Vertu helvétique;* Bâle, 1765, in-8° : discours dont le thème est un acte de générosité des habitants de Soleure au quatorzième siècle. Il a aussi travaillé à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm, pour les idées duquel il avait puisé, dans le commerce de Saint-Martin, une religieuse admiration.
P. L—Y.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains.*

KIRCHER (*Athanase*), célèbre jésuite et polygraphe allemand, né le 2 mai 1602, à Geyssen, près de Fulda, mort à Rome, le 28 novembre 1680. Il reçut de son père, bailli à Haselstein, les premiers éléments de son instruction, et fut envoyé ensuite au collége des jésuites à Fulda. En octobre 1618 il entra, à Paderborn, comme novice dans la société. Tout en recommençant sur de nouvelles bases ses études de belles-lettres, il s'appliqua à la physique, à l'histoire naturelle et à creuser les questions élevées des sciences du calcul. Après la dispersion du collége de Paderborn, il se rendit successivement dans les maisons que son ordre possédait à Munster et à Cologne, et il y continua à s'initier avec ardeur aux diverses branches des connaissances humaines. Il enseigna quelque temps le grec à Coblentz, et il séjourna ensuite à Mayence et à Spire. Le hasard lui fit tomber dans les mains, lorsqu'il habitait cette dernière ville, un ouvrage écrit au sujet de l'obélisque élevé à Rome par Sixte-Quint; c'est depuis ce moment que Kircher se mit à déchiffrer les hiéroglyphes. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'université de Wurtzbourg, il quitta cette ville en 1631, craignant d'éprouver des mauvais traitements de la part des soldats de Gustave-Adolphe, qui s'avançaient sur Wurtzbourg. Deux ans après il obtint la permission de se retirer à Avignon dans la maison de son ordre, afin d'y continuer, dans le repos, ses recherches sur divers sujets d'érudition et de science. Nommé en 1635 professeur de mathématiques à Vienne, il s'embarqua à Marseille pour gagner l'Italie et se rendre de là à sa destination. Après une violente tempête, il aborda à Civita-Vecchia, loin de l'endroit où il avait voulu débarquer, et passa à Rome. Sur ces entrefaites, le célèbre Peiresc, avec lequel il s'était lié intimement à Avignon, l'avait recommandé au cardinal Barberini. Dès son arrivée à Rome, Kircher fut chargé d'enseigner les mathématiques au collége romain, emploi qu'il occupa pendant huit ans; enfin, il obtint l'autorisation de se consacrer entièrement aux patientes investigations qui l'occupèrent pendant le reste de sa vie.

Si Kircher a quelquefois avancé des faits inexacts, il faut l'attribuer moins à un manque de bonne foi qu'à ce que, se fiant trop à sa mémoire, du reste prodigieuse, il n'avait pas cru avoir besoin de vérifier ce que son imagination lui présentait comme certain. Ce manque de réflexion le rendit la victime de quelques plaisants, qui s'amusaient à le mystifier (1). Quoi qu'il en soit, Kircher consuma toute sa vie à faire avancer les sciences et à en répandre le goût, et quelques-uns de ses travaux ont plusieurs fois produit les plus heureux résultats. Kircher est un des premiers qui se soient occupés de former des cabinets d'histoire naturelle et d'instruments de physique. La belle collection de ce genre qu'il était parvenu à réunir, et qui contenait aussi beaucoup d'objets d'antiquité, existe encore en grande partie au collége romain (2). Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Ars Magnesia, hoc est disquisitio bipartita, empirica et physico-mathematica de natura magnetis;* Wurtzbourg, 1631, in-4°; — *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis;* Avignon, 1635, in-4°. Montucla remarque que Kircher paraissait avoir ignoré que le P. Schonberger avait déjà publié un ouvrage sur ce sujet; — *Prodromus Coptus, in*

(1) Un certain André Muller barbouilla sur un parchemin des caractères bizarres de son invention, et l'envoya à Kircher en lui mandant que ce pouvait bien être là de l'écriture égyptienne. Kircher répondit qu'en effet c'étaient des hiéroglyphes, et il en donna sur-le-champ une traduction complète.

(2) On en a donné les descriptions suivante : *Romani collegii Musæum celeberrimum a Kirchero instructum exponit Georgius a Sepibus;* Amsterdam, 1678, in-fol.; — *Musæum Kircherianum, descriptum a Ph. Buonanni*, Rome, 1709, in-fol.; une nouvelle édition, disposée dans un autre ordre, fut publiée par Battara, Rome, 1773-1782, 2 vol. in-fol; les médailles de ce musée ont été décrites par le P. Contucci.

bre 1720. Fille d'un pasteur protestant, du nom de Winckelmann, elle eut occasion d'apprendre de bonne heure les éléments de l'astronomie, qui lui étaient enseignés par un paysan de Sommerfeld, Christophe-Arnold (*voy.* ce nom), amateur épris pour cette science. Observer et calculer les mouvements des astres devint chez elle une passion, qui lui fit en 1692 préférer à tous les autres partis comme époux l'astronome Godefroid Kirch, veuf, peu fortuné et âgé de cinquante-trois ans. Son mari trouva en elle une aide précieuse pour ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle fit d'abord des almanachs à l'usage de plusieurs villes; en 1712, elle alla habiter la maison du baron Krosick, qui possédait à Berlin un très-bel observatoire. Son protecteur étant venu à mourir deux ans après, elle se rendit à Dantzig, où elle espérait pouvoir tirer parti de ses connaissances; mais son espoir fut entièrement trompé. En 1716 le czar Pierre le Grand lui offrit une position à l'observatoire de Moscou, qu'elle n'accepta pas, préférant aller rejoindre son fils, Christfried Kirch (*voy.* ce nom), qui venait d'être nommé directeur de l'observatoire de Berlin. C'est dans cette ville qu'elle passa les dernières années de sa vie, ne pouvant plus faire d'observations astronomiques qu'en cachette, parce que diverses personnes, à l'avis desquelles elle dut se ranger, regardaient ce genre d'occupation comme ne convenant pas à une femme. Elle a publié : *Von der Conjunction der Sonne, des Saturni und der Venus* (Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus); 1709 : opuscule écrit à l'occasion de la réunion des rois de Pologne, de Prusse et de Danemark. Mme Kirch, sans croire à l'astrologie, s'en occupait parfois, pour répondre aux personnes qui venaient la consulter; — *Præparatio ad oppositionem magnam, sive notabilis cœli facies anni* 1712, *quam anno* 1713 *excipit oppositio triplex Saturni et Jovis;* Cologne sur la Sprée, 1712, in-4° : écrit en allemand. Mme Kirch a aussi fait paraître plusieurs almanachs; enfin, elle a pris ainsi que ses filles une part active à la rédaction des *Ephemerides* publiées par son mari. E. G.

Vignoles, *Éloge de Mme Kirch* (*Bibliothèque Germanique*, t. III, p. 185). — *Gelehrte Zeitung*, année 1722, p. 644. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*.

KIRCH (*Christfried*), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben, le 24 décembre 1694, mort à Berlin, le 9 mars 1740. Pendant qu'il faisait ses études au collége Joachim à Berlin, il apprit en même temps, sous la direction de son père, les principes fondamentaux de l'astronomie, science dont il alla continuer l'étude d'abord à Leipzig et ensuite à Dantzig, où il avait rejoint sa mère en 1715. Reçu dans la famille d'Hévélius, il eut occasion de consulter les manuscrits de ce célèbre astronome. En 1716, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, appelé à Berlin, pour faire partie de l'Académie des Sciences et pour y occuper les fonctions d'[illegible]servateur, remplies autrefois par son p[illegible] Nommé en 1723 membre correspondant de l[illegible]cadémie des Sciences de Paris, il reçut en [illegible] l'offre d'une position très-avantageuse à Sa[illegible] Pétersbourg; mais les appointements ay[illegible] été augmentés par l'Académie de Berlin, il [illegible]féra rester dans cette ville; il y vivait en [illegible]faite intelligence avec ses trois sœurs, d[illegible] deux l'aidaient dans ses observations astro[illegible]miques. Ses nombreux travaux, ainsi qu'[illegible] certaine difficulté à parler lui faisaient éviter [illegible] réunions du monde; mais il s'entretenait vol[illegible]tiers avec quelques amis intimes, parmi lesq[illegible] il faut citer Bayer et Jos. Delisle. On a de l[illegible] *Ephemerides*, pour les années 1714, 171[illegible] 1716; il y fait part de plusieurs observations [illegible] sa mère; — *Transitus Mercurii ad Sol[illegible] ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii ex va[illegible] tabulis supputatus;* Berlin, 1719, in-4°; [illegible] *Merckwürdige Himmelsbegebenheiten* [illegible] 1726 *Jahrs* (Phénomènes célestes remarqual[illegible] pendant l'année 1726); Berlin, 1725, in-4°; *Observationes Astronomicæ selectiores in* [illegible]*servatorio Berolinensi habitæ*, *quibus* [illegible]*jectæ sunt annotationes quædam et anim[illegible] versiones geographicæ et chronologicæ;* Ber[illegible] 1730, in-4°; on y trouve, entre autres, des écl[illegible]cissements sur la chronologie des Tartares [illegible] des Mongols, restée jusque alors assez obsc[illegible] Kirch a consigné ses observations dans les *P[illegible]losophical Transactions*, dans les *Mémoi[illegible] de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, et surt[illegible] dans les *Miscellanea Berolinensia;* dan[illegible] tome V de la *Bibliothèque germanique* [illegible] trouve une dissertation de lui intitulée : [illegible] *Eclipsi solis quæ a Sinis anno VII Qua[illegible] ruti notata est et Christo in crucem a[illegible] facta esse creditur;* l'auteur cherche à y [illegible]blir que les ténèbres arrivées à la mort de Jé[illegible] Christ n'ont aucun rapport avec une éclipse [illegible] soleil observée en Chine environ à la mê[illegible] époque. E. G.

Vignoles, *Éloge de Chr. Kirch*, dans le *Journal L[illegible]raire de l'Allemagne*, t. I, partie II, p. 300. — Chauf[illegible] *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Kiefeker, [illegible] *Eruditorum præcocium*. — Rotermund, *Supplemen[illegible] Jöcher*.

KIRCHBERG (Le comte *Conrad* DE), p[illegible] allemand du treizième siècle. Le nom de Kir[illegible]berg est commun à plusieurs nobles mais[illegible] des diverses provinces de l'Allemagne. Ma[illegible] en juger par les armoiries qui dans le manus[illegible] Manesse accompagnent le portrait et les poé[illegible] de notre minnesinger, il a dû appartenir à [illegible] famille souabe dont le fief était situé aux e[illegible]rons d'Ulm. Les archives de cette ville n[illegible] offrent une Charte de 1255 où se trouve m[illegible]tionné un Conrad, comte de Kirchberg, qui [illegible] selon toute apparence, le même que celui d[illegible] nous nous occupons ici. Il nous a laissé [illegible] chansons dont l'amour est l'unique sujet, et [illegible] l'on trouve une curieuse imitation des disp[illegible]

tions métriques employées par les troubadours.
A. P.

Hagen, *Minnesinger*, III vol. — B. J. Docen, *Museum für altdeutsche lit. und Kunst.*, I vol.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*, baron de LIBIESTORF), publiciste suisse, né le 13 janvier 1739, à Berne, mort en 1800. Appartenant à une ancienne famille, il entra de bonne heure au service militaire, et commanda un détachement de la garnison de Maëstricht; il consacra au milieu des camps une partie de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, et entretint des relations avec Daniel Bernoulli, J.-J. Rousseau, le mystique Eckartshausen, Zimmermann, Saint-Martin, etc. De retour dans son pays, il fut l'un des fondateurs de la Société Économique et physique de Berne, qui le chargea de faire les premières expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans l'engrais des prairies artificielles. Nommé membre du conseil souverain de Berne en 1775, il occupa aussi pendant six ans la charge de bailli de Gottstadt, près de Bienne. Ardent spiritualiste, il s'éleva avec force contre les *illuminants* ou *éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolaï, et contribua à la rédaction des mémoires qui décidèrent les gouvernements de Prusse et d'Autriche à arrêter par des mesures rigoureuses les progrès de ces dangereux sectaires. On a de lui : *Histoire de la Vertu helvétique;* Bâle, 1765, in-8° : discours dont le thème est un acte de générosité des habitants de Soleure au quatorzième siècle. Il a aussi travaillé à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm, pour les idées duquel il avait puisé, dans le commerce de Saint-Martin, une religieuse admiration.
P. L—Y.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains.*

KIRCHER (*Athanase*), célèbre jésuite et polygraphe allemand, né le 2 mai 1602, à Geyssen, près de Fulda, mort à Rome, le 28 novembre 1680. Il reçut de son père, bailli à Haselstein, les premiers éléments de son instruction, et fut envoyé ensuite au collége des jésuites à Fulda. En octobre 1618 il entra, à Paderborn, comme novice dans la société. Tout en recommençant sur de nouvelles bases ses études de belles-lettres, il s'appliqua à la physique, à l'histoire naturelle et à creuser les questions élevées des sciences du calcul. Après la dispersion du collége de Paderborn, il se rendit successivement dans les maisons que son ordre possédait à Munster et à Cologne, et il y continua à s'initier avec ardeur aux diverses branches des connaissances humaines. Il enseigna quelque temps le grec à Coblentz, et il séjourna ensuite à Mayence et à Spire. Le hasard lui fit tomber dans les mains, lorsqu'il habitait cette dernière ville, un ouvrage écrit au sujet de l'obélisque élevé à Rome par Sixte-Quint; c'est depuis ce moment que Kircher se mit à déchiffrer les hiéroglyphes. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'université de Wurtzbourg, il quitta cette ville en 1631, craignant d'éprouver des mauvais traitements de la part des soldats de Gustave-Adolphe, qui s'avançaient sur Wurtzbourg. Deux ans après il obtint la permission de se retirer à Avignon dans la maison de son ordre, afin d'y continuer, dans le repos, ses recherches sur divers sujets d'érudition et de science. Nommé en 1635 professeur de mathématiques à Vienne, il s'embarqua à Marseille pour gagner l'Italie et se rendre de là à sa destination. Après une violente tempête, il aborda à Civita-Vecchia, loin de l'endroit où il avait voulu débarquer, et passa à Rome. Sur ces entrefaites, le célèbre Peiresc, avec lequel il s'était lié intimement à Avignon, l'avait recommandé au cardinal Barberini. Dès son arrivée à Rome, Kircher fut chargé d'enseigner les mathématiques au collége romain, emploi qu'il occupa pendant huit ans; enfin, il obtint l'autorisation de se consacrer entièrement aux patientes investigations qui l'occupèrent pendant le reste de sa vie.

Si Kircher a quelquefois avancé des faits inexacts, il faut l'attribuer moins à un manque de bonne foi qu'à ce que, se fiant trop à sa mémoire, du reste prodigieuse, il n'avait pas cru avoir besoin de vérifier ce que son imagination lui présentait comme certain. Ce manque de réflexion le rendit la victime de quelques plaisants, qui s'amusaient à le mystifier (1). Quoi qu'il en soit, Kircher consuma toute sa vie à faire avancer les sciences et à en répandre le goût, et quelques-uns de ses travaux ont plusieurs fois produit les plus heureux résultats. Kircher est un des premiers qui se soient occupés de former des cabinets d'histoire naturelle et d'instruments de physique. La belle collection de ce genre qu'il était parvenu à réunir, et qui contenait aussi beaucoup d'objets d'antiquité, existe encore en grande partie au collége romain (2). Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Ars Magnesia, hoc est disquisitio bipartita, empirica et physico-mathematica de natura magnetis;* Wurtzbourg, 1631, in-4°; — *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis;* Avignon, 1635, in-4°. Montucla remarque que Kircher paraissait avoir ignoré que le P. Schonberger avait déjà publié un ouvrage sur ce sujet; — *Prodromus Coptus, in*

(1) Un certain André Muller barbouilla sur un parchemin des caractères bizarres de son invention, et l'envoya à Kircher en lui mandant que ce pouvait bien être là de l'écriture égyptienne. Kircher répondit qu'en effet c'étaient des hiéroglyphes, et il en donna sur-le-champ une traduction complète.

(2) On en a donné les descriptions suivante : *Romani collegii Musæum celeberrimum a Kirchero instructum exponit Georgius a Sepibus;* Amsterdam, 1678, in-fol.; — *Musæum Kircherianum, descriptum a Ph. Buonanni*, Rome, 1709, in-fol.; une nouvelle édition, disposée dans un autre ordre, fut publiée par Battara, Rome, 1773-1782, 2 vol. in-fol.; les médailles de ce musée ont été décrites par le P. Contucci.

quo cum linguæ coptæ origo, ætas, vicissitudo, inclinatio, tum hieroglyphicæ litteraturæ instauratio nova methodo exhibentur; Rome, 1636, in-4°. Ce livre fut un des premiers qui attirèrent l'attention des savants sur la langue copte, circonstance qui doit inspirer de l'indulgence pour les nombreuses erreurs qu'il contient; — *Specula Melitensis Encyclica, sive syntagma novum instrumentorum physico-mathematicorum*; Messine, 1638, in-12 : cet ouvrage, devenu très-rare, fut publié sous le pseudonyme de I. Salvatore Imbrolio; il a été reproduit à la suite de la *Technica curiosa* du P. Schott. On y trouve la description d'une machine nommée *Specula* par Kircher, à cause de sa ressemblance avec une guérite; elle devait servir à résoudre d'abord les principaux problèmes de la sphère et du calendrier, et ensuite à donner des réponses à des questions de médecine, d'astrologie et même de cabale. Kircher a aussi inventé un instrument, nommé pantomètre, qui devait remplacer tous ceux qu'on emploie dans la géométrie pratique (*voy.* pour les détails le *Pantometrum Kircherianum* du P. Schott). Il s'était encore ingénié à faire construire une autre machine, destinée à rendre plus faciles les diverses opérations du calcul; il la désignait sous le nom d'*Organum mathematicum*, parce qu'elle avait la forme d'un buffet d'orgue. Cette machine a été décrite par le P. Schott (*voy.* ce nom); — *Magnes, sive de arte magnetica, opus tripartitum*; Rome, 1640, in-4°; Cologne, 1643, in-4°; Rome, 1654, in-fol. : cet ouvrage contient beaucoup de choses qui nous font sourire aujourd'hui, telles que les airs qu'il faut jouer pour guérir de la morsure de la tarentule; — *Lingua Ægyptiaca restituta*; Rome, 1643 : cet ouvrage, devenu rare, fut le premier, dit Champollion, qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue copte. Il est divisé en trois parties : *Sectio I, grammaticas diversorum authorum continens, videlicet Elsamendi, Aben-Katen Keisar, Abulfragi-Eben-Assel, Aben Dahiri; Sectio II, Scala magna, hoc est nomenclator ægyptiaco-arabicus cum interpretatione latina; Sectio III, Scala electa, hoc est lexicon ægyptiaco-arabicum cum interpretatione latina*; ce livre contient un dictionnaire et une grammaire coptes, qui, rapportés d'Égypte par Pietro della Valle, étaient venus en la possession de Peiresc, qui les avait communiqués à Kircher; — *Ars magna Lucis et Umbræ in mundo*; Rome, 1645 et 1646, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol. : cet ouvrage renferme la description de plusieurs inventions ingénieuses, plus intéressantes il est vrai qu'utiles; l'une de ces inventions, celle de la lanterne magique, a été contestée à Kircher, sans raisons bien plausibles; — *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in X libros digesta, qua admirandæ consoni et dissoni vires effectusque ad singulares usus tum in omni pæne facultate, tum potissimum in philologia, mathematica, physica, mechanica, medicina, politica, metaphysica, theologia, demonstrantur*; Rome, 1650, 2 vol, in-fol.; Amsterdam, 1662, in-fol. : cet ouvrage, dont Carion a donné une traduction allemande, et A. Kirsch un extrait, sous le titre de *Kircherus Germaniæ redonatus*.... *Artis magnæ de consono et dissono ars minor*, Halle (en Souabe), 1662, in-8°, a été critiqué d'une manière acerbe et injuste par Meibom, dans la préface de ses *Musici veteres*; — *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova obelisci hieroglyphici, quem erexit Innocentius X Pontifex Max.; in quo varia ægyptiacæ, chaldaicæ, græcanicæ antiquitatis monumenta, veterum tandem theologia, hieroglyphicis involuta symbolis, in lucem asseritur*; Rome, 1650, in-fol. Kircher était tellement persuadé d'avoir découvert le sens des hiéroglyphes, qu'il n'hésita pas à faire restaurer les inscriptions à plusieurs endroits entièrement effacées de cet obélisque de la place Navone; — *Œdipus ægyptiacus, hoc est universalis doctrinæ hieroglyphicæ instauratio*; Rome, 1652-1655, 3 vol. in-fol., dont le second a paru en deux tomes séparés. Le tome Ier contient : *Synopsis tomi primi; chorographia Ægypti, dynastiæ, politica theogonia; origo idolatriæ ægyptiacæ ejusdemque ad Græcos, Hebreos, Romanos, Indos, aliosque populos propagatio*. Le tome II, intitulé : *Gymnasium hieroglyphicum, in duodecim classes distributum, in quibus Encyclopædia Ægyptiorum cæterorumque Orientalium recondita sapientia hucusque perdita instauratur*, est divisé en douze chapitres ou *classes* : I *Symbolica, universam symbolicæ institutionis rationem explicat*; II *Grammatica primævam characterum institutionem, uti et artium scientiarumque prima fundamenta pertractat... de variis quoque post diluvium inscriptionibus in deserto Sin superstitibus*; III *Sphynx mystagoga, mystica Zoroastri, Orphei, Trismegisti, Pythagoræ Phœnicum quoque, Chaldæorum, Græcorumque philosophorum et poetarum abstrusa pronuntiata ad mentem Ægyptiorum explicat*; IV *Cabalica, Hebræorum cabalam pertractat*; V *Cabala sarracenica*; VI *Systematica mundorum ex mente Chaldæorum, Syrorum, Arabum, Ægyptiorumque*; VII *Mathematica hieroglyphica*; VIII *Mechanica*; IX *Iatrica hieroglyphica*; X *Chimica*; XI *Magia hieroglyphica*; XII *Theologia hieroglyphica*. Le tome III, enfin, contient l'explication des inscriptions trouvées sur les principaux obélisques alors connus, plus des détails sur les momies et sur les idoles égyptiennes. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches, a cessé de faire autorité sur ces matières; on ne le consulte plus que comme curiosité.

Kircher, en effet, s'est efforcé de retrouver dans tous les hiéroglyples les doctrines des prêtres égyptiens, sur lesquelles les auteurs grecs et romains lui fournissaient quelques détails; et c'est en partant de cette hypothèse, entièrement gratuite, qu'il a procédé à l'interprétation de ces caractères, interpretation qui n'est en résumé qu'un tour de force, qu'un jeu d'esprit ingénieux, remplissant trois volumes in-folio; — *Itinerarium exstaticum, quo opificium, id est cœlestis expansi, siderum natura, vires, proprietates ab infimo telluris globo usque ad ultima mundi confinia, nova hypothesi exponitur;* Rome, 1656, in-4°; Wurtzbourg, 1660, in-4°; cette édition, donnée par P. Schott, contient aussi l'ouvrage suivant : *Iter exstaticum secundum, qui et mundi subterranei prodromus dicitur; quo geocosmi opificium, sive terrestris globi structura, una cum abditis in ea constitutis arcanioribus naturæ reconditoriis, per ficti raptus integumentum exponitur;* Rome, 1657, in-4°; — *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ pestis dicitur;* Rome, 1658, in-4°; Leipzig, 1659, in-12; ibid., 1674, in-4°; traduit en allemand, Augsbourg, 1680, et en flamand, Amsterdam, 1669, in-12; — *Diatribe de prodigiosis crucibus, quæ tam supra vestes hominum quam res alias non pridem post ultimum incendium Vesuvii comparuerunt;* Rome, 1661, in-8°; cet opuscule, qui est devenu rare, se trouve réimprimé à la suite des *Joco-seria* du P. Schott; — *Polygraphia seu artificium linguarum, quo cum omnibus mundi populis poterit quis respondere;* Rome, 1663, in-fol.; Amsterdam, 1680, in-fol. : la première partie de cet ouvrage curieux contient un projet d'écriture universelle, d'après les idées de Becher, exécuté sur cinq langues : le latin, l'italien, le français, l'espagnol et l'allemand, au moyen d'un dictionnaire où les mots de ces idiomes qui expriment la même notion reçoivent un seul et même numéro. La seconde partie renferme un traité de sténographie, et la troisième une instruction pour écrire en chiffres et pour les lire; — *Mundus subterraneus, quo subterrestris mundi opificium, universæ denique naturæ divitiæ abditorum effectuum causæ demonstrantur;* Amsterdam, 1665, 1668 et 1678, 2 vol. in-fol.; traduit en hollandais, Amsterdam, 1682, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage contient la relation d'un grand nombre de faits fabuleux ou controuvés, tels que des récits sur les géants, les dragons et autres animaux chimériques. L'auteur y annonce aussi qu'il possède le secret de faire revivre dans leur forme primitive les cendres d'une plante, résultat qu'il pouvait sembler obtenir au moyen de miroirs convenablement disposés. « Enfin, il fait dans son *Mundus subterraneus* une rude guerre aux alchimistes, dit M. Hoefer dans son *Histoire de la Chimie*, ce qui lui attira de nombreux ennemis parmi les adeptes : il suffit de citer Blauenstein et Clander. Dans la thèse qu'il soutient, il fait preuve d'une intelligence droite, exempte de tout préjugé. Il s'exprime avec beaucoup de verve, et dans un langage parfois très-caustique. » Le chapitre du *Mundus subterraneus* concernant la transmutation des métaux a été réimprimé dans la *Bibliotheca Chemica* de Manget; — *Historia Eustochio-Mariana, qua admiranda D. Eustachii sociorumque vita inquiritur;* Rome, 1665, in-4°; — *Arithmetologia, sive de abditis numerorum mysteriis, qua abditæ numerorum proprietates demonstrantur, fontes superstitionum in amuletorum fabrica aperiuntur, et post Cabalistarum, Arabum gnosticorum aliorumque magicas impietates detectas, vera et licita numerorum mystica significatio ostenditur;* Rome, 1665, in-4°; — *Ad Alexandrum VII, Pont. Max., Obelisci ægyptiaci nuper effossi interpretatio hieroglyphica;* Rome, 1666, in-fol.; — *China monumentis, qua sacris qua profanis, illustrata;* Rome, in-fol.; Amsterdam, 1667, in-fol.; Anvers, 1667, in-fol.; traduit en français par d'Alquié, Amsterdam, 1670, in-fol.; en hollandais par Glazeruaker, ibid., 1618, in-fol. : cet ouvrage, entaché de nombreuses inexactitudes, a fait le premier connaître en Europe la célèbre inscription Si'an-Fou, attestant la prédication de l'Évangile en Chine au septième siècle par des missionnaires nestoriens; on y trouve aussi gravés pour la première fois les caractères sanscrits; — *Magneticum naturæ Regnum, sive disceptatio physiologica de triplici in natura rerum magnete;* Rome, 1667, in-4°; Amsterdam, in-12, sans date. Kircher explique dans ce livre tous les phénomènes de la physique et de l'histoire naturelle d'après le seul et unique principe de l'attraction et de la répulsion; cette hypothèse est aujourd'hui soutenue, on le sait, par les nombreux partisans des théories électro-dynamiques; — *Ars magna sciendi, in XII libros digesta, qua nova et universali methodo de omni re proposita plurimis et prope infinitis rationibus disputari, omniumque summaria quædam cognitio comparari potest;* Amsterdam, 1669, in-fol. : cet ouvrage provoqua plusieurs écrits de Kuhlmann (*voy.* ce nom), qui, ainsi que la réponse de Kircher, se trouvent recueillis dans les *Kircheriana de arte magna sciendi;* Londres, 1681, in-8°; — *Latium, id est nova et paralella, Latii, tum veteris tum novi, descriptio*; Rome, 1669, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol. : les erreurs qui se trouvent dans ce livre ont été relevées par Fabretti, dans le tome III des *Dissertationes in academia Cortonensi recensitæ;* — *Principis christiani Archetypon politicon, sive sapientia regnatrix, ex antiquo numismate Honorati Joannii, Caroli V aulici, symbolicis obvelata integumentis, evoluta;* Amsterdam, 1669 et 1672, in-4° : ce livre a pour second titre : *Splendor*

Domus Joanniæ; — *Arca Noe in tres libros digesta, quorum* I *De rebus quæ ante diluvium*, II *De iis quæ ipso diluvio ejusque duratione*, III *Quæ post diluvium a Noemo gesta sunt*; Amsterdam, 1675, in-fol.; — *Turris Babel, sive archontologia, qua primo priscorum post diluvium hominum vita, mores, rerumque gestarum magnitudo; secundo turris fabrica civitatumque exstructio, confusio linguarum et inde gentium transmigrationes, cum principalium inde enatorum idiomatum historia, explicantur*; Amsterdam, 1679, in-fol.; — *Phonurgia nova, qua universa sonorum natura effectuumque prodigiosorum causæ enucleantur; instrumentorum acusticorum machinarumque, tum ad sonos ad remotissima spatia propagandos, tum in abditis domorum recessibus clam palamve sermocinandi modus traditur, tum denique in bellorum tumultibus singularis hujusmodi organorum usus describitur*; Campen, 1673, in-fol.; traduit en allemand par Curion, Nordlingen, 1684, in-fol.; — *Sphinx mystagoga, sive diatribe hieroglyphica, qua mumiæ ex Memphiticis pyramidum adytis erutæ exacta exhibetur interpretatio*; Rome, 1676, in-fol.; Amsterdam, 1676, in-fol.: c'est l'explication de deux enveloppes de momies, conservées au château d'Ussé en Touraine; une autre interprétation fut proposée par Court de Gébelin, dans le *Recueil d'Antiquités des Gaules* de La Sauvagère; — *Tariffa kircheriana, sive mensa pythagorica expansa*; Rome, 1679, in-8° : table de multiplication de 1 jusqu'à 100. On doit encore au P. Kircher, outre quelques opuscules d'une moindre importance : *Rituale vetus Coptitarum*, dans les *Symmicta* de Léon Allace; — *Sententia de unguento armario*, dans le *Theatrum sympatheticum* de Rattray. Kestler a donné un résumé des opinions de Kircher concernant l'histoire naturelle, sous le titre de : *Physiologia Kircheriana experimentalis*; Amsterdam, 1680, in-fol.; un ouvrage du même genre a été publié par Petrucci à Amsterdam, en 1677, in-4°, sous le titre de : *Prodromo Apologetico alli studj Chircheriani*. Kircher a encore publié plusieurs ouvrages, dont les dates et lieux d'impression ne sont pas connus; tels sont : *Magia mechanica*; — *Polypædia Biblica, sive de arcanis Scientiarum sub Biblico textu latentibus*; — *Concilium geographicum emendandæ geographiæ rationes continens*; — *Philosophia Arabum, ex arabico translata*; *varia fragmenta geometrica, astronomica et optica ex Arabibus translata*, etc. Enfin, il se proposait de faire paraître : *Ars analogica, qua de quovis proposito themate, per rerum naturalium analogismos tum expedite scribendi, tum ample dicendi materia subministratur*; — *Iter Hetruscum*; — *Geometria practica combinata*; — *Ars veterum Ægyptiorum*; — *Avicennæ tomus II, sive Abhemaali, in latinam linguam translatus*. Les lettres de Kircher se trouvent disséminées dans les recueils suivants : *Fasciculus epistolarum Kircheri, complectentium materias philosophico-mathematico-medicas*; Augsbourg, 1684, in-4° (à la page 64 de ce livre, publié par Laugenmantel, se trouve une autobiographie de Kircher); *Opera Gassendi* (t. VI, p. 413, 426, 436, 446); *Bibliotheca Lambeccii* (p. 90 de l'ancienne édition); *Reliquiæ Manuscriptorum* de Ludwig (t. V, p. 385); *Celeberrimorum virorum Epistolæ de re numismatica* de Zach. Goetz; *Historia Bibliothecæ Augustæ Wolfenbutteli* (Partie II, p. 125); *Miscellanea Philologica critica* de Fea (p. 301).

E. G.

Vita Kircheri (Autobiographie, dans le *Fasciculus Epistolarum Kircheri*, donné par Laugenmantel). — Bayle, *Dictionnaire*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVII. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 416. — De Baker, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jesus* (première série). — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 338.

KIRCHER (*Conrad*), philologue allemand, né à Augsbourg, vers la fin du seizième siècle, mort un peu après 1622. Il étudia la théologie, et devint ministre dans sa ville natale, qu'il dut quitter en 1586 pour s'être opposé à une mesure prise par le sénat d'Augsbourg, composé en majorité de catholiques. Il exerça ensuite les fonctions de pasteur successivement à Raab, à Sonnenberg en Autriche, à Donauwerth et à Jaxthausen en Franconie, où il vivait encore en 1620. On a de lui : *Concordantiæ Veteris Testamenti græcæ, ebreis vocibus respondentes, πολύχρηστοι; simul enim et Lexicon ebraico-latinum ebraico-græcum et genuina vocabulorum significatio ex septuaginta duorum interpretum translatione petita*; Francfort, 1607, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est plus guère consulté depuis l'édition entièrement refondue qu'en a donnée Trommius, quoique Gaguier (*voyez* ce nom) ait prétendu dans ses *Vindiciæ Kircherianæ* établir la supériorité du travail de Kircher. Mais à l'époque où elles parurent, les *Concordantiæ* de ce dernier furent d'un grande utilité pour l'explication de la Bible. L'auteur s'est servi de l'édition de la version des Septante donnée à Bâle en 1550 et copiée sur celle des Alde, et non de celle d'Alcala, comme l'ont prétendu beaucoup de bibliographes; on peut lui reprocher de ne pas avoir, malgré les promesses du titre de son livre, expliqué les mots grecs par leurs équivalents en hébreu, et d'avoir, au contraire, interprété les mots hébreux, qu'il classe par ordre alphabétique, d'après la version des Septante, qu'il ne rapporte pas toujours exactement. Consultez sur la valeur des *Concordantiæ* de Kircher : Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, et un article de Jean Leclerc dans le tome X de la *Bibliothèque ancienne et nouvelle*; — *De concordantiarum biblicarum maxime Veteris*

Testamenti in theologia vario ac multiplici usu; Wittemberg, 1622, in-4°. E. G.

Raupach, *Presbyterologia Austriaca*, p. 80. — Rotermund. *Supplément* à Jöcher.

KIRCHER (*Jean*), théologien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Né à Tubingue, il étudia les belles-lettres et la théologie à l'université de cette ville, et devint ministre de l'Évangile. Il se mit ensuite à voyager dans diverses parties de l'Europe. Ayant eu occasion de lire plusieurs ouvrages en faveur du catholicisme, il abjura, vers 1640, le luthéranisme, se convertit à la religion romaine, et se retira en Hongrie. On a de lui : *Ætiologia, in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succincte exponit et perspicit, doctisque omnibus et judicandi dexteritate pollentibus rite, accurate et modeste considerandas proponit*; Vienne, 1640, in-8° : cet écrit devint l'occasion de deux pamphlets protestants, dont voici les titres : *Kircherus devius, sive Hodegeticus catholicus, quo ostenditur Kircherum ivisse non qua eundum est, sed qua itur*; Strasbourg, 1641, in-12, par Dorsche, professeur de théologie à Strasbourg; — *Examen anti-Kircherianum*, Kœnigsberg, 1643, in-24, par Abr. Calovius; et *Anti-Kircherus*; Dortmund, 1654, in-4°, ouvrage écrit en allemand par Schragmüller. Un jésuite allemand, H. Wagnereck, voulant réfuter les inculpations portées par Dorsche contre Kircher, publia le *Anti-Dorsche, sive duo controversiarum religionis Cardines sacramentales*; Dillingen et Ulm, 1653, in-4° : ouvrage contre lequel Belelius écrivit son *Anti-Wagnereck*; Strasbourg, 1682, in 4°. E. G.

Bayle, *Diction.*—Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI.

KIRCHER (*Henri*), missionnaire et controversiste allemand, né à Neuss, dans le diocèse de Cologne, le 23 août 1608, mort le 29 janvier 1676. Entré à l'âge de vingt et un ans chez les jésuites, il enseigna pendant plusieurs années la philosophie et les belles-lettres dans les maisons de son ordre. Pour se dévouer à la propagation de l'Évangile, il se rendit en 1648 en Espagne, et voulut faire partie de la mission des Indes; mais, à cause de sa qualité d'étranger, les autorités espagnoles refusèrent d'agréer sa demande. Après avoir professé pendant deux ans la rhétorique au collége de Saint-Sébastien, il s'appliqua, de retour à Cologne, à la prédication surtout en langue française. Il devint en 1652 recteur du collége de Saint-Goar, et passa ensuite en Danemark pour y ramener les protestants à la foi catholique. Les privations dont il souffrit dans ce pays minèrent sa santé, et il se vit forcé en 1673 d'abandonner son œuvre et de retourner à Cologne, où il mourut trois ans après. On a de lui : *Luscinia concionum*; Cologne, 1647, in-12, recueil de sermons français; — *Pretiosum a vili, seu exterminatio doctrinæ luthericæ contra Ursinum sectarium*; Cologne, 1665, in-8°, écrit en allemand; — *Nordstern, Führer zur seligkeit* (L'Étoile polaire, conduisant au salut) : cet ouvrage de controverse religieuse, paru sous l'anonyme, fut réimprimé en 1739, in-12. E. G.

Hartzheim, *Bibl. Coloniensis*. — Sotwell, *Bibl. Societ. Jesu*.

KIRCHMAIER (*Thomas*), plus connu sous le nom de *Nao-Georgos*, traduction grecque de son nom, philologue, poëte latin et théologien allemand, né en 1511, à Hubelschweisser, près Straubingen en Bavière, mort le 29 décembre 1563. Il embrassa de bonne heure la réforme, étudia les belles-lettres et la théologie à Tubingue, devint vers 1536 pasteur à Suhla en Thuringe, et passa en 1541 avec la même qualité à Kahla. En 1544, la publication de ses *Remarques sur la première Épître de saint Jean* l'engagea dans une polémique acrimonieuse avec Melanchthon et Aquila, parce qu'il enseignait dans cet ouvrage le dogme calviniste de l'inamissibilité du salut. Cité devant le consistoire de Weimar, pour avoir à répondre de ses attaques contre l'orthodoxie luthérienne, il n'y comparut pas, et quitta Kahla. Il fut protégé contre ses ennemis par l'électeur Jean-Frédéric, et devint successivement pasteur à Kaufbeuern, à Kempten et à l'église Saint-Léonard à Stuttgard, ville qu'il fut forcé de quitter en 1558, pour avoir montré de la préférence pour les idées de Zwingle. Après un séjour à Bâle, il fut nommé, en 1560, ministre à Esslingen, où il ne resta pas longtemps à cause de ses opinions sur les sorcières, et fut enfin appelé, en 1563, comme pasteur à Wisloch dans le Palatinat; il y mourut quelques mois après.

Kirchmaier, qui connaissait à fond les langues et les littératures de l'antiquité, a laissé des poésies et des tragédies latines, ainsi que des traductions latines de plusieurs auteurs grecs, estimées de son temps. Ses écrits théologiques sont remplis d'injures et de déclamations appropriées au goût de ses contemporains. On a de lui : *Tragœdia nova, Pammachius*; Wittemberg, 1538, in-8°; — *Mercator seu Judicium, tragœdia in qua in conspectu ponuntur apostolica et papistica doctrina*; Bâle, 1540, in-8°, traduit en allemand, 1545, in-4°; traduit en français par Jean Crespin, Genève, 1558, in-8°; réimprimé plusieurs fois; — *Incendia seu Pyropolynices, tragœdia recens, nefanda quorumdam papistici gregis exponens facinora*; Wittemberg, 1541, in-8°; réimprimé dans la même année, sans nom de lieu; se trouve aussi dans les *Politica imperialia* de Goldast, p. 1112; — *Hamanus, tragœdia nova sumpta e Bibliis*; Leipzig, 1543, in-8°; se trouve aussi dans le tome II des *Dramata sacra*, publiés à Bâle, 1547, in-8°. Lors de la représentation de cette tragédie par les étudiants de Heidelberg, sur un théâtre dressé en plein air, le temps, qui était menaçant quelques moments auparavant, devint très-beau;

la pièce jouée, un orage violent éclata. Ce fait a été cité par Fabricius, pour faire voir que le ciel ne désapprouvait pas toujours les représentations théâtrales, comme l'avaient prétendu quelques théologiens protestants ; — *In primam Joannis Epistolam Annotationes ;* Francfort, 1544, in-8° ; — *De Bello Germanico, in laudem Pedionæi, ejusdem belli scriptoris, carmen ;* 1548, in-8° ; — *Epitome ecclesiasticorum Dogmatum, carmine hexametro heroico ;* — *Libri V Agriculturæ sacræ, heroico carmine descripti ;* Bâle, 1550, in-8° (*voy.* Freytag, et *Apparatus Litterarius*, t. II, p. 1008) ; — *Hierennias, tragœdia nova ;* Bâle, 1551, in-8° ; Francfort, 1620, in-8° ; — *Nova tragœdia, Judas Iscariotes ; adjunctæ sunt duæ Sophoclis tragœdiæ, Ajax et Philoctetes ;* Stuttgard, 1552, in-8° ; — *Regnum Papisticum, carmen hexametrum ;* Bâle, 1553, in-8° ; réimprimé dans la même année, sans nom de lieu ; une nouvelle édition, publiée à Bâle, 1559, in-8°, contient en outre : *In Joh. della Casa, archiepiscopum Beneventanum, Satyra*, pièce reproduite dans le tome Ier des *Deliciæ Poetarum Italorum ;* — *Regnum Papisticum* a été traduit en vers allemands, par Burnard-Waldis, 1555, et souvent traduit en prose ; — *De Dissiidis componendis religionis carmen ;* réimprimé à part, Bâle, 1559, in-8° ; — *In Catalogum Hæreticorum nuper Romæ editum Satyra ;* réimprimé à part, 1559, in-8° ; — *Satyrarum Libri V priores ; adjecti sunt De Animi Tranquillitate duo libelli ;* Bâle, 1555, in-8° ; reproduit dans le tome IV des *Deliciæ Poetarum Germanorum* de Gruter ; — *In psalmum XXVI : Judica me Deus ;* Bâle, 1561, in-8° : écrit en faveur des doctrines de Calvin. Parmi les traductions de Kirchmaier, nous citerons : *Sophoclis Tragœdiæ, latino carmine redditæ ;* Bâle, 1557 ; — *Dionis Chrysostomi Orationes ;* Bâle, 1555, et Paris, 1604, in-fol. ; — *Epicteti Enchiridion, cum explicationibus ;* Strasbourg, 1554, in-8° ; — *Synesii Epistolæ, græce et latine ;* Bâle, 1558, in-8° ; — *Phalaridis Epistolæ, græce et latine ;* Bâle, 1558, et 1695, in-8°. On doit enfin à Kirchmaier le recueil intitulé : *Sylva Carminum in nostri temporis corruptelas, ex diversis auctoribus collecta ;* 1553, in-8°.

E. G.

Pantaléon, *Prosopographia.* — Bayle, *Diction.* — Strobel, *Miscellaneen litterarischen Inhalts*, t. III, p. 109. — *Litterarische Blätter ;* Nuremberg, 1803, t. II. — Seckendorf, *Historia Lutheranismi.* — Walch, *Religions Streitigkeiten*, t. IV. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*, au mot *Naogeorgos.* — Sax, *Onomasticon*, t. III, p. 195 et 621.

KIRCHMAIER (*Georges-Gaspard*), polygraphe allemand, né à Uffenheim en Franconie, le 29 juillet 1635, mort le 28 septembre 1700. En 1655, il se rendit à l'université de Wittemberg, où, après s'être fait recevoir en 1657 maître en philosophie, il étudia la théologie et la jurisprudence. Nommé en 1661 professeur d'éloquence, il employa une grande partie de ses moments de loisir à se familiariser avec les sciences chimiques et minéralogiques, auxquelles il fut initié surtout par son ami le célèbre Kunckel. Il s'occupa notamment de l'étude des qualités du phosphore ; et c'est sous le nom de cette substance qu'il est inscrit sur les registres de l'Académie Léopoldine, lorsqu'il fut appelé à en faire partie. On prétend qu'en 1679 déjà il avait découvert la manière de graver sur verre. Ces recherches ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages sur des matières de théologie, d'histoire et de philologie ; l'érudition dont il y fit preuve lui procura l'estime des savants les plus distingués, dont plusieurs, tels que Hevelius, Conring, Magliabecchi et Bœcler entretenaient avec lui une correspondance suivie. Peu d'années avant sa mort Kirchmaier fit un voyage scientifique en Hollande, à la suite duquel il entra en relation avec Grævius et Gronovius. De retour dans son pays, il fut chargé d'en inspecter les établissements d'enseignement, et mourut peu de temps après, regretté universellement pour la variété de ses connaissances et pour l'agrément de son commerce. Kirchmaier, qui avait appris, outre les langues orientales, presque toutes celles de l'Europe moderne, a laissé près de cent cinquante ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio pro hypothesi Tychonica contra dogma Copernicanum ;* Wittemberg, 1758, in-4° ; — *De Basilisci existentia et essentia ;* Wittemberg, 1659 et 1669, in-4° ; — *De Lexicis et Lexicographis ;* ibid., 1662, in-4° ; — *Disputationes Zoologicæ ;* Leipzig, 1661, in-4°, et Iena, 1736, in-4° ; — *Commentarius in Tacitum ;* Wittemberg, 1664, in-8° ; — *Commentarius in Corn. Nepotem ;* ibid., 1665, in-8° ; — *De Auguribus Romanorum ;* ibid., 1669 ; — *De Luce, Igne ac perennibus Lucernis ;* ibid., 1676, in-4° ; — *Noctiluca constans et per vices fulgurans, diutissima quæsita, nunc reperta ;* ibid., 1676, in-4° ; — *De Originibus Habsburgico-Austriacis et Hohenzollerano-Brandenburgicis ;* ibid., 1677 et 1680, in-4° ; — *De Phosphoro natura Lucis ;* ibid., 1680, in-4° ; — *Elogia et elegantiæ latinorum jurisconsultorum veterum ;* ibid., 1682 et 1687, in-4° ; — *De Angliæ regni Genio, dotibus ac moribus ;* ibid., 1682 ; — *De Passionum animi et corporis morborum Traduce ;* ibid., 1684, in-4° ; — *Pathologia vetus et nova ;* ibid., 1685, in-8° ; — *De Atlantide ad Platonis Timæum atque Critiam ;* ibid., 1685 ; — *De Argonautarum Expeditione, an Europam omnem circumnavigaverint ;* ibid., 1685 ; — *In Sallustii De Republica ordinanda epistolas ;* ibid., 1685 ; — *Latinitas legalis præter meritum suspecta en Pandectis eruta ;* ibid., 1686-1690, in-4° ; — *Institutiones Metallicæ ;* Wittemberg, 1687, in-4° ; — *Amœnitates et Veneres Latinitatis in dictionibus et formulis ex Pandectis ;* ibid., 1688 ; — *De Auro obryzo et Argento*

postulato ad Suetonii et juris civilis loca quædam; ibid., 1688; — *Metallurgia vapulans a Seneca philosopho et Plinio seniore vindicata*; ibid., 1689; — *Amœnitates et vindiciæ philologicæ ad librum I Institutorum*; ibid., 1689-1691, in-4°; — *Commentarius in Plinii Panegyricum*; ibid, 1689, in-8°; — *Halurgia curiosa*; ibid., 1690, in-4°; — *Ferax Metallorum atque mineralium Dubensis Saltus in Saxoniæ electoralis circulo*; ibid., 1692, in-4°; — — *De tribulis, potissimum aquaticis, a Theophrasto, Dioscoride et Plinio dictis*; ibid., 1692, in-4°; — *Metallo metamorphosis*; ibid., 1693, in-4°; — *Parallelismus XII linguarum ex matrice Scythoceltica Europæ a Japheti posteris vindicatarum*; ibid.; — *De Veterum Celtarum Celia, Ælia et Zytho*; ibid., 1696; — *De origine, jure ac utilitate Linguæ Slavonicæ*; ibid., 1697, in-4°; — *Spicilegium ad Germanicas Antiquitates Taciti*; ibid., 1698; — *Constantinus Magnus maximorum postulatus criminum, sed potiori parte absolutus*; ibid., 1698; — *De majestate juribusque Barbæ*; ibid., 1698, in-4°; — *De Calendis calendarioque Romanorum veterum et pervulgato nostrorum Almanach*; ibid., 1700; — *Philosophia metallica*; — *De Lactantii falsa Sapientia*; — *Exercitationes Philologicæ et criticæ*; — *De Ventorum Causis atque originibus*; — *De Arte propagandi vites apud Francos usitata*; — *De Via per Septentrionem ad orientales Indos Europæis diu ante Christum natum memorata*; — *De Causa Parmenionis indicta causa trucidati*; — *De Parallelismo Novi Testamenti et Polybii*; — *De Chaldæo-Syriasmis, Rabbinismis et Persisismis dictioni Novi Testamenti immerito afflictis*; — *Novi Testamenti græce a solœcismis, barbarismis et hebraismis Defensio*; — *De Apparitionibus Spirituum et Spectrorum*; — *De Cognitione et pœnis christianorum sub Trajano.* Kirchmaier a aussi prononcé un grand nombre de discours d'apparat, dont plusieurs ont été imprimés; ses *Epistolæ et Poemata nonnulla* ont été publiés à Wittemberg, en 1703, in-8°, par les soins de son fils Georges-Guillaume, professeur de langue grecque à Wittemberg. Madihn a réuni six des dissertations de Kirchmaier, énumérées plus haut sous le titre de : *Opuscula sex rarissima de latinitate Digestorum et Institutionum Justiniani*; Halle, 1772, in-8°.
E. G.

Conr. Sam. Schurtzfleisch, *Programma in funere G. Casp. Kirchmaieri* (Wittemberg, 1700, in-fol.). — Clarmundus, *Vitæ Clarissimorum Virorum*, t. II, p. 226. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRCHMAIER (*Sébastien*), érudit allemand, frère du précédent, né le 18 mars 1641 à Affenheim, mort le 16 octobre 1700. Après s'être fait recevoir en 1662 maître en philosophie à l'université de Wittemberg, il y fit des cours publics, et devint, en 1667, professeur au collége de Ratisbonne. En 1680 il fut appelé à Rotenburg sur la Tauber comme surintendant ecclésiastique et directeur du gymnase de cette ville. Il avait appris presque toutes les langues orientales, et on a de lui des pièces de poésie écrites en arabe, en persan et turc, en arménien, etc. De plus, il a publié : *Oratio in persica lingua de causis odii inter Turcas et Persas*; Wittemberg, 1662; — *De Germanorum antiquorum Idolatria*; Wittemberg, 1663, in-4°; — *De Corporibus petrificatis*; ibid., 1664, in-4°; — *De Indiciis in inquisitione venarum metallicarum observandis*; ibid., 1666, in-4°; — *De Papyro veterum*; ibid., 1666; — *De flammante Curru Eliæ*; ibid., 1667 et 1678, in-4°; réimprimé dans le *Thesaurus Theologicus philologicus*, publié à Amsterdam; — *Trifolium exegeticum de raptu Pauli in tertium cœlum*; Ratisbonne, 1679, et Wittemberg, 1684, in-4°; inséré dans le recueil précité; — Δυας *historiam Martis assyriaci et ægyptiaci eruens*; Wittemberg, 1680, in-4°; un certain nombre de dissertations sur des matières de théologie, de philosophie, et d'histoire naturelle.
E. G.

Pipping, *Memoriæ Theologorum*, p. 833. — Vocke, *Almanach Anspachischer Gelehrten*, t. I, p. 224. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRCHMANN (*Jean*), antiquaire allemand, né à Lubeck, le 18 janvier 1575, mort le 20 mars 1643. Après avoir étudié les belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, à Iéna et à Strasbourg, il devint le précepteur du fils de Witzendorf, bourgmestre de Lunebourg. Il fit avec son élève un voyage en France et en Italie. De retour en Allemagne en 1602, il fut nommé, l'année suivante, professeur de poétique à Rostock. Il établit chez lui une pension de jeunes gens, où vinrent bientôt des élèves de toutes les parties de l'Allemagne. En 1613 les magistrats de Lubeck le chargèrent de la direction du gymnase de leur ville. On a de lui : *De Funeribus Romanorum*; Hambourg, 1605, in-8°; Lubeck, 1623 et 1637, in-8°; Brunswick, 1661, in-8°; Francfort, 1672, in-8°; Leyde, 1672, in-8°; ces trois dernières éditions contiennent aussi le *Funus Parasiticum Nic. Rigaltii* et l'oraison funèbre de Kirchmann sur Paul Merula, publiée séparément à Rostock, 1607, in-4°; — *De Ira cohibenda*; Rostock, 1611, in-4°; — *Oratio in funere Jacobi Bordingi*; Rostock, 1616, in-4°; — *Oratio de vita G. Stampelii*; Lubeck, 1622, in-4°; — *De Annulis*; Lubeck, 1623, in-8°; Slesvig, 1657, in-8°; Leyde, 1672, in-12, avec des additions de G. Longus, d'Abr. Gorlæus et de M. Kornmann; Francfort, 1672, in-8°; c'est par cet ouvrage ainsi que par celui *De Funeribus Romanorum* que Kirchmann a contribué à faire connaître certains détails des antiquités grecques et romaines; — *Rudimenta Rhetoricæ*;

Brème, 1652, in-12; — *Rudimenta Logicæ peripateticæ*; Lubeck, 1669; réimprimé plusieurs fois. On trouve de lui dans les *Amœnitates Litterariæ* de Schelhorn. *Epistola ad M. Piccartum*. Enfin, Kirchmann a laissé en manuscrit un traité *De Magistratibus Romanorum*; une copie de ce manuscrit se conservait à la bibliothèque de Gudius. E. G.

Stolterfhot, *Oratio in funere Kirchmanni*; Lubeck, 1643, in-4°; se trouve aussi dans les *Memoriæ Philosophorum* de Witten. — Bayle, *Diction.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XLI. — Möller, *Cimbria-Litterata*, t. III, p. 353. — Hanckius, *De Scriptor. Rerum Romanorum*, p. 286 et 412. — Crenius, *Animadversiones Philologicæ*, pars II, p. 157; pars XI, p. 228; p. XVII, p. 18.

KIRCHMEIER (*Jean-Christian*), controversiste allemand, né le 4 septembre 1674, à Orpherode (Hesse), mort le 15 mars 1743. Fils d'un pasteur, il fit ses études à Franeker, entra dans les ordres, et enseigna d'abord la philosophie à Herborn, puis la théologie. Après avoir fait partie du consistoire de Dillenbourg, il obtint en 1706 une chaire à Heidelberg, passa l'année suivante à Franeker, et fut attaché en 1723 à l'université de Marbourg. Doué d'une instruction solide et variée, il publia un grand nombre d'écrits, et s'efforça de réformer en plusieurs points la théologie luthérienne. Nous citerons de lui : *In actionum moralium Principio*; Herborn, 1701, in-4°; — *De Redemptione*; ibid., 1702, in-4°; — *De Societate civili*; ibid., 1703, in-4°; — *Der Reformirten Professor Theolog. zu Heidelberg* (Le Théologien réformiste d'Heidelberg); Heidelberg, 1708, in-4°; — *Historia Collationum publicarum inter professorem reformatorem et catholicos*; 1711, in-4°: écrite avec Louis Mieg; — *De falsis Doctoribus*; Marbourg, 1732-1733, in-4°; — *Auctoritas pontificia ex ipsis pontificum decretis eversa*; ibid., 1734, in-4°. K.

Strieder, *Grundlage zu einer hessischen Gelehrten Geschichte*; 1781-1806, in-8°. — *Neuer Büchersaal der Gelehrten Welt*; 1710-1717, in-8°. — *Nachricht von den Reformirten Theologen*; 1748, in-4°.

KIRCKS (*Jean*), naturaliste belge, né à Bruxelles, en 1772, mourut en 1831. Pharmacien, membre du conseil de santé et de l'Académie des Sciences de Bruxelles, il se fit connaître par sa Flore des environs de sa ville natale, publiée en latin sous ce titre : *Flora Bruxellensis, exhibens characteres generum et specierum plantarum circum Bruxellas crescentium*, etc.; Bruxelles, 1812, in-8°. On a encore de lui : *Tentamen Mineralogicum, seu mineralium nova distributio in classes, ordines, genera, species*, etc.; Bruxelles, 1821, in-8°; — *Relation d'un Voyage fait à la grotte de Han, au mois d'août 1822, avec des notices sur plusieurs autres grottes du pays* (avec M. Quetelet); Bruxelles, 1823, in-8°; — *Résumé du Cours de Minéralogie et de Botanique donné au musée des sciences de Bruxelles*; Bruxelles, 1828, in-18. Il a inséré dans les *Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles* : un *Mémoire* sur la géographie physique du Brabant (t. III, ann. 1826); — un *Ext... des Observations météorologiques fait... Bruxelles, depuis le 1er juillet 1822 jusq... 31 décembre 1824* (ibid., ibid.); et *depu... 1er janvier 1825 jusqu'au 31 décembre ...* (ib., t. IV, 1848). G. DE F.

Henrion, *Annuaire Biographique*, 183..

KIRGENER (*Joseph*), général français, ... 8 octobre 1766 à Paris, tué le 22 mai 18... Markersdorf. Nommé en 1793 lieutenant ... corps du génie, il prit part aux opération... l'armée du nord; arrêté comme suspect ... fin de l'année, il subit une détention de q... mois à Arras, assista ensuite aux siéges de C... leroy et de Maëstricht, et devint chef de bata... le 11 frimaire an III (1er décembre 179.). ...pelé sur les côtes de l'Océan, il se signala à ... faire de Quiberon, où il eut le bras cassé ... coup de feu, et vint suivre à Paris les cou... l'École Polytechnique. Après avoir fait la ... pagne du Rhin, il dirigea, en qualité de ... d'état-major du génie, les travaux exécutés à ...logne, accompagna la seconde expédition ... lande, et tomba aux mains de l'ennemi da... combat qui eut lieu entre le bâtiment *Le H...* et cinq vaisseaux anglais. En Italie, il se tr... à l'attaque du fort de Bard, aux bataille... Montebello et de Marengo, et remplit à Mila... fonctions de directeur du génie. Nommé col... le 29 vendémiaire an IX (octobre 1800), puis ...cier de la Légion d'Honneur, il fut employé au ...quième corps de la grande armée, et obtint le ...vôse an XIV (25 décembre 1805) le grade de gén... de brigade, après s'être distingué au passag... Danube et à Austerlitz. Les campagnes de ... et de 1807 ne furent pas moins brillantes ... lui : chargé d'une partie des attaques diri... contre les fortifications de Dantzick, il s'en ... quitta avec tant d'habileté que Napoléon, su... rapport du maréchal Lefebvre, lui confér... titre de baron de l'empire. Après avoir p... deux ans en Espagne, Kirgener se rendit à l'ar... du nord pour y surveiller les travaux qui fi... échouer l'expédition anglaise sur l'île de Wal... ren (1809), fortifia le Helder et l'île du Texel ... commanda, à dater de 1810, le génie de la g... impériale. Il venait d'être promu général de d... sion (13 mars 1813) lorsque, quelques mois ap... dans la campagne de Saxe, il fut tué à Mark... dorf par le même boulet qui emporta le maré... Duroc (22 mai). Son nom a été inscrit sur l... de triomphe de l'Étoile. P. L—T.

Victoires et Conquêtes. — *Fastes de la Légion d'I... neur*, t. III.

KIRILOF (*Ivan*), géographe russe, n... à Samara en 1738. Il devint sous Pierre Ier ... seiller d'état, et publia un *Atlas de l'emp... de Russie*, publié en 1734 et 1745 aux frais ... l'Académie de Saint-Pétersbourg. A. G.

Documents particuliers.

KIRKALL (*Edouard*), graveur anglais, ...

Sheffield, vivait dans la première partie du dix-huitième siècle. Il apprit dans sa ville natale les éléments de son art, et alla l'exercer à Londres vers 1722. Il a exécuté à l'eau-forte et à la manière noire beaucoup de gravures de paysages, de marines et d'autres sujets, entre autres les *Cartons de Raphael*, en huit planches, *Apollon et Daphné*. Il inventa un genre de gravure au clair obscur, en combinant l'eau-forte et la manière noire, et en renforçant le tout avec des parties gravées sur bois. On voit donc sur la même planche les contours légèrement touchés à la pointe, les ombres plus fortes rendues en manière noire et les demi-teintes obtenues par des planches sur bois. « On conçoit, dit Strutt, que ce procédé, mis en œuvre par les mains d'un habile artiste, pourrait produire des effets de conséquence. Mais cette tâche était au-dessus des forces de Kirkall. » Il a gravé en ce genre un petit tableau de Raphael représentant *Énée qui porte son père Anchise*, une *Sainte Famille* de Raphael, etc. Z.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, continuation de Luigi de Angelis. — Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*.

KIRKE (*Percy*), officier anglais, né dans la première moitié du dix-septième siècle. Le nom de ce soldat de fortune rappelle un des sombres épisodes du règne de Jacques II, la sanglante répression de la rébellion des partisans de Monmouth en 1685. Colonel d'un régiment d'infanterie, il avait commandé pendant plusieurs années la garnison de Tanger, et y avait été constamment occupé à repousser l'agression des tribus mauresques. Vivant dans la débauche la plus complète, il se procurait par des exactions le moyen de satisfaire ses vices; aucune marchandise n'était mise en vente avant qu'il eût déclaré n'en pas vouloir; un jour, par caprice, il chassa tous les juifs de la ville. Lorsque Tanger fut abandonné, il ramena en Angleterre cette troupe de soldats féroces que par dérision il appelait ses *moutons*, prit part à la défaite du duc de Monmouth à Sedgemoor, et fut chargé par lord Feversham de purger les comtés de l'ouest des partisans de ce prince. En entrant dans Bridgewater, il fit conduire au gibet, sans la moindre information, dix-neuf habitants de cette ville. A Taunton il prit pour potence l'enseigne de l'auberge où ses officiers étaient attablés : à chaque toast, on exécutait un des prisonniers qui le suivaient à pied et enchaînés. On coupa tant de cadavres en quartiers que le bourreau avait du sang jusqu'à la cheville. Le pays entier, sans distinction du coupable et de l'innocent, fut exposé aux ravages de ce barbare. On raconte qu'il avait triomphé de la vertu d'une jeune femme en lui promettant d'épargner la vie de son frère, et qu'ensuite il lui montra suspendus au gibet les restes de celui pour qui elle s'était sacrifiée. Le gouvernement ne tarda pas à le rappeler, non à cause de ses cruautés, mais pour le punir de la clémence intéressée qu'il avait montrée aux prisonniers riches. Ce fut le grand-juge Jeffreys (*voy.* ce nom) qui lui succéda dans cette œuvre d'implacable vengeance. Plus tard Kirke se prononça pour la révolution de 1688. Paul Louisy.

Diary of Pepys. — Toulmin, *History of Taunton*. — Burnet, t. Ier. — Macaulay, *History of England*.

KIRKE-WHITE. *Voy*. White.

KIRKLAND (*Thomas*), médecin anglais, né en 1721, mort le 17 janvier 1798. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et exerça jusqu'à sa mort la médecine à Ashby, dans le comté de Leicester. Il fut un des premiers médecins et chirurgiens de son temps. Les principaux événements de sa vie furent des polémiques avec ses confrères. Il combattit, entre autres, l'opinion de Pott relativement aux fractures compliquées, et adopta celle de Bilguer sur l'abus des amputations. Son principal argument fut qu'à la campagne, où l'on ampute rarement, il ne meurt pas un dixième des personnes atteintes d'une fracture même compliquée. On a de lui : *A Treatise on Gangrenes, in wich the cases that require the use of the barky, and those in which it is pernicious, are ascertained*; Nottingham, 1754, in-8°; — *An Essay on the Method of suppressing hemorrhagies from divided arteries*; Londres, 1763, in-8°; — *An Essay towards an improvement in the cure of those diseases which are the causes of fevers*; Londres, 1767, in-8°; — *A Treatise in Childbed Fevers*; Londres, 1774, in-8°; — *Thoughts on Amputation*; Londres, 1780, in-8°; — *A Inquiry into the present of medical Surgery*; Londres, 1783, in-8°; — *A Commentary on Apoplectic and Paralitical Affections*; Londres, 1792, in-8°. Z.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

* **KIRKLAND** (*Caroline* Stansbury, mistress), femme de lettres américaine, née vers 1815, à New-York. Fille d'un libraire, elle se maria de bonne heure, habita le Michigan, et vint en 1843 se fixer dans sa ville natale. Depuis 1847, elle dirige l'*Union Magazine*, devenu quelque temps après *Sartain's Magazine*. Son mari, William Kirkland, mort vers 1846, a publié *Letters from abroad* et collaboré à plusieurs revues. On a de cette dame, qui manie la plume avec beaucoup de facilité et d'agréable humeur : *A new Home*; 1839 : sous le pseudonyme de Mary Clavers; — *Forest Life*; 1842; — *Western Clearings*; 1846; — *An Essay on the Life and Writings of Spenser*; 1846; — *Holidays abroad, or Europe from the West*; New-York, 1848, 2 vol. in-12 : série de lettres adressées à un journal sur son voyage en Europe; — *The evening Book, or fireside talk on morals and manners, with sketches of western life*; ibid., 1852, in-8°, fig.; — *A Book for the home circle, or familiar thoughts on various topics*,

literary, moral and social; ibid., 1853, in-8°, fig.; — *The Book of the home beauty*; ibid., 1852, in-8°, fig.; — *Autumn hours and fire-side reading*; in-8°. P. L—Y.

Cyclop. of American Lit.

KIRKPATRICK (*William-James*), orientaliste anglais, né vers 1760, mort le 22 mars 1812. Major général au service de la Compagnie des Indes, il fut successivement résident auprès du Nizam à Haïderabad, et près des cours de Madadji Scindiah et du grand-mogol Schah-Aalem. Il était membre de la Société Asiatique de Calcutta. On a de lui : *A Vocabulary Persian, Arabic and English; containing such words as have been adopted the two former of those languages and incorporated into the hindui*; Londres, 1785, in-4°; — l'*Élégie* du poëte persan Anwery *Sur la Captivité du sultan Sandjar*, texte et traduction en vers anglais, dans l'*Asiatic Miscellanies* de Calcutta, 1786, t. Ier, p. 286-310; — *Introduction to the History of the Persian Poets*, traduite de Doulet-Schah dans le *New Asiatic Miscellany*; Calcutta, 1789, in-4°; — *Description of the Kingdom of Nepaul*, avec une carte et des planches; Londres, 1811, in-4°; — *Selection of the Letters of the sultan Tippoo Saïb*; Londres, 1811, in-4°. Z.

Monthly Repertory, novembre 1811 et janvier 1812. — Zenker, *Bibliotheca Orientalis*. — Rose, *New General Biographical Dictionary*.

KIRMANI (*Schehab-Eddyn-Aboul-Abbas-Ahmed-Mohy' ed-Dyn-Yahia-Benfadh'-Allah*), historien arabe, né à Maroc, mort dans la même ville, en 1251. Il a laissé un ouvrage d'histoire et de géographie intitulé : *Messalik al-Abjar Fy Memalik al-Amsar*, en 27 vol. V. R.

Univ. Pitt. (Maroc).

KIRNBERGER (*Jean-Philippe*), compositeur et musicographe allemand, naquit le 24 avril 1721, à Saalfeld, dans la Thuringe, et mourut à Berlin, le 28 juillet 1783. Il apprit de bonne heure les premiers éléments de la musique dans sa ville natale, et alla ensuite continuer ses études chez J.-B. Kellner, qui était alors organiste à Græfenrode; puis, à l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Sondershausen, où Meil, musicien de la chambre du prince, lui donna des leçons de violon. Les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre de la musique à la chapelle hâtèrent le développement de ses heureuses dispositions musicales; ce fut là qu'il connut Gerber, élève de Bach, qui, en lui parlant souvent de ce grand artiste, lui suggera l'idée d'aller à Dresde pour l'entendre et se former à son école, et, en 1739, Kirnberger arrivait dans cette ville, où pendant deux ans il étudia sous la direction du célèbre maître. En 1741 il partit pour la Pologne, et y resta dix ans au service de plusieurs princes, comme claveciniste, puis comme directeur de musique d'un couvent de filles, à Lemberg. De là, il vint à Berlin, et bien qu'il eût alors plus de trente ans, il reprit l'étude du violon, et entra comme simple symphoniste à l'orchestre de la chapelle de Frédéric II; en 1754 il obtint de ce monarque la permission de passer au service du prince Henri, devint maître de composition de la princ[esse] Amélie, qui le nomma bientôt après direc[teur] de sa musique, fonctions que Kirnberger r[em]plit jusqu'à l'époque de sa mort. Admira[teur] passionné des œuvres de Bach, Kirnber[ger,] comme organiste, a imité le style de son maî[tre,] et ses fugues attestent autant de savoir que d['ha]bileté dans l'art de traiter ce genre de com[po]sition. Il a écrit beaucoup de musique ins[tru]mentale et quelques morceaux pour l'église; [mais] c'est particulièrement par les travaux auxq[uels] il s'est livré pendant les vingt dernières ann[ées] de sa vie, sur la théorie et la didactique d[e la] musique, que Kirnberger s'est distingué. V[oici] la liste de ses principales productions :

COMPOSITIONS MUSICALES. Celles qui ont [été] publiées sont : Un *Allegro* pour le clavecin s[eul,] 1750; — Une *Fugue* pour le même instrum[ent,] 1760; — *Chansons avec mélodies*; 1762; Douze *Menuets* pour deux violons, deux h[aut]bois, deux flûtes, deux cors et basse contin[ue;] 1762; — Quatre recueils d'exercices pou[r le] clavecin; 1761-1764; — Deux trios pour d[eux] violons et basse; 1763; — Pièces de musi[que] de différents genres, 1769; — Odes avec m[élo]dies; 1773; — *Chansons à Doris*, avec acc[om]pagnement de clavecin; 1774; — Huit *Fug[ues]* pour le clavecin ou l'orgue; 1777; — Rec[ueil] d'airs de danses caractéristiques, conte[nant] vingt-quatre pièces pour le clavecin; 1779; *Chant pour la paix*, sur un texte de Claud[ius;] 1779; — Pièces diverses pour le clavecin; 1[...] Kirnberger a laissé en manuscrit plusieurs [mor]ceaux de musique instrumentale; des mes[ses;] — *Ino*, cantate de Ramler; — *La Chute [du] premier Homme*, cantate; — les psaumes 51 [et] 137e, à quatre voix.

OUVRAGES THÉORIQUES ET DIDACTIQUES. *Co[ns]truction der gleichschwebenden Tempera[tur]* (Construction du tempérament balancé); Ber[lin,] 1760. Le manque de simplicité de ce syst[ème] de tempérament en a fait abandonner l'us[age] par les accordeurs de piano; — *Die Kunst [des] reinen Satzes in der Musik, aus siche[rn] Grundsætzen hergeleitet und mit deutlic[hen] Beyspielen erlæutert* (Art de la Composit[ion] pure dans la Musique, d'après des principes [po]sitifs expliqués par des exemples); Berl[in,] H. A. Rottmann, sans date, un vol. in-4°. [Cet] ouvrage est un des meilleurs traités de com[po]sition qui aient été publiés en Allemagne; *Die wahren Grundsætze zum Gebrauch [der] Harmonie, darinn deutlich gezeigt w[ird,] wie alle mægliche Accorde aus dem Dr[ei]klang und dem wesentlichen Septimenacc[ord] und deren dissonirende Vorchælten, her[zu]leiten und zu erklæren sind, als ein Zus[atz] zu der Kunst des reinen Satzes in der Mu[sik]*

(Les vrais Principes concernant l'usage de l'Harmonie, etc.); Berlin et Kœnisberg, 1773, in-4°. Ce système d'harmonie est fondé sur des idées plus nettes et plus avancées que celles de Marpurg et des autres harmonistes de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Kirnberger est le premier qui se soit bien rendu compte du mécanisme de la prolongation des notes dans la succession des accords, et sa théorie est un des faits qui ont le plus contribué aux progrès de la science depuis la classification des accords fondamentaux et dérivés de Rameau, jusqu'à l'apparition, en 1802, du traité d'harmonie de Catel; — *Grundsætze des Generalbasses als erste Linien der Composition* (Principes de la Basse continue, comme premiers éléments de la composition); Berlin, Hummel, 1781, in-4°; — *Gedanken über die verschiedenen Lehrarten in der Composition, als Vorbereitung zur Fugenkentniss* (Idées sur les diverses Méthodes de Composition, pour servir d'introduction à la connaissance de la fugue); Berlin, 1782, in-4°; — *Anleitung zur Singkomposition, mit Oden in verschiedenen Sylbenmassen begleitet* (Instruction sur la Composition du Chant, etc.); Berlin, 1782, in-fol.; — *Der allzeit fertige Menuetten und Polonaisen-Componist* (L'art de composer des Menuets et des Polonaises sur le champ); Berlin, 1757, in-4°. Les articles sur la musique insérés dans la Théorie des Beaux-Arts de Sulzer ont été rédigés par Kirnberger.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

KIRSTEN (*Pierre*), orientaliste et médecin allemand, né à Breslau, le 25 décembre 1577, mort à Upsal, en Suède, le 8 avril 1640. Fils d'un riche négociant, il fut destiné au commerce; mais il montra tant d'éloignement pour les affaires qu'on lui permit de se livrer à la philologie. Après avoir étudié dans les meilleures universités de l'Allemagne, il visita la France, les Pays-Bas, la Suisse, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Il s'avança même jusque dans la haute Asie. De retour en Allemagne, il partagea tout son temps entre la pratique de la médecine et la littérature arabe. Il fit fondre à ses frais de nouveaux caractères, et employa une partie de ses revenus pour faire imprimer les ouvrages les plus propres à être mis entre les mains des commençants. Plus tard il se rendit, à la suite du chancelier Oxenstiern, en Suède, où la reine Christine le nomma son premier médecin et lui donna une chaire à l'université d'Upsal, qu'il occupa pendant quatre ans, jusqu'à l'époque de sa mort. On a de Kirsten : *Grammatica Arabica*; Breslau, 1608-1610, in-fol. : en trois parties, dont la première traite de l'orthographe et de la prosodie, la deuxième de l'étymologie et la troisième de la syntaxe; — *Tria Specimina characterum Arabicorum*; ibid., 1609, in-folio; — *Decas sacra Canticorum et Carminum Arabicorum ex aliquot manuscriptis; cum latina ad verbum interpretatione. Accessit quoque schema, priore luculentius, characterum arabicorum*; ibid., 1609, in-8°; — *Vitæ quatuor Evangelistarum, ex antiquissimo codice mss. erutæ*; ibid., 1609, in-fol.; — *Liber secundus Canonis Avicennæ, typis Arabicis ex mss. editus et ad verbum in Latinum translatus, notisque textum concernentibus illustratus*; ibid., 1610, in-folio; — *Liber de vero usu et abusu Medicinæ*; Breslau, 1610, in-8°; Breslau, 1618, in-8°. Traduction allemande; Francfort, 1611, in-8°; Upsal, 1636, in-8°; — *Notæ in EvangeliumS. Matthæi, ex collatione textuum Arabicorum, Syriacorum, Ægyptiacorum, Græcorum et Latinorum*; Breslau, 1611, in-fol.; — *Epistola S. Judæ, ex ms. Heidelbergensi Arabico ad verbum translata, editis notis ex textuum Græcorum et versionis latinæ vulgaris collatione*; ibid., 1611, in-fol.; — *Hypotyposis sive informatio medicæ artis studioso perutilis, aliquandiu in Pharmacopolio versaturo*; Upsal, 1638, in-8°.

R. L.

Joh. Loccenius, *Oratio funebris P. Kirstenii*; Upsal, 1640, in-4°. — Henning Witten, *Memoriæ Medicorum*. — Joh. Scheffer, *Suecia Litterata*. — Nicéron, *Mémoires*, vol. XLI, p. 172. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Bayle, *Dictionnaire*. — Crenius, *Animadversiones Philologicæ*, P. II, p. 164. — J.-F. Hirt, *Bibliotheca Oriental. et Exeget.*, P. III, n. 2 et 3, p. 12-44.

KIRSTEN (*Michel*), philologue allemand, né le 25 janvier 1620, à Berama, petite ville de la Moravie, mort le 2 mars 1678. Son père, pasteur protestant, l'emmena avec lui à Smoln en Silésie, où le jeune Kirsten commença ses études de collége, qu'il alla achever à Breslau. A l'âge de dix-sept ans il alla étudier à Rostock la philosophie et la médecine, tout en continuant à cultiver la poésie latine, pour laquelle il avait de grandes dispositions. En 1640 il se rendit à Stettin, auprès de Laurent Eichstædt, médecin renommé, qu'il aida dans la rédaction de ses *Éphémérides astronomiques*. En même temps il assista le pharmacien Dethardíng pour la publication de divers écrits contre les alchimistes, qu'il attaqua bientôt lui-même. Ayant refusé, en 1642, une chaire de mathématiques à Francfort-sur-l'Oder, il se mit, en 1643, à voyager en Allemagne et dans les pays scandinaves, et se fixa quelques mois après à Copenhague, où il reprit ses études de médecine. Après avoir ensuite accepté la place de précepteur auprès des fils du bourgmestre de cette ville, il accompagna en 1646 le fils de Jacques Fabricius, qui allait étudier la médecine à Helmstædt. Deux ans après il se rendit à Hambourg, où il suivit les leçons de P. M. Slegelius, célèbre médecin. En 1651, il partit pour l'Italie, et il y fit un séjour de trois ans, pendant lequel il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine. De retour à Hambourg en 1655, il fut nommé à la chaire de mathématiques, qu'il échangea en 1660 contre celle de physique et de poésie. Malgré les offres avantageuses qui lui

furent faites de plusieurs côtés, il resta à Hambourg pendant le reste de sa vie, et il y occupa, outre les fonctions citées, celle de recteur du gymnase. On a de lui : *Non-entia Chymica*; Francfort, 1645, 1650 et 1670, in-12, sous le pseudonyme de Utis Udenii; — *Epigrammatum Libri III*; Copenhague, in-8°; — *Commentatio de Motu Sanguinis*; Hambourg, 1650 et 1652, in-4°; — *Vindiciæ philalethæ adversus Caprimulgum rudentem escarbotum*; Hambourg, 1670, in-4° : réponse à une satire virulente écrite contre Kirsten par Jean Blomius. Outre plusieurs pièces de poésie latine assez remarquables, on a encore de Kirsten les biographies de Vinc. Moller, de Rutger Ruland, de Georges de Holten, de Jos. Stemmann et de Mart. Fogel, insérées dans les tomes I et III des *Memoriæ Hamburgenses* de Fabricius. Kirsten a enfin traduit en allemand, sous le pseudonyme de Simon Paulli, les *Tables anatomiques* de Bucretius et de J. Casserius Placentinus. Le catalogue de sa belle bibliothèque a été imprimé en 1671 : dans la préface on trouve la liste des travaux qu'il avait laissés en manuscrit. E. G.

Fabricius, *Memoriæ Hamburgenses*, t. III, p. 441. — Möller, *Cimbria Litterata*, t. II, p. 412. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KIRSTEN (*Georges*), médecin et naturaliste allemand, né à Stettin, le 20 janvier 1613, mort dans cette même ville, le 4 mars 1660. Il fit ses études à Halle, à Strasbourg et à Tubingue, visita les Pays-Bas, et fut nommé professeur de médecine à Stettin. On a de lui : *De Medicinæ Dignitate et Præstantia, contra Platonem et Plinium*; Stettin, 1647, in-4°; — *Adversaria et animadversiones in Joannis Agricolæ Commentarium in Poppium et chirurgiam parvam*; ibid., 1648, in-8°; — *Disquisitiones phytologicæ*; Stettin, 1651, in-4°, etc. Dr L.

Nicéron, *Mémoires* — *Memoriæ Medicor. Henning. Witten*, p. 200. — P. Freher, *Theatrum Virorum doctorum*, II, p. 1387.

KIRWAN (*Richard*), chimiste et minéralogiste anglais, né vers 1750, dans le comté de Galway, en Irlande, mort en 1812. Il fit ses études au collége de La Trinité à Dublin et chez les jésuites de Saint-Omer. Sa famille le destinait à la médecine; mais, devenu par la mort de son frère, maître d'une fortune indépendante, il quitta Saint-Omer, renonça à toute profession, et consacra sa vie entière à la science. Il s'établit dans le voisinage de Londres en 1779, et lut plusieurs mémoires devant la Société royale, qui l'admit dans son sein, et lui décerna la médaille Copley en 1781. En 1789 il retourna en Irlande, et fut quelque temps président de l'Académie royale irlandaise. Il était associé de la plupart des sociétés scientifiques. Ses travaux ne se bornèrent pas à la chimie; ils comprirent la météorologie, la minéralogie et même la philosophie. Dans cette dernière science, Kirwan ne s'éleva pas au-de de la médiocrité; dans les trois autres, dai chimie surtout, il fit preuve d'un savoir éti et d'une mémoire sûre; mais il n'agrandit comme ses illustres contemporains Cavend Priestley, Lavoisier, Scheele, le domaine sciences chimiques. Ses recherches, d'ailleurs estimables, ne le conduisirent à aucune gr découverte, à aucune vue vraiment original serait inutile de donner une analyse et mêm titres de ses nombreux mémoires dispersés les recueils (*Transactions*) de la Société ro de Londres, et de l'Académie royale irlandaise. principaux ouvrages sont : *Elements of Min logy*; 1784, 2 vol. in-8°, traduit en allemand Crell et en français par Gibelin; — *An E mate of the Temperature of different l tudes*; 1787, in-8°; — *Essay on Phlogi and on the Constitution of Acids*; 1787, in Dans cet ouvrage, Kirwan essaya de conc l'ancien système chimique avec les découve modernes. Selon lui, l'air inflammable est le phlogistique. Il admet cependant que la coml tion n'est que son union avec l'air vital. doctrines étaient en partie opposées à celle Lavoisier, qui venaient de renouveler la chi L'*Essai sur le Phlogistique et sur les Acide* traduit en français par Mme Lavoisier, avec notes de Guyton-Morveau, Lavoisier, Lapl Monge, Berthollet et de Fourcroy; Paris, 1 in-8°. Les annotateurs réfutèrent complèten les opinions de l'auteur; et Kirwan, reconnais franchement son erreur, devint un des pa sans de la doctrine qu'il avait attaquée. Les *logical Essays* de Kirwan n'ont plus auc utilité; mais son *Essay on the Analysis of neral Waters* contient un recueil de tou qui avait été fait auparavant sur ce suje beaucoup d'idées ingénieuses. On a encore d un *Traité de Logique*, 1809, 2 vol. in-8°, fut l'objet de justes et nombreuses critique Z.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *glish Cyclopædia* (*Biography*). — Cuvier, *Histoire Sciences naturelles*, t. V, p. 7, 66, 299.

KIRWAN (*Walter-Blake*), prédicateur glais, né vers 1754, à Galway, mort le 27 octo 1805. Issu d'une ancienne famille catholi d'Irlande, il fut élevé au collége anglais des suites de Saint-Omer, fit à dix-sept ans voyage aux Antilles danoises, entra dans ordres à Louvain, et y occupa quelque temp chaire de philosophie morale et naturelle. Ap avoir été attaché comme chapelain à l'amb sade napolitaine de Londres, il embrassa, en 1 la foi protestante, et devint, l'année suivante, p teur d'une paroisse de Dublin; en 1800, l Cornwallis, alors vice-roi, le nomma au canat de Killala. Comme prédicateur, on conte des merveilles de sa popularité. Partout il prêchait, on accourait en foule pour l'ent dre, et il fallait poser des gardes et des barriè

aux portes de l'église pour en interdire l'accès. Chaque paroisse le haranguait et lui offrait des cadeaux magnifiques; les corporations l'admettaient à l'envi dans leur sein; ses traits étaient reproduits par les plus éminents artistes, et le recueil de ses sermons obtenait des éditions multipliées. Il exerçait sur le peuple une influence tellement irrésistible que, même dans les temps de détresse publique, le produit de chacun de ses sermons dépassait la somme de mille livres (25,000 fr.); et ses auditeurs, non contents de vider leur bourse, ajoutaient quelquefois à l'offrande des bracelets, des bagues ou des bijoux de prix. La fatigue que lui causèrent ses travaux apostoliques abrégea la vie du docteur Kirwan; il mourut pauvre, et le roi Georges III fit à ses enfants une pension viagère. Un choix de ses meilleurs *Sermons* a paru en 1814, 1 vol. P. L—Y.

Chalmers, *General Dictionary*.

KIS (*Étienne*), théologien hongrois, né en 1505 à Szegedin, mort le 2 mai 1572. Après avoir suivi pendant trois ans les leçons de Melanchthon et de Luther à Wittemberg, il revint dans son pays prêcher la doctrine évangélique, pour laquelle il souffrit des persécutions de la part des catholiques. Il dirigea tour à tour les écoles de Giula et de Temeswar, reçut en 1554 l'imposition des mains, et continua de se consacrer à l'instruction de la jeunesse. Un jour qu'il était en chaire, l'Église fut envahie par les Turcs, et il eut à supporter chez eux une assez longue et dure captivité. On a de lui : *Speculum Romanorum Pontificum*; Genève, 1602, in-8°; — *Adsertio de Trinitate*, in-8°; — *Confessio Fidei*; Genève, 1573, in-8°; — *Tabulæ analyticæ de Fide christiana*; Schaffhouse et Bâle, 1592, 1598 et 1610, in-fol.; — *Loci communes Theologiæ sinceræ de Deo et homine*; Bâle, 1608, in-fol. Ce théologien est plus connu sous le nom de *Szegedinus*, du lieu de sa naissance. K.

Adam, *Vitæ Theol. exterorum*; 1653. — Chaufepié, *Nouv. Dict. Hist. et Crit.*, t. III.

KISCHTASP ou **GUERCHASB**, onzième et dernier roi de Perse de la dynastie ou famille des Pischdadiens, mort en 633 avant J.-C. Il apprit l'art difficile de gouverner les peuples, de Zab, son père ou son oncle, qui partagea avec lui les soins de la royauté. Resté seul maître de la couronne après la mort de ce prince, il soutint quelque temps la guerre contre Afrasiab, roi du Turkestan, qui s'était rendu maître de la plus grande partie de la Perse. Il succomba enfin sous les efforts des Turcomans, et fut tué dans un combat, l'an 633 avant J.-C., après avoir régné vingt-quatre ans conjointement avec Zab et six ans seul. Avec lui finit (633) la dynastie des Pischdadiens, la première des rois de Perse, qui avait régné 257 ans suivant Jones, 2,450 suivant le Djihân Ara, 2,734 suivant le Targkhi Behrâm : 2,481 suivant une table chronologique annexée à un manuscrit du Châ-Nâmed, et 2,470 suivant le Tarykhi-Khamzeh. Quoiqu'il en soit de la durée de cette dynastie, il est incontestable du moins qu'elle dota la Perse d'arts, de monuments et d'institutions utiles. L'organisation de la justice et de l'armée, un certain ordre dans l'administration, la création du vizirat, la culture des lettres et de la musique, la réforme du calendrier, la fabrication des étoffes, le perfectionnement de l'agriculture, la construction d'un grand nombre de canaux pour l'irrigation des terres, sont autant de bienfaits dont les Mèdes furent redevables au gouvernement des Pischdadiens. Mais ces princes furent moins bien inspirés quand, à l'imitation des Égyptiens, ils introduisirent dans leurs États la distinction des castes, qui devait être par la suite un si puissant obstacle à tout progrès moral, intellectuel, social, politique, industriel et commercial chez les Indiens. Quelques auteurs attribuent au fameux Hoschang, troisième roi pischdadien, un ouvrage où l'on trouve ce passage remarquable, digne d'être gravé sur le trône des rois : « Les « grands rois sont des dieux sur la terre, et « sont autant supérieurs à des hommes d'une « condition privée, en puissance, en sagesse et « en bonté, que Dieu leur est supérieur à ces « mêmes égards. Que leur élévation cependant « ne les porte pas à traiter leurs sujets avec ri- « gueur. Pour un acte de vengeance, Dieu nous « donne mille marques de bonté. Que les rois « l'imitent en faisant tout le bien qu'ils peuvent; « et qu'ils se souviennent toujours que, maîtres « d'ôter la vie, il n'est pas en leur pouvoir de « la rendre. Sans doute ils peuvent d'un mot « faire mettre un homme en mille pièces; mais « tout ce qu'ils pourraient dire ensuite ne le « rappellerait pas à la vie. Soyez donc, ô rois! « en garde contre des jugements précipités, et « prévenez ainsi des regrets qui ne répareraient « pas le mal. Les ministres sont des instruments « entre les mains des rois : aussi est-ce aux « rois que les peuples attribuent leurs maux « lorsque les ministres les maltraitent. Que les « princes soient donc bien prudents dans leurs « choix; car il leur serait inutile de rejeter sur « le ministre le fardeau des crimes, pour apaiser « un peuple révolté. Ce serait la justification « d'un meurtrier qui rejetterait sur son épée le « crime qu'aurait commis sa main. De mauvais « princes ont eu quelquefois de bons ministres; « mais des princes vertueux n'ont jamais laissé « en place des ministres cruels ou injustes. » Heureux les gouvernants et les gouvernés si de telles leçons étaient mises en pratique! F.-X. TESSIER.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Scheа, *Histoire des premiers Rois de Perse*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — *An. Orient.*, partie 1re.

KISCHTASP, fils de Lahorasp, cinquième roi de Perse, de la dynastie des Caïanides, en 480 avant J.-C., mort vers 464. Prince fier, courageux, tout occupé d'idées de guerre, il se révolta

d'abord contre son père Lahorasp. Vaincu, il s'enfuit en Grèce susciter des ennemis à la Perse.

Lahorasp, par une générosité plus à admirer qu'à imiter, aima mieux céder sa couronne à ce fils ambitieux, que d'exposer son peuple aux malheurs de la guerre. Kischtasp fut d'abord couronné dans Alep, puis à Balk, de la main de son père. Il transféra le siége de l'empire de la ville de Balk, où Lahorasp avait fixé sa résidence, à Issthakr, la *Persépolis* des Grecs. Kischtasp eut de longues guerres à soutenir contre ses voisins. Ægiasb, roi du Turkestan, ayant pris la ville de Balk et fait massacrer les habitants, Lahorasp se dirigea vers la Perse, et contraignit le monarque persan à s'enfuir dans la partie septentrionale de cette province. Mais le fils de Kischtasp, Isphendyar ou Asfendiar, sorti de la prison où son père le retenait assez injustement, vole au secours des Persans, bat les Turcomans, les contraint de repasser le Djihoun (Oxus), et les poursuit bien avant dans le Turkestan. Argiab, ne se trouvant plus en sûreté dans Heftkhan, sa capitale, se retire dans la forteresse de Rouiindiz (château d'airain), où il périt bientôt de la main d'Asfendiar, qui s'y est introduit à la faveur d'un déguisement. Le vainqueur donna le royaume du Turkestan à un des enfants d'Agriret, frère d'Afrasiab. Asfendiar, peu de temps après, fut tué dans un combat contre le fameux Rostam, qui refusait d'embrasser la réforme de Zoroastre. Au rapport de Khondemyr, Kischtasp fut un des princes les plus puissants et les plus respectés de l'Orient; mais il eut le malheur de se laisser abuser par Zoroastre, dont il approuva tellement la doctrine, qu'il fit ériger un grand nombre d'*atek-gâh*, ou temples consacrés au culte du feu. Suivant le même auteur, son zèle à répandre la religion des ignicoles fut la cause des guerres qu'il eut à soutenir. Kischtasp fit bâtir le château de Samarcande et une grande muraille de 120 parasanges (960 kilomètres) de long, destinée à protéger les Persans contre les invasions des Turcomans. On lui attribue également la fondation de la ville de Beidha en Perse. Sous le règne de ce prince florissait chez les Persans le philosophe Giausasb, contemporain de Socrate et auteur d'un livre intitulé : *Al-Kerœnat*, ou *Des Conjonctions*. Dégoûté de la royauté par la mort de son fils Asfendiar, dont une politique fausse et cruelle avait été la cause, Kischtasp abdiqua en faveur de son petit-fils Ardschir, en 464, et mourut peu de temps après. F.-X. T.

Khondemyr, *Khelass al-Akhbar*. — Langlès, *Notice chronologique de la Perse*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — *An. Orient.*, partie Ire.

KISFALUDY (*Alexandre*), poëte hongrois, né le 22 septembre 1772, au château de Sumegh, mort le 30 octobre 1844. Il étudia le droit à Raab et à Presbourg, entra plus tard dans l'armée autrichienne, et assista à plusieurs batailles. En 1801, il abandonna la carrière militaire, et se retira dans ses terres, consacrant ses loisirs aux belles-lettres. Son premier essai poétique : *Kelergæ szerelem* (L'Amour triste), Ofen, 1800, parut sans nom d'auteur. Il eut un succès immense, et fut suivi d'un second volume : *Roldog szerelem* (L'Amour heureux); Ofen, 1807; l'ouvrage entier fut réimprimé sous le titre de *Himfy' szerelmei* (L'Amour de Himfy). On a encore d'Alexandre Kisfaludy : *Regék a magyar elœidœbœl* (Contes de l'ancienne Hongrie); Ofen, 2e édition, 1818; traduction allemande, publiée par Gaal, Vienne, 1820; — *Gyala szerelme* (L'Amour de Jules); Ofen, 1825; plusieurs drames historiques et drames bourgeois réunis dans la publication : *Eredeti magyar játékszi* (Théâtre original hongrois), Ofen, 1825-1826, 2 vol. et parmi lesquels on remarque surtout : *Jean Hunyady*, Ofen, 1816, et *Ladislas le Kumanien*, Ofen, 1826. Les *Œuvres complètes* d'A. Kisfaludy ont paru à Pesth; 1833-1838, 8 vol. R. L.

Conversations-Lexikon. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édition; Leipzig, 1853, p. 802.

KISFALUDY (*Charles*), poëte dramatique hongrois, frère du précédent, né à Téte (comté de Raab), le 19 mars 1790, mort à Pesth, le 21 novembre 1831. Il entra en 1804 dans l'armée autrichienne, prit part à plusieurs campagnes, et revint en 1810 dans sa patrie. Chassé de la maison paternelle, à cause d'une liaison amoureuse, il se fixa à Vienne, où il vécut misérablement en faisant de la peinture et en se préparant, par l'étude des auteurs allemands, à de sérieux travaux littéraires. En 1817, après s'être réconcilié avec son père, il retourna à Pesth, où il publia en peu de temps une longue série de poëmes, contes, drames et comédies, qui le rendirent bientôt l'écrivain le plus populaire de la Hongrie. Après sa mort, en reconnaissance des services rendus par lui à la littérature, on fit une souscription nationale pour lui élever un monument. Les dons volontaires ayant dépassé de beaucoup les frais exigés pour l'élévation d'une statue, on employa l'excédant à fonder, en 1837, une société littéraire, appelée *Société de Kisfaludy*, qui exerce aujourd'hui une influence notable sur le mouvement intellectuel de la Hongrie. Cette société, espèce d'académie des belles-lettres, compte parmi ses membres les premiers écrivains de la Hongrie. Elle publie un journal critique *Szépirodalmi szemle*, fait réimprimer les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise, et encourage les travaux littéraires par des prix qu'elle propose dans des concours annuels. Les *Œuvres complètes* de Charles Kisfaludy ont paru à Ofen; 1831, 10 vol. On y remarque surtout la pièce : *Matyas Deák* (L'Étudiant Mathias). M. Gaal a publié une traduction allemande des meilleures œuvres dramatiques de Charles Kisfaludy, dans son livre : *Theater der*

Magyaren (Théâtre des Magyares); Bonn, 1820. R. L.

Conversations-Lexikon. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 802.

KISKA DE CIECHANOWIECK (*Jean*), chevalier lithuanien, fauteur du socinianisme, mort en 1592. Disciple du fameux Castalion, à la mémoire duquel il fit élever un monument, il fut président général dans la Samogitie, capitaine de Wilna et gouverneur de Bressici. Maître de soixante-dix ville et de quatre cents villages, Kiska employa ses richesses et sa puissance à protéger les Sociniens. A sa mort (1592) il laissa le prince de Radzivil héritier de sa fortune et de son affection pour la nouvelle secte, après avoir néanmoins signé une profession de foi contraire aux erreurs de Socin. On a de Kiska quelques *Lettres*, où il exhorte les églises sociniennes à tenir un synode pour régler leurs différends au sujet de l'élection des magistrats et de l'usage des armes. Fr. X. T.

Landercht, *Annales Ecclesiastici, ab anno 1566, seu, tomi* 22, 23, 24 *Annalium Baronianorum*. — Delandine, *Nouveau Dictionnaire Historique*.

* **KISS** (*Auguste*), sculpteur prussien contemporain, est né à Pless, dans la haute Silésie, le 11 octobre 1802. Il avait vingt ans lorsqu'il se rendit à Berlin, où il entra dans l'atelier de Rauch. Il y termina les études qu'il avait commencées à Gleiwitz, et fut chargé de sculpter, d'après les dessins de Schinkel, huit petits groupes qui ornent la fontaine de la cour de l'Institut de l'Industrie. Quelque temps après il s'acquitta avec beaucoup de talent de la sculpture des bas-reliefs de l'église de Potsdam; mais l'ouvrage qui a fait connaître son nom à l'Europe est son célèbre groupe de l'*Amazone à cheval se défendant contre une panthère*, dont le modèle colossal fut exposé en 1839. La répétition de ce groupe en zinc bronzé eut plus tard un immense succès à l'Exposition universelle de Londres en 1851. Les ouvrages qui ont depuis confirmé la réputation de M. Kiss sont une statue de *Frédéric le Grand* et un groupe équestre de *Saint Georges combattant le Dragon*, qui lui valut une médaille de deuxième classe, à la suite de l'Exposition de Paris en 1855. — M. Kiss est professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. E. C—T.

Docum. part.

KISSELEFF (*Serge*), général et administrateur russe, né vers 1795, mort à Saint-Pétersbourg, en 1851. Capitaine à l'âge de dix-sept ans, il fit ses premières armes à Borodino, et échappa, lui cinquième de sa compagnie, à cette sanglante bataille, où, selon l'expression de Napoléon, il fallait renverser les Russes après les avoir tués. Il fit encore les campagnes suivantes, et atteignit le grade de général. La paix ayant été rétablie, il entra dans l'administration civile, et s'y distingua par une rare aptitude et une probité rigide; il occupait depuis plus de quinze ans la présidence de la chambre des finances lorsque la mort vint le frapper. J. V.

Journal des Débats du 20 septembre 1851.

* **KISSELEFF** (*Paul*, comte), général et diplomate russe, naquit à Moscou, en 1788. Issu d'une famille dont la noblesse remonte au onzième siècle, il entra en 1806 dans le régiment des chevaliers-gardes. Il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt, et en 1812 il était déjà capitaine et aide de camp du général Miloradovitch. Il se distingua à la bataille de la Moskova, et prit part à tous les combats livrés jusqu'en 1815, soit en Russie, soit plus tard en Allemagne et en France. En avril 1814, l'empereur Alexandre, frappé des qualités brillantes du jeune officier, le nomma son aide de camp. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna au congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés en France. A son retour en Russie, il devint général à la suite de l'empereur, et chef d'état-major de la seconde armée, poste important où il rendit des services qui furent récompensés, en 1823, par le titre d'aide de camp général de l'empereur.

Dans la conspiration qui éclata à la mort d'Alexandre, et dans laquelle avaient trempé plusieurs officiers de la seconde armée, il fit preuve de prudence et de fermeté; aussi retrouva-t-il auprès de l'empereur Nicolas la confiance et l'estime dont il jouissait auprès d'Alexandre. En 1828, lors de la guerre contre les Turcs, le général Kisseleff fut chargé, dès le début de la campagne, d'en concerter le plan avec le comte Diebitch. Il dirigea en personne le passage du Danube sous le feu de l'ennemi, ce qui lui valut le grade de lieutenant général. Au siége de Schoumla, il se distingua, et reçut une épée d'honneur enrichie de diamants. Nommé, en 1829, au commandement des troupes stationnées en Valachie, il réprima les pachas de Viddin et de Scutari, qui menaçaient, par une diversion, les flancs de l'armée russe, en s'emparant de la ville de Gabrova, dans les Balkans.

Après la paix d'Andrinople, les principautés de Valachie et de Moldavie ainsi que la forteresse de Silistrie devant être occupées par les Russes jusqu'à l'acquittement de l'indemnité pour les frais de la guerre, le général Kisseleff fut choisi pour le commandement de l'armée d'occupation et le gouvernement des principautés, avec le titre de président plénipotentiaire. Jamais ces deux provinces n'avaient goûté la douceur d'un état paisible ni connu les avantages d'un gouvernement régulier. L'administration du général Kisseleff fut un bienfait. La peste et la famine décimaient la population : il fit importer des céréales, établit un cordon sanitaire sur le Danube, encouragea le laboureur, fit la guerre aux abus de tous genres, coupa court aux exactions et aux dilapidations; enfin, il sut exciter une salutaire émulation parmi les employés de tous rangs. Une commission des notables les

plus éclairés fut chargée de mettre les institutions du pays en rapport avec la nouvelle existence politique qu'il devait au traité d'Andrinople; elle eut pour mission d'abolir la corvée, de faire cesser la dilapidation des finances, de donner au droit de propriété des bases plus équitables, de séparer les pouvoirs judiciaire et exécutif, de distraire la liste civile des hospodars des recettes de l'État, enfin de former une assemblée élective, chargée de prendre part à la confection des lois et d'examiner les comptes de chaque année. Il en résulta huit codes, embrassant toutes les branches du gouvernement, sous le titre général de *Règlement organique*, et comprenant l'élection de l'hospodar, les attributions de l'assemblée générale, les finances, l'administration, le commerce, les quarantaines, la justice et la milice.

En même temps, le général Kisseleff améliorait les écoles, les hôpitaux, les prisons et le régime des caisses de bienfaisance. Il formait, avec des jeunes gens pris dans la classe des boyards et dans celle des paysans, le noyau d'une milice nationale, qu'il exerçait au métier des armes et à la discipline militaire; il embellissait Bukarest et Jassy, et y organisait une police sévère; il transformait en belles villes les sales forteresses turques d'Ibralloff et de Giurgevo, que le traité d'Andrinople avait données à la Valachie; enfin, il assurait à cette principauté la possession de quatre-vingt-huit îles sur le Danube, un territoire important et de nombreuses pêcheries le long du fleuve.

En moins de seize mois, la face du pays fut complétement changée. Le 1er mai 1831 eut lieu l'ouverture de l'assemblée générale, inauguration d'une ère nouvelle. Mais bientôt le choléra vint envahir les principautés et suspendre l'essor de la prospérité naissante. Au milieu de l'épouvante générale, le comte Kisseleff fit preuve d'autant de courage que de prévoyance. Ses paroles et son exemple rassurèrent les plus alarmés, et les secours qu'il sut organiser arrêtèrent les ravages de ce fléau. Le peuple en masse, reconnaissant, encombrait l'hôtel du gouvernement et saluait le général de ses acclamations. On lui doit l'abolition de la peine de mort ainsi que de la question en matière criminelle, et l'assemblée générale de chacune des provinces, en reconnaissance de ces bienfaits, lui vota l'indigénat avec les prérogatives attachées à la première classe des boyards. Le général refusa, déclarant qu'il ne saurait accepter un tel honneur, tant qu'il se trouverait dans le pays et à la tête du gouvernement.

En 1833, la Porte réclamait l'assistance de la Russie contre Ibrahim-Pacha, qui menaçait Constantinople. Le général Kisseleff fut désigné pour commander l'armée destinée à couvrir cette capitale, tout en conservant le gouvernement des principautés; mais les hostilités cessèrent lorsqu'il se préparait à franchir le Danube. Nommé en 1832 grand'croix de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, il reçut en 1833 les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky; et le sultan lui envoya son portrait, orné de brillants, avec le titre de bey. Le général partit, au mois d'avril 1834, après la convention qui décidait l'évacuation par les troupes russes. Sous son administration, les dettes antérieures furent payées; il laissa le trésor et les caisses municipales pleines de numéraire. Le revenu des terres avait triplé dans l'espace de quatre années, et les douanes, qui ne produisaient en 1825 que 250,000 piastres, en donnaient 5,974,000 en 1835. L'aisance avait pénétré pour la première fois dans la chaumière du paysan, qui, de nos jours encore, ne prononce qu'avec vénération le nom de Kisseleff.

A son retour, le général Kisseleff fut nommé général d'infanterie, membre du conseil de l'empire, et, en 1837, ministre des domaines de l'empire, département auquel fut bientôt réuni celui de l'agriculture, et qui embrasse la régie de toutes les propriétés domaniales avec l'administration de près de vingt millions d'âmes. Là aussi le général eut tout à créer, et là également se fit sentir l'influence salutaire de son administration. Grâce aux institutions patriarcales dont l'initiative appartient au général, le bien-être moral et matériel des paysans des domaines a fait des progrès incontestables, et la relation du couronnement de sa majesté l'empereur Alexandre II constate l'admission de paysans de la couronne représentant leur classe à cette grande solennité. En reconnaissance de ses services, l'empereur Nicolas a élevé M. Kisseleff, en 1839, à la dignité héréditaire de comte de l'empire, et lui a conféré, en 1845, les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André. En automne 1856, il fut nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de France pour rétablir les relations interrompues par la guerre d'Orient. En 1858, il représenta dignement la Russie aux conférences de Paris pour l'organisation définitive des principautés Danubiennes.

Documents particuliers.

*KISSELEFF (*Nicolas*, comte), diplomate russe, frère du précédent, né en 1800. Il entra de bonne heure dans la diplomatie. D'abord secrétaire de légation à l'ambassade russe de Berlin, il passa en la même qualité à celle de Paris en 1829, peu de jours avant la nomination du ministère Polignac. Il accompagna le comte Pozzo di Borgo à Londres en 1838, comme conseiller d'ambassade, et revint, l'année suivante, à Paris avec le même titre. A l'époque où le comte Pahlen fut rappelé à Saint-Pétersbourg, par suite de quelque querelle d'étiquette, en 1841, le comte Kisseleff resta à Paris comme chargé d'affaires. Il fut un moment question d'un traité d'alliance entre la France et la Russie en 1846, et bien que ces ouvertures n'aient pas abouti, on y a rattaché le prêt fait l'année suivante à la banque de France par l'empereur Nicolas, affaire dont la

comte Kisseleff fut l'intermédiaire. Le comte Kisseleff était encore chargé d'affaires à Paris lorsque éclata la révolution de février. Il resta en France, se renfermant dans une politique passive. Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte fut élu président de la république, l'empereur de Russie créa le comte Kisseleff conseiller privé et le nomma son ministre plénipotentiaire à Paris. Après un voyage fait à Saint-Pétersbourg dans l'été de 1852, voyage qui avait eu pour motif les difficultés soulevées entre les grandes puissances par la reconnaissance du nouveau gouvernement français, M. Kisseleff revint à Paris au mois de janvier 1853, et fut accrédité auprès de l'empereur Napoléon III, avec la double qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire. Les difficultés qui amenèrent la guerre d'Orient le forcèrent à quitter son poste. Le 4 février 1854 il prit ses passe-ports, et partit le 6 pour Bruxelles, emmenant tout le personnel de la légation, et ne laissant que M. d'Ebeling, consul général, chargé de l'expédition des affaires de son ressort. A Paris, le comte Kisseleff avait su se tenir en dehors des partis; il voyait des hommes influents de toutes les opinions, et avait su se faire aimer de tous. En 1855 il quitta Bruxelles pour retourner en Russie. L'année suivante il était envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie auprès du saint-siége et du grand-duc de Toscane, postes qu'il occupe encore. On sait que l'avénement de l'empereur Alexandre a été le signal d'un rapprochement de la Russie et de la cour de Rome, et que des concessions importantes ont été faites aux catholiques en Pologne. M. de Kisseleff a été le négociateur de ces arrangements. J. V.

Conv.-Lex. — Dict. de la Conversation.

KISTER (*Georges*, baron), général français, né le 26 janvier 1755, à Sarreguemines (Moselle), mort le 24 décembre 1832. Fils d'un officier, il fut admis dès l'âge de neuf ans dans la légion royale, passa dans la cavalerie en 1773, et obtint, le 29 février 1783, le grade de capitaine dans Royal-Liégeois. La révolution ouvrit un champ plus vaste à ses talents militaires. Il fit les premières campagnes de la liberté, et fut appelé en mai 1793 à l'état-major général de l'armée du Rhin : durant cette année, il s'empara du camp de Northvieller (13 septembre), où l'on trouva un magasin contenant 1,500 fusils. Nommé chef de la 15e demi-brigade d'infanterie légère (21 messidor an III), il se distingua dans la retraite de Bavière ainsi qu'aux affaires de Richenbach et de Schlingen, et fut envoyé en Italie. Une insurrection ayant éclaté dans plusieurs régiments de cette armée, il eut assez d'empire sur l'esprit de ses soldats pour les empêcher d'y coopérer, et reçut à ce sujet les félicitations du Directoire, qui, pour le récompenser de ses services, l'éleva au grade de général de brigade, le 17 pluviôse an VII. Bientôt la guerre recommença avec l'Autriche, et Kister y prit une part distinguée. A Cassano (8 floréal), il combattit toute la journée contre 12,000 Autrichiens, leur fit beaucoup de prisonniers, et fut blessé dangereusement à la tête d'un coup de sabre; appelé, en l'an VIII, au commandement provisoire de la neuvième division, il défendit l'entrée des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, contint l'ennemi par ses agressions continuelles, et, après avoir opéré une diversion des plus utiles, rejoignit l'armée de Bonaparte, et contribua à la victoire de Marengo. Rentré en France en l'an IX, il reçut, en l'an XII, les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur. Sous l'empire, il servit à la grande armée sous les ordres du maréchal Davoust, gouverna le pays de Fulda, et fut créé baron en 1808; employé en 1811 à Dantzig, il commanda en 1812 le département de la Seine-Inférieure, et prit sa retraite le 8 août de la même année. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — Fastes de la Légion d'Honneur, t. III.

KITE (*Charles*), médecin anglais, né vers 1768 à Gravesend, dans le comté de Kent, mort dans la même ville en 1811. Il était membre du Collége royal de Chirurgie. Outre plusieurs articles insérés dans le *London Medical Journal*, on a de lui : *An essay on the recovery of apparently dead*, Londres, 1788, in-8°; trad. en allem. par Michaelis, Leipzig, 1790, in-8°; — *Essays and Observations physiological and medical on the submersion of animals, and on the resin of the acaroïdes resinifera, or yellow resin, from Botany-Bay*; Londres, 1795, in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary. — Biog. Médicale.*

KI-TSEU, philosophe chinois, vivait vers la fin du douzième siècle avant l'ère chrétienne (1122). Oncle de l'empereur Cheou-Sin, dernier prince de la deuxième dynastie chinoise, il fut obligé de contrefaire l'insensé pour échapper à la cruauté de ce farouche tyran. L'empereur Wou-Wang, fondateur de la troisième dynastie (1122 avant J.-C.) l'appela à sa cour, et eut avec lui de fréquents entretiens sur la philosophie, l'astronomie, la politique, la physique et la science du gouvernement. Il le nomma plus tard gouverneur de la Corée. Un entretien rapporté dans le *Livre sacré des Annales*, à la treizième année du règne Wou-Wang, résume tout le système philosophique et cosmologique de Ki-Tseu. Nous suivrons la traduction qu'en a donnée M. Pauthier dans les *Livres sacrés de l'Orient*. « A la treizième année, le roi interrogea Ki-Tseu. Le roi dit : « Oh, Ki-Tseu! le ciel a des voies secrètes par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe... Je ne connais point cette règle; quelle est-elle ? » — Ki-Tseu répondit : « J'ai entendu dire qu'autrefois Kouen ayant empêché l'écoulement des eaux de la grande inondation, les cinq éléments furent entièrement dérangés; que le Ti en fut courroucé, et ne lui donna pas les *neuf règles* de la sublime doctrine;..... mais que Yu, qui lui succéda dans ses

plus éclairés fut chargée de mettre les institutions du pays en rapport avec la nouvelle existence politique qu'il devait au traité d'Andrinople; elle eut pour mission d'abolir la corvée, de faire cesser la dilapidation des finances, de donner au droit de propriété des bases plus équitables, de séparer les pouvoirs judiciaire et exécutif, de distraire la liste civile des hospodars des recettes de l'État, enfin de former une assemblée élective, chargée de prendre part à la confection des lois et d'examiner les comptes de chaque année. Il en résulta huit codes, embrassant toutes les branches du gouvernement, sous le titre général de *Règlement organique*, et comprenant l'élection de l'hospodar, les attributions de l'assemblée générale, les finances, l'administration, le commerce, les quarantaines, la justice et la milice.

En même temps, le général Kisseleff améliorait les écoles, les hôpitaux, les prisons et le régime des caisses de bienfaisance. Il formait, avec des jeunes gens pris dans la classe des boyards et dans celle des paysans, le noyau d'une milice nationale, qu'il exerçait au métier des armes et à la discipline militaire; il embellissait Bukarest et Jassy, et y organisait une police sévère; il transformait en belles villes les sales forteresses turques d'Ibraïloff et de Giurgevo, que le traité d'Andrinople avait données à la Valachie; enfin, il assurait à cette principauté la possession de quatre-vingt-huit îles sur le Danube, un territoire important et de nombreuses pêcheries le long du fleuve.

En moins de seize mois, la face du pays fut complétement changée. Le 1er mai 1831 eut lieu l'ouverture de l'assemblée générale, inauguration d'une ère nouvelle. Mais bientôt le choléra vint envahir les principautés et suspendre l'essor de la prospérité naissante. Au milieu de l'épouvante générale, le comte Kisseleff fit preuve d'autant de courage que de prévoyance. Ses paroles et son exemple rassurèrent les plus alarmés, et les secours qu'il sut organiser arrêtèrent les ravages de ce fléau. Le peuple en masse, reconnaissant, encombrait l'hôtel du gouvernement et saluait le général de ses acclamations. On lui doit l'abolition de la peine de mort ainsi que de la question en matière criminelle, et l'assemblée générale de chacune des provinces, en reconnaissance de ces bienfaits, lui vota l'indigénat avec les prérogatives attachées à la première classe des boyards. Le général refusa, déclarant qu'il ne saurait accepter un tel honneur, tant qu'il se trouverait dans le pays et à la tête du gouvernement.

En 1833, la Porte réclamait l'assistance de la Russie contre Ibrahim-Pacha, qui menaçait Constantinople. Le général Kisseleff fut désigné pour commander l'armée destinée à couvrir cette capitale, tout en conservant le gouvernement des principautés; mais les hostilités cessèrent lorsqu'il se préparait à franchir le Danube. Nommé en 1832 grand'croix de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, il reçut en 1833 insignes en diamants de l'ordre de S[t] Alexandre-Newsky; et le sultan lui envoya portrait, orné de brillants, avec le titre de Le général partit, au mois d'avril 1834, apr convention qui décidait l'évacuation par troupes russes. Sous son administration, dettes antérieures furent payées; il laissa le sor et les caisses municipales pleines de nu raire. Le revenu des terres avait triplé l'espace de quatre années, et les douanes, ne produisaient en 1825 que 250,000 piastre donnaient 5,974,000 en 1835. L'aisance pénétré pour la première fois dans la chaum du paysan, qui, de nos jours encore, ne nonce qu'avec vénération le nom de Kissel

A son retour, le général Kisseleff fut no général d'infanterie, membre du conseil de l pire, et, en 1837, ministre des domaines de l pire, département auquel fut bientôt réuni de l'agriculture, et qui embrasse la régi toutes les propriétés domaniales avec l'adm tration de près de vingt millions d'âmes. Là le général eut tout à créer, et là également sentir l'influence salutaire de son administra Grâce aux institutions patriarcales dont l'i tive appartient au général, le bien-être mor matériel des paysans des domaines a fai progrès incontestables, et la relation du co nement de sa majesté l'empereur Alexand constate l'admission de paysans de la cour représentant leur classe à cette grande solen En reconnaissance de ses services, l'emp Nicolas a élevé M. Kisseleff, en 1839, à la di héréditaire de comte de l'empire, et lui a con en 1845, les insignes en diamants de l'ord Saint-André. En automne 1856, il fut no ambassadeur extraordinaire près la cou France pour rétablir les relations interrom par la guerre d'Orient. En 1858, il repré dignement la Russie aux conférences de pour l'organisation définitive des princip Danubiennes.

Documents particuliers.

*KISSELEFF (*Nicolas*, comte), diplo russe, frère du précédent, né en 1800. Il ent bonne heure dans la diplomatie. D'abord s taire de légation à l'ambassade russe de B il passa en la même qualité à celle de Pari 1829, peu de jours avant la nomination du nistère Polignac. Il accompagna le comte P di Borgo à Londres en 1838, comme cons d'ambassade, et revint, l'année suivante, à avec le même titre. A l'époque où le c Pahlen fut rappelé à Saint-Pétersbourg, par de quelque querelle d'étiquette, en 1841, le c Kisseleff resta à Paris comme chargé d'aff Il fut un moment question d'un traité d'all entre la France et la Russie en 1846, et bie ces ouvertures n'aient pas abouti, on y a taché le prêt fait l'année suivante à la banq France par l'empereur Nicolas, affaire de

comte Kisseleff fut l'intermédiaire. Le comte Kisseleff était encore chargé d'affaires à Paris lorsque éclata la révolution de février. Il resta en France, se renfermant dans une politique passive. Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte fut élu président de la république, l'empereur de Russie créa le comte Kisseleff conseiller privé et le nomma son ministre plénipotentiaire à Paris. Après un voyage fait à Saint-Pétersbourg dans l'été de 1852, voyage qui avait eu pour motif les difficultés soulevées entre les grandes puissances par la reconnaissance du nouveau gouvernement français, M. Kisseleff revint à Paris au mois de janvier 1853, et fut accrédité auprès de l'empereur Napoléon III, avec la double qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire. Les difficultés qui amenèrent la guerre d'Orient le forcèrent à quitter son poste. Le 4 février 1854 il prit ses passe-ports, et partit le 6 pour Bruxelles, emmenant tout le personnel de la légation, et ne laissant que M. d'Ebeling, consul général, chargé de l'expédition des affaires de son ressort. A Paris, le comte Kisseleff avait su se tenir en dehors des partis; il voyait des hommes influents de toutes les opinions, et avait su se faire aimer de tous. En 1855 il quitta Bruxelles pour retourner en Russie. L'année suivante il était envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie auprès du saint-siége et du grand-duc de Toscane, postes qu'il occupe encore. On sait que l'avénement de l'empereur Alexandre a été le signal d'un rapprochement de la Russie et de la cour de Rome, et que des concessions importantes ont été faites aux catholiques en Pologne. M. de Kisseleff a été le négociateur de ces arrangements. J. V.

Conv.-Lex. — Dict. de la Conversation.

KISTER (*Georges*, baron), général français, né le 26 janvier 1755, à Sarreguemines (Moselle), mort le 24 décembre 1832. Fils d'un officier, il fut admis dès l'âge de neuf ans dans la légion royale, passa dans la cavalerie en 1773, et obtint, le 29 février 1783, le grade de capitaine dans Royal-Liégeois. La révolution ouvrit un champ plus vaste à ses talents militaires. Il fit les premières campagnes de la liberté, et fut appelé en mai 1793 à l'état-major général de l'armée du Rhin : durant cette année, il s'empara du camp de Northvieller (13 septembre), où l'on trouva un magasin contenant 1,500 fusils. Nommé chef de la 15e demi-brigade d'infanterie légère (21 messidor an III), il se distingua dans la retraite de Bavière ainsi qu'aux affaires de Richenbach et de Schlingen, et fut envoyé en Italie. Une insurrection ayant éclaté dans plusieurs régiments de cette armée, il eut assez d'empire sur l'esprit de ses soldats pour les empêcher d'y coopérer, et reçut à ce sujet les félicitations du Directoire, qui, pour le récompenser de ses services, l'éleva au grade de général de brigade, le 17 pluviôse an VII. Bientôt la guerre recommença avec l'Autriche, et Kister y prit une part distinguée. A Cassano (8 floréal), il combattit toute la journée contre 12,000 Autrichiens, leur fit beaucoup de prisonniers, et fut blessé dangereusement à la tête d'un coup de sabre; appelé, en l'an VIII, au commandement provisoire de la neuvième division, il défendit l'entrée des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, contint l'ennemi par ses agressions continuelles, et, après avoir opéré une diversion des plus utiles, rejoignit l'armée de Bonaparte, et contribua à la victoire de Marengo. Rentré en France en l'an IX, il reçut, en l'an XII, les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur. Sous l'empire, il servit à la grande armée sous les ordres du maréchal Davoust, gouverna le pays de Fulda, et fut créé baron en 1808; employé en 1811 à Dantzig, il commanda en 1812 le département de la Seine-Inférieure, et prit sa retraite le 8 août de la même année. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — Fastes de la Légion d'Honneur, t. III.

KITE (*Charles*), médecin anglais, né vers 1768 à Gravesend, dans le comté de Kent, mort dans la même ville en 1811. Il était membre du Collége royal de Chirurgie. Outre plusieurs articles insérés dans le *London Medical Journal*, on a de lui : *An essay on the recovery of apparently dead*, Londres, 1788, in-8°; trad. en allem. par Michaelis, Leipzig, 1790, in-8°; — *Essays and Observations physiological and medical on the submersion of animals, and on the resin of the acaroïdes resinifera, or yellow resin, from Botany-Bay*; Londres, 1795, in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary. — Biog. Médicale.*

KI-TSEU, philosophe chinois, vivait vers la fin du douzième siècle avant l'ère chrétienne (1122). Oncle de l'empereur Cheou-Sin, dernier prince de la deuxième dynastie chinoise, il fut obligé de contrefaire l'insensé pour échapper à la cruauté de ce farouche tyran. L'empereur Wou-Wang, fondateur de la troisième dynastie (1122 avant J.-C.) l'appela à sa cour, et eut avec lui de fréquents entretiens sur la philosophie, l'astronomie, la politique, la physique et la science du gouvernement. Il le nomma plus tard gouverneur de la Corée. Un entretien rapporté dans le *Livre sacré des Annales*, à la treizième année du règne Wou-Wang, résume tout le système philosophique et cosmologique de Ki-Tseu. Nous suivrons la traduction qu'en a donnée M. Pauthier dans les *Livres sacrés de l'Orient*. « A la treizième année, le roi interrogea Ki-Tseu. Le roi dit : « Oh, Ki-Tseu! le ciel a des voies secrètes par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe... Je ne connais point cette règle; quelle est-elle? » — Ki-Tseu répondit : « J'ai entendu dire qu'autrefois Kouen ayant empêché l'écoulement des eaux de la grande inondation, les cinq éléments furent entièrement dérangés; que le Ti en fut courroucé, et ne lui donna pas les *neuf règles* de la sublime doctrine;..... mais que Yu, qui lui succéda dans ses

travaux, les reçut du ciel, et qu'alors la doctrine fondamentale fut en vigueur. » *La sublime doctrine* comprend les neuf règles fondamentales ou connaissances que doivent savoir et pratiquer un souverain, un ministre, un sage. Voici la teneur de ces règles. La première comprend « les *cinq* (*éléments*) *agissants* : 1° l'eau, 2° le feu, 3° le bois, 4° les métaux, 5° la terre. Ce sont les cinq éléments constitutifs de l'univers. Ils dépendent du ciel. L'eau est humide et descend ; le feu brûle et monte ; le bois se courbe et se redresse ; les métaux se fondent et sont susceptibles de mutation ; la terre est propre à recevoir les semences et à produire les moissons. Ce qui descend et est humide a le goût salin ; ce qui brûle et s'élève a le goût amer ; ce qui se courbe et se redresse a le goût acide ; ce qui se fond et se transforme est d'un goût piquant et âpre ; ce qui se sème et se recueille est doux. » — La deuxième règle contient « les *cinq occupations* ou *facultés* qui dépendent de l'homme, et qui sont : 1° la forme du corps, 2° le langage, 3° la vue, 4° l'ouïe, 5° la pensée. La forme du corps doit être grave et respectueuse, pour inspirer le respect ; la parole honnête et fidèle produit l'estime ; la vue claire et distincte donne de l'expérience ; l'ouïe doit être fine, pour mettre en état de concevoir et d'exécuter de grandes choses ; la pensée doit être pénétrante, pour conduire à la sagesse, à la sainteté, à la perfection. » — La troisième règle comprend « les *huit principes du gouvernement* que les hommes ont obtenus du ciel et dont la parfaite harmonie doit constituer le bonheur public : 1° les vivres, 2° les biens ou richesses, 3° les sacrifices et les cérémonies, 4° le ministère des travaux publics ; 5° le ministère de l'instruction publique, 6° le ministère de la justice, 7° la manière de traiter les étrangers, 8° les années. » — La quatrième contient « les *cinq choses périodiques* que le ciel manifeste aux hommes, et qui sont : 1° l'année, 2° la lune ou le mois, 3° le soleil ou le jour, 4° les astres, 5° les nombres astronomiques. » — La cinquième règle comprend « *le pivot fixe du souverain*, c'est-à-dire la règle de conduite à laquelle il doit conformer tous ses actes pour jouir des cinq félicités et les procurer à ses peuples. Le souverain doit cultiver la vertu, réprimer le vice et les liaisons criminelles parmi les citoyens ; récompenser le mérite, favoriser le talent, se montrer indulgent pour ceux qui sont sans appui, ferme envers ceux qui sont riches et puissants. Il doit surtout, pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu, éloigner de sa personne les hommes vicieux, s'entourer d'hommes capables et vertueux. » — La sixième règle comprend « les trois vertus : 1° la droiture, qui suffit quand tout est en paix : 2° l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement, qui deviennent nécessaires quand il y a des méchants qui abusent de leur puissance ; 3° l'indulgence et la douceur, quand les peuples sont dociles. Il n'y a que le souverain seul qui ait droit de récompenser ; il n'y a que le souverain seul qui ait le droit de punir. » — La septième règle comprend « les *cas douteux*, dans lesquels il faut interroger les sorts, consulter les ministres d'État, les grands et même le peuple. » « Comme on voit, dit l'abbé Bourgeat, les Grecs et les Romains ont fait plus d'un emprunt aux institutions chinoises. » — La huitième règle renferme « les *apparences* ou *phénomènes* : 1° la pluie, 2° le temps serein, 3° le chaud, 4° le froid, 5° le vent, 6° les saisons. Si ces six choses arrivent exactement, chacune selon la règle, les herbes et les plantes croissent en abondance. Le trop et le trop peu sont sujets à beaucoup de calamités. Voici les bonnes *apparences* : quand la vertu règne, la pluie vient à propos ; quand on gouverne bien, le temps serein paraît ; une chaleur qui vient dans son temps désigne la prudence ; quand on rend des jugements équitables, le froid vient à propos ; la perfection est indiquée par les vents qui soufflent dans leur saison. Voici les mauvaises *apparences* : quand les vices règnent, il pleut sans cesse ; si l'on se comporte légèrement et en étourdi, le temps est trop sec ; la chaleur est continuelle si l'on est négligent et paresseux ; de même le froid ne cesse point si on est trop prompt ; et les vents soufflent toujours si on est aveugle sur soi-même. Le roi doit examiner attentivement ce qui se passe dans une année, les grands ce qui se passe dans un mois, et les petits fonctionnaires ce qui se passe dans un jour. Si la constitution de l'atmosphère, dans l'année, le mois, le jour, est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, et il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement ; on fait valoir ceux qui se distinguent par leur vertu, et chaque famille est en repos et dans la joie. Mais s'il y a du dérangement dans la constitution de l'atmosphère, dans les jours, dans les mois et dans l'année, les grains ne mûrissent pas, le gouvernement est en désordre, les gens vertueux demeurent inconnus, et la paix n'est pas dans les familles. Les étoiles représentent les peuples. Il y a des étoiles qui aiment le vent, d'autres qui aiment la pluie. Les points solsticiaux pour l'hiver et pour l'été sont indiqués par le cours du Soleil et de la Lune : le vent souffle et la pluie tombe selon le cours de la Lune dans les étoiles. La neuvième règle comprend « les *cinq bonheurs* ou *félicités* : 1° une longue vie, 2° les richesses, 3° la tranquillité, 4° l'amour de la vertu, 5° une fin heureuse, après avoir accompli sa destinée. Elle comprend en outre les *six malheurs* qui sont : 1° une vie courte et vicieuse, 2° les maladies, 3° les afflictions, 4° la pauvreté, 5° la haine, 6° la faiblesse et l'oppression. » (*Chou-King*, l. IV, ch. 4.) C'est par de tels enseignements, d'un prix incontestable aux yeux du moraliste, que le prince philosophe Ki-Tseu préparait de loin la voie à Khoung-fou-tseu (Confucius).

F.-X. T.

Tchu-hi, *Thoung-kian-Kangmou*. — Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient*. — *La Chine*. — *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*. — *Mémoire concernant les Chinois*, t. I et II. — *Notice sur les Kings*. — Prémare, *Selecta quædam vestigia præcipuorum christianæ religionis dogmatum ex antiquis Sinarum libris eruta*. — Bourgeat, *Philosophie orientale*. — Gottfried Otto Piper, *Bezeichnungen des Welt-und Lebens Anfanges in der Chinesischen Bilderschrift*.

KITTO (*John*), littérateur anglais, né le 4 décembre 1804, à Plymouth, mort le 25 novembre 1854, à Cannstadt (Wurtemberg). Fils d'un entrepreneur aisé que des habitudes de désordre réduisirent à l'état le plus précaire, il eut une enfance des plus malheureuses; à peu près abandonné à lui-même, il recueillit çà et là quelques bribes d'instruction, soit aux écoles du dimanche, soit dans les livres qui lui tombaient sous la main. Un jour qu'il servait des maçons, il fit un faux pas et tomba de la hauteur d'un troisième étage; cet accident le rendit sourd pour toute sa vie. On le plaça alors dans une maison de travail (*workhouse*), où il apprit à faire des souliers; mais, son premier maître le traitant trop rudement, il s'adressa au magistrat, plaida lui-même sa cause, et obtint l'annulation du contrat d'apprentissage. L'infirmité dont il était affligé ainsi que son caractère timide l'ayant en quelque sorte séquestré de la société, il avait de bonne heure contracté l'habitude d'écrire beaucoup et de noter ce qu'il pensait. Le rédacteur du *Journal de Plymouth* imprima de lui plusieurs essais et une série de lettres (1823). On s'intéressa au sort de Kitto : il quitta le *workhouse*, où il était rentré, et fut admis au Collége des Missions étrangères d'Islington. Après avoir passé deux années dans les ateliers typographiques de cet établissement, il fut envoyé à Malte en qualité d'ouvrier compositeur (1827). En 1829, il s'attacha à un dentiste qui l'avait pris en amitié, fit l'éducation de ses enfants, et visita avec lui la Russie, le Caucase, l'Arménie, la Perse, la Turquie, et revint en 1833 en Angleterre. Depuis cette époque il se livra exclusivement à la carrière littéraire, et entreprit, pour le compte de divers éditeurs, quelques publications de longue haleine; il fournit aussi des articles à la presse périodique, et fonda en 1848 le *Journal of sacred Literature*, dont il conserva la direction jusqu'en 1853. L'année suivante, le soin de sa santé l'ayant conduit en Allemagne, il s'établit à Cannstadt, où il mourut d'une attaque de paralysie. Le gouvernement anglais lui avait accordé en 1850 une pension viagère de 100 liv. (2,500 fr.).

Nous citerons parmi les ouvrages de cet estimable écrivain : *Essays and Letters*; Plymouth, 1825; — *Pictorial Bible* (La Bible pittoresque); Londres, 1835-1838; 2e édition, augmentée, 1847-1849, 4 vol. grand in-8°; — *Uncle Oliver's Travels*; ibid., 1838, 2 vol. in-12, récit de son voyage en Perse; — *Pictorial History of Palestine*; ibid., 1839-1840; — *Gallery of Scripture Engravings*; ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *History of Palestine*; Édimbourg, 1843; — *The Pictorial Sunday-Book*; Londres, 1845; — *Cyclopædia of biblical Literature*; Édimbourg, 1845-1850, 4 vol.; — *Daily Bible Illustrations*; Londres, 1849-1853, 7 vol., in-8°; etc.

Paul Louisy.

J.-E. Ryland, *Memoirs of John Kitto*; Édimbourg 2e édit., 1856, in-8°.

KIU-CHE-SSÉ, vice-roi du Kuang-si, mort en 1650. Tandis que, maîtres de la plus grande partie de la Chine, par la défaite et la mort de Hi-tse-tching, de Chi-tsou-Tchang-ti, empereur de Nanking, de Tchu-tsing et du prince de Houngan, autres membres de la famille des Ming, les Tartares élevaient sur le trône, à Péking, Chun-tchi, neveu de Taï-tsong, Kiu-che-ssé, ennemi de la domination étrangère et fidèlement attaché à l'ancienne dynastie, faisait proclamer empereur, dans le midi, le prince de Youg-ming, petit-fils de Chin-tsong (1646). L'assemblée des mandarins le reconnut à l'unanimité. Mais le prince de Yong-ming, Tchu-yeou-tcie, refusa le titre d'empereur et se contenta de celui de prince de Kouéi. Vainqueur de son compétiteur Tchu-yué-ngao, à Chang-foui, il fut moins heureux contre les Tartares, qui le battirent près de Kuang-tchéou et l'obligèrent de fuir de ville en ville. Une victoire que le vice-roi Kiu-che-ssé remporta en 1647, devant Kuéi-lin, sur le général Li-tching-tong, releva le courage de ses partisans. L'année suivante Kiu-che-ssé lui procura, sous les murs de la même ville, un nouvel avantage, plus éclatant encore. Cette victoire eut un tel retentissement dans tout l'empire, que les gouverneurs des provinces les plus importantes vinrent faire leur soumission au prince de Kouéi. Le général chinois Li-tching-tong abandonna le parti des Tartares pour se mettre à la tête de ses armées. Mais la fortune se lassa bientôt de favoriser les entreprises de Kiu-che-ssé et les armes du prince de Kouéi. Les deux généraux chinois Kin-tchin-hoan et Li-tching-tong échouèrent, en 1649, au siége de Kan-tchéou, dans le Kiang-si, et se noyèrent dans leur fuite. Après l'extinction des révoltes excitées dans les provinces du Fou-kien, de Kiang-si, de Chen-si, les Tartares se voyaient tranquilles possesseurs de plus des deux tiers de l'empire. Il ne restait à conquérir que les provinces de Sse-tchuen, de Yun-nan, de Kouéi-tchéou, de Kouang-si et de Kuang-tong. Le Ssé-tchuen était sous la domination du farouche Tchang-hien-tchong et les quatre autres provinces obéissaient au prince de Kouéi. Après avoir assuré la conquête des provinces septentrionales, le régent du nouveau gouvernement tartare, Amavang, envoya trois vice-rois avec des corps d'armée pour gouverner le midi au nom de l'empereur. A la neuvième lune 1649, Kiu-che-ssé, apprenant que les Tartares sous le commandement de Kong-yéou-te, prince de Ting-nan, s'approchaient des limites du Kouang-si et du Hou-kouang, en cacha d'abord la nou-

velle au prince de Kouéi, et résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il envoya à Tching-tching-kong l'ordre d'arriver avec sa flotte au secours de Kouang-tchéou-fou (Canton), et créa Tchang-tong-tchang, petit-fils de cet amiral, *tsong-tou*, ou généralissime des troupes, pour garder les passages du Hou-kouang. Le prince de Ting-nan avait divisé sa nombreuse armée en deux corps, dont l'un devait s'embarquer à Hong-tchéou pour se rendre à Pao-king-fou, tandis que l'autre se porterait par terre sur Yang-tchéou-fou. Kiu-che-ssé, instruit de ces dispositions le prince de Kouéi et le général en chef. Tchang tong-tchang s'approche de Tsien-tchéou, par où les ennemis doivent passer en allant du Hou-kouang dans le Kouang-si; il envoie Tchao-tchi-kien camper à Long-men-hien, pour s'opposer au corps d'armée qui vient de Heng-tchéou, et Ma-tsin-tchong à Tchao-li pour barrer le passage à l'armée de Pao-king. Ce plan, si habilement concerté par Kiu-che-ssé, n'eut pas tout le résultat qu'il en attendait. Tchao-tchi-kien et Ma-tsin-tchong perdirent presqu'en même temps deux batailles sanglantes. Kiu-che-ssé, par la défection ou l'imprudence des officiers, se voit seul et sans défense dans Kouéi-lin. Tsi leang-yun, son lieutenant, le conjure de ne pas attendre que l'arrivée des Tartares le mette dans l'impossibilité de se garantir du danger. « Je n'achèterai point par une lâcheté quelques jours de vie de plus, répond kiu-che-ssé; Kouéi-lin est confiée à ma garde, c'est en la délivrant ou en périssant avec elle que je dois me montrer digne de la confiance de mon souverain. » Le lieutenant, moins généreux et moins fidèle, se retira avec les troupes qu'il avait sous ses ordres. Le généralissime Tchang-tong-tchang, instruit de l'abandon où se trouve le vice-roi, arrive en toute hâte à Kouéi-lin, et représente a kiu-che-ssé la nécessité de pourvoir à sa sûreté. « Des officiers comme vous et moi, lui dit le vice-roi, ne doivent pas craindre la mort; mourir pour notre prince, c'est notre devoir; rougir de la lâcheté de ceux qui l'ont abandonné et ne pas les imiter, voilà ce que l'honneur attend de nous. » « Je ne vous presse plus, reprend le général, mais je veux partager avec vous la gloire de mourir. » Après la prise de la ville, Kiu-che-ssé et le général sont conduits à Kong-yéou-té, qui demande quel est le premier ministre d'État de Kouei-lin. « Moi! » répond le vice-roi.

Le prince de Ting-nan, plein d'admiration pour leur courage, s'efforce inutilement de les gagner à son parti. Il les conjure de consentir au moins à couper leurs cheveux ou à revêtir l'habit de Ho-chang Les trouvant inébranlables, il ne peut refuser des éloges à leur fidélité; mais la politique ne lui permet pas de la laisser impunie : tous deux subirent le dernier supplice, en 1650. La mort de ces deux héros, qui fut suivie bientôt de la prise de Kouang-tchéou, porta le dernier coup au parti du prince de Kouéi. A la nou[velle] de ce désastre, le malheureux prince s'e[nfuit] d'Ou-tchéou à Tsien-tchéou, puis à Nan-nin[g]. N'osant se fier aux généraux de Tchang-h[ien-]tching, Sun-ko-ouang et Li-ting-koué, qui ét[aient] maîtres du Yun-nan, le prince de Kouei pr[it la] route du midi, pour ne pas tomber aux m[ains] des Tartares, et fut contraint de se retirer [...] dans le Mien-koué, au royaume de Hava, [où il] jouit sept ans d'une généreuse hospitalité. [En] 1657, un parti formé dans le Kouéi-tchéou [par] les généraux Ma-tsin-tchong et Ma-ouei-l[...] qui s'adjoignirent le vice-roi du Kouei-tch[éou] entreprit de rappeler et de rétablir le prince Kouéi. Avec les fidèles sujets qui l'avaient s[uivi] le prince organisa une petite armée pour tra[ver]ser le Yun-nan et venir opérer sa jonction [avec] les troupes de Ma-tsin-tchong. Mais le fam[eux] Ou-san-kouéi, qui avait introduit les Tart[ares] dans la Chine et que l'empereur Chun-thi a[vait] nommé gouverneur du Kouéi-tchéou et du Y[un-]nan, se trouvait alors dans cette dernière provi[nce.] Il attendit le prince de Kouéi, le prit et le fit ét[ran]gler avec son fils, en 1658. Il est regardé com[me] le dernier prince des Ming. Ainsi fut anéa[ntie] l'œuvre de Kiu-che-ssé qui n'eut jamais qu['une] ambition, délivrer sa patrie du joug des Tart[ares] et rétablir la dynastie des Ming. Il se montra [jus]qu'à la mort fidèle à son pays, à son prince, [et à] la religion chrétienne, qu'il avait embrassée.

F.-X. TESSIER.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. XI. — *Mé[moi]res concernant les Chinois*, par les missionnaires d[e Pé]king, t. XI. — Deshauterayes, *Notes sur le XIe volu[me de] l'Histoire générale de la Chine*. — Morrisson, *V[iew of] China*. — Martin Martini, *Histoire de la Guerre des [Tar]tares contre la Chine*. — Gabriel de Magalhan, [Nou]velle Relation de la Chine, etc., traduction franç[aise,] Paris, 1688, in-4°. — *Toung hoa lau* (Chronique [de la] fleur d'Orient). — Du Halde, *Description géograph[ique,] historique, chronologique, politique et physique de [l'Em]pire de la Chine*.

KIUN-TCHIN, empereur (*tchenyu*) des [Huns] anciens, ou Hiong-nou, monta sur le trône l'an [...] avant J.-C., et mourut en 126. Fils et succes[seur] de Laocham-Tchenyu, il fit avec Wen-ti, l'e[mpe]reur de Chine, un traité qu'il ne tarda pa[s à] violer. Un corps de cavalerie pénétra dan[s le] Chan-si, pilla Taï-fong-fou et plusieurs au[tres] places, où il fit un butin considérable. Cepend[ant] il refusa d'aider Soui, roi de Tchao, dans sa [ré]volte contre le successeur de Wen-ti (154). [Les] anciens traités avec la Chine furent renouv[elés] et l'empereur envoya à Kiun-tchin une princ[esse] de sa famille. Aussi sous le règne de ce pr[ince] les Huns ne firent plus en Chine que de pe[tites] incursions, facilement repoussées par le gén[éral] Li-kuang. A l'avénement de l'empereur Han-[ou-]ti (140), le tchenyu des Huns proposa de fai[re la] paix. Après délibération, la cour impériale acce[pta.] Mais les Chinois n'avaient d'autre dessein [que] de tromper la confiance des Huns et de les [faire] tomber dans quelque embuscade. Cette gu[erre] sourde ne tarda pas d'éclater au grand j[our].

Une armée chinoise de 300,000 hommes, sous les ordres des généraux Han-gan-kou, Li-kuang et Vang-kuéi, fut chargée d'envahir le territoire hunique. Vang-kuéi voulait, sans entrer dans le pays des Huns, attirer Kiun-tchin sur les frontières, s'emparer par ruse de sa personne et de son armée, et terminer ainsi la guerre. Dans ce dessein, l'armée chinoise se met en embuscade au fond d'une vallée de la province de Chan-si, près de la ville de Ma-yé. Un officier passe chez les Huns, et promet de livrer la place. Kiun-tchin, trompé par ce stratagème, lève une armée de 100,000 hommes, vient à Vou-tchéou près de Taï-tong-fou, et s'approche de Ma-yé. Mais, instruit par un prisonnier chinois à qui la crainte de la mort fait tout révéler, il effectue à temps sa retraite. Vang-kuéi, qui avait conseillé cette guerre, fut condamné à perdre la tête. Il prévint le châtiment en se donnant lui-même la mort. Les Chinois avaient indignement violé le traité. Les Huns recommencèrent les hostilités en 129. Ils ravagèrent le territoire de Pao-gan-tchéou dans le Petchéli. L'empereur Han-outi envoya les généraux Li-kuang et Ouéi-tsing pour les repousser. Li-kuang fut battu, et dégradé à son retour. Ouéi-tsing fit quelques prisonniers, et ce fut là tout le fruit de cette expédition. Les Huns continuaient leurs incursions. Han-gan-koué, qui avait reçu l'ordre de camper dans la province de Péking, ne put la préserver de leurs ravages; et pour en garantir le territoire de Yung-ping-fou, l'empereur fut obligé de rétablir Li-kuang dans son commandement et de lui confier la garde de cette province. Les Huns, qui le redoutaient et l'appelaient le *général volant* (parce que dans la campagne précédente, vaincu et tombé au pouvoir des ennemis, il avait fait le mort sur le champ de bataille, et s'était ensuite élancé sur son cheval pour regagner son armée), n'osèrent venir l'attaquer, et tournèrent leurs forces vers le Léao-tong, le Petchéli et le Chan-si, où ils firent un grand nombre de prisonniers. Ils furent moins heureux contre le général Ouéi-tsing, qui leur fit essuyer plusieurs échecs, les força de sortir du territoire chinois et leur enleva l'année suivante le pays d'*Ortous*. Les Chinois y bâtirent des villes pour défendre les bords du fleuve Hoang-ho, et envoyèrent 100,000 hommes pour les habiter. Cette perte fut suivie de la mort de Kiun-tchin, en 126 avant J.-C. C'est pendant le règne de ce prince que l'Asie occidentale, occupée alors par les Parthes, fut plus connue des Huns et des Chinois. Vers l'an 138 ou 137, l'empereur chinois apprit par des prisonniers huns que la nation des Yue-chi (Gètes), après avoir été détruite par Lao-chang, prédécesseur de Kiun-tchin, s'était dirigée vers les régions occidentales (1); que, devenue l'ennemie des Huns, elle était alors puissante dans le Maourennahr, dans la Bactriane et le Kaptchak; que tout récemment elle venait de s'établir dans le Ta-hia, ou Khorassan » malgré les efforts des Parthes. L'empereur Han-outi voulut faire alliance avec cette nation contre les Huns, mais Tchang-Kian, qu'il envoyait en Bactriane, tomba entre les mains de Kiun-tchin, qui le retint. Après plusieurs années de captivité, il parvint cependant à s'échapper et à gagner le Khorassan. En revenant par le Thibet, Tchang-kian fut encore pris par les Huns et détenu jusqu'à la mort de Kiun-tchin, qui eut pour successeur son frère Y-chi-sié. F.-X. Tessier.

Tchu-hi, *Thoung kian kang mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine). — *Li-tai-ti wang mien piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, seconde partie. — Abel Remusat, *Melanges Asiatiques*, t. I.

KIUPERLI. *Voy*. KopRILI.

(1) Voici comment de Guignes père décrit cette première irruption des barbares, d'abord dans l'occident de l'Asie et plus tard dans le midi de l'Europe. « Tous ces vastes pays, l'Inde, le Khorassan, le royaume des Grecs (dans la Bactriane) ne formaient pour ainsi dire qu'un très-vaste empire, dont les provinces les plus eloignées étaient unies par un commerce réciproque. Les peuples du Khorassan, les Parthes et leurs voisins, portaient dans l'Inde les productions de leurs pays, pendant que les Indiens venaient trafiquer dans le Khorassan et les environs. C'est ce que nous apprend l'officier chinois dont il sera question dans la suite, et qui était dans ces provinces vers le temps dont il s'agit. Telle était la situation de la Bactriane lorsque quelques nations qui demeuraient dans l'Orient sur les frontières occidentales de la Chine, obligées par un prince puissant d'aller chercher d'autres habitations, arrivèrent dans ces provinces, y détruisirent le royaume des Grecs, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Parthes. C'est un événement singulier, qui n'a point été développé jusqu'ici et qui mérite d'être approfondi. Les annales chinoises nous en fournissent les détails. Ces annales nous représentent ces peuples tartares qui partent du fond de l'Orient, se refoulant, pour ainsi dire, les uns sur les autres, et s'avançant successivement dans des pays, fort éloignés de leur patrie, comme un torrent rapide qui se répand de tous côtés. Il y avait anciennement une nation tartare et nomade, appelée *Yué-chi*, qui habitait dans le pays de *Kan-tchéou* et de *Khoua-tchéou*, à l'occident de la province de *Chan-si*. Vers l'an 200 avant J.-C. un empereur des *Hioung-nou*, ou des Huns, nommé *Méte*, soumit ces peuples. Mais, soit que dans la suite les *Yue-chi* ne voulussent point obéir, soit que les Huns eussent résolu de les détruire entièrement, *Lao-chang*, empereur de ces derniers, qui avait succédé à *Méte*, porta la guerre dans leur pays, les défit, tua leur roi, fit de sa tête un vase à boire, et obligea le reste de la nation à aller chercher une autre patrie. Les *Yue-chi* se partagèrent en deux bandes. Les plus faibles passèrent vers le *Tou-fan*, ou Thibet, c'est-à-dire qu'ils ne firent que descendre au midi. On les appela les petits *Youé-chi*. Les autres, et cette bande était la plus considérable, remontèrent vers le nord-ouest, et allèrent s'emparer des vastes plaines qui sont situées à l'occident de la rivière d'*Ili*. Ces derniers portèrent le nom de grands *Yué-chi*. La conquête de ce pays ne se fit pas sans peine; une nation puissante, appelée *Sou*, y était établie. Mais les *Yué-chi* furent assez forts pour l'obliger à se retirer. Les *Sou* prirent alors le parti de passer du côté de l'occident, et vinrent demeurer dans les plaines qui sont situées au nord-est de *Fergana* et du *Yaxarte*. Les historiens chinois nomment plusieurs hordes de cette nation, qui formaient dans ces campagnes plusieurs petits Etats. Ces hordes étaient les *Hiou-siun*, qui montaient à environ trois cent cinquante-huit familles, et les *Kuento*, qui en avaient trois cents. Elles étaient gouvernées par différents chefs; et ces peuples, comme tous les autres Tartares, n'étaient occupés qu'à conduire leurs grands et nombreux troupeaux. (De Guignes, *Mém de Littérat*., t. XXV, pag. 24.)

KIZIL ARSLAN (*Othman*), troisième prince de la dynastie des atabeks Ildékouzides ou Pehlevanides, mort au mois de chaban 587 (octobre 1192), était fils d'Ildékouz, frère utérin de l'atabek Mohammed et du sultan Seldjoucide Arslan. Ce dernier prince étant mort au milieu de djomada 571 (31 décembre 1175), Togrul III lui succéda sur le trône de Perse. Les rênes du gouvernement furent confiées à son oncle paternel l'atabek Mohammed, et le commandement des troupes fut donné à son oncle Kizil Arslan, qui réunit bientôt entre ses mains toute l'autorité civile et militaire après la mort de Mohammed (1186), dont il épousa la veuve, l'ambitieuse Kotiba Katoun. L'ambition de la fille du fameux Inanedj le poussa à la révolte contre le sultan. Après son mariage il se rendit immédiatement dans l'Irak, s'empara de toute l'autorité, ne laissant à Togrul que le titre de sultan. Vaincu à Réi, il fit demander au khalife de Bagdad, Nassyr, des troupes qu'il laissa battre par le sultan en 584 (1188). La défaite de ses alliés n'empêcha pas Kizil de continuer la guerre. Il se rendit dans la ville d'Humadam, et fit faire la *khotbah* (prière) au nom de Sindjar, fils de Soléiman-Schah. Puis il retourna dans l'Azerbaïdjan, afin d'attaquer Togrul, qui se retira dans l'Irak. Il le surprit dans Humadam au moment où il venait d'être vaincu à Hendjan par Cotloug-Inanedj se saisit de sa personne et de son fils Mélik-Schah, et les envoya dans l'Azerbaïdjan, où ils furent emprisonnés dans le château de Kehran. La puissance passa entre les mains de Kizil. Il fit faire la *khotbah* en son nom et frapper les cinq *noubets*, honneur réservé à la dignité souveraine. Cette audace causa sa ruine. Cotloug, son neveu, et plusieurs émirs conspirèrent. Kizil crut pouvoir étouffer la révolte dans le sang; mais, le matin même du jour où il devait s'asseoir sur le trône, il fut trouvé dans son lit percé de cinquante coups de poignard, au mois de chaban 587 (octobre 1192). On imputa sa mort aux *fedaïs* Melahideh. F.-X. TESSIER.

Mirkhond, *Histoire du Kharesm*. — Khondemyr, *Khelassat-al-Akhbar*. — Du Tremere, *Histoire de la Perse*. — De Guignes, *Notice sur l'histoire des Atabeks*. — Defremery, *Journal Asiatique*, ann. 1849-18[illegible]. — De Guignes, *Hist. des Huns*, tom. II.

KJŒPING (*Nicolas* MATSON), voyageur suédois, né en 1630, mort en 1667. Il s'embarqua (1648) comme matelot sur un navire hollandais, parcourut l'Inde et la Perse où il entra au service de Schah-Abbas, et fit plusieurs expéditions dans les troupes de ce souverain. Il visita ensuite l'Arménie, et s'arrêta à Suze. En 1652, il était à Ceylan, et accompagna comme interprète une ambassade ou plutôt une expédition hollandaise, qui descendit successivement en Arabie, en Égypte, à Coromandel, à Malacca, et à Sumatra. De retour à Batavia, il s'embarqua pour la Chine, et fit naufrage sur l'île de Formose. Il fut recueilli et, en 1656, ramené dans sa patrie. Là il entra dans la marine militaire, et fit les campagnes de 1657 et 1658. La relation des voyages de Kjœping ne fut publiée que longtemps après sa mort, à Visingœ, 1674; à Stockholm, 1743, in-8°; à Vesteras, 1759, in-8°. A. DE L.

Gezelius, *Biografiskt-Lex*.

* **KLAGMANN** (*Jean-Baptiste-Jules*), sculpteur français, né à Paris, en 1810. Élève de M. Ramey fils, il a produit de riches ouvrages d'orfèvrerie, de précieuses statuettes et des groupes gracieux. Ses principales créations sont : *Dante, Machiavel, lord Byron, Shakspeare, Pierre Corneille*, statuettes en bronze; — les sculptures de la fontaine de la place Louvois, construite sur les plans et compositions de Visconti, en 1839; — *Nymphe endormie*, figure en plâtre; 1842; — modèle de l'épée offerte au comte de Paris par la ville de Paris, en 1842; — modèles de medaillons et de quatre cavaliers pour un vase exécuté pour le duc d'Orléans; — une *Petite fille effeuillant une rose*, statue en plâtre; 1846; — *La reine Clotilde*, statue en marbre au jardin du Luxembourg, 1846; — *Enfant jouant avec des coquillages*, petite statue en marbre; 1847; — *Enfants tenant les attributs de la passion*, bas-relief en marbre pour la décoration du maître autel de l'église Saint-Cyr à Issoudun. En 1848 il a été nommé membre du conseil supérieur de perfectionnement des manufactures des Gobelins, de Beauvais et de Sèvres. J. V.

V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biographie et nécrol. des hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome III, p. 284. — *Livrets du Salon*; 1834-1848.

* **KLAPKA** (*Georges*), général hongrois, né le 7 avril 1820, à Temeswar. Fils du bourgmestre de cette ville, il entra comme cadet dans un régiment d'artillerie, et passa de là, deux ans plus tard, dans un corps de bombardiers. Nommé en 1842 sous-lieutenant au régiment hongrois des gardes, il poursuivit ses études militaires à Vienne, et fut transféré en 1847 au 12e régiment frontières avec le grade de lieutenant-colonel. Aussitôt que la révolution eut éclaté en Hongrie, il offrit ses services à la diète, qui les accepta; il fut employé contre les Szeklers et les Serviens, et contribua à fortifier les places de Comorn et de Presbourg. Élevé au rang de général, puis placé à la tête de l'état-major, il remplit pendant quelques mois le poste de ministre de la guerre près le gouvernement provisoire. Klapka s'est surtout distingué par l'héroïque défense de Comorn, dont il devint commandant au mois de juillet 1849. Le 3 août suivant, il fit au milieu de la nuit une sortie pour dégager la ville; l'armée assiégeante fut obligée, à la suite d'un violent combat, de battre en retraite en laissant aux mains du vainqueur 30 pièces de canon, 3,000 fusils, ses bagages et des provisions de toutes sortes; elle évacua même Raab, et alla s'abriter derrière les remparts de Presbourg. Cette victoire inespérée, en coupant la ligne d'opérations des Autrichiens, plaçait ces derniers dans

la situation la plus critique. Des courriers furent immédiatement dépêchés à Kossuth et à Gœrgei pour les informer de ce grave événement, qui pouvait changer la face des choses; malheureusement l'un avait déjà signé la honteuse capitulation de Vilagos, et l'autre, en fuite, se trouvait sur la frontière turque. Quoiqu'il eût reçu de Gœrgei l'ordre de poser les armes, Klapka continua de résister jusqu'au moment où le général Haynau lui accorda les conditions les plus honorables (2 octobre 1849). Il obtint, comme tous les officiers qui servaient à Comorn, un sauf-conduit du gouvernement et se rendit en Angleterre. Il réside aujourd'hui à Genève. On a de lui deux ouvrages traduits en anglais d'après ses manuscrits originaux : *Memoirs of the War of independance in Hungary, translated by Otto Wenckstern*; Londres, 1850, 2 vol. in-12; — *The War in the East from the year* 1853 *to july* 1855, *an historico-critical sketch of the campaigns on the Danube, in Asia and in the Crimea, translated by lieut.-col. Mednyansky*; Londres, 1855, in-12. P. L—y.

Cyclopædia of English Literature. — *Men of the Time*. — *Unsere Zeit*, 1857. — *L'Illustration*.

KLAPROTH (*Martin-Henri*), célèbre chimiste allemand, né à Wernigérode, le 1er décembre 1743, mort le 1er janvier 1817. A l'âge de seize ans, il entra comme aide dans une pharmacie de Quedlimbourg, où il resta pendant sept ans, sans avoir pu, comme il le désirait, étudier les sciences naturelles; ce n'est qu'en 1766 qu'ayant obtenu un emploi dans une pharmacie à Hanovre, il s'y mit à approfondir avec méthode les secrets de la chimie, science qu'il alla étudier dans tous ses détails à Berlin, en 1768. Devenu en 1771 aide dans la pharmacie de Valentin Rose, il la dirigea seul après la mort du chef, dont les fils, encore mineurs, furent confiés à ses soins. Les nombreuses dissertations chimiques publiées par Klaproth, à partir de cette époque, lui valurent bientôt une grande réputation, et le firent nommer, en 1788, membre de l'Académie des Sciences de Berlin. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la chimie a l'École d'artillerie, il fut chargé, en 1809, de professer cette science à l'université de Berlin. Il fut aussi appelé a faire partie du conseil de salubrité et de plusieurs autres commissions médicales, et devint membre associé de l'Institut de France. Cette distinction était des mieux méritées; car Klaproth a fait faire de très-grands progrès à la chimie. Il a d'abord fait admettre par son exemple l'usage de publier, lorsqu'il s'agissait de la communication d'une analyse chimique, tous les détails et résultats numériques, que les savants avaient l'habitude auparavant de passer sous silence, au grand détriment de la science. Son exactitude scrupuleuse et son talent d'observation le conduisirent à rectifier plusieurs idées fausses admises avant lui sur la composition des corps, et à faire plusieurs découvertes importantes. Ainsi, c'est à lui, par exemple, qu'on doit la connaissance de la zircone, du titane et de l'urane, de même qu'il fit le premier connaître les qualités du tellure, du chrome, de la glycine et autres substances. Il a aussi établi la différence de la baryte et de la strontiane, et prouvé que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. On lui doit encore l'analyse chimique de plusieurs centaines de minéraux qui auparavant n'étaient connus qu'imparfaitement. Enfin, Klaproth s'est fait remarquer comme un des premiers et des plus vifs défenseurs des nouveaux principes de chimie établis par Lavoisier, qu'il contribua plus que tout autre à populariser en Allemagne. Les écrits scientifiques de Klaproth consistent presque exclusivement en mémoires disséminés dans divers recueils périodiques, tels que les *Denkschriften* de l'Académie de Berlin, les *Chemische Annalen* de Crell, le *Bergmännisches Journal* de Kökler, les *Schriften der berlinischen Gesellschaft naturforschender Freunde*, le *Berliner Jahrbuch der Pharmacie*, etc. Les mémoires relatifs à l'analyse des minéraux furent réunis par l'auteur, en cinq volumes, in-8°, et publiés sous le titre de *Beitræge zur chemischen Kenntniss der Mineralkörper*; Berlin, 1795-1810 : ouvrage traduit en français par Tassaert; Paris, 1807, 2 vol. in-8°. D'autres dissertations de Klaproth se trouvent recueillies dans ses *Chemische Abhandlungen gemischten Inhalts*; Berlin, 1815, in-8°. Klaproth a aussi fait paraître, en commun avec F. Wolff, un *Chemisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Chimie); Berlin, 1807-1810, 5 vol., in-8°; traduit en français, Paris, 1811, 4 vol. in-8°. Enfin, l'on doit à Klaproth une édition entièrement refondue du *Handbuch der Chemie* de Gren, et des notes judicieuses ajoutées par lui à la traduction donnée par Wolff du *Manuel de l'Essayeur* de Vauquelin. E. G.

Biographie Médicale. — Kopp, *Geschichte der Chemie*, t. I, p. 348-350.

KLAPROTH (*Henri-Jules* DE), fils du précédent, célèbre orientaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 11 octobre 1783, mort à Paris, le 20 août 1835. A l'âge de quinze ans il apprit le chinois, pour ainsi dire à l'insu de son père, qui l'avait destiné aux sciences naturelles. En 1800, il se rendit à l'université de Halle, où il resta jusqu'en 1802; il vint ensuite à Dresde, où il commença la publication de son journal intitulé : *Asiatisches Magazin* (Magazin Asiatique), qui parut à Weimar, et qui révéla à l'Allemagne les étonnants progrès que Klaproth, âgé alors de dix-neuf ans, avait fait dans une branche de la science, trop négligée jusque alors. Le comte Jean Potocki rechercha la connaissance de Klaproth, et lui proposa d'entrer au service de l'empereur de Russie. Klaproth accepta, et se rendit en 1804 à Saint-Pétersbourg, où l'Académie des

KIZIL ARSLAN (*Othman*), troisième prince de la dynastie des atabeks Ildékouzides ou Pehlevanides, mort au mois de chaban 587 (octobre 1192), était fils d'Ildékouz, frère utérin de l'atabek Mohammed et du sultan Seldjoucide Arslan. Ce dernier prince étant mort au milieu de djomada 571 (31 décembre 1175), Togrul III lui succéda sur le trône de Perse. Les rênes du gouvernement furent confiées à son oncle paternel l'atabek Mohammed, et le commandement des troupes fut donné à son oncle Kizil Arslan, qui réunit bientôt entre ses mains toute l'autorité civile et militaire après la mort de Mohammed (1186), dont il épousa la veuve, l'ambitieuse Katiba Katoun. L'ambition de la fille du fameux Inanedj le poussa à la révolte contre le sultan. Après son mariage il se rendit immédiatement dans l'Irak, s'empara de toute l'autorité, ne laissant à Togrul que le titre de sultan. Vaincu à Réi, il fit demander au khalife de Bagdad, Nassyr, des troupes qu'il laissa battre par le sultan en 584 (1188). La défaite de ses alliés n'empêcha pas Kizil de continuer la guerre. Il se rendit dans la ville d'Humadam, et fit faire la *khotbah* (prière) au nom de Sindjar, fils de Soléiman-Schah. Puis il retourna dans l'Azerbaïdjan, afin d'attaquer Togrul, qui se retira dans l'Irak. Il le surprit dans Humadam au moment où il venait d'être vaincu à Hendjan par Cotloug-Inanedj se saisit de sa personne et de son fils Mélik-Schah, et les envoya dans l'Azerbaïdjan, où ils furent emprisonnés dans le château de Kehran. La puissance passa entre les mains de Kizil. Il fit faire la *khotbah* en son nom et frapper les cinq *naubets*, honneur réservé à la dignité souveraine. Cette audace causa sa ruine. Cotloug, son neveu, et plusieurs émirs conspirèrent. Kizil crut pouvoir étouffer la révolte dans le sang; mais, le matin même du jour où il devait s'asseoir sur le trône, il fut trouvé dans son lit percé de cinquante coups de poignard, au mois de chaban 587 (octobre 1192). On imputa sa mort aux *fedais* Melahideh. F.-X. TESSIER.

Mirkhond, *Histoire du Kharesm.* — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar.* — Quatremère, *Histoire de la Perse.* — De Guignes, *Notice sur l'histoire des Atabeks.* — Defrémery, *Journal Asiatique*, ann. 1848-1849. — De Guignes, *Hist. des Huns*, tom. II.

KJŒPING (*Nicolas* MATSON), voyageur suédois, né en 1630, mort en 1667. Il s'embarqua (1648) comme matelot sur un navire hollandais, parcourut l'Inde et la Perse où il entra au service de Schah-Abbas, et fit plusieurs expéditions dans les troupes de ce souverain. Il visita ensuite l'Arménie, et s'arrêta à Suze. En 1652, il était à Ceylan, et accompagna comme interprète une ambassade ou plutôt une expédition hollandaise, qui descendit successivement en Arabie, en Égypte, à Coromandel, à Malacca, et à Sumatra. De retour à Batavia, il s'embarqua pour la Chine, et fit naufrage sur l'île de Formose. Il fut recueilli et (en 1656) ramené dans sa patrie. Là il entra dans la marine militaire, et fit les campagnes de 1657 et 1658. La relation des voyages de Kjœping ne fut publiée que longtemps après sa mort, à Visingœ, 1674; à Stockholm, 1743, in-8°; à Vesteras, 1759, in-8°. A. DE L.

Gezelius, *Biografiskt-Lex.*

* **KLAGMANN** (*Jean-Baptiste-Jules*), sculpteur français, né à Paris, en 1810. Élève de M. Ramey fils, il a produit de riches ouvrages d'orfévrerie, de précieuses statuettes et des groupes gracieux. Ses principales créations sont : *Dante*, *Machiavel*, *lord Byron*, *Shakspeare*, *Pierre Corneille*, statuettes en bronze; — les sculptures de la fontaine de la place Louvois, construite sur les plans et compositions de Visconti, en 1839; — *Nymphe endormie*, figure en plâtre; 1842; — modèle de l'épée offerte au comte de Paris par la ville de Paris, en 1842; — modèles de medaillons et de quatre cavaliers pour un vase exécuté pour le duc d'Orléans; — une *Petite fille effeuillant une rose*, statue en plâtre; 1846; — *La reine Clotilde*, statue en marbre au jardin du Luxembourg, 1846; — *Enfant jouant avec des coquillages*, petite statue en marbre; 1847; — *Enfants tenant les attributs de la passion*, bas-relief en marbre pour la décoration du maître autel de l'église Saint-Cyr à Issoudun. En 1848 il a été nommé membre du conseil supérieur de perfectionnement des manufactures des Gobelins, de Beauvais et de Sèvres. J. V.

V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biographie et necrol. des hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome III, p. 284. — *Livrets du Salon*; 1834-1848.

* **KLAPKA** (*Georges*), général hongrois, né le 7 avril 1820, à Temeswar. Fils du bourgmestre de cette ville, il entra comme cadet dans un régiment d'artillerie, et passa de là, deux ans plus tard, dans un corps de bombardiers. Nommé en 1842 sous-lieutenant au régiment hongrois des gardes, il poursuivit ses études militaires à Vienne, et fut transféré en 1847 au 12e régiment frontières avec le grade de lieutenant-colonel. Aussitôt que la révolution eut éclaté en Hongrie, il offrit ses services à la diète, qui les accepta; il fut employé contre les Szeklers et les Serviens, et contribua à fortifier les places de Comorn et de Presbourg. Élevé au rang de général, puis placé à la tête de l'état-major, il remplit pendant quelques mois le poste de ministre de la guerre près le gouvernement provisoire. Klapka s'est surtout distingué par l'héroïque défense de Comorn, dont il devint commandant au mois de juillet 1849. Le 3 août suivant, il fit au milieu de la nuit une sortie pour dégager la ville; l'armée assiégeante fut obligée, à la suite d'un violent combat, de battre en retraite en laissant aux mains du vainqueur 30 pièces de canon, 3,000 fusils, ses bagages et des provisions de toutes sortes; elle évacua même Raab, et alla s'abriter derrière les remparts de Presbourg. Cette victoire inespérée en coupant la ligne d'opérations des Autrichiens, plaçait ces derniers dans

la situation la plus critique. Des courriers furent immédiatement dépêchés à Kossuth et à Gœrgei pour les informer de ce grave événement, qui pouvait changer la face des choses; malheureusement l'un avait déjà signé la honteuse capitulation de Vilagos, et l'autre, en fuite, se trouvait sur la frontière turque. Quoiqu'il eût reçu de Gœrgei l'ordre de poser les armes, Klapka continua de résister jusqu'au moment où le général Haynau lui accorda les conditions les plus honorables (2 octobre 1849). Il obtint, comme tous les officiers qui servaient à Comorn, un sauf-conduit du gouvernement et se rendit en Angleterre. Il réside aujourd'hui à Genève. On a de lui deux ouvrages traduits en anglais d'après ses manuscrits originaux : *Memoirs of the War of independance in Hungary, translated by Otto Wenckstern*; Londres, 1850, 2 vol. in-12; — *The War in the East from the year* 1853 *to july* 1855, *an historico-critical sketch of the campaigns on the Danube, in Asia and in the Crimea, translated by lieut.-col. Mednyansky*; Londres, 1855, in-12. P. L—y.

Cyclopædia of English Literature. — Men of the Time. — Unsere Zeit, 1857. — *L'Illustration.*

KLAPROTH (*Martin-Henri*), célèbre chimiste allemand, né à Wernigérode, le 1er décembre 1743, mort le 1er janvier 1817. A l'âge de seize ans, il entra comme aide dans une pharmacie de Quedlimbourg, où il resta pendant sept ans, sans avoir pu, comme il le désirait, étudier les sciences naturelles; ce n'est qu'en 1766 qu'ayant obtenu un emploi dans une pharmacie à Hanovre, il s'y mit à approfondir avec méthode les secrets de la chimie, science qu'il alla étudier dans tous ses détails à Berlin, en 1768. Devenu en 1771 aide dans la pharmacie de Valentin Rose, il la dirigea seul après la mort du chef, dont les fils, encore mineurs, furent confiés a ses soins. Les nombreuses dissertations chimiques publiées par Klaproth, à partir de cette époque, lui valurent bientôt une grande réputation, et le firent nommer, en 1788, membre de l'Académie des Sciences de Berlin. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la chimie a l'École d'artillerie, il fut chargé, en 1809, de professer cette science à l'université de Berlin. Il fut aussi appelé à faire partie du conseil de salubrité et de plusieurs autres commissions médicales, et devint membre associé de l'Institut de France. Cette distinction était des mieux méritées; car Klaproth a fait faire de très-grands progrès à la chimie. Il a d'abord fait admettre par son exemple l'usage de publier, lorsqu'il s'agissait de la communication d'une analyse chimique, tous les détails et résultats numériques, que les savants avaient l'habitude auparavant de passer sous silence, au grand détriment de la science. Son exactitude scrupuleuse et son talent d'observation le conduisirent à rectifier plusieurs idées fausses admises avant lui sur la composition des corps, et à faire plusieurs découvertes importantes. Ainsi, c'est à lui, par exemple, qu'on doit la connaissance de la zircone, du titane et de l'urane, de même qu'il fit le premier connaître les qualités du tellure, du chrome, de la glycine et autres substances. Il a aussi établi la différence de la baryte et de la strontiane, et prouvé que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. On lui doit encore l'analyse chimique de plusieurs centaines de minéraux qui auparavant n'étaient connus qu'imparfaitement. Enfin, Klaproth s'est fait remarquer comme un des premiers et des plus vifs défenseurs des nouveaux principes de chimie établis par Lavoisier, qu'il contribua plus que tout autre à populariser en Allemagne. Les écrits scientifiques de Klaproth consistent presque exclusivement en mémoires disséminés dans divers recueils périodiques, tels que les *Denkschriften* de l'Académie de Berlin, les *Chemische Annalen* de Crell, le *Bergmännisches Journal* de Kökler, les *Schriften der berlinischen Gesellschaft naturforschender Freunde*, le *Berliner Jahrbuch der Pharmacie*, etc. Les mémoires relatifs à l'analyse des minéraux furent réunis par l'auteur, en cinq volumes, in-8°, et publiés sous le titre de *Beitræge zur chemischen Kenntniss der Mineralkörper*; Berlin, 1795-1810 : ouvrage traduit en français par Tassaert; Paris, 1807, 2 vol. in-8°. D'autres dissertations de Klaproth se trouvent recueillies dans ses *Chemische Abhandlungen gemischten Inhalts*; Berlin, 1815, in-8°. Klaproth a aussi fait paraître, en commun avec F. Wolff, un *Chemisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Chimie); Berlin, 1807-1810, 5 vol., in-8°; traduit en français, Paris, 1811, 4 vol. in-8°. Enfin, l'on doit à Klaproth une édition entièrement refondue du *Handbuch der Chemie* de Gren, et des notes judicieuses ajoutées par lui à la traduction donnée par Wolff du *Manuel de l'Essayeur* de Vauquelin. E. G.

Biographie Medicale. — Kopp, *Geschichte der Chemie*, t. I, p. 348-350.

KLAPROTH (*Henri-Jules* DE), fils du précédent, célèbre orientaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 11 octobre 1783, mort à Paris, le 20 août 1835. A l'âge de quinze ans il apprit le chinois, pour ainsi dire à l'insu de son père, qui l'avait destiné aux sciences naturelles. En 1800, il se rendit à l'université de Halle, où il resta jusqu'en 1802; il vint ensuite à Dresde, où il commença la publication de son journal intitulé : *Asiatisches Magazin* (Magazin Asiatique), qui parut à Weimar, et qui révéla à l'Allemagne les étonnants progrès que Klaproth, âgé alors de dix-neuf ans, avait fait dans une branche de la science, trop négligée jusque alors. Le comte Jean Potocki rechercha la connaissance de Klaproth, et lui proposa d'entrer au service de l'empereur de Russie. Klaproth accepta, et se rendit en 1804 à Saint-Pétersbourg, où l'Académie des

Sciences se l'associa en qualité d'adjoint pour les langues orientales et la littérature asiatique. Afin de connaître par lui-même les antiquités de la haute Asie, il résolut de parcourir les pays sur lesquels il avait fait des études spéciales. Il sollicita donc l'autorisation d'accompagner l'ambassadeur Golowkin en Chine, et après avoir obtenu cette permission, il partit seul, traversa la Sibérie, s'arrêtant chez les Samoyèdes, les Toungouses, les Baschkirs, les Jakoutes, les Kirghises et les autres peuplades finoises et tartares qui habitent ces immenses déserts, et arriva enfin à Irkutzk, où il devait attendre l'ambassadeur et sa suite. Celui-ci arriva bientôt après, s'arrêta quelque temps à Kiakhta, et franchit la frontière chinoise le 1[er] janvier 1806. La caravane diplomatique fut malheureusement arrêtée par quelques difficultés qui s'élevèrent entre le mandataire russe et le vice-roi de la Mongolie chinoise au sujet de quelques cérémonies d'étiquette chinoise auxquelles le comte Golowkin refusa de se soumettre. L'ambassade russe retourna à Saint-Pétersbourg ; mais Klaproth ne l'accompagna pas, pour ne pas être obligé de revoir les contrées qu'il avait déjà visitées. Il se rendit seul à la capitale russe, en traversant le sud de la Sibérie, et recueillit durant ce voyage une précieuse collection de livres chinois, mandchous, tibétains et mongols, et d'autres matériaux importants, qui devinrent la base de son grand travail *Asia polyglotta*. En récompense, l'Académie le nomma, à son retour, en 1807, académicien extraordinaire; l'empereur lui accorda une pension et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, ce qui lui donna rang dans la noblesse russe.

Bientôt après l'Académie, sur la proposition du comte Jean Potocki, désigna Klaproth pour explorer les montagnes du Caucase et renseigner le gouvernement russe sur l'état physique et moral de ces contrées, encore peu connues. A peine remis d'un voyage de vingt mois, pendant lequel il avait parcouru près de 1,800 lieues, Klaproth repartit, et consacra une année aux recherches les plus pénibles et les plus périlleuses. Mais les résultats de ses explorations, montrant combien le gouvernement russe a peu d'autorité sur les tribus guerrières du Caucase, déplurent fort à la cour de Saint-Pétersbourg. On mit des obstacles à la publication de ses matériaux, et cette circonstance, jointe à d'autres contrariétés, dégoûtèrent tellement Klaproth du séjour à Saint-Pétersbourg qu'en 1810 il accepta une place de professeur à l'université de Wilna, et qu'en 1812 il demanda la permission de quitter la Russie. Il n'obtint son congé qu'à grand'peine, et fut en même temps dépouillé de ses titres académiques et dégradé de la noblesse. On fit courir le bruit que Klaproth avait mérité cette disgrâce par son amour peu délicat pour des manuscrits et des livres rares : l'Académie de Saint-Pétersbourg en a parlé dans un de ses mémoires.

Maître de ses actions, Klaproth songea à mettre en ordre et à publier ses papiers sur le Caucase. Mais l'Allemagne était alors le théâtre de grandes guerres, et le savant orientaliste ne put trouver nulle part le calme nécessaire à ses travaux. Il se lia a cette époque avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'armée française, et puisa dans ces connaissances une telle admiration pour l'empereur Napoléon qu'après l'exil du grand homme il quitta l'Allemagne, et se rendit à l'île d'Elbe, où Napoléon le reçut avec une distinction toute particulière. Il paraît même que Klaproth, prévoyant le retour de l'empereur en France, lui offrit ses services et fut choisi pour rédacteur futur d'un grand journal officiel. Les Cent Jours passèrent sans apporter un changement dans sa position, et lorsque les Bourbons revinrent Klaproth se trouvait à Florence, où il menait une existence assez précaire. Le comte Jean Potocki, informé de la gêne de son ancien protégé, lui conseilla de s'établir à Paris. Klaproth vint en effet à Paris, et y vécut de sa plume jusqu'au moment où Guillaume de Humboldt lui procura, en 1816, le titre de professeur de langue et de littérature asiatiques à l'université de Berlin, avec un traitement considérable et la permission de séjourner en France. Cette permission fit croire à quelques personnes que Klaproth remplissait à Paris le rôle d'agent secret de la cour de Berlin. Quoi qu'il en soit, ce fut à partir de cette époque, et aux frais du roi de Prusse, que Klaproth publia la plupart de ses travaux. N'ayant plus de soucis sur son avenir, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses études favorites. A l'âge de cinquante ans, il fut atteint d'une maladie de poitrine. Il se rendit à Berlin dans l'espoir que le changement de climat lui ferait du bien. Mais ce voyage ne fit qu'aggraver son mal. Il retourna à Paris, et y mourut, après une longue et douloureuse maladie.

Klaproth était sans contredit un des plus grands linguistes de son temps. Sa pénétration, sa sagacité, et la sûreté de son jugement étaient extraordinaires, sa mémoire des plus heureuses. Son style, en allemand, était clair et net. Quant au français, il le parlait et l'écrivait avec une facilité et même avec une correction très-peu ordinaires chez les érudits de son pays. Quoique d'un caractère bienveillant, il était extrêmement irascible, et s'engagea dans des controverses littéraires où il ne fit pas toujours preuve de cette urbanité et de cette convenance que les savants devraient respecter plus scrupuleusement que les autres. Les principaux ouvrages de Kloproth sont : *Reise in den Kaukasus und Georgien in den Jahren* 1807 *und* 1808 (Voyage dans le Caucase et en Géorgie durant les années 1807 et 1808); Halle, 1812-1814, 2 vol., traduction française, avec des additions importantes; Paris, 1823; — *Archiv fuer die Asiatische Literatur, Geschichte und Sprach-Kunde*

(*Archives de Littérature, Histoire et Philologie Asiatiques*); Saint-Pétersbourg, 1810; — *Geographisch historische Beschreibung des Œstlichen Kaukasus* (Description géographico-historique du Caucase oriental); Weimar, 1814; — *Beschreibung der russischen Provinzen zwischen dem Kaspische und Schwarzen Meere* (Description des provinces russes entre la mer Caspienne et la mer Noire); Berlin, 1814; — *Reise nach Georgien und Imirethi von Güldenstaedt* (Voyage en Géorgie et Iminéthie de Guldenstaedt), refondu et augmenté de notes; Berlin, 1815; — *Supplément au Dictionnaire Chinois-Latin du père Basile de Glemona;* Paris, 1819; — *Abhandlung ueber die Sprache und Schrift der Uiguren* (Traité sur la Langue et l'Écriture des Uigures); Paris, 1820, in-8°; traduction française, Paris, 1823; — *Asia polyglotta, ou classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, avec d'amples vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques;* Paris, 1823 et 1829. Ce savant ouvrage est accompagné d'un *Atlas de Langues;* in-fol.; — *Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen des Herrn J.-J. Schmidt in St-Petersbourg ueber die Geschichte der Mittel-Asiatischen Voelker* (Critique et Réfutation des Recherches de J.-J. Schmidt de Saint-Pétersbourg sur l'histoire des peuples de l'Asie centrale); Paris, 1824; — *Sur l'Origine du Papier-Monnaie en Chine;* Paris, 1823; ce traité a été traduit en anglais; — *Tableaux historiques de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours;* Paris, 1824, in-4°, et *Atlas*, in-fol.; — *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient;* Paris, 1824-1828, 3 vol. in-8°, avec cartes et planches; — *Doctor W. Schotts angebliche Uebersetzung der Werke des Confucius aus der Ursprache* (De la prétendue Traduction du D[r] Schott des œuvres de Confucius); Leipzig et Paris, 1825; — *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse;* Paris, 1827, in-8°; — *Magasin Asiatique, ou revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale;* Paris, 1825-1827; — *Verzeichniss der Chinesischen und Mandschuischen Buecher und Handschriften der Kœnigl. Bibliothek zu Berlin* (Catalogue des livres et manuscrits chinois et mandchous qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Berlin); Paris, 1822, in-folio; — *Vocabulaire et Grammaire de la Langue Géorgienne*, ouvrage publié par la Société Asiatique. Première partie contenant le Vocabulaire géorgien-français et français-géorgien; Paris, 1827, gr. in-8°; — *Vocabulaire Latin, Persan et Coréen, d'après un manuscrit de* 1303; Paris, 1828, in-8°; — *Chrestomathie Mandchoue, ou recueil de textes mandchous, destiné aux personnes qui veulent s'occuper de l'étude de cette langue;* Paris, 1828, in-8°; — *Dernier Mot sur le Dictionnaire Chinois du docteur Rob. Morisson;* Paris, 1830; — *Essai sur la Langue du Bornou; suivi des Vocabulaires du Begharmi, de Mandara et du Timbouctou;* Paris, 1826, in-8°; — *Histoire du Kachmir*, traduite de l'original sanscrit par Wilson; Paris, 1825; — *Lettre à M. Champollion le jeune, relative à l'affinité du cophte avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe;* Paris, 1823; — *Deux Lettres sur la découverte des Hiéroglyphes acrologiques;* Paris, 1827; — *Observations sur la carte de l'Asie publiée par Arrowsmith;* Paris, 1826, in-8°; — *Recherches sur les ports de Gampou et de Zaithoum, décrits par Marco-Polo;* Paris, 1824; — *Sur les Boukares;* Paris, 1823; — *Sur quelques Antiquités de la Sibérie;* Paris, 1823; — *Table alphabétique des onze premiers volumes du* Journal Asiatique, *suivi d'un index alphabétique pour l'*Amarakocha *et d'un autre pour le vocabulaire sanskrit-bengalais et anglais de M. Yates, suivi du Catalogue de la Bibliothèque de la Société Asiatique;* Paris, 1829, in-8°; — *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde;* Paris, 1832; — *Examen critique des travaux de M. Champollion jeune sur les hiéroglyphes;* Paris, 1832, in-8°; — *Notice d'une Mappemonde et d'une Cosmographie chinoises publiées en Chine, l'une en* 1730, *l'autre en* 1793; Paris, 1833, in-8°; — *Aperçu général des trois royaumes Corée, de Liéou-Khiéou et Yéso, par Riusifié*, traduit de l'original japonais-chinois; Paris, 1833; — *Nipon o Dai itsizan, ou Annales des empereurs du Japon*, traduit par J. Titsingh, revu, corrigé sur l'original et précédé d'une *Histoire Mythologique du Japon;* Paris, 1834, in-8°. Klaproth a fourni beaucoup de notices au *Journal Asiatique*, au *Nouveau Journal Asiatique*, au *Bulletin universel des Sciences* et aux *Annales des Voyages*. Il a en outre revu et publié plusieurs ouvrages, tels que le *Voyage à Peking à travers la Mongolie* de Timbowsky, auquel il a ajouté des notes; Paris, 1827. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique, statistique et historique de l'empire chinois*, qui devait paraître en français et en anglais, mais qui n'a pas encore été publiée. R. LINDAU.

Landresse, *Notice historique et littéraire sur Klaproth*. — *Journal Asiatique nouv.*, 1835, t. XVI, p. 2;8. — Fischer, *Denkschrift auf Klaproth;* Berlin. — Charles Knight, *English Cyclopædia*. — Merlin, *Catalogue de la Bibliothèque de M. Klaproth;* Paris, 1839; — Rabbe, *Biographie des Contemp.* — *Nouvelles Annales des Voyages*, t. LXVIII. — *Conv.-Lex.*

KLASS (*Charles-Christian*), peintre allemand, né en 1747 à Dresde, mort en 1793. Il se forma dans l'art de la peinture sous la direction de Hutin et de Casanova, et accompagna ce

dernier en Italie en 1772. De retour à Dresde, il y devint, en 1777, inspecteur du cabinet des estampes. Il a laissé plusieurs tableaux d'histoire, dont la composition et le dessin méritent les suffrages des connaisseurs, tandis que le coloris n'en est pas irréprochable. E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KLASS (*Frédéric-Christian*), peintre allemand, frère du précédent, né à Dresde, en 1752, mort en 1827. A part quelques conseils de Casanova, il apprit la peinture presque tout seul, n'ayant jamais voulu se laisser guider par aucun artiste. Il se voua bientôt exclusivement à la peinture de paysage, pour laquelle Dietrich et Salvator Rosa étaient ses modèles. Ses tableaux, où se remarque une étude consciencieuse de la nature, furent bientôt très-recherchés en France et en Angleterre. Quoiqu'ils ne fussent pas autant goûtés en Allemagne, Klass n'en devint pas moins membre de l'Académie de Dresde dès 1780; il fut nommé plus tard professeur à l'école des beaux-arts. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une trentaine de ses paysages, lesquels sont animés ordinairement par quelque scène champêtre. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KLAUBER (*Joseph*), graveur allemand, né en 1710, à Augsbourg, mort en 1768. Après avoir étudié l'art de la gravure sous la direction de Rein et de Birkhardt à Prague, il retourna à Augsbourg, et s'associa avec son frère *Jean-Baptiste* (né en 1711, mort en 1774), qui était aussi graveur, pour entreprendre en commun divers travaux artistiques très-estimés, parmi lesquels on remarque : *Le Calendrier de l'Ordre de Saint-Georges de Bavière*; — *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament*; 1757, 100 feuilles, in-fol.; ainsi que beaucoup de portraits, entre autres celui *de Frédéric le Grand* et plusieurs figures de saints.

F. Christian et Joseph Klauber sont connus sous le nom de *Fratres catholici*. E. G.

Gori-Gandinelli, *Notizie degl' Intagliatori*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KLAUBER (*Ignace-Sébastien*), graveur allemand, fils de Jean-Baptiste, né à Augsbourg, en 1754, mort vers 1820. Après avoir appris sous la direction de son père les éléments de l'art de graver, il se rendit à Rome, et ensuite à Paris, où, après s'être perfectionné dans l'atelier du célèbre Wille, il devint bientôt renommé pour son habileté à manier le burin et à rendre son modèle avec fidélité. En 1787 il fut appelé à faire partie de l'Académie des Beaux-Arts; mais, aux approches de la révolution, il quitta Paris, se rendit à Augsbourg et plus tard à Nuremberg, et vint se fixer en 1796 à Saint-Pétersbourg, où il eut la direction de l'école impériale de gravure. On a de lui les planches suivantes : *Allegrain, le statuaire*, d'après Duplessis; — *Stanislas, roi de Pologne*, d'après L.-C. Le Brun; — *Elisabeth, impératrice de Russie*, d'après Louise Lebrun; — *Paul Ier, empereur de Russie*, d'après Voille; — *Joseph, archiduc d'Autriche*, d'après Ritt; — *Marie-Thérèse d'Autriche avec toute sa famille*, d'après Herreyes; — *Maximilien, archiduc d'Autriche*; — *Le comte Stroganow*; — *La Femme de Mieris*, d'après ce peintre; — Une *Carità*, d'après le Guide, et une *Madone*, d'après M. Carrace dans la galerie de Florence; — vingt-deux planches représentant des antiques, dans les *Principales Figures de la Mythologie d'après les pierres gravées autrefois dans le cabinet du baron de Stosch et aujourd'hui dans celui du roi de Prusse*; — *Basilica Mannheimensis* : cet ouvrage, fait en commun avec Wille, contient six vues de cette église et sept beaux portraits. On doit encore à Klauber les gravures qui sont dans l'édition de luxe des *Œuvres* de Wieland, ainsi que plusieurs autres estampes. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KLAUS (*Nicolas* VON DER FLUE, appelé vulgairement frère), anachorète suisse, né le 21 mars 1417, à Flueli, près de Saxeln, dans l'Untervald, mort le 21 mars 1487. Il appartenait à une famille de bergers. Élevé au milieu de gens craignant Dieu et sincèrement attachés aux croyances de l'Église, il s'échappait souvent le soir, après avoir travaillé tout le jour, pour aller prier et s'infliger des mortifications. A vingt-trois ans, les ordres de l'autorité le forcèrent à prendre les armes dans la malheureuse guerre de Zurich, ainsi que quatorze ans plus tard dans l'occupation de Thurgovie. Il avait alors le grade de capitaine. Ses compatriotes, en témoignage de sa bravoure, lui décernèrent une médaille d'or. En avançant en âge, il songea à se marier : il fit choix d'une jeune fille renommée pour sa vertu, et de laquelle il eut dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Peu de temps après son mariage, il fut élu à l'unanimité *landrath* et juge du pays supérieur. On voulut plusieurs fois le nommer landamman, mais il refusa toujours, « craignant, disait-il, de se charger d'une trop pesante responsabilité ». En 1467, il prit une étrange résolution. Il fit part à sa femme de son dessein de se retirer dans la solitude, partagea son bien, prit congé de tout le monde, et s'en alla tenant d'une main un bâton de pèlerin et de l'autre un rosaire. Il touchait déjà aux confins de la Confédération lorsqu'un paysan lui conseilla de ne pas aller plus loin; une vision le détermina à suivre cet avis; selon la légende, il résolut alors de s'abstenir désormais de toute nourriture corporelle. Le lendemain il revint à la vallée de la Melch; mais au lieu de retourner chez lui, il alla dans une prairie nommée Kluster, où il se fit, sous un mélèze, dans un épais buisson, une hutte de feuillage. On prétend qu'il y resta ainsi huit jours sans boire ni manger. Des chasseurs l'ayant découvert avertirent son frère, Pierre von der Flue, qui essaya, mais en vain, de le dissuader de mener une pareille vie. Cependant

Nicolas, qui ne voulait pas avoir l'air de tenter Dieu, fit venir en secret un prêtre qui le confirma dans ses résolutions. Il y persista donc, et vécut ainsi vingt ans, sans boire ni manger, dit-on. Il ne paraît pas, toutefois, que le frère Klaus se soit jamais fait un mérite de ce jeune absolu, que lui attribuait l'opinion populaire, en raison de la sainteté de sa vie, et qui provenait vraisemblablement de son extrême sobriété et des privations qu'il s'imposait. Quand le bruit de ce miracle se répandit, on vint à lui de toutes parts. Cherchant alors un lieu plus solitaire, une vision lui fit connaître un endroit dans la vallée de la Melch où il se fit bâtir une petite cellule de trois pas de long sur un pas et demi de large, qui fut consacrée par Thomas, coadjuteur de l'évêché de Constance, et ensuite visitée par Othon, évêque de cette ville. L'archiduc Sigismond d'Autriche expédia auprès de lui son médecin Burckhard de Hornek, qui l'observa attentivement pendant plusieurs jours. Frédéric III, empereur d'Allemagne, envoya dans le même but des agents auprès de frère Klaus. Quand on lui demandait comment il pouvait ainsi vivre sans rien prendre, il répondait : « Dieu le sait. » Il assistait avec tous les fidèles à l'office divin à Saxeln les dimanches et jours de fête; il allait aussi annuellement à la grande procession de Lucerne et aux pèlerinages auxquels l'Église attachait des indulgences. Quand l'âge ne lui permit plus de marcher beaucoup, il fit bâtir, avec les dons qui affluaient de tous côtés, une chapelle où il entendait la messe tous les jours et communiait trois fois par mois, après s'être confessé. Il n'avait aucun livre, car il ne savait ni lire ni écrire; les traditions nous ont conservé quelques-unes des prières qu'il préférait. De minuit à midi il priait; ensuite il recevait ou se promenait en priant. Sigismond, archiduc d'Autriche, et sa femme Éléonore, fille du roi d'Écosse, lui envoyèrent un magnifique ornement pour sa chapelle, et Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour Louis XI, roi de France. Conformément à son vœu, il ne remit plus les pieds dans sa maison; mais, de temps en temps, il faisait venir sa femme et ses enfants pour les exhorter à l'amour de Dieu. Lorsqu'à la diète de Stanz, qui se tint le 14 décembre 1481, la Confédération courait risque de se dissoudre, les confédérés ne pouvant s'entendre, Nicolas se rendit auprès d'eux et parvint à les réconcilier. Il vécut encore six ans après, mais il sentait déjà sa fin approcher. Quelque temps avant sa mort, il fut accablé d'une maladie qui le fit cruellement souffrir. Il mourut le jour même où il atteignait sa soixante-dixième année. Son corps fut déposé dans l'église de Saxeln, et on rapporte que le jour de ses funérailles il ne se dit dans le pays d'autre messe que celle qui fut célébrée pour son enterrement, car tous les prêtres avaient voulu y assister. En 1518 il fut déposé dans un tombeau plus riche, et ensuite béatifié en 1669.

[De La Nourais, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Weiszenbach, *Leben und Geschichte des sel. Nicolaus von der Flue*. — Jean de Müller, *Schweizer Geschichte*, liv. V, chap. 2. — Businger, *Geschichte von Unterwalden*. — Escher, dans l'*Allgemeine Encyklop.* d'Ersch et Gruber.

KLAUSING (*Henri*), théologien allemand, né le 28 décembre 1675, à Hervorden (Westphalie), mort le 2 octobre 1745, à Leipzig. Attaché d'abord au corps enseignant de l'Académie de Wittemberg, il y obtint le diplôme de docteur en 1710, et y fut chargé de plusieurs cours, notamment de ceux de théologie morale, de métaphysique et de mathématiques supérieures. En 1719, il passa à l'université de Leipzig, où il professa la théologie, et devint recteur honoraire. Le nombre de ses écrits, presque tous publiés en latin, s'élève à près de cent cinquante; nous citerons : *Heptas prima propositionum mathematicarum selectarum;* 1702; — *Vindiciæ oder disputationes morales wider Joh.-Franc. Buddei*, etc.; 1709; — *Eclipsis lunaris nuper visa et observata Wittenbergæ;* 1718; — *Vindiciarum Scripturæ disp. I;* 1733; — *De Gratia Spiritus Sancti obsignante;* 1745. K.

Acta Lipsiensium academica. — *Acta historico-ecclesiastica*, t. X. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

KLEBER (*Jean-Baptiste*), général français, né à Strasbourg, en 1753, assassiné au Caire, le 14 juin 1800. Il fut l'un des généraux qui illustrèrent le plus les armées françaises. Son père était maçon. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un curé de village, son parent, et vint à Paris pour apprendre l'architecture sous Chalgrin. Il avait alors seize ans. La carrière des beaux-arts ne lui offrant pas de moyens de fortune, il revint dans sa patrie au bout de deux ans, et prit un jour la défense de deux étrangers qu'il vit insulter dans un café; c'étaient deux gentilshommes allemands, qui, par reconnaissance, l'emmenèrent à Munich, et le firent admettre à l'école militaire. Ses progrès rapides frappèrent le général autrichien Kaunitz, qui lui donna une sous-lieutenance dans son régiment. Mais Kleber, bientôt dégoûté d'un service où il n'y avait d'avancement que pour les nobles, donna sa démission en 1783, et revint en Alsace, où il obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics de la ville de Béfort. Redevenu architecte, il fit bâtir le château de Granvillars, l'hôpital de Thann et la maison des chanoinesses de Massevaux. Le musée de Strasbourg possède encore plusieurs dessins de la main de Kleber.

Rien n'annonçait au modeste architecte de Béfort ses hautes destinées, quand il s'enrôla comme simple grenadier, en 1792, dans le 4e bataillon du département du Haut-Rhin. Bientôt il devint adjudant-major. Il se fit remarquer par sa bravoure et par ses connaissances militaires à la belle défense de Mayence, et reçut pendant le siége même le grade d'adjudant-commandant. Mais lorsque la place eut capitulé, Kleber se vit arrêté par deux gendarmes et conduit à Paris,

Sa justification reconnue, ainsi que celle de la garnison, il fut nommé général de brigade, et se rendit dans la Vendée à la tête de l'avant-garde mayençaise. Kleber se fit des ennemis acharnés par sa franchise, souvent brutale, et son caractère frondeur et fier. Heureusement Marceau, son rival de gloire, l'apprécia à toute sa valeur quand il fut devenu son chef. « Menez, lui dit-il, cette armée à la victoire; qu'est mon courage auprès de votre génie? Je courrai sous vos ordres à l'avant-garde. » Kleber battit alors les Vendéens au Mans et à Savenay (1795). Les Nantais lui offrirent une couronne de laurier. « Nous avons tous vaincu, s'écria Kleber; je prends cette couronne pour la suspendre aux drapeaux de l'armée. » Cependant on lui imputa à crime d'avoir accordé la vie à quatre mille prisonniers faits à Saint-Florent; il fut destitué et envoyé en exil à Châteaubriant. Mais le besoin qu'on eut de lui le fit rappeler et envoyer, en 1794, avec le grade de général de division, à l'armée du nord, sous les ordres de Jourdan.

Placé à la tête de trois divisions, Kleber se couvrit de gloire à Fleurus, battit les ennemis à Marchiennes, se rendit maître de Mons et de Louvain, rejeta les alliés sur la rive droite du Rhin, assiégea et prit Maestricht. Il dirigea pendant le rude hiver de 1794 le blocus de Mayence, en qualité de général en chef de l'armée du Rhin, et effectua, malgré tous les obstacles, le passage du fleuve à la tête de l'aile gauche de Jourdan, à Dusseldorf (5 septembre). Quand l'armée autrichienne, renforcée par des corps nombreux, obligea Kleber de songer à la retraite, toutes ses mesures étaient prises pour traverser le pont de Neuwied. Il ordonna, en conséquence, à Marceau d'incendier tous les bateaux qui se trouvaient sur le fleuve, et dont le feu devait se communiquer au pont, quand l'armée n'en aurait plus besoin. Les dispositions furent mal calculées : le pont n'existait plus quand l'armée se présenta. Kleber aussitôt donne des ordres pour en construire un nouveau, attire l'ennemi dans l'intérieur des terres, le bat, et revient au nouveau pont, sur lequel il ne met le pied qu'après avoir vu passer le dernier de ses soldats.

Bientôt les succès de l'armée de Sambre et Meuse, un nouveau passage du Rhin, les combats de Dusseldorf, d'Altenkirchen, la défaite du prince de Wurtemberg, celle des soixante mille Autrichiens de l'archiduc Charles, battus avec vingt mille hommes seulement, mirent le comble à la gloire de Kleber. Cependant l'intrigue choisit pour l'éloigner de l'armée le moment où Francfort lui ouvrait ses portes. Kleber demanda sa retraite et l'obtint. Il retourna à Strasbourg, où ses amis politiques essayèrent vainement de le faire nommer membre du corps législatif. Il loua alors une petite maison à Chaillot, et s'y occupa de la rédaction de ses *Mémoires*. Au 18 fructidor, ses ennemis, au nombre desquels on compte avec regret le général Hoche, s'efforcèrent de le faire inscrire sur la liste des déportés. Averti du danger, il se tint à l'écart. Mais la conquête de l'Égypte ayant été arrêtée, Bonaparte fit un appel aux braves dont il désirait être accompagné, et Kleber fut un de ceux qui montrèrent le plus de zèle pour concourir à l'entreprise. Aussitôt arrivé sur le sol égyptien, il marcha sur Alexandrie avec la colonne du centre, et reçut une blessure à la tête en escaladant l'un des premiers les murs de cette ville, dont il eut le commandement. Guéri de ses blessures, il accompagna Bonaparte dans l'expédition de Syrie, marcha à l'avant-garde, prit El-Arisch, s'enfonça dans le désert, s'empara de Gaza, de Jaffa, gagna la brillante bataille du Mont-Thabor, et, après la levée du siége d'Acre, protégea la retraite de l'armée. Il se distingua de nouveau à la bataille d'Aboukir. Enfin Bonaparte, ayant pris la résolution de repasser en France, lui remit le commandement de l'armée d'Orient.

Kleber avait eu de trop fréquentes discussions avec son ancien général en chef; l'animosité qui en résulta se fit jour après le départ de Bonaparte; il ne se montra pas non plus, dans les relations diplomatiques et dans l'appréciation des hommes et des choses, ce qu'il était sur le champ de bataille, clairvoyant, magnanime, inébranlable. Il s'entoura de tous ceux qui avaient fait éclater leur mécontentement lors de l'arrivée au Caire, et l'on ne s'occupa bientôt plus qu'à trouver impossible l'exécution de tout ce qui devait assurer le séjour de l'armée en Égypte. Kleber d'ailleurs crut devoir faire, pour la conservation de ses troupes, le sacrifice de la gloire qu'il pouvait encore acquérir. Une armée de quatre-vingt mille hommes, ayant soixante pièces de canon, s'avançait vers l'Égyte; Kleber entra en négociation, et conclut à El-Arich, le 24 février 1800, une convention honorable.

Kléber se disposait à évacuer le Caire, lorsque l'amiral Keith lui écrivit qu'un ordre de son gouvernement lui défendait de permettre l'exécution d'aucune capitulation, à moins que l'armée française ne mît bas les armes et ne se rendît prisonnière de guerre. Indigné d'une telle perfidie, Kleber se sert de la lettre du lord comme d'un manifeste qu'il fait publier dans son armée, n'y ajoutant que cette phrase : « Soldats! « on ne répond à une telle lettre que par des vic- « toires : préparez-vous à combattre! » La victoire d'Héliopolis fut en effet une admirable réponse. Cependant une insurrection avait éclaté au Caire; Kleber reprit cette capitale, recommençant en quelque sorte la conquête de l'Égypte; l'armée elle-même manifestait alors le désir de conserver une conquête dont elle sentait toute l'importance; et Kleber ne s'occupait plus que du soin d'en consolider la possession, lorsque, le 14 juin, il fut assassiné par un Turc fanatique. Le même jour Desaix tombait mortellement blessé à Marengo.

Kleber avait reçu de la nature une taille majes-

tuesse, une figure imposante et une voix qui tantôt par sa douceur lui conciliait tous les cœurs, tantôt par son éclat suffisait pour arrêter les séditions et couvrir les murmures des soldats. Quand il était au milieu d'eux, il semblait *le dieu Mars en uniforme*. Bonaparte disait de lui : « Rien n'est beau comme Kleber un « jour de combat. » — « Kleber était doué du plus grand talent, mais il n'était que l'homme du moment... Il était d'habitude un endormi; mais, dans l'occasion, il avait le réveil du lion... » Tel était le jugement de l'empereur Napoléon. Un de ses compagnons d'armes, le général Caffarelli, disait de Kleber : « Voyez-vous cet Hercule! son génie le dévore! »

Les restes de Kleber, rapportés à Marseille après l'évacuation d'Égypte, étaient oubliés dans le château d'If, lorsque Louis XVIII ordonna, en 1818, qu'ils fussent transférés dans sa ville natale, qui les reçut avec gratitude et vénération. Ils reposent dans un caveau construit au milieu de la place d'armes, et au-dessus duquel Strasbourg et la France entière ont fait élever une statue en bronze. Ce monument, dû à l'habile ciseau d'un sculpteur alsacien, M. Ph. Grass, a été inauguré le 14 juin 1840.

Thiers, *Hist. de la Révolution*, t. IV. — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*.

KLEBERG ou **CLEBERG** (*Jean*), surnommé *le bon Allemand*, né vers 1485, à Berne ou à Nuremberg, mort le 6 septembre 1546, à Lyon. Après avoir acquis dans le négoce une fortune considérable, il vint s'établir à Lyon, où il épousa Pelonne de Bonzin, veuve de Jean de La Forge, qui lui apporta en dot une villa, située sur la rive gauche de la Saône, à un endroit où s'élève encore une tour qui a reçu le nom de *Tour de la belle Allemande*. Lorsqu'à la suite de la famine qui désola Lyon en 1533, le consulat fonda l'*Aumônerie générale*, il fut un des premiers souscripteurs de cet établissement charitable, auquel il donna en diverses fois la somme de 8,545 livres. Par lettres patentes du 31 mars 1543, il reçut du roi François Ier, qui avait souvent eu recours à sa bourse, la charge honorifique de valet de chambre ordinaire; dans la même année, ayant acheté une partie des terres de la Dombes, provenant de l'aliénation des biens du connétable de Bourbon, il lui fut permis d'ajouter à son nom le titre de *sieur du Chastelard*. En 1544, le choix des terriers de Lyon le porta au conseil de ville. Quelques écrivains ont prétendu que c'était en l'honneur de Kleberg qu'avait été élevée la statue en bois placée sur un rocher dans le quartier de Bourgneuf et désignée vulgairement sous l'indication de l'*Homme de la roche*; mais aucun document authentique ne justifie cette allégation, qui est plus que douteuse.

P. L—Y.

Breghot du Lut, *Mélanges sur Lyon*, passim.

KLEEMAN (*Christian-Frédéric-Charles*), peintre et naturaliste allemand, né à Altdorf, près de Nuremberg, mort le 2 janvier 1789. Il eut pour premier maître son père. Ayant ensuite fait connaissance avec le célèbre naturaliste Rœsel de Rosenhof, dont il épousa la fille, il hérita des œuvres de son beau-père sur les grenouilles et les insectes, qu'il compléta ensuite par ses propres travaux. Il enrichit d'une 40e planche sur cuivre la 4e partie des Récréations Entomologiques de Rœsel (*Roeselichen Insectenbelustigungen*). Il donna lui-même une continuation de cette œuvre, sous ce titre : *Beitræge zur Naturgeschichte der Insecten nach Roesels methode* (Supplément à l'Histoire naturelle des Insectes d'après la méthode de Rœsel); 1760, avec 44 planches sur cuivre. Cet ouvrage a été continué par Schwarz, 1792-1794, avec 48 pl. sur cuivre. Les dessins de Kleeman ont un mérite réel; on n'en saurait dire autant de son style, qui est diffus. Son continuateur lui est supérieur à cet égard. On a en outre de Kleeman : *Abhandlung von der Natur und Eigenschaft des Maikæfers vom Ey an bis zu seinem Untergang*, etc. (Traité de la Nature et des propriétés du Hanneton, depuis sa naissance jusqu'à sa destruction); 1770; — *Anmerkungen ueber verschiedene Raupen und Papillonen*, etc. (Remarques sur quelques Chenilles et Papillons); dans le *Naturforscher* (Naturaliste) de Walch, 4e p. Cet ouvrage obtint le prix de 25 ducats proposé par l'Académie des Sciences de Mannheim. Kleeman a donné une édition du *Raupen Kalender* (Calendrier des Chenilles) de Joseph Mader; Nuremberg, 1777, et 1785, 2e éd. Enfin, on doit à Kleeman les planches du *Catalogue systématique des Coléoptères* de Voet. Kleeman se fit remarquer aussi comme peintre de portraits. Sa femme le seconda dans ses travaux par son talent comme peintre et dessinatrice. V. R.

Meusel, *Miscell.*; Heft. 27. — Siebenkees, *Materialien zur Nürnb. Gesch.* — Hirsching, *Hist. liter. Handbuch.*

KLEFEKER (*Jean*), magistrat et érudit allemand, né à Hambourg, le 14 août 1698, mort le 25 octobre 1775. Il fut syndic de Hambourg, et a publié : *Bibliotheca Eruditorum præcocium*; Hambourg, 1717, petit in-8°; — *Curæ Geographicæ*; Hambourg, 1758, in-8° : c'est le catalogue raisonné d'une précieuse collection de cartes géographiques, recueillie par Klefeker; il fut suivi des ouvrages qui ont pour titres : *Klefekers geographische Bemühungen* (Travaux géographiques de Klefeker); Hambourg, 1758, in-8°, avec une préface intéressante de Busch sur les progrès de la géographie dans les temps modernes; — *Sammlung der von dem Senat der Stadt Hamburg vom Anfang des 17ten Jahrhunderts ausgegangenen allgemeinen Mandate und Anordnungen* (Recueil des Mandats et ordonnances édités par le sénat de Hambourg depuis le commencement du dix-septième siècle); Hambourg, 1763-1764, 6 vol. in 8°; — *Sammlung der Hamburgischen Ge-*

setze nebst den zum völligen Verständniss derselben nöthigen Einleitungen (Recueil des Lois de Hambourg, avec les indications nécessaires pour les faire comprendre); Hambourg, 1765-1774, 13 vol. in-8°. E. G.

Nolting, *Vita Klefekeri*; Hambourg, 1775, in-fol. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon der von 1750 bis 1800 verstorbenen Schriftsteller*.

KLEIN (*Jacques-Théodore*), naturaliste allemand, né à Kœnigsberg, le 15 août 1685, mort à Dantzig, le 27 février 1759. A seize ans il visita la Hollande et l'Angleterre. Nommé secrétaire du sénat de Dantzig, il représenta pendant cinq ans cette ville auprès de différentes cours, et consacra tous ses moments de loisir à compléter sa belle collection d'objets d'histoire naturelle. Ses travaux sur la zoologie sont très-nombreux. « Leur auteur, dit Cuvier, ne manque pas de connaissances, mais sa manière de distribuer les objets annonce peu de jugement. Toutes ses divisions sont absolument artificielles et arbitraires. » Elles sont rigoureuses; mais Klein y rapproche les êtres les plus disparates, et il sépare souvent ceux qui auraient dû rester ensemble. Ainsi, il rangea les singes entre les ours et les castors; ce qui prouve à quel point Klein était étranger à toute idée d'une méthode naturelle. On a de lui : *Fasciculus Plantarum rariorum et exoticarum*; Dantzig, 1722 et 1724, in-8°; — *Descriptiones Tubulorum marinorum, in quorum censum relati lapides caudæ cancri, Gesneri, et his similes belemnitæ eorumque alveoli*; Dantzig, 1731 et 1773, in-4°; — *Naturalis Dispositio Echinodermatum; accessit lucubratiuncula de aculeis echinorum, cum spicilegio de belemnitis*; Dantzig, 1734, in-4°; Leipzig, 1778, in-4°, avec des additions de Leske : cet ouvrage, qui fut traduit en français par La Chesnaye des Bois (Paris, 1754, in-8°), a été longtemps l'ouvrage principal sur la matière dont il traite; — *Sciagraphia Lithologica curiosa, sive lapidum figuratorum Nomenclator, olim a Scheuchzero conscriptus, post auctus a Kleinio*; Dantzig, 1740, in-4°; — *Historiæ Piscium naturalis promovendæ Missus I : De Capillis in craniis piscium, cum præfatione de piscium auditu*; Dantzig, 1740, in-4°; — *Missus II : De Piscibus per pulmones spirantibus*; ibid., 1741, in-4°; — *Missus III : De Piscibus per bronchias occultas spirantibus*; ibid., 1742, in-4°; — *Missus IV : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus, series prima*; Dantzig, 1744, in-4°; — *Missus V : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus*; ibid., 1749, in-4°. Les figures qui se trouvent dans cet ouvrage, devenu très-rare, sont nombreuses, et en général exécutées avec beaucoup de soin; ces figures sont fort recherchées des ichthyologistes; mais leur distribution est extrêmement imparfaite. Un extrait de l'ouvrage de Klein fut publié d'après de meilleures classifications par Walbaum; Leipzig, 1793, in-4°; — *Summa dubiorum circa classes quadrupedum et amphibiorum in Linnæi Systemate Naturæ, sive naturalis quadrupedum historiæ promovendæ Prodromus, cum Præludio de Crustatis. Adjecti discursus, 1° De Ruminantibus; 2° De Periodo vitæ humanæ collato cum brutis*; Leipzig, 1743, in-4°; traduit en français, Paris, 1754, in-8° : critique injuste et presque outrageante du système de Linné, à laquelle celui-ci ne répondit pas; — *Mantissa Ichtyologica de sono et auditu piscium, sive disquisitio rationum quibus auctor epistolæ in Bibliotheca gallica de auditu piscium, omnes pisces mutos surdosque esse contendit*; Leipzig, 1746, in-4°; — *Historiæ avium Prodromus, cum præfatione de ordine animalium in genere; accessit Historia Muris Alpini et vetus vocabularium animalium manuscriptum*; Lubeck, 1750, in-4°; traduit en allemand par un anonyme, Leipzig et Lubeck, 1760, in-8°, et par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°; il divise les oiseaux en huit familles, d'après le nombre de leurs doigts; — *Quadrupedum Dispositio brevisque Historia naturalis*; Leipzig, 1751, in-4°; traduit en allemand par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°, et par Behn, Lubeck, 1760, in-8°. Klein forme un premier groupe des animaux qui ont des sabots; un second de ceux qui ont des ongles, subdivisés selon le nombre de leurs ongles; enfin, un troisième des animaux qui ont des écailles et pas de poils; — *Tentamen Methodi Ostracologicæ, sive naturalis dispositio cochlidum et concharum in suas classes, genera et species, iconibus illustrata*; Leyde, 1753, in-4°; — *Tentamen Herpetologiæ*; Leyde et Gœttingue, 1755, in-4° : dans cet opuscule sont rapprochés tous les animaux qui n'ont pas de pieds, tels que serpents, vers de terre, sangsues, etc.; — *Lucubratiuncula subterranea prior de lapidibus macrocosmi proprietatibus*; Saint-Pétersbourg, 1758, in-4°; — *Lucubratiuncula posterior de terris, mineralibus, lapidibusque idiomorphis*; ibid., 1760, in-4°; — *Stemmata Avium quadraginta tabulis æneis ornata*; Leipzig, 1759, in-4°; — *Dubia circa plantarum marinarum fabricam vermiculosam*; Saint-Pétersbourg, 1760, in 4°; — *Ova Avium plurimorum ad naturalem magnitudinem delineata*; Leipzig et Kœnigsberg, 1766, in-4°; publié en latin et en allemand par Reyger, d'après les papiers laissés par Klein, avec vingt et une planches, représentant cent quarante-cinq espèces d'œufs; — *Oryctographia Gedanensis*; Nuremberg, 1769, in-fol.; — *Specimen descriptionis Petrefactorum Gedanensium*; Nuremberg, 1770, in-fol. Klein a encore inséré de nombreux mémoires dans *Philosophical Transactions*, dans le *Hamburgisches Magazin*, et dans les *Versuche und Abhandlungen der naturforschenden Gesellschaft in Dantzig*. E. G.

Sendel, *Lobrede auf Klein*; Dantzig, 1759, in-4°. —

Journal Encyclopédique, juillet 1768. — *Nova Acta Eruditorum*, année 1772, p. 551-570. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KLEIN (*Jean-Joseph*), musicien allemand, né le 24 août 1739, mort dans les premières années de ce siècle. Il tint l'emploi d'organiste à Eisenach, fit insérer quelques articles dans la *Gazette Musicale* de Leipzig, et publia des ouvrages didactiques, tels que : *Versuch eines Lehrbuchs der praktischen Musik* (Essai d'une Méthode de Musique pratique); Gera, 1783, in-8°; — *Lehrbuch der Theoretischen Musik* (Traité de Musique théorique); Leipzig, 1801, in-4°; — *Neues vollstændiges Choralbuch* (Nouveau Livre du Choral complet); Rudolstadt, 1785, in-4°; 2e édit., ibid., 1802. K.

Schilling, *Musikalisches Handwœrterbuch.*

KLEIN (*Ernest-Ferdinand*), jurisconsulte allemand, né à Breslau, en 1743, mort le 28 mars 1810. Après avoir étudié à Halle, il vint s'établir comme avocat dans sa ville natale, devint professeur à Halle, conseiller du tribunal suprême et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Vermischte Abhandlungen über Gegenstände der Gesetzgebung* (Mémoires divers sur des matières de jurisprudence); Leipzig, 1779-1780, un volume en trois livraisons; — *Annalen der Gesetzgebung und Rechtsgelehrsamkeit in den preussischen Staaten* (Annales de Législation et de Jurisprudence pour les États prussiens), recueil périodique, qui parut de 1788 à 1807, à Berlin, en 26 vol. in-8°; c'est l'ouvrage le plus important de Klein; — *Grundsätze des gemeinen deutschen und preussischen peinlichen Rechts* (Principes du Droit pénal commun de l'Allemagne et de la Prusse); Halle, 1795 et 1799, in-8°; — *Merkwurdige Rechtssprüche der Juristen-Facultat zu Halle* (Décisions remarquables de la faculté de droit de Halle); Berlin, 1796-1802, 5 vol. in-8°; — *Grundsætze der natürlichen Rechtswissenschaft* (Principes du Droit naturel); Halle, 1797, in-8°; — *System des preussischen Civilrechts* (Système du Droit civil prussien), ouvrage publié avec des adjonctions par les frères Rönne; Halle, 1830 et 1835, 2 vol. in-8°. Klein a aussi collaboré au *Entwurf eines allgemeinen Gesetzbuchs für die preussischen Staaten* (Essai d'un code général pour les États prussiens), Berlin, 1784-1789, 3 vol. in-8°, ainsi qu'aux premiers volumes des *Archiv des Criminalrechts*, qu'il publia à Halle depuis 1798, en commun avec Kleinschrod. E. G.

Ancillon, *Denkschrift auf Klein* (dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1818).

KLEIN (*Dominique-Louis-Antoine*, comte), général et pair de France, né le 24 janvier 1761, à Blamont (Meurthe), mort le 2 novembre 1845, à Paris. Après avoir servi dix ans dans les gardes de la Porte, il fut licencié en 1787 avec ce corps, et rentra, en 1792, dans l'armée, en qualité de lieutenant. Sa brillante valeur non moins que ses talents militaires lui procurèrent un avancement des plus rapides. Il était un des combattants de Jemmapes; chef de brigade le 16 frimaire an II (6 décembre 1793), et général le 16 frimaire an III, il assista aux batailles de Jemmapes et de Fleurus, commanda l'avant-garde de l'aile droite de l'armée de Sambre et Meuse, et, durant cette campagne, se distingua à Butzbach, Weillbourg et Steinberg. Le 7 brumaire an V (28 octobre 1796), il fit, avec moins de 6,000 hommes, battre en retraite la cavalerie autrichienne, forte de 11,000, et à Neuwied (28 germinal, 17 avril 1797) il enleva avec ses dragons la redoute d'Altenkirchen et détruisit le régiment de hussards de Barco. En récompense de ces services, il reçut du Directoire le grade de général de division (17 pluviôse an VII, 5 février 1799). Après avoir rempli près de Massena les fonctions de chef d'état-major et contribué à la victoire de Zurich, il fut appelé en l'an VIII (14 juin 1802) au commandement général de la cavalerie sur le Rhin, passa en l'an X au service de la république italienne, et fut nommé, le 25 prairial an XII, grand-officier de la Légion d'Honneur. Envoyé à la grande armée, Klein se fit remarquer principalement au passage du Danube, à Donawerth et à Nuremberg (1). Son dernier fait d'armes fut sa participation au succès de la bataille d'Eylau, pendant laquelle sa division, par des charges multipliées, commença la déroute d'un corps de 20,000 Russes, qui, dans sa fuite, abandonna son artillerie. Créé sénateur et comte de l'empire, le général Klein prit sa retraite à la fin de 1808, et ne figura plus sur la scène politique que pour remplir les fonctions de commissaire extraordinaire dans la vingt-sixième division militaire et pour adhérer, en 1814, au rappel de la maison de Bourbon. Il continua de siéger au Luxembourg avec le titre de pair de France, vota d'abord dans les rangs de l'opposition et se rallia complétement au gouvernement de Juillet, qui lui accorda les insignes de grand' croix de la Légion d'Honneur (29 avril 1834). P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Moniteur universel*, 1845. — *La Sentinelle de l'Armée.* — Mullié, *Biographie des Généraux.*

*KLEIN (*Jean-Adam*), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792. Il manifesta de bonne heure des dispositions pour l'art. En 1800 il entra à l'école de Bemmel, qui lui enseigna le dessin. Il eut ensuite pour maître le célèbre graveur Ambr. Gabler. En même temps que la gravure, Klein continua d'étudier le dessin d'après l'antique et le modèle vivant. Il reproduisait de préférence les animaux et le

(1) En 1806, après la bataille d'Iéna, l'empereur l'ayant envoyé à la poursuite des débris de l'armée prussienne, il occupait le village de Weissensee, quand un corps de 6,000 chevaux se présenta pour le traverser. Le général prussien Blücher, qui ne s'attendait pas à cette rencontre, voulant éviter un engagement, affirma faussement, et *sur son honneur*, que Napoléon venait d'accorder un armistice. Klein le laissa passer.

setze nebst den zum völligen Verständniss derselben nöthigen Einleitungen (Recueil des Lois de Hambourg, avec les indications nécessaires pour les faire comprendre); Hambourg, 1765-1774, 13 vol. in-8°. E. G.

Nolting, *Vita Klefekeri*; Hambourg, 1775, in-fol. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon der von 1750 bis 1800 verstorbenen Schriftsteller*.

KLEIN (*Jacques-Théodore*), naturaliste allemand, né à Kœnigsberg, le 15 août 1685, mort à Dantzig, le 27 février 1759. A seize ans il visita la Hollande et l'Angleterre. Nommé secrétaire du sénat de Dantzig, il représenta pendant cinq ans cette ville auprès de différentes cours, et consacra tous ses moments de loisir à compléter sa belle collection d'objets d'histoire naturelle. Ses travaux sur la zoologie sont très-nombreux. « Leur auteur, dit Cuvier, ne manque pas de connaissances, mais sa manière de distribuer les objets annonce peu de jugement. Toutes ses divisions sont absolument artificielles et arbitraires. » Elles sont rigoureuses; mais Klein y rapproche les êtres les plus disparates, et il sépare souvent ceux qui auraient dû rester ensemble. Ainsi, il rangea les singes entre les ours et les castors; ce qui prouve à quel point Klein était étranger à toute idée d'une méthode naturelle. On a de lui : *Fasciculus Plantarum rariorum et exoticarum*; Dantzig, 1722 et 1724, in-8°; — *Descriptiones Tubulorum marinorum, in quorum censum relati lapides caudæ cancri, Gesneri, et his similes belemnitæ eorumque alveoli*; Dantzig, 1731 et 1773, in-4°; — *Naturalis Dispositio Echinodermatum; accessit lucubratiuncula de aculeis echinorum, cum spicilegio de belemnitis*; Dantzig, 1734, in-4°; Leipzig, 1778, in-4°, avec des additions de Leske : cet ouvrage, qui fut traduit en français par La Chesnaye des Bois (Paris, 1754, in-8°), a été longtemps l'ouvrage principal sur la matière dont il traite; — *Sciagraphia Lithologica curiosa, sive lapidum figuratorum Nomenclator, olim a Scheuchzero conscriptus, post auctus a Kleinio*; Dantzig, 1740, in-4°; — *Historiæ Piscium naturalis promovendæ Missus I : De Capillis in craniis piscium, cum præfatione de piscium auditu*; Dantzig, 1740, in-4°; — *Missus II : De Piscibus per pulmones spirantibus*; ibid., 1741, in-4°; — *Missus III : De Piscibus per bronchias occultas spirantibus*; ibid., 1742, in-4°; — *Missus IV : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus, series prima*; Dantzig, 1744, in-4°; — *Missus V : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus*; ibid., 1749, in-4°. Les figures qui se trouvent dans cet ouvrage, devenu très-rare, sont nombreuses, et en général exécutées avec beaucoup de soin; ces figures sont fort recherchées des ichthyologistes; mais leur distribution est extrêmement imparfaite. Un extrait de l'ouvrage de Klein fut publié d'après de meilleures classifications par Walbaum; Leipzig, 1793, in-4°; — *Summa dubiorum circa classes quadrupedum et amphibiorum in Linnæi Systemate Naturæ, sive naturalis quadrupedum historiæ promovendæ Prodromus, cum Præludio de Crustatis. Adjecti discursus*, 1° *De Ruminantibus*; 2° *De Periodo vitæ humanæ collato cum brutis*; Leipzig, 1743, in-4°; traduit en français, Paris, 1754, in-8° : critique injuste et presque outrageante du système de Linné, à laquelle celui-ci ne répondit pas; — *Mantissa Ichtyologica de sono et auditu piscium, sive disquisitio rationum quibus auctor epistolæ in Bibliotheca gallica de auditu piscium, omnes pisces mutos surdosque esse contendit*; Leipzig, 1746, in-4°; — *Historiæ avium Prodromus, cum præfatione de ordine animalium in genere; accessit Historia Muris Alpini et vetus vocabularium animalium manuscriptum*; Lubeck, 1750, in-4°; traduit en allemand par un anonyme, Leipzig et Lubeck, 1760, in-8°, et par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°; il divise les oiseaux en huit familles, d'après le nombre de leurs doigts; — *Quadrupedum Dispositio brevisque Historia naturalis*; Leipzig, 1751, in-4°; traduit en allemand par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°, et par Behn, Lubeck, 1760, in-8°. Klein forme un premier groupe des animaux qui ont des sabots; un second de ceux qui ont des ongles, subdivisés selon le nombre de leurs ongles; enfin, un troisième des animaux qui ont des écailles et pas de poils; — *Tentamen Methodi Ostracologicæ, sive naturalis dispositio cochlidum et concharum in suas classes, genera et species, iconibus illustrata*; Leyde, 1753, in-4°; — *Tentamen Herpetologiæ*; Leyde et Gœttingue, 1755, in-4° : dans cet opuscule sont rapprochés tous les animaux qui n'ont pas de pieds, tels que serpents, vers de terre, sangsues, etc.; — *Lucubratiuncula subterranea prior de lapidibus macrocosmi proprietatibus*; Saint-Pétersbourg, 1758, in-4°; — *Lucubratiuncula posterior de terris, mineralibus, lapidibusque idiomorphis*; ibid., 1760, in-4°; — *Stemmata Avium quadraginta tabulis æneis ornata*; Leipzig, 1759, in-4°; — *Dubia circa plantarum marinarum fabricam vermiculosam*; Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°; — *Ova Avium plurimorum ad naturalem magnitudinem delineata*; Leipzig et Kœnigsberg, 1766, in-4°; publié en latin et en allemand par Reyger, d'après les papiers laissés par Klein, avec vingt et une planches, représentant cent quarante-cinq espèces d'œufs; — *Oryctographia Gedanensis*; Nuremberg, 1769, in-fol.; — *Specimen descriptionis Petrefactorum Gedanensium*; Nuremberg, 1770, in-fol. Klein a encore inséré de nombreux mémoires dans *Philosophical Transactions*, dans le *Hamburgisches Magazin*, et dans les *Versuche und Abhandlungen der naturforschenden Gesellschaft in Dantzig*. E. G.

Sendel, *Lobrede auf Klein*; Dantzig, 1759, in-4°. —

Journal Encyclopédique, juillet 17[illegible]. — *Nova Acta Eruditorum*, année 177[illegible], p. [illegible]-[illegible]. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KLEIN (*Jean-Joseph*), musicien allemand, né le 24 août 1739, mort dans les premières années de ce siècle. Il tint l'emploi d'organiste à Eisenach, fit insérer quelques articles dans la *Gazette Musicale* de Leipzig, et publia des ouvrages didactiques, tels que : *Versuch eines Lehrbuchs der praktischen Musik* (Essai d'une Méthode de Musique pratique); Gera, 1783, in-8°; — *Lehrbuch der Theoretischen Musik* (Traité de Musique théorique); Leipzig, 1801, in-4°; — *Neues vollstændiges Choralbuch* (Nouveau Livre du Choral complet); Rudolstadt, 1785, in-4°; 2e édit., ibid., 1802. K.

Schilling, *Musikalisches Handwœrterbuch.*

KLEIN (*Ernest-Ferdinand*), jurisconsulte allemand, né à Breslau, en 1743, mort le 28 mars 1810. Après avoir étudié à Halle, il vint s'établir comme avocat dans sa ville natale, devint professeur à Halle, conseiller du tribunal suprême et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Vermischte Abhandlungen über Gegenstande der Gesetzgebung* (Mémoires divers sur des matières de jurisprudence); Leipzig, 1779-1780, un volume en trois livraisons; — *Annalen der Gesetzgebung und Rechtsgelehrsamkeit in den preussischen Staaten* (Annales de Législation et de Jurisprudence pour les États prussiens), recueil périodique, qui parut de 1788 à 1807, à Berlin, en 26 vol. in-8°; c'est l'ouvrage le plus important de Klein; — *Grundsätze des gemeinen deutschen und preussischen peinlichen Rechts* (Principes du Droit pénal commun de l'Allemagne et de la Prusse); Halle, 1795 et 1799, in-8°; — *Merkwurdige Rechtssprüche der Juristen-Facultat zu Halle* (Décisions remarquables de la faculté de droit de Halle); Berlin, 1796-1802, 5 vol. in-8°; — *Grundsætze der natürlichen Rechtswissenschaft* (Principes du Droit naturel); Halle, 1797, in-8°; — *System des preussischen Civilrechts* (Système du Droit civil prussien), ouvrage publié avec des adjonctions par les frères Rönne; Halle, 1830 et 1835, 2 vol. in-8°. Klein a aussi collaboré au *Entwurf eines allgemeinen Gesetzbuchs für die preussischen Staaten* (Essai d'un code général pour les États prussiens), Berlin, 1784-1789, 3 vol. in-8°, ainsi qu'aux premiers volumes des *Archiv des Criminalrechts*, qu'il publia à Halle depuis 1798, en commun avec Kleinschrod. E. G.

Ancillon, *Denkschrift auf Klein* (dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1818).

KLEIN (*Dominique-Louis-Antoine*, comte), général et pair de France, né le 24 janvier 1761, à Blamont (Meurthe), mort le 2 novembre 1845, à Paris. Après avoir servi dix ans dans les gardes de la Porte, il fut licencié en 1787 avec ce corps, et rentra, en 1792, dans l'armée, en qualité de lieutenant. Sa brillante valeur non moins que ses talents militaires lui procurèrent un avancement des plus rapides. Il était un des combattants de Jemmapes; chef de brigade le 16 frimaire an II (6 décembre 1793), et général le 16 frimaire an III, il assista aux batailles de Jemmapes et de Fleurus, commanda l'avant-garde de l'aile droite de l'armée de Sambre et Meuse, et, durant cette campagne, se distingua à Butzbach, Weillbourg et Steinberg. Le 7 brumaire an V (28 octobre 1796), il fit, avec moins de 6,000 hommes, battre en retraite la cavalerie autrichienne, forte de 11,000, et à Neuwied (28 germinal, 17 avril 1797) il enleva avec ses dragons la redoute d'Altenkirchen et détruisit le régiment de hussards de Barco. En récompense de ces services, il reçut du Directoire le grade de général de division (17 pluviôse an VII, 5 février 1799). Après avoir rempli près de Massena les fonctions de chef d'état-major et contribué à la victoire de Zurich, il fut appelé en l'an VIII (14 juin 1802) au commandement général de la cavalerie sur le Rhin, passa en l'an X au service de la république italienne, et fut nommé, le 25 prairial an XII, grand-officier de la Légion d'Honneur. Envoyé à la grande armée, Klein se fit remarquer principalement au passage du Danube, à Donawerth et à Nuremberg (1). Son dernier fait d'armes fut sa participation au succès de la bataille d'Eylau, pendant laquelle sa division, par des charges multipliées, commença la déroute d'un corps de 20,000 Russes, qui, dans sa fuite, abandonna son artillerie. Créé sénateur et comte de l'empire, le général Klein prit sa retraite à la fin de 1808, et ne figura plus sur la scène politique que pour remplir les fonctions de commissaire extraordinaire dans la vingt-sixième division militaire et pour adhérer, en 1814, au rappel de la maison de Bourbon. Il continua de siéger au Luxembourg avec le titre de pair de France, vota d'abord dans les rangs de l'opposition et se rallia complétement au gouvernement de Juillet, qui lui accorda les insignes de grand' croix de la Légion d'Honneur (29 avril 1834). P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Moniteur universel*, 1845. — *La Sentinelle de l'Armée.* — Mullié, *Biographie des Généraux.*

*KLEIN (*Jean-Adam*), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792. Il manifesta de bonne heure des dispositions pour l'art. En 1800 il entra à l'école de Bemmel, qui lui enseigna le dessin. Il eut ensuite pour maître le célèbre graveur Ambr. Gabler. En même temps que la gravure, Klein continua d'étudier le dessin d'après l'antique et le modèle vivant. Il reproduisait de préférence les animaux et le

(1) En 1806, après la bataille d'Iéna, l'empereur l'ayant envoyé à la poursuite des débris de l'armée prussienne, il occupait le village de Weissensee, quand un corps de 6,000 chevaux se présenta pour le traverser. Le général prussien Blücher, qui ne s'attendait pas à cette rencontre, voulant éviter un engagement, affirma faussement, et *sur son honneur*, que Napoléon venait d'accorder un armistice. Klein le laissa passer.

paysage, qu'il rendait d'après nature; aussi fréquentait-il volontiers les foires et les marchés aux bestiaux, où il rencontrait ses modèles. Venu à Vienne en 1811, il s'y lia avec les maîtres les plus renommés tels que Molitor, Bartsch, Rechberger et Mansfeld; puis il ajouta à ses connaissances en parcourant d'autres provinces autrichiennes ainsi que la Hongrie. Les costumes si pittoresques de ces contrées devaient naturellement l'inspirer. Aussi les commandes des amateurs et des marchands ne lui manquèrent-elles pas. En 1815, il visita Nuremberg, où il peignait à l'huile, et se fit bientôt remarquer dans ce genre, nouveau pour lui. En même temps il fut apprécié par un amateur éclairé, le comte de Schönborn Wiesenthal, dont les conseils le portèrent à faire un voyage artistique dans les provinces du Rhin et du Mein, en passant par Wurtzbourg, Francfort, Mayence et Coblentz. De retour à Vienne en 1816, il y acquit la bienveillance du prince de Metternich. Il fut aussi protégé par le prince Maximilien de Bavière. En 1818 il visita Munich, et en 1819 il se rendit en Suisse et en Italie. A Rome, il fut l'objet de l'accueil le plus empressé de la part du prince Louis de Bavière. Ces voyages excitèrent naturellement son inspiration et accrurent son talent. Revenu enfin à Nuremberg, il s'y adonna tout entier à son art. On lui doit une quantité considérable de tableaux de genre et d'animaux; presque tous sont remarquables. Ses animaux ont de l'expression, sa couleur a de la vérité et du naturel; enfin, toutes ses compositions attirent et plaisent. Les principales sont : une *Vache à l'étable*; — des *Charbonniers autrichiens*; — des *Maréchaux ferrants autrichiens*; — une *Vieille femme lisant le calendrier*; — une *Vache et son veau à l'étable et une bergère*; — *Fruitiers napolitains*; — un *Paysan romain*; — *Vaches au repos*; — des *Mulets et leurs conducteurs*; 1832; — *Cheval mort*; — *Vue de la Porte de Nuremberg*; — une *Mendiante hongroise*; 1817; — une *Paysanne et son Enfant*; 1820; — des *Singes dans une ménagerie*; 1829; — *Chien à la chaîne*; 1831; — *Cosaques du Don*; 1815; — *Voiture de paysan avec bœufs et chevaux*; 1834; — *Pèlerin espagnol*; 1836; — *Paysan endormi*; — une *Vieille Marchande de calendriers*.

Parmi les lithographies de Klein on remarque : *Études de chevaux*; — *Paysage*; — *Voiture de paysan*. V. R.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.* — *Conv.-Lex.*

KLEIN (*Bernard*), compositeur allemand, né à Cologne en 1794, mort à Berlin, le 9 septembre 1832. Chargé de la direction de la musique de la cathédrale et de l'école des enfants de chœur, il débuta, en 1816, par la composition d'une *Grande messe* et d'une cantate : *Worte des Glaubens* (Paroles de la Foi). Il fut appelé à Berlin, où il devint professeur de musique à l'université. En 1823 il fit un voyage en Italie, d'où il rapporta des manuscrits précieux pour l'histoire de la musique. On a de lui : *Didon*, grand opéra en manuscrit; — Entr'actes de la tragédie de Rauppach *Die Erdennacht* (La Nuit de la terre), en manuscrit; — *Job*, oratorio (Leipzig); — *Jephté*, oratorio avec orchestre; — *David*, oratorio; — *Agnus Dei* et *Ave Maria*, à quatre voix et orgue; Berlin; — *Magnificat*, pour deux sopranos, alto, deux ténors et basse avec accompagnement d'orgue; Berlin; — *Pater noster*, à deux chœurs, op. 18; Berlin; — *Miserere mei*, pour soprano, contralto et orgue, op. 21; Berlin; — *Salve Regina*, pour soprano solo, deux violons, alto et basse; Berlin; — *Stabat Mater* à quatre voix et orgue; Berlin; — *Six Chants religieux* pour des voix d'hommes et accompagnement de piano, op. 22; Berlin; — *Six autres Chants religieux*, op. 23; Berlin; — *Trois Chants* pour deux sopranos, ténor et basse; Leipzig; — *Chants religieux* pour voix d'hommes, cinq livraisons; Berlin; — *Sonate* pour piano, op. 1; Hambourg; — *Deux sonates*, op. 5 et 7; Leipzig; — *Rodrigues et Chimène*, chant pour ténor et soprano (Hambourg); — plusieurs *Ballades* avec accompagnement de piano; — *Deux Messes* à quatre voix et orchestre; — beaucoup de *Chansons* et de *Romances*, à une voix avec accompagnement de piano; Hambourg, Leipzig, Berlin, Bonn, etc. Ses *Œuvres Posthumes* ont été publiées en grande partie par son frère **Joseph Klein**, né en 1802. R. L.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Conv. Lex.*

KLEINART. *Voy.* CLEYNAERTS.

KLEINAU et non **KLENAU** (*Jean*, baron DE JANOWITZ, comte DE), général autrichien, né en Bohême, vers 1760, mort en 1819, en Moravie. Issu d'une des plus anciennes familles de son pays, il entra jeune au service, et se trouvait officier d'état-major à la fin de la guerre contre la Turquie. Il fit les premières campagnes de la révolution contre les Français, sous le général Wurmser. En 1794, il était lieutenant-colonel, et commanda sous le général Latour la ligne des avant-postes de Liége, où il se défendit avec courage. Il fit la campagne suivante sous les ordres de Clairfayt. En 1796 il passa en Italie, où il commanda un régiment de hussards. Devenu aide de camp de Wurmser, il le suivit à Mantoue, et se trouva enfermé avec lui dans cette place. Chargé de négocier la capitulation de la garnison autrichienne avec Bonaparte, il fit de vains efforts pour tromper le général sur l'état de la place, et finit par accepter les plus dures conditions. La campagne de 1799 en Italie lui offrit des chances plus favorables. Fait général-major, il couvrit le siége de Mantoue, entrepris par Kray, en observant Macdonald, qui revenait de Naples. Il battit le général à San-Giovani, lui enleva son artillerie, et lui fit un grand nombre de prisonniers. Après l'affaire de la Trebbia, il coupa la retraite au général Hullin, et arriva à

Florence, où il fut reçu aux acclamations des habitants. S'emparant ensuite de plusieurs villes le long des côtes, il repoussa les Français jusqu'à Gênes; mais il ne put pénétrer dans cette place, et les Français l'ayant pris à revers, il dut s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie. En 1800 il passa à l'armée du Rhin, sous les ordres de Kray. En 1805, il servait dans l'armée de Bavière, et se trouvait enfermé dans Ulm, lorsque Mack signa la capitulation par laquelle cette ville fut remise à Napoléon. L'empereur ayant distingué le général Kleinau parmi les prisonniers le félicita de son courage. En 1807 Kleinau commandait une division en Bohême. A Wagram il remplaça le général Hiller à la tête du sixième corps. Le lendemain, il forma l'arrière-garde. Au mois d'avril 1812 il fut nommé conseiller intime de l'empereur d'Autriche; et lorsque cette puissance se déclara contre la France en 1813, Kleinau fut chargé de se porter sur Dresde, à la tête d'un corps d'armée qui fut battu le 27 août. Cet échec ne l'empêcha pas d'être nommé, dans le mois d'octobre suivant, général de la cavalerie. A la bataille de Leipzig, il commandait les troupes autrichiennes qui firent partie du troisième corps des alliés, et qui fut chargé de l'attaque sur la rive droite de la Pleiss. Le combat que cette colonne soutint, connu sous le nom de combat de Wachau, fut le plus important de la journée. Kleinau se dirigea ensuite sur Liberwollkwitz, où Macdonald et Mortier le forcèrent à se retirer sur Saiffurtsheim; mais les efforts des Français pour le déloger de cette position échouèrent. Après la bataille de Leipzig, Kleinau fut chargé d'investir la ville de Dresde, défendue par Gouvion-Saint-Cyr; celui-ci, à la tête de 30,000 hommes, épuisés par les maladies et le manque de vivres, dut capituler, sous la condition que la garnison retournerait en France et serait six mois sans servir. Les souverains refusèrent de ratifier cette capitulation, et Kleinau retint la garnison prisonnière. En 1814, Kleinau fut nommé inspecteur général de l'armée autrichienne; mais il ne prit plus part à la guerre. Plus tard, il fut nommé commandant de la Moravie. J. V.

Œsterreichische National-Encyklopædie. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

KLEINSCHROD (*Gallus-Aloys-Gaspard*), jurisconsulte allemand, né à Wurtzbourg, le 6 janvier 1762, mort le 17 novembre 1824. Il devint professeur à l'université de sa ville natale, et fut chargé, par l'évêque de Wurtzbourg et l'électeur Maximilien-Joseph de Bavière, de faire une révision de leurs codes de pénalité. On a de lui : *Abhandlung von dem Wilddiebstahl, dessen Geschichte und Strafe* (Mémoire sur le Braconnage, son histoire et les peines qu'il entraîne); Erlangen, 1790, in-8°; — *Systematische Entwickelung der Grundbegriffe des preinlichen Rechts* (Exposé systématique des Principes fondamentaux du Droit pénal); Erlangen, 1794, 1796, 1799 et 1805, 3 vol. in-8°; — *Abhandlungen aus dem peinlichen Rechte and dem peinlichen Processe* (Mémoires sur le Droit pénal et sur l'Instruction criminelle); Erlangen, 1797-1806, 3 vol. in-8°; — *Entwurf eines peinlichen Gesetzbuches für den baierschen Staat* (Projet d'un Code pénal pour la Bavière); Munich, 1802, in-8°, ouvrage qui a été critiqué par Feuerbach et Salchow; — *Abhandlung über die Lehre von der peinlichen Gerichtsbarkeit* (Mémoire sur la Juridiction en matière pénale); Francfort, 1811, in-8°. On doit encore à Kleinschrod onze dissertations latines sur des sujets de jurisprudence; elles sont énumérées dans le *Lexicon Literaturæ academico-juridicæ* de Vogel. Enfin, il a rédigé en commun avec Klein et Konopack l'*Archiv des Criminalrechts*; Halle, 1798-1824. R. L.

Hirsching, *Handbuch.*

KLEIST (*Ewald-Chrétien* DE), poëte allemand, né le 3 mars 1715, à Zeblin près Kœslin, en Poméranie, mort à Francfort-sur-l'Oder, le 24 août 1759. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans la carrière militaire, se distingua sous Frédéric le Grand dans plusieurs batailles, et devint en 1757 major du régiment Hausen. A la bataille de Kunersdorff, où il combattit sous les ordres du prince Henri, il s'avança à la tête de ses soldats contre une batterie ennemie. Blessé à la main droite, il prit l'épée de la main gauche, et continua de combattre jusqu'au moment où un boulet de canon lui fracassa la jambe droite : il passa la nuit sur le champ de bataille sans avoir été pansé. Le lendemain il fut transporté à Francfort; mais le mal avait fait de trop grands progrès, et onze jours après la bataille de Kunersdorf, Kleist mourut des suites de sa blessure. Le principal titre littéraire de Kleist est son beau poëme *Der Fruehling* (Le Printemps, 1749). Ses autres poésies parurent à Berlin en 1756 et 1758 : *Gedichte*, 2 vol. Après sa mort, Ramler publia les Œuvres complètes de Kleist : *Sæmmtliche Werke*; Berlin, 1760, 2 vol. Mais cette édition, dans laquelle Ramler, pour corriger les défauts de son ami, avait trop peu ménagé l'originalité de Kleist, Kœrte la remplaça par une meilleure édition, faite d'après les manuscrits originaux; Berlin, 1803, 2 vol.; réimprimée en 1825.

Schiller dit de Kleist : « Il y a chez ce poëte lutte entre la réflexion et le sentiment, l'une trouble l'autre. Sa fantaisie est active, mais plutôt changeante et inquiète que riche et créatrice. On trouve dans ses poésies des traits caractéristiques et vigoureux; mais ils ne s'accordent pas pour former un tout harmonieux. Tant qu'il reste exclusivement lyrique et qu'il se contente de peindre des paysages (comme dans *Le Printemps*), nous nous apercevons moins de ses défauts, parce que le sentiment du poëte même nous intéresse alors plus que les objets dont il parle. Mais lorsque Kleist entreprend de représenter l'homme

et des actions humaines, ses défauts deviennent choquants; car, l'imagination se trouvant enfermée sous des limites déterminées, c'est du sujet même que doit naître l'effet poétique. Alors Kleist devient sec et froid; c'est ce qui arrive à tous ceux qui sans vocation intime osent passer de la poésie purement rhythmique au domaine de la poésie créatrice. » R. L—U.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition; Leipzig, 1853, vol. IV, p. 196-168. — *Conv.-Lex.*

KLEIST DE NOLLENDORF (*Émile-Frédéric*, comte DE), général prussien, né à Berlin, le 9 avril 1762, mort le 17 février 1823. Il débuta dans la carrière militaire durant la guerre de la succession de Bavière (1788), devint plus tard aide de camp du feld-maréchal de Mœllendorf, et assista comme officier d'état-major aux campagnes du Rhin contre la France (1792). S'étant distingué par sa bravoure autant que par sa prudence, le roi de Prusse voulut l'attacher à sa personne, et le nomma son général adjudant-référendaire, fonctions que Kleist remplit depuis 1803 jusqu'en 1807. Après la bataille d'Averstædt, il fut envoyé auprès de l'empereur Napoléon pour répondre aux propositions de paix faites par le général Bertrand; plus tard il remplaça Chazot dans le commandement de Berlin, et en 1812, lors de la guerre contre la Russie, il fut nommé général en chef de l'infanterie prussienne. Lorsque sa patrie se souleva enfin contre le gouvernement français, il devint un des adversaires les plus redoutables de Napoléon, et se distingua surtout à la bataille de Kulm, dans laquelle, par une manœuvre habile et rapide, il décida la victoire, qui sauva la Bohême et une grande partie de l'armée des alliés. Dans la bataille de Leipzig, il commanda l'aile gauche. Malheureux dans le combat de Joinvillers (14 février 1814), il prit une revanche sanglante à Laon (9 mars 1814). Lors de la proclamation qui rappelait les Bourbons sur le trône de France, ce fut Kleist que les souverains alliés envoyèrent en Angleterre pour en faire part à Louis XVIII. Nommé feld-maréchal en 1821, le comte Kleist se retira dans ses terres, où il mourut, deux ans plus tard. R. L.

Conv.-Lex.

KLEIST (*Henri* DE), célèbre poëte allemand, né à Francfort-sur-l'Oder, le 10 octobre 1776, mort dans le Heiligen-See (Lac sacré), près Potsdam, le 21 novembre 1811. Après avoir fait la campagne du Rhin contre la France, il se fixa en 1799 à Francfort pour y étudier le droit. Plus tard il visita Paris et la Suisse, et vécut quelque temps à Dresde et à Kœnigsberg. Souffrant des malheurs de sa patrie, qui se trouvait alors au pouvoir des armes françaises, son esprit s'assombrit encore davantage lorsque, après la bataille de Iéna, il fut fait prisonnier. Après avoir recouvré la liberté, il se rendit en Autriche. Cette puissance avait, en 1809, de nouveau déclaré la guerre à la France. La paix qui fut conclue presque aussitôt humilia profondément les sentiments patriotiques de Kleist. Il revint à Berlin; désespérant de sa patrie, à laquelle il avait voué un amour exalté, il tomba dans une profonde mélancolie, qui le conduisit au suicide.

Kleist était doué de grandes qualités poétiques. M. Gervinus le place au-dessus de tous les poetes dramatiques de son temps, et M. Th. Mundt, qui le nomme le « Werther politique de son époque », dit de Kleist qu'il avait à lui seul plus de génie que toute l'école romantique ensemble. Son irritabilité extraordinaire et les souffrances que lui firent endurer les malheurs de sa patrie détruisirent malheureusement l'harmonie de son âme, et y jetèrent un trouble dont ses productions poétiques se ressentent souvent. On a de lui: *Die Familie Schroffenstein* (La Famille Schroffenstein); Berlin, 1803, drame; — *Das Kätchen von Heilbronn* (Catherine de Heilbronn), drame chevaleresque; Berlin, 1810; — *Der zerbrochene Krug* (La Cruche cassée); comédie; Berlin, 1811; —*Amphitryon*; Berlin, 1807; — *Penthesilea*; Tubingue, 1808; — *Novellen und Erzæhlungen* (Contes et Nouvelles); Berlin, 1810, 2 vol., recueil dans lequel se trouve la célèbre nouvelle: *Michael Kohlhaas*; — *Die Herrmanns'schlacht* (La Bataille de Hermann); 1809: magnifique poëme, qui constitue en quelque sorte le testament politique de l'auteur et dans lequel il peint avec des traits de génie la démoralisation de son époque. Les œuvres complètes de Kleist ont été publiées par Tieck (*Gesammelte Schriften*; Berlin, 1826, 3 vol.), auquel on doit aussi la publication des écrits posthumes de Kleist (*Hinterlassene Schriften*; Berlin, 1821, 2 vol.) et une notice sur la vie et les œuvres de ce poëte. R. L—U.

E. v. Boelow, *Heinrich von Kleist's Leben und Briefe*; Berlin, 1848. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition; Leipzig, 1853, vol. V, p. 602, 613, 615. 634. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édit.; Leipzig, 1853, p. 295-300.

* **KLEMM** (*Frédéric-Gustave*), historien et littérateur allemand, né à Chemnitz, le 12 novembre 1802. Il est conservateur de la bibliothèque royale de Dresde, et a publié: *Attila nach der Geschichte, Sage and Legende* (Attila, d'après l'histoire, la tradition et la légende); Leipzig, 1827; — *Geschichte von Baiern* (Histoire de la Bavière); Dresde, 1828, 3 vol.; — *Herfest*; Zerbst, 1829, poëme en six chants; — *Beschreibung der königlichen Porzellan und Gefässesammlung im Japanischem Palais* (Description de la collection royale de porcelaines et de vases placée au palais japonais); Dresde, 1834 et 1842; — *Handbuch der germanischen Alterthumskunde* (Manuel d'Archéologie germanique); Dresde, 1835; — *Zur Geschichte der Sammlungen für Wissenschaft und Kunst in Deutschland* (Documents pour servir à l'histoire des collections scientifiques et artistiques de l'Allemagne); Zerbst, 1837 et 1838; — *Italica*, récit d'un voyage en Italie; Dresde

1839; — *Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit* (Histoire générale de la Civilisation); Leipzig, 1843-1850, 10 vol.; c'est l'ouvrage le plus remarquable de Klemm; — *Freundschaftliche Briefe* (Lettres à un ami); Leipzig, 1847 et 1850. E. G.

Conv.-Lex.

KLENCKE (*Jean*), légiste allemand, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle; il entra dans l'ordre des Augustins, et résida à Erfurt comme général de cet ordre dans la Saxe et la Thuringe; il combattit les principes qu'il jugeait hostiles à l'Église dans l'ancien recueil de lois connu sous le nom de *Miroir des Saxons*. Son travail intitulé *Decadicon contra XXI errores Speculi Saxonum* a été inséré par Scheidt dans sa *Bibliotheca historica*, Gottingue, p. 63. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. IV, p. 664.

KLENGEL (*Jean-Christian*), peintre allemand, né à Kesselsdorf, près de Dresde, en 1751, mort en 1824. Fils d'un pauvre paysan, il sentit de bonne heure naître en lui un goût invincible pour la peinture. Adonné spécialement à la peinture de paysage, il se rendit en Italie pour y faire des études sur les sites de ce pays, dont la richesse et la grandeur étaient précisément les qualités que Klengel cherchait à introduire dans ses paysages. De retour à Dresde en 1792, il y devint plus tard professeur à l'Académie des Beaux-Arts, dont il avait été nommé membre auparavant. Maître de tous les secrets de la perspective aérienne, il représentait volontiers des scènes de la nature, telles que des levers et des couchers de soleil, où la gradation de la lumière a besoin d'être observée avec beaucoup de délicatesse; parmi les tableaux de ce genre où il a le mieux réussi, on cite surtout ses *Quatre heures du jour*. Beaucoup de ses autres toiles, conservées pour la plupart dans les palais des grands seigneurs russes et polonais, ont pour sujet des scènes champêtres, dont la gaieté et l'animation sont du plus heureux effet. Klengel, qui savait manier le burin presque aussi bien que le pinceau, a gravé plus de deux cents paysages, peints par lui ou par d'autres artistes; il a aussi publié plusieurs recueils d'études de paysages, à l'usage des élèves, parmi lesquels on remarque surtout un album de 33 feuilles, qui porte le nom de *Studium Juventutis*. Enfin, il a laissé une collection de plus de deux cents planches de cuivre, gravées à l'eau-forte, où se trouvent entre autres reproduits tous ses tableaux. E. G.

Allgemeine Zeitung, année 1825, n° 81.— Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

*KLENZE (*Léo* DE), célèbre architecte allemand, né en 1784, dans la principauté de Hildesheim. Entré en 1800 à l'académie d'architecture à Berlin, il en sortit trois ans après, visita les principaux monuments de l'Angleterre et de la France, et séjourna quelque temps à Paris, où il suivit les cours de l'École Polytechnique. Il partit ensuite pour l'Italie. Arrivé à Gênes, il y dessinait un jour le vestibule d'un palais lorsque le propriétaire, venant à passer, regarda le travail de l'artiste, et le trouvant très-bien réussi, lia conversation avec Klenze. Ce personnage, étant devenu un peu plus tard intendant général de la cour de Jérôme de Westphalie, décida ce prince en 1808 à nommer Klenze comme directeur des bâtiments royaux. En 1815 ce dernier fut appelé à Munich en qualité d'architecte de la cour. Il y construisit l'hôtel du duc de Leuchtenberg, l'école royale d'équitation ainsi que plusieurs habitations privées dans le goût florentin, qu'il fut le premier à introduire en Allemagne. L'habileté dont il avait fait preuve dans ces travaux et le talent qu'il avait montré dans la restauration de la cathédrale de Spire, le firent nommer, en 1819, directeur de tous les bâtiments royaux. Mais sa véritable carrière ne commença réellement qu'en 1825, lors de l'avénement au trône du roi Louis, qui inaugura une ère toute nouvelle dans le développement des arts en Bavière. C'est alors que Klenze éleva successivement la *Glyptothèque*, la *Pinacothèque* et à la résidence royale la chapelle de Tous-les-Saints, monuments qui sont aujourd'hui les principaux ornements de Munich. Voici le système général d'après lequel ils sont conçus : « Selon Klenze, dit M. Fortoul dans son ouvrage *De l'Art en Allemagne*, l'antiquité grecque et romaine, initiée par un privilége unique au sentiment des formes matérielles et des arts linéaires, a le droit de nous en imposer les modèles et les règles. Les lignes qu'elle a mises en usage échappent, par leur beauté simple et divine, à la déchéance qui a atteint successivement toutes les formes postérieures de l'art. Le but de Klenze fut donc de reprendre l'œuvre des artistes de la Renaissance, en tenant compte des progrès que nous avons faits depuis, et qui consistent en une connaissance plus exacte de cette civilisation antique, dont les maîtres du seizième siècle n'avaient pu étudier que les œuvres les plus complexes et les plus éloignées de l'origine. Aujourd'hui, mis en possession du principe même de l'art hellénique, nous pouvons l'appliquer, dit Klenze, à tous les besoins actuels, apprenant des Grecs eux-mêmes à conserver notre indépendance et à être divers et nouveaux selon les circonstances. » C'est avec ces idées larges et non exclusives, qui tolèrent les formes postérieures à l'antiquité, pourvu qu'elles soient pénétrées du principe divin de l'art grec, que Klenze a pu longtemps lutter contre ses rivaux, dont les uns prétendaient faire renaître le moyen âge italien et les autres le moyen âge tudesque.

Parmi les autres édifices construits par Klenze à Munich, nous citerons : l'Odéon, l'aile nouvelle du ministère de la guerre, le palais élevé pour le duc Maximilien, le bazar, et plusieurs magnifiques maisons particulières dans la *Ludwigsstrasse*. En 1830 cet architecte fut chargé de donner le plan d'un temple que le roi Louis

voulait élever à toutes les gloires de la patrie germanique; ce monument, aujourd'hui terminé, fut appelé *Walhalla*, nom du paradis des anciens Scandinaves. « C'est auprès de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube, au faîte de la colline de Brenberg, que s'élève cette acropole des morts. Elle est toute de marbre. Par le luxe, par la grandeur du plan, par la vue merveilleuse et presque infinie dont on jouit du haut du prostyle, par sa destination, la Walhalla se range au nombre des monuments les plus remarquables élevés en Europe dans ces derniers temps. A l'extérieur, elle rappelle l'ordonnance et le style du Parthénon, au dedans elle offre un ressouvenir du magnifique temple d'Agrigente, consacré à Jupiter Olympien. »

En 1834 Klenze fut envoyé à Athènes, pour y diriger les travaux à faire pour la reconstruction de cette ville. En 1839, voyant que son rival Gærtner faisait peu à peu triompher dans l'opinion du roi l'art du moyen âge, il partit pour Saint-Pétersbourg, où il venait d'être appelé pour arranger l'intérieur de l'église de Saint-Isaac. Peu de temps après il fut chargé d'y élever le superbe palais destiné à renfermer les collections d'art de l'empereur; ce monument, terminé en 1851, rappelle, par ses proportions et par le luxe de sa décoration, la *Maison dorée* de Néron.

Klenze réside actuellement à Munich; il est occupé d'y élever une porte monumentale en style dorique. Depuis longtemps il consacre une partie des loisirs que lui laissent ses nombreux travaux à la peinture; il peint surtout le paysage. Parmi ses tableaux on cite comme étant d'un grand effet : une *Vue de Palerme;* une *Vue de Massa di Carrara* et une *Vue d'Amalfi*. Klenze, qui a été appelé par le roi de Bavière à divers emplois supérieurs et qui a reçu de lui plusieurs qualifications honorifiques, est depuis longtemps membre honoraire des Académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg, ainsi que de l'Institut de France. Parmi les ouvrages d'art et autres qu'il a publiés, nous citerons : *Entwurf zu einem Denkmale M. Luthers* (Projet de Monument en l'honneur de Luther); Brunswick, 1805; — *Abbildungen der schönsten Uberbleibsel griechischer Ornamente* (Les plus beaux Restes de l'Ornementation grecque), 1823, huit livraisons à six planches chacune; — *Sammlung architectonischer Entwürfe* (Recueil de Plans d'Architecture); Munich, 1831, 1838, cinq livraisons; — *Versuch einer Wiederherstellung des toskanischen Tempels* (Essai d'une restauration du temple toscan); Munich, 1822, in-4°; — *Der Tempel des olympischen Jupiters zu Agrigent* (Le temple du Jupiter olympien à Agrigente); Stuttgard, in-4°; — *Beschreibung der Glyptothek* (Description de la Glyptothèque); Munich; la partie archéologique de cet ouvrage appartient à Schorn; — *Anweisung zur Architektur des christlichen Cultus* (Instructions d'Architecture chrétienne); Munich, 1835; — *Aphoristische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise nach Griechenland* (Remarques aphoristiques recueillies dans un voyage en Grèce); Berlin, 1838, in-8° : ouvrage qui contient l'exposé des idées fondamentales de l'auteur sur l'architecture; — *Die Walhalla in artisticher und technischen Beziehung* (La Walhalla, sous le rapport artistique et technique); Munich, 1843. E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — *Conversations-Lexikon*. — Fortoul, *De l'art en Allemagne*, t. I.

KLENZE (*Clément-Auguste-Charles*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né le 22 décembre 1795, à Heissam, près de Hildesheim, mort le 15 juillet 1838. Il fut nommé en 1826 professeur de droit à l'université de Berlin, et plus tard membre du conseil municipal de cette ville; il y fit adopter plusieurs mesures importantes concernant les embellissements de Berlin et la prospérité de ses habitants. Les ouvrages de Klenze se distinguent par une érudition sûre et étendue ainsi que par une grande clarté dans l'exposition, qualité que l'auteur doit à son commerce suivi avec Savigny. On a de Klenze : *Querelæ inofficiosi testamenti natura, ex principiis juris romani antejustinianei;* Berlin, 1820, in-4°; — *Fragmenta legis Serviliæ repetundarum ex tabulis æneis primum conjuncta, restituta, illustrata;* Berlin, 1825, in-4°; — *Lehrbuch der Geschichte des römischen Rechts* (Manuel de l'histoire du Droit romain); Berlin, 1827 et 1835, in-8°; — *Das Familienrecht der Cognaten und Affinen nach römischem und verwandten Rechten* (Le Droit des cognats et des alliés en droit romain et d'après les législations analogues); Berlin, 1828, in-8°; inséré précédemment dans le tome VI de la *Zeitschrift fur geschichtliche Rechtswissenschaft*, publiée par Savigny; — *Lehrbuch des gemeinen Strafrechts* (Manuel du Droit pénal commun); Berlin, 1833, in-8°; — *Kritische Phantasien eines praktischen Staatmannes : Ein Bericht über Schultz's Grundlegung zu einer geschichtlichen Staatswissenschaft der Römer* (Fantaisies critiques d'un homme d'État pratique : Rapport sur le livre de Schultz intitulé *Fondement de la science politique des Romains*); Berlin, 1834, in-8°; — *Lehrbuch des Strafverfahrens* (Manuel d'Instruction criminelle); Berlin, 1836, in-8°; — *Institutio Gregoriani;* Berlin, 1838, in-8°; cet ouvrage, publié pour la première fois par Klenze, d'après un manuscrit ayant appartenu à Pithou, n'a pas, comme l'a prouvé Hænel, dans les *Kritische Jahrbücher* de Richter, la portée que Klenze croyait pouvoir lui attribuer; — *Philologische Abhandlungen* (Dissertations philologiques); Berlin, 1839, in-8°; ce recueil, publié par Lachmann, contient : *Das altrömische Gesetz auf der Bantinischen Tafel; Das oskische Gesetz auf der Bantinischen Tafel; Zur Geschichte der altitalischen Volkstämme, besonders nach*

den Ueberresten ihrer Sprachen; Das römische Lager und die Limitation; Ueber Reiff's Geschichte der römischen Bürgerkriege; Ueber Rein's römisches Privatrecht. E. G.

Conv. Lex. der Gegenwart. — *Conv.-Lex.*

KLERCK (*Henri* DE), théologien hollandais, né à Middelbourg, mort dans l'île de Walcheren, vers 1694. Il exerçait la profession de ministre et se fit remarquer par son érudition. On a de lui : *Onses Heeren Jesu Christi Priesterlyk Koningryk onder 't Niewe Testament, voorgestelt in eenige Predicatien op den Psalm Davids CX* (L'Empire sacerdotal de N. S. J.-C. sous le Nouveau Testament, ou sermons sur le psaume CX (*Vulgate* CIX); Middelbourg, 1687, in-12; — *Tydtresoor van Kerkelyke en weereldlyke historien, van den beginne des Weerelds af met een nette aanteekeninge der Tyden tot het jaar* 1689 (Trésor chronologique de l'Histoire sacrée et civile, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1689); Middelbourg, 1689, in-4°. C'est la traduction et la continuation de l'ouvrage de Henri Gutberleth; — *Inleidinge tot de beschryvinge des H. Landts, enz.* (Introduction à la géographie de la Terre Sainte, où l'on montre les établissements de l'Église juive dans l'ancienne Palestine après la sortie d'Égypte, avec une Description de la ville de Jérusalem, etc.), trad. de Frédéric von Spanheim; Middelbourg, 1699, in-12 : ouvrage posthume, publié par les soins du frère de l'auteur, Adrien de Klerck, qui y a joint des *Epithalames*, *Éloges funèbres* et quelques poésies latines de Henri. A. L.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. VII, p. 31 32.

KLESCH (*Daniel*), théologien hongrois, né en 1619, à Iglau, mort en 1697, à Berlin. Après avoir étudié à Strasbourg et à Wittemberg, il embrassa l'état ecclésiastique, exerça pendant dix ans les fonctions de co-recteur à Œdenbourg, administra quelques paroisses luthériennes de la Hongrie, et professa la théologie à Weissenfels. On a de lui : *Catalogus Presbyterorum Scepusensium, quodquot ab annis* 150 *collegio præfuere*; Barthfeld, 1668, in-4°; — *Biga exulum D. Kleschii et Eliæ Ladiveri, innocuorum Christi martyrum*; Wittemberg, 1675, in-4°; *Post sementis evangelica granorum quinque sacrorum*; Leipzig, 1675, in-4°; — *Pentas Doctorum Juris in Hungaria*; Iéna, 1688, in-folio; — *Triumphus britannicus brennonicus*; 1690, in-fol.; — *Prodromus Bestiæ bicornis*; Mersebourg, 1694, in-4°, etc.

Son frère, *Christophe* KLESCH, né en 1632, et mort en 1706, qui fut également pasteur de l'Église luthérienne, a publié : *Icon Angeli ecclesiastici*; — *Christianorum* πικρογλυκύτης; Erfurt, 1690, in-4°; — *Poetica Palma*; ibid., 1700, in 8°, etc. K.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, II, p. 370 389 — J.-Sam. Klein, *Nachrichten von den evangelischen Predigern des Ungarn*, I, p. 158-170. — Motschmann, *Erfordia literata*, II, p. 402.

KLETTEN (*Georges-Ernest*), médecin allemand, né à Kitzingen, près Wurtzbourg, le 13 avril 1759, mort à Vienne, le 22 décembre 1827. Il servit pendant quelque temps dans les armées suédoises en qualité de médecin militaire, obtint en 1794 une place de professeur à l'université de Greifswald, et passa en 1805 avec la même qualité à Wittemberg. Après la suppression de l'université de cette dernière ville, il enseigna pendant quelque temps la médecine à Halle. On a de lui : *Wiener medicinische Monatsschrift* (Gazette mensuelle médicale de Vienne); Vienne, 1789, 4 vol. in-8°. — *Versuch einer Geschichte des Verschœnerungstriebes im weiblichen Geschlecht, nebst einer Anweisung die Schoenheit ohne Schminke zu erhoehen* (Essai d'une Histoire de l'Instinct des Femmes à augmenter leur beauté, etc.); Gotha, 1792, 2 vol. in-8°; — *De Ingenio Medici*; Greifswald, 1797, in-4°; — *Kritische Ideen ueber den zweckmæssigsten Vortrag der ausuebenden Medicin, mit Ruecksicht auf die medicinischen Systeme ælterer und neuerer Zeit* (Idées critiques sur la meilleure manière d'enseigner la médecine pratique et considérations sur les systèmes médicaux des temps anciens et modernes); Rostock et Leipzig, 1798, in-8°; — *Beitræge zur Kritik ueber die neuesten Meinungen in der Medicin* (Documents pour servir à la critique des opinions récemment émises en médecine); Rostock et Leipzig, 1801-1804, in-8°; — *De Constitutione Morborum atrabiliaria, seri autumni propria*; Wittemberg, 1808; — *De perversa in rebus medicis inquirendis et explicandis philosophandi Ratione*; ibid., 1807, in-4°; — *De inepta Remediorum debilitantium Denominatione*; Wittemberg, 1807, in-4°. Dr L.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lexikon*. — *Biographie médicale*.

KLEUKER (*Jean-Frédéric*), érudit et orientaliste allemand, né à Osterode, en 1749, mort le 1er juin 1827. Il devint pro-recteur au gymnase de Lemgo, et en 1791 recteur du gymnase d'Osnabruck. Sept ans après il fut appelé à une chaire de théologie à l'université de Kiel, où il passa le reste de sa vie. On a de lui : *Ueber die Natur und den Ursprung der Emanationslehre bei den Kabbalisten* (Sur la Nature et l'Origine de la doctrine des Émanations chez les cabalistes); Riga, 1786; — *Neue Prüfung und Erklärung der Beweise fur die Wahrheit des Christenthums* (Nouvel Examen et explication des Preuves en faveur du Christianisme); Riga, 1787-1794, 3 vol. in-8°; — *Ausführliche Untersuchung der Gründe für die Æchtheit der schriftlichen Urkunden des Christenthums* (Examen détaillé des Preuves de l'authenticité des Documents écrits du Christianisme); Hambourg, 1797-1800, 5 vol. in-8°; — *Das brahmanische Religions System* (Le Système religieux

des Brahmines); Riga, 1797; — *Ueber die Apocryphen des Neuen Testament* (Sur les Apocryphes du Nouveau Testament); Hambourg, 1798, in-8°; — *Ueber den Ursprung und Zweck der apostolischen Briefe* (Sur l'Origine et le But des Lettres apostoliques); Hambourg, 1799, in-8°; — *Grundriss einer Encyclopädie der Theologie* (Esquisse d'une Encyclopédie Théologique); Hambourg, 1800-1801, 2 vol. in-8°. On doit aussi à Kleuker une traduction allemande de la *Zend-Avesta*; Riga, 1776-1778, 3 vol., avec un appendice paru en 1781, en 2 vol., lequel a trait aux discussions élevées sur l'authenticité de la *Zend-Avesta*. La traduction de Kleuker fut publiée de nouveau à Riga, 1786, 3 vol., et il en donna un extrait sous le titre de *Zend-Avesta im Kleinen*; Riga, 1789. Kleuker a enfin laissé une traduction allemande des *Œuvres* de Platon; Lemgo, 1778-1797, 6 vol. E. G.

Conversations-Lexikon.

KLICKI (*Stanislas*), général polonais, né en 1770, mort à Rome, le 23 avril 1847. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance nationale en 1794 sous Kosciuszko, il fit les campagnes d'Italie sous Dombrowski, et revint en Pologne en 1807, avec le grade de colonel. En 1808 il fut attaché au corps d'armée du maréchal Suchet et à celui du maréchal Lannes en Espagne. Il se distingua à Espinosa de Los Monteros, à Tudela, et dans le royaume de Valence. En 1812 il fut attaché à l'état-major du prince Eugène Beauharnais, et sauva ce dernier par sa présence d'esprit. Au moment où le général Miloradovitsch allait se saisir du vice-roi Eugène, Klicki dit à voix basse au général, en idiome russe : « Retirez-vous, et ne nous compromettez pas; « ne voyez-vous pas que nous sommes du corps « d'Ouvaroff, et que nous allons en expédition « secrète! » Et le vice-roi continua tranquillement sa route, en racontant à l'empereur Napoléon les services qu'à toute occasion les Polonais rendaient aux Français. Après la formation de la nouvelle armée polonaise en 1815, Klicki devint général de division. En 1831 il fut chargé pendant quelque temps du commandement en chef de l'armée polonaise. Sa santé altérée exigea un voyage en Italie, où il termina ses jours. L. Chodzko.

Memoires du marechal Suchet. — *Histoire de la Guerre de Russie en* 1812, par le comte César de Laugier; Florence, 1826. — *La Revolution de Pologne de* 1831, par Spazier; Leipzig, 1833.

KLIMRATH (*Henri*), jurisconsulte français, né à Strasbourg, le 1er fevrier 1807, mort à Paris, le 31 août 1837. Il commença dans cette dernière ville ses etudes classiques, qu'il alla terminer à Strasbourg, où il fit ensuite son droit et devint licencie ès lettres. Après avoir passé deux années a Paris, il se rendit à Heidelberg pour y suivre les cours de MM. Thibaut, Zachariæ, Schlosser et Mittermaier. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1833, le grade de docteur en droit. L'année suivante il fut nommé juge adjoint du concours ouvert pour une chaire vacante à la faculté de droit de Strasbourg, et quelques mois après on lui offrit, à l'université libre de Bruxelles, une chaire de Pandectes, qu'il refusa pour se livrer entièrement à l'étude historique du droit français. On a de Klimrath : *Essai sur l'Étude historique du Droit et son utilité pour l'interprétation du code civil*; Strasbourg, 1833, in-8°, thèse soutenue pour obtenir le grade de docteur; — *Mémoire sur les Monuments inédits de l'histoire du Droit français au moyen âge*; Strasbourg et Paris, 1835, in-8°; — *Mémoire sur les Olim et sur le Parlement* : *second mémoire sur les monuments inédits de l'histoire du droit français au moyen âge*; Paris, 1837, in-8°; — *Étude sur les Coutumes, avec une carte de la France coutumière*; Paris, 1838, in-8°. Klimrath a donné l'article *Droit français* à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, et il a inséré des notices dans la *Nouvelle Revue Germanique*, la *Revue du Progrès social*, le *Journal général des Tribunaux*, la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, la *Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Économie politique*, et le *Journal pour la Législation et la Jurisprudence de l'étranger*, publié à Heidelberg sous la direction de MM. Mittermaier et Zachariæ. Il avait fait sur un manuscrit des *Assises de la basse court du royaume de Jérusalem*, appartenant à la Bibliothèque impériale de Paris, une copie dont M. Victor Foucher s'est servi pour la publication qu'il a commencée en 1839. La copie du *Livre de Justice et de Plet*, que Klimrath avait corrigée et annotée en indiquant les sources des matières, a été remise à M. Rapetti, chargé par le ministre de l'instruction publique de la publication de cet ouvrage. M. Warnkœnig, professeur de droit à l'université de Fribourg, a mis au jour les *Travaux sur l'Histoire du Droit français, par feu Henri Klimrath, recueillis, mis en ordre et précédés d'une préface*; Strasbourg et Paris, 1843, 2 vol. in-8°. E. Regnard.

M. Wolowski, *Notice sur Klimrath*, dans la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, tom. VI, pag 171. — M. Warnkœnig, *Preface*, en tête des *Travaux sur l'Histoire du Droit français*, par feu Henri Klimrath. — Louandre et Bourquelot, *La Litterature française contemporaine.*

KLINGEMANN (*Ernest-Auguste-Frédéric*), poëte dramatique allemand, né à Brunswick, le 31 août 1777, mort dans cette même ville, le 24 janvier 1831. Il fit ses études à l'universite de Iéna, où Fichte, Schelling et A.-G. Schlegel étaient les professeurs dont il suivit les cours de préférence; il vint à différentes reprises à Weimar, où il subit l'influence de Schiller et Gœthe. De retour à Brunswick, en 1813, il prit la direction du théâtre de cette ville, et s'acquitta si bien de ses fonctions qu'en 1818 le gouvernement éleva le théâtre, qui jusque alors avait été entre les mains de quelques actionnaires à l'état d'un éta-

blissement national. En 1829 Klingemann renonça à la direction en faveur d'une place de professeur au Carolinum de Brunswick; mais l'année suivante déjà il reprit les occupations dans lesquelles il s'était distingué, et fut nommé directeur général du théâtre de la cour. Ses principaux ouvrages sont : *Heinrich der Lœwe* (Henri le Lion); — *Luther;* — *Moses;* — *Deutsche Treue* (Fidélité allemande), et *Faust*. Cette dernière pièce n'est qu'une caricature de l'œuvre immortelle de Gœthe. Tous ces drames et d'autres que l'on doit à Klingemann ont été réunis dans les recueils *Theater*, Tubingue, 1808-1820, 3 vol., et *Dramatische Werke* (Œuvres dramatiques), Brunswick, 1817-1818, 2 vol. On a en outre de Klingemann quelques écrits sur l'art dramatique, plusieurs romans et le livre *Kunst und Natur* (Art et Nature); Brunswick, 1819, 2 vol. R. L.

Convers.-Lexikon.

KLINGEN (*Walther* VON), minnesinger du treizième siècle. Il appartenait à une puissante famille de la Thurgovie, et joua un rôle important dans cette contrée pendant toute la seconde moitié du treizième siècle. De 1251 à 1285, son nom revient très-souvent dans les chartes; la plupart du temps il y apparaît comme médiateur entre les belliqueux seigneurs du voisinage, ou bien encore comme bienfaiteur des couvents et comme auteur de fondations pieuses. Ayant perdu ses deux fils d'assez bonne heure, il se trouvait sans héritier direct, et cette circonstance explique la multiplicité de ses donations. Il était, du reste, naturellement généreux, si nous en croyons le témoignage d'un contemporain, le poëte Wenger : « Il était libéral et miséricordieux, ami sûr et fidèle; enfin toutes les vertus habitaient en lui. » Tout exagérés que soient sans doute ces éloges, nous devons reconnaître que les sentiments exprimés par Walther dans ses poésies les confirment plus qu'ils ne les démentent. Ses huit chansons ne nous apprennent d'ailleurs sur sa vie aucune particularité intéressante. A. P.

Hagen, *Minnesinger*, vol. III.

KLINGENSTIERNA (*Samuel*), mathématicien suédois, né à Tolefors, près Linkœping, en 1689, mort à Stockholm, le 26 octobre 1765. Il fit ses études à Upsal, apprit le droit, et se laissa entraîner par son goût pour les mathématiques. En 1727 il commença un voyage en Allemagne, en France et en Angleterre. A Marbourg il se lia avec Wolf, et apprit sa philosophie. A Paris, il communiqua à l'Académie des Sciences plusieurs observations importantes sur le calcul intégral et sur la manière de déterminer la figure de la Terre. Klingenstierna retourna en Suède en 1730, et une chaire de mathématiques lui fut confiée à l'université d'Upsal. Il voulut faire connaître la philosophie de Wolf en Suède par des cours publics; mais il en fut empêché par la faculté de théologie, qui déclara ce système incompatible avec les dogmes de la religion. Il se borna donc aux mathématiques. L'optique l'occupa surtout; il aida Dollond de ses conseils. « C'est Klingenstierna, dit Lalande, qui a donné occasion à la découverte des lunettes achromatiques en faisant voir l'erreur de Newton et d'Euler. » Klingenstierna remplaça Dalin comme instituteur du prince de Suède qui fut depuis Gustave III. Les succès qu'il obtint lui valurent le titre de secrétaire d'État et la décoration de l'Étoile polaire. Il passa les derniers temps de sa vie dans la retraite. Il en sortit pour s'occuper d'une question mise au concours par l'Académie de Saint-Pétersbourg, à savoir : « Comment les défauts des tubes dioptriques, résultant de la diverse réfrangibilité des rayons et de la courbure sphérique, peuvent-ils être corrigés ou diminués par la combinaison de plusieurs foyers? » Klingenstierna réunit ses observations en une théorie générale, et l'adressa à l'Académie, qui lui décerna le prix. La mère de Gustave III le fit inhumer avec Dalin à peu de distance du château de Drottningholm. Membre de la Société royale d'Upsal et de l'Académie des Sciences de Stockholm, il devint associé de la Société royale de Londres. On a de lui : *De Motu Corporum ex percussione;* Holm, 1731, in-8°; — *Curvarum hyperbolicarum, æquationibus trium nominum utcunque definitarum quadratura generalis;* dans les *Philosophical Transactions* de 1731, n° 417; — *De Extensione Cognitionis humanæ per notiones universales;* Upsal, 1733; — *De Originibus Errorum;* Upsal, 1733; — *Historia Antliæ pneumaticæ;* Upsal, 1734; — *De Differentia inter Durationem Entis finiti et infiniti;* Upsal, 1736; — *Tentamen mathematico-physicum de Altitudine Atmosphæræ inveniendа;* dans les *Acta liter. Suec.* de 1732; — *De Spatio;* 1737; — *Tentamen Aerometricum de perficiendo Barometro;* ibid.; — *Problema invenire et construere orbitam mobilis incedentis per cavitatem Tubi, circa polum datum uniformiter in gyrum acti;* 1735; — — *Diss. de Electricitate R. J. Mortensson;* Upsal, 1740-1742; — *Diss. de Aberratione Stellarum fixarum ex motu luminis successivo;* Upsal, 1742-1746, in-4°; — *Methodus geometrica determinandi Orbitas Planetarum;* Upsal, 1749, in-4°; — *De Aberratione Radiorum luminis in superficiebus et lentibus sphæricis refractorum;* dans les *Phil. Trans.*, 1760; — *Diss. physica de Magnetismo artificiale;* Stockholm, 1752, in-4°; — *Tentamen de definiendis et corrigendis Aberrationibus; dissertatio præmio affecta;* Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°. On lui doit en outre différents ouvrages de mathématiques et de physique en suédois. J. V.

Altona gelehrt. Merkur, 1766, p. 40. — Adelung et Jöcher, *Gel.-Lexikon*. — Lalande, *Bibliogr. Astron.*

KLINGER (*Frédéric-Maximilien* DE), poëte allemand, né le 19 février 1753, à Francfort-sur-le-Mein, mort le 25 février 1831, à Saint-

Pétersbourg. Obligé, dans sa jeunesse, à soutenir sa sœur et sa mère, il lutta longtemps contre la misère. Ayant terminé ses études à l'université de Giessen, il vécut quelque temps à Weimar et à Leipzig, et commença dès cette époque à écrire pour le théâtre. Sa pièce *Die Zwillinge* (Les Jumeaux) obtint le prix que Schroeder avait mis au concours pour être décerné au meilleur drame ayant pour sujet un fratricide. Son autre drame *Sturm und Drang* (Tempête et Inquiétude), qui parut en 1775, eut un succès plus grand encore, et mérite une attention toute particulière, parce que ce fut lui qui donna le nom à une époque intéressante de la littérature allemande: *Die Sturm und Drang Periode* (L'Époque d'effervescence tumultueuse). « C'était, dit Gervinus dans son *Histoire de la Poésie allemande*, une époque de révolte de la nature contre la civilisation, de la simplicité contre les convenances, de la jeunesse contre la vieillesse, du cœur contre la raison, de la liberté contre la tyrannie, de la poésie contre la réalité. Les hommes froids, les Merek, Mœser, Lessing, Lichtenberg s'aperçurent à peine de cette lutte; les hommes chaleureux, les Schlosser et Jacobi en souffrirent en silence; les héros de la poésie, Gœthe et Schiller, s'élevèrent à une hauteur où le bruit confus du combat s'éteignit comme un écho lointain; les exaltés, comme Lenz, en moururent, ou, comme Klinger, en devinrent l'incarnation. »

A l'occasion de la guerre de la succession de Bavière, Klinger entra comme volontaire dans le corps des volontaires de Walter. Après la conclusion de la paix, il passa en Russie, et fut présenté au grand-duc Paul, qui le nomma son lecteur et lui donna un brevet d'officier dans un des régiments de la marine. En 1782 Klinger accompagna son protecteur dans ses voyages à travers la Pologne, l'Allemagne, l'Italie, la France, la Suisse et les Pays-Bas, et l'année suivante il entra dans l'infanterie, et devint officier au corps des cadets. Il avait le rang de colonel lorsque Catherine II mourut. Paul Ier étant monté sur le trône continua à le protéger, et le nomma, en 1799, aux fonctions importantes de directeur du corps des cadets de Saint-Pétersbourg. Plus tard Klinger devint curateur de l'université de Dorpat, inspecteur du corps des pages et administrateur de l'institut des dames nobles placé sous la protection de l'impératrice Marie. En 1806 il reçut l'ordre de Saint-Wladimir, qui lui donna rang dans la noblesse russe, et en 1811 il fut nommé lieutenant général. Son fils unique mourut à la bataille de Borodino. Cet événement brisa les forces de Klinger, qui bientôt après se retira de la vie active.

L'*Émile* de Rousseau était la lecture favorite de Klinger. Gœthe l'appelle « un véritable apôtre de l'Évangile de la nature », et Gervinus le nomme « un homme sévère, probe, juste et fier de sa force ». Klinger lui-même se caractérise en peu de mots lorsqu'il dit: « L'homme faible seulement se soumet au destin et au hasard. L'homme fort, qui agit d'après des principes trouvés et approuvés par lui-même, ne donne à aucune puissance extérieure le droit d'exercer une influence quelconque sur lui. » Comme poëte dramatique, Klinger relève de l'école shakspearienne. Il est à regretter qu'il se soit plu à peindre presque exclusivement l'horrible et le gigantesque. Les vertus qu'il met en action sont aussi colossales que les vices qu'il veut châtier, et la lecture de ses œuvres ne produit le plus souvent qu'une impression décourageante et pénible. Le meilleur ouvrage de Klinger est intitulé: *Der Weltmann und der Dichter* (L'Homme du monde et le Poëte). C'est une série de dialogues destinés à présenter l'éternel antagonisme entre le monde réel et le monde idéal. Sa tragédie de *Damoclès* et son roman de *Faust's Leben, Thaten und Hoellenfahrt* (Les Aventures du docteur Faust et sa descente aux enfers), Saint-Pétersbourg, 1791, ont été traduits en français (Paris, 1796, et Paris, 1798, 1802 et 1803). On lui doit en outre: *Conradin*, drame; — *Medea*, drame; — *Geschichte Giafar's des Barmeciden* (Histoire de Giafar le Barmécide); — *Geschichte Raphaels de Aquillas* (Histoire de Raphael de Aquillas; — *Die Reisen vor der Sündfluth* (Les Voyages avant le Déluge); — *Der Faust der Morgenlaender* (Le Faust des Orientaux); — *Geschichte eines Deutschen der neuesten Zeit* (Histoire d'un Allemand de nos jours); — *Sahir*, *Evas Erstgeborner im Paradiese* (Sahir, le fils aîné d'Ève au paradis), etc., etc. Les œuvres choisies de Klinger (*Ausgewaehlte Werke*) ont paru à Kœnigsberg, 1809-1810, 12 vol., et à Stuttgard, 1842, 12 vol. R. Lindau.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, vol. IV et V. — *Conv.-Lex.* — Rabbe, *Biographie*.

KLINGSOR (*Nicolas*), minnesinger du treizième siècle. Plusieurs historiens de la littérature allemande, entre autres W. Grimm (*Meistergesang*, p. 117), Koberstein (*Über das Alter und die Bedeutung des Gedichtes vom Wartburger Kriege*, p. 35 et sq.), et Gœrres (*Préface du Lohengrin*, p. XXXVI), ont révoqué en doute l'existence de Klingsor. La puissance merveilleuse que la tradition lui attribue, son nom même (dérivé de *Klingen*, résonner et de *ohr*, oreille) l'ont fait considérer par ces savants comme un être purement allégorique, comme « une personnification symbolique de la nécromancie unie à la poésie ». Cependant Klingsor est cité, en compagnie de plusieurs poetes qui n'ont jamais passé pour des personnages fabuleux, par le minnesinger Herman Damen, qui fut presque son contemporain, et qui déplora sa mort avec celle de Nithart, de Marner et de Wolfram. Un témoignage plus important encore et surtout plus explicite est celui du biographe de sainte Élisabeth, Dietrich d'Apolda, qui écrivait en 1289: « Habitabat tunc in partibus Ungariæ,

in terra, quæ Septem Castra (la Transylvanie) vocatur, nobilis quidem et dives, trium millium marcarum annuum habens censum, vir philosophus, litteris et studiis sæcularibus a primævo ætatis imbutus, nigromantiæ et astronomiæ scientiis nihilominus eruditus. Hic magister, Clyngsor nomine, ad dijudicandas prædictorum virorum cantiones in Thuringiam per voluntatem et beneplacitum principum est adductus, etc. » Ces *prædicti viri* dont Klingsor dut juger les chants n'étaient autres que les six poëtes qui se livrèrent en 1207 le poétique combat de Wartbourg; ainsi la biographie de notre personnage se trouve étroitement liée à l'histoire de cette lutte célèbre, et lors même que le poëme qui en a retracé les péripéties ne porterait pas dans un manuscrit le nom de Klingsor, nous ne saurions mieux placer qu'à l'article de ce minnesinger l'analyse que nous devons donner de cette curieuse composition.

Remarquons d'abord qu'elle se divise en deux parties, que l'on pourrait appeler les deux actes du drame, puisqu'il s'écoule un an entre la suspension et la reprise de la lutte. La première partie, composée de vingt-quatre strophes, a pour théâtre le château même de Wartbourg; Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reinmar de Zweter, Wolfram d'Eschenbach, Biterolf et Henri le vertueux Écrivain en sont les acteurs. Dans la seconde, où l'on compte cent strophes, le lieu de la scène est la chambre de Wolfram à Eisenach; Wolfram lui-même avec Klingsor en sont les seuls personnages.

C'est Henri d'Ofterdingen qui engage le combat, en offrant de prouver que Léopold d'Autriche surpasse en vertu tous les princes de la chrétienté; il consent à périr comme un voleur s'il ne réussit pas à vaincre tous ceux qui tenteront de le contredire. Walther von der Vogelweide et Henri l'Écrivain acceptent le défi; Reinmar de Zweter et Wolfram d'Eschenbach sont choisis pour juges du camp, sous la présidence du landgrave Hermann, qui assiste ainsi que sa femme à ce tournoi d'un nouveau genre. La lutte commence : Ofterdingen exalte le duc d'Autriche; ses adversaires lui opposent le roi de France (Philippe-Auguste), le comte de Henneberg et surtout le landgrave de Thuringe. Chaque champion a recours aux comparaisons les plus brillantes pour rehausser le mérite du prince dont il a entrepris l'éloge. Mais bientôt les répliques deviennent plus vives, les reparties plus piquantes, la querelle s'envenime et la mêlée devient générale. Les juges du camp eux-mêmes y prennent part, et à deux reprises les ennemis d'Ofterdingen proclament sa défaite et appellent le bourreau pour châtier le vaincu. Mais celui-ci ne cède pas encore; ses adversaires ont comparé les autres princes aux étoiles; il compare Léopold au soleil; c'est alors que Walther von der Vogelweide lui porte un coup décisif : s'appuyant sur un passage de la Bible, il établit que la lumière est supérieure au soleil, puisque c'est d'elle qu'il émane, et déclare que le landgrave Hermann est la lumière. Il y a ici dans le poëme une lacune; la sentence des juges manque; mais il est évident qu'elle a dû être défavorable à Henri d'Ofterdingen, car nous l'entendons se plaindre « qu'on a joué contre lui avec des dés pipés » et invoquer un autre arbitre, Klingsor de Hongrie. Sa requête lui est accordée, grâce à l'intervention de la landgrave, et malgré la vive opposition de quatre de ses adversaires, qui réclament l'exécution de l'arrêt fatal.

La première partie est finie : les événements qui se passent durant l'espèce d'entr'acte dont elle est suivie ne sont pas mentionnés dans le poëme; mais plusieurs historiens nous les font connaître, notamment Dietrich d'Apolda et l'auteur du *Chronicon Pontificum et Archiepiscoporum Magdeburgensium*. Avant de se rendre en Transylvanie, où demeurait alors Klingsor, Henri d'Ofterdingen avait été trouver le duc Léopold d'Autriche, qui l'avait comblé de présents et lui avait donné une lettre de recommandation pour l'illustre maître. Celui-ci l'accueillit avec bonté; mais au lieu de se mettre en route sur-le-champ, il attendit pour faire ses préparatifs de voyage la veille même du jour où le minnesinger condamné devait comparaître de nouveau. Le trajet se fit à travers les airs en une seule nuit. Après être descendu chez un aubergiste d'Eisenach nommé Hellegraf, Klingsor se rendit à Wartbourg pour terminer la querelle d'Ofterdingen avec les autres minnesingers. Il fut reçu avec de grands honneurs, prédit la naissance de la princesse de Hongrie, sainte Élisabeth, et son mariage avec le fils du landgrave de Thuringe; entra ensuite en lutte avec Wolfram d'Eschenbach, qu'il ne put vaincre malgré l'assistance d'un démon, et retourna en Hongrie, chargé de présents, malgré les instances que le landgrave et sa femme firent pour le retenir à leur cour. Mais revenons à notre poëme.

Au moment où commence la seconde partie, Klingsor et Wolfram sont en présence, et le premier propose au second l'énigme suivante : « Un père voyant son fils endormi près d'un lac, qui est sur le point de déborder, veut l'avertir du danger qui le menace; il lui parle d'abord, mais l'enfant n'entend pas; il sonne de la trompette : le dormeur ne se réveille pas; il le frappe alors, doucement d'abord, avec une baguette, ensuite avec la main, plus fort enfin avec un bâton, mais toujours en vain; et l'infortuné finit par être englouti dans les flots. » — « Ce père, répond Wolfram, c'est Dieu; et le fils, c'est l'homme plongé dans le sommeil du péché; le lac aux eaux menaçantes, c'est l'enfer. Le premier avertissement donné à l'enfant, c'est la voix de la conscience; le son de la trompette, c'est l'exhortation du prêtre; le coup de baguette, c'est le remords; le soufflet, la maladie; et le coup de bâton,

la mort. Plusieurs énigmes du même genre sont proposées et résolues tour à tour par les deux champions jusqu'à ce qu'enfin Klingsor, impatienté de ne pouvoir vaincre son adversaire, se met à exalter sa propre science et les profondes études qu'il a faites à Paris, à Constantinople, à Bagdad et à Babylone, et déclare qu'il va user enfin de toute sa puissance, et appeler contre Wolfram Léviathan et ses compagnons. En effet un démon apparaît; mais au lieu de prendre part à la lutte, il se borne à déblatérer contre le clergé simoniaque, et remet à Klingsor une lettre écrite en chaldéen et pleine d'invectives contre les prêtres qui vendent la messe, la confession et les indulgences. De nouvelles énigmes sont proposées. Klingsor, surpris de la facilité avec laquelle Eschenbach les résout, ne peut croire qu'il ait affaire à un *laïque* (c'est-à-dire à un homme non initié aux sciences occultes), et pour s'en assurer, évoque le diable Nasian. Celui-ci paraît aussitôt, et pose diverses questions sur les mouvements des sphères et sur l'astrologie : Wolfram se reconnaît incapable d'y répondre, et chasse avec un signe de croix le mauvais esprit, qui le raille. Klingsor revient alors à la charge avec une nouvelle énigme. En la résolvant, Eschenbach fait une allusion à Arthur et à la légende de Lohengrin, qui est saisie avidement par le landgrave; il prend la parole, et engage le poëte à chanter cet intéressant sujet; la landgrave entre avec ses femmes et joint ses instances à celles de son mari. Klingsor lui-même, se déclarant satisfait, dit à Wolfram : « Chantez maintenant, savant maître » ; et le poëme se termine là, de sorte que plusieurs critiques ont considéré toute cette fin comme un prologue de Lohengrin, et l'ont attribuée au même auteur.

Mais quel est cet auteur? C'est là malheureusement une question presque insoluble. Le manuscrit Manesse porte, il est vrai, le nom de Klingsor; mais il n'est guère vraisemblable que ce minnesinger eût donné la victoire à un autre dans un poëme que lui-même aurait composé. D'ailleurs, dans le manuscrit d'Iéna, on lit en tête de la première partie le nom d'Ofterdingen et en tête de la seconde celui de Wolfram d'Eschenbach. Ces indications apparentes, outre qu'elles sont contradictoires, n'ont aucune valeur historique. Le copiste aura trouvé tout simple d'inscrire au commencement de chaque acte de cette espèce de drame le personnage qui joue le principal rôle, et nous n'en pouvons rien conclure. Le savant éditeur de *La Guerre des Chanteurs à Wartbourg* (*der Singerkriec uf Wartburc*) a été tenté d'attribuer cette étrange composition a Frauenlob (*Hall. Lit Zeit.*, 1833, n° 32); Hermann Plötz, qui a publié une excellente brochure sur le même sujet (Weimar, 1851), penche au contraire pour Wolfram; et son hypothèse nous semble mieux fondée que celle de L. Ettmüller. Tout dans le poëme prouve qu'il a dû être écrit par un hôte habituel de la cour de Thuringe : d'abord l'éloge passionné du landgrave, ensuite de fréquentes allusions à l'histoire et à la géographie de ce pays; l'auteur connaît toutes les localités des environs, Stylla, Maszfeld, Inselberg, Reinhardsbrunn; il connaît les nobles seigneurs de Henneberg et d'Abenberg, et semble avoir été leur compagnon d'armes et s'être familiarisé dans leur société aux usages de la guerre et des tournois. Enfin, il règne dans la première partie une sorte de souffle belliqueux qui semble vraiment échappé de la chevaleresque poitrine du sire d'Eschenbach; et le ton mystique qui domine dans la seconde rappelle parfois les élévations religieuses du *Parcival* et du *Titurel*. Mais ni le style ni la langue ne permettent d'attribuer la *Guerre de Wartbourg* à Wolfram : il faudrait d'ailleurs prolonger son existence au delà de toute vraisemblance, le poëme n'ayant pu être composé, de l'aveu de tous les critiques, avant le troisième tiers du treizième siècle. Ajoutons que plus on l'étudie plus on se convainc qu'un même auteur n'a pu en écrire les deux parties, et qu'elles sont l'œuvre de deux intelligences et de deux époques différentes. Après ces nombreuses discussions et les savantes recherches dont elle a été l'objet, la *Guerre de Wartbourg* reste une énigme littéraire beaucoup plus impénétrable que toutes celles que le necromancien Klingsor proposa à Wolfram d'Eschenbach : lacunes, interpolations, différences considérables entre les manuscrits, tout se réunit pour faire de ce poëme un des plus obscurs monuments de la littérature du moyen âge, en même temps qu'il en est un des plus curieux et des plus importants.

Les difficultés qu'il soulève ont amené quelques critiques jusqu'à nier l'événement même qu'il est destiné à rappeler, et une dissertation a été publiée sous ce titre : *Es hat keinen Sangerkrieg zu Wartburg gegeben* (Il n'y a pas eu de lutte de chanteurs à Wartbourg), par F. Ch. Rinne; Zeitz, 1842. Nous ne pouvons partager ce scepticisme. Sans croire que les chants que nous possédons soient ceux mêmes des sept illustres champions, nous pensons qu'ils en sont l'écho fidèle et assez rapproché; nous sommes surtout persuadé que la lutte poétique de Wartbourg est bien un fait historique, et non une légende fabuleuse, comme M. Rinne le prétend. C'était chose ordinaire au moyen âge de voir plusieurs poëtes réunis à la cour d'un souverain généreux faire assaut sous ses yeux de talent et de flatterie; les troubadours se livrèrent souvent de pareils combats, on ne l'a jamais contesté : pourquoi les minnesinger, leurs émules et leurs imitateurs, auraient-ils en ce point seulement déserté leur exemple? D'ailleurs les témoignages ne manquent pas : nous avons d'abord celui de Bertold, chapelain et biographe du landgrave Louis VI, mort en 1227,

puis celui de Dietrich d'Apolda, dont nous avons parlé plus haut, celui de Jean Rothe le chroniqueur de la Thuringe et de bien d'autres. Jamais tradition ne fut mieux établie; plusieurs écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième siècle (1) se sont efforcés de la rajeunir et récemment encore elle a reçu sa plus éclatante consécration sous le pinceau d'un grand artiste dans le palais même des rois de Bavière (2).

Quant à l'existence de Klingsor lui-même, nous y croyons non moins fermement, puisqu'elle est démontrée par les mêmes preuves. Son nom, tout symbolique qu'il puisse paraître, n'est point pour nous un sujet de doute, car il a été porté depuis par des personnages bien réels : un savant du dix-huitième siècle, mort à Baireuth, un fonctionnaire de la cour de Dresde, décédé vers 1820, enfin un propriétaire dont le journal de Leipzig annonçait en 1846 la fin récente. Les miracles qu'on lui a prêtés ne nous le font pas plus rejeter parmi les êtres fabuleux que Virgile ou Aristote, mis aussi par le moyen âge au rang des magiciens; et nous acceptons les récits des chroniqueurs dans tout ce qu'ils ont de vraisemblable. Suivant eux, Klingsor, après avoir prédit la naissance de la princesse Élisabeth et son mariage avec l'héritier de la couronne de Thuringe, retourna en Hongrie, où sa faveur ne fit que croître auprès du roi André et de la reine Gertrude. Il devint très-riche : « sa maison était aussi luxueuse que celle d'un évêque ». Après la mort de sa souveraine, assassinée en 1214, il se retira à la cour de Thuringe (ou, selon d'autres, à celle de Hesse), et mourut dans une vieillesse avancée, vers 1250.

Les meistersænger du quatorzième siècle ont attribué à Klingsor la composition d'un poëme sur les arts libéraux et d'un autre sur la création du monde et sur les constellations; quelques critiques modernes l'ont cru l'auteur du *Heldenbuch* ou des *Nibelungen*. Nous ne rapportons ces conjectures dénuées de preuves que pour montrer de quelle réputation notre personnage a joui jusqu'à nos jours. Le rhythme qu'il avait inventé se perpétua longtemps dans les écoles de chanteurs sous le nom de *Klingsor's schwarzer Ton ;* on le plaça (sans respect de la chronologie) parmi les douze maîtres qui en 962 comparurent devant l'université de Pavie, sous la présidence de l'empereur Othon Ier, pour se justifier de l'accusation d'hérésie; enfin, dans le manuscrit Manesse il est représenté sous des traits nobles et respectables et dans l'attitude imposante d'un juge. A. Pey.

Hermann von Plötz, *Über den Sængerkrieg auf Wartburg;* Weimar, 1851. — Zeune, *Ub. d. Wartburgkrieg*, *in den Jahrb. d. Berlin. Deutsch. Gesellschaft*, 1820, p. 103-130. — Koberstein, *Über das wahrscheinliche Alter und die Bedeutung des Gedichts vom Wartburgkrieg;* Naumburg, 1823, in-4°. — Rousseau, *Das älteste Deutsche Drama ;* Wien, 1834. — L. Ettmüller, *Der Singerkrieg auf der Wartburc ;* Ilmenau, 1830. — Hagen, *Minnesinger ;* Leipzig, 1838. — Toscano del Banner, *Die deutsche Nationallitteratur der gesammten Länder der œsterreichischen Monarchie im Mittelalter ;* Wien, 1849.

(1) De La Motte Fouqué, *Der Sängerkrieg auf der Wartburg, ein Dichterspiel ;* Berlin, 1828, in-8°. — F. Oberthür, *Ein Geisterdrama mit Gesang und Tanz ;* Wurzburg, 1818, in-8°. — Ch. Kuffner, *Die Minnesinger auf Wartburg, Schauspiel ;* Wien, 1828, in-8°, etc.

(2) H. Fortoul, *De l'Art en Allemagne ;* Paris, 1841, in-8°.

KLINGSTEDT (*Charles-Gustave*), que Voltaire appelle *Clinchetet*, miniaturiste suédois, né à Riga, en 1657, mort à Paris, le 26 février 1734. D'abord simple soldat dans l'armée du roi de Suède, il vint en France, à l'âge de vingt ans, et continua d'y servir; il fit encore plusieurs campagnes, et n'abandonna la carrière militaire qu'à l'âge de trente-trois ans, pour se livrer tout entier à la peinture, qu'il avait toujours aimée. Il dut sa renommée bien moins à son talent qu'aux sujets érotiques qu'il reproduisait de préférence. Il a orné de miniatures un grand nombre de boîtes à pastilles ou à tabac, ce qui l'a fait surnommer le *Raphael des tabatières*. C'était, comme le dit M. Mantz, associer « sans pudeur le nom le plus pur de l'art à celui d'un homme dont l'œuvre ne fut ni chaste ni même correcte ». La régence avait mis Klingstedt à la mode. C'était à qui aurait quelqu'une de ses productions dans sa collection. Le marquis de Marigny en avait plusieurs, entre autres une petite peinture intitulée *Le jeu de la main-chaude*, qui à sa mort se vendit un prix fou. Quelques amateurs ont encore aujourd'hui des Klingstedt, mais on ne les montre guère au grand jour. Cet artiste a fait aussi des dessins à l'encre de Chine, et quelques rares portraits, entre autres celui de la duchesse de Bouillon. « Son pinceau était maladroit, dit M. Mantz, ses têtes ne sont pas toujours expressives, et son dessin n'est guère moins libre que sa pensée. Ainsi l'art sérieux n'a pas plus à se louer que la morale de ce qu'on appelle les *chefs-d'œuvre* de Klingstedt. »

La fille unique de Klingstedt épousa Bernière, l'un des quatre contrôleurs généraux des ponts et chaussées, connu par sa manufacture des miroirs concaves et des loupes à eau dont il publia une description en 1763. J. V.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*. — P. Mantz, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

KLOKER D'EHRENSTRAHL (*David* D'), peintre suédois, d'origine allemande, né à Hambourg, en 1629, mort à Stockholm, en 1698. Sous le nom de David Kloker, qu'il porta d'abord, il fut employé à la chancellerie suédoise; il assista à ce titre aux congrès d'Osnabrück et de Munster; mais il renonça à la carrière diplomatique pour se vouer à la peinture. Il fit le voyage d'Italie, où il travailla à l'école de Pierre de Cortone. En 1661 il devint peintre de la cour du roi Charles XI; en 1674, il fut anobli sous les noms de *David Kloker d'Ehrenstrahl*, et en

1694 on le nomma intendant aulique. Il décora de ses peintures plusieurs résidences royales. On cite parmi ses œuvres les plus remarquables ses tableaux de la grande église (*Storkyrke*) de Stockholm. Il a laissé une *Description* des principales productions dues à son pinceau; Stockholm, 1694, in-fol. V. R.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexic.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

KLONOWICZ. *Voy.* Acernus.

KLOOSTERMANN. *Voy.* Klostermann.

KLOPSTOCK (*Frédéric-Gottlieb*), l'un des grands poëtes de l'Allemagne, né à Quedlimbourg, dans la Saxe prussienne, le 2 juillet 1724, mort à Hambourg, le 14 mars 1803. Il montra de bonne heure un esprit sérieux et enthousiaste. Son éducation, commencée sous l'influence d'une famille austère, s'acheva dans l'établissement de Pforta, école déjà célèbre au dix-huitième siècle, et consacrée à jamais par les inspirations du noble poëte; c'est là qu'au milieu de ses fortes études sur l'antiquité grecque et latine, il traça le premier plan de *La Messiade*. La lecture du *Paradis perdu*, qu'il fit peu de temps après, redoubla son enthousiasme. Saisi d'une émulation généreuse, il conçut l'espoir de surpasser Milton. On possède encore un discours latin qu'il prononça dans une solennité académique avant de quitter l'école de Pforta, et où il annonce en quelque sorte le programme des travaux de sa vie. Il vient de glorifier le poëte anglais; puis, s'adressant à son ombre : « Pardonne, s'écrie-t-il, pardonne à mon audace, si, non content de suivre tes pas, j'entreprends une œuvre plus sublime que la tienne. » Milton avait chanté la chute de l'homme; Klopstock voulait chanter la venue du Christ, la rédemption du genre humain, la réconciliation de la terre et du ciel, « le plus grand sujet, disait-il, qui puisse être célébré par des lèvres humaines ».

Quand il sortit de Pforta, à vingt et un ans, Klopstock était déjà poëte; il ne l'était pas seulement comme on l'est à cet âge, il l'était sérieusement, solennellement; il croyait avoir une mission, et après l'avoir annoncée à son pays, il s'y préparait en conscience. A l'université d'Iéna, où il alla en 1746 étudier la théologie, à Leipzig, où il se rendit l'année suivante, c'est *La Messiade* qui l'occupe, et enfin en 1748, âgé de vingt-quatre ans à peine, il publie les trois premiers chants de son épopée. Les circonstances qui amenèrent cette publication sont empreintes d'une grâce touchante. Klopstock vivait à Leipzig au milieu d'un petit nombre d'amis, passionnés comme lui pour les lettres; son compagnon le plus intime, le confident de tous ses travaux, était un de ses parents, A.-L.-C. Schmidt, dont il partageait le logement. Un jour, un de leurs amis, André Cramer, qui habitait la même maison, comparait avec eux la littérature anglaise et la littérature allemande. Laquelle des deux avait l'avantage? Cramer soutenait la prééminence des Anglais; Schmidt défendait avec vivacité la cause de l'Allemagne. Ce n'était pas seulement le patriotisme qui excitait sa verve, c'était son dévoûment à son ami; il connaissait les premiers chants de ce poëme auquel le jeune théologien de Leipzig travaillait avec un religieux enthousiasme. Enfin, emporté par la discussion, ne pouvant se résoudre à passer sous silence le meilleur de ses arguments, il va prendre dans un coffre secret le trésor de Klopstock, et, d'une voix émue, inspirée, il lit à son contradicteur le début de *La Messiade*. Cramer fut ébloui. C'était une âme élevée, religieuse, et il avait déjà une certaine autorité dans le monde des lettres; il prenait une part active depuis quelques années à la rédaction d'un recueil, célèbre alors dans la littérature allemande, les *Bremische Beyträge*. Impatient de faire connaître à son pays une œuvre si hardie et si neuve, il décida Klopstock à publier immédiatement les trois chants qu'il avait composés. Ils parurent quelques semaines après dans le recueil littéraire de Brême, et l'on en fit presque en même temps une édition à part imprimée à Halle. Le succès fut immense. La grandeur du sujet, l'ampleur de l'inspiration, la majesté du langage saisirent tous les esprits. Les critiques ne manquèrent pas. Jamais œuvre ne fut plus vivement discutée; mais ces critiques mêmes, attestant l'impression extraordinaire qu'avait produite le poëte, faisaient partie de son triomphe. Le jeune théologien de Leipzig avait pris place, à vingt-quatre ans, parmi les plus grands écrivains de son pays, et il venait d'ouvrir une ère nouvelle à la poésie allemande.

La gloire cependant ne le mettait pas encore à l'abri du besoin. Il était venu à Leipzig pour y gagner ses grades de théologien et des fonctions dans l'Église. Détourné de ses travaux par la poésie, il dut se créer d'autres ressources. Il accepta une place d'instituteur chez un de ses parents, M. Weiss, dans la petite ville de Langensalza. C'est là qu'il faut placer un douloureux épisode de sa vie. Éperdûment amoureux d'une jeune fille et dédaigné par elle, il en ressentit un chagrin si profond que l'existence lui devint à charge. Cette jeune fille, Fanny Schmidt, était la sœur de son compagnon d'études de Leipzig. Klopstock la célébra dans des strophes et des élégies où brillent tous les trésors de l'affection la plus pure; ces beaux vers ne réussirent pas à le faire aimer, et il tomba dans une sorte de marasme. Heureusement, sa mission de poëte le soutenait; s'il n'avait pas eu à terminer *La Messiade*, qui sait à quelles extrémités l'aurait conduit son désespoir? Un voyage en Suisse, qu'il fit vers cette époque, contribua aussi à lui rendre la sérénité; l'éminent critique Jean-Jacques Bodmer l'avait pressé de se rendre à Zurich, où l'attendaient des amitiés ardentes. On sait avec quel enthousiasme Bodmer combattait pour la rénovation des lettres germaniques. Adversaire de Gottsched, il repoussait de toutes

ses forces l'influence du goût français, et, traduisant Milton, publiant les *Minnesinger*, il appelait les critiques et les poëtes au culte des traditions nationales. Klopstock était l'espoir de la jeune école, et déjà il avait confirmé une partie de ses théories! Il accepta l'invitation de Bodmer. Son séjour à Zurich fut une période de triomphe. Le grand critique, poëte lui-même, avait un culte pour le chantre du Messie. Il n'avait pas voulu qu'il logeât ailleurs que chez lui, et c'était un spectacle touchant de voir le chef de la rénovation littéraire s'incliner avec vénération devant ce jeune homme, qui aurait pu être son fils. Ce culte n'était-il pas quelquefois un peu embarrassant pour le poëte? On n'aimerait pas que Klopstock eût accepté trop aisément ces hommages si solennels. Malgré son zèle religieux pour la poésie, il goûtait vivement les honnêtes plaisirs de la jeunesse. Ce n'est pas à vingt-six ans qu'il convient de marcher dans la vie comme le pontife suprême de l'art. Ses biographes ont donné des indications piquantes sur l'espèce de lutte établie à ce sujet entre l'auteur de *La Messiade* et son fougueux admirateur. Au risque de contrarier un peu cette admiration et de scandaliser ses fidèles, Klopstock se plaisait avec les jeunes gens de son âge. Il était gai, dispos, habile aux exercices du corps, et toujours prêt à partir, le sac sur le dos, le bâton à la main, pour visiter les montagnes.

C'est pendant l'été de 1750 qu'il était venu à Zurich; il s'y trouva si bien qu'il y resta neuf mois. La beauté de la nature, la simplicité des mœurs, tout l'enchantait. La plus grande partie du cinquième et du sixième chant de *La Messiade* fut composée par lui dans cette période. L'école suisse était fière de le posséder. Ses amis essayèrent même de le fixer auprès d'eux par un riche mariage qui l'attacherait pour toujours à sa nouvelle patrie. Ils connaissaient mal Klopstock; c'était pour honorer l'Allemagne qu'il était devenu poëte; le patriotisme était sa première inspiration, et s'il était le chantre du sentiment religieux, c'est qu'il avait vu dans le sentiment religieux le caractère le plus original de son pays. Klopstock ne pouvait renoncer à l'Allemagne; toute son ambition était d'avoir sur la terre natale un emploi modeste, qui lui laissât le calme nécessaire pour l'achèvement de son œuvre. Ses amis s'occupaient de lui procurer une chaire au gymnase de Brunswick. Ce vœu ne devait pas se réaliser. L'homme propose et Dieu dispose. Si Klopstock quitta ses amis de Zurich, ce ne fut pas pour habiter l'Allemagne, mais pour répondre à l'appel du roi de Danemark, Frédéric V. Un esprit généreux, le comte de Bernstorf, alors représentant du cabinet de Copenhague auprès du gouvernement de Louis XV, avait recommandé Klopstock à son souverain, par l'intermédiaire du comte Moltke, ministre des affaires étrangères. Frédéric V tenait à honneur de protéger les lettres; il fit inviter Klopstock à fixer sa résidence à Copenhague, et lui donna une pension qui lui permit de continuer son poëme à loisir. Klopstock quitta la Suisse, traversa l'Allemagne, revit sa famille à Quedlimbourg, s'arrêta quelque temps à Brunswick, où vivaient plusieurs de ses condisciples de Leipzig, passa quelques semaines à Hambourg, et arriva enfin à Copenhague, vers l'automne de 1751.

Klopstock resta vingt ans à Copenhague. Quelques-unes des plus belles et des plus heureuses années de sa vie appartiennent à cette période. En passant à Hambourg, il fit la rencontre d'une jeune fille qui admirait ses vers avec passion. Marguerite Mœller lui fit bientôt oublier Fanny Schmidt; il l'aima, la célébra dans ses vers, et l'épousa trois ans après, en 1754. Marguerite était la digne compagne du poëte. Pieuse, ardente, enthousiaste, elle était de moitié dans les inspirations de son mari. C'est elle qu'il a si souvent chantée dans ses odes, ses élégies, et même dans sa mystique épopée. L'épisode de Semida et de Cidli, au IVe chant de *La Messiade*, est la séraphique peinture des amours du poëte et de Marguerite. On a d'elle un curieux volume de lettres qui jettent un jour très-vif sur l'exaltation de la petite société qui entourait Klopstock; c'était une sorte de piétisme littéraire. Cette idée d'un sacerdoce épique que Bodmer avait voulu inspirer à Klopstock devenait peu à peu une réalité. Son poëme et sa vie ne faisaient qu'un; il transportait dans son poëme les événements de sa vie; il réglait sa vie d'après les inspirations de son poëme. Cette sensibilité expansive, ce besoin d'émotions, cette source de chants et de larmes qui s'épanche dans *La Messiade*, tout cela se retrouve dans l'existence naïvement solennelle de l'auteur. Il y a en lui un mélange du bonhomme et du pontife. Ses prétentions sont candides, son exaltation est à la fois majestueuse et ingénue. Parmi les écrivains de son temps, ceux qu'il aime sont ceux qui lui fournissent des émotions romanesques ou poétiques; toutes les occasions de l'attendrir lui sont bonnes. Dans un temps où *Clarisse Harlowe* passionnait l'Angleterre et la France, personne n'en a été plus vivement ému que le chantre d'Abbadona. Il avait aussi d'ardentes sympathies pour le poëte Young, et l'on peut voir dans ses lettres avec quelle naïveté touchante il sollicita son amitié.

Klopstock avait reçu à Copenhague les hommages les plus flatteurs. Accueilli avec empressement par le comte de Bernstorf et le comte Moltke, présenté au roi, comblé d'honneurs, il ne se laissa pas détourner de sa voie par les séductions de la vanité. Les fêtes de la cour l'attiraient peu; avec un candide et consciencieux orgueil, il avait le sentiment de sa royauté poétique. Il ne chercha même pas à exercer sur les lettrés de Copenhague l'influence à laquelle il pouvait prétendre. C'était une époque de transition et de renouvellement pour la littérature

danoise; Klopstock aurait pu encourager le mouvement des esprits et y attacher son nom. Ce rôle ne le tenta pas. Il n'avait qu'une patrie, l'Allemagne, et qu'une pensée, son poëme. L'année même où il était arrivé à Copenhague, il avait publié le quatrième et le cinquième chant de *La Messiade;* quatre ans après, en 1755, il publia cinq chants nouveaux, la moitié de son monument était debout. Ces dix premiers chants parurent à Copenhague, en deux volumes, imprimés aux frais du roi. Klopstock était alors dans toute la plénitude de la gloire et du bonheur. Jeune, illustre, marié à une femme tendrement aimée et digne de s'associer à ses inspirations, il élevait à loisir un édifice sur lequel l'Allemagne entière avait les yeux fixés. De toutes parts, on s'intéressait à son œuvre; des théologiens, au nom de l'orthodoxie luthérienne, des âmes poétiques et religieuses, au nom de leur enthousiasme, adressaient au noble chantre des prières ou des conseils. Ces pétitions naïves, aussi honorables pour les lecteurs que pour le poëte, attestent le succès du livre et le mouvement littéraire qu'il avait déjà suscité dans le pays; on ne voulait pas qu'il y eût une tache ou une lacune dans cette œuvre nationale.

Au milieu de ce triomphe, Klopstock fut cruellement frappé. Il perdit sa femme, en 1758. Sa douleur fut profonde; il voulut que le corps de Marguerite reposât sous la terre allemande, et afin de ne pas être trop éloigné du lieu de sa sépulture, il la fit inhumer sur les frontières du Danemark et de l'Allemagne, dans le cimetière d'Ottensen, aux portes d'Altona. Il marqua même la place qu'il devait occuper un jour auprès de cette compagne chérie, et lorsque, treize ans après, il quitta Copenhague, ce fut le souvenir de Marguerite Mœller qui le décida à fixer sa résidence à Hambourg. On sait que Hambourg n'est séparé d'Altona que par une chaussée; ce poëte vivait là près de Marguerite; il pouvait aller prier sur sa tombe, et il avait tout disposé d'avance pour la rejoindre au champ du repos.

Ce fut une sorte de révolution de palais qui obligea Klopstock à quitter Copenhague. Un brillant aventurier, le comte Struensée, avec une hardiesse qu'il devait payer de sa tête un an plus tard, avait renversé du ministère le comte de Bernstorf, et donné au roi le pouvoir absolu afin de s'en servir sous son nom. Klopstock ne voulut pas rester en Danemark après la chute et le bannissement de l'homme qui l'avait attiré dans ce pays. Il partit de Copenhague, et s'établit à Hambourg. Deux ans après, en 1773, il publiait enfin les dix derniers chants de *La Messiade*. Depuis la mort de sa femme, son poëme avait été son refuge. Ces derniers chants, consacrés à la résurrection du Christ, offrait de merveilleuses consolations à sa douleur. Ces images de transfiguration, ces peintures d'une existence lumineuse et éternelle faisaient revivre à ses yeux celle qu'il avait perdue.

Ce poëme de *La Messiade*, où Klopstock a mis toute son âme, ce poëme, qui a été le compagnon de sa vie, le confident de ses plus intimes pensées, et auquel il a travaillé religieusement pendant plus de trente années, est son vrai titre de gloire. Plus d'une fois, il avait pu craindre de ne pas arriver au bout de sa tâche; quand il l'eut terminée, son cri de joie fut un chant d'actions de grâces à celui qu'il avait glorifié, à ce divin médiateur qui avait protégé son poëte. « Je l'espérais, s'écrie-t-il, je l'espérais, plein de confiance en toi, ô médiateur céleste! J'ai chanté le cantique de la nouvelle alliance. La redoutable carrière est parcourue, et tu m'as pardonné mes pas chancelants! Je ne demande aucune récompense : n'ai-je pas déjà goûté les plaisirs des anges, ô Christ, lorsque je te chantais? Mon âme, mon âme entière était agitée par l'enthousiasme jusqu'en ses profondeurs intimes; tout mon être était ébranlé, si bien que la terre et le ciel disparaissaient à mes regards, et quand l'orage ne m'emportait plus sur ses ailes, ma vie s'emplissait de parfums et de murmures comme l'aurore d'une journée de printemps. J'ai reçu ma récompense, oui, je l'ai reçue! J'ai vu couler les larmes des chrétiens, et ne puis-je pas un jour, dans un autre monde, voir couler aussi des pleurs célestes?... Me voici au but! Me voici au but! C'est toi, mon Seigneur et mon Dieu, c'est toi qui de ta main puissante m'as conduit à ce but à travers plus d'un tombeau... » Voilà Klopstock et son mystique enthousiasme; voilà, comme nous l'avons indiqué déjà, son poëme et sa vie confondus, identifiés, qui marchent et se développent ensemble. Cette ode *au Sauveur*, placée à la fin de *La Messiade*, résume tout ce que la critique peut dire sur le caractère général de l'œuvre, sur la manière dont elle s'est formée, et l'impression qu'elle produisit au dix-huitième siècle.

Madame de Stael, qui exprime si bien, dans son *Tableau de l'Allemagne*, le sentiment des contemporains de Klopstock, a glorifié *La Messiade* en termes magnifiques : « Lorsqu'on commence ce poëme, dit-elle, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre... » C'est bien là en effet l'impression solennelle que produit cette poésie; l'orgue n'a pas plus d'ampleur et de majeste quand son harmonie puissante, un peu vague et confuse, remplit la voûte d'une cathédrale. Madame de Stael est moins bien inspirée lorsqu'elle explique ainsi les beautés de Klopstock : « Il sait faire ressortir de la simplicité divine de l'Évangile un charme de poésie qui n'en altère pas la pureté. » Aujourd'hui que l'émotion du premier enthousiasme s'est dissipée, depuis que la révolution littéraire inaugurée par Klopstock a suscité toute une poésie nouvelle, après que des maîtres comme Lessing et Herder, Gœthe et Schiller, ont renouvelé la critique par la théorie et par l'exemple, il n'est plus permis de juger *La Messiade*

comme la jugeait l'Allemagne du dix-huitième siècle. Les contemporains de Klopstock le comparaient à Homère et à Milton; nous savons mieux à présent tout ce qui manque à son œuvre, et pourquoi il est impossible de l'opposer à ces grands noms. Dans ces chants, où le noble écrivain croyait avoir réalisé l'idéal de l'épopée chrétienne, ce qui domine surtout, c'est le caractère lyrique. Point d'action, point de péripéties; ce ne sont partout que des discours, des hymnes et des prières. Au milieu de ces effusions, la réalité disparaît peu à peu; les formes s'effacent, les couleurs s'éteignent; la mystique harmonie et la lumière idéale versées à flots par le poëte répandent sur toute la composition une monotonie désespérante. La beauté de l'Évangile, c'est la simplicité; c'est aussi la réalité vivante de la scène et des acteurs. Un Dieu s'est fait homme, il a vécu parmi les hommes, des hommes se sont attachés à ses pas, d'autres hommes l'ont persécuté et l'ont fait mourir sur une croix. Tout cela se passe sur la terre, et en recueillant les paroles de ces lèvres divines nous ne sortons pas de l'humanité. Où est cette humanité dans *La Messiade?* Madame de Stael nous dit que la poésie de Klopstock n'altère pas la simplicité de l'Evangile, bien mieux, qu'elle la fait ressortir; c'est précisément le contraire qui est vrai. *La Messiade* est une transfiguration de l'Évangile, et une transfiguration telle que le texte sacré s'y évanouit. On ne sait où se passent ces épisodes remplis de si poétiques détails. Un éminent historien littéraire, M. Gervinus, l'a dit avec finesse : « La terre a disparu dans ce poëme; il n'y a plus d'hommes, on ne voit partout que des anges et des diables. Les disciples du Christ sont des anges, des chérubins, des personnages séraphiques; les pharisiens, les docteurs de la loi, Caïphe, Judas, sont des démons sous forme humaine. »

On est donc obligé de porter un jugement sévère sur *La Messiade*, si on la considère comme une épopée. Tous les critiques de l'Allemagne au dix-neuvième siècle, les juges les plus autorisés sont d'accord sur ce point. M. Gervinus y voit surtout l'épanchement d'un enthousiasme lyrique, et développant une idée finement indiquée par Herder et Schiller : il appelle le poëme de Klopstock un grand *Oratorio*. Klopstock aimait la musique, il la sentait vivement; il admirait Hændel comme une des plus nobles gloires de l'Allemagne, Hændel, qui avait composé son oratorio du *Messie* sept années avant la publication des premiers chants de *La Messiade*. Guidé par son génie musical, Klopstock a écrit son poëme comme un compositeur écrit des mélodies; il a cherché surtout à rendre des sentiments. De là le bien et le mal dans son poëme; de là les continuelles effusions d'une âme tour à tour éplorée et ravie, le manque de précision dans les idées, l'absence d'analogie dans les images, une confusion harmonieuse et touchante qui parle au cœur plus qu'à l'esprit. Avec de telles dispositions, comment écrire une épopée? La grandeur que l'épopée réclame exclut tout ce qui est vague et indécis. C'est là surtout qu'il faut un plan, des lignes bien accusées, des personnages dessinés avec vigueur, une action à la fois héroïque et divine. L'Évangile contient pour les peintres et les poëtes de merveilleux sujets; la vie de Jésus est-elle un sujet d'épopée? On peut en douter quand on a lu *La Messiade*. Le propre de l'épopée est d'agrandir ce qu'elle touche, d'agrandir un fait, une action, en montrant que le ciel lui-même s'y intéresse. Le merveilleux épique n'est pas autre chose que l'intervention de Dieu dans les choses d'ici-bas, intervention hardiment soupçonnée et dramatiquement représentée par le poëte. Or, cette intervention de Dieu dans la destinée de l'homme, c'est précisément le dogme chrétien; l'Évangile est le récit simple et populaire des événements auxquels cette intervention a donné lieu selon la foi chrétienne; comment agrandir un tel sujet? L'Évangile, à mon avis (qu'on se place au point de vue orthodoxe ou bien au point de vue de l'art, peu importe), l'Évangile est au-dessus de l'épopée.

Klopstock, en voulant idéaliser l'histoire du Christ, altère sans cesse l'incomparable simplicité de la narration évangélique. Malgré tous ses scrupules d'orthodoxie, malgré l'idée si consciencieuse qu'il s'est faite de son sacerdoce, il altère aussi le dogme. J'ai signalé sur l'ensemble du poëme l'opinion d'un historien littéraire qui excelle en ces appréciations générales; voyez sur ce point particulier le sentiment d'un homme qui a jugé la poésie allemande à la lumière du christianisme. Les admirateurs de Klopstock peuvent se défier des sentences de M. Gervinus, ils ne récuseront pas M. Vilmar. « Klopstock, dit M. Vilmar, n'a pas évité l'écueil de son sujet, le dithéisme, le partage du trône céleste entre le Père et le Fils; et véritablement, lorsqu'on veut, avec des paroles humaines, faire délibérer le Père et le Fils sur la Rédemption, il est impossible de ne pas les séparer comme deux êtres parfaitement distincts, et de ne pas les opposer l'un à l'autre. Ce passage tant admiré, et sublime en effet, dès le commencement du poëme : « Je lève ma tête dans le ciel, je lève ma main dans la nue, et je te jure par moi, qui suis Dieu comme toi, que je veux racheter les hommes. » Ce passage produira toujours sur une âme chrétienne une impression pénible que tout le charme de la poésie sera impuissant à dissiper. »

Oubli des conditions de l'épopée, altération de la simplicité évangélique, altération du dogme, voilà les principales objections adressées à *La Messiade* par la critique de nos jours. Que reste-t-il donc de ce poëme accueilli d'abord avec tant d'enthousiasme, et remis aujourd'hui à sa place avec une rigide impartialité? Il reste d'admirables détails, l'épisode d'Abbadona, de séraphiques peintures et des flots de mélodie. Il

reste surtout un grand élan, une impulsion vigoureuse et féconde imprimée à la littérature de l'Allemagne. Que le noble chantre du Rédempteur ait réussi ou non dans l'exécution de son poëme, il a excité les âmes engourdies. Cette littérature allemande, si riche au treizième siècle, si hardie au seizième, semblait condamnée à la platitude. Klopstock rendit aux esprits le goût et le sentiment des grandes choses. Cette œuvre invisible vaut mieux qu'une œuvre écrite.

Le succès de Klopstock a été si complet que le mouvement littéraire issu de son influence a dépassé depuis longtemps l'inspiration de son œuvre, et que le poëte a été, pour ainsi-dire, enseveli dans son triomphe. On vénère le nom de Klopstock, on ne lit plus *La Messiade*. Mais si son œuvre écrite est devenue indifférente à la foule, son œuvre invisible, comme je l'appelais tout à l'heure, est de plus en plus présente au souvenir de l'Allemagne. Il n'est pas un historien littéraire qui ne salue dans Klopstock le père de la grande poésie nationale. Cette reconnaissance de la patrie est exprimée souvent d'une manière très-différente, selon l'inspiration de l'historien ou du critique : qu'importe? chez tous le sentiment est le même. A quelque point de vue qu'on se place, chacun revendique le poëte de *La Messiade* comme un aïeul et un maître. M. Gervinus, après avoir montré combien le poëme de Klopstock est inférieur au poëme de Milton, reprend la comparaison sur un autre point, et, ne considérant plus l'œuvre d'art, l'invention épique, mais le choix du sujet et l'inspiration générale, il restitue à *La Messiade* la supériorité que lui avait enlevée sa critique. Milton, à son avis, en chantant la chute de l'homme, a exprimé le génie biblique de son temps et de son pays; Klopstock, au contraire, en célébrant la réconciliation de la terre et du ciel, est rentré dans les grandes voies du génie allemand. Peu s'en faut que le célèbre historien ne voie dans *La Messiade* une sorte d'harmonieux prélude à toute la philosophie moderne. Écoutez maintenant l'organe d'une école toute différente, M. Gelzer, qui, dans un excellent livre, juge la littérature de son pays au nom du sentiment chrétien : « N'oublions pas, s'écrie-t-il, car c'est là un témoignage bien précieux, n'oublions pas que la première production de la moderne poésie allemande est une œuvre toute religieuse. Il y a là une consécration pour notre littérature : *La Messiade* nous apparaît comme le baptême de notre poésie, et les plus dignes enfants de la patrie étaient debout à l'autel en qualité de témoins. »

Toutes les écoles, tous les partis de l'Allemagne ont raison de s'unir ainsi dans un sentiment de reconnaissance et de vénération pour Klopstock. Ils acquittent la dette de la nation. Le patriotisme en effet était la grande inspiration du poëte de *La Messiade*. A une époque où l'Allemagne, divisée entre la Prusse et l'Autriche, semblait ne plus exister; où il y avait des Prussiens, des Autrichiens, des Bavarois, mais point d'Allemands; où la poursuite des intérêts particuliers avait détruit le sentiment de la grande communauté nationale, Klopstock, allemand du nord, embrassa l'Allemagne entière dans sa piété filiale. Un des premiers, et bien avant les grands philologues modernes, il comprit la beauté, les ressources, l'organisation si logique et si riche des idiomes germaniques. Écoutez ces fières paroles : « Qu'aucune langue vivante n'ait l'audace d'entrer en lutte avec la langue de l'Allemagne. Elle est faite, cette langue, je le dirai en peu de mots et avec l'énergie qui lui est propre, elle est faite (tant son fonds primitif est merveilleusement riche!) pour enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes. Oui, elle est, ce que nous étions aussi dans ces siècles lointains où Tacite étudiait nos mœurs, originale, pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même. » Lorsque le noble poëte écrivait ces vers, lorsqu'il concevait une idée si haute de l'aristocratie et des richesses de son idiome natal, la langue allemande, ne l'oublions pas, était insolemment dédaignée par Frédéric le Grand, et ce dédain commençait à se répandre dans les classes supérieures. Un peuple qui méprise sa langue est un peuple bien malade. Klopstock apprit aux Allemands à estimer leur langue. Cet enthousiasme si bien exprimé dans les vers que je viens de traduire, on le retrouve encore dans ses *Odes*, dans ses *Entretiens sur la Grammaire*, dans ses fragments *Sur la Langue et la Poésie*. On sait aussi qu'en déclarant la langue allemande *pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même*, il s'efforçait de lui imprimer une grandeur nouvelle (au moins pour la prosodie et la versification) et qu'il s'inspirait pour cela des langues antiques. Or, cette langue si souple, si riche, cette langue née pour *enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes*, cette langue qui pouvait faire des emprunts aux autres idiomes sans cesser d'être elle-même, il fallait la consacrer à l'expression des idées, des sentiments et des inspirations de l'Allemagne. Exprimer le génie allemand, c'était la poétique de Klopstock. Il avait chanté le sentiment religieux, comprenant bien que tout le génie germanique est là; il chanta aussi les traditions nationales : il voulut être un de ces bardes primitifs qui excitaient les Germains au combat. Pendant que Frédéric le Grand soupait avec Voltaire, il allait chercher la vieille Allemagne au fond des forêts d'Hercynie, et il glorifiait Hermann, prince des Chérusques. Un des amis de Klopstock, qui a écrit sa biographie avec une exaltation bizarre, parlant de son amour de la nature, de sa passion pour les exercices du corps, nous le représente lui-même comme un fils d'Hermann, comme un jeune et intrépide Chérusque dans un siècle d'élégance et de corruption mondaine. Sans faire de Klopstock un

Germain des premiers temps, il faut admirer chez lui cette virginité d'inspirations. Sans doute, ses trois drames sur Hermann, ses trois *bardits*, comme il les appelle, *La Bataille d'Hermann* (1769), *Hermann et les princes* (1784), *La Mort d'Hermann* (1787), manquent de vie et d'intérêt; il est impossible pourtant de ne pas être touché du sentiment qui portait le noble poëte à réveiller ces antiques souvenirs. Puisque nous parlons des *bardits* de Klopstock, mentionnons aussi ses autres essais dramatiques. *La Mort d'Adam*, tragédie en prose, publiée en 1757, est la moins faible de ses tragédies bibliques; il s'en faut bien toutefois qu'elle soit digne d'un poëte, et si elle n'était signée du nom de Klopstock, on ne lui devrait pas même un souvenir. C'est trop dire peut-être; elle appartient à l'histoire litteraire, car elle a exercé une assez grande influence, influence fâcheuse il est vrai, sur toute une école d'écrivains; les poëmes larmoyants de Gessner ont été inspirés surtout par *La Mort d'Adam;* et après Gessner combien de versificateurs insipides ont fait des fortes peintures de la *Bible* un texte d'effusions sentimentales! Quant aux deux autres tragédies de Klopstock, *Salomon* (1764) et *David* (1772), la pompe du style fait ressortir d'une manière plus fâcheuse encore le vide des idées et la pauvreté de l'action. Et pourtant, ces tragédies germaniques et bibliques, si justement condamnées par une critique impartiale, il y a un point de vue qui les relève. Sans elles nous n'aurions pas Klopstock tout entier. M. Gelzer a vivement peint le contraste que présentent Klopstock et Voltaire vers le milieu du dix-huitième siècle. Ici les plus brillantes débauches de l'esprit, là les plus chastes inspirations de l'âme; d'un côté, la guerre au christianisme, de l'autre un poëme consacré à la venue du Messie; le critique poursuit cette comparaison avec feu et sans trop se soucier d'être juste pour la France. La comparaison n'est pas complète cependant, il fallait la mener plus loin; après avoir rapproché Klopstock de Voltaire, il fallait le mettre en présence de Rousseau. Or, si l'auteur de *La Messiade*, dans la première moitié de sa vie, offre de singuliers contrastes avec l'auteur de *Candide*, il offre dans la seconde de curieux rapprochements avec l'auteur d'*Émile* et de *La nouvelle Héloïse*. Rousseau veut ramener les hommes à la simplicité de la nature; Klopstock par *La Messiade* et ses drames sacrés veut ramener l'Allemagne à la source du sentiment religieux, comme il la rappelle par ses bardits à la simplicité primordiale du patriotisme. Au reste, même prédominance du sentiment, même exaltation du cœur, même penchant à la sensibilité romanesque. Ce que Jean-Jacques Rousseau a été pour la France dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Klopstock l'a été pour l'Allemagne. Lorsque l'influence de Rousseau traversa le Rhin, elle trouva dans l'école du poëte de *La Messiade* des imaginations déjà préparées à la recevoir.

Les meilleures qualités de Klopstock, élan de l'inspiration, générosité du cœur et de la pensée, magnificence du style, se déploient surtout dans ses œuvres lyriques. Quelques-unes de ses odes sont considérées comme classiques en Allemagne. Les premières surtout, celles qu'il composa dans la période à laquelle appartient aussi la première, la plus belle moitié de *La Messiade*, sont des modèles de noblesse et de grâce. Soit qu'il glorifie la patrie allemande, soit qu'il chante ses chastes amours avec Fanny Schmidt et Marguerite Mœller, de merveilleux accents s'échappent de ses lèvres. On sent qu'il a étudié l'antiquité en artiste et qu'il a su lui dérober quelques-uns de ses trésors. Son imitation, il pourrait le dire comme La Fontaine, n'est point un esclavage; ce qu'il emprunte à l'inspiration lyrique des Grecs, c'est la grandeur du style jointe au vif sentiment de la nature. Boileau se moque des auteurs qui simulent froidement l'amour et meurent par métaphore; cependant depuis Martin Opitz, la plupart des écrivains allemands qui invoquaient Boileau comme leur maître ne faisaient pas autre chose. Klopstock ouvrit une route nouvelle; il comprit que sans sincérité il n'est pas de poésie lyrique. Ses strophes à Fanny, à Cidli, expriment les sentiments les plus vrais. C'est l'âme du poëte qui se révèle à nous avec tous les mouvements qui l'agitent. Dans la seconde moitié de sa vie, Klopstock ne retrouva pas toujours ces inspirations si heureuses. La veine s'épuise et l'auteur s'obstine à chanter encore; de là quelque chose de contraint et de forcé: il se répète, il s'imite lui-même, il supplée à l'élan du cœur par l'artifice du style, et la poésie se change trop souvent en une rhétorique pompeuse.

L'influence de Klopstock sur la littérature de l'Allemagne offre à l'historien deux aspects différents. Il y a d'abord l'influence générale, l'excitation féconde donnée à l'esprit germanique, le réveil d'un siècle et d'une nation; à ce point de vue, Herder, Gœthe, Schiller relèvent du poëte de *La Messiade*. Il y a ensuite l'influence particulière, c'est-à-dire la formation d'un groupe d'hommes qui s'inspirent directement de Klopstock, comme le disciple s'inspire de son maître. Cette école de Klopstock se divise en deux groupes, qui représentent deux périodes distinctes. La première période est celle qui suit l'apparition de *La Messiade* et des *Odes*; on voit se répandre alors une inspiration à la fois religieuse et tendre, mystique et passionnée, qui revêt sans doute des formes très-diverses, selon le caractère de chaque écrivain, mais où il est impossible de ne pas reconnaître l'action exercée par Klopstock. Dans ce groupe, composé surtout de contemporains du poëte, il faut placer Gessner, Bronner, André Cramer, Basedow, Adolphe Schlegel, surtout l'excellent Gellert, et cet ardent foyer de science et de mysticisme, l'en-

reste surtout un grand élan, une impulsion vigoureuse et féconde imprimée à la littérature de l'Allemagne. Que le noble chantre du Rédempteur ait réussi ou non dans l'exécution de son poëme, il a excité les âmes engourdies. Cette littérature allemande, si riche au treizième siècle, si hardie au seizième, semblait condamnée à la platitude. Klopstock rendit aux esprits le goût et le sentiment des grandes choses. Cette œuvre invisible vaut mieux qu'une œuvre écrite.

Le succès de Klopstock a été si complet que le mouvement littéraire issu de son influence a dépassé depuis longtemps l'inspiration de son œuvre, et que le poëte a été, pour ainsi-dire, enseveli dans son triomphe. On vénère le nom de Klopstock, on ne lit plus *La Messiade*. Mais si son œuvre écrite est devenue indifférente à la foule, son œuvre invisible, comme je l'appelais tout à l'heure, est de plus en plus présente au souvenir de l'Allemagne. Il n'est pas un historien littéraire qui ne salue dans Klopstock le père de la grande poésie nationale. Cette reconnaissance de la patrie est exprimée souvent d'une manière très-différente, selon l'inspiration de l'historien ou du critique : qu'importe? chez tous le sentiment est le même. A quelque point de vue qu'on se place, chacun revendique le poëte de *La Messiade* comme un aïeul et un maître. M. Gervinus, après avoir montré combien le poëme de Klopstock est inférieur au poëme de Milton, reprend la comparaison sur un autre point, et, ne considérant plus l'œuvre d'art, l'invention épique, mais le choix du sujet et l'inspiration générale, il restitue à *La Messiade* la supériorité que lui avait enlevée sa critique. Milton, à son avis, en chantant la chute de l'homme, a exprimé le génie biblique de son temps et de son pays; Klopstock, au contraire, en célébrant la réconciliation de la terre et du ciel, est rentré dans les grandes voies du génie allemand. Peu s'en faut que le célèbre historien ne voie dans *La Messiade* une sorte d'harmonieux prélude à toute la philosophie moderne. Écoutez maintenant l'organe d'une école toute différente, M. Gelzer, qui, dans un excellent livre, juge la littérature de son pays au nom du sentiment chrétien : « N'oublions pas, s'écrie-t-il, car c'est là un témoignage bien précieux, n'oublions pas que la première production de la moderne poésie allemande est une œuvre toute religieuse. Il y a là une consécration pour notre littérature : *La Messiade* nous apparaît comme le baptême de notre poésie, et les plus dignes enfants de la patrie étaient debout à l'autel en qualité de témoins. »

Toutes les écoles, tous les partis de l'Allemagne ont raison de s'unir ainsi dans un sentiment de reconnaissance et de vénération pour Klopstock. Ils acquittent la dette de la nation. Le patriotisme en effet était la grande inspiration du poëte de *La Messiade*. A une époque où l'Allemagne, divisée entre la Prusse et l'Autriche, semblait ne plus exister; où il y avait des Prussiens, des Autrichiens, des Bavarois, mais point d'Allemands; où la poursuite des intérêts particuliers avait détruit le sentiment de la grande communauté nationale, Klopstock, allemand du nord, embrassa l'Allemagne entière dans sa piété filiale. Un des premiers, et bien avant les grands philologues modernes, il comprit la beauté, les ressources, l'organisation si logique et si riche des idiomes germaniques. Écoutez ces fières paroles : « Qu'aucune langue vivante n'ait l'audace d'entrer en lutte avec la langue de l'Allemagne. Elle est faite, cette langue, je le dirai en peu de mots et avec l'énergie qui lui est propre, elle est faite (tant son fonds primitif est merveilleusement riche!) pour enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes. Oui, elle est, ce que nous étions aussi dans ces siècles lointains où Tacite étudiait nos mœurs, originale, pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même. » Lorsque le noble poëte écrivait ces vers, lorsqu'il concevait une idée si haute de l'aristocratie et des richesses de son idiome natal, la langue allemande, ne l'oublions pas, était insolemment dédaignée par Frédéric le Grand, et ce dédain commençait à se répandre dans les classes supérieures. Un peuple qui méprise sa langue est un peuple bien malade. Klopstock apprit aux Allemands à estimer leur langue. Cet enthousiasme si bien exprimé dans les vers que je viens de traduire, on le retrouve encore dans ses *Odes*, dans ses *Entretiens sur la Grammaire*, dans ses fragments *Sur la Langue et la Poésie*. On sait aussi qu'en déclarant la langue allemande *pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même*, il s'efforçait de lui imprimer une grandeur nouvelle (au moins pour la prosodie et la versification) et qu'il s'inspirait pour cela des langues antiques. Or, cette langue si souple, si riche, cette langue née pour *enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes*, cette langue qui pouvait faire des emprunts aux autres idiomes sans cesser d'être elle-même, il fallait la consacrer à l'expression des idées, des sentiments et des inspirations de l'Allemagne. Exprimer le génie allemand, c'était la poétique de Klopstock. Il avait chanté le sentiment religieux, comprenant bien que tout le génie germanique est là; il chanta aussi les traditions nationales : il voulut être un de ces bardes primitifs qui excitaient les Germains au combat. Pendant que Frédéric le Grand soupait avec Voltaire, il allait chercher la vieille Allemagne au fond des forêts d'Hercynie, et il glorifiait Hermann, prince des Chérusques. Un des amis de Klopstock, qui a écrit sa biographie avec une exaltation bizarre, parlant de son amour de la nature, de sa passion pour les exercices du corps, nous le représente lui-même comme un fils d'Hermann, comme un jeune et intrépide Chérusque dans un siècle d'élégance et de corruption mondaine. Sans faire de Klopstock un

Germain des premiers temps, il faut admirer chez lui cette virginité d'inspirations. Sans doute, ses trois drames sur Hermann, ses trois *bardits*, comme il les appelle, *La Bataille d'Hermann* (1769), *Hermann et les princes* (1784), *La Mort d'Hermann* (1787), manquent de vie et d'intérêt; il est impossible pourtant de ne pas être touché du sentiment qui portait le noble poëte à réveiller ces antiques souvenirs. Puisque nous parlons des *bardits* de Klopstock, mentionnons aussi ses autres essais dramatiques. *La Mort d'Adam*, tragédie en prose, publiée en 1757, est la moins faible de ses tragédies bibliques; il s'en faut bien toutefois qu'elle soit digne d'un poëte, et si elle n'était signée du nom de Klopstock, on ne lui devrait pas même un souvenir. C'est trop dire peut-être; elle appartient à l'histoire littéraire, car elle a exercé une assez grande influence, influence fâcheuse il est vrai, sur toute une école d'écrivains; les poëmes larmoyants de Gessner ont été inspirés surtout par *La Mort d'Adam;* et après Gessner combien de versificateurs insipides ont fait des fortes peintures de la *Bible* un texte d'effusions sentimentales! Quant aux deux autres tragédies de Klopstock, *Salomon* (1764) et *David* (1772), la pompe du style fait ressortir d'une manière plus fâcheuse encore le vide des idées et la pauvreté de l'action. Et pourtant, ces tragédies germaniques et bibliques, si justement condamnées par une critique impartiale, il y a un point de vue qui les relève. Sans elles nous n'aurions pas Klopstock tout entier. M. Gelzer a vivement peint le contraste que présentent Klopstock et Voltaire vers le milieu du dix-huitième siècle. Ici les plus brillantes débauches de l'esprit, là les plus chastes inspirations de l'âme; d'un côté, la guerre au christianisme, de l'autre un poëme consacré à la venue du Messie; le critique poursuit cette comparaison avec feu et sans trop se soucier d'être juste pour la France. La comparaison n'est pas complète cependant, il fallait la mener plus loin; après avoir rapproché Klopstock de Voltaire, il fallait le mettre en présence de Rousseau. Or, si l'auteur de *La Messiade*, dans la première moitié de sa vie, offre de singuliers contrastes avec l'auteur de *Candide*, il offre dans la seconde de curieux rapprochements avec l'auteur d'*Émile* et de *La nouvelle Héloïse*. Rousseau veut ramener les hommes à la simplicité de la nature; Klopstock par *La Messiade* et ses drames sacrés veut ramener l'Allemagne à la source du sentiment religieux, comme il la rappelle par ses bardits à la simplicité primordiale du patriotisme. Au reste, même prédominance du sentiment, même exaltation du cœur, même penchant à la sensibilité romanesque. Ce que Jean-Jacques Rousseau a été pour la France dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Klopstock l'a été pour l'Allemagne. Lorsque l'influence de Rousseau traversa le Rhin, elle trouva dans l'école du poëte de *La Messiade* des imaginations déjà préparées à la recevoir.

Les meilleures qualités de Klopstock, élan de l'inspiration, générosité du cœur et de la pensée, magnificence du style, se déploient surtout dans ses œuvres lyriques. Quelques-unes de ses odes sont considérées comme classiques en Allemagne. Les premières surtout, celles qu'il composa dans la période à laquelle appartient aussi la première, la plus belle moitié de *La Messiade*, sont des modèles de noblesse et de grâce. Soit qu'il glorifie la patrie allemande, soit qu'il chante ses chastes amours avec Fanny Schmidt et Marguerite Mœller, de merveilleux accents s'échappent de ses lèvres. On sent qu'il a étudié l'antiquité en artiste et qu'il a su lui dérober quelques-uns de ses trésors. Son imitation, il pourrait le dire comme La Fontaine, n'est point un esclavage; ce qu'il emprunte à l'inspiration lyrique des Grecs, c'est la grandeur du style jointe au vif sentiment de la nature. Boileau se moque des auteurs qui simulent froidement l'amour et meurent par métaphore; cependant depuis Martin Opitz, la plupart des écrivains allemands qui invoquaient Boileau comme leur maître ne faisaient pas autre chose. Klopstock ouvrit une route nouvelle; il comprit que sans sincérité il n'est pas de poésie lyrique. Ses strophes à Fanny, à Cidli, expriment les sentiments les plus vrais. C'est l'âme du poëte qui se révèle à nous avec tous les mouvements qui l'agitent. Dans la seconde moitié de sa vie, Klopstock ne retrouva pas toujours ces inspirations si heureuses. La veine s'épuise et l'auteur s'obstine à chanter encore; de là quelque chose de contraint et de forcé : il se répète, il s'imite lui-même, il supplée à l'élan du cœur par l'artifice du style, et la poésie se change trop souvent en une rhétorique pompeuse.

L'influence de Klopstock sur la littérature de l'Allemagne offre à l'historien deux aspects différents. Il y a d'abord l'influence générale, l'excitation féconde donnée à l'esprit germanique, le réveil d'un siècle et d'une nation; à ce point de vue, Herder, Gœthe, Schiller relèvent du poëte de *La Messiade*. Il y a ensuite l'influence particulière, c'est-à-dire la formation d'un groupe d'hommes qui s'inspirent directement de Klopstock, comme le disciple s'inspire de son maître. Cette école de Klopstock se divise en deux groupes, qui représentent deux périodes distinctes. La première période est celle qui suit l'apparition de *La Messiade* et des *Odes*; on voit se répandre alors une inspiration à la fois religieuse et tendre, mystique et passionnée, qui revêt sans doute des formes très-diverses, selon le caractère de chaque écrivain, mais où il est impossible de ne pas reconnaître l'action exercée par Klopstock. Dans ce groupe, composé surtout de contemporains du poëte, il faut placer Gessner, Bronner, André Cramer, Basedow, Adolphe Schlegel, surtout l'excellent Gellert, et cet ardent foyer de science et de mysticisme, l'en-

thousiaste Lavater. L'autre période est représentée par la génération suivante; de jeunes esprits s'élancent dans l'arène poétique, et voyant l'influence de Klopstock déjà tenue en échec par l'inspiration mondaine et moqueuse de Wieland, ils reprennent avec une ardeur agressive la tradition de leur maître. C'est le groupe fameux des poëtes de Gœttingue : Hœlty, dont le peuple chante encore tant de *lieder;* Voss, l'auteur de la gracieuse idylle de *Louise*, sont les deux membres les plus célèbres de cette espèce de société secrète, qui eut bientôt ses initiations et ses fêtes enthousiastes. Le 12 septembre 1772, six de ces jeunes inspirés, Hahn, Hœlty, les deux Miller, Wehrs, et Voss, se réunissent dans une forêt de chênes, et prêtent serment à l'amitié, à la poésie, à la vertu. La société était fondée. D'autres s'y affilièrent plus tard. Burger, si connu par sa ballade de *Lénore*, devint l'un des poëtes de cette brillante pléiade; les deux comtes de Stolberg, Christian et Frédéric-Léopold, bien que n'habitant pas Gœttingue, prenaient part aussi à cette juvenile croisade. « Le culte de la poésie, le patriotisme, l'amitié, la religion, tous les sentiments nobles, dit très-bien M. Gervinus, etaient vivants en eux, souvent d'une manière touchante, souvent avec une exaltation à demi comique, et non sans affectation sentimentale, mais de telle sorte pourtant que la béatitude empreinte dans les lettres de Hahn et de Voss atteste de la façon la plus pure la générosité de leurs efforts... Klopstock était leur saint; ils vénéraient en lui l'homme, le philosophe, le chrétien, l'Allemand, et le poëte. Ils célébraient chaque année la date de sa naissance. En 1773 ce fut dans une chambre, sur le fauteuil du poete, qui etait demeure vide : on voyait ses œuvres chargées de couronnes, et au-dessous du fauteuil gisait par terre un des ouvrages de Wieland, *Idris*, avec ses feuillets lacérés. On le déchira encore pour allumer les pipes; on but du vin du Rhin avec des toasts à Klopstock, à Luther, à Hermann, à la société de Gœttingue, à Herder, et à Gœthe. En 1774 la fête eut lieu à la belle étoile. « Nous allâmes, dit Hahn, sous le chêne à l'ombre duquel nous avions prêté notre serment, afin d'en cueillir quelques rameaux; nous appelâmes trois fois Klopstock notre père; aussitôt un frémissement agita le chêne de la cime jusqu'au tronc, et les branches s'inclinant enveloppèrent nos têtes. » Ces jeunes disciples de Klopstock, grâce aux résultats sérieux de leurs efforts, ont sauvé ce que leur enthousiasme pouvait avoir de ridicule; le groupe des poetes de Gœttingue occupe une place considerable dans l'histoire de la littérature allemande. Ils marquent surtout la transition de l'art, un peu emphatique et monotone, de Klopstock, à l'art, bien autrement libre, varié, vivant, dont Gœthe et Schiller vont être les chefs.

Klopstock détestait la France et
il jugeait sa poésie, ses plus grand
langue même, avec les passions
plus tard, bien autrement env
rieuses, pendant les guerres de l'
Napoléon. Il y eut cependant une
préjugés s'apaisèrent et firent pla
pathie ardente. Lorsqu'on parcour
de Versailles ces galeries du se
sont rassemblés les portraits des
enfants de la France, sur ces m
où brillent les images de nos po
orateurs, non loin de Mirabeau
une grave figure où l'enthousias
la candeur. Sur le cadre sont tra
mots : *Klopstock, poëte allem*
ce portrait dans une telle assem
cette apparition inattendue au mili
de la révolution?

Klopstock a droit à cette place
rôle, un noble rôle à l'époque du
de la France; son nom est assoc
toire. Dès 1788 attentif aux ev
France, il écrivait une ode sur
des états généraux, et il y pred
la régénération de notre pays. I
même cette circonstance, et no
orgueil, dans une lettre adressée
land, ministre de la république.
écrite en français; elle a paru, en
journal de Paris, *Le Patriote fra*
torien Archenholz l'a reproduite
après dans son recueil intitulé M
trouve les lignes suivantes : « J'
montrer du civisme vers la fin d
dans une ode que je nommais : *L*
raux. Je crus prevoir alors la lib
çais, et je le disais avec l'effusion
vive, et presque les larmes aux y
chanté la convocation des État
chanta bientôt les grandes jou
« O Francs! s'écrie-t-il, pardonnez
j'ai voulu détourner mes concit
exemples, que je leur conseille auj
France orne son front de la plus
ronnes civiques, d'une couronne
et plus digne d'envie que tous l
sombris par le sang. » L'Assembl
récompensa Klopstock en lui déc
de citoyen français, et le noble
lettre à Roland, déclare que ce f
une *elevation unique, immortel*
lité à ses yeux n'était pas un simp
neur; il accepta ses devoirs de cit
scrupuleuse conscience. Il ne ces
s'interesser directement aux desti
trie adoptive. Il se mit en relati
ques-uns des hommes éminents d
il entretint une correspondance av
avec le duc de La Rochefoucauld; et
de grandes prétentions à la connai
militaire, il communiquait à ses

des plans et des projets, prévoyant sans doute que la France aurait bientôt à défendre contre une partie de l'Europe les idées qu'elle représentait dans le monde. Au mois d'avril 1792, la Prusse se préparant à envahir la France, il composa une belle ode, *La Guerre de la Liberté*, et l'envoya au duc de Brunswick pour l'empêcher, s'il était possible, d'accepter le commandement de l'expédition. Il joignit même à cette ode une lettre où son intention était exprimée d'une façon plus directe et plus vive. C'est là un trait qui peint bien ce généreux esprit; il voulait justifier le titre que lui avait décerné la révolution. En même temps il adressait à la France des avertissements et des prières. Après les massacres d'Avignon et les septembrisades, il écrivit à Roland afin de l'encourager à la répression des crimes qui déshonoraient la république. Que ne pouvait-il s'entretenir quelques heures avec le ministre girondin! C'était là le vœu le plus ardent de son âme. Il lui semblait que, soutenu et inspiré par ses conseils, Roland sauverait la liberté. Ce n'étaient pas seulement des vœux qu'il formait pour sa nouvelle patrie; il avait rédigé les *Principes d'une Constitution*, et il envoya ce programme à Roland. Lavater, son admirateur et son ami, avait beau combattre ces illusions trop confiantes; il ne fallut pas moins pour décourager son enthousiasme que les tragédies de 93, le despotisme toujours plus menaçant des Jacobins, l'organisation de la commune, les fureurs de la populace, la stupeur des girondins, la condamnation et le supplice de Louis XVI. Sa douleur fut aussi profonde que sa joie avait été ardente et pure. Il exhala sa plainte dans une ode intitulée *Mon Erreur*. Ce désenchantement vis-à-vis de la révolution française eut pour lui toutes les *angoisses d'une affection trompée*. Il avait eu foi dans la liberté; il l'avait crue *assez féconde pour régénérer les hommes qui avaient su la conquérir*, et maintenant il ne voyait plus dans la France qu'une *république de bêtes féroces*. Il rejeta dès lors ce titre de citoyen français qu'il avait accepté trois ans auparavant avec une si vive reconnaissance. Cependant, les destinées de la révolution l'occupaient toujours; il avait des sympathies passionnées pour tous ceux qui essayaient de lutter contre les despotes du terrorisme. Son ode *Les Deux Tombeaux*, consacrée à la fois au duc de La Rochefoucauld et à Charlotte Corday, est une de ses plus belles inspirations. André Chénier a chanté Charlotte Corday comme une héroïne de la Grèce antique; Klopstock l'a chantée et vénérée comme une sainte.

Les dernières années de Klopstock se passèrent dans l'isolement. Il s'était remarié en 1791, avec une personne d'un rare mérite, Jeanne de Winthem, qui était veuve comme lui. Cette digne compagne de sa vieillesse ne pouvait lui faire oublier Marguerite Mœller; elle prit plaisir à consoler l'existence solitaire du poëte, s'efforçant de remplacer pour lui les amitiés éteintes et les enthousiasmes disparus. L'Allemagne n'avait pas cessé de le vénérer; mais des écoles nouvelles s'étaient produites, des maîtres plus jeunes, plus hardis, s'étaient emparés des générations survenantes; c'était à Gœthe et à Schiller qu'appartenait désormais la royauté de la poésie germanique. Au reste, cette solitude, qui n'était pas le résultat de l'abandon ou de l'oubli, ne paraissait pas lui déplaire; elle convenait à la gravité de son esprit, à cette espèce de dignité pontificale dont il avait pris l'habitude et qui devint de plus en plus visible dans ses dernières années. Il prouva jusqu'à la fin que la poésie était pour lui un sacerdoce. Il y a des écrivains qui sont poëtes à leurs heures, et qui une fois le succès obtenu font assez bon marché de l'inspiration évanouie; les poétiques visions qui avaient ravi Klopstock à l'école de Pforta furent sa consolation pendant sa vie et son soutien à l'heure de la mort. Pendant la maladie qui termina ses jours, il lisait *La Messiade*, non par vanité d'écrivain, mais pour y chercher, comme dans un livre de prières, des sujets d'édification et de piété. Il aimait surtout à relire au douzième chant, un des plus beaux épisodes de son poëme, le solennel tableau de la mort de Marie.

Le jour où il s'éteignit, l'Allemagne sentit profondément la perte qu'elle venait de faire. L'enthousiasme, depuis longtemps refroidi, se ralluma tout à coup. Le chef d'une dynastie poétique descendait au tombeau, la nation lui fit de royales funérailles. La ville danoise d'Altona, où reposait déjà sa première femme, et qui allait recevoir sa dépouille mortelle, la république allemande de Hambourg, qu'il habitait depuis plus de trente années, rivalisèrent d'empressement et d'hommages. On avait retardé de quelques jours la cérémonie funéraire pour que l'Allemagne entière pût y être représentée. De toutes parts on vit arriver des députations. Ce fut le premier jour du printemps, le 22 mars 1803, sous un ciel sans nuages, que le cortége sortit de la maison mortuaire. Toutes les cloches de la ville sonnaient à pleine volée. Une foule immense accompagnait le cercueil. On se rendit de Hambourg à Altona, et d'Altona au petit village d'Ottensen, où était préparée la sépulture du poëte. Sur la tombe de sa première femme, il avait gravé ces paroles : « Semence plantée par Dieu, qui mûrit pour la résurrection ». C'est là qu'une place l'attendait. Quand son corps fut présenté à l'église, des chœurs entonnèrent quelques-uns de ses chants religieux, la troisième et la quatrième strophe de son *Pater noster*, et le pasteur Meyer, prenant l'exemplaire de *La Messiade* placé sur le cercueil au milieu de branches de laurier, y lut à haute voix l'épisode de la mort de Marie. Au moment où le cercueil disparut sous la terre, des centaines de voix entonnèrent la belle ode du chantre du Messie sur la résurrection; puis des jeunes gens

et des jeunes filles, selon la coutume danoise, jetèrent à pleines mains des fleurs sur la tombe. « Si la poésie avait ses saints, a dit madame de Stael, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers. »

La France aussi rendit hommage à Klopstock et s'associa au deuil de l'Allemagne. Dans une séance publique de l'Institut, le vendredi 1er germinal an XIII, Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature anciennes, lut devant une assemblée attentive et recueillie une notice historique sur la vie et les œuvres du poëte de *La Messiade*. « Notre révolution, disait Dacier, nous a donné Klopstock; un décret de l'Assemblée constituante le mit au nombre des citoyens français, et il se glorifia de cette adoption. L'Institut national le mit ensuite au nombre de ses membres; il avait vivement ambitionné cet honneur, et il en témoigna sa reconnaissance par une lettre qu'on peut regarder comme un morceau de littérature; c'est le dernier qui soit sorti de sa plume. » La notice de Dacier est écrite avec une vive sympathie pour Klopstock; quelques années après, madame de Stael avec une sympathie plus vive encore et une admirable éloquence, allait populariser chez nous cette noble figure dans un des meilleurs chapitres de son tableau de l'Allemagne. Interprète d'une compagnie d'érudits, Dacier avait parlé au nom de la littérature traditionnelle: madame de Stael parla au nom de la nouvelle littérature française retrempée aux sources du spiritualisme et de la poésie du Nord. Toutes les voix s'unissaient sur la tombe du poëte qui n'avait chanté que les plus pures émotions de l'humanité, le bien et le beau, la patrie et la liberté, la religion et l'amour.

La Messiade a eu un grand nombre d'éditions. Nous avons déjà indiqué la première, qui est de 1773; la plus récente est de 1839, 3 vol. petit in-8°; Leipzig. Deux éditions des œuvres complètes de Klopstock ont été publiées à Leipzig par le libraire Gœschen, la première (1798-1817) en douze volumes in-4° et in-8°, et la seconde (1823) en douze volumes in-12. Le 11e vol. de ces éditions contient les œuvres de Marguerite Meller, la première femme du poete. Les œuvres posthumes de Klopstock ont été publiées en 1820, par C.-A.-H. Clodius; Leipzig, 1820, 2 vol. in-8°. *La Messiade* a été traduite dans toutes les langues de l'Europe. De toutes ces traductions, celle que preferait Klopstock est la traduction italienne des dix premiers chants par son excellent ami Giacomo Zigno (Vicence, 1776, 1 vol. in-8°). Lessing en a traduit quelques fragments en vers latins. Klopstock lui-même a publié une traduction de *La Messiade* en prose latine, et il s'est efforcé de donner un calque fidèle de son œuvre afin que les étrangers qui ne connaissaient pas l'allemand pussent comparer la traduction avec le texte. On remplirait tout un volume si on voulait indiquer les éditions de chacun des ouvrages de Klopstock, tragédies, bardits, écrits en prose, et tous les travaux qui s'y rapportent. Un statisticien littéraire infatigable, le docte bibliographe J.-G. Meusel (né en 1743, mort en 1820) a donné tous ces renseignements dans son *Allemagne littéraire* (*Gelehrtes Teutschland*); 1796, Lemgo, 16 vol. in-8°).

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Parmi les ouvrages consacrés à Klopstock, il faut citer le livre de Cramer, bizarre monument de l'enthousiasme que le poëte de *La Messiade* excita en Allemagne au dix-huitième siècle; il est intitulé : *Klopstock, ist er und über ihn* (*Klopstock, er und über ihn*); Dessau, 1780, 5 vol. in-8°. C'est l'œuvre d'une dévotion exaltée qui recueille, comme de saintes reliques, les moindres détails de la vie du maître. Cette étrange publication, espèce de fonds d'archives ouvert à tout ce qui concernait Klopstock, aurait pu former toute une bibliothèque. L'auteur a renoncé à son entreprise, arrêté sans doute par Klopstock, qui n'eût pas permis la publication de ces cinq premiers volumes s'il eut été averti à temps. — Voyez aussi *Vie de Klopstock*, par Dœring (all.); Weimar, 1825. — Madame de Stael, *De l'Allemagne*. — Gervinus, *Hist. de la Poésie allemande* (all.), 5 vol., 4e édit.; Leipzig, 1853. — Hillebrandt, *La Littérature nationale de l'Allemagne* (all.), 3 vol.; Hambourg, 1845-1846. — Gelzer, *La Littérature poétique de l'Allemagne depuis Klopstock et Lessing* (all.), Leipzig, 1841. — Vilmar, *Leçons sur l'Hist. de la Litt. nationale de l'Allemagne* (all.); Marburg, 1845.

KLOSTERMANN ou **CLOOSTERMAN** (*Jean*), peintre allemand, né en 1656, à Osnabruck, mort en 1713, à Londres. S'étant rendu en 1679 à Paris avec un de ses compatriotes, il travailla quelque temps dans l'atelier du peintre Troy, et passa en 1681 en Angleterre. Employé d'abord par Riley, il acheva, après la mort de ce dernier, plusieurs de ses tableaux. La protection du duc de Somerset le mit en faveur auprès de l'aristocratie; il balança même, dit-on, la renommée du célèbre Kneller, et reproduisit les traits de plusieurs grands personnages, entre autres du duc et de la duchesse de Marlborough. Invité par le roi d'Espagne à venir à Madrid (1696), il peignit le roi, la reine et la plupart des courtisans, et quitta l'Espagne comblé de grâces et de présents; il visita aussi deux fois l'Italie, où l'on a de lui quelques bonnes toiles. De retour à Londres, il y reçut l'accueil le plus flatteur, et fut chargé du portrait de la reine Anne, œuvre excellente, qui réunit les qualités de composition, de couleur et de ressemblance. Parmi les graveurs qui ont travaillé d'après lui on distingue Smith, Robert White et William Faithorn. S'il faut en croire Houbraken, cet artiste, entièrement dépouillé par une jeune gouvernante qui lui avait inspiré l'amour le plus aveugle, fut tellement sensible à cet abus de confiance qu'il tomba malade et mourut peu de temps après.

P. L—Y.

Lord Oxford, *Works*. — Pilkington (Fuseli), *Memoirs*. — Houbraken, *Vies des Peintres hollandais*. — Chalmers, *General Dictionary*. — Nagler, *Künstler-Lexicon*.

KLOSCHKA (*Sophronius*), patriarche grec, mort à Carlsbourg, le 28 février 1785, épouvanta la Hongrie et la Transylvanie par son fanatisme brutal et féroce contre les Grecs qui acceptaient

l'union avec l'Église romaine. Il employa tous les moyens pour faire adopter l'addition *Sanctam Ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, qu'il avait insérée dans le symbole. Les troubles qu'il excita le firent arrêter et mettre en prison par ordre du gouvernement. Mais il parvint à s'échapper, et vint se joindre à Horiah en 1784, lors de la révolte des Valaques. Après les excès les plus révoltants, il fut pris et mis à mort avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785.

F.-X. T.

Migne, *Biographie Chrétienne et antichrétienne.*

KLOTZ (*Chrétien-Adolphe*), philologue allemand, né à Bischoffswerda, le 13 novembre 1738, et mort à Halle, le 31 décembre 1771 (et non à Berlin, comme disent certains biographes). Il fit ses études aux universités de Leipzig et de Iéna, devint en 1762 professeur à Gœttingue, et en 1765 professeur d'éloquence à l'université de Halle. Sa conduite dans sa querelle littéraire avec Lessing et d'autres, qu'il attaqua d'une manière fort peu convenable, lui fit de nombreux ennemis. Lessing écrivit à se sujet ses *Lettres archéologiques*. Klotz était un des critiques les plus sagaces de son époque. Mais son ambition démesurée, qui lui insinua l'idée de se poser comme dictateur du monde savant, le mit en discrédit auprès de ses contemporains, et contribua beaucoup à ternir sa mémoire. On a de lui : *Carmina omnia;* Altembourg, 1766, gr. in-8°; — *Mores Eruditorum;* ibid., 1760, in-8°; — *Genius Sæculi;* ibid., 1760; — *Opuscula Poetica*; ibid., 1761; — *Elegiæ;* Iéna, 1762; — *Ridicula Litteraria;* ibid., 1762; — *Tyrtæi quæ supersunt omnia collegit et commentario illustravit*; Brême, 1764; — *Vindiciæ Q. Horatii Flacci;* ibid., 1764; nouvelle édition, sous le titre : *Lectiones Venusinæ;* Leipzig, 1771; — *Acta Litteraria;* Altembourg, 1764-1773, t. I-VII; — *Epistolæ Homericæ;* ibid., 1754; — *Auctarium Jurisprudentiæ Numismaticæ a C. F. Hommelio editæ;* Leipzig, 1765; — *Historia Nummorum contumeliosorum et satyricorum;* Altembourg, 1765; — *Historia Nummorum obsidionalium;* ibid., 1765; — *Opuscula varii argumenti;* ibid., 1765; — *Beitræg zur Geschichte des Geschmacks und der Kunst* (Documents pour servir à l'histoire du goût et de l'art); ibid., 1767; — *Ueber den Nutzen und Gebrauch der alten geschnittenen Steine* (De l'Utilité et de l'Usage des anciennes pierres taillées); ibid., 1768; — *Saxonis Grammatici Historiæ Danicæ Libri XVI cum prolegomenis et lectionis varietate editi;* Leipzig, 1771, in-4°; — *Opuscula Nummaria, quibus juris antiqui historiæque nonnulla capita explicantur;* Halle, 1771, in-8°. Klotz publia en outre : *Bachii Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia;* Altembourg, 1767; — *Bayeri Opuscula ad historiam, chronologiam et rem numismaticam spectantia;* Halle, 1769, in-8°; — *Thesaurus Epistolicus Gesnerianus;* Halle, 1767-1769; — *Deutsche Bibliothek der schœnen Wissenschaften* (Bibliothèque allemande des Beaux-Arts et des Belles-Lettres); Halle, 1767-1771; — *Neue Hallische Gelehrten Zeitung* (Nouvelle Gazette des Savants de Halle); Halle, 1766-1771. Le professeur Mangelsdorf, de Kœnigsberg, publia après la mort de son ami Klotz les *Opuscula Philologica et Oratoria;* Halle, 1772, de ce dernier.

R. LINDAU.

Harless, *Vitæ Philologorum.* — Mangelsdorf, *Vita et memoria Klotzii, nomine Academiæ Fridericianæ scripta;* Halle, 1772. — C. Hausen, *Leben und Charakter Herrn C.-A. Klotzens;* Halle, 1772. — Furhmann, *Leben, Thaten und Charakter des Herrn Hausen, als eine nœthige Beilage zu dem Leben des Herrn Klotz von Hausen.* — C.-G. de Murrs, *Denkmal zur Ehre des Herrn Klotz;* Francfort et Leipzig, 1772. — Hirsching, *Handbuch.* — *Allgemeine deutsche Bibliotek*, t. XIX, p. 146-180. — Seybold, *Ephemerischer Atlas der neuern Zeiten*, Bâle, 1782.

KLOTZ (*Mathias*), peintre allemand, né à Strasbourg, en 1748, mort en 1821. Il acquit d'abord une grande réputation par ses portraits. En 1775 il fut chargé de l'emploi de décorateur au théâtre de Mannheim, et appelé en cette même qualité à Munich, où il passa le reste de ses jours. Il est l'inventeur d'un système particulier sur l'art de disposer et de mélanger les couleurs; ses idées à ce sujet se trouvent exposées dans sa *Farbenlehre*, qui parut à Munich en 1816.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLOTZ (*Gaspard*), peintre allemand, fils du précédent, né en 1773, à Mannheim, mort vers 1845. Devenu en 1794 peintre de la cour de Mannheim, il occupa plus tard les mêmes fonctions auprès de celle de Munich. Il choisit pour spécialité la miniature, et laissa un grand nombre de portraits très-estimés.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*

KLOTZ (*Simon*), peintre allemand, fils de Mathias, né à Mannheim, en 1777, mort en 1825. Il eut pour maîtres son père et Dornes. En 1805 il fut chargé d'enseigner les arts à l'université de Landshut. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire et quelques paysages, qui attestent un talent exercé. Dans le palais de la monnaie à Munich se trouvent de lui plusieurs fresques. Dans cette famille d'artistes se sont encore distingués : *Joseph Klotz*, fils de Mathias, né en 1785, mort en 1830, peintre de décors renommé, et *Auguste Klotz*, fils de Gaspard, né en 1808, peintre religieux, dont on a aussi plusieurs miniatures très-estimées.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

* **KLOTZ** (*Reinhold*), philologue allemand, né le 13 mars 1807, à Stollbergen (Saxe). Il eut pour maîtres Beck et Gottfried Hermann, et il remplaça, en 1849, ce dernier dans la chaire d'éloquence et de poésie. On a de lui : *Emendationes Tullianæ;* Leipzig, 1832, in-8°; — *Epistola critica ad God. Hermannum;* Leipzig, 1840; — *Handbuch*

der lateinischen Literaturgeschichte (Manuel de l'Histoire de la Littérature latines); Leipzig, 1846. Klotz a aussi donné plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins, qui se distinguent par la pureté du texte et l'érudition des notes; nous citerons celles de : *Ciceronis Cato major*; Leipzig, 1831; — *Clemens Alexandrinus, Opera omnia*; Leipzig, 1831-1834, 4 vol. in-12; — *Terentii Comœdiæ cum scholiis Æli Donati et Eugraphi commentariis*; Leipzig, 1838-1840, 2 vol. in-8°; — *Euripidis Phœnissæ*; Gotha, 1842, in-8°; — *Euripidis Medea*; Gotha, 1842, in-8°; — *Ciceronis Opera omnia*; Leipzig, 7 vol, in-8°, édition qui fait partie de la collection de Teubner. On doit encore à Klotz une édition augmentée du *Liber de græcæ linguæ Particulis* de Devarius; Leipzig, 1835-1842, 2 vol. in-8°, ainsi que de nombreux articles dans les *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* de Jahn. E. G.

Conv.-Lex.

KLOTZIUS (*Étienne*), théologien allemand, né le 13 septembre 1606, à Lipstadt, mort le 14 mai 1668, à Flensborg. Doué d'une extrême facilité, il composa à l'âge de quatorze ans une *Logique*, tirée des écrits d'Aristote, contre le recteur de l'école de Lipstadt, qu'il savait prévenu en faveur de la philosophie de Ramus. Quoiqu'il eût du goût pour la médecine, il alla étudier la théologie à Marbourg et à Rostock. Mis en réputation par ses disputes métaphysiques et par ses sermons, il devint archidiacre dans cette dernière ville, et dirigea même l'académie, malgré sa jeunesse (1633). En 1636 Christian IV le fit venir à Flensborg, et le nomma surintendant général des églises des duchés de Slesvig et d'Holstein, poste qu'il remplit pendant trente-deux ans, et auquel il joignit le titre de conseiller ecclésiastique. En 1667, il prêcha quelques sermons devant la cour de Danemark. Ceux qui ont écrit sa vie s'accordent à dire qu'il avait un jugement solide, une mémoire des plus heureuses, un grand fonds de savoir et une belle éloquence. On a de lui : *Pneumatica, seu Theologia naturalis*; Rostock, 1629, in-4°; 2e édit., augmentée, ibid., 1640, in-8°; — *Tractatus de satisfactione Christi*; ibid., 1635, in-4°, dirigé surtout contre J. Crellius; — *Tractatus de Angelolatria, seu religiosa, ut vocant, B. angelorum adoratione*; ibid., 1536, in-4°; — *Tractatus de Doloribus animæ Jesu-Christi*; Francfort, 1670, in-4°; Hambourg, 1685, in-4°; — divers traités de dévotion en allemand, des controverses, des disputes et des sermons. Enfin, Klotzius a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits. K.

Möller, *Cimbria Litterat.*, t. II. — Chaufepié, *Nouv. Dict. Histor. et crit.*

KLUBER (*Joseph-Louis*), publiciste allemand, né le 10 novembre 1762, à Thann, près de Fulda, mort le 16 février 1837. Devenu en 1786 professeur de droit à Erlangen, il fut nommé en 1804 référendaire particulier à Carlsruhe. Trois ans après il quitta cette ville pour aller occuper une chaire de droit a Heidelberg; mais il y revint en 1808, en qualité de conseiller d'État et de cabinet. En 1814 il se rendit à Vienne pour y suivre attentivement toutes les phases du célèbre congrès tenu alors dans cette ville, sur lequel il a laissé un ouvrage d'une haute importance. En 1817 son ami et protecteur le chancelier de Hardenberg l'engagea à accepter à Berlin un emploi supérieur au ministère des affaires étrangères. Dans les années suivantes, Kluber fut député par la cour de Prusse successivement à Francfort, à Saint-Pétersbourg et à Aix-la-Chapelle, pour y conduire diverses négociations. Mais en 1822 la publication de la seconde édition de son *Droit public de la Confédération germanique* le rendit suspect aux hommes de la réaction, qui firent même commencer contre lui, en 1823, après la mort de Hardenberg, une instruction judiciaire, l'accusant de menées démagogiques. Ces procédés iniques décidèrent Kluber à donner sa démission; il se retira à Francfort, où il vécut en simple particulier, occupé exclusivement de la rédaction de divers traités de droit public et de politique, qui jouissent à juste titre d'une grande réputation. On a de lui : *De Arimannia, commentarius juris feudalis longobardici*; Erlangen, 1785, in-4°; — *Versuch über die Geschichte der Gerichtslehen* (Essai sur l'Histoire des Fiefs de justice); Erlangen, 1785, in-8°; — *Kleine juristische Bibliothek, oder ausführliche Nachrichten von neuen juristischen Schriften* (Petite Bibliothèque de Droit, ou notices étendues sur les nouveaux ouvrages de droit); Erlangen, 1786-1794, 26 livraisons, en 7 vol. in-8°; — *De Jure nobilium feuda militaria constituendi*; Gœttingue, 1786, in-8°; — *De Pictura contumeliosa*; Erlangen, 1787, in-4°; — *De Nobilitate codicillari, argumentum juris germanici*; Erlangen, 1788, in-4°; — *Neueste Litteratur des deutschen Staatsrechts, als Fortsetzung und Ergänzung der Putterschen* (Nouvelle Bibliographie du Droit public allemand, continuant et complétant celle de Putter); Erlangen, 1791, in-8°; — *Isagoge in elementa Juris publici, quo utuntur nobiles immediati in imperio Romano-Germanico*; Erlangen, 1798, in-8°; — *Lehrbegriff der Referirkunst* (Manuel de l'Art de faire des Rapports); Stuttgard, 1808, in-8°; — *Staatsrecht des Rheinbundes* (Droit public de la Confédération du Rhin); Stuttgard, 1808, in-8°; — *Kryptographik, Lehrbuch der Geheimschreibekunst* (Cryptographie, ou manuel de l'art d'écrire en chiffres); Tubingue, 1809, in-8°; — *Acten des Wiener Congresses in den Jahren 1814 und 1815* (Actes du Congrès de Vienne pendant les années 1814 et 1815); Erlangen, 1815-1835, 9 vol. in-8°; — *Schlussacte des Wiener Congresses* (Acte final du

congrès de Vienne); Erlangen, 1816 et 1818, in-8°; une nouvelle édition, augmentée de plusieurs pièces importantes et d'une introduction historique, parut sous le titre de : *Quellen-Sammlung zu dem offentlichen Recht des teutschen Bundes* (Collection de Documents concernant le Droit public de la Confédération Germanique); Erlangen, 1830, in-8°; un volume supplémentaire parut en 1833, à Erlangen, in-8°; — *Staatsarchiv des deutschen Bundes* (Archives d'État de la Confédération Germanique); Erlangen, 1816-1818, 2 vol. in-8°; — *Œffentliches Recht des teutschen Bundes* (Droit public de la Confédération Germanique); Francfort, 1817, 1822 et 1831, in-8°; une nouvelle édition, contenant des adjonctions trouvées dans les papiers de l'auteur, fut donnée par Morstadt; Francfort, 1840, in-8°; — *Droit des Gens moderne de l'Europe;* Stuttgard, 1819, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par l'auteur, sous le titre de : *Europaisches Volkerrecht;* Stuttgard, 1821-1822, 2 vol. in-8°; — *Pragmatische Geschichte der nationalen und politischen Wiedergeburt Griechenlands* (Histoire de la Renaissance nationale et politique de la Grèce); Francfort, 1835; — *Das Münzwesen in Teutschland nach seinem jetzigen Zustande* (L'État actuel des Monnaies en Allemagne); Stuttgard, 1828, in-8°; — *Abhandlungen und Beobachtungen für Geschichtskunde, Staats und Rechtswissenschaften* (Mémoire et Observations sur des sujets d'histoire, de politique et de jurisprudence); Francfort, 1830-1834, 2 vol. in-8°. E. G.

Morstadt, *Klübers Leben* (en tête de la quatrième édition du *Œffentliches Recht des teutschen Bundes* de Klüber). - *Conv.-Lex.*

KLUGE (*Chrétien-Théophile*), orientaliste et théologien allemand, né à Wittemberg, le 6 août 1742, mort le 12 avril 1824. Il fut pasteur à Meissen, et publia : *De Elegantia Dictionis poeticæ in membris humanis effectuum loco positis;* Wittemberg, 1766-1767, in-4°; — *De Verbis Pauli ad Ebr.* : II, 2, ὁ δι' ἀγγέλων λαληθεὶς λόγος, etc., *ad legem sinaiticam, quam dicunt angelorum ministerio latam, male revocatis, adj. varia S. S. loca interpretandi tentamine;* Wittemberg, 1802. V—U.

Biographie Belge.

KLUGEL (*Georges-Simon*), mathématicien allemand, né à Hambourg, le 19 août 1739, mort le 4 août 1812. Il étudia à Gœttingue sous Kæstner. Après avoir, pendant deux ans, rédigé le *Magasin de Hanovre*, il fut nommé, en 1766, professeur de mathématiques à l'université de Helmstædt, et fut chargé, en 1787, d'une chaire de mathématiques et de physique à Halle. On a de lui : *Conatuum præcipuorum theoriam parallelarum demonstrandi Recensio;* Gœttingue, 1763, in-4°; — *Encyclopædie oder zusammenhängender Vortrag der gemeinnützigsten Kenntnisse* (Encyclopédie, ou exposé méthodique des Connaissances usuelles); Berlin, 1782-1784, 3 vol. in-8°; ibid., 1792-1794, 6 vol. in-8°; ibid., 1806, 6 vol. in-8°; un septième volume complémentaire fut publié par Stein; Berlin, 1816; — *Anfangsgründe der Astronomie* (Éléments d'Astronomie); Berlin, 1793, in-8°; la cinquième édition parut en 1819; — *Mathematisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Mathématiques); Leipzig, 1803-1808, 3 vol. in-8°, comprenant l'explication des notions relatives aux mathématiques pures; un quatrième volume fut ajouté par Mollweide, Leipzig, 1823; et le cinquième, que Grunert publia en 1831 dans la même ville, termina l'ouvrage; deux volumes de *Suppléments* y furent joints par Grunert; Leipzig, 1833-1836. Klugel a encore fait paraître plusieurs ouvrages élémentaires de mathématiques et d'histoire naturelle, ainsi que de nombreuses dissertations, dans le *Hannovrisches Magazin*, dans le *Astronomisches Jahrbuch* de Bode, dans les *Commentationes societatis Gœttingensis.* E. G.

Allgemeine Litteratur Zeitung (année 1812, n° 200). — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. IV, p. 181; t. X, 101; t. XI, p. 438 et t. XIV, p. 313. — Rottermund, *Supplement a Jæcher.*

KLUIT (*Adrien*), littérateur hollandais, né le 9 février 1735, à Dordrecht, mort le 12 janvier 1807, à Leyde. Après avoir terminé ses classes à Dordrecht, il commença à Utrecht l'étude de la médecine, qu'il abandonna pour se livrer à celle de la littérature ancienne sous la direction de Wesseling et de Saxius. Successivement précepteur et recteur dans les écoles dites latines de Rotterdam, de La Haye, d'Alkmaër et de Middlebourg, il obtint, en 1776, dans cette dernière ville, la chaire la plus enviée qu'il y eût en Hollande, celle de professeur d'éloquence. Il y recueillit un grand nombre de documents, soit dans les archives de Middlebourg, qu'il mit en ordre, soit dans les provinces voisines du Brabant et de la Flandre. Installé en 1778 à l'université de Leyde en qualité de professeur d'archéologie et d'histoire diplomatique, il manifesta, dans plusieurs écrits de circonstance, des opinions opposées aux théories en faveur sur la souveraineté des peuples et les droits de l'homme; il fut destitué en 1795; mais on lui laissa toute liberté de publier ses idées, et sa chaire lui fut rendue en 1802. Quatre ans plus tard, en 1806, on créa pour lui une chaire de statistique hollandaise à Leyde. Ce fut dans cette ville que, le 12 janvier 1807, sur le point d'atteindre sa soixante-douzième année, il fut victime de l'explosion d'un bateau chargé de poudre, amarré devant sa maison. On ne parvint à recueillir que quelques fragments de ses manuscrits et de faibles débris de sa bibliothèque. La diversité des ouvrages de Kluit prouve l'étendue de ses connaissances; ils concernent surtout la philologie, l'histoire et la diplomatie de la Hollande ainsi que la critique sacrée. Les principaux sont : *Vindiciæ articuli ὁ, ἡ, τὸ in Novo Testamento;* Utrecht,

1768-1769, 4 part. in-8°, travail qui a pour objet d'éclaircir un passage de l'Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 2; — *Vaticinium de Messia duce primarium, sive explicatio LXX hebdomadum Danielis*; Middlebourg, 1774, in-8°; — *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*; ibid., 1777-1784, 2 tom. en 4 parties in-4°; livre plein d'érudition et d'un grand intérêt pour la Hollande; — *Primæ Lineæ Collegii diplomatico-historico-politici, sistentes vetus jus publicum belgicum historice enarratum*; Leyde, 1780, in-8°; — *La Souveraineté des États de Hollande maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple* (en hollandais); ibid., 1785; — *Index Chronologicus, sive prodromus ad primas lineas historiæ fœderum Belgii fœderati*; ibid., 1789, in-8°; — *Historia Fœderum Belgii fœderati*; ibid., 1790-1791, 3 vol. in-8°; — *De Rechten van den Mensch in Frankryk geen gewaande Rechten in Nederland* (Les Droits de l'Homme en France et en Hollande); Amsterdam, 1793, in-8°; — *Iets over den laatsten Engelschen Oorlog met de Republik* (Coup d'œil sur la dernière guerre de l'Angleterre avec la Hollande); ibid., 1794, in-8°; — *Économie politique de la Hollande*; — *Historie der hollandsche Staatsregering tot aan het Jaar 1795* (Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795); Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8°, important travail, qui eût suffi pour assurer la réputation du professeur de Leyde. Il faut joindre à ces ouvrages de Kluit des traités élémentaires, des discours académiques, la réfutation d'un traité de Bent *Sur les antiquités hollandaises* et des mémoires dans divers recueils, entre autres dans celui de la Société Philologique de Leyde, dont il était un des principaux membres. P. L—y.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden.* — Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.* — Jöcher et Rotermund, *Allgem. Gelehrtes-Lexicon.*

KLUK (*Christophe*), naturaliste polonais, né à Ciechanowieç, en Podlaquie, en 1739, mort dans la même ville, en 1796. Il fit ses premières études chez les piaristes, à Varsovie, puis à Drohiczyn. En 1761 il entra dans les ordres, devint chapelain chez Ossolinski, staroste de Nur, enfin curé de Ciechanowieç, où il se livra à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique, à la géologie, et à la zoologie. On a de lui : *Des Plantes utiles, leur nature, leur usage*, etc.; Varsovie, 1777-1780, 3 vol. in-8°. La nouvelle édition, augmentée, en 4 volumes, fut publiée à Varsovie en 1823-1825, par le docteur Dziarkowski et le pharmacien Siennicki; — *Histoire naturelle des Animaux domestiques et sauvages, appliqués à l'usage du pays*; Varsovie, 1379-1780, 4 volumes in-8°; — *Botanique élémentaire, à l'usage des écoles nationales*; Varsovie, 1785, in-8°; — *Des minéraux en Pologne*; Varsovie, 1781, in-8°, 2 volumes; — *Dictionnaire des Plantes*; Varsovie, 1786-1788, 3 volumes in-8°. Il dessinait habilement ses planches; il composa un magnifique herbier, une collection précieuse de papillons et d'oiseaux. Une partie de ses ouvrages, qui traite des abeilles, a été traduite du polonais en langue lithuanienne, en 1825, par Cyprien-Joseph Niezabitowski, chanoine de Minsk. En récompense de tant de travaux utiles, Kluk fut honoré du titre de docteur en philosophie à l'académie de Vilna, de chanoine de Kruzswiça, de Brzesc, de Livonie, et doyen de Drohiczyn. Le roi Stanislas-Auguste lui décerna une grande médaille d'or. En 1856, la reconnaissance des Polonais lui érigea une statue en bronze dans sa ville natale. L. Chodzko.

Histoire Littéraire de Pologne, par Bentkowski. — *Œuvres* du naturaliste S. B. Jundzill. — *Dictionnaire des Polonais savants* par Chodynicki.

KLUPFEL (*Emmanuel-Christophe*), éditeur allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha, mort en 1776. Il était pasteur lorsqu'il accompagna le fils de Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, dans son voyage en Allemagne et en France. A Paris, il se lia avec Grimm, et connut J.-J. Rousseau. Celui-ci raconte une partie de plaisir où les trois amis ne se conduisirent pas d'une manière tout à fait édifiante. De retour à Gotha avec son élève, Klupfel fut nommé membre, puis vice-président du consistoire protestant du duché de Gotha. Rotberg, autre gouverneur des jeunes princes de Saxe-Gotha, ayant essayé en 1763 une imitation des *Étrennes mignonnes* françaises, sous le titre d'*Almanach nécessaire*, s'associa, l'année suivante, son collègue Klupfel. Celui-ci, sachant écrire en français, se chargea de la rédaction de ce petit livre, qui reçut alors le titre d'*Almanach de Gotha*, titre sous lequel il a continué à paraître jusqu'à ce jour. A son origine, il donnait la généalogie des familles souveraines, notamment de la maison de Saxe, des notices sur les curiosités de la nature et de l'art, sur l'histoire naturelle, sur la géographie, etc. En 1768 l'éditeur y joignit des gravures représentant des sujets mythologiques et allégoriques, puis des scènes dramatiques. A la mort de Klupfel, Rotberg reprit la rédaction de l'*Almanach de Gotha*. J. V.

J.-J. Rousseau, *Confessions*. — Ersch et Gruber *Allg. Encyklopædie*, article Almanach — *Almanach de Gotha*.

KLUYSKENS (*Jean-François*), médecin belge, né le 9 septembre 1771, à Alost, mort le 23 octobre 1843, à Gand. Il dirigea les hôpitaux de Bruxelles et fut professeur à l'université de Gand. On a de lui : *Traité sur la Vaccine*; — *Introduction à la Pratique des Accouchements*, trad. de l'anglais de Denman; Gand, 1802, 2 vol.: — *Annales de Littérature Médicale étrangère*; ibid., 1809 et ann. suiv.; — *Zoonomie, ou lois de la vie organique*; ibid., 4 vol. in-8°; trad. d'Érasme Darwyn, et enrichi d'observations et de notes; — *Matière Médicale pratique, contenant l'histoire des médicaments, leurs vertus, leurs compositions*

officinales, leur application aux diverses maladies; ibid., 1824-1826, 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur le choléra*; ibid., 1831. K.

Biographie médicale. — *Galerie historique des Contemporains* — *Dictionn. statistique de la Belgique.* — Quérard, *La France Littéraire.*

KLYN (*Henri-Herman*), poëte hollandais, né en 1773, à Amsterdam. Quoique son éducation n'eût pas été dirigée vers l'étude des arts libéraux, il s'appliqua avec ardeur aux belles-lettres, et principalement à la poésie, genre dans lequel il a reçu un favorable accueil. Pendant de longues années, il a exercé la profession de raffineur de sucre. On a de lui : *L'Astronomie*; Amsterdam, 1809, poëme didactique; — *Les Passions*; La Haye, 1812, poëme en six chants; — *Le Progrès*, poëme couronné par la Société des Sciences et Arts d'Amsterdam; — *Le vieux Barneveldt*, poëme; — et des discours en prose. Ses principales pièces de vers ont été réunies dans les *Recueils* de 1815-1819 (2 vol.), de 1822 et de 1830. Il est mort à Amst., le 24 févr. 1856.

Son frère, KLYN (*Bernard*), né en 1774, s'est également adonné à la poésie. Il a publié : *Gedichten* (Poésies); 1821; — *Eerstelingen der vryheid* (Poésies nationales); Utrecht, 1814, in-8°. Il est mort le 13 janvier 1829. K.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden.*

KMETH (*Daniel*), astronome hongrois, né le 15 janvier 1783, à Britcho-Bania ou Bries (comitat de Zoliom), mort le 20 juin 1825, à Kachovié. Après avoir terminé son noviciat au couvent des piaristes de sa ville natale, il y professa la grammaire pendant quatre ans, suivit ensuite à Waitzen les cours de philosophie, reçut à l'université de Pesth le diplôme de docteur, et se perfectionna à Neutra dans l'étude de la théologie. Mais son goût prononcé pour l'astronomie engagea ses supérieurs à l'envoyer à l'observatoire de Bude, où, entre autres travaux, il calcula les éléments des comètes nouvelles et dédoubla les étoiles multiples. A la suite d'un brillant examen public, il fut nommé en 1812 adjoint à Paschius, directeur de cet établissement; quelques années après, de graves dissentiments s'étant élevés entre eux, Kmeth donna sa démission, et alla professer les mathématiques pures et appliquées à l'académie de Kachovié (1823). On a de lui : *Observations astronomiques des Distances au zénith et des Ascensions droites des Étoiles fixes, du Soleil et des Planètes* (en allemand); Bude, 1821, in-8°; — *Astronomia popularis in eorum usum qui sine graviori calculo hac scientia delectantur*; ibid., 1823, in-8°; — des articles insérés dans le *Tudemanyos Gyujtemény* de Pesth, ainsi que dans la *Correspondance astronomique* du baron de Zach. K.

Zach, *Correspond. Astronomique.*

* **KMETY** (*Georges*), général hongrois, né en 1810, à Pokoragy, village du comté de Gömoror. Fils d'un pasteur protestant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il reçut une éducation libérale d'abord au collége d'Eperies, puis au lycée de Presbourg. Il venait d'obtenir au concours une bourse dans une université d'Allemagne; mais une erreur administrative, par suite de laquelle un jeune homme du même nom fut envoyé à sa place, lui inspira un si violent chagrin qu'il se rendit aussitôt à Vienne et s'enrôla dans l'armée. Son avancement fut rapide, car en 1848 il avait déjà une commission d'officier. De retour en Hongrie, il prit aux événements militaires une part brillante, et soutint de tous ses efforts le gouvernement révolutionnaire. Après la trahison de Gœrgey, il réussit à gagner la Turquie, se convertit à l'islamisme, et reçut le nom d'*Ismaïl* avec le titre de pacha. Attaché à l'armée d'Anatolie, il commanda une division à la grande bataille livrée devant Kars, et qui se termina par la déroute complète des Russes; l'action, une des plus sanglantes de cette guerre, dura sept heures et demie; l'ennemi laissa 3,000 hommes sur le terrain. P. L—Y.

The Defence of Kars; 1856. — *Men of the Time.*

KMITA (*Filon*), palatin de Smolensk, guerrier polonais, né vers 1510, mort en 1580. Il se distingua dans les expéditions de 1552, contre les Russes et les Tatars, près d'Ovsza, Czerniéchow, Starodub. A l'époque de la nouvelle invasion des Russes en Lithuanie, en 1564, il les combattit victorieusement, et en 1568 les défit près Smolensk. En 1578, il assista le roi Étienne Batory dans sa mémorable campagne de Moscovie.

KMITA (*Pierre*), homme d'État polonais, né en 1495, mort en 1551. Castellan de Lublin, de Woynicz, de Sandomir; maréchal de la cour, palatin de Sandomir, de Cracovie, grand-maréchal de la couronne de Pologne, staroste de Cracovie, de Spiz, il passa quelques années à la cour de l'empereur Maximilien. Rentré en Pologne, il fut chargé de plusieurs ambassades en Allemagne et en Hongrie. Il était bienfaisant pour les pauvres, fonda plusieurs églises, et protégea l'instruction publique. On lui a élevé un beau mausolée dans l'église cathédrale de Cracovie. L. CHODZKO.

Histoire des Règnes de Sigismond et d'Étienne Batory, par Albertrandy. — *Armorial polonais* de Niesiecki. — *Description de Cracovie*, par Ambr. Grabouski. — *Histoire de Turquie*, par L. Chodzko; Paris, 1856.

KNACKSTEDT (*Christophe-Élie-Henri*), médecin allemand, né le 12 décembre 1749, à Brunswick, mort le 27 mars 1799, à Saint-Pétersbourg. Ayant embrassé la profession de son père, qui était chirurgien, il se mit en apprentissage, suivant la coutume de ce temps, chez un praticien de sa ville natale; il compléta ses études à Brême, et vint recevoir son diplôme à Brunswick en 1776. Son but était de se consacrer à l'enseignement; mais, voyant qu'il ne pouvait obtenir la place de professeur, qu'il ambitionnait, il accepta, en 1786, la chaire d'ostéologie à Saint-Pétersbourg, où il continua de résider jusqu'à sa mort. En 1791 il fut chargé d'un cours de chi-

1768-1769, 4 part. in-8°, travail qui a pour objet d'éclaircir un passage de l'Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 2; — *Vaticinium de Messia duce primarium, sive explicatio LXX hebdomadum Danielis;* Middlebourg, 1774, in-8°; — *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ;* ibid., 1777-1784, 2 tom. en 4 parties in-4°; livre plein d'érudition et d'un grand intérêt pour la Hollande; — *Primæ Lineæ Collegii diplomatico-historico-politici, sistentes vetus jus publicum belgicum historice enarratum;* Leyde, 1780, in-8°; — *La Souveraineté des États de Hollande maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple* (en hollandais); ibid., 1785; — *Index Chronologicus, sive prodromus ad primas lineas historiæ fœderum Belgii fœderati;* ibid., 1789, in-8°; — *Historia Fœderum Belgii fœderati;* ibid., 1790-1791, 3 vol. in-8°; — *De Rechten van den Mensch in Frankryk geen gewaande Rechten in Nederland* (Les Droits de l'Homme en France et en Hollande); Amsterdam, 1793, in-8°; — *Iets over den laatsten Engelschen Oorlog met de Republik* (Coup d'œil sur la dernière guerre de l'Angleterre avec la Hollande); ibid., 1794, in-8°; — *Économie politique de la Hollande;* — *Historie der hollandsche Staatsregering tot aan het Jaar* 1795 (Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795); Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8°, important travail, qui eût suffi pour assurer la réputation du professeur de Leyde. Il faut joindre à ces ouvrages de Kluit des traités élémentaires, des discours académiques, la réfutation d'un traité de Bent *Sur les antiquités hollandaises* et des mémoires dans divers recueils, entre autres dans celui de la Société Philologique de Leyde, dont il était un des principaux membres. P. L—Y.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden.* — Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.* — Jöcher et Rotermund, *Allgem. Gelehrtes-Lexicon.*

KLUK (*Christophe*), naturaliste polonais, né à Ciechanowiec, en Podlaquie, en 1739, mort dans la même ville, en 1796. Il fit ses premières études chez les piaristes, à Varsovie, puis à Drohiczyn. En 1761 il entra dans les ordres, devint chapelain chez Ossolinski, staroste de Nur, enfin curé de Ciechanowiec, où il se livra à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique, à la géologie, et à la zoologie. On a de lui : *Des Plantes utiles, leur nature, leur usage,* etc.; Varsovie, 1777-1780, 3 vol. in-8°. La nouvelle édition, augmentée, en 4 volumes, fut publiée à Varsovie en 1823-1825, par le docteur Dziarkowski et le pharmacien Siennicki; — *Histoire naturelle des Animaux domestiques et sauvages, appliquée à l'usage du pays;* Varsovie, 1779-1780, 4 volumes in-8°; — *Botanique élémentaire, à l'usage des écoles nationales;* Varsovie, 1785, in-8°; — *Des minéraux en Pologne;* Varsovie, 1781, in-8°, 2 volumes; — *Dictionnaire des Plantes;* Varsovie, 1786-1788, 3 volumes in-8°. Il dessinait habilement ses planches; il composa un magnifique herbier, une collection précieuse de papillons et d'oiseaux. Une partie de ses ouvrages, qui traite des abeilles, a été traduite du polonais en langue lithuanienne, en 1823, par Cyprien-Joseph Niezabitowski, chanoine de Minsk. En récompense de tant de travaux utiles, Kluk fut honoré du titre de docteur en philosophie à l'académie de Vilna, de chanoine de Kruzswiça, de Brzesc, de Livonie, et doyen de Drohiczyn. Le roi Stanislas-Auguste lui décerna une grande médaille d'or. En 1856, la reconnaissance des Polonais lui érigea une statue en bronze dans sa ville natale. L. CHODZKO.

Histoire Littéraire de Pologne, par Bentkowski. — *Œuvres* du naturaliste S. B. Jundzill. — *Dictionnaire des Polonais savants* par Chodynicki.

KLUPFEL (*Emmanuel-Christophe*), éditeur allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha, mort en 1776. Il était pasteur lorsqu'il accompagna le fils de Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, dans son voyage en Allemagne et en France. A Paris, il se lia avec Grimm, et connut J.-J. Rousseau. Celui-ci raconte une partie de plaisir où les trois amis ne se conduisirent pas d'une manière tout à fait édifiante. De retour à Gotha avec son élève, Klupfel fut nommé membre, puis vice-président du consistoire protestant du duché de Gotha. Rotberg, autre gouverneur des jeunes princes de Saxe-Gotha, ayant essayé en 1763 une imitation des *Étrennes mignonnes* françaises, sous le titre d'*Almanach nécessaire,* s'associa, l'année suivante, son collègue Klupfel. Celui-ci, sachant écrire en français, se chargea de la rédaction de ce petit livre, qui reçut alors le titre d'*Almanach de Gotha,* titre sous lequel il a continué à paraître jusqu'à ce jour. A son origine, il donnait la généalogie des familles souveraines, notamment de la maison de Saxe, des notices sur les curiosités de la nature et de l'art, sur l'histoire naturelle, sur la géographie, etc. En 1768 l'éditeur y joignit des gravures représentant des sujets mythologiques et allégoriques, puis des scènes dramatiques. A la mort de Klupfel, Rotberg reprit la rédaction de l'*Almanach de Gotha.* J. V.

J.-J. Rousseau, *Confessions.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie,* article ALMANACH — *Almanach de Gotha.*

KLUYSKENS (*Jean-François*), médecin belge, né le 9 septembre 1771, à Alost, mort le 23 octobre 1843, à Gand. Il dirigea les hôpitaux de Bruxelles et fut professeur à l'université de Gand. On a de lui : *Traité sur la Vaccine;* — *Introduction à la Pratique des Accouchements,* trad. de l'anglais de Denman; Gand, 1802, 2 vol.; — *Annales de Littérature Médicale étrangère;* ibid., 1809 et ann. suiv.; — *Zoonomie, ou lois de la vie organique;* ibid., 4 vol. in-8°; trad. d'Érasme Darwyn, et enrichi d'observations et de notes; — *Matière Médicale pratique, contenant l'histoire des médicaments, leurs vertus, leurs compositions*

officinales, leur application aux diverses maladies; ibid., 1824-1826, 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur le choléra*; ibid., 1831. K.

Biographie médicale. — *Galerie historique des Contemporains* — *Dictionn. statistique de la Belgique*. — Quérard, *La France littéraire*.

KLYN (*Henri-Herman*), poëte hollandais, né en 1773, à Amsterdam. Quoique son éducation n'eût pas été dirigée vers l'étude des arts libéraux, il s'appliqua avec ardeur aux belles-lettres, et principalement à la poésie, genre dans lequel il a reçu un favorable accueil. Pendant de longues années, il a exercé la profession de raffineur de sucre. On a de lui : *L'Astronomie*; Amsterdam, 1809, poëme didactique; — *Les Passions*; La Haye, 1812, poëme en six chants; — *Le Progrès*, poëme couronné par la Société des Sciences et Arts d'Amsterdam; — *Le vieux Barneveldt*, poëme; — et des discours en prose. Ses principales pièces de vers ont été réunies dans les *Recueils* de 1815-1819 (2 vol.), de 1822 et de 1830. Il est mort à Amst., le 24 févr. 1856.

Son frère, KLYN (*Bernard*), né en 1774, s'est également adonné à la poésie. Il a publié : *Gedichten* (Poésies); 1821; — *Eerstelingen der vryheid* (Poésies nationales); Utrecht, 1814, in-8°. Il est mort le 13 janvier 1829. K.

Van der Aa, *Biogr. Woord. der Nederlanden*.

KMETH (*Daniel*), astronome hongrois, né le 15 janvier 1783, à Britcho-Bania ou Bries (comitat de Zoliom), mort le 20 juin 1825, à Kachovié. Après avoir terminé son noviciat au couvent des piaristes de sa ville natale, il y professa la grammaire pendant quatre ans, suivit ensuite à Waitzen les cours de philosophie, reçut à l'université de Pesth le diplôme de docteur, et se perfectionna à Neutra dans l'étude de la théologie. Mais son goût prononcé pour l'astronomie engagea ses supérieurs à l'envoyer à l'observatoire de Bude, où, entre autres travaux, il calcula les éléments des comètes nouvelles et dédoubla les étoiles multiples. A la suite d'un brillant examen public, il fut nommé en 1812 adjoint à Paschius, directeur de cet établissement; quelques années après, de graves dissentiments s'étant élevés entre eux, Kmeth donna sa démission, et alla professer les mathématiques pures et appliquées à l'académie de Kachovié (1823). On a de lui : *Observations astronomiques des Distances au zénith et des Ascensions droites des Etoiles fixes, du Soleil et des Planètes* (en allemand); Bude, 1821, in-8°; — *Astronomia popularis in eorum usum qui sine graviori calculo hac scientia delectantur*; ibid., 1823, in-8°; — des articles insérés dans le *Tudemanyos Gyujtemény* de Pesth, ainsi que dans la *Correspondance astronomique* du baron de Zach. K.

Zach, *Correspond. Astronomique*.

* **KMETY** (*Georges*), général hongrois, né en 1810, à Pokoragy, village du comté de Gömoror. Fils d'un pasteur protestant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il reçut une éducation libérale d'abord au collége d'Eperies, puis au lycée de Presbourg. Il venait d'obtenir au concours une bourse dans une université d'Allemagne; mais une erreur administrative, par suite de laquelle un jeune homme du même nom fut envoyé à sa place, lui inspira un si violent chagrin qu'il se rendit aussitôt à Vienne et s'enrôla dans l'armée. Son avancement fut rapide, car en 1848 il avait déjà une commission d'officier. De retour en Hongrie, il prit aux événements militaires une part brillante, et soutint de tous ses efforts le gouvernement révolutionnaire. Après la trahison de Gœrgey, il réussit à gagner la Turquie, se convertit à l'islamisme, et reçut le nom d'*Ismaïl* avec le titre de pacha. Attaché à l'armée d'Anatolie, il commanda une division à la grande bataille livrée devant Kars, et qui se termina par la déroute complète des Russes; l'action, une des plus sanglantes de cette guerre, dura sept heures et demie; l'ennemi laissa 3,000 hommes sur le terrain. P. L—Y.

The Defence of Kars; 1856. — *Men of the Time*.

KMITA (*Filon*), palatin de Smolensk, guerrier polonais, né vers 1510, mort en 1580. Il se distingua dans les expéditions de 1552, contre les Russes et les Tatars, près d'Ovsza, Czerniéchow, Starodub. A l'époque de la nouvelle invasion des Russes en Lithuanie, en 1564, il les combattit victorieusement, et en 1568 les défit près Smolensk. En 1578, il assista le roi Étienne Batory dans sa mémorable campagne de Moscovie.

KMITA (*Pierre*), homme d'État polonais, né en 1495, mort en 1551. Castellan de Lublin, de Woynicz, de Sandomir; maréchal de la cour, palatin de Sandomir, de Cracovie, grand-maréchal de la couronne de Pologne, staroste de Cracovie, de Spiz, il passa quelques années à la cour de l'empereur Maximilien. Rentré en Pologne, il fut chargé de plusieurs ambassades en Allemagne et en Hongrie. Il était bienfaisant pour les pauvres, fonda plusieurs églises, et protégea l'instruction publique. On lui a élevé un beau mausolée dans l'église cathédrale de Cracovie.

L. CHODZKO.

Histoire des Règnes de Sigismond et d'Étienne Batory, par Albertrandy. — *Armorial polonais* de Niesiecki. — *Description de Cracovie*, par Ambr. Grabowski. — *Histoire de Turquie*, par L. Chodzko; Paris, 1856.

KNACKSTEDT (*Christophe-Élie-Henri*), médecin allemand, né le 12 décembre 1749, à Brunswick, mort le 27 mars 1799, à Saint-Pétersbourg. Ayant embrassé la profession de son père, qui était chirurgien, il se mit en apprentissage, suivant la coutume de ce temps, chez un praticien de sa ville natale; il compléta ses études à Brême, et vint recevoir son diplôme à Brunswick en 1776. Son but était de se consacrer à l'enseignement; mais, voyant qu'il ne pouvait obtenir la place de professeur, qu'il ambitionnait, il accepta, en 1786, la chaire d'ostéologie à Saint-Pétersbourg, où il continua de résider jusqu'à sa mort. En 1791 il fut chargé d'un cours de chi-

rurgie et d'accouchement. On a de lui : *Osteologie oder Beschreibung der Knochen des menschlichen Kœrpers* (Ostéologie, ou description des os du corps humain); Brunswick, 1781, in-8°; — *Erklærung lateinischer Wœrter, welche zur Zergliederungslehre, Physiologie, Wundarzneywissenschaft und Geburtshuelfe gehœren* (Explication des mots latins usités dans l'art des accouchements, la chirurgie, etc.); Brunswick, 1784, 1788, in-8°; — *Teutsch-lateinischer Theil derjenigen Wœrter, welche in seiner Erklærung enthalten sind* (Vocabulaire des mots allemands); Brunswick, 1785, in-8°; — *Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum*; Brunswick, 1785, in-8°; — *Anatomische Beschreibung einer Missgeburt, welche ohne Gehirn und Hirnschædel lebendig gebohren worden* (Description anatomique d'un Phénomène né vivant sans crâne et sans cervelle); Saint-Pétersbourg, 1791, in-4°; — *Grundriss von den trockenen Knochen des menschlichen Kœrpers* (Manuel des Os desséchés du corps humain); Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°. K.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie Médicale*.

KNAEP (*Jean*), en latin *Servilius*, polygraphe belge, né à Weert (principauté de Liége), vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il passa une partie de sa vie à Anvers, et y professa de 1536 à 1545, soutenu par les libéralités de Ladislas van Ursene, grand protecteur des gens de lettres. Sa devise était : *Sapit qui sorti sapit*. On a de lui : *Explanationes in Bucolica sacra Cornelii Graphæi*; Anvers, 1536, in-12; — *Lexicon Græco-Latinum, post Walderi, et cætera omnia in hunc usque diem ubivis gentium edita, ut castigatissimum, ita et recens non contemnenda vocum accessione adjecta, longe copiosissimum omniumque novissime excusum*; Anvers, sans date (1539), gr. in-8° de 1251 pag.; suivant une note du bibliophile van Hulthem sur l'exemplaire de la bibliothèque royale de Bruxelles, c'est le premier lexique grec imprimé dans les Pays-Bas; — *De mirandis Antiquorum Operibus, opibus, et veteris ævi rebus, pace belloque magnifice gestis, Libri tres*; Anvers, 1541 et 1569, in-12; Lubeck, 1600, in-4°. L'auteur, dans le livre Ier, traite des pyramides d'Égypte, des obélisques, des ponts construits par les anciens, des rivières qu'ils ont détournées, des bains et des aqueducs de Rome, des digues et des forteresses les plus remarquables de l'antiquité; dans le IIe, des libéralités de divers princes, des trésors amassés par quelques-uns d'entre eux et de l'opulence de certains particuliers; dans le IIIe, des armées, des triomphes et autres faits de guerre remarquables. « Tout cela, dit Paquot, est traité assez légèrement, et d'un style un peu pédantesque. » — *Gratulatio Ladislao Ursulo, consuli electo*; Anvers, 1542, in-12; — *Geldro-gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam, duce Martino Rosheymio*; Anvers, 1542, in-12; Augsbourg, 1544, in-12; inséré dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Marq. Freher, Hanovre, 1611, in-fol.; et dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Struve; Strasbourg, 1717, in-fol.; cette dernière relation est suivie d'une élégie : *Geldro-gallorum grassatio in Lovanienses, per Martinum a Roshem, ab eximiæ spei adulescentulo Flandro posteritati prodita*; — *Oratio gratulatoria Carolo V ex Hispania in Brabantiam reduci*, S. P. Q. *Antverpiensis nomine*; Anvers, 1545, in-12; — *Dictionarium Triglotton, hoc est tribus linguis, latina, græca et ea qua hæc inferior Germania utitur, constans : non tantum eas voces omnes quas latina agnoscit resp., sed præcipuas quasque ab autoribus usurpatas phrases, vernaculo sermone expressas, continens*, etc.; Anvers, 1545, in-12; avec additions, Amsterdam, 1600, in-12. L'auteur a suivi dans ce dictionnaire l'ordre imaginé par Petrus Dasypodius, qui consiste à mettre les mots composés sous les simples et les dérivés sous les primitifs. L'ordre alphabétique a prévalu sur cette méthode. L—z—e.

Sweert, *Bibliotheca Belgica*, p. 469-470. — Valère André. *Bibliotheca Belgica*, p. 462. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 301-304.

KNAPP (*Samuel-Lorenzo*), littérateur américain, né en 1784, à Newburyport, mort le 8 juillet 1838 à Hopkinton (Massachusetts). Après avoir pris ses grades à Dartmouth, il étudia le droit et pratiqua le barreau avec succès. Durant la guerre de 1812, il fut chargé, à la tête d'un régiment de la milice, de surveiller les côtes de l'Océan. En 1828, après avoir fondé divers journaux, entre autres le *National Review*, il s'établit à New-York, où, selon l'habitude de ses compatriotes, il s'occupa en même temps de littérature et d'affaires. Il s'est principalement livré à des recherches biographiques sur les célébrités de tous genres de son pays. On a de lui : *Extracts from a Journal of Travels in North America, by Ali-bey*; Boston, 1818, in-18 : tableau de mœurs et critique littéraire; — *Biographical Sketches of eminent Lawyers and statesmen and men of letters*; 1821; — *Genius of Free-Masonry*; 1828; — *Lectures on American Literature, with remarks on some passages of American History*; New-York, 1829; — *Sketches of public Characters, drawn from the living and the dead, with notices of other matters, by Ignatius-Loyola Robertson*; ibid., 1830, in-12 : série de lettres sur les principaux hommes politiques, écrivains et artistes des États-Unis; — *The Bachelor, and other tales*; 1836; — *Advice in the Pursuits of Literature, containing historical, biographical and critical remarks*; New-York, 1832, in-12; — *American Biography, or original biographical sketches*

of distinguished Americans; 1833, 1 vol., réimpr. en 1850, dans le *Treasury of Knowledge*; — *Female Biography, containing notices of distinguished women of different ages and nations*; Philadelphie, 1843, in-12; — des *Vies* détachées d'André Jackson et de Daniel Webster. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 2e édit. — Duyckinck, *Cyclop. of Amer. Literat.*

KNAPP (*Georges-Christian*), théologien allemand, né à Halle, le 17 septembre 1753, mort dans la même ville, le 14 octobre 1825. Il fit ses études classiques à la maison des orphelins de Halle, dont son père était directeur, et sa théologie à l'université de cette ville et à celle de Gœttingue, où il passa un semestre en 1774. Il fut nommé professeur extraordinaire de théologie à l'université de Halle en 1777, et professeur ordinaire en 1782. Il remplit ces fonctions pendant un demi-siècle. Versé dans la critique et dans l'exégèse des livres saints, Knapp professait un supernaturalisme modéré, et cherchait à mettre la révélation en harmonie avec les exigences de la raison. On a de lui : *Die Psalmen übersetzt und mit Anmerkungen* (Traduction des Psaumes avec des remarques); Halle 1778, in-8°; deux autres édit.; — *Novum Testamentum græc. recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G. Ch. Knapp*; Halle, 1797, in-4°; quatre autres édit., dont la dernière est de 1829, 2 vol. in-8°; — *Scripta varii argumenti maxim. partem exegetica atque historica*; Halle, 1805, 2 vol. in-8°; seconde édit., 1823, 2 vol. in-8°; — *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Halensi*; Halle, 1817, in-4°; seconde édit., 1824, in-8°, avec un portrait de Juste Jona et un fac-simile : excellente notice biographique; elle a été insérée dans la 2e édit. du précédent ouvrage; — *Vorlesungen über die christliche Glaubenslehre* (Leçons sur la Dogmatique chrétienne); Halle, 1827, 2 vol. in-8° : publié, après la mort de l'auteur, par les soins de K. Thilo; — *Leben und Charactere einiger gelehrten und frommen Männer des vorigen Jahrhund* (Vies et Caractères de quelques Hommes savants et pieux du dernier siècle); Halle, 1829, in-8° : publié par A. H. Niemeyer. Knapp dirigea, après la mort de G.-A. Francke, la publication des *Berichte Königl. danischen Missionarien* (Annales des Missions danoises); Halle, 1765-1769, 9 vol. in-4°. M. N.

Conv.-Lex.

KNAPP (*Albert*), poëte allemand, né en 1798, en Wurtemberg. Il étudia la théologie, exerça pendant quelque temps le ministère ecclésiastique à Kirchheim, et devint plus tard pasteur d'une des paroisses de Stuttgard, où il demeure encore aujourd'hui. Ses cantiques passent pour les meilleurs que l'Allemagne contemporaine ait produits. On a de lui : *Christliche Gedichte* (Poésies chrétiennes); Stuttgard, 1829, 2 vol.; 3e édition, Bâle, 1843; — *Neuere Gedichte* (Poésies nouvelles); Stuttgard, 1834; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1843; — *Evangelischer Liederschatz für Kirche und Haus* (Recueil de Cantiques pour l'Église et la maison); Stuttgard et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850. C'est un recueil précieux de cantiques de toutes les époques chrétiennes; — *Christenlieder* (Cantiques chrétiens); Stuttgard, 1841, formant le complément de l'ouvrage précédent, etc. Depuis 1833 M. Knapp publie annuellement une revue religieuse intitulée : *Christoterpe* (Heidelberg, 1833 et suiv.). R. L.

Conv.-Lex.

KNAPSKI. *Voy.* CNAPIUS.

KNAPTON (*Georges*), peintre anglais, né en 1698, à Londres, mort en 1788. Fils d'un libraire, il fut dès son jeune âge placé sous la direction de Jonathan Richardson, et s'appliqua surtout à la peinture de portraits. En 1740 il visita l'Italie, où il réunit les matériaux d'un ouvrage intéressant sur les découvertes d'Herculanum, et publia ensuite, en société avec le graveur Pond, une série d'estampes d'après les principaux maîtres. Vers la fin de sa vie, il obtint l'emploi de gardien des tableaux du roi. P. L—Y.

Rose, *New Biograph. Dictionary*.

KNAUSS (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né à Waiblingen, le 13 janvier 1709, mort à Hirschau, le 12 janvier 1796. Il étudia à Tubingue la théologie, devint en 1744 prédicateur à Stuttgard, et se fixa en 1772 à Hirschau en qualité de conseiller et de doyen du chapitre ecclésiastique. On a de lui : *Geographia generalis, seu descriptio globi terraquei*; Tubingue, 1739, in-8°; — *Das natuerliche Feodalrecht, etc.* (Le Droit Féodal naturel, ou preuve que le droit féodal est le droit universel et émane des principes du droit naturel); Stuttgard, 1756, in-8°; — *Compendium Logicæ, metaphysicæ, philosophiæ Moralis*; Stuttgard, 1758, in-8°, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lex.*, VII, p. 109. — *Acta Historico-ecclesiastica*; Leipzig, Weimar, 1734-1758. — *Allgemeiner Literarischer Anzeiger*; Leipzig, 1796-1801.

KNAUSS (*Frédéric* DE), mécanicien allemand, né à Stuttgard, en 1724, mort en août 1789. Il montra dès sa jeunesse un goût particulier pour la statique et la dynamique. Il voyagea en France et en Hollande. Bien accueilli du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas catholiques, il entra au service de ce prince, après avoir abjuré à Bruxelles la religion protestante. En 1757, l'empereur François Ier et l'impératrice Marie-Thérèse l'appelèrent à Vienne, et l'attachèrent au cabinet impérial de physique et de mécanique. Il fit pour ce musée plusieurs pièces de mécanique très-curieuses, parmi lesquelles on remarque particulièrement un automate qui transcrit tout ce que l'on place devant lui et une montre d'un méca-

nisme extrêmement compliqué. On voit ces pièces encore aujourd'hui à la *Kunstkammer* (Chambre d'art) de Vienne. Le successeur de Marie-Thérèse nomma Knauss directeur du cabinet impérial de physique et de mécanique. On lui doit : *Selbstschreibende Wundermaschine, etc.* (Automate écrivain); Vienne, 1780, ouvrage qui contient la description de ses pièces de mécanique les plus remarquables, et à la suite duquel se trouve un recueil de problèmes. Ce livre, fort rare, n'a pas été mis en vente, et l'auteur n'en distribuait que parcimonieusement des exemplaires. R. L.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher. — Meusel, *Teutsches Künstler-Lexikon.*

* **KNAUSS** (*Louis*), peintre allemand, né à Wiesbaden (duché de Nassau), en 1829. Élève de l'école de Dusseldorf, il s'est fait connaître par ses tableaux de genre, tels que : l'*Incendie*, — une *Orgie de village*, — *Le Convoi funèbre*, — *Les Bohémiens dans la forêt*, etc., qui lui ont valu des distinctions honorifiques. A la grande exposition universelle de Paris de 1855, il obtint la médaille de première classe. R. L.

Docum. partic.

KNAUT (*Christophe*), botaniste allemand, né à Halle, en 1638, mort dans cette même ville, en 1694. Médecin à Halle, il consacra ses loisirs à l'étude de la botanique, créa un système composé de dix-sept classes, et qui est établi principalement sur des considérations fournies par Ray et Morison. Comme tous les botanistes de son époque, il sépara les arbres des arbrisseaux et des plantes herbacées. On lui doit : *Enumeratio Plantarum circa Halam sponte provenientium*; Leipzig, 1687, in-8°. Dr L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Chrétien*), botaniste allemand, né à Halle, en 1654, mort dans cette même ville, le 11 avril 1716. Médecin du prince d'Anhalt-Kœthen et bibliothécaire de la ville de Halle, il publia plusieurs opuscules sur les antiquités historiques et géographiques du pays d'Anhalt et un ouvrage de botanique, intitulé : *Methodus Plantarum genuina, qua differentiæ genericæ, tam summæ quam subalternæ, ordine, digeruntur*; Halle, 1705, in-4°; Leipzig et Halle, 1716, in-8° : dans lequel l'auteur modifia la méthode imaginée par Rivinus, pour classer les plantes. Dr L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Jean-Chrétien*), philologue allemand, né à Meissen, le 14 janvier 1662, mort à Dresde, le 31 octobre 1732. Professeur à l'école de la Croix (*Kreuzschule*) de Dresde, il a publié, entre autres : *Pythagoræ Carmen aureum, græce et latine et versione Viti Averbachii cum analysi critiqua et ethica, imitationibus græco-latinis et indice genuino*; Strasbourg, 1720, in-8°; — *Analecta Styli, exemplis illustrata*; Dresde, 1725; — *Chrestomathia Terentiana*; Leipzig, 1695; — *Biblia in versibus*; Leipzig, 1708; — *Chiragogus Grammatices, sive grammatica prat[...] regulis perspicuis, exemplisq[...] trata*; Dresde, 1722, etc.

Sax, *Onomast. Litterar.*, P. VI, p. [...] gem. *Gelehrt-Lexik.* — Rotermund, [...]cher.

KNAUTH (*Jean-Conrad*), [...] mand, né vers 1670, à Dippol[...] en 1736. Historiographe de l'éle[...] publia un grand nombre d'ouv[...] les plus importants : *Ballenstæ[...] tæten* (Antiquités de Ballensta[...] vrage confisqué par le prince d'[...] *dromus Misniæ illustrandæ*, [...] — *Augustæ Beichlingiorum* [...] 1702 et 1717; — *Beschreibun[...] chsens, mit Anmerkungen e[...]* cription de l'ancienne Saxe, a[...] ibid., 1727, in-4°, etc., etc.

Rotermund, *Supplément* à Jöche[...] *licon Litterar.*

KNAUTH (*Chrétien*), histo[...] logue allemand, né à Gœrlitz, [...] 1706, mort à Friedersdorf, le 7 [...] fit ses études à Leipzig, et exe[...] longue suite d'années le ministè[...] à Gœrlitz et à Friedersdorf. Se[...] vaux témoignent d'une éruditio[...] a de lui : *Annales Typographic[...] rioris*; Leipzig, 1740; — *His[...] sicht der verschiedenen Ve[...] Ober Lausitz* (Aperçu histori[...] Constitutions de la haute Lu[...] 1776, in-4°; — *Das Vehmgeric[...] Lausitz* (Du Tribunal Wehmi[...] Lusace); Leipzig, 1765; — [...] *Gehlerorum gentis*; ibid., 17[...] *binet der Ober-Lausitz* (Cabi[...] de la Lusace supérieure); Go[...] *Singularia historico-littera[...]* Budissin, 1736-1743, 28 vol.; — sur la ville et les antiquités de [...] sieurs travaux généalogiques [...] nobles de *Gehler* (1775); — *G[...]* — *Meirich* (1750); — *Nosti[...] Kober* (1776), etc., etc. Meusel, volume de son *Lexicon*, donne [...] écrits de Knauth. Il en compte pl[...] rapport à l'histoire, à la littér[...] toire ecclésiastique.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher. -

KNEBEL (*Charles-Louis* [...] allemand, né le 30 novembre [...] stein, en Franconie, mort le 23 [...] l'âge de vingt ans il entra dan[...] prince héréditaire de Prusse, et [...] ler, Gleim, Mendelsohn. En 17[...] Weimar, pour servir de préce[...] Constantin, qu'il accompagna à [...] une pension viagère après la m[...] Son goût pour la minéralogie l'e[...] s'établir à Ilmenau, petite ville [...] On a de lui : *Sammlung kl[...]*

(Recueil de petits Poëmes); Leipzig, 1815, in-4°; — *Distichen*; Iéna, 1827; — *Litterarischer Nachlass* (Œuvres littéraires); Leipzig, 1835-1840, 3 vol., in-8°, publié par Varnhagen von Ense et Théodore Mundt. Knebel a donné d'excellentes traductions allemandes des *Élégies* de Properce; Leipzig, 1798, et du *De Rerum Natura* de Lucrèce; Leipzig, 1821 et 1831, 2 vol. Guhraner a publié à Leipzig, en 1851 : *Briefwechsel Knebels mit Gœthe* (Correspondance de Knebel avec Gœthe), 2 vol., in-8°; enfin, Düntzer a fait paraître : *Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette* (Correspondance de Knebel avec sa sœur Henriette); Iéna, 1858, in-8°: les lettres contenues dans ses deux recueils abondent en détails intéressants sur le développement de la plus belle période de la littérature allemande. E. G.

Th. Mundt, *Knebels Leben* (en tête du *Litterarischer Nachlass* de Knebel). — *Conversations-Lexikon*.

KNEBEL (*Charles-Henri* DE), littérateur allemand, né à Schwabach, le 19 décembre 1748, mort dans cette même ville, le 23 novembre 1799. Il était chanoine de sa ville natale, et publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits en français, tels que : *Debernsdorf, château de plaisance de S. A. S. Monseigneur le margrave de Brandenbourg*; Anspach, 1761, in-fol.; — *Ode à M. le surintendant général J. C. de Knebel, sur son jubilé sacerdotal*; Schwabach, 1775, in-4°; — *L'Apothéose, ode d'un Allemand*; Vienne, 1781, in-4°; — *Aux Mânes de Frédéric le Grand*; 1787, in-4°. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon*, VIII, p. 120.

KNEBEL (*Emmanuel-Théophile*), médecin allemand, né à Gœrlitz, le 27 janvier 1772, mort dans cette même ville, le 30 janvier 1809. Il étudia la médecine à Iéna, Leipzig et Dresde, et exerça l'art de guérir à Wittemberg et à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer chronologischen Uebersicht der Literaergeschichte der Arzneywissenschaft, zur Befœrderung und Erleichterung des Studiums derselben* (Essai d'un Aperçu chronologique de l'Histoire littéraire de la Médecine, etc.); Breslau, 1798, in-8°; — *Materialien zur theoretischen und praktischen Heilkunde* (Matériaux pour servir à l'Étude de la Médecine théorique et pratique); Breslau, 1799-1800, in-8°; — *Allgemeine Grundsaetze ueber die Entstehung, Beschaffenheit und Behandlung der Krankheiten* (Principes généraux sur l'Origine, l'État et le Traitement des Maladies); Breslau, 1800, in-8°; — *Grundlage zu einem vollstaendigen Handbuche der Literatur fuer die gesammte Staatsarzneykunde, bis zu Ende der 18ten Jahrh* (Éléments d'un Manuel complet d'Histoire littéraire de la Médecine légale jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Breslau, 1806, in-8°, etc. Dr L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Biographie Médicale*.

KNECHT (*Justin-Henri*), musicien allemand, né à Biberach, le 30 septembre 1752, mort le 11 décembre 1817. Il fut directeur de musique à Biberach. Il avait la réputation d'un des grands musiciens de son temps : c'était un homme laborieux, un ami sincère et dévoué de son art. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau musical de la Nature, grande symphonie à quinze parties*; Leipzig, 1784; — *Les 15e, 16e, 25e et 26e couplets de l'Oberon de Wieland, mis en entier en musique pour piano*; ibid., 1785; — *Nouvelle Collection complète de Préludes, Ritournelles, Fantaisies, Versets et Fugues*; Spire, Darmstadt et Munich, 1791-1800, huit cahiers; 2e édition, Munich; — Grand *Te Deum* à deux chœurs et orchestre complet; — *Erklaerung einiger missverstandener Grundsætze aus der Vogler'schen Theorie* (Explication de quelques Principes de la théorie de Vogler qui ont été mal compris); Ulm, 1785; — *Gemeinnützliches Elementarwerk der Harmonie und des Generalbasses* (Traité élémentaire de l'Harmonie et de la Basse continue), 1re partie; Augsbourg, 1792; 2e partie, Stuttgard, 1793; 3e et 4e partie; ibid., 1794-1798; — *Alphabetisches Wœrterbuch der vornehmsten und interessantesten Artikel aus der musikalischen Theorie* (Vocabulaire alphabétique des principaux et des plus intéressants Articles de la Théorie Musicale); Ulm, 1795; — *Vollstændige Orgelschule* (École complète d'Orgue); Leipzig, 1795-1798, 3 parties. J.-P.-E. Martini, surintendant de la musique de Louis XVIII, s'est emparé du travail de Knecht, et l'a publié, sans en nommer l'auteur, sous le titre : *École d'Orgue, divisée en trois parties*; — *Theoretisch-praktische Generalbass-Schule*, etc. (Méthode théorique et pratique de la Basse continue); Fribourg, sans date, etc., etc. R. L.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KNELLER (*Godefroi*), peintre allemand, né en 1648, à Lubeck, mort en octobre 1723, à Londres. Après avoir appris les premiers principes de la peinture dans les ateliers de Rembrandt et de Ferdinand Bol, il se rendit en Italie pour y copier les tableaux des maîtres, séjourna d'abord à Rome, puis à Venise. Pendant quelque temps il s'adonna à l'histoire; mais ayant eu, dans cette dernière ville, l'occasion de faire les portraits du cardinal Bessadonna, du poëte Carrera et d'autres personnages marquants, il cultiva exclusivement ce genre, qui lui valut une réputation considérable. De retour en Allemagne, il s'arrêta à Munich et à Hambourg, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement. En 1675, il se rendit à Londres; introduit à la cour par le duc de Monmouth, il devint rapidement le peintre à la mode, et reçut de nombreuses marques publiques d'honneur. Nommé, après la mort de sir Pierre Lely, peintre en titre de Charles II, il conserva cet office sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III, de la reine Anne et de Georges Ier.

rurgie et d'accouchement. On a de lui : *Osteologie oder Beschreibung der Knochen des menschlichen Kœrpers* (Ostéologie, ou description des os du corps humain); Brunswick, 1781, in-8°; — *Erklærung lateinischer Wœrter, welche zur Zergliederungslehre, Physiologie, Wundarzneywissenschaft und Geburtshuelfe gehœren* (Explication des mots latins usités dans l'art des accouchements, la chirurgie, etc.); Brunswick, 1784, 1788, in-8°; — *Teutsch-lateinischer Theil derjenigen Wœrter, welche in seiner Erklærung enthalten sind* (Vocabulaire des mots allemands); Brunswick, 1785, in-8°; — *Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum*; Brunswick, 1785, in-8°; — *Anatomische Beschreibung einer Missgeburt, welche ohne Gehirn und Hirnschædel lebendig gebohren worden* (Description anatomique d'un Phénomène né vivant sans crâne et sans cervelle); Saint-Pétersbourg, 1791, in-4°; — *Grundriss von den trockenen Knochen des menschlichen Kœrpers* (Manuel des Os desséchés du corps humain); Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°. K.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie Médicale*.

KNAEP (*Jean*), en latin *Servilius*, polygraphe belge, né à Weert (principauté de Liége), vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il passa une partie de sa vie à Anvers, et y professa de 1530 à 1545, soutenu par les libéralités de Ladislas van Ursene, grand protecteur des gens de lettres. Sa devise était : *Sapit qui sorti sapit*. On a de lui : *Explanationes in* Bucolica sacra *Cornelii Graphæi*; Anvers, 1536, in-12; — *Lexicon Græco-Latinum, post Walderi, et cætera omnia in hunc usque diem ubivis gentium edita, ut castigatissimum, ita et recens non contemnenda vocum accessione adjecta, longe copiosissimum omniumque novissime excusum*; Anvers, sans date (1539), gr. in-8° de 1251 pag.; suivant une note du bibliophile van Hulthem sur l'exemplaire de la bibliothèque royale de Bruxelles, c'est le premier lexique grec imprimé dans les Pays-Bas; — *De mirandis Antiquorum Operibus, opibus, et veteris ævi rebus, pace belloque magnifice gestis, Libri tres*; Anvers, 1541 et 1569, in-12; Lubeck, 1600, in-4°. L'auteur, dans le livre Ier, traite des pyramides d'Égypte, des obélisques, des ponts construits par les anciens, des rivières qu'ils ont détournées, des bains et des aqueducs de Rome, des digues et des forteresses les plus remarquables de l'antiquité; dans le IIe, des libéralités de divers princes, des trésors amassés par quelques-uns d'entre eux et de l'opulence de certains particuliers; dans le IIIe, des armées, des triomphes et autres faits de guerre remarquables. « Tout cela, dit Paquot, est traité assez légèrement, et d'un style un peu pédantesque. » — *Gratulatio Ladislao Ursulo, consuli electo*; Anvers, 1542, in-12; — *Geldro-gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam, duce Martino Rosheymio*; Anvers, 1542, in-12; Augsbourg, 1544, in-12; inséré dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Marq. Freher, Hanovre, 1611, in-fol.; et dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Struve; Strasbourg, 1717, in-fol.; cette dernière relation est suivie d'une élégie : *Geldro-gallorum grassatio in Lovanienses, per Martinum a Roshem, ab eximiæ spei adulescentulo Flandro posteritati prodita*; — *Oratio gratulatoria Carolo V ex Hispania in Brabantiam reduci, S. P. Q. Antverpiensis nomine*; Anvers, 1545, in-12; — *Dictionarium Triglotton, hoc est tribus linguis, latina, græca et ea qua hæc inferior Germania utitur, constans : non tantum eas voces omnes quas latina agnoscit resp., sed præcipuas quasque ab autoribus usurpatas phrases, vernaculo sermone expressas, continens*, etc.; Anvers, 1545, in-12; avec additions, Amsterdam, 1600, in-12. L'auteur a suivi dans ce dictionnaire l'ordre imaginé par Petrus Dasypodius, qui consiste à mettre les mots composés sous les simples et les dérivés sous les primitifs. L'ordre alphabétique a prévalu sur cette méthode. L—z—E.

Sweert, *Bibliotheca Belgica*, p. 469-470. — Valere André, *Bibliotheca Belgica*, p. 462. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 301-[illegible].

KNAPP (*Samuel-Lorenzo*), littérateur américain, né en 1784, à Newburyport, mort le 8 juillet 1838 à Hopkinton (Massachusetts). Après avoir pris ses grades à Dartmouth, il étudia le droit et pratiqua le barreau avec succès. Durant la guerre de 1812, il fut chargé, à la tête d'un régiment de la milice, de surveiller les côtes de l'Océan. En 1828, après avoir fondé divers journaux, entre autres le *National Review*, il s'établit à New-York, ou, selon l'habitude de ses compatriotes, il s'occupa en même temps de littérature et d'affaires. Il s'est principalement livré à des recherches biographiques sur les célébrités de tous genres de son pays. On a de lui : *Extracts from a Journal of Travels in North America, by Ali-bey*; Boston, 1818, in-18 : tableau de mœurs et critique littéraire; — *Biographical Sketches of eminent Lawyers and statesmen and men of letters*; 1821; — *Genius of Free-Masonry*; 1828; — *Lectures on American Literature, with remarks on some passages of American History*; New-York, 1829; — *Sketches of public Characters, drawn from the living and the dead, with notices of other matters, by Ignatius-Loyola Robertson*; ibid., 1830, in-12 : série de lettres sur les principaux hommes politiques, écrivains et artistes des États-Unis; — *The Bachelor, and other tales*; 1836; — *Advice in the Pursuits of Literature, containing historical, biographical and critical remarks*; New-York, 1832, in-12; — *American Biography, or original biographical sketches*

of distinguished Americans; 1833, 1 vol., réimpr. en 1850, dans le *Treasury of Knowledge*; — *Female Biography, containing notices of distinguished women of different ages and nations*; Philadelphie, 1843, in-12; — des *Vies* détachées d'André Jackson et de Daniel Webster. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 2e édit. — Duyckinck, *Cyclop. of Amer. Literat.*

KNAPP (*Georges-Christian*), théologien allemand, né à Halle, le 17 septembre 1753, mort dans la même ville, le 14 octobre 1825. Il fit ses études classiques à la maison des orphelins de Halle, dont son père était directeur, et sa théologie à l'université de cette ville et à celle de Gœttingue, où il passa un semestre en 1774. Il fut nommé professeur extraordinaire de théologie à l'université de Halle en 1777, et professeur ordinaire en 1782. Il remplit ces fonctions pendant un demi-siècle. Versé dans la critique et dans l'exégèse des livres saints, Knapp professait un supernaturalisme modéré, et cherchait à mettre la révélation en harmonie avec les exigences de la raison. On a de lui : *Die Psalmen übersetzt und mit Anmerkungen* (Traduction des Psaumes avec des remarques); Halle 1778, in-8°; deux autres édit.; — *Novum Testamentum græc. recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G. Ch. Knapp*; Halle, 1797, in-4°; quatre autres édit., dont la dernière est de 1829, 2 vol. in-8°; — *Scripta varii argumenti maxim. partem exegetica atque historica*; Halle, 1805, 2 vol. in-8°; seconde édit., 1823, 2 vol. in-8°; — *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Halensi*; Halle, 1817, in-4°; seconde édit., 1824, in-8°, avec un portrait de Juste Jona et un fac-simile: excellente notice biographique; elle a été insérée dans la 2e édit. du précédent ouvrage; — *Vorlesungen über die christliche Glaubenslehre* (Leçons sur la Dogmatique chrétienne); Halle, 1827, 2 vol. in-8° : publié, après la mort de l'auteur, par les soins de K. Thilo; — *Leben und Charactere einiger gelehrten und frommen Männer des vorigen Jahrhund* (Vies et Caractères de quelques Hommes savants et pieux du dernier siècle); Halle, 1829, in-8°: publié par A. H. Niemeyer. Knapp dirigea, après la mort de G.-A. Francke, la publication des *Berichte Königl. dänischen Missionarien* (Annales des Missions danoises); Halle, 1765-1769, 9 vol. in-4°. M. N.

Conv.-Lex.

* **KNAPP** (*Albert*), poëte allemand, né en 1798, en Wurtemberg. Il étudia la théologie, exerça pendant quelque temps le ministère ecclésiastique à Kirchheim, et devint plus tard pasteur d'une des paroisses de Stuttgard, où il demeure encore aujourd'hui. Ses cantiques passent pour les meilleurs que l'Allemagne contemporaine ait produits. On a de lui : *Christliche Gedichte* (Poésies chrétiennes); Stuttgard, 1829, 2 vol.; 3e édition, Bâle, 1843; — *Neuere Gedichte* (Poésies nouvelles); Stuttgard, 1834; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1843; — *Evangelischer Liederschatz für Kirche und Haus* (Recueil de Cantiques pour l'Église et la maison); Stuttgard et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850. C'est un recueil précieux de cantiques de toutes les époques chrétiennes; — *Christenlieder* (Cantiques chrétiens); Stuttgard, 1841, formant le complément de l'ouvrage précédent, etc. Depuis 1833 M. Knapp publie annuellement une revue religieuse intitulée : *Christoterpe* (Heidelberg, 1833 et suiv.). R. L.

Conv.-Lex.

KNAPSKI. *Voy.* CNAPIUS.

KNAPTON (*Georges*), peintre anglais, né en 1698, à Londres, mort en 1788. Fils d'un libraire, il fut dès son jeune âge placé sous la direction de Jonathan Richardson, et s'appliqua surtout à la peinture de portraits. En 1740 il visita l'Italie, où il réunit les matériaux d'un ouvrage intéressant sur les découvertes d'Herculanum, et publia ensuite, en société avec le graveur Pond, une série d'estampes d'après les principaux maîtres. Vers la fin de sa vie, il obtint l'emploi de gardien des tableaux du roi. P. L—Y.

Rose, *New Biograph. Dictionary*.

KNAUSS (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né à Waiblingen, le 13 janvier 1709, mort à Hirschau, le 12 janvier 1796. Il étudia à Tubingue la théologie, devint en 1744 prédicateur à Stuttgard, et se fixa en 1772 à Hirschau en qualité de conseiller et de doyen du chapitre ecclésiastique. On a de lui : *Geographia generalis, seu descriptio globi terraquei*; Tubingue, 1739, in-8°; — *Das natuerliche Feodalrecht, etc.* (Le Droit Féodal naturel, ou preuve que le droit féodal est le droit universel et émane des principes du droit naturel); Stuttgard, 1756, in-8°; — *Compendium Logicæ, metaphysicæ, philosophia Moralis*; Stuttgard, 1758, in-8°, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lex.*, VII, p. 109. — *Acta Historico-ecclesiastica*; Leipzig, Weimar, 1734-1758. — *Allgemeiner Literarischer Anzeiger*; Leipzig, 1796-1801.

KNAUSS (*Frédéric* DE), mécanicien allemand, né à Stuttgard, en 1724, mort en août 1789. Il montra dès sa jeunesse un goût particulier pour la statique et la dynamique. Il voyagea en France et en Hollande. Bien accueilli du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas catholiques, il entra au service de ce prince, après avoir abjuré à Bruxelles la religion protestante. En 1757, l'empereur François Ier et l'impératrice Marie-Thérèse l'appelèrent à Vienne, et l'attachèrent au cabinet impérial de physique et de mécanique. Il fit pour ce musée plusieurs pièces de mécanique très-curieuses, parmi lesquelles on remarque particulièrement un automate qui transcrit tout ce que l'on place devant lui et une montre d'un méca-

rurgie et d'accouchement. On a de lui : *Osteologie oder Beschreibung der Knochen des menschlichen Kœrpers* (Ostéologie, ou description des os du corps humain); Brunswick, 1781, in-8°; — *Erklærung lateinischer Wœrter, welche zur Zergliederungslehre, Physiologie, Wundarzneywissenschaft und Geburtshuelfe gehœren* (Explication des mots latins usités dans l'art des accouchements, la chirurgie, etc.); Brunswick, 1784, 1788, in-8°; — *Teutsch-lateinischer Theil derjenigen Wœrter, welche in seiner Erklærung enthalten sind* (Vocabulaire des mots allemands); Brunswick, 1785, in-8°; — *Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum*; Brunswick, 1785, in-8°; — *Anatomische Beschreibung einer Missgeburt, welche ohne Gehirn und Hirnschædel lebendig gebohren worden* (Description anatomique d'un Phénomène né vivant sans crâne et sans cervelle); Saint-Pétersbourg, 1791, in-4°; — *Grundriss von den trockenen Knochen des menschlichen Kœrpers* (Manuel des Os desséchés du corps humain); Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°. K.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie Médicale*.

KNAEP (*Jean*), en latin *Servilius*, polygraphe belge, né à Weert (principauté de Liége), vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il passa une partie de sa vie à Anvers, et y professa de 1536 à 1545, soutenu par les libéralités de Ladislas van Ursene, grand protecteur des gens de lettres. Sa devise était : *Sapit qui sorti sapit*. On a de lui : *Explanationes in* Bucolica sacra *Cornelii Graphæi*; Anvers, 1536, in-12; — *Lexicon Græco-Latinum, post Walderi, et cætera omnia in hunc usque diem ubivis gentium edita, ut castigatissimum, ita et recens non contemnenda vocum accessione adjecta, longe copiosissimum omniumque novissime excusum*; Anvers, sans date (1539), gr. in-8° de 1251 pag.; suivant une note du bibliophile van Hutthem sur l'exemplaire de la bibliothèque royale de Bruxelles, c'est le premier lexique grec imprimé dans les Pays-Bas; — *De mirandis Antiquorum Operibus, opibus, et veteris ævi rebus, pace belloque magnifice gestis, Libri tres*; Anvers, 1541 et 1569, in-12; Lubeck, 1600, in-4°. L'auteur, dans le livre Ier, traite des pyramides d'Égypte, des obélisques, des ponts construits par les anciens, des rivières qu'ils ont détournées, des bains et des aqueducs de Rome, des digues et des forteresses les plus remarquables de l'antiquité; dans le IIe, des libéralités de divers princes, des trésors amassés par quelques-uns d'entre eux et de l'opulence de certains particuliers; dans le IIIe, des armées, des triomphes et autres faits de guerre remarquables. « Tout cela, dit Paquot, est traité assez légèrement, et d'un style un peu pédantesque. » — *Gratulatio Ladislao Ursulo, consuli electo*; Anvers, 1542, in-12; — *Geldro-gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam, duce Martino Rosheymio*; Anvers, 1542, in-12; Augsbourg, 1544, in-12; inséré dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Marq. Freher, Hanovre, 1611, in-fol.; et dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Struve; Strasbourg, 1717, in-fol.; cette dernière relation est suivie d'une élégie : *Geldro-gallorum grassatio in Lovanienses, per Martinum a Roshem, ab eximiæ spei adulescentulo Flandro posteritati prodita*; — *Oratio gratulatoria Carolo V ex Hispania in Brabantiam reduci*, S. P. Q. *Antverpiensis nomine*; Anvers, 1545, in-12; — *Dictionarium Triglotton, hoc est tribus linguis, latina, græca et ea qua hæc inferior Germania utitur, constans : non tantum eas voces omnes quas latina agnoscit resp., sed præcipuas quasque ab autoribus usurpatas phrases, vernaculo sermone expressas, continens*, etc.; Anvers, 1545, in-12; avec additions, Amsterdam, 1600, in-12. L'auteur a suivi dans ce dictionnaire l'ordre imaginé par Petrus Dasypodius, qui consiste à mettre les mots composés sous les simples et les dérivés sous les primitifs. L'ordre alphabétique a prévalu sur cette méthode. L—z—e.

Sweert, *Bibliotheca Belgica*, p. 469-470. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 562. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 301-305.

KNAPP (*Samuel-Lorenzo*), littérateur américain, né en 1784, à Newburyport, mort le 8 juillet 1838 à Hopkinton (Massachusetts). Après avoir pris ses grades à Dartmouth, il étudia le droit et pratiqua le barreau avec succès. Durant la guerre de 1812, il fut chargé, à la tête d'un régiment de la milice, de surveiller les côtes de l'Océan. En 1828, après avoir fondé divers journaux, entre autres le *National Review*, il s'établit à New-York, où, selon l'habitude de ses compatriotes, il s'occupa en même temps de littérature et d'affaires. Il s'est principalement livré à des recherches biographiques sur les célébrités de tous genres de son pays. On a de lui : *Extracts from a Journal of Travels in North America, by Ali-bey*; Boston, 1818, in-18 : tableau de mœurs et critique littéraire; — *Biographical Sketches of eminent Lawyers and statesmen and men of letters*; 1821; — *Genius of Free-Masounry*; 1828; — *Lectures on American Literature, with remarks on some passages of American History*; New-York, 1829; — *Sketches of public Characters, drawn from the living and the dead, with notices of other matters, by Ignatius-Loyola Robertson*; ibid., 1830, in-12 : série de lettres sur les principaux hommes politiques, écrivains et artistes des États-Unis; — *The Bachelor, and other tales*; 1836; — *Advice in the Pursuits of Literature, containing historical, biographical and critical remarks*; New-York, 1832, in-12; — *American Biography, or original biographical sketches*

of distinguished Americans; 1833, 1 vol., réimpr. en 1850, dans le *Treasury of Knowledge*; — *Female Biography, containing notices of distinguished women of different ages and nations*; Philadelphie, 1843, in-12; — des *Vies* détachées d'André Jackson et de Daniel Webster. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 2e édit. — Duyckinck, *Cyclop. of Amer. Literat.*

KNAPP (*Georges-Christian*), théologien allemand, né à Halle, le 17 septembre 1753, mort dans la même ville, le 14 octobre 1825. Il fit ses études classiques à la maison des orphelins de Halle, dont son père était directeur, et sa théologie à l'université de cette ville et à celle de Gœttingue, où il passa un semestre en 1774. Il fut nommé professeur extraordinaire de théologie à l'université de Halle en 1777, et professeur ordinaire en 1782. Il remplit ces fonctions pendant un demi-siècle. Versé dans la critique et dans l'exégèse des livres saints, Knapp professait un supernaturalisme modéré, et cherchait à mettre la révélation en harmonie avec les exigences de la raison. On a de lui : *Die Psalmen ubersetzt und mit Anmerkungen* (Traduction des Psaumes avec des remarques); Halle 1778, in-8°; deux autres édit.; — *Novum Testamentum græc. recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G. Ch. Knapp*; Halle, 1797, in-4°; quatre autres édit., dont la dernière est de 1829, 2 vol. in-8°; — *Scripta varii argumenti maxim. partem exegetica atque historica*; Halle, 1805, 2 vol. in-8°; seconde édit., 1823, 2 vol. in-8°; — *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Halensi*; Halle, 1817, in-4°; seconde édit., 1824, in-8°, avec un portrait de Juste Jona et un fac-simile: excellente notice biographique; elle a été insérée dans la 2e édit. du précédent ouvrage; — *Vorlesungen uber die christliche Glaubenslehre* (Leçons sur la Dogmatique chrétienne); Halle, 1827, 2 vol. in-8° : publié, après la mort de l'auteur, par les soins de K. Thilo; — *Leben und charactere einiger gelehrten und frommen Männer des vorigen Jahrhund* (Vies et Caractères de quelques Hommes savants et pieux du dernier siècle); Halle, 1829, in-8°: publié par A. H. Niemeyer. Knapp dirigea, après la mort de G.-A. Francke, la publication des *Berichte Königl. danischen Missionarien* (Annales des Missions danoises); Halle, 1765-1769, 9 vol. in-4°. M. N.

Conv.-Lex.

* **KNAPP** (*Albert*), poëte allemand, né en 1798, en Wurtemberg. Il étudia la théologie, exerça pendant quelque temps le ministère ecclésiastique à Kirchheim, et devint plus tard pasteur d'une des paroisses de Stuttgard, où il demeure encore aujourd'hui. Ses cantiques passent pour les meilleurs que l'Allemagne contemporaine ait produits. On a de lui : *Christliche Gedichte* (Poésies chrétiennes); Stuttgard, 1829, 2 vol.; 3e édition, Bâle, 1843; — *Neuere Gedichte* (Poésies nouvelles); Stuttgard, 1834; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1843; — *Evangelischer Liederschatz für Kirche und Haus* (Recueil de Cantiques pour l'Église et la maison); Stuttgard et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850. C'est un recueil précieux de cantiques de toutes les époques chrétiennes; — *Christenlieder* (Cantiques chrétiens); Stuttgard, 1841, formant le complément de l'ouvrage précédent, etc. Depuis 1833 M. Knapp publie annuellement une revue religieuse intitulée : *Christoterpe* (Heidelberg, 1833 et suiv.). R. L.

Conv.-Lex.

KNAPSKI. *Voy.* CNAPIUS.

KNAPTON (*Georges*), peintre anglais, né en 1698, à Londres, mort en 1788. Fils d'un libraire, il fut dès son jeune âge placé sous la direction de Jonathan Richardson, et s'appliqua surtout à la peinture de portraits. En 1740 il visita l'Italie, où il réunit les matériaux d'un ouvrage intéressant sur les découvertes d'Herculanum, et publia ensuite, en société avec le graveur Pond, une série d'estampes d'après les principaux maîtres. Vers la fin de sa vie, il obtint l'emploi de gardien des tableaux du roi. P. L—Y.

Rose, *New Biograph. Dictionary*.

KNAUSS (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né à Waiblingen, le 13 janvier 1709, mort à Hirschau, le 12 janvier 1796. Il étudia à Tubingue la théologie, devint en 1744 prédicateur à Stuttgard, et se fixa en 1772 à Hirschau en qualité de conseiller et de doyen du chapitre ecclésiastique. On a de lui : *Geographia generalis, seu descriptio globi terraquei*; Tubingue, 1739, in-8°; — *Das natuerliche Feodalrecht, etc.* (Le Droit Féodal naturel, ou preuve que le droit féodal est le droit universel et émane des principes du droit naturel); Stuttgard, 1756, in-8°; — *Compendium Logicæ, metaphysicæ, philosophiæ Moralis*; Stuttgard, 1758, in-8°, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lex.*, VII, p. 109. — *Acta Historico-ecclesiastica*; Leipzig, Weimar, 1734-1758. — *Allgemeiner Literarischer Anzeiger*; Leipzig, 1796-1801.

KNAUSS (*Frédéric* DE), mécanicien allemand, né à Stuttgard, en 1724, mort en août 1789. Il montra dès sa jeunesse un goût particulier pour la statique et la dynamique. Il voyagea en France et en Hollande. Bien accueilli du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas catholiques, il entra au service de ce prince, après avoir abjuré à Bruxelles la religion protestante. En 1757, l'empereur François Ier et l'impératrice Marie-Thérèse l'appelèrent à Vienne, et l'attachèrent au cabinet impérial de physique et de mécanique. Il fit pour ce musée plusieurs pièces de mécanique très-curieuses, parmi lesquelles on remarque particulièrement un automate qui transcrit tout ce que l'on place devant lui et une montre d'un méca-

nisme extrêmement compliqué. On voit ces pièces encore aujourd'hui à la *Kunstkammer* (Chambre d'art) de Vienne. Le successeur de Marie-Thérèse nomma Knauss directeur du cabinet impérial de physique et de mécanique. On lui doit : *Selbstschreibende Wundermaschine, etc.* (Automate écrivain); Vienne, 1780, ouvrage qui contient la description de ses pièces de mécanique les plus remarquables, et à la suite duquel se trouve un recueil de problèmes. Ce livre, fort rare, n'a pas été mis en vente, et l'auteur n'en distribuait que parcimonieusement des exemplaires. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Teutsches Künstler-Lexikon.*

* **KNAUSS** (*Louis*), peintre allemand, né à Wiesbaden (duché de Nassau), en 1829. Élève de l'école de Dusseldorf, il s'est fait connaître par ses tableaux de genre, tels que : l'*Incendie*, — une *Orgie de village*, — *Le Convoi funèbre*, — *Les Bohémiens dans la forêt*, etc., qui lui ont valu des distinctions honorifiques. A la grande exposition universelle de Paris de 1855, il obtint la médaille de première classe. R. L.

Docum. partic.

KNAUT (*Christophe*), botaniste allemand, né à Halle, en 1638, mort dans cette même ville, en 1694. Médecin à Halle, il consacra ses loisirs à l'étude de la botanique, créa un système composé de dix-sept classes, et qui est établi principalement sur des considérations fournies par Ray et Morison. Comme tous les botanistes de son époque, il sépara les arbres des arbrisseaux et des plantes herbacées. On lui doit : *Enumeratio Plantarum circa Halam sponte provenientium*; Leipzig, 1687, in-8°. D^r L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Chrétien*), botaniste allemand, né à Halle, en 1654, mort dans cette même ville, le 11 avril 1716. Médecin du prince d'Anhalt-Kœthen et bibliothécaire de la ville de Halle, il publia plusieurs opuscules sur les antiquités historiques et géographiques du pays d'Anhalt et un ouvrage de botanique, intitulé : *Methodus Plantarum genuina, qua differentiæ genericæ, tam summæ quam subalternæ, ordine, digeruntur*; Halle, 1705, in-4°; Leipzig et Halle, 1716, in-8° : dans lequel l'auteur modifia la méthode imaginée par Rivinus, pour classer les plantes. D^r L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Jean-Chrétien*), philologue allemand, né à Meissen, le 14 janvier 1662, mort à Dresde, le 31 octobre 1732. Professeur à l'école de la Croix (*Kreuzschule*) de Dresde, il a publié, entre autres : *Pythagoræ Carmen aureum, græce et latine et versione Viti Averbachii cum analysi critiqua et ethica, imitationibus græco-latinis et indice genuino*; Strasbourg, 1720, in-8°; — *Analecta Styli, exemplis illustrata*; Dresde, 1725; — *Chrestomathia Terentiana*; Leipzig, 1695; — *Biblia in versibus*; Leipzig, 1708; — *Chiragogus Grammatices, sive grammatica pratica, rhythmicis regulis perspicuis, exemplisque variis illustrata*; Dresde, 1722, etc. R. L.

Sax, *Onomast. Litterar.*, P. VI, p. 330. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt-Lexik.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNAUTH (*Jean-Conrad*), historien allemand, né vers 1670, à Dippoldiswalde, mort en 1736. Historiographe de l'électeur de Saxe, il publia un grand nombre d'ouvrages dont voici les plus importants : *Ballenstædische Antiquitæten* (Antiquités de Ballenstædt); 1698 : ouvrage confisqué par le prince d'Anhalt; — *Prodromus Misniæ illustrandæ*; Dresde, 1692; — *Augustæ Beichlingiorum origines*; ibid., 1702 et 1717; — *Beschreibung des alten Sachsens, mit Anmerkungen erlaeutert* (Description de l'ancienne Saxe, avec des notes); ibid., 1727, in-4°, etc., etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Sax, *Onomasticon Litterar.*

KNAUTH (*Chrétien*), historien et archéologue allemand, né à Gœrlitz, le 19 décembre 1706, mort à Friedersdorf, le 7 janvier 1784. Il fit ses études à Leipzig, et exerça pendant une longue suite d'années le ministère ecclésiastique à Gœrlitz et à Friedersdorf. Ses nombreux travaux témoignent d'une érudition judicieuse. On a de lui : *Annales Typographici Lusatiæ superioris*; Leipzig, 1740; — *Historische Uebersicht der verschiedenen Verfassungen der Ober Lausitz* (Aperçu historique des diverses Constitutions de la haute Lusace); Gœrlitz, 1776, in-4°; — *Das Vehmgericht in der Ober Lausitz* (Du Tribunal Wehmique de la haute Lusace); Leipzig, 1765; — *De Præstantia Gehlerorum gentis*; ibid., 1735; — *Münzkabinet der Ober-Lausitz* (Cabinet des Monnaies de la Lusace supérieure); Gœrlitz, 1743; — *Singularia historico-litteraria Lusatica*; Budissin, 1736-1743, 28 vol.; — plusieurs écrits sur la ville et les antiquités de Gœrlitz; — plusieurs travaux généalogiques sur les maisons nobles de *Gehler* (1775); — *Gerlach* (1737); — *Meirich* (1750); — *Nostitz* (1764); — *Kober* (1776), etc., etc. Meusel, dans le septième volume de son *Lexicon*, donne le catalogue des écrits de Knauth. Il en compte plus de cent ayant rapport à l'histoire, à la littérature et à l'histoire ecclésiastique. V—u.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon.*

KNEBEL (*Charles-Louis* DE), littérateur allemand, né le 30 novembre 1744, à Wallerstein, en Franconie, mort le 23 février 1834. A l'âge de vingt ans il entra dans le régiment du prince héréditaire de Prusse, et se lia avec Ramler, Gleim, Mendelsohn. En 1774 il fut appelé à Weimar, pour servir de précepteur au prince Constantin, qu'il accompagna à Paris. Il obtint une pension viagère après la mort de son élève. Son goût pour la minéralogie l'engagea ensuite à s'établir à Ilmenau, petite ville de la Thuringe. On a de lui : *Sammlung kleiner Gedichte*

(*Recueil de petits Poëmes*); Leipzig, 1815, in-4°; — *Distichen*; Iéna, 1827; — *Litterarischer Nachlass* (Œuvres littéraires); Leipzig, 1835-1840, 3 vol., in-8°, publié par Varnhagen von Ense et Théodore Mundt. Knebel a donné d'excellentes traductions allemandes des *Élégies* de Properce; Leipzig, 1798, et du *De Rerum Natura* de Lucrèce; Leipzig, 1821 et 1831, 2 vol. Guhraner a publié à Leipzig, en 1851 : *Briefwechsel Knebels mit Gœthe* (Correspondance de Knebel avec Gœthe), 2 vol., in-8°; enfin, Düntzer a fait paraître : *Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette* (Correspondance de Knebel avec sa sœur Henriette); Iéna, 1858, in-8° : les lettres contenues dans ses deux recueils abondent en détails intéressants sur le développement de la plus belle période de la littérature allemande. E. G.

Th. Mundt, *Knebels Leben* (en tête du *Litterarischer Nachlass* de Knebel). — *Conversations-Lexikon*.

KNEBEL (*Charles-Henri* DE), littérateur allemand, né à Schwabach, le 19 décembre 1748, mort dans cette même ville, le 23 novembre 1799. Il était chanoine de sa ville natale, et publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits en français, tels que : *Debernsdorf*, *château de plaisance de S. A. S. Monseigneur le margrave de Brandenbourg*; Anspach, 1761, in-fol.; — *Ode à M. le surintendant général J. C. de Knebel, sur son jubilé sacerdotal*; Schwabach, 1775, in-4°; — *L'Apothéose, ode d'un Allemand*; Vienne, 1781, in-4°; — *Aux Mânes de Frédéric le Grand*; 1787, in-4°. R. L.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Meusel, *Lexicon*, VIII, p. 120.

KNEBEL (*Emmanuel-Théophile*), médecin allemand, né à Gœrlitz, le 27 janvier 1772, mort dans cette même ville, le 30 janvier 1809. Il étudia la médecine à Iéna, Leipzig et Dresde, et exerça l'art de guérir à Wittemberg et à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer chronologischen Uebersicht der Literaergeschichte der Arzneywissenschaft, zur Befœrderung und Erleichterung des Studiums derselben* (Essai d'un Aperçu chronologique de l'Histoire littéraire de la Médecine, etc.); Breslau, 1798, in-8°; — *Materialien zur theoretischen und praktischen Heilkunde* (Matériaux pour servir à l'Étude de la Médecine théorique et pratique); Breslau, 1799-1800, in-8°; — *Allgemeine Grundsaetze ueber die Entstehung, Beschaffenheit und Behandlung der Krankheiten* (Principes généraux sur l'Origine, l'État et le Traitement des Maladies); Breslau, 1800, in-8°; — *Grundlage zu einem vollstaendigen Handbuche der Literatur fuer die gesammte Staatsarzneykunde, bis zu Ende der 18ten Jahrh* (Éléments d'un Manuel complet d'Histoire littéraire de la Médecine légale jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Breslau, 1806, in-8°, etc. Dr L.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie Médicale*.

KNECHT (*Justin-Henri*), musicien allemand, né à Biberach, le 30 septembre 1752, mort le 11 décembre 1817. Il fut directeur de musique à Biberach. Il avait la réputation d'un des grands musiciens de son temps : c'était un homme laborieux, un ami sincère et dévoué de son art. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau musical de la Nature, grande symphonie à quinze parties*; Leipzig, 1784; — *Les 15e, 16e, 25e et 26e couplets de l'Oberon de Wieland, mis en entier en musique pour piano*; ibid., 1785; — *Nouvelle Collection complète de Préludes, Ritournelles, Fantaisies, Versets et Fugues*; Spire, Darmstadt et Munich, 1791-1800, huit cahiers; 2e édition, Munich; — Grand *Te Deum* à deux chœurs et orchestre complet; — *Erklaerung einiger missverstandener Grundsætze aus der Vogler'schen Theorie* (Explication de quelques Principes de la théorie de Vogler qui ont été mal compris); Ulm, 1785; — *Gemeinnützliches Elementarwerk der Harmonie und des Generalbasses* (Traité élémentaire de l'Harmonie et de la Basse continue), 1re partie; Augsbourg, 1792; 2e partie, Stuttgard, 1793; 3e et 4e partie; ibid., 1794-1798; — *Alphabetisches Wœrterbuch der vornehmsten und interessantesten Artikel aus der musikalischen Theorie* (Vocabulaire alphabétique des principaux et des plus intéressants Articles de la Théorie Musicale); Ulm, 1795; — *Vollstændige Orgelschule* (École complète d'Orgue); Leipzig, 1795-1798, 3 parties. J.-P.-E. Martini, surintendant de la musique de Louis XVIII, s'est emparé du travail de Knecht, et l'a publié, sans en nommer l'auteur, sous le titre : *École d'Orgue, divisée en trois parties*; — *Theoretisch-praktische Generalbass-Schule*, etc. (Méthode théorique et pratique de la Basse continue); Fribourg, sans date, etc., etc. R. L.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KNELLER (*Godefroi*), peintre allemand, né en 1648, à Lubeck, mort en octobre 1723, à Londres. Après avoir appris les premiers principes de la peinture dans les ateliers de Rembrandt et de Ferdinand Bol, il se rendit en Italie pour y copier les tableaux des maîtres, séjourna d'abord à Rome, puis à Venise. Pendant quelque temps il s'adonna à l'histoire; mais ayant eu, dans cette dernière ville, l'occasion de faire les portraits du cardinal Bessadonna, du poëte Carrera et d'autres personnages marquants, il cultiva exclusivement ce genre, qui lui valut une réputation considérable. De retour en Allemagne, il s'arrêta à Munich et à Hambourg, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement. En 1675, il se rendit à Londres; introduit à la cour par le duc de Monmouth, il devint rapidement le peintre à la mode, et reçut de nombreuses marques publiques d'honneur. Nommé, après la mort de sir Pierre Lely, peintre en titre de Charles II, il conserva cet office sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III, de la reine Anne et de Georges Ier,

Anobli par le gouvernement anglais et par l'empereur Léopold, il fit don de son portrait à la galerie de Florence, et ses œuvres furent célébrées par les premiers poëtes du temps. Cet artiste avait jusqu'à un certain point la touche large et indépendante de Van Dyck, mais moins de naturel. Son dessin est hardi, ses attitudes sont aisées et ne manquent pas de dignité; son coloris est vif; il y a dans ses physionomies de la grâce et une agréable simplicité qui s'allie à un éminent degré d'élégance. On reproche cependant à ses figures de la monotonie et un défaut d'animation. Ainsi, la collection des beautés de la cour de Guillaume, peinte par ordre de la reine Marie, ne soutient pas la comparaison avec l'œuvre semblable entreprise par Lely sous Charles II. On cite avec éloge un portrait de sir John Robinson, qui se trouve dans la galerie du marquis de Bute. Au reste, les productions de Kneller sont tellement nombreuses qu'il a été gravé d'après lui plus de trois cents planches.

Le frère aîné de cet artiste, *Jean-Zacharie* KNELLER, né en 1646 et mort en 1702, l'accompagna en Angleterre, et laissa plusieurs tableaux d'intérieur, des aquarelles et des morceaux d'architecture. P. L—Y.

Cyclopædia of English Literature; Biogr., t. III. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — Waagen, *Kunstwerke und Künstler in England und Paris*.

KNESCHKE (*Jean-Godefroi*), érudit allemand, né le 2 décembre 1766, à Zittau, où il est mort, le 15 mai 1825. Il suivit les cours de l'université d'Iéna, où il se livra surtout à l'étude des langues anciennes et modernes, et fut reçu maître ès arts à Wittemberg. De retour à Zittau, il s'occupa avec succès de propager ses promptes méthodes d'enseignement, et fut attaché au gymnase, dont en 1802 il devint recteur adjoint. Nous citerons de lui : *Quid spectaverit Socrates in sermone cum Theodoræ meretrice habito*; deux mémoires; Zittau, 1800, in-4°; — *De Ætatis nostræ Ingenio, ludis litterariis admodum contrario*; ibid., 1801, in-4°; — *De Gente Kohliana olim splendidissima*, deux mém.; ibid., 1805, in-4°; — *De Rationibus quibus permotus Georgius Barbatus, dux Saxoniæ, animum induit Luthero ejusque asseclis infensissimum*, deux mém.; ibid., 1806, in-4°; — *De Olympia Fulvia Morata*, trois mém.; 1808-1809; — *De Religione christiana a sexu muliebri per connubia propagata*, onze mémoires; Zittau, 1817-1822. K.

Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

KNIAJNIN (*Jakof Borisovitch*), littérateur russe, né à Pskof, le 3 octobre 1742, mort à Saint-Pétersbourg, le 14 janvier 1791. Il s'inspira principalement de la lecture de Corneille; *Didon*, tragédie en cinq actes, qu'il composa étant capitaine, lui valut la bienveillance de l'impératrice Catherine. Pour complaire à sa souveraine, il traduisit en trois semaines la *Clemenza di Tito* de Métastase; elle l'en récompensa par une tabatière en or. Mais lorsque, plus tard, Catherine II, devenue craintive depuis la révolution française, eut ôté de son cabinet le buste de Voltaire, et que Kniajnin, inspiré par le *Brutus* du grand poëte français, composa une tragédie, *Vadim*, dans laquelle il faisait dire à son héros conspirant pour la liberté de sa patrie :

. . . . « Un roi
Joint les faiblesses d'un homme à la puissance d'un Dieu, »

le poëte, loin de recevoir des récompenses, faillit perdre sa liberté : son œuvre fut condamnée au feu, minutieusement recherchée dans les maisons particulières, et l'*attention* de la police ne fut pas sans influence sur la fin prématurée de Kniajnin. Ses œuvres consistent en cinq tragédies, quatre comédies, dont deux, *Le Fanfaron* et *Les Originaux*, sont excellentes, cinq opéras, un mélodrame et plusieurs odes, fables et pièces légères; elles ont été rassemblées à Saint-Pétersbourg, en 1802, en 5 vol. in-8°. P[ce] A. G—N.

Memoir's of the princess Dachkof; Londres, 1840. — *Memoires secrets sur la Russie*; Amsterdam, 1800, II, 188. — Bantich-Kamenski, *Slovar*.

KNIAZIEWICZ (*Charles*), général polonais, né le 4 mai 1762, à Assiten (Courlande), mort le 9 mai 1842, à Paris. Appartenant à une bonne famille, originaire de la Lithuanie, il passa deux ans à l'École militaire des Cadets à Varsovie, entra dans le corps royal de l'artillerie, et devint en 1780 porte-enseigne et en 1784 lieutenant. Durant la guerre de 1792 contre l'invasion russe, il combattit vaillamment à Boruszkowce, à Zielence et à Dubienka; dans cette dernière journée (17 juillet), il fut décoré du mérite militaire. Il prit une part plus considérable à l'insurrection qui éclata au mois de mars 1794, sous la dictature de Kosciuszko. Chef d'un bataillon de fusiliers en Podlaquie, il se porta vers Lublin aussitôt qu'il eut connaissance du mouvement, fut adjoint au général Zaïonczek en qualité de chef d'état-major, assista à la bataille de Chelm (8 juin), et devint colonel après l'affaire de Golkow, qui eut lieu aux environs de Varsovie; la levée du siége de cette capitale, à la suite de la retraite des Prussiens et des Russes, lui valut le grade de général de brigade. Envoyé avec deux régiments au secours du général Sierakowski, il ne put arriver en temps utile, et se replia sur le gros de l'armée qui, sous les ordres de Kosciuszko, se trouvait à Maciejowice. Ce fut là que, le 10 octobre 1794, s'engagea, contre les forces réunies de Souvaroff et de Fersen, la lutte suprême où devait succomber l'indépendance de la Pologne. Compris au nombre des prisonniers, il resta quelque temps en captivité à Kiow, puis alla s'établir à Lukow, qui avait échu en partage à l'Autriche.

Lorsque Dombrowski organisa en Italie les légions polonaises, Kniaziewicz fut placé, sous son commandement, à la tête de la 1[re] légion, destinée à l'occupation de Rome. La guerre de Naples lui fournit bientôt l'occasion de déployer

sa bravoure et ses talents militaires. Le 12 frimaire an VII (2 décembre 1798), il s'empara, à la tête de 300 hommes, du poste de Magliano, occupé par 5,000 Napolitains ; trois jours après, à Terni, il enleva à ces derniers huit pièces de canon et quinze caisses de munitions; enfin, arrivant avec une poignée de Polonais devant la forteresse de Gaète, il la somma de se rendre, et obtint, par ce coup d'audace, la capitulation qui décida du sort de la campagne. Championnet le confirma dans le rang de général de brigade, lui promit des armes d'honneur, et le chargea d'aller présenter au Directoire les drapeaux conquis sur l'ennemi. L'année suivante il prit le commandement d'une nouvelle légion polonaise, dite *légion du Danube*. Dans la campagne de 1800 il rejoignit l'armée du Rhin, et prit une part glorieuse aux combats d'Offenbach et d'Hohenlinden, ainsi qu'au passage de la Salza ; placé presque constamment à l'avant-garde, il ne donna aucun repos aux Autrichiens jusqu'à la conclusion de l'armistice de Styrie (4 nivôse an IX, 25 décembre 1800). Préoccupé des intérêts de sa patrie, il employa vainement tous les moyens en son pouvoir pour que la Pologne ne fût point oubliée dans le traité de paix qui se débattait alors (1). Non-seulement Bonaparte resta sourd à toutes les réclamations de ce genre; mais après la paix de Lunéville il effaça des contrôles de l'armée jusqu'au nom des légions polonaises, et fit concourir le plus grand nombre de ses fidèles alliés à la désastreuse expédition de Saint-Domingue, dans laquelle ils périrent presque tous.

Trahi dans ses plus chères espérances, Kniaziewicz donna sa démission (13 floréal an IX, 3 mai 1801), et revint en Pologne ; en 1804 il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur (2).

On ne le vit reparaître sur la scène publique qu'à l'ouverture de la campagne de 1812. Envoyé par le roi Jérôme auprès du prince de Schwarzenberg pour combiner quelques mouvements militaires, il soupçonna la trahison qui se préparait, et adressa à ce sujet un rapport à Napoléon, qui ne voulut point y ajouter foi. On lui donna cependant le commandement d'une division d'infanterie dans le cinquième corps : à la Moskowa, il rallia deux fois ses troupes, forcées dans leurs positions. Placé ensuite à l'arrière-garde, il opéra sa retraite en bataillons carrés obliques, facilita le passage de l'armée au combat de Viazma, et fut à la Bérésina mis momentanément à la tête du contingent polonais. Blessé grièvement, il se retira une seconde fois en Volhynie. En 1815 il alla s'établir à Dresde, d'où il ne cessa d'exercer sur les patriotes polonais une légitime influence. A l'avénement de Nicolas au trône de Russie (1825), sa participation à la Société patriotique donna lieu à une demande d'extradition, à laquelle le roi de Saxe, qui l'aimait beaucoup, ne voulut point souscrire. A la suite de l'insurrection de 1831, Kniaziewicz accepta du gouvernement de Varsovie la mission diplomatique de le représenter à Paris. Après une courte maladie, il y mourut, le 9 mai 1842, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré dans le cimetière de Montmorency, à côté de Niemcewicz. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Paul LOUISY.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*. — Forster, *La Pologne* (*Univers pittor.*) — *Moniteur universel*, 1842. — L. Chodzko, *Histoire des Légions polonaises en Italie*; Paris, 1829, 2 vol. in-8°; et *La Pologne illustrée*; 1840.

KNIAZNIN (*François-Denis*), poëte polonais, né en 1750, dans le palatinat de Witebsk, mort en 1807, à Konskawola, près Pulawy, dans l'ancien palatinat de Lublin. Il fit ses études au collége des jésuites à Witebsk ; il venait d'entrer dans cette congrégation lorsque le pape Clément XIV la supprima, en 1773, et rendit ainsi Kniaznin à la vie publique. Arrivé à Varsovie, il fut attaché à la célèbre bibliothèque des Zaluski, et peu de temps après devint secrétaire particulier du prince Adam-Casimir Czartoryski. Kniaznin débuta dans les lettres par une excellente version d'Horace, puis il traduisit Anacréon, Catulle, Ossian, La Fontaine, Métastase; enfin, il composa des poésies originales qui lui assignent l'une des premières places dans la littérature polonaise. Voici les titres de ses œuvres : *Odes d'Horace;* Varsovie, 1773; — *Les Érotiques;* Warsovie, 1779; — *Carmina;* Warsovie, 1781, où se trouvent les poésies po-

(1) Il écrivit à cet effet, le 7 nivôse an IX, la lettre suivante à Bonaparte : « Voilà la seconde fois, citoyen consul, que les héros français ont porté leurs armes sous les murs de Vienne. Dans chacune d'elles, les légions polonaises ont été assez heureuses pour combattre près d'eux. Dans le moment où les Français, par la paix qu'ils vont avoir, retourneront dans leur patrie pour y jouir des avantages de leurs travaux, jugez, citoyen consul, de l'impression que ce retour devra faire éprouver à tous les cœurs polonais, qui, ne combattant que pour la liberté et l'amour de la patrie, s'en voyant seulement distants de soixante lieues, seront obligés de s'en éloigner de trois cents ! O Bonaparte, c'est donc en vous qu'ils peuvent concentrer leur dernier espoir, en vous qui, sachant humilier nos ennemis communs et les forcer aux lois que vous exigerez, pouvez en même temps nous rendre le bonheur en rétablissant notre malheureuse patrie, qui peut contribuer à former la balance de l'Europe. »

(2) En 1807, l'empereur de Russie, voyant avec effroi l'enthousiasme général des Polonais et la disposition où semblait être Napoléon de reconstituer leur nationalité, manda Kniaziewicz à son quartier général. Après avoir reconnu que le partage de la Pologne était un acte injuste, impolitique et qui exigeait réparation : « Je suis disposé, ajouta-t-il, à déclarer le rétablissement de votre patrie, à organiser un corps d'armée polonais et à vous en confier le commandement. » Le général, qui avait moins de confiance en la parole d'Alexandre qu'en celle de Napoléon, déclina cette offre. « Le chef de la nation française, dit-il, a armé une partie de la nation polonaise ; il nous a promis l'existence politique de notre pays. Quel serait l'avenir des Polonais armés par les Français ? Il faut donc que leurs espérances s'accomplissent ou qu'ils périssent les armes à la main. Une armée polonaise organisée sous les auspices de Votre Majesté serait obligée de combattre contre ses compatriotes, et ce serait alors une guerre civile. » Le tzar ne répliqua rien, se promena quelque temps, et finit par dire en s'éloignant : « Je vous estimais, général, et je vous estime encore davantage. »

lonaises de Jean Kochanowski, traduites en latin; — *Les Fables;* Varsovie, 1781; — *Les Thrènes d'Orphée; — La Mère à sa Fille, sur la Vertu,* poëme; — *Idylles; — Les triples Noces; — Le Ballon; — Le grand Gala; — Le Romarin;* — les deux opéras intitulés *Thémistocle* et *Hector*. Ses œuvres complètes ont été publiées : 1° en 1788 en 3 volumes, à Varsovie; 2° en 1823, en 4 volumes, à Wilna; 3° en 1828, en 6 volumes, à Varsovie, par les soins de François-de-Sales Dmochowski. L. CHODZKO.

Histoire de la Littér. pol. par Bentkowski. — *Diction. des Polonais savants*, par Chodynicki. — *Les Musiciens Polonais*, par Albert Sowinski, 1857.

KNICANIN (*Stephan-Petrovitch*), voïvode et général serbe, né à Knic (cercle de Kragujevatz), en 1808, mort le 26 mai 1855, à Belgrade. Il fut d'abord simple marchand; mais il ne tarda pas à s'élever au-dessus de sa condition. En 1833 il fut nommé par le prince Milosch capitaine de brigade à Jasenilza, et élu commandant de cercle à Sémendria, en 1839. Ayant participé à la révolution qui amena la déchéance du chef de la famille Obrénovitch, il fut banni du pays en 1840 par le prince Michel, et se retira à Widdin, sur le territoire turc, d'où il fut rappelé deux ans après par le prince Alexandre Kasa Georgevitch, chef de la nouvelle dynastie. Lors de l'insurrection hongroise, Knicanin entra dans le banat comme colonel de la garde nationale à la tête de l'armée serbe auxiliaire; il détruisit deux camps retranchés, enleva Feherwar, et s'empara de Jankowatz après avoir éprouvé un revers près de Temeswar. A la fin de la guerre, il déploya de vrais talents militaires au combat de Pancsova. Il revint ensuite en Servie, où, ami et commensal de son prince, il représentait le parti national. Nommé en 1852 général, voïvode et sénateur de son pays, il a su montrer du talent dans la réorganisation des forces militaires de la Servie. J. V.

J. Laprade, *Courte Biogr. de tous les Généraux, Ministres, Ambassadeurs, etc., étrangers qui ont figuré jusqu'à ce jour dans les affaires d'Orient;* dans l'*Illustration*, n° 629. — Pierer, *Univ. Lexikon*.

KNIEP (*Christophe-Henri*), peintre allemand, né en 1748, à Hildesheim, mort le 9 juillet 1825, à Naples. Son premier maître fut un de ses parents, qui peignait les décors du théâtre de Hanovre. Après avoir parcouru plusieurs villes d'Allemagne, en vivant du produit de ses portraits, il trouva dans le prince-évêque Krasinski un protecteur généreux, qui l'envoya étudier en Italie à ses frais. La mort de ce dernier l'ayant réduit à la misère, il reprit sa vie errante, travailla dans l'atelier de Guillaume Tischbein, voyagea quelque temps en compagnie de Gœthe, et se fixa définitivement à Naples, où son talent se développa à un point extraordinaire. Vers la fin de sa vie, il fut nommé professeur honoraire et conseiller de l'Académie des Beaux-Arts, mais sans appointements. Outre un cours de perspective commencé en 1811 à Vienne, il laissa en mourant un grand nombre de dessins, d'esquisses, de sujets de toutes sortes, etc. La plupart des beaux paysages de cet artiste se trouvent dans les galeries d'Italie ainsi que chez le prince de Lichtenstein. « Doué d'heureuses facultés, dit un critique, il connaissait à fond les règles de son art. La fidélité minutieuse qu'il mettait à reproduire les détails d'un roc, d'un arbuste, n'étouffait pas en lui la spontanéité; au fini il joignait l'entrain, la vie; on sentait l'inspiration. » Son œuvre, trop nombreuse, n'a point été recueillie; elle comprend une foule de simples dessins à la plume, à la craie et à la sépia. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*, VII.

KNIEPSTROH ou **KNIPSTROW**, en latin KNIPSTROVIUS (*Jean*), réformateur allemand, né le 1er mai 1497, à Sandow, près Lovelberg, en Silésie, mort à Wolgart, le 4 octobre 1556. Élevé dans un couvent de l'ordre des Franciscains, il fut envoyé par son abbé à l'université de Francfort pour y terminer ses études. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, il eut occasion d'assister au solennel *Actus disputationis* dans lequel Jean Tetzel combattit les fameuses *Thèses* de Luther contre les indulgences. D'un esprit ardent, Kniepstroh, qui avait lu les thèses du réformateur, répondit à Tetzel, et se montra, malgré sa jeunesse, tellement supérieur à son adversaire, que celui-ci dut abandonner le champ de bataille. On l'envoya alors au monastère de Pyritz en Poméranie, dans l'espoir que la tranquillité qui régnait dans cette province calmerait ses idées révolutionnaires. Mais Kniepstroh profita alors de ses loisirs forcés pour étudier la Bible et les écrits de Luther, et parvint à faire partager ses convictions aux moines qui habitaient avec lui. La rumeur de ce qui se passait au couvent ayant pénétré dans la ville, les bourgeois vinrent prier Kniepstroh de leur prêcher la réforme: ce qu'il fit, et avec un succès tel que la ville entière embrassa la religion protestante. Valentin de Colberg intervint alors dans la guerre que Kniepstroh fit à l'orthodoxie, et le força de s'enfuir à Stettin (1522). Deux ans après, il vint à Stargard (non à Stuttgard, comme l'ont dit quelques biographes), et de là à Stralsund, où son apparition porta un coup fatal au catholicisme, et où dès l'année suivante il fut nommé surintendant des affaires ecclésiastiques. Il assista en cette qualité au synode général de la Poméranie (1535), et obtint à cette occasion le titre de surintendant général des affaires ecclésiastiques du gouvernement de Wolgast, titre qu'il porta le premier en Poméranie. En 1539 il fut nommé professeur à l'université de Greifswald, place qu'il avait déjà occupée de 1531 à 1533, et en 1547 il devint recteur de cette académie. Une polémique avec Frever, professeur à l'université de Greifswald, lui causa de tels ennuis, qu'il se retira à Wolgart, auprès du duc Philippe, où il passa le reste

de sa vie en se livrant exclusivement à l'administration ecclésiastique et à l'enseignement. On a de lui : *Vom rechten Gebrauch deren Kirchen-Gueter* (Du véritable Emploi à faire des Biens de l'Église); Stralsund, 1533; — *Bedenken wider das Interim*, etc. (Objections contre l'Intérim de Charles-Quint, après la défaite de la ligue de Smalkade); ibid., 1548; — *Epistola ad D. Melanchthonem, qua Consensus Ecclesiæ Pomeranicæ ad suspiciendam Aug. Confession. repetitionem declaratur* (1552); — *Widerlegung der Bekaentniss Andr. Osiandri von der Rechtfertigung* (Réfutation de la doctrine d'Osiandre sur la justification) (1555?); — *Forma repetendi Catechismi* (1555?). R. L—U.

Mayer, *Vita Knipstrovii*. — Jaenicke, *Gelehrtes Pommerland*. — H. Schmid, *Einleitung zur Brandenburg. Kirchen Geschichte*. — J.-H. Balthasar, *Sammlung einiger zur Pommerischen Kirchen Historie gehoerigen Schriften*. — Zedler, *Universal-Lexikon*.

KNIGGE (*Adolphe-François-Frédéric-Louis*, baron DE), écrivain allemand, né le 16 octobre 1752, au château de Bredenbeck, près Hanovre, mort à Brême, le 6 mai 1796. Il fut successivement employé à la chambre des domaines de Cassel et à la cour de Weimar, et obtint en 1790 la place d'inspecteur des écoles de Brême. Son principal ouvrage est un Traité sur l'art de vivre avec les hommes (*Ueber den Umgang mit Menschen*); Hanovre, 1788, dont M. Gœdeke a publié en 1844 une douzième édition, augmentée et corrigée. On a en outre de Knigge : *Die Reise nach Braunschweig* (Le Voyage à Brunswick), roman comique, nouvelle édition; Hanovre, 1839; traduit en français par Daulnoy (1806); — *Der Roman meines Lebens* (Le Roman de ma vie); Francfort, 1781, 4 vol., et 1803. L'édition des œuvres complètes de Knigge a paru à Hanovre, 1804-1806 : *Knigge's Saemmtliche Werke*, 12 vol. R. L.

Kurze Biographie des Freiherrn Adolph von Knigge; Hanovre, 1825. — Gœdeke, *A. Freiherr von Knigge Sein Leben und Blicke in seine Zeit*; Hanovre, 1844.

KNIGHT (*Samuel*), biographe anglais, né à Londres, en 1674, mort en 1746. Il fit ses études à l'école de Saint-Paul et au collége de La Trinité à Cambridge. Il devint chapelain du comte d'Oxford, qui lui donna la cure de Chippenham et le rectorat de Borough-Green. Il fut ensuite nommé successivement prébendaire d'Ely, recteur de Bluntesham, chapelain de Georges II, et archidiacre de Berks, en 1735. Il s'occupa particulièrement d'histoire littéraire et ecclésiastique, et fournit des renseignements à plusieurs auteurs de son temps, entre autres à Peck, à Grey, à Ward. Il rassembla des matériaux pour les *vies* des évêques Grosseteste, Overall et Patrick. On a de lui : *The Life of Erasmus*; 1724, in-8°; — *The Life of Dean Colet*; 1726, in-8°. Ces deux ouvrages ne se recommandent ni par l'élégance ni par l'intérêt; mais ils contiennent beaucoup de faits utiles, et sont encore recherchés. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KNIGHT (*John*), navigateur anglais du commencement du dix-septième siècle. Ses antécédents sont peu connus; cependant, il jouissait de la réputation d'un habile marin. En 1606 il fut placé à la tête d'une expédition destinée à tenter le passage aux Indes orientales par le nord-est. Il atteignit le Labrador, mais s'étant aventuré dans les terres pour chercher des mines d'or, une partie de son équipage succomba de froid, de fatigue et de faim; les autres et le capitaine Knight lui-même furent massacrés par les indigènes. A. DE L.

Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans *l'Univers pittoresque*, p. 298.

KNIGHT (*James*), navigateur anglais, de la première moitié du dix-huitième siècle. Des spéculateurs anglais, ayant résolu d'explorer les passages baignés par la mer d'Hudson, armèrent deux bâtiments dont ils confièrent le commandement à James Knight, à Georges Barlow et à David Vaughan, capitaines expérimentés. L'expédition avait pour prétexte la recherche d'un passage au nord-est; mais son but principal était de découvrir les mines d'or et de cuivre qu'on pensait devoir exister aux environs de la baie d'Hudson. Knight et ses compagnons mirent à la voile en 1719. Leurs armateurs n'en recevant aucune nouvelle se plurent d'abord à supposer qu'ils avaient réussi dans leur tentative, et qu'ayant pénétré dans l'océan Pacifique, ils reviendraient en Europe après avoir doublé le cap Horn; mais au bout de deux années il ne fut plus permis de douter que quelque lamentable catastrophe n'eût frappé les hardis navigateurs. En 1722 John Scroggs fut envoyé à leur recherche; mais rien n'indique dans sa relation qu'il se soit occupé un seul instant du sort des malheureux dont il était chargé de découvrir les traces. Ce ne fut que près d'un demi-siècle plus tard, en 1767, que plusieurs objets trouvés sur les rivages de l'île de Marbre prouvèrent que Knight et ses compagnons avaient résidé sur cette côte inhospitalière. Samuel Hearne (*voy.* ce nom), contre-maître au service de la compagnie de Hudson's-bay, résolut de chercher leurs traces; il partit le 6 novembre 1769 du fort du Prince-de-Galles, sur la rivière Churchill, et se dirigea hardiment par terre au nord-ouest, accompagné de deux Européens et de quelques Indiens, qui l'abandonnèrent au bout de quinze jours. Hearne n'en continua pas moins sa route, et atteignit enfin l'île de Marbre; il recueillit des Esquimaux, qui fréquentent ces parages, les renseignements suivants : « Quand Knight arriva devant l'île, le plus grand de ses bâtiments toucha en entrant dans la baie et fut très-endommagé. Les Anglais débarquèrent, et des débris du naviere échoué construisirent une maison non loin du rivage. Ils étaient alors environ cinquante. Lorsque l'été suivant, en 1720, les Esquimaux leur firent une seconde visite, le nombre des naufragés était considérablement diminué, et ceux qui avaient survécu étaient fort malades. Ils étaient occupés à allonger la chaloupe, comme l'attestent une quantité

de copeaux de chêne trouvés par Hearne à quelque distance de la maison. Peu à peu, la famine, le découragement et la maladie firent parmi eux de tels ravages, qu'au commencement du deuxième hiver, ils étaient réduits à vingt. Durant cet hiver, ils se soutinrent, grâce aux provisions en huile et en chair de phoque que leur fournissaient les Esquimaux établis près de leur campement. Mais ceux-ci quittèrent l'île de Marbre à l'approche du printemps, et quand ils y revinrent dans l'été de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais, et tellement affamés qu'ils dévoraient toute crue la chair de phoque et de baleine qu'on leur offrait. Une pareille nourriture amena bientôt des résultats funestes : trois en moururent au bout de quelques jours, et les deux autres, quoique très-faibles, creusèrent une fosse pour les enterrer. Ces deux-là vécurent encore assez longtemps. Ils montaient souvent sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au sud et à l'est pour voir si quelque vaisseau n'apparaissait pas à l'horizon. Ils descendaient ensuite, s'asseyaient l'un près de l'autre, et pleuraient. Enfin l'un des deux mourut, et les forces de l'autre étaient si épuisées qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. On voit encore près de la maison, ajoute Hearne, les crânes et les os de ces deux hommes. »

Alfred DE LACAZE.

Samuel Hearne, *A Journal from the Prince of Wales's fort, in Hudson's-bay, to the Northern Ocean*, etc., *in the years* 1769, etc.; Londres, 1795, in-4°. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 204-205.

KNIGHT (*Richard-Payne*), archéologue et philologue anglais, né en 1750, mort à Londres, le 24 avril 1824. Il était fils aîné du révérend Thomas Knight, de Wormesley-Grange, dans le comté de Hereford. Dans son enfance, sa santé était si faible que son père ne voulut pas l'envoyer à l'école et ne permit pas qu'on lui enseignât à la maison le grec et le latin. Le révérend Thomas Knight mourut en 1764, et le jeune Richard, envoyé à une école du voisinage y fit de rapides progrès en latin. En quittant l'école, il n'alla pas à l'université; mais à l'âge de dix-huit ans il se mit à apprendre le grec, et cette étude devint la grande occupation de toute sa vie. Dans un voyage en Italie où l'avait attiré le soin de sa santé, il contracta le goût des beaux-arts, et s'enthousiasma particulièrement des productions de la sculpture grecque. La fortune considérable qu'il tenait de son père et de son grand-père lui permit de satisfaire sa passion d'antiquaire et de se livrer tranquillement à ses études philologiques. Le bourg de Leominster en 1780, celui de Ludlow en 1784 l'envoyèrent au parlement, où il figura jusqu'en 1806 parmi les adhérents de Fox; mais il s'intéressait peu à la politique, et il ne prit jamais part aux débats. En 1814 il fut nommé conservateur du British-Museum, comme représentant de la famille Townley. Dès sa jeunesse il avait commencé une collection d'antiques et d'autres objets d'art. Il ne cessa, jusqu'à la fin de sa vie, de l'enrichir, et il la légua au British-Museum. Elle était estimée 50,000 l. s. (1,250,000 fr.). On a de Knight: *An Account of the remains of the whorship of Priapus lately existing at Isernia, in the kingdom of Naples; to which is added a discourse on the worship of Priapus, and its connexion with the mystic theology of the ancients*; Londres, 1786, in-4° : cet ouvrage, que l'auteur ne mit pas en vente et qui fut distribué par la société des *Dilettanti*, fit scandale. Le sujet en était en effet scabreux même pour un érudit, et Knight avait mis peu de gravité dans ses recherches et dans sa manière de les exposer. Son livre, dont il détruisit lui-même beaucoup d'exemplaires, n'est recherché que pour sa rareté; — *An analytical Essay on the Greek Alphabet*; Londres, 1791, in-4°. Cet *Essai* contient l'exposé des idées de Knight sur le *digamma*, idées qu'il appliqua plus tard dans son édition d'Homère, et qui sont d'une valeur très-contestable; mais on y trouve aussi, ce qui vaut beaucoup mieux, une démonstration de la fausseté de certaines inscriptions grecques que Fourmont prétendait avoir trouvées en Laconie. La fraude de Fourmont avait trompé les antiquaires et les philologues les plus éminents du dix-huitième siècle, entre autres Winckelmann, Villoison, Valckenaër, Heyne. Knight soutint le premier que ces inscriptions étaient fausses. Son opinion a été reprise par M. Bœckh, qui l'a placée au-dessus de toute contestation (*Corpus Inscriptionum Græcarum*, vol. I, p. 61-104) (1); — *The Landscape*, poëme didactique en trois livres; Londres, 1794, in-8°; — *The Progress of civil Society*, poëme didactique en six livres; Londres, 1796, in-8°. Ce poëme n'est guère connu que par la spirituelle parodie qui parut dans l'*Anti-Jacobin*, et que l'on attribue à Canning; — *A Monody on the death of the right honourable. C.-J. Fox*; Londres, 1807, in-8°; — *Alfred, a romance in rhyme*; Londres, 1823, in-8°. Knight n'était pas fait pour la poésie, et aucun de ses ouvrages en ce genre ne s'élève au-dessus du médiocre. Il réussit mieux dans la critique artistique et littéraire. Son *Analytical Enquiry into the principles of Taste*; Londres, 1805, in-8°, eut plusieurs éditions, et se lit encore avec intérêt. Son article sur le *Strabon* de Falconer, publié par l'université d'Oxford (*Edinburgh Review*, juillet 1809), l'engagea dans une polémique avec le docteur Copleston, alors professeur à Oxford, et depuis évêque de Llandaff. Il publia aussi dans l'*Edinburgh Review*, août 1810, une *Vie* de Barry. En 1809, parurent in-fol. : *Specimens of Ancient Sculpture, selected from different collections of Great Britain, by the Society of*

(1) Consult. sur l'*Essai* de Knight un article de Porson dans le *Monthly Review* de 1794, réimprimé dans le *Museum criticum*, vol. I, p. [illegible].

Dilettanti (un second volume a paru en 1835). Ce magnifique ouvrage est principalement dû à Knight, qui écrivit les préfaces et les descriptions des planches. En 1816, lorsque le gouvernement anglais voulut acheter les marbres de lord Elgin, Knight fut entendu par le comité de la chambre des communes. Son opinion à ce sujet, superficielle comme ses autres ouvrages, et dénuée de ce sentiment des beautés de l'art grec, sentiment dont il avait plus d'une fois donné des preuves, fut sévèrement relevée par le *Quarterly Review*, vol. XIV, p. 533-543. Knight publia une courte réponse à cet article. En 1820 il fit paraître une édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* avec des *Prolegomena* d'abord insérés dans le *Classical Journal*. Les *Prolegomena* sont surtout destinés à combattre l'hypothèse de Wolf touchant l'origine des poëmes homériques. Knight suppose que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas du même poëte, et que l'auteur de l'*Odyssée* vivait longtemps après celui de l'*Iliade*. Cette polémique contre Wolf et l'hypothèse qu'il substitue à celle du grand critique allemand sont, sinon profondes, du moins ingénieuses; mais Knight ne s'en tint pas là. Il entreprit de rétablir les deux poëmes dans leur état primitif. A cet effet il introduisit dans le texte de vieilles formes de la langue grecque tombées en désuétude, et surtout une ancienne lettre appelée *digamma;* de plus il rejeta les vers interpolés (selon lui) par les rhapsodes et les poëtes postérieurs. Nous avons dit, à l'article HOMÈRE, ce qu'il faut penser de cette tentative bizarre. Knight était un des rédacteurs habituels du *Classical Journal*, dans lequel il publia pour la première fois la fameuse inscription d'Élée (*voy.* le *Corpus Inscript. Græc.* de Bœckh, n° 11); il donna plusieurs articles dans l'*Archæologia* (vol. XV, 393; XVII, 220; XIX, 369). Un catalogue de sa collection de médailles a été publié après sa mort sous le titre de *Nummi veteres*, etc.; Londres, 1830, in-4°. L. J.

Annual Biography. — Gorton, *General Biographical Dictionary.* — *English Cyclopædia* (*Biography*).

KNIGHT (*Édouard*), acteur anglais, né à Birmingham, en 1774, mort à Londres, le 21 février 1826. Cet habile comique avait été destiné par sa famille à devenir artiste peintre; mais il avait un secret penchant pour la scène, et à la mort du maître chez qui on l'avait placé, il s'essaya à New-Castle-under-Line dans le rôle de Hob de la farce *Hob in the Well*. Il fut reçu par le public d'une manière peu encourageante, et, tout déconcerté, il s'enfuit à toutes jambes, laissant le rôle à qui le voudrait pour terminer la représentation. Cet échec le dégoûta pour une année; il reprit ses pinceaux, mais sa passion dominante l'emporta, et il alla jouer *Hob* dans une petite ville, à Raither, dans la Galles du nord, où il obtint plus de succès. Après avoir erré quelque temps, il fut engagé dans la troupe de Stafford. Il se maria dans cette ville à la fille d'un marchand de vins nommé Clewes. Il dut sa renommée à une plaisanterie que voulut lui faire un habitant d'Uttoxer, où il annonçait des représentations. Cet individu lui dit qu'il s'appelait Philipps, qu'il connaissait particulièrement le directeur du théâtre d'York, Tate Wilkinson, et qu'il n'avait qu'à se recommander de lui pour être parfaitement reçu. Knight écrivit aussitôt à Tate Wilkinson pour lui offrir ses services, en s'appuyant du nom de son nouvel ami. Tate Wilkinson lui répondit brutalement qu'il ne connaissait d'autres Philipps qu'un certain quaker qui ne pouvait guère recommander un acteur. Ce fut pour Knight une cruelle mortification; il s'en vengea en homme d'esprit en demandant à Tate Wilkinson une recommandation pour son ami le quaker, afin qu'il lui procurât une place de ministre méthodiste. L'affaire en resta là pour l'instant. Knight continua ses tournées avec la troupe de Stafford; mais au bout d'un an il reçut une lettre de Tate Wilkinson qui lui offrait une *cure* de vingt-cinq shellings par semaine. Cette offre venait de ce que Mathews, le comique d'York, avait été engagé au théâtre d'Hay-Market, et, dans la crainte de se trouver sans acteur pour le remplacer, Tate Wilkinson s'était adressé d'avance à Knight. Le bonheur de celui-ci fut troublé à cette époque par la perte de sa femme, qu'il aimait tendrement, et qui mourut à vingt-quatre ans, en lui laissant la charge d'une famille. Au bout d'une année, il épousa, en 1807, miss Susane Smith, sœur de mistress Bartley, et l'actrice favorite du théâtre d'York. Knight resta sept ans à York. Il accepta ensuite avec empressement les propositions du directeur de Drury-Lane. Ce théâtre ayant été incendié, la plupart des artistes abandonnèrent Londres; Knight resta dans la capitale. Le 14 octobre 1809, il débuta au Lyceum dans le rôle de Timothy Quaint de *The Soldier's Daughter*, dans Robin Rough Head de *Fortune's Frolic*, et joua également avec succès plusieurs autres rôles. Il garda la faveur du public jusqu'à la maladie qui le força à se retirer. Son pouvoir comique était considérable, ce qui tenait à la puissance du jeu des muscles de sa figure qui se prêtaient à tous les masques. Sim, dans *Wild oats*, fut une de ses meilleures créations. Le 17 février 1816, pendant qu'il jouait avec miss Kelly dans la farce de *Modern antiques*, un fou, nommé Barnett, tira un coup de pistolet sur cette actrice; il ne l'atteignit pas, mais il faillit attraper Knight. Le public dédommagea cet acteur par une chaude ovation. Knight avait une vie privée régulière et de bonnes mœurs. Il n'aimait pas les parties de plaisir; il avait beaucoup de bonté et de bienveillance. J. V.

Annual Register, 1826, p. 228.

KNIGHT (*Thomas*), acteur et auteur anglais, né dans le comté de Dorset, vers 1775, mort à Londres, le 4 février 1820. Son père, riche fermier, le destinait au barreau; mais le goût du

théâtre l'emporta. Knight débuta d'abord en province, et vint ensuite au théâtre de Covent-Garden, où il obtint beaucoup de succès, en 1795, dans divers rôles de comédie; il excellait surtout dans l'art d'approprier ses costumes au caractère et aux habitudes du personnage qu'il représentait. En 1803 il quitta la scène, et fut tour à tour directeur des troupes de Liverpool et de Manchester. Il avait épousé miss Farzen, jeune actrice dont la sœur était mariée au comte de Derby. On a de Knight : *Honest Thieves* (Les honnêtes Voleurs), farce; 1797, in-12; — *The Turnpikegate* (La Porte à barrière), divertissement musical; 1799, in-8°. A. J.

Mahul, *Annuaire nécrologique*.— *Histoire du Théâtre Anglais*.

* **KNIGHT** (*Henry-Cogswell*), poëte américain, né vers 1788, à Newburyport. Il prit ses degrés à l'université de Brown, devint pasteur de la communion épiscopale, et s'occupa beaucoup plus de littérature que d'affaires ecclésiastiques; cependant il prêchait avec succès, et deux volumes de sermons portent son nom. Comme il vivait fort retiré, on a peu de renseignements sur lui; on ignore l'époque de sa mort. Ses poésies, qui ont été réimprimées, ne manquent pas de mérite; il avait du goût, et rimait avec facilité. On a de lui : *The Cypriad*, poëme en deux chants; 1809, 1 vol.; — *The Trophies of Love*, poëme; — *The Broken Harp*; Philadelphie, 1815, 1 vol. Le recueil de ses œuvres a paru à Boston, en 1821, 2 vol.

Son frère, *Frédéric* KNIGHT, né en 1791, à Hampton, mort en 1849, s'est exercé aussi dans le même genre. La plupart de ses pièces de vers ont été insérées dans un volume intitulé : *Thorn Cottage, or the poet's home*; Boston, 1855, in-12. P. L—Y.

Thorn Cottage (introduction).

KNIGHT (*Cornélie*), femme de lettres anglaise, morte au commencement de ce siècle. Elle fit un long séjour en Italie, et publia sur ce pays divers ouvrages, accompagnés de vues dessinées de sa main. Nous citerons d'elle : *Dinarbas*, 1790, conte qui fait suite au *Rasselas* de Johnson, trad. en français en 1817; — *Marcus Flaminius*; 1792, 2 vol. in-8°, recueil de lettres, trad. sous le titre de *Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et Tibère*; Paris, 1801, in-8°; — *Description du Latium ou de la campagne de Rome*; 1805, in-4°. P. L—Y.

Biogr. Moderne. — Quérard, *La France Littéraire*.

* **KNIGHT** (*Charles*), libraire anglais, né vers 1790, à Windsor. Fils d'un libraire de cette ville, il prit à sa mort la succession de ses affaires, et fonda l'*Etonian*, revue littéraire qui fut rédigée par l'élite des anciens élèves du collége d'Eton. Le succès de cette entreprise l'ayant conduit à s'établir à Londres, il s'y fit connaître par la publication d'un *Magazine*, conçu sur de plus larges bases, et auquel, suivant l'usage des éditeurs anglais, il attacha son nom, *Knight's quarterly Magazine*; c'est là que M. Macaulay a écrit ses premiers articles. M. Knight commença ensuite, sous les auspices de la Société pour la diffusion des connaissances utiles, une série de publications populaires dont le bon marché et la circulation n'ont été dépassés que par celles des frères Chambers, d'Édimbourg; nous rappellerons par exemple le *Penny Magazine* et le *Penny Cyclopædia*; 1827 et ann. suiv., vol. in-4°. Le public lui est encore redevable d'autres ouvrages utiles, établis à grands frais et vendus le plus bas prix possible, tels que *History of England*, réimpr. en 1858; — *Pictorial Bible*; 1835-1838; 2e édit., augmentée, 1847-1849, 4 vol. gr. in-8° fig.; — *Pictorial Shakspeare*;— *Daily Bible illustrations*; 1849-1853, 7 vol. in-8°; — la bibliothèque des *Shilling Volumes*; — enfin, *The English Cyclopædia*, refonte générale du *Penny Cyclopædia*, dont les dernières livraisons ont paru en 1858. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les ouvrages qu'il a édités, on a de lui : *The Struggles of a Book against excessive taxation*, brochure écrite contre l'impôt des journaux; — *Life of Shakspeare*; 1852 : qui passe pour une des meilleures notices qui aient paru de nos jours sur ce poëte; — *Knowledge is power*; 1855, in-8°; — *The old Printer and the modern Press*; 1856. P. L—Y.

Men of the Time. — *Catalogue of English Books*.

KNIGHTON (*Henri*), chroniqueur anglais, né vers la fin du quatorzième siècle. Il fut chanoine régulier de l'abbaye de Leicester, et écrivit en latin une chronique intitulée : *Compilatio de Eventibus Angliæ a tempore regis Edgari usque ad mortem regis Ricardi Secundi*. Cette relation a été insérée par Twysden dans les *Decem Scriptores*; Londres, 1652, in-fol. P. L—Y.

Tanner, *Bibliotheca Britannica*, p. 468. — Nicolson, *English Historical Library*.

KNIPERODE (*Weinrich* DE), dix-neuvième grand-maître de l'ordre Teutonique, successeur de Henri Dusemer, en 1351, mort le 23 juin 1382. Il battit et fit prisonnier le grand-duc de Lithuanie, Keystuth, qui s'évada de sa prison. Pour se venger de leur défaite, en 1353, les Lithuaniens saccagèrent Résil en Prusse, et firent 1,500 prisonniers, qu'ils massacrèrent en chemin. Une guerre de sept ans fut la conséquence et le châtiment de ce crime. Le 17 février 1370, vaincus dans une bataille décisive, où ils perdirent 11,000 hommes, les Lithuaniens demandèrent et obtinrent une trêve, qui fut fatale aux chevaliers teutoniques. La sécurité le plongea dans l'oisiveté. Kniperode mourut le 23 juin 1382. Il avait établi à Marienbourg une école de droit pour instruire les jeunes chevaliers. Son successeur, Conrad Zolner de Rodenstein, s'efforça vainement, par d'utiles réformes, d'arrêter la décadence de l'ordre teutonique. F.-X. T.

Pierre de Dusbourg, *Chronicon Prussiæ*.—Henrici Leonardi Schapzflelschil *Historia Equitum Ensiferorum Ordinis Teutonici Livonorum*. — Schoonebek, *Histoire des Ordres militaires*.

KNIPPENBERG (*Sébastien*), théologien belge, né à Helden (Brabant), mort à Cologne, le 31 mai 1733. Il prit l'habit de dominicain à Cologne dès l'âge de vingt ans, et se fit recevoir docteur en théologie dans la même ville, le 12 octobre 1688. Il fut ensuite professeur et doyen en cette faculté, et mourut inquisiteur général de son ordre. On a de lui : *De Providentia Dei gubernante per motum juxta mentem S. Augustini episcopi, et S. Thomæ, doctoris angelici*; Cologne, 1700 et 1706, in-12; — *Doctrina S. Thomæ in materia ab erroribus ipsi falso impositis liberata; Adjungitur Compendium doctrinæ Cornelii Jansenii, Yprensis episcopi, in quinque famosis propositionibus illius damnatæ, de verbo ad verbum prolatæ, et extractæ ex ejus libro qui intitulatur :* « Cornelii Jansenii, Augustinus, impresso Lovanii anno 1640 »; Cologne, 1718, in-8°. Cet ouvrage fut prohibé par la cour de Rome : il est devenu fort rare; — *Opusculum contra librum authoris anonymi* (le P. Jean van Bilsen, dominicain) *intitulatum :* « Prædicatorii ordinis fides et religio vindicata »; Cologne, 1721, in-12. A. L.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 294. — Paquot, *Mém. pour servir a l'hist. des Pays-Bas*, t. I, p. 272-273.

KNIPPERDOLLING ou **KNIPPER-DOLLINK** (*Bernard*), chef des anabaptistes de Munster, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 23 janvier 1536. Ancien partisan des luthériens et chassé de sa ville natale, il erra pendant plusieurs années à l'étranger, et se lia en Suède avec la secte des anabaptistes. De retour à Munster, il se mit à la tête des fanatiques religieux, accueillit Jean Matthys et Jean de Leyde dans sa maison, et excita de tels désordres que l'évêque de Munster le fit saisir et enfermer dans la prison de la ville. On l'élargit ensuite à de certaines conditions; mais son impétuosité n'en fut point ralentie. Il se joignit à plusieurs fanatiques, enleva avec leur aide les clefs de la ville, et, simulant l'inspiré, il se montra pieds nus dans toutes les rues de la ville, et annonçait dans les carrefours la réformation des mœurs. Pris et mis aux fers par les catholiques, ses partisans le délivrèrent bientôt. Il usa de sa liberté pour recommencer ses menées séditieuses, et se fit, par son courage et son fanatisme, une telle réputation qu'en 1534 les anabaptistes le choisirent pour bourgmestre de Munster, et que Jean de Leyde, en lui remettant le *glaive de Samson*, le chargea de l'exécution des hautes-œuvres. L'épée nue à la main, et accompagné de quatre satellites, il parcourait alors la ville, exerçant un gouvernement de terreur et décapitant lui-même tous ceux qui voulaient s'opposer à son autorité despotique. Lorsque Jean de Leyde fut nommé roi des anabaptistes, Knipperdolling obtint la dignité de stadhouder, et exerça de telles violences que le tailleur-roi dut le faire enfermer pendant quelques jours. Ces excès furent bientôt punis d'une manière plus sévère. Le parti catholique ayant eu le dessus, en 1536, et Knipperdolling ayant été fait prisonnier, il fut condamné à avoir le corps déchiré avec des tenailles ardentes et à être ensuite percé de l'épée, ce qui fut exécuté. Au milieu de ce supplice horrible, il se montra endurci et inflexible, blasphémant et ne voulant pas entendre parler de réconciliation avec l'Église. Son cadavre fut exposé dans une cage de fer suspendue au clocher de l'église de Saint-Lambert. R. LINDAU.

Le père Catrou, *Histoire des Anabaptistes*, t. II.—Mencken, *Scriptores Rer. Germ.*, t. III, p. 1534, seq. — Hamelmann, *Hist. Eccles. renati Evang. in Urbe Monast. Opp.* — Hermann et Kerssenbroch, *Bell. Anabaptist. Monast.* — Trommsdorf, *Alte und neue Geographie von Deutschland*.

KNITTEL (*Gaspard*), savant allemand, né à Glatz, le 6 février 1644, mort à Telcz, le 11 février 1702. Membre de la Société de Jésus, il professa les mathématiques, l'éthique et la philosophie. Après avoir été procureur provincial auprès de la cour de Vienne, il obtint la place de recteur du collége de Krumman et plus tard celle de recteur de l'université de Prague. On a de lui : *Cosmographia elementaris propositionibus physico-mathematicis proposita*; Prague, 1673; 2e édit., Nuremberg, 1674; — *Via regia ad omnes artes et scientias;* Prague, 1682; Nuremberg, 1691; Augsbourg, 1759; — *Aristoteles curiosus et utilis*; Prague, 1682; — *Conciones dominicales academicæ*; Prague, 1684. R. L.

Reimann, *Einleitung zur histor. Litteratur.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Rotermund, *Supplement à Jöcher.*

KNITTEL (*François-Antoine*), érudit théologien allemand, né à Salzdalum, le 3 avril 1721, mort à Wolfenbuttel, le 13 décembre 1792. Il étudia la théologie à Helmstædt et à Halle, devint, en 1751, pasteur à Schliestædt, et se fixa à Wolfenbuttel. On a de lui : *Ulfilæ versionem Gothicam nonnullorum capitum epistolæ Pauli ad Romanos, cum variis monumentis ineditis eruit, commentatus est deditque foras*; Brunswick, 1762, in-4°. C'est le principal travail de Knittel. Les autres écrits traitent : *De l'art de catéchiser, du célèbre témoignage de Josèphe relativement au Christ, de l'Apocalypse*, etc., etc. V—U.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 133 et suiv. — Schlichtegroll, *Nekrolog der Deutschen.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KNOBBÆRT (*Jean-Antoine*), jurisconsulte belge, né à Anvers, mort le 11 septembre 1677. Il appartenait à la famille des célèbres imprimeurs de ce nom; il était avocat au conseil de Flandre. Il est connu par son commentaire sur les soixante-quatre premiers articles de la coutume de Gand, qu'il publia sous ce titre : *Jus civile Gandensium, hoc est usus moresque eorum in populo nati, a principe confirmati*

et observationibus illustrati. Tomus primus, complectens observationes, prolegomena et rubricas IV; Anvers, 1677, in-fol.; Bruxelles, 1700 et 1770, in-fol. L'auteur donne, avec les textes flamand et latin de la coutume, les dispositions conformes ou différentes non-seulement des autres coutumes du comté et des pays voisins, mais encore du droit romain. C'est un ouvrage à consulter pour le droit civil et pour l'histoire de l'ancien régime communal ou provincial de la Belgique. E. R.

Camus, *Bibliothèque choisie des livres de Droit.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.* — *Description bibliographique de la Bibliothèque de Joseph Ermént;* Bruxelles, sans date, 3 vol. in-8°.

KNOBELSDORF (*Hans-Georges-Wenceslas*, baron DE), architecte allemand, né en 1697, mort en 1753, à Berlin. Il passa plusieurs années au service militaire, et se démit, en 1730, du grade de capitaine, pour se livrer exclusivement à l'étude des beaux-arts, qu'il avait jusque là cultivés en amateur. Dans cette intention, il fit de longs séjours en France et en Italie. Remarqué par Frédéric II, qui manifesta pour lui une grande bienveillance, il devint surintendant des bâtiments royaux et conseiller des finances. Les principaux monuments qu'il construisit par les ordres de ce prince sont l'Opéra de Berlin, terminé en 1742, et la délicieuse résidence de Sans-Souci. Il laissa aussi quelques bons portraits et des paysages. Un contemporain disait de cet artiste que s'il avait à peindre la raison faite homme, c'était lui qu'il prendrait pour modèle. Son *Éloge*, écrit par Frédéric lui-même, a été inséré dans le tome VIII des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dont Knobelsdorf fut un des membres fondateurs. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Hirsching, *Historisch-literarisches Handbuch*, III.— Formey, *Éloges*, I.

KNOBELSDORF (*A.-François*, baron DE), feld-maréchal prussien, né en 1723, mort le 10 décembre 1799, à Berlin. Après avoir été gouverneur de Custrin, il parvint au premier grade militaire, et fut l'un des lieutenants de Frédéric II dans les campagnes de Sept Ans et de la succession de Bavière. Il opéra, en 1793, une diversion dans le Brabant avec un corps de dix mille hommes, et dirigea ensuite le blocus de Landau, qu'il fut contraint de lever par suite de la reprise des lignes de Wissembourg. Il servit encore l'année suivante sur le Rhin, et prit sa retraite.

Deux autres personnages du même nom figurent à des titres différents dans les annales de la Prusse moderne. L'un, diplomate distingué, fut ministre de Frédéric-Guillaume II à Constantinople, et réussit, en 1791, par son habile intervention, à terminer la guerre entre la Turquie, l'Autriche et la Russie; plus tard, en 1806, il fut chargé auprès de Napoléon d'une mission pacifique en apparence, mais qui n'était au fond qu'un prétexte pour gagner du temps et se préparer à la guerre. Il mourut quelques années après. L'autre, général major, né en 1775, à Wuttnow, et mort en 1826, à Berlin, prit part aux guerres contre la France, commanda la garde royale, et fut nommé en 1815 inspecteur général de cavalerie. K.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

* **KNOBLECHER** (*N*......), missionnaire et voyageur allemand, né vers 1800. Après avoir fait ses études à Rome, il vint passer un an en Syrie pour apprendre la langue arabe, et alla s'établir à la mission de Khartoum. Désigné avec quelques autres missionnaires pour faire partie de l'expédition qui va tous les ans commercer sur le Nil Blanc, il partit, sous la protection du pacha, le 13 novembre 1849, malgré l'opposition des marchands. Au bout de quatorze jours, l'expédition dépassa les îles des Shillooks. Des vents violents firent beaucoup souffrir les bâtiments, dont un fut complétement démâté. Le 2 décembre les missionnaires dépassèrent l'embouchure de la rivière de Sabat, la seule qui se jette dans le Nil Blanc du côté de l'est, et dont la source était, selon toute apparence, dans le pays des Gallas, au sud du royaume de Choa. Du 9e 26' de latitude nord au 6° 50', ils virent le paysage changer d'aspect : les superbes forêts disparurent et furent remplacées par des marais couverts de sables et d'herbes, et par un terrain si mou qu'il était impossible d'y aborder. L'air était lourd, plein de miasmes et obscurci par des nuées de moustiques : l'eau de la rivière était stagnante et couverte de matières végétales. Au-dessus du Bahr el Ghazel, ou lac de Gazelles, par 9° 16', le cours du Nil Blanc devient excessivement tortueux, et la grande quantité de canaux et de bras sans issue qui s'y trouvent embarrassaient les pilotes. Le 22 décembre l'expédition atteignit le village d'Angouen, où réside le roi des Kyks, qui reçut très-bien les missionnaires. Au sud des Kyks sont les Elliabs, les plus civilisés des peuples de cette contrée. Dans leur pays, le Nil Blanc se partage en deux branches, qui furent toutes deux visitées : l'eau était si basse que les bâtiments enfonçaient dans la boue; mais ils furent dégagés par les naturels, qui s'attelèrent avec empressement à des cordeaux. Le 31 décembre les missionnaires arrivèrent chez les Zihrs, qui descendirent au bord de la rivière et les reçurent avec des grands cris de joie. Le 2 janvier 1850 M. Knoblecher vit au sud-est la fameuse montagne de granit de Niezkanyi, au 5° de latitude, la première qui coupe la monotonie de la plaine depuis le 10° 35'. Le 14 janvier l'expédition atteignit les rapides du Nil Blanc et l'île de Tsanker au 4° 49', point où s'étaient arrêtées jusque là toutes les recherches; car il semblait impossible d'aller plus loin avec les barques. Cependant, le hardi pilote nubien de M. Knoblecher, Suleyman Abou-Zéid, put remettre à la voile, et 16 milles plus loin il arriva au village de Tokiman. Le pays était beau et très-peuplé, l'eau redevenue claire. Les habitants montrèrent le plus grand

étonnement à la vue des bâtiments et du visage blanc de leurs équipages. Ils tombèrent en extase en entendant un des missionnaires jouer de l'harmonica, et leur chef offrit la souveraineté de tout le pays en échange du merveilleux instrument. Le 16 on arriva au village de Logwek, par 4° 10, qui prend son nom d'une pointe de granit de 200 mètres de haut, laquelle s'élève solitaire sur la rive gauche du Nil. M. Knoblecher monta à son sommet, d'où les yeux embrassent tout le pays. Il vit au sud-ouest la rivière se perdre entre les montagnes de Regoer et de Kiddi, voisines de celle de Kereg, très-riche en mines de fer exploitées par les naturels; au sud une longue chaîne de montagnes, qu'il ne put bien juger, à cause de la distance. Au delà de celle de Logweya sont les tribus des Berris, qu'il ne faut pas confondre avec les Barris, voisins des Gallas, peuples guerriers, qui s'étendent de l'Abyssinie à Mozambique, le long du grand plateau central de l'Uniamesi. « Ainsi, dit M. Taylor, le Nil Blanc a été visité à peu près jusqu'à l'équateur, et ses sources se trouvent probablement au delà. A Logwek, sa largeur est de 650 pieds et sa profondeur pendant la saison la plus sèche de 8 pieds environ. En 1850, M. Krafft, voyageur allemand, a découvert au 3° de latitude sud la montagne neigeuse de Kilimandjaro, dans son voyage de Mombat à la côte de Zanzibar, et d'après son appréciation, c'est là que se trouvent les sources du Nil Blanc, que le géographe Berghaus croit être le vrai grand Nil. » Pendant son séjour à Logwek, M. Knoblecher entendit des naturels parler de tribus du sud dont la peau serait entièrement blanche; mais il n'ajouta pas foi à cette fable, et pensa qu'il s'agissait des établissements portugais sur l'océan Indien. Le 17 janvier l'expédition se mit en route pour revenir à Khartoum. Les missionnaires n'avaient pu atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Les marchands égyptiens, jaloux, les avaient désignés aux naturels comme des magiciens, et les indigènes ne voulaient ni les garder ni les laisser s'établir parmi eux. Après être allé ainsi plus loin qu'aucun de ses devanciers vers les sources du Nil, M. Knoblecher vint se rétablir aux missions de Khartoum, où il reçut la visite de M. Bayard Taylor. J. V.

Bayard Taylor, *Journey to central Africa*.

KNOCH (*Georges-Ludolphe-Otto*), théologien allemand, né à Burgwedel, en Hanovre, le 2 février 1705, mort le 30 mars 1783. Il fut pasteur à Brunswick, et publia : *Historische und Kritische Dokumente*, etc. (Documents historiques et critiques tirés de la collection de Bibles qui se trouve à la bibliothèque Grauenhof du prince de Brunswick); Hanovre et Wolfenbüttel, 1749-1754; — *Bibel-Bibliothek*, etc. (Bibliothèque biblique, ou catalogue de la collection de Bibles faite par la duchesse douairière Élisabeth-Sophie-Marie de Brunswick); Brunswick, 1752; — et quelques *opuscules*. V—u.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 187. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNOEPKEN (*André*), dit aussi *Knop*, *Knopf* ou *Cnoph*, réformateur de la Livonie, né à Custrin, vers la fin du quinzième siècle, mort à Riga, le 13 février 1539. Ancien professeur de l'école de Treptow en Poméranie, il était très-attaché à la religion catholique lorsque la lecture du *De Captivitate Babylonis* de Luther fit de lui un partisan chaleureux du réformateur. Persécuté pour ce changement de croyance, dont il ne se cacha point, il se rendit, vers 1521, à Riga auprès de son frère, le chanoine Jacques Knoepken. Contrairement à la plupart des réformateurs, il ne résista pas ouvertement à l'autorité ecclésiastique établie; il réunissait ses disciples secrètement, et les chargeait de transmettre ses paroles à d'autres personnes. Mais ces lenteurs déplaisaient à Luther, qui envoya à Riga le fanatique Sylvestre Tegelmeister de Rostock. Celui-ci souleva par ses discours la population : elle envahit les églises, en démolit les images, et força le conseil municipal d'ouvrir entre les protestants et les catholiques un colloque sur les dogmes contestés. Dans ce colloque Knoepken défendit les nouvelles doctrines; la majorité du conseil se déclara pour lui, et le luthéranisme fut déclaré religion dominante à Riga. Knoepken fut proclamé pasteur en chef de la ville, le 23 octobre 1523. On a de lui plusieurs cantiques (*Choraele*) qui se chantent encore aujourd'hui dans les églises protestantes. Les plus fameux sont : *Hilff uns in deinem Namen*, et *Herr Christ du einiger Gottes Sohn*. Ce dernier a été faussement attribué à Élisabeth Kreutziger : On a en outre de Knoepken : *Interpretatio in Epistolam ad Romanos; Rigæ apud Livonios prælecta*, etc.; Wittemberg, 1514, in-4°. Cet ouvrage, que précède un discours de Bugenhagen et que Melanchthon a enrichi de notes, est fort rare. R. L—u.

Adam, *Vitæ Theol. Germ.* — Scultetus, *Annal. Evangel.* — Seckendorff, *Histor. Lutheran.* — Freher, *Theatrum Vir. erudit. clariss.*, P. I, sect. 3. — Printz, *Museum Histor.* — Zedler, *Universal-Lexik.*

KNOES (*Olaüs*), poëte suédois, né le 3 juillet 1683, mort le 7 avril 1748, à Wanga. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il y fut attaché comme professeur, passa en la même qualité à Marienstadt, et administra depuis 1729 la paroisse de Wanga. Il se distingua par son talent pour la poésie, et publia en latin : *De Providentia divina*; Upsal, 1710; — *Virens perpetuo flore Amarantus, carmen elegiacum*; 1714, in-4°; — et quelques discours. K.

Beitræge zu den Actis historico-ecclesiasticis, p. 910.

KNOES (*Anders*), théologien suédois, fils du précédent, né le 3 février 1721, à Marienstadt, mort le 29 mai 1799, à Skara. Il fut répétiteur à Upsal, prit à Lund son diplôme de docteur en théologie, et devint, en 1771, pasteur à Skara. Vers 1793 on le nomma correspondant du comité des affaires ecclésiastiques. On a de lui : *Anmerkungen ueber sancti Pauli Epistel an die Ræmer*.

théâtre l'emporta. Knight débuta d'abord en province, et vint ensuite au théâtre de Covent-Garden, où il obtint beaucoup de succès, en 1795, dans divers rôles de comédie; il excellait surtout dans l'art d'approprier ses costumes au caractère et aux habitudes du personnage qu'il représentait. En 1803 il quitta la scène, et fut tour à tour directeur des troupes de Liverpool et de Manchester. Il avait épousé miss Farzen, jeune actrice dont la sœur était mariée au comte de Derby. On a de Knight : *Honest Thieves* (Les honnêtes Voleurs), farce; 1797, in-12; — *The Turnpikegate* (La Porte à barrière), divertissement musical; 1799, in-8°. A. J.

Mahul, *Annuaire nécrologique*. — *Histoire du Théâtre Anglais*.

* **KNIGHT** (*Henry-Cogswell*), poëte américain, né vers 1788, à Newburyport. Il prit ses degrés à l'université de Brown, devint pasteur de la communion épiscopale, et s'occupa beaucoup plus de littérature que d'affaires ecclésiastiques; cependant il prêchait avec succès, et deux volumes de sermons portent son nom. Comme il vivait fort retiré, on a peu de renseignements sur lui; on ignore l'époque de sa mort. Ses poésies, qui ont été réimprimées, ne manquent pas de mérite; il avait du goût, et rimait avec facilité. On a de lui : *The Cypriad*, poëme en deux chants; 1809, 1 vol.; — *The Trophies of Love*, poëme; — *The Broken Harp;* Philadelphie, 1815, 1 vol. Le recueil de ses œuvres a paru à Boston, en 1821, 2 vol.

Son frère, *Frédéric* KNIGHT, né en 1791, à Hampton, mort en 1849, s'est exercé aussi dans le même genre. La plupart de ses pièces de vers ont été insérées dans un volume intitulé : *Thorn Cottage, or the poet's home;* Boston, 1855, in-12. P. L—Y.

Thorn Cottage (introduction).

KNIGHT (*Cornélie*), femme de lettres anglaise, morte au commencement de ce siècle. Elle fit un long séjour en Italie, et publia sur ce pays divers ouvrages, accompagnés de vues dessinées de sa main. Nous citerons d'elle : *Dinarbas*, 1790, conte qui fait suite au *Rasselas* de Johnson, trad. en français en 1817; — *Marcus Flaminius*; 1792, 2 vol. in-8°, recueil de lettres, trad. sous le titre de *Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et Tibère*; Paris, 1801, in-8°; — *Description du Latium ou de la campagne de Rome*; 1805, in-4°. P. L—Y.

Biogr. Moderne. — Quérard, *La France Littéraire*.

* **KNIGHT** (*Charles*), libraire anglais, né vers 1790, à Windsor. Fils d'un libraire de cette ville, il prit à sa mort la succession de ses affaires, et fonda l'*Etonian*, revue littéraire qui fut rédigée par l'élite des anciens élèves du collége d'Eton. Le succès de cette entreprise l'ayant conduit à s'établir à Londres, il s'y fit connaître par la publication d'un *Magazine*, conçu sur de plus larges bases, et auquel, suivant l'usage des éditeurs anglais, il attacha son nom, *Knight's quarterly Magazine*; c'est là que M. Macaulay a écrit ses premiers articles. M. Knight commença ensuite, sous les auspices de la Société pour la diffusion des connaissances utiles, une série de publications populaires dont le bon marché et la circulation n'ont été dépassés que par celles des frères Chambers, d'Édimbourg; nous rappellerons par exemple le *Penny Magazine* et le *Penny Cyclopædia*; 1827 et ann. suiv., vol. in-4°. Le public lui est encore redevable d'autres ouvrages utiles, établis à grands frais et vendus le plus bas prix possible, tels que *History of England*, réimpr. en 1858; — *Pictorial Bible*; 1835-1838; 2e édit., augmentée, 1847-1849, 4 vol. gr. in-8° fig.; — *Pictorial Shakspeare;* — *Daily Bible illustrations*; 1849-1853, 7 vol. in-8°; — la bibliothèque des *Shilling Volumes;* — enfin, *The English Cyclopædia*, refonte générale du *Penny Cyclopædia*, dont les dernières livraisons ont paru en 1858. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les ouvrages qu'il a édités, on a de lui : *The Struggles of a Book against excessive taxation*, brochure écrite contre l'impôt des journaux; — *Life of Shakspeare;* 1852 : qui passe pour une des meilleures notices qui aient paru de nos jours sur ce poëte; — *Knowledge is power;* 1855, in-8°; — *The old Printer and the modern Press;* 1856. P. L—Y.

Men of the Time. — *Catalogue of English Books*.

KNIGHTON (*Henri*), chroniqueur anglais, né vers la fin du quatorzième siècle. Il fut chanoine régulier de l'abbaye de Leicester, et écrivit en latin une chronique intitulée : *Compilatio de Eventibus Angliæ a tempore regis Edgari usque ad mortem regis Ricardi Secundi*. Cette relation a été insérée par Twysden dans les *Decem Scriptores;* Londres, 1652, in-fol. P. L—Y.

Tanner, *Bibliotheca Britannica*, p. 488. — Nicolson, *English Historical Library*.

KNIPERODE (*Weinrich* DE), dix-neuvième grand-maître de l'ordre Teutonique, successeur de Henri Dusemer, en 1351, mort le 23 juin 1382. Il battit et fit prisonnier le grand-duc de Lithuanie, Keystuth, qui s'évada de sa prison. Pour se venger de leur défaite, en 1353, les Lithuaniens saccagèrent Résil en Prusse, et firent 1,500 prisonniers, qu'ils massacrèrent en chemin. Une guerre de sept ans fut la conséquence et le châtiment de ce crime. Le 17 février 1370, vaincus dans une bataille décisive, où ils perdirent 11,000 hommes, les Lithuaniens demandèrent et obtinrent une trêve, qui fut fatale aux chevaliers teutoniques. La sécurité le plongea dans l'oisiveté. Kniperode mourut le 23 juin 1382. Il avait établi à Marienbourg une école de droit pour instruire les jeunes chevaliers. Son successeur, Conrad Zolner de Rodenstein, s'efforça vainement, par d'utiles réformes, d'arrêter la décadence de l'ordre teutonique. F.-X. T.

Pierre de Dusbourg, *Chronicon Prussiæ*. — Henrici Leonardi Schurzfleischii *Historia Ensiferorum Ordinis Teutonici Livonorum*. — Schoonebek, *Histoire des Ordres militaires*.

KNIPPENBERG (*Sébastien*), théologien belge, né à Helden (Brabant), mort à Cologne, le 31 mai 1733. Il prit l'habit de dominicain à Cologne dès l'âge de vingt ans, et se fit recevoir docteur en théologie dans la même ville, le 12 octobre 1688. Il fut ensuite professeur et doyen en cette faculté, et mourut inquisiteur général de son ordre. On a de lui : *De Providentia Dei gubernante per motum juxta mentem S. Augustini episcopi, et S. Thomæ, doctoris angelici*; Cologne, 1700 et 1706, in-12; — *Doctrina S. Thomæ in materia ab erroribus ipsi falso impositis liberata; Adjungitur Compendium doctrinæ Cornelii Jansenii, Yprensis episcopi, in quinque famosis propositionibus illius damnatæ, de verbo ad verbum prolatæ, et extractæ ex ejus libro qui intitulatur :* « Cornelii Jansenii, Augustinus, impresso Lovanii anno 1640 »; Cologne, 1718, in-8°. Cet ouvrage fut prohibé par la cour de Rome : il est devenu fort rare; — *Opusculum contra librum authoris anonymi* (le P. Jean van Bilsen, dominicain) *intitulatum :* « Prædicatorii ordinis fides et religio vindicata »; Cologne, 1721, in-12. A. L.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 294. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. I, p. 272-273.

KNIPPERDOLLING ou **KNIPPER-DOLLINK** (*Bernard*), chef des anabaptistes de Münster, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 23 janvier 1536. Ancien partisan des luthériens et chassé de sa ville natale, il erra pendant plusieurs années à l'étranger, et se lia en Suède avec la secte des anabaptistes. De retour à Munster, il se mit à la tête des fanatiques religieux, accueillit Jean Matthys et Jean de Leyde dans sa maison, et excita de tels désordres que l'évêque de Munster le fit saisir et enfermer dans la prison de la ville. On l'élargit ensuite à de certaines conditions; mais son impétuosité n'en fut point ralentie. Il se joignit à plusieurs fanatiques, enleva avec leur aide les clefs de la ville, et, simulant l'inspiré, il se montra pieds nus dans toutes les rues de la ville, et annonçait dans les carrefours la réformation des mœurs. Pris et mis aux fers par les catholiques, ses partisans le délivrèrent bientôt. Il usa de sa liberté pour recommencer ses menées séditieuses, et se fit, par son courage et son fanatisme, une telle réputation qu'en 1534 les anabaptistes le choisirent pour bourgmestre de Munster, et que Jean de Leyde, en lui remettant le *glaive de Samson*, le chargea de l'exécution des hautes-œuvres. L'épée nue à la main, et accompagné de quatre satellites, il parcourait alors la ville, exerçant un gouvernement de terreur et décapitant lui-même tous ceux qui voulaient s'opposer à son autorité despotique. Lorsque Jean de Leyde fut nommé roi des anabaptistes, Knipperdolling obtint la dignité de stadhouder, et exerça de telles violences que le tailleur-roi dut le faire enfermer pendant quelques jours. Ces excès furent bientôt punis d'une manière plus sévère. Le parti catholique ayant eu le dessus, en 1536, et Knipperdolling ayant été fait prisonnier, il fut condamné à avoir le corps déchiré avec des tenailles ardentes et à être ensuite percé de l'épée, ce qui fut exécuté. Au milieu de ce supplice horrible, il se montra endurci et inflexible, blasphémant et ne voulant pas entendre parler de réconciliation avec l'Église. Son cadavre fut exposé dans une cage de fer suspendue au clocher de l'église de Saint-Lambert. R. LINDAU.

Le père Catrou, *Histoire des Anabaptistes*, t. II. — Mencken, *Scriptores Rer. Germ*, t. III, p. 1534, seq. — Hamelmann, *Hist. Eccles. renati Evang. in Urbe Monast. Opp.* — Hermann et Kerssenbroch, *Bell. Anabaptist. Monast.* — Trommsdorf, *Alte und neue Geographie von Deutschland*.

KNITTEL (*Gaspard*), savant allemand, né à Glatz, le 6 février 1644, mort à Telcz, le 11 février 1702. Membre de la Société de Jésus, il professa les mathématiques, l'éthique et la philosophie. Après avoir été procureur provincial auprès de la cour de Vienne, il obtint la place de recteur du collége de Krumman et plus tard celle de recteur de l'université de Prague. On a de lui : *Cosmographia elementaris propositionibus physico-mathematicis proposita*; Prague, 1673; 2e édit., Nuremberg, 1674; — *Via regia ad omnes artes et scientias;* Prague, 1682; Nuremberg, 1691; Augsbourg, 1759; — *Aristoteles curiosus et utilis*; Prague, 1682; — *Conciones dominicales academicæ*; Prague, 1684. R. L.

Reimann, *Einleitung zur histor. Litteratur.* — Jöcher, *Allgem Gelehrten-Lexikon.* — Rotermund, *Supplement à Jöcher.*

KNITTEL (*François-Antoine*), érudit théologien allemand, né à Salzdalum, le 3 avril 1721, mort à Wolfenbuttel, le 13 décembre 1792. Il étudia la théologie à Helmstædt et à Halle, devint, en 1751, pasteur à Schliestædt, et se fixa à Wolfenbuttel. On a de lui : *Ulfilæ versionem Gothicam nonnullorum capitum epistolæ Pauli ad Romanos, cum variis monumentis ineditis eruit, commentatus est deditque foras;* Brunswick, 1762, in-4°. C'est le principal travail de Knittel. Les autres écrits traitent : *De l'art de catéchiser, du célèbre témoignage de Josèphe relativement au Christ, de l'Apocalypse*, etc., etc. V—u.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 138 et suiv. — Schlichtegroll, *Nekrolog der Deutschen.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KNOBBÆRT (*Jean-Antoine*), jurisconsulte belge, né à Anvers, mort le 11 septembre 1677. Il appartenait à la famille des célèbres imprimeurs de ce nom; il était avocat au conseil de Flandre. Il est connu par son commentaire sur les soixante-quatre premiers articles de la coutume de Gand, qu'il publia sous ce titre : *Jus civile Gandensium, hoc est usus moresque eorum in populo nati, a principe confirmati*

et observationibus illustrati. Tomus primus, complectens observationes, prolegomena et rubricas IV; Anvers, 1677, in-fol.; Bruxelles, 1700 et 1770, in-fol. L'auteur donne, avec les textes flamand et latin de la coutume, les dispositions conformes ou différentes non-seulement des autres coutumes du comté et des pays voisins, mais encore du droit romain. C'est un ouvrage à consulter pour le droit civil et pour l'histoire de l'ancien régime communal ou provincial de la Belgique. E. R.

Camus, *Bibliothèque choisie des livres de Droit.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.* — *Description bibliographique de la Bibliothèque de Joseph Ermént;* Bruxelles, sans date, 3 vol. in-8°.

KNOBELSDORF (*Hans-Georges-Wenceslas*, baron DE), architecte allemand, né en 1697, mort en 1753, à Berlin. Il passa plusieurs années au service militaire, et se démit, en 1730, du grade de capitaine, pour se livrer exclusivement à l'étude des beaux-arts, qu'il avait jusque là cultivés en amateur. Dans cette intention, il fit de longs séjours en France et en Italie. Remarqué par Frédéric II, qui manifesta pour lui une grande bienveillance, il devint surintendant des bâtiments royaux et conseiller des finances. Les principaux monuments qu'il construisit par les ordres de ce prince sont l'Opéra de Berlin, terminé en 1742, et la délicieuse résidence de Sans-Souci. Il laissa aussi quelques bons portraits et des paysages. Un contemporain disait de cet artiste que s'il avait à peindre la raison faite homme, c'était lui qu'il prendrait pour modèle. Son *Éloge*, écrit par Frédéric lui-même, a été inséré dans le tome VIII des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dont Knobelsdorf fut un des membres fondateurs. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon.* — Hirsching, *Historisch-literarisches Handbuch*, III.— Formey, *Éloges*, I.

KNOBELSDORF (*A.-François*, baron DE), feld-maréchal prussien, né en 1723, mort le 10 décembre 1799, à Berlin. Après avoir été gouverneur de Custrin, il parvint au premier grade militaire, et fut l'un des lieutenants de Frédéric II dans les campagnes de Sept Ans et de la succession de Bavière. Il opéra, en 1793, une diversion dans le Brabant avec un corps de dix mille hommes, et dirigea ensuite le blocus de Landau, qu'il fut contraint de lever par suite de la reprise des lignes de Wissembourg. Il servit encore l'année suivante sur le Rhin, et prit sa retraite.

Deux autres personnages du même nom figurent à des titres différents dans les annales de la Prusse moderne. L'un, diplomate distingué, fut ministre de Frédéric-Guillaume II à Constantinople, et réussit, en 1791, par son habile intervention, à terminer la guerre entre la Turquie, l'Autriche et la Russie; plus tard, en 1806, il fut chargé auprès de Napoléon d'une mission pacifique en apparence, mais qui n'était au fond qu'un prétexte pour gagner du temps et se préparer à la guerre. Il mourut quelques années après. L'autre, général major, né en 1775, à Wuttunow, et mort en 1826, à Berlin, prit part aux guerres contre la France, commanda la garde royale, et fut nommé en 1815 inspecteur général de cavalerie. K.

Pierer, *Universal-Lexikon.*

* **KNOBLECHER** (*N......*), missionnaire et voyageur allemand, né vers 1800. Après avoir fait ses études à Rome, il vint passer un an en Syrie pour apprendre la langue arabe, et alla s'établir à la mission de Khartoum. Désigné avec quelques autres missionnaires pour faire partie de l'expédition qui va tous les ans commercer sur le Nil Blanc, il partit, sous la protection du pacha, le 13 novembre 1849, malgré l'opposition des marchands. Au bout de quatorze jours, l'expédition dépassa les îles des Shillooks. Des vents violents firent beaucoup souffrir les bâtiments, dont un fut complétement démâté. Le 2 décembre les missionnaires dépassèrent l'embouchure de la rivière de Sabat, la seule qui se jette dans le Nil Blanc du côté de l'est, et dont la source était, selon toute apparence, dans le pays des Gallas, au sud du royaume de Choa. Du 9° 26' de latitude nord au 6° 50', ils virent le paysage changer d'aspect : les superbes forêts disparurent et furent remplacées par des marais couverts de sables et d'herbes, et par un terrain si mou qu'il était impossible d'y aborder. L'air était lourd, plein de miasmes et obscurci par des nuées de moustiques : l'eau de la rivière était stagnante et couverte de matières végétales. Au-dessus du Bahr el Ghazel, ou lac de Gazelles, par 9° 16', le cours du Nil Blanc devient excessivement tortueux, et la grande quantité de canaux et de bras sans issue qui s'y trouvent embarrassaient les pilotes. Le 22 décembre l'expédition atteignit le village d'Angouen, où réside le roi des Kyks, qui reçut très-bien les missionnaires. Au sud des Kyks sont les Elliabs, les plus civilisés des peuples de cette contrée. Dans leur pays, le Nil Blanc se partage en deux branches, qui furent toutes deux visitées : l'eau était si basse que les bâtiments s'enfonçaient dans la boue; mais ils furent dégagés par les naturels, qui s'attelèrent avec empressement à des cordeaux. Le 31 décembre les missionnaires arrivèrent chez les Zihrs, qui descendirent au bord de la rivière et les reçurent avec des grands cris de joie. Le 2 janvier 1850 M. Knoblecher vit au sud-est la fameuse montagne de granit de Niezkanyi, au 5° de latitude, la première qui coupe la monotonie de la plaine depuis le 10° 35'. Le 14 janvier l'expédition atteignit les rapides du Nil Blanc et l'île de Tsanker au 4° 49', point où s'étaient arrêtées jusque là toutes les recherches; car il semblait impossible d'aller plus loin avec les barques. Cependant, le hardi pilote nubien de M. Knoblecher, Suleyman Abou-Zéid, put remettre à la voile, et 16 milles plus loin il arriva au village de Tokiman. Le pays était beau et très-peuplé, l'eau redevenue claire. Les habitants montrèrent le plus grand

étonnement à la vue des bâtiments et du visage blanc de leurs équipages. Ils tombèrent en extase en entendant un des missionnaires jouer de l'harmonica, et leur chef offrit la souveraineté de tout le pays en échange du merveilleux instrument. Le 16 on arriva au village de Logwek, par 4° 10, qui prend son nom d'une pointe de granit de 200 mètres de haut, laquelle s'élève solitaire sur la rive gauche du Nil. M. Knoblecher monta à son sommet, d'où les yeux embrassent tout le pays. Il vit au sud-ouest la rivière se perdre entre les montagnes de Regoer et de Kiddi, voisines de celle de Kereg, très-riche en mines de fer exploitées par les naturels; au sud une longue chaîne de montagnes, qu'il ne put bien juger, à cause de la distance. Au delà de celle de Logweya sont les tribus des Berris, qu'il ne faut pas confondre avec les Barris, voisins des Gallas, peuples guerriers, qui s'étendent de l'Abyssinie à Mozambique, le long du grand plateau central de l'Uniamesi. « Ainsi, dit M. Taylor, le Nil Blanc a été visité à peu près jusqu'à l'équateur, et ses sources se trouvent probablement au delà. A Logwek, sa largeur est de 650 pieds et sa profondeur pendant la saison la plus sèche de 8 pieds environ. En 1850, M. Krafft, voyageur allemand, a découvert au 3° de latitude sud la montagne neigeuse de Kilimandjaro, dans son voyage de Mombat à la côte de Zanzibar, et d'après son appréciation, c'est là que se trouvent les sources du Nil Blanc, que le géographe Berghaus croit être le vrai grand Nil. » Pendant son séjour à Logwek, M. Knoblecher entendit des naturels parler de tribus du sud dont la peau serait entièrement blanche; mais il n'ajouta pas foi à cette fable, et pensa qu'il s'agissait des établissements portugais sur l'océan Indien. Le 17 janvier l'expédition se mit en route pour revenir à Khartoum. Les missionnaires n'avaient pu atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Les marchands égyptiens, jaloux, les avaient désignés aux naturels comme des magiciens, et les indigènes ne voulaient ni les garder ni les laisser s'établir parmi eux. Après être allé ainsi plus loin qu'aucun de ses devanciers vers les sources du Nil, M. Knoblecher vint se rétablir aux missions de Khartoum, où il reçut la visite de M. Bayard Taylor. J. V.

Bayard Taylor, *Journey to central Africa*.

KNOCH (*Georges-Ludolphe-Otto*), théologien allemand, né à Burgwedel, en Hanovre, le 2 février 1705, mort le 30 mars 1783. Il fut pasteur à Brunswick, et publia : *Historische und Kritische Dokumente*, etc. (Documents historiques et critiques tirés de la collection de Bibles qui se trouve à la bibliothèque Grauenhof du prince de Brunswick); Hanovre et Wolfenbüttel, 1749-1754; — *Bibel-Bibliothek*, etc. (Bibliothèque biblique, ou catalogue de la collection de Bibles faite par la duchesse douairière Élisabeth-Sophie-Marie de Brunswick); Brunswick, 1752; — et quelques *opuscules*. V—u.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 187. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNOEPKEN (*André*), dit aussi *Knop*, *Knopf* ou *Cnoph*, réformateur de la Livonie, né à Custrin, vers la fin du quinzième siècle, mort à Riga, le 13 février 1539. Ancien professeur de l'école de Treptow en Poméranie, il était très-attaché à la religion catholique lorsque la lecture du *De Captivitate Babylonis* de Luther fit de lui un partisan chaleureux du réformateur. Persécuté pour ce changement de croyance, dont il ne se cacha point, il se rendit, vers 1521, à Riga auprès de son frère, le chanoine Jacques Knoepken. Contrairement à la plupart des réformateurs, il ne résista pas ouvertement à l'autorité ecclésiastique établie; il réunissait ses disciples secrètement, et les chargeait de transmettre ses paroles à d'autres personnes. Mais ces lenteurs déplaisaient à Luther, qui envoya à Riga le fanatique Sylvestre Tegelmeister de Rostock. Celui-ci souleva par ses discours la population : elle envahit les églises, en démolit les images, et força le conseil municipal d'ouvrir entre les protestants et les catholiques un colloque sur les dogmes contestés. Dans ce colloque Knoepken défendit les nouvelles doctrines; la majorité du conseil se déclara pour lui, et le luthéranisme fut déclaré religion dominante à Riga. Knoepken fut proclamé pasteur en chef de la ville, le 23 octobre 1523. On a de lui plusieurs cantiques (*Choraele*) qui se chantent encore aujourd'hui dans les églises protestantes. Les plus fameux sont : *Hilff uns in deinem Namen*, et *Herr Christ du einiger Gottes Sohn*. Ce dernier a été faussement attribué à Élisabeth Kreutziger : On a en outre de Knoepken : *Interpretatio in Epistolam ad Romanos; Rigæ apud Livonios prælecta*, etc.; Wittemberg, 1514, in-4°. Cet ouvrage, que précède un discours de Bugenhagen et que Melanchthon a enrichi de notes, est fort rare. R. L—u.

Adam, *Vitæ Theol. Germ.* — Scultetius, *Annal. Evangel.* — Seckendorff, *Histor. Lutheran.* — Freher, *Theatrum Vir. erudit. clariss.*, P. I, sect. 3. — Printz, *Museum Histor.* — Zedler, *Universal-Lexik.*

KNOES (*Olaüs*), poëte suédois, né le 3 juillet 1683, mort le 7 avril 1748, à Wanga. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il y fut attaché comme professeur, passa en la même qualité à Marienstadt, et administra depuis 1729 la paroisse de Wanga. Il se distingua par son talent pour la poésie, et publia en latin : *De Providentia divina*; Upsal, 1710; — *Virens perpetuo flore Amarantus, carmen elegiacum*; 1714, in-4°; — et quelques discours. K.

Beitræge zu den Actis historico-ecclesiasticis, p. 910.

KNOES (*Anders*), théologien suédois, fils du précédent, né le 3 février 1721, à Marienstadt, mort le 29 mai 1799, à Skara. Il fut répétiteur à Upsal, prit à Lund son diplôme de docteur en théologie, et devint, en 1771, pasteur à Skara. Vers 1793 on le nomma correspondant du comité des affaires ecclésiastiques. On a de lui : *Anmerkungen ueber sancti Pauli Epistel an die Rœmer*.

(Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Romains); Upsal, 1777, in-8°; — *Compendium Theologiæ practicæ una cum brevi delineatione theologiæ pastoralis*; ibid., 1769, 1773, in-8°; — *Vorlesungen in Rücksicht auf einen biblischen und praktischen Katechismus* (Leçons sur un Catéchisme biblique et pratique); ibid., 1779-1780; — *Analecta Epistolarum imprimis historiam et res litterarias Sueciæ illustrantium*; ibid., 1787-1790, 4 cahiers. K.

Allgemeiner literarischer Anzeiger; Leipzig, 1796-1797, in-fol.

KNOES (*Olaüs-Anderson*), historien suédois, frère du précédent, né vers 1746, mort le 15 janvier 1804, à Skara. Il prit ses degrés à l'université d'Upsal, y fut tour à tour professeur et bibliothécaire, et obtint une chaire de langue grecque au gymnase de Skara, en Vestrogothie. Il était en relations d'amitié avec le savant Gjœrwell, qui lui communiqua son goût pour l'étude de l'histoire et des antiquités nationales. Il a laissé des ouvrages estimés: *Historia Academiæ Upsaliensis*; Upsal, 1752-1790, part. I à VII; — *Historiola literaria Vestrogothiæ latinorum Poetarum*; ibid., part. I à VIII; — *Analecta Epistolarum imprimis historiam et res literarias Sueciæ illustrantium*; ibid., part. I à VII; — *Duæ Orationes, una de Flore Ecclesiæ interno ac spirituali, altera de Origene in gymnasio Alexandrino docente*; Stockholm, 1760, in-8°. K.

Allgemeine Literatur Zeitung; Iéna, 1804, p. 548. — *Darstellungen merkwürdiger Menschen*; Halle, 1804, t. IV, p. 225.

KNOETZSCHER (*Jean-Chrétien*), jurisconsulte allemand, né à Freyberg, le 18 juillet 1764, mort à Leipzig, en 1805. Il étudia la jurisprudence, et obtint, en 1799, une chaire à l'université de Leipzig, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: *Historia Vicariatus S. Rom. Imper. inde a Caroli M. tempore usque ad sic dictum interregnum*; ibid., 1792; — *Origines Vicariatus Sancti Romani Imperii, ex ducum Francorum et Saxonum principatu deductæ*; ibid., 1792; — *De* χυγωφορία, *sive pacis publicæ turbatorum ad canes portandos damnatione*; ibid., 1793; — *Commentatio Juris metallici, prærogativam Senatus Fribergensis solemnem dimensionem metallicam quam vulgo vocant Erbberenten seu Bergvermessen, Saxoniæ in terris exercendi proponens*; ibid., 1795; — *Von Verdammung der Missethæter zur Bergarbeit* (De la Condamnation des malfaiteurs aux travaux des mines); ibid., 1795; — *Versuch einer Geschichte des Reichsvikariats von der goldenen Bulle* (Essai d'une Histoire du Vicariat de l'Empire avant la bulle d'Or); ibid., 1796, etc. R. L.

Leipziger Gelehrtes Tagebuch; Leipzig, 1780-1807, année 1792. — *Intelligenz Blatt der Leipziger Literarischen Zeitung*; 1805. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNOLLES ou **KNOWLES**, capitaine anglais, que l'on trouve désigné dans quelques historiens français sous les noms de *Cnolle* et de *Canolle*, naquit vers 1317, dans le comté de Chester, et mourut vers 1406, dans le comté de Kent. Issu d'une famille de basse extraction, il ne dut sa fortune qu'à lui-même. La première fois qu'on le voit apparaître d'une manière certaine dans l'histoire, c'est en 1350, comme premier tenant de Bembro dans le fameux tournoi improprement appelé *Combat des Trente*, puisqu'il est avéré que chacun des deux chefs, Beaumanoir et Bembro, fut assisté de trente champions. Fait prisonnier dans cette joûte et conduit au château de Josselin, Knolles ne tarda pas à recouvrer la liberté; car l'année suivante nous le retrouvons aux prises, au pont d'Évron, avec du Guesclin, qui fut pris et rançonné par Robin Adès, l'un des lieutenants du capitaine anglais. Après avoir dévasté la Normandie à la tête d'une compagnie dont il était capitaine sous Philippe de Navarre et avoir accompagné le duc de Lancastre, en 1357 et 1359, aux siéges de Rennes et de Dinan, suivis, en Bretagne, d'une trêve qui se prolongea jusqu'en 1363, il alla ravager le Berry et l'Auvergne. Mais à la reprise des hostilités en Bretagne il y revint, prit part au siége de Bécherel, où, pour la première fois, on fit usage du canon dans cette province, et à la bataille d'Auray, où il commanda une des ailes de l'armée anglo-bretonne. Jean V, pour le récompenser des services qu'il avait reçus de lui, lui fit don des seigneuries de Rougé et de Derval, dont il conserva la jouissance tant qu'il resta en Bretagne. La pacification de cette province ne lui permettant plus d'y exercer son métier d'aventurier, il s'adjoignit Hue Calverly, et, soit qu'ils craignissent que la présence du prince Noir en Guienne n'y apportât quelque obstacle à leurs rapines, soit plutôt qu'ils secondassent la politique de ce prince en faisant sur d'autres points de la France une diversion utile à ses intérêts, ils allèrent porter le fer et la flamme dans la Picardie et la Champagne. Calverly ayant ensuite trouvé plus d'avantages à se ranger sous la bannière de du Guesclin, Knolles se décida à passer en Guienne pour porter secours au prince Noir. Ayant frété quatre navires, il y embarqua au Conquet les renforts qu'il avait rassemblés, et quand il arriva à Angoulême: « Le prince de Galles, dit Froissart, le fit maître et souverain de tous les chevaliers de son hostel, pour cause d'amour et de vaillance et d'honneur, et leur commanda à obeir à lui comme à leur souverain; et ils dirent que si feroient-ils volontiers. » Édouard III ajouta à ces distinctions le titre et l'office de sénéchal de Guienne. Profitant de l'amitié qu'il avait autrefois contractée dans les camps avec Perducas d'Albret, autre capitaine d'aventuriers, Knolles le débaucha au duc d'Anjou avec cinq cents Gascons, et l'ayant ramené sous les drapeaux anglais, il aida Chandos à comprimer la Guienne, qui voulait secouer le joug de l'étranger. Les deux lieutenants du prince Noir s'emparèrent

de Moissac, Grammate et Roquemadour, *qui s'étaient tournées françaises;* mais ils échouèrent devant Darvel, qu'ils assiégèrent cinq semaines, et devant Domme.

Envoyé en 1370 en Angleterre pour en ramener des renforts, Knolles débarqua à Calais vers la mi-juillet avec 1,500 lances et mille archers, traversa la Picardie et le Soissonnais sans y rencontrer aucun obstacle, franchit la Marne, l'Aube, et après avoir ravagé une partie de la Champagne, il se présenta devant Paris, et brûla les villages voisins, dont Charles V, qui habitait alors l'hôtel Saint-Paul, put pendant un jour et deux nuits contempler l'incendie. Jusque là on avait cru que les Anglais se seraient d'eux-mêmes épuisés et débandés; mais le péril fut jugé assez grave pour qu'il fût nécessaire de rappeler du Guesclin du Limousin et de lui remettre, avec l'épée de connétable, le commandement de l'armée destinée à agir contre Knolles. Ce dernier cheminait alors vers le Maine et l'Anjou. L'insubordination de ses bandes fut pour le connétable un utile auxiliaire. Jean Mensterwoth, l'un des lieutenants de Knolles, s'indignait d'obéir à un soldat de fortune, qu'il appelait « vieille chauve-souris », et chaque jour il grossissait le parti qu'il s'était fait parmi les mécontents. Quand Knolles voulut conduire ses troupes en Bretagne, 200 lances environ se séparèrent de lui et le suivirent à la distance d'une journée de marche, sous les ordres de Thomas Grantson, que du Guesclin battit et fit prisonnier à Pontvallain. Découragé par cet échec, et ne comptant plus sur le reste de ses troupes, Knolles les licencia, et gagna en toute hâte son château de Derval, dont il faisait depuis plusieurs années l'entrepôt de ses rapines; et ayant fait charger sur des bêtes de somme ce qu'il avait de plus précieux, il sortit furtivement et se dirigea vers la basse Bretagne, résolu à s'embarquer à Saint-Matthieu avec ses richesses. Atteints par Clisson au moment où ils se dirigeaient vers leurs vaisseaux, les mille soldats anglais qui accompagnaient Knolles furent tous pris ou tués. Ce dernier, parvint dans Brest, où il commanda, comme lieutenant de Jean V après le départ de ce prince pour l'Angleterre, le 28 août 1373; il défendit la place avec succès contre Clisson, qu'il obligea à lever le siége. Du Guesclin ne fut pas plus heureux que Clisson, lorsqu'à son tour il vint bloquer Brest, puis ensuite Derval. Brest ayant été ravitaillé avant l'expiration du terme conditionnellement assigné pour sa capitulation, Knolles, en laissant le commandement au comte de Salisbury, qui avait amené les renforts, rentra dans Derval, et refusa de ratifier la convention souscrite par son lieutenant, qui s'était engagé à livrer cette place si, comme Brest, elle n'était pas secourue avant six semaines. C'est alors que le duc d'Anjou fit trancher la tête aux Anglais qui lui avaient été remis comme otages, et que Knolles, usant de représailles, traita de la même façon quatre prisonniers français, dont il fit jeter les têtes dans le fossé, en vue des assiégeants. Le duc et le connétable ayant été réduits à s'éloigner, Knolles put rentrer dans Brest. En 1377 il s'embarqua sur un des vaisseaux commandés par le duc de Buckingham et armés en vue de prendre une revanche des succès obtenus par les Français, peu de mois auparavant, sur les côtes et dans les ports d'Angleterre; mais la tempête ayant dispersé cet armement, il resta sans effet. Le siége de Nantes, auquel Knolles concourut en 1380, sous le duc de Buckingham, est le dernier fait qui atteste sa présence en Bretagne. L'année suivante, il comprima à Londres (juin 1381) l'insurrection de Wat-Tyler, qui dix jours durant tint en échec Richard II. Le triomphe des insurgés avait réduit le roi à consentir au partage des terres, à l'abolition de la noblesse, à la suppression des impôts, lorsque Knolles, accourant à la tête de mille hommes d'armes, que lui et le lord maire avaient rassemblés, mit fin à cette jacquerie, qui aurait infailliblement renversé la monarchie et bouleversé de fond en comble la constitution anglaise. Comblé des marques de gratitude de son souverain, Knolles vécut désormais dans ses domaines, au comté de Kent, et y consacra à la fondation d'établissements pieux dont quelques uns, dit-on, subsistent encore, une partie des richesses qu'il devait à ses exploits d'aventurier et à la libéralité des rois d'Angleterre. P. Levot.

Chroniques de Froissart. — *Histoire de Charles VI*, par Le Laboureur. — *Histoires de Bretagne*, par d'Argentré, D. Lobineau et D. Morice. — *Histoire d'Angleterre* de Smolett.

KNOLLES (*Richard*), historien anglais, né dans le comté de Northampton, vers 1540, mort à Sandwich, en 1610. Il fit ses études à Oxford, et devint directeur de l'école libre de Sandwich, dans le comté de Kent. Sa vie entière se passa dans cet emploi sans laisser d'autres traces que des ouvrages, dont le plus remarquable est une *Histoire des Turcs*. On a de lui: *Grammaticæ Latinæ, Græcæ et Hebraicæ Compendium, cum radicibus*; Londres, 1600; — *History of the Turks*; 1610, in-fol. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, et dans les dernières il porte le titre de *The general History of the Turks, from the first beginning of that nation to the rising of the Ottoman Family*. L'histoire de Knolles a eu plusieurs continuations, entre autres celle de Paul Ricaut; Londres, 1680, in-fol. Knolles y ajouta lui-même comme suppléments: *The Lives and Conquests of the Ottoman Kings and Emperors to the year* 1610; 1621; — *A brief Discourse of the greatness of The turkish Empire, and wherein the greatest strength thereof consisteth*; 1621. Selon Johnson, personne ne peut contester les mérites de Knolles, qui possède toutes les perfections qu'admet le genre narratif. Mais ce critique, qui devait à Knolles le sujet de sa tragédie d'*Irène*, est suspect de partialité, et nous préférons le jugement tout

contraire d'Horace Walpole. « Considérée comme une histoire, dit celui-ci, c'est un ramas de fables; et sous le rapport du style, c'est le livre le plus ennuyeux du monde, avec des périodes d'une page. » Knolles a traduit en anglais la *République* de Bodin. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Johnson, *Rambler*, n° 122. — Chalmers, *General Biographical Dict.*

KNOLLIS (*Francis*), homme d'État anglais, né à Grays, dans le comté d'Oxford, vers 1530, mort en 1596. Il fut élevé à l'université d'Oxford. Admis à la cour d'Édouard VI, il s'y distingua par son zèle en faveur de la réforme. Pendant le règne de Marie, il se retira sur le continent. A l'avénement d'Élisabeth, il obtint l'office de vice-chambellan de la maison de la reine et de conseiller privé. Il fut ensuite nommé trésorier de la maison de la reine et chevalier de la Jarretière. Ses talents furent employés par Élisabeth dans diverses circonstances, et il fit partie de la commission qui jugea Marie Stuart. Il laissa un traité intitulé : *Usurpation of papal Bishops*; 1608, in-8°. Z.

Turner, *History of the Reign of Edward VI, Mary and Elisabeth*. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

KNORR (*Georges-Wolfgang*), dessinateur allemand, né le 30 décembre 1705, à Nuremberg, où il est mort, le 17 septembre 1761. A dix-huit ans, il abandonna le métier de tourneur pour se livrer à l'étude de la gravure, et reproduisit quelques-uns des tableaux d'Albert Dürer. Il cultiva même la peinture, et donna sous son nom plusieurs séries de vues et de paysages. Mais il consacra surtout son talent à l'illustration de beaux ouvrages d'histoire naturelle, science pour laquelle il avait un goût particulier. On a de lui : *Thesaurus Rei Herbariæ hortensisque universalis*, etc.; Nuremberg, 1750, gr. in-fol., avec 301 planches enluminées, texte latin et allemand par Ph.-Fréd. Gmelin et le professeur Bœhmer; — *Monumentorum, et aliarum quæ ad sepulcra veterum pertinent rerum, Imagines in ære incisæ atque collectæ*; ibid., 1753, in-fol., avec 272 pl., ouvrage recherché, traduit en français et augmenté; — *Recueil de Monuments*; ibid., 1768-1778, 5 vol. in-fol.; — *Les Délices des Yeux et de l'Esprit, ou collection générale des différentes espèces de coquillages que la mer renferme*; ibid., 1760-1763, 6 part. en 3 vol. in-4°, avec pl.; — *Deliciæ Naturæ selectæ*; ibid., 1766-1767, 2 part. in-fol., avec 88 pl.; texte allemand de Louis-Stace Muller, trad. en français par La Blaquière; — *Les Délices Physiques choisies*; ibid., 1769-1777, 2 vol. gr. in-fol.; et par Isenflamm, ibid., 1779, édition revue et augmentée. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*, VII. — Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lex.*, II, 299. — Meusel, *Lexikon*, VII, 143. — Brunet, *Man. du Libraire*.

KNORR DE ROSENROTH (*Christian*), archéologue allemand, né le 15 juillet 1636, à Alt-Rauden, en Silésie, mort à Sulzbach, en avril 1689. Il fit ses études à Frauenstadt, Stettin, Wittemberg et Leipzig, voyagea en France, en Angleterre et en Hollande, et s'appliqua particulièrement à la chimie et aux langues orientales. C'était, suivant Buddæus, un des plus célèbres restaurateurs des sciences rabbiniques et cabalistiques. On a de lui : une traduction allemande de la *Pseudodoxia epidemica* de Thomas Brown et de l'ouvrage *Nova Hypothesis physica* de Leibnitz; Nuremberg, 1680; — *Kabbala denudata, seu doctrina Hebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica*; 4 parties en 2 tomes, 1er vol. à Sulzbach, 1677 et 1678; 2e vol. à Francfort-sur-le-Mein, 1678; — *Liber Sohar restitutus, seu Kabbalæ denudatæ tomus secundus*; Francfort, 1683. Ces deux derniers ouvrages lui valurent le reproche d'athéisme; — *Neuer Helikon das ist geistliche Sittenlieder* (Nouvel Hélicon, ou cantiques spirituels); Nuremberg, 1684, ibid., 1694. R. L.

Buddæus, *Introductio ad historiam philosophiæ Hebræorum*, édition de 1702, p. 232-245. — Krause, *Nova litteraria Lipsiens.*, anni 1718. — Jöcher. *Allgem. Gelehrt.-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Saxius, *Onomast. Litterar.*

KNOTT (*Edward*), controversiste anglais, dont le véritable nom était *Matthias Wilson*, et qui dans plusieurs de ses ouvrages a pris le nom de *Nicolas Smith*, naquit à Pegsworth, près de Morpeth, dans le Northumberland, en 1580, et mourut à Londres, en 1656. Il entra chez les jésuites en 1606, et enseigna longtemps la théologie dans le collége anglais de Londres. Il fut nommé sous-provincial de la province d'Angleterre, et après avoir exercé pendant plusieurs années ces fonctions hors du royaume, il s'y rendit avec le titre de provincial. Il assista en cette qualité à l'assemblée générale des jésuites tenue en 1646, et fut élu un des *définiteurs*. Il a écrit plusieurs livres, où il montre de la pénétration et du savoir. Il publia, en 1630, un petit volume intitulé *Charity mistaken*, dans lequel il défend les catholiques contre les accusations des protestants sur le point si débattu du salut et de la grâce. Ce livre l'engagea dans une controverse avec le Dr Palter, qui écrivit son *Want of Charity* en 1633, et avec Chillingworth, qui publia à ce sujet sa *Religion of Protestants*. La réponse de Knott ne parut que longtemps après, sous ce titre : *Infidelity unmasked; or the confutation of a book published by W. Chillingworth*; Gand, 1652. Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Gener. Biogr. Dictionary*.

* **KNOWLES** (*James-Sheridan*), célèbre auteur dramatique anglais, né en 1784, à Cork. Issu d'une famille irlandaise, il est fils de James Knowles, professeur de belles-lettres, qui a attaché son nom à un *Dictionnaire* estimé de la langue anglaise. Il avait huit ans lorsque, en 1792, il vint avec sa famille s'établir à Londres, où il continua ses études sous la direction de son père. Le goût de la lecture, joint à une imagination active, développa de bonne heure en lui le besoin

d'écrire : encore enfant, il composa un opéra, dont une légende de chevalerie lui avait fourni le sujet, et une jolie ballade intitulée : *The Welsh Harper*. Vers l'âge de quinze ans, notre jeune poète eut la bonne fortune d'être présenté à William Hazlitt, qui donna des éloges à ses premiers essais. Longtemps après, l'excellent critique, devenu son ami, en trace ainsi le portrait : « C'est un homme que le succès n'a pas changé; il est resté tel que je l'ai jadis connu, traitant ses œuvres aussi librement que s'il n'en eût pas été l'auteur, toujours franc, simple et honnête. » De son côté, M. Knowles a parlé d'Hazlitt comme de son « père spirituel », et s'est plu à rappeler avec effusion les nombreuses marques de bienveillance dont il l'avait honoré. Ce fut dans le commerce de cet écrivain et de ses amis, Coleridge, Lamb et autres, qu'il puisa ce goût sûr et cette élégance de style qui ont fait de lui le régénérateur de la scène anglaise. Vers 1806 M. Knowles revint en Irlande; telle était alors sa passion pour le théâtre qu'il résolut, malgré les efforts de sa famille, d'embrasser la carrière dramatique. Soit faiblesse, soit inexpérience, il essuya à Dublin un échec complet; mais, loin de se décourager, il reprit en silence le cours de ses études, et fit en 1809 un nouveau début à Waterford, dans une troupe où se trouvait le fameux Edmond Kean. Il partagea pendant deux ans la vie nomade et incertaine des comédiens de province, et fut obligé, pour suppléer à l'insuffisance de ses appointements, de publier, par voie de souscription, un petit volume de vers intitulé *Fugitive Pieces*, qui parut à Waterford; la même ville eut aussi, dans *Leon le Bohémien* (Leo the Gipsy), les prémices de sa muse dramatique; bien que Kean eût accepté le principal rôle, la pièce n'obtint qu'un *succès d'estime*, et n'a jamais figuré dans les œuvres de l'auteur. Lors des tribulations et des rivalités inhérentes à la carrière théâtrale, ce dernier rompit son engagement à l'amiable, s'établit à Belfort, et ouvrit des cours particuliers de grammaire et de littérature. Ses meilleures leçons étaient celles où il prenait pour texte les chefs-d'œuvre de Shakespeare. En dépit de lui-même, et quoi qu'il fît pour se créer dans le monde une position sérieuse, il revenait à ses goûts favoris, et arrangeait en secret le drame de *Brian Boroihme*.

Ce fut par la tragédie de *Caius Gracchus*, jouée à Belfort, le 13 février 1815, que M. Knowles se fit connaître comme poëte dramatique; mais, bien qu'elle eût été applaudie sur toutes les scènes des trois royaumes, elle ne devait être adoptée qu'en 1823 par le public de Londres. Celle de *Virginius*, qui vint ensuite (1820), écrite d'abord pour Kean, devint plus tard un des plus beaux triomphes de Macready. Si l'on ajoute *William Tell* (1825) et les agréables comédies *The Hunchback* (Le Bossu; 1832), et *Love Chase* (La Chasse d'Amour; 1836), on aura l'ensemble des meilleures pièces de cet auteur. C'étaient celles qu'il choisissait de préférence pour se montrer en public; car, autant par habitude que par goût, il était remonté sur les planches. Sans être un comédien remarquable, il apportait dans son jeu de la dignité, une tenue excellente, et il savait se faire applaudir à côté de Kean, de Kemble et de Macready. Le caractère fortement tracé du *Bossu* était une de ses meilleures créations. On aimait beaucoup Knowles en province, et il fut accueilli en 1835 en Amérique avec de bruyantes démonstrations, qui s'adressaient peut-être plus à l'auteur qu'à l'interprète. Vers 1845 sa santé, délabrée par le travail, exigea qu'il renonçât à la scène; il prit sa retraite, mais, malgré la popularité de ses pièces, il était loin d'être à l'abri du besoin. Sur les instances réitérées de ses confrères les auteurs dramatiques, il obtint en 1849 une pension, qui fut quelque temps après portée à 200 livres (5,000 fr.). A cette occasion il fut constaté qu'il n'avait jamais tiré par an une somme plus forte du produit de ses œuvres. En outre, M. Knowles reçut la sinécure de conservateur de la maison qui vit naître Shakespeare à Stratford-sur-Avon. Dans ces derniers temps, il a écrit deux ou trois romans, qui n'ont rien ajouté à sa réputation d'écrivain; puis il s'est converti aux doctrines des baptistes, a prêché plusieurs fois avec un grand succès de curiosité, et a tourné sa plume contre ce qu'il appelle « les monstrueuses erreurs de la moderne Babylone ». Il n'en est pas moins resté, malgré ces écarts d'une vieillesse chagrine, un véritable poëte dramatique. « Comme tel, d'après l'avis d'un critique, la scène contemporaine lui est redevable de caractères vivement sentis; les passions humaines sont indiquées et développées par lui avec une puissance qui rappelle les traditions du siècle d'Élisabeth. En imitant le style et la manière des anciens maîtres, il n'a pourtant pas cessé d'être lui-même; il sait habilement conduire ses personnages et les placer dans des situations émouvantes, et à ce besoin de péripéties il va même jusqu'à sacrifier la clarté de l'intrigue. »

Outre les pièces que nous avons citées, on a encore de cet écrivain : *The Beggar's Daughter of Bethnal Green*, comédie, 1828; — *Alfred the great*, tragédie, 1831; — *The Wife, a tale of Mantua*, drame, 1833; — *The Daughter*, drame, 1836; — *The Wrecker's Daughter*, tragédie, 1837; — *Woman's Wit*, comédie, 1838; — *The Maid of Mariendorpet*, drame, 1838; — *Love*, comédie, 1839; — *John of Procida*, tragédie, 1840; — *Old Maids*; comédie, 1841; — *The Rose of Arragon*, 1842; — *The Secretary*, comédie, 1843, etc. Il a encore publié : *George Lovell*, roman, 1847, 3 vol. in-12; — *Henry Fortescue*, 1848, 3 vol. in-8° : roman imprimé, comme le précédent, dans les colonnes du *Sunday Times*; — *The Rock of Rome, or the Arch-Heresy*; — *The Idol demolished by its own priest*, traités de controverse religieuse; — *The*

Elocutionist, a collection of pieces in prose and verses; Londres, 1853, dix-neuvième édit. Les œuvres dramatiques de Sheridan Knowles, qui pour la plupart sont restées au répertoire courant de Covent-Garden et de Drury-Lane, ont été réunies sous le titre de *Dramatic Works;* 3 vol. in-8°. Paul Louisy.

Cyclopædia of English Literature. — Men of the Time. — Gallery of literary Portraits. — National Portraits Gallery of illustrious Personages of th XIXth century. — Conv.-Lex.

KNOWLES (*Thomas*), théologien anglais, né à Ely, en 1723, mort le 6 octobre 1802. Il reçut son éducation au collége de Pembroke à Cambridge, et s'y fit agréger. Il fut pendant trente ans prédicateur de Sainte-Marie, et devint prébendaire d'Ely, recteur d'Ickworth et vicaire de Winston. Ses ouvrages sont pleins de savoir et écrits avec élégance; les principaux sont : *The Scripture Doctrine of the existence and attributes of God; — Lord Hervey's and Dr Middleton's Letters on the Roman State; — Primitive Christianity in favour of the Trinity; — Observations on the divine mission of Moses.* Z.

Gentleman's Magazine, LXXII. — Chalmers, *Gener. Biographical Dictionary.*

KNOWLTON (*Thomas*), botaniste anglais, né en 1692, mort en 1782. Il fut employé comme jardinier, d'abord chez le Dr Sherrard, et ensuite chez lord Burlington à Lanesborough dans le comté d'York. Il s'occupa de sciences, particulièrement de botanique, et se fit connaître par quelques bonnes observations. Il découvrit à Walbengsenmere le *globa conferva*, appelé par Linné *conferva ægagrophila*, et qui paraît être formé par des feuilles de la zostère marine qui se décomposent dans l'estomac des poissons. Il fit insérer dans les *Philosophical Transactions* des observations sur la situation de l'ancienne Delgovicia, sur deux hommes d'une taille extraordinaire et sur deux cornes de cerf trouvées dans le comté d'York. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

KNOX (*Jean*), le principal auteur de la réformation en Écosse, naquit en 1505, selon les uns, à Giffort, village du Lothian oriental, et selon d'autres, qui s'appuient sur des traditions locales, à Haddington, chef-lieu de ce comté, et mourut à Édimbourg, le 24 novembre 1572. Il reçut une éducation soignée, d'abord à l'école d'Haddington, et ensuite à l'université de Saint-André, où il se rendit en 1524. Jean Major était alors l'oracle de cette université. Partisan de Gerson et de Pierre d'Ailly, il enseignait leur doctrine de la suprématie des conciles généraux sur les papes, et, l'étendant aux matières politiques, il ajoutait que l'autorité des rois dérive du peuple. C'est à ses leçons et non à Genève, comme on l'assure d'ordinaire, que Knox, ainsi que son condisciple Buchanan, puisa les principes démocratiques qu'il voulut faire triompher plus tard dans l'État et dans l'Église. Après avoir été reçu maître ès arts, il enseigna la philosophie dans un des colléges de l'université de Saint-André. En 1530 il reçut l'ordination. La théologie scolastique n'avait jamais eu d'attrait pour lui; à peu près à cette époque, il en abandonna tout à fait l'étude, et se mit à lire les Pères de l'Église, principalement saint Jérôme et saint Augustin. De cette lecture il passa à celle de la Bible. Il y a là déjà une preuve qu'il commençait à prendre goût aux opinions nouvelles que Patrik Hamilton, Garvin Lagie, Tindal et Wishart prêchaient depuis peu en Écosse. Enfin, en 1542, il en fit ouvertement profession, et les enseigna dans ses leçons de philosophie. Poursuivi bientôt, comme hérétique, par les ordres du cardinal Beaton, il se réfugia dans le midi de l'Écosse. Après le meurtre de ce prélat, les lairds de Languiddrie et d'Orniton l'entraînèrent au château de Saint-André (1547), qui était entre les mains de ceux qui venaient de commettre ce crime. Cependant, à la fin de juillet, le château fut forcé de se rendre aux armes de la régente, soutenues d'une flotte française, commandée par L. Strozzi, et la garnison fut amenée en France, où les uns furent enfermés au Mont-Saint-Michel et les autres conduits aux galères. Knox fut du nombre de ces derniers. Les premiers réussirent à s'évader; les seconds furent rendus à la liberté, dix-huit mois après, quand le mariage de Marie Stuart avec le dauphin fut arrêté. Knox se rendit alors en Angleterre. Il y travailla avec ardeur à la propagation de la réforme, quoiqu'il n'approuvât ni la hiérarchie épiscopale qu'on avait conservée, ni les formes du culte, qui se rapprochaient trop encore, selon lui, des formes catholiques. Mais il ne crut pas pouvoir devenir membre de l'Église réformée anglicane, et il refusa une chaire de pasteur à Londres et plus tard l'évêché de Newcastle. Après l'avénement de Marie au trône, il lutta quelque temps contre les mesures prises pour étouffer le protestantisme. Cédant enfin aux sollicitations de ses amis, il s'embarqua pour la France au commencement de 1554, et se rendit à Genève. Calvin le reçut avec la bienvaillance la plus marquée. La ressemblance de leurs caractères, autant pour le moins que celle de leurs principes, resserra vite entre eux les liens de l'amitié. Vers le milieu de cette année, il espéra pouvoir rentrer dans sa patrie. Il quitta Genève; mais, arrivé à Dieppe, il reçut des nouvelles qui le décidèrent à ne pas pousser son voyage plus loin. Il retourna auprès de Calvin. Pour occuper ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu. Appelé, quelque temps après, à Francfort-sur-le-Mein, où des Anglais réfugiés avaient formé une Église protestante, il voulut y introduire les formes du culte genevois, rencontra une vive opposition, et se retira de nouveau à Genève. L'année suivante (1555), profitant de l'espèce de tolérance que Marie de Lorraine, autant par caractère que par politique, avait, dans les premiers temps de sa régence, laissé

s'établir, il rentra en Écosse, après une absence de huit ans. Il se mit aussitôt à parcourir le royaume, ranimant le zèle de ceux qui avaient déjà embrassé les opinions nouvelles, et travaillant à leur gagner de nouveaux partisans. Parmi ceux qu'il réussit à amener à la cause protestante, il faut surtout nommer trois jeunes lords qui jouèrent plus tard un rôle considérable dans les affaires de leur pays : Archibald Horn, depuis comte d'Argyle, James Stuart, frère naturel de Marie Stuart, depuis comte de Murray, et régent pendant la minorité de Jacques VI, et John Erskine, qui, connu plus tard sous le nom de comte de Murr, parvint aussi à la régence.

En 1556, la noblesse écossaise protestante forma une ligue dont le but avoué était la défense et la propagation du culte réformé; et comme déclaration publique de son existence et de ses desseins, elle engagea Knox à célébrer à Kylus, ancien siége des Lollards écossais, la sainte Cène selon le rite qu'il fit prévaloir plus tard dans l'Église réformée d'Écosse. Les évêques, irrités de cette audace, ne purent obtenir de la régente l'ordre de le faire arrêter; ils essayèrent de l'intimider, en le citant devant eux. Ce fut une occasion de triomphe pour le réformateur : il arriva à Édimbourg accompagné d'un si grand nombre de seigneurs écossais, que les évêques se virent contraints de céder et d'ajourner la citation. Pendant dix jours consécutifs, il monta en chaire soir et matin et prêcha devant une foule immense sans qu'on entreprît de s'y opposer. Le peuple, exalté par ses sermons, dispersa la procession annuelle de saint Giles, patron de la ville, et jeta dans le lac la statue du saint. A la vue de l'enthousiasme populaire, Knox crut que la cause du protestantisme était décidément gagnée ; il s'aperçut bientôt qu'il avait trop présumé des circonstances du moment. Une requête qu'il présenta à la régente pour demander l'exercice public du culte réformé fut rejetée avec hauteur et dédain, et celle-ci, effrayée des progrès d'une révolution qui, en attaquant l'Église établie, menaçait l'ordre dans l'État, se laissa persuader par le clergé de la nécessité de sévir contre Knox. On donna l'ordre de le poursuivre. Le réformateur écossais « mettait son courage, dit M. Mignet, à braver utilement les périls, mais non à y succomber certainement. Il mêlait la prudence à l'exaltation, et, selon les rencontres, il savait se dévouer ou se réserver ». En ce moment il sentit la nécessité de céder à l'orage. Il se retira de nouveau à Genève, où une congrégation anglaise l'appelait. A peine fut-il parti qu'il fut condamné à mort par l'assemblée des évêques, et brûlé en effigie à la haute croix d'Édimbourg. Il se hâta d'adresser à la noblesse et aux communes d'Écosse une lettre dans laquelle il protestait contre cette sentence et en appelait à un futur concile.

Le temps de son exil fut consacré à une traduction nouvelle de la Bible en anglais. Cette traduction, imprimée à Genève, est connue, à cause de cette circonstance, sous le nom de *The Geneve Bible*. Ce fut encore à cette époque (1558) qu'il publia son singulier traité : *The First blast of the trumpet against the monstrous government of Women*. C'est à Marie d'Angleterre, à Catherine de Médicis et à la régente d'Écosse qu'il en voulait ; mais il blessa, sans le vouloir, Élisabeth, qui, quand elle fut montée sur le trône, ne lui pardonna jamais cette diatribe contre le gouvernement des femmes.

Cependant, la réforme s'étendait en Écosse; la noblesse protestante avait signé à Édimbourg, le 3 décembre 1557, un nouveau covenant ; et la régente ne paraissait pas trop hostile aux opinions nouvelles. Knox, qui avait renoncé pour quelque temps à rentrer en Écosse, pour ne pas y soulever des troubles inutiles, crut pouvoir y revenir vers le milieu de 1559. Le moment était mal choisi. Marie de Lorraine, obligée de suivre la politique adoptée par les Guise et de favoriser leurs desseins contre le trône encore mal affermi d'Élisabeth, en s'appuyant sur les catholiques, venait de se déclarer contre le parti protestant, qui avait répondu par une menace de révolte. Le primat avait cité les ministres protestants à comparaître devant lui à Stirling, le 10 mai 1559. Knox, qui arrivait au fort de la bataille, se décida à obéir à la citation, et la noblesse protestante se réunit à Perth pour l'accompagner. Dans le dessein de prévenir une collision qui semblait imminente, la régente promit de faire ajourner la citation. Confiant en cette promesse, les ministres ne quittèrent pas Perth ; mais ils furent condamnés par contumace et mis hors la loi. La nouvelle en arriva à Perth au moment même où Knox venait de prononcer un discours véhément contre l'Église catholique. Elle ajouta à l'exaltation produite déjà par ce sermon, et un prêtre qui disait la messe, ayant eu l'imprudence de frapper un jeune homme qui l'avait injurié, la fureur populaire éclata et renversa tous les édifices catholiques de la ville et des environs. Cette rage de destruction se répandit dans beaucoup d'autres lieux. La régente, dans sa colère, menaça de raser Perth jusque dans ses fondements. La guerre civile devint inévitable. Les lords de la congrégation, maîtres de Perth, s'emparèrent de Stirling et marchèrent sur Édimbourg, où ils entrèrent le 30 juin. Amené en triomphe dans la capitale, mais obligé bientôt d'en sortir avec les troupes protestantes forcées à capituler, Knox se mit à parcourir l'Écosse pour relever le courage de ses coreligionnaires. Après la mort de la reine régente (10 juin 1560), un traité de paix fut signé entre les deux partis, le 5 juillet. Le parlement, réuni bientôt après, adopta par acclamation, le 17 août, une confession de foi présentée par Knox; mais la discipline qu'il avait été chargé de rédiger, avec trois de ses collègues, et qui était d'une extrême sévérité, n'obtint pas la même approbation, et ne fut admise qu'en partie, la noblesse étant

Elocutionist, a collection of pieces in prose and verses; Londres, 1853, dix-neuvième édit. Les œuvres dramatiques de Sheridan Knowles, qui pour la plupart sont restées au répertoire courant de Covent-Garden et de Drury-Lane, ont été réunies sous le titre de *Dramatic Works;* 3 vol. in-8°. Paul Louisy.

Cyclopædia of English Literature. — *Men of the Time.* — *Gallery of literary Portraits.* — *National Portraits Gallery of illustrious Personages of th XIXth century.* — *Conv.-Lex.*

KNOWLES (*Thomas*), théologien anglais, né à Ely, en 1723, mort le 6 octobre 1802. Il reçut son éducation au collége de Pembroke à Cambridge, et s'y fit agréger. Il fut pendant trente ans prédicateur de Sainte-Marie, et devint prébendaire d'Ely, recteur d'Ickworth et vicaire de Winston. Ses ouvrages sont pleins de savoir et écrits avec élégance; les principaux sont : *The Scripture Doctrine of the existence and attributes of God;* — *Lord Hervey's and Dr Middleton's Letters on the Roman State;* — *Primitive Christianity in favour of the Trinity;* — *Observations on the divine mission of Moses.* Z.

Gentleman's Magazine, LXXII. — Chalmers, *Gener. Biographical Dictionary.*

KNOWLTON (*Thomas*), botaniste anglais, né en 1692, mort en 1782. Il fut employé comme jardinier, d'abord chez le Dr Sherrard, et ensuite chez lord Burlington à Lanesborough dans le comté d'York. Il s'occupa de sciences, particulièrement de botanique, et se fit connaître par quelques bonnes observations. Il découvrit à Walbengsenmere le *globa conferva*, appelé par Linné *conferva ægagrophila*, et qui paraît être formé par des feuilles de la zostère marine qui se décomposent dans l'estomac des poissons. Il fit insérer dans les *Philosophical Transactions* des observations sur la situation de l'ancienne Delgovicia, sur deux hommes d'une taille extraordinaire et sur deux cornes de cerf trouvées dans le comté d'York. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

KNOX (*Jean*), le principal auteur de la réformation en Écosse, naquit en 1505, selon les uns, à Giffort, village du Lothian oriental, et selon d'autres, qui s'appuient sur des traditions locales, à Haddington, chef-lieu de ce comté, et mourut à Édimbourg, le 24 novembre 1572. Il reçut une éducation soignée, d'abord à l'école d'Haddington, et ensuite à l'université de Saint-André, où il se rendit en 1524. Jean Major était alors l'oracle de cette université. Partisan de Gerson et de Pierre d'Ailly, il enseignait leur doctrine de la suprématie des conciles généraux sur les papes, et, l'étendant aux matières politiques, il ajoutait que l'autorité des rois dérive du peuple. C'est à ses leçons et non à Genève, comme on l'assure d'ordinaire, que Knox, ainsi que son condisciple Buchanan, puisa les principes démocratiques qu'il voulut faire triompher plus tard dans l'État et dans l'Église. Après avoir été reçu maître ès arts, il enseigna la philosophie dans un des colléges de l'université de Saint-André. En 1530 il reçut l'ordination. La théologie scolastique n'avait jamais eu d'attrait pour lui; à peu près à cette époque, il en abandonna tout à fait l'étude, et se mit à lire les Pères de l'Église, principalement saint Jérôme et saint Augustin. De cette lecture il passa à celle de la Bible. Il y a là déjà une preuve qu'il commençait à prendre goût aux opinions nouvelles que Patrik Hamilton, Garvin Lagie, Tindal et Wishart prêchaient depuis peu en Écosse. Enfin, en 1542, il en fit ouvertement profession, et les enseigna dans ses leçons de philosophie. Poursuivi bientôt, comme hérétique, par les ordres du cardinal Beaton, il se réfugia dans le midi de l'Écosse. Après le meurtre de ce prélat, les lairds de Languiddrie et d'Orniton l'entraînèrent au château de Saint-André (1547), qui était entre les mains de ceux qui venaient de commettre ce crime. Cependant, à la fin de juillet, le château fut forcé de se rendre aux armes de la régente, soutenues d'une flotte française, commandée par L. Strozzi, et la garnison fut amenée en France, où les uns furent enfermés au Mont-Saint-Michel et les autres conduits aux galères. Knox fut du nombre de ces derniers. Les premiers réussirent à s'évader; les seconds furent rendus à la liberté, dix-huit mois après, quand le mariage de Marie Stuart avec le dauphin fut arrêté. Knox se rendit alors en Angleterre. Il y travailla avec ardeur à la propagation de la réforme, quoiqu'il n'approuvât ni la hiérarchie épiscopale qu'on avait conservée, ni les formes du culte, qui se rapprochaient trop encore, selon lui, des formes catholiques. Mais il ne crut pas pouvoir devenir membre de l'Église réformée anglicane, et il refusa une chaire de pasteur à Londres et plus tard l'évêché de Newcastle. Après l'avénement de Marie au trône, il lutta quelque temps contre les mesures prises pour étouffer le protestantisme. Cédant enfin aux sollicitations de ses amis, il s'embarqua pour la France au commencement de 1554, et se rendit à Genève. Calvin le reçut avec la bienvaillance la plus marquée. La ressemblance de leurs caractères, autant pour le moins que celle de leurs principes, resserra vite entre eux les liens de l'amitié. Vers le milieu de cette année, il espéra pouvoir rentrer dans sa patrie. Il quitta Genève; mais, arrivé à Dieppe, il reçut des nouvelles qui le décidèrent à ne pas pousser son voyage plus loin. Il retourna auprès de Calvin. Pour occuper ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu. Appelé, quelque temps après, à Francfort-sur-le-Mein, où des Anglais réfugiés avaient formé une Église protestante, il voulut y introduire les formes du culte genevois, rencontra une vive opposition, et se retira de nouveau à Genève. L'année suivante (1555), profitant de l'espèce de tolérance que Marie de Lorraine, autant par caractère que par politique, avait, dans les premiers temps de sa régence, laissé

s'établir, il rentra en Écosse, après une absence de huit ans. Il se mit aussitôt à parcourir le royaume, ranimant le zèle de ceux qui avaient déjà embrassé les opinions nouvelles, et travaillant à leur gagner de nouveaux partisans. Parmi ceux qu'il réussit à amener à la cause protestante, il faut surtout nommer trois jeunes lords qui jouèrent plus tard un rôle considérable dans les affaires de leur pays : Archibald Horn, depuis comte d'Argyle, James Stuart, frère naturel de Marie Stuart, depuis comte de Murray, et régent pendant la minorité de Jacques VI, et John Erskine, qui, connu plus tard sous le nom de comte de Murr, parvint aussi à la régence.

En 1556, la noblesse écossaise protestante forma une ligue dont le but avoué était la défense et la propagation du culte réformé; et comme déclaration publique de son existence et de ses desseins, elle engagea Knox à célébrer à Kylus, ancien siége des Lollards écossais, la sainte Cène selon le rite qu'il fit prévaloir plus tard dans l'Église réformée d'Écosse. Les évêques, irrités de cette audace, ne purent obtenir de la régente l'ordre de le faire arrêter; ils essayèrent de l'intimider, en le citant devant eux. Ce fut une occasion de triomphe pour le réformateur : il arriva à Édimbourg accompagné d'un si grand nombre de seigneurs écossais, que les évêques se virent contraints de céder et d'ajourner la citation. Pendant dix jours consécutifs, il monta en chaire soir et matin et prêcha devant une foule immense sans qu'on entreprît de s'y opposer. Le peuple, exalté par ses sermons, dispersa la procession annuelle de saint Giles, patron de la ville, et jeta dans le lac la statue du saint. A la vue de l'enthousiasme populaire, Knox crut que la cause du protestantisme était décidément gagnée; il s'aperçut bientôt qu'il avait trop présumé des circonstances du moment. Une requête qu'il présenta à la régente pour demander l'exercice public du culte réformé fut rejetée avec hauteur et dédain, et celle-ci, effrayée des progrès d'une révolution qui, en attaquant l'Église établie, menaçait l'ordre dans l'État, se laissa persuader par le clergé de la nécessité de sévir contre Knox. On donna l'ordre de le poursuivre. Le réformateur écossais « mettait son courage, dit M. Mignet, à braver utilement les périls, mais non à y succomber certainement. Il mêlait la prudence à l'exaltation, et, selon les rencontres, il savait se dévouer ou se réserver ». En ce moment il sentit la nécessité de céder à l'orage. Il se retira de nouveau à Genève, où une congrégation anglaise l'appelait. A peine fut-il parti qu'il fut condamné à mort par l'assemblée des évêques, et brûlé en effigie à la haute croix d'Édimbourg. Il se hâta d'adresser à la noblesse et aux communes d'Écosse une lettre dans laquelle il protestait contre cette sentence et en appelait à un futur concile.

Le temps de son exil fut consacré à une traduction nouvelle de la Bible en anglais. Cette traduction, imprimée à Genève, est connue, à cause de cette circonstance, sous le nom de *The Geneve Bible*. Ce fut encore à cette époque (1558) qu'il publia son singulier traité : *The First blast of the trumpet against the monstrous government of Women*. C'est à Marie d'Angleterre, à Catherine de Médicis et à la régente d'Écosse qu'il en voulait; mais il blessa, sans le vouloir, Élisabeth, qui, quand elle fut montée sur le trône, ne lui pardonna jamais cette diatribe contre le gouvernement des femmes.

Cependant, la réforme s'étendait en Écosse; la noblesse protestante avait signé à Édimbourg, le 3 décembre 1557, un nouveau covenant; et la régente ne paraissait pas trop hostile aux opinions nouvelles. Knox, qui avait renoncé pour quelque temps à rentrer en Écosse, pour ne pas y soulever des troubles inutiles, crut pouvoir y revenir vers le milieu de 1559. Le moment était mal choisi. Marie de Lorraine, obligée de suivre la politique adoptée par les Guise et de favoriser leurs desseins contre le trône encore mal affermi d'Élisabeth, en s'appuyant sur les catholiques, venait de se déclarer contre le parti protestant, qui avait répondu par une menace de révolte. Le primat avait cité les ministres protestants à comparaître devant lui à Stirling, le 10 mai 1559. Knox, qui arrivait au fort de la bataille, se décida à obéir à la citation, et la noblesse protestante se réunit à Perth pour l'accompagner. Dans le dessein de prévenir une collision qui semblait imminente, la régente promit de faire ajourner la citation. Confiant en cette promesse, les ministres ne quittèrent pas Perth; mais ils furent condamnés par contumace et mis hors la loi. La nouvelle en arriva à Perth au moment même où Knox venait de prononcer un discours véhément contre l'Église catholique. Elle ajouta à l'exaltation produite déjà par ce sermon, et un prêtre qui disait la messe, ayant eu l'imprudence de frapper un jeune homme qui l'avait injurié, la fureur populaire éclata et renversa tous les édifices catholiques de la ville et des environs. Cette rage de destruction se répandit dans beaucoup d'autres lieux. La régente, dans sa colère, menaça de raser Perth jusque dans ses fondements. La guerre civile devint inévitable. Les lords de la congrégation, maîtres de Perth, s'emparèrent de Stirling et marchèrent sur Édimbourg, où ils entrèrent le 30 juin. Amené en triomphe dans la capitale, mais obligé bientôt d'en sortir avec les troupes protestantes forcées à capituler, Knox se mit à parcourir l'Écosse pour relever le courage de ses coreligionnaires. Après la mort de la reine régente (10 juin 1560), un traité de paix fut signé entre les deux partis, le 5 juillet. Le parlement, réuni bientôt après, adopta par acclamation, le 17 août, une confession de foi présentée par Knox; mais la discipline qu'il avait été chargé de rédiger, avec trois de ses collègues, et qui était d'une extrême sévérité, n'obtint pas la même approbation, et ne fut admise qu'en partie, la noblesse étant

peu disposée à se soumettre aux censures des pasteurs et convoitant les biens du clergé catholique, que les ministres se proposaient d'affecter à l'entretien du culte et des écoles et au soulagement des pauvres. Mais du moins le système presbytérien fut adopté; c'était le point essentiel pour Knox.

La mort de François II (décembre 1560) ramena Marie Stuart à Édimbourg. Malgré l'antipathie de la reine pour un homme qui lui paraissait la cause principale de la ruine de l'Église, elle le fit appeler auprès d'elle, peu de temps après son arrivée en Écosse, dans le dessein ou de le gagner ou de l'intimider. L'entrevue n'eut pas le succès qu'elle en attendait. Le réformateur se défendit vivement d'avoir soulevé la nation contre son autorité; mais il ne craignit pas de développer en sa présence la théorie sur le pouvoir des rois. Il rapporta de cette entrevue une fâcheuse impression. « Dans mon entretien avec la reine, écrivit-il à Cécil, elle a montré plus d'artifice que je n'en ai jamais rencontré dans un âge aussi peu avancé. » Dès ce moment, plein de défiance pour la reine, qu'il jugeait pleine de dissimulation, il voyait dans toutes ses actions des motifs de crainte pour la réforme, et il redoubla de véhémence dans ses sermons. « Votre Grâce, écrit l'ambassadeur anglais à Cécil, nous exhorte à la fermeté; vos avis sont superflus, car il y a ici un homme dont la voix nous ranime avec plus de force que ne pourraient le faire six cents trompettes, retentissant incessamment à nos oreilles. » Des fêtes ayant été données à la cour, peu après le massacre de Vassy, Knox les attribua à la joie causée par la nouvelle de cet événement, et il prêcha aussitôt un sermon foudroyant contre les joies mondaines et contre les ennemis de la réformation. Cité devant la reine et accusé d'avoir poussé le peuple à la révolte, il n'hésita pas à répéter devant elle son sermon, et au moment qu'il se retirait, un courtisan ayant témoigné son étonnement d'une telle audace, il se retourna, et lui dit: « Et comment aurais-je été effrayé par le visage d'une jolie femme, quand j'ai plus d'une fois regardé en face des hommes irrités, sans trop grande épouvante? »

Quelques prêtres ayant repris l'exercice de leurs fonctions, malgré les défenses du dernier parlement, et la noblesse protestante s'étant emparée d'eux, Marie Stuart fit de nouveau appeler Knox auprès d'elle (mai 1563), pour l'engager à user de son influence sur ses partisans en faveur de ces prêtres. Le réformateur lui répondit avec une liberté de langage, quelque peu brutale, que si elle faisait elle-même exécuter les lois, les protestants n'auraient pas été dans la nécessité de se faire justice eux-mêmes. Il ne fut pas moins acerbe dans une autre occasion : il avait prêché sans ménagement contre le projet qu'on supposait à la reine d'épouser don Carlos. Marie Stuart lui reprochant de se mêler, sans mandat, des affaires du gouvernement : « Qui êtes-vous dans l'État, lui dit-elle, pour tenir un pareil langage? — Je suis citoyen, répondit-il; et bien que je ne sois, Madame, ni comte, ni lord, ni baron, Dieu m'a fait, tout indigne que je vous en paraisse, membre utile de l'État, et comme tel j'ai le devoir, aussi bien qu'un membre de la noblesse, de mettre le peuple en garde contre les dangers; et par cette raison ce que j'ai dit en public, je le répète maintenant devant vous. » A la suite de l'arrestation de deux bourgeois d'Édimbourg qui avaient troublé la célébration de la messe à la chapelle de la reine, Knox, prenant leur cause pour celle de la réforme tout entière, invita, par une circulaire, la noblesse protestante à se réunir pour délibérer sur les intérêts communs. On saisit aussitôt cette occasion pour l'accuser de haute trahison, quoique des réunions semblables à celles qu'il venait de convoquer eussent été tolérées jusque alors. Traduit devant une assemblée de nobles, il eut pour accusateur le secrétaire d'État Maitland, qu'il réduisit facilement au silence, en lui rappelant qu'il avait lui-même fait autrefois partie de ces assemblées. Il fut absous à la presque unanimité des voix. Cette affaire n'eut pas d'autre effet que d'élever encore plus haut le réformateur dans l'opinion publique, qui vit en lui la vigilante sentinelle de la religion nouvelle.

La face des choses changea cependant bientôt. Après la défaite des lords de la congrégation qui s'étaient réunis en armes à Stirling, à la suite du mariage de la reine avec Darnley (juillet 1565), le réformateur écossais se trouva dans une position difficile, quoiqu'il n'eût pris aucune part à la rébellion. Le meurtre de Rizzio, auquel il était entièrement étranger, aggrava encore sa situation. Il ne crut pas prudent de s'exposer au courroux de la reine, et il se retira en Angleterre. Il n'eut aucune part aux graves événements qui amenèrent la déposition de Marie Stuart. Il apprit en Angleterre, presque en même temps, l'assassinat de Darnley, le mariage de la reine avec Bothwell, la ligue de la noblesse, l'arrestation de Marie et la nomination du comte Murray à la régence. Il se hâta de rentrer en Écosse; et quand il fut question de prononcer sur le sort de la reine, il se rangea d'abord du côté de ceux qui voulaient la traduire devant un tribunal, mais il accéda ensuite à l'opinion de ceux qui voulaient la retenir en captivité.

La réforme paraissait décidément triomphante, et Knox se disposait à vivre désormais dans la retraite, quand l'évasion de la reine (1568) et plus tard l'assassinat du régent (1570) jetèrent de nouveau le royaume dans la plus complète confusion et le forcèrent à prendre de nouveau la parole pour la défense de la réforme et de la liberté. Malade et souffrant encore d'une attaque d'apoplexie, il fut contraint de quitter Édimbourg quand les Hamilton se furent emparés du château de cette ville. Il se retira à Saint-André. Il ne rentra à Édimbourg qu'après

la mort du comte de Lennox et celle de l'archevêque de Saint-André. Mais il était déjà près de la fin de sa carrière. Huit jours avant sa dernière heure, il réunit autour de lui les anciens de l'Église d'Édimbourg, et, dans un discours touchant, il leur rendit une espèce de compte de sa vie tout entière. « Je me suis toujours efforcé, leur dit-il en terminant, d'être un fidèle dispensateur des mystères de l'Église, et je puis dire avec vérité que je n'ai jamais trafiqué de la parole de Dieu, que jamais je n'ai cherché à plaire à personne, que jamais je n'ai songé à servir ni les passions d'autrui ni les miennes, et quelles que soient les calomnies de mes ennemis, ma propre conscience me justifie et m'absout. » La sérénité de ses derniers moments fut troublée par un scrupule singulier, qui achève de peindre cet homme, et qui est propre à donner une idée de son époque, si différente de la nôtre. Adversaire décidé de la doctrine du mérite des œuvres et partisan extrême de celle du salut par pure grâce, il regardait la juste confiance qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir à l'approche de la mort, comme une tentation du démon qui cherchait une dernière fois à le priver des récompenses éternelles, en lui faisant croire qu'il les avait méritées par ses travaux. Le comte Morton prononça sur sa tombe cette courte, mais énergique oraison funèbre : « Ici repose l'homme qui jamais ne craignit la face d'aucun homme. »

Knox s'était marié deux fois : sa première femme fut Marjory Bowes de Berwick, qu'il épousa en 1550 et qui mourut en 1560, et sa seconde Marguerite Stuart, fille de lord Ochiltrée, qu'il épousa en 1564, et qui lui survécut. Il eut de la première deux fils, qui étudièrent la théologie et moururent à Cambridge, et trois filles, qui se marièrent avec des pasteurs, et dont la plus jeune est connue par le courage avec lequel elle partagea les infortunes de Welch, son époux.

Les jugements divers sur le réformateur écossais se ressentent naturellement des intérêts de parti. Condamné comme un audacieux novateur par les catholiques, pour avoir attaqué l'Église de Rome; comme un perturbateur de l'ordre social par les anglicans, pour avoir combattu le pouvoir absolu et la hiérarchie épiscopale; et comme un farouche fanatique par les indifférents, qui ne tiennent pas assez compte des idées et des tendances de son époque, il a été, d'un autre côté, hautement approuvé et prôné par Calvin, qui fut son ami, par Th. de Bèze, qui eut des relations avec lui, et en général par les écrivains réformés. Si l'on se place en dehors de tout esprit de parti, on reconnaîtra qu'il posséda à un haut degré les qualités les plus propres à assurer en Écosse le triomphe de la liberté religieuse et de la liberté civile, qui lui paraissaient inséparables. Si sa raison ne fut pas toujours au-dessus des préjugés de son siècle, ni sa piété entièrement pure de fanatisme, ni son caractère dégagé de tous les défauts de son pays et de son temps, il eut cet amour de l'indépendance et ce bon sens pratique qui forment les traits les plus caractéristiques de sa nation; et, guidé plus sûrement par eux que par de profondes connaissances, auxquelles il n'était pas d'ailleurs étranger, il proposa à ses compatriotes moins un système subtil et compliqué de théologie, pour lequel il avait peu de goût et qui serait resté sans effet sur des esprits peu cultivés mais sensés, que des vues religieuses claires et parlant à la conscience, et des institutions simples, d'une application facile et d'une utilité évidente.

Outre sa traduction anglaise de la Bible et plusieurs écrits de circonstances, Knox a laissé une histoire de la réformation de l'Écosse depuis 1422 jusqu'en 1567, sous ce titre : *History of the Reformation of Religion within the realm of Scotland;* Londres, 1644, in-fol.; trois autres éditions, dont la dernière, Édimbourg, 1732, in-fol., renferme ses autres écrits. On a une édition complète de ses œuvres : *Works of John Knox, collected and edited by Duv. Laing;* Édimbourg, 1846, in-8°. Michel NICOLAS.

M. Crie, *Life of J. Knox*, 3e édit.; Édimbourg, 1814, in-8°; Planck en a publié un abrégé en allemand, Gœttingue 1817, in-8°. — Ch. Niemeyer, *Knox Leben*; Leipzig, 1824, in-8°. — Th. Mac Crie, *Life of John Knox*, 1852 (compte rendu dans l'*Edinburgh Review*, juillet 1853).

KNOX (*Robert*), voyageur anglais, né en 1638, mort vers 1700. Fils d'un capitaine au service de la Compagnie des Indes, il s'embarqua le 20 janvier 1657, sur le navire *Annah*, que commandait son père. Ils descendirent à Madras, puis à Masulipatnam. Ils étaient en chargement lorsque, surpris par un ras de mer, le 19 novembre 1659, ils virent leur vaisseau complétement désemparé. Ne trouvant aucun moyen de radoubage au fort Saint-Georges (côte de Coromandel), ils se dirigèrent sur l'île de Ceylan, et atterrirent à Cotain, où ils commencèrent d'excellentes relations avec les naturels, tandis qu'on réparait leur navire. Mais, par une trahison dont le motif est resté inconnu, les deux Knox furent saisis par les insulaires avec quinze de leurs matelots. Par la volonté du sultan de Candy, le jeune Knox fut dépêché au vaisseau pour engager son équipage à se rendre aux Chingulais. Loin de remplir cette mission forcée, d'accord avec son père, il constitua le lieutenant seul commandant du bord, lui ordonnant de désobéir à son père et à lui-même tant qu'ils seraient tous deux en captivité, s'il leur arrivait que les souffrances leur arrachassent quelque chose d'indigne et de contraire à l'honneur de leur pavillon. Il retourna ensuite auprès de son père. Deux mois plus tard, le lieutenant prit la mer et abandonna ses compatriotes prisonniers, qui furent dispersés dans différentes parties de l'île (16 septembre 1660). On assigna pour résidence aux Knox une ville située à dix lieues au nord de Candy. Un an plus tard Knox père mourut. Son

fils, longtemps malade, dut avoir recours à l'industrie pour vivre. Il se mit à tricoter des vêtements de coton, qu'il vendit avantageusement et du produit desquels il put acquérir une petite propriété. Il trafiqua ensuite sur les grains. Plusieurs fois le gouverneur de Saint-Georges et l'ambassadeur de Hollande réclamèrent la liberté des marins anglais, ce fut sans succès. Après de nombreuses péripéties, Robert Knox et un de ses compagnons réussirent à tromper leurs surveillants (22 septembre 1679); ils gagnèrent le fort hollandais d'Arepa (18 octobre), et avec l'aide du gouverneur atteignirent Colombo, l'une des principales villes de la côte occidentale de l'île de Ceylan. Knox s'embarqua pour Batavia, où il arriva le 5 janvier 1680. Le gouvernement hollandais chercha vainement à se l'attacher ou à profiter de ses connaissances sur Ceylan; Knox repoussa toutes les offres, et, montant à Bentam sur un bâtiment anglais, il revit sa patrie en septembre 1680. La Compagnie des Indes britanniques lui confia bientôt le commandement d'un vaisseau sur lequel il fit plusieurs voyages dans les mers du sud. Robert Knox a écrit la relation de sa captivité et de son séjour à Ceylan sous ce titre : *Historical Relation of the Island of Ceylon*, etc.; Londres, 1681, in-4°, avec fig. et cartes : la préface est de Robert Hooke. Cet ouvrage est très-rare; il a été réimprimé en 1817, à la suite d'une *History of island of Ceylon*. La *Relation* de Knox a été traduite en français : *Relation ou Voyage de l'île de Ceylan dans les Indes orientales*, etc.; Paris et Lyon, 1684 et 1693; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, avec fig.; trad. en allemand, Leipzig, 1681, in-4°, fig.; trad. en hollandais, Utrecht, 1692, in-4°, fig. Le livre de R. Knox est encore le meilleur que l'on ait écrit sur Ceylan et qui fasse le mieux connaître cette île, sa division géographique, ses villes, ses productions, son gouvernement, ses habitants, leurs mœurs, leurs religion, leur langage, leur science, etc. Alfred DE LACAZE.

Gorton, *Biographical general Dictionary*. — Rose, *Biographical Dictionary*; — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Colès, *Ms. in British Museum*.

KNOX (*John*), marin anglais, né à Édimbourg, mort à Dalkeith, en 1790. Il monta de grade en grade jusqu'à celui de capitaine, et prit une part active aux guerres qui eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. Il a publié une relation des événements dont il a été le témoin : *An historical Account* etc.; Londres, 1769, 2 vol. in-4°, trad. en français; son titre explique suffisamment les matières qu'elle renferme : *Relation historique des campagnes faites en Amérique pendant les années* 1757, 1759, 1760, *contenant les événements les plus remarquables de cette période, notamment les deux siéges de Québec; les ordres donnés par les amiraux et les officiers généraux; la description des pays où l'auteur a servi, celle de leurs forts et garnisons, de leur sol, de leur climat et de leurs productions*, avec un *Journal météorologique*, et suivie de *Pièces officielles*, telles que le *Mandement de l'évêque du Canada*, les *Ordres du jour des Français*; des *Plans pour la défense du pays*, etc. A. DE L.

Rose, *New Biograph. Dict.* — Arnault, Jay, Jouy, etc., *Nouvelle Biographie des Contemp.*

KNOX (*John*), libraire écossais, né vers 1720, mort le 1er août 1791. Il avait une librairie à Londres sur le Strand, et il acquit une grande fortune, qu'il consacra à des entreprises d'utilité publique pour son pays. Il contribua entièrement à relever la pêche des harengs, et fit établir des pêcheries dans plusieurs petites villes de la côte nord-est de l'Écosse. Il visita et explora seize fois ce royaume dans l'espace de vingt-trois ans à partir de 1764. On a de lui : *Tour trough the Highlands of Scotland*; 1785, in-8°; traduit en français par Th. Mandar, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Z.

Rose, *New general Biog. Dictionary*.

KNOX (*Henri*), général américain, né en 1750, mort à Thomas-Town, en 1806. Avant la guerre qui amena l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique, Knox s'était déjà fait remarquer par son ardent patriotisme; aussi fut-il l'un des premiers à prendre les armes. Il leva une compagnie franche, et durant les siéges de Boston se fit remarquer par sa valeur et son intelligence. Les officiers d'artillerie le placèrent à l'unanimité à la tête de leur corps. En 1776 Knox fut confirmé brigadier général d'artillerie, et en 1781 promu au grade de major général. Il se distingua à la prise de Cornwallis. Ami de Washington, en 1790 il succéda au général Lincoln en qualité de secrétaire de la guerre, et remplit ces fonctions jusqu'en 1794. Il se retira alors dans ses propriétés du comté du Maine, et vécut éloigné des fonctions publiques. Sa mort fut causée par un os de poulet qu'il avait avalé. A. DE L.

Fared Sparks, *The Library of American Biography*, t. III, p. 13 et 15. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* (Supplément).

KNOX (*Vigésime*), littérateur anglais, né le 8 décembre 1752, à Newington-Green, mort le 6 septembre 1821, à Tunbridge. Fils d'un ecclésiastique, il entra aussi dans les ordres, fut élevé à l'université d'Oxford, où il occupa quelque temps une chaire d'humanités, devint en 1778 principal du collége de Tunbridge, dans le Kent, et dirigea cet établissement pendant plus de trente années. Latiniste instruit et prédicateur distingué, ses ouvrages, écrits dans un style simple et élégant, lui valurent de son temps une certaine réputation et furent traduits en plusieurs langues; on leur a reproché de manquer de vigueur et d'originalité. A l'époque de la révolution française, il prit part au mouvement politique, se montra libéral, et écrivit plusieurs brochures anonymes. Nous citerons de lui : *Essays moral and literary*; Londres, 1777, in-12, augmentés en 1778 de deux nouveaux

volumes et souvent réimprimés; — *Liberal Education, or a practical treatise on the method of acquiring useful and polite learneng;* ibid., 1781, in-8°; 1785, 2 vol., ouvrage dont la publication fit introduire des améliorations notables dans le système de l'enseignement universitaire; — *Elegant extracts in prose*, in-8°; — *Winter evenings, or lucubrations on life and letters;* ibid., 1788, 3 vol. in-12; — *Elegant Extracts in verse;* ibid., 1790, in-8°; — *Sermons intended to promote faith, Hope and Charity*, ibid., 1792, in-8°; — *Elegant Epistles;* ibid., 1792, in-8°; — *Family Lectures;* ibid., 1794, in-8°; — *Christian Philosophy, or an attempt to display the evidence of revealed religion;* ibid., 1795, 2 vol. in-8°; — *The Spirit of Despotism;* ibid., 1784; — des éditions classiques d'Horace et de Juvénal, etc.

P. L—Y.

Annual Biography. — Gorton, *General Biogr. Dict.*

KNUTSSON (*Torkel*), général suédois, décapité le 6 février 1306, à Stockholm. Né dans une condition obscure, il parvint par son mérite à la dignité de grand-maréchal et de sénateur de Suède. En mourant, Magnus II le nomma, en 1290, régent et tuteur de son fils Birger, âgé de dix ans. Le trésor était épuisé; Knutsson commença par enlever aux prêtres ce qu'on appelait la dîme des pauvres, et l'appliqua au trésor public. Il donna une somme convenable au roi Waldemar, qui avait été détrôné. Le pape Boniface VIII lança une bulle contre les restrictions que Knutsson avait apportées aux prérogatives du clergé. Quelques évêques voulurent résister aux idées du régent; mais sa fermeté réussit bien vite à arrêter ces mouvements. Les Karéliens, aidés des Russes, ayant ravagé les colonies suédoises de la Finlande, Knutsson marcha contre eux, occupa leur pays, ramena le christianisme parmi eux, et fonda la ville de Viborg. Il s'était aussi emparé de Kexholm; mais dès qu'il fut de retour en Suède, les Russes reprirent cette place, en 1295. Trois ans après, Knutsson revint avec quelques troupes, sauva la flotte suédoise, que les Russes voulaient incendier, et leur fit éprouver de grandes pertes. Il bâtit ensuite Nyslot ou Landskrona. Knutsson réforma la loi civile de l'Upland, et rechercha l'alliance de la Norvège. En 1302 il remit les rênes du pouvoir à Birger, qui avait atteint sa majorité. Trois ans après, la paix fut conclue par son entremise. Cependant, le roi avait rendu la puissance au clergé; Knutsson fut accusé d'avoir trahi l'État, violé les droits de l'Église, et semé la discorde dans la famille royale. Le roi le laissa poursuivre. Knutsson fut arrêté à sa terre de Lina, en Westrogothie, amené à Stockholm, condamné à mort et exécuté. J. V.

Olaüs Magnus, *Chronicon.* — A Geoffroy, *Hist. des États Scandinaves.* — *Art de vérifier les dates*, 2e partie, tome VIII, p. 216.

KNUZEN ou **KNUTZEN** ou **CNUZEN** (*Mathias*), philosophe sceptique du dix-septième siècle, natif d'Oldemourt, village de l'Eyderstette, dans le duché de Holstein. Il étudia la théologie et la philosophie à l'université de Kœnigsberg. En 1673 il fut employé par un ministre protestant du Holstein à enseigner le catéchisme aux enfans et à prêcher quelquefois dans la ville de Crempen. Dès cette époque Knuzen se déclara avec une telle violence contre certaines institutions et croyances religieuses, que Jean Hudemann, surintendant des affaires ecclésiastiques, lui interdit la chaire et lui ôta la direction de l'école à la tête de laquelle il avait été mis. Au commencement de l'année 1674 Knuzen se rendit à Tonningen, et de là en Allemagne, où il prêcha publiquement l'athéisme. Il donna le précis de son système dans une lettre datée de Rome, que La Croze a insérée en latin et en français dans ses *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique;* Cologne et Amsterdam, 1711, 1733, 1740. Knuzen soutient dans cette lettre qu'il n'y a ni Dieu ni diable (*non esse Deum neque diabolum*), qu'il ne faut faire aucun cas des magistrats, mépriser les temples et repousser les prêtres (*magistratum nihil æstimandum, templa contemnenda, sacerdotes rejiciendos*); que la science et la raison unies à la conscience, qui enseignent à vivre honnêtement, à ne blesser personne, et à donner à chacun ce qui lui appartient, doivent remplacer la magistrature et la prêtrise (*loco magistratus et loco sacerdotum esse scientiam et rationem cum conscientia conjunctam, quæ doceat honeste vivere, neminem lædere et suum cuique tribuere*); que le mariage ne diffère en rien du libertinage (*conjugium a scortatione nihil differre*); qu'il n'y a qu'une seule vie, et qu'après celle-là il n'y aura ni récompense ni punition (*unicam esse vitam : post hanc nec præmium nec pœnam dari*); enfin, que la Bible est remplie de contradictions (*scripturam sacram secum ipsam pugnare*).» Le professeur Jean Musæus de Iéna réfuta Knuzen, surtout parce que celui-ci s'était vanté d'avoir un grand nombre de disciples dans les principales villes de l'Allemagne, notamment à Iéna. Plus tard Valentin Greissing de Wittemberg écrivit contre Knuzen l'ouvrage intitulé : *Exercitationes academicæ II de atheismo Renato Descartes et Matthiæ Knuzen;* Wittemberg, 1677. La secte que Knuzen prétendait avoir fondée s'appelait les *Gewissener*, c'est-à-dire les hommes qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur conscience. Elle disparut bientôt de même que son fondateur, sur lequel on n'a plus de renseignements biographiques à partir de l'année 1674. Outre la lettre déjà mentionnée, et qui parut séparément sous le titre : *Epistola amici ad amicum;* Rome, 1674, on a de Knuzen : *Gespræch zwischen einem lateinischen Gastgeber und drey ungleichen Religions Gæsten* (Conversation entre un maître de maison et ses trois hôtes de religions différentes); Altona, 1674;

— *Gespræch zwischen einem Feldprediger D. Brummer und einem lateinischen Schreiber* (Dialogue entre l'aumônier D. Brummer et un écrivain latin) (1673); — *Schediasma de lachrymis Christi* (1674). R. LINDAU.

F. Damius, *Relation was mit M. Knuzen und Lohmannen vorgegangen*; Flensburg, 1706. — Moller, *Cimbria litterata*. — Sagittarius, *Introductio ad Historiam Ecclesiasticam*. — Heimburg, *Nord-Friesische Chronik*. — Arnold, *Kirchen und Ketzer Historie*, t. III, p. 18. — Feller, *Monumenta inedita*, Grima, X, p. 1. — Schelhorn, *Amœnitates litterar.*, t. II, n. 1, § 4. — Holberg, *Dænisch und Norweg. Staats und Reichs Historie*, p. 160. — Bayle, *Dict.*

KNUTZEN (*Martin*), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 14 décembre 1713, mort le 29 janvier 1751. Professeur de logique et de métaphysique à l'université de sa ville natale, conservateur de la bibliothèque du château, et inspecteur de l'académie, il a publié plusieurs ouvrages, dont la liste complète se trouve dans le *Lexicon* de Meusel, t. VII, p. 153 et dont voici les principaux : *Elementa Philosophiæ rationalis, methodo mathematica demonstrata*; Kœnigsberg, 1747; — *Philosophischer Beweis von der Wahrheit des Christenthums* (Preuve philosophique de la Vérité du Christianisme); ibid., 1739; 6ᵉ édit., 1763; traduction danoise, 1742; — *Arithmetica Mechanica*; Kœnigsberg, 1744. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon*. - *Zuverlæssige Nachrichten von dem Zustande der Wissenschaften*; Leipzig, 1740-1757, t. II, p. 306-328. — *Neues Gelehrtes Europa*, t. V, p. 218.

KNUYT (*Hermann*), littérateur hollandais, né à Slyterhoven, vivait au quinzième siècle; on manque de détails sur son compte; on croit qu'il fut attaché à la cour de Philippe, duc de Bourgogne. Il dédia à Nicolas Staeb, médecin de ce prince, une comédie qualifiée, sur le frontispice, de *Salebrosa atque Lepidissima cui titulus Scornetta*. Cette pièce, mise sous presse à Bologne par l'imprimeur De' Benedictis, en 1497, in-4°, est longtemps restée ignorée des bibliographes, et son extrême rareté est cause qu'on n'en connaît guère jusqu'à présent que le titre. G. B.

Hain, *Repertorium Bibliographicum*, n° 9785.

KOB (*Jean*), philosophe et jurisconsulte allemand, né à Hildburghausen, le 10 avril 1590, mort le 30 janvier 1661. Son père, membre du petit conseil de Hildburghausen, l'envoya, en 1602, faire ses humanités à Nuremberg. En 1609 le jeune Kob étudia à Altorf, et y devint professeur de jurisprudence et de métaphysique. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones miscellæ Metaphysicæ*; Altorf, 1615, in-4°, ouvrage reproduit dans la *Philosophia Altdorphina* de Felwinger; — *Disputationes Logicæ XIX, ex libro I priorum Analyticorum a capite* XXVII *ad finem usque*; Altorf, 1622, in-4°; — *De Utilitatibus Dialecticæ*; Altorf, 1627; — *De Instrumentis dialecticis*; Altorf, 1629, in-4°; — *Decas Quæstionum Miscellanearum*; Altorf, 1630, in-4°; — *Problematum Miscellaneorum Philosophicorum Decas*; ibid., 1630; — *Disputatio de natura Homonymorum, Synonymorum*; Altorf, 1636, in-4°; — *De Constituto Possessorio*; ibid., 1637. E. G.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*. — Stoerm, *Vitæ Jurisconsultorum*, t. II, p. 183. — Freher, *Theatrum Virorum eruditorum*, pars II, p. 1184. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KOBAD. *Voy.* CABADES.

KOBAD, surnommé *Chyrouyèh* (le Siroès des Grecs), vingt-troisième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, élevé sur le trone en 628, mort en 629 de J.-C. A peine fut-il parvenu à la couronne par l'élection des grands, qu'il résolut de s'en assurer la possession par le meurtre de ses dix-sept frères, et même de son père, Khosrou Pervitz. Kobad chargea de cette mission parricide Mihir-Hormouz, dont Khosrou avait fait mourir le père. Dès que l'infortuné vieillard le vit entrer dans sa prison, soupçonnant le motif de sa visite, il lui dit d'un air furieux et désespéré : « J'ai fait tuer ton père; et je ne regarde pas comme légitime tout fils qui ne venge pas une telle mort quand il le peut. — Vous avez prononcé votre arrêt, reprit Mihir-Hormouz. » Et à ces mots il lui plongea son épée dans le sein.

Après les funérailles de Khosrou son meurtrier fut mis à mort. Kobad pour faire oublier tant de crimes, rétablit la justice dans ses États et fit une paix solide avec Héraclius auquel il rendit la vraie croix, enlevée aux Grecs sous le règne précédent. Kobad, haï de ses sujets, mourut de chagrin et de remords après dix-huit mois de règne, en 629. Il eut pour successeur Ardéchyr Koutchek. F.-X. T.

Sylvestre de Sacy, *Hist. des Sassanides*. — *Art de vérifier les dates*. — *An. Orient*, part. I.

KOBAH (*Nassir ed-Dyn*), roi de Moultan, l'an de l'hégire 602 (juillet 1206 de J.-C.), mort en 623 (1226 de J.-C.). Kobah était Turc d'origine et né dans l'esclavage. Schihab ed-Dyn-Mohammed, quatrième sultan de la dynastie des Gaurides, le fit élever avec soin dans son palais, et vers la fin de son règne lui donna le gouvernement de Moultan et des provinces limitrophes de Ghazna, sur les bords de l'Indus. Après que le prince Gauride eut succombé sous le poignard d'un Indien idolâtre, vers la fin de l'année 602 (1206), Kobah, profitant de la faiblesse de Mahmoud, son neveu et son successeur, se rendit indépendant dans son gouvernement, pendant que Cotb ed-Dyn Aibek et Tadj ed-Dyn-Ildouz, qui avaient été comme lui esclaves, puis favoris et héritiers de Schihab ed-Dyn, ceignaient le diadème, le premier dans Delhy et le second dans Ghazna. En 607 (1210-1211), tandis que Schams ed-Dyn Iletmireh, son beau-frère, détrônait Aramchad, fils et successeur d'Aibek, Kobah s'empara du Sind et de plusieurs petites provinces dépendantes de la Perse et de l'Indoustan. Cependant l'hospitalité que Mahmoud avait accordée au sultan Aly-Schah, frère ré-

volté d'Ala ed-Dyn-Mohammed, sultan du Kharisme, attira dans le royaume de Ghazna les armes des Kharismiens. Tadj ed-Dyn-Ildouz, dépouillé des États qu'il possédait dans le royaume ghrasnevide, s'empara des provinces septentrionales de Kobah, qui ne put les recouvrer qu'en 611 (1215-1216), lors qu'Ildouz fut battu et fait prisonnier par Iletmireh. Mais ce dernier s'irrita d'avoir été deux fois frustré de ses conquêtes par Kobah, et la guerre éclata entre les deux gendres de Cotb ed-Dyn-Aibek. Il ne fallut rien moins que l'invasion de Genghiz-Khan dans la Perse orientale pour suspendre un instant les hostilités. Genghiz-Khan, fondateur de l'empire des Mogols, établissait son nouvel État sur les ruines des Tartares Niu-Tche. Après avoir soumis un grand nombre de hordes turques et tartares, il envahit le Kharisme. Djélal ed-Dyn, dernier sultan de ce royaume, après avoir opposé à l'ennemi un courage héroïque, fut obligé de céder au vainqueur et de traverser l'Indus sous les traits des Tartares. Repoussé par le roi de Delhy de Lahor, où il s'était réfugié, ce malheureux prince tenta de s'établir sur les bords de l'Indus inférieur. Le roi de Moultan, qui avait tout à craindre de son ambition, le repoussa, et le poursuivit jusque dans le Mékran. Mais en revanche Nassyr ed-Dyn-Kobah accorda la plus généreuse hospitalité à tous les musulmans que l'invasion des Tartares contraignit de chercher un asile dans l'Indoustan. Le danger commun passé, les hostilités recommencent entre le roi de Delhy et le roi de Moultan. Kobah, dont les guerres précédentes ont épuisé les ressources, se borne à défendre ses places fortes de l'Indus. Laissant à Outch une garnison, il court s'enfermer dans la forteresse de Bikher, bâtie dans une île de ce fleuve. Outch est assiégée par Iletmireh en personne, et Bikher investie par son vézyr Nézam al-Molouk. Après vingt-quatre jours de siége, Outch est prise, et Kobah, ayant inutilement sollicité la paix, et désespérant de défendre la forteresse de Bicher, s'embarque sur l'Indus, pour sauver au moins sa vie et sa liberté. Mais, soit hasard, soit trahison, la barque chavire, et il périt dans les flots. Ses États furent réunis au royaume de Delhy.

F.-X. T.

Mirkhond, *Raouzet al Safar*. — Khondemyr, *Khelassat alakhar si beian ahual elakhiar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Aboulfarage; Scherif-Eddin; Raschid ed-Din. — Elphinston, *History of India*. — *An. Orient.*, partie II.

KOBELL (*Ferdinand*), peintre et graveur allemand, né à Mannheim, en 1740, mort à Munich, en 1799. Après avoir étudié la jurisprudence selon les désirs de son père, conseiller de l'électeur palatin, il obtint un emploi de secrétaire auprès de la chambre aulique de Mannheim. Mais un goût prononcé pour la peinture le fit renoncer à cet emploi en 1762. Ayant reçu une pension de l'électeur Charles-Théodore, il alla suivre à Paris les leçons des maîtres français. De retour à Mannheim, il y fut nommé peintre de la cour et professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Il devint, en 1793, directeur de la galerie de tableaux à Munich. Kobell s'est surtout distingué comme peintre de paysage; on recherche beaucoup ses nombreuses eaux-fortes, qui représentent des paysages et des scènes champêtres. Frauenholz en a réuni une grande partie dans l'œuvre de Kobell, qu'il a fait paraître en 1809 à Nuremberg; Rugler en a publié cent soixante-huit, à Stuttgard, en 1842, avec une *Introduction*. Le baron Stengel a donné en 1822, à Nuremberg, le *Catalogue raisonné des Estampes de Kobell*. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KOBELL (*François*), peintre allemand, frère du précédent, né à Mannheim, en 1749, mort à Munich, en 1822. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut envoyé par son tuteur à Mayence, pour y apprendre le commerce. Mais un goût invincible pour les arts le fit retourner quatre ans après à Mannheim, où il se voua, sous la direction de son frère aîné, au dessin et à la peinture. En 1776 il reçut de l'électeur de Bavière Charles-Théodore une pension qui le mit à même d'aller se perfectionner en Italie. De retour en Allemagne, en 1785, il se fixa à Munich. On conserve de lui dans cette ville quelques paysages remarquables par un sentiment exquis des beautés de la nature. Kobell n'a peint que très-peu de tableaux à l'huile; son imagination aimait tant à produire, qu'il adopta un procédé plus expéditif, le dessin à la plume, qu'il ombrait ensuite à la sépia. Il a laissé dans ce genre plus de dix mille croquis, représentant des paysages ou des morceaux d'architecture; ils sont disséminés dans diverses collections. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — *Kunstblatt* (année 1822).

KOBELL (*Guillaume*), peintre et graveur allemand, fils de Ferdinand, né à Mannheim, en 1766, mort en 1853. Il apprit la peinture sous la direction de son père, et devint en 1808 professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Ses tableaux, représentant pour la plupart des sujets de bataille, sont très-recherchés ainsi que les eaux-fortes qu'il a gravées, au nombre d'environ une centaine.

KOBELL (*Hendrik*), peintre hollandais, né à Rotterdam, en 1751, mort en 1782. Destiné d'abord au commerce, il le quitta bientôt pour se consacrer entièrement aux arts. Il fit des progrès si rapides dans le dessin, qu'il devint membre de l'Académie d'Amsterdam en 1770. Il a laissé beaucoup de croquis, quelques tableaux de marine et de paysages, et une douzaine d'eaux fortes.

KOBELL (*Jan*), peintre hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, en 1782, mort en 1814. Il devint un très-habile peintre de paysages et d'animaux, et fut nommé membre de l'Institut des Pays-Bas. En 1812 il reçut une médaille d'or à l'exposition de Paris. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KOBENZL (*Hans* von Rosseg), diplomate autrichien, est connu par les missions importantes que lui confia l'empereur Maximilien II dans la seconde moitié du seizième siècle. Parmi ces missions on remarque surtout celle qu'il remplit en 1575 auprès du tzar Ivan le Menaçant, conjointement avec Daniel Printz (*voy.* ce nom), dont ce dernier a laissé une relation officielle intitulée : *Herren Hanss Kobenzels von Prossegg Teutsch. Ordens Ritters und herrn Daniel Prinzens allerunderthænigste Relation über Ihre getragene Legation bey dem Grossfürsten in der Mosca*, qui est conservée dans la Bibliothèque impériale de Vienne et n'a pas été publiée jusqu'à présent. Cette même bibliothèque possède, sous le n° 8707, une épître latine de Kobenzl à son ami Nicolas Drancovitch, archevêque de Kolotscha, qui témoigne que le noble diplomate n'avait pas moins de sagacité que de sagesse; il s'y étend beaucoup, par exemple, sur les choses de la religion qu'il a remarquées en Russie, et termine ses observations à ce sujet par cette phrase : *Ita a catholicis non re, sed nomine, saltem ipsi differunt*. Cette épître instructive a été intelligemment mise au jour d'abord par Wichmann (*Sammlung bisher noch ungedruckter kleiner Schriften zur ältern Geschichte des russischen Reichs*; Berlin, 1820), puis par Starczewski (*Historiæ Ruthenicæ Scriptores exteri sæculi XVI*; Berlin, 1842, II); elle a été traduite en russe dans le *Messager de l'Europe*, t. CXIII, et insérée par Marini dans son *Cod. Diplom. Rutheno-Moscoviticus*, sur un manuscrit italien de la bibliothèque vaticane. A. G.

Joseph Chmel, *Les Manuscrits de la Biblioth. de Vienne*, 813. — *Bibliografia delle corrispondenze dell' Italia colla Russia*, par Sebastiano Ciampi; Florence, 1834. — Adelung. *Übersicht der Reisenden in Russland*, bis 1700.

KOBENZL. *Voy.* Cobenzl.

KOBIERZYSKI (*Stanislas*), historien polonais, né en 1702, mort en 1676. Il fut successivement ambassadeur de Pologne en Belgique, castellan de Dantzig et palatin de Poméranie. Il vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il habita Dantzig et divers lieux de la Poméranie. On a de lui : *De Luxu Romanorum*; Louvain, 1628, in-4°; réimprimé dans le tome VIII du *Thesaurus* de Grævius; — *Historia Vladislai, Poloniæ principiis*; Dantzig, 1655, in-4°; se trouve aussi dans le tome II des *Scriptores Rerum Polonicarum* de Ludovici; — *De Obsidio Claromontis Crestochoviensis Deiparæ imagine a D. Luca depictæ celebris*; Dantzig, 1659, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Chodynik', *Dict. des Polonais savants*.

KOBOUDAÏSI, célèbre pèlerin bouddhiste du Japon, né en 774, dans la province de Sanouki, mort le 21e jour du 3e mois de l'an 835 de J.-C. On lui attribue l'invention de la poudre *Dosia* et les progrès du bouddhisme au Japon, où sa mémoire a toujours été en grande vénération. Au mois de novembre 1785, on afficha sur le grand escalier du port de Nangasaki, une ordonnance impériale pour célébrer en son honneur une grande fête dans tout l'empire. Elle était fixée au 21e jour du 3e mois de l'année suivante, ou 950e anniversaire de la mort de Koboudaïsi, en comptant à la manière des Japonais. Dès ses plus jeunes années il se livra à l'étude des livres chinois et japonais. Pour avoir toute facilité de satisfaire cette passion d'apprendre dont il était dévoré, il embrassa l'état religieux à vingt ans. Devenu grand-prêtre, il accompagna vers 804 un ambassadeur japonais en Chine, afin d'étudier à fond la doctrine de Chakia, vers laquelle il se sentait entraîné. Un savant indien nommé Azari lui donna des instructions sur ce qu'il désirait connaître, et lui fit présent des livres qu'il avait recueillis dans ses longs pèlerinages. Un autre religieux du nord de l'Indonstan lui remit aussi un ouvrage qu'il avait traduit du sanscrit et plusieurs manuscrits sur des sujets religieux. Muni d'un si riche trésor, Koboudaïsi revint au Japon en 806, et par ses prédications et ses miracles convertit le daïri lui-même, qui embrassa le bouddhisme indien, et reçut le baptême selon le rite de Chakia. Animé par ce succès, il publia divers ouvrages ascétiques, et composa un livre où sont exposés les dix dogmes fondamentaux de la loi bouddhiste. D'après Kobou-Daïsi les quatre grands fléaux de l'humanité sont : l'enfer, la femme, l'homme méchant et la guerre. On ne saurait dire le nombre des prodiges qu'il opéra ni celui des pagodes et des bonzeries qu'il fit bâtir. Il mourut après avoir obtenu du daïri la création de trois chaires de théologie pour l'interprétation des livres sacrés. F.-X. Tessier.

Tit-Sing, *Bibliothèque Japonaise*. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*.

KOBURGER. *Voy.* Coburger.

KOCH (*Henri-Christophe*), musicographe allemand, né le 10 octobre 1749, à Rudolstadt, mort le 12 mars 1816, dans la même ville. Après avoir reçu des leçons de piano, de violon et de composition, il fut admis, à quinze ans, dans la musique du prince de Rudolstadt, qui lui accorda une pension pour l'aider à continuer ses études littéraires. En 1768 il devint premier violon de la chapelle du prince. Ses travaux occupent une place importante dans la littérature musicale; nous citerons : *Versuch einer Anleitung zur Composition* (Essai d'une Introduction à la Composition); Leipzig, 1782-1793, 3 vol. in-8° : livre excellent, et dont la valeur est trop méconnue; — *Musikalisches Lexikon, welches die theoretische und practische Tonkunst encyclopædisch bearbeitet* (Lexique Musical, etc.); Francfort, 1802, gr. in-8° : le premier recueil de ce genre où les questions ont été traitées avec les développements nécessaires et le langage convenable; l'auteur en a donné lui-même un abrégé intitulé : *Kurzgefasstes Handwærterbuch der Musik*

(Vocabulaire abrégé de Musique); Leipzig, 1807, in-8°; 2e édit., Ulm, 1828, in-8°; — *Handbuch bei dem Studium der Harmonie* (Manuel pour l'étude de l'Harmonie); Leipzig, 1811, in-4°, obl., etc. Comme compositeur, Koch a écrit plusieurs cantates et un drame pour la cour de Rudolstadt. K.

Fétis, *Biogr. univ. des Music.* — Gerber, *Neues hist. biogr. Lexik. der Tonkünstl.*

KOCH (*Christian-Guillaume* DE), publiciste et historien français, né à Bouxwiller, en Alsace, le 9 mai 1737, mort à Strasbourg, le 25 octobre 1813. Son père était conseiller des finances du landgrave de Hesse-Darmstadt, auquel appartenait alors la ville de Bouxwiller. Il fit ses études à Strasbourg, où son père était venu se fixer en 1750. Il eut pour maître Schœpflin, qui l'attacha plus tard à ses travaux. Après la mort de son maître, il devint le chef de cette école d'où sortirent le prince de Metternich, Lévis, Ségur, La Luzerne, Tracy, etc. En 1789 il fut chargé, par les protestants de l'Alsace et de Strasbourg, de demander à l'Assemblée constituante la conservation des droits civils et religieux que les traités leur avaient assurés. Ces droits furent reconnus par le décret du 17 août 1790. En 1791 Koch fut élu par le département du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, où il fit partie du comité diplomatique. A l'approche du 10 Août, dans cette journée même, il écrivit aux autorités de son département contre les mesures révolutionnaires qui étaient prises, et provoqua une adresse de cinq mille citoyens de Strasbourg qui déclaraient que la déchéance du roi était regardée par eux comme un malheur pour la nation, qui allait être exposée à l'envahissement des frontières et à la guerre civile. Après la dissolution de l'Assemblée législative, il passa quelque temps en Suisse. De retour en France, voyant sa liberté menacée, il chercha un refuge dans les Vosges. Il fut découvert, jeté en prison, et recouvra sa liberté après la chute de Robespierre. Il devint alors administrateur du département du Bas-Rhin; mais, en octobre 1795, il se retira des affaires publiques pour s'occuper de ses travaux littéraires et reprendre l'enseignement. Il devint bientôt après correspondant de l'Institut. En 1802 il fut nommé membre du Tribunat, et prit une grande part à la nouvelle organisation du culte protestant et au rétablissement de l'Académie protestante de Strasbourg. Après la suppression du Tribunat, il retourna à Strasbourg. A sa mort, le séminaire protestant de Strasbourg, qui lui doit son existence actuelle, lui fit ériger un monument dans le temple de Saint-Thomas, auprès de celui de Schœpflin et d'Oberlin. Ses principaux ouvrages sont: *Tableau des Révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident jusqu'à nos jours*; Lausanne, 1771, in-8°, imprimé sans le nom et sans la participation de l'auteur, sur une copie des cahiers de ses leçons. Koch revit cet ouvrage, le refondit sur un plan plus étendu, et en prépara une édition qui, souvent interrompue, ne parut complétement qu'en 1807, en 3 vol. in-8°; il l'a continué jusqu'à la révolution de 1789; réimprimé en 1813, 4 vol. in-8°. F. Schœll, élève de l'auteur, en a donné, en 1823, une nouvelle édition, continuée jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon, en 3 vol. in-8°; — *Tableau généalogique des Maisons Souveraines du sud et de l'ouest de l'Europe*; Strasbourg, 1782, in-4°; — *Tableau généalogique des Maisons Souveraines du nord et de l'est de l'Europe* (publié par F. Schœll); 1814-1819, in-4°; — *Sanctio Pragmatica Germanorum illustrata*; 1789, in-4°; — *Aperçu rapide de la position de la France à l'époque de la prétendue coalition des souverains de l'Europe contre la constitution du 26 août* 1791; Strasbourg, 1791, in-8°; — *Principes généraux des Protestants de la confession d'Augsbourg et leur incompatibilité avec la constitution civile du clergé*; Strasbourg, 1792, in-8°; — *Abrégé de l'histoire des Traités de Paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie*; Bâle, 1796, 4 vol. petit in-8°. F. Schœll en a donné une édition *entièrement refondue et continuée jusqu'au congrès de Vienne et au traité de Paris de* 1815; Paris, 1817, 4 vol. in-8°; — *Tableau des Traités entre la France et les puissances étrangères, suivi d'un Recueil de traités et d'actes diplomatiques qui n'ont jamais vu le jour*; Bâle, 1801, 2 vol. in-8°. Koch a laissé en manuscrit quelques opuscules relatifs à l'histoire de la confession d'Augsbourg. GUYOT DE FÈRE.

Notice biographique de F. Schœll, en tête de son édition de l'*Histoire abrégée des Traités de Paix*. — Schweighæuser fils, *Notice biographique de Koch*.

KOCH (*Joseph-Antoine*), peintre allemand, né en 1768, à Obergiebeln, dans le Lechthal, mort à Rome, le 12 janvier 1839. Fils d'un petit marchand, il montra dès ses premières années de grandes dispositions pour le dessin. Patronné par le baron d'Umgelder, il entra à l'Académie des Beaux-Arts de Stuttgard, y resta pendant sept ans, et se rendit ensuite en France, en Suisse et en Italie. En 1795 il alla s'établir à Rome; il quitta cette ville à l'époque de la domination française, et vécut successivement à Munich, à Dresde et à Vienne; mais, après quelques années, il retourna à Rome, où il passa le reste de sa vie. Ses tableaux d'histoire et ses nombreux paysages se distinguent par la correction du dessin, par la transparence des couleurs et par une grande et large poésie. Parmi ses principales toiles, on cite: *Le Sacrifice de Noé*; — *Francesca de Rimini*; — *Le Christ au Temple*; — *Guido de Monte-Feltro*; — *Macbeth*; — *Hylas et Apollon*; — *La Délivrance du Tyrol par Andreas Hofer*; — *La Chute de Schmadribach*; — *Le Haslithal*, et plusieurs autres vues de Suisse et d'Italie. Koch a aussi fait à la villa Massimi les fresques qui représentent les

sujets du Dante, poëte qu'il interpréta encore une autre fois dans une série de magnifiques dessins. Il a enfin gravé à l'eau-forte les vingt-quatre planches de l'ouvrage des *Argonautes* de Carsteus, ainsi qu'une suite de vingt paysages italiens, dessinés par lui-même, et qui fut publiée à Leipzig. Koch a fait paraître en 1834, à Karlsruhe, un livre intitulé : *Moderne Künstchronik* (Chronique Artistique moderne), dans lequel il rapporte beaucoup de faits scandaleux sur le compte d'un grand nombre d'artistes.

E. G.

Conversations-Lexikon. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KOCH (*Guillaume-Daniel-Joseph*), botaniste allemand, né le 5 mars 1771, à Kusel, près Deux-Ponts, mort à Erlangen, le 14 novembre 1849. Il étudia la médecine à Iéna et à Marbourg, devint médecin pensionné de la ville de Trarbach et de Kaiserslautern, et occupa depuis 1824 jusqu'à sa mort la chaire de botanique à l'université d'Erlangen. Les ouvrages de Koch sont écrits avec beaucoup de soin, et se recommandent surtout par l'exactitude de la partie descriptive. Voici les principaux : *Entomologische Hefte* (Cahiers Entomologiques); Francfort, 1803, 2 livraisons; — *Catalogus Plantarum Floræ Palatinæ;* Francfort, 1814. Le professeur Ziz de Mayence a collaboré à cet ouvrage; — *De Salicibus Europæis;* Erlangen, 1818; — *De Plantis labiatis;* ibid., 1832; — *Synopsis Floræ Germanicæ et Helveticæ;* Francfort, 1835-1837; 3ᵉ édition, 1843-1845; texte allemand, Francfort, 1837-1838; 2ᵉ édition, 1846-1847; — *Taschenbuch der deutschen und schweizer Flora* (Manuel de la Flore allemande et de la Flore suisse); Leipzig, 1844, in-18.

Dʳ L.

Conv.-Lex.

*KOCH (*Jean-Baptiste-Frédéric*), général et écrivain militaire français, neveu de Christophe-Guillaume de Koch, est né à Nancy, le 9 septembre 1782. Entré dans la carrière militaire en 1800, il passa en 1806 au service de Naples. Nommé sous-lieutenant des grenadiers français de la garde royale napolitaine à la formation de ce corps, il fit partie du bataillon qui passa en Espagne en 1808. C'est là qu'il obtint les grades de capitaine en 1809 et de chef de bataillon en 1811. Un passe-droit lui fit quitter l'Espagne, et il rentra au service de France en 1812 comme simple capitaine. Envoyé en 1813 en Saxe, il fut attaché au troisième corps d'armée, et eut occasion d'y connaître le général Jomini, qui apprécia l'étendue de ses connaissances et le prit pour aide de camp. Il occupait encore cette position lorsque le général Jomini (*voy.* ce nom) abandonna fortuitement le service de France, ce qui nuisit à l'avancement de M. Koch. Poursuivi en 1815, après la restauration, pour ses opinions, il vint chercher un refuge auprès de son ancien général. Réintégré dans le cadre des officiers de l'armée en 1817, M. Koch fut admis comme chef de bataillon dans le corps royal d'état-major, à sa réorganisation, et nommé en 1820 professeur d'art et d'histoire militaires à l'école d'application de ce corps; on suspendit bientôt son enseignement, comme suspect de tendances bonapartistes. Après la révolution de Juillet, il passa lieutenant-colonel, puis colonel en 1834 et maréchal de camp le 1ᵉʳ septembre 1841. L'âge l'a fait passer dans le cadre de réserve. On a de M. Koch : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de* 1814; Paris, 1819, 3 vol. in-8°, et atlas in-fol.; — *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé :* La Russie dans l'Asie Mineure, ou campagnes du maréchal Paskewisch en 1828 et 1829, *par un officier français ;* Paris, 1840, in-8°; — *Mémoires de Massena, rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications;* Paris, 1849, 4 vol. in-8°, avec plans et cartes. Le général Koch a été le rédacteur principal du *Bulletin des Sciences militaires* de 1823 à 1831, 11 vol. in-8°. Il a traduit les *Principes de Stratégie* du prince Charles, auxquels le général Jomini a ajouté des notes; Paris, 1817, 3 vol. in-8°; il a aidé le même général dans la publication de son *Histoire des Guerres de la Révolution;* Paris, 1819-1824, 5 vol. in-8°. Enfin, il a revu, corrigé et augmenté le *Traité de Tactique* du colonel marquis de Ternay; Paris, 1832, 2 vol. in-8°.

L. L—T.

Dict. de la Conversation. — Eug. et Em. Haag, *La France Protestante.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

*KOCH (*Charles-Henri-Emmanuel*), voyageur et naturaliste allemand, est né à Weimar, en 1809. Il fit ses études aux universités de Wurtzbourg et de Iéna, explora, depuis 1836 jusqu'en 1838, les provinces méridionales de la Russie, et compléta ses savantes recherches par un second voyage qu'il entreprit en 1843 en société avec George de Rosen. En 1839, M. Koch fut nommé professeur de botanique à l'université de Iéna. Parmi ses ouvrages, importants aux points de vue d'histoire naturelle, de linguistique et d'ethnographie, nous citerons : *Monographia generis Veronicæ;* Wurtzbourg, 1833; — *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus* (Voyage à l'Isthme du Caucase, à travers la Russie); Stuttgard, 1842-1843, 2 vol.; — *Wanderungen im Oriente* (Voyage dans l'Orient); Weimar, 1846-1847, 3 vol.; — *Das natuerliche System des Pflanzenreichs, nachgewiesen in der Flora von Iena* (Le Système naturel des Plantes démontré sur la Flore de Iéna); Iéna, 1839; — *Beiträge zu einer Flora des Orients* (Études de Botanique sur l'Orient); Halle, 1848-1851, 3 livraisons; — *Karte von dem Kaukasischen Isthmus und von Armenien* (Carte de l'Isthme du Caucase et de l'Arménie), 4 planches avec texte, traitant des parties politique, ethnographique, botanique et géographique;

Berlin, 1851; — *Die kaukasische Militair-strasse und die Halbinsel Taman* (La route militaire du Caucase et la presqu'île de Taman); Leipzig, 1851; — *Der Zug der Zehntausend nach Xenophon's Anabasis* (La Retraite des Dix-mille, d'après l'Anabasis de Xénophon); Leipzig, 1850; — *Hortus Dendrologicus. Verzeichniss der Bæume, Straeucher und Halbstræuscher die in Europa, Nord und Mittel-Asien, im Himalaya und in Nord-Amerika wild wachsen und möglicher Weise in Mittel-Europa im Freien ausdauern* (Catalogue des arbres, arbrisseaux et sous-arbrisseaux qui croissent sans culture en Europe, dans l'Asie du Nord, dans l'Asie centrale, sur l'Himalaya et dans l'Amérique du Nord, et que l'on pourrait planter en plein air dans l'Europe centrale); Berlin, 1853-1854, 2 vol.; — *Krim und Odessa* (La Crimée et Odessa); Leipzig, 1853; — *Die kaukasischen Laender und Armenien* (Le Caucase et l'Arménie); Leipzig, 1854; — *Sued Russland und die turkischen Donaulaender* (La Russie meridionale et les contrees danubiennes appartenant à la Turquie); ibid., 1855. Ces trois derniers ouvrages font partie de la collection : *Hausbibliothek fuer Vœlker und Laenderkunde* (Bibliothèque de la connaissance des peuples et des pays), que publie le libraire Lorck à Leipzig. R. L.

Conv.-Lex., avec additions.

* **KOCH-STERNFELD** (*Joseph-Ernest*, chevalier DE), archéologue et historien allemand, est ne en 1778, à Mittersill. Ancien employé au tribunal de Gastein et au gouvernement de Salzbourg, il débuta dans la carrière des lettres par son traité : *Versuch ueber Nahrung und Unterhaltung in civilisirten Staaten* (Essai sur l'Alimentation et l'Entretien dans les États civilisés); Munich, 1805, qui obtint le prix mis au concours par l'Académie de Saint-Pétersbourg pour le meilleur travail sur ce sujet. En 1815 il fut nommé conseiller de légation à Munich, et chargé de la direction du bureau de statistique de la Bavière. Depuis 1850 il vit retiré à Titmanning. Ses principaux ouvrages sont : *Zeitschrift fuer Geschichte, Geographie und Topographie von Baiern* (Journal historique, géographique et topographique de la Bavière); Munich, 1816-1817, 8 vol.; — *Das Gasteiner Thal* (La Vallée de Gastein); Salzburg, 1810; 2e édition, Munich, 1820; — *Salzburg und Berchtesgaden* (Salzbourg et Berchtesgaden); ibid., 1810, 2 vol.; — *Beitraege zur deutschen Laender-Vœlker-Sitten und Staatenkunde* (Documents pour servir à la connaissance des contrées, peuples, mœurs et États de l'Allemagne); Munich, 1825-1826, 2 vol.; — *Das Prædialprincip; die Grundlage und Rettung der Ruralstaaten* (Le Principe foncier, considéré comme la base et le salut des États ruraux); Munich, 1833; — *Grundlinien zur allgemeinen Staatskunde* (Éléments d'Économie politique générale); ibid., 1826; — *Das geographische Element im Welthandel mit besonderer Ruecksicht auf die Donau* (L'Élément Géographique au point de vue du commerce, plus particulièrement au point de vue du commerce danubien); Munich, 1843; — *Das Reich der Longobarden in Italien* (L'Empire des Longobardes en Italie); Munich, 1839; — *Culturhistorische Forschungen ueber die Alpen* (Études historiques sur la Civilisation dans les Alpes); ibid., 1851-1852, 2 vol.; — *Begruendungen zur aeltesten Profan-und Kirchengeschichte* (Documents pour servir à l'Histoire profane et ecclésiastique primitive); Ratisbonne, 1854; — *Das Christenthum und seine Ausbreitung von Beginn bis zum achten Jahrhundert* (Le Christianisme et son développement depuis le commencement jusqu'au huitième siècle); Ratisbonne, 1855; — *Rueckblick auf die Vorgeschichte von Baiern* (Études sur l'Histoire primitive de la Bavière); Munich, 1853; — un grand nombre de *Memoires* sur l'histoire d'Autriche, insérés dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière, etc. R. L—t.

Conv.-Lex., avec additions.

KOCHANOWSKI (*Jean*), poete polonais, né en 1532, mort en 1584. Il fit ses études en Allemagne, les acheva à Paris, et visita ensuite Rome et Padoue, où il rencontra le chancelier Zamoyski, qui devint son protecteur. Lorsque Kochanowski fut revenu en Pologne, le roi Sigismond-Auguste voulut se l'attacher, mais Kochanowski préféra l'étude dans la retraite. Zamoyski ne réussit pas davantage à lui faire accepter le titre de sénateur. Il passa longtemps pour le premier poète de la Pologne, et reçut le surnom de *Pindare polonais*. « Quand, en France, les mystères et soties faisaient encore les délices du public, dit M. Th. Morawski, Jean Kochanowski publiait son *Congé des Ambassadeurs* (1554), qui, quoique la plus médiocre parmi ses œuvres poétiques, peut cependant être regardé comme un des chefs-d'œuvre dramatiques du temps. » Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-8°, dans le choix des auteurs polonais imprimé à Varsovie, 1803-1805. On lui doit une traduction en vers polonais des *Psaumes* de David, qui avait paru à Cracovie, en 1587, et quelques poëmes originaux en polonais et en latin.

Ses deux frères, *André* et *Pierre* KOCHANOWSKI, se distinguèrent aussi par leurs talents pour la poésie. André traduisit l'*Enéide* de Virgile en vers polonais, 1599; et Pierre traduisit la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1618. J. V.

Juszynski, *Dykcyonarz poetow Polskich*. — Bentkowski, *Historya literatury polskiey*. — Th. Morawski, *Encyclop. des Gens du Monde*, art. POLONAIS.

KOCHHAFF (*David*). *Voy*. CHYTRÉE.

KOCHOWSKI (*Vespasien*), écrivain polonais, vivait au dix-septième siècle. Il servit sous Casimir dans la campagne contre les Cosaques

et les Suédois, et devint vaïvode de Cracovie. On a de lui : *Hypomnemata Reginarum Poloniæ;* Cracovie, 1672, in-4°; — *Climacteres tres annalium Polonorum;* Cracovie, 1683-1698, 3 vol. in-fol.; — *Munus civile regi suo a fideli subdito oblatum;* — *Commentarium Belli adversus Turcos ad Viennam et in Hungaria 1683 gesti ductu et auspiciis Joannis III;* — Pièce de poésie sur *le couronnement du roi Michel* (en polonais); — *Histoire Ecclésiastique* (en polonais); — *L'Œuvre de Dieu, ou chant de délivrance de la ville de Vienne* (en polonais); Cracovie, 1684, in-4°; — *Le Rosaire de la Vierge Marie* (en vers polonais); 1695. J. V.

Rotermund, Supplém. à Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*.

KOCK (*Matthieu*), peintre flamand, né à Anvers, en 1500, mort en 1554. Il fut un excellent paysagiste et un des maîtres qui introduisirent dans les Pays-Bas la manière italienne. Il peignait également bien en détrempe et à l'huile. Il savait imiter la nature et la varier agréablement. A. L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 88.

KOCK (*N*......), voyageur allemand, né à Munich, en 1808, mort à Kartouna (Afrique), le 6 juin 1844. Il s'était fait un nom par dix années de séjour en Égypte, ainsi que par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, où il avait d'abord accompagné le duc de Raguse, et ensuite le prince Puckler-Muskau. Il mourut pendant un nouveau voyage qu'il faisait dans le Soudan. J. V.

Gazette d'Augsbourg, 1844. — *Moniteur*, 18 août 1844.

* **KOCK** (*Charles-Paul* DE), romancier et auteur dramatique français, né à Passy-lès-Paris, le 21 mai 1794. Son père, banquier hollandais, s'étant établi à Paris, obtint sous la république, par l'entremise du général Dumouriez, la fourniture de l'armée du nord : il s'était battu à Jemmapes et à Valmy et avait le grade de colonel. De retour à Paris, à la fin de 1793, il fut arrêté, condamné à mort et monta sur l'échafaud le 24 mars 1794. Mme de Kock, jetée elle-même à l'Abbaye, ne dut son salut qu'à son état de grossesse. Toute son affection se porta sur cet enfant posthume. M. de Kock, lorsqu'il s'était remarié, avait de son premier mariage deux fils. L'aîné, *Henri*, né en 1779, à Heusden, et qui fut élevé par la famille de son père, embrassa la carrière des armes et partit pour les Indes, où il donna des preuves de courage. Devenu général et gouverneur de Batavia, il battit les Indous en plusieurs rencontres, revint en Europe, fut en 1835 créé baron, remplit pendant quinze ans les fonctions de ministre de l'intérieur à La Haye, et mourut en 1844. Le jeune Paul de Kock, qui resta près de sa mère, était rêveur, studieux, observateur, mais timide; elle lui donna un précepteur qui essaya de l'égayer en lui faisant lire des romans. Le jeune homme y prit goût, et se passionna pour le bois de Romainville, où il allait lire Ducray-Duménil et Pigault-Lebrun. Mme de Kock finit par remplacer ce précepteur complaisant; il fallut en revenir à des études sérieuses, et à quinze ans le jeune Paul était commis chez les banquiers Scherer et Finguerlin. C'est là qu'il écrivit son premier roman; son patron découvrit le manuscrit, et en renvoya l'auteur. M. Paul de Kock fit imprimer son premier roman à ses frais; mais le travail d'un inconnu se vend difficilement : son second roman ne pouvait être imprimé. Il composa alors pour le théâtre, et y obtint bientôt du succès. Dès lors les éditeurs vinrent à lui, et il put se livrer à toute sa verve. Après quelques aventures, qu'il dut surtout à ses compositions, il se maria, et acheta une maison de campagne à Romainville. Il a eu une nombreuse famille, dont il n'a survécu qu'une fille et un fils. M. Paul de Kock a perdu sa femme en 1842 et sa mère en 1853.

On reproche à M. Paul de Kock un style trop facile, des phrases trop sans gêne, des expressions trop vulgaires et trop libres; mais on a répondu que c'était le langage de ses héros, que personne n'avait plus de naturel, de vérité et de gaîté. Il peint admirablement les mœurs populaires, la malice parisienne, la bonhomie campagnarde, la sottise bourgeoise. Grand observateur, il a saisi ses types sur le fait, il décrit ce qu'il a vu, sans convention, mais avec une science parfaite de l'âme, une douce sensibilité, une délicatesse merveilleuse, une grande connaissance du cœur. Malgré la phrase leste et le mot grivois, sa tendance généralement est morale. Il n'écrit certainement pas pour les jeunes filles; mais, comme le disait Mme Sophie Gay : « Si le hasard faisait tomber un de ses romans dans les mains de l'une d'elles, la lecture en serait bien moins préjudiciable à sa vertu que celle des nouvelles sanglantes et adultères dont les livres nouveaux sont remplis. » On assure que Châteaubriand lui-même jugea favorablement les romans de notre auteur : « Paul de Kock est consolant, aurait-il dit un jour dans le salon de Mme Récamier : jamais il ne présente l'humanité sous le point de vue qui attriste. Avec lui on rit et on espère. »

On a de M. Paul de Kock : *L'Enfant de ma femme;* Paris, 1813, 1828, 1833, 1839, 1843, 1845, 2 vol. in-12 ou in-8°; mis en vaudeville en un acte; Paris, 1835, in-8°; — *Catherine de Courlande*, mélodrame en trois actes; Paris, 1814, in-8°; — *Madame de Valnoir*, mélodrame en trois actes, tiré d'un roman de Ducray-Duménil; Paris, 1814, in-8°; — *La Bataille de Veillane*, mélodrame historique en trois actes; Paris, 1815, in-8°; — *Le Troubadour portugais*, mélodrame en trois actes (avec Théodore); Paris, 1815, in-8°; — *Le Moulin de Mansfeld*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *Une Nuit au château*, opéra-comique en un acte; Paris, 1818, in-8°; — *Georgette, ou la nièce du tabellion;* Paris, 1820, 1824, 1828, 1833, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *M. Mouton, ou la journée*

mystérieuse, vaudeville (avec Gouffé); Paris, 1820, in-8°; — *Les Époux de quinze ans*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1821, in-8°; — *Gustave, ou le mauvais sujet*; Paris, 1821, 1825, 1829, 3 vol. in-12; 1832, 1837, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *M. Graine de Lin, ou le jour de noce*, vaudeville en un acte; Paris, 1821, in-8°; — *Le Philosophe en voyage*, opéra comique en trois actes; Paris, 1821, in-8°; — *Frère Jacques*; Paris, 1822, 1825, 1829, 1830, 1840, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Mon Voisin Raymond*; Paris, 1822, 1825, 1832, 1838, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *Les Infidèles*, comédie en un acte, mêlée de chants; Paris, 1823, in-8°; — *Le Muletier*, opéra comique en un acte, musique d'Hérold; Paris, 1823, in-8°; — *Contes en vers*; Paris, 1824, in-12; — *M. Dupont, ou la jeune fille et sa bonne*; Paris, 1824, 1826, 1829, 1836, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *André le Savoyard*; Paris, 1825, 1828, 1833, 1839, 5 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *Les Enfants de maître Pierre*, opéra comique en trois actes; Paris, 1825, in-8°; — *Petits Tableaux de mœurs, ou macédoine critique et littéraire*; Paris, 1825, 1829, 2 vol. in-12; — *Sœur Anne*; Paris, 1825, 1830, 1834, 4 vol. in-12; 1842, in 12; — *Une Bonne Fortune*, vaudeville en un acte (avec Lepoitevin Saint-Alme); Paris, 1825, in-8°; — *Le Barbier de Paris*; Paris, 1826, 1829, 1833, 1839, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Le Calendrier des Vieillards*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1826, in-8°; — *La Laitière de Montfermeil*; Paris, 1827, 1829, 1836, 5 vol. in-12; 1842, in-12; — *Jean*; Paris, 1828, 1830, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1849, in-8°; — *La Maison blanche*; Paris, 1828, 1840, 5 vol. in-12; 1842, in 12; — *La Bulle de Savon, ou choix de chansons*; Paris, 1829, in-18; — *La Femme, le Mari et l'Amant*; Paris, 1829, 4 vol. in-12; 1842, in-12; arrangé en comédie-vaudeville en trois actes et cinq époques (avec M. Ch. Dupeuty); Paris, 1830, in-8°; — *L'Homme de la Nature et l'Homme policé*; Paris, 1830, 5 vol. in-12; 1843, in-12; mis au théâtre (avec M. Dupeuty); — *Le Cocu*; Paris, 1831, 1835, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Madeleine*; Paris, 1832, 1838, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; mis au théâtre (avec MM. Dupeuty et Valory); — *La Pucelle de Belleville*; Paris, 1834, 4 vol. in-12, ou 2 vol. in-8°; 1842, in-12; mis au théâtre (avec MM. Cogniard frères) sous ce titre : *L'Agnès de Belleville*; — *Un Bon Enfant*; Paris, 1834, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; mis au théâtre (avec MM. Cogniard frères); — *Le Commis et la Grisette*, vaudeville en un acte (avec M. Ch. Labie); Paris, 1834, in-8°; — *Ni Jamais ni Toujours*; Paris, 1835, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; 1836, 1839, 1840, 1841, in-8°; 1843, in-12; mis en vaudeville en cinq actes (avec M. Valory); Paris, 1836, in-8°; — *Zizine*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in 12; 1839, in-8°; 1843, in-12; mis en comédie-vaudeville en quatre actes (avec M. Varin); Paris, 1841, in-8°; — *Les Fleurs et les Papillons*, vaudeville en un acte; Paris, 1836, in-8°; — *Samson et Dalila*, vaudeville en deux actes; Paris, 1836, in-8°; — *Une Maîtresse dans l'Andalousie*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1836, in-8°; — *Tout ou Rien*, drame en trois actes; Paris, 1836, in-8°; — *Une Tombola de Maris, ou l'Ile Joyeuse*, vaudeville en trois actes; Paris, 1836, in-8°; — *Un Tourlourou*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; 1840, in-8°; 1843, in-12; mis au théâtre par MM. Chapeau et Varin; — *Mœurs parisiennes*, nouvelles; Paris, 1837-1839, 4 vol. in-8°; 1839-1840, 8 vol. in-12; — *Les Hussards en garnison*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1837, in-8°; — *Le Pompier et l'Écaillière*, comédie-vaudeville en trois actes; Paris, 1837, in-8°; — *Moustache*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°, 1839, 4 vol. in-12; 1840, in-8°; 1843, in-12; mis en vaudeville en trois actes (avec M. Varin); Paris, 1838, in-8°; — *Les Bayadères de Pithiviers*, vaudeville en trois actes (avec M. Valory); Paris, 1838, in-8°; — *La Bouquetière des Champs-Élysées*, drame vaudeville en trois actes (avec M. Valory); Paris, 1838, 1841, in-8°; — *La Concierge du théâtre*, vaudeville en un acte (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *La Laitière et la Forêt*, vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *Le Postillon franc-comtois*, comédie vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *Un Bal de Grisettes*, vaudeville en un acte; Paris, 1839, in-8°; — *Le Débardeur, ou le Gros-Caillou et Alger*, vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *Un Jeune Homme charmant*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; 1840, 4 vol. in-12; 1841, in-8°; 1843, in-12; mis en drame-vaudeville en cinq actes (avec M. Varin); Paris, 1839, in-8°; — *L'Homme aux trois Culottes, ou la République, l'Empire et la Restauration*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°; 1841, 4 vol. in-12; 1845, in-8° et in-12; mis en comédie-vaudeville en trois actes et quatre parties; Paris, 1842, in-8°; — *La Jolie Fille du Faubourg*; Paris, 1840, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; 1845, in-8° et in-12; mis en comédie-vaudeville en trois actes (avec M. Varin); Paris, 1840, in-18; — *La Famille Fanfreluche*, vaudeville en trois actes; Paris, 1840, in-8°; — *M. Gribouillet*, vaudeville en un acte (avec M. Lubize); Paris, 1841, in-8°; — *Physiologie de l'Homme marié*; Paris, 1841, in-32; — *Carotin*; Paris, 1842, 1845, 4 vol. in-8°; — *Ce Monsieur*; Paris, 1842, 3 vol. in-8°; 1844, 6 vol. in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *L'Auberge de Chantilly*, vaudeville en un acte; Paris, 1842, in-8°; — *Le Lazaret*, vaudeville en un acte (avec M. Simonnin); Paris, 1842, in-8°; — *Les Jeux innocents*, comédie en un acte mêlée de couplets (avec M. Varin); Paris, 1842, in-8°; — *La Veille de Wagram*,

drame en quatre actes, mêlé de chants; Paris, 1842, in-8°; — *Les Marocains*, pièce en trois actes, mêlée de chants; Paris, 1842, in-8°; — *Sur la rivière*, tableau nautique en un acte (avec M. Amédée de Beauplan); Paris, 1842, in-8°; — *Un Homme à marier, suivi de Recette pour faire un mariage*; Paris, 1843, in-12; — *Un Mari perdu*, suivi de *Les Mésaventures d'un Anglais*, *Edmond et sa cousine, contes en vers et chansons*; Paris, 1843, in-12: *Un Mari perdu* a été arrangé en comédie-vaudeville en deux actes (avec M. Varin); Paris, 1846, in-8°; — *L'Amoureux transi*; Paris, 1843, 4 vol. in-8°; 1845, 8 vol. in-12; — *Les Fumeurs*, comédie-vaudeville en deux actes (avec M. Varin); Paris, 1843, in-8°; — *Le Château de Vincennes*, drame vaudeville en trois actes; Paris, 1844, in-8°; — *Le Théâtre et la Cuisine*, vaudeville-drame-bouffonnerie lardée de couplets, de coups de sabre, de coups de théâtre, etc., en deux actes; Paris, 1844, in-8°; — *La Bohémienne de Paris*, drame en cinq actes, mêlé de chants (avec M. Gustave Lemoine); Paris, 1844, in-8°; — *Mon ami Piffard et Chipolette*; Paris, 1844, 4 vol. in-8°; — *Sans cravate, ou les commissionnaires*; Paris, 1844, 4 vol. in-8°; 1847, 8 vol. in-12; mis en drame-vaudeville en cinq actes; Paris, 1845, in-8°; — *Tyler le couvreur*; Paris, 1844, in 8°; — *La Famille Gogo*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Paris au kaléidoscope*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Un Bal dans le grand monde*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Le Voisin Baynolet*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1845, in-8°; — *Les Bains à domicile*, vaudeville en un acte; Paris, 1845, in-8°; — — *Le Bœuf gras*, vaudeville en deux actes; Paris, 1845, in-8°; — *Une Averse*, comédie-vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1845, in-8°; — *L'Eau et le Feu*, vaudeville en un acte (avec M. Henri de Kock); Paris, 1846, in-8°; — *Le Garde-Malade*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1846, in-8°; — *L'Amant de la Lune*; Paris, 1847, 10 vol. in-8°; — *Place Ventadour*, vaudeville en deux actes; Paris, 1847, in-8°; — *Une Femme à deux Maris*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1847, in-8°; — *Taquinet le Bossu*; Paris, 1848, 2 vol. in-8°; — *L'Atelier de Demoiselles, ou l'apothicaire de Pontoise*, vaudeville en trois actes; Paris, 1848, in-8°; — *La Croix et le Vent, et le Jardin Turc*; Paris, 1849, in-4°; — *La Graine de Mousquetaire*, vaudeville en cinq actes (avec M. Guénée); Paris, 1849, in-8°; — *Œil et Nez*, vaudeville en un acte; Paris, 1849, in-8°; — *Le Cauchemar de son Propriétaire*, vaudeville en un acte (avec M. Constant Guéroult); Paris, 1849, in-8°; — *Couplets chantés dans les* Blagueurs et les Blagues, *et dans* le Fleuve d'Or, *prologue, revue statistique en trois actes et dix tableaux*; Paris, 1849, in-12; — *L'Amour qui passe et l'Amour qui vient*; Paris, 1850, 2 vol. in-8°, — *Une Gaillarde*; Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — *Cerisette*, Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *La Mare d'Auteuil*; Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *Les Étuvistes*; Paris, 1852, 2 vol. in-8°; Paris, 1858, in-4°; — *Un Monsieur très-tourmenté*; Paris, 1853, 2 vol. in-8°; — *La Bouquetière du Château d'Eau*; Paris, 1854, 2 vol. in-8°; — *Un Pari biscornu*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1856, in-8°; — *Une Maison où l'on a peur*, esquisse champêtre en quatre journées; Paris, 1858, in-4°; — *M. Choublanc à la recherche de sa femme*; Paris, 1858, 3 vol. in-8°; — *M. Cherami*; Paris, 1858, 5 vol. in-8°; — *Paul et son Chien*; Paris, 1858, 6 vol. in-8°. On lui doit quelques chansonnettes dont il a composé la musique et qui ont eu du succès, comme *L'Anglais en bonnes fortunes*; — *Le Caissier*; — *Le Maître d'école*; — et *Les Concerts monstres*. Il est aussi l'auteur, avec M. Carmouche, d'une féerie intitulée: *La Chouette et la Colombe*.

On trouve encore de M. Paul de Kock dans le *Foyer de l'Opéra : Jenny, ou les trois marchés aux fleurs de Paris*; — dans le *Paris-Londres Keepsake : L'Amour médecin* et *Le Lutin de la Ferme*; — dans le *Livre des Cent-et-un : Une Fête aux environs de Paris*, réimprimée dans la collection des *Romans populaires illustrés*; — des articles dans beaucoup d'autres publications ou recueils. On compte trois éditions de ses œuvres; Paris, 1834-1835, 30 vol. in-8°; 1841-1843, 26 vol. gr. in-18; 1844-1845, 56 vol. in-8°; une édition de son théâtre, Paris, 1840, 2 vol. in-8°. Un bon nombre de ses romans ont été reproduits dans les *Romans populaires illustrés*.

L. Louvet.

L. Huart, *Galerie de la Presse*. — Eug. de Mirecourt, *Les Contemporains*. — Ourry, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Dictionnaire de la Conversation*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Litter. franç. contemp.* — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes contemporaines*.

*KOCK (*Henri* de), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 25 avril 1819. On a de lui : *Berthe l'Amoureuse*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Le Roi des Étudiants*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *La Course aux Amours*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Les Amants de ma Maîtresse*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *L'Amant de Lucette*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *La Reine des Grisettes*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Lorettes et Gentilshommes*; Paris, 1847, 3 vol. in-8°; — *La Danse des Ecus*, folie-vaudeville en un acte (avec M. Marc Fournier); Paris, 1849, in-18; — *L'Hôtel de Nantes*, revue, aux Variétés; Paris, 1851, in-8°; — *Histoire de Paris*, drame en quinze tableaux (avec M. Th. Barrière), au théâtre du Cirque; Paris, 1855, in-8°; — *Les Grands Siècles*, drame en trois actes et seize tableaux (avec M. Th. Barrière), au

théâtre du Cirque; Paris, 1855, in-8°; — *Les Frères de la Côte*, drame en cinq actes et huit tableaux (avec M. Emmanuel Gonzalez), au théâtre du Cirque; Paris, 1856, in-8°; — *La Belle Creole*; Paris, 1858, 4 vol. in-8°; — *Le Médecin des Voleurs*; Paris, 1858, 4 vol. in-8°; — *Minette*; Paris, 1858, in-16. M. Henri de Kock a dirigé plusieurs petits journaux littéraires. L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

KOCK. *Voy.* COCK.

KODDE. *Voy.* CODDÆUS.

KODHAÏ (*Abou-Abdallah-Mohammed ben Abdallah ben-Alabar-*), un des plus célèbres écrivains arabes de l'Espagne, natif de Valence, mort l'an de l'hégire 656 ou 658 (1258 ou 1260 de J.-C.), suivant Casiri, qui le nomme plusieurs fois, par erreur sans doute, Abou-Bekr. Son père, aussi surnommé Kodhaï, était né en 571 de l'hég. (1174), et mourut en 619 (1223). Les talents littéraires de Kodhaï firent sa fortune et sa gloire. La pureté et l'élégance de son style, la justesse de ses sentences, l'à-propos et le charme de ses bons mots, la profondeur de son érudition, la lumière qu'il jette parfois au milieu des ténèbres de l'histoire ancienne, rendent la lecture de ses écrits agréable, entraînante et très-instructive. Les ouvrages les plus remarquables de Kodhaï sont : l'*Alhillah al syera*; c'est une notice de tous les poëtes arabes qui se sont distingués par leur talent en Mauritanie ou en Espagne depuis la conquête de ce dernier pays par les musulmans. Dans cette notice, dont Carisi a extrait la partie biographique, l'auteur cite les passages les plus saillants de chacun des poëtes; — le *Moaddjem*, ou histoire des auteurs arabes jusqu'à l'an 650 (1252 de J.-C.); — L'*Itab* (Récréation) : c'est une histoire des secrétaires d'État et des ministres qui se sont fait remarquer dans leur administration; — Les *Tohfeh alkadim*, ou extraits des poëtes. *Ebn-Khaldaoun* attribue à Kodhaï un ouvrage intitulé *Tecmilèh*; c'est un dictionnaire historique des hommes célèbres, disposé suivant l'ordre alphabétique. Cet ouvrage est, comme son titre l'indique, un supplément à la bibliothèque historique d'Abou'lkasem Khalef de Cordoue, connu sous le nom d'*Ebn-Baschcoual*, qui n'est elle-même, au rapport d'Hadji-Khalfa, qu'un supplément à l'histoire d'Espagne d'Abou'lvalid-Abd-Allah, fils de Mohammed, fils d'Alfarth, mort en 403 (1013). Les divers articles du dictionnaire historique de Kodhaï portent le titre de Notions ou Renseignements. On trouve un passage remarquable à l'article Ebn-Farouk-Kaïrovani-Faresi-Andalousi, l'un des compagnons de Malek. « Je dis (c'est le père d'Ebn-Faroukh qui parle) à Abdallah, fils d'Abbas : Famille de Koréisch, donnez-moi, je vous prie, des renseignements sur cette écriture arabe (dont vous vous servez). Dites-moi si avant que Dieu envoyât le prophète Mahomet vous en usiez et si vous aviez l'habitude d'unir les lettres qui s'unissent, et d'isoler celles qui s'isolent, comme sont l'*élif*, le *lam*, le *mim* et le *noun*? Il me répondit : Oui. Je lui dis : Et de qui avez-vous reçu cette écriture? De Harb, fils d'Omayya, me répondit-il. Et de qui, ajoutai-je, Harb la tenait-il? Il me répondit : d'Abd-Allah, fils de Djodan. Je repris, et cet Abd-Allah de qui l'avait-il reçue? Des habitants d'Anbar, me dit-il. Je continuai à l'interroger, et je lui demandai d'où la tenaient les habitants d'Anbar. Il me dit qu'ils la tenaient d'un étranger habitant du Yémen, qui était venu s'établir chez eux. Et cet étranger, repris-je encore, de qui la tenait-il? Il me répondit · de Khaldjan, fils de Kasem, qui écrivait les révélations du prophète Houd. »

Ce passage tendrait à prouver que les habitants de l'Hedjaz ont reçu de Hira la connaissance de l'écriture, et que les Arabes de Hira l'avaient primitivement reçue des Tabbas et des Himyarites.

Casiri, *Biblioth. Arab.-Hisp. Escurial*, t. II, pag. 10, 16, 30, 121, 129, 163, 164 et 198. — Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie Arabe*. — Aboulféda, *Annales Moslemici*, t. III, 188.

KODSI (*Schems ed-Dyn al-*), historien arabe, ainsi nommé parce qu'il était originaire de Jérusalem ou de la Palestine, que les musulmans appellent Kods (la Sainte), florissait au commencement du onzième siècle de J.-C., sous le règne d'Hakem, mémorable par ses cruautés et ses extravagances. Kodsi est auteur d'une histoire générale et d'une géographie qui porte son nom et fut composée l'an de l'hégire 414 (1023 de J.-C.).

KODSI (*Mohammed ben-Mahmoud*), historien arabe, né à Jérusalem et mort l'an 776 de l'hég. (1374-1375 de J.-C.), a laissé un ouvrage intitulé : *Tawickh al Kods* (Histoire de la ville sainte). F.-X. T.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Macrizi, *Livre des Avertissements*; *Traité de la route qui mène à la connaissance des dynasties royales*.

KŒBERGER (*Venceslaüs*), peintre, poëte et architecte flamand, né à Anvers, vers 1550, mort vers 1610. Il était l'un des meilleurs élèves de Martin de Vos, qui l'estimait beaucoup; étant devenu amoureux de la fille de son maître, l'indifférence de celle-ci le détermina à voyager. Il partit pour l'Italie, visita Rome, puis Naples. Dans cette capitale, il rencontra un de ses compatriotes, le peintre Franco, qui le reçut avec affection et dont il épousa la fille. Ce lien l'arrêta longtemps en Italie; cependant, rappelé par tous les siens, il revit Anvers, et vint s'établir à Bruxelles, où l'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, l'attacha à sa personne et lui donna la conduite des embellissements du château de Tervère. Aussi bon architecte que peintre, Kœberger s'acquitta merveilleusement de sa tâche. Il bâtit ensuite l'église de Notre-Dame-de-Montaigu dans la forme de Saint-Pierre de Rome, et la décora de ses tableaux. D'autres monuments moins célèbres lui sont également dus. Antiquaire savant et versé dans la connaissance

de la numismatique, il possédait un fort beau cabinet, que son ami Nicolas-Claude Fabri Peïresc vint souvent consulter. Il a laissé aussi de bonnes poésies en italien et en flamand. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de saint Sébastien*, qu'il peignit pour la Compagnie des archers d'Anvers. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 120-121.

KŒCHER (*Hermann Frédéric*), hébraïsant allemand, né à Osnabruck, en 1747, mort à Rettwitz, le 2 avril 1792. Il exerça le ministère ecclésiastique à Iéna, Thangelstædt et Rettwitz, et publia plusieurs travaux de philologie et d'exégèse, tels que : *Commentatio philologica de Thuribulo aureo, ejus usu et significatione mystica*; Iéna, 1766; — *Specimen Observationum philologicarum in lib. prim. Samuel*; ibid., 1772; — *Stricturarum antimasorethicarum in Krijan et Bethibhim ad librum Judicum Specimen*; ibid., 1780; — *Nova Bibliotheca hebraica, secundum ordinem bibliothecæ hebraicæ Wolfii disposita*, etc.; ibid., 1783-1784, 2 parties. Ce savant ouvrage est fort estimé. R. L.

Meusel, *Lexicon*, VII, p. 168 et suiv. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KŒCHLIN, famille d'industriels français, d'origine suisse, et qui parait se rattacher d'une manière indirecte aux seigneurs de Singenberg. Parmi les principaux membres de cette famille, on remarque :

KŒCHLIN (*Samuel*), né en 1719, à Mulhouse, où son aïeul, Hartmann Kœchlin, avait été reçu bourgeois, mort dans la même ville, en 1771. Il fut l'un des trois fondateurs de la fabrication des toiles peintes dites *indiennes*, à Mulhouse, où il établit en 1746 avec Jacques Schmaltzer et Henri Dollfus la première fabrique de ces sortes d'étoffes. Cette industrie était alors dans l'enfance. On l'avait importée de l'Inde dans quelques contrées de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse; elle n'avait pas encore pénétré en France, et longtemps avant 1798 (époque de la réunion de Mulhouse à la France), le marché français était servi presque exclusivement par les indiennes de cette ville. La maison *Kœchlin, Schmaltzer et compagnie* fit faire de rapides progrès à la fabrication des indiennes. A l'origine elle ne produisait que des dessins à quelques rares couleurs sur fond blanc; mais dès la seconde année elle trouva le mordant rouge, qui permit d'imprimer une couleur rouge solide.

Samuel Kœchlin laissa douze enfants. Six de ses huit fils s'adonnèrent à l'industrie et au commerce. Les deux autres furent *Jacques* KOECHLIN, mort docteur en médecine; et *Jerémie* KOECHLIN, mort receveur des domaines et de l'enregistrement. Celui-ci occupait une position analogue sous l'ancienne république de Mulhouse, et dans le traité de réunion à la France, on trouve stipulé que M. Jérémie Kœchlin serait nommé receveur dans sa ville natale. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Conv.* — *Doc. communiqués*.

KŒCHLIN (*Jean*), industriel français, fils aîné de Samuel Kœchlin, né en 1746, mort en 1836. Il fut initié de bonne heure aux travaux de son père. La mort de celui-ci ayant amené la dissolution de la société Kœchlin, Schmaltzer et compagnie, Jean Kœchlin s'associa avec deux de ses frères, Josué et Hartmann Kœchlin, pour fonder une nouvelle manufacture de toiles peintes sous la raison sociale *Kœchlin frères*; mais, voulant ensuite embrasser une autre carrière, il abandonna cette fabrication pour se réunir à un de ses beaux-frères et fonder à Mulhouse une école supérieure de commerce, connue sous le nom d'Institut de Mulhouse, et d'où sont sortis une foule de négociants notables de la Suisse et de l'Allemagne. Jean Kœchlin rentra plus tard dans l'industrie, d'abord comme directeur de la fabrication dans la grande manufacture de Wesserling, et quelques années après pour aller former avec MM. Marin et Keller une nouvelle fabrique de toiles peintes à Bosserville, près de Nancy. Il revint à Mulhouse en 1802, pour entrer comme associé dans la maison *Nicolas Kœchlin et frères*, bel établissement que venait de fonder son fils Nicolas Kœchlin. Jean Kœchlin avait eu seize enfants. Avant de mourir, il avait pu compter cent et quelques petits-enfants et plus de soixante arrière-petits-enfants, dont trois descendaient de la cinquième génération. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Convers.* — *Doc. communiques*.

KŒCHLIN (*Jacques*), industriel et homme politique français, frère de Nicolas Kœchlin, né à Mulhouse, en 1764, mort dans la même ville, le 16 novembre 1834. Associé de son frère, il défendit courageusement, comme lui, la France contre l'étranger, et les libertés publiques contre les tendances réactionnaires de la Restauration. Après avoir été nommé deux fois maire de Mulhouse il vint, en 1820, siéger à l'extrême gauche de la chambre des députés. Réélu en 1822, il fut chargé de présenter à la chambre une pétition de cent trente-deux électeurs demandant « une enquête judiciaire sur la promenade militaire de deux escadrons de cavalerie dans le département du Haut-Rhin, qui n'eut pour résultat définitif que l'arrestation du colonel Caron et du sieur Roger. » La pétition déposée par J. Kœchlin n'ayant pas été prise en considération, et lui-même n'ayant pu la soutenir à la tribune, il crut de son devoir de faire imprimer sous sa responsabilité personnelle une relation de ce qui s'était passé à cette époque dans le département qu'il représentait, et dans laquelle il signalait les menées qui avaient fait tomber le colonel Caron dans un piége et gravement compromis le repos de l'Alsace. Cet écrit fut saisi, et Jacques Kœchlin

fut d'abord condamné par défaut à un an de prison et 5,000 fr. d'amende. Sur opposition, sa peine fut réduite à six mois d'emprisonnement et à 3,000 fr. d'amende. Celle-ci fut acquittée par une souscription patriotique. M. Barthe, qui plaida pour lui, s'étant écarté des usages du palais, fut suspendu pour un mois par la chambre de discipline de son ordre; mais d'autres de ses confrères le dédommagèrent de cette punition par un splendide banquet. Réélu député en 1824, J. Kœchlin se retira de la vie politique en 1826. Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1814, il fut élevé au grade d'officier après la révolution de juillet 1830. Un monument lui a été élevé par souscription dans la cour de l'hospice des Orphelins à Mulhouse, dont il était le premier fondateur. On a de lui : *Relation historique des événements qui ont précédé, accompagné et suivi l'arrestation du lieutenant-colonel Caron*; Paris, 1822, in-8°; — *Réponse à l'accusation dirigée au nom de quelques fonctionnaires publics du Haut-Rhin, contre M. Kœchlin, au sujet de la Relation des événements*, etc.; Paris, 1823, in-4°. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — *Dict. de la Convers.* — *Doc. communiqués.*

KŒCHLIN (*Nicolas*), célèbre industriel et homme politique français, né à Mulhouse, en 1781, mort dans la même ville, le 15 juillet 1852. L'un des fils de Jean Kœchlin, il fut élevé avec ses onze frères et quatre sœurs dans une ferme située à proximité de la manufacture de Wesserling, dont son père dirigeait la fabrication. A peine âgé de douze ans le jeune Nicolas Kœchlin fut nommé « colonel des enfants de la patrie du canton de Saint-Amarin ». Son père étant revenu à Mulhouse, il alla apprendre le commerce à Hambourg, puis en Hollande, et il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans lorsqu'il commença avec de faibles ressources un commerce d'indiennes qu'il faisait imprimer à façon pour les aller vendre aux grandes foires de France et d'Allemagne. Mulhouse, réunie à la France, commençait à prendre un essor prodigieux; N. Kœchlin devint un des plus actifs promoteurs de ce mouvement. Grâce au crédit qu'inspiraient sa parfaite entente des affaires et sa probité éprouvée, il put fonder en 1802 à Mulhouse, sous la raison *Nicolas Kœchlin et frères*, un bel et vaste établissement auquel il associait uniquement ses frères et beaux-frères, ainsi que son vieux père. Il s'était déjà acquis un nom considérable dans l'industrie et le commerce, lorsque la France fut menacée de l'invasion étrangère, à la fin de 1813. Il était alors colonel de la garde nationale de Mulhouse; il envoya sa famille à Neuchâtel en Suisse, ferma ses ateliers, et vint trouver l'empereur, avec deux de ses frères, comme lui équipés et armés à leurs frais. Le maréchal Lefebvre les présenta à Napoléon, qui les attacha comme officiers d'ordonnance volontaires au quartier impérial, où ils firent toute la campagne de France. Le 18 février 1814, le lendemain de la bataille de Montereau, Nicolas Kœchlin fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur et chargé en même temps par l'empereur d'une mission à Lyon, auprès du maréchal Augereau, et puis en Alsace, où Napoléon comptait aller frapper un grand coup sur les derrières de l'armée d'invasion avec les divisions de sa garde. Les événements en décidèrent autrement, et Nicolas Kœchlin, de retour à l'armée de sa double mission, arrivait à Fontainebleau le jour même de l'abdication. A la seconde invasion de la France en 1815, on vit encore Nicolas Kœchlin, avec plusieurs de ses frères et d'autres citoyens de Mulhouse, se jeter en partisans dans les Vosges avec les deux pièces de canon de l'ancienne petite république de Mulhouse, et se maintenir en communication avec Belfort, où le général Lecourbe, avec une poignée d'hommes, tenait en échec un corps d'armée autrichien. Revenu après la paix à ses travaux industriels, N. Kœchlin sut maintenir sa maison au niveau du progrès, et reçut à l'exposition de 1819 une médaille d'or. Fidèle à ses opinions politiques, il avait été désigné par les conspirateurs de Belfort pour administrer le département du Haut-Rhin. Cette entreprise ayant échoué, Nicolas Kœchlin fit de grands efforts pour tenter de sauver les accusés. Élu député en juin 1830, il accourut à Paris à la nouvelle des ordonnances du 25 juillet, et le 31 il signa la déclaration des députés présents dans la capitale qui prononçait la déchéance de Charles X, et l'appel au trône du lieutenant général du royaume Louis-Philippe d'Orléans. Réélu trois fois député, Nicolas Kœchlin se rangea, par ses opinions avancées mais toujours modérées, parmi les membres de l'opposition dite constitutionnelle ou dynastique. Le célèbre compte-rendu de 1831 n'était primitivement qu'une lettre de M. Odilon Barrot, chef de cette opposition, à son honorable collègue et ami Nicolas Kœchlin. Cette lettre fut d'abord imprimée à Mulhouse, avant de recevoir une plus grande publicité sous la forme d'un compte-rendu des travaux de la session législative. N. Kœchlin avait suggéré l'idée d'une semblable publication après chaque session, afin de proclamer tout haut les principes qui dirigeaient l'opposition à la chambre. Pendant dix ans, Nicolas Kœchlin prit une part active aux travaux de la chambre, s'associant dans toutes les circonstances par son vote aux propositions les plus larges et les plus libérales. C'est ainsi que lors de la discussion pour la révision de la charte en 1830, inspiré par le souvenir des invasions de 1814 et 1815, il demanda que la constitution mît à la charge de la France entière les désastres de la guerre qui frappait toujours de préférence les départements frontières. Ce fut encore lui qui suggéra à M. Viennet l'article nouveau, admis dans la charte de 1830, consacrant le principe de l'égalité des cultes, en faisant salarier par l'État

les rabbins juifs, qui en étaient exclus jusque alors. Il monta rarement à la tribune, une fois cependant pour soutenir un amendement à la loi d'organisation municipale, lequel aurait ouvert la porte de l'élection à la classe déshéritée jusque là de tous droits politiques; une autre fois pour soutenir un amendement en faveur des légionnaires du bataillon de l'île d'Elbe, afin qu'on leur accordât le traitement de 250 francs attribué aux autres décorés des Cent Jours; une dernière fois dans la discussion sur la réforme des lois douanières, hérissées de prohibitions et de droits d'entrée élevés qui, selon lui, étaient plus nuisibles que profitables à l'industrie et au commerce de la France. Il déposa ses opinions à ce sujet dans l'enquête douanière de 1834 et 1835; et son opinion avait d'autant plus de poids, qu'il était non-seulement député d'un département essentiellement industriel, mais en outre membre du conseil général du Haut-Rhin, président de la chambre de commerce de Mulhouse et membre du conseil général des manufactures auprès du ministère du commerce. Nicolas Kœchlin se retira de la chambre des députés en 1841, par démission. Après avoir créé et édifié, en 1825, le nouveau quartier de Mulhouse, il avait voulu doter son pays des chemins de fer. Il obtint en 1837 et 1838 la concession des deux lignes de Mulhouse à Thann et de Strasbourg à Bâle, qu'il construisit et mit en exploitation en moins de trois ans, par entreprise à forfait, dotant ainsi l'Alsace des premières voies de fer importantes qu'ait eues la France. Après la révolution de février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Haut-Rhin. Il rentra ensuite modestement dans la retraite après l'installation du préfet nommé par la république. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — *Dict. de la Convers.* — Chemin-Dupontès, dans le *Journal des Débats* du 2 août 1852. — *Documents particuliers.*

KŒCHLIN (*Ferdinand*), industriel français, mort en 1854. Il avait déjà fait pour une maison anglaise des voyages aux Açores et au Sénégal, lorsqu'il entra dans la maison Nicolas Kœchlin frères, où il fut chargé de la direction des ventes à l'étranger. Avec deux de ses frères et un autre membre de sa famille, il vint en 1813 offrir ses services à l'empereur. Tous quatre firent la campagne de France attachés au quartier général impérial en qualité d'officiers volontaires d'ordonnance du maréchal Lefebvre. Ferdinand Kœchlin eut un cheval tué sous lui à la bataille de Montmirail, où il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Pendant cette campagne, il fut chargé d'une missive de l'empereur pour le vice-roi d'Italie, et en 1815, se trouvant à Rome pour les affaires de sa maison, il eut une semblable mission de l'ex-roi de Hollande pour l'empereur son frère, après son retour de l'île d'Elbe. A la suite de la révolution de juillet 1830, Ferdinand Kœchlin fut nommé par le nouveau gouvernement commissaire pour l'organisation et l'armement de la garde nationale et choisi pour colonel de la légion cantonale de Mulhouse. J. V.

Documents particuliers.

* **KŒCHLIN** (*Daniel*), industriel et chimiste français, fils de Jean Kœchlin, est né vers 1780. Il contribua le plus à élever la réputation de l'ancienne maison Nicolas Kœchlin et frères, qu'il dirigea pendant trente ans. C'est à lui que l'on doit les découvertes qui ont fait particulièrement la renommée des toiles peintes d'Alsace: nous ne citerons que deux de ces découvertes, faites vers 1812, et qui ont enrichi le pays qui les a pendant longtemps exploitées avant qu'elles ne fussent connues à l'étranger. Amené à produire par la teinture en garance des pièces entières de toile de coton en rouge d'Andrinople, couleur qu'on n'avait pu obtenir jusque là qu'en écheveaux, M. Daniel Kœchlin arriva bientôt après à l'*enlevage*, qui consiste à enlever la couleur ou plutôt à décolorer, par une action chimique, certaines parties d'une pièce de toile teinte par exemple en rouge uni, par son procédé, pour recevoir, par l'impression, des dessins de toutes les couleurs, appelées *couleurs d'enluminage*, ce qui permettait au dessinateur de composer les dessins les plus riches en variété et en brillant. C'est ainsi que la maison Nicolas Kœchlin et frères, qui a exploité pendant quelque temps presque exclusivement cette dernière découverte d'un de ses chefs, a produit dès 1810 ces belles mousselines imprimées, connues sous le nom de *genre mérinos riche*, parce que les dessins étaient une imitation de ceux des châles cachemire en laine mérinos. A l'exposition de 1819, M. Daniel Kœchlin vit récompenser ses travaux par une médaille d'or personnelle, indépendamment de celle qu'obtint la maison Nicolas Kœchlin et frères, et en même temps il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Il est aujourd'hui encore avec ses fils à la tête de la maison *Kœchlin frères* de Mulhouse, qui a obtenu à l'exposition universelle de 1855 la grande médaille d'honneur pour excellence dans l'impression des articles garance, la garancine pour chemises et robes et l'imitation des guingamps. J. V.

Rapport du Jury central de l'Exposition de 1819. — *Documents particuliers.*

* **KŒCHLIN** (*André*), industriel français, un des onze fils du docteur Jacques Kœchlin, est né en 1789. Il commença fort jeune sa carrière. A l'âge de dix-neuf ans il entrait dans la maison Dollfus-Mieg et compagnie, dont le chef l'avait choisi pour gendre. Quand Dollfus mourut, en 1818, il laissait ses quatre fils encore dans l'adolescence. André Kœchlin se trouva donc seul à la tête d'une des plus grandes maisons de Mulhouse et d'Alsace, et la maintint au niveau de sa renommée. Sorti de la maison Dollfus-Mieg à l'époque où ses quatre beaux-frères en prirent la direction, André Kœch-

lin fonda lui-même à Mulhouse un grand établissement de constructions mécaniques, où l'on a fabriqué les premières locomotives françaises. En outre André Kœchlin contribua puissamment à étendre et à nationaliser en France la filature du lin et du chanvre, ainsi que la filature de la laine peignée, en prenant un intérêt dans plusieurs établissements de ce genre à leur naissance, et en leur fournissant des machines bien établies et parfaitement appropriées à leur travail. Nommé maire de Mulhouse et chevalier de la Légion d'Honneur après la révolution de juillet 1830, il fut ensuite élu membre du conseil général du Haut-Rhin, puis député d'Altkirch, en 1832. A la chambre il soutint la politique conservatrice dirigée alors par Casimir Périer. Son premier mandat législatif expira à la dissolution de 1834. En 1839 il reçut une médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie pour un métier mécanique à tisser le coton, un banc à broches à engrenages, un renvideur ou *self-acting*, et une machine à papier. Il rentra à la chambre comme député de Mulhouse en 1841. Ayant échoué dans cette ville en 1846, il fut plus heureux à Altkirch, et faisait encore partie de la majorité lorsque la révolution de février 1848 mit fin à sa mission. Après cette catastrophe, il resta fidèle à ses opinions et à ses amitiés politiques. Ses capacités financières le firent choisir pour un des liquidateurs de la caisse Gouin. En même temps il fut appelé à la présidence de la société franco-belge-prussienne des mines de Stollberg et de Westphalie, position qu'il occupe encore, ainsi que celle de président de la société anonyme des glaces d'Aix-la-Chapelle, établissement naissant, dont il est considéré comme le principal fondateur. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers.* — *Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés*, 1846. — *Rapport du Jury central de l'exposition de* 1839. — *Documents particuliers.*

KŒCHLIN (*Hulderic*). *Voy.* Coccius.

* **KŒCHLY** (*Hermann-Auguste-Théodore*), philologue et antiquaire allemand, né le 5 août 1815, à Leipzig. Après des études philologiques faites à Leipzig sous la direction de Gottfried Hermann, il fut nommé professeur en 1837 au Pro-Gymnasium de Saalfeld, et trois ans après à l'école de la Croix, à Dresde. En 1846 il fonda la Société des Professeurs de Collége, constituée pour provoquer en Saxe des réformes dans l'instruction secondaire. A ce sujet Kœchly proposa dans divers écrits d'initier plus complétement que cela ne s'est fait jusque ici les jeunes gens à l'esprit même de l'antiquité, en leur faisant lire en entier, sans trop s'attacher aux minuties de la grammaire, les principaux chefs-d'œuvre de cette époque. Ayant donné du retentissement à ses idées, en prenant une part active aux réunions qui en 1848 eurent lieu en Allemagne pour la réorganisation de l'enseignement, il fut nommé en 1849 membre de la seconde chambre de la Saxe. Impliqué dans les troubles qui éclatèrent à Dresde au mois de mai de la même année, il se réfugia d'abord à Bruxelles, et se rendit en 1851 à Zurich, où il venait d'être nommé professeur de littérature grecque et romaine en remplacement d'Orelli. On a de lui : *Vorlesungen über Sophocles Antigone* (Leçons sur l'Antigone de Sophocle); Dresde, 1844; — *Ueber das Princip des Gymnasialunterrichtes der Gegenwart* (Sur le principe de l'enseignement actuel des colléges); Dresde, 1845; — *Zur Gymnasialreform* (Documents pour servir à la réforme de l'enseignement secondaire); Dresde, 1846; — *Quintus Smyrnæus, cum Prolegomenis ac notis criticis;* Leipzig, 1850; — *Pseudo-Manetho et Maximus Tyrius;* Paris, 1851; — *Opuscula Academica;* Leipzig, 1853. En commun avec Rustow, Kœchly a publié : *Geschichte des griechischen Kriegswesens* (Histoire de l'Art de la Guerre chez les Grecs); Aarau, 1852, excellent ouvrage, ainsi que : *Einleitung zu Cæsars Commentarien* (Introduction aux Commentaires de César); Gotha, 1857, in-8°. E. G.

Convers.-Lexik.

KŒCK (*Pierre*), peintre et architecte hollandais, né à Ælst, en 1500, mort à Anvers, en 1553. Il apprit la peinture dans l'atelier de Bernard van Orley de Bruxelles. Il quitta ce maître pour voyager en Italie, où il puisa dans l'étude de l'antique le goût que l'on remarque dans ses ouvrages. A son retour dans sa patrie, il se maria, et fut nommé peintre et architecte de sa ville natale; mais, devenu bientôt veuf, il partit pour Constantinople, engagé par une compagnie de négociants bruxellois. Le but de cette société était de fonder dans la capitale de l'empire ottoman une manufacture de tapisseries. Kœck conduisit et dirigea habilement l'entreprise; cependant ses efforts restèrent sans succès et ses dessins furent peu goûtés des musulmans. Il revint à Bruxelles ruiné et malade. L'air du sol natal le rétablit, et il put faire paraître de belles compositions, recherchées aujourd'hui autant pour le talent de l'artiste que pour les mœurs qu'elles reproduisent, mœurs aujourd'hui presque effacées; telles sont : *La Ville de Constantinople et ses environs* (suite de gravures sur bois); — *La Marche du Grand-Seigneur avec ses janissaires;* — *Le Grand-Seigneur à la promenade;* — une *Noce turque*, avec les ornements et les danses du pays; — une *Inhumation musulmane* dans un cimetière hors la ville; — *Fêtes pour la nouvelle lune;* — *Différents usages des musulmans dans leurs repas;* — *Costumes de voyage;* — *Costumes de guerre.* Dans toutes ces gravures, les figures sont bien dessinées, bien groupées, le paysage y est reproduit d'une façon naturelle.

En 1549, Charles V avait choisi Pierre Kœck pour son peintre particulier. Sous le patronage

de cet empereur, il publia plusieurs traités d'architecture, de géométrie et de perspective avec gravures sur bois et sur cuivre. Il traduisit de l'italien en flamand les œuvres de Sébastien Serlio, et donna une bonne traduction de Vitruve. Kœck a peint une quantité de tableauxd'autel et de cabinet, ainsi qu'un grand nombre de portraits : ses meilleurs élèves furent Pierre Breughel, son gendre, et Paul van Ælst, son fils naturel. Sa veuve, Marie Verhûlst (Bessemers), se remaria au célèbre payagiste Gilles de Coninxloo.

A. DE LACAZE.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*.

KŒGLER (*Ignace*), missionnaire en Chine, né à Landsberg, en Bavière, l'an 1680, mort à Pékin, le 26 mars 1746. Entré chez les jésuites en 1696, il montra d'abord une grande aptitude pour les mathématiques et pour les langues, qu'il professa ensuite avec distinction dans l'université d'Ingolstad. En 1715 il quitta l'enseignement pour se dévouer aux missions de la Chine. L'empereur Khang-Hi, à qui les missionnaires ses confrères l'avaient fait connaître, l'appela à Pékin dès l'année 1716, le créa mandarin de la deuxième classe, et le nomma président du tribunal des mathématiques. Yung-Tching, successeur de Khang-Hi, honora également le père Kœgler de sa confiance et de sa considération : en 1731 il le nomma assesseur de troisième classe au tribunal des rites. Pendant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le père Kœgler seul pouvait calmer ses fureurs et arrêter l'effet des édits sanguinaires. Son dévouement en cette circonstance rendit à la mission les plus grands services. Sentant ses forces diminuer, il se fit adjoindre, dans ses fonctions de président du tribunal des mathématiques, le père Augustin Hallerstein, qui devait le remplacer après sa mort, arrivée à l'âge de soixante-six ans. L'empereur lui fit faire de pompeuses obsèques.

Les observations astronomiques de Kœgler, recueillies par Hallerstein, furent envoyées avec celles de ce père au savant Amort, qui les accompagna de notes. La bibliothèque de Munich en possède encore le manuscrit. On les trouve en partie dans le recueil du père Souciet, dans le *Scientia Ecclipsium* du père Simonelli; Rome, 1744, in-4°; dans les *Observationes astronomicæ ab anno 1717 ad annum 1752 a PP. S. J. Pekini Sinarum foretæ* du père Hallerstein, publiées par les soins du père Hell; Vienne. 1768, 2 vol. in-4°; et dans les *Philosophical Transactions*, n° 424, an 1732. Il nous reste en outre du même auteur un ouvrage sur les éclipses publié par le père Simonelli, sous ce titre : *Scientia Eclipsium, ex imperio et commercio Sinarum illustrata, pars 2*; Lucques, 1745, in-4° ; — *Notitiæ circa SS. Biblia Judæarum in Caï-Foug-Fou in imperio Sinensi*, publiées par de Murr dans son journal pour les arts et pour la littérature, VII, 420 ; et dans ses *Notitiæ Bibliorum*, etc.; Halle, 1805, 1806, in-8°. On les trouve aussi dans l'*Israélite français* n° 2, et dans la *Notice d'un manuscrit du Pentateuque conservé dans la synagogue des Juifs de Caï-Foug-Fou*, par Sylvestre de Sacy ; — *Succincta Narratio eorum quæ in Sinis contigere circa et post publicatum, mense Aug. 1716, præceptum apostolicum de prohibendis retibus* ; — *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Khang-Hi, sinice et latine, cum interpretatione*, publiées par de Murr, avec le texte chinois; Nuremberg, 1802, in-8°.

F.-X. TESSIER.

Backer, *Bibliothèque des Écrivains Jésuites*. — *Lettres édifiantes*. — Migne, *Biographie Chrétienne et Antichrétienne*. — Sylvestre de Sacy, *Notices et extraits des Manuscrits*, IV, 592.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-HUITIÈME.

—

Kœhler. — La Laure.

de la numismatique, il possédait un fort beau cabinet, que son ami Nicolas-Claude Fabri Peiresc vint souvent consulter. Il a laissé aussi de bonnes poésies en italien et en flamand. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de saint Sebastien*, qu'il peignit pour la Compagnie des archers d'Anvers. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 120-121.

KŒCHER (*Hermann Frédéric*), hébraïsant allemand, né à Osnabruck, en 1747, mort à Rettwitz, le 2 avril 1792. Il exerça le ministère ecclésiastique à Iéna, Thangelstædt et Rettwitz, et publia plusieurs travaux de philologie et d'exégèse, tels que : *Commentatio philologica de Thuribulo aureo, ejus usu et significatione mystica*; Iéna, 1766; — *Specimen Observationum philologicarum in lib. prim. Samuel*; ibid., 1772; — *Stricturarum antimasorethicarum in Krijan et Bethibhim ad librum Judicum Specimen*; ibid., 1780; — *Nova Bibliotheca hebraica, secundum ordinem bibliothecæ hebraicæ Wolfii disposita*, etc.; ibid., 1783-1784, 2 parties. Ce savant ouvrage est fort estimé. R. L.

Meusel, *Lexicon*, VII, p. 168 et suiv. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KŒCHLIN, famille d'industriels français, d'origine suisse, et qui paraît se rattacher d'une manière indirecte aux seigneurs de Singenberg. Parmi les principaux membres de cette famille, on remarque :

KŒCHLIN (*Samuel*), né en 1719, à Mulhouse, où son aïeul, Hartmann Kœchlin, avait été reçu bourgeois, mort dans la même ville, en 1771. Il fut l'un des trois fondateurs de la fabrication des toiles peintes dites *indiennes*, à Mulhouse, où il établit en 1746 avec Jacques Schmaltzer et Henri Dollfus la première fabrique de ces sortes d'étoffes. Cette industrie était alors dans l'enfance. On l'avait importée de l'Inde dans quelques contrées de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse; elle n'avait pas encore pénétré en France, et longtemps avant 1798 (époque de la réunion de Mulhouse à la France), le marché français était servi presque exclusivement par les indiennes de cette ville. La maison *Kœchlin, Schmaltzer et compagnie* fit faire de rapides progrès à la fabrication des indiennes. A l'origine elle ne produisait que des dessins à quelques rares couleurs sur fond blanc; mais dès la seconde année elle trouva le mordant rouge, qui permit d'imprimer une couleur rouge solide.

Samuel Kœchlin laissa douze enfants. Six de ses huit fils s'adonnèrent à l'industrie et au commerce. Les deux autres furent *Jacques* KŒCHLIN, mort docteur en médecine; et *Jérémie* KŒCHLIN, mort receveur des domaines et de l'enregistrement. Celui-ci occupait une position analogue sous l'ancienne république de Mulhouse, et dans le traité de réunion à la France, on trouve stipulé que M. Jérémie Kœchlin serait nommé receveur dans sa ville natale. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Conv.* — *Doc. communiqués*.

KŒCHLIN (*Jean*), industriel français, fils aîné de Samuel Kœchlin, né en 1740, mort en 1836. Il fut initié de bonne heure aux travaux de son père. La mort de celui-ci ayant amené la dissolution de la société Kœchlin, Schmaltzer et compagnie, Jean Kœchlin s'associa avec deux de ses frères, Josué et Hartmann Kœchlin, pour fonder une nouvelle manufacture de toiles peintes sous la raison sociale *Kœchlin frères*; mais, voulant ensuite embrasser une autre carrière, il abandonna cette fabrication pour se réunir à un de ses beaux-frères et fonder à Mulhouse une école supérieure de commerce, connue sous le nom d'Institut de Mulhouse, et d'où sont sortis une foule de négociants notables de la Suisse et de l'Allemagne. Jean Kœchlin rentra plus tard dans l'industrie, d'abord comme directeur de la fabrication dans la grande manufacture de Wesserling, et quelques années après pour aller former avec MM. Marin et Keller une nouvelle fabrique de toiles peintes à Bosserville, près de Nancy. Il revint à Mulhouse en 1802, pour entrer comme associé dans la maison *Nicolas Kœchlin et frères*, bel établissement que venait de fonder son fils Nicolas Kœchlin. Jean Kœchlin avait eu seize enfants. Avant de mourir, il avait pu compter cent et quelques petits-enfants et plus de soixante arrière-petits-enfants, dont trois descendaient de la cinquième génération. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Conver.* — *Doc. communiques*.

KŒCHLIN (*Jacques*), industriel et homme politique français, frère de Nicolas Kœchlin, né à Mulhouse, en 1764, mort dans la même ville, le 16 novembre 1834. Associé de son frère, il défendit courageusement, comme lui, la France contre l'étranger, et les libertés publiques contre les tendances réactionnaires de la Restauration. Après avoir été nommé deux fois maire de Mulhouse il vint, en 1820, siéger à l'extrême gauche de la chambre des députés. Réélu en 1822, il fut chargé de présenter à la chambre une pétition de cent trente-deux électeurs demandant « une enquête judiciaire sur la promenade militaire de deux escadrons de cavalerie dans le département du Haut-Rhin, qui n'eut pour résultat définitif que l'arrestation du colonel Caron et du sieur Roger. » La pétition déposée par J. Kœchlin n'ayant pas été prise en considération, et lui-même n'ayant pu la soutenir à la tribune, il crut de son devoir de faire imprimer sous sa responsabilité personnelle une relation de ce qui s'était passé à cette époque dans le département qu'il représentait, et dans laquelle il signalait les menées qui avaient fait tomber le colonel Caron dans un piége et gravement compromis le repos de l'Alsace. Cet écrit fut saisi, et Jacques Kœchlin

fut d'abord condamné par défaut à un an de prison et 5,000 fr. d'amende. Sur opposition, sa peine fut réduite à six mois d'emprisonnement et à 3,000 fr. d'amende. Celle-ci fut acquittée par une souscription patriotique. M. Barthe, qui plaida pour lui, s'étant écarté des usages du palais, fut suspendu pour un mois par la chambre de discipline de son ordre; mais d'autres de ses confrères le dédommagèrent de cette punition par un splendide banquet. Réélu député en 1824, J. Kœchlin se retira de la vie politique en 1826. Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1814, il fut élevé au grade d'officier après la révolution de juillet 1830. Un monument lui a été élevé par souscription dans la cour de l'hospice des Orphelins à Mulhouse, dont il était le premier fondateur. On a de lui : *Relation historique des événements qui ont précédé, accompagné et suivi l'arrestation du lieutenant-colonel Caron*; Paris, 1822, in-8°; — *Réponse à l'accusation dirigée au nom de quelques fonctionnaires publics du Haut-Rhin, contre M. Kœchlin, au sujet de la Relation des événements*, etc.; Paris, 1823, in-4°. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas. *Dict. encyclop. de la France*. — *Dict. de la Convers.* — *Doc. communiqués*.

KŒCHLIN (*Nicolas*), célèbre industriel et homme politique français, né à Mulhouse, en 1781, mort dans la même ville, le 15 juillet 1852. L'un des fils de Jean Kœchlin, il fut élevé avec ses onze frères et quatre sœurs dans une ferme située à proximité de la manufacture de Wesserling, dont son père dirigeait la fabrication. A peine âgé de douze ans le jeune Nicolas Kœchlin fut nommé « colonel des enfants de la patrie du canton de Saint-Amarin ». Son père étant revenu à Mulhouse, il alla apprendre le commerce à Hambourg, puis en Hollande, et il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans lorsqu'il commença avec de faibles ressources un commerce d'indiennes qu'il faisait imprimer à façon pour les aller vendre aux grandes foires de France et d'Allemagne. Mulhouse, réunie à la France, commençait à prendre un essor prodigieux; N. Kœchlin devint un des plus actifs promoteurs de ce mouvement. Grâce au crédit qu'inspiraient sa parfaite entente des affaires et sa probité éprouvée, il put fonder en 1802 à Mulhouse, sous la raison *Nicolas Kœchlin et frères*, un bel et vaste établissement auquel il associait uniquement ses frères et beaux-frères, ainsi que son vieux père. Il s'était déjà acquis un nom considérable dans l'industrie et le commerce, lorsque la France fut menacée de l'invasion étrangère, à la fin de 1813. Il était alors colonel de la garde nationale de Mulhouse; il envoya sa famille à Neuchâtel en Suisse, ferma ses ateliers, et vint trouver l'empereur, avec deux de ses frères, comme lui équipés et armés à leurs frais. Le maréchal Lefebvre les présenta à Napoléon, qui les attacha comme officiers d'ordonnance volontaires au quartier impérial, où ils firent toute la campagne de France. Le 18 février 1814, le lendemain de la bataille de Montereau, Nicolas Kœchlin fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur et chargé en même temps par l'empereur d'une mission à Lyon, auprès du maréchal Augereau, et puis en Alsace, où Napoléon comptait aller frapper un grand coup sur les derrières de l'armée d'invasion avec les divisions de sa garde. Les événements en décidèrent autrement, et Nicolas Kœchlin, de retour à l'armée de sa double mission, arrivait à Fontainebleau le jour même de l'abdication. A la seconde invasion de la France en 1815, on vit encore Nicolas Kœchlin, avec plusieurs de ses frères et d'autres citoyens de Mulhouse, se jeter en partisans dans les Vosges avec les deux pièces de canon de l'ancienne petite république de Mulhouse, et se maintenir en communication avec Belfort, où le général Lecourbe, avec une poignée d'hommes, tenait en échec un corps d'armée autrichien. Revenu après la paix à ses travaux industriels, N. Kœchlin sut maintenir sa maison au niveau du progrès, et reçut à l'exposition de 1819 une médaille d'or. Fidèle à ses opinions politiques, il avait été désigné par les conspirateurs de Belfort pour administrer le département du Haut-Rhin. Cette entreprise ayant échoué, Nicolas Kœchlin fit de grands efforts pour tenter de sauver les accusés. Élu député en juin 1830, il accourut à Paris à la nouvelle des ordonnances du 25 juillet, et le 31 il signa la déclaration des députés présents dans la capitale qui prononçait la déchéance de Charles X, et l'appel au trône du lieutenant général du royaume Louis-Philippe d'Orléans. Réélu trois fois député, Nicolas Kœchlin se rangea, par ses opinions avancées mais toujours modérées, parmi les membres de l'opposition dite constitutionnelle ou dynastique. Le célèbre compte-rendu de 1831 n'était primitivement qu'une lettre de M. Odilon Barrot, chef de cette opposition, à son honorable collègue et ami Nicolas Kœchlin. Cette lettre fut d'abord imprimée à Mulhouse, avant de recevoir une plus grande publicité sous la forme d'un compte-rendu des travaux de la session législative. N. Kœchlin avait suggéré l'idée d'une semblable publication après chaque session, afin de proclamer tout haut les principes qui dirigeaient l'opposition à la chambre. Pendant dix ans, Nicolas Kœchlin prit une part active aux travaux de la chambre, s'associant dans toutes les circonstances par son vote aux propositions les plus larges et les plus libérales. C'est ainsi que lors de la discussion pour la révision de la charte en 1830, inspiré par le souvenir des invasions de 1814 et 1815, il demanda que la constitution mît à la charge de la France entière les désastres de la guerre qui frappait toujours de préférence les départements frontières. Ce fut encore lui qui suggéra à M. Viennet l'article nouveau, admis dans la charte de 1830, consacrant le principe de l'égalité des cultes, en faisant salarier par l'État

les rabbins juifs, qui en étaient exclus jusque alors. Il monta rarement à la tribune, une fois cependant pour soutenir un amendement à la loi d'organisation municipale, lequel aurait ouvert la porte de l'élection à la classe déshéritée jusque là de tous droits politiques; une autre fois pour soutenir un amendement en faveur des légionnaires du bataillon de l'île d'Elbe, afin qu'on leur accordât le traitement de 250 francs attribué aux autres décorés des Cent Jours; une dernière fois dans la discussion sur la réforme des lois douanières, hérissées de prohibitions et de droits d'entrée élevés qui, selon lui, étaient plus nuisibles que profitables à l'industrie et au commerce de la France. Il déposa ses opinions à ce sujet dans l'enquête douanière de 1834 et 1835; et son opinion avait d'autant plus de poids, qu'il était non-seulement député d'un département essentiellement industriel, mais en outre membre du conseil général du Haut-Rhin, président de la chambre de commerce de Mulhouse et membre du conseil général des manufactures auprès du ministère du commerce. Nicolas Kœchlin se retira de la chambre des députés en 1841, par démission. Après avoir créé et edifié, en 1825, le nouveau quartier de Mulhouse, il avait voulu doter son pays des chemins de fer. Il obtint en 1837 et 1838 la concession des deux lignes de Mulhouse à Thann et de Strasbourg à Bâle, qu'il construisit et mit en exploitation en moins de trois ans, par entreprise à forfait, dotant ainsi l'Alsace des premières voies de fer importantes qu'ait eues la France. Après la révolution de février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Haut-Rhin. Il rentra ensuite modestement dans la retraite après l'installation du préfet nommé par la republique. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — *Dict. de la Convers.* — Chemin-Dupontès, dans le *Journal des Debats* du 2 août 1852. — *Documents particuliers.*

KŒCHLIN (*Ferdinand*), industriel français, mort en 1854. Il avait déjà fait pour une maison anglaise des voyages aux Açores et au Sénégal, lorsqu'il entra dans la maison Nicolas Kœchlin frères, où il fut chargé de la direction des ventes à l'étranger. Avec deux de ses frères et un autre membre de sa famille, il vint en 1813 offrir ses services à l'empereur. Tous quatre firent la campagne de France attachés au quartier général impérial en qualité d'officiers volontaires d'ordonnance du maréchal Lefebvre. Ferdinand Kœchlin eut un cheval tué sous lui à la bataille de Montmirail, où il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Pendant cette campagne, il fut chargé d'une missive de l'empereur pour le vice-roi d'Italie, et en 1815, se trouvant à Rome pour les affaires de sa maison, il eut une semblable mission de l'ex-roi de Hollande pour l'empereur son frère, après son retour de l'île d'Elbe. A la suite de la révolution de juillet 1830, Ferdinand Kœchlin fut nommé par le nouveau gouvernement commissaire pour l'organisation et l'armement de la garde nationale et choisi pour colonel de la légion cantonale de Mulhouse. J. V.

Documents particuliers.

* **KŒCHLIN** (*Daniel*), industriel et chimiste français, fils de Jean Kœchlin, est né vers 1780. Il contribua le plus à élever la réputation de l'ancienne maison Nicolas Kœchlin et frères, qu'il dirigea pendant trente ans. C'est à lui que l'on doit les découvertes qui ont fait particulièrement la renommée des toiles peintes d'Alsace; nous ne citerons que deux de ces découvertes, faites vers 1812, et qui ont enrichi le pays qui les a pendant longtemps exploitées avant qu'elles ne fussent connues à l'étranger. Amené à produire par la teinture en garance des pièces entières de toile de coton en rouge d'Andrinople, couleur qu'on n'avait pu obtenir jusque là qu'en écheveaux, M. Daniel Kœchlin arriva bientôt après à l'*enlevage*, qui consiste à enlever la couleur ou plutôt à décolorer, par une action chimique, certaines parties d'une pièce de toile teinte par exemple en rouge uni, par son procédé, pour recevoir, par l'impression, des dessins de toutes les couleurs, appelées *couleurs d'enluminage*, ce qui permettait au dessinateur de composer les dessins les plus riches en variété et en brillant. C'est ainsi que la maison Nicolas Kœchlin et frères, qui a exploité pendant quelque temps presque exclusivement cette dernière découverte d'un de ses chefs, a produit dès 1810 ces belles mousselines imprimées, connues sous le nom de *genre mérinos riche*, parce que les dessins étaient une imitation de ceux des châles cachemire en laine mérinos. A l'exposition de 1819, M. Daniel Kœchlin vit récompenser ses travaux par une médaille d'or personnelle, indépendamment de celle qu'obtint la maison Nicolas Kœchlin et frères, et en même temps il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Il est aujourd'hui encore avec ses fils à la tête de la maison *Kœchlin frères* de Mulhouse, qui a obtenu à l'exposition universelle de 1855 la grande médaille d'honneur pour excellence dans l'impression des articles garance, la garancine pour chemises et robes et l'imitation des guingamps. J. V.

Rapport du Jury central de l'Exposition de 1819. — *Documents particuliers.*

* **KŒCHLIN** (*André*), industriel français, un des onze fils du docteur Jacques Kœchlin, est né en 1789. Il commença fort jeune sa carrière. A l'âge de dix-neuf ans il entrait dans la maison Dollfus-Mieg et compagnie, dont le chef l'avait choisi pour gendre. Quand Dollfus mourut, en 1818, il laissait ses quatre fils encore dans l'adolescence. André Kœchlin se trouva donc seul à la tête d'une des plus grandes maisons de Mulhouse et d'Alsace, et la maintint au niveau de sa renommée. Sorti de la maison Dollfus-Mieg à l'époque où ses quatre beaux-frères en prirent la direction, André Kœch-

lin fonda lui-même à Mulhouse un grand établissement de constructions mécaniques, où l'on a fabriqué les premières locomotives françaises. En outre André Kœchlin contribua puissamment à étendre et à nationaliser en France la filature du lin et du chanvre, ainsi que la filature de la laine peignée, en prenant un intérêt dans plusieurs établissements de ce genre à leur naissance, et en leur fournissant des machines bien établies et parfaitement appropriées à leur travail. Nommé maire de Mulhouse et chevalier de la Légion d'Honneur après la révolution de juillet 1830, il fut ensuite élu membre du conseil général du Haut-Rhin, puis député d'Altkirch, en 1832. A la chambre il soutint la politique conservatrice dirigée alors par Casimir Périer. Son premier mandat législatif expira à la dissolution de 1834. En 1839 il reçut une médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie pour un métier mécanique à tisser le coton, un banc à broches à engrenages, un *renvideur* ou *self-acting*, et une machine à papier. Il rentra à la chambre comme député de Mulhouse en 1841. Ayant échoué dans cette ville en 1846, il fut plus heureux à Altkirch, et faisait encore partie de la majorité lorsque la révolution de février 1848 mit fin à sa mission. Après cette catastrophe, il resta fidèle à ses opinions et à ses amitiés politiques Ses capacités financières le firent choisir pour un des liquidateurs de la caisse Gouin. En même temps il fut appelé à la présidence de la société franco-belge-prussienne des mines de Stollberg et de Westphalie, position qu'il occupe encore, ainsi que celle de président de la société anonyme des glaces d'Aix-la-Chapelle, établissement naissant, dont il est considéré comme le principal fondateur. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Convers.* — *Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés*, 1846. — *Rapport du Jury central de l'exposition de* 1839. — *Documents particuliers.*

KŒCHLIN (*Hulderic*). *Voy.* Coccius.

KŒCHLY (*Hermann-Auguste-Théodore*), philologue et antiquaire allemand, né le 5 août 1815, à Leipzig. Après des études philologiques faites à Leipzig sous la direction de Gottfried Hermann, il fut nommé professeur en 1837 au Pro-Gymnasium de Saalfeld, et trois ans après à l'école de la Croix, à Dresde. En 1846 il fonda la Société des Professeurs de Collége, constituée pour provoquer en Saxe des réformes dans l'instruction secondaire. A ce sujet Kœchly proposa dans divers écrits d'initier plus complétement que cela ne s'est fait jusque ici les jeunes gens à l'esprit même de l'antiquité, en leur faisant lire en entier, sans trop s'attacher aux minuties de la grammaire, les principaux chefs-d'œuvre de cette époque. Ayant donné du retentissement à ses idées, en prenant une part active aux réunions qui en 1848 eurent lieu en Allemagne pour la réorganisation de l'enseignement, il fut nommé en 1849 membre de la seconde chambre de la Saxe. Impliqué dans les troubles qui éclatèrent à Dresde au mois de mai de la même année, il se réfugia d'abord à Bruxelles, et se rendit en 1851 à Zurich, où il venait d'être nommé professeur de littérature grecque et romaine en remplacement d'Orelli. On a de lui : *Vorlesungen über Sophocles Antigone* (Leçons sur l'Antigone de Sophocle); Dresde, 1844; — *Ueber das Princip des Gymnasialunterrichtes der Gegenwart* (Sur le principe de l'enseignement actuel des colléges); Dresde, 1845; — *Zur Gymnasialreform* (Documents pour servir à la réforme de l'enseignement secondaire); Dresde, 1846; — *Quintus Smyrnæus, cum Prolegomenis ac notis criticis;* Leipzig, 1850; — *Pseudo-Manetho et Maximus Tyrius;* Paris, 1851; — *Opuscula Academica;* Leipzig, 1853. En commun avec Rustow, Kœchly a publié : *Geschichte des griechischen Kriegswesens* (Histoire de l'Art de la Guerre chez les Grecs); Aarau, 1852, excellent ouvrage, ainsi que : *Einleitung zu Cæsars Commentarien* (Introduction aux Commentaires de César); Gotha, 1857, in-8°. E. G.

Convers.-Lexik.

KŒCK (*Pierre*), peintre et architecte hollandais, né à Ælst, en 1500, mort à Anvers, en 1553. Il apprit la peinture dans l'atelier de Bernard van Orley de Bruxelles. Il quitta ce maître pour voyager en Italie, où il puisa dans l'étude de l'antique le goût que l'on remarque dans ses ouvrages. A son retour dans sa patrie, il se maria, et fut nommé peintre et architecte de sa ville natale; mais, devenu bientôt veuf, il partit pour Constantinople, engagé par une compagnie de négociants bruxellois. Le but de cette société était de fonder dans la capitale de l'empire ottoman une manufacture de tapisseries. Kœck conduisit et dirigea habilement l'entreprise; cependant ses efforts restèrent sans succès et ses dessins furent peu goûtés des musulmans. Il revint à Bruxelles ruiné et malade. L'air du sol natal le rétablit, et il put faire paraître de belles compositions, recherchées aujourd'hui autant pour le talent de l'artiste que pour les mœurs qu'elles reproduisent, mœurs aujourd'hui presque effacées; telles sont : *La Ville de Constantinople et ses environs* (suite de gravures sur bois); — *La Marche du Grand-Seigneur avec ses janissaires ;* — *Le Grand-Seigneur à la promenade ;* — une *Noce turque*, avec les ornements et les danses du pays ; — une *Inhumation musulmane* dans un cimetière hors la ville; — *Fêtes pour la nouvelle lune;* — *Différents usages des musulmans dans leurs repas ;* — *Costumes de voyage;* — *Costumes de guerre.* Dans toutes ces gravures, les figures sont bien dessinées, bien groupées, le paysage y est reproduit d'une façon naturelle.

En 1549, Charles V avait choisi Pierre Kœck pour son peintre particulier. Sous le patronage

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'À NOS JOURS.

K

KŒHLER (*Jean-David*), historien et numismate allemand, né à Colditz, près de Leipzig, 18 janvier 1684, mort à Gœttingue, le 10 mars 35. Il étudia à Gœttingue, devint secrétaire baron de Stralheim, ambassadeur de Suède, 'il accompagna à Deux-Ponts. En 1710 il fut pelé à Altorf comme professeur de logique, et peu de temps après nommé bibliothécaire l'université. En 1714 il obtint la chaire d'histre, et fut chargé en 1717 de l'éducation du rkgrave de Baireuth. En 1725 il devint proseur d'histoire à l'université de Gœttingue. rmi les cent et quelques ouvrages qu'il a ssés, et dont on trouvera la liste dans le *xikon* de Meusel, nous citerons : *De inylo libro poetico Theuerdank*; Altorf, 1714 1719, in-4°; réimprimé par les soins de mmel; Nuremberg, 1790, in-4°; — *Elementa ronologiæ*; Altorf, 1717, in-8°; — *Chronoia historiæ universalis ad nostra usque mpora*; Altorf, 1719; Nuremberg, 1736, in-.; — *Fasti Universitatis Aldorfinæ*; Altorf, 19-1723, 5 vol. in-4°; — *De Bibliotheca Cali Magni*; Altorf, 1727, in-4°; — *Historia mitum de Wolfstein*; Leipzig, 1728, in-4°; *Historische Münzbelustigungen* (Amusements numismatiques); Nuremberg, 1729-1755, vol. in-8°; avec 2 vol. de tables, publiés par rnhold à Berlin, 1764-1765, in-4°; les derniers lumes de cet ouvrage, intéressant et curieux, ns lequel sont expliquées beaucoup de méilles et de monnaies, sont dus à Gatterer et Jean-Tobie Kœhler; le premier volume a été duit en français, par Formey; Berlin, 1740, -4°; — *Kurzgefasste deutsche Reichshisrie* (Abrégé de l'Histoire de l'Empire d'Allemae); Francfort et Leipzig, 1736 et 1751, in-4°; remberg, 1767, in-4°; — *Anleitung zu der ten und mittleren Geographie* (Éléments de Géographie ancienne et de celle du moyen âge); Nuremberg, 1737, 2 vol. in-8°; ibid., 1745, 1765 et 1778, 3 vol. in-8°, avec 37 cartes; ces trois dernières éditions, augmentées, sont dues à Will; — *Descriptio Orbis antiqui XLIV tabulis exhibita*; Nuremberg, in-fol.; — *Ehrenrettung Joh. Guttenbergs* (Justification de Jean Guttenberg); Leipzig, 1741, in-4°; — *Historische Nachricht von den Hofämtern des Herzogthums Braunschweig und Lüneburg* (Histoire des Charges de la Cour des ducs de Brunswick et de Lunebourg); Gœttingue, 1746, in-4°. — Parmi les nombreuses dissertations de Kœhler, nous mentionnerons : *De Familia Stauffensi*; — *De Familia Franconica*; — *De Familia Saxonica*; — *De Familia Carolingica*; — *De Familia Luxemburgensi* (ces cinq mémoires généalogiques, publiés de 1721 à 1731, ont été réunis plus tard sous le titre de *Systema Familiarum augustarum*; — *De Carolo ultimo Burgundiæ duce*; — *De Donatione Mathildina*; — *De Frederico V, rege Bohemiæ*; — *De Gerberto, postea Sylvestro II*; — *Fata ducatus Alemanniæ et Sueviæ*; — *De Arnoldo Brixiensi*; — *Elogium Joh. Ziska*; — *Specimina II Controversiarum in Historia Germanica*, etc. Comme éditeur, Kœhler a publié : *Marq. Freheri Directorium in omnes fere chronologos et historicos*; Nuremberg, 1720 et 1734, in-4°; une nouvelle édition de cet ouvrage, utile pour trouver les auteurs à consulter sur un événement historique, fut donnée par Hamberger; Gœttingue, 1772, in-4°; — *Imhofii Notitia Procerum S. Romani Imperii*; Tubingue, 1732-1734, 2 vol. in-fol.; — *Weberi Examen Artis Heraldicæ*; Gœttingue, 1753, in-8°; — *Sylloge aliquot Scriptorum de bene ordinanda et ornanda bibliotheca*; Francfort, 1728, in-4°; cet ouvrage contient : *J. Garnerii Systema bibliothecæ collegii Parisiensis Societatis Jesu*; — *Projet d'une nouvelle Méthode pour dresser le catalogue d'une*

bibliothèque, par Rostgaard; — *Fontanini Dispositio catalogi bibliothecæ Jos. Ren. imperialis*; — *D. G. Molleri Commentatio de technophysiotameis*. Enfin, Kœhler a encore donné des éditions du livre de Faber (*voy.* ce nom) : *Die Welt in einer Nuss* (Le Monde dans une Noix); Nuremberg, 1722, 1726, in-fol.; ibid., 1722, in-4°; et du *Lexicon diplomaticum* de Walther. On a publié un cours professé par Kœhler, sur la meilleure manière dont les savants peuvent profiter de leurs voyages, sous le titre de : *Anweisung für reisende Gelehrten* (Instruction pour les Savants en voyage); Francfort, 1762 et 1788, in-8°. E. G.

J.-M. Gesner, *Memoria Kœhleri*; Gœttingue, 1755, in-fol., réimprimé dans le tome I de la *Biographia Academiæ Gottingensis* d'Eyring. — Gatterer et J.-B. Kœhler, *J.-D. Kœhlers Leben* (en tête du tome XXII des *Münzbelustigungen* de Kœhler). — Schrœckh, *Lebensbeschreibungen berühmter Gelehrten*, t. II. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*.

KŒHLER (*Jean-Tobie*), érudit et numismate allemand, fils du précédent, né à Altorf, le 17 janvier 1720, mort à Gœttingue, le 26 décembre 1768. Il étudia à Gœttingue l'histoire et les belles-lettres, et y devint en 1757 professeur de philosophie. On a de lui : *Nachricht von dem Leben Wiguleus Hunds* (Notice sur la vie de Wigulée Hund); Gœttingue, 1750, in-4°; — *Vintarus, primus inter Germanos artis salutaris peritia celebris, Caroli Magni medicus*; Gœttingue, 1757, in-4°; — *Dissertatio de Entio seu Henrico, Friderici II imperatoris notho, rege Sardiniæ, Romani Imperii per Italiam vicario*; Gœttingue, 1757, in-4°; — *Vollstständiges Ducaten-Cabinet* (Cabinet complet des Ducats); Hanovre, 1758-1760, 2 vol. in-8°, ouvrage important, qui donne des détails intéressants sur la plupart des monnaies frappées en or au moyen âge et dans les temps modernes par les grands et petits souverains de l'Europe. Kœhler a pris une grande part à la rédaction des quatre derniers volumes des *Münzbelustigungen* de son père; il a aussi fait paraître de nombreux articles dans les *Hannöversche gelehrte Anzeigen*. Il a traduit en allemand le *Voyage de Blainville en Hollande, dans la haute Allemagne, en Suisse et en Italie*; Lemgo, 1764-1766, 3 vol. in-4°: ouvrage auquel il a ajouté, en deux volumes supplémentaires, une traduction du *Voyage d'Ed. Wright en Italie et en France*, et celle d'un *Voyage en France en Italie, dans les îles de la Grèce et en Allemagne, écrit par un Anglais*. Kœhler a aussi traduit en allemand les *Lettres de Clarke sur l'état de l'Espagne*; Lemgo, 1765, in-8°; enfin, on a de lui : *Sammlung neuer Reisebeschreibungen aus fremden Sprachen ubersetzt und mit Anmerkungen erläutert* (Collection de Voyages modernes, etc.); Gœttingue, 1767, in-8°. E. G.

Pütter, *Historia literaria Academiæ Gottingensis*, t. I, p. 195. — Nopitsch, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*.

KŒHLER (*Jean-Bernard*), érudit allemand, né à Lubeck, le 10 février 1742, mort à Bâle, le 3 avril 1802. Après avoir terminé ses études et visité la France et la Hollande, il enseigna pendant quelque temps la philosophie à Kiel, et vint ensuite à Gœttingue, où, en 1772, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences. Depuis 1781 jusqu'en 1786, il professa les langues grecque et orientale à l'université de Kœnigsberg. Dans sa vieillesse, il devint pauvre, et fut forcé d'accepter la place de correcteur dans une imprimerie de Bâle, où il mourut, dans la misère. On a de lui : *Eclogæ archæologicæ de Hymenæo et Talassione, Diis Græcorum et Romanorum nuptialibus*; Lubeck, 1757, in-4°; — *De Dote apud veteres Hebræos nubentium*; ibid., 1757; — *Observationes in sacrum codicem, ex scriptoribus profanis*; Gœttingue, 1759; — *Observationes in sacrum codicem, maxime ex scriptoribus græcis et arabicis*; Leipzig, 1763; et Leyde, 1765; — *Abulfedæ Tabula Syriæ, cum excerpto geographico ex Ibn ol Wardii Geographia et historia naturali, arabice edidit, latine vertit, notis explanavit*; Leipzig, 1766-1[illegible] 2 parties; — *Notæ et Emendationes in Theocritum*; Lubeck, 1767; — une traduction allemande du *Phædon* de Platon; Lubeck, 1769; — *Emendationes in Dionis Chrysostomi Orationes Tarsicas*; Gœttingue, 1770, in-4°; — *Interpretationum et emendationum Juris Romani Liber LII*; Leipzig, 1792. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Neue Allgemeine deutsche Bibliothek*, t. LXXII, p. 339.

*__KOEKKOEK__ (*Bernard-Cornelius*), peintre de paysage hollandais, né le 11 octobre 1803, à Middelbourg (Hollande). Fils d'un peintre de marine, il montra de bonne heure une vocation décidée pour la peinture de paysage, et pendant les trois ans qu'il passa à Amsterdam il étudia les maîtres dont cette ville possède des toiles, s'appropriant surtout la manière de Schelfhout et van Oos. Ses tableaux sont très-recherchés. Il reproduit la nature avec fidélité, mais il y introduit une certaine poésie dans la composition, et apporte une sévère exactitude dans l'exécution des détails. Établi à Clèves, M. Koekkoek a fondé dans cette ville une école de dessin. On a de lui : *Erinnerungen und Mittheilungen eines Landschaftsmalers* (Souvenirs et Communications d'un Peintre de Paysage); Amsterdam, 1841. L. L—T.

Conv.-Lex. — Nagler, *Neues allg. Künstler-Lexicon*.

KOELCSEY (*Ferencz*), écrivain hongrois, né le 8 août 1790, à Szœ-Demeter (Transylvanie), mort le 24 août 1838, à Pesth. Envoyé à l'école protestante de Debreczin, il y fit d'excellentes études classiques, et traduisit le premier chant de l'*Iliade* en hexamètres hongrois. Après s'être rallié avec enthousiasme à la réforme que Kazinczy (*voy.* ce nom) s'efforçait alors d'introduire dans la langue nationale,

il cultiva la poésie, et attira l'attention sur lui par les morceaux qu'il fournit au *Muséum transylvanien*. Nommé notaire à Pesth, il n'en continua pas moins de suivre ses goûts littéraires; un poëme satirique et quelques critiques mordantes, insérés par lui en 1817 dans le *Tudomanyos Gyüjtemény*, lui ayant attiré des représailles un peu vives, il s'abstint pendant un certain temps d'écrire dans les journaux. Cependant, en 1826, il se laissa persuader par son ami Szemere de publier avec lui une feuille periodique sous le titre : *Elet és Literatura* (La Société et les Lettres); les articles de critique qu'il y a donnés sont regardés comme les chefs-d'œuvre du genre dans son pays. La réputation de Kœlcsey resta exclusivement littéraire jusqu'en 1829, époque où, devenu notaire supérieur à Szatmar, il commença à occuper l'opinion par la part qu'il prit aux affaires administratives de ce comté. Élu député en 1832, il soutint à la diète le parti des libéraux avancés; en peu de temps il acquit sur ses collègues une influence considérable, et demeura, pour le reste de sa vie, le premier orateur de la Hongrie, Kossuth n'ayant pas encore révélé ses talents. Les succès de Koelcsey à la tribune étaient d'autant plus remarquables que ses avantages personnels le rehaussaient médiocrement, et qu'il avait, dans sa jeunesse, perdu l'usage d'un œil. Lié d'amitié avec le baron Nicolas Wesselenyi, qui était à la tête de l'opposition, il se chargea de sa défense lorsqu'en 1838 ce dernier et Kossuth furent jetés en prison. Huit jours plus tard, il mourut subitement. Poëte agréable, écrivain châtié, critique plein de goût et de vigueur, il laissa une des gloires les plus pures de la Hongrie; on cite surtout ses contes comme des modèles achevés de style et d'observation.

La collection de ses œuvres, *Koelcsey minden Munkai*, Pesth, 5 vol. in-8°, a été publiée après sa mort par les soins de MM. Eœtvoes, Szaley et Szemere. On a aussi fait paraître son *Journal de la Diète*, de 1832 à 1836; Pesth, 1848. Paul LOUISY.

Œuvres de Kœlcsey (Introduction). — Jungmann, *Hist. de la Litterature Slave*. — Pierer, *Universal-Lexikon* (suppl.)

* KŒLLIKER (*Albert*), physiologiste allemand, né vers 1818. Il occupe depuis quelque temps une chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Wurtzbourg. Un des plus jeunes savants qui soient entrés dans la carrière depuis que le microscope est devenu d'un plus fréquent usage, il s'est distingué par l'habileté avec laquelle il s'est servi de cet instrument pour démêler les inextricables tissus du corps des animaux et de l'homme. Nous citerons parmi ses travaux : des mémoires sur les organes reproducteurs des invertébrés (dans *Valentins Repertorium*, 1841); — *Sur l'Origine de l'œuf chez les insectes;* 1842; — *Sur le Développement des Cephalopodes;* Zurich, 1844; — *Sur les Cellules contractiles de l'embryon des Planaires;* ibid., 1846; — *L'Anatomie microscopique, ou histologie du corps humain*, 1850, 1852, t. I et II, in-8°; — *Handbuch der Gewebelehre der Menschen* (Manuel des Tissus du corps humain); 1852, in-8°, avec 343 planches, traduit en anglais par MM. Busk et Huxley, et publié en 2 vol. par la Société de Sydenham. K.

English Cyclopædia.

KOELLIN (*Conrad*), religieux dominicain, né à Ulm, mort en 1536. Il se fit remarquer par son zèle à combattre le luthéranisme naissant. Parmi ses ouvrages on estime surtout les deux *Traités* qu'il publia contre le mariage de Luther. F.-X. T.

Altamura, *Bibliotheca Dominicana*, Rome, 1717.

KŒLREUTER (*Joseph-Théophile*), botaniste allemand, né en 1733, à Julz-sur-le-Neckar, mort à Carlsruhe, le 11 novembre 1806. Professeur d'histoire naturelle à Carlsruhe, et directeur du jardin botanique de cette ville, Kœlreuter s'est rendu célèbre par ses nombreuses expériences sur la reproduction des végétaux, et notamment sur la génération des hybrides. On a de ce savant : *Vorlaeufige Nachricht von einigen das Geschlecht der Pflanzen betreffenden Versuchen und Beobachtungen* (Compte-rendu de quelques expériences et observations sur le sexe des plantes); Leipzig, 1761; 1er supplément, 1763; 2e édit., 1764; 3e édit., 1776; — *Das entdeckte Geheimniss der Cryptogamie* (Le Mystère de la cryptogamie découvert); Carlsruhe; 1777, in-8°; — plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Commentaires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg et dans ceux de la Société Palatine. Dans un de ces derniers, il trace l'histoire des expériences qui ont été faites depuis 1691 jusqu'en 1752 sur le sexe des plantes, et s'attache à prouver que ce fut R. J. Camerarius qui le premier en mit l'existence hors de doute. On a consacré au nom de Kœlreuter un genre de plantes exotiques. Dr L.

Biographie médicale.

KOEN (*Gisbert*), philologue hollandais, né en 1737, à Harlingen, en Frise, mort en 1767. Il étudia à Franeker la jurisprudence et la philologie. On a de lui : *Dissertatio critico-juridica ad loca quædam juris et alia depravata*; Franeker, 1758, in-4°; — Γρηγορίου μητροπολίτου Κορίνθου Περὶ διαλέκτων, *e codicibus emendatum et notis illustratum; accedunt grammatici Leidensis et Meermanniani de Dialectis opuscula;* Leyde, 1766, in-8°. E. G.

Klotzius, *Acta Literaria*, t. IV, pars III, p. 380. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KŒNIG (*Georges-Matthias*), philologue et biographe allemand, né à Altorf, en Franconie, le 15 février 1616, mort le 29 septembre 1699. Son père, Georges Kœnig, était professeur de théologie à l'université d'Altorf, et a composé divers ouvrages de théolologie ainsi que plusieurs pièces de poésie en latin et en allemand

(*voy.* Neumeister *De Poetis Germanicis*). Après avoir étudié la théologie, les langues anciennes et orientales à Altorf et à Strasbourg, Kœnig devint, en 1647, professeur d'histoire dans sa ville natale, emploi auquel on joignit en 1654 celui de professeur de langue grecque, et l'année suivante celui de bibliothécaire de l'université. En 1667 il fut nommé professeur de poésie. Devenu sourd vers la fin de sa vie, il n'enseigna plus à l'université, mais il continua à donner des leçons dans sa maison. On a de lui : *Tyrocinium poeticum græcum;* Nuremberg, 1637, in-8°; — *Gazophylacium Latinitatis, seu lexicon latino-germanicum;* Nuremberg, 1668, in-4°; réimprimé sous le titre de : *Promptuarium Latinitatis;* Nuremberg, 1719, in-4°; — *Bibliotheca vetus et nova;* Altorf, 1678, in-4°; cet ouvrage, le premier essai d'une biographie générale des auteurs de toutes les époques, est très-incomplet et très-défectueux, ainsi que l'a remarqué Moller dans la préface de son *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ;* dans le tome III de la *Bibliotheca Fabriciana* de Jean Fabricius se trouve le relevé d'une quantité d'erreurs échappées à Kœnig; d'autres ont été signalées par divers auteurs, dont Struve a donné la liste dans le tome II de sa *Bibliotheca Historiæ Litterariæ*, p. 82; néanmoins l'ouvrage de Kœnig a été d'un grand secours aux auteurs de dictionnaires biographiques du dix-septième siècle. Kœnig a mis des notes à l'*Historia Evangelica* de Juvencus, qui ont été publiées dans l'édition de cet ouvrage donnée par Er. Reusch. Il a aussi édité : *Lexicon trilingue* de Garth; Nuremberg, 1658, in-8°; — *Amaltheum Poeticum;* Nuremberg, 1671, in-12; — *Indiculus universalis quadrilinguis*, de Pomey; Nuremberg, 1698. Kœnig a laissé de nombreux ouvrages en manuscrit, dont la liste se trouve dans la *Bibliotheca promissa et latens* de Janson ab Almeloveen; ce sont pour la plupart des commentaires sur les petits poëtes grecs. E. G.

Apinus, *Vitæ Professorum philos. Altorf.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XII. — Bayle, *Dict.* — Baillet, *Jugements*, t. II. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 284.

KŒNIG (*Emmanuel*), naturaliste suisse, né à Bâle, le 1er novembre 1658, mort dans cette même ville, le 30 juillet 1731. Après avoir terminé ses études, il entreprit un voyage en France et en Italie. De retour à Bâle, il fut nommé professeur de physique, et en 1711 professeur de médecine théorique, place que la mort du célèbre Harder venait de laisser vacante. Observateur attentif et écrivain fécond, il a laissé un grand nombre de travaux, insérés dans les *Éphémérides* de l'Académie des Curieux de la Nature. On lui doit, en outre, les ouvrages suivants : *Regnum Vegetabile;* Bâle, 1680, in-4°; ibid., 1688; ibid., 1696; ibid., 1708; — *Regnum Animale;* ibid., 1682, in-4°; ibid., 1708; — *Regnum Minerale;* ibid., 1686, in-4°; ibid., 1708; — *Chymia Physica circa corporum naturalem et artificialem statum;* ibid., 1693, in-4°; — *Aureus Thesaurus Medicamentorum novorum;* ibid., 1703, in-8°; ibid., 1723, in-8°; — *Spicilegium Botanicum et Anatomicum;* ibid., 1703, in-8°; — *Georgica Helvetica curiosa;* ibid., 1705, in-8°; — *Exercitatio Medico-curiosa, vere curiosa, de eo quod summum est in medicina;* ibid., 1711, in-4°.

Son fils s'appelait de même *Emmanuel* KŒNIG (né en 1698, mort en 1752). Naturaliste comme son père, il a laissé : *Theses Medicæ;* Bâle, 1721 et 1732, in-4°; — *Considerationes Logicæ;* ibid., 1722, in-4°; — *Adversaria Medico-botanica et Anatomica;* Bâle, 1724, in-4°; — *Theses Physicæ* ibid., 1727, in-4°; — *Cogitata de Jure naturali et moribus hominum;* ibid., 1727, in-4°. Dr L.

Biographie Médicale. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KŒNIG (*Hermann-Gaspard*), bibliographe allemand, né le 28 février 1697, à Grossensolschen, dans le diocèse d'Hildesheim, mort le 6 décembre 1756. Il étudia la théologie à Iéna, à Helmstædt et à Rinteln, et devint en 1728 deuxième pasteur à l'église de Saint-Nicolas de Rinteln. On a de lui : *Bibliotheca Agendorum;* Celle, 1726, in-4° : cet ouvrage, publié par les soins de Bockelmann, qui y a ajouté des notes, est un catalogue très-complet d'*ordo* et d'almanachs ecclésiastiques. E. G.

Rotermund, *Supplement à Jöcher.*

KŒNIG (*Chrétien-Théophile*), érudit et poëte allemand, né à Altorf, le 16 mars 1711, mort au commencement de 1782. Il devint en 1731 précepteur des enfants du comte de Creutz, dont il épousa plus tard la belle-sœur. En 1734, il fut nommé professeur de philosophie à Giessen; ayant perdu sa femme deux ans après, il renonça à sa chaire, et alla donner des leçons particulières à Hombourg et ensuite à Francfort. En 1740 il accepta les fonctions de prédidateur à l'église luthérienne d'Elberfeld; mais sept ans après il donna sa démission, partit pour Amsterdam, et repoussa toute offre d'emploi. Il se retira enfin à Leyde, où il mourut. Kœnig connaissait, outre les langues anciennes, presque toutes celles de l'Europe moderne; mais, au lieu de tirer profit de son savoir, il préféra s'abandonner à des rêveries apocalyptiques. On a de lui : *Bittere Thrænen* (Larmes amères); 1736, in-4° : à l'occasion de la mort de sa femme; — *Musa Ludoviciana;* Francfort, 1739, in-8° : poésies adressées au prince héréditaire de Hesse-Hombourg; — *Schauplatz der religiösen Parteien in Deutschland;* 1739, in-fol., et 1741, in-4° : poëme accompagné d'un nombre infini de notes expliquant les allusions historiques et autres contenues dans les strophes de Kœnig; — *Dionysii Catonis Disticha de moribus, ad filium, cum variis lectionibus et flosculis poeticis,*

interpretatione quintupla et historia critica Catoniana; Amsterdam, 1759, in-8°; — *Veritas quadrata, theologica scilicet, physica, mathetica et philologica*; Amsterdam, 1765, in-8°. Kœnig a encore laissé quelques autres écrits, qu'on trouvera énumérés dans le tome VII du *Lexikon* de Meusel. E. G.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*. — Nopitsch, *Supplement zum Nürnberg. Gel.-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KŒNIG (*Samuel*), mathématicien allemand, né en 1712, à Buedingen (comté d'Isenbourg), mort le 21 août 1757, à Zuilestein (Hollande). Fils du théologien Samuel-Henri Kœnig, qui s'était fait une certaine réputation par ses nombreux travaux sur les langues orientales, et frère de Daniel Kœnig, dont on cite les *Tabulæ antiquorum Numorum*, *Mensurarum*, *Ponderum*, etc. (Utrecht, 1756), il étudia les sciences sous Bernoulli, et vint ensuite dans la maison de la marquise du Châtelet, auprès de laquelle il resta trois ans en qualité de secrétaire particulier. On assure qu'il eut une grande part à la composition des ouvrages de cette femme célèbre. Plus tard il vécut tour à tour à Paris, en Suisse et en Hollande. Pendant son séjour à La Haye, où il occupa en 1749 la chaire de philosophie et de droit naturel, il eut avec Maupertuis une querelle qui fit sensation dans le monde savant : il s'agissait du *Principium minimæ quantitatis actionis*, que Maupertuis se glorifiait d'avoir découvert, tandis que Kœnig en attribuait la découverte à Leibnitz. On trouve les détails de cette affaire dans l'*Appel au public* que Kœnig publia en 1752, dans les *Maupertuissiana*, recueil de tout ce qui a paru au sujet de cette querelle, et dans la revue allemande intitulée *Neues Gelehrtes Europa*, tome XIII, p. 26-75 et p. 260 272. Ami de Réaumur et de Voltaire, Kœnig était attaché à l'Académie des Sciences de Paris en qualité de correspondant. Il appartenait aussi aux académies de Berlin, de Gœttingue, de La Haye et à plusieurs autres sociétés savantes. De nombreux articles de lui sont insérés dans les *Acta Eruditorum*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, dans les *Feriæ Groninganæ* d'Ingelhaudt, etc. La liste complète de ses écrits se trouve dans le *Lexikon* de Meusel, t. VII. R. L.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KŒNIG DE KŒNIGSTHAL (*Gustave-Georges*), publiciste allemand, frère du précédent, né le 30 avril 1717, à Altorf, mort le 8 janvier 1771. Après avoir étudié la jurisprudence à Iéna, il devint, en 1742, représentant de la ville de Nuremberg auprès de la chambre impériale de Wetzlar. Dans les années suivantes, il fut chargé des intérêts de plusieurs princes allemands, et l'empereur François lui accorda, en 1759, des lettres de noblesse. Ses principaux ouvrages sont : *Nachlese in den Reichsgeschichten bestehend in einer neuen Sammlung von ungedruckten Reichstagshandlungen unter der Regierung Friedrichs III* (Recueil d'actes inédits des diètes impériales tenues sous le règne de Frédéric III); Francfort, 1759, in-4° : ces actes vont de l'an 1452 jusqu'à 1474; — *Corpus Juris Germanici publici ac privati hactenus ineditum e bibliotheca Senkenbergiana*; Francfort, 1760-1766, 2 vol. in-fol.; recueil de coutumes suivies au moyen âge dans divers lieux de l'Allemagne; le tome Ier contient d'abord une longue préface de Senkenberg, et ensuite : *Jus Cæsareum sive Kaiserrecht*; *Ordo judiciarius juris provincialis, sive Richsteig-Landrecht*; *Ordo judiciarius juris feudalis, sive Richtsteig Lehnrecht*; *Grashofii Syllabus vocum obscurarum in Jure cæsareo et Ordine judiciario occurrantium*; *Collectio diplomatica de rebus civitatum et colonariis ad illustrationem Juris cæsarei*, *scitum Frigaviorum sub Ruperto anno* 1405; — *Reformatio Judicii secreti Westphalici summæ sedis Tremoniensis*; *Ordinatio judicialis Hassiana anni* 1445; *Liber Judiciarius qualis in Austria obtinebat*. Le tome II comprend : *Speculum Suevicum, cum Commentario H. von der Lahr*; *Auctor vetus de beneficiis, cum commentario H. von der Lahr*; *Jus provinciale Alemannicum*; *Glossarium et Index amplissimus latino-germanicus ac germanico-latinus, in Speculum Alemmannicum civile et feudale per H. von der Lahr*; *Mnemosynon Colosseum in honorem Cameræ imperialis Wetzlariæ florentis, ex fastis antiquæ lectionis in tabulas chronologicas redactum*; Wetzlar, 1768, in-folio : ce livre contient des détails sur la chambre impériale et sur les magistrats qui la composaient. Kœnig a encore écrit de nombreux Mémoires et Factums en faveur de plusieurs villes et de quelques princes; on les trouve énumérés dans le tome VII du *Lexikon* de Meusel. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*. — Nopitsch, *Supplement zum Nürnberg. Gelehrten-Lexikon*.

KŒNIG (*Frédéric*), mécanicien allemand, né le 17 avril 1775, à Eisleben (Saxe prussienne), mort le 17 janvier 1833. A l'âge de quinze ans, il entra comme apprenti dans l'imprimerie Breitkopf à Leipzig. Son apprentissage fini, il employa le peu de bien que sa mère lui laissa en mourant pour fonder une librairie dans sa ville natale. Son commerce ne réussit pas, et il alla successivement travailler de son état à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Londres, où il arriva en 1806. Préoccupé de l'idée de remplacer la presse à bras par une machine, il avait étudié d'abord les mathématiques et la mécanique, puis il avait essayé de construire une presse mécanique; mais en Allemagne et en Russie on regarda son idée comme inexécutable, et il n'y trouva pas d'appui. Plus heureux à Londres, il fit en 1807 un traité avec l'imprimeur Th. Bensley, qui consentait à faire toutes les avances

de fonds pour exécuter la machine dont il avait tracé le plan et prendre les brevets nécessaires pour s'en assurer la propriété. Plus tard, les imprimeurs Richard Taylor et Georges Woodfall, de Londres, entrèrent dans l'association. On prit alors divers brevets et on construisit plusieurs machines. Le premier brevet, du 29 mars 1810, est pour une presse imprimant au moyen de deux plateaux placés horizontalement comme dans la presse à bras. En avril 1811 on imprima avec une machine de cette espèce une feuille de l'*Annual Register* pour 1810. Le second brevet, daté du 30 octobre 1811, avait pour objet la presse simple à cylindre; le troisième brevet, daté du 23 juillet 1813, indiquait plusieurs perfectionnements à cette machine, qui donnait des résultats si satisfaisants que J. Walter, propriétaire du *Times*, commanda aussitôt à la société deux doubles machines, qu'il fit disposer avec une machine à vapeur dans Printing-House-Square, et le 29 novembre 1814 elles tirèrent le *Times* pour la première fois. Un article placé en tête du journal de ce jour-là portait l'invention à la connaissance du public. On vit ensuite se succéder rapidement divers perfectionnements importants basés sur les principes décrits dans le quatrième brevet du 24 décembre 1814, relatif aux moyens d'obtenir d'un seul coup une feuille imprimée des deux côtés. Les cylindres de ces machines étaient en bois; l'encre se distribuait sur les caractères à l'aide de rouleaux composés d'une matière élastique. On pouvait tirer 1,000 feuilles à l'heure en moyenne. Une machine de ce genre fonctionnait dès le mois de février 1816 dans les ateliers de Bensley et fils à Londres, et le premier livre complétement tiré à la mécanique fut la seconde édition de la traduction anglaise des *Éléments de Physiologie* de Blumenbach par Elliotsson. Des difficultés étant survenues entre Kœnig et ses associés Bensley et autres, il s'en retourna en Allemagne avec son ami Bauer, qui l'avait fidèlement aidé dans toutes ses recherches. Tous deux s'associèrent, et, secondés par le roi Maximilien I[er] de Bavière, ils montèrent dans l'ancienne abbaye de prémontrés d'Oberzett, près de Wurtzbourg, une usine pour la construction des presses mécaniques et des machines pour fabriquer le papier continu, avec les ateliers accessoires, tels qu'une fonderie de fer. Bientôt ils fournirent des machines à imprimer à toute l'Allemagne. Après la mort de Kœnig, Bauer continua les opérations de la société, qui, en 1853, avait déjà construit plus de quatre cents machines. J. V.

Conversations-Lexikon.

KŒNIG (*Jean-Gérard*), botaniste livonien, né en 1728, mort à Tranquebar, le 31 juillet 1785. Ayant terminé ses études et pratiqué pendant quelque temps l'art pharmaceutique, il vint en Suède, où les leçons de Linné et de Wallerius fortifièrent en lui le goût de la botanique et de la médecine. Chargé par le gouvernement danois de faire une excursion scientifique dans l'île de Bornholm, et envoyé plus tard en Islande, il rapporta de ces voyages une riche collection de plantes rares. En 1785 il explora les Indes orientales, et avait déjà parcouru les deux presqu'îles, lorsqu'au moment où il se préparait à passer dans le Thibet, la mort le surprit. Linné, en reconnaissance des services rendus à la science par Kœnig, lui consacra un genre de plantes (*kœnigia*) de la famille des polygonées. La relation de son voyage en Irlande se trouve dans les *Mémoires* de la Société d'Histoire naturelle de Berlin. Retzius, de Lund, dans ses *Observationes Botanicæ*, a fait connaître quelques-unes des plantes nouvelles que Kœnig avait rapportées de ses voyages. On n'a de ce savant qu'un écrit imprimé : *De indigenorum Remediorum ad Morbos cuivis regioni endemicos expugnandos Efficacia*; Copenhague, 1773. Mais il laissa des manuscrits précieux, qui ont servi à la publication de plusieurs ouvrages de botanique. D[r] L.

Biographie Médicale. — Rotermund, *Supplément à Jöcher.* — *Intelligenz Blatt fuer Literatur und Kunst*; Leipzig, 1805, n° 31, p. 489.

* **KŒNIG** (*Henri-Joseph*), littérateur allemand, né à Fulda, le 19 mars 1790. Copiste à la mairie de sa ville natale, il se fit connaître par quelques travaux littéraires qui lui valurent la protection du ministre Benzel-Sternau, et le firent nommer secrétaire des finances à Hanau. Il occupa cette place depuis 1819 jusqu'en 1835, et siégea dans cet intervalle deux fois à l'assemblée des états de la Hesse. Lors du mouvement révolutionnaire de 1848, il fut de nouveau nommé député. M. Kœnig débuta en 1829 dans la carrière des lettres, par les écrits qui ont pour titres : *Rosenkranz eines Katholiken* (Rosaire d'un Catholique), Francfort, 1829, et *Der Christbaum des Lebens* (L'Arbre de la Vie), ibid., 1831, ouvrages dans lesquels il attaquait le clergé d'une manière tellement vive qu'ils furent mis à l'index à Rome. Il publia dans la suite plusieurs travaux politiques, qui n'ont cependant qu'un intérêt d'actualité, et un assez grand nombre de romans et de drames qui lui ont valu la réputation d'un des bons écrivains de l'Allemagne contemporaine. Ses principaux ouvrages sont : *Otto III*, tragédie; Leipzig, 1836; — *Die hohe Braut* (La noble Fiancée), roman; Leipzig, 1833, 2 vol.; 2[e] édition, 1844; — *Die Waldenser* (Les Vaudois), roman; ibid., 1836, 2 vol.; — *William's Dichten und Trachten* (Tendances et Pensées intimes de William); Hanau, 1839, 2 vol.; 2[e] édit., sous le titre *William Shakspeare*; Leipzig, 1850, 2 vol. Ce roman, résultat d'études sérieuses, passe pour le chef-d'œuvre de M. Kœnig; — *Deutsches Leben in Deutschen Novellen* (Nouvelles tirées de la Vie allemande); Leipzig, 1842-1844, 2 vol.; — *Eine Fahrt nach Ostende* (Un Voyage à Ostende); Leipzig, 1845; — *Die Clubisten von Mainz* (Les Clubistes

de Mayence) : excellent roman historique, le meilleur, dit le *Conversations-Lexikon*, que possède la littérature de l'Allemagne contemporaine; Leipzig, 1847, 3 vol.; — *Haus und Welt* (La Maison et le Monde); Brunswick, 1852, 2 vol. : ce roman traite de la vie de Georges Forster, et peut être considéré comme le complément historique des *Clubistes de Mayence*. R. L—D.

Conv.-Lex.

KŒNIGSECK (*Lothaire-Joseph-Georges*, comte DE), feld-maréchal autrichien, né en 1673, mort le 8 décembre 1751. Son père, mort le 15 février 1694, avait été vice-chancelier de l'Empire. Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Kœnigseck entra de bonne heure dans la maison des jésuites à Besançon. A seize ans il était chanoine de Saltzbourg, et bientôt le pape Innocent XII le prit pour chambellan. Mais, entraîné par goût dans la carrière des armes, il se rendit à l'armée impériale alors en Hongrie, et y entra en 1692 comme capitaine de cavalerie. Passé dans l'infanterie après la paix, il fit dans cette arme la campagne du Rhin en 1702, et celle d'Italie en 1703. Chargé du commandement de Mirandola, comme major général, il fut bloqué dans cette place et forcé de se rendre après une résistance de quelques semaines. Nommé lieutenant général en 1708, il commanda pendant quatre ans à Mantoue. Il se rendit ensuite dans les Pays-Bas, en qualité de gouverneur général. Il resta à Bruxelles jusqu'en 1717; l'année suivante il vint en ambassade à Paris, puis il fut envoyé à Varsovie, où il se trouvait lorsqu'il fut créé feld-maréchal et conseiller intime. Il alla ensuite occuper la Valachie, et fut plus tard envoyé comme ambassadeur extraordinaire à La Haye, puis à Madrid, où il eut une certaine influence sur la reine Élisabeth Farnèse. De retour à Vienne, il devint vice-président du conseil de guerre, et bientôt il reçut le commandement de l'armée d'Italie. Ayant surpris le duc de Broglie dans son camp de la Secchia, il le força d'abandonner ses retranchements, le 14 septembre 1734. Cinq jours après eut lieu la bataille de Guastalla, dans laquelle les Impériaux firent des pertes considérables. L'année suivante Kœnigseck parvint avec peine à gagner les gorges du Tyrol par le Véronais. A la mort du prince Eugène de Savoie, en 1736, Kœnigseck fut appelé à la présidence du conseil de guerre. En 1737 il fut envoyé en Turquie pour réparer les fautes qu'avait commises le comte de Seckendorf; mais le mal était si grand qu'il ne put déployer ses talents que dans les négociations, et la paix fut conclue. En se démettant des fonctions de président du conseil de guerre, il reçut le titre de premier gouverneur de la cour. Après la mort de l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse maintint Kœnigseck dans ses dignités, et y ajouta celle de grand-écuyer. En 1742 il partit avec le prince Charles combattre le roi de Prusse, qui occupait la Bohême. Les Impériaux perdirent la bataille de Chotusitz, près Czaslaw, le 17 mai; la paix fut conclue, et Kœnigseck alla en Bavière. Il était de retour à Vienne le 15 décembre, lorsque, sur les instances du roi d'Angleterre et des états généraux de Hollande, il fut chargé du commandement en chef de l'armée alliée dans les Pays-Bas; il le partagea volontairement avec le duc de Cumberland. Parti le 13 février 1745, il commandait un corps de 6,000 Autrichiens à la bataille de Fontenoy, et retourna ensuite à Vienne, où il fut nommé ministre de conférence. J. V.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — *Oesterreichische national Encyklopædie.* — Botta, *Storia d'Italia.* — Muratori, *Annali.* — Campo Raso *Comentarios.* — Frédéric II, *Hist. de mon temps.* — Sismondi, *Hist. des Franç.*, XXVIII.

KŒNIGSHOVEN (*Jacques-Twinger*), chroniqueur allemand, né à Strasbourg, en 1346, mort dans cette ville, le 27 décembre 1420. Il appartenait à l'ancienne famille des Kœnigshoven, dont plusieurs membres firent partie des conseils de la ville de Strasbourg dès le commencement du treizième siècle. En 1382 il entra dans les ordres, et fut pourvu peu de temps après de la cure de Drusenheim; ensuite il devint vicaire général, notaire apostolique et chancelier de l'évêque de Strasbourg. En 1393 il obtint un canonicat à l'église de Saint-Thomas. Il avait rédigé en latin une *Chronique du Monde*, extraite principalement des écrits de Vincent de Beauvais et de Martin Polonus; cette chronique est restée inédite. Schœpflin avait l'intention de la publier dans ses *Rerum Alsaticarum Scriptores*. Kœnigshoven l'avait lui-même traduite en allemand, en y joignant beaucoup d'additions; l'autographe de cette traduction existe à la bibliothèque de Strasbourg. Les trois premiers chapitres en furent publiés à Augsbourg, petit in-fol., en 1474 selon Braun, en 1477 selon Oberlin; une édition complète en fut donnée par Schilter; Strasbourg, 1698, in-4°, avec notes. Cette chronique, qui va jusqu'à l'an 1386, est d'une très-grande importance pour l'histoire de la ville de Strasbourg. Kœnigshoven avait aussi rédigé un *Glossarium Latinum* avec des interprétations en allemand; Scherz en a extrait beaucoup d'articles, et les a publiés dans son *Glossarium Germanicum medii ævi*. E. G.

Oberlin, *De Jacobo Twingero Regiovillano, vulgo Jacob von Koenigshoven*; Strasbourg, 1789, in-4°. — *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. III, p. 254.

KŒNIGSMANN (*André-Louis*), savant danois, né le 12 février 1679, à Slesvig, mort le 4 juillet 1728, à Copenhague. Après avoir suivi les cours de l'académie de Kiel, il y enseigna la philosophie (1709), passa quatre ans plus tard au gymnase d'Osnabruck en qualité d'inspecteur, et abandonna en 1716 l'enseignement pour aller exercer à Hagen le ministère évangélique. Appelé en 1725 à Copenhague, il y remplit les fonctions de pasteur à l'église de la garnison. On lui doit un grand nombre de mémoires

relatifs à la théologie, à la philosophie et à l'histoire; nous citerons : *Dispositio de Friderico Ænobarbo imperatore ab Alexandro III pontifice pedibus non conculcato*; Kiel, 1701, in-4°; — *An Aristoteles doctrinæ moralis demonstrationem in incerto statuerit?* ibid., 1706, in-4°; — *De Rerum moralium Demonstrationibus*; ibid., 1707, in-4°; — *De Origine Literarum apud Germanos*; ibid., 1707, in-4°; — *De Literarum amatoriarum apud veteres Germanos Ignoratione*; ibid., 1709, in-4°; — *Animadversiones Homileticæ*; ibid., 1711, in-4°; — *De Amore Dei puro et mercenario*; ibid., 1813, in-4°; — *De Meritis nostratium in studium mythicum*; Osnabruck, 1714; — *Prodromus Clavis propheticæ*; Kiel, 1712, in-4°; — *Specimen Recreationum Osnabrugensium de consensu parabolarum Virgilianarum cum symbolis Hebræorum et Ægyptiorum*; Osnabruck, 1716, in-4°. K.

J. Langemack, *Vie de Kœnigsmann*; Kiel, 1726. — Rotermund, *Allgemeines Gelehrten Lexikon* (Supplément à Jöcher).

KŒNIGSMANN (*Bernard-Louis*), érudit danois, fils d'Othon-Louis, né à Schœnefeld (Holstein), mort le 24 avril 1835, à Vees, près de Flensborg. Après avoir étudié à Altona et dans les universités allemandes, il fut reçu docteur en philosophie, et embrassa en 1784 la carrière du professorat : il passa quarante années au collége de Flensborg, dont il fut recteur. En 1824 il se retira au village de Vees, où il mourut. Très-versé dans la connaissance de l'antiquité, il avait été proclamé par Wolf le second latiniste de l'Allemagne (Wolf se plaçait au premier rang). On a de lui : *Humanitatis Officia inter se mutuisque officiis conjuncta*; Altona, 1772; — *De Fontibus Commentariorum sacrorum qui Lucæ nomen præferunt, deque eorum consilio et ætate*; ibid., 1796; inséré aussi dans la *Syll. comment. theolog.* de Pott et Ruperti; — *Narratio Manethoniana de regibus pastoribus vindicata*; ibid., 1799; — *De Navigationis Salomoniæ terminis, Tharsisa atque Ophira, recte constituendis*; ibid., 1800, opuscule qui, ainsi que les deux précédents, se retrouve dans les *Commentaria Societ. Philol. Lips.* de Beck, t. Ier, 4e part.; — *Histoire du Collége de la ville établi à Flensborg*; Slesvig, 1800-1807, 4 part.; — *De Geographia Aristotelis*; ibid., 1803-1805, 6 part.; — *De Ætate carminis epici quod sub Orphei nomine circumfertur*; ibid., 1810; — *De Pravitate sæculi Noachici*; ibid., 1812; — *De vero Pharsali situ veroque origine et cursu Apidani atque Enipei*; ibid., 1819, etc. K.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KŒNIGSMANN (*Othon-Louis*), théologien danois, fils d'André-Louis, mort le 6 janvier 1760. Il exerça le ministère évangélique à Schœnefeld et à Suderau, devint assesseur du consistoire de Munsterdorf, et professa au collége de cette ville. La plupart de ses écrits sont relatifs à l'exégèse biblique ou à la philologie sacrée; nous n'en citerons que : *Specimen primum vocum suppressarum seu ellipticarum locutionum in libri I Samuelis cap. I*; dans la *Hamburg. vermischten Bibliothek*, t. II; — *Danus interpres, sive Observationes selectæ philologico-criticæ et exegeticæ ad librum Geneseos*, etc., 3 part.; dans la *Nova Biblioth. Lubecensis*, t. V, VI et VII; le même travail a paru en allemand : *Kritisch exegetische Beitræge*; Hambourg, 1758. K.

Meusel, *Lexikon*, VII. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KŒNIGSMARK (*Jean-Christophe*, comte DE), général suédois, né en Allemagne, le 25 février 1600, mort à Stockholm, le 20 février 1663. Il commença sa carrière militaire dans l'armée autrichienne, et en 1630 il passa au service du roi de Suède Gustave-Adolphe, qui l'employa dans plusieurs occasions importantes. Après la mort de Gustave, Kœnigsmark fut envoyé contre les Impériaux en Westphalie. En 1641 Banier lui donna la mission d'aller auprès de l'armée française demander sa jonction avec les troupes suédoises; mais en apprenant la mort de Banier Kœnigsmark rejoignit l'armée suédoise, battit les Autrichiens à Wolfenbuttel, et s'établit dans une position avantageuse. Les soldats voulurent se livrer au pillage, et se mutinèrent. Kœnigsmark parvint à les faire rentrer dans le devoir et à les maintenir jusqu'à l'arrivée de Torstenson. Celui-ci reprit activement les opérations militaires. Kœnigsmark servit sous lui, enleva quelques places importantes, et se distingua dans plusieurs combats. Il poursuivit les Impériaux en Westphalie, en Saxe, entra en Bohême, et s'empara de Prague en 1648. Il fit un riche butin; il envoya en Suède quelques objets précieux, notamment le *Codex argentus* d'Ulphilas, qui se trouve encore à Upsal. A la paix, Kœnigsmark fut nommé gouverneur des duchés de Brême et Verden, cédés à la Suède. En 1650 il assista au couronnement de Christine à Stockholm. A cette occasion il reçut le titre de comte, et fut élevé à la dignité de feld-maréchal. Il accompagna Charles-Gustave en Pologne; mais un acte de trahison le fit tomber dans les mains de l'ennemi, et il resta plusieurs années prisonnier à Dantzig. Il recouvra sa liberté à la paix d'Oliva, et reprit ses fonctions de gouverneur des duchés de Brême et de Verden. En 1662 il revint à Stockholm, où il mourut. J. V.

Eterna gloria Magni Joah.-Christ. Kœnigsmarkii, herois, comitis, belliducis, senatoris, gubernatoris, etc.; Holm, 1664, in-fol. — H. Blaze de Bury, *Episode de l'Hist. du Hanovre : les Kœnigsmarks*.

KŒNIGSMARK (*Conrad-Christophe*), comte de Westerwick et Stegholm, seigneur de Rottenburg et Neuhaus, etc., général suédois et hollandais, fils du précédent, fut tué le 11 novembre 1673, au siége de Bonn, où il commandait les Hollandais. Il fit dans sa jeunesse, à Strasbourg, une belle oraison sur la reine

de Suède Christine pour le jour de sa naissance. J. V.

Jöcher, *Gel.-Lexik.*

KŒNIGSMARK (*Othon-Guillaume*, comte DE), général vénitien, frère de Jean Christophe de Kœnigsmark, né à Minden (Westphalie), le 5 janvier 1639, mort le 25 septembre 1688. Ses études achevées en Allemagne, il voyagea en France, en Italie, en Espagne et en Portugal, et servit sous le comte de Schomberg. En 1661 il fut envoyé par la cour de Suède comme ambassadeur près du roi d'Angleterre Charles II, puis auprès de diverses cours allemandes, enfin en France, où il demanda l'autorisation de suivre Turenne. Il assista au siége de Maestricht et à la bataille de Seneff, où il montra des talents militaires. Louis XIV le fit maréchal de camp, et lui donna une épée d'honneur. Charles XI le rappela, et le fit combattre en Allemagne; mais, mal secondé, il ne put préserver les possessions suédoises d'une invasion. Après la paix le roi le nomma gouverneur de la Poméranie. Kœnigsmark fit ensuite une campagne contre les Turcs, en Hongrie, et en 1686 il entra au service de la république de Venise comme généralissisme. Il battit les Ottomans en Morée, au passage des Dardanelles, et s'empara d'Athènes : une bombe lancée sur cette ville fit sauter une partie du Parthénon en tombant sur une poudrière que les Turcs avaient établie dans ce magnifique édifice. Une expédition fut décidée contre Négrepont, malgré ses avis. Atteint d'une fièvre ardente, il sucomba peu de temps après. Sa femme, qui l'accompagnait partout, fit transporter son corps à Stade, où il fut inhumé. Le sénat de Venise lui consacra un monument sur lequel on grava cette inscription : *Othoni Wilh. a Kœnigsmark, terrest. copiarum contra Turcas præfecto, semper victori.* Kœnigsmark était un homme très-instruit. Il faisait des vers, et a laissé en allemand un recueil d'hymnes sacrées, imprimées à Stockholm en 1682. On a en outre de lui une *Oratio de detrimentis, quæ Respublicas viris literatis defectas sequuntur*, et un *Voyage de Madrid à Lisbonne*, fait avec de Chouppes, traduit en français sur le manuscrit espagnol, et inséré dans le *Journal du Voyage d'Espagne*; Paris, 1669, in-4°. J. V.

Adelung et Jöcher, *Gel.-Lex.* — *Neues Westphæl. Magaz.*, VIII, 1791, p. 315-317. — H. Blaze de Bury, *Les Kœnigsmarks*. — Comte Léon de Laborde, *Athènes depuis le quinzième siècle*.

KŒNIGSMARK (*Philippe-Christophe*, comte DE), seigneur suédois, célèbre par sa fin tragique, fils de Conrad-Christophe, né vers 1640, mort le 1er juillet 1694. Colonel au service de Suède, il arriva à la cour de Hanovre vers 1682. Le prince électoral, qui devait plus tard régner sur la Grande-Bretagne sous le nom de Georges Ier, était marié à sa cousine germaine Sophie-Dorothée, fille du duc de Zell. Cette princesse était jolie, et les premières années de son mariage avaient été heureuses; mais le sombre caractère de son époux avait fini par l'emporter sur l'amour et par le rendre jaloux à l'excès. Beau et bien fait, spirituel et empressé, Kœnigsmark inspira bien vite de l'ombrage au prince et de tendres sentiments à la princesse. Celle-ci était trop malheureuse pour ne pas accueillir avec sympathie les marques d'attachement que lui donnait Kœnigsmark, et bientôt elle partagea assez sa passion pour consentir au projet qu'il avait conçu de l'enlever et de l'emmener en France, où elle eût embrassé le catholicisme. Mais le mari faisait épier les deux amants; lorsqu'il connut leurs relations, il donna l'ordre de frapper le comte. Un soir que Kœnigsmark sortait secrètement de l'appartement de la princesse, avec laquelle il venait de disposer leur fuite, il fut assailli dans un corridor du château par quatre bandits qui, selon quelques historiens, le poignardèrent sans qu'il eût le temps de tirer son épée, et allèrent jeter son cadavre dans un égout. Suivant d'autres historiens, les quatre sbires se seraient contentés de désarmer le comte, et l'auraient conduit devant l'époux outragé, qui l'aurait fait jeter tout vivant dans un four chaud. Saint-Simon adopte cette dernière version. Palmblad a publié : *Briefwechsel des Grafen Kœnigsmark und der Prinzessin Sophie-Dorothea von Celle* (Correspondance du comte de Kœnigsmark et de la princesse Sophie-Dorothée de Celle); Leipzig, 1847 : d'après un manuscrit conservé en Suède dans les archives de la famille de Lœwenhaupt, alliée à celle des Kœnigsmark. L. L—T.

H. Blaze de Bury, *Épisode de l'histoire du Hanovre; Les Kœnigsmark*; Paris, 1856, in-8°. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Conversations-Lexikon*. — *Dict. de la Conversation*.

KŒNIGSMARK (*Marie-Aurore*, comtesse DE), célèbre maîtresse d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, sœur du précédent, née vraisemblablement à Stade, vers 1670, morte à Quedlimbourg, le 16 février 1738. Elle dut à peine connaître son père, Conrad-Christophe comte de Kœnigsmark, tué à Bonn, en 1673. Sa mère, fille du feld-maréchal suédois Wrangel, était une femme distinguée. Elle se retira à Hambourg avec ses enfants, et s'occupa exclusivement de leur éducation. Aurore unit de bonne heure de grands charmes physiques à de rares facultés intellectuelles. Elle était encore dans l'adolescence lorsqu'elle perdit sa mère. La subite disparition de son frère fut le motif d'un voyage qu'elle entreprit à Dresde, et qui décida de sa destinée. Le comte de Kœnigsmark avait laissé une fortune assez considérable dont héritaient ses deux sœurs, l'une mariée au comte de Lœwenhaupt et résidant à Hambourg, l'autre, Marie-Aurore, non mariée, et demeurant avec sa sœur aînée depuis la mort de leur mère. Une partie de la fortune du comte était entre les mains des banquiers de Hambourg, qui refusaient de s'en dessaisir, sous le prétexte qu'on ne leur présentait pas l'acte légal de son décès. Aurore résolut

d'implorer la protection de l'électeur de Saxe, et elle se rendit à Dresde. Frédéric-Auguste, subjugué par la beauté d'Aurore, mit tout en œuvre pour la séduire : il finit par triompher de ses scrupules, et leur intimité fut bientôt connue de toute la cour. Dans cette position elle chercha du moins à se faire pardonner sa faiblesse par sa conduite; elle réussit même à gagner l'affection de l'électrice. Jalouse de la gloire de son amant, elle lui conseilla d'aspirer au trône de Pologne et lui indiqua les moyens d'y parvenir. En 1696 elle devint mère, à Gosslar, de Maurice, qui fut plus tard le maréchal de Saxe; mais elle éprouva, dit-on, à la suite de ses couches un accident qui ne tarda pas à éloigner d'elle son amant. Il conserva du moins pour elle des sentiments d'estime; mais les mépris d'une nouvelle favorite la forcèrent à quitter la cour. Après de longs efforts pour obtenir une paisible retraite dans l'abbaye de Quedlimbourg, elle en fut nommée coadjutrice en janvier 1698, puis abbesse deux ans après. Mais elle avait trop de mobilité dans l'esprit pour se condamner au repos; elle se remit à voyager, et on la vit alternativement à Dresde, à Leipzig, à Breslau, à Hambourg, etc. En 1702, elle se rendit, de la part d'Auguste II, auprès du roi de Suède, avec la mission de le décider à la paix. Charles XII refusa de la recevoir, et elle dit alors spirituellement « qu'elle était bien malheureuse d'être la seule personne au monde à laquelle ce grand prince eût tourné le dos ». Elle finit ses jours dans un état voisin de la misère; mais emportant du moins l'espoir que son fils, récemment élu duc de Courlande, ne tarderait pas à être admis parmi les souverains de l'Europe. Elle mourut d'hydropisie, ne laissant que cinquante-deux écus à son cher Maurice. On montre son corps en quelque sorte momifié dans les caveaux du cloître de Quedlimbourg (1). Sa beauté, son esprit, ses grâces toutes féminines, unies à des connaissances très-variées dans les arts et les sciences, la firent appeler par Voltaire la femme la plus célèbre de deux siècles. « La comtesse de Kœnigsmark, dit le même historien, « parlait les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y fût née ». Elle avait composé des vers français, qui sont restés inédits. Un auteur cité par Moller rapporte qu'elle avait fait une comédie en vers français, qui fut représentée devant le roi de Suède à Stockholm et dont cet auteur assure avoir vu le prologue imprimé. Elle a laissé un grand nombre d'odes et d'autres pièces en allemand, notamment un drame intitulé *Cecrops*, en trois actes, qu'on gardait en manuscrit à l'abbaye de Quedlimbourg. Bien des faussetés ont été débitées sur son compte par des auteurs qui ont puisé dans *La Saxe galante* et à d'autres sources peu sûres. L. L—T.

Moller, *Cimbr. Liter.*, tome II, p. 630. — Chaufepié, *Nouv. Dict. Hist. et crit.* — Cramer, *Denkwürdigkeiten der Græfin Maria-Aurora Kœnigsmark*; Leipzig, 1836, 2 vol. in-8°. — Corvin-Wiersbitzky, *Maria-Aurora, Græfin von Kœnigsmark*; Leipzig, 1841. — G. Sand, *Histoire de mon temps.*

(1) Elle fut enterrée dans un caveau qui se trouve au-dessous de la chapelle du château de Quedlimbourg. Cette chapelle est construite entièrement en grès, dont les exhalaisons, à ce qu'on prétend, ont la vertu de conserver intacts les cadavres. A la fin du mois de novembre 1843, le roi de Prusse fit ouvrir le tombeau de la comtesse de Kœnigsmark. On trouva son corps parfaitement conservé. On pouvait, dit-on, encore reconnaître à sa figure la grande beauté qui la distinguait. Son costume, composé d'une robe en brocard d'argent, d'un bonnet à la Marie Stuart en velours blanc, brodé d'argent et de perles, de bas de soie blancs et de souliers en satin de même couleur, avait tout l'éclat de la nouveauté. Le corps de l'empereur Henri I[er], mort en 936, déposé à côté, était au contraire desséché et tout à fait méconnaissable; ses vêtements étaient réduits en poussière.

* KŒNIGSWARTER (*Maximilien*), homme politique français, d'origine hollandaise, né à Amsterdam, vers 1814. Après la révolution de Juillet il vint avec son frère fonder à Paris une maison de banque, qui prospéra. En 1848 il se fit naturaliser Français en vertu d'un décret du gouvernement provisoire. Partisan de la dynastie napoléonienne, il fonda un journal pour en soutenir la cause, et lorsque l'assemblée législative eut refusé un supplément pour frais de représentation au président de la république, M. Kœnigswarter ouvrit dans sa maison de banque une souscription nationale pour le chef de l'État. Ce projet fut désavoué par le prince, et la souscription n'eut pas lieu. Depuis 1852 il siége au corps législatif comme député du département de la Seine. A la chambre, M. Kœnigswarter a demandé l'établissement d'un impôt sur les valeurs mobilières, d'un impôt sur les voitures de maître et de remise; il a parlé contre le projet de loi sur les sociétés en commandite, contre le projet de loi prolongeant les priviléges de la banque de France, et voté contre le projet de loi de sûreté générale. L. L—T.

Profils critiques et biogr. des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés. — *Les grands corps politiques de l'État.* — *Moniteur*, 1852 à 1858.

* KŒNIGSWARTER (*Louis-Joseph*), publiciste et jurisconsulte français, d'origine hollandaise, frère du précédent, est né à Amsterdam, en 1816. Il est docteur en droit, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques et membre de la Société des Antiquaires de France. On a de lui : *Essai sur la Législation des peuples anciens et modernes relative aux enfants nés hors mariage, suivi de quelques observations d'économie sociale sur le même sujet*; Paris, 1842, in-8°; — *Études historiques sur le développement de la société humaine*; Paris, 1850, in-8°; — *Histoire de l'organisation de la famille en France*; Paris, 1851, in-8° : ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques; — *Essai de Statistique comparée sur le royaume des Pays-Bas*, mémoire lu à l'Académie des Sciences morales et politiques; Orléans, 1857, in-8°. M. Kœnigswarter a fait paraître, dans la *Revue de Législation*, sur les origines germaniques du droit

civil en France, divers articles intitulés : *De l'Étude historique du droit civil en France* (tome XIV); — *Sources et monuments pour l'Histoire du Droit civil français* (tome XVI); — *Les Origines germaniques du Droit civil français* (tomes XVI, XVII et XIX). Il a donné dans l'*Annuaire de la Société des Antiquaires* pour 1851 un *Rapport sur les Coutumes locales d'Amiens*. En 1842 il a obtenu une mention honorable de l'Académie des Sciences morales et politiques pour son ouvrage sur l'*Histoire de la Succession des Femmes au moyen âge*. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.* — E. de Rozière, *Biblioth. de l'École des Chartes*; 1851, p. 278.

KŒPPEN (*Jean-Henri-Juste*), philologue allemand, né à Hanovre, le 15 novembre 1755, mort dans cette ville, le 6 novembre 1791. Son père, qui était négociant, le destinait au commerce ; mais, à force d'instances, le jeune Kœppen obtint la permission de se vouer à l'étude, et se rendit, en 1776, à Gœttingue, où il suivit, entre autres, les cours de Heyne. Devenu en 1779 agrégé au *Pædagogium* d'Ilefeld, il fut nommé quatre ans après directeur du gymnase de Hildesheim. En 1791 il fut appelé au lycée de Hanovre en qualité de second professeur; mais il mourut quelques semaines après être entré en fonctions. On a de lui : *Griechische Blumenlese* (Anthologie Grecque); Brunswick, 1784-1787, 3 vol. in-8°; — *Kritische Anmerkungen zu Xenophons* Hellenica (Remarques critiques sur les *Helléniques* de Xénophon); Hildesheim, 1784 et 1785, in 8°; — *Ad Xenophontis Cyropædiam Annotationes*; Hildesheim, 1784, in-8°; — *Ad Xenophontis Historiam græcam Annotationes et dubia*; Hildesheim, 1784, in-8°; — *Aristotelis Scolia ad Hermiam*; Hildesheim, 1784, in-8°; — *Platonis Alcibiades alter cum notis*; Brunswick, 1786, in-8°; — *Erklärende Anmerkungen zu Homers* Ilias (Remarques et Éclaircissements sur l'*Iliade* d'Homère); Hanovre, 1787-1792, 5 vol. in-8°; une seconde édition augmentée fut donnée par Heinrich, Hanovre, 1794-1810, 6 vol. in-8°; une troisième, due aux soins de Ruhkopf et de Spitzner, parut à Hanovre, en 6 vol. in-8°, 1820-1823; — *Animadversiones in Scriptores Græcos*; Hildesheim, 1787, in-8°; — *Ueber Homers Leben und Gesænge* (Sur la Vie et les Poëmes d'Homère); Hanovre, 1788, in-8°; une nouvelle édition, revue par Ruhkopf, parut à Hanovre, 1820, in-8°; — *Ad Xenophontis Agesilaum Notæ et Emendationes*; Hildesheim, 1788, in-8°; — *Sophoclis Philoctetes*; Brunswick, 1788; — *Platon's* Menexenos *im Grundriss* (Analyse du *Ménexène* de Platon); Berlin et Stettin, 1790, in-8°. Kœppen a aussi donné plusieurs articles dans la *Allgemeine Litteratur-Zeitung* et dans la *Allgemeine deutsche Bibliothek*. E. G.

Schlichtegroll, *Necrolog* (année 1791, seconde partie). — *Annalen der braunschweigisch-lüneburgischen Churlande* (sixième année). — Suestermann, *Köppens Biographie*; Hanovre, 1792, in-8°.

*KŒPPEN (*Frédéric*), philosophe allemand, né le 21 avril 1775, à Lubeck. Il étudia la philosophie à Iéna, sous Reinhold et Fichte, vint ensuite à Gœttingue, et fut, en 1804, nommé pasteur à Brême. Trois années plus tard, il fut appelé à l'université de Landshut, et lors de la dissolution de cette académie, en 1827, il passa à celle d'Erlangen, où il occupa longtemps la chaire de philosophie. Les idées émises par Kœppen ont beaucoup de rapports avec celles professées par son ami, le célèbre Jacobi (*voir* ce nom). On a de lui : *Ueber die Offenbarung in Beziehung auf Kant'sche und Fichte'sche Philosophie* (De la Révélation et de ses rapports avec la Philosophie de Kant et de Fichte); Lubeck, 1797 et 1802; — *Schelling's Lehre, oder das Ganze der Philosophie des absoluten Nichts* (Le Système de Schelling, ou résumé de la philosophie du « Rien absolu »); Hambourg, 1803; — *Darstellung des Wesens der Philosophie* (Exposition de l'essence de la Philosophie); Nuremberg, 1810; — *Die Philosophie des Christenthums* (La Philosophie du Christianisme); Leipzig, 1813-1815 et 1818 2 vol.; — *Politik nach Platonischen Grundsætzen mit Anwendung auf unsere Zeit* (Politique d'après Platon appliquée à notre époque); Leipzig, 1818; — *Rechtslehre nach Platonischen Grundsætzen* (Jurisprudence d'après les Principes Platoniens); Leipzig, 1819; — *Vertraute Briefe ueber Buecher und Welt* (Lettres confidentielles sur les Livres et sur le Monde); Leipzig, 1820-1823, 2 vol.; — *Philosophie der Philosophie* (La Philosophie de la Philosophie); Hambourg et Gotha, 1840. R. L.

Conv.-Lex.

*KŒPPEN (*Pierre* DE), publiciste et géographe russe, est né à Charkow, le 19 février 1793. Après avoir parcouru la Russie, recueilli partout les matériaux les plus intéressants et publié des ouvrages qui lui valurent l'honneur d'être reçu à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il fut chargé de plusieurs missions scientifiques importantes. En 1836 il obtint une place au ministère des domaines de l'empire russe, et depuis cette époque il se consacra de préférence à l'étude de l'économie politique. On a de lui : *Uebersicht der Quellen einer Literærgeschichte Russland's* (Sources d'une Histoire littéraire de la Russie); Saint-Pétersbourg, 1818; — *Nordgestade des Pontus* (Les Rivages septentrionaux du Pont-Euxin); Vienne, 1822; — *Bibliographische Blætter* (Feuilles Bibliographiques); Saint-Pétersbourg, 1825; — *Materialien zur Culturgeschichte Russlands* (Matériaux pour servir à l'histoire de la Civilisation de la Russie); ibid., 1825; — *Die Geschichte des Weinbaues und Weinhandels in Russland* (Histoire de la culture de la Vigne et du commerce de vin en Russie); ibid., 1832; — *Collections faites en Cri-*

mée, en langue russe; ibid., 1837; — *Taurica;* ibid., 1840; — *Ueber den Wald und Wasservorrath im Gebiete der Wolga* (Des Forêts et de la Quantité d'Eau appartenant au bassin du Volga); ibid., 1841; — *Ueber einige Landesverhältnisse zwischen dem untern Dniepr und dem Asow'schen Meer* (Sur l'État des Contrées situées entre le Dniéper inférieur et la mer d'Azoff); ibid., 1845; — *Ueber den Verbrauch der Lindenrinde* (De la Consommation de l'Écorce de Tilleul); ibid., 1841; — *Ueber den Briefverkehr* (De la Circulation postale); ibid., 1841; — *Ueber den Kornbedarf Russlands* (De la Quantité de Blé exigée pour la consommation russe); ibid., 1842; — *Carte ethnographique du gouvernement de S.-Pétersbourg;* ibid., 1849; — *Ueber die Deutschen im Petersburger Gouvernement* (Des Allemands habitant le gouvernement de Saint-Pétersbourg); ibid., 1850; — *Carte ethnographique de la Russie européenne*, 4 planches, avec texte; ibid., 1851; excellent travail que la Société Géographique de Saint-Pétersbourg a publié en langue russe; — *Statistische Reise in das Land der donischen Kosacken* (Voyage statistique dans le pays des Cosaques du Don); ibid., 1852; — un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les *Comptes-rendus* de la Société géographique, dans les *Bulletins* de l'Académie de Saint-Pétersbourg et dans d'autres recueils scientifiques. Son travail, *Nachricht ueber Alterthuemer und Kunst in Russland* (Notices sur les Antiquités et l'Art de la Russie), inséré dans les *Jahrbuecher fuer Literatur* (Annales de Littérature), année 1822, mérite une mention particulière. R. L—D.

Conv.-Lex.

KŒRNER (*Chrétien-Godefroi*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 3 juillet 1756, mort à Berlin, le 13 mai 1831. Haut fonctionnaire au service du roi de Saxe et plus tard du roi de Prusse, ami intime de Schiller et de Gœthe, il protégea les arts et les lettres de toute son influence, et publia lui-même plusieurs travaux littéraires, tels que : *Æsthetische Ansichten* (Vues esthétiques); Leipzig, 1808; — *Quem Fructum Œconomia politica capiat et descriptione civium;* Leipzig, 1778; — *Quanti intersit jure consultorum jurisprudentiam naturalem ab universali vivendi norma distingui;* Leipzig, 1779. Sa correspondance avec Schiller a été publiée en 1847 : *Schiller's Briefwechsel mit Kœrner;* Berlin, 1847, 4 vol. C'est à Kœrner que l'on doit la première édition des *Œuvres complètes* de Schiller. R. L.

Conv.-Lex.

KŒRNER (*Charles-Théodore*), poëte allemand, né à Dresde, le 23 septembre 1791, mort le 26 août 1813 au combat de Rosenberg (non pas à la bataille de Dresde, comme le dit la *Biographie* Rabbe). Son père le destina à la carrière scientifique, et lui fit suivre les cours de l'école des mines de Freiberg; mais le jeune Kœrner se sentit plus vivement attiré par les belles-lettres; il quitta Freiberg, et passa quelque temps à Leipzig, Berlin et Vienne. Dans cette dernière ville, il fit représenter ses premières œuvres dramatiques, qui eurent beaucoup de succès et qui lui valurent la place de secrétaire de la régie du théâtre de la cour avec un traitement de 2,000 florins. La grande guerre de l'indépendance de l'Allemagne contre Napoléon interrompit ses travaux pacifiques. « L'Allemagne se réveille, écrit-il à son père, l'aigle de la Prusse excite avec le battement de ses ailes l'âme du poëte... Laissemoi devenir un héros... C'est un siècle de grandes âmes.. Je vais me débattre de toutes les puissances de mon cœur au milieu de ce naufrage des empires. Dois-je borner ma vie au stérile devoir de célébrer la victoire de mes frères? Non, je dois féconder mes cendres de mon sang. » Kœrner partit de Vienne au mois de mars 1813. Il se rendit à Breslau, s'enrôla dans le corps des chasseurs de Lutzow, reçut dans l'église de Rochau le baptême solennel auquel chaque volontaire devait se soumettre, et entra en Saxe, au commencement d'avril. Sa bravoure impétueuse lui valut bientôt une lieutenance. Au combat de Kitzen, il fut grièvement blessé; mais à peine rétabli il reprit les armes. Ce fut à cette époque, entouré de dangers, toujours à la veille de combattre et de mourir, qu'il composa ses plus célèbres chansons. Le 25 août 1813 le major de Lutzow donna l'ordre de harceler l'arrière-garde d'un corps d'armée français. Le soir les volontaires arrivèrent dans un petit bois près de Rosenberg, et ce fut là que, durant la nuit, Kœrner composa sa « Chanson de l'épée » (*Schwertlied*), œuvre tout originale, qui peint admirablement l'enthousiasme du jeune poëte soldat. Quelques heures plus tard, le 26 août, à sept heures du matin, Lutzow aperçut un détachement de troupes françaises escortant des bagages. Il donna le signal d'attaquer, et le combat eut lieu sur la grande route de Gadebusch à Schwerin, près Rosenberg. Les Français se retirèrent dans le bois, et Kœrner se précipita à leur poursuite. Au milieu des feux croisés de l'ennemi, il reçut une balle qui, après avoir traversé le cou de son cheval, pénétra dans le basventre et atteignit l'épine dorsale. Ses amis l'entourèrent et lui prodiguèrent leurs soins, mais tout secours était devenu inutile. Il ne put prononcer un seul mot, et mourut quelques minutes après avoir été blessé. Son cadavre fut porté en procession au village de Wœhlen, où il fut enterré, sous un vieux chêne. Un beau monument en fer, construit d'après les dessins de l'architecte Thormeyer, indique le lieu où reposent les dépouilles terrestres du jeune héros. Ce tombeau, devenu un objet de pèlerinage, porte des inscriptions tirées des poésies de Kœrner; d'un côté on lit : « Salut au poëte qui par son glaive s'est conquis un tombeau dans une terre libre. » Et de l'autre côté :

« Patrie, tu as ordonné de mourir pour toi. Nous t'obéissons. Ceux que nous aimons hériteront de la liberté payée de notre sang. Grandis, liberté allemande ! Grandis au-dessus de nos cadavres ! »

« Ce qui fait le génie de Kœrner, dit un biographe, c'est son patriotisme et son enthousiasme. Ce n'est point un Tyrtée de cabinet qui, au coin de son feu, fait des chansons guerrières. C'est un soldat, c'est un volontaire des chasseurs noirs. L'épée au flanc, le mousquet sur le dos, il s'est enrôlé pour sauver la patrie, pour punir les tyrans. Poëte et soldat, son génie comme son courage s'échauffent au feu de la guerre. Kœrner restera comme un type, comme une de ces individualités qui se détachent lumineuses d'une époque dont elles résument en quelque sorte les sentiments et la grandeur. » On a de Kœrner : *Knospen*, recueil de poésies ; Leipzig, 1810 ; — *Leyer und Schwert* (Lyre et Épée), recueil de trente-deux poésies publiées par le père de l'auteur ; Berlin, 1814 ; 8e édit., 1848 ; — *Pœtischer Nachlass* (Poésies posthumes) ; Leipzig, 1814-1815, 2 vol. ; — *Toni*, drame ; Vienne, 1812 ; — *Die Sühne* (L'Expiation), id. ; ibid., 1813 ; — *Zriny*, idem ; ibid , 1813 ; — *Hedwig*, id. ; ibid., 1813 ; — *Rosamunde*, tragédie en cinq actes ; 1812 ; — *Joseph Heydrich*, anecdote dramatique ; 1813 ; — *Die Braut* (La Fiancée), comédie en vers ; 1813 ; — *Das Gruene Domino* (Le Domino vert), comédie en vers ; Vienne, 1812 ; — *Der Nachtwæchter* (Le Gardien de nuit), comédie en vers ; Vienne, 1812 ; — *Der Vetter aus Bremen* (Le Cousin de Brême), comédie en vers ; — *Die Gouvernante* (La Gouvernante), idem ; — *Das Fischermædchen, oder Hass und Liebe* (La Fille du Pêcheur, ou haine et amour), drame lyrique, musique de J. P. Schmidt ; — *Der vierjæhrige Posten* (Quatre ans de garde), vaudeville ; — *Die Bergknappen* (Les Mineurs), poëme romantique) ; — *Hans Heilings Felsen* (Le Rocher de Jean Heiling), conte ; — *Woldemar*, conte ; — *Die Harfe* (La Harpe), conte ; — *Die Reise nach Schandau* (Le Voyage à Schandau), conte, etc. Les *Œuvres complètes* de Kœrner ont été publiées par K. Streckfuss. ; Berlin, 1834, 1 vol. ; 3e édit. en 4 vol., Berlin, 1847.

R. L—U.

Biographie de Koerner, en tête de l'édition de ses œuvres complètes. — *Zeitgenossen*, 2e série, n° 1. — *Für Th. Koerner's Freunde* : Dresde, 1814. — H. Blaze, *Écrivains et Poëtes de l'Allemagne* ; Paris, 1851.

KŒRTE (*Guillaume*), littérateur allemand, né à Ascherleben, le 24 mars 1776, mort à Halberstadt, le 30 janvier 1846. Élevé par le poëte Gleim, son grand oncle, il fut mis en relation avec les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne. Après avoir vécu quelque temps à Halle, Kœrte se fixa à Halberstadt, où il passa le reste de sa vie. Parmi ses travaux, nous citerons en première ligne sa *Vie de Carnot* (Das Leben Carnots) ; Leipzig, 1820. On doit en outre à Kœrte : *Das Leben Gleim's* (Vie de Gleim) ; Halberstadt, 1811 ; — *Leben und Studien F. A. Wolf's des Philologen* (La Vie et les études du philologue F. A. Wolf) ; Essen, 1833, 2 vol. ; — *Albrecht Thaer, sein Leben und Wirken als Arzt und Landwirth* (Albrecht Thaer, sa vie et ses travaux comme médecin et comme agriculteur) ; Leipzig, 1839 ; — *Spruechwœrter und spruechwoertliche Redensarten der Deutschen* (Proverbes et Dictons des Allemands) ; Leipzig, 1837. Cet écrivain publia aussi les *Concilia scholastica* de Wolf (Quedlimbourg et Leipzig, 1835) ; — les *Œuvres* de E.-C. v. Kleist (Berlin, 1825 ; nouvelle édition, 1840) ; — les *Lettres de Bodmer, Sulzer et Gessner* (Zurich, 1804) ; — les *Lettres de Heinse, de J. V. Muller et de Gleim* (Zurich, 1806, 2 vol) ; — les *Œuvres complètes de Gleim* (Halberstadt, 1811, 8 vol.) R. L—U.

Conv.-Lex.

KŒRTEN (*Jeanne*). *Voyez* Block.

KŒS (*Frédéric*), mathématicien danois, né le 9 juillet 1684, à Slesvig, mort le 25 septembre 1766, à Kiel. Après avoir achevé ses études aux universités allemandes de Helmstædt, de Halle et de Leipzig, il voyagea en Hollande et en Angleterre, passa quatre années à Berlin en qualité de précepteur dans une famille noble, et y obtint de l'Académie des Sciences le logement et l'entretien à l'Observatoire. Vers 1714 il revint dans son pays, en proie aux troubles suscités par la confiscation des duchés, et professa quelque temps le génie et l'artillerie à Rendsbourg. En 1721 il fut appelé à la chaire de mathématiques de l'université de Kiel, et ne prit sa retraite qu'après trente-neuf ans d'exercice. Ses travaux, publiés en latin sous le nom de *Kosius*, embrassent les mathématiques pures et appliquées et l'ont fait ranger parmi les savants auxquels cette science doit des progrès. On a de lui en mathématiques : *De Analysi Æquationum differentialium, vel expedienda in numeris universalibus, vel constructionibus geometricis efficienda, Commentatio* ; Kiel, 1715, in-4°, pl. ; — *De Superficiebus geometricis earumque generibus, proprietatibus, complanationibus et sectionibus* ; ibid., 1749, in-4°, pl. ; — *De Corporibus dissimularibus et præcipue quantitatibus quæ illis accedunt* ; ibid., 1757, in-4°, pl. ; — *Ratio complanandi superficies curvàs corporum quorum libet geometricorum*, inséré dans les *Acta Eruditorum*, suppl., t. IX. — En géographie : *De Ratione proficiendi Geographiam mathematicam* ; Kiel, 1721, in-4° ; — *De Situ loci geographici Diversis Modis determinando* ; ibid., 1746, in-4°, pl. ; — *Méthode particulière de trouver les Latitudes en géographie* (en français), dans la *Bibliothèque Germanique*, t. XVII. — En astronomie : *De Periodica anni solaris Intercalatione* ; Kiel, 1724, in-4° ; — *Réflexions sur le Calendrier en général et sur l'Intercalation solaire en particulier* (en

français), dans la *Bibliothèque Germanique*, t. XVI; — *Sur les Éclipses extraordinaires du Soleil et de la Lune* (en français), même recueil, t. XI. — En chronologie : *Chronologiæ historicæ Subsidia Mathematica*; Kiel, 1748, in-4°; — *Essai sur la manière de déterminer l'intervalle du temps écoulé depuis la sortie des Israélites d'Égypte jusqu'à la fondation du temple de Salmon*, dans la *Biblioth. German.*, t. V, 1741. K.

J.-G. Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VII. — *Bibliothèque Germanique*. — Jöcher et Rotermund, *Gelehrtes-Lexikon*.

KŒSTLIN (*Chrétien-Reinhold*), jurisconsulte et littérateur allemand, né à Tubingue, le 29 janvier 1813, mort le 14 septembre 1856. Après avoir étudié la jurisprudence à Tubingue, Heidelberg et Berlin, il entra au barreau du tribunal de Stuttgard en 1834. Cinq ans après il devint professeur de droit à Tubingue. Il s'est beaucoup occupé de faire introduire dans le droit pénal de l'Allemagne des réformes devenues depuis longtemps urgentes. Ses relations avec Gustave Schwab et Seydelmann l'amenèrent à s'adonner aussi à la littérature; il a surtout réussi dans le genre de la nouvelle. On a de lui : *Die Lehre vom Mord und Todtschlag* (Principes en matière de Meurtre et d'Assassinat); Stuttgard, 1838, in-8°; ce volume ne contient que les principes du droit romain sur ces matières; — *Wilhelm I, König von Würtemberg und die Entwickelung der Würtembergischen Verfassung* (Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, et le développement de la constitution de Wurtemberg); Stuttgard, 1839, in-8°; — *Die Perduellio unter den römischen Königen* (Le *Perduellio* du temps des rois romains); Tubingue, 1841, in-8°; — *Neue Revision der Grundbegriffe des Criminalrechts* (Nouvelle Révision des Principes fondamentaux du Droit pénal); Tubingue, 1844-1845, 2 vol. in-8°; — *Gesammelte Erzählungen and Novellen* (Recueil de Contes et Nouvelles); Brémen, 1847-1848, 3 vol.; — *Der Wendepunct des deutschen Strafverfahrens im 19 Jahrhundert, nebst Darstellung der Geschichte des Geschworenen gerichts* (Le Moment d'opérer des changements dans l'Instruction criminelle en Allemagne, et l'Histoire du Jury); Tubingue, 1849; — *System des deutschen Strafrechts* (Système du Droit pénal allemand); Tubingue, 1855, in-8°; ce volume, qui devait être suivi de plusieurs autres, ne contient que les matières générales. Kœstlin a fait représenter en 1838, sur le théâtre de Stuttgard, un drame intitulé : *Die Söhne des Dogen*; il a aussi publié, sous le pseudonyme de *Rinhold*, de nombreuses pièces de poésie dans divers recueils périodiques. E. G.

Conv. Lex.

KŒTS (*Ralof*), peintre hollandais, né le 16 janvier 1655, à Zwoll, mort le 28 juin 1725, dans la même ville. Fils d'un peintre qui lui donna quelques principes de dessin, il fréquenta l'atelier de Gérard Terburg, auquel son talent pour le portrait inspira de la jalousie, et qui lui conseilla de ne suivre que la nature. Présenté à la cour du prince Henri, stathouder de la Frise, il passa ensuite dans le pays de Gueldre et en Angleterre. On peut dire qu'il a été le peintre le plus laborieux de son temps. « C'est une chose singulière, dit Descamps, d'apprendre qu'un seul homme ait fait cinq mille portraits, et tous bien terminés, sans le secours de personne. » En effet, il a travaillé jusqu'au dernier moment : comme le bourgmestre de Deventer, posait devant lui, notre artiste se trouva mal et mourut peu de jours après. On cite parmi ses portraits, dont on vante le dessin et les accessoires, ceux du prince *Henri, comte de Portland*, de *Guillaume III, roi d'Angleterre*, de *la famille de Wassenaer*, du *pensionnaire Hoornbeek*, etc. P. L—Y.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*. — J. van Gool, *Nieuwe schouwb. der Konstsch.*, t. II. — Chalmot, *Biogr. Woordenboek*.

KOFFLER (*Jean*), missionnaire en Cochinchine, mort en 1780. On connaît peu sa vie jusqu'à son départ pour la mission de Cochinchine, en 1740. Il y travailla quatorze ans à la propagation de l'Évangile. Ses connaissances en médecine le firent nommer médecin du roi, emploi qu'il exerça pendant sept ans, parce qu'il lui fournissait un moyen de servir utilement la cause de la religion et de la civilisation. La persécution excitée à la Chine contre la religion chrétienne eut son contre-coup en Cochinchine. Le roi Vo-Vuong, pour imiter son suzerain, et d'ailleurs sollicité par son ministre Kaï-an-tin, résolut d'en finir avec la religion des étrangers. A l'exception du père Koffler, que le roi voulut garder auprès de sa personne en qualité de médecin, tous les autres prêtres européens furent arrêtés, réunis à Faï-fo, et le 27 août 1750 embarqués pour Macao. Le père Koffler, resté seul dans la mission, était parvenu, par le crédit d'un mandarin puissant, à sauver quelques débris du culte proscrit. Mais il dut bientôt céder à l'orage. Arraché violemment de l'autel, accablé de mauvais traitements, il s'embarqua sur un vaisseau hollandais et quitta la Cochinchine en 1755. Le missionnaire fuyait un danger pour se précipiter dans un autre. Par ordre de Pombal, il fut arrêté à Macao, conduit en Portugal avec ses confrères, et jeté dans les cachots du fort Saint-Julien. Le gouvernement portugais, en vertu d'un privilége qui lui fut accordé par le saint-siége, après la découverte des Indes orientales, prétendit longtemps avoir seul le droit de faire évangéliser l'Asie. De là les persécutions inouïes que les missionnaires des autres nations eurent à souffrir de la part des Portugais pendant plus d'un siècle. De là le schisme de Goa, de Malacca, de Singapore, qui est, encore aujourd'hui, un si grand obstacle à la propagande catholique dans l'Asie méridionale.

Le père Koffler profita des loisirs de sa déten-

tion pour rédiger des mémoires sur ses voyages. Ces mémoires forment une description succincte de la Cochinchine, qui, divisée en chapitres et publiée d'abord avec des notes par le père Eckart, a été réimprimée en 1805 par de Murr, sous ce titre : *Joannis Koffler historica Cochinchinæ Descriptio in epitome redacta ab ans Eckart, edente de Murr*, in-8°.

Koffler, réclamé par l'impératrice Marie-Thérèse, fut rendu à la liberté en 1765, et envoyé en mission dans la Transylvanie, où il travailla jusqu'à sa mort. Dans l'introduction de son ouvrage, il fait connaître quelques particularités qui lui sont personnelles et donne quelques détails sur le collége Clémentin à Prague, tenu alors par des Jésuites. F.-X. TESSIER.

Migne, *Biographie Chrétienne et Antichrétienne*. — De Montézon et Estève, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, 1858.

KOFOD (*Jean-Ancher*), littérateur danois, né le 4 janvier 1777, à Rœnne, près Bornholm, mort le 30 avril 1829, à Copenhague. Fils d'un pasteur, qui lui donna sa première instruction, il fréquenta l'université de Copenhague, et entra dans l'enseignement. D'abord professeur d'histoire et de géographie à l'école métropolitaine (1805), il fut appelé à la diriger depuis 1812. Outre plusieurs ouvrages à l'usage des écoles, on a de lui : *Geographisk Haandbog* (Manuel de Géographie); Copenhague, 1809; 5e édit., augmentée par Ingerslev; ibid., 1831; — *Den ældre Historie* (Histoire ancienne); ibid., 1810; 4e édit., 1833; — *Den nyere Historie* (Histoire moderne); ibid., 1811-1812, 2 vol.; 3e édit., 1825-1828; — *Almindelig Verdens historie i Udtog* (Précis de l'histoire universelle); ibid., 1813; 8e édit., 1842; — *Mærkværdige Begivenheder af Verdens historien* (Événements remarquables de l'histoire du monde), trad. de l'allemand de Bredow; ibid., 1815-1816, 2 vol.; — *Udtog af Fædrenelandets Historie* (Précis de l'histoire nationale); ibid., 1816; 5e édit., 1841; — *Conversations-Lexikon*; ibid., 1816-1828, 28 vol. in-8°, vaste répertoire encyclopédique rédigé, quant au Danemark, d'après des documents originaux. K.

Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

KOHARY, l'une des plus riches familles de magnats hongrois, élevée au titre de prince en 1816, éteinte dans sa ligne masculine avec le prince *François-Joseph*, né le 7 septembre 1766, mort le 27 juin 1826. De son mariage avec la comtesse Marie-Antoinette de Waltenberg, il laissait une fille unique, *Antoinette*, née le 2 juillet 1797, qui épousa, en 1816, le duc Ferdinand de Saxe-Cobourg, né en 1785, mort le 27 août 1851, avec le grade de général de cavalerie au service d'Autriche, et de qui elle eut quatre enfants : *Ferdinand*, né en 1816, aujourd'hui veuf de de dona Maria, reine de Portugal, et qui a été régent pendant la minorité du roi don Pedro V, son fils; *Auguste*, né en 1818, général major au service de Saxe, qui a épousé une des filles du roi Louis-Philippe, la princesse Clémentine; *Victoria*, née en 1822, morte à Claremont, le 10 novembre 1857, épouse du duc de Nemours; *Léopold*, né en 1834, major au service autrichien. J. V.

Conv.-Lex. — *Alm. de Gotha.* — *Dict. de la Convers.*

KOHL (*Jean-Pierre*), érudit allemand, né à Kiel, le 10 mars 1698, mort à Altona, le 9 octobre 1778. En 1725 il fut appelé à Saint-Pétersbourg, pour y enseigner les belles-lettres et l'histoire ecclésiastique. Trois ans après il quitta cette ville, parce que, étant devenu éperdument amoureux d'Élisabeth, fille de Pierre le Grand, cette passion lui avait fait commettre plusieurs extravagances. Il se retira à Hambourg, et ensuite à Altona, où il passa le reste de sa vie dans l'étude. Il légua sa belle bibliothèque, qui contenait de rares manuscrits, à la bibliothèque du gymnase d'Altona (*voy.* Hirsching, *Bibliotheken-Geschichte Deutschlands*, t. II, p. 13). On a de lui : *Theologiæ gentilis Cimbricæ purioris Specimen*; Kiel, 1723, in-4°; — *Ecclesia græca lutherizans, sive exercitatio de consensu et dissensu orientalis græcæ speciatim russicæ et occidentalis lutheranæ Ecclesiæ in dogmatibus*; Lubeck, 1723, in-8°; — *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum in primis sacram, sive historia critica versionum slavonicarum maxime insignium, nimirum codicis sacri et Ephremi Syri; accedunt duo Sermones Ephremi, nondum editi, de S. Cœna fidei lutheranæ testes*; Altona, 1729, in-8°; les conclusions tirées par Kohl de ces deux sermons de saint Éphrem ont été réfutées par Le Brun et Renaudot, ainsi que par un anonyme, qui a publié : *Antirrethicon, seu confutatio annotationum Kohlii ad S. Ephremi Sermones*; Rome, 1740, in-8°; — *Deliciæ Epistolicæ, sive epistolarum argumenti non minus raritate quam orationis cultu insignium fasciculus, Majoragii, Grævii, Bartholini, Schefferi aliorumque virorum, cum præfatione de vita scriptisque Majoragii*; Leipzig, 1731, in-8°; — *Hamburgische Berichte von gelehrten Sachen* (Notices de Littérature et d'Érudition écrites de Hambourg), recueil périodique, qui parut de 1732 à 1757, en 26 volumes in-8°; — *Hamburgische vermischte Bibliothek* (Bibliothèque de Hambourg, contenant des matières diverses); Hambourg, 1743-1745, 3 vol. in-8°; — *De Epistolis a Jo. Hevelio partim, partim ad ipsum scriptis adhuc ineditis*, dissertation insérée dans le supplément des *Acta Eruditorum* de Leipzig, t. IX, p. 359. Kohl, qui a aussi édité l'ouvrage de Morhof intitulé : *De legendis, imitandis et excerpendis Auctoribus*, Hambourg, 1731, in-8°, avait annoncé devoir publier quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique des pays slaves; plusieurs d'entre eux ont dû se trouver en manuscrit dans sa bibliothèque, et

doivent donc être conservés aujourd'hui à la bibliothèque du gymnase d'Altona. E. G.

Journal für Prediger; Halle, t. X, p. 56. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

* **KOHL** (*Jean-Georges*), voyageur allemand, né à Brême, le 28 avril 1808. Il fit ses études aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, passa ensuite cinq ans en Livonie comme gouverneur des enfants du baron de Manteuffel et de ceux du comte Medem, et visita, avant de retourner en Allemagne, la Livonie, Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou et la Russie méridionale. Les ouvrages qu'il publia au sujet de ces voyages eurent beaucoup de succès, ce qui l'engagea à faire de nouvelles excursions. Il parcourut la Hongrie, l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la France, la Suisse, la Dalmatie, recueillit partout les documents les plus intéressants, et se fixa en 1838 à Dresde pour les élaborer. Ses écrits jouissent d'une réputation méritée, et placent M. Kohl parmi les meilleurs écrivains de voyages de l'Allemagne. On a de lui : *Petersburg in Bildern und Skizzen* (Tableaux et Esquisses de Saint-Pétersbourg); Dresde et Leipzig, 1841, 2 vol.; 1846, 3 vol.; — *Reisen in Innern von Russland und Polen* (Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne); Leipzig, 1841, 3 vol.; — *Reisen in Sued-Russland* (Voyages dans la Russie méridionale); Dresde et Leipzig, 1841, 2 vol.; 1846-1847, 3 vol.; — *Die deutschrussischen Ostseeprovinzen* (Les Provinces germanico-russes de la mer Baltique); Leipzig, 1841, 2 vol.; — *Hundert Tage auf Reisen in den Œsterreichischen Staaten* (Cent Jours de voyages dans les États autrichiens); Dresde et Leipzig, 1842, 2 vol.; — *Reise in Ungarn* (Voyage en Hongrie); Dresde et Leipzig, 1842, 2 vol.; — *Reise in Steiermark und dem bayrischen Hochlande* (Voyage en Styrie et dans la Haute-Bavière); ibid., 1842; — *Reisen in England* (Voyages en Angleterre); ibid, 1844. 3 vol.; — *Reisen in Schottland* (Voyages en Écosse); ibid., 1844, 2 vol.; — *Reisen in Irland* (Voyages en Irlande); Dresde et Leipzig, 1843, 2 vol.; — *Land und Leute der brittischen Inseln* (Les Iles britanniques et leurs habitants); ibid., 1844, 3 vol.; — *Reisen in Daenemark und den Herzogthuemern von Schleswig und Holstein* (Voyages en Danemark et dans les duchés de Slesvig et de Holstein); Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Die Menschen und Inseln der Herzogthuemer Schleswig und Holstein* (Les Iles des duchés de Slesvig et Holstein et leurs habitants); ibid., 1846, 3 vol.; — *Bemerkungen ueber die Verhaeltnisse der deutschen und daenischen Nationalitaet und Sprache im Herzogthum Schleswig* (Observations sur les rapports de la nationalité et de la langue allemande avec la nationalité et la langue danoise dans le duché de Slesvig); Stuttgard, 1847; — *Alpenreisen* (Voyages dans les Alpes); Leipzig, 1849-1851, 3 vol.; — *Reisen in den Niederlanden* (Voyages dans les Pays-Bas); ibid., 1850, 2 vol.; — *Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro* (Voyage en Istrie, en Dalmatie et dans le Montenegro); Dresde, 1851, 2 vol.; — *Reisen im suedoestlichen Deutschland* (Voyages dans le sud-est de l'Allemagne); Leipzig, 1852, 2 vol; — *Der Verkehr der Menschen in seiner Abhængigkeit zu der Erdoberflæche* (L'Homme et l'influence qu'exerce sur lui le sol qu'il habite); Dresde, 1841; — *Der Rhein* (Le Rhin); Leipzig, 1851, 2 vol.; — *Skizzen aus Natur und Vœlkerleben* (Études sur la Nature et les Peuples); Dresde, 1851, 2 vol., etc. Depuis plusieurs années M. Kohl réunit avec soin des matériaux qui doivent servir à une histoire de la découverte de l'Amérique. Il a publié en outre dans le *Lloyd* une série d'articles sur le Danube réunis depuis en un corps d'ouvrage.

Madame *Ida* KOHL a écrit, en commun avec son mari, des esquises sur l'Angleterre : *Englische Skizzen*; Leipzig et Dresde, 1845, 3 vol. On a d'elle seule : *Paris und die Franzosen* (Paris et les Français); Leipzig, 1845, 3 vol. R. L—t.

Conv.-Lex.

* **KOHLRAUSCH** (*Henri-Frédéric-Théodore*), historien allemand, né le 15 novembre 1780, à Laudolfshausen, près de Gœttingue. Après avoir étudié la théologie à Gœttingue, il devint, en 1802, précepteur dans la maison du comte de Baudissin, ambassadeur de Danemark à Berlin, et conduisit dans les années suivantes ses élèves dans différentes universités de l'Allemagne. En 1814 il fut nommé professeur au gymnase de Dusseldorf, et quatre ans après il fut appelé à Munster comme membre du consistoire et de la commission des écoles. En 1830 il se rendit à Hanovre, où il fut chargé de réorganiser l'instruction supérieure, et où il a vécu depuis, occupant les fonctions de conseiller de l'instruction publique. Ses ouvrages historiques n'ont fait faire aucun pas à la science; ils ne s'adressent qu'à la jeunesse, et sont très-répandus dans les colléges de l'Allemagne protestante. On a de lui : *Handbuch für Lehrer höhrer Schulen beim Gebrauch der Geschichte* (Manuel Historique pour les professeurs des écoles supérieures); Halle, 1811; 3e édition en 1820; — *Deutsche Geschichte* (Histoire d'Allemagne); Elberfeld, 1816; la seizième édition parut à Leipzig, 1843-1844. M. Kohlrausch a aussi écrit le texte des *Bildnisse der deutschen Konige und Kaiser*; Hambourg, 1844, ainsi que plusieurs ouvrages populaires. E. G.

Conversations Lexikon der Gegenwart.

KOLB (*Grégoire*), historien allemand, né vers la fin du dix-septième siècle. Il fit partie de la société de Jésus, et occupa depuis 1724 la chaire d'histoire à l'université de Fribourg. On a de lui : *Synopsis Rerum variarum ab orbe condito ad sæculum nostrum gestarum*; Augsbourg, 1724; — *Series Romanorum pon-*

tificum, cum reflexionibus historicis; ibid., 1724; — *Series Episcoporum electorum Moguntinorum, Trevirensium et Coloniensium;* ibid., 1725, in-4°; — *Compendium totius Orbis, partim Geographicum, partim Genealogicum, partim Historicum;* ibid., 1726 et 1733, in-4°; — *Examen Juris canonici juxta decretales;* Nuremberg, 1728, in-4°; — *Dubia Theologico-moralia;* Augsbourg, 1741; — *Tausendjahriges Eichstadt in LXV hochwürdigen eichstädtischen Bischöfen* (Le Millénium d'Eichstadt, histoire de ses soixante-cinq évêques); Ingolstadt, 1745, in-4°. K.

Schelhorn, *Amœnitates Historiæ Ecclesiasticæ;* 1737, II. — Georgi, *Bücher Lexikon.*

KOLB (*Jacob*). *Voy.* JACOB-KOLB.

KOLBE (*Pierre*), voyageur et naturaliste allemand, né le 10 octobre 1675, à Dorflas, près de Wunsiedel (en Bavière), mort le 31 décembre 1726. Quoique fils de parents pauvres (son père était forgeron), il reçut une éducation soignée, et fut bientôt attaché comme maître à l'école de Wunsiedel. Instruit dans les mathématiques par Eimmart, il acheva ses études à l'université de Halle, et eut pour protecteur le baron de Krosick, conseiller privé du roi de Prusse : il s'attacha Kolbe comme secrétaire, et l'envoya plus tard au cap de Bonne-Espérance pour y recueillir des observations d'astronomie et d'histoire naturelle. Kolbe quitta Berlin le 2 octobre 1704, muni de lettres de recommandation pour la compagnie des Indes hollandaises, et le 22 décembre de la même année il s'embarqua au Texel sur le vaisseau *L'Union;* mais ce vaisseau ne mit à la voile que le 8 janvier 1705. Le 5 juin suivant Kolbe, après avoir beaucoup souffert sur mer, aborda au cap de Bonne-Espérance, dont il détermina la latitude (34° 15′ lat. australe) et la longitude (37° 55′ long. depuis le méridien du Pic de Ténériffe). Dans ses excursions, il ne dépassa guère les limites de la colonie hollandaise, qu'il servit pendant quelque temps en qualité de secrétaire de district. Il y demeurait depuis sept ans lorsqu'à la suite d'une violente ophthalmie il devint presque aveugle, et fut obligé de revenir en Europe : il débarqua à Amsterdam le 22 août. Le traitement que lui appliqua un médecin de ses amis le rendit à même de lire avec une loupe. Sa tendresse pour sa mère, auprès de laquelle il était venu vivre dans sa ville natale, lui fit refuser les fonctions les plus lucratives; il n'accepta que la place de recteur du gymnase de la petite ville de Neustadt sur Aisch, ville voisine de Wunsiedel, et mourut pauvre, comme il avait vécu. Son voyage au cap de Bonne-Espérance parut d'abord en allemand, sous le titre de *Vollständige Beschreibung des Afrikanischen Vorgebirges der Guten Hoffnung;* Nuremberg, 1719, in-fol., avec figures et cartes; il fut traduit en hollandais (Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol.), et en anglais (Londres, 1731, 2 vol. in-8°). Un abrégé de l'original parut en français, sous ce titre : *Description du Cap de Bonne-Espérance;* Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12, avec figures et cartes; cet abrégé, très-estimé, fut traduit en allemand, 1745, in-4°, et réimprimé avec des extraits de l'abbé de La Caille. On trouve dans cet ouvrage des détails d'autant plus précieux sur les mœurs et la langue des Hottentots, que cette peuplade commence à disparaître aujourd'hui complétement. Ces détails sont suivis d'une description intéressante des animaux et des principales plantes de cette contrée : c'est le premier essai d'une faune et d'une flore complète du cap de Bonne-Espérance. On a encore de Kolbe : *Disquisitio inauguralis de Natura Cometarum eorumque sicut et cæterorum syderum in sublunares creaturas influentia seu virtutibus;* Halle, 1701, in-4°; ouvrage qui intéresse l'astrologie plutôt que l'astronomie; — *Observatio de Aquis capitis Bonæ-Spei;* dans les *Acta Erudit. Lips.*, t. VII, suppl. an. 1716; — quelques manuscrits conservés à la bibliothèque de Neustadt. F. H.

Rotermundt Supplém. à Jöcher. — Hirsching, *Hist. lit. Handb.* — *Voyage de Kolbe* (Préface).

KOLBE (*Charles-Guillaume*), graveur et grammairien allemand, né à Berlin, le 20 novembre 1757, mort à Dessau, le 13 janvier 1835. Fils d'un brodeur en or, il montra de bonne heure un goût prononcé pour les arts, et apprit les éléments du dessin, sous la direction du célèbre Chodowiecky, son proche parent. Mais des revers de fortune l'obligèrent à aller enseigner à Dessau la langue et la littérature françaises, auxquelles il avait été initié dès sa jeunesse, ayant fait ses études au collége français de Berlin. En 1781, il fut nommé précepteur du prince héréditaire de Dessau, et devint en même temps professeur au Philanthropium de cette ville. Il s'occupa alors d'études comparatives sur les langues latine, française et allemande, qui lui valurent quelque temps après le titre de docteur en philosophie. A l'âge de trente-six ans, il se sentit de nouveau entraîné vers les arts, et s'étant appliqué avec une extrême ardeur à se perfectionner dans le dessin, il fut bientôt appelé à l'enseigner aux élèves de l'école principale de Dessau. Il acquit aussi une grande habileté dans l'art de graver à l'eau-forte, et fut nommé dès 1795 membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Les sujets qu'il choisissait de préférence étaient des paysages ou des scènes champêtres, qu'il savait représenter avec beaucoup de naturel et d'esprit. En 1805 il se rendit à Zurich auprès de la famille du célèbre Salomon Gessner, dont il grava vingt-cinq aquarelles dans la *Collection des tableaux en gouache de Sal. Gessner, gravés à l'eau-forte par Kolbe;* Zurich, 1806-1811, 6 cahiers in-fol. Il alla ensuite reprendre ses fonctions à Dessau, où il mourut, après avoir fait paraître une centaine d'eaux-fortes très-recherchées, la plupart exé-

cutées d'après ses propres dessins. Il n'abandonna jamais complétement ses premiers travaux philologiques, et publia divers ouvrages de linguistique, destinés à combattre la tendance d'introduire dans la langue allemande des termes empruntés aux autres idiomes. Il a exposé ses idées à ce sujet dans son ouvrage : *Ueber den Wortreichtum der deutschen und Französischen Sprache und beider Anlage zur Poesie* (Sur la Richesse des Langues Allemande et Française, et sur les ressources qu'elles offrent aux poëtes); Leipzig, 1806-1809, 2 vol. in-8°, et Berlin, 1818-1820, 3 vol. in-8°; ce livre contient un appendice sur la *Wortmengerei* (Mélange de mots), qui fut publié à part, Berlin, 1809 et 1823, et dont les principes furent défendus par Kolbe dans deux autres opuscules. Enfin, on a encore de lui des *Mémoires* intéressants sur sa vie, publiés sous le titre de : *Mein Lebenslauf und mein Wirken im Fach der Sprache und Kunst;* Berlin, 1825. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Conversations-Lexikon.*

KOLBE (*Charles-Guillaume*), peintre allemand, neveu du précédent, né à Berlin, en 1781, mort le 8 avril 1853. Il apprit le dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, et fréquenta ensuite les ateliers de différents peintres. En 1806 il peignit un tableau représentant *Albert Achille s'emparant d'un drapeau à Nuremberg;* ce tableau lui avait été commandé par la ville de Berlin, qui en fit présent à la princesse Louise de Prusse, lors de son mariage avec le roi des Pays-Bas. En 1815 Kolbe devint membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, et quatre ans après il fut nommé professeur. On a de lui de nombreux tableaux d'histoire et de genre, où se remarque une grande habileté dans la composition, un coloris harmonieux et un talent exercé dans l'art d'approprier les traits et les attitudes de ses personnages à leur caractère. Parmi ses toiles nous citerons : *Le Doge et la Dogaresse*; — *La Victoire d'Otton sur les Hongrois;* — *Une Fête des Vendanges au moyen âge;* — *Charlemagne chez le Charbonnier;* — *L'Atelier du Tonnelier;* — *Les Pèlerins*, etc. Kolbe a aussi dessiné dix magnifiques cartons, représentant des scènes de l'histoire de l'Ordre Teutonique; ces cartons ont servi de modèles pour les vitraux du château de Mariembourg; plus tard Kolbe les a aussi exécutés à l'huile pour le prince de Prusse. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Conversations-Lexikon.*

KOLDERUP-ROSENWINGE. *Voy.* ROSENWINGE.

KOLE-KHAN (*Moyen-tcho*), onzième empereur des Tartares Hoeike (1), succéda à son père Kolifilo, en 756, et mourut en 759 de J.-C. Dès qu'il fut monté sur le trône il envoya des ambassadeurs en Chine, pour renouveler le traité d'alliance signé avec son prédécesseur, et des troupes pour soutenir les droits de l'empereur Hiuen-tsong contre le rebelle Ngan-lo-chan. Son général Kolo-tchi se joignit au général chinois Kwo-tsé-y. Ils marchèrent ensemble contre les Tong-lo, horde de Hoeike qui habitait vers le Kerlon et avait embrassé le parti des rebelles. Les Tong-lo furent battus, et l'empereur, pour reconnaître ce service, donna à la fille de Kole-khan le titre de princesse. Le khan fit partir ensuite de Tartarie avec 4,000 hommes son fils Ye-hou, qui aida Kwo-tsé-y à triompher des rebelles sur les bords de la rivière de Fong. Le succès de cette journée fut dû principalement à l'intrépidité des Hoeike. Pour surprendre l'armée chinoise, les rebelles s'étaient mis en embuscade. Les Hoeike fondirent sur eux, et les dispersèrent avec leurs flèches. Ils s'approchèrent ensuite de Sigan-fou avec le reste de l'armée impériale, qui était composée de Chinois, de Tartares, d'Indiens et d'Arabes : les rebelles éprouvèrent des pertes considérables. Les Hoeike les prirent par derrière, et en firent un grand carnage. Ngan-king-sin, fils de Ngan-lo-chan, qui lui avait succédé après l'avoir fait poignarder, fut obligé d'abandonner Loyang. Conseillés secrètement par des ennemis de l'empire, des Tartares Hoeike mirent cette ville au pillage, et ne s'arrêtèrent qu'à force de présents. Cette conduite n'empêcha pas Ye-hou de venir à la cour, où la nécessité et le besoin de secours obligèrent l'empereur Sou-tsong à fermer les yeux sur cette insulte. Ce prince sortit au-devant du général tartare avec tous ses officiers, et lui donna un grand festin. Ye-hou lui proposa de laisser ses troupes à la Chine et de repasser en Tartarie pour y rassembler des chevaux, remonter la cavalerie chinoise et reprendre ensuite les villes qui restaient encore au pouvoir des rebelles. Sou-tsong lui donna le titre de Tchong-y-vam, et y joignit beaucoup de présents, qu'il promit d'envoyer tous les ans en Tartarie. En récompense de ses services le grand-khan des Hoeike fit demander en mariage la fille de l'empereur. Ses ambassadeurs rencontrèrent à la cour ceux d'Aboudgear Almansor, second khalife des Abbassides. Ils furent longtemps à disputer sur le pas : les maîtres des cérémonies crurent terminer la contestation en les faisant entrer par des portes différentes; mais les Arabes, mécontents, brûlèrent Kuang-tcheou-fou (Canton) cette même année 758, pillèrent tous les magasins, et s'en retournèrent sur leurs vaisseaux. Kole-khan obtint la main de la princesse, et reçut le titre d'*Im-vou-goei-yuen-pi-*

(1) Les Hoeike sont les Tartares qui habitaient vers les sources des fleuves Amour et Selinga. Ils s'étendaient jusqu'aux environs du lac Baikal. Ils étaient descendants des anciens Hong-niou ou Huns, et suivaient les mêmes coutumes : ils campaient sous des tentes, avaient de grands troupeaux, ce qui leur faisait rechercher le voisinage des fleuves. On les appelait aussi Kao-tche (hauts chariots). Dans la suite, les princes Hoeike s'emparèrent de tous les pays que les Turcs possédaient, et furent très-puissants en Tartarie.

kia-kiue-khan. Sou-tsong fit conduire sa fille en Tartarie par son oncle Yu et par plusieurs autres grands-officiers de l'empire. Le khan voulut rester assis sur son trône pour les admettre en sa présence. Yu refusa de le saluer, et lui reprocha de recevoir avec trop de fierté une princesse de la Chine et les ordres de l'empereur. « Ce monarque, dit l'ambassadeur, en considération des services que vous lui avez rendus, veut bien vous donner des marques de son amitié en vous envoyant sa propre fille, qu'il aime tendrement. Dans les alliances que les Chinois ont faites avec les Tartares, ils n'ont jamais donné que des filles qu'ils avaient adoptées; aujourd'hui c'est la fille même de l'empereur qui fait un voyage de 10,000 *li* pour se rendre auprès de vous; vous devenez gendre de l'empereur; et au lieu de recevoir cette princesse avec respect, vous restez assis sur votre trône. » Étonné de ce discours, le khan se soumit à ce qu'on exigeait de lui. Après la célébration du mariage il envoya à l'empereur cinq cents chevaux et quatre habits de martes zibelines. Il fit partir ensuite son fils Ko-tcho avec un corps de cavalerie destiné à secourir les Chinois contre les rebelles, et trois de ses filles, chargées de remercier l'empereur de l'alliance qu'il avait contractée avec les Hoeike. Elles devaient en outre lui annoncer que Kole-khan venait de soumettre les Kien-kuen, peuples qui habitaient vers Irkutsk-kow, dans la Sibérie, le long de l'Angara. Ko-tcho et les Impériaux furent défaits par les rebelles. Kole-khan mourut à un âge assez avancé. Comme son fils aîné, Yé-hou, avait été mis à mort à cause de ses crimes, les Hoeike mirent sur le trône un autre fils de Kole-khan, Y-ti-kiu, qui prit le titre de Méou-yai-khan. On le nomme encore Teng-li-khan (*khan divin*).

F.-X. TESSIER.

De Guignes, *Histoire des Huns*, I. 111. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, I. — Gaubil, *Histoire de la grande Dynastie des Tang*. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI

KOLETTIS (*Jean*), général et homme d'État grec, né à Syrakos, près de Janina, en 1788, mort à Athènes, au mois de septembre 1847. Il étudia la médecine en Italie, fut reçu docteur à l'université de Bologne, et vint exercer son art dans son pays natal. Médecin d'Ali, pacha de Janina, il fut initié de bonne heure à l'hétairie, et devint en 1821 un des promoteurs du mouvement en faveur de l'indépendance. L'insurrection ne pouvant tenir en Épire, où se trouvait l'armée turque commandée par Kourchid-Pacha, Kolettis se retira avec ses concitoyens dans les montagnes d'Étolie, et passa en Morée, où il fit cause commune avec les hommes qui voulaient constituer un gouvernement central, en opposition au parti militaire. Député au congrès d'Épidaure, il signa, le 1er janvier 1822, la déclaration d'indépendance, dont il était un des rédacteurs. Il fut alors nommé ministre de l'intérieur et chargé par intérim du portefeuille de la guerre. Devenu plus tard exarque d'Eubée, il remporta une victoire sur les Turcs à Karystios. En 1824 il fut élu membre du conseil exécutif. La prépondérance dont il jouissait parmi les Rouméliotes, ses talents éprouvés et sa conduite à la fois ferme et éprouvée lui donnèrent une grande influence sur la politique de la Grèce, qu'il s'appliqua à maintenir dans les voies nationales. En 1826 il soutint, avec Karaïskakis (*voy.* ce nom) le poids de la guerre dans la Grèce orientale, et l'année suivante il contribua beaucoup à la réunion des deux assemblées rivales d'Égine et d'Hermione au congrès national de Trézène, où Capo d'Istrias fut élu président. Celui-ci nomma le général Kolettis membre du Panhellénion (section des affaires militaires), et lui confia le soin d'organiser en chiliarchies les troupes irrégulières de Roumélie. Lors de l'invasion de la peste, en 1828, Kolettis fut chargé, ainsi que A. Capo d'Istrias, de prendre dans les îles les mesures sanitaires qui avaient été négligées en Grèce, et qui arrêtèrent les progrès du fléau. Devenu sénateur, il fit partie de l'opposition dans les derniers temps de l'administration de Capo d'Istrias, mais sans sortir des voies légales. Après l'assassinat du président, Kolettis fut désigné par le sénat pour faire partie du gouvernement provisoire avec Kolokotronis et Augustin Capo d'Istrias. A la fin de 1831, il prit parti pour l'opposition rouméliote, avec l'appui de laquelle il contraignit Augustin Capo d'Istrias à donner sa démission, en avril 1832. Il fut appelé alors à faire partie de la commission mixte qui gouverna le pays jusqu'à l'arrivée de la régence bavaroise. L'un des premiers à acclamer le roi Othon, il fut d'abord nommé, par ce prince, ministre de l'intérieur et président du conseil, puis envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris, en 1835. Les événements de 1844 le firent rappeler en Grèce, où il prit le portefeuille des affaires étrangères et la présidence du nouveau conseil constitué le 18 août 1846. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions. J. V.

W. Brunet, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Conversations-Lexikon*. — *Dict. de la Convers.* — L. de Loménie, *Galerie des Contemp. illustres*, 7e volume.

KOLIFILO (*Hoai-gin-khan*), dixième empereur des Tartares Hoeike, succéda à son père Houchou en 742, et mourut en 756 de J.-C. Houchou, neuvième khan des Hoeike, pour secouer le joug de la Chine, avait attaqué et fait périr le gouverneur chinois de Léang-tchéou. Il s'enfuit ensuite chez les Turcs, où il mourut. Son successeur, Kolifilo, envoya des ambassadeurs à l'empereur de la Chine, Hiuen-tsong, qui lui donna le titre de *Fong-y-vam*. C'est à cette époque (744) que commence la grandeur des Hoeike. Jusque là ils avaient été soumis aux Turcs et aux Chinois. Kolifilo fit la paix avec ces derniers, et profita des troubles qui régnaient parmi les Turcs pour se soustraire à leur domination et s'emparer de tous les pays qu'ils possédaient dans la Tartarie.

doivent donc être conservés aujourd'hui à la bibliothèque du gymnase d'Altona. E. G.

Journal für Prediger; Halle, t. X, p. 56. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

* KOHL (*Jean-Georges*), voyageur allemand, né à Brême, le 28 avril 1808. Il fit ses études aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, passa ensuite cinq ans en Livonie comme gouverneur des enfants du baron de Manteuffel et de ceux du comte Medem, et visita, avant de retourner en Allemagne, la Livonie, Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou et la Russie méridionale. Les ouvrages qu'il publia au sujet de ces voyages eurent beaucoup de succès, ce qui l'engagea à faire de nouvelles excursions. Il parcourut la Hongrie, l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la France, la Suisse, la Dalmatie, recueillit partout les documents les plus intéressants, et se fixa en 1838 à Dresde pour les élaborer. Ses écrits jouissent d'une réputation méritée, et placent M. Kohl parmi les meilleurs écrivains de voyages de l'Allemagne. On a de lui : *Petersburg in Bildern und Skizzen* (Tableaux et Esquisses de Saint-Pétersbourg); Dresde et Leipzig, 1841, 2 vol.; 1846, 3 vol.; — *Reisen in Innern von Russland und Polen* (Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne); Leipzig, 1841, 3 vol.; — *Reisen in Sued-Russland* (Voyages dans la Russie méridionale); Dresde et Leipzig, 1841, 2 vol.; 1846-1847, 3 vol.; — *Die deutschrussischen Ostseeprovinzen* (Les Provinces germanico-russes de la mer Baltique); Leipzig, 1841, 2 vol.; — *Hundert Tage auf Reisen in den Œsterreichischen Staaten* (Cent Jours de voyages dans les États autrichiens); Dresde et Leipzig, 1842, 2 vol.; — *Reise in Ungarn* (Voyage en Hongrie); Dresde et Leipzig, 1842, 2 vol.; — *Reise in Steiermark und dem bayrischen Hochlande* (Voyage en Styrie et dans la Haute-Bavière); ibid., 1842; — *Reisen in England* (Voyages en Angleterre); ibid, 1844. 3 vol.; — *Reisen in Schottland* (Voyages en Écosse); ibid., 1844, 2 vol.; — *Reisen in Irland* (Voyages en Irlande); Dresde et Leipzig, 1843, 2 vol.; — *Land und Leute der brittischen Inseln* (Les Iles britanniques et leurs habitants); ibid., 1844, 3 vol.; — *Reisen in Daenemark und den Herzogthuemern von Schleswig und Holstein* (Voyages en Danemark et dans les duchés de Slesvig et de Holstein); Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Die Menschen und Inseln der Herzogthuemer Schleswig und Holstein* (Les Iles des duchés de Slesvig et Holstein et leurs habitants); ibid., 1846, 3 vol.; — *Bemerkungen ueber die Verhaeltnisse der deutschen und daenischen Nationalitaet und Sprache im Herzogthum Schleswig* (Observations sur les rapports de la nationalité et de la langue allemande avec la nationalité et la langue danoise dans le duché de Slesvig); Stuttgard, 1847; — *Alpenreisen* (Voyages dans les Alpes); Leipzig, 1849-1851, 3 vol.; — *Reisen in den Niederlanden* (Voyages dans les Pays-Bas); ibid., 1850, 2 vol.; — *Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro* (Voyage en Istrie, en Dalmatie et dans le Montenegro); Dresde, 1851, 2 vol.; — *Reisen im suedoestlichen Deutschland* (Voyages dans le sud-est de l'Allemagne); Leipzig, 1852, 2 vol ; — *Der Verkehr der Menschen in seiner Abhængigkeit zu der Erdoberflæche* (L'Homme et l'influence qu'exerce sur lui le sol qu'il habite); Dresde, 1841; — *Der Rhein* (Le Rhin); Leipzig, 1851, 2 vol.; — *Skizzen aus Natur und Vœlkerleben* (Études sur la Nature et les Peuples); Dresde, 1851, 2 vol., etc. Depuis plusieurs années M. Kohl réunit avec soin des matériaux qui doivent servir à une histoire de la découverte de l'Amérique. Il a publié en outre dans le *Lloyd* une série d'articles sur le Danube réunis depuis en un corps d'ouvrage.

Madame *Ida* Kohl a écrit, en commun avec son mari, des esquises sur l'Angleterre : *Englische Skizzen*; Leipzig et Dresde, 1845, 3 vol. On a d'elle seule : *Paris und die Franzosen* (Paris et les Français); Leipzig, 1845, 3 vol. R. L—v.

Conv.-Lex.

* KOHLRAUSCH (*Henri-Frédéric-Théodore*), historien allemand, né le 15 novembre 1780, à Laudolfshausen, près de Gœttingue. Après avoir étudié la théologie à Gœttingue, il devint, en 1802, précepteur dans la maison du comte de Baudissin, ambassadeur de Danemark à Berlin, et conduisit dans les années suivantes ses élèves dans différentes universités de l'Allemagne. En 1814 il fut nommé professeur au gymnase de Dusseldorf, et quatre ans après il fut appelé à Munster comme membre du consistoire et de la commission des écoles. En 1830 il se rendit à Hanovre, où il fut chargé de réorganiser l'instruction supérieure, et où il a vécu depuis, occupant les fonctions de conseiller de l'instruction publique. Ses ouvrages historiques n'ont fait faire aucun pas à la science; ils ne s'adressent qu'à la jeunesse, et sont très-répandus dans les colléges de l'Allemagne protestante. On a de lui : *Handbuch für Lehrer höhrer Schulen beim Gebrauch der Geschichte* (Manuel Historique pour les professeurs des écoles supérieures); Halle, 1811; 3[e] édition en 1820; — *Deutsche Geschichte* (Histoire d'Allemagne); Elberfeld, 1816; la seizième édition parut à Leipzig, 1843-1844. M. Kohlrausch a aussi écrit le texte des *Bildnisse der deutschen Konige und Kaiser*; Hambourg, 1844, ainsi que plusieurs ouvrages populaires. E. G.

Conversations Lexikon der Gegenwart.

KOLB (*Grégoire*), historien allemand, né vers la fin du dix-septième siècle. Il fit partie de la société de Jésus, et occupa depuis 1724 la chaire d'histoire à l'université de Fribourg. On a de lui : *Synopsis Rerum variarum ab orbe condito ad sæculum nostrum gestarum*; Augsbourg, 1724; — *Series Romanorum pon-*

tificum, cum reflexionibus historicis; ibid., 1724; — *Series Episcoporum electorum Moguntinorum, Trevirensium et Coloniensium*; ibid., 1725, in-4°; — *Compendium totius Orbis, partim Geographicum, partim Genealogicum, partim Historicum*; ibid., 1726 et 1733, in-4°; — *Examen Juris canonici juxta decretales*; Nuremberg, 1728, in-4°; — *Dubia Theologico-moralia*; Augsbourg, 1741; — *Tausendjahriges Eichstadt in LXV hochwürdigen eichstädtischen Bischöfen* (Le Millénium d'Eichstadt, histoire de ses soixante-cinq évêques); Ingolstadt, 1745, in-4°. K.

Schelhorn, *Amœnitates Historiæ Ecclesiasticæ*; 1737, II. — Georgi, *Bücher-Lexikon*.

KOLB (*Jacob*). *Voy.* JACOB-KOLB.

KOLBE (*Pierre*), voyageur et naturaliste allemand, né le 10 octobre 1675, à Dorflas, près de Wunsiedel (en Bavière), mort le 31 décembre 1726. Quoique fils de parents pauvres (son père était forgeron), il reçut une éducation soignée, et fut bientôt attaché comme maître à l'école de Wunsiedel. Instruit dans les mathématiques par Eimmart, il acheva ses études à l'université de Halle, et eut pour protecteur le baron de Krosick, conseiller privé du roi de Prusse : il s'attacha Kolbe comme secrétaire, et l'envoya plus tard au cap de Bonne-Espérance pour y recueillir des observations d'astronomie et d'histoire naturelle. Kolbe quitta Berlin le 2 octobre 1704, muni de lettres de recommandation pour la compagnie des Indes hollandaises, et le 22 décembre de la même année il s'embarqua au Texel sur le vaisseau *L'Union*; mais ce vaisseau ne mit à la voile que le 8 janvier 1705. Le 5 juin suivant Kolbe, après avoir beaucoup souffert sur mer, aborda au cap de Bonne-Espérance, dont il détermina la latitude (34° 15' lat. australe) et la longitude (37° 55' long. depuis le méridien du Pic de Ténériffe). Dans ses excursions, il ne dépassa guère les limites de la colonie hollandaise, qu'il servit pendant quelque temps en qualité de secrétaire de district. Il y demeurait depuis sept ans lorsqu'à la suite d'une violente ophthalmie il devint presque aveugle, et fut obligé de revenir en Europe : il débarqua à Amsterdam le 22 août. Le traitement que lui appliqua un médecin de ses amis le rendit à même de lire avec une loupe. Sa tendresse pour sa mère, auprès de laquelle il était venu vivre dans sa ville natale, lui fit refuser les fonctions les plus lucratives; il n'accepta que la place de recteur du gymnase de la petite ville de Neustadt sur Aisch, ville voisine de Wunsiedel, et mourut pauvre, comme il avait vécu. Son voyage au cap de Bonne-Espérance parut d'abord en allemand, sous le titre de *Vollständige Beschreibung des Afrikanischen Vorgebirges der Guten Hoffnung*; Nuremberg, 1719, in-fol., avec figures et cartes; il fut traduit en hollandais (Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol.), et en anglais (Londres, 1731, 2 vol. in-8°). Un abrégé de l'original parut en français, sous ce titre : *Description du Cap de Bonne-Espérance*; Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12, avec figures et cartes; cet abrégé, très-estimé, fut traduit en allemand, 1745, in-4°, et réimprimé avec des extraits de l'abbé de La Caille. On trouve dans cet ouvrage des détails d'autant plus précieux sur les mœurs et la langue des Hottentots, que cette peuplade commence à disparaître aujourd'hui complétement. Ces détails sont suivis d'une description intéressante des animaux et des principales plantes de cette contrée : c'est le premier essai d'une faune et d'une flore complète du cap de Bonne-Espérance. On a encore de Kolbe : *Disquisitio inauguralis de Natura Cometarum eorumque sicut et cæterorum syderum in sublunares creaturas influentia seu virtutibus*; Halle, 1701, in-4°; ouvrage qui intéresse l'astrologie plutôt que l'astronomie; — *Observatio de Aquis capitis Bonæ-Spei*; dans les *Acta Erudit. Lips.*, t. VII, suppl. an. 1716; — quelques manuscrits conservés à la bibliothèque de Neustadt. F. H.

Rotermundt, Supplém. à Jöcher. — Hirsching, *Hist. lit. Handb.* — *Voyage de Kolbe* (Préface).

KOLBE (*Charles-Guillaume*), graveur et grammairien allemand, né à Berlin, le 20 novembre 1757, mort à Dessau, le 13 janvier 1835. Fils d'un brodeur en or, il montra de bonne heure un goût prononcé pour les arts, et apprit les éléments du dessin, sous la direction du célèbre Chodowiecky, son proche parent. Mais des revers de fortune l'obligèrent à aller enseigner à Dessau la langue et la littérature françaises, auxquelles il avait été initié dès sa jeunesse, ayant fait ses études au collége français de Berlin. En 1781, il fut nommé précepteur du prince héréditaire de Dessau, et devint en même temps professeur au Philanthropium de cette ville. Il s'occupa alors d'études comparatives sur les langues latine, française et allemande, qui lui valurent quelque temps après le titre de docteur en philosophie. A l'âge de trente-six ans, il se sentit de nouveau entraîné vers les arts, et s'étant appliqué avec une extrême ardeur à se perfectionner dans le dessin, il fut bientôt appelé à l'enseigner aux élèves de l'école principale de Dessau. Il acquit aussi une grande habileté dans l'art de graver à l'eau-forte, et fut nommé dès 1795 membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Les sujets qu'il choisissait de préférence étaient des paysages ou des scènes champêtres, qu'il savait représenter avec beaucoup de naturel et d'esprit. En 1805 il se rendit à Zurich auprès de la famille du célèbre Salomon Gessner, dont il grava vingt-cinq aquarelles dans la *Collection des tableaux en gouache de Sal. Gessner, gravés à l'eau-forte par Kolbe*; Zurich, 1806-1811, 6 cahiers in-fol. Il alla ensuite reprendre ses fonctions à Dessau, où il mourut, après avoir fait paraître une centaine d'eaux-fortes très-recherchées, la plupart exé-

cutées d'après ses propres dessins. Il n'abandonna jamais complétement ses premiers travaux philologiques, et publia divers ouvrages de linguistique, destinés à combattre la tendance d'introduire dans la langue allemande des termes empruntés aux autres idiomes. Il a exposé ses idées à ce sujet dans son ouvrage : *Ueber den Wortreichtum der deutschen und Französischen Sprache und beider Anlage zur Poesie* (Sur la Richesse des Langues Allemande et Française, et sur les ressources qu'elles offrent aux poëtes); Leipzig, 1806-1809, 2 vol. in-8°, et Berlin, 1818-1820, 3 vol. in-8°; ce livre contient un appendice sur la *Wortmengerei* (Mélange de mots), qui fut publié à part, Berlin, 1809 et 1823, et dont les principes furent défendus par Kolbe dans deux autres opuscules. Enfin, on a encore de lui des *Mémoires* intéressants sur sa vie, publiés sous le titre de : *Mein Lebenslauf und mein Wirken im Fach der Sprache und Kunst;* Berlin, 1825. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Conversations-Lexikon.*

KOLBE (*Charles-Guillaume*), peintre allemand, neveu du précédent, né à Berlin, en 1781, mort le 8 avril 1853. Il apprit le dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, et fréquenta ensuite les ateliers de différents peintres. En 1806 il peignit un tableau représentant *Albert Achille s'emparant d'un drapeau à Nuremberg;* ce tableau lui avait été commandé par la ville de Berlin, qui en fit présent à la princesse Louise de Prusse, lors de son mariage avec le roi des Pays-Bas. En 1815 Kolbe devint membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, et quatre ans après il fut nommé professeur. On a de lui de nombreux tableaux d'histoire et de genre, où se remarque une grande habileté dans la composition, un coloris harmonieux et un talent exercé dans l'art d'approprier les traits et les attitudes de ses personnages à leur caractère. Parmi ses toiles nous citerons : *Le Doge et la Dogaresse;* — *La Victoire d'Otton sur les Hongrois;* — *Une Fête des Vendanges au moyen âge;* — *Charlemagne chez le Charbonnier;* — *L'Atelier du Tonnelier;* — *Les Pèlerins*, etc. Kolbe a aussi dessiné dix magnifiques cartons, représentant des scènes de l'histoire de l'Ordre Teutonique; ces cartons ont servi de modèles pour les vitraux du château de Mariembourg; plus tard Kolbe les a aussi exécutés à l'huile pour le prince de Prusse. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — *Conversations-Lexikon.*

KOLDERUP - ROSENWINGE. *Voy.* ROSENWINGE.

KOLE-KHAN (*Moyen-tcho*), onzième empereur des Tartares Hoeike (1), succéda à son père Kolifilo, en 756, et mourut en 759 de J.-C. Dès qu'il fut monté sur le trône il envoya des ambassadeurs en Chine, pour renouveler le traité d'alliance signé avec son prédécesseur, et des troupes pour soutenir les droits de l'empereur Hiuen-tsong contre le rebelle Ngan-lo-chan. Son général Kolo-tchi se joignit au général chinois Kwo-tsé-y. Ils marchèrent ensemble contre les Tong-lo, horde de Hoeike qui habitait vers le Kerlon et avait embrassé le parti des rebelles. Les Tong-lo furent battus, et l'empereur, pour reconnaître ce service, donna à la fille de Kole-khan le titre de princesse. Le khan fit partir ensuite de Tartarie avec 4,000 hommes son fils Ye-hou, qui aida Kwo-tsé-y à triompher des rebelles sur les bords de la rivière de Fong. Le succès de cette journée fut dû principalement à l'intrépidité des Hoeike. Pour surprendre l'armée chinoise, les rebelles s'étaient mis en embuscade. Les Hoeike fondirent sur eux, et les dispersèrent avec leurs flèches. Ils s'approchèrent ensuite de Sigan-fou avec le reste de l'armée impériale, qui était composée de Chinois, de Tartares, d'Indiens et d'Arabes : les rebelles éprouvèrent des pertes considérables. Les Hoeike les prirent par derrière, et en firent un grand carnage. Ngan-king-sin, fils de Ngan-lo-chan, qui lui avait succédé après l'avoir fait poignarder, fut obligé d'abandonner Loyang. Conseillés secrètement par des ennemis de l'empire, des Tartares Hoeike mirent cette ville au pillage, et ne s'arrêtèrent qu'à force de présents. Cette conduite n'empêcha pas Ye-hou de venir à la cour, où la nécessité et le besoin de secours obligèrent l'empereur Sou-tsong à fermer les yeux sur cette insulte. Ce prince sortit au-devant du général tartare avec tous ses officiers, et lui donna un grand festin. Ye-hou lui proposa de laisser ses troupes à la Chine et de repasser en Tartarie pour y rassembler des chevaux, remonter la cavalerie chinoise et reprendre ensuite les villes qui restaient encore au pouvoir des rebelles. Sou-tsong lui donna le titre de Tchong-y-vam, et y joignit beaucoup de présents, qu'il promit d'envoyer tous les ans en Tartarie. En récompense de ses services le grand-khan des Hoeike fit demander en mariage la fille de l'empereur. Ses ambassadeurs rencontrèrent à la cour ceux d'Aboudgear Almansor, second khalife des Abbassides. Ils furent longtemps à disputer sur le pas : les maîtres des cérémonies crurent terminer la contestation en les faisant entrer par des portes différentes; mais les Arabes, mécontents, brûlèrent Kuang-tchéou-fou (Canton) cette même année 758, pillèrent tous les magasins, et s'en retournèrent sur leurs vaisseaux. Kole-khan obtint la main de la princesse, et reçut le titre d'*Im-vou-goei-yuen-pi-*

(1) Les Hoeike sont les Tartares qui habitaient vers les sources des fleuves Amour et Sélinga. Ils s[illegible]t jusqu'aux environs du lac Baikal. Ils étaient descendus des anciens Hioung-niou ou Huns, et suivaient les mêmes coutumes : ils campaient sous des tentes, avaient de grands troupeaux, ce qui leur faisait rechercher le voisinage des fleuves. On les appelait aussi Kao-tche (Hauts chariots). Dans la suite, les princes Hoeike s'emparèrent de tous les pays que les Turcs possédaient, et furent très-puissants en Tartarie.

kia-kiue-khan. Sou-tsong fit conduire sa fille en Tartarie par son oncle Yu et par plusieurs autres grands-officiers de l'empire. Le khan voulut rester assis sur son trône pour les admettre en sa présence. Yu refusa de le saluer, et lui reprocha de recevoir avec trop de fierté une princesse de la Chine et les ordres de l'empereur. « Ce monarque, dit l'ambassadeur, en considération des services que vous lui avez rendus, veut bien vous donner des marques de son amitié en vous envoyant sa propre fille, qu'il aime tendrement. Dans les alliances que les Chinois ont faites avec les Tartares, ils n'ont jamais donné que des filles qu'ils avaient adoptées; aujourd'hui c'est la fille même de l'empereur qui fait un voyage de 10,000 *li* pour se rendre auprès de vous; vous devenez gendre de l'empereur; et au lieu de recevoir cette princesse avec respect, vous restez assis sur votre trône. » Étonné de ce discours, le khan se soumit à ce qu'on exigeait de lui. Après la célébration du mariage il envoya à l'empereur cinq cents chevaux et quatre habits de martes zibelines. Il fit partir ensuite son fils Ko-tcho avec un corps de cavalerie destiné à secourir les Chinois contre les rebelles, et trois de ses filles, chargées de remercier l'empereur de l'alliance qu'il avait contractée avec les Hoeike. Elles devaient en outre lui annoncer que Kole-khan venait de soumettre les Kien-kuen, peuples qui habitaient vers Irkutsk-kow, dans la Sibérie, le long de l'Angara. Ko-tcho et les Impériaux furent défaits par les rebelles. Kole-khan mourut à un âge assez avancé. Comme son fils aîné, Yé-hou, avait été mis à mort à cause de ses crimes, les Hoeike mirent sur le trône un autre fils de Kole-khan, Y-ti-kiu, qui prit le titre de Méou-yai-khan. On le nomme encore Teng-li-khan (*khan divin*).

F.-X. TESSIER.

De Guignes, *Histoire des Huns*, I. 111. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, I. — Gaubil, *Histoire de la grande Dynastie des Tang*. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI

KOLETTIS (*Jean*), général et homme d'État grec, né à Syrakos, près de Janina, en 1788, mort à Athènes, au mois de septembre 1847. Il étudia la médecine en Italie, fut reçu docteur à l'université de Bologne, et vint exercer son art dans son pays natal. Médecin d'Ali, pacha de Janina, il fut initié de bonne heure à l'hétairie, et devint en 1821 un des promoteurs du mouvement en faveur de l'indépendance. L'insurrection ne pouvant tenir en Épire, où se trouvait l'armée turque commandée par Kourchid-Pacha, Kolettis se retira avec ses concitoyens dans les montagnes d'Étolie, et passa en Morée, ou il fit cause commune avec les hommes qui voulaient constituer un gouvernement central, en opposition au parti militaire. Député au congrès d'Épidaure, il signa, le 1er janvier 1822, la déclaration d'indépendance, dont il était un des rédacteurs. Il fut alors nommé ministre de l'intérieur et chargé par intérim du portefeuille de la guerre. Devenu plus tard exarque d'Eubée, il remporta une victoire sur les Turcs à Karystios. En 1824 il fut élu membre du conseil exécutif. La prépondérance dont il jouissait parmi les Rouméliotes, ses talents éprouvés et sa conduite à la fois ferme et éprouvée lui donnèrent une grande influence sur la politique de la Grèce, qu'il s'appliqua à maintenir dans les voies nationales. En 1826 il soutint, avec Karaïskakis (*voy.* ce nom) le poids de la guerre dans la Grèce orientale, et l'année suivante il contribua beaucoup à la réunion des deux assemblées rivales d'Égine et d'Hermione au congrès national de Trézène, où Capo d'Istrias fut élu président. Celui-ci nomma le général Kolettis membre du Panhellénion (section des affaires militaires), et lui confia le soin d'organiser en chiliarchies les troupes irrégulières de Roumelie. Lors de l'invasion de la peste, en 1828, Kolettis fut chargé, ainsi que A. Capo d'Istrias, de prendre dans les îles les mesures sanitaires qui avaient été négligées en Grèce, et qui arrêtèrent les progrès du fléau. Devenu sénateur, il fit partie de l'opposition dans les derniers temps de l'administration de Capo d'Istrias, mais sans sortir des voies légales. Après l'assassinat du président, Kolettis fut désigné par le sénat pour faire partie du gouvernement provisoire avec Kolokotronis et Augustin Capo d'Istrias. A la fin de 1831, il prit parti pour l'opposition rouméliote, avec l'appui de laquelle il contraignit Augustin Capo d'Istrias à donner sa démission, en avril 1832. Il fut appelé alors à faire partie de la commission mixte qui gouverna le pays jusqu'à l'arrivée de la régence bavaroise. L'un des premiers à acclamer le roi Othon, il fut d'abord nommé, par ce prince, ministre de l'intérieur et président du conseil, puis envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris, en 1835. Les événements de 1844 le firent rappeler en Grèce, où il prit le portefeuille des affaires étrangères et la présidence du nouveau conseil constitué le 18 août 1846. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions.

J. V.

W. Brunet, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Conversations-Lexikon*. — *Dict. de la Convers.* — L. de Loménie, *Galerie des Contemp. illustres*, 7e volume.

KOLIFILO (*Hoai-gin-khan*), dixième empereur des Tartares Hoeike, succéda à son père Houchou en 742, et mourut en 756 de J.-C. Houchou, neuvième khan des Hoeike, pour secouer le joug de la Chine, avait attaqué et fait périr le gouverneur chinois de Léang-tchéou. Il s'enfuit ensuite chez les Turcs, où il mourut. Son successeur, Kolifilo, envoya des ambassadeurs à l'empereur de la Chine, Hiuen-tsong, qui lui donna le titre de *Fong-y-vam*. C'est à cette époque (744) que commence la grandeur des Hoeike. Jusque là ils avaient été soumis aux Turcs et aux Chinois. Kolifilo fit la paix avec ces derniers, et profita des troubles qui régnaient parmi les Turcs pour se soustraire à leur domination et s'emparer de tous les pays qu'ils possédaient dans la Tartarie,

Il établit sa cour entre la montagne Ou-te-kien-chan et le fleuve Kuen-ho. Toutes les hordes des Hoeike lui obéissaient et reconnaissaient l'autorité des officiers qu'il envoyait pour les administrer. Les Pasimi et les Kalolou furent soumis. Ce qui augmentait la puissance et l'ascendant de Kolifilo, c'est qu'il avait été reconnu grand-khan par l'empereur de la Chine, de la manière la plus authentique et la plus solennelle. Ses ambassadeurs avaient reçu d'un des premiers ministres du Céleste Empire les lettres patentes, dans la cour impériale, au bruit des tambours, ayant devant eux leurs étendards déployés. Dès que Kolifilo eut été ainsi installé khan de la Tartarie, en 745, il déclara la guerre aux Turcs, défit et tua leur empereur Gomoes-khan. Alors ses États s'étendirent du côté de l'occident jusqu'aux monts Altaï et à l'Irtisch, et vers l'orient jusqu'au pays des Che-goei ou Tongouses, qui habitaient le long du fleuve Amour. Il n'eut pas le temps de jouir de ses conquêtes : il mourut peu de temps après. Son fils Moyen-tcho lui succéda sous le titre de Kole-khan.

F.-X. Tessier.

Abel Remusat, *Mélanges asiatiques*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, I, 111. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI. — Gaubil, *Histoire de la grande Dynastie des Tang*.

KOLLAR DE KERESZTEN (*Adam-François*), homme d'État et érudit hongrois, né à Tarchowa, le 15 avril 1723, mort le 10 juillet 1783. Il fit ses études à Tyrnau, et entra, en 1738, dans l'ordre des Jésuites. En 1748 il fut nommé employé à la bibliothèque de Vienne, dont il devint peu de temps après conservateur, et en 1772 directeur en chef. Plus tard il fut chargé par le gouvernement autrichien de plusieurs négociations dans les anciennes provinces polonaises qui venaient d'être incorporées à l'Autriche; il s'en acquitta avec succès, et reçut en récompense le domaine de Kereszen. On a de lui : *Fr. Mesgnien Meninski Institutiones Linguæ Turcicæ, editio altera;* Vienne, 1756, 2 vol. in-4°; le second volume appartient presque en entier à Kollar; — *Analecta Monumentorum Vindobonensia;* Vienne, 1761-1769, 2 vol. in-fol.; — *Caspari Ursini Velii* De Bello Pannanico *Libri X, ex codicibus nunc primum in lucem prolati;* Vienne, 1762, in-4°; — *Historia diplomatica jurispatronatus apostolicorum Hungariæ Regum;* Vienne, 1762, in-4°; — *Nic. Olahi Attila, seu de originibus Gentis Hungaricæ, ritu, habitu et rebus gestis, nunc primum editi;* Vienne, 1763, in-8°; — *Historiæ Jurisque publici regni Hungariæ Amœnitates;* Presbourg, 1783, 2 vol. in-8°. Kollar a aussi donné une nouvelle édition des *Commentaria de Bibliotheca Cæsarea Vindobonnensi* de Zambeccius; Vienne, 1766-1782, 2 vol. in-fol.; et il y a ajouté un volume de *Supplementa;* Vienne, 1790, in-fol. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

KOLLAR (*Jean*), poëte slave, né le 29 juillet 1793, à Moschowze, comté de Trentschin (Hongrie), mort le 29 janvier 1852, à Vienne. Appartenant par sa naissance à une race d'origine slave dont l'idiome se rapproche de celui de la Bohême, il fit ses études aux universités de Presbourg et d'Iéna, reçut l'ordination sacerdotale, et devint, en 1819, pasteur d'une congrégation de l'Église évangélique à Pesth. En 1823 et en 1827, il fit paraître en deux volumes, sous le titre de *Narodnie Zpiewanky* (Chants nationaux), un intéressant recueil de la poésie populaire des Slaves, qui eut une seconde édition, augmentée, en 1834 et 1835. Cependant, au rebours de quelques écrivains slaves, il fut loin de montrer un attachement exclusif pour sa langue maternelle; la regardant au contraire comme trop circonscrite pour s'élever jusqu'à la composition littéraire, il choisit dans ses écrits le tchèque ou bohémien, bien qu'à cette époque l'allemand lui fût préféré par la majorité des auteurs bohêmes. En 1821 il publia dans cette langue un choix de sonnets : *Basne* (Poésies); Prague; réimprimé sous un titre nouveau : *Slawy Dcera* (La Fille de la Gloire), Bude, 1824. Le panslavisme, dont on s'est tant occupé de nos jours, est contenu en germe dans ce livre, et s'y montre avec une hardiesse pleine d'illusions généreuses. Ce chaleureux appel à la fraternité de race devait être fort mal accueilli des Hongrois, dont l'ambition était de faire prédominer leur langue sur toute la surface de leur pays, et qui voyaient avec appréhension les Slaves du nord s'unir aux Slaves du sud et s'élever à la conscience de leur commune origine. Kollar s'attacha de plus en plus à développer son thème favori dans *Slawa Bohynie* (La déesse Gloire), recueil d'essais de philologie et de mythologie, et dans un ouvrage écrit en allemand, sur les rapports qui existent entre les races et les dialectes slaves : *Ueber die literærische Wechselseitigkeit zwischen den Stæmmen und Mundarten der Slawischen Nation;* Pesth, 1831. Dans cette dernière publication, l'espoir d'une fusion générale des nations slaves est plus ouvertement exprimé que partout ailleurs. Enfin, la même idée inspira *Cestopis;* Pesth, 1843 : impressions d'un voyage dans la haute Italie, le Tyrol et la Bavière, accompli par l'auteur, en 1841, dans le but de rechercher la trace des antiquités slaves. Citons encore un volume de sermons : *Kazne*, Pesth, 1831, qui a été traduit en plusieurs langues.

A la révolution de 1848, Kollar fut obligé de s'éloigner de Pesth; l'année n'était pas écoulée qu'il voyait le congrès slave de Prague se dissoudre devant l'intervention menaçante de Windischgrætz. En 1849 il obtint, peut-être en manière de compensation, une chaire d'archéologie à l'université de Vienne; en effet, par une contradiction étrange, au lieu d'attendre l'accomplissement de ses espérances de la Russie, qui mit tant d'ardeur à propager l'idée du

panslavisme, il s'en reposait sur le gouvernement autrichien, qui avait tant à y perdre. En 1851, il fit une excursion dans le Mecklembourg pour étudier les antiquités des Obotrites, et à son retour à Vienne, la mort le surprit au moment où il se préparait à mettre au jour un ouvrage allemand, *Das slawische Altitalien*, afin de prouver que le slave était la langue des anciens habitants de l'Italie supérieure. On a réimprimé en 1845 les œuvres poétiques de Kollar : *Dila Básnická;* Bude : la meilleure, sans contredit, est *Slavy Dcera*, dont nous avons parlé; improprement qualifié de « poëme épico-lyrique »; elle est divisée en cinq chants, et n'a pas moins de 622 sonnets, n'ayant presque aucun rapport entre eux, si ce n'est l'idée du panslavisme, qui en fait la force et la beauté en même temps que le lien naturel. Paul Louisy.

Jungmann. *Histoire de la Littér. bohême.* — J. Bowring, *Servian Poetry.* — *English Cyclopædia.*

KOLLI (Baron DE), agent politique italien, né vers 1775, en Piémont. Chassé de son pays par l'occupation française, il passa en Angleterre, et y prit du service. En 1810 il forma le hardi projet de tirer de leur prison de Valençay le prince des Asturies (plus tard Ferdinand VII) ainsi que la famille royale d'Espagne, et de les amener sur la côte de Bretagne, où une petite escadre anglaise, commandée par l'amiral Cockburn, devait les attendre. Muni des instructions de lord Wellesley, d'une lettre en latin de Georges III, et de diamants bruts pour une valeur qui dépassait 200,000 francs, il se rendit secrètement à Paris pour y préparer ses moyens d'exécution. La dénonciation d'un ancien soldat vendéen, nommé Richard, qu'il avait pris à son service, fit tout manquer. Arrêté le 24 mars, au moment où il se disposait à partir, Kolli fut conduit devant Fouché, qui, n'ayant pu l'engager à exécuter sa mission pour le compte du gouvernement français, le fit jeter dans les cachots de Vincennes. Après une tentative d'évasion, on le transféra, enchaîné, au château de Saumur, d'où il ne sortit qu'au retour de Louis XVIII, le 16 avril 1814. Cependant Richard fut dépêché, sous le nom de son maître et avec ses lettres de créance, à Valençay; mais, démasqué par sa propre maladresse, il ne put voir l'infant, et fut éloigné quelque temps de Paris, sans avoir reçu les 12,000 fr. qui devaient être le prix de sa perfidie. Aussitôt mis en liberté, Kolli se rendit à Madrid, reçut un bon accueil de Ferdinand VII, qui le décora de l'ordre de Charles III, et commanda pendant les Cent Jours le régiment de Marie-Thérèse. Il rentra en France, et fit d'inutiles efforts pour obtenir la restitution des diamants qui lui avaient été pris et dont le produit avait été versé par Savary dans la caisse de la police générale. Il mourut vers 1825, dans un état voisin de la misère. On a de lui : *Mémoires du baron de Kolli et de la reine d'Étrurie*, Paris, 1823, in-8°, qui fait partie de la collection des *Mémoires relatifs à la révolution d'Espagne.* P. L—y.

Mémoires de Kolli.

KOLLMANN (*Auguste Frédéric-Charles*), compositeur allemand, né en 1756, à Engelbastel (Hanovre), mort en 1824, à Londres. Après avoir étudié la théorie de la musique, le clavecin et l'orgue sous la direction de Bœttner, il passa deux ans à l'école normale de Hanovre, devint en 1781 organiste d'un chapitre de dames nobles, et se rendit l'année suivante à Londres, pour remplir les mêmes fonctions à la chapelle allemande du roi d'Angleterre. Malgré les nombreuses leçons de chant qu'il donnait, il trouva le temps d'écrire plusieurs ouvrages considérables sur l'harmonie et la composition; les principaux sont, parmi les écrits théoriques : *An Essay on musical Harmony;* Londres, 1796, in-folio, dans lequel il se conforme aux principes de Kirnberger et de Marpurg; — *A New Theory of musical Harmony;* ibid., 1806, in-fol.; 2e édit., 1812, développée d'après le système de Ballière; — *An Essay on practical musical Composition;* ibid., 1799, in-fol.; 2e édit., 1812; — *A practical Guide to Thorough-bass* (Guide pratique de la basse continue); ibid., 1801, in-fol.; — *A second practical Guide to Thorough-bass;* ibid., 1807, in-fol. : suite du livre précédent. On remarque parmi ses productions pratiques : *Twelve analysed Fugues;* 2e édit., 1823; — *An Introduction to the Art of preluding and extemporizing;* Londres, 1791; — *The Melody of the Cth Psalm, with examples;* ibid., 1809; — *An Introduction to the Modulation;* ibid., 1820. Il a en outre écrit des sonates, un concerto exécuté en 1804, plusieurs chansons, etc. K.

Burnet. *Hist. of Music.* — *Gentleman's Magazine*, 1824. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

KOLNO ou **SKOLNUS** (1) (*Jean* DE), navigateur polonais, vivait au quinzième siècle. Il était originaire des environs de Varsovie. Kolno, étant allé en Danemark, passa au service du roi Christian Ier, en 1476. Ce souverain employa le marin polonais à diverses explorations. Ainsi que le fait remarquer M. Alexandre de Humboldt, après avoir passé devant la Norvège, le Groënland et le Friesland des frères Zeni, Kolno reconnut l'Estotiland, et poussa, dit-on, sa reconnaissance jusqu'aux terres du Labrador. On assigne l'année 1478 à cette importante découverte, qui n'enlève rien cependant à la gloire de Colomb. F. D.

Alex. de Humboldt, *Histoire des Découvertes du Nou-*

(1) C'est en raison de cette seconde forme que M. de Humboldt lui donne le nom de *Skolny;* nous tenons d'un savant compatriote de Kolno, que son nom doit être écrit comme nous le donnons ici. Il est appelé *Jean Skalve* dans le t. IV des *Voyageurs anciens et modernes.* Nous rappellerons, en passant, que la belle carte dessinée en 1436 par le Vénitien Andrea Blanco peut admirablement servir à expliquer les découvertes du navigateur polonais, de même qu'elle confirme diverses indications qu'on devait précédemment aux frères Zeni.

veau Continent, t. II, p. 183. — Ferdinand Denis, *le Génie de la Navigation*. — L. Chodzko, *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*.

KOLLONTAY (*Hugues*), homme d'État, écrivain et orateur polonais, né dans le palatinat de Sandomir, le 1er avril 1752, mort à Varsovie, le 28 février 1812. Il fit ses premières études à Pinczow, puis à Cracovie. Il embrassa la carrière ecclésiastique, alla à Rome, et en 1775 il devint chanoine de Cracovie. En 1776 il rendit de grands services à la *commission d'éducation publique*, établie à Varsovie. En 1777 il organisa à Cracovie un collége dit *de Nowodwor*; en 1780 il réorganisa l'université de cette ville, et en 1782 il en devint recteur. A l'époque de la diète constituante de Varsovie (1788-1792), il déploya une activité remarquable pour réformer l'état politique et administratif du pays. Nommé référendaire de Lithuanie, et plus tard vice-grand-chancelier de la couronne, il contribua directement à l'œuvre de la nouvelle constitution du 3 mai 1791. Émigré à Dresde en 1792, il reparut en Pologne en 1794, avec Kosciuszko, Potocki, Dmochowski, etc., et fut nommé directeur ou ministre des finances dans le conseil suprême national, siégeant à Varsovie. Lorsqu'au mois de novembre 1794, cette ville tomba entre les mains des Russes, Kollontay se rendit en Galicie, mais les Autrichiens le firent prisonnier, et l'enfermèrent dans les prisons d'Ollmütz, où il resta jusqu'en 1803. Depuis lors, jusqu'en 1807, il résida en Wolhynie, non loin de Krzemiénieç; mais après la création du duché de Varsovie par Napoléon, il habita tantôt Cracovie, tantôt Varsovie. Il y en a qui le surnomment improprement le *Robespierre de la Pologne*.

Ses publications principales sont : *Recueil des Écrits relatifs à la Réforme des Écoles*; Cracovie, 1777, in-4°; — *Lettres d'un anonyme à S. N. Malachowski, maréchal de la Diète, sur les Réformes à introduire dans l'État*; Varsovie, 1788-1790, 4 vol. in-12; — *Remarques sur l'Hérédité du Trône*; Varsovie, 1790, in-8°; — *Dernier Avertissement à la Pologne*; Varsovie, 1790, in-8°; — *Discours prononcés à la diète de Varsovie*; 1791, in-8°; — *Observations sur un ouvrage intitulé* : Essai sur le droit de succession au trône de Pologne, *de Séverin Rzewuski*; Varsovie, 1791, in-8°; — *De l'Établissement et de la Chute de la Constitution polonaise du 3 mai* 1791; Leipzig, 1793, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par S. T. Linde; — *Observations sur le Duché de Varsovie*; Varsovie et Leipzig, 1807, in-8°; — *Des Devoirs des Hommes, tirés des lois éternelles de la nature*; Cracovie, 1810, in-8°; — *De l'État des Lumières en Pologne au dix-huitième siècle*; Posen, 1840, 2 vol. in-12; — *Correspondance littéraire avec Czacki et autres Polonais*, publiée par T. Koysiewicz; Cracovie, 1844, 4 vol. in-8°. L. Chodzko.

Œuvres de Jean Sniadecki, publiées par Michel Balinski. — Alexandre Linowski, *Kollontay*; dans la *Revolution de* 1794; Leipzig, 1793. — Chodynicki, *Dictionnaire des Polonais savants*; Léopol, 1833. — J. N. Bobrowicz, *Armorial polonais de Niesiecki*; Leipzig, 1846.

KOLOKOTRONIS (*Théodore*), général grec, naquit le 3 avril 1770, au pied d'un arbre, sur une montagne de la Messénie, où sa mère s'était réfugiée pendant les massacres des chrétiens en Morée à la suite du soulèvement excité par les Russes, et mourut à Athènes, le 4 février 1843. Sa famille avait de tout temps pris une part active aux guerres contre les Turcs, auxquels elle se vantait de n'avoir jamais été soumise. Cette famille, originaire de Turkolekas, en Messénie, portait d'abord le nom de *Tzerghinis*. Un de ses membres, surnommé *Botzikas*, se distingua dans les guerres qui eurent lieu du temps où les Vénitiens étaient encore maîtres de la Morée. Son fils, *Jean*, qui prit le premier le nom de *Kolokotronis*, tomba entre les mains des Turcs, et fut pendu à Androutza à l'âge de trente-cinq ans. *Constantin*, son fils, père de Théodore, avait pris les armes au premier appel des Russes, et même après leur départ il s'était maintenu plusieurs années dans les montagnes à la tête d'un corps de partisans. Quand les Turcs voulurent expulser de la Morée les Albanais mahométans qu'ils y avaient appelés, mais qui désolaient tellement cette malheureuse contrée que le gouvernement n'en pouvait plus rien tirer, Hassan-Pacha eut recours à Kolokotronis et à quelques autres chefs chrétiens pour combattre les Albanais; mais après s'être utilement servis des milices grecques, les Turcs voulurent ensuite s'en défaire. Constantin soutint avec héroïsme une lutte inégale, dans laquelle il périt ainsi qu'un grand nombre des siens. C'était en 1780. Sa veuve et son fils Théodore se réfugièrent dans le Magne, où ils vécurent dix ans chez des parents et des amis. A vingt ans, Kolokotronis épousa la fille d'un primat de Léontari, et mit ses soins à faire valoir les terres qu'elle lui avait apportées, tout en exerçant la charge de chef des armatoles du canton. Mais le nom de Kolokotronis portait trop d'ombrage aux Turcs pour qu'on le laissât longtemps paisible. En 1797, lorsque les mouvements de l'Europe donnèrent de l'inquiétude à la Porte sur les dispositions des Grecs, le pacha essaya de faire périr le jeune armatole, et depuis ce fut une suite d'embûches cachées ou d'attaques ouvertes pour s'en débarrasser. Dans ces circonstances, Kolokotronis se jetait dans les montagnes avec ses partisans, et ravageait les propriétés des pachas jusqu'à ce qu'il les eût forcés de traiter encore avec lui. Il passa ainsi cinq années, tantôt klephthe, tantôt armatole. En 1802, un firman du grand-seigneur fut lancé contre lui : les primats de la Morée y étaient menacés d'avoir la tête tranchée s'ils ne présentaient la sienne. Cependant, grâce à son audace, à l'affection du peuple des campagnes, aux avis secrets, aux refuges qu'il trouvait dans les monastères, Kolokotronis put se dérober à la rage des

Turcs, et se retira quelque temps dans les Sept-Iles. Un nouveau firman, accompagné cette fois d'une excommunication du synode, vint le poursuivre dans sa retraite; mais les autorités russes ne voulurent pas le livrer au commissaire othoman qui était venu le réclamer. Il continua de résider dans les Iles Ioniennes, toujours prêt à saisir les occasions qui parurent quelquefois s'offrir de délivrer le Péloponnèse. Aussi n'accepta-t-il pas de service dans les corps grecs qui passèrent en Italie, afin de ne jamais perdre de vue sa patrie, et, pour en être le plus près possible, il s'établit à Cérigo. C'est de là qu'il s'élança en Morée au premier cri d'indépendance poussé par les hétéristes, qui s'étaient assurés d'avance de son concours et dans les rangs desquels un de ses fils, nommé *Panos*, combattit en Moldavie. Un autre fils, nommé *Gennaios*, combattait à ses côtés (1). Dès son apparition en Morée, Kolokotronis devint un des chefs les plus influents. Au début de la révolution, on avait, pour donner une impulsion plus immédiate aux opérations, créé trois centres d'action, en quelque sorte trois gouvernements, dans la Morée, la Grèce orientale et la Grèce occidentale, ayant chacun leur sénat composé des primats et des principaux capitanis. On ne tarda pas à reconnaître la nécessité d'un gouvernement central, et cette première organisation fut abolie; mais elle s'accordait trop bien avec les anciennes habitudes pour qu'il fût possible de la faire oublier entièrement. Le gouvernement central n'eut le plus souvent qu'une autorité à peu près nominale dans une grande partie de la Grèce. En 1824 la scission éclata tout à fait. Konduriotis fut appelé à la présidence par une fraction des sénateurs, tandis que l'autre, composée de primats moréotes, dont Kolokotronis était l'homme d'exécution, refusait de le reconnaître; le gouvernement de Nauplie appela des Rouméliotes à son aide. Pendant ce temps, les Égyptiens s'emparaient de la Crète, et les Turcs ravageaient Psara. Kolokotronis, affligé des suites d'une guerre civile dans laquelle il avait perdu son fils Panos, vint se livrer au président. Quelques-uns de ses ennemis voulaient qu'il fût mis à mort comme rebelle; mais on n'osa pas attenter aux jours de l'homme le plus populaire de la Morée et dont la famille avait versé tant de sang pour sa patrie. Il fut seulement incarcéré à Hydra. Cependant le gouvernement n'en était devenu ni plus fort ni plus uni. Ibrahim s'avançait en Morée; le peuple murmurait et redemandait son vieux général. Il lui fut rendu après plusieurs mois de captivité; et s'il ne réussit pas à expulser le général égyptien, du moins il le tint en échec et le fit renoncer à l'espoir de soumettre jamais entièrement le pays. Le comte Capo-d'Istrias éleva Th. Kolokotronis aux fonctions de général en chef de la Morée, et dans les troubles qui marquèrent la fin de cette administration ce vieux guerrier montra beaucoup de fermeté et un dévouement inébranlable au président. Après l'assassinat de celui-ci, Kolokotronis fut un des trois membres du gouvernement provisoire. Des troubles ayant éclaté dans le Péloponnèse, sous la régence bavaroise, l'ancien général en chef, qui avait sur ce pays une grande influence, fut accusé de les avoir fomentés, et le tribunal, bien qu'une partie des juges se fût récusée, le condamna à mort. Mais l'irrégularité de cette sentence et la manifestation de l'opinion publique firent commuer la peine, et le roi Othon, à sa majorité, accorda amnistie pleine et entière au vieil ennemi des Turcs, lui rendit son grade et lui conféra l'ordre du Sauveur. Là se termina la carrière politique de Kolokotronis.

Des *Mémoires*, écrits sous la dictée de Théodore Kolokotronis durant ses campagnes et depuis sa captivité, qui sont, dans leur naïve rédaction, un des plus curieux documents de l'histoire contemporaine de la Grèce, ont été publiés sous ce titre : Ὁ γερων Κολοκοτρώνης. Διήγησις συμβάντων τῆς ἑλληνικῆς φυλῆς ἀπὸ τα 1770 ἕως τὰ 1836. Ὑπαγόρευσε Θεόδωρος Κωνσταντίνου Κολοκοτρώνης; Athènes, 1851. [M. W. BRUNET, dans l'*Enc. des G. du M.*].

Conversations-Lexikon. — *Moniteur*, 10 mars 1843. — *Dict. de la Convers.* — Ed. Quinet, *La Grèce moderne dans ses rapports avec l'antiquité*.

KOLOWRAT, riche et puissante famille de Bohême, qui fait remonter son origine jusqu'au Slave Jaross, compagnon du duc Czech, c'est-à-dire jusqu'au milieu du quatrième siècle de l'ère chrétienne. On dit que ce Jaross, doué d'une force prodigieuse, arrêta un jour le char de Czech emporté par ses chevaux, et que, dans sa reconnaissance, ce prince voulut qu'il prît le nom de *Kolowrat* (de *kolo*, roue, et *wrat*, tourner) pour perpétuer le souvenir de cette action. Sans attacher trop d'importance à cette tradition, on peut dire que l'histoire des Kolowrat se lie intimement à celle de la Bohême. On trouve des Kolowrat combattant à côté de leur souverain à Marchfeld, à Muhldorf, à Crécy, à Mohacs et à Muhlberg. Dans la guerre des hussites et dans d'autres circonstances encore, ils se montrèrent les zélés défenseurs de la liberté religieuse et de l'indépendance politique de leur patrie. Cette famille fut élevée, en 1590, au rang des barons de l'Empire. Des nombreuses lignes dont elle se composait autrefois, il ne subsiste plus aujourd'hui que celles de *Kolowrat-Krakowski* et de *Kolowrat-Leibsteinski*. La première obtint le titre de comte de l'Empire en 1669, et la seconde en 1701. La première de ces lignes se divise en trois branches : la branche aînée, celle de Brzeznitz, qui a pour chef actuel le comte *Jean-Népomucène-Charles*, né en 1795; la seconde branche, celle de *Kadenin*, qui a pour chef le comte *Philippe*, né en 1786 : et la troisième,

(1) Il est aujourd'hui général et aide de camp du roi Othon.

celle de *Teinitzl*, qui a pour chef le comte *Joseph-Ernest*, né en 1795. La seconde ligne n'a d'autre représentant que le comte *François-Antoine*, ancien ministre d'Autriche.

Œsterreichische National-Encyklopædie. — Conversations-Lexikon. — Almanach de Gotha.

KOLOWRATH - KRAKOWSKI (*Léopold*, comte), homme d'État autrichien, né en Bohême, en 1726, mort le 2 novembre 1809. Entré au service de l'Autriche en 1748, il fut employé par les cinq souverains qui se succédèrent, François Ier, Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II et François II. Appelé au ministère de l'intérieur, pendant plusieurs années, il sut y montrer de l'habileté; affaibli par l'âge, il donna sa démission en 1808, et fut remplacé par le comte de Zinzendorf. Il avait en outre les titres de grand-chancelier de Bohême, de chevalier de la Toison d'Or, et de grand'croix de Saint-Étienne et de Saint-Léopold. J. V.

Œsterreichische National-Encyklopædie.

KOLOWRAT - LEIBSTEINSKI (*Albert*), homme d'État bohême, mort le 25 mai 1510. Fils unique de Jean II, qui était entré dans les ordres après la mort de sa femme, il avait déjà rempli des emplois considérables lorsque le roi Vladislas V le nomma grand-maréchal de la cour, et en 1503 grand-chancelier du royaume. Ce prince, voulant mettre un terme aux querelles des états et du clergé de la Silésie, relativement à l'extension de la juridiction ecclésiastique, chargea de cette affaire le grand chancelier, qui, en 1504, réussit malgré l'opposition du pape à conclure la convention connue dans l'histoire sous le nom de *convention de Kolowrat*. L'année suivante, il réussit également à ramener à l'obéissance la ville d'Elbogen et les comtes de Schlickh, qui s'étaient donnés à la Saxe. J. V.

Œsterreichische National-Encyklopædie.

***KOLOWRAT-LEIBSTEINSKI** (*François-Antoine*, comte), homme d'État autrichien, né à Prague, le 31 janvier 1778. Il reçut une éducation digne de sa naissance, et il était tout jeune encore quand le poste important de capitaine de la ville de Prague lui fut confié. En 1810 il fut nommé grand-burgrave, et pendant la guerre contre la France commissaire provincial, place dans laquelle il montra beaucoup de fermeté et d'esprit d'ordre. Il chercha surtout à réveiller par ses encouragements et son exemple l'étude de la langue nationale, non-seulement dans les classes lettrées, mais aussi parmi le peuple. Il appela la poésie et la peinture à son secours pour populariser l'histoire de la Bohême, rassembla à grands frais une belle collection de monuments historiques et ethnographiques, fonda le musée national de Prague, et encouragea les écrivains bohêmes. En même temps, sous son administration, l'industrie fut affranchie d'une foule d'entraves, l'agriculture protégée, et plusieurs sociétés furent fondées dans le but de favoriser la culture des terres et l'éducation des bestiaux. Les établissements de bienfaisance attirèrent particulièrement son attention. Enfin, il ne négligea rien pour l'embellissement de la capitale de la Bohême. En 1825 l'empereur l'appela à Vienne, et le fit entrer dans le conseil des ministres, dirigé par le prince de Metternich. Chargé du département des finances, le comte Kolowrat s'appliqua à restreindre les dépenses, surtout celles de la police secrète, et à introduire dans toutes les branches de l'administration la plus sévère économie. Tant que l'empereur François vécut, le comte rencontra souvent une opposition insurmontable à ses vues politiques; mais beaucoup plus libre après l'avénement de l'empereur Ferdinand, il réussit à faire prévaloir un système plus modéré. C'est à lui surtout que les détenus politiques italiens durent l'amnistie de Milan, qui fut étendue plus tard à la Galice et à la Hongrie. Partisan d'un progrès trop lent, mais ennemi de l'esprit de conquête, il était encore le collègue du prince de Metternich lors des événements de 1848. Il ne fut pourtant pas compris dans la proscription des ministres, et après la révolution du 13 mars, tout en cédant l'administration des finances au baron de Kubeck, il resta dans le ministère sans avoir de portefeuille. Mais les événements finirent par le faire rentrer dans la vie privée. J. V.

Œsterreichische National-Encyklopædie. — Conversations-Lexikon.

KOLTZOF (*Alexis - Vasiliévitch*), poëte russe, né à Voronège, en 1809, mort dans cette même ville, en 1842, était fils d'un marchand de bestiaux. La lecture de quelques livres achetés aux foires, où il suivait son père, le séjour des steppes, océan de fleurs et de verdure, où il passait l'été avec ses troupeaux, en firent un poëte peu correct sans doute, mais très-naïf et original. Les affaires de son négoce lui fournirent l'occasion d'aller à Saint-Pétersbourg et à Moscou et d'y être présenté à Pouchkin et à Joukofski. Le bienveillant accueil que lui firent ces littérateurs célèbres remplit l'âme du pauvre marchand d'enthousiasme en même temps que de mélancolie : il sentait que, par son extraction aussi bien que par son défaut de culture primordiale, il n'avait pas de place dans le cercle brillant dont la porte lui avait été un instant entr'ouverte; il regagna tristement ses steppes, et y termina à trente-trois ans une carrière qui aurait eu plus d'avenir dans un pays où les lumières seraient plus propagées et les castes moins fixées. Ses *Poésies* ont été rassemblées en 1846 par Bielinski; le Pce Elim Mecherski en a traduit deux, mais non des meilleures, en vers français. Pce A. G.

Biographie de Koltzof par Bielinski, en tête de ses *Poésies*. — Mecherski, *Les Poëtes Russes*.

KOLYN (*Klaas* ou *Nicolas*), moine hollandais, vivait vers la fin du douzième siècle. Il appartenait à l'abbaye des Bénédictins d'Egmond, et fut longtemps regardé comme l'auteur d'une

chronique rimée de onze à douze cents vers, en langue flamande, intitulée : *Rym-Kronyk, van oudts genæmt, het geschichte historiael-rym, der eerste Graaven van Holland, van broeder Klaas Kolyn, monnink van Egmond, usque ad annum* 1156. Cette chronique, publiée pour la première fois par le savant Gérard Dumbar, dans le t. Ier des *Analecta Belgica* (Deventer, 1719, in-8°), fut reproduite par Antoine Mathæus et Gérard van Loon (La Haye, 1745, in-fol.). Après avoir joui d'une confiance presque générale, elle fut rejetée dans l'oubli, grâce aux recherches de Wagenaar, d'Ypey et de van Wynn, qui constatèrent par d'irrécusables preuves que ce prétendu monument historique était l'œuvre d'un avocat de Bois-le-Duc, nommé Henri Graham, ou d'un graveur de Harlem, Regnier de Graaf; ce fut, au reste, ce dernier qui vendit et fit connaître le manuscrit à Corneille van Alkemade, son premier possesseur. P. L—Y.

Foppens, *Bibl. belgica*, II, 913 — J. Wagenaar, *Œuvres de la Soc. philol. holland. de Leyde*, p. 201-226. — Ypey, *Hist. de la langue holland.* — Van Wynn, *Loisirs domestiques*; 1801, p. 120-218. — *Literarische Blätter* Nurnberg, 1808; t. VI.

KOMARZEWSKI (*Jean-Baptiste*), général polonais, né en 1748, mort à Paris, en 1810. Attaché à la chancellerie diplomatique de Varsovie, il dut son avancement rapide en partie, dit-on, à la facilité avec laquelle il déchiffrait les dépêches secrètes interceptées; il s'en rencontra une sur laquelle il passa cinq jours entiers; enfin, il parvint à y déchiffrer *Constantinople;* ce mot fut la clef des autres. Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski le nomma lieutenant général et son aide-de-camp, et lui confia diverses missions diplomatiques. Komarzewski vint à Paris, et se livra aux études. En 1803 il publia un *Mémoire sur un graphomètre souterrain*, tendant à remplacer la boussole dans les mines. En 1807 il donna un opuscule intitulé : *Coup d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne*, où il chercha vainement à justifier la conduite politique du roi Stanislas-Auguste. En 1809 il fit paraître une *Carte hydrographique* de la Pologne; elle est peu exacte, car les matériaux manquaient à cette époque. L. C.

J. Bartoszewicz, *Biographies polonaises du dix-huitième siècle*; 1853.

KÔNAKHOM, deuxième bouddha de l'âge actuel du monde, suivant les livres sacrés des Siamois. F.-X. T.

Traiphum, les Trois Mondes (en siamois).

KONARSKI (*Adam*), évêque de Posen, homme d'État polonais, né en 1500, mort en 1577. Après avoir terminé ses études, il embrassa la carrière ecclésiastique, devint curé de Posen, chanoine de Cracovie, enfin évêque de Posen. Le roi Sigismond-Auguste le chargea de missions diplomatiques et religieuses auprès des papes Paul IV, Pie IV et près du vice-roi de Naples. Après la mort de Sigismond-Auguste, dernier rejeton des Jagellons, Konarski vint à Paris, à la tête d'une brillante ambassade, en 1573, pour offrir la couronne de Pologne au frère du roi Charles IX. A cette occasion, l'historien français, le président de Thou, dit dans ses œuvres : « On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple français, quand il vit ces ambassadeurs et un air d'assurance et de dignité qui les distinguait particulièrement. Ce qu'on remarqua le plus, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français et en italien. Il ne se trouva à la cour de France que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin : le baron de Milhau et le marquis de Castelnau-Mauvissière. Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrosent la Vistule et le Dniéper, ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui ne savent rien et qui sont ennemis déclarés de ce qu'on appelle science; aussi, quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par des signes ou en rougissant... » Après la fuite de Henri III, de Pologne en France, Adam Konarski put encore assister à l'élection du nouveau roi Étienne Batory, mais il mourut bientôt en laissant le souvenir d'une carrière brillamment remplie. L. CHODZKO.

Annales polonaises de 1500 à 1577. — Niesiecki, *Armorial polonais*; 1760. — L. Chodzko, *Histoire de Pologne*; Paris, 1835.

KONARSKI (*Stanislas-Jérôme*), littérateur et poëte polonais, restaurateur des sciences et des lettres au dix-huitième siècle, naquit à Konary, dans le palatinat de Cracovie, le 30 septembre 1700, et mourut à Varsovie, le 3 août 1773. Dès l'âge de dix-sept ans il entra chez les piaristes, à Podolinieç, et plus tard il obtint la chaire de poésie à Varsovie. En 1725, protégé par son oncle, Jean Tarlo, évêque de Posen, il alla à Rome, où il resta quatre ans, puis il vint fréquenter à Paris les cours de la Sorbonne, et se lia intimement avec Fontenelle. En 1733, il appuya de tous ses moyens l'élection du roi Stanislas Leszczynski; mais l'influence de la Russie et de l'Autriche l'ayant emporté, ce fut Auguste III, électeur de Saxe, qui devint roi. Stanislas Konarski accompagna en France Leszczynski, et obtint de Louis XV deux abbayes pour son entretien. De retour dans sa patrie, il devint, en 1739, professeur d'éloquence au collége des piaristes à Cracovie, puis à Rzeszow. Entre les années 1740 et 1754, il fonda un collége du même ordre à Varsovie, à Jolibord; c'est de là que sortirent les hommes les plus éminents de la Pologne. Il s'appliqua surtout aux réformes salutaires politiques, aux meilleurs systèmes d'éducation publique, et à ramener le siècle d'or de la littérature nationale du temps des Sigismonds. Ses principaux ouvrages sont : *De Laudibus S. Thomæ Aquinatis;* Varsovie, 1723, in-fol.; — *Éloge funèbre de Constance Dœnhoff*,

palatine de Malborg; Varsovie, 1723, in-fol.; — *Elegiarum Libri tres, cum decade lyrica*; Varsovie, 1724, in-12; — *In Solemnitate Nuptiarum*; Varsovie, 1725, in-fol.; — *Éloge funèbre de Joseph Sapieha, fils du palatin de Podlaquie*; Varsovie, 1731, in-fol.; — *Lettres aux Amis, en faveur de l'élection de Stanislas Leszczynski*; Varsovie, 1733, in-4°; — *Leges, Statuta, Constitutiones, Privilegia, Regni Poloniæ, M. D. Litvaniæ, omniumque Provinciarum annexarum a comitiis Wisliciæ* 1347, *celebratis*; Varsovie, 1733-1739, 6 volumes in-fol. Cet ouvrage, publié en latin et en polonais, est connu sous le titre de *Volumina Legum*; — *Défense du collége des Piaristes contre les prétentions des Jésuites*; Vilna, 1738, in-8°; — *De Emendandis eloquentiæ Vitiis*; Varsovie, 1741, in-8°; — *Othon*, tragédie de Corneille, traduite en vers polonais; Varsovie, 1744, in-4°; — *Epaminondas*, tragédie (originale) en vers; Varsovie, 1744, in-4°; — *Genealogia Potocciorum*; Varsovie, 1747, in-4°; — *De Principatu Kuroniæ et Semi-Galliæ*; Varsovie, 1758, in-4°; — *Des Moyens infaillibles pour établir des réformes dans les diètes de Pologne, en abolissant le* liberum veto; Varsovie, 1760-1763, 5 vol. in-12; — *Lyricorum in moralibus et politicis materiis Libri duo*; Varsovie, 1767, in-8°; — *Institutiones Oratoriæ, seu de arte bene cogitandi, ad artem bene dicendi necessaria, plurimis exemplis illustrata*; Varsovie, 1767, in-8°; — *De la Religion d'Honnêtes Gens, contre les Déistes*; Varsovie, 1769, in-8°; — *Observations historiques sur le projet d'enlèvement du roi Stanislas-Auguste le* 3 *novembre* 1771; Varsovie, 1771, in-8°; — *Entretien entre deux Voisins, sur les malheurs de la patrie, amenés par les factions domestiques*; Varsovie, 1773, in-fol. L. CHODZKO.

Janocki, *Polonia Literata*, 1750. — Zacharyasiewicz, *Oraison funèbre de Konarski*; Varsovie, 1773. — Krajewski, *Éloge historique de Konarski*; Varsovie, 1783. — Bielski, *Vita et Scripta Piarum*; Varsovie, 1812. — Bentkowski, *Histoire de la Litterature polon.*; Varsovie, 1814. — Podczaszynski, *La Pologne littéraire*; Paris, 1830. — Chodynicki, *Diction. des Polonais savants*. — K. W. Woycicki, *Histoire littér. polon*; Varsovie, 1850.

KONDARY (*Amid al-Molouk, Abou-Nasr Mansour ben-Mohammed*), vézyr Persan, naquit à Kondar, ville du district de Nichapour, dans le Khorassan, et mourut l'an de l'hégire 456 (1064 de J.-C.). Simple officier à la cour de Thogrul-Beg, fondateur de la dynastie des Seldjoucides en Perse, il avait été fait eunuque, pour avoir épousé la femme qu'il était chargé d'aller demander en mariage pour son maître. Ses talents lui sauvèrent la vie dans cette circonstance délicate, et l'élevèrent plus tard à la dignité de premier vézyr. Thogrul-Beg, après avoir soumis une partie de la Perse, le Giorgian, la Syrie et l'Asie Mineure, détruit l'empire des Bovides, ayant en 447 (1055), dépouillé la maison de Bowayn de la souveraineté de Bagdad et replacé sur le trône le khalife Kaïem-Biarillah, établit Kondary son lieutenant à Bagdad, moins pour protéger le khalife que pour le tenir en esclavage. Huit ans après, comme Kaïem-Biarillah, remis en possession de sa couronne par la protection de Thogrul-Beg, qui s'était fait couronner sultan de Bagdad, refusait de lui donner en mariage sa fille Séida, Kondary suggéra au prince seldjoucide le moyen d'obtenir le consentement du khalife. Thogrul-Beg était maître de la personne et des revenus de Kaïem-Biarillah. Kondary lui conseilla de diminuer insensiblement la pension du khalife jusqu'à la conclusion du mariage. Le stratagème réussit, et le premier vézyr, dont on n'avait plus à craindre l'incontinence, fut chargé de conduire la princesse Séida à Ray, capitale de l'Irak-Persique, où Thogrul-Beg s'était rendu pour l'épouser. Mais il mourut avant la célébration du mariage, l'an de l'hégire 455 (1063). Le premier acte du gouvernement d'Alp-Arslan, son neveu et son successeur, fut de renvoyer Séida à la cour de son père, et de disgracier Kondary, qui, après une année de détention, périt de la main du bourreau, l'an de l'hégire 456 (1064). L'influence qu'il avait exercée sous le règne précédent, la haine que lui portaient Alp-Arslan et le nouveau vézyr, Nédham-el-Mouk, furent les causes de sa mort; son intolérance religieuse en fut le prétexte. On l'accusait d'avoir fait fulminer des anathèmes dans les mosquées du Khoraçan contre la secte de l'imam Chaféi, qu'il traitait d'hérétique, bien qu'elle soit une des quatre réputées orthodoxes par les musulmans sunnites. Plus de six cents personnes furent comprises dans la condamnation de Kondary, et partagèrent son supplice. F.-X. T.

Mirkhond, *Raouzet-al-safa*. — Khondemyr, *Khelassat-al-Akbar*. — Malcolm, *Histoire de Perse*. — Ferichtat, *Histoire de l'élévation du pouvoir musulman dans l'Inde*.

KONG-FOU-TSE. *Voy.* KOUNG-FOU-TSEU.

KONG-TI (*Yang-Yéou*), empereur chinois, dernier prince de la dynastie des Soui, fut élevé sur le trône en 617, par Li-yuen, prince de Thang, pendant que les grands étranglaient, à Kiang-tou, son oncle et son prédécesseur Yang-ti. Mais il eut pour rival Siao-sien, prince de Léang, qui, à la tête d'un parti considérable, prit le titre d'empereur et établit sa cour à Kiang-ling. Kong-ti, trop faible pour défendre sa couronne, la céda à Li-yuen, qui la lui avait donnée. Li-yuen devint, sous le nom de Kao-tsou, fondateur de la grande dynastie des Tang. Il paraît que Kong-ti lui faisait encore ombrage. Sa perte fut résolue. Réduit à boire une coupe empoisonnée, ce prince infortuné se mit à genoux, et pria *Bouddha*, dont il professait la doctrine, de ne jamais *le faire renaître empereur*. Avec Kong-ti (618) fut éteinte la dynastie des Soui. Ici, dit Pauthier, finissent les *six petites dynasties*

(*lou tchao*) pour faire place à la grande dynastie des *Thang*. Pendant la durée de ces six petites dynasties, l'empire chinois fut presque toujours agité par des guerres intestines, qui lui firent perdre une grande partie de son éclat et de sa prépondérance sur les destinées de l'Asie. Le démembrement de l'empire en deux parties, l'une méridionale, l'autre septentrionale, depuis l'année 386 de notre ère jusqu'à l'avénement de la dynastie des Soui, détruisit cette unité imposante d'une nation, sans laquelle il lui est difficile d'exécuter de grandes choses. F.-X. T.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, IV. — Pauthier, *la Chine*, dans *l'Univers pittoresque*.

KONG-TSONG, empereur chinois, le dix-neuvième de la dynastie des Song, élevé à l'empire à l'âge de quatre ans, la onzième année kiasu du cycle LXII (1274 de J.-C.), détrôné en 1276. Après la mort de Tou-tsong, le ministre Kiassé-tao, afin de perpétuer son autorité, mit sur le trône un enfant de quatre ans, Tchao-hien (qui prit le nom de *Kong-tsong*), second fils de Tou-tsong, au préjudice de son frère aîné Tchao-che, que soutenaient les grands du royaume. La mère du nouvel empereur Siéi-tchi fut déclarée régente pendant la minorité. Le khan des Tartares, Houpilaï, qui ne cherchait qu'un prétexte de recommencer la guerre, se plaignit amèrement de n'avoir pas été, selon l'usage, informé de la mort de l'empereur Tou-tsong, et fit entrer en Chine 200,000 hommes divisés en deux corps, dont l'un, sous les ordres de Péyen, envahit le King-hou, et l'autre attaqua le Hohaï-ti, sous le commandement de cinq généraux. La prise de Nyan-lo-fou, la défection de plusieurs gouverneurs, qui se donnent aux Mogols, les progrès de l'armée de Péyen qui a forcé le passage du Kiang, obligent enfin Kiassé-tao de se montrer à l'ennemi. Il paraît avec une armée de 100,000 hommes, non pour combattre, mais pour proposer aux Tartares une paix qu'ils refusent. N'osant s'opposer aux conquêtes de Péyen sur les bords du Kiang, Kia-ssé-tao reprend la route de Yang-tchéou, et veut de nouvelles troupes. On lui répond par des refus et des injures. La régente Siéi-tchi le voyant exécré du peuple, le dépouilla de son emploi. Quelques jours après, un mandarin délivra l'empire de ce lâche et perfide sujet, qui fit à la Chine plus de mal que les Tartares. Ceux qui le remplacèrent ne rétablirent pas les affaires de l'État : les généraux qu'ils envoyèrent furent défaits. Hang-tcheou, où la cour des Song avait été transportée, vit bientôt s'avancer l'armée victorieuse de Péyen. La régente, effrayée, lui envoya le sceau de l'empire, signe de sa soumission. Houpilaï, qui régnait à Chang-tou, exigea en outre la personne de l'impératrice et de l'empereur. Siéi-tchi et Kong-tsong durent quitter Hang-tchéou; et, malgré le dévouement de 40,000 hommes, qui tentèrent de les délivrer, ils furent conduits à la cour d'Houpilaï (1276). Le prince tartare créa Kong-tsong prince de troisième classe, et l'envoya dans une *lamaserie*, où il finit ses jours. F.-X. TESSIER.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. IX et X. — Grosier, *Description générale de la Chine*, t. IX. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. IV.

KONING, famille d'artistes belges et hollandais. *Voy.* CONINCK.

KONING (*Corneille*), graveur belge, né vers 1524, à Harlem. Il est connu par de nombreux portraits des hommes célèbres des quinzième et seizième siècles, parmi lesquels on remarque ceux de *Luther*, de *Calvin*, de *Mélanchthon*, d'*Érasme*, plusieurs portraits des comtes d'Oost-Frise, etc. Il se servait également bien de la pointe et du burin. A. DE L.

Biographie universelle Belge. — Nagler, *Allgemeines Künstler Lexicon*.

KONING (*Jacques*), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1645, mort en Danemark. Élève de l'habile Adriaan van den Velde, Koning a longtemps peint le paysage dans la manière de son maître. Il règne de la chaleur dans ses tableaux; les effets de lumière y sont naturels et les ciels transparents. Son feuillé est pointu et bien travaillé, ses figurines et ses animaux pleins de mouvement. Comme van den Velde, Koning quitta le paysage pour s'essayer dans le genre historique, et s'il n'atteignit pas la même perfection, du moins réussit-il assez pour que le roi de Danemark l'appelât à la cour de Copenhague, où il termina ses jours. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 342-343. — Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, p. 132 133.

KONING (*Jacques*), érudit hollandais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Pendant une grande partie de sa vie, il occupa l'emploi de commis-greffier au tribunal de première instance d'Amsterdam. Reprenant la thèse de Gérard Meerman, il écrivit dans sa langue une *Dissertation sur l'origine de la découverte et le perfectionnement de l'imprimerie*, Harlem, 1816, in-8°, traduite, en 1820, en français, et couronnée par la Société des Sciences de Harlem. Le but de ce mémoire est de résoudre en faveur de cette ville, et contre Mayence, la contestation, alors indécise, sur l'invention de l'imprimerie, que l'auteur attribue à Laurent Coster (*Voy.* GUTENBERG). K.

Biogr. des Contemp. — Aug. Bernard, *Hist. de l'Origine de l'Imprimerie*.

KONJÉI, empereur du Japon, huitième fils de l'empereur Toba, monta sur le trône l'an 1802 de l'ère de Synmu (1142 de J.-C.), et mourut en 1816 (1156). Sous son règne les princes tributaires, poussés par l'ambition et la jalousie, allumèrent une guerre longue et fatale, qui faillit entraîner la ruine de l'empire. Pour rendre la paix à l'État et maintenir l'autorité impériale, il fallut toute l'habileté et la bravoure de Jorémassa, prince du sang, que ses exploits firent regarder comme l'Hercule japonais. Konjei mou-

rut après un règne de quatorze ans, en 1816 (1156 de J.-C.). Go-sijarakvva, son frère, lui succéda. F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon*. — Kæmpfer, *Relation d'un Voyage au Japon*.

KONRAD (*Henri*). *Voy*. CUNRAD.

KONTAISCH (*Araptan* ou *Raptan*), khan des Œlets ou Eleuths, monta sur le trône en 1698, et mourut en 1727. Il servit d'abord avec distinction dans les armées de son oncle, Bussuktu-Khan ou Kaldan, qui se rendit célèbre par ses guerres contre l'empereur Khang-hi. Mais ce dernier, prince farouche et cruel, fit périr le frère de Kontaisch, lui ravit sa fiancée et osa même attenter à ses jours : tous ces crimes forcèrent le jeune prince à s'éloigner de la cour en 1688. Dix ans après, Kontaisch apprenant la mort de Kaldan, vint se présenter aux Eleuths pour réclamer sa succession. Les Eleuths et les Bukhariens le reconnurent sans peine, et les autres provinces y furent contraintes par les armes. Quand tout fut ainsi disposé, les Bukhariens conduisirent le jeune prince dans un bosquet sacré, où, après plusieurs jours de festins et de réjouissances, ils le proclamèrent *grand monarque* (KONTAISCH), avec défense, sous peine de mort, de l'appeler de son premier nom. Ce prince méritait cette distinction par ses grandes qualités. Les premières années de son règne ne furent troublées que par la guerre avec les Usbeks. Il s'efforça de réparer les maux causés par son prédécesseur, et montra dans la suite qu'il n'était pas moins entreprenant que son oncle Kaldan. Peu de temps après son avénement, la ville d'Yarkian (Irghen ou Jurkent), capitale du Kashgar, se révolta; Kontaisch la réduisit bientôt, et punit sévèrement les rebelles. Vers l'an 1703, Ayuka ou Ayuki, un de ses cousins, après avoir gagné la tribu des Torgaouts, se sépara de lui sous prétexte qu'il avait à craindre pour sa vie en restant à la cour, passa le Jaïk, et alla se mettre sous la protection de la Russie. Vers 1716, Kontaisch se dédommagea de cette perte par la conquête du Thibet. Mais quatre ans après les provinces de Khamil et de Turfan, dans la petite Bukharie, lui furent enlevées par les Chinois. Kontaisch ayant été informé qu'à l'est du grand désert de Gobi il se trouvait, au pied des montagnes qui séparent ses États de la Chine, une mine d'or riche et d'une exploitation facile, envoya un de ses princes avec une armée de dix mille hommes pour en prendre possession. Les Chinois et les Mogols, avertis de leur dessein, tombèrent sur eux en grand nombre, et les forcèrent de rentrer dans le désert. Les Eleuths, en effectuant leur retraite, découvrirent aux Chinois des vallées fertiles, par lesquelles l'empereur fit passer une puissante armée avec un gros train d'artillerie, pour envahir les provinces de Khamil et de Turfan. Elle était conduite par le troisième fils de Khang-hi, qui succéda à son père en 1726, sous le nom de Yong-ching, et accompagnée, dit-on, par un jésuite fort habile dans les fortifications et dans la composition des feux d'artifice. Kontaisch s'avança à la tête d'une nombreuse cavalerie pour disputer le passage aux Chinois. Au lieu d'en venir à une action décisive, le prince chinois fit bâtir de distance en distance des forts, qu'il munit de canons et d'infanterie. Protégé par ces forts il put s'assurer la conquête des deux provinces qu'il convoitait, sans qu'il eût été possible aux Eleuths de le forcer à une bataille.

Kontaisch comprit qu'il ne pouvait repousser les Chinois sans canons et sans infanterie. Comme les Eleuths n'en avaient point l'usage, il envoya, en 1720, des ambassadeurs à l'empereur de Russie, Pierre Ier, qui se trouvait alors à Pétersbourg, et lui offrit de lui payer tribut s'il voulait envoyer à son secours dix mille hommes de troupes régulières avec du canon. Mais la guerre avec la Suède, jointe aux vues que l'empereur avait sur la Perse, l'empêchèrent d'accepter une proposition si avantageuse. Les Chinois s'emparèrent de toute la partie des États de Kontaisch qui s'étendait de l'est du désert jusqu'aux frontières de la Chine. Ils y établirent des colonies de Mogols, sans toucher toutefois aux domaines du Dalaï-Lama. Kontaisch recouvra plus tard ces provinces; car le P. Gaubil nous apprend qu'en 1726 les Tartares de Hami ou Khamil, de Turfan, d'Aksou, de Kashgar, d'Irghen ou Jarkien et d'Anghien, étaient sous sa protection. Kontaisch avait fixé sa résidence à Hargas ou Urga, sur la petite rivière d'Ili, à laquelle plusieurs géographes ont donné le nom de *Konghis*. F.-X. T.

Bentink, *Histoire des Mogols*. — Gerbillon, Ap. dans Du Halde, tom. IV. —

KONTSKI (*Martin*), célèbre général d'artillerie polonaise, castellan de Cracovie, né en 1635, mort en 1710. Après avoir fait de brillantes études en Pologne et à l'étranger, il lia, pour ainsi dire, sa destinée à celle du roi Jean Sobieski, et l'accompagna dans ses expéditions militaires de 1674 et 1676. Dans la mémorable délivrance de Vienne, en 1683, par Sobieski, l'artillerie polonaise, commandée par Kontski, rendit les plus grands services; il en fut de même aux batailles de Gran et de Raab, en Hongrie. Pendant la guerre de Moldavie de 1688, conduite par le grand-général Stanislas Jablonowski, Kontski se distingua particulièrement et laissa un nom impérissable dans les annales polonaises. L. Ch.

Coyer et Salvandy, *Histoire de Sobieski*. — Jonzac, *Histoire de Jablonowski*. — Stanislas Plater, *Petite Encyclopédie Polonaise*, Leszno et Guezne, 1841.

*KONTSKI, famille de musiciens, parmi lesquels on distingue *Antoine* KONTSKI, pianiste, né en 1817, à Cracovie, et dont beaucoup de compositions sont devenues populaires. Le nombre de ses œuvres gravées s'élève à 152; — et *Apollinaire* KONTSKI, violoniste, né en 1826,

à Posen. Élève de Paganini, il est attaché à la chapelle impériale de Russie depuis 1853.

L. C. ET K.

L. Chodzko, *Discours prononcé sur la tombe de Grégoire Kontski.* — Albert Sowinski, *Les Musiciens Polonais et Slaves;* Paris, 1857.

KONYKENBURG (*Jean*), littérateur hollandais, né vers 1770. Professeur de théologie au collége des Remontrants, à Amsterdam, il fut, en 1798, député à la convention nationale de la république Batave, et contribua à la rédaction de la constitution nouvelle. Quelque temps après, il abandonna la carrière politique pour reprendre ses travaux littéraires. On a de lui : *Essai sur le génie de Raphael et d'Angélique Kauffmann dans la peinture;* Amsterdam; 1810; — *Dialogues sur les mythes ou paraboles qu'on trouve dans l'Écriture Sainte;* 1809; — *Éloge d'Élisabeth Bekker et d'Agathe Deken;* — *Histoire de la Révolution de* 1813; 1816, avec un supplément imprimé en 1817; — *Mélanges de Littérature, de Physique et de Morale;* Amsterdam, 1818; — *Constantin le Grand*, tragédie, 1818, etc. Parmi les traductions qu'il a faites, on distingue un ouvrage d'Engel : *Sur l'Imitation antique;* Harlem, 1790, 2 vol. in-8°, fig. K.

Galerie histor. des Contemporains; Bruxelles, 1822.

KONZ (*Charles-Philippe*), littérateur allemand, né en 1762, à Lorch (Wurtemberg), mort le 20 juin 1827. Il fut ministre de l'Évangile à Vaihingen et à Ludwigsburg, et professeur à l'université de Tubingue. Il publia, sous le pseudonyme de *Karel*, deux tragédies; *Conradin*, 1782, et *Le Retour de Timoléon à Corinthe*, 1801. G. B.

Neuer Nekrolog., V, 621.

KOOGEN (*Lendert* VAN DER), peintre et graveur hollandais, né à Harlem, en 1610, mort dans la même ville, en 1681. D'une famille d'artistes et de riches amateurs, il fut destiné de bonne heure à la carrière des arts et placé à Anvers dans l'atelier de l'habile Jacques Jordaens. Il y resta longtemps, et peignait fort bien l'histoire en grand lorsqu'il quitta son maître; mais, de retour à Harlem, et s'étant lié intimement avec Cornille Bega, il changea de manière, et ne composa plus que de petits sujets. Ses ouvrages, peu connus en France, méritent pourtant d'être recherchés. Le dessin y est toujours pur, la composition de bon goût, la couleur soignée. Koogen a gravé à l'eau-forte assez dans le genre de Carrache. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 21-23. — Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders.* — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

KOOKEN, impératrice du Japon, succéda à son père Sioomu, au 7e mois de l'an 1409 de la période de Sinmu (749 de J.-C.), et mourut en 1419 (759 de J.-C.). Deux faits d'une certaine importance signalent le règne de cette princesse. Jusqu'à cette époque les Japonais avaient tiré l'or de la Chine ou de la Corée : en 749 Kooken en reçut pour la première fois de la province d'Osio. En 753 elle bâtit le fameux temple Toodaïn, pour remplir un vœu de l'empereur son père. Elle mourut ne laissant qu'une fille pour lui succéder. F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon.* — Kæmpfer, *Voyage au Japon.* — Marco-Paulo, *Voyage en Chine et au Japon.* — Mailla, *Histoire générale de la Chine.* — *Histoire universelle*, t. XX.

KOONIN, empereur du Japon, petit-fils de l'empereur Tent-su, monta sur le trône l'an 770 (de J.-C.), et mourut en 782. Sous son règne, le Japon, à l'abri des incursions des Chinois et des Tartares, fut désolé par divers fléaux. Il éclata un orage qui fit des ravages inouïs. On vit tomber du ciel des feux qui ressemblaient à des étoiles, et l'air retentit de bruits épouvantables (1). Dans sa consternation, l'empereur fit célébrer dans tout l'empire des *matsuris* pour apaiser les dieux (Jakasis), qu'il croyait irrités. Deux ans avant sa mort, qui arriva en 782, un incendie consuma tous les temples de Méaco. Koonin eut pour successeur son fils Kuan-mu.

F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon.* — Kæmpfer, *Relation d'un Voyage au Japon.*

KOOTEN (*Théodore* VAN), humaniste hollandais, né le 22 octobre 1749, à Leeuwarden, mort en 1814. Il fit ses études à Franeker, y devint l'ami du célèbre Jean Schrader, et le remplaça en 1784 dans sa chaire, après avoir été recteur des écoles latines de Campen et de Middelbourg. Le parti patriote ayant succombé en 1787, par suite de l'invasion prussienne, il fut obligé de quitter son poste, et vint résider en France avec Walckenaër, fils de l'hélléniste. Quelques années plus tard, il accompagna ce dernier dans son ambassade d'Espagne, et ne le quitta plus depuis son retour en Hollande. Il mourut chez lui, dans une maison de campagne située entre Harlem et Leyde. On a de lui : *Specimen Emendationum*, inséré à la suite des *Emendationes* de J. Schrader; 1772; — *Incerti auctoris* (*vulgo Pindari Thebani*) *Epitome Iliados Homericæ;* Leyde et Amsterdam, 1809, in-8° : l'impression de cet ouvrage, commencée en 1774, fut interrompue par les circonstances politiques; — *Deliciæ Poeticæ Fasciculi VII;* Dunkerque et Amsterdam, 1792-1805, in-8°. Les meilleures pièces de cette collection sont de Kooten, qui s'était proposé Tibulle pour modèle; il excellait dans la poésie latine. Son style est élégant et pur. P. L—Y.

Kolbus et de Rivecourt, *Dictionn. Biogr. de la Hollande.*

KOPCZYNSKI (*Onuphre*), grammairien polonais, né à Czerniow, dans le palatinat de Gnèzne, le 30 novembre 1735, mort à Varsovie, le 14 février 1817. Il entra chez les piaristes, et eut pour guide le célèbre Stanislas Konarski; il voyagea dans les pays étrangers. De retour en Pologne en 1775, il fit partie de la commission de l'éducation publique, qui régénéra l'ancien

(1) Il s'agit probablement ici de la chute de quelques aérolithes.

système pratiqué par les jésuites. On a de lui : *Grammaire Polono-Latine;* Varsovie, 1778; — *Elegia in stemma Stanislai-Augusti;* Varsovie, 1782, in-4° ; — *Valentino Gagatkiewicz, Elegia;* 1783, in-4°; — *Sur l'Enseignement chrétien et moral;* Varsovie, 1786; — *Carmen heroicum ad quosdam diffidentes qui, potentiam vicinorum metuentes, in rebus patriæ pertimescebant;* Varsovie, 1792, in-4° ; — *Dissertation sur l'esprit de la Langue Polonaise;* Varsovie, 1804, in-8° ; — *Règles sur la Bonne Conduite;* Varsovie, 1806, in-8°; — *Sur le Style;* 1807 ; — *Essai de Grammaire Polonaise pratique et raisonnée pour les Français;* Varsovie, 1807, in-8°; — *De Varsaviensi Convictu, Martem inter atque Minervam certamen a Galliarum legato Varsaviæ residente, J. Serra, armis et scriptis inclyto diremptum, elegia;* Varsovie, 1808, in-4°; — *Religiosus et sapiens princeps Fridericus-Augustus, rex Saxoniæ et magnus dux Varsaviæ, religionis et literarum in Scholis Piis sator. Epigramma;* Varsovie, 1809, in-folio; — *Kalendæ octobris* 1814, *ad Congressum Vindobonensem;* Varsovie, 1814, in-4°; — *Ad Alexandrum I, Rossiarum imperatorem, Poloniæque regem, terras suas invisentem;* Varsovie, 1816, in-folio. Ces deux derniers écrits ont été traduits en français par Baudouin de Courtenay. L. CHODZKO.

Bentkowski, *Hist. de la Littér. Polon.*, 1814. — *Annales de la Société des Amis des Sciences de Varsovie de* 1801 *à* 1816. — *Mémorial de Varsovie de* 1813. — Podczaszynski, *La Pologne Littéraire*; 1830.

KOPERNIK, en latin *Copernicus* (1), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, naquit le 12 février 1473, à Thorn, qui appartenait alors à la Pologne (2), et mourut à Frauenburg, le 23 mai 1543. Les historiens ont longtemps discuté sur l'origine de ce grand homme : les uns le font descendre d'une famille noble, les autres prétendent que son père était serf, comme si la descendance pouvait, ainsi que le génie, donner la gloire et l'immortalité. C'est seulement de nos jours qu'on est parvenu, sur des titres vrais ou supposés, à décider cette question de naissance : la mère de Kopernik, appelée Barbel Wasselrode, était sœur de l'évêque de Warmie, et son père, fils d'un bourgeois considéré de Cracovie. C'est ainsi que Christophe Colomb se trouva, après sa mort, avoir des parents dans presque tous les pays de l'Europe, lui qui de son vivant n'eut pas même une patrie ! Quoi qu'il en soit, Kopernik reçut une éducation distinguée, grâce aux soins de son oncle, l'évêque de Warmie. Il fit ses études classiques au collége de Thorn, et vint à dix-huit ans suivre les cours de philosophie et de médecine à l'université de Cracovie. Ce fut aux leçons d'Albert Brudzewki qu'il commença à se passionner pour la science qu'il devait illustrer. Dans ses instants de loisir, il cultivait la peinture avec beaucoup de succès. A vingt-trois ans il se rendit en Italie pour achever ses études à Padoue et à Bologne. Il s'y fit inscrire sur la liste des étudiants polonais qui fréquentaient ces célèbres universités : circonstance qui a été citée pour montrer encore que Kopernik n'était point Allemand. En 1499 on le trouve professant à Rome les mathématiques devant un auditoire nombreux. En 1502, de retour à Cracovie, il se fit prêtre, et huit ans après il devint chanoine à Frauenburg, petite ville située sur les bords de la Vistule. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, partagé entre les devoirs de sa charge et la culture de l'astronomie. Il employait aussi une grande partie de son temps à des œuvres de charité et à donner de bons conseils : il visitait les malades pauvres, et les soignait à ses frais; il imagina la construction d'une machine hydraulique pour distribuer l'eau dans toutes les maisons de la ville, s'occupa de la fonte des monnaies (1), et plaida victorieusement la cause de ses collègues dans un procès que le chapitre de Frauenburg soutenait contre les chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Kopernik hésita longtemps à publier le travail qui l'a immortalisé. Vaincu enfin par les sollicitations réitérées de deux amis, il se décida à livrer à l'impression son *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* (Nuremberg, 1543, in-fol.) C'est lui-même qui nous l'apprend, dans la préface de cet impérissable monument, qu'il mit, par sa dédicace, sous la sauvegarde du pape Paul III. « Il m'est permis, y dit l'auteur, de croire qu'aussitôt que l'on connaîtra ce que j'ai écrit dans ce livre sur les mouvements de la Terre, on criera haro sur moi (*statim me explodendum cum tali opinione clamitent*). Du reste, je ne suis pas assez amoureux de mes idées pour ne pas tenir compte de ce que d'autres en penseront; puis, bien que les pensées d'un philosophe s'écartent des sentiments du vulgaire, parce qu'il se propose la recherche de la vérité, autant que Dieu l'a permis à la raison humaine, je ne suis pas cependant d'avis de rejeter entièrement les opinions qui semblent s'en éloigner..... Tous ces motifs, ainsi que la crainte de devenir, à raison de la nouveauté et de l'absurdité (apparente), un objet de risée (*contemptus qui mihi propter novitatem et absurditatem opinionis metuendus*), m'avaient fait presque renoncer à l'entreprise. Mais des amis, parmi lesquels le cardinal Schomberg et Tidemann Gisius, évêque de Kulm, parvinrent à vaincre ma répugnance. Ce dernier surtout mit la plus grande insistance à me faire publier ce livre, que j'avais gardé sur le chantier, non pas neuf ans, mais près de trente-six. »

(1) De là on a fait *Copernic*, orthographe essentiellement vicieuse; car, comme ce nom est polonais, en l'écrivant avec un *c*, il faudrait le prononcer *Tsopernits*.

(2) C'est donc à tort que le roi de Bavière l'a fait ranger parmi les illustrations allemandes dans le temple de Walhalla : Kopernik est Polonais et de nom et de naissance.

(1) Il écrivit à ce sujet une dissertation (*De arte monetæ cudendæ*, 1526.)

Kopernik se décida donc, à l'âge de soixante-dix ans, à faire imprimer son livre, et chargea son disciple Rheticus d'en revoir les épreuves. Il eut peu de jours avant sa mort la satisfaction de tenir dans ses mains défaillantes le premier exemplaire de son ouvrage, sorti des presses de Jean Petreius, de Noremberg. Cette première édition, devenue très-rare (c'est celle-là que nous avons sous les yeux), fut suivie d'une seconde, en 1566, et d'une troisième, en 1617. Soixante-treize ans après la mort de son auteur, le *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* fut condamné (le 5 mars 1616) par la congrégation de l'Index, comme « renfermant des idées données pour très-vraies sur la situation et le mouvement de la terre, idées entièrement contraires à la Sainte Écriture. » Ce fut cet arrêt qu'invoqua le clergé de Varsovie pour refuser, le 5 mai 1829, son concours à l'inauguration de la statue de Kopernik, exécutée par Thorwaldsen (1).

Kopernik vint au monde à cette époque de renaissance où l'esprit humain semblait se réveiller tout à coup d'un sommeil séculaire. Ce sommeil n'avait été qu'apparent; car toutes les grandes questions alors si vivement tranchées n'étaient pas neuves : plus d'une fois elles avaient été mises en avant par de hardis penseurs; mais leur voix était aussitôt étouffée par l'autorité régnante, ou bien leur parole, incomprise, ne trouvait aucun écho auprès de leurs contemporains. En thèse générale, on peut soutenir que toute révolution ouvertement acceptée s'est déjà auparavant accomplie dans les esprits. Bien longtemps avant la découverte de l'Amérique, on avait parlé de l'existence probable d'une quatrième partie du monde (*voy.* Chr. COLOMB); et Kopernik savait lui-même qu'il n'était pas le premier a faire tourner la Terre autour du Soleil. Mais il fallait une persévérance à toute épreuve pour parvenir à se faire écouter, et la découverte, encore récente, du Nouveau-Monde fut en cela d'un grand secours à l'astronome révolutionnaire. Rien ne s'opposait plus à faire circuler la Terre librement dans l'espace depuis qu'il était démontré qu'elle forme avec l'eau un globe unique, qu'elle n'est pas démesurément grosse, et qu'il peut réellement exister au-dessous de nous des habitants qui ont les pieds opposés aux nôtres (2).

(1) L'empereur Napoléon Ier fit, en 1807, restaurer à ses frais le tombeau, très-endommagé, de Kopernik, dans l'église Saint-Jean a Frauenburg; il le fit placer de manière qu'on pût le voir de tous les points de l'église. A Thorn, il apprit que la maison du grand astronome était occupée par un tisserand. Il s'y fit conduire, et voulut acheter le portrait de Kopernik; mais le tisserand préféra le conserver, comme une sainte relique.

(2) « ... Magis id erit clarum, si addantur insulæ ætate nostra sub Hispaniarum Lusitaniæque principibus repertæ, et præsertim America ab inventore denominata navium præfecto, quam, ob incompertam ejus adhuc magnitudinem, alterum orbem terrarum putant, præter multas alias insulas antea incognitas, quo minus etiam miremur antipodes sive antichthones esse. » (*De Revol. Corp. Cœlest.* cap. III, p. 2, édit. 1843).

Indiquons maintenant, comme nous l'avons fait à l'article COLOMB, quelques-uns de ces échos perdus jusqu'à la venue de Kopernik, en commençant par ceux que le grand astronome signale lui-même. Voici d'abord comment il s'exprime à cet égard dans la préface de son immortel ouvrage *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* : « Je me suis donné la peine de relire tous les livres de philosophes que j'ai pu me procurer, pour m'assurer si j'y trouverais quelque opinion différente de ce qu'on enseigne dans les écoles relativement aux mouvements des sphères du monde. Et je vis d'abord dans Cicéron que Nicétas avait émis l'opinion que la Terre se meut (*Nicetam sensisse Terram moveri*) (1). Puis je trouvai dans Plutarque que d'autres avaient eu la même idée. » Ici Kopernik cite textuellement ce que l'auteur grec rapporte du système de Philolaüs, savoir « que la Terre tourne autour de la région du feu (région éthérée), en parcourant le zodiaque comme le Soleil et la Lune (2) ». Du reste, les principaux pythagoriciens, tels que Archytas de Tarente, Héraclide de Pont, Échécrate, etc., enseignaient la même doctrine, d'après laquelle « la Terre n'est pas immobile au centre du monde; elle tourne en cercle, et est loin d'occuper le premier rang parmi les corps célestes (3) ». Pythagore avait appris, dit-on, cette doctrine des Égyptiens, qui dans leurs hiéroglyphes représentaient le symbole du Soleil par le scarabée stercoral, parce que cet insecte forme une boule avec les excréments de bœuf où il vit, et que se couchant sur le dos, il la fait tourner entre ses pattes. — Timée de Locres était plus précis encore que les autres pythagoriciens quand il appelait « les cinq planètes les *organes du temps*, à cause de leurs révolutions (ὄργανα χρόνου διὰ τὰς τροπὰς) », ajoutant qu'il fallait supposer la Terre non pas immobile à la même place, mais tournant, au contraire, autour d'elle-même et se transportant dans l'espace (τὴν γῆν..... μὴ μεμηχανῆσθαι συνεχομένην καὶ μένουσαν, ἀλλὰ στρεφομένην καὶ ἀνειλουμένην νοεῖν) (4).

Plutarque raconte que Platon, qui avait toujours enseigné que le Soleil tournait autour de la Terre, avait vers la fin de ses jours changé

(1) Cicero, *De Finibus*, lib. V.

(2) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὴν γῆν κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ, κατὰ κύκλου λοξοῦ, ὁμοιοτρόπως ἡλίῳ καὶ σελήνῃ. Plutarch., *De Placitis Philosoph.*, lib. II, 23, et III, 11 et 13. *Voyez* aussi Stobée, *Eclog. Phys.*, lib. I; Diogène Laerce, lib VIII, 85. Selon Eusèbe (*Præpar. Evangel.*), Philolaüs avait le premier exposé le système de Pythagore.

(3) Τὴν γῆν οὔτε ἀκίνητον, οὔτε ἐν μέσῳ τῆς περιφορᾶς οὖσαν, ἀλλὰ κύκλῳ περὶ τὸ πῦρ αἰωρουμένην, οὔτε τῶν τιμιωτάτων, οὐδὲ τῶν πρώτων τοῦ κόσμου μορίων ὑπάρχειν. Plutarch., *Numa*; cf. ejusd. *De Placit.*, III, 13; Clement-Alex., *Stromat.*, V.

(4) Plutarch., *De Placit.*, lib. III. Comp. Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, t. I, p. 200.

d'opinion, regrettant de n'avoir pas placé le Soleil au centre du monde, seul lieu qui convienne à cet astre (1).

Trois siècles avant J.-C., Aristarque de Samos composa, au rapport d'Archimède, un ouvrage spécial pour défendre le mouvement de la Terre contre les opinions contraires des philosophes. Dans cet ouvrage, aujourd'hui perdu, il enseignait, d'une manière positive, que « *le Soleil reste immobile et que la Terre se meut autour du Soleil en décrivant une courbe circulaire dont cet astre occupe le centre* (τὸν ἅλιον μένειν ἀκίνητον· τὰν δὲ γᾶν περιφέρεσθαι περὶ τὸν ἅλιον, κατὰ κύκλου περιφέρειαν, ὅς ἐστιν ἐν μέσῳ τῷ δρόμῳ κείμενος) (2). — Il était impossible de poser la question en termes plus nets. Et pour que rien n'y manquât, pas même l'expiation du génie, Aristarque fut accusé d'irréligion, pour avoir troublé le repos de Vesta, « parce que, ajoute Plutarque, afin de sauver l'explication des phénomènes (φαινόμενα σώζειν), il enseignait que le ciel était immobile, et que *la Terre accomplissait sur une ligne oblique un mouvement de translation en même temps qu'un mouvement de rotation autour de son axe* (ἐξελίττεσθαι δὲ κατὰ λοξοῦ κύκλου τὴν γῆν, ἅμα καὶ περὶ τὸν αὑτῆς ἄξονα δινομένην) (3).

Telle est précisément la thèse que reprit, après dix-huit siècles d'intervalle, Kopernik ; et, chose remarquable, lui aussi fut accusé d'irréligion : cependant Vesta avec tous les dieux de l'Olympe avait disparu. Ainsi donc le même élément, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, apportait un retard au progrès. Il y a là un immense problème à résoudre, plus grand que tous les autres.... Mais revenons à notre exposé historique.

En passant des Grecs aux Romains, et de là au moyen âge, la doctrine d'Aristarque, qui est celle du vrai système du monde, subit une modification curieuse : elle s'éloigna du système de Kopernik pour se rapprocher de celui de Tycho-Brahé. Ce système consiste, comme on sait, à faire mouvoir autour du Soleil seulement les deux planètes intérieures, Mercure et Vénus, pendant que le Soleil tournerait avec ces deux planètes ainsi qu'avec toutes les autres, autour de la Terre considérée comme centre du monde. Voici ce que dit Vitruve : « Le Ciel tourne perpétuellement autour de la Terre..... Mais Mercure et Vénus font leurs révolutions autour du soleil, qui leur sert de centre (4). » Macrobe reproduit à peu près la même idée (1). — Martianus Capella répète aussi que « Vénus et Mercure ne tournent pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, pris pour centre (2) ». Kopernik, en faisant allusion à cette théorie, ajoute « qu'elle n'était pas trop à dédaigner (3) ». — Cicéron et Sénèque admettaient, avec Aristote et les stoïciens, que la Terre est immobile au centre du monde. Cette question cependant paraissait encore indécise à Sénèque, puisqu'il dit : « Il sera bon d'examiner si c'est le monde qui tourne et la Terre qui reste immobile, ou si la Terre tourne, le monde restant dans l'inaction. En effet, il s'est trouvé des hommes qui ont soutenu que c'est nous que la Terre entraîne à notre insu (*nos esse quos rerum natura nescientes ferat*) ; que ce n'est pas le mouvement du ciel qui produit le lever et le coucher des astres, que c'est nous qui nous levons et nous couchons relativement à eux. C'est un problème digne de nos méditations que de savoir dans quel état nous sommes : si le destin nous a assigné une demeure immobile ou douée d'un mouvement rapide ; si Dieu fait rouler tous les corps célestes autour de nous ou nous autour d'eux (4). »

Laissant de côté les doctrines plus ou moins bizarres consignées dans les cosmographies du moyen âge, connues sous les titres d'*Images* du monde, nous nous bornerons à citer ce qu'un prince de l'Église, mort environ dix ans avant la naissance de Kopernik, affirmait comme évident (*manifestum*). « Il est évident, dit le célèbre cardinal de Cusa, que cette Terre tourne en réalité (*istam Terram in veritate moveri*), bien que nous ne puissions saisir ce mouvement que par une certaine comparaison avec l'élément fixe du ciel (*nisi per quamdam comparationem ad fixum*) (5). » Il s'agit bien ici du mouvement de translation de la Terre, en vertu duquel le Soleil semble parcourir, dans l'espace d'une année, tous les signes du zodiaque.

N'oublions pas que les doctrines que nous venons de passer en revue, et qui sont aujourd'hui,

(1) Πλάτωνά φασι πρεσβύτην γενόμενον διανενοῆσθαι περὶ τῆς γῆς, ὡς ἐν ἑτέρᾳ χώρᾳ καθεστώσης, τὴν τε μέσην καὶ κυριωτάτην ἑτέρῳ τινὶ κρείττονι προσήκουσαν. Plutarch., *Numa*.

(2) Archimède, *In Psammite*.

(3) Plutarch., *De facie in orbe Lunæ*.

(4) « Cœlum volvitur continenter circum Terram..... Mercurii autem et Veneris stellæ circum Solis radios, Solem ipsum, uti centrum itineribus coronantes. » (Vitruve, *De Architectura*, lib. IX, c. 4, etc.)

(1) Macrobe, *in Somnium Scipionis*, lib. I, c. 19.

(2) « Venus Mercuriusque, licet ortus occasusque quotidianos ostendant, tamen eorum circuli Terras omnino non ambiunt, sed circa Solem laxiore ambitu circulantur. » (Martianus Capella, *De Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, lib VIII, dans le chapitre intitulé : *Quod Tellus non sit centrum omnibus planetis*. *Voy.* notre article CAPELLA.)

(3) « Minime contemnendum arbitror, quod Martianus et quidem alii Latinorum percalluerunt. Existimant enim quod Venus et Mercurius circumcurrant Solem in medio existentem, et eam ob causam ab illo non ulterius digredi putant, quam suorum convexitas orbium patiatur, quoniam Terram non ambiunt ut cæteri, sed absidas conversas habent. Quid ergo aliud volunt significare, quam circa Solem esse centrum illorum orbium ? » (*De Revol. Corp. Cœlest.*, lib. I, p. 8 (verso) de l'édition de 1543.)

(4) « Digna res est contemplatione, ut sciamus, in quo rerum statu simus : pigerrimam sortiti, an velocissimam sedem ; circa nos Deus omnia, an nos agat. » (Sénèque, *Quæst. Natural.*, lib. VII, c. 2, t. V, p. 632, édit. Bouillet.)

(5) Card. Cusa, *Opera*, Bâle, 1565, in-fol., p. 44 : cap. *De docta Ignorantia*.

pour la plupart, des vérités acquises à la science, n'étaient accueillies de leur temps qu'avec une railleuse incrédulité : elles ne se hasardaient que timidement au grand jour ; leurs auteurs, en opposition flagrante avec ce que l'on appelait alors, en style officiel, *la vérité et le bon sens*, étaient heureux encore si l'on se bornait à les traiter seulement de fous. La gloire de Kopernik est donc, non pas d'être l'auteur du vrai système du monde, mais d'avoir tiré en quelque sorte du sac aux oublis une idée condamnée par le témoignage du sens commun, et de l'avoir fécondée par son génie. Que d'idées qui attendent peut-être encore leur Kopernik !

Le double mouvement de la Terre est donc, dans la véritable acception du mot, une idée renouvelée des Grecs. Ptolémée lui-même, que l'on ne cesse d'opposer à Kopernik, la connaissait, et il lui consacre tout un chapitre, non certes pour l'adopter, mais pour la combattre, par des arguments qui présentent un singulier mélange d'erreurs et de vérités. Après avoir parfaitement démontré que la Terre n'est qu'un point (σημαίου λόγον ἔχει) relativement aux espaces célestes (1), il ajoute, étrange aberration ! que c'est par des preuves analogues qu'on arrive à démontrer que la Terre n'est douée d'aucun mouvement de translation sur l'écliptique (μηδὲ ἥντινα οὖν κίνησιν εἰς τὰ πλάγια μέρη τὴν γῆν οἷόν τε ποιεῖσθαι). Voici l'argument qui lui paraît le plus propre à combattre l'idée d'un mouvement de translation. « Il n'y a, dit-il, ni dessus ni dessous dans le monde, comme il convient à une sphère. Quant aux corps qu'il renferme, ceux qui sont subtils et légers, sont poussés par leur nature au dehors et vont gagner la circonférence : ils nous paraissent se porter *en haut*, parce que c'est ainsi que nous appelons l'espace qui est au-dessus de notre tête, jusqu'à la surface qui paraît nous envelopper. Les corps lourds et composés d'éléments pesants se dirigent, au contraire, vers le milieu, comme vers un centre : ils nous paraissent tomber *en bas* (κάτω πίπτειν), parce que tout ce qui est au-dessous de nos pieds dans la direction du centre de la Terre, nous l'appelons l'en-bas ; ces corps se tasseront sans doute autour de ce centre par l'effet opposé de leur choc et de leur frottement. On comprend donc que toute la masse de la Terre, si grande comparativement aux corps qui tombent sur elle, puisse les recevoir, sans que ni leur poids ni leur vitesse ne lui communiquent la moindre oscillation. Or, si la Terre avait un mouvement commun avec tous les autres corps pesants, évidemment elle ne tarderait pas à les dépasser par l'effet de sa masse, laisserait les animaux ainsi que les corps graves sans autre appui que l'air, et finirait bientôt par tomber hors du ciel même. Telles sont les conséquences auxquelles on arriverait : elles sont du dernier ridicule (πάντων γελοιότατα), même à imaginer. »

Voilà comment s'exprime celui qui a été si longtemps l'oracle des astronomes. Nous savons aujourd'hui, par raison démonstrative, qu'il n'y a du *dernier ridicule* que ces conclusions mêmes de Ptolémée. Mais, ne l'oublions pas, il a fallu des efforts séculaires pour arriver à ce degré de connaissance.

Laissons encore parler Ptolémée, cette lumière de son temps. Après avoir démoli, avec un air profondément dédaigneux, l'hypothèse du mouvement annuel ou de translation, il s'attaque au mouvement diurne ou de rotation. Il croit le réfuter victorieusement en ces termes : « Il y a des gens qui, tout en se rendant à ces raisons, parce qu'ils n'ont aucun argument à faire valoir contre, prétendent que rien n'empêche de supposer ensuite que, le ciel demeurant immobile, la Terre tourne autour de son axe d'occident en orient, et qu'elle accomplit cette rotation chaque jour... Il est vrai que quant aux astres rien n'empêche, en ne tenant compte que des apparences, de supposer, *pour plus de simplicité* (κατά γε τὴν ἁπλουστέραν ἐπιβολήν), qu'il en soit ainsi. Mais ces gens-là ne sentent pas combien, sous le rapport de ce qui se passe autour de nous et dans l'air, leur opinion est *souverainement ridicule* (πάνυ γελοιότατον). Car si nous leur accordions, ce qui n'est pas, que les corps les plus légers ne se meuvent point, ou ne se meuvent pas autrement que les corps de nature contraire, tandis qu'évidemment les corps aériens se meuvent avec plus de vitesse que les corps terrestres ; si nous leur accordions que les objets les plus denses et les plus lourds ont un mouvement propre, rapide et constant, tandis qu'en réalité ils n'obéissent qu'avec peine aux impulsions communiquées, ces gens seraient obligés d'avouer que la Terre, par sa rotation, aurait un mouvement plus rapide qu'aucun de ceux qui ont lieu autour d'elle, puisqu'elle ferait un si grand circuit en si peu de temps. Les corps qui ne seraient pas appuyés sur elle paraîtraient donc toujours avoir un mouvement contraire au sien ; et aucun nuage, ni rien de ce qui vole ou est lancé, ne paraîtrait se diriger vers l'orient, car la Terre le précéderait toujours dans cette direction : elle anticiperait sur les choses lancées (dans ce sens) par son mouvement vers l'orient, en sorte qu'elles paraîtraient toutes, la Terre seule exceptée, aller en arrière vers l'occident. S'ils disaient que l'air est emporté par la Terre avec la même rapidité que celle-ci, il n'en serait pas moins vrai que les corps qui s'y trouvent n'auraient pas la même vitesse ; ou si ces corps étaient entraînés comme ne faisant qu'un tout avec l'air, on n'en verrait aucun précéder ni suivre ; ils paraîtraient tous stationnaires, soit qu'ils volassent ou qu'ils fussent lancés. Or, nous les voyons dans ces conditions changer de place,

(1) Ptolém., *Syntaxis Mathemat.*, lib. I, c. 5.

rut après un règne de quatorze ans, en 1816 (1156 de J.-C.). Go-sijarakvva, son frère, lui succéda. F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon*. — Kæmpfer, *Relation d'un Voyage au Japon*.

KONRAD (*Henri*). *Voy.* CUNRAD.

KONTAISCH (*Araptan* ou *Raptan*), khan des Œlets ou Eleuths, monta sur le trône en 1698, et mourut en 1727. Il servit d'abord avec distinction dans les armées de son oncle, Bussuktu-Khan ou Kaldan, qui se rendit célèbre par ses guerres contre l'empereur Khang-hi. Mais ce dernier, prince farouche et cruel, fit périr le frère de Kontaisch, lui ravit sa fiancée et osa même attenter à ses jours : tous ces crimes forcèrent le jeune prince à s'éloigner de la cour en 1688. Dix ans après, Kontaisch apprenant la mort de Kaldan, vint se présenter aux Eleuths pour réclamer sa succession. Les Eleuths et les Bukhariens le reconnurent sans peine, et les autres provinces y furent contraintes par les armes. Quand tout fut ainsi disposé, les Bukhariens conduisirent le jeune prince dans un bosquet sacré, où, après plusieurs jours de festins et de réjouissances, ils le proclamèrent *grand monarque* (KONTAISCH), avec défense, sous peine de mort, de l'appeler de son premier nom. Ce prince méritait cette distinction par ses grandes qualités. Les premières années de son règne ne furent troublées que par la guerre avec les Usbeks. Il s'efforça de réparer les maux causés par son prédécesseur, et montra dans la suite qu'il n'était pas moins entreprenant que son oncle Kaldan. Peu de temps après son avénement, la ville d'Yarkian (Irghen ou Jurkent), capitale du Kashgar, se révolta; Kontaisch la réduisit bientôt, et punit sévèrement les rebelles. Vers l'an 1703, Ayuka ou Ayuki, un de ses cousins, après avoir gagné la tribu des Torgaouts, se sépara de lui sous prétexte qu'il avait à craindre pour sa vie en restant à la cour, passa le Jaïk, et alla se mettre sous la protection de la Russie. Vers 1716, Kontaisch se dédommagea de cette perte par la conquête du Thibet. Mais quatre ans après les provinces de Khamil et de Turfan, dans la petite Bukharie, lui furent enlevées par les Chinois. Kontaisch ayant été informé qu'à l'est du grand désert de Gobi il se trouvait, au pied des montagnes qui séparent ses États de la Chine, une mine d'or riche et d'une exploitation facile, envoya un de ses princes avec une armée de dix mille hommes pour en prendre possession. Les Chinois et les Mogols, avertis de leur dessein, tombèrent sur eux en grand nombre, et les forcèrent de rentrer dans le désert. Les Eleuths, en effectuant leur retraite, découvrirent aux Chinois des vallées fertiles, par lesquelles l'empereur fit passer une puissante armée avec un gros train d'artillerie, pour envahir les provinces de Khamil et de Turfan. Elle était conduite par le troisième fils de Khang-hi, qui succéda à son père en 1726, sous le nom de Yong-ching, et accompagnée, dit-on, par un jésuite fort habile dans les fortifications et dans la composition des feux d'artifice. Kontaisch s'avança à la tête d'une nombreuse cavalerie pour disputer le passage aux Chinois. Au lieu d'en venir à une action décisive, le prince chinois fit bâtir de distance en distance des forts, qu'il munit de canons et d'infanterie. Protégé par ces forts il put s'assurer la conquête des deux provinces qu'il convoitait, sans qu'il eût été possible aux Eleuths de le forcer à une bataille.

Kontaisch comprit qu'il ne pouvait repousser les Chinois sans canons et sans infanterie. Comme les Eleuths n'en avaient point l'usage, il envoya, en 1720, des ambassadeurs à l'empereur de Russie, Pierre I[er], qui se trouvait alors à Pétersbourg, et lui offrit de lui payer tribut s'il voulait envoyer à son secours dix mille hommes de troupes régulières avec du canon. Mais la guerre avec la Suède, jointe aux vues que l'empereur avait sur la Perse, l'empêchèrent d'accepter une proposition si avantageuse. Les Chinois s'emparèrent de toute la partie des États de Kontaisch qui s'étendait de l'est du désert jusqu'aux frontières de la Chine. Ils y établirent des colonies de Mogols, sans toucher toutefois aux domaines du Dalai-Lama. Kontaisch recouvra plus tard ces provinces; car le P. Gaubil nous apprend qu'en 1726 les Tartares de Hami ou Khamil, de Turfan, d'Aksou, de Kashgar, d'Irghen ou Jarkien et d'Anghien, étaient sous sa protection. Kontaisch avait fixé sa résidence à Hargas ou Urga, sur la petite rivière d'Ili, à laquelle plusieurs géographes ont donné le nom de *Kongkus*. F.-X. T.

Bentink, *Histoire des Mogols*. — Gerbillon, Ap. dans Du Halde, tom. IV. —

KONTSKI (*Martin*), célèbre général d'artillerie polonaise, castellan de Cracovie, né en 1635, mort en 1710. Après avoir fait de brillantes études en Pologne et à l'étranger, il lia, pour ainsi dire, sa destinée à celle du roi Jean Sobieski, et l'accompagna dans ses expéditions militaires de 1674 et 1676. Dans la mémorable délivrance de Vienne, en 1683, par Sobieski, l'artillerie polonaise, commandée par Kontski, rendit les plus grands services; il en fut de même aux batailles de Gran et de Raab, en Hongrie. Pendant la guerre de Moldavie de 1688, conduite par le grand-général Stanislas Jablonowski, Kontski se distingua particulièrement et laissa un nom impérissable dans les annales polonaises. L. CH.

Coyer et Salvandy, *Histoire de Sobieski*. — Jonsac, *Histoire de Jablonowski*. — Stanislas Plater, *Petite Encyclopédie Polonaise*, Leszno et Gnezne, 1841.

* **KONTSKI**, famille de musiciens, parmi lesquels on distingue *Antoine* KONTSKI, pianiste, né en 1817, à Cracovie, et dont beaucoup de compositions sont devenues populaires. Le nombre de ses œuvres gravées s'élève à 152; — et *Apollinaire* KONTSKI, violoniste, né en 1826,

à Posen. Élève de Paganini, il est attaché à la chapelle impériale de Russie depuis 1853.
L. C. ET K.

L. Chodzko, *Discours prononcé sur la tombe de Grégoire Kontski.* — Albert Sowinski, *Les Musiciens Polonais et Slaves;* Paris, 1857.

KONYNENBURG (*Jean*), littérateur hollandais, né vers 1770. Professeur de théologie au collége des Remontrants, à Amsterdam, il fut, en 1798, député à la convention nationale de la république Batave, et contribua à la rédaction de la constitution nouvelle. Quelque temps après, il abandonna la carrière politique pour reprendre ses travaux littéraires. On a de lui : *Essai sur le génie de Raphael et d'Angélique Kauffmann dans la peinture;* Amsterdam; 1810; — *Dialogues sur les mythes ou paraboles qu'on trouve dans l'Écriture Sainte;* 1809; — *Éloge d'Élisabeth Bekker et d'Agathe Deken;* — *Histoire de la Révolution de* 1813; 1816, avec un supplément imprimé en 1817; — *Mélanges de Littérature, de Physique et de Morale;* Amsterdam, 1818; — *Constantin le Grand*, tragédie, 1818, etc. Parmi les traductions qu'il a faites, on distingue un ouvrage d'Engel : *Sur l'Imitation antique;* Harlem, 1790, 2 vol. in-8°, fig. K.

Galerie histor. des Contemporains ; Bruxelles, 1822.

KONZ (*Charles-Philippe*), littérateur allemand, né en 1762, à Lorch (Wurtemberg), mort le 20 juin 1827. Il fut ministre de l'Évangile à Vaihingen et à Ludwigsburg, et professeur à l'université de Tubingue. Il publia, sous le pseudonyme de *Karel*, deux tragédies; *Conradin*, 1782, et *Le Retour de Timoléon à Corinthe*, 1801. G. B.

Neuer Nekrolog., V, 621.

KOOGEN (*Lendert* VAN DER), peintre et graveur hollandais, né à Harlem, en 1610, mort dans la même ville, en 1681. D'une famille d'artistes et de riches amateurs, il fut destiné de bonne heure à la carrière des arts et placé à Anvers dans l'atelier de l'habile Jacques Jordaens. Il y resta longtemps, et peignait fort bien l'histoire en grand lorsqu'il quitta son maitre; mais, de retour à Harlem, et s'étant lié intimement avec Cornille Bega, il changea de manière, et ne composa plus que de petits sujets. Ses ouvrages, peu connus en France, méritent pourtant d'être recherchés. Le dessin y est toujours pur, la composition de bon goût, la couleur soignée. Koogen a gravé à l'eau-forte assez dans le genre de Carrache. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 21-23. — Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders.* — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

KOOKEN, impératrice du Japon, succéda à son père Sioomu, au 7e mois de l'an 1409 de la période de Sinmu (749 de J.-C.), et mourut en 1419 (759 de J.-C.). Deux faits d'une certaine importance signalent le règne de cette princesse. Jusqu'à cette époque les Japonais avaient tiré l'or de la Chine ou de la Corée : en 749 Kooken en reçut pour la première fois de la province d'Osio. En 753 elle bâtit le fameux temple Toodain, pour remplir un vœu de l'empereur son père. Elle mourut ne laissant qu'une fille pour lui succéder. F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon.* — Kæmpfer, *Voyage au Japon.* — Marco-Paulo, *Voyage en Chine et au Japon.* — Mailla, *Histoire générale de la Chine.* — *Histoire universelle*, t. XX.

KOONIN, empereur du Japon, petit-fils de l'empereur Tent-su, monta sur le trône l'an 770 (de J.-C.), et mourut en 782. Sous son règne, le Japon, à l'abri des incursions des Chinois et des Tartares, fut désolé par divers fléaux. Il éclata un orage qui fit des ravages inouïs. On vit tomber du ciel des feux qui ressemblaient à des étoiles, et l'air retentit de bruits épouvantables (1). Dans sa consternation, l'empereur fit célébrer dans tout l'empire des *matsuris* pour apaiser les dieux (Jakasis), qu'il croyait irrités. Deux ans avant sa mort, qui arriva en 782, un incendie consuma tous les temples de Méaco. Koonin eut pour successeur son fils Kuan-mu. F.-X. T.

Charlevoix, *Histoire du Japon.* — Kæmpfer, *Relation d'un Voyage au Japon.*

KOOTEN (*Théodore* VAN), humaniste hollandais, né le 22 octobre 1749, à Leeuwarden, mort en 1814. Il fit ses études à Franeker, y devint l'ami du célèbre Jean Schrader, et le remplaça en 1784 dans sa chaire, après avoir été recteur des écoles latines de Campen et de Middelbourg. Le parti patriote ayant succombé en 1787, par suite de l'invasion prussienne, il fut obligé de quitter son poste, et vint résider en France avec Walckenaër, fils de l'helléniste. Quelques années plus tard, il accompagna ce dernier dans son ambassade d'Espagne, et ne le quitta plus depuis son retour en Hollande. Il mourut chez lui, dans une maison de campagne située entre Harlem et Leyde. On a de lui : *Specimen Emendationum*, inséré à la suite des *Emendationes* de J. Schrader; 1772; — *Incerti auctoris* (*vulgo Pindari Thebani*) *Epitome Iliados Homericæ;* Leyde et Amsterdam, 1809, in-8°: l'impression de cet ouvrage, commencée en 1774, fut interrompue par les circonstances politiques; — *Deliciæ Poeticæ Fasciculi VII;* Dunkerque et Amsterdam, 1792-1805, in-8°. Les meilleures pièces de cette collection sont de Kooten, qui s'était proposé Tibulle pour modèle; il excellait dans la poésie latine. Son style est élégant et pur. P. L—Y.

Kolbus et de Rivecourt, *Dictionn. Biogr. de la Hollande.*

KOPCZYNSKI (*Onuphre*), grammairien polonais, né à Czerniow, dans le palatinat de Gnèzne, le 30 novembre 1735, mort à Varsovie, le 14 février 1817. Il entra chez les piaristes, et eut pour guide le célèbre Stanislas Konarski ; il voyagea dans les pays étrangers. De retour en Pologne en 1775, il fit partie de la commission de l'éducation publique, qui régénéra l'ancien

(1) Il s'agit probablement ici de la chute de quelques aérolithes.

système pratique par les jésuites. On a de lui : *Grammaire Polono-Latine;* Varsovie, 1778; — *Elegia in stemma Stanislai-Augusti;* Varsovie, 1782, in-4° ; — *Valentino Gagatkiewicz, Elegia;* 1783, in-4°; — *Sur l'Enseignement chrétien et moral;* Varsovie, 1786; — *Carmen heroicum ad quosdam diffidentes qui, potentiam vicinorum metuentes, in rebus patriæ pertimescebant;* Varsovie, 1792, in-4° ; — *Dissertation sur l'esprit de la Langue Polonaise;* Varsovie, 1804, in-8° ; — *Règles sur la Bonne Conduite;* Varsovie, 1806, in-8° ; — *Sur le Style;* 1807 ; — *Essai de Grammaire Polonaise pratique et raisonnée pour les Français;* Varsovie, 1807, in-8° ; — *De Varsaviensi Convictu, Martem inter atque Minervam certamen a Galliarum legato Varsaviæ residente, J. Serra, armis et scriptis inclyto diremptum, elegia;* Varsovie, 1808, in-4°; — *Religiosus et sapiens princeps Fridericus-Augustus, rex Saxoniæ et magnus dux Varsaviæ, religionis et literarum in Scholis Piis sator. Epigramma;* Varsovie, 1809, in-folio; — *Kalendæ octobris* 1814, *ad Congressum Vindobonensem;* Varsovie, 1814, in-4°; — *Ad Alexandrum I, Rossiarum imperatorem, Poloniæque regem, terras suas invisentem;* Varsovie, 1816, in-folio. Ces deux derniers écrits ont été traduits en français par Baudouin de Courtenay. L. CHODZKO.

Bentkowski, *Hist. de la Litter. Polon.*, 1814. — *Annales de la Société des Amis des Sciences de Varsovie de 1801 à 1816.* — *Memorial de Varsovie de* 1813. — Podczaszynski, *La Pologne Littéraire;* 1830.

KOPERNIK, en latin *Copernicus* (1), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, naquit le 12 février 1473, à Thorn, qui appartenait alors à la Pologne (2), et mourut à Frauenburg, le 23 mai 1543. Les historiens ont longtemps discuté sur l'origine de ce grand homme : les uns le font descendre d'une famille noble, les autres prétendent que son père était serf, comme si la descendance pouvait, ainsi que le génie, donner la gloire et l'immortalité. C'est seulement de nos jours qu'on est parvenu, sur des titres vrais ou supposés, à décider cette question de naissance : la mère de Kopernik, appelée Barbel Wasselrode, était sœur de l'évêque de Warmie, et son père, fils d'un bourgeois considéré de Cracovie. C'est ainsi que Christophe Colomb se trouva, après sa mort, avoir des parents dans presque tous les pays de l'Europe, lui qui de son vivant n'eut pas même une patrie ! Quoi qu'il en soit, Kopernik reçut une éducation distinguée, grâce aux soins de son oncle, l'évêque de Warmie. Il fit ses études classiques au collége de Thorn, et vint à dix-huit ans suivre les cours de philosophie et de médecine à l'université de Cracovie. Ce fut aux leçons d'Albert Brudzewski qu'il commença à se passionner pour la science qu'il devait illustrer. Dans ses instants de loisir, il cultivait la peinture avec beaucoup de succès. A vingt-trois ans il se rendit en Italie pour achever ses études à Padoue et à Bologne. Il s'y fit inscrire sur la liste des étudiants polonais qui fréquentaient ces célèbres universités : circonstance qui a été citée pour montrer encore que Kopernik n'était point Allemand. En 1499 on le trouve professant à Rome les mathématiques devant un auditoire nombreux. En 1502, de retour à Cracovie, il se fit prêtre, et huit ans après il devint chanoine à Frauenburg, petite ville située sur les bords de la Vistule. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, partagé entre les devoirs de sa charge et la culture de l'astronomie. Il employait aussi une grande partie de son temps à des œuvres de charité et à donner de bons conseils : il visitait les malades pauvres, et les soignait à ses frais; il imagina la construction d'une machine hydraulique pour distribuer l'eau dans toutes les maisons de la ville, s'occupa de la fonte des monnaies (1), et plaida victorieusement la cause de ses collègues dans un procès que le chapitre de Frauenburg soutenait contre les chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Kopernik hésita longtemps à publier le travail qui l'a immortalisé. Vaincu enfin par les sollicitations réitérées de deux amis, il se décida à livrer à l'impression son *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* (Nuremberg, 1543, in-fol.). C'est lui-même qui nous l'apprend, dans la préface de cet impérissable monument, qu'il mit, par sa dédicace, sous la sauvegarde du pape Paul III. « Il m'est permis, y dit l'auteur, de croire qu'aussitôt que l'on connaîtra ce que j'ai écrit dans ce livre sur les mouvements de la Terre, on criera haro sur moi (*statim me explodendum cum tali opinione clamitent*). Du reste, je ne suis pas assez amoureux de mes idées pour ne pas tenir compte de ce que d'autres en penseront; puis, bien que les pensées d'un philosophe s'écartent des sentiments du vulgaire, parce qu'il se propose la recherche de la vérité, autant que Dieu l'a permis à la raison humaine, je ne suis pas cependant d'avis de rejeter entièrement les opinions qui semblent s'en éloigner..... Tous ces motifs, ainsi que la crainte de devenir, à raison de la nouveauté et de l'absurdité (apparente), un objet de risée (*contemptus qui mihi propter novitatem et absurditatem opinionis metuendus*), m'avaient fait presque renoncer à l'entreprise. Mais des amis, parmi lesquels le cardinal Schomberg et Tidemann Gisius, évêque de Kulm, parvinrent à vaincre ma répugnance. Ce dernier surtout mit la plus grande insistance à me faire publier ce livre, que j'avais gardé sur le chantier, non pas neuf ans, mais près de trente-six. »

(1) De là on a fait *Copernic*, orthographe essentiellement vicieuse; car, comme ce nom est polonais, en l'écrivant avec un *c*, il faudrait le prononcer *Tsopernits*.

(2) C'est donc à tort que le roi de Bavière l'a fait ranger parmi les illustrations allemandes dans le temple de Walhalla : Kopernik est Polonais et de nom et de naissance.

(1) Il écrivit à ce sujet une dissertation (*De arte monetæ cudendæ*, 1526.)

Kopernik se décida donc, à l'âge de soixante-dix ans, à faire imprimer son livre, et chargea son disciple Rheticus d'en revoir les épreuves. Il eut peu de jours avant sa mort la satisfaction de tenir dans ses mains défaillantes le premier exemplaire de son ouvrage, sorti des presses de Jean Petreius, de Nuremberg. Cette première édition, devenue très-rare (c'est celle-là que nous avons sous les yeux), fut suivie d'une seconde, en 1566, et d'une troisième, en 1617. Soixante-treize ans après la mort de son auteur, le *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* fut condamné (le 5 mars 1616) par la congrégation de l'Index, comme « renfermant des idées données pour très-vraies sur la situation et le mouvement de la terre, idées entièrement contraires à la Sainte Écriture. » Ce fut cet arrêt qu'invoqua le clergé de Varsovie pour refuser, le 5 mai 1829, son concours à l'inauguration de la statue de Kopernik, exécutée par Thorwaldsen (1).

Kopernik vint au monde à cette époque de renaissance où l'esprit humain semblait se réveiller tout à coup d'un sommeil séculaire. Ce sommeil n'avait été qu'apparent; car toutes les grandes questions alors si vivement tranchées n'étaient pas neuves : plus d'une fois elles avaient eté mises en avant par de hardis penseurs; mais leur voix était aussitôt étouffée par l'autorité régnante, ou bien leur parole, incomprise, ne trouvait aucun écho auprès de leurs contemporains. En thèse générale, on peut soutenir que toute révolution ouvertement acceptée s'est déjà auparavant accomplie dans les esprits. Bien longtemps avant la découverte de l'Amérique, on avait parlé de l'existence probable d'une quatrième partie du monde (*voy.* Chr. Colomb); et Kopernik savait lui-même qu'il n'était pas le premier a faire tourner la Terre autour du Soleil. Mais il fallait une persévérance à toute épreuve pour parvenir à se faire écouter, et la découverte, encore récente, du Nouveau-Monde fut en cela d'un grand secours à l'astronome révolutionnaire. Rien ne s'opposait plus à faire circuler la Terre librement dans l'espace depuis qu'il était démontré qu'elle forme avec l'eau un globe unique, qu'elle n'est pas démesurément grosse, et qu'il peut réellement exister au-dessous de nous des habitants qui ont les pieds opposés aux nôtres (2).

(1) L'empereur Napoléon I[er] fit, en 1807, restaurer à ses frais le tombeau, très-endommagé, de Kopernik, dans l'église Saint-Jean à Frauenburg; il le fit placer de manière qu'on pût le voir de tous les points de l'église. A Thorn, il apprit que la maison du grand astronome était occupée par un tisserand. Il s'y fit conduire, et voulut acheter le portrait de Kopernik; mais le tisserand préféra le conserver, comme une sainte relique.

(2) « ... Magis id erit clarum, si addantur insulæ ætate nostra sub Hispaniarum Lusitaniæque principibus repertæ, et præsertim America ab inventore denominata navium præfecto, quam, ob incompertam ejus adhuc magnitudinem, alterum orbem terrarum putant, præter multas alias insulas antea incognitas, quo minus etiam miremur antipodes sive antichthones esse. » (*De Revol. Corp. Cœlest.* cap. III, p. 2, édit. 1843).

Indiquons maintenant, comme nous l'avons fait à l'article Colomb, quelques-uns de ces échos perdus jusqu'à la venue de Kopernik, en commençant par ceux que le grand astronome signale lui-même. Voici d'abord comment il s'exprime à cet égard dans la préface de son immortel ouvrage *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* : « Je me suis donné la peine de relire tous les livres de philosophes que j'ai pu me procurer, pour m'assurer si j'y trouverais quelque opinion différente de ce qu'on enseigne dans les écoles relativement aux mouvements des sphères du monde. Et je vis d'abord dans Cicéron que Nicétas avait émis l'opinion que la Terre se meut (*Nicetam sensisse Terram moveri*) (1). Puis je trouvai dans Plutarque que d'autres avaient eu la même idée. » Ici Kopernik cite textuellement ce que l'auteur grec rapporte du système de Philolaüs, savoir « que la Terre tourne autour de la région du feu (région éthérée), en parcourant le zodiaque comme le Soleil et la Lune (2) ». Du reste, les principaux pythagoriciens, tels que Archytas de Tarente, Héraclide de Pont, Échécrate, etc., enseignaient la même doctrine, d'après laquelle « la Terre n'est pas immobile au centre du monde; elle tourne en cercle, et est loin d'occuper le premier rang parmi les corps célestes (3) ». Pythagore avait appris, dit-on, cette doctrine des Égyptiens, qui dans leurs hiéroglyphes représentaient le symbole du Soleil par le scarabée stercoral, parce que cet insecte forme une boule avec les excréments de bœuf où il vit, et que se couchant sur le dos, il la fait tourner entre ses pattes. — Timée de Locres était plus précis encore que les autres pythagoriciens quand il appelait « les cinq planètes les *organes du temps*, à cause de leurs révolutions (ὄργανα χρόνου διὰ τὰς τροπάς) », ajoutant qu'il fallait supposer la Terre non pas immobile à la même place, mais tournant, au contraire, autour d'elle-même et se transportant dans l'espace (τὴν γῆν..... μὴ μεμηχανῆσθαι συνεχομένην καὶ μένουσαν, ἀλλὰ στρεφομένην καὶ ἀνειλουμένην νοεῖν) (4).

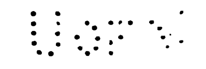
Plutarque raconte que Platon, qui avait toujours enseigné que le Soleil tournait autour de la Terre, avait vers la fin de ses jours changé

(1) Cicero, *De Finibus*, lib. V.

(2) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὴν γῆν κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ, κατὰ κύκλου λοξοῦ, ὁμοιοτρόπως ἡλίῳ καὶ σελήνῃ. Plutarch., *De Placitis Philosoph.*, lib. II, 23, et III, 11 et 13. *Voyez* aussi Stobée, *Eclog. Phys.*, lib. I; Diogène Laerce, lib VIII, 85. Selon Eusèbe (*Præpar. Evangel.*), Philolaüs avait le premier exposé le système de Pythagore.

(3) Τὴν γῆν οὔτε ἀκίνητον, οὔτε ἐν μέσῳ τῆς περιφορᾶς οὖσαν, ἀλλὰ κύκλῳ περὶ τὸ πῦρ αἰωρουμένην, οὔτε τῶν τιμιωτάτων, οὐδὲ τῶν πρώτων τοῦ κόσμου μορίων ὑπάρχειν. Plutarch., *Numa*; cf. ejusd. *De Placit.*, III, 13; Clement-Alex., *Stromat.*, V.

(4) Plutarch., *De Placit.*, lib. III. Comp. Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, t. I, p. 208.



système pratique par les jésuites. On a de lui : *Grammaire Polono-Latine;* Varsovie, 1778; — *Elegia in stemma Stanislai-Augusti;* Varsovie, 1782, in-4°; — *Valentino Gagatkiewicz, Elegia;* 1783, in-4°; — *Sur l'Enseignement chrétien et moral;* Varsovie, 1786; — *Carmen heroicum ad quosdam diffidentes qui, potentiam vicinorum metuentes, in rebus patriæ pertimescebant;* Varsovie, 1792, in-4°; — *Dissertation sur l'esprit de la Langue Polonaise;* Varsovie, 1804, in-8°; — *Règles sur la Bonne Conduite;* Varsovie, 1806, in-8°; — *Sur le Style;* 1807; — *Essai de Grammaire Polonaise pratique et raisonnée pour les Français;* Varsovie, 1807, in-8°; — *De Varsaviensi Convictu, Martem inter atque Minervam certamen a Galliarum legato Varsaviæ residente, J. Serra, armis et scriptis inclyto diremptum, elegia;* Varsovie, 1808, in-4°; — *Religiosus et sapiens princeps Fridericus-Augustus, rex Saxoniæ et magnus dux Varsaviæ, religionis et literarum in Scholis Piis sator. Epigramma;* Varsovie, 1809, in-folio; — *Kalendæ octobris* 1814, *ad Congressum Vindobonensem;* Varsovie, 1814, in-4°; — *Ad Alexandrum I, Rossiarum imperatorem, Poloniæque regem, terras suas invisentem;* Varsovie, 1816, in-folio. Ces deux derniers écrits ont été traduits en français par Baudouin de Courtenay. L. CHODZKO.

Bentkowski, *Hist. de la Littér. Polon.*, 1814. — *Annales de la Société des Amis des Sciences de Varsovie de 1801 a 1816.* — *Memorial de Varsovie* de 1813. — Podcraszynski, *La Pologne Littéraire*; 1830.

KOPERNIK, en latin *Copernicus* (1), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, naquit le 12 février 1473, à Thorn, qui appartenait alors à la Pologne (2), et mourut à Frauenburg, le 23 mai 1543. Les historiens ont longtemps discuté sur l'origine de ce grand homme : les uns le font descendre d'une famille noble, les autres prétendent que son père était serf, comme si la descendance pouvait, ainsi que le génie, donner la gloire et l'immortalité. C'est seulement de nos jours qu'on est parvenu, sur des titres vrais ou supposés, à décider cette question de naissance : la mère de Kopernik, appelée Barbel Wasselrode, était sœur de l'évêque de Warmie, et son père, fils d'un bourgeois considéré de Cracovie. C'est ainsi que Christophe Colomb se trouva, après sa mort, avoir des parents dans presque tous les pays de l'Europe, lui qui de son vivant n'eut pas même une patrie ! Quoi qu'il en soit, Kopernik reçut une éducation distinguée, grâce aux soins de son oncle, l'évêque de Warmie. Il fit ses études classiques au collége de Thorn, et vint à dix-huit ans suivre les cours de philosophie et de médecine à l'université de Cracovie. Ce fut aux leçons d'Albert Brudzewki qu'il commença à se passionner pour la science qu'il devait illustrer. Dans ses instants de loisir, il cultivait la peinture avec beaucoup de succès. A vingt-trois ans il se rendit en Italie pour achever ses études à Padoue et à Bologne. Il s'y fit inscrire sur la liste des étudiants polonais qui fréquentaient ces célèbres universités : circonstance qui a été citée pour montrer encore que Kopernik n'était point Allemand. En 1499 on le trouve professant à Rome les mathématiques devant un auditoire nombreux. En 1502, de retour à Cracovie, il se fit prêtre, et huit ans après il devint chanoine à Frauenburg, petite ville située sur les bords de la Vistule. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, partagé entre les devoirs de sa charge et la culture de l'astronomie. Il employait aussi une grande partie de son temps à des œuvres de charité et à donner de bons conseils : il visitait les malades pauvres, et les soignait à ses frais; il imagina la construction d'une machine hydraulique pour distribuer l'eau dans toutes les maisons de la ville, s'occupa de la fonte des monnaies (1), et plaida victorieusement la cause de ses collègues dans un procès que le chapitre de Frauenburg soutenait contre les chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Kopernik hésita longtemps à publier le travail qui l'a immortalisé. Vaincu enfin par les sollicitations réitérées de deux amis, il se décida à livrer à l'impression son *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* (Nuremberg, 1543, in-fol.) C'est lui-même qui nous l'apprend, dans la préface de cet impérissable monument, qu'il mit, par sa dédicace, sous la sauvegarde du pape Paul III. « Il m'est permis, y dit l'auteur, de croire qu'aussitôt que l'on connaîtra ce que j'ai écrit dans ce livre sur les mouvements de la Terre, on criera haro sur moi (*statim me explodendum cum tali opinione clamitent*). Du reste, je ne suis pas assez amoureux de mes idées pour ne pas tenir compte de ce que d'autres en penseront; puis, bien que les pensées d'un philosophe s'écartent des sentiments du vulgaire, parce qu'il se propose la recherche de la vérité, autant que Dieu l'a permis à la raison humaine, je ne suis pas cependant d'avis de rejeter entièrement les opinions qui semblent s'en éloigner..... Tous ces motifs, ainsi que la crainte de devenir, à raison de la nouveauté et de l'absurdité (apparente), un objet de risée (*contemptus qui mihi propter novitatem et absurditatem opinionis metuendus*), m'avaient fait presque renoncer à l'entreprise. Mais des amis, parmi lesquels le cardinal Schomberg et Tidemann Gisius, évêque de Kulm, parvinrent à vaincre ma répugnance. Ce dernier surtout mit la plus grande insistance à me faire publier ce livre, que j'avais gardé sur le chantier, non pas neuf ans, mais près de trente-six. »

(1) De là on a fait *Copernic*, orthographe essentiellement vicieuse; car, comme ce nom est polonais, en l'écrivant avec un *c*, il faudrait le prononcer *Tsopernits*.

(2) C'est donc à tort que le roi de Bavière l'a fait ranger parmi les illustrations allemandes dans le temple de Walhalla : Kopernik est Polonais et de nom et de naissance.

(1) Il écrivit à ce sujet une dissertation (*De arte monetæ cudendæ*, 1526.)

Kopernik se décida donc, à l'âge de soixante-dix ans, à faire imprimer son livre, et chargea son disciple Rheticus d'en revoir les épreuves. Il eut peu de jours avant sa mort la satisfaction de tenir dans ses mains défaillantes le premier exemplaire de son ouvrage, sorti des presses de Jean Petreius, de Noremberg. Cette première édition, devenue très-rare (c'est celle-là que nous avons sous les yeux), fut suivie d'une seconde, en 1566, et d'une troisième, en 1617. Soixante-treize ans après la mort de son auteur, le *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* fut condamné (le 5 mars 1616) par la congrégation de l'Index, comme « renfermant des idées données pour très-vraies sur la situation et le mouvement de la terre, idées entièrement contraires à la Sainte Écriture. » Ce fut cet arrêt qu'invoqua le clergé de Varsovie pour refuser, le 5 mai 1829, son concours à l'inauguration de la statue de Kopernik, exécutée par Thorwaldsen (1).

Kopernik vint au monde à cette époque de renaissance où l'esprit humain semblait se réveiller tout à coup d'un sommeil séculaire. Ce sommeil n'avait été qu'apparent; car toutes les grandes questions alors si vivement tranchées n'étaient pas neuves : plus d'une fois elles avaient été mises en avant par de hardis penseurs; mais leur voix était aussitôt étouffée par l'autorité régnante, ou bien leur parole, incomprise, ne trouvait aucun écho auprès de leurs contemporains. En thèse générale, on peut soutenir que toute révolution ouvertement acceptée s'est déjà auparavant accomplie dans les esprits. Bien longtemps avant la découverte de l'Amérique, on avait parlé de l'existence probable d'une quatrième partie du monde (*voy.* Chr. COLOMB); et Kopernik savait lui-même qu'il n'était pas le premier à faire tourner la Terre autour du Soleil. Mais il fallait une persévérance à toute épreuve pour parvenir à se faire écouter, et la découverte, encore récente, du Nouveau-Monde fut en cela d'un grand secours à l'astronome révolutionnaire. Rien ne s'opposait plus à faire circuler la Terre librement dans l'espace depuis qu'il était démontré qu'elle forme avec l'eau un globe unique, qu'elle n'est pas démesurément grosse, et qu'il peut réellement exister au-dessous de nous des habitants qui ont les pieds opposés aux nôtres (2).

(1) L'empereur Napoléon Ier fit, en 1807, restaurer à ses frais le tombeau, très-endommagé, de Kopernik, dans l'église Saint-Jean à Frauenburg; il le fit placer de manière qu'on pût le voir de tous les points de l'église. A Thorn, il apprit que la maison du grand astronome était occupée par un tisserand. Il s'y fit conduire, et voulut acheter le portrait de Kopernik; mais le tisserand préféra le conserver, comme une sainte relique.

(2) « ... Magis id erit clarum, si addantur insulæ ætate nostra sub Hispaniarum Lusitaniæque principibus repertæ, et præsertim America ab inventore denominata navium præfecto, quam, ob incompertam ejus adhuc magnitudinem, alterum orbem terrarum putant, præter multas alias insulas antea incognitas, quo minus etiam miremur antipodes sive antichthones esse. » (*De Revol. Corp. Cœlest.* cap. III, p. 2, édit. 1543).

Indiquons maintenant, comme nous l'avons fait à l'article COLOMB, quelques-uns de ces échos perdus jusqu'à la venue de Kopernik, en commençant par ceux que le grand astronome signale lui-même. Voici d'abord comment il s'exprime à cet égard dans la préface de son immortel ouvrage *De Revolutionibus Corporum Cœlestium* : « Je me suis donné la peine de relire tous les livres de philosophes que j'ai pu me procurer, pour m'assurer si j'y trouverais quelque opinion différente de ce qu'on enseigne dans les écoles relativement aux mouvements des sphères du monde. Et je vis d'abord dans Cicéron que Nicétas avait émis l'opinion que la Terre se meut (*Nicetam sensisse Terram moveri*) (1). Puis je trouvai dans Plutarque que d'autres avaient eu la même idée. » Ici Kopernik cite textuellement ce que l'auteur grec rapporte du système de Philolaüs, savoir « que la Terre tourne autour de la région du feu (région éthérée), en parcourant le zodiaque comme le Soleil et la Lune (2) ». Du reste, les principaux pythagoriciens, tels que Archytas de Tarente, Héraclide de Pont, Échécrate, etc., enseignaient la même doctrine, d'après laquelle « la Terre n'est pas immobile au centre du monde; elle tourne en cercle, et est loin d'occuper le premier rang parmi les corps célestes (3) ». Pythagore avait appris, dit-on, cette doctrine des Égyptiens, qui dans leurs hiéroglyphes représentaient le symbole du Soleil par le scarabée stercoral, parce que cet insecte forme une boule avec les excréments de bœuf où il vit, et que se couchant sur le dos, il la fait tourner entre ses pattes. — Timée de Locres était plus précis encore que les autres pythagoriciens quand il appelait « les cinq planètes les *organes du temps*, à cause de leurs révolutions (ὄργανα χρόνου διὰ τὰς τροπὰς) », ajoutant qu'il fallait supposer la Terre non pas immobile à la même place, mais tournant, au contraire, autour d'elle-même et se transportant dans l'espace (τὴν γῆν..... μὴ μεμηχανῆσθαι συνεχομένην καὶ μένουσαν, ἀλλὰ στρεφομένην καὶ ἀνειλουμένην νοεῖν) (4).

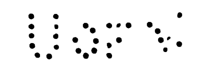
Plutarque raconte que Platon, qui avait toujours enseigné que le Soleil tournait autour de la Terre, avait vers la fin de ses jours changé

(1) Cicero, *De Finibus*, lib. V.

(2) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὴν γῆν κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ, κατὰ κύκλου λοξοῦ, ὁμοιοτρόπως ἡλίῳ καὶ σελήνῃ. Plutarch., *De Placitis Philosoph.*, lib. II, 23, et III, 11 et 13. *Voyez* aussi Stobée, *Ecloq. Phys.*, lib. I; Diogène Laerce, lib VIII, 85. Selon Eusèbe (*Præpar. Evangel.*), Philolaüs avait le premier exposé le système de Pythagore.

(3) Τὴν γῆν οὔτε ἀκίνητον, οὔτε ἐν μέσῳ τῆς περιφορᾶς οὖσαν, ἀλλὰ κύκλῳ περὶ τὸ πῦρ αἰωρουμένην, οὔτε τῶν τιμιωτάτων, οὐδὲ τῶν πρώτων τοῦ κόσμου μορίων ὑπάρχειν. Plutarch., *Numa*; cf. ejusd. *De Placit.*, III, 13; Clement-Alex., *Stromat.*, V.

(4) Plutarch., *De Placit.*, lib. III. Comp. Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, t. I, p. 208.



d'opinion, regrettant de n'avoir pas placé le Soleil au centre du monde, seul lieu qui convienne à cet astre (1).

Trois siècles avant J. C., Aristarque de Samos composa, au rapport d'Archimède, un ouvrage spécial pour défendre le mouvement de la Terre contre les opinions contraires des philosophes. Dans cet ouvrage, aujourd'hui perdu, il enseignait, d'une manière positive, que « *le Soleil reste immobile et que la Terre se meut autour du Soleil en décrivant une courbe circulaire dont cet astre occupe le centre* (τὸν ἅλιον μένειν ἀκίνητον· τὰν δὲ γᾶν περιφέρεσθαι περὶ τὸν ἅλιον, κατὰ κύκλου περιφέρειαν, ὅς ἐστιν ἐν μέσῳ τῷ δρόμῳ κείμενος) (2). — Il était impossible de poser la question en termes plus nets. Et pour que rien n'y manquât, pas même l'expiation du génie, Aristarque fut accusé d'irréligion, pour avoir troublé le repos de Vesta, « parce que, ajoute Plutarque, afin de sauver l'explication des phénomènes (φαινόμενα σώζειν), il enseignait que le ciel était immobile, et que *la Terre accomplissait sur une ligne oblique un mouvement de translation en même temps qu'un mouvement de rotation autour de son axe* (ἐξελίττεσθαι δὲ κατὰ λοξοῦ κύκλου τὴν γῆν, ἅμα καὶ περὶ τὸν αὑτῆς ἄξονα δινουμένην) (3).

Telle est précisément la thèse que reprit, après dix-huit siècles d'intervalle, Kopernik; et, chose remarquable, lui aussi fut accusé d'irréligion : cependant Vesta avec tous les dieux de l'Olympe avait disparu. Ainsi donc le même élément, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, apportait un retard au progrès. Il y a là un immense problème à résoudre, plus grand que tous les autres.... Mais revenons à notre exposé historique.

En passant des Grecs aux Romains, et de là au moyen âge, la doctrine d'Aristarque, qui est celle du vrai système du monde, subit une modification curieuse : elle s'éloigna du système de Kopernik pour se rapprocher de celui de Tycho-Brahé. Ce système consiste, comme on sait, à faire mouvoir autour du Soleil seulement les deux planètes intérieures, Mercure et Vénus, pendant que le Soleil tournerait avec ces deux planètes ainsi qu'avec toutes les autres, autour de la Terre considérée comme centre du monde. Voici ce que dit Vitruve : « Le Ciel tourne perpétuellement autour de la Terre..... Mais Mercure et Vénus font leurs révolutions autour du soleil, qui leur sert de centre (4). » Macrobe reproduit à peu près la même idée (1). — Martianus Capella répète aussi que « Vénus et Mercure ne tournent pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, pris pour centre (2) ». Kopernik, en faisant allusion à cette théorie, ajoute « qu'elle n'était pas trop à dédaigner (3) ». — Cicéron et Sénèque admettaient, avec Aristote et les stoïciens, que la Terre est immobile au centre du monde. Cette question cependant paraissait encore indécise à Sénèque, puisqu'il dit : « Il sera bon d'examiner si c'est le monde qui tourne et la Terre qui reste immobile, ou si la Terre tourne, le monde restant dans l'inaction. En effet, il s'est trouvé des hommes qui ont soutenu que c'est nous que la Terre entraîne à notre insu (*nos esse quos rerum natura nescientes ferat*); que ce n'est pas le mouvement du ciel qui produit le lever et le coucher des astres, que c'est nous qui nous levons et nous couchons relativement à eux. C'est un problème digne de nos méditations que de savoir dans quel état nous sommes : si le destin nous a assigné une demeure immobile ou douée d'un mouvement rapide; si Dieu fait rouler tous les corps célestes autour de nous ou nous autour d'eux (4). »

Laissant de côté les doctrines plus ou moins bizarres consignées dans les cosmographies du moyen âge, connues sous les titres d'*Images du monde*, nous nous bornerons à citer ce qu'un prince de l'Église, mort environ dix ans avant la naissance de Kopernik, affirmait comme évident (*manifestum*). « Il est évident, dit le célèbre cardinal de Cusa, que cette Terre tourne en réalité (*istam Terram in veritate moveri*), bien que nous ne puissions saisir ce mouvement que par une certaine comparaison avec l'élément fixe du ciel (*nisi per quamdam comparationem ad fixum*) (5). » Il s'agit bien ici du mouvement de translation de la Terre, en vertu duquel le Soleil semble parcourir, dans l'espace d'une année, tous les signes du zodiaque.

N'oublions pas que les doctrines que nous venons de passer en revue, et qui sont aujourd'

(1) Πλάτωνά φασι πρεσβύτην γενόμενον διανενοῆσθαι περὶ τῆς γῆς, ὡς ἐν ἑτέρᾳ χώρᾳ καθεστώσης, τὴν δὲ μέσην καὶ κυριωτάτην ἑτέρῳ τινὶ κρείττονι προσήκουσαν. Plutarch., *Numa*.

(2) Archimède, *In Psammite*.

(3) Plutarch., *De facie in orbe Lunæ*.

(4) « Cœlum volvitur continenter circum Terram..... Mercurii autem et Veneris stellæ circum Solis radios, Solem ipsum, uti centrum itineribus coronantes. » Vitruve, *De Architectura*, lib. IX, c. 4, etc.)

(1) Macrobe, *in Somnium Scipionis*, lib. I, c. 19.

(2) « Venus Mercuriusque, licet ortus occasusque quotidianos ostendant, tamen eorum circuli Terras omnino non ambiunt, sed circa Solem laxiore ambitu circulantur. » (Martianus Capella, *De Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, lib VIII, dans le chapitre intitulé : *Quod Tellus non sit centrum omnibus planetis*. *Voy.* notre article CAPELLA.)

(3) « Minime contemnendum arbitror, quod Martianus et quidem alii Latinorum percalluerunt. Existimant enim quod Venus et Mercurius circumcurrant Solem in medio existentem, et eam ob causam ab illo non ulterius digredi putant, quam suorum convexitas orbium patiatur, quoniam Terram non ambiunt ut cæteri, sed absidas conversas habent. Quid ergo aliud volunt significare, quam circa Solem esse centrum illorum orbium? » (*De Revol. Corp. Cœlest.*, lib. I, p. 8 (verso) de l'édition de 1543.)

(4) « Digna res est contemplatione, ut sciamus, in quo rerum statu simus : pigerrimam sortiti, an velocissimam sedem, circa nos Deus omnia, an nos agat. » (Sénèque, *Quæst. Natural.*, lib. VII, c 2, t. V, p. 630, édit. Bouillet.)

(5) Card. Cusa, *Opera*, Bâle, 1565, in-fol., p. 44 : *De docta Ignorantia*.

pour la plupart, des vérités acquises à la science, n'étaient accueillies de leur temps qu'avec une railleuse incrédulité : elles ne se hasardaient que timidement au grand jour ; leurs auteurs, en opposition flagrante avec ce que l'on appelait alors, en style officiel, *la vérité et le bon sens*, étaient heureux encore si l'on se bornait à les traiter seulement de fous. La gloire de Kopernik est donc, non pas d'être l'auteur du vrai système du monde, mais d'avoir tiré en quelque sorte du sac aux oublis une idée condamnée par le témoignage du sens commun, et de l'avoir fécondée par son génie. Que d'idées qui attendent peut-être encore leur Kopernik !

Le double mouvement de la Terre est donc, dans la véritable acception du mot, une idée renouvelée des Grecs. Ptolémée lui-même, que l'on ne cesse d'opposer à Kopernik, la connaissait, et il lui consacre tout un chapitre, non certes pour l'adopter, mais pour la combattre, par des arguments qui présentent un singulier mélange d'erreurs et de vérités. Après avoir parfaitement démontré que la Terre n'est qu'un point (σημαίου λόγον ἔχει) relativement aux espaces célestes (1), il ajoute, étrange aberration ! que c'est par des preuves analogues qu'on arrive à démontrer que la Terre n'est douée d'aucun mouvement de translation sur l'écliptique (μηδὲ ἥντινα οὖν κίνησιν εἰς τὰ πλάγια μέρη τὴν γῆν οἷόν τε ποιεῖσθαι). Voici l'argument qui lui paraît le plus propre à combattre l'idée d'un mouvement de translation. « Il n'y a, dit-il, ni dessus ni dessous dans le monde, comme il convient à une sphère. Quant aux corps qu'il renferme, ceux qui sont subtils et légers, sont poussés par leur nature au dehors et vont gagner la circonférence : ils nous paraissent se porter *en haut*, parce que c'est ainsi que nous appelons l'espace qui est au-dessus de notre tête, jusqu'à la surface qui paraît nous envelopper. Les corps lourds et composés d'éléments pesants se dirigent, au contraire, vers le milieu, comme vers un centre : ils nous paraissent tomber *en bas* (κάτω πίπτειν), parce que tout ce qui est au-dessous de nos pieds dans la direction du centre de la Terre, nous l'appelons l'en-bas ; ces corps se tasseront sans doute autour de ce centre par l'effet opposé de leur choc et de leur frottement. On comprend donc que toute la masse de la Terre, si grande comparativement aux corps qui tombent sur elle, puisse les recevoir, sans que ni leur poids ni leur vitesse ne lui communiquent la moindre oscillation. Or, si la Terre avait un mouvement commun avec tous les autres corps pesants, évidemment elle ne tarderait pas à les dépasser par l'effet de sa masse, laisserait les animaux ainsi que les corps graves sans autre appui que l'air, et finirait bientôt par tomber hors du ciel même. Telles sont les conséquences auxquelles on arriverait : elles sont du dernier ridicule (πάντων γελοιότατα), même à imaginer. »

Voilà comment s'exprime celui qui a été si longtemps l'oracle des astronomes. Nous savons aujourd'hui, par raison démonstrative, qu'il n'y a du *dernier ridicule* que ces conclusions mêmes de Ptolémée. Mais, ne l'oublions pas, il a fallu des efforts séculaires pour arriver à ce degré de connaissance.

Laissons encore parler Ptolémée, cette lumière de son temps. Après avoir démoli, avec un air profondément dédaigneux, l'hypothèse du mouvement annuel ou de translation, il s'attaque au mouvement diurne ou de rotation. Il croit le réfuter victorieusement en ces termes : « Il y a des gens qui, tout en se rendant à ces raisons, parce qu'ils n'ont aucun argument à faire valoir contre, prétendent que rien n'empêche de supposer ensuite que, le ciel demeurant immobile, la Terre tourne autour de son axe d'occident en orient, et qu'elle accomplit cette rotation chaque jour... Il est vrai que quant aux astres rien n'empêche, en ne tenant compte que des apparences, de supposer, *pour plus de simplicité* (κατά γε τὴν ἁπλουστέραν ἐπιβολήν), qu'il en soit ainsi. Mais ces gens-là ne sentent pas combien, sous le rapport de ce qui se passe autour de nous et dans l'air, leur opinion est *souverainement ridicule* (πάνυ γελοιότατον). Car si nous leur accordions, ce qui n'est pas, que les corps les plus légers ne se meuvent point, ou ne se meuvent pas autrement que les corps de nature contraire, tandis qu'évidemment les corps aériens se meuvent avec plus de vitesse que les corps terrestres ; si nous leur accordions que les objets les plus denses et les plus lourds ont un mouvement propre, rapide et constant, tandis qu'en réalité ils n'obéissent qu'avec peine aux impulsions communiquées, ces gens seraient obligés d'avouer que la Terre, par sa rotation, aurait un mouvement plus rapide qu'aucun de ceux qui ont lieu autour d'elle, puisqu'elle ferait un si grand circuit en si peu de temps. Les corps qui ne seraient pas appuyés sur elle paraîtraient donc toujours avoir un mouvement contraire au sien ; et aucun nuage, ni rien de ce qui vole ou est lancé, ne paraîtrait se diriger vers l'orient, car la Terre le précéderait toujours dans cette direction : elle anticiperait sur les choses lancées (dans ce sens) par son mouvement vers l'orient, en sorte qu'elles paraîtraient toutes, la Terre seule exceptée, aller en arrière vers l'occident. S'ils disaient que l'air est emporté par la Terre avec la même rapidité que celle-ci, il n'en serait pas moins vrai que les corps qui s'y trouvent n'auraient pas la même vitesse ; ou si ces corps étaient entraînés comme ne faisant qu'un tout avec l'air, on n'en verrait aucun précéder ni suivre ; ils paraîtraient tous stationnaires, soit qu'ils volassent ou qu'ils fussent lancés. Or, nous les voyons dans ces conditions changer de place,

(1) Ptolém., *Syntaxis Mathemat.*, lib. I, c. 8.

comme si la rotation de la Terre ne leur apportait ni retard ni accélération (1). »

Ces arguments, où le vrai et le faux semblent, comme les deux fluides électriques, s'attirer et se repousser alternativement, paraissaient sans réplique à ceux qui faisaient alors loi dans la science. L'*Almageste* fut longtemps l'Évangile des astronomes. Pour ceux-là l'hypothèse du double mouvement de la Terre n'était donc pas même une hardie innovation. A la juger sur les paroles si dédaigneuses de Ptolémée, cette hypothèse n'était aux yeux des princes de la science qu'une grosse absurdité : pour y croire il fallait être fou ou ignorant. Comprend-on maintenant le courage qu'il fallait pour l'exhumer et l'exposer au grand jour? Kopernik ne s'y était pas trompé. Car, après avoir rappelé les témoignages des anciens, favorables à son système, il continue : « Et moi aussi, prenant occasion de ces témoignages, j'ai commencé à méditer sur le mouvement de la Terre (*cœpi et ego de Terræ mobilitate cogitare*). Et quoique cette opinion parût absurde (*quamvis absurda opinio videbatur*), j'ai pensé, puisque d'autres avant moi ont osé imaginer un tas de cercles pour démontrer les phénomènes des astres, que je pourrais me permettre aussi d'essayer si en supposant la Terre mobile on ne parviendrait pas à trouver sur la révolution des corps célestes des démonstrations plus solides que celles qui ont été mises en avant. Après de longues recherches, je me suis enfin convaincu que si l'on rapporte à la circulation de la Terre (*Terræ circulatio*) les mouvements des autres planètes, le calcul s'accorde bien mieux avec l'observation... Je ne doute pas que les mathématiciens ne soient de mon avis, s'ils veulent se donner la peine de prendre connaissance, non pas superficiellement, mais d'une manière approfondie, des démonstrations que je donnerai dans cet ouvrage. »

Pour bien saisir la valeur de la thèse reprise par Kopernik, il faut d'abord se faire une idée nette de ce qu'on pourrait appeler la *perspective céleste*. Pendant le trajet de la lumière qui éclaire la scène de l'infini, tout est en mouvement perpétuel, l'observateur sur la Terre aussi bien que les objets perçus au ciel. Divisons ces objets en deux catégories : 1° les plus voisins de nous (le Soleil, les planètes et leurs satellites), et dont les déplacements sont très-appréciables; 2° les plus distants de nous, et dont les déplacements, mesurés avec notre courte et misérable mesure du temps, paraissent à peu près insensibles (les étoiles fixes). Ces derniers astres serviront de points de repère aux premiers : les mouvements des roues de notre horloge du monde se mesurent par leur projection sur la voûte étoilée, dont les points scintillants semblent perpétuellement conserver entre eux les mêmes distances. Cela établi, transportons-nous, par la pensée, en dehors de l'orbite de la dernière (la plus éloignée du Soleil) de toutes les planètes, sur un point immobile de l'espace dans le plan équatorial du monde; supposons ensuite que toutes les planètes soient situées sur la ligne qui va de l'œil de l'observateur au centre du Soleil (1). Voici ce qui se présentera à sa vue : la masse de tout le cortége planétaire, qui comparé à notre Terre nous paraît si énorme, se projettera comme une tache noire sur le disque brillant du Soleil. De cette tache arrondie se dégagera bientôt un premier point ou globule opaque (Mercure), puis successivement un second (Vénus), un troisième (la Terre), un quatrième (Mars), un cinquième (Jupiter) et un sixième (Saturne). Ces six globules (pour nous arrêter au monde des anciens) vont tous de droite à gauche ou de l'occident à l'orient (mouvement direct, en longitude), en tournant, dans le même sens, autour de leurs axes dirigés du nord au midi (latitude); ils sont tous légèrement aplatis ou déprimés dans la direction de leurs axes. A part ces traits de similitude, ils diffèrent entre eux par leur grosseur (Mercure est le plus petit et Jupiter le plus gros), par leur vitesse, par leur distance ou écartement de l'astre central et par l'inclinaison du plan de leur mouvement. Ainsi, tandis que le premier a déjà atteint le bord oriental du Soleil pour disparaître derrière cet astre et revenir par le bord opposé, Saturne n'a pas encore bougé en apparence; pendant que le premier fait cent vingt fois le tour du Soleil, le dernier n'accomplit qu'une seule révolution : cent vingt années de l'un ne valent qu'une seule de l'autre. Cette différence a pour effet de montrer Mercure alternativement en avant et en arrière de Saturne. De plus, le premier s'écarte du Soleil d'une quantité presque insensible, tandis que le dernier s'en éloigne très-notablement. Entre ces deux limites extrêmes, les autres planètes représentent des vitesses et des écartements intermédiaires. Ce qui frappe encore l'observateur, c'est que tous ces corps se meuvent sur des plans diversement inclinés sur l'équateur du Soleil (plan équatorial du monde), et que cette inégalité d'inclinaison de leurs orbites n'a aucun rapport avec leurs distances au Soleil (l'obliquité du plan de mouvement de Mercure est, en chiffres ronds, de 30°, celle de Saturne de 25°, celle de Vénus de 26°, et celle de la Terre de 23°). En comparant ces écartements, tour à tour occidentaux et orientaux, à des oscillations de pendules de différentes longueurs et qui auraient pour point de suspension le centre du Soleil, l'observateur aura l'image exacte de la réalité. Seulement ici le Soleil, étant à la fois centre de sus-

(1) Ptolém., *Syntax. Math.*, lib. I, cap..

(1) Dans l'hypothèse que nous allons développer, et qui doit donner, sous la forme d'une vaste synthèse, toutes les grandes découvertes de l'astronomie, nous intervertissons en quelque sorte l'ordre naturel des choses : l'observateur sera supposé réunir en lui l'infini du temps et de l'espace, en même temps que les phénomènes célestes se présenteront à lui dans la position la plus favorable à leur étude.

pension et d'attraction, les choses ne se passent pas de même que sur la Terre, où les oscillations de pendule ne décrivent que des arcs de cercle, parce que le centre d'attraction (centre de la Terre) est situé au-dessous du point de suspension du pendule. Les planètes, véritables globes de pendules célestes, décrivent des courbes fermées, en passant alternativement devant et derrière le Soleil, ce qui les fait paraître (par rapport à l'observateur) un peu plus grosses dans le premier que dans le dernier cas. Mais quel genre de courbe décrivent-elles ainsi? Pour s'en assurer, il faut que l'observateur change de place ou de perspective. Si du point de l'équateur où il était il se transporte (mouvement de déclinaison) à l'un des pôles du monde, il verra que les planètes tracent des courbes presque circulaires, légèrement comprimées latéralement (ellipses), et que le Soleil occupe non pas le centre de ces courbes, mais l'un des deux points (foyers) qui mesure la quantité dont elles diffèrent d'un cercle (excentricité) (1). Mais le spectacle qui le frappera le plus, c'est que tout paraît osciller autour d'un état moyen, et que l'effet de ces oscillations se mesure par des siècles (inégalités séculaires). Telle est la synthèse de la vérité. Pour y arriver il fallut les efforts combinés de longues générations; il fallut détruire bien des illusions trompeuses, qui toutes tenaient à ce que, par une sorte d'égoïsme universel, notre Terre était prise pour le centre du monde. Dans cette œuvre de destruction et de reconstitution à la fois, quelle part de gloire revient à Kopernik? Voilà ce qu'il importe de faire ressortir.

Le jour (nyctémère) et l'année, ces deux principales divisions du temps et de la vie, nous sont donnés par les deux plus grands phénomènes célestes : le jour nous est donné par toute la voûte du ciel tournant en vingt-quatre heures, d'orient en occident, comme d'une seule pièce, autour de son axe (mouvement commun ou diurne); l'année l'est par le Soleil parcourant obliquement, et au rebours du premier mouvement, toute la zone circulaire du zodiaque (mouvement propre ou annuel). Telle était dans son expression la plus simple la croyance commune, fondée sur l'apparence et élevée chez les anciens à la hauteur d'un dogme religieux. On pouvait l'admettre sans inconvénient tant que l'on se bornait à l'explication des phénomènes du jour et de l'année. Mais nous allons voir comment le mouvement propre et le mouvement diurne s'embrouillaient dans les meilleurs esprits de l'antiquité, comment ces deux mouvements se confondaient ensemble. Écoutons d'abord Aristote : « Il y a dans le monde un centre fixe et immobile, c'est la Terre qui l'occupe; au-dessus d'elle est l'air, qui l'environne de toutes parts; dans la région la plus élevée est la demeure de la Divinité, qu'on nomme le ciel : il est rempli de corps divins, que nous appelons astres, et qui se meuvent avec lui dans un cercle éternel, par la même révolution, sans interruption et sans fin... Le Soleil, tout radieux, s'avance par un double mouvement, dont l'un marque les jours et les nuits aux points du lever et du coucher; l'autre, du midi au septentrion, et du septentrion au midi, amène les quatre saisons (1). » — Ainsi, après avoir supposé au ciel un mouvement de totalité, le grand philosophe en détache le Soleil pour le faire marcher de l'orient à l'occident, tout en le faisant aller en même temps, par un mouvement plus lent, du nord au midi. — « Le ciel, dit Vitruve, tourne sans cesse autour de la Terre, sur un axe dont les extrémités servent de pivots, dont l'un va aboutir au haut du ciel, auprès des étoiles du septentrion, et l'autre, diamétralement opposé, se trouve sous la Terre dans les parties méridionales... Entre ces deux pôles, le ciel est traversé par une large zone circulaire, inclinée vers le midi : elle se compose de douze signes figurés par le groupement des étoiles... Ces étoiles, aussi bien que les autres astres, suivent le mouvement général du ciel... Il y a toujours six de ces signes (du zodiaque) qui se promènent au-dessus de l'horizon, tandis que les six autres sont cachés au-dessous par l'ombre de la Terre. Or, cela tient à ce que à mesure que le dernier signe, entraîné par le mouvement de rotation du ciel, descend d'un côté pour disparaître au-dessous de la Terre, un autre signe, entraîné par le même mouvement, s'élève du côté opposé, pour paraître à nos yeux; car l'orient et l'occident sont l'un et l'autre soumis à la même force et à la même nécessité (2). » — Là encore on est frappé de ce défaut de distinction précise du mouvement commun d'avec le mouvement propre.

Or, tout se simplifie par la substitution de la rotation de la Terre au mouvement commun du ciel et par celle de la translation de la Terre au mouvement propre du soleil. Kopernik pose d'abord nettement la question en ces termes : « Tout déplacement qui se manifeste à notre vue provient soit de l'objet perçu, soit du sujet qui perçoit, soit d'un mouvement inégal de l'un et de l'autre; car un mouvement égal et simultané de l'objet et du sujet ne donne aucune idée de déplacement. Or, la Terre est le lieu d'où le mouvement du ciel se présente à notre vue. Tout mouvement parti de la Terre se réfléchira donc au ciel, qui paraîtra se mouvoir en sens opposé; telle est la révolution diurne (*revolutio quotidiana*) : elle paraît entraîner l'univers entier, excepté la Terre. Si main-

(1) Mercure offre le maximum d'excentricité, 0,206. Ainsi, pour la Terre, les équinoxes (ou nœuds se déplacent en longitude, de l'orient à l'occident) de 50" 2 par an; le périhélie se déplace annuellement de 11" 7 (en longitude, de l'occident à l'orient); l'inclinaison de l'écliptique change en se rapprochant du plan de l'équateur (mouvement en latitude) de 48" par siècle; enfin, l'excentricité elle-même change d'une quantité à peine appréciable dans l'espace d'un siècle.

(1) Aristote, *De Mundo*, chap. II et VI.
(2) Vitruve, lib. IX, cap. 1.

tenant on m'accorde que le ciel n'a rien de ce mouvement, mais que la Terre tourne autour d'elle-même de l'occident en orient (en sens contraire du mouvement apparent du ciel), on trouvera qu'il en est réellement ainsi (1). » Parmi les principaux arguments à l'appui de cette manière de voir, l'illustre astronome insiste particulièrement sur l'immensité du ciel, comparée à la grandeur de la Terre. « Toute la masse de la Terre s'évanouit, dit-il, devant la grandeur du ciel; l'horizon partage la sphère céleste en deux moitiés, ce qui ne pourrait se faire si la Terre était quelque chose relativement à la grandeur du ciel ou si sa distance au centre du monde était sensible... Comparée au ciel, la Terre n'est qu'un point; c'est comme une quantité finie comparée à une quantité infinie. Il n'est pas davantage admissible que la Terre repose au centre du monde. Eh quoi! l'immensité tournerait en vingt-quatre heures autour d'une misère (2)! »

Les *stations* et les *rétrogradations* des planètes supérieures (Mars, Jupiter, Saturne) vues de la Terre prise pour centre du monde devaient être pour les anciens les phénomènes les plus étranges. En effet, rien de plus curieux que de considérer du haut de la science actuelle toutes les peines que se donnaient les astronomes grecs et romains pour expliquer ces phénomènes. Écoutons d'abord Vitruve: « Quand les planètes, qui font leur circuit au-dessus du Soleil, sont en trine aspect (*in trigono*) avec lui (3): elles n'avancent plus; mais après être restées stationnaires elles rétrogradent, jusqu'à ce que le Soleil, quittant ce trine aspect, ait passé dans un autre signe. Voici comment quelques-uns expliquent ce phénomène: lorsque le soleil, à cause de sa trop grande distance, n'éclaire plus ces astres errants, ils s'arrêtent, l'obscurité les empêchant d'avancer. » Vitruve n'adopte pas cette opinion, « parce que le Soleil, faisant pénétrer sa lumière dans le monde entier, brille à nos yeux, même lorsque ces astres s'arrêtent et rétrogradent ». Il donne ensuite lui-même une explication, qu'il regarde comme la seule vraie, parce qu'elle a pour elle la triple garantie de la *réalité*, de la *raison* et l'*autorité*: voici d'abord pour la réalité (*res*): « De même que la chaleur, dit-il, attire à elle toutes choses,... de même la force du Soleil (*solis vehemens impetus*) attire, lorsque ses rayons s'étendent en trigone, les astres qui le suivent, refrène ceux qui le devancent, les empêche d'avancer et les fait rétrograder dans le signe d'un autre trigone. » La garantie de la raison (*ratio*) est celle-ci: « Peut-être, désirera-t-on savoir pourquoi le Soleil exerce ses effets coercitifs (*retentiones*) plutôt dans le cinquième signe que dans le deuxième et le troisième, qui sont plus rapprochés de lui. Voici comment, à mon avis, cela se passe: les rayons du Soleil, pour former un triangle équilatéral, ne doivent s'étendre dans le monde ni plus ni moins que jusqu'au cinquième signe. Si ces rayons se répandaient en cercles, si dans leur extension ils n'étaient pas ramenés à la forme d'un triangle, les corps les plus voisins seraient embrasés. » Ajoutons à ce raisonnement l'autorité (*testimonium*): « C'est là ce que semble avoir remarqué le poëte grec Euripide; car il dit, dans sa tragédie de *Phaéthon*, que les objets distants du Soleil éprouvent une chaleur violente, tandis qu'elle est modérée pour les objets plus rapprochés. Voici ses paroles: Καίει τὰ πόῤῥω, τἀγγύθεν δ' εὔκρατ' ἔχει (1). » Vitruve se réjouit fort de son explication; il triomphe en s'écriant: *Si ergo res et ratio et testimonium poetæ veteris id ostendit, non puto aliter oportere judicari.*

Cette hardiesse d'affirmation nous fait sans doute sourire; car nous savons aujourd'hui que, malgré sa triple garantie, la doctrine du célèbre auteur romain est aussi niaise qu'erronée. Mais, nous aussi, n'admettrions-nous pas des questions comme souverainement tranchées par la triple autorité de l'expérience, de la raison et de la tradition? C'est ce que sauront dire un jour nos descendants. En attendant, nous vivons et raisonnons comme si le monde avait commencé et devait finir avec nous.

La théorie de Vitruve n'ayant pas apparemment satisfait tous les astronomes, chacun avait son système pour expliquer les stations et les rétrogradations, jusqu'à ce que Ptolémée parvint à rallier les esprits. Sa théorie des épicycles (*voy.* Ptolémée) régna jusqu'à Kopernik. Ici encore ce grand homme pose nettement la question, dès le début du chapitre 3 (2), liv. V. « Il y a, dit-il, deux causes qui font paraître inégal le mouvement des planètes: d'abord le mouvement de la Terre (mouvement de translation), puis le mouvement propre de chaque planète. » En effet, c'est par la différence de ces deux mouvements que s'explique le phénomène qui avait si fort embarrassé les savants avant Kopernik. Rappelons-nous que la vitesse avec laquelle une planète tourne dans son orbite est d'autant plus grande que cette planète est plus près du Soleil: la Terre marche donc plus vite que Mars, Mars plus vite que Jupiter, Jupiter plus vite que Saturne. En voici maintenant les conséquences pour la perspective d'un observateur placé sur la Terre: d'abord chacune

(1) *De Revolutionibus Corporum Cœlestium*, lib. I, c. V.

(2) Ibid., cap. VI.

(3) C'est la perspective de deux astres, lorsqu'ils sont à 120° l'un de l'autre. Les anciens admettaient cinq aspects: la *conjonction* (lorsque deux astres se trouvent sur la même ligne tirée du centre de la Terre au Soleil), l'*opposition* (lorsqu'ils sont diamétralement opposés, ou à 180°), *trigone* ou trine aspect (à 120°), *tétragone* ou quadrat (à 90°), *aspect sextil* (à 60°).

(1) Vitruve, *De Archit.*, IX, 1.

(2) Ce chapitre est intitulé: *Generalis demonstratio inæqualitatis apparentis propter motum Terræ.*

de ces planètes pendant la plus grande partie de sa course annuelle marchera de l'occident à l'orient (cela s'appelle le *mouvement direct*); mais avant de parvenir à l'opposition (à 180°) ce mouvement se ralentira, et finira par cesser tout à fait ; c'est le moment de la *station ;* puis après quelque temps d'arrêt la planète se remettra à marcher en sens inverse, c'est-à-dire de l'orient à l'occident (cela se nomme la *rétrogradation*) ; la planète continue à marcher ainsi jusqu'à l'opposition encore ; un peu au delà de ce point elle deviendra de nouveau stationnaire, pour reprendre son mouvement direct (de l'occident à l'orient). En représentant ce phénomène graphiquement on obtient des espèces d'épicycloïdes formant vers chaque opposition une sorte de nœud ; les deux côtés de ce nœud marquent les deux stations (l'un avant et l'autre après l'opposition). C'est dans l'intervalle de ces stations que la planète, projetée sur le plan des étoiles fixes, paraît rétrograder, quoiqu'en réalité elle continue toujours à se mouvoir de l'occident à l'orient; car, encore une fois, le phénomène des stations et des rétrogradations n'est qu'une illusion, produite par le déplacement continuel de l'observateur, fixé sur une planète qui met moins de temps que les autres à se mouvoir autour du Soleil. C'est cette illusion qui avait aveuglé les esprits les plus clairvoyants et fait naître les théories les plus absurdes, véritables entraves mises au progrès de la science. Kopernik substitua tout à coup la réalité à l'illusion; c'est là son plus grand titre de gloire.

Tout s'explique et se devine en quelque sorte quand une fois on s'est engagé dans la voie de la vérité; pour s'en convaincre on n'a qu'à lire, entre autres, le chapitre 9 du 1er livre du *De Revolutionibus Corporum Cœlestium*... « Quant à moi, je pense, dit l'auteur, que la pesanteur n'est autre chose qu'une certaine *appetence* naturelle dont le divin architecte de l'univers a doué les parties de la matière, afin qu'elles se réunissent sous la forme d'un globe (1). Cette propriété appartient probablement aussi au Soleil, à la Lune et aux planètes; c'est à elle que ces astres doivent leur rotondité ainsi que leurs mouvements divers.. » Les lois de l'attraction ne sont que le développement géométrique de cette grande idée.

Mais il n'est pas donné à un seul homme de découvrir toutes les vérités à la fois. Nous avons déjà dit, à l'article KEPLER, que Kopernik continuait à se tromper avec les anciens en faisant tourner les planètes dans des cercles, et que pour expliquer certaines inégalités de leurs mouvements il avait recours à la théorie, un peu modifiée, des déférents excentriques et des épicycles. Au seizième siècle la mécanique était une science encore à naître. Ce manque de connaissance fit commettre à Kopernik une grave erreur relativement à ce qu'il appelait le *troisième mouvement de la Terre*. Convaincu, d'un côté, que dans sa circulation autour du Soleil, la Terre doit se mouvoir de manière que son axe de rotation reste toujours parallèle à lui-même, mais ignorant, de l'autre, ou croyant impossible que le mouvement de circulation d'une sphère autour d'un centre et son mouvement de rotation sur elle-même soient tout à fait indépendants l'un de l'autre, il imagina pour le changement des saisons et le mouvement diurne son troisième mouvement, qui devait rétablir sans cesse le parallélisme dérangé de l'axe de la terre (1).

Quoi qu'il en soit de ces imperfections qui tiennent à la nature humaine, Kopernik n'en est pas moins le père de ces hommes de génie qui ont créé la véritable astronomie : Kopernik engendra Kepler, et Kepler engendra Newton. Quel arbre généalogique ! F. HOEFER.

Gassendi, *Vita Copernici ;* Paris, 1654. — Perry, *Notice biographique sur Copernic ;* Paris, 1820. — Sniadeçki *Discours sur N. Kopernik ;* Varsovie, 1803. — L. Chodzko, *La Pologne pittoresque ;* Paris, 1839-1840. — Szyrma, *Copernicus and his native country ;* Lond., 1846. — D. Szulc, *Biographie de Kopernik ;* Varsovie, 1855. — Westphal, *Nic. Copernicus ;* Constance, 1822. — Czynski, *Kopernik et ses travaux ;* Paris, 1846, in-8°. — F. Arago, *Éloge de Copernic.*

KOPIÉVITCH (*Élie-Fédorovitch*), écrivain russe, né dans la Russie Blanche, vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Amsterdam, en 1701. Il fit ses études en Hollande, y embrassa la religion réformée, et fut pasteur à Amsterdam. Tessing, imprimeur de cette ville, profita du séjour que Pierre Ier y fit en 1697 pour obtenir le privilége d'imprimer des livres russes pour son empire, et en confia l'exécution à Kopiévitch. Kopiévitch y publia, en 1699, une *Introduction à l'histoire universelle* (en russe, in-4°); — en 1700 un *Panégyrique de Pierre Ier*, en vers latins et russes; — une *Grammaire Latine à l'usage de la jeunesse russe* (in-8°); — un *Traité de l'Art Militaire*. Ce laborieux philologue a laissé inédits plusieurs ouvrages, notamment des traductions de classiques (catalogués par les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*; 1711, p.1658). Il a paru de lui, après sa mort, un *Calendrier* en 1702 et un *Traité de la Navigation*, Amsterdam, 1704. Pce A. G—N.

Ivan Fédorof, dans le *Slovar Evguénia*.

* **KOPISCH** (*Auguste*), poëte et peintre allemand, né à Breslau, le 26 mai 1799, mort à Berlin, le 3 février 1853. Il s'est fait connaître par ses poésies, *Gedichte*; Berlin, 1830. Sa chan-

(1) « Equidem existimo gravitatem non aliud esse quam appetentiam quondam naturalem partibus inditam a divina providentia Opificis Universorum, ut in unitatem integritatemque suam sese conferant in formam globi coeuntes. »

(1) C'est ce troisième mouvement, imaginé par Kopernik, qui ne paraît pas avoir été étranger à la découverte de la nutation de la Terre et du mouvement particulier de l'axe terrestre autour des pôles de l'écliptique, mouvement qui explique la précession des équinoxes.

son *Noah* est devenue populaire en Allemagne. On lui doit en outre une traduction du *Dante;* un recueil de chansons populaires italiennes : *Agrumi*; Berlin, 1837; — et plusieurs tableaux, *Les Marais-Pontins*, *La Grotte d'Azur*, remarqués aux expositions de Berlin. C'est Auguste Kopisch qui a découvert, dans le golfe de Naples la célèbre *grotte d'Azur*. R. L.

Conv.-Lex.

KOPISTENSKI (*Zacharie*), écrivain russe, archimandrite du couvent de Saint-Antoine de Kief, mort le 8 avril 1626. On a de lui : une traduction slavonne des *Commentaires de saint Jean Chrysostôme sur les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul*; Kief, 1623 et 1624, in-fol.; — l'*Oraison funèbre de l'archimandrite de Pletenetzk;* Kief, 1625, in-4° : l'auteur essaye d'y établir que la croyance au purgatoire remonte aux temps apostoliques; — un *Nomokanon*, ou recueil de canons; Kief, 1624 et 1629; Moscou, 1639; Lemberg, 1646; — un ouvrage écrit en petit-russien, intitulé *Palinodie*, dont le manuscrit est conservé dans la Laure de Kief.

Pce A. G—N.

Slovar pisateliakh doukovnago tchina greko-rossiskoi Tzerkvi.

KOPITAR (*Barthélemy*), philologue russe, né à Repnic (Carniole), le 23 août 1780, mort à Vienne, le 11 août 1844. Il fit ses études à Leibach, passa plusieurs années chez le baron Zoïs en qualité de secrétaire, puis devint censeur à Vienne pour les publications grecques et slaves, enfin conservateur de la bibliothèque de la cour, charge qui lui valut des missions scientifiques à Paris, à Oxford, à Rome et à Munich. Son ouvrage le plus répandu est : *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnthen und Steiermark;* Leibach, 1808. Il a publié en outre : *Glagolita Clozianus;* Vienne, 1836, in-fol., et *Hesychii glossographi discipulus Russus sec. XII in ipsa urbe Constantinopoli, ἀποσπασμάτιον codicis Vindobonensis;* 1839. Miklosich a rassemblé toutes les pièces que Kopitar a publiées séparément, et en a formé deux volumes in-8°, sous ce titre : *Barth. Kopitars Kleineri Schriften sprachwissenschaftlichen, geschichtlichen, ethnographischen und rechtshistorischen Inhalts;* Vienne, 1857. Ce recueil, abondant en notices biographiques, est essentiel pour ceux qui cherchent à se rendre compte des progrès de la littérature slave, qui née d'hier a déjà des chaires, des bibliothèques et un avenir encore vague, mais incontestablement important. Pce A. G—N.

Autobiographie de Kopitar. — *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, section philologique et littéraire; 1857, VI, 4. — *Conv.-Lexikon.*

KOPKE (*Diogo*), mathématicien géographe portugais, né à Porto, mort en 1844. Il fut professeur à l'École Polytechnique de sa ville natale, et publia une espèce de tableau synoptique, sous ce titre : *Quadro geral da historia Portugueza, segundo as epochas de suas revoluçoes nacionaes;* Porto, 1840, in-fol. Ayant trouvé dans la bibliothèque publique de Porto le manuscrit original d'un des compagnons de Vasco da Gama, que Fernand Lopes de Castanhada avait dû posséder, et qui racontait naïvement le célèbre voyage de 1497, il en entreprit la publication, de concert avec un autre professeur. Il fit imprimer ce livre précieux sous ce titre : *Roteiro da viagem, que em descobrimento da India, pelo cabo de Boa-Esperança, fez dom Vasco da Gama em* 1497, in-8°, avec cartes. M. da Costa Paiva, professeur de botanique, l'aida dans ce travail. On peut reprocher aux deux éditeurs la rareté des notes dont leur publication est accompagnée; mais il est probable qu'en raison de sa spécialité, c'est à Kopke que l'on doit la petite carte dont le *Roteiro* est enrichi, et qui marque fort bien la route suivie par Gama. L'auteur de cette notice a traduit ce précieux routier et l'a introduit dans la collection publiée par M. Ed. Charton sous le titre de : *Voyageurs anciens et modernes;* Paris, 1856, t. III. Cette relation peut être substituée désormais au récit de F. Lopez de Castanheda, en ce qui concerne les incidents du voyage. Les deux éditeurs ont prouvé, dans leur discours préliminaire, que l'auteur était très-probablement un certain Alvaro Velho, qui fit partie des douze soldats chargés d'aller offrir au Zamorin les présents du roi D. Manoel. F. D.

Docum. partic.

KOPP (*Fridolin*), archéologue suisse, né en 1691, à Rheinfeld, mort le 17 août 1757. Il entra dans le monastère des bénédictins à Muri, où il fit profession en 1708, et devint plus tard prince-abbé de ce couvent. On a de lui : *Vindiciæ Actorum Muriensium pro et contra Marq. Herrgott;* Augsbourg, 1750, in-4°; Leipzig, 1751, in 4° : les documents dont Kopp soutenait l'authenticité avaient été publiés par Peiresc en 1618; l'ouvrage de Kopp souleva une polémique assez animée, dans laquelle il entra par la publication de son *Epistola Amici ad Amicum super prætensa denudatione anonymi Murensis*; 1755, in-4° : la querelle ne cessa qu'en 1765, année où parut l'ouvrage de Wieland, moine de Muri, intitulé : *Vindiciæ Vindiciarum Koppianorum et Actorum Muriensium*, in-4°. E. G.

Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweitzer.*

KOPP (*Jean-Adam*), publiciste allemand, né à Offenbach (comté d'Isenbourg), le 22 mars 1698, mort le 5 avril 1748. Après avoir étudié l'histoire et la jurisprudence à Iéna, il devint en 1719 précepteur des enfants du comte d'Isenbourg. Ce dernier le chargea en 1724 de prendre soin de ses intérêts; six ans après, Kopp fut appelé à conduire les affaires de toutes les branches de la maison d'Isenbourg. En 1736 il fut appelé, sur la recommandation d'Estor, comme directeur de la chancellerie à Marbourg, et fut en cette qualité chargé de diverses négo-

ciations, dont il s'acquitta avec succès. On a de lui : *De Insigni inter S. Romani Imperii Comites et Nobiles immediatos;* Strasbourg, 1724, in-4°, et 1728, in-8°; — *Juris Germanici privati Specimen prius de jure pignorandi conventionali apud veteres Germanos;* Francfort, 1735, in-8°; — *Specimen posterius de Testamentis Germanorum judicialibus et sub dio conditis;* Francfort, 1736, in-4°; — *Auserlesene Proben des deutschen Lehnrechts* (Choix d'Exemples du Droit féodal allemand); Marbourg, 1739-1746, in-4°; — *Acta Hanovriensia*; Marbourg, 1739, 3 vol. in-fol. : collection d'écrits et de factums concernant la succession d'Hanau; — *Historia Juris quo hodie in Germania utimur;* Marbourg, 1741, in-8°; Francfort, 1779, in-8°, avec des additions d'Estor; — *Jus succedendi in Brabantiam quod domus Hasso-Casselana jure optimo sibi adserit;* Marbourg, 1747, in-fol. Kopp a encore laissé quelques ouvrages de moindre importance sur des matières de droit public, ainsi que plusieurs factums concernant des contestations entre divers princes de l'Empire. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte.* — Hirsching, *Histor. liter.-Handbuch.*

KOPP (*Charles-Philippe*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Birstein, le 16 avril 1728, mort le 6 octobre 1777. Après s'être fait recevoir, en 1750, docteur en droit à Marbourg, il occupa à Cassel successivement divers emplois dans la magistrature, et devint en 1774 président de la cour de cassation. On a de lui : *De Clausula : Rebus instantibus*; Marbourg, 1750, in-4°; — *Nachricht von der älteren und neueren Verfassung der geistlichen und Civil-Gerichte in den Hessencasselschen Ländern* (Sur la Constitution ancienne et moderne des Tribunaux ecclésiastiques et civils des pays de Hesse-Cassel); Cassel, 1769-1771, 2 vol. in-4°; — *Ueber die Verfassung der heimlichen Gerichte in Westphalen* (Sur la Constitution des tribunaux secrets de la Westphalie); Gœttingue, 1794, in-8° : cet ouvrage fut terminé et publié par Ulrich Frédéric Kopp. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. VII, p. 276. — Ungewitter, *Züge aus C.-Ph. Kopps Leben;* Gœttingue, 1778, in-4°.

KOPP (*Ulric-Frédéric*), jurisconsulte et paléographe allemand, né à Cassel, le 18 mars 1762, mort le 27 mars 1834. Après avoir étudié la jurisprudence, il occupa successivement dans sa ville natale plusieurs emplois dans la magistrature, et devint, en 1802, directeur des archives de la cour. Deux ans après il se démit de toutes ses fonctions, et vécut depuis à Mannheim, en simple particulier. On a de lui : *Handbuch zur Kenntniss der Kurhessischen Landesverfassung und Rechte* (Manuel du Droit public et privé de la Hesse Électorale); Cassel, 1796-1804, 7 vol. in-4°; une partie de cet ouvrage est due à Wittich; — *Bruchstücke zur Erläuterung der deutschen Geschichte und Rechte* (Fragments relatifs à des éclaircissements sur l'histoire de l'Allemagne et sur le droit de ce pays); Cassel, 1799-1801, 2 vol. in-4°; — *Bilder und Schriften der Vorzeit* (Images et Écritures des anciens temps); Mannheim, 1819-1822, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, rempli d'érudition, contient une étude sur la *Paléographie sémitique* et des éclaircissements sur le droit féodal au moyen des miniatures qui se trouvent dans certains manuscrits des coutumes allemandes du moyen âge; — *Paleographia critica;* Mannheim, 1817-1829, 4 vol. in-4° : ce livre, fruit de patientes recherches, fait autorité dans ces matières. Kopp avait préparé une excellente édition critique de Martianus Capella, qui fut publiée après sa mort; Francfort, 1836, in-4°. E. G.

Convers.-Lexikon.

**KOPP* (*Joseph-Eutyche*), historien suisse, né à Munster (canton de Lucerne), en 1793. Il devint préfet du lycée de Lucerne et plus tard président du département de l'instruction publique de son canton. On a de lui : *Beiträge zur Geschichte der eidgenossischen Bünde* (Documents pour servir à l'histoire des ligues suisses; Lucerne, 1835, in-8° : dans cet ouvrage, qui contient près de cent pièces inédites, Kopp établissait que la maison de Habsbourg possédait dans les trois cantons forestiers (*Waldstetten*) des droits de souveraineté héréditaires comme bailli et landgrave; que dans toutes ses tentatives contre les libertés prétendues anciennes des premiers confédérés l'empereur Albert avait usé de son plein droit, et que le soulèvement des Suisses contre lui n'avait été qu'une insurrection violente et en rien justifiée. Kopp combattait aussi l'authenticité de l'histoire de Guillaume Tell. Ces conclusions eurent un immense retentissement en Suisse et en Allemagne; Kopp fut appelé avec raison le *Niebuhr de la Suisse;* — *Geschichte der eidgenossischen Bünde* (Histoire des Ligues suisses); Lucerne, 1845-1857, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, du plus haut intérêt, fruit de vingt années de travail, commence aux temps de Rodolphe de Habsbourg, et va jusqu'à l'an 1322; il doit encore paraître un cinquième volume, qui s'étendra jusqu'à l'an 1336. Kopp a encore publié, en collaboration avec M. Am. Rhyn, la *Collection officielle des plus anciens Recès de la Confédération, avec les alliances éternelles, les traités de paix et autres pactes principaux;* Lucerne, 1839 : cet ouvrage, qui contient deux cent trente-deux documents, datés depuis l'an 1291 jusqu'en 1420, est indispensable pour l'étude approfondie de l'histoire du premier siècle de l'existence de la Suisse; il n'est pas dans le commerce; il n'y en a en France qu'un exemplaire, qui se trouve à la bibliothèque de l'Institut. Enfin, Kopp a fait paraître plusieurs articles sur des sujets d'histoire dans le *Schweizerische Geschichtsfreund*

son *Noah* est devenue populaire en Allemagne. On lui doit en outre une traduction du *Dante;* — un recueil de chansons populaires italiennes : *Agrumi*; Berlin, 1837; — et plusieurs tableaux, *Les Marais-Pontins*, *La Grotte d'Azur*, remarqués aux expositions de Berlin. C'est Auguste Kopisch qui a découvert, dans le golfe de Naples la célèbre *grotte d'Azur*. R. L.

Conv.-Lex.

KOPISTENSKI (*Zacharie*), écrivain russe, archimandrite du couvent de Saint-Antoine de Kief, mort le 8 avril 1626. On a de lui : une traduction slavonne des *Commentaires de saint Jean Chrysostôme sur les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul;* Kief, 1623 et 1624, in-fol.; — l'*Oraison funèbre de l'archimandrite de Pletenetzk;* Kief, 1625, in-4° : l'auteur essaye d'y établir que la croyance au purgatoire remonte aux temps apostoliques; — un *Nomokanon*, ou recueil de canons; Kief, 1624 et 1629; Moscou, 1639; Lemberg, 1646; — un ouvrage écrit en petit-russien, intitulé *Palinodie*, dont le manuscrit est conservé dans la Laure de Kief. Pce A. G—N.

Slovar pisateliakh doukovnago tcnina greko-rossiiskoi Tzerkvi.

KOPITAR (*Barthélemy*), philologue russe, né à Repnic (Carniole), le 23 août 1780, mort à Vienne, le 11 août 1844. Il fit ses études à Leibach, passa plusieurs années chez le baron Zoïs en qualité de secrétaire, puis devint censeur à Vienne pour les publications grecques et slaves, enfin conservateur de la bibliothèque de la cour, charge qui lui valut des missions scientifiques à Paris, à Oxford, à Rome et à Munich. Son ouvrage le plus répandu est : *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnthen und Steiermark;* Leibach, 1808. Il a publié en outre : *Glagolita Clozianus;* Vienne, 1836, in-fol., et *Hesychii glossographi discipulus Russus sec. XII in ipsa urbe Constantinopoli, ἀποσπασμάτιον codicis Vindobonensis;* 1839. Miklosich a rassemblé toutes les pièces que Kopitar a publiées séparément, et en a formé deux volumes in-8°, sous ce titre : *Barth. Kopitars Kleineri Schriften sprachwissenschaftlichen, geschichtlichen, ethnographischen und rechtshistorischen Inhalts;* Vienne, 1857. Ce recueil, abondant en notices biographiques, est essentiel pour ceux qui cherchent à se rendre compte des progrès de la littérature slave, qui née d'hier a déjà des chaires, des bibliothèques et un avenir encore vague, mais incontestablement important. Pce A. G—N.

Autobiographie de Kopitar. — *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, section philologique et littéraire; 1857, VI, 4. — *Conv. Lexikon.*

KOPKE (*Diogo*), mathématicien géographe portugais, né à Porto, mort en 1844. Il fut professeur à l'École Polytechnique de sa ville natale, et publia une espèce de tableau synoptique, sous ce titre : *Quadro geral da historia Portugueza, segundo as epochas de suas revoluçoes nacionaes;* Porto, 1840, in-fol. Ayant trouvé dans la bibliothèque publique de Porto le manuscrit original d'un des compagnons de Vasco da Gama, que Fernand Lopes de Castanhada avait dû posséder, et qui racontait naïvement le célèbre voyage de 1497, il en entreprit la publication, de concert avec un autre professeur. Il fit imprimer ce livre précieux sous ce titre : *Roteiro da viagem, que em descobrimento da India, pelo cabo de Boa-Esperança, fez dom Vasco da Gama em* 1497, in-8°, avec cartes. M. da Costa Paiva, professeur de botanique, l'aida dans ce travail. On peut reprocher aux deux éditeurs la rareté des notes dont leur publication est accompagnée; mais il est probable qu'en raison de sa spécialité, c'est à Kopke que l'on doit la petite carte dont le *Roteiro* est enrichi, et qui marque fort bien la route suivie par Gama. L'auteur de cette notice a traduit ce précieux routier et l'a introduit dans la collection publiée par M. Ed. Charton sous le titre de : *Voyageurs anciens et modernes;* Paris, 1856, t. III. Cette relation peut être substituée désormais au récit de F. Lopez de Castanheda, en ce qui concerne les incidents du voyage. Les deux éditeurs ont prouvé, dans leur discours préliminaire, que l'auteur était très-probablement un certain Alvaro Velho, qui fit partie des douze soldats chargés d'aller offrir au Zamorin les présents du roi D. Manoel. F. D.

Docum. partic.

KOPP (*Fridolin*), archéologue suisse, né en 1691, à Rheinfeld, mort le 17 août 1757. Il entra dans le monastère des bénédictins à Muri, où il fit profession en 1708, et devint plus tard prince-abbé de ce couvent. On a de lui : *Vindiciæ Actorum Muriensium pro et contra Marg. Herrgott;* Augsbourg, 1750, in-4°; Leipzig, 1751, in 4° : les documents dont Kopp soutenait l'authenticité avaient été publiés par Peiresc en 1618; l'ouvrage de Kopp souleva une polémique assez animée, dans laquelle il entra par la publication de son *Epistola Amici ad Amicum super prætensa denudatione anonymi Murensis*; 1755, in-4° : la querelle ne cessa qu'en 1765, année où parut l'ouvrage de Wieland, moine de Muri, intitulé : *Vindiciæ Vindiciarum Koppianorum et Actorum Muriensium*, in-4°. E. G.

Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweitzer.*

KOPP (*Jean-Adam*), publiciste allemand, né à Offenbach (comté d'Isenbourg), le 22 mars 1698, mort le 5 avril 1748. Après avoir étudié l'histoire et la jurisprudence à Iéna, il devint en 1719 précepteur des enfants du comte d'Isenbourg. Ce dernier le chargea en 1724 de prendre soin de ses intérêts; six ans après, Kopp fut appelé à conduire les affaires de toutes les branches de la maison d'Isenbourg. En 1736 il fut appelé, sur la recommandation d'Estor, comme directeur de la chancellerie à Marbourg, et fut en cette qualité chargé de diverses négo-

ciations, dont il s'acquitta avec succès. On a de lui : *De Insigni inter S. Romani Imperii Comites et Nobiles immediatos;* Strasbourg, 1724, in-4°, et 1728, in-8°; — *Juris Germanici privati Specimen prius de jure pignorandi conventionali apud veteres Germanos;* Francfort, 1735, in-8°; — *Specimen posterius de Testamentis Germanorum judicialibus et sub dio conditis;* Francfort, 1736, in-4°; — *Auserlesene Proben des deutschen Lehnrechts* (Choix d'Exemples du Droit féodal allemand); Marbourg, 1739-1746, in-4°; — *Acta Hanovriensia*; Marbourg, 1739, 3 vol. in-fol. : collection d'écrits et de factums concernant la succession d'Hanau; — *Historia Juris quo hodie in Germania utimur;* Marbourg, 1741, in-8°; Francfort, 1779, in-8°, avec des additions d'Estor; — *Jus succedendi in Brabantiam quod domus Hasso-Cassellana jure optimo sibi adserit;* Marbourg, 1747, in-fol. Kopp a encore laissé quelques ouvrages de moindre importance sur des matières de droit public, ainsi que plusieurs factums concernant des contestations entre divers princes de l'Empire. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte.* — Hirsching, *Histor. liter.-Handbuch.*

KOPP (*Charles-Philippe*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Birstein, le 10 avril 1728, mort le 6 octobre 1777. Après s'être fait recevoir, en 1750, docteur en droit à Marbourg, il occupa à Cassel successivement divers emplois dans la magistrature, et devint en 1774 président de la cour de cassation. On a de lui : *De Clausula : Rebus instantibus*; Marbourg, 1750, in-4°; — *Nachricht von der älteren und neueren Verfassung der geistlichen und Civil-Gerichte in den Hessencasselschen Ländern* (Sur la Constitution ancienne et moderne des Tribunaux ecclésiastiques et civils des pays de Hesse-Cassel); Cassel, 1769-1771, 2 vol. in-4°; — *Ueber die Verfassung der heimlichen Gerichte in Westphalen* (Sur la Constitution des tribunaux secrets de la Westphalie); Gœttingue, 1794, in-8° : cet ouvrage fut terminé et publié par Ulrich Frédéric Kopp. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. VII, p. 276. — Engewitter, *Züge aus C.-Ph. Kopps Leben*; Gœttingue, 1778, in-4°.

KOPP (*Ulric-Frédéric*), jurisconsulte et paléographe allemand, né à Cassel, le 18 mars 1762, mort le 27 mars 1834. Après avoir étudié la jurisprudence, il occupa successivement dans sa ville natale plusieurs emplois dans la magistrature, et devint, en 1802, directeur des archives de la cour. Deux ans après il se démit de toutes ses fonctions, et vécut depuis à Mannheim, en simple particulier. On a de lui : *Handbuch zur Kenntniss der Kurhessischen Landesverfassungund Rechte* (Manuel du Droit public et privé de la Hesse Électorale); Cassel, 1796-1804, 7 vol. in-4°; une partie de cet ouvrage est due à Wittich; — *Bruchstücke zur Erläuterung der deutschen Geschichte und Rechte* (Fragments relatifs à des éclaircissements sur l'histoire de l'Allemagne et sur le droit de ce pays); Cassel, 1799-1801, 2 vol. in-4°; — *Bilder und Schriften der Vorzeit* (Images et Écritures des anciens temps); Mannheim, 1819-1822, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, rempli d'érudition, contient une étude sur la *Paléographie sémitique* et des éclaircissements sur le droit féodal au moyen des miniatures qui se trouvent dans certains manuscrits des coutumes allemandes du moyen âge; — *Paleographia critica;* Mannheim, 1817-1829, 4 vol. in-4° : ce livre, fruit de patientes recherches, fait autorité dans ces matières. Kopp avait préparé une excellente édition critique de Martianus Capella, qui fut publiée après sa mort; Francfort, 1836, in-4°. E. G.

Convers.-Lexikon.

*KOPP (*Joseph-Eutyche*), historien suisse, né à Munster (canton de Lucerne), en 1793. Il devint préfet du lycée de Lucerne et plus tard président du département de l'instruction publique de son canton. On a de lui : *Beiträge zur Geschichte der eidgenossischen Bünde* (Documents pour servir à l'histoire des ligues suisses); Lucerne, 1835, in-8° : dans cet ouvrage, qui contient près de cent pièces inédites, Kopp établissait que la maison de Habsbourg possédait dans les trois cantons forestiers (*Waldstetten*) des droits de souveraineté héréditaires comme bailli et landgrave; que dans toutes ses tentatives contre les libertés prétendues anciennes des premiers confédérés l'empereur Albert avait usé de son plein droit, et que le soulèvement des Suisses contre lui n'avait été qu'une insurrection violente et en rien justifiée. Kopp combattait aussi l'authenticité de l'histoire de Guillaume Tell. Ces conclusions eurent un immense retentissement en Suisse et en Allemagne; Kopp fut appelé avec raison le *Niebuhr de la Suisse;* — *Geschichte der eidgenossischen Bünde* (Histoire des Ligues suisses); Lucerne, 1845-1857, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, du plus haut intérêt, fruit de vingt années de travail, commence aux temps de Rodolphe de Habsbourg, et va jusqu'à l'an 1322; il doit encore paraître un cinquième volume, qui s'étendra jusqu'à l'an 1336. Kopp a encore publié, en collaboration avec M. Am. Rhyn, la *Collection officielle des plus anciens Recès de la Confédération, avec les alliances éternelles, les traités de paix et autres pactes principaux;* Lucerne, 1839 : cet ouvrage, qui contient deux cent trente-deux documents, datés depuis l'an 1291 jusqu'en 1420, est indispensable pour l'étude approfondie de l'histoire du premier siècle de l'existence de la Suisse; il n'est pas dans le commerce; il n'y en a en France qu'un exemplaire, qui se trouve à la bibliothèque de l'Institut. Enfin, Kopp a fait paraître plusieurs articles sur des sujets d'histoire dans le *Schweizerische Geschichtsfreund*

et dans les *Geschichtsblätter aus der Schweitz*, recueil périodique qu'il a fondé en 1855. E. G.

Sinner, *Rapport sur un Voyage historique et littéraire en Suisse*.

KOPPE (*Jean-Benjamin*), exégète allemand, né à Dantzig, le 19 août 1750, mort le 12 février 1791. Après avoir étudié à Leipzig et à Gœttingue la philologie et la théologie, il devint en 1774 professeur de grec au collége de Mittau, et l'année suivante professeur de théologie à Gœttingue. En 1777 il fut nommé directeur du séminaire pour la prédication; en 1784 il fut appelé à Gotha, pour remplir les fonctions de surintendant et de président du consistoire, et devint en 1788 prédicateur de la cour à Hanovre. On a de lui : *De Critica Veteris Testamenti caute adhibenda*; Gœttingue, 1769; — *Vindiciæ oraculorum a dæmonum æque imperio ac sacerdotum fraudibus*; Gœttingue, 1774, in-8°; — *Israelitas non 215 sed 430 annos in Ægypto commoratos esse*; Gœttingue, 1777, in-4°; réimprimé dans le t. IV de la *Sylloge Commentationum theologicarum* de Post et Ruperti; — *Interpretatio Isaiæ, VIII*, 23; Gœttingue, 1780, in-4°; — *Ad Matthæum, XII*, 31, *De Peccato in Spiritum Sanctum*; Gœttingue, 1781, in-8°; — *Super Evangelio Marci*; Gœttingue, 1782, in-4°; — *Explicatio Moisis III*, 14; Gœttingue, 1783, in-4°; — *Marcus non epitomator Matthæi*; Gœttingue, 1783, in-4°; — *Predigten* (Sermons); Gœttingue, 1792-1793, 2 vol. in-8°. Koppe a aussi édité trois volumes du *Novum Testamentum græce perpetua annotatione illustratum*, qui fut publié en dix volumes in-8°, à Gœttingue, à la fin du dix-huitième siècle.

E. G.

Koppenstadt, *Ueber Koppe*; 1791, in-8°. — Schlichtegroll, *Necrolog*, t. I. — *Annalen der Braunschweig-Lüneburgischen Churlande* (année VI, p. 60-84).

KOPPE (*Jean-Chrétien*), biographe allemand, né à Rostock, le 3 août 1757, mort à Parchim, le 8 novembre 1827. Après avoir occupé pendant longtemps les places de bibliothécaire à l'université et de protonotaire du consistoire de Rostock, il se retira, en 1821, à Goldberg. On a de lui : *Lexikon der jetzt in Deutschland lebenden juristischen Schriftsteller* (Lexique des Écrivains de Jurisprudence actuellement vivants en Allemagne); Leipzig, 1793; — *Niedersæchsisches Archiv fuer Jurisprudenz* (Archives de jurisprudence de la Basse-Saxe); Leipzig, 1788, 2 vol.; — *Gœttinger juristische Bibliothek oder chronologisches Verzeichniss aller seit der Stiftung der Universitæt zu Gœttingen bis zu Ende des Jahres 1804 herausgekommenen juristischen Schriften, nebst kurzen Biographien* (Bibliothèque de Jurisprudence de Gœttingue, ou catalogue chronologique de tous les écrits de jurisprudence qui ont paru depuis l'établissement de l'université de Gœttingue jusqu'à la fin de l'année 1804, suivi de notices biographiques); Rostock, 1805; — *Jetzt lebendes gelehrtes Mecklenburg* (Les Savants et les Hommes de lettres contemporains du Mecklembourg); Rostock, 1783; — *Mecklenburgische Schriftsteller seit den æltesten Zeiten bis auf den heutigen Tag* (Écrivains du Mecklembourg depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours); Rostock, 1816; — *Wissenschaftlicher Almanach des Herzogthums Mecklenburg* (Almanach scientifique du duché de Mecklembourg); Rostock, 1808; — *Alphabetische Tafel alter und neuer Schriftsteller Mecklenburgs* (Tableau alphabétique d'Écrivains anciens et modernes du Mecklembourg); Rostock, 1796; — *Lexikon deutscher Rechtsgelehrten*, etc. (Dictionnaire des Jurisconsultes allemands, écrivains ou professeurs de faculté); Rostock, 1793., etc. V—u.

Dictionnaire Biographique (édit. de Bruxelles). — Keyser, *Index Librorum*.

* **KOPPE** (*Jean-Georges*), agronome allemand, né le 21 janvier 1782, à Beesdau, près Luckau. Il fit ses premières études au lycée de Lubben, apprit l'économie rurale au château de Casel, administra ensuite le domaine de Græfendorf, et devint, en 1811, professeur à l'Académie d'Agriculture de Mœglin. Plus tard il exploita lui-même les domaines de Wollup et de Kienitz. Ses connaissances pratiques le firent entrer en 1842 au comité royal d'économie rurale de Prusse. Depuis 1849, il est membre de la chambre des seigneurs. On a de lui : *Mittheilungen aus dem Gebiete der Landwirthschaft* (Études d'Agriculture); Leipzig, 1814-1824, 6 vol., ouvrage publié par Koppe en collaboration avec Schmalz, Schweitzer et Teichmann; — *Revision der Ackerbau Systeme* (Révision des différents Systèmes d'Agriculture); Berlin, 1818; — *Unterricht im Ackerbau und in der Viehzucht* (Leçons d'Agriculture et d'Élevage de bestiaux); Berlin, 1821, 2 vol. : cet ouvrage, très-estimé des connaisseurs, a été réimprimé à diverses reprises; — *Anleitung zur Kenntniss, Zucht und Pflege der Merinos* (Instructions pour connaître, élever et traiter les Mérinos); Berlin, 1827; — *Anleitung zu einem neuen vortheilhaften Betriebe der Landwirthschaft* (Instructions pour cultiver les terres d'une manière neuve et avantageuse); Berlin, 1829, 3 vol.; 5° édit., 1852; — *Darstellung der landwirthschaftlichen Verhæltnisse in der Mark Brandenburg* (Tableau de l'état de l'Agriculture dans la Marche de Brandebourg); Berlin, 1839; — *Ueber die Erzeugung des Rueben-zuckers* (De la Production du Sucre de Betterave); Berlin, 1841; — *Sind kleine oder grosse Landgueter zweckmæssiger fuer das allgemeine Beste?* (Est-ce que de grandes ou de petites propriétés sont plus avantageuses pour le bien commun?); Berlin, 1850; — *Betrachtungen ueber die Grundsteuer* (Observations sur l'impôt foncier); Berlin, 1850, etc. R. L.

Conv.-Lex.

KOPRILI, KIOUPRILI ou COPROGLI,

nom d'une famille, d'origine albanaise, qui de 1656 à 1710 a donné cinq grands-vizirs à l'Empire Ottoman.

KOPRILI (*Méhémet*), petit-fils d'un Albanais qui s'était établi dans l'Anatolie, né en 1585, à Kopri, ville d'où lui vint son surnom, mort à Andrinople, le 31 octobre 1661. D'abord marmiton, puis cuisinier au sérail, il s'éleva par son esprit et sa prudence au poste de grand-écuyer du vizir Kara-Mustapha. Nommé gouverneur de Damas, il fit aimer son administration par sa justice et sa douceur, ce qui ne l'empêcha pas de perdre sa place. Il se retira alors dans sa ville natale, et y vécut ignoré jusqu'à l'époque où le grand-vizir Mohammed l'emmena avec lui à Constantinople Quelques personnages influents au service de la sultane validé, toute-puissante pendant la minorité de son fils Mahomet IV, lui ayant parlé de ce vieillard, âgé de plus de soixante-dix ans, sans fortune, sans réputation militaire, ignorant au point de ne savoir ni lire ni écrire, comme du seul homme capable de sauver l'empire, cette princesse le fit nommer grand-vizir, le 15 septembre 1656. Kopriliaccepta cette dignité à quatre conditions : acceptation prompte et complète par le sultan de toutes ses propositions; liberté absolue dans la distribution des emplois, des récompenses et des châtiments; autorité indépendante de toute influence des grands et des favoris; confiance pleine et entière. Ce fut ainsi qu'il fonda le pouvoir sans bornes des grands-vizirs. Il commença par réprimer le zèle fanatique des orthodoxes, bannit des fonctionnaires qui se montraient indignes de leurs places, et fit punir les chefs des révoltés qui avaient menacé de bouleverser l'empire. Un cheik que le peuple respectait comme un oracle fut jeté dans la mer; le patriarche qui avait prophétisé la ruine de l'islamisme fut pendu; et l'on prétend que, pendant les cinq années de son administration ce vieillard implacable fit périr trente mille hommes. Il se mit à la tête de l'armée et de la flotte, réveilla l'esprit militaire par des récompenses et des châtiments, conquit Ténédos et Lemnos, envahit la Transylvanie et étouffa la révolte de l'Asie et de l'Égypte par la trahison et l'assassinat. Il abattit les janissaires, couvrit les frontières par de nouvelles fortifications, augmenta celles des Dardanelles, et sut remplir le trésor public par l'ordre qu'il introduisit dans les finances et par ses confiscations. Il releva la considération de la Porte à l'étranger et la maintint dans les conférences qu'il eut avec les ambassadeurs de Louis XIV. Sa politique était adroite et cauteleuse, son caractère dur et vindicatif; sa conduite prudente et ferme, mais sans ménagements. Dans la paix comme à la guerre, il conçut de vastes projets, et sut les mener à bonne fin.

KOPRILI OGLI (*Fazil-Ahmed*), fils du précédent, né en 1626, mort le 30 octobre 1676. Il succéda à son père dans la dignité de grand-vizir. Il avait été instruit par un célèbre docteur de la loi, avec tout le soin qu'exigeait la carrière qu'il se proposait de suivre; mais il avait renoncé à se faire ouléma, et avait obtenu successivement de son père le gouvernement d'Erzeroum et celui de Damas, où il s'était fait aimer par sa libéralité. Un succès important contre les Druses lui valut la confiance du sultan, qui le nomma kaïmakan ou suppléant de son père, et, quelques mois après, grand-vizir. Ahmed se montra supérieur à son prédécesseur sous tous les rapports. Instruit, humain, juste, politique habile, grand guerrier, il rendit son nom célèbre dans les guerres de Hongrie, de Crète et de Pologne, par la prise de Neuhæusel, de l'île de Candie et de Kaméniétz, ainsi que par les traités de Vasvar, de Candie et de Zurawna. Pendant quinze ans il tint les rênes du gouvernement d'une main aussi prudente que ferme; et non-seulement il rétablit l'ordre et la tranquillité dans l'empire, mais il en recula les limites. La première année de son administration fut souillée cependant par une suite d'exécutions. Il perdit aussi deux batailles, celle de Saint-Gothard, contre Montecuculli, le 22 juillet 1664, et celle de Choczim, contre Jean Sobieski, le 11 novembre 1673. La littérature turque fut dans un état florissant pendant l'administration d'Achmet Koprili. Il protégea les poètes, les légistes et les historiens, et était toujours entouré de savants, même dans ses campagnes. La bibliothèque qu'il a fondée est encore aujourd'hui un monument de son instruction. Il mourut en se rendant au camp impérial près d'Andrinople, d'une hydropisie, causée par l'abus qu'il faisait des liqueurs fortes.

KOPRILI (*Mustapha*), frère du précédent, mort à la bataille de Szalankamen, le 19 août 1691. Il avait été nommé kaïmakan en 1689, lors de la révolution qui précipita Mahomet IV du trône, et bientôt après, le 7 novembre de la même année, grand-vizir par Soliman III. Homme instruit, de mœurs et de principes sévères, et politique habile, il rétablit l'ordre à l'intérieur et maintint la dignité de l'empire turc dans les relations avec l'étranger, quoiqu'il ne fût pas guerrier. Les historiens turcs l'ont surnommé le Vertueux.

KOPRILI (*Amoudja-Zadeh-Hussein*), cousin des deux précédents, mort le 22 septembre 1702. Formé au maniement des affaires sous l'administration de son oncle et de ses cousins, et nommé gouverneur de Belgrade, il se fit remarquer dans la guerre par la sagesse de ses conseils. Après le désastre de Zenta et la mort du grand-vizir, Mustapha II lui confia le sceau de l'empire, le 17 septembre 1697. Il négocia la paix de Karlovitz. Généreux et libéral envers les pauvres, ami des sciences et des lettres, il se plut à élever les savants aux premières dignités. Sa politique fut modérée et pacifique. Il rendit des ordonnances en faveur des chrétiens, ré-

et dans les *Geschichtsblätter aus der Schweitz*, recueil périodique qu'il a fondé en 1855. E. G.

Sinner, *Rapport sur un Voyage historique et littéraire en Suisse.*

KOPPE (*Jean-Benjamin*), exégète allemand, né à Dantzig, le 19 août 1750, mort le 12 février 1791. Après avoir étudié à Leipzig et à Gœttingue la philologie et la théologie, il devint en 1774 professeur de grec au collége de Mittau, et l'année suivante professeur de théologie à Gœttingue. En 1777 il fut nommé directeur du séminaire pour la prédication; en 1784 il fut appelé à Gotha, pour remplir les fonctions de surintendant et de président du consistoire, et devint en 1788 prédicateur de la cour à Hanovre. On a de lui : *De Critica Veteris Testamenti caute adhibenda;* Gœttingue, 1769; — *Vindiciæ oraculorum a dæmonum æque imperio ac sacerdotum fraudibus;* Gœttingue, 1774, in-8°; — *Israelitas non 215 sed 430 annos in Ægypto commoratos esse;* Gœttingue, 1777, in-4°; réimprimé dans le t. IV de la *Sylloge Commentationum theologicarum* de Post et Ruperti; — *Interpretatio Isaiæ, VIII,* 23; Gœttingue, 1780, in-4°; — *Ad Matthæum, XII,* 31, *De Peccato in Spiritum Sanctum;* Gœttingue, 1781, in-8°; — *Super Evangelio Marci;* Gœttingue, 1782, in-4°; — *Explicatio Moisis III,* 14; Gœttingue, 1783, in-4°; — *Marcus non epitomator Matthæi;* Gœttingue, 1783, in-4°; — *Predigten* (Sermons); Gœttingue, 1792-1793, 2 vol. in-8°. Koppe a aussi édité trois volumes du *Novum Testamentum græce perpetua annotatione illustratum*, qui fut publié en dix volumes in-8°, à Gœttingue, à la fin du dix-huitième siècle.

E. G.

Koppenstadt, *Ueber Koppe;* 1791, in-8°. — Schlichtegroll, *Necrolog*, t. I. — *Annalen der Braunschweig-Lüneburgischen Churlande* (année VI, p. 80-84).

KOPPE (*Jean-Chrétien*), biographe allemand, né à Rostock, le 3 août 1757, mort à Parchim, le 8 novembre 1827. Après avoir occupé pendant longtemps les places de bibliothécaire à l'université et de protonotaire du consistoire de Rostock, il se retira, en 1821, à Goldberg. On a de lui : *Lexikon der jetzt in Deutschland lebenden juristischen Schriftsteller* (Lexique des Écrivains de Jurisprudence actuellement vivants en Allemagne); Leipzig, 1793; — *Niedersæchsisches Archiv fuer Jurisprudenz* (Archives de jurisprudence de la Basse-Saxe); Leipzig, 1788, 2 vol.; — *Gœttinger juristische Bibliothek oder chronologisches Verzeichniss aller seit der Stiftung der Universitæt zu Gœttingen bis zu Ende des Jahres 1804 herausgekommenen juristischen Schriften, nebst kurzen Biographien* (Bibliothèque de Jurisprudence de Gœttingue, ou catalogue chronologique de tous les écrits de jurisprudence qui ont paru depuis l'établissement de l'université de Gœttingue jusqu'à la fin de l'année 1804, suivi de notices biographiques); Rostock, 1805; — *Jetzt lebendes gelehrtes Mecklenburg* (Les Savants et les Hommes de lettres contemporains du Mecklembourg); Rostock, 1783; — *Mecklenburgische Schriftsteller seit den ælteslen Zeiten bis auf den heutigen Tag* (Écrivains du Mecklembourg depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours); Rostock, 1816; — *Wissenschaftlicher Almanach des Herzogthums Mecklenburg* (Almanach scientifique du duché de Mecklembourg); Rostock, 1808; — *Alphabetische Tafel alter und neuer Schriftsteller Mecklenburgs* (Tableau alphabétique d'Écrivains anciens et modernes du Mecklembourg); Rostock, 1796; — *Lexikon deutscher Rechtsgelehrten*, etc. (Dictionnaire des Jurisconsultes allemands, écrivains ou professeurs de faculté); Rostock, 1793., etc. V—u.

Dictionnaire Biographique (édit. de Bruxelles). — Keyser, *Index Librorum.*

* **KOPPE** (*Jean-Georges*), agronome allemand, né le 21 janvier 1782, à Beesdau, près Luckau. Il fit ses premières études au lycée de Lubben, apprit l'économie rurale au château de Casel, administra ensuite le domaine de Græfendorf, et devint, en 1811, professeur à l'Académie d'Agriculture de Mœglin. Plus tard il exploita lui-même les domaines de Wollup et de Kienitz. Ses connaissances pratiques le firent entrer en 1842 au comité royal d'économie rurale de Prusse. Depuis 1849, il est membre de la chambre des seigneurs. On a de lui : *Mittheilungen aus dem Gebiete der Landwirthschaft* (Études d'Agriculture); Leipzig, 1814-1824, 6 vol., ouvrage publié par Koppe en collaboration avec Schmalz, Schweitzer et Teichmann; — *Revision der Ackerbau Systeme* (Révision des différents Systèmes d'Agriculture); Berlin, 1818; — *Unterricht im Ackerbau und in der Viehzucht* (Leçons d'Agriculture et d'Élevage de bestiaux); Berlin, 1821, 2 vol. : cet ouvrage, très-estimé des connaisseurs, a été réimprimé à diverses reprises; — *Anleitung zur Kenntniss, Zucht und Pflege der Merinos* (Instructions pour connaître, élever et traiter les Mérinos); Berlin, 1827; — *Anleitung zu einem neuen vortheilhaften Betriebe der Landwirthschaft* (Instructions pour cultiver les terres d'une manière neuve et avantageuse); Berlin, 1829, 3 vol.; 5° édit., 1852; — *Darstellung der landwirthschaftlichen Verhæltnisse in der Mark Brandenburg* (Tableau de l'état de l'Agriculture dans la Marche de Brandebourg); Berlin, 1839; — *Ueber die Erzeugung des Ruebenzuckers* (De la Production du Sucre de Betterave); Berlin, 1841; — *Sind kleine oder grosse Landgueter zweckmæssiger fuer das allgemeine Beste?* (Est-ce que de grandes ou de petites propriétés sont plus avantageuses pour le bien commun?); Berlin, 1850; — *Betrachtungen ueber die Grundsteuer* (Observations sur l'impôt foncier); Berlin, 1850, etc. R. L.

Conv.-Lex.

KOPRILI, KIOUPERLI ou COPROGLI,

nom d'une famille, d'origine albanaise, qui de 1656 à 1710 a donné cinq grands-vizirs à l'Empire Ottoman.

KOPRILI (*Méhémet*), petit-fils d'un Albanais qui s'était établi dans l'Anatolie, né en 1585, à Kopri, ville d'où lui vint son surnom, mort à Andrinople, le 31 octobre 1661. D'abord marmiton, puis cuisinier au sérail, il s'éleva par son esprit et sa prudence au poste de grand-écuyer du vizir Kara-Mustapha. Nommé gouverneur de Damas, il fit aimer son administration par sa justice et sa douceur, ce qui ne l'empêcha pas de perdre sa place. Il se retira alors dans sa ville natale, et y vécut ignoré jusqu'à l'époque où le grand-vizir Mohammed l'emmena avec lui à Constantinople Quelques personnages influents au service de la sultane validé, toute-puissante pendant la minorité de son fils Mahomet IV, lui ayant parlé de ce vieillard, âgé de plus de soixante-dix ans, sans fortune, sans réputation militaire, ignorant au point de ne savoir ni lire ni écrire, comme du seul homme capable de sauver l'empire, cette princesse le fit nommer grand-vizir, le 15 septembre 1656. Kopriliaccepta cette dignité à quatre conditions : acceptation prompte et complète par le sultan de toutes ses propositions; liberté absolue dans la distribution des emplois, des récompenses et des châtiments; autorité indépendante de toute influence des grands et des favoris; confiance pleine et entière. Ce fut ainsi qu'il fonda le pouvoir sans bornes des grands-vizirs. Il commença par réprimer le zèle fanatique des orthodoxes, bannit des fonctionnaires qui se montraient indignes de leurs places, et fit punir les chefs des révoltés qui avaient menacé de bouleverser l'empire. Un cheik que le peuple respectait comme un oracle fut jeté dans la mer; le patriarche qui avait prophétisé la ruine de l'islamisme fut pendu; et l'on prétend que, pendant les cinq années de son administration ce vieillard implacable fit périr trente mille hommes. Il se mit à la tête de l'armée et de la flotte, réveilla l'esprit militaire par des récompenses et des châtiments, conquit Ténédos et Lemnos, envahit la Transylvanie et étouffa la révolte de l'Asie et de l'Égypte par la trahison et l'assassinat. Il abattit les janissaires, couvrit les frontières par de nouvelles fortifications, augmenta celles des Dardanelles, et sut remplir le trésor public par l'ordre qu'il introduisit dans les finances et par ses confiscations. Il releva la considération de la Porte à l'étranger et la maintint dans les conférences qu'il eut avec les ambassadeurs de Louis XIV. Sa politique était adroite et cauteleuse, son caractère dur et vindicatif; sa conduite prudente et ferme, mais sans ménagements. Dans la paix comme à la guerre, il conçut de vastes projets, et sut les mener à bonne fin.

KOPRILI OGLI (*Fazil-Ahmed*), fils du précédent, né en 1626, mort le 30 octobre 1676. Il succéda à son père dans la dignité de grand-vizir. Il avait été instruit par un célèbre docteur de la loi, avec tout le soin qu'exigeait la carrière qu'il se proposait de suivre; mais il avait renoncé à se faire ouléma, et avait obtenu successivement de son père le gouvernement d'Erzeroum et celui de Damas, où il s'était fait aimer par sa libéralité. Un succès important contre les Druses lui valut la confiance du sultan, qui le nomma kaïmakan ou suppléant de son père, et, quelques mois après, grand-vizir. Ahmed se montra supérieur à son prédécesseur sous tous les rapports. Instruit, humain, juste, politique habile, grand guerrier, il rendit son nom célèbre dans les guerres de Hongrie, de Crète et de Pologne, par la prise de Neuhæusel, de l'île de Candie et de Kaméníetz, ainsi que par les traités de Vasvar, de Candie et de Zurawna. Pendant quinze ans il tint les rênes du gouvernement d'une main aussi prudente que ferme; et non-seulement il rétablit l'ordre et la tranquillité dans l'empire, mais il en recula les limites. La première année de son administration fut souillée cependant par une suite d'exécutions. Il perdit aussi deux batailles, celle de Saint-Gothard, contre Montecuculli, le 22 juillet 1664, et celle de Choczim, contre Jean Sobieski, le 11 novembre 1673. La littérature turque fut dans un état florissant pendant l'administration d'Achmet Koprili. Il protégea les poëtes, les légistes et les historiens, et était toujours entouré de savants, même dans ses campagnes. La bibliothèque qu'il a fondée est encore aujourd'hui un monument de son instruction. Il mourut en se rendant au camp impérial près d'Andrinople, d'une hydropisie, causée par l'abus qu'il faisait des liqueurs fortes.

KOPRILI (*Mustapha*), frère du précédent, mort à la bataille de Szalankamen, le 19 août 1691. Il avait été nommé kaïmakan en 1689, lors de la révolution qui précipita Mahomet IV du trône, et bientôt après, le 7 novembre de la même année, grand-vizir par Soliman III. Homme instruit, de mœurs et de principes sévères, et politique habile, il rétablit l'ordre à l'intérieur et maintint la dignité de l'empire turc dans les relations avec l'étranger, quoiqu'il ne fût pas guerrier. Les historiens turcs l'ont surnommé le Vertueux.

KOPRILI (*Amoudja-Zadeh-Hussein*), cousin des deux précédents, mort le 22 septembre 1702. Formé au maniement des affaires sous l'administration de son oncle et de ses cousins, et nommé gouverneur de Belgrade, il se fit remarquer dans la guerre par la sagesse de ses conseils. Après le désastre de Zenta et la mort du grand-vizir, Mustapha II lui confia le sceau de l'empire, le 17 septembre 1697. Il négocia la paix de Karlovitz. Généreux et libéral envers les pauvres, ami des sciences et des lettres, il se plut à élever les savants aux premières dignités. Sa politique fut modérée et pacifique. Il rendit des ordonnances en faveur des chrétiens, ré-

tablit l'ordre, veilla à l'instruction religieuse du peuple, fonda des écoles à ses propres frais, éleva de ses deniers des monuments publics, et donna tous ses soins à la sûreté des frontières. Malade et contrarié dans ses projets par l'opposition du mufti, il se démit de son emploi, et se retira dans une de ses terres, où il mourut peu de temps après.

KOPRILI (*Nuuhman-Pacha*), dernier grand-vizir de cette famille, était fils de Mustapha et gouverneur de Négrepont. Il se trouvait à Constantinople lorsque Tchorlili-Ali fut déposé, le 15 juin 1710, parce qu'il ne pouvait parvenir à chasser Charles XII. Achmet III choisit Nuuhman-Pacha pour remplacer le vizir déposé. Dans ces fonctions Nuuhman-Pacha se montra humain et juste envers les chrétiens comme envers les mahométans; consciencieux et économe, il se fit des ennemis parmi les employés de l'État; actif et laborieux, il voulait tout faire par lui-même. Cependant, les affaires languissaient dans ses mains. Une fausse mesure politique qu'on lui conseilla entraîna la Porte dans une guerre contre la Russie; et comme il ne possédait pas de talents militaires, il fut déposé après deux mois de pouvoir, le 7 août, et renvoyé dans son gouvernement de Négrepont. J. V.

Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs.*

* **KOPS** (*Jean-Baptiste*), peintre belge, né vers 1800. Il compte parmi les meilleurs paysagistes belges. Parmi ses nombreuses toiles on cite : une *Vue de Boisfort* (Exposition de Bruxelles, 1824); — *Vue prise au moulin d'Aa* (Anvers, 1825); — *Vue prise aux environs d'Huy* (Malines, 1827); — *Vue du Château de Ganshoren* (Bruxelles, 1833); — *Effet de Soleil couchant* (Anvers, 1834); — *Vue prise à Éprave* (Gand, 1835); — *Paysage boisé* (Bruxelles, 1836), etc. A. DE L.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique (1837).

KORAÏS (*Adamantios*). *Voy.* CORAY.

KORB (*Jean-Georges* DE), voyageur autrichien, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Nommé secrétaire de Christophe de Guarient, que l'empereur Léopold Ier envoyait comme ambassadeur en Russie, il quitta Vienne le 10 janvier 1698, passa par Vilna et Smolensk, et entra à Moscou le 29 avril de la même année. Après avoir assisté aux représailles terribles que le tzar Pierre tira des fauteurs de la révolte qui avait éclaté pendant son absence, il prit congé le 23 juillet 1699, en même temps que l'ambassade, traversa Mojaïsk, Mohilev et Varsovie, et fut de retour le 27 septembre à Vienne. Korb a écrit une relation curieuse de ce voyage, sous ce titre : *Diarium itineris in Moscoviam Ign.-Christ. da Guarient et Rall a Leopoldo I, Romanorum imperatore, ad tzarum Moscoviæ Petrum Alexiovicium 1698 ablegati extraordinarii. Accessit reditus.... necnon præcipuarum Moscoviæ rerum compendiosa et accurata descriptio, etc.*; Vienne (8 octobre 1700), in-fol., fig. Cet ouvrage, écrit en allemand, et devenu très-rare, est un document des plus intéressants que l'on possède sur l'état de la Russie à cette époque. Divers écrivains ont pensé que Korb n'en était pas le véritable auteur, et qu'il avait été obligé de laisser paraître sous son nom l'œuvre de l'un des missionnaires attachés à la légation. K.

Beckmann, *Hist. Littéraire des Anciens Voyages.* — *Acta Eruditorum Lipsiensium*, 1708. — Peignot, *Dict. des livres condamnés au feu.* — Ebert, *Bibliogr.-Lexikon*, t. I. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

KORDES (*Berenne*), savant allemand, né à Lubeck, le 27 octobre 1762, mort le 5 février 1823. Il étudia aux universités de Kiel et de Leipzig, devint en 1786 docteur en philosophie, et fit ensuite à Iéna et à Kiel des cours sur l'exégèse de la Bible et sur l'interprétation des auteurs classiques. En 1793 il fut nommé bibliothécaire de l'université de Kiel. On a de lui : *Observationum in Jonæ Oracula Specimina*; Iéna, 1788; — *Ruth ex versione Septuaginta interpretum, recognitum a L. Bos; accedit periocha in qua de Ruthæ historia exponit.*; Iéna, 1788; — *Accius Plautus und Fr. Wolfg. Reiz*; Kiel, 1793; — *Lexikon der jetztlebenden Schleswig-Holsteinischen und Eutinischen Schriftsteller* (Dictionnaire des Auteurs Slesvig-holsteinois et eutiniens vivants); Slesvig, 1797, in-8°; — *Joh. Agricola's Schriften* (Les Écrits d'Agricola); Altona, 1817, in-8°. Kordes a aussi publié de nombreux articles dans la *Kieler Gelehrte-Zeitung* et dans d'autres recueils périodiques. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen.

KORENATZ ou de **KOREN** (Chorène) (*Moïse*), le plus remarquable et le plus éloquent des auteurs et des historiens arméniens, naquit au village de Koren dans la province de Daron (Arménie Majeure), vers 407, et mourut archevêque de Palrévant, en 492. Il eut pour maîtres le savant Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien (1), et Sahag, qui, promu au siége patriarchal d'Arménie, se souvint des vertus, des talents de son élève, et se l'attacha en qualité de secrétaire. Après avoir rempli ces fonctions jusqu'au premier concile provincial d'Aschdischad, Korenatz entreprit, en 434, par l'ordre et aux frais du patriarche, un pèlerinage littéraire et scientifique. Il visita Édesse, Jérusalem, Alexandrie, où il séjourna longtemps, Athènes, Rome, Constantinople, et revint en Arménie vers 442. Il acquit dans ses voyages la connaissance des langues et des littératures étrangères, surtout de la littérature grecque, et en rapporta dans sa patrie les meilleurs écrits sacrés et profanes. A son retour, Korenatz fut nommé juge surveillant dans le palais du patriarche Joseph Ier, devint ensuite chancelier du prince pagratide Isaac (Sahag), et fut enfin élevé sur le siége archiépis-

(1) Jusqu'au commencement du cinquième siècle les Arméniens s'étaient servis pour écrire leur langue des caractères persans, grecs ou syriens, et particulièrement de ces derniers.

copal de Palrévant, vers 458. S'il est difficile de croire avec Thomas Artzouny qu'il vécut cent vingt ans, on peut du moins affirmer qu'il mourut dans un âge très-avancé, en 492, suivant le chronologiste Samuel. Moïse de Koren forma plusieurs élèves qui se firent un nom dans l'Église et dans les lettres. Il a traduit ou composé un grand nombre d'ouvrages. Il eut la gloire de mettre la dernière main à la traduction arménienne de la Bible des Septante, traduction de la plus scrupuleuse exactitude et justement appelée *la reine des versions* (1).

Les ouvrages connus de Moïse de Koren sont : *Une Histoire d'Arménie*, qu'il composa à la prière du prince pagratide Sahag. Elle est divisée en trois livres. Le premier traite de tout ce qui se rapporte à l'Arménie depuis Haïk, regardé comme le premier roi et le père de la nation arménienne, jusqu'à l'établissement de la race des Arsacides. Le deuxième livre contient le récit des événements arrivés depuis Vagharchag, premier roi arsacide d'Arménie, jusqu'à la mort de Tiridate, qui le premier professa la religion chrétienne et l'introduisit dans ses États. Les graves événements accomplis depuis le règne de Khosrou II jusqu'à la mort de Sahag et de Mesrob (440) forment la matière du troisième livre. A ces trois livres l'auteur en ajouta, dans la suite, un quatrième où il raconte ce qui s'est passé en Arménie depuis la destruction de la monarchie arsacide jusqu'au temps de l'empereur Zénon. Au rapport de Thomas Artzouny, ce livre contenait en outre une espèce de résumé historique depuis Adam jusqu'à l'empereur Zénon. Les trois premiers livres ont été imprimés, en arménien seulement, par Thomas de Vanant sur un manuscrit incomplet; Amsterdam, 1695, in-12. En 1736 les frères Whiston de Londres en donnèrent une seconde édition, et y joignirent une version latine, avec ce titre : *Mosis Chorenensis Historiæ Armeniacæ Libri tres; accedit ejusdem auctoris Epitome Geographiæ, etc. Armenice ediderunt, latine verterunt notisque illustrarunt Guilielmus et Georgius-Gul. Whistoni filii*; Londres, 1736, in-4°. La troisième édition de l'histoire et de la géographie de Moïse de Koren a paru à Venise en 1751 ou 1752, in-8°. Elle est de Sergius de Saraf, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui s'est borné à reproduire le texte des frères Whiston; — un traité de rhétorique divisé en dix livres intitulé : *La première Instruction Rhétorique, ou le livre nécessaire*. C'est un ouvrage dans le genre des *Progymnasmata*, ou exercices oratoires du célèbre sophiste Libanius. Le docteur Zobrah en a donné, à Venise, en 1796, in-8°, une fort bonne édition avec un commentaire, le tout en arménien, d'après cinq manuscrits, dont l'un remonte à l'an 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.); — Plusieurs *Homélies*, des pièces de *Vers* et des *Hymnes*, que l'on retrouve dans le *Scharagnots*, ou recueil de cantiques publié à Amsterdam, en 1664, in-8°, et souvent réimprimé depuis; — un traité de *Grammaire*, dont nous ne connaissons que les fragments insérés dans la compilation grammaticale de Jean Ezengatsi.

Le *Traité de Géographie*, attribué sans fondement à Moïse de Koren, a été édité à Marseille, 1683, in-8°, en arménien seulement; à Londres en 1736, par les frères Whiston, avec une traduction latine à la suite de l'histoire du même auteur; à Venise, en 1796 par Sergius de Saraf, qui a suivi le texte de Whiston; enfin, à Paris, en 1819, par Saint-Martin, avec une traduction française. Moïse de Koren a fait en outre de nombreuses traductions, dont plusieurs se trouvent parmi les manuscrits arméniens anonymes de la Bibliothèque impériale. On a quelques raisons de le croire auteur de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, découverte et publiée par Zobrah; Venise, 1816-1818, 2 vol. in-4°.

F.-X. Tessier.

Thomas Artzouny, dans sa *Préface*. — Gorloun, *Manuscrits arméniens de la Biblioth. impériale*, n° 88. — Samuel le chronologiste, *Mss. arméniens*, n° 96, ancien fonds. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. VI, 44. — Saint-Martin, *Histoire d'Arménie*. *Journal asiatique*, tom II, 232-244.

KORF (Le baron *Jean-Albert*), diplomate russe, né en 1696, mort à Copenhague, le 7 avril 1766, après y avoir été vingt-quatre ans ministre de la cour de Russie. Il mérite surtout d'être cité par son amour pour les sciences et les lettres. Président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en 1732, il fut le Mécène de Lomo-

(1) « Les traducteurs, dit Saint-Martin, ont mis une telle réserve dans ce travail, qu'ils n'ont pas même osé intervertir l'ordre relatif des mots; tellement qu'à la place d'une expression grecque, ils se sont bornés à mettre un mot arménien; de sorte que cette traduction est la fidèle image et presque la reproduction d'un manuscrit grec, qui aurait quatorze cents ans d'antiquité. Le génie de la langue arménienne permettait d'exécuter un travail d'un genre si extraordinaire, et qui a eu une grande influence sur la littérature des Arméniens. Il existe quatre éditions complètes de la Bible arménienne, et en arménien seulement. La première a paru à Amsterdam en 1666, un vol. in-4°. La seconde fut publiée à Constantinople en 1705, un vol in-4°, et la troisième à Venise, en 1733, en un vol. in-fol. Toutes ces éditions, faites sur un petit nombre de manuscrits peu anciens, ont encore été corrompues par des interpolations et des additions faites sur la Vulgate par le premier éditeur, l'évêque Oskan. Les religieux arméniens de Venise ont entrepris, au commencement de ce siècle, une édition complète du texte sacré, faite d'après une quantité très-considérable de manuscrits anciens, recueillis dans toutes les parties de l'Orient, et dont ils ont eu soin de réunir toutes les variantes. M. Zobrah, docteur arménien de Venise, a exécuté l'édition tout entière : elle a paru en 1805, en un fort volume, in-4°. C'est un excellent ouvrage, auquel on ne peut comparer aucune des éditions des versions de la Bible en d'autres langues qui ont été données jusqu'à présent, soit pour l'exactitude du travail, soit pour l'abondance des matériaux importants qu'il contient. Cette édition a été reproduite d'une manière plus commode en quatre volumes in-8°. Diverses éditions totales ou partielles de la Bible arménienne ont été données aux frais de la Société biblique d'Angleterre, à Pétersbourg, à Calcutta et en d'autres lieux; mais elles ne sont toutes que des reproductions des anciennes éditions. Elles n'ont et ne méritent aucune autorité. »

tablit l'ordre, veilla à l'instruction religieuse du peuple, fonda des écoles à ses propres frais, éleva de ses deniers des monuments publics, et donna tous ses soins à la sûreté des frontières. Malade et contrarié dans ses projets par l'opposition du mufti, il se démit de son emploi, et se retira dans une de ses terres, où il mourut peu de temps après.

KOPRILI (*Nuuhman-Pacha*), dernier grand-vizir de cette famille, était fils de Mustapha et gouverneur de Négrepont. Il se trouvait à Constantinople lorsque Tchorlili-Ali fut déposé, le 15 juin 1710, parce qu'il ne pouvait parvenir à chasser Charles XII. Achmet III choisit Nuuhman-Pacha pour remplacer le vizir déposé. Dans ces fonctions Nuuhman-Pacha se montra humain et juste envers les chrétiens comme envers les mahométans; consciencieux et économe, il se fit des ennemis parmi les employés de l'État; actif et laborieux, il voulait tout faire par lui-même. Cependant, les affaires languissaient dans ses mains. Une fausse mesure politique qu'on lui conseilla entraîna la Porte dans une guerre contre la Russie; et comme il ne possédait pas de talents militaires, il fut déposé après deux mois de pouvoir, le 7 août, et renvoyé dans son gouvernement de Négrepont. J. V.

Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*.

* **KOPS** (*Jean-Baptiste*), peintre belge, né vers 1800. Il compte parmi les meilleurs paysagistes belges. Parmi ses nombreuses toiles on cite : une *Vue de Boisfort* (Exposition de Bruxelles, 1824); — *Vue prise au moulin d'Aa* (Anvers, 1825); — *Vue prise aux environs d'Huy* (Malines, 1827); — *Vue du Château de Ganshoren* (Bruxelles, 1833); — *Effet de Soleil couchant* (Anvers, 1834); — *Vue prise à Éprave* (Gand, 1835); — *Paysage boisé* (Bruxelles, 1836), etc. A. DE L.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique (1837).

KORAÏS (*Adamantios*). *Voy.* CORAY.

KORB (*Jean-Georges* DE), voyageur autrichien, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Nommé secrétaire de Christophe de Guarient, que l'empereur Léopold Ier envoyait comme ambassadeur en Russie, il quitta Vienne le 10 janvier 1698, passa par Vilna et Smolensk, et entra à Moscou le 29 avril de la même année. Après avoir assisté aux représailles terribles que le tzar Pierre tira des fauteurs de la révolte qui avait éclaté pendant son absence, il prit congé le 23 juillet 1699, en même temps que l'ambassade, traversa Mojaisk, Mohilev et Varsovie, et fut de retour le 27 septembre à Vienne. Korb a écrit une relation curieuse de ce voyage, sous ce titre : *Diarium itineris in Moscoviam Ign.-Christ. da Guarient et Rall a Leopoldo I, Romanorum imperatore, ad tzarum Moscoviæ Petrum Alexiovicium* 1698 *ablegati extraordinarii. Accessit reditus.... necnon præcipuarum Moscoviæ rerum compendiosa et accurata descriptio, etc.*; Vienne (8 octobre 1700), in-fol., fig. Cet ouvrage, écrit en allemand, et devenu très-rare, est un document des plus intéressants que l'on possède sur l'état de la Russie à cette époque. Divers écrivains ont pensé que Korb n'en était pas le véritable auteur, et qu'il avait été obligé de laisser paraître sous son nom l'œuvre de l'un des missionnaires attachés à la légation. K.

Beckmann, *Hist. Littéraire des Anciens Voyages*. — *Acta Eruditorum Lipsiensium*, 1708. — Peignot, *Dict. des livres condamnés au feu*. — Ebert, *Bibliogr.-Lexikon*, t. I. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

KORDES (*Berenne*), savant allemand, né à Lubeck, le 27 octobre 1762, mort le 5 février 1823. Il étudia aux universités de Kiel et de Leipzig, devint en 1786 docteur en philosophie, et fit ensuite à Iéna et à Kiel des cours sur l'exégèse de la Bible et sur l'interprétation des auteurs classiques. En 1793 il fut nommé bibliothécaire de l'université de Kiel. On a de lui : *Observationum in Jonæ Oracula Specimina*; Iéna, 1788; — *Ruth ex versione Septuaginta interpretum, recognitum a L. Bos; accedit periocha in qua de Ruthæ historia exponit.*; Iéna, 1788; — *Accius Plautus und Fr. Wolfg. Reiz*; Kiel, 1793; — *Lexikon der jetztlebenden Schleswig-Holsteinischen und Eutinischen Schriftsteller* (Dictionnaire des Auteurs Slesvig-holsteinois et eutinicens vivants); Slesvig, 1797, in-8°; — *Joh. Agricola's Schriften* (Les Écrits d'Agricola); Altona, 1817, in-8°. Kordes a aussi publié de nombreux articles dans la *Kieler Gelehrte-Zeitung* et dans d'autres recueils périodiques. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen.

KORENATZ ou de **KORRN** (Chorène) (*Moïse*), le plus remarquable et le plus éloquent des auteurs et des historiens arméniens, naquit au village de Koren dans la province de Daron (Arménie Majeure), vers 407, et mourut archevêque de Palrévant, en 492. Il eut pour maîtres le savant Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien (1), et Sahag, qui, promu au siége patriarchal d'Arménie, se souvint des vertus, des talents de son élève, et se l'attacha en qualité de secrétaire. Après avoir rempli ces fonctions jusqu'au premier concile provincial d'Aschdischad, Korenatz entreprit, en 434, par l'ordre et aux frais du patriarche, un pèlerinage littéraire et scientifique. Il visita Édesse, Jérusalem, Alexandrie, où il séjourna longtemps, Athènes, Rome, Constantinople, et revint en Arménie vers 442. Il acquit dans ses voyages la connaissance des langues et des littératures étrangères, surtout de la littérature grecque, et en rapporta dans sa patrie les meilleurs écrits sacrés et profanes. A son retour, Korenatz fut nommé juge surveillant dans le palais du patriarche Joseph Ier, devint ensuite chancelier du prince pagratide Isaac (Sahag), et fut enfin élevé sur le siége archiépis-

(1) Jusqu'au commencement du cinquième siècle les Arméniens s'étaient servis pour écrire leur langue des caractères persans, grecs ou syriens, et particulièrement de ces derniers.

copal de Palrévant, vers 458. S'il est difficile de croire avec Thomas Artzouny qu'il vécut cent vingt ans, on peut du moins affirmer qu'il mourut dans un âge très-avancé, en 492, suivant le chronologiste Samuel. Moïse de Koren forma plusieurs élèves qui se firent un nom dans l'Église et dans les lettres. Il a traduit ou composé un grand nombre d'ouvrages. Il eut la gloire de mettre la dernière main à la traduction arménienne de la Bible des Septante, traduction de la plus scrupuleuse exactitude et justement appelée *la reine des versions* (1).

Les ouvrages connus de Moïse de Koren sont : *Une Histoire d'Arménie*, qu'il composa à la prière du prince pagratide Sahag. Elle est divisée en trois livres. Le premier traite de tout ce qui se rapporte à l'Arménie depuis Haïk, regardé comme le premier roi et le père de la nation arménienne, jusqu'à l'établissement de la race des Arsacides. Le deuxième livre contient le récit des événements arrivés depuis Vagharchag, premier roi arsacide d'Arménie, jusqu'à la mort de Tiridate, qui le premier professa la religion chrétienne et l'introduisit dans ses États. Les graves événements accomplis depuis le règne de Khosrou II jusqu'à la mort de Sahag et de Mesrob (440) forment la matière du troisième livre. A ces trois livres l'auteur en ajouta, dans la suite, un quatrième où il raconte ce qui s'est passé en Arménie depuis la destruction de la monarchie arsacide jusqu'au temps de l'empereur Zénon. Au rapport de Thomas Artzouny, ce livre contenait en outre une espèce de résumé historique depuis Adam jusqu'à l'empereur Zénon. Les trois premiers livres ont été imprimés, en arménien seulement, par Thomas de Vanant sur un manuscrit incomplet ; Amsterdam, 1695, in-12. En 1736 les frères Whiston de Londres en donnèrent une seconde édition, et y joignirent une version latine, avec ce titre : *Mosis Chorenensis Historiæ Armeniacæ Libri tres ; accedit ejusdem auctoris Epitome Geographiæ, etc. Armenice ediderunt, latine verterunt notisque illustrarunt Guilielmus et Georgius-Gul. Whistoni filii* ; Londres, 1736, in-4°. La troisième édition de l'histoire et de la géographie de Moïse de Koren a paru à Venise en 1751 ou 1752, in-8°. Elle est de Sergius de Saraf, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui s'est borné à reproduire le texte des frères Whiston ;— un traité de rhétorique divisé en dix livres intitulé : *La première Instruction Rhétorique, ou le livre nécessaire*. C'est un ouvrage dans le genre des *Progymnasmata*, ou exercices oratoires du célèbre sophiste Libanius. Le docteur Zobrah en a donné, à Venise, en 1796, in-8°, une fort bonne édition avec un commentaire, le tout en arménien, d'après cinq manuscrits, dont l'un remonte à l'an 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.); — Plusieurs *Homélies*, des pièces de *Vers* et des *Hymnes*, que l'on retrouve dans le *Scharagnots*, ou recueil de cantiques publié à Amsterdam, en 1664, in-8°, et souvent réimprimé depuis ; — un traité de *Grammaire*, dont nous ne connaissons que les fragments insérés dans la compilation grammaticale de Jean Ezengatsi.

Le *Traité de Géographie*, attribué sans fondement à Moïse de Koren, a été édité à Marseille, 1683, in-8°, en arménien seulement; à Londres en 1736, par les frères Whiston, avec une traduction latine à la suite de l'histoire du même auteur; à Venise, en 1796 par Sergius de Saraf, qui a suivi le texte de Whiston; enfin, à Paris, en 1819, par Saint-Martin, avec une traduction française. Moïse de Koren a fait en outre de nombreuses traductions, dont plusieurs se trouvent parmi les manuscrits arméniens anonymes de la Bibliothèque impériale. On a quelques raisons de le croire auteur de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, découverte et publiée par Zobrah; Venise, 1816-1818, 2 vol. in-4°.

F.-X. TESSIER.

Thomas Artzouny, dans sa *Préface*. — Gorioun, *Manuscrits arméniens de la Biblioth. impériale*, n° 88. — Samuel le chronologiste, *Mss. arméniens*, n° 96, ancien fonds. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. VI, 45. — Saint-Martin, *Histoire d'Arménie*. *Journal asiatique*, tom II, 239-255.

KORF (Le baron *Jean-Albert*), diplomate russe, né en 1696, mort à Copenhague, le 7 avril 1766, après y avoir été vingt-quatre ans ministre de la cour de Russie. Il mérite surtout d'être cité par son amour pour les sciences et les lettres. Président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en 1732, il fut le Mécène de Lomo-

(1) « Les traducteurs, dit Saint-Martin, ont mis une telle réserve dans ce travail, qu'ils n'ont pas même osé intervertir l'ordre relatif des mots ; tellement qu'à la place d'une expression grecque, ils se sont bornés à mettre un mot arménien ; de sorte que cette traduction est la fidèle image et presque la reproduction d'un manuscrit grec, qui aurait quatorze cents ans d'antiquité. Le génie de la langue arménienne permettait d'exécuter un travail d'un genre si extraordinaire, et qui a eu une grande influence sur la littérature des Arméniens. Il existe quatre éditions complètes de la Bible arménienne, et en arménien seulement. La première a paru à Amsterdam en 1666, un vol. in-4°. La seconde fut publiée à Constantinople en 1705, un vol in-4°, et la troisième à Venise, en 1733, en un vol. in-fol. Toutes ces éditions, faites sur un petit nombre de manuscrits peu anciens, ont encore été corrompues par des interpolations et des additions faites sur la Vulgate par le premier éditeur, l'évêque Oskan. Les religieux arméniens de Venise ont entrepris, au commencement de ce siècle, une édition complète du texte sacré, faite d'après une quantité très-considérable de manuscrits anciens, recueillis dans toutes les parties de l'Orient, et dont ils ont eu soin de réunir toutes les variantes. M. Zobrah, docteur arménien de Venise, a exécuté l'édition tout entière : elle a paru en 1805, en un fort volume, in-4°. C'est un excellent ouvrage, auquel on ne peut comparer aucune des éditions des versions de la Bible en d'autres langues qui ont été données jusqu'à présent, soit pour l'exactitude du travail, soit pour l'abondance des matériaux importants qu'il contient. Cette édition a été reproduite d'une manière plus commode en quatre volumes in-8°. Diverses éditions totales ou partielles de la Bible arménienne ont été données aux frais de la Société biblique d'Angleterre, à Pétersbourg, à Calcutta et en d'autres lieux ; mais elles ne sont toutes que des reproductions des anciennes éditions. Elles n'ont et ne méritent aucune autorité. »

tablit l'ordre, veilla à l'instruction religieuse du peuple, fonda des écoles à ses propres frais, éleva de ses deniers des monuments publics, et donna tous ses soins à la sûreté des frontières. Malade et contrarié dans ses projets par l'opposition du mufti, il se démit de son emploi, et se retira dans une de ses terres, où il mourut peu de temps après.

KOPRILI (*Nuuhman-Pacha*), dernier grand-vizir de cette famille, était fils de Mustapha et gouverneur de Négrepont. Il se trouvait à Constantinople lorsque Tchorlili-Ali fut déposé, le 15 juin 1710, parce qu'il ne pouvait parvenir à chasser Charles XII. Achmet III choisit Nuuhman-Pacha pour remplacer le vizir déposé. Dans ces fonctions Nuuhman-Pacha se montra humain et juste envers les chrétiens comme envers les mahométans; consciencieux et économe, il se fit des ennemis parmi les employés de l'État; actif et laborieux, il voulait tout faire par lui-même. Cependant, les affaires languissaient dans ses mains. Une fausse mesure politique qu'on lui conseilla entraîna la Porte dans une guerre contre la Russie; et comme il ne possédait pas de talents militaires, il fut déposé après deux mois de pouvoir, le 7 août, et renvoyé dans son gouvernement de Négrepont. J. V.

Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*.

* **KOPS** (*Jean-Baptiste*), peintre belge, né vers 1800. Il compte parmi les meilleurs paysagistes belges. Parmi ses nombreuses toiles on cite : une *Vue de Boisfort* (Exposition de Bruxelles, 1824); — *Vue prise au moulin d'Aa* (Anvers, 1825); — *Vue prise aux environs d'Huy* (Malines, 1827); — *Vue du Château de Ganshoren* (Bruxelles, 1833); — *Effet de Soleil couchant* (Anvers, 1834); — *Vue prise à Éprave* (Gand, 1835); — *Paysage boisé* (Bruxelles, 1836), etc. A. DE L.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique (1837).

KORAÏS (*Adamantios*). *Voy.* CORAY.

KORB (*Jean-Georges* DE), voyageur autrichien, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Nommé secrétaire de Christophe de Guarient, que l'empereur Léopold Ier envoyait comme ambassadeur en Russie, il quitta Vienne le 10 janvier 1698, passa par Vilna et Smolensk, et entra à Moscou le 29 avril de la même année. Après avoir assisté aux représailles terribles que le tzar Pierre tira des fauteurs de la révolte qui avait éclaté pendant son absence, il prit congé le 23 juillet 1699, en même temps que l'ambassade, traversa Mojaïsk, Mohilev et Varsovie, et fut de retour le 27 septembre à Vienne. Korb a écrit une relation curieuse de ce voyage, sous ce titre : *Diarium itineris in Moscoviam Ign.-Christ. da Guarient et Rall a Leopoldo I, Romanorum imperatore, ad tzarum Moscoviæ Petrum Alexiovicium 1698 ablegati extraordinarii. Accessit reditus.... necnon præcipuarum Moscoviæ rerum compendiosa et accurata descriptio, etc.*; Vienne (8 octobre 1700), in-fol., fig. Cet ouvrage, écrit en allemand, et devenu très-rare, est un document des plus intéressants que l'on possède sur l'état de la Russie à cette époque. Divers écrivains ont pensé que Korb n'en était pas le véritable auteur, et qu'il avait été obligé de laisser paraître sous son nom l'œuvre de l'un des missionnaires attachés à la légation. K.

Beckmann, *Hist. Littéraire des Anciens Voyages.* — *Acta Eruditorum Lipsiensium*, 1708. — Peignot, *Dict. des livres condamnés au feu.* — Ebert, *Bibliogr.-Lexikon*, t. I. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

KORDES (*Berenne*), savant allemand, né à Lubeck, le 27 octobre 1762, mort le 5 février 1823. Il étudia aux universités de Kiel et de Leipzig, devint en 1786 docteur en philosophie, et fit ensuite à Iéna et à Kiel des cours sur l'exégèse de la Bible et sur l'interprétation des auteurs classiques. En 1793 il fut nommé bibliothécaire de l'université de Kiel. On a de lui : *Observationum in Jonæ Oracula Specimina*; Iéna, 1788; — *Ruth ex versione Septuaginta interpretum, recognitum a L. Bos; accedit periocha in qua de Ruthæ historia exponit.*; Iéna, 1788; — *Accius Plautus und Fr. Wolfg. Reiz*; Kiel, 1793; — *Lexikon der jetztlebenden Schleswig-Holsteinischen und Eutinischen Schriftsteller* (Dictionnaire des Auteurs Slesvig-holsteinois et eutiniens vivants); Slesvig, 1797, in-8°; — *Joh. Agricola's Schriften* (Les Écrits d'Agricola); Altona, 1817, in-8°. Kordes a aussi publié de nombreux articles dans la *Kieler Gelehrte-Zeitung* et dans d'autres recueils périodiques. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen.

KORENATZ ou de **KOREN** (Chorène) (*Moïse*), le plus remarquable et le plus éloquent des auteurs et des historiens arméniens, naquit au village de Koren dans la province de Daron (Arménie Majeure), vers 407, et mourut archevêque de Palrevant, en 492. Il eut pour maîtres le savant Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien (1), et Sahag, qui, promu au siége patriarchal d'Arménie, se souvint des vertus, des talents de son élève, et se l'attacha en qualité de secrétaire. Après avoir rempli ces fonctions jusqu'au premier concile provincial d'Aschdischad, Korenatz entreprit, en 434, par l'ordre et aux frais du patriarche, un pèlerinage littéraire et scientifique. Il visita Édesse, Jérusalem, Alexandrie, où il séjourna longtemps, Athènes, Rome, Constantinople, et revint en Arménie vers 442. Il acquit dans ses voyages la connaissance des langues et des littératures étrangères, surtout de la littérature grecque, et en rapporta dans sa patrie les meilleurs écrits sacrés et profanes. A son retour, Korenatz fut nommé juge surveillant dans le palais du patriarche Joseph Ier, devint ensuite chancelier du prince pagratide Isaac (Sahag), et fut enfin élevé sur le siége archiépis-

(1) Jusqu'au commencement du cinquième siècle les Arméniens s'étaient servis pour écrire leur langue des caractères persans, grecs ou syriens, et particulièrement de ces derniers.

copal de Palrévant, vers 458. S'il est difficile de croire avec Thomas Artzouny qu'il vécut cent vingt ans, on peut du moins affirmer qu'il mourut dans un âge très-avancé, en 492, suivant le chronologiste Samuel. Moïse de Koren forma plusieurs élèves qui se firent un nom dans l'Église et dans les lettres. Il a traduit ou composé un grand nombre d'ouvrages. Il eut la gloire de mettre la dernière main à la traduction arménienne de la Bible des Septante, traduction de la plus scrupuleuse exactitude et justement appelée *la reine des versions* (1).

Les ouvrages connus de Moïse de Koren sont : *Une Histoire d'Arménie*, qu'il composa à la prière du prince pagratide Sahag. Elle est divisée en trois livres. Le premier traite de tout ce qui se rapporte à l'Arménie depuis Haïk, regardé comme le premier roi et le père de la nation armenienne, jusqu'à l'établissement de la race des Arsacides. Le deuxième livre contient le récit des évenements arrivés depuis Vagharchag, premier roi arsacide d'Arménie, jusqu'à la mort de Tiridate, qui le premier professa la religion chrétienne et l'introduisit dans ses États. Les graves événements accomplis depuis le règne de Khosrou II jusqu'à la mort de Sahag et de Mesrob (440) forment la matière du troisième livre. A ces trois livres l'auteur en ajouta, dans la suite, un quatrième où il raconte ce qui s'est passé en Arménie depuis la destruction de la monarchie arsacide jusqu'au temps de l'empereur Zénon. Au rapport de Thomas Artzouny, ce livre contenait en outre une espèce de résumé historique depuis Adam jusqu'à l'empereur Zénon. Les trois premiers livres ont été imprimés, en arménien seulement, par Thomas de Vanant sur un manuscrit incomplet; Amsterdam, 1695, in-12. En 1736 les frères Whiston de Londres en donnèrent une seconde édition, et y joignirent une version latine, avec ce titre : *Mosis Chorenensis Historiæ Armeniacæ Libri tres; accedit ejusdem auctoris Epitome Geographiæ, etc. Armenice ediderunt, latine verterunt notisque illustrarunt Guilielmus et Georgius-Gul. Whistoni filii*; Londres, 1736, in-4°. La troisième édition de l'histoire et de la géographie de Moïse de Koren a paru à Venise en 1751 ou 1752, in-8°. Elle est de Sergius de Saraf, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui s'est borné à reproduire le texte des frères Whiston ;— un traité de rhétorique divisé en dix livres intitulé : *La première Instruction Rhétorique, ou le livre nécessaire*. C'est un ouvrage dans le genre des *Progymnasmata*, ou exercices oratoires du célèbre sophiste Libanius. Le docteur Zobrah en a donné, à Venise, en 1796, in-8°, une fort bonne édition avec un commentaire, le tout en arménien, d'après cinq manuscrits, dont l'un remonte à l'an 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.); — Plusieurs *Homélies*, des pièces de *Vers* et des *Hymnes*, que l'on retrouve dans le *Scharagnots*, ou recueil de cantiques publié à Amsterdam, en 1664, in-8°, et souvent réimprimé depuis; — un traité de *Grammaire*, dont nous ne connaissons que les fragments insérés dans la compilation grammaticale de Jean Ezengatsi.

Le *Traité de Géographie*, attribué sans fondement à Moïse de Koren, a été édité à Marseille, 1683, in-8°, en arménien seulement; à Londres en 1736, par les frères Whiston, avec une traduction latine à la suite de l'histoire du même auteur; à Venise, en 1796 par Sergius de Saraf, qui a suivi le texte de Whiston; enfin, à Paris, en 1819, par Saint-Martin, avec une traduction française. Moïse de Koren a fait en outre de nombreuses traductions, dont plusieurs se trouvent parmi les manuscrits arméniens anonymes de la Bibliothèque impériale. On a quelques raisons de le croire auteur de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, découverte et publiée par Zobrah; Venise, 1816-1818, 2 vol. in-4°.

F.-X. Tessier.

Thomas Artzouny, dans sa *Préface*. — Gorioun, *Manuscrits arméniens de la Biblioth. impériale*, n° 88. — Samuel le chronologiste, *Mss. arméniens*, n° 96, ancien fonds. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. VI, 44. — Saint-Martin, *Histoire d'Arménie*. *Journal asiatique*, tom II, 332-344.

KORF (Le baron *Jean-Albert*), diplomate russe, né en 1696, mort à Copenhague, le 7 avril 1766, après y avoir été vingt-quatre ans ministre de la cour de Russie. Il mérite surtout d'être cité par son amour pour les sciences et les lettres. Président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en 1732, il fut le Mécène de Lomo-

(1) « Les traducteurs, dit Saint-Martin, ont mis une telle réserve dans ce travail, qu'ils n'ont pas même osé intervertir l'ordre relatif des mots; tellement qu'à la place d'une expression grecque, ils se sont bornés à mettre un mot arménien; de sorte que cette traduction est la fidèle image et presque la reproduction d'un manuscrit grec, qui aurait quatorze cents ans d'antiquité. Le génie de la langue arménienne permettait d'exécuter un travail d'un genre si extraordinaire, et qui a eu une grande influence sur la littérature des Arméniens. Il existe quatre éditions complètes de la Bible arménienne, et en arménien seulement. La première a paru à Amsterdam en 1666, un vol. in-4°. La seconde fut publiée à Constantinople en 1705, un vol in-4°, et la troisième à Venise, en 1733, en un vol. in-fol. Toutes ces éditions, faites sur un petit nombre de manuscrits peu anciens, ont encore été corrompues par des interpolations et des additions faites sur la Vulgate par le premier éditeur, l'évêque Oskan. Les religieux arméniens de Venise ont entrepris, au commencement de ce siècle, une édition complète du texte sacré, faite d'après une quantité très-considérable de manuscrits anciens, recueillis dans toutes les parties de l'Orient, et dont ils ont eu soin de réunir toutes les variantes. M. Zobrah, docteur arménien de Venise, a exécuté l'édition tout entière : elle a paru en 1805, en un fort volume, in-4°. C'est un excellent ouvrage, auquel on ne peut comparer aucune des éditions des versions de la Bible en d'autres langues qui ont été données jusqu'à présent, soit pour l'exactitude du travail, soit pour l'abondance des matériaux importants qu'il contient. Cette édition a été reproduite d'une manière plus commode en quatre volumes in-8°. Diverses éditions totales ou partielles de la Bible arménienne ont été données aux frais de la Société biblique d'Angleterre, à Pétersbourg, à Calcutta et en d'autres lieux; mais elles ne sont toutes que des reproductions des anciennes éditions. Elles n'ont et ne méritent aucune autorité. »

nosof (*voy.* ce nom), et provoqua la seconde expédition scientifique au Kamtchatka, qui rapporta des données importantes sur la navigation, la position et le commerce de cette partie reculée du globe (1). A force de dépenses et de soins, il était parvenu à rassembler 36,000 volumes, et aimait à s'ensevelir dans cette bibliothèque choisie, qu'il ne céda, pour 50,000 roubles, à Catherine II, qu'à la condition d'en jouir jusqu'à sa dernière heure. Ce goût marqué pour les lettres et les collections de livres, et surtout d'incunables, semble héréditaire dans la famille Korf : le baron Modeste Korf, aujourd'hui directeur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, s'est déjà acquis une place parmi les écrivains russes les plus corrects aussi bien que parmi les bibliophiles les plus éclairés de l'Europe. Pce A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Slovar dostopamiatnikh lioudei rouskoi zemli.* — *Mémoires* de Porochin. — *Bulletin du Bibliophile*, mai 1857 et janvier 1858

KORF (Le baron *Nicolas*), homme d'État russe, né en 1710, mort à Saint-Pétersbourg, le 24 avril 1766, fut chargé par l'impératrice Élisabeth, en décembre 1741, d'amener du Holstein son neveu le duc Charles-Pierre-Ulrich. Il sut plaire à ce duc, plus tard Pierre III (*voy.* ce nom), et en fut comblé de faveurs, d'ailleurs méritées : Korf était un des hommes les plus honnêtes qui aient entouré l'époux de Catherine, ainsi que le prouve l'anecdote suivante, qui l'a rendu populaire : Pierre III, ayant voulu voir Ivan VI (*voy.* ce nom), se transporta un jour, déguisé, à Schlusselbourg avec Korf et deux autres courtisans. L'infortuné prince se plaignit à lui des mauvais traitements qu'il essuyait, et le supplia à genoux de lui donner pour geôlier le premier officier auquel il avait été confié durant deux ans. « Comment se nommait-il? » lui demanda l'empereur. — « Korf, » répondit le jeune prisonnier, ne se rappelant plus les traits de son surveillant. Présent à cette scène, Korf ne put maîtriser une émotion que partagea Pierre III. Le baron N. Korf était marié à la comtesse Catherine Skavronska, cousine germaine de l'impératrice Élisabeth. Son fils, se trouvant à Paris en 1791, prêta un passe-port (2) au comte Ferzen pour l'aider à sauver la famille royale; mais ce complot échoua à Varennes. Pce A. G—N.

Büsching, *Magazin*

KORF (*André*, baron), publiciste russe, né près de Mittau, en 1715, mort à Saint-Pétersbourg, le 12 décembre 1823. Il était sénateur de Russie. On a de lui, en français : *Essai statistique sur la Monarchie prussienne*, dédié au roi de Prusse Frédéric-Guillaume II; 1791, in-8°; 2e édit., 1798. Il a laissé inédit, en allemand : *Histoire contemporaine*, extraite des journaux contemporains, de 1812 à 1823, 10 vol. in-fol.; — *Manuel de Législation russe*, 1 vol.; — *Histoire de la Hiérarchie russe*; — *Recueil de Prières*, plusieurs vol.; — *Recueil de toutes les Notices relatives à la mort de Kotzebue*; — *Description géographique, historique et politique de l'Empire Russe en 1812*, cinq parties; — un grand nombre de cahiers de géographie et de statistique. J. V.

Revue Encyclopédique, 1826, tome XXX, p. 564.

KORKI. *Voy.* GEORGES, rois de Géorgie.

***KORMART**, ou **CORMART**, et **KORNMARTE** (*Christophe*), jurisconsulte et littérateur allemand, né à Leipzig, mort entre les années 1718 et 1722. Reçu maître ès arts, en 1665, dans sa ville natale, et ensuite docteur en droit, il s'occupa de pratique à Dresde. On a de lui : *De Constantino Magno*; — *De Jure Conciliorum*; — *Consideration vom staat*, *oder politische Vaag Schale der Republiquen* (Considération de l'État, ou balance politique des républiques); Leipzig, 1669, in-4°; — *Dissertationes Juridicæ*; Iéna, 1678, in-4°; — *Abrégé des Mémoires illustres contenant les plus remarquables affaires d'Estat*, *enrichi d'un sommaire des* Essais *de Montaigne*; Dresde, 1689, in-12 (très-rare) : on y trouve l'analyse de la plupart des ouvrages historiques français publiés dans la première moitié du dix-septième siècle, et une sorte de table analytique des *Essais*. Kormart a traduit en allemand : *Statira*, de La Calprenède; — *Polyeucte*, de Corneille, sous les initiales C. K. L.; — *Marie Stuart*, de van den Vondel. Il a publié comme éditeur les *Mémoires de M. de Larochefoucault*; Dresde, 1678, in-4°. E. R.

Jöcher, *Allgemeine Gelehrten-Lexikon.* — Le *Supplement* à Jöcher. — Th. Georgi, *Allgemeine Bücher-Lexik*, part. II, p. 380, v° *Kornemarte.* — Dr. J.-F. Payen, *Christophe Kormart*, dans le *Journal de l'Amateur de Livres*, année 1849.

KORN (*Guillaume-Théophile*), philologue allemand, né à Græfenhayn, le 5 août 1778, mort à Kœnigsberg, le 28 avril 1835. Il fut pasteur à Sternberg, Cottbus et Kœnigsberg, publia une *Grammaire de la Langue Wende*, et quelques brochures sur la langue wende et sur l'Introduction de la langue allemande dans les églises et les écoles wendes. Il laissa en manuscrit un nombre considérable de sermons. V—T.

Dictionnaire biographique, édit. de Bruxelles.

KORNELISZ ou **CORNELISZ** (*Jacques*), peintre hollandais, né dans le bourg d'Oost-Sanen, près d'Amsterdam, en 1471, mort à Amsterdam, dans un âge avancé. On ne connaît pas son maître : suivant van der Mander, il était dans la force de son talent de 1512 à 1517. Il semble s'être inspiré de la nature; elle se révèle dans tous ses tableaux avec les défauts qu'emporte une imitation trop précise. Ses meilleurs tableaux ont été détruits ou dispersés, pendant les guerres de religion. On citait particulièrement : dans l'église d'Amsterdam, une *Descente de Croix*;

(1) V. Muller, *Samlung Russischer Geschichten.*

(2) Ce passe-port était au nom de la baronne de Korf ou *Korff*, et devait servir à Marie-Antoinette. Le roi Louis XVI ne devant passer que pour un homme de la suite de la baronne.

la Madeleine assise au pied de la croix était surtout remarquable par sa pose et son exécution; — *Les Œuvres de Miséricorde*; — à Harlem, galerie Suyker, *La Circoncision*, peinte en 1517, considérée comme le chef-d'œuvre du peintre; — à Alcmaër, une *Mise en croix*, très-belle composition, dont le paysage est de Schoreel, l'un des meilleurs élèves de Jacques Kornelisz. Plusieurs des ouvrages de Kornelisz ont été gravés sur bois par lui-même : neuf en rond représentant *La Passion de Notre-Seigneur*; neuf autres planches, représentant des hommes à cheval, sont vraiment remarquables par la fougue qui y domine.

Son frère, *Buys* Kornelisz, se fit aussi remarquer comme peintre.

Son fils, *Dirck-Jakob* Kornelisz, né en 1497, mort en 1567, peignit quelques tableaux d'histoire. Ses œuvres les plus remarquables sont de beaux portraits pour les *buttes* (1) d'Amsterdam. A. de L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*, p. 181. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I.

KORNER (*Hermann*), historien allemand, né vers 1370, mort en 1438, à Lubeck, où il remplissait des fonctions ecclésiastiques. Deux ans avant sa mort, il avait été nommé *magister Sacræ Scripturæ*; il composa une chronique qu'il intitula : *Chronica Novella*, parce qu'il eut la prétention d'y insérer beaucoup de choses nouvelles; cet ouvrage, qui s'étend de la création du monde à l'an 1435, n'a point été publié en totalité, mais des fragments ont été insérés en latin dans les *Monumenta inedita* de Feller, t. III, p. 141, et dans le recueil d'Eccard, *Corpus Historicorum medii ævi*, t. II, p. 431; d'autres extraits, en allemand, se rencontrent dans les *Scriptores Brunsvicenses* qu'a publiés Leibnitz (t. III, p. 199). G. B.

Moller, *Cimbria Litterata*, t. I. — Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. I, p. 1210.

KORNMANN (*Henri*), jurisconsulte allemand, né à Kirchhayn (Hesse), dans la seconde moitié du seizième siècle, mort vers 1620. Après avoir étudié la jurisprudence, il fit un voyage en France et en Italie. De retour en Allemagne, il s'établit à Francfort, où il entra au barreau. On a de lui : *Cupressus monumenti Petri Siluri, graphiarii civitatis Kirchhainæ*; Giessen, 1610, in-4°; — *Sibylla trygandriana, sive de virginitate et virginum jure et statu tractatus jucundus, cui adjicitur Linea amoris, item Tractatus de Annulo triplici*; Francfort, 1610 et 1629, in-12; Iéna, 1021, in-8°; Nuremberg, 1679 et 1706, in-12; etc.; — *De Miraculis Mortuorum*; Francfort, 1610, in-8°; — *Templum Naturæ historicum, in quo de natura et miraculis quatuor elementorum disseritur*; Darmstadt, 1611, in-8°; Leipzig, 1666, in-8°; — *De Miraculis Vivorum*; Francfort, 1614, in-8°; — *De Monte Veneris das ist Beschreibung der Göttin Venus, ihrer Königlichen Wohnung und Gesellschaft, wie auch von den Wasser-Erde-Luft-und Feuer Menschen* (*De Monte Veneris*, ou description de la déesse Vénus, de son palais et de sa société, avec des détails sur les hommes d'eau, de terre, d'air et de feu); Francfort, 1614, in-8°; — *Num Studiosus ob furtum pœna laquei ordinaria puniendus sit*; Urselles, 1623, in-4°. La plupart de ces ouvrages ont été recueillis dans les *Opera curiosa* de Kornmann, publiés à Francfort, 1686 et 1726, in-8°. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. VII, p. 288. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Bayle, *Diction.*

KOROBÉINIKOF (*Triphon*), voyageur russe du seizième siècle. Ivan le Menaçant tenait toujours un bâton ferré. Dans une de ses fureurs, il en frappa, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, son fils aîné; puis il crut tout réparé en chargeant, en 1583, Korobéinikof, marchand de son état, d'aller prier à Jérusalem et à Bethléem pour le repos de l'âme de ce fils. Korobéinikof a laissé un intéressant récit de son pèlerinage, qui n'a été publié à Saint-Pétersbourg qu'en 1783 et inséré depuis par Novikof dans le XII[e] tome de sa *Bibliothèque ancienne de la Russie*.

P[ce] A. G—n.

Gretch, *Opit istorii rouskoi literatouri* (Essai historique sur la Littérature russe).

KORSAK (*Raymond*), poëte polonais, né en Lithuanie, en 1767, mort à Zwanczyk, en Podolie, le 9 novembre 1817. Il fit ses études à Nowogrodek et à Vilna. Lié avec le général Jacques Jasinski, il l'aida, les armes à la main, à accomplir la révolution de 1794 en Lithuanie, et se trouva à Praga, où Jasinski succomba. Il écrivit alors un poëme intitulé *L'Amour de la Patrie*. Fait prisonnier à Praga, il resta un an dans les prisons de Grodno et de Vilna. Il composa un poëme héroï-comique, intitulé *La Bibéïde*, et une préface à la poésie de Boka, intitulée : *Réflexions poétiques sur la mort*; c'est un chef-d'œuvre d'esprit et de gaieté. Son ami Jean Bogust, président du gouvernement de Podolie, chez lequel il passa une douzaine d'années, lui consacra un monument avec l'inscription suivante : *La Mémoire du vertueux se conservera dans tous les siècles!* L. Ch.

Sabinski, *A la Mémoire de R. Korsak*; 1828.

KORSAK (*Julien*), poëte polonais, né en Lithuanie, en 1800, mort en 1852. Traducteur d'Horace, de Dante, de Shakspeare, de Byron, il s'est aussi fait remarquer par des poésies polonaises originales, parmi lesquelles on remarque surtout les épopées dramatiques intitulées : *Twardowski* et *Camoens*. Ses œuvres ont paru à Pétersbourg en 1830, et à Posen en 1833. L. Ch.

Leslas Lukaszewicz, *Coup d'œil sur la Littérature polonaise*; 1848. — Ignace Chodzko, *Les deux Conversations*; dans *Les Traditions de Lithuanie*; 1850

(1) Lieux où s'assemblent encore les compagnies de la milice bourgeoise ou les confréries de différents exercices, soit de l'arc, soit de l'arbalète, ou du mail, etc.

KORTE (*Jonas*), voyageur allemand, né à Altona, en 1683, mort en 1747. Il tenait d'abord un magasin de librairie dans sa ville natale. Après avoir fait, en 1713, un voyage à Constantinople, il partit en 1737 pour l'Égypte, visita Jérusalem, et parcourut une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie. En 1739 il était de retour à Altona, où il mourut. Il a publié une relation de son voyage, sous le titre de : *Reise nach dem weiland gelobten Lande wie auch nach Ægypten, dem Berge Libanon, Syrien und Mesopotamien*; Altona, 1741, in-8°; trois volumes de suppléments furent ajoutés à cet ouvrage; ils parurent à Halle. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

* **KORTE** (*Pierre-Christian*), général et sénateur français, né à Gerrshierm (Prusse), le 6 juillet 1788. Hussard au 7e régiment le 26 décembre 1804, il fit les guerres d'Autriche de 1804 et 1805, celles de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne. Depuis 1808 jusqu'en 1811 il servit dans l'armée d'Espagne. Nommé adjudant sous-officier en 1812, il suivit le 7e de hussards en Russie, et obtint, le 8 octobre, les épaulettes de sous-lieutenant. Sa belle conduite pendant la campagne de Saxe de 1813 lui mérita, le 21 décembre, le grade de lieutenant. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il entra dans le régiment de chasseurs des Pyrénées (17e), où il fut nommé capitaine adjudant-major le 4 août 1819. Le capitaine Korte fit avec ce corps (devenu 12e de même arme en 1841) la campagne d'Espagne de 1823, et s'y signala dans plusieurs engagements. Chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs d'Afrique le 27 août 1832 et lieutenant-colonel des spahis d'Alger le 12 avril 1837, il donna des preuves de bravoure pendant toute la durée des campagnes d'Afrique de 1832 à 1842. Nommé maréchal-de-camp le 6 avril 1843, il fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Général de division le 12 juin 1848, M. Korte reçut le commandement de la division de cavalerie de réserve, et déploya une grande vigueur pendant les troubles qui désolèrent la capitale sous le gouvernement provisoire, sous la dictature du général Cavaignac et sous la présidence de Louis-Napoléon, qui l'éleva à la dignité de sénateur par décret du 31 décembre 1852. SICARD.

Docum. particuliers.

KORTHOLT, famille qui a compté plusieurs générations d'écrivains distingués par leur érudition; les plus remarquables sont :

KORTHOLT (*Christian*), célèbre théologien protestant, né le 15 janvier 1633, à Burg, dans l'île de Femern (Holstein), et mort à Kiel, le 1er août 1694. Il commença ses études à Burg et à Slesvig, les continua à Stettin et les termina à l'université de Rostock, où il fut reçu docteur en philosophie en 1656. A Iéna, Leipzig et Wittemberg, dont il visita ensuite les universités, il soutint avec succès des thèses publiques, qui le firent connaître avantageusement. En 1663 il fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Rostock, et deux ans après il fut appelé à l'université nouvellement créée à Kiel, pour occuper une chaire de théologie. En 1680 il passa à la chaire des antiquités ecclésiastiques. Son enseignement contribua à la prospérité de cette université. Pour reconnaître ses services, le titre de vice-chancelier, qui lui avait été conféré en 1666, fut déclaré perpétuel en 1689. On a de lui plus de cent ouvrages sur les différentes branches de la théologie, et principalement sur la controverse et les antiquités ecclésiastiques. Nous ne citerons que les suivants : *Tractatus de Origine et Progressu Philosophiæ barbaricæ, hoc est chaldaicæ, egyptiacæ, persicæ, indicæ, gallicæ, deque ipsorum philosophorum dogmatibus et moribus*; Iéna, 1650, in-4°, ouvrage superficiel, se ressentant de la jeunesse de l'auteur; — *De Persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum Cruciatibus*; Iéna, 1660, in-8°; 2e édit. augmentée, Kiel, 1689, in-4°; trad. allemande, 1698, in-8°; — *De Nestorianismo*; Rostock, 1662, in-4°; — *De Philippi Arabis, Alexandri Mammeæ, Plinii junioris et Ann. Senecæ christianismo*; Kiel, 1662, in-4° : petit traité plein de paradoxes; — *De Religione ethnica, muhammedana et judaica*; Kiel, 1666, in-4°; — *Oeffentlicher Gottesdienst der alten Christen, dem heutigen entgegengestellt* (Le Culte public des anciens chrétiens comparé à celui des modernes); Francfort, 1672, in-12; — *Tractatus theologico-historico-philologicus de variis Sacræ Scripturæ Editionibus, in quo de textu divinarum litterarum originario, diversis ejus translationibus et celebrioribus operibus biblicis agitur*; Kiel, 1668, in-4°; 2e édit., augmentée, 1686, in-4°; ouvrage plein d'une saine érudition; — *Commentarius in epistolas Plinii et Trajani de christianis primævis*; Kiel, 1674, in-4°; — *Disquisitionis Anti-Baronianæ*; Kiel, 1677, in-4°; 2e édit., augmentée, de *Exercitatio Anti-Salmasiana* et d'une préface, Leipzig, 1708, in-8°; — *De Christo crucifixo, judæis scandalo, gentibus stultitia credentibus, autem Dei potentia et sapientia*; Kiel, 1678, in-4°; — *De tribus Impostoribus magnis Liber, Cherbury, Thom. Hobbes, et Ben. Spinosæ oppositus*, Kiel, 1680, in-8°; nouvelle édition augmentée, avec préface, Hambourg, 1700, in-4° : ouvrage curieux, mais sans profondeur; — *Paganus Obtrectator, sive de calumniis gentilium in veteres christianos, libri III*; Kiel, 1698, in-4°; Lubeck, 1703, in-4°, ouvrage intéressant et estimé, composé de trois dissertations qui avaient été déjà publiées séparément; — *Pastor Fidelis, sive de officio ministrorum Ecclesiæ*; Hambourg, 1696, in-12; Lemgo, 1748, in-8° : petit ouvrage bien fait et qui a été utile; — *Prodromus ingenui theologiæ cultoris academicus, seu de adparatu ad studium sacro*

sanctæ theologiæ; Francfort, 1704, in-8°; — *Gründlicher Beweis der christlichen Religion in den wichtigsten Lehren* (Preuve fondamentale de la Religion chrétienne dans ses doctrines les plus importantes); Leipzig, 1752, in-8°. Michel NICOLAS.

KORTHOLT (*Sébastien*), érudit danois, fils du précédent, né à Kiel, vers 1670, et mort dans la même ville, vers 1740. Après avoir fait d'excellentes études et pris ses degrés en philosophie, il fut appelé, en 1701, à la chaire de poésie à l'université de sa ville natale. Plus tard il obtint la direction de la bibliothèque de cet établissement scientifique. On a de lui : *De Enthusiasmo poetico*; Kiel, 1696, in-4°; — *De Poetis Episcopis*; Kiel, 1699, in-4°; — *De Puellis Poeticis, in tenerrima ætate eruditis, et omissis a Bailleto*; Kiel, 1700, in-8°; — *De Studio Senili, seu de viris doctis qui ad studia literarum se tarde contulerunt*; Kiel, 1701, in-4°; — *Dissertatio utrum Pet. Lotichius obsidionem urbis Magdeburgis prædixerit*; Kiel, 1703, in-4°; — *Dissert. qua poeticam veterem romanam et græcam a contemptu scriptoris Parrhasianorum* (Jean Leclerc) *vindicat*; Kiel, 1703, in-4°; — *De Bibliotheca Academiæ Kiltonensis*; Kiel, 1705, in-4°; — *De Scriptoribus quorum virtus singularibus in morum doctrinam meritis illustratur*; Kiel, 1706, in-4°; — *Dissert. utrum de poetica arte recte judicare possit qui non poeta.*; Kiel, 1708, in-4°; — *Programma de Bibliotheca Academiæ Kiloniensis aucta*; Kiel, 1709, in-4°. M. N.

KORTHOLT (*Mathias-Nicolas*), érudit danois, frère du précédent, né à Kiel, en 1674, mort à Giessen, le 15 avril 1725. Il fut appelé en 1700 à la chaire de poésie et d'éloquence de l'université de Giessen, et cinq ans après il fut chargé de la direction de la bibliothèque de cet établissement. On a de lui : *De Antiqua Eloquentia recentiorum perperam postposita a Car. Perrallo*; Giessen, 1700, in-4° : discours qu'il prononça en prenant possession de sa chaire, et qui est consacré à prouver, contre l'opinion de Perrault, la supériorité des orateurs anciens sur les modernes; — *De Cicerone christiano, sive eloquentia Lactantii ciceroniana*; Giessen, 1711, in-4°; — *Parænesis de bibliothecis maxime publicis, utiliter adeundis*; Giessen, 1716, in-4°; — *De Arte loquendi, Arte tacendi perficienda*; Giessen, 1721, in-4°. M. N.

KORTHOLT (*Christian*), théologien et érudit danois, neveu du précédent et fils de Sébastien Kortholt, né à Kiel, en 1709, et mort à Gœttingue, le 21 septembre 1751. Il fit ses études dans sa ville natale, et visita la Hollande et l'Angleterre. A son retour en Allemagne, il fut nommé recteur du collége de Leipzig et professeur adjoint de philosophie à l'université. Quelque temps après il fut appelé à la chaire de théologie à l'université de Gœttingue. Il fut revêtu plus tard des fonctions de surintendant ecclésiastique. En outre d'un grand nombre d'articles dans les *Acta Eruditorum Lipsiensium* et d'un recueil de sermons en allemand, on a de lui : *De sacrorum christianorum in Cimbria Primordiis*; Kiel, 1728, in-4°; — *Commentatio historico-ecclesiastica de ecclesiis suburbicariis, qua in diocœsin quam episcopus romanus ætate concilii Nicæni habuit, inquiritur*; Leipzig, 1731, in-4°; — *Conjectura de Diocœsi Episcopali quam sæculo quarto habuit pontifex romanus*; dans les *Acta Erudit.*; Leipzig; 1732 : c'est une suite de la dissertation précédente; — *De Societate Antiquaria Londinensi ad Knappium*; Leipzig, 1735, in-4°; — *De Matth. Tindalio*, Leipzig, 1734, in-4°; — *De Enthusiasmo Mohammedis*; Gœttingue, 1745, in-8°; — *De Simone Petro, primo Apostolorum et ultimo*; Gœtting., 1748, in-8°. Il a publié *Leibnitii Epistolæ ad diversos*; Leipzig, 1734-42, 4 vol. in-8°. Ces lettres avaient été recueillies par son père. M. N.

Christ. Kortholti Oratio funebris par Joach. Lindemann, son gendre, imprimée dans le *Sacer decadum septenarius memoriam theologorum nostra ætate clarissimorum renovatam exhibens*; Leipzig, 1705, in-8° ; — Niceron, *Mém.*, t. XXXI. — Gœtten, *Gelehrtes Europa*. — Thiess, *Gelehrtengeschichte von Kiel*, t. I, p. 15.

KORTTE, KORTE ou **CORTIUS** (*Gottlieb*), philologue allemand, né à Beskau, dans la basse Lusace, le 28 février 1698, mort le 7 avril 1731. Reçu en 1720 maître en philosophie à Leipzig, il étudia ensuite la théologie, puis la jurisprudence, et obtint en 1724 le grade de docteur en droit. Deux ans après il fut nommé professeur extraordinaire de droit à l'université de Leipzig. On a de lui : *Epistola critica ad C. A. Heumannum de Emendationibus Curtianis tomo VII Supplementorum Actorum Eruditorum propositis*; Leipzig, 1719, in-8°; — *Tres Satyræ Menippeæ : L. An. Senecæ* Ἀποκολοκυντωσις, *J. Lipsii Somnium, P. Cunæi Sardi venales, recensitæ et notis perpetuis illustratæ*; Leipzig, 1720, in-8°; — *De Usu Orthographiæ Latinæ*; Leipzig, 1720-1722, trois parties in-4°; réimprimées dans l'*Ortographia Latina* de T.-C. Harles; — *Sallustii quæ exstant, recensita et adnotata; accedunt Fragmenta veterum historicorum*; Leipzig, 1724, in-4° : cette excellente édition est le travail principal de Korte; — *De Origine et Jure Sceptrorum*; Francfort-sur-l'Oder, 1724 et 1736, in-4°; — *Lucani Pharsalia*; Leipzig, 1726, in-8° : cette édition ne contient que le texte, les notes ont été publiées par Weber; — *De Jure quod natura omnia animalia docuit*; Leipzig, 1727, in-4°; — *Vindiciæ prætoris romani et juris honorarii*; Leipzig, 1730, in-4°; — *Plinii Secundi Epistolæ*; Amsterdam, 1734, in-4° : très-bonne édition, qui, presque achevée lors de la mort de Korte, fut terminée par Longolius. — Korte a encore donné une édition du travail de Chr.

KORTE (*Jonas*), voyageur allemand, né à Altona, en 1683, mort en 1747. Il tenait d'abord un magasin de librairie dans sa ville natale. Après avoir fait, en 1713, un voyage à Constantinople, il partit en 1737 pour l'Égypte, visita Jérusalem, et parcourut une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie. En 1739 il était de retour à Altona, où il mourut. Il a publié une relation de son voyage, sous le titre de : *Reise nach dem weiland gelobten Lande wie auch nach Ægypten, dem Berge Libanon, Syrien und Mesopotamien;* Altona, 1741, in-8°; trois volumes de suppléments furent ajoutés à cet ouvrage; ils parurent à Halle. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

* **KORTE** (*Pierre-Christian*), général et sénateur français, né à Gerrshierm (Prusse), le 6 juillet 1788. Hussard au 7e régiment le 26 décembre 1804, il fit les guerres d'Autriche de 1804 et 1805, celles de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne. Depuis 1808 jusqu'en 1811 il servit dans l'armée d'Espagne. Nommé adjudant sous-officier en 1812, il suivit le 7e de hussards en Russie, et obtint, le 8 octobre, les épaulettes de sous-lieutenant. Sa belle conduite pendant la campagne de Saxe de 1813 lui mérita, le 21 décembre, le grade de lieutenant. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il entra dans le régiment de chasseurs des Pyrénées (17e), où il fut nommé capitaine adjudant-major le 4 août 1819. Le capitaine Korte fit avec ce corps (devenu 12e de même arme en 1841) la campagne d'Espagne de 1823, et s'y signala dans plusieurs engagements. Chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs d'Afrique le 27 août 1832 et lieutenant-colonel des spahis d'Alger le 12 avril 1837, il donna des preuves de bravoure pendant toute la durée des campagnes d'Afrique de 1832 à 1842. Nommé maréchal-de-camp le 6 avril 1843, il fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Général de division le 12 juin 1848, M. Korte reçut le commandement de la division de cavalerie de réserve, et déploya une grande vigueur pendant les troubles qui désolèrent la capitale sous le gouvernement provisoire, sous la dictature du général Cavaignac et sous la présidence de Louis-Napoléon, qui l'éleva à la dignité de sénateur par décret du 31 décembre 1852. SICARD.

Docum. particuliers.

KORTHOLT, famille qui a compté plusieurs générations d'écrivains distingués par leur érudition; les plus remarquables sont :

KORTHOLT (*Christian*), célèbre théologien protestant, né le 15 janvier 1633, à Burg, dans l'île de Femern (Holstein), et mort à Kiel, le 1er août 1694. Il commença ses études à Burg et à Slesvig, les continua à Stettin et les termina à l'université de Rostock, où il fut reçu docteur en philosophie en 1656. A Iéna, Leipzig et Wittemberg, dont il visita ensuite les universités, il soutint avec succès des thèses publiques, qui le firent connaître avantageusement. En 1663 il fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Rostock, et deux ans après il fut appelé à l'université nouvellement créée à Kiel, pour occuper une chaire de théologie. En 1680 il passa à la chaire des antiquités ecclésiastiques. Son enseignement contribua à la prospérité de cette université. Pour reconnaître ses services, le titre de vice-chancelier, qui lui avait été conféré en 1666, fut déclaré perpétuel en 1689. On a de lui plus de cent ouvrages sur les différentes branches de la théologie, et principalement sur la controverse et les antiquités ecclésiastiques. Nous ne citerons que les suivants : *Tractatus de Origine et Progressu Philosophiæ barbaricæ, hoc est chaldaicæ, egyptiacæ, persicæ, indicæ, gallicæ, deque ipsorum philosophorum dogmatibus et moribus;* Iéna, 1650, in-4°, ouvrage superficiel, se ressentant de la jeunesse de l'auteur; — *De Persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum Cruciatibus;* Iéna, 1660, in-8°; 2e édit. augmentée, Kiel, 1689, in-4°; trad. allemande, 1698, in-8°; — *De Nestorianismo;* Rostock, 1662, in-4°; — *De Philippi Arabis, Alexandri Mammeæ, Plinii junioris et Ann. Senecæ christianismo;* Kiel, 1662, in-4° : petit traité plein de paradoxes; — *De Religione ethnica, muhammedana et judaica;* Kiel, 1666, in-4°; — *Oeffentlicher Gottesdienst der alten Christen, dem heutigen entgegengestellt* (Le Culte public des anciens chrétiens comparé à celui des modernes); Francfort, 1672, in-12; — *Tractatus theologico-historico-philologicus de variis Sacræ Scripturæ Editionibus, in quo de textu divinarum litterarum originario, diversis ejus translationibus et celebrioribus operibus biblicis agitur;* Kiel, 1668, in-4°; 2e édit., augmentée, 1686, in-4°; ouvrage plein d'une saine érudition; — *Commentarius in epistolas Plinii et Trajani de christianis primævis;* Kiel, 1674, in-4°; — *Disquisitionis Anti-Baronianæ;* Kiel, 1677, in-4°; 2e édit., augmentée, de *Exercitatio Anti-Salmasiana* et d'une préface, Leipzig, 1708, in-8°; — *De Christo crucifixo, judæis scandalo, gentibus stultitia credentibus, autem Dei potentia et sapientia;* Kiel, 1678, in-4°; — *De tribus Impostoribus magnis Liber, Cherbury, Thom. Hobbes, et Ben. Spinosæ oppositus*, Kiel, 1680, in-8°; nouvelle édition augmentée, avec préface, Hambourg, 1700, in-4° : ouvrage curieux, mais sans profondeur; — *Paganus Obtrectator, sive de calumniis gentilium in veteres christianos, libri III;* Kiel, 1698, in-4°; Lubeck, 1703, in-4°, ouvrage intéressant et estimé, composé de trois dissertations qui avaient été déjà publiées séparément; — *Pastor Fidelis, sive de officio ministrorum Ecclesiæ;* Hambourg, 1696, in-12; Lemgo, 1748, in-8° : petit ouvrage bien fait et qui a été utile; — *Prodromus ingenui theologiæ cultoris academicus, seu de adparatu ad studium sacro*

sanctæ theologiæ; Francfort, 1704, in-8°; — *Gründlicher Beweis der christlichen Religion in den wichtigsten Lehren* (Preuve fondamentale de la Religion chrétienne dans ses doctrines les plus importantes); Leipzig, 1752, in-8°. Michel NICOLAS.

KORTHOLT (*Sébastien*), érudit danois, fils du précédent, né à Kiel, vers 1670, et mort dans la même ville, vers 1740. Après avoir fait d'excellentes études et pris ses degrés en philosophie, il fut appelé, en 1701, à la chaire de poésie à l'université de sa ville natale. Plus tard il obtint la direction de la bibliothèque de cet établissement scientifique. On a de lui : *De Enthusiasmo poetico*; Kiel, 1696, in-4°; — *De Poetis Episcopis*; Kiel, 1699, in-4°; — *De Puellis Poeticis, in tenerrima ætate eruditis, et omissis a Bailleto*; Kiel, 1700, in-8°; — *De Studio Senili, seu de viris doctis qui ad studia literarum se tarde contulerunt*; Kiel, 1701, in-4°; — *Dissertatio utrum Pet. Lotichius obsidionem urbis Magdeburgis prædixerit*; Kiel, 1703, in-4°; — *Dissert. qua poeticam veterem romanam et græcam a contemptu scriptoris Parrhasianorum* (Jean Leclerc) *vindicat*; Kiel, 1703, in-4°; — *De Bibliotheca Academiæ Kiltonensis*; Kiel, 1705, in-4°; — *De Scriptoribus quorum virtus singularibus in morum doctrinam meritis illustratur*; Kiel, 1706, in-4°; — *Dissert. utrum de poetica arte recte judicare possit qui non poeta.*; Kiel, 1708, in-4°; — *Programma de Bibliotheca Academiæ Kiloniensis aucta*; Kiel, 1709, in-4°. M. N.

KORTHOLT (*Mathias-Nicolas*), érudit danois, frère du précédent, né à Kiel, en 1674, mort à Giessen, le 15 avril 1725. Il fut appelé en 1700 à la chaire de poésie et d'éloquence de l'université de Giessen, et cinq ans après il fut chargé de la direction de la bibliothèque de cet établissement. On a de lui : *De Antiqua Eloquentia recentiorum perperam postposita a Car. Perrallo*; Giessen, 1700, in-4° : discours qu'il prononça en prenant possession de sa chaire, et qui est consacré à prouver, contre l'opinion de Perrault, la supériorité des orateurs anciens sur les modernes; — *De Cicerone christiano, sive eloquentia Lactantii ciceroniana*; Giessen, 1711, in-4°; — *Paranesis de bibliothecis maxime publicis, utiliter adeundis*; Giessen, 1716, in-4°; — *De Arte loquendi, Arte tacendi perficienda*; Giessen, 1721, in-4°. M. N.

KORTHOLT (*Christian*), théologien et érudit danois, neveu du précédent et fils de Sébastien Kortholt, né à Kiel, en 1709, et mort à Gœttingue, le 21 septembre 1751. Il fit ses études dans sa ville natale, et visita la Hollande et l'Angleterre. A son retour en Allemagne, il fut nommé recteur du collége de Leipzig et professeur adjoint de philosophie à l'université. Quelque temps après il fut appelé à la chaire de théologie à l'université de Gœttingue. Il fut revêtu plus tard des fonctions de surintendant ecclésiastique. En outre d'un grand nombre d'articles dans les *Acta Eruditorum Lipsiensium* et d'un recueil de sermons en allemand, on a de lui : *De sacrorum christianorum in Cimbria Primordiis*; Kiel, 1728, in-4°; — *Commentatio historico-ecclesiastica de ecclesiis suburbicariis, qua in diocœsin quam episcopus romanus ætate concilii Nicæni habuit, inquiritur*; Leipzig, 1731, in-4°; — *Conjectura de Diocœsi Episcopali quam sæculo quarto habuit pontifex romanus*; dans les *Acta Erudit.*; Leipzig; 1732 : c'est une suite de la dissertation précédente; — *De Societate Antiquaria Londinensi ad Knappium*; Leipzig, 1735, in-4°; — *De Matth. Tindalio*, Leipzig, 1734, in-4°; — *De Enthusiasmo Mohammedis*; Gœttingue, 1745, in-8°; — *De Simone Petro, primo Apostolorum et ultimo*; Gœtting., 1748, in-8°. Il a publié *Leibnitii Epistolæ ad diversos*; Leipzig, 1734-42, 4 vol. in-8°. Ces lettres avaient été recueillies par son père. M. N.

Christ. Kortholti Oratio funebris par Joach. Lindemann, son gendre, imprimée dans le *Sacer decadum septenarius memoriam theologorum nostra ætate clarissimorum renovatam exhibens*; Leipzig, 1705, in-8° ; — Niceron, *Mém.*, t. XXXI. — Gœtten, *Gelehrtes Europa*. — Thiess, *Gelehrtengeschichte von Kiel*, t. I, p. 15.

KORTTE, KORTE ou **CORTIUS** (*Gottlieb*), philologue allemand, né à Beskau, dans la basse Lusace, le 28 février 1698, mort le 7 avril 1731. Reçu en 1720 maître en philosophie à Leipzig, il étudia ensuite la théologie, puis la jurisprudence, et obtint en 1724 le grade de docteur en droit. Deux ans après il fut nommé professeur extraordinaire de droit à l'université de Leipzig. On a de lui : *Epistola critica ad C. A. Heumannum de Emendationibus Curtianis tomo VII Supplementorum Actorum Eruditorum propositis*; Leipzig, 1719, in-8°; — *Tres Satyræ Menippeæ : L. An. Senecæ* Ἀποκολοκυντωσις, *J. Lipsii Somnium, P. Cunæi Sardi venales, recensitæ et notis perpetuis illustratæ*; Leipzig, 1720, in-8°; — *De Usu Orthographiæ Latinæ*; Leipzig, 1720-1722, trois parties in-4°; réimprimées dans l'*Ortographia Latina* de T.-C. Harles; — *Sallustii quæ exstant, recensita et adnotata; accedunt Fragmenta veterum historicorum*; Leipzig, 1724, in-4° : cette excellente édition est le travail principal de Korte; — *De Origine et Jure Sceptrorum*; Francfort-sur-l'Oder, 1724 et 1736, in-4°; — *Lucani Pharsalia*; Leipzig, 1726, in-8° : cette édition ne contient que le texte, les notes ont été publiées par Weber; — *De Jure quod natura omnia animalia docuit*; Leipzig, 1727, in-4°; — *Vindiciæ prætoris romani et juris honorarii*; Leipzig, 1730, in-4°; — *Plinii Secundi Epistolæ*; Amsterdam, 1734, in-4° : très-bonne édition, qui, presque achevée lors de la mort de Korte, fut terminée par Longolius. — Korte a encore donné une édition du travail de Chr.

Cellarius sur les *Epistolæ ad diversos*; Leipzig, 1722, in-8°. Il a aussi travaillé pendant plusieurs années aux *Acta Eruditorum*, dans lesquels notamment il a publié en 1722 : *Addimentum ad recensionem Al. Cuninghamii animadversionum in R. Bentleyi notas ad Horatium*. E. G.

Acta Eruditorum, année 1731, p. 535. — *Bibliothèque raisonnée*, t. XIV, p. 37.— Niceron, *Mémoires*, t. XXXV. — Zedler, *Universal Lexikon*. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 323. — Rotermund, *Supplem.* à Jöcher.

KORTÜM (*Charles-Arnold*), poète comique allemand, né le 5 juillet 1745, à Mühlheim, mort le 15 août 1824, à Bochum (comté de la Manche). Il étudia la médecine, et exerça cet art d'abord dans sa ville natale, et depuis 1771 à Bochum. Kortüm jouit d'une grande popularité comme auteur d'une épopée héroï-comique, qui est très-populaire dans toute l'Allemagne. Le titre de ce poëme, dont la dernière édition date de 1845, est : *Die Jobsiade, oder Leben, Meinungen und Thaten von Hieronymus Jobs dem Candidaten* (La Jobsiade, ou vie, opinions et actes du candidat Jobs); Munster, 1784. On a du même auteur deux autres poëmes comiques : *Die magische Laterne* (La Lanterne magique), Wesel, 1784-1786, 4 cahiers; et *Adam's Hochzeitfeier* (La Noce d'Adam), Wesel, 1788 ; — et quelques travaux scientifiques, tels que : *Skizze einer Zeit- und Literaturgeschichte der Arznei-Kunde* (Esquisse d'une histoire et d'une histoire littéraire de la médecine); Unna, 1809 et 1819. R. L.

Conv.-Lex.

KORTÜM (*Jean-Frédéric-Christophe*), historien allemand, né à Eichhorst (Mecklembourg), le 24 février 1788, mort le 4 juin 1858. Son père, ministre luthérien, appartenait à une famille noble, originaire de la Frise. Après avoir commencé, en 1806, à étudier la théologie à l'université de Halle, Kortüm se rendit l'année suivante à Gœttingue, où il suivit les cours de Heeren et de Planck. En 1808 il partit pour Heidelberg, entra dans le séminaire philologique dirigé par le célèbre Creuzer, et profita en même temps de l'enseignement de Bœckh, de Wilken et de Voss. Trois ans après, il résolut d'aller en Espagne, pour combattre les armées de Napoléon; mais, arrivé à Rostock, il y fut arrêté comme espion par les Français. Il parvint à leur échapper, et se réfugia à Yverdon, où il fit connaissance avec Pestalozzi, qui lui fit obtenir, en 1812, une place de professeur à l'Institut fondé à Hofwyl par Fellenberg. En 1813 il s'engagea dans les chasseurs prussiens, et vint en 1814 à Paris, où il travailla assidûment dans les bibliothèques. Après avoir repris ses fonctions à Hofwyl, il fut nommé, en 1817, professeur de grec et de latin au collége d'Aarau, et deux ans après à celui de Neuwied. Mais ayant donné un soufflet à un employé supérieur qui s'était exprimé trop librement sur le compte du célèbre Arndt, il retourna en Suisse, et fut nommé, en 1821, professeur d'histoire à Bâle. En cette même qualité, il fut appelé en 1826 à l'université de Berne, et en 1840 à celle d'Heidelberg, où Schlosser l'avait désigné comme son successeur. Dans ses ouvrages on remarque, à côté de recherches presque toujours exactes et complètes, un profond amour de la liberté et de la justice. On a de Kortüm : *Kaiser Friedrich I, mit seinen Freunden und Feinden* (L'empereur Frédéric I[er], avec ses amis et ses ennemis); Aarau, 1818, in-8°; — *Geschichte der hellenischen Staatsverfassungen* (Histoire des Constitutions politiques de la Grèce); Heildeberg, 1821; — *Enstehungsgeschichte der freistädischen Bünde im Mittelalter und in der Neuzeit* (Histoire de la Formation des Républiques fédératives au moyen âge et dans les temps modernes); Zurich, 1827-1829, 3 vol. in-8°; — *Geschichte des Mittelalters* (Histoire du Moyen Age); Berne, 1836-1837, 2 vol. in-8°; — *Römische Geschichte bis zum Untergange des abendländischen Reichs* (Histoire Romaine jusqu'a la chute de l'empire d'Occident); Heidelberg, 1843; — *Enstehungsgeschichte des Jesuitenordens* (Histoire de l'Origine de l'Ordre des Jésuites); Mannheim, 1843, in-8°; — *Rückblick auf Pestalozzi* (Coup d'œil rétrospectif sur Pestalozzi); 1846; — *Geschichte Griechenlands bis zum Untergange des achæischen Bundes* (Histoire de la Grèce jusqu'à la chute de la fédération achéenne); 1854, 2 vol. in-8°. Kortüm a encore publié un grand nombre d'articles dans les *Heidelberger Jahrbücher*; il a laissé en manuscrit : *Geschichte des Uebergangs aus dem Mittelalter in die Neuzeit*. E. G.

Conversations-Lexikon. — *Nouvelle Revue Germanique*, t. I, p. 628.

KOSA, trisaïeul du père de Mahomet, fameux chef de la tribu des Koraïchites, né en 398, mort vers 480, était âgé de quelques mois seulement lorsqu'il perdit son père, Kilab. Sa mère, Fatima, épousa en secondes noces un personnage kodhaïte, nommé Robia. Kosa grandit dans la maison de celui qu'il croyait son père. Dès qu'il connut son origine, il retourna parmi les Koraïchites, où il obtint bientôt de la considération par ses qualités éminentes. Il épousa la fille d'Halil, gardien de la *maison sainte*. Celui-ci en mourant transmit sa dignité au Khozaïte Abou-Ghoubchan, au préjudice de son gendre. Kosa, pour agrandir les Koraïchites et donner du relief à sa famille, s'empara de l'intendance de la Caaba et de l'autorité gouvernementale, vers l'an 440 de J.-C. Ce hardi coup de main assura la prépondérance religieuse et politique aux Koraïchites. Pour affermir sa puissance, Kosa réunit autour de la Caaba les familles de sa tribu, ce qui lui valut le surnom d'*El-Moudjammi*, le Rassembleur. On commença à bâtir, et la ville de La Mekke s'éleva. Kosa en fut ainsi le fondateur. Il se fit élever un palais nommé *Dar-*

ennadwa, l'hôtel du conseil, parce que c'était là que se traitaient les affaires publiques, que se faisaient les mariages et les autres actes de la vie civile. Avant de partir pour la guerre, les Koraichites venaient dans le *Dar-Ennadwa* recevoir des mains de Kosa l'étendard, *liwa*. Kosa établit en outre une taxe annuelle (*rifada*), destinée à la subsistance des pèlerins pauvres qui visitaient la Caaba. Il se réserva le droit de convoquer chez lui et de présider le conseil de la nation, de donner l'étendard, signe de l'autorité militaire, et de lever la *rifada*. A ces trois dignités (*nadwa*, *liwa* et *rifada*) Kosa joignit l'administration des eaux (*sicaya*) et la garde des clefs de la Caaba (*hidjaba*). Il réunit ainsi dans sa personne toutes les principales attributions de l'ordre religieux, civil et politique. Kosa fit reconstruire la Caaba, et mourut après avoir résigné sa puissance à son fils Abdeddar.

F.-X. Tessier.

Ibn-Khaldoun, I. 112, *Mémoires de l'Académie*, vol. XLVIII. — D'Ohsson, *Tableau de l'Empire Ottoman*, III. — Burkhardt, *Voyage en Arabie*, traduction d'Eyriès, I, 220. — Cothb ed-Din (deux notices et extraits des manuscrits, vol. IV), *Histoire de La Mekke*. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, tome I. — Aboulféda, *Vita Mohamm*. — Pocock, *Not. in. spec. Hist. Arab.* — Gagnier, *Vie de Mahomet Ier*. — Boulainvilliers, *Vie de Mahomet*.

KOSADAWLEF (*Jean-Pierre*), homme d'État russe, né à Moscou, en 1777, mort en 1819. Il étudia la philosophie à Leipzig, sous le professeur Platner, et visita ensuite plusieurs pays de l'Europe. L'empereur Alexandre lui confia, en 1816, le ministère de l'intérieur. Pendant son administration, il améliora les établissements d'utilité publique, en créa plusieurs, et travailla de tout son pouvoir à l'abolition progressive du servage. Sur son rapport, un ukase impérial abolit la servitude personnelle des paysans de l'Esthonie. Ses principes politiques étaient qu'un bon gouvernement doit faire en sorte que les gouvernés ne sentent son action que le moins possible; qu'il doit s'abstenir de toute intervention directe dans les affaires commerciales et industrielles, et se borner uniquement à protéger tous les intérêts, écarter les entraves, et donner des conseils et des instructions, enfin que les institutions commerciales et industrielles qu'un peuple sagement guidé établit lui-même sont plus durables et plus fécondes en bons résultats que celles qu'on impose d'autorité. Et à ce propos on rapporte que l'empereur Alexandre Ier lui ayant demandé un jour pourquoi en Russie l'agriculture et l'horticulture faisaient de plus rapides progrès que les manufactures et les fabriques, Kosadawlef répondit : « Cela vient de ce que le gouvernement ne s'occupe pas de la culture des champs et des jardins, mais en laisse les soins aux proprétaires fonciers. » J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biog. des Hommes vivants*.

KOSCIUSZKO (*Thadé*), célèbre dictateur polonais, né le 12 février 1746, à Mereczowszczyzna, dans l'ancien palatinat de Nowogrodek (aujourd'hui goubernie de Minsk), mort le 15 octobre 1817, à Soleure, en Suisse, enterré à Cracovie. La famille de Kosciuszko est une des plus anciennes de la Lithuanie; ses membres prenaient autrefois le titre de princes, et se distinguèrent toujours par leur dévouement à la Pologne. Le père du jeune Thadé, ancien militaire, retiré à la campagne, s'occupa de la première éducation de son fils. Son oncle maternel lui enseigna la langue française; enfin, le jeune homme entra au corps des cadets (école militaire de Varsovie). Là il fit des progrès rapides dans les mathématiques et le dessin; plus tard il voyagea pour se perfectionner, et il passa cinq ans en Allemagne, en Italie et en France (1769-1774). De retour en Pologne, il entra dans un régiment, resta quelque temps en garnison à Cracovie, et plus tard alla au château de Sosnowicé dans le palatinat de Lublin, où il se chargea des fonctions d'instituteur auprès de la fille de Joseph Sosnowski, vice-grand-général de Lithuanie, et palatin de Brzesc. Mais bientôt l'instituteur devint amoureux de son élève, Mlle Louise Sosnowska, et conçut le projet de l'épouser; cependant il prévoyait une grande opposition de la part du palatin, et, n'osant s'adresser à lui directement, il eut recours à la protection du roi Stanislas-Auguste Poniatowski. Le roi chercha d'abord à détourner Kosciuszko de ce mariage; voyant qu'il ne pouvait le persuader, il finit par lui promettre ses bons offices; mais sous main il avertit le palatin, et ils se lignèrent pour déjouer les projets de l'amoureux jeune homme. Kosciuszko, au désespoir, quitta sa patrie; il se rendit à Dantzig en 1775, et s'embarqua sur un navire qui allait à La Martinique. Arrivé aux États-Unis, il trouva Casimir Pulaski, célèbre chef de la confédération de Bar, qui le présenta à Washington. Le héros américain sut bientôt apprécier les talents de Kosciuszko. Le 18 octobre 1776 il s'enrôla comme volontaire : nommé ingénieur, avec rang de colonel, il fut successivement aide de camp des généraux Gates, Armstrong, Greene et de Washington lui-même. C'est de cette époque que date sa liaison intime avec le général La Fayette. Le 15 octobre 1783, nommé général de brigade, il fut décoré de l'ordre de Cincinnatus, et eut part aux récompenses nationales décrétées par le congrès américain, partie en argent et partie en terres. Après neuf ans d'absence, Kosciuszko, couvert de gloire, revint dans sa patrie, où tout lui présageait un brillant avenir. Il débarqua au Havre, traversa l'Allemagne, et arriva à Varsovie. Son retour produisit une grande sensation parmi ses compatriotes; mais l'empressement qu'on lui témoignait ne put le consoler, car en retrouvant sa patrie il apprit la mort de son père et le mariage de Louise Sosnowska avec le prince Lubomirski. Enfin, la raison, la force de son caractère triomphèrent d'une passion qui ne lui avait causé que des douleurs; mais ses regrets

pour son père ne s'effacèrent jamais. Le père de Kosciuszko, homme distingué sous beaucoup de rapports, mais colère et emporté, avait profité de l'impunité et des priviléges que s'arrogeait alors la noblesse polonaise pour traiter ses paysans avec une rigueur excessive, jusqu'à ce que, exaspérés par la souffrance, ils en appelèrent à la force et massacrèrent leur seigneur. Cet événement tragique, qui eut lieu à Siehnowicze, sur le Bug, non loin de Brzesc-Litewski, avait fait sur l'âme de Thadé une impression profonde; devenu héritier de la fortune de son père, il traita non-seulement ses paysans avec la plus grande humanité, mais à l'époque de sa puissance, en 1794, il publia des édits favorables pour tous les paysans, et en 1816 il affranchit complétement ceux qui lui appartenaient.

En 1788 la Pologne ouvrit une diète constituante qui dura jusqu'en 1792. La constitution du 3 mai 1791 en fut le résultat, et la Pologne, se voyant plus forte, par le fait même de cet acte, chercha à se débarrasser des influences étrangères; mais le cabinet de Saint-Pétersbourg s'en offensa, et Catherine II déclara la guerre. Le roi Stanislas-Auguste, qui jura d'abord le maintien de cette constitution, finit par négocier secrètement avec Catherine. A ses yeux il ne s'agissait ni de l'intégrité du territoire, ni de l'indépendance de la république; toute la question se réduisait pour lui à être ou ne pas être roi. La nation se montra digne d'un meilleur chef. A la première nouvelle de l'agression russe, on courut au-devant de l'ennemi; le trésor recevait chaque jour des dons patriotiques; le prince Joseph Poniatowski fut nommé généralissime, et le général Kosciuszko commanda sous ses ordres une division en Podolie et en Wolhynie. Une insurrection générale aurait éclaté si le fantôme de roi n'eût opposé à cet élan généreux sa froide irrésolution. Le 18 juin 1792, Kosciuszko fit des prodiges à Zielencé; le 17 juillet, il ajouta de nouveaux lauriers à sa couronne militaire, à la bataille de Dubienka. La lutte dura cinq heures contre des forces supérieures; les Russes y eussent été écrasés s'ils n'avaient obtenu la permission de l'Autriche de diriger une de leurs attaques par la frontière de la Galicie. Cet incident inattendu força Kosciuszko à la retraite; il la fit dans le meilleur ordre possible jusqu'à Chelm. Il obtint alors la croix militaire *virtuti militari*. Mais le roi, possédé par la crainte de perdre son trône, prêt d'ailleurs à subir toute espèce d'affronts pour le conserver, commença par tourner contre la liberte nationale les pouvoirs que la diète constituante lui avait confiés. Sous le prétexte d'un armistice, il donna a l'armée l'ordre de déposer les armes, et accéda au complot de Targowiça, qui détruisit entièrement la constitution du 3 mai 1791. Les Russes entrèrent a Varsovie comme *amis et alliés*, et Stanislas-Auguste respira plus librement au milieu de ses satellites étrangers.

Plusieurs généraux et officiers, parmi lesquels Kosciuszko était en première ligne, donnèrent alors leur démission; les autres furent forcés de se plier aux circonstances, n'attendant qu'une occasion favorable pour se laver, aux yeux de l'Europe, d'une tache imputable au roi, mais qui retombait en quelque sorte sur la nation polonaise. La conduite de Kosciuszko fut bientôt appréciée à sa juste valeur à l'étranger; l'Assemblée nationale française, à Paris, dans sa séance du 26 août 1792, accorda à Kosciuszko le titre de *citoyen français*. C'est alors que les puissances voisines déchiraient en lambeaux la Pologne, et le deuxième partage fut consommé à Grodno en 1793. Le séjour des troupes russes et prussiennes sur le territoire de la Pologne paraissait rendre la résistance inutile; elles s'y comportaient comme en pays conquis. Toutes les villes étaient occupées, les campagnes dévastées, les Polonais patriotes exilés en Sibérie ou fugitifs, poursuivis dans les pays etrangers, et dépouillés de leurs biens. Le proconsul russe Igelstrom commandait dans Varsovie et tolérait ces brigandages.

Cependant le premier moment de la terreur passé, une fermentation sourde agita les populations. Quelques troupes polonaises étaient encore éparses, et des officiers dignes de leur patrie les commandaient. Catherine II s'avisa trop tôt de les redouter. Elle fit demander au roi la réduction de ces troupes, déjà si peu nombreuses, et dont l'uniforme rappelait aux Polonais le souvenir de leur patrie. Cette demande, inutile en apparence au succès des usurpateurs, faillit renverser leur ouvrage. Kosciuszko, après avoir parcouru alors la France et la Belgique, s'etait fixe en Saxe, et correspondait avec Posen, Varsovie et Cracovie. Les patriotes polonais, qui avaient besoin pour réaliser leurs entreprises d'un homme dont le nom, le genie et le cœur pussent inspirer la confiance, resolurent de choisir Kosciuszko pour chef, et lui envoyèrent deux députés. Il était alors à Dresde. Le 12 février 1794 Charles Prozor et François Dmochowski vinrent le trouver pour le prier de se rendre en Pologne. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1794 Kosciuszko entra à Cracovie, au moment où la garnison russe en sortait pour marcher a la rencontre du general Antoine Madalinski, qui avait levé le premier, le 15 mars, l'etendard de l'indépendance. En un instant la Pologne fut en feu. Les Polonais proscrits, exilés ou caches se montrerent de toutes parts. Kosciuszko fut revêtu d'un pouvoir illimité; le 24 mars, le palatinat de Cracovie dressa l'acte de l'independance nationale; Kosciuszco fit des adresses a l'armee, a la nation, redigea une proclamation aux femmes polonaises, celebres en tout temps par leur patriotisme, et envoya des manifestes aux cours etrangères.

Apres avoir organise le gouvernement regenerateur, Kosciuszko quitta Cracovie avec les forces

disponibles, mais inférieures à celles de l'ennemi, qui croyait écraser au premier choc les troupes républicaines. Le 4 avril 1794, les deux armées se rencontrèrent près du village de Raçlawiçé, à douze lieues au nord de Cracovie. Le combat fut terrible : les paysans polonais, armés de faux, firent des prodiges de valeur. La victoire fut décisive : ses résultats moraux produisirent un effet magique sur les Polonais et abattirent l'extrême énergie de l'ennemi. Le proconsul russe Igelstrom, siégeant à Varsovie, put satisfaire sa vengeance, et le roi Stanislas-Auguste signa, le 2 avril 1794, un acte par lequel il désavouait les événements de Cracovie et qualifiait de *scélérat, rebelle* et *perturbateur* le généralissime Kosciuszko.

Le 12 avril les habitants de Varsovie reçurent la nouvelle de la victoire de Raçlawicé, et aussitôt Igelstrom conçut, dit-on, le projet de faire un massacre général de l'élite de la population au moment où elle serait réunie dans les églises, le jour de Pâques. Les Polonais prévinrent ce prétendu projet; ils commencèrent la lutte, et pendant les trois journées des 17, 18 et 19 avril, de la grande semaine du peuple, ils firent mordre la poussière à 7,000 Russes, et Varsovie fut délivrée. Igelstrom ne paya pas de sa personne, et parvint seul à se sauver. Le 23 avril l'intrépide général Jacques Jasinski accomplit aussi à Vilna une révolution qui tient du merveilleux. Kosciuszko quitta alors les environs de Cracovie, et poursuivit les Russes, qui se retiraient vers les frontières prussiennes. Mais le roi de Prusse arrivait au secours des Russes : on en avertit Kosciuszko, qui ne voulut pas y croire; cependant le fait était vrai. Les Prussiens se présentaient sans déclaration préalable. Le 6 juin, les armées belligérantes se rencontrèrent près de Szczekociny et Rawka. Malgré la disproportion effrayante du nombre, la victoire fut longtemps disputée, et lorsque, accablés et non battus, les Polonais furent contraints de se replier, leur attitude était encore si menaçante, que les Prusso-Russes n'osèrent les poursuivre. Kosciuszko fut blessé, eut deux chevaux tués sous lui; on l'avait toujours vu là où le péril était le plus imminent. Il se retira sur Varsovie. Dès le 21 juillet les Prussiens et les Russes assiégèrent cette capitale : tous les habitants travaillaient aux retranchements; les Polonaises, debout sur la brèche, animaient les travailleurs, leur portaient des munitions de guerre et de bouche, et donnaient mille preuves de courage; mais tandis que Kosciuszko, tandis que la garnison assiégée défendaient la ville, résolus de mourir avant de remettre au vainqueur ce dernier asile de liberté, une diversion patriotique vint rendre leur tâche plus facile. Depuis cinq mois les habitants de la Grande-Pologne préparaient un soulèvement qui éclata en septembre. Saisi d'une terreur panique, le roi de Prusse leva en toute hâte le siége de Varsovie, après cinquante-trois jours de tranchée ouverte, et rentra *incognito* à Berlin, où tout était prêt pour son triomphe. Pour profiter de cette retraite, et pour appuyer les patriotes de la Grande-Pologne Kosciuszko leur envoya les généraux Madalinski et Dombrowski, qui remportèrent des avantages signalés.

La cause de l'indépendance polonaise paraissait triompher. L'Europe contemplait cette poignée d'hommes braves qui luttaient contre l'agression ouverte de la Russie et de la Prusse, et contre la coopération occulte de l'Autriche, lorsque Souvaroff, accourant du fond de l'Ukraine, fut arrêté à Krupczyce par le général Charles Sierakowski; mais il fut vainqueur à Brzesc-Litewski, le 18 septembre. Kosciusko quitte alors Varsovie, rejoint la division Sierakowski à Wiszniew, pousse jusqu'à Grodno, s'abouche avec Mokronoski, et revient à Varsovie. Le danger était imminent; le général russe Fersen, posté sur la rive gauche de la Vistule, vis-à-vis Macieiowice, cherchait à faire sa jonction avec Souvaroff. Le 7 octobre Kosciuszko, avec son aide de camp Julien-Ursin Niemcewicz, quitte *incognito* Varsovie; et il arrive à Podzamczé, près Macieiowice. Là il réunit les troupes disponibles, intercepte un courrier russe, et apprend de lui qu'il devait être attaqué le 12 octobre; Fersen, informé de cet incident, avance le combat de deux jours. Kosciuscko élève en hâte des batteries, et se prépare à la lutte; il indique une place au général Poninski, qui devait arriver au point du jour appuyer l'aile gauche de l'armée polonaise. Les Polonais, qui avaient chacun dix ennemis à combattre, moururent à leur poste. Poninski, occupé du jeu et des plaisirs de la table, trahit la patrie. L'infanterie fit admirablement son devoir, mais une partie de la cavalerie fléchit. Kosciuszko, pour la ramener, veut faire un tour par les haies et les marais; mais son cheval se cabre, il tombe par terre; les Cosaques le poursuivent et le frappent de leurs lances : il allait expirer, lorsqu'un soldat polonais s'écrie : « Ne frappez pas, c'est le généralissime! » L'ennemi, saisi d'admiration, entoure le héros, lui prodigue des soins, et pendant que les débris de l'armée se rallient pour se défendre encore et mourir, les Cosaques apportent au château de Podzamcze, au général Fersen, le grand citoyen. Kosciuszko resta près de trois jours sans connaissance.

La consternation que produisit cet événement en Pologne est impossible à peindre; à Varsovie seules quarante femmes avortèrent, dit-on, le jour où parvint la fatale nouvelle. Cependant les Polonais cherchèrent à remédier au mal autant que les circonstances le permettaient. Le général Thomas Wawrzecki fut choisi pour remplacer Kosciuszko. Toutes les troupes disponibles furent concentrées dans la capitale et à Praga, son faubourg de la rive droite de la Vistule, pour le défendre contre Souvaroff, qui dirigeait sur ce point toutes ses forces réunies. Le 4 novembre 1794 Praga

fut pris d'assaut. Le carnage fut horrible : le fer russe ne respecta ni l'âge ni le sexe. Varsovie capitula le 9 novembre; le roi Stanilas-Auguste se sentit renaître sous les perfides flatteries de Souvaroff. Le troisième partage de la Pologne fut consommé. Kociuszko, Niemcewicz et autres chefs furent conduits à Pétersbourg. Jetés dans des cachots, ils subissaient avec résignation leur sort, lorsque la mort de Catherine II, arrivée le 17 novembre 1796, amena Paul Ier au trône. Le nouveau tzar, détesté par sa mère, adopta un système opposé au sien; il rendit la liberté à Kosciuszko, qui passa par la Suède et l'Angleterre, et arriva d'abord à Philadelphie, puis à New-York. Pendant que Kosciuszko était en Amérique, le général Dombrowski organisait les célèbres légions polonaises en Italie. Invité par ce dernier à revenir en Europe, Kosciuszko y revint en 1798. Il débarqua à Bayonne le 28 juin. Le 13 août il était à Paris, dans une tribune du Conseil des Cinq-Cents, lorsque le président, en parlant des malheurs de la Pologne, dit qu'ils ne seraient pas éternels, puisque Kosciuszko était de retour en Europe. En 1799, Dombrowski lui offrit, par les mains du général Kniaziewicz, le sabre de Jean Sobieski, trouvé à Notre-Dame de Lorette. A cette époque, il fit connaissance de Pierre-Joseph de Zeltner, ancien ministre plénipotentiaire de la Suisse en France. L'amitié qui s'établit entre eux ne se ralentit jamais. M. de Zeltner était propriétaire du château de Berville, non loin de Fontainebleau, où Kosciuszko passa plusieurs années.

Lorsque en 1801, Alexandre Ier monta au trône de Russie et lorsque Napoléon Ier présidait aux destinées de la France, l'Europe se trouvait sous l'influence directe de deux chefs représentant deux intérêts opposés. Napoléon et Alexandre, tour à tour amis ou ennemis, devaient combattre jusqu'à ce que l'un des deux succombât. Au milieu de ces luttes et des machinations diplomatiques, la question polonaise était souvent mise sur le tapis. La Pologne, par le génie et l'esprit de ses habitants, et par sa position géographique, était le point de mire des deux empereurs. Était-ce Paris ou Moscou qui immolerait ou régénérerait la Pologne? La nation polonaise espérait en Napoléon; car dès l'année 1795 sa représentation militaire s'était réfugiée dans le camp français. Napoléon n'avait pourtant fait aucune tentative réelle pour relever son existence politique; mais les Polonais en combattant dans les rangs français combattaient les trois puissances spoliatrices, et en se dévouant à Napoléon et à la France ils croyaient agir efficacement dans l'intérêt de la Pologne. Alexandre Ier sentait que toutes les chances étaient en faveur de Napoléon. Il eut alors recours aux moyens qui lui étaient familiers : flatter le patriotisme polonais, promettre toujours, se montrer libéral, et tout remettre à un avenir indéfini.

En ouvrant la campagne de 1806, Napoléon demanda que Kosciuszko soulevât la Pologne. Le général était prêt à tout, mais il voulait obtenir des garanties pour sa patrie. Napoléon exigeait une obéissance aveugle. Kosciuszko, ne se croyant pas en droit de représenter toute sa nation, resta neutre; malgré cela, Napoléon fit adresser une proclamation aux Polonais, signée du nom de Kosciuszko, et ne permit pas à ce dernier de la désavouer dans les journaux, comme il eût voulu le faire. Au reste, cette tentative de soulever toute l'ancienne Pologne pour en rétablir la nationalité n'avait pas été sincère : la politique de Napoléon ne tendait qu'au soulèvement de la Pologne prussienne. Aussi, à la fin de la campagne de 1807, après la conquête de tous les territoires dévolus au roi de Prusse dans les trois partages, il réunit ces territoire en un nouvel état, le grand duché de Varsovie, ayant pour souverain le roi de Saxe. Ce résultat ne remplissait qu'imparfaitement les vœux des Polonais.

En 1809, dans la guerre contre l'Autriche, le prince Joseph Poniatowsky ayant fait la conquête de toute la Gallicie, Napoléon rendit à l'Autriche la Gallicie orientale, et le grand-duché de Varsovie ne s'accrut que de l'autre moitié de cette province. En 1812, Napoléon, qui n'avait pas voulu proclamer alors le rétablissement de la Pologne, donna pour ainsi dire des armes aux invasions de 1813 et 1814. Alexandre Ier, qui redoutait le désespoir des Polonais, cherchait à s'entourer des hommes de tous les partis, en servant les uns et les autres, et en promettant à tous. En arrivant à Paris, il s'empressa d'ordonner aux officiers polonais de rendre hommage à leur ancien généralissime, dans son domicile, hôtel de Suède, rue du Bouloy. Il y fit placer même deux factionnaires russes de la garde impériale. Non content de toutes ces démonstrations, il choisit exprès la date du 3 mai 1814, jour anniversaire de la constitution polonaise du 3 mai 1791, et écrivit à Kosciuszko une lettre autographe où on lisait ces phrases :... « Vos vœux les plus chers seront accomplis. Avec l'aide du Tout-Puissant, j'espère réaliser la régénération de la brave et respectable nation à laquelle vous appartenez. J'en ai pris l'engagement solennel, et de tout temps son bien-être a occupé mes pensées... »

Cependant lorsque Alexandre, après avoir vanté son désintéressement, demanda à Kosciuszko des conseils pour le bonheur futur de ses concitoyens, celui-ci s'approcha d'une carte de Pologne étendue sur la table, et montra de son doigt le Dniéper et la Dzwina, anciennes frontières polonaises, qu'il désirait être suffisamment fortifiées. Alexandre s'en formalisa, et son frère, le grand-duc Constantin-Pavlovitsch, disait dans les salons de Paris que ce vieillard avait perdu la raison. Après cette audience, Kosciuszko se rendit chez La Fayette, et ne cacha plus devant son ami qu'il n'avait plus d'espoir pour l'indépendance de sa patrie. Cependant, à la sollicita-

tion de plusieurs de ses compatriotes, il résolut de se rendre encore au congrès de Vienne, où on s'adjugeait les territoires et les peuples, et où la question polonaise semblait dominer toutes les autres questions. Mais le débarquement de Napoléon et son arrivée à Paris, le 20 mars 1815, changèrent les dispositions de ce congrès. La coalition, voulant entraîner, avec une nouvelle vigueur, la Russie contre Napoléon, céda définitivement le duché de Varsovie à Alexandre, qui se hâta d'écrire à Kosciuszko pour le presser d'aller à Vienne, afin de prouver à l'Europe qu'il disposait de la volonté du général polonais.

Kosciuszko se mit en route, accompagné de son aide de camp Frantz de Zeltner. Chemin faisant, il rencontra Alexandre I[er] à Braunau sur l'Inn, le 27 mai 1815 : l'empereur l'embrassa, et le fit monter dans la chambre du maître de poste, où ils eurent une conférence d'un quart d'heure. Pressé de tenir ses promesses, Alexandre s'excusa, et finit par dire à Kosciuszko : « Général, j'apprécie les efforts des Polonais pour reconquérir leur patrie et lui rendre une existence digne d'eux; mais une branche enlevée de l'arbre où elle a pris naissance s'y rattache de nouveau dès qu'on la réunit au tronc qui fait sa force. De vous autres dépend votre régénération future... Vos destinées sont celles des peuples slaves... »

Kosciuszko n'ignorait pas que désormais la destinée de sa patrie était intimement liée aux destinées de toute la Slavonie; mais il savait aussi que c'est à la Pologne principalement qu'appartient l'initiative libérale, et que les Slaves, pour être dignes de leurs destinées futures, doivent s'attacher à la Pologne et y puiser les germes du progrès et de la civilisation.

Le dernier espoir fut enlevé à Kosciuszko, après l'entretien du 27 mai. Cependant il continua sa route, et le 31 mai il arriva à Vienne. Il alla aussitôt à l'ambassade de Russie, et s'entretint avec les Polonais qui s'y trouvaient réunis. Voyant que ses espérances étaient trompées, il adressa une lettre à Alexandre I[er]. L'empereur la reçut presqu'en même temps que la nouvelle de la bataille de Waterloo. L'aigle de la France était abattu, et l'orgueil de la coalition n'eut plus de bornes. Alexandre se garda bien de répondre à Kosciuszko. Aussi ce dernier, le cœur navré de douleur, quitta Vienne et arriva à Soleure, le 8 juillet 1815.

Dès ce moment il fut préoccupé de l'idée d'une fin prochaine. Après avoir fait son testament, et après avoir signé, le 2 avril 1817, l'acte par lequel il donnait une liberté entière à ses paysans en Lithuanie, il mourut du typhus, le 15 octobre 1817, entouré de la famille Zeltner. Des honneurs unanimes ont été rendus à sa mémoire en Europe et en Amérique. Son corps fut transporté à Cracovie et déposé dans le caveau de la cathédrale, à côté des cercueils du roi Jean Sobieski et du prince Joseph Poniatowski (1).

Léonard Chodzko.

Histoire de la Révolution de 1794, *par un témoin oculaire*; Paris, 1797. — *Notices sur Kosciuszko* par M. A. Jullien; 1818. — Falkenstein : *Kosciuszko*; Leipzig, 1825. — *Mémoires* de Michel Oginski *sur la Pologne de* 1788 *à* 1815. — *Mémorial du monument de Kosciuszko*; Cracovie, 1820. — De Lagarde, *Les Obsèques de Kosciuszko*; Munich, 1820. — *Recueil des Discours prononcés en Pologne et en Lithuanie aux cérémonies funèbres de Kosciuszko*; Vilna, 1819. — *Histoire militaire, politique et privée de Kosciuszko*, par L. Chodzko.

KOSEGARTEN (*Louis-Théobule*), poëte allemand, né le 1[er] février 1758, à Grevesmuehlen, (Mecklembourg), mort à Greifswald, le 26 octobre 1818. Il fit ses études à Greifswald, devint, en 1792, pasteur de la commune d'Altenkirchen, sur l'île de Rügen, et obtint en 1808 la chaire d'histoire et plus tard celle de théologie à l'université de Greifswald. Quelque temps avant sa mort, il fut nommé recteur de l'université. Kosegarten a été en son temps un des favoris du public allemand. On a de lui : *Ida von Plessen*, roman; Leipzig, 1788, 2 vol.; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1788, 2 vol.; — *Rhapsodien*; Leipzig, 1790-1801, 3 vol.; — *Romantische Dichtungen* (Poésies romantiques); Dresde, 1800, 1806, 6 vol.; — *Legenden*; Berlin, nouvelle édition, 1816; — *Jukunde*, épopée idyllique; Berlin, 6e édition, 1843; —

(1) En terminant cette notice, nous voulons rectifier une erreur qui s'est trop accréditée, et qui attribue à Kosciuszko les paroles de *finis Poloniæ*, prononcées, dit-on, à la bataille de Maciéïowice. A cet appui, nous citerons la lettre que Kosciuszko écrivit au comte de Ségur, auteur de la *Décade historique* :

« Paris, 20 brumaire an XII (12 novembre 1803).

« Monsieur le comte, en vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de M. Adam Poninski, sur sa conduite dans la campagne de 1794, il y a encore un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Macielowice, et qu'il me tarde d'éclaircir. L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharnent à faire mettre dans ma bouche le mot de *finis Poloniæ*, que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant l'issue de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recouvré les sens que deux jours après, et lorsque je me suis trouvé entre les mains de mes ennemis. Puis, si un pareil mot est inconséquent et criminel dans la bouche de tout Polonais, il le serait beaucoup plus dans la mienne. La nation polonaise, en m'appelant à défendre l'intégrité, l'indépendance, la dignité, la gloire et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le *dernier* Polonais, et qu'avec ma mort, sur le champ de bataille ou autrement, la Pologne ne pouvait pas et ne devait pas *finir*. Tout ce que les Polonais ont fait depuis, dans les glorieuses légions polonaises, et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir, pour recouvrer leur patrie, prouve suffisamment que si nous, soldats dévoués de cette patrie, nous sommes mortels, la Pologne est immortelle, et il n'est permis à personne de dire ni de répéter l'outrageante épithète de *finis Poloniæ*. Que diraient les Français, si, à la fatale bataille de Rosbach, en 1757, le maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise, se fût écrié : *Finis Galliæ*, ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies? Je vous serai donc obligé de ne pas parler de ce *finis Poloniæ* dans la nouvelle édition de votre ouvrage, et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui à l'avenir voudraient répéter ces mots, et m'attribuer un blasphème contre lequel je proteste de toute mon âme. »

Die Inselfahrt (L'Expédition insulaire), épopée idyllique; Berlin, 1804; plusieurs traductions, entre autres celle de *Clarisse* de Richardson; Leipzig, 1790-1793, 8 vol. Hohmike a publié les discours et mélanges de Kosegarten : *Reden und kleinere prosaische Schriften*, Stralsund, 1831-1832, 3 vol.; et J.-G.-L. Kosegarten, fils de cet écrivain, a fait paraître une édition des poésies lyriques complètes de son père : *Lyrische Dichtungen;* Greifswald, 1823-1825, 12 vol. Cette édition est précédée d'une étude biographique sur L.-T. Kosegarten. R. L.

Conv.-Lex. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édit., Leipzig, 1853, vol. V, p. 582-583.

* **KOSEGARTEN** (*Jean-Godefroy-Louis*), orientaliste et historien allemand, fils du précédent, né le 10 septembre 1792, à Altenkirchen, dans l'île de Rugen. Il étudia la théologie et la philologie à l'université de Greifswald, vint en 1812 à Paris, pour y suivre les cours de langues orientales, et les enseigna ensuite à l'université de Iéna (1817), et depuis 1824 à l'université de Greifswald. On a de lui : une édition de la *Moallaka* d'Amru ben-Kelthum; Iéna, 1819; — une traduction allemande du poëme indien *Nala;* Iéna, 1820; — une traduction allemande, faite en commun avec Iken, d'un recueil de contes persans intitulé : *Tûti-Nâmeh;* Stuttgard, 1822; — une édition des *Libri Coronæ legis, id est commentarii in Pentateuchum Karaitici ab Aharone ben-Elihu conscripti aliquot particulæ;* Iéna, 1824; — *Bemerkungen ueber den ægyptischen Text eines Papyrus aus der Minutolischen Sammlung zu Berlin* (Observations sur le texte égyptien d'un papyrus de la collection de Minutoli à Berlin); Greifswald, 1824; — *Commentatio de prisca Ægyptiorum Literatura;* Weimar, 1828; — *Chrestomathia Arabica;* Leipzig, 1828; — une édition des *Annales de Taberi;* Greifswald, 1831; — une édition du grand recueil de poésies intitulé : *Kitâb al Aghâni;* Greifswald, 1840 et seq.; — une édition du recueil de fables indiennes intitulé : *Pantschatantra;* Bonn, 1848; — une édition de la chronique de Kantzow : *Pomerania, oder Ursprung, Altheit und Geschichte der Vœlcker und Lande Pommern*, etc. (Pomerania, ou origine et histoire de la Poméranie et de ses habitants); Greifswald, 1816-1817, 2 vol.; — *Codex Pomeraniæ diplomaticus;* Greifswald, 1843 et seq.; — *Pommerische und ruegische Geschichtsdenkmæler* (Monuments de l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen); Greifswald, 1834. R. L.

Conv.-Lex.

KOSÉILA IBN LEMEZM, chef berbère, qui joua un grand rôle dans l'histoire des premiers temps de la conquête de l'Afrique par les Arabes (675-687 de J.-C.). Trois vigoureuses invasions de cette région avaient déjà eu lieu lorsque Yézid, fils de Moaouia, donna le commandement d'une nouvelle expédition à Abou el Moh'adjer, un de ses affranchis. A cette époque le droit de commander aux Berbères appartenait à la tribu d'Aoureba et était exercé par Koséila, chef des Berunes, qui avait pour lieutenant Sekerdid Ibn-Roumi ibn-Marezt. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux faits musulmans lors de l'invasion arabe; ensuite, sous l'administration d'El Moh'adjer, ils renoncèrent à leur nouvelle religion et rallièrent tous les Berbères. Abou el Moh'adjer marcha contre les revoltes, et, arrivé aux sources de Tlemsên, il les battit complétement et fit Koséila prisonnier. Le chef berbère n'évita la mort qu'en faisant profession de l'islamisme, ce qui lui valut la bienveillance de l'émir, dont il devint l'ami et le compagnon. En 681-682, toujours sous le khalifat de Yezîd, Ok'ba vint prendre pour la seconde fois le commandement de l'Afrikia, et manifesta la plus grande antipathie pour Koséila, à cause de l'amitie que ce chef portait à Abou el Moh'adjer. Celui-ci essaya inutilement d'obtenir pour son protégé la bienveillance du nouveau gouverneur. Pendant son expédition vers le détroit de Gibraltar et le sous el Ak'sa, Ok'ba ne cessa de temoigner le plus profond mépris pour Koseila, qu'il retenait prisonnier auprès de lui. Un jour il alla jusqu'à lui ordonner d'écorcher un mouton devant lui. Koséila voulut charger un de ses domestiques de cette tâche dégradante; mais, forcé par Ok'ba de s'en acquitter et vivement blessé par les paroles insultantes de l'émir, il se leva en colère et commença l'opération. Chaque fois qu'il retirait sa main du corps de l'animal, il la passait sur sa barbe : interrogé par les Arabes au sujet de ce geste, il leur répondit : « Cela fait du bien aux poils. » Un de leurs vieillards qui entendit ces paroles les avertit que c'etait une menace de la part du Berbère. Abou el Moh'adjer, ayant su ce qui venait de se passer, intercéda encore une fois en faveur de Koseila. « Que fais-tu donc, dit-il en s'adressant a Ok'ba, voilà un homme des plus distingués parmi son peuple, un homme qui etait encore polythéiste il y a peu de temps, qui s'est fait musulman, et tu prends à tâche de faire naître la rancune dans son cœur! Je te conseille maintenant de lui faire lier les mains derrière le dos, autrement tu seras victime de sa perfidie. » Ok'ba ne fit aucune attention à ce discours, et, parvenu à Tobna, il renvoya ses troupes par détachements, à K'airouan, tant il croyait avoir achevé la conquête du pays et la soumission des Berbères. Resté à la tête d'un petit nombre de guerriers, il se mit en route pour Bâdès (de Zâb), afin d'y etablir une garnison. Mais Koseila, qui était en correspondance avec les Roum (Romains), profita d'un instant favorable, et prit la fuite. Bientôt on le vit entouré de ses cousins, de ses gens et d'une foule de Roum. Abou el Mo'hadjer recommanda alors à Ok'ba de l'attaquer sans lui donner le temps d'organiser ses forces, conseil auquel se rendit le chef arabe,

mais qui eut peu d'effet, parce que Koséila se retirait toujours devant lui. Les Berbères, ne comprenant rien à la tactique de leur chef, finirent par l'interpeler en lui disant : « Et pourquoi donc reculer toujours, ne sommes-nous pas cinq mille? — Chaque jour, leur répondit Koséila, va grossir notre nombre et diminuer le sien; une grande partie de ses forces l'a déjà quitté, et j'attends pour l'attaquer qu'il retourne vers l'Ifrikia. » En effet, Ok'ba, arrivé aux environs de Tchanda, fut attaqué à l'improviste par les Berbères, qui le suivaient depuis quelque temps. Ses troupes mirent pied à terre, dégaînèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux qu'ils prévoyaient bien ne devoir plus leur servir : un combat acharné s'en suivit, dans lequel Ok'ba succomba avec presque tous les siens; ils étaient environ trois cents individus, les plus anciens compagnons de Mo-h'ammed (le prophète), les autres disciples des premiers. On voit encore leurs tombeaux dans l'oasis qui a gardé le nom de leur valeureux capitaine, à 20 kilomètres au sud-est de Biskra (province de Constantine). Quand la nouvelle de ce désastre parvint à K'aïrouan, Zohéir-Ibn-K'aïs quitta la ville précipitamment avec les débris de l'armée musulmane et s'enfuit à Burk'a. Tous les peuples du Maghreb, tant Franks que Berbères, se joignirent aux bandes de Koséila et marchèrent sur K'aïrouan. A leur approche les Arabes évacuèrent la ville pour rejoindre Zohéir, à l'exception de ceux qui avaient des enfants et des bagages. Koséila leur accorda sa protection, et fit son entrée à K'aïrouan, où il continua, pendant cinq ans, à gouverner l'Afrikia et les Arabes restés dans le pays. Sur ces entrefaites eurent lieu la mort du khalife Iézid Ibn-Moaonïa, la bataille de Merdje-Rahet entre les Oméiades et Dahhak Ibn-K'aïs et les troubles suscités par la famille d'Ez-Zobéir. L'autorité du khalifat en fut sensiblement ébranlée; la guerre se propagea dans le Maghreb, l'apostasie devint générale parmi les Zenata et les tribus descendues de Bernès. Mais l'avénement d'Abd el Melek, fils de Merouan, mit un terme aux insurrections dont l'Orient était le théâtre, et Zohéir Ibn-Kaïs, qui était toujours à Barka, reçut, avec des renforts, l'ordre d'attaquer les Berbères et de venger la mort d'Ok'ba. En l'an 67 de l'hégire (686-687), il se mit donc en marche avec une armée de plusieurs milliers d'Arabes. Les Berbères, sous les ordres de Koséila, lui livrèrent bataille à Mems, dans la province de K'aïrouan. Des deux côtés on soutint le combat avec un égal acharnement; mais enfin la mort de Koséila et d'une foule de Berbères décida le reste à prendre la fuite. Les Arabes les poursuivirent jusqu'à la Milouïa, forçant les indigènes à s'enfermer dans leurs châteaux et leurs forteresses. Les Aouréba, dont cette campagne avait brisé la puissance, se retirèrent dans le Maghreb et Ak'sa (le Marok) et ne firent plus parler d'eux pendant quelque temps.

O. Mac Carthy.

Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. II.

KOSINSKI (*Amilcar*), général polonais, né vers 1770, mort en 1823. Après s'être distingué dans les campagnes de 1792 et 1794 sous Kosciuszko, il fit partie des légions polonaises d'Italie sous Dombrowski, et plus tard il combattit dans les rangs de l'armée du grand-duché de Varsovie, en 1807, 1809, 1810 et 1812.

Son fils *Wladislas* prit une part active aux événements de Posen en 1846 et en 1848, et publia des écrits remarquables dans l'intérêt de la Pologne. L. C.

L. Chodzko, *Histoire de Pologne*. — André Moraczewski, *Relation des événements de* 1848; Posen, 1850.

KOSINSKI. *Voy*. Kuzma.

KOSLOF. *Voy*. Kozlof.

KOSLOWSKI. *Voy*. Kozlowski.

KOSSAKOWSKI (*Simon*), général polonais, né en 1742, pendu à Vilna, le 23 avril 1794. Attaché d'abord à la cour de Courlande, il embrassa en 1768 la cause de la confédération de Bar; mais en 1792 il se dévoua à la Russie, dans la confédération de Targowiça, et s'attribua le titre de grand-général de Lithuanie, c'est-à-dire de connétable, qui appartenait au prince Michel-Kasimir Oginski, proscrit par la Russie et réfugié à l'étranger. Aussi, lorsque Madalinski et Kosciuszko levèrent en Pologne l'étendard de l'indépendance, Jasinski arrêta Kossakowski, caché dans les combles de son château, et le fit pendre sur la place publique, en vertu d'un décret rédigé par Georges Bialopiotrowicz.

Son frère, *Joseph* Kossakowski, évêque de la Livonie-polonaise, né en 1750, pendu à Varsovie, le 9 mai 1794, se dévoua aussi aux intérêts de la Russie (1788-1792); il joua un rôle actif dans la confédération de Targowiça, qui renversa l'œuvre patriotique de la diète de Varsovie. Aussi, lorsqu'en 1794 les Polonais expulsèrent les Russes de Varsovie, l'évêque Kossakowski subit la peine du gibet.

Un de ses parents, *Joseph* Kossakowski, combattit les Russes, les Prussiens et les Autrichiens pendant les guerres de l'empire, et assista aux adieux de Napoléon Ier à Fontainebleau en 1814.

L. Chodzko.

Documents particuliers.

KOSSOF (*Sylvestre*), métropolite de Kief en 1647, mort occupant ce siége, le 13 avril 1657. Il a tracé en polonais la chronologie de tous ses prédécesseurs depuis le commencement du christianisme en Russie, dans un volume intitulé *Patériik Pétcherskii*; Kief, 1635, in-4°. Il a aussi écrit en russe détestable un traité *Sur les sept Sacrements* (Koutéinsk, 1653, in-4°), qui a été déclaré hérétique au concile de Moscou de 1690. Zalouski, bibliographe polonais, signale le premier de ces deux livres comme introuvable : *opusculum stupendæ raritatis*. A. G.

Slovar o pisatéliakh doukhovnago tchina grékorossiskoi Tzerkvi (Dictionnaire des Écrivains ecclésiastiques de l'Église greco-russe).

* KOSSOVITCH, orientaliste russe, né vers 1801. Naguère professeur de sanscrit à Moscou, il est aujourd'hui conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. M. Kossovitch a initié le public russe aux drames indiens. Il a donné un catalogue raisonné des ouvrages sanscrits que possède la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg et un *Dictionnaire Sanscrit-Russe*, publié aux frais de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. P^{ce} A. G—N.

Documents particuliers.

* KOSSUTH (*Louis*), chef de la révolution hongroise, est né le 27 avril 1806 (1) à Monok, dans le comitat de Zemplin. Son père, gentilhomme de petite noblesse, occupait chez le baron Vecsey la place d'intendant ou de procureur fiscal. Cette circonstance ne fut pas d'une médiocre influence sur l'avenir du jeune Kossuth; car le baron, homme libéral, voulut se charger de l'éducation de l'enfant, et dirigea de bonne heure ses pensées vers les rêves d'indépendance que caressait encore le vieux parti magyar. Placé aux frais du baron Vecsey au collége de Satorija-Ujhely, Louis Kossuth, qui se distinguait déjà par un caractère fier et indépendant, refusa énergiquement d'y continuer ses premières études, à la suite d'une punition sévère, à ses yeux injustement appliquée, et qui, disait-il, l'avait déshonoré dans l'esprit de ses condisciples. Son éducation n'en souffrit pas néanmoins, et, grâce aux libéralités du baron Vecsey, il put la terminer sur une plus large échelle sous la direction de maîtres particuliers. Après avoir achevé son cours de droit à l'école réformée de Sarospatak, il se prit d'une belle ardeur pour l'étude de l'histoire, et s'attacha surtout à la grande époque où son pays était encore indépendant. Dès lors on le vit saisir toute occasion propice de rappeler un passé si cher à ses compatriotes et de flétrir avec force la politique de l'Autriche vis-à-vis d'un peuple qu'elle ne gouvernait pas par droit de conquête, mais qui s'était librement donné. Aussi fut-il bientôt classé parmi les patriotes, gens notés par la police impériale comme éminemment dangereux; et lorsqu'il s'avisa de solliciter le modeste emploi de secrétaire à la chancellerie hongroise, on lui déclara nettement qu'avec ses opinions il ne devait rien attendre de l'administration. Kossuth se décida alors à suivre la carrière de son père, et entra comme procureur fiscal dans la maison de la comtesse Szapary; bientôt une querelle fâcheuse l'ayant obligé de se démettre de ces fonctions, il alla s'établir à Pesth pour trouver un champ plus vaste à son activité (1831).

L'année suivante, il accepta avec empressement l'occasion d'aborder la carrière politique, à laquelle il s'était préparé par de sérieuses études, et vint siéger, en qualité de représentant d'un magnat absent, aux états de Presbourg. Mais il se hâta trop d'essayer ses facultés oratoires, et soit émotion, soit faiblesse, il échoua complétement à son début. Comprenant alors qu'il avait dépassé le but par une ardeur mal calculée, il s'abstint, jusqu'à la fin de la session, de paraître à la tribune. D'ailleurs la condition même de son mandat lui imposait en quelque sorte le silence et l'expectative : en sa qualité de suppléant, il n'avait point voix délibérative et n'assistait pour ainsi dire que passivement aux travaux de la chambre. Ce n'était donc pas là qu'il pouvait être de quelque secours à son parti. D'un autre côté, en dehors de cette enceinte privilégiée, la vie politique n'existait pas en Hongrie; la presse devait être muette, à moins de se faire complaisante. A part les membres de la haute noblesse et quelques fonctionnaires qui avaient communication des actes officiels moyennant un abonnement fort élevé, on vivait dans l'ignorance la plus complète des affaires du pays. L'opposition avait, en 1830, par la voix du comte Andrassy, tenté un effort en demandant à la diète d'autoriser la publication de ses travaux; mais cette proposition avait été repoussée, et le gouvernement, craignant de la voir adopter plus tard, l'avait octroyée comme une grâce, en permettant aux deux journaux hongrois de Pesth de rendre compte des débats parlementaires. Quelques mois après, ces journaux furent accusés d'avoir tronqué le sens d'un discours; et pour qu'ils ne retombassent plus dans la même faute, l'autorisation de rendre compte des débats leur fut retirée.

Tel était l'état de la presse lorsque Kossuth résolut, en 1832, d'en faire un moyen d'action pour reconstituer le parti patriotique. Sa première tentative fut couronnée d'un plein succès. Le journal qu'il consacra à la publicité des comptes-rendus de la diète avait pour titre : *Orszaggyülési-Tudositasok;* il consistait en feuilles volantes, écrites à la main et d'après une rédaction uniforme, et expédiées sous forme de lettres. Les agents de la poste ayant reçu l'ordre d'arrêter cette propagande, on eut recours aux *heiduques* des comtés, qui échappaient à la surveillance du gouvernement. Après la clôture de la session, Kossuth, au lieu de suspendre l'envoi de ses feuilles manuscrites, qui, malgré un prix élevé, comptaient déjà un grand nombre d'abonnés, s'occupa des assemblées comtales et municipales, et réussit, par ses nombreux correspondants, à établir entre elles une entente et une solidarité dont on n'avait point encore vu d'exemple. En lui intimant l'ordre de cesser cette publication, le gouvernement fut surpris d'avoir affaire, non plus à un journaliste audacieux, mais à tout un parti ayant conscience de sa force et de son droit. Kossuth refusa d'obéir, alléguant que la censure n'avait jamais été légalement introduite en Hongrie, et se plaça sous la protection du conseil municipal de Pesth. Surpris quelque temps après dans sa maison de campagne et arrêté de nuit, il fut condamné, ainsi que d'autres

(1) Le *Conv.-Lex.* donne par erreur la date de [illegible].

patriotes, à quatre années d'emprisonnement. Cet acte souleva l'indignation du peuple, et faillit amener de graves désordres; plusieurs fonctionnaires haut placés, soupçonnés de l'avoir conseillé, le comte Palfy, le comte Cziraky, le président de la cour Somsich, donnèrent leur démission, et se rendirent à Vienne pour se trouver en lieu de sûreté (1839).

Les élections de 1840 furent favorables au parti national. Il se forma une opposition ferme et courageuse, qui déclara tout d'abord qu'il était du devoir de tous les députés de refuser à l'Autriche de l'argent et des soldats si l'on ne rendait justice aux prisonniers politiques. Une amnistie générale fut la conséquence de ce vote; Lovasy, Wesselenyi et Kossuth furent mis en liberté. Le premier était devenu fou, le second aveugle; quant au dernier, quoique physiquement affaibli, il avait puisé de nouvelles forces dans l'adversité, et, plus énergique que jamais, il éleva la voix contre l'Autriche. La même année, pour rétablir sa santé, il se rendit aux eaux de Parad, et y épousa Thérèse Meszlényi, fille d'un gentilhomme de Raab. Bientôt après, sur les sollicitations du libraire Landerer, il prit la direction du *Pesti-Hirlap* (Journal de Pesth), qui débuta le 2 janvier 1841, avec 60 abonnés. Deux mois plus tard cette feuille se tirait à 6,000 exemplaires, chiffre considérable si on le compare à la faible population de la Hongrie, et qui prouve suffisamment combien le langage de Kossuth éveillait de sympathies. La ligne politique que suivit le *Pesti-Hirlap* mérite d'être signalée; elle montre Kossuth hongrois avant tout et plutôt libéral que démocrate. « La nation, écrit-il, salue avec acclamations ceux dont le nom, illustre dans l'histoire, inspire déjà la confiance. Volontiers elle les prendra pour guides, et se dévouera à eux si elle les voit porter le drapeau du progrès. Mais si au contraire la nation acquiert la conviction que les descendants de ses anciens chefs n'écoutent que leur intérêt particulier et s'opposent au mouvement national, alors elle saura marcher sans eux sur le chemin de son bon droit. *Nous agirons avec vous, nobles de la Hongrie, et sous vos ordres, si vous le voulez; mais nous avancerons aussi sans vous, et même malgré vous, s'il le faut.* » Ces paroles donnent la clef de toute la conduite de Kossuth.

Le premier adversaire que Kossuth eut à combattre fut le comte Étienne Széchenyi, ancien chef du parti national, qui écrivit contre lui le livre : *A Kelet Népe* (Le Peuple de l'Orient), dans lequel il fit valoir les anciens droits et priviléges de la noblesse hongroise. « Nous sommes prêts à faire des concessions, dit-il; mais si l'on exige quelque chose, soit d'en haut, soit d'en bas, nous lutterons contre la fourche du paysan tout aussi bien que contre les baïonnettes. » Kossuth répondit à cette violente déclamation par la brochure intitulée : *Felelet Gróf Széchényi Istvánnak* (Réponse au comte E. Széchényi), et réfuta d'une manière calme et digne les accusations de son adversaire. Il eut également raison du journal *Világ* (Lumière), rédigé au point de vue autrichien par les comtes Dessewffy, et devint le véritable dictateur de la presse hongroise. La question la plus grave qu'il mit en avant fut la proposition faite à la noblesse de renoncer d'elle-même à l'exemption d'impôts dont elle jouissait et de rentrer dans le droit commun (1843). Un an plus tard, des difficultés, suscitées par son éditeur Landerer, l'amenèrent à quitter la rédaction du *Pesti-Hirlap* (30 juin), et toutes ses tentatives pour fonder une nouvelle feuille échouèrent contre l'opposition absolue du gouvernement. Les trois ans et demi cependant que Kossuth avait consacrés aux travaux de journaliste forment une époque importante dans l'histoire de sa vie et même dans celle de sa patrie; car il avait été le premier qui, en signalant les abus et en réclamant des réformes, avait habitué le peuple hongrois aux questions politiques et soumis les actes du gouvernement à la critique de l'opinion.

La carrière de la presse étant fermée à Kossuth, il s'occupa de fonder des associations nationales; la première et la plus connue fut le *Védegylet*, inaugurée le 6 octobre 1844, sous la présidence du comte Casimir Batthyanyi, et qui, dans sa seconde assemblée générale, du 20 août 1846, ne réunit pas moins de 154 membres, représentant un nombre égal de succursales établies sur tous les points de la Hongrie. Le but de cette ligue était d'arrêter le développement industriel de l'Autriche en Hongrie; tous ses adhérents s'engageaient à faire usage exclusivement des produits nationaux. Le gouvernement autrichien, prévoyant qu'une telle association ne pouvait manquer d'acquérir sous l'influence de Kossuth, qui en était l'âme, une grande importance politique, s'en préoccupa sérieusement, comprenant que l'indépendance industrielle entraînerait à sa suite l'indépendance politique. Bientôt en effet le *Védegylet* devint, pour ainsi dire, la pierre de touche du patriotisme hongrois. Presque tous les membres du parti national y adhérèrent, et Kossuth put compter ainsi les hommes véritablement dévoués à la cause dont il était devenu le plus ardent champion.

Le 17 octobre 1847, jour des élections, commence une nouvelle phase dans la vie de Kossuth. Il aurait été facile de le faire nommer député d'un petit comté; mais l'opposition, voulant donner au gouvernement une preuve éclatante de sa force, le porta candidat à Pesth même, et le fit élire par une majorité de 2,948 voix contre 1,314. Kossuth se trouvait alors dans toute la maturité de sa force. Âgé de quarante-et-un ans, inspirant la confiance et commandant le respect par son maintien ferme et digne, entraînant jusqu'à ses ennemis par son éloquence irrésistible, il ne laissa passer aucune question importante sans combattre pour l'intérêt de son parti, dont le programme avait été formulé par l'*Ellenzékikor*, club de l'opposition

sous la présidence du comte Louis Batthyanyi (1).

Sur ces entrefaites, éclata la révolution de février. Au milieu de l'agitation générale, la Hongrie resta calme et fidèle à son roi, n'attendant que des mesures légales l'accomplissement de ses espérances. Le 3 mars 1848, Kossuth demanda aux états, comme garantie des réformes à venir, l'établissement d'un ministère hongrois responsable; cette proposition ayant été adoptée par acclamation, il partit pour Vienne, le 15 mars, avec le comte Louis Batthyanyi, afin de soumettre ce vote à l'approbation de l'empereur. La députation, composée de 80 députés et escortée par 300 étudiants, fit dans la capitale de l'Autriche une entrée triomphale. Toutes les rues par lesquelles passait le cortége étaient encombrées de spectateurs avides de voir les traits, de presser les mains du célèbre agitateur dont l'éloquence avait hâté l'explosion de la révolution de Vienne. Toutes les fenêtres étaient remplies de femmes qui jetaient des fleurs, et les cris de : « Vive Kossuth! Vive la Hongrie! » retentissaient partout. Le jour suivant (16 mars), la députation se rendit au château, et remit à l'empereur l'adresse de la nation hongroise. La demande d'un ministère responsable fut accordée, et Batthyanyi dut à son grand nom et à ses sentiments libéraux d'en devenir le premier président.

Jusque alors Kossuth en demandant des réformes utiles n'avait attaqué que des abus administratifs; mais, contraint par les circonstances ainsi que par la diplomatie temporisante et fallacieuse de l'Autriche, il va se tourner contre le gouvernement central lui-même. Kossuth se serait encore contenté de voir la Hongrie rester sous la dépendance de la maison de Habsbourg si les promesses du cabinet de Vienne avaient été loyalement tenues. Un examen impartial des faits établira ce point, que nous savons fort contesté.

Kossuth ne se vantait pas lorsqu'à la diète, dans la séance du 31 mars, il dit que pendant quelques heures il avait eu entre ses mains les destinées de la maison de Habsbourg. Pourtant en ce moment critique il n'abusa ni de sa force ni de la faiblesse de ceux qu'il avait combattus. Alors qu'il était impossible de lui rien refuser, il ne sollicita que ce qu'il avait demandé à une époque où le gouvernement pouvait tout lui refuser et lui refusait en effet tout. Chef d'un parti puissant et bien uni, ses vœux sont encore ceux du simple journaliste écrivant sous la surveillance d'une police ombrageuse; au lieu de pousser à des actes de violence, il garde une telle modération que quelques libéraux impatients l'accusent de tiédeur pour les intérêts nationaux; victime de la censure, il appuie la proposition de B. Szemere sur le cautionnement des journaux; il congédie la députation de Pesth qui lui apportait les douze articles connus sous le nom de « Vœux de la nation, » et déclare qu'aux représentants seuls il appartenait de régler les affaires politiques d'une manière légale; il fait échouer la proposition des députés Bonis et Vidos, qui, dans le but de démocratiser la garde nationale, voulaient y incorporer les ouvriers et paysans non censitaires; c'est lui enfin qui à la tribune ose défendre la maison de Habsbourg; lorsque Kende proposa, le 20 mars, une série de mesures pour prévenir la dissolution de la diète par le roi, c'est Kossuth qui parle en faveur de la couronne et parvient, malgré l'opposition, à en faire respecter les anciennes prérogatives. Toute sa conduite prouve que la concession d'un ministère responsable lui semblait une garantie suffisante du bonheur de la Hongrie, et en demandant ce ministère il n'avait, pour ainsi dire, que rétabli l'ancien droit formellement accordé par Léopold II dans l'acte de 1790, ainsi conçu : « La Hongrie est un pays libre et indépendant dans tout son système de législation et d'administration; elle n'est subordonnée à aucun autre peuple ou à aucun autre État; mais elle aura toujours son existence propre et sa propre constitution, et sera par conséquent gouvernée par des rois, couronnés d'après les lois et coutumes nationales. » D'ailleurs, et ceci est une nouvelle preuve à l'appui de la *légalité* de la conduite politique de la Hongrie, et particulièrement de Kossuth, il y avait des lois d'après lesquelles aucun étranger (tout Autrichien était considéré comme tel) ne pouvait occuper d'emploi dans l'administration hongroise. Ces lois avaient été respectées, et aucun acte du gouvernement de la Hongrie n'avait été contre-signé par un ministre autrichien. Si la Hongrie ne pouvait être annexée à l'Autriche, il fallait donc qu'elle eût un ministère indépendant, et Kossuth, ayant le droit de combattre l'annexion, avait donc agi légalement en réclamant l'institution d'un ministère responsable. En résumé, la conduite de Kossuth depuis le 17 mars jusqu'au 11 avril le montre comme un homme qui use de la liberté qu'il vient de conquérir, mais qui ne dépasse point les limites du droit et qui n'a d'autre intention que d'élever sur des bases légales un édifice politique national.

Les représentants du peuple acquiescèrent avec enthousiasme à ce qu'il leur demandait.

(1) Les principaux points de ce programme étaient : 1° L'union de la Transylvanie à la Hongrie; 2° Égale répartition des charges publiques entre tous les citoyens; 3° Participation de tous les citoyens à la législation et aux droits municipaux; 4° Égalité civile; 5° Abolition du travail et des redevances exigés des paysans, avec indemnité aux propriétaires; 6° Garanties à la propriété et au crédit par l'abolition de l'*aviticité* (droit qu'avaient les héritiers de rentrer en possession des terres aliénées par vente). Enfin, le programme déclarait que les membres de l'opposition n'oubliaient point les rapports existant entre la Hongrie et l'Autriche, et qu'ils tenaient fermement au statut de 1790, par lequel la parole royale garantissait l'indépendance de la Hongrie; qu'ils ne désiraient pas mettre les intérêts du pays en opposition avec l'unité et la sécurité de l'Autriche, mais qu'ils regardaient comme contraires aux lois et à la justice que les intérêts de la Hongrie fussent subordonnés à ceux des autres pays de la monarchie autrichienne.

Par les votes unanimes des deux chambres, la diète établit non-seulement une parfaite égalité de droits civils et de charges publiques entre les citoyens de toutes classes, sans distinction, mais, avec une générosité qui dans l'histoire n'a d'autre exemple que celui de la noblesse française en 1789, les nobles hongrois renoncèrent au droit qu'ils avaient d'exiger certaines redevances, transférant ainsi aux paysans la propriété absolue et perpétuelle de près de la moitié des terres cultivées du royaume, et n'exigeant en retour qu'une faible indemnité. Plus de 500,000 familles de paysans se trouvèrent ainsi maîtresses de 30 à 60 acres de terre chacune. Le droit électoral fut étendu à tout citoyen possédant un fonds ou une propriété valant 750 francs ou 250 francs de revenu, à tout individu porteur d'un diplôme d'université, à tout artisan employant un apprenti. Proposées à l'unanimité par la chambre des représentants, ces lois, qui établissaient l'égalité civile, furent votées à l'unanimité par la chambre des magnats, sur l'invitation expresse du palatin, représentant de l'empereur.

Cependant, le cabinet de Vienne, qui voyait avec défaveur s'opérer cette transformation sociale, saisit la première occasion d'y apporter des entraves. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que la réaction se mit à l'œuvre. Le 24 mars 1848 un décret impérial exigeait en substance « 1° que les impôts seraient versés au trésor central ; 2° que tout ce qui était relatif aux douanes, aux finances et au commerce serait réglé à Vienne ; 3° que l'armée continuerait d'y être administrée ; 4° qu'enfin la chancellerie hongroise exercerait les mêmes attributions que par le passé ». C'était supprimer du même coup les ministères à peine créés des finances, de la guerre et de l'intérieur, et rendre illusoire l'indépendance promise à la Hongrie. Ce fut alors que Kossuth dut, dans l'intérêt de la patrie, attaquer de nouveau le cabinet autrichien. « Je déclare, dit-il en terminant son discours, que la chambre avait écouté dans un silence religieux, je déclare que j'ai pleine confiance dans la fermeté de notre palatin, qui nous a promis de régler cette affaire, et qui, je l'espère, fera honneur à sa parole. Mais s'il n'y réussit point, que les conséquences de la conduite du cabinet de Vienne retombent sur la tête de ceux qui le dirigent ! » Le comte Louis Batthyanyi, chargé de la formation du ministère, et le palatin lui-même annoncèrent à la diète qu'ils allaient faire dépendre leur attitude respective de la solution de la question. Quant à la diète, elle fit savoir au cabinet de Vienne « que les états de la Hongrie considéraient la parole impériale qui leur avait assuré un ministère hongrois responsable et indépendant de l'Autriche comme une parole sacrée et inviolable, et qu'ils ne voyaient dans les tentatives de diminuer la portée de cette parole solennelle que les machinations d'un parti aussi dangereux au souverain qu'à la nation. » Vienne dut céder, et l'empereur vint en personne à Presbourg, où il donna la sanction royale à tous les actes précédents, qui devinrent dès lors statuts du royaume (11 avril 1848). Ce fut en vertu de ces statuts que se forma le ministère, du plein gré de l'empereur et avec le concours de l'archiduc palatin Étienne (1).

L'avénement de l'indépendance hongroise s'accomplissait donc avec un ordre et une régularité parfaites. La sanction royale donnée, Ferdinand prononça lui-même la clôture de la diète ; le nouveau ministère quitta Presbourg, et fit le 14 avril 1848 son entrée solennelle à Pesth (2). Mais bientôt la mésintelligence éclata parmi ses membres. Batthyanyi, le chef de l'opposition aristocratique, le descendant d'une des plus illustres familles de la Hongrie, ne pouvait s'accorder longtemps avec Kossuth, pauvre et obscur gentilhomme, avocat et journaliste, arrivé au pouvoir par son seul mérite. Batthyanyi, dont la carrière politique avait été brillante, mais facile, agréable et sans dangers, s'endormit dans le succès, et montra une confiance aveugle dans le cabinet de Vienne. Kossuth, au contraire, qu'une triste expérience avait rendu méfiant, surveillait l'Autriche avec une attention dont rien ne put le distraire. Cependant sa santé s'altérait. D'un tempérament nerveux, les émotions des dernières semaines, les travaux incessants auxquels il se livrait avaient fini par briser ses forces. Il demanda donc un congé, et se retira pour quelque temps à la campagne, sans cesser de diriger les finances de la Hongrie. Il donna dès lors plus d'une preuve de son intelligence des

(1) Nous croyons nécessaire, pour l'intelligence des faits, de citer ici un extrait de l'article III de la diète de 1847-1848 et le texte de la sanction royale donné à cet article : « § 3. S. M. et en son absence le palatin et lieutenant royal exercent le pouvoir exécutif, dans le sens des lois, par l'organe du ministère hongrois indépendant ; et leurs décrets, ordres et arrêtés, quels qu'ils soient, ne seront valables qu'après avoir été contre-signés par un des ministres résidant à Bude-Pesth. — § 6. Toutes les affaires civiles, militaires et ecclésiastiques, de même que tout ce qui concerne les finances et la défense du pays, entreront désormais dans les attributions du ministère hongrois, et S. M. exercera le pouvoir exécutif exclusivement par le moyen de ce ministère. — § 8. L'emploi de l'armée hongroise hors des frontières du royaume sera arrêté par S. M., sous le contre-seing du ministre hongrois responsable. » — Texte de la sanction royale : « Ayant gracieusement écouté et gracieusement agréé les prières de nos aimés et fidèles les dignitaires de l'Église et de l'État, les grands et les nobles de la Hongrie et des pays y annexés, nous ordonnons que les articles des lois susmentionnées, qui nous ont été présentés, soient dûment enregistrés. Nous les adoptons et séparément et dans leur ensemble. Nous leur donnons notre assentiment royal, les approuvons et les sanctionnons par le témoignage de la présente lettre, en assurant à nos fidèles états que nous respecterons lesdites lois et les ferons respecter par nos fidèles. » Signé : *Ferdinand*. Contre-signé : *Batthyanyi*.

(2) Voici la liste de ce premier ministère indépendant de la Hongrie : comte Louis Batthyanyi, président du conseil ; Louis Kossuth, finances ; prince Charles Esterhàzy, affaires étrangères ; Bertalan Szemere, intérieur ; François Déak, justice ; colonel Lazar Mészaros, guerre ; baron Joseph Eötvös, instruction publique et cultes ; Gabriel Klauzal, commerce ; comte Étienne Széchényi, agriculture.

affaires; ainsi il s'occupa de l'amélioration des mines, interdit l'exportation des matières d'or et d'argent, fit battre monnaie (à l'effigie de Ferdinand V), et obtint de l'empereur l'autorisation d'émettre pour 12 millions et demi de florins en billets de banque. Dans la seconde moitié du mois de juin, Kossuth revint à Pesth, et malgré le mauvais état de sa santé, il reprit le cours de ses travaux. Mais dans l'intervalle des quelques semaines qu'il avait passées, pour ainsi dire, en dehors du mouvement politique, des événements graves étaient survenus : il importe de les faire connaître, parce qu'ils servent de commentaire obligé à la conduite du futur dictateur.

Toutes les réformes opérées en Hongrie avaient d'abord été accueillies avec un contentement général, non-seulement par la population magyare proprement dite, mais aussi par les provinces slaves. De toutes parts on envoya au nouveau gouvernement de la Hongrie des marques non équivoques d'adhésion et de fidélité. La Croatie notamment, celle qui de toutes les provinces subissait le plus l'influence autrichienne, la Croatie approuva les événements survenus à Presbourg. Comment en aurait-il été autrement? Les conquêtes pacifiques faites par la diète hongroise s'étaient étendues à la Croatie comme au reste du royaume. Aucune atteinte n'avait été portée à ses anciens droits municipaux ; et tandis que les vieilles charges féodales avaient été abolies en Hongrie, on avait maintenu la dignité et la puissance du ban de Croatie. Le nombre des députés croates s'était élevé de trois à dix-huit, les paysans avaient été rendus propriétaires par l'affranchissement des redevances, et citoyens par le vote; on avait adopté l'usage de l'idiome croate dans les affaires administratives de la province; enfin, on s'était engagé vis-à-vis d'elle aussi loin que le permettaient l'honneur national et l'intégrité de la couronne. Mais un parti anti-magyare se forma bientôt en Croatie, à la tête duquel on vit d'abord un écrivain distingué, Louis Gaj, qui, après avoir reçu de Vienne des instructions détaillées, se mit à agiter ouvertement le pays, au nom du gouvernement autrichien. Peu de temps après parut le décret qui éleva au rang de ban ou gouverneur de la Croatie le baron Joseph Jellachich, colonel d'un régiment en Italie. Bien que cette nomination fût irrégulière et qu'elle n'eût pas été contre-signée par le ministère hongrois (voir le texte de l'article III de la diète de 1847-1848), ce dernier l'accepta cependant, pour éviter tout conflit avec l'autorité impériale, et invita la Croatie à faire connaître ses vœux par l'organe de délégués spéciaux. Jellachich répondit en défendant sous peine de mort d'entrer en relations avec la Hongrie; ensuite il s'opposa formellement à l'enquête ordonnée par l'archiduc-palatin, déclara qu'il ne reconnaissait d'autre pouvoir que celui de l'empereur, et, de sa propre autorité, convoqua pour le 5 juin une assemblée générale. Suspendu par une ordonnance royale de ses charges civiles et militaires (10 juin), il refusa d'obéir, et annonça que, par suite des changements survenus en Hongrie, la Croatie se séparait de ce royaume pour être unie à l'Autriche.

Les mêmes agitations, produites par les mêmes intrigues, troublaient le Banat et la Serbie. Les Serbes, qui peu de temps auparavant s'étaient déclarés satisfaits des réformes du ministère hongrois, se réunirent le 13 mai en assemblée générale, et nommèrent patriarche Joseph Rajacsics, archevêque de Carlowitz, et waïvode le colonel Étienne Suplikacz; ils décrétèrent ensuite la réunion du pays à la Croatie. Une députation fut chargée d'aller faire connaître ces déterminations au roi. Les deux députations croate et serbe, la première, conduite par Jellachich, la seconde par Rajacsics, se rencontrèrent à Inspruck, et, malgré le meurtre de citoyens hongrois commis par des Serbes, malgré l'ordonnance royale qui quelques jours auparavant avait destitué Jellachich et autorisé contre lui un procès pour crime de haute trahison, elles furent accueillies officiellement par l'empereur et par son frère l'archiduc François-Charles.

En attendant, la révolte marchait à grands pas. Des villages et des villes de la Hongrie furent livrés au pillage et incendiés, les habitants massacrés sans que le gouvernement pût résister sérieusement à tous ces excès : il n'avait à sa disposition que quelques troupes rassemblées à la hâte et pour la plupart étrangères ou des gardes nationaux mal armés, tandis que les forces de l'ennemi se composaient principalement des soldats des régiments-frontières, parfaitement disciplinés. Condamné à l'inaction pendant qu'on exterminait des populations entières, il dut se convaincre que le ministère autrichien ne retenait à l'étranger les troupes nationales que par connivence avec les insurgés. Il supplia l'empereur-roi de se rendre à Pesth, à l'occasion de l'ouverture de la diète, afin de donner par sa présence un démenti aux ennemis de la Hongrie. Cette invitation resta sans effet, et le discours de la couronne fut prononcé au nom du roi par le palatin. L'empereur manifesta dans ce discours son inébranlable volonté de maintenir l'intégrité du royaume de Hongrie et de toutes les lois du pays, notamment de celles qui avaient été sanctionnées à la dernière diète de Presbourg; il stigmatisa du nom de *révolte* les mouvements croate et serbe, comme hostiles à ces lois, et déclarait que sa volonté était partagée par tous les membres de sa dynastie. La diète s'empressa de répondre à ces manifestations, et une députation alla de nouveau prier le roi de se rendre à Pesth. Mais cette députation ne réussit pas mieux dans cette mission que la précédente (1).

(1) Après un examen minutieux des faits, nous avons

Kossuth, qui depuis quatre ans avait déposé la plume, la reprit dans ces circonstances critiques. Il fonda, sous le titre de *Kossuth Hirlapja* (Gazette de Kossuth), un grand journal politique, dont il confia la rédaction à J. Bajza, et auquel il attacha des publicistes distingués en Hongrie et à l'étranger. Ce journal débuta par une profession de foi dans laquelle Kossuth proclame hautement que, malgré son dévouement à la paix publique, il n'hésitera pas à la sacrifier lorsqu'il s'agira de l'intérêt national. En s'adressant à l'empereur, il garde cependant encore l'attitude d'un sujet dévoué : « Que la couronne se fie à la Hongrie, ajoute-t-il ; cette nation ne compte pas une trahison dans son histoire, et ne trompera pas son roi. Seigneur et roi, toi qui as sanctionné la liberté hongroise, viens chercher la sécurité au sein de ta nation, qui t'est dévouée comme un enfant l'est à son père. Mais accours. *Aujourd'hui nous combattons pour notre roi; demain peut-être nous serons obligés de combattre pour notre propre existence* » (1). — Ces paroles, qui respirent un patriotisme sincère, sont une nouvelle preuve que Kossuth n'entra que contraint et forcé dans la voie de la rébellion.

Enfin l'Autriche jeta le masque. Dans une communication au ministère hongrois, en date du 29 juin 1848, elle déclara vouloir renoncer à la neutralité et appuyer ouvertement la Croatie. « Ce fait, dit le comte Teleki, confirmait les soupçons du gouvernement hongrois : on avait toujours pressenti à Pesth que la désobéissance des troupes étrangères, à qui il avait fallu confier la défense du pays, était commandée à Vienne. » Dès lors Kossuth crut que le moment était venu de défendre par les armes la constitution et l'indépendance nationales mises en péril par la politique équivoque de l'Autriche. Quoique fatigué et souffrant, il monta le 11 juillet à la tribune, et, dans un discours qui dura plus de deux heures, exposa nettement la situation : il fit ressortir la politique de l'Autriche se déclarant ouvertement contre Jellachich et lui fournissant en secret des armes, la modération du ministère hongrois épuisant tous les moyens d'accommodement ; enfin l'imminence du péril qui menaçait la Hongrie. « Pour que le ministère puisse sauver la patrie, dit-il en terminant, la nation doit déployer toute sa force. Je demande donc 200,000 hommes et 42 millions de florins (105 millions de francs) nécessaires à cette levée. » A ces mots, épuisé et succombant à l'émotion, Kossuth s'arrêta, incapable de prononcer une parole. Un silence profond régnait dans la salle. Tout à coup Paul Nyáry, chef du parti anti-ministériel, se lève, et, avec le geste d'un serment solennel, il s'écrie : *Megadjuk!* (Nous les donnons). Tous les représentants, debout et les mains levées, répètent ce mot qui doit décider de l'avenir de la nation. Kossuth quitta la tribune au milieu d'une explosion d'enthousiasme, et le président de la chambre, après avoir annoncé que la motion du ministre était adoptée, fut obligé de suspendre la séance pendant une heure, pour calmer l'émotion générale.

Le ministère cependant, restant toujours dans les voies constitutionnelles, soumit ces derniers votes à la sanction royale ; mais il s'écoula beaucoup de temps avant qu'on pût obtenir de réponse. La situation du pays s'aggravant de jour en jour, une députation, ayant à sa tête le président de la chambre des représentants, fut envoyée à Vienne, pour supplier de nouveau l'empereur de rappeler les troupes hongroises, de donner ordre aux troupes étrangères stationnées en Hongrie de faire leur devoir fidèlement, et enfin de venir lui-même dans son royaume pour y rétablir l'ordre et la paix. La députation reçut une réponse évasive. En même temps l'empereur invitait, le 31 août, le palatin à envoyer à Vienne plusieurs membres du ministère hongrois, à l'effet de s'entendre avec son cabinet. Ferdinand ajoutait qu'il était indispensable que Jellachich prît part aux conférences et que les districts de la frontière militaire, qui avaient toujours fait partie de la Hongrie, fussent provisoirement placés sous le contrôle de la couronne. Cette dépêche était accompagnée d'une note portant « que les dispositions de la loi de 1848, qui avait rendu l'archiduc palatin dépositaire de l'autorité royale et accordé à la Hongrie un ministère responsable, étaient contraires à la pragmatique-sanction. » Ces concessions, sanctionnées le 11 avril et formellement reconnues dans le discours du trône du 2 juillet (1), furent déclarées illégales et de nul

extrait de la brochure du comte Ladislas Teleki (*La Hongrie aux peuples civilisés*; Paris, decembre 1848) les détails purement historiques du commencement de la guerre contre la Hongrie.

(1) Kossuth alla plus loin : le 29 juillet, lorsqu'on ne pouvait plus douter que la cour d'Autriche ne favorisât la révolte de Jellachich, il supplia l'empereur de faire reconnaître l'archiduc François-Joseph comme *rex junior* de la Hongrie, ainsi que cela avait eu lieu autrefois et de l'envoyer comme régent à Pesth.

(1) Ce discours est trop important pour le passer sous silence ; il établit formellement de quel côté le droit a été violé. « S. M. le roi, après avoir spontanément sanctionné les lois votées par la dernière diète, parce qu'elles étaient favorables au progrès du pays, a vu avec une profonde douleur que des agitateurs, notamment en Croatie et sur le bas Danube, avaient excité les uns contre les autres, par de faux rapports et de vaines alarmes, les habitants de différentes races et croyances, et les avaient provoqués à résister aux lois et à l'autorité législative, en affirmant que ces lois n'étaient pas l'expression libre de sa volonté. Quelques-uns, pour mieux encourager la révolte, ont été jusqu'à prétendre que leur résistance était organisée dans l'intérêt de la famille royale, avec la connaissance et l'approbation de S. M. Dans le but de tranquilliser les habitants de ces contrées, je déclare, au nom de S. M., leur seigneur et roi, que S. M. est fermement résolue à protéger l'unité et l'inviolabilité de la couronne royale de la Hongrie contre toute attaque du dehors ou troubles à l'intérieur du royaume, et à faire exécuter les lois qu'elle a sanctionnées. Non-seulement S. M. ne souffrira pas qu'il soit porté atteinte aux droits légitimes de ses sujets, mais elle blâme sévèrement, et tous les membres de la famille royale partagent ses sentiments

effet. Il ressort clairement de l'étude des faits de cette époque que ce fut le succès de Radetzki et des armes autrichiennes en Italie qui enhardit le cabinet de Vienne à revenir sur tout ce qu'avait accordé l'empereur.

A Pesth régnait une extrême agitation. Kossuth eut besoin de toute son influence pour empêcher la diète de se déclarer dès ce moment contre l'Autriche. Sur sa proposition, elle fit cependant de nouvelles tentatives pour empêcher la rupture de la paix. Elle publia une *Décision de l'assemblée nationale touchant la question croate*, dans laquelle elle déclarait que la Hongrie n'avait jamais eu l'intention de léser la nationalité croate, qu'aujourd'hui encore elle était disposée à user de tous les moyens compatibles avec son honneur pour faire cesser les causes de discorde et que la chambre demandait que des représentants de la nation croate entrassent à ce sujet en pourparlers avec elle. Le ministère autrichien réintégra Jellachich dans toutes ses charges au moment même où ce dernier se préparait à envahir la Hongrie.

Tous ces actes suffisent, il nous semble, pour faire comprendre que, si la Hongrie fit tout son possible pour maintenir la paix, l'Autriche poussa à la guerrre sans s'inquiéter si les moyens dont elle se servait étaient légaux ou non. Nous ne rappelons donc que pour mémoire l'envoi de deux nouvelles députations hongroises, l'une à l'empereur, l'autre à la diète de Vienne, et l'interception de lettres envoyées par le cabinet de Vienne au ban de Croatie, dans lesquelles on promettait à ce dernier de lui envoyer de l'argent et des secours.

Après cet exposé des faits sur lesquels repose toute la valeur du rôle politique de Kossuth, sa biographie est facile à tracer. Sa vie appartient pendant quelque temps à l'histoire générale et devient ensuite celle d'un homme privé, descendu du pouvoir, dont les malheurs inspirent bien encore un intérêt légitime, mais dont les actes n'ont plus la portée qui nous a autorisé à les soumettre à un examen minutieux. Poussé par la force des événements dans la voie révolutionnaire, Kossuth ne devait plus reculer et ne pouvait plus s'arrêter.

Le ministère Batthyanyi donna sa démission. Kossuth, sans attendre la sanction royale, qui n'arrivait pas, fit voter par la chambre l'émission des billets de banque et la levée de l'armée ; Jellachich passa la Drave, et ses bandes, augmentées par des troupes autrichiennes, s'avancèrent jusqu'au cœur de la Hongrie ; l'archiduc palatin, désespérant de la cause dont la défense lui avait été confiée, quitta l'armée, s'enfuit à Vienne, et donna sa démission. Le comte François Lamberg fut nommé commandant général des forces militaires, nomination qu'un décret de la chambre de Pesth déclare illégale ; les bataillons de *honvéds* (défenseurs de la patrie) s'organisent avec une rapidité merveilleuse ; le comte Lamberg s'étant rendu à Pesth est massacré (1) ; le 29 septembre une bataille décisive est livrée à Jellachich, et l'arrière-garde croate, forte de 10,000 hommes, est faite prisonnière. L'empereur nomme le comte Adam Recsey président du ministère hongrois, donne à Jellachich le commandement de toutes les troupes de la Hongrie, dissout l'assemblée nationale, suspend les autorités civiles, et met le pays en état de siége ; la diète, de son côté, s'appuyant sur les articles de la loi de 1848, sanctionnée par l'empereur, persiste à siéger, déclare Jellachich traître à la patrie, et nomme Kossuth président d'un comité de défense, investi de pouvoirs extraordinaires. Sur ces entrefaites la seconde révolution de Vienne éclate (6 octobre 1848) ; Kossuth donne ordre de marcher au secours de la capitale cernée par Windischgrætz et par Jellachich, et l'action entre son armée et les Impériaux s'engage à Schwechat. Mais la discipline l'emporte sur l'impétuosité, et les Magyares, menacés d'être jetés dans le Danube, doivent abandonner le champ de bataille.

Cependant l'empereur Ferdinand, se souvenant sans doute qu'il avait engagé sa parole royale vis-à-vis de la diète hongroise, semblait répugner aux mesures du ministère, qui violaient la sainteté de ses promesses ; il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph. Les Hongrois proclament par la voix de Kossuth que, d'après la loi, la mort ou un décret du pouvoir législatif peuvent seuls délier le souverain de ses devoirs, et que par conséquent l'acte d'abdication de Ferdinand est nul. François-Joseph charge le prince Windischgrætz, qui vient de faire ses preuves à Vienne, de sévir contre les rebelles. Ceux-ci évacuent Presbourg, où les Impériaux entrent le 18 décembre sans coup férir, et se retirent devant l'ennemi, qui les harcelle continuellement. Les Autrichiens arrivent sous les murailles de Bude. La diète veut capituler, et une députation est envoyée au quartier général autrichien ; mais Windischgrætz refuse de la recevoir. Kossuth, qui veut gagner du temps pour armer les *honveds*, abandonne Pesth et entraîne la diète à Debreczin, derrière les marais de la Theiss (2) ; Windischgrætz et Jellachich s'éta-

à cet égard, l'audace de ceux qui ont osé prétendre que des actes illégaux étaient compatibles avec les désirs de S. M. ou se perpétraient dans l'intérêt de la famille royale. S. M. a sanctionné avec la plus grande satisfaction l'incorporation de la Transylvanie à la Hongrie, non-seulement parce qu'elle satisfait ainsi aux vœux ardents de ses peuples bien aimés, Hongrois et Transylvaniens, mais aussi parce que l'union des deux pays donnera, par le développement combiné de leur puissance et de leur prospérité, un plus ferme appui au trône et à la liberté. »

(1) Ce crime, dont il est facile de se rendre compte sans que rien puisse l'excuser, fut l'œuvre de quelques furieux. La diète ordonna immédiatement une enquête. Ce fut d'ailleurs le seul acte de violence populaire commis dans la capitale de la Hongrie.

(2) On a souvent reproché à Kossuth d'avoir emporté à Debreczin la couronne de saint Étienne. Cependant, le peuple aurait eu le droit de l'accuser s'il avait aban

blissent à Pesth, et les condamnations à mort pour crime politique, prononcées déjà à Vienne en si grand nombre, sont appliquées sévèrement à tous les insurgés que l'on parvient à arrêter. Ainsi périssent Soll, Vasvary, Szell; ainsi périront Aulich, Nagy-Sándor, Kiss, Lazar et enfin Louis Batthyanyi, l'ancien ministre nommé par l'empereur Ferdinand, le petit-fils de ce même Batthyanyi qui le premier avait poussé le fameux cri : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! » cri qui avait sauvé l'Autriche un siècle auparavant (1).

Cependant Kossuth avait profité du repos de l'armée ennemie à Pesth. A peine arrivé à Debreczin, il s'était mis à l'œuvre avec autant de hardiesse que de célérité. La patrie fut déclarée en danger, et de tous les points accoururent des volontaires s'engageant à servir « jusque après la victoire ». Bientôt des fabriques d'armes et de poudre sont organisées et une armée nouvelle est créée en quelques jours. Au même instant le vieux général polonais Henri Dembinski, qui avait déjà fait ses preuves dans la carrière militaire, vint se mettre à la disposition du gouvernement de Debreczin. Kossuth l'accueillit avec empressement, et mit sous ses ordres la nouvelle armée, formée de deux divisions et commandée en second par les généraux Klapka et Répassy. Ce fut celle que l'on opposa au centre des Autrichiens resté sans adversaire depuis le jour où Gœrgey avait été envoyé contre Schlick. Bientôt après la guerre d'extermination commença.

Nous ne pouvons citer toutes les batailles, tous les combats qui furent livrés, tous les crimes, toutes les atrocités qui furent commis de part et d'autre. Le sol de la Hongrie, de la Transylvanie et du Banat, sur lequel fumaient les décombres de villes et de villages saccagés, était jonché de cadavres de soldats, de femmes, de vieillards et d'enfants. L'Autriche perdit peu à peu tout le terrain qu'elle avait conquis au commencement de la campagne, et en avril 1849 la cause magyare triomphait. Ce fut alors que le cabinet de Vienne, reconnaissant son impuissance contre les vainqueurs de Gödöllő, de Waitzen et de Nagy-Sarló (19 avril), réclama officiellement l'intervention de la Russie. Le gouvernement insurrectionnel, de son côté, qui jusque vers le milieu du mois d'avril avait continué de promulguer des décrets au nom du roi Ferdinand, frappa un coup décisif : la déchéance de la maison de Habsbourg fut prononcée, et Kossuth fut par acclamation nommé gouverneur-président de la Hongrie (1).

Le premier soin du dictateur fut de reconstituer son ministère (2) et de reporter le siége du gouvernement à Pesth (5 mai), d'où il protesta, dans un énergique et éloquent manifeste, contre l'intervention russe. Mais le temps pressait. Il ne s'agissait plus d'écrire et de discourir, il fallait agir. Kossuth, qui dès le mois de juillet s'était adressé aux nations étrangères, fit un nouvel appel à la France et à l'Angleterre. Ses tentatives échouèrent à Paris comme à Londres. La Hongrie ne désespéra pas encore. « Fût-elle abandonnée de tous, écrivait Kossuth, elle ne déclare pas moins devant Dieu et devant les hommes qu'elle ne cédera jamais et qu'elle luttera jusqu'au dernier soupir pour la défense de ses droits. » Cependant, livrée aux attaques combinées des deux plus grandes puissances de l'Europe orientale, elle devait nécessairement succomber; elle ne recula devant aucun sacrifice; elle fit des efforts héroïques. Tout fut en vain; le cercle formé par les armées de Paskiéwitsch, Haynau, Nugent et Jellachich se resserra de plus en plus. Kossuth, forcé de transporter le siége du gouvernement à Szegedin, se préparait à une lutte suprême. « Je suis décidé, écrivait-il à Bem, à défendre le pays jusqu'au dernier homme; j'appelle tout le peuple aux armes » (3). Mais que pouvait-il encore? La réponse du peuple entier à cet appel, les victoires remportées par Gœrgey et Bem ne font que prolonger l'agonie terrible de la nation magyare. Bientôt Kossuth est obligé de quitter Szegedin comme il a quitté Pesth, et de chercher pour son gouvernement compromis un dernier asile à Arad. Il se relève encore une fois lorsqu'il apprend que Klapka, poussant l'ennemi devant lui, est entré à Raab et menace Vienne; mais la défaite de Temeswar éteint ses

donné aux mains de l'ennemi un trésor si précieux. Au reste, la Hongrie a hautement approuvé ce fait, que Kossuth n'a jamais eu l'intention de cacher.

(1) Pour faire juger la conduite de Windischgrætz à Pesth, il suffit de citer un de ses décrets : « 1° Tout individu qui sera saisi porteur de n'importe quelle espèce d'arme sera immédiatement pendu. 2° Toute ville ou village dont plusieurs habitants attaqueraient les courriers et les détachements de l'armée impériale sera immédiatement détruit. 3° Les autorités locales répondent sur leur tête de la tranquillité publique. » — Quant aux supplices qui couronnèrent l'œuvre du cabinet de Vienne, nous renvoyons à l'*Histoire de la Guerre de Hongrie*, par M. F. Martin (Nantes, 1850).

(1) La *Déclaration d'indépendance de la Hongrie*, signée par « les magnats et représentants de la nation hongroise légalement convoqués : » le baron S. Perenyi, second président de la chambre des magnats; Paul Almassy, vice-président de la chambre des députés, et Émeric Szacsvay, secrétaire, contient en quatre-vingt-dix articles un exposé des griefs de la Hongrie contre l'Autriche et de l'état des affaires, et en quatre autres paragraphes : 1° La Hongrie est un État libre et indépendant; 2° La maison de Habsbourg Lorraine est déclarée déchue et exclue du trône et exilée; 3° La Hongrie entre en alliance avec toutes les autres nations en tant que ses propres lois ne seront pas lésées; 4° L'assemblée nationale établira le mode du gouvernement dans toutes ses parties; mais jusqu'à ce qu'il puisse être statué à cet égard, Louis Kossuth est proclamé gouverneur-président, chargé de gouverner le pays dans toute son étendue.

(2) Ce ministère insurrectionnel était composé de : B. Szemere, intérieur; Sébast. Vucoviez, justice; F. Duscheck, finances; M. Horvath, cultes; L. Czanyi, travaux publics; A. Gœrgey, guerre.

(3) L'appel au peuple, signé par tout le ministère de Kossuth, est un des plus beaux monuments de l'histoire contemporaine. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire, et renvoyons le lecteur aux journaux de cette époque.

effet. Il ressort clairement de l'étude des faits de cette époque que ce fut le succès de Radetzki et des armes autrichiennes en Italie qui enhardit le cabinet de Vienne à revenir sur tout ce qu'avait accordé l'empereur.

A Pesth régnait une extrême agitation. Kossuth eut besoin de toute son influence pour empêcher la diète de se déclarer dès ce moment contre l'Autriche. Sur sa proposition, elle fit cependant de nouvelles tentatives pour empêcher la rupture de la paix. Elle publia une *Décision de l'assemblée nationale touchant la question croate*, dans laquelle elle déclarait que la Hongrie n'avait jamais eu l'intention de léser la nationalité croate, qu'aujourd'hui encore elle était disposée à user de tous les moyens compatibles avec son honneur pour faire cesser les causes de discorde et que la chambre demandait que des représentants de la nation croate entrassent à ce sujet en pourparlers avec elle. Le ministère autrichien réintrégra Jellachich dans toutes ses charges au moment même où ce dernier se préparait à envahir la Hongrie.

Tous ces actes suffisent, il nous semble, pour faire comprendre que, si la Hongrie fit tout son possible pour maintenir la paix, l'Autriche poussa à la guerrre sans s'inquiéter si les moyens dont elle se servait étaient légaux ou non. Nous ne rappelons donc que pour mémoire l'envoi de deux nouvelles députations hongroises, l'une à l'empereur, l'autre à la diète de Vienne, et l'interception de lettres envoyées par le cabinet de Vienne au ban de Croatie, dans lesquelles on promettait à ce dernier de lui envoyer de l'argent et des secours.

Après cet exposé des faits sur lesquels repose toute la valeur du rôle politique de Kossuth, sa biographie est facile à tracer. Sa vie appartient pendant quelque temps à l'histoire générale et devient ensuite celle d'un homme privé, descendu du pouvoir, dont les malheurs inspirent bien encore un intérêt légitime, mais dont les actes n'ont plus la portée qui nous a autorisé à les soumettre à un examen minutieux. Poussé par la force des événements dans la voie révolutionnaire, Kossuth ne devait plus reculer et ne pouvait plus s'arrêter.

Le ministère Batthyanyi donna sa démission. Kossuth, sans attendre la sanction royale, qui n'arrivait pas, fit voter par la chambre l'émission des billets de banque et la levée de l'armée; Jellachich passa la Drave, et ses bandes, augmentées par des troupes autrichiennes, s'avancèrent jusqu'au cœur de la Hongrie; l'archiduc palatin, désespérant de la cause dont la défense lui avait été confiée, quitta l'armée, s'enfuit à Vienne, et donna sa démission. Le comte François Lamberg fut nommé commandant général des forces militaires, nomination qu'un décret de la chambre de Pesth déclare illégale; les bataillons de *honvéds* (défenseurs de la patrie) s'organisent avec une rapidité merveilleuse; le comte Lamberg s'étant rendu à Pesth est massacré (1); le 29 septembre une bataille décisive est livrée à Jellachich, et l'arrière-garde croate, forte de 10,000 hommes, est faite prisonnière. L'empereur nomme le comte Adam Recsey président du ministère hongrois, donne à Jellachich le commandement de toutes les troupes de la Hongrie, dissout l'assemblée nationale, suspend les autorités civiles, et met le pays en état de siége; la diète, de son côté, s'appuyant sur les articles de la loi de 1848, sanctionnée par l'empereur, persiste à siéger, déclare Jellachich traître à la patrie, et nomme Kossuth président d'un comité de défense, investi de pouvoirs extraordinaires. Sur ces entrefaites la seconde révolution de Vienne éclate (6 octobre 1848); Kossuth donne ordre de marcher au secours de la capitale cernée par Windischgrætz et par Jellachich, et l'action entre son armée et les Impériaux s'engage à Schwechat. Mais la discipline l'emporte sur l'impétuosité, et les Magyares, menacés d'être jetés dans le Danube, doivent abandonner le champ de bataille.

Cependant l'empereur Ferdinand, se souvenant sans doute qu'il avait engagé sa parole royale vis-à-vis de la diète hongroise, semblait répugner aux mesures du ministère, qui violaient la sainteté de ses promesses; il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph. Les Hongrois proclament par la voix de Kossuth que, d'après la loi, la mort ou un décret du pouvoir législatif peuvent seuls délier le souverain de ses devoirs, et que par conséquent l'acte d'abdication de Ferdinand est nul. François-Joseph charge le prince Windischgrætz, qui vient de faire ses preuves à Vienne, de sévir contre les rebelles. Ceux-ci évacuent Presbourg, où les Impériaux entrent le 18 décembre sans coup férir, et se retirent devant l'ennemi, qui les harcelle continuellement. Les Autrichiens arrivent sous les murailles de Bude. La diète veut capituler, et une députation est envoyée au quartier général autrichien; mais Windischgrætz refuse de la recevoir. Kossuth, qui veut gagner du temps pour armer les *honveds*, abandonne Pesth et entraîne la diète à Debreczin, derrière les marais de la Theiss (2); Windischgrætz et Jellachich s'éta-

à cet égard, l'audace de ceux qui ont osé prétendre que des actes illégaux étaient compatibles avec les désirs de S. M. ou se perpétraient dans l'intérêt de la famille royale. S. M. a sanctionné avec la plus grande satisfaction l'incorporation de la Transylvanie à la Hongrie, non-seulement parce qu'elle satisfait ainsi aux vœux ardents de ses peuples bien aimés, Hongrois et Transylvaniens, mais aussi parce que l'union des deux pays donnera, par le développement combiné de leur puissance et de leur prospérité, un plus ferme appui au trône et à la liberté. »

(1) Ce crime, dont il est facile de se rendre compte sans que rien puisse l'excuser, fut l'œuvre de quelques furieux. La diète ordonna immédiatement une enquête. Ce fut d'ailleurs le seul acte de violence populaire commis dans la capitale de la Hongrie.

(2) On a souvent reproché à Kossuth d'avoir emporté à Debreczin la couronne de saint Étienne. Cependant, le peuple aurait eu le droit de l'accuser s'il avait aban

blissent à Pesth, et les condamnations à mort pour crime politique, prononcées déjà à Vienne en si grand nombre, sont appliquées sévèrement à tous les insurgés que l'on parvient à arrêter. Ainsi périssent Soll, Vasvary, Szell; ainsi périront Aulich, Nagy-Sándor, Kiss, Lazar et enfin Louis Batthyanyi, l'ancien ministre nommé par l'empereur Ferdinand, le petit-fils de ce même Batthyanyi qui le premier avait poussé le fameux cri : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! » cri qui avait sauvé l'Autriche un siècle auparavant (1).

Cependant Kossuth avait profité du repos de l'armée ennemie à Pesth. A peine arrivé à Debreczin, il s'était mis à l'œuvre avec autant de hardiesse que de célérité. La patrie fut déclarée en danger, et de tous les points accoururent des volontaires s'engageant à servir « jusque après la victoire ». Bientôt des fabriques d'armes et de poudre sont organisées et une armée nouvelle est créée en quelques jours. Au même instant le vieux général polonais Henri Dembinski, qui avait déjà fait ses preuves dans la carrière militaire, vint se mettre à la disposition du gouvernement de Debreczin. Kossuth l'accueillit avec empressement, et mit sous ses ordres la nouvelle armée, formée de deux divisions et commandée en second par les généraux Klapka et Répassy. Ce fut celle que l'on opposa au centre des Autrichiens resté sans adversaire depuis le jour où Gœrgey avait été envoyé contre Schlick. Bientôt après la guerre d'extermination commença.

Nous ne pouvons citer toutes les batailles, tous les combats qui furent livrés, tous les crimes, toutes les atrocités qui furent commis de part et d'autre. Le sol de la Hongrie, de la Transylvanie et du Banat, sur lequel fumaient les décombres de villes et de villages saccagés, était jonché de cadavres de soldats, de femmes, de vieillards et d'enfants. L'Autriche perdit peu à peu tout le terrain qu'elle avait conquis au commencement de la campagne, et en avril 1849 la cause magyare triomphait. Ce fut alors que le cabinet de Vienne, reconnaissant son impuissance contre les vainqueurs de Gödöllö, de Waitzen et de Nagy-Sarló (19 avril), réclama officiellement l'intervention de la Russie. Le gouvernement insurrectionnel, de son côté, qui jusque vers le milieu du mois d'avril avait continué de promulguer des décrets au nom du roi Ferdinand, frappa un coup décisif : la déchéance de la maison de Habsbourg fut prononcée, et Kossuth fut par acclamation nommé gouverneur-président de la Hongrie (1).

Le premier soin du dictateur fut de reconstituer son ministère (2) et de reporter le siége du gouvernement à Pesth (5 mai), d'où il protesta, dans un énergique et éloquent manifeste, contre l'intervention russe. Mais le temps pressait. Il ne s'agissait plus d'écrire et de discourir, il fallait agir. Kossuth, qui dès le mois de juillet s'était adressé aux nations étrangères, fit un nouvel appel à la France et à l'Angleterre. Ses tentatives échouèrent à Paris comme à Londres. La Hongrie ne désespéra pas encore. « Fût-elle abandonnée de tous, écrivait Kossuth, elle ne déclare pas moins devant Dieu et devant les hommes qu'elle ne cédera jamais et qu'elle luttera jusqu'au dernier soupir pour la défense de ses droits. » Cependant, livrée aux attaques combinées des deux plus grandes puissances de l'Europe orientale, elle devait nécessairement succomber; elle ne recula devant aucun sacrifice; elle fit des efforts héroïques. Tout fut en vain; le cercle formé par les armées de Paskiéwitsch, Haynau, Nugent et Jellachich se resserra de plus en plus. Kossuth, forcé de transporter le siége du gouvernement à Szegedin, se préparait à une lutte suprême. « Je suis décidé, écrivait-il à Bem, à défendre le pays jusqu'au dernier homme; j'appelle tout le peuple aux armes » (3). Mais que pouvait-il encore? La réponse du peuple entier à cet appel, les victoires remportées par Gœrgey et Bem ne font que prolonger l'agonie terrible de la nation magyare. Bientôt Kossuth est obligé de quitter Szegedin comme il a quitté Pesth, et de chercher pour son gouvernement compromis un dernier asile à Arad. Il se relève encore une fois lorsqu'il apprend que Klapka, poussant l'ennemi devant lui, est entré à Raab et menace Vienne; mais la défaite de Temeswar éteint ses

donné aux mains de l'ennemi un trésor si précieux. Au reste, la Hongrie a hautement approuvé ce fait, que Kossuth n'a jamais eu l'intention de cacher.

(1) Pour faire juger la conduite de Windischgrætz à Pesth, il suffit de citer un de ses décrets : « 1° Tout individu qui sera saisi porteur de n'importe quelle espèce d'arme sera immédiatement pendu. 2° Toute ville ou village dont plusieurs habitants attaqueraient les courriers et les détachements de l'armée impériale sera immédiatement détruit. 3° Les autorités locales répondent sur leur tête de la tranquillité publique. » — Quant aux supplices qui couronnèrent l'œuvre du cabinet de Vienne, nous renvoyons à l'*Histoire de la Guerre de Hongrie*, par M. F. Martin (Nantes, 1850).

(1) La *Déclaration d'indépendance de la Hongrie*, signée par « les magnats et représentants de la nation hongroise légalement convoqués : » le baron S. Perenyi, second président de la chambre des magnats; Paul Almassy, vice-président de la chambre des députés, et Émeric Szacsvay, secrétaire, contient en quatre-vingt-dix articles un exposé des griefs de la Hongrie contre l'Autriche et de l'état des affaires, et en quatre autres paragraphes : 1° La Hongrie est un État libre et indépendant; 2° La maison de Habsbourg-Lorraine est déclarée déchue et exclue du trône et exilée; 3° La Hongrie entre en alliance avec toutes les autres nations en tant que ses propres lois ne seront pas lésées; 4° L'assemblée nationale établira le mode du gouvernement dans toutes ses parties; mais jusqu'à ce qu'il puisse être statué à cet égard, Louis Kossuth est proclamé gouverneur-président, chargé de gouverner le pays dans toute son étendue.

(2) Ce ministère insurrectionnel était composé de : B. Szemere, intérieur; Sébast. Vucovicz, justice; F. Duscheck, finances; M. Horvath, cultes; L. Czanyi, travaux publics; A. Gœrgey, guerre.

(3) L'appel au peuple, signé par tout le ministère de Kossuth, est un des plus beaux monuments de l'histoire contemporaine. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire, et renvoyons le lecteur aux journaux de cette époque.

dernières espérances. Gœrgey, que Kossuth accuse d'avoir perdu la Hongrie, vient trouver le dictateur : ces deux hommes ne peuvent plus s'entendre. Kossuth veut que l'on mette Bem à la tête de l'armée et que l'on résiste jusqu'au dernier homme; le conseil de guerre ayant rejeté cette proposition extrême : « Celui-là seul, répond Kossuth, qui a la confiance de la majorité a le droit de gouverner; » et il donne sa démission, que la diète accepte en transférant le pouvoir dictatorial à Gœrgey (11 août 1849).

Ici se termine la carrière politique de Kossuth, une des plus étonnantes qu'offre l'histoire moderne. C'est lui qui avait présidé à la tentative de régénération de la Hongrie, tentative que la défection de Gœrgey devait faire échouer. Redevenu simple citoyen, l'ex-dictateur se rendit auprès de sa mère, à Radna, et de là à Lugos. Dans ce dernier endroit il trouva les débris de l'armée vaincue à Temeswar, et comprit que c'en était fait de sa patrie. Bem, dont le courage survivait à l'espérance, lui offre de venir le rejoindre au milieu de son camp; mais Kossuth refuse. « Pour moi la guerre n'est pas un but, mais un moyen de sauver la patrie, écrit-il au général polonais; si je ne vois pas la possibilité de me rapprocher de ce but, je ne veux pas donner la main à la continuation de la guerre rien que pour la guerre. » Peu de temps après il apprit l'affaire de Vilagós. Ce fut alors qu'il se dirigea vers la frontière, et que, fuyant la vengeance de ceux qu'il avait combattus avec tant d'acharnement, il alla demander l'hospitalité à la Turquie (17 août). Avant de passer à l'étranger, il adressa ses adieux aux Hongrois dans un manifeste que nous voudrions pouvoir reproduire, ne fût-ce qu'à cause de sa haute valeur littéraire.

Retenu pendant quelque temps à Widdin et ensuite à Schoumla, Kossuth fut plus tard interné à Kutahïa (Asie Mineure), où sa femme, ses deux fils et sa fille le rejoignirent en février 1850. Au mois d'août de l'année suivante, grâce à l'intervention de l'Angleterre et des États-Unis, il se rendit à Southampton, où il débarqua le 17 octobre. Londres et beaucoup d'autres villes lui firent un accueil enthousiaste. En novembre 1851 il passa aux États-Unis pour y faire de la propagande en faveur de la Hongrie; ses discours eurent un grand retentissement et firent revivre l'intérêt pour la cause des Magyares, mais ne produisirent pas l'effet sur lequel il avait compté. Il retourna alors en Angleterre (juin 1852), où il réside encore aujourd'hui. Kossuth est pauvre, et gagne sa vie en faisant des cours publics (*public lectures*). Les Anglais admirent la pureté avec laquelle il parle leur langue. A l'occasion de la révolte de Milan, il a adressé une proclamation aux soldats hongrois. Durant la guerre contre la Russie, son intérêt aux affaires politiques s'est traduit en quelques discours remarquables, qui ont été publiés plusieurs fois : *Select Speeches of Kossuth, condensated and abridged with Kossuth's express sanction by F. W. Newman*; Londres, 1853, in-8°; — *Authentic Report of Kossuth's Speeches on the war in the East at Sheffield and Nottingham published by himself*; Londres, 1854, in-8°. Une édition allemande de ses œuvres choisies a paru à Leipzig, en 3 vol. sous le titre de *Gesammelte Werke* (1852-1855).

Rodolphe LINDAU.

Horn, *Louis Kossuth*; Leipzig, 1851, 1er vol. — Szemere, *L. Batthyani. Gœrgey und Kossuth*; Hambourg, 1852. — *Le National*, 1848 et 1849. — *Le Moniteur universel*, 1848-1849. — Madame de Bury, *Souvenirs et Récits des campagnes d'Autriche*; Paris, 1852. — *Kossuth von einem Ungarn*; Leipzig, 1854. — *Kossuth nach der Capitulation von Vilagos, seine Flucht nach der Türkei und sein Aufenthalt alldort*; Weimar, 1852. — *Kossuth in England. Beiträge zur Geschichte Zeit*, Grimma, 1852. — *Kossuth in England und seine Reden vor dem Britischen Volke*; Brunswick, 1851. — *Ungarn's politische Charactere*; Mayence, 1851. — Adlerstein, *Archiv des ungarischen Ministeriums*; Altenbourg 1851, 3 vol. — Adlerstein, *Chronologisches Tagebuch der magyarischen Revolution*; Vienne, 1851, 3 vol. — *Correspondence relative to the affairs of Hungary*; Londres, 1847-1849. — Gœrgei, *Mein Leben und Wirken in Ungarn*; Leipzig, 1852, 2 vol. — Klapka, *Memoiren*; Leipzig, 1850. — Klapka, *Der Nationalkrieg in Ungarn und Siebenbürgen*; ibid., 1851, 2 vol. — Korn, *Neueste Chronik der Magyaren*: Hambourg, 1852, 2 vol. — Szemere, *Politische Charakterskizzen*; Hambourg, 1853. — Félix Martin, *Guerre de Hongrie en 1848 et 1849*, Nantes, 1850 — *Ludwig Kossuth, Dictator von Ungarn*; Mannheim, 1849. — O. Födál, *Der Krieg in Ungarn*: Mannheim, 1849.

KOSTHA BEN LUCA, philosophe chrétien, originaire d'Héliopolis en Syrie, vivait vers l'an de l'hégire 250 (864 de J.-C.), sous les khalyfes abbassides Mothavakel, Mostanser, Mostain-Billah, Motaz, Mothadi-Billah et Mothamed-Billah. Aboulfarage place sa mort vers l'an de l'hégire 276 (890) et Casiri vers 250 (864). Isaac ben-Mahamad Almodim, qui nous apprend que la tombe de Kostha fut, comme celle des rois, recouverte d'un dôme, le met au-dessus des meilleurs écrivains pour la concision du style, l'énergie et la richesse des pensées. Kostha connaissait à fond l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la musique, la philosophie et la médecine. Au rapport de Casiri, il écrivait l'arabe avec beaucoup d'élégance, et se perfectionna dans la connaissance du grec pendant un voyage qu'il fit à Constantinople et dans l'Asie Mineure. Il rapporta de ce pèlerinage littéraire et scientifique un grand nombre de manuscrits. A son retour en Syrie, il fut appelé à Bagdad pour traduire en arabe les ouvrages grecs des États musulmans. Il se retira ensuite dans l'Arménie, où il mourut. Kostha ben-Luca a composé un grand nombre d'ouvrages remarquables, parmi lesquels on doit citer : *Isagoge in Geometriam*, sous forme de dialogue; — *Isagoge in Astronomiam*; — *De Animæ et Spiritus Discrimine*; — *De Quatuor Qualitatibus*, lib. IV; — *De Speculis ustiris*; — *De Ponderibus et Mensuris*; — *De Politico Regimine*; — *De Morte inopinata*; — *De Alimentis*; — *De Alimentorum Ratione*; — *De Morborum Crisi*; — *De Ethio-*

gum Nigredine ejusque causa; — *De Musica*; *Isagoge in Dialecticam*; — *Descriptio Sphæræ Cœlestis*; — *Expositio Dogmatum græcorum philosophorum*; — *Difficultates quæ apud Euclidem occurrunt*; — *de Balneis*; — *Hortus Deliciarum, seu de chronologia liber*; — *Arithmeticæ Problemata*; — *De Græcorum Philosophorum Inventis et Sectis*; — *Liber apologeticus adversus Librum astrologi Aba Isæ de Mahometi apostolatu et Prophetia*. Les principaux ouvrages qu'il a traduits sont : un traité de l'auteur grec Costhus sur l'agriculture; mais la version de Kostha, suivant d'Herbelot, est moins estimée des érudits que celle de Sergius; — les commentaires d'*Alexandre d'Aphrodisie* sur les livres IV, V, VII et VIII d'Aristote *De Physica Auscultatione*; — un ouvrage d'Autolicus sur l'astronomie; — le *Barulcus* d'Héron d'Alexandrie, ouvrage dont la version arabe se trouve à la bibliothèque de Leyde, mais dont l'original grec n'existe plus; — les *Aphorismes d'Hippocrate*. Kostha ben-Luca, Vossius et Fabricius pensent que les *Aphorismes* ne sont que des extraits des écrits d'Hippocrate recueillis et mis en ordre par quelque médecin. F.-X. Tessier.

Casiri, *Biblioth. Arab.-Hispan.*, t. I, 324, 419, 420. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, p. 975. — Gerardus Joannes Vossius, lib. *De Philosophia*, p. 8. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, lib. II, 801.

KOSTROF (*Ermil-Ivanovitch*), poëte russe, né vers le milieu du siècle dernier, dans le gouvernement de Viatka, mort le 9 décembre 1796, était fils d'un paysan de la couronne. Du séminaire de sa province il entra dans l'université de Moscou, en sortit bachelier, et parvint au grade de secrétaire de province. Il a composé un grand nombre de pièces, réunies en deux volumes en 1802; mais c'est surtout dans la traduction qu'il a excellé. On lui doit en ce genre, auquel une littérature naissante est obligée d'abord de s'appliquer : *L'Ane d'Or* d'Apulée; Moscou, 1781; — *Les six premiers chants de l'Iliade*; Saint-Pétersbourg, 1787; — *Ossian*, etc. A. G.

Gretch, *Opit istorii rouskoi literatouri*.

KOSZEGI. *Voy.* Giseke.

KOTA, général chinois, fut chargé par l'empereur Hiao-tsong de reconquérir le Tong-king, en 1075. Le prince de ce pays, Likienté, après avoir secoué le joug de la Chine, était entré à main armée dans les provinces de Kuang-tong et de Kuang-si, mettant tout à feu et à sang. Pour se venger d'un si sanglant outrage, l'empereur fit assembler une armée de 80,000 hommes sous les ordres du général Kota, et pria les rois du Camboge et de la Cochinchine d'envoyer quelques troupes pour faire diversion dans le Tong-king. Kota ne perdit point de temps; il se mit en marche. Arrivé sur les limites du Kuang-si et du Tong-king, il prit ses dispositions pour attaquer l'armée ennemie. La bataille fut livrée près du fleuve Fou-léang-kiang. Les Tonkinois furent taillés en pièces, et le fils de Likienté périt dans la mêlée. Kota ne profita pas de sa victoire. Il n'osa forcer le passage du fleuve. Voyant son armée décimée par les maladies, il se contenta de prendre la ville de Kuang-yven et quelques autres places. Lykienté demanda et obtint la paix. Il consentit à payer tribut à la Chine, rendit les prisonniers chinois et les villes de Kin-tchéou, Lien-tchéou et Nan-nin-fou, dont il s'était rendu maître. L'empereur, de son côté, fit grâce à Lykienté, et consentit à lui restituer les places du Tong-king prises par Kota. On régla en même temps les limites de ce royaume et de la Chine. Ainsi fut terminée l'expédition de Kota. F.-X. T.

Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, I. — La Bissachère, *Notice sur le Tongking*. — *Lettres édifiantes*, t. XVI.

KOTAÏBAH (*Ibn*), célèbre capitaine arabe, mort l'an de l'hégire 97 (716 de J.-C.). Fils de Mouslem-al-Bahely, il fut un des héros qui, par leurs exploits et leurs conquêtes, illustrèrent le khalifat de Walid Ier. Établi gouverneur du Khoraçan en 85 (704 de J.-C.), par le fameux Hedjadj, il entreprit la conquête des vastes contrées qui s'étendent de la Perse à la Chine, et qui étaient alors occupées par les Tartares, tributaires du Céleste Empire. Laissant un lieutenant à Mérou, sa capitale, il tente d'abord le passage du Djihoun (Oxus), à Bokhara, qu'il trouve en état de lui résister longtemps. Alors Kotaïbah use d'un stratagème; il laisse quelques troupes pour tromper l'ennemi, va secrètement soumettre les princes de Balk et de Thalecan, et traverse le Djihoun à Termed. Après être entré sans obstacle et sans perte dans le Mawarennahr, il s'empare de Saganian, et remporte en 87 (706), sur les Turcs, une victoire éclatante, qui le rend maître de Baïkend et de Bokhora. La perfidie des habitants de cette dernière ville, qui massacrent la garnison musulmane, attire sur eux la colère du vainqueur. Kotaïbah fait passer au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, réduit en esclavage les femmes et les enfants, et rentre dans son gouvernement avec un butin considérable. L'année suivante, 88 (707), une armée de 200,000 Turcs et Chinois, conduite par Teghaboun, neveu de l'empereur de la Chine, Tchong-tsong, étant venue attaquer le Khoraçan, Kotaïbah la défit et la mit en déroute complète. Mais pendant qu'il vole en Arménie au secours de Moslemah, frère du khalife Walid Ier, Naïzek, roi du Thalecan, profite de son éloignement pour tenter de recouvrer son indépendance. Ce généreux effort pour la liberté de sa patrie ne servit qu'à précipiter sa ruine. Kotaïbah, de retour, s'empara de la personne de Saüsek, et lui fit trancher la tête. Kech, Nakhebeh et plusieurs autres places importantes tombèrent au pouvoir du vainqueur. La Transoxane soumise, Kotaïbah envahit le Kharizme, l'an de l'hégire 92 (711), dans le même temps que Tarik arborait en Espagne le crois-

sant victorieux. Après une résistance énergique, le roi Djougham fut vaincu, et soumis à un tribut annuel de 2,000,000 de dinars et de 3,000 esclaves. L'année suivante, le khan des Turcs, Mangourek, assiégé dans Samarcande, conserva la vie et la couronne aux mêmes conditions. Kotaïbah revint à Mérou avec des richesses immenses. Dans une troisième campagne il franchit le Sihoun (Jaxarte), et il avait déjà pénétré jusqu'à Ferghanah et Tackend lorsque la mort d'Hedjadj et du khalife Walid le rappela dans le Khoraçan, en 715. Après avoir soutenu quelque temps les droits d'Abdel-Aziz, fils de Walid Ier, Kotaïbah fut obligé de reconnaître le khalife Soliman, oncle du jeune prince, en faveur duquel l'empire venait de se prononcer; et pour effacer, par l'éclat de ses victoires, le souvenir de sa première opposition, il poussa les conquêtes de l'islamisme jusqu'au Kachgar et même jusqu'à la Chine, si l'on en croit Aboulféda. Mais ici finit la gloire de Kotaïbah. La reste de sa vie ne fut plus qu'une rébellion continuelle, dont les bontés du khalyfe ne purent triompher qu'un instant. A la fin Kotaïbah s'étant révolté ouvertement, fut défait et mis en pièces. F.-X T.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Khondemyr, *Khelassat ul-Akbhar*. — Ferichtat, *Histoire de l'elevation du pouvoir musulman dans l'Inde*. — Malcolm, *Hist. de la Perse*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Pauthier, *Chine* (*Univers pittoresque*), p. 310.

KOTCHOUBÉI (*Vasili-Leontiévitch*), serviteur du tzar Pierre Ier, décapité à Borchtchagorka, le 14 juillet 1708. Descendant des khans de Crimée, il est célèbre dans les annales de la Petite-Russie par sa fidélité à Pierre Ier, qui ne lui valut que des tortures et la mort. Kotchoubéi crut devoir prévenir son souverain de la trahison que méditait Mazeppa. Occupé ailleurs, le tzar chargea ses ministres Golovkin et Chafirof d'instruire cette affaire; ceux-ci commencèrent à soumettre Kotchoubéi à la question, et lorsque la douleur força l'infortuné vieillard à rétracter sa dénonciation, ces juges, également faits pour tromper et être trompés, le renvoyèrent à Mazeppa, qui lui fit trancher la tête, non sans l'avoir préalablement flagellé. Bientôt après, le fameux hetman fut à son tour supplicié; Pierre Ier reconnut alors solennellement, mais un peu tard, l'intégrité de son vieux serviteur, fondateur illustre d'une des familles actuellement les plus considérables de l'empire russe.

Pce A. G—n.

Histoire de la Petite Russie, par Bantich-Kamenski.

KOTCHOUBÉI (Le prince *Victor-Pavlovitch*), diplomate russe, arrière-petit-fils du précédent, né dans la Petite-Russie, en 1768, mort à Moscou, le 2 juin 1834. Il était ministre de l'impératrice Catherine à Constantinople. L'empereur Paul le nomma son vice-chancelier (1798), et l'éleva à la dignité de comte (1799). Ami particulier de l'empereur Alexandre, Kotchoubéi fut, sous son règne, à deux reprises ministre de l'intérieur, de 1802 à 1807 et en 1819. L'empereur Nicolas le plaça à la tête du conseil de l'empire (1827), le créa prince (1831) et chancelier deux mois avant sa mort. Le prince Victor Kotchoubéi a laissé quatre fils et une fille, la comtesse Alexandre Strogonof.

Pce A. G.

Sbornik. *Kn. Dolgoroukago*, IV, 8r. — *Slovar Bantich-Kamenskago*. — *L'Abeille du Nord*, 1855, n° 150. — *Avénement au trône de l'empereur Nicolas Ier* par le baron Korf; Paris, 1857.

KOTHB' ED-DYN. *Voy.* COTHB ED-DYN.

KOTHOUB ED-DYN AIBEK. *Voy.* COLTTOUB OUL-DIEN-AÏBECK.

KOTHOUZ (*Mahmoud-Saïf ed-Dyn Malek-Modhaffer*), troisième sultan d'Égypte de la dynastie des Mameluks Baharites, proclamé sultan le 17 dzoulcaada 657 (5 novembre 1259 de J. C.), mort le 17 dzoulcaada 658 (24 octobre 1260). Ce prince, que Guillaume de Tripoli appelle aussi *Melchenal* et *Saif ed-Dyn Cocus*, était neveu par sa mère du brave et malheureux Djélal ed-Dyn, dernier sultan du Kharizme. Pris par les Tartares, vendu à Damas, puis conduit au Caire, il fut esclave d'Aïbek, premier sultan mameluk. Il s'éleva au milieu des révolutions qui ensanglantèrent l'avénement des premiers souverains mameluks; et il était parvenu à la dignité d'emir quand on apprit que les Mogols, maîtres de Bagdad, avaient, sous la conduite d'Houlagou, pénétré en Syrie et menaçaient l'Égypte d'une prochaine irruption. Kothouz profite des troubles d'une minorité orageuse et de la terreur causée par l'approche des Tartares pour renverser le sultan Nour ed-Din-Ali, en octobre 1259, et le faire enfermer dans le sérail. Un mois après, 17 dzoulcaada 657 (5 nov. 1259), il est proclamé sultan d'Égypte. Pour justifier son usurpation, il représente aux émirs mécontents l'incapacité de Nour ed-Din, les dangers de la patrie, et la nécessité de mettre a la tête du gouvernement un homme capable de commander les armées. Cependant les Tartares s'étaient emparés de Damas, d'Alep et de plusieurs autres places importantes de la Syrie. Kothouz, après avoir enfermé a Damiette le sultan détrôné et son frère, et après avoir à grand'peine décidé les émirs a l'accompagner, marche à la rencontre des Mogols. Houlagou, contraint de partir pour l'Orient, avait laissé en Syrie deux généraux, Ketboga dans Alep et Béider à Damas. L'armée mogole et l'armée égyptienne se rencontrèrent près d'Aïn Djalout, le 25 ramadhan 658 (sept. 1260). Kothouz défit les Tartares, tua de sa propre main leur chef Ketboga et les poursuivit jusqu'à Béyssan, près du lac de Tibériade, où il acheva leur déroute. Cette défaite fit perdre aux Mogols leurs conquêtes en Syrie. Suivant Guillaume de Tripoli, après la victoire de Tibériade, l'emir Bibars aurait pressé le sultan de déclarer la guerre aux Francs et d'aller mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre. Kothouz aurait refusé, alléguant les traités conclus avec les chrétiens. Mais le prince égyptien s'aliéna surtout ce re-

doutable émir en le frustrant du gouvernement d'Alep, qu'il lui avait promis pour récompense de ses services. Le meurtrier du sultan Malek el-Moadam se vengea par la mort de Kothouz, qu'il assassina à la chasse, le 17 dzoulcaada 658 (24 octob. 1260). Encore tout couvert du sang de sa victime, Bibars se présente au vizir. Celui-ci demande qui a tué le sultan. « C'est moi! » répond fièrement Bibars. « Régnez donc à sa place », dit aussitôt le vizir. F.-X. T.

Abou'lféda, *Abrégé de l'Histoire du Genre humain*. — Aboulmahassen, *Livre des Etoiles resplendissantes, relativement aux rois d'Égypte*. — Schafi, *Traité des Vertus secrètes de Bibars*. — Makrizi, *Traité de la Route qui mène a la connaissance des dynasties royales*. — Quatremère, *Histoire des Mameluks d'Égypte*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. V.

KOTHROB (*Mohammed ben-Ahmed al-Massayer*), poëte arabe, né à Bassora, dans le deuxième siècle de l'hégire, mort en 206 (821 de J.-C.). Son amour de l'étude, son ardeur à chercher et à poursuivre tout ce qui pouvait orner son esprit, la turbulence et l'activité de son caractère le firent surnommer *Kothrob*, qui se dit en arabe des esprits follets et de ces insectes qu'on voit toujours en mouvement à la surface de l'eau. Il eut pour maître Sybouyeh, l'un des plus célèbres grammairiens arabes. On a de Kothrob un poëme intitulé *Almotsalels*, que l'on trouve à la Bibliothèque impériale, et dont Golius s'est servi dans son dictionnaire arabe-latin. Dans chaque vers l'auteur emploie un mot arabe susceptible, suivant la prononciation, de trois significations différentes; — *Ossoul al-addhah*, ou racines des mots qui ont deux acceptions contraires. F.-X. T.

Macrizi, *Chrestomathie Arabe*. — Aboulféda, *Annales Moslemi*.

KOTHUAL (*Yousouph*), général kharizmien, mort en 1072. Après avoir terminé glorieusement la conquête de la Géorgie, Alp-Arslan se dirigeait vers le Turkestan, à la tête d'une armée de 200,000 cavaliers, lorsqu'il s'arrêta à faire le siége de la forteresse de Barzem, que commandait Kothual. C'était un homme intrépide: il opposa à l'ennemi une résistance héroïque pendant plusieurs jours. Mais il fallut céder au nombre, et la place tomba au pouvoir des Turcs. Kothual fut pris, conduit devant le sultan, et condamné à être écartelé vif. Alors, dans l'accès du désespoir, il tira un poignard, et s'avança pour frapper Alp-Arslan. Ce prince, confiant dans son adresse à tirer de l'arc, défendit de l'arrêter, et voulut lui-même lui lancer une flèche. Mais il manqua son coup, et Kothual, transporté de fureur lui plongea son poignard dans le sein, et tomba lui-même percé de mille coups, en 1072. F.-X. T.

Lacroix, *An. Orient.*, partie I. — Brosset, *Histoire de Géorgie*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. III.

KOTLUK-TURKHAM-AGA, princesse mongole, morte l'an de l'hégire 785 (1383 de J.-C.). Sœur de Tamerlan, elle lui fut d'un grand secours dans l'administration de ses vastes États, le rendit clément envers les vaincus, et releva son courage dans l'adversité. En 1381, Tamerlan, inconsolable de la perte de sa fille unique, Akia Beghi, laissait l'ennemi battre ses généraux et envahir ses provinces. Kotluk fortifia l'âme du conquérant, en l'engageant à assurer, par de nouvelles victoires, la tranquillité de ses sujets et la prospérité de son empire. Tamerlan perdit en 1383 sa femme Dilchnd-Aga et sa sœur Kotluk. Cette dernière princesse était aimée des peuples, à cause de sa bonté et de sa libéralité. Elle fonda des hôpitaux, des monastères, des colléges et plusieurs autres monuments d'utilité publique. Elle s'efforçait de réparer les maux causés par l'ambition de son frère. C'était l'ange de la paix à côté de l'ange de la destruction. F.-X. T.

Hammer, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, liv. V, p. 9, 16, 18.

KO-TSONG-TAO, célèbre ministre chinois, mort en 926, prépara et conserva le trône au prince de Tcin, qui fonda la dynastie des Héou-tang, et prit, à son avénement, le nom de Tchouang-tsong (923). Pour résister aux Léang, alors les ennemis les plus redoutables de la nouvelle dynastie, Ko-tsong-tao, nommé premier ministre, conseilla à l'empereur de bâtir un fort près de Po-tchéou, et par son habileté et son courage protégea la ville et les travailleurs contre les attaques réitérées du général Ouang-yen-tchang, le plus grand homme de guerre qu'il y eût alors en Chine. Apprenant que la ville de Taléang, où résidait Moti, empereur de la dynastie des Léang, était dépourvue de troupes, il dit à Tchuang-tsong : « Le *Tien* nous livre Taléang, puisqu'elle est sans défense : devez-vous hésiter de vous en rendre maître? » La ville fut prise, et la mort de Moti acheva la ruine de sa famille, en 924. L'empereur, par reconnaissance, offrit le gouvernement de Taleang à Ko-tsong-tao, qui le refusa. La sécurité dont Tchuang-tsong était redevable à Ko-tsong-tao prépara la chute de ce ministre. N'ayant plus d'ennemis à craindre, l'empereur s'entoura de musiciens et d'histrions, et se montra moins disposé à suivre les conseils de Ko-tsong-tao. C'est ainsi que, malgré ce ministre, il disposa d'un des meilleurs gouvernements en faveur d'un comédien, et fit construire à Tchang-ngan un édifice somptueux, véritable insulte à la misère publique. Pour perdre le premier ministre, il ne manquait plus aux nouveaux favoris de Tchuang-tsong qu'une occasion, qui ne tarda pas à se présenter. Envoyé avec Likiki, prince de Ouéi et fils de l'empereur, pour étouffer la rébellion des princes de Chou et de Ou, qui refusaient de reconnaître l'autorité de Tchouang-tsong, Ko-tsong-tao termina en soixante-dix jours la conquête de cette principauté (925). Mais de nouvelles révolutions l'ayant forcé de prolonger son séjour dans ce pays, les eunuques du palais se servirent de ce prétexte pour l'accuser auprès de l'empereur d'ambition et d'indépendance. Ko-tsong-tao et ses enfants fu-

sant victorieux. Après une résistance énergique, le roi Djougham fut vaincu, et soumis à un tribut annuel de 2,000,000 de dinars et de 3,000 esclaves. L'année suivante, le khan des Turcs, Mangourek, assiégé dans Samarcande, conserva la vie et la couronne aux mêmes conditions. Kotaïbah revint à Mérou avec des richesses immenses. Dans une troisième campagne il franchit le Sihoun (Jaxarte), et il avait déjà pénétré jusqu'à Ferghanah et Tackend lorsque la mort d'Hedjadj et du khalife Walid le rappela dans le Khoraçan, en 715. Après avoir soutenu quelque temps les droits d'Abdel-Aziz, fils de Walid Ier, Kotaïbah fut obligé de reconnaître le khalife Soliman, oncle du jeune prince, en faveur duquel l'empire venait de se prononcer; et pour effacer, par l'éclat de ses victoires, le souvenir de sa première opposition, il poussa les conquêtes de l'islamisme jusqu'au Kachgar et même jusqu'à la Chine, si l'on en croit Aboulféda. Mais ici finit la gloire de Kotaïbah. La reste de sa vie ne fut plus qu'une rébellion continuelle, dont les bontés du khalyfe ne purent triompher qu'un instant. A la fin Kotaïbah s'étant révolté ouvertement, fut défait et mis en pièces. F.-X T.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Khondemyr, *Khelassat ul-Akbhar*. — Ferichtat, *Histoire de l'elévation du pouvoir musulman dans l'Inde*. — Malcolm, *Hist. de la Perse*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Pauthier, *Chine* (*Univers pittoresque*), p. 310.

KOTCHOUBÉI (*Vasili-Leontiévitch*), serviteur du tzar Pierre Ier, décapité à Borchtchagorka, le 14 juillet 1708. Descendant des khans de Crimée, il est célèbre dans les annales de la Petite-Russie par sa fidélité à Pierre Ier, qui ne lui valut que des tortures et la mort. Kotchoubéi crut devoir prévenir son souverain de la trahison que méditait Mazeppa. Occupé ailleurs, le tzar chargea ses ministres Golovkin et Chafirof d'instruire cette affaire; ceux-ci commencèrent à soumettre Kotchoubéi à la question, et lorsque la douleur força l'infortuné vieillard à rétracter sa dénonciation, ces juges, également faits pour tromper et être trompés, le renvoyèrent à Mazeppa, qui lui fit trancher la tête, non sans l'avoir préalablement flagellé. Bientôt après, le fameux hetman fut à son tour supplicié; Pierre Ier reconnut alors solennellement, mais un peu tard, l'intégrité de son vieux serviteur, fondateur illustre d'une des familles actuellement les plus considérables de l'empire russe.
Pce A. G—n.

Histoire de la Petite Russie, par Bantich-Kamenski.

KOTCHOUBÉI (Le prince *Victor-Pavlovitch*), diplomate russe, arrière-petit-fils du précédent, né dans la Petite-Russie, en 1768, mort à Moscou, le 2 juin 1834. Il était ministre de l'impératrice Catherine à Constantinople. L'empereur Paul le nomma son vice-chancelier (1798), et l'éleva à la dignité de comte (1799). Ami particulier de l'empereur Alexandre, Kotchoubéi fut, sous son règne, à deux reprises ministre de l'intérieur, de 1802 à 1807 et en 1819. L'empereur Nicolas le plaça à la tête du conseil de l'empire (1827), le créa prince (1831) et chancelier deux mois avant sa mort. Le prince Victor Kotchoubéi a laissé quatre fils et une fille, la comtesse Alexandre Strogonof.
Pce A. G.

Sbornik, *Kn. Dolgoroukago*, IV, 8°. — *Slovar Bantich-Kamenskago*. — *L'Abeille du Nord*, 1834, n° 130. — *Avénement au trône de l'empereur Nicolas Ier* par le baron Korf; Paris, 1857.

KOTHB' ED-DYN. *Voy*. Cothb ed-dyn.

KOTHOUB ED-DYN AIBEK. *Voy*. Couttoub oul-Dien-Aïbeck.

KOTHOUZ (*Mahmoud-Saïf ed-Dyn Malek-Modhaffer*), troisième sultan d'Égypte de la dynastie des Mameluks Baharites, proclamé sultan le 17 dzoulcaada 657 (5 novembre 1259 de J. C.), mort le 17 dzoulcaada 658 (24 octobre 1260). Ce prince, que Guillaume de Tripoli appelle aussi *Melchenal* et *Saïf ed-Dyn Cocus*, était neveu par sa mère du brave et malheureux Djélal ed-Dyn, dernier sultan du Kharizme. Pris par les Tartares, vendu à Damas, puis conduit au Caire, il fut esclave d'Aïbek, premier sultan mamelouk. Il s'éleva au milieu des révolutions qui ensanglantèrent l'avénement des premiers souverains mameluks; et il était parvenu à la dignité d'émir quand on apprit que les Mogols, maîtres de Bagdad, avaient, sous la conduite d'Houlagou, pénétré en Syrie et menaçaient l'Égypte d'une prochaine irruption. Kothouz profite des troubles d'une minorité orageuse et de la terreur causée par l'approche des Tartares pour renverser le sultan Nour ed-Din-Ali, en octobre 1259, et le faire enfermer dans le sérail. Un mois après, 17 dzoulcaada 657 (5 nov. 1259), il est proclamé sultan d'Égypte. Pour justifier son usurpation, il représente aux émirs mécontents l'incapacité de Nour ed-Din, les dangers de la patrie, et la nécessité de mettre a la tête du gouvernement un homme capable de commander les armées. Cependant les Tartares s'étaient emparés de Damas, d'Alep et de plusieurs autres places importantes de la Syrie. Kothouz, après avoir enfermé a Damiette le sultan détrôné et son frere, et après avoir à grand'peine décidé les emirs a l'accompagner, marche à la rencontre des Mogols. Houlagou, contraint de partir pour l'Orient, avait laissé en Syrie deux généraux, Ketboga dans Alep et Béider à Damas. L'armée mogole et l'armée égyptienne se rencontrèrent près d'Aïn Djalout, le 25 ramadhan 658 (sept. 1260). Kothouz défit les Tartares, tua de sa propre main leur chef Ketboga et les poursuivit jusqu'à Béyssan, près du lac de Tibériade, où il acheva leur déroute. Cette défaite fit perdre aux Mogols leurs conquêtes en Syrie. Suivant Guillaume de Tripoli, après la victoire de Tibériade, l'emir Bibars aurait pressé le sultan de déclarer la guerre aux Francs et d'aller mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre. Kothouz aurait refusé, alléguant les traités conclus avec les chrétiens. Mais le prince égyptien s'aliéna surtout ce re-

doutable émir en le frustrant du gouvernement d'Alep, qu'il lui avait promis pour récompense de ses services. Le meurtrier du sultan Malek el-Moadam se vengea par la mort de Kothouz, qu'il assassina à la chasse, le 17 dzoulcaada 658 (24 octob. 1260). Encore tout couvert du sang de sa victime, Bibars se présente au vizir. Celui-ci demande qui a tué le sultan. « C'est moi! » répond fièrement Bibars. « Régnez donc à sa place », dit aussitôt le vizir. F.-X. T.

Aboulféda, *Abrégé de l'Histoire du Genre humain*. — Aboulmahassen, *Livre des Étoiles resplendissantes, relativement aux rois d'Égypte*. — Schaß, *Traité des Vertus secrètes de Bibars*. — Makrizi, *Traité de la Route qui mène à la connaissance des dynasties royales*. — Quatremère, *Histoire des Mameluks d'Égypte*. — Michaud *Histoire des Croisades*, t. V.

KOTHROB (*Mohammed ben-Ahmed al-Massayer*), poëte arabe, né à Bassora, dans le deuxième siècle de l'hégire, mort en 206 (821 de J.-C.). Son amour de l'étude, son ardeur à chercher et à poursuivre tout ce qui pouvait orner son esprit, la turbulence et l'activité de son caractère le firent surnommer *Kothrob*, qui se dit en arabe des esprits follets et de ces insectes qu'on voit toujours en mouvement à la surface de l'eau. Il eut pour maître Sybouyeh, l'un des plus célèbres grammairiens arabes. On a de Kothrob un poëme intitulé *Almotsalels*, que l'on trouve à la Bibliothèque impériale, et dont Golius s'est servi dans son dictionnaire arabe-latin. Dans chaque vers l'auteur emploie un mot arabe susceptible, suivant la prononciation, de trois significations différentes; — *Ossoul al-addhah*, ou racines des mots qui ont deux acceptions contraires. F.-X. T.

Macrizi, *Chrestomathie Arabe*. — Aboulféda, *Annales Moslemi*.

KOTHUAL (*Yousouph*), général kharizmien, mort en 1072. Après avoir terminé glorieusement la conquête de la Géorgie, Alp-Arslan se dirigeait vers le Turkestan, à la tête d'une armée de 200,000 cavaliers, lorsqu'il s'arrêta à faire le siége de la forteresse de Barzem, que commandait Kothual. C'était un homme intrépide: il opposa à l'ennemi une résistance héroïque pendant plusieurs jours. Mais il fallut céder au nombre, et la place tomba au pouvoir des Turcs. Kothual fut pris, conduit devant le sultan, et condamné à être écartelé vif. Alors, dans l'accès du désespoir, il tira un poignard, et s'avança pour frapper Alp-Arslan. Ce prince, confiant dans son adresse à tirer de l'arc, défendit de l'arrêter, et voulut lui-même lui lancer une flèche. Mais il manqua son coup, et Kothual, transporté de fureur lui plongea son poignard dans le sein, et tomba lui-même percé de mille coups, en 1072. F.-X. T.

Lacroix, *An. Orient.*, partie I. — Brosset, *Histoire de Géorgie*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. III.

KOTLUK-TURKHAM-AGA, princesse mongole, morte l'an de l'hégire 785 (1383 de J.-C.). Sœur de Tamerlan, elle lui fut d'un grand secours dans l'administration de ses vastes États, le rendit clément envers les vaincus, et releva son courage dans l'adversité. En 1381, Tamerlan, inconsolable de la perte de sa fille unique, Akia Beghi, laissait l'ennemi battre ses généraux et envahir ses provinces. Kotluk fortifia l'âme du conquérant, en l'engageant à assurer, par de nouvelles victoires, la tranquillité de ses sujets et la prospérité de son empire. Tamerlan perdit en 1383 sa femme Dilchad-Aga et sa sœur Kotluk. Cette dernière princesse était aimée des peuples, à cause de sa bonté et de sa libéralité. Elle fonda des hôpitaux, des monastères, des colléges et plusieurs autres monuments d'utilité publique. Elle s'efforçait de réparer les maux causés par l'ambition de son frère. C'était l'ange de la paix à côté de l'ange de la destruction. F.-X. T.

Hammer, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, liv. V, p. 9, 16, 18.

KO-TSONG-TAO, célèbre ministre chinois, mort en 926, prépara et conserva le trône au prince de Tcin, qui fonda la dynastie des Héoutang, et prit, à son avénement, le nom de Tchouang-tsong (923). Pour résister aux Léang, alors les ennemis les plus redoutables de la nouvelle dynastie, Ko-tsong-tao, nommé premier ministre, conseilla à l'empereur de bâtir un fort près de Po-tchéou, et par son habileté et son courage protégea la ville et les travailleurs contre les attaques réitérées du général Ouang-yen-tchang, le plus grand homme de guerre qu'il y eût alors en Chine. Apprenant que la ville de Taléang, où résidait Moti, empereur de la dynastie des Léang, était dépourvue de troupes, il dit à Tchuang-tsong : « Le *Tien* nous livre Taléang, puisqu'elle est sans défense : devez-vous hésiter de vous en rendre maître? » La ville fut prise, et la mort de Moti acheva la ruine de sa famille, en 924. L'empereur, par reconnaissance, offrit le gouvernement de Taleang à Ko-tsong-tao, qui le refusa. La sécurité dont Tchuang-tsong était redevable à Ko-tsong-tao prépara la chute de ce ministre. N'ayant plus d'ennemis à craindre, l'empereur s'entoura de musiciens et d'histrions, et se montra moins disposé à suivre les conseils de Ko-tsong-tao. C'est ainsi que, malgré ce ministre, il disposa d'un des meilleurs gouvernements en faveur d'un comédien, et fit construire à Tchang-ngan un édifice somptueux, véritable insulte à la misère publique. Pour perdre le premier ministre, il ne manquait plus aux nouveaux favoris de Tchuang-tsong qu'une occasion, qui ne tarda pas à se présenter. Envoyé avec Likiki, prince de Ouéi et fils de l'empereur, pour étouffer la rébellion des princes de Chou et de Ou, qui refusaient de reconnaître l'autorité de Tchouang-tsong, Ko-tsong-tao termina en soixante-dix jours la conquête de cette principauté (925). Mais de nouvelles révolutions l'ayant forcé de prolonger son séjour dans ce pays, les eunuques du palais se servirent de ce prétexte pour l'accuser auprès de l'empereur d'ambition et d'indépendance. Ko-tsong-tao et ses enfants fu-

rent mis à mort. Cette exécution exaspéra l'armée, et causa plusieurs révoltes, qui finirent par détrôner Tchuang-tsong. F.-X. Tessier.

Tchu-hi, *Thouang-kian-kang-mou*. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. VII. — Les missionnaires de Pékin, *Mémoires concernant les Chinois*. — Grosier, *Description générale de la Chine*.

KOTTER (*Christophe*), visionnaire allemand, né en 1585, à Sprottau (Silésie), mort en 1647, en Lusace. Ses visions commencèrent en 1616, bientôt suivies d'extases et de songes prophétiques. Il acquit une telle réputation que plusieurs princes l'attirèrent à leur cour. Comme la plupart de ses prédictions n'annonçaient que des malheurs pour la maison d'Autriche, on se saisit de sa personne, on l'exposa au pilori et on le bannit du pays comme un imposteur séditieux. Il se rendit fort suspect d'avoir été l'instrument des partis politiques. Ses prophéties, démenties par les événements, furent publiées par Comenius, sous le titre : *Lux in tenebris;* Amsterdam, 1657 : ce livre, dont un *Epitome* parut en 1660, contient aussi des révélations de Christine Poniatovia et de Nicolas Drabicius. P. L—y.

Bayle, *Dict. Hist. et Critique*. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*.

KOTWA. *Voy.* Ctibor (*Jean*).

KOTZEBUE (*Auguste-Frédéric-Ferdinand* de), le plus fécond des auteurs dramatiques allemands, né à Weimar, le 3 mai 1761, tué à Mannheim, par l'étudiant Charles Sand, le 23 mars 1819. Enfant précoce, il manifesta dès l'âge de six ans sa vocation littéraire par de petits essais poétiques. Ces dispositions se développèrent au gymnase de sa ville natale, sous la direction du professeur Musæus, et à l'âge de seize ans il se rendit à l'université de Iéna pour y étudier le droit. Une de ses sœurs étant mariée à Duisbourg, Kotzebue passa quelque temps à l'université de cette ville; mais en 1779 il revint à Iéna. Quoiqu'il y suivît ses cours avec assiduité, il ne négligea point les belles-lettres, et composa plusieurs pièces dramatiques, qui furent représentées à Iéna sur un théâtre d'amateurs et très-favorablement accueillies. Ces premiers succès exercèrent une grande influence sur la direction que prit dans la suite le talent littéraire de Kotzebue. Rentré au sein de sa famille avec le titre d'avocat, il ne se borna pas à l'exercice de la jurisprudence : il commença dès cette époque la publication de cette série d'ouvrages qui, au bout de trente ans, l'ont fait assimiler à Hans Sachs, le plus fécond des écrivains germaniques.

En 1781, l'ambassadeur de la cour de Prusse en Russie, le comte de Gœrtz, procura à Kotzebue une place de secrétaire auprès du baron Bawr, gouverneur général de Saint-Pétersbourg, lequel, étant chargé entre autres de la direction du théâtre allemand, ouvrit à Kotzebue un cercle d'activité conforme à ses goûts. Le baron Bawr mourut en 1783; mais, par son testament, il avait recommandé son secrétaire à l'impératrice Catherine II, qui le nomma d'abord conseiller titulaire, lui donna ensuite la place d'assesseur au tribunal d'appel de Revel, et lui conféra enfin, après l'avoir élevé à la dignité de président de justice du gouvernement de l'Estonie, des titres de noblesse. Kotzebue écrivit à cette occasion son livre sur la noblesse : *Vom Adel* (Leipzig, 1792, in-8°), qui ne parut qu'une palinodie en contradiction formelle avec les opinions que l'auteur avait professées jusque alors, et qui fut une preuve non équivoque de son peu de sincérité et de la versatilité de ses principes.

En 1790, Kotzebue fit un voyage aux eaux de Pyrmont, et pendant cette tournée il publia un livre qui eut les plus fâcheuses conséquences pour sa réputation (1). Cette affaire eut trop d'éclat pour que nous puissions la passer sous silence : Des relations de confiance et d'amitié s'étaient établies, vers 1790, entre les savants et les gens de lettres les plus distingués de l'Allemagne. Lessing avait fondé ces relations, et Gœthe en avait fixé le centre à Weimar. On y remarquait surtout Schiller, Herder, Musæus, Bahrdt, les deux frères Schlegel, etc. Soit que les connaissances de Kotzebue parussent trop superficielles à ces écrivains, soit que ses doctrines ne fussent pas assez conformes aux leurs, soit, enfin, qu'ils éprouvassent de la répugnance pour le caractère d'un homme accoutumé à sacrifier ses affections et les convenances au plaisir de dire un bon mot et de faire briller son esprit, ils refusèrent absolument de l'admettre dans leur intimité. Blessé de cette exclusion, et jaloux de la renommée de Gœthe et de la supériorité du cercle de ses amis, Kotzebue ne songea qu'à se venger de ceux dont il se voyait repoussé. Il publia en conséquence, sous le nom de baron de Knigge, l'ouvrage intitulé : *Doctor Bahrdt mit der eisernen Stirn* (Le docteur Bahrdt au front d'airain), Graiz, 1790, dans lequel toutes les illustrations littéraires de l'Allemagne furent attaquées de la manière la plus injurieuse. Ce livre souleva l'indignation générale. L'auteur supposé perdit, malgré ses dénégations, l'emploi qu'il exerçait dans le gouvernement de Hanovre, et le vrai coupable, ayant été découvert, fut forcé à se rétracter dans les feuilles publiques de la manière la plus humiliante.

Après la mort de sa femme, fille du général-lieutenant d'Essen, Kotzebue fit un premier voyage à Paris. Il publia à ce sujet, et malgré l'accueil flatteur qu'il avait reçu de la part des écrivains français, une relation passablement scandaleuse, intitulée : *Meine Flucht nach Paris im Jahre* 1790 (Ma fuite à Paris, dans l'an-

(1) La biographie Rabbe commet plusieurs erreurs chronologiques dans son article sur Kotzebue. Elle dit, entre autres, que Kotzebue publia son fameux libelle après son retour à Weimar (1802), tandis qu'il parut déjà en 1790. Kotzebue recommença en effet à Weimar sa polémique contre les grands écrivains de l'Allemagne; mais à cette époque sa réputation comme libelliste était déjà faite.

née 1790). En 1795 il s'établit dans la belle propriété de *Friedenthal* (Vallée de la Paix), à huit lieues de Nerva. Là il se livra tout entier à des travaux littéraires, et écrivit entre autres vingt drames, réunis en partie dans l'ouvrage : *Die juengsten Kinder meiner Laune* (Les derniernés de mon caprice); Leipzig, 1796, 6 vol. Sa retraite, toutefois, ne dura que trois ans, et en 1798 il en sortit pour remplacer à Vienne Alxinger dans sa place de poëte du théâtre de la cour. Des désagréments qu'il eut à subir dans l'exercice de cet emploi le déterminèrent à s'en démettre au bout de deux ans. Il obtint une pension de 1,000 florins, et se retira à Weimar.

Voulant plus tard retourner à Saint-Pétersbourg, où il avait laissé ses deux fils, Kotzebue partit pour la Russie, mais à la frontière de la Courlande il fut arrêté, et sur-le-champ expédié en Sibérie, sans qu'on lui fît connaître les motifs de cette rigueur. On a dit depuis qu'il était soupçonné d'être l'auteur de quelques pamphlets dirigés contre la personne de Paul Ier. Il a décrit lui-même ses angoisses et les incidents de son voyage dans un livre un peu romanesque, et qui a pour titre : *Das merkwuerdigste Jahr meines Lebens* (L'année la plus remarquable de ma vie); Berlin, 1801; 3e édition, 1803. Girard de Propiac en a publié une traduction française (Paris, 1802, 2 vol. in-8°). Kotzebue dut son prompt rappel à une de ses pièces de théâtre : *Der Leibkutscher Peter des Grossen* (Le Cocher de Pierre le Grand), qui n'était qu'un panégyrique indirect de Paul Ier. Krasnopulski ayant traduit ce petit drame en russe, le manuscrit tomba sous les yeux du czar, qui en fut si charmé, que non-seulement il rétracta à l'instant l'ordre de l'exil de Kotzebue, mais lui fit don du domaine de Wokrokull en Livonie, lui confia la direction du théâtre allemand, et l'honora du titre de conseiller aulique. Paul Ier périt peu de temps après, et Kotzebue, étant privé de son protecteur, demanda avec instance son congé pour retourner en Allemagne. Il s'établit d'abord à Weimar; mais sa vanité y souffrait trop du voisinage de Gœthe, qui continuait à le traiter du haut de sa grandeur. Il se rendit donc à Iéna, et de là à Berlin, où il fut reçu parmi les membres de l'Académie royale, et entreprit, en commun avec Merckel, la publication du journal *Der Freimuethige* (Le Franc-Parleur). Il s'y abandonna sans réserve à son ressentiment et à sa haine contre les grands écrivains de l'Allemagne; mais sans principes fixes, sans un système littéraire arrêté, n'opposant qu'une érudition superficielle au savoir réel de ses adversaires, et des paradoxes plus ou moins spirituels à leurs théories fermement établies, il ne recueillit d'autre fruit de sa polémique que le triste plaisir d'amuser par ses sarcasmes la malignité publique.

Depuis 1802 jusqu'en 1806 Kotzebue entreprit de fréquents voyages. Il visita la Livonie, l'Italie et la France, et publia à ce sujet les ouvrages : *Erinnerungen von einer Reise aus Liefland nach Rom und Neapel* (Souvenirs d'un Voyage en Livonie, à Rome et à Naples), Berlin, 1805, 3 vol., et *Erinnerungen aus Paris im Jahre* 1804 (Souvenirs de Paris en 1804), Berlin, 1805, 2 vol. Ces deux livres ont été traduits en français par Gilbert de Pixérécourt (Paris, 1806, 4 vol., Paris, 1805, 2 vol.). Ils sont assez amusants, quoique pleins d'observations superficielles, d'anecdotes hasardées, de jugements irréfléchis et de remarques désobligeantes sur les gens de lettres les plus distingués, qui cependant avaient accueilli Kotzebue avec empressement et bienveillance.

En 1806 Kotzebue se rendit à Kœnigsberg, pour explorer les archives de cette ville. Il en publia les résultats dans : *Preussens æltere Geschichte* (Histoire ancienne de la Prusse); Riga, 1808-1809, 4 vol. : ouvrage qui a le mérite de renfermer un grand nombre de documents authentiques. A la fin de l'année 1806, après la bataille de Iéna, Kotzebue se réfugia en Russie, où il s'occupa surtout de la rédaction des deux revues *Die Biene* (L'Abeille), Leipzig et Kœnigsberg, 1808-1810, 3 vol., et *Die Grille* (Le Grillon), Kœnigsberg, 1811-1812, 2 vol., dans lesquelles il attaquait l'empereur Napoléon et les Français toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il acquit ainsi une certaine importance politique, et lorsque, en 1813, le grand mouvement anti-français éclata en Europe, il fut nommé par le czar conseiller d'État et attaché au quartier général de l'armée russe en qualité d'écrivain politique. On lui attribue la plupart des manifestes diplomatiques sortis à cette époque du cabinet de Saint-Pétersbourg et dirigés contre la France. Il excita aussi dans plusieurs écrits ses compatriotes à secouer le joug de l'étranger; mais il était déjà tellement discrédité dans l'opinion publique que ces appels mêmes ne lui valurent aucune popularité.

En 1814 Kotzebue fut nommé consul général de Russie dans les États prussiens à la résidence de Kœnigsberg. Il resta dans cette ville deux ans, fut ensuite rappelé à Saint-Pétersbourg pour être attaché au département des affaires étrangères, et reçut enfin, en 1817, avec un traitement annuel de 15,000 roubles, une mission à la fois politique et littéraire : l'empereur Alexandre le chargeait de lui rendre compte de l'état de la littérature et de l'opinion publique dans les différentes parties de la Confédération Germanique. C'était l'époque où, après avoir rétabli la nationalité allemande et donné à leurs souverains des preuves héroïques de dévouement, les peuples demandaient l'accomplissement des promesses faites au moment du danger. Kotzebue, résidant tour à tour à Weimar et à Mannheim, s'empressait de signaler au czar ce mouvement généreux sous l'aspect le plus menaçant; il lui peignit les écrivains qui représentaient l'opinion

publique comme des hommes éminemment dangereux, et poursuivait de ses railleries et de ses sarcasmes la jeunesse des universités et les sociétés qu'elle venait de former (*Burschenschaften, Tugendbund*). En général, il essayait d'ériger en principe que les peuples, maintenus sous la tutelle de leurs princes, n'avaient aucun droit à des gouvernements représentatifs, ni au libre consentement de l'impôt, ni à la liberté de la presse, en un mot à aucune institution libérale. Un cri général d'indignation s'éleva contre ce langage; et quand Louis Wieland, dans *L'Ami du Peuple*, eut fait connaître la correspondance de Kotzebue avec le czar, l'animadversion fut au comble. Un jeune enthousiaste, Charles-Louis Sand, se rendit le 23 mars à Mannheim dans l'intention de délivrer l'Allemagne de l'écrivain qu'il considérait, dans son fanatisme exalté, comme un ennemi déclaré de la raison, de la justice, de la patrie et de la liberté. Il se présenta une première fois chez Kotzebue à onze heures du matin; mais il ne fut pas reçu à cette heure. Revenu dans l'après-midi, à quatre heures, il vit Kotzebue, et échangea quelques paroles avec lui; puis il lui enfonça un poignard dans la poitrine en s'écriant : « Voilà pour toi, traître à la patrie! »

Ainsi périt un homme qui, s'il avait joint à des talents vraiment remarquables quelques sentiments de loyauté, aurait pu devenir une des illustrations de son pays. Mais la servilité de son caractère avait terni sa réputation au point que sa mort tragique même ne put le réhabiliter dans l'esprit de ses compatriotes. Quant à Charles Sand, après avoir exécuté son projet, avec la tranquillité d'un homme qui remplit un devoir, il sortit lentement de la maison de sa victime, se mit à genoux dans la rue en criant : « Vive ma patrie allemande! Grâces soient rendues à Dieu pour m'avoir accordé la victoire! » Puis il se donna plusieurs coups de poignard dans le sein gauche. Arrêté et conduit à l'hôpital, il se rétablit assez pour être jugé par une commission spéciale, qui le condamna à la peine de mort. Il subit son supplice avec dignité, sans avouer qu'il avait eu des complices. Cet événement eut des suites graves, et fut la cause de la surveillance sévère dont devinrent l'objet les universités allemandes.

Kotzebue est un des écrivains les plus féconds de l'Allemagne, et a été longtemps le favori du public. Sans figurer parmi les grands écrivains, il brille du moins au second rang. Il s'est exercé à peu près dans tous les genres, excepté dans le genre épique. C'est son théâtre qui comprend la partie la plus nombreuse et la plus estimable de ses écrits. Un grand nombre de ses pièces ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe et ont paru sur la scène de toutes les nations. « Aucune des comédies de Kotzebue n'est précisément de mœurs, de caractère ou d'intrigue, mais toutes participent plus ou moins de ces trois genres. Toutefois, trop souvent la peinture des mœurs est vague, les caractères manquent de profondeur, et l'on voudrait l'intrigue moins faiblement ourdie. Le tissu de ses drames et de ses tragédies est en général plus travaillé et plus solide; mais la plupart de ses pièces de ce genre ne diffèrent de ses comédies que par le but, qui dans celles-là est de faire pleurer, et dans celles-ci de faire rire; d'ailleurs, elles se ressemblent par les formes et le langage (1). » En somme, on peut dire des œuvres de Kotzebue ce qu'on a dit de leur auteur, qu'il n'a jamais eu d'autre but que celui de plaire et de réussir; et pour y parvenir il n'a pas craint de faire des concessions indignes d'un homme qui se respecte. Égoïste, il savait flatter et plaire, mais non corriger; vaniteux, il se servait d'armes souvent indignes contre ceux qui l'avaient offensé; envieux, il avait en haine toute réputation littéraire. En conscience, nous ne trouvons qu'une chose de vraiment respectable en lui, c'est son application infatigable au travail.

Mme de Staël, qui a visité l'Allemagne à une époque où le nom de Kotzebue brillait de tout son éclat, dit de lui : « Les ouvrages dramatiques de Kotzebue sont traduits dans plusieurs langues. Il serait donc superflu de s'occuper à les faire connaître. Je dirai seulement qu'aucun juge impartial ne peut lui refuser une intelligence parfaite des effets du théâtre : *Les deux Frères*, *Misanthropie et Repentir*, *Les Hussites*, *Les Croisés*, *Hugo Grotius*, *Jeanne de Monfaucon*, *La Mort de Rolla*, etc., excitent l'intérêt le plus vif partout où ces pièces ont été jouées. Toutefois, il faut avouer que Kotzebue ne sait donner à ses personnages ni la couleur des siècles dans lesquels ils ont vécu, ni les traits nationaux, ni le caractère que l'histoire leur assigne. Ces personnages, à quelque pays, à quelque siècle qu'ils appartiennent, se montrent toujours contemporains et compatriotes; ils ont les mêmes opinions philosophiques, les mêmes mœurs modernes, et, soit qu'il s'agisse d'un homme de nos jours ou de la fille du Soleil, l'on ne voit jamais dans ces pièces qu'un tableau naturel et pathétique du temps présent. Si le talent théâtral de Kotzebue, unique en Allemagne, pouvait être réuni avec le don de peindre les caractères tels que l'histoire nous les transmet, et si son style poétique s'élevait à la hauteur des situations dont il est l'ingénieux inventeur, le succès de ses pièces serait aussi durable qu'il est brillant..... Dans les comédies dont Kotzebue est l'inventeur, il porte en général le même talent que dans ses drames, la connaissance du théâtre et l'imagination qui fait trouver des situations frappantes. »

Les principaux ouvrages de Kotzebue, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : *Jeh, eine*

(1) Vincent Saint-Laurent, *Notice sur Kotzebue.*

Geschichte in Fragmenten (Moi, une histoire en fragments); Eisenach, 1781; — *Erzaehlungen nebst einigen lyrischen Gedichten* (Contes et Poésies lyriques); Leipzig, 1781; — *Er und Sie, vier romantische Gedichte* (Lui et Elle, quatre poëmes romantiques); Eisenach, 1784; — *Leiden der Ortenbergischen Familie* (Malheurs de la famille Ortenberg); Leipzig, 2e édit., 1785; traduction française, Paris, 1801, 3 vol.; — *Schriften fuer Geist und Herz* (Écrits pour l'esprit et le cœur); Leipzig, 1786, 4 vol.; — *Die gefaehrliche Wette* (La Gageure dangereuse), roman; Leipzig, 1790; traduction française, Paris, 1798 et Metz, 1830; — *Die Geschichte meines Vaters* (Les Aventures de mon Père); Revel, 1788; traduction française, Paris, 1799, in-12; — *Fragmente ueber Recensentenunfug* (Des Défauts et Désordres de la critique littéraire); Leipzig, 1797; — *Mein Aufenthalt in Wien* (Mon Séjour à Vienne); Leipzig, 1799; — *Johanne und Wilhelm* (Jeanne et Guillaume, ou l'amour éprouvé); traduction française, Paris, 1802, 3 vol.; Paris, 1821, 2 vol.; — *Kleine Romane, Erzaehlungen, Anecdoten, Miscellen* (Romans, Contes, Anecdotes et Mélanges); Leipzig, 1805-1809, 6 vol.; traduction française, Paris, 1809, 4 vol. in-12; — *Clios Blumenkoerbchen* (La Corbeille de Fleurs de Clio); Darmstadt, 1810-1814, 3 vol.; — *Geschichte Kaiser Ludwig des Vierten* (Histoire de l'empereur Louis IV); Leipzig, 1812; — *Geschichten fuer meine Soehne* (Contes à mes fils); Tubingue, 1812, et Kœnigsberg, 1811-1812, 2 vol.; traduction française, Paris, 1818, 2 vol. in-12; — *Der Würgengel* (L'Ange de la Mort); Reval, 1813; — *Politische Flugblaetter* (Feuilles politiques); Kœnigsberg, 1814-1815, 2 vol.; — *Leontine, ein Roman* (Léontine de Blondheim); Riga, 1808, 2 vol.; traduction française, Paris, 1808, 3 vol.; — *Philibert, oder die Verhaeltnisse* (Philibert, ou les Rapports de la société); Kœnigsberg, 1809; traduction française, sous le titre : *Philibert, ou les amis d'enfance;* Paris, 1810; — *Geschichte des deutschen Reichs von dessen Ursprung bis zu dessen Untergange* (Histoire de l'Empire Germanique, depuis son origine jusqu'à sa chute); Leipzig, 1814-1832, 4 vol.; — *Gedichte* (Poésies); Vienne, 1818, 2 vol.; — *Switrigail, ein Beitrag zu den Geschichten von Litthauen, Russland, Polen und Preussen* (Switrigail, étude pour servir à l'histoire de la Lithuanie, de la Russie, de la Pologne et de la Prusse); Leipzig, 1820; — *Almanach der Chroniken fuer* 1804 (Almanach des chroniques pour l'année 1804); Leipzig, 1830.

Parmi les drames et comédies de Kotzebue nous citerons de préférence ceux qui ont été traduits en français. Ce sont d'ailleurs, sauf quelques additions, les meilleurs : *Der Eremit auf Fermentera* (L'Hermite de Fermentera), drame en deux actes, 3e édit.; Leipzig, 1800; — *Der Taubstumme oder der Abbé de l'Épée* (Le Sourd-Muet, ou l'abbé de l'Épée), drame historique en cinq actes; Leipzig, 1800; — *Die Witt We und das Reitpferd* (La Veuve et le Cheval de selle), bagatelle dramatique; ibid., 1796; — *Adelheid von Wulfingen, ein Denkmal der Barbarei des dreizehnten Jahrhunderts* (Adelheid de Wulfingen, un monument de la barbarie du treizième siècle), tragédie en trois actes; Leipzig, 3e édit., 1792; — *Die Stricknadeln* (Les Aiguilles à tricoter), drame en quatre actes, traduit en français par Mme Maulay, Vevay, 1827; — *Der Verlaeumder* (Le Calomniateur), drame en quatre actes, traduit en français par Tranchant de Laverne; Paris, 1802, in-8°; — *C'était moi!* comédie en un acte, texte français; Paris, 1807; — *Der weibliche Jacobinerklub* (Le Club Jacobin, ou l'amour de la patrie), comédie traduite en français par Mme Polier; Paris, 1792; — *La Contribution de guerre*, comédie traduite en français; Paris, 1807; — *Les deux Frères*, comédie en quatre actes traduite en français par Weiss, Jauffret et Patrat; Paris, 1801; — *Les deux Hermites, ou la confidence*, comédie traduite en français par Delectre, Poireau et Constant; Paris, 1813; — *Die Indianer in England* (Les Indiens en Angleterre), comédie en trois actes, traduite en français par Boursay; Bruxelles, 1792; — *Kosmouk oder die Indier in Marseille* (Kosmouk, ou les Indiens à Marseille), comédie en trois actes, traduite en français par Perrin et Ribié; Paris, 1801; — *Le Mari d'autrefois*, comédie en trois actes, traduite en français; Paris, 1807; — *Le Mari hermite*, comédie en un acte, traduite en français; Paris, 1807; — *Le Mensonge généreux*, drame en un acte, traduit en français par Bock; Metz et Paris, 1800; — *Octavie*, tragédie en cinq actes, traduite en français par l'abbé Kentzinger; Vienne, 1803; — *L'Officier suédois*, comédie en trois actes, traduite en français par Bilderbeck; Paris, 1807; — *Les Parents, ou la ville et le village*, comédie en trois actes, traduite en français; Paris, 1807; — *La petite Bohémienne*, mélodrame comique, en trois actes, traduit en français par Caigniez; Paris, 1816; — *La petite Valérie*, drame en un acte, traduit en français; Paris, 1823; — *Le Propriétaire à la porte*, comédie en un acte, traduite en français; Paris, 1824; — *La Servante justifiée*, comédie en un acte, traduite en français par Brazier, Carmouche et J. de Lasalle; Paris, 1822; — *Les Deux Klingsberg, ou avis aux vieillards*, comédie en cinq actes, traduite en français; Paris, 1807; — *Le Droit de naufrage, ou la méprise d'un avare*, comédie en un acte, traduite en français; Paris, 1807; — *Elina et Natalie, ou les Hongrois*, drame en trois actes, traduit en français par Pointe; Paris, 1802; — *L'Épigramme, ou les dangers de la satire*, comédie en quatre actes, traduite en français; Paris, 1806; — *L'État*

restitué, ou le comte de Bourgogne, drame historique en quatre actes, traduit en français par G. Desherbiers; Paris, 1814; — *Hugo Grotius*, fait historique en trois actes, traduit en français; Paris, 1805; — *Menschenhass und Reue* (Misanthropie et Repentir), drame en cinq actes : cet ouvrage, un des plus célèbres de Kotzebue, a été traduit plusieurs fois en français : par Fauvelet de Bourienne, Varsovie, 1792; par Rigaud, Paris, 1799; par Weiss, Paris, 1799; par Borsay, Paris, 1799, 1819, 1823; — *Valérien, ou le jeune aveugle*, drame en deux actes, traduit en français par Nisas et Sauvage; Paris, 1823; — *Le vieux Général*, comédie en deux actes, trad. en français par Desvergers; Paris, 1828; — *Édouard en Écosse, ou la nuit d'un fugitif*, drame historique, trad. en français par Siebert; Thiel, 1830; — *La petite Ville allemande*, comédie en quatre actes, trad. en français par Lebas et Regnier; Paris, 1840. On possède deux éditions des œuvres dramatiques complètes de Kotzebue: *Saemmtliche dramatische Werke*; Leipzig, 1797-1823, 28 vol.; et Leipzig, 1827-1829, 44 vol.; — quelques-uns de ses écrits en prose ont été réunis sous le titre : *Kleine gesammelte Scriften* (Mélanges), Leipzig, 1792-1794, et sous celui de *Neue gesammelte Schriften* (Nouveau Recueil de Mélanges), Kœnigsberg, 1808-1810. Les écrits posthumes de Kotzebue ont été publiés par Knorring : *Hinterlassene Papiere*; Leipzig, 1821.

Rudolph Lindau.

Kotzebues vollstaendige Biographie, oder Leben, Thaten, Schicksale und trauriges Ende des grossen deutschen Dichters nebst Beurtheilung seiner Schriften; Leipzig, 1820. — Cramer, *Kotzebues Leben*; Leipzig, 1820. — *Kotzebue's ausfuehrliche Lebensbeschreibung aus seinen eignen Schriften dargestellt und bis zu seinem Tode fortgefuehrt*; Cologne, 1819. — *Kotzebue's literarisches und politisches Wirken*; Tobolsk, 1819. — *Kotzebue's Tod*; Dresde, 1819. — *Kotzebue, sein Leben Wirken und trauriges Ende*; Francfort, 1819. — *Kotzebue, Skizze seines Lebens und Wirkens*; Leipzig, 1819. — Doering, *Kotzebue's Leben*; Weimar, 1830. — La Motte, Fouqué, *Der Mord A. v. Kotzebue's*; Berlin, 1830; — Gelser, *A. v. Kotzebue als Knabe, Jüngling, Mann Schriftsteller und Exulant*; Breslau, 1803. — Hundt-Radowsky, *A. v. Kotzebue's Ermordung*; Berlin, 1819. — *Vollstaendige Uebersicht der gegen Sand gefuehrten Untersuchung*; Stuttgard, 1820. — *Actenstucke aus dem Untersuchungsprocesse gegen Sand, nebst andern Materialien zur Beurtheilung desselben und August von Kotzebue's*; Leipzig, 1821. — *Acht Beitræge zur Geschichte Aug. v. Kotzebue's und Sands*; Leipzig, 1821.

KOTZEBUE (*Otton* de), navigateur russe, fils du précédent, né vers 1787, à Revel (Russie), où il est mort, le 13 février 1846. Il étudiait à l'école des cadets de Saint-Pétersbourg, lorsque le capitaine Krusenstern (*voy.* ce nom) le prit pour secrétaire, et l'emmena, en cette qualité, dans le voyage qu'il exécuta de 1803 à 1806. Kotzebue, devenu lieutenant, obtint le commandement de l'expédition entreprise à l'instigation et aux frais du comte de Roumiantsoff. Un brick neuf, le *Rurick*, monté par vingt-sept hommes d'équipage seulement, fut placé sous ses ordres, avec la mission principale de chercher un passage à travers l'océan Glacial, et d'explorer ensuite les parties les moins fréquentées de l'Océanie. Parti de Kronstadt le 30 juillet 1815, le *Rurick*, après deux relâches à Copenhague et à Plymouth, reprit sa route, et à la suite d'une navigation signalée par de grands dangers, lors du passage du cap Horn, il parvint, le 16 avril 1816, à l'île *Choontenove* (l'île des *Chiens*), que Kotzebue nomma *Douteuse*, en raison de la différence considérable de latitude assignée par les précédents navigateurs, et celle qui résultait de ses propres observations. Suivant lui, elle est située par 14° 50' de latitude australe et 138° 47' de long. ouest (141° 7' 24' ouest de Paris). Les jours suivants, il découvrit l'île déserte de *Roumiantsoff*, celle de *Spiridoff*, la longue chaîne des îles *Rurick*, et le groupe des îles *Krusenstern*. Le 28 avril, le *Rurick* se trouva précisément à l'endroit où les îles Bauman sont indiquées sur plusieurs cartes; mais on n'y trouva rien. De là Kotzebue alla visiter le groupe d'îles aperçu en 1788 par Sever, et il détermina par 9° 1' 35" de latitude sud et 157° 44' 32" de long. ouest (160° 4' 56" ouest de Paris) la situation du centre de ce groupe, formé d'écueils de corail fort bas, et cependant habités. Après avoir traversé l'équateur, il régla sa marche de manière à couper l'extrémité nord des îles Mulgrave, qui à cette époque étaient encore peu connues. Dans le trajet, il découvrit, le 21 mai, deux groupes d'îles réunis par une rangée de brisans de corail et appartenant à la partie orientale du vaste archipel des Carolines. C'étaient les îles qu'il nomma *Koutousoff* et *Souvaroff*, après en avoir déterminé la position. Son intention étant de revenir visiter ces lieux à son retour, il ne s'y arrêta pas longtemps, et fit voile directement vers le Kamschatka. Parvenu, le 19 juin, à Novaïa-Archangelsk, le *Rurick*, qui avait beaucoup souffert pendant sa navigation, employa vingt-huit jours à s'y réparer. Ayant remis à la voile le 15 juillet, il atterrit le 20 à l'île *Behring*, dont l'extrémité nord fut fixée à 55° 17' 18" de latitude nord et 194° 6' 37' de long. ouest (163° 32' 59" est de Paris). De ce point Kotzebue suivit la côte américaine en s'élevant vers le nord. Ce fut dans cette navigation qu'il fit la découverte de la baie *Chichmareff*, située par 66° 14' de latitude et 166° 24' de long. ouest (168° 44' 24" est de Paris), et de l'île *Saritcheff*, placée à l'entrée de l'anse. Poursuivant sa course, il entra le 1er août dans un vaste golfe dont l'existence était encore ignorée, et qu'il crut d'abord devoir lui frayer un passage pour pénétrer dans les mers polaires. La vue des bords montueux de cette baie à l'est l'ayant convaincu que c'était un golfe, il en fit le tour, en fixa la latitude par 67° 30' nord, et lui donna son propre nom, en même temps qu'il imposa celui de *Krusenstern* au cap placé à l'entrée. En quittant la baie *Kotzebue*, le *Rurick* fit voile de nouveau vers

la côte d'Asie, et après trois relâches dans la baie de Saint-Laurent, à Illioulouk et à San-Francisco (Californie), il atteignit le 27 novembre le port de Ghono-Rouka. Trois semaines de séjour à Woabou furent employées à exécuter des levés et à recueillir un grand nombre de particularités intéressantes sur l'archipel des Sandwich, dont cette île fait partie.

Le *Rurick*, quittant ce mouillage, se dirigea vers les îles *Souvaroff* et *Koutousoff*, qu'il avait découvertes quelques mois auparavant. Le 1er janvier 1817, il découvrit l'île de la *Nouvelle-Année*, et quatre jours après, celle *d'Oldia*, où Kotzebue resta à l'ancre pendant un mois, qu'il employa à faire des relèvements. De ce point il mit le cap au sud, et découvrit successivement quatre groupes d'îles inconnus, ceux de *Thitchagoff*, d'*Araktcheeff*, de *Traversay* et de *Krusenstern*, formant tous les quatre, en y comprenant les îles Miady, Lighiepo, Arko, Medlouro et Mallé, une longue chaîne d'écueils de corail qu'on a coutume de désigner sur les cartes actuelles par le nom collectif d'îles *Radak*, et dont les habitants ont sous tous les rapports beaucoup d'analogie avec ceux des îles Carolines, dont les îles *Radak* forment l'extrémité orientale. Mettant le cap au nord, le 12 mars le *Rurick* atteignit le 24 avril Ounalackha, où il lui fallut réparer les avaries qu'il venait d'essuyer dans deux violentes tempêtes. S'étant préparé à pénétrer dans les mers polaires en embarquant des baïdares ou bateaux garnis de peaux, et quinze Aléoutes destinés à lui servir de guides, Kotzebue ne voulait tenir aucun compte d'une douleur qu'il ressentait à la poitrine depuis le passage du cap Horn, où, atteint par une vague monstrueuse qui avait balayé le pont du *Rurick*, il avait été jeté par-dessus le bord, et aurait infailliblement péri si, par un bonheur providentiel, il ne s'était accroché à quelques cordages. Mais lorsqu'il atterrit, le 10 juillet, au rivage de l'île orientale de Saint-Laurent, cette douleur devint si aigüe qu'il dut se résigner à abandonner ses projets de nouvelles explorations. Quoique ses instructions lui prescrivissent d'opérer son retour à travers le canal des Toues, il préféra, en raison du mauvais état du *Rurick* et du manque de vivres, se diriger en ligne droite vers Manille. Parvenu le 1er octobre à Ghono-Rouka, il détermina, chemin faisant, la situation de l'île Smith, reconnue en 1807 par Cornwalis, découvrit l'archipel d'*Heyden*, et recherche, mais vainement, quelques-unes des îles indiquées sur certaines cartes comme situées entre le 8e et le 11e parallèles. Arrivé à Manille le 17 décembre, le *Rurick* remit à la voile à la fin de janvier 1818, et pénétra quinze jours après dans l'océan Indien; puis, échappé aux tempêtes qui l'assaillirent lorsqu'il doubla le cap de Bonne-Espérance, il coupa l'équateur pour la quatrième fois; il jeta l'ancre le 3 août 1818 dans la Néva, précisément en face de l'hôtel du comte de Roumiantsoff, qui recueillit ainsi le premier le prix de sa munificence éclairée en apprenant les résultats de cette laborieuse campagne de trois années consécutives, pendant laquelle une poignée de hardis navigateurs, bravant tour à tour, sur un frêle navire, les frimas de la zone glaciale et les ardeurs de la zone torride, avaient fait un grand nombre de découvertes, éclairci ou rectifié divers points de géographie, recueilli deux mille cinq cents espèces de plantes, dont plus d'un tiers étaient nouvelles, et rassemblé des matériaux propres à faire connaître la langue, la religion et les mœurs des peuplades qu'ils avaient visitées.

Une nouvelle expédition, entreprise dans le but principal de transporter au Kamtschatka des renforts qui permissent de lutter contre le commerce de contrebande qui se faisait dans les possessions russes sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, fut confiée en 1823 au capitaine Kotzebue. La confiance qu'il inspirait détermina M. Möller, ministre de la marine russe, et M. de Krusenstern à faire embarquer avec lui leurs deux fils aînés. Composée de deux bâtiments de guerre, portant plusieurs savants, elle partit de Kronstadt le 15 août 1823. Quoique le but spécial de ce voyage ne fût pas de faire des découvertes, il procura néanmoins des documents abondants en géographie, ethnographie et histoire naturelle. Kotzebue, à qui l'on avait laissé la faculté de choisir la route qu'il lui plairait, se rendit par la mer Baltique et la Manche à Rio-Janeiro; puis, après un court séjour dans la mer du Sud, en doublant le cap Horn, il visita les îles de la Société, les îles Radak, et arriva le 8 juillet 1824 au port Saint-Pierre-et-Saint-Paul du Kamtschatka. Dans sa traversée, il avait rectifié les positions de divers lieux reconnus par d'autres navigateurs ou par lui-même dans son précédent voyage, décrit l'île des Navigateurs, retrouvé l'île de Khaïloff, découverte par Rogewein en 1722, et découvert les trois îles de *Prædpiælije*, de *Bellinghausen* et de *Kordukew*. Cette dernière, située par 14° 32' 39" de latitude sud, et 168° 6' de long. ouest, avait déjà été découverte par Freycinet (*voy.* ce nom), ce qu'ignorait Kotzebue, la relation du capitaine français n'étant pas encore imprimée à son départ. Après avoir visité la nouvelle Californie et les îles Sandwich, il effectua son retour par les Mariannes, les Philippines, et mouilla devant Kronstadt le 10 juillet 1826. Trois ans après avoir terminé ce second voyage, Kotzebue quitta le service, et se retira à Kan, en Estonie, pour y vivre désormais au sein de sa famille.

Ses deux voyages ont été publiés sous les titres suivants : *Endeckungsreise in der Südsee*, etc. (Voyages de découvertes dans la mer du Sud et au détroit de Behring, etc., pendant les années 1815, 1816, 1817, 1818, sous le commandement du lieutenant Otton de Kotzebue, fig. col. et cartes); Weimar, 1821, 3 vol. in-4°; une traduc-

tion anglaise, par H.-E. Lloyd, avec cartes et figures coloriées, en a été publiée à Londres la même année, en 3 vol. in-8°. En tête du premier volume de cette traduction, on trouve : *Introduction*, par Krusenstern, et *Instructions astronomiques* par le docteur Horner. Dans le second volume : *Analyse des îles découvertes dans l'Océan*, par Krusenstern, et *Relation des maladies de l'équipage* par Frédéric Eschsholtz; dans le second et le troisième volume : *Remarques et Observations* d'Adelbert de Chamisso; dans le troisième : *Appendice*, par divers auteurs (Eschsholtz, Moritz von Engelhardt, J.-C. Horner); — *Neue Reise um die Welt*, etc., Nouveau Voyage autour du monde pendant les années 1823-1826); Weimar et Saint-Pétersbourg, 1830, 2 vol. in 8°, avec planches et trois cartes. On trouve à la fin du second volume : *Aperçu* du travail *zoologique*, par Fr. Eschsholtz (en allemand). Une traduction anglaise de ce second voyage a aussi été publiée à Londres, en 1830, 2 vol. in-8°, fig. La relation du second voyage du capitaine Kotzebue est éminemment pittoresque. Le luxe de peintures de mœurs, de récits d'aventures, de tempêtes et autres événements de mer, a fait accuser le narrateur d'avoir parfois sacrifié la vérité au besoin d'émouvoir et de plaire. « L'auteur, dit la *Revue de Westminster*, ne serait pas le digne fils de son père si ses peintures n'étaient pas animées, s'il ne saisissait pas tous les objets sous l'aspect qui plaît le plus au sentiment. » Ce jugement est sévère. Cependant les faits racontés par Kotzebue n'ont par eux-mêmes rien d'invraisemblable; le style est vif, coloré, et la matière y prêtait, comme l'ont prouvé les deux relations pittoresques de Choris (*voy.* ce nom). On ne saurait donc blâmer Kotzebue d'avoir cherché, de son côté, à captiver l'attention du lecteur pour lui faire prendre plus d'intérêt aux observations consignées dans l'ouvrage sur les progrès de la civilisation européenne dans l'Océanie, sur l'influence des missions chrétiennes, des arts, du commerce, etc. P. Levot.

Annales maritimes et coloniales. — *Notice sur les voyages autour du monde des navigateurs russes*, par le prince Emmanuel Galitzin, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1832, t. II.

KOUANG (*Ssema*), homme d'État et l'un des historiens les plus célèbres de la Chine, naquit dans l'arrondissement de Hia, district de Chan de la province de Chen-si, vers l'an 1018 de J.-C., et mourut en 1086. Second fils d'un ministre de l'empereur Tchin-tsong, il descendait de la famille du fameux Ssema-thsian, regardé comme le père de l'histoire chinoise. Son père, voyant son esprit précoce, n'omit rien pour en développer les heureuses dispositions. Après lui avoir appris un certain nombre de caractères, il lui mit entre les mains, dès l'âge de sept ans, le *Tchunthsieou*, ou l'histoire du royaume de Lou, écrite par Confucius. A partir de ce moment il se livra à l'étude avec passion, renonça à tout amusement et n'eut plus d'autre société que ses livres et les savants. Il sut de bonne heure les *King* par cœur, et à l'âge de dix-neuf ans il obtint le grade le plus élevé dans les lettres (1037). Après avoir rempli plusieurs emplois avec autant de sagesse que de modestie, Kouang fut nommé gouverneur de Phing-tchéou, par la protection du général Phang-tsi, commandant des troupes qui gardaient les frontières de l'occident contre les Tangutains. Pour mettre le pays à l'abri des incursions de ces barbares, le nouveau gouverneur proposa un plan qui les rendait plus fréquentes et plus désastreuses. L'empereur prononça la destitution et la mise en jugement du général Phang-tsi, qui avait pris sur lui la responsabilité de ce plan. Mais Ssema Kouang lui écrivit : « C'est moi qui suis cause de tous ces malheurs; c'est moi qui suis coupable, c'est moi que vous devez punir; mais faites grâce à l'innocent. » L'empereur n'eut pas de peine à leur pardonner. Nommé successivement gouverneur de la capitale du Ho-nan, censeur public, historiographe du palais, Kouang, dans toutes ces fonctions, donna des preuves d'une prudence consommée, de lumières étendues et d'un dévouement sans bornes. Ennemi de la flatterie, il jouit cependant d'un grand crédit à la cour sous Jin-tsong et pendant la minorité de Ying-tsong, son fils adoptif et son successeur. Mais ce dernier prince ayant voulu rendre à son père les honneurs suprêmes que, d'après les règles de l'adoption en Chine, il ne devait accorder qu'à son prédécesseur, Ssema Kouang désapprouva hautement cette violation des traditions du royaume. L'empereur, choqué de cette hardiesse, le cassa de sa charge. Cette disgrâce rendit Ssema Kouang à ses occupations littéraires, et ce fut à cette époque (1064) qu'il traça le plan de son grand ouvrage. Il ne donna d'abord qu'un essai en huit livres sur le plan de la célèbre chronique *Tso-khieou-ming* et du *Tchhun-Tchsiéou* de Confucius. Pressé par l'empereur de donner plus d'étendue à son travail, Kouang se remit à l'œuvre, « fouilla les bibliothèques, rassembla les monuments les plus anciens, consulta les mémoires les plus récents, discuta les opinions, rectifia les erreurs, dissipa l'obscurité qui couvrait certains événements, et ramena toutes les traditions à une seule série, où les faits disposés chronologiquement forment, suivant l'expression chinoise, un vaste tissu dont la chaîne suit l'ordre des temps et dont la trame s'étend à tout l'empire. » L'auteur commence son récit à Hoang-ti, le troisième empereur de la Chine, et va jusqu'à la quatorzième dynastie, c'est-à-dire au commencement du dixième siècle. Cette œuvre, vraiment monumentale, dont l'empereur Chin-tsong voulut lui-même composer la préface, fut intitulée : *Tseu-tchi Thoung-kian* (Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent). C'est une chronique où tous les faits sont ramenés à l'unité, au lieu d'être divisés comme chez Ssema Thsian en dif-

férentes catégories consacrées à la biographie, à l'histoire des arts et des sciences, à l'histoire étrangère, à la géographie. Pour les temps anciens le *Thoung-kian* a été complété par Liéou-in, ami et collaborateur de Ssema Kouang. Il a eu un grand nombre de compilateurs, d'abréviateurs et de continuateurs, et a servi de base au *Thoung-kian-kang-mou* du célèbre Tchu-li. Les *Kang-mou* ou résumés appartiennent à Tchu-li; mais le fond de l'ouvrage ou le *Thoung-kian* est de Ssema Kouang. Primitivement le *Tseu-tchi-thoung-kian* contenait deux cent quatre-vingt-quatorze livres de texte, trente livres de tables et trente autres livres de discussions et dissertations. L'auteur, bien qu'assisté d'un grand nombre de lettrés, ne put l'achever qu'en 1084, peu de temps avant la mort de l'empereur Chin-tsong. Depuis l'avénement de ce prince, 1067, Kouang était rentré dans les affaires. Réintégré dans ses fonctions de censeur public par Chin-tsong, il se vit de nouveau exposé aux contradictions et aux orages de la vie politique. Religieux observateur et zélé défenseur des traditions, il eut à lutter contre le novateur Vang-an-tchi. « Vang-an-tchi, dit Abel Remusat, était ce réformateur que le hasard avait opposé à Kouang, comme pour appeler à un combat à armes égales le génie conservateur qui éternise la durée des empires et cet esprit d'innovation qui les ébranle. Mus par des principes contraires, les deux adversaires avaient des talents égaux; l'un employait les ressources de son imagination, l'activité de son esprit et la fermeté de son caractère, à tout changer, à tout régénérer; l'autre, pour résister au torrent, appelait à son secours les souvenirs du passé, les exemples des anciens et ces leçons de l'histoire dont il avait fait toute sa vie une étude particulière. Les préjugés mêmes de la nation, auxquels Vang-an-tchi affectait de se montrer supérieur, trouvèrent un défenseur dans le partisan des idées anciennes. L'année 1069 avait été marquée par une réunion de fléaux qui désolèrent plusieurs provinces : des maladies épidémiques, plusieurs tremblements de terre, une sécheresse qui détruisit presque partout les moissons. Suivant l'usage, les censeurs saisirent cette occasion pour inviter l'empereur à examiner s'il n'y avait pas dans sa conduite quelque chose de répréhensible, et dans le gouvernement quelques abus à réformer; et l'empereur se fit un devoir de témoigner sa douleur en s'interdisant certains plaisirs, la promenade, la musique, les fêtes de l'intérieur de son palais. Le ministre novateur n'approuva pas cet hommage rendu aux opinions reçues. « Ces calamités qui nous poursuivent, dit-il à l'empereur, ont des causes fixes et invariables; les tremblements de terre, les sécheresses, les inondations n'ont aucune liaison avec les actions des hommes. Espérez-vous changer le cours ordinaire des choses, ou voulez-vous que la nature s'impose pour vous d'autres lois? » Ssema Kouang, qui était présent, ne laissa pas tomber ce discours : « Les souverains sont bien à plaindre, s'écria-t-il, quand ils ont près de leurs personnes des hommes qui osent leur proposer de pareilles maximes : elles leur ôtent la crainte du ciel; et quel autre frein sera capable de les arrêter dans leurs désordres? Maîtres de tout et pouvant tout faire impunément, ils se livreront sans remords à tous les excès; et ceux de leurs sujets qui leur sont véritablement attachés n'auront plus aucun moyen de les faire rentrer en eux-mêmes. » Nommé ensuite président de l'académie des Hanlin, Kouang résista longtemps, alléguant l'opposition qui existait entre ses principes et ceux de cette illustre compagnie. « Vous les redresserez, dit l'empereur; vous les amenerez à penser comme vous, ou ils vous convaincront qu'il faut penser comme eux. » Il accepta, mais, toujours fidèle avec lui-même il se réserva les matières historiques, et ne craignit pas de développer en présence de l'empereur une leçon sur les règnes de Wou-ti et de Youanti, deux empereurs de la famille des Han, « qui, par la confiance qu'ils accordèrent à des ministres amateurs de la nouveauté, par leur disposition à s'écarter des anciens principes, avaient compromis le salut de l'État et la durée de leur dynastie ». Chin-tsong, loin de s'offenser de la hardiesse de Kouang, le mit peu de temps après à la tête des censeurs publics. Dans cette charge, il eut occasion de faire plusieurs remontrances ou suppliques, qui ont été conservées dans le recueil intitulé : *Kou wen yuan kian*, et traduites en français par le père Hervieu. Kouang venait enfin de se retirer à Khaifong dans le Honan, bien résolu de partager désormais son temps entre l'étude, les pauvres et les opprimés, lorsque la mort de Chin-tsong, en 1084, lui fit un devoir de se rendre à la capitale, pour honorer la mémoire de son maître. Son voyage ne fut qu'une longue ovation. Il voulait se dérober aux louanges, mais l'impératrice régente le retint et le nomma gouverneur, puis premier ministre du jeune empereur Tche-tsong.

Son premier soin fut d'ouvrir un libre accès à tous ceux qui avaient des plaintes ou des remontrances à faire à la régente, et d'effacer jusqu'aux dernières traces du gouvernement de Vang-an-tchi. Après avoir rétabli l'ordre à l'intérieur, terminé, par un traité, la guerre avec les princes de Tangut, Kouang mourut, âgé de soixante-huit ans, à la neuvième lune de la première année du règne de Tché-tsong. La nouvelle de sa mort causa une douleur universelle. Le peuple prit le deuil, les boutiques furent fermées. L'impératrice lui fit faire de pompeuses obsèques, et l'éloge officiel qui lui fut décerné, conformément à l'usage, exprime « la réunion des qualités qui distinguent un sage, un excellent citoyen, un ministre accompli ». Mais à côté de la gloire l'envie et la vengeance veillaient aussi sur la

tombe de Kouang. En 1097, à l'instigation de Vang-an-tchi, son tombeau fut renversé, et à la place du marbre qui contenait son éloge on fit dresser la liste de ses prétendus crimes. Ses écrits furent brûlés, et l'un des plus beaux monuments littéraires de la Chine faillit être anéanti. Trois ans après, à l'avénement de Hoéi-tsong, la mémoire de Kouang fut rétablie dans tous ses titres et prérogatives. En 1129, Kao-tsong fit placer la tablette de Kouang dans la salle de ses ancêtres, à côté de celle de l'empereur Chin-tsong, qui avait entrepris de le déshonorer. En 1267, sous le règne de Tou-tsong, son nom fut inscrit dans les tables de Confucius avec le titre de *Wen-kong* (prince des lettres). Enfin, en 1550 Chi-tsong lui fit décerner le titre de *Sian-jan* ou *Ssema-tseu* (c'est-à-dire d'invariablement attaché aux principes littéraires et politiques de Confucius). Ssema Kouang est sans contredit l'homme le plus remarquable qui ait paru pendant les 320 ans que régna la dynastie des Song. F.-X. TESSIER.

Matoualin, *Bibliothèque chinoise*, livre CXCIII, pag. 11 et seq. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, tom. II. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. I, pag. 12, tom. IX. — Les missionnaires de Pékin, *Mémoires concernant les Chinois*, tom. X. — Du Halde, *Description de la Chine*, tome II. — Pauthier, *Chine* (dans l'*Univers pittoresque*).

KOUANG-OU-TI, empereur chinois de la dynastie des Han (cinquième), naquit l'an 6 av. J.-C., fut élevé à l'empire l'an 25 de J.-C. (vingt-deuxième année Y-yeou, du XLI[e] cycle), et mourut en 57 de J.-C. L'usurpation d'Ouang-Mang avait servi de prétexte à plusieurs chefs de parti pour se rendre indépendants. Liéou-siéou, de la famille des Han, après avoir défait et tué l'imposteur Ouang-lang, qui se donnait pour fils de l'empereur Han-tching ti, détruit une partie des brigands qui infestaient l'empire, se vit contraint d'accepter la couronne au préjudice de Liéou-hien, que son incapacité avait fait rejeter (25). Le nouvel empereur prit à son avénement le nom de Kouang-ou-ti. Son premier soin fut de créer Liéou-hiuen prince de Hoao-yang. Mais celui-ci refusa cette faveur, et se jeta dans la faction des *sourcils rouges*, qu'il avait d'abord combattue avec succès. Au lieu des honneurs qu'il attendait, il n'y trouva que le mépris et la mort. Kouang-ou-ti, après avoir détruit les brigands, continua la guerre contre Lin-fang, qui se donnait pour descendant de l'empereur Wou-ti et s'était fait proclamer empereur dans les provinces septentrionales. Pour mieux réussir dans ses projets ambitieux, il avait recherché l'alliance des Huns. Le Tchen-yu le reconnut pour légitime empereur de la Chine. Il lui envoya des troupes, et engagea les autres rebelles, qui s'étaient cantonnés dans le nord des provinces de Chen-si et de Chan-si, à reconnaître son autorité. Tous les chefs se rendirent auprès du Tchen-yu avec leurs troupes. Après plusieurs tentatives inutiles, Lin-fang, plus souvent vaincu que vainqueur, se soumit à Kouang-ou-ti en 40; mais craignant, qu'il ne le punît de sa révolte, il reprit le chemin de la Tartarie, où il mourut, en 41 de J.-C. La paix rétablie dans le nord fut bientôt troublée par la révolte des États tributaires du midi.

Les Cochinchinois se liguèrent avec les peuples du Tong-king, et ces deux nations, agissant de concert, secouèrent en même temps le joug des Chinois. Deux sœurs tonkinoises, nommées Tching-tzé et Tching-eul, se mirent à la tête des révoltés; elles fortifièrent les frontières, disciplinèrent les troupes, les animèrent à la défense de la patrie, et les disposèrent à résister aux Chinois; elles battirent les impériaux et leur enlevèrent soixante-cinq villes. L'empereur Kouang-ou-ti envoya pour les réduire une armée formidable, sous les ordres de Mayouan. Ce général commença par le Tong-king; il eut besoin de toute son expérience et de toute sa bravoure pour attaquer avec succès l'armée tonkinoise. Si les deux héroïnes qui la commandaient avaient été mieux secondées par leurs officiers et leurs soldats, Mayouan aurait probablement échoué dans cette périlleuse entreprise. On lui disputa pied à pied le terrain : il ne put avancer qu'à force de combats, et dans toutes ces actions Tching-tzé et Tching-eul se distinguèrent également par leur courage et leur prudence. L'armée chinoise perdit ainsi beaucoup de monde, et s'affaiblissait de jour en jour, lorsqu'elle remporta, près du lac Syhou, une victoire complète, qui coûta la vie aux deux héroïnes. Après leur mort le Tong-king fut soumis. Mayouan entra ensuite dans la Cochinchine, et la remit sans peine sous l'obéissance de l'empereur en 50 (1). Ce royaume resta soumis à la Chine jusqu'à la révolte de 263 (*voy.* KU-LIEN). La Chine jouit alors de la paix et de tous les avantages d'un gouvernement ferme et paternel jusqu'à la mort de Kouang-ou-ti, qui arriva dans la 3[e] lune de l'année 57. Ce prince avait régné trente-trois ans. Il fut regretté de ses sujets qu'il avait défendus avec courage et gouvernés avec sagesse. Son fils Han-ming-ti lui succéda. F.-X. T.

Ssema Kouang, *Tseu-tchi-Thoung-kian* (Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent). — Tchu-hi, *Thoung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'histoire de la Chine). — Les missionnaires de Pékin, *Mémoires concernant les Chinois*. — Mailla, *Histoire générale de la*

(1) La marche de cette armée depuis la capitale du Tong-king jusqu'à la capitale de la Cochinchine fait voir que les limites de ces deux États étaient au premier siècle de l'ère chrétienne à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, vers le sud de Kuang-ngan-fou, ville du Tong-king. C'est là que Mayouan fit placer des colonnes de cuivre pour marquer ces limites. On dit aussi que ce général en éleva d'autres près du mont *Fenmeo*, qui sépare le Tong-king de la province de Canton. Depuis longtemps elles n'existent plus; mais on trouvait encore à la fin du dix-huitième siècle près de Siéun-Tchéou, ville du Kouang-si, dans le district du Tong-king, deux autres colonnes de cuivre placées par ce général avec cette inscription : *Quand ces colonnes seront détruites, le Tong-king périra.*

Chine, tom. II. — Grosier, *Description générale de la Chine*.

KOUANG-TONG (Le prince DE), mort le 9 octobre 1680, se déclara d'abord en faveur de Ou-san-kouéi contre l'empereur tartare Khang-hi. L'alliance du prince chinois semblait lui promettre plus d'avantages que celle des Mantchoux. Mais Ou-san-kouéi, qui ne possédait qu'une autorité précaire et un fantôme d'empire, n'ayant pas jugé prudent d'accroître la puissance du prince de Kouang-tong, celui-ci se repentit de sa première démarche, et rechercha l'amitié des Mantchoux. Il rappela les troupes qu'il avait au service d'Ou-san-kouéi, reprit l'habit tartare et se fit raser les cheveux, ordonnant à tous ses sujets de l'imiter (1676). Il espérait que son repentir et sa conduite envers Ou-san-kouéi ferait oublier aux Tartares sa première rébellion. Il fut encore une fois trompé dans son espérance : il ne conserva que l'ombre de la souveraineté, et se vit contraint de recevoir dans sa capitale Kouang-tchéou-fou, et dans la capitale du Kouang-si, Kouéi-lin, une garnison tartare avec deux officiers généraux ayant une autorité absolue sur ses propres troupes. Il se soumit à tout et dissimula son ressentiment. Pendant que les armées de Khang-hi luttaient contre Khaldan et Ou-san-kouéi, le prince de Kouang-tong, uniquement occupé de son commerce avec les *Hong-mao* (1), et les îles de Lu-song (2), négligea de réprimer la révolte des *Tchang-kolao*, montagnards de la province du Kouang-si, et laissa tout le fardeau de cette guerre aux provinces voisines. Ayant reçu l'ordre de soumettre ces rebelles (1680), il assemble des troupes et se met en marche. Mais, arrivé aux frontières du Kouang-si, il se contente d'envoyer une partie de son armée au secours des troupes de cette province, et reprend avec le reste le chemin de Kouang-tchéou-fou, sa capitale. Cette conduite équivoque, l'exercice d'un commerce prohibé avec les Européens et, selon quelques auteurs, la protection qu'il accordait aux chrétiens, le rendirent suspect à Khang-hi, qui lui envoya l'ordre de s'étrangler. L'ordre impérial fut exécuté le 9 octobre 1680. Avec le prince de Kouang-tong périrent ses deux fils. Le reste de sa famille fut transporté à Pékin, et la principauté fut constituée sur le pied des provinces de l'empire. Les Tartares voulaient aussi s'emparer de ses biens ; mais ayant trouvé le corps de son père vêtu à la tartare, ils changèrent d'avis, et laissèrent sa succession à ses héritiers.

F.-X. T.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome XI. — Pauthier, la *Chine*, pag. 438.

KOUANG-TSONG (*Tchao-chun*), empereur chinois de la dynastie des Song (XIX°), naquit en 1149 de J.-C., fut élevé à l'empire par la démission volontaire de son père, en 1189, et mourut en 1200 de J.-C. Tchao-chun, troisième fils de Hiao-tsong et prince de Kong, prit à son inauguration le nom de Kouang-tsong. La Chine a eu peu d'empereurs aussi infortunés que ce prince. Les talents qu'il avait montrés dans sa jeunesse, son application à ses devoirs firent espérer un règne heureux. Le soin qu'il eut à son avénement d'éloigner de sa personne les courtisans dangereux, le choix judicieux qu'il fit des hommes qui devaient l'aider dans les ministères, son attention à diminuer les impôts, à mitiger la rigueur des supplices, semblèrent d'abord réaliser ces espérances. Mais l'influence de l'ambitieuse Li-chi, son épouse, qu'il déclara trop tôt impératrice, les intrigues des eunuques, qu'il détestait et qu'il avait résolu de perdre, paralysèrent en lui tout ce que les années avaient épargné de force physique et morale, et firent de ce prince non-seulement un empereur inutile mais encore un fils ingrat et dénaturé. Les troubles que l'impératrice et les eunuques excitèrent dans la famille impériale n'étaient pas les seuls malheurs dont les peuples eussent à gémir. L'empire souffrait des luttes acharnées des lettrés, divisés entre eux au sujet du docteur Tchu-hi, que les uns regardaient comme le plus habile interprète des King et que les autres traitaient de visionnaire. L'animosité des partis fut telle qu'ils en vinrent à une espèce de schisme, qui menaçait la tranquillité de l'État. Liéou-Kouang-tsou ayant présenté un placet à l'empereur pour le prier de terminer cette querelle, Kouang-tsong se borna à louer son zèle sans s'occuper de remédier à tant de maux. Les instances que les grands et les lettrés firent auprès de lui, pour l'engager à remplir à l'égard de son père les devoirs du respect et de l'amour filial, n'eurent pas un meilleur succès. Gouverné par sa femme, trompé par les eunuques, Kouang-tsong refusa non-seulement de lui rendre visite dans sa dernière maladie, mais encore de prendre le deuil à sa mort (1194) et d'assister à ses obsèques. « Cependant, dit Mailla, Hiao-tsong méritait plus de reconnaissance de sa famille ; car de tous les empereurs des Song qui ont régné dans les provinces méridionales, c'est lui qui a rendu de plus grands services aux siens. Vigilant, attentif, éclairé sur ses vrais intérêts, jamais aucun ministre ne put lui en imposer comme à Kao-tsong. Plein de fermeté et de zèle pour l'honneur de l'empire, il ne voulut jamais faire la paix avec les Kin qu'il n'eût effacé la honte dont des ministres perfides l'avaient couvert. » Kouang-tsong, toujours obstiné à ne pas vouloir rendre à son père les derniers devoirs, abdiqua en faveur de son fils Tchao Kou, prince de Kia, qui prit le deuil et honora de sa présence les funérailles de son aïeul. L'impératrice Li-chi, secondée par les mandarins Tchao ju-yu et Han-to-tchéou, le fit proclamer empereur en 1194, sous le nom de

(1) *Houg-mao* (cheveux rouges) est le nom sous lequel les Chinois ont désigné d'abord les Hollandais et les Anglais.

(2) Luçon, la plus importante des îles Philippines, occupée par les Espagnols.

Ning-tsong. Il resta cinq ans sans aller voir son père, qui mourut à la huitième lune de l'année 1200, deux mois après l'impératrice Li-chi. Kouang-tsong avait des talents et de bonnes intentions; mais l'ambition d'une femme ternit toute la gloire qu'il s'était acquise, et lui fit perdre l'empire en mettant sa dynastie dans le plus grand danger. Sous son règne vécut le fameux Tchu-hi, l'auteur du *Thoug-kian-kang-mou*. En 1191, à la deuxième lune, les membres du tribunal des mathématiques commencèrent à faire usage du traité d'astronomie intitulé *Hoéi-yuen-ly*, revu et corrigé par le mandarin Liéou-hiao-jong. F.-X. Tessier.

Tchu-hi, *Thung-kian-kang-mou* (Miroir universel de l'histoire de Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VIII. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pékin. — Grosier, *Description générale de la Chine*. — Morisson's *History of China*.

KOUAN-MU, empereur du Japon, né l'an 1396 de la période de Sin-mu (736 de J.-C.), élevé sur le trône en 1442 (782 de J.-C.), mort en 1466 (806). Kouan-mu était fils de l'empereur Kooniu. Il gouvernait en paix ses États, lorsque, vers l'année 788, une horde de barbares, partie du fond de la Tartarie, se précipita sur le Japon, qu'elle ravagea pendant neuf ans. En vain le général japonais Tamamar, profitant de la sécurité que leur inspirait la victoire, défit les Tartares dans plusieurs rencontres et tua leur chef de sa propre main; ils réparèrent leurs revers, recommencèrent leurs dévastations et ne furent définitivement expulsés du Japon qu'en 1466 (806).

Kouan-mu ne jouit pas longtemps de la satisfaction d'avoir délivré ses États de l'invasion des Tartares; il mourut à l'âge de soixante-dix ans, laissant le trône à son fils aîné, Fei-dsio. F.-X. T.

Le P. Charlevoix, *Histoire du Japon*. — Kæmpfer, *Voyage au Japon*. — Marco Paulo, *Voyage en Chine et au Japon*. — *Histoire universelle*, t. XXI. — Titsing, *Bibliothèque Japonaise*.

KOUBLAÏ-KHAN ou **KHOUBILAÏ-KHAN**. *Voy*. Chi-Tsou.

KOULI-KAN. *Voy*. Nadir-Schah.

KOULI-KHAN HÉMOU, général des Patans, mort en 1556, eut part aux succès et aux revers de cette nation dans l'Indoustan, sous l'empereur Mogol Homajun. A la mort de ce prince, Kouli-Khan parvint à reprendre Delhi. L'armée que le successeur de Homajun avait envoyée sous la conduite des généraux Allah-Kouli-khan et Bahader, pour s'assurer de cette place importante, se disposait à livrer bataille aux Patans lorsqu'un heureux incident lui procura la victoire sans combat. Les soldats d'Hémou, mal payés, se mutinèrent et quittèrent leurs drapeaux, abandonnant aux Mogols armes, tentes, bagages et cinq cents éléphants de guerre. Le général patan fut arrêté dans sa fuite par un détachement de cavalerie, et conduit à l'empereur Akbar, qui s'avançait à la tête de ses troupes. Ce prince trancha lui-même la tête à Kouli-khan, et la fit exposer sur une des portes de Delhi, en 1556. F.-X. T.

Lacroix, *Anecdot. Orient.*, partie II.

KOULNEFF (*Jacques*), général russe, né en 1763, mort au combat de la Drissa, le 20 juillet 1812. Il descendait d'une famille noble de la province de Kalouga. Entré au corps des cadets en 1770, il devint lieutenant d'infanterie en 1785, fit la campagne contre les Turcs, et se distingua à la prise de Bender, en 1789. En 1794 il combattit en Pologne sous les ordres de Knoring et de Souvarof, et se signala à l'assaut de Praga. Servant, en 1807, dans l'armée que la Russie envoya au secours du roi de Prusse, il se fit remarquer sur la Passarge en s'emparant d'un obusier et d'un grand nombre de caissons de poudre qu'il fit sauter. Heilsberg et Friedland furent encore témoins de ses exploits. L'année suivante, il passa à l'armée de Finlande, où il obtint les grades de colonel et de général major. En 1810 il marcha contre les Turcs, avec le commandement de l'avant-garde. Le courage qu'il manifesta à Schoumla et à Badin lui valut une pension de 12,000 fr. Lorsque la France envahit la Russie en 1812, il appartenait au corps d'armée de Wittgenstein; se trouvant sur la Dwina, à la tête de quelques cavaliers, il voulait résister à un corps nombreux lorsqu'il fut frappé d'un boulet qui lui emporta les deux jambes. J. V.

Moniteur, 1812, p. 919.

KOUMAROUIAH ou **KHOUMAROUIAH**, sultan thouloumide d'Égypte, né à Sarmanraï, l'an de l'hégire 255 (869 de J.-C.), mort à Damas, en 896 de J.-C., fut élu par les soldats à l'âge de quinze ans pour succéder à son père, Ahmed ben-Tholon Saadélaïsar conserva le commandement des troupes à l'exception de l'armée de Syrie, qui resta sous les ordres d'Abou-Abdallah pendant qu'une flotte croisait devant les côtes de la Palestine. Abou-Abdallah avait conseillé à Koumarouiah le meurtre de son frère Abbas; craignant le repentir et le ressentiment du sultan, il se révolta, souleva Damas, Alep, Hémesse, et rechercha l'appui de Mouaffec, frère du khalife Motamed. Mouaffec crut l'occasion favorable de reconquérir la Syrie, et sortit de Bagdad accompagné d'Ishac, fils de Kendadge et de Mohammed, fils d'Aboussadge. Il vint à Racca, s'empara de Kennasérim, et entra dans Damas après avoir défait les généraux de Koumarouiah, pendant que son fils Ahmed battait près de la rivière Abou-Petros en Palestine le sultan accouru pour défendre la Syrie. Saadelaïsar, qui ignorait cette défaite, vainquit Ahmed sans pouvoir rentrer dans Damas. Enorgueilli de sa victoire, il leva l'étendard de la révolte. A la guerre et à la révolte se joignirent d'autres fléaux. Un tremblement de terre renversa en Égypte un grand nombre de bâtiments, et beaucoup d'habitants furent ensevelis sous les ruines. Koumarouiah, apprenant les projets de son général, accourt en Syrie et retourne en Égypte sans avoir rien fait. Plus heureux dans une seconde expé-

dition, il tue Saad, entre dans Damas (880), bat Ishac et le poursuit jusqu'à Sarmanraï dans l'Irak. Cette victoire fit partout respecter le sultan. Il obtint la paix de Mouaffec en se faisant donner pour trente ans, par des lettres patentes signées du khalife, de Mouaffec et de son fils, le commandement de l'Égypte, de la Syrie et des frontières. De retour en Égypte, Koumarouiah s'efforça de rétablir l'ordre parmi les memeluks. Peu de temps après, il marche contre Mohammed, fils d'Aboussadge, prend ses bagages près de Damas, ses trésors à Hémesse, passe l'Euphrate et le fait poursuivre jusqu'à Tékrit. Pressé par le général égyptien Benkendadge, Mohammed s'enfuit à Bagdad. Koumarouiah, vainqueur, rentra en Égypte, fit la paix avec Bazman, un de ses anciens officiers, qui s'était emparé de Tharse (889), et avec le fils de Mouaffec, Abou-Abbas qui, sous le nom de Mathaded, venait de succéder au khalife Mothamed. Il envoya un ambassadeur pour proposer au jeune prince Ali, fils du khalife, sa fille Colretnada, que Mothaded épousa lui-même en 895. Cette même année le sultan se fit confirmer pour trente ans dans le gouvernement de tous les pays compris entre l'Euphrate et Barca en Afrique, moyennant un tribut annuel. Le khalife lui envoya douze vestes d'honneur, une épée, un baudrier et le *tadje*, ou la couronne. Mais Koumarouiah ne jouit pas longtemps de cette paix. Il avait quitté l'Égypte pour habiter près de Damas un château de plaisance. Des concubines infidèles qu'il voulait punir prévinrent le châtiment, et l'étranglèrent dans son lit. Son corps fut transporté en Égypte, et enseveli au mont Mocatham. Les émirs placèrent sur le trône son fils Dgisch, qui, l'année suivante, fut tué par le gouverneur de Damas et remplacé par son frère Haroun. Koumarouiah avait fait construire à Mesr un palais et des jardins d'une magnificence inouïe, représentation réelle du ciel idéal de Mahomet. F.-X. TESSIER.

Aboulfarage, Elmacin, Aboulféda, Aboumahasen, *Annales*. — Quatremère, *Histoire des Mameluks d'Égypte* — De Guignes, *Histoire des Huns*, 3e partie.

KOUNG-FOU-TSEU (1), ou simplement **KHOUNG-TSEU**, connu en Occident sous le nom de *Confucius*, le plus célèbre philosophe de la Chine, naquit à Tséou-i, dans le petit royaume de Lou (province actuelle du Chan-toung), en hiver, la 21e année du règne de Ling-wang (551 avant J.-C.), c'est-à-dire cinquante-quatre ans après la naissance du philosophe Lao-tseu, son maître et son émule dans la révolution intellectuelle opérée en Chine au sixième siècle avant notre ère; et mourut en 479 (avant le Christ). Il avait pour petit nom *Kiéou*, et pour surnom *Tchoung-ni*. Les auteurs chinois sont unanimes pour faire remonter l'origine de la famille de Confucius à l'empereur Hoang-ti (*voy.* ce nom), qui régnait environ vingt-six siècles avant l'ère chrétienne. Le plus érudit des biographes du grand philosophe admet « avec certitude » qu'il remontait à Sié, lequel descendait lui-même de Hoang-ti et avait été ministre sous l'empereur Chun. Cette généalogie, bien qu'établie avec beaucoup d'habileté, ne doit être admise qu'avec de grandes réserves par la critique moderne.

Confucius avait à peine trois ans lorsque son père, Chou-liang-hé, mourut. Sa mère, Yen-chi, résolut de rester perpétuellement veuve et de ne plus vivre désormais que pour l'enfant que Dieu (*Chang-ti*) avait accordé à ses prières. Les historiens chinois se plaisent à vanter la piété filiale dont le jeune Kiéou donnait de fréquentes preuves; ils nous le représentent fuyant les jeux turbulents de son âge, pour s'adonner aux pratiques religieuses et à l'observation des rites, qu'il s'efforçait d'approfondir chaque jour davantage. A entendre Confucius enfant discuter sur la morale et la charité, comme le faisait, cinq siècles plus tard, l'enfant Jésus dans le temple, on eût dit que « le ciel avait gravé lui-même dans son cœur les saints principes de l'antiquité ». Après qu'il eut atteint sa septième année, sa mère l'envoya à l'école publique. Sous la sage direction de Ping-tchoung qui tenait alors cette école, Confucius acquit bientôt de solides connaissances. En peu de temps il surpassa en savoir tous ses condisciples, et son maître le chargea de le seconder dans ses leçons. Cet honneur, au lieu d'enorgueillir celui auquel il était décerné, ne contribua qu'à exciter en lui le sentiment de la modestie, dont il comprenait la nécessité pour conserver l'amitié de ses camarades.

A l'âge de dix-sept ans il entra dans le mandarinat, et reçut les fonctions modestes d'inspecteur des marchés aux grains. Il s'acquitta de ses fonctions avec la plus scrupuleuse exactitude; il voulut même réformer les abus qu'avaient laissé subsister ses prédécesseurs, et afin d'être plus à même d'atteindre ce but, il s'initia à tous les détails de sa charge. A l'âge de dix-neuf ans, sa mère lui choisit pour épouse Ki-kouan-chi, descendante d'une noble famille du royaume de Soung, et au bout d'une année il en eut un fils, qui reçut le nom de Pe-yn. Peu de temps après, Koung-tseu fut nommé inspecteur général de l'agriculture, et s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de zèle et de sagesse, que les campagnes, de délaissées et incultes qu'elles étaient, devinrent fertiles et florissantes; et partout où naguère on ne rencontrait plus qu'oisiveté et misère, régnait désormais le travail et l'abondance. La renommée de Koung-tseu avait déjà pénétré au delà des frontières du royaume; et à l'intérieur comme à l'extérieur elle avait attiré l'attention des grands et des princes. Khoung-tseu allait être promu aux plus

(1) Le nom *Khoung* doit s'écrire avec l'aspiration *h*; mais nous avons dû l'écrire ici *Koung*, pour répondre au renvoi indiqué au mot CONFUCIUS.

hautes dignités lorsque sa mère vint à mourir, encore dans la fleur de l'âge. Conformément aux anciennes traditions, il se démit aussitôt de sa charge et résolut de porter le deuil suivant toute la rigueur des rites. Il fit transporter les cendres de sa mère sur le mont Fang-chan, où reposaient déjà celles de son père. Cet acte de piété filiale fit, dit-on, une telle impression sur les populations du pays qu'il suffit pour faire revivre parmi elles les coutumes qui se pratiquaient sous les règnes des empereurs Yao et Chun et de les perpétuer jusqu'à nos jours, c'est-à-dire durant vingt-quatre siècles, à travers toutes les révolutions politiques et religieuses de l'empire chinois.

Khoung-tse se renferma trois ans dans la solitude pour y pleurer celle qui lui avait donné le jour; et il ne trouva d'autre apaisement à sa douleur que l'étude de la philosophie. Au bout de ce temps, il déposa ses vêtements de deuil sur le tombeau de sa mère, et consacra tous ses loisirs à méditer sur les moyens de réaliser l'œuvre de moralisation à laquelle il avait consacré son existence. Mandé par le prince de Yen pour réformer les mœurs de son royaume et y rétablir les rites et le cérémonial de l'antiquité, il s'acquitta avec succès de la tâche qu'il avait acceptée.

De retour dans sa famille, Khoung-tseu apprit qu'un musicien du royaume de Kin, nommé Chi-siang, excellait dans l'art d'exciter et de calmer les passions des hommes au son du luth (*kin*). Afin d'apprécier par lui-même le talent de ce grand maître, il se mit au nombre de ses élèves. Ce même Chi-siang fut plus tard un des disciples de Confucius (1). Khoung-tseu retourna de nouveau dans sa patrie (521 ans avant J.-C.), pour réfléchir mûrement à la carrière à laquelle il consacrerait définitivement sa vie. Se croyant prédestiné à être l'instituteur du genre humain, il résolut de sacrifier fortune, honneur, repos au bonheur de ses semblables. Nul ne tint mieux que lui cette grande et belle résolution. Le cadre exigu de cette notice ne comporte point un récit détaillé de tous les épisodes de la vie publique et privée de Confucius. Nous ne parlerons donc point des relations qu'il entretint avec les princes feudataires de la Chine, et peu après avec la cour impériale des Tchéou, près de laquelle il se rendit avec une partie de ses disciples, en 518 avant notre ère. Nous mentionnerons toutefois la visite qu'il fit au célèbre philosophe Lao-tseu (*voy.* ce nom), son contemporain. Ce célèbre fondateur de la doctrine du *Tao* le reçut froidement; et loin de satisfaire au désir qu'il avait exprimé de s'instruire à ses leçons, il lui reprocha de se préoccuper trop des hommes de l'antiquité, qui depuis longtemps n'étaient plus que poussière : « Les hommes dont vous parlez, dit-il, ne sont plus; leurs corps et leurs os sont consumés depuis bien longtemps. Il ne reste d'eux que leurs maximes. Lorsque le sage se trouve dans des circonstances favorables, il monte sur un char (c'est-à-dire il est élevé aux honneurs et devient ministre); quand les temps lui sont contraires, il erre à l'aventure. J'ai entendu dire qu'un habile marchand cache avec soin ses richesses et semble privé de tout bien; le sage dont la vertu est accomplie aime à porter sur son visage et dans son extérieur l'apparence de la stupidité. Renoncez à l'orgueil et à la multitude de vos désirs; dépouillez-vous de ces dehors brillants et des vues ambitieuses qui vous occupent : cela ne vous servirait de rien. Voilà tout ce que je puis vous dire (1). »

Confucius reçut avec respect ces paroles du vieux philosophe, et lorsque, après l'avoir quitté, ses disciples lui demandèrent ce qu'il pensait de Lao-tseu, il leur dit : « Je sais que les oiseaux volent dans l'air, que les poissons nagent, que les quadrupèdes courent. Ceux qui courent peuvent être pris avec des filets, ceux qui nagent avec une ligne, ceux qui volent avec une flèche. Quant au dragon qui s'élève au ciel, porté par les vents et les nuages, je ne sais comment on peut le saisir. J'ai vu aujourd'hui Lao-tseu, il est comme le dragon (2). » De retour dans son pays natal, il accepta une petite place de magistrature, et se mit avec ardeur à coordonner les écrits des sages de l'antiquité, qu'il avait pu recueillir dans ses voyages et notamment au palais impérial des Tchéou. Ce sont ces ouvrages que nous connaissons sous le titre de *King*, et qui jouissent encore de nos jours dans tout l'empire chinois et dans plusieurs États voisins de la plus profonde vénération. Le premier d'entre eux, le *Yih-King* (Livre des Transformations) passe pour avoir été composé par Wen-wang (*voy.* ce nom), environ 1150 ans avant notre ère. Il traite de la philosophie ou morale, basée sur les huit *Koa* ou trigrammes de Fou-hi (*voy.* ce nom), lesquels, par suite de diverses combinaisons, ont été portés au nombre de

(1) Voici l'épisode que l'on raconte à ce sujet : Un jour Che-siang donna à étudier à son nouvel élève un morceau composé dans l'antiquité, sans lui en nommer l'auteur. Khoung-tseu réussit bientôt à reproduire avec fidélité le morceau de musique; mais bien que son maître lui en ait témoigné sa satisfaction, il crut n'avoir pas encore assez fait. Khoung-tseu passa donc plusieurs jours à méditer sur cette pièce, et chercha à s'expliquer l'impression qu'elle produisait sur son âme. S'étant alors rendu près de Che-siang, il lui dit que désormais il était pénétré de tous les sentiments qu'avait éprouvés l'auteur du morceau en le composant, qu'il lui semblait même le voir, l'entendre, qu'il le connaissait, que c'était à n'en point douter, le sage et vertueux Wen-wang (*voy.* ce nom). Che-siang ne put retenir les marques de son admiration en voyant son disciple pénétrer si profondément dans le génie même de la musique; et se jetant aux pieds de Khoung-tseu, il le conjura de l'admettre au nombre de ceux auxquels il enseignait les principes de la sagesse.

(1) Extrait du *Sse-ki*, ou Mémoires historiques du grand historiographe Sse-ma-thsien (trad. de M. Stanislas Julien).

(2) Sse-ma-thsien, *loc. citat.*

soixante-quatre. Ce livre est le plus obscur de tous les *King*; mais c'est aussi celui auquel le philosophe attachait le plus d'importance; le sens affecté aux *Koua* paraît avoir été plusieurs fois oublié, et Confucius lui même, faute de trouver leur valeur primitive, dut se contenter de l'explication de Wen-wang, bien heureux encore lorsque celle-ci ne lui faisait pas défaut. Le second ouvrage est intitulé *Chou-king* (Livre par excellence (dans le même sens que le mot βίβλος, Bible). Il renferme un aperçu historique sur la Chine depuis le règne de Yao (2,350 ans avant Jésus) jusqu'à Ping-wang, empereur de la dynastie des Tchéou (—770). Ce livre, vénéré en Chine au suprême degré, est depuis Confucius la base sur laquelle repose l'administration politique et religieuse de l'empire. Le troisième ouvrage est le *Chi-king* (Livre des Vers): il renferme les chants populaires et nationaux de l'antiquité et une série de pièces de poésie sur divers sujets d'histoire, de religion, de vie privée, etc. C'est, avec le précédent, un des plus beaux monuments de la littérature chinoise. L'auteur de cet article s'occupe d'une nouvelle traduction du *Chi king*, conforme au texte original et accompagnée de nombreux documents sur la civilisation, le culte, les mœurs et les usages de la Chine antique, ainsi que d'un essai grammatical sur cette précieuse compilation de Confucius. Le quatrième d'entre les king est le *Li-ki* (Rituel), sur lequel est basé tout le système religieux de la Chine. Le cinquième ouvrage est intitulé *Tchun-tsiéou* (Le Printemps et l'Automne); c'est le récit des faits qui se sont passés depuis le règne de Ping-wang, extrait des archives du royaume de Lou, patrie de Confucius, dans le but de servir d'appendice au *Chou-king*. A ces ouvrages il faut ajouter le *Hiao-king* (Livre de la Piété filiale), qui contient des apophthegmes de Confucius, recueillis durant ses entretiens avec son disciple Tseng-tsan, et le texte peu étendu qui précède le *Ta-hio* (La grande Étude), l'un des quatre livres rédigés par les disciples de l'école de Confucius. Ce texte renferme sept versets et est qualifié du titre de *king*, parce qu'il a été écrit par Khoung-tseu lui-même. Le développement du *Ta-hio* et des autres parties des *Ssé-chou* (les quatre Livres), bien que renfermant souvent des dires et apophthegmes de Confucius, ne doivent cependant pas être mis au nombre des ouvrages du grand philosophe. Quant au *Yoh-king* (Livre de la Musique), il n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

En 505, Khoung-tseu reçut du roi de Lou la première magistrature de ses États, et en peu d'années il réforma les vices nombreux qui existaient alors dans toutes les branches de l'administration; il reçut ensuite le titre de grand-juge. Les peuples bénissaient sa sagesse et sa justice. Après la mort de Ling koung, roi de Lou, son successeur, Ngaï-koung, ne maintint pas d'abord Khoung-tseu dans la magistrature qu'il occupait; mais lorsqu'à la suite de sa disgrâce le grand philosophe se fut retiré dans le royaume de Wéi, le roi le rappela près de lui, et lui décerna les plus grands honneurs. En 488 avant notre ère, le célèbre historiographe Tso-kiéou-ming (*voy.* ce nom) vint se mettre au nombre de ses disciples, et l'engagea à se rendre à la capitale des Tchéou pour faire de nouvelles recherches dans l'intérêt des ouvrages qu'il préparait depuis longues années. Khoung-tseu y consentit. A son retour, il apprit la mort de son épouse Ki-kouan-chi. Cette nouvelle le plongea dans une profonde tristesse. Il fit alors venir ses disciples, et leur dit que désormais les jours qui lui restaient à vivre étaient comptés et qu'il n'avait plus un instant à perdre pour terminer les ouvrages qu'il avait entrepris. Une fois qu'il eut terminé ces ouvrages, il réunit de nouveau ses disciples, leur ordonna de dresser un autel, et y ayant déposé les *king*, il se prosterna du côté de la constellation de la grande Ourse, et remercia par une longue adoration le ciel de lui avoir accordé la faveur de reconstituer ces monuments littéraires de la grandeur antique de la Chine. Quelques jours après cette cérémonie, le philosophe annonça à ses disciples que c'était pour la dernière fois qu'il s'entretenait avec eux, et il indiqua à chacun la carrière qu'il était le plus apte à parcourir. A partir de cette époque sa santé s'affaiblit de jour en jour, et il ne douta plus un instant de sa fin prochaine. Il se préoccupa donc de revoir encore une fois son manuscrit des *king* et d'y faire quelques légères corrections, afin de les rendre plus dignes de passer à la postérité. Vers l'âge de soixante-treize ans, son état maladif s'aggrava rapidement, et Khoung-tseu mourut après être demeuré sept jours en léthargie.

L.-Léon de Rosny.

Sources originales pour la partie biographique : *Ssé-ma-Thsien Ssé-ki* (Mémoires historiques du grand historiographe Ssé-ma-Thsien, section *Khoung tseu Chi-kia*. — *Ssé chou tching-pen* (édition correcte des « Quatre livres » de Confucius et de son école). — *Kia yu* (Entretiens familiers de Confucius et de ses disciples). — *Lié-kouch-tchi* (Histoire des divers royaumes). — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir général de l'histoire de la Chine). — *Kou-wen ping-tchou* (Recueil de textes en style antique, classés chronologiquement et commentés). — Éditions européennes et traductions des ouvrages de Confucius: *King* — I-King, *Antiquissimus Sinarum liber ex latina interpretatione* P. Regis; Stuttgard, 1839, 2 vol. in-8°. — *Chou-king*, un des livres sacrés des Chinois, etc., ouvrage recueilli par Confucius, traduit et enrichi de notes par le P. Gaubil (édit. de Guignes); Paris, 1770, in-4°. — *The Shoo-king*, translat. by W. H. Medhurst. in-8°. — *Confucii* Chi-king, *sive Liber Carminum*; ex latina P. Lacharme interpretatione; Stuttgard, 1830, in-8°. — *Le Li-ki, ou Mémorial des Rites*, traduit pour la première fois du chinois, et accompagné de notes, de commentaires et du texte original, par J.-M. Callery. — Écrits des disciples de Confucius. *Sse-chou*. — *Sinensis Imperii Libri classici sex, e sinico idiom. in latin. traduct.* A. P. Fr. Noel, Prague, 1711, in-4°. — *The Chinese classical Works, commonly called the Four Books, translated* by the late Rev. David Collie; Malacca, 1828, in-8°. — Le même ouvrage, *Traduction russe* par Alex. Leontief; Saint-Pétersbourg, 1780, in-8°. — *Confucius et Mencius. Les quatre Livres de Philosophie mo-*

rale et politique de la Chine, traduits du chinois par G. Pauthier; Paris, 1851, in-12. — *Le Ta-hio, ou la grande Étude*, traduit en français avec une version latine et le texte chinois en regard, par G. Pauthier; Paris, 1837, in-8°. — *Tchoung-young, Immutabilitas in medio, in latin. vertit* Prosp. Intorcetta; Goa, in-8° (très rare). — *L'invariable Milieu*, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes, par Abel Remusat; Paris, 1817, in-4°. — *Lun-yu*, sinice edidit et latina interpret. vertit Prosp. Intorcetta; Goa, in-fol. min. (très-rare). — Le *Lun-yu*, a été également traduit en allemand par Wilh. Schott; il forme la seule partie publiée de ses *Werke des Tchinesischen weisen Kung-fu-dsü, aus dem Chinesisch uebers. von* W. Sch.; Halle, 1826, et Berlin, 1832, in-8°, min. — On joint ordinairement aux éditions chinoises du *Ta-hio*, du *Tchoung-young* et du *Lun-yu* l'ouvrage qui porte le nom de *Meng-tseu*, et qui a été traduit en latin sous le titre de : *Meng-tseu, vel Mencium edid., latin. interpretat. ad interpr. tartaricam utrumque recensita instruxit* Stanislaus Julien; Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

L.-L. de R—y.

Doctrines. — « L'Europe, dit M. de Pastoret, n'eut jamais pour aucun de ses rois, Delphes même n'avait pas pour les oracles d'Apollon, cette confiance et cette vénération religieuse que les Chinois ont depuis vingt-trois siècles pour Koung-fou-tseu. Sous la dynastie des Ming il *fut proclamé le plus grand, le plus saint et le plus vertueux des instituteurs du genre humain* ». Voyons si les enseignements de cet illustre philosophe répondent à ce pompeux éloge. Nous y trouvons d'abord un caractère essentiellement traditionnel. « La doctrine que je tâche d'enseigner aux hommes, dit-il à un de ses disciples, est celle que nos ancêtres ont enseignée et qu'ils nous ont transmise; je n'y ai rien ajouté et je n'en retranche rien. Je les transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable; c'est le ciel lui-même qui en est l'auteur. Je ne suis par rapport à elle que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre.... Il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne tous ses soins : c'est tout ce qu'il peut faire, le reste n'est pas en son pouvoir. » Malgré ce caractère traditionnel, la philosophie de Koung-fou-tseu ne manque pas d'aperçus nouveaux, et sa tendance principalement morale n'exclut pas absolument les spéculations, les principes, le raisonnement. Bien que ce philosophe n'ait jamais donné à ses doctrines une forme systématique, nous les rattacherons cependant à quatre points principaux.

I. Métaphysique. — *Origine des choses, connaissance d'un premier Être, son action dans le monde.* — Koung-fou-tseu n'a exprimé nulle part d'une manière explicite sa doctrine sur l'origine des choses, sur l'existence d'un premier Être, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sur les peines et les récompenses d'une autre vie, en un mot sur la production et la destinée définitive de cet univers et des différents êtres qui le composent ou qui l'habitent. Il semble même avoir à dessein évité de se prononcer sur ces questions importantes. « Révérer les *esprits* et se tenir éloigné d'eux, cela peut être appelé *science*, » dit-il à ses disciples. Ce qui signifie, suivant le commentateur officiel Tchou-hi, qu'il ne faut point s'égarer dans ce *que l'on ne peut savoir* concernant *les esprits*. Cependant, notre philosophe sort quelquefois de cette réserve. Dans l'*Appendix* au *Y-King* il parle de l'influence du ciel sur les actions du sage et la création du monde. « Le *ciel* symbolique de Fouhi, y est-il dit, est l'origine de tout ce qui existe, le commencement de toutes choses. L'homme supérieur met en harmonie ses vertus avec celles du *ciel* et de la *terre* : il met sa lumière en harmonie avec celle du soleil et de la lune; il met la disposition de son temps en harmonie avec les quatre saisons. Il met ses félicités et ses infortunes en harmonie avec les *esprits* et les génies. Le ciel et la terre font croître et dépérir les herbes, les arbres et les plantes; le ciel et la terre couvrent les secrets de l'homme. » Ailleurs la pensée du philosophe, déchirant tout à coup le voile qui la couvre, jette quelques traits de lumière plus éclatants encore sur l'origine des choses, la Providence, l'existence et la nécessité de la religion. « Le ciel est le principe universel; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au ciel des témoignages de sa reconnaissance est le premier des devoirs de l'homme; se montrer reconnaissant envers les ancêtres en est le second. Pour s'acquitter de ce double devoir et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-hi détermina qu'après avoir immédiatement sacrifié au souverain suprême (*Chang-ti*) on rendrait hommage aux ancêtres; mais comme le Chang-ti et les ancêtres ne sont pas visibles, il imagina de chercher dans le ciel qui se voit des *emblèmes* pour les désigner et les représenter. » Koung-fou-tseu suppose vraies, accepte et consacre par son autorité les traditions communément reçues sur la Divinité et la Providence, sur la loi du suprême empereur du ciel et de la terre, sur la distinction dans l'homme de deux principes, l'un spirituel et impérissable, l'autre matériel et sujet à la dissolution. Il proclame l'existence d'une Raison suprême, existant par elle-même, et qui dans sa réalité substantielle, infinie et permanente, est le premier principe et la raison d'être du ciel, de la terre et de l'homme, des esprits célestes, des esprits terrestres et de tous les corps. « Le saint homme, l'homme sage, constitue sa doctrine selon la raison divine; il a une vertu pénétrante efficace, pour se mettre en harmonie avec les génies. » Koung-fou-tseu n'ajoute donc rien ou presque rien à ces données des antiques traditions. « Doit-on, dit Bourgeot, conclure de là avec un grand nombre de lettrés actuels et quelques savants européens que l'ontologie de ce sage illustre n'ait été qu'un vaste *naturalisme* embrassant les trois grandes puissances de la nature : le *ciel*, la *terre* et l'*homme*? N'est-ce pas plutôt la conclusion contraire qu'il faudrait déduire des doctrines adoptées ou enseignées par ce philosophe? » Puisque, de l'aveu d'Amiot, de Deguignes et Pauthier, tous les attributs que les philosophes les plus spiritualistes donnent à Dieu, Koung-fou-tseu les donne au *ciel*, qu'il lui reconnaît la plus grande part dans les événements du monde, et qu'il en fait découler la loi divine, naturelle et universelle qui régit le ciel, la terre et l'homme. Il est vrai que Koung-fou-tseu n'établit nulle part dogmatiquement la distinction de Dieu et de l'univers, la création du monde *ex nihilo*, la pérennité de l'âme dans son individualité et personnalité propre; mais tous ces dogmes sont évidemment supposés dans les traditions qu'il a maintenues, dans les doctrines qu'il a enseignées. Quoique les phénomènes du monde physique et du monde moral ainsi que les lois qui les régissent soient souvent attribuées au ciel, à la terre et à l'homme, ces trois puissances ou causes secondes n'agissent cependant que sous la suprématie d'une cause première, qui est l'Être suprême, appelé tantôt *Tao* (raison absolue), tantôt *Chang-ti* (empereur du ciel et de la terre, tantôt du nom même du

ciel, *Ti-Tien*, qui est *l'emblème* de sa majesté divine et de sa toute-puissance (1).

II. **Morale.** — Suivant la sagesse antique des Chinois, la religion, la morale et l'ordre social reposent sur ce principe que la Providence s'étend à tous les êtres; qu'elle a donné sa loi aux hommes, et qu'elle leur révèle sans cesse ses volontés par les lumières de la droite raison et par les traditions; qu'enfin l'homme, être intelligent et raisonnable, doit imiter la raison céleste, *Tao*, un des noms de Dieu. L'imitation de la raison céleste et divine, l'accomplissement du mandat du ciel, telles sont la règle et la fin de l'activité humaine. Koung-fou-tseu confirme et développe cette doctrine. Dans le *Tahio* (Grande Étude) et le *Tchoung-young* (l'invariabilité dans le milieu), il part de ce principe que l'homme est un être qui a reçu du ciel, en même temps que la vie physique, un principe de vie morale qu'il doit cultiver et développer dans toute son étendue, afin de pouvoir arriver à la perfection conformément au modèle céleste et divin. Koung-fou-tseu admet clairement et positivement dans l'homme une *nature morale*, un *principe spirituel*. Or, voici comment il les définit dans le *Tchoung-young*: « Le mandat du ciel s'appelle *nature rationnelle* ou *morale*; le principe qui nous dirige dans la conformité de nos actions avec la nature rationnelle s'appelle *droite voie*, *raison* (*Tao*). Le système coordonné de la droite voie, de la raison, s'appelle *doctrine des devoirs* ou *institutions sociales*. » Le commentateur Tchou hi s'exprime ainsi sur ce passage important: « *Le mandat du ciel* est comme un ordre, une mission reçue; la nature *rationnelle* ou *morale*, c'est la voie droite, la raison. Le ciel, par le moyen du *Yin* et du *Yang*, du principe femelle et du principe mâle et des cinq éléments, donne la naissance par génération et transformation à tous les êtres de l'univers. Le principe matériel aériforme et primogène (*Khi*) développe les formes de ces êtres, et la raison (*Li*) leur est aussi donnée comme un *mandat*, un *ordre*. Il suit de là que la vie de l'homme (*Sing*), que celle des autres êtres vivants (*We*), par cela même que chacun d'eux a obtenu ce principe rationnel, est considérée comme constituée pour se conformer aux prescriptions des *cinq vertus cardinales*; c'est ce que l'on appelle la *nature rationnelle* (Sing). L'homme et les autres êtres produits obéissent chacun à leur propre principe ou raison d'être, aux lois spéciales de leur propre nature (*Sing-tchi tseu-jan*); alors leur action opérée journellement est intrinsèque ou réside en eux-mêmes. Aucun d'eux n'existe sans avoir une voie qu'il doive suivre, dans laquelle il doive marcher; c'est alors ce que l'on nomme *droite voie* (*Tao*). La *nature rationnelle* (*Sing*) et la *voie droite* (*Tao*), quoique identiques, diffèrent cependant en quelque chose par leur constitution propre. »

« Cette *voie droite*, cette *raison naturelle* (continue le disciple de Koung-tseu), qui doit diriger les actions, est tellement obligatoire que l'on ne doit pas s'en écarter d'un seul point, un seul instant, de l'épaisseur d'un cheveu. Si l'on pouvait s'en écarter, ce ne serait pas la voie droite, la règle de conduite immuable. » Tel est le fondement de la morale de Koung-tseu. Il exclut formellement tout mobile qui ne rentrerait pas dans les prescriptions de la *raison*, de cette raison universelle, émanée du ciel et que toutes les créatures ont reçue en partage. Il établit la morale et son caractère obligatoire sur la raison, la loi divine, l'imitation de la raison céleste, l'ordre et l'harmonie dans l'univers, la destination de l'homme à la perfection et au bonheur, qu'il ne saurait atteindre sans l'accomplissement de la loi morale. Le perfectionnement de soi-même est le fondement de cette morale comme il doit l'être de tout enseignement qui aspire à diriger les actions humaines. La grande loi consiste à se rendre assez parfait pour travailler à la perfection des autres. C'est par là que l'homme parvient à constituer, avec le ciel et la terre, les trois grandes puissances de l'univers, et à être lui-même un des trois grands pouvoirs créateurs, produits d'une puissance suprême, mystérieuse, infinie, éternelle, à laquelle il s'associe (*l'Invariabilité dans le milieu*). Le perfectionnement de soi-même est la condition essentielle de cette association, de cette puissance. « Il n'y a dans le monde que les hommes souverainement parfaits qui puissent connaître à fond leur propre nature, la loi de leur être et les devoirs qui en dérivent; pouvant connaître à fond leur propre nature et les devoirs qui en dérivent, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner tous les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel: pouvant connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des êtres vivants et végétants, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature; pouvant connaître à fond la nature des êtres vivants et végétants et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature, ils peuvent, par cela même, au moyen de leurs facultés intelligentes supérieures, aider le ciel et la terre dans les transformations et l'entretien des êtres; ils peuvent par cela même constituer un troisième pouvoir avec le ciel et la terre. (*L'Invariabilité dans le milieu*). » La loi consiste à développer et à remettre en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçu du ciel, à renouveler les hommes et à placer sa destination définitive dans la perfection ou le souverain bien (*Grande étude*). Le parfait, le vrai sans mélange est la loi du ciel; la perfection ou le perfectionnement, qui consiste à employer tous ses efforts pour découvrir et suivre la loi céleste, le vrai principe du mandat du ciel, est la loi de l'homme. Il faut donc que l'homme atteigne sa perfection pour accomplir sa loi. Le parfait est le commencement et la fin de tous les êtres. Réunir le perfectionnement intérieur au perfectionnement extérieur constitue la grande règle du devoir. C'est pour cela que l'homme sage ne cesse jamais de faire le bien pour lui-même et de travailler au perfectionnement des autres hommes. C'est là l'*Hoc est omnis homo* du philosophe chinois. Il prend pour base, pour règle et pour but *la raison céleste* (*Thienli*). *Li* est le nom de l'ordre et de la loi établis dans l'univers. « Or, dit ailleurs Koung-fou-tseu, l'ordre établi par le ciel s'appelle nature: ce qui est conforme à la nature s'appelle

(1) Par le contenu des réponses de Koung-fou-tseu au roi de Lou, il paraît évident, dit le P. Amiot, 1° que les expressions *Ciel* et *Chang-ti* sont quelquefois synonymes et désignent cet Être qui est supérieur à tout; 2° que le mot *ciel* est pris aussi quelquefois dans un sens purement naturel, et qu'il ne signifie alors que ce que nous appelons firmament; 3° que les sacrifices offerts en apparence au *ciel*, au *soleil*, à la *lune*, à la *terre*, etc., sont réellement offerts au *Chang-ti*, en reconnaissance des bienfaits dont il comble les hommes, au moyen du ciel matériel, du soleil, de la lune, de la terre, etc.

rale et politique de la Chine, traduits du chinois par G. Pauthier; Paris, 1851, in-12. — *Le Ta-hio, ou la grande Étude*, traduit en français avec une version latine et le texte chinois en regard, par G. Pauthier; Paris, 1837, in-8°. — *Tchoung-young, Immutabilitas in medio*, in *latin. vertit* Prosp. Intorcetta; Goa, in-8° (très rare). — *L'invariable Milieu*, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes, par Abel Remusat; Paris, 1817, in-4°. — *Lun-yu*, sinice edidit et latina interpret. vertit Prosp. Intorcetta; Goa, in-fol. min. (très-rare). — Le *Lun-yu*, a été également traduit en allemand par Wilh. Schott; il forme la seule partie publiée de ses *Werke des Tchinesischen weisen Kung-fu-dsü, aus dem Chinesisch uebers. von* W. Sch.; Halle, 1826, et Berlin, 1832, in-8°, min. — On joint ordinairement aux éditions chinoises du *Ta-hio*, du *Tchoung-young* et du *Lun-yu* l'ouvrage qui porte le nom de *Meng-tseu*, et qui a été traduit en latin sous le titre de : *Meng-tseu, vel Mencium edid., latin. interpretat. ad interpr. tartaricam utrumque recensita instruxit* Stanislaus Julien; Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

L.-L. DE R—Y.

DOCTRINES. — « L'Europe, dit M. de Pastoret, n'eut jamais pour aucun de ses rois, Delphes même n'avait pas pour les oracles d'Apollon, cette confiance et cette vénération religieuse que les Chinois ont depuis vingt-trois siècles pour Koung-fou-tseu. Sous la dynastie des Ming il *fut proclamé le plus grand, le plus saint et le plus vertueux des instituteurs du genre humain* ». Voyons si les enseignements de cet illustre philosophe répondent à ce pompeux éloge. Nous y trouvons d'abord un caractère essentiellement traditionnel. « La doctrine que je tâche d'enseigner aux hommes, dit-il à un de ses disciples, est celle que nos ancêtres ont enseignée et qu'ils nous ont transmise; je n'y ai rien ajouté et je n'en retranche rien. Je les transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable; c'est le ciel lui-même qui en est l'auteur. Je ne suis par rapport à elle que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre.... Il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne tous ses soins : c'est tout ce qu'il peut faire, le reste n'est pas en son pouvoir. » Malgré ce caractère traditionnel, la philosophie de Koung-fou-tseu ne manque pas d'aperçus nouveaux, et sa tendance principalement morale n'exclut pas absolument les spéculations, les principes, le raisonnement. Bien que ce philosophe n'ait jamais donné à ses doctrines une forme systématique, nous les rattacherons cependant à quatre points principaux.

I. MÉTAPHYSIQUE. — *Origine des choses, connaissance d'un premier Être, son action dans le monde.* — Koung-fou-tseu n'a exprimé nulle part d'une manière explicite sa doctrine sur l'origine des choses, sur l'existence d'un premier Être, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sur les peines et les récompenses d'une autre vie, en un mot sur la production et la destinée définitive de cet univers et des différents êtres qui le composent ou qui l'habitent. Il semble même avoir à dessein évité de se prononcer sur ces questions importantes. « Révérer les *esprits* et se tenir éloigné d'eux, cela peut être appelé *science*, » dit il à ses disciples. Ce qui signifie, suivant le commentateur officiel Tchou-hi, qu'il ne faut point s'égarer dans ce *que l'on ne peut savoir* concernant *les esprits*. Cependant, notre philosophe sort quelquefois de cette réserve. Dans l'*Appendix* au *Y-King* il parle de l'influence du ciel sur les actions du sage et la création du monde. « *Le ciel* symbolique de Fouhi, y est-il dit, est l'origine de tout ce qui existe, le commencement de toutes choses. L'homme supérieur met en harmonie ses vertus avec celles du *ciel* et de la *terre* : il met sa lumière en harmonie avec celle du soleil et de la lune; il met la disposition de son temps en harmonie avec les quatre saisons. Il met ses félicités et ses infortunes en harmonie avec les *esprits* et les génies. Le ciel et la terre font croître et dépérir les herbes, les arbres et les plantes; le ciel et la terre couvrent les secrets de l'homme. » Ailleurs la pensée du philosophe, déchirant tout à coup le voile qui la couvre, jette quelques traits de lumière plus éclatants encore sur l'origine des choses, la Providence, l'existence et la nécessité de la religion. « Le ciel est le principe universel; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au ciel des témoignages de sa reconnaissance est le premier des devoirs de l'homme; se montrer reconnaissant envers les ancêtres en est le second. Pour s'acquitter de ce double devoir et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-hi détermina qu'après avoir immédiatement sacrifié au souverain suprême (*Chang-ti*) on rendrait hommage aux ancêtres; mais comme le Chang-ti et les ancêtres ne sont pas visibles, il imagina de chercher dans le ciel qui se voit des *emblèmes* pour les désigner et les représenter. » Koung-fou-tseu suppose vraies, accepte et consacre par son autorité les traditions communément reçues sur la Divinité et la Providence, sur la loi du suprême empereur du ciel et de la terre, sur la distinction dans l'homme de deux principes, l'un spirituel et impérissable, l'autre matériel et sujet à la dissolution. Il proclame l'existence d'une RAISON SUPRÊME, existant par elle-même, et qui dans sa réalité substantielle, infinie et permanente, est le premier principe et la raison d'être du ciel, de la terre et de l'homme, des esprits célestes, des esprits terrestres et de tous les corps. « Le saint homme, l'homme sage, constitue sa doctrine selon la raison divine; il a une vertu pénétrante efficace, pour se mettre en harmonie avec les génies. » Koung-fou-tseu n'ajoute donc rien ou presque rien à ces données des antiques traditions. « Doit-on, dit Bourgeot, conclure de là avec un grand nombre de lettrés actuels et quelques savants européens que l'ontologie de ce sage illustre n'ait été qu'un vaste *naturalisme* embrassant les trois grandes puissances de la nature : le *ciel*, la *terre* et l'*homme*? N'est-ce pas plutôt la conclusion contraire qu'il faudrait déduire des doctrines adoptées ou enseignées par ce philosophe? » Puisque, de l'aveu d'Amiot, de Deguignes et Pauthier, tous les attributs que les philosophes les plus spiritualistes donnent à Dieu, Koung-fou-tseu les donne au *ciel*, qu'il lui reconnaît la plus grande part dans les événements du monde, et qu'il en fait découler la loi divine, naturelle et universelle qui régit le ciel, la terre et l'homme. Il est vrai que Koung-fou-tseu n'établit nulle part dogmatiquement la distinction de Dieu et de l'univers, la création du monde *ex nihilo*, la pérennité de l'âme dans son individualité et personnalité propre; mais tous ces dogmes sont évidemment supposés dans les traditions qu'il a maintenues, dans les doctrines qu'il a enseignées. Quoique les phénomènes du monde physique et du monde moral ainsi que les lois qui les régissent soient souvent attribuées au ciel, à la terre et à l'homme, ces trois puissances ou causes secondes n'agissent cependant que sous la suprématie d'une cause première, qui est l'Être suprême, appelé tantôt *Tao* (raison absolue), tantôt *Chang-ti* (empereur du ciel et de la terre, tantôt du nom même du

ciel, *Ti-Tien*, qui est *l'emblème* de sa majesté divine et de sa toute-puissance (1).

II. Morale. — Suivant la sagesse antique des Chinois, la religion, la morale et l'ordre social reposent sur ce principe que la Providence s'étend à tous les êtres; qu'elle a donné sa loi aux hommes, et qu'elle leur révèle sans cesse ses volontés par les lumières de la droite raison et par les traditions; qu'enfin l'homme, être intelligent et raisonnable, doit imiter la raison céleste, *Tao*, un des noms de Dieu. L'imitation de la raison céleste et divine, l'accomplissement du mandat du ciel, telles sont la règle et la fin de l'activité humaine. Koung-fou-tseu confirme et développe cette doctrine. Dans le *Tahio* (Grande Étude) et le *Tchoung-young* (l'invariabilité dans le milieu), il part de ce principe que l'homme est un être qui a reçu du ciel, en même temps que la vie physique, un principe de vie morale qu'il doit cultiver et développer dans toute son étendue, afin de pouvoir arriver à la perfection conformément au modèle céleste et divin. Koung-fou-tseu admet clairement et positivement dans l'homme une *nature morale*, un *principe spirituel*. Or, voici comment il les définit dans le *Tchoung-young*: « Le mandat du ciel s'appelle *nature rationnelle* ou *morale*; le principe qui nous dirige dans la conformité de nos actions avec la nature rationnelle s'appelle *droite voie, raison* (*Tao*). Le système coordonné de la droite voie, de la raison, s'appelle *doctrine des devoirs* ou *institutions sociales*. » Le commentateur Tchou hi s'exprime ainsi sur ce passage important: « *Le mandat du ciel* est comme un ordre, une mission reçue; la nature *rationnelle* ou *morale*, c'est la voie droite, la raison. Le ciel, par le moyen du *Yin* et du *Yang*, du principe femelle et du principe mâle et des cinq éléments, donne la naissance par génération et transformation à tous les êtres de l'univers. Le principe matériel aériforme et primogène (*Khi*) développe les formes de ces êtres, et la raison (*Li*) leur est aussi donnée comme un *mandat*, un *ordre*. Il suit de là que la vie de l'homme (*Sing*), que celle des autres êtres vivants (*We*), par cela même que chacun d'eux a obtenu ce principe rationnel, est considérée comme constituée pour se conformer aux prescriptions des *cinq vertus cardinales*; c'est ce que l'on appelle la *nature rationnelle* (Sing). L'homme et les autres êtres produits obéissent chacun à leur propre principe ou raison d'être, aux lois spéciales de leur propre nature (*Sing-tchi tseu-jan*); alors leur action opérée journellement est intrinsèque ou réside en eux-mêmes. Aucun d'eux n'existe sans avoir une voie qu'il doive suivre, dans laquelle il doive marcher; c'est alors ce que l'on nomme *droite voie* (*Tao*). La *nature rationnelle* (*Sing*) et la *voie droite* (*Tao*), quoique identiques, diffèrent cependant en quelque chose par leur constitution propre. »

« Cette *voie droite*, cette *raison naturelle* (continue le disciple de Koung-tseu), qui doit diriger les actions, est tellement obligatoire que l'on ne doit pas s'en écarter d'un seul point, un seul instant, de l'épaisseur d'un cheveu. Si l'on pouvait s'en écarter, ce ne serait pas la voie droite, la règle de conduite immuable. » Tel est le fondement de la morale de Koung-tseu. Il exclut formellement tout mobile qui ne rentrerait pas dans les prescriptions de la *raison*, de cette raison universelle, émanée du ciel et que toutes les créatures ont reçue en partage. Il établit la morale et son caractère obligatoire sur la raison, la loi divine, l'imitation de la raison céleste, l'ordre et l'harmonie dans l'univers, la destination de l'homme à la perfection et au bonheur, qu'il ne saurait atteindre sans l'accomplissement de la loi morale. Le perfectionnement de soi-même est le fondement de cette morale comme il doit l'être de tout enseignement qui aspire à diriger les actions humaines. La grande loi consiste à se rendre assez parfait pour travailler à la perfection des autres. C'est par là que l'homme parvient à constituer, avec le ciel et la terre, les trois grandes puissances de l'univers, et à être lui-même un des trois grands pouvoirs créateurs, produits d'une puissance suprême, mystérieuse, infinie, éternelle, à laquelle il s'associe (*l'Invariabilité dans le milieu*). Le perfectionnement de soi-même est la condition essentielle de cette association, de cette puissance. « Il n'y a dans le monde que les hommes souverainement parfaits qui puissent connaître à fond leur propre nature, la loi de leur être et les devoirs qui en dérivent; pouvant connaître à fond leur propre nature et les devoirs qui en dérivent, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner tous les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel: pouvant connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des êtres vivants et végétants, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature; pouvant connaître à fond la nature des êtres vivants et végétants et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature, ils peuvent, par cela même, au moyen de leurs facultés intelligentes supérieures, aider le ciel et la terre dans les transformations et l'entretien des êtres; ils peuvent par cela même constituer un troisième pouvoir avec le ciel et la terre. (*L'Invariabilité dans le milieu*). » La loi consiste à développer et à remettre en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçu du ciel, à renouveler les hommes et à placer sa destination définitive dans la perfection ou le souverain bien (*Grande étude*). Le parfait, le vrai sans mélange est la loi du ciel; la perfection ou le perfectionnement, qui consiste à employer tous ses efforts pour découvrir et suivre la loi céleste, le vrai principe du mandat du ciel, est la loi de l'homme. Il faut donc que l'homme atteigne sa perfection pour accomplir sa loi. Le parfait est le commencement et la fin de tous les êtres. Réunir le perfectionnement intérieur au perfectionnement extérieur constitue la grande règle du devoir. C'est pour cela que l'homme sage ne cesse jamais de faire le bien pour lui-même et de travailler au perfectionnement des autres hommes. C'est là l'*Hoc est omnis homo* du philosophe chinois. Il prend pour base, pour règle et pour but *la raison céleste* (*Thienli*). *Li* est le nom de l'ordre et de la loi établis dans l'univers. « Or, dit ailleurs Koung-fou-tseu, l'ordre établi par le ciel s'appelle nature: ce qui est conforme à la nature s'appelle

(1) Par le contenu des réponses de Koung-fou-tseu au roi de Lou, il paraît évident, dit le P. Amiot, 1° que les expressions *Ciel* et *Chang-ti* sont quelquefois synonymes et désignent cet Être qui est supérieur à tout; 2° que le mot *ciel* est pris aussi quelquefois dans un sens purement naturel, et qu'il ne signifie alors que ce que nous appelons firmament; 3° que les sacrifices offerts en apparence au *ciel*, au *soleil*, à la *lune*, à la *terre*, etc., sont réellement offerts au *Chang-ti*, en reconnaissance des bienfaits dont il comble les hommes, au moyen du ciel matériel, du soleil, de la lune, de la terre, etc.

loi. » Dans ces grands principes, Koung-tseu résume admirablement toute la science morale que Kant a définie « le système des fins de la raison pratique pure ». Il résulte de là, dit l'abbé Bourgeat, que la *morale* ou l'*ethique* est une science véritable, fondée sur les principes et les notions premières de la raison, sur l'enchaînement des causes et des effets, des principes et des conséquences; sur des lois aussi constantes, aussi immuables, aussi nécessaires et absolues dans l'ordre moral que celles qui régissent l'ordre physique et métaphysique. Aussi, sans avoir une théorie logique spéciale, Koung-tseu déduit des principes établis précédemment les différents devoirs propres à toutes les conditions de la vie humaine, avec une rigueur de raisonnement remplie de justesse et de sagacité.

III. Morale spéciale ou Théorie des Devoirs.

Koung-fou tseu les résume dans le discours suivant : « Rien de si naturel, rien de si simple, dit-il, que les principes de cette morale dont je tâche de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, les anciens sages l'ont pratiqué avant nous; » et cette pratique qui dans les temps reculés était universellement adoptée se réduit à l'observation des cinq lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, entre les amis, entre les frères, « et à la pratique des *cinq vertus cardinales :* c'est-à-dire, l'*humanité*, cette charité universelle qui ne fait acception de personne et qui embrasse tout le genre humain ». Cette vertu ne s'oppose point à la punition des coupables; mais elle ne permet d'avoir recours à la guerre qu'à la dernière extrémité et après avoir épuisé tous les moyens de conciliation. C'est la *justice* qui donne à chaque individu ce qui lui est dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre; c'est la *conformité aux rites prescrits et aux usages établis*, afin que ceux qui forment la société aient une même manière de vivre et participent aux mêmes avantages comme aux mêmes incommodités. Il est du bon ordre d'avoir égard au préjugé commun; mais il ne faut pas s'y conformer en tout : il est des cas où l'on doit même le heurter de front. Suivez les mœurs de votre siècle en tout ce qui n'est pas opposé à la vertu. C'est la *droiture*, c'est-à-dire cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire, sans vouloir se donner le change à soi-même ni le donner aux autres. C'est, enfin, *la sincérité* ou la *bonne foi*, c'est-à-dire cette franchise, cette ouverture de cœur mêlée de confiance, qui excluent toute feinte et tout déguisement tant dans la conduite que dans le discours. Dire les choses telles qu'elles sont, voilà la *vraie vertu*. Voici comment les philosophes chinois développent ces doctrines morales et déduisent les unes des autres les cinq vertus cardinales énumérées précédemment. « L'homme étant un être raisonnable est fait pour vivre en société; nulle société sans gouvernement, nul gouvernement sans subordination, nulle subordination sans supériorité. La légitime supériorité, cette supériorité antérieure à l'établissement des conditions, n'est accordée qu'à la naissance ou au mérite; à la naissance, c'est la différence d'âge qui la donne; au mérite ou pour mieux dire au talent, c'est l'art de gagner les cœurs. Ainsi le père et la mère règnent naturellement sur les enfants, les aînés sur les cadets, et dans la réunion des hommes entre eux, celui qui saura gagner ses semblables au point de s'en faire obéir : talent rare, science sublime que l'on croirait d'abord n'être que l'apanage d'un petit nombre d'êtres privilégiés, et qui l'est cependant de toute l'espèce en général, puisque c'est l'*humanité*, et que l'humanité n'est autre chose que l'homme lui-même. Avoir plus d'*humanité* que ses semblables, c'est être plus homme qu'eux : c'est mériter de leur commander. L'*humanité* est donc le fondement de tout; c'est la première, c'est la plus noble de toutes les vertus. Aimer l'homme, c'est avoir de l'*humanité*. Il faut donc s'aimer soi-même; il faut donc aimer les autres. Dans cet amour que l'on doit avoir pour soi et pour les autres, il y a nécessairement une mesure, une différence, une règle immuable qui assigne à chacun ce qui lui est légitimement dû; et cette règle, cette différence, cette mesure, c'est la *justice*. L'*humanité* et la *justice* ne sont point arbitraires, elles sont ce qu'elles sont indépendamment de notre volonté; mais pour pouvoir les mettre en pratique, et pour en faire une seule application, il faut qu'il y ait des lois établies, des usages consacrés, des cérémonies déterminées. L'observation de ces lois, la conformité à ces usages, la pratique de ces cérémonies, font la troisième de ces vertus capitales, celle qui assigne à chacun ses devoirs particuliers (*Li*), c'est-à-dire l'*ordre*. Pour remplir exactement tous ces devoirs sans troubler l'économie de l'*ordre*, il faut savoir connaître, il faut savoir distinguer, il faut savoir appliquer à propos cette connaissance sûre, ce sage discernement : cette juste application, c'est cette *droiture* d'esprit et de cœur (*Tchi*), cette *prudence*, cette *sagesse* qui fait qu'on examine tout sans préoccupation, dans le seul dessein de connaître le vrai, et qu'on s'attache à ce vrai pour le faire valoir, ou pour se conduire conformément à ce qu'il indique. L'*humanité*, la *justice*, l'*ordre*, la *droiture*, laissées à leur seule direction, peuvent s'égarer à chaque pas; il leur faut une compagne fidèle, qui ne les abandonne jamais; il leur faut un rempart contre l'amour-propre, l'intérêt personnel, et toute cette foule d'ennemis qui les attaquent sans cesse. Cette compagne fidèle, ce rempart assuré, c'est la *sincérité* ou la *bonne foi* (*Sin*). La *sincérité* donne le prix à nos actions; elle en fait tout le mérite. Sans la sincérité, ce qui paraît vertu n'est qu'hypocrisie; ce qui brille avec le plus d'éclat, ce qui nous éblouit, n'est qu'une lumière passagère qui n'attend pour s'éteindre qu'un petit souffle de la plus légère passion. Ces cinq vertus, comme on le voit, dérivent l'une de l'autre; elles se soutiennent mutuellement : elles forment une chaîne qui lie tous les hommes entre eux, qui fait leur sûreté réciproque, leur bonheur, et qu'on ne saurait rompre sans briser en même temps les liens de la société. » Cette théorie des devoirs, Koung-fou-tseu l'avait trouvée dans le Chou-king; il ne fit donc que l'accréditer. Mais ce qui distingue essentiellement sa doctrine de celle des anciens, c'est qu'il présente tous les devoirs de l'homme comme une extension, une dérivation des devoirs domestiques et particulièrement de la *piété filiale*. « La *piété filiale*, dit-il, c'est la reine de toutes les vertus, la source de l'enseignement, la loi éternelle du ciel, la justice de la terre, le point d'appui de l'autorité, le premier lien social et la mesure de tout mérite. » L'homme est ce qu'il y a de plus noble dans l'univers, et la piété filiale ce qu'il y a de plus grand dans l'homme. Elle se divise en trois immenses sphères : la première comprend le respect et le soin des parents. Elle oblige l'empereur comme le dernier de ses sujets. « Les plus sages empereurs de l'antiquité servaient leurs pères avec une vraie *piété filiale*; voilà pourquoi ils servaient le *Tien* (le Ciel, Dieu) avec tant d'intelligence; ils ser-

vaient leur mère avec une vraie piété filiale, voilà pourquoi ils servaient le *Li* (loi, raison, ordre) avec tant de religion ». La deuxième sphère de la *piété filiale* comprend tout ce qui regarde le service du prince et de la patrie. Les rapports de père et de fils offrent la première idée de prince et de sujet... Le prince est le père et la mère des peuples. Nous devons avoir pour notre prince l'amour que nous avons pour notre mère, le respect que nous portons à notre père. Celui qui sert son prince avec piété filiale est un sujet fidèle, un citoyen soumis. Celui qui se révolte contre son souverain ne possède pas en son cœur la piété filiale qui incline à l'obéissance. La troisième sphère de la *piété filiale* et la plus élevée comprend les obligations de l'homme envers l'Être suprême, c'est-à-dire l'acquisition des vertus et le perfectionnement de soi-même pour accomplir le *mandat du ciel*. Quelque grands que soient le respect, l'amour et l'obéissance d'un fils envers son père, d'un sujet envers son prince, ils ne doivent point dégénérer en servilisme coupable. « Parce que, dit Koung-tseu, il est une loi supérieure à celle du père, à celle du prince et même de l'empereur, c'est la loi du *Tien* ou du Ciel, la loi divine. Car la piété filiale, qui est le fondement de tous les autres devoirs, découle elle-même de l'essence du *Tien*. » Malgré cette confusion apparente du pouvoir paternel et du pouvoir politique, Koung-fou-tseu reconnaît cependant une différence essentielle entre l'autorité paternelle et l'autorité souveraine. Les rapports qui existent entre les enfants et les parents, comme ceux de l'effet à la cause, sont naturels, nécessaires, indestructibles; tandis que le pouvoir souverain, fondé sur l'élection libre du peuple, ou sur la loi d'hérédité acceptée par le peuple, n'est point inamissible. Chang-ti ou le suprême empereur du ciel peut l'enlever a un prince pour le donner à un autre. L'harmonie entre le pouvoir paternel et le pouvoir politique, entre la famille et la cité, constitue la perfection à laquelle la société humaine est appelée. La société et les individus sont indéfiniment perfectibles. La perfection de la société dépend de la perfection de la famille; la perfection de la famille résulte de la perfection des individus. Le perfectionnement individuel a son point de départ dans la connaissance de la nature humaine, son accomplissement dans le bon emploi des facultés physiques, intellectuelles et morales. « Or l'homme, dit Koung-fou-tseu, est distingué de tous les êtres visibles par la faculté intellectuelle, qui le rend capable de raisonnement, et c'est immédiatement du ciel qu'il reçoit cette faculté précieuse. » L'homme est un être à part, dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est la miniature de l'univers, un μικρόκοσμος, comme les Grecs l'appelaient. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin et de prendre les moyens nécessaires pour arriver à cette fin. L'homme peut se *perfectionner* ou se *dépraver* selon l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté; il connaît le vice et la vertu; il sait qu'il a des devoirs à remplir envers le ciel, envers soi-même et envers ses semblables. S'il s'acquitte de ses différents devoirs, il est vertueux et digne de récompense; il est coupable et digne de châtiment s'il les néglige. En tête de tous les devoirs, Koung-fou-tseu place les devoirs religieux. Il insiste ensuite sur l'obligation de connaître notre nature et les principes de nos actions, de distinguer les causes et les effets ainsi que les propriétés des choses, de se perfectionner soi-même, sa famille pour être capable de gouverner l'État, de suivre en tout la droite raison, la loi de la nature et de ne se proposer jamais d'autre but que le bien absolu. Selon le philosophe chinois, ni le simple particulier, ni le père de famille, ni le citoyen, ni le magistrat, ni la famille, ni le prince, ni l'État ne sauraient être bien gouvernés ni être heureux sans les vertus privées. Le *perfectionnement* de soi-même est donc obligatoire pour tous, puisque tous doivent concourir au bonheur public. Voici les degrés de cette perfection à laquelle tous les hommes sont appelés et dont la possession constitue le *sage* ou le *philosophe*. Les hommes dont se compose la société peuvent, d'après leur avancement dans la voie de la perfection, être divisés en cinq classes : « La première et la plus nombreuse est celle qui comprend cette multitude d'hommes, pris indifféremment dans tous les états, qui ne sont recommandables par aucune qualité, qui ne parlent que pour parler, sans faire attention si ce qu'ils disent est bien ou mal, s'il est à propos de le dire ou s'il en peut résulter quelque inconvénient; qui n'agissent que comme par instinct et par routine..; qui ont un entendement comme les autres, mais un entendement qui ne va pas au delà des yeux, des oreilles, de la bouche. C'est ce qu'on appelle communément le *vulgaire*. La deuxième classe comprend ceux qui sont instruits dans les sciences, dans les lettres et dans les arts libéraux; qui se proposent une fin dans ce qu'ils entreprennent et connaissent les différents moyens que l'on peut prendre pour y parvenir; qui, sans avoir pénétré dans le fond des choses, en savent cependant assez pour en parler et en instruire les autres; qui sont en état de rendre raison de toutes leurs paroles et de toutes leurs actions; qui peuvent comparer les objets entre eux et discerner en quoi ils peuvent être nuisibles ou profitables; qui, sans être parfaitement au fait de toutes les lois, en sont suffisamment instruits pour obéir aux lois générales et se conformer aux usages reçus, qui par leurs leçons et leurs exemples peuvent influer beaucoup sur les mœurs publiques et même sur le gouvernement; qui cherchent à bien parler plutôt qu'à parler beaucoup, à bien faire le peu qu'ils entreprennent plutôt qu'à beaucoup entreprendre : cette classe d'hommes peut être appelée la *classe des lettrés*.

La troisième comprend ceux qui, dans leur parler, dans leurs actions et dans l'ensemble de leur conduite, ne s'écartent jamais de ce que prescrit la droite raison, qui font le bien pour le bien, ne se passionnent pour rien, ne s'attachent à rien; qui sont constamment les mêmes, dans l'adversité comme dans la prospérité; qui parlent quand il faut parler, se taisent quand il faut se taire, ayant assez de fermeté pour ne pas déguiser leurs sentiments quand il est à propos de les dire, dussent-ils perdre leur fortune ou plus encore; qui ne méprisent personne, ne se préfèrent à personne; qui ne se contentent pas de puiser la science dans les moyens ordinaires d'enseignement, mais qui remontent jusqu'à leur source pour les avoir sans mélange étranger; ne se décourageant pas lorsqu'ils ne peuvent les acquérir ainsi, ne s'enorgueillissant pas lorsqu'ils les possèdent. Ce sont les *philosophes*. Koung-tseu place dans la quatrième classe ceux qui, dans quoi que ce puisse être, ne s'écartent jamais du vrai milieu; qui ont une règle fixe de conduite et de mœurs, au delà de laquelle ils ne se permettent rien; qui remplissent avec la dernière exactitude et une constance toujours égale jusqu'aux moindres de leurs obligations qui répriment leurs passions, veillent sur leurs paroles et toutes leurs actions; qui ne craignent ni le

travail ni la peine quand il s'agit de faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés, d'instruire de leurs obligations ceux qui les ignorent, et de rendre à tous les hommes les services qui dépendent d'eux, sans distinction du pauvre et du riche, de l'homme en place et du simple artisan; n'ayant aucune vue d'intérêt, n'exigeant pas même le sentiment d'une stérile reconnaissance de la part de ceux qu'ils auront obligés. Cette classe comprend tous les hommes *sincères* et solidement *vertueux*. La cinquième et la plus haute à laquelle l'homme puisse atteindre est celle de ces hommes extraordinaires qui réunissent dans leur personne les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, perfectionnées par l'heureuse habitude de remplir volontairement et même avec joie tous les devoirs que la nature et la morale imposent de concert à des êtres raisonnables vivant en société; qui font du bien à tout le monde, et, comme le ciel et la terre, ne discontinuent jamais leurs œuvres bienfaisantes, qui sont imperturbables dans leur genre de vie, comme le soleil et la lune le sont dans leur cours. Cette classe très-peu nombreuse peut être appelée la *classe des parfaits* ou des *saints* (Ching).

Après avoir traité du perfectionnement individuel, Koung-tseu parle des devoirs de la famille. Ce qui constitue la famille, c'est la société légitime de l'homme et de la femme, c'est le mariage. Le terme le plus éloigné pour le mariage est celui de vingt ans pour les filles et de trente ans pour les jeunes gens. On ne peut dépasser cet âge sans donner une épouse à un jeune homme et un époux à une jeune fille. Le jeune homme de vingt ans et la fille de quinze sont capables d'être chefs de famille; il ne leur manque pour le devenir que le bon plaisir, la détermination et le choix des parents. Le mariage est le véritable état de l'homme, puisque c'est par lui qu'il remplit sa destination sur la terre. Rien par conséquent de plus respectable, rien qui soit plus digne de l'occuper sérieusement pour en pouvoir remplir avec exactitude tous les devoirs. Parmi ces devoirs, il y en a de communs aux deux sexes; il y en a qui sont propres à chacun d'eux en particulier. L'homme est chef, il doit commander; la femme lui est soumise, elle doit obéir. Les fonctions de l'un et de l'autre doivent imiter les opérations du ciel et de la terre qui concourent également à la production et à l'entretien de toutes choses. La tendresse réciproque, la confiance mutuelle, l'honnêteté, les égards doivent être la base de leur conduite. La femme est toute sa vie en tutelle. Fille, elle est sous l'autorité de ses parents ou de ses frères; femme, elle est gouvernée par son mari; veuve, elle est sous l'inspection du plus âgé de ses fils. L'usage ne lui permet pas de penser à un second mariage. Elle ne doit plus sortir de l'enceinte de sa maison. Pendant le jour elle doit éviter de se montrer. Pendant la nuit, la chambre où elle prend son repos doit être éclairée. Un mari a le droit de répudier sa femme. Les causes légitimes de répudiation se réduisent à sept : 1° lorsqu'une femme ne peut vivre en bonne harmonie avec son beau-père et sa belle-mère; 2° si elle est hors d'état de perpétuer la race par une stérilité reconnue; 3° si elle est soupçonnée avec fondement d'avoir violé la fidélité conjugale; 4° si par des rapports calomnieux ou indiscrets elle met le trouble dans la famille; 5° si elle a quelqu'une de ces infirmités pour lesquelles tout homme éprouve naturellement de la répugnance; 6° si elle est sujette à des intempérances de langue dont on ne peut la corriger; 7° si à l'insu de son mari elle vole secrètement dans la maison. Le mari ne peut toutefois user de son droit lorsque sa femme n'a plus ni père ni mère; lorsqu'elle porte le deuil du beau-père ou de la belle-mère, enfin lorsqu'il est devenu riche depuis son mariage avec elle. Les devoirs sociaux ne sont pas moins nettement définis par notre philosophe : ils découlent de ce grand principe que nous devons agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous-même.

IV. Politique. La politique de Koung-fou-tseu est basée sur les mêmes principes que sa morale. Il reconnait le principe établi dans le livre *sacré des Annales* que le Ciel, pour aider et assister les peuples, confère des pouvoirs à certains individus de la société humaine pour gouverner et instruire cette même société, pour la rendre paisible et heureuse et pour exercer la justice divine en punissant les méchants et en récompensant les bons. Les princes possèdent à eux seuls la puissance; ils sont la *gauche* et la *droite* (c'est-à-dire les ministres) du souverain empereur (Chang-ti). « Le souverain, dit Pauthier, dans l'exercice de sa souveraineté, doit accomplir strictement le *mandat du ciel*, comme tout homme doit également remplir celui qu'il a reçu du ciel en tant qu'homme. Il n'y a pas plus d'arbitraire dans l'un que dans l'autre; ils sont fondés tous deux sur l'éternelle raison, sur la nature propre et la destinat on de l'homme, qui est le bonheur et la perfection. » La souveraineté est comme une extension de l'autorité paternelle. Le but du gouvernement est l'accomplissement, dans l'ordre social, des vertus et des devoirs prescrits à tous les particuliers par la loi éternelle, immuable de la justice et de la droite raison. C'est la réalisation en grand des lois éternelles qui doivent faire le bonheur de l'humanité. Les vertus privées sont le fondement des vertus publiques. Pour être digne de gouverner les hommes, il faut n'avoir plus d'autre passion que l'amour du bien public, en un mot être arrivé à la perfection. « Celui qui possède l'empire, dit Koung-tseu dans le *Tahio*, ne doit pas négliger de veiller attentivement sur lui même pour pratiquer le bien et éviter le mal. S'il ne tient compte de ces principes, alors la chute de son empire en sera la conséquence. » « Gouverner son pays avec la vertu et la capacité nécessaires, c'est ressembler à l'étoile polaire, qui demeure immobile à sa place, tandis que toutes les autres étoiles circulent autour d'elle et la prennent pour guide (*Lun-yu*). » Le gouvernement doit aux peuples l'instruction, le bien-être, la justice. L'exercice de la souveraineté n'est que l'accomplissement religieux d'un mandat céleste au profit de tous, qu'une noble et grande mission confiée au plus dévoué et au plus digne, qui était retirée dès l'instant que le mandataire manquait à son mandat. « Nulle part peut-être, continue Pauthier, les droits et les devoirs respectifs des rois et des peuples, des gouvernements et des gouvernés, n'ont été enseignés d'une manière aussi élevée, aussi digne, aussi conforme à la raison que dans les écrits du philosophe chinois. Malgré les tendances absolutistes de cette théorie sociale, nulle part peut-être plus qu'en Chine, du moins dans ces temps anciens, on n'a proclamé avec autorité et persistance le *Salus populi suprema lex esto* et le *vox populi vox Dei* : « Le bien et le salut du peuple sont la loi suprême : la voix du peuple est la voix de Dieu. »

Les enseignements et les écrits de Koung-fou-tseu ont exercé sur les Chinois une influence longue et puissante. Mais ils n'ont pu toutefois les préserver des superstitions des bouddhistes et des Tao-

sué, de l'établissement de diverses doctrines plus ou moins athéistes, et des nombreuses révolutions politiques qui ont agité le Céleste Empire. Quoi qu'il en soit, Koung-fou-tseu n'en restera pas moins une, des plus grandes figures de l'antiquité païenne, l'apôtre de la sagesse et de l'humanité, de la morale et de la vertu. F.-X. T.

De Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet*. — Brucker, *Historia critica Philosophiæ*, t. IV, pars 2ª. — Abel Remusat, *Notices et extraits des Manuscrits*, t. X. — Pauthier, *Revue indépendante*, août 1844, *Chine*. — Bourgeat, *Philosophie orientale*. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. — De Bock, *Mémoires historiques sur Confucius et Zoroastre*. — Helman, *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*. — Clerc, *Yu le Grand et Confucius*. — Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, XII.

KOUMAS (*Constantin-Michel*), érudit grec, né vers 1775, à Larisse (Thessalie), mort le 13 mai 1836, à Trieste. Il fit, à quelques lieues de sa ville natale, au collége de Tournovo, ses premières études classiques, sous la direction du célèbre Jean Œconomos, et perfectionna son éducation en visitant l'Allemagne, où il se lia avec les savants les plus distingués. Toute sa vie se résume dans ses travaux et son enseignement, qui eurent la plus utile influence sur les progrès de sa nation. Appelé d'abord à professer a Constantinople même, dans l'école fondée en 1799 par le prince Démétraky, il y succéda, comme maître de philosophie, à Étienne Dounkas. En 1810 il vint prendre la direction du collége de Smyrne, sur l'invitation expresse du clergé et des principaux habitants de la ville. Dans une lettre où Coray, son compatriote, félicitait ces derniers du choix qu'ils venaient de faire, il s'exprimait ainsi sur le compte de Koumas : « Outre l'érudition, il possède ce qui seul lui donne de l'éclat et de la valeur, c'est-à-dire de l'esprit et du jugement. Il a un zèle sincère pour les intérêts et l'amélioration de la Grèce. Ses mœurs sont excellentes. » (*Recueil de lettres* de Coray, Ἀπάνθισμα ἐπιστολῶν; Athènes, 1839, p. 31.) Lorsque la révolution de 1821 éclata, Koumas quitta secrètement Smyrne, et se réfugia avec toute sa famille à Trieste. Peu de temps après, il fut mis par le gouvernement autrichien à la tête du gymnase grec, et continua ses leçons jusqu'aux derniers moments de sa vie. Les écrits de ce savant, tous rédigés en grec, sont très-nombreux; nous citerons : *Cours de Mathématiques et de Physique*; Vienne, 1807, 8 vol. in-8°; — *Leçons élémentaires de Chimie*; ibid., 1808, 2 vol. in-8°, trad. du français d'Adet; — *Éléments de Philosophie*, 4 vol. in-8°; — *Abrégé de Physique*; 1812, in-8°; — *Abrégé de Géographie ancienne*; 1816, in-8°; — *Chronologie historique*; Vienne, 1818, in-8°; — *Abrégé des Sciences pour les commençants*; 1819, in-8°; — *Agathon et les Abdéritains* de Wiéland; — *Essai sur la Prosodie*, 1826, trad. de l'allemand de Spitsener; — *Lexicon Græcum*; Vienne, 1826, 2 tom. en 1 vol. gr. in-4°, dictionnaire grec ancien à l'usage des Grecs modernes, qui résume les travaux des érudits allemands et dont la méthode, le plan et l'exécution sont excellents; — *Histoire pragmatique des hommes*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, extraite des anciens auteurs et des meilleurs historiens de l'Allemagne; Vienne, 1830-1832, 12 vol. in-8°; — beaucoup d'articles insérés dans le Λόγιος Ἑρμῆς, *le Mercure Savant*. K.

Journal des Savants. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

KOUO-OUÉI, premier ministre chinois, né en 901 de notre ère, élu empereur en 951, mort en 954. Kouo-ouéi, qui fut plus tard le fondateur de la dynastie des Héou-tchéou, la dix-huitième du Céleste Empire, avait d'abord servi avec distinction dans les armées de l'empereur Tsi-ouang. Lorsque ce prince eut été détrôné et fait prisonnier par Té-kouang, roi de Léao, Kouo-ouéi exhorta Liéou-tchi-yuen, prince de Péping et gouverneur du Ho-tong, à délivrer la Chine du joug des Tartares et à ne point refuser le titre d'empereur que lui donnait l'armée. Liéou-chi-yuen, parvenu à l'empire sous le nom de Kao-tsou II, en 947, le nomma son premier ministre, et lui recommanda à sa mort son fils In-ti, qui lui succéda (948). La gloire de ces deux règnes revient presque toute entière à Kouo-ouéi. L'empire, délivré de l'oppression des Tartares, fut en proie aux horreurs de la guerre civile. Li-chéou-tchin, gouverneur du Hou-koué, se révolta, prit le titre de prince de Tcin, et donna le commandement de ses troupes à Tchao-ssé-ouen et Ouang-ki-hiun, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Tchang-ngan, Tong-koan, Yong-hing et Fong-siang tombent au pouvoir des rebelles. Kouo-ouéi est envoyé dans les provinces occidentales avec tous les pouvoirs de l'empereur. Sa sagesse et ses libéralités lui gagnent l'estime et l'affection des soldats; sa présence rappelle la victoire dans les rangs de l'armée impériale. Li-chéou-tchin, assiégé dans Ho-tchong, après avoir tenté vainement de la défendre, s'ensevelit avec sa femme et ses enfants sous les ruines de son palais, qu'il a livré aux flammes; Tchao-ssé, également poussé à bout dans Tchang-ngan, est pris et massacré publiquement avec trois cents complices de ses cruautés; Ouang-king-tsong, le troisième rebelle, aime mieux, à l'exemple de Li-chéou-tchin, périr dans l'incendie de son palais, que se soumettre à l'empereur. Après cette campagne mémorable, Kouo-ouéi, de retour à Taleâng, fut nommé généralissime des troupes du nord, avec les pouvoirs les plus étendus, pour repousser une nouvelle invasion des Tartares. En partant il recommande à l'empereur de ne s'entourer que d'hommes zélés, qui veillent à sa gloire et le sauvent de ses faiblesses. Mais Inti s'était déjà abandonné aux courtisans, qui devaient le perdre. A leur instigation, il ordonne la mort du généralissime, et fait périr toute sa famille. Instruit des ordres funestes qui le concernent, Kouo-ouéi en informe son armée, laisse son fils adoptif Kouo-jong pour la dé-

fense de Yétou, et prend la route de Taléang. A son approche l'empereur, alarmé, sort de la ville pour le combattre. Mais, abandonné de ses soldats, qui désertent, repoussé de sa capitale, dont on lui ferme les portes, il se cache dans un village, où il est tué sans être reconnu, par les troupes de Kouo-ouéi, en 950. Le vainqueur entre dans Taléang, et va trouver l'impératrice pour l'engager à donner un successeur à Inti. L'élection de Liéou-pin, fils adoptif de l'empereur défunt, ayant excité un mécontentement général, l'impératrice la révoqua, nomma Kouo-ouéi régent de l'empire, et enfin empereur, en 951. Il fut le fondateur de la dynastie des Héou-tchéou (XVIII[e]), et prit à son avénement le nom de Taï tsou I[er]. Il fixa sa cour à Loyang. A son avénement il voulut visiter le tombeau de Koung-fou-tseu, auquel il donna des titres royaux, pour montrer au peuple le respect qu'il portait à la mémoire de ce grand philosophe. Quelques courtisans lui représentèrent que cet honneur ne convenait point à un homme qui avait été toute sa vie le sujet d'un petit roi de l'empire chinois. « C'est précisément, leur répondit Kouo-ouéi, parce qu'il a été le maître et l'instituteur des rois et des empereurs qu'il a droit à de pareils honneurs. » Après un règne de trois ans, à peine troublé par la révolte de Liéou-tsong, frère d'Inti et père de Liéou-pin, Kouo-ouéi mourut, en laissant le trône à son fils Kouo-jong, qui lui succéda sous le nom de Chi-tsong. F.-X. TESSIER.

Tchu-hi, *Thung-kian-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VII. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. II. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pékin. — Grosier, *Description générale de la Chine*, tom. VII. — Morrisson, *Histoire de la Chine*. — Pauthier, *Chine* (dans l'*Univers pittoresque*).

KOURAKIN, maison princière russe, qui descend, comme celle des Galitzin et des Khovanski, en ligne mâle et directe de Guédémine (*voy.* ce nom), grand-duc de Lithuanie, décédé en 1339. Ses principaux membres dignes de mémoire sont:

KOURAKIN (Le prince *Boris* IVANOVITCH), diplomate russe, né le 18 août 1677, mort à Paris, le 17 octobre 1727, beau-frère de Pierre I[er], par son mariage avec Aksinia Lapoukhin. Envoyé extraordinaire près le saint-siége en 1705, il fut successivement ministre plénipotentiaire à Londres, à La Haye et à Hanovre, prit part au congrès d'Utrecht (1713), à celui de Brunswick, fut ambassadeur en France de 1716 à 1727, et mourut à ce poste, au moment de se rendre au congrès de Soissons. « C'étoit un grand homme, bien fait, rapporte Saint-Simon, qui sentoit fort la grandeur de son origine, avec beaucoup d'esprit, de tour et d'instruction. Il parloit assez bien françois et plusieurs autres langues; il avoit fort voyagé, servi à la guerre, puis été employé en différentes cours. Il ne laissoit pas de sentir encore le russe, et l'extrême avarice gâtoit fort ses talents. Le czar et lui avoient épousé les deux sœurs, et en avoient chacun un fils. La czarine avoit été répudiée et mise dans un couvent près de Moscou, sans que Kourakin se fût senti de cette disgrâce. Il connoissoit parfaitement son maître, avec qui il avoit conservé de la liberté, de la confiance et beaucoup de considération; en dernier lieu il avoit été trois ans à Rome, d'où il étoit venu à Paris ambassadeur. » Sa mission la plus importante fut son ambassade à Rome, et voici les renseignements que le spirituel et malicieux historien de la cour de Louis XIV affirme tenir de la bouche même de Kourakin: « Pierre I[er], qui se vouloit tirer, lui et son pays, de la barbarie et s'étendre par des conquêtes et des traités, avoit compris la nécessité des mariages pour s'allier avec les premiers potentats de l'Europe. Cette grande raison lui rendoit nécessaire la religion catholique, dont les Grecs se trouvoient séparés de si peu, qu'il ne jugea pas son projet difficile à faire recevoir chez lui en y laissant d'ailleurs la liberté de conscience. Mais ce prince peu instruit l'étoit assez pour vouloir être auparavant éclairci sur les prétentions romaines. Il avoit envoyé pour cela à Rome un homme obscur, mais capable de se bien informer, qui y passa cinq ou six mois, et qui ne lui rapporta rien de satisfaisant. Il s'en ouvrit, en Hollande, au roi Guillaume, qui le dissuada de son dessein, et qui lui conseilla même d'imiter l'Angleterre, et de se faire lui-même chef de la religion chez lui, sans quoi il n'y seroit jamais bien le maître. Ce conseil plut d'autant plus au czar que c'étoit par les biens et par l'autorité des patriarches de Moscou, ses grand-père et bisaïeul, que son père étoit parvenu à la couronne, quoique d'une condition ordinaire parmi la noblesse russienne. Ces patriarches dépendoient pourtant de ceux du rit grec de Constantinople, mais fort légèrement. Ils s'étoient saisis d'un grand pouvoir et d'un rang prodigieux, jusque là qu'à leur entrée à Moscou le czar leur tenoit l'étrier et conduisoit à pied leur cheval par la bride. Depuis le grand-père de Pierre il n'y avoit point eu de patriarche à Moscou. Pierre I[er], qui avoit régné quelque temps avec son frère aîné, qui n'en étoit pas capable, et étoit mort sans laisser de fils, il y avoit longtemps, n'avoit jamais voulu de patriarche non plus que son père. Les archevêques de Novogorod y suppléoient en certaines choses, comme occupant le premier siége après celui de Moscou, mais sans presque d'autorité, que le czar usurpa tout entière, et plus soigneusement encore depuis le conseil que le roi Guillaume lui avoit donné; en sorte que peu à peu il s'étoit fait le véritable chef de la religion dans ses vastes États. Néanmoins, la passion de pouvoir ouvrir à sa postérité la faculté de faire des mariages avec des princes catholiques, l'honneur surtout de les allier à la maison de France et à celle d'Autriche, le fit revenir à son premier projet. Il se voulut flatter que celui qu'il avoit envoyé secrètement à Rome n'avoit

pas été bien informé, ou qu'il avoit mal compris; il résolut donc d'approfondir ses doutes de manière qu'il ne lui en restât plus sur le parti qu'il auroit à prendre. Ce fut dans ce dessein qu'il choisit le prince Kourakin, dont les lumières et l'intelligence lui étoient connues, pour aller à Rome, sous prétexte de curiosité, dans la vue qu'un seigneur de cette qualité s'ouvriroit l'entrée chez ce qu'il y avoit de meilleur, de plus important et de plus distingué à Rome, et qu'en y demeurant, sous prétexte d'en aimer la vie et de vouloir tout voir à son aise et admirer à son gré toutes les merveilles qui y sont rassemblées en tant de genres, il auroit loisir et moyen de revenir parfaitement instruit de tout ce qu'il vouloit savoir. Kourakin y demeura en effet trois ans, mêlé avec les savants d'une part et avec la meilleure compagnie de l'autre, d'où peu à peu il tira ce qu'il voulut apprendre, avec d'autant plus de facilité que cette cour triomphe de ses prétentions temporelles, de ses conquêtes en ce genre, au lieu de les tenir dans le secret. Sur le rapport long et fidèle que Kourakin en fit au czar, ce prince poussa un soupir en disant « qu'il vouloit être maître chez lui, et n'y en pas mettre un plus grand que soi, et oncques depuis ne songea à se faire catholique. »

KOURAKIN (Le prince *Alexandre-Borisovitch*), fils du précédent, né le 2 juillet 1697, mort le 2 octobre 1749. Chargé d'affaires à Paris à la mort de son père, il rentra en Russie à l'avénement au trône de Pierre II, son parent. Malgré cette parenté, il accepta des charges importantes à la cour d'Anne, comme à celle d'Ivan VI et à celle d'Élisabeth.

KOURAKIN (Le prince *Alexandre-Borisovitch*), petit-fils du précédent, né le 18 janvier 1752, mort à Weimar, le 25 juin 1818. Il fut le compagnon d'études de Paul Ier et ensuite son *meilleur ami*, ainsi que l'empereur lui-même l'a désigné dans son testament. A la tête des affaires sous son règne, il demeura vice-chancelier au commencement de celui d'Alexandre Ier; puis fut ambassadeur à Vienne de 1806 à 1808, et ambassadeur à Paris depuis cette époque jusqu'en 1812. Il avait un air de grandeur qu'il ne déposait jamais, et montra dans des circonstances délicates beaucoup d'éloquence, d'art et de finesse. Victime de l'incendie qui éclata au bal du prince Schwarzenberg, il passa dans d'atroces souffrances, gaiement endurées, les derniers jours de son existence. On voit son tombeau à Pavlovski, résidence favorite de l'empereur Paul; la veuve de ce monarque y a fait graver ces mots : *A l'ami de mon époux!*

KOURAKIN (Le prince *Alexis Borisovitch*), né le 19 septembre 1759, mort le 31 décembre 1829, frère du précédent. Il fut, comme lui, très-considéré à la cour durant les quatre années du règne de Paul Ier. Ministre de l'intérieur de 1807 à 1810, l'empereur Nicolas le nomma chancelier des ordres de Russie. Il épousa Nathalie Golovin. Ses petits-fils continuent aujourd'hui à illustrer leur nom en servant l'État.

P^ce^ A. G—N.

Lakier, *Rousskaia Guéraldika*. — *Rossiiskii rodoslovnii Sbornik*. — Saint-Simon (éd. Hachette), XIV, 421; XV, 11 — *Mémoires secrets sur la Russie* (par Masson); Amsterdam, 1800, I, 228. — *Papiers de famille*.

KOURBSKI (*André-Michaélovitch*, prince), général russe, né en 1529. Parent du tzar Jean Vassiliévitch, il passa par tous les grades militaires, devint général en chef, et se distingua durant la guerre contre les Tartares et contre les chevaliers livoniens. Vers 1564, il tomba dans la disgrâce de son maître, et fut forcé de se réfugier à Kovno, sous la protection de Sigismond-Auguste, roi de Pologne. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit une *Histoire du tzar de Moscou*, qui n'a pas été imprimée, mais dont il existe de nombreuses copies. K.

Lévesque, *Histoire de Russie*.

KOURCHID-PACHA. *Voy.* GUYON (*Richard* DE BAUFRE).

KOUTHOUZ. *Voy*. KOTHOUZ.

KOUTOULMICH, prince seldjoucide, petit-fils de Seldjouk, mort en 1064 de J.-C., se mit d'abord au service de son cousin, Thogrul-Beg, de qui il obtint le gouvernement de la Mésopotamie. Vaincu et chassé de cette province par Bassa-Siri, qui retenait alors le khalife Kaiem Biamrillah prisonnier dans Bagdad, Koutoulmich se sauva vers la Médie, et demanda passage au gouverneur grec Étienne. Celui-ci, pour toute réponse, leva une armée et marcha contre le prince seldjoucide. Mais il fut vaincu, fait prisonnier et vendu à Tauriz. Plus tard Koutoulmich, oubliant les bienfaits de Thogrul-Beg, soutint contre lui le parti de Bassa-Siri et d'Ibrahim Inal. Après la défaite de ces deux rebelles, en 1057 et 1059, il se sauva dans l'Arménie, puis dans l'Arabie. A la mort de Thogrul (1063), Koutoulmich reparut pour disputer le trône à son successeur, Alp-Arslan. Le sultan marcha contre lui dans la province de Damégan. La bataille allait commencer, lorsque Koutoulmich, s'avançant à la tête de ses troupes, fut tué par son cheval, qui s'abattit. Les révoltés demandèrent aussitôt quartier. Alp-Arslan accepta leur soumission, ce qui fit dire à un poëte « que le sultan sans avoir rompu la pointe d'une lance, ni fait seulement ployer une pique, s'était ouvert la porte de la victoire et de la paix ». — Koutoulmich fut la souche des Seldjoucides qui fondèrent l'empire d'Iconium, par les mains de Soliman, son fils.

F.-X. T.

Mirkhond, *Raouzet al-safa*. — Khondemyr, *Khelassat al-akhbar*. — Aboulféda, *Annales Moslemici*. — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mogols*. — *An Musulm*.

KOUTOUZOF (*Michel-Larivonovitch* GOLENITCHEF), prince DE SMOLENSK, feld-maréchal russe, né en 1745, mort à Bunzlau (Silésie), le 10 mai 1813. Il appartenait à une famille qui a pour fondateur un Allemand émigré en Russie sous Alexandre Nevski, au treizième siècle. Il fit

ses études à Strasbourg, et en rapporta un goût particulier pour les belles-lettres, qu'il cultiva au milieu de circonstances qui semblaient devoir l'en distraire. Officier d'artillerie à seize ans, lieutenant à dix sept sous les ordres de Souvarof, puis aide de camp pendant quelque temps du prince de Holstein-Beck, il gagna rapidement les grades de capitaine, de major et de lieutenant-colonel dans la guerre de la confédération de Pologne et dans les expéditions de Roumiantzof contre les Turcs. En 1774, devant Chouma, petite forteresse de Crimée, une balle le frappa à la tempe gauche et sortit par la tempe droite; il y perdit un œil : à peine guéri, il rejoignit Souvarof pour l'aider à conquérir la Crimée et à soumettre toutes les tribus établies des bords de la mer Noire au Kuban. Général major sous les murs d'Otchakof (1788), il y fut de nouveau grièvement blessé : une balle le frappa à la joue et sortit par la nuque; de nouveau providentiellement rétabli, il reprit son épée pour refouler les Turcs à Cochrane, participer brillamment aux prises d'Ackermann et de Bender, et monter le premier à l'assaut d'Izmaïl, en 1790. Repoussé deux fois, Koutouzof, rapporte son petit-fils, le général Paul Tostoi, fit savoir à Souvarof que le succès était douteux. « Dites à Koutouzof, répondit le général en chef, que mon rapport sur la prise d'Izmaïl est écrit, et que c'est Koutouzof lui-même que j'ai désigné pour être le commandant de la place. » Bientôt après Izmaïl était emporté. En parlant des hauts faits de Koutouzof dans cette mémorable journée, Souvarof dit, entre autres choses : « Il occupait le flanc gauche de mon armée, mais, dans le fait, c'était mon bras droit. » Et lorsque Koutouzof lui demanda plus tard l'explication des paroles enigmatiques prononcées avant la prise d'Izmaïl, le héros de Rymnik répondit naïvement : « C'est tout simple. Koutouzof connaît Souvarof, et Souvarof connaît parfaitement Koutouzof. Si Izmaïl n'avait pas été pris, Souvarof serait mort sous les murs de la forteresse, et Koutouzof en aurait fait autant. » L'année suivante, Koutouzof contribua puissamment à la victoire de Matchine, où 20,000 Russes mirent en déroute 80,000 Turcs, victoire qui força la Sublime Porte à signer le traité de Jassy, qui donnait définitivement à la Russie le Kouban, la Crimée et Otchakof. Cette campagne terminée, Catherine II chargea successivement celui qui y avait montré tant de valeur dans la campagne de l'Ukraine, d'une ambassade à Constantinople, du commandement de la Finlande et de la direction du corps des cadets. Paul Ier n'eut que le temps de lui confier différentes missions diplomatiques et militaires. Alexandre Ier le nomma, à son avénement au trône, général gouverneur de Saint-Pétersbourg, en remplacement du comte Palhen; mais cette situation ne convenait pas au noble guerrier : il s'en démit, et vécut alors trois ans dans ses terres de Volhynie.

En 1805, Koutouzof fut chargé d'aller avec 50,000 hommes au secours des Autrichiens, déjà battus à Ulm. Les ennemis n'étaient pas seulement au nombre de 150,000 hommes, ils avaient pour chef Napoléon. Koutouzof se porta à leur rencontre à Krems; ce premier choc fut très opiniâtre. Les Russes se replièrent en Moravie; les Français les y suivirent, et bientôt les deux armées se retrouvèrent en présence à Austerlitz. On a maintes fois retracé ce qui s'y est passé; on sait moins que le général russe n'est pas responsable du désastre qu'y subit son armée. D'après lui, il importait de ne pas tant se presser, d'opérer, par un mouvement rétrograde dans un pays ouvert, une jonction avec le corps de Beningsen et avec celui que l'archiduc Charles ramenait d'Italie, avant d'entreprendre de cerner Napoléon. Koutouzof n'aimait pas se livrer au hasard et croyait que la prudence ne messied pas à l'intrépidité. Ses plans ne furent pas goûtés par l'empereur Alexandre, influencé par l'Autriche, qui n'a jamais été pour la Russie une bonne conseillère et encore moins une alliée fidèle. On tint précipitamment un conseil de guerre la nuit même qui précéda la bataille; c'est l'Autrichien Weiroter, comme l'a récemment révélé le général Tolstoi, qui y porta la parole et indiqua les mouvements qu'on ferait le lendemain. Koutouzof garda le silence le plus absolu durant tout le conseil. « D'après les dispositions qu'on y arrêta, Koutouzof, à la tête de la quatrième colonne, devait entourer l'aile droite de l'armée de Napoléon. La bataille était commencée, le moment du mouvement projeté était venu, et pourtant Koutouzof restait immobile. Il pressentait que Napoléon allait diriger contre lui la plus grande partie de ses forces, car le point occupé par le général russe était la clef de la position. Vers neuf heures l'empereur Alexandre et l'empereur d'Autriche se rendirent en personne auprès de Koutouzof. « Pourquoi n'avancez-vous pas, général? lui dit Alexandre. — J'attends que toutes les troupes de la colonne se réunissent, répondit Koutouzof. — Nous ne sommes pas au Champ de Mars, où l'on ne commence pas la parade avant que tous les régiments ne soient rendus sur les lieux, répliqua l'empereur. — Sire, dit alors Koutouzof, c'est justement parce que nous ne sommes pas à une parade que je ne commence pas le mouvement. Du reste, si vous l'ordonnez, nous marcherons. » L'ordre fut donné, et le soleil d'Austerlitz brilla de tout son éclat. Il ne ternit pas la réputation de Koutouzof, il l'augmenta même, remarque le comte de Ségur; et c'était justice, car il avait prévu ce que ce fameux soleil devait éclairer.

Appelé en 1808 à commander l'armée russe de Moldavie, puis à administrer la Lithuanie, Koutouzof mena derechef, en 1809, les Russes à la victoire contre les Turcs. Après plusieurs succès partiels, il parvint à les vaincre complétement, le 26 novembre 1811, avec une armée

bien inférieure en nombre à celle du vizir Nazir-Pacha, ce qui lui valut le titre de comte, et à faire signer ensuite à Bukharest, le 16 mai 1812, une paix avantageuse, qui lui mérita le rang de prince. Chaque fois que la Russie avait à se défendre contre un ennemi autrement dangereux que les musulmans, elle n'eut qu'une voix pour en déférer le difficile honneur à Koutouzof, ce qui n'est inexplicable que pour M. Thiers; l'empereur Alexandre ne fit qu'obtempérer au vœu de la nation en le nommant généralissime de ses armées, le 8 août 1812. Elles l'accueillirent avec enthousiasme à Tzarevo-Zamiché, le 29 août. Quelques jours plus tard eut lieu cet effroyable duel que les Russes appellent la journée de Borodino, les Français celle de la Moskova, où chacune des deux armées perdit exactement 47 généraux et 37 colonels, preuve de l'énergie, dit très-bien M. Thiers, que les chefs avaient déployée des deux côtés et de la petite distance à laquelle on avait combattu. C'est à cette époque que Koutouzof reçut le bâton de maréchal. S'il ne réussit pas à empêcher Napoléon de pénétrer au Kremlin, il lui fit chèrement acheter un triomphe qui ne pouvait avoir de durables conséquences. Refoulés à Mohilef, à Krasnoe, en faisant, selon l'expression de M. de Ségur, une retraite de lion, à Smolensk, au terrible combat de Valoutina, les Russes, à leur tour, décimèrent les Français à Vinkovo, à Malo-Jaroslavetz, pris et repris six fois, à Viazma; enfin ils eurent leur revanche à Krasnoe même. Le malheur de ces temps ne saurait être aucunement imputé à Koutouzof; l'habileté qu'il y laissa paraître, sans qu'on ait à lui reprocher le moindre acte qui ne rentrât strictement dans les lois de la guerre (1), peut être désormais reconnue sans faire tort à la bravoure française, au-dessus de toute suspicion comme de toute louange. C'est encore guidés par Koutouzof que les Russes entrèrent en libérateurs en Allemagne au commencement de 1813, forcèrent le passage de l'Elbe à Dresde, le 26 mars, occupèrent Leipzig et Thorn; mais il ne devait pas partager les lauriers qu'il leur avait préparés. Agé de soixante-sept ans (non de soixante-et-onze, comme le dit M. Thiers), souffrant des blessures qui l'avaient prématurément rendu vénérable sans altérer son intelligente activité, ses forces le trahirent dans une petite ville silésienne; une courte maladie termina sa longue et laborieuse carrière.

Deux ouvrages, chefs-d'œuvre d'art et de patriotisme, seront toujours consultés pour apprécier les événements dans lesquels le maréchal Koutouzof a joué un rôle si important: l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, par le général comte de Ségur, et celle du *Consulat et de l'Empire* par M. Thiers. Le comte de Ségur compare Koutouzof à ce Fabius qui eut le mérite de comprendre le génie d'Annibal et le genre de résistance qu'on pouvait lui opposer; il déclare sa valeur *incontestable*, et, après avoir cité ce passage d'un manifeste célèbre: « L'ennemi, est au centre de la Russie, et pas un seul Russe n'est à ses pieds. Servons d'exemple à l'Europe; saluons la main qui nous choisit pour être la première des nations dans la cause de la vertu et de la liberté, » l'illustre écrivain ajoute: « Les Russes parlent diversement de leur général et de leur empereur. Pour nous, comme ennemis, nous ne pouvons juger nos ennemis que par les faits. Or, telles furent leurs paroles, et leurs actions y répondirent. Compagnons, rendons-leur justice! Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs. Depuis ils n'ont rien réclamé, même au milieu de la capitale ennemie, *qu'ils ont préservée*. Leur renommée en est restée grande et pure. Ils ont connu la vraie gloire; et quand une civilisation plus avancée aura pénétré dans tous leurs rangs, ce grand peuple aura son grand siècle, et tiendra à son tour ce sceptre de gloire qu'il semble que les nations de la terre doivent se céder successivement (l. VIII, c. 9). »

Aussi Français que le général de Ségur, moins calme que lui, quoique plus éloigné des batailles qu'il décrit et qu'il juge, M. Thiers attaque Koutouzof dans sa vie politique et sa vie intime. Il le peint, avec l'animation qu'il sait mettre dans tous ses tableaux, comme un vieux soldat borgne qui n'avait d'autre système en guerre que celui de la retraite. Obligé parfois de convenir que ses mouvements étaient dignes d'un *grand capitaine*, il atténue promptement cet aveu en faisant observer qu'il n'avait pas le courage de sa sagesse. Il ne le représente que comme un de ces instruments inférieurs que la Providence oppose au génie quand elle a résolu de le punir, et il avance, sans se donner la peine de le prouver, que l'émule de Souvarof n'était qu'un vieillard usé par les plaisirs, profondément corrompu, faux, perfide, menteur, ne croyant pas à la Madone qu'il invoquait avec ses soldats, le chapeau à la main, l'œil qui lui restait baissé jusqu'à terre, croyant à peine au Dieu si visible de l'univers! Le témoignage unanime de ceux qui ont longuement pratiqué le prince Koutouzof a convaincu M. de Torcy, qui écrivait à la vérité en 1818 et non en 1855, « que son caractère était, au contraire, liant et ses mœurs douces ». Le *vieux borgne* n'a pas au moins menti lorsqu'il a déclaré, le lendemain de la bataille de Borodino, que Napoléon serait forcé d'abandonner sa conquête; et M. Thiers lui-même fait oublier les épithètes qu'il prodigue à l'adversaire de son héros quand il lui échappe ce jugement définitif: « Dans sa rare prudence, le généralissime se disait que ce n'était pas la peine

(1) Le maréchal Koutouzof n'était pas maître des paysans russes, abîmés dans leurs foyers. Il serait donc équitable de reconnaître que toutes les cruautés commises et flétries dans cette déplorable campagne provenaient de ceux-ci, jamais des soldats russes.

ses études à Strasbourg, et en rapporta un goût particulier pour les belles-lettres, qu'il cultiva au milieu de circonstances qui semblaient devoir l'en distraire. Officier d'artillerie à seize ans, lieutenant à dix sept sous les ordres de Souvarof, puis aide de camp pendant quelque temps du prince de Holstein-Beck, il gagna rapidement les grades de capitaine, de major et de lieutenant-colonel dans la guerre de la confédération de Pologne et dans les expéditions de Roumiantzof contre les Turcs. En 1774, devant Chouma, petite forteresse de Crimée, une balle le frappa à la tempe gauche et sortit par la tempe droite; il y perdit un œil : à peine guéri, il rejoignit Souvarof pour l'aider à conquérir la Crimée et à soumettre toutes les tribus établies des bords de la mer Noire au Kuban. Général major sous les murs d'Otchakof (1788), il y fut de nouveau grièvement blessé: une balle le frappa à la joue et sortit par la nuque; de nouveau providentiellement rétabli, il reprit son épée pour refouler les Turcs à Cochrane, participer brillamment aux prises d'Ackermann et de Bender, et monter le premier à l'assaut d'Izmaïl, en 1790. Repoussé deux fois, Koutouzof, rapporte son petit-fils, le général Paul Tostoi, fit savoir à Souvarof que le succès était douteux. « Dites à Koutouzof, répondit le général en chef, que mon rapport sur la prise d'Izmaïl est écrit, et que c'est Koutouzof lui-même que j'ai désigné pour être le commandant de la place. » Bientôt après Izmaïl était emporté. En parlant des hauts faits de Koutouzof dans cette mémorable journée, Souvarof dit, entre autres choses : « Il occupait le flanc gauche de mon armée, mais, dans le fait, c'était mon bras droit. » Et lorsque Koutouzof lui demanda plus tard l'explication des paroles enigmatiques prononcées avant la prise d'Izmaïl, le héros de Rymnik répondit naïvement : « C'est tout simple. Koutouzof connaît Souvarof, et Souvarof connaît parfaitement Koutouzof. Si Izmaïl n'avait pas été pris, Souvarof serait mort sous les murs de la forteresse, et Koutouzof en aurait fait autant. » L'année suivante, Koutouzof contribua puissamment à la victoire de Matchine, où 20,000 Russes mirent en déroute 80,000 Turcs, victoire qui força la Sublime Porte à signer le traité de Jassy, qui donnait définitivement à la Russie le Kouban, la Crimée et Otchakof. Cette campagne terminée, Catherine II chargea successivement celui qui y avait montré tant de valeur dans la campagne de l'Ukraine, d'une ambassade à Constantinople, du commandement de la Finlande et de la direction du corps des cadets. Paul Ier n'eut que le temps de lui confier différentes missions diplomatiques et militaires. Alexandre Ier le nomma, à son avénement au trône, général gouverneur de Saint-Pétersbourg, en remplacement du comte Palhen; mais cette situation ne convenait pas au noble guerrier: il s'en démit, et vécut alors trois ans dans ses terres de Volhynie.

En 1805, Koutouzof fut chargé d'aller avec 50,000 hommes au secours des Autrichiens, déjà battus à Ulm. Les ennemis n'étaient pas seulement au nombre de 150,000 hommes, ils avaient pour chef Napoléon. Koutouzof se porta à leur rencontre à Krems; ce premier choc fut très-opiniâtre. Les Russes se replièrent en Moravie; les Français les y suivirent, et bientôt les deux armées se retrouvèrent en présence à Austerlitz. On a maintes fois retracé ce qui s'y est passé; on sait moins que le général russe n'est pas responsable du désastre qu'y subit son armée. D'après lui, il importait de ne pas tant se presser, d'opérer, par un mouvement rétrograde dans un pays ouvert, une jonction avec le corps de Beningsen et avec celui que l'archiduc Charles ramenait d'Italie, avant d'entreprendre de cerner Napoléon. Koutouzof n'aimait pas se livrer au hasard et croyait que la prudence ne messied pas à l'intrépidité. Ses plans ne furent pas goûtés par l'empereur Alexandre, influencé par l'Autriche, qui n'a jamais été pour la Russie une bonne conseillère et encore moins une alliée fidèle. On tint précipitamment un conseil de guerre la nuit même qui précéda la bataille; c'est l'Autrichien Weiroter, comme l'a récemment révélé le général Tolstoi, qui y porta la parole et indiqua les mouvements qu'on ferait le lendemain. Koutouzof garda le silence le plus absolu durant tout le conseil. « D'après les dispositions qu'on y arrêta, Koutouzof, à la tête de la quatrième colonne, devait entourer l'aile droite de l'armée de Napoléon. La bataille était commencée, le moment du mouvement projeté était venu, et pourtant Koutouzof restait immobile. Il pressentait que Napoléon allait diriger contre lui la plus grande partie de ses forces, car le point occupé par le général russe était la clef de la position. Vers neuf heures l'empereur Alexandre et l'empereur d'Autriche se rendirent en personne auprès de Koutouzof. « Pourquoi n'avancez-vous pas, général? lui dit Alexandre. — J'attends que toutes les troupes de la colonne se réunissent, répondit Koutouzof. — Nous ne sommes pas au Champ de Mars, où l'on ne commence pas la parade avant que tous les régiments ne soient rendus sur les lieux, répliqua l'empereur. — Sire, dit alors Koutouzof, c'est justement parce que nous ne sommes pas à une parade que je ne commence pas le mouvement. Du reste, si vous l'ordonnez, nous marcherons. » L'ordre fut donné, et le soleil d'Austerlitz brilla de tout son éclat. Il ne ternit pas la réputation de Koutouzof, il l'augmenta même, remarque le comte de Ségur; et c'était justice, car il avait prévu ce que ce fameux soleil devait éclairer.

Appelé en 1808 à commander l'armée russe de Moldavie, puis à administrer la Lithuanie, Koutouzof mena derechef, en 1809, les Russes à la victoire contre les Turcs. Après plusieurs succès partiels, il parvint à les vaincre complétement, le 26 novembre 1811, avec une armée

bien inférieure en nombre à celle du vizir Nazir-Pacha, ce qui lui valut le titre de comte, et à faire signer ensuite à Bukharest, le 16 mai 1812, une paix avantageuse, qui lui mérita le rang de prince. Chaque fois que la Russie avait à se défendre contre un ennemi autrement dangereux que les musulmans, elle n'eut qu'une voix pour en déférer le difficile honneur à Koutouzof, ce qui n'est inexplicable que pour M. Thiers; l'empereur Alexandre ne fit qu'obtempérer au vœu de la nation en le nommant généralissime de ses armées, le 8 août 1812. Elles l'accueillirent avec enthousiasme à Tzarevo-Zamiché, le 29 août. Quelques jours plus tard eut lieu cet effroyable duel que les Russes appellent la journée de Borodino, les Français celle de la Moskova, où chacune des deux armées perdit exactement 47 généraux et 37 colonels, preuve de l'énergie, dit très-bien M. Thiers, que les chefs avaient déployée des deux côtés et de la petite distance à laquelle on avait combattu. C'est à cette époque que Koutouzof reçut le bâton de maréchal. S'il ne réussit pas à empêcher Napoléon de pénétrer au Kremlin, il lui fit chèrement acheter un triomphe qui ne pouvait avoir de durables conséquences. Refoulés à Mohilef, à Krasnoe, en faisant, selon l'expression de M. de Ségur, une retraite de lion, à Smolensk, au terrible combat de Valoutina, les Russes, à leur tour, décimèrent les Français à Vinkovo, à Malo-Jaroslavetz, pris et repris six fois, à Viazma; enfin ils eurent leur revanche à Krasnoe même. Le malheur de ces temps ne saurait être aucunement imputé à Koutouzof; l'habileté qu'il y laissa paraître, sans qu'on ait à lui reprocher le moindre acte qui ne rentrât strictement dans les lois de la guerre (1), peut être désormais reconnue sans faire tort à la bravoure française, au-dessus de toute suspicion comme de toute louange. C'est encore guidés par Koutouzof que les Russes entrèrent en libérateurs en Allemagne au commencement de 1813, forcèrent le passage de l'Elbe à Dresde, le 26 mars, occupèrent Leipzig et Thorn; mais il ne devait pas partager les lauriers qu'il leur avait préparés. Agé de soixante-sept ans (non de soixante-et-onze, comme le dit M. Thiers), souffrant des blessures qui l'avaient prématurément rendu vénérable sans altérer son intelligente activité, ses forces le trahirent dans une petite ville silésienne; une courte maladie termina sa longue et laborieuse carrière.

Deux ouvrages, chefs-d'œuvre d'art et de patriotisme, seront toujours consultés pour apprécier les événements dans lesquels le maréchal Koutouzof a joué un rôle si important: l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, par le général comte de Ségur, et celle du *Consulat et de l'Empire* par M. Thiers. Le comte de Ségur compare Koutouzof à ce Fabius qui eut le mérite de comprendre le génie d'Annibal et le genre de résistance qu'on pouvait lui opposer; il déclare sa valeur *incontestable*, et, après avoir cité ce passage d'un manifeste célèbre: « L'ennemi, est au centre de la Russie, et pas un seul Russe n'est à ses pieds. Servons d'exemple à l'Europe; saluons la main qui nous choisit pour être la première des nations dans la cause de la vertu et de la liberté, » l'illustre écrivain ajoute: « Les Russes parlent diversement de leur général et de leur empereur. Pour nous, comme ennemis, nous ne pouvons juger nos ennemis que par les faits. Or, telles furent leurs paroles, et leurs actions y répondirent. Compagnons, rendons-leur justice! Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs. Depuis ils n'ont rien réclamé, même au milieu de la capitale ennemie, *qu'ils ont préservée*. Leur renommée en est restée grande et pure. Ils ont connu la vraie gloire; et quand une civilisation plus avancée aura pénétré dans tous leurs rangs, ce grand peuple aura son grand siècle, et tiendra à son tour ce sceptre de gloire qu'il semble que les nations de la terre doivent se céder successivement (l. VIII, c. 9). »

Aussi Français que le général de Ségur, moins calme que lui, quoique plus éloigné des batailles qu'il décrit et qu'il juge, M. Thiers attaque Koutouzof dans sa vie politique et sa vie intime. Il le peint, avec l'animation qu'il sait mettre dans tous ses tableaux, comme un vieux soldat borgne qui n'avait d'autre système en guerre que celui de la retraite. Obligé parfois de convenir que ses mouvements étaient dignes d'un *grand capitaine*, il atténue promptement cet aveu en faisant observer qu'il n'avait pas le courage de sa sagesse. Il ne le représente que comme un de ces instruments inférieurs que la Providence oppose au génie quand elle a résolu de le punir, et il avance, sans se donner la peine de le prouver, que l'émule de Souvarof n'était qu'un vieillard usé par les plaisirs, profondément corrompu, faux, perfide, menteur, ne croyant pas à la Madone qu'il invoquait avec ses soldats, le chapeau à la main, l'œil qui lui restait baissé jusqu'à terre, croyant à peine au Dieu si visible de l'univers! Le témoignage unanime de ceux qui ont longuement pratiqué le prince Koutouzof a convaincu M. de Torcy, qui écrivait à la vérité en 1818 et non en 1855, « que son caractère était, au contraire, liant et ses mœurs douces ». Le *vieux borgne* n'a pas au moins menti lorsqu'il a déclaré, le lendemain de la bataille de Borodino, que Napoléon serait forcé d'abandonner sa conquête; et M. Thiers lui-même fait oublier les épithètes qu'il prodigue à l'adversaire de son héros quand il lui échappe ce jugement définitif: « Dans sa rare prudence, le généralissime se disait que ce n'était pas la peine

(1) Le maréchal Koutouzof n'était pas maître des paysans russes, abîmés dans leurs foyers. Il serait donc équitable de reconnaître que toutes les cruautés commises et flétries dans cette déplorable campagne provenaient de ceux-ci, jamais des soldats russes.

de courir les chances d'actions sanglantes contre un ennemi que le mauvais temps, la fatigue, la misère allaient lui livrer presque détruit, et qui était capable, au contraire, si on l'attaquait lorsqu'il était encore dans toute sa force, de se retourner comme un sanglier pressé par les chasseurs, et de porter des coups mortels aux imprudents qui auraient osé l'aborder de trop près. Il aimait mieux devoir modestement le salut de sa patrie au temps, à la persévérance, que de le devoir à une victoire glorieuse mais incertaine, *et en cela il méritait la reconnaissance de sa nation autant que les éloges de la postérité.* » P^ce^ Augustin GALITZIN.

Lakier, *Rousskaia Guéraldika.* — *Voyage en Krimée, suivi de la relation de l'ambassade envoyée de Pétersbourg à Constantinople en* 1793; Paris, 1802. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812; Londres, 1815. — *Histoire militaire de la Campagne de* 1812, par Boutourlin; Paris, 1826. — *Histoire de l'Expédition de Russie*, par le marquis de Chambray; Paris, 1823. — *Relation circonstanciée de la Campagne de Russie*, par La Baume; Paris, 1814. — *Manuscrits du baron Fain*; Paris, 1827. — *De la Puissance politique et militaire de la Russie*, par sir Robert Wilson; Paris, 1817. — *Monument de la présence des Français en Russie*, par Pierre Idanof; Saint-Pétersbourg, 1813. — *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, par le comte Rostopchin; Paris, 1823. — *Réponse à M. Thiers par la famille du maréchal Koutousof* (*Le Nord*, 31 octobre, 1857). — *Chronologische Uebersicht der Russischen Geschichte*, par B.-V. Wichmann.

KOU-TSIUEN-OU, général chinois, mort au commencement du dixième siècle de J.-C. Pendant les guerres de gouverneurs, les changements de ministres et les intrigues de cour qui signalèrent le règne malheureux de Tchao-tsong, Kou-tsiuen-ou fut peut-être le seul qui se montra constamment fidèle à l'empire. Tong-tchang, gouverneur d'Yuéi-tchéou, s'étant révolté, Tsien-liou, qui venait d'obtenir son gouvernement et d'être chargé par l'empereur de réprimer la révolte, envoya contre lui Kou-tsiuen-ou. Ce général, après une victoire, assiége Tong-tchang dans Yuéi-tchéou, s'empare de sa personne par la ruse, et lui fait trancher la tête, en 895. Il entra ensuite dans la ville de Yuéi-tchéou, où il trouva 500 chambres de dix pieds de largeur sur vingt pieds de profondeur remplies de soie et d'argent, qu'il donna à ses principaux officiers, et 3,000,000 mesures de grains qu'il fit distribuer aux soldats de Tong-tchang. Pendant le siége de Yuéi-tchéou, Yang-hing-mi s'était emparé de Sou-tchéou. En 898 Kou-tsiuen-ou reprit cette place et toutes les villes de sa dépendance. Tsin-péi défendit Koan-chan jusqu'à la dernière extrémité, et par son courage mérita son pardon. Kou-tsiuen-ou étant peu de temps après tombé dans une embuscade que Lichin-fou, général de Yang-hing-mi lui avait dressée près de Hong-tchéou, fut traité avec distinction jusqu'au moment où il fut échangé pour Tsin-péi. La délivrance de Tsien-liou, assiégé par les rebelles dans Hang-tchéou, en 902, fut le dernier service éclatant que Kou-tsiuen-ou rendit à sa patrie. F.-X. T.

Tchu-hi, *Thoung kian-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine.* — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pékin.

KOUWENBERG (*Kristiaen* VAN), peintre hollandais, né à Delft, le 8 septembre 1604, mort à Cologne, le 4 juillet 1667. Élève de Jan van Es, il quitta son maître pour voyager en Italie. De retour dans sa patrie, il y peignit plusieurs grands morceaux d'histoire avec beaucoup de succès. Il mourut fort riche, à Cologne, où il s'était fixé. Correct dans son dessin, harmonieux dans sa couleur, il se faisait surtout remarquer par sa peinture du *nu*. Ses meilleurs tableaux se voyaient aux châteaux de Ryswick et du Bois. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I, p. 295.

* **KOWALEWSKI**, orientaliste russe, né en Lithuanie, vers 1800. Il fit ses études à l'université de Vilna, et occupe à Kazan la première chaire mongole qui ait été instituée en Europe (1833). On a de lui : un *Catalogue systématique et raisonné des Imprimés et Manuscrits sanscrits, mongols, thibétains, mandjours et chinois que possède l'université de Kazan*; — une *Cosmologie bouddhique*; — une *Grammaire Mongole*; 1835; — une *Chrestomathie Mongole*; 1836, 2 vol.; — et un *Dictionnaire Russe-Français-Mongol*; 1842-1844, 3 vol. P^ce^ A. G—N.

Rousskii Viestnik (Le Messager russe), 1er mai 1856.

KOYTER. *Voy.* COITER.

KOZELUCH (*Jean-Antoine*), compositeur bohême, né le 13 décembre 1738, à Welwarn, mort le 3 février 1814, à Prague. Après avoir passé plusieurs années en qualité d'enfant de chœur dans un collége de jésuites, il dirigea la musique à l'église de Rakonitz et à celle de Welwarn, et compléta par la suite son éducation d'après les conseils de Ségert, de Gluck et de Gasmann. De retour à Prague, il obtint, en 1784, la place de maître de chapelle de l'église métropolitaine. « Ses productions, dit un biographe, lui ont fait dans sa patrie la réputation d'un grand musicien; mais telle était sa modestie qu'il n'a travaillé que pour l'art lui-même. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, il eut la pensée de publier quelques-unes de ses plus belles compositions pour l'Église; n'ayant pas trouvé un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les frais de l'impression, il abandonna ce projet. » On cite de lui : *Alexandre aux Indes*, opéra représenté à Prague en 1774; — *Demophon*, opéra; — *Gioao, re di Juda*, oratorio; 1777; — quelques messes solennelles, cinq messes de *Requiem*, des graduels, des motets, des litanies, etc. K.

KOZELUCH (*Léopold*), compositeur bohême, cousin du précédent, né en 1753, à Welwarn, mort le 8 février 1814, à Vienne. Il apprit les éléments du chant et du clavecin sous la direction de son cousin, et fit à Prague de bonnes études en

philosophie et en droit. A dix-huit ans il écrivit pour le théâtre de cette ville la musique d'un ballet; le succès qu'obtint cet ouvrage l'encouragea au point qu'en l'espace de six ans il composa vingt-quatre autres ballets, trois pantomimes et un grand nombre d'airs intercalés. En 1778 il se rendit à Vienne, où il devint tour à tour maître de piano de l'archiduchesse Elisabeth et compositeur de la chambre impériale (1792), après la mort de Mozart. « La haute société mit en vogue la musique de Kozeluch de préférence à toute autre, dit M. Fétis. Cette musique ne se fait pas remarquer par un grand mérite de facture, on y trouve même bon nombre d'incorrections; mais la mélodie gracieuse, élégante et facile y abonde. De là vient qu'elle était recherchée par tous les amateurs. » Parmi ses nombreuses productions, nous citerons : *Mazet*, opéra français; — *Didone abbandonata*, opéra italien; — *Mose in Egitto*, oratorio; 1787; — *Judith*, opéra; — *Ottone*, ballet héroïque; — *Les Aventures de Télémaque dans l'île de Calypso*, tableau musical; 1798; — *Debora et Sisara*, opéra; — beaucoup de cantates. Dans sa musique instrumentale, on remarque une trentaine de symphonies à grand orchestre, des quatuors, environ soixante sonates pour piano, violon et violoncelle, plusieurs recueils de menuets, de chansons allemandes et italiennes, etc. K.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KOZLOF (*Ivan-Ivanovitch*), poëte russe, né en 1774, mort en 1838. A l'âge de vingt-neuf ans il perdit l'usage des jambes et bientôt après celui de la vue. Pauvre, impotent et aveugle, Kozlof demeura fidèle aux Muses et résigné aux cruelles épreuves que la Providence lui envoyait. Il avait pris Byron pour modèle; cependant ses vers ont plus d'affinité avec ceux de Joukofski qu'avec ceux du célèbre poëte anglais : toujours mélodieux, il manque parfois d'énergie. Ses principaux poëmes sont : *Le Moine* et *Nathalie Dolgorouki* (1). Joukofski a réuni en 1840 les œuvres de son ami et en a formé deux volumes. Pce A. G—N.

Galakhof, *Rouskaia Khrestomatiia*. — *Les Poëtes russes* par le Pce E. Mecherski.

KOZLOWSKI (*Michel-Ivanovitch*), sculpteur russe, mort à Saint-Pétersbourg, en 1803. Il fut élevé à l'Académie de Saint-Pétersbourg; il y remplit plus tard les fonctions de professeur de sculpture, après avoir fait un voyage en Italie, où il résida plusieurs années, surtout à Rome. L'un de ses meilleurs ouvrages est la statue colossale de Souvarof, élevée dans le Champ de Mars de la capitale de la Russie. Cette statue représente le héros russe tenant de la main droite une épée, et abritant de la main gauche la tiare et les couronnes de Naples et de Sardaigne derrière un bouclier. On cite encore de Kozlowski une statue colossale de Samson, qui se trouve à Peterhof; la statue de l'impératrice Catherine II, sous le costume de Minerve; plusieurs statues de marbre au château de L'Ermitage, et les bas-reliefs qui ornent le palais de marbre sur la Néva, représentant *Régulus*, et *Camille*, libérateur de Rome. J. V.

Nagler, *Neues allg. Künstler-Lex.* — *Conv.-Lexikon*.

KOKLOWSKI (*Joseph*), musicien polonais, né en 1757, à Varsovie, mort le 17 mars 1831, à Saint-Pétersbourg. Après avoir été maître de musique dans la maison du comte Oginski, il entra au service militaire de la Russie, et servit d'aide de camp au prince Dolgorouky dans la guerre contre les Turcs. Distingué par Potemkin, qui l'attacha à sa personne, il fut, après la mort du favori, appelé à la cour comme directeur de musique des théâtres impériaux, fonctions qu'il remplit pendant trente ans; lorsque, en 1821, il prit sa retraite, elle lui fut accordée avec une pension considérable et le titre de conseiller d'État. On cite comme son meilleur ouvrage la messe de *Requiem* écrite en 1798 pour les funérailles du dernier roi de Pologne. En outre, il a composé un grand nombre de chœurs et de cantates, plus de six cents polonaises à grand orchestre, dont plusieurs portent un grand cachet d'originalité nationale, et beaucoup de chansons sur les vers du poëte Derschawin. K.

A. Jowinski, *Les Musiciens polonais*; 1857. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

KOZMIAN (*Gaétan*), homme d'État et poëte polonais, né à Galenzow (palatinat de Lublin), le 31 décembre 1771, mort à Piotrowicé, le 7 mars 1856. Il commença ses études à Zamosc et les termina à Lublin. En 1794, lors de la guerre de l'indépendance nationale, dirigé par Kosciuszko, il remplissait des fonctions civiles avec un grand dévouement. Après la chute de la Pologne, en 1795, il se livra à l'agriculture et aux études, et surtout à la poésie. Il commença par traduire Horace et Tibulle, et s'essaya ensuite dans des poésies originales. A l'époque de la campagne de 1809, il fut nommé vice-président de la commission de Lublin, puis référendaire dans le conseil d'État du duché de Varsovie, enfin membre de la Société des Amis des Sciences de cette ville. Il publia plusieurs odes, qui le placèrent au premier rang des poëtes nationaux. C'est alors qu'il conçut l'idée d'écrire un poëme intitulé: *Les Géorgiques de Pologne*, qu'il termina plus tard. En 1812 il fut nommé secrétaire de la Confédération générale qui devait régénérer l'ancien royaume de Pologne, et déploya toutes les qualités d'un véritable homme d'État. En 1815, Kozmian fut appelé à la direction générale de l'administration, au ministère de l'intérieur, et devint enfin sénateur-castellan. Il a laissé des *Mémoires* très-curieux et un magnifique poëme épique, intitulé : *Étienne Czar-*

(1) Fille du feld-maréchal Chérémétif.

niecki, l'un des plus grands héros de la Pologne au dix-septième siècle. L. Chodzko.

François Morawski, *Notice sur Kozmian*; Posen, 1856.

Kracheninnikof (*Etienne-Petrovitch*), célèbre voyageur russe, né à Moscou, en 1713, mort à Saint-Pétersbourg, le 12 février 1755. Fils d'un soldat, il cultiva avec ardeur la physique et la géographie, et fut chargé en 1733, par l'Académie de Saint-Pétersbourg, de faire partie de la seconde expédition scientifique en Sibérie, à la tête de laquelle se trouvaient le naturaliste Gmelin (*voy.* ce nom), l'historiographe Muller et l'astronome français de L'Isle de La Croyère. Seul d'entre les membres de cette expédition, il pénétra jusqu'au Kamtchatka, y séjourna quatre ans. Il est le premier qui ait décrit ce pays et nous ait révélé les mœurs singulières de ses habitants. Rentré en 1743 à Saint-Pétersbourg, l'Académie récompensa ses labeurs, souvent périlleux, en lui donnant une chaire de botanique et d'histoire naturelle. Il mourut le jour même où parut sa *Description du Kamtchatka*; Saint-Pétersbourg, 1755, 2 vol. Tous ceux qui désirent se renseigner sur cette partie reculée du globe doivent recourir à cet ouvrage important, qui a été traduit en anglais par Grièves, Londres, 1764, in-4°; en allemand par Joh.-Tob. Koehler, Lemgo, 1766, in-4°; en français par Eidous, Lyon, 1767, 2 vol. in-12, et par Sainpré, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; cette dernière et meilleure traduction est intégralement insérée dans le IIe tome du *Voyage de l'abbé Chappe d'Auteroche* (Paris, 1768), et par extrait dans le tome XVIIIe de l'*Histoire des Voyages*. On a encore de Kracheninnikof : un *Discours sur l'Utilité des Sciences et des Arts*; Saint-Pétersbourg, 1750; — une traduction de la *Vie d'Alexandre par Quinte-Curce*, et une *Description des Plantes de l'Ingrie*, qui a été achevée et publiée à Saint-Pétersbourg en 1761 par Gorter, 1 vol. in-8°. Pce A. G—n.

Karamzin, *Parthénon des Auteurs Russes*. — Gretch, *Essai sur l'Histoire de la Litterature Russe*.

Krafft (*Adam*), célèbre sculpteur allemand, né à Nuremberg, vers le milieu du quinzième siècle, mort vers 1507, à Schwabach. On ne sait rien de précis sur la première époque de sa vie; on présume seulement avec assez de vraisemblance qu'il a commencé par être tailleur de pierre. Ce n'est que vers 1490 qu'il s'adonna exclusivement à la statuaire. Ses sculptures se remarquent par une grande énergie, par une observation exacte de la nature dans l'expression des figures, ainsi que par une exécution magistrale. Parmi ses œuvres, presque toutes conservées à Nuremberg, nous citerons : Un fronton dans l'église de Notre-Dame (de 1462); — *Les Stations de la Croix*, près du cimetière Saint-Jean; — un haut-relief à l'extérieur de l'église de Saint-Sébald, représentant la *Mise au tombeau du Christ* (de 1492); — *Le Christ portant sa croix*, au-dessus d'un autel de la même église; — le magnifique tabernacle de l'église Saint-Laurent; — un haut-relief au dessus de la porte du bâtiment appelé la Petite-Balance; — un haut-relief dans l'église de Notre-Dame, représentant *la Vierge au ciel*, et un autre dans la même église, figurant le *Couronnement de la Vierge;* — trois hauts-reliefs dans l'église de Saint-Sébald, représentant *La Cène*, *Le Christ au jardin des Olives*, et l'*Arrestation du Christ;* — *Saint Georges tuant le dragon*, haut-relief sculpté sur la maison Paumgartner; — *La Mise au tombeau du Christ*, dans la chapelle de Holzscheber au cimetière Saint-Jean. On attribue encore à Krafft, avec plus ou moins de certitude, cinq tabernacles qui se trouvent dans les églises de Schwabach, de Heilsbronn, de Furth, de Kalchreuth, de Kazwang. E. G.

Die Nurembergischen Künstler geschildert nach ihrem Leben und ihren Werken), livraison I. Nuremberg, 1822). — Nagler, *Allgemeines Kunstler-Lexicon*.

Krafft (*George-Wolffgang*), physicien allemand, naquit le 15 juillet 1701, à Dutlingen, petite ville dont son père était le pasteur, et mourut à Tubingen, le 16 juillet 1754. Il était professeur de mathématiques au collége de Saint-Pétersbourg, et fut par la suite appelé à l'université de Tubingen. Outre un grand nombre de programmes et de mémoires, on a de lui : *Experimentorum Physicorum brevis Descriptio;* Saint-Pétersbourg, 1738, in-8°; — *Brevis Introductio ad Geometriam theoreticam;* Saint-Pétersbourg, 1740, in-8°; — *Wahrhaffte und umständliche Beschreibung und Abbildung des im Monath Januarius 1740 in St-Petersburg aufgerichteten merckwurdigen Hauses von Eiss* (Description et Représentation exacte de la Maison de Glace construite à Saint-Pétersbourg au mois de janvier 1740, et dans laquelle on fit mourir un prince Galitzin pour avoir embrassé la foi catholique (1); Saint-Pétersbourg, 1741, in-4°, avec grav. Cet ouvrage, aussi curieux que rare, a été traduit en français la même année par Le Roy, académicien de Saint-Pétersbourg; — *De Atmosphæra Solis Dissertationes Duæ;* Tubingen, 1746, in-4°; — *Institutiones Geometriæ sublimioris;* ibid., 1753, in-4°. Pce A. G—n.

Nouvelle Bibliothèque Germanique, XVI. — Brucker, *Pinacotheca Script. illustr.*, II, 6. — Christ.-Fred. Schott, *Oratio de singularibus Providentiæ divinæ Documentis in vita Kraftiana conspicendis;* Tubingue, 1756. — Brunet, *Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres*.

Krafft (*Wolffgang-Louis*), fils du précédent, né à Saint-Pétersbourg, en 1743, mort dans la même ville, le 4 décembre 1814, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, a travaillé avec Euler aux *Tables de la Lune*, et a été professeur de mathématiques de l'empereur Alexandre Ier et de son frère le tzésarévitch Constantin. Il a publié, entre autres : *De Ratione*

(1) Voy. *Un Missionnaire russe en Amérique;* Paris, 1856, in-12.

Pendarum sub polo et æquatore; Tubingue, 1764, in-4°. A. G.

Journal de Saint-Pétersbourg, 1778. — Gretch, *Essai sur l'Histoire de la Littérature Russe*.

KRAFFT (*Jean-Charles*), architecte et dessinateur allemand, naturalisé français, né à Brunnerfeld, le 19 juin 1764, mort à Paris, en décembre 1833. Ses principaux ouvrages sont : *Plans, Coupes et Élévations de diverses Productions de l'Art de la Charpente exécutés tant en France que dans les pays étrangers*; Paris, 1805, 4 parties en un vol. in-folio, avec 220 pl.; — *Plans, Coupes et Élévations des plus belles Maisons et Hôtels construits à Paris et dans les environs, avec un texte explicatif, en français, en allemand et en anglais* (avec Ransonnette, graveur); Paris, 1801 et suiv., in-fol ; — *Plans des plus beaux Jardins de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et des édifices, monuments, fabriques qui concourent à leur embellissement, avec un texte français, allemand et anglais*; Paris, 1809-1810, 2 vol. petit in-folio, avec 96 pl.; — *Portes cochères et Portes d'entrée les plus remarquables de Paris*; Paris, 1809, in-4° oblong, de 50 pl. ; — *Recueil des plus jolies Maisons de Paris et de ses environs, comprenant les élévations intérieures et extérieures, etc.*; Paris, 1809, in-4° oblong; M. Thiollet a donné une suite à cet ouvrage ; — *Productions de plusieurs Artistes français et étrangers relatives aux Jardins pittoresques, et aux Fabriques de différents genres qui peuvent entrer dans leurs compositions*; Paris, 1810, in-4°, avec figures au trait (avec M. J.-F. Dubois, architecte); — *Recueil des plus beaux Monuments anciens et modernes*; Paris, 1812 et suiv. : cet ouvrage devait être composé de 12 livraisons, contenant chacune 30 pl. : la 1re seule a paru ; — *Traité sur l'Art de la Charpente, théorique et pratique, avec un texte en français, en allemand et en anglais*; Paris, 1819 et suiv., 6 petits vol. in-fol. avec 179 pl. G. DE F.

Documents particuliers. — *Journal de la Librairie*.

KRAFFT (*Pierre*), peintre d'histoire allemand, né à Hanau, le 15 septembre 1780, mort à Vienne, le 28 octobre 1856. Son père était peintre sur émail. Ayant montré du goût pour l'histoire, il entra à l'Académie de Vienne en 1799. Il peignit d'abord des portraits, et en 1801 il s'essaya dans des sujets mythologiques et historiques. Vers cette époque il vint à Paris, où il fit des portraits, copia des antiques d'Herculanum, et peignit diverses compositions, comme *Sapho* et *Hébé*. En 1807 il retourna à Vienne, et y fit un grand tableau représentant *le roi Melai et son chien*. Il partit l'année suivante pour Rome, où il étudia pendant plusieurs mois les chefs-d'œuvre de l'art. Son premier grand tableau historique, qu'il peignit à son retour, fut *l'archiduc Charles à la bataille d'Aspern*. En 1815, son tableau de *Bélisaire* fut couronné par l'Académie de Vienne. Il peignit ensuite *Œdipe* et *Antigone*, et beaucoup de portraits, parmi lesquels on cite ceux de la famille impériale. En 1814 il représenta *La bataille de Leipzig*, et dans les années suivantes : *Ossian; Manfred; Rodolphe de Habsbourg; Le Couronnement de l'empereur François Ier à Presbourg; Zriny*, etc. Presque tous ces tableaux ont été gravés. En 1833 il peignit à l'encaustique dans le palais impérial de Vienne : le *Retour de l'Empereur le* 29 *novembre* 1809 ; le *Retour de l'Empereur le* 16 *juin* 1814 ; et *La première Sortie de l'Empereur, le* 9 *avril* 1826, *après la guérison d'une longue maladie*. Krafft était professeur à l'Académie de Vienne et directeur de la galerie de peinture du Belvédère, dont il a dressé un catalogue.

Son frère, *Joseph* KRAFFT, peintre de portraits, né en 1787, à Hanau, mort en 1826, à Vienne, a laissé un grand nombre de portraits des personnes de la haute société. J. V.

Conv.-Lex.

KRAFT VON TOGGENBURG, minnesinger du treizième siècle. Il appartenait à la famille des comtes de Toggenburg en Thurgovie, puissants seigneurs, fort influents dans cette province et toujours en guerre avec les abbés de Saint-Gall. Il hérita des querelles de ses ancêtres et de leur humeur belliqueuse. En 1249 il entra sur le domaine de l'abbé, et le ravagea cruellement. Les vassaux du monastère furent battus, et Hartmann d'Iberg, qui avait osé prendre les armes contre lui, fut vaincu et fait prisonnier. Mais le caractère violent de Kraft lui avait fait trop d'ennemis pour qu'il ne dût pas tôt ou tard succomber à leurs coups. Il périt en effet, jeune encore, en 1259, assassiné par le page Locher, dont il avait tué le frère. Il laissait deux fils. Nous avons de lui dans le manuscrit Manesse sept chansons, aussi tendres que gracieuses, sur l'amour et le printemps. Elles ont été imitées par Tieck. A. P.

Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, 1838, 3 vol, p. 55. — B. J. Docen, *Museum für altd. Litteratur und Kunst*; Berlin, 1809, vol. I, p. 212.

KRAFTHEIM. *Voy.* CRATON.

KRAFT (*Jens*), mathématicien norvégien, né en 1720, à Friedrichshall, mort le 18 mars 1765. Il étudia à Copenhague, devint professeur à l'académie de Soröe en Danemark, et fut nommé membre de l'Académie des Sciences de Copenhague. On a de lui : *Explicatio in Newtonis Arithmeticam*; Copenhague, 1741 ; — *Theoria generalis construendi æquationes analyticas*; ibid., 1742 ; — *Psychologie*; ibid., 1752, in-8°; — *Foreloesninger, over Mechanik Hydraulik Hydrostatik* (Principes de Mécanique, etc.); ibid., 1763 1764, 2 vol. in-4°; — *Sitten der Wilden* (Mœurs des Sauvages), ibid., 1766, in-8°. Kraft a aussi publié six dissertations sur des sujets de mathématiques et de

philosophie dans les *Mémoires* de l'Académie de Copenhague. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Nyerup et Kraft, *Litteratur Lexikon for Danemark*.

KRAHE (*Lambert*), peintre allemand, né à Dusseldorf, vers 1730, mort dans la même ville, en 1790. Après avoir étudié les éléments de la peinture dans sa patrie, il se rendit en Italie pour achever son éducation artistique, et prit à Rome des leçons de Subleyras et de Benefiali. De retour à Dusseldorf, il obtint la place de premier inspecteur de la galerie de l'électeur. Artiste instruit dans l'histoire générale, bon géomètre, Krahe a formé d'excellents élèves, entre autres son gendre Schmitz (*voy.* ce nom). A. DE L.

Biographie étrangère (1819).

KRAIG. *Voy*. CRAIG.

KRAISON, fils de Thamatraipiduk, roi de Xieng-sen, dans le Lao siamois, régna vers 750 à Lophaburi (Louvo), ville importante du Siam septentrional. C'est sous le règne de ce prince que commencèrent, entre les différents États Thaï, Lao et Kamphoxa, les guerres qui pendant sept générations ensanglantèrent les royaumes du Camboge, du Lao, du Siam septentrional, et anéantirent presque entièrement les anciennes dynasties. F.-X. T.

Phousavadan Mulangnua, *Annales du Siam septentrional* (en siamois). — Pallegoix, *Gram. Ling. Thai*, in-4°; Bangkok, 1850.

KRAMP (*Chrétien*), médecin et mathématicien français, né à Strasbourg, mort dans la même ville, vers 1828. Médecin successivement à Strasbourg, à Paris, à Meissenheim, à Spire et à Cologne, il devint professeur de chimie et de physique expérimentale à l'école centrale du département de la Roer, puis professeur de mathématiques et doyen de la faculté des sciences à Strasbourg en 1809, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. On a de lui : *Geschichte der Aërostatik, historisch, physisch, und mathematisch ausgefuehrt* (Histoire de l'Aérostatique, sous les rapports historique, physique et mathématique); Strasbourg, 1783, 2 vol. in-8°; — *Anhang zu der Geschichte der Aerostatik* (Supplément à l'Histoire de l'Aérostatique, etc.); Strasbourg, 1786, in-8°; — *De vi vitali Arteriarum diatribe. Addita nova de Febrium indole generali Conjectura*; Strasbourg, 1786, in-8°; — *Krystallographie des Mineralreichs* (Cristallographie du règne minéral), publié avec Bekkerhin; Vienne, 1793, in-8°; — *Fieberlehre, nach mechanischen Grundsætzen* (Traité de la Fièvre, d'après la doctrine mécanique); Heidelberg, 1794, in-8°; — *Kritik der praktischen Arzneykunde, mit Rueck-sicht auf die Geschichte derselben und ihre neuern Lehrgebaeude* (Critique de la Pratique médicale, avec des Considérations sur l'Histoire de la Médecine et ses nouveaux systèmes), Leipzig, 1795, in-8°; — *Analyse des Refractions astronomiques et terrestres*; Strasbourg et Leipzig, 1799, in-4° : l'Institut proclama cet ouvrage la meilleure production de l'année. « L'auteur a entrepris, dit Lalande, de donner dans cet ouvrage la solution du problème de la réfraction atmosphérique, en supposant simplement l'élasticité de l'air proportionnelle à la densité, sans y introduire aucune hypothèse étrangère et sans y employer une méthode purement approximative; il y avait une difficulté analytique à vaincre, et l'auteur l'a surmontée comme un habile géomètre; » — *Éléments d'Arithmétique*; Cologne et Paris, 1801, in-8°; — *Éléments de Geométrie*; Cologne, 1806, in-8°; — *Éléments d'Arithmetique universelle*; Strasbourg, 1808, in-8° : ce livre fut l'objet d'un examen spécial dans la classe des Sciences mathématiques de l'Institut, et il en fut rendu compte en 1810 dans le rapport de ce corps savant sur le progrès des sciences. « Cet ouvrage, disait le rapporteur, peut être lu avec fruit et avec intérêt, même après les nombreux traités d'algèbre qui ont paru dans toutes les langues. L'auteur y expose un calcul des dérivations un peu différent de celui d'Arbogast. Il s'en sert pour bannir toute idée d'infini des calculs différentiel et intégral, qu'il ramène aux méthodes purement algébriques. On lui reprochera peut-être aussi un néologisme qui a ses inconvénients dans les sciences mathématiques comme dans la littérature; mais il s'attache dans sa préface à démontrer que ses notations étaient indispensables pour le développement de ses idées. » Kramp a traduit en allemand *L'Art des Accouchements* de Lacombe, Mannheim, 1796, in-8°, et inséré plusieurs mémoires dans différents recueils périodiques. L. LOUVET.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biographie medicale*. — Quérard, *La France Littéraire*. — De Lalande, *Bibliographie Astronomique*. — Montferrier, *Dictionnaire de Mathématiques*, article BINOME.

KRAMER. *Voy*. CRAMER.

KRANACH (*Lucas* DE). *Voy*. CRANACH.

KRANTZ (*Albert*), célèbre historien allemand, né à Hambourg, vers le milieu du quinzième siècle, mort le 7 décembre 1517. Après avoir étudié à Hambourg et à Cologne, il parcourut la plupart des pays de l'Europe, et se fit recevoir docteur en théologie et en droit canon. Il devint ensuite professeur de théologie et de philosophie à l'université de Rostock, dont il fut élu recteur en 1482. Plus tard il s'établit à Hambourg, et y fut pourvu d'un canonicat. Il fut chargé par les magistrats de cette ville de diverses négociations diplomatiques, et s'en acquitta avec succès. En 1500 il fut choisi par le roi de Danemark et le duc de Holstein comme arbitre dans leur différend à propos des Dithmarses. Huit ans après il fut nommé doyen des églises d'Hambourg. En cette qualité, il montra beaucoup de zèle pour l'abolition des abus introduits dans l'Église. Dans ses nombreux ouvrages d'histoire, Krantz a fait preuve d'une

grande impartialité et d'une critique remarquable pour son époque. On a de lui : *Grammatica culta et succincta ;* Rostock, 1506 ; — *Opusculum in officium Missæ;* Rostock, 1506, in-4° ; — *Ordo Missæ secundum ritum ecclesiæ Hamburgensis ;* Strasbourg, 1509, in-fol. ; — *Institutiones Logicæ ;* Leipzig, 1517, in-4° ; — *Vandalia, sive historia de Vandalorum vera origine, variis gentibus, regnis item ad annum* 1500 *deducta ;* Cologne, 1519, in-fol.; Francfort, 1575, 1580 et 1601, in-fol. ; — *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine, longinquis expeditionibus et bellis historia ad annum* 1501 *deducta ;* Cologne, 1520, in-fol. ; 1574 et 1594, in-8° ; Francfort, 1575, 1580 et 1621, in-fol.; — *Regnorum aquilonarium, Daniæ, Sueciæ et Norvegiæ Chronicon ;* Strasbourg, 1546, in-fol. ; Francfort, 1575 et 1580, in-fol. ; — *Metropolis ;* Bâle, 1548 et 1568 ; Cologne, 1574 et 1596 ; Francfort, 1575, 1590 et 1627 : cet ouvrage contient l'histoire ecclésiastique de la Saxe, de la Westphalie et du Jutland avec les vies des prélats qui depuis 780 jusqu'en 1504 ont occupé les douze évêchés de ces pays ; — *Consilium de ordine et privilegiis creditorum in bonis suorum debitorum*, inséré dans le tome IV des *Responsa Juris* de Kirchof. A la bibliothèque de Leipzig on conserve en manuscrit plusieurs traités philosophiques de Krantz ; son *Defensorium Ecclesiæ* a été publié dans les *Leben gelehrter Hamburger* (Hambourg, 1722). On lui a attribué faussement plusieurs autres ouvrages, tels qu'une *Vita Ansgarii* et un *Tractatus de romanis Pontificibus.* E. G.

Adami, *Vitæ-Philosophorum.* — J.-Al. Fabricius, *Memoriæ Hamburgenses*, t. II. — Möller, *Isagoge ad historiam Chersonesi*, p. 94. — Möller, *Cimbria Literata*, t. I, p. 315, et t. III, p. 376. — Bayle, *Dictionnaire.* — Niceron, *Memoires* t. XXXVIII, p. 383. — Wilkens, *Leben Alberti Crantzii ;* Hambourg, 172 et 1729, in-8°.

KRANTZ (*Gottlob*), érudit allemand, né à Hausdorf, dans la haute Lusace, le 24 février 1660, mort le 25 décembre 1733. Après avoir étudié pendant quelque temps la jurisprudence à Königsberg et à Leipzig, il devint précepteur dans la famille de Trachenberg. En 1604 il fut nommé professeur à Œls, et deux ans après au gymnase de Breslau, où il eut à enseigner successivement l'histoire, la physique et l'éloquence. Il fut mis plus tard à la tête de la bibliothèque de Breslau, et devint enfin recteur du gymnase de cette ville et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Memorabilia bibliothecæ publicæ Elisabethanæ . Wratislaviensis ;* Breslau, 1699, in 4° ; — *Compendium Historiæ civilis ;* Breslau, 1709, 1720 et 1742, in-8° ; — *Historia Ecclesiastica, a Christo nato ad nostra usque tempora ;* Lauban, 1736, in-4° ; — *Vita M. Hankii*, dans les *Monumenta Hankiana.* Krantz a aussi publié : *Conringii Commentarius de Scriptoribus XVI post Chr. natum sæculorum cum prolegomenis, notis et additione, qua scriptorum series usque ad finem sæculi XVII continuatur ;* Breslau, 1703 et 1727, in-4°. Krantz a encore fait beaucoup de programmes ; on conserve en manuscrit, à la bibliothèque de Breslau, le cours fait par lui sur les manuscrits de cette bibliothèque, ainsi qu'une histoire des empereurs romains d'après les médailles.

E. G.

Fabricius, *Hist. Bibl.*, pars V, p. 207. — Stolle, *Ad Heumanni Conspectum*, p. 13, 14 et 716. — J. Math. Gesner, *Ad Isagogen*, t. I, p. 394. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Rotermund', *Supplement à Jöcher.*

KRANTZ (*David*). *Voy.* CRANTZ.

KRASCHENINIKOF *Voy.* KRACHENINNIKOF.

KRASIÇKI (*Ignace*), celèbre littérateur polonais, surnommé le *Voltaire de la Pologne*, naquit à Dubieçko (Galicie), le 4 février 1735, et mourut à Berlin, le 14 mars 1801. Élève des jésuites, à Léopol, il embrassa l'état ecclésiastique, et termina ses études à Rome. De retour en Pologne, il devint chanoine et curé de Przemysl ; plus tard il présida le tribunal de la Petite-Pologne, au nom de l'archevêché de Léopol. En 1767 il fut créé évêque de Warmie, et en 1795 archevêque de Gnezne. En 1768 il donna des preuves énergiques de son opposition à l'influence de la Russie dans les affaires intérieures du pays. Lors du premier partage de la Pologne, en 1772, où la Prusse obtint pour sa part l'évêché de Warmie, Krasiçki se rendit à Berlin. Là, un jour, Frédéric II lui dit en plaisantant : « J'espère que vous me ferez entrer en paradis sous votre manteau épiscopal. » A quoi Krasiçki répondit : « Non, sire, Votre Majesté me l'a tant rogné, qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande. » C'est par son influence que fut élevée à Berlin l'unique église catholique, dédiée à sainte Hedwige, qu'il consacra en 1780 ; ses restes mortels y reposèrent jusqu'en 1829, où ils furent déterrés et solennellement transportés à Gnezne. On a de Krasiçki : *Myszeis* (ou la Souriade, car les souris y jouent le rôle principal, lorsqu'elles dévorèrent le roi Popiel), poëme héroï-comique, en dix chants ; Varsovie, 1775, in-8°. Ce poëme fut traduit en vers français par J.-B. Dubois de Jancigny, professeur à l'école militaire de Varsovie, et plus tard par J.-B. Lavoisier, chanoine de Mohilew sur le Dniéper ; — *Les Aventures de Doswiadczynski ;* Varsovie, 1775, in-8°. Dans cet ouvrage l'auteur énumère les défauts de l'ancienne éducation et des usages du pays, en proposant des réformes salutaires. Il fut traduit en français par J.-B. Lavoisier ; — *Les Satires ;* Varsovie, 1778. Ce sont des chefs-d'œuvre qui n'ont point encore été égalés dans la littérature polonaise ; — *Pan Podstoli* (Monsieur le Pannetier) ; Varsovie, 1778, in-8° : c'est une description exacte des mœurs et des habitudes champêtres de la noblesse polonaise de son temps ; — *La Monomachie, ou*

la guerre des moines; Varsovie, 1778, in-8° : ce poëme en six chants rappelle quelquefois par sa verve satirique *Le Lutrin* de Boileau; il décrit la vie intérieure des couvents en Pologne. Sur l'invitation de Frédéric II, ce poëme fut composé, dans la chambre même que Voltaire occupait à Sans-Souci, lors de son séjour à Berlin; — *L'Anti-Monomachie;* Varsovie, 1779 : sorte d'antidote à l'ouvrage précédent, mais fait pour justifier la pensée de l'auteur, et non comme rétractation. — *Histoire partagée en deux livres*; Varsovie, 1779 : revue critique des différents systèmes employés pour écrire l'histoire; — *Les Chants d'Ossian, fils de Fingal*; Varsovie, 1780 : excellente traduction libre du barde écossais ; — *La Guerre de Chocim*; Varsovie, 1780 : poëme épique en douze chants, tiré de l'histoire militaire des Polonais contre les Turcs, en 1621 ; — *Fables et Proverbes ;* Varsovie, 1780, in-8° : traduites ou originales, ces fables portent un cachet inimitable; plusieurs ont été traduites en vers français par J. B. M. de Vienne de Nancy, et par Jean Boyer-Nioche de Raimbeaudières ; — *Le Menteur, L'Amphitryon, Le Statiste*; Varsovie, 1780 : ce sont trois comédies, publiées sous le pseudonyme de *Mowinski ;* l'une de ces pièces a été traduite dans les *Chefs-d'Œuvre du Théâtre étranger*; Paris, 1820; — *Recueil des Connaissances utiles, ou petite encyclopédie polonaise*; Varsovie, 1780, 2 vol. in-4° ; — *Des Poëtes et de différents Genres de Poésie ;* Varsovie, 1782, in-8°; — *Les Vies des grands hommes étrangers et polonais*, imitées de Plutarque; Varsovie, 1782; — *Contes et Remarques sur différents sujets*; Varsovie, 1785; — *L'Hebdomadaire*; Varsovie, 1785;— *Lettres sur les Jardins*; Varsovie, 1800. Les œuvres complètes de Krasiçki furent publiées pour la première fois à Varsovie en 1801, en dix volumes, par les soins de Fr. Xav. Dmochowski, en 1819, à Vilna, par la Société typographique; en 1823, à Varsovie; en 1825, à Breslau; en 1830, à Paris, sous la direction de Michel Podczaszynski et L. Chodzko. L. CHODZKO.

F. X. Dmochowski, *Éloge de Krasiçki*; Varsovie, 1801. — S. K. Potocki, *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Krasiçki*; 1808. — F. Bentkowski, *Histoire de la Littérature polonaise*; 1814. — Juszynski, *Dictionnaire des Poëtes polonais*; 1820. — J. Chodynicki, *Dictionnaire des Polonais savants*; Léopol, 1833. — Boyer Nioche, *La Pologne Littéraire*; Paris, 1838. — Stanislas Plater, *Petite Encyclopédie Polonaise*; Posen, 1841.

KRASINSKI (*Valérien*, comte), littérateur polonais, né vers 1780, mort le 22 décembre 1855, à Édimbourg. Né dans la Russie Blanche, ancienne dépendance de la Pologne, et appartenant à une famille noble, qui dès la réforme avait embrassé la foi luthérienne, il reçut une éducation soignée, et fut mis, encore jeune, à la tête d'une division du ministère de l'instruction publique; il avait dans ses attributions la direction des cultes dissidents en Pologne. Ce fut principalement à ses efforts que les juifs durent l'établissement d'un collége rabbinique à Varsovie, et il fut le premier à introduire ainsi qu'à alimenter l'impression stéréotype en Pologne, progrès qui lui coûta une notable partie de sa fortune. Lorsque éclata la révolution de 1830, il fit partie de la mission diplomatique envoyée en Angleterre par le gouvernement national. Le triomphe des Russes le condamna à un exil perpétuel en même temps qu'il le réduisait à la dernière misère. Alors il se mit à écrire; et comme c'était un homme d'un esprit pénétrant et d'une instruction variée, il réussit à se faire honorablement connaître dans un pays et avec un langage qui n'étaient point les siens. Ses ouvrages principaux sont : *The Rise, Progress and Decline of the Reformation in Poland*; Londres, 1839-1840, 2 vol. in-8°; — *Panslavism and Germanism;* ibid., 1848, in-12; — *Lectures on the religious History of the Slavonians nations;* Édimbourg, 1851, in-8°; — *Montenegro and the Slavonians in Turkey*; ibid., 1853, in-8°; — *A Treatise on Relics, by J. Calvin, newly translated from the french original, with an introductory dissertation on the miraculous images of the Roman-Catholic and Russo-Greek Churches*; ibid., 1854, in-8°.

P. L—y.

English Cyclopædia (Biography).

***KRASINSKI** (*Adam-Stanislas*), littérateur et prélat polonais, est né en Wolynie en 1810. Il entra en 1827 chez les Piaristes à Lubieszow, et devint professeur à l'école de Saint-Pétersbourg, puis prédicateur et chanoine à Vilna, et en 1853 assesseur au collége de l'Académie catholique, établie à Pétersbourg. Le 27 septembre 1858, il fut nommé évêque de Vilna. On a de lui : une traduction en polonais de l'*Art poétique* d'Horace, Pétersbourg, 1835; — une traduction du poëme slavo-russien (du douzième siècle), sur les *Conquêtes d'Igor ;* Saint-Pétersbourg, 1858; — une *Grammaire Polonaise*, 1836, devenue populaire. En 1838 et 1842 il fit paraître à Pétersbourg des *Annuaires littéraires polonais*, très-estimés. L. CH.

Annales Littéraires et Ecclésiastiques de la Pologne contemporaine, ouvrage inédit de L. Chodzko.

***KRASZEWSKI** (*Joseph-Ignace*), littérateur polonais. Originaire de la Lithuanie, il naquit à Varsovie, le 29 novembre 1812. Il fit ses études à l'université de Vilna, et en 1831, à la suite de la révolution polono-lithuanienne, il fut arrêté avec plusieurs autres étudiants, et gardé en prison jusqu'en 1834. En 1837 il se maria avec Mlle Woronicz, nièce du célèbre littérateur l'archevêque Jean-Paul Woronicz, et s'établit en Volhynie. En 1853 il fut élu curateur des écoles de cette province, et directeur du théâtre de Zytomierz. En 1858 il voyagea en Allemagne, en Italie, en France, et revint la même année dans sa patrie. J.-I. Kraszewski est regardé, à juste titre, comme le plus fécond écrivain de la Pologne contemporaine. Ses nom-

breuses publications se divisent en histoire et voyages, poésies et romans, variétés. Dans la première partie, on remarque : *Histoire de Lithuanie;* 2 vol. in-8°; —*Histoire de Vilna;* 4 vol. in-8°; — *Voyages à Odessa, en Polésie, en Volhynie*, etc.; — *Kordecki, ou la défense de Czenstochowa;* 2 vol.; — *Mémoires historiques d'Ochocki*, 5 vol.; de *Drzewiecki*, 1 vol.; etc. — Dans la seconde partie (poésies et romans), on cite : *Monsieur Antoine*, 2 vol.; — *Le Vicaire*, 2 vol.; — *Les Quatre Noces*, 4 vol.; — *Le Sphinx*, 4 vol.; — *Le Poëte et le Monde*, 2 vol.; — *Malheureuse toute sa vie;* — *La Fille près de la porte d'Ostrobrama;* — *La Vierge pâle;* — *La Lanterne magique*, 8 vol.; — *Les Mémoires d'un inconnu*, 2 vol.; — *La dernière des Princesses de Sluck*, 3 vol.; — *Le Temps des Sigismonds*, 3 vol.; — *Ulana;* — *Prenez garde au feu!* — *Les Maladies du siècle*, 4 vol.; — *La Pomme d'Or*, 4 vol.; — *Les Comédiens*, 4 vol.; — *Le Conte sans titre*, 4 vol.; — *Les Serviteurs du bon Dieu*, 2 vol.; — *Les deux Mondes*, 4 vol.; — *Les Originaux*, 2 vol.; — *Une Fantaisie sous le ciel d'Italie;* — *Eustache le tonnellier;* — *Irénée;* — *Le Diable*, 4 vol., — *Le dernier des Siekierzynski*, 2 vol.; — *Les Tables tournantes;* — *La Cabane hors du village*, 4 vol.; — *Les Métamorphoses*, 4 vol.; — *Witoloranda;* — *Les Conquêtes de Witold;* — *Les Combats de Mendog, roi de Lithuanie;* — *Les Chants de douleur;* Paris, 1858; — *Le Portrait et le Miroir*, comédie, etc. Parmi les variétés, on remarque : *L'Histoire de l'Art chez les anciens Slaves;* — *L'Iconothèque polonaise, comprenant l'histoire des peintres, graveurs, architectes et leurs œuvres;* — *Études littéraires sur le siècle des Sigismonds-Jagellons*, 4 vol.; — *L'Athenæum polonais*, 1842 à 1848, en 48 livraisons formant 18 vol. in-4°.

L. Chodzko.

Annales de la Littérature polonaise contemporaine, ouvrage inédit de L. Chodzko.

KRATZENSTEIN (*Chrétien-Théophile*), médecin et mécanicien allemand, né à Wernigerode, en 1723, mort à Copenhague, en juillet 1795. D'abord professeur à Halle, il voyagea ensuite en Russie, et vint s'établir à Copenhague, où il fut appelé en 1754 à la chaire de physique expérimentale. Il s'est fait connaître par diverses inventions mécaniques ingénieuses, entre autres par une machine parlante, qui prononçait les cinq voyelles. Il était membre des académies de Copenhague, de Saint-Pétersbourg et de Lisbonne. On a de lui : *Beweis dass die Seele den Körper baue* (Preuves de ce que l'Ame fait le corps); Halle, 1744, in-8°; — *Théorie de l'élévation des vapeurs et des exhalaisons démontrée mathématiquement;* Bordeaux, 1745, in-4° : ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux; — *Physikalische Briefe von dem Nutzen der Electricität in der Arzneywissenschaft* (Lettres d'un Physicien sur l'usage de l'Électricité dans la médecine); Halle, 1746 et 1772, in-8°; — *Theoria Electricitatis more geometrico explicata;* Halle, 1746, in-8°; — *Von dem Einflusse des Mondes auf die Witterung und auf den menschlichen Körper* (De l'Influence de la Lune sur le temps et le corps humain); Halle, 1747, in-8°; — *Vertheidigung des Herrn Hamberger gegen Herrn Kessel* (Défense de M. Hamberger contre M. Kessel); Halle, 1752, in-8°; — *Historia restitutæ loquelæ per electrisationem;* Copenhague, 1753, in-4°; — *Vorlesungen über die Experimentalphysik* (Cours de Physique expérimentale); Copenhague, 1758, 1770, 1778, etc., in-8°; — *De Vi centrifuga ad morbos sanandos applicata;* Copenhague, 1765, in-8°; — *Theoria cursus oceani eumque practice determinandi methodus;* Copenhague, 1766, in-8°; — *Subsidia de Theophrasti Historia Plantarum bene merendi;* Copenhague, 1772, in-8°; — *Tentamen resolvendi Problema ab Academia Petropolitana publice propositum;* Saint-Pétersbourg, 1781, in-8°; — *L'Art de naviguer dans l'air;* Copenhague, 1784, in-8°; — *Gemeinnützige Sammlungen für alle Stände* (Recueil de faits utiles pour toutes les classes); Quedlimbourg et Blaukenbourg, 1787, in-8°. Kratzenstein a aussi inséré plusieurs articles dans divers recueils, notamment dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, où il a fait paraître : *Mechanicæ cœlestis Specimen, continens novem tubos longiores commodissime tractandi methodum;* — *De Statera geographica et nautica;* — *De Horologio perpetuo mobili;* — *Remigii noviter inventi ad naves onerarias promovendas Descriptio;* — *Annotationes circa constitutionem horologii marini*. Kratzenstein a encore écrit la *Vie de P. Horrebow*, dans les *Nouvelles Littéraires* de Bernoulli.

E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon*.

KRAUS (*Jean-Ulrich*), graveur allemand, né à Augsbourg, vers 1645, mort en 1719. Il travailla dans l'atelier du graveur Melchior Küsel (*voy.* ce nom), dont il épousa plus tard la fille. Ses gravures, qui sont estimées, prouvent qu'il s'est attaché à imiter la manière de Séb. Leclerc; les principales sont : *L'Intérieur de Saint-Pierre de Rome;* — *Vues des Environs de Nuremberg;* — *Pompe funèbre de l'électeur Frédéric-Guillaume;* — *Les Aventures d'Ulysse*, gravées en compagnie de Küsel d'après le Primatice; — *Le Mariage de la Vierge;* — *Charles XI de Suède;* — il a gravé les planches des ouvrages suivants : *Historische Bilderbibel;* Augsbourg, 1700 et 1705, in-fol.; — *Biblisches Engel-und Kunstwerk;* Augsbourg, 1694, 1705 et 1715, 30 planches représentant les apparitions mentionnées dans la Bible; — *Mundi Lapis lydius, emblematische*

Sittenlehre Antonii a Burgundia; Augsbourg, 1712; — *Sacrum Oblectamentum*, recueil de cent vingt gravures sur les évangiles et épîtres des dimanches; — *Symbola Apostolorum*. On attribue à Kraus une série de gravures représentant la *Passion*, d'après Dürer.

Sa femme, *Jeanne-Sibylle* Kraus, née en 1646, morte en 1717, a gravé une centaine de planches, dont les plus remarquables sont : *Les hauts Faits de Charles V, duc de Lorraine*, d'après S. Leclerc; — *Les Conquêtes de Louis XIV*, d'après le même; — *La Passion*, d'après Callot; et trente-huit planches représentant des sujets de la Bible. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori* (édition de 1808). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRAUS (*Jean-Baptiste*), savant prélat allemand, né à Ratisbonne, le 12 janvier 1700, mort le 14 juin 1762. Entré dans l'ordre des Bénédictins dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé en 1721 au couvent de Saint-Germain-des-Prés, où il étudia, sous la direction de Montfaucon et Guarin, les langues anciennes et orientales ainsi que les mathématiques et la théologie. De retour au monastère de Saint-Emmeran à Ratisbonne, en 1724, il y fut promu successivement à divers offices, et fut élu en 1742 prince-abbé de ce couvent. Il a publié une quarantaine d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Lexikon* de Meusel; les principaux sont : *Catalogus bibliothecæ Sancti-Emmerani*; Ratisbonne, 1748-1750, 4 vol. in-8°; — *Mausolæum Emmerianum, sive Ratisbonna monastica*; Ratisbonne, 1752, in-4°; — *De Ortu et Libertate Monasterii Sancti-Emmerani, novo et inaudito, quod P. Hansitz de hoc cœnobio finxit systemati oppositum*; Ratisbonne, 1755, in-4°; cet ouvrage fut suivi de quatre autres sur le même sujet; — *Actenmässige Nachrichten von der die Gewissensfreiheit betreffenden Friedenshandlungen von* 1555 *bis* 1648 (Actes concernant les négociations qui ont eu lieu de 1555 à 1648 à propos de la liberté de conscience), in-fol.; — *Pacificatio Westphalica, seu themata historica de exercitio subditorum*; Ratisbonne, 1759, in-8°; — *Basis firma Ædificii Gerseniani*; Ratisbonne, 1762, in-8°; — *Documenta historica ex Chronico Windeshemensi et ex Chronico Montis Sanctæ-Agnetis, quibus ostenditur Thomam a Kempis libelli de Imitatione auctorem dici non posse*; Ratisbonne, 1762, in-8°. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Petri, *Leichen rede auf J. B. Kraus*; Ratisbonne, 1762, in-fol. — *Nova Acta Historiæ Ecclesiasticæ*, Weimar, 1758-1774, t. V, p. 101.

KRAUS (*François*), peintre allemand, né en 1701, à Seflingen, en Souabe, mort en 1750. D'abord peintre de murailles, il reçut d'un riche gentilhomme les moyens de travailler dans l'atelier de Piazetta à Venise. Son orgueil extrême le brouilla bientôt avec cet artiste. Il partit pour la France, séjourna quelque temps à Paris, à Langres et à Dijon; dans cette dernière ville il peignit pour les Chartreux une suite de sept tableaux représentant l'*Histoire de la Vierge*. En 1738 il fut appelé à Notre-Dame-des-Ermites, dans le canton de Schwytz, pour décorer l'église de ce monastère; ce travail l'occupa jusqu'à sa mort. E. G.

Nagler, *Allg. Künstl.-Lexic*.

KRAUS (*Georges-Melchior*), peintre et graveur allemand, né à Francfort, en 1737, mort en 1806. Élève de Tischbein, il travailla en 1761 à Paris, dans l'atelier de Greuze. En 1780 il fut chargé par le grand-duc de Weimar de fonder et de diriger une académie de dessin. On a de lui plusieurs paysages ainsi qu'un nombre assez considérable de tableaux de genre, qui ont été la plupart gravés, et parmi lesquels nous citerons : *La Gaieté sans embarras*; — *Le Chaudronnier*; — *La Raccommodeuse de Faïence*; — — *La Chaufferette*; — *La Ratisseuse*; — *La Marchande de Carpes*; — *La Marchande de Plaisirs*. Kraus a aussi gravé à l'eau-forte une vingtaine de planches, dont les principales sont : *Six Vues des Environs de Weimar*; — *Bacchanale*; — *Têtes d'enfant*, etc. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRAUS (*Chrétien-Jacques*), économiste allemand, né en 1753, à Osterode, mort à Kœnigsberg, le 25 août 1807. Il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, où il se lia intimement avec Kant, Hamann et Hippel, et devint en 1781 professeur de philosophie à cette université. On a de lui : *Staatswirthschaft* (Économie politique); Kœnigsberg, 1808-1811, 5 vol. : ouvrage publié par le président d'Auerswald; — *Sammlung vermischter Schriften* (Mélanges); ibid., 1808-1812, 7 vol. : publiés de même par Auerswald. R. L.

Joh. Voigt, *Biographie Kraus's nebst Auszuegen aus dessen Briefen*; Kœnigsberg, 1819.

KRAUSE (*Rodolphe Guillaume*), médecin allemand, né à Naumbourg, le 22 octobre 1642, mort le 26 décembre 1718. Après avoir achevé ses études, il mit cinq ans à parcourir l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie, et devint professeur de philosophie, de médecine, et de chimie à Iéna. On peut voir dans la *Biographie Médicale* les nombreuses dissertations qu'il a publiées; les principales sont : *Mars salutaris morborum debellator*; Iéna, 1672; — *De Studio Botanico et Chimico*; ibid., 1681, in-4°; — *De Fulmine Tactis*; ibid., 1694; — *De Memoria ejusque remediorum natura, usu et abusu*; ibid., 1696; — *De Signaturis Vegetabilium*; ibid., 1697, in-4°; — *De temerario simplicium quorumdam Medicamentorum a priscis commendatorum Contemptu*; ibid., 1700, in-4°; — *De Incantatis*; ibid., 1701; — *De Naturæ in regno vegetabili Lusibus*; ibid.; 1706, in-4°; — *De Pinetorum, aeris verni et æstivi Salubritate*; ibid., 1712, in-4°. B—n.

Biographie Médicale. — Leporin, *Leben der Gelehrten*, etc.

KRAUSE (*Wolfgang*), historien allemand, né à Gunzenheim, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Stamm und Ankunft des Hauses Sachsens* (Origines de la Maison de Saxe) ; Nuremberg, 1554, in-8°; Wittemberg, 1555, in-8°; Leipzig, 1576, in-4°; Magdebourg, 1587-1588, in-4°; Erfurt, 1596, in-8°; Leipzig, 1604, in-4°; — *Meissnische Chronik* (Chronique de Misnie); Leipzig, 1576, et Magdebourg, 1588, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KRAUSE (*Jean-Gottlieb*), bibliographe allemand, né le 13 mars 1684, à Hunern, en Silésie, mort le 13 août 1736. Il étudia à l'université de Leipzig, et devint professeur d'éloquence à Wittemberg. On a de lui : *Curieuse Bibliotheck oder Fortsetzung der Tenzelischen monathlichen Unterredungen* (Bibliothèque curieuse, ou continuation des entretiens mensuels de Tenzel); Leipzig, 1707, in-8°; — *Ausführlicher Bericht von allerhand neuen Büchern* (Comptes rendus détaillés des nouveaux livres); Leipzig, 1708-1709, 2 vol. in-8°; — *Neuer Büchersaal der gelehrten Welt oder ausführliche Nachrichten von neuen Büchern* (Nouvelle Bibliothèque du monde savant, ou notices détaillées sur les livres nouveaux); Leipzig, 1710-1717, 5 vol. in-8°, en collaboration avec Woltereck et Walch ; — *Neue Zeitungen von gelehrten Sachen* (Nouvelle Gazette littéraire); Leipzig, 1715-1733, 18 vol. in-8°; ce recueil, continué plus tard par Stubner jusqu'en 1788, avait été entrepris par Krause sur le conseil de Mencken, qui avança les frais de publication et se chargea d'une partie de la rédaction; — *Umständliche Bücher-Historie* (Histoire détaillée de plusieurs livres); Leipzig, 1715-1716, 3 vol. in-8°, contenat des notices sur divers ouvrages curieux ; — *Nova Litteraria, in supplementum Actorum eruditorum*; Leipzig, 1718-1723, 6 vol. in-8°; — *Adparatus ad Vitam Pauli Manutii*; Leipzig, 1719, in-4°: biographie très-exacte, écrite d'une manière intéressante; — *Die neueste Historie der Gelehrsamkeit* (Tableau des travaux d'érudition les plus récents); Leipzig, 1722, in-8°; — *Index Academiarum Italiæ*, à la suite du *Specimen Historiæ Academiarum Italiæ*, Leipzig, 1725, in-8°, qui a souvent été attribué à Krause, mais qui est de Jarke, savant allemand, né à Stade, mort en 1731, ami de Fabricius; — *De Incrementis Studio Historiarum seculo XVIII allatis*; Wittemberg, 1727, in-4°; — *De Theodoro Buzicio ejusque genere et patria*; Wittemberg, 1730-1731, 2 parties in-4°; — *De Origine Domus Saxoniæ, ex primordiis veteris Saxoniæ*; — *De Usu Diplomatum Conradi I*; Wittemberg, 1732; in-4o; réimprimé dans la *Clavis Diplomatica* de Baring. Krause s'est aussi fait connaître comme éditeur; en cette qualité il a publié : *Bœcleri Bibliographia accuratius edita, cum animadversionibus*; Leipzig, 1715, in-8°; — *Dlugossi Historia Polonica, cum Kadlubkone*; Leipzig, 1711-1712, 2 vol., in-fol.; — *Pauli Manutii Epistolæ, cum annotationibus historicis multisque accessionibus*; Leipzig, 1722, 2 vol. in-8°; — *Rerum Marchicarum Scriptores, Leutingerus et Garcæus*; Francfort, 1729, in-4°. C'est à Krause que sont dues les notes de la *Charlataneria Eruditorum* de Mencke (édition de 1712); il travailla aux *Annales Artis Typographicæ usque ad annum* 1520, dont le manuscrit fut acquis par J. Chr. Wolf, qui dans la préface de ses *Monumenta Typographica* loue beaucoup l'exactitude du travai de Krause. E. G.

Bibliothèque Germanique, t. XXXVII et XXXVIII. — *Neue gelehrte Zeitungen*; Leipzig, année 1736, p. 903. — *Frankfurter gelehrte Zeitungen* (année 1737, n° IX). — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

KRAUSE (*Théodore*), historien et biographe allemand, né vers la fin du dix-septième siècle, à Schweidnitz, mort dans le courant du dix-huitième. Il étudia la jurisprudence à Wittemberg, et entra au barreau du tribunal de Schweidnitz. On a de lui : *Schediasma historicum de Die natali Viris insignibus ac eruditis emortuali*; Breslau, 1708, in-4°; — *Acta Saremasiana ad usum reipublicæ, literariæ in unum corpus collecta*; Halle, 1711, in-8°; — *Miscellanea Silesiaca*; — *Berühmte Schlesische Priesterquelle* (Prêtres célèbres de la Silésie); Schweidnitz, 1715; — *Historische Nachricht von geleehrten Schweidnitzern* (Notices historiques sur les savants de Schweidnitz); Leipzig, 1732, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KRAUSE (*Charles-Chrétien*), médecin allemand, né en 1716, à Delisch (Saxe), mort à Leipzig, le 26 avril 1793. Il fut professeur à Leipzig, et se fit surtout connaître par une belle édition de *Celse*; Leipzig, 1767, in-8°, jointe à la collection des *Variorum*. On lui doit en outre : *De Homine non machina*; Leipzig, 1752, in-4°; — *De remediis Hæmorrhagiarum Pathologia*; Leipzig, 1777, in-4°; — *Semiotices Medicæ generalia*; Leipzig, 1780, in-4°. La plupart des écrits de Krause ont été réunis par C.-G. Kuehn, sous le titre de *Opuscula Medico-practica*; Leipzig, 1787, in-4°. Dr L.

Biog. Médicale.

KRAUSE (*Georges-Frédéric*), jurisconsulte allemand, né le 18 mars 1718, à Wittemberg, mort le 4 janvier 1784. Après s'être fait recevoir, en 1745, docteur en droit à l'université de Wittemberg, il y enseigna successivement diverses branches de la jurisprudence. On a de lui plus de vingt dissertations sur diverses matières de droit, parmi lesquelles nous citerons : *De Indole actionis Publicianæ*; Wittemberg, 1749; — *De Extensiva Pœnarum Interpretatione*; ibid., 1752; — *De Qualitate feudali terrarum limitanearum apud Romanos*; ibid., 1753; —

Sittenlehre Antonii a Burgundia; Augsbourg, 1712; — *Sacrum Oblectamentum*, recueil de cent vingt gravures sur les évangiles et épîtres des dimanches; — *Symbola Apostolorum*. On attribue à Kraus une série de gravures représentant la *Passion*, d'après Dürer.

Sa femme, *Jeanne-Sibylle* Kraus, née en 1646, morte en 1717, a gravé une centaine de planches, dont les plus remarquables sont : *Les hauts Faits de Charles V, duc de Lorraine*, d'après S. Leclerc; — *Les Conquêtes de Louis XIV*, d'après le même; — *La Passion*, d'après Callot; et trente-huit planches représentant des sujets de la Bible. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori* (édition de 1812). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRAUS (*Jean-Baptiste*), savant prélat allemand, né à Ratisbonne, le 12 janvier 1700, mort le 14 juin 1762. Entré dans l'ordre des Bénédictins dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé en 1721 au couvent de Saint-Germain-des-Prés, où il étudia, sous la direction de Montfaucon et Guarin, les langues anciennes et orientales ainsi que les mathématiques et la théologie. De retour au monastère de Saint-Emmeran à Ratisbonne, en 1724, il y fut promu successivement à divers offices, et fut élu en 1742 prince-abbé de ce couvent. Il a publié une quarantaine d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Lexikon* de Meusel; les principaux sont : *Catalogus bibliothecæ Sancti-Emmerani*; Ratisbonne, 1748-1750, 4 vol. in-8°; — *Mausolæum Emmerianum, sive Ratisbonna monastica*; Ratisbonne, 1752, in-4°; — *De Ortu et Libertate Monasterii Sancti-Emmerani, novo et inaudito, quod P. Hansitz de hoc cœnobio finxit systemati oppositum*; Ratisbonne, 1755, in-4°; cet ouvrage fut suivi de quatre autres sur le même sujet; — *Actenmässige Nachrichten von der die Gewissensfreiheit betreffenden Friedenshandlungen von* 1555 *bis* 1648 (Actes concernant les négociations qui ont eu lieu de 1555 à 1648 à propos de la liberté de conscience), in-fol.; — *Pacificatio Westphalica, seu themata historica de exercitio subditorum*; Ratisbonne, 1759, in-8°; — *Basis firma Ædificii Gersentani*; Ratisbonne, 1762, in-8°; — *Documenta historica ex Chronico Windeshemensi et ex Chronico Montis Sanctæ-Agnetis, quibus ostenditur Thomam a Kempis libelli de Imitatione auctorem dici non posse*; Ratisbonne, 1762, in-8°. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Petri, *Leichen rede auf J. B. Kraus*; Ratisbonne, 1762, in-fol. — *Nova Acta Historiæ Ecclesiasticæ*, Weimar, 1758-1774, t. V, p. 101.

KRAUS (*François*), peintre allemand, né en 1701, à Seflingen, en Souabe, mort en 1750. D'abord peintre de murailles, il reçut d'un riche gentilhomme les moyens de travailler dans l'atelier de Piazetta à Venise. Son orgueil extrême le brouilla bientôt avec cet artiste. Il partit pour la France, séjourna quelque temps à Paris, à Langres et à Dijon; dans cette dernière ville il peignit pour les Chartreux une suite de sept tableaux représentant l'*Histoire de la Vierge*. En 1738 il fut appelé à Notre-Dame-des-Ermites, dans le canton de Schwytz, pour décorer l'église de ce monastère; ce travail l'occupa jusqu'à sa mort. E. G.

Nagler, *Allg. Künstl.-Lexic*.

KRAUS (*Georges-Melchior*), peintre et graveur allemand, né à Francfort, en 1737, mort en 1806. Élève de Tischbein, il travailla en 1761 à Paris, dans l'atelier de Greuze. En 1780 il fut chargé par le grand-duc de Weimar de fonder et de diriger une académie de dessin. On a de lui plusieurs paysages ainsi qu'un nombre assez considérable de tableaux de genre, qui ont été la plupart gravés, et parmi lesquels nous citerons : *La Gaieté sans embarras*; — *Le Chaudronnier*; — *La Raccommodeuse de Faïence*; — — *La Chaufferette*; — *La Ratisseuse*; — *La Marchande de Carpes*; — *La Marchande de Plaisirs*. Kraus a aussi gravé à l'eau-forte une vingtaine de planches, dont les principales sont : *Six Vues des Environs de Weimar*; — *Bacchanale*; — *Têtes d'enfant*, etc. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRAUS (*Chrétien-Jacques*), économiste allemand, né en 1753, à Osterode, mort à Kœnigsberg, le 25 août 1807. Il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, où il se lia intimement avec Kant, Hamann et Hippel, et devint en 1781 professeur de philosophie à cette université. On a de lui : *Staatswirthschaft* (Économie politique); Kœnigsberg, 1808-1811, 5 vol. : ouvrage publié par le président d'Auerswald; — *Sammlung vermischter Schriften* (Mélanges); ibid., 1808-1812, 7 vol. : publiés de même par Auerswald. R. L.

Joh. Voigt, *Biographie Kraus's nebst Auszuegen aus dessen Briefen*; Kœnigsberg, 1819.

KRAUSE (*Rodolphe Guillaume*), médecin allemand, né à Naumbourg, le 22 octobre 1642, mort le 26 décembre 1718. Après avoir achevé ses études, il mit cinq ans à parcourir l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie, et devint professeur de philosophie, de médecine, et de chimie à Iéna. On peut voir dans la *Biographie Médicale* les nombreuses dissertations qu'il a publiées; les principales sont : *Mars salutaris morborum debellator*; Iéna, 1672; — *De Studio Botanico et Chimico*; ibid., 1681, in-4°; — *De Fulmine Tactis*; ibid., 1694; — *De Memoria ejusque remediorum natura, usu et abusu*; ibid., 1696; — *De Signaturis Vegetabilium*; ibid., 1697, in-4°; — *De temerario simplicium quorumdam Medicamentorum a priscis commendatorum Contemptu*; ibid., 1700, in-4°; — *De Incantatis*; ibid., 1701; — *De Naturæ in regno vegetabili Lusibus*; ibid.; 1706, in-4°; — *De Pinetorum, aeris verni et æstivi Salubritate*; ibid., 1712, in-4°. B—n.

Biographie Médicale. — Leporin, *Leben der Gelehrten*, etc.

KRAUSE (*Wolfgang*), historien allemand, né à Gunzenheim, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Stamm und Ankunft des Hauses Sachsens* (Origines de la Maison de Saxe) ; Nuremberg, 1554, in-8°; Wittemberg, 1555, in-8°; Leipzig, 1576, in-4°; Magdebourg, 1587-1588, in-4°; Erfurt, 1596, in-8°; Leipzig, 1604, in-4°; — *Meissnische Chronik* (Chronique de Misnie); Leipzig, 1576, et Magdebourg, 1588, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KRAUSE (*Jean-Gottlieb*), bibliograghe allemand, né le 13 mars 1684, à Hunern, en Silésie, mort le 13 août 1736. Il étudia à l'université de Leipzig, et devint professeur d'éloquence à Wittemberg. On a de lui : *Curieuse Bibliotheck oder Fortsetzung der Tenzelischen monathlichen Unterredungen* (Bibliothèque curieuse, ou continuation des entretiens mensuels de Tenzel); Leipzig, 1707, in-8°; — *Ausführlicher Bericht von allerhand neuen Büchern* (Comptes rendus détaillés des nouveaux livres) ; Leipzig, 1708-1709, 2 vol. in-8° ; — *Neuer Büchersaal der gelehrten Welt oder ausführliche Nachrichten von neuen Büchern* (Nouvelle Bibliothèque du monde savant, ou notices détaillées sur les livres nouveaux); Leipzig, 1710-1717, 5 vol. in-8°, en collaboration avec Woltereck et Walch ; — *Neue Zeitungen von gelehrten Sachen* (Nouvelle Gazette littéraire); Leipzig, 1715-1733, 18 vol. in-8° ; ce recueil, continué plus tard par Stubner jusqu'en 1788, avait été entrepris par Krause sur le conseil de Mencken, qui avança les frais de publication et se chargea d'une partie de la rédaction; — *Umständliche Bücher-Historie* (Histoire détaillée de plusieurs livres); Leipzig, 1715-1716, 3 vol. in-8°, contenat des notices sur divers ouvrages curieux ; — *Nova Litteraria, in supplementum Actorum eruditorum* ; Leipzig, 1718-1723, 6 vol. in-8° ; — *Adparatus ad Vitam Pauli Manutii* ; Leipzig, 1719, in-4° : biographie très-exacte, écrite d'une manière intéressante; — *Die neueste Historie der Gelehrsamkeit* (Tableau des travaux d'érudition les plus récents); Leipzig, 1722, in-8°; — *Index Academiarum Italiæ*, à la suite du *Specimen Historiæ Academiarum Italiæ*, Leipzig, 1725, in-8°, qui a souvent été attribué à Krause, mais qui est de Jarke, savant allemand, né à Stade, mort en 1731, ami de Fabricius; — *De Incrementis Studio Historiarum seculo XVIII allatis* ; Wittemberg, 1727, in-4° ; — *De Theodoro Buzicio ejusque genere et patria* ; Wittemberg, 1730-1731, 2 parties in-4° ; — *De Origine Domus Saxoniæ, ex primordiis veteris Saxoniæ* ; — *De Usu Diplomatum Conradi I* ; Wittemberg, 1732 ; in-4o ; réimprimé dans la *Clavis Diplomatica* de Baring. Krause s'est aussi fait connaître comme éditeur ; en cette qualité il a publié : *Bœcleri Bibliographia accuratius edita, cum animadversionibus* ; Leipzig, 1715, in-8° ; — *Dlugossi Historia Polonica, cum Kadlubkone*; Leipzig, 1711-1712, 2 vol., in-fol.; — *Pauli Manutii Epistolæ, cum annotationibus historicis multisque accessionibus* ; Leipzig, 1722, 2 vol. in-8°; — *Rerum Marchicarum Scriptores, Leutingerus et Garcæus* ; Francfort, 1729, in-4°. C'est à Krause que sont dues les notes de la *Charlataneria Eruditorum* de Mencke (édition de 1712) ; il travailla aux *Annales Artis Typographicæ usque ad annum* 1520, dont le manuscrit fut acquis par J. Chr. Wolf, qui dans la préface de ses *Monumenta Typographica* loue beaucoup l'exactitude du travai de Krause. E. G.

Bibliothèque Germanique, t. XXXVII et XXXVIII. — *Neue gelehrte Zeitungen* ; Leipzig, année 1736, p. 903. — *Frankfurter gelehrte Zeitungen* (année 1737, n° IX). — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

KRAUSE (*Théodore*), historien et biographe allemand, né vers la fin du dix-septième siècle, à Schweidnitz, mort dans le courant du dix-huitième. Il étudia la jurisprudence à Wittemberg, et entra au barreau du tribunal de Schweidnitz. On a de lui : *Schediasma historicum de Die natali Viris insignibus ac eruditis emortuali* ; Breslau, 1708, in-4° ; — *Acta Saremasiana ad usum reipublicæ, literariæ in unum corpus collecta* ; Halle, 1711, in-8° ; — *Miscellanea Silesiaca* ; — *Berühmte Schlesische Priester-quelle* (Prêtres célèbres de la Silésie) ; Schweidnitz, 1715 ; — *Historische Nachricht von geleehrten Schweidnitzern* (Notices historiques sur les savants de Schweidnitz) ; Leipzig, 1732, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KRAUSE (*Charles-Chrétien*), médecin allemand, né en 1716, à Delisch (Saxe), mort à Leipzig, le 26 avril 1793. Il fut professeur à Leipzig, et se fit surtout connaître par une belle édition de *Celse*; Leipzig, 1767, in-8°, jointe à la collection des *Variorum*. On lui doit en outre : *De Homine non machina* ; Leipzig, 1752, in-4° ; — *De remediis Hæmorrhagiarum Pathologia* ; Leipzig, 1777, in-4° ; — *Semiotices Medicæ generalia* ; Leipzig, 1780, in-4°. La plupart des écrits de Krause ont été réunis par C.-G. Kuehn, sous le titre de *Opuscula Medico-practica* ; Leipzig, 1787, in-4°. D[r] L.

Biog. Médicale.

KRAUSE (*Georges-Frédéric*), jurisconsulte allemand, né le 18 mars 1718, à Wittemberg, mort le 4 janvier 1784. Après s'être fait recevoir, en 1745, docteur en droit à l'université de Wittemberg, il y enseigna successivement diverses branches de la jurisprudence. On a de lui plus de vingt dissertations sur diverses matières de droit, parmi lesquelles nous citerons : *De Indole actionis Publicianæ* ; Wittemberg, 1749 ; — *De Extensiva Pœnarum Interpretatione* ; ibid., 1752 ; — *De Qualitate feudali terrarum limitanearum apud Romanos* ; ibid., 1753 ; —

De Clerico Mercatore; ibid., 1763; — *De Feudis Fiduciariis*; ibid., 1764; — *De Columbæ in locis sacris Simulacro*; ibid., 1772; — *De Præsidiis auctorum veterum in explicando jure, præsertim romano*; ibid., 1779. E. G.

Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I, p. 432 et *Supplément*, p. 180. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KRAUSE (*Christian-Ludwig*), jardinier allemand, mort en 1773, à Berlin. Habile dans la pratique de son art, il donna le résultat de cinquante années d'expérience dans un livre intitulé: *Unterricht von der Gärtnerei* (Instruction sur le Jardinage); Berlin et Leipzig, 1773, in-8°. Il avait inséré en 1757 dans les *Amusements physiques* de Mylius une *Instruction sur la manière de planter les mûriers blancs*. K.

Meusel, *Lexikon*, VII.

KRAUSE (*Jean-Christophe*), historien allemand, né à Artern, dans la principauté de Mansfeld, le 14 décembre 1749, mort le 30 septembre 1799. Il étudia à Leipzig et à Halle, et devint professeur à l'université de cette dernière ville. On a de lui : *Originum Mansfeldensium selecta Capita*; Halle, 1778, in-4°; — *Lehrbuch der Geschichte des dreissigjährigen Krieges* (Manuel de l'Histoire de la Guerre de Trente Ans); Halle, 1782, in-8°; — *Observationes historico-feudales*; Halle, 1782, in-4°; — *Observationes de Beneficiis medii ævi*; Halle, 1783, in-4°; — *Handbuch der christlichen Kirchengeschichte* (Manuel de l'Histoire de l'Église chrétienne); Halle, 1785, in-8°; — *Grundriss der Geschichte der Europaischen Staaten* (Esquisse d'une Histoire des États de l'Europe); Halle, 1788, in-8°; — *Geschichte der wichtigsten Begebenheiten des heutigen Europas* (Histoire des Événements les plus importants de l'Europe; Halle, 1789-1798, 5 vol. in-8°; cet ouvrage commence à l'invasion des barbares, et va jusqu'au seizième siècle; deux volumes y furent ajoutés en 1802 et 1803 par Remer; — *Abhandlungen aus dem deutschen Staatsrecht* (Mémoires sur le Droit public allemand); Halle, 1797, in-8°; — *Corpus præcipuorum medii ævi Scriptorum*; Halle, 1797, in-8°; il n'a paru qu'un volume, qui contient les *Annales* de Lambert d'Aschaffenbourg. E. G.

Allgemeiner literararischer Anzeiger; Leipzig, 1800, in-4°, p. 786. — *Allgemeine Litteratur-Zeitung* année 1799, p. 1057. — Meusel, *Lexikon*.

KRAUSE (*Jean-Chrétien-Henri*), philologue allemand, né à Quedlimbourg, le 25 avril 1757, mort à Gœttingue, le 12 janvier 1808. Ancien directeur de l'école de Jever, professeur au Lycée de Hanovre, puis prédicateur et pasteur à Idensen, à Lahr et à Gœttingue, il a donné une excellente édition du *Patercule : cum commentario perpetuo*; Gœttingue, 1800. On lui doit en outre : *In historiam atque orationem Stephani*; 1780; — plusieurs articles dans le *Magasin de Hanovre* et dans le *Magasin de Brême*. R. L.

Neuer Nekrolog der Deutschen, II, 32.

KRAUSE (*Georges-Frédéric*), économiste allemand, né à Prenzlow, le 2 avril 1768, mort le 22 novembre 1836. Fils d'un employé, il entra fort jeune comme apprenti dans une maison de commerce. A l'âge de dix-sept ans il quitta le négoce, s'engagea volontaire, et fit la campagne de Pologne de 1794. Plus tard il revint à Berlin, et entra dans l'administration des eaux et forêts, sous les aupices de Bæhrensprung, intendant général des forêts. Plus tard il donna sa démission, vint successivement à Prague, à Vienne, à Weimar et Gotha, où il fut régent de la Banque générale d'assurances sur la vie, dont il avait été un des créateurs. On a de lui : *Handbuch der mathematischen Forstwissenschaft* (Manuel mathématique de la Science Forestière); Berlin, 1800; — *Compendium der niedern Forstwissenschaft* (Manuel des Éléments de la Science Forestière); Berlin, 1806; — *Compendium der hœhern Forstwissenschaft oder staatswirthschaftliche Direction des Forstwesens* (Manuel de la Science Forestière supérieure, ou direction économico-politique des eaux et forêts); Leipzig, 1824; — *Anleitung zur Abschætzung und Berechnung des Geldwerthes der Forstgrundstuecke* (Introduction à la Taxation et au Calcul de la Valeur-argent des biens-fonds forestiers); Leipzig, 1812; — *Ueber die Gemeinnuetzigkeit der Lebensversicherungsanstalten* (De l'utilité générale des Établissements d'Assurance sur la Vie); Ilmenau, 1829; — *Versuch eines Systems der National und Staats-Oekonomie mit vorzueglicher Beruecksichtigung Deutschlands* (Essai d'un Système d'Économie politique considéré surtout au point de vue de l'Allemagne); Leipzig, 1830; — *Ueber die Abloesung der Servituten und Gemeinheiten in den Forsten* (De l'abolition des Servitudes et Jouissances communes dans les forêts); Gotha, 1833; — *Ueber die Forstgesetzgebung in Deutschland desgleichen ueber das Forsrecht und die Forstpolizei* (De la Législation, du Droit et de la Police forestière en Allemagne); Gotha, 1834; — *Das National und Staats-Vermoegen und seine Bildung und Vergroesserung aus dem Boden und aus der Gewerblichen Industrie* (La Richesse de la Nation et la richesse de l'État; considérations sur leur formation et leur agrandissement au moyen des propriétés foncières et de l'industrie); Ilmenau et Weimar, 1834. R. L.

Dictionnaire Biographique, édit. de Bruxelles. — Keyser, *Index Librorum*.

KRAUSE (*Charles-Chrétien-Frédéric*), philosophe et littérateur allemand, né à Eisenberg, le 6 mai 1781, mort à Munich, le 27 septembre 1832. Il fit ses études au collége d'Altembourg et à l'université de Iéna, et vécut tour à

tour à Rudolstadt, à Dresde, à Berlin, à Gœttingue et à Munich. On a de lui : *Die drei ælteslen Kunsturkunden der Freimauerbruederschaft* (Les trois plus anciens Documents de la Franc-maçonnerie); Dresde, 2e édition, 1820-1821, 2 vol.; — *Hœhere Vergeistigung der echt ueberlieferten Grundsymbole der Freimaurerei* (Spiritualisation des véritables Symboles de la Franc-maçonnerie); Freibourg, 1810, 3e édit., 1820; — *Urbild der Menschheit* (Le Type de l'Humanité); Dresde, 1811; 2e édition, 1819; — *Abriss des Systems der Logik als philosophischer Wissenschaft* (Éléments d'un Système de Logique considérée comme science philosophique); Gœttingue, 1828; — *Abriss des Systems der Philosophie des Rechts* (Éléments du Système de la Philosophie du Droit); ibid., 1828; — *Vorlesungen ueber das System der Philosophie* (Leçons sur le Système de Philosophie); Gœttingue, 1828; — *Vorlesungen ueber die Grundwahrheiten der Wissenschaft* (Leçons sur les Vérités fondamentales de la Science; Gœttingue, 1829. Ses œuvres posthumes ont été publiées par Leonhardi : *Krause's Handschriftlicher Nachlass;* Gœttingue, 1836-1848. R. L.

Lindemann, *Ueberslchtliche Darstellung des Lebens und der Wissenschaftslehre Krause s;* Munich, 1839.

* KRAUSE (*Guillaume*), peintre de marine allemand, né à Dessau, en 1803. Après avoir appris le dessin sous la direction de Ch. G. Kolbe, il étudia la peinture à Dresde, et en 1824 à Berlin, dans l'atelier de Wach. Pauvre, il résolut de tirer parti de sa belle voix et de s'engager pendant cinq ans comme chanteur au théâtre. Un voyage qu'il fit en 1830, à Rugen, le décida à se consacrer entièrement à peindre des sujets maritimes. Après avoir visité, dans les années suivantes, les côtes de la Norvège, de la Hollande et de la Normandie, il retourna à Berlin, où il devint, en 1835, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Ses tableaux sont très-estimés. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KRAUSENECK (*Jean-Christophe*), poëte allemand, né le 16 juin 1738, à Zell, en Franconie, mort à Bayreuth, le 7 juin 1799. Après avoir terminé ses études et occupé pendant quelque temps une place de précepteur, il obtint un emploi au tribunal de Bayreuth, qu'il garda jusqu'à sa mort. A la fin de sa vie, il tomba dans un état de mélancolie incurable. On a de lui : *Albert l'Achille*, drame en cinq actes; Bayreuth, 1790; — *Fatime;* ibid., 1770; — *Zuma;* ibid., 1770; — un grand nombre de poésies insérées dans différents recueils et revues littéraires de l'Allemagne, tels que : *Fraenkischer Musenalmanach, Anspacher Monatschrift, Fraenkisches Archiv, Taschenbuch der Dichter und Freunde der Dichtkunst*, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément à Jöcher.* — Meusel, *Lexikon*, VII, p. 234.

* KRAUT (*Guillaume-Théodore*), jurisconsulte allemand, né le 15 mars 1800. Il étudia la jurisprudence à Gœttingue et à Berlin, où il suivit les cours de Hugo, Eichhorn et Savigny, et devint docteur en droit en 1822. Six ans après il fut nommé professeur de droit à l'université de Gœttingue, qui l'envoya, en 1850, comme son représentant à la première chambre du Hanovre. On a de lui : *De Argentariis et Nummulariis;* Gœttingue, 1826, in 8°; — *De Codicibus Luneburgensibus, quibus libri juris germanici medio ævo scripti continentur;* Gœttingue, in-4°; — *Grundriss zu Vorlesungen über das deutsche Privatrecht mit Einschluss des Lehnrechts* (Esquisse d'un Cours sur le Droit privé de l'Allemagne, y compris le droit féodal); Gœttingue, 1830 et 1845, in-8°; — *Die Vormundschaft nach den Grundsætzen des deutschen Rechts* (Les Principes du Droit allemand en matière de Tutelle); Gœttingue, 1835-1847, 2 vol. in-8°; — *Das alte Stadrecht von Lüneburg* (La Vieille coutume de la ville de Lunebourg); Göttingue, 1846, in-8°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart. — *Conversations-Lexikon.*

KRAY DE KRAJOF (*Paul*, baron DE), général autrichien, né à Kæsmark (haute Hongrie), le 5 février 1735, mort à Pesth, le 19 janvier 1804. Il appartenait à une famille noble. Destiné à l'état militaire, il s'appliqua spécialement à l'étude des mathématiques. En 1754 il entra dans le régiment de Haller, et pendant la guerre de Sept Ans il se fit remarquer de Laudon par son ardeur et son activité. Chargé en 1788 d'arrêter la révolte des Valaques de la Transylvanie, il y réussit, et reçut en récompense le grade de colonel. La même année éclata la guerre contre les Turcs, dans laquelle il rendit de nouveaux services à la tête du corps dont le commandement lui avait été confié. A la paix, il fut nommé général major. En 1792 il obtint la permission de servir contre la France sous les ordres du prince de Cobourg. Il fit encore les campagnes de 1793, 1794 et 1795 contre la France dans les Pays-Bas et sur le Rhin. En 1796 il fut employé à l'armée de Wartensleben, se signala dès l'ouverture des hostilités, et fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il prit part à toutes les affaires qui eurent lieu aux mois d'août et de septembre dans la Franconie, et montra autant d'intrépidité que de talents militaires aux batailles d'Altenkirchen, de Torcheim, de Bamberg, de Giessen, etc. Au commencement de 1797, la même armée, commandée par le général Werneck, ayant été complétement battue et mise en déroute par Hoche, tous les officiers généraux qui y servaient furent traduits devant un conseil de guerre tenu à Vienne. Kray fut acquitté, mais il dut subir quinze jours d'arrêts. En 1799, pendant la maladie de Mélas, il prit le commandement en chef de l'armée impériale, et ouvrit la campagne d'une manière brillante en remportant deux victoires sur Scherer. Il se distingua

à **Vérone**, à Legnano, à Magnano, s'empara de Mantoue après un siége de deux mois, et il eut une bonne part aux succès de Melas et de Souwarof. En 1800, Kray remplaça l'archiduc Charles à la tête de l'armée autrichienne qui opérait en Allemagne. Il y fut moins heureux qu'en Italie. Contraint de battre en retraite devant Moreau, il ne tarda pas à être rappelé, et vécut dès lors dans ses terres. L. L—T.

Œsterreichische National-Encyklopædie. — Arnault Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.*

KRAYENHOFF (*Corneille-Rodolphe-Théodore*), général hollandais, né à Nimègue, en 1759, mort dans la même ville, vers 1838. Il étudia d'abord la médecine, et exerça cet art à Amsterdam, où son père était pharmacien. A l'époque des troubles politiques qui éclatèrent en Hollande en 1795, il entra dans l'armée, où il s'éleva bientôt par ses talents au rang de lieutenant-colonel du génie et d'inspecteur général des fortifications. Son gouvernement l'ayant chargé, en 1798, de la confection d'une nouvelle carte de la république Batave, il s'acquitta avec habileté de ce travail. Au mois d'août 1799, il fut nommé chef de brigade, et contribua puissamment, sous le maréchal Brune, à forcer l'armée anglo-russe qui occupait le nord de la Hollande à se rembarquer. Louis-Napoléon, devenu roi de Hollande, attacha Krayenhoff à son quartier général en 1805 ; et pendant que cet officier distingué prenait une part active aux campagnes de 1805, 1806 et 1809 en Zélande, Louis-Napoléon le nommait successivement son aide de camp, directeur général du dépôt de la guerre, général major et enfin ministre de la guerre. Lorsque Napoléon I[er] voulut réunir la Hollande à la France, le général Krayenhoff engagea le roi à résister, et lui proposa de mettre la ville d'Amsterdam en état de défense; mais Louis-Napoléon préféra abdiquer, et Krayenhoff dut se retirer. L'empereur le remit en activité le 21 septembre 1810, et le nomma inspecteur général du génie, poste qu'il conserva jusqu'à la catastrophe de 1813. Le général embrassa alors avec chaleur le parti des patriotes, soulevés pour l'indépendance de leur pays. Nommé gouverneur d'Amsterdam, le 24 novembre, il fut chargé du siége de Naarden, occupé par quelques Français, qui s'y maintinrent jusqu'à l'abdication de Napoléon. Le roi des Pays-Bas lui conserva sa place d'inspecteur général du génie, et le chargea de présider l'administration des ponts et chaussées. Au mois d'avril 1825 il alla inspecter l'île de Curaçao, en leva le plan, et apporta des perfectionnements à son système de fortification. Il visita l'île d'Aruba, où l'on venait de découvrir de l'or, et il en fit un rapport à son gouvernement. Il revint tout d'un coup en Hollande, à cause d'une procédure entamée contre des officiers qui avaient été chargés, sous l'inspection de Krayenhoff, de la construction des forteresses à élever sur la frontière de France en vertu des traités de 1815, et pour lesquelles l'Angleterre avait avancé de l'argent. Plusieurs de ces officiers, traduits devant la haute cour militaire à Utrecht, furent condamnés, et Krayenhoff resta compromis comme ayant manqué de surveillance. Il se retira alors à Nimègue, où il vécut dans la retraite. Le général Krayenhoff s'est fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages et d'excellentes cartes. On a de lui : *Recueil des Observations Hydrographiques et Topographiques faites en Hollande*; Amsterdam, 1813, in-8°, avec trois cartes; — *Essai d'un Projet pour fermer le Bas-Rhin et le Leck, et pour déverser leurs eaux dans l'Yssel* (en hollandais); Nimègue, 1821; — *Précis historique des Opérations Géodésiques et Astronomiques faites en Hollande;* La Haye, 1827. La Société des Sciences de Toulouse a couronné, en 1789, un mémoire de Krayenhoff sur l'*Électricité physique appliquée à la Médecine.* Ce mémoire, écrit en latin, a été traduit en français par van Swinden. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

KRAYER. *Voy.* CRAYER.

KREBEL (*Gottlob-Frédéric*), géographe et généalogiste allemand, né à Naumbourg, le 30 juin 1729, mort le 4 juillet 1793. Il devint percepteur de la caisse générale de l'accise à Leipzig, et il fut nommé, en 1771, caissier du consistoire supérieur de Dresde. On a de lui : *Vornehmste europaische Reisen* (Instructions pour les principaux voyages à faire en Europe); Hambourg, 1767, 1775, 1783-1785, 1792-1802, 4 vol. in-8°; — *Europäisches genealogisches Handbuch* (Manuel généalogique de l'Europe); cet ouvrage, du même genre que l'Almanach de Gotha, fut publié, depuis 1752, chaque année, Leipzig, in-8°, d'abord sous le pseudonyme de Schumann; il fut continué par Jacobi. Krebel a aussi donné une édition de la *Universal-Geographie* de Hubner, et il a publié divers autres écrits sur des matières de géographie et de généalogie, entre autres un supplément aux *Genealogische Tafeln* de Hubner. E. G.

Dresdener politische Anzeigen, année 1793, n° 29. — Meusel, *Lexikon.*

KREBS (*Jean-Frédéric*), savant allemand, né en 1651, à Bayreuth, mort en 1721. Il devint en 1675 recteur du collége de Heilsbronn, où il enseigna successivement la philosophie, la théologie et la langue hébraïque. Il a laissé une centaine de dissertations sur des matières de philosophie, de morale, de théologie et d'histoire, dont la plupart ont été recueillies dans ses *Dissertationes antibaronianæ*, Hambourg, 1709, in-4°; dans ses *Opuscula theologica*, Nuremberg, 1719, in-4°, et dans ses *Dissertationes historico-theologicæ*; Nuremberg, 1724, in-4°. E. G.

Fickenscher, *Gelehrtes Baiern*, t. V. — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KREBS (*Jean-Auguste*) érudit allemand,

gen, en 1681, mort en 1713. Il étudia à Iéna, donna des cours de belles-iversité de Halle, et devint, en 1705, lycée de Meinungen. On a de lui : *us et antiquitatibus mathemati-* 702; — *De Stilo Lactantii;* Halle, *e Principatu Judæorum post re-Babylonico exilio;* 1707; — *Utrum na an germanica primum sit exco-* 18; — *De Justitia Ciceroniana;* E. G.

Supplément à Jöcher.

Jean-Charles), érudit allemand, né, dans la première moitié du dix-hui-, mort vers la fin de ce siècle. Il 750, recteur du collége de sa ville de lui : *De Institutione Juventu-ica apud Athenienses;* Weimar, — *De Stylitis;* Leipzig, 1753, in-4°; *ditione Alexandri Magni Hieroso-* Leipzig, in-4°; — *De Cretensibus cibus;* Iéna, 1755, in-4°. E. G.

Supplément à Jöcher.

Jean-Tobie), érudit allemand, né Thuringe, mort en 1782. Archéologue fut pendant plusieurs années chargé ement de la philologie au gymnase de Saxe. On a de lui : *De usu et præ-anæ Historiæ in Novi Testamenti ione;* Leipzig, 1745, in-8°; — *Ob-in Novum Testamentum e Flavio* id., 1755, in-8°; — *Decretum Athe-n honorem Hyrcani, pontificis* l., 1751, in-8°; — *Decreta Roma-Judæis facta, ex Josepho collecta n;* ibid., 1768, in 8°; — *Opuscula et scholastica;* ibid., 1778, in-8°; — *ius de dactyliothecis veterum;* in-4°. K.

ta Europa, part. XII. — Hamberger, *Ger-a*, sect. II et IV — *Bibl. Philol. Latina*, I.

Nicolas). *Voy.* Cusa (*Nic.* de).

Charles), physicien et astronome alle-novembre 1798, à Ried en Autriche. tudié d'abord la jurisprudence et en-thématiques et l'astronomie à l'uni-enne, il obtint successivement divers observatoires de Vienne, de Milan, et fut appelé en 1845 à diriger celui nière ville. En 1851 il fut nommé l'institut de météorologie et de ma-rrestre, qui venait d'être créé à est membre de l'Académie de cette de lui : *Cenni storici e teoretici te;* Milan, 1832; — *Osservazioni zione della Luna;* Milan, 1836; — *m Einfluss des Mondes auf den schen Zustand unserer Erde zu* ssai d'une appréciation de l'influence r l'état atmosphérique de la Terre); l; — *Ueber den grossen Kometen* r la grande Comète de 1843); Prague, 1843; — *Ueber die Natur und Bewegung der Kometen* (Sur la nature et le mouvement des Comètes); Prague, 1843; — *Magnetische und geographische Ortsbestimmungen in Böhmen* (Topographie magnétique et géographique de la Bohême); Prague, 1846; — *Magnetische und geographische Ortsbestimmungen im oestreichischen Kaiserstaat* (Topographie magnétique et géographique de l'empire d'Autriche); Vienne, 1846-51, 5 vol.; — *Einfluss des Mondes auf die magnetische Deklination und auf die Intensität der horizontalen Componente der magnetischen Erdkraft* (Influence de la Lune sur la déclinaison magnétique et sur l'intensité des forces horizontales qui entrent dans la composition de la force magnétique de la Terre); Vienne, 1852-1853, 2 vol. Kreil a aussi publié de nombreuses observations sur le magnétisme terrestre dans deux volumes ajoutés en supplément aux *Effemeridi astronomiche* de l'observatoire de Milan (années 1836-1838) et dans les *Mémoires de l'Observatoire* de Prague (années 1839-1850). E. G.

Conv.-Lex.

KREITMAYER (*Wigulée-Xavier-Aloisius*), homme d'État et jurisconsulte bavarois, né à Munich, le 12 décembre 1705 mort le 22 octobre 1790. Après avoir étudié la jurisprudence à Ingolstadt et à Utrecht, il alla à Wetzlar apprendre la pratique des affaires. En 1725 il fut nommé conseiller aulique par l'électeur de Bavière, et en 1741 assesseur au tribunal du vicariat rhénan de l'Empire. Quatre ans après, l'électeur de Bavière l'appela aux fonctions de chancelier du conseil aulique et en 1758 à celles de chancelier secret. Pendant toute sa vie Kreitmayer eut pour but d'améliorer la législation de son pays et d'y réorganiser l'administration de la justice, tâche dont il s'acquitta de manière à mériter au plus haut degré la reconnaissance de ses compatriotes. On a de lui : *Novus Codex Juris Bavarici criminalis;* Munich, 1751, 1758, 1788, in-fol.; — *Annotationes ad Codicem Juris Bavarici criminalem;* Munich, 1751, in-fol.; — *Codex Juris Bavarici judiciarii;* Munich, 1751, in-fol.; — *Anmerkungen über den Codicem Juris Bavarici judiciarii* (Remarques sur le *Codex Juris Bavarici judiciarii*); Munich, 1754 et 1755, in-fol., et in-8°; — *Anmerkungen über den Codicem Juris Bavarici criminalis* (Remarques sur le *Codex Juris Bavarici criminalis* (Munich, 1756, 1758 et 1765, in-fol., et in-8°; — *Commentarius in Codicem Maximilianeum Bavaricum civilem;* Munich, 1756-1763, 3 vol. in-fol. — *Anmerkungen über den Codicem Maximilianeum Bavaricum civilem* (Remarques sur le *Codex Maximilianeus Bavaricus civilis*); Munich, 1758-1766, 5 vol., in-fol. et in-8°; — *Grundriss der gemeinen und baierschen Privatrechtsgelehrsamkeit* (Éléments de Droit privé commun et bavarois); Munich, 1768 et 1771, in-8°; — *Grundsätze des allgemeinen*

deutschen und baierischen Staatrechts (Principes du Droit public général de l'Allemagne et de celui de la Bavière); Munich, 1770 et 1789, 3 vol. in-8°; — *Sammlung der neuesten kurbaierschen Landesverordnungen* (Recueil des plus récentes Ordonnances des électeurs de Bavière); Munich, 1771, in-fol.; — *Compendium Codicis Bavarici civilis, judiciarii et criminalis*; Munich, 1773 et 1776, in-8°. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Baader, *Gelehrtes Baiern.* — Schlichtegroll, *Necrolog* (année 1790, t. II). — Weidlich, *Biographische Nachrichten von den jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. I. — Pütter, *Literatur des Staatsrecht*, t. II, p. 90.

KREK (*Phaja*), roi du Camboge (Tchinla), vivait dans la dernière moitié du douzième siècle. « Vers l'an mil six cent de l'ère de Bouddha (1157 de J.-C.), est-il rapporté dans les annales du Siam septentrional, un prince nommé Khôtathevarat régnait dans Intaphat-Nakhon, capitale du Camboge, qui était bien déchue de son ancienne splendeur. Trois siècles de guerres continuelles avaient semé partout la ruine et la désolation. Aussi tout le monde était dans l'attente d'un roi plein de mérite et de puissance, qui ferait refleurir le royaume. » Un mendiant lépreux, favorisé par des prédictions et plus encore par le malaise général, s'empara du trône sous le nom de Phaja Krek, et, comme pour légitimer son usurpation, il épousa une des princesses de la famille de Khôtathevarat. A l'exemple de Phra-Ruang, roi de Siam, il voulut instituer une nouvelle ère, qui n'a jamais été suivie. Après trois générations, il ne resta plus de la postérité de Phaja-Krek, qu'une princesse, qui devint la souveraine du Camboge et fut mariée a Phra-Choro-Uthong, fondateur de *Juthia*, plus tard la capitale de Siam et l'une des cités les plus opulentes de l'Orient.

« Il existe, dit Mgr Pallegoix, une autre version touchant la fondation de *Juthia*; on lit dans certains exemplaires des annales qu'un roi de la nation *Thaï*, ayant fondé la ville de *Kampheng-Phet*, eut un fils, appelé *Uthong*. Ce prince, ayant succédé à son père, envoya ses officiers reconnaître le pays qui est au midi. Ceux-ci, à leur retour, annoncèrent au roi qu'ils avaient trouvé une contrée très-fertile et très-abondante en poissons. Alors *Phaja Uthong* émigra avec tout son peuple, et vint bâtir *Juthia*, sur une île du Ménam, à 100 kilomètres de la mer. — « Cette seconde version, continue le même auteur, me paraît plus vraisemblable que la première; car si l'on adoptait la première, il s'ensuivrait que les *Thaï* actuels ne sont plus de race *thaï*, mais de race cambogienne, hypothèse qui est tout à fait inadmissible, vu la grande différence qui existe entre ces deux races. »

Il me semble facile de concilier ces deux opinions, en apparence contradictoires. Le *Phaja Uthong* d'*Intaphat-Nakhon* et le *Phaja-Uthong* de *Kampheng-Phet* ne sont point deux personnages distincts, mais un seul et même personnage considéré à deux époques différentes de sa vie. Les Annales de Siam se prêtent d'ailleurs admirablement à cette interprétation. Il y est dit que *Phaja-Uthong*, après avoir fondé Juthia, l'an 712 de l'ère de Phra Ruang (1350 de J.-C.), « monta sur le trône de Siam et prit le titre de *Phra-Romathibodi.* » Il avait alors sous sa domination *Malaka, Xara, Tanaosi* (Ténasserim), *Nakhon-sithamarat* (Ligor, *Thavaï*, *Mo-Ta-Ma* (Martaban), *Molamlong* (Molméin), *Song-Kla, Chantaban, Phitsanulôk* (Phitsilôk), *Sukhotaï, Phixaï, Savankhalok, Phichit, Kampheng-Phet, Nakhon-Savan.* « Jaloux d'étendre ses États, il porta la guerre dans le Camboge, d'où il amena un grand nombre de captifs. » Il est naturel de penser que, maître de ce pays, qui obéissait alors à une femme, il exigea la main de la reine, petite-fille de Phaja-Krek à la troisième génération.

F.-X. TESSIER.

Phongservadan-muang-nua, *Annales du Siam septentrional* (en siamois). — Pallegoix, *Gram. Ling. Thai*, in-4°; Bangkok, 1850. — *Description du Royaume Thai*; Paris, 1854.

KREKCHIN (*Pierre*), écrivain russe, né à Novogorod, en 1680, mort en 1763, est connu par ses recherches historiques. La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg possède de lui en manuscrit une *Histoire de sainte Olga*; — *d'Ivan le Menaçant*; — *de Boris Godounof*; — *et de Pierre Ier*. Quoique ce dernier souverain ait, dans un de ses moments de colère, envoyé Krekchin travailler aux fortifications de Kronstadt, celui-ci l'a célébré dans des *Dialogues* adulateurs, imprimés à Saint-Pétersbourg en 1788, 1 vol. in-8°, où il fait causer le réformateur de la Russie avec le comte Chérémetef, Charles XII, Salomon et Alexandre le Grand. Les papiers de Krekchin ont beaucoup aidé Golikof (*voy.* ce nom) à compiler son *Recueil de documents relatifs à Pierre le Grand*; 30 vol. in-8°. A. G.

Documents particuliers.

KREMER (*Jean-Martin*), historien allemand, né à Worms, en 1718, mort le 27 janvier 1793. Après avoir étudié la jurisprudence à Heidelberg, il occupa diverses fonctions dans l'administration de la principauté de Nassau. On a de lui : *Genealogische Geschichte des ottonischen Astes des salischen Geschlechts und des daraus entspringenden nassauischen Geschlechts* (Histoire généalogique de la branche ottonienne de la famille des empereurs saliens, d'où est sortie la famille de Nassau); Francfort, 1775, 2 vol. in-4°; — *Origines Nassovicæ*; Giessen, 1780, 2 vol. in-4°; — *Genealogische Geschichte des Hauses Saarbrücken* (Histoire généalogique de la maison de Saarbruck); Francfort, 1786, in-4°. E. G.

Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I. — *Deductions-Bibliothek*, t. IV, p. 2180.

KREMER (*Christophe-Jacques*), historien allemand, frère du précédent, né à Worms, le

10 mai 1722, mort le 19 avril 1777. Il étudia à Tubingue, reçut un emploi dans l'administration des rheingraves, fut nommé en 1760 conseiller aulique à Mannheim et plus tard historiographe de la maison du Palatinat. On a de lui : *Diplomatische Beytræge zur deutschen Geschichtskunde*, (Documents diplomatiques pour servir à l'histoire d'Allemagne; Francfort, 1757-1762, 3 livraisons, in-8°; — *Geschichte des Chrufürsten Friedrichs des I von der Pfalz* (Histoire de l'électeur palatin Frédéric Ier); Mannheim, 1666, 2 vol. in-4°; — *Beytræge zur Jülich und Bergischen Geschichte* (Documents pour servir à l'histoire du duché de Juliers et de Berg); Mannheim, 1770, 3 vol., in-4°; — *Geschichte des Wild und Rheingraflichen Hauses* (Histoire de la Maison de Wild et de Rheingraf); Mannheim, 1769, 2 vol. in-fol.; — *Beytræge zur Julich und Bergischen Geschichte* (Documents pour servir à l'histoire du Duché de Juliers et de Berg); Mannheim, 1769-1776, 3 vol. in-4° : cet ouvrage fut suivi d'un quatrième volume, publié à Marbourg, 1787, in-4°; — *Geschichte des rheinischen Franziens* (Histoire de la France rhénane); Mannheim, 1773, in-4°. E. G.

Commentaria Academiæ electoralis Scientiarum Theodoro-Palatinæ, t. V. — Rotermund, *Supplément à Jœcher*.

* **KREMER** (*Pierre*), peintre belge, né à Anvers, en 1801. Élève de Herreyrs et de Mathieu van Brée, c'est un des artistes les plus laborieux et les plus éminents de la Belgique. Ses principaux tableaux sont : *Philoctète voulant percer Ulysse, et retenu par Néoptolème* (Exposition d'Anvers, 1822); — *Marius à Carthage* (Anvers, 1825); — *Vondel lisant une tragédie dans le château de Ter-Musden* (Amsterdam, 1826); — *La Poésie, la Peinture et la Musique réunies dans la famille du célèbre Roemer-Vischer* (Bruxelles, 1827); — *David Teniers dessinant d'après nature;* le bailli du canton et une laitière regardent le dessin du peintre; — *Le comte de Buren* (fils de Guillaume le Taciturne), *prisonnier en Espagne, jouant aux échecs avec son châtelain* (Anvers, 1828); — *Paul Potter, dessinant d'après nature en présence de sa femme;* — *Le peintre Jean Steen auprès de Marie Herkulens* (Amsterdam, 1828); — *Grotius instruisant Guillaume van de Velde;* — *Le peintre Adrien Brouwer faisant ses adieux à la famille de son maître Joseph van Craesbeek* (Bruxelles, 1830), charmant tableau que la gravure a rendu populaire; — *Une jeune fille offrant une rose à un soldat* (Amsterdam, 1830); — *Un homme mangeant des huîtres* (Gand, 1832); — *Mort de Jean de Marnix, seigneur de Toulouse, à la bataille d'Austruweel, livrée le 13 mars* 1567 (Bruxelles, 1833); — *La Paysanne de Saventhem pleurant le départ de son amant, le célèbre peintre Antoine van Dick.* — *Un Matelot nègre caressant une marchande de chevrettes* (Anvers, 1834); — *Épisode de l'administration du duc d'Albe dans les Pays-Bas* (Gand, 1835); — *Désolation d'une famille bruxelloise pendant l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn* (Bruxelles, 1836), etc. A. de L.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique. — *Biographie générale des Belges*.

KRENITZIN, marin russe, mort au Kamtchatka, en 1769, fut chargé, en 1767, par Catherine II, d'établir le degré de latitude des îles Aléoutes et d'explorer le sol de la Californie. Son *Journal* et sa *Carte* ont été insérés, pour la première fois, dans *Les nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique*, par Coxe; Paris, 1781, in-4°. A. G.

Histoire de l'Amérique par Robertson. — Eyriès, *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*.

KRETSCHMANN (*Charles-Frédéric*), poëte allemand, né le 4 décembre 1738, à Zittau, en Saxe, mort dans cette même ville, le 15 janvier 1809. Il étudia le droit à l'université de Wittemberg, et obtint, en 1764, une place dans l'administration judiciaire de sa ville natale. Il doit sa réputation surtout à son recueil de poésies intitulé : *Der Gesang Ringulph's des Barden* (Le Chant de Ringulph le Barde), Leipzig, 1786, dans lequel il imite avec bonheur le genre de Klopstock. On a de lui encore : *Comische, lyrische und epigrammatische Gedichte* (Poésies comiques, lyriques et épigrammatiques); Francfort et Leipzig, 1764, in-8°; — *Die Klage Ringulph's des Barden* (La complainte de Ringulph le Barde); Leipzig, 1768; — *Scherzhafte Gesænge* (Chansons joyeuses); Leipzig, 1771; — *Kleine Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1775; — *Die Familie Eichenkron* (La famille Eichenkron), comédie en cinq actes; Leipzig, 1786; — *Die Belagerung* (Le Siége), comédie en cinq actes; ibid., 1786; — *Natur und Sittengemaelde* (Tableaux de Nature et de Mœurs); Zittau, 1790-1791, 2 vol.; — *Romane und Erzæhlungen* (Romans et Contes); Leipzig, 1799-1800, 2 vol.; — *Fabeln, Allegorien und Gedichte* (Fables, Allégories et Poëmes); Leipzig, 1799; — beaucoup d'articles dans le *Deutsche Merkur* et dans d'autres revues littéraires, etc. Les œuvres complètes de Kretschmann ont paru à Leipzig : *Sæmmtliche Werke;* Leipzig, 1784-1805, 7 vol. R. L.

Otto, *Lexik*. II, p. 336. — *Teutscher Merkur*, 1809, p. 130. — Rotermund, *suite* de Jöcher. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung;* Leipzig, 4e édit., 1853, vol. IV, p. 99, 206, 208.

KRETSCHMANN (*Théodore-Conrad*), homme d'État et jurisconsulte allemand, né à Bayreuth, le 8 novembre 1762, mort le 15 janvier 1820. Après s'être fait recevoir en 1791 docteur en droit à Iéna, il devint l'année suivante conseiller de régence, et en 1796 conseiller intime référendaire à Bayreuth. En 1800 il fut appelé à diriger le gouvernement du duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld, mission difficile alors, et dont il s'acquitta

avec succès. Il rentra plus tard dans la vie privée. On a de lui : *De Stupro voluntario*; Stuttgard et Leipzig, 1791, in-4°; — ***Principia Juris Germanorum civilis privati hodierni***; Iéna, 1792-1793, 2 vol., in-8°; —***Jus publicum Germaniæ, variis variorum dissertationibus illustratum***; Leipzig, 1792, 2 vol. in-4°; — ***Kleine Abhandlungen ans dem Staats und Privatrechte*** (Petits Traités concernant le Droit public et privé); Bayreuth, 1793, in-8°; — ***Beyträge zur Berichtigung der positiven Rechtsgelahrtheit*** (Documents pour servir à amender la Science du Droit positif); Iéna, 1793, in-8°; — ***Versuch eines Lehrbuchs des positiven Rechts der Deutschen*** (Essai d'un Manuel du Droit positif de l'Allemagne); Bayreuth, 1793, in-8°; — ***Organisation des Herzogthums Sachsen Cobourg Saalfeld*** (Organisation du Duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld); Leipzig, 1803, in-8°; — *Hof und Staats Zeitschrift* (Revue de la Cour et de l'État); Bamberg, 1809-1810, 3 vol. in-8°. E. G.

Kretschmann, *Hof und Staatszeitschrift*, t. III (autobiographie).

* **KREUBÉ** (*Charles-Frédéric*), compositeur français, né le 5 novembre 1777, à Lunéville. Attaché d'abord au théâtre de Metz en qualité de chef d'orchestre, il vint, en 1800, à Paris, et s'y perfectionna dans l'étude du violon, sous la direction de Rodolphe Kreutzer. L'année suivante il entra à l'Opéra-Comique, et dirigea l'orchestre de cette scène depuis 1816 jusqu'en 1828. Il faisait en même temps partie des musiciens de la chapelle du roi. Depuis 1830 il vit retiré dans une maison de campagne aux environs de Saint-Denis. M. Kreubé a fait représenter un certain nombre d'opéras-comiques, dont quelques-uns ont été bien accueillis; nous citerons : *Le Portrait de famille*; 1814; — *Une Nuit d'intrigue*; 1816; — *L'Héritière*; 1817; — *La jeune Tante*; 1820; — *Le Philosophe en voyage*, en trois actes, avec Pradher; 1821, — *Le Paradis de Mahomet*, en trois actes, avec Kreutzer; 1822. — *Les Enfants de maître Pierre*, en trois actes; 1825; — *Le Mariage à l'anglaise*; 1828; etc. P. L—Y.

Fétis, *Biogr. univ. des Music.*

KREUTZ. *Voy.* CREUTZ et CREUZ.

KREUTZER (*Rodolphe*), célèbre violoniste et compositeur français, né à Versailles, le 16 novembre 1766, et mort à Genève, le 16 janvier 1831. Il était à peine âgé de six ans lorsque son père, musicien de la chapelle du roi, commença à lui enseigner les premiers éléments de son art. Presqu'en même temps on le confia aux soins d'Antoine Stamitz, violoniste distingué, sous la direction duquel l'enfant fit bientôt de tels progrès qu'à l'âge de treize ans il faisait déjà l'admiration des connaisseurs par son jeu brillant et plein de verve. Sans avoir aucune notion des règles de l'harmonie, mais doué d'une heureuse organisation, qui suppléait à son manque de savoir, il composait des concertos de violon qu'il jouait en public; il exécuta son premier ouvrage en ce genre au concert spirituel, où le talent précoce du virtuose et du compositeur excita l'enthousiasme général. La reine Marie-Antoinette se plaisait à l'entendre, et l'appelait souvent a ses soirées de Trianon; elle le prit sous sa protection, et lui remit elle-même le brevet de violoniste de la chapelle lorsqu'en 1782 cette place devint vacante par la mort du père du jeune artiste. L'année suivante, Rodolphe perdit sa mère; il était l'aîné de quatre enfants, et quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, il se montra un père et un tuteur pour la famille dont il était devenu le chef. Redoublant d'ardeur pour le travail, il perfectionnait chaque jour de plus en plus son talent d'exécution et à vingt ans il n'y avait peut-être que Mestrino et Viotti qui lui fussent supérieurs. Il composait aussi de nouveaux morceaux pour son instrument; mais son plus vif désir était d'écrire pour la scène lyrique. Il cherchait partout un poëme pour l'Opéra-Comique; ne pouvant en trouver, il se mit à refaire la musique de deux anciennes pièces qui furent répétées dans la petite salle de la cour. Enfin, en 1790, étant entre comme premier violon au Théâtre-Italien, il fit connaissance de Desforges, et obtint de lui un drame lyrique en trois actes intitulé : *Jeanne d'Arc à Orléans*, dont il écrivit rapidement la partition; bientôt après la pièce fut représentée au Théâtre-Italien : elle eut assez de succès pour inspirer de la confiance à d'autres poëtes, et au mois de janvier 1791 Kreutzer donna sur la même scène *Paul et Virginie*, composition pleine de chaleur, d'élégance, de naïveté, qui réussit complétement. Cet ouvrage fut suivi de *Lodoïska ou les Tartares*, qui fut accueillie avec enthousiasme au théâtre italien, sur lequel elle fut représentée au mois d'août de la même année, quelques jours après l'apparition de la *Lodoïska* de Cherubini au théâtre Feydeau (1). Une lutte s'établit alors entre les deux *Lodoïska*. L'œuvre de Cherubini, remarquable par la science profonde, l'exquise pureté du style, le développement de la pensée musicale, montrait tout l'effet que pouvaient produire ces grandes combinaisons harmoniques et instrumentales dont Mozart avait donné l'exemple dans son *Don Juan*, révélations du

(1) Le genre de l'Opéra-Comique, qui, comme on sait, avait pris naissance sur les théâtres de la Foire, était exploité à cette époque par deux théâtres rivaux. Le plus ancien de ces spectacles, celui sur lequel Kreutzer fit ses débuts, était installé depuis 1783 à la salle Favart, et portait alors le nom de *Comédie Italienne*, qu'il abandonna en 1792, pour reprendre celui d'*Opéra-Comique*, qu'il avait porté précédemment. Le second théâtre avait été fondé en 1789, par Léonard et Viotti, à la salle des Tuileries, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*, au mois de janvier 1791, il alla donner ses représentations à la salle Feydeau, qui venait d'être construite : c'est là que fut donnée, le 18 juillet de la même année, la *Lodoïska* de Cherubini. Plus tard, en 1801, les deux entreprises rivales s'étant réunies, ne formèrent plus qu'une seule et même troupe, qui joua à la salle Feydeau

génie qui, stériles encore pour l'Allemagne elle-même, étaient restées étrangères à la France. Kreutzer n'avait point, comme Cherubini, les ressources de la science à sa disposition; n'ayant fait aucune étude théorique, guidé seulement par un heureux instinct, sa manière de concevoir sa partition consistait à marcher à grands pas dans sa chambre en chantant ses mélodies et en les accompagnant sur son violon. Mais si la *Lodoïska* de Cherubini était l'éclatant manifeste d'un art nouveau, la *Lodoïska* de Kreutzer, dont l'ouverture est restée populaire, n'en eut pas moins pendant longtemps encore une vogue qu'elle dut aux charmantes inspirations de cet artiste, à une couleur locale parfaitement appropriée au sujet, à une grande facilité d'exécution, et surtout à l'exiguité gracieuse de ses formes mélodiques, qui convenait mieux aux habitués de l'ancien Opéra-Comique. A partir de ce moment, Kreutzer occupa une place distinguée parmi les compositeurs de musique dramatique. Ce fut aussi en employant les mêmes procédés qu'il écrivit : *Charlotte et Werther*, *Le Franc Breton*, *Le Déserteur de la montagne de Ham*, *La Journée de Marathon*, *Le Siége de Lille*, *Le Petit Page, ou la prison d'État*, et plusieurs autres ouvrages qui furent successivement représentés de 1792 à 1796.

En 1797, après le traité de Campo-Formio, Kreutzer, profitant du rétablissement des communications qui avaient été interrompues par les guerres précédentes, parcourut l'Italie et l'Allemagne, donnant des concerts dans les principales villes, et recueillant partout, comme violoniste et comme compositeur, d'unanimes applaudissements. Nommé professeur de violon au Conservatoire dès l'organisation de cet établissement, il revint à Paris prendre possession de cette place, et ne tarda pas à former d'excellents élèves, auxquels il savait inspirer la confiance et communiquer son chaleureux enthousiasme. Kreutzer était alors dans toute la force de son talent et obtenait les plus brillants succès dans les concerts qui se donnaient à la salle Feydeau et au concert spirituel, où il se faisait entendre avec Rode Au départ de celui-ci pour la Russie, en 1801, Kreutzer lui succéda à l'Opéra en qualité de premier violon solo, et exerça ces fonctions jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut nommé second chef d'orchestre à ce théâtre; l'année suivante on lui confia la direction du même orchestre. En 1802 il était entré comme premier violon à la chapelle du premier consul Bonaparte, et en 1806 il avait été choisi comme violon solo de la musique particulière de l'empereur. La Restauration le conserva, et en 1815 il fut fait maître de la chapelle du roi, en survivance de Plantade. Louis XVIII voulut même, sur la recommandation du comte d'Artois, lui rendre une pension qui lui avait été accordée, avant la révolution, sur la cassette royale; mais l'artiste refusa.

Au milieu des nombreuses occupations que lui créaient les différentes places qu'il occupait, Kreutzer, entraîné par un penchant irrésistible, trouvait encore le temps d'écrire pour le théâtre. Dès qu'il avait été membre du Conservatoire, il s'était cru dans l'obligation de réparer la faiblesse de ses premières études; mais, comme il arrive souvent chez ceux qui ne se sont pas familiarisés de bonne heure avec le mécanisme de la science, les travaux auxquels il se livra eurent pour résultat d'arrêter l'élan de son imagination. Sa tendance vers une nouvelle facture commença à se montrer dans son opéra d'*Astianax*, représenté en 1801, et se manifesta de plus en plus par la suite. Cependant, s'il est vrai qu'en prenant cette direction, les idées du compositeur aient pu perdre de leur originalité primitive, on n'en trouve pas moins encore de délicieuses inspirations dans les ouvrages qu'il a donnés au théâtre pendant les vingt années suivantes, notamment dans *Aristippe*. — *Ipsiboé* (1824) et *Pharamond* (1825), écrits en collaboration avec Berton et Boïeldieu, furent les deux derniers opéras qu'il fit représenter. Depuis un an environ il avait quitté ses fonctions de chef d'orchestre pour prendre la direction de toute la musique de l'Opéra; mais il n'occupa pas longtemps cette position, et fut mis à la retraite en 1826. Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait cessé de jouer du violon, s'étant cassé le bras par suite d'une chute qu'il fit en voyage. En 1827, Kreutzer, voulant faire un dernier adieu au public, sollicita vainement auprès de l'administration de l'Académie royale de musique la représentation de *Mathilde*, grand opéra en trois actes qu'il venait de terminer. Ce refus lui causa un profond chagrin, qui altéra sa santé; il eut plusieurs attaques d'apoplexie. On crut que l'air de la Suisse lui serait favorable, et en 1831 on l'emmena à Genève; mais tous les soins furent inutiles, et bientôt après il expira, à l'âge de soixante-cinq ans. Kreutzer laissa une fortune assez considérable, qu'il devait à son talent et dont il usait avec un noble désintéressement; sa femme était obligée de mettre des bornes à sa générosité prodigue, en lui remettant chaque mois la somme qu'il pouvait consacrer à de bonnes œuvres. Un soir, après avoir joué dans un concert au bénéfice de son vieux et pauvre camarade Lahoussaye, et s'apercevant que la recette avait été peu fructueuse, il y ajouta de sa bourse une forte somme, qu'il remit au caissier en lui recommandant le silence.

Voici l'indication des principales compositions de cet artiste : Musique de théâtre : Deux pièces répétées au théâtre de la cour, à Versailles, mais non représentées; — *Jeanne d'Arc à Orleans*, trois actes, au Théâtre-Favart (1790); — *Paul et Virginie*, trois actes, idem (1791); — *Lodoïska, ou les Tartares*, trois actes, idem (1791); — *Charlotte et Werther*, un acte, idem (1792); — *Le franc Breton*, un

avec succès. Il rentra plus tard dans la vie privée. On a de lui : *De Stupro voluntario;* Stuttgard et Leipzig, 1791, in-4°; — *Principia Juris Germanorum civilis privati hodierni;* Iéna, 1792-1793, 2 vol., in-8°; —*Jus publicum Germaniæ, variis variorum dissertationibus illustratum*; Leipzig, 1792, 2 vol. in-4°; — *Kleine Abhandlungen ans dem Staats und Privatrechte* (Petits Traités concernant le Droit public et privé); Bayreuth, 1793, in-8°; — *Beyträge zur Berichtigung der positiven Rechtsgelahrtheit* (Documents pour servir à amender la Science du Droit positif); Iéna, 1793, in-8°; — *Versuch eines Lehrbuchs des positiven Rechts der Deutschen* (Essai d'un Manuel du Droit positif de l'Allemagne); Bayreuth, 1793, in-8°; — *Organisation des Herzogthums Sachsen Cobourg Saalfeld* (Organisation du Duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld); Leipzig, 1803, in-8°; — *Hof und Staats Zeitschrift* (Revue de la Cour et de l'État); Bamberg, 1809-1810, 3 vol. in-8°. E. G.

Kretschmann, *Hof und Staatszeitschrift*, t. III (autobiographie).

* **KREUBÉ** (*Charles-Frédéric*), compositeur français, né le 5 novembre 1777, à Lunéville. Attaché d'abord au théâtre de Metz en qualité de chef d'orchestre, il vint, en 1800, à Paris, et s'y perfectionna dans l'étude du violon, sous la direction de Rodolphe Kreutzer. L'année suivante il entra à l'Opéra-Comique, et dirigea l'orchestre de cette scène depuis 1816 jusqu'en 1828. Il faisait en même temps partie des musiciens de la chapelle du roi. Depuis 1830 il vit retiré dans une maison de campagne aux environs de Saint-Denis. M. Kreubé a fait représenter un certain nombre d'opéras-comiques, dont quelques-uns ont été bien accueillis; nous citerons : *Le Portrait de famille*; 1814; — *Une Nuit d'intrigue*; 1816; — *L'Héritière*; 1817; — *La jeune Tante*; 1820; — *Le Philosophe en voyage*, en trois actes, avec Pradher; 1821, — *Le Paradis de Mahomet*, en trois actes, avec Kreutzer; 1822. — *Les Enfants de maître Pierre*, en trois actes; 1825; — *Le Mariage à l'anglaise*; 1828; etc. P. L—Y.

Fétis, *Biogr. univ. des Music.*

KREUTZ. *Voy.* CREUTZ et CREUZ.

KREUTZER (*Rodolphe*), célèbre violoniste et compositeur français, né à Versailles, le 16 novembre 1766, et mort à Genève, le 16 janvier 1831. Il était à peine âgé de six ans lorsque son père, musicien de la chapelle du roi, commença à lui enseigner les premiers éléments de son art. Presqu'en même temps on le confia aux soins d'Antoine Stamitz, violoniste distingué, sous la direction duquel l'enfant fit bientôt de tels progrès qu'à l'âge de treize ans il faisait déjà l'admiration des connaisseurs par son jeu brillant et plein de verve. Sans avoir aucune notion des règles de l'harmonie, mais doué d'une heureuse organisation, qui suppléait à son manque de savoir, il composait des concertos de violon qu'il jouait en public; il exécuta son premier ouvrage en ce genre au concert spirituel, où le talent précoce du virtuose et du compositeur excita l'enthousiasme général. La reine Marie-Antoinette se plaisait à l'entendre, et l'appelait souvent à ses soirées de Trianon; elle le prit sous sa protection, et lui remit elle-même le brevet de violoniste de la chapelle lorsqu'en 1782 cette place devint vacante par la mort du père du jeune artiste. L'année suivante, Rodolphe perdit sa mère; il était l'aîné de quatre enfants, et quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, il se montra un père et un tuteur pour la famille dont il était devenu le chef. Redoublant d'ardeur pour le travail, il perfectionnait chaque jour de plus en plus son talent d'exécution et à vingt ans il n'y avait peut-être que Mestrino et Viotti qui lui fussent supérieurs. Il composait aussi de nouveaux morceaux pour son instrument; mais son plus vif désir était d'écrire pour la scène lyrique. Il cherchait partout un poëme pour l'Opera-Comique; ne pouvant en trouver, il se mit à refaire la musique de deux anciennes pièces qui furent répétées dans la petite salle de la cour. Enfin, en 1790, étant entré comme premier violon au Théâtre-Italien, il fit connaissance de Desforges, et obtint de lui un drame lyrique en trois actes intitulé : *Jeanne d'Arc à Orléans*, dont il écrivit rapidement la partition; bientôt après la pièce fut représentée au Théâtre-Italien : elle eut assez de succès pour inspirer de la confiance à d'autres poëtes, et au mois de janvier 1791 Kreutzer donna sur la même scène *Paul et Virginie*, composition pleine de chaleur, d'élégance, de naïveté, qui réussit complétement. Cet ouvrage fut suivi de *Lodoïska ou les Tartares*, qui fut accueillie avec enthousiasme au théâtre italien, sur lequel elle fut représentée au mois d'août de la même année, quelques jours après l'apparition de la *Lodoïska* de Cherubini au théâtre Feydeau (1). Une lutte s'établit alors entre les deux *Lodoïska*. L'œuvre de Cherubini, remarquable par la science profonde, l'exquise pureté du style, le développement de la pensée musicale, montrait tout l'effet que pouvaient produire ces grandes combinaisons harmoniques et instrumentales dont Mozart avait donné l'exemple dans son *Don Juan*, révélations du

(1) Le genre de l'Opéra-Comique, qui, comme on sait, avait pris naissance sur les théâtres de la Foire, était exploité à cette époque par deux théâtres rivaux. Le plus ancien de ces spectacles, celui sur lequel Kreutzer fit ses débuts, était installé depuis 1783 à la salle Favart, et portait alors le nom de *Comédie Italienne*, qu'il abandonna en 1792, pour reprendre celui d'*Opéra-Comique*, qu'il avait porté précédemment. Le second théâtre avait été fondé en 1789, par Léonard et Viotti, à la salle des Tuileries, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*, au mois de janvier 1791. Il alla donner ses représentations à la salle Feydeau, qui venait d'être construite : c'est là que fut donnée, le 18 juillet de la même année, la *Lodoïska* de Cherubini. Plus tard, en 1801, les deux entreprises rivales s'étant réunies, ne formèrent plus qu'une seule et même troupe, qui joua à la salle Feydeau

génie qui, stériles encore pour l'Allemagne elle-même, étaient restées étrangères à la France. Kreutzer n'avait point, comme Cherubini, les ressources de la science à sa disposition; n'ayant fait aucune étude théorique, guidé seulement par un heureux instinct, sa manière de concevoir sa partition consistait à marcher à grands pas dans sa chambre en chantant ses mélodies et en les accompagnant sur son violon. Mais si la *Lodoiska* de Cherubini était l'éclatant manifeste d'un art nouveau, la *Lodoiska* de Kreutzer, dont l'ouverture est restée populaire, n'en eut pas moins pendant longtemps encore une vogue qu'elle dut aux charmantes inspirations de cet artiste, à une couleur locale parfaitement appropriée au sujet, à une grande facilité d'exécution, et surtout à l'exiguité gracieuse de ses formes mélodiques, qui convenait mieux aux habitués de l'ancien Opéra-Comique. A partir de ce moment, Kreutzer occupa une place distinguée parmi les compositeurs de musique dramatique. Ce fut aussi en employant les mêmes procédés qu'il écrivit : *Charlotte et Werther*, *Le Franc Breton*, *Le Déserteur de la montagne de Ham*, *La Journée de Marathon*, *Le Siége de Lille*, *Le Petit Page, ou la prison d'État*, et plusieurs autres ouvrages qui furent successivement représentés de 1792 à 1796.

En 1797, après le traité de Campo-Formio, Kreutzer, profitant du rétablissement des communications qui avaient été interrompues par les guerres précédentes, parcourut l'Italie et l'Allemagne, donnant des concerts dans les principales villes, et recueillant partout, comme violoniste et comme compositeur, d'unanimes applaudissements. Nommé professeur de violon au Conservatoire dès l'organisation de cet établissement, il revint à Paris prendre possession de cette place, et ne tarda pas à former d'excellents élèves, auxquels il savait inspirer la confiance et communiquer son chaleureux enthousiasme. Kreutzer était alors dans toute la force de son talent et obtenait les plus brillants succès dans les concerts qui se donnaient à la salle Feydeau et au concert spirituel, où il se faisait entendre avec Rode Au départ de celui-ci pour la Russie, en 1801, Kreutzer lui succéda à l'Opéra en qualité de premier violon solo, et exerça ces fonctions jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut nommé second chef d'orchestre à ce théâtre; l'année suivante on lui confia la direction du même orchestre. En 1802 il était entré comme premier violon à la chapelle du premier consul Bonaparte, et en 1806 il avait été choisi comme violon solo de la musique particulière de l'empereur. La Restauration le conserva, et en 1815 il fut fait maître de la chapelle du roi, en survivance de Plantade. Louis XVIII voulut même, sur la recommandation du comte d'Artois, lui rendre une pension qui lui avait été accordée, avant la révolution, sur la cassette royale; mais l'artiste refusa.

Au milieu des nombreuses occupations que lui créaient les différentes places qu'il occupait, Kreutzer, entraîné par un penchant irrésistible, trouvait encore le temps d'écrire pour le théâtre. Dès qu'il avait été membre du Conservatoire, il s'était cru dans l'obligation de réparer la faiblesse de ses premières études; mais, comme il arrive souvent chez ceux qui ne se sont pas familiarisés de bonne heure avec le mécanisme de la science, les travaux auxquels il se livra eurent pour résultat d'arrêter l'élan de son imagination. Sa tendance vers une nouvelle facture commença à se montrer dans son opéra d'*Astianax*, représenté en 1801, et se manifesta de plus en plus par la suite. Cependant, s'il est vrai qu'en prenant cette direction, les idées du compositeur aient pu perdre de leur originalité primitive, on n'en trouve pas moins encore de délicieuses inspirations dans les ouvrages qu'il a donnés au théâtre pendant les vingt années suivantes, notamment dans *Aristippe*. — *Ipsiboé* (1824) et *Pharamond* (1825), écrits en collaboration avec Berton et Boïeldieu, furent les deux derniers opéras qu'il fit représenter. Depuis un an environ il avait quitté ses fonctions de chef d'orchestre pour prendre la direction de toute la musique de l'Opéra; mais il n'occupa pas longtemps cette position, et fut mis à la retraite en 1826. Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait cessé de jouer du violon, s'étant cassé le bras par suite d'une chute qu'il fit en voyage. En 1827, Kreutzer, voulant faire un dernier adieu au public, sollicita vainement auprès de l'administration de l'Académie royale de musique la représentation de *Mathilde*, grand opéra en trois actes qu'il venait de terminer. Ce refus lui causa un profond chagrin, qui altéra sa santé; il eut plusieurs attaques d'apoplexie. On crut que l'air de la Suisse lui serait favorable, et en 1831 on l'emmena à Genève; mais tous les soins furent inutiles, et bientôt après il expira, à l'âge de soixante-cinq ans. Kreutzer laissa une fortune assez considérable, qu'il devait à son talent et dont il usait avec un noble désintéressement; sa femme était obligée de mettre des bornes à sa générosité prodigue, en lui remettant chaque mois la somme qu'il pouvait consacrer à de bonnes œuvres. Un soir, après avoir joué dans un concert au bénéfice de son vieux et pauvre camarade Laboussaye, et s'apercevant que la recette avait été peu fructueuse, il y ajouta de sa bourse une forte somme, qu'il remit au caissier en lui recommandant le silence.

Voici l'indication des principales compositions de cet artiste : MUSIQUE DE THÉATRE : Deux pièces répétées au théâtre de la cour, à Versailles, mais non représentées; — *Jeanne d'Arc à Orleans*, trois actes, au Théâtre-Favart (1790); — *Paul et Virginie*, trois actes, idem (1791); — *Lodoiska, ou les Tartares*, trois actes, idem (1791); — *Charlotte et Werther*, un acte, idem (1792); — *Le franc Breton*, un

deutschen und baierischen Staatrechts (Principes du Droit public général de l'Allemagne et de celui de la Bavière); Munich, 1770 et 1789, 3 vol. in-8°; — *Sammlung der neuesten kurbaierschen Landesverordnungen* (Recueil des plus récentes Ordonnances des électeurs de Bavière); Munich, 1771, in-fol.; — *Compendium Codicis Bavarici civilis, judiciarii et criminalis*; Munich, 1773 et 1776, in-8°. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Baader, *Gelehrtes Baiern.* — Schlichtegroll, *Necrolog* (année 1790, t. II). — Weidlich, *Biographische Nachrichten von den jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. I. — Pütter, *Literatur des Staatsrecht*, t. II, p. 90.

KREK (*Phaja*), roi du Camboge (Tchinla), vivait dans la dernière moitié du douzième siècle. « Vers l'an mil six cent de l'ère de Bouddha (1157 de J.-C.), est-il rapporté dans les annales du Siam septentrional, un prince nommé Khôtathevarat régnait dans Intaphat-Nakhon, capitale du Camboge, qui était bien déchue de son ancienne splendeur. Trois siècles de guerres continuelles avaient semé partout la ruine et la desolation. Aussi tout le monde était dans l'attente d'un roi plein de mérite et de puissance, qui ferait refleurir le royaume. » Un mendiant lépreux, favorisé par des prédictions et plus encore par le malaise général, s'empara du trône sous le nom de Phaja Krek, et, comme pour légitimer son usurpation, il épousa une des princesses de la famille de Khôtathevarat. A l'exemple de Phra-Ruang, roi de Siam, il voulut instituer une nouvelle ère, qui n'a jamais été suivie. Après trois générations, il ne resta plus de la postérité de Phaja-Krek, qu'une princesse, qui devint la souveraine du Camboge et fut mariée à Phra-Choro-Uthong, fondateur de *Juthia*, plus tard la capitale de Siam et l'une des cités les plus opulentes de l'Orient.

« Il existe, dit Mgr Pallegoix, une autre version touchant la fondation de *Juthia;* on lit dans certains exemplaires des annales qu'un roi de la nation *Thaï*, ayant fondé la ville de *Kampheng-Phet*, eut un fils, appelé *Uthong*. Ce prince, ayant succédé à son père, envoya ses officiers reconnaître le pays qui est au midi. Ceux-ci, à leur retour, annoncèrent au roi qu'ils avaient trouvé une contrée très-fertile et très-abondante en poissons. Alors *Phaja Uthong* émigra avec tout son peuple, et vint bâtir *Juthia*, sur une île du Ménam, à 100 kilomètres de la mer. — « Cette seconde version, continue le même auteur, me paraît plus vraisemblable que la première; car si l'on adoptait la première, il s'ensuivrait que les *Thaï* actuels ne sont plus de race *thaï*, mais de race cambogienne, hypothèse qui est tout à fait inadmissible, vu la grande différence qui existe entre ces deux races. »

Il me semble facile de concilier ces deux opinions, en apparence contradictoires. Le *Phaja Uthong* d'*Intaphat-Nakhon* et le *Phaja-Uthong* de *Kampheng-Phet* ne sont point deux personnages distincts, mais un seul et même personnage considéré à deux époques différentes de sa vie. Les Annales de Siam se prêtent d'ailleurs admirablement à cette interprétation. Il y est dit que *Phaja-Uthong*, après avoir fondé Juthia, l'an 712 de l'ère de Phra Ruang (1350 de J.-C.), « monta sur le trône de Siam et prit le titre de *Phra-Romathibodi*. » Il avait alors sous sa domination *Malaka*, *Xara*, *Tanaosi* (Ténasserim), *Nakhon-sithamarat* (Ligor, *Thavaï*, *Mo-Ta-Ma* (Martaban), *Molamlong* (Molméin), *Song-Kla*, *Chantaban*, *Philsanulók* (Phitsilôk), *Sukhotaï*, *Phixaï*, *Savankhalok*, *Phichit*, *Kampheng-Phet*, *Nakhon-Savan*. « Jaloux d'étendre ses États, il porta la guerre dans le Camboge, d'où il amena un grand nombre de captifs. » Il est naturel de penser que, maître de ce pays, qui obéissait alors à une femme, il exigea la main de la reine, petite-fille de Phaja-Krek à la troisième génération.

F.-X. TESSIER.

Phongsarvadan-muang-nua, *Annales du Siam septentrional* (en siamois). — Pallegoix, *Gram. Ling. Thai*, in-4°; Bangkok, 1850. — *Description du Royaume Thaï*; Paris, 1854.

KREKCHIN (*Pierre*), écrivain russe, né à Novogorod, en 1680, mort en 1763, est connu par ses recherches historiques. La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg possède de lui en manuscrit une *Histoire de sainte Olga;* — *d'Ivan le Menaçant;* — *de Boris Godounof;* — et *de Pierre Ier*. Quoique ce dernier souverain ait, dans un de ses moments de colère, envoyé Krekchin travailler aux fortifications de Kronstadt, celui-ci l'a célébré dans des *Dialogues* adulateurs, imprimés à Saint-Pétersbourg en 1788, 1 vol. in-8°, où il fait causer le réformateur de la Russie avec le comte Chérémétef, Charles XII, Salomon et Alexandre le Grand. Les papiers de Krekchin ont beaucoup aidé Golikof (*voy.* ce nom) à compiler son *Recueil de documents relatifs à Pierre le Grand;* 30 vol. in-8°. A. G.

Documents particuliers.

KREMER (*Jean-Martin*), historien allemand, né à Worms, en 1718, mort le 27 janvier 1793. Après avoir étudié la jurisprudence à Heidelberg, il occupa diverses fonctions dans l'administration de la principauté de Nassau. On a de lui : *Genealogische Geschichte des ottonischen Astes des salischen Geschlechts und des daraus entspringenden nassauischen Geschlechts* (Histoire généalogique de la branche ottonienne de la famille des empereurs saliens, d'où est sortie la famille de Nassau); Francfort, 1775, 2 vol. in-4°; — *Origines Nassovicæ;* Giessen, 1780, 2 vol. in-4°; — *Genealogische Geschichte des Hauses Saarbrücken* (Histoire généalogique de la maison de Saarbruck); Francfort, 1786, in-4°. E. G.

Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I. — *Deductions-Bibliothek*, t. IV, p. 2180.

KREMER (*Christophe-Jacques*), historien allemand, frère du précédent, né à Worms, le

10 mai 1722, mort le 19 avril 1777. Il étudia à Tubingue, reçut un emploi dans l'administration des rheingraves, fut nommé en 1760 conseiller aulique à Mannheim et plus tard historiographe de la maison du Palatinat. On a de lui : *Diplomatische Beytræge zur deutschen Geschichtskunde*, (Documents diplomatiques pour servir à l'histoire d'Allemagne; Francfort, 1757-1762, 3 livraisons, in-8°; — *Geschichte des Chrufürsten Friedrichs des I von der Pfalz* (Histoire de l'électeur palatin Frédéric Ier); Mannheim, 1666, 2 vol. in-4°; — *Beytræge zur Jülich und Bergischen Geschichte* (Documents pour servir à l'histoire du duché de Juliers et de Berg); Mannheim, 1770, 3 vol., in-4°; — *Geschichte des Wild und Rheingraflichen Hauses* (Histoire de la Maison de Wild et de Rheingraf); Mannheim, 1769, 2 vol. in-fol.; — *Beytræge zur Julich und Bergischen Geschichte* (Documents pour servir à l'histoire du Duché de Juliers et de Berg); Mannheim, 1769-1776, 3 vol. in-4° : cet ouvrage fut suivi d'un quatrième volume, publié à Marbourg, 1787, in-4°; — *Geschichte des rheinischen Franziens* (Histoire de la France rhénane); Mannheim, 1773, in-4°. E. G.

Commentaria Academiæ electoralis Scientiarum Theodoro-Palatinæ, t. V. — Rotermund, *Supplément à Jæcher*.

* **KREMER** (*Pierre*), peintre belge, né à Anvers, en 1801. Elève de Herreyrs et de Mathieu van Brée, c'est un des artistes les plus laborieux et les plus éminents de la Belgique. Ses principaux tableaux sont : *Philoctète voulant percer Ulysse, et retenu par Néoptolème* (Exposition d'Anvers, 1822); — *Marius à Carthage* (Anvers, 1825); — *Vondel lisant une tragédie dans le château de Ter-Musden* (Amsterdam, 1826); — *La Poésie, la Peinture et la Musique réunies dans la famille du célèbre Roemer-Vischer* (Bruxelles, 1827); — *David Teniers dessinant d'après nature;* le bailli du canton et une laitière regardent le dessin du peintre; — *Le comte de Buren* (fils de Guillaume le Taciturne), *prisonnier en Espagne, jouant aux échecs avec son châtelain* (Anvers, 1828); — *Paul Potter, dessinant d'après nature en présence de sa femme;* — *Le peintre Jean Steen auprès de Marie Herkulens* (Amsterdam, 1828); — *Grotius instruisant Guillaume van de Velde;* — *Le peintre Adrien Brouwer faisant ses adieux à la famille de son maître Joseph van Craesbeek* (Bruxelles, 1830), charmant tableau que la gravure a rendu populaire; — *Une jeune fille offrant une rose à un soldat* (Amsterdam, 1830); — *Un homme mangeant des huîtres* (Gand, 1832); — *Mort de Jean de Marnix, seigneur de Toulouse, à la bataille d'Austruweel, livrée le 13 mars 1567* (Bruxelles, 1833); — *La Paysanne de Saventhem pleurant le départ de son amant, le célèbre peintre Antoine van Dick*. — *Un Matelot nègre caressant une marchande de chevrettes* (Anvers, 1834); — *Épisode de l'administration du duc d'Albe dans les Pays-Bas* (Gand, 1835); — *Désolation d'une famille bruxelloise pendant l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn* (Bruxelles, 1836), etc. A. DE L.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique. — *Biographie générale des Belges*.

KRENITZIN, marin russe, mort au Kamtchatka, en 1769, fut chargé, en 1767, par Catherine II, d'établir le degré de latitude des îles Aléoutes et d'explorer le sol de la Californie. Son *Journal* et sa *Carte* ont été insérés, pour la première fois, dans *Les nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique*, par Coxe; Paris, 1781, in-4°. A. G.

Histoire de l'Amérique par Robertson. — Eyriès, *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*.

KRETSCHMANN (*Charles-Frédéric*), poëte allemand, né le 4 décembre 1738, à Zittau, en Saxe, mort dans cette même ville, le 15 janvier 1809. Il étudia le droit à l'université de Wittemberg, et obtint, en 1764, une place dans l'administration judiciaire de sa ville natale. Il doit sa réputation surtout à son recueil de poésies intitulé : *Der Gesang Ringulph's des Barden* (Le Chant de Ringulph le Barde), Leipzig, 1786, dans lequel il imite avec bonheur le genre de Klopstock. On a de lui encore : *Comische, lyrische und epigrammatische Gedichte* (Poésies comiques, lyriques et épigrammatiques); Francfort et Leipzig, 1764, in-8°; — *Die Klage Ringulph's des Barden* (La complainte de Ringulph le Barde); Leipzig, 1768; — *Scherzhafte Gesænge* (Chansons joyeuses); Leipzig, 1771; — *Kleine Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1775; — *Die Familie Eichenkron* (La famille Eichenkron), comédie en cinq actes; Leipzig, 1786; — *Die Belagerung* (Le Siége), comédie en cinq actes; ibid., 1786; — *Natur und Sittengemaelde* (Tableaux de Nature et de Mœurs); Zittau, 1790-1791, 2 vol.; — *Romane und Erzæhlungen* (Romans et Contes); Leipzig, 1799-1800, 2 vol.; — *Fabeln, Allegorien und Gedichte* (Fables, Allégories et Poëmes); Leipzig, 1799; — beaucoup d'articles dans le *Deutsche Merkur* et dans d'autres revues littéraires, etc. Les œuvres complètes de Kretschmann ont paru à Leipzig : *Sæmmtliche Werke;* Leipzig, 1784-1805, 7 vol. R. L.

Otto, *Lexik*. II, p. 336. — *Teutscher Merkur*, 1809, p. 130. — Rotermund, *suite* de Jöcher. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung;* Leipzig, 4e édit., 1853, vol. IV, p. 99, 206, 208.

KRETSCHMANN (*Théodore-Conrad*), homme d'État et jurisconsulte allemand, né à Bayreuth, le 8 novembre 1762, mort le 15 janvier 1820. Après s'être fait recevoir en 1791 docteur en droit à Iena, il devint l'année suivante conseiller de régence, et en 1796 conseiller intime référendaire à Bayreuth. En 1800 il fut appelé à diriger le gouvernement du duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld, mission difficile alors, et dont il s'acquitta

avec succès. Il rentra plus tard dans la vie privée. On a de lui : *De Stupro voluntario*; Stuttgard et Leipzig, 1791, in-4°; — *Principia Juris Germanorum civilis privati hodierni*; Iéna, 1792-1793, 2 vol., in-8°; — *Jus publicum Germaniæ, variis variorum dissertationibus illustratum*; Leipzig, 1792, 2 vol. in-4°; — *Kleine Abhandlungen ans dem Staats und Privatrechte* (Petits Traités concernant le Droit public et privé); Bayreuth, 1793, in-8°; — *Beyträge zur Berichtigung der positiven Rechtsgelahrtheit* (Documents pour servir à amender la Science du Droit positif); Iéna, 1793, in-8°; — *Versuch eines Lehrbuchs des positiven Rechts der Deutschen* (Essai d'un Manuel du Droit positif de l'Allemagne); Bayreuth, 1793, in-8°; — *Organisation des Herzogthums Sachsen Cobourg Saalfeld* (Organisation du Duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld); Leipzig, 1803, in-8°; — *Hof und Staats Zeitschrift* (Revue de la Cour et de l'État); Bamberg, 1809-1810, 3 vol. in-8°. E. G.

Kretschmann, *Hof und Staatszeitschrift*, t. III (autobiographie).

* **KREUBÉ** (*Charles-Frédéric*), compositeur français, né le 5 novembre 1777, à Lunéville. Attaché d'abord au théâtre de Metz en qualité de chef d'orchestre, il vint, en 1800, à Paris, et s'y perfectionna dans l'étude du violon, sous la direction de Rodolphe Kreutzer. L'année suivante il entra à l'Opéra-Comique, et dirigea l'orchestre de cette scène depuis 1816 jusqu'en 1828. Il faisait en même temps partie des musiciens de la chapelle du roi. Depuis 1830 il vit retiré dans une maison de campagne aux environs de Saint-Denis. M. Kreubé a fait représenter un certain nombre d'opéras-comiques, dont quelques-uns ont été bien accueillis; nous citerons : *Le Portrait de famille*; 1814; — *Une Nuit d'intrigue*; 1816; — *L'Héritière*; 1817; — *La jeune Tante*; 1820; — *Le Philosophe en voyage*, en trois actes, avec Pradher; 1821, — *Le Paradis de Mahomet*, en trois actes, avec Kreutzer; 1822. — *Les Enfants de maître Pierre*, en trois actes; 1825; — *Le Mariage à l'anglaise*; 1828; etc. P. L—Y.

Fétis, *Biogr. univ. des Music.*

KREUTZ. *Voy.* CREUTZ et CREUZ.

KREUTZER (*Rodolphe*), célèbre violoniste et compositeur français, né à Versailles, le 16 novembre 1766, et mort à Genève, le 16 janvier 1831. Il était à peine âgé de six ans lorsque son père, musicien de la chapelle du roi, commença à lui enseigner les premiers éléments de son art. Presqu'en même temps on le confia aux soins d'Antoine Stamitz, violoniste distingué, sous la direction duquel l'enfant fit bientôt de tels progrès qu'à l'âge de treize ans il faisait déjà l'admiration des connaisseurs par son jeu brillant et plein de verve. Sans avoir aucune notion des règles de l'harmonie, mais doué d'une heureuse organisation, qui suppléait à son manque de savoir, il composait des concertos de violon qu'il jouait en public; il exécuta son premier ouvrage en ce genre au concert spirituel, où le talent précoce du virtuose et du compositeur excita l'enthousiasme général. La reine Marie-Antoinette se plaisait à l'entendre, et l'appelait souvent à ses soirées de Trianon; elle le prit sous sa protection, et lui remit elle-même le brevet de violoniste de la chapelle lorsqu'en 1782 cette place devint vacante par la mort du père du jeune artiste. L'année suivante, Rodolphe perdit sa mère; il était l'aîné de quatre enfants, et quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, il se montra un père et un tuteur pour la famille dont il était devenu le chef. Redoublant d'ardeur pour le travail, il perfectionnait chaque jour de plus en plus son talent d'exécution et à vingt ans il n'y avait peut-être que Mestrino et Viotti qui lui fussent supérieurs. Il composait aussi de nouveaux morceaux pour son instrument; mais son plus vif désir était d'écrire pour la scène lyrique. Il cherchait partout un poëme pour l'Opéra-Comique; ne pouvant en trouver, il se mit à refaire la musique de deux anciennes pièces qui furent répétées dans la petite salle de la cour. Enfin, en 1790, étant entre comme premier violon au Théâtre-Italien, il fit connaissance de Desforges, et obtint de lui un drame lyrique en trois actes intitulé : *Jeanne d'Arc à Orléans*, dont il écrivit rapidement la partition; bientôt après la pièce fut représentée au Théâtre-Italien : elle eut assez de succès pour inspirer de la confiance à d'autres poëtes, et au mois de janvier 1791 Kreutzer donna sur la même scène *Paul et Virginie*, composition pleine de chaleur, d'élégance, de naïveté, qui réussit complétement. Cet ouvrage fut suivi de *Lodoïska ou les Tartares*, qui fut accueillie avec enthousiasme au théâtre italien, sur lequel elle fut représentée au mois d'août de la même année, quelques jours après l'apparition de la *Lodoïska* de Cherubini au théâtre Feydeau (1). Une lutte s'établit alors entre les deux *Lodoïska*. L'œuvre de Cherubini, remarquable par la science profonde, l'exquise pureté du style, le développement de la pensée musicale, montrait tout l'effet que pouvaient produire ces grandes combinaisons harmoniques et instrumentales dont Mozart avait donné l'exemple dans son *Don Juan*, révélations du

(1) Le genre de l'Opéra-Comique, qui, comme on sait, avait pris naissance sur les théâtres de la Foire, était exploité à cette époque par deux théâtres rivaux. Le plus ancien de ces spectacles, celui sur lequel Kreutzer fit ses débuts, était installé depuis 1783 à la salle Favart, et portait alors le nom de *Comédie Italienne*, qu'il abandonna en 1792, pour reprendre celui d'*Opéra-Comique*, qu'il avait porté précédemment. Le second théâtre avait été fondé en 1789, par Léonard et Viotti, à la salle des Tuileries, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*; au mois de janvier 1791, il alla donner ses représentations à la salle Feydeau, qui venait d'être construite : c'est là que fut donnée, le 18 juillet de la même année, la *Lodoïska* de Cherubini. Plus tard, en 1801, les deux entreprises rivales s'étant réunies, ne formèrent plus qu'une seule et même troupe, qui joua à la salle Feydeau

encore pour l'Allemagne elle-, ... restées étrangères à la France. ... n'avait point, comme Cherubini, les sources de la science à sa disposition; n'ayant aucune étude théorique, guidé seulement par un heureux instinct, sa manière de concevoir sa partition consistait à marcher à grands pas dans sa chambre en chantant ses mélodies et en les accompagnant sur son violon. Mais si la *Lodoïska* de Cherubini était l'éclatant manifeste d'un art nouveau, la *Lodoiska* de Kreutzer, dont l'ouverture est restée populaire, n'en eut pas moins pendant longtemps encore une vogue qu'elle dut aux charmantes inspirations de cet artiste, à une couleur locale parfaitement appropriée au sujet, à une grande facilité d'exécution, et surtout à l'exiguïté gracieuse de ses formes mélodiques, qui convenait mieux aux habitués de l'ancien Opéra-Comique. A partir de ce moment, Kreutzer occupa une place distinguée parmi les compositeurs de musique dramatique. Ce fut aussi en employant les mêmes procédés qu'il écrivit : *Charlotte et Werther*, *Le Franc Breton*, *Le Déserteur de la montagne de Ham*, *La Journée de Marathon*, *Le Siége de Lille*, *Le Petit Page, ou la prison d'État*, et plusieurs autres ouvrages qui furent successivement représentés de 1792 à 1796.

En 1797, après le traité de Campo-Formio, Kreutzer, profitant du rétablissement des communications qui avaient été interrompues par les guerres précédentes, parcourut l'Italie et l'Allemagne, donnant des concerts dans les principales villes, et recueillant partout, comme violoniste et comme compositeur, d'unanimes applaudissements. Nommé professeur de violon au Conservatoire dès l'organisation de cet établissement, il revint à Paris prendre possession de cette place, et ne tarda pas à former d'excellents élèves, auxquels il savait inspirer la confiance et communiquer son chaleureux enthousiasme. Kreutzer était alors dans toute la force de son talent et obtenait les plus brillants succès dans les concerts qui se donnaient à la salle Feydeau et au concert spirituel, où il se faisait entendre avec Rode Au départ de celui-ci pour la Russie, en 1801, Kreutzer lui succéda à l'Opéra en qualité de premier violon solo, et exerça ces fonctions jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut nommé second chef d'orchestre à ce théâtre; l'année suivante on lui confia la direction du même orchestre. En 1802 il était entré comme premier violon à la chapelle du premier consul Bonaparte, et en 1806 il avait été choisi comme violon solo de la musique particulière de l'empereur. La Restauration le conserva, et en 1815 il fut fait maître de la chapelle du roi, en survivance de Plantade. Louis XVIII voulut même, sur la recommandation du comte d'Artois, lui rendre une pension qui lui avait été accordée, avant la révolution, sur la cassette royale; mais l'artiste refusa.

Au milieu des nombreuses occupations que lui créaient les différentes places qu'il occupait, Kreutzer, entraîné par un penchant irrésistible, trouvait encore le temps d'écrire pour le théâtre. Dès qu'il avait été membre du Conservatoire, il s'était cru dans l'obligation de réparer la faiblesse de ses premières études; mais, comme il arrive souvent chez ceux qui ne se sont pas familiarisés de bonne heure avec le mécanisme de la science, les travaux auxquels il se livra eurent pour résultat d'arrêter l'élan de son imagination. Sa tendance vers une nouvelle facture commença à se montrer dans son opéra d'*Astianax*, représenté en 1801, et se manifesta de plus en plus par la suite. Cependant, s'il est vrai qu'en prenant cette direction, les idées du compositeur aient pu perdre de leur originalité primitive, on n'en trouve pas moins encore de délicieuses inspirations dans les ouvrages qu'il a donnés au théâtre pendant les vingt années suivantes, notamment dans *Aristippe*. — *Ipsiboé* (1824) et *Pharamond* (1825), écrits en collaboration avec Berton et Boïeldieu, furent les deux derniers opéras qu'il fit représenter. Depuis un an environ il avait quitté ses fonctions de chef d'orchestre pour prendre la direction de toute la musique de l'Opéra; mais il n'occupa pas longtemps cette position, et fut mis à la retraite en 1826. Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait cessé de jouer du violon, s'étant cassé le bras par suite d'une chute qu'il fit en voyage. En 1827, Kreutzer, voulant faire un dernier adieu au public, sollicita vainement auprès de l'administration de l'Académie royale de musique la représentation de *Mathilde*, grand opéra en trois actes qu'il venait de terminer. Ce refus lui causa un profond chagrin, qui altéra sa santé; il eut plusieurs attaques d'apoplexie. On crut que l'air de la Suisse lui serait favorable, et en 1831 on l'emmena à Genève; mais tous les soins furent inutiles, et bientôt après il expira, à l'âge de soixante-cinq ans. Kreutzer laissa une fortune assez considérable, qu'il devait à son talent et dont il usait avec un noble désintéressement; sa femme était obligée de mettre des bornes à sa générosité prodigue, en lui remettant chaque mois la somme qu'il pouvait consacrer à de bonnes œuvres. Un soir, après avoir joué dans un concert au bénéfice de son vieux et pauvre camarade Laboussaye, et s'apercevant que la recette avait été peu fructueuse, il y ajouta de sa bourse une forte somme, qu'il remit au caissier en lui recommandant le silence.

Voici l'indication des principales compositions de cet artiste : Musique de théâtre : Deux pièces répétées au théâtre de la cour, à Versailles, mais non représentées; — *Jeanne d'Arc à Orléans*, trois actes, au Théâtre-Favart (1790); — *Paul et Virginie*, trois actes, idem (1791); — *Lodoiska, ou les Tartares*, trois actes, idem (1791); — *Charlotte et Werther*, un acte, idem (1792); — *Le franc Breton*, un

acte, idem (1792); — *Le Déserteur de la montagne de Ham*, un acte, idem (1793); — *La Journée de Marathon, ou le triomphe de la liberté*, quatre actes, au Théâtre-National (1793); — *Le Congrès des Rois*, trois actes, au Théâtre-Favart (1793), en collaboration avec Grétry, Méhul, Dalayrac, Deshayes, Solié, Devienne, Berton, Jadin, Trial fils, Cherubini et Blasius; — *Le Siége de Lille*, un acte, au Théâtre-Feydeau (1793); — *Le Lendemain de la bataille de Fleurus*, un acte, idem (1794); — *Le Petit Page, ou la prison d'État*, un acte, idem (1795); — *On respire*, un acte, au Théâtre-Favart (1795); — *Le Brigand*, un acte, idem (1795); — *Imogène, ou la gageure indiscrète*, trois actes, idem (1796); — *Flaminius à Corinthe*, un acte, à l'Opéra (1801), avec Nicolo Isouard; — *Astianax*, trois actes, idem (1801); — *Paul et Virginie*, ballet en trois actes, idem (1806), fait avec la musique de l'opéra cité précédemment; — *Les Surprises, ou l'étourdi en voyage*, deux actes, au Théâtre-Feydeau (1806); — *François Ier*, deux actes, idem (1807); — *Jadis et Aujourd'hui*, un acte, idem (1808); — *Aristippe*, deux actes, à l'Opéra (1808); — *Antoine et Cléopâtre*, ballet en trois actes, idem (1808); — *La Fête de Mars*, ballet, idem (1809); — *La Mort d'Abel*, trois actes, idem (1810); — *L'Homme sans façons*, trois actes, au Théâtre-Feydeau (1812); — *Le Camp de Sobieski*, deux actes, idem (1813); — *Constance et Théodore*, deux actes, idem (1813); — *La Ronde de Nuit*, chant de circonstance (1814); — *Le Béarnais*, un acte, au Théâtre-Feydeau (1814); — *L'Oriflamme*, deux actes, à l'Opéra (1814), avec Méhul et Berton; — *La Princesse de Babylone*, trois actes, idem (1815); — *La Perruque et la Redingote*, trois actes, au Théâtre-Feydeau (1815), avec Kreubé; — *L'Heureux Retour*, ballet en un acte, à l'Opéra (1815), avec Persuis et Berton; — *Le Carnaval de Venise*, ballet en deux actes, idem (1816), avec Persuis; — *Les Dieux rivaux, ou les fêtes de Cythère*, deux actes, idem (1816), en société avec Berton, Persuis et Spontini; — *Le Maître et le Valet*, trois actes, au Théâtre-Feydeau (1816); — *La Servante justifiée*, ballet en deux actes, à l'Opéra (1818); — *Clari, ou la promesse de mariage*, ballet en trois actes, idem (1820); — *Le Négociant de Hambourg*, trois actes, au Théâtre-Feydeau (1821); — *Blanche de Provence*, trois actes, à l'Opéra (1821), avec Berton, Boïeldieu et Paer; — *Le Paradis de Mahomet*, trois actes, au Théâtre-Feydeau (1822), avec Kreubé; — *Ipsiboé*, quatre actes, à l'Opéra (1824); — *Pharamond*, trois actes, idem (1825), avec Berton et Boïeldieu; — *Mathilde*, opéra en trois actes, non représenté. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Deux symphonies concertantes pour deux violons; — Une symphonie concertante pour deux violons et violoncelle; — Dix-neuf concertos pour le violon; — Air provençal varié pour le violon, avec accompagnement d'orchestre; — Romance de *Joseph*, idem; — Quinze quatuors pour deux violons, alto et basse; — Quinze trios pour deux violons et violoncelle; — Sept œuvres de duos pour deux violons; — Cinq œuvres de sonates pour violon et basse; — Huit œuvres d'études pour le violon qui sont devenues classiques, etc., etc. Kreutzer a pris part, avec Baillot, à la rédaction de la *Méthode de Violon* adoptée par le Conservatoire de Paris. Dieudonné DENNE-BARON.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — *Revue Musicale*, année 1831. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Le même, *Notice biographique sur N. Paganini, précédée d'une esquisse de l'histoire du violon*. — Fatria, *Histoire de l'Art Musical en France*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale*, etc.; Paris, 1855.

KREUTZER (*Jean-Nicolas-Auguste*), violoniste français, frère du précédent, né à Versailles, en 1781, ainsi qu'il résulte des anciens registres du Conservatoire de Musique de Paris et mort dans cette dernière ville, en 1832. Élève de son frère, dans la classe duquel il entra lorsque celui-ci fut nommé professeur de violon au Conservatoire, il obtint d'abord le second prix au concours de l'an VIII (1800), puis le premier prix l'année suivante. Depuis 1798 il faisait partie de l'orchestre de l'Opéra-Comique, théâtre Favart, qu'il quitta en 1802 pour entrer dans celui de l'Opéra, où il resta jusqu'en 1823, époque à laquelle, après vingt ans de services, on lui accorda une pension de retraite. Il remplissait alors les fonctions de professeur suppléant au Conservatoire; mais en 1825 il succéda à son frère Rodolphe dans la place de professeur de première classe. Attaché successivement à la chapelle de Napoléon, de Louis XVIII et de Charles X, il conserva sa place parmi les premiers violons jusqu'à la dissolution de la chapelle royale, en 1830, et mourut deux ans après, des suites d'une affection de poitrine. Quoique cet artiste n'ait jamais eu dans son jeu ni la chaleur ni l'éclat de Rodolphe, il appartient cependant à l'école de son frère par une certaine élégance toute française, très-différente du style qui caractérise l'école classique de Baillot. Kreutzer a écrit pour le violon deux concertos, des duos, trois sonates et quelques airs variés, qui ont été publiés chez les éditeurs Boïeldieu, Janet et Nadermann. D. D. B.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KREUTZER (*Conradin*), compositeur allemand, naquit le 22 novembre 1782, près de Mosskirch (duché de Bade), et mourut le 14 décembre 1849, à Riga. L'un des huit enfants d'un meunier, il montra de bonne heure beaucoup de disposition pour la musique, apprit les éléments de l'organiste Rieger, et passa comme enfant de chœur trois années au monastère de Zwyfallen,

en Autriche. Devenu orphelin en 1797, il fut obligé par son tuteur d'aller, à son grand regret, suivre les cours de l'université de Fribourg en Brisgaw; cependant, il obtint de reprendre ses études de prédilection, et se rendit à Vienne, où il travailla sous la direction du célèbre harmoniste Albrechtsberger. Il fut bientôt admis dans les meilleures maisons de la ville, et Haydn, qui le prit en amitié, corrigea même de sa main trois sonates qu'il avait composées pour le piano. Après y avoir fait représenter avec beaucoup de succès l'opéra de *Conradin de Souabe*, qui fut longtemps arrêté par la censure, Kreutzer donna plusieurs concerts à Stuttgard, et fut nommé par le roi Frédéric directeur du Conservatoire, en remplacement de Danzi. En 1816 il donna sa démission, voyagea en Suisse, resta pendant trois ans attaché à la chapelle de Donaueschingen, et dirigea, de 1822 à 1827, la musique du théâtre impérial de Vienne, dont Barbaja était l'entrepreneur. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Riga. « Cet artiste jouit en Allemagne, dit M. Fétis, de la réputation d'un compositeur distingué; toutefois, ses ouvrages sont plus remarquables par des qualités de facture et d'expérience que par le don de l'invention. Il a d'ailleurs été rarement heureux à la scène. » On a de lui les opéras suivants : *Die lächerlsche Werbung* (L'Enrôlement ridicule); opéra comique en deux actes, joué à Fribourg, en 1801; l'auteur y chanta lui-même la partie de premier ténor; — *Conradin de Souabe*, trois actes, joué à Stuttgard en 1812; — *Les deux Mots, ou une nuit dans la forêt*; — *Jery et Bately*; — *Ésope en Phrygie*, composé à Vienne, en 1808; — *Der Taucher* (Le Plongeur), en 1809; — *Panthea*, grand opéra en trois actes, en 1810; — *Théodore*, opéra comique en un acte, joué à Stuttgard en 1811; — *Les Insulaires*; Stuttgard, 1812; — *Alimon et Zaïde*, op. en trois actes; Stuttgard, 1813; — *Oreste*, op. en trois actes; Prague, 1818; — *La Chaumière des Alpes*, op. en un acte, 1816; — *Cordelia*, op. en un acte; Donaueschingen, 1819: qui est peut-être sa partition la plus originale; — *Libussa*, op. en trois actes; Vienne, 1822; — *Sigune*; Vienne, 1824; — *La Laitière de Montfermeil*, op. en cinq actes; Vienne, 1825; — *L'Eau de Jouvence*, joué à l'Odéon, à Paris; — *La Jeune fille*, op. en trois actes; Prague, 1830; — *Mélusine*, op. en trois actes; Vienne, 1833; — *Das Nacht-Lager* (La Mauvaise Nuit); Vienne, 1834; — *Le Siége de Grenade*, etc. On a encore de Kreutzer un grand nombre de compositions pour piano et autres instruments. K.

Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*. — *Conv.-Lex.*

KREYSIG (*Georges-Christophe*), historien allemand, né à Dorfel, près d'Anneberg, le 7 octobre 1697, mort le 13 janvier 1758. Il obtint à Wittemberg le grade de maître en philosophie, et alla s'établir à Dresde, où il rassembla une belle collection de livres et de manuscrits, qu'il légua à la bibliothèque de cette ville. On a de lui : *Historische Bibliothek von Obersachsen und umgränzenden Ländern* (Bibliothèque historique de la Saxe supérieure et des contrées avoisinantes); Dresde, 1732, in-8°; — *Diplomatische Nachlese der Historie von Obersachsen und ungränzenden Ländern* (Regain de diplômes concernant l'histoire de la Saxe supérieure et des contrées avoisinantes); Dresde, 1730, 12 parties, in-8° : publié en compagnie avec Schöttgen; — *Bibliotheca Scriptorum Venaticorum*; Altenbourg, 1750, in-8°; — *Beyträge zur Historie der sächsischen Lande* (Documents pour servir à l'Histoire des pays Saxons); Altenbourg, 1754-1764, 6 vol. in-8°; — *Diplomataria et Scriptores historiæ germanicæ medii ævi*; Altenbourg, 1760, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage, publié en compagnie avec Schöttgen, reçut un volume supplémentaire, que fit paraître Franke, et qui contient les biographies détaillées de Kreysig et de Schöttgen. Kreysig a aussi publié de nombreux articles dans les *Dresdener Anzeigen* et dans la *Neue sächsische historische Handbibliothek* de Weinart. E. G.

Dresdener Gelehrte Anzeigen, année, 1758. — Hirsching, *Histor. lit. Handbuch.*

KREYSIG (*Frédéric-Louis*), médecin allemand, né le 7 juillet 1770, à Eilembourg, près Leipzig, mort à Dresde, le 4 juin 1839. Il fit ses premières études à Leipzig, vint en 1792 à Pavie, où il suivit assidûment les leçons de Frank, Scarpa, Paletta et Spallanzani, et enseigna ensuite son art à Leipzig et à Wittemberg. En cette dernière ville il fonda la clinique ambulante. En 1803 il fut nommé médecin particulier de l'électeur, plus tard roi de Saxe, qu'il accompagna en Pologne et à Friedrichsfelder, où ce prince fut retenu captif. De retour à Dresde (1815), Kreysig devint professeur de pathologie spéciale et de thérapeutique et directeur de la clinique du Collegium Medico-Chirurgicum. En 1822 des raisons de santé l'obligèrent à se démettre de ses fonctions. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il se livra entièrement à la pratique de son art, consacrant ses loisirs à l'étude de la botanique. Outre un grand nombre de petits écrits, on a de Kreysig : *Neue Darstellung der physiologischen und pathologischen Grundlehren* (Nouvelle Exposition des Principes de Physiologie et de Pathologie); Leipzig, 1798-1800, 2 vol.; — *Ueber das Scharlachfieber* (De la Fièvre Scarlatine); Leipzig, 1802; — *Die Krankheiten des Herzens* (Les Maladies du Cœur); Leipzig, 1814-1817, 3 vol.; — *System der praktischen Heilkunde* (Système de Médecine pratique); Leipzig, 1818-1819, 2 vol.; — *Ueber den Gebrauch der kuenstlichen und natuerlichen Mineralwasser* (De l'Usage des Eaux Minérales artificielles et naturelles); Leipzig, 2ᵉ édit., 1828. Dʳ L.

Conv.-Lex.

KRIEG (*Jean-Frédéric*), général français, né en 1730, à Lahr en Brisgaw, mort à Paris, dans les premiers mois de l'an II (1793). A seize ans il prit du service en France, sous le maréchal de Saxe. Il fit toutes les campagnes d'Hanovre, pendant lesquelles il reçut sept blessures. Il fut fait capitaine de cavalerie à la bataille de Rosbach, en 1757, et major de cavalerie à la bataille de Minden; il protégea la retraite dans l'affaire de Clostercamp, en 1760, et y reçut seize blessures. Il fut encore blessé au siége de Gibraltar, en 1780, se fit remarquer, en 1792, à celui de Thionville, où il remplissait les fonctions de commandant en second de la place. Il se trouva à l'armée de Custine, et devint, bientôt après, général commandant de Thionville, puis général de division commandant Metz. Envoyé en cette qualité à l'armée de l'ouest, il obtint des succès dans plusieurs affaires, et y resta jusqu'à sa nomination au commandement de Paris, place qu'il occupa pendant dix mois. Il prit ensuite sa retraite. H. L.

Le Bas, *Dictionnaire Encyclopédique*.

KRIEGER (*Jean-Philippe*), compositeur allemand, né le 26 février 1649, à Nuremberg, mort le 6 février 1725, à Weissenfels. Après avoir reçu des leçons de Druckser et de Gabriel Schütz, il se rendit à Copenhague chez Jean Schrœder, organiste de la cour, et remplit pendant cinq ans les fonctions d'adjoint de ce maître; de retour en Allemagne, il fut attaché à la cour du margrave de Bayreuth, qui lui fournit les moyens de visiter la plupart des villes d'Italie, où il se lia d'amitié avec plusieurs maîtres célèbres. A Vienne, l'empereur Léopold fut si charmé de son talent qu'il lui accorda des lettres de noblesse. Bientôt après, il devint maître de chapelle du prince de Weissenfels, et passa quarante années à son service. On a de lui : *Flore*, *Cécrops*, *Procris*, *Hercule*, opéras; — vingt-quatre *sonates* pour violon et basse; Nuremberg, 1687-1693; — *Lustige Feld-musik* (Musique champêtre); ibid.; — *Musikalischer Seelenfriede* (Paix musicale de l'Ame); ibid., 1697, in-fol.; 2ᵉ édit. corrigée, Leipzig, 1717.

Son frère, *Jean* KRIEGER, né le 1ᵉʳ janvier 1652, à Nuremberg, mort le 17 juillet 1735, à Zittau, fut maître de chapelle du comte de Reuss, puis organiste de l'église Saint-Jean à Zittau. Il écrivit un grand nombre de morceaux religieux, de divertissements et d'exercices. De son temps il était compté parmi les meilleurs contrapuntistes de l'Allemagne. K.

Mattheson, *Critica musica*. — Schilling, *Lexikon*.

KRILOF (*Ivan-Andrievitch*), célèbre fabuliste russe, né à Moscou, le 2 février 1768, mort à Saint Pétersbourg, le 9 novembre 1844. Il était fils d'un pauvre officier d'armée qui se distingua dans la répression de la révolte de Pougatchef (1). Orphelin à onze ans, il n'hérita de son père qu'une caisse de livres composée de romans et de médiocres pièces de théâtre, dont la lecture lui inspira un vif attrait pour l'art dramatique. A quatorze ans il avait déjà fait un petit opéra intitulé : *La Cafetière*, qu'il échangea chez un libraire de Saint-Pétersbourg contre les œuvres de Racine, de Molière et de Boileau. Il prétendit, noble prétention, quand même elle est puérile, marcher sur les traces de ces incomparables génies, en écrivant deux tragédies, *Cléopâtre* et *Philomèle;* deux opéras, *Ilia l'Hercule* et *La Famille extravagante*, et quatre comédies, *L'Auteur dans l'antichambre*, *Les Espiègles*, *Le Magasin à la mode*, *Une Leçon à mes filles*. Doué d'un grand esprit naturel, mais manquant de ces connaissances multiples qui sont indispensables soit pour représenter un personnage historique, soit pour atteindre les points faibles de la société, Krilof fit différentes tentatives qui furent sans mérite comme sans succès. Il réussit mieux en rédigeant, en 1789, *La Poste des esprits*, feuille principalement destinée à stigmatiser la gallomanie; en 1792, *Le Spectateur*, et plus tard *Le Mercure de Saint-Pétersbourg*. Il ne réussit pas assez toutefois pour être retenu dans la sphère littéraire et ne pas être entraîné par la funeste influence du jeu, auquel il est difficile de résister sous un régime qui ne laisse rien discuter librement et n'offre presque aucun moyen d'occuper les esprits. Sans l'anéantir, comme tant d'autres, cette passion lui fit perdre des années précieuses. Il reprit en 1801 un service civil qu'il avait abandonné à l'âge de vingt-deux ans, et fut attaché pendant deux ans, comme secrétaire, au prince Serge Galitzin, général gouverneur de Riga. Le prince, s'étant retiré dans ses terres de Saratof, emmena Krilof avec lui. Son génie se raviva en habitant trois ans la campagne : la société provinciale dans laquelle il vécût lui donna l'expérience des faiblesses du caractère russe, qu'il retraça ensuite dans ses vers avec tant de sagacité et de malice; le langage du simple paysan lui révéla mieux que celui des salons dorés de Saint-Pétersbourg tout le parti que l'on pourrait tirer de ce mélange agréable de douceur et de force que renferme particulièrement l'idiome slave; il puisa enfin dans le calme des champs l'amour du travail, et Dmitrief (*voy.* ce nom) n'eut plus qu'à lui indiquer celui dans lequel il devait exceller en lui donnant à traduire deux fables de La Fontaine : *Le Chêne et le Roseau* et *La Fille*. Après avoir heureusement imité quelques pièces de ce grand maître, il en composa d'originales, et atteignit d'un bond la perfection dans ce genre. « Les fables de M. Krilof, dit Lemontey, ont ouvert la période glorieuse où la Russie, après s'être essayée dans une littérature qu'on pourrait presque appeler exotique, voit naître ensemble une littérature toute nationale et un public qui l'écoute. Ces fables sont, je crois, jusqu'à présent ce que le

(1) *Voy. Le faux Pierre III*, par Alexandre Pouchkin, Paris, [illegible], p. [illegible].

Parnasse de la Néva possède de plus achevé. Aucune nation n'a de fabuliste qui surpasse cet auteur en originalité et en invention. Presque tous ses sujets lui appartiennent. Sa narration est à la fois fine, naïve, vraie, et semée de détails gais et spirituels. Il emploie avec un rare talent les couleurs locales, et son pinceau, éminemment russe, reproduit, comme en un miroir, la singulière physionomie d'un peuple qui reçoit autant de simplesse de sa vie patriarcale que de finesse du mode de son état social. Les conceptions de M. Krilof sont en général pleines de sens. Il joue rarement avec ses leçons; sa morale a de la franchise et de la fermeté, et tient même quelquefois de l'épigramme ou de cette satire générale qui est l'arme de la vertu. Son style, dont ses compatriotes sentent vivement la perfection, réunit deux genres de beautés inabordables aux traducteurs: d'une part il abonde en mots d'une harmonie imitative, et de l'autre il tire avec art du langage vulgaire des expressions spéciales et inattendues, qui réveillent à elles seules une foule d'idées, de sentiments et de souvenirs chers aux nationaux. »

Rentré en 1807 à Saint Pétersbourg, le poëte n'eut plus à se préoccuper de ses moyens d'existence; l'empereur Alexandre, si désireux de rendre la situation de son empire plus brillante et par conséquent sa littérature plus féconde, moins rocailleuse et moins barbare, pourvut généreusement à ses besoins, et l'attacha à la Bibliothèque impériale, qu'il habita jusqu'en 1841. C'est dans cette retraite que le visita un académicien distingué. « J'ai vu M. Krilof, rapporte M. Ancelot, qui doit à de charmantes comédies, et plus encore à ses fables, une réputation devenue européenne; on l'a surnommé le *La Fontaine de la Russie*, et l'on rencontre en effet dans ses compositions une naïveté, une grâce qui lui donnent quelques rapports avec notre immortel *bonhomme*. Il porte dans le monde une distraction silencieuse qui ajoute à la ressemblance et justifie ce glorieux surnom (1). » Krilof mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, chrétiennement, comme il avait vécu. Ses obsèques furent splendidement faites aux frais de l'État; la nation lui éleva par souscription une statue colossale en bronze, due au ciseau du baron Kloth, qui se voit au Jardin d'Été de Saint-Pétersbourg.

Les *Œuvres* de Krilof, formant 3 vol. in-8°, rassemblées pour la première fois en 1847, à Saint-Pétersbourg, ont été maintes fois rééditées. Ses fables ont été imitées en vers français et italiens par divers auteurs. M. Émile Deschamps est celui qui a le mieux réussi à les faire connaître en France. On peut en juger par cette pièce (inédite) qu'il a bien voulu nous communiquer :

(1) *Six mois en Russie*; 1826.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL.

FABLE

(*Imitée du russe de Krilof*).

Un âne, — il s'en trouve partout, —
Se promenait dans un bocage.
N'admirant pas, et mangeant le feuillage,
Il jouissait bêtement, mais beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit, retiré sous l'ombrage,
Un rossignol. Soudain,
Prenant son air badin,
« Ah! c'est toi! Salut, mon confrère.
Se met-il galamment à braire.
Tu te mêles parfois, m'a-t-on dit, de chanter?...
Voyons : de ton gosier déroule les merveilles,
Je suis digne de t'écouter :
Regarde plutôt mes oreilles! »
Alors, le chantre du printemps
Éleva dans les airs sa voix sonore et tendre;
Il pressait, suspendait ses concerts éclatants;
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps.
Et les oiseaux, groupés, se taisaient pour l'entendre,
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux, charmés,
Oubliaient l'onde fraîche et les prés embaumés;
Et, guidant ses amours sous l'ombre bocagère,
Le pâtre, plus hardi, près d'un sein plus troublé,
Soupirait, sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux, plus doux au cœur de sa bergère!
L'oiseau divin a fini sa chanson.
L'âne aussitôt : « Pas mal; nous ferons quelque chose.
Très-bonne qualité de son!
Qui sait? tu deviendrais peut-être un virtuose
Si notre coq t'avait donné quelque leçon. .
C'est lui qui chante, oh! oh! d'une belle façon! »
Contre l'arrêt burlesque implorant un refuge,
Le pauvre rossignol s'enfuit bien loin de là,
Et jusqu'aux déserts s'en alla
Chanter pour les échos, et non pour un tel juge.
Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poëtes; fuyez les profanes.
Chantez, mais à l'écart. Hélas! dans ces temps-ci
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger? — Des ânes.

ÉMILE DESCHAMPS.

Le recueil qu'en a donné le comte Grégoire Orlof en 1825 (1) est fait pour attirer également l'attention des littérateurs et des bibliophiles. « Le comte Orlof, dit un bon juge, voulant faire de ce recueil une curiosité littéraire, a mis à contribution pour le former tout ce que le Parnasse français et italien offrait alors de noms distingués dans les deux sexes. Il en est résulté un livre unique en son genre, car chaque fable y a son traducteur particulier, soit français, soit italien; ce qui offre une variété piquante (2). » Parmi les auteurs qui ont traduit avec goût les fables de Krilof, il faut encore citer : M. Hippolyte Masclet; Moscou, 1828, in-8°; *Le Conteur russe*, par le prince Emmanuel Galitzin, et le *La Fontaine russe*, par Alfred Rougeault, Paris, 1852, in-18.

P[ce] A. G—N.

Biographie de Krilof, par Pletnef en tête de ses œuvres. — *Rouskaia Krestomatica Galakhova*. — Gogol, *Perepiska s'drouziami*, p. 230. — *Revue des Deux Mondes* du 1er sept 1852.

KRIM-GHÉRAI. *Voy.* CRYM-GHÉRAÏ.

KRINOVSKI (*Gédéon*), prédicateur russe, né à Kasan, en 1726, mort le 22 juin 1763. La célébrité qu'il s'acquit à Moscou lui attira l'atten-

(1) Précédé d'une introduction française de M. Lemontey et d'une préface italienne de M. Salfi; Paris, 2 vol. in-8°.

(2) Brunet, *Manuel du Libraire et de l'amateur de livres*.

tion de l'impératrice Élisabeth : elle eut la curiosité de l'entendre, et en fut si charmée qu'elle le nomma immédiatement son prédicateur ordinaire, membre du saint synode et plus tard (1761) évêque de Pskof, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans. Catherine II ne lui continua pas ces faveurs; redoutant probablement son mérite, au sein d'une espèce de tribunal où l'on n'exige que celui d'une soumission muette, elle lui fit intimer l'ordre, après son couronnement, de se rendre dans son diocèse, et de ne plus le quitter : le jeune évêque mourut en s'y rendant. S'énonçant avec grâce et clarté, il avait un talent particulier pour fondre dans ses discours les auteurs classiques, qu'il s'était rendus très-familiers : ses confrères murmuraient contre une innovation qu'ils étaient incapables de goûter et de suivre. Il aimait également à profiter des circonstances pour émouvoir son auditoire : un de ses plus beaux mouvements oratoires lui fut suggéré par le tremblement de terre de Lisbonne ; il serait curieux de le rapprocher avec les pensées que cette même catastrophe inspirait à Voltaire. Les *Sermons* de Krinovski, aujourd'hui très-peu lus, ont été imprimés à Moscou, en 1760, par ordre de l'impératrice Élisabeth. P[ce] A. G—N.

Karamzin, *Panthéon des Auteurs Russes*. — *Dictionnaire historique des Écrivains de l'Église gréco russe*, par le métropolite Eugène. — Gretch, *Essai sur l'Histoire de la Littérature Russe*.

KRIOUKOVSKI (*Matthias-Vasiliévitch*), poëte russe, né à Saint-Pétersbourg, le 16 novembre 1781, mort dans la même ville, en 1811, était un jeune officier que le gouvernement envoya perfectionner ses études à l'étranger. Il a composé deux tragédies en vers, *Pojarski* et *Élisabeth, fille d'Iaroslaf*; la première seulement a été représentée, à Saint-Pétersbourg, en 1807 : la seconde y a été imprimée en 1820. Il a traduit de l'allemand la *Nouvelle Économie politique de Herenschwandt*; Saint-Pétersbourg, 1807. A. G.

Documents particuliers.

KRISNA. *Voy.* CRICHNA.

KRISPER (*Crescent*), théologien allemand, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Frères mineurs réformés d'Autriche, et exerça tour à tour les fonctions de lecteur, de prédicateur, de gardien et de provincial. Il a publié : *Nubila Jansenismi et Quesnellianismi luce dogmatico-scholastica dispulsa*; Vienne, 1726, in-4°; — *Theologia scholæ Scotisticæ, seu expositio sententiarum Scoti doctoris subtilis*; ibid., 1728-1729, 8 vol. in-fol.; 2e édit, corrigée, 1748, 4 tom. in-fol.; — et un cours de philosophie, ibid., 1735, in fol. K.

Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. francis.*, t. I, p. 284.

KRØYER (*Henri-Nicolas*), naturaliste danois, né le 22 mars 1799, à Copenhague. Envoyé à l'université en 1816, il étudia d'abord la philosophie et les belles-lettres, puis la médecine, et suivit la clinique de l'hôpital Fréderic. De 1821 à 1823 il parcourut, pour compléter son instruction, l'Allemagne, la Suisse et la Grèce ; à son retour, il reçut le titre de maître ès arts. Attaché comme professeur-adjoint à un collège provincial (1826), il fut appelé, en 1831, à Copenhague pour y enseigner l'histoire naturelle à l'école supérieure. Il entreprit ensuite de nombreuses excursions scientifiques, fit partie de l'expédition française envoyée, sous la conduite de P. Gaimard, au cap Nord et au Spitzberg (1838-1839), fut chargé d'une mission dans l'Amérique du Sud (1840-1841), et en 1842, nommé inspecteur du musée d'histoire naturelle de Copenhague, membre de la Société royale des Sciences (1840) et chevalier de la Légion d'Honneur. On a de lui : *Grundtræk til Veiledning ved naturhistorisk Underviisning* (Bases de l'enseignement de l'Histoire naturelle); Copenhague, 1833; — *Naturhistorisk Lærebog* (Traité d'Histoire Naturelle); ibid., 1834; 3e édit., 1842; — *De danske Œsterbanker* (Les Bancs d'Huîtres en Danemark); ibid., 1837; — *Grundtræk of Zoologien* (Principes de Zoologie); ibid., 1838; — *Danmarks Fiske* (Les Poissons du Danemark); ibid, 1838-1843, 2 vol. fig. En 1837, ce savant a fondé une revue scientifique, *Naturhistorisk Tidskrift*, à laquelle il a fourni un grand nombre de mémoires. K.

Berlingske Tidende, 1853, n° 290. — Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

KROHM (*Joseph-Hyacinthe-Isidore*), marin français, né le 16 août 1766, à Neuville (Pas-de-Calais), mort le 21 mars 1823, à Saint-Jean-d'Angély. Mousse à douze ans à bord de la gabare *L'Ecluse*, il assista au combat de Cancale; en 1782 il rallia aux Indes l'escadre du bailli de Suffren, prit part à la défense de Gondelour, et fut un de ceux qui enlevèrent à l'abordage le vaisseau anglais *Le Blankfort*. Sous-lieutenant à bord de *La Pomone* en 1787, il fut grièvement blessé au combat que livra ce bâtiment dans les mers de l'Inde. Nommé capitaine de vaisseau, le 26 brumaire an III, il commanda *La Charente*, puis *Le Timoléon*, de l'escadre de l'amiral Martin, vaisseau qui soutint seul pendant six heures l'effort de toute la flottille anglaise devant Gênes. Après avoir rempli à Toulon les fonctions de major général de la marine, il reprit la mer en 1801, et fit partie de l'expédition de Saint-Domingue; ayant perdu presque tout son équipage par la fièvre jaune, il le recomposa de bandits, qu'il tira des prisons de La Havane, maintint l'ordre au moyen d'une discipline sévère, et ramena en France son vaisseau, qui devint *L'Ulysse*. Il reçut, en 1804, la croix d'officier de la Légion d'Honneur. Jusqu'en 1808 il fut employé dans diverses croisières, et quitta le service à la restauration. P. L—Y.

La France Maritime. — M. de Lapeyrouse, *Histoire de la Marine française*. — M. Rainguet, *Biographie Saintongeaise*.

KROHN (*Barthold-Nicolas*), savant allemand, né à Hambourg, en 1722, mort en 1793,

Il étudia les belles-lettres et la théologie, et devint, en 1760, pasteur à l'église de La Madeleine dans sa ville natale. On a de lui : *Geschichte der fanatischen und enthusiastischen Wiedertäufer* (Histoire des Anabaptistes fanatiques et enthousiastes); Leipzig, 1758, in-8°; — *Catalogus bibliothecæ præstantissimorum qui ad theologiam, philologiam atque historiam spectant Librorum*; Hambourg, 1793, in-8°.

E. G.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KROLACH (*Henri*). *Voy.* CROLACH.

KROMAYER (*Jean*), théologien allemand, né en 1576, à Dobelen en Misnie, mort en 1643, à Weimar, où il était surintendant. Il avait été auparavant ministre à Eisleben et prédicateur de la duchesse douarière de Saxe. Il nous reste de lui : *Harmonia Evangelistarum*; — *Historiæ ecclesiasticæ Compendium*. La Bible de Weimar contient du même auteur une *Paraphrase* estimée sur Jérémie et sur les Lamentations.

F.-X. T.

Freher, *Theatrum Virorum eruditione clarorum*; Nuremberg, 1688. — Rotl'us, Renth. Henricus, *Bibliotheca nobilium Theologorum*.

KROMAYER (*Jérôme*), théologien protestant allemand, né à Zeitz, en 1640, mort en 1670, à Leipzig, où il professait l'histoire, l'éloquence et la théologie. Il était neveu de Jean Kromayer. Il nous a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Theologia dogmatico-polemica*; — *Historia Ecclesiastica*; — *Polymathia Theologica*. F.-X. T.

Rollius, *Bibliotheca nobilium Theologorum*.

KROMMER (*François*), musicien compositeur allemand, né en 1759, à Kamenitz, en Moravie, et mort à Vienne, le 8 janvier 1831. Il commença de bonne heure ses études musicales, sous la direction de son oncle, Antoine Krommer, maître de chœur à l'église de Turas, qui lui donna des leçons de clavecin et de contrepoint, et à l'âge de seize ans il remplissait les fonctions d'organiste dans la même église. Krommer occupa cette position pendant huit années, méditant les œuvres des maîtres, les prenant pour modèles dans les morceaux de musique religieuse qu'il écrivait, et acquérant peu à peu une solide instruction, qu'il ne dut pour ainsi dire qu'à ses propres efforts. Il s'était aussi adonné à l'étude du violon, et jouait avec une certaine habileté de cet instrument. Le comte Ayrum lui fit proposer la place de premier violon dans sa musique, Krommer accepta, et se rendit à Simonthurn, en Hongrie, auprès du comte, qui lui confia ensuite la direction de sa chapelle. Après être resté six ans au service de ce seigneur, il entra, vers la fin de 1790, en qualité de maître de chapelle de l'église principale de Fünfkirchen. Un grand nombre de compositions religieuses ainsi que des symphonies, des quatuors et autres morceaux de musique instrumentale qui lui attiraient les éloges des artistes et des amateurs, marquèrent cette époque de la vie de l'artiste. Des pièces d'harmonie écrites pour divers instruments à vent avaient surtout fixé l'attention du comte Karoli : celui ci cherchait un chef de musique pour son régiment; il proposa cette place au maître de chapelle, qui, cédant aux offres avantageuses qui lui étaient faites, abandonna ses paisibles fonctions pour suivre le comte. Bientôt après cependant il quitta ce poste pour aller à Vienne diriger la musique du prince Krasalkowitz; mais au bout de quelques années la mort du prince le laissa sans emploi. Krommer se mit alors à donner des leçons, et vécut de leur produit, auquel vinrent plus tard s'ajouter les émoluments d'une charge d'huissier de la cour impériale, espèce de sinécure qui lui laissait les loisirs nécessaires à ses travaux de composition. Enfin, en 1814, l'empereur le nomma directeur de la musique de sa chambre, en remplacement de Koseluch qui venait de mourir. Il suivit son souverain dans son voyage en France, et pendant son séjour à Paris les professeurs du Conservatoire, voulant donner à l'artiste allemand un témoignage de leur estime, obtinrent pour lui le titre de membre honoraire de cette institution. A son retour à Vienne, Krommer reprit ses occupations à la cour, et continua de travailler avec une ardeur que les années ne modérèrent point. Il mourut à l'âge de soixante onze ans, après quelques jours de maladie, laissant inachevée la partition d'une pastorale qu'il était sur le point de terminer.

Ce compositeur s'est exercé dans tous les genres, excepté dans le genre dramatique; mais c'est principalement dans la musique instrumentale qu'il s'est distingué. Ses travaux, appréciés en Allemagne longtemps avant d'être connus en France, appartiennent à l'époque qui marque la transition de l'école de Haydn à l'école de Beethoven. Il n'a ni le génie passionné de Mozart, ni la fougue de Beethoven; mais ses mélodies sont élégantes et naturelles, son style est correct, son harmonie vigoureuse; ses modulations inattendues produisent un grand effet. Quoiqu'il ait beaucoup écrit pour l'Église, on n'a publié de lui qu'une seule messe, en *ut*, à quatre voix avec accompagnement d'orchestre et orgue. Voici l'indication de ses principales compositions instrumentales : Cinq symphonies à grand orchestre, la première en *fa*, la seconde et la troisième en *ré*, la quatrième en *ut* mineur, la cinquième en *mi* bémol; Offenbach, André; — Huit œuvres d'harmonie à neuf ou dix parties; Vienne, Haslinger; — Six œuvres de marches et pas redoublés; idem; — Cinq concertos de violon; — Dix-huit quintettes pour deux violons, deux altos et violoncelle; — Soixante-neuf quatuors pour deux violons, alto et basse; — Un grand trio pour violon, alto et basse; — Quatre œuvres de duos pour deux violons; — Deux concertos pour flûte, — Sept œuvres de quintettes et six œuvres de quatuors pour le même instrument; — Deux

œuvres de concertos et deux œuvres de quatuors pour clarinette; — Symphonie concertante pour flûte, hautbois, deux altos, deux cors, violoncelle et contrebasse; — Idem, pour deux clarinettes; — Idem, pour flûte, hautbois, violon obligé, deux altos, deux cors violoncelle et contrebasse; — Idem, pour flûte, clarinette et violon obligé. Dieudonné DENNE-BARON.

Schilling, *Encyclopædie der gesammten musikalischen Wissenschaften, oder Universal Lexikon der Tonkunst.* — *Gazette musicale*, de Vienne. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

KRONLAND (*Jean-Marc* MARCI DE), physicien et médecin allemand, né à Landscrona, le 13 juin 1595, mort le 30 décembre 1667, à Prague. Après avoir commencé son éducation à Olmutz, il la continua à l'université de Prague, et y parcourut avec succès le cercle des connaissances humaines; théologie, philosophie, sciences naturelles et mathématiques, langues anciennes et modernes, médecine, il voulut tout explorer. Dans ce dernier art, il hasarda de nombreux paradoxes, résultat de la fusion qu'il s'efforça d opérer avec la théorie de Platon. Pendant longtemps il fut médecin de l'empereur Ferdinand III et professeur à Prague. Quelques jours avant sa mort, il se fit agréger à la Compagnie de Jésus. Parmi ses nombreux ouvrages, qui annoncent plus d'instruction que de goût, nous citerons : *Idearum operatricium Idea, sive hypothesis et detectio illius occultæ virtutis quæ semina secundat et ex iisdem corpora organica producit*; Prague, 1634, in-4°; dédié à Ferdinand III; — *De Proportione Motus*; ibid., 1639, in-4°; — *De Causis naturalibus Pluviæ purpureæ Bruxellensis*; ibid, 1647, in-8°; — *Thaumantias, seu liber de arcu cœlesti deque colorum apparentium natura, ortu et causis, in quo pellucidi opticæ fontes deducuntur*; ibid., 1648, in-4°; — *De Longitudine, seu differentia inter duos meridianos, una cum motu vero Lunæ inveniendo ad tempus datæ observationis*; ibid., 1650, in-8°; — *Labyrinthus, in quo via ad circuli quadraturam pluribus modis exhibetur*; ibid., 1654, in-4°; — Πᾶν ἐκ πάντων, *seu philosophia vetus restituta*; ibid., 1662, in 4°, et Leipzig, 1676; — *Liturgia mentis, seu de natura epilepsiæ*; Ratisbonne, 1678, in-4°, ouvrage posthume dû aux soins de W. Dobrzenki; — *Orthosophia, seu philosophiæ impulsus universalis*; Prague, 1682. K.

Éloge de Kronland, en tête de la *Liturgia mentis.* — *Abbildungen Böhmischer Gelehrten*; 1773, 1re part.

KROPF (*Martin*), savant bénédictin allemand, né le 8 juillet 1701, à Saint-Léonard, dans la basse Autriche, mort le 27 janvier 1779. En 1722 il entra dans le couvent des bénédictins de Moelk, et il y fut longtemps conservateur de la bibliothèque. En 1763 il fut chargé de l'administration des biens que le couvent possédait à Leestorf. On a de lui : *Bibliotheca Mellicensis, seu vitæ et scripta inde a sexcentis annis benedictinorum mellicensium*; Vienne, 1747, in-4°. E. G.

Allgemeine Literatur-Zeitung; Iéna, année 1797. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KROPINSKI (*Louis*), général et littérateur polonais. Né vers 1770, mort en 1845, en Volhynie. Après s'être distingué dans les campagnes militaires sous Kosciuszko, Poniatowski, Dombrowski, il consacra ses derniers jours à la littérature et à la poésie. On a de lui un poeme intitulé *Emrod*; une *Ode au Temps*, une tragédie intitulée *Ludgarde*, et un roman : *Julie et Adolphe*, plein de charme, et qui fut traduit en français, en 1824. Il traduisit en vers polonais le poëme de Goldsmith : *Le Village abandonné.* L. CH.

Histoire Littéraire de Pologne.

KROSICK (*Bernard-Frédéric*, baron DE), savant allemand, né en 1656, dans le duché de Magdebourg, mort en 1714. Il remplit auprès des ducs de Brunswick les charges de maréchal de la cour, de conseiller privé, de colonel des gardes à cheval, etc., assista en qualité de ministre au congrès de La Haye (1690), et se retira en 1693 à Berlin, puis en Hollande, afin de se livrer avec plus de calme à l'étude des sciences. Après avoir fait construire dans son hôtel de Berlin un observatoire particulier, qu'il pourvut des meilleurs instruments, il envoya à ses frais un jeune savant, Pierre Kolbe (*voy.* ce nom), au cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations astronomiques. Il a laissé en manuscrit, outre une correspondance volumineuse avec quelques savants de l'Allemagne, les *Observations* de Kolbe faites au Cap de 1705 à 1707; celles de Wagner faites à l'observatoire de Berlin (1706-1708), et celles de Michaélis, à Archangel. K.

Formey, *Éloges des Acad. de Berlin et de div. Savants*, I.

KROSNA (*Paul*), poëte polonais, né vers 1450, mort vers 1508; il vécut quelque temps à Dantzig, ensuite à Cracovie, et laissa un certain nombre de petits ouvrages en vers, destinés pour la plupart à célébrer des événements contemporains. Voici les titres de quelques-unes de ces productions fort oubliées aujourd'hui : *De Nuptiis Sigismundi regis et bonæ ducis Mediolani filiæ*; Cracovie, 1518, in-4° — *De Victoria a Sigismundo rege e Moschis relata Elegia*; ibid., 1514; — *Saphicon de Inferorum vastatione et triumpho Christi*; ibid., 1513. On connaît aussi un ouvrage en prose sorti de sa plume et d'un genre tout différent : *Introductio in Ptolomæi Cosmographiam*; Cracovie, 1512, in-4°. G. B.

Bentkowski, *Hist. liter. Polsk.*, t. I, p. 603. — Juszynski, *Dy Keyon Poetow Polskich*, t. I, p. 216.

KROUST (*Jean-Marie*), théologien français, mort à Brumpt (Alsace), en 1770. Entré dans l'ordre des Jésuites, il fut pendant plusieurs années professeur de théologie à Strasbourg, puis

confesseur de Mesdames de France, et travailla quelque temps au *Journal de Trévoux*. Il a été violemment attaqué par Voltaire, qui était mécontent du zèle que ce jésuite montrait contre les opinions philosophiques. On a de Kroust : *Institutio Clericorum;* Augsbourg, 1767, 4 vol. in-8°; — *Retraite de huit jours à l'usage des ecclésiastiques;* Fribourg en Brisgau, 1765; Augsbourg, 1792. J. V.

Desessarts, *Les Siècles Littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit.*, etc.

KRÜDENER (*Bourkhard - Alexis - Constantin*, baron DE), diplomate russe, né le 24 juin 1744, mort le 14 juin 1802. Il fit de brillantes et solides études à Leipzig, et fut attaché, au sortir de l'université, à l'ambassade de Russie en Espagne. En quittant Madrid il séjourna quelque temps à Paris, et se lia avec J.-J. Rousseau, « qui eut le temps de l'aimer, dit M. Eynard, mais non de se brouiller avec lui ». De Paris il se rendit à Varsovie comme secrétaire d'ambassade. Catherine l'enleva bientôt à ces fonctions pour lui confier la place de ministre en Courlande. Il s'agissait de préparer la réunion de ce duché à la Russie. M. de Krüdener s'acquitta de cette mission avec beaucoup de tact et de succès. Il épousa en 1783 Mlle de Wietinghoff (*voy.* l'article suivant), et fut nommé en 1784 ambassadeur de Venise. En 1786 il fut envoyé au même titre à Copenhague. La tzarine Catherine le chargea en 1793 d'obtenir que le Danemark se prononçât contre la France; mais les instances de l'ambassadeur échouèrent contre le ferme bon sens du ministre Bernstorff. Cependant l'impératrice, satisfaite de son zèle, voulut lui confier une négociation analogue près de la cour de Madrid. La volonté nettement exprimée par le roi Charles IV de ne pas recommencer la guerre décida Catherine à renoncer à cette mission. M. de Krüdener eut l'ambassade de Berlin en 1800. L'empereur Paul, par un brusque changement de politique, venait de se rapprocher de la France, et poussait vivement les puissances riveraines de la Baltique à la guerre contre l'Angleterre. Il menaçait même de faire marcher cent mille hommes sur Berlin si la Prusse ne rompait pas immédiatement avec le gouvernement britannique. Trop modéré pour se prêter à cette politique violente, M. de Krüdener temporisa habilement; mais enfin une dépêche lui apporta l'ordre de poser un ultimatum au cabinet prussien, et de prendre ses passeports en cas de refus. Cet ordre aurait fort embarrassé l'ambassadeur, s'il n'eût lu au bas de la dépêche ces mots, écrits par le comte Pahlen : « Sa Majesté est indisposée; cela pourrait avoir des suites. » Cela eut des suites en effet, et le prochain courrier apporta à Berlin la nouvelle de la mort de Paul dans la nuit du 12 mars 1801. Cet événement détruisit les espérances de fortune de M. de Krüdener. Sa santé, déjà éprouvée par les perplexités où l'avaient jeté les menaces de guerre contre la Prusse, reçut une nouvelle atteinte. Il mourut l'année suivante, d'une attaque d'apoplexie. N.

Arnault et Jay, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Ch. Eynard, *Vie de Mme de Krüdener*, t. I. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II.

KRÜDENER (*Julie* DE WIETINGHOFF, baronne DE), romancière et mystique russe, femme du précédent, née à Riga, le 21 novembre 1764, morte le 25 décembre 1824. Elle était fille de M. de Wietinghoff, un des plus riches seigneurs de la Livonie, conseiller privé et sénateur, et petite-fille par sa mère du maréchal Münich. Elle apprit dès l'enfance le français et l'allemand. Dans les belles résidences de Kosse et de Marienbourg, où ses parents passaient l'été, elle sentit se développer de bonne heure le goût de la nature et des beautés sauvages des climats du Nord. Elle a écrit en parlant des impressions de son enfance : « La solitude des mers, leur vaste silence ou leur orageuse activité, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime nos régions glacées, la triste et douce clarté de nos aurores boréales, tout nourrissait les vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. » Au commencement de l'hiver de 1777 M. et Mme de Wietinghoff firent un voyage à Paris avec leurs enfants. Julie avait alors treize ans. « Elle ne ressemblait guère, dit M. Eynard, le plus exact de ses biographes, aux portraits de fantaisie qu'on a tracés d'elle. Elle était grande, elle avait le teint brouillé, le nez gros et les lèvres avancées, mais les yeux grands et bleus et les cheveux charmants; ses bras étaient aussi d'une véritable beauté. On ne pouvait citer d'elle ni reparties ni saillies remarquables; mais aux yeux du monde elle avait bien mieux que cela, c'était une riche héritière : à ce titre, elle obtint vite la bienveillance générale. » De retour en Livonie, Mlle de Wietinghoff épousa, à l'âge de dix-huit ans, le baron de Krüdener, diplomate habile et homme du monde spirituel, qui se plut à compléter l'éducation, fort imparfaite, de sa femme et à réveiller son intelligence. Au mois de janvier 1784, elle eut un fils, et quelques mois après elle accompagna en Italie son mari, nommé ambassadeur à Venise. Cette ville, qu'elle a si bien dépeinte dans *Valérie*, et qu'elle appelle le séjour de la mollesse et de l'oisiveté, agit vivement sur son imagination, naturellement disposée aux rêves et à l'exaltation. Quoique fidèle à son mari et s'efforçant de l'aimer avec une ardeur romanesque, qui étonnait ce diplomate, aimable et positif, elle laissait grandir près d'elle la passion du jeune secrétaire d'ambassade Alexandre de Stakieff, dont elle fit plus tard le Gustave de sa Valérie. Au bout de dix-huit mois, M. de Krüdener fut appelé à l'ambassade de Danemark. Avant de s'y rendre, il fit avec sa femme un voyage en Italie, s'arrêtant à Modène, Bologne, Florence et Rome, où Angelica Kauffmann, alors à l'apogée de son talent, fit le

portrait de Mme de Krüdener. De Rome, ils se rendirent à Naples, à Venise, à Genève, et arrivèrent à Copenhague au commencement de l'hiver. « Ce fut dans cette ville, dit M. Sainte-Beuve, que la jeune ambassadrice fut entièrement éclairée sur le genre de sentiment qu'elle avait inspiré à M. de Stakieff. Celui-ci, en sincère et véritable amant, avait pu se contenir tant qu'il avait vu l'objet de son adoration rester dans une sphère de pureté et d'innocence; mais lorsqu'en arrivant à Copenhague la jeune femme, à bout de son essai de roman conjugal, et comme en désespoir de cause, se fut lancée dans les dissipations du monde et le tourbillon de la vanité, l'humble adorateur n'y tint pas, et, en prenant la résolution de s'éloigner, il fit sa déclaration non pas à madame, mais à M. de Krüdener... Celui-ci, touché de sa lettre, fit avec gravité une chose imprudente : il montra cette déclaration à sa femme, et, en croyant stimuler sa vertu, il ne fit qu'irriter sa coquetterie. Dès ce jour Mme de Krudener se mit sur le pied de ne pouvoir rien ignorer de ce qu'on éprouvait pour elle. » Au milieu de cette crise morale, Julie de Krüdener, se voyant atteinte dans sa santé, souffrant de maux de nerfs et menacée d'une maladie de poitrine, se décida à faire un voyage en France. Elle était surtout avide des plaisirs de l'intelligence et curieuse de voir les savants et les hommes de lettres en renom. Dès son arrivée à Paris, au mois de juin 1789, elle courut chercher Bernardin de Saint-Pierre dans sa petite maison du faubourg Saint-Marceau. L'auteur des *Études de la Nature*, qui avait autrefois beaucoup connu en Russie le maréchal Münich, accueillit avec bonheur sa petite fille. Elle vit aussi l'abbé Barthélemy, qui venait de publier les *Voyages d'Anacharsis*. En même temps cette femme si éprise de la simplicité de la nature, et qui ne cessait de s'en entretenir avec Bernardin de Saint-Pierre, faisait en trois mois un compte de vingt mille francs chez la célèbre modiste de la reine, Mlle Bertin. Au mois de décembre 1789, elle partit pour le midi de la France, et séjourna à Montpellier, Nîmes, Avignon, Baréges. Ce voyage, qui se prolongea jusqu'au mois de mai 1791, fut marqué par la liaison de Mme de Krudener avec un jeune officier de hussards, depuis général, M. de Frégeville (Voy. ce nom). Rappelée par son mari, elle partit pour Hambourg, accompagnée de M. de Frégeville déguisé en laquais. Cette aventure ne lui permettant pas de vivre plus longtemps avec M. de Krüdener; elle proposa un divorce, son mari s'y refusa, et lui permit de se rendre en Livonie. Dans sa terre de Kosse elle commença à donner des preuves du zèle charitable qui devait la distinguer plus tard. En 1796 elle quitta encore une fois la Livonie, s'arrêta dans diverses villes d'Allemagne, et, après avoir passé quelque temps avec son fils et son mari, elle se rendit à Lausanne. Là, dans la société de Mmes de Montolieu, de Necker, de Charrière, de Constant, elle contracta des liaisons sérieuses et distinguées. L'invasion française en 1798 l'obligea à quitter la Suisse, et elle rejoignit, au mois de mai 1800, son mari, nommé ambassadeur à Berlin. Mais elle était peu faite pour la vie officielle; elle s'y déroba à la fin de l'été de 1801, et se rendit à Genève, puis à Paris. Elle rêvait alors la gloire littéraire. Ses relations récentes avec madame de Staël et Châteaubriand, sa liaison plus familière avec son vieil ami Bernardin de Saint-Pierre l'excitaient. Outre le roman de *Valérie*, déjà ébauché à Berlin et corrigé à Genève, elle composa *Eliza*, *Alexis* et *La Cabane des Lataniers*. *Valérie* était déjà prête pour l'impression lorsque la mort subite de M. de Krüdener, le 14 juin 1802, en arrêta la publication. Après quelques mois de deuil et de retraite à Genève, Mme de Krüdener alla passer l'automne et l'hiver à Lyon. Dans cette ville et à Paris, où elle revint au mois de mai 1803, elle prépara le succès de *Valérie* avec une habileté dont M. Eynard n'a pas craint de révéler les manéges. Enfin, ce roman, objet de tant de sollicitudes, parut en décembre 1803. « Toutes les batteries de Mme de Krüdener étaient montées pour saluer son apparition, dit M. Eynard. Aucune ne manqua son effet. Amis dévoués, journalistes, littérateurs indépendants, adversaires envieux, chacun à sa manière s'occupa de Mme de Krüdener et de son livre. » *Valérie* méritait mieux qu'un succès éphémère. C'est une des productions du commencement de ce siècle qui ont le moins vieilli. Le plan du roman est faible, les personnages sont des esquisses assez pâles; mais les idees et les sentiments offrent avec cette mélancolie vague qu'Ossian et Werther avaient mise à la mode un charmant mélange d'élévation et de grâce. Le style est léger et poétique sans affectation. Mme de Krüdener quitta Paris aussitôt après l'apparition de *Valérie*, et alla rejoindre sa mère à Riga. Dans sa retraite de Kosse, elle fut touchée de la grâce divine, détesta sa vie passée, et résolut de consacrer le reste de sa vie à la conversion des pécheurs et au soulagement des malheureux. Divers événements, ses voyages dans l'Allemagne, sa correspondance avec les communautés moraves, ses rapports avec le théosophe Jung Stilling, la destinée douloureuse et la mort de la reine de Prusse, à laquelle l'unissait une vive sympathie, la confirmèrent dans son pieux dessein. Elle avait dès lors une forte tendance vers l'illuminisme, non sans des restes de légèreté mondaine. Expulsée du Wurtemberg à cause de ses prédications mystiques, elle écrivait fort agréablement au vieux prince de Ligne : « C'est jouer de malheur. Dans le quinzième siècle on croyait aux sortiléges; aujourd'hui qu'on ne croit plus aux enchantements même, tant on est raisonnable, je suis prise pour une enchanteresse. Encore si j'avais de beaux yeux comme autrefois, je m'en consolerais avec vous, qui sa-

vez que je n'ai jamais conspiré que contre l'ennui. » Non loin de ce gracieux badinage on rencontre dans la correspondance de Mme de Krüdener des passages qui rappellent, avec infiniment plus d'élégance et moins de profondeur, les mystiques effusions de Mme Guyon. « Je n'étais pas meilleure que le reste des hommes, dit-elle; j'étais et je suis par moi-même tout aussi fragile. J'étais un misérable instrument. Dieu a daigné l'accorder, et si quelques sons harmonieux s'en échappent et font penser à l'harmonie, c'est à l'auteur de l'harmonie que je voudrais conduire tous les hommes. Je suis redevenue enfant. J'ai cru, et la vérité, la simplicité et le calme et toutes les espérances d'une félicité inconnue, l'immense bonté de celui qui me créa, sont venues s'emparer de ma vie. J'ai visité le ciel, et la terre s'est enfuie sous mes pas. Voilà tout le secret de cette vie que bien d'autres peuvent trouver folle, ridicule et absurde, et dont chaque jour s'envole dans la plus douce paix. » De 1807 à 1814, la vie de Mme de Krüdener n'offre rien de remarquable. Placée d'abord sous la direction du pasteur Fontaine, qui n'était pas digne de sa confiance, puis sous celle d'un autre ministre protestant, M. Empaytaz, qui la méritait beaucoup mieux, elle éprouva les tribulations ordinaires des apôtres, le dédain du monde et les persécutions de la police. Les événements de 1814 exaltèrent son esprit en confirmant quelques-unes de ses prévisions. Elle annonça que la crise n'était pas à son terme. Dans une lettre à Mlle de Stourdza, dame d'Élisabeth, impératrice de Russie, elle annonça en termes vagues, comme toutes les prophéties, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, sa rentrée victorieuse à Paris et le second exil des Bourbons. Mlle de Stourdza communiqua cette lettre à l'empereur Alexandre, qui conçut un vif désir de connaître Mme de Krüdener. Leur première entrevue eut lieu à Heilbronn, au mois de mai 1815, quelque temps après la rentrée de Napoléon en France, et lorsque toutes les puissances de l'Europe rassemblaient leurs forces contre lui. Alexandre, vivement touché de ses pieuses exhortations, désira qu'elle le suivît à Heidelberg au quartier général des alliés, puis, après la bataille de Waterloo, à Paris. Le 17 juillet elle s'établit à l'hôtel Montchenu, tout près de l'Élysée, où logeait l'empereur. Des entretiens journaliers réunissaient dans une pieuse intimité la croyante et le souverain. Un si illustre néophyte dut en attirer beaucoup d'autres, et l'on vit se presser autour d'elle des personnes de tous les rangs et de toutes les opinions. « Je vois, écrivait elle, des duchesses et des servantes, des hommes de tous les partis sans vouloir qu'on me parle d'aucun parti. » Elle tenta les plus généreux efforts pour sauver Labédoyère; mais ses instances, quoique vivement appuyées par Alexandre, ne purent rien obtenir. L'influence de Mme de Krüdener sur l'empereur de Russie atteignit son apogée au mois de septembre. Le 11 de ce mois elle assista à la grande revue de l'armée russe, dans la plaine des Vertus en Champagne. De retour à Paris, elle reçut la visite de l'empereur, qui l'avait précédée de quelques heures. « Ce jour, lui dit il en entrant, a été le plus beau de ma vie; jamais je ne l'oublierai. Mon cœur était rempli d'amour pour mes ennemis. J'ai pu prier avec ferveur pour eux tous; et c'est en pleurant au pied de la croix que j'ai demandé le salut de la France. » Dans cette période de ferveur mystique, l'idée de la sainte-allliance, conçue deux ans plus tôt par le roi de Prusse après la défaite de Dresde, fut formulée par Alexandre dans l'acte du 26 septembre 1815, où François (empereur d'Autriche), Frédéric-Guillaume (roi de Prusse) et Alexandre « manifestent à la face de l'univers leur détermination inébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs États respectifs, soit dans leurs relations politiques avec tout autre gouvernement, que les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix... » Cet acte, rédigé par l'empereur Alexandre, retouché par M. Alexandre de Stourza, fut soumis à la révision de Mme de Krüdener, qui l'adopta avec enthousiasme, mais qui ne l'avait pas inspiré, et qui ne croyait pas au règne prochain de l'Évangile sur la terre. L'empereur quitta Paris le 26 septembre, en exprimant à Mme de Krüdener le désir de la revoir bientôt à Saint-Pétersbourg. Elle partit le 22 octobre, et passa par la Suisse, où le plaisir de retrouver son fils, ambassadeur de Russie près de la Confédération, et surtout le merveilleux succès de ses prédications la retinrent plus longtemps qu'elle ne pensait. Ses doctrines, fondées sur l'interprétation des Écritures, mais ne s'adaptant strictement aux formes d'aucune communion chrétienne, soulevèrent de vives réclamations. La ville de Bâle ne voulut pas la garder sur son territoire, le grand-duché de Bade suivit cet exemple; le Wurtemberg, la Bavière, la Saxe lui refusèrent un asile. Au milieu des persécutions elle conserva une fermeté inébranlable et une charité ardente. « Dans la nouvelle carrière où elle entre, dit M. Eynard, nous ne rencontrerons plus de noms illustres, de grands génies ni d'altesses, mais nous vivrons avec elle au milieu des malades, des pauvres et des petits de ce monde. Si cette vie a été dès lors plus humble, ce n'est pas à dire que l'étude en soit moins salutaire, car elle nous retrace d'une manière encore plus sensible l'amour de celui qui n'eut pas un lieu où reposer sa tête. Dans ses rapports avec les pauvres, qui pendant plusieurs années la rendirent l'objet des sarcasmes et des insultes d'un monde aussi incapable de la comprendre que de l'imiter, Mme de Krüdener fut toujours exposée à des tentations subtiles : elle eut sans doute ses illusions et ses faiblesses; mais que d'abnégation! que de sacrifices joyeusement offerts! Quelle infatigable ardeur dans

les soins qu'elle apportait au soulagement des misères humaines ! » Les détails de cette vie d'abnégation et de misère sont des plus édifiants, et mériteraient de trouver de nouveaux imitateurs.

Mme de Krüdener revint en Russie en 1818; mais l'empereur, qui s'était fort refroidi à son égard, ne se soucia pas de la voir à Saint-Pétersbourg. Elle resta donc à Kosse, en Livonie, jusqu'à ce qu'elle obtint, au mois de février 1821, la permission de se rendre à Pétersbourg à l'occasion d'une maladie de son gendre, M. de Berckheim. Les nouvelles de l'insurrection grecque remplirent son âme généreuse de pitié et d'enthousiasme. Elle se mit à plaider la cause des Grecs avec une chaleur qui lui attira de la part de l'empereur une réprimande sevère, quoique amicale dans la forme; Mme de Krüdener se soumit, et cessa de prêcher la délivrance des Grecs. Mais cette contrainte lui était trop pénible pour qu'elle pût s'y résigner longtemps : elle repartit pour Kosse vers la fin de l'année 1821. Les rigueurs ascétiques qu'elle s'imposa minèrent sa santé. Elle souffrait de la poitrine lorsque la princesse Galitzin, qui voulait fonder une colonie dans ses terres de Crimée, lui proposa de l'accompagner. Aux premiers jours du printemps en 1824, elle partit avec sa fille et son gendre, M. et Mme de Berckheim, et arriva à Karasou-Bazar, lieu projeté de la colonie, au milieu de septembre. Sa maladie fit de rapides progrès, et l'enleva au bout de quelques mois. La seconde partie de sa vie, la partie mystique, échappe au jugement. Il serait facile d'en railler l'exaltation, mais il est difficile d'en contester la sincérité. On n'en peut rien dire de mieux que ces paroles de Mme de Krüdener elle-même, écrites quelques jours avant sa mort. « Ce que j'ai fait de bien restera ; ce que j'ai fait de mal (car combien de fois n'ai-je pas pris pour la voie de Dieu ce qui n'était que le fruit de mon imagination et de mon orgueil), la miséricorde de Dieu l'effacera. » On a de Mme de Krüdener : *Valérie, ou lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...*; Paris, 1803, 2 vol. in-12. Le prince de Ligne publia une continuation de ce roman : Leipzig, 1807, in-12 : ce badinage a été inséré dans ses *Œuvres*, t. XXIX ; — *Camp des Vertus, ou la grande revue de l'armée russe dans la plaine de ce nom par l'empereur Alexandre;* 1815, in-8° ; — *Lettre à M. de Berckheim, ministre de l'intérieur à Carlsruhe;* 1817, in-8°; — *Gazette des Pauvres*, 5 mai 1817 : cette *Gazette* qui eut un seul numéro, a été faussement attribuée à Mme de Krüdener ; elle est l'ouvrage de Keller ; — *Lettre à L. P. Béranger*, dans le *Journal général* du 12 février 1818. N.

Zeitgenossen, n° X. — Adèle du Thon, *Notice sur Mme Julienne de Krüdener*; Genève, 1827, in 8°. — Mahul, *Annuaire Nécrologique*, année 1825. — *Vie de Mme de Krüdener*; Paris, 1849, 2 vol in 8°. — Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes* — *Derniers Portraits Littéraires* (1).

KRUG (*Guillaume-Trangott*), philosophe et littérateur allemand, né le 22 juin 1770, à Radis, près Græfenhainchen, en Prusse, mort le 13 janvier 1842, à Leipzig. Après avoir terminé ses études à l'école de Pforta et à l'université de Wittemberg, il entra dans la carrière de l'enseignement, et obtint en 1801 la chaire de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ce fut là qu'il écrivit son grand ouvrage : *Fundamentalphilosophie* (Philosophie fondamentale) ; Zullichau et Freistadt, 1803 ; 3e édition, Leipzig, 1827, qui devint très-populaire en Allemagne. Guidé par le criticisme de Kant, Krug y professa un système qui, sous le nom de « Synthelisme transcendental », tient en quelque sorte le milieu entre l'idéalisme et le réalisme. Après la mort de Kant, Krug fut appelé à Kœnigsberg pour y enseigner la logique et la métaphysique. Plus tard il remplaça aussi Kraus dans la chaire de philosophie pratique. En 1809 il vint ensuite à Leipzig, où il occupa la place de professeur de philosophie jusqu'en 1831, époque à laquelle il fut pensionné sans perdre cependant sa voix dans le sénat de la faculté. Ancien président de la société démocratique *Der Tugendbund*, Krug prit une part active aux mouvements politiques de sa patrie, et passa jusqu'en 1830 pour un des principaux champions de la cause libérale. On a de lui : *Briefe ueber die Perfectibilitaet der geoffenbarten Religion* (Lettres sur la perfectibilité de la religion révélée) ; Iéna et Leipzig, 1795 ; — *Versuch einer systematischen Encyklopædie der Wissenschaften* (Essai d'une Encyclopédie systématique des Sciences) ; Wittemberg, 1796-1797, 2 vol. ; 3e vol., Leipzig, 1804 ; — *Versuch einer systematischen Encyklopædie der schoenen Kuenste* (Essai d'une Encyclopédie systématique des Beaux-Arts) ; Leipzig, 1802 : supplément de l'ouvrage précédent ; — *Ueber das Verhaeltniss der Kritischen Philosophie zur moralischen, politischen und religioesen Cultur des Menschen* (Des Rapports qui existent entre la philosophie critique et la Culture morale, Politique et religieuse de l'Homme) ; Iéna, 1798 ; — *Aphorismen zur Philosophie des Rechts* (Aphorismes pour servir à la philosophie du droit) ; Iéna, 1800 ; — *Naturrechtliche Abhandlungen oder Beitraege zur natürlichen Rechtswissenschaft* (Dissertations sur le droit naturel, ou études pour servir à la science du droit naturel) ;

(1) Il existe de nombreuses brochures allemandes relatives à la mission religieuse de Mme de Krüdener ; en voici les titres : *Der lebendige Glaube des Evangeliums, dargestellt in dem öffentlichen Leben der Frau V. Krüdener*; Ulm, 1817, in-8° (écrit par Mme de Krüdener). — Voith, *Winke der Wahrheitsliebe, die Frau V. Krüd. betreffend*; Schaffh., 1817, in-8°. — *Ueber Frau V. Krüd. und ihren religiösen Sinn und Wandel*; Sigmaringen, 1817, in-8°. — Burdach, *Frau V. Krüd. und der Geist der Zeit*; Leipzig, 1818, in-8° — Meisel, *Frau V. Krüd. ... geschildert*; Leipzig, 1818, in-8° — Krug, *Gespräche unter vier Augen mit Frau V. Krüd.*; Leipzig, 1818, in-8°. — Prencke et Spieker, *Beiträge zu einer Characteristik der Frau v. Krüdener*; Berlin, in-8°.

supplément de l'ouvrage précédent; Leipzig, 1811; — *Bruchstuecke aus meiner Lebensphilosophie* (Fragments de ma Philosophie pratique); Leipzig, 1800 1801; — *Philosophie der Ehe* (Philosophie du Mariage); ibidem, 1800; — *Briefe ueber die Wissenschaftslehre* (Lettres sur la Théorie des Sciences); Iéna, 1800; — *Briefe ueber den neusten Idealismus* (Lettres sur l'Idéalisme moderne); Leipzig, 1801; — *Entwurf eines neuen Organon der Philosophie* (Essai d'un nouvel Organon de la Philosophie); Meissen et Luebben, 1801; — *System der theoretischen Philosophie* (Système de la Philosophie théorique); Kœnigsberg, 1806-1810, 3 vol. (1[er] vol., 4[e] édit., 1833; 2[e] vol., 3[e] édit., 1830; 3[e] vol., 2[e] édit., 1823); — *Geschichte der Philosophie alter Zeit vornehmlich unter Griechen und Roemern* (Histoire de la Philosophie de l'antiquité, plus particulièrement chez les Grecs et chez les Romains); Leipzig, 1815 et 1826; — *System der praktischen Philosophie* (Système de la Philosophie pratique); Kœnigsberg, 1817-1819, 3 vol.; 1 et 2 vol., 2[e] édit., 1830-1838; — *Handbuch der Philosophie und philosophischen Literatur* (Manuel de Philosophie et de la Littérature philosophique); Leipzig, 1820-1821, 2 vol., 3[e] édit., 1829; — *Geschichtliche Darstellung des Liberalismus alter und neuer Zeit* (Exposition historique du Libéralisme des temps antiques et modernes); Leipzig, 1823; — *Versuch einer neuen Theorie der Gefuehle und des sogenannten Gefuehlsvermoegens* (Essai d'une nouvelle Théorie des Sentiments et de la Faculté de sentir); Kœnigsberg, 1823; — *Dikaeopolitik oder neueste Restauration des Staates-mittels des Rechtsgesetzes* (De la Restauration de l'État basée sur le Droit); Leipzig, 1824; — *Pisteologie oder Glaube, Aberglaube und Unglaube* (Pistéologie, ou de la Foi, de la Superstition et de la Mécréance); Leipzig, 1825; — *Das Kirchenrecht nach Grundsaetzen der Vernunft und in Lichte des Christenthums dargestellt* (Le Droit ecclésiastique d'après les principes de la Raison et du christianisme); Leipzig, 1826; — *Allgemeines Handwoerterbuch der philosophischen Wissenschaften* (Manuel général des Sciences Philosophiques); Leipzig, 1827-1828, 4 vol.; 5[e] vol., 1829-1834; 2[e] édit., 1832-1834; — *Universalphilosophische Vorlesungen* (Leçons de Philosophie universelle); Neustadt-sur-l'Orla, 1831; — *Gesammelte Schriften* (Mélanges); Brunswick et Leipzig, 1830-1841, 2 vol.

R. L.

Krug (Guillaume-Traugott), *Meine Lebensreise in sechs Stationen*; Leipzig, 1828 et 1842. — Krug (G. T.), *Leipziger Freuden und Leiden im Jahre* 1830 *oder das merkwuerdigste Jahr meines Lebens*; Leipzig 1831. — *Conv. Lex.*

KRUG (*Jean-Philippe*), numismate et historien russe, d'origine allemande, né à Halle, le 18 janvier 1764, mort à Saint Pétersbourg, le 4 juin 1844. Son père était contrôleur à l'intendance des bâtiments publics de Halle. Après avoir achevé ses études à l'université de sa ville natale, Krug entra au service du margrave de Schwedt, en qualité de secrétaire et de lecteur. En 1788 il accompagna l'épouse de ce seigneur dans un voyage à Varsovie, où il fit la connaissance de la comtesse Orlof, qui lui confia l'éducation de son fils, et l'emmena en 1789 en Russie. Ce fut dans la maison de cette dame, à Moscou, qu'il prit du goût pour la numismatique russe. Il avait une collection de médailles et de monnaies étrangères qu'il échangea avec un seigneur russe pour une belle collection de médailles et de monnaies russes. Il l'augmenta, et publia *Zur Münzkunde Russlands* (Sur les Monnaies russes). D'après les conseils de Schlœzer, il se voua à l'étude des premiers temps de l'histoire de la Russie. Arrivé à Saint-Pétersbourg vers 1795, il obtint en 1805 l'emploi de bibliothécaire adjoint à l'Ermitage impérial, et fut admis, dans la même année, en qualité d'adjoint à l'Académie des Sciences En 1807 il devint académicien extraordinaire, et en 1815 académicien ordinaire. En 1817 il reçut de l'empereur Alexandre le titre de conservateur en chef de sa bibliothèque de l'Ermitage. Il fut promu au rang de conseiller d'État en 1819, et à celui de conseiller d'État actuel en 1832. L'étude des historiens byzantins lui fournit l'objet de plusieurs mémoires, et enfin d'un *Essai critique sur la Chronologie byzantine dans ses rapports avec l'ancienne histoire de Russie*, ouvrage qui parut en 1810 Il étudia aussi les premiers chroniqueurs russes, et il découvrit que la source primitive de Nestor était la chronique grecque inédite du moine Georges Hamartolus. Parmi ses autres travaux il faut encore citer son mémoire *Sur l'Analogie de la Hiérarchie politique en Grèce et en Russie*; — Ses *Remarques relatives au Rapport d'Ibn-Foszlan sur la Langue, la Religion, les Mœurs et les Usages des Russes païens du dixième siècle*; — Ses *Idées sur la plus ancienne Constitution et Administration de l'État en Russie*; — un Supplément au mémoire de M. Frædhn sur les Russes de l'auteur arabe Ahmed el Katib; — une Dissertation sur la Sortie des Hongrois de la Russie; — une *Analyse de l'Histoire de la Horde d'Or du baron de Hammer*, etc. Après sa mort on a trouvé ses deux ouvrages principaux, la *Numismatique* et la *Chronologie*, interfoliés et remplis de notes et d'additions de sa main. Il a laissé sa collection de médailles à l'Académie de Saint-Petersbourg.

J. V.

Fuss, *Compte-rendu de l'Académie impér. des Sciences de Saint-Pétersbourg* pour l'année 1844.

KRÜGER ou **KRUG** (*Louis*), graveur et orfèvre allemand, né à Nuremberg, vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1532. Il devint célèbre par ses ouvrages d'orfévrerie ainsi que par ses gravures, rares aujourd'hui, qui sont ordinairement marquées de ses initiales, entre lesquelles

se trouve figurée une cruche. C'est à tort que de Jongh a voulu revendiquer pour Lucas Cornelis, surnommé Kock, les planches qui portent ce signe. Parmi les seize gravures de Krüger dont on possède encore de nos jours des exemplaires, nous citerons : *L'Adoration des Mages*; — *La Naissance du Christ*; — *Le Christ avec la couronne d'épines*; — *Saint Jean l'Évangéliste* d'après Schoengauer; — *Sainte Catherine*. E. G.

Bartsch, *Le Peintre graveur*, t. VII. — Nagler, *Allgem. Künstler Lexicon*.

KRÜGER (*M.-Pancrace*), érudit allemand, né en 1546, dans la Basse Lusace, mort en 1614, à Francfort-sur-l'Oder. Dans sa jeunesse il se fit remarquer à Brunswick comme un chanteur habile, et conserva toute sa vie une prédilection marquée pour la musique; mais ayant donné un autre cours à ses études, il devint professeur de langue et de poésie latines à Halmstædt, passa en 1580 à Lubeck en qualité de recteur, et occupa enfin à Francfort-sur-l'Oder la chaire de langue grecque. Tandis qu'il résidait à Lubeck, il fut l'objet d'une accusation bizarre : comme il avait l'esprit d'un tour original, il lui arriva à une noce de soutenir, en présence de plusieurs invités, que la dénomination des notes de la gamme était des plus arbitraires, et qu'à son avis il serait plus logique de substituer aux mots *ut re mi fa sol la si* les lettres de l'alphabet *a b c d e f g*. Krüger pour cette énormité paradoxale se vit dénoncé publiquement au prône comme hérétique, et fut, par suite d'une délibération du synode, exclu de la communion. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que la réforme qu'il proposait, peut-être en plaisantant, est aujourd'hui d'un usage général dans son pays. P. L—Y.

Gerber, *Künstl.-Lexik.*

KRÜGER (*Wolfgang*), biographe allemand, né à Harra, dans la seigneurie de Lobenstein, en 1566, mort vers 1630. Il étudia les belles-lettres et la théologie à Iéna, et fut chargé successivement de diverses fonctions ecclésiastiques à Walsdorf, à Schweinfurt et à Thurnau. On a de lui : *Onomasticon chronologicum Virorum dignitate et virtute illustrium*; Leipzig, 1604, in-4°; Altstettin, 1611, in-8°; — *Catalogus von tausend Kaisern, Königen, Grafen, Herrn und andrer berühmten Personen* (Catalogue d'un millier d'empereurs, de rois, de comtes, de seigneurs et autres personnages célèbres); Erfurt, 1622, in 4°. E. G.

Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KRÜGER (*Thierry* ou *Théodore*), graveur allemand, né vers 1575, probablement à Hambourg, mort à Rome, en 1650. Très jeune il se rendit en Italie, et fréquenta l'atelier de gravure de Fr. Villamena. Ses œuvres sont remarquables par la correction et l'énergie du dessin, mais elles manquent de grâce, et l'on y remarque des fautes dans la disposition de la lumière et des ombres. On cite principalement de lui : *Les quatre Évangélistes*; — *L'Histoire et la Mort de saint Jean-Baptiste*, d'après André del Sarto; — *La Cène*, d'après le même; — *L'Enfant Jésus bénissant le petit saint Jean*; — *Le Retour d'Égypte*; — *Une Halte pendant la fuite en Égypte*; — *Saint François*; — *La Pompe funèbre de Sixte Quint*, gravée en 1591, en compagnie avec Fr. Villamena; — Plusieurs planches représentant des scènes de la vie de saint Bruno. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Georges*), historien bohème, né à Prague, en 1608, mort le 9 mars 1671, à Lutomisl. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et devint en 1664 recteur du collége de Stradien en Moravie. On a de lui : *Sacri pulveres inclyti regni Bohemiæ et nobilium ejus pertinentium Moraviæ et Silesiæ*; Prague, 1667, in-4°. Cet ouvrage, dont le style laisse beaucoup à désirer, renferme la narration des principaux événements qui se sont passés en Bohême, classés d'après le jour de l'année où ils ont eu lieu. Krüger avait lui-même fait paraître les huit premiers mois de ce calendrier historique; les mois de septembre et d'octobre furent publiés après sa mort sur les matériaux trouvés parmi ses papiers. Enfin l'ouvrage fut complété par Balbin, son ami, qui rédigea sur le même plan les mois de novembre et de décembre; c'est Balbin qui nous apprend ce fait dans sa *Bohemia Docta*; mais on ignore si le mois de novembre, publié en 1761 sous l'anonyme, et le mois de décembre, que fit paraître Mich. Krammer en 1767, ont quelque rapport avec le travail de Balbin. Krüger a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, tels que : *Raritates Ordinis S. Benedicti*; — *Florus Austrio-Bohemicus*; — *Adversaria ad res Bohemiæ*; — *Syllabus Sanctorum Bohemiæ*. E. G.

Balbin, *Bohemia Docta*, pars II, p. 207. — Witte, *Diarium Biographicum*.

KRÜGER (*Théodore*), graveur allemand, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort vers 1716. On le croit fils de Thierry Krüger. Il passa en Italie une grande partie de sa vie. Il a gravé des planches dans l'ouvrage *De Etruria regali* de Scoti, et dans le *Museum Florentinum*. En outre, on a de lui : Le *Portrait de Louis Adimari*, d'après Dandini; — Les *Portraits d'une dame et d'un gentilhomme*, d'après Bordone; — *La Femme du Giorgione*, d'après ce maître; — *Une Venus couchée*; — *Saint François en prière*, d'après Maratti. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Jean-Gottlob*), naturaliste allemand, né à Halle, le 15 juin 1715, mort à Brunswick, le 8 octobre 1759. Il entra dans la carrière de l'enseignement, et professa les sciences naturelles et la médecine aux universités de Halle et de Helmstædt. Parmi ses nombreux écrits on

remarque particulièrement celui qu'il a intitulé *Traeume* (Rêveries), et qui montre qu'il avait fort bien conçu le plan d'une véritable philosophie de la nature. On a de lui : *De Vi attractiva Corporum*; Halle, 1737, in-4°; — *De theoriæ physicæ tubulorum capillarium ad corpus humanum Applicatione*; Halle, 1742, in-4°; — *De Diversitate Corporum, Morborum et Curationum, secundum regiones Europæ*; Halle, 1744, in-4°; — *Naturlehre* (Traité de Physique); Halle, t. I, 1740, in-8°; 1744, in 8°; 1780; t. II, 1742, 1748; t. III, 1749; nouvelle édition de l'ouvrage entier en 4 vol. in-8°; ibid., 1771-1774; traduction latine par Krull, 1753, in-8°; — *Traité du Café, du Thé et du Tabac*, en français; Halle, 1744; ibid., 1746; — *Grundriss eines neuen Lehrgebaendes der Arzneikunst* (Éléments d'un nouveau Système de Médecine); Halle, 1745; — *Geschichte der Erde in den allerältesten Zeiten* (Histoire de la Terre dans les temps primitifs); Halle, 1746; — *Experimental Seelenlehre* (Psychologie expérimentale); Halle, 1756; — *Die ersten Grundsaetze der Naturlehre* (Éléments de Physique); Halle et Helmstædt, 1759, ibid., 1763, etc. Dr L.

J.-C. Wernsdorf, *Memoria J.-G. Kruegeri*; Helmstædt, 1759. — *Biographie médicale*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon*, VII, p. 381-383.

KRÜGER (*André-Louis*), peintre et graveur allemand, né à Potsdam, en 1743, mort en 1805. Après avoir travaillé dans l'atelier de Rode, il s'adonna plus tard presque exclusivement à la gravure. En 1788 il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Des planches gravées par lui se trouvent dans la *Galerie de Sans-Souci*, dans les *Antiquités de Sans-Souci*, dans la *Physiognomik* de Lavater, etc. Nous citerons encore de lui : *Suzanne*, d'après le Corrège; — *Marie-Madeleine*, d'après van Dyk; — Le *Portrait de Rembrandt*, d'après ce maître; — *La Vieille Femme et la Fileuse*, d'après Gérard Dow; — *Moïse brisant les tables de la loi*, d'après Rembrandt. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Théodore*), savant allemand, né à Stettin, le 16 décembre 1694, mort le 1er juillet 1751. Il étudia les belles-lettres et la théologie à Iéna, Halle et Wittemberg, devint en 1721 recteur du gymnase de Luckau, et fut nommé en 1735 surintendant à Chemnitz. On a de lui : *Schediasma exhibens selectas Observationes quæ faciunt ad illustrandam historiam censuræ ecclesiasticæ*; Wittemberg, 1719, in-4°; — *Origines Lusaticæ, complectens historiam Geronis, primi Lusatiæ marchionis*; Leipzig, 1721, in-4°; — *De Martyriis falsis, præsertim atheis pseudomartyribus, contra P. Baylium*; Wittemberg, 1722, in-4°; — *Aureum Femur Pythagoræ*; Wittemberg, 1723, in-4°; — *Prodromus annalium Lunaviensium*; Lubben, 1727, in-4°; — *De veterum Christianorum Disciplina arcani*, Wittemberg, 1729, in-4°. Krüger a encore publié une dizaine d'opuscules sur des matières de théologie. E. G.

Schmersahl, *Zuverlässige Nachrichten von jüngst verstorbenen Gelehrten*, t. II, p. 693. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KRÜGER (*Éphraïm-Gottlieb*), graveur allemand, né à Dresde, en 1756, mort en 1834. Il eut pour maître Camerata, devint en 1804 membre de l'Académie de Dresde, et y fut nommé professeur onze ans après. Parmi ses gravures, qui sont très-estimées, on remarque surtout : *Le Musicien avec la cornemuse*, d'après Wille; — *La Vierge adorant l'Enfant Jésus*, d'après Guide; — *La chaste Suzanne*, d'après Valentin; — *Luther*, d'après Cranast; — *Le Roi de Bohême*, d'après Jordaens; — *Ariadne à Naxos*, d'après Aug. Kaufmann; — *La Vierge avec l'Enfant Jésus et le petit saint Jean*, d'après Gimignano. Krüger a aussi gravé de nombreuses planches dans la *Bilderbibel* de Lossius, dans les *Voyages* de Cook et dans ceux de Radzewski, dans l'édition de luxe des *Œuvres* de Wieland, dans l'*Augusteum* de Becker. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*François*), peintre allemand, né en 1797, à Anhalt-Dessau, mort le 21 janvier 1857. De bonne heure il devint un très-habile dessinateur, quoique étant resté presque toujours sans maître. Il représentait de préférence des sujets de chasse et autres analogues, où entraient des animaux et surtout des chevaux. S'étant fixé à Berlin, il y fit au crayon de nombreux portraits d'une ressemblance parfaite. Ce n'est que plus tard qu'il commença à peindre à l'huile. Ses tableaux eurent autant de succès qu'en avaient eu ses dessins, et il fut nommé en 1825 peintre de la cour et professeur à l'Académie des Beaux-Arts, dont il devint membre quelques années après. Parmi ses toiles, qui représentent des scènes de chasse ou de guerre, ou bien des portraits, nous citerons : *Le Régiment des cuirassiers prussiens passé en revue*; — *L'Empereur Nicolas à cheval avec sa suite*; — *Le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, à cheval avec sa suite*; — *Le Serment de fidélité prêté au roi Frédéric-Guillaume IV*; — les *Portraits* des princes des maisons de Prusse, de Hanovre, des Pays-Bas et les portraits de quelques savants, tels que Berzelius et Oken. A l'exposition universelle de Paris de 1855, Krüger a exposé quatre tableaux; il y a obtenu une médaille de troisième classe.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — *Conversations-Lexikon*.

KRUMMACHER (*Frédéric-Adolphe*), poëte et théologien allemand, né le 13 juillet 1768, à Tecklembourg en Westphalie, mort à Brême, le 14 avril 1845. Il exerça le ministère ecclésiastique successivement à Krefeld, à Kettwich, à Bernbourg et à Brême. Ses talents comme administrateur et prédicateur lui valurent les places

se trouve figurée une cruche. C'est à tort que de Jongh a voulu revendiquer pour Lucas Cornelis, surnommé Kock, les planches qui portent ce signe. Parmi les seize gravures de Krüger dont on possède encore de nos jours des exemplaires, nous citerons : *L'Adoration des Mages*; — *La Naissance du Christ*; — *Le Christ avec la couronne d'épines*; — *Saint Jean l'Évangéliste* d'après Schoengauer; — *Sainte Catherine*. E. G.

Bartsch, *Le Peintre graveur*, t. VII. — Nagler, *Allgem. Künstler Lexicon*.

KRÜGER (*M.-Pancrace*), érudit allemand, né en 1546, dans la Basse Lusace, mort en 1614, à Francfort-sur-l'Oder. Dans sa jeunesse il se fit remarquer à Brunswick comme un chanteur habile, et conserva toute sa vie une prédilection marquée pour la musique; mais ayant donné un autre cours à ses études, il devint professeur de langue et de poésie latines à Halmstædt, passa en 1580 à Lubeck en qualité de recteur, et occupa enfin à Francfort-sur-l'Oder la chaire de langue grecque. Tandis qu'il résidait à Lubeck, il fut l'objet d'une accusation bizarre : comme il avait l'esprit d'un tour original, il lui arriva à une noce de soutenir, en présence de plusieurs invités, que la dénomination des notes de la gamme était des plus arbitraires, et qu'à son avis il serait plus logique de substituer aux mots *ut re mi fa sol la si* les lettres de l'alphabet *a b c d e f g*. Kruger pour cette énormité paradoxale se vit dénoncé publiquement au prône comme hérétique, et fut, par suite d'une délibération du synode, exclu de la communion. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que la réforme qu'il proposait, peut-être en plaisantant, est aujourd'hui d'un usage général dans son pays. P. L—Y.

Gerber, *Künstl.-Lexik.*

KRÜGER (*Wolfgang*), biographe allemand, né à Harra, dans la seigneurie de Lobenstein, en 1566, mort vers 1630. Il étudia les belles-lettres et la théologie à Iéna, et fut chargé successivement de diverses fonctions ecclésiastiques à Walsdorf, à Schweinfurt et à Thurnau. On a de lui : *Onomasticon chronologicum Virorum dignitate et virtute illustrium*; Leipzig, 1604, in-4°; Altstettin, 1611, in-8°; — *Catalogus von tausend Kaisern, Königen, Grafen, Herrn und andrer berühmten Personen* (Catalogue d'un millier d'empereurs, de rois, de comtes, de seigneurs et autres personnages célèbres); Erfurt, 1622, in 4°. E. G.

Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KRÜGER (*Thierry* ou *Théodore*), graveur allemand, né vers 1575, probablement à Hambourg, mort à Rome, en 1650. Très jeune il se rendit en Italie, et fréquenta l'atelier de gravure de Fr. Villamena. Ses œuvres sont remarquables par la correction et l'énergie du dessin, mais elles manquent de grâce, et l'on y remarque des fautes dans la disposition de la lumière et des ombres. On cite principalement de lui : *Les quatre Évangélistes*; — *L'Histoire et la Mort de saint Jean-Baptiste*, d'après André del Sarto; — *La Cène*, d'après le même; — *L'Enfant Jésus bénissant le petit saint Jean*; — *Le Retour d'Égypte*; — *Une Halte pendant la fuite en Égypte*; — *Saint François*; — *La Pompe funèbre de Sixte Quint*, gravée en 1591, en compagnie avec Fr. Villamena; — Plusieurs planches représentant des scènes de la vie de saint Bruno. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Georges*), historien bohème, né à Prague, en 1608, mort le 9 mars 1671, à Lutomisl. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et devint en 1664 recteur du collége de Stradien en Moravie. On a de lui : *Sacri pulveres incluti regni Bohemiæ et nobilium ejus pertinentium Moraviæ et Silesiæ*; Prague, 1667, in-4°. Cet ouvrage, dont le style laisse beaucoup à désirer, renferme la narration des principaux événements qui se sont passés en Bohême, classés d'après le jour de l'année où ils ont eu lieu. Krüger avait lui-même fait paraître les huit premiers mois de ce calendrier historique; les mois de septembre et d'octobre furent publiés après sa mort sur les matériaux trouvés parmi ses papiers. Enfin l'ouvrage fut complété par Balbin, son ami, qui rédigea sur le même plan les mois de novembre et de décembre; c'est Balbin qui nous apprend ce fait dans sa *Bohemia Docta*; mais on ignore si le mois de novembre, publié en 1761 sous l'anonyme, et le mois de décembre, que fit paraître Mich. Krammer en 1767, ont quelque rapport avec le travail de Balbin. Krüger a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, tels que : *Raritates Ordinis S. Benedicti*; — *Florus Austrio-Bohemicus*; — *Adversaria ad res Bohemiæ*; — *Syllabus Sanctorum Bohemiæ*. E. G.

Balbin, *Bohemia Docta*, pars II, p. 307. — Witte, *Diarium Biographicum*.

KRÜGER (*Théodore*), graveur allemand, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort vers 1716. On le croit fils de Thierry Krüger. Il passa en Italie une grande partie de sa vie. Il a gravé des planches dans l'ouvrage *De Etruria regali* de Scoti, et dans le *Museum Florentinum*. En outre, on a de lui : *Le Portrait de Louis Adimari*, d'après Dandini; — *Les Portraits d'une dame et d'un gentilhomme*, d'après Bordone; — *La Femme du Giorgione*, d'après ce maître; — *Une Vénus couchée*; — *Saint François en prière*, d'après Maratti. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Jean-Gottlob*), naturaliste allemand, né à Halle, le 15 juin 1715, mort à Brunswick, le 8 octobre 1759. Il entra dans la carrière de l'enseignement, et professa les sciences naturelles et la médecine aux universités de Halle et de Helmstædt. Parmi ses nombreux écrits on

remarque particulièrement celui qu'il a intitulé *Traeume* (Rêveries), et qui montre qu'il avait fort bien conçu le plan d'une véritable philosophie de la nature. On a de lui : *De Vi attractiva Corporum*; Halle, 1737, in-4°; — *De theoriæ physicæ tubulorum capillarium ad corpus humanum Applicatione*; Halle, 1742, in-4°; — *De Diversitate Corporum, Morborum et Curationum, secundum regiones Europæ*; Halle, 1744, in-4°; — *Naturlehre* (Traité de Physique); Halle, t. I, 1740, in-8°; 1744, in 8°; 1780; t. II, 1742. 1748; t. III, 1749; nouvelle édition de l'ouvrage entier en 4 vol. in-8°; ibid., 1771-1774; traduction latine par Krull, 1753, in-8°; — *Traité du Café, du Thé et du Tabac*, en français; Halle, 1744; ibid., 1746; — *Grundriss eines neuen Lehrgebaendes der Arzneikunst* (Éléments d'un nouveau Système de Médecine); Halle, 1745; — *Geschichte der Erde in den allerælteslen Zeiten* (Histoire de la Terre dans les temps primitifs); Halle, 1746; — *Experimental Seelenlehre* (Psychologie expérimentale); Halle, 1756; — *Die ersten Grundsaetze der Naturlehre* (Éléments de Physique); Halle et Helmstædt, 1759, ibid., 1763, etc. Dr L.

J.-C. Wernsdorf, *Memoria J.-G. Kruegeri*; Helmstædt, 1760. — *Biographie médicale*. — Rotermund, *Supplement à Jöcher*. — Meusel, *Lexikon*, VII, p. 381-383.

KRÜGER (*André-Louis*), peintre et graveur allemand, né à Potsdam, en 1743, mort en 1805. Après avoir travaillé dans l'atelier de Rode, il s'adonna plus tard presque exclusivement à la gravure. En 1788 il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Des planches gravées par lui se trouvent dans la *Galerie de Sans-Souci*, dans les *Antiquités de Sans-Souci*, dans la *Physiognomik* de Lavater, etc. Nous citerons encore de lui : *Suzanne*, d'après le Corrège; — *Marie-Madeleine*, d'après van Dyk; — Le *Portrait de Rembrandt*, d'après ce maître; — *La Vieille Femme et la Fileuse*, d'après Gérard Dow; — *Moïse brisant les tables de la loi*, d'après Rembrandt. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*Théodore*), savant allemand, né à Stettin, le 16 décembre 1694, mort le 1er juillet 1751. Il étudia les belles-lettres et la théologie à Iéna, Halle et Wittemberg, devint en 1721 recteur du gymnase de Luckau, et fut nommé en 1735 surintendant à Chemnitz. On a de lui : *Schediasma exhibens selectas Observationes quæ faciunt ad illustrandam historiam censuræ ecclesiasticæ*; Wittemberg, 1719, in-4°; — *Origines Lusaticæ, complectens historiam Geronis, primi Lusatiæ marchionis*; Leipzig, 1721, in-4°; — *De Martyriis falsis, præsertim atheis pseudomartyribus, contra P. Baylium*; Wittemberg, 1722, in-4°; — *Aureum Femur Pythagoræ*; Wittemberg, 1723, in-4°; — *Prodromus annalium Lunaviensium*; Lubben, 1727, in-4°; — *De veterum Christianorum Disciplina arcani*, Wittemberg, 1729, in-4°. Krüger a encore publié une dizaine d'opuscules sur des matières de théologie. E. G.

Schmersahl, *Zuverlässige Nachrichten von jüngst verstorbenen Gelehrten*, t. II, p. 693. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

KRÜGER (*Éphraïm-Gottlieb*), graveur allemand, né à Dresde, en 1756, mort en 1834. Il eut pour maître Camerata, devint en 1804 membre de l'Académie de Dresde, et y fut nommé professeur onze ans après. Parmi ses gravures, qui sont très-estimées, on remarque surtout : *Le Musicien avec la cornemuse*, d'après Wille; — *La Vierge adorant l'Enfant Jésus*, d'après Guide; — *La chaste Suzanne*, d'après Valentin; — *Luther*, d'après Cranast; — *Le Roi de Bohême*, d'après Jordaens; — *Ariadne à Naxos*, d'après Aug. Kaufmann; — *La Vierge avec l'Enfant Jésus et le petit saint Jean*, d'après Gimignano. Krüger a aussi gravé de nombreuses planches dans la *Bilderbibel* de Lossius, dans les *Voyages* de Cook et dans ceux de Radzewski, dans l'édition de luxe des *Œuvres* de Wieland, dans l'*Augusteum* de Becker. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KRÜGER (*François*), peintre allemand, né en 1797, à Anhalt-Dessau, mort le 21 janvier 1857. De bonne heure il devint un très-habile dessinateur, quoique étant resté presque toujours sans maître. Il représentait de préférence des sujets de chasse et autres analogues, où entraient des animaux et surtout des chevaux. S'étant fixé à Berlin, il y fit au crayon de nombreux portraits d'une ressemblance parfaite. Ce n'est que plus tard qu'il commença à peindre à l'huile. Ses tableaux eurent autant de succès qu'en avaient eu ses dessins, et il fut nommé en 1825 peintre de la cour et professeur à l'Académie des Beaux-Arts, dont il devint membre quelques années après. Parmi ses toiles, qui représentent des scènes de chasse ou de guerre, ou bien des portraits, nous citerons : *Le Régiment des cuirassiers prussiens passé en revue*; — *L'Empereur Nicolas à cheval avec sa suite*; — *Le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, à cheval avec sa suite*; — *Le Serment de fidélité prêté au roi Frédéric-Guillaume IV*; — les *Portraits* des princes des maisons de Prusse, de Hanovre, des Pays-Bas et les portraits de quelques savants, tels que Berzelius et Oken. A l'exposition universelle de Paris de 1855, Krüger a exposé quatre tableaux; il y a obtenu une médaille de troisième classe. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — *Conversations-Lexikon*.

KRUMMACHER (*Frédéric-Adolphe*), poëte et théologien allemand, né le 13 juillet 1768, à Tecklembourg en Westphalie, mort à Brême, le 14 avril 1845. Il exerça le ministère ecclésiastique successivement à Krefeld, à Kettwich, à Bernbourg et à Brême. Ses talents comme administrateur et prédicateur lui valurent les places

d'intendant supérieur des affaires ecclésiastiques et de prédicateur de la cour. Krummacher est surtout connu par ses paraboles en vers, très-populaires en Allemagne, et parmi lesquelles il y en a de véritablement belles. Il a trouvé beaucoup d'imitateurs dans ce genre de poésie, mais il n'a pas été surpassé. On a de lui : *Die Liebe* (L'amour), hymne; Wesel, 1801; 2e édit., 1809; — *Parabeln* (Paraboles); Duisbourg, 1805, 8e édit.; Essen, 1850; — *Apologien und Paramythien*; Duisbourg, 1810; — *Festbuechlein, eine Schrift fuer's Volk* (Livre des Fêtes, écrit pour le peuple); Duisbourg, 1810, 2 vol.; 3e édit., ibid.; 1819-1821, 3 vol.; — *Die Kinderwelt* (Les Enfants); ibid., 1806; nouvelle édition, 1813; — *Johannes*, drame; Leipzig, 1815; — *Ueber den Geist und die Form der evangelischen Geschichte in historischer und æsthetischer Hinsicht* (De l'Esprit et de la Forme de l'histoire évangélique au point de vue historique et catholique); Leipzig, 1805; — *Bibelkatechismus* (Catéchisme Biblique); Essen, 12e édition, 1844; — *Katechismus der christlichen Lehre* (Catéchisme de la Doctrine chrétienne); Essen, 1821; 6e édit., 1841; — *Die christliche Volksschule im Bunde mit der Kirche* (L'école populaire chrétienne et ses rapports avec l'Église); Essen, 1823; 2e édit., 1825; — *St-Ansgar, die alte und die neue Zeit* (S. Ansgar, les temps anciens et les temps modernes); Brême, 1828; — *Der Hauptmann Cornelius* (Le capitaine Cornelius); ibid., 1829; — *Das Leben des heiligen Johannes* (La Vie de saint Jean); Essen, 1833; — *Das Taeubchen* (La Tourterelle); Essen, 3e édit., 1840.

Frédéric-Guillaume KRUMMACHER, fils du précédent, s'est fait connaître comme un des plus zélés défenseurs de la secte du protestantisme dite le piétisme. Dans ses prédications fanatiques, il va jusqu'à maudire tous les rationalistes. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Elias der Thisbiter*; Elberfeld, 4e édit., 3 vol., 1851; — *Elisa*; ibid., 1837-1841, 3 vol; 2e édit., 1844-1845; — *Kirchliche Lehrstimmen* (Enseignements ecclésiastiques); ibid., 1846-1847, 2 vol.; — *Die Sabbathglocke*, recueil de sermons; Berlin, 1851-1852, 2 vol. R. L.

Moeller, *F. A. Krummacher und seine Freunde*; Bonn, 1849, 2 vol. — *Conv.-Lex.*

KRUMMACHER (*Godefroy-Daniel*), frère de F. A. Krummacher, théologien allemand, né à Tecklembourg, le 1er avril 1774, mort à Elberfeld, le 30 janvier 1837. Ancien pasteur de Baerl et de Wulfrath, il vint en 1816 à Elberfeld, où il se signala comme chef du parti piétiste. On a de lui : *Die Wanderung Israels durch die Wüste* (Le Passage des Israélites à travers le désert), recueil de sermons; Elberfeld, 3e édit., 1850 1851, 2 vol.; — *Hauspostille* (Sermonnaire domestique); Meurs, 1835; — *Taegliches Manna* (Manne quotidienne), recueil de sermons; Elberfeld, 4e édit., 1851. R. L.

Conv. Lex.

KRUMMENDYK (*Albert*), savant prélat allemand, né dans la première moitié du quinzième siècle, mort en 1489. Il était d'une très-ancienne famille du Holstein. Devenu, en 1466, évêque de Lubeck, il fut chargé par le roi de Danemark de plusieurs négociations diplomatiques auprès des cours de France, d'Angleterre et de Saxe. Il a laissé un *Chronicon Episcoporum Oldenburgensium et Lubecensium*, qui se trouve dans le tome II des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Meibomius. E. G.

Möller, *Cimbria Literata*, t. I. — Krantz, *Metropolis*. — Huitfeld, *Chronicon*, pars V, p. 923-953.

KRUMPHOLZ (*Jean-Baptiste*), compositeur et virtuose allemand, né vers 1745 (1), à Zlowicz (Bohême), suicidé le 19 février 1790, à Paris. Admis en 1766 dans la musique du prince Esterhazy, il reçut de Haydn des conseils pour la composition, et se livra plus spécialement à l'étude de la harpe. Encouragé par le succès de ses productions, il parcourut les principales villes d'Allemagne, et vint en France, où il épousa Mlle Meyer, de Metz, jeune fille dont il avait entrepris l'éducation musicale, et qui montra bientôt sur la harpe une habileté supérieure à celle de son maître. Pendant quelques années il fut à Paris le professeur à la mode. A l'aide du facteur Nadermann, il parvint à adapter à son instrument favori une pédale double, dont la première augmentait ou diminuait la force des sons en ouvrant une soupape, et dont la seconde plaçait une sourdine sur les cordes. Ce perfectionnement fut communiqué à l'Académie des Sciences le 21 décembre 1787. Il venait d'inventer avec Sébastien Érard un nouveau mécanisme pour remplacer les crochets de la harpe lorsque, poussé au désespoir par l'infidelité de sa femme, qui venait de s'enfuir en Angleterre avec le pianiste Dussek, il mit fin à ses jours en se jetant dans la Seine. « Un génie original, dit M. Fétis, un profond sentiment d'harmonie et des modulations inattendues se font remarquer dans la musique de Krumpholz, et malgré le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle a paru elle serait encore considérée comme excellente si elle n'était devenue fort rare. » On a de cet artiste : des *Concertos*, *quatuors* et *duos* pour la harpe; — des *Sonates pathétiques*, entre autres celle qui a pour titre *L'Amante abandonnée*; — des *Thèmes variés*, des *Préludes*, etc. On a publié sous son nom des *Principes pour la harpe*, qui ne sont pas de lui. K.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Mém. de l'Acad. des Sciences*.

KRUNITZ (*Jean-Georges*), encyclopédiste allemand, né en 1728, à Berlin, et mort dans

(1) La date de 1760, donnée par quelques biographes, est complétement erronée.

cette même ville, le 20 décembre 1796. Il étudia la médecine aux universités de Gœttingue et de Francfort-sur-l'Oder, et revint en 1759 à Berlin, où il passa le reste de sa vie. Il y entreprit la publication d'un répertoire économico-technologique, et conduisit cette grande œuvre jusqu'au tome LXXIII : *Œkonomisch-technologische Encyklopædie ;* Berlin, 1773-1796, 73 vol. La suite de cet ouvrage, qui en entier ne compte pas moins de 214 vol., a été publiée par les frères Frédéric-Jacques et Henri-Gustave Floerke, Guillaume-David Korth et C.-O. Hoffmann. Le dernier volume, qui traite de l'article *Verpflegen* a paru en 1853 Les premiers quatre-vingt-dix-sept volumes ont été reimprimés (1782-1814). R. L.

Conv. Lex.

KRUSE (*Christian* ou *Karsten*), historien allemand, né à Hidgswarden, dans le grand-duché d'Oldembourg, le 9 août 1753, mort le 4 janvier 1827. Professeur au gymnase d'Oldembourg, il fut chargé en 1789 de l'éducation des fils de son souverain, et devint en 1812 professeur à Leipzig. On a de lui : *Zweck des Sokrates und seiner Jünger* (Le But de Socrate et de ses disciples); Leipzig, 1785 : ouvrage dirigé contre les *Fragments de Wolfenbüttel ;* — *Atlas und Tabellen zur Uebersicht der Geschichte aller europæischen Länder und Staaten* (Atlas et Tables pour donner un aperçu sur l'histoire de tous les États européens); Leipzig, 1804-1812, 4 cahiers in-fol.; la cinquième édition de cet ouvrage très utile parut à Halle en 1834; la sixième fut donnée par Fr.-Ch. Hermann, en 1842 ; — *De Fide Livii recte æstimanda ;* Leipzig, 1812. E. G.

Convers.-Lexikon.

KRUSE (*Frédéric-Charles-Hermann*), historien allemand, fils du précédent, né à Oldembourg, le 21 juillet 1790. Il étudia à Leipzig la théologie et la jurisprudence, devint en 1821 professeur d'histoire à Halle, et fut appelé sept ans après en cette même qualité à Dorpat. On a de lui : *Budorgis, oder das alte Schlesien vor Einführung der christlichen Religion* (Budorgis, ou l'ancienne Silésie avant l'introduction du christianisme); Dresde, 1819; — *Archiv für alte Geschichte Geographie und Alterthümer* (Archives d'Histoire et de Géographie anciennes et d Archéologie); Breslau, 1821-1823, 3 cahiers; — *Tabula Germaniæ, imprimis secundum Tacitum et Ptolemæum;* Leipzig, 1823; — *Deutsche Alterthümer* (Antiquités Germaniques); Halle, 1824-1828, 4 vol.; — *Hellas, oder geographisch antiquarische Darstellung des alten Griechenlands und seiner Colonien* (L'Hellade, ou description géographique et archeologique de l'ancienne Grèce et de ses colonies); Leipzig, 1825-1828, 2 vol. in-8°; — *Anastasis der Waranger* (Anastase le Varangien); Revel, 1841; — *Necrolivonica ;* Dorpat, 1842; — *Russische Alterthümer* (Antiquités Russes); Dorpat, 1844-1845, 2 cahiers ; — *Urgeschichte der Ostseeprovinzen* (Histoire primitive des provinces de la Baltique) ; Moscou, 1846; — *Chronicon Nortmannorum* ; Dorpat, 1850; — de nombreux articles sur des sujets d'histoire dans les *Dorpater Jahrbücher*, dans le *Bulletin de l'Academie de Saint-Petersbourg* et dans les *Mémoires de la Societé de Copenhague sur les Antiquités du Nord.* E. G.

Convers.-Lexikon.

KRUSE (*Laurids* ou *Laurent*), littérateur danois, né à Copenhague, le 6 septembre 1778, mort le 1er février 1839, à Paris. Fils d'un officier d'infanterie, il passa en 1795 ses examens de philosophie à l'université de Copenhague, et entreprit ensuite de longs voyages en Allemagne, en Suisse, en France et en Italie. Il avait en 1812 accepté une chaire dans sa patrie ; mais il la quitta pour toujours en 1820, s'établit à Hambourg, et passa les dernières années de sa vie à Paris. Travailleur infatigable, il a publié des centaines de volumes, soit en danois, soit en allemand; souvent même il écrivait le même ouvrage à la fois dans les deux langues. Il s'était d'abord essayé au théâtre, et y avait obtenu des succès dans la comédie. Nous citerons de lui : *Dramatiske Værker* (Œuvres dramatiques) ; Copenhague, 1818-1820 4 vol.; — *Æsthetisk Forsøg* (Essai d'Esthétique) ; ibid., 1801, 2 vol.; — *Fortællinger* (Contes) ; ibid., 1815, 3 vol. et 1822-1823; — *Novellen* (Nouvelles); Vienne, 1816 ; — *Anteros ;* Copenhague, 1818; — *Theatret* (Les Théâtres); ibid., 1819-1824, 2 vol. : souvenirs dramatiques ; — *Erzæhlungen* (Contes); Aarau, 1822, et Leipzig, 6 vol., 1834-1836; — *Deodats Fædsel* (La Naissance de Dieudonné); Copenhague, 1822-1823, 2 vol.; — *Sieben Jahre* (Sept Ans); Leipzig, 1824, 4 vol.: histoire secrète de la cour d'un royaume du Nord ; — *Das geheimnissvolle Haus* (La Maison mystérieuse); Hambourg, 1825, 2 vol.; — *Die Wette* (La Gageure); Mayence, 1825, avec R. Lebrün ; — *Jugend-Geschichte des Herrn de Morbière* (La Jeunesse du seigneur de Morbière), Leipzig, 1825-1826, 3 vol.; — *Kriminalg schichten und andere romantische Erzæhlungen* (Histoires criminelles et autres récits romantiques); Hambourg, 1827, 6 vol.; — *Der Kardinal* (Le Cardinal); ibid, 1827; — *Nord und Sued* (Le Nord et le Midi) ; Leipzig, 1828; — *Der Verschollene* (Les Absents); ibid, 1830; — *Herr und Diener* (Maître et Valet); Stuttgard, 1832, 2 vol.; — *Auslændische Romane und Erzæhlungen* (Romans et Contes étrangers); Hambourg, 1833 ; — *Die Jungen und die Alten* (Les Jeunes et les Vieux); ibid., 1834 Kruse, qui dans ses voyages s'était rendu familière la connaissance de l'allemand et du français, a fait passer de ces deux langues dans le danois et l'allemand de nombreux romans de MM. Lamothe-Langon, Ingemann, Rahbek, Michel Masson, Mortonval,

Saintine, Frédéric Soulié, etc. De 1824 à 1827, il a rédigé avec J. Haeselinger le journal littéraire *Die Biene* (L'Abeille), qui paraissait à Hambourg, et il a fourni aux recueils du Danemark et de l'Allemagne un grand nombre de nouvelles, traductions, esquisses et scènes de mœurs. K.

Kofod, *Convers.-Lexikon*, t. XXIV, p. 232. — Brockhaus, *Convers.-Lexikon der neuesten Zeit und Literatur*, 1834. — Luebker et Schrœder, *Lexikon*, t. Ier, p. 328-330. — Schrœder, *Nachträge*, p. 232. — *Freja* (Journal), 1826, n° 39. — *Berlingske Tidende*, 1839, n° 80. — Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

KRUSENSTERN (*Adam-Jean* DE), célèbre navigateur et hydrographe russe, né en Esthonie, en 1770, mort à Revel, en 1846. Il servit d'abord dans la marine anglaise, de 1793 à 1799. Pendant un séjour de deux années qu'il fit à Canton, en 1798 et 1799, il se convainquit des grands avantages que les possessions russes des côtes nord ouest de l'Amérique pourraient recueillir de l'échange direct de leurs pelleteries avec la Chine et le Japon. A son retour en Russie, il publia dans les *Annales* de Storch un mémoire où il démontrait que ce commerce, qui s'effectuait alors, mais difficilement, par Okhotsk, en traversant la Sibérie, n'acquerrait une importance et une sécurité réelles que quand les vaisseaux russes, partant du port de Kronstadt, doubleraient le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance. Mais pour qu'il en fût ainsi il fallait que la Russie possédât des marins connaissant ces parages. Krusenstern, que ses précédentes navigations avaient mis à même de remplir ces conditions, soumit à son gouvernement un projet d'expédition dont le résultat devait être de tracer aux négociants russes établis sur les côtes nord ouest de l'Amérique et aux îles Aléoutiennes la route à suivre pour aller directement en Chine et au Japon. Ce projet, d'abord peu goûté, fut présenté à l'empereur Alexandre Ier, lors de son avénement, par le comte de Roumiantsoff et l'amiral Mordvinoff. Le czar chargea l'auteur du projet d'en poursuivre l'exécution, et pour que pendant son absence il eût le moins de soucis domestiques possible, il assigna à Mme de Krusenstern une pension annuelle de quinze cents roubles jusqu'au retour de son mari. Les officiers et les savants attachés à l'expédition obtinrent par anticipation des avancements de grade ou des pensions. Enfin, le choix des navires et des équipages fut exclusivement abandonné à Krusenstern. On devait croire que de telles facilités auraient aplani tous les obstacles et assuré le prompt départ de l'expédition. Il n'en fut rien. Son chef eut à triompher de bien des difficultés. Pas un seul bâtiment ne se rencontra dans les ports de Russie qui parût propre à un voyage de circumnavigation; et, après beaucoup de recherches inutiles, ce fut en Angleterre qu'il fallut acheter les deux navires qui pour la première fois allaient montrer le pavillon moscovite dans l'hémisphère austral. L'expédition se composait de la *Nadiejeda*, monté par Krusenstern lui-même, et de la *Néva*, commandé par Lisiansky. Outre le ravitaillement des colonies russes de l'Amérique, ces deux navires devaient transporter le personnel de l'ambassade russe envoyée au Japon pour y nouer des relations commerciales. Ils partirent de Kronstadt, le 26 juin 1803, parvinrent, après dix jours de route à Copenhague, et se séparèrent ensuite au Cattegat, pour se rejoindre près des côtes d'Angleterre. Mais tant d'incurie avait présidé à leur armement que, dans la relâche de Copenhague, il avait fallu remplacer les mauvaises salaisons achetées à Hambourg, et refaire l'arrimage de la *Nadiejeda*, arrimage qui ne laissa pourtant pas, pendant le reste de la campagne, d'inspirer des craintes sérieuses sur la stabilité du navire, lequel donnait une plus forte bande qu'à son départ de Russie; et lorsque après quatre mois et demi seulement, et deux nouvelles relâches à Falmouth et aux Canaries, on arriva à Sainte-Catherine, les bas mâts de la *Néva* étaient pourris et devaient être changés.

Le cap Horn fut doublé sans trop de difficultés, le 3 janvier 1804. Bientôt après, de violents coups de vent assaillirent et séparèrent les deux bâtiments, qui se rejoignirent néanmoins dans le port d'Anna-Maria, à Nouka-hiva, où Krusenstern se livra à un grand nombre d'opérations de relèvement, et fit la découverte d'une anse à laquelle il donna le nom de *Baie Thitchagoff*. Dans sa traversée jusqu'à Nouka-hiva, Krusenstern avait recueilli bien peu de faits nouveaux à ajouter aux observations des navigateurs qui avant lui avaient parcouru l'Atlantique; mais à partir de ce point sa relation devient de plus en plus intéressante. De Nouka-hiva, les deux navires firent route de conserve vers les îles Sandwich, où Lisiansky et Krusenstern se séparèrent pour se diriger, le premier vers les îles Radak (Amérique russe), le second vers le Kamtschatka. En partant des îles Sandwich, Krusenstern tint le cap entre les routes qu'avaient suivies tour à tour Cook et Clarke. Arrivé au 36e parallèle, il rechercha, mais sans succès, entravé qu'il était par des brumes épaisses, la prétendue terre indiquée à l'est du Japon sur d'anciennes cartes espagnoles. De Petropaulowsky, la *Nadiejeda*, après y avoir subi un radoub complet, gagna les côtes du Japon, et n'y parvint qu'à la suite de bourrasques et d'une tempête qui la mirent plus d'une fois en péril. Plus de cinq mois s'y passèrent, et pendant ce temps M. de Résanoff fit d'inutiles efforts pour s'y faire accueillir comme ambassadeur. Il fallut alors s'éloigner de ces côtes inhospitalières. Quittant, le 18 avril 1805, le port de Nangasaki et traversant le canal de Corée, Krusenstern déboucha dans la mer du Japon, qu'il voulait explorer. Le 1er mai il découvrit un cap remarquable, qu'il nomma le *Cap des*

Russes; le 3, le cap *Gamaley*, le *Pic Tilesius*, le cap *Greig*, et les deux caps *Sangar* et *Nadiejeda*, formant l'entrée du détroit de Sangar, dont la largeur à son entrée occidentale fut reconnue être de neuf milles seulement, au lieu de cent dix milles, comme l'avait indiqué Lapérouse, d'après la carte hollandaise du voyage du capitaine Vries. Le lendemain il découvrit deux baies, qu'il nomma *Koutousoff* et *Suchtelen*; le 7, le cap *Malespina* et le golfe *Strogonoff*; le 8, le cap *Chichkeff* et la baie de *Pallas*; le 10, il jeta l'ancre à la côte nord de l'île Matsmaï ou Jeso, dans une anse qu'il nomma baie *Roumiantsoff*. Pénétrant ensuite dans le golfe Patience, il découvrit successivement le cap *Lowenoïn*, la baie *Mordwinoff*, et le cap *Soimonoff*; mais de grandes masses de glace qu'il rencontra, le 30 mai, dans le voisinage du cap Patience l'obligèrent à abandonner les recherches commencées et à faire route vers le Kamtschatka. Trois jours après, en longeant la chaîne des Kouriles, il découvrit un groupe de petites îles. Parvenu, au prix de grands périls, à se frayer un passage dans l'Océan, il jeta l'ancre une seconde fois dans le port de Petropaulowsky, d'où il alla explorer l'embouchure de l'Amour. Doublant le cap Patience, le 7 juillet, il s'avança vers l'embouchure de cette rivière, et après y avoir vérifié les observations de Lapérouse, il revint une dernière fois au Kamtschatka. Son retour en Russie s'opéra par la mer de Chine. La *Néva* l'ayant rejoint à Macao, le 27 novembre, les deux navires firent encore route ensemble jusqu'à ce qu'un coup de vent les eut encore séparés, après le passage du Tropique du Capricorne. Parti seul, le 21 avril, de Sainte-Hélène, où il avait vainement attendu Lisianski, Krusenstern franchit une quatrième fois l'équateur, et continuant sa route vers l'Europe, il jeta l'ancre le 7 août 1806 dans le port de Kronstadt.

Dès le 11 mai 1805 l'empereur Alexandre lui avait expédié au Kamtschatka un courrier chargé de lui remettre la décoration de l'ordre de Sainte-Anne. En 1809 il le nomma au commandement du vaisseau de 120 canons le *Blagodus*, et l'année suivante il lui conféra l'ordre de l'Aigle rouge. L'empereur Nicolas, peu après son avénement, l'éleva au grade de contre-amiral, et lui confia la direction de l'École navale de Russie. Un an après il fut nommé membre permanent du comité scientifique attaché au ministère de la marine, qui venait d'ordonner l'emploi sur tous les bâtiments de la flotte d'un procédé imaginé par lui, à la suite de longues expériences, sur l'influence que le fer contenu dans plusieurs parties du navire peut exercer sur la boussole, procédé qui aurait consisté, pour neutraliser cette influence, à appliquer une plaque de fer sur la boussole. A ces distinctions se joignirent celles que lui décernèrent les Académies des Sciences de Saint-Pétersbourg, Paris et Stockholm, en se l'attachant comme membre titulaire ou correspondant.

En outre des mémoires qu'il a insérés dans le recueil de la première de ces compagnies, et de ceux qu'il a publiés dans les *Éphémérides géographiques et statistiques de Weymar*, on lui doit : *Reise um die Welt in den Jahren* 1803, etc. (Voyage autour du monde fait dans les années 1803-1806); Saint-Pétersbourg, 1810-1814, 3 vol. in 4° et atlas in-fol. de 104 planches ou cartes. Une traduction anglaise, par Richard Belgrave-Hoppnor, avec deux cartes et deux planches, a paru à Londres en 1813, 2 vol. in-4°; et une traduction française par J.-B. Eyriès, a été publiée sous ce titre : *Voyage autour du monde fait dans les années* 1803, 1804, 1805, 1806, *par ordre de l'empereur de Russie, sur la* Nadiejeda *et la* Néva, *commandés par A.-J. de Krusenstern; traduit de l'aveu et avec des additions de l'auteur;* Paris, 1821, 2 vol. in-8° et atlas in-fol. de 30 planches. Ce voyage, par le nombre et l'importance soit des découvertes de Krusenstern, soit des rectifications de positions géographiques, a une valeur scientifique qui a concilié à son auteur une estime méritée. La relation de Krusenstern se complète par celle de Lisiansky (*voy.* ce nom) et les *Observations faites* par G.-V. de Langsdorff *pendant un voyage autour du monde de* 1803 à 1806; Francfort-sur-le-Mein, 1812, 2 vol. in-4°, avec pl.; — *Mémoire sur une carte du Détroit de La Sonde et la Rade de Batavia*; Saint-Pétersbourg, 1813, grand in-4°; — *Vocabulaires des Langues de quelques peuples de l'Asie orientale et de la côte nord de l'Amérique*; Saint-Pétersbourg, 1813, in-4°; — *Carte générale du Monde, d'après la projection de Mercator*; Londres, 1815, une feuille, en allemand; — *Recueil de Mémoires hydrographiques pour servir d'analyse et d'explication à l'Atlas de l'Océan Pacifique, avec cet Atlas en quinze planches*; Saint-Pétersbourg, 1824, 2 vol. grand in-4° et atlas grand in-fol.; ibid., 1824 1837, 3 vol. grand in-4° et atlas grand in-fol. de 34 planches. Ces *Mémoires* contiennent une analyse raisonnée et approfondie des vents, des courants et des marées qui règnent dans les divers parages de l'Océan Pacifique. Ce travail, fruit des observations personnelles de Krusenstern et de celles de divers navigateurs, explique d'une manière aussi satisfaisante que possible plusieurs des causes de ces phénomènes, dépendant bien souvent de causes fortuites et accidentelles qui empêchent de les soumettre à des lois fixes et générales; — dans le premier *Voyage* de Kotzebue : *Introduction* et *Analyse des îles decouvertes dans l'Océan*; — *Description du Port de Plymouth*; dans les *Annales maritimes et coloniales*, t. XII, p. 597-619. L'auteur, à l'occasion du sujet principal de cette notice, étend ses observations aux autres établissements maritimes de l'Angleterre,

en ce qui importe le plus à la défense de ses côtes. P. LEVOT.

Annales Maritimes et Coloniales. — Le prince Emmanuel Galitzin, *Notice sur les Voyages autour du Monde des Navigateurs russes*; dans le *Bulletin de la Société de Géographie*.

KRYLON. *Voy* KRILOFF.

KRYNS (*Évrard*), peintre hollandais, vivait à La Haye en 1604. Il fut l'un des bons élèves de Charles van Mander père, et voyagea longtemps, surtout en Italie, où il étudia les grands maîtres. De retour dans sa patrie, il peignit avec succès l'histoire et le portrait. Sa manière est agréable et facile. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 180.

KRZOWITZ (*Wenzel-Trnka* DE), médecin bohème, né en 1739, mort le 12 mai 1791. Il occupa, comme professeur titulaire, la chaire d'anatomie de l'université de Pesth, et publia, la plupart en latin, de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite : *Historia Febrium intermittentium*; Vienne, 1775, gr. in 8°, dont le tome Ier a seul paru; — *Historia Leucorrhæ*; ibid., 1781, in-8°; — *Historia Febris hecticæ*; ibid., 1783, trad. en allemand; Leipzig, 1784, in-8°; — *Hist. Ophthalmiæ*; ibid., 1783, in-8°; — *Hist. Cardialgiæ*; ibid., 1785, in-8°; — *Hist. Rachitidis*; ibid., 1787, in 8°; — *Hist. Tympanitidis*; ibid., 1788, in 8°; — *Geschichte der englischen Krankheit* (Histoire du Mal anglais); Leipzig, 1789, gr. in-8°; — *Historia Hæmorrhoidum omnis ævi observata medica continens*; Vienne, 1794-1795, 3 vol. in-8° : ouvrage posthume, édité par François Schrand et traduit en allemand par J.-G. Knebel; Breslau, 1798, 2 vol. K.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KUAGEH ou **KHUAGEH** (*Nassir ed-Din*), célèbre écrivain persan, né à Khus, mort l'an de l'hégire 672 (1274 de J.-C.), suivant Ebn-Khalekan et Aboulféda, qui en font le plus grand éloge. C'était, au rapport d'Aboulfarage, un profond philosophe, l'oracle des géomètres les plus distingués, qui se rendirent auprès de lui dans la ville de Maraga pour faire des observations astronomiques. Il avait la haute direction des études dans toutes les provinces soumises aux Mogols. Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur la logique, la physique, la métaphysique, la géométrie, l'astronomie, et même un traité sur la morale, ouvrage écrit en persan avec la plus grande élégance, où l'auteur a recueilli des sentences d'Aristote et de Platon. On a de lui : Un traité de logique intitulé : *Logica solaris*, dont il a lui-même donné un abrégé avec des notes. Cet ouvrage est divisé en six parties : la première traite de l'être métaphysique, c'est-à-dire de Dieu, des anges et de l'âme; la seconde, des corps, tant célestes que sublunaires; la troisième, des sciences et des arts, de leur invention, de leur développement, etc.; la quatrième, des prophètes et de leurs oracles; la cinquième, de la dignité et de l'autorité du pape; la sixième, de la résurrection des corps et du jugement général. On a fait sur ce traité plusieurs commentaires, dont les plus remarquables sont ceux d'Ali ben-Mohammed, d'Ali-Alkatebi à Grenade, de Cotbeddin Razee, de Saad ed-Din Attaphazenes et d'Ebn-Vassel; — un traité de théologie sous ce titre : *Demonstrationes Entis necessarii*, qui a été commenté par son disciple Ali ben-Omar-Casovini; — *Dissertatio de contingenti corporum existentia*; — un *Commentaire* sur les œuvres philosophiques d'Avicenne, ouvrage extrêmement rare et d'un grand prix, dont Casiri seul fait mention; — un *Commentaire* sur la métaphysique du même philosophe; — un *Commentaire* sur *l'Ortus Luminum* de Seraged Din-Mahmoud; — un *Commentaire* sur les *Grammaticæ Declarationes* du célèbre grammairien Ali ben-Mohammed; — des *Commentaires* remarquables sur les traités mathématiques de Théodore et de Ménélas. On attribue encore à Kuageh une dissertation sur les météores, intitulée : *Tractatus de Philosophia*. F.-X. TESSIER.

Aboulfarage, *Décès des Hommes éminents*. — Casiri, *Biblioth. Arab. Hispan.*, in-fol., tom. I, 187 et suiv.; tom. II, tab.

KUBLAÏ-KAN. *Voy.* CHI-TSOU.

KUCHENBECKER (*Jean-Philippe*), historien allemand, né à Cassel, le 10 avril 1703, mort le 1er janvier 1746. Il étudia à Marbourg, et devint archiviste et bibliothécaire dans sa ville natale. On a de lui : *De illibata Hassorum Religione*; Cassel, 1720, in-4°; — *Analecta Hassiaca*; Marbourg, 1728-1742, 12 parties in-8°; — *Vita Herm. Vulteji jurisconsulti*; Giessen, 1731, et Marbourg, 1737, in 8°; — *Von den Erbhofämtern in der Landgrafschaft Hessen* (Des Charges héréditaires de la cour du landgrave de Hesse); Marbourg, 1744, in-4°; — la première édition de la *Vita Friderici I Gloriosi, electoris palatini*, de Hachenberger; Iéna, 1739, in-4°. E. G.

Strieder, *Hessische Gelehrten Geschichte*, t. VII.

KÜCHLEIN (*Jean*), théologien allemand, né en 1546, à Wetterau (Hesse), mort le 2 juillet 1606, à Leyde. Après avoir terminé ses études à Heidelberg, il fut reçu ministre et attaché à l'église de Tackenheim; les pasteurs calvinistes ayant été chassés du pays par l'électeur Louis (1576), il passa en Hollande, enseigna pendant dix-huit ans la théologie à Amsterdam, et dirigea depuis 1595 le collége de Leyde. Guy Patin le nommait un des plus savants hommes de son siècle. Ses œuvres ont été publiées à Genève; 1613, in-4°. K.

H. Witte, *Diarium Biographicum*. — Meursius, *Athen. Batav.* — Moréri, *Dictionn. Hist.* — Jöcher, *Gelehrten Lexikon*.

* **KUCRKOWSKI** (*N.....*), officier d'artillerie turc, d'origine prussienne, connu aujourd'hui sous le nom de *Mukhlis-Bey*. On peut le considérer comme le créateur de l'artillerie turque

actuelle. C'est en 1838 qu'il entreprit la tâche de réorganiser l'artillerie ottomane d'après le système moderne. La Turquie, réduite à sa lourde artillerie de siége, n'avait plus une seule pièce de canon en état de tenir campagne. En moins de quinze ans, Kucrkowski sut mettre l'artillerie ottomane sur un pied respectable. Il améliora le service de la vieille fonderie de Top hané, et en obtint de bonnes pièces de tous calibres; il établit à Constantinople un atelier spécial pour les trains et les affûts, et avec le concours de quatre instructeurs choisis parmi des sous-officiers prussiens il parvint à former un corps d'excellents canonniers. J. V.

J. Laprade, Courte biogr. des hommes qui ont figuré dans les affaires d'Orient; dans *l'Illustration*, n° 629.

KUCZERA (*David*). *Voy.* Crinitus.

KUÉI, célèbre musicien chinois, mort vers l'an 2275 av. J.-C. Il fut chargé par l'empereur Chun du *ministère* ou *intendance* de la musique. Le passage du *Livre sacré des Annales* où nous lisons cette nomination nous fait connaître en même temps toute l'importance politique et sociale, toute la vertu civilisatrice que les anciens attachaient à l'art de la musique. « Kuéi, dit l'empereur, je vous nomme surintendant de la musique; je veux que vous l'enseigniez aux enfants des princes et des grands; faites en sorte qu'ils soient sincères, affables, indulgents, complaisants et graves; apprenez-leur à être fermes, sans être durs ni cruels; donnez-leur le discernement, mais qu'ils ne soient point orgueilleux; expliquez-leur vos pensées dans des vers, et composez-en des chansons entremêlées de divers tons et de divers sons, et accordez-les aux instruments de musique. Si les huit modulations sont gardées, et s'il n'y a aucune confusion dans les différents accords, les esprits et les cœurs seront unis. » Kuéi répondit : « Quand je frappe mon instrument de pierre, soit fortement, soit doucement, les animaux les plus féroces sautent de joie. » Ainsi, non moins habiles et aussi puissants que les Mercure, les Orphée et les Amphion, les musiciens philosophes de la Chine en accordant leur *kin* et leur *che* à l'unisson du *king*, par la méthode infaillible de leur *lu*, en tiraient des sons qui pouvaient adoucir les mœurs des hommes, souvent plus féroces que les êtres irraisonnables. Dans leurs idées la philosophie, la poésie et la musique, comme trois sœurs amies, doivent s'embrasser dans une sainte fraternité et concourir au perfectionnement de l'individu et de la société, à l'harmonie de l'homme avec lui-même, des hommes entre eux, de la terre avec le ciel. « L'ancienne musique, disent les auteurs chinois, pouvait faire descendre du ciel sur la terre les esprits supérieurs; elle inspirait aux hommes l'amour de la vertu et les portait à la pratique de leurs devoirs. » Le *Liki* (Livre des Rites mis en ordre par Koung-fou-tseu), à l'article *Yo-ki* (De la Musique), dit : « Voulez-vous être instruit, étudiez avec soin la musique; la musique est l'expression et l'image de l'union de la terre avec le ciel. » Telle était la musique dont *l'inimitable* Kuéi était le compositeur. Dans les États de Tsi, Koung-fou-tseu en entendit un morceau; « et pendant plus de trois mois, disent ses biographes, il ne lui fut pas possible de penser à autre chose. » F.-X. Tessier.

Chou-King, liv. I, ch. 2. — Amiot, *Mémoires concern. les Chinois*, t. VII. — Pauthier, *Univers pittoresque*, *Chine*, p. 45, 46, 190.

KUEN (*Michel*), savant prélat allemand, né le 9 février 1709, à Weissenborn (Autriche), mort le 10 janvier 1765. Entré en 1728 dans l'ordre des Augustins, il fut élu en 1754 abbé du monastère de Wengen, à Ulm. On a de lui : *Lucifer Wittenbergensis oder Lebenslauf der Catharina de Bora;* Landsberg, 1749, in-8°; une première édition, qui parut à Ratisbonne, fut saisie et en grande partie détruite; cet ouvrage est dirigé contre Walch, qui répondit à Kuen; ce dernier répliqua par sa *Freundschaftliche Erinnerung* (Avis amical); Presbourg, 1752, in-8°; — *Collectio scriptorum rerum historico-monastico-ecclesiasticarum variorum religiosorumordinum;* Ulm, 1756-1766, 6 vol. in-fol., dont chacun contient deux parties; le dernier volume a été réimprimé sous le titre de : *Wenga, sive informatio historica de exempto collegio S. Michaelis ad insulas Wengenses;* Ulm, 1766, in-fol.; — *Joannes de Canabaco ex comitibus de Canabac, qui vulgo venditur pro autore quatuor librorum de Imitatione Christi, recenter detectus a quodam canonico-regulari;* Ulm, 1760, in-8° : cet écrit est dirigé contre l'opinion qui attribue l'*Imitation* à Gersen; le P. Maerz ayant répondu à Kuen, ce dernier publia encore sur cette question : *Anticrises in crisin apologeticam inscriptam : Angelus contra Michaelem*, Ulm, 1761; et *Appendix ad Anticrises de palinodia cardinalis R. Bellarmini in favorem Th. de Kempis adversus Gersenistam Schyrensem;* Ulm, 1761, in-8°. — Kuen avait laissé en manuscrit une édition annotée de l'*Historia Friderici I, imperatoris*, de Burchard d'Usperg; elle parut par les soins de Christmann, Ulm, 1790, in-4°. E. G.

Kuenii Vita (en tête de la seconde partie du tome VI de la *Collectio script. rer. monast.* de Kuen). — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KÜGELGEN (*Gérard* de), peintre d'histoire allemand, né à Bacharach, le 25 janvier 1772, assassiné près de Dresde, le 27 mars 1820. De même que son frère jumeau Charles, il montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture. Après avoir travaillé dans l'atelier de Fesel, les deux frères partirent en 1791 pour Rome, où les avait envoyés l'électeur de Cologne. En 1795 Gérard se rendit à Munich, et de là à Riga, où il eut à faire beaucoup de portraits. Il fut rejoint par son frère, avec lequel il se rendit en 1798 à Saint-Pétersbourg. Ils y obtinrent de

nombreuses commandes de tableaux. En 1805 Kügelgen quitta la Russie, et alla s'établir à Dresde, où il devint professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Le 27 mars 1820, il fut assassiné par des brigands aux environs de Dresde. Il était membre des Académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Ses toiles se distinguent par un coloris brillant, par la beauté idéale des formes, et par l'harmonie de la composition; les plus célèbres sont : Une *Madone avec l'enfant Jésus ; — Le Christ entre saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste; — L'Enfant prodigue*. E. G.

Hasse, *Leben Gerh. von Kügelgen* (Saint-Pétersbourg, 18[illegible]). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KÜGELGEN (*Charles-Ferdinand*), peintre allemand, frère du précédent, né à Bacharach, le 25 janvier 1772, mort le 9 janvier 1832. Il alla s'établir à Rome avec son frère, et il y resta jusqu'en 1798, année où il partit pour Saint-Pétersbourg. S'étant consacré à la peinture de paysage, il fut chargé en 1804 et en 1806, par l'empereur Alexandre, qui l'avait nommé peintre de la cour, de dessiner les sites les plus remarquables de la Crimée. Il rapporta de ce pays plus de deux cents croquis, d'après lesquels il exécuta trente tableaux et soixante aquarelles, qui furent placés dans le palais de Kammoi-Ostrof. En 1818 il partit pour la Finlande, et dessina par ordre d'Alexandre les plus belles vues de ce pays, qu'il peignit plus tard à l'huile. En 1827 il se retira à Reval, où il mourut. Cet artiste a laissé cent soixante-onze tableaux et près de trois cents dessins et aquarelles; ce sont pour la plupart des œuvres très-remarquables. Kügelgen a aussi fait paraître quinze lithographies, représentant des scènes de la nature finlandaise, ainsi qu'un *Voyage pittoresque en Crimée*; Saint-Pétersbourg, 1832. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen, t. X, partie I. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KUGLER (*François-Théodore*), archéologue et littérateur allemand, né à Stettin, le 19 janvier 1808, mort le 18 mars 1858. Après s'être occupé de musique pendant plusieurs années sous la direction d'un de ses oncles, il se mit de lui-même à copier des vieux portraits de famille. Il fit ensuite plusieurs études de paysage; l'aspect des beautés de la nature éveilla en lui le sentiment poétique, et pendant quelques mois il abandonna toutes ses occupations pour s'appliquer à la poésie. En 1826 il partit pour Berlin, où, tout en continuant à s'initier aux arts, il suivit les cours de Bœckh, de Bernhardy, de Hegel et de Hagen. La diversité de ses connaissances le rendit assez longtemps indécis sur la carrière définitive qu'il devait embrasser; il se décida enfin pour l'étude de l'histoire de l'art. Reçu docteur en philosophie en 1831, il commença deux ans après à exposer à l'université de Berlin ses recherches sur les monuments de l'art à toutes les époques. Nommé en 1835 professeur à l'Académie des Beaux-Arts, il fit la même année un voyage en Italie. En 1843 il visita la France et la Belgique. En 1849, année où il devint membre de l'Academie de Berlin, il fut chargé d'élaborer un projet pour la réorganisation des beaux-arts et des théâtres. Les idées neuves émises par lui dans son rapport ne purent triompher de l'esprit de routine, et ne furent pas mises à exécution. Kugler revint alors à ses études favorites sur l'art, qu'il n'interrompait que pour se livrer alternativement à la peinture, à la composition musicale et aux travaux littéraires. « Le principal merite de Kugler, est-il dit dans la *Revue Germanique*, fut d'avoir ouvert avec Waagen et Schnaase une voie nouvelle à l'histoire de l'art et d'avoir provoqué en Prusse la naissance d'un art national. » On a de Kugler : *Skizzenbuch* (Livre d'Esquisses); Berlin, 1830; pêle-mêle de poésies, de compositions musicales et de dessins; — *Denkmäler der bildenden Kunst des Mittelalters in den preussischen Staaten* (Monuments des Arts plastiques du moyen âge dans les États prussiens); Berlin, 1830, in-fol.: ouvrage qui est resté inachevé; — *De Werinhero, sæculi XII monacho Tegernseensi et de picturis quibus carmen suum theotiscum de vita B. Mariæ ornavit;* Berlin, 1831; — *Architektonische Denkmäler der Altmark Brandenburg* (Monuments architectoniques de la Marche du Brandebourg); Berlin, 1833 : le texte seul est de Kugler; les planches ont été exécutées par Stark et Meyerheim; — *Ueber die Polychromie der griechischen Architectur und Sculptur und ihre Grenzen* (Sur la Polychromie dans l'Architecture et dans la Sculpture grecque, et sur ses limites); Berlin, 1835, in-4°; — *Handbuch der Geschichte der Malerei von Constantin bis auf die neuere Zeit* (Manuel de l'Histoire de la Peinture depuis Constantin jusqu'aux temps modernes); Berlin, 1837 et 1847, 2 vol. in-8°; — *Beschreibung der Kunstschätze von Berlin und Potsdam* (Description des trésors de l'art conservés à Berlin et à Potsdam); Berlin, 1838, 2 vol.; — *Pommersche Kunstgeschichte* (Histoire des Arts en Poméranie), inserée dans les *Baltische Studien;* Stettin, 1840; — *Geschichte Friedrich's des Grossen* (Histoire de Frédéric le Grand); Leipzig, 1840; « cet ouvrage, dit la *Revue germanique*, est une tentative malheureuse d'une histoire nationale et patriotique d'un roi peu soucieux des intérêts de l'Allemagne; » — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1840; — *Handbuch der Kunstgeschichte* (Manuel de l'Histoire de l'Art); Stuttgard, 1841 et 1847: excellent ouvrage, auquel nous n'avons rien à comparer en France; — *Schinkel; eine Charakteristik seiner künstlerischen Wirksamkeit* (Schinkel; appréciation de ses travaux dans le domaine de l'art); Berlin, 1842; — *Neuere Geschichte des preussischen Volkes* (Histoire moderne du

peuple prussien); Berlin, 1844 : il n'a paru que le premier volume, qui va de 1660 à 1786; — *Ueber die Anstalten und Einrichtungen zur Förderung der bildenden Künste in Frankreich und Belgien* (Sur les Établissements destinés en France et en Belgique à la culture des Arts); Berlin, 1846; — *Ueber die Kunst als Gegenstand der Staatsverwaltung* (Sur l'Art comme objet de mesures gouvernementales); Berlin, 1847; — *Belletristische Schriften* (Œuvres littéraires); Stuttgard, 1852, 6 vol.; — *Kleine Schriften zur Kunstgeschichte* (Opuscules sur l'Histoire de l'Art); Berlin, 1853; — *Geschichte der Baukunst* (Histoire de l'architecture); Stuttgard, 1856; le tome second, que l'auteur a laissé presque entièrement terminé, doit bientôt paraître. — Kugler a aussi publié de nombreux articles dans le *Museum*, fondé par lui, en 1833, dans le *Kunstblatt* de Schorn et dans le *Deutsches Kunstblatt* d'Eggers. E. G.

Unsere Zeit, t. II. — *Revue Germanique*, mai 1858.

KUH (*Ephraim-Moses*), poëte allemand, né en 1731, à Breslau, mort le 3 avril 1790. Destiné à la carrière commerciale, il vint, après la mort de son père, à Berlin, et s'y lia intimement avec Mendelssohn, Lamler, Lessing et autres célébrités littéraires. Il possédait une fortune considérable; mais un goût très vif pour les beaux livres joint à beaucoup d'autres prodigalités le ruinèrent en peu d'années, et le mirent à la charge de sa famille. Ce malheur le frappa au point de le rendre fou. Guéri après un traitement de six ans, il eut à subir un autre malheur. Une attaque de paralysie le priva de l'usage de ses membres, et lui ôta même la faculté de parler. Il vécut encore cinq ans dans cet état déplorable. Ses poésies, parmi lesquelles on remarque quelques belles odes ainsi que des fables et épigrammes spirituelles, furent publiées après sa mort par Hirschel et Kausch : *Hinterl. Werke* (Œuvres posthumes) : Zurich, 1792, 2 vol. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces poésies datent pour la plupart de l'époque où l'auteur ne jouissait déjà plus de l'usage de toutes ses facultes intellectuelles. Gervinus estime les epigrammes de Kuh supérieures à celles de Gleim. R. L

Conv.-Lex. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*; Leipzig, 4e edit, 1853, vol. IV, p. 201.

KUHL (*Henri*), naturaliste allemand, né en 1797, à Hanau, mort à Java, en 1821. Voué à l'étude de l'histoire naturelle de sa contrée, il avait déjà inséré dans les *Annales de la Société de Wetteravie*, un *Mémoire sur les Chauves-Souris* lorsqu'en 1813 il devint conservateur du musée de Hanau. Nommé en 1820 professeur à l'université de Groningue, qui lui avait accordé une médaille d'or, il partit au mois de juin de cette année dans l'intention d'explorer avec van Hasselt, son ami, les possessions hollandaises des Indes orientales. Il parcourut Java, et y recueillit un grand nombre de plantes, d'animaux et de minéraux qu'il envoya en Hollande avec beaucoup d'observations; mais le climat ayant ruiné sa santé, il succomba aux suites d'une fièvre, à l'âge de vingt-quatre ans. On a encore de lui : *Buffonii et Daubentonii figurarum avium collatarum nomina systematica*; Groningue, in-4°, concordance publiée par J. van Swinderen; — une *Anatomie comparée*; — une *Monographie des Singes*. Temminck, qui prétendait que Kuhl était sur la voie de devenir un second Linné, a fait paraître un recueil des lettres scientifiques qu'il avait reçues de lui.

Pierer, *Universal Lexicon*.

KUHLAU (*Frédéric-Daniel-Rodolphe*), compositeur allemand, né en 1787, à Œlzen (Hanovre), mort le 12 mars 1832, à Lingbye. Après avoir appris la musique à Brunswick et à Hambourg, il quitta cette dernière ville pour échapper à la conscription établie par la domination française, et se réfugia à Copenhague (1810). Placé comme première flûte à la chapelle du roi, il obtint en 1813 le titre de musicien de la chambre, et en 1826 celui de compositeur de la cour. Dans l'intention de restaurer la scène de l'Opéra, il écrivit plusieurs ouvrages, dont le succès produisit une vive sensation dans le pays, et qui tenait surtout à l'habileté avec laquelle il y avait mêlé des mélodies nationales. A l'étranger, il devait plutôt sa réputation brillante à ses compositions instrumentales pour la flûte et le piano. On a de lui : *Rœverborgen* (Le Bourg des Brigands), opéra, 1814; — *Trylleharpen* (La Harpe enchantée), id., 1817; — *Elisa*, id., 1819; — *Lulu*, id., 1824; — *William Shakespeare*, id., 1826; — *Hugo og Adelheid* (Hugo et Adelaïde), id., 1827; — *Elverhœi* (La Montagne des Elfes), id., 1828; — beaucoup de morceaux pour flûte, de sonates, de thèmes variés, plusieurs cahiers de chants et de danses, etc K.

Conversat. Lexik. der Neuesten Zeit und Literatur, 1834. — P.-L. Brœndsted, *Kuhlaus Jhukommelse*, 1835. — Articles dans *Linnæa*, *Kjobenhavnsposten*, *Dannen*, 1832. — Fetis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

KUHLMANN (*Quirinus*), fameux visionnaire allemand, né à Breslau, le 25 février 1651, brûlé vif à Moscou, le 3 octobre 1689. Il commença à faire parler de lui à l'âge de dix-huit ans : a la suite d'une maladie qu'il eut à cette époque, il se prétendait être en communication permanente avec le diable aussi bien qu'avec Dieu lui-même, et crut de son devoir d'aller réveler a toutes les nations ce que l'Esprit saint lui inspirait. Dans ce but, il se rendit d'abord, en 1673, en Hollande, où les rêveries de Jacques Boehm (*voy.* ce nom) venaient de se répandre; il les adopta ardemment dans son *Neu-begeisterter Boehme* (Le nouvellement inspiré Boehm); Leyde, 1674, in-8°. Il trouva dans Jean Roth un esprit digne de frayer avec lui, et lui dédia immédiatement une de ses élucubrations : *Prodromus quinquennii mirabilis*; Leyde, 1674, in-8°. Il cherchait aussi à entrer en relation avec Antoinette Bourignon (*voy.* ce nom); mais la chasteté inviolable à

laquelle celle-ci s'était vouée s'opposa sans doute à cette liaison. Une lettre intitulée : *De Sapientia infusa adamea salomoneaque*, datée du mois de février 1675 de Lubeck, prouve qu'il était dans cette ville à cette époque; une autre, adressée au sultan Mahomet IV, témoigne de sa présence à Constantinople en 1678. Le 1er novembre 1681, il publiait à Paris son *Arcanum microcosmicum*, ouvrage très-curieux et rare, comme d'ailleurs tous les écrits de ce visionnaire. Après avoir erré en Suisse, en Angleterre et en Allemagne, il eut la fatale idée, vers 1689, d'aller établir le *véritable royaume de Dieu* en Russie. Il sut d'abord s'y attirer de nombreux disciples; peut-être y a-t-il été le fondateur d'une des plus nuisibles sectes qui y pullulent, celle des *Doukhoborlzi*, ou *Lutteurs spirituels*; le meilleur des voyageurs modernes en Russie le laisse soupçonner (1); mais le commencement de liberté religieuse que le prince Basile Galitzin avait essayé d'introduire en Russie ayant été promptement anéanti par la chute de la tzarevna Sophie et l'élévation au trône de Pierre Ier, un des premiers actes du règne de celui-ci fut d'expulser les jésuites de Moscou et d'envoyer au bûcher, allumé par le patriarche Joachim, le malheureux Kuhlmann avec son acolyte Conrad Nordermann : ils prenaient tous deux le nom de *Jésuélite*.

Outre les écrits cités, Adelung (*Histoire de la Folie humaine*, V, 9) attribue à Kuhlmann 42 ouvrages, dont les principaux sont : *Epistolæ theosophicæ Leidenses*; Leyde, 1674, in-8°; — *Epistolarum Londinensium Catholica ad Wickleſio-Waldenses, Hussitas, Zwinglianos, Lutheranos, Calvinianos*; Roterdam, 1674, in-12. Quatre de ses opuscules, ayant trait à sa correspondance avec le savant père Athanase Kircher, ont été rassemblés sous ce titre : *Kircheriana de arte magna sciendi*, etc.; Londres, 1681, in-8°. Pce A. G—N.

B. Gottl. Wernsdorf, *De Fanaticis Silesiorum et speciatim de Quir. Kuhlmanno*; Wittemberg, 1698, 1718. — *Museum Bremense*, II. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Encyclopédie Catholique de Fribourg*. — Un Document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1688, par le P. J. Gagarin, p. 27. — *Études religieuses et politiques sur la Russie*, traduites de l'allemand, p. 200 et 271.

*KUHLMANN (*Charles-Frédéric*), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803. Il fit ses études à Strasbourg, et fut, en 1823, autorisé par le gouvernement à fonder à Lille une chaire de chimie appliquée à l'industrie et aux arts; elle a été depuis annexée à la faculté des sciences de Lille, créée en 1854. Président de la chambre du commerce, directeur de la monnaie de Lille, membre du conseil général du Nord, correspondant de l'Institut, M. Kuhlmann a pris une part active à toutes les grandes questions industrielles dérivant de l'application immédiate de la chimie. Parmi ses principaux travaux on remarque : *Mémoire sur la fabrication de l'Acide sulfurique* (dans les *Annales de Chimie*, ann. 1826); — *Sur les applications de la Garance* (ibid.); — *Sur la fermentation des Alcools et des Éthers* (ibid., 1830 et 1838); — *Sur la fabrication des Sucres* (dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, ann. 1832, 1834, 1835, 1840); — *Sur la formation de l'Acide nitrique et de l'Ammoniaque sous l'influence des corps poreux* (ibid., 1837 et 1839); — *Sur la préparation des Chaux hydrauliques et Ciments* (ibid., 1840 et 1841); — *Sur la fixation des Couleurs et des Mordants dans la teinture* (ibid., 1856; — *Expériences Chimiques et Agronomiques*; 1847; — *Expériences concernant la théorie des Engrais*; 1843; — *Application des Silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression*; 1855. X.

Dict. des Contemp.

KUHN (*Joachim*), philologue allemand, né à Greifswalde, en 1647, mort le 11 décembre 1697. Il étudia la théologie et les belles-lettres à Iéna, devint en 1669 recteur du collége d'Œttingen, et en 1676 professeur de grec au collége de Strasbourg. En 1686, il fut appelé à la chaire de grec et d'hébreu à l'Académie de cette ville. On a de lui : *Animadversiones in Pollucem*; Strasbourg, 1675, in-12; réimprimé dans l'édition de Pollux donnée par Lederlin; — *Æliani Variæ Historiæ Libri XIV*; Strasbourg, 1685 et 1713, in-8° : cette édition contient des notes de Scheffer, de Vultejus et de Kuhn; — *Diogenes Laertius de vitis philosophorum*, grace et latine; Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4° : cette belle édition renferme, outre les remarques de Kuhn, celles des deux Casaubon, de Meibom et de Ménage; — *De Lotionibus et Balneis Græcorum*; Strasbourg, 1695; — *Pausaniæ Græciæ Descriptio, græce et latine; accedunt G. Xylandri, Fr. Sylburgii et J. Kuhnii Notæ*; Leipzig, 1696, in-fol.; — *Quæstiones philosophicæ, ex sacris Veteris et Novi Testamenti scriptoribus*; Strasbourg, 1698, in-4°. E. G.

Ludovici, *Historia Rectorum*, pars III, p. 226. — Niceron, *Memoires*, t. IV. — *Neuer Büchersaal* (Leipzig, 1710-1717, livraison 14).

KUHN (*Jean-Gaspard*), prédicateur protestant français, né à Saarbruck, mort en 1720, à Strasbourg. Il était professeur d'histoire et d'éloquence à l'université de Strasbourg et chanoine de l'église Saint-Thomas. On a de lui : *Comment. zu Broderithi descript. Hungariæ*; Strasbourg, 1688, in-8°; — *Diss. de Massilia studiorum sede et magistro*; ibid., 1697, in-4°; — *De Persona Rerum*; ibid., 1697; — *Panegyricus Ludovico XIV ob restitutam in Europa pacem dictus*; ibid., 1698, in-fol.; — *Panegyricus Ludovico XIV, Galliarum regi*,

(1) *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, par le baron Haxthausen; Hanovre, 1847, I, [illegible] et suiv.

in solemni natalis regii celebratione anno 1709, nomine universitatis Argentoratensis, jussu publico datus; 1710, in-fol.; — *Orationes panegyricæ, quibus accedunt aliæ varii argumenti, cum aliquot Programmatibus*; 1712, in-4° : ce recueil contient quinze panégyriques de Louis XIV prononcés par Kuhn, de 1698 à 1711, l'oraison funèbre du dauphin prononcée en 1711; sept discours académiques; quatre pièces de vers élégiaques sur des sujets de piété, et vingt-et-un programmes; — *De Origine, Fatis et Successione Regni Navarræ*; Strasbourg, 1720; — *De Sociabilitate secundum stoicorum disciplinam*. J. V.

Ersch et Gruber. Haag, *La France protestante*.

KUHN (*Charles-Gottlob*), médecin allemand, né à Spergau, près de Mersebourg, le 13 juillet 1754, mort le 19 juin 1840. Après s'être fait recevoir en 1783 docteur en médecine à l'université de Leipzig, il y enseigna depuis 1793 diverses branches des sciences médicales. On a de lui : *De Via ac Ratione qua Ælianus Sophista in historia animalium conscribenda usus est*; Leipzig, 1777, in-4°; — *De Causa Mortis aqua submersorum, eosque in vitam revocandi ratione, veteribus Græciæ medicis usurpata*; Leipzig, 1778; — *De dubia Aretæi ætate constituenda, novæque ejus editionis specimen*; Leipzig, 1779, in-8°; — *De Philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus*; Leipzig, 1781, in-4°; réimprimé dans les *Opuscula ad historiam medicinæ spectantia* d'Ackermann; — *Geschichte der medicinischen und physischen Electricität* (Histoire de l'Électricité au point de vue de la médecine et de la physique); Leipzig, 1783-1785, 2 vol. in-8° : cet ouvrage reçut deux volumes de supplément publiés sous le titre de : *Die neuesten Entdeckungen in der physicalischen und medicinischen Electricität*; Leipzig, 1796-1797, in-8°; — *Bibliotheca medica, continens scripta medicorum omnis ævi*; Leipzig, 1794, in-8° : il n'a paru que ce premier volume; — *De Cœlio Aureliano inter methodicos Medicos haud ignobili*; Leipzig, 1816, in-4°; — *De Medicis nonnullis græcis in Cœlii Aureliani De Acutis Morbis libro occurrentibus*; Leipzig, 1820, 5 dissertations in-4°; — *Commentatio de Praxagora Coo*; Leipzig, 1820, 3 dissertations in-4°; — *Corn. Celsi Editio nova exoptatur*; Leipzig, 1821-1822, 4 dissertations in-4°; — *Commentatio in Celsi libro VII, cap. 26, de calculi Sectione*; Leipzig, 1822-1823, 4 dissertations in-4°; — *De loco Celsi in præfatione male intellecto*; Leipzig, 1823, 2 dissertations in-4°; — *Scholæ Medicæ Alexandrinæ Historia*; Leipzig, 1822, in-4°; — *De Instrumentis chirurgicis veteribus cognitis et nuper effossis*; Leipzig, 1823, 2 dissertations in-4°; — *Nova medicorum veterum latinorum Collectio optatur*; Leipzig, 1824-1825, 3 dissertations in-4°; — *Censura Lexicorum Medicorum recentiorum*; Leipzig, 1824-1828, 9 dissertations, in-4°; — *De Medicinæ Militaris apud veteres Græcos Romanosque Conditione*; Leipzig, 1826-1827, dix dissertations in-4°. — Kuhn a encore écrit un grand nombre d'autres dissertations, qui, avec celles qui viennent d'être énumérées, ont été réunies dans ses *Opuscula academica Medica et Philologica*; Leipzig, 1827-1828, 2 vol. in-8°; il a aussi pris part à la publication de plusieurs recueils périodiques à l'usage des médecins. Il a traduit en allemand vingt-six ouvrages de médecine français, anglais, latins et italiens. Enfin, il s'est aussi fait connaître comme éditeur; en cette qualité il a publié entre autres : *Æliani Varia Historia*; Leipzig, 1779, in-8°; — *Medicorum græcorum Opera quæ exstant græce et latine*; Leipzig, 1821-1833, 29 vol. in-8°; cette collection comprend les œuvres de Galien, d'Hippocrate, d'Arétée et de Dioscoride; les écrits des deux premiers auteurs ont été édités par les soins de Kuhn; ceux d'Arétée l'ont été par G. Dindorf; et ceux de Dioscoride par Sprengel. On doit encore à Kuhn les éditions des *Opera* de Huxham et de Sydenham, et celle du *Lexicon medicum* de Blancard; Leipzig, 1832.

Son fils *Otto-Bernhard* KUHN, né en 1800, professeur de chimie à Gœttingue, s'est fait connaître par la publication des ouvrages suivants : *Anleitung zu qualitativen chemischen Untersuchungen* (Instructions pour les Analyses chimiques qualitatives); Leipzig, 1830; — *Lehrbuch der Stöchiometrie* (Principes de la Stœchiométrie); Leipzig, 1837; — *System der unorganischen Natur* (Système de la Chimie inorganique); Göttingue, 1848. E. G.

Conversations-Lexikon. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexikon.*

* **KÜHNE** (*Gustave*), littérateur allemand, né le 27 décembre 1806, à Magdebourg, en Prusse. Il fit ses études à Berlin, où Hegel et Schleiermacher exercèrent une grande influence sur la direction de son esprit, et vint en 1835 à Leipzig, où il rédigea pendant sept ans le journal : *Zeitung fuer die elegante Welt* (Gazette du Monde élégant). En 1846 il se chargea de la direction d'une revue très-répandue en Allemagne, intitulée : *Europa*. M. Kühne appartient à l'école littéraire appelée la *Jeune Allemagne*. On a de lui : *Novellen*; Berlin, 1831; — *Die beiden Magdalenen* (Les deux Madeleines); ibid., 1833; — *Eine Quarantæne im Irrenhause* (Une Quarantaine dans un hôpital d'aliénés); ibid., 1835; — *Klosternovellen* (Nouvelles du Cloître); Leipzig, 1838, 2 vol.; — *Weibliche und maennliche Charaktere* (Caractères de Femmes et d'Hommes); ibid., 1838, 2 vol.; — *Die Rebellen von Irland* (Les Rebelles d'Irlande); ibid., 1840, 3 vol.; — *Portraets und Silhouetten* (Portraits et Silhouettes); Hanovre, 1843, 2 vol.; — *Sospiri, Blaetter aus Venedig* (Sospiri, souvenirs de Venise); Brunswick, 1841; — *Mein Carneval in Berlin* (Mon Carnaval à

laquelle celle-ci s'était vouée s'opposa sans doute à cette liaison. Une lettre intitulée : *De Sapientia infusa adamea salomoneaque*, datée du mois de février 1675 de Lubeck, prouve qu'il était dans cette ville à cette époque; une autre, adressée au sultan Mahomet IV, témoigne de sa présence à Constantinople en 1678. Le 1er novembre 1681, il publiait à Paris son *Arcanum microcosmicum*, ouvrage très-curieux et rare, comme d'ailleurs tous les écrits de ce visionnaire. Après avoir erré en Suisse, en Angleterre et en Allemagne, il eut la fatale idée, vers 1689, d'aller établir le *véritable royaume de Dieu* en Russie. Il sut d'abord s'y attirer de nombreux disciples; peut-être y a-t il été le fondateur d'une des plus nuisibles sectes qui y pullulent, celle des *Doukhoborlzi*, ou *Lutteurs spirituels;* le meilleur des voyageurs modernes en Russie le laisse soupçonner (1); mais le commencement de liberté religieuse que le prince Basile Galitzin avait essayé d'introduire en Russie ayant été promptement anéanti par la chute de la tzarevna Sophie et l'élévation au trône de Pierre Ier, un des premiers actes du règne de celui-ci fut d'expulser les jésuites de Moscou et d'envoyer au bûcher, allumé par le patriarche Joachim, le malheureux Kuhlmann avec son acolyte Conrad Nordermann : ils prenaient tous deux le nom de *Jésuélite*.

Outre les écrits cités, Adelung (*Histoire de la Folie humaine*, V, 9) attribue à Kuhlmann 42 ouvrages, dont les principaux sont : *Epistolæ theosophicæ Leidenses;* Leyde, 1674, in-8°; — *Epistolarum Londinensium Catholica ad Wicklefio-Waldenses, Hussitas, Zwinglianos, Lutheranos, Calvinianos;* Roterdam, 1674, in-12. Quatre de ses opuscules, ayant trait à sa correspondance avec le savant père Athanase Kircher, ont été rassemblés sous ce titre : *Kircheriana de arte magna sciendi*, etc.; Londres, 1681, in-8°. Pce A. G—N.

B. Gottl. Wernsdorf, *De Fanaticis Silesiorum et specialim de Quir Kuhlmanno;* Wittemberg, 1698, 1718. — *Museum Bremense*, II. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Encyclopédie Catholique de Fribourg* — Un Document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1689, par le P.-J. Gagarin, p. 27. — *Études religieuses et politiques sur la Russie*, traduites de l'allemand, p. 209 et 271.

* **KUHLMANN** (*Charles-Frédéric*), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803. Il fit ses études à Strasbourg, et fut, en 1823, autorisé par le gouvernement à fonder à Lille une chaire de chimie appliquée à l'industrie et aux arts; elle a été depuis annexée à la faculté des sciences de Lille, créée en 1854. Président de la chambre du commerce, directeur de la monnaie de Lille, membre du conseil général du Nord, correspondant de l'Institut, M. Kuhlmann a pris une part active à toutes les grandes questions industrielles dérivant de l'application immédiate de la chimie. Parmi ses principaux travaux on remarque : *Mémoire sur la fabrication de l'Acide sulfurique* (dans les *Annales de Chimie*, ann. 1826); — *Sur les applications de la Garance* (ibid.); — *Sur la fermentation des Alcools et des Éthers* (ibid., 1830 et 1838); — *Sur la fabrication des Sucres* (dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, ann. 1832, 1834, 1835, 1840); — *Sur la formation de l'Acide nitrique et de l'Ammoniaque sous l'influence des corps poreux* (ibid., 1837 et 1839); — *Sur la préparation des Chaux hydrauliques et Ciments* (ibid., 1840 et 1841); — *Sur la fixation des Couleurs et des Mordants dans la teinture* (ibid., 1856; — *Expériences Chimiques et Agronomiques;* 1847; — *Expériences concernant la théorie des Engrais;* 1843; — *Application des Silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression;* 1855. X.

Dict. des Contemp.

(1) *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, par le baron Haxthausen; Hanovre, 1847, I, 285 et suiv.

KUHN (*Joachim*), philologue allemand, né à Greifswalde, en 1647, mort le 11 décembre 1697. Il étudia la théologie et les belles-lettres à Iéna, devint en 1669 recteur du collége d'Œttingen, et en 1676 professeur de grec au collége de Strasbourg. En 1686, il fut appelé à la chaire de grec et d'hébreu à l'Académie de cette ville. On a de lui : *Animadversiones in Pollucem;* Strasbourg, 1675, in-12; réimprimé dans l'édition de Pollux donnée par Lederlin; — *Æliani Variæ Historiæ Libri XIV;* Strasbourg, 1685 et 1713, in-8°: cette édition contient des notes de Scheffer, de Vultejus et de Kuhn; — *Diogenes Laertius de vitis philosophorum, græce et latine;* Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°: cette belle édition renferme, outre les remarques de Kuhn, celles des deux Casaubon, de Meibom et de Ménage; — *De Lotionibus et Balneis Græcorum;* Strasbourg, 1695; — *Pausaniæ Græciæ Descriptio, græce et latine; accedunt G. Xylandri, Fr. Sylburgii et J. Kuhnii Notæ;* Leipzig, 1696, in-fol.; — *Quæstiones philosophicæ, ex sacris Veteris et Novi Testamenti scriptoribus;* Strasbourg, 1698, in-4°. E. G.

Ludovici, *Historia Rectorum*, pars III, p. 285. — Niceron, *Memoires*, t. IV. — *Neuer Büchersaal* (Leipzig, 1710-1717, livraison 14).

KUHN (*Jean-Gaspard*), prédicateur protestant français, né à Saarbruck, mort en 1720, à Strasbourg. Il était professeur d'histoire et d'éloquence à l'université de Strasbourg et chanoine de l'église Saint-Thomas. On a de lui : *Comment. zu Broderithi descript. Hungariæ;* Strasbourg, 1688, in-8°; — *Diss. de Massilia studiorum sede et magistro;* ibid., 1697, in-4°; — *De Persona Rerum;* ibid., 1697; — *Panegyricus Ludovico XIV ob restitutam in Europa pacem dictus;* ibid., 1698, in-fol.; — *Panegyricus Ludovico XIV, Galliarum regi,*

in solemni natalis regii celebratione anno 1709, nomine universitatis Argentoratensis, jussu publico datus; 1710, in-fol.; — *Orationes panegyricæ, quibus accedunt aliæ varii argumenti, cum aliquot Programmatibus*; 1712, in-4° : ce recueil contient quinze panégyriques de Louis XIV prononcés par Kuhn, de 1698 à 1711, l'oraison funèbre du dauphin prononcée en 1711; sept discours académiques; quatre pièces de vers élégiaques sur des sujets de piété, et vingt-et-un programmes; — *De Origine, Fatis et Successione Regni Navarræ*; Strasbourg, 1720; — *De Sociabilitate secundum stoicorum disciplinam*. J. V.

Haag, *La France protestante*.

KUHN (*Charles-Gottlob*), médecin allemand, né à Spergau, près de Mersebourg, le 13 juillet 1754, mort le 19 juin 1840. Après s'être fait recevoir en 1783 docteur en médecine à l'université de Leipzig, il y enseigna depuis 1793 diverses branches des sciences médicales. On a de lui : *De Via ac Ratione qua Ælianus Sophista in historia animalium conscribenda usus est*; Leipzig, 1777, in-4°; — *De Causa Mortis aqua submersorum, eosque in vitam revocandi ratione, veteribus Græciæ medicis usurpata*; Leipzig, 1778; — *De dubia Aretæi ætate constituenda, novæque ejus editionis specimen*; Leipzig, 1779, in-8°; — *De Philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus*; Leipzig, 1781, in-4°; réimprimé dans les *Opuscula ad historiam medicinæ spectantia* d'Ackermann; — *Geschichte der medicinischen und physischen Electricität* (Histoire de l'Électricité au point de vue de la médecine et de la physique); Leipzig, 1783-1785, 2 vol. in-8° : cet ouvrage reçut deux volumes de supplément publiés sous le titre de : *Die neuesten Entdeckungen in der physicalischen und medicinischen Electricität*; Leipzig, 1796-1797, in 8°; — *Bibliotheca medica, continens scripta medicorum omnis ævi*; Leipzig, 1794, in-8° : il n'a paru que ce premier volume; — *De Cœlio Aureliano inter methodicos Medicos haud ignobili*; Leipzig, 1816, in-4°; — *De Medicis nonnullis græcis in Cœlii Aureliani De Acutis Morbis libro occurrentibus*; Leipzig, 1820, 5 dissertations in-4°; — *Commentatio de Praxagora Coo*; Leipzig, 1820, 3 dissertations in-4°; — *Corn. Celsi Editio nova exoptatur*; Leipzig, 1821-1822, 4 dissertations in-4°; — *Commentatio in Celsi libro VII, cap. 26, de calculi Sectione*; Leipzig, 1822-1823, 4 dissertations in-4°; — *De loco Celsi in præfatione male intellecto*; Leipzig, 1823, 2 dissertations in-4°; — *Scholæ Medicæ Alexandrinæ Historia*; Leipzig, 1822, in-4°; — *De Instrumentis chirurgicis veteribus cognitis et nuper effossis*; Leipzig, 1823, 2 dissertations in-4°; — *Nova medicorum veterum latinorum Collectio optatur*; Leipzig, 1824-1825, 3 dissertations in-4°; — *Censura Lexicorum Medicorum recentiorum*; Leipzig, 1824-1828, 9 dissertations, in-4°; — *De Medicinæ Militaris apud veteres Græcos Romanosque Conditione*; Leipzig, 1826-1827, dix dissertations in-4°. — Kuhn a encore écrit un grand nombre d'autres dissertations, qui, avec celles qui viennent d'être énumérées, ont été réunies dans ses *Opuscula academica Medica et Philologica*; Leipzig, 1827-1828, 2 vol. in-8°; il a aussi pris part à la publication de plusieurs recueils périodiques à l'usage des médecins. Il a traduit en allemand vingt-six ouvrages de médecine français, anglais, latins et italiens. Enfin, il s'est aussi fait connaître comme éditeur; en cette qualité il a publié entre autres : *Æliani Varia Historia*; Leipzig, 1779, in-8°; — *Medicorum græcorum Opera quæ exstant græce et latine*; Leipzig, 1821-1833, 29 vol. in-8°; cette collection comprend les œuvres de Galien, d'Hippocrate, d'Arétée et de Dioscoride; les écrits des deux premiers auteurs ont été édités par les soins de Kuhn; ceux d'Arétée l'ont été par G. Dindorf; et ceux de Dioscoride par Sprengel. On doit encore à Kuhn les éditions des *Opera* de Huscham et de Sydenham, et celle du *Lexicon medicum* de Blancard; Leipzig, 1832.

Son fils *Otto-Bernhard* KUHN, né en 1800, professeur de chimie à Gœttingue, s'est fait connaître par la publication des ouvrages suivants : *Anleitung zu qualitativen chemischen Untersuchungen* (Instructions pour les Analyses chimiques qualitatives); Leipzig, 1830; — *Lehrbuch der Stöchiometrie* (Principes de la Stœchiométrie); Leipzig, 1837; — *System der unorganischen Natur* (Système de la Chimie inorganique); Göttingue, 1848. E. G.

Conversations-Lexikon. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexikon*.

* **KÜHNE** (*Gustave*), littérateur allemand, né le 27 décembre 1806, à Magdebourg, en Prusse. Il fit ses études à Berlin, où Hegel et Schleiermacher exercèrent une grande influence sur la direction de son esprit, et vint en 1835 à Leipzig, où il rédigea pendant sept ans le journal : *Zeitung fuer die elegante Welt* (Gazette du Monde élégant). En 1846 il se chargea de la direction d'une revue très-répandue en Allemagne, intitulée : *Europa*. M. Kühne appartient à l'école littéraire appelée la *Jeune Allemagne*. On a de lui : *Novellen*; Berlin, 1831; — *Die beiden Magdalenen* (Les deux Madeleines); ibid., 1833; — *Eine Quarantæne im Irrenhause* (Une Quarantaine dans un hôpital d'aliénés); ibid., 1835; — *Klosternovellen* (Nouvelles du Cloître); Leipzig, 1838, 2 vol.; — *Weibliche und maennliche Charaktere* (Caractères de Femmes et d'Hommes); ibid., 1838, 2 vol.; — *Die Rebellen von Irland* (Les Rebelles d'Irlande); ibid., 1840, 3 vol.; — *Portraets und Silhouetten* (Portraits et Silhouettes); Hanovre, 1843, 2 vol.; — *Sospiri, Blaetter aus Venedig* (Sospiri, souvenirs de Venise); Brunswick, 1841; — *Mein Carneval in Berlin* (Mon Carnaval à

Berlin); ibid., 1843; — *Deutsche Maenner und Frauen* (Des Hommes et des Femmes allemands); Leipzig, 1851. R. L.

Conv.-Lex. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édit.; Leipzig, 1853, p. 644.

*KÜHNER (*Raphael*), philologue allemand, né à Gotha, le 22 mars 1802. Il étudia les langues et les littératures anciennes à Gœttingue sous la direction de Mitscherlich, de Dissen et d'Ottfried Müller, et devint en 1824 professeur au lycée de Hanovre. Parmi ses ouvrages, dont les traductions sont très-répandues dans les colléges d'Angleterre, d'Amérique et des pays scandinaves, nous citerons: *Ciceronis in philosophiam Merita;* Hambourg, 1825; — *Versuch einer neuen Anordnung der griechischen Syntax* (Essai d'une nouvelle disposition de la Syntaxe grecque); Hanovre, 1829; — *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* (Grammaire détaillée de la Langue Grecque); Hanovre, 1834-1835, 2 vol. in-8°; dans cet ouvrage les découvertes modernes de la philologie comparée sont appliquées pour la première fois à l'ensemble de la grammaire grecque; — *Schulgrammatik der griechischen Sprache* (Grammaire usuelle de la Langue Grecque); Hanovre, 1836, 1843 et 1850, in-8°; — *Schulgrammatik der lateinischen Sprache* (Grammaire usuelle de la Langue Latine); Hanovre, 1842, in-8°; — *Anleitung zu dem Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische* (Méthode pour traduire de l'allemand en latin); Hanovre, 1842 et 1853; — *Anleitung zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Griechische* (Méthode pour traduire de l'allemand en grec); Hanovre, 1846-1847, trois parties.— Kühner a aussi publié une édition des *Tusculanes* de Cicéron; Iéna, 1829 et 1852. Dans l'édition de Xénophon, qui a paru à Gotha de 1828 à 1852, les *Memorabilia Socratis* et l'*Anabasis* ont été édités par les soins de ce philologue. E. G.

Conv.-Lexikon.

*KÜHNHOLTZ (*Henri-Marcel*), médecin et bibliographe français, né à Cette, le 28 janvier 1794. Il fit ses études médicales à la faculté de Montpellier, dont il devint professeur agrégé. Ses principaux ouvrages sont: *Cours d'Histoire et de Bibliographie médicale fait en* 1836 *dans la Faculté de médecine de Montpellier;* Montpellier, 1837, in-8°; — *Éloge de Celse, prononcé le* 29 *avril* 1838; Montpellier, 1838, in-8°; — *Considérations générales sur la Régénération des parties molles du corps humain;* Montpellier, 1841, in-8°; — *Paris et Montpellier sous le rapport de la philosophie médicale;* Montpellier, 1844, in-8°; — *Recherches Archéologiques sur les Druides et les Druidesses considérés principalement dans leurs rapports sociaux chez les Gaulois;* Montpellier, 1847, in-4° (Extrait du *Recueil de la Société Archéologique de Montpellier*); — *Des Spinola de Gênes et de la Complainte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivi de la Complainte de Gênes sur la mort de dame Thomassine Espinolle, dame intendyo du roi* (*manuscrit du seizième siècle de la Faculté de Médecine de Montpellier*), accompagné d'une notice sur l'historiographe d'Autun, etc.; Montpellier, 1845, 1852, in-4°: M. Kühnholtz est un des deux auteurs du *Catalogue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier*, publié en 1849 dans le 1er vol. du *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques des départements, publié sous les auspices du ministre de l'instruction publique.* Il est un des collaborateurs les plus actifs du *Journal de Médecine pratique* de Montpellier, etc., et a contribué à la publication des *Manuscrits inédits du Tasse*, faite en 1838 par M. Gazzera.

Son fils (*Barthélemy-Achille*), né à Montpellier, le 4 mars 1820, a publié une *Histoire de l'Université de Montpellier;* Montpellier, 1840, in-8° (Extrait du *Journal des Écoles*, année 1839 et 1840). Il a publié pour la première fois, avec une introduction, une notice et des notes, un *Discours sur le Vaudeville, prononcé par Claude Brossette, avocat*, discours dont le manuscrit est à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers. — *Journal de la Librairie.*

KÜHNOEL (*Christian-Gottlieb*), philologue et théologien allemand, né à Leipzig, le 2 janvier 1768, et mort à Giessen, le 15 octobre 1841. Il fit ses études classiques à l'école de Saint-Thomas et sa théologie à l'université de sa ville natale. En 1788 il commença à donner des cours publics sur les classiques grecs et latins, ainsi que sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. En 1790, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie, et six ans après prédicateur de l'université. Il fut appelé en 1801 à Giessen, pour remplir la chaire de poésie et d'éloquence. Il s'appliqua plus tard tout entier à l'exégèse des livres saints du Nouveau Testament, après avoir été, en 1809, nommé professeur de théologie dans cette université. On a de lui: *Messianische Weissagungen des alten Testaments übersetzt und erläutert* (Prophéties messianiques traduites de l'Anc. Test. et expliquées); Leipzig, 1792, in-8°, sans nom d'auteur; — *Hoseæ Oracula hebr. et lat. perpetua annotatione illustrata;* Leipzig, 1792, in-8°; Kuhnoel avait publié en 1789 une traduction allemande de ce prophète avec des notes; —*Observationes ad Novum Testamentum, ex libris apocryphis Veteris Testamenti;* Leipzig, 1794, in 8°; — *Pericopæ evangelicæ;* Leipzig, 1796, 2 vol. in-8°; — *Die Psalmen metrisch übersetzt mit Anmerkungen* (Les Psaumes traduits en vers et accompagnés de remarques); Leipzig, 1799, in-8°; — *Commentarius in libros Novi Testamenti historicos;* Leipzig, 1807-1818, 4 vol. in-8°, 4e édit.; Leipzig, 1837 et suiv. Ce commentaire, plus

philologique que dogmatique, a eu un succès mérité; — *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*, Leipzig, 1831, in-8°. — Kühnoel a publié une excellente édition de *Properce* avec des notes; Leipzig, 1803, 2 vol. in-8°, une édit. du *Plutus* d'Aristophane, suivi des Commentaires de J.-F. Fischer, Giessen, 1804 et 1805, 2 vol. in-8°, et des Commentaires du même philologue sur la *Cyropédie* de Xénophon; Leipzig, 1800, in-8°. M. N.

Convers.-lex. — *Docum. partic.*

KUKUSON est, d'après les bouddhistes siamois, le premier Bouddha de l'âge actuel du monde, qui en a déjà vu paraître quatre; Kukuson, Konakom, Kasop, Khôdom, et qui en attend un cinquième, Phra Metraï, sous lequel renaîtra l'âge d'or du bouddhisme. F.-X. T.

Traiphum, Les trois Mondes (en siamois).

KULENCAMP (*Luder*), philologue allemand, né à Brême, le 8 décembre 1724, mort le 21 août 1794. Il étudia la théologie et les belles-lettres, se distingua comme prédicateur, et devint en 1755 professeur à la faculté de philosophie à Gœttingue. On a de lui : *De Nischroch Assyriorum idolo*; Brême, 1747, in-4°; — *Specimen observationum et emendationum in Etymologicum Magnum, maximam partem editarum ex codice Gudiano*; Gœttingue, 1765, in-4°. E. G.

Rötger, *Necrolog* (année 1794). — Pütter, *Historia Academiæ Gottingensis*, t. I, p. 182, et t. II, p. 164. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KULIEN, roi de Cochinchine en 263, mort vers 280 de J.-C. Sous le règne de l'empereur Houang-wou-ti, de la dynastie des Han orientaux, la Cochinchine, un instant soustraite à la domination de la Chine par le courage d'une femme héroïque, avait été reconquise par l'expédition de Ma-youan. Vers 263, pendant que la dynastie des Héou-han s'éteignait dans la personne de Han-héou-tchu, il se fit en Cochinchine une nouvelle révolution. Un seigneur cochinchinois, nommé Kulien, entreprit de délivrer sa patrie de toute domination étrangère. Il fit mourir le gouverneur chinois, et par ce coup hardi il échauffa tellement les esprits, qu'il se trouva en un moment maître de tout le pays. Kulien prit le nom de roi de Liny. Il mourut paisible possesseur du trône qu'il avait usurpé. Fan-Hiong, un de ses descendants par les femmes, lui succéda vers 280. F.-X. T.

Abel Rémusat, *Mélanges Asiatiques*, t. I. — *Lettres édifiantes*, t. XVI.

KULITCHI prit, en 1404, le titre de khan des Tartares, au détriment des princes de la famille de Yen. Il reçut de l'empereur chinois Tching tsou ou Yong-lo un sceau et des lettres patentes qui lui confirmaient le titre qu'il avait usurpé. L'officier chargé de la commission apportait en même temps dix pièces de brocard d'or, dont quatre pour Kulitchi et les six autres pour les princes Yen Marhapa, Yesuntaï et Hantaï, avec lesquels Yong-lo voulait ménager des liaisons. Cette démarche, au lieu d'unir les Tartares, acheva de les diviser. Les trois princes Yen ne voulant plus obéir à un prince qui n'était pas de leur famille détrônèrent Kulitchi, et envoyèrent leur soumission à l'empereur. F.-X. T.

Mailla, *Hist. generale de la Chine*, tom. X. — Gaubil, *Histoire de la Dynastie des Mongols*.

KULKZYNSKI (*Ignace*), religieux russe, né à Vladimir (Volhynie), en 1707, mort à Grodno, en 1747. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Basile, séjourna plusieurs années à Rome en qualité de procureur général des Basiliens unis et de recteur de Saint-Serge et de Saint-Bacchus, et mourut abbé de Grodno. Il s'est acquis une grande réputation par un livre, aujourd'hui presque introuvable, dédié à Clément XII et intitulé : *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*; Romæ, 1733, in-8°. Les exemplaires complets contiennent un *Appendix* de 143 pages imprimé à Rome, en 1734, et 54 gravures des principaux saints de l'Église russe. Ce moine a aussi publié : *Il diaspro prodigioso di tre colori, ovvero narrazione istorica di tre immagini miracolose della Beata Vergine Maria*, Roma, 1732, in-12, orné de trois excellentes gravures et contenant la vie du bienheureux Josaphat. Il a laissé, en outre, en manuscrit : *De Vitis Sanctorum divi Basilii magni*; 2 vol. in-folio, dont la publication ne manquerait pas d'intérêt. A. G.

Documents particuliers.

* **KULLACK** (*Théodore*), musicien allemand, né le 12 septembre 1818, à Krotoczyn (grand-duché de Posen). Protégé par le prince Antoine de Radziwill, il étudia la musique sous la direction des savants professeurs Agthe, Taubert et Dehn. Il débuta de fort bonne heure comme pianiste, et attira sur lui l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse, qui l'envoya à ses frais auprès de Charles Czerny de Vienne. En 1843, après avoir joué avec succès dans les principales villes de l'Allemagne, M. Kullack fut rappelé à Berlin, et obtint en 1846 le titre et la place de pianiste du roi de Prusse. Dans cette position, il contribua à établir la Société Philharmonique de Berlin (*Tonkuenstlerverein*), et fonda en 1850, avec Marx et Stern, le *Conservatoire* de Prusse. Depuis 1855 M. Kullack dirige la *Nouvelle Academie de Musique* de Berlin, qui compte parmi ses professeurs les premiers virtuoses et musiciens de l'Allemagne. M. Kullack, un des pianistes les plus aimés du public, est un compositeur fertile. Plus de cent de ses *Œuvres* ont paru à Berlin et à Leipzig. On cite surtout de lui un *Trio*, un *Concert* pour piano avec accompagnement d'orchestre, l'*École du Pianiste*, des transpositions d'*Airs nationaux allemands*, *espagnols*, *russes et hongrois*, plusieurs *Sonates* et des morceaux de piano, intitulés : *La Gazette*, *Perles d'Écume*, *Scheherazade*, *Psyché*, *Les Arpèges*, etc. R. L.

Documents partic.

KULLEEL, khan des Mongols en 1346 de J.-C., mort vers 1412. Il était petit fils de Tamerlan, et avait commandé l'aile gauche de l'armée tartare à la bataille d'Ancyre, où Bajazet, prince des Turcomans, fut battu et fait prisonnier en 1401. Tamerlan, avant de mourir, avait désigné pour son successeur son autre petit-fils Pir Mohammed, qui se trouvait alors à Candahar. Kulleel, qui était présent à l'armée, obtint l'appui de plusieurs chefs puissants, et s'empara de Samarcande, capitale de l'empire. Mohammed fut vaincu et peu de temps après mis à mort par la trahison de son propre ministre. Doué de qualités précieuses, Kulleel aurait peut-être conservé le pouvoir qu'il avait usurpé, si sa passion pour Schadi-Moulk ne l'avait détourné des soins du gouvernement. Cette femme attrayante, qui avait d'abord vécu avec un chef tartare, prit sur le prince mongol un tel empire que toute considération était subordonnée au moindre de ses désirs. Les immenses trésors que Tamerlan avait amassés par la conquête de près de la moitié du monde étaient dispersés au gré des caprices d'une courtisane. A la suite d'une conspiration, Kulleel fut envoyé, en 1408, au pays de Kashgard. Là, abandonné de ses troupes, mais conservant son amour, au lieu de travailler à recouvrer sa liberté et son royaume, il employait tout son temps à faire des élégies sur le sort de l'infortunée Schadi-Moulk, qui avait été exposée dans les rues de Samarcande aux plus cruelles indignités. Sultan Schah Rokh, oncle de Kulleel, apprenant la révolution qui avait détrôné son neveu (1), partit du Khorassan pour Samarcande. Son autorité fut reconnue non-seulement dans cette ville, mais dans toute la Transoxiane. Kulleel ne pouvant vivre loin de son amante, implora la clémence de Schah-Rokh, qui la lui rendit. Il obtint en outre le gouvernement du Khorassan, où il mourut quelques années après. Schadi-Moulk, ne voulant pas lui survivre, se perça le cœur d'un poignard, et les deux amants furent confiés au même tombeau dans la ville de Rhéi. F.-X. TESSIER.

De Guignes, *Histoire des Huns*, t. III. — Malcolm, *Histoire de Perse*, tom. I. — *Anecdotes orient.*, t. I. —

KULM (*Jean-Adam*), anatomiste et physiologiste allemand, né à Breslau, le 18 mars 1689, mort à Dantzig, le 29 mai 1745. Il étudia la médecine à Halle, Strasbourg et Bâle, visita ensuite la Hollande, et obtint en 1725 une place de professeur à Dantzig. Son principal ouvrage : *Anatomische Tabellen* (Tableaux anatomiques), Dantzig, 1725, in-8°, accompagné de 28 planches, copiées pour la plupart de Verheyen, a été traduit en français par Massuet, Amsterdam, 1734, in-8°, et a été très-souvent réimprimé : Leipzig, 1731 et 1741, in-8°; à Augsbourg, 1740 et 1745, in-8°; à Nuremberg, 1740, in-8°; Amsterdam, 1743, in-8°; Rome, 1748, in-8°; Utrecht, 1755, in-8°.

On a en outre de Kulm : *Descriptio anatomico-physiologica fœtus monstrosi*; Dantzig, 1724, in-4°; — *De Auditu*; ibid., 1724, in-4°; — *De Circulatione sanguinis*; ibid., 1724, in-4°; — *De Olfactu*; ibid., 1728, in-4°; — *De Gestu et Loquela*; ibid., 1728, in-4°; — *De Visu*; ibid., 1728, in-4°; — *De Tactu*; ibid., 1729, in-4°; — *De Generatione Animalium*; ibid., 1729, in-4°; etc., etc. D[r] L.

Biographie Médicale.

KULMANN (*Élisabeth*), femme poëte russe, née en 1808, à Saint-Pétersbourg, où elle mourut, le 1[er] décembre 1825. Fille d'un employé allemand, elle manifesta dès l'âge le plus tendre des dispositions extraordinaires, qui furent cultivées par un ami de la famille, le docteur Grossheinrich; en quelques années elle parla couramment la plupart des langues modernes, apprit le latin et le grec afin de lire Horace et Pindare, qui devinrent ses poëtes favoris, et traduisit en allemand, pour s'essayer, des fragments de Millevoye, les fables d'Yriarte et les odes portugaises de Manoël. Elle fit également passer dans cette langue, ainsi qu'en russe et en italien, un choix des *Odes* d'Anacréon qui fut envoyé à l'impératrice mère. Ensuite elle composa une série d'hymnes inspirés du génie de l'ancienne Grèce, imita les poésies lyriques de Lomonosof, de Derjavine et d'autres auteurs russes, et traduisit quatre tragédies d'Osarow et autant d'Altieri. Cette jeune fille, douée de talents si remarquables, mourut misérablement, des suites d'une phthisie pulmonaire, à l'âge de dix-sept ans à peine; ses puissants protecteurs, qui lui firent élever un sarcophage imité de l'antique, la laissèrent durant sa vie dans un état voisin de l'indigence. Les productions russes d'Élisabeth Kulmann ont été publiées par les soins de l'Académie impériale, sous le titre : *Opity Pielitscheskije* (Essais poétiques); Saint-Pétersbourg, 1833, 3 vol. in-8°. K.

Blætter für liter. Unterhaltung, 1836, n° 291-292.

KULPIS (*Jean-Georges* DE), jurisconsulte allemand, mort en 1698. Il professa le droit à Giessen, puis à Strasbourg, et fut délégué par le duc de Wittemberg pour assister au congrès de Ryswick (1697). On a de lui un *Commentaire* estimé sur *Grotius*, sous le titre de *Collegium Grotianum*. F. X. T.

Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*. t. I.

KUNENG, célèbre capitaine chinois, mort en 1401, soutint les droits de Kien-ou-enti, deuxième empereur de la dynastie des Ming (XXI[e]), contre les prétentions de son oncle, le prince de Yen. Il se distingua avec son fils au siége de Péping, dont il se serait peut-être emparé, si le général en chef Li-king-long, craignant quelque surprise, ne lui eût donné l'ordre de se retirer (1400). Sous les ordres de Tang-ngan, commandant de l'avant garde de Li-king-long, il força le prince de Yen à renoncer au siége de Tailong.

(1) Quelques historiens disent que Kulleel fut détrôné par Schah-Rokh lui-même.

Mais le lendemain la bataille recommence. Kuneng et son fils font des prodiges de valeur, battent trois corps d'armée et s'élancent à la poursuite des fuyards. Ce mouvement cause leur perte. Leurs troupes sans ordre de bataille sont surprises par un détachement ennemi qui n'a pas encore donné. Kuneng et son fils périssent dans la mêlée (1401). Leur mort acheva le triomphe du prince de Yen et la ruine de l'empereur Kien-ou-enti. F.-X. T.

Li-tai ti wang nien piao (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire Générale de la Chine*, t. X, XII.

KUMAS. *Voy.* KOUMAS.

KUMMER (*Charles-Guillaume*), naturaliste et géographe allemand, né vers 1780, mort vers 1840. Son père était un médecin distingué. Il étudia d'abord la botanique. En 1808 il inventa de nouveaux procédés pour sécher et préparer les plantes de manière à leur conserver la forme et l'éclat qu'elles ont à l'état de vie. La même année il exposa au musée de Dresde un bouquet de fleurs préparées par sa méthode, et qui fit l'admiration des amateurs. Loin de faire un secret de son procédé il publia en 1809, en allemand, une brochure ayant pour titre : *Méthode pour conserver la Forme et la Couleur des Herbes et des Fleurs au moyen d'un vernis, suivie d'un supplément sur l'emploi des fleurs vernies à une nouvelle sorte de pot-pourri.* Plus tard il forma des paysages en mosaïque, composés seulement de parcelles de végétaux, ouvrages remarquables par la délicatesse de l'exécution et la fidèle imitation de la nature. Pendant la guerre de l'indépendance de l'Allemagne, Kummer servit comme volontaire, d'abord dans un corps de sapeurs saxons, puis dans l'infanterie prussienne. Après la paix il alla habiter Berlin, où il se livra exclusivement à l'étude de la géographie. Pour donner une idée nette des accidents de terrain que l'on trouve sur la terre, il exécuta des cartes en relief qui surpassaient tout ce qui avait été fait jusque alors dans ce genre, tant par leur exactitude que par leur solidité et leur légèreté. Kummer publia lui-même un commentaire en langue allemande sur ces reliefs, qui est intitulé : *Description des Globes et des Cartes en relief pour l'étude de l'hydrographie et de l'orographie, avec d'autres effets de même espèce*; Berlin, 1822. On cite parmi les reliefs de Kummer des globes terrestres de diverses dimensions, une carte de l'Allemagne, une carte du mont Blanc, une carte de l'île de Rügen, etc. J. V.

Convers-Lex. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. des Contemp.*

KUMMER (*Georges-Adolphe*), naturaliste allemand, frère du précédent, né le 3 janvier 1786, à Ortrand (duché de Saxe), mort de la fièvre jaune à Rapnka, près de Kakonda (Afrique), en 1817. Dès son enfance il manifesta du goût pour l'étude de la nature. En 1802 il fut envoyé au collège de Grimma. Tout en apprenant les mathématiques sous Tœpfer, il apprivoisait des souris, remplissait sa chambre d'araignées, de vers à soie, et formait des collections d'insectes. Sans avoir appris le dessin, il reproduisait avec une grande exactitude au crayon et à la plume des objets d'histoire naturelle. La mort de son père, arrivée en 1806, le fit tomber dans un état de gêne; il se rendit à Leipzig, y apprit la médecine, et obtint une place de précepteur pour Paris. Il compléta ses études dans cette capitale, et se fortifia dans l'art du dessin et de la gravure. Dès qu'il fut libre, l'idée qu'il avait eu autrefois de faire un voyage dans l'intérieur de l'Afrique revint à son esprit. Il essaya d'abord d'endurcir son corps aux fatigues, et l'on raconte qu'il coucha plusieurs fois l'hiver sur le pavé des rues très-légèrement vêtu, qu'il faisait dans les plus fortes chaleurs de l'été de longues marches à pied lourdement couvert, et qu'il passa plusieurs mois ne se nourrissant que de racines crues et d'eau. Après la Restauration, il obtint d'être attaché, en qualité d'ingénieur géographe et de naturaliste, à l'expédition que la France envoya pour reprendre possession de ses établissements du Sénégal. Il se trouvait donc au malheureux naufrage de la frégate *La Méduse* près du cap d'Arguin, et il y perdit tous ses instruments, ses dessins et ses manuscrits. Il gagna avec beaucoup de peine la seule chaloupe qui eût échappé au désastre, et où se trouvait Schmalz, nommé gouverneur du Sénégal, et quelques hommes de l'équipage. Cette petite embarcation manqua bientôt d'eau. Kummer se fit descendre à terre, et après avoir erré plusieurs jours, languissant de faim et de soif, il tomba entre les mains des Maures Trarzas. Connaissant un peu leur langue, il parvint à se faire comprendre d'eux, de sorte qu'ils se bornèrent à le faire prisonnier et à le dépouiller de ses habits. Il leur fit adroitement espérer une forte rançon s'ils voulaient le conduire aux bouches du Sénégal. Les Trarzas y consentirent, et le traitèrent avec humanité pendant le voyage. Lorsqu'ils furent arrivés à destination, Kummer écrivit à Schmalz, qui le racheta sur-le-champ. A la même époque il arriva au Sénégal une expédition scientifique anglaise, sous la direction du major Peddie, qui avait mission de se rendre par terre à la côte orientale de l'Afrique. Kummer, ravi de trouver une occasion de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, partit avec cette expédition, qui n'eut pas de succès. Tous les voyageurs qui la composaient succombèrent l'un après l'autre aux pernicieuses influences du climat africain. J. V.

Convers Lex. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. des Contemporains.*

KUN (*Pierre* VAN DER). *Voy.* CUNEUS.

KUNG-MING, tacticien chinois, vivait vers l'an 200 de J.-C., sous le règne de l'empereur Hiao Hien-ti, de la dynastie des Han orientaux. Plusieurs monuments attestent que les propriétés

de la poudre à canon et l'emploi des bouches à feu étaient déjà connus des Chinois 400 ans avant l'ère chrétienne. Il est rapporté qu'ils se servaient du *ho-yao* (feu dévorant), du *ho-toung* (boîte à feu), du *ho-tûng* (tube à feu), et du *tien-ho-kieou* (globe contenant le feu du ciel). Les Chinois firent également usage du feu grégeois plus de mille ans avant les Grecs; mais ils l'abandonnèrent ensuite, parce que, disent les écrivains de cette nation, « il nuit à ceux qui l'emploient autant qu'à ceux contre lesquels il est employé ». Mais Kung-ming est presque le seul de l'antiquité qui ait employé avec succès les armes à feu. Doué d'un génie supérieur, il appliqua toutes ses facultés à la science stratégique. On lui attribue l'invention de plusieurs campements et ordres de bataille qui font encore aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes. Ils furent plus tard perfectionnés par un illustre guerrier, Lyts ing, qui florissait *sous le Taï-tsong des Tang*, vers 627. Les deux armes meurtrières dont les Chinois doivent encore à Kung ming sinon l'invention, du moins le perfectionnement, sont le *tylei* (tonnerre de la terre) et le *foung-ko* (ruche d'abeilles). On peut voir la description et la figure de ces armes dans le *Supplément à l'art militaire des Chinois* (*Mém.*, t. VIII).
F.-X. T.

Tchu-hi, *Thoung Kian kang-mou*. — Amiot, *Mémoires sur les Chinois*, t. VII et VIII.

KUNCKEL (*Jean*), célèbre chimiste allemand, né à Rendsbourg, en 1630, mort à Stockholm, en 1702. Son père, alchimiste du duc de Holstein, l'initia de bonne heure aux secrets des sciences naturelles. En 1654 Kunckel devint pharmacien et chimiste des ducs de Lauenbourg; plus tard il passa en cette même qualité au service de l'électeur de Saxe. Mais ayant eu à souffrir beaucoup de désagréments de la part de ses ennemis nombreux, qui l'accusaient d'avoir trouvé le secret de la pierre philosophale et de ne pas vouloir le communiquer, il résigna son emploi, et se retira d'abord à Annaberg et ensuite à Wittemberg, où il fit pendant quelque temps des cours de chimie. En 1679 il fut appelé à Berlin par l'électeur Frédéric-Guillaume, pour diriger le laboratoire de ce prince et les fabriques de verre de Berlin. Après la mort de l'électeur, il vécut pendant quelque temps dans une terre qu'il avait achetée dans la Marche; en dernier lieu il alla s'établir à Stockholm, où il fut appelé en 1693 comme conseiller des mines par Charles XI, qui lui conféra plus tard des titres de noblesse, sous le nom de baron de Lœwenstern. Plusieurs découvertes importantes en chimie sont dues au zèle de Kunckel. Ainsi il trouva, sans connaître les expériences de Boyle sur le phosphore, le moyen d'établir cette substance dans son état naturel. Il enseigna aussi le procédé de faire du verre rouge. Tout en ne niant pas la possibilité de decouvrir la pierre philosophale, il combattit constamment le charlatanisme des alchimistes de son temps. Ses railleries mordantes au sujet de leur *alkahest* jetèrent beaucoup de discrédit sur les jongleries des adeptes. Il attaqua aussi les opinions qui dominaient alors à propos de la composition des corps, et il rectifia les idées erronées de ses contemporains sur plusieurs points importants, tels que l'absence du soufre dans les métaux et la présence de ce corps dans le cinabre et dans l'antimoine. Ces travaux ne l'ont pas empêché de prêter son appui à plusieurs opinions inexactes. On a de lui : *Nützliche Observationes von den fixen und flüchtigen Salzen, auro et argento potabili, spiritu mundi* (Observations utiles sur les sels fixes et volatils); Hambourg, 1676, in-8°; traduit en latin par Ramsai, Londres et Rotterdam, 1678, in-12; — *Chymische Anmerkungen de principiis chymicis, salibus acidis, alcalibus* (Remarques chimiques sur les principes chimiques); Wittemberg, 1677, in 8°; traduit en latin par Ramsai, Londres, 1678, in-8°; et en anglais, Londres, 1705; — *Œffentliche Zuschrift von dem phosphoro mirabili* (Lettre publique sur le Phosphore); Leipzig, 1678, in-8°; — *Epistola contra spiritum vini sine acido;* Berlin, 1681, in-12; — *Probierstein de acido et urinoso sale calido et frigido;* Berlin, 1685, in-8°; — *Ars vitraria experimentalis;* Francfort et Leipzig, 1689, in 4°; Nuremberg, 1743, 1756 et 1785, in-4°; traduit en français par le baron d'Holbach, dans son ouvrage de *L'art de la Verrerie de Neri, Merret et Kunckel;* Paris, 1752, in-4°. Plusieurs de ces écrits sont réunis en un volume publié en 1721, qui porte pour titre : *V curiose chymische Tractatlein;* Francfort, in-8°. Le principal ouvrage de Kunckel ne fut publié qu'après sa mort; il est intitulé : *Laboratorium chymicum, worinnen von den wahren principiis in der Natur, der Erzeugung, den Eigenschaften und der Scheidung der Vegetabilien, Mineralien und Metalle gehandelt wird* (Laboratoire de Chimie, dans lequel il est traité des vrais principes naturels, de la génération, des propriétés et de l'analyse des végétaux, des minéraux et des métaux); Hambourg et Leipzig, 1716, in-8°; la quatrième édition parut à Berlin, 1767, in-8°.
E. G.

Möller, *Cimbria litterata*, t. I, p. 319. — Beckmann, *Beyträge zur Geschichte der Erfindungen*, t. I. — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I.

KUNADUS (*André*), théologien luthérien, né à Dœbleu en Misnie, l'an 1602, mort en 1662. Il professa la théologie à Wittemberg, et fut ministre général à Grimma. On a de lui les ouvrages suivants : une *Explication de l'Épître aux Galates;* — un *Abrégé des lieux communs de théologie;* — des *Dissertations* sur la tentation au désert, sur la confession de saint Pierre et sur les morts qui ressuscitèrent au temps de la passion de Jésus-Christ.
F.-X. T.

Pipping, *Mém. theolog.*

KUNDMANN (*Jean-Chrétien*), numismate et

naturaliste allemand, né à Breslau, en 1684, mort le 12 mai 1751. Il étudia la médecine à Halle, parcourut l'Allemagne et la Hollande, et alla exercer la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Promptuarium rerum naturalium et artificialium Wratislaviense;* Breslau, 1726, in-4°; — *Nummi Jubilæi;* Breslau, 1734, in-4°; — *Seltenheiten der Natur und Kunst des Kundmannschen Naturalienkabinets* (Raretés de la nature et de l'art conservées dans le cabinet de Kundmann); Breslau, 1734, in-fol.; — *Silesia in Nummis;* Breslau 1738, in-4°; — *Sonderbare Thaler und Münzen* (Monnaies et thaler singuliers); Breslau, 1734-1737, 2 parties in-4°; — *Nummi academici hoher und niederer Schulen Deutschlands* (Médailles des écoles supérieures et inférieures de l'Allemagne); Breslau, 1741, in-4°; — *Heimsuchung Gottes in Zorn und Gnaden über Schlesien in Münzen* (Médailles qui se rapportent aux afflictions et aux bénédictions versées par la Providence sur la Silésie); Liegnitz, 1742, in-8°. — Kundmann a aussi inséré de nombreux articles dans les *Acta Academiæ Naturæ Curiosorum;* il a publié en collaboration avec Kanold et Brunschwig les *Breslauische Sammlungen der Natur und Kunst;* Breslau, 1718-1728, 42 livraisons. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon.* — *Acta Academiæ Naturæ Curiosorum,* t. X.

KUNRATH ou **KHUENRATH** (*Henri*), chimiste allemand, né vers 1560, à Leipzig, mort à Dresde, le 9 septembre 1605. Il étudia la médecine à Bâle, et exerça cet art ensuite à Hambourg et à Dresde. Superstitieux comme la plupart des chimistes de son temps, il se vantait de posséder le secret de la pierre philosophale. Ses écrits sont obscurs, mais curieux au point de vue de l'histoire de la chimie. Voici les principaux : *Zebelis, regis et sapientis Arabum vetustissimi, de interpretatione quorumdam accidentium, tam internorum quam externorum, sive eventuum inopinatorum, secundum Lunæ motum per duodecim zodiaci cœlestis signa, observationes accuratissimæ;* Prague, 1592, in-4°; — *Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ christiano-Kabbalisticum, divino-magicum nec non physico-chymicum, cum figuris æneis;* Prague, 1598, in-folio; Magdeb., 1602; Leipzig, 1608; Hambourg, 1611; — *Questiones tres perutiles et necessariæ tum ad curationem tum ad præcautionem calculi, podagræ, gonagræ et chiragræ;* Leipzig, 1607, in-8°; ibid., 1611, in 4°; — *Confession vom Hylealischen, das ist pri-materialischen, catholischen, oder allgemein natuerlich Chaos der Alchymie* (Du Chaos hyléalique, c'est à-dire du Chaos catholique ou universellement naturel de l'alchimie); Strasbourg, 1699, in-12; — *Philosophische Erklaerung von dem Glut-und Flammen-Feuer der uralten Weisen* (Explication philosophique du feu ardent et du feu flamboyant des premiers sages); Strasbourg, 1608, in-8°; traduction latine, Leipzig, 1783; — — *Symbolum physico-chymicum de Chao Physico-Chymicorum Catholico, naturali, triuno, mirabili atque mirifico, secretissimo: lapidis philosophorum universalis et magni subjecto genuino ac proprio materiave debita et unica, ignorantia et invidia calumniæ parentes;* (1609); — *Magnesia catholica philosoph.;* Francfort, 1599. D^r L.

Rotermund, *Supplément* a Jöcher. — *Biographie Médicale*

KUNST (Ier) (*Cornille*), peintre hollandais, né à Leyde, en 1493, mort dans la même ville, en 1544. Il était fils du premier lit de la femme de Cornille Enghelbrechtsen, et devint l'un des meilleurs élèves de son beau-père. Enghelbrechtsen, le premier dans sa patrie, venait de peindre à l'huile. Il apprit à Kunst ce genre nouveau, et le disciple ne tarda pas à faire honneur au maître. Kunst est considéré comme un des meilleurs peintres de son temps : il a fait un grand nombre de bons tableaux; beaucoup d'entre eux ont été détruits ou enlevés durant les guerres qui désolèrent les Pays-Bas; parmi ceux qui existent encore on distingue à Leyde dans diverses galeries : *Jésus portant sa croix;* les figures en sont pleines d'expression; c'est une des plus belles compositions de l'artiste; — une *Descente de croix,* morceau chaud de couleur et bien peint; — *Le Portrait du peintre* assis dans son jardin avec ses deux femmes (devenu veuf, il se maria avec une amie de sa femme) : dans le fond on voit la ville de Leyde et un paysage plein de naturel. A. DE L.

Carle van Mander, *Vie des Peintres holl.* — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais,* t. I, p. 24, 82.

KUNST (II) (*Cornille*) dit *le Cuisinier,* peintre hollandais, frère du précédent, né à Leyde, mort en Angleterre. Il était élève de son beau-père Enghelbrechtsen, et hérita de son talent. Il fut surnommé *le Cuisinier* parce qu'étant chargé d'une nombreuse famille et trouvant peu d'amateurs pour ses tableaux durant la guerre, il se fit cuisinier. Plus tard il reprit le pinceau, et passa à la cour de Henri VIII, roi d'Angleterre, où il fut fort bien accueilli. Il ne revint jamais dans sa patrie. Ses ouvrages sont estimés surtout en Angleterre. A Leyde, on cite parmi les meilleurs : *La Femme adultère* et plusieurs morceaux *en détrempe* et à l'huile, bien composés et d'un bon coloris. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais,* t. I, p 25.

KUNTH (*Charles-Sigismond*), botaniste allemand, né à Leipzig, le 18 juin 1788, mort le 22 mars 1850. Il montra de bonne heure un goût prononcé pour les sciences naturelles; mais à cause de son peu de fortune il fut empêché de s'y livrer, et dut accepter, en 1806, un emploi dans les bureaux de la compagnie maritime à Berlin. C'est là qu'il fit la connaissance d'Alexandre de Humboldt, qui lui fournit les moyens de suivre les cours de l'université de Berlin, et qui, lui ayant ensuite confié le soin de classer les

plantes qu'il avait recueillies dans son voyage en Amérique, l'emmena en 1813 à Paris, où Kunth resta jusqu'en 1819. De retour à Berlin en cette année, Kunth y fut nommé professeur de botanique à l'université, et vice-directeur du jardin botanique; en 1829 il devint membre de l'Académie de cette ville. On a de lui : *Flora Berolinensis;* Berlin, 1813 et 1838; 2 vol. in-8° ; — *Nova Genera et species Plantarum quas in peregrinatione ad plagam æquinoctialem Orbis Novi collegerunt Bonpland et Humboldt ;* Paris, 1815-1825, 7 vol. in-fol., avec plus de 700 planches ; — *Les Mimosées et autres plantes légumineuses du Nouveau Continent ;* Paris, 1819, in-fol.; — *Les Graminées de l'Amérique du Sud;* Paris, 1825-1833, 2 vol.; — *Synopsis Plantarum quas in itinere ad plagam æquinoctialem Orbis Novi collegerunt Humboldt et Bonpland*: Paris, 1822, 4 vol. in-8°; les quatre ouvrages précités forment les sections III et IV du *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique* de Humboldt et Bonpland ; — *Handbuch der Botanik* (Manuel de Botanique); Berlin, 1831, in-8°; — *Enumeratio Plantarum omnium hucusque cognitarum, secundum familias naturales disposita, adjectis characteribus, differentiis et synonymis;* Stuttgard, 1833 1850, 5 vol. in-8°; — *Anleitung zur Kenntniss der in die Pharmacopœa Borussica aufgenommenen Gewächse* (Instructions pour faire connaître les plantes reçues dans la *Pharmacopée Prussienne*); Berlin, 1834 ; — *Lehrbuch der Botanik* (La Science de la Botanique); Berlin, 1847 : il n'a paru que ce premier volume; — Kunth a aussi continué les travaux de Bonpland sur les *Mélastomées* et sur les *Plantes équinoxiales.* E. G.

Conversations-Lexikon.

KUNTZ (*Charles*), peintre d'animaux et de paysages, et graveur allemand, né à Mannheim, le 28 juillet 1770, mort le 8 septembre 1830. Après avoir appris le dessin et la peinture sous la direction de Cynaglio et de Riegger, il partit en 1790 pour la Suisse, où il séjourna plusieurs années, et visita ensuite la Lombardie. De retour en Allemagne, il se fixa à Carlsruhe, fut nommé en 1805 peintre de la cour du grand-duc, et en 1825 directeur de la galerie des tableaux. On remarque dans ses toiles une étude approfondie de la nature et un brillant coloris; souvent il approche de très-près Paul Potter, son modèle. Ses gravures à l'*aqua-tinta* sont aussi très-estimées, surtout les suivantes : *La Vache qui pisse*, d'après Paul Potter; — *Paysage*, d'après van der Velde;— *Le Repas champêtre*, d'apres Roos ; — *Le Troupeau au repos*, d'après un de ses propres tableaux ; — *Agar renvoyée par Abraham* et *Agar dans le désert*, d'après Claude Lorrain ; — *Vue du Château de Heidelberg ;* — six *Vues du canton des Grisons ;* — *La Chute du Rhin à Schaffhouse ;* — plusieurs *Vues du grand-duché de Bade.*

Son fils *Rodolphe*, né en 1797, s'est fait remarquer comme peintre de chevaux. Il est aussi habile lithographe et a fait paraître : *Abbildungen sämmtlicher Pferderacen* (Figures de toutes les Races de Chevaux) ; Carlsruhe, 1827-1832, 4 livraisons in-fol., avec un texte descriptif dû à d'Alton, professeur à Rome ; — *Abbildungen königlich - würtenbergischer Gestütspferde von orientalischen Racen* (Représentation des Chevaux de race orientale des haras du roi de Wurtemberg); Stuttgard, 1823, 3 livraisons in-fol.

Louis KUNTZ, autre fils de Charles, né en 1811, a publié sous le titre de *Thierstudien nach der Natur gemalt von Karl Kuntz*, Carlsruhe, 1837, in-4°, une série de lithographies représentant les principales œuvres de son père. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KUNZEN (*Frédéric-Louis-Émile*), compositeur danois, né le 24 septembre 1761, à Lubeck, mort le 28 janvier 1817, à Copenhague. Il reçut son éducation musicale de son père, organiste à Lubeck, et vint en 1784 en Danemark, où il fit partie de la chapelle royale. Après avoir parcouru les principales villes de l'Allemagne, il fut directeur de musique au théâtre de Francfort (1791), puis à celui de Prague (1794); l'année suivante il fut appelé à Copenhague en qualité de maître de chapelle, et reçut en 1811 l'ordre du Danebrog. On a de lui : *Danske Viser og Sange* (Chants et Chansons danois) ; Copenhague, 1785; — *Musikalsk Nytaarsgave* (Étrennes Musicales); ibid., 1800; — *Volksmelodien* (Chants Populaires); ibid., 1816 in-4°. Il a écrit la musique de plusieurs opéras : *Holger Danske* (Oger le Danois); 1790; — *Les Vendangeurs ;* 1793; — *Hemmeligheden* (Le Secret); 1796; — *Fes'en i Valhalla* (Les Fêtes du Valhalla); 1797; — *Eric Eiegod* (Éric le Débonnaire); 1798; — *Naturens Rost* (La Voix de la Nature); 1799; — *Ossians Harpe* (La Harpe d'Ossian); 1800; — *Hiemkonst* (Le Retour); 1802; — *Hussiterne* (Les Hussites); 1805; — *Kjerlighed paa Landet* (L'Amour à terre); 1810, etc. K.

Hest's Søndagblad, 1817. — Erslew, *Forfatt. Lexik.*

KUPETZKI (*Jean*), peintre hongrois, né en 1666 ou 1667 à Pœsing, près Presbourg, mort en 1740, à Nuremberg. Son père, dont la famille était originaire de Bohême, était un pauvre tisserand ; destiné à exercer le même métier, l'enfant, qui éprouvait un vif penchant pour les beaux-arts, s'enfuit à quinze ans de la maison paternelle, gagna la Suisse en mendiant sa vie en chemin, et eut le bonheur d'inspirer de l'amitié à un peintre de Lucerne, nommé Klaus, qui lui enseigna les éléments de son art. Il ne tarda pas à surpasser son maître ; lorsqu'il n'eut plus rien à apprendre de lui, il s'achemina vers l'Italie, et s'arrêta à Rome, où après avoir essuyé bien des vicissitudes, il trouva aide et encouragement chez un artiste suisse de quelque renom,

J.-C. Fuessli, auquel il voua la plus tendre amitié. Ce dernier, appréciateur du vrai mérite, l'introduisit aussitôt auprès des principaux peintres et amateurs de Rome, dont le plus généreux pour lui fut Alexandre Sobieski. Après une résidence de vingt-deux ans en Italie, Kupetzki, désormais en possession de l'aisance et de la renommée, fut invité par le prince Adam de Lichtenstein à se rendre à Vienne; il y rencontra de chaleureux admirateurs dans les empereurs Joseph Ier et Charles VI, ainsi que dans le prince Eugène. En 1716 Pierre le Grand le fit venir à Carlsbad, et lui exprima le désir de l'emmener à Pétersbourg et de l'attacher à son service. L'artiste, moins jaloux d'honneurs que d'indépendance, et à qui répugnait le poids de la domesticité royale, eut le courage de décliner l'offre; malgré ce refus, Pierre se montra bon prince et lui fit plusieurs commandes. A quelque temps de là, Kupetzki, qui appartenait à la secte des Frères moraves, obtint de l'empereur d'Allemagne, pour lui et ses coreligionnaires, la permission de pratiquer librement leur culte. Cette liberté pourtant faillit le jeter dans de graves embarras : accusé, par quelques-uns de ses rivaux, de professer une hérésie malfaisante, il craignit les poursuites de l'inquisition, quitta secrètement Vienne, et alla s'établir à Nuremberg, où il mourut, en 1740, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Kupetzki peignait l'histoire et le portrait; mais c'est dans ce dernier genre qu'il a laissé la réputation du plus grand artiste de son époque. Ses tableaux ont un grand caractère ; le dessin en est ferme, la couleur harmonieuse, et l'effet bien réussi. S'il faut en croire Fuessli, qui a écrit la vie de Kupetzki, il réunit la vigueur de Rubens, la vérité et l'élégance de van Dyck et le savoir faire de Rembrandt. Presque tous ses ouvrages, et ils sont nombreux, se trouvent dans les galeries publiques et particulières de l'Allemagne et de la Russie. La plupart ont été gravés spécialement par Bernard Vogel, en demi-teinte ; réunies par les soins de Preissler, ces planches ont paru dans un intéressant recueil intitulé : *Joannis Kupetzki, incomparabilis artificis, Imagines et Picturæ, quotquot earum haberi potuerunt, antea ad quinque dodecades arte quam vocant nigra æri incisæ a Bernardo Vogelio, jam vero similiter continuatæ opera et sumptibus Valentini Danielis Preissleri chalcographi ;* Nuremberg, 1745, in-fol.

Paul Louisy.

J.-C. Fuessli, *Leben G.-Ph. Rugendas und Joh. Kupetzki*; Zurich, 1758, in-4°. — Will, *Nurnb. Münzbelustig.* I, 17. — Hagedorn, *Éclaircissements historiques sur la peinture.*

KUPFERSCHMIDT en latin *Cypræus* (*Paul*), jurisconsulte et historien allemand, né à Slesvig, le 16 avril 1563, mort le 2 juin 1609. Fils du bourgmestre de Slesvig, il étudia la jurisprudence dans diverses universités des Pays-Bas, d'Angleterre et de France, et se fit recevoir docteur en droit à Orléans. Après avoir visité l'Italie et l'Espagne, il retourna dans sa ville natale, où il occupa plusieurs fonctions élevées dans la magistrature. En 1576 il y fut chargé d'enseigner la jurisprudence. On a de lui : *De Jure Connubiorum ;* Francfort, 1605 et 1672; Leipzig, 1621, in-4° ; — *De Origine, Nomine, priscis sedibus, lingua, moribus, gestis , migrationibus Saxonum , Cimbrorum , Vitharum et Anglorum;* Copenhague, 1622 et 1632, in-4°; publié par les soins de Jérôme Kupferschmidt, fils de Paul, qui dans la première moitié du dix-septième siècle fut envoyé plusieurs fois comme ambassadeur de Suède auprès de divers princes de l'Allemagne; — *Annales Episcoporum Sleswicensium ;* Cologne, 1634, in-8° ; publié par Jean-Adolphe Kupferschmidt, autre fils de Paul. E. G.

Möller, *Cimbria Literata.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon.*

KUPRULI. *Voy.* Kopruli.

***KURRER** (*Jacques-Guillaume-Henri* de), technologiste allemand, né le 8 juin 1781, à Langenbrang, en Wurtemberg. Il apprit la fabrication du coton, dirigea successivement plusieurs grandes fabriques, fit des découvertes importantes au sujet du blanchissage, de l'impression et de la teinture des toiles, et se retira en 1843 à Prague pour se consacrer exclusivement à des travaux scientifiques et littéraires. On a de M Kurrer : *Die Kunst vegetabilische,* etc., *Stoffe zu bleichen* (L'Art de blanchir des étoffes végétales et autres) ; Nuremberg, 1831 ; — *Die neuesten Erfahrungen in der Bleichkunst* (Les dernières Expériences dans l'Art de blanchir); Nuremberg, 1838; — *Geschichte der Zeugdruckerei* (Histoire de l'impression sur étoffes); Nuremberg, 1840, et 1844 ; — *Die Druck-und Færbekunst in ihrem ganzen Umfange* (Traité complet de l'Art de teindre et d'imprimer sur étoffes) ; Vienne, 1848-1850, 3 vol. ; — *Ueber das Bl chen der Leinw and und der leinenen Stoffeei* (Sur l'Art de blanchir les toiles et les étoffes en toile) ; Brunswick, 1850. M. Kurrer rédigea en outre plusieurs journaux technologiques et industriels, tels que : *Neue Journal fuer die Indien oder Baumwollendruckerei;* Nuremberg, 1815-1817, 4 vol. ; *Magazin 'fuer Druck und Færbekunst ;* ibid., 1818-1820, 3 vol. ; *Dingler's Polytechnisches Journal,* et collabora à quelques grands recueils scientifiques et littéraires, entre autres au *Dictionnaire Technologique* (Paris, 1827), et à l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber. D^r L.

Convers.-Lex.

KURSCHNER (*Conrad*), réformateur suisse, connu sous le nom de *Pellican,* né le 8 janvier 1478, à Ruffach (Alsace), mort le 5 avril 1556, à Zurich. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua pendant un an à l'université d'Heidelberg, où son oncle

maternel, Josse Gall, occupait une position éminente; mais celui-ci étant trop pauvre pour se charger de son éducation entière, il revint à Ruffach, et y seconda quelque temps le maître d'école dans l'enseignement de ses élèves. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il céda aux instances de son père, et entra au couvent des Frères mineurs (1493); l'année suivante, il prononça ses vœux. A la prière de son oncle, ses supérieurs consentirent, en 1496, à le laisser suivre les leçons de Paul Scriptor, qui professait avec un certain éclat la philosophie et les mathématiques à l'université de Tubingue; il y eut pour condisciples Thomas Wyttenbach, Paul Wolff et Jean Mantel, qui, comme lui, embrassèrent plus tard la réforme. A cette époque, le vif désir qu'il avait de lire les Écritures dans la langue originale lui fit composer, seul et à l'aide d'un volume de l'Ancien Testament, un dictionnaire et une grammaire hébraïques. Ordonné prêtre en 1501, Kurschner, qui, selon l'habitude du temps, prit un équivalent latin de son nom, *Pellicanus* (Pelletier), fut chargé, de 1502 à 1508, d'enseigner dans un couvent de son ordre, à Bâle, la théologie, la philosophie et l'astronomie; le légat du pape, Raimond, fut si charmé de son savoir qu'il lui octroya le titre de docteur. Après avoir continué ses leçons à Ruffach, où il compta parmi ses disciples le célèbre hébraïsant Sébastien Münster, il fut élu gardien du couvent de Pforzheim (1511), accompagna comme secrétaire le supérieur des Franciscains dans ses voyages (1514), et fut député deux fois par sa province au chapitre général de son ordre, qui se tint en 1516 à Rouen et en 1517 à Rome. A son retour, il remplit le poste de gardien au couvent de Ruffach, puis à celui de Bâle. Accusé de pencher vers les idées de réforme religieuse, il fut destitué (1524), et deux ans après, accepta, sur les sollicitations de Zwingle, la chaire d'hébreu et de théologie laissée vacante par Jacques Céporin (1526). Éclairé depuis longtemps par la lecture des Pères de l'Église, dans les écrits desquels il avouait n'avoir rien trouvé qui concernât la plupart des dogmes catholiques, il consentit seulement alors à quitter le froc, et se maria. Outre ses fonctions ordinaires, il donna des leçons de grec, entretint la bibliothèque de la ville et prit part à plusieurs disputes théologiques. Pellican était doux et timide à l'excès, plein d'intégrité et ennemi du mensonge; quoiqu'il fût un savant de premier ordre, il avait un grand fonds de modestie et d'humilité, et se défiait sans cesse de lui-même. « Ses travaux exégétiques, dit *La France Protestante*, sont un magnifique témoignage de la profondeur de son érudition, de l'étendue de ses connaissances, de l'excellence de sa méthode et de l'indépendance de son esprit. Au jugement de Richard Simon, ses commentaires sont plus exacts que ceux des savants de son temps; ils sont aussi plus courts, plus concis et bien moins féconds en digressions dogmatiques ou polémiques. Mais ce qui l'élève au-dessus de tous les commentateurs contemporains, c'est qu'un siècle avant Cappel non-seulement il exprima à peu près les mêmes idées que lui sur l'origine des *points-voyelles*, mais qu'il eut le courage d'avouer que des altérations peuvent s'être introduites dans le texte saint, « les scribes juifs n'ayant pas été plus infaillibles que les copistes de la Grèce ou de Rome ».

Les principaux ouvrages de Pellican sont : *De Modo legendi et intelligendi hebræa*; Bâle, 1503, in-4°; réimprimé avec un lexique, Strasbourg, 1504; — *Summa der Katholischen Religion*; Bâle, 1504; — *Psalterium hebraicum*; ibid., 1516, 1524; — *Psalterium Davidis ad hebraicam veritatem interpretatum, cum scholiis brevissimis*; Trèves, 1532, in-8°; l'édition de Strasbourg, 1527, in-8°, a été imprimée à l'insu de l'auteur; — *Commentaria Bibliorum et illa brevia quidem et catholica eruditissimi simul et piissimi viri Chonradi Pellicani Rubeaquensis, qui et Vulgatam commentariis inseruit editionem, sed ad hebraicam lectionem accurate emendatam*; Trèves, 1534-1538, 7 tomes en 5 vol. in-fol.; Zurich, 1535-1546, et 1582, 6 vol. in-fol.; — *Index Bibliorum, cum præfatione H. Bullingeri*; Trèves, 1537, in-fol.; — *Grammatica Hebraica*; Strasbourg, 1540, in-8°; — *Chronicon vitæ ipsius ab ipso conscriptum*, autobiographie insérée par Melchior Adam dans ses *Vitæ Theologorum, Germanorum*, etc. On a encore de lui plusieurs volumes manuscrits conservés à la bibliothèque de Zurich, la traduction latine de plusieurs livres du Talmud, etc., et il a pris part à la publication des *Œuvres* de saint Augustin, de Cyprien, de Tertullien et d'autres pères. P. L-Y.

Pantaléon, *Prosopographia*, part. III. — Fabricius, *Histor. Bibl.*, part. VI, 417-418. — Dan. Gerdes, *Hist. Reformat.*, I, § 32. — Melch. Adam, *Vitæ Theologorum Germanorum*, 262-290. — *Bibl. crit.*, III. — Ruchat, *Hist. de la Reformation de la Suisse*. — Chaufepié, *Nouv. Dictionnaire Historique* (Pellican). — Haag frères, *La France Protestante*.

* KURTZ (*Jean-Henri*), théologien allemand, né en 1809, à Montjoie (Prusse rhénane). Il étudia la théologie aux universités de Halle et de Bonn, entra dans les ordres, et obtint une chaire en 1835 au gymnase de Mittau; depuis 1850 il est professeur d'histoire ecclésiastique à Dorpat. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Bibel und Astronomie* (La Bible et l'Astronomie); Mittau, 1842; 3e édit., 1853; — *Lehrbuch der heiligen Geschichte* (Cours d'Histoire Sainte); Kœnigsberg, 1843; 7e édit., 1855. — *Die Einheit des Pentateuchs* (De l'Unité du Pentateuque); ibid., 1844; — *Die Einheit der Genesis* (De l'Unité de la Genèse); Berlin, 1846; — *Biblische Geschichte* (Histoire Biblique); ibid., 1847; 3e édit., 1854; — *Geschichte des Alten Bundes* (Histoire de l'An-

des Testament); ibid., 1848 et 1855; — *Lehrbuch der Kirchengeschichte* (Cours d'Histoire ecclésiastique); Mittau, 1849; 3e édit., 1853; — *Symbolik der Stiftshütte* (Symbolique du Tabernacle); Leipzig, 1851. K.

Pierer, *Univ. Lexik.* (suppl.). — *Unsere Zeit*, 1857.

KURTZ. *Voy.* CURTZ.

* **KURZ** (*Henri*), philologue et littérateur allemand, né à Paris, le 28 avril 1805. Il passa sa jeunesse en Allemagne, revint en 1827 à Paris pour y étudier les langues orientales, et publiait trois ans plus tard son *Mémoire sur l'état politique et religieux de la Chine 2,300 ans avant notre ère*. S'étant rendu en Bavière pour prendre part au mouvement politique qui s'était manifesté en Allemagne à la suite de la révolution française de 1830, M. Kurz rédigea pendant quelque temps le journal d'Eisenmann *Baiern's Deputirtenkammer* (La Chambre des députés de la Bavière), et fonda le journal d'opposition *Die Zeit* (Le Temps), qui lui attira un procès et une condamnation à deux ans de prison pour délit de presse. M. Kurz subit cette peine dans la maison de détention de Wurtzbourg, se rendit après sa mise en liberté en Suisse, et y devint successivement professeur de langue et littérature allemandes à Saint-Gall (1834), professeur à l'école cantonale d'Aarau (1839), et enfin conservateur de la Bibliothèque du canton d'Argovie. On a de lui : traduction allemande du poëme chinois : La Feuille de fleur (*Das Blumenblatt*); Saint-Gall, 1836; — *Beiträge zur Geschichte und Literatur, besonders aus den Archiven und Bibliotheken des Cantons Aargau* (Documents tirés des archives et bibliothèques du canton d'Argovie, et devant servir à l'étude de l'histoire et de la littérature); Aarau, 1846; — *Handbuch der poetischen Nationalliteratur* (Manuel littéraire de la Poésie nationale); Zurich, 1840-1843, 3 vol.; — *Handbuch der deutschen Prosa* (Manuel de la Prose allemande); Zurich, 1845-1846, 3 vol.; — *Geschichte der deutschen Literatur* (Histoire de la Poésie allemande); Leipzig, 1851-1855, 24 livraisons; — *Die Schweiz, Land, Volk und Geschichte* (La Contrée, la Population et l'Histoire suisses); Berne, 1852. R. L.

Convers.-Lex.

KÜSEL (*Matthieu*), graveur allemand, né à Augsbourg, en 1621, mort en 1682. Il travailla dans les ateliers de plusieurs graveurs d'Augsbourg, et vint se fixer à Munich. Il a gravé au burin et à l'eau-forte un nombre considérable de planches, qui sont recherchées des amateurs, et parmi lesquelles on remarque surtout : *Scènes de l'opéra* Il Poma d'Oro, *représenté à Vienne en* 1667, 46 planches; — *Portraits de Frédéric, margrave d'Anspach, d'Auguste-Marie, margrave d'Anspach, d'Emmanuel, prince d'Anhalt, de Sigmund François, archiduc d'Autriche, du comte Augustin de Waldstein, de Frédéric duc de Saxe-Gotha, de J. Mich. Dilherr, de Léonard Weiss, de Tobie Œlhafen*, etc. Il a aussi publié un ouvrage intitulé : *Nobilissima artis graphicæ soboles, oder von der Bau-Bild-Malerei-und andren frein Künsten*, in fol. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KÜSEL (*Melchior*), graveur allemand, frère du précédent, né à Augsbourg, en 1622, mort en 1683. Il apprit l'art de graver à Francfort dans l'atelier de Mérian l'aîné, dont il épousa plus tard la fille. De retour dans sa ville natale en 1651, il y passa le reste de sa vie. On a de lui un grand nombre de gravures au burin et à l'eau-forte, parmi lesquelles nous citerons : *La Passion*, 10 planches d'après Temala; — *Theatrum dolorum Jesu Christi*, 28 planches d'après Bauer; — *Vita B. Mariæ Virginis*, 14 planches; — *Das alte und neue Testament in Bildern*, 248 planches; Augsbourg, 1679, in-4°; — *Les Métamorphoses d'Ovide*, d'après Bauer; — *Darstellungen zum Pastor fido*, 42 planches d'après Bauer; — *Vues d'Italie, du Frioul, de la Carinthie*, 41 planches d'après Bauer; — *Batailles*, 7 planches d'après le même; — *Geistliche Emblemen zu Dillhers Evangelischer Postill*, 182 planches d'après Strauch; — *Les cinq Sens*; — *Les Princes de la maison de Bavière*; — *Les Aventures d'Ulysse* d'après N. del Abate, 60 planches gravées en compagnie avec Ul. Kraus, etc.

De ses deux filles, la plus jeune, *Sibylle*, épousa le graveur Ul. Kraus, et se fit remarquer par son habileté à manier le burin; l'aînée, *Jeanne-Chrétienne*, et une troisième, nommée *Madeleine*, arrivèrent aussi à un assez haut degré de perfection dans l'art de graver. Elles travaillaient généralement de compagnie. Parmi leurs œuvres on cite surtout une collection de cent personnages de la Bible. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KUSHANJI, khan des Tartares Usbeks, succéda en 1510 de J.-C., sur le trône du Kharisme et de la grande Bukharie, à Schaybek, qui est regardé comme le fondateur de cette dynastie. Ce dernier prince, après avoir détrôné et fait mourir Burga, khan des Mogols du Touran (Sibérie), en 1482, trouva moyen de s'élever sur la puissance des Timourides ou descendants de Tamerlan. A la tête d'une nombreuse armée, il passa dans le Maourennahar et dans le Khorassan, d'où il chassa le sultan Babor, qu'il poursuivit jusque dans l'Irak Persique. Schaybek fit périr tous les membres de la famille de Tamerlan qui tombèrent entre ses mains. Mais Baber, retiré à la cour d'Ismael, premier schah de Perse, lui fit comprendre qu'il était de son intérêt de s'opposer aux projets ambitieux de Schaybek. Le prince persan, qui avait d'ailleurs à se venger des ravages exercés par les Usbeks dans les provinces septentrionales de son empire, se mit en marche avec une armée considérable. Schaybek s'avan-

çait de son côté. Les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Mérou. Schaybek périt dans la mêlée, en 1510. La guerre recommença sous son successeur Kushanji. Baber, puissamment aidé par Ismael, tenta de recouvrer l'héritage dont il s'était laissé dépouiller. Le succès couronna d'abord cette expédition. Mais bientôt, abandonné de la fortune, il fut vaincu par Kushanji, contraint de repasser le Gihon (Amou), et dut renoncer pour toujours à la grande Bukharie. On cite sept successeurs de Kushanji; mais leur histoire est peu connue. F.-X. T.

Malcolm, *Histoire de Perse*. — Lacroix, *Anecdot. orient.*, parties I, II.

KUSTER (1) (*Ludolphe*), érudit allemand, né en février 1670, à Blomberg en Westphalie, mort à Paris, le 12 octobre 1716. Il entra au collége Joachim à Berlin, où son frère aîné enseignait les belles-lettres. Sur la recommandation du célèbre Spanheim, il fut chargé de l'éducation des enfants du comte Schwerin, qui lui procura plus tard la survivance d'une chaire au collége Joachim. En attendant que cette chaire vînt à vaquer, Kuster se mit, en 1695, à parcourir l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France, visitant les bibliothèques et fréquentant les savants les plus renommés. En 1700 il repartit pour l'Angleterre, et il y resta jusqu'en 1705, année où il fut appelé à venir occuper sa chaire à Berlin. Un peu plus tard il fut aussi nommé bibliothécaire du roi; mais quelques années après il eut des difficultés avec les supérieurs du collége, donna sa démission, et alla vivre en particulier d'abord à Amsterdam et ensuite à Rotterdam. En 1713 il se rendit auprès des jésuites d'Anvers, pour s'éclairer auprès d'eux sur la religion catholique, et partit dans cette même année pour Paris, où il abjura bientôt le protestantisme. Le roi lui fit une pension de deux mille livres, et le fit recevoir membre surnuméraire de l'Académie des Inscriptions. On a de Kuster : *Historia critica Homeri, qua de scriptis ejus tam deperditis quam exstantibus, spuriis et genuinis agitur*; Francfort, 1696, in-8°; — *Bibliotheca novorum librorum*; Utrecht, 1697-1699, 5 vol. in-8°; dès le second volume Kuster prit pour collaborateur à cette revue H. Sike, qui acheva seul la seconde partie du tome V; — *Suidæ Lexikon, græce et latine*; Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol.; très-bonne édition, dont le texte a été revu sur trois manuscrits de la bibliothèque du Louvre; elle contient des notes de Pearson. Le mérite du travail de Kuster n'empêcha pas J. Gronovius (*voy.* ce nom) de le dénigrer outrageusement dans une brochure, à laquelle Kuster répondit par sa *Diatriba in qua editio Suidæ Cantabrigiensis contra cavillationes J. Gronovii defenditur*; Amsterdam, 1712, in-8°; — *Jamblichi De Vita Pythagoræ, græce et latine; accedit Porphyrius, De Vita Pythagoræ*; Amsterdam, 1707, in-4°; — *Aristophanis Comœdiæ, græce et latine, emendatæ, cum scholiis antiquis et notis virorum doctorum*; Amsterdam, 1710, in-fol.; — *Novum Testamentum græcum Millii, recensitum, meliori ordine dispositum, novisque accessionibus locupletatum*; Rotterdam, 1710, in-fol.; — *Epistola in qua præfatio quam V. C. J. P.* (Jacobus Perizonius) *novissimæ dissertationi suæ de aere gravi præposuit refellitur*; Leyde, 1713, in-8°; — *De vero usu verborum mediorum apud Græcos*; Paris, 1714, in-12; Leyde, 1717, in-8°; réimprimé dans la *Collectio libellorum de verbis mediis* de Wolf; cet opuscule, que Dorville qualifiait de *aureum*, contient comme appendice une dissertation sur le mot *cerno*, dirigée contre Perizonius; — *De Museo Alexandrino Diatriba*, dans le tome XII des *Antiquitates Græcæ* de Gronovius; — *Picturæ antiquæ sepulchri Nasoniorum explicatæ a Bellovio; ex italica in latinam linguam transtulit Kuster*, dans le tome XII des *Antiquitates romanæ* de Grævius; — *Explication d'une inscription grecque trouvée à Smyrne*, dans les *Mémoires de Trévoux* (septembre 1715); — *Examen criticum editionis novissimæ Herodoti Gronovianæ*, dans le tome V de la *Bibliothèque ancienne et moderne*. — Kuster laissa en manuscrit un travail très-étendu sur Hésychius, qui fut communiqué à Alberti; celui-ci en publia une grande partie dans l'édition qu'il donna de cet auteur en 1746. E. G.

(1) Il a pris plusieurs fois dans ses ouvrages le nom de *Neocorus*, qui est la traduction grecque du mot allemand *Kuster*.

Roze, *Éloge de Kuster*, dans le tome III de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*. — *Mémoires de Trévoux*, mars 1717. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique*. — Zeltner, *Correctorum eruditorum Centuria*, p. 807. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 677.

KÜSTER (*Georges-Godefroy*), historien allemand, né à Halle, en 1695, mort le 28 mars 1776. Il étudia à Halle, devint précepteur dans diverses maisons, et fut nommé, en 1718, recteur à Tangermunde. En 1723 il fut appelé à Berlin, en qualité de co-recteur du *Gymnasium Coloniense*; neuf ans après il y devint recteur du gymnase de Frédéric-Werder. Il fut élu membre de l'Académie de Berlin en 1728. On a de lui : *Memorabilia Coloniensia*; Berlin, 1727, et Leipzig, 1731, in-4°; — *Collectio Opusculorum historiam Marchicam illustrantium*; Berlin, 1731-1753, 2 vol. in-8°; — *Antiquitates Tangermundenses*; Berlin, 1729, in-4°; — *Marchiæ Literatæ Specimina*; Berlin, 1740-1762, 23 parties in-4°; — *Berliner Chronik* (Chronique de Berlin); Berlin, 1740, in-fol.; ce livre fut continué sous le titre de *Altes und neues Berlin* (Ancien et nouveau Berlin); Berlin, 1752-1759, 3 vol. in-fol.; — *Bibliotheca historica Brandenburgica, scriptores rerum Brandenburgicarum, maxime Marchicarum, exhibens*; Breslau, 1743, in-8°; cet ouvrage fut suivi de deux volumes de supplément, publiés en 1752 et en 1768; — *Historia Artis Typo-*

graphicæ in Marchia; Berlin, 1746, in-4°; — On doit encore à Küster une dissertation : *De Sanchoniatone philosopho Phœnicio*, insérée dans la *Bibliotheca Bremensis*, et un autre *Sur la Jadutha, idole de la Saxe et de la Marche*, publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* (année 1758), ainsi qu'une édition des *Opera* de Nicolas Leutinger (*voy.* ce nom), précédée d'une vie de cet auteur. E. G.

Nova Acta Historiæ Ecclesiasticæ; Weimar, 1758-1774, t. VIII. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KUTSAMI, célèbre auteur agronomique de l'Asie occidentale, connu par un ouvrage sur l'*Agriculture nabatéenne*, vivait à une époque certainement antérieure à notre ère. Étienne Quatremère, dans son mémoire sur les Nabatéens, fait vivre Kutsami, qu'il appelle *Kouthaï*, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les fragments de l'*Agriculture nabatéenne* qui sont parvenus jusqu'à nous semblent favorables au sentiment du savant orientaliste. En effet, au milieu des renseignements que Kutsami donne sur les religions de l'Asie, il ne dit pas un mot du christianisme. La version arabe, il est vrai, présente souvent des allusions mordantes aux dogmes de la religion chrétienne. Mais un examen attentif fait bientôt découvrir qu'elles ont été interpolées par les traducteurs. D'un autre côté, un traité agronomique aussi complet et aussi volumineux que l'*Agriculture nabatéenne* où tous les procédés de cette science sont exposés avec un ordre, une méthode, un ensemble de détails qui ne laissent rien à désirer, suppose nécessairement une époque où l'agriculture avait atteint son plus haut degré de perfection. Or tout le monde sait le triste état de la Chaldée sous le règne des Séleucides, et dans les temps voisins de la naissance du christianisme. De plus, l'auteur représente Babylone comme une ville très-florissante. Il est donc antérieur à la fondation de Séleucie, qui ruina Babylone. Kutsami parle de Ninive comme existant encore. Faisant mention de plusieurs villes de la Babylonie, il ne nomme nulle part Séleucie, Apamée, Ctésiphon. Il serait donc naturel de penser que l'ouvrage attribué à Kutsami fut écrit dans l'espace de temps qui s'écoula entre l'affranchissement de Babylone par Bélésis et la prise de cette même ville par Cyrus. L'auteur a écrit en chaldéen. Il semble avoir recueilli dans son traité les préceptes d'agronomie épars dans les auteurs anciens ou transmis par la tradition chez les peuples de l'Asie occidentale. « L'*Agriculture nabatéenne*, dit Étienne Quatremère dans le mémoire déjà cité, forme un ouvrage d'une grande étendue, et dans lequel toutes les questions qui se rattachent à cette science sont traitées avec des développements lumineux, qui annoncent que l'auteur possédait sur toutes les branches de l'économie rurale des connaissances précieuses, fruit d'une longue expérience et de profondes méditations. » L'ouvrage, sous bien des rapports, suppose une civilisation avancée et la perfection de la science agronomique. L'*Agriculture nabatéenne* formait neuf parties, dont deux seulement, la seconde et la troisième, sont parvenues jusqu'à nous. La seconde partie contient un calendrier agronomique, où l'on indique, comme dans les almanachs du cultivateur, les cultures qui conviennent à chaque mois de l'année. La troisième présente l'énumération des plantes et des légumes à cultiver dans les champs et les jardins. Ces deux parties forment un volume in-fol. de 300 feuillets. Il a été copié par Schems-ed-Din Mohammed Selmoum, qui l'a fini le 21e jour du mois de schewal l'an 1043 de l'hégire (1633 de J.-C.). Le texte chaldéen de l'*Agriculture nabatéenne* est perdu. Nous ne possédons que la traduction arabe, faite vers l'an de l'hégire 291 (904 de J.-C.), par Abou-Bekr Ahmed le Chaldéen, surnommé Wachyah, qui a été regardé par plusieurs écrivains comme l'auteur même de l'ouvrage. On en trouve deux exemplaires manuscrits à la bibliothèque de Leyde, un à celle de l'Escurial et un quatrième à la bibliothèque de Paris (Manuscrits arabes n° CMXIII). Les passages de l'*Agriculture nabatéenne* cités dans Ebn-al-Awam donnent lieu de croire que l'ouvrage de Kutsami offrait un grand intérêt; et l'on doit regretter qu'une mort prematurée ait empêché M. Jourdain d'en livrer au public une traduction française. M. Renan, dans son travail remarquable sur les langues sémitiques (nouvelle édition, Paris, 1858) annonce que M. Chwolsohn prépare une publication des œuvres de Kutsami. F.-X. Tessier.

Hadji-Khalfa, *Dictionnaire Bibliographique*. — Étienne Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens* (*Journal Asiatique*, janvier, février, mars 1835). — Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes*. — Ebn-Khallikan, *Décès des hommes éminents*, etc. — Casiri, *Bibliothec. Arabic. Hispan.*

KÜTTNER (*Charles-Gottlob*), voyageur allemand, né le 18 février 1755, à Wiedemar, près Delitzsch, mort à Leipzig, le 14 février 1805. Après avoir vécu pendant plusieurs années en Suisse et en Irlande, il visita les principaux pays de l'Europe, et publia à ce sujet plusieurs ouvrages qui renferment des renseignements intéressants et exacts, et dont voici les principaux : *Briefe ueber Irland* (Lettres sur l'Irlande); Leipzig, 1785, in-8°; — *Briefe eines Sachsen aus der Schweiz* (Lettres de la Suisse écrites par un Saxon); ibid., 1785, 2 vol.; 2e édit. 1786, 3 vol.; — *Beitræge zur Kenntniss des Innern von England und seiner Einwohner* (Documents pour faire connaître l'intérieur de l'Angleterre et ses habitants); Leipzig, 1791-1796, 16 livraisons; — *Beitræge zur Kenntniss des gegenwærtigen Zustandes von Frankreich und Holland* (Documents pour faire connaître l'état actuel de la France et de la Hollande); ibid., 1792, gr. in-8°; — *Wanderungen durch die Niederlande, Teutschland, die Schweiz, und*

Italien in den Jahren 1793 *und* 1794 (Voyages à travers les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, durant les années 1793 et 1794); ibid., 2 vol. in-8°; — *Ueber den œkonomischen und politischen Zustand von Grossbritannien zu Anfang des Jahres* 1796 (De l'état économique et politique de la Grande-Bretagne au commencement de l'année 1796); Leipzig, 1796, in-8°; — *Reise durch Teutschland, Danemark, Schweden, Norwegen und einen Theil von Italien in den Jahren* 1797-1799 (Voyage à travers l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvège et une partie de l'Italie durant les années 1797 à 1799); Leipzig, 2ᵉ édit., 1805, 4 vol.; — un grand nombre d'articles, insérés dans la *Gazette Littéraire* de Halle et dans la *Bibliothèque des Belles-Lettres*. R. L—D—U.

Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften, t. 70, p. 267-271. – Rotermund, *Supplement à Jöcher*.

KUTUSOW. *Voy.* KOUTOUSOFF.

KÜTZING (*Frédéric-Traugott*), naturaliste allemand, né le 8 décembre 1807, à Ritterbourg en Thuringe. Il étudia les sciences naturelles à l'université de Halle. A la suite de plusieurs travaux remarquables sur les organisations inférieures, il fut chargé, en 1835, par l'Académie de Berlin, d'étudier les plantes marines de l'Adriatique et de la Méditerranée. Il fut plus tard nommé professeur des sciences naturelles à l'école supérieure (*Realschule*) de Nordhausen. On a de lui: *Die Chemie und ihre Anwendung auf das Leben* (La Chimie et ses applications à la Vie); Nordhausen, 1838; — *Die Umwandelung niederer Algenformen in hohere sowie auch in Gattungen ganz verschiedener Familien höhrer Cryptogamen* (La Métamorphose des Algues inférieures en espèces supérieures et en genres entièrement différents de cryptogames supérieurs); Harlem, 1839, ouvrage qui a été couronné par la Société Scientifique de Harlem; — *Phycologia generalis, oder Anatomie Physiologie und Systemkunde der Tange*; Leipzig, 1843, in 4°; ce livre a fait époque dans l'étude de ces cryptogames; — *Die kieselschaligen Bacillarien oder Diatomeen* (Les Bacillaires siliceux); Nordhausen, 1844, in-4°; — *Ueber die Verwandelung der Infusorien in niedere Algenformen* (Sur la Métamorphose des Infusoires en algues inférieures); Nordhausen, 1844; — *Phycologia Germanica*; Nordhausen, 1845; — *Tabulæ Phycologicæ*; Nordhausen, 1845-1852, 2 vol., avec 200 planches; — *Species Algarum*; Leipzig, 1849; — *Grundzuge der philosophischen Botanik* (Éléments d'une Philosophie de la Botanique); Leipzig, 1851-1852, 2 vol. E. G.

Conversations-Lexikon.

KUYK WOUTERSZOON (*Jan VAN*), peintre hollandais, né à Dort, en 1530, brûlé dans la même ville, le 28 mars 1572. Il était l'un des plus habiles peintres sur verre de son temps. Il eut le grand tort de se mêler de théologie et surtout d'attaquer les jésuites; ceux-ci le firent arrêter pour cause d'hérésie. Jean van Drenkwært Boudevinge, chef de la justice de Dort, fit traîner le procès en longueur, espérant que la haine des accusateurs se calmerait. Van Kuyk, reconnaissant, peignit dans sa prison *Le Jugement de Salomon*, et représenta son protecteur sous les traits du monarque hébreu. Ce tableau causa la perte de son auteur; car les ecclésiastiques accusèrent dans leurs sermons van Drenkwært de vouloir sauver Kuyk afin de s'enrichir de ses œuvres, et le forcèrent ainsi à condamner le malheureux peintre, qui fut brûlé vif sur le Nieuwerk de Dort. A. DE L.

Jakob Campo Weyerman, *De Levens-Beschryvingen der nederlandsche Konst Schilders*, etc., t. I, p. 236. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 85. - Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KUYP (*Albert*), habile peintre hollandais, né à Dort, en 1606, mort dans la même ville. Il étudia son art sous la direction de son père, Jacques Gerrits Kuyp, et devint un excellent paysagiste. Ses tableaux, fort recherchés, représentent des sujets très-variés: des rivières tranquilles, des torrents écumants, des fleuves chargés de bateaux, des routes avec des voitures, des prairies avec des animaux; enfin tous les genres du paysage. Ses effets de lumière sont également très-différents: depuis l'aurore jusqu'au clair de lune, il a saisi et reproduit les diverses heures du jour. Ce qui distingue surtout Albert Kuyp, c'est une finesse de touche exquise et une couleur naturelle. Il s'est montré aussi fort soigneux dans la disposition de ses compositions. Ses dessins, exécutés ordinairement à la manière noire, avec un lavis de plusieurs teintes, sont restés en grande estime. La gravure a popularisé les œuvres de ce maître, qui s'est surtout plu à représenter des vues de Dort et de ses environs. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., p. 296-297.

KUYP (*Albert*). *Voy.* CUYP.

KUZMA ou **KOSINSKI** (*Jean*), conspirateur polonais, né en 1742, mort en 1822. Il fut l'un des principaux acteurs dans le mémorable enlèvement du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, en 1771. Après une lutte de quatre ans contre les Russes (1768-1771), les confédérés polonais de Bar résolurent d'enlever le roi, pour le mettre à leur tête. Trois individus furent désignés pour effectuer ce projet; c'étaient Kuzma, Strawinski et Lukaski. L'enlèvement fut tenté à Varsovie, dans la nuit du 3 au 4 novembre 1771, mais il ne réussit pas; les conjurés furent saisis, et un long procès s'ensuivit. Quoique l'enquête eût prouvé que les confédérés n'en voulaient point à la vie du roi, cependant Strawinski et Lukaski subirent la peine des régicides. Quant à Kuzma, on admit en sa faveur des circonstances atténuantes; il fut exilé en 1773 en Italie, avec une petite pension, où il demeura jusqu'en 1803. Rentré en Pologne, il termina

obscurément ses jours, à l'âge de quatre-vingts ans.

L. Ch.

Les Causes célèbres de la Pologne. — K. W. Woycicki, *Description du cimetière de Powonzki*; Warsovie, 1856, où se trouvent des détails circonstanciés sur Kuzma.

KWO-YONG ou **KOUO-YONG**, gouverneur chinois, mort vers 1132 de J.-C. Chargé par l'empereur Kao-tsong de défendre la ville de Taï ming contre le général tartare Olito, il résista longtemps aux assauts multipliés des assiégeants. La place fut emportée à la faveur d'un brouillard. Quelques officiers de la garnison, voyant la ville prise, offrirent à Olito leur soumission. Comme il leur demanda pourquoi ils avaient attendu si tard, ils répondirent qu'ils avaient été retenus par Kwo-yong. Celui ci fut amené aussitôt. Alors le général tartare demanda qui d'entre eux avait parlé de se soumettre. « Celui qui n'y a jamais pensé, répondit Kwo-yong, c'est moi! » Olito approuva cette réponse, et voulut engager le gouverneur au service des Kin. A cette proposition Kwo-yong entra dans une terrible colère, et éclata en injures. Le Tartare le fit mourir avec toute sa famille.

F.-X. T.

Tchu hi, *Thoung-kian-kang-mou.* — Mailla, *Hist. générale de la Chine*, t. VIII.

KWO-TSÉ-I, prince de Soung-yang, général et ministre chinois, né en 698, à Tcheng hien, dans la province du Chen-si, mort en 783 de J.-C. D'une naissance obscure, il dut sa haute fortune à son mérite. Au génie politique de Richelieu il joignait le génie militaire de Duguesclin. L'an 754 fut le commencement de son élévation. La dynastie des Thang avait alors grand besoin d'un tel soutien. L'empereur Hiouan-tsong, après avoir quelque temps régné avec gloire, avait livré aux femmes et aux eunuques la direction du gouvernement. Un Turc, nommé Ngan-lou-chan, qu'il avait élevé à la dignité de prince et créé généralissime de ses troupes, venait d'abuser de sa puissance pour se révolter et s'emparer de Loyang, la seconde capitale de l'empire. Les premières victoires que Kwo-tsé-i remporta sur les armées rebelles lui valurent une récompense et le mirent en voie de déployer toutes les ressources de son génie. Il fut nommé commandant en chef des troupes de Thou-fang. Secondé par Likuangpi, un instant jaloux de son mérite, il marcha vers Tchao knei (Taï yuan-fou), et força Chi-ssé-ming, général de Ngan-lou-chan, à lever le siége de cette ville (1) après une perte de 30,000 hommes. Cette seule action raffermit la maison des Thang sur le trône, et empêcha la révolution qui était près d'éclater. Hiouan-tsong abdiqua l'autorité en faveur de son fils, auquel il envoya les sceaux de l'empire. Sou-tsong, le nouvel empereur, arriva dans la ville de Ling-ou, à la huitième lune 756. Cet événement, qui était dû à la politique de Kwo-tsé-i, fut un sujet de joie pour toute la Chine. On ne douta plus du rétablissement de la dynastie des Thang. Tous ceux qui étaient dévoués à cette famille accoururent se ranger sous les étendards de Sou-tsong. Le roi de Khatan, un des princes feudataires de l'empire, vint à son secours; le khan des Oïgours, le roi de Farghana et les khalifes de Bagdad envoyèrent des troupes auxiliaires contre le rebelle. Cependant les généraux de Ngan-lou-chan s'étaient emparés de Tchang-ngan (Si-ngan-fou), laissée sans défense par la fuite de la famille impériale. Ngan-lou-chan accourut aussitôt pour transporter à Loyang les trésors impériaux. « Il y fit transporter aussi, dit Pauthier, une centaine d'éléphants et de chevaux du palais, qui étaient dressés à danser en mesure au son des instruments de musique, et à présenter une coupe à l'empereur, leur maître, pendant ses repas. » Sou-tsong se laissa bientôt, comme son père, gouverner par les femmes et les eunuques. Les *Tou kuei* de Tonglo, profitant des troubles de l'empire, s'assemblèrent en corps d'armée pour secouer le joug de la Chine et s'avancèrent du côté de Chou fang dans le dessein de l'enlever, pendant que les Persans et les Arabes pillaient et incendiaient Canton dans le midi. Kwo-tsé-i, que l'empereur avait comblé de faveurs, repoussa les Tou-kuei, et s'empara du Hotsong malgré les efforts de Tsouï-kien-yéou. A la tête d'une armée de 150,000 hommes, rassemblée par ses soins et destinée à reprendre Tchang-ngan, il remporta, sur les bords du Lichoué, une victoire éclatante, qui coûta aux généraux rebelles, Ngan-chéou-tong et Likouo-gin, plus de 60,000 hommes (757). Tchang-ngan fut reprise. L'armée victorieuse, après trois jours de repos, continua sa marche, battit près de Sou-tien 150,000 rebelles, et s'empara de Loyang, dont les richesses furent abandonnées aux Tartares auxiliaires. Ces deux défaites et la mort de Ngan-lou-chan, qui tomba sous le poignard de son fils aîné, Ngan-king siou, avaient affaibli le parti des rebelles. Sans perdre de temps, Kwo-tsé-i soumet toutes les villes du Houan, défait à Hoa kia le général Ngan taï-sing et l'assiége dans Ouéi tchéou (758). Le parricide Ngan-king siou accourt avec 70,000 hommes au secours des assiégés. Il ne peut empêcher la prise de la ville. Renfermé lui-même dans Yé, il implore l'appui des armes de Chi-ssé-ming. L'arrivée de ce général et la division qui se mit parmi les chefs des troupes impériales ne permirent pas à Kwo-tsé-i d'achever la conquête des provinces septentrionales. Resté seul avec Likuang pi, il attaqua cependant Chi ssé ming. Mais un ouragan causa beaucoup de mal aux deux armées. Kwo-tsé-i perdit une partie de sa cavalerie, passa le pont de Ho-yang, qu'il fit rompre, et alla garder la ville de Ho-Yang. Chi-ssé-ming s'avança vers Yé, dont il s'empara, et fit périr Ngan-king-siou, après lui avoir repro-

(1) Pendant ce siége les Impériaux employèrent contre les rebelles le carreau ou pierrier et la mine. Les canons lançaient des pierres de douze livres : la projection était de trois cents pas.

ché son parricide. Cependant à la cour l'eunuque Yn-tchao-nghen fit tomber sur Kwo-tsé-i, qu'il n'aimait pas, la faute de la déroute de Yé. L'empereur, trop crédule, rappela le vainqueur de *Li-choui* et de *Sou tien* et le remplaça par Li-kuang-pi (759). Mais les troupes se mutinèrent, et Sou-tsong fut obligé de le reintegrer dans son commandement. Kwo-tsé-i jouit du même crédit auprès de Taï-tsong, fils et successeur de Sou-tsong en 762. L'empereur l'eleva à la dignité de généralissime des troupes de l'empire, lui donna le gouvernement de trois provinces et le fit son premier ministre. Tous les ordres de l'État applaudirent à cette élévation. Dès la première année du règne de Taï-tsong, il fit alliance avec les Tartares Hoéi-hé, et défit le rebelle Ssé-tchao, qui se pendit de désespoir (763). Sa mort amena la ruine de son parti, qui se dissipa. L'empire toutefois ne jouit pas longtemps de la paix. Les Toufan (Thibétains), trouvant les frontières dégarnies de troupes, envahissent le Chen si, s'emparent des villes de Lan-tchéou, Kouo-tchéou, Ho-tchéou, Chen-tchéou, etc., et se rendent maîtres de tout le pays de Hosi et de Long-yéou. La nouvelle de cette invasion jette la consternation dans la capitale. L'empereur nomme son fils Likou généralissime des troupes, et charge Kwo-tsé-i de l'expédition. En arrivant à Hien-yang, ce général apprend que les Toufan et les Tan-kou-hoen marchent vers la capitale avec une armée de 300,000 hommes. Trop faible pour les arrêter, il demande à la cour des renforts, que le ministre Tching-yuen-tchin lui refuse. Tchang-ngan est menacée. L'empereur s'enfuit à Chen-tchéou. Cette fuite augmente la terreur et le découragement. L'habileté et l'héroïsme de Kwo-tsé-i ne peuvent sauver la capitale. Tchang-ngan est prise, pillée et brûlée (763). Au milieu de la terreur générale, Kwo-tsé-i conserve toute sa présence d'esprit, rassemble des troupes et fait évacuer Tchang-ngan, qu'il répare. Les Toufan, revenus de leur première frayeur, assiègent Fong-siang, d'où ils sont encore repoussés par l'intrépide Maïsir. L'empereur, après avoir destitué le ministre Tching-yuen-tchin, la première cause de tant de maux, revient de Tchen-tchéou à Tchang-ngan. Kwo-tsé-i et tous les officiers sortent à la tête de leurs troupes pour l'attendre sur les bords de la rivière Tchen-tchoui. Taï-tsong s'arrête un instant pour leur témoigner sa satisfaction, puis, se tournant vers Kwo-tsé-i, il lui dit : « Les malheurs que nous avons essuyés ne nous sont venus que pour n'avoir pas suivi vos conseils. »

En 764, Kwo-tsé-i, qui venait de sauver l'empire, fut encore obligé de marcher contre un nouveau rebelle. C'était Pou-kou-hoai-ngen, qui avait mis les Tartares dans ses intérêts. La présence de Kwo-tsé-i pacifie le Ho-tong et fait rentrer les troupes dans le devoir. Pou-kou-hoai-ngen meurt en 765, après plusieurs tentatives inutiles contre Tchang-gan et Pint-chéou. Sa mort met la division parmi ses alliés. Kwo-tsé-i en profite pour faire proposer au commandant des *Hoéi-hé* de se joindre à lui contre les Toufan Yo-kolo, frère du khan des Hoéi-hé, hésite et craint un piége. Les Tartares d'ailleurs croient Kwo-tsé-i mort depuis longtemps. Pour dissiper les incertitudes des Hoéi-hé et les convaincre de la sincérité de ses propositions, le général chinois se rend lui-même à leur camp. A son approche les Tartares descendent tous de cheval et se mettent à genoux pour le saluer. Yo-kolo lui présente une coupe, et lui demande de renouveler l'ancienne alliance entre les deux nations. Kwo-tsé-i, acceptant la coupe, fait ce serment, qui est ensuite répété par Yo-kolo : « Que l'empereur mon maître, que le khan des Hoéi ainsi que leurs ministres et leurs officiers vivent (*Ouan-soui*) dix mille ans ! Mais si quelqu'un d'eux rompt la paix et l'alliance que nous jurons, qu'il meure à la tête de l'armée et que sa race soit à jamais éteinte ! » La conclusion de ce traité rendit la paix à l'empire (765). Les Toufan ne laissèrent pas de continuer encore la guerre pendant quelques années, mais avec peu de succès. Le retour de Kwo-tsé-i fut un véritable triomphe. On ne l'appelait que le fléau des ennemis, le pacificateur des peuples et l'ange tutélaire de l'empire. Le trône affermi, les ennemis du dehors toujours repoussés, quatre révoltes éteintes font connaître les talents militaires de Kwo-tsé-i et peignent le héros. Quelques traits de sa vie privée feront connaître son mérite personnel, comme citoyen, comme homme d'État, et achèveront de le montrer tel qu'il était. Sous le règne de Taï-tsong, le chef des eunuques, jaloux de son crédit, s'efforça de le rendre suspect à l'empereur, qui l'appela à la cour au moment où il était occupé à repousser une nouvelle invasion des Tartares. Kwo-tsé-i obéit : les troupes perdent courage, se mutinent et refusent de combattre. L'empereur, instruit de cette révolte, fut obligé de le remettre à à la tête des troupes En 775, l'empereur lui refusa un emploi assez médiocre qu'il sollicitait pour un de ses amis. Loin d'en murmurer, Kwo-tsé-i apaisa les murmures et les mécontentements que ce refus avait soulevés. A sa mort (779) Taï-tsong recommanda à son fils Té-song de gouverner d'après les conseils de Kwo-tsé-i et nomma ce ministre lieutenant général de tout l'empire et prince de Soung-yang. Trois ans après, le peuple disait de l'empereur formé par les leçons de Kwo-tsé-i : « Qui ne se ferait un plaisir de servir avec fidélité et avec zèle un prince si sage et si éclairé ! »

Ce grand homme mourut en 783, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, « après avoir passé par vingt-quatre grades différents, dans lesquels il se distingua toujours par sa capacité et son exactitude. Pendant près de trente ans de troubles, maître des troupes et partout victorieux, il ne laissa jamais suspecter sa fidélité ». Mais laissons parler l'historien chinois : « Kwo-tsé-i fut protégé du ciel à cause de ses vertus, aimé des hommes

à cause de ses belles qualités, craint au dehors par les ennemis à cause de sa valeur, respecté au dedans par tous les sujets de l'empire à cause de son intégrité incorruptible, de sa justice et de sa douceur; il fut le soutien, le conseil et l'ami de ses souverains. Tout l'empire porta le deuil à sa mort, et ce deuil fut celui que les enfants portent après la mort des parents dont ils ont reçu la vie; il dura trois années. » Il est certain que Kwo-tsé-i connut et protégea la religion chrétienne, et très-probable qu il l'embrassa.

F.-X. Tessier.

Tchu-hi, *Thoung-kian-kang-mou.* — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI. — *Mémoires concernant les Chinois*, t. V, X.

KYA-BUZURK-OUMID (*Kya de grande espérance*), deuxième chef de la secte des Ismaéliens Assassins, en 518 (1124 de J.-C.), mort l'an 532 (1138 de J.-C.), succéda à Hassan-[illegible], dont il avait été le lieutenant et le missionnaire. « Il suivit, dit Hammer, les traces sanglantes du fondateur de l'ordre. Son pouvoir, comme celui de Hassan, avait pour appui des châteaux et des poignards. » En 1126 Kya fit construire la forteresse de Maimandis, dont la chute devait amener plus tard la mort du grand-maître et [illegible] de l'ordre. Abdelmélek en fut nommé [illegible] gouverneur. Kya avait besoin de se [illegible] alliés, car il trouvait un ennemi implacable [illegible] le sultan Sandschar, regardé longtemps protecteur de l'ordre. Après avoir re[illegible] première invasion de l'émir Schir[illegible] le pays de Rhoudbar, les Ismaéliens [illegible]vèrent les années suivantes des pertes con[illegible] [illegible] de [illegible] de Sandschar; mais rien [illegible] du sultan Mahmoud, oncle de [illegible] successeur sur le trône des [illegible] de Perse. Pour combattre les Assas[illegible] employa leurs armes favorites, la per[illegible] meurtre. Sur la demande d'un ambas[illegible] pour traiter de la paix, Kya lui envoya [illegible] Mohammed-Nazzihi schéristani, que [illegible] fit tuer au sortir d'une conférence. Mah[illegible] essaya de se justifier, mais refusa de livrer [illegible]. Un corps d'Ismaéliens pénétra [illegible] le Kaswin, massacra le gouver[illegible] quatre cents habitants et revint [illegible] considérable, en 1128 de J.-C. [illegible] suivante, pendant que les Ismaéliens [illegible] étaient massacrés à Damas par le gouver[illegible] qu'Ismaïl livrait à Rainen de Brus [illegible] Banias, Mahmoud s'empara de [illegible] d'Alamout. Mais bientôt Alamout et [illegible] furent repris par leurs anciens maîtres. [illegible] mort de Mahmoud, qui était probablement leur œuvre, les Ismaéliens envahirent le territoire de Kaswin, d'où ils rapportèrent un butin [illegible]. Ils marchèrent ensuite contre Abou[illegible] descendant d'Ali, qui à Ghilan s'était [illegible] dignité d'imam. Il fut battu à Dilem, [illegible] brûlé vif. Kya joignit à ses États le Ghilan, et fixa son séjour à Rhoudbar, près de Caswin, et y mourut, l'an 532 (1138 de J.-C.). Parmi les victimes illustres qui pendant le règne de Kya tombèrent sous le poignard des Assassins, il suffira de citer le prince de Mossoul, Kassim-Eddwlet-Aksoukor-Bourshi (1126), le vizir du sultan Sandschar, Bousi, prince de Damas (1130), Schemsolmolouk, fils de Bousi et petit-fils de Taktéghira (1134), Hassan ben-Abil-Kes-em, le muphti de Caswin, les réis d'Hispahan et de Tébris, Abou-Ali-Manzour, dixième khalife fatimite d'Égypte, et Mostarsched-Billah, vingt-neuvième khalife abbasside de Bagdad. Les Ismaéliens voulaient à tout prix renverser la puissance temporelle des khalifes de Bagdad; aussi le règne de Kya-Mohammed s'ouvrit comme celui de son père avait fini, par le meurtre d'un khalife, de Raschid, successeur de Mostarsched. « La nouvelle de cet assassinat, rapporte Hammer, fut célébrée par une fête publique dans Alamout. Pendant sept jours et sept nuits on n'entendit du haut des tours que le bruit des timbales et des chalumeaux qui annonçaient aux châteaux environnants les joies de l'impiété et le triomphe du crime. » Dès ce moment les khalifes de Bagdad s'enfermèrent dans leur sérail, et les Ismaéliens inondèrent l'Asie. Ils conquirent, achetèrent ou construisirent de nouvelles forteresses. Les forts de Kadmos et de Kahafen furent achetés d'Ibn-Amroun (1134); ils enlevèrent celui de Mazziat (1138) au commandant des princes de Scheiser, et en firent le centre de leur domination en Syrie (1140). La puissance des Assassins était à son apogée; elle s'étendait des frontières du Khorassan aux montagnes de la Syrie, du Mons-Ioramus au Liban et de la mer Caspienne à la Méditerranée. Le centre de cette puissance était dans les montagnes de l'Irak, à la forteresse d'Alamout, résidence du grand-maître. Cet empire cependant, devenu l'objet de la haine et le but des attaques universelles, ne fit plus que décroître. Mais malgré les coups que leur portèrent Saladin et Houlagou, les Assassins ont perpétué leurs ramifications jusqu'à nos jours, sinon comme corps politique, au moins comme secte religieuse.

F.-X. T.

Aboulféda, *Annal.* — Guillaume de Tyr, *Hist.* — Khondemyr, *Khelassat al-akhbar.* — Hammer, *Histoire de l'Ordre des Assassins.* — Wilken, *Histoire des Croisades*, t. II. — Michaud, *Histoire des Croisades.* — *Journal Asiatique*, ann. 1849.

KYA-KING (*Excellente* ou *Suprême Félicité*), empereur chinois de la dynastie des Thsing, né en 1759, monta sur le trône le 8 février 1796, par l'abdication volontaire de son père, Khian loung, et mourut le 2 septembre 1820. Le règne glorieux de Khian-loung n'avait pu procurer à la Chine une paix durable. A l'avénement de son fils Kya-king, les rebelles ravageaient encore les provinces du Ssé-tchouen, du Chen-si et du Hoo-kouang. Il fallut à ce prince près de quatre ans pour les soumettre entière-

ment. L'empire n'en fut pas moins agité. La mort de Khian-loung, arrivée le 7 février 1799, devint le signal de nouvelles révoltes et de quelques conspirations. Une de ces conspirations, à la tête de laquelle se trouvaient des parents de l'empereur, tenta d'assassiner Kya-king en 1803. L'assassin fut arrêté au moment où il allait exécuter son projet. Dans une proclamation qu'il fit publier à cette occasion, l'empereur se plaint de l'indifférence de la population chinoise pour le danger qu'il avait couru. « C'est cette indifférence, dit-il, et non le poignard de l'assassin qui m'afflige. » Kya king cependant se montra peu jaloux de faire cesser les motifs d'une pareille désaffection. Il continua de se livrer à la débauche; il apaisa les rebelles en achetant leur soumission ou en donnant des places à leurs chefs. Les pirates et les sociétés secrètes opposèrent à la politique de Péking des embarras plus sérieux. Depuis cent cinquante ans la piraterie avait pris en Chine un développement de plus en plus compromettant pour la sûreté des mers et la tranquillité de l'empire. Le blocus continental, qui au commencement de ce siècle suspendit quelque temps ou rendit plus rares les relations commerciales de l'Europe avec l'extrême Orient, fut favorable aux entreprises des pirates. Pendant le règne de Kya-king ils ravagèrent les côtes méridionales de la Chine, imposèrent ou pillèrent les navires marchands, et rançonnèrent impitoyablement des villes et des populations entières. On prétend même qu'ils ne furent pas étrangers à la conspiration qui faillit détrôner Kya-king, en 1818, et qui avait pour chef le premier eunuque du palais, appelé Lin-king. Cet eunuque jouissait à la cour d'une autorité sans bornes, ce qui ne fit qu'accroître son ambition. Il résolut de s'emparer du trône, souleva le peuple, qui se précipita en foule vers le palais. Le fils aîné de l'empereur, à la faveur d'un déguisement, pénétra dans les rangs des insurgés, tua deux des principaux chefs, et mit fin à l'insurrection. Son père, qui l'avait déjà, à son insu, désigné pour lui succéder, lui conféra le titre de *tchi-thsin-hoang* (roi sage). Deux parents de l'empereur qui avaient pris part à la sédition furent mis à mort. Le gouvernement de Kya-king fut également menacé par de nombreuses associations secrètes, qui voulaient détruire la domination des Tartares. « Il en existait déjà sous le règne de Khian-loung, dit Pauthier, puisque les missionnaires européens furent souvent accusés de faire partie de la société secrète des *Pe-lian-kiao*, ou *secte du Nénuphar*. » Cette secte fut la plus formidable sous le règne de Kya-king; elle excita dans le Kang-toung une insurrection qui s'étendit sur trois provinces voisines. Leur chef s'arrogea le titre de *San-hoang*, ou *triple empereur*, c'est-à-dire *empereur du ciel, de la terre et des hommes*. Ce furent soixante-dix membres de la société de la Raison céleste (*Thian-li*) qui attaquèrent l'empereur à main armée dans son palais, d'où ils ne furent repoussés qu'avec de grands efforts (1).

Pour les punir de leur audace, Kya-king sévit cruellement contre les sociétés secrètes. Toute réunion de cinq personnes fut déclarée illégale. Cette persécution coûta la liberté à plusieurs milliers de personnes. A la fin de l'année 1816 on comptait, dans différentes provinces de l'empire chinois, 10,270 accusés condamnés à mort. En 1817 et 1818 la Chine fut désolée par différents fléaux. Au mois de juin 1818 un ouragan occasionna une violente irruption de la mer sur

(1) Ces différentes sociétés secrètes en ont formé une troisième, nommée la *Société de la Triade* ou *de la Trinité*. Voici ce que M. Milne écrivait à ce sujet en 1823 : « Les rapports envoyés à l'empereur (Kya-king) affirmaient que pas un membre de l'association rebelle n'avait été laissé vivant. En dépit des documents officiels qui l'ont tuée, la société existe toujours. Seulement elle a changé de nom pour plus de sûreté, et adopté celui qu'elle porte aujourd'hui (*Société de la Trinité*). Cette association paraît s'être rapprochée primitivement quant au but de ce que nous appelons la franc-maçonnerie, et s'en être écartée plus tard par le désir de réaliser violemment ses principes et d'acquérir le pouvoir politique en renversant la dynastie tartare. » John Davis cite un document trouvé en 1828 dans le cimetière protestant de Macao. En voici la teneur : « La nation centrale était nombreuse et la céleste dynastie florissante. D'innombrables contrées lui payaient des tributs, des milliers de peuples lui rendaient hommages. Mais les Tartares s'en sont rendus maîtres par artifice. — C'est un motif de haine qui ne saurait jamais s'affaiblir. — Enrôlez des soldats, procurez-vous des chevaux, déployez l'étendard à fleurs. — Levez des troupes, saisissez vos armes, exterminez la race entière des Mantchoux ! » Les ramifications de cette société s'étendent jusqu'à Batavia, à Malacca et à Singapour, où elle a donné lieu à plus d'une scène sanglante. Ses membres prennent l'engagement de se défendre mutuellement des attaques de la police, et de se prêter secours pour échapper à la justice. Néanmoins le but avoué est la bienfaisance, ainsi qu'il résulte de leur devise :

« Partager mutuellement les félicités,
Supporter réciproquement le malheur. »

La direction de la société est confiée à trois individus nommés *ko* (frères aînés)... On dit que les règlements de l'association sont écrits, pour plus de sûreté, sur du drap, qu'on jette dans les puits à la moindre alarme. La cérémonie d'initiation a lieu pendant la nuit. Le serment de fidélité et de discrétion est prêté devant une idole, et l'on paye une certaine somme pour contribuer aux dépenses générales. Il y a encore une cérémonie appelée *kouo-kiao*, passage du pont. Ce pont est formé d'épées placées entre deux tables ou bien dressées sur leurs poignées, et se joignant par leurs pointes en forme d'arches. Le *yé ko*, frère principal, lit les articles du serment, lecture à laquelle le récipiendaire, qui se tient sous le pont, doit répondre affirmativement. Cette formalité remplie, le *ye-ko* tranche la tête d'un poulet, ce qui, dans la formule usuelle des serments chinois, signifie : « Ainsi périssent tous ceux qui divulguent le secret ! » Quelques-uns des signes auxquels les frères se reconnaissent consistent en des nombres mystiques, dont le principal est le nombre trois. D'autres signes se font avec les doigts. Pour savoir s'il existe quelque frère dans l'assemblée où ils se trouvent, ils prennent leur tasse à thé par le couvercle d'une manière particulière, en la tenant seulement avec trois doigts. On leur répond par un signe correspondant. Ils ont un Dieu représenté par une figure pentagonale, dans laquelle sont tracés certains caractères dont le sens n'est intelligible que pour les seuls initiés. Les *San-ho hoei* ont une ressemblance singulière avec la société des francs-maçons. Ils prétendent faire remonter leur origine à une antiquité très-reculée. Ils ont joué un très-grand rôle dans la dernière insurrection chinoise.

Les eaux couvrirent cent … la plupart des maisons furent … débordement du fleuve bleu causa … ravages dans le Kiang-nan. … vint au secours des vic… de l'inondation. Le magistrat du district … -Yang, nommé Wan chin-hoan, détourna à son … les fonds alloués par le trésor public, … empoisonner le *tsin-sse* Li-yo-tchang, … examiner sa conduite. L'empereur, … de ce double crime, exila le vice-roi de la … du Kiang-nan, fit décapiter avec toute … le magistrat concussionnaire et homi… de ses fils, qui n'avait alors que trois … fut mis en prison pour attendre l'âge de seize … de subir aussi la peine capitale. Tous … du district de San-yang eurent le … sort. Les trois domestiques de Li-yo… dont Wan-chin-hoan s'était servi pour … son crime, furent, par ordre de l'empe… coupés en … morceaux devant le tombeau du … On offrit leur cœur en sacrifice … cette même année l'empereur … les historiens qui lui … leurs écrits, prodigué des éloges … Kya-king renouvela contre la religion … ne et les missionnaires européens les … sévères de son prédécesseur. Assimi… le christianisme aux sociétés secrètes, il le … comprit dans la même prohibition. Au mois d'avril 1819, on écrivait de la Chine : « Tout … européen ou chinois, que l'on … à mort. Les chrétiens laïques … apostasier souffrent les plus … et sont bannis en Tartarie. Il … deux cents dans les pri… la province du Ssé-tchouan. Dans tout … on ne compte que dix missionnaires, … à Péking. Ils ne peuvent communi… avec les habitants qu'en secret. L'empereur … ré qu'il ne voulait plus avoir ni peintres, … s, ni mathématiciens européens. L'évêque de Péking a essayé vainement de … faire à ce titre dans son vicariat apos… . Les missionnaires ne peuvent pénétrer … pays qu'en gagnant les couriers qui vont … Péking. »

… officielle de Péking, dit Pauthier, … sur la fin de 1819, un avis des commis… impériaux envoyés pour réparer les di… du fleuve Jaune, qui avait débordé et fait … plus de cent mille personnes. Cet avis … pour objet d'ob… des fonds pour faire … e ext… rdinaire que les débor… … nécessaire. L'empereur … ions et des honneurs pro… à ceux qui souscriraient volontaire… mesure d'intérêt public : il n'exi… impôt extraordinaire forcé. Cent … hommes … ient occupés à réparer les … du fleuve. Au soixantième anniversaire de … naissance (1819) Kya-king remit à ses sujets l'arriéré des impôts. Ce prince mourut à l'âge de soixante-un ans. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Tao-kuang Kya-king ne manquait pas de talents; il aimait et cultivait les lettres; il composa une *élégie* pour célébrer les vertus de l'infortuné Li-yo-tchang. Il autorisa, avec quelques restrictions, la liberté de la presse. Son règne fut marqué par la publication d'un grand nombre d'ouvrages. Ce prince avait sincèrement à cœur le bonheur de ses sujets; mais l'amour des plaisirs le détourna trop souvent des soins du gouvernement.

F.-X. TESSIER.

Toung hoalou, ou *Chronique de la fleur d'Orient*. — Gutzlaff. *Sketch of Chinese history*, vol. II, p. 69 — *Transactions of Asiatic Society*, vol. I, p. 250 — *Indo Chinese Gleaner*, n° 6. — *Revue Encyclopedique*, 1818, 1819, 1820, 1821. — Pauthier, *Chine*, dans l'*Univers pittoresque*. — Callery, *de l'Insurrection en Chine*.

KYALU, géomètre chinois, vivait sous le règne de l'empereur Chun-ti (Tohoan-témour), dernier des princes tartares de la dynastie mongole (1333-1367 de J.-C.). Il était originaire de Kao-ping dans le Chan-si. Il connaissait la géométrie, le nivellement, et fut envoyé en 1348 pour examiner le cours du fleuve Jaune (Hoangho) et son ancien lit dans le Petchili. Kyalu dressa une *Carte*, et l'accompagna d'un *Rapport* sur les levées à faire le long de ce fleuve et sur le nouveau cours qu'il prétendait lui donner. Patroné par le ministre Tato, il persuada à l'empereur de faire passer le Hoangho par le pays de Taming-fou dans le Petchili, où il passait autrefois, et de le faire décharger dans la mer de Tien-tsin-hoéi (1).

La décision prise, en 1351, relativement au nouveau cours qu'on avait proposé de donner à ce fleuve fit des mécontents, et augmenta les troubles de l'État. Tchen-tsun, président du tribunal au ministère des travaux publics, était allé avec des mathématiciens de Khai-foung-fou,

(1) Dans son histoire de la dynastie des Mongols, le P. Gaubil donna sur les dérivations du cours du Hoangho les détails suivants : « Par l'histoire de l'empereur Wou-ti, empereur des Han occidentaux (140), on voit que du temps de ce prince le Hoangho passait près de Kaï tchéou, du district de Taming-fou, dans le Petchili, et recevait la rivière Oueï, dans le territoire de Thoung-tchang-fou, du Chantoung et se rendait à la mer du Petchili, entre la latitude 38° 30' et 39° longitude 1° (118° 30'), et quelques minutes occident. Après l'empereur Wou-ti, on changea le cours du Hoangho, tantôt à l'est vers le Petchili, tantôt vers le Chan-toung. Du temps de l'empereur *Chin tsoung*, il y avait deux branches du Hoangho qui venaient du Hônan. L'une allait au nord est au Chan-toung; l'autre au sud est, passait à Sou tcheou du Kiang-nan, et allait à la mer vers Hoaï-ngau. C'est l'empereur *Chin tsoung* (de la dernière dynastie des *Soung*) qui ferma le canal du Nord, et depuis ce temps jusqu'à l'année 1351 le Hoangho avait à peu près le cours du temps de l'empereur *Wou-ti* des Han, que *Hialou* rétablit. Le Hoangho a toujours eu depuis *Yu*, fondateur de la dynastie des *Hia* (2205 av. J.-C.), le cours qu'il a aujourd'hui, jusque vers le nord de Khaï-foung-fou, capitale du Hônan. Du temps de *Yu*, il entrait par là dans le pays de Taming-fou, dans celui de Ho-kien-fou, et allait à la mer dans le golfe de Tien-tsin hoei du Petchili; du temps des *Han* et des *Tsin*, le Hoangho tenait dans le Chan-toung et le Petchili une route un peu différente. Ensuite, pendant plus de 800 ans, jusqu'à l'empereur *Chin-tsoung* (des *Soung*), le Hoangho eut les deux branches dont j'ai parlé.

capitale du Honan, à Taming-fou, et en d'autres lieux; après avoir examiné le terrain et pris les niveaux, ils assurèrent que l'ancien lit qu'on voulait recreuser était impraticable; que cette entreprise entraînerait de trop grandes dépenses et causerait la ruine du Chan-toung. On mit tout en œuvre pour faire changer de sentiment au ministre. Il répondit qu'il mourrait plutôt que de parler et d'agir contre sa conviction dans une matière de cette importance et qui intéressait si fort le bien public. Cependant l'avis contraire prévalut Tchew-tsun fut dépouillé de sa charge et remplacé par Kyalu. Les travaux que l'on fit pour changer le cours du Hoangho firent imposer de nouvelles taxes et ruinèrent un grand nombre d'habitants. L'expropriation exaspéra les esprits, le mécontentement devint général, des chefs de parti soulevèrent les populations et Ohna-ti fut détrôné en 1352. Avec ses talents Kyalu pouvait être plus utile à son pays. F.-X. T.

Gaubil, *Histoire de la Dynastie des Mongols* p. 288 — *Histoire moderne*, t. VII. — *Li-tai-ti wang nien piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire generale de la Chine*, t. IX. — Pauthier, la *Chine*, dans l'*Univers pittoresque*.

KYA-SSÉ-TAO, fameux ministre chinois, mort en 1275 de J.-C., précipita la ruine de la dynastie des Song, et « fit plus de mal à la Chine que toutes les invasions des Tartares ». C'était un homme sans expérience, sans courage, astucieux, perfide et vindicatif. L'empereur Li-tsong, pressé par Houpilaï, qui, après avoir forcé le passage de l'Ou-kiang, était venu mettre le siége devant Ouo-tchéou, nomma Kya-ssé-tao ministre d'État (1259), et le chargea d'aller au secours de cette ville. Ouo-tchéou, délivrée d'une première attaque, par l'intrépidité du général Kao-ta, se vit de nouveau pressée par l'ennemi. Au lieu de combattre, Kya-ssé-tao fit avec Houpilaï une paix honteuse, dont il eut soin de cacher les conditions à l'empereur, qui le reçut, à son retour, avec des honneurs extraordinaires. Pour tromper plus facilement Li-tsong, l'ambitieux ministre fit périr tous ceux dont le zèle aurait pu l'éclairer. Ces violences le rendirent formidable à l'empereur, et lui suscitèrent un grand nombre d'ennemis, qui devinrent infidèles à leur patrie pour se soustraire à sa vengeance. Plus de 300,000 familles se donnèrent aux Mongols. Les choses allèrent si loin que l'empereur fut obligé de l'exiler. Rappelé et réintégré dans le ministère par Tou-tsong, neveu et successeur de Li-tsong, en 1264, Kya-ssé tao causa la defection de Léou-tching, ainsi que la perte de Siang-yang et de Fan-tching, deux places importantes, qui furent prises par les Mongols. Après la mort de Tou-tsong (1274), Kya, afin de perpétuer son autorité, mit sur le trône le second fils de ce prince, Tchao-hien, âgé de quatre ans seulement, au préjudice de son aîné Tchao-ché, que soutenaient les grands. La régence fut confiée à l'impératrice Siéi-tchi, mère du nouvel empereur, qui prit, à son avénement, le nom de Kong-tsong. Cependant, le khan des Mongols, Houpilaï, venait de faire entrer en Chine deux armées formidables, dont l'une, sous les ordres de Peyen, envahit le King-how, et l'autre le Hohaï-si sous le commandement de cinq généraux. La défection de plusieurs gouverneurs, le passage de l'Ou-kiang par Peyen, forcèrent Kya-ssé tao à se montrer. Il parut enfin avec une armée de 100,000 hommes, non pour combattre, mais pour fuir devant l'ennemi, et proposer à Péyen une paix dont les conditions tardives furent refusées. Kya-ssé-tao reprit la route de Yang-tchéou, et commanda inutilement une levée générale de troupes. Devenu l'objet de la haine et de l'exécration de tous, il fut enfin destitué de sa charge et mis à mort par ordre de l'impératrice régente, en 1275. Il était trop tard. Le mal fait à la dynastie des Song par cet ambitieux et perfide sujet était désormais irréparable. L'année suivante l'empereur Kong-tsong et sa mère furent emmenés captifs en Tartarie. Quatre ans après, en 1280, Houpilaï se vit maître de tout l'empire chinois, et régna sous le nom de Chi-tsou. F.-X. TESSIER.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. IX. — Grosier, *Description generale de la Chine*, t. VIII. — *Art de vérifier les dates*, in 4°, t. II.

KYATAN, géographe chinois, vivait sous le règne de Hian-tsoung (805-821 de J.-C.). Il est surtout connu par une carte géographique qui n'existe plus, mais qui est souvent citée dans les ouvrages de géographie. Elle comprenait tout l'empire de la Chine et les pays étrangers qui lui étaient soumis. Les grandes richesses de Kyatan, ses connaissances en histoire et en géographie, les emplois importants qu'il occupa, le mirent en état d'être bien renseigné sur les pays qu'il place dans sa carte, et il n'épargna rien pour lui donner toute l'exactitude et les développements nécessaires: elle avait trente pieds ou trois cents pouces (8^m,33) de largeur et trente-trois pieds ou trois cent trente pouces (9^m, 17) de longueur. Cette carte était construite sur une echelle de un pouce (0,02777...) pour cent *li* (40000^m). Elle comprenait par conséquent trente-trois mille *li* en longueur (13200000^m) et trente mille en largeur (12000000^m), c'est-à-dire cent trente-deux degrés sur cent vingt, de deux cent cinquante *li* ou vingt-cinq lieues au degré. Elle était divisée en carrés de cent, de deux cents, de quatre cents et de cinq cents *li*. La méthode de Kyatan a été suivie par les géographes qui sont venus après lui. Kyatan connaissait la latitude des villes de la Chine, des capitales du Tong-king, de la Cochinchine, de plusieurs lieux de la Tartarie et de la Corée. Il devait avoir des notions assez exactes sur le Japon, sur tous les pays occidentaux jusqu'à la mer Caspienne, sur l'Arabie, la Perse et Constantinople (1).

(1) Des écrivains, sans doute fort ignorants dans l'histoire, ont la prétention de suivre les relations de la Chine avec l'Asie occidentale, depuis le onzième siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au temps où vivait Kyatan. L'an 126

Kyatan devait trouver dans l'histoire de ces relations incessantes de l'extrême Orient avec l'Asie occidentale des renseignements suffisants s [illegible] donner à son travail sinon la perfection, au toute l'exactitude désirable. S'il n'avait eu que des notions confuses sur les pays au sud de l'équateur et à l'ouest de la mer . les contrées comprises entre la Médi- l'Océan indien, la mer du Japon et [illegible] pienne lui étaient suffisamment con- [illegible] avait d'ailleurs des cartes de la Corée [illegible] king. La carte de Kyatan et les ex- [illegible] qui l'accompagnaient devaient donc [illegible] choses fort curieuses. Pour ce qui [illegible] ne, à l'exception de la partie occi- [illegible] un nan, il existe des cartes faites modèle de celle de Kyatan, et qui sont [illegible] exactes, soit pour la distance du nord au [illegible], soit pour celle de l'est à l'ouest.

F.-X. TESSIER.

Gaubil, *Histoire de la grande Dynastie des Tang.* — De Guignes, *Histoire des Huns.* — Abel Remusat, *Mémoire sur l'Extension de l'empire chinois du côté de l'Occident.* — *Tableaux historiques de l'Asie.* — Pauthier, *Chine.* — Tcheou hi, *Thoung-kian-kang-mou.*

KYBER (*David*), naturaliste allemand, né à Strasbourg, en 1525, mort en 1553. Il obtint le grade de docteur en médecine, et publia un *Lexicon Rei Herbariæ, ex variis auctoribus concinnatum*; Strasbourg, 1553, in-8°; Zurich, 1578, in-8°; il a aussi fait paraître une traduction latine du *Liber Stirpium* de Hieronymus Bock, Strasbourg, 1552, in-4°.

E. G.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon.*

KYCHAN, homme d'État chinois, né vers 1786, mis à mort en 1852. Kychan était Tartare-Mantchou d'origine, et appartenait à la famille impériale. D'abord simple écrivain dans un des six grands tribunaux de Péking, il s'éleva bientôt par sa rare capacité aux premiers emplois de la magistrature. Laissons parler M. Huc, qui l'a connu particulièrement à Lha-ssa : « A l'âge de vingt-deux ans Kychan était gouverneur de la province du Honan, à vingt-cinq ans il en fut vice-roi; mais il fut dégradé de cette charge pour n'avoir pas su prévoir et arrêter un débordement du fleuve Jaune. Sa disgrâce ne dura pas longtemps. Il fut réintégré et envoyé successivement en qualité de vice roi dans les provinces du Chan-toung, du Ssé-tchuen et du Pé-tché-ly. » Il se fit remarquer dans cette province par son zèle à persécuter les chrétiens. En récompense de ses services, l'empereur Tao-kuang le décora du globule rouge, de la plume de paon, de la tunique jaune, et lui donna le titre de *Heou-ye* (prince impérial). Enfin, Tao-kuang l'appela dans son conseil intime, qui se compose de huit membres, quatre Chinois et quatre Mantchoux, nommés *tchoung-tang*; c'est la dignité la plus grande à laquelle un mandarin puisse prétendre : les *tchoung-tang* ont le droit de correspondre directement avec l'empereur. Kychan occupait cet emploi quand les violences du vice-roi de Canton amenèrent un conflit entre la Grande-Bretagne et le Céleste Empire. En 1838, Tao-kouang défendit la vente de l'opium dans toute l'étendue de la Chine. Cette décision frappait surtout les négociants étrangers établis à Canton. L'empereur envoya dans cette ville un homme dont il connaissait l'intégrité et l'energie, mais dont il aurait dû redouter le zèle violent et la rigidité un peu barbare. Lin voulut par un acte de vigueur ôter pour jamais aux negociants étrangers la pensée de faire la contrebande de l'opium : il arme des soldats, et fait cerner les factoreries des Anglais, des Américains et des Parsis; leur donnant trois jours pour lui livrer tout l'opium qu'ils ont à bord de leurs navires, et les menaçant de la peine capitale s'ils refusent d'obéir. Il y avait à cette époque devant l'île de *Lintin* des navires chargés de plus de 20,000 caisses d'opium, représentant une valeur de plus de 50,000,000 de francs. M. Elliot, commandant des forces navales d'Angleterre dans les mers de Chine, se trouvait alors à Macao. Les prisonniers lui firent connaître le danger qui menaçait leur vie et leur fortune, et réclamèrent son intervention. Le capitaine Elliot acheta les 20,000 caisses d'opium au nom du gouvernement anglais, et fit une question politique de ce qui n'avait été d'abord qu'une simple difficulté commerciale. Sommé de mettre en liberté les sujets de la reine de la Grande-Bretagne, Lin maintint ses rigueurs et ses exigences. Le capitaine Elliot dut céder à la force. L'opium fut livré et enfoui dans l'île de Lin-tin. Les negociants étrangers détenus à Canton furent alors mis en liberté. Quelques mois après les navires anglais remontaient la rivière de Canton et s'emparaient de l'Archipel de Tchou-san, sur la côte septentrionale de la Chine. A cette nouvelle l'empereur convoqua Kychan et les sept autres *tchoung-tang*, et leur parla des événements survenus dans le midi. Il leur dit que des aventuriers des mers occidentales s'étaient montrés rebelles, qu'il fallait les prendre et les châtier sévèrement, afin de donner un exemple à ceux qui seraient tentés d'imiter leur revolte. Après

[illegible] av. J.-C. l'empereur Wouti envoya, dit-on, un ambassadeur dans la Transoxiane. Cette ambassade aurait amené des communications non interrompues pendant longtemps entre la Chine et l'Inde. De l'année 72 à 166 de J.-C. les Chinois soumirent les *Tadjiks* (*Perses*), les *Asi* (Assyriens) et établirent des relations commerciales avec l'empire des *Thsin* (Romains). En 628 641, 643, 802, nous trouvons à la cour impériale de Chine les ambassadeurs des petits rois de l'Inde. Vers 649, sous le règne de Taï tsoung, la cour impériale de *Tchang ngan* établit dans le centre même de l'Asie quatre *tchin*, ou gouvernements militaires. L'histoire chinoise rapporte à la même année l'ambassade envoyée par le roi de *Foulin* (peut être *Theodore*, frère d'Heraclius, qui combattit contre les Arabes). Au commencement du huitième siècle Kataibah, général arabe, parti du fond de l'Arabie, pousse ses conquêtes jusqu'aux frontières du Céleste Empire En 756 les khalifes abbassides Almansor et son frère Aboul Abbas-Seffah envoient des troupes auxiliaires à l'empereur Sou-tsoung. Enfin, en 781, comme l'atteste un monument découvert en 1625 près de Si-ngan-fou, arrivèrent en Chine des prêtres nestoriens, sous la conduite de Olopen.

avoir ainsi manifesté son opinion, Tao-kouang demanda l'avis de son conseil. Les quatre *tchoung-tang* mantchoux se prosternèrent, et dirent : « Oui, oui, oui, voilà l'ordre du maître » (*Tche, tche, tche, Tchou-dze-ti, fan-fou*). A leur tour, les quatre tchoung-tang chinois se prosternèrent, et dirent : « Oui, oui, oui, c'est le bienfait céleste de l'empereur » (*Che, che, che, Hoang changti, Tien-ngen*); et le conseil fut congédié. Cependant Tao-kouang rappela Lin, et envoya Kychan en qualité de vice-roi de la province de Canton et avec le titre de commissaire impérial. Il avait plein pouvoir pour traiter avec les Anglais. Kychan était un homme capable d'apprécier l'immense supériorité des Européens sur les Chinois : il comprit le péril, et voulut à tout prix éviter une guerre dont l'issue ne lui paraissait pas douteuse. Il entra sur-le-champ en négociation avec M. Elliot, plénipotentiaire anglais, et la paix fut conclue moyennant une forte indemnité et la cession de l'île de Hong-kong. Les Européens furent enchantés des bonnes grâces du commissaire impérial; mais les intrigues de Lin à la cour firent casser le traité négocié par Kychan. Le vice-roi fut accusé de s'être laissé corrompre par l'or des Anglais et d'avoir vendu *aux diables marins* le territoire du Céleste Empire. Une lettre foudroyante de l'empereur le rappela immédiatement à Péking. Il n'eut pas la tête tranchée, mais il fut dégradé publiquement de tous ses titres, dépouillé de toutes ses décorations et de ses biens. On vendit ses fermes à l'encan, on rasa sa maison, et il fut exilé au fond de la Tartarie. Les amis qu'il laissait à la cour travaillèrent avec ardeur et persévérance à le faire rentrer en grâce. En 1844 il fut rappelé, et envoyé à Lha-ssa en qualité de délégué extraordinaire pour faire le procès du nomekhan. Il partit décoré du globule bleu et de la plume de paon : c'était un acheminement vers une réhabilitation complète. Arrivé à Lha-ssa, Kychan se concerta avec le bandchan ramboutchi et les quatre kalons, et fit arrêter le nomekhan. Celui-ci fut convaincu par la déposition des témoins, et par son propre aveu, d'avoir arraché *trois vies* au *talai lama* et de l'avoir fait *transmigrer* violemment, la première fois par strangulation, la deuxième par suffocation, et la troisième par empoisonnement. Un procès-verbal rédigé en chinois, en tartare et en thibétain, signé du nomekhan et de ses complices, scellé par le bandchan ramboutchi, les quatre kalons, et l'ambassadeur chinois fut immédiatement envoyé à Péking par un courrier extraordinaire. Trois mois après arriva l'édit impérial qui rappelait les crimes du nomekhan et le condamnait à un exil perpétuel sur les bords du Sakhalien-oula, au fond de la Mantchourie. Cet édit sur papier jaune, et en trois langues, fut, par l'ordre de Kychan, placardé au grand portail du palais du coupable, et dans les rues principales du Lha-ssa. Cette nouveauté attire la foule. La susceptibilité nationale s'irrite moins de la chute du nomekhan que de l'intervention de l'autorité chinoise. La capitale du Thibet est plongée dans une affreuse agitation. Dans la lamaserie de Léra, à une demi-lieue de Lha-ssa, 15,000 lamas, tous dévoués au nomekhan, s'arment de lances et se précipitent comme une avalanche vers le palais de l'ambassade chinoise, en font voler les portes en éclats, aux cris mille fois répétés : Mort à Kychan ! Ce dernier, prévenu à temps, s'était caché dans la demeure de kalons. Le nomekhan, dont les séditieux avaient brisé les chaînes, craignant que ces démonstrations n'aggravassent sa situation, apaisa les lamas, et les fit rentrer dans leur monastère. La nuit permit à Kychan de prendre des mesures pour la sûreté de sa personne et l'exécution de l'édit impérial. Quelques jours après le nomekhan prit la route de l'exil. Kychan, enivré de ce premier succès, voulait étendre son pouvoir sur les Thibétains complices du nomekhan. Les kalons résistèrent à cette prétention. Kychan n'insista point; mais pour ne pas avoir l'air de céder aux kalons, il leur répondit officiellement qu'il leur abandonnait ces assassins de bas étage. Il était encore représentant du Céleste Empire à Lha-ssa quand arrivèrent, en 1847, dans cette ville deux missionnaires français, MM. Huc et Gabet. Comme ils venaient de la Chine, Kychan voulut les voir, les interroger; il se montra d'abord assez bienveillant pour eux, eut avec eux plusieurs entretiens. L'ex-plénipotentiaire aimait à s'informer de l'état de l'Europe, dont il suivait les événements. Mais bientôt l'accueil fait par le gouvernement thibétain aux ministres d'une religion étrangère que la Chine proscrivait impitoyablement lui inspira de l'ombrage, et l'expulsion des missionnaires fut résolue.

Les autorités thibétaines voulaient les retenir, autant par sympathie que par esprit d'opposition. Pour ne pas devenir la cause ou le prétexte d'une rupture entre Péking et Lha-ssa, MM. Huc et Gabet reprirent le chemin de la Chine. L'empereur actuel, Hien-foung, menacé sur son trône par la grande insurrection, a rappelé Kychan pour employer sur un plus vaste théâtre son intelligence et son patriotisme. Nommé vice-roi de la province du Ssé-tchuen, nous voyons Kychan combiner ses forces avec le gouverneur général des deux Kiang pour aller au Hou-Kouang exterminer les rebelles. En 1852 il fut envoyé de nouveau dans les deux Kouang en qualité de commissaire impérial. Ce poste lui a été plus fatal encore que la première fois : l'empereur l'a fait mettre à mort, peut-être à cause de sa politique libérale et conciliante envers les Européens.

F.-X. Tessier.

Huc, *Relation d'un Voyage en Tartarie, au Thibet et à la Chine*, t. II. — Callery, *De l'Insurrection en Chine*

(peut-être le *Taxile* des Grecs), petit royaume de l'Inde quand près avoir vaincu Darius, détruit Perse, soumis les Sogdiens et les la ses armes victorieuses sur la rive l'Indus (327 avant J.-C). Selon l'au-*stan*, Kyd fut le premier des rois de é aux attaques du conquérant macé-exandre lui envoya un ambassadeur ger à se soumettre. Trop faible pour vainqueur d'Arbelles et trop prudent prendre une résistance inutile, Kyd se première sommation. Il déclara qu'il à renoncer à son pouvoir et même à la man lre l'exigeait. « J'enverrai au grand nt votre maître, dit-il à l'agent du prince a belle-fille, une coupe faite d'un su-bis, un philosophe rempli de science et ecin si habile qu'il est en état de ressus-s morts. » Alexandre perdit, raconte la e, entre les bras de la belle princesse in-tout désir d'envahir les États de son père.
F.-X. T.

sim, Histoire de Perse; Londres, 1815, t. I. — *Histoire des premiers Rois de la Perse.* — Da-, *Zennt et tearatk.*

ID (*Thomas*), auteur dramatique anglais zième siècle. Ce fut, parmi les poëtes qui èlèrent immédiatement Shakspeare, un de dont le public accueillait les œuvres avec plus d'engoûment On n'a point de details sa vie. Il est auteur de trois pièces en vers, primées dans le répertoire de Dodsley *dsley's Old Plays*) : *Cornelia, or Pompey Great, his fair Cornelia's tragedy*; Lon-s, 1594, 1595, in-4°, d'après Garnier; — *he First part of Jeronimo*; ibid., 1605, 4°; — *The Spanish tragedy, or Hieronymo mad again*; ibid., 1599 (la plus ancienne ition connue), seconde partie de la précédente ce, à laquelle Ben Jonson fit en 1602 de nom-reuses corrections. Ce dernier ouvrage, rempli verve et d'imagination, obtint une grande pularité, et l'on pense qu'il a dû servir à Sha-speare, qui s'en moquait, pour plusieurs si-tions d'*Hamlet*. Quelques auteurs ont faus-ment attribué à Kyd les tragédies de *Taming a Shrew* (la Mégère vaincue), 1594, et de *lyman and Perseda*, 1599.
Paul Louisy.

odsley, Old Plays. — Collier, *History of dramatic try.* — *English Cyclopædia.*

KYLIAN (*Jacques*), astronome bohème, à Prague, le 14 février 1714, mort en avril 177 , Kamieniecza. En 1731 il entra, à Cracovie, dans rdre des Jésuites, et fut bientôt après appelé à fesser au collége des nobles à Lemberg. Il de-t ensuite recteur de la maison d'éducation e son ordre possédait à Mederse en Pologne. rès la suppression de son ordre, il se rendit à mienicza près de Konitz, auprès d'un gentil-mme, dont il fut chargé d'instruire les fils dans mathématiques. Kylian, qui avait de véritables connaissances encyclopédiques, a su exposer avec quelque talent des idées paradoxales qui devaient selon lui décréditer la théorie de Newton. On a de lui : *Causa efficiens Motus astrorum, ex principiis pyrotechnicæ naturalis convenienter hypothesi Copernicanæ*; Dantzig, 1769, in-8°; — *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis verticum*; Dantzig, 1770, in-8°.
E. G.

Bernoulli, *Liste des Astronomes* (cahier. VI, p. 66). — Pelzel, *Böhmische, mährische und schlesische Jesuiten*, p. 222.

KYLLING (*Pierre*), botaniste danois, né à Assen, vers 1640, mort en 1696. Il devint, en 1682, directeur du jardin du roi à Copenhague. On a de lui : *Catalogus latino-danicus Plantarum CCCCIV, quibus Christiani V lucus adornatus est*; Copenhague, 1684, in-4°; — *Viridarium Danicum, sive catalogus latino-danico-germanicus plantarum in Dania indigenarum*; Copenhague, 1688, in-4°.
E. G.

Nierup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexikon.*

KYNASTON (Sir *François*), poëte anglais, né en 1587, mort vers 1642. Issu d'une ancienne famille du Shropshire, il prit le degré de maître ès arts à Oxford et à Cambridge, se montra à la cour, où son esprit le maintint en grande faveur, et reçut de Charles Ier des lettres de noblesse ainsi que le titre de gentilhomme de la chambre. Il fonda et dirigea le premier une société littéraire, qui s'était décorée du beau nom de *Musæum Minervæ*, dont il donna les statuts : *The Constitutions*; Londres, 1636, in 4°. Cette société, installée dans un hôtel situé à Covent-Garden, fut généreusement pourvue par lui de livres, de tableaux, d'objets d'art, d'instruments de sciences et de musique; une des conditions d'admission était d'appartenir à la haute ou moyenne noblesse. On a de sir François : *Leoline and Sydanis, with Cinthiades*; 1641, poëmes; — la traduction en vers latins de *Troilus and Cresseide*, poëme de Chaucer; Oxford, 1635, in 4°.
P. L—y.

Athenæ Oxonienses, t. II. — Faulkner, *History of Chelsea.* — *Censura literaria*, t. II.

KYOT ou *Kiot de Provence*, poëte du douzième siècle. L'existence de ce personnage, admise assez généralement en Allemagne, est en France fort contestée. Le seul témoignage que l'on puisse invoquer en faveur de l'affirmative est celui de Wolfram d'Eschenbach. Suivant ce minnesinger, Kyot le *schantiure* (ailleurs Kyot *le Provenzâl*) a trouvé à Tolède la légende du Saint-Grâl écrite en caractères païens (*heidnische Züge*) par un nécromancien israélite, Flégétanis, qui adorait un veau. Non satisfait de cette première découverte, il se mit à chercher dans les livres latins quel était le peuple assez saint pour que Dieu lui confiât la garde du divin talisman. Il étudia les chroniques de France, d'Irlande et de Bretagne; mais ce ne fut qu'en Anjou que ses investigations furent couronnées de succès et qu'il trouva les documents relatifs

à la pieuse famille angevine dont Perceval est le plus illustre représentant. Il entreprit alors de raconter cette histoire, que le Champenois Chrestien avait défigurée, et c'est lui que Wolfram prétend suivre fidèlement, c'est à lui qu'il s'en réfère dans tous les passages importants de son poëme. Mais, chose singulière! toutes les fois que le minnesinger insère au milieu de son œuvre des expressions ou des vers français, ses citations appartiennent à l'idiome septentrional.

Soyez le bien venu, beau sire,
Meiner Gebieterin und mir,

lisons-nous quelque part; et ailleurs :

Und grüste man ihn : bien venu!
So sprach er d nkend : grand merci!

Les exemples fourmillent. Ce Kyot de Provence aurait-il donc écrit son Parcival en langue d'oil? Ou bien serait-il un personnage imaginaire auquel Wolfram d'Eschenbach aurait cru devoir s'en référer afin de donner plus d'autorité et de crédit à ses propres inventions? Cette dernière hypothèse, très-conforme d'ailleurs aux procédés habituels des poëtes du moyen âge, nous paraît de beaucoup la plus vraisemblable.

A. PEY.

Lachmann, *Wolfram d'Eschenbach*; Berlin, 1833. — San-Marte, *Parzival, Ritterordicht von Wolfram von Eschenbach*; Magdebourg, 1836, 2 vol. in-8°.

KYPER (*Albert*), médecin allemand, né à Kœnigsberg, vers 1605, mort à Leyde, le 25 septembre 1655. Il prit le grade de maître ès arts dans sa ville natale, se destina ensuite à la médecine, et se fit recevoir docteur à Leyde en 1642. En 1646, lorsque le prince Frédéric-Henri de Nassau érigea l'*École illustre* de Bréda, il y appela Kyper pour professer la physique et la médecine. Depuis, Kyper devint premier médecin (*archiatre*) de la maison d'Orange et en 1648 obtint la chaire de médecine de l'université de Leyde. Il était recteur de cette université lorsqu'il mourut. On a de lui : *Medicinam rite discendi et exercendi Methodus*; Leyde, 1642, in-12; — *Oratio* prononcé le 18 septembre 1646, à l'inauguration de l'Académie de Bréda. « L'orateur, dit Paquot, y compare le prince Frédéric-Henri au Soleil; il n'oublie pas de comparer son épouse à la Lune, ajoutant que cette princesse est « non-seulement *rassasiée* mais absolument *grosse* de rayons de bénéficence semblables à ceux de son mari (1). Les curâteurs de l'Académie sont les planètes supérieures; les professeurs, les inférieures; les magistrats de Bréda sont les étoiles fixes (quoique réélus tous les ans), enfin les étudiants ne sont que des êtres sublunaires; les leçons d'un professeur aussi sensé ne pouvaient manquer d'en faire au moins des comètes »; — *Institutiones Physicæ*; Leyde, 1647, in-12; l'auteur y attaque le *De Fundamentis Medicinæ* de V.-F. Plempius. Vermostius fit paraître pour la défense de celui-ci : *Breve Apologema adversus dicteria et ineptias cujusdam* Κηπούρου (1). Kyper écrivit aussitôt *Responsio ad Pseud-Apologema, quod Vopiscus Fortunatus Plempius secundæ editioni Fundamentorum suorum Medicinæ subjungi curavit*. Vermostius répondit à cette réplique, et la dispute ne se termina qu'à la mort des adversaires; — *Anthropologia Corporis humani contentorum, et animæ naturam et virtutes secundum circularem sanguinis motum explicans*; Leyde, 1647, in-12; 1650 et 1660, in-4°; — *Institutiones Medicæ ad hypothesin de circulari sanguinis motu compositæ*, etc.; Amsterdam, 1654, in-4°; — *Collegium Medicum, XXVI disputationes breviter complectens quæ ad institutiones pertinent. Accedunt ejusdem Disputationes Physico-Medicæ, miscellaneæ, atque politicæ de Origine et Jure Magistratus, de Jure Belli et de Fœderibus*; Leyde, 1655, in-12. L—z—E.

Merclin. Linden, *Renov.*, p. 20 — Vriemoet, *Athen. Fris.*, p. 350. 351 et 881 — Georges Matthias, *Conspectus Hist. Medicorum*, p 502. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays Bas*, t. VII, p. 296-300 — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

KYPKE (*Georges-David*), orientaliste allemand, né à Neukirch (Poméranie), le 23 octobre 1724, mort le 28 mai 1779. Il obtint en 1744 le grade de maître en philosophie à Halle, et devint deux ans après professeur de langues orientales à Kœnigsberg. On a de lui : *Observationes sacræ in Novi Fœderis libros, ex auctoribus græcis et antiquitatibus*; Breslau, 1755, 2 vol. in-8°. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KYRIANDER (*Guillaume*), historien allemand, né à Huningue, dans la première moitié du seizième siècle, mort vers le commencement du dix-septième. Il étudia la jurisprudence en Allemagne, en France et en Italie, et séjourna pendant quelques années à Venise. De retour en Allemagne, il devint syndic de Trèves, et se fit protestant. Il a publié sous le titre de : *Annales, sive commentarii de origine et statu antiquissimæ civitatis Augustæ Trevirorum*; Deux-Ponts, 1576, 1603, 1619 et 1625, in-fol.; c'est une histoire de Trèves, dont beaucoup d'exemplaires furent détruits par ordre de l'électeur de Trèves, sous le prétexte que cet ouvrage attribuait à la ville des droits exorbitants.

Kyriander a aussi donné une traduction latine de la *Description de l'Italie* de Léandre Alberti. E. G.

Bayle, *Dictionnaire*.

KYRLE (*Jean*), philanthrope anglais, que Pope a immortalisé sous le nom de *l'Homme de Ross*, *the man of Ross*, naquit en 1637, à Dymock, et mourut en 1754. Avec un revenu de cinq cents livres, il fit beaucoup pour le bien-être de la population du comté d'Hereford. Il

(1) « Similibus beneficentiæ et ineffabilis humanitatis radiis non saturata, sed prorsus impregnata. »

(1) Ce mot, qui signifie *jardinier*, n'est ici qu'une allusion à celui de *Kyper*.

cha des terres, ouvrit des voies de communication, bâtit une église, et fonda des maisons de charité pour les infirmes et d'apprentissage pour les orphelins. Warton dit que Kyrle fut le ward de son temps. Le passage dans lequel Pope a célébré *l'Homme de Ross* est trop connu et trop long pour être cité ici. Il suffit de dire que le fond de cet éloge est vrai. Z.

Warton, *Essay on the Writings and Genius of Pope*. — Pope, *Epistl.*, II. — Lemprière, *Universal Biography*. — Fuller, *Worthies in England*, t. I, 562.

KY-YN, homme d'État chinois, né au commencement de ce siècle, appartient à la famille impériale des Thsing. Après le rappel de Ky-...n et la rupture du traité de Canton, qu'il avait ...cié, les Anglais reprirent les hostilités. ...-po, Chang-haï, Tchou-san et Ting haï tombèrent successivement en leur pouvoir. Ky-yn fut envoyé par l'empereur Tao-kouang pour conclure en 1842 le traité de Nankin, par lequel les Chinois permirent aux Anglais l'entrée de quatre nouveaux ports, firent la cession de Hong kong, s'engagèrent à payer une forte indemnité, et leur accordèrent en outre pendant ... années l'occupation de Tchou-san. Ces conditions étaient dures sans doute; mais la prudence faisait alors à Ky-yn un devoir de les accepter. Tao-kouang le comprit, ratifia le traité de Nankin et Ky-yn, nommé gouverneur des ... Kouang, vint occuper le poste difficile de Canton. Le nouveau gouverneur était l'ami politique du premier ministre Mou-tchang-ha. C'étaient à cette époque les deux plus grands hommes d'État de la Chine. Ils travaillèrent de concert à faire entrer la cour de Péking dans une voie plus libérale et plus conciliante vis-à-vis des peuples de l'Europe. « Cette politique nouvelle, dit M. Callery, cette attitude des conservateurs ...ressistes irrita contre eux la populace de Canton. On les accusa de pactiser avec l'étranger et de trahir leur souverain dans l'intérêt des *barbares*. Des milliers de placards ont signalé le nom de Ky-yn à la haine et aux vengeances populaires. Sans tenir compte de ces accusations, qu'il ignora peut-être, l'empereur, satisfait des services de Ky-yn, le rappela à la cour pour l'élever à de nouvelles dignités. Devenu le collègue de Mou-tchang-ha, il travailla avec ce ministre à réaliser dans l'administration et dans l'art militaire quelques réformes utiles. Sous son ministère on proposa à l'empereur d'échanger l'arquebuse à mèche pour le fusil à piston. Ainsi la Chine entrait dans la voie du progrès. Les relations avec l'Europe étaient devenues meilleures. Les navires anglais donnaient la chasse aux pirates dans l'intérêt du commerce des deux nations. Le 24 octobre 1844 Ky-yn signa avec M. de Lagrené, plénipotentiaire français, le traité de Whampoa. La mort de Tao-kouang, arrivée au mois de février 1850, arrêta ces bonnes relations. A l'avénement de Hien-foung, le parti réactionnaire triompha. Le premier acte du nouveau gouvernement fut la destitution de Mou-tchang-ha et de Ky-yn. En juillet 1851 on tenta d'assassiner l'empereur. Les deux ministres déchus furent soupçonnés.

En 1852 Hien-foung, pressé de tous côtés par les insurgés, rappela Ky yn aux affaires, mais sans vouloir rien changer à sa politique. Il le chargea d'une mission spéciale dans le Kiang-si. En 1858, dans le cours des négociations qui suivirent l'entrée des flottes anglo françaises en Chine, Ky-yn fut encore envoyé pour traiter avec les plénipotentiaires anglais et français; mais ceux-ci, pleins de défiance, refusèrent de discuter les bases de la paix avec lui. F. X. Tessier.

Documents particuliers. — Callery, *De l'Insurrection en Chine*.

L

LAALE (*Pierre*), poëte danois, né à Lolland, vivait au quinzième siècle. On manque de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il s'était livré à l'étude du droit. Il reste de lui un recueil assez curieux de sentences et de proverbes mis en vers: *Adagia latino-danica;* Copenhague, 1506, 1508, in-4°: ce livre fut réimprimé à Paris, en 1515, in-4°; le texte est accompagné d'une *familiaris Expositio*; une traduction danoise, faite par H Skaaning, vit le jour à Aarhus, en 1604, fut réimprimée à Copenhague en 1703, et a reparu en 1828 avec des notes de Nyerup. G. B.

Nyerup, *Danske litterat. Lexikon*, p. 349.

LAAN (*A.* VAN DER), graveur hollandais, né vers 1690, à Utrecht, mort en 1733. Il vint se fixer à Paris, où il exécuta de nombreux travaux, soit à la pointe, soit au burin. On a de lui: une suite de *Vues* et de *Paysages d'Allemagne et d'Italie* à l'eau-forte, d'après J. Glauber; — le *Frontispice* pour l'*Alcoran* de la traduction de Duryer; — *Laurent Coster de Harlem;* — *Chasse burlesque, faite par des nains*, d'après van der Meulen; — *Grande pêche des Baleines*, d'après le même. A. DE L.

F. Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Gio. Gori Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*.

LAAR, dit *Bamboche*. *Voy.* LAER.

LAAZ (*Jean* DE), alchimiste du seizième siècle, né en Bohême. Il séjourna longtemps en Italie, faisant de vaines tentatives pour faire de l'or; il se dit disciple d'*Antonio de Fiorenza*, et il montre dans ses écrits une bonne foi rare chez les chercheurs de la pierre philosophale. Il composa un traité: *De Lapide Philosophorum*, qui parut en 1612, sans indication de lieu, fut réimprimé à Hanovre en 1618, et a été inséré dans le *Theatrum Chimicum*, t. IV, p 657. Un autre ouvrage du même auteur, *Via universalis*, est resté manuscrit. G. B.

Schmieder, *Geschichte der Alchemie;* Halle, 1832, p. 223.

LABACCO ou **L'ABACCO** (*Antonio*). *Voy.* ABACCO.

LABADIE (*Jean*), fameux hérétique français, chef de la secte des *labadistes*, né à Bourg-en-Guyenne, le 13 février 1610, mort à Altona, en 1674 Il était fils d'un lieutenant *de fortune* (1), et fut élevé par les jésuites de Bordeaux, qui, charmés de son esprit et de sa facilité pour l'étude, lui persuadèrent d'entrer dans leur société, malgré l'opposition de son père. Après la mort de celui-ci, Labadie fut revêtu de l'habit monastique et plus tard élevé au sacerdoce. Il demeura environ quinze années dans la Société de Jésus, prêchant et professant la rhétorique et la philosophie. Quoique dès lors son intelligence fût égarée dans les rêveries de la plus folle mysticité, on le regardait comme un prodige d'esprit et de piété. En effet, il s'imaginait être un nouveau précurseur, et tandis qu'il prêchait en public la foi catholique, il formait en secret des disciples qui devaient aller par le monde répandre ses nouvelles doctrines. Lorsqu'il se fut assuré de la coopération d'un certain nombre de prosélytes, il demanda à sortir de son ordre. Ses supérieurs mirent tout en usage pour le retenir, lui offrant le choix des emplois qui pouvaient avoir le plus de rapport avec son humeur et ses inclinations Il consentit à prolonger ses vœux, mais il affecta de mener la vie de saint Jean-Baptiste, dont il prétendait avoir *reçu l'esprit;* il ne voulut plus manger que des herbes, et se livra à des jeûnes excessifs. Ce régime ne servit qu'à lui exalter l'imagination: il eut des visions, entendit des révélations, rendit des prophéties, etc.: il tomba même dangereusement malade. Dès qu'il fut en convalescence il alla à Bourg chez son frère, et sollicita avec plus de force son congé, menaçant de présenter une requête au parlement. Le P Jacquinot, provincial de la Guyenne, voyant qu'il ne pouvait plus espérer le retenir, le délia le 17 avril 1639 (1). Labadie parcourut alors plusieurs villes de la Guyenne, mais le P. de Chazes, supérieur des jésuites de Bordeaux, l'empêcha de se faire entendre dans cette cité. Le nouveau précurseur comptait alors parmi ses disciples immédiats un médecin de Périgueux, deux écoliers, un paysan de Cusagnes avec sa femme, un prêtre, un corroyeur du Limousin et quelques autres visionnaires, qui le suivaient et l'aidaient dans sa propagande, selon la force de leurs moyens. Étant venu à Paris, il y prêcha avec succès, et M de Caumartin, évêque d'Amiens, fut si satisfait de son éloquence qu'il lui donna une prebende dans l'église collégiale de Saint-Nicolas d'Amiens. Labadie menait une vie édifiante à Amiens, du moins en apparence. Il y fonda même une confrérie de filles sous le vocable de Sainte-Marie Madeleine, et les constitutions qu'il donna à cette société furent approuvées de son évêque. Mais à quelque temps

(1) Terme usité alors pour désigner un soldat parvenu à l'épaulette par son mérite.

(1) C'est donc à tort que l'on a prétendu que ce furent les jésuites qui le chassèrent de leur ordre. Son congé est ainsi terminé « à sa requête, à cause de son indisposition, nous le tenons quitte et libre de toute obligation envers notre société ».

là, étant allé à Abbeville faire une mission, séduisit, au moyen de la confession, une demoiselle de la ville, et ayant ensuite gagné la confiance des bernardines, il en abusa et contracta dans leur couvent des liaisons plus que suspectes. M. de Caumartin allait le faire arrêter lorsqu'il prit la fuite, et vint à Paris (fin d'août 1644). Il y resta caché jusqu'à la fin de septembre. Il se rendit alors à Bazas avec le second archidiacre de cette ville, chez lequel il demeura cinq ou six mois, sous le nom de *M. de Saint-Nicolas*. ...taire Henri Litolfi-Maroni, évêque de Bazas, ayant été renseigné sur l'hypocrisie de Labadie, l'engagea à faire une profession de foi publique. L'ex-jésuite y consentit volontiers : il edifia tous les assistants, qui s'empressèrent à l'envi de lui délivrer des certificats d'orthodoxie. De ce nombre furent l'évêque, le chapitre, les curés, tout le clergé, le présidial et le corps de ville, jusqu'aux capucins et aux cordeliers. Labadie attaqua alors ses calomniateurs dans un mémoire qu'il présenta à l'évêque de Bazas, le ...janvier 1645. Mais quelques fausses spiritualités qu'il répandit dans un couvent d'Ursulines, de nouveaux abus de confiance envers ses pénitentes, vinrent éclairer l'évêque, qui le chassa de son diocèse. Labadie ne se découragea pas : il alla à Toulouse, se présenta à M. de Monchal, qui en était archevêque, et sut si bien le séduire que ce prélat, au moins imprudent, lui confia la direction d'un couvent de religieuses du tiers ordre de Saint-François. « Le nouveau saint Jean-Baptiste enseigna à ces bonnes filles, rapporte Goujet, une doctrine abominable, et leur fit pratiquer en sa présence, lui-même en donnant l'exemple, des actions que la pudeur ne permet pas de raconter. Tout ce qu'on a reproché de plus horrible aux disciples du quiétiste Molinos, il le leur enseignoit, et le leur faisoit pratiquer, et les excitoit par son propre exemple. » L'archevêque, informé de ces désordres, dispersa les religieuses séduites, et procéda contre le corrupteur. Labadie alla se cacher (1er novembre 1649) dans un ermitage de carmes à La Graville, près de Bazas, où il prit le nom de *Jean de Jésus-Christ*; il parla en prophète, annonça que le monde devait finir en ...s, et fit bientôt de nombreux adeptes. Il gagna si bien les carmes, qu'ils se mirent en pleine révolte contre leur supérieur, le P. Blanchard, et contre le nouvel évêque de Bazas, Samuel Martineau. Il fallut employer la force pour pénétrer dans leur maison (3 mai 1650); mais Labadie s'était évadé dès le 28 avril. Les carmes confessèrent les erreurs et les infamies où leur prophète les avait entraînés. Celui-ci, sous le nom de *Sainte-Marthe*, s'était retiré au château de Castel, chez le comte de Faras. Il embrassa alors le protestantisme à Montauban, le 16 octobre, et y exerça le ministère durant huit années. Il tâcha d'introduire parmi sa congrégation la spiritualité et l'oraison mentale. Quoiqu'il choquât les personnes sages par l'audace de ses sermons, il se soutenait par le crédit des dévotes qu'il avait séduites, les unes par l'esprit, les autres par la chair, lorsqu'un acte d'impudicité qu'il commit sur une demoiselle de Calonges ou de Calongues, le fit expulser violemment de Montauban. Il passa à Genève (juin 1659), où il causa bientôt de grands troubles. Après avoir erré en Allemagne et en Hollande, il se fixa à Middelbourg (1666), et y acquit beaucoup d'autorité; il y fit particulièrement connaissance avec Mlle Schurmann, si versée dans les langues savantes, et avec Antoinette Bourignon, si connue par ses livres de dévotion. La première entraîna dans la secte des *labadistes* la princesse palatine Élisabeth, qui se fit un grand honneur de recueillir les disciples errants et fugitifs du prophète, qu'elle appelait la *véritable Église*, et se trouvait heureuse « d'être detrompée d'un christianisme *masqué* qu'elle avait suivi jusque là ». Le nombre des sectateurs de Labadie augmentait considérablement, et serait devenu très-grand si quelques-uns de ses disciples déserteurs n'avaient pas fait transpirer dans le public le recit des familiarités qu'il prenait avec ses dévotes, sous prétexte de les unir plus particulièrement à Dieu. « Cependant, dit Nicéron, on regardait comme autant de mondains vendus au siècle présent ceux qui le taxaient d'hypocrisie, et comme autant de saintes celles qui le suivaient. » Fier de ses succès, Labadie osa attaquer M. de Wolzogue, professeur et ministre de l'église wallonne à Utrecht, à cause de son *Interpretatio Scripturæ*. La dispute fut portée devant le synode de Naarden; l'accusateur y fut condamné à se rétracter. Labadie s'y refusa, et éleva un schisme contre le synode. A la suite de plusieurs séditions, les États intervinrent et déposèrent le récalcitrant. On fut obligé d'employer la force pour l'expulser de la Zélande. Il gagna Erfurt, et la guerre l'ayant chassé de cette ville, il se retira à Altona, où il mourut, d'une violente colique, entre les bras de Mlle Schurmann, qui l'avait suivi partout.

Les labadistes existèrent longtemps dans le duché de Clèves; mais il est incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. Cette secte n'avait fait que joindre quelques principes des anabaptistes à ceux des calvinistes, et la vie dévote dont elle faisait profession avait beaucoup d'analogie avec celle des piétistes et des hernhutes. Voici en abrégé les principes de son auteur. « 1° Dieu peut et veut tromper les hommes, et les trompe effectivement quelquefois, témoin plusieurs passages de l'Écriture Sainte comme celui d'Achab, de qui il est dit que Dieu lui envoya son esprit de mensonge pour le séduire. 2° L'Écriture Sainte n'est pas nécessaire pour conduire les hommes dans la voie du salut : le Saint-Esprit agissant immédiatement sur les âmes, et leur donnant les divers degrés de révélation nécessaires pour qu'elles puissent se con-

duire elles-mêmes dans la voie du salut. 3° Le baptême ne doit être conféré qu'à un certain âge, parce que ce sacrement marque qu'on est mort au monde et ressuscité à Dieu. 4° La nouvelle alliance n'admet que des hommes spirituels, et nous met dans une liberté si parfaite, que nous n'avons plus besoin ni de la loi ni de ses cérémonies; c'est un joug dont Jésus-Christ a délivré les vrais fidèles. 5° Il est indifférent d'observer le dimanche, Dieu n'ayant pas préféré un jour à l'autre, et Jésus-Christ n'ayant fait aucune observation à cet égard. 6° Il existe deux Églises : l'une où le christianisme a dégénéré, et l'autre composée de régénérés. 7° Jésus n'est point réellement présent dans l'Eucharistie; ce sacrement n'est qu'une commémoration. 8° La vie contemplative est un état de grâce, une union divine pendant cette vie et le comble de la perfection. Les ouvrages imprimés de Labadie, aujourd'hui fort rares, sont en trop grand nombre pour en donner ici la liste complète; on la trouvera dans les *Mémoires* du P. Nicéron, t. XX et XXVIII : les plus curieux sont : *Le Hérault du grand Jésus*; Amsterdam, 1667, in-12; — *Le véritable Exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le diable du monde chrétien*; Amsterdam, 1667, in-12; — *Le Chant royal du roi Jésus-Christ*; Amsterdam, 1670, in-12; — *Les Saintes Décades*; Amsterdam, 1671, in-8°; — *L'Empire du Saint-Esprit*; Amsterdam, 1671, in-12; — *Traité du Roi, ou le renoncement à soi-même*; — *Pratique des deux Oraisons mentale et vocale*; Montauban, 1656, in-4°, etc. A. L.

Après les excellentes notices de l'abbé Goujet, dans le *Dictionnaire Historique* de Moréri, édit. de 1759; et de l'abbé Nicéron, *Mémoires*, t. XXVIII et t. XX, voy.: — Mauduict, *Avis charitable à Messieurs de Genève touchant la vie du sieur Jean Labadie, ci-devant jésuite dans la province de Guienne, et après chanoine à Amiens, puis janséniste à Paris, de plus illuminé et adamite à Toulouse, et ensuite carme et ermite à La Graville, au diocèse de Bazas, et à présent ministre audit Genève*; Lyon, 1664, in-12. — Dom Antoine Sabre, *Lettre écrite au sieur Labadie, sur le sujet de sa profession de la religion prétendue réformée*; Bazas et Paris, 1651, in-4°. — *Lettre d'un Docteur en théologie* (Arnault) *à une Personne de condition et de piété, sur le sujet de l'apostasie du sieur Jean Labadie*, en date du 1er mars 1651, in-4°. — *Défense de la Piété et de la Foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, contre les mensonges, blasphèmes et impiétés de Jean Labadie, apostat*, par le sieur *de Saint-Julien* (Hermant, chanoine de Beauvais), docteur en théologie; Paris, 1651, in-4°. — Baillet, *La Vie de M. Hermant*; in-12. — *Relation touchant le P. Labadie, au sujet de sa sortie de la Société de Jésus*; Bordeaux. — *Motifs qui ont obligé Antoine de La Marque de sortir de la maison du sieur Jean Labadie*, et où est découverte sa vie privée et sa manière d'enseigner; Amsterdam, 1670, in-12; — *Galbanum jésuitique, ou quintessence de la sublime théologie de l'archi-coacre Jean de Labadie; suivi des justes Éloges du sieur Jean de Labadie* (en hollandais); Cologne, 1668, in-12. — Le P. Catrou, *Histoire des Trembleurs*, passim. — L'abbé Migne, *Encyclopédie théologique*, t. XI.

LABAN, patriarche de la Bible, vivait au dix-huitième siècle avant J.-C. Il était fils de Bathuel, Syrien, petit-fils de Nacor, de la famille d'Abraham, et habitait la Mésopotamie. Isaac (*voy.* ce nom) avait épousé sa sœur Rebecca. Jacob (*voy.* ce nom), fuyant la colère de son frère Ésaü (*voy.* ce nom), et sur la recommandation de son père, alla chercher un asile près de Laban. Celui-ci l'accueillit avec bienveillance. En retour de sept années de service dans sa maison, il lui donna pour femme Lia, sa fille aînée, qui avait les yeux chassieux, et qu'il substitua adroitement le soir des noces à Rachel, la plus jeune, que Jacob avait demandée. Jacob ne s'aperçut de la supercherie que le lendemain matin; et à sa réclamation Laban répondit qu'il n'était pas d'usage dans son pays de marier les cadettes avant les aînées. « Passez la semaine avec celle-ci, lui dit-il, et je vous donnerai l'autre ensuite pour le temps de sept années que vous me servirez de nouveau. » Jacob y consentit, et épousa enfin Rachel, pour qui son affection était plus vive. Après la naissance de Joseph (*voy.* ce nom), Jacob pria Laban de le laisser retourner dans le pays de son père. Laban l'engagea à rester encore avec lui, et consentit à lui donner toutes les brebis qui naîtraient tachetées de noir, de blanc ou d'autres couleurs. La Bible raconte le procédé qu'employa Jacob pour faire naître le plus d'animaux de ce genre dans les troupeaux de Laban. Au printemps, il mettait dans les eaux où venaient boire les brebis des branches d'arbres dont il avait ôté l'écorce à certains endroits, de façon à former des plaques de couleurs diverses. « Il arriva, dit la *Genèse*, que les brebis étant en chaleur, et ayant conçu à la vue des branches, eurent des agneaux tachetés et de diverses couleurs... Mais lorsqu'elles devaient concevoir en automne, il ne les mettait point devant elles. Ainsi ce qui était conçu en automne fut pour Laban, et ce qui était conçu au printemps fut pour Jacob. Il devint de cette sorte extrêmement riche; et il eut de grands troupeaux, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes. Il excita ainsi la jalousie des fils de Laban, et indisposa Laban lui-même. Décidé à retourner dans son pays, il fit venir ses deux femmes, et partit avec elles et ses enfants, emmenant ses troupeaux et ses richesses. Mais Rachel avait emporté les *dieux* de son père. Averti du départ de Jacob, Laban courut après lui avec ses frères, et après sept jours il le rattrapa sur la montagne de Galaad. Il lui reprocha de s'enfuir ainsi sans l'avoir prévenu, et sans lui avoir laissé le temps d'embrasser ses filles et ses petits-enfants. Jacob répondit qu'il craignait que Laban ne lui enlevât ses femmes par violence, et lui rappela qu'il l'avait trompé trop de fois pour avoir confiance en lui. Laban réclama ses idoles. Jacob consentit à ce que celui qui les aurait fût puni de mort : il ignorait que Rachel les eût emportées. Rachel, prétextant une indisposition, les cacha sous une litière, et s'assit dessus; Laban ne les trouva pas, et se réconcilia avec son gendre. Ils élevèrent alors un monceau de pierres, qu'ils appelèrent *Galaad*, c'est-à-dire le lieu élevé du témoin. « Que le Sei-

nous regarde et nous juge, dit Laban à), quand nous nous serons retirés l'un de e, si vous maltraitez mes filles et si vous z encore d'autres femmes qu'elles... Ce lieu et cette pierre que j'ai dressée entre vous et porteront témoignage si je passe au delà aller à vous, ou si vous passez vous-même » dessein de me venir faire quelque mal. » rent un sacrifice au Dieu d'Abraham, ensemble, et passèrent la nuit dans u. Le lendemain Laban, se levant avant embrassa ses petits fils et ses filles, les il s'en retourna chez lui. L. L—T.

chap. XXVIII, XXIX, XXX et XXXI. — Salian Annal. Vet. Testam. — Josèphe, Antiq. Jud., ch. 19.

LABANOF DE ROSTOF (*Dmitri Ivanovitch*, DE), général et ministre russe, mort à St-Pétersbourg, le 7 juillet 1838. Un des si- de la paix de Tilsitt, il s'éleva dans russe jusqu'au grade de général en chef anterie, et fut ministre de la justice de à 1827. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop des Gens du Monde*.

LABANOF DE ROSTOF (*Alexandre Jakovlevitch*, prince DE), général et écrivain russe, du précédent, né en 1788. Il descend en le ligne de Monomaque. Savant bibliophile, il commença sa carrière dans le ministère des affaires étrangères, embrassa celle des es en 1806, commanda un régiment de co- 1813 et 1814, fut aide de camp de Alexandre Ier, et prit son congé, éral major, après la campagne de 1828. Le prince Labanof s'était formé St-Pétersbourg une des plus riches bibliothèques particulières qui soient connues; il l'a à l'État. C'est à lui que revient l'honneur montré Marie Stuart sous son vrai jour : ne et nulle fatigue ne lui a coûté pour ce qui se rattache à cette princesse. On : *Catalogue des cartes géographiques, topographiques et marines de la bibliothèque du ce Alexandre Labanof de Rostof, à Saint-Pétersbourg, suivi d'une notice de manuscrits*; 1823, in-8°; — *Recueil de Pièces historiques sur la reine Anne ou Agnès, épouse Henri Ier, roi de France, et fille de Iaroslaf Ier, grand-duc de Russie*, etc.; Paris, in-8°; — *Lettres inédites de la reine Stuart, accompagnées de diverses dé- et instructions*; Paris, 1839, in-8°; — *Instructions et Mémoires de Marie art, reine d'Écosse; publiés sur les ori- aux et les manuscrits du State-Paper ice de Londres et des principales archives bibliothèques de l'Europe, et accompagnés résumé chronologique*; Paris, 1844, vol. in-8°, et 1 vol. de supplément; — *Glossaire français des Locutions et Mots peu usités se rencontrent dans la correspondance Marie Stuart, reine d'Écosse*; Paris, 1845, tiré à 100 exemplaires. Pce Aug GALITZIN.

Rossiiskii rodoslovnii Sbornik. — Mignet, *Histoire de Marie Stuart*. — Quérard, *La France littéraire*. — Bourquelot et A. Maury, *La littér. franç. contemp.* — *Conversations Lexikon*.

LA BARBINAIS-LE GENTIL, voyageur français, que l'on croit natif de Saint-Malo, vivait en 1731. Dans l'intention de s'enrichir, il s'embarqua à Cherbourg, le 8 août 1714, et descendit le 4 mars 1715 à la Conception (Chili). Ne pouvant s'y débarrasser de ses marchandises, il longea les côtes du Chili et du Pérou, prenant terre chaque fois qu'il croyait faire un placement avantageux; il atteignit ainsi Lima, où il vendit à bas prix ce qui lui restait, constatant une perte de 50 pour 100 sur ses opérations. Il reprit la mer à Guacho près Lima (4 mars 1716), et résolut d'aller tenter la fortune en Chine. Il visita Guam ou Saint-Juan (la principale des Mariannes). Il examina la constitution géologique de cette île de corail, visita un petit volcan conique qui en forme le centre, et n'eut qu'à se louer des indigènes, qui le firent assister à leurs jeux, à leurs danses et à leurs combats de coqs. Quoique administrée par des Espagnols, Guam présentait à La Barbinais un aspect florissant. Le 9 juin 1716 il mouilla à Emouï (*Hia meng*), dans la province de Fou-Kian. Cette partie de la Chine méridionale est la mieux partagée du Céleste Empire. C'est sur certains points de ses côtes que se fait seulement le commerce avec les Européens, et c'est là aussi que l'on recueille le thé. La Barbinais passa huit mois à Emouï; il se lia intimement avec le chef des bonzes, et reçut du P. Laurenti, missionnaire italien, de nombreux et curieux renseignements. Le 17 février 1717, il passa à l'île Mascarin (appelé depuis *Bourbon* et *La Réunion*), où il demeura jusqu'en juillet. Cette colonie était alors presque inhabitée. Il reprit la route de l'Europe, mais la maladie le força à séjourner à San-Salvador (Brésil). Un bâtiment espagnol le ramena à Vivarès, port de la Galice, d'où il gagna par terre Gênes. Dans cette ville, il liquida ses affaires, et vit que la fortune ne lui avait pas souri. Il a publié : *Nouveau Voyage autour du monde*, avec une *Description de la Chine*; Paris, 1727, 3 vol. in-12, avec cartes et figures; Amsterdam, 1728, 1731, 3 vol in-12, avec fig Cette relation est sous forme de lettres écrites de divers lieux, du 24 juillet 1724 au 29 juillet 1728, et adressées à M. le comte de Morville, ministre et secrétaire d'État. Cet ouvrage est plus utile au point de vue commercial que sous le rapport géographique. Alfred DE LACAZE.

Quérard, *La France littéraire*. — Eyriès, *Histoire des Voyages*.

LA BARCA (*Vincente* CALDERON). *Voy.* CALDERON.

LA BAROLLIÈRE (*Jacques-Marguerite* PILOTTE, baron DE), général français, né le 22 novembre 1742, à Lunéville (Meurthe), mort à Nîmes, le 1er décembre 1827 Il entra dès l'âge de onze ans, en qualité d'exempt, dans les gardes de Stanislas, ex-roi de Pologne, alors duc de Lor-

raine. Le 6 mai 1761 il fut admis comme volontaire dans le régiment de Navarre (infanterie). Le marquis de Soupire le prit pour aide de camp; La Barollière fit à ses côtés les campagnes de Hanovre (1761-1762) et se signala aux combats de Fillingshausen, de Grobenstein et de Joannesberg, ainsi qu'aux siéges de Wolfenbüttel et de Brunswick. Après le traité de Paris (10 février 1763) il obtint une sous-lieutenance dans le régiment de marine, et fit en 1768 et 1769 les campagnes de Corse. Il donna de nouvelles preuves de valeur à Santo-Pietro, Lento, Olmetta, Ponte-Novo, etc. Nommé capitaine le 17 juin 1770, il resta attaché à l'état-major de Bourret jusqu'au 5 mai 1772, où il passa dans la légion Royale. Après avoir servi dans le régiment mestre de camp général dragons (2e), et dans le 1er de chasseurs à cheval, il passa dans le 3e (Lorraine) de la même arme, dont il devint successivement major (15 avril 1784), lieutenant-colonel (1er mai 1788) : et colonel le 25 juillet 1791. Maréchal de camp le 6 décembre 1792, il commanda sous Luckner et Kellermann l'avant-garde de l'armée de la Moselle, se distingua à la bataille de Valmy et à la prise de Verdun. Il protégea le mouvement rétrograde de l'armée française aux combats de Dillingen et de la Montagne verte, et mérita d'être fait général de division le 6 mai 1793. Il fut alors envoyé en Vendée. Attaqué le 15 juillet 1793 à Martigné-Briant par les forces réunies de Bonchamp et de La Roche-Jacquelein, son armée, après une lutte inégale de trente-six heures, fut mise en pleine déroute. A cette époque un général ne pouvait être impunément malheureux, La Barollière, destitué le 30 juillet, fut arrêté le 1er septembre suivant, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor an III. Le commandement de la 6e division militaire (Rennes) lui fut confié. Réformé le 1er vendémiaire an V, il occupa néanmoins divers commandements temporaires jusqu'au 10 prairial an XI. Il se retira à Pont-à-Mousson, puis à Nîmes, où il mourut. H. LESUEUR.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Mullié, *Biographie des Célébrités militaires*.

LABARRAQUE (*Antoine-Germain*), chimiste français, né à Oloron, le 29 mai 1777, mort aux environs de Paris, le 9 décembre 1850. Il fut enlevé prématurement à ses études, et incorporé dans les grenadiers de Latour-d'Auvergne. Comme il s'était un peu occupé de chimie, la disette de sujets propres au service des hôpitaux le fit désigner d'abord comme pharmacien militaire, puis comme pharmacien en chef de l'hôpital de Berra. Il y gagna le typhus, et fut licencié après sa guérison. Ayant pris goût à la pharmacie, il se rendit à Montpellier pour y suivre les cours de Chaptal. Il vint ensuite à Paris, où il entra chez Bertrand Pelletier et étudia sous Vauquelin. Reçu pharmacien en 1805, il publia un travail *Sur la dissolution du phosphore;* suivi d'un autre *sur les électuaires*, et fut nommé membre des Sociétés de Pharmacie et de Médecine. En 1820, la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale ayant mis au concours la découverte d'un *procédé chimique ou mécanique pour enlever la membrane muqueuse des intestins traités dans les boyauderies, sans employer la macération, en s'opposant à la putréfaction*; et une méthode *de préparer les boyaux par insufflation*, Labarraque fut conduit à l'emploi de l'eau de javelle, et obtint le prix. En 1823 l'Académie des Sciences lui accorda le prix Montyon pour *l'assainissement des arts insalubres*. En 1826 l'Académie de Marseille lui décerna une médaille pour *l'application des chlorures à l'hygiène et à la thérapeutique*. Labarraque fut alors nommé successivement membre de la Légion d'Honneur, du conseil de salubrité et de l'Académie de Médecine. Ses chlorures ou chlorites de chaux et de soude devinrent d'un usage général, non-seulement dans la boyauderie, mais pour la désinfection des égouts, des halles, des abattoirs, des amphithéâtres anatomiques. On en fit usage avec succès dans les hôpitaux, les lazarets, les prisons, les infirmeries de terre et de mer, les magnaneries, les écuries, les étables, etc. On les utilisa aussi dans les exhumations, les embaumements, les cas de maladies épidémiques, fièvre jaune, perte, etc. En 1832, lorsque le choléra sévissait à Paris, on consomma une si énorme quantité de chlorure de chaux que, seule, elle eût suffi pour assurer à l'inventeur une immense fortune. Outre les ouvrages déjà cités, Labarraque a publié : *L'Art du Boyaudier*, ouvrage couronné; Paris, 1822, in-8°; — *De l'emploi des chlorures d'oxyde de sodium et de chaux*; Paris, 1825, in-8°; — *Manière de se servir du chlorure d'oxyde de sodium, soit pour panser les plaies de mauvaise nature, soit comme moyen d'assainissement des lieux insalubres et de désinfection des matières animales*; Paris, 1825, in-4°; — *Manera de emplear el cloruro de oxido de sodio*; Paris, in-4°; — *Uso de chlorureto d'oxido de sodium*; Paris, 1825, in-4°; — *Note sur une asphyxie produite par les émanations de matériaux retirés d'une fosse d'aisance*; suivie d'*Expériences sur les moyens de désinfection propres à prévenir de pareils accidents*; Paris, 1825, in-8°; — *Sur la préparation des chlorures désinfectants*; 1826; — *Rapport au conseil de salubrité de Paris sur l'exhumation des cadavres déposés en juillet 1830 dans les caveaux de l'église Saint-Eustache*; — et un grand nombre de *Mémoires* et de *Rapports* insérés dans les journaux et revues scientifiques. L—z—E.

Quérard, *La France littéraire*. — P.-A. Cap, dans le *Journal de Pharmacie et de Chimie*, t. XIX, in-8°, 1851. — *Dictionnaire de la Conversation*.

LABARRE (Chevalier DE). *Voy.* BARRE.

LABARRE (*Éloi*), architecte français, né à Ourscamp (Picardie), le 17 avril 1764, mort le 20 mai 1833. Il vint en 1782 à Paris, où il étudia l'architecture sous Raymond, architecte du roi et des états du Languedoc. Grâce à ce maître habile, qui s'était occupé de l'art antique, il fit de rapides progrès. En 1801, le gouvernement ayant mis au concours le projet d'un monument à construire à Bordeaux sur l'emplacement qu'avait jadis occupé le château Trompette, les plans de Labarre furent adoptés; mais il n'y fut donné aucune suite. Plus tard il obtint au concours l'exécution de la colonne de marbre à élever à Boulogne pour consacrer le souvenir de l'expédition projetée contre l'Angleterre. Il fut en outre chargé de la construction de la salle de spectacle de Boulogne. Sur ces entrefaites Brongniart, qui avait commencé l'érection d'un temple grec sur l'emplacement de l'ancien couvent des filles Saint-Thomas, à Paris, vint à mourir, en 1813. Labarre fut chargé de continuer les travaux, qui restèrent suspendus jusqu'à la Restauration. Ce monument ayant alors été destiné à recevoir la Bourse et le tribunal de commerce de Paris, Labarre dut changer les plans de son prédécesseur. Brongniart avait adopté dans son projet l'ordre ionique, Labarre dut prendre l'ordre corinthien pour garder la disposition et la grosseur des colonnes en élevant plus haut l'édifice. Au lieu des deux rangs d'arcades dont le mur est percé sous le péristyle, comme au pourtour de l'édifice, Brongniart n'en mettait qu'un et plaçait au-dessus des bas-reliefs; mais le besoin de donner plus d'élévation au monument afin de loger convenablement dans l'attique les archives du tribunal de commerce et diverses autres dépendances qui ne pouvaient trouver place au premier étage, exigeait encore ici des changements, et absout Labarre du reproche d'avoir dénaturé la pensée de son prédécesseur. Ce beau travail, achevé en 1826, valut à Labarre son admission à l'Académie des Beaux-Arts, où il remplaça Thibaut en 1827. Depuis lors il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. L. L—T.

Quatremère de Quincy, *Éloge de M. Labarre, architecte*, lu à la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts, en 1835. — Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France.* — *Dict. de la Conversat.*, Suppl.

LABARRE (*N****, DE), général français, blessé mortellement devant Figuières, le 17 juin 1794. Il était officier lorsque, entraîné par les idées libérales qui surgissaient de toutes parts, il suivit le général Lafayette en Amérique, et se distingua dans de nombreuses occasions. De retour en France, il reprit du service, accepta le gouvernement populaire et fut nommé général de brigade. Employé au siége de Toulon, il contribua puissamment à la prise du fort Pharon (17 novembre 1793). Appelé ensuite à l'armée des Pyrénées orientales, il y déploya autant de valeur que de ... et ... sa les Espagnols du territoire fran... ... tomba frappé mortellement dans un combat livré entre Roses et Figuières. La Convention décréta que son nom et ses actions seraient gravés sur une des colonnes du Panthéon. H. L.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

* LABARRE (*Louis-Julien* CASTELS), musicien français, né à Paris, le 24 mars 1771. Il eut Viotti pour maître de violon. En 1791 il se rendit à Naples, où il fut admis comme élève au Conservatoire della Pieta, à l'école de Nicolo Sala. Il y apprit le contre-point, et rentra en France en 1793. Il se mit sous la direction de Méhul, et fit jouer en l'an VI un opéra en un acte, *Les Époux de seize ans, ou Auguste et Marianne*, qui n'eut pas de succès. On a de lui : deux recueils de romances avec accompagnement de piano, une scène des *Adieux du Cid à Chimène*, trois œuvres de duos de violon, des caprices et des airs variés pour cet instrument. L. L—T.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

* LABARRE (*Théodore*), compositeur français, né à Paris, le 5 mars 1805. Dès l'âge de sept ans il apprit à jouer de la harpe, et reçut successivement les leçons de Cousineau, de Bochsa et de Naderman. En 1817 ses parents le firent entrer au Conservatoire, où il suivit les cours d'harmonie sous M. Dourlen et de contrepoint sous Eler et M. Fétis. En même temps Boïeldieu lui donnait quelques conseils pour la composition. En 1823 M. Labarre se présenta au concours de l'Institut, et obtint le second grand prix. L'année suivante, il alla résider en Angleterre, où son talent sur la harpe fut vivement applaudi. Sa réputation s'étendit encore dans des voyages en Suisse, à Naples, et par des concerts à Paris. « La harpe, entre ses mains, dit M. Fétis, avait acquis une importance plus grande, un caractère plus élevé, une variété d'effets, enfin une énergie, qu'elle n'avait point auparavant. » M. Labarre se livra avec succès à l'enseignement de la harpe. Sa musique pour cet instrument parut d'abord difficile, mais ses élèves, parmi lesquels on cite MM. Léon Gatayes et Godefroy, la popularisèrent. Des romances de Labarre obtinrent un grand succès, et commencèrent sa réputation comme compositeur de musique vocale. Il s'essaya alors dans la musique dramatique, et débuta par *Les deux Familles*, drame lyrique en trois actes, qui fut représenté sans succès au théâtre Ventadour le 11 janvier 1831. Il fut plus heureux dans *La Révolte au Sérail*, ballet en trois actes, joué au Grand Opéra, en décembre 1833. Au mois de mai 1834, il donna *L'Aspirant de Marine*, opéra comique en deux actes, au théâtre des Nouveautés. Depuis il a encore fait la musique de *Le Ménétrier, ou les deux duchesses*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Scribe, représenté à l'Opéra-Comique au mois d'août 1845; de *Jovita, ou les boucaniers*, ballet pantomime en trois tableaux de M. Mazillier, joué à l'Opéra en

novembre 1853; et de *La Fonti*, ballet en six tableaux de M. Mazillier, joué à l'Opéra en janvier 1855. On a en outre de M. Labarre un grand nombre d'œuvres pour la harpe. Parmi ses romances qui ont eu le plus de succès on cite : *Le Contrebandier, La Jeune Fille aux yeux noirs, La pauvre Négresse, Méphistophélès, La Tartane, Cora*, etc. En 1848 M. Théodore Labarre dirigea l'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique. Suivant une révélation d'Adolphe Adam, M. Labarre a travaillé à l'ouverture de *La Dame Blanche;* toute la ritournelle finale du trio du premier acte de cette pièce aurait été écrite par lui; de plus, il aurait fourni à Boïeldieu les thèmes écossais que l'on remarque dans cet ouvrage, tels que l'air du troisième acte, les motifs de *Chez les montagnards écossais; Vous le verrez le verre en main*, etc. L. Louvet.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — Ad. Adam, feuilleton de l'*Assemblée nationale* du 10 juillet 1848.

LABARRE DE CORCELLES (*Claude* Tirecuy de), homme politique français, né en juillet 1768, au château de Corcelles, dans le Lyonnais, mort à Paris, le 21 juin 1843. Il fit ses études à l'école militaire, où il fut le condisciple de Napoléon. Il était sous-lieutenant au 12ᵉ régiment de chasseurs lorsque la révolution éclata. En apprenant la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes, il partit d'Antibes, où il était en garnison, sous le prétexte d'une partie de chasse, avec les officiers de son régiment, et suivis d'une meute, ils se rendirent tous ensemble, par le Piémont, la Suisse et le Brisgau, à Coblentz. De Corcelles fit la campagne de 1792 dans les gardes du corps de Monsieur. La mort de son frère, qui servait dans un régiment autrichien, lui fit quitter l'armée des princes. Il partit pour la Hollande, et se rendit en Angleterre, où un ami de sa famille le recueillit. Il vint à Londres en 1794, et tâcha de tirer parti de son talent pour la peinture. Il essaya plusieurs fois de s'enrôler comme soldat pour les colonies anglaises, mais sa qualité de français fut un obstacle insurmontable. On lui proposa de participer à une fabrication de faux assignats; il s'y refusa avec indignation, et passa l'année 1795 dans une grande misère. Il revint en France en 1799, s'y maria avec une demoiselle dont presque toute la famille avait péri lors du siége de Lyon, et vécut dans la retraite jusqu'en 1814. A l'approche des étrangers, de Corcelles se fit inscrire un des premiers parmi les défenseurs de Lyon. Nommé par Augereau lieutenant-colonel des gardes nationales du Rhône, et chargé de défendre les rives de la Saône et du Rhône, il suivit vers le Languedoc la retraite de l'armée. Il rentra dans ses foyers après le retour du roi; et pendant les Cent Jours il accepta les fonctions de colonel de la garde nationale de Lyon. Il tint contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité. Après la seconde restauration il vint à Paris; poursuivi et arrêté dans la capitale, en décembre 1815 comme fédéré, il fut conduit à la préfecture de police. Rendu à la liberté, mais toujours menacé, il se réfugia en Belgique, d'où la diplomatie française le força à se retirer. Il trouva enfin un asile en Suède. Il put cependant revenir en France à la fin de 1817. Au mois d'avril 1819, les Lyonnais le choisirent pour député. Il vint se placer à l'extrême gauche; son premier discours fut en faveur des bannis. Il réclama des indemnités pour les anciens militaires, s'éleva contre un projet de loi restrictif de la liberté individuelle, et vota le rejet du projet de loi relatif aux journaux. Plus tard, il s'opposa encore à la loi de 1820 sur les élections. Les électeurs du Rhône ne lui renouvelèrent pas leur mandat en 1822; mais le 22 avril 1828 le quatrième collége électoral de Paris le choisit pour remplacer Benjamin Constant, qui avait opté pour Strasbourg. De Corcelles s'associa aux mesures les plus énergiques de l'opposition, et vota l'adresse dite des deux cent vingt et un. Après la révolution de juillet 1830, il resta dans l'opposition. Le 12 août il prêta serment, « sauf l'approbation nationale ». Au mois de novembre, il défendait la presse contre les mesures fiscales proposées. Le 29 décembre il sommait le ministère de retirer la loi sur les gardes nationales, et au mois d'avril 1831 il défendait les associations patriotiques, que la loi voulait dissoudre. De Corcelles ne fut pas réélu cette année, mais dans le cours de la session il fut nommé par le collége de Châlon-sur-Saône. Un des principaux antagonistes du ministère de Casimir Perier, il se récusa dans l'affaire du journal *La Tribune*, cité pour offenses devant la chambre des députés, et se fit remarquer par cette réponse un peu vive au président : « Je déclare que je me récuse, et que je siégerai, à moins que l'on ne m'empoigne. » Dans la discussion du budget, il s'éleva contre les traités de 1815, et dans la session de 1834, il blâma la conduite du gouvernement à propos de l'Italie. Il demanda en vain l'ajournement de la loi sur les crieurs publics, et proposa inutilement un amendement à la loi sur les associations, tendant à excepter des dispositions pénales les associations qui auraient pour but de maintenir la charte. Toujours hostile à la politique ministérielle, il ne fut pas réélu en juin 1834, et vécut depuis dans la retraite. L. L—t.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour* tome Iᵉʳ, 2ᵉ partie, p. 278. — Ieaddé, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Biogr. pittor. des députés*. — *Comptes rendus des sessions législatives*, 1830, 1831 et 1832 — *Moniteur*, 1819-1824; 1828 18 .

LABARRE DE CORCELLES (*François* Tirecuy de), homme politique français, fils du précédent, né en 1801. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et entra, dit-on, dans la Charbonnerie sous la Restauration. Nommé député de Séez (Orne) en 1839, et réélu en 1842 et 1846, il siégea au centre gauche, et fit partie de la commission d'enquête électorale, dont il fut élu secrétaire. Il parla principalement sur les questions

nomiques, et notamment dans la discussion s projets de loi concernant la Banque de ance et les crédits pour dépenses secrètes. Il poussa avec énergie l'indemnité accordée par gouvernement français à l'agent anglais Pritard, et approuva les propositions tendant à signer un plus grand nombre de fonctionnaires la chambre des députés. Il attaqua plusieurs le l'occupation de l'Algérie, pays qu'il alla viler et qu'il regardait comme un « gouffre d'argent de sang, un sol ingrat, perfide et stérile, une rre de malédiction et d'idolâtrie sauvage ». C'est r son intermédiaire toutefois que les trappistes rent appelés à fonder le couvent de Staouëli Algérie. Dans une note au maréchal Soult, plaida la nécessité d'établir des congrégations ligieuses en Afrique, et le ministre donna son sentiment au projet présenté par le général de Trappe. Élu membre de l'Assemblée constiante par le département de l'Orne en 1848, il fit partie du comité des finances, et vota pour tablissement de deux chambres, contre la réaction de l'impôt du sel et pour l'ordre du jour faveur du ministère dans la discussion sur affaires d'Italie. Ami particulier du général vaignac, il fut envoyé par celui-ci en mission particulière auprès du pape Pie IX, réfugié Gaëte après la révolution romaine, pour l'enger à venir en France. Réélu à l'Assemblée léislative, M. de Corcelles remplit une mission près de l'armée expéditionnaire de Rome, mmandée par le général Oudinot lors du rappel M. F. de Lesseps. Il entra à Rome avec l'armée ançaise, approuva tout ce qui se fit dans cette le, et y resta pendant quelque temps comme nistre plénipotentiaire auprès du pape. Membre la commission chargée d'examiner la proposion de révision de la constitution au mois de n 1851, il soutint que la république n'était pas -dessus des majorités et que ce n'était qu'un uvernement transitoire; mais que la question république ou de monarchie ne pouvait d'ance se mettre aux voix; qu'il n'y avait que révolutions qui changeaient le gouvernement. pendant, après le coup d'État du 2 décembre, efusa de prêter serment au nouveau pouvoir, mme conseiller municipal de la commune Essai (Orne). On a de lui : *Documents pour vir à l'histoire des Conspirations, des rtis et des Sectes*; Paris, 1831, in-8°; — *De mpôt progressif*; 1834; — *De la Suppresn de l'Impôt du timbre sur les journaux, de la Réduction de leur Cautionnement*; 35. Il a donné à la *Revue des Deux Mon*s : *Essai d'Économie politique*; 1833; — *la Démocratie américaine*; 1835; — *De l'esclavage aux États-Unis*; 1836. *Le Corspondant* a publié de M. de Corcelles, en 58 : *Souvenir de 1848 : Première intervenn dans les affaires de Rome*.

L. LOUVET.

Biographie statistique des députés. — *Biogr. des 900 représentants à l'Assemblée constituante.* — *Biogr. de 750 représ. à l'Assemblée législative.* — *Moniteur*, 1839-1851. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

* LA BARRE-DUPARC (*Nicolas-Édouard* DE), officier du génie et écrivain militaire français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1er avril 1819. Sorti de l'École Polytechnique en 1838, il entra comme sous-lieutenant à l'école d'application de Metz, devint en 1841 lieutenant d'une compagnie de mineurs, et en 1844 capitaine. Il obtint au concours, en 1849, et il occupe encore aujourd'hui, la place de professeur d'art militaire à l'école de Saint-Cyr. M. de La Barre-Duparc est auteur de nombreux travaux, dont voici les plus importants : *Biographie et Maximes de Maurice de Saxe*; Paris, 1851, in-8°; — *Commentaires sur le Traité de la Guerre de Clausewitz*; Paris, 1853, in-8°; — *Portraits militaires, esquisses historiques et stratégiques*; Paris, 1853-1855, 2 vol. in-8°; — *Études historiques et militaires sur la Prusse*; Paris, 1854-1856, 2 vol. in-8°; — *Éléments d'art et d'histoire militaires comprenant le précis des institutions militaires de la France, l'histoire et la tactique des armes isolées, la combinaison des armes et des petites opérations de la guerre*; Paris, 1858, in-8°; — *Histoire militaire de la Prusse avant 1756, ou Introduction à la guerre de Sept Ans*; Paris, 1858, in-8°. Il a traduit de l'allemand : *Principes de la Grande Guerre, suivis d'exemples tactiques raisonnés de leur application*, par le prince Charles d'Autriche; Paris, 1851, in-fol.; — *Histoire de l'Art Militaire chez les anciens*, par le major prussien F. de Liriacy; Paris, 1854, in-8°; — *Histoire de la Fortification permanente*, par A. de Zastrow, 3e édit.; Paris, 1856, 2 vol in-8°, et atlas in-fol. Il a traduit de l'espagnol : *Théorie analytique de la Fortification permanente. Mémoire présenté à S. E. l'ingénieur général*, etc., par don Jose Herrera; Paris, 1847, in-8° et atlas in-4°; — *Capitaines anciens et modernes*, par le général don Evaristo San-Miguel; Paris, 1848, in-8°; — *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, opuscule suivi de l'*Histoire du Régiment de Jaen*, par le général de Clonard; Paris, 1851, in-8°. Le *Journal des Sciences militaires*, le *Moniteur de l'Armée*, le *Journal des Armes spéciales*, la *Revue Bibliographique militaire*, contiennent des articles de M. de La Barre-Duparc. E. REGNARD.

Documents particuliers.

LABARTHE (*Pierre*), géographe français, né à Dax, le 9 juin 1760, mort à Paris, le 6 juin 1824. Fils d'un riche négociant établi à Bordeaux, il fit ses études dans cette ville, et y fut reçu avocat. En 1783, il entra dans l'administration de la marine en qualité de secrétaire de M. de Vaivre, intendant général des colonies. En 1794 il fut nommé chef du bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique, et occupa

cette place jusqu'en 1808, époque à laquelle une ophthalmie la força à prendre sa retraite. Il avait recueilli de nombreux documents authentiques et des observations importantes, qu'il a consignées dans des ouvrages encore consultés avec fruit, et dont les principaux sont : *Essai sur l'Étude de la Législation de la Marine, tant ancienne que moderne, avec les Notices des décrets rendus par les assemblées sur cette matière, rangés par ordre méthodique*; 1798, in-8° ; — *Annales Maritimes et Coloniales, contenant des recherches sur la marine considérée sous les rapports qui la caractérisent : la navigation, la construction et l'administration; des relations des voyages en Asie, en Afrique et en Amérique qui n'ont jamais paru; les actions mémorables des marins français; les lois et arrêtés relatifs au régime maritime et colonial; l'analyse des ouvrages nouveaux sur la marine et les colonies; le tableau des prises faites par la marine de la république et les corsaires français, depuis le commencement de la guerre*; Paris, Didot le jeune, an VII, in-8° ; — *Voyage au Sénégal, pendant les années 1784 1785, d'après les mémoires de Lafaille, ancien officier de marine; contenant des recherches sur la géographie, la navigation et le commerce de la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra Leone*, avec des *Notes sur la situation de cette partie de l'Afrique jusqu'en l'an X*; Paris, 1802, in-8°; trad. en allemand, Mayence et Weymar, 1802, in-8° ; — *Voyage à la côte de Guinée, ou description des côtes d'Afrique, depuis le cap Tagrin jusqu'au cap de Lopez-Gonzalès*, contenant des *Instructions sur la traite des noirs*, d'après des mémoires authentiques; avec carte; 1803, in-8°; trad. en allemand par J.-Ad Bergk, Leipzig, 1803, in-8° ; — *Synonymes anglais, ou différences entre les mots réputés synonymes dans la langue anglaise, avec la traduction française en regard*, etc.; 1803, 2 vol. in-8° ; — *Harmonies Maritimes et Coloniales, contenant un précis des établissements français en Amérique, en Afrique et en Asie*; Paris, Didot le jeune, 1815, in-8° ; — *Intérêts de la France dans l'Inde, contenant l'indication des titres de propriété de nos possessions d'Asie; les époques de nos succès et de nos revers dans ces contrées; les actes relatifs à la rétrocession de nos établissements, après la paix de 1783*; Paris, Didot le jeune, 1816, in-8°. Labarthe a fait paraître de nombreux articles dans les *Annales maritimes et coloniales*. Alfred DE LACAZE.

Allut, *Notice sur la vie et les ouvrages de P. Labarthe*; dans les *Annales maritimes et coloniales*, nos de juillet et août 1824, p. 163-164. — Beuchot, *Bibliographie de la France*, ann. 1824, p. 506. — Mahul, *Annuaire nécrologique de 1824*.

*LABARTHE (*Jean-François-Charles* DE), plus connu sous le nom de JEAN-CHARLES, publiciste et orientaliste français, né à Paris, le 27 mai 1820, descend d'une ancienne famille languedocienne. Il fit ses études sans maître, et s'adonna à la culture des sciences exactes et de la philosophie. On a de lui : *De l'Écriture et des Alphabets chez les différents peuples*; Paris, 1854, in-8° ; — *Notice sur la Langue Noukahiva*; Paris, 1854, in-8°. Il a contribué à la fondation de plusieurs journaux et a fourni des articles à la *Revue de l'Orient* (bulletin de la Société orientale de France) et à la *Presse algérienne*. P. R.

Documents particuliers.

LA BASSÉE (*Bonaventure* DE). *Voy.* LE PIPPRE (*Louis*).

LA BASTIDE. *Voy.* CHINIAC.

LA BASTIE (*Joseph* BIMARD, baron DE), archéologue français, né à Carpentras, le 6 juin 1703, mort dans la même ville, le 5 août 1742. Il montra dans sa jeunesse de grandes dispositions pour la carrière ecclésiastique; ayant trompé la surveillance de son gouverneur, il chercha un asile dans un couvent de jésuites, d'où sa famille eut beaucoup de peine à le retirer. Un de ses oncles lui acheta une lieutenance, mais la mauvaise santé de La Bastie le contraignit à se démettre au bout de quatre années : il étudia alors le droit à Valence (Dauphiné), et entra dans la magistrature. Sous les inspirations du président de Valbonais et de Bouhier, il se livra avec ardeur à l'étude de l'antiquité, et en 1736 l'Académie des Inscriptions le choisit pour associé honoraire. L'excès du travail avança sa mort. On a de lui : *Lettre à M. de Valbonnais, où l'on examine une dissertation* (de Gibbs) *sur l'arc de triomphe d'Orange*, dans le *Journal de Trévoux*, juillet et août 1730; Gibbs attribuait l'arc d'Orange à Domitien Ænobarbus; La Bastie le croit d'Auguste; cette opinion a été réfutée 1° par Ménard, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, p. 335; 2° par Fortia d'Urban, dans les *Antiquités du département du Vaucluse*, p. 48; 3° par Alb. Beaumont, dans sa *Description des Alpes Grecques et Cottiennes*; 1re partie, t. I, p. 173; — Plusieurs *Dissertations* ayant pour objet *diverses inscriptions qui se trouvent en Dauphiné*, imprimées en tête du *Novus Thesaurus Inscription.* de Muratori; — *De l'Amphithéâtre de Bordeaux*, vulgairement appelé le *Palais Galiène*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XII, avec trois planches; — *Du souverain Pontifical des empereurs romains*, en 4 parties; mêmes *Mémoires*, t. XII et XV, ann. 1740; — *Éclaircissement sur la durée de l'empire de Probus, Carus, Carinus et Numerien, à l'occasion de quelques médailles de Probus*; mêmes *Mémoires*, t. XIII, ann. 1740; — *Remarques sur quelques Inscriptions antiques*; mêmes *Mémoires*, t. XV, ann. 1740; — *Dissertation sur la vie de saint Louis*; mêmes *Mémoires*, même vol.; — *Vie*

de Pétrarque, tirée de ses écrits et de ceux des auteurs contemporains; mêmes *Mémoires*, t. XV et XVII; — *Hémérologue, ou Calendrier des différentes villes comparé à celui de Rome*; mêmes *Mémoires*, t. XLVII, ann. 1803. — La Bastie est éditeur de *La Science des Médailles antiques et modernes* par le P. L. Joubert, avec des *Remarques historiques et critiques*; Paris, 1739, 2 vol. in-12, avec fig. Il a laissé en manuscrit : *Dissertation historique sur les Légions et les Cohortes romaines*; — une *Chronologie des Rois de Bithynie déterminée par les médailles et les historiens*; — des *Notes* latines sur les *Inscriptiones antiquæ urbis et agri Nemausensis*; de Gaillard Guiran. L—z—E.

Fréret, *Éloge de La Bastie*; dans les *Mémoires de Académie des Inscrip.* — Quérard, *La France Litt.*

LABAT (*Jean-Baptiste*), missionnaire français, né à Paris, en 1663, mort dans la même ville, le 6 janvier 1738. Il prit l'habit religieux chez les Dominicains le 11 avril 1685, et deux ans plus tard il alla professer la philosophie à Nancy. Il se livra ensuite à la prédication. En 1693 il demanda à faire partie des missions des Antilles. Il descendit à La Martinique (29 janvier 1694) : on lui confia aussitôt la direction ecclésiastique de Macouba, où il resta deux années. Il passa ensuite à La Guadeloupe pour y organiser une station de son ordre; il établit des moulins à eau, fit faire des barrages, creuser des canaux, et déploya des connaissances singulières comme ingénieur et comme agronome. Il contribua même à mettre l'île dans un meilleur état de défense. De retour à La Martinique il fut nommé procureur général de la mission. Le marquis d'Amblimont, le comte d'Esnotz, le commandeur de Gitaut, et M. de Machault, successivement gouverneurs des Antilles, eurent le P. Labat en grande considération, et employèrent utilement son savoir en mathématiques; ils le chargèrent aussi de plusieurs missions diplomatiques. Il explora ainsi tout l'archipel des Antilles. En 1703, il fonda la ville de la Basse-Terre, qui devint chef-lieu de La Guadeloupe, et prit une part active à la défense de l'île contre les Anglais (12 mars 1703). Ceux-ci débarquèrent au nombre de 4,000 hommes sous les ordres de l'amiral Besrbow Walker et ravagèrent le pays; mais après cinquante jours de combats continuels, ils durent se retirer avec une perte de 1,964 hommes. Le P. Labat avait organisé une compagnie de soixante nègres, « qui, dit-il, détruisit plus d'Anglais que le reste des troupes françaises ». Le belliqueux *Père blanc*, c'est ainsi qu'il était nommé des habitants, ne put cependant empêcher son couvent d'être incendié. Il perdit dans ce désastre ses livres, ses instruments et ses manuscrits. Aux malheurs de la guerre se joignaient alors le règne constant de la fièvre jaune et de fréquents tremblements de terre. Labat réunissait, par le décès de ses collègues, presque tous les grades supérieurs de son ordre aux Antilles. Supérieur de la mission de La Martinique, il devint nominalement vicaire général et préfet apostolique. Il sentit le besoin de recruter de nouveaux confrères, s'embarqua le 9 août 1705, et prit terre à Cadix le 9 octobre suivant. Après un séjour de plusieurs mois en Andalousie, il gagna La Rochelle (4 mars 1706). Il se préparait à un nouveau voyage; mais il dut auparavant se rendre à Bologne pour y rendre compte de sa mission, et ses supérieurs jugèrent convenable de le retenir à Rome jusqu'en 1709, et à Civita-Vecchia jusqu'en 1716. Durant ce temps il s'occupait d'écrire l'*Histoire d'Amérique*, qu'il publia plus tard. De retour à Paris, il se retira aux Missions étrangères de la rue du Bac, où il termina ses jours. On a de lui : *Nouveau Voyage aux Iles de l'Amérique*, « contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes; les guerres et les événements singuliers qui y sont arrivés pendant le séjour que l'auteur y a fait; le commerce et les manufactures qui y sont établies et les moyens de les augmenter : avec une description exacte et curieuse de toutes ces isles; » Paris, 1722, 6 vol. in-12, cartes et fig.; La Haye, 1724, 6 vol. in-12; et 1738, 2 vol. in-4°; seconde édition originale et complétée, Paris, 1742, 8 vol. in-12, cartes et fig.; trad. en hollandais, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-12, fig.; en allemand par C.-F.-G. Schad, Nuremberg, 1783-1787, 6 vol. in-8°. On trouve une critique de cet ouvrage dans le *Mercure* d'octobre 1742, qui fait remarquer surtout que l'auteur a emprunté aux traités de Ph.-Sylvestre Dufour (*Bevanda asiatica, hoc est Physiologia potus cafei*, Genève, 1690, in-12 Lyon, 1705, in-4°) et de Nicolas de Blégny (*Le bon Usage du Café*, etc., *pour la préservation et la guérison des maladies*, Lyon et Paris, 1687, in-12; *Traité historique de l'Origine et du Progrès du Café*, Paris, 1716, in-12), tout ce qu'il cite sur cette matière, quoiqu'il ne nomme aucun de ces auteurs. Le P. Labat s'est en effet beaucoup aidé des travaux publiés avant lui, mais il y a beaucoup ajouté de son propre fonds. On peut reprocher à l'auteur un style trop abondant, et de s'occuper souvent d'objets indifférents à son sujet. Quelques-uns de ses critiques l'ont qualifié de *bavard*, de *crédule*, de *vaniteux*; ce n'est pas sans raison, mais ils n'ont pas tenu assez compte de sa bonne foi et de son désir d'être utile. Son ouvrage mérite encore d'être consulté; — *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, « contenant une description exacte du Sénégal et des pays situés entre le cap Blanc et Serre-Lionne (*Sierra Leone*) jusqu'à plus de trois cents lieues en avant dans les terres; l'histoire naturelle de ces pays, les différentes nations qui y sont répandues, leurs religions et leurs mœurs; avec l'état ancien et présent des compagnies qui y font le commerce; » Paris, 1728, 5 vol. in-12, avec de nombreux plans, cartes et figures. L'auteur convient « qu'il n'a jamais mis

le pied en Afrique et qu'il ne parle dans cet ouvrage que sur la foi d'autrui » : c'est principalement dans les *Mémoires* de Brue (*voy.* ce nom) que Labat a puisé. C'était une excellente source, et l'ouvrage de Labat a servi depuis à beaucoup d'autres compilateurs; — *Voyage en Espagne et en Italie;* Paris, 1730, et Amsterdam, 1731, 8 vol. in-12, avec fig.; trad. en allemand par C.-F. Troltsch, Francfort, 1758-61, 8 vol. L'auteur assure qu'il ne raconte que ce qu'il a vu; et qu'il a examiné avec soin, en Italie, les antiques, les monuments, les tableaux, les bibliothèques, les cabinets de curiosités, etc. A l'égard de la relation du voyage d'Espagne, le P. Labat se renferme dans ce qu'il a pu voir à Cadix et aux environs. Là encore il emprunte beaucoup à dom Jean-Baptiste Suarez de Salazar, dont l'ouvrage fut publié à Cadix dès 1610; et au P. Jérôme de la Conception, carme déchaussé, qui publia en espagnol la description de Cadix, à Amsterdam, en 1690; — *Voyage du chevalier* (Renaud) *des Marchais en Guinée, isles voisines et à Cayenne,* fait en 1725, 1726 et 1727, contenant une description très-exacte et très-étendue de ces pays et du commerce qui s'y fait; Paris, 1730, 4 vol. in-12, avec cartes et fig.; — *Relation historique de l'Éthiopie occidentale,* contenant la description des royaumes de Congo, Angole et Matamba; trad. de l'ital. du P. Carazzi, capucin, et augmentée de plusieurs relations portugaises des meilleurs auteurs, avec notes, cartes et fig.; Paris, 1733, 5 vol. in-12; — *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé de France à la Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli,* etc., contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Barbarie, suivis de *Réflexions,* etc.; Paris, 1735, 6 vol. in-12.

A. DE L.

Journal des Savants, octobre, novembre et decembre 1730. — Échard, *Script. ord. S. Domin.*, t. II, p. 806. — *Mémoires de Trévoux*, mars et avril 1722.

LABAT (*Pierre*), théologien français, né à Toulouse, mort dans la même ville, le 30 mars 1670. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et enseigna longtemps la théologie à Bordeaux et dans sa patrie. On a de lui : *Theologia Scolastica, secundum illibatam S. Thomæ doctrinam; sive cursus theologicus in quo omnia dubia maxime hac tempestate agitari solita ample, exacte, et perspicue resolvuntur, ac semper omnino menti ejusdem Doctoris angelici consone;* Toulouse, 1658-1661, 8 vol. in-8°.

A. L.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 636.

LABAT (*Jeanne*), actrice française, née en 1702, morte en 1767. Elle commença par être danseuse à l'Opéra, et débuta le 2 août 1721, dans le rôle d'*Iphigénie* (en Aulide); elle obtint un accueil favorable du public; mais bientôt elle remplit un petit rôle dans *Le Port de Mer*, et put ainsi déployer ses talents pour le chant et pour la danse. Elle a créé avec succès les rôles de *Julie* dans *Le Jaloux désabusé*, d'*Hortense* dans *Le Babillard*, d'*Hortense* dans *L'Indiscret*, de *Polinice* dans l'*Œdipe* de Lamotte, de *Benjamin* dans *L'École des Bourgeois*, et d'*Erigone* dans la tragédie de ce nom de La Grange Chancel. Le *Mercure* de France fait un grand éloge de M[lle] Labat, qui figura dans tous les divertissements ajoutés aux pièces du répertoire ancien et nouveau. Elle prit sa retraite le 22 mars 1733, et obtint quatre ans après une pension de 1,000 livres, dont elle jouit jusqu'à sa mort. A. J.

Mercure de France. — Frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français.* — Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs du Théâtre français.*

LABAT (*Léon*), voyageur et médecin français, né à Agde (Hérault), en 1803, mort à Nice en 1847, Il était de la même famille que le père Labat. Entraîné par la passion des voyages, il parcourut successivement les deux Amériques, l'Afrique française, les régences de Tunis et de Tripoli, la Grèce, la Turquie, la Palestine et l'Égypte, où il devint chirurgien du pacha. Il était de retour en France depuis dix-huit mois à peine quand le goût des voyages le reprit; il partit pour le nord de l'Europe, visita successivement l'Allemagne, le Danemark, la Russie jusqu'aux provinces circassiennes; et de là, sur la sollicitation de l'envoyé persan, il se rendit à Téhéran, auprès du schah, qu'il guérit d'une maladie qui résistait depuis dix ans à tous les remèdes. Le schah lui conféra le rang de prince, sous le titre de *Mirza-Labat-khan*, et le nomma son premier médecin. Labat revint pourtant en Europe. On a de lui : *Choléra-morbus asiatique;* Paris, 1832, in-8°; — *De la Rhinoplastie, art de restaurer ou de refaire complétement le nez;* Paris, 1834, in-8°; — *De l'Irritabilité des Plantes, de l'analogie qu'elle présente avec la sensibilité organique des animaux, et du rôle important qu'elle joue dans les diverses maladies des tissus végétaux;* Paris, 1834, in-12; — *Route de l'Inde par l'Egypte et la mer Rouge considérée sous le point de vue de la question d'Orient;* Paris, 1839, in-8°; extrait de la *Revue du dix-neuvième siècle;* d'autres articles de Labat, relatifs à l'Égypte et tirés en grande partie de la même revue, ont été joints à ce premier travail, et la couverture porte : *Mémoires sur l'Orient ancien et moderne.* On doit en outre au docteur Labat : une *Notice historique sur la lithotritie;* — un *Traité de la Cyanose, ou des diverses affections dans lesquelles la peau se colore en bleu;* — une *Histoire médico-chirurgicale de la maladie produite par la chique, insecte parasite très-commun dans l'Amérique meridionale;* etc.

L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

LA BAZINIÈRE (*N*..... DE), financier français, mort en 1688. Outre sa charge de trésorier de l'Épargne, il possédait celle de grand-maître des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit.

« Il avait epousé pour rien, comme dit Saint-Simon, Mlle de Barbesières-Chémerault, fille d'honneur de la reine. Il étoit plein de faste et jouoit gros jeu à la cour. La reine Anne d'Autriche l'admettoit souvent au sien. Il la quittoit familièrement, à moitié partie, et la faisoit attendre, pour achever, qu'il eût fait sa collation, qu'il faisoit apporter dans l'antichambre et dont il régaloit les dames. » Ses prodigalités amenèrent sa ruine. Il fut mis à la Bastille, privé de ses charges et du cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit ; « mais il s'était fait tant d'amis, dit M. Alfred Lemoine, et les mœurs du temps étaient si complaisantes, que nul ne songea à faire un reproche grave à ce comptable de deniers publics du désordre de sa gestion et de ses affaires privées. » Il sortit de prison réduit à une mince fortune. L. L–T.

Saint-Simon, *Mémoires*. — Alfred Lemoine, *Financiers sous Louis XIV*, dans le *Moniteur* du 7 janvier [illegible].

LABBÉ (*Pierre*), poëte latin et archéologue français, né à Clermont (Auvergne), en 1594, mort vers 1680. Il entra en 1612 chez les jésuites, y fit ses études, et y prononça ses vœux. Il professa la réthorique durant vingt-quatre années dans divers colléges de sa compagnie. Il fut ensuite recteur de cinq colléges et d'un noviciat. Il a beaucoup écrit, surtout en latin : voici ce que son confrère Colonia dit de ses ouvrages : « Le P. Pierre Labbé n'a point égalé le P. Bussières, ni pour l'amour du travail, ni même pour le bon goût. Il ne tint pas à lui que notre siècle n'oubliât cette noble simplicité qui nous charme dans les ouvrages des anciens. Son style est tout hérissé de pointes, et semé d'un bout à l'autre de faux brillants. Ses éloges sacrés et profanes, ses descriptions, ses dissertations historiques, ses divers poëmes, sont tous pétris de raffinement et de subtilité : on y court après l'esprit ; et je dirois presque qu'on ne vit jamais tant de lumières et si peu de raison. Il s'y trouve par-ci par-là quelques morceaux qui ont leur prix, tels que celui de la solitude, » dont il rapporte une partie, et qu'on lit en effet avec plaisir. Ses principaux ouvrages sont : *Carmen panegyricum Ludovico XIII*. Ce poëme a pour sujets la prise de La Rochelle et les deux siéges de Casal ; — *Vita et Elogia Ludovici XIII regis, novo lyrici carminis modo* ; Lyon, 1634, in-4° ; — *Elogia sacra theologica, philosophica, re[illegible]eia, eminentia, illustria, historica, poetica, [illegible]cellanea* ; Grenoble, 1664, in-fol. ; Leipzig, [illegible], in 8° ; — *Epistola historica de Ortu et [illegible] primo Lugduni* ; *nec non dissertatio de [illegible]e Annibalis* ; Lyon ; — *Epistola de an[illegible]o Statu Lugduni, Eustachius, seu placi[illegible] heros christianus ; poema epicum, cum [illegible]actis panegyricis, sylvis, eclogis, miscel[illegible]is* ; Lyon, 1673, in-12 ; — *Actus virtutum : [illegible] [illegible]ti et beatæ Virginis, attributa Dei [illegible] orationes vocales et mentales* ; Lyon, 1673, in-16 ; — *Elogia quinquaginta veterum Ecclesiæ patrum, et aliquorum recentium* ; Lyon, 1674, in-12. A. L.

Le P. Oudin, *Comment.* — Sotwel, *Scriptores Societatis Jesu*. — Le P. Colonia, *Histoire de Lyon*, t. II, p. 718. — Moreri, *Le grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

LABBE (*Philippe*), polygraphe français, naquit à Bourges, le 10 juillet 1607, de Philippe Labbe, sieur de Champgrand, conseiller au présidial de la même ville, et mourut le 25 mars 1667, à Paris. Le plus laborieux des pères de la Société et celui d'entre eux qui avec le père Pétau a le plus fait pour la science historique, il rappelle les énormes travaux auxquels les bénédictins se livraient sur cette matière. Après avoir terminé sa philosophie, il entra dans la Société des Jésuites, sous lesquels il avait commencé son instruction au collége de sa ville natale le 28 septembre 1623, à l'âge de seize ans. Ce fut dans ce même collége qu'il enseigna à son tour les belles-lettres, la philosophie et la théologie morale, enseignement qu'il alla poursuivre à Paris, où il arriva vers 1643 ou 1644 et qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort (1). Après avoir encore professé deux ans la théologie, le P. Labbe quitta l'enseignement pour se consacrer aux travaux d'érudition, qui faisaient ses délices. L'ensemble de ces travaux est considérable, et il a fallu à ce religieux pour les entreprendre la réunion d'une patience à toute épreuve et d'une mémoire infatigable, jointes à une science profonde et à une grande activité d'esprit. C'étaient là en effet ses principales qualités, auxquelles il faut joindre, au témoignage de quelques-uns de ses contemporains, une douceur et une sûreté de commerce qui faisaient qu'on s'attachait volontiers à lui : il est vrai que d'autres tendent à le dépeindre comme se faisant des ennemis nombreux par son humeur hautaine et emportée. Cette contradiction s'explique en ce qu'attaché a un corps qui a eu beaucoup d'adversaires, il n'a pu trouver de son temps que des apologistes ou des détracteurs également prévenus par la passion. La liste des productions du père Labbe est nombreuse. On peut s'en convaincre en consultant Sotwel, Nicéron et Moréri, qui l'ont reproduite. Le chiffre des titres de ce catalogue ne se monte pas à moins de soixante-quinze, parmi lesquels il en est, il est vrai, d'importance fort médiocre. Ces ouvrages, d'ailleurs, ne sont très-souvent que des compilations ou des éditions d'œuvres inconnues, ce qui a procuré aux ennemis du jésuite l'occasion de le traiter de plagiaire. Et cette accusation, il faut bien le dire, ils n'ont eu que trop souvent lieu de la faire accréditer. La plus étendue de ces compilations est celle des *Conciles*, que nous citerons plus bas. Mais il arriva pour cette col-

(1) Cependant, s'il en faut croire le *Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, par Delandine, Labbe aurait été bibliothécaire au collége de cette ville. Mais comme il l'y fait mourir, contre toute vraisemblance, cette allégation peut être aussi bien contestée.

lection ce qui s'est présenté pour bien d'autres recueils entrepris par Labbe, c'est qu'en raison même de leur étendue, ils n'ont pu être achevés du vivant de l'auteur et sont forcément restés incomplets. Voici, avant d'indiquer les autres productions de l'auteur, quelles sont celles qu'il avait ainsi ébauchées et qu'il n'a pas menées à fin : *Concordia sacræ ac profanæ Chronologiæ annorum* 5591 *ab orbe condito ad annum Christi* 1638, in-12. C'est le plan d'un synchronisme de l'histoire sacrée et de l'histoire profane de tous les temps, qui devait paraître en 12 vol. in-12; mais cette disposition ne fut pas conservée, et l'historien divisa son travail en deux parties : *Pars technica* et *Pars historica*, qu'il fit paraître en 4 vol in-fol., s'arrêtant à l'an 1200. Cette édition est de 1656. Labbe, préoccupé par une autre idée, abandonna la suite de ce travail, qui fut repris par son confrère le P. Briet, lequel conduisit l'*Alliance chronologique* jusqu'en 1600, dans un 5e vol. in-fol., qui ne parut qu'en 1670, après la mort des deux jésuites; — *Nova Bibliotheca manuscriptorum Librorum, in IV partes distributa*; 1643. C'était le plan d'une immense réunion encyclopédique de pièces inédites intéressant l'histoire, l'écriture, la théologie, la diplomatique, la philologie, etc. La première partie, qui devait comprendre les pièces relatives à l'histoire, était annoncée comme devant avoir 5 vol. in-fol.; il en parut en 1657 les deux premiers, et ce fut tout. — En 1657 il tenta de publier sous le titre de : *Aristotelis et Platonis græcorum Interpretum typis hactenus editorum brevis Conspectus*, Paris, 1657, in-4°, le commencement d'un ouvrage dont le titre général serait *Athæneum Philosophicum*, et qui comprendrait l'histoire de la philosophie grecque et romaine; il s'arrêta aux premières assises du monument; — *Decem librorum a R. P. Philippo Labbe conscriptorum Initia, sive antecessiones et primitiæ, instar speciminis integræ illorum editioni publicam in lucem præmissæ*; Paris, 1662, in-4°. également inachevé. Ce fait de plusieurs grands ouvrages interrompus à leur origine parce qu'il n'en pouvait être autrement, et que leur confection sur le plan sur lequel ils étaient conçus eût écrasé dix hommes, indique chez l'auteur une grande ardeur d'esprit, mais aussi une grande mobilité, dont l'une a pu être aussi nuisible à ses entreprises que l'autre les favorisait. Aussi Baillet a-t-il pu dire de lui « qu'il savait beaucoup, mais qu'il était encore plus diligent que savant ». Voici au surplus par ordre de matière la liste des principaux ouvrages qu'il a produits : *Pharus Galliæ antiquæ*; Moulins, 1644, in-12 : c'est une critique de la *Description de la Gaule* de Nicolas Sanson, et où il ne se gênait pas cependant pour lui faire d'audacieux emprunts. Une guerre de plume s'ensuivit entre le geographe et le jésuite, qui fut arrêtée par l'intervention du chancelier Seguier, sur la demande des confrères du père Labbe, qui le voyaient engagé dans une affaire où il était menacé d'avoir le dessous; — *La Géographie royale avec le tableau des villes et des provinces du royaume de France*; Paris, 1646 et 16.., in-8°, et 1662, in-12; — *Les Tableaux methodiques de la Géographie royale*; Paris, 1646, in-fol., 1647, in-12; — *Historiæ Sacræ Prodromus, geographiæ ecclesiasticæ primam delineationem exhibens*; Paris, 1646, in-fol.; — *Regia Epitome Historiæ Sacræ ac Profanæ, ab orbe condito ad annum Christi* 1651, *complexa technicos versus* 197; Paris, 1651, in-12 et in-fol.; — *Chronologiæ discendæ nova Methodus, versibus technicis sexaginta comprehensa*; Paris, 1651, in-12 et in-fol. Le premier de ces deux ouvrages parut la même année traduit sous le titre de : *L'Abrégé royal de l'Alliance chronologique de l'Histoire Sacrée et Profane, avec le Lignage d'outre-mer, les Assises de Jérusalem et un recueil historique de pièces anciennes*; Paris, 1651, in-4°; un autre vol. de même format, donné comme lui faisant suite, est intitulé : *Éloges historiques des Rois de France depuis Pharamond jusqu'au roi très-chrétien Louis XIV*; Paris, 1651, in-4°. Ce titre de *Regia Epitome Historiæ* reparaît en tête d'une autre chronologie générale publiée à Paris, 1653-1654, in-12 et in-fol., et dont on retrouve peut-être la traduction dans le *Chronologue français, ou abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*; Paris, 1666, 5 vol. in-12. Cet ouvrage est d'ailleurs fort estimé; — *Historiæ Byzantinæ scriptoribus publicandis Protrepticon*; Paris, 1648, in-fol. C'est le plan de la célèbre collection *Byzantine* du Louvre et la liste des auteurs qui devaient la composer. Labbe a pris encore sa part de cette publication en y éditant les *Annales de Glycas*, Paris, 1660, in-fol., et la *Notitia Dignitatum imperii romani*; Paris, 1651, in-fol.; — *Clef d'or de l'Histoire de France, ou tableau généalogique de la maison royale*, où on l'accuse d'avoir copié l'*Histoire généalogique de la maison de France*; Paris, 1652, in-12; — *Histoire des Rois de France reduite en forme d'abrége chronologique*; Paris, 1667, in-12; — *Discours historique touchant le Mariage d'Ausbert et de Blitilde*; Paris, 1647, in-4° : où il soutient, contre la plupart des historiens, la realité contestée de ce mariage; — *Histoire du Berry abrégée dans l'eloge panégyrique de la ville de Bourges*; Paris, 1647, in-12 : on prétend que, suivant une habitude trop fréquente chez l'auteur, ce livre est l'essai d'une histoire plus étendue du Berry restée à l'état de projet; — *Catalogue des Archevêchez et Évêchez soumis au patriarchat, primatie et metropole de Bourges*, Paris, 1648, in-4°, qui peut être considéré comme un autre fragment de la même histoire, ne fût-ce que comme pièce justificative; — *Cl. Galeni Vita, ex propriis operi-*

bus collecta; Paris, 1660, in-8° : biographie que Labbe composa de passages tirés des œuvres du célèbre médecin et adressa à Guy-Patin, qui la fit imprimer; mais l'auteur, mécontent, en donna la même année cette autre édition. Elle se complète par l'opuscule intitulé : *Cl. Galeni chronologicum Elogium*, *cum Jacobi Mentelli*, *doct. med.*, *Epistola*, inséré par Fabricius au tom. III de la *Bibliotheca Græca*. Elle a servi de source où ont puisé pendant longtemps ceux qui écrivirent sur Gallien, et il faut se rappeler qu'avant le travail de Labbe on n'avait pas de biographie exacte de ce père de la thérapeutique moderne; — *Étymologie de plusieurs mots français, contre les abus de la secte des nouveaux hellénistes du Port-Royal*; Paris, 1661, in-12 : critique des *Racines grecques* de Lancelot, qui dans l'espèce n'avait d'autre tort que son jansénisme, et que d'ailleurs Labbe eut le tort de piller tout en le critiquant. Cependant ces attaques semblent plutôt avoir été commandées à Labbe par l'esprit de corps, car dans l'intimité il rendait plus de justice aux pères de Port-Royal; il disait lui-même, s'il faut s'en rapporter au témoignage du faux Vigneul-Marville, « qu'avant le règne des messieurs de Port-Royal les théologiens ne savaient pas étudier et perdaient le temps à se forger des espèces vagues et inutiles sur des riens, au lieu de remonter hardiment aux anciennes sources et d'y puiser une solide doctrine ». Alors comment justifier les ouvrages suivants? *Bibliotheca Anti-Janseniana*; Paris, in-4°, 1654 : catalogue des ouvrages écrits contre Jansénius et sa doctrine; — *Triumphus Catholicæ Veritatis adversus novatores, sive Jansenius damnatus a conciliis, pontificibus, etc*; Paris, 1651, in-8° ; — *De Scriptoribus ecclesiasticis quos attigit card. Rob. Bellarminus philologica et historica Dissertatio*; Paris, 1660, 2 vol. in-8° : critique de la *Bibliothèque Ecclésiastique* de Bellarmin, où on lui reproche les injures grossières qu'il a employées contre les protestants. C'est ce livre qui a valu surtout à Labbe l'accusation de plagiaire, portée contre lui parce qu'il s'y est aidé des manuscrits du père Sirmond sans le nommer; — *Bibliotheca chronologica sanctorum Patrum*; Paris, 1659, in-24 : liste de tous les écrivains sacrés qui ont paru jusqu'en 1500, et qu'il faut rapprocher de son *Abacus chronologicus Scriptorum ecclesiasticorum*, in-fol. de trois feuilles. On a encore de lui : *Traduction nouvelle du Martyrologe romain*; Paris, 1643, in-4°; — *Hagiologium Franco-Galliæ, excerptum ex antiquo martyrologio ms. abbatiæ S. Laurentii Bitur. cum interpretatione vernacula*; Paris, 1643, in-4° ; — *L'Année sainte des catholiques*; Paris, 1650, in-8° : qu'on prétend être empruntée d'un livre publié sous le titre de *Calendrier des Heures*; — Enfin, *SS. Concilia ad regiam editionem exacta quæ nunc quarta parte prodit auctior Philippi Labbei et Gabrielis Cossartii*; Paris, 1672, 17 tom. en 18 vol. in-fol.; collection faite sur celle du Louvre en 37 vol., qui est de 1644, enrichie de notes de l'éditeur et la plus estimée des collections de ce genre. Les huit premiers volumes étaient imprimés avec le commencement du 9e et du 10e, les 12e, 13e, 14e et 15e lorsque le père Labbe mourut; le père Cossart se chargea de continuer ce travail et de le mettre au jour. Une deuxième édition en a été publié à Venise, en 1728, par les soins de Nicolas Coleti, en 25 vol. in-fol.; mais elle est très-incorrecte. Labbe avait préparé cette publication en 1646 par celle du *Galliæ synodorum Conciliorumque brevis et accurrata Historia*, in-fol. Son œuvre comprend, outre ce qui vient d'être cité, une quinzaine de traités de grammaire et de prosodie, qui ne sont guère volumineux qu'en titre, et qui pourraient, au jugement de Bailiet, se renfermer dans deux ou trois minces volumes. Enfin, on y compte encore des recueils de poésies latines, telles que celles du jésuite polonais Casimir Sarbievius, le *Sacrarum Elegiarum Deliciæ*, poésies sacrées d'autres jésuites, et des épigrammes dans la même langue du fécond polygraphe.

H. BOYER.

Lelong, *Biblioth. Historique de France*. — Sotwel, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*. — *Bibliographie de Bourges*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXV. — Lenglet, *Methode pour etudier l'histoire* — Bayle, *Supplément au Dictionnaire*. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II. — Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, t. II. — *Notices historiques*, en tête du *Dictionnaire* de Richelet. — Chevalier de Saint-Amand, *Biographie Berruyère*.

LABBÉ DE MONVÉRON (*Charles*), jurisconsulte et philologue français, fils de Gabriel Labbé, auteur d'une *Coutume générale du Berry annotée*, né à Paris, en 1582, mort dans la même ville, le 11 janvier 1657. Il fut reçu avocat au parlement en 1607, et s'acquit de très bonne heure l'estime des principaux savants de son époque, avec lesquels il correspondait ce qui lui permit de faire connaître un grand nombre d'ouvrages demeurés manuscrits et dont la publication réclamait la patience dévouée d'un érudit. Voici la liste de ceux qu'il a fait connaître : *Novellæ Constitutiones imperatorum græc. lat.*, *cum notis*; Paris, 1606, in-8° ; — *Observationes et Emendationes in synopsin Basilicon*; Paris, 1606, in-8° ; — *Basilicon libri XXXVIII et XXXIX latine, interprete Cujacio*: Paris, 1609, in-fol. La préface de cet ouvrage était de Labbé. Scaliger l'admirait beaucoup et la citait comme un modèle; — *Porphyrogennetæ Constantini Opera gr. lat., cum interpretatione et notis Joannis Meursii*, *Bonav. Vulcanii*, *Friderici Morelli*, *Joannis Leunclavii et Caroli Labbæi*; Leyde, Elzevier, 1617, in-8° ; — *Antiquæ Decretalium Collectiones, editæ ab Antonio Augustino, cum notis Jacobi Cujacii, et iterum emendatæ a Car. Labbæo*; Paris, 1621, in-fol.; — *Veteres Glossæ Verborum juris quæ in Basilicis reperiuntur*, *græce*,

cum notis Car. Labbæi; Paris, 1626, in-8°; — *Cyrilli, Philoxeni et aliorum veterum Glossaria latino-græca et græco-latina a Car. Labbæo collecta*; Paris, 1679, in-fol.; — *Coutumes de Paris, avec les observations de J. Tournet et les notes de Dumoulin*; Paris, 1650, in-8°. Le glossaire de Philoxène ne parut pas de son vivant. Surpris par la mort, il laissa le manuscrit de cet ouvrage à Ménage, qui le donna à publier à Du Cange; il fut de nouveau publié in-fol. en 1672. Comme on le voit, quand ces ouvrages ne sont pas inédits, ils sont toujours corrigés sur le manuscrit. Labbé était non-seulement un helléniste distingué, ainsi que ces éditions le prouvent, mais un habile calligraphe en grec, s'il faut s'en rapporter au témoignage de Casaubon, qu'il aida dans la collation du texte de Flavius Josèphe avec le manuscrit de la Bibliothèque du Roi. H. Boyer.

Kiefeker, *Biblioth. Eruditorum præcoc.* — Baillet, *Jugements des Savants.* — Chevalier de Saint-Amand, *Biographie Berruyère.*

LABBÉ (*Marin*), prélat et missionnaire français, né à Luc, près Caen, mort en 1723. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et sollicita d'être envoyé dans les missions transatlantiques. Il fut désigné pour la Cochinchine, où il se rendit en 1678. Il n'en revint qu'en 1697. Le pape Innocent XII le créa évêque de Tilopolis. Après un court séjour en Europe Labbé retourna en Cochinchine, où il demeura encore quinze années. Sa vie fut une suite continuelle de fatigues et de périls. On a de lui : une *Lettre au pape Clément XI sur le culte des Chinois*; — un *Mémoire sur les persécutions*, etc. A. de L.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* (édit. de 1810). — De Montézon et Estève, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, Paris, 1858.

LABBÉ (*Pierre-Paul*), historien français, né à Roissy, vers 1728, mort le 14 mai 1778. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, et composa pour l'École militaire : *L'Héroisme, ou l'histoire militaire des plus illustres capitaines*; Paris, 1766, in-12. L—z—e.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel* (édit. de 1810).

LABBEY (Dom *Fauste*), historien français, né à Vesoul, en 1653, mort à Luxeuil, le 8 juin 1727. Il fit profession chez les bénédictins de Saint-Vincent à Besançon, et chercha dans cette retraite un moyen de se livrer à son goût pour les études historiques. Il a laissé en manuscrit : *Luxovii Chronicon Libri X*; 2 vol; — *Recherches sur les Monastères de l'ordre de Saint-Benoît situés dans le comté de Bourgogne*; in-4°; — *Analyse des tables des registres de l'hôtel de ville de Vesoul*; in-fol.; — les deux premiers vol. d'un *Dictionnaire de la Bible*, continué par Calmet. L—z—e.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. V.

LABBEY DE POMPIÈRES (*Guillaume-Xavier*), homme politique français, né le 3 mai 1751, à Besançon, mort à Paris, le 14 mai 1831. Appartenant à une famille noble, il servit avant la révolution dans l'artillerie, et y parvint au grade de capitaine. Rentré dans la vie civile en 1789, il se montra d'abord partisan des nouvelles idées; mais blâmant les excès de la terreur, il fut arrêté et resta dix-huit mois en prison. Il devint ensuite président du district de Saint-Quentin. Nommé sous l'empire conseiller de préfecture du département de l'Aisne, il remplaça par intérim le préfet en 1812, et fut élu membre du corps législatif en janvier 1813. Labbey de Pompières s'y rangea parmi les opposants, et vota l'impression du rapport de Lainé sur la situation politique de la France après la désastreuse campagne de Leipzig. Il prit part à toutes les mesures qui rappelèrent les Bourbons sur le trône, et fit partie de cette faible opposition qui combattit le premier ministère de la Restauration. Lors de la discussion sur le projet de loi relatif à la presse, dans laquelle l'abbé de Montesquiou voulut établir la synonymie entre les mots *prévenir* et *réprimer* pour justifier le rétablissement de la censure, Labbey de Pompières repoussa énergiquement les doctrines du ministre. Il parla ensuite sur le budget, sur la naturalisation des habitants des pays réunis à la France, sur la restitution aux émigrés de leurs biens non vendus, sur les douanes, sur la franchise du port de Marseille, etc. Réélu par le département de l'Aisne à la chambre des représentants en 1815, il ne parut pas à la tribune, et fut nommé un des cinq membres inspecteurs de la salle. Pendant la réaction qui suivit la seconde restauration, il resta dans la retraite. En 1819 il fut renvoyé à la chambre des députes par le département de l'Aisne. Assis à l'extrême gauche, à côté de Dupont (de l'Eure), du général Lafayette, du général Foy et de Voyer d'Argenson, il montra, malgré son grand âge, une vivacité extraordinaire, s'agitant sur son banc, parlant en toute occasion, interrompant les orateurs ministériels par des lazzis et des exclamations, ce qui faisait dire à un biographe que Labbey de Pompières avait près de deux fois l'âge des éligibles et qu'il faisait du bruit comme quatre. Il se prononça fortement en mars et en avril 1820 contre les lois d'exception suspensives de la liberté de la presse et de la liberté individuelle, et combattit avec la même vigueur la nouvelle loi d'élection, qui substituait le privilége à l'égalité. « Quand la charte est violée, disait-il à cette occasion, le pacte social est rompu, le corps politique est dissous, la loi n'est plus qu'un fantôme : il ne reste que l'arbitraire et la force, précurseurs de l'anarchie... Les Français ont entrevu la liberté; ils la veulent, ils l'auront, dussent-ils briser sur la tête de leurs ennemis les chaînes qu'ils voudraient leur donner. » Labbey de Pompières reparut à la tribune à l'occasion du budget, et proposa vainement des réformes et des économies. L'année suivante il mit en avant soixante-deux amendements

rle budget, ce qui lui valut le surnom de *député* *x amendements à coulisse*. Dans la session de 22, il attaqua avec véhémence, le 8 février, le uveau projet de loi sur les journaux, qui fut anmoins adopté, et le 2 mars il demanda que le inistre des finances restât garant de la perte des 300,000 fr. enlevés par le sous-caissier Mattéo. ndant la session de 1823, il s'éleva avec plus force encore contre les subsides demandés pour xpédition d'Espagne. Lors de l'expulsion de nuel, il fut un des premiers à protester contre t acte de violence. Réélu en 1824, il combattit ccessivement l'indemnité aux émigrés, la sepnalité de la chambre des députés, la loi contre sacrilége, la loi pour rétablir le droit d'aînesse, loi sur la presse, etc. Contrôlant toujours les dgets dans leurs moindres détails, il blâma les penses de l'hôtel du ministère des finances, et à Villèle que les *paratonnerres* dont il avait rchargé les toits du palais Rivoli ne lui serviient pas de *parachute*. A la fin de la session nonça un projet d'accusation formelle contre ministère, qu'il remit à l'année suivante. Réélu effet en 1827, il déposa sur le bureau de la ambre des députés, le 30 mai 1828, une prosition ainsi conçue : « J'accuse les précédents nistres de trahison envers le roi, qu'ils ont isolé son peuple. » Elle fut renvoyée à l'examen s bureaux, et Labbey de Pompières fut admis [illegible] le 14 juin. Cette proposition, mo- [illegible] orme, fut prise en considération, [illegible] une commission dont Girod (de [illegible] rapporteur, proposa la mise en ac- [illegible] mi[illegible]es. La chambre en renvoya [illegible] le vote du budget; et à cette [illegible] ne se trouvèrent plus en nomr pour la discuter. A la session suivante, Salrte reprit cette proposition; le 22 février 1829 bbey de Pompières déclara qu'il l'ajournait, qu'à ce que la chambre fût disposée à l'endre. Il continua son examen vétilleux du bud-, et fut du nombre des députés qui par leurs endements aux lois sur l'organisation munile et départementale obligèrent le ministère rtignac à les retirer, et préparèrent sa chute. Labbey de Pompières présida comme doyen ge le commencement de la session de 1830. vota l'adresse dite des *deux cent vingt et un*, lorsque la révolution de Juillet éclata, on le , malgré son grand âge, exciter en plusieurs droits la résistance du peuple. Le 27 juillet députés présents à Paris se réunirent sous sa ésidence, comme étant leur doyen, et il coopéra toutes ses forces à l'avénement du roi Louisilippe. Le nouveau pouvoir fut loin de remplir s espérances, et il ne tarda pas à se retrouver ns l'opposition. Ses collègues voulurent lui nfier la place de questeur; mais il refusa cet ploi. Enfin, ses forces l'abandonnèrent, et il y ait plusieurs mois qu'il n'avait paru à la chame lorsqu'il s'éteignit sans souffrance. Il laissait e fille et une petite-fille, mariée à M. Odilon Barrot. Il a publié plusieurs de ses opinions et discours à la chambre des députés, notamment : *Acte d'accusation contre l'ancien ministère: discours prononcé à la chambre des députés dans la séance du 14 juin 1828*; Paris, 1828, in-32; réimprimé sous ce titre : *Le Ministère Villèle mis en accusation devant la Chambre des Députés*; Paris, 1828, in-8°; — *Nouvelle Accusation de l'ex-ministère Villèle*; Paris, 1829, in-8°. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*. — *Biogr. des Députés de la Chambre septennale*. — *Biographie pittoresque des Députés*. — *Moniteur* de 1815 à 1831. — Quérard, *La France Littéraire*.

LABÉ (*Louise*), surnommée *la belle Cordière*, née à Lyon, en 1526, morte dans la même ville, pendant le mois de mars 1566. Son père, Charly, dit Labé, lui fit donner une brillante éducation même pour l'époque. Il fut bien récompensé de ses sacrifices. A peine sortie de l'enfance, Louise, douée d'une voix séduisante, excellait dans la musique et dans la broderie; elle savait le grec, le latin, l'espagnol, et s'était perfectionnée dans tous les exercices qui constituent l'homme de guerre. Il paraît qu'à tous ces avantages elle joignait celui de la beauté; voici le portrait qu'en a tracé un auteur contemporain : « Ni trop ni trop peu d'embonpoint, une taille aisée, fine et noble, la peau d'une blancheur éclatante, des lèvres vermeilles, des joues colorées, les yeux et le front grands, de belles dents, un rire amoureux, les bras et le buste d'une forme enchanteresse, de longs cheveux blonds, les sourcils et les paupières noirs, etc. » Un poëte du seizième siècle adressa les stances suivantes à Louise Labé :

Celui qui voit ton front si beau
Voit un ciel, un vivant tableau,
De cristal, de glace et de verre;
Et qui voit ton sourcil hautain,
Voit le petit arc ébénin
Dont l'amour ses traits nous desserre.

Celui qui voit ton teint vermeil
Voit les roses qu'à son réveil
Phœbus épanouit, colore,
Et qui voit tes cheveux encor
Voit dans Pactole le trésor
De qui ses sables il colore.

Celui qui voit tes yeux jumeaux
Voit au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuit plus sereine;
Et celui qui peut quelquefois
Écouter ta divine voix
Entend celle d'une sirène.

Celui qui voit ta belle main
Se peut bien assurer soudain
D'avoir vu celle de l'Aurore;
Et qui voit tes pieds, si petits,
S'assure que ceux de Thetis,
Heureux, il a pu voir encore.

« Le caractère de Louise Labé, ajoute un biographe, se peint toujours dans ses ouvrages; son cœur était tendre et bon, son âme était forte et elevée, tous ses goûts furent des passions. Elle eut d'a-

bord celles de la musique, de la chasse et de la guerre. Elle embrassa le parti des armes par amour pour la gloire, parce qu'elle sentait dans son cœur assez de courage pour s'y distinguer; elle n'avait pas encore seize ans quand elle arriva devant Perpignan, dans l'armée du jeune dauphin de France. Elle donna plusieurs marques de la plus grande valeur, et les chevaliers, émerveillés de son intrépidité, la surnommèrent *le capitaine Loys* » Tant de beauté, de courage et de talent, ne pouvaient manquer de faire naître de grandes passions au milieu de ce camp, dont le capitaine Loys était l'ornement et l'orgueil. Bon nombre de soupirants se présentèrent, mais tous furent sacrifiés à un jeune chevalier, dont le nom est resté inconnu, et qui chaque jour allait chanter près de la tente de Louise ces vers à sa louange :

Ja laissant dague et épée,
Ton habit tu reprendras,
A plus doux jeux occupée,
Ton doux luth tu retendras.
Et lors maints nobles poëtes,
Pleins et celestes esprits,
Diront tes grâces parfaites
En leurs très-doctes écrits.
Marot, Moulin, La Fontaine,
Avec la muse hautaine,
De ce slave audacieux,
Dont la tonnante parole,
Qui dans les astres s'envole
Est un contre-foudre aux cieux.

Séduite par la constance du jeune chevalier, Louise renonça à sa passion pour la guerre, et revint à Lyon, où bientôt elle perdit celui qu'elle aimait. Elle chercha un adoucissement à ses peines dans l'étude, et publia alors sa comédie du *Debat de la Folie et de l'Amour*. Dans le nombre de ceux qui lui offrirent de la consoler, elle choisit un négociant nommé Ennemond Perrin, qui faisait un commerce considérable de cordages, ce qui fit donner à Louise Labé le surnom de *la belle Cordière*. La maison qu'elle habitait était une des plus belles de Lyon; ses jardins étaient immenses (1). La fortune et ses jouissances ne firent pas oublier à Louise ses arts favoris, la poésie et la musique. « Sa maison devint le rendez-vous des artistes, des poetes; sa société, dit l'auteur de la *Bibliothèque françoise*, se composoit de l'elite du grand monde; elle recevoit gracieusement seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite, avec entretiens de *devis* et discours; musique tant à la voix qu'aux instruments, lecture de bons livres latins et vulgaires, dont son cabinet étoit amplement fourni. » Une position si brillante, si heureuse, devait exciter bien de l'envie; cependant, la médisance et la calomnie l'épargnèrent jusqu'à la mort de son mari, qui arriva en 1565. « Mais le premier mois de son veuvage était à peine expiré que les nobles dames lyonnaises, dit M. Dufey (de l'Yonne), crièrent au scandale; elles ne pouvaient pardonner à une petite bourgeoise de les éclipser par son luxe, l'éclat de ses réunions et surtout par les reproches qu'elle leur adressait sur leur ignorance, sur la frivolité de leurs occupations. Elle se consolait de l'injustice de ses ennemis par ses liaisons avec les personnes les plus éminentes de la ville » Elle était liée intimement avec Clémence de Bourges, poëte comme elle, et remarquable aussi par sa beauté, son esprit et ses talents. Leur union était citée comme un exemple, rare entre deux femmes. C'est à Clémence de Bourges que Louise Labé dédia son premier recueil de poésies. Voici l'épître dédicatoire :

EPITRE EN FORME D'AVERTISSEMENT.

A mademoiselle Clémence de Bourges, Lyonnaise.

Le temps est venu, mademoiselle, que les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de se livrer aux sciences: il me semble que celles qui ont la commodité doivent employer cette honnête liberté à montrer aux hommes le sort qu'ils nous faisoient, en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvoit venir. — Si j'avois été plus favorisée des cieux, j'aurois voulu servir d'exemple en cet endroit; mais ayant passé une partie de ma jeunesse à l'exercice de la musique, ce qui m'a resté de temps, je l'ai trouvé court pour la rudesse de mon entendement; je ne puis faire autre chose que de prier les dames vertueuses d'élever un peu leurs esprits au-dessus de leurs quenouilles — S'il y a quelque chose de recommandable après l'honneur, c'est le plaisir que l'étude des lettres a accoutumé de donner, laissant un contentement après soi, qui nous demeure longuement: quant à moi, tant en écrivant ces jeunesses, qu'en les revoyant depuis, je n'y cherchois autre chose qu'un honnête passe-temps et moyen de fuir toute oisiveté, et n'avois point intention que personne que moi les dût voir: mais depuis que quelques-uns de mes amis ont trouvé moyen de les lire sans que j'en susse rien, et qu'ils m'ont fait accroire que je devois les mettre en lumiere, je ne les ai osé éconduire, les menaçant cependant de leur faire boire la moitié de la honte qui en proviendrait; et pour ce que les femmes ne se montrent volontiers en public seules, je vous ai choisie, ma chère Clémence de Bourges, pour me servir de guide, vous dédiant ce petit œuvre, que je vous envoie à autre fin que pour vous faire venir envie d'en mettre en lumiere un autre qui soit mieux limé et de meilleure grâce: Dieu vous maintienne en santé.

« Votre très humble amie.

Louise LABÉ. »

Si l'on en croit quelques historiens, le bon accord ne dura pas longtemps entre les deux muses: l'amour vint troubler ce doux accord, et la jalousie amena une rupture éclatante. Les opinions sur la reputation de Louise Labé sont fort differentes; quelques auteurs la présentent comme un modèle de fidélité conjugale, en s'appuyant sur ce que son mari, en mourant, lui avait laissé tous ses biens. Les autres l'accusent de s'être livrée à toutes sortes de désordres; quoi qu'il en soit les beaux esprits de son siècle l'ont célé-

(1) On a bâti sur cet emplacement la rue qui porte encore le nom de *la belle Cordière*.

its. nanquent de correction
r par la force et
Louise Labé, dit l'au-
sse des Dames, sut si bien parler
passionné de l'amour, qu'elle est peut-
poëte que nous puissions opposer à
œuvres ont eté imprimées à Lyon
réimprimées dans la même ville en
in-12, précédées de la vie de l'auteur; elles
ment d'élégies, de sonnets. La meilleure
recueil est le *Débat de Folie et d'A-*
scènes dialoguées dans le genre antique.
mpe est converti en tribunal, présidé
Jupiter; Apollon plaide pour l'Amour, Mer-
cure pour la Folie; les débats durent très-long-
et se terminent par un ajournement. Le
de Mercure est très-original. La Fon-
a puisé dans cette fiction le sujet de sa
L'Amour et la Folie. On y remarque
L'Ode à Vénus, étoile du soir. On ne
à ce qu'il parait, que deux exemplaires
des œuvres de Louise Labé publiée
1555: **celui de la** Bibliothèque impé-
ti de la collection lyonnaise de
achetée par la ville de Lyon. L'édi-
1556, **sans** être aussi rare ou chère, est
commune. Un bel exemplaire s'en
fr. à la vente Nodier. On recherche
'édition de Rouen 1556, elle est montée à
à la vente Armand Berytn. L'édition la
sée et la plus complète des œuvres de
Labé est celle qui a été publiée par
à Lyon, en 1824, in-8°, sous le titre
de Louise Labé. Cette édition con-
alogue entre Sapho et Louise Labe,
mas, une *Notice historique*, par
des *Notes* de M. Brégnot, ainsi
taire et un *Glossaire*, par le
a publié en 1825 le *Testament de*
Labé, **in-8°.** A. Jadin.

Bibliothèque françoise, tome XII. — Nicéron, t. XXIII. — Viollet Le duc, *Bibliothèque* t. I, p. 206. — Sainte-Beuve, *Revue des Deux* 15 mars 1835, article reproduit dans les *Portraits contemporains*, 1846, t. III, p. 159-188. — V. Fournel, *Athenæum*, 1er avril 1854. — *Parnasse des Dames.*

LA BÉDOLLIÈRE (*Émile* Gigault de), **liste et littérateur** français, né à Amiens le 24 mai 1812. Il fit ses études au **...on**, et il avait à peine treize ans **qu'il faisait** imprimer des vers de sa façon **dans** *La Psyché*, feuille très-romantique dirigée **par M.** Cordelier-Delanoue. Ses classes ache-**vées**, il suivit les cours de l'École de Droit. Après **... de La** Bédollière a rédigé *Le Tyrtée*, **... républicaine**, qui fut traduite en cour **... pour une** petite chanson très-auda-**... de La** Bédollière plaida lui-même sa **... le ...**, et fut acquitté, le 8 août **... plus tard**, le 9 février 1833, **... professionnel** d'avocat. Atta-**... rédaction du journal** *Le Siècle* le 1er juil-**let 1849, il y ...** le courrier quotidien depuis 1852. Il fit pendant quelque temps, en 1849, la *Revue de la Manche.* On a de lui : *Vie politique du marquis de Lafayette*; Paris, 1833, in-8°; 2e édition, même année; — *Soirées d'Hiver, histoires et nouvelles*; Paris, 1838, in-12; — *Beautes des victoires et conquêtes des Français, fastes militaires de la France depuis* 1792 *jusqu'en* 1815; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; Limoges, 1841, 3 vol. in-8°; Limoges, 1847, 2 vol. in 8°; — *Les Industriels, physiologie des métiers et professions en France*; Paris, 1841, 1846, in-8°; illustrés par Henry Monnier; — *La Sirène*; Paris, 1845, in-4°, avec 15 gravures extraites du journal *Les Beaux-Arts*; — *Histoire de la mère Michel et de son chat*; Paris, 1846, in-16; dans le *Nouveau Magasin des Enfants*; — *Histoire des Mœurs et de la Vie privée des Français, dans les premiers siècles de la monarchie*; Paris, 1847 et suiv., 3 vol. in-8° : cet ouvrage a reçu, en 1858, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la première mention très-honorable au concours annuel pour les écrits relatifs aux antiquités de la France; l'auteur voulait d'abord amener son travail jusqu'à nos jours, mais il s'est arrêté à l'époque où commence le livre de Monteil; — *Histoire de la Garde nationale, recit complet de tous les faits qui l'ont distinguée depuis son origine jusqu'en* 1848; Paris, 1848, in-18; — *Le Dernier Robinson*; Paris, 1854, in-4°; — *Sébastopol, Histoire de la guerre d'Orient*; Paris, 1855, in-4°; — *Nicolas Ier, histoire de la guerre d'Orient*; Paris, 1856, in-4°; — *Kinburn et la mer Noire; le Congrès de la Paix*; Paris, 1856, in-4°; — *Neufchâtel*; Paris, 1856, in-4°; — *Histoire de la Guerre de l'Inde*; Paris, 1858, in-4°; — *Histoire de la Mode en France*; Paris, 1858, in-18. Il a en outre donné la *Morale en action illustrée*, qui a eu un grand succès. M. de La Bédollière a traduit du latin *Geneviève de Brabant*, par Matthias Emmich; 1841, in-12; — Les *Lettres de saint Jérôme*, la *Vie de sainte Thérèse*, et le *Traité de la manière de vivre chrétiennement* de *saint Bernard*, dans la *Bibliothèque religieuse*, à laquelle il a aussi fourni *Les Saintes de France*; — de l'allemand, *Lénore*, de Bürger; — *Contes nocturnes, contes mystérieux*, et *Le Conseiller Krespel*, de Hoffmann; — *Witikind, ou les Saxons au temps de Charlemagne*, roman historique par L. C. H. B.; Paris, 1843, 4 vol. in-12; — de l'anglais : *Œuvres complètes de Fenimore Cooper* et *du capitaine Marryat*; — *Nicolas Nickleby*, et *le Baron de Grogzwicg*, par Dickens; — *Les Anglais peints par eux-mêmes*; Paris, 1841, gr. in-8°; — *La Case du Père Tom, Fleur de mai*, par Mme Beecher Stowe; Paris, 1854, in-4°; — les *Œuvres* de Walter Scott; Paris, 1855 et suiv., in-4°; — *Les Chasseurs de Chevelures*; — *Les Trailleurs au Mexique, Le Chef blanc*, de Mayne

Reid; — *L'Allumeur de Réverbères*, de miss Comming; — *Les Mystères de New-York*, de Solon Robinson; in-4°. M. Ém. de Labédollière a annoté *La Lanterne magique, histoire de Napoléon, racontée par deux soldats*, par F. Soulié. Il a fait précéder d'une notice littéraire sur Ch. Perrault les *Contes du temps passé*. Il a donné une notice sur *Jérusalem* à la suite des *Saints Évangiles* de M. Curmer; les *Aventures de M. Bric à Brac*, offertes en prime aux souscripteurs du *Jardin des Plantes*, du même éditeur; des notes et une flore pour la grande édition illustrée de *Paul et Virginie*. Il a placé aussi une notice littéraire sur Saint-Simon, en tête des œuvres de cet écrivain, publiées chez Barba. Sous le pseudonyme d'Antony Dubourg, il a fait paraître le *Dictionnaire des Ménages*, 2 vol. in-4°; et sous l'anonyme le *Livre du Mariage* et le *Livre du Deuil*. On trouve de lui dans *Les Français peints par eux-mêmes : Le Limousin, Les Banquistes, Le Modèle, L'Étudiant en droit, Le Normand, La Jeune fille, Le Languedocien, Les Ouvriers du fer, Le Poëte, L'Invalide, L'armée*, etc.; dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres : Épître aux Provinciaux*, longue pièce de vers. Il a été un des principaux collaborateurs des *Scènes de la Vie privee et publique des Animaux; Les animaux peints par eux-mêmes et dessinés par un autre*, illustrées par Granville. Il a encore travaillé au *National*, au *Charivari*, au *Coin du feu*, à la *Revue Britannique*, à la *Revue Comique, à l'usage des gens sérieux*; au *Mémorial historique de la Noblesse*; à l'*Almanach Prophétique*; au *Livre des Petits Enfants*; aux *Beaux-Arts et Industrie*; au *Journal des Demoiselles*, etc. M. de La Bédollière a contribué à la fondation de *L'Univers illustré*, auquel il fournit des articles.

L. L—T.

Doc. part. — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.*

LA BÉDOYÈRE (*Charles-Angélique-François* HUCHET, comte DE), général français, né à Paris, le 17 avril 1786, fusillé dans la plaine de Grenelle, le 19 août 1815. Il appartenait à une ancienne famille de Bretagne. A l'âge de vingt ans il entra dans les gendarmes d'ordonnance, et fit avec ce corps les campagnes de 1806 et 1807. Devenu aide de camp du maréchal Lannes, il l'accompagna en Espagne, dans la campagne de 1808, et fut blessé à Tudela. Guéri de ses blessures, il suivit son chef en Allemagne, et à la prise de Ratisbonne il monta le premier sur les remparts. Blessé à la bataille d'Essling, à côté du maréchal Lannes, il fut, après son rétablissement, attaché comme aide de camp au prince Eugène. En 1811, le vice-roi d'Italie le fit nommer chef de bataillon. La campagne de 1812 lui fournit plusieurs occasions de se distinguer, et la veille de la bataille de Lutzen, Napoléon, qui l'avait nommé colonel, lui donna le commandement du 112e régiment de ligne. La Bédoyère se fit remarquer à la tête de ce régiment à Lutzen, à Bautzen et sur les hauteurs de Colberg (23 août 1813), qu'il prit et défendit contre des forces supérieures. Encore blessé dans cette affaire, il dut rentrer en France pour se rétablir. A la fin de 1813, il épousa une demoiselle de Chastellux, dont la famille avait autrefois suivi les princes émigrés. Quand les alliés se présentèrent devant Paris, il se mit à la disposition du commandant de place. Après l'abdication de Fontainebleau, ses parents cherchèrent à le rapprocher du gouvernement royal, et parvinrent à lui faire donner la croix de Saint-Louis et le commandement du 7e de ligne, en garnison à Grenoble. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, débarqué sur les côtes de Provence, vit son escorte se grossir des faibles garnisons placées sur son passage et d'un certain nombre de citoyens; mais ces simples détachements étaient peu importants et commandés par des officiers de grades inférieurs, lorsque enfin un régiment entier se joignit à lui à Vizille : c'était le régiment de La Bédoyère. « Sire, dit celui-ci en abordant l'empereur, les Français vont tout faire pour Votre Majesté; mais il est indispensable qu'elle fasse tout pour eux. Plus d'ambition, plus de despotisme; nous voulons être libres et heureux. Il faut que Votre Majesté abjure le système de conquêtes et d'extrême puissance qui a fait le malheur de la France et le vôtre. » L'empereur sourit à cette harangue; mais le régiment avait repris l'aigle et la cocarde tricolore: on se mit en marche pour Grenoble, où l'on entra sans coup férir. De là l'empereur continua sa route sur Paris. Les illusions de La Bédoyère ne furent pas de longue durée. Un décret impérial ordonna la saisie des biens des membres du gouvernement provisoire de 1814. « Si le régime des séquestres et des proscriptions recommence, » dit aussitôt La Bédoyère, en présence de Napoléon, à ce qu'on assure, « tout sera bientôt fini. » L'empereur ne le nomma pas moins général de brigade, son aide de camp, et bientôt général de division. En même temps La Bédoyère était appelé à la pairie le 2 juin 1815. Étonné de tant d'honneurs, La Bédoyère s'écria : « Je n'ai rien fait pour l'empereur, j'ai tout fait pour la patrie. »

La Bédoyère suivit l'empereur à Waterloo. Resté un des derniers sur le champ de bataille, il revint après le désastre de cette journée siéger à la chambre des pairs. Après la seconde abdication de Napoléon, La Bédoyère soutint avec chaleur les droits de Napoléon II; il fut vivement interrompu, et se fit plusieurs fois rappeler à l'ordre. « C'est pour son fils, disait-il, que Napoléon a abdiqué.... Faudra-t-il que le sang français ait encore coulé pour passer sous le joug odieux de l'étranger, pour courber la tête sous un gouvernement avili; pour voir nos braves guerriers abreuvés d'humiliations et d'amertumes et privés de l'existence due à leurs services, à leurs blessures, à la gloire de la

[illegible] des voix autour du trône [illegible] [illegible]eux ; elles s'en éloignent au- [illegible] le malheur. L'abdication [illegible]éon est [illegible]e. Si l'on ne veut pas [illegible] son fils, [illegible] doit tenir l'épée, envi- [illegible] F[illegible]ais qui ont versé leur sang pour [illegible] encore tout couverts de bles- [illegible] sera abandonné par de vils généraux [illegible] déjà trahi... Si l'on déclare que tout [illegible] quittera son drapeau sera couvert [illegible] maison rasée, sa famille proscrite, [illegible] traîtres, plus de ces manœuvres [illegible]nné les dernières catastrophes, et [illegible] quelques auteurs siégent ici. » Ces [illegible] les soulevèrent une tempête, et [illegible] [illegible]nuer. « Si les chambres s'isolent [illegible]ereur, disait-il ailleurs, tout est perdu. [illegible]mis seront sous peu de jours à Paris : [illegible] deviendra la liberté, que deviendront [illegible] qui ont embrassé la cause nationale ? [illegible]i, mon sort n'est pas douteux, je serai [illegible]emier. » Après la reddition de la capi- [illegible] [illegible]doyère suivit l'armée derrière la Loire, [illegible]ouvert par la capitulation de Paris. [illegible]ant été licenciée, il se retira à Riom. [illegible] qu'excepté de la loi d'amnistie, il [illegible]levant un conseil de guerre. « On [illegible] dit M. Véron, et il était parti pour [illegible] du Puy-de-Dôme, pour les en- [illegible] de [illegible]mont. Sa fuite fut protégée par [illegible]-ports délivrés en blanc par Fouché, [illegible] leur destination. On pensait que [illegible] fort sensé, de La Bédoyère était de se [illegible] Suisse, pour de là passer en Angle- [illegible]. Le voyage de Clermont aux frontières de [illegible] devait être facile et sans danger. Mais [illegible] (1) eut l'idée, jusque ici inexpliquée, [illegible] à Paris : il prit tout simplement une [illegible] voiture des messageries royales. Il [illegible] par un officier de gendarmerie [illegible] dans la capitale. Lorsque la voi- [illegible] à la barrière de Fontainebleau, [illegible] visite des employés de l'octroi, [illegible] [illegible]darmerie prit un cabriolet et se [illegible] hâte à la préfecture de police. [illegible] absent ; l'officier s'adressa au [illegible] police de service, et lui confia le [illegible] arrivée du colonel. Le commissaire [illegible] [illegible]porta avec ses agents à l'hôtel [illegible] La voiture était arrivée depuis [illegible] : le colonel venait de prendre [illegible] de place, dont on donna le numéro [illegible] de ce renseignement, ceux-ci [illegible] que La Bédoyère s'était fait con- [illegible] maison du faubourg Poisson- [illegible] sa trace. Le concierge auquel on [illegible] qu'était devenu un voyageur arrivé [illegible] auparavant, répondit que ce voyageur était monté chez le locataire de l'entre-sol, et qu'il y était encore. C'est là qu'il fut pris et arrêté. Tout était consommé lorsque le préfet de police rentra dans son hôtel. Ce jour-là le ministre Fouché donnait une grande fête à l'occasion de son mariage avec M[lle] de Castellane... C'est pendant cette fête, au milieu des danses, que Fouché apprit l'arrestation de La Bédoyère ; il en fut vivement affligé. On venait de découvrir un nouveau complot : on en conclut que le colonel était arrivé pour y prendre part ; ce soupçon contribua considérablement à aggraver sa situation. Après son arrestation, La Bédoyère fut conduit à la prison militaire de l'Abbaye. On trouva sur lui les passe-ports donnés par Fouché. » La plupart des biographes prétendent au contraire que La Bédoyère ne put résister au désir d'embrasser encore une fois sa femme et son jeune enfant. Peut-être aussi se croyait-il suffisamment protégé par sa famille. D'autres pensent qu'il avait été traîtreusement abusé ; que par une machination infâme, un agent avait été envoyé auprès de lui et l'avait attiré à Paris en lui annonçant un soulèvement populaire.

« La Bédoyère comptait des amis dans tous les partis, dit encore M. Véron ; la plupart des membres de sa famille étaient royalistes ; tous ceux qui le connaissaient l'aimaient et s'intéressaient à lui. C'était un beau jeune homme, un brillant officier plein d'avenir. Comme on n'avait pu l'empêcher de se faire arrêter, on résolut de l'enlever. Une fatalité obstinée fit échouer ce projet, secondé par le geôlier ; tout était prêt, même une somme de trente mille francs nécessaire pour aplanir tous les obstacles au dernier moment. La personne qui conduisait ce projet d'évasion (c'était une femme), s'adressa à un officier de paix qu'elle croyait dans le secret et qui n'y était pas. Celui-ci fit de l'éclat ; cette femme si malheureuse fut arrêtée et conduite à la préfecture de police. Interrogée immédiatement, elle avoua tout, et s'honora par la franchise de ses réponses et la chaleur de son dévouement. Le préfet de police la fit mettre en liberté le lendemain de l'exécution. »

La Bédoyère trouva un habile et courageux défenseur dans Benjamin Constant, ami de sa famille. Celui-ci écrivit en forme de lettre un mémoire qu'il signa, et qui fut remis à Louis XVIII. Ce mémoire porte la date du 14 août 1815. Benjamin Constant y demandait au roi si l'on ne devait pas rejeter sur le parti ultra-royaliste qui méconnaissait les intentions du roi, les causes du mécontentement qui avait pu entraîner quelques hommes dans des erreurs coupables. « Si l'on veut être sévère, dit-il, il ne faut frapper qu'une seule tête, et M. de La Bédoyère, quelque coupable qu'il soit, n'est pas la tête qu'il faut frapper si l'on en veut une... M. de La Bédoyère peut alléguer l'emportement, la non-préméditation, la franchise, la jeunesse.. Le fait est sans excuse. Légalement aucune dé-

[illegible] On sait que la Restauration n'avait pas reconnu les [illegible] donnés par l'empereur pendant les Cent Jours.
L. L—T.

Reid; — *L'Allumeur de Réverbères*, de miss Comming; — *Les Mystères de New-York*, de Solon Robinson; in-4°. M. Ém. de Labédollière a annoté *La Lanterne magique, histoire de Napoléon, racontée par deux soldats*, par F. Soulié. Il a fait précéder d'une notice littéraire sur Ch. Perrault les *Contes du temps passé*. Il a donné une notice sur *Jérusalem* à la suite des *Saints Évangiles* de M. Curmer; les *Aventures de M. Bric à Brac*, offertes en prime aux souscripteurs du *Jardin des Plantes*, du même éditeur; des notes et une flore pour la grande édition illustrée de *Paul et Virginie*. Il a placé aussi une notice littéraire sur Saint-Simon, en tête des œuvres de cet écrivain, publiées chez Barba. Sous le pseudonyme d'Antony Dubourg, il a fait paraître le *Dictionnaire des Ménages*, 2 vol. in-4°; et sous l'anonyme le *Livre du Mariage* et le *Livre du Deuil*. On trouve de lui dans *Les Français peints par eux-mêmes : Le Limousin, Les Banquistes, Le Modèle, L'Étudiant en droit, Le Normand, La Jeune fille, Le Languedocien, Les Ouvriers du fer, Le Poëte, L'Invalide, L'armée*, etc.; dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres : Épître aux Provinciaux*, longue pièce de vers. Il a été un des principaux collaborateurs des *Scènes de la Vie privée et publique des Animaux; Les animaux peints par eux-mêmes et dessinés par un autre*, illustrées par Granville. Il a encore travaillé au *National*, au *Charivari*, au *Coin du feu*, à la *Revue Britannique*, à la *Revue Comique, à l'usage des gens sérieux*; au *Mémorial historique de la Noblesse*; à l'*Almanach Prophétique*; au *Livre des Petits Enfants*; aux *Beaux-Arts et Industrie*; au *Journal des Demoiselles*, etc. M. de La Bédollière a contribué à la fondation de *L'Univers illustré*, auquel il fournit des articles.

L. L—T.

Doc. part. — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.*

LA BÉDOYÈRE (*Charles-Angélique-François* HUCHET, comte DE), général français, né à Paris, le 17 avril 1786, fusillé dans la plaine de Grenelle, le 19 août 1815. Il appartenait à une ancienne famille de Bretagne. A l'âge de vingt ans il entra dans les gendarmes d'ordonnance, et fit avec ce corps les campagnes de 1806 et 1807. Devenu aide de camp du maréchal Lannes, il l'accompagna en Espagne, dans la campagne de 1808, et fut blessé à Tudela. Guéri de ses blessures, il suivit son chef en Allemagne, et à la prise de Ratisbonne il monta le premier sur les remparts. Blessé à la bataille d'Essling, à côté du maréchal Lannes, il fut, après son rétablissement, attaché comme aide de camp au prince Eugène. En 1811, le vice-roi d'Italie le fit nommer chef de bataillon. La campagne de 1812 lui fournit plusieurs occasions de se distinguer, et la veille de la bataille de Lutzen, Napoléon, qui l'avait nommé colonel, lui donna le commandement du 112e régiment de ligne. La Bédoyère se fit remarquer à la tête de ce régiment à Lutzen, à Bautzen et sur les hauteurs de Colberg (23 août 1813), qu'il prit et défendit contre des forces supérieures. Encore blessé dans cette affaire, il dut rentrer en France pour se rétablir. A la fin de 1813, il épousa une demoiselle de Chastellux, dont la famille avait autrefois suivi les princes émigrés. Quand les alliés se présentèrent devant Paris, il se mit à la disposition du commandant de place. Après l'abdication de Fontainebleau, ses parents cherchèrent à le rapprocher du gouvernement royal, et parvinrent à lui faire donner la croix de Saint-Louis et le commandement du 7e de ligne, en garnison à Grenoble. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, débarqué sur les côtes de Provence, vit son escorte se grossir des faibles garnisons placées sur son passage et d'un certain nombre de citoyens; mais ces simples détachements étaient peu importants et commandés par des officiers de grades inférieurs, lorsque enfin un régiment entier se joignit à lui à Vizille : c'était le régiment de La Bédoyère. « Sire, dit celui-ci en abordant l'empereur, les Français vont tout faire pour Votre Majesté; mais il est indispensable qu'elle fasse tout pour eux. Plus d'ambition, plus de despotisme; nous voulons être libres et heureux. Il faut que Votre Majesté abjure le système de conquêtes et d'extrême puissance qui a fait le malheur de la France et le vôtre. » L'empereur sourit à cette harangue; mais le régiment avait repris l'aigle et la cocarde tricolore: on se mit en marche pour Grenoble, où l'on entra sans coup férir. De là l'empereur continua sa route sur Paris. Les illusions de La Bédoyère ne furent pas de longue durée. Un décret impérial ordonna la saisie des biens des membres du gouvernement provisoire de 1814. « Si le régime des séquestres et des proscriptions recommence, » dit aussitôt La Bédoyère, en présence de Napoléon, à ce qu'on assure, « tout sera bientôt fini. » L'empereur ne le nomma pas moins général de brigade, son aide de camp, et bientôt général de division. En même temps La Bédoyère était appelé à la pairie le 2 juin 1815. Étonné de tant d'honneurs, La Bédoyère s'écria : « Je n'ai rien fait pour l'empereur, j'ai tout fait pour la patrie. »

La Bédoyère suivit l'empereur à Waterloo. Resté un des derniers sur le champ de bataille, il revint après le désastre de cette journée siéger à la chambre des pairs. Après la seconde abdication de Napoléon, La Bédoyère soutint avec chaleur les droits de Napoléon II; il fut vivement interrompu, et se fit plusieurs fois rappeler à l'ordre. « C'est pour son fils, disait-il, que Napoléon a abdiqué.... Faudra-t-il que le sang français ait encore coulé pour passer sous le joug odieux de l'étranger, pour courber la tête sous un gouvernement avili; pour voir nos braves guerriers abreuvés d'humiliations et d'amertumes et privés de l'existence due à leurs services, à leurs blessures, à la gloire de la

sation? J'ai entendu des voix autour du trône du souverain heureux; elles s'en éloignent aujourd'hui qu'il est dans le malheur. L'abdication de Napoléon est indivisible. Si l'on ne veut pas reconnaître son fils, il doit tenir l'épée, environné de Français qui ont versé leur sang pour lui et qui sont encore tout couverts de blessures. Il sera abandonné par de vils généraux qui l'ont déjà trahi... Si l'on déclare que tout Français qui quittera son drapeau sera couvert d'infamie, sa maison rasée, sa famille proscrite, alors plus de traîtres, plus de ces manœuvres qui ont occasionné les dernières catastrophes, et dont peut-être quelques auteurs siégent ici. » Ces dernières paroles soulevèrent une tempête, et il ne put continuer. « Si les chambres s'isolent de l'empereur, disait-il ailleurs, tout est perdu. Les ennemis seront sous peu de jours à Paris: alors que deviendra la liberté, que deviendront tous ceux qui ont embrassé la cause nationale? Quant à moi, mon sort n'est pas douteux, je serai fusillé le premier. » Après la reddition de la capitale, La Bédoyère suivit l'armée derrière la Loire, se croyant couvert par la capitulation de Paris. L'armée ayant été licenciée, il se retira à Riom. Il y apprit qu'excepté de la loi d'amnistie, il était traduit devant un conseil de guerre. « On l'avait averti, dit M. Véron, et il était parti pour le département du Puy-de-Dôme, pour les environs de Clermont. Sa fuite fut protégée par des passe-ports délivrés en blanc par Fouché, sachant bien leur destination. On pensait que le projet, fort sensé, de La Bédoyère était de se rendre en Suisse, pour de là passer en Angleterre. Le voyage de Clermont aux frontières de la Suisse devait être facile et sans danger. Mais le colonel (1) eut l'idée, jusque ici inexpliquée, de revenir à Paris : il prit tout simplement une place dans la voiture des messageries royales. Il y fut reconnu par un officier de gendarmerie qui se rendait dans la capitale. Lorsque la voiture fut arrivée à la barrière de Fontainebleau, et pendant la visite des employés de l'octroi, l'officier de gendarmerie prit un cabriolet et se rendit en toute hâte à la préfecture de police. Le préfet était absent; l'officier s'adressa au commissaire de police de service, et lui confia le secret de l'arrivée du colonel. Le commissaire de police se transporta avec ses agents à l'hôtel des messageries. La voiture était arrivée depuis quelques instants : le colonel venait de prendre un cabriolet de place, dont on donna le numéro aux agents. Munis de ce renseignement, ceux-ci surent bientôt que La Bédoyère s'était fait conduire dans une maison du faubourg Poissonnière : on suivit sa trace. Le concierge auquel on demanda ce qu'était devenu un voyageur arrivé une heure auparavant, répondit que ce voyageur était monté chez le locataire de l'entre-sol, et qu'il y était encore. C'est là qu'il fut pris et arrêté. Tout était consommé lorsque le préfet de police rentra dans son hôtel. Ce jour-là le ministre Fouché donnait une grande fête à l'occasion de son mariage avec M[lle] de Castellane... C'est pendant cette fête, au milieu des danses, que Fouché apprit l'arrestation de La Bédoyère; il en fut vivement affligé. On venait de découvrir un nouveau complot: on en conclut que le colonel était arrivé pour y prendre part; ce soupçon contribua considérablement à aggraver sa situation. Après son arrestation, La Bédoyère fut conduit à la prison militaire de l'Abbaye. On trouva sur lui les passe-ports donnés par Fouché. » La plupart des biographes prétendent au contraire que La Bédoyère ne put résister au désir d'embrasser encore une fois sa femme et son jeune enfant. Peut-être aussi se croyait-il suffisamment protégé par sa famille. D'autres pensent qu'il avait été traîtreusement abusé; que par une machination infâme, un agent avait été envoyé auprès de lui et l'avait attiré à Paris en lui annonçant un soulèvement populaire.

« La Bédoyère comptait des amis dans tous les partis, dit encore M. Véron; la plupart des membres de sa famille étaient royalistes; tous ceux qui le connaissaient l'aimaient et s'intéressaient à lui. C'était un beau jeune homme, un brillant officier plein d'avenir. Comme on n'avait pu l'empêcher de se faire arrêter, on résolut de l'enlever. Une fatalité obstinée fit échouer ce projet, secondé par le geôlier; tout était prêt, même une somme de trente mille francs nécessaire pour aplanir tous les obstacles au dernier moment. La personne qui conduisait ce projet d'évasion (c'était une femme), s'adressa à un officier de paix qu'elle croyait dans le secret et qui n'y était pas. Celui-ci fit de l'éclat; cette femme si malheureuse fut arrêtée et conduite à la préfecture de police. Interrogée immédiatement, elle avoua tout, et s'honora par la franchise de ses réponses et la chaleur de son dévouement. Le préfet de police la fit mettre en liberté le lendemain de l'exécution. »

La Bédoyère trouva un habile et courageux défenseur dans Benjamin Constant, ami de sa famille. Celui-ci écrivit en forme de lettre un mémoire qu'il signa, et qui fut remis à Louis XVIII. Ce mémoire porte la date du 14 août 1815. Benjamin Constant y demandait au roi si l'on ne devait pas rejeter sur le parti ultra-royaliste qui méconnaissait les intentions du roi, les causes du mécontentement qui avait pu entraîner quelques hommes dans des erreurs coupables. « Si l'on veut être sévère, dit-il, il ne faut frapper qu'une seule tête, et M. de La Bédoyère, quelque coupable qu'il soit, n'est pas la tête qu'il faut frapper si l'on en veut une... M. de La Bédoyère peut alléguer l'emportement, la non-préméditation, la franchise, la jeunesse.. Le fait est sans excuse. Légalement aucune dé-

(1) On sait que la Restauration n'avait pas reconnu les grades donnés par l'empereur pendant les Cent Jours.
L. L—T.

fense ne peut le sauver. Mais je crois, dans l'intérêt du roi, qu'une mitigation de la peine, une détention sévère dans un château fort, vaut mieux que le sang de ce jeune homme versé dans la plaine de Grenelle. Je pense que cet acte de clémence serait un gage de réconciliation avec notre malheureuse armée. » Ces avis ne furent point entendus. Arrêté le 2 août 1815, La Bédoyère fut traduit le 4 devant le 2e conseil de guerre permanent de la 1re division militaire; il comparut le 9, et se défendit avec calme et simplicité. En convenant de la plupart des faits rapportés dans l'acte d'accusation, il fit observer que la force des circonstances avait dû atténuer ses torts. Il termina sa défense en faisant des vœux pour que tous les Français ne formassent plus qu'une seule et même famille autour du trône du roi. Le 15, il fut condamné à la peine de mort à l'unanimité; le conseil de révision statua le 19 sur son pourvoi, qui fut rejeté, et le même jour il fut exécuté dans la plaine de Grenelle à six heures et demie du soir. Toutes les démarches faites par sa famille dans l'intervalle des deux jugements pour obtenir une commutation de peine avaient été inutiles. Il mourut avec courage. Constamment occupé de sa femme et de son enfant, il fut assisté au dernier moment par un abbé qui l'avait vu naître et l'avait élevé. Il se mit à genoux, reçut la bénédiction du prêtre, et s'étant relevé, l'embrassa, puis s'avançant au-devant du peloton de vétérans chargé de l'exécution, il leur dit en leur indiquant son cœur. « C'est là qu'il faut frapper! » Quelques minutes après il n'existait plus. Ses héritiers, portés pour 150,000 fr. dans le testament de Napoléon, reçurent 62,143 fr. sur les fonds restés chez Laffitte; ils ont été inscrits pour 74,711 fr. sur les 4 millions mis par Napoléon III à la charge du budget en 1855 pour acquitter la dette de Sainte-Hélène.

Un comte de La Bédoyère, nommé chambellan de l'empereur en 1853, a été élu membre du corps législatif par la cinquième circonscription de la Seine-Inférieure en 1856, et réélu en 1857.

L. LOUVET.

Moniteur, 1815, p. 333, 638, 780, 781, 844, 876, 928. — A. de Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*. — Véron, *Mem. d'un Bourgeois de Paris*. — Châteaubriand, *Mem. d'outre-tombe*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Em. Haag, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers.*

LABELLE (*Pierre-François*), biographe français, né en 1694, mort le 14 janvier 1760. Il appartenait comme prêtre à la Congrégation de l'Oratoire, et se montra zélé partisan des doctrines jansénistes. On a de lui : *Nécrologe des appelans et opposans à la bulle* Unigenitus; Paris, 1755, 2 vol. in-12. A. L.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel* (édit. de 1810).

LABELYE (*François-Charles*), ingénieur suisse, mort à Paris, vers 1750. On n'a que fort peu de données sur sa vie; sa naissance même est assez douteuse, puisque les uns le regardent comme Français, d'autres comme Flamand. Mariette, qui le croit originaire de Bourgogne, cite dans ses notes un journal suisse d'après lequel Labelye serait né à Vevay. « C'est, dit-il, un excellent ingénieur, que les Anglais avoient attiré chez eux, et qui leur a bâti le pont de Westminster en se servant de moyens qui ont rendu facile une opération considérée jusque alors comme impraticable, vu l'extrême largeur de la Tamise dans l'endroit où ce pont est assis et les inconvénients de la marée, qui s'y fait sentir. Il est venu mourir à Paris, se plaignant beaucoup des Anglais. » P. L—Y.

Pichot, *Voyage en Angleterre*, t. I, p. 261. — Grosley, *Londres*, t. III. — Mariette, *Abecedario*, p. 110. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*.

LABEO (*Quintus-Fabius*), questeur urbain en 196 avant J.-C. Il força les augures et les prêtres à payer les impôts que depuis plusieurs années ils refusaient d'acquitter. En 189 il fut élu préteur et nommé au sort commandant de la flotte. Pressé de se signaler, il fit voile pour l'île de Crète, où se trouvaient un grand nombre de citoyens romains réduits en esclavage. Il en délivra 4,000, et se dirigea du côté de la Macédoine. La paix venait d'être conclue avec Antiochus, et Labeo reçut l'ordre d'aller détruire, d'après les conditions du traité, la flotte du roi qui se trouvait à Patare et de prendre possession de Telmissus. Il ramena ensuite ses vaisseaux en Italie, et demanda le triomphe, qui lui fut accordé malgré l'opposition des tribuns. En 185 il se porta inutilement candidat pour le consulat; mais il fut plus heureux en 183, et eut la Ligurie pour province. En 180 il obtint la dignité de pontife. Labeo fut un des nobles romains qui protégèrent Térence et travaillèrent peut-être à ses pièces. Y.

Tite-Live, XXXIII, 42; XXVIII, 47, 50, 60; XXXVIII, 39, 47; XXXIX, 32, 55; XL, 42. — Cicéron, *De Off.*, I, 10.

LABEO (*Quintus Antistius*), jurisconsulte romain, né dans le premier siècle avant J.-C., mort en 42 avant notre ère. Il était d'une des plus anciennes famille de Rome, la *gens Antistia*. Il étudia la jurisprudence sous Servius Sulpicius; au rapport de Pomponius (*Digeste*, I, tit. II, 2, § 44), il écrivit plusieurs ouvrages de jurisprudence. Républicain ardent, il conspira avec Brutus, et fut un des assassins de César. Après la bataille de Philippes, il se fit tuer par son esclave. E. G.

Plutarque, *Brutus*, ch. 12. — Appien, *De Bello civili*, IV. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

LABEO (*Marcus* (1) *Antistius*), célèbre jurisconsulte et polygraphe romain, fils du précédent, vivait sous Auguste. Il étudia d'abord la philosophie, et ensuite le droit sous Trebatius, Ofilius et Tubero; sans s'attacher exclusivement aux idées de l'un ou de l'autre, il contrôla leurs opinions, et arriva ainsi à se former une doctrine par-

(1) *Quintus* selon Aulu-Gelle.

e. En politique il soutenait avec ardeur les s républicains de l'ancienne constitution romaine, dont les moindres prescriptions lui étaient sacrées. Cité un jour pour comparaître devant les tribuns, il refusa d'obtempérer à cet ordre, parce que ces magistrats n'avaient pas le droit vocatio, bien qu'ils eussent celui de la *prensio*. Après avoir géré la préture, il se retira des res publiques, et se consacra entièrement à de. la moitié de l'année à Rome, des leçons de droit et rédigeant des con...; les six autres mois il habitait la campagne, et y écrivait ses ouvrages. Auguste voulut le nommer *consul suffectus*, la même année où il éleva au consulat Atejus Capito, le rival de Labeo. Mais ce dernier refusa l'office qui lui était offert. Il montra encore dans deux autres occasions l'antipathie que lui inspirait le destructeur de la liberté de sa patrie. Chargé en l'an 18 avant notre ère d'élire un sénateur, il désigna M. Lepidus, alors en exil à cause de son hostilité contre Auguste. Lorsque celui-ci lui demanda s'il n'y aurait pas eu de meilleur choix à faire, Labeo répondit que chacun avait sa propre manière de voir. Une autre fois, quand il fut question de ce que les sénateurs iraient à tour de rôle veiller dans l'antichambre de l'empereur, il s'en excusa en prétextant qu'il avait l'habitude de ronfler. On comprend ainsi facilement qu'Horace, pour plaire à Auguste, ait cherché à ternir la réputation de Labeo, comme plusieurs de ses commentateurs, Acro en tête, l'ont prétendu : on se rappelle la satire où le poëte reproche à un Labeo trop de dureté pour ses esclaves (*Satiræ*, I, 3). Cependant, il est douteux que dans ce passage Horace ait eu en vue notre jurisconsulte.

Labeo tenait au maintien intégral des ... institutions politiques de son pays, il inclin... à innover en matière de droit ... Nous avons un exemple frappant, en ce ... trouva pleinement la légalité des co..., dont l'usage chez les Romains com... seulement de son vivant. Capito (*voy.* ...), qui, seul parmi les juristes de cette époque, contre-balançait l'autorité de Labeo, suivoie entièrement contraire. Favorable ...ements introduits par Auguste dans ...ement, il se déclara le champion de ...n pour ce qui concernait la législation privée. ... deux légistes éminents, *decora pacis*, ... les appelle Tacite, fondèrent deux écoles ...sées, ... ont duré un siècle et demi, celle ... Pro... dont le nom provient de Proc..., sectateur de Labeo, et celle ...ussi désignée d'après Sabinus, ... de Capito. Quand on a voulu préciser s leurs détails les points du dissentiment qui régnait entre les deux écoles et entre leurs deux ..., on a vu s'élever une longue discus... les uns tout se réduisait à ce que Labeo était imbu de la philosophie stoïcienne, et Capito de celle de l'Académie. Au siècle dernier on prétendait assez généralement que Labeo avait toujours pris pour règle l'équité, tandis que Capito voulait faire exécuter dans son sens le plus strict le texte littéral de la loi. De nos jours, lors de la naissance de l'école historique, Capito a été représenté comme le devancier de Savigny, et Labeo comme le précurseur de Gans. Voici, selon nous, le résultat auquel on arrive en comparant entre eux les avis les plus éclairés, ceux de Mascov, de Hommel, de Dirksen et de Puchta.

Labéo, dont les connaissances étaient des plus variées, mit la jurisprudence en contact avec la philosophie et la dialectique; Servius Sulpicius avait déjà cherché à les introduire dans l'interprétation des lois; Labeo y fit aussi servir l'histoire et les recherches grammaticales et étymologiques. Son école aime à rechercher les principes généraux qui régissent tel ou tel point de législation et à en tirer, par des raisonnements serrés, des conséquences logiques, sans reculer devant les subtilités. Aussi arrive-t-il que dans les questions controversées entre les deux écoles bien des fois l'équité et le bon sens sont du côté des sectateurs de Capito, tandis que les disciples de Labeo pèchent par un excès de rigueur dans leurs déductions. Mais ils n'en gardent pas moins le grand mérite d'avoir rompu avec l'ancienne jurisprudence, qui s'attachait à recueillir, sans oser les contredire, les avis de quelques maîtres vénérés et à appliquer la lettre morte des lois, quelque imparfaites qu'elles fussent, sans songer à remédier à leurs défectuosités. Capito, quoiqu'il eût une instruction presque aussi étendue que Labeo, défendait les idées étroites des légistes antérieurs; une barrière nettement tracée existait dans son esprit entre la science du droit et les autres connaissances humaines. Sa résistance servit à enrayer l'impulsion nouvelle donnée par son rival, qui aurait pu amener des changements trop précipités; mais elle n'empêcha pas que le droit romain ne se transformât peu à peu sous l'influence des idées de Labeo Grâce à la hardiesse avec laquelle ce dernier combattit la routine des praticiens, le droit romain, au lieu de rester un amas de coutumes souvent étranges, applicables seulement au peuple de Rome, reçut peu à peu dans son sein les principes du *jus gentium*, put être refondu par des intelligences d'élite, et devint enfin la *raison écrite*, apte, avec quelques modifications, à régir les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Cependant, il est à remarquer que si la tendance générale de la doctrine de Labeo a prévalu, les avis de l'école qui remonte à Capito ont été plus souvent consacrés dans les Pandectes que ceux des disciples de Labeo. Mais la renommée personnelle de Labeo a fait admettre au Digeste jusqu'à soixante-et-un fragments de ses ouvrages, tandis qu'on n'y a pas donné le moindre extrait des écrits de Capito. De plus, l'opinion de Labeo sur divers points de droit se trouve rapportée au Digeste plus de cinq cents fois. Les fragments

de Labeo sont réunis dans la *Palingenesia librorum Juris* de Hommel; ils ont été l'objet d'un commentaire spécial de la part de Séb. Ortega.

Labeo avait laissé plus de quatre cents ouvrages, dont les principaux étaient : *Libri VIII* Πιθανῶν; Paul en fit une *Epitome* (*voy.* Bynkerschoek, *Observationes*, III, 16; Blume dans la *Zeitschrift* de Savigny, t. IV, p. 317); — *Libri Prætoris urbani*; — *Libri Prætoris peregrini* (*voy.* Wieling, *De Labeonis ad edictum libris*); — *Commentarii ad XII Tabulas*; — *Libri Responsorum*; — *De Jure pontificio*; — *De Diis animalibus*; — *De Disciplinis Etruscis Tagetis et Bacchetidis*; — *De Officio Augurum*; — *Posteriora*, ouvrage de droit, publié après la mort de Labeo, dont Aulu-Gelle cite le quarantième livre, et qui fut commenté par Jarolenus (*voy.* ce nom; *voy.* aussi P. Phil. Wolphardt, *De Posterioribus Labeonis*; Rinteln, 1751, in-4°). Labéo doit aussi, selon toute probabilité, être regardé comme l'auteur des ouvrages *De Fastis* et *De Oraculo Apollinis Clarii*, attribués par Macrobe à un Cornelius Labeo (*voy.* Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*, au mot *Cornelius Labeo*). Enfin, selon toute probabilité Labeo avait encore écrit un ouvrage de jurisprudence intitulé : *Libri Epistolarum*, ouvrage dû selon quelques-uns à un certain Domitius Labeo, qui vivait au troisième siècle de notre ère. Ce dernier Labeo ne paraît avoir eu sur la science du droit que des notions très-bornées (*voy.* MÉNAGE, *Amœnitates Juris*, ch. XX, et G. Grotius, *Vitæ Jurisconsultorum*, II, 4, § 8). Ernest GRÉGOIRE.

Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, XIII, 12. — Tacite, *Annales*, III, 75. — Suétone, *Auguste*, c. 54. — Dio Cassius, *Historia romana*, liv. LIX. — Pomponius, *Enchiridion*; Digeste, I, II, 2, § 47. — Corn. van Eck, *De Vita M. A. Labeonis et C. A. Capitonis* (inséré dans le *Thesaurus novus Dissertationum* d'Œlrichs). — Ch. G. Biener, *A. Labeo, juris civilis novator* (inséré dans les *Opuscula academica* de Biener). — Chr. Thomasius, *Comparatio Labeonis et Capitonis*; Leipzig, 1683, in-4°. — Chr. Thomasius, *Comparatio Labeonis et Trebatii*; Leipzig, 1684, in-4°. — A. N. Moller, *Selecta quædam*, cap I (dans le *Thes. nov. Dissert.* d'Œlrichs). — Oteyza et Olano, *Paralipomenon et electorum Juris* (dans le tome I du *Thesaurus* de Meermann). — Merillius, *Observationes*. — Hommel, *De principali causa dissensionum inter Labeonem et Capitonem*. — Mascov, *De sectis Sabinianorum et Proculeianorum*. — Neuber, *Die juristischen Classiker*. — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*, t. I, § 82 et 83. — Dirksen, *Beiträge zur Kenntniss des römischen Rechts*. — Puchta, *Institutionen*, § 90. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

LABEO (*Aleius* ou *Titilidius*), peintre romain, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il fut proconsul de la Gaule Narbonnaise, et exerça cette dignité d'une manière peu honorable. Il se rendit célèbre par ses petits tableaux. Il mourut à un âge avancé, quelque temps avant que Pline commençât d'écrire son *Histoire Naturelle*. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 4.

LABEO (*Accius* ou *Attius*), poëte romain, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il traduisit littéralement l'*Iliade* d'Homère. Cette traduction, qui semble avoir eu beaucoup de succès du temps de Néron, était fort mauvaise, si on en croit Perse. Mais la raillerie d'un poëte satirique n'est pas un jugement, surtout lorsqu'on ne peut la contrôler. Il ne reste rien d'Attius Labeo. Y.

Perse, *Sat.* I, v. 4, 51.

LA BERGERIE (*Jean-Baptiste* ROUGIER DE). *Voy.* ROUGIER.

LABERGE (*Charles-Auguste* DE), peintre de paysage, né à Paris, en 1805, mort en 1842. Il entra en 1825 dans l'atelier du paysagiste Victor Bertin, et étudia la figure sous M. Picot. On trouve dans ses premiers tableaux un faire large et heurté, une touche facile et résolue, rendant avec vigueur les masses et surtout les terrains, mais négligeant le détail des premiers plans. Ce genre-là était en vogue à cette époque, et donnait des esquisses au lieu de tableaux. Les faciles succès qu'il obtint décidèrent bientôt Charles de Laberge à chercher une autre voie. Après plusieurs années de retraite et d'étude opiniâtre, il exposa, au salon de 1831, un tableau où sa première manière avait complétement disparu, et qui produisit parmi les artistes une grande sensation. Le sujet du tableau, une *Diligence traversant un village de Basse-Normandie et annonçant aux gens du lieu la nouvelle de la révolution de Juillet*, était traité avec une fidélité surprenante : il rappelait les travaux des maîtres hollandais. Dès lors de Laberge s'attacha à reproduire exactement la nature. Au salon de 1832, il exposa *Le Médecin de Campagne*, dont le succès fut plus grand encore, et que les connaisseurs regardent comme son meilleur ouvrage.

Cependant, à côté de ces minutieuses perfections, il ne négligeait pas l'effet général. Son ambition était de concilier ces qualités si opposées; *Le Médecin de Campagne* sembla presque réaliser ce rêve de son talent. En effet, après avoir observé de près, dans ses détails, le prodigieux fini de ce tableau, le spectateur, en s'éloignant, sera frappé de l'effet général, et de la manière large dont l'ensemble est traité. Charles de Laberge voulait que l'observateur retrouvât dans ses œuvres tous les points de vue, tous les aspects sous lesquels la nature s'offre à nos regards les objets vus de près dans leurs détails les plus circonstanciés, puis l'effet produit par les masses quand le regard les embrasse à distance; c'était reproduire la réalité dans ses conditions et ses manifestations les plus complexes. L'école hollandaise nous a donné plusieurs chefs-d'œuvre qui ont approché de ce but : et rien ne manquait à de Laberge pour égaler les maîtres hollandais; la santé seule lui manquait au milieu de sa carrière. De 1832 à 1836, de Laberge visita l'Italie, passa plusieurs étés dans

s montagnes du Bugey, composa un grand mbre d'études, rédigea des notes approfondies r l'histoire de l'art, et fit paraître, au salon de 36, le tableau de la *Vieille au Mouton*, où le stème qu'il avait adopté était poussé jusqu'à s dernières limites. On peut citer encore parmi tableaux : *La Forêt de Virière; — Le Soleil chant; — La Laitière et Le Pot au lait; — Pêcheur et les Poissons; — Le Chien et son ître; — Un Intérieur de Château*. Chade ces tableaux coûta à l'artiste des efforts nts de travail. « Tel chardon, telle plante r plan a exigé, disait un critique, des rs d'étude. » Mais la santé de l'artiste ue jour en jour; atteint d'une maladie , il ne cessa de travailler qu'au moment lui échappa.

écrivain en renom qui compte également rmi les peintres, et dont le jugement doit re autorité dans les arts, M. Frédéric de , a consacré à Charles de Laberge une étude, qui nous fournit la meilleure ap n du caractère et des facultés de cet e original. « Il appelait ses moments perdus x qu'il consacrait à l'étude approfondie de perspective linéaire qu'il posséda en véritable , et dont aucun problème n'aurait pu l'ar r. Il avait également une connaissance con mmée de l'histoire de l'art. Il apportait dans s lectures et ses recherches la même cons nce et la même volonté que dans ses études toresques. Les notes qu'il a recueillies for raient des volumes et jeteraient de précieuses mières sur quelques-uns des points les plus scurs de l'histoire de diverses écoles de peinre qui ont illustré l'Allemagne et la Hollande... conversation était pleine d'intérêt et de arme; comme tous les hommes profondément nvaincus, qu'une seule idée préoccupe, et i consacrent de longues heures à des travaux res, il passait insensiblement de la cau an monologue, et, sans qu'il s'en doutât, à professer avec un entraînement sin r véritable éloquence. Il avait tout e le grand artiste, une âme tendre, s exclusif, un caractère réfléchi et pas , et par-dessus tout une ambition im nse du succès, mais du succès mérité... So t et par principes, il évitait de se aussi soigneusement que d'autres cher s se produire; il ne vivait que pour sa fa et un petit nombre d'amis. C'était un de s hommes, si rares aujourd'hui, dont l'art est seule passion, difficiles pour eux-mêmes, érants pour les autres, droits dans leur conduite mme dans leurs œuvres. »

Am. Renée.

M. de Mercey, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 fé er 1849.

LA BESNARDIÈRE (*Jean-Baptiste* de ncey, comte de), administrateur français, né 1er octobre 1765, à Périers, près Coutances, mort le 30 avril 1843, à Paris. Il fit d'abord partie de la congrégation des Oratoriens, et se chargea, après la dispersion des ordres religieux, de l'éducation de plusieurs jeunes gens de famille. La nécessité le contraignit bientôt à solliciter un emploi : en 1796 il entra comme simple commis au département des relations extérieures; trois ans plus tard, il était sous-chef à la division des consulats, et en 1807 il prenait la direction de la première division politique, poste qu'il conserva jusqu'en 1814. Lors de la campagne de Russie, il fut attaché au gouvernement de la province de Wilna, et fit, après la retraite de Moscou, un rapport plein de vues remarquables sur la situation de l'Europe. L'année suivante, il assista au congrès de Châtillon, et accompagna à celui de Vienne Talleyrand, sur l'esprit duquel il exerçait la plus grande influence. Le retour des Bourbons ne fit qu'apporter un changement favorable à la fortune de La Besnardière : créé comte le 22 août 1815, il devint en 1826 conseiller d'État en service extraordinaire, et resta en outre chargé de la direction des travaux politiques aux affaires étrangères. Après 1830, il se retira complétement de la vie publique. Les nombreux papiers qu'il a laissés, principalement sur l'organisation des pouvoirs exécutif et législatif, ont été placés aux archives du ministère dont il a été un des fonctionnaires les plus laborieux. « Napoléon, dit un biographe, aimait à travailler avec La Besnardière, et ne dédaignait pas de le consulter dans les grandes occasions. On prétend que *le bonhomme* (c'est ainsi qu'il l'appelait) est l'élève de Talleyrand, disait un jour l'empereur; eh bien, moi, je crois que c'est Talleyrand qui est l'élève du bonhomme. »

Paul Louisy.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

LABEY (*Jean-Baptiste*), mathématicien français, né vers 1750, en Normandie, mort en 1825, à Paris. Il fut d'abord attaché à l'École Militaire de Paris, où il compta Bonaparte parmi ses élèves, et continua d'enseigner les mathématiques à l'École centrale du Panthéon, à l'École Polytechnique et en dernier lieu au lycée Napoléon; il donna aussi des leçons à l'institution Sainte-Barbe. On a de lui : *Introduction à l'Analyse infinitésimale;* Paris, 1796, 2 vol. in-8°, trad. d'Euler; — *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie;* ibid., 1812, 2 vol. in-8°, également trad. d'Euler et augm. de notes; — *Traité de Statique;* ibid., 1812, in-8°.

K.

Moniteur universel. — Quérard, *La France Litt.*

LABICHE DE REIGNEFORT (*Pierre-Grégoire*), écrivain religieux français, né à Limoges, le 31 décembre 1756, mort le 8 septembre 1831. Il était docteur en théologie de la Société de Navarre à Paris et chanoine théolo-

de Labeo sont réunis dans la *Palingenesia librorum Juris* de Hommel; ils ont été l'objet d'un commentaire spécial de la part de Séb. Ortega.

Labeo avait laissé plus de quatre cents ouvrages, dont les principaux étaient : *Libri VIII* Πιθανῶν; Paul en fit une *Epitome* (*voy.* Bynkerschoek, *Observationes*, III, 16; Blume dans la *Zeitschrift* de Savigny, t. IV, p. 317); — *Libri Prætoris urbani*; — *Libri Prætoris peregrini* (*voy.* Wieling, *De Labeonis ad edictum libris*); — *Commentarii ad XII Tabulas*; — *Libri Responsorum*; — *De Jure pontificio*; — *De Diis animalibus*; — *De Disciplinis Hetruscis Tagetis et Bacchetidis*; — *De Officio Augurum*; — *Posteriora*, ouvrage de droit, publié après la mort de Labeo, dont Aulu-Gelle cite le quarantième livre, et qui fut commenté par Jarolenus (*voy.* ce nom; *voy.* aussi P. Phil. Wolphardt, *De Posterioribus Labeonis*; Rinteln, 1751, in-4°). Labéo doit aussi, selon toute probabilité, être regardé comme l'auteur des ouvrages *De Fastis* et *De Oraculo Apollinis Clarii*, attribués par Macrobe à un Cornelius Labeo (*voy.* Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*, au mot *Cornelius Labeo*). Enfin, selon toute probabilité Labeo avait encore écrit un ouvrage de jurisprudence intitulé : *Libri Epistolarum*, ouvrage dû selon quelques-uns à un certain Domitius Labeo, qui vivait au troisième siècle de notre ère. Ce dernier Labeo ne paraît avoir eu sur la science du droit que des notions très-bornées (*voy.* MÉNAGE, *Amœnitates Juris*, ch. XX, et G. Grotius, *Vitæ Jurisconsultorum*, II, 4, § 8). Ernest GRÉGOIRE.

Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, XIII, 12. — Tacite, *Annales*, III, 75. — Suétone, *Auguste*, c. 54. — Dio Cassius, *Historia romana*, liv. LIX.— Pomponius, *Enchiridion*; Digeste, I, II, 2, § 47. — Corn. van Eck, *De Vita M. A. Labeonis et C. A. Capitonis* (inséré dans le *Thesaurus novus Dissertationum* d'Œlrichs). — Ch. G. Biener, *A. Labeo, juris civilis novator* (inséré dans les *Opuscula academica* de Biener). — Chr. Thomasius, *Comparatio Labeonis et Capitonis*; Leipzig, 1683, in-4°. — Chr. Thomasius, *Comparatio Labeonis et Trebatii*; Leipzig, 1684, in-4°. — A. N. Moller, *Selecta quædam*, cap I (dans le *Thes. nov. Dissert.* d'Œlrichs). — Oteyza et Olano, *Paralipomenon et electorum Juris* (dans le tome I du *Thesaurus* de Meermann). — Merillius, *Observationes*. — Hommel. *De principali causa dissensionum inter Labeonem et Capitonem*. — Mascov, *De sectis Sabinianorum et Proculeianorum*. — Neuber, *Die juristischen Classiker*. — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*, t. I, § 82 et 83. — Dirksen, *Beiträge zur Kenntniss des römischen Rechts*. — Puchta, *Institutionen*, § 98. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

LABEO (*Atteius* ou *Titilidius*), peintre romain, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il fut proconsul de la Gaule Narbonnaise, et exerça cette dignité d'une manière peu honorable. Il se rendit célèbre par ses petits tableaux. Il mourut à un âge avancé, quelque temps avant que Pline commençât d'écrire son *Histoire Naturelle*. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 4.

LABEO (*Accius* ou *Attius*), poëte romain, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il traduisit littéralement l'*Iliade* d'Homère. Cette traduction, qui semble avoir eu beaucoup de succès du temps de Néron, était fort mauvaise, si on en croit Perse. Mais la raillerie d'un poëte satirique n'est pas un jugement, surtout lorsqu'on ne peut la contrôler. Il ne reste rien d'Attius Labeo. Y.

Perse, *Sat.* I, v. 4, 51.

LA BERGERIE (*Jean-Baptiste* ROUGIER DE). *Voy.* ROUGIER.

LABERGE (*Charles-Auguste* DE), peintre de paysage, né à Paris, en 1805, mort en 1842. Il entra en 1825 dans l'atelier du paysagiste Victor Bertin, et étudia la figure sous M. Picot. On trouve dans ses premiers tableaux un faire large et heurté, une touche facile et résolue, rendant avec vigueur les masses et surtout les terrains, mais négligeant le détail des premiers plans. Ce genre-là était en vogue à cette époque, et donnait des esquisses au lieu de tableaux. Les faciles succès qu'il obtint décidèrent bientôt Charles de Laberge à chercher une autre voie. Après plusieurs années de retraite et d'étude opiniâtre, il exposa, au salon de 1831, un tableau où sa première manière avait complétement disparu, et qui produisit parmi les artistes une grande sensation. Le sujet du tableau, une *Diligence traversant un village de Basse-Normandie et annonçant aux gens du lieu la nouvelle de la révolution de Juillet*, était traité avec une fidélité surprenante : il rappelait les travaux des maîtres hollandais. Dès lors de Laberge s'attacha à reproduire exactement la nature. Au salon de 1832, il exposa *Le Médecin de Campagne*, dont le succès fut plus grand encore, et que les connaisseurs regardent comme son meilleur ouvrage.

Cependant, à côté de ces minutieuses perfections, il ne négligeait pas l'effet général. Son ambition était de concilier ces qualités si opposées; *Le Médecin de Campagne* sembla presque réaliser ce rêve de son talent. En effet, après avoir observé de près, dans ses détails, le prodigieux fini de ce tableau, le spectateur, en s'éloignant, sera frappé de l'effet général, et de la manière large dont l'ensemble est traité. Charles de Laberge voulait que l'observateur retrouvât dans ses œuvres tous les points de vue, tous les aspects sous lesquels la nature s'offre à nos regards les objets vus de près dans leurs détails les plus circonstanciés, puis l'effet produit par les masses quand le regard les embrasse à distance; c'était reproduire la réalité dans ses conditions et ses manifestations les plus complexes. L'école hollandaise nous a donné plusieurs chefs-d'œuvre qui ont approché de ce but : et rien ne manquait à de Laberge pour égaler les maîtres hollandais; la santé seule lui manquait au milieu de sa carrière. De 1832 à 1836, de Laberge visita l'Italie, passa plusieurs étés dans

les montagnes du Bugey, composa un grand nombre d'études, rédigea des notes approfondies sur l'histoire de l'art, et fit paraître, au salon de 1836, le tableau de la *Vieille au Mouton*, où le système qu'il avait adopté était poussé jusqu'à ses dernières limites. On peut citer encore parmi ses tableaux : *La Forêt de Virière; — Le Soleil couchant; — La Laitière et Le Pot au lait; — Le Pêcheur et les Poissons; — Le Chien et son Maître; — Un Intérieur de Château*. Chacun de ces tableaux coûta à l'artiste des efforts surprenants de travail. « Tel chardon, telle plante du premier plan a exigé, disait un critique, des mois entiers d'étude. » Mais la santé de l'artiste déclinait de jour en jour; atteint d'une maladie de poitrine, il ne cessa de travailler qu'au moment où la vie lui échappa.

Un écrivain en renom qui compte également parmi les peintres, et dont le jugement doit faire autorité dans les arts, M. Frédéric de Mercey, a consacré à Charles de Laberge une savante étude, qui nous fournit la meilleure appréciation du caractère et des facultés de cet artiste original. « Il appelait ses moments perdus ceux qu'il consacrait à l'étude approfondie de la perspective linéaire qu'il posséda en véritable savant, et dont aucun problème n'aurait pu l'arrêter. Il avait également une connaissance consommée de l'histoire de l'art. Il apportait dans ses lectures et ses recherches la même conscience et la même volonté que dans ses études pittoresques. Les notes qu'il a recueillies formeraient des volumes et jeteraient de précieuses lumières sur quelques-uns des points les plus obscurs de l'histoire de diverses écoles de peinture qui ont illustré l'Allemagne et la Hollande... Sa conversation était pleine d'intérêt et de charme; comme tous les hommes profondément convaincus, qu'une seule idée préoccupe, et qui consacrent de longues heures à des travaux solitaires, il passait insensiblement de la causerie au monologue, et, sans qu'il s'en doutât, se [illegible] à professer avec un entraînement sin[illegible] et une véritable éloquence. Il avait tout ce qui distingue le grand artiste, une âme tendre, un goût exclusif, un caractère réfléchi et passionné, et par-dessus tout une ambition immense du succès, mais du succès mérité... Solitaire par goût et par principes, il évitait de se répandre aussi soigneusement que d'autres cherchent à se produire; il ne vivait que pour sa famille et un petit nombre d'amis. C'était un de ces hommes, si rares aujourd'hui, dont l'art est la seule passion, difficiles pour eux-mêmes, tolérants pour les autres, droits dans leur conduite comme dans leurs œuvres. »

Am. Renée.

M. de Mercey, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1848.

La Besnardière (*Jean-Baptiste* de Gouey, comte de), administrateur français, né le 1er octobre 1765, à Périers, près Coutances, mort le 30 avril 1843, à Paris. Il fit d'abord partie de la congrégation des Oratoriens, et se chargea, après la dispersion des ordres religieux, de l'éducation de plusieurs jeunes gens de famille. La nécessité le contraignit bientôt à solliciter un emploi : en 1796 il entra comme simple commis au département des relations extérieures; trois ans plus tard, il était sous-chef à la division des consulats, et en 1807 il prenait la direction de la première division politique, poste qu'il conserva jusqu'en 1814. Lors de la campagne de Russie, il fut attaché au gouvernement de la province de Wilna, et fit, après la retraite de Moscou, un rapport plein de vues remarquables sur la situation de l'Europe. L'année suivante, il assista au congrès de Châtillon, et accompagna à celui de Vienne Talleyrand, sur l'esprit duquel il exerçait la plus grande influence. Le retour des Bourbons ne fit qu'apporter un changement favorable à la fortune de La Besnardière : créé comte le 22 août 1815, il devint en 1826 conseiller d'État en service extraordinaire, et resta en outre chargé de la direction des travaux politiques aux affaires étrangères. Après 1830, il se retira complétement de la vie publique. Les nombreux papiers qu'il a laissés, principalement sur l'organisation des pouvoirs exécutif et législatif, ont été placés aux archives du ministère dont il a été un des fonctionnaires les plus laborieux. « Napoléon, dit un biographe, aimait à travailler avec La Besnardière, et ne dédaignait pas de le consulter dans les grandes occasions. On prétend que *le bonhomme* (c'est ainsi qu'il l'appelait) est l'élève de Talleyrand, disait un jour l'empereur; eh bien, moi, je crois que c'est Talleyrand qui est l'élève du bonhomme. »

Paul Louisy.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

Labey (*Jean-Baptiste*), mathématicien français, né vers 1750, en Normandie, mort en 1825, à Paris. Il fut d'abord attaché à l'École Militaire de Paris, où il compta Bonaparte parmi ses élèves, et continua d'enseigner les mathématiques à l'École centrale du Panthéon, à l'École Polytechnique et en dernier lieu au lycée Napoléon; il donna aussi des leçons à l'institution Sainte-Barbe. On a de lui : *Introduction à l'Analyse infinitésimale;* Paris, 1796, 2 vol. in-8°, trad. d'Euler; — *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie;* ibid., 1812, 2 vol. in-8°, également trad. d'Euler et augm. de notes; — *Traité de Statique;* ibid., 1812, in-8°.

K.

Moniteur universel. — Querard, *La France Litt.*

Labiche de Reignefort (*Pierre-Grégoire*), écrivain religieux français, né à Limoges, le 31 décembre 1756, mort le 8 septembre 1831. Il était docteur en théologie de la Société de Navarre à Paris et chanoine théolo-

gal de la cathédrale de Limoges. On a de lui : *Vies des Saints du Limousin*; Limoges, 1828, 3 vol. in-12 (comprenant les mois de juillet à décembre); — *Antidote contre le Schisme ou le pensez-y-bien des Catholiques français*, par un docteur de Sorbonne; Paris, 1792, in-8°; — *Apologues et Allégories chrétiennes, ou la morale de l'Évangile*, en vers français; Paris (1802), in-12; — *Relation de tout ce qu'ont souffert pour la religion les prêtres français insermentés déportés à l'île d'Aix*, près de Rochefort (1794-1795); Paris, 1796-1802, in-8°; — *Divini Amoris Fasciculus*; Limoges, 1832, in-32; ce recueil de méditations est extrait de saint Augustin, saint Anselme, saint Bernard, etc.

J.-B. L. ROY-P. (de Limoges).

Quérard, *La France Littéraire*. — *Renseignements particuliers*.

LA BIGOTIÈRE (*René* DE), seigneur de PERCHAMBAULT, jurisconsulte français, mort en 1727. Fils d'un conseiller au présidial d'Angers, qui embrassa l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur en droit dans cette ville (1696), et exerça longtemps les fonctions de conseiller au parlement de Rennes, où il devint président aux enquêtes. On a de ce magistrat, qui fut un des plus érudits de sa province : *Observations sommaires sur la Coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4°, qui parurent sous le nom supposé de *Pierre Abel, avocat*; — *Coutume de Bretagne, avec des observations sommaires pour faire connoître le sens qu'elle avoit dans son origine et celui que l'usage lui a donné*; Rennes, 1694, 1699, in-12; ibid., 1713, 2 vol. in-12, nouv. édit., revue et augmentée; — *Commentaire sur la Coutume de Bretagne*; Rennes, 1693, 1702, in-4°; — *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*; Rennes, 1693-1695, in-4°; — *Du Devoir des Juges et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques*; Rennes, 1695, in-16; — *Factum pour savoir si l'usage qui permet aux tuteurs de colloquer les deniers pupillaires à intérêt est autorisé*; Rennes, 1709, in-4°; — *Second factum* sur le même sujet; ibid., 1713; — *Traité de l'Usure et Intérêt*, suite du *Commentaire sur la Coutume*; Rennes, 1702. Ce dernier ouvrage, qui mérite une juste estime, malgré les négligences et même les fautes qu'on y remarque, fut exposé aux plus violentes attaques de la part de quelques théologiens, qui en trouvaient la doctrine relâchée. Le chanoine Écolasse se montra le plus ardent, et la lutte devint si vive entre les deux écrivains que l'on nomma des commissaires pour juger le différend; mais les parties s'échauffant beaucoup, le roi fit suspendre le cours de la procédure. Écolasse n'en publia pas moins les mémoires qu'il avait préparés pour sa justification, sous le titre de : *Préjugés légitimes contre les livres de M de La Bigotière de Perchambault*, Trévoux, 1714, in-12, où ce dernier était fort maltraité.

K.

Poullain Du Parc, *Observations sur les ouvrages de feu M. de La Bigotière*; Rennes, 1766, in-12. — Goujet, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, t. III. — Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne*.

LABIENUS, nom d'une famille romaine qui ne figure dans l'histoire que dans le dernier siècle de la république. On a quelquefois, mais sans autorité, rattaché cette famille à la *gens Atia*. Les membres historiques de la famille Labienus sont :

LABIENUS (*Titus*), homme d'État et général romain, né vers 98 avant J.-C., tué en 45. Il débuta dans la carrière politique sous les auspices de César, et comme un des chefs du parti populaire. Tribun en 63, pendant le consulat de Cicéron, il intenta une action pour meurtre (*perduellio*) à Rabirius, qui trente-sept ans plus tôt avait tué son oncle Q. Labienus, complice de Saturninus. Cette poursuite tardive, qui était une manœuvre dirigée par César contre le sénat, donna lieu à un procès dans lequel Rabirius fut défendu par Cicéron, et dont l'issue laissa la victoire indécise entre les deux partis. Labienus, poursuivant ses hostilités contre le sénat, proposa le plébiscite qui enleva au collége des pontifes le droit dont il jouissait depuis Sylla d'élire lui-même ses membres. L'élection fut transférée au peuple, et César dut à cette loi la dignité de souverain pontife. César reconnut les services de Labiénus, en le prenant pour lieutenant (*legatus* ou *pro-prætor*) lorsqu'il se rendit dans sa province de la Gaule Cisalpine, en 58. Pendant la première campagne des Gaules, Labienus se montra officier habile, et commanda en chef l'armée romaine en l'absence de César, qui était allé remplir ses fonctions civiles de gouverneur dans la Gaule Cisalpine. Comme il n'est pas fait mention de lui dans les trois campagnes suivantes, on suppose qu'il quitta l'armée et retourna à Rome. Mais en 54 il reparut en Gaule, et se signala par deux victoires sur les Trévires, que commandait Induciomare. Dans la grande campagne contre Vercingetorix, en 52, il se montra le plus capable et le plus vigoureux des lieutenants de César. Envoyé avec quatre légions contre les Senones et les Parisii, il établit son quartier général à Agendicum, et marcha de là contre Lutèce. Les habitants brûlèrent cette ville à son approche, et bientôt la révolte des Éduens et des Bellovaques le força de se retirer. Il rentra dans Agendicum après avoir complétement vaincu le général gaulois Camulogène (1). Les deux années qui s'écoulèrent entre cette campagne et le commencement de la guerre

(1) Dans une dissertation insérée dans les *Mém. de la Société des Antiq.*, t. XXI, M. Quicherat soutient, non sans quelque raison, que cette bataille ne s'était pas livrée au-dessous de Paris vers Meudon, mais au-dessus, entre Ivry et Choisy. L'opinion contraire a été soutenue par M. de Saulcy, dans la *Revue contemporaine* du 18 avril 1858.

civile n'apportèrent point de changement dans la position de Labienus, qui resta le premier lieutenant de César et le commandant de l'armée romaine en l'absence du général en chef. En 51 il fut envoyé dans la Gaule Cisalpine, où l'on redoutait une invasion des barbares ; et comme cette crainte ne se réalisa pas, il revint dans la Gaule Transalpine soumettre les Trévires ; qu'il avait conquis trois ans auparavant. En 50 César lui donna une preuve éclatante de confiance, en le laissant à la tête de la Gaule Cisalpine, qui était devenue le centre des intrigues du parti césarien, le point d'appui de tous les ennemis du sénat. Si Labienus était attaché à la république, il ne devait pas accepter cette position ; mais puisqu'il l'avait acceptée, il devait rester fidèle à son général. Des motifs peu honorables, à ce qu'il semble, en décidèrent autrement. Enivré de ses succès militaires, se croyant l'égal de César, il éleva des prétentions que le général en chef accueillit avec dédain. Le parti pompéien, averti de cette dissidence, fit tous ses efforts pour entraîner le lieutenant mécontent; et Labienus, oubliant l'immense fortune et les autres faveurs qu'il devait à César, l'abandonna au début de la guerre civile. La nouvelle de sa défection fut accueillie à Rome avec le plus grand enthousiasme par le parti sénatorial. Cicéron, dans sa correspondance avec Atticus, prodigue les termes de « héros » et de « grand homme » à ce déserteur, dont l'abandon avait, selon lui, porté un coup terrible (*maxima plaga*) au parti de César. Mais ce « héros » devait tromper l'espoir de ses nouveaux amis ; il ne put pas entraîner un seul des vétérans de César ni décider une seule ville de la Cisalpine à soutenir la cause du sénat. Ses talents étaient ceux d'un bon officier plutôt que d'un commandant en chef. Cicéron parla bientôt de son grand homme d'une tout autre manière; il lui trouvait peu de dignité. Placé l'année suivante (48 avant J.-C.) sous les ordres de Pompée, Labienus prit une part active à la campagne de Grèce, et se distingua plus par sa cruauté que par ses talents militaires. A Dyrrhachium, il empêcha Pompée de tenter contre le camp de César une attaque qui aurait facilement réussi et mis fin à la guerre, et après la bataille il commit un acte de férocité froide, que César raconte ainsi : « Labienus ayant obtenu de Pompée qu'on lui remît les prisonniers, les promena à la tête du camp, sans doute pour mériter la confiance du parti qu'il venait d'embrasser; mais les appelant ses camarades et leur demandant avec insulte si les vétérans avaient coutume de fuir, il les fit égorger publiquement. »

Après la défaite de Pharsale, Labienus s'enfuit à Dyrrhachium, où il rencontra Cicéron. Il lui apprit la perte de la bataille, et pour relever un peu le courage des partisans de Pompée, il annonça en même temps que César avait été dangereusement blessé. De Dyrrhachium il se rendit à Corcyre, puis à Cyrène, qui refusa de le recevoir, et finit par se joindre aux débris du parti de Pompée, qui, rassemblés en Afrique par Caton et Scipion, formèrent bientôt une force considérable. Il eut d'abord le commandement d'une armée séparée, lutta contre César à Ruspina en 46, d'abord avec succès, puis avec perte, et fit le reste de la campagne sous les ordres de Scipion. Elle se termina par la défaite de Thapsus, qui livra toute l'Afrique à César. Labienus alla rejoindre en Espagne les derniers restes de son parti. A Munda, il combattit une dernière fois contre son ancien général. Une fausse manœuvre de sa part décida du sort de la journée. Il quitta la ligne de bataille pour aller au secours du camp pompéien, menacé par Bogud, roi de Mauritanie. Les Pompéiens, prenant ce mouvement rétrograde pour une fuite, lâchèrent pied, et la déroute devint générale. Labienus y périt, et sa tête fut portée à César. Ainsi finit le chef médiocre et ambitieux qui avait été un moment l'espoir du parti sénatorial. Il dut sa réputation plutôt aux circonstances qu'à son mérite. Tant qu'il se contenta d'être le lieutenant d'un grand capitaine, il parut digne de la première place; dès qu'il voulut agir par lui-même, il tomba au-dessous du second rang. On louerait sa fidélité à la cause républicaine si son dévouement avait été inspiré par l'amour du bien public, et non par sa haine contre César. Y.

César, *Belv. Gal.*, I, 10, 12, 21, 22, 54; V, 24, 53-58; V[illegible], 7, 8; VII, 57-62; VIII, 23 25, 45, 52; *Bell. Civ*, I, 15; III, 13, 19, 71, 87. — Hirtius, *Bel. Afr.*, 15-19, etc. — Pseudo-César, *Bel. Hisp.*, 18, 31. — Ciceron, *Pro Rab.*, 5, 7; *Epist. ad Atticum*, VII, 7, 11, 12, 13, 15, 16; VIII, 2; *ad Fam.*, XIV, 14; XVI, 12; *De Divin.*, I, 32. — Dion Cassius, XXXVII, 26, 27, 37; XL, 11, 31, 38, 43; XLI, 4; XLII, 10; XLIII, 2, 30, 38. — Suétone, *Cæsar*, 12, 13. — Appien, *Celtica*, 3, 15, *Bel. Civ.*, II, 95. — Plutarque, *Cæsar*, 18. *Cat. minor*, 56. — Frontin, *Strat.*, II, 7. — Florus, IV, 2.

LABIENUS (*Quintus*), général romain, fils du précédent, mis à mort en 39 avant J.-C. Il se joignit au parti de Brutus et de Cassius après le meurtre de César, en 44, et alla de leur part demander le secours d'Orodes roi des Parthes. La négociation traîna en longueur, et avant qu'elle eût abouti à un résultat satisfaisant, Labienus reçut la nouvelle de la bataille de Philippes, en 42. Il résolut alors de rester chez les Parthes, mais les circonstances lui offrirent bientôt une occasion de venger sur les vainqueurs la défaite de son parti. Tandis qu'Octave était occupé à régler les affaires de l'Italie et à conduire la guerre contre Sextus Pompée, Antoine s'abandonnait tout entier à sa folle passion pour Cléopâtre. Labienus conseilla à Orodes de saisir le moment favorable et d'envahir les provinces romaines d'Asie. Le roi des Parthes y consentit, et confia à Labienus lui-même et à Pacorus une puissante armée, qui traversa l'Euphrate et pénétra en Syrie. Antoine avait confié la garde de cette province à d'anciens soldats de Brutus et de Cassius, qui résistèrent faiblement, et dont une partie passa même du côté de Labienus. Apamée et Antioche ouvrirent leurs portes aux vain-

queurs. Pacorus s'avança vers le sud jusqu'au midi de la Palestine, tandis que Labienus poursuivait jusqu'en Cilicie le lieutenant d'Antoine, Decidius Saxa, qui fut vaincu une seconde fois et tué. Le vainqueur se donna le titre d'*imperator parthicus*, que l'on lit sur ses médailles : c'était déclarer qu'il ne se regardait plus comme Romain. Ces événements finirent par tirer Antoine de son oisiveté, et il envoya au secours de l'Asie Mineure une armée commandée par Ventidius. Cet habile général se porta rapidement contre Labienus, qui se hâta de rétrograder sur la Syrie pour rejoindre Pacorus. Mais Vintidius empêcha la jonction des deux armées ennemies, et battit séparément les Parthes de Pacorus, qui s'enfuirent en Cilicie. Labienus, désespérant du succès, abandonna ses soldats, et tenta de gagner aussi la Cilicie sous un déguisement. Il tomba entre les mains de Demetrius, affranchi d'Octave, et fut mis à mort. Quintus Labienus avait la même arrogance, la même dureté que son père, et pas plus que lui il ne semble avoir été guidé par des motifs patriotiques (1) Y.

Dion Cassius, XLVIII, 24 26, 39, 40. — Tite Live, *Epit.* CXXVII. — Florus, IV, 9. — Velleius Paterculus, II, 78. — Plutarque, *Ant.*, 30, 33. — Appien, *Bel. Civ.*, V, 65, 133. — Justin, XLII 4.

LABIENUS (*Titus*), orateur et historien, fils ou frère du précédent, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Il garda les sentiments et les haines de sa famille, et ne se réconcilia jamais avec le gouvernement impérial. Il ne laissa passer aucune occasion d'attaquer Auguste et ses amis, ce qui lui valut le surnom de *Rabienus*. Sénèque l'Ancien, qui le représente comme un homme fort pauvre, d'un caractère abject et généralement haï, dit aussi qu'il possédait de grands talents oratoires. Labienus écrivit une histoire dont on ne connaît pas le sujet, mais qui devait se rapporter à des événements contemporains. Sénèque en entendit la lecture, et il remarque que l'auteur en passa une grande partie, parce que, disait-il, elle ne pouvait être lue avant sa mort. Malgré cette sage précaution, Labienus n'évita pas les délateurs, et le sénat déclara que ses écrits seraient brûlés. Décidé à ne pas survivre aux produits de son génie, il s'enferma dans le tombeau de ses ancêtres, et se donna la mort. On sait que cet événement eut lieu en l'an 12 de l'ère chrétienne. Trois discours seulemennt de Labienus sont mentionnés, savoir : un discours pour Figulus, contre les héritiers d'Urbinia, qui furent défendus par Asinius Pollion; un discours contre A. Pollion, le même plaidoyer peut-être que le précédent; un discours contre Bathyllus, affranchi de Mæcène, qui fut défendu par Gallion. Caligula permit la lecture des écrits de Labienus, et de ceux de Cremutius Cordus et de Cassius Severus, qui avaient été également proscrits. Y.

Sénèque, *Controv.* V, p. 328-330, édit. Bipont. — Suétone, *Calig.*, 16. — Quintilien, I, 5, IV, 1 — Tacite, *De Orat.* — De Chambort, *Dissert. sur T. Labienus*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, vol. X, p. 98. — Meyer, *Oratorum Roman. Fragmenta.* — Westermann, *Gesch. der Römischen Beredtsamkeit.* — Weicher, *De Cassio Parmensi*, p. 319-324. — Bentley, *Ad Hor. Serm.*, I, 3, 82.

LA BILLARDIÈRE (*Jacques-Julien* DE), voyageur et naturaliste français, né à Alençon, le 23 octobre 1755, mort à Paris, le 8 janvier 1834. Après de bonnes études, faites dans le collége de sa ville natale, il se rendit à Montpellier, où il suivit les cours de botanique de Gouan ; il vint ensuite à Paris, et fut reçu docteur en médecine en 1780. « A compter de cette époque, dit M. Flourens, sa vie n'est plus qu'une suite, presque non interrompue, de voyages ou de recherches pour la botanique. » Un premier voyage le conduisit en Angleterre, où il étudia les riches collections recueillies, presque de tous les points du globe, par Banko, le compagnon de Cook. De retour en France, il gagna les Alpes, et sous la direction de Villars il parcourut les montagnes du Dauphiné, puis les Alpes piémontaises avec Bellardi et Balbi. En 1786 il reçut une mission du gouvernement français pour visiter la Palestine et la Syrie. Parti de Marseille, il séjourna quelque temps dans l'île de Chypre. Arrêté en Syrie par la peste et la guerre, il se borna à explorer le mont Liban. Il y trouva la fameuse forêt de cèdres réduite à une centaine d'arbres, recueillit des plantes, et fit des observations sur la culture et les mœurs des habitants druses et maronites. Il se livra aussi à des opérations de géométrie, et fixa la hauteur du sommet le plus élevé de cette montagne célèbre (le Sannin) (1) à 1491 toises au-dessus de la mer. Le Liban, comme toutes les montagnes très-élevées, lui présenta tous les climats par ses diverses hauteurs, et par conséquent les productions les plus variées. Ces climats superposés lui donnèrent au bas de la montagne les productions des pays chauds, au milieu celles des pays tempérés, près du sommet celles des pays froids. « Le Liban, répète-t-il d'après les poetes arabes, porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, et l'automne dans son sein, pendant que l'été dort à ses pieds. » La Billardière poussa ses courses jusqu'à Damas, et revint en visitant les îles de Candie, de Sardaigne, de Corse : il en rapporta un grand nombre de plantes. A son retour, il commença la publication de ses travaux, classée par décades, sous le titre de : *Icones Plantarum Syriæ rariorum descriptionibus et observationibus illustratæ* ; Paris, 1791, in-4° : les figures sont de Redouté. Ce travail, très-remarquable au point de vue de la gravure comme à celui de l'histoire naturelle, ne fut terminé qu'en 1812. Le 9 février 1791, l'Assemblée constituante décréta qu'une expédition serait faite pour la recherche de La Pérouse. Elle fut placée sous les ordres de

(1) Un LABIENUS fut compris dans la proscription des triumvirs, en 43 avant J.-C. On ignore à quel degré il était parent de Quintus Labienus et de son père.

(1) En arabe *Tunnnel Mezereb*.

d'Entrecasteaux et de Huon de Kermadec, et se composa des flûtes *La Recherche* et *L'Espérance*, montées par deux cent dix-neuf personnes : La Billardière obtint d'en faire partie. Il prit passage sur *La Recherche*, et partit de Brest le 28 septembre 1791. Il aborda le 13 octobre à Ténériffe, visita son pic fameux, et en releva l'histoire naturelle. Le 17 janvier 1792 il relâcha au cap de Bonne-Espérance, où d'Entrecasteaux reçut un message de Saint-Félix, commandant la station des mers de l'Inde, lequel l'informait que le commodore anglais Hunter (*voy.* ce nom) affirmait avoir vu des hommes couverts d'uniformes français dans les îles de l'Amirauté. La Billardière mit à profit le temps de son séjour au Cap pour explorer les montagnes de la Table, du Lion, Stellenbosch et leurs environs. Il s'avança même dans l'intérieur jusqu'à Fransche-Hoek (1), où il trouva une colonie française de protestants émigrés en 1675. Il enrichit ses collections de beaucoup de plantes peu connues ou mal decrites jusque là. Il appareilla le 16 février, mouilla sur la côte de Van-Diemen, dans un port qui reçut le nom d'*Entrecasteaux* (23 avril 1792), et fit plusieurs excursions dans les terres. Il traversa le détroit *d'Entrecasteaux* qui sépare le cap de Van-Diemen de la Nouvelle Calédonie, sillonna les nombreux archipels de la mer du Sud, mouilla à Bouka, au havre Carteret (Nouvelle-Irlande), franchit le canal Saint-Georges, reconnut les îles Portland, de l'Amirauté, des Ermites, de l'Échiquier, la côte de la Nouvelle-Guinée, et atterrit à Amboine le 6 septembre 1792. Il reprit la mer le 14 octobre, navigua le long de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, sur laquelle il faillit plusieurs fois naufrager. L'expédition, après une longue et périlleuse navigation, après avoir perdu son chef et quatre-vingt huit hommes de ses équipages, aborda enfin à Java; elle y fut déclarée prisonnière de guerre (octobre 1793) par les Hollandais. La Billardière, détenu successivement à Samarang, puis à Batavia, ne fut rendu à la liberté que le 9 germinal an III (29 mars 1795). Il put alors gagner l'Ile de France; mais ses collections avaient été transportées en Angleterre. Elles contenaient plus de quatre mille plantes, dont les trois quarts étaient d'espèces jusque alors inconnues. Le célèbre Joseph Banks s'empressa de les lui renvoyer intactes : « J'aurais craint, disait-il, d'enlever à un homme une des idées botaniques qu'il était allé conquérir au péril de sa vie. »

En 1800 La Billardière fut admis à l'Institut, en remplacement de Lhéritier. Il s'occupa exclusivement de mettre en ordre ses matériaux et de publier le résultat de ses observations. « Le trait dominant du caractère de M. de La Billardière, dit M. Flourens, était le goût ou plutôt la passion de l'indépendance. Pour être plus libre il vivait seul; il s'était arrangé pour que tout dans sa vie ne dépendît que de lui : son temps, sa fortune, ses occupations; ami sincère, mais d'une amitié circonspecte et toujours prête à s'effaroucher à la moindre apparence de sujétion. On doit le considérer comme l'un des premiers naturalistes qui nous ont fait connaître ces végétaux singuliers des terres australes qui, soit pour l'anatomie, soit pour les classifications, ont tant ajouté aux combinaisons de la botanique. » Outre son *Icones Plantarum Syriæ*, il fit paraître successivement : *Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse pendant les années* 1791, 1792, Ire *et* IIe *de la République Française;* Paris, an VIII, 2 vol. in-8°, avec atlas. « Le style de La Billardière, dit M. Flourens, est naturel, simple, facile. Son ton est celui de l'observateur; peu d'ouvrages du même genre renferment plus de faits que le sien. » C'est surtout un journal exact, où rien d'intéressant n'est omis. — Il publia ensuite la description des plantes qui y sont mentionnées, sous le titre de : *Novæ Hollandiæ Plantarum Specimen*; Paris, 1804-1806, 2 vol. in-4°, contenant la description et la figure de deux cent soixante-cinq plantes; — *Sur un nouveau genre* (l'areng à sucre) *de la famille des Palmiers*, avec 2 pl.; dans le *Recueil de l'Institut* (Section des Sciences mathématiques et physiques), ann. 1803, t. IV; — *Sur la force du Lin de la Nouvelle-Zélande* (phormium tenax) *comparée à celle des filaments de l'aloès Pitte, du chanvre, du lin et de la soie;* dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, ann. 1803; — *Sur deux espèces de* Litchi *cultivées dans les Moluques*, avec 2 pl.; dans les *Mémoires de l'Institut* (Savants étrangers), ann. 1805, t. Ier; — *Sur un nouveau genre de plante nommé* Candollea, avec 2 pl.; mêmes *Mémoires*, ann. 1805, t. VI; — *Sur le Cocotier des Maldives;* mêmes *Mémoires*, 1807, t. IX; — *Mélanges d'Histoire Naturelle, ou observations dans un voyage du Levant;* mêmes *Mémoires*, 1811, t. XVIII; — *Sur les Mœurs des Bourdons;* dans les *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, ann. 1815, t. Ier; — *Sur le moyen employé par les rainettes pour s'élever le long des corps mêmes les plus lisses;* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, avec pl., ann. 1819, t. II; — *Sertum Austro-Caledonicum;* Paris, 1824-1825; 2 part. in-4°, avec 80 pl.; — de nombreux travaux publiés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et dans ceux du *Muséum d'Histoire naturelle*. Les collections de La Billardière ont été achetées par le botaniste anglais Webb. Le docteur Smith a donné le nom de *billardiera* à un arbuste de l'Australie de la famille des apocynées. Le nom de *La Billardière* a été aussi donné par d'Entrecasteaux au cap qui forme l'extrémité de la Louisiane.

Alfred. DE LACAZE.

(1) C'est une chaîne de montagnes située à environ cent myriamètres à l'est du Cap.

Introduction à la Relation du voyage à la recherche de La Pérouse. — *Galerie historique des Contemporains*; Bruxelles, 1819. — Flourens, *Éloge historique de J. Julien de La Billardière* (11 septembre 1837).

LA BILLE (*Adélaïde* GUYARD). *Voy.* VINCENT.

LA BISSACHÈRE (*Pierre-Jacques* LEMONNIER DE), missionnaire français, né vers 1764, à Bourgueil (Touraine), mort le 1er mars 1830, à Paris. Après avoir exercé quelque temps la prêtrise, il entra au séminaire des Missions étrangères, et s'embarqua à Lorient, au mois d'avril 1790, pour les Indes orientales. De Macao il se rendit au Tonquin ou Tong-King, où il devait, au milieu des plus grands dangers, prêcher l'Évangile pendant dix-sept ans. A cette époque les prosélytes étaient beaucoup plus nombreux qu'à présent dans cette partie de l'Orient; ainsi La Bissachère fut d'abord chargé d'administrer un district qui ne contenait pas moins de sept mille chrétiens et de trente-sept églises. Obligé en 1795 de se cacher dans les forêts, il fut réduit, pour échapper à la cruelle persécution de 1798, à se réfugier à huit lieues de la côte, sur un rocher isolé, où il vécut tant bien que mal pendant plus de sept mois; ensuite il descendit à terre, et quand le péril était imminent il s'enfermait dans une fosse qu'il avait fait creuser. La révolution qui ramena sur le trône le roi légitime du Tonquin eut pour notre missionnaire d'heureuses conséquences : admis à la cour avec l'évêque de Castorie, dont il était l'adjoint, il lui fut permis de parcourir toutes les provinces du pays ainsi que la Cochinchine, et même il fut élevé au rang de mandarin. En 1807 il quitta définitivement l'Orient, emmena avec lui un jeune néophyte tonquinois, et débarqua en Angleterre. Dépourvu de tous moyens d'existence, il essaya, sur le conseil de quelques personnes, de tirer parti des intéressants documents qu'il avait recueillis; mais, ayant perdu l'usage de la langue française, il en confia la rédaction à M. de Montyon, retiré comme lui de l'autre côté du détroit. Le célèbre philanthrope, à ce qu'il paraît, n'agit pas en cette circonstance avec la générosité qu'on a tant louée dans son testament; non-seulement il apporta dans son travail des changements et des intercalations peu convenables, mais il garda pour lui le prix intégral qu'il avait reçu de l'éditeur, et ne donna au pauvre prêtre que quelques exemplaires. Ce dernier revint à Paris en 1817, et reprit sa place au séminaire des Missions. L'ouvrage dont nous avons parlé, et qui eut beaucoup de succès malgré les inexactitudes qu'il renferme, est intitulé : *Exposé statistique du Tunkin, de la Cochinchine, du Camboge, etc., sur la relation de La Bissachère*; Londres, 1811, 2 vol. in 8°; il a été réimprimé à Paris sous un titre différent : *État actuel du Tunkin, de la Cochinchine et des royaumes de Camboge, Laos et Lac-Tho*; etc.; 1812, 2 vol. in-8°. K.

Nouvelles Lettres édifiantes, t. VI.

LABITTE (1) (*Jacques*), jurisconsulte français, né dans la première moitié du seizième siècle, mort vers la fin de ce siècle. Après avoir étudié la jurisprudence sous la direction de Cujas, il devint juge au tribunal de Mayenne-le-Juhel, fonction qu'il remplissait encore en 1584. On a de lui : *Index Legum quæ in Pandectis continentur*; Paris, 1557, in-8°; Leipzig, 1616, et Leyde, 1674, avec des notes de Schmucke; Halle, 1724, par les soins de H. Gundling; cet ouvrage se trouve aussi annexé à l'*Index librorum* de Ziletti; Venise, 1566, in-4°, il a été reproduit dans les *Indices Juris varii, J. Labitti Ant. Augustini et W. Freymonii*; Genève, 1585, in-8° : dans cet ouvrage, entrepris à la demande de Cujas, Labitte a rapproché les fragments des jurisconsultes romains qui se trouvent au *Digeste*, de manière à recomposer, autant que cela est possible, les traités auxquels ces fragments sont empruntés. Son travail, utile à l'époque où il parut, ne peut pas soutenir la comparaison avec ceux qui furent entrepris depuis sur la même matière par Hommel et Wieling (*voy.* ces noms); ce dernier a recueilli dans sa *Jurisprudentia restituta* un opuscule de Labitte, intitulé : *Usus indicis Pandectarum*, et inséré dans la première édition de l'*Index Legum*. E. G.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — Morhof, *Polyhistor*, t. III. — Hauréau, *Hist. Littéraire du Maine*, t. I.

LABITTE (*Charles*), critique français, né à Château-Thierry, le 2 décembre 1816, mort à Paris, le 19 septembre 1845. Il fit ses études au collége d'Abbeville, où son père remplissait les fonctions de procureur du roi, et vint à Paris en 1834 prendre son grade de bachelier ès lettres. Il apportait tout un bagage littéraire amplement pourvu de vers et de prose, de canevas de romans et de poëmes, de comédies, d'odes, et ce qui valut mieux, il arrivait avec un savoir très-varié, l'amour passionné de l'étude et un jugement précoce. Malheureusement la santé lui manquait, et ne suffisait pas à ses opiniâtres travaux. Il écrivait à un ami au mois de décembre 1836 : « Je n'ai pas deux jours de bons sur dix (il était poitrinaire); ma santé est à peu près perdue, et il est fort probable, du moins d'après les données de l'art, que mon pèlerinage sera court. Je dirais tant mieux si je n'avais ni amis ni parents. » Il débuta par un article sur Gabriel Naudé (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1836), étude biographique et critique pleine d'inexpérience et de diffusion, mais qui annonçait une véritable connaissance du sujet et une certaine habileté à saisir la physionomie du personnage. Son goût se perfectionna vite dans l'intimité de M. Sainte-Beuve, le maître dans ce genre du portrait littéraire. Si Charles Labitte imita trop les grâces raffinées de son modèle, il en prit du moins les habitudes de minutieuse

(1) La Croix du Maine, son compatriote, l'appelle La Bite.

exactitude. Le portrait de Raynouard (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1837), celui de Népomucène Lemercier (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1840), témoignent des progrès de son talent. Après avoir été chargé quelque temps d'un cours d'histoire au collége Charlemagne, puis au collége Henri IV, Charles Labitte fut envoyé à la faculté de Rennes par M. Cousin, en 1840, pour y occuper la chaire de littérature étrangère, dont il devint plus tard titulaire. Les nécessités de l'enseignement l'attirèrent vers les sujets d'érudition. *La divine Comédie avant Dante* (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1841), *la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue* (1841), sont des études ingénieuses et solides, qui joignent la finesse de la pensée à la vivacité du style. Enfin, choisi par M. Tissot, en 1842, pour le suppléer au collége de France dans la chaire de littérature, Charles Labitte trouva l'occasion de creuser un filon jusque là peu exploré. Il appliqua à des personnages de l'antiquité le genre du portrait littéraire. Son talent désormais affermi, et plus dégagé de l'imitation, sa réputation déjà établie lui promettaient la plus belle carrière, lorsqu'il mourut presque subitement. « Il était à peine mûr de la veille, dit M. Sainte-Beuve; il était à cette plénitude de la jeunesse où la saison des fruits commence à peine d'hier, et où quelques tours de soleil achèveront, où l'on n'a plus enfin qu'à produire pour tous ce qu'on a mis tant de labeur et de veilles à acquérir pour soi. Il s'était perfectionné, depuis les trois dernières années, de la manière la plus sensible pour qui le suivait de près. Le jugement, qu'il avait toujours eu net et prompt, s'affermissait de jour en jour; il avait acquis la solidité sous l'abondance, et cette solidité même, qui eût amené la sobriété, tournait à l'agrément. Il n'y aurait qu'à retrancher et à resserrer un peu pour que l'étude sur Marie-Joseph Chénier (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1844) devînt un morceau de critique biographique achevé de forme autant qu'il est complet de fond. L'article sur Varron (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1845) est un modèle parfait de ce genre d'érudition et de doctrine encore grave et déjà ménagé à l'usage des lecteurs du monde et des gens de goût; l'étude sur Lucile également (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1845); et nous pourrions citer vingt autres articles gracieux et sensés et finement railleurs, qui attestaient une plume faite, et si nombreux que, sur la fin, on ne les comptait plus. Mais encore un coup, il n'avait pas vingt-neuf ans... Que ceci du moins demeure présent, non pour commander l'indulgence, mais pour maintenir la simple équité, quand il s'agit d'un écrivain si précoce, si laborieux, si continuellement en progrès, et qui au milieu de tant de fruits, tous de bonne nature, en a produit quelques-uns d'excellents. » — On a de Charles Labitte : *Essai sur l'affranchissement communal dans le comté de Ponthieu*; Abbeville, 1836 (composé avec M. Ch. Louandre, et tiré à un petit nombre d'exemplaires); — *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*; Paris, 1841, in-8°; — *De Jure politico quid censerit Mariana* (Thèse pour le doctorat); Paris, 1841, in-8°; — une édition de *La Satyre Ménippée*, avec des commentaires et une notice sur les auteurs; Paris, 1841, in-18; — un grand nombre d'articles dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*: les plus importants ont été recueillis après la mort de l'auteur sous le titre de : *Études littéraires*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°. N.

Patin, *Journal des Savants*, août 1841; avril 1847. — M. Meyer, *Études de Critique*, 1850, p. 236-240. — Sainte-Beuve, *Notice sur Ch. Labitte*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1846, et en tête des *Étud. lit.* — *Journal des Débats* du 24 septembre 1845. — Ch. Louandre, dans le *Journal d'Abbeville*, du 30 septembre, 1845.

LABLACHE (*Louis*), célèbre acteur et chanteur italien, né à Naples, le 6 décembre 1794, mort dans la même ville, le 23 janvier 1858. Son père était un négociant français de Marseille, appartenant à une famille noble, et qui, fuyant la révolution, vint s'établir en 1791 à Naples, où il épousa une Irlandaise. Ruiné par la révolution qui éclata à Naples en 1799, il mourut de chagrin. Quelques années après, le roi Joseph Napoléon, s'intéressant au sort du jeune orphelin, le fit entrer comme élève au Conservatoire de *La Pieta de' Turchini* (depuis *San Sebastiano*). Lablache avait alors douze ans. Il eut pour maîtres Gentili, qui lui enseigna les principes de la musique, et Valente, qui lui donna des leçons de chant. Il fit des progrès rapides, et à quinze ans il possédait une belle voix de contralto et jouait également bien du violon et du violoncelle. Un jour, un contrebassiste venant à manquer, le directeur chargea Lablache de faire cette partie. Il n'avait jamais touché de cet instrument, quatre jours après il exécutait son morceau avec un si grand succès qu'une médaille en consacra la mémoire; mais Lablache paya cher cet exploit : un abcès à la clavicule le retint quarante-deux jours au lit. Un tour de force vocal changea sa voix. A la mort de Haydn on chanta le *Requiem* de Mozart à Naples; les contralti étaient trop peu nombreux; Lablache, par des efforts surhumains, soutint la partie, mais le dernier chœur n'était pas achevé que la voix lui manqua. Pendant deux mois il ne put articuler un son. Enfin, au milieu d'un accès de toux la voix lui revint; c'était une basse formidable. Plein de goût pour le théâtre, un jour il s'échappa du Conservatoire et contracta un engagement de contrebassiste pour Palerme. Il reçut quinze ducats d'avance, les mangea à Naples, et lorsqu'il arriva à Palerme il trouva le vice-recteur du Conservatoire qui le ramena avec lui. Au bout d'un mois il s'échappa de nouveau, et vint s'engager comme *buffo napoletano* au *Teatro Nuovo*, où on le rattrapa encore, ce qui détermina le

sénat de Naples à voter une loi portant : « Que tout entrepreneur de théâtre qui engagerait un élève du Conservatoire sans l'autorisation du gouvernement payerait la somme de deux mille ducats d'amende et serait tenu de fermer son théâtre pendant quinze jours. » D'un autre côté, le recteur fit construire une salle de spectacle dans le Conservatoire, et Lablache, libre enfin de monter sur la scène, renonça à courir les aventures, et acheva paisiblement ses études. A l'âge de dix-sept ans il fut engagé comme *buffo napoletano* au théâtre *San Carlino*, où il débuta dans *La Molinara*, de Fioravanti. Cinq mois après il épousa la fille d'un acteur de ce théâtre, Theresa Pinotti. Cette femme exerça une heureuse influence sur le talent de Lablache, en stimulant son émulation et en le poussant à changer son jargon napolitain contre le bel idiome toscan. Après un an passé à Messine, où il garda l'emploi de *buffo napoletano*, il débuta à Palerme dans *Ser Marc Antonio, opera buffa* de Pavesi. Il resta cinq années dans cette ville. Chassé de Palerme par la révolution qui y éclata en 1820, il vint à Milan, où il débuta au théâtre de la Scala par le rôle de Dandini dans la *Cenerentola* de Rossini. On admirait son jeu, son chant, son comique fin et mordant, mais on lui reprochait son accent; par quelques leçons Raffanelli le corrigea de sa prononciation vicieuse. Lablache joua à Milan pendant six saisons de suite, et se montra successivement dans le rôle du grand-prêtre de *La Vestale* de Pacini, et dans le rôle du père, d'*Elisa e Claudio*, que Mercadante écrivit pour lui. Il alla ensuite à Rome, puis à Turin, où il fit fureur dans le rôle d'Uberto de *L'Agnese* de Paer A Vienne son succès fut plus grand encore. Il débuta dans *Il Barbiere*. Tous ses morceaux furent *bissés*. Les Viennois firent frapper une médaille en son honneur avec cette inscription, du marquis Gargallo :

Actione Roscio, Joppe cantu, comparandus utrique,
Lauro conserta, ambobus major.
Vienne, 1825.

Après le congrès de Laybach, le roi de Naples Ferdinand Ier étant à Vienne accueillit favorablement Lablache, le nomma chanteur de sa chapelle, et accorda une pension à son beau-père Pinotti. De retour dans sa ville natale, Lablache débuta au théâtre *San Carlo* par le rôle d'Assur dans la *Semiramide* de Rossini. Il assista ensuite à l'ouverture du théâtre de Parme, où il joua le rôle d'Orosmano dans la *Zaira* de Bellini. Il chanta encore sur les théâtres de Vienne, Milan et Naples, et débuta enfin à Paris le 4 novembre 1830, par le rôle de Geronimo dans *Il Matrimonio Segretto*. Depuis cette époque jusqu'en 1852 Lablache apparut presque chaque hiver sur le théâtre Italien de Paris, et se faisait entendre, pendant la belle saison, en Angleterre, en Russie et en Allemagne. Il créa successivement les rôles du Podesta dans *La Gazza ladra*, de Campenone dans *La Prova d'un opera seria*, de Leporello dans *Don Giovanni*, d'Elviro dans *Otello*, de Giorgio dans *I Puritani*, d'Enrico VIII dans *Anna Bolena*, d'Orox dans *Norma*, de don Magnifico dans *La Cenerentola*, de Figaro d'abord, puis de don Bartolo dans *Il Barbiere di Siviglia*, et enfin de *Don Pasquale*. En 1833, il alla à Naples avec Mme Malibran, et y monta *Guillaume Tell*. Il joua cette pièce avec un élan qui électrisait surtout les Suisses. Quand le roi des Deux-Siciles était dans sa capitale, il demandait *Guillaume Tell*; mais dès qu'il était absent, la pièce était défendue. Le ministre de la police dit un jour à Lablache : « Ne pourriez-vous pas jouer avec moins de chaleur? — J'aime mieux, répondit l'artiste, ne pas jouer du tout que de jouer froidement. » Pendant son séjour à Naples, Lablache remit en honneur d'anciennes partitions, comme *La Serva Padrona* de Pergolèse, *La Scuffiara* de Paisiello, etc. En 1852 il contracta un engagement avec la Russie, et vint dans l'été à Londres, où il créa le rôle de Grisinscko de la traduction italienne de *L'Étoile du Nord*. Au printemps de 1857, sa santé étant gravement compromise, il se rendit aux eaux de Kissingen (Bavière), où se trouvait l'empereur de Russie Alexandre II. Ce prince nomma Lablache son *chanteur de chambre*, et en même temps lui fit remettre une médaille d'or à effigie impériale suspendue au cordon de l'ordre de Saint-André. « Ce sera pour décorer mon cercueil, » dit tristement Lablache. Au mois d'août il vint passer quelques jours à sa maison de campagne de Maisons-Laffitte, et le 16 il partit pour Naples. Il s'arrêta d'abord à sa villa de Pausilippe; mais l'air trop vif de la mer le força à venir se fixer à la ville. Sa maladie s'aggravait. Il reçut les secours spirituels d'un ancien camarade de théâtre devenu dominicain, et expira en fredonnant une chanson anglaise, qu'il aimait beaucoup. Son corps a été rapporté à Paris, et inhumé à Maisons-Laffitte.

Les Italiens avaient surnommé Lablache l'*eroe del canto*. Sa voix embrassait deux octaves pleines, allant du *sol* grave au *sol* aigu de poitrine; elle était à la fois ferme et sonore, agile et gracieuse, puissante et expressive. Sa souplesse dans tous les tons peut être regardée comme une rare exception. Lablache était en outre un musicien aussi habile que profond, et jamais peut-être chanteur ne donna des preuves d'une plus grande flexibilité de style. Lablache n'était pas seulement un chanteur accompli; son excellente prononciation, son jeu de physionomie, ses gestes, ses poses, sa taille élevée, qui affaiblissait les inconvénients de son embonpoint, la régularité de ses traits, tout servait à composer en lui un artiste irréprochable. « Dans l'opéra seria, dit M. d'Ortigue, grâce à sa taille élevée, à sa noble physionomie, à son geste plein d'autorité, à son regard souverain, le rôle quelquefois le plus secondaire

devenait un rôle principal. Il n'y avait pas de partie insignifiante et à dessein laissée dans l'ombre par le compositeur qu'il ne mît en lumière et dont il ne tirât un merveilleux parti. C'était une véritable création. Et telle était la souplesse de cette riche et puissante organisation, telles étaient les prodigieuses ressources de son esprit, que jamais bouffe n'a égalé sa rondeur, sa gaieté franche et communicative, son rire retentissant, sa bonhomie et cette verve intarissable qui dans ses plus grandes expansions, n'a jamais franchi la limite quelquefois imperceptible qui sépare le grotesque de la plaisanterie de bon goût. Par sa voix, qui dominait toutes les autres comme une pédale d'orgue, par son *réfoudroyant* devenu proverbial, autant que par son jeu, il régentait les ensembles, entraînait les chœurs et l'orchestre; il remplissait à lui seul la scène, il était toute l'action... Lablache a donné la forme et la vie à des types immortels tracés par des musiciens de génie; il a fait pendant près d'un demi-siècle les délices de l'Europe civilisée, de toute société élégante et polie; il a été un chanteur étonnant, un tragique plein de noblesse et de dignité, un bouffe inimitable. » Consciencieux et plein de zèle, il ne dédaignait pas de se charger de petits rôles, et alla même jusqu'à chanter dans les chœurs de *Lucrezia Borgia,* quoiqu'il fût au comble de sa réputation : les quatre notes que sa puissante voix y faisait vibrer contribuaient presque seules au succès de la pièce. Homme estimable d'ailleurs et d'une exacte probité dans ses relations sociales, il n'était pas moins considéré dans la vie privée qu'admiré sur la scène. Il avait été choisi pour donner des leçons de chant à la reine Victoria. Lablache passait pour un amateur éclairé et du goût le plus sûr; il avait formé une collection précieuse d'antiquités, de curiosités, d'objets d'art achetés dans les ventes publiques ou donnés par des souverains et des princes. Il conservait aussi de nombreuses tabatières, qui toutes rappelaient ses principaux succès. Lablache avait deux sœurs; l'une devint la marquise de Braida, l'autre est abbesse d'un couvent à Sessa. Il laissa une nombreuse famille. Son plus jeune fils, ancien élève de l'École Polytechnique, sert dans l'armée française, et a gagné le grade de capitaine dans la campagne de Crimée. L. LOUVET.

Castil Blaze, *Biographie de Lablache.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Déaddé, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde.* — J. d'Ortigue, *Lablache,* dans le *Journal des Débats* du 26 février 1858.

LABLANCHERIE (*Flammès-Claude-Catherine* PAHIN-CHAMPLAIN DE), littérateur français, né à Langres, le 29 décembre 1752, mort à Londres, en 1811, se fit une espèce de réputation vers la fin du dix-huitième siècle, par la création d'une agence générale de correspondance pour les sciences et les arts. Sa mère, restée veuve et sans biens, avec six enfants, aurait eu beaucoup de peine à élever sa famille sans les bienfaits d'un parent chanoine de Langres (M. l'abbé Befroignet), qui servit lui-même d'instituteur à Lablancherie. Le jeune élève n'acheva pas le cours de ses études; lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, on le fit partir pour l'Amérique, où il croyait trouver des moyens infaillibles de fortune; mais, après un séjour de deux années dans les Antilles, il revint en France contre le gré de ses parents, un peu plus pauvre qu'avant son départ. Il s'établit provisoirement à Bordeaux, où il trouva dans la générosité ou la bienveillance de plusieurs personnes recommandables des ressources que sa famille lui refusait, ou ne pouvait lui procurer. Il parcourut plusieurs villes du midi, et vint se fixer à Paris pour suivre le barreau. Les spéculations littéraires auxquelles il se livra l'empêchèrent vraisemblablement d'y être admis. Son agence, prônée d'abord avec emphase, comme destinée à devenir un centre de relations entre les savants de tous les pays, fut ensuite appréciée comme elle devait l'être, c'est-à-dire comme une entreprise purement fiscale. Malgré l'approbation de l'Académie des Sciences, elle ne fut jamais dans un état de prospérité tel que son fondateur pût la faire servir à sa fortune. Il avait ouvert en même temps, sous le titre de *Salon de correspondance,* des réunions où les savants et les artistes étaient admis gratuitement, et où des expositions permanentes d'objets d'art donnaient lieu à des conférences plus ou moins intéressantes. Lablancherie, en ouvrant tous les jeudis les salons d'un appartement qu'il avait loué à l'hôtel Villaget, rue Saint-André-des-Arts, donnait aux réunions de curieux qu'il parvenait à former le titre fastueux de *Rendez-vous de la république des lettres et des arts.* Pour subvenir à la dépense il sollicitait des souscriptions volontaires avec une humilité qui trahissait une position gênée. « J'attends votre réponse, écrivait-il à un personnage influent, comme les Israélites attendaient la manne du ciel (1). » Ces entreprises se traînèrent péniblement jusqu'à la convocation des états généraux. De plus grands intérêts en détachèrent peu à peu le petit nombre d'adeptes qu'elles avaient encore conservés, et Lablancherie resta seul avec sa renommée équivoque. Elle n'eût pas suffi pour lui assurer une place dans les souvenirs de la génération suivante, si quelques pages piquantes des Mémoires de Mme Roland n'eussent relevé son nom de l'oubli où il était tombé. Parmi les adorateurs de la jeune Phlipon, il s'en trouvait un *petit, brunet assez laid.* C'était Lablancherie; à la vérité, elle trouvait en lui un *ton honnête,* une *vivacité agréable et de l'esprit;* c'en était assez pour qu'elle le distinguât. Quoique son père eût déclaré qu'il ne voulait point d'un gendre sans for-

(1) Extrait d'une lettre inédite du 3 janvier 1782. Une note également autographe de Lablancherie fait connaître qu'à cette époque il n'avait pu encore réunir que vingt-six souscripteurs, dont il indique les noms, et parmi lesquels on remarque le chevalier de Bonnard, l'abbé Baudeau, l'abbé Boxar, Dupaty, etc.

tune, elle eût peut-être passé condamnation sur ce point, si le hasard ne lui eût fait connaître que celui qui semblait si fort épris de sa personne avait demandé en mariage plusieurs riches héritières, et qu'on l'avait surnommé l'*Amoureux des onze mille vierges*. Justement indignée, elle ne put résister au désir de lui donner elle-même son congé en bonne forme, sans dissimuler le dépit qu'elle éprouvait de sa conduite. M[me] Roland a vengé suffisamment l'injure faite à M[lle] Phlipon en retraçant avec cette manière naïvement caustique qui lui était propre la fatuité, la présomption et le peu de mérite de ce prétendant malheureux. Lablancherie s'étant rendu à Lyon en 1783 pour y recruter des prosélytes, alla voir le directeur de l'Académie (M. de Villers), qui lui demanda s'il désirait d'être associé à cette compagnie : « Non, dit Lablancherie, je ne puis être d'aucune. — Et pourquoi? — Parce qu'il me faudrait être de toutes les Académies de l'Europe. » Grimm nous fait connaître un autre trait plaisant du personnage : « Je suis las, lui disait-il en 1789, de toutes les persécutions qu'éprouve le plus bel établissement dont on ait conçu l'idée. Je travaille en ce moment à un grand mémoire pour les états généraux. Je suis bien aise de faire décider à la nation assemblée si je suis un sot ou non. »

Son agence partagea bientôt le sort de tant d'autres institutions qu'il regarda sans doute comme moins regrettables. Ce fut pour échapper aux persécutions d'un autre genre qu'il alla se réfugier à Londres. Il prit son logement dans une maison de modeste apparence ; un hasard heureux lui apprit qu'elle avait appartenu à Newton. Il fit grand bruit de cette découverte, et par une lettre insérée dans les journaux il déclara qu'il allait faire réparer cette maison à ses frais : cette circonstance lui procura la faveur de quelques personnages influents, par le crédit desquels il obtint l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Newton et la faveur, plus réelle, d'une pension que le gouvernement anglais lui fit payer jusqu'à sa mort. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il publia un livre intitulé : *Extrait du Journal de mes Voyages, ou histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et mères* ; Paris, Debure, 1769, 2 vol. in-12. « Cet ouvrage ne valait pas « grand'chose, dit M[me] Roland, mais il y a force « morale et de saines idées. » Il fit paraître de 1778 à 1788 ses *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, ouvrage périodique qui se composait d'une feuille hebdomadaire in-8°. On lui doit encore : *Correspondance générale sur les sciences et les arts* ; Paris, 1778-1779, 2 vol. in-4°, et l'*Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française, depuis Jean Cousin jusqu'en 1783, avec le Catalogue des ouvrages des mêmes maîtres qui sont offerts à l'émulation et aux hommages du public dans le Salon de correspondance*; Paris (Knapen), 1783, in-4°. Les auteurs de l'*Année littéraire* ont relevé un assez grand nombre d'erreurs dans cet *Essai historique*. *L'Agent général de correspondance* n'a pas été traité plus favorablement par les *Mémoires secrets de Bachaumont* et par le *Petit Almanach des grands hommes*, qui ne lui ont pas épargne les sarcasmes. J. L.

Mémoires de madame Roland, édition donnée par MM. Berville et Barrière, t. I. — *Biographie universelle des Contemporains*, t. III. — Grimm, *Correspondance littéraire et philosophique*, t. XIV. — *Documents particuliers*.

LABLÉE (*Jacques*), littérateur français, né le 26 août 1751, à Beaugency (Orléanais), mort en 1841. Venu fort jeune à Paris, il se fit recevoir avocat, et occupa les nombreux loisirs que lui laissait le barreau à des travaux de littérature légère. La révolution de 1789 lui ouvrit la carrière des emplois publics : il fit d'abord partie de la commune (1790), et fut chargé, en sa qualité de président de la section du Luxembourg, de s'assurer si le comte de Provence, qui résidait en ce palais, ne voulait pas quitter furtivement la capitale. Après avoir été un des agents dévoués de Danton, alors ministre de la justice, il n'osa le suivre dans la voie révolutionnaire, témoigna quelques scrupules sur le procès de Louis XVI dans la feuille intitulée *Le Fanal parisien*, et subit, à titre de suspect, une détention de six mois. Nommé en 1794 administrateur général des subsistances militaires, il devint successivement procureur syndic du Loiret, contrôleur général du service de la guerre dans le midi, receveur des droits réunis, etc. Il venait d'être envoyé en 1810 en Italie comme inspecteur des vivres lorsque, sur le point d'arriver à sa destination, il revint à Paris, et se démit aussitôt de cet emploi. Bien qu'il eût mis sa plume au service des gouvernements qui s'étaient succédé jusque alors, il ne craignit pas en 1814 de se faire un grand mérite auprès de Louis XVIII du prétendu service qu'il lui avait rendu au mois de février 1791 ; le roi, qui croyait tout au moins lui devoir la vie, s'empressa de lui accorder la croix d'Honneur et une pension de 12,000 francs, que Lablée conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Essai de Poésies légères*; Paris, 1777, en société avec Sylvain Maréchal ; — *Apelle et Campaspe, ou le triomphe d'Alexandre*, comédie héroïque ; — *Opuscules lyriques* ; Paris, 1784, 2 vol. in-12 ; — *Étrennes d'amour* ; ibid., 1787, in-12 ; — *Werther à Charlotte*, héroïde ; ibid., 1798, in-8° ; — *Lettres au citoyen Carnot, relatives à l'inspection des services de la guerre* ; ibid., 1800, in-8° ; — *Romances historiques et poésies diverses* ; ibid., 1800, in-12 ; 1804 et 1805, in-18 ; — *Silvine, fille séduite, ou général Blainville, son séducteur, histoire récente*; ibid., 1801, in-12 ; — *Etrennes d'Amour et d'Amitié*; ibid., 1802, in-12 ; — *L'Homme aux Six Femmes, ou les effets du divorce*; ibid, 1802, 2 vol. in-12 ; — *La Roulette, histoire d'un joueur* ; ibid., 1802;

8e édit., 1814; — *Satire d'Young sur la renommée*; ibid., 1802, in-12, trad. libre en vers; — *Amour et Religion, histoire morale*; ibid., 1803, 2 vol. in-12; — *Des Jeux de hasard au commencement du dix-neuvième siècle*; ibid., 1803; 3e édit., 1811, in-12; — *Guillaume le Conquérant, ou la descente en Angleterre*; roman historique; ibid., 1804, in-8°; — *Le Couronnement de l'empereur Napoléon Ier*; ibid., 1804, in-4°; — *La Fin du Monde*; poëme; ibid., 1806, in-8°; 1816, in-18; — *Annales poétiques du dix-neuvième siècle*; ibid., 1806-1807, 2 vol. in-18; — *Tableau historique et chronologique des Ordres de chevalerie*; ibid., 1807, in-12; — *La Mort d'Abel*; ibid., 1810, in-18, trad. libre en vers; — *Couronne poétique de Napoléon*; ibid., 1811, in-8°, recueil de toutes les pièces de vers adressées à l'empereur à l'occasion de son mariage; — *Six Nouvelles à l'usage de la jeunesse*; ibid., 1814, 6 vol. in-18; — *L'Écarté, ou l'aventure d'une joueuse*; ibid., 1822, 2 vol. in-12; etc. On attribue encore à Lablée : *Adresse aux électeurs*; 1789; — *Idées sur un plan de constitution*; *Tableau des poëtes vivants*; et quelques romans. Paul Louisy.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Querard, *La France Littéraire*.

LABORANS, canoniste et théologien italien, né vers 1110, à Pautormo, près de Florence, mort en 1192. Renommé pour son savoir, il fut nommé cardinal vers 1159; les papes l'employèrent dans plusieurs négociations. On a de lui : *Collectio Canonum et Decretorum*; c'est le seul recueil de canons qui parut depuis celui de Gratien; il fut entrepris en 1162 et terminé vingt ans après; le manuscrit original se trouve à la bibliothèque des chanoines de la basilique du Vatican; — *Libri III de Vera Libertate*; — *Libri IV de Justi et Justitiæ Rationibus*, adressé à Major Maione, amiral de Sicile; — *De Appellationibus*, lettre adressée à Hugues, archevêque de Palerme; — *Contra Sabellianos*. La plupart de ces ouvrages se trouvent en manuscrit dans le trésor de la basilique de Saint-Pierre à Rome. E. G.

Ughelli, *Italia Sacra*, t. III. — P. Negri, *Scrittori Fiorentini*. — Oudin, *Scriptores Ecclesiastici*, t. II. — J. M. Suaresius, *Dissertatio de Laborante*. — *Diarium Eruditorum Italiæ*, t. XXI. — Fabricius, *Biblioth. Latina mediæ et infimæ ætatis*, t. IV.

LABORDE (*Jean-Joseph*, marquis de), financier français, né à Jacca (Aragon), en 1724, guillotiné le 18 avril 1794. Il appartenait à une famille du Béarn, établie à Bielle, dans la vallée d'Ossau, dont le nom primitif était *Dort*, et qui prit celui de *Laborde* en 1620, lorsque l'héritière de la plus grande partie des biens de la famille épousa Tressarin : la branche cadette prit alors le titre de Laborde, d'un domaine ainsi appelé. Cette famille se livrait au commerce. Jean-Joseph de Laborde s'y voua de bonne heure, sous le patronage d'un de ses oncles, qui avait formé à Bayonne un établissement dont la prospérité avait été rapide, et qui faisait surtout des affaires avec l'Inde et l'Espagne. En 1758 le gouvernement français, éprouvant des embarras financiers pendant la guerre de Sept Ans, eut l'idée d'emprunter 40 millions de réaux (environ 8 millions de francs) au gouvernement espagnol. Laborde fut chargé d'en faire la demande. Le comte de Valparaiso, ministre de Charles III, lui répondit : « Monsieur, nous ne prêterons point à sa majesté très-chrétienne les 40 millions de réaux qu'elle nous demande, mais nous vous prêterons bien volontiers à vous personnellement la somme de 20 millions de réaux. » On évaluait alors la fortune de Laborde à 1,800,000 livres de rentes. « M. Laborde, dit Henri de Saint-Simon, est le premier industriel dont le gouvernement ait recherché l'assistance pour les finances. » Plus d'une fois il assura le service des ministères de la guerre et de la marine. Le duc de Choiseul, qui avait eu recours à son crédit, le fit nommer banquier de la cour et décorer du titre de marquis. Lorsque Choiseul fut disgracié, Laborde se retira des affaires. Cependant ses navires ne cessèrent pas de sillonner les mers; plusieurs bâtiments lui étaient nécessaires seulement pour l'exploitation et le transport des marchandises provenant des grands établissements qu'il avait à Saint-Domingue. Au retour ces vaisseaux étaient lestés en pierres de taille numérotées, pour servir à la construction de ses usines. « La principale raison qui engagea M. de Laborde à se retirer des affaires, dit la *Biographie nouvelle des Contemporains*, était la crainte qu'on pût l'accuser d'accaparement ou de spéculations quelconques sur des marchandises. En effet, son crédit était si grand et sa correspondance si bien établie avec toutes les maisons considérables de l'Europe, qu'il aurait pu paralyser la vente de toutes les denrées qu'il eût voulu accaparer, et doubler ou tripler ainsi en un moment sa fortune. On eut la preuve de ce qu'il aurait pu faire, lorsque pendant la guerre d'Amérique, il arrêta pour le service du roi tout l'or monnayé qui se trouvait dans les différentes places de l'Europe, et fit porter 12 millions de cette monnaie à Brest et au Havre, pour le payement de la marine et de l'armée, ce qui rétablit sur-le-champ le crédit de l'État. » Il sut d'ailleurs jouir dignement de sa fortune. Les terres immenses qu'il avait achetées aux environs de Paris furent embellies à grands frais par lui et décorées de châteaux qui, depuis la décomposition de son immense fortune, ont successivement passé dans les mains des princes ou des plus riches particuliers. Il suffit de citer les châteaux de Saint-Ouen, de Saint-Leu, de La Ferté-Vidame, etc. Il affectionnait particulièrement son parc et son château de Méréville, pour lequel il dépensa beaucoup d'argent. La capitale elle-même lui doit les constructions opulentes qui ont transformé en une ville nouvelle les ter-

rains de la Chaussée-d'Antin, lesquels formaient alors une espèce de parc autour de l'hôtel de la Grange-Batelière (où se trouve aujourd'hui l'administration de l'Opéra, rue Drouot), qui lui appartenait également. Il avait été chargé, en 1763, de l'établissement de la caisse d'escompte. Il avait aussi soutenu de 1764 à 1766 la maison des Enfants-trouvés jusqu'au point d'avancer 300,000 livres. Il refusa de prendre aucun intérêt sur ses avances, se déclarant trop heureux de pouvoir donner au roi cette nouvelle preuve de son zèle et d'être de quelque utilité à un établissement qui intéressait si essentiellement l'humanité. Chaque année il consacrait 24,000 livres à des aumônes. En 1788 il souscrivit pour 400,000 livres, lorsqu'une nouvelle construction de quatre grands hôpitaux fut proposée pour Paris. « Je le voyais, dit Marmontel, honorable, mais simple, jouir de ses prospérités sans orgueil, sans jactance, avec une égalité d'âme d'autant plus estimable qu'il est bien difficile d'être aussi fortuné sans un peu d'étourdissement. De combien de faveurs le ciel l'avait comblé! Une grande opulence, une réputation universelle de droiture et de loyauté, la confiance de l'Europe, un crédit sans bornes, un intérieur, six enfants bien nés, une femme d'un esprit sage et doux, d'un naturel aimable, d'une décence et d'une modestie qui n'avaient rien d'étudié, excellente épouse, excellente mère, telle enfin que l'envie elle-même la trouvait irrépréhensible. » Il mettait de la délicatesse dans sa manière d'obliger, et quelquefois aussi de la gaieté. Un seigneur de la cour, perdu de dettes, vint un jour le trouver, et lui dit : Mon« sieur de Laborde, vous allez être bien étonné que, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, je vienne vous prier de me prêter cent louis. — Monsieur, lui répondit-il, vous allez être bien plus étonné encore, que moi, ayant l'honneur de vous connaître, je vous les prête! » Quoique aimant la magnificence, il était resté modeste et simple. Le roi avait érigé sa terre de Laborde en marquisat; il n'en prit jamais le titre : « J'ai acquis de la fortune pour vous, disait il à ses enfants, vous devez acquérir de la gloire pour moi; celui qui ne sait pas mériter le bonheur n'est pas digne d'en jouir. » Voltaire, dans quelques-unes des lettres qu'il adressa à Laborde, dit ne l'avoir connu que par sa générosité. « Il s'était chargé, dit Leroy de Chantigny, de placer les capitaux du philosophe de Ferney, de lui en faire toucher les rentes sans exiger la moindre chose pour le change; et lorsque l'abbé Terray, contrôleur général des finances, fit rendre un édit portant la suppression du payement des inscriptions, quoique la fortune du marquis en eût ressenti un échec considérable, il voulut cependant réparer la perte que faisait Voltaire; mais le philosophe refusa cette offre généreuse. » Arrêté à la fin de 1793, à son château de Méréville, et conduit à Paris, de Laborde fut mandé à comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Considéré comme un des agents de Louis XVI pour la banque et les opérations commerciales, dans lesquelles il avait fait en peu de temps une fortune colossale, il fut accusé « d'avoir eu des liaisons intimes avec divers agioteurs déjà frappés du glaive de la loi; d'avoir fait passer plus de deux millions en numéraire à un de ses fils, émigré; d'avoir fait à ce fils une vente simulée de plusieurs terres et d'objets précieux formant la plus grande partie de sa fortune; d'avoir enfin fait passer à l'étranger pour plusieurs millions de lingots d'argent afin d'épuiser le numéraire de l'État et de discréditer les assignats. » Le 29 germinal an II il fut condamné à mort, comme « convaincu, suivant la formule banale des jugements du tribunal révolutionnaire, d'être auteur ou complice des conspirations qui ont existé contre la liberté et la sûreté du peuple français, tendantes à rétablir la tyrannie et à détruire le gouvernement républicain, par suite desquelles des intelligences ont été entretenues avec les ennemis extérieurs et intérieurs de la république; des secours en hommes et en argent leur ont été fournis; des moyens de corruption et de trahison ont été employés; des complots formés et des manœuvres employées pour exciter une guerre civile, affamer le peuple, détruire la fortune publique, assassiner les patriotes, avilir et dissoudre la représentation nationale. » Laborde fut exécuté le même jour. Il laissait quatre fils. L. L—T.

Marmontel, *Mémoires*. — Alfred Lemoine, *Les Derniers Fermiers généraux*, dans le *Moniteur* du 4 janvier 1857. — Le Roy de Chantigny, *Encycl. des Gens du Monde*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp* — *Moniteur*, n° 218, 8 floréal an II (27 avril 1794), p. 893.

LABORDE-MÉRÉVILLE (*François-Louis-Joseph*, marquis DE), financier et homme politique français, fils aîné du précédent, mort à Londres, en 1801. Il fit la guerre d'Amérique et au commencement de la révolution de 1789, il remplissait les fonctions de garde du trésor royal. Député des communes aux états généraux pour le bailliage d'Étampes, il siégea à l'Assemblée constituante sur les bancs de la gauche, et fut un des signataires du serment prononcé dans la salle du jeu de paume à Versailles. Il se fit remarquer à l'Assemblée nationale dans les discussions relatives aux finances, et proposa l'établissement d'une banque publique. Il y parla sur le préambule de la déclaration des droits, pour le maintien de l'invocation à l'Être suprême, et en faveur de la tolérance de tous les cultes. Il mit cinquante mille francs à la disposition du comité des recherches. En 1790 il fut un des commissaires chargés de recevoir l'argenterie que les églises offraient comme dons patriotiques. En 1791 il proposa un projet de décret sur l'agiotage des petits assignats. Après la clôture des travaux de la Constituante, il se retira en Angleterre, où il mourut.

Deux de ses frères, LABORDE-BOUTERVILLE et

LABORDE DE MARCHAINVILLE, firent partie de l'expédition de La Peyrouse, et périrent victimes de leur dévouement, dans la baie des Français, en Californie. Ils s'étaient lancés sur une chaloupe pour porter secours à plusieurs de leurs compagnons qui s'étaient exposés à la violence des brisants sur une embarcation légère. Les deux Laborde furent submergés au moment où près d'atteindre leurs camarades, ils leur jetaient des cordes pour les remorquer. L. L—T.

Encycl. des Gens du Monde. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

LABORDE (*Alexandre-Louis-Joseph*, comte DE), homme politique, savant et littérateur français, frère des précédents. Il naquit à Paris, le 15 septembre 1774, et mourut en 1842. Destiné, comme ses frères, à la marine, il fit d'excellentes études au collége de Juilly; mais la révolution vint changer les idées de son père. Quoique bien jeune alors, il fut envoyé à Vienne, auprès de l'empereur Joseph II, qui avait toujours montré l'intérêt le plus affectueux à la famille. Alexandre servit avec distinction pendant quelques années dans l'armée impériale, et parvint au grade de chef d'escadron. Le traité de Campo-Formio (1797) le rendit à sa patrie. Il avait puisé dans la maison de son père le goût le plus vif pour les arts. Devenu libre, il se livra avec ardeur à l'étude, et fit plusieurs voyages en Angleterre, en Hollande, en Italie, et en Espagne. Alors commencèrent ces recherches et ces travaux qui ont occupé sa vie, et lui donnent dans le monde savant une place spéciale comme archéologue et littérateur.

La vue des monuments et des débris encore magnifiques de l'Italie avait fait sur lui une vive impression; l'Espagne offrait à son imagination un attrait encore plus grand. Là en effet se présentent aux regards les débris de la civilisation romaine, les monuments grandioses et étranges de deux religions et de deux peuples, les Arabes et les Espagnols; les palais, les édifices, les villes, élevés ou embellis par la civilisation moderne. De plus, ce pays était presque inconnu à l'Europe, et offrait un champ plus vaste et plus attrayant de nouveauté et de découvertes. Il y concentra toutes ses études. Attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte (1800 et 1801), il trouva dans ses relations intimes avec le ministre toutes les facilités désirables pour accomplir ses projets. Il voulait faire pour la Péninsule ce qu'avait exécuté avec tant de succès M. de Choiseul-Gouffier pour la Grèce, une description éloquente et fidèle du pays. Pendant quelques années il parcourut les provinces, avec d'habiles dessinateurs, qu'il entretenait à ses frais, dessinant lui-même les monuments qui l'intéressaient le plus, compulsant les chroniques, recueillant les traditions, étudiant et comparant dans les édifices encore debout le caractère ou les transformations produites par le cours des âges et des idées. De là résultèrent l'*Itinéraire de l'Espagne* et le grand ouvrage *Voyage pittoresque et historique en Espagne*, publiés successivement. Ce dernier, en 4 volumes in-fol., renferme plus de 900 gravures, qui représentent soit des plans géométriques de monuments, soit des vues pittoresques des contrées, soit enfin des fragments d'architecture. L'ouvrage est divisé en quatre parties, où sont classés par ordre de dates les monuments qui appartiennent à la civilisation romaine, les monuments arabes du moyen âge, et enfin ceux qui appartiennent à l'époque moderne. Un précis de l'histoire politique et civile de chaque époque est placé en tête de chacune de ces quatre parties, et un texte explicatif, rempli d'érudition et d'exactitude, accompagne les planches. Pour l'exécution d'un ouvrage aussi magnifique, le talent des dessinateurs et des graveurs les plus habiles, tant en France qu'à l'étranger, avait été mis à contribution, et son prix élevé, 3,000 francs avec les épreuves avant la lettre, rendait indispensable l'appui des princes, de l'aristocratie et des bibliothèques opulentes. Le roi Charles IV d'Espagne avait souscrit pour 150 exemplaires; d'autres cours étrangères, celle d'Autriche en particulier, où de Laborde avait laissé des souvenirs honorables, s'étaient empressées de prendre des souscriptions. Tout faisait espérer des rentrées considérables pour les frais de publication, lorsque la guerre, s'étant rallumée en 1808 sur le continent, vint paralyser l'entreprise et compromettre gravement la fortune de l'auteur. Il résolut alors d'entrer dans la carrière de l'administration. Nommé auditeur au conseil d'État en 1808, maître des requêtes et chevalier de la Légion d'Honneur en 1809, il fut appelé en 1810 à la présidence de la commission de liquidation des comptes de la grande armée, et peu après à la direction du service des ponts et chaussées du département de la Seine. Cependant ses autres travaux avaient étendu et établi sa réputation littéraire, et en 1813 il fut admis à l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), à la mort de M. de Toulongeon. A l'époque de l'invasion de la France, et quand les armées étrangères étaient sous les murs de Paris, il fut chargé, comme adjudant major de la garde nationale, de se rendre au camp russe, dans la nuit du 31 mars, pour traiter de la capitulation, en ce qui concernait la garde nationale. A son retour, il reçut le titre de colonel d'état-major, et obtint de Louis XVIII la croix de Saint-Louis et celle d'officier de la Légion d'Honneur. Resté en dehors des emplois, il fit de nouveau un voyage en Angleterre pour y étudier les institutions parlementaires et la nouvelle méthode d'enseignement de Lancaster pour les classes pauvres. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à propager cette méthode en France, et pendant trois ans il occupa le poste de secrétaire général de la *Société Centrale*, qui fonda en France l'enseignement mutuel. En 1818, le sys-

tème du gouvernement étant plus libéral, il rentra au conseil d'État, comme maître des requêtes. Depuis plusieurs années il avait repris avec ardeur la publication de son grand ouvrage, le *Voyage pittoresque en Espagne*; il parvint enfin à la terminer cette même année 1818. C'était un noble monument de science et d'art. Malgré les travaux partiels publiés en Angleterre, il est supérieur comme ensemble à toute autre description de l'Espagne. En 1822 il fut nommé député par le grand collége de la Seine, et prit place au centre gauche. Il combattit avec beaucoup de zèle les mesures rétrogrades des ministres, en matière fiscale et en matière politique, et l'année suivante il se prononça avec la plus grande énergie contre le projet d'invasion en Espagne. Comme les arguments politiques avaient été épuisés par les orateurs précédents, il insista, d'après sa connaissance spéciale des localités, sur les chances d'humiliation et de ruine pour la cavalerie, par suite du manque de fourrages. Un journal du temps en prit occasion de le harceler de plaisanteries sur cet argument, et prétendit qu'il avait savamment résumé la discussion dans trois mots: *Foin de la guerre d'Espagne*. L'esprit moqueur, qui caractérise la société française, donna du relief à ce bon mot, et Laborde eut la faiblesse d'y paraître trop sensible. En 1824 il fut rayé des listes du conseil d'État et, par l'influence du ministère, non réélu à la chambre; mais en 1827, après la chute du ministère Villèle, il fut élu de nouveau, se montra favorable aux intentions et aux mesures libérales du ministère Martignac, et fut rappelé au conseil d'État. A l'avénement de M. de Polignac, il rentra dans l'opposition. La crise définitive approchait, tous les hommes éclairés en avaient le sentiment Aussi lorsque parurent les ordonnances de Juillet Laborde n'hésita point, et se prononça un des premiers pour la résistance, avec autant d'énergie que de courage. Le 27 il engagea sa tête dans la cause populaire, et par ses paroles et par son exemple raffermit les esprits timides ou prudents des uns et redoubla l'énergie ou l'héroïsme des autres Après la prise de l'hôtel de ville, il fut au nombre de ceux qui insistèrent pour que les députés vinssent s'y constituer et agir de concert. Lorsque le peuple eut décidé la victoire, il accepta la difficile mission de préfet de la Seine, et contribua puissamment à établir la royauté nouvelle. La préfecture était un fardeau trop lourd et pour son âge et pour ses habitudes studieuses. Il y resta peu de temps, et fut choisi comme aide de camp par Louis-Philippe, avec le grade de général de brigade dans la garde nationale. Il fut rappelé aussi au conseil d'État. Réélu député en 1831, la chambre le choisit pour un de ses questeurs, fonction qu'il exerça jusqu'à la fin de sa carrière législative. Maintes fois dans le cours des sessions il prouva qu'il était fidèle à ses opinions de Juillet, et entre autres mesures demanda que les capacités fussent éligibles sans aucun cens aux conseils generaux. Réélu à la chambre en 1834, il échoua dans sa candidature à Paris en 1837, mais reussit à Étampes (Seine-et-Oise).

Ses principaux ouvrages sont : *Description d'un pave en mosaique* découvert dans l'ancienne ville d'Italica, près de Séville, suivie de recherches sur la peinture en mosaique chez les anciens et sur les monuments en ce genre qui n'ont point encore été publiés; 1802, in-fol.; — *Description des nouveaux Jardins de la France et de ses anciens châteaux*; Paris, 1808-1815; *Voyage pittoresque et historique en Espagne*, 4 vol. in fol.; 1807-1818; — *Itineraire descriptif de l'Espagne*, 5 vol. in-8° et atlas in-4°; 1809; — *Les Monuments de la France, classés chronologiquement et considerés sous le rapport des faits historiques et de l'etude des arts*, 24 livraisons in-fol.; 1816-1826; — — *Voyage pittoresque en Autriche*, avec un *précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche*; 1809 (ce precis a ete réimprimé séparément, in-8°); Paris, 3 vol. in-fol., 1821-1823; — *Paris municipe, ou tableau de l'administration de la ville de Paris depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 1 vol. in-8°; 1833; — *Versailles ancien et moderne*, 1 vol. in-8°; 1840 : ouvrage *illustré* et remarquable par l'erudition, les idées et le style; — *Des rapports sur la Méthode de Lancaster, la Societé d'instruction élémentaire*; — des brochures de politique et de finances. Il a collaboré à beaucoup de recueils littéraires, tels que la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue Encyclopédique*, etc. J. CHANUT.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 311. — *Discours prononcés aux funérailles de M. le comte Alexandre de Laborde*, par M. Beugnot et par M. Passy; Paris, 1842, in 8°.

* LABORDE (*Léon-Emmanuel-Simon-Joseph*, comte DE), écrivain français, fils du précédent, est né à Paris, le 13 juin 1807. Il fit ses études à l'université de Gœttingue, et à la fin de 1825, comme complément d'éducation, son père le conduisit en Orient, où les plus belles découvertes s'offrirent à son talent de dessinateur. Plusieurs villes antiques de l'Asie Mineure, de la Syrie et du Hauran, les unes tout à fait inconnues, d'autres mentionnées seulement par les voyageurs, furent tirées de l'oubli par son crayon; et lorsqu'arrivé en Égypte, son père, eprouvé par le climat, l'eut quitte pour rentrer en France, il continua seul ses investigations dans une partie de la vallee du Nil et dans toute l'Arabie Petrée. Les voyageurs qui l'avaient precedé, tels que Burckhardt et Seetzen ne dessinaient pas, tandis qu'il prit les vues, leva des plans et des cartes, qui formèrent les eléments d'une publication sérieuse, sous le titre de voyage de l'Arabie Pétrée. Il fit paraître en même temps dans la *Revue*

Française (juillet 1829) le *Journal d'un Voyage dans le Fayoum*, qu'il avait rédigé après le départ de son père. Attaché en 1828, en qualité de secrétaire, à l'ambassade de Rome, il donna sa démission lorsque Châteaubriand se retira, à l'avénement du ministère Polignac, en 1829. Après la révolution de juillet 1830, M. Léon de Laborde devint aide de camp du général La Fayette, puis il fut envoyé comme secrétaire d'ambassade auprès de Talleyrand à Londres. En 1831 il fut attaché en la même qualité à la légation de Hesse-Cassel, mais il quitta en 1836 la carrière diplomatique pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Membre des jurys des expositions de l'industrie depuis 1839, il a rédigé plusieurs des rapports présentés au nom de diverses commissions de ces jurys. En 1840 il fut élu député de Seine et-Oise, en remplacement de son père; il échoua en 1842, et fut réélu le 2 août 1846, à Étampes. Il succéda également à son père à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1842, devint membre du comité des arts et de la commission des monuments historiques et fut nommé en 1845 conservateur des antiques au Louvre. La république de 1848 le destitua, et il ne fut réintégré en 1850 que sous le titre de conservateur des collections du moyen âge et de la renaissance. De cette position secondaire, qui laissait peu d'essor à son esprit d'initiative, il est devenu directeur général des archives de l'empire, le 4 mars 1857, à la place de M. de Chabrier. Parmi ses nombreux travaux, on remarque surtout ses recherches sur l'invention de l'imprimerie et de la gravure, sur l'union des arts et de l'industrie, vaste plan d'une régénération complète de l'enseignement des arts et sur l'origine de l'école française de peinture à l'époque de la renaissance. On a de lui : *Voyage de l'Arabie Pétrée* (avec M. Linant); Paris, 1830-1833, in-fol., avec planches; — *Flore de l'Arabie Pétrée;* 1833, in-4°; — *Essais de Gravure, pour servir à une histoire de la gravure en bois;* 1re livraison; Paris, 1833, in-4°, avec 24 planches; — *L'Orient et le Moyen Age*; 1833, in-8° : extrait de *La France Littéraire*; — *Magie orientale*; dans la *Revue des Deux Mondes*, 1833, tome III, 2e partie; — *Histoire de la Découverte de l'Imprimerie;* 1836, in-8°; — *Voyage en Orient, contenant près de 400 vues de l'Asie Mineure et de la Syrie;* 1837 et ann. suiv., in-fol : cet ouvrage comprend le *Voyage de l'Asie Mineure* et le *Voyage de la Syrie; — Histoire de la Gravure en manière noire;* Paris, 1839, in-8° : le faux titre porte : *Histoire de la découverte de l'impression et de son application à la gravure, aux caractères mobiles et à la lithographie*, tome V; — *Débuts de l'Imprimerie à Strasbourg, ou recherches sur les travaux mystérieux de Gutenberg dans cette ville et sur le procès qui lui fut intenté en 1439, à cette occasion;* 1840, in-8°, avec 3 pl.; — *Débuts de l'Imprimerie à Mayence et à Bamberg, ou description des lettres d'indulgence du pape Nicolas V, Pro regno Cypri, imprimées en 1454;* 1840, in-4°, avec 10 pl.; — *Projets pour l'amélioration et l'embellissement du dixième arrondissement;* 1842, in-8°; — *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres;* Paris, 1842, in-fol., avec 10 cartes; — *De l'organisation des bibliothèques dans Paris; première Lettre*: 1845, in-8°; — *Deuxième Lettre : Revue critique des projets présentés pour le déplacement de la Bibliothèque royale;* Paris, 1845, in-8°; — *Quatrième Lettre : Le palais Mazarin et les habitations de ville et de campagne du dix-septième siècle;* 1847, in-8°, avec 5 pl.; — *Huitième Lettre : Étude sur la construction des bibliothèques;* 1845, in-8°, avec grav.; — *Les anciens Monuments de Paris. Monuments civils, publics, religieux; I. monuments civils : les Hôtels*; Paris, 1846, in 4° : cet ouvrage n'a pas été continué; — *Essai d'un catalogue des artistes originaires des Pays-Bas ou employés à la cour des ducs de Bourgogne aux quatorzième et quinzième siècles;* 1849, in-8°; — *Les ducs de Bourgogne. Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le quinzième siècle, et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne*; Paris, 2e partie, tom. I, II et III, 1849 1851, in-8° : tiré à petit nombre; — *La Renaissance des Arts à la cour de France, études sur le seizième siècle*; Paris, 1851, in-8°; Additions, 1855, in-8°; — *Notice des Émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du musée du Louvre*; Paris, 1853, in 12, première partie : *Histoire et descriptions*; seconde partie : *Documents et glossaire*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1863; — *Athènes aux quinzième, seizième et dix septième siècles*; Paris, 1855, in-8°; — *Le Château du bois de Boulogne*; 1855, gr. in-8°; — *De l'union des arts et de l'industrie*, tome Ier, *Le Passé*; tome II, *L'Avenir*; Paris, 1856, 2 vol. gr. in-8° : cet ouvrage a été l'objet d'un rapport demandé par trois ministres et présenté par M. Halevy à l'Académie des Beaux-Arts, au nom d'une commission spéciale, dans lequel il repousse les idées de l'auteur sur la vulgarisation de l'art. — *Quelques idées sur la direction des arts et sur le maintien du goût public*; 1856, in-8°. L. L.

Encyclop. des Gens du Monde. — Bourquelot et A. Maury, *La Littér. Française contemp.*

* LABORDE (*Étienne*), officier supérieur français, né à Carcassonne, le 3 décembre 1782. Enrôlé volontaire, il fit les campagnes d'Austerlitz, de Prusse, de Russie et d'Espagne, et gagna successivement tous ses grades sur les champs de bataille. Sous lieutenant en 1809, lieutenant en 1811, il fut nommé capitaine le 8 avril 1813. Il s'était distingué au combat de la Sottonanska,

en Russie, et avait été décoré en 1812. Blessé à Viasma, il fut appelé comme lieutenant en premier au 2e régiment de chasseurs à pied de la garde impériale le 17 juillet 1813. En 1814, pendant la campagne de France, il se fit remarquer à Langres. Le 8 mars il fut nommé capitaine-adjudant major. C'est avec ce grade qu'il passa, le 13 avril, après l'abdication de l'empereur à Fontainebleau, dans le bataillon Napoléon qui devait suivre l'empereur à l'île d'Elbe. La nature de ses fonctions le rendit l'intermédiaire obligé des rapports de l'empereur avec les troupes; aussi fut-il un des premiers à savoir les projets de Napoléon pour l'embarquement. Il ne quitta plus l'empereur, qui lui donna, avec rang de lieutenant-colonel, le 13 avril 1815, le grade de chef de bataillon aux chasseurs à pied de la garde. Il était à Waterloo, auprès du maréchal Ney. Sous la seconde restauration M. Laborde redevint capitaine, et passa de la légion de l'Aude dans plusieurs compagnies de fusiliers sédentaires. La révolution de juillet 1830 le ramena dans un corps actif, comme lieutenant-colonel d'un régiment de ligne, à la tête duquel il se distingua lors du siége d'Anvers. Devenu commandant de place de la ville de Cambrai, il prit définitivement sa retraite en 1838. Retiré aux environs de Paris, il fit, au mois de mai 1840, un voyage à Londres, et y visita le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Celui-ci l'entraîna dans l'expédition qui vint échouer à Boulogne. M. Laborde le couvrit de son corps en protégeant le rembarquement du prince. Traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à deux années d'emprisonnement. En 1849 il fut élu à l'Assemblée législative par le département de la Charente-Inférieure. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il a été nommé gouverneur du palais du Luxembourg. On a de lui : *Napoléon et sa garde, ou relation du voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe en 1814, du séjour de l'empereur dans cette île, et de son retour en France à la tête du petit nombre de troupes qui l'y avaient accompagné*; Paris, 1840, in-32. L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome VI, 2e partie, p. 130. — *Biogr. des 750 Représentants à l'Assemblée législative*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

* **LABORDE** (*Léo* DE), homme politique français, né à Avignon, en 1808. Ardent légitimiste sous le gouvernement de la branche cadette des Bourbons, il travailla à un journal royaliste de son département. Candidat de son parti à l'Assemblée nationale en 1849, il eut un duel avec M. Gent, républicain montagnard, qui fut grièvement blessé. Élu le cinquième dans le département de Vaucluse, M. Léo de Laborde se fit remarquer à l'Assemblée législative par une certaine fougue. Le 4 juillet il déposa sur le bureau de l'assemblée une proposition pour que le choix des places dans l'assemblée fût déterminé par le sort ou bien qu'on le mît aux enchères, au profit des pauvres. L'année suivante, il déclara que la république n'avait pas ses sympathies, mais que, ne pouvant avoir ce qu'il voulait, il désirait que l'on conservât ce qui existait. En 1851 il se prononça dans les bureaux pour l'abrogation de la loi du 31 mai suivie de la révision de la constitution. Depuis les événements du 2 décembre 1851, fidèle à ses convictions, il vit retiré des affaires publiques. On a de lui : *Note à consulter à propos des circulaires de M. Martin (du Nord)*; Paris, 1841, in-8°. L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.* — *Biogr. des 750 Représentants à l'Assemblée législative*. — *Dict. de la Convers.* — *Moniteur*, 1849, 1850 et 1851.

LABORDE (*Henri-François*, comte DE), général français. *Voy.* DELABORDE.

LABORDE (*Jean-Benjamin* DE). *Voy.* BORDE.

LA BORDERIE (*J.* DE), poete français, qui vivait dans la première moitié du dix-septième siècle et à l'égard duquel les renseignements manquent. Il reste de lui un volume de vers intitulé : *Les Préludes du Perroquet flûteur toulousain*; Bordeaux, 1620, in-8°. On ne saurait reconnaître aucun mérite dans les diverses pièces qui forment ce recueil : c'est un roman d'équivoques, d'amphigouris, de mauvaises plaisanteries, qui donnent une triste idée du goût et des mœurs du sieur de La Borderie. Il dédia toutefois au duc de Mayenne cette production, qui, devenue rare, est fort recherchée des bibliophiles. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*, t. I, p. 395. — *Bulletin de l'Alliance des Arts*, t. II, p. 318.

LABORIE (*J.-B.-P.*), médecin français, né à Montpellier, en 1797, mort en la même ville, le 23 novembre 1823. Reçu médecin par la faculté de sa ville natale, en 1820, il commença presque aussitôt un cours de physiologie, qu'il continua jusqu'à sa mort, et devint membre de la Société de Médecine pratique de Montpellier. Il succomba à la suite de plusieurs hémorrhagies pulmonaires. On a de lui : *Dissertation sur le tétanos traumatique*; Montpellier, 1820, in-8°; — *Les Pronostics d'Hippocrate*, commentés d'après les observations pratiques des auteurs, tant anciens que modernes; trad. de l'espagnol de A. Piquer et augmenté d'une *Notice biographique*; Paris, 1822, in-8°; — *Éclaircissements analytiques sur la doctrine physiologique de Barthès*; dans les *Nouvelles Annales cliniques de la Société de Médecine pratique de Montpellier*, 1822. L—Z—E.

Mahul, *Annuaire necrologique*, annee 1823. — Quérard, *La France Litteraire*.

LABOUCHÈRE (*Pierre-César*), financier français, né à La Haye, en 1772, mort aux Highlands, près de Chelmsford, comté d'Essex, le 16 janvier 1839. Envoyé à Nantes auprès d'un de ses oncles en 1785, il travailla cinq ans dans ses bureaux, et entra ensuite dans la maison Hope d'Amsterdam. Quatre ans plus tard il devint associé de cette importante maison de commerce, en même temps que Alexandre Baring, dont il épousa la sœur, en 1796. En 1799 Labouchère fit un voyage à la Martinique. L'année suivante

il revint en Angleterre, où la maison Hope avait transporté le siége de ses opérations, par suite de l'invasion de la Hollande par Pichegru. En 1802, cette maison retourna en Hollande. En 1810, l'empereur agréa Labouchère pour une mission secrète en Angleterre : il s'agissait de sonder le gouvernement britannique sur les conditions qu'il mettrait au rétablissement de la paix en Europe. Les offres de Napoléon ne furent pas admises, et la négociation devait en rester là; mais le duc d'Otrante trouva bon de la continuer à l'insu de son maître. Napoléon ayant découvert cette intrigue destitua son ministre et manda Labouchère à Paris : « Des amis, dit M. Thiers, lui expédièrent un courrier pour l'engager à rebrousser chemin et ne pas venir se jeter dans la gueule du lion; mais, fort de sa conscience et de sa droiture, il poursuivit sa route jusques à Paris, et on reconnut bientôt qu'il s'était conduit avec discrétion, convenance, sincérité; qu'il ne s'était mêlé de ces ouvertures que parce qu'il avait cru obéir aux volontés du gouvernement; que même, par une sorte de réserve qui lui était naturelle, il s'était toujours tenu en déçà de ce qu'on lui disait. » En 1821 Labouchère se retira des affaires, et alla se fixer en Angleterre. L. L—T.

Haag, *La France Protestante*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome XII.

***LABOUCHÈRE** (*Henri*), homme d'État anglais, d'origine française, né en 1798, aux Highlands, comté d'Essex. Il commença ses études à Winchester, et vint les terminer au collége de Christ-Church à Oxford ; il quitta cette université en 1820, *avec les honneurs*, comme disent les Anglais. En 1826 il fut envoyé à la chambre des communes par le bourg de Saint-Michel, qu'il représenta jusqu'en 1830, année où il fut élu par le bourg de Taunton, qui lui a toujours depuis conservé son mandat. A la chambre, M. Henri Labouchère se fit remarquer parmi les défenseurs de la réforme électorale et parlementaire. Un des lords de l'amirauté de 1832 à novembre 1834, il devint vice-président du bureau du commerce, directeur de la monnaie et membre du conseil privé en avril 1835. Au mois de mars 1839 il fut nommé sous-secrétaire d'État pour les colonies, et à la fin de la même année il occupa la charge importante de président du bureau du commerce, qu'il garda jusqu'à la chute du cabinet whig, au mois de septembre 1841. Ce parti étant revenu aux affaires en juillet 1846, M. H. Labouchère fut nommé secrétaire pour l'Irlande, et en juillet 1847 de nouveau président du bureau du commerce. Il quitta cette place lors de la dissolution du ministère Russell, en février 1852. Dans les différentes administrations qu'il dirigea, M. Labouchère introduisit d'utiles changements. Il contribua à la diminution des droits de douanes sur plusieurs objets; mais jusqu'en 1846 il vota contre l'abolition entière et immédiate de la taxe sur les céréales provenant de l'étranger. Membre du jury international des beaux-arts à Paris lors de l'exposition universelle de 1855, il accepta au mois de novembre de la même année le poste de secrétaire d'État pour les colonies, où il succédait à sir William Molesworth. En 1856 on le vit parler à ses électeurs en faveur de la paix et répondre très-vivement dans la chambre à M. Disraeli. A la chute du ministère Palmerston, le 23 février 1858, il dut céder le portefeuille des colonies à lord Stanley. Marié d'abord à une de ses cousines germaines, Fanny Baring, il a épousé en secondes noces lady Mary Howard, sœur du comte de Carlisle. L. LOUVET.

Men of the Time. — Birague, *Annuaire Histor. et Biogr.*, 1844, 1re partie, p. 77. — Haag, *La France Protestante*. — *Parliamentary Companion*.

***LABOUCHÈRE** (*Pierre-Antoine*), peintre français, né à Nantes, le 26 novembre 1807, cousin du précédent. Son père était armateur à Nantes. Il fit ses études en Allemagne et en Angleterre. Placé d'abord dans une maison de commerce à Anvers, il fit, en 1827, un voyage aux États-Unis, en qualité de secrétaire de M. Bates, chef de la maison Baring, et en 1832 il alla en Chine comme subrécargue d'un navire de Nantes, appartenant à son frère aîné, qui avait succédé à leur père. Mais plus il voyait de pays moins il prenait de goût au négoce. La peinture était sa passion dominante, et un séjour qu'il fit à Anvers au milieu des chefs-d'œuvre de l'école flamande acheva de décider sa vocation. Il renonça donc définitivement, en 1836, à la carrière commerciale, et après un voyage d'un an en Italie il revint à Paris achever ses études artistiques sous la direction de Paul Delaroche, son ami. Fortement attaché à la foi de ses pères, M. Labouchère retrace de préférence des scènes de l'histoire de la réformation. Il a exposé : *Ulrich von Hutten; — Henri duc de Saxe; — Marino Sanuto (Il Penseroso), sénateur vénitien; — Charles Quint à Londres* (1844); — *Luther, Mélanchthon, Pomeranus et Cruciger traduisant la Bible* (1846); — *Richelieu et le frère Joseph*; — *Un Prédicateur : « Le juste vivra par la foi; » — Un lansquenet* (1847); — *Albert Dürer peignant l'empereur Maximilien*; — *Fantassin arabe*, aquarelle (1848); — *Épisode de la guerre d'Afrique : le général Changarnier entouré de ses aides de camp*; — *The bitter bit, or the bitter bit* : (1849); — *Colloque de Genève en 1549 : Calvin, Théodore de Bèze, G. Farel*, etc. (1852); — *Luther à Wittemberg en 1520*; — *Charles Quint, le roi Ferdinand, Maurice de Saxe et le duc d'Albe traversant l'Elbe à la bataille de Mühlberg*, 1547; — *Érasme chez sir Thomas Morus* (1855); — *Luther à la diète de Worms* (1857). On a aussi de M. Labouchère une suite de sujets tirés de la vie de Luther qui ont été gravés et accompagnés d'un texte de M. Merle d'Aubigné. L. L—T.

Haag, *La France Protestante*. — *Livrets des Salons* de 1844 à 1857.

LABOUDERIE (*Jean*), écrivain religieux, prédicateur et hébraïsant français, né à Chalinargues (Auvergne), le 13 février 1776, mort à Paris, le 2 mai 1849. D'abord avocat, il entra ensuite dans les ordres, et étudia les langues de la Bible au Collége de France. Il était vicaire de Notre-Dame à Paris en 1815, pendant les Cent Jours, et refusa de prêter serment à l'Acte additionnel. Il fut chargé à cette époque de donner les secours de la religion à un condamné à mort pour crime de fratricide. A la sortie de la Conciergerie, ce misérable s'écria en montrant l'abbé Labouderie à la foule : « A bas la calotte! guillotinez ce royaliste! » Ce n'était pas le seul danger qu'eût couru l'abbé Labouderie depuis la révolution, et cependant il fut destitué après la seconde restauration, quoique seul de tous ses confrères il fût resté fidèle à la légitimité. Il devint ensuite chanoine honoraire d'Angers et de Saint-Flour, grand-vicaire honoraire d'Avignon. Il était aussi membre de la Société des Antiquaires de France, de la Société Asiatique et de celle des Bibliophiles français. Ses opinions anti-ultramontaines finirent par lui attirer quelques difficultés avec ses supérieurs ecclésiastiques. A la fin de sa vie ses facultés mentales s'étaient beaucoup affaiblies. On a de lui : *Pensées théologiques;* Clermont, 1801, in-8°; — *Précis de la vie de M. L. Renaud*; Paris, 1807, in-8°; — *Un Mot sur la Constitution, par un vicaire de Paris;* 1814 : les principes de cet opuscule sont conformes à ceux de la charte; — *Fragments d'un discours prononcé à Notre-Dame le jour de l'Assomption ;* 1815; — *Adresse aux Parisiens, par un ami de l'ordre et de la paix ;* Paris, décembre 1815, in-8°; tiré à 100 exemplaires; — *Oraison funèbre de M. de La Roue, archiprêtre de Notre-Dame*, prononcée le 15 octobre 1815; — *Considérations adressées aux aspirants au ministère de l'église de Genève, faisant suite à celles de M. Empeytaz sur la divinité de Jésus-Christ, avec une réponse à quelques questions de M. Delloc, etc.*; Paris, 1817, in-8°; — *Précis historique du méthodisme, suivi d'un Discours pour l'abjuration d'un jeune homme de cette secte*; 1818, in-8°; — *Le Christianisme de Montaigne, ou pensées de ce grand homme sur la religion* ; Paris, 1819, in 8°; — *Vies des Saints*; Paris, 1820, 3 parties in-24, avec fig. en bois : l'auteur ne donne pas, comme la plupart des hagiographes, un saint par chaque jour de l'année, et il s'est attaché à ne faire entrer dans ce recueil que les saints grands par leurs vertus et que l'on peut proposer pour modèles à la jeunesse; — *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradec, vicaire apostolique de Tu-Tchuén, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin, précédées d'une notice biographique et suivies de notes et d'un essai sur la législation chinoise* par M. Delloc; Paris, 1822, in-8°; — *Notice historique sur l'abbé de Dienne, missionnaire apostolique au Tong-King;* Paris, 1823, in-8°; — *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant l'Académie Française; Paris, 1824, in-8°; — *Lettres de Bossuet au pape et à divers cardinaux;* Paris, 1824, in-8°; — *Lettres de Bossuet à M. Gerbais;* 1824, in-8°; — *La fête du Marrube noir, et autres pièces pour la Société des Bibliophiles français;* Paris, 1824, in-8°; — *Règle générale de la foi catholique, separée de toutes les opinions de la théologie scolastique et des autres sentiments particuliers et abus*, par Fr. Véron, nouv. édit.; Paris, 1825, in-18; — *Notice historique sur dom Mabillon;* Paris, 1825, in-8°; — *Notice sur Bourdaloue, suivie de pièces inédites;* Paris, 1825, in-8°; imprimée aussi en tête des œuvres de Bourdaloue; — *Bibliothèque religieuse, ou collection des meilleurs livres de piété et de morale;* comprenant le *Psautier* de La Harpe, avec une notice et des notes; — L'*Imitation de Jésus-Christ*, par Beauzee, avec une notice et des notes; — *Le livre de Ruth* et la *Parabole de l'Enfant prodigue*, en hébreu et en patois auvergnat; Paris, 1825, in-8° : tiré à 50 exemplaires; — *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens*, par le père Dominique de Colonia; 2[e] édition, revue et précédée d'une notice; — *Sermon de F. Olivier Maillard, prêché à Burgos en 1500, et autres pièces du même auteur, avec une notice;* Paris, 1826, in-8°; — *Aphorismata opposita aphorismatibus in quatuor articulos declarationis anno 1682 editæ;* Paris, 1826, in-8°; — *Notice historique sur Zwingle*, Paris, 1828, in-8°; — *Lettres de Piron à Hugues Maret, de Dijon;* Paris, 1828, in 8°; — *Sermon de frère Michel Menot sur la Madeleine, avec une notice et des notes*; Paris, 1832, in-8° : tiré à 120 exemplaires; — *Notice historique sur l'abbé de Montesquiou;* Paris, 1836, in-8°; — *Vocabulaire du patois usité sur la rive gauche de l'Allagnon, depuis Murat jusqu'à Molompise;* dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, nouvelle série, tome II, p. 338; — *Rapport sur le Sibbub H'Olam, voyage autour du monde*; ibid., tome X, p. 201. L'abbé Labouderie a travaillé au nouveau *Journal des Paroisses*, à la *Gazette des Cultes*, à la suite de l'*Art de vérifier les dates*, éditée par le marquis de Fortia d'Urban, à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, etc. Il a fourni des notes à la *Relation des quatre Voyages de Christophe Colomb*, traduite de l'espagnol en français, et a donné une dissertation religieuse dans une édition illustrée de *Robinson Crusoé;* Paris, 1835, 2 vol. in-8°. Enfin, il a rédigé, en société avec M. Taylor et Charles Nodier, le texte du *Voyage pittoresque dans l'ancienne province d'Auvergne* (3 vol. in-fol.), faisant partie du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*. L. L—T.

Gilbert. *Notice sur l'abbé Labouderie*; dans l'*Annuaire de la Soc. des Antiq. de France pour* 1851. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

LABOUISSE - ROCHEFORT (*Jean-Pierre-Jacques-Auguste* DE), littérateur français, né à Saverdun (comté de Foix), le 4 juillet 1778, mort à Castelnaudary, le 22 février 1852. Il fut élevé à l'école militaire de Sorèze, d'où la révolution le fit sortir. Jeté en prison ainsi que sa mère pendant la terreur, il vint à Paris dès que le calme fut rétabli. Son dévouement à la cause royaliste lui fit courir de nouveaux dangers. Plus tard il se livra à la littérature. Ayant perdu sa fortune, il accepta, en 1810, une place dans les finances, qu'il abandonna en 1830. On l'a surnommé *le poete de l'hymen*, parce que la plupart de ses ouvrages ont pour objet d'entretenir le public de son bonheur conjugal : il voudrait que le monde entier s'occupât des qualités, des talents, des vertus de son Éleonore, et de tout l'amour qu'il ressent pour elle. « Si ce langage n'est pas neuf parmi les poëtes amants, disait un critique, il l'est assez parmi les poëtes époux pour que Labouisse lui doive sa célébrité. » Il perdit en 1833 cette femme adorée, qui était une créole de l'île de France. On a de Labouisse : *Réflexions contre le divorce*; Paris, 1797, in-18; — *Pensees, Observations et Réflexions morales, politiques et littéraires*; Paris, 1800, 2 vol. in-16; 3ᵉ édit. 1810; — *Voyage à Saint-Maur, promenade à Longchamps, suivi de quelques opuscules en vers*; Paris, 1807, in-16; — *Idylles imitées des cantates de Metastase, suivies du premier livre des Amours à Éléonore*; Paris, 1808, in-16; — *Calendrier d'Eléonore*; Paris, 1803, in-12; — *La Contre-Satire, suivie de Poesies diverses*; Paris, 1804, in-18; — *Almanach des Troubadours* pour 1809; Toulouse, 1809, in-18; — *Mélanges Littéraires, ou lettres sur l'éducation, sur les romans, sur Martial, Catulle*; Paris, 1813, in-16; — *L'Eleonoria, biographies sur les Éléonore*; Paris, 1814, in-16; avec un supplément, 1815; — *Ma petite Brochure sur les evenements du jour*; Paris, 1814; — *Lettre aux Français*; Paris, 1815, in-8°; — *Seconde Lettre aux Français, suivie de la réfutation d'un prétendu rapport du duc d'Otrante*; Paris, 1815, in-8°; — *Les Amours à Eleonore*, recueil d'élégies; Paris, 1817, in-18, 3ᵉ édit.; Paris, 1818, in-16; — *Essais sur la Culture de la Vigne et de l'Olivier*; Paris, 1819, in-8°; — *Mes quarante Ans*, épître en vers; Paris, 1819; — *Voyage à Trianon, suivi de pièces fugitives et du voyage à Montrouge*; Paris, 1817, in-8°; — *Première Lettre à M. Carrère*; 1823; — *Souvenirs et Mélanges littéraires, politiques et biographiques*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°; — *Voyage à Saint-Léger, campagne de M. de Boufflers, suivi du Voyage à Charenton*; Paris, 1827, in-8°; — *Petit Voyage sentimental*; Castelnaudary, 1828, in-8°; — *Voyage à Rennes-les-Bains*, en prose mêlée de vers; Paris, 1832, in-8° : l'auteur dit que Voltaire a été la *honte de l'humanité*; — *Notice sur Ant.-Jacq. Carbonnell*; Paris, 1834, in-8°; — *Mon Manifeste sur la décentralisation intellectuelle pour émanciper les provinces de la tyrannique tutelle de Paris*; 1837, in-8°; — *Mélanges politiques et littéraires*; Paris, 1835; — *Ma Justification, petit livre de poche*; Toulouse, 1843, in-18; — *Trente Ans de ma Vie, de 1795 à 1826, ou mémoires politiques et littéraires*; Toulouse, 1844-1846, 9 vol. in-8°; — *Lettres biographiques sur François Maynard, poëte toulousain du dix-septième siècle, renfermant des anecdotes sur Louis XIII, le cardinal de Richelieu*, etc.; Toulouse, 1846, in-32; — *Mes Rêveries et mes Confidences*; Paris, 1850, in-18; — *Variétés littéraires et biographiques*; Paris, 1851, in-18. Labouisse a travaillé à divers journaux. En 1797 il fonda lui-même une feuille quotidienne, sous le titre de *L'Ami des Arts*, in-4°, dont vingt-deux numéros parurent; cette entreprise fut arrêtée par le Directoire. Il donna des articles au *Courrier des Spectacles*, au *Mercure de France*, au *Magasin Encyclopédique*, etc. En 1821, il fonda l'*Anecdotique*, qui a paru jusqu'en 1824. J. V.

Quérard, *La France Littér.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.* — *Documents communiqués*.

LABOULAYE-MARILLAC (*Pierre-Charles-Madeleine* DE), se disant *comte honoraire de Brioude*, chimiste et voyageur français, né à Billom, en 1771, mort à Paris, le 25 août 1826. Il était lieutenant-colonel lorsque éclata la révolution. Il se montra très-dévoué à la cause royaliste, et s'offrit en 1792 comme un des otages pour Louis XVI. Il émigra ensuite, servit dans l'armée de Condé, et obtint la croix de Saint-Louis. Après la dispersion de son corps, il fit des études en médecine à Gœttingue, et y reçut le grade de docteur. Rentré en France sous le consulat, il s'appliqua à la chimie industrielle, et découvrit plusieurs nouvelles teintures inaltérables. Le 1ᵉʳ janvier 1817 il fut nommé directeur de la Manufacture de Tapisserie des Gobelins et plus tard contrôleur des dépenses au ministère de la maison du roi. Comme directeur des Gobelins, il apporta quelques améliorations dans la fixité des couleurs. On a de lui : *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794, par le professeur Pallas*; trad. de l'allemand (avec Tonnelier); Paris, 1805, 2 vol. in 4° et atlas in-fol.; Paris, 1811, 4 vol. in-8° et atlas in-4°; — *Mémoires sur les couleurs inaltérables pour la teinture*; etc., suivis du *Rapport* fait à ce sujet par MM. Vauquelin, Gay-Lussac et Berthollet, etc.; Paris, 1814, in-4°. L—z—E.

Mémoires de l'Institut (Classe des Sciences physiques et mathématiques), séance du 27 mai 1814. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, ann. 1826. — Quérard, *La France littéraire*.

LABOULAYE (*Jean - Baptiste - Antoine-*

Georgette DUBUISSON, vicomte DE), littérateur et publiciste français, né à Versailles, le 11 novembre 1781, mort à Bourg (Ain), le 20 février 1856. Secrétaire général du ministère de la maison du roi sous la restauration, il représenta le département de l'Ain à la chambre des députés en 1827. Réélu en 1830, il donna sa démission le 14 août, après l'avénement de Louis-Philippe au trône. On a de lui : *Opinion sur le projet de loi relatif à la dotation de la Chambre des Pairs;* Paris, 1829, in-8°; — *Notice historique sur M. le duc de Blacas;* Paris, 1840, in-8°; — *De la Passion et du Bien-Être matériel considéré dans ses effets sur la moralité des peuples et des individus;* Lyon, 1846, in-8°; — *Fables et Poésies diverses;* Bourg, 1857, in-8°. L. L—T.

Jules Baux, *Notice sur le vicomte de Laboulaye;* Bourg, 1857, in-8°, et en tête de ses *Fables et Poésies*. — Bourquelot et Maury, *La Litt. Fran. contemp.*

*LABOULAYE (*Édouard-René* LEFÉBURE), jurisconsulte et publiciste français, né à Paris, le 18 janvier 1811. Après avoir étudié le droit, il s'initia aux travaux récents des jurisconsultes et des historiens de l'Allemagne, et entra en relation avec plusieurs hommes éminents de ce pays. L'érudition d'outre-Rhin lui devint familière; il sut y porter une clarté toute française ainsi qu'une grande hauteur de vues, qualités qui l'empêchèrent d'accepter sans contrôle les systèmes absolus auxquels les savants allemands s'abandonnent volontiers. Ses ouvrages, où se remarquent des aperçus ingénieux, énoncés dans un style pur et élégant, ont puissamment contribué à relever en France l'étude de l'histoire du droit, depuis trop longtemps négligée. En 1845 il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; quatre ans après il fut appelé à la chaire de législation comparée au Collége de France. On a de lui : *Histoire du Droit de Propriété foncière en Occident* (ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions); Paris, 1839, in-8°; — *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Savigny*; Paris, 1840, in-8°; — *Recherches sur la Condition civile et politique des Femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours* (ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales); Paris, 1843, in-8°; — *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la responsabilité des magistrats* (ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions); Paris, 1845, in-8°; selon Puchta, un des juges les plus compétents en matière de droit romain, ce livre fait le plus grand honneur à son auteur; — *Histoire des États-Unis d'Amérique;* Paris, 1854, 3 vol. in-8°; — *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves;* Paris, 1854, in-12; *Les Tables de Bronze de Malaga et de Salpensa;* Paris, 1856, in-8° : dans cet opuscule M. Laboulaye met en doute, par des raisons habilement déduites, l'authenticité des tables en question, récemment découvertes, qui avaient paru à divers savants devoir jeter un jour tout nouveau sur l'organisation des municipes dans l'Empire Romain; — *Souvenirs d'un Voyageur;* Paris, 1857, in-16; — *La Liberté religieuse;* Paris, 1858, in-12; — *Études sur la propriété Littéraire en France et en Angleterre*; Paris, 1858, in-12; — *Introduction au Droit français* de Claude Fleury; Paris, 1858, 2 vol in-12, avec la collaboration de M. Rodolphe Dareste; cet ouvrage remarquable, qui nous donne un tableau complet de la jurisprudence française à une époque de transition, entre les ordonnances du seizième siècle et les réformes de Louis XIV, était resté jusque ici inédit; M. Laboulaye y a joint une excellente biographie de Fleury. — M. Laboulaye a encore édité : *Le Coutumier de Charles VI;* Paris, 1846, in-8°; — *Les Institutes coutumières de Loisel* (avec des notes); Paris, 1848, 2 vol. in-12; avec la collaboration de M. Dupin. Il a aussi donné la traduction des *Œuvres sociales de Channing;* Paris, 1853, in-12. — Depuis longtemps M. Laboulaye est collaborateur au *Journal des Débats;* il a inséré un grand nombre d'articles dans la *Revue de Législation et de Jurisprudence* publiée par M. Wolowski, et il est un des directeurs de la *Revue historique de Droit français et étranger.* E. G.

Documents particuliers.

*LABOULIE (*Joseph-Balthazar-Gustave* DE), homme politique français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1800. Avocat le 8 novembre 1820, il fut nommé substitut du procureur du roi à Draguignan le 22 mai 1822, substitut du procureur du roi à Marseille le 16 décembre 1825, procureur du roi à Draguignan le 24 décembre 1827, avocat général à Riom le 8 juin 1829, et premier avocat général à Riom au mois de septembre de la même année. Démissionnaire le 10 août 1830, il reprit ses fonctions d'avocat à Aix, et consacra son talent à la défense des accusés légitimistes, notamment les rédacteurs de la *Gazette du Midi.* Dans l'affaire du *Carlo-Alberto*, qui avait débarqué la duchesse de Berry sur les côtes de Provence, il alla défendre à Montbrison M. de Bermond, ancien officier supérieur de la garde royale et l'un des trois accusés qui avaient été arrêtés par le poste du Palais de Justice à Marseille dans la matinée du 30 avril 1832. Tous les accusés furent acquittés. Aux élections générales de 1831, M. de Laboulie avait été porté comme candidat à la députation par les électeurs du troisième arrondissement de Marseille, en même temps que M. Berryer était porté par les électeurs du premier. Le bris de l'urne du scrutin invalida les deux élections. Élu en 1834 par la ville de Marseille, il siégea à la chambre dans les rangs de l'opposition légitimiste. Il parla en 1835 en faveur des pétitions qui réclamaient une réforme électorale; au mois de juin de la même

année, il s'éleva contre le monopole universitaire, et plus tard contre les lois d'exception qui prirent le nom de lois de septembre. Dans les sessions de 1836 et 1837, il défendit avec chaleur la colonie d'Alger, et enfin dans cette dernière année il attaqua un des premiers le ministère Molé dans un discours sur la loi des fonds secrets. Aux élections générales de 1837, il refusa de se laisser réélire, et se consacra tout entier au barreau. En 1841 il défendit devant les assises de Carpentras le marquis de Forbin, auteur d'un écrit sur le recensement, et devant le jury de l'Isère la *Gazette du Dauphiné*, poursuivie pour des articles sur la conspiration Didier. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le département des Bouches-du-Rhône en 1848, il y vota contre le cautionnement des journaux, contre le droit au travail, pour l'impôt progressif, pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau relative à la dissolution de l'assemblée, et contre la diminution de l'impôt du sel. Réélu à l'Assemblée législative, il y parla sur une proposition contre le duel, présenta un amendement à la loi de déportation et un autre sur la pénalité à infliger au défaut de signature des articles de journaux. Rapporteur de la loi sur la nomination des maires, il repoussa le projet ministériel, et, comme rapporteur de la commission d'initiative, il soutint la prise en considération de la proposition de M. de Larochejaquelein sur le rétablissement des officiers privés de leur grade en 1830 pour refus de serment. En 1851 il soutint la proposition de MM. de Riancey et Favreau sur la révision des procès criminels. Il faisait partie de la réunion qui s'assemblait dans la rue de Poitiers. Depuis les événements du 2 décembre 1851, il est rentré au barreau. L. L—T.

Sarrut, *Annuaire Hist. et Biogr.*, 1844, 2e partie, p. 75. — *Biogr. des Représentants.* — *Moniteur*, 1848-1851.

* LABOULINIÈRE (*Pierre-Toussaint* DE), économiste et écrivain politique français, né vers 1780, à Saint-Victurnien (Limousin), mort à Étampes, en 1827. Il étudia d'abord la médecine, devint secrétaire de son compatriote le maréchal Jourdan, qu'il suivit en Italie, occupa la chaire de philosophie morale dans le lycée littéraire qu'on avait organisé à Turin, et mourut sous-préfet. On a de lui : *Plan d'une statistique générale pour le ci-devant Piémont;* 1803, in-8°; — *Précis d'idéologie*, présenté à l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Turin, avec cette épigraphe du *Phédon* par Moses Mendelssohn : « L'adoration la plus digne de l'Être suprême est de chercher la vérité avec un cœur pur »; Paris, 1805, in-8°; — *Considérations politiques sur la France et les divers États de l'Europe*; Paris, 1808, in-8°; — *De l'influence d'une grande révolution sur l'agriculture, le commerce et les arts*, discours couronné à l'Académie de Lyon et dédié à Louis Bonaparte; Paris, 1808, in-8°; — *Histoire politique et civile des trois premières dynasties françaises, dans laquelle on représente la série chronologique des événements militaires, politiques et civils;* Paris, 1808, 3 vol. in-8°; — *Des Factions et des Conquêtes, ou précis des écarts politiques et militaires de la révolution française;* Paris, 1815, in-8°; — *De la Disette et de la Surabondance en France; des moyens de prévenir l'une en mettant à profit l'autre, et d'empêcher la trop grande variation dans le prix des grains;* Paris, 1821, 2 volumes in-8°, appendice; Paris, 1822, in-8°; — *Itinéraire descriptif et pittoresque des hautes Pyrénées françaises, jadis territoire de Béarn, du Bigorre, des quatre Vallées, de Comminges et de la haute Garonne;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°, avec une carte et quinze planches.

Martial AUDOIN.

Documents particuliers — Quérard, *La France littéraire.*

LABOULLAYE (*François* DE), voyageur français. *Voy.* LE GOUZ.

LA BOURDONNAIE (*Anne-François-Auguste*, comte DE), général français, né à Guérande, le 27 septembre 1747, mort à Dax, en novembre 1793. Issu d'une ancienne famille noble de Bretagne, il reçut une éducation militaire, entra comme enseigne dans l'armée, et fit les dernières campagnes de la guerre de Sept Ans. S'étant distingué en plusieurs occasions, il avança rapidement. Sous-aide major au régiment de Lorraine, il fut choisi pour sous-gouverneur des fils du comte d'Artois, et fut nommé colonel en 1771, brigadier des armées en 1784, maréchal de camp en 1788. Il adopta les grands principes de la révolution, et fut du petit nombre des officiers généraux nobles qui n'abandonnèrent pas la France. Il accepta d'abord les fonctions de major général de la garde nationale de Nantes, et en 1791 il fut employé à Belle-Isle et à Brest. Promu général de division le 4 septembre 1792, il alla prendre un commandement de son grade en Flandre. Dumouriez ayant abandonné la Flandre pour aller s'opposer aux progrès du roi de Prusse en Champagne, La Bourdonnaie ne put empêcher le duc de Saxe-Teschen, à la tête de l'armée autrichienne, de bombarder Lille. On en fit le sujet d'une accusation contre lui; mais il lui fut facile de se justifier. Ayant reçu des renforts après la retraite des Prussiens, il marcha sur Lille, et son approche suffit pour contraindre les Autrichiens à lever le siége de cette ville le 8 octobre. La victoire de Jemmapes ayant ouvert l'entrée de la Belgique aux Français, La Bourdonnaie commanda l'aile gauche de l'armée, fut reçu le 8 novembre dans Tournay, fit occuper sans résistance Ypres, Furnes et Bruges, arriva à Gand sans plus de difficulté, et se porta sur Anvers, dont on lui remit les clefs le 18. Quatre jours après, la citadelle se rendait. De fâcheux démêlés éclatèrent entre La Bourdonnaie et Du-

mouriez : La Bourdonnaie voulait que l'on continuât à recevoir au profit de la république française les impôts perçus auparavant; Dumouriez prétendait que ce serait « entacher nos opérations militaires d'un vernis de bassesse et de vénalité ». La Bourdonnaie se plaignit au ministre; Dumouriez, d'un autre côté, écrivit que « La Bourdonnaie entravait ses opérations et faisait tout ce qu'il fallait pour amener la guerre civile en Belgique ». Le ministre de la guerre Pache dut rappeler La Bourdonnaie; mais il y mit de grands ménagements. Vers la fin de février 1793, La Bourdonnaie fut chargé du commandement de l'armée des côtes de l'ouest, qui n'existait pas encore et qui devait agir contre les Bretons et les Vendéens révoltés contre la Convention. Nantes, réduite au seul courage de ses habitants, était menacée et presque cernée par les royalistes. La Bourdonnaie informa la Convention qu'il n'avait trouvé en arrivant aucune force disponible à leur opposer. Quelques jours après il annonça un avantage remporté par Beysser, commandant de Nantes. Bourdon de l'Oise l'accusa d'avoir, sans motifs, fait porter en arrière cinq mille hommes de nouvelles levées que les commissaires dans le département de la Manche lui avaient envoyés. Un décret de la Convention manda La Bourdonnaie à Paris. Il parvint a se justifier dans la séance du 16 mai; mais on lui avait donné le général Canclaux pour successeur à la fin d'avril. La Bourdonnaie reçut peu de temps après le commandement de l'aile droite de l'armée des Pyrénées occidentales. Il y arriva malade, au mois de juin, et assista à l'affaire d'Urrugue; les Français y furent attaqués dans leur camp, le 23 juillet, par l armée espagnole ayant à sa tête le général en chef don Ventura Caro; ils la forcèrent à repasser la Bidassoa. Willot et La Tour d'Auvergne se distinguèrent surtout dans ce combat. De nouvelles dénonciations vinrent encore assaillir La Bourdonnaie; sa femme et ses enfants avaient été arrêtés à Blois. Il profita des souffrances que lui causait une ancienne blessure pour quitter l'armée, et vint mourir aux eaux de Dax. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains*. *Moniteur*, 1792, nos 283 293, 316, 320, 325, 327; année 1793, nos 86, 91, 133, 136, 205, 212.

LA BOURDONNAIE (*François-Régis*, comte DE), homme politique français, né à Angers, le 19 mars 1767, mort le 28 août 1839, au château de Mésangeau, près de Beaupreau (Maine-et-Loire). De bonne heure il embrassa la carrière militaire, et à l'époque de la révolution il servait dans le régiment d'Austrasie. Nommé en 1790 officier municipal de la ville d'Angers, il ne sympathisa pas longtemps avec le nouveau régime; il émigra en 1792, se rendit a Coblentz, et servit dans l'armée du prince de Condé. Quand cette armée se désorganisa, La Bourdonnaie rentra en France, et se réunit aux chouans et ensuite aux Vendéens, avec lesquels il combattit pour la cause royale, jusqu'au moment où ces différents corps d'insurgés furent anéantis ou dispersés. La Bourdonnaie eut part à quelques-unes des négociations qui amenèrent la pacification de la Vendée. Profitant de l amnistie qui s'ensuivit, il rentra dans une partie de ses propriétés, fut nommé membre du conseil général du département de Maine-et-Loire, puis maire d'Angers, et enfin, en 1807, proposé comme candidat au corps législatif Quand Napoléon fut de retour d'Espagne, La Bourdonnaie vint le féliciter au nom de son département, dans lequel il avait eu, disait-il, « le bonheur d'acclimater la conscription ». Favorablement accueilli par l'empereur, La Bourdonnaie fit valoir son dévouement, et demanda une place de sénateur, qui lui fut refusée. La campagne de Russie rendit la vie au parti royaliste, en lui faisant espérer la chute de l'empire. La Bourdonnaie prit part dès lors à toutes les menées qui préparèrent le retour du roi. Il se fit peu remarquer en 1814, et fut néanmoins proscrit pendant les Cent Jours. Après la seconde restauration, il fut élu par son département député à la chambre qui a reçu depuis le nom d'*introuvable*. Il s'y fit remarquer par son exaltation et son acharnement contre ce qu'il appelait les révolutionnaires. D'abord il contribua à rendre plus sévères les dispositions de la loi sur les cris séditieux. Puis, bientôt après, il proposa d'excepter de l'amnistie accordée à ceux qui avaient pris part au complot du 20 mars : « 1° les titulaires des grandes charges administratives et militaires qui avaient constitué le gouvernement de l'usurpateur; 2° les généraux commandants de corps et de places, ainsi que les préfets qui avaient passé à Bonaparte, fait arborer son drapeau, exécuté ses ordres et exercé des actes de violence envers les autorités légitimes; 3° les régicides ». Tous ceux qui étaient exceptés de l'amnistie devaient être arrêtés et traduits devant les tribunaux; ceux des deux premières catégories devaient être condamnés à mort, ceux de la troisième devaient être déportés. Cette proposition valut à son auteur le titre de l'*homme aux catégories*. Le gouvernement ayant réuni dans un projet de loi les diverses propositions relatives à l'amnistie, La Bourdonnaie vota pour le projet de la commission, et demanda le bannissement des anciens conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI et qui avaient accepté des fonctions publiques après l'événement du 20 mars : « Nous concevons, disait-il, que les crimes postérieurs des régicides ne sont pas une récidive de leur premier crime; mais ici ce ne sont plus des coupables ordinaires. Des hommes qui ne possèdent aucune vertu, puisque la clémence n'a pu les désarmer, sont toujours dangereux, et leur bannissement est commandé par l'intérêt public. » Il parla plusieurs fois sur la loi des élections, indiqua la septennalité comme une mesure utile, et vota pour trois degrés d'élec-

tion. Adversaire acharné de M. Decazes, il proposa d'examiner si les impôts sur les jeux, les voitures de place et les journaux devaient être perçus par le ministre de la police.

Après la dissolution de la chambre, qui eut lieu le 5 septembre 1816, La Bourdonnaie fut réélu par le département de Maine-et-Loire. Il devint dans la nouvelle assemblée le chef de l'extrême droite. Membre de la commission des pétitions, il appuya chaudement celle de la fille du rédacteur du *Fidele Ami du Roi*, qui réclamait contre l'incarcération de son père. Il accusa le ministre de la police de n'employer que contre les royalistes les lois faites dans les sessions précédentes pour les protéger. Ce discours excita dans la chambre un orage violent, qui força le president, M. Pasquier, à se couvrir. Le lendemain la discussion reprit avec plus de calme, et Ravez répondit à La Bourdonnaie : « Respectez la justice telle que vous l'avez faite. » Quelques jours après La Bourdonnaie combattit le nouveau projet de loi sur les élections, disant que si cette loi était adoptée elle ferait passer tout le pouvoir aux mains des ministres, qu'il nommait un *directoire gouvernant*. Ces mots firent demander le rappel à l'ordre. Le 14 janvier 1817, il s'éleva contre la loi sur la liberté individuelle, et se plaignit encore de l'usage que le ministre de la police faisait de son pouvoir. Dans la discussion du projet de loi sur la censure des journaux, il attaqua l'emploi que le ministre avait fait de la loi contre les amis les plus fidèles de la monarchie. Il demanda la plus stricte économie dans le budget, et le 16 janvier 1818 il combattit la loi du recrutement, qu'il disait reproduire la conscription, abolie par la charte. « Accorder au gouvernement une levée annuelle de quarante mille hommes, c'était, disait-il, lui livrer la puissance nécessaire pour comprimer l'opinion, asservir les chambres et commander l'impôt. » Il blâmait également l'avancement à l'ancienneté, ajoutant que c'était du roi seul que l'armée devait tenir ses récompenses, et la création des légionnaires vétérans, qui lui semblaient former une armée parlementaire à la disposition du pouvoir législatif. Dans la discussion du budget, il se plaignit qu'on fit porter les économies sur les routes, sur les établissements publics, et jamais sur les états-majors des directeurs généraux, sur leurs brigades d'écrivains, sur « ces hommes de plume qui surchargent l'État ». Il demandait en même temps une loi sur la responsabilité des ministres. Peu de jours après il proposait l'abolition du timbre pour les brochures et les journaux non quotidiens. Les principes qu'il professa en cette occasion sur la liberté de la presse lui valurent l'approbation des libéraux. Lors de la discussion du budget de la justice, il se plaignit de ce qu'on ne poursuivait pas le colonel Fabvier pour sa brochure sur les événements de Lyon. A cette occasion *La Minerve* surnomma La Bourdonnaie l'*Ajax du côté droit*. Plus tard, il demanda la suppression du ministère de la police. L'année suivante il parla en faveur de la proposition du marquis Barthélemy tendant à modifier la loi des élections, et fit une violente sortie contre le ministère à l'occasion d'une nouvelle fournée de pairs. Le 24 mars il s'opposa à la création des petits grands-livres de la dette publique et dans les départements, disant qu'ils auraient pour effet d'introduire dans les provinces l'esprit d'agiotage qui régnait déjà à Paris et de constituer la monarchie en république aristocratique, dont les financiers seraient les hauts barons, tandis que les propriétaires en seraient les ilotes. Le 17 mai il s'éleva avec force contre la pétition présentée à la chambre en faveur des bannis. Le 2 juin il attaqua encore la loi de recrutement, comme tendant à développer l'esprit de guerre et de conquête.

A l'ouverture de la session de 1820, La Bourdonnaie s'opposa à l'admission de l'abbé Grégoire (*voy.* ce nom) à la chambre des députés, et s'écria qu'il devait être chassé, comme indigne et comme régicide. Le 24 décembre 1819, à propos de la demande des douzièmes provisoires, il montra le ministère « comme isolé au milieu de la France, » la fausseté de son système, les *oscillations de sa bascule*. Le 14 février 1820 il proposa à la chambre l'adresse qui fut présentée au roi au sujet de l'assassinat du duc de Berry. « Ce n'est, disait-il, qu'en sévissant contre les écrivains téméraires, enhardis par l'impunité, que vous arrêterez les productions scandaleuses et coupables qui échauffent toutes les têtes, fomentent des révolutions et excitent aux crimes les plus odieux. » Lors de la discussion du projet de loi suspensif de la liberté individuelle, il dit encore : « Il n'est pas question de savoir si cette loi est contraire à la charte, mais si elle est nécessaire; lorsqu'on injurie les missionnaires et qu'on nomme un régicide député, on ne peut refuser aux ministres le droit d'emprisonner. » Le 21 mars, soutenant la nouvelle loi sur la censure, il accusa les écrivains libéraux de vouloir renverser la légitimité et la religion, en prêchant l'égalité et la souveraineté du peuple. Cependant il demandait que la loi fût temporaire et que sa durée fût limitée à la fin de la session, « pour donner le temps aux ministres du roi de présenter, disait il, une loi forte et sévère, basée sur la liberté de la presse et sur l'indépendance des journaux ». Son amendement, appuyé par Royer-Collard, fut rejeté à une faible minorité. Le 15 mai il soutint la nouvelle loi d'élection, et fit tous ses efforts pour faire abroger celle du 5 février 1817, qui « avait amené à la chambre un régicide et des hommes tels que Manuel pour le soutenir ». Enfin, il prétendit que l'on pouvait adopter des lois dont le texte était contraire à celui de la charte, parce que la charte avait été *octroyée* et non *consentie*. Élu en 1820 par le grand collége de Maine-et-Loire et par le dépar-

tement d'Indre-et-Loire, il opta pour le premier. Dans la session de 1821, à l'occasion d'une discussion de pétition, il soutint le rappel à l'ordre du général Lavaux, qui avait dit que « si les ministres étaient responsables devant la loi, ils l'étaient aussi devant la nation et l'armée, » et demanda la même mesure contre M. B. Constant, qui avait ajouté : « Nous croyons que l'armée est sous un arbitraire fâcheux, dangereux pour la monarchie. » Le même jour La Bourdonnaie se laissa aller à dire que la France ne voulait plus de députés du côté gauche. De Corcelles et Alex. de Lameth demandèrent le rappel à l'ordre de l'orateur; mais personne ne se leva pour lui infliger ce blâme. Rapporteur du projet de loi sur les circonscriptions électorales, il chercha à établir la nécessité d'arrêter le morcellement de la propriété. Le 7 juillet il attaqua la prolongation de la censure des journaux que demandaient les ministres. Le 12 juillet il repoussa, comme rapporteur du budget, l'amendement de Labbey de Pompières, qui proposait la suppression de l'impôt sur le sel. Au commencement de la session de 1822, La Bourdonnaie obtint un grand nombre de voix pour la présidence, et fut nommé membre de la commission de l'adresse. Il attaqua fortement le ministère, et l'adresse fut votée; mais le roi refusa de recevoir la députation et d'entendre la lecture de cette pièce officielle. Bientôt cependant Louis XVIII changea son ministère. La Bourdonnaie fut hostile d'abord au cabinet formé par Villèle et Corbière. Quand les députés Corcelles et Demarçay, qui avaient été arrêtés au milieu d'un attroupement, vinrent se plaindre à la chambre, le côté droit demanda l'ordre du jour. La Bourdonnaie voulait une enquête : il fallait, selon lui, fortifier le pouvoir. Il offrit de sacrifier la liberté individuelle à la liberté de la presse; Villèle refusa ces holocaustes. Dans la discussion du budget, La Bourdonnaie appuya plusieurs réductions proposées par la gauche.

Une nouvelle session s'ouvrit le 4 juin 1822, La Bourdonnaie fut porté comme premier candidat à la présidence. Le roi choisit Ravez, qui avait eu seize voix de moins que La Bourdonnaie. Le 5 août il défendit le procureur général de Poitiers, Mangin, contre les attaques de Sainte-Aulaire, qui demandait une enquête contre ce fonctionnaire, pour avoir signalé dans son réquisitoire plusieurs députés comme fauteurs de la conspiration de Berton. La proposition de Sainte-Aulaire ne fut pas prise en considération. Le 28 décembre, Châteaubriand avait été nommé ministre des affaires étrangères. La Bourdonnaie vint lui faire une visite, dont Châteaubriand rend compte en ces termes : « Le comte de La Bourdonnaie, jadis mon ami, est bien le plus mauvais coucheur qui fut oncques : il vous lâche des ruades, sitôt que vous approchez de lui : il attaque les orateurs à la chambre comme ses voisins à la campagne; il chicane sur une parole comme il fait un procès pour un fossé. Le matin même du jour où je fus nommé ministre des affaires étrangères il vint me déclarer qu'il rompait avec moi : j'étais ministre. Je ris et je laissai aller ma mégère masculine, qui, riant elle-même, avait l'air d'une chauve-souris contrariée. » A l'ouverture de la session de 1823, la chambre ayant à discuter le projet d'adresse en réponse au discours de la couronne, La Bourdonnaie se prononça vivement en faveur de la guerre d'Espagne. Il reprocha aux ministres d'avoir agi sans énergie vis-à-vis des révolutionnaires de la péninsule, de n'avoir su que négocier avec une poignée de factieux qui retenaient captif au milieu d'une population fidèle un roi qu'il eût été facile de rétablir sur son trône ; il les accusait principalement d'avoir cru qu'on pouvait terminer une révolution armée avec des négociations. Le 24 février, dans la discussion du projet de loi tendant à ouvrir un crédit de cent millions pour faire face aux dépenses extraordinaires de 1823, La Bourdonnaie vota les fonds, et adopta le projet d'emprunt, quelque peu de confiance que lui inspirât le ministère, parce que repousser l'emprunt c'était voter contre la guerre, et ajourner la guerre, c'était maintenir la révolution et la faire triompher. Le 26 février, Manuel (*voy.* ce nom) fut accusé d'avoir, dans la même discussion, fait l'apologie du régicide pour avoir démontré par un rapprochement de la position de Ferdinand VII avec celle où se trouvaient les Stuarts et Louis XVI, à des époques différentes, que notre intervention en Espagne, loin de prévenir dans ce pays les catastrophes qui avaient ensanglanté les révolutions d'Angleterre et de France, était plutôt faite pour en hâter l'événement. La Bourdonnaie se présenta à la tribune pour développer l'acte d'accusation : après avoir établi que l'assemblée avait le droit de punir les crimes et délits commis par ses membres dans l'exercice de leurs fonctions législatives, que ce droit de haute juridiction ne devait pas être confondu avec le droit de police de la salle que le règlement déléguait au président, il déclara que la peine la plus forte que la chambre pût infliger à un député c'était de l'exclure de son sein si sa présence pouvait y être dangereuse, ou seulement si elle y était un scandale public et qu'elle portât atteinte à sa considération. « C'est pour ces motifs, ajouta-t-il, que je crois de mon devoir de traduire devant vous M. Manuel. » Le 28 une commission fut nommée pour examiner cette proposition, La Bourdonnaie en fit partie, et le 1er mars il présenta le rapport, au milieu des cris d'indignation de la gauche. Quelque temps après, discutant le budget, qui en temps de guerre ne contenait même pas toutes les dépenses ordinaires, il déclara que ce n'était qu'un budget fictif, un *roman financier*. Il attaqua Villèle pour sa prétendue faiblesse envers les ennemis de la légitimité et pour l'indécision de sa conduite vis-à-vis de l'Espagne. Le 10 avril

il combattit les dépenses secrètes de la police, qui ne recevaient pas toujours leur destination et servaient à donner des pensions à des écrivains. Il demandait qu'une partie du crédit de 2,200,000 fr. fût soumise à l'investigation de la chambre. Lors de la discussion de la loi sur la conversion de la rente 5 pour 100 en 3 pour 100, le 24 avril 1824, La Bourdonnaie démontra que le projet ministériel blessait à la fois la justice et l'intérêt bien entendu des contribuables; il s'éleva avec force contre ceux qui soutenaient que les fonds jusque alors employés à l'achat de la rente et au jeu de l'agiotage reflueraient, au moyen de la nouvelle loi sur le commerce et l'agriculture. Il fit remarquer que la faculté accordée aux créanciers de l'État d'opter entre la réduction de la rente et le remboursement du capital, quoique vraie appliquée à chaque rentier individuellement, n'était que fictive par rapport à tous, puisque si tous exigeaient le remboursement, il serait impossible. La Bourdonnaie prétendait que le ministre avait dû passer avec des compagnies financières un marché ténébreux et onéreux pour arrêter ou opérer le remboursement, et conclut en proposant de convertir en 4 pour 100 plutôt qu'en 3 pour 100; sa proposition fut rejetée. Le 28 mai il vota encore contre un nouveau projet de loi sur le recrutement de l'armée tendant à porter le contingent annuel à 60,000 hommes au lieu de 40,000, et à élever à huit ans le temps du service. La loi du contingent était selon lui une loi d'impôt, qui, aux termes de la charte, devait être votée pour un an seulement et à chaque session. Il proposa deux amendements, l'un pour exempter du service militaire les fils uniques et les fils aînés de famille, et l'autre pour abroger le droit à l'avancement. Le 5 juin, revenant sur ses propres idées relativement au respect dû à la charte, il se prononça fortement contre la loi d'élection statuant la septennalité de la durée des législatures. Cette loi consacrait suivant lui l'établissement d'une dictature parlementaire au profit des ministres, et il ne reconnaissait à la chambre ni le droit de changer la forme et la nature du gouvernement représentatif, ni par conséquent celui de modifier un des articles fondamentaux de la charte, et il plaçait dans cette catégorie ceux qui déterminent la forme, la durée et l'équilibre des pouvoirs. La discussion du budget de 1825 amena les débats les plus violents. Le 12 juillet, à propos des fonds secrets, La Bourdonnaie fit une sortie vigoureuse contre Villèle : « Toutes nos libertés, disait-il, ont été attaquées à la fois; et dans quelles circonstances plus importantes ont-elles été plus scandaleusement violées que dans ces élections que le président du conseil n'a sans doute appelées les *saturnales du gouvernement représentatif* que parce qu'il voudrait y voir plus d'esclaves! » Interrompu par les cris du centre, il ne continua pas moins de développer sa pensée, et dévoila à la chambre qu'il existait une caisse des élections, succursale de celle des fonds secrets : « Cette caisse, dit-il, est établie au secrétariat général du ministère de l'intérieur; elle s'ouvre à l'ordre des préfets, autorisés à tirer sur elle les ressources nécessaires au transport de la *matière électorale ministérielle*. » A cette époque, des poursuites dirigées à la fois contre des éditeurs de journaux ultra-royalistes et de journaux libéraux firent imputer aux ministres le projet de réduire au silence tous les journaux qui leur étaient hostiles, n'importe par quels moyens. La Bourdonnaie remit sous les yeux de la chambre tous les efforts faits par les ministres pour *amortir* les journaux et en diminuer le nombre; il entra à cet égard dans des détails piquants, alla jusqu'à fixer le prix des transactions faites par les agents du ministère, et évalua à plus de deux millions les sommes dépensées pour l'achat ou la composition de quelques feuilles périodiques. Il reprocha surtout au pouvoir ses poursuites contre *La Quotidienne*, et montra les ministres réduits à des moyens tyranniques et corrupteurs pour faire taire l'opinion publique.

Le 11 juin il avait déposé sur le bureau de la chambre la proposition de présenter au roi une adresse pour le prier de faire rédiger une loi ayant pour but : « 1° de déclarer qu'une indemnité intégrale serait accordée aux Français dont les propriétés immobilières avaient été confisquées et vendues par suite des décrets des gouvernements révolutionnaires; 2° de déterminer les bases d'évaluation des propriétés immobilières pour lesquelles cette indemnité serait accordée ». Les ministres firent savoir qu'ils s'occuperaient de cette question, et le 14 juin la chambre rejeta la proposition de La Bourdonnaie, comme attentatoire à l'initiative royale et aux droits du trône. L'année suivante le ministère présenta sa loi d'indemnité à accorder aux émigrés. La Bourdonnaie soutint la loi en principe; il la déclarait nécessaire pour que le maintien des confiscations et des ventes nationales ne restât pas éternellement comme un monument de nos discordes civiles, un objet perpétuel de haines et de discussions. Mêlant ensuite deux articles de la charte qui n'avaient rien de commun, l'un consacrant l'inviolabilité des propriétés dites nationales, l'autre consacrant le principe de l'expropriation pour cause d'utilité publique moyennant indemnité préalable; statuant par conséquent l'un sur le passé, l'autre pour l'avenir, il disait : « Je ne vois dans l'article 9 de la charte qu'un acte conservatoire, une mesure politique, qui peut bien conserver aux acquéreurs des biens nationaux la possession des biens portés sur leurs contrats, mais non leur conférer un droit de propriété, droit qu'ils ne peuvent tenir que de l'accomplissement de l'article 10, c'est-à-dire moyennant une juste indemnité... La Charte a maintenu la possession des acquéreurs dans l'intérêt de la tranquillité publique, mais sans rien préjuger

contre les droits des émigrés, qu'il n'était pas au pouvoir du monarque d'anéantir. » Dans son opinion, le projet de loi trompait pourtant toutes les espérances, n'accordant pas assez aux émigrés pour tranquilliser les acquéreurs de biens nationaux, et il concluait par le renvoi du projet à un nouvel examen de la commission, à laquelle on joindrait d'autres membres. Dans la séance du 19 février, Laurencin proposa un amendement qui tendait à grossir les fonds de réserve proposés par la commission, en obligeant les détenteurs actuels des biens nationaux à tenir compte à l'État des quatre cinquièmes de la plus-value que le projet de loi présenté devait nécessairement donner à ces biens; le ministre des finances s'opposa à cet amendement, contraire à la charte, et déclara que si cet amendement n'était pas retiré, la loi elle-même le serait. Un grand tumulte suivit cette déclaration, et La Bourdonnaie s'écria que « le ministre compromettait la liberté des délibérations de la chambre, que cette liberté ne pouvait être limitée par rien, et que la réunion des trois pouvoirs avait le droit de faire des modifications même dans les articles réglementaires de la charte ». Le 25 avril 1825 il demanda l'ajournement des comptes de la guerre pour l'exercice 1823, s'appuyant sur les dilapidations qui avaient présidé à l'administration financière de l'armée en Espagne et sur le scandale des marchés Ouvrard, qu'il imputait à M. de Villèle.

Le 28 février 1826, la chambre des députés eut à s'occuper de l'affaire du *Journal du Commerce*, accusé par Sallabery d'avoir outragé une partie de la chambre. Il s'agissait de savoir si le jugement devait être rendu à une simple majorité, ou bien aux deux tiers ou aux cinq huitièmes. La première opinion était soutenue par Simoneau et Chifflet, qui prétendaient qu'autrement ce serait la minorité qui jugerait les offenses faites à la chambre entière. La Bourdonnaie repoussa avec force une mesure qui tendait à anéantir l'opinion de la minorité de la chambre : il soutint que l'opposition était inhérente au gouvernement représentatif, que sans opposition un gouvernement représentatif ne serait autre chose qu'une tyrannie organisée et défendue par une oligarchie monstrueuse « Ce serait, ajoutait-il, le gouvernement le plus épouvantable, ce serait la Convention avec une seule tête. Le gouvernement représentatif a besoin d'une minorité, et cette minorité ne vit que par l'opinion publique. » A la séance du 9 mars, il fit lire par un de ses amis un discours dans lequel il combattait le projet de loi relatif à la répartition de l'indemnité accordée aux anciens colons de Saint-Domingue, considérant le projet de loi comme l'abandon des droits de la France et des colons sur cette colonie. Il regardait cet acte du gouvernement comme inconstitutionnel, et soutenait que puisque les colonies faisaient partie du territoire, aux termes de la charte, elles ne pouvaient être cédées ni aliénées que du consentement général du pays. Répondant aux reproches qu'on lui faisait de vouloir dépouiller la couronne d'une de ses prérogatives, il soutint que même sous l'ancienne monarchie lorsqu'il s'agissait de cession de territoires les traités devaient être ratifiés par les états généraux ou enregistrés par les parlements. Le 13 avril, à propos de droits de douanes perçus par ordonnances sur des matières premières, il s'éleva contre ces taxes illégales, qu'il qualifia de *concussions*, demandant que les droits perçus fussent rendus. Le 26 avril, au sujet de la loi des comptes de 1824, il appuya la proposition de Casimir Périer, qui demandait le dépôt des pièces relatives aux dépenses de la guerre d'Espagne. Il appuya encore Casimir Périer lorsque, le 12 mai, celui-ci accusa le ministère d'avoir arbitrairement disposé des fonds de l'amortissement pour soutenir son 3 pour 100. Le 14 février 1827, il parla contre la loi sur la presse qualifiée ironiquement de *loi de justice et d'amour*, et soutint que le gouvernement représentatif ne pouvait subsister sans la liberté de la presse : que s'il pouvait y avoir quelque danger à accoutumer les esprits à braver ses abus, il y en avait bien davantage à porter atteinte à des droits reconnus par le pacte fondamental. Le 11 avril, au sujet du projet de loi sur le jury, il éleva une question préjudicielle, soutenant que le projet primitif ayant été amendé par la chambre des pairs, ne pouvait être soumis à la chambre des députés sans avoir été préalablement approuvé par le roi, et il proposa l'ajournement de la discussion. Quelques jours après il s'éleva encore, au nom de la liberté de la presse, contre la proposition de Laboessière qui demandait l'établissement d'une commission chargée de surveiller le compte rendu des séances de la chambre par les journaux.

La chambre ayant été dissoute en 1827, La Bourdonnaie fut réélu à Angers. Frappé par les élections, le ministère tomba le 4 janvier 1828, et fut remplacé par un cabinet dont Martignac était le chef. La Bourdonnaie prit part aux conférences relatives à la formation de ce ministère, et il fut même question de lui donner les finances à la place de Roy : mais à cette nouvelle les fonds baissèrent à la Bourse, et La Bourdonnaie se retira. Il réunit alors chez lui un certain nombre de députés de l'extrême droite, dont il se proclama le chef. Le 20 janvier Portalis le nomma membre de la commission chargée d'assurer l'exécution des lois dans les écoles ecclésiastiques secondaires. Président et rapporteur d'un bureau pour l'examen des titres des nouveaux élus, il se montra facile au sujet de plusieurs élections contestées, et combattit l'omnipotence de la chambre en matière electorale. Il n'arriva pas cependant à faire partie du bureau. Membre de la commission de l'adresse, il attaqua le paragraphe relatif aux institutions munici-

pales, comme portant atteinte aux prérogatives du trône. Dans le comité secret du 14 juillet il s'opposa à la prise en considération d'une proposition de Salverte tendant à supplier le roi de réorganiser la garde nationale parisienne, qui avait été dissoute pour avoir crié: *A bas les ministres*. Membre de la commission du budget, il fut chargé du rapport sur les recettes de l'exercice 1829, et proposa en cette qualité des réductions montant à plus de 10 millions; quelques-unes furent adoptées. Le 19 février 1829, Salverte ayant repris la proposition de Labbey de Pompières pour mettre le ministère Villèle en accusation, La Bourdonnaie, étonnant tout le monde, opposa les formes du règlement à cette motion, qui n'eut pas d'autre suite. Il attaqua ensuite les lois sur l'organisation départementale et communale présentées par les ministres; ces projets furent retirés, et le ministère Martignac se traîna péniblement jusqu'à la fin de la session. Le 8 août le prince de Polignac constitua un ministère de réaction sous sa présidence. La Bourdonnaie fut chargé du portefeuille de l'intérieur. Tous les journaux l'attaquèrent; le *Journal des Débats*, qui l'avait tant loué quand il combattait Villèle, lui fit une guerre acharnée. Selon ce journal l'*homme aux catégories* empêcherait seul le ministère d'avoir la majorité; son exagération haineuse, sa pétulance étaient insupportables; il devait enfin développer hardiment la contre-révolution. La Bourdonnaie ne justifia pas ces craintes. Les royalistes étaient divisés sur son compte: ceux de la réunion Agier se déclaraient contre lui; les amis de Villèle le traitaient d'incapable. Les partisans des mesures énergiques avaient seuls confiance en lui. Les attaques redoublèrent contre La Bourdonnaie lorsqu'il appela Mangin à la préfecture de police. Le ministère était pourtant loin d'être homogène. La Bourdonnaie repoussait les préoccupations religieuses que Polignac apportait dans la politique: « Laissez donc là vos jésuites, lui dit-il un jour; pour contenir les libéraux j'aime mieux les gendarmes que les jésuites. » D'un autre côté Polignac trouvait La Bourdonnaie « insociable ». Ses collègues lui reprochaient de n'avoir pas de parti dans la chambre. Charles X déclarait aussi qu'il n'avait pris La Bourdonnaie que pour « essayer de ces gens qui se plaignent toujours ». Le ministre favori devait finir par l'emporter sur un ministre peu gracieux et peu courtisan. « D'une vaste capacité, dit Châteaubriand, mais un peu faible de caractère, comme les esprits entiers qui ne sont pas dominateurs, M. de La Bourdonnaie ne fit que passer dans le conseil de Charles X. Sous le prétexte, assez vrai, qu'il était environné d'imbéciles, incapables de prendre un parti, il se retira habilement des affaires au bout de trois mois. » Dans l'intérieur de son ministère il avait fait peu de changements, personne ne fit moins de destitutions que lui. On lui doit une ordonnance pour régler le commerce de la boucherie dans la capitale; il réorganisa l'Académie de Médecine dans un sens favorable au pouvoir; enfin, il étendit l'institution de l'École des Chartes. Le 4 novembre 1829 il posa la première pierre des nouvelles constructions à faire au palais de la chambre des députés. Quelques jours après le roi lui demanda s'il croyait avoir la majorité dans la chambre. La Bourdonnaie ne répondit pas, et le prince de Polignac s'étant fait nommer président du conseil, La Bourdonnaie donna sa démission, qui fut acceptée. « Quand je joue ma tête, dit-il à cette occasion, j'aime à tenir les cartes. » Une ordonnance royale le nomma ministre d'État, membre du conseil privé. Le 27 janvier 1830 il fut élevé à la pairie, et reçut une dotation de 10,000 fr. Sans influence à la chambre des pairs, il demeura étranger aux mesures qui amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons. Les nominations de pairs faites par Charles X ayant été rayées après la révolution de Juillet, La Bourdonnaie n'eut qu'à se retirer dans ses terres, où il termina paisiblement ses jours.

Champion ardent des principes royalistes et des mesures énergiques à la chambre des députés sous la Restauration, sa tenue, sa voix, contrastaient beaucoup avec la véhémence de ses pensées, ce qui faisait dire à M. Decazes: *C'est un tigre à froid*. D'autres l'avaient surnommé *jacobin blanc*. On a de lui: *Proposition d'une loi d'amnistie faite par M. le comte de La Bourdonnaie à la chambre des députés dans la séance du* 11 *novembre* 1815, *et prise en considération le même jour;* Paris, 1815, in 8°: cet écrit eut trois éditions en un mois, et une quatrième au commencement de 1816. Il a aussi fait imprimer un grand nombre de discours prononcés à la chambre des députés. L. LOUVET.

Moniteur, 1806 à 1830. — Châteaubriand, *Mémoires d'Outre tombe* et le *Congrès de Vérone*. — Vaulabelle, *Hist. de la Rest.* — Guizot, *Mémoires*, t. I.

LA BOURDONNAIE-BLOSSAC (*Arthur*, marquis DE), général et homme politique français, né à Paris, le 29 janvier 1785, mort dans la même ville, le 11 avril 1844. Engagé volontaire dans un régiment de hussards, le 20 février 1804, il fit les campagnes de 1804 et 1805 à l'armée des côtes de l'Océan et d'Allemagne, et passa en 1806 à l'armée de Naples avec le grade de sous-lieutenant. Atteint de deux balles pendant la campagne de 1807, il devint lieutenant en 1808, et fut attaché comme aide de camp au général Lagrange. En 1809, le maréchal Lannes l'appela auprès de lui au même titre. Bientôt après, La Bourdonnaie passa à la grande armée en Allemagne. Blessé grièvement à la bataille d'Essling, il fut décoré et nommé officier d'ordonnance de l'empereur avec le grade de capitaine et le titre de baron de l'empire. Promu chef d'escadron en 1811, il se trouvait à la bataille de la Moskowa, où il eut une jambe fracassée par un biscaïen. A peine guéri de sa blessure, il re-

joignit l'armée, et fit la campagne d'Allemagne, à la suite de laquelle il fut nommé colonel et attaché à l'état-major général, puis au maréchal Berthier comme aide de camp. Il conserva sa place à l'état-major sous la restauration; mais au retour de Napoléon il refusa à la fois de se lier à la fortune du héros de l'île d'Elbe et d'abandonner la France. Il se retira à Rennes dans le sein de sa famille. A la seconde restauration, il organisa dans le Morbihan un régiment de chasseurs à cheval dont il reçut le commandement. Promu maréchal de camp en 1821, il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi en 1823, et appelé en même temps au commandement de la subdivision militaire de Bordeaux. En 1825 il reçut le commandement d'une brigade de cavalerie au camp de Lunéville, et l'année suivante il fut chargé d'une inspection militaire. Élu député de Pontivy en octobre 1827, et réélu en juin 1830, La Bourdonnaie prit place sur les bancs du centre droit, et se rattacha à la fraction qui suivait les opinions de Martignac, mais il ne prit une part active qu'aux discussions relatives aux questions militaires. Au moment où furent rendues les ordonnances du 25 juillet 1830, La Bourdonnaie se trouvait à Saint-Cloud en raison de son service de gentilhomme de la chambre. Le 30, après la défaite des troupes royales, Charles X l'envoya à Paris auprès du duc de Mortemart, nommé la veille président du conseil des ministres. Le marquis de La Bourdonnaie, arrêté au pont de Grenelle par les postes avancés de l'insurrection, fut conduit à l'hôtel de ville, et gardé à vue pendant quelques heures. Il demanda avec insistance à être entendu par la commission municipale, et ayant fait valoir sa qualité de député, il fut rendu à la liberté. Après avoir rempli sa mission, le marquis de La Bourdonnaie parvint à sortir de Paris, et rejoignit la cour à Rambouillet le 2 août. Il quitta cette ville dans la nuit pour venir assister à l'ouverture de la session fixée au 3; à la séance du 7, il prit la parole pour protester contre la violation du pacte social, et fut un des trente-trois députes qui votèrent contre la nouvelle charte. Il continua néanmoins de siéger à la chambre, s'opposa à la mise en accusation des derniers ministres de Charles X, et combattit, le 16 mars 1831, la proposition de Baude pour l'expulsion de la branche aînée des Bourbons du territoire français. Maintenu sur le cadre des officiers généraux en disponibilité, il insista pour être placé dans le cadre de réforme, et dès qu'il eut atteint trente années de service, il demanda sa retraite. Non réélu en 1831, il revint à la chambre comme député d'Hennebon en 1837, 1839 et 1842, et vota constamment avec le centre droit. L. L— T.

La Rochejaquelein, *Notice nécrologique sur M. le marquis Arth. de La Bourdonnaie*; Paris, 1844.— Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p 232. — Birague, *Annuaire hist et biogr pour* 1844, IIe partie, p. 76. — *Moniteur*, 1831, 1837, 1839 1842

LABOUREUR (LE). *Voy.* LE LABOUREUR.

LA BOURLIE. *Voy.* BOURLIE.

LABRADOR (*Juan*), peintre espagnol, né en Estramadure, mort à Madrid, en 1600, dans un âge très-avancé. Il était élève de Luiz de Moralès, surnommé *el Divino*. Selon Palomino il était laboureur, d'où son nom de *Labrador*. Peu d'artistes ont égalé ce peintre dans la représentation des fleurs et des fruits. Ses corbeilles, ses bouquets, ses guirlandes sont groupés avec goût; les nuances y sont heureusement variées, les tons vrais, les feuillages délicatement traités, les accessoires naturellement disposés. Il a fait aussi des intérieurs, des *trompe-l'œil* et d'autres tableaux de genre, fort recherchés des amateurs. On voit de lui dans le Musée royal de Madrid deux corbeilles exécutées par suite d'un défi qu'il avait porté à tous les artistes qui à son époque peignaient les fleurs. A. DE L.

Palomino Velasco, *El Museo de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Don Mariano-Lopez Aguado, *El real Museo*. — Viardot, *Études sur l'histoire des beaux-arts en Espagne*.

LA BRAGERESSE (*Prival* BONNET DE), médecin français, né à Mende, en 1724, mort dans la même ville, le 15 novembre 1804. Il exerça sa profession pendant près de soixante ans. On a de lui : un *Mémoire sur la Rage*, couronné par l'Académie royale de Médecine; — un autre *sur la Pulsatille*, etc. L—z—E.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* (édit. de 1810). — Quérard, *La France Littéraire* (supplément). — *Biographie Médicale*.

LABRE (*Benoît-Joseph*), renommé au dix-huitième siècle par sa pauvreté volontaire et son humilité évangélique, naquit le 26 mars 1748, à Amettes (Pas-de-Calais), et mourut à Rome, le 16 avril 1783. Il était issu d'une famille aisée et l'aîné de quinze enfants, dont neuf survécurent. Il fut élevé par son oncle, curé d'Érin, et entra quelque temps après la mort de son oncle à la Chartreuse de Montreuil. Il fit plusieurs pèlerinages à Rome, à Notre-Dame de Lorette, s'infligeait de nombreuses macérations, passait sa vie en prières et en œuvres de piété, et mourut en odeur de sainteté. On prétend que des guérisons miraculeuses furent opérées sur son tombeau. J. P.

Le P. Marconi, *Vie du vénérable Labre*; Paris, 1784, in-12.

LA BROUSSE, famille originaire du Bourbonnais, dont l'existence remontait au treizième siècle. A cette époque un de ses membres, Aimeric de La Brousse, vint s'établir dans le Limousin; plus tard une autre branche se fixa dans le Périgord. Ses principaux membres sont :

LA BROUSSE (*Jacques* DE), général français, né en 1486, près de Nontron, tué à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, il devint lieutenant de cent hommes d'armes, puis capitaine de cinquante lances, et obtint le commandement de corps d'armée. Placé par le roi Henri II auprès du dauphin qui fut plus tard François II, il était fort attaché aux Guise. Lorsque Marie

t à lutter dans ses États contre ses
'ola à son secours avec un corps de
: hommes, et, quoique âgé de soixante-
s, il défendit avec vigueur la ville de
iégée par les Écossais. De retour en
i ne quitta pas le service, et trouva la
un champ de bataille. Il jouissait déjà
ient de maréchal, dont on lui avait pro-
:mier titre vacant.

)USSE (*Jacques II* DE), militaire fran-
lu précédent, mort à côté de lui, à la
: Dreux, le 19 décembre 1562, s'était
remarquer par sa bravoure. Il était
me de la chambre et lieutenant de
nes d'armes. Son fils, *Thibault Ier* DE
SE, servit avec distinction sur terre et

ie, *Hist. généal. et chronol. de la Maison de*
es Grands-Offic. de la Couronne.

OUSSE (*Nicolas* DE), comte de VER-
général français, né en 1648, tué près
le 4 juillet 1693. Bien jeune encore il
; les gardes françaises, d'où il passa
au régiment Dauphin en 1667. Il fit
gnes de Flandre et de Franche-Comté.
agna ensuite Vauban à Lille et à Tour-
s'instruire dans l'art des fortifications.
il joignit le maréchal de Créquy au
Saint-Germain, fit sous ses ordres la
de Lorraine, et fut blessé au siége
Dans la campagne de Hollande, en
t encore blessé, au visage, pendant le
aestricht. Il passa alors sous les ordres
ie, et fit les campagnes de 1673 à 1675
Blessé trois fois au siége de Dôle, il
ior au régiment Dauphin, et fut em-
jor de brigade en 1677, dans
ui enleva Cambrai et Valenciennes.
uivante, il prit part aux siéges de
l'Ypres, et se trouva à la bataille de
is, où il fut blessé de deux coups de
Nommé lieutenant-colonel en 1680,
les armées du roi en 1686, il partit en
me major général avec le grand dau-
gé du commandement de l'armée d'Al-
Il s'acquitta avec talent de ses fonc-
siéges de Philippsbourg, de Franken-
Mannheim. A la fin de la campagne il
re d'inspecteur général de l'infanterie.
l se jeta dans Mayence, qui était as-
contribua à la défense de cette ville,
ndit pourtant, faute de poudre, après
ieuf jours de tranchée ouverte. En
orit ses fonctions de major général à
nd dauphin. Pendant l'hiver il
audement de la place d'Ypres. En
employé au siége de Mons, que le
ndait en personne. Après l'assaut,
y laissa 14,000 hommes, dont 4,000
ie, sous le commandement de La
jui eut en outre le gouvernement du
'roinu maréchal de camp, il servit
sous le maréchal de Boufflers au siége de Fur-
nes. A la fin de la campagne le roi lui donna la
charge de lieutenant de roi dans le Périgord. Le
comte de Verteillac était à Mons en 1693, lors-
que le maréchal de Luxembourg, qui faisait le
siége de Charleroi, lui donna l'ordre de lui
amener un convoi de sept cents chariots. Ver-
teillac partit de Mons le 2 juillet avec une es-
corte de 600 dragons et d'un corps d'infanterie.
Le convoi arriva à sa destination, mais Verteil-
lac avait été blessé à la hanche dans une affaire
près de Boussu. Un coup de feu qui l'atteignit à
la tempe l'étendit roide mort au moment où il
commandait une dernière charge. Son corps,
transporté à Mons, y fut inhumé dans l'église
des jésuites. Quand sa veuve fut présentée au
roi, Louis XIV lui dit : « J'ai perdu dans le
comte de Verteillac le meilleur officier d'infan-
terie que j'aie eu depuis le maréchal de Tu-
renne. » J. V.

De Courcelles, *Dict. histor. des Généraux français.* — *Chronologie militaire.*

LA BROUSSE DE VERTEILLAC (*Madeleine-Angélique*), fille unique du précédent, morte le 21 octobre 1751, épousa son cousin germain, *Thibaut* DE LA BROUSSE, comte de Verteillac. Femme distinguée par son esprit, elle écrivit pour ses amis quelques opuscules, qui sont restés inédits, à l'exception d'une lettre sur les beautés et les défauts du style, qu'elle avait adressée à Rémond de Saint-Mard, et qui a été insérée dans les œuvres de celui-ci. Mlle Lhéritier lui dédia plusieurs de ses ouvrages. J. V.

Lettre de Lévesque de Burigny, dans le *Mercure de France* de janvier 1752.

LABROUSSE (*Clotilde-Suzanne* COURCEL-LES DE), visionnaire française, née à Vauxain (Périgord), le 8 mai 1747, morte à Paris, en 1821. Elle tomba toute jeune dans un mysticisme exalté, et pratiqua des mortifications extraordinaires. « Elle se crut appelée dès son enfance, dit la *Biographie* Arnault, à devenir une prophétesse, une sainte. Son imagination ardente lui représentait sans cesse la béatitude éternelle; c'était l'objet de tous ses vœux. Couchée sur le dos, elle passait des journées entières à contempler le ciel, et pour y monter plus tôt, elle tenta, âgée de neuf ans, de s'empoisonner en avalant des araignées. » Son exaltation ne fit que s'accroître avec l'âge. « Tant de saintes dispositions, dit l'abbé Pontard, n'empêchèrent pas la chair de se révolter; elle en ressentit de si rudes attaques, que, craignant d'être exposée à quelque accident, elle appliqua la nuit de la chaux vive sur tout son visage, afin de substituer à la fraîcheur du coloris qui l'animait des rides et des cicatrices; mais le remède n'opéra point d'effet; le teint resta parfaitement le même, et les tentations ne furent ni moindres ni moins fréquentes qu'elles ne l'avaient été. Elle se permit de parsemer son lit de cailloutages, ainsi que ses souliers, de manière qu'il n'était

pas d'instant du jour ni de la nuit où elle n'endurât des souffrances énormes. Elle éprouvait un grand plaisir dans les repas : ayant bon estomac et bon tempérament, elle avait toujours bon appétit ; afin donc de balancer ce plaisir avec le besoin, elle imagina d'avoir toujours en poche un cornet de cendres mêlées avec du fiel et de la suie, pour faire, sans qu'on s'en aperçût, une injection dans tout ce qu'elle trouvait de son goût. Elle se rinçait la bouche, elle avalait même d'une eau où elle laissait détremper du fiel de bœuf ; elle en portait dans un flacon pour en flairer aussi souvent qu'elle était libre... Cette potion de fiel de bœuf lui occasionnait seulement une extinction de voix parce qu'elle lui écorchait le gosier. Du reste sa santé allait toujours son train. » A l'âge de dix-neuf ans, Suzanne Labrousse prit l'habit des religieuses du tiers ordre de Saint-François, dites *Tiercelines*. Tourmentée de l'idée de parcourir le monde pour aller convertir les pécheurs, elle ne put en obtenir la permission de ses supérieurs ecclésiastiques, quoiqu'elle prétendit en avoir reçu la mission dans des communications directes et extatiques avec la Divinité. « Elle écrivit elle-même l'histoire de sa vie, dit Mahul, et la mit sous les yeux de M. de Flamarens, alors évêque de Périgueux, qui paraît n'y avoir accordé qu'une légère attention ; mais cet écrit étant parvenu entre les mains de dom Gerle (*voy.* ce nom), prieur de la Chartreuse de Vauclaire, ce moine s'enthousiasma de Mlle Labrousse, et entra dans une correspondance suivie avec elle. C'était en 1769, et il a prétendu depuis qu'il lui avait été dès lors prédit par elle qu'il devait faire partie d'une assemblée nationale. Quand la révolution eut éclaté, M. Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne, attira à Paris Mlle Labrousse, où elle commença de prophétiser contre la cour de Rome, et dans le sens de la constitution civile du clergé. On la logea chez Mme la duchesse de Bourbon, qui eut toujours une singulière propension à accueillir ces illuminés de toutes sortes. Dom Gerle voulut entretenir l'Assemblée constituante de sa prophétesse ; mais l'assemblée passa à l'ordre du jour. L'évêque Fauchet en fut d'abord le partisan, mais il l'abandonna ensuite. Elle revint bientôt en Périgord, et partit de là pour se rendre à Rome, prêcher au pape lui-même et aux cardinaux les principes de la liberté, de l'égalité, ceux de la constitution civile du clergé, et inviter le souverain pontife à abdiquer sa puissance temporelle. Chemin faisant, elle s'arrêtait dans les villes et villages, prêchant dans les maisons, dans les rues, dans les églises, dans les clubs, et se servant dans ses discours de la formule alors usitée aux jacobins : *frères et amis*. Au mois d'août 1792 elle était arrivée à Bologne, d'où ayant été chassée par le légat, elle passa à Viterbe. C'est là qu'elle fut arrêtée et conduite au château Saint-Ange, où on la renferma avec une suivante. En l'an V (1796), le Directoire réclama son élargissement ; mais elle refusa de sortir de sa prison, où d'ailleurs elle avait toujours été traitée avec douceur. Elle quitta cependant le château Saint-Ange lorsque les Français se furent emparés de Rome, en 1798, et elle revint à Paris, où elle vécut dans la retraite, persistant à se croire inspirée, et entourée d'un petit nombre de personnes qui le croyaient aussi. » A sa mort elle nomma Pontard son exécuteur testamentaire, et lui légua 3,000 francs. Ce testament fut attaqué par la famille de Mlle Labrousse, et dans un mémoire publié à ce sujet Pontard se plaint de l'ingratitude de cette famille, qui lui dispute un témoignage d'intérêt de la *respectable testatrice*. — On a de Suzanne Labrousse : *Prophéties concernant la révolution française, suivies d'une prédiction qui annonce la fin du monde* (pour 1899) ; Paris, 1790, in-8° ; d'après Mahul il aurait été publié au commencement de la révolution deux volumes de ces prophéties, imprimées chez F. Didot, aux frais de la duchesse de Bourbon. « *Les Annonces de Bibliographie moderne* pour 1790 ne parlent, dit M. Quérard, que d'un premier numéro contenant une *Lettre de Mlle de Labrousse*, du 20 février 1790, in-8°. » Selon Mahul on aurait encore imprimé en italien et en français : *Discorsi recitati dalla cittadina Courcelles-Labrousse* ; Rome, in-8°. Pontard avait publié : *Recueil des Ouvrages de la célèbre Mlle Labrousse* ; Bordeaux, 1797, in-8°. J. V.

Pontard, *Recueil des Ouvrages de la célèbre Mlle Labrousse*. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1822. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*.

*LABROUSSE (*Nicolas-Hippolyte*), marin français, est né à Brest, en 1807. Il commença sa carrière comme élève mousse en 1824, devint lieutenant de frégate en 1829, fut nommé lieutenant de vaisseau en 1835, capitaine de frégate en 1843 et capitaine de vaisseau en 1853. Unissant la pratique à un esprit éminemment inventif, il est l'auteur de plusieurs applications très-utiles à la marine. En 1841 il présenta au ministre de la marine un mémoire sur *les Propulseurs sous-marins*, qui fut publié en 1843. M. le commandant *Paris*, dans son *Traité de l'Hélice propulsive*, signale ce mémoire comme une œuvre remarquable par la juste appréciation du nouveau propulseur : « C'est, ajoute-t-il, le premier corps d'ouvrage que nous ayons possédé sur les propulseurs sous-marins, et il sera toujours très-utile à consulter. » M. Labrousse fit paraître en 1850 un mémoire sur les puits à hélice, dont il est l'inventeur et en 1851 une notice sur la corvette *Le Chaptal* (Paris, *Traité de l'Hélice propulsive*). Son mémoire sur les propulseurs sous-marins suggéra à M. le contre-amiral Bouet-Willaumez les observations suivantes, dans son ouvrage des *Batailles de terre*

et de mer : « Quand on relit ces lignes on retrouve des idées qui n'ont été que d'hier à peine adoptées pour servir de base à la création d'une flotte à vapeur en France, et il y a cependant quinze ans qu'elles étaient publiées; du reste, on doit d'autres propositions non moins ingénieuses au capitaine Labrousse, lesquelles ont généralement abouti : c'est, en 1834, la *charge simultanée*, dont il a eu le premier l'idée dans la marine et poursuivi l'application; puis, à la même époque, celle du valet *erseau* coupé; en 1840, l'établissement d'un *éperon* adapté à un avant blindé à bord du bâtiment à vapeur à grande vitesse; un nouveau système de mâture appliqué avec succès à bord du *Chaptal*, etc. Les archives de l'amirauté témoignent des facultés remarquables de prescience que possède leur auteur... » M. le contre-amiral Bouet Willaumez fait aussi connaître « que dès 1844 le capitaine Labrousse avait remis au ministre une proposition relative au placement à bord d'un vaisseau de cent canons, d'une machine de mille chevaux, dont tout le système étant dans la partie immergée du bâtiment devait être à l'abri des projectiles ennemis. » Puis il ajoute : « Les idées de M. Labrousse ont été appliquées quelques années plus tard par l'habile ingénieur Dupuy de Lome au magnifique vaisseau *Le Napoléon*. Le tracé de la machine présentait diverses dispositions nouvelles, dont les avantages ne furent pas compris alors, mais qui sont maintenant adoptées. »

Les machines du vaisseau *L'Eylau*, qui ont donné de très-beaux résultats, sont établies d'après le système du capitaine Labrousse. Tous ces travaux ont été accomplis pendant les rares loisirs que laissent à l'homme de mer les exigences de son rude métier, exigences auxquelles le capitaine Labrousse a largement satisfait, car il s'est montré aussi avec distinction dans plusieurs expéditions maritimes. A.-F. D.

Pâris, capitaine de vaisseau, *Traité de l'Hélice propulsive*, pages 279-306, Paris, 1855. — Bouet-Willaumez, *Batailles de terre et de mer jusques et y compris la bataille de l'Alma*, p. 413-415; Paris, 1855, in-8°.

LABROUSTE (*François-Marie-Alexandre*), administrateur français, né à Bordeaux, le 26 octobre 1762, tué par la machine infernale de Fieschi, le 28 juillet 1835, à Paris. Son père était directeur des vivres des armées du roi. Il fit ses études chez les oratoriens de Vendôme, et entra de bonne heure dans l'administration publique. Partisan des principes de la revolution, il devint major de la garde nationale de sa ville natale et administrateur du département de la Gironde. Proscrit sous la terreur, il resta longtemps caché derrière un faux mur construit dans sa maison; mais, ayant été decouvert, il fut jeté en prison, et il aurait péri sans la protection de Jullien de Paris. En 1795 il fut envoyé par la Gironde au Conseil des Cinq Cents. Il y vota avec le parti moderé. Le 14 octobre 1797 il s'opposa à l'établissement d'une inspection générale pour le recouvrement des contributions directes. Le 24 novembre, après avoir exposé l'état de pénurie dans lequel se trouvaient les hospices civils de Bordeaux, il fit décréter l'envoi d'un message au Directoire tendant à réclamer l'exécution entière de la loi du 9 vendémiaire an VI (30 septembre 1797) sur le remboursement des deux tiers de la dette publique. Cette loi affectait à ce remboursement des *bons au porteur* pour servir à payer une portion du prix d'acquisition des domaines nationaux. Le 15 avril 1798 il proposa de déclarer que les nobles, après avoir justifié de leur attachement à la république, pourraient remplir des fonctions publiques; mais cette demande fut rejetée. Le 2 mai 1799, pour soustraire à la mort les émigrés naufragés à Calais, il demanda qu'ils fussent déportés. Réélu au renouvellement de cette année, il entra, après le 18 brumaire, au Tribunat, et en devint secrétaire le 24 octobre 1803. Il faisait partie du comité des finances de ce corps délibérant. Au mois de mai 1804, il fut nommé directeur des droits réunis du département du Rhône, mais il refusa ces fonctions, et resta au Tribunat jusqu'à sa suppression, en 1807. Peu de temps après il fut nommé administrateur de la caisse d'amortissement. Il perdit cette place en 1815, à la réorganisation de cet établissement sous la Restauration. Néanmoins il fut nommé, le 26 juin 1816, commissaire liquidateur pour l'apurement des comptes des employés de l'ancienne administration, sous la surveillance du ministre des finances. On le créa ensuite administrateur des cautionnements et premier commis des finances, puis enfin receveur particulier du 7e arrondissement financier de la capitale. Blessé mortellement sur le boulevard du Temple par les projectiles lancés par la machine infernale de Fieschi, il a été inhumé dans les caveaux de l'église des Invalides avec les autres victimes de cet attentat. On a de Labrouste : *Considérations sur la Caisse d'Amortissement*; Paris, 1816, in-4°. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Nécrologie dans le *Moniteur* du 9 août 1835.

LA BRUÈRE (*Étienne* DE), prélat français, mort le 8 ou le 9 février 1227, suivant les obituaires du Ronceray et de Geneston. Nous ne savons rien sur les premières années de sa vie. En 1213, élu récemment évêque de Nantes, il commence à paraître dans les fastes diplomatiques de cette église. C'est vers l'année 1214 que Pierre Mauclerc manifesta ses prétentions au gouvernement de toute la Bretagne, et se signala dès l'abord par son hautain mépris à l'égard des anciens privilèges des évêques armoricains. Étienne de La Bruère ayant osé lui résister en face, Pierre n'hésita pas à mettre la main sur ses possessions épiscopales. Le souverain pontife intervient alors dans ce débat, et les juges par lui délégues condamnent le duc

impie. Aussitôt celui-ci porte le fer, la flamme dans les domaines de l'évêque de Nantes, et le chasse lui-même de son siége. L'exil d'Étienne de La Bruère commence en l'année 1218, et finit dans les derniers mois de l'année 1219. Il fit alors un séjour plus ou moins long dans la ville de Rome. On le retrouve dans les titres de l'église de Nantes, exerçant ses fonctions épiscopales, durant les années 1220, 1225. B. H.

Gallia Christiana, t. XIV, col. 819. — *Hist. de l'Église de Nantes*, t. I.

LA BRUNE (*Jean* DE), littérateur français, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Ministre de la religion protestante, il n'est guère connu que par ses ouvrages. Selon Haller, il était de Privas, et après la révocation de l'édit de Nantes il fut appelé comme pasteur à Bâle. Selon Barbier, il se réfugia en Hollande, où il fut ministre de Schoonoven. D'après les manuscrits de Court, les divers écrits qui passent généralement pour être sortis de la plume de cet auteur devraient être attribués à un autre pasteur, *François* LA BRUNE, originaire de Lunel et vivant à la même époque. Ce dernier, qui avait étudié la théologie à Genève, fut chargé en 1654 de la paroisse de Florensac, près Montpellier, desservit plusieurs églises du Bas-Languedoc, se retira à Amsterdam en 1685, et fut suspendu en 1691 à cause de ses opinions hétérodoxes sur les sorciers. On a sous le nom de La Brune : *Voyage en Suisse*, *relation historique contenue en douze lettres écrites par les sieurs Reboulet et La Brune à un de leurs amis de France*; Marbourg, 1685, in-12; 2e édit., augm., La Haye, 1686, 2 tom. en 1 vol. in-12; — *Morale de Confucius*; Amsterd., 1688, in-8°, souvent réimprimée; il y a plus d'apparence que ce livre est du président Cousin; — *La Vie de Charles V, duc de Lorraine et de Bar*; ibid., 1691, in-12 : ouvrage estimé; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*; Cologne (Amsterdam), 1693, 2 vol. in-12; — *Traité de la Justification, par J. Calvin, traduit du livre de son Institution chrétienne*; Amsterdam, 1693, in-8° et 1705, in-12; — *Mélanges Historiques recueillis et commentés par M****; ibid., 1718, in-12; — *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament en vers, avec des remarques*; ibid., 1731, in-8°, publiée en 1764 dans les *Histoires* de Basnage; — *Entretiens historiques et critiques de Philarque et de Polidore sur diverses matières de littérature sacrée*; ibid., 1733, 2 vol. in-8°, recueil curieux des écrits relatifs à la Bible ou à l'histoire ecclésiastique. Il paraît que Jean de La Brune a été aussi un des rédacteurs du *Mercure historique et politique*; Parme et La Haye, 1687-1719, in-12. P. L—Y.

Haller, *Écrivains de la Suisse*. — Barbier, *Examen des Dictionnaires*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — Haag, *La France Protest.*, t. VI.

LA BRUNERIE (*Guillaume*, vicomte DODE DE), maréchal de France, né le 30 avril 1775, à Geoire (Isère), mort à Paris, le 28 février 1851. Entré, en ventôse an II (mars 1794) comme élève sous-lieutenant à l'école du génie de Metz, il fut envoyé, en frimaire an III (décembre 1794), à l'armée que Kleber commandait devant Mayence; il y obtint le grade de lieutenant le 1er germinal (21 mars 1795), et celui de capitaine en second le 2 fructidor (19 août). L'année suivante, à l'armée du Rhin, il coopéra aux préparatifs du passage de ce fleuve devant Kehl, fut chargé de l'une des trois attaques par les îles d'Erlerin, et prit part aux opérations de l'aile gauche jusqu'à l'entrée de l'armée à Stuttgard. Désigné ensuite par Moreau pour diriger en chef les travaux de la tête du pont d'Huningue, il participa à la défense de ce poste jusqu'à sa reddition. Lors du second passage du Rhin, à Dirsheim, le 3 floréal an V (22 avril 1797), il dirigea en chef la fausse attaque par les îles d'Alhemden et le fort Vauban, et suivit les opérations de cette campagne jusqu'au traité de Campo-Formio. Envoyé à Toulon au commencement de l'an VI, il s'embarqua le 30 floréal (19 mai 1798) à Marseille avec la division Reynier, et coopéra, le 22 prairial (16 juin), à la descente dans l'île de Goze, où il commanda l'attaque du fort Chambray. Après le débarquement de l'armée à Alexandrie, il suivit l'équipage de pont jusqu'à Rosette et Gizeh, et dirigea ensuite les travaux de cette dernière place ainsi que ceux du Vieux Caire. Plus tard, sous les ordres du chef de brigade Crétin, et seul après la mort de cet officier, il fit exécuter une partie des travaux de défense d'Alexandrie. Le 11 floréal an VIII (1er juin 1800), il fut nommé chef de bataillon, et l'année suivante il participa aux opérations de la division Friant contre l'armée anglaise sous les murs d'Alexandrie. Rentré en France le 28 brumaire an X (novembre 1801), à la suite de la convention par laquelle la France abandonnait l'Égypte, Dode fut envoyé à Saint-Omer comme sous-directeur des fortifications, puis appelé à Boulogne en messidor an XI (juillet 1803). Il y dirigea la construction des forts de l'Heurt et de la Crèche ainsi que tous les travaux de la côte depuis le cap Grinez jusqu'à l'embouchure de la Canche. Nommé sous-chef de l'état-major général du génie à l'armée des côtes de l'Océan, le 9 nivôse an XII (30 décembre 1803), il suivit le mouvement de la grande armée sur le Rhin, et le 30 brumaire an XIV (21 novembre 1805), à la tête de quatre compagnies de sapeurs et de mineurs, il effectua le passage de l'Inn à Muhldorf. Après le combat d'Hollabrünn, devenu chef d'état-major du génie du cinquième corps, il en fit partie jusqu'à l'occupation de Brünn. Appelé le 2 frimaire (23 novembre) au commandement du génie de cette place et de la citadelle du Spielberg, il fut promu colonel le 5 nivôse (26 décembre) et reprit ses fonctions au cinquième corps, où il remplaça le général Kirgener dans le commandement de son arme durant les campagnes de Prusse

et de Pologne. Il assista ainsi au combat de Saalfeld, à la bataille d'Iéna, au combat d'Ostrolenka, au passage de la Narew et au combat de Pultusk. Après la paix de Tilsitt, Dode suivit son corps dans les cantonnements de la Silésie, puis en 1808 en Espagne, où, par suite de la mort du général Lacoste, arrivée le 13 février 1809, il dirigea en chef les travaux du siége de Saragosse, dont Lannes était chargé sur la rive gauche de l'Èbre. Un décret du 13 mars lui conféra le grade de général de brigade. Le 3 juin il fut appelé à remplir les fonctions de chef de l'état-major du génie de l'armée d'Espagne, et se trouva constamment opposé aux troupes anglo-espagnoles sur le Tage et dans la Manche. A cette époque il fut créé baron de l'empire. En mai 1810, il alla prendre le commandement des troupes du génie destinées au siége de Badajoz. En octobre il s'occupait de la formation d'un camp retranché à Buen-Retiro, devant Madrid, quand il fut rappelé en France. Au mois de juin 1811 l'empereur le chargea d'inspecter les travaux ordonnés à Ostende, Nieuport, Dunkerque, Calais, Boulogne, Montreuil et Abbeville, et le 28 septembre, de visiter les côtes depuis Brest jusqu'à la Loire et les îles adjacentes. Placé le 27 janvier 1812 à la tête du génie du corps du maréchal Ney, Dode le suivit jusqu'à Liorzna, entre Witepsk et Smolensk; il passa le 9 août avec le même titre au deuxième corps et prit part aux combats de Smolensk, Polotsk, Tschaniski, Tschieria, Sienno, Borissof et à ceux de la Bérézina. Le 2 décembre il fut envoyé par le général Chasseloup à Custrin et à Glogau pour mettre ces deux places en état de défense. Lorsque sa mission fut terminée, il rejoignit le corps d'observation du Rhin, organisé à Francfort et placé sous les ordres d'Augereau. Désigné pour aller prendre un commandement à Dresde, il ne put rejoindre son corps, qui était bloqué dans cette ville, et il resta au grand quartier général, qu'il suivit jusqu'à Mayence. Il fut ensuite chargé d'une inspection des places fortes depuis Landau jusqu'à la frontière de Suisse. Cette opération terminée, il dut partir, le 17 novembre, pour l'armée d'Italie, à laquelle il resta attaché jusqu'à l'évacuation du territoire italien, effectuée par suite d'une convention à laquelle il concourut en qualité de commissaire du vice-roi. Envoyé à Paris en avril 1814, il fut parfaitement accueilli de Louis XVIII, qui le nomma, le 4 août, membre de la commission chargée de statuer sur les réclamations des officiers émigrés, lieutenant général le 20 du même mois, et enfin, le 20 novembre, membre d'une autre commission instituée pour présenter un travail sur l'armement et la restauration des places de guerre du royaume. Le 17 mars 1815 le général Dode fut chargé d'aller prendre le commandement du génie sous les ordres du duc de Bourbon, à La Rochelle. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon le désigna pour accompagner Mortier dans son inspection des places fortes de la frontière du nord; mais il fut remplacé dans cette mission par le général Campredon, et il ne servit pas dans les Cent Jours. Maintenu en activité à la seconde restauration, Dode fut pourvu, le 1er mars 1816, de l'un des quatre emplois d'inspecteurs généraux du génie, et nommé membre du comité de l'arme. Il eut en outre la présidence de la commission formée pour l'examen des affaires relatives aux bâtiments de l'hôtel des Invalides et la qualité de membre de la commission mixte des travaux publics. Sur la demande du duc d'Angoulême, il fut chargé du commandement en chef du génie de l'armée d'Espagne en 1823. A son arrivée sur l'Èbre, il fit prévaloir dans le conseil du commandant supérieur l'avis de marcher directement sur Madrid, au lieu de faire la guerre lente et méthodique des anciens temps. Plus tard il improvisa les moyens d'attaque de Cadix, et conseilla de prendre Saint-Sébastien et Pampelune. Une ordonnance du 23 décembre l'éleva à la dignité de pair de France, et il reçut le titre de vicomte le 25 août 1825. Membre du conseil supérieur de la guerre le 17 février 1828, il fut appelé, le 9 mai 1836, à faire partie de la commission chargée de revoir le travail de la commission de défense créée en 1818. En 1837 il inspecta l'École Polytechnique, et à la mort du général Rogniat le roi Louis-Philippe, par décision du 25 mai 1840, nomma le général Dode de la Brunerie président du comité des fortifications. Le 1er septembre de la même année, il eut en cette qualité la direction supérieure des travaux des fortifications de Paris, œuvre immense, qui fut complétement exécutée en cinq ans. En récompense, il fut élevé à la dignité de maréchal de France le 17 septembre 1847. Attaché à son arme, et pour ne pas la quitter tout à fait, il obtint le titre de directeur honoraire du dépôt des fortifications. La révolution de 1848 l'éloigna des affaires publiques. Il vécut depuis lors dans la retraite à Paris, où il mourut, après une courte maladie, laissant son titre à son neveu, Guillaume-Guzman-Lucien Dode. Son nom de *La Brunerie* lui venait d'une terre qu'il possédait dans l'Isère, près de Voiron. L. L—T.

Moniteur de l'armée du 7 mars 1851. — *Journal des Débats*, 8 mars 1851. — *L'Événement*, 3 mars 1851. — C. Mullié, *Biographie des Célébrités des Armées de terre et de mer depuis* 1789. — *Dictionnaire de la Conversation*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

LA BRUNIE. *Voy*. GÉRARD DE NERVAL.

LA BRUYÈRE (*Jean* DE), célèbre à la fois comme moraliste et comme écrivain français, naquit à Dourdan. Suard et Auger mettent sa naissance à l'année 1639, sur la foi de la gravure hollandaise jointe à ses œuvres. D'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie Française*, 1729, le fait naître en 1644. Son acte de décès, retrouvé récemment, signé de son frère, et publié dans la *Revue rétrospective* (octobre 1836), porte que « Jean de La Bruyère, écuyer-gentilhomme de monseigneur le duc, est décédé le 11 du mois

de mai 1696, à l'âge de cinquante ans environ. » Il serait donc né vers 1646. Cette donnée paraît confirmée par La Bruyère lui-même, qui dans une des dernières pages de la première édition de ses *Caractères*, écrivait : « Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit point en moi de pouvoir jamais être. » En supposant qu'il écrivit ces paroles en 1686, puisque son privilége est d'octobre 1687, notre dernière date serait justifiée. On ne sait presque rien de sa vie. Son père était secrétaire du roi en 1655. La Bruyère acheta une charge de conseiller-trésorier de France à Caen. C'est de là qu'il fut appelé à Paris par Bossuet, pour enseigner l'histoire à M. le duc, fils du prince de Condé, Henri-Jules, et petit-fils du grand Condé. Il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché à ce prince, en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il mourut subitement. « Quatre jours auparavant, dit d'Olivet, il était à Paris, dans une compagnie de gens, qui l'ont conté, où tout à coup il s'aperçut qu'il devenait sourd, mais absolument sourd. Point de douleurs cependant. Il s'en retourna à Versailles, où il avait son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta. » — « On me l'a dépeint, ajoute le même auteur, comme un philosophe qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres ; faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. »

C'est au commencement de 1688 que parut la première édition des *Caractères de Théophraste traduits du grec, ou les Mœurs de ce siècle.* L'auteur mettait ses propres observations sur la société moderne sous le patronage d'un ancien. Le succès du livre fut rapide ; trois éditions parurent dans le cours de la première année, et six autres furent publiées jusqu'à la mort de La Bruyère, en 1696. Voltaire raconte, dans son *Siècle de Louis XIV*, qu'avant de faire paraître son ouvrage, l'auteur l'avait lu à M. de Malezieux, précepteur du jeune duc du Maine, qui lui dit : « Mon ami, il y a là de quoi vous faire bien des lecteurs et bien des ennemis. » Mais si en effet la malignité contemporaine, applaudissant aux traits satiriques de l'ouvrage, a pu contribuer à sa vogue, le jugement de la postérité l'a consacré comme un des meilleurs livres de notre langue.

Si La Bruyère est resté le plus grand peintre de mœurs qui ait écrit en français, il l'a dû d'abord à son rare talent d'observateur; il le dut encore au théâtre sur lequel il était placé, et enfin à l'époque même qu'il avait à peindre. Vivant dans le palais de M. le duc, où il composa son livre, s'il n'était pas de la cour, il la voyait de bien près. Témoin de toutes les agitations des courtisans, spectateur désintéressé de leurs intrigues, il en retrace les traits les plus saillants et les physionomies les plus originales, avec une admirable fidélité; son regard pénétrant les surprend dans tous leurs détours, et les dévoile avec le calme d'un juge incorruptible. Bussy-Rabutin écrit au comte de Termes, qui lui avait envoyé l'ouvrage : « La Bruyère est entré plus avant que Théophraste dans le cœur de l'homme, il y est même entré plus délicatement et par des expressions plus fines. Ce ne sont pas des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés; il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une description sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. Pour moi, qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des ressemblances peut-être aussi justes que les propres originaux. » Il n'est donc pas étonnant que Saint-Simon l'appelle « un homme illustre par son esprit, par son style et par la connaissance des hommes », et le loue d'avoir surpassé Théophraste et d'avoir peint les hommes de son temps d'une manière inimitable.

Dans la magnifique retraite de Chantilly et à l'hôtel de Condé, les esprits et le langage devaient avoir plus de liberté qu'à Versailles. La Bruyère pouvait de là contempler la cour de Louis XIV d'un œil moins ébloui. Au temps où il se mit à écrire, sous cette brillante surface qui déjà couvrait tant de misères, de corruption et de scepticisme, son âme sérieuse découvrait les causes secrètes de l'inquiète agitation qui déjà troublait les esprits, et qui se donnera une libre carrière au dix-huitième siècle. C'est précisément pendant les huit années de sa vie littéraire, de 1688 à 1696, que s'annoncent les premiers symptômes de déclin et de décadence. L'orgueil de Louis XIV dans cette guerre de Hollande, glorieusement terminée par la paix de Nimègue, avait révolté toutes les puissances de l'Europe; leur défiance couvait sourdement. Elles se concertèrent pour repousser le joug qui les menaçait, et la ligue d'Augsbourg fut formée. Malgré toute l'habileté déployée par la diplomatie française pour la dissoudre, cette ligue trouva une tête capable de la diriger dans Guillaume, stathouder de Hollande, qui bientôt, après l'expulsion de Jacques II, devint Guillaume III, roi d'Angleterre et donna à la guerre contre la France l'énergie passionnée d'une guerre nationale. Louis XIV soutint vaillamment cette lutte d'un seul contre tous ; mais malgré ses victoires il fut forcé de faire la paix, en abandonnant toutes les conquêtes faites dans la dernière guerre.

C'est dans ces temps de désastres, quand la noblesse et l'industrie étaient ruinées et toutes les sources de la richesse publique taries, qu'on voit apparaître le fléau des traitants et leurs scandaleuses fortunes. En présence de ces calamités, le monarque ne put se résoudre à diminuer son faste et ses dépenses personnelles, ni

même ses prodigalités aux courtisans. Dès l'année 1685 avait eu lieu, sous l'influence des jésuites, la révocation de l'édit de Nantes, mesure aussi désastreuse pour la prospérité nationale qu'inique aux yeux de l'esprit de tolérance. La France entière était troublée par les querelles religieuses du jansénisme, qui avaient pour dénoûment la destruction de Port-Royal. Louis XIV, quand la dévotion eut pris sur lui plus d'empire, renvoie la belle et altière Montespan pour épouser la veuve de Scarron. Cet abaissement de la dignité royale le fit déchoir dans l'opinion; il n'en bravait pas moins le scandale en légitimant ses bâtards, avec lesquels il contraignait les membres de sa famille de contracter des mariages déshonorants. Privé de ses deux plus habiles ministres, Colbert et Louvois, il fait tout par lui-même, et son amour-propre aveugle lui persuade qu'il donne de la capacité aux hommes médiocres qu'il place dans son conseil. Sous le règne de la dévote Maintenon, la physionomie de la cour change complétement; elle prend un masque d'hypocrisie, et, par une réaction inévitable, commence alors à se montrer cet esprit d'irréligion et d'immoralité qui bientôt se déchaînera dans les saturnales de la régence.

Tel était l'aspect que présentait la société, dont les faces diverses devaient se réfléchir dans le livre de La Bruyère. Le plan de son ouvrage est si peu apparent, qu'on est d'abord tenté de croire qu'il n'en a pas, qu'il marche au hasard, et qu'il sème ses idées à mesure qu'elles lui viennent à l'esprit. Mais avec plus d'attention l'on y reconnaît un dessein savamment conçu, et l'on découvre l'unité qui se cache dans ces chapitres composés d'articles détachés et en apparence décousus. Sur ce point écoutons d'abord La Bruyère lui-même, qui en a révélé la pensée générale dans la préface de son discours de réception à l'Académie Française: « N'ont-ils pas les premiers (les hommes religieux) reconnu le plan et l'économie du livre des *Caractères?* N'ont-ils pas observé que de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu : qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu; où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées; où la Providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins? »

Il y a donc un lien secret qui unit tous les chapitres, et chacun de ces chapitres traite un sujet nettement déterminé, dont l'ensemble est toujours résumé dans une conclusion. Tel chapitre appelle celui qui le suit, tantôt par une affinité naturelle, comme les chapitres III et IV, *Des Femmes*, *Du Cœur;* tantôt par une sorte de contraste, VII et VIII, *La Ville*, et *La Cour;* IX, X, *Des Grands*, *Du Souverain ou de la République;* XV, XVI, *De la Chaire*, *Des Esprits forts*. Dans plusieurs articles qui se suivent, c'est souvent une même pensée que l'auteur développe, mais en partant de points différents : par exemple il définit l'éloquence d'abord en elle-même, puis dans l'instrument du langage, puis dans les sujets qu'elle traite, enfin dans les passions. Dans le I[er] chapitre, *De l'Esprit*, l'auteur étudie tous les moyens que l'homme a inventés pour obtenir crédit, honneurs, puissance, et aussi ce qu'il a en propre pour être grand et généreux. Le chapitre II, *Du Mérite personnel*, esquisse les divers genres de mérite, et aussi les divers genres de vanités, qui ne sont que des mérites contrefaits. Il y a de la hardiesse d'esprit dans la manière de le traiter, quand on débute par dire que « de bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose ». Avec quel art profond ce morceau est composé! Après avoir caractérisé le vrai mérite personnel, dans quelques grands personnages, Richelieu, Condé, Bossuet, à ces nobles portraits il oppose le faux mérite, le docteur à l'homme docte, la vraie grandeur à la fausse grandeur, Turenne à Villeroi, l'important, le courtisan qui tire sa valeur factice de sa naissance et de sa familiarité avec les grands de la terre; et il achève le tableau par l'idéal de la vertu humaine.

Le rôle qu'ont joué les femmes dans toute notre histoire, et particulièrement au dix-septième siècle, leur assurait une place notable dans l'œuvre de La Bruyère (c. IV). Après avoir, dans une galerie de portraits si variés et si vivants, passé en revue, parcouru toutes les nuances de la coquetterie et de la galanterie, sans oublier les femmes qui s'abandonnaient aux comédiens, il arrive aux dévotes, il dévoile tout ce qui se cachait d'intrigues sous ce voile de dévotion, il montre à nu tout ce que recélait de périls pour les familles et pour la société entière ce fléau des directeurs, si experts à se rendre dépositaires du secret des familles, si habiles à se rendre nécessaires, à fomenter les discordes intestines pour devenir les arbitres des réconciliations. Toute cette peinture est la plus belle justification du *Tartufe* de Molière, que La Bruyère a critiqué ailleurs avec peu de justice. Puis il passe aux prudes, aux savantes, et il termine par l'image des maris qui méritent leur sort. Dès qu'on parle des femmes, pour en venir à parler *du Cœur*, il n'y a qu'un pas, la transition est toute naturelle. Dans ce IV[e] chapitre, l'amour occupe la première et la plus grande place; puis vient l'amitié, que notre moraliste met bien au-dessus de l'amour, parce que le temps la raison, la pratique du monde consacrent l'une et effacent l'autre; et il montre comment les plus

nobles vertus jaillissent de ce fonds inépuisable. Le voilà donc amené par une pente insensible à traiter des relations sociales (C. V, *De la Société et de la Conversation*). Il excella à peindre les défauts de la société, et il semble, à le lire, qu'il en ait souffert. A la façon dont il retrace les ridicules des parleurs insupportables, on voit qu'il a été plus d'une fois excédé de leur jargon. Cette monnaie courante de mensonges et les travers qu'il rencontre à chaque pas le conduisent à une théorie de la politesse, dont il donne cette exquise définition : « L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. » A propos des défiances et des jalousies qui troublent souvent l'intérieur des familles, vient ce mot d'une effrayante vérité : « Il y en a peu qui gagnent à être approfondies. » Sous ces liens domestiques on voit naître les torts des marâtres, les procès de familles, les querelles de voisinage; et dès lors on comprend sa conclusion : « Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé. »

Le VIe chapitre, *Des Biens de fortune*, est assurément un des plus riches et des plus féconds du livre de La Bruyère. Le sujet, tout en offrant une ample matière aux réflexions philosophiques sur les inégalités que la richesse crée parmi les hommes, sur les contrastes du sot parvenu avec l'homme d'esprit ou le savant condamné à une pauvreté laborieuse et quelquefois en proie aux angoisses du besoin, fournit à l'auteur une foule d'aperçus précieux pour l'histoire des mœurs. Ces transformations soudaines qui des bas-fonds de la société font apparaître tout à coup des hommes dont le défaut d'éducation et les habitudes vulgaires tranchent si fort avec l'appareil de magnificence qui les entoure, sont les sujets de mille tableaux variés, piquants par les contrastes et les rapprochements les plus inattendus. Mais en même temps sous ces métamorphoses si étranges de laquais en grands seigneurs une observation attentive ne peut méconnaître les premiers symptômes d'une vaste et profonde transformation, qui mettra peut-être plus d'un siècle à s'accomplir, et qui n'en commence pas moins dès lors. Ces commis enrichis, ces valets parvenus n'en épousent pas moins des filles de grandes maisons, à la fortune délabrée, et comme le dit le valet de *Turcaret*, « ils feront souche d'honnêtes gens ». Sans prétendre atténuer le ridicule qui s'attache à ces contrastes le plus souvent grotesques, il ne faut pas croire que tous ces parvenus fussent également sortis des rangs les plus intimes de la population, et qu'il ne s'y mêlât quelques éléments moins vulgaires. A côté de ces scandaleuses richesses qui étaient souvent le fruit des rapines et des concussions, il y en avait aussi de mieux acquises. Dans cette galerie de portraits esquissés par La Bruyère, de plébéiens, d'hommes de bas étage enrichis dans les emplois, notamment dans les finances, on peut citer les quatre frères Le Camus, l'un lieutenant civil, le second premier président de la cour des aides, le troisième cardinal, un quatrième maître des comptes, tous quatre petits-fils de Nicolas Le Camus, marchand de la rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Pélican*, qu'ils avaient pris pour armes. Ce Nicolas, après avoir été garçon de boutique, avait épousé la veuve de son patron, puis une Colbert de Troyes, grande-tante de Colbert, le contrôleur général. Il fit fortune dans l'entreprise de la *Place Royale*; il se fit secrétaire du roi, qui lui accorda une fleur de lis dans ses armes. Ainsi, tout n'était pas méprisable dans ces familles de bourgeois enrichis : en voilà une arrivée honorablement par son travail. (*Voy.* Saint-Simon, t. IX, p. 9; lettre de Mme de Sévigné, 28 juillet 1687.)

La même Mme de Sévigné (lettre du 20 février 1687), parlant du maréchal de Lorges, auquel elle souhaite le gouvernement de Lorraine, vacant par la mort du maréchal de Créquy, ajoute : « Mais enfin c'est un pauvre diable, de qualité, à qui le roi a donné des honneurs, mais qui n'a de solide que les biens que lui apportera *la fille du laquais* qu'il a épousée. » Or, le duc de Lorges avait épousé en 1676 une fille de Nicolas Frémont, garde du trésor royal; elle était donc fille d'un *bourgeois* et non d'un *laquais*. Sur cette femme du maréchal de Lorges, voici ce qu'on lit dans une note contemporaine, des *Maximes* de La Rochefoucauld, qui avait dit (maxime 393): « L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée; il ne se perd jamais à la cour. » Sur quoi l'annotateur répond : « Faux. Tout le monde reconnaît à la cour Mme de Lorges, et l'on a oublié Mlle Frémont. »

Là donc il y a déjà les indices du changement profond qui commençait à s'opérer dans les conditions sociales. On comprend en voyant tant de nobles familles ruinées, qui ne vivaient souvent que des largesses du monarque, que les grandes fortunes créées par la finance servaient à réparer par des mariages le délabrement de ces antiques maisons.

De tout ce qui précède nous pouvons présumer que les mœurs de la régence avaient commencé bien avant la mort de Louis XIV. Après avoir présenté sous toutes ses faces le tableau des fortunes rapidement élevées par la cupidité sans frein, et non moins rapidement détruites par les prodigalités et l'inconduite, notre écrivain retrace en quelques traits énergiques les souffrances des classes déshéritées du bien-être et quelquefois du nécessaire. Puis il revient à ce funeste privilége de l'argent, de prévaloir sur tout, de tenir lieu de vertu comme de mérite et d'effacer tout le reste. *Saint-Maur* et le *Raincy* nous montrent, comme en deux pendants, le faste arrogant de Gourville et le malheur

de Bordier. Enfin, pour conclusion et pour moralité viennent deux portraits saisissants de vérité, *Giton* et *Phédon*, le riche et le pauvre.

Dans le chapitre *De la Ville* (VII), il raille les ridicules de la bourgeoisie lorsqu'elle veut sortir de sa sphère, et son travers de vouloir imiter Versailles. « Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire. Les femmes de la cour estiment un homme pour son mérite; celles de la ville n'estiment que l'équipage. » Les coteries sont peintes au naturel, avec leur morgue et leurs prétentions exclusives. Dans la magistrature, classe intermédiaire, on distinguait *la grande* et *la petite robe*, et la première se vengeait sur l'autre des dédains de la cour et des petites humiliations qu'elle y essuyait. Un certain nombre de jeunes magistrats surtout imitaient ce qu'on appelait alors les *petits maîtres*. « Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire, dit La Bruyère; ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, et ils deviennent enfin des copies fidèles de très-méchants originaux. » A ces écarts il oppose le tableau de la vie simple, libre et noble des hommes du seizième siècle, et il termine ainsi : « Ce qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier. »

La peinture *De la Cour* (c. VIII), opposée à l'image de la ville, commence par ces mots : « Le reproche, à mon sens, le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. » Voici maintenant la dernière phrase du chapitre : « La ville dégoûte de la province; la cour dégoûte de la ville et guérit de la cour. Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite. » Tous les paragraphes compris entre ces deux phrases amènent la dernière comme un résultat nécessaire, et sont des preuves de la première proposition. Tantôt il décrit les usages et les mœurs d'un pays où les hommes placés dans le temple entre leur Dieu et leur roi tournent le dos à Dieu et adorent le prince; et pour qu'on ne puisse mettre en doute où est ce pays, il ajoute : « Il est à quelque 48 degrés du pôle et à plus de 1,100 lieues de la mer des Hurons et des Iroquois. » Et bien qu'il en cache le nom par une étoile, chacun a deviné Versailles.

Dans le chapitre suivant, qui est comme le complément de celui-ci, il compare les deux extrémités de l'échelle sociale, les grands et le peuple, et il en présente ce tableau terrible : « Le peuple paroît content du nécessaire; les grands sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses : là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une séve maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple. »

Il semble que nous ne soyons plus assez surpris de la hardiesse des portraits que La Bruyère a tracés des grands de la cour de Louis XIV. Ils prouvent du moins que les nobles âmes n'avaient pas attendu le dix-huitième siècle pour s'indigner des vices et des misères d'un tel état social et pour maudire les courtisans.

Le chap. X, *Du Souverain ou De la République*, commence par une sorte de profession de foi politique, qui se réduit à la légitimation du fait. « Quand l'on parcourt sans la prévention de son pays toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre. »

A côté de cet optimisme pratique, nous trouvons pourtant cette question généreuse : « Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? » Un long article final contient une espèce d'apothéose de Louis XIV. Mais, il faut le reconnaître, ce portrait flatté a fait passer bien des hardiesses que l'auteur s'est permises contre la cour, contre les courtisans, et contre le roi lui-même.

Après avoir jusque là étudié l'homme dans les liens qui l'attachent à la société, et la société dans les diverses conditions qu'elle fait à l'homme, La Bruyère en vient à observer l'homme en lui-même, ses penchants naturels et ses passions; puis la société dans ses manifestations, par lesquelles elle se personnifie en quelque sorte, savoir, les *jugements*, la *mode*, les *usages*. Il appelle la mode un tyran dont l'action s'étend à tout ce qui concerne le goût, le vivre, la santé, et même la *conscience*. C'est qu'en effet à ce moment du règne de Louis XIV la dévotion était devenue une mode qui transformait la cour et substituait l'hypocrisie aux volages amours qu'elle avait en d'autres temps adulées dans le monarque. C'est ainsi qu'il attaque l'empire injuste de la société sur notre libre arbitre, les préjugés qu'elle nous impose, les coutumes auxquelles elle nous asservit, et il réclame pour l'homme l'indépendance qui fait la dignité de son être. Dans les deux derniers chapitres, *De la Chaire* et *des Esprits forts*, il aborde enfin la question religieuse, nos devoirs envers Dieu, et la vie supérieure de l'âme, qui doit dominer la vie des sens. Les quinze premiers chapitres sont donc, comme nous l'avons dit en commençant, une préparation au dernier, où il réfute l'athéisme et établit les preuves de l'existence de Dieu.

Si après avoir ainsi parcouru toute l'étendue

et la vérité des sujets traités par La Bruyère moraliste, avec un talent si flexible, nous allons au fond même des doctrines qu'il professe, nous le trouvons cartésien, comme presque tous les grands esprits du dix-septième siècle, comme Bossuet, Fénelon, toute l'école de Port-Royal; nous reconnaîtrons dans tout son livre les principes de cette *philosophie subtile, engageante et hardie*, comme dit La Fontaine, philosophie essentiellement spiritualiste, qu'étudia M[me] de Sévigné, qu'aima M[me] de La Sablière. Dans maint passage, on aperçoit les traces de l'étude sérieuse que La Bruyère en avait faite. Au chapitre VI, *Des Biens de fortune :* « Que deviendront les Fauconnet? Iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes, né françois et mort en Suède? » Ici, le disciple promet à son maître l'immortalité en échange de tant de tribulations dont sa vie fut traversée. Au chapitre XII, *Des Jugements :* « La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. » C'est une citation du *Discours sur la méthode*.

Dans ce chapitre *Des Esprits forts*, où il défend l'existence de Dieu et l'âme humaine contre les incrédules, c'est par des arguments cartésiens qu'il les établit d'une manière irréfutable. Il prend son point de départ dans la pensée; telle est la base inébranlable sur laquelle il s'appuie pour s'élever jusqu'à Dieu; car il n'a pas toujours pensé, il n'a pas toujours existé, et cette existence il ne se l'est pas donnée à lui-même, il la tient d'un Être suprême, qu'il appelle *Dieu*. C'est, on le voit, un résumé des *Méditations* de Descartes. La Bruyère y ajoute une magnifique description de l'ordre de l'univers.

Il reproduit avec une remarquable fidélité les idées semées dans le *Traité des Passions*. Quel est pour Descartes le résultat de la bonne éducation? C'est d'acquérir la générosité; et la générosité, c'est la vertu de rendre à soi-même et à tout ce qui n'est pas nous ce qui est dû à Dieu comme aux hommes, aux hommes comme aux choses extérieures. « Ainsi, dit-il, ceux qui ont l'esprit bas et faible sont sujets à pécher par excès, quelquefois en révérant et craignant des choses qui ne sont dignes que de mépris, et quelquefois en dédaignant insolemment celles qui méritent le plus d'être révérées » Or, ce qui nous porte ainsi à nous attacher à des choses trompeuses, ce sont les passions, qui sont nécessairement fort restreintes dans leurs principes, quoiqu'elles soient infinies dans leur application. Descartes s'est renfermé dans l'âme, et a décrit ces principes. La Bruyère, moins puissant et moins simple que ce grand génie, a pris pour lui le reste de la tâche; il a cherché à surprendre et à peindre la vanité des passions dans les objets qui éblouissent et trompent les hommes. De la société et de la vie il est remonté jusqu'à l'âme. Pour l'un comme pour l'autre, l'exercice de la vertu est un remède souverain contre les passions. Mais si le but de Descartes est de montrer que « pourvu que l'âme ait toujours de quoi être contente dans son intérieur, tous les troubles qui viennent d'ailleurs n'ont aucun pouvoir de lui nuire », le but de La Bruyère est de montrer en quoi tous les objets qui lui sont extérieurs, indépendants de la raison et de la vérité, sont incertains et capricieux, et partant incapables d'assurer le bonheur. De là une grande simplicité dans le *Traité des Passions* de Descartes; il les réduit à six. De là aussi dans La Bruyère une grande variété et une unité difficile à saisir, au milieu de cette peinture capricieuse des passions. De là encore une autre différence : ce que Descartes déduit par le raisonnement, La Bruyère le peint par l'imagination. Ainsi, tout le chapitre si vif *Du Mérite personnel* se trouve en germe dans les réflexions de Descartes, articles 153, 154, 155.

Il resterait à caractériser dans La Bruyère le talent de l'écrivain, le grand artiste, ce style savamment travaillé, concis, élégant, varié, cette rare souplesse de formes, qui surprend le lecteur par un emploi détourné et ingénieux des mots de la langue, captivant l'attention par des tours nouveaux, tantôt des dialogues animés ou d'habiles réticences, l'emploi opportun de la suspension qui éveille la curiosité avant de la satisfaire. Qu'il suffise de rappeler le jugement de Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, c. XXXII : « On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de La Bruyère. Un style rigide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public. »

Les *Caractères* de La Bruyère subirent de grands changements dans les éditions données du vivant de l'auteur. « Il ne se contenta pas, dit M. Walckenaër, de faire à chacune de ses éditions des additions considérables, il fit aussi subir à l'ancien texte des changements, des transpositions; de sorte que chaque édition est en quelque sorte un nouvel ouvrage, non-seulement parce qu'il est plus considérable que celui qui l'a précédé, mais aussi parce qu'il est tout autre. Il est donc nécessaire de passer en revue chacune des éditions données par La Bruyère, afin d'avoir une idée bien nette de quelle manière le livre a été composé, comment il s'est accru successivement, comment il a été défiguré par les éditeurs subséquents. » La première édition parut sous ce titre : *Les Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle;* Paris, chez Étienne Michallet, 1688, in-12. Une anecdote intéressante, racontée par Formey (*Recueil des Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1792), se rattache à cette première édition. « M. de La Bruyère, dit-il, venait presque journellement s'asseoir chez un

libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour il tire un manuscrit de sa poche, et dit à Michallet : Voulez-vous imprimer ceci (c'étaient les *Caractères*) ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; mais en cas de succès le produit sera pour ma petite amie. Le libraire, plus incertain de la reussite que l'auteur, entreprit l'édition ; mais à peine l'eut-il exposée en vente qu'elle fut enlevée et qu'il fut obligé d'imprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit dans la suite le mariage le plus avantageux. » — La première édition forme un volume in-12 de 360 pages. Ce volume contient un *Discours sur Théophraste;* une traduction, peu exacte, des *Caractères* de Théophraste : La Bruyère n'avait eu à sa disposition qu'un texte fautif et incomplet ; *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, qui occupent deux cents pages en gros caractères et avec de grandes marges. Dans la même année 1688 parurent trois autres éditions, deux chez Michallet, l'autre à Lyon, chez Amaulry; ce sont de simples réimpressions. En 1689 Michallet publia dans le même format in-12 une nouvelle édition, *corrigée et augmentée*. « C'était mieux que cela, dit M. Walckenaër, c'était un ouvrage refait, où la matière nouvelle tenait une place considérable, où l'ancienne ne conservait pas toujours celle qu'elle avait occupée dans la première rédaction. » La Bruyère ajouta dans cette édition trois cent quarante caractères aux trois cent quatre-vingt-six que contenait la première. La censure s'inquiéta d'additions si nombreuses, et força l'auteur à faire connaître dans la cinquième édition (1690) par des signes typographiques toutes les additions faites à son ouvrage. Cette cinquième édition contient cent quarante-et-un caractères nouveaux. La sixième édition (1691) contient encore des additions; l'auteur, pour en dissimuler le nombre et l'importance, a supprimé les signes typographiques qui distinguent les anciens caractères des nouveaux; ceux-ci sont au nombre de cent trois. La septième édition (1692) renferme cent dix caractères nouveaux. Rien dans le corps du volume ne distingue ces additions; elles sont indiquées, ainsi que celles qui avaient ete faites à la sixième édition, dans une table placée a la fin du volume. En 1694 parut la huitième édition, *revue, corrigée et augmentée*, avec un nouveau privilége pour l'ancien texte et les nouvelles augmentations et pour le discours de réception de l'auteur à l'Académie Française que La Bruyère avait joint à la huitième édition de son livre, en l'accompagnant d'une longue préface. Cette édition renferme quarante caractères nouveaux, en tout onze cent dix-huit caractères; elle présente, sauf des variantes de peu d'importance, la rédaction définitive de La Bruyère. Michallet donna encore après la mort de l'auteur deux éditions, la neuvième (1696), avec les dernières corrections de La Bruyère, et la dixième (1699). La veuve d'Étienne Michallet publia en 1700, in-12, un petit volume de 229 pages, intitulé : *Suite des Caractères de Théophraste et des Mœurs de ce siècle;* elle donnait à entendre que cette suite était de La Bruyère, et annonçait l'intention de publier une onzième édition des *Caractères*, à laquelle on ajouterait la *suite*. Cette édition parut en effet en 2 vol. in-12 ; mais quatorze ans plus tard, et après l'expiration du privilége de la veuve Michallet. A partir de 1700 les libraires de Hollande firent paraître plusieurs éditions avec des clefs ou explications. L'édition d'Amsterdam, 1720, 3 vol. in-12, contient, outre l'œuvre entière de La Bruyère, la *Suite des Caractères de Theophraste et des Pensees de Pascal*, attribuée à Alleaume, la *Suite des Caractères de Théophraste et des Mœurs de ce siècle*, le *Théophraste moderne* de Brillon, la *Défense de La Bruyère et de ses Caractères*, par Coste pour répondre à Vigneul-Marville, et la *Clef des Caractères*, accompagnée de notes explicatives. L'édition, trop vantée, de Coste, Amsterdam, 1731, 1759, Paris, 1733, 1739, servit de modèle à toutes les éditions faites en Hollande et en France. M. Walckenaër a donné le premier l'exemple de revenir aux éditions originales, dans sa *première édition complète des Caractères, précédée d'une étude sur La Bruyère et sur son livre*, *suivie d'un appendice contenant les changements faits par l'auteur dans chacune des neuf éditions qu'il a données*, avec des remarques et des éclaircissements historiques; Paris, Firmin Didot, 1845, in-8°, ou 2 vol. in-12. Walckenaër a donné deux caractères qui, publiés pour la première fois dans la troisième édition et réimprimés dans la sixième et la septième, disparurent de la huitième et des suivantes. L'exemple de Walckenaër a été suivi et son travail encore amélioré par M. Destailleur; Paris (Jannet), 1855, 2 vol. in-18.

On a encore de La Bruyère : *Des Dialogues posthumes sur le Quiétisme*, trouvés inachevés dans ses papiers, terminés et publiés par Ellies Dupin ; 1699, in-12. Ces *dialogues*, quoique insérés dans une édition compacte des *Œuvres* de La Bruyère, de La Rochefoucauld et de Vauvenargues, Paris, 1820, in-8°, sont rares et peu connus. Nous en donnerons une analyse, empruntée aux notes de l'*Éloge de La Bruyère* par Victorin Fabre. « Ces *Dialogues* sont loin de manquer d'esprit; ils seraient divertissants s'ils étaient un peu moins longs. C'est une comédie fort gaie pour le fond, mais monotone par la forme : le principal personnage, celui du moins qui parle le plus, est une dévote, jeune et belle, placée entre un directeur quiétiste et un docteur de Sorbonne, qu'on peut soupçonner un peu de propension au jansénisme. La situation est délicate pour une âme qui craint l'hérésie ! Le directeur, homme galant, explique à sa pénitente les mystères du fidèle abandon, le baiser intérieur, le mariage de

l'âme et la consommation du mariage; comme quoi cette âme ainsi mariée voit Dieu dans tout, et en tout Dieu, aussi bien dans un diable que dans un saint, quoique avec un peu de différence; comme quoi elle est impeccable, c'est-à-dire pèche sans pécher, etc. Le docteur réfute fort bien l'impeccabilité qui pèche, l'attouchement intérieur, et la consommation du mariage, sur quoi il soutient qu'il faut être un Turc, ou peu s'en faut, pour parler de Dieu si charnellement devant une jeune femme; et il renvoie son adversaire au paradis de l'Alcoran. La jeune femme, de son côté, est fort habile en théologie. Elle a réformé son *Pater* (1), pour rendre apparemment Jésus-Christ quiétiste; mais elle a quelque appréhension sur le salut de son âme, parce que la motion divine ne s'est manifestée en elle qu'une fois seulement, où elle a manqué la messe un dimanche, par inspiration. » — « Du reste, ajoute Victorin Fabre, on y retrouve (dans les *Dialogues*) l'homme d'esprit jusque dans le controversiste, mais un peu moins le grand écrivain. »

ARTAUD et N.

D'Olivet, *Notice sur La Bruyère*; dans la *Continuation de l'Histoire de la Littérature française*. — Suard, *Notice sur La Bruyère*; dans ses *Mélanges* et en tête de plusieurs éditions de La Bruyère. — Victorin Fabre, *Éloge de La Bruyère*. — Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*. — Walckenaër, *Étude sur La Bruyère*, en tête de son édition (2).

LA BRUYÈRE (*André-Adrien-Joseph*, baron), général français, né le 23 janvier 1768, à Donchéry (Champagne), mort le 3 décembre 1808, à Madrid. Élève de l'école militaire de Rebais, il entra comme sous-lieutenant au régiment de Bassigny (1786), et parvint promptement au grade de chef de bataillon (1794); il avait jusque là servi aux armées des Ardennes, du Rhin, de Mayence et de l'ouest. Atteint à cette dernière de quatre blessures lors de la retraite de Clisson (22 septembre 1793), il portait encore le bras en écharpe lorsqu'un mois après, à l'affaire de Saint-Christophe-du-Bois, il eut trois chevaux tués sous lui, reçut encore dix-huit blessures, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille; il fut rappelé à la vie par les soins du représentant du peuple Merlin de Thionville. L'année suivante, en se rendant de Chemillé à Chollet, il tomba dans une embuscade de chouans, fut atteint de trois coups de feu, dont un lui fractura la mâchoire, et, n'ayant plus de balles, il chargea son pistolet avec une de ses dents, et brûla la cervelle à l'un de ses agresseurs. Nommé général de brigade (11 fructidor an XI), il fut employé d'abord à l'intérieur, puis en mer (1805), avec la division de l'amiral Villeneuve. Après avoir rendu de grands services à la bataille de Friedland, il passa en Espagne, où sa bravoure accoutumée lui valut le titre de baron de l'empire; il concourut à l'attaque de Madrid, qui eut lieu dans la soirée du 2 décembre 1808, et mourut le lendemain, d'un coup de feu à la gorge. Le nom du général La Bruyère est inscrit sur les tables de marbre de Versailles.

P. L—Y.

Les Archives de l'Honneur. — *Dictionn. des Batailles.* — *Les Fastes de la Légion d'Honneur*, III.

LABUSSIÈRE (*Charles-Hippolyte*), acteur français, né à Paris, en 1768, mort en 1802, dans une maison de fous de la même capitale. Son père était chevalier de Saint-Louis, mais sans fortune. A seize ans le jeune Labussière entra comme cadet dans le régiment de Savoie-Carignan; mais son goût dissipé lui fit bientôt quitter l'état militaire pour revenir à Paris, où il fréquentait une société de jeunes gens et de femmes qui menaient joyeuse vie. Il s'essaya avec succès dans des rôles de niais sur des théâtres de société, et s'acquit dans le monde la réputation de mystificateur adroit. S'étant égayé, au commencement de la révolution, aux dépens de plusieurs orateurs de sections et des comités de surveillance, il avait à craindre les suites de ses mauvaises plaisanteries, et pour échapper à tout danger il se fit admettre dans les bureaux du comité de salut public. On prétend qu'il rendit alors de grands services à plusieurs personnes incarcérées en détruisant sans qu'on s'en doutât des pièces de conviction importantes qu'il était chargé de classer. On dit qu'il préserva ainsi du tribunal révolutionnaire la vicomtesse Joséphine de Beauharnais, qui fut plus tard impératrice, Mme de Buffon, Mlle Montansier, Laporte, La Chabeaussière, et presque tous les acteurs du Théâtre Français. On raconte pourtant que son zèle fut sur le point d'avoir des suites fatales pour Larive, dont il anéantit par méprise les pièces justificatives au lieu des pièces à charge; mais par bonheur il réussit à différer la remise du dossier jusqu'au 9 thermidor. Labussière passa alors près de Legendre, et obtint de lui un grand nombre d'élargissements de prisonniers. Arrêté lui-même au 13 vendémiaire, il ne fut mis en liberté qu'après huit jours de prison, et rentra dans la vie privée. Tombé dans la misère, les comédiens du Théâtre Français donnèrent à son bénéfice une représentation qui produisit 14,000 fr. Labussière dissipa bien vite cette somme, et malgré quelques se-

(1) Voici ce *Pater*; c'est peut-être l'endroit le plus piquant des *Dialogues* : « Dieu qui n'êtes pas plus au ciel que sur la terre et dans les enfers, qui êtes présent partout, je ne veux ni ne désire que votre nom soit sanctifié : vous savez ce qui vous convient; si vous voulez qu'il le soit, il le sera sans que je le veuille et le désire; que votre royaume arrive ou n'arrive pas, cela m'est indifférent. Je ne vous demande pas aussi que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; elle le sera malgré que j'en aie; c'est à moi à m'y résigner. Donnez-nous à tous notre pain de tous les jours, qui est votre grâce, ou ne nous le donnez pas : je ne souhaite de l'avoir ni d'en être privée; de même que si vous me pardonnez mes crimes comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée, tant mieux; si vous m'en punissez au contraire par la damnation, tant mieux encore, puisque c'est votre bon plaisir. Enfin, mon Dieu, je suis trop abandonnée à votre volonté pour vous prier de me délivrer des tentations et du péché. »

(2) Sur cette *Étude* et sur l'édition, voyez un article de M. d'Ortigue dans la *Revue indépendante*, 25 février 1848.

cours de Joséphine, il vivait dans l'état le plus précaire; atteint d'une paralysie, il perdit la raison, et la police l'enferma dans un hospice d'aliénés, où il s'éteignit, complétement oublié. Quoique peu lettré, son esprit facétieux lui inspirait des saillies originales. Liénard, jurisconsulte, a réuni en quatre volumes ses aventures et bons mots sous ce titre : *Charles, ou mémoires historiques de M. de Labussière, ex-employé au Comité de Salut public*; 1803; mais il est difficile de démêler la vérité au milieu des absurdités que renferme cet ouvrage. J. V.

Étienne et Martainville, *Histoire du Théâtre Français*. — Lafitte, *Mémoires de Fleury*. — *Revue des Comédiens*; 1808. — F. Pillet, *Bigarrures anecdotiques*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

LABYE (*Dieudonné*), théologien français, né à Revin (Hainaut), le 31 mars 1712, mort dans la même ville, le 7 janvier 1792. Il entra au couvent des dominicains de Revin, où il prononça ses vœux, en 1728. Il obtint dans la suite, à l'université de Douai, le grade de bachelier en théologie, et y devint régent du collége de Saint-Thomas. De retour à Revin, il aida son frère, religieux dans la même maison, à y former une précieuse bibliothèque, à laquelle il joignit un cabinet de physique. On a de lui : *Summa Summæ J. Thomæ, sive compendium theologiæ scolasticæ et moralis P. Billuart*; Liége, 1754, 6 vol. in-8°; Wurtzbourg, 1765, 6 vol. in-8°; Venise, 1765, 3 vol. in-4° : c'est un abrégé, estimé, de la théologie du père Billuart, parent de Labye; — *Supplementum Cursus Theologiæ P. Billuart, continens Tractatus de Opere sex Dierum, de Statu Religioso, et de Mysteriis Christi*; Liége, 1758, in-8°. Billuart était mort en 1757, laissant inachevé cet ouvrage, que Labye termina en le faisant précéder d'une notice sur la vie de Billuart. E. R.

Boulliot, *Biographie Ardennaise*. — *Documents particuliers*.

LABYNIT *Voy.* BALTHASAR.

* **LACABANE** (*Jean-Léon*), archéologue français, né le 21 novembre 1798, à Fons, village du Quercy. Admis à l'école des Chartes dès la création de cet établissement (1821), il passa quelques années plus tard, en qualité d'employé, à la Bibliothèque royale; il y remplit aujourd'hui l'emploi de conservateur-adjoint (département des manuscrits). Il fait partie de la Société des Antiquaires de France, et a été le premier président de la Société de l'École des Chartes. On a de lui : *De la Poudre à canon et de son introduction en France*; Paris, 1845, in-8°; — plusieurs mémoires insérés dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, ainsi que des articles dans divers recueils. K.

Dictionn. univ. des Contemporains, 1858.

LACAILLE (*Nicolas-Louis* DE), astronome français, né à Rumigny, près de Reims, le 15 mars 1713, mort à Paris, le 21 mars 1762; son père avait servi dans les gendarmes et l'artillerie; sa mort laissa le jeune Lacaille sans ressources. Celui-ci, ayant pour protecteur le duc de Bourbon, étudia au collége de Lisieux à Paris; et pour se livrer avec plus d'indépendance à l'étude des sciences, il voulut embrasser l'état ecclésiastique, mais il n'alla pas plus loin que le diaconat. Son attention se porta alors vers l'astronomie. Il renonça à la théologie et à la philosophie scolastique pour se livrer entièrement à la géométrie, qu'il apprit dans Euclide. Logé à l'Observatoire, sur la recommandation de Fouchy, il gagna l'amitié de Jacques Cassini et de son neveu Maraldi. Il contribua aux mesures qui avaient pour objet le relèvement des côtes de la France depuis Nantes jusqu'à Bayonne. L'habileté qu'il montra dans ce travail lui fit confier la vérification de la grande méridienne de France. Il commença cette opération le 30 avril 1739, et dans cette même année il termina la chaîne de triangles comprise entre Paris et Perpignan, mesura trois bases de Bourges, Rodez et Arles, observa les azimuths et les distances zénithales des étoiles à Bourges, Rodez et Perpignan, et eut la principale part dans la mesure du degré de longitude qui finit à Cette. En 1740 il étendit ses triangles sur les principales montagnes de l'Auvergne, pour décrire un méridien avec une nouvelle base mesurée à Riom. Le but de ces opérations était de rectifier la base de Juvisy, mesurée par Picard en 1669. Lacaille démontra que cette base était trop longue d'un millième. Pendant son absence il fut nommé professeur de mathématiques au collége Mazarin. Par suite, la continuation de la mesure du méridien dans le Nord fut remise à l'automne suivant. Lacaille acheva alors la mesure de deux bases, et exécuta les observations astronomiques de Paris à Dunkerque. A son retour il commença des calculs pour lesquels il avait amassé d'immenses matériaux pendant ses longues opérations, et par la comparaison des différents arcs mesurés, il démontra que les degrés de latitude dans l'étendue de la France allaient en diminuant à mesure qu'on se rapprochait de l'équateur, proposition aujourd'hui suffisamment démontrée, mais qui était à cette époque diamétralement opposée aux résultats des recherches précédentes. L'Académie des Sciences reçut Lacaille dans son sein en 1741.

Ses livres sur la géométrie, la mécanique, l'astronomie et l'optique, qui se suivirent à de courts intervalles, montrent avec quel zèle il remplissait ses devoirs de professeur. Ses *Ephémérides*, les nombreux et intéressants mémoires qu'il présenta à l'Académie des Sciences, et ses calculs d'éclipses pour 1800 ans insérés dans la première édition de l'*Art de vérifier les dates* (1750), prouvent avec quelle ardeur il poursuivait ses études astronomiques. En 1746 il prit possession d'un observatoire érigé pour lui au collége Mazarin, et qui fut démoli à l'époque où on disposa cet établissement pour recevoir l'Ins-

titut. « Les instruments des passages, dit Arago, n'étaient pas alors connus ou du moins convenablement appréciés en France. Lacaille pendant quatorze ans détermina les passages des astres au méridien par la méthode des hauteurs correspondantes, à laquelle il sut donner toute la précision que ses instruments comportaient. » Il passait les jours et les nuits à observer le Soleil, les planètes et les étoiles pour rectifier les catalogues d'étoiles et les tables astronomiques. On lui avait confié les deux secteurs avec lesquels il avait vérifié le méridien de la France. Désirant observer les étoiles de l'hémisphère austral qui n'apparaissent jamais sur l'horizon de Paris, il dressa le plan d'un voyage au Cap de Bonne-Espérance, qui fut agréé par l'Académie et par le gouvernement. Il partit pour cette expédition au mois d'octobre 1750. En arrivant dans cette colonie, il put croire l'objet de son voyage manqué. Quand le vent du sud-ouest souffle, et c'est le plus fréquent dans ces parages, tous les astres paraissent dans une agitation perpétuelle, les étoiles prennent l'apparence de comètes, tant la violence du vent ébranle instruments et observatoire. Pour obvier à ces inconvénients, Lacaille dut se servir d'instruments plus petits. Il détermina cependant la parallaxe de la Lune, de Mars et de Vénus, et la réfraction des rayons lumineux. Lalande (*voy.* ce nom), qui avait alors dix-neuf ans, avait été envoyé à Berlin à peu près sous le même méridien que le Cap, pour prendre les mesures correspondantes. En cent vingt-sept nuits Lacaille détermina la position d'un grand nombre d'étoiles. Il donna aux constellations qu'il forma des noms empruntés aux sciences et aux arts, et ces noms leur sont restés. Son départ du Cap ayant été différé, il mesura un arc de l'hémisphère austral et s'assura que la Terre a la même forme des deux côtés de l'equateur. Il reçut aussi l'ordre de lever les cartes de l'Ile de France et de l'Ile Bourbon. S'occupant dans ses traversées du problème des longitudes, il donna la préférence a la methode fondée sur les distances de la Lune au Soleil et aux étoiles, en démontra les avantages, et proposa une espèce d'almanach nautique, qui a été universellement adopte. De plus, il imagina des moyens graphiques ingenieux pour dispenser les navigateurs des longs calculs qu'exigeait la recherche des longitudes.

Lacaille etait de retour a Paris en 1754. « Pour l'expédition au cap de Bonne-Espérance, dont la duree fut de quatre ans, dit Arago, pour achat d'instruments, pour son entretien et celui d'un artiste qu'il emmena avec lui, on lui avait alloue 10,000 fr.; il ne depensa que 9,145 fr., quoique dans l'intervalle il eût ete chargé d'un travail imprevu au départ; au retour il remboursa le restant au trésor. Il eut quelque peine à obtenir, tant la chose était inusitée, qu'on accueillît sa restitution. » Il etait devenu l'homme à la mode; c'etait a qui pourrait le voir. Pour se soustraire à cette curiosité désagréable, il s'enferma dans son laboratoire, partageant son temps entre ses calculs, ses observations, ses devoirs d'académicien et de professeur, et la publication de différents ouvrages. Il s'engagea particulièrement dans les observations de la Lune et des étoiles zodiacales. Une violente attaque de goutte vint le surprendre au milieu de ses travaux. Il ne voulut pas pour cela les quitter; mais le mal augmenta. Se sentant en danger, il restitua les instruments qui lui avaient été donnes, et mourut en laissant tous ses manuscrits à Maraldi. Au rapport de Lalande, Lacaille a fait à lui seul plus d'observations et de calculs que tous les astronomes de son temps réunis. On doit admirer du moins leur extrême exactitude, grâce au soin qu'il prenait de répéter ses observations, à l'attention qu'il y apportait et aux combinaisons ingénieuses que son expérience lui fournissait.

On a de Lacaille : *Leçons élémentaires de Mathématiques, ou éléments d'algèbre et de géométrie*; Paris, 1741, in-8° : souvent reimprimées; nouv. édit., augmentée par Marie, revue corrigée et éclaircie par Ch. M. Théveneau, Paris, 1798, 1807, in-8°; nouv. édit., avec des notes par M. Labey, Paris, 1811, in-8°; — *Leçons élémentaires de Mécanique, ou traité abregé du mouvement et de l'equilibre*; Paris, 1743, in-8°; 1757, 1770, 1778, in-8°; Avignon, 1781, in-8°; — *Éphémérides des mouvements célestes pour le méridien de Paris, depuis 1745 jusqu'en 1774*; Paris, 1744-1763, 6 vol.; continuées par Lalande, depuis 1775 jusqu'à 1800, Paris, 1774-1792, 3 vol.; — *Leçons élémentaires d'Astronomie géometrique et physique*; Paris, 1746, in-8°, 1755, 1761; 4[e] édit., augmentée par Lalande, Paris, 1779, in-8°; — *Leçons élémentaires d'Optique*; Paris, 1750, 1756, in-8°; nouv. édit., augmentée d'un *Traité de Perspective*, Paris, 1808, 1810, in-8°; nouv. édit., sous le titre de *Traité d'Optique*, revu, corrigé et augmente particulièrement de la marche des images dans les instruments d'optique, des lunettes archromatiques et de l'iris, par plusieurs élèves de l'École Polytechnique, Paris, 1808, 1810, in-8°; — *Astronomiæ Fundamenta, novissimis Solis et stellarum observationibus stabilita*; Paris 1757, in-4° : « Ce recueil précieux d'observations est très-rare, dit Lalande, parce que l'auteur n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires; » — *Tabulæ Solares*; Paris, 1758, in-4°; — *Tables de Logarithmes pour les sinus et les tangentes de toutes les minutes du quart de cercle* (avec l'abbé Marie); Paris, 1760, in-8°; avec des additions par Lalande, Paris, 1781, 1799, 1804, in-8°; — *Cœlum australe stelliferum, seu observat. ad construendum stellarum austral. catalogum, instit. ad Caput Bonæ Spei*; edid. *Maraldi*; Paris, 1763, in-4°; — *Journal historique du Voyage fait*

au cap de Bonne-Espérance par M. de Lacaille, précédé d'un discours sur la vie de l'auteur, par l'abbé Carlier; Paris, 1763, in-12; — *Observations sur 515 étoiles du zodiaque*, publiées par J.-S. Bailly; Paris, 1763. Outre plusieurs observations astronomiques, le recueil de l'Académie des Sciences contient de Lacaille: *Calcul des différences dans la trigonométrie sphérique* (1741); — *Méthode pour trouver le lieu de l'apogée du Soleil* (1742); — *Sur le calcul des projections en général, et en particulier sur le calcul des projections propres aux éclipses de Soleil et aux occultations des étoiles fixes par la Lune* (1744); — *Extrait de la Relation du voyage fait en 1724 aux îles Canaries, par le père Feuillée, minime, pour déterminer la vraie position du premier méridien* (1746); — *Sur les Observations et la Théorie des Comètes qui ont paru depuis le commencement de ce siècle* (1746); — *Observations faites au cap de Bonne-Espérance pour servir à déterminer la Parallaxe de la Lune, de Mars et de Vénus* (1748 et 1751; — *Éléments de la Théorie du Soleil sur la fin du quinzième siècle, déterminés par les observations de Waltherius* (1749); — *Sur les Éléments de la Théorie du Soleil* (1750); — *Diverses Observations astronomiques et physiques faites au cap de Bonne-Espérance pendant les années* 1751 *et* 1752 *et partie de* 1753; — *Relation abrégée du voyage fait par ordre du roi au cap de Bonne-Espérance* (1751); — *Mémoire sur les Éléments de la Théorie du Soleil*, pour servir de suite aux deux mémoires précédents sur le même sujet; — *Table des Ascensions droites et des déclinaisons apparentes des Étoiles australes renfermées dans le tropique du Capricorne, observées au cap de Bonne-Espérance, dans l'intervalle du 6 août* 1751 *au 18 juillet* 1752 (1752); — *Diverses Observations faites pendant le cours de trois différentes traversées pour un voyage au cap de Bonne-Espérance et aux îles de France et de Bourbon* (1754); — *Sur la Précision des mesures géodésiques faites en* 1740 *pour déterminer la distance de Paris à Amiens, à l'occasion d'un Mémoire de M. Euler inséré dans le IXe tome des Mémoires de l'Académie de Berlin*; — *Sur les Étoiles nébuleuses du ciel austral*; — *Recherches sur les réfractions astronomiques et sur la hauteur du pôle à Paris; avec une nouvelle table de réfractions* (1755); — *Mémoire sur la Théorie du Soleil* (1757); — *Mémoire sur la vraie Longueur des Degrés du Méridien en France* (1758); — *Mémoire sur l'observation des Longitudes en mer par le moyen de la Lune*; — *Sur le Calcul des éléments de la Théorie de la Comète qui paraît maintenant* (1759); — *Mémoire sur la Parallaxe du Soleil qui résulte de la comparaison des observations simultanées de Mars et de Vénus, faites en l'année* 1751 *en Europe et au cap de Bonne-Espérance*; — *Observations et Théorie de la Comète qui a paru au mois de janvier de l'année* 1760 *dans la constellation d'Orion; avec des remarques sur la vitesse apparente des comètes*; — *Observations et Théorie de la Comète qui a paru aux mois de février et de mars de cette année* 1760 *dans la constellation du Lion* (1760); — *Mémoire sur la Parallaxe de la Lune*; — *Extrait des Observations faites dans le Levant, par M. de Chazelles; avec une notice des manuscrits de cet académicien qui sont à la bibliothèque de l'Académie* (1761). On trouve encore de Lacaille, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*: *Éclaircissements sur les Erreurs qu'on peut attribuer à la mesure du degré en France entre Paris et Amiens* (1754). Lacaille a en outre publié le *Traité d'Optique sur la gradation de la lumière* de Bouguer (*voy.* ce nom), dont celui-ci lui avait laissé le manuscrit, Paris, 1760, in-4°; et le *Nouveau Traité de Navigation* du même, revu et augmenté, Paris, 1769, in-8°. Villenave possédait un manuscrit de Lacaille renfermant une dissertation « fort méthodique et fort claire, » *Sur le Sens et Fait* de Jansenius, daté de 1732. L. LOUVET.

Fouchy, *Éloge de Lacaille*. — Bailly, *Éloge de Lacaille*. — G. Brotier, *Éloge de Lacaille*, en tête du *Cœlum australe*. — L'abbé Carlier, *Discours sur la vie de Lacaille*, en tête du *Journal du Voyage au cap de Bonne-Espérance*. — Arago, *Notices biographiques*, tome III, p. 375. — Lalande, *Bibliogr. Astronomique*. — Querard, *La France Littéraire*.

LA CALLEJA (*Andrés* DE), peintre espagnol, né à La Rioja, en 1705, mort à Madrid, le 2 janvier 1785. Il était élève de Jeròmo de Esquerra. A la mort de Miguel Menendez, La Calleja acheva, sur les dessins du défunt, les beaux tableaux de San-Felipe-el-Real. En 1744 Philippe V le nomma président de la commission chargée de créer une académie des beaux-arts à Madrid, et lorsque, en 1752, Ferdinand VI ouvrit cette académie (sous le vocable de *San-Fernando*), il en confia la direction à La Calleja, qu'il choisit en même temps pour son peintre particulier. En 1778, La Calleja fut reçu à l'Académie de Valence. Il a laissé des élèves nombreux et habiles. Sa principale occupation était la restauration des œuvres des anciens maîtres espagnols; il excella dans ce travail difficile et ingrat, et on lui doit la conservation d'un grand nombre de toiles admirées aujourd'hui. Cependant on cite de lui, comme dus à son propre pinceau, des tableaux qui ornaient à Madrid les églises de Santa-Cruz, de San-Felipe-el-Real, la chapelle du Trésor, le couvent de San-Francisco et l'Académie de San-Fernando. Ces pièces sont pour la plupart réunies au Rosario. Un de ses portraits les plus estimés est celui de *don José de Carvajal*, ministre d'État en 1754. A. DE L.

Felipe de Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura*;

Madrid, 1788. — *Las Constituciones y actas de las Academias de San-Fernando* de Madrid, et de *Santa-Barbara* de Valence. — Don Mariano-Lopez Aguado, *El real Museo*; Madrid, 1835. — *Viage Artistico a varios pueblos de España*, etc.; Madrid, 1804. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de los mas illustres Professores de las Bellas Artes in España*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Viardot, *Études sur l'Histoire des Beaux-Arts en Espagne*; Paris, 1835.

LA CALPRENÈDE (*Gaulier* DE COSTES DE), sieur de TOLGON et de VATIMÉNY, auteur dramatique français, né au château de Tolgon, près Sarlat (Dordogne), mort au Grand-Andely, en octobre 1663. Il était fils de Pierre de Costes et de Catherine du Verdier-Genouillac. Après avoir fait ses études à Toulouse, il vint à Paris en 1632, entra comme *cadet* dans le régiment des gardes, où il devint officier. A peine arrivé dans la capitale, il se livra à son goût pour la littérature, et publia une série de romans et de pièces dont fort peu sont parvenues jusqu'à nous. Mais ses saillies gasconnes, la gaieté de son humeur, et sa manière piquante de raconter, lui acquirent bientôt une certaine réputation. Titon du Tillet raconte que La Calprenède ayant composé un roman intitulé : *Sylvandre*, le vendit, et de l'argent qu'il toucha se fit habiller d'une manière bizarre; lorsqu'on lui demandait de quelle étoffe il était vêtu, il répondait : « C'est du Sylvandre. » Cette anecdote est contestée par Nicéron, mais ce biographe en confirme une autre. Lorsque le cadet gascon était de service au château, il débitait et contait des histoires si amusantes que les dames de la cour et même les femmes de la reine négligeaient leur service pour l'écouter. Un jour la reine « se plaignant à ses femmes de ce qu'elles ne se rendaient pas exactement à leur devoir, elles répondirent à Sa Majesté qu'il y avait un jeune homme, dans la première salle de ses appartements, qui contait les histoires du monde les plus amusantes, et qu'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter, ce qui donna curiosité à la reine de le voir et de l'entendre; elle en fut si satisfaite qu'elle lui donna une pension. » Devenu en faveur auprès de la reine, La Calprenède ne tarda pas à l'être auprès du roi, qui, en 1650, l'admit au nombre des gentilshommes ordinaires de sa chambre. Le 6 décembre 1648, La Calprenède épousa Madeleine de Lyée, dame de Saint-Jean-de-Livet et du Coudray, veuve en premières noces de Jean de Vieux-Pont, seigneur de Compant, et en secondes noces d'Arnoul de Brague, seigneur de Vaulart et de Château-Vert (1); c'est donc à tort que Richelot avance que La Calprenède « avait épousé une femme qui avait déjà eu cinq maris et qu'il en avait été séparé par arrêt du parlement ». C'est avec moins de raison encore que Guy-Patin écrivait le 8 décembre 1665 : « Les grands jours d'Auvergne ont fait couper la tête à une certaine madame La Calprenède, qui avait eu en sa vie divers maris, mais accusée d'avoir empoisonné le dernier, etc. » La vérité est que La Calprenède, étant au château de Monflaire en mars 1663, fut grièvement blessé et défiguré par l'explosion d'un fusil avec lequel il s'amusait à donner des preuves d'adresse au tir, dit-on; et que cet accident fut suivi d'un plus grave encore et plus fâcheux. En revenant de Normandie, où sa femme possédait de belles terres, son cheval fit un faux pas; La Calprenède le releva trop vivement, et en reçut un coup de tête dont il mourut peu de jours après, dans la maison d'un de ses amis, où il avait été transporté. Sa femme ne fut donc pour rien dans sa mort. Quoiqu'on ne lise plus les ouvrages de cet écrivain, il eut cependant de nombreux admirateurs, et acquit une certaine célébrité. On peut lui reprocher une prolixité qui rend ennuyeuse la lecture de ses romans, et surtout d'avoir fait rarement parler ses personnages suivant leur rang et leur caractère historique. C'est surtout le défaut dont l'accuse le sévère Boileau. Madame de Sévigné dit au même sujet : « Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de romans, de méchants mots. » On blâme surtout ces défauts dans *Cassandre*; Paris, 1642, 1648, 1654, 1660, 10 vol. in-8°; — *La Cléopâtre*; Paris, 1647, 10 vol. in-8°; en Hollande, 1648, et Paris, 1656, 1662. 12 vol. in-8°, en 23 vol. in-12. C'est à propos de ce roman que Boileau décocha contre La Calprenède le trait suivant :

> Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
> Forme tous ses héros semblables à lui-même :
> Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
> Calprenède et Juba (1) parlent du même ton.
> (*Art poétique*, chant III.)

Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « *Cléopâtre* va son train, mais sans empressement et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors. Le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle âme. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée. » En 1671, elle ajoutait : « Je n'ose pas vous dire que je suis revenue à *Cléopâtre*, à ce La Calprenède, et que, par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore. Cela est épouvantable; mais vous savez que je ne m'accommode guère de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore arrivée, je me laisse divertir sous prétexte de mon fils, qui m'a mise en train. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux des redoutables épées des héros, tout cela m'entraîne

(1) Cette dame a survécu à son troisième mari, et fut enterrée à Paris, dans l'église Saint-Sulpice, le 14 mars 1648. Elle laissa une fille, Jeanne de La Calprenède, qui épousa en 1669 Armand de Coustin de Bourzolles de Caumont, vicomte de Beaurepos.

(1) Juba est le principal héros de *La Cléopâtre*.

comme une petite fille. » Laharpe trouvait dans *La Cléopâtre* des caractères fortement dessinés; il cite en ce genre celui d'Artaban, qui a donné naissance à un proverbe devenu populaire : « *Fier comme Artaban* » ; — *Faramond, ou l'histoire de France;* Paris, 1661, 7 vol. in 8°. La mort de l'auteur laissa cet ouvrage incomplet; Pierre d'Ortigue de Vaumorière crut devoir le continuer et y ajouter cinq nouveaux volumes. Guéret et Titon du Tillet vantent le style noble et élégant de ce roman. Nicéron convient « qu'il a été composé avec moins de précipitation et plus d'art que les précédents ». — On attribue généralement à La Calprenède : *Les Nouvelles, ou les divertissements de la princesse Alcidiane;* Paris, 1661, in-8° : ce roman a paru, on ne sait pourquoi, sous le nom de sa femme. Quant aux tragédies de La Calprenède, elles ne sont pas très-régulièrement construites, mais ne manquent pas d'un certain mérite. Le cardinal de Richelieu, qui, il est vrai, était aussi mauvais poëte que bon politique, disait « que le moindre défaut de ces pièces était d'être écrites en vers *lâches* ». Comment, *lâches!* s'écria le Gascon; cadédis! apprenez qu'il n'y a rien de *lâche* dans la maison de La Calprenède. » Cette saillie remit le ministre en belle humeur. Les principales productions tragiques de La Calprenède sont : *La Mort de Mithridate*, tragédie; Paris, 1637, in-4°. Cette pièce, dédiée à la reine et précédée d'un *avis au lecteur*, fut le coup d'essai de l'auteur (1); — *Bradamante*, tragi-comédie; Paris, 1637, in-4°; — *Jeanne d'Angleterre*, tragédie; Paris, 1637, in-4°; — *La Clarionte, ou le sacrifice sanglant*, tragi-comédie; Paris, 1637, in-4°; — *Le Comte d'Essex*, tragédie; Paris, 1639, in-4°. Cette pièce eut un grand succès; Thomas Corneille en a fait depuis une autre sur le même sujet; — *La Mort des Enfants d'Hérode, ou suite de la Mariamne*, tragédie; Paris, 1639, in-4°; — *Édouard, roi d'Angleterre*, tragédie; Paris, 1640, in-4°; — *Phalante*, tragédie; Paris, 1642, in-4°; — *Hermenegilde*, tragédie en prose; Paris, 1643, in-4°.

A. Jadin.

La Pompe funèbre de l'auteur du Faramond (anonyme); Paris, 1663, in-12. — Loret, *Gazettes* du 31 mars et 20 octobre 1663. — Guéret, *Le Parnasse réformé*, p. 122. — Boileau, *Art poétique*, chant III, note sur le vers 130. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 255. — Mme de Sevigné, *Lettres*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXVII, p. 238, 242. — Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*, t. V, p. 158, 161. — Richelet, *Commentaires sur les Satires de Boileau*. — Guy-Patin, *Lettres*, n° 386. — De Beauchamp, *Recherches sur les Théâtres de France*, t. II, p. 171. — La Harpe, *Cours de Littérature*.

LACARRY (*Gilles*), polygraphe français, né en 1605, dans le diocèse de Castres, mort à Clermont (Auvergne), le 25 juillet 1684. Il se fit jésuite en 1624, et professa successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie à Clermont, à Montpellier et dans quelques autres établissements de son ordre. Il devint recteur du collége de Cahors, et fit des missions pendant plusieurs années. Il se retira enfin à Clermont, où il se forma une belle collection de médailles anciennes. Il était laborieux et savant; la variété et l'importance de ses travaux le prouvent : *Elogium nati Delphini* (Louis XIV); Toulouse, 1637, in-4°; — *C. Velleii Paterculi Historiæ Romanæ Libri duo*, avec *Annotations;* Paris, 1644, in-12; — *Cornelii Taciti Liber de Germania*, avec des *Notes;* Montauban; 1649, in-4°; et dans l'*Historia Coloniarum*, n° 12; Juste-Christophe Dithmar a suivi cette édition dans celle qu'il a donnée avec *Commentaire*, à Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-8°; — *Mathematicæ Tabulæ Logarithmeticæ ad triangulorum rectilineorum et sphæricorum Analysin. Tabulæ Solares ad investiganda eclipsium lunarium et solarium momenta meridiano Parisino accommodatæ;* Paris, 1652, in-12, en 2 parties; — *Breviculum de Vita Francisci de Stanno* (François d'Estaing); Clermont, 1660, in-8°. Barbier attribue cet ouvrage au P. Lebeau, recteur du collége de Rodez; — *Historia Romana a Julio Cæsare ad Constantinum Magnum, per numismata et marmora antiqua testata;* suivie de *Series et numismata Regum Syriæ, Ægypti, Siciliæ et Macedoniæ*, etc.; Clermont, 1671, in-4°; — *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, précédé d'une *Notitia Provinciarum et Civitatum Galliæ;* Clermont, 1672, in-4°; ce traité contient l'histoire, peu connue, des préfets du prétoire des Gaules depuis 334 jusqu'en 536, année où cette charge fut supprimée, c'est-à-dire depuis Constantin jusqu'à Justinien. Le P. Lacarry compte cinquante préfets durant le temps que cette charge dura dans les Gaules. Il a éclairci dans son ouvrage plusieurs points de critique, surtout en ce qui concerne la division des Gaules sous la domination romaine et le détail du gouvernement, tant civil que militaire, des conquérants; — *Epitome Historiæ Regum Franciæ*, etc., suivi de *Breviculum Expeditionis Ludovici XIV, Franciæ regis, adversus Batavos, anno 1672;* et de *Chronologia Regum Franciæ;* Clermont, 1672, in-4°; — *Historia Christiana Imperatorum, Consulum et Præfectorum Prætorii orientis, Italiæ, Illyrici et Galliarum; Notitia Magistratuum Imperii utriusque; Notitia Provinciarum Imperii utriusque*, avec *Notes;* précédées du *Sexti Rufi Breviarum;* Clermont, 1675, in-4°. *Sextus Rufus* a été publié séparément, à Cahors, en 1677, in-4°; — *Dissertatio de Die et Anno Nativitatis et Obitus sancti Gerardi comitis, fundatoris cœnobii Aure-*

(1) *La Mort de Mithridate* fut représentée pour la première fois le jour des Rois; à la fin de la pièce Mithridate prend une coupe empoisonnée, et après avoir délibéré quelque temps, il dit en prenant le poison :

Mais c'est trop différer...

et il l'avale. Un plaisant du parterre acheva le vers en criant : « Le roi boit! le roi boit! »

lianensis in Arvernia; Clermont, 1674, in-4°; — *De Anno et Die Obitus sancti Roberti, fundatoris monasterii Casæ-Dei in Arvernia; tum de obitu et stemmate gentilitio sancti Gerardi comitis, ex cujus stirpe genus suum ducebat sanctus Robertus*; Clermont, 1674, in-4°; — *Historia Coloniarum tum a Gallis in exteras nationes missarum, tum exterarum nationum coloniæ in Gallias deductæ*; Clermont, 1677, in-4°; — *De Anno primo et ultimo Regni Hugonis Capeti, qui tertiam familiam Franciæ ducit, atque de Anno Mortis Roberti ejus filii*; Clermont, 1680, in-4°; — *Historia Codicis Justiniani*; cet ouvrage ne semble pas avoir été publié, malgré cette annonce de Sotwel : « *Recognita et approbata et mox edenda Lugduni.* » L—z—E.

Sotwel, *Scriptores Societatis Jesu*. — Le P Oudin, dans le *Grand Dictionnaire universel* (Moréri). — Alois et Augustin de Backer, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. — Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*, t. I, n° 3865. — *Dictionnaire des Anonymes*, n° 19903. — *Journal des Savans* du 12 août 1678. — Lenglet, *Méthode Historique*, t. IV, p. 7; et son *Supplément*, p. 185.

LA CASSAGNE. *Voy.* CASSAGNE.

LA CASSIÈRE (*Jean* L'ÉVESQUE DE), grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1502, en Auvergne, mort à Rome, le 21 décembre 1580. Chevalier de Malte de la langue d'Auvergne, il était parvenu à la dignité de grand-maréchal de l'ordre à la mort du grand maître de Monté, en 1571. Élu à la place de ce dernier le 27 janvier 1572, il reçut le lendemain les titres de prince souverain des îles de Malte et de Goze. En 1573 il fit faire à Malte de grands préparatifs de défense, dans la crainte d'une attaque de Sélim II, et l'année suivante il introduisit l'inquisition dans l'île de Malte. En 1575 l'ordre eut un démêlé avec la république de Venise au sujet de la prise que firent les chevaliers d'un vaisseau chargé de riches marchandises pour le compte de quelques juifs. En 1576, le pape nomma le chevalier Mendoza, encore novice, turcopolier de la langue d'Angleterre, ce qui excita un mécontentement général parmi les chefs de l'ordre. La même année le sénat de Venise séquestra tous les biens que possédait l'ordre dans les États de la République. Le grand-maître envoya à ce sujet un ambassadeur à Rome pour représenter au pape que les juifs n'étant pas sujets de la république, il était permis par toutes les lois de saisir la robe de l'ennemi, quoique portée sur un vaisseau ami, comme des effets de contrebande. Le pape ne fut pas de cet avis; les chevaliers furent obligés de restituer le butin qu'ils avaient fait sur les juifs levantins, et le sénat vénitien leva le séquestre qu'il avait mis sur les biens de l'ordre. En 1577 le pape, à la prière du roi d'Espagne, donna à l'archiduc Wenceslas, pour en jouir à la mort des titulaires, les dignités de grand'croix et de prieurs de Castille, de Léon et du bailliage de Lora. D'un autre côté, le conseil du roi de France Henri III autorisa ce prince à nommer quelques-uns de ses sujets au grand-prieuré d'Auvergne. Henri III écrivit au grand-maître pour obtenir en faveur de François de Lorraine, frère de la reine, les trois grands-prieurés de France, de Saint-Gilles et de Champagne. En même temps on agita dans une diète en Allemagne la question de savoir s'il ne serait pas à propos d'obliger les chevaliers de Malte allemands de s'unir avec leurs commanderies à l'ordre Teutonique pour le rendre plus puissant et plus en état de se porter en Hongrie contre les infidèles. Les intrigues de l'envoyé de l'ordre à la diète firent échouer ce projet. En 1578 huit chevaliers castillans se plaignirent du tort que leur faisait la cession accordée au prince Wenceslas; cités par le pape, ils durent faire réparation au grand-maître. En 1579 frère Gargalla, évêque de Malte, et Cressin, prieur de l'église, commencèrent à exciter une tempête qui s'éleva bientôt contre le grand-maître. L'évêque prétendant faire la visite juridique de l'hôpital de la cité, les administrateurs s'y opposèrent. L'évêque les excommunia; il fut soutenu par le clergé. Les magistrats se plaignirent que les créatures du prélat sortaient de son palais pour frapper les citoyens qui avaient conservé l'obéissance au grand-maître. La Cassière écrivit alors au pape. Le souverain pontife nomma l'archevêque de Palerme pour connaître de ces différends; mais celui-ci trouva les esprits si aigris qu'il renvoya la connaissance de cette affaire au saint-siége. L'évêque de Malte se rendit à Rome pour y défendre sa conduite. L'année suivante trois familiers de l'inquisition essayèrent d'empoisonner La Cassière; arrêtés, ils nommèrent comme leurs complices des chevaliers, des grand's-croix, et surtout l'inquisiteur de Malte. Des chevaliers entrèrent dans le conseil, insultèrent le grand-maître, et demandèrent l'envoi d'ambassadeurs à Rome. En 1580 le conseil se souleva à son tour contre La Cassière, et on lui donna pour lieutenant Romegas, prieur de Toulouse et d'Irlande. On lui reprochait son grand âge et un ban par lequel il avait chassé du bourg et de la cité de La Valette les filles et les femmes d'une conduite suspecte. Les ordonnances du grand-maître, disait-on, font assez connaître que son esprit a baissé; il prête plus d'attention à la conduite des femmes de Malte qu'aux entreprises des Turcs et des corsaires de Barbarie; il néglige de remplir les magasins de Malte; dans les conseils il dort toujours, et il ne semble veiller que pour tourmenter ses religieux. N'ayant pas voulu consentir à sa déposition, La Cassière fut arrêté et conduit au château Saint-Ange. « Tel fut, dit Vertot, le résultat de cette assemblée séditieuse, qui aboutit à suspendre de l'autorité légitime un grand-maître recommandable par sa sagesse, sa piété et par sa valeur, pour mettre en sa place un chevalier dévoré d'ambition, brave à la vérité et heureux dans ses courses, mais féroce, cruel à l'égard des ennemis, et qui ne méritait que la qualité d'un redoutable corsaire. »

voltés envoyèrent des ambassadeurs à
le grand-maître trouva le moyen d'en
r aussi. Le général des galères lui offrit
'tablir par la force ; mais La Cassière pré-
endre la décision du pape. Le saint-père
ia un grand mécontentement, et charges
linaux d'instruire l'affaire. Un auditeur de
envoyé à Malte pour rétablir l'autorité du
naître ; mais il n'osa le faire, tant les es-
ient aigris. Henri III insistait de son côté
ie justice fût rendue au grand-maître.
septembre, le représentant du saint-père
la le conseil à Malte, reçut la démis-
Romegas, et ramena La Cassière à son
Un bref lui accordait la permission de
re à Rome ; Romegas et plusieurs de ses
is étaient sommés de se rendre dans
e ville. La Cassière arriva dans la capi-
monde catholique le 26 octobre, et y fut
vec honneur. Romegas, chagriné de la
e que les affaires prenaient, mourut bien-
s. La Cassière lui survécut peu, et ne re-
Malte. Hugues Loubeux de Verdale lui
. En 1582 le pape déclara en consistoire
procédures faites contre La Cassière à
taient nulles et iniques ; que le droit de
de déposer un grand-maître n'apparte-
'au vicaire de Jésus-Christ, et que les
de la révolte méritaient d'être punis.

L L—T.

Hist. des Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-
salem, tome V, p. 138 et suiv. — De Thou, *His-*
'emp ris

CATHÉLINIÈRE (*Louis* RIFAULT DE),
vendéen, né vers 1760, fusillé à Nantes,
de février 1794. Il fut l'un des premiers
l'étendard de l'insurrection contre la ré-
e française. Il profita du mécontentement
dans les provinces de l'ouest par l'établis-
de la conscription et la destitution du clergé
sermenté pour réunir, en mars 1793, un
ombre de paysans du pays de Retz. A
e il s'empara du port de Saint-Céré, puis
'g-Neuf ; mais le général Beysser le força
plier sur le Bocage. Après la prise de
(9 juin), La Cathélinière put opérer sa
avec Charette, alors chef des insurgés
Poitou et concourut de tous ses efforts
jue de Nantes (29 juillet). La vigoureuse
des républicains commandés par Can-
; Beysser, et la mort de Cathelineau, gé-
ime des Vendéens fit manquer cette en-
. La Cathélinière rentra alors dans le
Retz, qu'il fut obligé une seconde fois
er à l'arrivée de la garnison de Mayence
793). Il se rallia de nouveau sur Cha-
se distingua aux combats de Torfou et de
u (septembre 1793), où Kleber et
durent se replier devant le nombre et le
reunis. Après le passage de la Loire, La
nière, toujours dominé par l'esprit d'in-
nce, qui jetait la division aussi bien
parmi les chefs vendéens que parmi les états-
majors de la république, se sépara encore de
Charette, et ne put dès lors le rejoindre, quoique
ce général se fût avancé au-devant de lui jusqu'à
Machecoul. Livré à ses seules forces, La Cathé-
linière soutint, pendant l'hiver de 1794, le
choc de plusieurs colonnes républicaines ; pressé
de toutes parts, il voulait licencier ses partisans
et attendre des conditions de guerre plus avan-
tageuses ; mais ses officiers lui reprochaient de
ne point suivre l'exemple de Charette, qui tenait
toujours la campagne et livrait chaque jour des
combats. Enfin, atteint par une colonne républi-
caine à l'entrée de la forêt de Princé (février 1794),
il la repoussa d'abord ; mais de nouvelles troupes
arrivèrent successivement au feu et écrasèrent
sa bande. Lui-même tomba frappé de deux balles :
il fut porté dans sa ferme de Frossay Décou-
vert le lendemain et conduit à Nantes, il y subit la
mort après un jugement sommaire. La Cathéli-
nière était intrépide au combat et d'un caractère
ferme dans les délibérations ; mais ces qualités
furent trop souvent flétries par des actes d'une
cruauté froide et que rien ne justifiait. Il fut
l'un des principaux auteurs du caractère sangui-
naire que prit la fatale guerre de l'ouest.

H. LESUEUR.

Galerie historique des Contemporains (Bruxelles, 1819).
— Th Muret *Histoire des Guerres de l'Ouest*. — Le Bas,
Dict. Encyclop de la France.

LACAUSSADE. *Voy.* SAINT-MÉGIN.

* LACAUSSADE (*Auguste*), poëte et critique
contemporain, est né à l'île Bourbon, en 1820.
Sa famille paternelle est originaire des environs
de Bordeaux. On l'envoya en France faire ses
études à Nantes, après la mort de son père, sur-
venue en 1829 De retour à Bourbon vers 1834,
sans trop consulter ses goûts, ses parents dé-
cidèrent qu'il entrerait dans le notariat. Après
deux ans passés dans une étude, il renonça au
notariat pour se destiner à la carrière médicale.
Mais la dissection le rebuta bien vite, et au lieu
de poursuivre ses études, il fit imprimer des vers
dans la *Revue de Paris*. Dans le cours de 1839
il publia *Les Salaziennes*, vol in-8°, et les dé-
dia à Victor Hugo, avec l'enthousiasme d'un
néophyte de vingt ans. Une seule pièce de ce vo-
lume a été réimprimée dans *Poëmes et Pay-
sages* ; c'est celle qui a pour titre *Les Cloches du
soir*. Bientôt après il donna la meilleure tra-
duction des Chants d'Ossian qui ait été faite
jusque ici (Paris, Delloye, in-12, 1842). Cette
traduction est précédée d'une notice sur leur
authenticité, d'une critique très-judicieuse. M. La-
caussade retourna à l'île Bourbon en 1840, et s'y
maria. Trois années s'écoulèrent sous l'influence
de la nature splendide qui l'entourait. Des raisons
de santé et de fortune le ramenèrent encore une
fois en France. M. Sainte-Beuve, qui avait en-
couragé ses premiers essais poétiques, le prit
pour secrétaire. Après avoir donné quelques ar-
ticles à la *Revue des Deux Mondes*, M. Lacaus-

sade prit une part plus importante à la rédaction de la *Revue nouvelle*, où il publia successivement des *Études* sur les poëtes anglais et sur les poëtes polonais, *Les Pamplemousses, souvenirs de voyages*, etc A la suite de la révolution de février, il accepta la direction d'un journal politique de province, *La Concorde*, de Vannes, s'attachant à populariser les idées démocratiques en Bretagne. L'année suivante nous le retrouvons à Paris collaborateur actif du journal *La Tribune des Peuples*, fondé par le poëte polonais Miçkiewicz, dont il était l'admirateur et l'ami. Après la chute de cette feuille, M. Lacaussade reprit sa place de secrétaire auprès de M. Sainte-Beuve, qui se disposait à publier dans *Le Constitutionnel* ses *Causeries du Lundi*. C'est à cet aide qu'est dû le travail préparatoire d'une partie de ces remarquables études littéraires ainsi que les nombreuses recherches qu'elles ont nécessitées. Ces laborieuses études occupèrent M. Lacaussade jusqu'en l'année 1852, époque où il fut attaché d une manière permanente à la rédaction de la *Revue contemporaine*. C'est dans ce dernier recueil et aussi dans la *Revue Française* qu'ont paru ses *Études critiques de poëtes et d'auteurs contemporains* (Victor de Laprade, Daniel, Stern, Lamartine, etc.). En 1852 il publia un volume de vers, *Poëmes et Paysages*, pour lequel l'Académie Française lui décerna l'accessit du prix Maillé-Latour-Landry. La forme de la poésie d'Auguste Lacaussade tient de celle de Victor Hugo et de Lamartine; le fond est tout à lui. « Il sent profondément la nature tropicale, a dit M. Sainte-Beuve, et il a mis sa muse tout entière au service et à la disposition de son pays bien aimé. Il prend l'homme avec tous ses sentiments de père, de fils, d'époux, d'ami, et il le place dans le cadre éblouissant des Tropiques. Cette seule nouveauté de situation produit dans l'expression des sentiments naturels et simples un véritable rajeunissement. » M. Lacaussade a encore collaboré à différents recueils, à *La Démocratie Pacifique*, à *La France Littéraire*, à *L'Artiste*, etc.

William A. Duckett.

Feuilleton de *L'Union* du 17 octobre 1858, par Th. Muret. — Article Variétés du *Constitutionnel* du 18 août 1860, par E. Caro. — *Documents particuliers.*

LACAVE-LAPLAGNE (*Jean-Pierre-Joseph*), homme politique français, né à Montesquiou le 25 août 1795, mort à Paris, le 15 mai 1849. Entré à l'École Polytechnique en 1811, il en sortit en 1813, comme lieutenant d'artillerie à la grande armée. Il figura dans les désastreuses batailles de la décadence impériale, et à la seconde Restauration il envoya sa démission au ministre de la guerre. Il se fit inscrire alors comme étudiant à la faculté de droit de Toulouse, et après de sérieuses études il entra dans la magistrature comme procureur du roi, en 1819. En 1821 il devint conseiller référendaire à la cour des comptes, où son beau-père occupait un siége. Quand la révolution de juillet 1830 éclata il était conseiller référendaire de première classe. Le 13 mars 1831 il fut nommé conseiller-maître sur la proposition du baron Louis. Le 28 décembre 1834 il fut élu député à Mirande (Gers). Ses débuts à la tribune furent heureux. La responsabilité des ministres, le jury, les comptes de 1832, les crédits supplémentaires de 1834, le budget, les remontes, la taxe des fers lui fournirent l'occasion de montrer un certain talent de parole. Il fit en même temps le rapport du projet de loi sur le conseil d'État. A la session de 1836, il prit part à la discussion des projets de loi concernant les chemins vicinaux, le budget, et fit un rapport favorable à la proposition de M. Gouin pour la conversion des rentes. En 1837 il parla sur les attributions municipales et sur les caisses d'épargne, et soutint comme rapporteur un projet de loi pour l'ouverture d'un crédit d'un million destiné à solder la dot de la reine des Belges, fille du roi Louis-Philippe. Appelé au ministère des finances le 15 avril 1837, il eut à soutenir la discussion de toutes les questions financières. Dans la session de 1838 il exposa le système du gouvernement relativement à la conversion des rentes, à l'esclavage, au défrichement des bois, à la fixation du cadre de l'état-major général de l'armée, aux chemins de fer, au budget, à la perception de l'impôt sur les sucres et à l'exploitation des mines de sel et des sources salées. Le 4 mar[s] 1839, lors de la retraite du cabinet dont il faisai[t] partie, il remit son portefeuille à Gautier. Constamment réélu député, il contribua en 1840 à l'élaboration de toutes les lois de travaux publics e[t] de finances En 1842 il s'occupa particulièremen[t] à la tribune du privilége de la Banque de France, du recensement, de l'établissement d'un systèm[e] général de chemins de fer, et de la perceptio[n] de l'impôt sur le sucre indigène. Il présenta e[t] soutint le rapport du budget de 1843. Le 25 avri[l] 1842, il fut appelé à prendre la place de Humann enlevé par la mort au ministère des finances. Lacave-Laplagne eut encore souvent à parler notamment sur la situation financière et la réduction de l'effectif de l'armée, sur la polic[e] de la chasse, sur les patentes, le recrutemen[t] de l'armée, la conversion des rentes, la réforme postale, l'affranchissement du timbre de[s] journaux et écrits périodiques, la concession d[es] chemins de fer, les douanes, l'impôt du sel, etc. Le 9 mai 1847 il remit le portefeuille des finance[s] à M. Dumon. Le roi Louis-Philippe lui avai[t] confié l'administration des biens du duc d'Aumale. Lacave-Laplagne venait d'être élu représentant à l'Assemblée législative par le département du Gers, le 13 mai 1849, lorsqu'il succomb[a] à un accès de goutte.

L. Louvet.

Biographie statistique de la Chambre des Députés. — *Moniteur* de 1834 à 1840.

LACAZE (*Louis* de), médecin français, né [à] Lambeye (Béarn), en 1703, mort à Paris, e[n] 1765. Il étudia la médecine à Montpellier, et y f[ut]

reçu docteur en 1724. Six ans après il vint à Paris, où Louis XV le choisit pour médecin ordinaire. Il était parent et ami de Bordeu, et l'on pense que ce dernier participa d'une manière très-active à la composition des ouvrages suivants, publiés par de Lacaze sans nom d'auteur: *Specimen novi Medecinæ Conspectus*; Paris, 1749 et 1751, in-8°. La première édition offre seulement l'idée fondamentale du système de Lacaze; la seconde est plus étendue. Cet ouvrage se trouve, au surplus, amplement développé dans le suivant: — *Institutiones Medicæ ex Novo Medicinæ Conspectu*; Paris, 1755, in-8°; — *Idée de l'Homme physique et moral, pour servir d'introduction à un Traité de Médecine*; Paris, 1755, in-12. L'auteur s'y montre profondément imbu des doctrines de van Helmont et de Baglivi; son livre a exercé une grande influence sur la direction des idées physiologiques en France. Lacaze considère la vie, dans les organes et dans leur action, subordonnée à celle du centre phrénique, qui commande au cerveau lui-même et qui dirige la pensée; c'est probablement dans cet ouvrage que Broussais a puisé l'une des idées les plus singulières de sa doctrine, celle qui soumet tout l'organisme à la membrane muqueuse gastrique; Broussais ne fait que rapporter à cette membrane ce que de Lacaze attribuait au centre phrénique. L'ouvrage de ce dernier mérite encore d'être lu; on y voit les premiers efforts pour tirer la physiologie du chaos des théories, encore fort en vogue de son temps; — *Mélanges de Physique et de Morale*; Paris, 1761, in-12. Dans la préface de ce recueil, l'éditeur reproche à Buffon d'avoir puisé dans le système de Lacaze sans le citer. Ce volume contient des extraits du *Traité de l'Homme physique et moral*, et des *Institutions de Médecine*, des *Observations sur les règles générales pour la Conservation et le Rétablissement de la Santé*, des *Réflexions sur le Bonheur*, que l'auteur définit *le meilleur sentiment possible de notre existence*; enfin, un *Discours sur la nature et les fondements du Pouvoir politique, et sur l'intérêt que chacun a d'y demeurer soumis*. L—z—E.

F.-G Boisseau, dans la *Biographie Médicale*. — Quérard, *La France Littéraire*.

LACAZE (LEVACHER DE), voyageur français. *Voy.* LEVACHER.

LACENAIRE (*Pierre-François* GAILLARD, dit), fameux criminel français, né à Francheville, près de Lyon, en 1800, guillotiné à Paris, le 9 janvier 1836. Il était le quatrième de douze enfants. Ses parents, qui avaient acquis quelque aisance dans le commerce, le placèrent d'abord au lycée de Lyon, en 1810, puis au collége de Saint-Chamond, au petit séminaire d'Alix, près de Lyon, et enfin au collége de cette ville; deux fois le jeune Gaillard s'était fait chasser, à cause de ses principes irréligieux. Son père, s'étant ruiné, rentra dans le commerce, et voulut y mettre son fils; celui-ci déclara qu'il n'y était pas propre, et son père l'envoya au collége de Chambéry terminer ses études. De retour à Lyon, le jeune homme travailla chez un avoué, puis chez un notaire, enfin chez un banquier. Paresseux et débauché, il vola son patron et s'enfuit à Paris, où il s'essaya dans la littérature. Il fit quelques articles de journaux, et travailla pour le théâtre. Bientôt sans ressources, il s'engagea sous un faux nom. Sa mauvaise conduite lui attira des désagréments au régiment. Il déserta, revint à Lyon, où, reprenant son nom, il se fit commis voyageur. Dégoûté bien vite de cet état, il revint à Paris, où le jeu lui fournit d'abord des moyens d'existence; mais la chance ayant tourné, et ne sachant où donner de la tête, il reprit le chemin de Lyon, après s'être fait escompter des traites fausses. Pour échapper aux poursuites, il se réfugia en Italie, où un ami lui donnait des nouvelles de ses affaires sous le couvert d'un Suisse, son voisin d'hôtel, qui, ayant eu un jour le malheur d'ouvrir une de ses lettres, fut assassiné par lui dans une promenade. Il rentra aussitôt en France. Sa famille avait payé ses fausses traites. Son père exigea qu'il s'engageât dans un régiment prêt à quitter la France. L'expédition de Morée se préparait. Il rejoignit son corps à Montpellier, déserta de nouveau, et se rendit effrontément à Lyon, où il trouva son père en faillite. Il regagna Paris, tenta encore la fortune au jeu; elle lui fut inconstante; il reprit la plume. Accueilli par les feuilles de l'opposition, il eut une querelle avec un jeune neveu de Benjamin Constant, qu'il tua en duel dans un fossé du Champ de Mars. Cette affaire lui ayant aliéné ses amis politiques, il dut quitter les journaux. Il vola un cabriolet, et fut condamné à un an de prison. En sortant de Poissy, il vint se cacher à Paris sous un faux nom, et fut pendant quelque temps employé par un écrivain public. Il vécut ensuite de vols pendant quelque temps; mais ses complices s'étant fait prendre, il n'osa continuer tout seul. Il gagnait sa vie à écrire des rôles pour le palais, lorsqu'on s'aperçut qu'il substituait du papier blanc au papier timbré, et il fut congédié. Un vol de couverts chez un traiteur le fit condamner à treize mois d'emprisonnement. Pendant son séjour à La Force, il avait fait connaissance avec des détenus politiques et lancé une chanson violente contre le roi Louis-Philippe; un rédacteur du *Bon Sens*, nommé Vigouroux, le prit en pitié, et lui offrit son appui lorsqu'il sortirait de prison. Son temps fini, Lacenaire accourut chez Vigouroux, qui lui donna des secours et lui demanda un article sur les prisons. Cet article parut dans le journal *Le Bon Sens*, et produisit un grand effet, car il venait d'un homme expert, et montrait comment les prisons étaient une école de crime pour les voleurs. La rétribution de ce travail n'était pas suffisante pour engager Lacenaire à persévérer. Il revint donc au vol. Il imagina

d'attirer un garçon de recette dans une maison au moyen d'un billet à toucher, et de le tuer pour s'emparer de sa sacoche. Pour cela il lui fallait un second. Plusieurs fois, l'affaire manqua par diverses raisons. Il s'associa enfin un nommé Avril, qui sortait de prison. Leur première tentative échoua encore. Pour avoir de l'argent, ils allèrent trouver un ancien camarade de prison, Chardon, qui vendait des objets religieux et demeurait avec sa mère, passage du Cheval-Blanc. Ils tuèrent le fils et la mère, et s'emparèrent de 500 fr., d'une demi-douzaine de couverts en argent, d'une cuiller à potage, d'un manteau et d'une petite vierge en ivoire. Lacenaire loua alors un logement rue Montorgueil, sous le nom de Mahossier, étudiant en droit, et remit chez un banquier une traite fausse tirée de Lyon sur Mahossier, à l'échéance du 31 décembre 1834. Ce jour-là un garçon de recette se présenta au domicile indiqué; Lacenaire le frappa à l'épaule d'un coup de tirepoint, pendant que son complice cherchait à fermer la bouche de la victime. Mais le garçon de recette put crier; on entendit du bruit dans l'escalier, les deux assassins s'enfuirent en criant : « Au secours; on assassine là-haut! » Des voisins accoururent et trouvèrent le garçon de recette baigné dans son sang; mais la sacoche et le portefeuille étaient intacts. Un mois après, le 2 février 1835, Lacenaire était arrêté à Beaune, par suite de la mise en circulation de traites fausses. L'écriture de ces traites avait de l'analogie avec celle de l'effet Mahossier. Confronté avec le garçon de recette, qui s'était remis de sa blessure, celui-ci crut le reconnaître. Quelques bavardages d'Avril compromirent encore Lacenaire, qui avoua alors ses crimes avec cynisme, et ne chercha plus qu'à perdre ses complices avec lui. Avril n'avait pourtant pas trempé dans le crime du 31 décembre; il avait été arrêté le 20 décembre dans une rixe avec la garde, à propos d'une fille publique, sa maîtresse; relâché le lendemain, il s'était pris de querelle avec Lacenaire, et ils étaient restés brouillés. Lacenaire avait remplacé Avril par François Martin, ancien soldat, qui avait servi en Afrique, et réclusionnaire libéré, qui lui avait dit : « Je suis aux abois; pour 20 fr. je tuerais le premier venu. » Après avoir manqué leur coup, les deux complices se livrèrent à quelques vols; mais dès le 6 janvier François se laissa prendre. Mahossier, dont Lacenaire avait pris le nom, fut aussi incarcéré; c'était un forçat libéré, sur lequel devaient planer les soupçons de la justice : il fut relaxé faute de preuves. Pour se venger d'Avril, Lacenaire fit connaître les circonstances du crime du passage du Cheval-Blanc; tous deux furent renvoyés devant les assises de la Seine avec François. Ils comparurent devant le jury, le 12 novembre 1835. Pendant trois jours on se pressait à l'audience pour voir ce grand criminel, petit de taille, d'apparence chétive, au teint bilieux, au front large, au regard détourné, au sourire moqueur. Ne manifestant aucun repentir, Lacenaire se mit à accuser avec tant d'énergie et d'habileté ses complices, abattus, qu'il ne tarda pas à convaincre les juges et le public de leur culpabilité. Quant à lui, se posant d'une manière fanfaronne, il soutint le rôle qu'il s'était déjà donné en prison, où il avait cherché, dans des conversations particulières, à justifier le crime en le présentant « comme une représaille naturelle contre une société qui traite les uns comme des enfants chéris, les autres en marâtre ». L'homme n'étant, selon lui, « que de la matière organisée en mouvement, il ne voyait pas plus de mal à tuer un homme qu'à égorger un bœuf ou à arracher une carotte. Il avait joué contre la société une partie dont sa tête était l'enjeu; il avait perdu la partie : il trouvait donc tout naturel de payer sa dette ». Le défenseur de Lacenaire, nommé d'office, plaida qu'il fallait *condamner* ce scélérat *à vivre* pour expier ses forfaits. Avril lut un mémoire pour réfuter Lacenaire, niant toute participation aux assassinats qu'on lui imputait. François eut des mouvements éloquents, quoique pleins de trivialité, et rappela ses services militaires. Lacenaire accabla ses complices dans une réplique, et déclara qu'il ne désirait pas de grâce : « Si vous aviez des jouissances à m'offrir, disait-il, je pourrais accepter; mais une vie d'opprobre me conviendrait peu. » Lacenaire et Avril furent condamnés à mort; François fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, par suite de l'admission de circonstances atténuantes en sa faveur. L'intérêt de curiosité qu'avait excité Lacenaire s'accrut après sa condamnation : c'était à qui le visiterait, à qui aurait de ses confidences, de ses autographes, de ses portraits; on sollicitait de lui des réceptions, on lui payait à dîner. Une grande dame lui fit demander une jolie lettre; une comtesse, pour le rappeler à Dieu, lui adressa des vers d'une grande onction, et reçut en réponse un quatrain impertinent. Cet empressement lui fit dire : « Si j'eusse été un assassin vulgaire, sans talents et sans éducation, se serait-on ainsi dérangé? Pourquoi personne ne va-t-il voir Avril, qui est moins coupable que moi?... Ah! si j'avais été riche, moi, ce n'eût jamais été l'esprit de celui qui se serait adressé à moi qui m'aurait engagé à lui tendre la main. » Lacenaire s'était pourvu en cassation; mais son pourvoi fut rejeté ainsi que celui d'Avril. Tous deux furent exécutés à la place de la Barrière-Saint-Jacques. Lacenaire monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud. Quelques jours auparavant il avait sollicité, mais trop tard, la visite de l'abbé Lacordaire. La veille de son exécution il composa les vers suivants :

Dieu que j'invoque, écoute ma prière !
Darde en mon âme un rayon de ta foi,
Car je rougis de n'être que matière,
Et cependant je doute malgré moi...
Pardonne-moi si dans ta créature
Mon œil superbe a méconnu ta main.
Dieu, — le néant, — notre âme, — la nature,
C'est un secret : — je le saurai demain.

Après sa mort, on a publié : *Mémoires, Révélations et Poésies de Lacenaire, écrits par lui-même à la Conciergerie*; Paris, 1836, 2 vol. in 8°. Le second volume est terminé par des poésies, dont vingt-deux chansons, et une pièce de vers signée d'Auxi. Un autre manuscrit des mémoires de Lacenaire est encore inédit, et se trouve entre les mains de M. Allard, qui était alors directeur de la police de sûreté. MM. Hippolyte Bonnelier et Jacques Arago, ce dernier caché sous le pseudonyme de Refay de Lusignan, instituteur, ont fait paraître : *Lacenaire après sa condamnation, ses conversations intimes, ses poésies, sa correspondance, un drame en trois actes*; Paris, 1836, in 8°. « On croit, disent MM. Bourquelot et Maury, que le drame en trois actes, qui porte le titre de *L'Aigle de la Selleide*, et une partie des pièces de vers placées dans l'ouvrage, quoique mises sous le nom de Lacenaire, sont de MM. Bonnelier et Arago. » Le *Procès de Lacenaire et de ses complices, imprimé sur les épreuves corrigées de sa main, avec un fac-simile, des poésies, des articles, des conversations de ce condamné*, a paru en 1835, in-8°. On cite encore de Lacenaire : *Pétition d'un voleur à un roi voisin*, chanson composée à La Force et condamnée par la cour d'assises de la Seine comme faisant partie d'un recueil intitulé *Les Républicaines*, publié sous le nom de M. Altaroche par Pagnerre. Lacenaire avait composé d'autres chansons politiques en 1834. Après la condamnation de Lacenaire, M. Adolphe Lemarquer donna au *Vert-Vert* une pièce de poésie qu'il disait de ce criminel et qui était intitulée : *L'Insomnie d'un Condamné*. Elle fut reproduite dans le *Journal des Débats* du 29 novembre 1835 et dans le *Moniteur* du 8 décembre; mais Lacenaire réclama dans la *Gazette des Tribunaux* contre la spéculation, qui lui attribuait ce qui n'était pas de lui. En 1857 on a encore fait paraître : *Lacenaire, ses crimes, son procès et sa mort, suivis de ses poésies et chansons, et de documents inédits et authentiques*, recueillis par Victor Cochinat, in-18. En parlant des publications faites sous le nom de grands criminels, M. Jules Janin disait en 1841 : « Cela est indigne et nous couvre le front de rougeur, que le dernier ramassé dans la fange et dans le sang, un Lacenaire, une Lafarge, un Peytel, aient le droit de prendre la plume et d'entreprendre à l'instant même, sous l'affreuse protection de son crime, le noble métier des lettres. » L. LOUVET.

Procès de Lacenaire, dans la *Gazette des Tribunaux*, *Le Moniteur* et le *Journal des Débats* des 13 14 et 15 novembre 1835. — A. Fouquier, *Causes célèbres de tous les peuples*. — *Dict. de la Conv.* — Bourquelot et Maury, *La Litt. franç. contemp.* — Les ouvrages cités dans l'article.

LACÉPÈDE (*Jean* DE), poëte français, né à Marseille, vers 1550, mort à Avignon, en 1622. Il était de la famille de sainte Thérèse. Il fut reçu conseiller au parlement d'Aix le 28 octobre 1578, président aux comptes en 1586, ensuite président de la chambre des comptes de Provence (14 juillet 1608). On a de lui : *Imitation* (en vers) *des Psaumes de la Pénitence*, avec des *Sonnets* et des *Méditations sur le mystère de la Rédemption*; Lyon, 1594, in-8°; réimprimé avec d'autres poésies, sous ce titre : *Théorèmes spirituels*; Toulouse, 1613-1621, 2 vol. in-4°.

Malherbe a fait l'éloge de Lacépède en ces vers :

Muses, vous promettez en vain
Au front de ce grand écrivain
Et du laurier et du lierre;
Ses ouvrages, trop précieux
Pour les couronnes de la terre,
L'assurent de celle des cieux.

E. D—s.

Goujet, *Bibliothèque françoise*. — *Histoire des hommes illustres de la Provence*.

LACÉPÈDE (*Bernard-Germain-Étienne* DE LA VILLE, comte DE), naturaliste français, né à Agen, le 26 décembre 1756, mort à Épinay, près de Saint-Denis, le 6 octobre 1825. Son père, Jean-Joseph-Médard de La Ville, était lieutenant général de la sénéchaussée. Un oncle maternel laissa au jeune de La Ville la terre de Lacépède, à la condition d'en prendre le nom. « Sa famille, dit Cuvier, était considérée dans sa province, et y avait contracté des alliances distinguées; mais M. de Lacépède trouva dans les papiers qu'elle conservait des traces d'une origine beaucoup plus illustre qu'on ne pouvait la lui supposer. Il crut y découvrir que c'était une branche d'une maison connue en Lorraine dès le onzième siècle, et qui prenait son nom du bourg de Ville-sur-Ilon, dans le diocèse de Verdun, maison qui a fourni un régent à la Lorraine, et qui s'est alliée aux princes de Bourgogne, de Lorraine et de Bade, ainsi qu'à beaucoup de familles de notre première noblesse. M. de Lacépède s'y rattachait par Arnaud de Ville, seigneur de Domp-Julien, que le roi Charles VIII, pendant sa possession éphémère du royaume de Naples, avait fait duc de Monte-San-Giovanni, et qui, étant devenu gouverneur de Montélimart, se rendit célèbre en histoire naturelle, pour avoir escaladé le premier le mont Aiguille, ce rocher inaccessible qui passait pour l'une des sept merveilles du Dauphiné. Nous avons même vu un arbre généalogique dressé en Allemagne, où notre académicien prenait le titre de duc de Mont-Saint Jean, et où il écartelait les armes de *Ville* de celles de Lorraine et de Bourgogne ancien. Mais, quoi qu'il en soit d'une filiation qui ne paraît pas avoir été constatée dans les formes reçues en France, nous devons dire que cette recherche ne fut pour M. de Lacépède qu'une affaire de curiosité, et que, loin de s'en prévaloir, même comme le disait un homme de haute extraction, contre la vanité des autres, il entra dans le monde bien résolu à ne marquer sa naissance que par une politesse exquise. » Son père, veuf de bonne heure, cultiva avec soin les dispositions affec-

tueuses du jeune Lacépède. « Il exigeait des maîtres qu'il lui donnait, rapporte Cuvier, autant de douceur que de lumières, et ne lui laissait voir que des enfants dont les sentiments répondissent à ceux qu'il désirait lui inspirer. » Buffon fut un des premiers auteurs qu'on lui laissa lire; il emportait des volumes de ce grand écrivain dans ses promenades, et se plaisait à les parcourir au milieu d'une nature riche et grandiose. « Il prit Buffon pour maître et pour modèle, ajoute Cuvier; il le lut et le relut, au point de le savoir par cœur, et dans la suite il en porta l'imitation jusqu'à calquer la coupe et la disposition générale de ses écrits sur celles de l'*Histoire naturelle.* » Malheureusement il n'atteignit jamais à cette pompe de style, à cette beauté d'images qui font la gloire de son modèle. Le goût de la musique s'était en même temps éveillé en lui. Son père, son précepteur, presque tous ses parents étaient musiciens; ils se réunissaient souvent pour exécuter des concerts. « Le jeune Lacépède les écoutait avec un plaisir inexprimable, dit Cuvier, et bientôt la musique devint pour lui une seconde langue, qu'il écrivit et qu'il parla avec une égale facilité. On aimait à chanter ses airs, à l'entendre toucher du piano ou de l'orgue. La ville entière d'Agen applaudit à un motet qu'on l'avait prié de composer pour une cérémonie ecclésiastique, et de succès en succès il avait été conduit jusqu'au projet hardi de remettre *Armide* en musique, lorsqu'il apprit par les journaux que Gluck travaillait aussi à cet opéra. Cette nouvelle le fit renoncer à son entreprise; mais il ne put résister à la tentation de communiquer ses essais à ce grand compositeur, et il en reçut le compliment qui pouvait le toucher le plus: Gluck trouva que le jeune amateur s'était plus d'une fois rencontré avec lui dans ses idées. » La physique occupait également Lacépède. Dès l'âge de douze ou treize ans il avait formé avec ses jeunes camarades une espèce d'académie, dont les travaux devinrent de plus en plus sérieux ; ils firent ensemble des expériences sur l'électricité, sur l'aimant et sur d'autres sujets qui occupaient alors les physiciens; Lacépède ayant cru trouver quelques propositions nouvelles les adressa au grand naturaliste dont il admirait le génie, et il en reçut une réponse flatteuse. Buffon le cita même en termes honorables dans quelques endroits de ses Suppléments.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter un jeune homme de vingt ans. Lacépède accourt à Paris avec ses partitions et ses registres d'expériences : « Il y arrive dans la nuit, dit Cuvier, et le matin de bonne heure il est au Jardin du Roi. Buffon, le voyant si jeune, fait semblant de croire qu'il est le fils de celui qui lui avait écrit, et le comble d'éloges. Une heure après, chez Gluck, il en est embrassé avec tendresse... Le même jour, M. de Montazet, archevêque de Lyon, son parent, membre de l'Académie Française, le garde à un dîner où se devait trouver l'élite des académiciens. On y lit des morceaux de poésie et d'éloquence : il y prend part à une de ces conversations vives et nourries, si rares ailleurs que dans une grande capitale. Enfin, il passe le soir dans la loge de Gluck à entendre une représentation d'*Alceste*. Cette journée ressembla à un enchantement continuel; il était transporté. » Se consacrant dès lors aux sciences et à l'art musical, il résolut de rendre à la musique par une expression plus vive et plus variée le pouvoir qu'elle exerçait sur les anciens, et de porter dans la physique cette élévation de vues et ces descriptions éloquentes par lesquelles l'*Histoire naturelle* de Buffon avait acquis tant de célébrité. Mais ses parents étaient loin de partager son enthousiasme. On le pressait de prendre un état. Un prince allemand, dont il avait fait la connaissance à Paris, lui procura un brevet de colonel au service des Cercles, service peu pénible, puisque Lacépède ne vit jamais son régiment; mais enfin il donnait un titre, un uniforme et des épaulettes : c'était tout ce que sa famille demandait. Le jeune Lacépède passait une grande partie de ses soirées chez Daubenton, déjà âgé, mais qui était fort gai. Lorsqu'il fut présenté au roi et particulièrement connu du comte de Maurepas, ce vieux ministre voulut l'attacher à la diplomatie, et lui parlait déjà de la manière dont il devrait se conduire *lorsqu'il serait ambassadeur*. L'étude de l'histoire naturelle ne lui permit même pas de prévoir une autre destination. « Il assistait fort souvent, dit d'Amalric, aux soirées où D'Alembert recevait tous les étrangers marquants qui arrivaient successivement à Paris, ainsi que les savants, les hommes de lettres, les artistes distingués que possédait la capitale; et lorsque, en 1778, Voltaire vint à Paris, non-seulement Lacépède fut reçu avec distinction par le patriarche de Ferney, mais dans un fort long entretien il parvint à le raccommoder avec l'immortel interprète de la nature. » Sur l'invitation de Gluck, Lacépède composa la musique de l'opéra d'*Omphale*. « Après deux ans de travail et de sollicitations, il en avait obtenu, dit Cuvier, une première répétition; deux ans encore après, on en fit la répétition générale; les acteurs, l'orchestre et les assistants lui présageaient un grand succès, lorsque l'humeur subite d'une actrice fit tout suspendre. M. de Lacépède supporta cette contrariété conformément à son caractère, avec douceur et politesse; mais il jura à part lui qu'on ne l'y prendrait plus, et il se décida à ne faire désormais de musique que pour ses amis. » Plus tard, il remit cependant en musique l'opéra de *Scanderberg*, de Lamotte, présenté à l'Académie de Musique en 1785, mais non joué, de même que l'opéra d'*Alcine*, dont on a conservé la partition. Selon Beffara le comte de Lacépède composa encore les paroles et la musique d'un opéra dont les personnages étaient persans, et

il a fait la musique de quelques autres grands opéras. Les paroles de trois de ces opéras étaient de Paganel. Il composa plusieurs symphonies, des symphonies concertantes, qui furent exécutées aux séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts ou de la Société Philotechnique, des sonates et des sextuors; il mit en musique tout le *Télémaque* de Fénelon; enfin, il laissa inédite une messe de *Requiem*. En 1785 Lacépède fit paraître sa *Poétique de la Musique*, ouvrage qui fut accueilli avec faveur, surtout par les gluckistes, « qui y reconnurent, dit Cuvier, les principes de leur chef exprimés avec plus de netteté et d'élégance que ce chef ne l'aurait pu faire ». Frédéric II écrivit à l'auteur une lettre flatteuse, et Sacchini lui témoigna sa satisfaction.

Lacépède était moins heureux dans ses ouvrages de physique. Son *Essai sur l'Électricité* et sa *Physique générale et particulière* n'eurent aucun succès. « Il ne put faire prévaloir, dit Cuvier, ni son opinion que l'électricité est une combinaison du feu avec l'humidité de l'intérieur de la terre, ni celle que la rotation des corps celestes n'est qu'une modification de l'attraction, ni d'autres systèmes, que rien n'appuyait et que rien n'a confirmés. » Il n'acheva point sa *Physique*, et dans la suite il retira autant qu'il put les exemplaires de ces deux ouvrages, qui en conséquence sont devenus rares. Par bonheur, Buffon ne jugea pas de ces ouvrages comme le public; flatté de l'attention qu'avait eue le jeune ecrivain de suivre sa méthode, il lui proposa de continuer la partie de son *Histoire Naturelle* qui traitait des animaux, et pour lui faciliter les études qu'exigeait un pareil travail, il lui offrit la place de garde et sous-démonstrateur du cabinet du roi, dont Daubenton le jeune venait de se démettre. Lacépède accepta cet emploi, tout assujettissant qu'il fût, et malgré sa fortune et le rang qu'il occupait dans le monde il en remplit les devoirs avec ponctualité, se tenant dans les galeries les jours où elles étaient publiques, prêt à répondre à toutes les questions qu'on pouvait lui adresser. Dès 1788, quelques mois avant la mort de Buffon, il publia le premier volume de son *Histoire des Reptiles*, qui comprend les quadrupèdes ovipares; l'année suivante il donna le second, qui traite des serpents. « Cet ouvrage, dit Cuvier, par l'élégance du style, par l'intérêt des faits qui y sont recueillis, fut jugé digne du livre immortel auquel il faisait suite, et on lui trouva même, relativement à la science, des avantages incontestables... On n'y voit plus rien de cette antipathie pour les méthodes et pour une nomenclature précise dont Buffon a répété si souvent les expressions. M. de Lacépède établit des classes, des ordres, des genres; il caractérise nettement ces subdivisions; il énumère et nomme avec soin les espèces qui doivent se ranger sous chacune d'elles. Mais s'il est aussi méthodique que Linné, il ne l'est pas plus philosophiquement. Ses ordres, ses genres, ses divisions de genres sont les mêmes, fondés sur des caractères bien apparents, mais souvent peu d'accord avec les rapports naturels. Il s'inquiète peu de l'organisation intérieure. » A la fin du second volume de l'*Histoire des Reptiles* on trouve un éloge de Buffon, qui venait de mourir. C'est une sorte de dithyrambe que l'auteur suppose chanté par la réunion des naturalistes en l'honneur de ce grand homme.

La révolution avait été facilement acceptée par Lacépède. Successivement président de sa section, commandant de la garde nationale de la section du Jardin des Plantes, député extraordinaire de la ville d'Agen près de l'Assemblée constituante, administrateur du département de la Seine, président des électeurs, député de Paris à l'Assemblée législative en septembre 1791, il fut élu président de cette assemblée le 30 novembre de la même année. Il y montra des opinions modérées. Le roi lui proposa la place de gouverneur du dauphin, qu'il refusa même, dit on, malgré les instances expresses de la reine. Sa politesse, sa bienveillance habituelle ne le sauvèrent pourtant pas des attaques du parti exalté. Un jour Lacépède vit dans un journal son nom en tête d'un article intitulé : *Liste des scélerats qui votent contre le peuple*. Le journaliste était un homme qu'il recevait souvent à sa table. « Vous m'avez traité bien durement, lui dit-il à la première occasion. — Eh! comment cela? — Vous m'avez appelé scélérat! — Oh! ce n'est rien, reprit le journaliste; *scélérat* est seulement un terme dont nous nous servons pour exprimer qu'on ne pense pas comme nous. » A l'époque des massacres de septembre, il se compromit par d'énergiques représentations qu'il fit à Danton. Plein de confiance dans la justice des hommes, Lacépède restait tranquillement à Paris. Des amis plus prudents l'emmenèrent au village de Leuville, et presque de force. Voulant cependant revenir dans le cabinet où le rappelaient ses études, il en fit parler à Robespierre : « Il est à la campagne, répondit celui-ci, dites-lui qu'il y reste. » D'autres cherchèrent à connaître sa retraite. Enfin, il se crut obligé, pour ôter tout prétexte aux persécutions, de donner sa démission de sa place au Muséum. Ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'il put rentrer à Paris. Il y revint avec le titre d'élève de l'École Normale, titre assez singulier pour un homme de quarante ans déjà, connu par de grands ouvrages, titre qu'il partageait avec Bougainville, de Wailly, Fourier et Laplace lui-même. Depuis sa démission, Lacépède ne faisait plus légalement partie du personnel du Jardin des Plantes. Il n'avait pas été compris dans la réorganisation du Muséum; mais il ne tarda pas à y rentrer, pour occuper une chaire créée pour lui et affectée à l'histoire naturelle des reptiles et des poissons. Ses leçons obtinrent un grand succès. L'opinion se plut à le regarder comme le véritable successeur de Buffon et en cette qualité il fut appelé à faire

tueuses du jeune Lacépède. « Il exigeait des maîtres qu'il lui donnait, rapporte Cuvier, autant de douceur que de lumières, et ne lui laissait voir que des enfants dont les sentiments répondissent à ceux qu'il désirait lui inspirer. » Buffon fut un des premiers auteurs qu'on lui laissa lire; il emportait des volumes de ce grand écrivain dans ses promenades, et se plaisait à les parcourir au milieu d'une nature riche et grandiose. « Il prit Buffon pour maître et pour modèle, ajoute Cuvier; il le lut et le relut, au point de le savoir par cœur, et dans la suite il en porta l'imitation jusqu'à calquer la coupe et la disposition générale de ses écrits sur celles de l'*Histoire naturelle*. » Malheureusement il n'atteignit jamais à cette pompe de style, à cette beauté d'images qui font la gloire de son modèle. Le goût de la musique s'était en même temps éveillé en lui. Son père, son précepteur, presque tous ses parents étaient musiciens; ils se réunissaient souvent pour exécuter des concerts. « Le jeune Lacépède les écoutait avec un plaisir inexprimable, dit Cuvier, et bientôt la musique devint pour lui une seconde langue, qu'il écrivit et qu'il parla avec une égale facilité. On aimait à chanter ses airs, à l'entendre toucher du piano ou de l'orgue. La ville entière d'Agen applaudit à un motet qu'on l'avait prié de composer pour une cérémonie ecclésiastique, et de succès en succès il avait été conduit jusqu'au projet hardi de remettre *Armide* en musique, lorsqu'il apprit par les journaux que Gluck travaillait aussi à cet opéra. Cette nouvelle le fit renoncer à son entreprise; mais il ne put résister à la tentation de communiquer ses essais à ce grand compositeur, et il en reçut le compliment qui pouvait le toucher le plus: Gluck trouva que le jeune amateur s'était plus d'une fois rencontré avec lui dans ses idées. » La physique occupait également Lacépède. Dès l'âge de douze ou treize ans il avait formé avec ses jeunes camarades une espèce d'académie, dont les travaux devinrent de plus en plus sérieux; ils firent ensemble des expériences sur l'électricité, sur l'aimant et sur d'autres sujets qui occupaient alors les physiciens; Lacépède ayant cru trouver quelques propositions nouvelles les adressa au grand naturaliste dont il admirait le génie, et il en reçut une réponse flatteuse. Buffon le cita même en termes honorables dans quelques endroits de ses Suppléments.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter un jeune homme de vingt ans. Lacépède accourt à Paris avec ses partitions et ses registres d'expériences: « Il y arrive dans la nuit, dit Cuvier, et le matin de bonne heure il est au Jardin du Roi. Buffon, le voyant si jeune, fait semblant de croire qu'il est le fils de celui qui lui avait écrit, et le comble d'éloges. Une heure après, chez Gluck, il en est embrassé avec tendresse... Le même jour, M. de Montazet, archevêque de Lyon, son parent, membre de l'Académie Française, le garde à un dîner où se devait trouver l'élite des académiciens. On y lit des morceaux de poésie et d'éloquence: il y prend part à une de ces conversations vives et nourries, si rares ailleurs que dans une grande capitale. Enfin, il passe le soir dans la loge de Gluck à entendre une représentation d'*Alceste*. Cette journée ressembla à un enchantement continuel; il était transporté. » Se consacrant dès lors aux sciences et à l'art musical, il résolut de rendre à la musique par une expression plus vive et plus variée le pouvoir qu'elle exerçait sur les anciens, et de porter dans la physique cette élévation de vues et ces descriptions éloquentes par lesquelles l'*Histoire naturelle* de Buffon avait acquis tant de célébrité. Mais ses parents étaient loin de partager son enthousiasme. On le pressait de prendre un état. Un prince allemand, dont il avait fait la connaissance à Paris, lui procura un brevet de colonel au service des Cercles, service peu pénible, puisque Lacépède ne vit jamais son régiment; mais enfin il donnait un titre, un uniforme et des épaulettes : c'était tout ce que sa famille demandait. Le jeune Lacépède passait une grande partie de ses soirées chez Daubenton, déjà âgé, mais qui était fort gai. Lorsqu'il fut présenté au roi et particulièrement connu du comte de Maurepas, ce vieux ministre voulut l'attacher à la diplomatie, et lui parlait déjà de la manière dont il devrait se conduire *lorsqu'il serait ambassadeur*. L'étude de l'histoire naturelle ne lui permit même pas de prévoir une autre destination. « Il assistait fort souvent, dit d'Amalric, aux soirées où D'Alembert recevait tous les étrangers marquants qui arrivaient successivement à Paris, ainsi que les savants, les hommes de lettres, les artistes distingués que possédait la capitale; et lorsque, en 1778, Voltaire vint à Paris, non-seulement Lacépède fut reçu avec distinction par le patriarche de Ferney, mais dans un fort long entretien il parvint à le raccommoder avec l'immortel interprète de la nature. » Sur l'invitation de Gluck, Lacépède composa la musique de l'opéra d'*Omphale*. « Après deux ans de travail et de sollicitations, il en avait obtenu, dit Cuvier, une première répétition; deux ans encore après, on en fit la répétition générale; les acteurs, l'orchestre et les assistants lui présageaient un grand succès, lorsque l'humeur subite d'une actrice fit tout suspendre. M. de Lacépède supporta cette contrariété conformément à son caractère, avec douceur et politesse; mais il jura à part lui qu'on ne l'y prendrait plus, et il se décida à ne faire désormais de musique que pour ses amis. » Plus tard, il remit cependant en musique l'opéra de *Scanderberg*, de Lamotte, présenté à l'Académie de Musique en 1785, mais non joué, de même que l'opéra d'*Alcine*, dont on a conservé la partition. Selon Beffara le comte de Lacépède composa encore les paroles et la musique d'un opéra dont les personnages étaient persans, et

il a fait la musique de quelques autres grands opéras. Les paroles de trois de ces opéras étaient de Paganel. Il composa plusieurs symphonies, des symphonies concertantes, qui furent exécutées aux séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts ou de la Société Philotechnique, des sonates et des sextuors; il mit en musique tout le *Télémaque* de Fénelon; enfin, il laissa inédite une messe de *Requiem*. En 1785 Lacépède fit paraître sa *Poétique de la Musique*, ouvrage qui fut accueilli avec faveur, surtout par les gluckistes, « qui y reconnurent, dit Cuvier, les principes de leur chef exprimés avec plus de netteté et d'élégance que ce chef ne l'aurait pu faire ». Frédéric II écrivit à l'auteur une lettre flatteuse, et Sacchini lui témoigna sa satisfaction.

Lacépède était moins heureux dans ses ouvrages de physique. Son *Essai sur l'Électricité* et sa *Physique générale et particulière* n'eurent aucun succès. « Il ne put faire prévaloir, dit Cuvier, ni son opinion que l'électricité est une combinaison du feu avec l'humidité de l'intérieur de la terre, ni celle que la rotation des corps célestes n'est qu'une modification de l'attraction, ni d'autres systèmes, que rien n'appuyait et que rien n'a confirmés. » Il n'acheva point sa *Physique*, et dans la suite il retira autant qu'il put les exemplaires de ces deux ouvrages, qui en conséquence sont devenus rares. Par bonheur, Buffon ne jugea pas de ces ouvrages comme le public; flatté de l'attention qu'avait eue le jeune écrivain de suivre sa méthode, il lui proposa de continuer la partie de son *Histoire Naturelle* qui traitait des animaux, et pour lui faciliter les études qu'exigeait un pareil travail, il lui offrit la place de garde et sous-démonstrateur du cabinet du roi, dont Daubenton le jeune venait de se démettre. Lacépède accepta cet emploi, tout assujettissant qu'il fût, et malgré sa fortune et le rang qu'il occupait dans le monde il en remplit les devoirs avec ponctualité, se tenant dans les galeries les jours où elles étaient publiques, prêt à répondre à toutes les questions qu'on pouvait lui adresser. Dès 1788, quelques mois avant la mort de Buffon, il publia le premier volume de son *Histoire des Reptiles*, qui comprend les quadrupèdes ovipares; l'année suivante il donna le second, qui traite des serpents. « Cet ouvrage, dit Cuvier, par l'élégance du style, par l'intérêt des faits qui y sont recueillis, fut jugé digne du livre immortel auquel il faisait suite, et on lui trouva même, relativement à la science, des avantages incontestables... On n'y voit plus rien de cette antipathie pour les méthodes et pour une nomenclature précise dont Buffon a répété si souvent les expressions. M. de Lacépède établit des classes, des ordres, des genres; il caractérise nettement ces subdivisions; il énumère et nomme avec soin les espèces qui doivent se ranger sous chacune d'elles. Mais s'il est aussi méthodique que Linné, il ne l'est pas plus philosophiquement. Ses ordres, ses genres, ses divisions de genres sont les mêmes, fondés sur des caractères bien apparents, mais souvent peu d'accord avec les rapports naturels. Il s'inquiète peu de l'organisation intérieure. » A la fin du second volume de l'*Histoire des Reptiles* on trouve un éloge de Buffon, qui venait de mourir. C'est une sorte de dithyrambe que l'auteur suppose chanté par la réunion des naturalistes en l'honneur de ce grand homme.

La révolution avait été facilement acceptée par Lacépède. Successivement président de sa section, commandant de la garde nationale de la section du Jardin des Plantes, député extraordinaire de la ville d'Agen près de l'Assemblée constituante, administrateur du département de la Seine, président des électeurs, député de Paris à l'Assemblée législative en septembre 1791, il fut élu président de cette assemblée le 30 novembre de la même année. Il y montra des opinions modérées. Le roi lui proposa la place de gouverneur du dauphin, qu'il refusa même, dit on, malgré les instances expresses de la reine. Sa politesse, sa bienveillance habituelle ne le sauvèrent pourtant pas des attaques du parti exalté. Un jour Lacépède vit dans un journal son nom en tête d'un article intitulé : *Liste des scélérats qui votent contre le peuple*. Le journaliste était un homme qu'il recevait souvent à sa table. « Vous m'avez traité bien durement, lui dit-il à la première occasion. — Eh! comment cela? — Vous m'avez appelé scélérat! — Oh! ce n'est rien, reprit le journaliste; *scélérat* est seulement un terme dont nous nous servons pour exprimer qu'on ne pense pas comme nous. » A l'époque des massacres de septembre, il se compromit par d'énergiques représentations qu'il fit à Danton. Plein de confiance dans la justice des hommes, Lacépède restait tranquillement à Paris. Des amis plus prudents l'emmenèrent au village de Leuville, et presque de force. Voulant cependant revenir dans le cabinet où le rappelaient ses études, il en fit parler à Robespierre : « Il est à la campagne, répondit celui-ci, dites-lui qu'il y reste. » D'autres cherchèrent à connaître sa retraite. Enfin, il se crut obligé, pour ôter tout prétexte aux persécutions, de donner sa démission de sa place au Muséum. Ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'il put rentrer à Paris. Il y revint avec le titre d'élève de l'École Normale, titre assez singulier pour un homme de quarante ans déjà, connu par de grands ouvrages, titre qu'il partageait avec Bougainville, de Wailly, Fourier et Laplace lui-même. Depuis sa démission, Lacépède ne faisait plus légalement partie du personnel du Jardin des Plantes. Il n'avait pas été compris dans la réorganisation du Muséum; mais il ne tarda pas à y rentrer, pour occuper une chaire créée pour lui et affectée à l'histoire naturelle des reptiles et des poissons. Ses leçons obtinrent un grand succès. L'opinion se plut à le regarder comme le véritable successeur de Buffon et en cette qualité il fut appelé à faire

partie du noyau de l'Institut à sa création. C'est lui qui vint, au nom de ce corps, prêter serment de haine à la royauté entre les mains du président du Conseil des Cinq Cents et lui remettre le règlement que cette société savante avait adopté. Il fut un des premiers secrétaires de la classe des sciences, et prononça l'éloge de Dolomieu. « Il paraît cependant, dit Cuvier, qu'au milieu de ces causes nombreuses de célébrité, son nom n'arriva pas à tous les membres de l'administration du temps; et l'on n'a pas oublié le conte de ce ministre du Directoire qui, revenant de faire sa visite officielle au Muséum, et interrogé par quelqu'un s'il avait vu Lacépède, répondit qu'on ne lui avait montré que la girafe, et se fâcha beaucoup de ce qu'on ne lui eût pas fait tout voir. »

Lacépède avait connu chez Mme Daubenton Mlle Jubé, sœur de deux généraux de ce nom et veuve de Gautier, homme de lettres attaché à la Bibliothèque du Jardin des Plantes, qui avait laissé en mourant un enfant de deux ans. Cette femme, d'un esprit distingué et d'un caractère aimable, avait inspiré autant d'estime que d'attachement à Lacépède; il l'épousa, et le jeune Charles Gautier devint son fils adoptif et l'héritier de son nom.

De 1798 à 1803, Lacépède fit paraître son *Histoire des Poissons*. « Cette classe nombreuse d'animaux, peut-être la plus utile à l'homme après les quadrupèdes domestiques, dit Cuvier, est la moins connue de toutes : c'est aussi celle qui se prête le moins à des développements intéressants; froids et muets, passant une grande partie de leur vie dans des abîmes inaccessibles, exempts de ces mouvements passionnés qui rapprochent tant les quadrupèdes de nous, ne montrant rien de cette tendresse conjugale, de cette sollicitude paternelle qu'on admire dans les oiseaux, ni de ces industries si variées, si ingénieuses qui rendent l'étude des insectes aussi importante pour la philosophie générale que pour l'histoire naturelle, les poissons n'ont presqu'à offrir à la curiosité que des configurations et des couleurs dont les descriptions rentrent nécessairement dans les mêmes formes et impriment aux ouvrages qui en traitent une monotonie inévitable. M. de Lacépède a fait de grands efforts pour vaincre cette difficulté, et il y est souvent parvenu; tout ce qu'il a pu recueillir sur l'organisation de ces animaux, sur leurs habitudes, sur les guerres que les hommes leur livrent, sur le parti qu'ils en tirent, il l'a exposé dans un style élégant et pur; il a su même répandre du charme dans leur description toutes les fois que les beautés qui leur ont aussi été départies dans un si haut degré permettaient de les offrir à l'admiration des naturalistes. » Rédigeant ce grand ouvrage pendant la guerre, Lacépède ne put prendre pour sujets de ses observations que les individus recueillis au Cabinet du Roi avant la révolution et ceux que lui offrit le cabinet du stathouder, qui fut apporté à Paris lors de la conquête de la Hollande. Parmi les auteurs qui l'avaient précédé, il consulta surtout Gmelin et Bloch. Les dessins et les descriptions manuscrites de Commerson et des peintures faites autrefois par Aubri et sur des dessins de Plumier furent à peu près les seules sources inédites où il lui fut permis de puiser; néanmoins, avec des matériaux si peu abondants, il réussit à porter à plus de quinze cents les poissons dont il traça l'histoire, et en estimant au plus haut le nombre des doubles emplois qu'il n'a pas su éviter, il reste douze à quinze cents espèces certaines et distinctes. C'était alors un très-beau résultat, puisque Gmelin n'en donnait que huit cents. « Ces nombres paraîtront encore assez faibles, disait déjà Cuvier, à ceux qui sauront qu'aujourd'hui le seul Cabinet du Roi possède plus de quatre mille espèces de poissons; mais telle a été dans le monde entier depuis la paix maritime l'activité scientifique, que toutes les collections ont doublé et triplé et qu'une ère entièrement nouvelle a commencé pour l'histoire de la nature. Cette circonstance n'ôte rien au mérite de l'écrivain, qui a fait tout ce qui était possible à l'époque où il travaillait. Encore aujourd'hui il n'existe sur l'histoire des poissons aucun ouvrage supérieur au sien... Lors même qu'on aura réuni dans un autre ouvrage les immenses matériaux qui ont été accumulés dans ces dernières années, on ne fera point oublier les morceaux brillants de coloris et pleins de sensibilité et d'une haute philosophie dont M. de Lacépède a enrichi le sien. La science, par sa nature, fait des progrès chaque jour; il n'est point d'observateur qui ne puisse renchérir sur ses prédécesseurs pour les faits, ni de naturaliste qui ne puisse perfectionner leurs méthodes, mais les grands écrivains n'en demeurent pas moins immortels. » En 1804 parut l'*Histoire naturelle des Cétacés*. « M. de Lacépède, ajoute Cuvier, la regardait comme le plus achevé de ses ouvrages; et en effet il y a mieux fondu que dans aucun autre la partie descriptive et historique, celle de l'organisation et les caractères méthodiques. Son style s'y est élevé en quelque sorte à proportion de la grandeur des objets : il y augmente à peu près d'un tiers le nombre des espèces enregistrées avant lui dans le grand catalogue des êtres; mais depuis lors cette partie de la science a fait aussi ses progrès. »

Nommé membre du sénat après le 18 brumaire, Lacépède devint président de ce corps politique en 1801, grand-chancelier de la Légion d'Honneur en 1803, et ministre d'État quelques années après. Il fit au sénat le rapport sur le sénatus-consulte tendant à déférer au premier consul le titre d'empereur des Français et d'établir l'hérédité de la dignité impériale dans sa famille. Créé en 1804 titulaire de la sénatorerie de Paris, il refusa vers cette époque le ministère de l'Intérieur, dont il se croyait, disait-il, incapable de diriger utilement les rouages. En 1809 il fit au sénat le rap-

port sur la dissolution du mariage de l'empereur avec Joséphine. Il eut plusieurs fois, comme président annuel du sénat (1807 à 1808, 1811 à 1814), l'occasion de haranguer Napoléon, et on peut lui reprocher une adulation par trop servile. Un jour, cependant, à ce que rapporte d'Amalric, il osa dire à Napoléon, dans un entretien particulier, que la guerre qui enlevait à la patrie tant de jeunes gens n'était pas supportée sans douleur par la France, et que le plus beau jour pour elle serait celui où il pourrait la faire cesser. En 1813, Napoléon ayant parlé de son désir de faire la paix, tout en demandant de nouvelles levées d'hommes, Lacépède répondit au nom du sénat : « Nous combattons entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants; obtenez la paix, sire, par un effort digne de vous et des Français, et que votre main, tant de fois victorieuse, laisse reposer les armes après avoir signé le repos du monde. » Quand l'empereur fut de retour de Moscou, Lacépède vint le haranguer en ces termes : « Le sénat s'empresse de présenter au pied du trône de Votre Majesté impériale et royale l'hommage de ses félicitations sur l'heureuse arrivée de Votre Majesté au milieu de ses peuples. Le sénat, premier conseil de l'empereur, et dont l'autorité n'existe que lorsque le monarque la réclame et la met en mouvement, est établi pour la conservation de cette monarchie et de l'hérédité de votre trône dans notre quatrième dynastie. La France et la postérité le trouveront dans toutes les circonstances fidèle à ce devoir sacré, et tous ses membres seront toujours prêts à périr pour la défense de ce palladium de la sûreté et de la prospérité nationale. » Châteaubriand, bien sévère pour Lacépède, s'exprime ainsi sur ce discours : « Les membres du sénat l'ont bien prouvé en décrétant la déchéance de Napoléon... L'historien des reptiles, en osant congratuler Napoléon sur les prospérités publiques, est cependant effrayé de son courage; il a peur d'*être;* il a bien soin de dire que l'autorité du sénat n'*existe* que lorsque le monarque *la reclame* et *la met en mouvement*. On avait tant à craindre de l'indépendance du sénat ! »

Après la campagne de Leipzig, Napoléon, quittant l'armée, se retrouve à Saint-Cloud le 19 novembre 1813. « L'infatigable Lacépède, dit Châteaubriand, revient lui dire : *Votre Majesté a tout surmonté*. M. de Lacépède avait parlé convenablement des ovipares; mais il ne se pouvait tenir debout » Cuvier est plus modéré : « Déjà, dit-il, l'on n'est pas soi-même quand on parle au nom d'un corps qui vous dicte les sentiments que vous devez exprimer et les termes dont vous devez vous servir; et lorsque ce corps n'est libre dans le choix ni des uns ni des autres, tout vestige de personnalité a disparu... Toutefois encore, dans ces discours obligés, avec quelle énergie l'amour de la paix, le besoin de la paix, se montrent à chaque phrase! et combien, au milieu de ce qui peut paraître flatterie, on essaye de donner des leçons! C'est qu'en effet c'était la seule forme sous laquelle des leçons pussent être écoutées; mais elles furent inutiles. » Lacépède lui-même s'est d'ailleurs jugé comme homme politique lorsqu'il disait : « Dieu m'a fait la grâce de ne jamais manquer à l'obéissance due aux lois et au gouvernement établi. »

Pour bien apprécier Lacépède, c'est à la grande chancellerie de la Légion d'Honneur qu'il faut le voir à l'œuvre. Cette institution lui avait apparu sous l'aspect le plus noble, destinée à établir le culte du véritable honneur et à faire revivre sous de nouveaux emblèmes l'ancienne chevalerie, épurée des taches que lui avaient imprimées des siècles d'ignorance et embellie de tout ce qu'elle pouvait tenir des siècles de lumière « Il travaillait avec une constance infatigable, dit Cuvier, à l'établir sur la base solide de la propriété. Déjà les revenus de ses domaines s'étaient accrus à un très-haut degré; de savants agronomes s'occupaient d'en faire des modèles de culture, et ils pouvaient devenir aussi utiles à l'industrie que l'institution même au développement moral de la nation, lorsque le fondateur, effrayé comme il le fut toujours de ses propres créations, les fit vendre et remplacer par des rentes sur le trésor. » Dès que l'empereur eut décidé qu'il serait établi six maisons d'éducation gratuite en faveur des filles des membres de la Légion d'Honneur, Lacépède s'empressa d'organiser les maisons d'Écouen, de Saint-Denis, de la rue Barbette et des Loges. « Ce qu'il avait le plus à cœur, ajoute Cuvier, c'étaient les établissements d'éducation destinés aux orphelines de la Légion. Il avait aussi conçu le plan de ces asiles du malheur avec grandeur et générosité : quatorze cents places y furent fondées ou projetées; de grands monuments furent restaurés et embellis. Son aménité, les soins attentifs qu'il se donnait pour le bien-être de toutes ces jeunes personnes l'en faisaient chérir comme un père. » Chaque jour, il avait occasion de voir des légionnaires pauvres, des veuves dans le besoin; son ingénieuse bienfaisance devinait leur misère, même avant toute demande. Souvent il laissait croire que ses bienfaits provenaient de fonds publics qui avaient cette destination. Au jugement de Mme de Genlis, il était « d'un caractère si doux, si parfait, qu'on n'avait jamais pu lui reprocher que d'être trop poli, et que lorsqu'il était grand chancelier, il donnait de sa bourse des sommes considérables en pensions aux officiers malheureux de cette légion, en leur faisant croire que ce bienfait leur était accordé par le gouvernement. » — « Elle aurait pu ajouter, dit d'Amalric, que des jeunes gens qui, sans fortune, mais avec des talents, se livraient à l'étude des sciences et des arts recevaient de lui des bienfaits qui en ont fait parvenir quelques-uns à des succès. » Il recevait de la manière la plus affable tous les légionnaires qui se présentaient, et il savait renvoyer contents ceux même qu'il était contraint de refuser. Un jour

le major général avait fait donner, après une campagne, des croix de la Légion d'Honneur à quelques officiers qui n'avaient pas le temps de service exigé par la loi. L'empereur, irrité, commande au grand-chancelier de les faire reprendre. Celui-ci représente la douleur qu'éprouveront ces hommes déjà salués comme légionnaires à quitter cet insigne. Rien ne touchait Napoléon. « Eh bien ! dit Lacépède, je vous demande pour eux ce que je voudrais obtenir si j'étais à leur place, c'est d'envoyer aussi l'ordre de les fusiller. » Les croix leur restèrent.

Lacépède conduisait des affaires multipliées avec une facilité qui étonnait les plus habiles. « Une ou deux heures par jour lui suffisaient, dit Cuvier, pour tout décider et en pleine connaissance de cause. Cette rapidité surprenait le chef du gouvernement lui-même, cependant assez célèbre aussi dans ce genre. Un jour il lui demanda son secret ; M. de Lacépède répondit en riant : *C'est que j'emploie la méthode des naturalistes.* » Aussi désintéressé que charitable, Lacépède n'avait voulu d'abord recevoir aucun traitement ; mais il fut bientôt accablé de dettes. Napoléon lui assigna alors 40,000 fr. d'honoraires, et lui fit accepter l'arriéré. Les pauvres y gagnèrent, et à sa mort il laissa un patrimoine moins considérable que celui dont il avait hérité de ses pères. On rapporte qu'ayant appris qu'un de ses employés éprouvait un grave embarras d'argent, il lui envoya 10,000 fr. L'employé accourut le remercier, les larmes aux yeux, le priant de lui fixer les termes du remboursement : « Mon ami, lui dit-il, je ne prête jamais. » L'empereur avait chargé Lacépède d'une négociation importante, à laquelle le favori trop fameux d'un roi voisin prenait un grand intérêt. « Cet homme, raconta Cuvier, pour l'essayer en quelque sorte, lui envoya en présent de riches productions minérales, et entre autres une pépite d'or, venue récemment du Pérou et de la plus grande beauté. M. de Lacépède s'empressa de le remercier, mais au nom du Muséum d'Histoire Naturelle, où il avait pensé, disait-il, que s'adressaient ces marques de la générosité du donateur. On ne fit point de seconde tentative. Ce qui rendait ce désintéressement conciliable avec sa grande libéralité, c'est qu'il n'avait aucun besoin personnel. Hors de ce que la représentation de ses places exigeait, il ne faisait aucune dépense... Sa nourriture n'était pas moins simple que sa mise. Depuis l'âge de dix-sept ans il n'avait pas bu de vin ; un seul repas et assez léger lui suffisait. Mais ce qu'il avait de plus surprenant c'était son peu de sommeil : il ne dormait que deux ou trois heures : le reste de la nuit était employé à composer. . C'est ainsi que le jour il était libre pour les affaires et pour les devoirs de ses places ou de la société, et surtout pour se livrer à ses affections de famille ; car une vie extérieure si éclatante n'était rien pour lui auprès du bonheur domestique ; c'est dans son intérieur qu'il cherchait le dédommagement de toutes ses fatigues ; mais c'est là aussi qu'il trouva les peines les plus cruelles. Sa femme, qu'il adorait, passa les dix huit derniers mois de sa vie dans des souffrances non interrompues ; il ne quitta pas le côté de son lit, la consolant, la soignant jusqu'au dernier moment : il a écrit auprès d'elle une partie de son *Histoire des Poissons*, et sa douleur s'exhale en plusieurs endroits dans les termes les plus touchants. » Voici, par exemple, comment finit son *Discours sur la Pêche* : « Il est temps de terminer ce discours : peut-être est-ce le dernier que j'adresse aux amis des sciences naturelles. Trente ans j'ai travaillé pour leurs progrès. Le coup affreux qui m'a frappé lorsque la mort m'a enlevé une épouse accomplie a marqué près de moi la fin de ma carrière. Tant que je serai condamné à supporter un malheur sans espoir, je m'efforcerai de consacrer quelque monument à la science ; mais le fardeau de la vie pèsera trop sur ma tête infortunée pour ne pas amener bientôt la fin de ma douleur. Des naturalistes plus favorisés que moi peindront d'une manière digne de la nature les immenses tableaux et les grandes catastrophes dont je n'ai pu donner qu'une faible idée. Qu'ils daignent se souvenir que ma voix aura prédit leurs succès immortels, et qu'ils chérissent ma mémoire ! »

Pendant le congrès, fort inutile, de Châtillon, à la veille de la journée où l'on se préparait à livrer Paris aux étrangers, Napoléon ordonna la réunion des grands fonctionnaires pour avoir leur avis sur les conditions de la paix qu'on lui proposait. Lacépède n'hésita pas à voter pour l'acceptation de ces conditions ; mais les événements marchaient, et les désastres s'accumulaient chaque jour. On provoqua une autre réunion pour décider si l'impératrice resterait ou non dans la capitale à l'approche des alliés. Lacépède se prononça fortement pour l'affirmative ; mais, malgré le désir de Marie-Louise et suivant les instructions données par l'empereur, il fut décidé que l'impératrice partirait, et le grand-chancelier obéit à l'ordre qui lui enjoignait de suivre cette princesse. Après l'abdication de Fontainebleau, Lacépède, avec tous les sénateurs, alla présenter ses hommages à Louis XVIII au château de Saint-Ouen. Il revint enchanté de l'accueil que le roi avait daigné lui faire. Il n'en fut pas moins privé de la grande-chancellerie, et obtint, le 4 juin 1814, un siége à la chambre des pairs. Il se trouvait à Hyères quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. De retour à Paris, Lacépède apprit sa nomination à la place de grand maître de l'université ; il n'accepta que la grande-chancellerie de la Légion d'Honneur Il fut aussi appelé à la chambre des pairs formée par Napoléon, et ne fut pas compris parmi les pairs de France à la seconde restauration ; mais Louis XVIII le rétablit dans cette dignité en 1819, sous le ministère de M. Decazes. Depuis lors Lacépède se montra dévoué aux principes constitutionnels. Un nouveau malheur

domestique vint le frapper au milieu de sa vie paisible : sa belle-fille périt d'une mort subite. Lui-même, en se rendant à l'Institut, rencontra le docteur Duméril, qui venait de soigner des malades atteints de la petite vérole; ils se serrèrent les mains. Le lendemain Lacépède fut atteint de cette maladie, dont une longue expérience lui faisait croire qu'il était exempt. Du reste c'était la première fois de sa vie qu'il était malade. « Je vais rejoindre Buffon, » disait-il au docteur qui venait le soigner. Il ne changea rien à ses habitudes, et pas un mot ne lui échappa qui pût laisser apercevoir à ceux qui l'entouraient qu'il connaissait son danger. Il mourut quelques jours après, laissant quelques manuscrits à son fils adoptif.

On a de lui : *Essai sur l'Électricité naturelle et artificielle;* Paris, 1781, 2 vol. in-8°; — *Physique générale et particulière;* Paris, 1782-1784, 2 vol. in-12 : l'ouvrage devait avoir douze volumes; — *Poétique de la Musique;* Paris, 1785, 2 vol. in-8°; — *Éloge de M. le prince de Brunswick-Lunebourg;* Paris, 1786, in-8°; — *Histoire des Quadrupèdes ovipares et des Serpents, faisant suite à l'Histoire Naturelle de Buffon;* Paris, 1788-1789, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12 : souvent réimprimée comme suite à Buffon; — *Histoire naturelle des Reptiles;* Paris, 1789, in-4° ou 2 vol. in-12 : souvent réimprimée comme suite à Buffon; — *Vues sur l'Enseignement public;* Paris, 1790, in-8°; — *Discours d'ouverture et de clôture des cours donnés dans le Muséum d'Histoire Naturelle;* Paris, 1798 et années suiv.; Villenave comptait dix-huit de ces discours : l'un traite de la vie et des ouvrages de Daubenton considérés relativement a la manière d'étudier l'histoire naturelle; un autre s'étend sur les avantages que les naturalistes peuvent procurer au corps social dans l'état actuel de la civilisation et des connaissances humaines; un autre a pour objet l'histoire des races ou principales variétés de l'espèce humaine; un autre porte sur le but auquel doit tendre le naturaliste, et particulièrement sur les rapports de l'étude des sciences naturelles avec le bonheur de ceux qui les cultivent, etc.; — *Histoire naturelle des Poissons;* Paris, 1798-1803, 6 vol. in-4° ou 11 vol. in-12 ; souvent réimprimée comme suite à Buffon; — *Éloge historique de Daubenton;* Paris, 1799, in-8°; — *La Ménagerie du Muséum national d'Histoire Naturelle, ou description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu* (avec G. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire); avec des figures peintes d'après nature par Maréchal et gravées par Miger; Paris, 1801 et ann. suiv., in-fol. : il n'a paru que dix livraisons de cet ouvrage, qui a été réimprimé in-fol. et en 2 vol. in-12, en 1805; — *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de Dolomieu*, lue à la séance publique de l'Institut le 17 messidor an x (6 juillet 1802); Paris, 1802, in-8°; publiée aussi dans le *Magasin Encyclopédique*, dans les *Mémoires de l'Institut* et dans le *Journal des Mines* (t. XII); — *Histoire des Cetacés*, dédiée à Anne-Caroline Lacépède; Paris, 1804, in-4°, ou 2 vol. in-12; souvent réimprimée comme suite à Buffon; — *Ellival et Caroline;* Paris, 1816, 2 vol. in-12; — *Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino;* suite d'*Ellival et Caroline;* Paris, 1817, 3 vol. in-12 : ces deux espèces de romans n'eurent aucun succès; ce sont les personnages de sa famille qu'il met en scène d'une manière peu intéressante; *Ellival* est l'anagramme de *Laville*, nom de l'auteur; *Caroline* est le prénom de sa femme; *Charles* celui de son fils adoptif, et *Alphonsine* celui de sa bru; — *Œuvres complètes de Buffon*, mises en ordre par M. de Lacépède; Paris, 1818, 12 vol. in-8°; — *Vue générale des Progrès de plusieurs branches des Sciences naturelles depuis la mort de Buffon; pour faire suite aux Œuvres de ce grand naturaliste;* Paris, 1819, 1822, in-8°; — *Histoire générale, physique et civile de l'Europe, depuis les dernières années du cinquième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième;* Paris, 1826, 18 vol. in-8° : l'auteur revoyait les dernières feuilles de cet ouvrage à la fin de sa vie; ce livre n'a paru qu'après la mort de Lacépède; — *Œuvres de M. le comte de Lacépède, avec la synonymie des auteurs modernes les plus célèbres*, par M. Desmarets; Paris, 1826 et ann. suiv., 11 vol. in-8°. cette édition contient : tome I : *Discours;* t. II, *Histoire naturelle des Cétacés;* t. III, *Histoire des Quadrupèdes ovipares;* t. IV, *Histoire naturelle des Serpents;* t. V à XI, *Histoire naturelle des Poissons;* le tout a été réimprimé en 1830, 12 vol. in-8°; 1831-1833, 13 vol. in-8°; 1832-1833, 11 vol. in-8°; 1836, 3 vol. gr. in-8°; 1840, 2 vol. in-8°; — *Histoire naturelle de l'Homme, précédée de l'Eloge historique de l'Auteur*, par Cuvier; Paris, 1827, 1840, in-8°; — *Les Ages de la Nature et l'Histoire de l'Espèce humaine* (ouvrage posthume); Paris, 1830, 2 vol. in-8°. On trouve encore de Lacépède : dans les *Mémoires de l'Institut* (section des Sciences mathématiques et physiques), *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Vandermonde* (t. Ier, 1798); — *Mémoire sur l'organe de la Vue du poisson appelé Cobite Anableps ou Gros Yeux de Cayenne* (t. II, 1799); — dans les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle : Observations sur un genre de Serpent qui n'a pas encore été décrit* (t. II, 1803); — *Mémoire sur deux espèces de Quadrupèdes ovipares que l'on n'a pas encore décrites* (t. II, 1803); — *Mémoire sur plusieurs Animaux de la Nouvelle-Hollande dont la description n'a pas encore été publiée* (t. IV, 1804); — *Mémoire sur le grand Plateau de l'intérieur de l'Afrique* (t. VI, 1805); — *Des Hauteurs et des Positions correspondantes des principales Montagnes du globe, et de*

l'influence de ces hauteurs et de ces positions sur les habitations des animaux (t. IX, 1807); — *Sur une Espèce de Quadrupède ovipare (Protée ou Salamandre tétradactyle) non encore décrite* (t. X, 1807); — *Sur un Poisson fossile trouvé dans une couche de gypse à Montmartre près de Paris* (t. X, 1807); — dans les *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle : Note sur des Cétacés des mers voisines du Japon* (t. IV, 1818). Il a aussi travaillé au *Magasin Encyclopédique*, de 1795 à 1801, et fourni l'article *Homme* au *Dictionnaire des Sciences Naturelles*; ce morceau a été imprimé à part; Paris, 1827, in-8°. On lui doit en outre des notices sur Buffon, Montesquieu, etc. En 1798, Lacépède lut à la Société Philotechnique, qu'il présidait, un *Mémoire sur les Parties du Globe encore inconnues*. Il a prononcé des discours aux funérailles de Daubenton, de Bougainville, de Lagrange; il a fait à la chambre des pairs l'éloge du comte de Valence, recueilli dans *Le Moniteur* du 7 avril 1822. Enfin, il rédigea les instructions qui furent remises au capitaine Baudin lorsqu'il partit pour son voyage autour du globe. Lacépède a donné plusieurs éditions de l'*Histoire Naturelle* de Buffon, mise dans un nouvel ordre et augmentée des suites de l'éditeur. L. LOUVET.

Cuvier, *Éloge historique du comte de Lacépède*, lu à l'Académie des Sciences le 5 juin 1826 — D'Amalric, *Notice*, dans la *Revue Encyclopédique*, t. XXIX, p. 639-653. — Villenave, *Éloge historique de M. le comte de Lacépède*; Paris, 1826, in-8°. — Virey, *Discours prononcé sur la tombe de B. G. E. de la Ville-sur-Illon, comte de Lacépède, associé libre de l'Acad. de Médecine*; Paris, 1825, in-8°. — Julia de Fontenelle, *Notice sur M. de Lacépède* — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourque ot et Maury, *La Littérature Française contemporaine*. — Châteaubriand, *Mémoires d'Outre tombe*, VI° volume. — Mme de Genlis, *Mémoires*. — *Moniteur* de 1789 à 1825.

LACER (*Caius Julius*), architecte romain, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il construisit un pont sur le Tage dans l'endroit où se trouve aujourd'hui Alcantara. Une inscription de ce magnifique monument nous a transmis le nom, d'ailleurs inconnu, de l'architecte. Y.

Gruter, *Inscript. antiquæ*, p. 162.

LA CERDA (*Manoël* DE), théologien portugais, né à Lisbonne, en 1569, mort dans la même ville, le 13 novembre 1634. Il appartenait à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, et professait la philosophie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Quæstiones* sur divers sujets théologiques; Coïmbre, 1619, in-fol.; — *De Sacerdotis Christi domini et utroque ejus regno*; Coïmbre, 1625, in-4°; — *Memorial e Antidoto contra os pós venenozos*; Lisbonne, 1631, in-4°; — *Tratado da sanctissima Eucharistia*, resté manuscrit. A. L.

Summario da bibliotheca lusitana, t. III, p. 128. — Chaudon et Delandine, *Dict. universel* (édit. de 1810).

LACERDA (*Dona Bernarda* FERREIRA DE), femme poëte portugaise, née à Porto, en 1595, morte le 1er octobre 1644. Elle était fille d'Ignacio Ferreira Leitao, grand-chancelier du royaume. Belle et fort instruite (elle savait le latin, l'italien, le français et l'espagnol), elle reçut les hommages empressés de la plupart des illustrations contemporaines; elle compta même parmi ses admirateurs Lope de Vega, qui lui dédia (en 1635) alors que sa beauté était sur son déclin l'églogue intitulée *Phylis*. Philippe III, lorsqu'il vint à Lisbonne en 1621, voulut lui confier l'éducation des infants D. Carlos et D. Fernando; elle eut la prudence de refuser ce poste, objet de tant d'ambitions. Au lieu de s'enfermer dans la cour d'un souverain peu favorable à son pays, elle épousa d'inclination Fernand Correa de Souza, gentilhomme d'une ancienne famille. Elle fut veuve de très-bonne heure, et perdit plusieurs fils. Concentrant dès lors toutes ses affections dans la personne de sa fille dona Maria-Clara de Menezes, elle poussa fort loin sa carrière, et put voir le Portugal recouvrer son indépendance: il y avait trois ans que Jean IV était monté sur le trône lorsqu'elle mourut, à Lisbonne. Son corps fut conduit en grande pompe à Nossa-Senhora-dos-Remedios, où reposait son mari (1).

Ferreira de Lacerda a écrit en espagnol et en portugais. Le premier de ses ouvrages dans l'ordre chronologique est aussi le plus considérable : il a été composé en castillan, quoique publié à Lisbonne : *España Libertada*, 1a parte; Lisboa, 1618, in-4°; la seconde partie n'a paru qu'après la mort de l'auteur, grâce aux soins de sa fille (en 1676); la troisième est restée inachevée. Ce long ouvrage en octaves, de l'aveu même des partisans de Ferreira de Lacerda, est plutôt une chronique rimée que ce n'est un poëme : l'auteur y a mis en relief les événements qui précèdent le siége de Grenade par Isabelle et Ferdinand. Le second ouvrage dû à la même plume est intitulé : *Saudades de Bussaco*; Lisboa, 1634, in-12. C'est un recueil de poésies diverses, écrites en portugais, en espagnol et en italien : on y trouve de l'élégance de style et de l'habileté. La riche bibliothèque du cardinal de Souza contenait un volumineux manuscrit d'œuvres inédites laissées par Bernarda Ferreira; on y remarquait plusieurs comédies espagnoles et des poésies de différents genres.

Ferdinand DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Costa e Sylva, *Ensaio biographico critico sobre os melhores Poetas Portuguezes*; Lisboa, 1853, 8 vol. in-12, t. V.

LACERDA E ALMEIDA (*Francisco-José*

(1) Sur la tombe, en albâtre, qui recouvrait le corps des deux époux on grava une épitaphe de style fort emphatique, où cependant on remarque ces mots touchants, qu'on ne peut lire que sur peu de tombes :

NASCERAM COM HONRA,
VIVERAM COM APPLAUSO,
MORERAM COM EXEMPLO
FEL. ZES SINGULARMENTE AMBOS

Cette inscription funéraire déclare en outre que dona Bernarda avait surpassé en talent toutes les femmes des siècles écoulés.

ME), voyageur portugais, mort en 1798. Il servit d'abord dans l'armée en qualité d'ingénieur, et parvint au rang de colonel. Il reçut pour mission d'explorer les immenses solitudes qui en Amérique séparaient au commencement du siècle les possessions portugaises des possessions espagnoles (1). Il commença par parcourir dans toute son étendue la province du Mato-Grosso, qui représente, comme on sait, une surface égale, sinon supérieure, à celle de l'ancienne Germanie. Muni des instruments nécessaires, il faisait partout des observations, et à toutes les haltes il prenait hauteur. Le premier résultat scientifique de cette exploration fut un journal du voyage, qu'il entreprit depuis Villa-Bella, capitale du Mato-Grosso jusqu'à Saint Paul, travail accompagné d'une carte fort détaillée et qui fut envoyé à l'Académie des Sciences de Lisbonne. Lacerda y donnait pour la première fois la description de ce Rio Guaporé, dont la plus grande partie servait de ligne de démarcation aux possessions des deux couronnes. Plus tard il composa un mémoire fort curieux sur les mêmes régions, portant ce titre : *Memoria a respeito dos Rios Bauré, Branco, da Conceição, de S.-Joaquim-Itonomas-e-Maxupo, e das tres missões da Magdalena, da Conceição e de S Joaquim*, qui a été inséré, en 1842, dans les mémoires de l'Institut historique de Rio-de-Janeiro; ce récit offre une peinture très-spirituelle et très-exacte des missions telles qu'elles devinrent lorsque, cessant d'être administrees par les jésuites, elles passèrent sous la direction des dominicains.

Entre le 10e et le 26° de lat. sud, le Portugal possède, comme on sait, sur le continent africain un vaste territoire, qui rivalise avec le Brésil par sa fertilité, et dont la métropole comprend si bien l'importance que lorsqu'elle conçoit de justes esperances pour les progrès de son commerce et de sa marine, c'est de ce côté qu'elle tourne les yeux. Au temps de Lacerda, bien plus qu'au nôtre, l'intérieur du pays de Mozambique était une *terra incognita;* Peters, Pedroso Gamitto, Ladislas Maggyar, n'en avaient pas encore décrit des portions importantes (2). Ce fut sur ce point inexploré de ses vastes possessions, dans le voisinage de ce territoire du Monomotapa où la tradition place l'existence de si riches terrains aurifères, que le gouvernement résolut d'envoyer Lacerda, non pas comme un voyageur solitaire, mais en le mettant à la tête d'une expédition importante. En 1797 il partit pour la province de Tete, sur la côte orientale de l'Afrique, et ce fut de la capitale de cette résidence que, suivi d'une troupe nombreuse, il tenta de s'avancer dans l'intérieur jusqu'aux États du Muata Cazembe, avec l'intention de passer de là jusque dans le royaume de Loanda, c'est-à-dire de traverser de part en part cette région de l'Afrique où jamais aucun blanc n'avait paru.

Les circonstances étaient favorables. Le souverain absolu qui gouvernait le pays des Cazembes était célèbre par ses conquêtes, aussi bien que par son humanité et par son esprit de justice. Ce fut vers ses États que Lacerda se dirigea. Le Muata Laqueza, le souverain despotique de ce vaste empire de l'Afrique centrale, demeurait à 350 lieues environ du littoral, dans une ville considérable, que l'on désigne sous le nom de Lunda; le voyageur portugais obtint le droit d'aller le visiter dans sa capitale sur la côte orientale du lac Mofo. En surmontant des difficultés bien autrement grandes, Lacerda fit pour l'intérieur de l'Afrique ce qu'il avait fait pour l'intérieur du Mato-Grosso; et si l'on songe qu'une fois sorti des domaines où le nom portugais est redouté des populations Cafres, il entrait dans une région sans routes tracées, et dénuée de ponts pour traverser les rivières nombreuses dont le territoire est arrosé, on aura une idée de ce qu'il eut à souffrir. Toutes les fois qu'il le put faire cependant, il prit hauteur, et une fois arrivé à Lunda, ville qui n'a pas moins de deux milles d'étendue, il fut fort bien accueilli par Laqueza Ceci avait lieu vers la fin de 1798. L'intrépide voyageur ne voulut pas s'arrêter plus de quelques semaines dans les États du chef cafre : il prétendait poursuivre sa mission; mais ses forces l'abandonnèrent, et il alla mourir à une ou deux journées de Lunda (1). Laqueza y respecta la tombe de l'intrépide voyageur, et au bout de quelque temps il en fit renvoyer les dépouilles à Tete : on chargea ses ossements à dos d'homme pour les transporter sur les bords de la mer; les individus réunis en caravane qui

(1) On l'avait chargé officiellement de tracer la ligne des limites, et l'excellent resultat de ses travaux est connu. *Voy.* entre autres l'*Atlas du Voyage* de M. de Castelnau.

(2) Citons aussi pour le littoral le grand travail, recommandable à tant de titres, du commandant Guillain; *Voyage à la côte Orientale d'Afrique, exécuté pendant les années 1846 1847 et 1848 par le brick* Le Ducouëdic, etc; Paris, 1850, 3 vol. in-8° et 1 atl. in fol. Ce dernier volume, qui porte le titre d'*Album*, reproduit avec une vérité saisissante des vues nombreuses, des portraits, des objets relatifs à l'ethnographie, obtenus sur les lieux par la photographie.

(1) Ad Balbi écrivait d'après des renseignements errones lorsqu'il dit que « Lacerda était mort dans la capitainerie de Senna en Afrique, pendant qu'il levait la carte de cette région, aussi riche que peu connue ». Les États independants du Muata Cazembe ne font nullement partie des établissements portugais. Ce territoire, marqué imparfaitement sur toutes les cartes d'Afrique, a pour limites, à ce qu'il paraît, au nord-ouest, à l'est et au sud, les regions qui obéissent aux Muembas, Auembas ou Moluanes, et il est borné au couchant par le fleuve Lualao : ce fleuve sert de limites aux domaines du Muatianfa, ou Murôpue, que les peuples de Cazembe appellent Augola. M. Gamitto ne peut donner, même par approximation, l'idee de sa superficie; il affirme seulement, qu'elle offre plusieurs milliers de lieues carrées, et que ce vaste État a acquis une telle celébrité dans la Cafrerie, qu'il est redouté comme le seul empire réellement puissant parmi les nations du sud. Le titre de *Cazembe* peut se traduire par celui d'empereur, et c'est lui qui a donne son nom à tout le pays. La langue que l'on parle dans ces regions est le *campócolo*.

avaient mission de les remettre aux blancs furent attaqués sur la route, et les restes du malheureux voyageur, abandonnés dans le désert, restèrent sans sépulture. Par bonheur, le neveu de Lacerda, qui faisait partie de l'expédition, put rapporter en Europe les précieuses observations scientifiques de son oncle; elles étaient connues de M. Monteiro et de M. Pedroso Gamitto lorsque ces deux intrépides voyageurs durent renouveler, en 1831, la périlleuse entreprise de 1798, et parvinrent à Lunda. M. Gamitto, dans l'intéressante relation qu'il nous a donnée de ce voyage, cite fréquemment les remarques géographiques de son prédécesseur, contenues dans son *Diario* manuscrit, et prouve que sa mémoire est demeurée en vénération dans le pays du Muata Cazembe (1); il serait à désirer que l'Académie des Sciences de Lisbonne en fît l'objet d'une publication spéciale. Le projet de Lacerda a été, du reste, réalisé par des sujets portugais, et l'Afrique a été traversée de part en part de Séna ou de Tete à Loanda

Ferdinand DENIS.

Adrien Balbi, *Essai statistique sur le Royaume de Portugal*, t. 2, p. 116 — *Memorias da Academia das Sciencias de Lisboa*. — *Revista trimensal de Rio-de-Janeiro* Voy le t 16, à la table.

LA CERDA. *Voy.* CERDA.

LACGER ou **LATGER** (*Antoine* DE), magistrat français, né à Castres, mort à Toulouse, le 5 octobre 1572. Il était conseiller au parlement de Toulouse, lorsque, soupçonné de partager la foi protestante, il fut arrêté avec deux de ses collègues, Jean de Coras et François de Ferrières, à la suite des massacres de la Saint-Barthélemy. Jeté en prison, il y fut massacré dans un jour d'émeute populaire, et pendu en robe rouge devant l'*Ormeau du palais*. Charles IX réhabilita sa mémoire.

Cette famille, dont les descendants habitent encore le département du Tarn, compte quelques membres dont les noms méritent d'être rappelés. *Samuel* DE LATGER, mort à Paris, en 1652, fut avocat au conseil, et intervint plusieurs fois en faveur des protestants, notamment en 1633, à propos d'une des iniquités les plus criantes du parlement de Toulouse. *Hercule* DE LATGER, neveu du précédent, mort à Castres, le 21 juillet 1670, devint conseiller à la chambre de l'edit et suivit à Rome la reine Christine en qualité de secrétaire particulier; il fut en outre un poëte assez médiocre. — Un *François* DE LATGER, ayant pris du service, fut nommé en 1705 lieutenant-colonel sur le champ de bataille de Cassano et en 1719 brigadier des armées. P. L—Y.

Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. V. — Lafaille, *Annales*. — Borel, *Antiquités de Castres*. — Eug. et Em. Haag, *La France Protestante*.

(1) Grâce à l'impulsion éclairée donnée par M. de Sa da Bandeira à tout ce qui peut faire progresser les colonies portugaises, l'œuvre de M. Gamitto a été imprimée aux frais de l'État sous ce titre : *O Muata Cazembe e os povos Maraves, Cheras, Menzas, Muambas, Lundas e outros do Africa austral*, etc.; Lisbonne, 1854, in-8°, fig.

LA CHABEAUSSIÈRE (*Ange-Étienne-Xavier* POISSON DE), littérateur français, né à Paris, le 4 décembre 1752, mort dans la même ville, le 10 septembre 1820. Fils d'un avocat au parlement de Paris, qui le destinait à l'état ecclésiastique, il préféra la carrière militaire, qu'il abandonna pour suivre celle des lettres. Ses premiers essais poétiques parurent dans l'*Almanach des Muses* et autres recueils. Se trouvant ainsi que Dalayrac dans les gardes du corps du comte d'Artois, il composa avec lui et d'autres amis une tragi-comédie en deux actes et en vers, intitulée : *Lamentine, ou les Tapouis*, qui fut jouée sans succès au Théâtre-Italien, en 1779. La Chabeaussière fut dédommagé de cet échec par le succès des *Maris corrigés*, comédie en trois actes et en vers, qu'il donna seul au même théâtre, en 1781, et qui fut reprise à l'Odéon en 1810. Celle des *Deux Fourbes* ne réussit pas en 1787. Dalayrac avait laissé la littérature pour la musique. La Chabeaussière fit pour lui des opéras qui furent chantés aux Italiens, en même temps qu'il y faisait représenter d'autres petites pièces de sa composition Quoique chaud partisan de la révolution, La Chabeaussière, dénoncé, dit-on, par son gendre pour avoir donné asile au conventionnel Jullien de Toulouse, fut arrêté en janvier 1794 et enfermé aux Madelonnettes, pendant que sa femme était conduite à la maison de la Bourbe et deux de ses filles à Sainte-Pélagie. Inscrit pour passer devant le tribunal révolutionnaire le 10 thermidor, il avait laissé à un de ses compagnons une pièce de vers adressée à sa femme. Le 9 thermidor le sauva. Le mois suivant il sortit de prison ainsi que toute sa famille. Il fit alors des hymnes pour les fêtes de l'Agriculture et de la Victoire, publia son *Catéchisme français*, et fut compris pour 2,000 fr. dans les gratifications que la Convention nationale accorda en 1795 à cent dix-huit hommes de lettres. Désigné en 1796, par le Conseil des Cinq Cents, comme l'un de ceux qui devaient être employés à l'éducation de la jeunesse, il fit partie de la commission d'instruction publique. Le 3 juin de la même année il fit partie du comité de quatre personnes institué pour administrer le Théâtre des Arts ou Opéra. Ce comité ne répondit pas à ce qu'on attendait de lui, et fut supprimé le 3 juin 1797. L'année suivante La Chabeaussière fut personnellement accusé par Thiessé, au Conseil des Cinq Cents, de dilapidation dans sa gestion théâtrale. L'affaire ayant été portée devant les tribunaux, La Chabeaussière fut acquitté en janvier 1799. Livré dès lors tout entier aux lettres, il s'associa à la rédaction des *Soirées Littéraires* et de la *Décade Philosophique*, où il se chargea pendant quelque temps de l'article sur les théâtres. « On le citait, dit Mahul, parmi les amateurs qui cultivaient l'art dramatique sur les théâtres de société avec un talent qui n'aurait pas cédé à celui des meilleurs acteurs. On le citait aussi pour le talent

de la lecture. » Il était désigné pour succéder à son ami Vigée dans la direction de l'*Almanach des Muses*, lorsqu'il mourut. On connaît de La Chabeaussière : *Lamentine, ou les Tapouis*, pièce comi-tragique en deux actes et en vers, par une société de jeunes gens; Londres (Paris), 1780, in-8°; — *Les Maris corrigés*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1781, in-8°; 1810, in-8°; — *L'Éclipse totale*, comédie en un acte et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Dalayrac, jouée au Théâtre-Italien, en 1782; Paris, 1782, in-12; — *Le Corsaire*, opéra comique en trois actes et en vers, musique de Dalayrac, joué au même théâtre, en 1783, et repris en 1793; Paris, 1783, in-8°; — *Le Sourd*, comédie proverbe en un acte et en prose, représentée à l'Ambigu-Comique; Paris, 1783, in-12; — *Les Deux Fourbes*, comédie en un acte et en prose, sujet tiré de *Gil Blas*; Paris, 1784, in-8°; — *La Confiance dangereuse*, comédie en deux actes et en vers, jouée au Théâtre-Italien, en 1784; Paris, 1784, in-8°; — *Azémia, ou le nouveau Robinson*, opéra comique ou roman lyrique, en trois actes, en vers, mêlé d'ariettes, musique de Dalayrac; Paris, 1786, in-8°; — *Azémia, ou les sauvages*, comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes; Paris, 1787, 1789, in-8° : c'est la même pièce que la précédente, mais arrangée en vaudeville : elle est restée longtemps au répertoire de l'Opéra-Comique; — *Catéchisme français, ou principes de morale républicaine, à l'usage des écoles primaires*; Paris, 1796, in-8°; 1798, 1800, in-8° : ce catéchisme, qui contient cinquante-six quatrains, a été réimprimé en 1825, in-8°, sous ce titre : *Catéchisme national français*; — *L'Éclipse de Lune, ou l'astrologue qui tombe dans un puits*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, représentée au Théâtre Montansier; Paris, 1799, in-8° : c'est *L'Éclipse totale* arrangée en vaudeville; — *Œuvres diverses, contenant quelques poésies, essais de traductions, en vers, d'Homère, de Virgile, d'Horace, etc.*; *Apologues moraux, contes allégoriques, pièces fugitives, chansons*, etc.; Paris, 1801, in-8°; — *Lasthénie, ou une journée d'Alcibiade*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles (avec Raboteau), jouée au théâtre du Vaudeville; Paris; 1802, in-8°; — *Attendre et courir*, vaudeville en un acte (avec le même), au même théâtre; Paris, 1803, in-8°; — *Poésies galantes et gracieuses d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français, et soumises pour la plupart au rhythme musical*; Paris, 1803, in-8°; — *Gulistan, ou le hulla de Samarcande*, opéra comique en trois actes, en prose (avec Étienne), musique de Dalayrac, joué au Théâtre Feydeau en 1805; Paris, 1805, in-8°; — *Apologues moraux, imités pour la plupart de Saadi le Persan*; Paris, 1814, in-8°. La Chabeaussière a laissé en manuscrit une traducion en prose poétique de l'*Énéide*, dont il a lu des fragments à l'Athénée. S'il faut en croire *La France Littéraire* de Ersch, il a même publié quelques brochures politiques. « Son père, dit Mahul, avait été instituteur de Mirabeau, ce qui établit des rapports d'amitié entre M. de La Chabeaussière et notre célèbre orateur. On a publié sous le nom de Mirabeau, et après sa mort, une traduction de Tibulle (Tours, 1796, 3 vol. in-8°), que M. de La Chabeaussière a réclamée; et rien n'empêche en effet d'admettre qu'il ait confié son manuscrit à Mirabeau, sachant qu'il s'occupait d'un semblable travail. » Ersch et après lui Mahul citent encore cinq pièces de théâtre de La Chabeaussière, qui ne paraissent pas avoir été imprimées : *L'Intrigante*, comédie en cinq actes et en vers; — *Caroline de Lichtfield*, opéra comique en trois actes; — *Dilara*, opéra comique en trois actes; — *Les Charlatans*, comédie en cinq actes et en vers; — *L'Heureuse Erreur*, comédie. Selon la *Biographie des Contemporains*, *Caroline de Lichtfield* est de Léger, *L'Heureuse erreur* est une réimpression d'une comédie de Patrat, et *Dilara* n'est autre que *Gulistan*, dont l'héroïne principale porte ce nom. La même Biographie cite encore d'autres pièces de La Chabeaussière : *Laurette*, opéra comique en trois actes, en vers, 1780; — *Lucette, ou l'illustre prisonnier*, drame lyrique en trois actes, en prose; — *Le Compliment interrompu et manqué*, comédie en un acte et en vers; — *L'Embarras du Choix*, opéra comique en un acte en prose, joué au Théâtre-Italien, en 1788. L. L—T.

Mahul, *Annuaire Nécrologique pour 1820*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Ersch, *La France Littéraire*. — Quérard, *La France Littéraire*.

LA CHABEAUSSIÈRE (*Ange-Jacques-Marie* DE), minéralogiste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 6 août 1755, mort dans la même ville, le 22 octobre 1823. Il servit en 1776 comme surnuméraire dans les gardes du corps du comte d'Artois. Il entra ensuite dans l'administration des mines, où il devint successivement agent temporaire, sous-inspecteur général honoraire en 1784, inspecteur en 1786, puis directeur en Limousin, en Navarre et dans le département de la Loire-Inférieure. Il dirigeait les salines de Cette lorsqu'il fut signalé, en 1793, comme aristocrate, et exclu du nouveau corps des mines qu'Hassenfratz avait organisé. En 1814 La Chabeaussière s'enrôla dans les gardes de la porte du roi; ce corps fut bientôt supprimé. En 1815 il entra dans les bureaux de la direction générale des mines; il fut mis à la réforme lorsque cette direction fut réunie à celle des ponts et chaussées. Il se trouva alors sans emploi ni pension. Instruit en chimie et en économie domestique, il s'avisa de monter une entreprise de carbonisation, dans laquelle il échoua. M. Delestre-Poirson, directeur du Gymnase dramatique, le prit pour régisseur adjoint et ins-

pecteur du matériel de ce théâtre. Membre de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, La Chabeaussière y fit un grand nombre de rapports. En 1814 il travailla quelque temps au *Nobiliaire universel* de M. de Sainte-Allaye. On a de La Chabeaussière : *Vers sur le retour de Louis le Désiré*; Paris, 1816, in-8°. Il a fourni de 1796 à 1814 divers extraits de mémoires au *Journal des Mines*. En 1820 il publia la *Table des Matières du Bulletin de la Société d'Encouragement*. Il a laissé des *Sinus calculés*, in-8°, que possède, selon M. Quérard, la bibliothèque de l'administration des mines. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Querard, *La France Littéraire*.

LA CHAISE ou **LA CHAIZE D'AIX** (1) (*François* DE), jésuite français, célèbre comme confesseur de Louis XIV, né le 25 août 1624, au château d'Aix, en Forez, mort le 20 janvier 1709. Son grand-père était prévôt des marchands à Lyon, et avait épousé la sœur du père Coton, confesseur de Henri IV. Son père, Georges d'Aix, seigneur de La Chaise, chevalier de l'ordre de Saint Michel, s'était signalé par des services militaires. Le second de douze enfants, il fit ses études au collége de Roanne, et entra ensuite dans la Compagnie de Jésus. Son noviciat achevé, il fut envoyé à Lyon pour y étudier les belles-lettres sous la direction de son oncle, le père d'Aix; en moins de deux ans il apprit la philosophie et les mathématiques. Appelé pendant quelque temps à professer les humanités, il fit ensuite sa théologie, alla à Rhodez se préparer à ses derniers vœux, et revint à Lyon, où il enseigna la philosophie d'une manière brillante. « Sa méthode, dit M. R. de Chantelauze, ne ressemblait en rien à celles usitées jusque alors; et comme elle fut jugée excellente par le public et par les jésuites, le père de La Chaize, cédant au vœu général, fit imprimer son cours en abrégé. Voici en quoi consistait cette méthode : il expliquait d'abord l'état d'une question, puis il exposait les différentes opinions des anciens et des modernes. Ses auditeurs avaient ensuite la liberté de choisir et de soutenir celle qui leur paraissait le mieux fondée. Enfin, lorsqu'il voyait que la discussion était arrivée au point voulu, il faisait connaître sa propre opinion, qui se trouvait *établie*, suivant l'expression de M. de Boze, *sur les debris ou sur la conciliation des précédentes*. » Plus tard le père de La Chaise enseigna la théologie à Lyon, mais presque aussitôt il fut nommé recteur de la maison des jésuites de Grenoble. L'archevêque de Lyon, Camille de Villeroy, qui l'avait pris en grande affection, écrivit au général des jésuites pour réclamer le père de La Chaise, et bientôt celui-ci revint à Lyon avec le titre de provincial de son ordre. Quand le père Ferrier vint à mourir, l'archevêque de Lyon proposa son protégé pour remplir la place de confesseur du roi (1615); aidé du maréchal de Villeroy, son frère, il n'eut pas de peine à persuader Louis XIV, qui dès la première entrevue fut charmé du bon air et du noble maintien de son nouveau directeur. Le père de La Chaise avait alors cinquante-et-un ans.

A peine installé à la cour, le père de La Chaise fut chargé par le roi de la feuille des bénéfices, ainsi que l'avait été son prédécesseur. « Il étoit soigneux de bons choix pour l'épiscopat, dit Saint-Simon, surtout pour les grandes places, et il y fut heureux tant qu'il y eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avoit été trompé, et ardent à réparer le mal que la tromperie lui avoit fait faire, d'ailleurs judicieux et précautionné » Le père de La Chaise suivit le roi dans plusieurs de ses expéditions militaires; souvent même il l'accompagnait jusque dans les tranchées. Dans une lettre datée de Mons, le 3 avril 1691, Boileau dit à Racine : « J'ai oublié de vous dire que pendant que j'étois sur le mont Pagnotte à regarder l'attaque, le R. P. de La Chaize étoit dans la tranchée, et même fort près de l'attaque, pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier soir à son frère (1), qui me dit tout naturellement : *Il se fera tuer un de ces jours*. Ne dites rien de cela à personne, car on croiroit la chose inventée, et elle est très-vraie et très-sérieuse. » Lorsque le père de La Chaise fut nommé confesseur du roi, Mme de Montespan

(1) « C'est à tort, dit M. R. de Chantelauze, que la plupart des auteurs écrivent le nom du père de La Chaize avec un *s* : cette orthographe, généralement adoptée, est fautive; nous avons sous les yeux des lettres signées du père de La Chaize lui-même, qui ne laissent aucun doute à cet égard. »

(1) Ce frère du père de La Chaise était devenu capitaine des gardes de la porte du roi, grâce à la faveur du révérend père. « Il se connoissoit parfaitement en chiens, en chasses et en chevaux, dit Saint-Simon, fut longtemps écuyer de l'archevêque de Lyon, frère et oncle des maréchaux de Villeroy, et commanda son équipage de chasse, pour laquelle ce prélat étoit passionné... C'étoit un grand échalas, prodigieux en hauteur et si mince qu'on croyoit toujours qu'il alloit rompre; très-bon et honnête homme : il mourut en revenant de Bourbon, et son fils eut aussitôt sa charge, et deux jours après le roi écrivit de sa main au père de La Chaize qu'il donnoit à son neveu 100,000 écus de brevet de retenue, qui étoit aussi un fort honnête garçon. » Le frère du père de La Chaise acheta la terre de la Douze en Beaujolais, et lui donna son nom de La Chaise en la faisant ériger en comté, en 1682. En 1690 il fit bâtir le château de La Chaise avec une grande magnificence. Il y employa les artistes qui avaient créé Versailles. Mansart construisit le château, Mignard l'orna de peintures, Le Nôtre planta les jardins. M. d'Aigueperse dit que cette terre vaut encore aujourd'hui plus d'un million, malgré les démembrements qu'elle a subis. On y montre encore la *chambre du roi*, destinée à Louis XIV, qui avait promis d'y aller, mais qui n'y vint jamais. On remarquait dans les jardins une orangerie en pleine terre, qui était recouverte en hiver de panneaux en bois dont les pièces se rapportaient avec facilité. On la chauffait ensuite. Elle devint la proie des flammes. Antoine de La Chaise, neveu du jésuite, n'eut qu'une fille, Marie-Angélique, qui épousa, en 1726, Hyacinthe-Louis de Pellevé, comte de Flers, capitaine-lieutenant des gendarmes de Berry et gouverneur de Meudon. Ils moururent sans postérité. Cette superbe terre fut ensuite possédée par la famille de Montaigu. On y voit encore un grand nombre de portraits appartenant la plupart au siècle de Louis XIV.

était au comble de la faveur. « La rigidité inflexible du père Ferrier, dit M. R. de Chantelauze, l'austère et indépendante parole de Bourdaloue, l'éloquence si puissante de Bossuet, les remontrances hardies de Mascaron n'avaient pu ébranler son empire... Le père de La Chaize comprit que pour déraciner cette puissante favorite d'austères remontrances et la force de la vérité ne pouvaient suffire. Ne pas heurter le roi de front, ne rien négliger pourtant, se renfermer strictement, quand il le fallait, dans un silence qui ne manquait pas d'éloquence, et attendre les occasions de parler d'une manière efficace, telle fut la tactique invariable du père de La Chaise. » Saint-Simon raconte que la fête de Pâques causa plus d'une fois au confesseur du roi, pendant le règne de Mme de Montespan, des *maladies de politique;* « un jour, entre autres, ajoute le duc, il envoya le père Deschamps en sa place, qui bravement refusa l'absolution. Mme de Montespan ne se méprit pas sur la conduite du père de La Chaise, et lui voua une haine profonde, que le jésuite sut rendre inutile. » « Elle sèche de notre joie, écrivait Mme de Maintenon au cardinal de Noailles, en 1682, elle meurt de jalousie; tout lui déplaît, tout l'importune... Elle en veut surtout au père de La Chaize, qui ne fait que son devoir, mais qui le fait mieux que jamais. » Plus entière dans une autre lettre, elle disait : « Le père de La Chaize a déploré vingt fois avec moi les égarements du roi; mais pourquoi ne lui interdit-il pas absolument l'usage des sacrements? Il se contente d'une demi-conversion; vous voyez bien qu'il y a du vrai dans les Petites Lettres (1). Le père de La Chaise est un honnête homme, mais l'air de la cour gâte la vertu la plus pure et adoucit la plus sévère. » La jalouse Montespan ne se gênait guère envers le révérend père, et à l'époque de la faveur de Mlle de Fontanges elle se permit de dire, si l'on en croit La Beaumelle : « Le père de La Chaize est une chaise de commodité. »

Le roi étant tombé malade, le père de La Chaise, qui était savant en numismatique, fut une des rares personnes admises auprès de lui pendant sa convalescence. Il parvint à distraire Louis XIV en lui donnant le goût des médailles; ils passaient des heures entières à en examiner. Une plus grande intimité se forma entre le royal pénitent et son confesseur. Le roi s'éprit aussi plus vivement de Mme de Maintenon, qui ne négligeait pourtant pas les occasions de lui rappeler ses devoirs vis-à-vis de la reine. La faveur de Mlle de Fontanges passa comme un éclair, et enfin Mme de Montespan, lasse de lutter contre Mme de Maintenon et le père de La Chaise, se jeta dans la dévotion. Le roi revint à la reine, qui mourut peu d'années après. « Le père de La Chaize, qui fut appelé, suivant La Beaumelle, à rendre les derniers devoirs à sa souveraine, n'omit rien pour rendre utile au salut du roi le spectacle qui le frappait si vivement. » On attribue au père de La Chaize l'idée du mariage secret de Louis XIV avec Mme de Maintenon. « Le confesseur n'ignorait pas la passion du roi, dit M. R. de Chantelauze; le seul moyen de la rendre légitime et de la concilier en même temps avec la majesté royale, c'était un mariage morganatique... Le père de La Chaize fut chargé par le roi des premières démarches... S'il faut en croire La Beaumelle, elle se serait alarmée du secret exigé, et le père de La Chaize aurait triomphé de ses hésitations en lui faisant comprendre que cette union était le seul remède à la passion du roi, que son salut éternel y était attaché, et que le soin de sa propre réputation devait céder à un motif si puissant. » Le père de La Chaize consacra ce mariage. Cependant Mme de Maintenon eut toujours de l'éloignement pour le confesseur du roi, ce que la plupart des historiens attribuent au conseil qu'il aurait donné à Louis XIV de ne pas déclarer publiquement son mariage avec elle. M. R. de Chantelauze ne croit pas que ce soit le véritable motif de ce sentiment d'inimitié, qu'elle savait vaincre pourtant lorsqu'elle avait quelque service à lui demander. Elle le trouvait sans zèle et beaucoup trop familier. « Il a, dit-elle dans une lettre au cardinal de Noailles, plus de talents pour le mal que pour le bien. Cela peut-il être autrement quand les intentions ne sont pas droites? Peut-être aussi est-ce faute de lumière. Il fait de grandes doléances au roi... Il surprend sa bonté par de tels discours. » — « Le père de La Chaize est venu me voir, dit-elle dans une autre lettre : il étoit gai, libre à sa manière. Sa visite avoit plus l'air d'une insulte que d'une honnesteté. »

Lorsque Mme de Maintenon fonda la maison de Saint-Cyr, le père de La Chaise fut appelé, ainsi que Racine et Boileau, à corriger les constitutions de la communauté. L'évêque de Chartres voulait que les dames chargées de l'enseignement fissent des vœux absolus. Le père de La Chaize ne partagea pas cet avis : « L'objet de la fondation, disait-il, n'est pas de multiplier les couvents, mais de donner à l'État des femmes bien élevées. Il y a assez de bonnes religieuses, et pas assez de bonnes mères de famille. L'éducation perfectionnée à Saint-Cyr produira de grandes vertus, et les grandes vertus, au lieu d'être enfermées dans les cloîtres, devront servir à sanctifier le monde. » Le roi partagea cette manière de voir, et dit : « Je fonde une communauté et non un couvent. » Cependant, plus tard on trouva des inconvénients dans les vœux simples, et les dames de Saint-Cyr durent se soumettre à la règle de Saint-Augustin. A partir de 1695 jusqu'à sa mort le père de La Chaize fut chargé de présenter au roi les listes d'admission à Saint-Cyr. Il assistait à toutes les fêtes qui s'y donnaient, et il se trouva à une représentation d'*Esther*, à côté de Fénelon et d'autres prélats. Dans l'affaire de la régale, qui finit par amener

(1) *Les Provinciales.*

en 1682 la fameuse déclaration du clergé de France, le père de La Chaise sut se conduire avec une grande prudence, et il défendit avec autant d'habileté que de précaution les droits royaux contre le pape. « Au milieu de ces malheureuses discussions, dit M. R. de Chantelauze, quelle fut la conduite du père de La Chaize? Elle fut toute de conciliation et toujours pleine de respectueuses déférences à l'égard du souverain pontife. En parcourant les lettres où il parle de la régale, on devine aisément qu'il fut en dehors du rôle officiel du duc d'Estrées, alors ambassadeur du roi à Rome, comme un médiateur secret de Louis XIV auprès du saint-siége .. Amener entre les deux cours une pacifique entente fut son désir le plus ardent; défenseur sincère et convaincu des droits du roi, il n'essaya jamais de les faire prévaloir qu'avec cette urbanité parfaite et cette douceur inaltérable qui étaient le fond même de sa nature... Suivant M. de Carné, le père de La Chaize aurait été choisi par le roi pour le représenter dans l'assemblée du clergé en 1682, et il se serait montré *effrayé et quasi-tremblant de sa mission*. La vérité est que le confesseur du roi ne parut dans l'assemblée que pour régler un différend survenu entre des religieux d'Embrun et le chapitre de la cathédrale. C'est ce qui résulte des procès-verbaux détaillés de cette assemblée; il n'y est nullement dit que le père de La Chaize soit intervenu en quoi que ce soit dans la discussion générale. »

Louis XIV ayant été atteint d'une fistule à l'anus dut se résoudre à subir ce qu'on appela la *grande opération*. Mme de Maintenon, Louvois, le père de La Chaise, Daquin, premier médecin du roi, et Félix, son premier chirurgien, connurent seuls l'état de l'auguste malade, dont la guérison fut lente. Pendant tout le temps de cette maladie, le père de La Chaise prodigua ses consolations à son pénitent, et, touché de ce dévouement, Louis XIV lui accorda dès lors une confiance sans bornes. Depuis, le père de La Chaise resta seul chargé des affaires ecclésiastiques, fonctions qu'il partageait auparavant avec l'archevêque de Paris. Il fut seul appelé désormais au *conseil de conscience*, que le roi avait tenu jusque alors, le vendredi, avec l'archevêque de Paris M. de Harlay et avec son confesseur. Le père de La Chaise fut encore chargé d'organiser les missions des jésuites, que Louis XIV voulait encourager. Des pères de cette compagnie furent adjoints à l'ambassade envoyée au roi de Siam, et sous l'impulsion du père de La Chaise les missions prirent un grand développement. Il fit apporter une réforme sévère parmi les aumôniers de la flotte, dont la discipline s'était relâchée, et y introduisit des jésuites. Sur ses observations, Louis XIV ordonna de supprimer la vénalité des charges de sa chapelle et d'effacer des statuts de l'ordre du Saint-Esprit un article qui obligeait les membres de cet ordre de communier devant le roi ou devant un chapelain commis le dernier jour de l'année ou le lendemain. Les jésuites durent au zèle infatigable du père de la Chaise et à sa haute protection la création de nouvelles maisons d'éducation et le développement de celles qu'ils avaient déjà. Leur système d'éducation, plus mondain que celui des autres ordres religieux, était bien fait pour plaire à Louis XIV, peu dévot en somme et détestant ceux qui affectaient les dehors religieux; le père de La Chaise ne les prisait pas davantage : il avait pour maxime, dit Mme de Maintenon, « que les dévots ne sont bons à rien ».

Le roi donna les fonds nécessaires pour agrandir le collége de Clermont, qui appartenait aux jésuites et qui n'avait pas de fondateur avoué. Louis XIV s'en déclara non-seulement le protecteur, mais le fondateur, et le collége prit le nom de collége Louis-le-Grand. Cependant, on voit par une lettre du père de La Chaise qu'il avait parfois à arrêter le zèle de ses collègues : « Il seroit à craindre, écrit-il, en 1679, au révérend père Oliva, général de son ordre, si l'on ne met plus de réserve dans les demandes relatives à nos intérêts, je ne dirai pas d'épuiser, mais au moins de lasser la singulière bonté et la magnificence d'un si excellent prince envers nous. » En 1682 il demande à son chef l'autorisation de relever, avec l'aumône qu'il espère obtenir du roi, une petite maison de campagne où les jésuites de Paris allaient une fois par mois prendre leurs récréations et qui tombait en ruine. Cette maison de campagne avait été achetée par les jésuites en 1626; elle s'appelait alors la Folie Regnault. Louis XIV, encore enfant, étant venu s'y installer en 1652 pour assister au combat du faubourg Saint-Antoine, entre Turenne et Condé, les jésuites lui avaient donné le nom de Mont-Louis. C'était un lieu de repos pour tous les membres de l'ordre. Le roi, grâce à l'intervention du père de La Chaise, fit reconstruire les bâtiments sur un plan plus vaste et plus commode. Le père de La Chaise, qui avait plus de loisirs, y allait plus souvent que ses confrères. Une voiture à quatre chevaux l'y conduisait plusieurs fois la semaine, et le peuple finit par donner le nom du confesseur du roi à cette résidence. Le roi ajouta quelques terrains à l'enclos de Mont-Louis, dans lequel on trouvait des bois, des prairies, des vergers, des serres, des orangeries, des jardins, des eaux jaillissantes. Le père de La Chaise y avait un pied à terre, où il recevait ses parents et un petit nombre d'amis, parmi lesquels se trouvaient Racine et Boileau, qui, quoique jansénistes, vivaient avec le révérend père dans la plus cordiale intimité; mais le Mont-Louis ne lui appartenait pas en propre, comme le disent presque tous les historiens. Quand les jésuites furent chassés, en 1764, Mont-Louis fut vendu au profit de leurs créanciers; il est devenu, sous l'empire, le cimetière de l'Est, qui porte encore le nom du père

La Chaise, et qui s'est considérablement agrandi depuis. Dans bien des circonstances, le père de La Chaise osa lutter contre les évêques, mais toujours avec autant de forme que de douceur. Ayant entendu porter des plaintes sur le régime intérieur de la Bastille, tant au temporel qu'au spirituel, il chargea un jésuite de s'assurer de la vérité de ces allégations. Le jésuite ne put pénétrer dans la forteresse; mais il recueillit des renseignements peu favorables. Le père de La Chaise communiqua son rapport au roi, qui le renvoya à Pontchartrain avec l'ordre de l'annoter et de le lui rendre pour prendre les mesures qu'il jugerait à propos. A l'instigation du père de La Chaise, Louis XIV avait créé l'Académie des Médailles. Lorsque cette société fut réorganisée, en 1701, sous le nom d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le roi nomma le père de La Chaise académicien honoraire. Il était assidu aux séances de l'Académie, et ne s'y rendait guère sans annoncer quelque nouvelle découverte en médailles, figures antiques, urnes, pierres gravées ou inscriptions. La ville de Lyon lui dut sa bibliothèque, son musée des antiques, une collection de médailles, et une espèce d'observatoire. Plusieurs savants lui dédièrent leurs ouvrages, notamment Vaillant et Spon. Ce dernier était calviniste. Le jésuite lui exprima son amitié en lui disant seulement qu'il formait des vœux pour sa conversion et son salut. Spon répondit par une apologie du protestantisme, qu'il fit imprimer. Le père de La Chaise ne crut pas devoir répliquer; mais Arnauld y répondit par une réfutation des plus vives.

« Le père de La Chaize subit la destinée commune à la plupart de ceux qui deviennent les arbitres des choses humaines, dit M. R. de Chantelauze. Malgré son zèle infatigable à faire le bien, malgré sa droiture, sa modération, malgré son amour sincère et courageux de la justice, peut-être à cause de ces qualités mêmes, il s'attira de nombreux ennemis. *Plus jaloux*, dit La Beaumelle, *d'une bonne réputation, que d'une haute faveur, il acquit de la faveur et perdit sa réputation.* Jamais homme ne se trouva en butte à de plus indignes calomnies, mais jamais homme aussi, il faut bien le dire, ne fut engagé au milieu de plus grandes difficultés et de situations plus délicates. Placé tour à tour entre Louis XIV et mesdames de Montespan et de Maintenon, entre la cour de Rome et la cour de France, entre Fénelon et Bossuet, dans l'affaire du quiétisme, forcé malgré lui de prendre part aux dernières querelles soulevées par le jansénisme expirant, associé activement à l'œuvre de la conversion des hérétiques, et promoteur de la révocation de l'édit de Nantes, dans les bornes que prescrivait l'humanité, il fut exposé sans cesse à la sourde jalousie des uns, à la colère implacable des autres. Et quand on vient à penser que son crédit fut à peine un moment ébranlé pendant le tiers d'un siècle, on peut avoir une idée de l'habileté merveilleuse qu'il dut mettre en œuvre pour franchir de tels obstacles. Libelles, couplets satiriques, pamphlets, histoires scandaleuses ne cessèrent de l'assaillir de toutes parts durant le cours de son ministère... Bien qu'il eût en main un pouvoir qui dût inspirer de sérieuses craintes à ses ennemis, il ne se vengea de leurs calomnies en toute occasion que par le silence. Plusieurs puissantes cabales s'élevèrent sourdement contre lui pour le supplanter : il eut l'habileté de les découvrir à temps et de les déjouer sans en tirer vengeance et sans faire le moindre éclat. Les jansénistes furent ceux qui murmurèrent le plus haut des audiences du vendredi. Quelques-uns d'entre eux, pourtant, qui furent témoins, après sa mort, de la brusque suppression de Port-Royal des Champs, rendirent à sa mémoire une loyale mais tardive justice. » D'Aguesseau lui rend hommage en disant : « Les confesseurs du roi ne s'éloignoient pas des vues pacifiques de l'archevêque de Paris, et le père de La Chaize, dont le règne a été le plus long, étoit un bon gentilhomme, qui aimoit à vivre en paix et à y laisser vivre les autres, capable d'amitié, de reconnoissance et bienfaisant même, autant que les préjugés de son corps pouvoient le lui permettre. » Saint-Simon en fait aussi un assez grand éloge : « Le père de La Chaize étoit, dit-il, d'un esprit médiocre, mais d'un bon caractère, juste, droit, sensé, sage, doux et modéré, fort ennemi de la délation, de la violence et des éclats; il avoit de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté; affable, poli, modeste, même respectueux. Il étoit désintéressé en tous genres, quoique fort attaché à sa famille; il se piquoit de noblesse, et il la favorisa en tout ce qu'il put. » Saint-Simon ajoute qu'il était obligeant, juste, ni vindicatif ni entreprenant; « fort jésuite, mais sans rage et servitude... Il para bien des coups en sa vie, supprima bien des friponneries et des avis anonymes contre beaucoup de gens, en servit quantité, et ne fit jamais de mal qu'à son corps défendant; aussi fut-il généralement regretté. Les ennemis mêmes des jésuites furent forcés de lui rendre justice et d'avouer que c'étoit un homme de bien, honnêtement né et très-digne de remplir sa place. » Voltaire avoue « que les querelles du jansénisme furent assoupies jusqu'à la mort du père de La Chaize, confesseur du roi, homme doux, avec qui les voies de conciliation étaient toujours ouvertes ».

Les protestants accusèrent le père de La Chaise non-seulement d'être le principal auteur de la révocation de l'édit de Nantes, mais aussi d'avoir provoqué les rigueurs excessives dont on usa à leur égard. Quelques-uns allèrent même jusqu'à donner pour motif à sa conduite le désir de venger l'assassinat juridique de quelques membres de l'ordre condamnés à mort, en Angleterre, sur l'inique dénonciation de Oates, sous

le prétexte d'une conspiration papiste encouragée par le père de La Chaise. Jurieu, qui commença d'abord par répandre quelques-unes de ces insinuations, eut pourtant plus tard la bonne foi de se rétracter. « On ne put tirer autre chose des accusés, dit le P. Bordes, de l'Oratoire, sinon que le sieur Colman avoit tâché de procurer par des voies douces et innocentes une tolérance pour les catholiques, employant le père de La Chaise auprès du roi très-chrétien afin d'entretenir encore une plus étroite correspondance entre les deux couronnes, ce qui est bien différent de ce projet fabuleux où on le faisoit entrer. » Arnauld défendit aussi le père de La Chaise d'avoir trempé dans aucune conjuration pour la conversion de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, à partir de 1677, c'est-à-dire deux ans après l'arrivée du père de La Chaise à la cour, les missions de l'intérieur avaient pris un accroissement considérable. « Le roi songe sérieusement à la conversion des hérétiques, écrivait Mme de Maintenon en 1679, et dans peu on y travaillera tout de bon. » Ce fut alors comme une fureur de prosélytisme; convertir devint la passion dominante, l'occupation principale de la cour et de la ville. Le roi avait chargé son confesseur de la haute direction des missions dans les provinces. Parmi les missionnaires, les jésuites se signalèrent en première ligne, et ils opérèrent de nombreuses conversions ; mais le clergé résident ne partageait pas ce zèle, on y suppléa en augmentant le nombre des missionnaires. On mettait d'abord beaucoup de soin à ménager les idées des convertis, et le père de La Chaise dans ses lettres recommande la douceur et la modération. Pour favoriser l'œuvre des missions, il fallait de l'argent, Louis XIV en fournit. « Le tiers des *économats*, dit M. R. de Chantelauze, les fonds pris sur le temporel des abbayes de Cluny et de Saint-Germain-des-Prés furent affectés à cette œuvre, et l'assemblée du clergé autorisa son receveur général à faire un emprunt remboursable sur les impositions qui devaient être votées dans une de ses prochaines réunions. En outre, le roi fit un fonds de deux millions de livres pour augmenter les églises, devenues trop petites depuis les conversions. Le pape et le clergé approuvèrent hautement ces libéralités. Parmi les avantages offerts aux ministres qui abjuraient, le roi leur promettait l'exemption des tailles, du logement des gens de guerre, et une pension plus forte d'un tiers que leurs appointements de ministres. De plus, les protestants en général, suivant leur capacité et après leur retour à l'Église catholique, étaient admis à toutes les charges du royaume. » Tels furent les commencements de l'œuvre des conversions. On convertissait à tout prix. Les protestants sincères s'alarmèrent; des délégués se réunirent secrètement à Toulouse en 1683. « Cette espèce de conspiration éclata enfin au mois de juillet, dit d'Aguesseau; les assemblées des religionnaires commencèrent à Saint-Hippolyte, dont on avoit démoli le temple. On en tint de semblables dans les lieux du Vivarais qui avoient eu le même sort, et peu de jours après, ce qui fit voir combien le complot étoit général, les protestants du Dauphiné suivirent l'exemple du Languedoc. Les catholiques, effrayés, crurent que cette entreprise étoit le signal d'une nouvelle guerre civile; on prit les armes des deux côtés, et le mal croissoit chaque jour par les précautions mêmes que l'on prenoit avec trop de précipitation pour s'en garantir. Les protestants étoient prêts à s'exposer aux dernières extrémités pour maintenir la liberté de conscience et l'exercice public de la religion réformée. » Le marquis de Louvois déploya un grand appareil de forces militaires. Des troupes occupèrent le Languedoc, le Vivarais et le Dauphiné. Si rien ne prouve que le père de La Chaise ait trempé dans les persécutions qui en furent la suite, on ne voit pas du moins qu'il ait rien fait pour les empêcher. « Louvois, jaloux de son crédit, etoit inquiet, dit l'abbé de Choisy, des entretiens que l'archevêque de Paris, le père de La Chaize et Pélisson avoient avec Louis XIV. Ces trois hommes, que le monarque consultoit, tendoient à affaiblir ou à détruire le protestantisme en France, mais leur système repoussoit les moyens violents et personnels. Louvois voulut couper court à ces entretiens, qui lui devenoient suspects, et sans tant de façons il pressa fortement la révocation de l'édit de Nantes. » Ce fut Louvois, sans aucun doute, qui détermina Louis XIV a faire appuyer les missions par des promenades de troupes. L'extrême facilité avec laquelle les conversions se firent au commencement trompèrent tout le monde. Les intendants renchérissaient encore sur leurs résultats. On voit par la correspondance du duc de Noailles, commandant en Languedoc, que le père de La Chaise recevait de la même province des relations plus infidèles encore, et que ses correspondants secrets « empressés à se faire fête, annonçoient des conversions qui n'étoient pas encore faites et en exagéroient le nombre et la facilité ». On était pourtant dans l'enchantement à la cour. Le roi ne doutait pas de son droit de tout diriger; ce n'était point qu'il fût cagot ni même zélé religieux; mais il ne pouvait imaginer qu'on résistât à sa volonté. Le clergé demandait l'anéantissement de l'hérésie; la nation avait suivi Louis XIV dans ses efforts vers l'unité politique; enfin, le retour à l'unite religieuse devait séduire son esprit. Il se laissa donc entraîner à detruire la réforme, bien moins par conviction que par amour de l'autorité. Vers 1683, Mme de Maintenon avait écrit : « On est fort content du père de La Chaize; il inspire au roi de grandes choses. Bientôt tous ses sujets serviront Dieu en esprit et en vérité. » En 1685 le roi révoqua l'édit de Nantes. « Le roi, écrivait alors Mme de Maintenon, est fort content d'avoir mis la dernière main au grand ouvrage

de la réunion des hérétiques à l'Église. Le père de La Chaize a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang, et M. de Louvois dit la même chose. » Ce dernier n'en croyait rien, et quand le père de La Chaize vit le contraire arriver, il ne tenta rien pour arrêter les persécutions; voilà ce que l'histoire aura toujours le droit de lui reprocher. Néanmoins il s'opposa, dit-on, à certaines violences; il s'éleva contre l'exhumation des cadavres des réformés qui, après avoir abjuré, refusaient les sacrements de l'Église à leur mort, et qu'on traînait sur la claie avant de les jeter à la voirie.

« Dans la fameuse querelle entre Fénelon et Bossuet, le père de La Chaise fit, autant qu'il le pouvait, dit Durozoir, dans la mesure de son caractère timide, preuve d'attachement pour l'auteur du *Télémaque*. » Le cardinal de Bausset, dans sa *Vie de Fénelon*, le reconnaît, et présente le confesseur de Louis XIV comme un homme doux et modéré. Ainsi que Voltaire, il attribue au caractère conciliant du père de La Chaise la tranquillité dont jouirent les jansénistes jusqu'à sa mort. Mme de Maintenon raconte qu'il osa louer en présence du roi la générosité et le désintéressement de l'archevêque de Cambrai. Duclos le peint comme un homme qui avait plus de souplesse et d'adresse que son successeur. « Sachant à propos, dit-il, alarmer ou calmer la conscience de son pénitent, il ne perdoit point de vue ses intérêts ni ceux de sa Compagnie, qu'il servoit sourdement, laissant au roi l'éclat de la protection. Persécuteur voilé de tout parti opposé, il en parloit avec modération, en louoit même quelques particuliers. Il montroit sur sa table le livre du père Quesnel, ses *Réflexions morales*, et disoit à ceux qui paroissoient étonnés de son estime pour un auteur d'un parti opposé à la Société : « Je n'ai plus le temps « d'étudier; j'ouvre ce livre, et j'y trouve tou- « jours de quoi m'édifier et m'instruire. » Mais il est permis de douter de cette assertion. Comment le père de La Chaise eût-il gardé sur sa table ce livre qu'il avait fait condamner?

Les mécontents lui reprochèrent souvent ses parties de campagne, ses repas, les richesses qu'il faisait répandre sur les siens. On l'accusait d'aimer le luxe et les plaisirs plus qu'il ne convenait à un religieux. Les jansénistes le blâmèrent d'être entré dans toutes les persécutions que la Société de Jésus leur suscita. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable, et qu'il tourna l'esprit du roi contre eux; mais si on le compare à son successeur, le père Tellier, on le trouve très-modéré. « Le père de La Chaize, qui étoit bien plus homme du monde que religieux, dit Sismondi, avoit accoutumé le roi à faire de la religion comme du gouvernement, par autorité, par ordonnance, mais sans y associer le cœur ni presque l'esprit. Louis XIV vouloit bannir de France toute hérésie, comme double révolte contre l'Église et contre lui-même. » C'est là ce qui le poussa à se mêler des affaires des jansénistes et des molinistes, et des querelles du quiétisme. Tant qu'il vécut, le père de La Chaize tâcha du moins de calmer les emportements du roi; son successeur eut moins de prudence. « Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, dit Saint-Simon, il demanda instamment et inutilement sa retraite. Il lui fallut porter le fardeau jusqu'au bout. La décrépitude et les infirmités ne purent l'en délivrer. Sa mémoire s'étoit éteinte, son jugement affaibli, ses connoissances brouillées, et Louis XIV se faisoit encore apporter ce cadavre pour dépêcher avec lui les affaires accoutumées. » Le rigoureux hiver de 1709 l'emporta enfin. « A sa mort, dit Duclos, le roi en fit publiquement l'éloge, rappela les occasions où le père de La Chaize avoit pris contre lui le parti des gens accusés ou suspects, et ajouta : Je lui disois quelquefois : vous êtes trop doux. Ce n'est pas moi qui suis trop doux, me répondoit-il; c'est vous, sire, qui êtes trop dur. »

« La figure du père de La Chaize était, dit M. R. de Chantelauze, d'une distinction remarquable; tout en elle respirait la douceur, l'intelligence, la persuasion : ses yeux bleus, sa lèvre légèrement épanouie, son nez aquilin, son front haut et large composaient un ensemble digne du pinceau d'un grand maître. Il était d'une taille moyenne, mais élégante, quoique un peu courbée. » On a un grand nombre de portraits du père de La Chaise; on cite particulièrement celui de Mignard, conservé au château de La Chaise, et celui que Gantrel a gravé en 1694. On a du père de La Chaise. *Peripateticæ quadruplis philosophiæ Placita rationalis, naturalis, supernaturalis et moralis*; Lyon, 1661, 2 vol. in-fol. : c'est un abrégé de son cours; — *Humanæ Sapientiæ Propositiones propugnatæ Lugduni in collegio Soc. Jesu*; Lyon, 1662, in-fol.; — *Réponse à quelques difficultés proposées à un théologien sur la publication d'un jubilé particulier à l'Église de Saint-Jean de Lyon*, etc., *où il est traité de l'établissement de ce jubilé, du pouvoir accordé aux confesseurs*, etc.; Lyon, 1666, in-4°; — *Remarques sur l'inscription d'une urne antique*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome II. L. LOUVET.

De Boze, *Éloge du père de La Chaise*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Mme de Caylus, *Souvenirs*. — La Beaumelle, *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*. — Mme de Maintenon, *Correspondance*. — La Fare, *Mémoires*. — Duclos, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Abbé Oroux, *Histoire ecclésiast. de la cour de France*. — Chancelier D'Aguesseau, *Mémoires sur la vie de son père*. — Rulhière, *Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*. — Benoist, *Hist. de l'Édit de Nantes*. — Jurieu, *Politique du Clergé de France*. — Père Bordes, *Suppl. au Traité dogmatique et histor. des Édits*. — Cardinal de Bausset, *Vie de Fénelon*. — Chaudon et Delandine, *Dict. universel Histor., Crit. et Bibliogr.* — Sismondi, *Hist. des Français*, tomes XXV, XXVI et XXVII. — Durozoir, dans le *Dictionn. de la Conversation*. — *Hist. partic. du père La Chaise*; Cologne, 1696 (c'est un libelle sati-

rique et obscène). — Duc de Noailles, *Hist. de Mme de Maintenon*. — Bussy-Rabutin, *Hist. amour. des Gaules* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp. de Jésus*. — Comte de Carné, *De la Politique de Louis XIV dans les affaires religieuses*, imprimé dans *le Correspondant*, août et oct. 1856. — Régis de Chantelauze, *Le père de La Chaise, confesseur de Louis XIV : Lettres et documents inédits*, extrait de la *Revue du Lyonnais* ; Lyon, 1859, in-8° (on y trouve un grand nombre de lettres curieuses du père de La Chaise à divers généraux de son ordre).

LACHAISE (*Jacques-François*, baron DE), général français, né le 14 janvier 1744, à Montcenis (diocèse d'Autun), mort le 11 mars 1823, à Beauvais. Issu d'une famille noble, il fut d'abord gendarme de la garde du roi (1762), et passa comme sous-lieutenant au régiment de royal-Pologne cavalerie (1771). Il était chevalier de Saint-Louis au moment où la révolution éclata. Nommé chef de brigade en 1791, il fit les campagnes de 1792 et de 1793, et fut récompensé de ses services par le grade de général de brigade (15 mai 1793). S'étant retiré à Beauvais, il présida quelque temps la municipalité de cette ville, et fut appelé en 1803 aux fonctions de préfet du Pas-de-Calais; l'année suivante, ses administrés le présentèrent comme candidat au sénat conservateur. Ce fut lui qui adressa le discours suivant à Bonaparte, au camp de Montreuil, en présence de l'état-major général de l'armée : « Tranquilles sur nos destinées, nous savons tous que pour assurer le bonheur et la gloire de la France, pour rendre à tous les peuples la liberté du commerce et des mers, et fixer enfin la paix sur la terre, *Dieu créa Bonaparte et se reposa.* » Un plaisant ajouta dans le temps à ce dernier trait :

Et, pour être plus à son aise,
Auparavant il fit Lachaise.

Cette ridicule flatterie ne parut point déplaire à celui qui en était l'objet, puisque Lachaise resta non-seulement en place, mais obtint encore en 1809 le titre de baron de l'empire. Au reste, il mit les mêmes louanges hyperboliques au service des Bourbons lorsqu'il harangua en 1814 le duc de Berry à Arras. Après le retour de l'île d'Elbe, il fût destitué. P. L—Y.

Biog. des Contemporains. — *Fastes de la Lég. d'Honneur*, V.

* **LACHAISE** (*Claude*), médecin français, né à Mâcon, en 1797, fût reçu docteur en médecine en 1820, à Paris. Il était élève des hôpitaux de Paris, et avait été chirurgien militaire à la fin de l'empire. On a de lui : *Topographie médicale de Paris, ou examen des causes qui peuvent avoir une influence marquée sur la santé des habitants de cette ville, le caractère de leurs maladies, et les précautions hygiéniques qui leur sont applicables* ; 1822, in-8° ; — *Hygiène de la Bouche et des soins qu'exigent l'entretien de la bouche et la conservation des dents* ; 1826, in-12 ; — *Précis physiologique sur la Courbure de la Colonne vertébrale, ou exposé des moyens de prévenir et de corriger les difformités de la taille, particulièrement chez les jeunes filles, sans le secours des lits mécaniques à extension* ; 1827, in-8°, avec 6 pl. ; — *Nouvelles preuves du danger des lits mécaniques et avantages des exercices gymnastiques dans les traitements des difformités de la taille* ; 1828, in-8° (Suite du précédent) ; — *Les Médecins de Paris jugés sur leurs œuvres, statistique scientifique et morale des médecins de Paris*, etc. (sous l'anagramme Sachaile); 1845, in-8°, etc. Ancien élève d'Esquirol et attaché à une maison d'aliénés, il a fourni au Dictionnaire des Dictionnaires de Médecine de Fabre les articles *Épilepsie*, *Hystérie*, *Hypocondrie*, *Névralgie*, etc. Il a donné aussi des articles à la *Biographie des Médecins célèbres*, dans la *Revue Médicale*, la *Gazette des Hôpitaux*, etc. G. DE F.

Sachaile, *Les Médecins de Paris*.

LA CHALOTAIS (*Louis-René* DE CARADEUC DE), magistrat français, né à Rennes, le 6 mars 1701, mort dans la même ville, le 12 juillet 1785. Procureur général au parlement de Bretagne, il fut un des premiers magistrats qui provoquèrent l'abolition de la Société de Jésus en France, par ses *Comptes rendus des Constitutions des Jésuites*. Il lut deux de ces rapports devant le parlement de Rennes, en décembre 1761 et mai 1762 : « Je ne connois point de pays, disait-il, point de nation, soit monarchique, ou aristocratique, ou vivant sous une démocratie, avec les lois desquelles les constitutions des jésuites puissent s'allier. » Ce jugement fit dire à Grimm que les jésuites pouvaient hardiment le regarder comme leur destructeur en France. Après la suppression de cet ordre, il fallait songer à la réorganisation de l'instruction publique; La Chalotais développa ses idées à ce sujet dans son *Essai d'Éducation nationale*. Voltaire lui écrivit à ce propos : « Vous intitulez l'ouvrage *Essai d'un Plan d'Études pour les colléges*, et moi, je l'intitule: *Instruction d'un homme d'État pour éclairer tous les citoyens.* » Grimm fait aussi le plus grand éloge de l'*Essai d'Éducation nationale*, et il déclare qu'il viendra un temps où l'on regardera ce *petit livret* comme un des meilleurs ouvrages du siècle. Plus tard, Chénier, dans un discours sur les progrès des connaissances en Europe et de l'enseignement public en France, cite avec estime le jugement de La Chalotais sur l'institution des anciens colléges, et trouve que le plan proposé par ce magistrat se rapprochait à beaucoup d'égards du mode suivi dans les écoles centrales.

Le duc d'Aiguillon, gouverneur de la Bretagne, déploya dans son commandement, dit Besenval, « un caractère entier, ambitieux, méchant et surtout vindicatif. La guerre s'étant rallumée, les Anglais tentèrent une descente en Bretagne, à Saint-Cast. M. d'Aiguillon, averti à temps de cette irruption, s'y porta; mais au lieu de se mettre à la tête des troupes, il monta dans un moulin, d'où il vit l'action et les Anglais repoussés. M. de La Chalotais eut l'imprudence

de mander dans une lettre : *Notre commandant a vu l'action d'un moulin, où il s'est couvert de farine en guise de lauriers.* Cela revint à M. d'Aiguillon, qui dès ce moment jura la perte de M. de La Chalotais, et il ne fut plus occupé que d'en trouver l'occasion. Elle se présenta ou il la fit naître. » Aucune province de France n'était plus jalouse de ses priviléges que la Bretagne. Son parlement refusa l'enregistrement des édits bursaux. Ce ne fut pas sans peine que le duc d'Aiguillon obtint en remplacement un don gratuit de sept cent mille livres. Pendant ces discussions, La Chalotais compta parmi les plus ardents adversaires du duc d'Aiguillon. « Il étoit regardé, dit Sismondi, comme un des premiers ornements de la magistrature françoise, mais il ne savoit pas modérer ses paroles, et il offensoit mortellement ses ennemis par sa véhémence ou par ses épigrammes. Tandis qu'il reprochoit au duc d'Aiguillon son fait, ses exactions, ses infidélités, et qu'il déterminoit le parlement de Rennes à informer contre lui, il l'accabloit aussi de ses sarcasmes. Deux lettres anonymes ayant été adressées au roi sur les troubles de Bretagne, un jeune maître des requêtes, Calonne, qui les vit chez M. de Saint-Florentin, prétendit qu'il y reconnoissoit l'écriture de M. de La Chalotais. Il fut arrêté le 11 novembre 1765, avec son fils Caradeuc, aussi procureur général, et quatre conseillers du parlement de Rennes. On les accusa non-seulement d'avoir écrit ces billets séditieux, mais encore d'avoir voulu réunir tous les parlements. Ils ne devoient être considérés, avoient-ils dit, que comme un seul pour toute la France, divisé en classes pour rendre la justice dans les provinces, mais ne formant qu'un seul corps, participant de la puissance législative par l'enregistrement des édits. Ce projet étoit dénoncé comme criminel, parce qu'il tendoit à mettre des bornes à l'autorité royale. Tous les parlements s'animèrent d'un même zèle pour la défense d'un magistrat dont ils s'honoroient. Pour la première fois l'opinion publique s'émut vivement sur ce point. La Chalotais fut regardé comme une victime que les grands, les jésuites et l'autorité militaire vouloient sacrifier à l'établissement du despotisme. » Le procès s'instruisit avec beaucoup d'animosité. Le roi avait nommé pour le juger une commission qui s'assembla à Saint-Malo. La Chalotais composa en prison un premier mémoire justificatif, daté du château de Saint-Malo, le 15 janvier 1766, et se terminant ainsi : « Écrit avec une plume faite d'un cure-dent, de l'encre faite avec de la suie de cheminée, du vinaigre et du sucre, sur des papiers d'enveloppe de chocolat. » A l'occasion de ce mémoire, Voltaire s'écrie : « Malheur à toute âme insensible qui n'éprouve pas le frémissement de la fièvre en lisant les mémoires de l'infortuné La Chalotais ! Son cure-dent grave pour l'immortalité. » Un second mémoire porte la date de la même année, et un troisième parut l'année suivante. Dans ces mémoires, il accusait Calonne, d'Aiguillon, Flesselles et Saint-Florentin de l'acharnement avec lequel on le poursuivait. Dans un lit de justice que le roi tint le 3 mars 1766, Louis XV blâma vivement la doctrine de La Chalotais sur le pouvoir des parlements. Les parlements de Rouen, de Grenoble et de Besançon, furent successivement réprimandés, et en même temps Louis XV pressait le jugement des magistrats de Rennes devant les commissaires chargés de rendre la justice à leur place, et qui s'intitulaient le *nouveau parlement de Rennes*. Cependant cette affaire prenait une grande place dans l'attention publique. Les accusés, qui protestaient n'avoir eu aucune part à la fabrication des billets anonymes attribués par Calonne à La Chalotais, récusaient les juges qu'on leur avait donnés, et en appelaient au parlement de Bordeaux ; les autres cours souveraines, nonobstant les défenses du roi, continuaient à intercéder pour eux. « Calonne mettoit son amour-propre ou son ambition à les faire condamner, dit Sismondi, et l'on craignoit pour leurs têtes. Afin de mettre un terme aux récusations, le roi évoqua la cause à lui-même séant en son conseil. Toutefois, la procédure s'y prolongea plusieurs années encore. Louis XV avoit cru pouvoir terminer les querelles du parlement de Bretagne en recourant à sa méthode accoutumée, celle d'abolir tous les actes antérieurs et d'imposer silence aux deux partis. Il avoit supprimé les commissaires, rétabli son parlement de Rennes, déclaré qu'il reconnoissoit l'innocence de MM de La Chalotais et de Caradeuc et des quatre autres magistrats arrêtés, mais qu'il continuoit à les tenir éloignés de leurs fonctions, parce qu'ils n'avoient pas sa confiance. En même temps il avoit aboli toutes les procédures antérieures, et défendu de les poursuivre et d'en faire mention. » Le parlement de Rennes ne voulut pas se soumettre à ce silence ; La Chalotais et Caradeuc réclamèrent le droit de se justifier et refusèrent de se démettre de leurs places. Le parlement réclamait ses membres. Enfin, il vengea La Chalotais en instruisant un procès contre le duc d'Aiguillon. Il résultait des informations nouvelles que le duc et son agent Audoard avaient suborné des témoins contre les deux magistrats, et cela par sollicitations, menaces et argent ; qu'ils avaient même essayé de corrompre les juges. Pendant que le parlement poursuivait ainsi les informations contre le duc d'Aiguillon, Maupeou lui répétait, au nom du roi, l'ordre de suspendre la procédure, d'abolir celle qui était commencée et de n'en laisser subsister aucune trace. D'Aiguillon se prétendit à son tour en butte à un complot ; il accusait également ses ennemis d'avoir gagné de faux témoins. Ses mémoires furent, par arrêt du parlement, lacérés et brûlés par la main du bourreau. Maupeou finit par faire évoquer l'affaire devant le parlement de Paris comme cour des pairs (1770) : le roi présida lui-même les premières séances ; puis il se lassa,

et le parlement, redevenu plus libre par l'absence du roi, avait déjà blâmé l'exil arbitraire des La Chalotais, discuté la valeur des lettres de cachet, et menacé les conseillers d'État qui avaient provoqué les mesures de la cour, lorsque Louis XV mit fin à cette procédure dans un lit de justice, prétendant que les recherches du parlement portaient atteinte à l'autorité royale. Le parlement s'obstina, et cependant l'exil de La Chalotais ne finit qu'après la mort de Louis XV, en 1775. Il revint alors à Rennes, reprit ses fonctions auprès du parlement, et mourut dix ans après.

La Chalotais avait dans la conversation beaucoup de feu, d'agrément, et l'esprit de saillie; mais il ne sut pas toujours réprimer ses bons mots, et « il éprouva, dit un biographe, qu'une parole hasardée mal à propos est quelquefois la source de bien des peines ». On a de lui : *Discours sur l'entrée et la sortie des grains dans le royaume*; Rennes, 1754, in-12; — *Comptes rendus des Constitutions des Jésuites au parlement de Bretagne;* 1761, 1762, 2 vol. in-12; Paris, 1826, in-8° : on a prétendu que D'Alembert n'avait pas été étranger à la rédaction de ces rapports énergiques; — *Essai d'Éducation nationale, ou plan d'études pour la jeunesse*; Genève (Dijon), 1763, in-12; Paris, 1825, 1826, in-18; — *Mémoire sur les Dispenses de Mariage*, 1768; — *Exposé justificatif de la Conduite de Caradeuc de La Chalotais*; 1766-1767, trois parties in-4°; Paris, 1826, in-18. Un autre mémoire de La Chalotais fut publié après sa mort, sous la rubrique de Londres, 1788; « il contient, dit Parent-Réal, outre l'origine des troubles de Bretagne, de solides réflexions sur les lois criminelles. » *Le Procès de M. de La Chalotais* a été imprimé en 1767, en 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12.

La conduite de La Chalotais fut remise en question en 1826 par une discussion entre les journaux *Le Courrier* et *L'Étoile*. La famille de La Chalotais porta plainte en diffamation envers la mémoire de La Chalotais contre le journal *L'Etoile*, devant le tribunal de police correctionnelle de Paris. Les avocats demandeurs étaient M. Berryer fils et Bernard, avocat du barreau de Rennes. Le gérant de *L'Etoile*, défendu par Hennequin, fut renvoyé de la plainte, et la partie civile condamnée aux dépens.

L. LOUVET.

Besenval, *Memoires*. — *Mercure historique*, 1765, 1766, 1770. — Duc d'Aiguillon, *Mémoires* (publiés par Soulavie). — *Hist des Parlements de Paris* — Lacretelle, *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*; *Correspondance*. — Grimm, *Correspondance*. — Bachaumont, *Memoires secrets*. — Sismondi, *Hist. des Français*, tome XXIX, p. 231. 330, 365, 516 et suiv. — Parent-Réal, dans le *Dict. de la Conversation*. — *Precis de la Vie de La Chalotais*, en tête de son *Essai d'Éducation nationale*; Paris, 1825, in-18. — Querard, *La France Littéraire*. — *Revue Encyclop*; tome XXVI, p. 519, XXX, 176, XVII, 178.

LA CHALOTAIS (*Aimé-Jean-Raoul* DE CARADEUC DE), magistrat français, fils du précédent, né à Rennes, en 1733, mort sur l'échafaud, à Paris, le 10 juillet 1794. Devenu, comme son père, procureur général au parlement de Bretagne, il partagea son sort, fut arrêté comme lui, subit le même procès et le même exil. Rétabli sur son siége après la mort de Louis XV, il se retira à Dinan lors de la révolution. Arrêté, en 1792, comme chef d'une conspiration dans le Morbihan, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 22 messidor an II, avec le fils de Buffon, l'abbé Pérignon, et d'autres, convaincus, dit *le Moniteur*, de « s'être rendus les ennemis du peuple, en conspirant contre sa liberté et sa sûreté, en provoquant par la révolte des prisons l'assassinat et la dissolution de la représentation nationale, etc. ».

L. L—T.

Moniteur, 1792, n° 248, an II (1794), n° 297.

* **LACHAMBEAUDIE** (*Pierre*), fabuliste français, né à Sarlat, en 1806. Après avoir reçu une éducation élémentaire, il suivit d'abord la carrière du commerce comme comptable; mais déjà il s'occupait de poésie. Il fut employé ensuite dans le chemin de fer de Roanne. En 1832 il adopta les doctrines saint-simoniennes, et fut un des adeptes qui pratiquèrent la nouvelle foi sociale à Ménilmontant. Après la dissolution de cette société, M. Lachambeaudie dut avoir recours à sa plume pour vivre : c'est alors qu'il fit paraître ses *Fables populaires*, qui lui valurent de l'Académie Française le prix de deux mille francs fondé par M. de Maillé. Plus tard un nouveau prix vint l'encourager. Après la révolution de février 1848, il se trouva compromis dans les clubs socialistes, fut arrêté à la suite des journées de juin, mais relâché presque aussitôt; il dut sa mise en liberté autant à son caractère honnête et inoffensif qu'à l'intervention de Béranger, qui avait pour Lachambeaudie une estime particulière. Arrêté de nouveau, par mesure préventive, après le 2 décembre 1851, il était à bord du *Duguesclin*, en partance pour Cayenne, lorsque M. de Persigny fit commuer la peine de déportation en celle d'exil. Il se retira alors à Bruxelles, mais bientôt après il obtint la permission de rentrer en France. Les *Fables* de M. Lachambeaudie ont eu huit éditions; chacune d'elles est augmentée de nouvelles pièces. Parmi ses meilleures fables on cite : *Le Cheval et la Locomotive*; — *La Goutte d'eau*; — *La Source*; — *L'Étoile et la Fleur*; etc.

A. DE L.

Dict. universel des Contemporains. — *Docum. part.*

LA CHAMBRE (*Louis*, comte DE), gouverneur de la Savoie, mort vers la fin du quinzième siècle. Issu de l'une des plus puissantes familles de la Bresse, il fut, le 13 septembre 1478, désigné par le roi de France Louis XI pour gouverner le Piémont et la Savoie pendant la minorité du duc Philibert Ier, alors âgé de douze ans. Les états de Savoie accédèrent au vœu du roi; cependant, Philippe, comte de Bresse, et le comte de Romont, oncles du jeune duc, re-

vendiquèrent la régence. Une guerre civile s'en suivit; Louis XI l'éteignit en donnant à Philippe de Bresse le comté de Lauraguais et une pension annuelle de douze mille livres. La Chambre resta au pouvoir, mais son caractère fougueux et violent lui suscita tant d'ennemis que Louis XI dut prêter son appui au comte de Bresse et au marquis de Saluces, qui assiégèrent le gouverneur dans Turin, s'emparèrent de sa personne et l'emprisonnèrent dans le fort de Veillane (1482). Ses biens furent confisqués. Après la mort de Philibert I[er], Louis de La Chambre recouvra sa liberté; mais plus tard ce seigneur turbulent recommença ses intrigues, et en 1492, pendant la régence de Blanche de Montferrat, mère du jeune duc Charles II, levant décidément l'étendard de la révolte, il s'empara de Chambéry, et vint assiéger Genève. Vaincu devant cette ville, il se réfugia sur le territoire français. Charles VIII, qui se préparait à franchir les Alpes, crut devoir intercéder pour lui auprès du conseil de Turin; il obtint sa grâce et la restitution de ses biens. La Chambre mourut fidèle à l'alliance française. A. D'E—P—C.

Guichenon, *Histoire de Savoie*, t. II, p. 148-149; t. IV, preuves, p. 439. — Dumont, *Corps diplomatique*, t. III, partie II, p. 439. — De Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, t. XII, p. 94 et 226. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIV, p. 552, 582, 605. — Philippe de Comines, *Mémoires*, liv. IV, chap. VII, p. 62. — Claude Genoux, *Histoire de Savoie*.

LA CHAMBRE (*Marin* CUREAU DE), polygraphe français, naquit au Mans, vers 1594, comme l'atteste le P. Nicéron, et non pas vers 1613, comme le suppose Condorcet; il mourut le 29 novembre 1675. Il fut dans sa jeunesse un des protégés du chancelier Seguier, qui se l'attacha comme médecin. Il avait la renommée d'un praticien habile, d'un érudit, et d'un ingénieux écrivain. Avec moins de titres il eût rapidement fait sa fortune, puisqu'il appartenait à la maison du puissant chancelier. Le premier de ses écrits est un recueil de pièces disparates, intitulé : *Nouvelles Pensées sur les Causes de la Lumière, du Débordement du Nil et de l'Amour d'inclination*; Paris, 1634, in-4°. Il y a dans ce livre beaucoup de paradoxes et d'hypothèses aventureuses; c'est là qu'il attribue les crues subites du Nil à la raréfaction du nitre dont les eaux de ce fleuve sont chargées. Il se trouva des gens pour applaudir à cette singulière théorie, et des gens d'un certain poids, parmi lesquels nous désignerons Campanella. Ce qu'il y avait de plus louable dans les *Pensées* de Cureau de La Chambre, c'était le style : on n'écrivait pas ordinairement en français sur les matières réservées aux savants. Un des premiers, même avant Descartes, Cureau de La Chambre osait, *bravant la docte cabale*, disserter élégamment sur diverses questions de physique dans l'idiome des gens du monde. Si le parti des *Anciens* murmura contre cette nouveauté, elle trouva de zélés approbateurs dans le parti des *Modernes*. Le cardinal de Richelieu n'hésita pas à se déclarer en faveur de ce disciple d'Hippocrate qui visait au renom de bel esprit : il lui ouvrit, en 1635, les portes de l'Académie Française. A la mort du cardinal de Richelieu, c'est Cureau de La Chambre qui lut son éloge, au nom de l'Académie. Mazarin ne fit pas un moindre cas de son mérite : par ses ordres, Cureau de La Chambre vint le visiter et l'entretenir une fois par semaine. Louis XIII rechercha lui-même cet habile homme, que lui recommandaient tant de suffrages. Il l'admit dans son conseil privé, et le nomma son médecin ordinaire. En 1666 Cureau de La Chambre entrait à l'Académie des Sciences. Il laissa deux fils : *François* Cureau, qui fut premier médecin de la reine, et *Pierre* Cureau, curé de Saint-Barthélemy, qui fut aussi de l'Académie Française.

La liste des ouvrages publiés par Marin Cureau de La Chambre est considérable. Boisrobert l'appelait « esprit sans bornes ». C'est un éloge emphatique; il est vrai, toutefois, que ce médecin philosophe aborda successivement les questions les plus diverses, et les traita toutes avec distinction. « C'est l'homme du royaume, dit Costar, qui a le mieux écrit des sciences en françois. » Costar ne devait pas s'exprimer autrement : il n'était guère capable d'estimer à son prix la noble simplicité de Descartes. Cureau de La Chambre recherche toujours le haut style, et n'est souvent qu'un rhéteur : reconnaissons néanmoins que, malgré sa rhétorique, il expose avec clarté, démontre avec fermeté. La correction académique de son langage est d'ailleurs garantie par Chapelain, arbitre qu'on ne peut récuser en cette matière. Après ses *Nouvelles Pensées*, Cureau de La Chambre donna : *Nouvelles Conjectures sur la Digestion*; Paris, 1636, in-4°. Nous trouvons dans ce livre le passage suivant : « On ne sçauroit, à mon advis, estre blâmé si l'on cherche de nouvelles routes, si l'on prend d'autres guides, et si on laisse aussi hardiment Aristote et Galien comme ils ont fait ceux qui les ont précédez. Aussi, quoy que l'on en veuille dire, nous sommes dans la vieillesse du monde et de la philosophie; ce qu'on appelle antiquité en a esté l'enfance et la jeunesse; et après qu'elle a vieilly par tant de siècles et tant d'expériences, il ne seroit pas raisonnable de la faire parler comme elle a fait dans ses premières années, et de luy laisser les foiblesses qui se trouvent aux opinions qu'elle a eues en cet âge là. » Ce passage appartient à la polémique des Anciens et des Modernes. On y voit que le parti des Modernes savait se défendre avec de bonnes raisons; aussi dans le domaine de la science a-t-il obtenu la victoire : il en a même abusé. Le plus important ouvrage de Cureau de La Chambre a pour titre : *Les Charactères des Passions*, en cinq volumes in-4°, de 1640 à 1662. Dans le même temps on en vit paraître plu-

sieurs éditions in-12, à Paris et à Amsterdam. Il y a des chimères dans cet ouvrage; on y peut signaler beaucoup d'observations mal faites et de conjectures mal justifiées : il eut, cependant, un grand succès. Balzac en fut tellement satisfait, qu'il s'empressa d'écrire à l'auteur : « Jamais homme n'a connu l'homme à l'égal de vous... On peut dire, sans en dire trop, que vous êtes philosophe en chef. » Cet éloge est évidemment exagéré : il n'y a rien dans les *Charactères des Passions* qui dénote et signale le chef d'école; aussi ne vit-on Cureau de La Chambre former aucun disciple; mais il vint à propos, dans un temps où la philosophie, longtemps négligée, commençait à reprendre son légitime empire, enseigner aux mondains, aux femmes, aux beaux esprits des ruelles les principes généraux et quelques subtilités de cette science. C'était leur rendre un service opportun : par leurs applaudissements ils témoignèrent leur reconnaissance. Mais les succès fondés sur l'à-propos ne sont guère durables. Cureau de La Chambre eut bientôt à défendre contre la critique des Sorbonistes un ingénieux paradoxe souvent remis en honneur. Il avait soutenu que les bêtes possèdent, outre la faculté de sentir, celle de raisonner et de penser. On lui répondit en interprétant une des plus célèbres distinctions de saint Thomas. Il répliqua dans l'écrit suivant : *Traité de la Connoissance des Animaux, où tout ce qui a esté dict pour et contre le raisonnement des bestes est examiné;* Paris, 1648, in-4°. Deux ans après, en 1650, il fit paraître : *Nouvelles Conjectures sur l'Iris*, et *Observations de Philalèthe sur un libelle intitulé* Optatus Gallus. Ces observations se trouvent jointes aux *Œuvres posthumes* de Guy Coquille. Elles ont pour objet de défendre les libertés de l'Église gallicane. Cureau de La Chambre n'était pas trop versé dans le droit canonique; mais il avait autrefois composé cet ouvrage à la demande du cardinal de Richelieu. Il y a plus d'invention dans son *Discours sur les Principes de la Chiromancie;* Paris, 1653, in-8°. Cependant, hâtons-nous de le dire, Cureau de La Chambre n'invente ici que de pauvres fables. Voici le jugement porté sur ce livre par Guy-Patin : « L'auteur y parle fort bien en françois; mais, outre la pureté du style, il n'y a guère que du babil. » N'avait-il pas été prendre au sérieux toutes les rêveries des chiromanciens ? Un tel écart pouvait beaucoup compromettre auprès de ses confrères un savant désigné comme novateur et visant à cette renommée. C'est sans doute pour se faire pardonner cet écart, qu'il publia : *Novæ Methodi pro explicandis Hippocrate et Aristotele Specimen ;* Paris, 1655, in-4°. On s'étonne peut-être de voir Cureau de La Chambre conseiller l'étude d'Aristote après avoir plaidé contre l'autorité de cet ancien; mais il y a dans ses livres beaucoup de semblables contradictions. En réalité, ce docteur si jaloux de détruire les anciennes méthodes, reproduit bien souvent en des termes nouveaux les thèses les plus surannées. Ainsi, toute la théorie de Démocrite sur les corpuscules ou atomes lucides, se retrouve dans un traité de Cureau de La Chambre qui parut en 1657, in-4°, sous le titre : *De la Lumière.* On avait vu cette théorie jouer un rôle considérable dans plusieurs chapitres des *Charactères. L'Art de connoître les Hommes*, publié en 1659, in-4°, et *Le Système de l'Ame*, qui parut en 1664, in-4°, forment deux parties distinctes d'un même ouvrage. Cureau de La Chambre y revient à ses illusions chiromanciennes, les explique et s'efforce de les justifier; il produit aussi de nouveaux arguments pour défendre sa thèse des corpuscules atomistiques, considérés comme les intermédiaires de nos sensations. Le docte et sage Arnauld a réduit au néant toute cette fausse ontologie. Les derniers ouvrages de notre fécond écrivain sont : *Recueil des Epîtres, Lettres et Préfaces de M. de La Chambre;* Paris, 1664, in-12; — *Discours sur les Causes du Débordement du Nil, avec un Discours sur la nature divine selon la philosophie platonique;* Paris, 1665, in-4°; — *L'Art de connoître les Hommes, troisième partie, qui contient la défense de l'extension et des parties libres de l'âme;* Paris, 1667, in-4°; — *Discours sur l'Amitié et la Haine qui se trouvent entre les animaux*; Paris, 1667, in-8°. Enfin, nous ajouterons à cette liste un discours académique de Cureau de La Chambre publié par l'un de ses fils : *Discours où il est prouvé que les François sont les plus capables de tous les peuples de la perfection de l'éloquence;* Paris, 1686, in-4°. Nous n'avons pas désigné toutes les éditions de ces ouvrages : on les trouvera mentionnées à l'article de Marin Cureau de La Chambre, dans le tome III de notre *Histoire Littéraire du Maine*, p. 297 et suiv. On peut consulter encore à cet égard les *Hommes Illustres* de Nicéron, t. XXVII, et les *Éloges des Académiciens de l'Académie royale des Sciences*, par Condorcet, p. 11. B. HAURÉAU.

B. H. *Hist. litt. du Maine.*

LA CHAMBRE (*Pierre* CUREAU DE), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, mort dans la même ville, au mois d'avril 1693. Il étudia d'abord la médecine; mais, frappé de surdité, il se décida à suivre la carrière ecclésiastique. Espérant trouver un soulagement à son infirmité, il fit un voyage en Italie, où il se lia avec quelques littérateurs distingués. De retour en France, il fut nommé à la cure de Saint-Barthelemy, à Paris. Quoiqu'il n'eût jamais écrit, il fut reçu à l'Académie Française en 1670. Il disait « qu'il était comme Socrate, qui ne produisait rien par lui-même mais aidait aux autres à enfanter. » En effet, on doit à l'abbé de

La Chambre la publication de l'*Athènes ancienne et moderne*. Il parlait facilement l'espagnol et l'italien, et se distinguait par ses bons mots. Il avait surnommé le père Bouhours, *l'empereur des Muses*, parce qu'il trouvait à ce jésuite peu de naturel dans le style et dans les pensées. L'abbé de La Chambre aimait la poésie, mais il n'avait jamais fait qu'un seul vers. Comme il le récitait un jour à Boileau, celui-ci, feignant l'admiration, s'écria : « Ah, monsieur l'abbé, que la rime est belle! » On n'a de La Chambre que quelques *sermons* et trois *discours prononcés à l'Académie*; Paris, 1686, in-4°. E. D—s.

Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, page 76. — Moréri, *Dictionnaire Historique*.

LA CHAMBRE (*François* ILHARART DE), philosophe et théologien français, né à Paris, le 2 janvier 1698, mort dans la même ville, le 16 août 1753. Il commença ses études chez les jésuites, les acheva en Sorbonne, et fut reçu docteur en 1727. Il fut nommé plus tard chanoine de Saint-Benoît, et consacra sa vie à l'étude. Ses principaux ouvrages sont : *Traité du Formulaire*; 1736, 4 vol. in-12; — *Traité de la véritable Religion*; 1737, 5 vol. in-12; — *Traité de la constitution* Unigenitus; 1738, 2 vol. in-12; — *Dissertation sur les Censures in-globo* (retirée de la circulation); — *Réalité du Jansénisme démontrée*; 1740, in-12; — *Traité de l'Église*; Paris, 1743, 6 vol. in-12; — *Exposition des différents points de doctrine qui ont rapport aux matières de Religion*; Paris, 1745, 2 vol. in-12. C'est une réunion de vingt-deux traités de théologie; — *Traité de la Grâce*; 1746, 4 vol. in-12; — *Introduction à la Théologie*; Utrecht, 1746, in-12; — *Lettres sur les* Pensées philosophiques *et sur le livre* Des Mœurs; 1749, in-12; — *Abrégé de la Philosophie, ou dissertations sur la certitude humaine, la logique, la métaphysique et la Morale*; ouvrage posthume, précédé de la *Vie* de l'auteur, édité par l'abbé Joly de Fleury; Paris, 1754, 2 vol. in-12. A. L.

Goujet, *Bibliothèque françoise*. — L'abbé Ladvocat, *Dictionnaire Historique portatif*. — *Mémoires de Trévoux*, octobre 1748.

LA CHAPELLE (*Jean* DE), littérateur français, né à Bourges, en 1655, mort à Paris, le 29 mai 1723. Son père, doyen des professeurs en droit de l'université de Bourges, l'envoya de bonne heure à Paris. Là son temps se partagea entre la politique, les finances et les lettres. C'est de cette époque que date un de ses premiers essais : *Marie d'Anjou, reine de Maïorque, nouvelle littéraire et galante*; 1682, 2 vol. in-12. A cette époque aussi remontent ses premières tentatives dramatiques. Il acheta ensuite une charge de receveur général des finances de La Rochelle, puis fut attaché au prince de Conti comme secrétaire de ses commandements, et fit en cette qualité un voyage en Suisse. Il y déploya tant d'activité, que Louis XIV l'employa pour le compte de l'État dans le même pays, en 1697. La Chapelle publia durant cette mission douze lettres, qui parurent de mois en mois et furent réunies sous le titre de : *Lettres d'un Suisse à un Français, où l'on voit les véritables intérêts des princes et des nations de l'Europe qui sont en guerre, et divers mémoires et actes pour servir de preuves à ces lettres*; Bâle (Paris), 1703-1711, 2 vol. in-4° et in-12. L'auteur traduisit lui-même ces lettres en latin, en les intitulant : *Helvetii Galliæ incolæ ad Gallum apud Helvetios versantem Epistolæ XII circa verum Europæ statum*, etc.; 1703-1711, 2 vol. in-12. La bizarrerie de ce fait s'explique par l'universalité du latin comme langue non-seulement savante, mais comme servant pour ainsi dire de truchement général dans toute l'Europe. L'ouvrage et la traduction furent d'ailleurs publiés anonymement. La place que La Chapelle occupait auprès du prince de Conti l'avait déjà amené à faire imprimer précédemment : *Pompe funèbre de François-Louis de Bourbon, prince de Conti*, avec des *Mémoires historiques sur la vie d'Armand de Bourbon, prince de Conti*, son père; Paris, 1709, in-4°. — Quant à son œuvre politique, elle se compléta par les *Réflexions politiques et historiques sur l'affaire des Princes*, imprimées, in-8°, en 1717, sans nom d'auteur, et par sa *Réponse au manifeste de l'empereur* touchant la succession à la monarchie d'Espagne, du 2 août 1702, imprimée avec le *Manifeste* dans le recueil des *Lettres d'un Suisse*.

Cependant, ce n'était pas du côté de la diplomatie que se tournaient de préférence les regards de La Chapelle; de tout temps le sourire des Muses avait eu pour lui beaucoup plus de charmes. Il débuta au théâtre par la tragédie de *Zaïde*, de laquelle il a dit lui-même que cet ouvrage était un essai de jeune homme. « Je ne connaissais, dit-il, lorsque je l'ai fait, ni l'art du théâtre, ni les préceptes, ni les anciens. » *Zaïde* fut imprimée, ainsi que deux autres tragédies de sa composition, *Téléphonte* et *Cléopâtre*. Il paraît que ces pièces, malgré leur valeur médiocre, eurent du succès à la représentation. Ce succès s'explique par un double motif : Racine avait renoncé au théâtre, et La Chapelle profitait du vide que faisait sa retraite. De plus, les principaux rôles étaient confiés à Baron, l'idole de la foule, et qui les faisait valoir. Ces pièces étaient trop faibles pour avoir un succès durable. Leur vogue fut même contestée, s'il faut en croire une épigramme attribuée à Boileau, qui demandait qu'on examinât

Qui du fade Boyer ou du sec La Chapelle
Excita plus de sifflements.

Ces sifflements sans doute accueillirent une dernière tragédie, *Ajax*, représentée en 1686, car l'auteur n'osa pas la faire imprimer. Il n'est resté de tout son théâtre qu'une petite comédie en prose : *Les Carrosses d'Orléans*, qui se soutint

longtemps au répertoire. Cette bluette semble indiquer que le genre bouffon eût mieux convenu à La Chapelle. Cependant, il était bien lourd ; ce qui parut évident quand il mit au jour ses romans poétiques, s'il faut ainsi nommer ces singulières compositions qu'il appela *Les Amours de Catulle* et *de Tibulle*. Le premier de ces deux romans valut à La Chapelle une épigramme de Chaulieu demeurée célèbre, et où il est désigné comme celui

Qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie.

L'idée qui fait le fond de ces romans est assez curieuse; ils se composent de la traduction de toutes les pièces qui nous restent des deux poëtes romains, enchassées dans un tissu d'histoires galantes où les poëtes se trouvent mêlés par hasard, ce qui leur donne l'occasion de réciter leurs poésies. La prose vaut au moins autant que celle de beaucoup de pièces du temps; mais la poésie est très-médiocre et fort plate. Ce genre réussit d'ailleurs, car, entre la publication des deux, Gâcon fit paraître sur ce modèle sa traduction des *Odes d'Anacréon*. *Les Amours de Catulle* comptent parmi les premières productions de l'auteur, s'ils n'ont pas précédé toutes les autres, car ils parurent à Paris en 1680, in-12; ils eurent plusieurs éditions, dont la plus connue est celle de 1700, 2 vol. in-12. Quant aux *Amours de Tibulle*, ils sont presque de la fin de sa carrière; Paris, 1712, 3 vol. in-12.

Quand Chaulieu lança sur La Chapelle son épigramme, celui-ci était déjà de l'Académie. Mais ce fut moins la muse que la politique qui lui en ouvrit les portes. Il y succéda à Furetières, et fut reçu par l'abbé de Saint-Pierre. Il mourut sous-doyen de ce corps illustre. Le succès et la réputation de La Chapelle ont été assez grands de son vivant pour lui avoir procuré l'honneur de figurer au Parnasse de Titon du Tillet parmi les célébrités du siècle. D'ailleurs ces succès de son vivant, qui s'expliquent par sa position bien appuyée, furent aidés des procédés de l'auteur, qui, riche, tenait table ouverte et entretenait des parasites. On comprend comment sa gloire ne lui survécut guère : l'amphitryon parti, on ne le chanta plus. Il mourut à Paris, sans postérité, laissant une veuve, Cécile Pallard, qui lui survécut jusqu'en 1735. Une première fois La Chapelle avait échappé à la mort de la façon la plus singulière : c'était en 1677; il assistait à Bourg aux noces de la fille de son ami Catherinot, lorsque le plancher de la salle du festin se défonça et tous les convives tombèrent pêle-mêle au rez-de-chaussée. On en fut quitte pour la peur et pour un madrigal de la façon du poëte. Hipp. Boyer.

D'Alembert, *Hist. des Membres de l'Acad. Franç.* — Lenglet-Dufresnoy, *Meth. pour etudier l'hist.* — Barbier, *Nouvelle Biblioth. d'un Homme de Goût.* — La Harpe, *Cours de litt.* — Catherinot, *Opuscules.*

LA CHAPELLE (*Armand* Boisbeleau de), écrivain protestant, né en 1676, à Ozillac (Saintonge), et mort à La Haye, le 6 août 1746. Il faisait ses études au collége de Bordeaux quand l'édit de Nantes fut révoqué. Sa mère l'en retira alors, pour le conduire en Angleterre, auprès d'Isaac Dubourdieu, son aïeul, pasteur de l'église wallonne de Londres. A l'âge de dix-huit ans il fut consacré au ministère évangélique. Peu de temps après, il fut envoyé en Irlande, pour y remplir les fonctions ecclésiastiques. Deux ans après, il fut nommé pasteur à Wandsworth, dans les environs de Londres. En 1711 il fut appelé dans cette ville pour y desservir l'église française de l'artillerie. Enfin, en 1725, il fut nommé pasteur de l'église wallonne de La Haye; il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie.

On a de lui : *Réflexions en forme de lettres au sujet d'un Système prétendu nouveau sur le mystère de la Trinité*; Amsterdam, 1729, in-8°; — *Examen de la manière de prêcher des protestants français et du culte extérieur de leur sainte religion, où l'on rapporte quatre lettres sur ces matières et sur quelques autres qui en dépendent*; Amsterdam, 1730, in-8°; — *Réponse à M. Mainard, ancien chanoine de Saint-Sernin de Toulouse, au sujet d'une conférence sur la religion, qu'il a proposée par lettre à un protestant;* La Haye, 1730, in-4°; — *Entretien par lettres entre M. de La Chapelle et Paul Maty au sujet de la* Lettre d'un Théologien sur le mystère de la Trinité; La Haye, 1730, in-8°; — *Lettres d'un Théologien réformé à un gentilhomme luthérien, pour servir de réponse à celles qu'un docteur allemand de Strasbourg a écrites à ce gentilhomme;* Amsterdam, 1736, 2 vol. in-12. C'est le même écrit que celui qu'Adelung mentionne, sous ce titre : *Lettres sur l'ouvrage de controverse du P. Schaffmacher;* — *Mémoires de Pologne, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume, depuis la mort du roi Auguste II* (1733) *jusqu'en* 1737; Londres, 1739, in-12; — *Description de toutes les cérémonies qui se sont observées à Rome depuis la mort de Clément XII jusqu'au couronnement de Benoît XIV, son successeur, avec la liste des cardinaux du Saint-Collége;* Paris, 1741, in-12; — *De la Nécessité du Culte public parmi les chrétiens;* La Haye, 1746, in-8°; Francfort, 1747, 2 vol. in-12; trad. en hollandais, Amsterdam, 1748, in-8°; en allemand, Breslau, 1749, in-8° ; Leipzig, 1769, in-8°. Cet ouvrage, écrit contre une lettre d'un ministre allemand qui avait soutenu que le culte public n'est pas de précepte divin, et que les protestants français péchaient en tenant leurs assemblées *du désert* malgré les édits du roi, était destiné à justifier ces assemblées et à faire connaître les persécutions dont ses coreligionnaires étaient l'objet en France. L'édition de 1747 contient plusieurs pièces très-importantes pour l'histoire de cette époque; — *Vie de Beausobre, dans le tome*

IIe des *Remarques* de ce savant théologien *sur le Nouveau Testament*. — La Chapelle prit part à la rédaction de trois journaux littéraires : *La Bibliothèque anglaise, ou histoire littéraire de la Grande-Bretagne;* Amsterdam, 1717-1727, 15 vol. in-12 : Michel Laroche, le fondateur de cette publication, en rédigea les cinq premiers volumes; les dix autres sont de La Chapelle, et portent au frontispice les initiales A. B. D. M. T. (Armand Boisbeleau de Montrésor); — *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savants de l'Europe;* Amsterdam, 1728-1753, 52 vol. in-12. Tous les articles de théologie des trente-huit premiers volumes sont de lui; — *Nouvelle Bibliothèque, ou histoire littéraire des principaux écrits qui se publient;* La Haye, 1738 et suiv., 19 vol. in-12; publiée par La Chapelle avec le concours de Ch. Chais, Barbeyrac, Dargent, etc. Enfin, La Chapelle a traduit de l'anglais : *La Religion chrétienne démontrée par la résurrection de Jésus-Christ* par Dition; Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8°; Paris, 1729, in-4°; — *Le Babillard, ou le nouvelliste philosophe*, de Steele; Amsterdam, 1734-1735, 2 vol. in-12. Selon Barbier le 1er volume avait déjà paru en 1723. On a une autre édition de cette traduction, sous ce titre : *Le Philosophe nouvelliste;* Zurich, 1737, 2 vol. in-12; — *La Friponnerie laïque des prétendus esprits forts, ou remarques sur le discours* (de Collins) *touchant la liberté de penser*, par Bentley; Amsterdam, 1738, in-12; — *Défense de la Religion, tant naturelle que révélée, contre les infidèles et les incrédules*, par Burnet; La Haye, 1738, in-12.

Michel NICOLAS.

Quérard, *La France Littér.* — MM. Haag, *La France Protestante*, article *Boisbeleau*.

LA CHAPELLE (*Jacques-Alexandre* DE), musicien français, qui vivait à Paris en 1750. On connaît de lui : *Les vrais Principes de la Musique, exposés par une gradation de leçons distribuées d'une manière facile et sûre pour arriver à une connoissance parfaite et pratique de cet art;* quatre parties, Paris, 1736-1737-1739, in-fol.; — *Les Plaisirs de la Campagne*, cantabile; Paris, 1735; — un livre d'airs à chanter; Paris, 1735. E. D—s.

J.-N. Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*. — Lichtenthal, *Dizionario e Bibliografia della Musica*. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

LA CHAPELLE (*N*.... abbé DE), mathématicien français, né vers 1710, mort à Paris, en 1792. Censeur royal, membre de quelques Académies de province et de la Société royale de Londres, il passa sa vie dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et la société de quelques amis. Il s'occupa surtout de mathématiques, et fit quelques découvertes utiles, parmi lesquelles on compte ce qu'il appela le *scaphandre*, appareil en liége au moyen duquel l'homme peut marcher à la surface des eaux tranquilles. L'auteur en fit plusieurs fois l'essai lui-même sur la Seine. Il publia aussi un travail curieux sur la ventriloquie, qu'il attribue à une grande flexibilité des organes vocaux, que l'exercice peut donner à tout le monde, et dont il démontra le mécanisme, expliquant par là les oracles des dieux et une foule de tours capables de frapper la crédulité des ignorants. On a de lui : *Discours sur l'Étude des Mathématiques;* Paris, 1743, in-12; — *Institutions de Géométrie, enrichies de notes critiques et philosophiques sur la nature et les développements de l'esprit humain; précédées d'un Discours sur l'Étude des Mathématiques;* Paris, 1746, 1757, 2 vol. in-8°; — *Traité des Sections coniques et autres courbes anciennes, appliquées et applicables à la pratique des différents arts;* 1750, in-8°; — *L'Art de communiquer ses idées, enrichi de notes historiques et philosophiques;* Londres (Paris), 1763, in-12; — *Le Ventriloque, ou l'engastrimythe;* Londres et Paris, 1772, 2 parties in-12; — *Traité de la Construction du Scaphandre ou du bateau de l'homme, approuvé par l'Académie des Sciences;* Paris, 1774, in-8°; nouv. édition, *revue, corrigée et considérablement augmentée, précédée du Projet de formation d'une légion nautique ou d'éclaireurs des côtes destinée à opérer des débarquements qu'on avisera, sans le secours de vaisseaux, de bateaux plats, artillerie, etc.; ouvrage présenté au ministre de la marine en l'an* VII, *et au premier consul en thermidor de l'an* XI; Paris, 1804, in-12. L'abbé La Chapelle a traduit de l'anglais : *Description du Mal de Gorge accompagné d'ulcères*, d'après Fothergill, 1749; et du latin : *Méthode naturelle pour guérir les Maladies du Corps et les Déréglements de l'Esprit qui en dépendent*, d'après Cheyne; 1749. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*.

LACHAPELLE (*Marie-Louise* DUGÈS, dame), célèbre sage-femme française, née à Paris, le 1er janvier 1769, morte le 4 octobre 1822. Sa mère, sage-femme en chef de l'hôtel-Dieu, l'instruisit de bonne heure dans l'art de l'accouchement. On prétend même que la jeune Dugès, à peine âgée de douze ans et en l'absence de sa mère, réussit dans une opération difficile. En 1791 elle épousa le docteur Lachapelle, attaché à l'hôpital Saint-Louis. Elle le perdit peu de temps après, ainsi que sa mère. Continuant à se distinguer dans son état, elle fut, en 1797, chargée par le Directoire de l'organisation d'un hospice particulier; elle en conserva la direction et fit un cours à de nombreuses élèves de son sexe. Vers cette époque elle se lia avec le savant docteur Baudelocque. Elle lui fournit, ainsi qu'aux membres du conseil d'administration des hospices, de nombreuses observations pour les tableaux officiels. Pendant trente-cinq années Mme Lachapelle fut considérée comme la première praticienne de Paris. On a d'elle : *Re-*

cherches sur les Maladies des Nouveau-Nés; in-8°; — *Pratique des Accouchements, ou recueil de mémoires et observations sur les points les plus importants de l'art*; Paris, 1821, in-8°; réimprimé par les soins de Ant. Dugès; Paris, 1825, 3 vol. in-8°; — de nombreuses *Observations*, dans l'*Annuaire des Hôpitaux*, tome Ier. E. D.

Notice sur Mme Lachapelle, dans le *Moniteur* du 6 octobre 1821. — Mahul, *Annuaire Nécrologique*, 1821. — Quérard, *La France Littéraire*.

LA CHAPELLE-TAILLEFER (*Pierre* DE), cardinal de Préneste et inquisiteur des templiers, né au treizième siècle, près de Guéret, au bourg de La Chapelle-Taillefer. Il fut d'abord prévôt d'Eymoutiers, puis professeur de droit civil à Orléans, où il eut, dit-on, pour élève Bertrand de Got, depuis pape sous le nom de Clément V (1270). D'Orléans il passa chanoine à Paris et clerc de la chapelle Royale (1288). Au mois de janvier de la même année, sur les ordres de Philippe le Bel, il tint le parlement à Toulouse. Deux ans après il le tint à Paris. Parmi ses arrêts rendus à Toulouse, deux sont remarquables : l'un contre les consuls, qui avaient violé le droit d'asile en enlevant un criminel de l'église de Nazareth, où il s'était réfugié; l'autre qui enjoignait au sénéchal de Carcassonne de punir avec sévérité ceux qui appelleraient *masquaratas* (masques) les amis du roi et de la religion catholique. En 1291 il fut envoyé en qualité d'ambassadeur au pape Nicolas IV, avec des lettres de Philippe le Bel pour faire relaxer un clerc que des évêques retenaient prisonnier. L'année suivante il fut nommé à l'évêché de Carcassonne, et en 1295 Philippe le Bel le chargea, ainsi que Pierre de Bourges, de veiller à l'exécution du traité passé avec Charles de Valois, Jacques roi d'Aragon et Jacques roi de Majorque. Les années 1298, 1305 et 1309 le virent nommer successivement évêque de Toulouse, cardinal de Préneste et inquisiteur des templiers. Il mourut le 16 mai 1312, un an après avoir fondé le chapitre de La Chapelle-Taillefer. On a de lui : *Constitutiones Petri de Capella*. Les frères I. P. Lemovici firent son tombeau en bronze émaillé. Beaumesnil en a donné la description : le cardinal est représenté en habits pontificaux, la tête sur un coussin et les pieds appuyés sur un chien couché sur le ventre. On ignore ce qu'est devenu depuis le dernier siècle ce mausolée magnifique.

Martial AUDOIN.

August. Oldoinus, *Vie de Pierre de La Chapelle-Taillefer*. — Joseph-Maria Suarezius, in lib. II, *Prænest. ant.* cap. XIV. — Baluze, *Vit. Pap. Aven.*, t. I et t. II. — *Gallia Christiana*, t. VI, col. 890 et suiv. — *Acta SS. Maii*, p. 656. — De Vic, *De Carcass.*, ep. p. 112. — Vigor, *Hist. dif. du pape Boniface*. — Dupuy, *Condamnation des Templ.* — Wading, *Ann. des FF. Mineurs*, an. 1310. — Vaissette, *Hist. de Languedoc*, t. IV, col. 86 et suiv. — Beaumesnil, *Mss. à la bibliothèque Mazarine*.

LACHARCE (*Philis* DE). *Voy.* LA TOUR DU PIN.

LACHARÈS (Λαχάρης), tyran athénien, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Après le rétablissement de la démocratie par Démétrius Poliorcète, il fut un des démagogues les plus influents. Cassandre, qui espérait gouverner Athènes par le moyen de cet orateur, lui conseilla de s'emparer du pouvoir suprême. Lacharès n'exécuta ce dessein que pendant le siége d'Athènes par Démétrius. Profitant du danger public, il chassa Démocharès, chef du parti opposé, et devint maître absolu de la ville. Les moyens qu'il employa pour obtenir le pouvoir sont peu connus, mais on sait qu'il en fit un détestable usage. « De tous les tyrans il fut, suivant Pausanias, le plus cruel envers les hommes, le plus sacrilége à l'égard des dieux. » Il pilla les temples et particulièrement le Parthénon, et dépouilla même la statue d'Athéné de ses ornements sacrés. Dès le début de son administration, il fit passer un décret qui défendait, sous peine de mort, de proposer un traité avec Démétrius, et il décida les Athéniens à résister jusqu'à ce qu'ils fussent réduits aux dernières extrémités de la famine. A la fin, désespérant de tenir plus longtemps, il s'enfuit sous un déguisement, et se retira à Thèbes. Polyen raconte que Lacharès, poursuivi par des cavaliers de Démétrius, leur échappa en semant de l'or derrière lui. La prise de Thèbes par Démétrius le força de se réfugier à Delphes, puis en Thrace. En 279 il était à Cassandrée, et il en fut chassé par Apollodorus, qui l'accusait d'avoir voulu livrer cette ville à Antiochus. On ignore la date et les circonstances de sa mort; mais Pausanias a eu tort de prétendre qu'il fut tué peu après la prise d'Athènes : il survécut au moins quinze ans à cet événement. Y.

Pausanias, I, 25, 29. — Plutarque, *Demetrius*, 33, 34; *De Is. et Osir.*, 71; *Adv. Epicur.* — Polyen, III, 7; IV, 7. — Athénée, IX, p. 405.

LACHARÈS, rhéteur athénien, vivait dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, sous les empereurs Marcianus et Léon. Il fut le disciple d'Héracléon et le professeur de plusieurs hommes éminents de son temps, tels que Eustéphius, Astérius, Proclus et Supérianus. Marinus et Suidas parlent de lui avec beaucoup d'éloges, comme d'un homme d'un noble caractère et d'une grande éloquence. Suidas cite de Lacharès quelques ouvrages dont il ne reste rien, et qui ont pour titres : Περὶ κώλου, καὶ κόμματος καὶ περιόδου; — Διαλέξεις; — Ἱστορία ἡ κατὰ Κορνοῦτον; — Ἐκλογαὶ ῥητορικαὶ κατὰ στοιχεῖον, recueil de morceaux choisis des orateurs grecs, par ordre alphabétique. Y.

Suidas, au mot Λαχάρης, Σουπηριανός. — Marinus, *Vita Procli*, 11. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

LA CHASSAGNE (L'abbé *Ignace-Vincent* GUILLOT DE), romancier français, né à Besançon, vers 1705, mort à Paris, vers 1750. Il était fils d'un professeur en médecine, et embrassa l'état ecclésiastique ou plutôt prit, comme l'on disait alors, le *petit collet*. Il est connu par des romans aujourd'hui oubliés, mais qui lors de leur publication mirent l'auteur fort à la mode. On a de

lui : *Le Chevalier des Essars et la comtesse de Bercy, histoire remplie d'événements intéressants ;* Amsterdam (Paris), 1735, 2 vol. in-12 : s'il faut en croire M. Quérard, ce n'est « autre chose que l'*Histoire des Amours de Caliste et de Lisandre* par d'Audiguier ; Paris, 1615, in-8° » ; — *Histoire du chevalier de L'Étoile, contenant l'histoire secrète et galante de Mlle de M*** avec M. du**** ; Amsterdam, 1740, in-12 ; — *Les Amours traversées, histoires intéressantes, dans lesquelles la vertu ne brille pas moins que la galanterie ;* La Haye (Paris), 1741, 2 part. in-12 ; — *Mémoires d'une Fille de qualité qui s'est retirée du monde ;* Paris, 1742, 1755, 2 part. in-12 ; — on lui attribue *La Bergère russienne ;* 1745, in-12 (1). E. D—s.

Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.* — Barbier, *Dict. des Anonymes.* — Quérard, *La France Littéraire.*

LA CHASTAIGNERAIE (*François* DE VIVONNE, seigneur DE). *Voy.* CHATAIGNERAIE.

* **LA CHATAIGNERAYE** (*Jean-Baptiste-Auguste* DE PONS, marquis DE), littérateur français, né en 1785, en Poitou. Issu d'une famille originaire de la Saintonge, il remplit sous l'empire différents emplois dans la diplomatie, et publia : *Recueil de Poésies diverses ;* Paris, 1816, in-8° ; — *Phocas*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1817, in-8° ; — *Mémoire historico-héraldique concernant les anciens sires de Pons*, 1829, in-4°. K.

Quérard, *La France Littéraire.*

LA CHÂTRE, famille française, originaire du Berry et issue d'Ebbes de Déols, seigneur de La Châtre et de Charenton, qui vivait au douzième siècle. Les principaux membres de cette famille sont :

LA CHÂTRE (*Ebbes* DE), troisième du nom, seigneur de Besigny, contemporain de saint Louis, qu'il suivit à la croisade avec deux de ses enfants. Avant de partir pour cette lointaine expédition, il donna tout pouvoir à son oncle le seigneur de Charon pour vendre ses terres s'il était nécessaire. L'événement justifia cette précaution. Ebbes fut fait prisonnier par les Sarrasins avec ses deux fils ; il fallut vendre sa terre de La Châtre pour payer leur rançon, en sorte que dès cette époque la terre à laquelle la maison devait son nom ne lui appartint plus. H. B.

La Thaumassière, *Hist. du Berry.*

LA CHÂTRE (*Guillaume* DE), chevalier, seigneur de Besigny, de Combron et de Nançay, fils de Philippe, chambellan du comte d'Anjou, et mort vers 1350, fut lui-même chambellan du comte de Poitiers, envoyé vers le duc de Normandie en 1357, vers le comte de Foix en 1359 avec Bertrand d'Espagne, acheta en 1372 la terre de Nançay en Sologne de son beau-frère, Godemar de Linières, seigneur de Menetou-sur-Cher. Cette seigneurie de Nançay ne sortit plus de la maison. H. B.

Moréri, *Dictionnaire Historique.*

LA CHÂTRE (*Claude* DE), seigneur de Nançay et de Besigny, capitaine des gardes du corps du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, s'était attaché d'abord à Louis XI, qui ne le récompensa sans doute pas au gré de ses désirs, car il prit plus tard du service auprès de Charles, duc de Berry et de Guyenne, frère du roi. Il semblait à cette époque que ce fût la destinée de La Châtre d'appartenir aux apanagistes du Berry ; car son père et son grand-père avaient été maîtres d'hôtel et chambellans du duc Jean de Berry, frère de Charles V, qui favorisait assez bien ses serviteurs et contribua à l'élévation de leurs familles. Le duc Charles avait fait de Claude son capitaine des gardes et son lieutenant général dans la province ; il trouva en lui un fidèle appui. Lorsqu'il entra contre le roi son frère dans la ligue du *Bien public*, il y fut secondé par le seigneur de La Châtre. Empoisonné en 1472, après sa réconciliation avec Louis XI, ce prince laissa Claude à la discrétion du vindicatif souverain. Celui-ci le fit d'abord arrêter par Tristan l'Hermite, et le retint prisonnier pendant une quinzaine de jours, puis le renvoya avec une commission pour lever une compagnie de cent gentilshommes, dont il fit ses gardes du corps et dont de La Châtre fut capitaine. Cet honneur resta dans la famille durant plusieurs générations. Jusque là il n'y avait eu que la garde écossaise autour du roi. Enfin, Louis XI fit La Châtre son chambellan ordinaire ; après sa mort La Châtre continua de servir son successeur, Charles VIII, qu'il suivit dans la conquête du royaume de Naples. Il combattit auprès de lui à Fornoue, en 1495, quoique âgé de soixante-quatorze ans. En récompense le roi lui accorda la survivance de sa charge de chambellan pour son fils aîné, *Abel*, qui avait figuré aussi dans cette journée et avait obtenu déjà en 1490 la survivance de la charge de capitaine des gardes du corps. Mais il mourut avant son père, sans avoir fait alliance, et l'avantage fut reporté sur son puîné, *Gabriel*. H. B.

La Thaumassière, *Hist. du Berry.* — Duclos, *Hist. de Louis XI.* — André de Lavigne, *Entreprise et Voyage de Naples.*

LA CHÂTRE (*Gabriel* DE), seigneur de Nançay, baron de La Maison-Fort, mort le 9 mars 1538. Il prit, sous la minorité de Charles VIII, le parti du duc d'Orléans contre le roi. La bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, en ruinant momentanément les espérances de ce prince, le fit tomber aux mains de ses adversaires, qui le gardèrent en prison durant trois ans, pendant lesquels il eut pour compagnon de captivité Gabriel de La Châtre. Monté à son tour sur le trône, l'ancien duc d'Orléans ne pouvait oublier le compagnon de ses mauvais jours ; il le nomma l'un des capitaines de ses gardes françaises. A la mort de Claude, son fils hérita de ses charges de conseiller d'État, de chambellan et de maître d'hôtel du roi. Louis XII y

(1) Plusieurs biographes ont vanté la moralité et le bon style des œuvres de l'abbé La Chassagne ; nous devons supposer qu'ils n'avaient ouvert aucun de ses livres.

joignit celle de maître des cérémonies de France et de prévôt de l'ordre de Saint-Michel. Enfin, il le nomma capitaine des châteaux de Mehun-sur-Yèvre et de Romorantin, avec trois mille livres de pension. Gabriel suivit Louis XII en Italie, et commandait les archers de sa garde lors de son entrée à Gênes, en 1511. François I[er] le choisit pour gouverneur d'un de ses enfants, et mourut fort âgé. Après lui la maison de La Châtre se divise en deux branches : celle de Nançay, qui a sa tige dans son fils aîné Joachim, celle de Maison-Fort, commencée par son fils puîné, Claude II.

H. B.

Chevalier de Saint-Amand, *Biographie Berruyère.*

LA CHÂTRE (*Joachim* DE), seigneur de Nançay, Sigonneau et Besigny, fils du précédent, mort à Lyon, en 1546. Il fut conseiller et maître d'hôtel ordinaire de François I[er] et de Henri II, capitaine de leurs gardes du corps, maître des cérémonies de France, prévôt de l'ordre de Saint-Michel, grand-maître des eaux et forêts d'Orléans. Il remplit une partie de ces charges du vivant même de son père, par la résignation que celui-ci en fit en sa faveur en 1529. En 1532 François I[er] lui accorda le gouvernement de la ville et du château de Gien et 1,200 livres de pension sur le grenier à sel de cette ville. En 1537 il le fit gouverneur d'Orléans. Tous les autres titres et qualités lui arrivaient en même temps. Henri II s'empressa de l'y confirmer. Ce fut La Châtre qui fut chargé de la garde de Saint-Vallier au château de Loches et de celle du chancelier Poyet à la grosse tour de Bourges. H. B.

La Thaumassière, *Hist. de Berry.*

LA CHÂTRE (*Gaspard* DE), fils du précédent, seigneur de Nançay, naquit vers 1539, et mourut en 1576. Il n'avait que sept ans à la mort de son père, qui avait exercé la charge de capitaine des gardes du roi ; mais Henri II lui en accorda la réserve, et en attendant l'âge en commit l'exercice au seigneur de La Ferté d'Uzeau. Gaspard fut élevé à la cour, enfant d'honneur du dauphin. Entré dès que l'âge le permit dans la compagnie des chevau-légers, il débuta par accompagner le duc de Guise en Italie, dont il fit toutes les campagnes. Au siége de Rouen en 1562 il fut un des premiers qui entrèrent par la brèche. Blessé à la bataille de Dreux, il figura encore sur les champs de bataille de Saint-Denys, de Jarnac, de Montcontour, aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, Châtellerault, Poitiers et La Rochelle; à Jarnac il eut la jambe cassée. Il avait dans cette journée été chargé de surveiller et guider le jeune duc d'Anjou, investi de la lieutenance générale de l'armée. Toutes les dignités que les Valois faisaient pleuvoir sur cette famille, il les réunit. Charles IX lui confia la garde du maréchal de Montmorency après l'avoir fait arrêter, en 1574. Il mourut des suites de ses anciennes blessures. Cujas fit son oraison funèbre. H. B.

La Thaumassière, *Hist. de Berry.*

LA CHÂTRE (*Edme* DE), comte de Nançay, petit-fils de Gaspard, maître de la garde-robe du roi, mort à Philisbourg, en septembre 1644. Courtisan consommé, il s'attacha à la reine mère, et obtint d'elle en 1633 la charge de colonel général des Suisses, dans laquelle il remplaça le marquis de Coislin, qui venait de mourir. Il fut l'un des *importants* du duc de Beaufort, dont il partagea la disgrâce, à la suite de laquelle il fut forcé de se démettre de sa charge en faveur de Bassompierre. Il servit sous le duc d'Enghien en Allemagne, fut blessé à Nordlingen, d'un coup de pistolet qui le mit aux mains de l'ennemi. Il dut payer rançon pour être libre ; mais il mourut des suites de sa blessure. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont paru avec ceux de La Rochefoucault, Leyde, 1662, in-12; ils ont été réimprimés plusieurs fois. On y trouve des détails assez curieux sur la fin du règne de Louis XIII et la minorité orageuse de son successeur; ils s'arrêtent à l'année 1643..

H. B.

Moreri, *Dictionnaire Historique.*

LA CHÂTRE (*Claude* DE), troisième du nom, baron de Maison-Fort, né vers 1536, mort le 13 décembre 1614. Il était héritier de Claude, deuxième fils puîné de Gabriel de La Châtre et tige des Maison-Fort, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, bailli et gouverneur du Berry, gouverneur d'Orléans, capitaine de la grosse tour de Bourges, conseiller du roi en ses conseils et maréchal de France. Il fut de bonne heure placé comme page auprès du connétable Anne de Montmorency, qui en fit un des archers de sa compagnie d'ordonnance. En 1560 il le nomma cornette. Peu après La Châtre s'attacha au maréchal de Saint-André, qui lui confia le guidon de ses gens d'armes. Il figura en cette qualité à la bataille de Dreux. En 1566 il entra dans le conseil de guerre de Charles IX, qui le créa chevalier de l'ordre de Saint-Michel cette même année. Presque tous les titres dont il jouit plus tard lui furent conférés sous ce règne. Il était gouverneur du Berry lorsqu'en 1572 la ville de Sancerre se révolta contre la défense par lui donnee d'y prêcher la réforme. Irrité de cette mutinerie, il résolut d'en punir la ville rebelle, et marcha contre elle à la tête de sept ou huit mille hommes avec une forte artillerie. La position de la ville et le courage de ses habitants rendirent le siége plus long qu'il ne s'y attendait. Voyant qu'il ne pouvait s'en rendre maître de vive force, La Châtre la bloqua étroitement, et bientôt une famine horrible fut le résultat de ce blocus. Les Sancerrois, après avoir subi toutes les horreurs de la faim, se décidèrent à capituler, le 18 août 1573, après huit mois de siége. A son avénement au trône Henri III nomma La Châtre son ambassadeur auprès de la reine d'Angleterre. De retour en France, il suivit François, duc d'Alençon et de Berry, dans les Pays-Bas contre les Espagnols; il commandait la cavalerie légère de

l'armée. En 1585 il reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit, et fut peu de temps après fait maréchal des camps et armées de France. En cette qualité il fit toutes les guerres de cette époque. Sous la Ligue il se fit partisan des Guise. Sa conduite lui avait valu une arrestation momentanée à la Bastille (1580). Mais, courtisan adroit et toujours prêt à suivre la fortune du fort, il avait su rentrer dans les bonnes grâces du roi, ce qui n'empêcha pas qu'après l'assassinat du duc de Guise il se rangeât du côté de Mayenne, qui venait d'être proclamé par son parti lieutenant général du royaume. Henri III le révoqua de ses charges de bailli et gouverneur du Berry. Mais le roi était alors sans autorité, et La Châtre fit la guerre de partisan. Il fut un des quatre que Mayenne, en 1593, créa maréchaux de France; la dignité de maréchal lui fut plus tard conservée. Après l'entrée d'Henri IV à Paris, en 1594, La Châtre vendit, moyennant 60,000 écus, sa soumission et celle de la province d'Orléans, qu'il gouvernait. Depuis lors jusqu'à sa mort, n'ayant plus rien à gagner au changement, il servit fidèlement le roi.

Claude de La Châtre a laissé les écrits suivants : *La Prise de Thionville en* 1558; Paris, 1559, in-8°; — *Règlements militaires pour Bourges;* 1569; — *Avis à Monsieur après son arrivée à Angers en* 1578, imprimé dans le *Journal de Henri III.* — *Avis donné à monsieur de Guise après la paix de Nemours, en* 1585; ibid.; — *Discours sur le Voyage de monsieur de Mayenne en Guyenne*, en 1586; ibid.; — *Lettre sur l'entreprise de M. de Guise sur Sedan*, en 1586; ibid.; — *Discours ample et très-véritable, contenant les plus mémorables faits advenus en* 1587, *tant en l'armée commandée par le duc de Guise qu'en celle des huguenots sous le duc de Bouillon;* Paris et Lyon, 1587, in-8°, et Paris, 1588, in-8°; — *Discours de la Guerre civile de France*, 1587 (guerre des trois Henri); — *Lettre au prévôt des marchands de Paris*, en 1588; insérée dans le *Journal de Henri III;* — *Discours de la Défaite du vicomte de Turenne à Châteauneuf en Berry, le* 26 *mars;* Paris, 1589, in-8°; — *Proposition aux corps et communautés de la ville d'Orleans,* 17 *février* 1593; imprimée dans le *Journal d'Henri III;* — *Déclaration faite par monsieur de La Chastre aux habitants d'Orléans pour reconnaître le roy;* 1594, in-12. Parmi les manuscrits de La Châtre déposés à la Bibliothèque du Roi, le père Lelong cite de lui : *Grande et ample Histoire de tout ce qui s'est passé entre Monseigneur, frère unique du roy, et les états généraux des Pays-Bas;* — *Discours et autres Mémoires et Avis*, de 1556 à 1594; — *Recueil des Lettres du maréchal de La Chastre au duc de Nevers.* H. BOYER.

Brantôme, *Vies des Capitaines français.* — Chenu, *Antiquités de Bourges* — La Thaumassière, *Hist. de Berry.* — Jean de Léry, *Relation du Siége de Sancerre.* —Poupard, *Hist. de Sancerre.* – Le P. Lelong, *Biblioth. Histor. de la France.* — Le P. Anselme, *Hist. des Grands-Officiers.*

LA CHÂTRE (*Louis* DE), maréchal de France, fils du précédent, mort en 1630. Il fut baron de La Maison-Fort, Sandré et La Ferté-sous-Reuilly, chevalier des ordres du roi, conseiller en son conseil d'État, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur et lieutenant général de la province du Berry, capitaine de la grosse tour de Bourges, héritier, en un mot, de presque toutes les dignités dont son père avait joui. Il servit Henri IV et son successeur : il avait obtenu du premier la survivance des dignités de son père. Il se démit du gouvernement de Berry en 1616, et reçut en échange le bâton de maréchal de France. La Châtre pendant les troubles des premières années du règne de Louis XIII fut en faveur de la cour. Il ne laissa d'un double mariage qu'une fille. En lui s'éteignit la branche des Maison-Fort. H. B.

La Thaumassière, *Hist. de Berry.* — Moréri, *Dictionn. Historique.* — Le P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers.*

LA CHÂTRE (*Pierre* DE), prélat français, mort à Bourges, en 1171, dont le vrai nom était *Pierre* EFFENOUARD, de la famille des La Châtre de Berry, et paraît originaire de la Bourgogne (1). Lors de sa nomination à l'archevêché de Bourges il faillit susciter un schisme par l'opposition que Louis le Jeune fit à cette nomination. Aubry, l'un des adversaires d'Abeilard, venait par sa mort (1141) de laisser vacant le siége archiépiscopal de Bourges. Deux concurrents se présentaient pour le remplacer, Pierre de La Châtre et Cadurc, personnage influent de la province. Le roi, pour des motifs qu'on ignore, déclarait qu'il s'opposerait toujours à l'élection du premier. Malgré cette hostilité du roi, Pierre de La Châtre, appuyé par le pape Innocent II, l'emporta et fut consacré par lui. Le pape fit plus; pour punir Cadurc de ses machinations contre son compétiteur, il le déclara déchu de toutes ses dignités ecclésiastiques, qui étaient assez nombreuses. Le roi, violemment irrité de cette conduite du souverain pontife, jura sur les reliques que jamais de son vivant Pierre ne monterait sur son siége; il lui défendit formellement d'en prendre possession. Aussi lorsque le nouvel archevêque voulut entrer à Bourges, il s'en vit refuser les portes par les gens du roi. Il se réfugia auprès de Thibaud IV, comte de Champagne, alors en hostilité avec le roi de France, et qui avait pour lui saint Bernard. L'influence de ce dernier provoqua contre Louis VII une bulle d'excommunication. Louis, résolu de braver les foudres de l'Église, suspendit dans ses domaines les élections d'évêques et d'archevêques, et envoya son frère Robert en possession du temporel des diocèses vacants, dont les biens furent mis au pillage; en

(1) Pierre La Châtre portait d'azur au lion d'or, tandis que ses homonymes portèrent de gueules à la croix ancrée de vair. La plupart des biographes se sont trompés en confondant les deux maisons.

même temps il déclara la guerre au comte de Champagne. Enfin, excité par les lettres de saint Bernard, qui se porta intermédiaire actif dans toute cette affaire, il résolut de se soumettre au pape. Mais Innocent II demeura inflexible. Ce ne fut que son successeur Célestin II qui le dégagea de la sentence d'interdiction prononcée contre lui. Le schisme ainsi terminé, Pierre de La Châtre put entrer à Bourges, en 1144. Malheureusement il était reparti pour Rome l'année suivante lorsque Louis VII vint tenir dans cette ville une cour plénière pour y organiser la croisade qu'il méditait, et profita de l'occasion pour se faire couronner une seconde fois, suivant une habitude assez fréquente des Capétiens. En l'absence de l'archevêque de Bourges, ce fut Samson, archevêque de Reims, qui officia et couronna le roi, empiétant ainsi sur une prérogative des archevêques de Bourges qui ne permettait à nul autre de faire cette cérémonie dans leur église, indépendamment de ce que ladite église était encore interdite. Un nouveau schisme faillit éclater à cette occasion : il ne fut prévenu que par l'intervention de saint Bernard.

Pierre de La Châtre se montra par la suite dévoué à ce prince, qui lui avait été si hostile, et par son zèle autant que par sa grande capacité il sut s'attirer la bienveillance de Suger, avec lequel il entretint depuis lors des relations intimes. Vers la fin de sa vie il se trouva mêlé à la querelle du roi de France avec le roi d'Angleterre. Henri II avait contesté à Louis VII sa suprématie sur l'archevêché de Bourges, qui dépendait, disait-il, de l'Aquitaine et non de la France. Pierre lui avait résisté dans cette prétention ; de plus il se montrait dévoué aux intérêts de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, alors réfugié en France. La guerre faillit éclater à ce sujet entre les deux nations, et ce fut au milieu de ces dissensions, qui amenèrent l'Anglais jusqu'aux portes de Bourges, que Pierre mourut. Le roi avait aboli en sa faveur, par lettres patentes de 1159, l'absurde coutume où l'on était à l'archevêché de Bourges de piller et saccager la maison archiépiscopale après la mort du prélat.

H. BOYER.

Gallia Christiana. — André Duchêne, *Écriv. de l'hist. de Fr.*, t. IV. — Ibid., *Hist. des Cardinaux français*. — Chenu, *Antiquités de Bourges*. — Fleury, *Hist. Ecclésiastiq.* — Raynal, *Hist. du Berry*.

LACHAU (*Géraud* DE), archéologue français, né vers 1750. Il entra dans les ordres, et sa vie n'est guère connue que par ses ouvrages. Il devint bibliothécaire et secrétaire interprète du duc d'Orléans. On a de lui : *Dissertation sur les Attributs de Vénus* (avec l'abbé Leblond) ; Paris, 1776 et 1780, in-4°, avec grav. Il est assez singulier de voir deux abbés s'occuper d'un pareil sujet ; mais l'amour de la science entraîne loin et fait beaucoup pardonner. Lachau s'est efforcé de prouver que Vénus n'est autre que la Nature, modifiée sous toutes les formes ; la *Dissertation* de l'abbé de Lachau est, du reste, ornée d'une charmante estampe de la *Vénus Anadyomène*, gravée par Saint-Aubin. Cet ouvrage, couronné par l'Académie Française, fut dédié à Voltaire, qui remercia l'auteur. Les abbés Lachau et Leblond publièrent la suite de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans* ; Paris, 1784, in-fol. ; l'abbé Arnaud est auteur du premier volume.

L—z—E.

Voltaire, *Œuvres* (édit. de Kehl), t. XV, in-8°. — Brunet, *Manuel du libraire*, t. Ier, p. 302.

* **LACHAUD** (*Charles-Alexandre*), avocat français, est né le 25 février 1818, à Treignac (Corrèze). Il fit ses études au collége de Bazas (Gironde), vint en 1836 à Paris suivre les cours de droit, fut reçu licencié, et débuta avec succès au barreau de Tulle. Mme Lafarge, qui l'avait entendu plaider à Tulle une affaire d'infanticide, l'adjoignit à M. Bac comme défenseur lorsqu'elle eut à rendre compte devant la justice du drame du Glandier ; le talent que montra dans cette cause célèbre le jeune avocat provincial décida de son avenir. M. Lachaud vint à Paris, et se fit inscrire au tableau des avocats. En 1842 il porta la parole à Lyon dans le procès Besson-Marcellange. A partir de ce moment sa place était conquise à côté des illustrations du barreau, et les affaires de cour d'assises devinrent surtout sa spécialité, ainsi que les procès de presse et de théâtre. Nous ne rappellerons, parmi les nombreuses causes qu'il a plaidées, que celles qui ont eu le plus de retentissement, l'affaire Bocarmé, par exemple, et le procès intenté à Mme Pavie (Hédelmone de Soubeyrane), accusée de bigamie, et qu'il fit acquitter. Enfin, on n'a pas oublié son éloquente philippique contre les mystères de la Bourse et les crimes de l'agiotage dans l'affaire Grellet-Carpentier et sa belle défense du lieutenant de Mercy.

W. D.

Docum. partic.

LA CHAUSSADE (*Jacques* DE), baron, puis marquis de CALONGES, gentilhomme français, né dans l'Agénais, vers la fin du seizième siècle. Issu d'un des chefs protestants du midi, il était en 1615 gouverneur du château du Mas, et en 1621, lors de la reprise des hostilités, il fut mis par le duc de Rohan à la tête de l'importante place de Montpellier, dont la faible garnison fut renforcée par un grand nombre d'habitants et même par une compagnie de femmes qui combattirent en troupe réglée. Le siége dura deux mois, et causa des pertes notables à l'armée catholique, dirigée par le père du grand Condé. Mais la paix ayant été conclue (octobre 1622), La Chaussade, qui avait résisté aussi longtemps que possible, obtint du roi une pension de 6,000 liv., et ne prit plus aucune part aux affaires de l'Église protestante. Il alla offrir son épée aux états généraux des Pays-Bas, qui lui donnèrent le commandement d'un régiment d'infanterie avec le grade de mestre de camp ; plus tard il fut employé en

Guienne durant les troubles qui signalèrent le gouvernement du duc d'Épernon, se distingua en 1635, au combat d'Avein, où il s'empara des canons de l'ennemi, et suivit le duc de Candale en Orient. On ignore l'époque de sa mort.

L'une de ses filles, *Judith* de Calonges, fut remarquable par son rare savoir. Elle était versée dans la connaissance des langues anciennes, et adressa à Bochart des notes sur le texte hébreu de la Genèse. C'est elle qui avait choisi Labadie (*voy.* ce nom) pour guide spirituel, et qui eut, dit-on, à se plaindre des privautés qu'il se permit pour s'assurer si elle était complétement absorbée dans l'oraison mentale. Persécutée pour ses opinions religieuses, elle se réfugia à La Haye, où elle mourut, en 1700. P. L—y.

Haag, *La France Protestante*, t. VI, p. 175 176.

LA CHAUSSE (*Michel-Ange* de), en latin Causeus, archéologue français, né à Paris, vers 1660, mort après 1738. Sa vie n'offre rien de remarquable; l'amour de l'antiquité le fit partir pour Rome, où il termina ses jours. On a de lui : *Romanum Museum, sive thesaurus eruditæ antiquitatis, in quo gemmæ, idola insignia sacerdotalia;* Rome, 1690 et 1707, in-fol. avec 170 planches; et Rome, 1747, 2 vol. in-fol. avec 218 planch.; trad. en français, avec des remarques, par dom Joachim Roche, sous le titre de : *Le Cabinet Romain, ou recueil d'antiquités*, etc.; Amsterdam, 1706, in-fol. Quelques érudits ont suspecté l'authenticité des objets représentés dans le recueil de La Chausse, que, néanmoins, Jean-Georges Grævius n'a pas hésité de reproduire en grande partie dans les t. V, X et XII de son *Thesaurus Antiquitatum Romanarum;* Utrecht, 1694-1699, 12 vol. in-fol.; — *Le Gemme antiche figurate ed intagliate in rame da Pietro Santi-Bartoli*, etc.; Rome, 1700, in-4°; — *Aureus Constantini Aug. Nummus de urbe, devicto ab exercitu Gallicano Maxentio, liberata, explicatus;* Rome, 1703, in-4°; — Deux *Lettere in qui si parla della colonna nuovamente ritrovata in Roma nel campo Marzo ed eretta gia per l'apoteosi di Antonino Pio;* Naples, 1704 et 1705, in-8°; — *Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro de' Nasoni;* Rome, 1706, in-fol. Cet ouvrage avait été commencé par Pietro Santi-Bartoli et P. Bellori; il fut considérablement augmenté et trad. en latin par Francesco Santi-Bartoli et de La Chausse, sous ce titre : *Picturæ antiquæ Cryptarum Romanarum et Sepulchri Nasonum;* Rome, 1738, in-fol. L—z—e.

Quérard, *La France Littéraire*.

LA CHAUSSÉE (*Pierre-Claude* Nivelle de), auteur dramatique français, né à Paris, en 1692, mort dans la même ville, le 14 mars 1754. Neveu d'un fermier général de même nom que lui, il eût pu aspirer à une grande fortune dans la carrière des finances; il préféra l'étude et une vie tranquille, et s'adonna tout entier à la culture des lettres. Il fit des vers, dès sa jeunesse, mais il ne moutrait ses essais qu'à ses amis. Il négligeait même depuis longtemps son talent lorsque Lamotte fit paraître son *Système de la Poésie en Prose*. Lafaye, quoique ami de Lamotte, prit le parti des vers, et engagea La Chaussée dans la querelle. Celui-ci fit alors paraître l'*Épître de Clio*, qui, suivant l'expression de l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, « justifie pleinement la poésie par la poésie même, et fait sentir par expérience que l'essor du génie n'est pas toujours étouffé par la césure et par la rime ». Cet ouvrage eut un grand succès, justifié par quatre éditions. Il en était digne, disait l'abbé Desfontaines, « non-seulement parce qu'il est écrit en faveur de la vérité et pour le soutien du bon goût contre quelques opinions singulières débitées par de beaux esprits; mais encore parce que c'est un poëme didactique fort ingénieux ». Ce succès enhardit La Chaussée à composer pour le théâtre. « Il a inventé, écrivait Riccoboni à Muratori, un nouveau genre de comédie. Elle avait toujours représenté les incidents domestiques des bourgeois, des gens aisés, et quelquefois même des artisans : le théâtre ancien, tant grec que latin, ne nous fournit plus d'autres modèles que ceux de cette nature que les modernes ont imités. Il y a cependant dans la société une espèce de personnes qui sont exclues d'une action comique; on croit les gentilshommes et les seigneurs d'une haute naissance trop élevés pour entrer dans les situations domestiques qui ont toujours été le partage de la comédie; ils ne peuvent pas non plus agir dans le tragique, puisqu'ils ne sont pas assez grands pour chausser le cothurne, qui n'appartient qu'à des princes et à des actions héroïques. Ce sont ces mêmes personnes qui occupent, si l'on peut se servir de ce terme, une espèce de niche isolée, et un certain milieu entre le rang élevé de la tragédie et le populaire de la comédie, que M. de La Chaussée a imaginé de faire entrer dans une action qui puisse avoir tantôt l'intéressant de la tragédie et tantôt les situations de la vie civile entre des gens de condition, et qui conserve ainsi le caractère de la comédie. » Son premier essai était timide. Il réussit pourtant; le second fut plus heureux, il intéressa toutes les femmes. Il en devait, dit-on, le sujet à Mlle Quinault, qui l'avait proposé à Voltaire, et sur son refus à La Chaussée. Il s'agissait de combattre un préjugé qui s'opposait à ce qu'un homme de naissance manifestât de l'amour pour sa femme. Dès lors la voie était tracée. La Chaussée y entra hardiment par une troisième pièce, *l'École des Amis*. « Les personnages étaient du même rang que ceux de la seconde, dit Riccoboni; les événements qui forment l'action, tels qu'ils pourraient arriver à des gens de toutes espèces, mais les sentiments et les maximes y sont traités avec tant de force et de délicatesse en même temps, qu'ils ont fait goûter aux spectateurs le même plaisir qu'ils auraient trouvé dans une tragédie bien intéres-

sante. Les larmes ont triomphé. » Ce ne fut pourtant pas sans difficulté. On cria au scandale, au *romanesque*. On accusa La Chaussée de vouloir pervertir le goût du siècle en mêlant deux genres qui devaient rester distincts, le tragique et le comique. Cependant, il était resté fidèle aux règles des unités; il s'était gardé d'introduire aucune situation par trop comique dans ses pièces; il en avait proscrit le gros rire; il ne cherchait qu'à intéresser par des situations délicates, par des malheurs ou des accidents réparables arrivés à des personnages de la vie ordinaire mais d'une condition relevée. Son vers était bien fait, mais sentencieux et visant à la sensiblerie. Piron, qui ne comprenait rien à cette effusion de sensibilité répandue dans les drames moraux de La Chaussée, l'attaquait de toutes les façons. « Avez-vous entendu les homélies du révérend père La Chaussée? » disait-il à un de ses amis. Collé l'appelait le *Cotin dramatique.* Piron fit encore contre lui cette épigramme mordante :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
 L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
 Mais c'est la plus jolie;
L'une a le rire de Vénus,
 L'autre est froide et pincée;
Salut à la belle aux pieds nus,
 Nargue de la chaussée.

Voltaire dédommagea La Chaussée de ces attaques en lui dédiant sa tragédie d'*Alzire*. Il ne pouvait oublier qu'il avait été nommé dans l'*Épître de Clio :*

Comme autrefois, sur les pas des neuf sœurs
On voit encor renaître autant de fleurs,
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la Ligue.

L'auteur de *La Henriade* avait répondu à ce compliment par ce quatrain :

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage et modeste La Chaussée.

Voltaire vint exprès à Paris pour faire réussir la candidature de La Chaussée à l'Académie Française, en lui cédant toutes les voix dont il pouvait disposer. La Chaussée y fut en effet admis, à la place de Portail, premier président du parlement. Reçu le 25 juin 1736, par l'archevêque de Sens, en même temps que l'évêque de Mirepoix, il eut la joie d'entendre louer de ses pièces par le prélat. Son discours moitié en prose, moitié en vers, eut un médiocre succès; dans la première partie il faisait l'éloge de son prédécesseur, dans la seconde il célébrait l'Académie Française et chantait les services qu'elle est appelée à rendre, mais en vers par trop prosaïques. « Je devrois peut-être, monsieur, disait l'archevêque de Sens dans sa réponse aux deux récipiendaires, en qualité de directeur d'une académie à qui la poésie est chère, m'étendre davantage sur le mérite de vos comédies; mais l'austère caractère dont je suis revêtu m'oblige à être réservé. N'aurois-je pas même à craindre qu'on ne me fît un reproche si je louois également l'orateur chrétien et le poëte profane, et si je distribuois à la fois des éloges et à celui qui a préparé des scènes au théâtre et à celui qui a compté les théâtres au rang des scandales qui excitoient son zèle? Non, monsieur, le reproche seroit injuste. Je puis, sans blesser mon caractère, donner non aux spectacles que je ne puis approuver, mais à des pièces aussi sages que les vôtres et dont la lecture peut être utile, une certaine mesure de louange... Celui-là en effet mérite sans doute, même de nous, quelque éloge, qui a banni de la scène les passions criminelles qui corrompent communément nos spectacles, et qui a su faire servir ses fictions poétiques à donner aux hommes d'utiles leçons : ainsi en rendant justice à la sagesse de vos vues, on pourra convenir sans peine qu'il y a quelque rapport entre celui qui condamne nos théâtres et celui qui essaye de les corriger. » Plus tard, Voltaire s'associa en quelque sorte aux efforts de La Chaussée pour nationaliser en France la *comédie mixte*, en composant lui-même le drame de *Nanine*. Pour la première fois, à propos du genre adopté par La Chaussée, Fréron se trouva de l'avis de Voltaire. Chassiron avait fait paraître ses *Réflexions sur le genre larmoyant*, où il cherchait à prouver que la nouvelle manière de traiter le comique n'était pas autorisée par les anciens; que l'on n'a pas la liberté de changer sans cesse la nature de la comédie; que le nouveau genre apportait moins de plaisir et d'utilité que celui du siècle de Molière, et qu'il n'était point destiné à passer à la postérité. « Une nouveauté, quelle qu'elle soit, répondit Fréron, s'établit rarement sans obstacles. On se soulève d'abord contre elle, on s'y accoutume peu à peu, on finit par l'adopter. Tel a été parmi nous le destin du comique appelé *larmoyant*. Ce genre, dans sa naissance, a essuyé bien des contradictions. Ses succès multipliés l'ont fait triompher... Quand les anciens n'auroient pas du tout connu l'espèce de comédie dont il est question, ce ne seroit pas un motif pour la condamner... Quant au mélange des ris et des pleurs, je ferai une distinction qui est échappée à tous ceux qui ont censuré ce nouveau genre. L'alliance du comique et du plaintif les a tous également choqués, et avec raison. Eh bien, il n'y a qu'à rompre ce mariage. Il n'y a qu'à faire des pièces purement attendrissantes, sans aucun mélange de comique. Nous aurons alors au théâtre un genre nouveau, puisé dans le cœur humain et digne d'être avoué par la raison. En effet, doit-on prescrire à l'art des limites quand la nature n'en a pas? Les infortunes des rois et des héros auront-elles seules le privilége exclusif de nous émouvoir? Lorsque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos semblables, nous en sommes quelquefois attendris jusqu'aux larmes. Pourquoi ce malheur ne nous seroit-il pas représenté sur la scène? Le

genre larmoyant, puisqu'on l'appelle ainsi, me paraît plus naturel, plus conforme à nos mœurs que la tragédie. Les passions de Melpomène sont des passions violentes portées jusqu'à l'excès; les nôtres sont réprimées par l'éducation et par l'usage du monde. Les vices qu'elle peint sont des crimes, les nôtres sont des foiblesses. Ses héros sont des rois, et nous sommes des particuliers. Enfin, les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune ressemblance avec ce qui nous touche et nous occupe dans le cours ordinaire de la vie... Le nouveau dramatique manié par une main habile, et absolument dépouillé du masque de Thalie, sympathise mieux avec nos caractères, nos usages et nos façons de penser. Ses personnages sont des hommes polis, comme le sont la plupart des spectateurs. On y voit des passions, des vertus et des vices qui ne sont point étrangers; des sentiments qui intéressent l'humanité; des infortunes touchantes, telles qu'il en arrive ou qu'il peut en arriver dans toutes les familles; une morale accommodée à nos maximes et à notre conduite. » La Harpe se prononça également en faveur des doctrines nouvelles. « La peinture de la vie humaine doit nous présenter des passions, comme elle nous montre des travers et des ridicules; et tous ces objets sont également du ressort de la bonne comédie. Nous nous sommes longtemps persuadé que la comédie ne devait que faire rire, et c'est avec ces préjugés étroits que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement *Le Misanthrope* et le *Tartufe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisants, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. La Chaussée est venu ensuite, et, trouvant qu'on avait saisi les grands caractères et les grands ridicules, il a tâché de joindre une morale douce et utile à des situations touchantes. Ce sont des romans en dialogue; mais ces romans peignent des mœurs vraies; ils intéressent et sont versifiés en général avec assez de pureté et d'élégance. Voilà sans doute assez de mérite pour justifier tous les succès qu'on lui a tant reprochés de son vivant, et qui ont augmenté après sa mort. »

Des différents ouvrages de La Chaussée, La Harpe préfère *L'École des Mères*, comme « réunissant à l'intérêt du drame des caractères, des mœurs et des situations de comédie ». C'était, selon lui, une des meilleures comédies du siècle. Le roi de Prusse, Frédéric le Grand, fut plus rigoureux. « Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, écrivait-il à Voltaire, personne n'en viendra à bout... Ce genre ne m'a jamais plu. Je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence, des Plaute et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeur, où le public peut apprendre à dire : Je vous aime de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin que j'aimerais mieux y être joué que de donner mon suffrage à ce monstre bâtard et flasque que le mauvais goût de ce siècle a mis au monde. » Voltaire lui-même fut plus sévère pour La Chaussée dans son *Dictionnaire philosophique*. « Rien n'étant si difficile, dit-il, que de faire rire les honnêtes gens, on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques, qui étaient moins la peinture fidèle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise; ce fut une espèce bâtarde, qui, n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies et des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite, celui d'intéresser; et dès qu'on intéresse on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talents que ce genre exige celui de semer leurs pièces de vers heureux... Dès lors le comique fut banni de la comédie; on y substitua le pathétique; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité. Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans Térence, il y en a dans Molière; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve et plaisante des mœurs. On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé; mais cette facilité même le dégrade : en un mot les Français ne surent plus rire. Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi : on donna des pièces barbares, et le théâtre tomba. »

Sans doute pour montrer que s'il avait cherché à se créer un nouveau genre, ce n'était pas par impuissance de réussir dans l'ancien, La Chaussée, après sa troisième pièce, fit représenter une tragédie. L'essai ne fut pas aussi heureux qu'il l'avait espéré. Sa tragédie eut néanmoins une douzaine de représentations. Quoique l'action en fût bien ourdie, on pouvait trouver ses personnages trop sensibles. Il revint donc à la tragédie qu'on appelait bourgeoise, et dans la crainte de compromettre sa réputation, il fit jouer *Mélanide* sous le nom d'un jeune homme inconnu. Cette pièce réussit au delà de ses espérances. Fréron la regardait comme le modèle du genre, parce qu'il ne s'y mêle aucune situation comique. Il s'agit d'une femme séparée de l'époux de son choix par un arrêt du parlement, et qui retrouve longtemps après ce mari infidèle prêt à épouser la fille d'un ami, qu'il dispute à son propre fils. Mélanide, forcée d'avouer la situation singulière que la loi lui a faite et qu'elle voudrait cacher, semble toujours dans les larmes; aussi Geoffroy l'appelait *Mélanide la dolente*. Elle n'en plut pas moins. *L'École des Mères* réussit mieux encore, et le méritait; c'est une peinture dramatique et morale des conséquences funestes de la ten-

dresse aveugle et partiale des parents pour leurs enfants. Cette pièce, comme beaucoup d'autres de La Chaussée, serait sans doute restée au théâtre si nos mœurs n'avaient tellement changé que nous ne pourrions plus reconnaître ces peintures, qui étaient trop de leur temps. C'est là sans aucun doute ce qui explique l'insuccès des reprises des pièces de La Chaussée, qui resteront du moins comme d'agréables lectures et de bonnes études de mœurs. *La Gouvernante* est la mise en scène d'un fait réel. Un conseiller au parlement de Bretagne, nommé de La Faluère, ayant été nommé rapporteur dans une affaire, la présenta involontairement sous un jour contraire à la vérité, et fut ainsi la cause d'un arrêt injuste qui ruinait une famille honorable. Lorsqu'il eut reconnu son erreur, ce consciencieux magistrat se mit à la recherche des malheureux plaideurs dont il avait causé la ruine, et les força à partager avec lui sa modeste fortune. La Chaussée sut tirer parti de cette donnée pour faire jaillir une source de douces émotions. C'est ainsi que sa comédie prétendait corriger les mœurs, non par le rire, mais par les pleurs. Il fit encore d'autres pièces, et pour faire voir que le rire ne lui était pas non plus étranger, il composa une espèce de parade en vers, d'une gaieté fort graveleuse, et quelques contes d'un genre plus que libre; mais il n'était pas là dans son élément, et quoiqu'il y eût déployé beaucoup d'esprit, ce fut en pure perte. Il fit aussi quelques comédies légères pour le Théâtre-Italien, dans le genre philosophique alors à la mode. Rancunier, comme le sont trop souvent les cœurs *sensibles*, La Chaussée s'opposa constamment, dit-on, à l'admission de Piron à l'Académie Française. En reprochant des poésies obscènes à l'auteur de *La Métromanie*, l'auteur de *Mélanide* oubliait le *Rapatriage;* mais il se souvenait de l'épigramme des deux *Thalies*. Dès lors Piron n'appela plus La Chaussée que le *Vieux de la Rancune*. La Chaussée s'opposa aussi à l'élection de Bougainville, et en mourant il disait : « Il serait plaisant que ma place lui fût donnée! » ce qui arriva en effet. Bougainville se vengea noblement en faisant un éloge éclatant de son prédécesseur. La Chaussée mourut d'une fluxion de poitrine, qu'il gagna en travaillant dans son jardin.

« Le style des comédies de La Chaussée est en général coulant, facile et abondant, dit M. Dubief, mais pâle et dépourvu d'originalité. Il est habile à tracer un portrait, à faire une définition, à filer une scène; mais il manque d'action, de mouvement, d'imagination, et surtout de ce *vis comica* dont parle Horace et qu'on ne trouve que dans Molière. Sa muse est la sensibilité; c'est son cœur qui lui inspira ses meilleurs vers; il est moral et sermonneur, c'est-à-dire froid et monotone; quelquefois tendre, jamais passionné, il s'arrête toujours sur la limite qui sépare l'esprit du génie, sans jamais la franchir. C'est ce qui faisait dire à Voltaire qu'il était l'un des premiers après ceux qui ont du génie. »

Les ouvrages de La Chaussée imprimés de son vivant sont : *Lettre de Mme la marquise de L***, sur les fables nouvelles* (de Lamotte), *avec la réponse de M. D***, servant d'apologie;* Paris, 1719, in-12 : cet ouvrage est attribué au père Buffier, jésuite, par l'éditeur des *Amusements du Cœur et de l'Esprit;* Hérissant, l'abbé Desfontaines et Ersch l'attribuent à La Chaussée; on croit que Sablier y a participé; — *Épître de Clio à M. de B**** (de Bercy), *au sujet des opinions répandues depuis peu contre la poésie;* Paris, 1731, in-12; — *La Fausse Antipathie*, comédie en trois actes et en vers, dédiée à l'Académie Française, avec un prologue et la Critique de la pièce, jouée pour la première fois le 12 octobre 1733; Paris, 1734, 1737, in-12; — *Le Préjugé à la mode*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 3 février 1735; Paris, 1735, in-12; Dresde, 1765, in-8°; — *L'École des Amis*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 26 février 1737; Paris, 1737, in-12; — *Maximien*, tragédie en cinq actes et en vers, jouée pour la première fois le 28 février 1738; Paris, 1738, in-12; — *Mélanide*, comédie en cinq actes et en vers, donnée au Théâtre-Français, le 12 mai 1741; Paris, 1741, in-12, 1744, in-8°; La Haye, 1741, in-8°; Dublin, 1749, in-12; — *Amour pour Amour*, comédie en trois actes et en vers, avec un prologue et un divertissement, jouée par les Comédiens Français, le 16 février 1742; Paris, 1742, 1753, in-12 : elle est dédiée à Melle Gaussin; — *L'École des Mères*, comédie en cinq actes et en vers, donnée par les Comédiens Français, le 27 avril 1744; Paris, 1745, in-12; — *Le Rival de lui-même*, comédie en un acte et en vers, avec prologue, jouée par les Comédiens Français, le 20 avril 1746; — *La Gouvernante*, comédie en cinq actes et en vers, donnée par les Comédiens Français, le 18 janvier 1747; Paris, 1747, in-12; — *L'Amour castillan*, comédie en trois actes et en vers, jouée aux Italiens, le 11 avril 1747; Paris, 1747, in-12. Après la mort de La Chaussée, Sablier, associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fit paraître une édition des *Œuvres complètes* de cet auteur, qui avait été son ami; Paris, 1762, 5 vol in-12. Elles ont été réimprimées depuis. Outre les pièces déjà citées on y trouve : *Élise, ou la rancune officieuse*, comédie en un acte et en vers, jouée avec succès sur le théâtre de Berni; — *Le Vieillard amoureux*, comédie en trois actes et en vers, destinée au même théâtre; — *Paméla*, comédie en cinq actes et en vers, jouée en novembre 1743; — *L'École de la Jeunesse, ou le retour sur soi-même*, comédie en cinq actes et en vers, jouée par les Comédiens Français en 1749; — *L'Homme de fortune*, comédie en cinq actes et en vers, représentée au château de Bel-

levue, en janvier 1751; — *Le Retour imprévu*, comédie en trois actes et en vers, représentée par les acteurs de la Comédie-Italienne en juillet 1756; — *Les Tyrinthiens*, comédie en trois actes et en vers, avec des divertissements, destinée au Théâtre-Italien; — *La Princesse de Sidon*, tragi-comédie en trois actes et en vers, faite pour la cour; — *Compliment au roi sur sa convalescence*, présenté le 17 novembre 1744; — *Discours de réception à l'Académie Française*, etc. La même année il parut, sous la rubrique d'Amsterdam, un supplément aux *Œuvres de La Chaussée*, contenant ses œuvres grivoises; — *Le Rapatriage*, comi-parade en un acte et en vers, et des *Contes* en vers. Une édition des *Œuvres choisies de La Chaussée* a paru à Paris, 1813, 2 vol. in-18, stéréotypée selon le procédé F. Didot; une autre, stéréotypée suivant le procédé d'Herhan, a paru à Paris en 1825, in-18.

L. LOUVET.

Sabiler, avertissement en tête de son édition des *Œuvres de La Chaussée*. — Voltaire, *Dict. Philos.*, article *Art dramatique*, et *Conseils à un Journaliste*. — Titon du Tillet, second suppl du *Parnasse Français*. — Bougainville, *Disc. de réception à l'Académie Française*, le 30 mai 1754. — Abbé Desfontaines, *Nouvelles du Parnasse* et *Observations*. — Fréron, *Lettres sur quelques Écrits de ce temps*, tome IV, p. 3. — Abbé Prévost, *Pour et Contre*, tome V, p. 357. — L. Riccoboni, *Lettera al signor dottor Muratori*, 30 mai 1737. — La Harpe, *Cours de Littérature*. — Dubief, *Dict. de la Conv.*, 1re édition, au mot *Chaussée*. — Breton, *Dict. de la Convers.*, 2e édition. — Quérard, *La France Littéraire*.

LA CHAUSSÉE (*Antoine* DE). *Voy.* LE CAUCHIE (*Ant.* DE).

LACHENAL (*Werner* DE), naturaliste suisse, né à Bâle, en 1736, mort dans la même ville, le 4 octobre 1800. Son père était apothicaire. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, se livra ensuite à la médecine, et fut nommé, en 1776, professeur d'anatomie et de botanique. Ses observations et ses recherches ont servi à Haller pour son *Histoire des Plantes suisses*. Lachenal était en relation avec ce savant, à qui il adressa un grand nombre de lettres, qui sont imprimées dans les *Epîtres latines à Haller*. Lachenal a aussi fait des suppléments au grand ouvrage de Haller, qui se trouvent dans les *Acta* et *Nova Acta Helvetica*.

J. V.

M. Lutz, *Nekrolog denkwürdiger Schweizer*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.*

LACHÈRE (*François*), hagiographe français, né le 26 novembre 1660, à Loge (bailliage d'Autun), mort le 20 mai 1734, à Dijon. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, devint docteur en théologie, puis définiteur de province, et fut, en 1686, l'un des quatre religieux que Louis XIV envoya dans le Sénégal; il y séjourna trois années. On a de lui : *La Vie de saint Jacques, canonisé en* 1726; Dijon, 1728, in-12, avec la *Vie de saint François Solano*, revue et augmentée par l'auteur; — *Nécrologe du couvent des frères Mineurs de Dijon*; manuscrit in-folio avec figures. Il avait aussi écrit des mémoires sur son voyage d'Afrique et sur plusieurs îles d'Amérique qu'il avait visitées; mais les affaires de son ordre l'empêchèrent de les mettre au jour.

K.

Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, I.

LACHÈS (Λάχης), général athénien, fils de Mélanopus, tué en 418 avant J.-C. Il partagea avec Charæades le commandement de la première expédition que les Athéniens envoyèrent en Sicile, en 427, resta seul général par la mort de son collègue, et remporta de légers avantages sur les Locriens Épizéphyriens. En 426 il fut rappelé pour répondre à l'accusation de péculat que Cléon avait portée contre lui. Aristophane, dans ses *Guêpes*, fait allusion à cet incident, lorsqu'il représente le chien Labès mis en jugement pour avoir volé un fromage de Sicile. Lachès fut sans doute acquitté, puisqu'il remplit encore des fonctions publiques. En 424 il assista à la bataille de Delium. En 421, il fut un des commissaires qui conclurent une trêve de cinquante ans entre Athènes et Sparte, et peu après un traité entre ces deux États. Ce traité eut peu de durée, et Lachès, chargé de conduire une armée dans le Péloponnèse, périt avec son collègue Nicostrate à la bataille de Mantinée. Dans le dialogue de Platon intitulé *Lachès*, ce personnage est représenté comme un argumentateur subtil.

Y.

Thucydide, III, 86, 88, 90, 99, 103, 115; V, 19, 24, 61, 74; VI, 1, 6, 75. — Justin, IV, 3. — Aristophane, *Vespæ*, 240, 836, 895, 903, 937, et le Scoliaste d'Arist., *in Vesp.*, 240, 836.

LA CHESNAYE. *Voy.* CHESNAYE.

LA CHESNAYE-DESBOIS. *Voy.* CHESNAYE.

LA CHÉTARDIE. *Voy.* CHÉTARDIE.

LACHEVARDIÈRE (*Auguste-Louis*), homme politique français, né vers 1770, à Paris, mort le 15 octobre 1828. Fils d'un marchand de musique, il fut d'abord clerc de procureur, puis employé aux finances; au commencement de la révolution, dont il embrassa avec exaltation les principes, il était chef du bureau de la caisse de l'extraordinaire. Lié avec les principaux chefs du parti démocratique, il devint, après la journée du 10 Août, vice-président de la commission administrative qui remplaçait le département de Paris, et fit, de concert avec Réal, un appel à toutes les sections de la capitale pour qu'elles demandassent l'expulsion des girondins de la Convention nationale. On lui attribua à cette époque la publication anonyme d'une feuille périodique, dite *Journal des Émigrés*, dans laquelle il désignait les personnes que l'on devait inscrire sur les listes de proscription. Envoyé ensuite dans la Vendée, il déploya beaucoup d'activité dans les opérations militaires, contribua à la justification de Menou contre les attaques de Marat, et, accusé à son tour d'avoir avili la Convention, trouva un ferme défenseur dans Robespierre. Après être resté quelque temps à l'écart, on le vit reparaître au 18 fructidor avec les fonctions de secrétaire général de la police; il devint ensuite inspecteur général de la guerre,

consul à Palerme et président de l'administration départementale de la Seine. Comme il occupait cette dernière place, il pénétra, dit-on, les projets ambitieux de Bonaparte, et proposa aux directeurs, quelques jours avant le 18 brumaire, de le faire arrêter; aussi fut-il un des premiers inscrits sur les listes de déportation. Cependant il obtint de rester à Paris, et dès l'année suivante il fut, sur la recommandation du général Menou, envoyé à Hambourg en qualité de commissaire des relations commerciales. Ayant été compromis dans l'affaire relative aux marchandises anglaises qui amena la disgrâce du maréchal Brune, il eut à restituer quelques centaines de mille francs, et n'en exerça pas moins jusqu'en 1808 les fonctions de consul à Dantzig. A cette époque il se retira dans ses propriétés, et travailla assidûment jusqu'à sa mort au *Bulletin universel* de Férussac et au *Dictionnaire d'Agriculture pratique*. K.

Biogr. moderne.

LACHEVARDIÈRE (*Alexandre*), imprimeur français, mort à Paris, en mai 1855. Son père (*voy.* ci-dessus) avait fait partie du corps consulaire sous le règne de Napoléon. Devenu imprimeur, Alexandre Lachevardière fut le premier à introduire les presses mécaniques en France. Sous la Restauration il fut un des fondateurs du journal *Le Globe*, qui joua alors un rôle considérable. Après la révolution de Juillet, il créa avec MM. Cazeaux et Charton le *Magasin Pittoresque*, à l'instar des *Penny Magazines* anglais. On lui doit encore la publication du *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, l'*Encyclopédie pittoresque ou encyclopédie nouvelle*, etc. J. V.

Journal des Débats, 5 et 14 mai 1855.

LA CHÈZE (*René* DE), poëte français, né à Reims, vers la fin du seizième siècle. Cet écrivain est resté inconnu à tous les biographes, même à Colletet, qui ne le cite point dans sa volumineuse *Histoire* manuscrite. Parmi les nombreux poëtes sentencieux, ou *tetrastiches*, de ce temps, il est un de ceux qui manient le quatrain avec le plus d'élégance; nous citerons le suivant comme exemple de son style :

Es tu dans la faveur, chacun te suit en troupe.
As-tu les vents secondś, chacun te suit en mer.
N'as-tu plus de faveur ni plus le vent en poupe,
Chacun fuit, et tout seul on te laisse abîmer.

On a de La Chèze trois recueils, devenus très-rares : *Les Tableaux raccourcis de la Vie humaine, divisez en deux parties*; Reims, 1630; — *Les Leçons morales du sage Théotime, disposées en quinze tables, accompagnées de quatrains en forme d'arguments*; Reims, 1630, in-8°; — *Les Larmes de Sion, ou paraphrases sur les Lamentations de Jérémie, divisées en deux parties*; Reims, 1630, in-8° P. L—Y.

Viollet-Leduc, *Biblioth. Poétique.*

LACHICHE (*Claude-Quentin*), ingénieur français, né en 1719, à Dôle, mort le 14 octobre 1802, à Paris. Après quelque temps de noviciat chez les jésuites, il quitta le cloître pour prendre l'habit militaire, fut admis dans le corps du génie, et assista comme volontaire au siége de Fribourg (1744). Ayant alors découvert, en traversant le Sundgau, le point de partage des eaux tributaires du Rhin et du Rhône, il conçut l'idée de faire communiquer ces deux fleuves au moyen de l'Ill et du Doubs. Attaché successivement aux directions de Besançon, de Strasbourg et de Grenoble, il leva en 1753 le plan des abords du Doubs depuis son embouchure jusqu'à Montbéliard, ainsi que d'un canal de dérivation de Dôle à Saint-Jean-de-Losne, et en 1765 envoya au ministre son projet favori d'un canal du Rhône au Rhin, projet qui, d'abord enfoui dans les bureaux de l'administration des ponts et chaussées, finit par être déclaré impraticable. La part qu'il eut à l'expédition de Corse lui valut d'être nommé directeur à Marseille avec le rang de brigadier des mines; il occupa les mêmes fonctions dans le Languedoc et le Dauphiné. Lorsque l'ingénieur Bertrand s'avisa de reproduire comme sien le plan du canal de Dôle, Lachiche, que cet audacieux plagiat dépouillait du fruit de quarante ans de travail, eut le tort d'en rendre solidaire le corps entier des ponts et chaussées; on le mit à la retraite (1783). A quelques années de là il fut rétabli dans son grade, et on lui offrit une indemnité de 12,000 francs, qu'il refusa; mais, en dépit de ses incessantes démarches, il ne put jamais vaincre l'inimitié des bureaux, et il eut, avant de mourir, la douleur de voir son rival chargé de la direction du grand canal de jonction. Ses principaux écrits sont : *Prospectus d'un canal de vingt-cinq lieues de longueur*; Paris, 1790, in-4°, pour relier le Rhône à la Loire et le Rhin au Danube; — *Observations sur le Mémoire de M. Bertrand*; Dôle, 1790, in-4°; — *Mémoire sur la navigation des fleuves et des rivières en général*; ibid., 1791, in-4°. Il a laissé à la bibliothèque de Dôle des manuscrits dans lesquels on remarque un *Nouveau Système de Fortifications*, adressé en 1767 au ministre de la guerre. Paul LOUISY.

Feller et Weiss, *Biogr. universelle.*

LACHMANN (*Charles*), célèbre philologue allemand, né le 4 mars 1793, à Brunswick, mort à Berlin, le 13 mars 1851. Il étudia aux universités de Leipzig et de Gœttingen, sous la direction de Hermann, Benecke et Bouterweck. Il fonda en 1811, avec Bunsen, Dissen et Ern. Schulze la Société Philologique, s'engagea en 1813 dans les chasseurs prussiens, et combattit pour l'indépendance de l'Allemagne. Nommé en 1827 professeur à l'université de Berlin, il fut élu en 1830 membre de l'Académie de cette ville. Ses nombreux travaux philologiques se distinguent par une profonde érudition et une critique exercée. On a de lui : *Prœfatio annotatio-*

nibus instructus; Leipzig, 1816, in-8°; ibid., 1829, in-8°; — *Ueber die ursprüngliche Gestalt der Gedichte der Niebelungen* (Sur la forme primitive des poëmes des Niébelungues); Berlin, 1816, in-8°; — *De Choreis Systematis tragicorum græcorum;* Berlin, 1819; — *Auswahl aus den hochdeutschen Dichtern des 13 Jahrhunderts* (Choix des Poëtes qui ont écrit en haut allemand au treizième siècle); Berlin, 1820; — *De Mensura Tragœdiarum;* Berlin, 1822; — *Specimina Linguæ Francicæ;* Berlin, 1825; — *Der Nibelungen Not mit der Klage, in der ältesten Gestalt* (Les Niebelungues dans leur plus ancienne forme); Berlin, 1826, in-4°; ibid., 1841, in-8°; ibid., 1851, in-8°; cette dernière édition fut terminée par Haupt; — *Gedichte von Walther von der Vogelweide* (Poésies de Walther von der Vogelweide); Berlin, 1827 et 1843, in-8°; ibid., 1853, in-8°; la troisième édition fut disposée par Haupt; — *Iwein, Heldengedicht von Hartmann von der Aue* (Iwein, poëme épique de Hartmann von der Aue); Berlin, 1827 et 1843, in-8°; édition donnée en commun avec Benecke; — *Catulli Carmina;* Berlin, 1829, in-8°; — *Tibulli Elegiæ;* Berlin, 1829, in-8°; — *Novum Testamentum græce;* Berlin, 1831, in-8°; — *Wolfram von Eschenbach : Lieder, Parcival, Willehalm;* Berlin, 1833, in-8°; — *Terentianus Maurus;* Berlin, 1837, in-8°; — *Anmerkungen zu den Nibelungen* (Remarques sur les Niébelungues); Berlin, 1837, in-8°; — *Hartmann's von der Aue Gregorius;* Berlin, 1838, in-8°; — *Ulrich's von Lichtenstein Frauendienst;* Berlin, 1841, in-8°; les notes ajoutées à cette édition sont de Karajan; — *Gaji Institutiones;* Berlin, 1842, in-8°; — *Novum Testamentum græce et latine;* Berlin, 1842, 2 vol. in-8°; ibid., 1846-1850, 2 vol. in-8°; édition donnée en commun avec Buttmann; — *Babrii Fabulæ;* Berlin, 1845; — *Aviani Tabulæ;* Berlin, 1845; — *Betrachtungen über die Ilias* (Considérations sur l'*Iliade*); Berlin, 1847; — *Gromatici veteres;* Berlin, 1848-1852, 2 vol., en collaboration avec Blume et Rudorf, in-8°; l'édition que Goes (*voy.* ce nom) avait donnée de ces auteurs sur le cadastre des Romains était fautive et incomplète; celle de Lachmann est excellente; elle remplit toutes les vues que Niebuhr avait exprimées à ce sujet; — *Lucretius, De Natura Rerum;* Berlin, 1850, in-8°; — Lachmann a donné une édition de l'historien byzantin Genesius, comme appendice à celle de Théophilacte publiée par Bekker, Bonn, 1834, in-8°; il a aussi publié avec le plus grand soin les *Sämmtliche Werke* (Œuvres complètes) de Lessing; Berlin, 1838-1840, 13 vol. in-8°, ainsi que les *Philologische Abhandlungen* (Dissertations philologiques) de Klenze; Berlin, 1839. On doit encore à Lachmann plusieurs dissertations pleines d'intérêt, parmi lesquelles nous citerons : *Uber die Leihe der deutschen Dichter des 12 und 13 Jahrhunderts* (Sur les Lais des poëtes allemands des douzième et treizième siècles), publié dans le *Rheinische Museum* (année 1829); — *Uber althohdeutsche Betonung und Verskunst* (Sur l'Accentuation et sur l'Art de versifier dans l'ancien haut allemand; — *Uber das Hildebrandslied* (Sur le *Chant de Hildebrand*); — *Uber Singen und Sagen* (Sur le Chant et la Déclamation); — *Uber den Eingang des Parcival* (Sur l'Introduction du *Parcival*); — *Uber drei Bruchstücke niederrheinischer Gedichte aus dem 12 bis 13 Jahrhundert* (Sur trois Fragments de poëmes écrits en dialecte du bas Rhin, aux douzième et treizième siècles); ces cinq dissertations ont paru dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie*, années 1832, 1833, 1835 et 1836. — Lachmann, enfin, a donné des traductions en allemand des *Sonnets* de Shakspeare, Berlin, 1820, et d'une partie de la *Sagabibliothek* de P.-E. Müller; Berlin, 1816.

E. G.

Herz, *Lachmann, eine Biographie* (Berlin, 1851). — *Conversations-Lexikon.*

LACISIO ou **LACIZE** (*Paolo*), helléniste italien, né à Vérone, mort à Strasbourg, dans le seizième siècle. Il était chanoine régulier de la congrégation de Latran, et enseigna la langue latine dans le prieuré de Saint-Frigdiano à Lucques, tandis que Pierre Martyr Vermigli gouvernait ce monastère. Tous deux acceptèrent les dogmes du protestantisme, et s'enfuirent en Allemagne, où ils en firent ouvertement profession en 1542. Ils s'arrêtèrent successivement à Zurich, à Bâle et à Strasbourg, où Martin Bucer procura à Pierre Martyr une chaire de théologie et à Lacisius celle de langue grecque. Ce dernier mourut dans ces fonctions. Il était également versé dans le grec, le latin et l'hébreu. On lui doit la version des *Chiliades* de Jean Tzetzès; Bâle, 1546.

L—z—E.

Bayle, *Dictionnaire critique*, t. III, p. 883. — Melch. Adam, *Vita Petri Martyris*, p. 38. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel* (édit. de 1810). — *Epitome biblioth. Gesneri*, p. 657.

LACIZE. *Voy.* LACISIO.

LACKEMACHER (*Jean-Godefroi*), orientaliste allemand, né le 17 novembre 1695, à Osterwick, dans la principauté d'Halberstadt, mort le 16 mars 1736. Après avoir étudié l'arabe et le syriaque à Helmstædt et à Halle, sous Hermann von der Hardt, sous les deux Michaelis, Salomon Negri de Damas, et Kali Dadichi d'Alep, il s'établit, en 1719, à Helmstædt, et y donna des leçons particulières de grec, d'hébreu et d'arabe. Nommé en 1724 professeur de grec à l'université de cette ville, il devint aussi professeur de langues orientales en 1727. L'excès du travail lui avait ruiné la santé On a de lui : *Elementa Linguæ Arabicæ;* Helmstædt, 1718, in-4°; — *De Fatis Studiorum apud Arabes;* ibid., 1719; — *Dissertatio de*

al-Kendi; ibid., 1719, in-4°; — *De Ritibus quibusdam bacchicis a Græcis ad Judæos recentiores derivatis;* ibid., 1724, in-4°; — *Observationes Philologicæ;* ibid., 1724-1733, contenant dix dissertations sur diverses matières sacrées ou profanes; — *Antiquitates Græcorum sacræ;* ibid., 1734, in-8°. E. B.

Memoria J. G. Lakemacheri, dans *Acta Historico-ecclesiast.*, t. II, part. VII, p. 96-106. — Th. Chr. Harlesius, *De Vitis Philologorum nostra ætate clarissimorum*, t. IV, p. 1.-31

LACKMANN (*Adam-Henri*), historien et érudit allemand, né en 1694, à Weningen, dans le duché de Lauembourg, mort à Kiel, le 17 août 1753. Il étudia à Giessen et à Kiel, et devint en 1721 recteur du lycée d'Eutin. En 1727 il résigna cette fonction, et se mit à donner des leçons particulières; en 1733 il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Kiel. On a de lui : *Illustria Merita ordinis equestris Cimbrici in rem christianam;* Lubeck, 1717, in-4°; — *De edendis tum L. Lossii tum doctorum virorum ad illum Epistolis;* Hambourg, 1719, in-4°; réimprimé dans l'ouvrage suivant; — *Miscellanea Litteraria;* Hambourg, 1721, in-8° : ce livre, qui renferme entre autres des détails sur les Hambourgeois les plus célèbres et des notes critiques sur des auteurs anciens, contient en appendice le *Tractatus de Peregrinatione gallica instituenda*, la *Brevis totius Galliæ Descriptio* d'Erpenius et l'*Epistola de Peregrinatione italica* de Juste Lipse; — *Primitiæ Utinenses, quibus comprehenduntur :* I. *Oratio de libris e scholis eliminandis;* II. *Dissertatio de Falsteri specimine emendationum in Gellii Noctes Atticæ* (*lib. I*); III. *Disquisitio, an una eademque comœdia per intervalla dierum representari possit ac debeat?* IV. *De singulari Observantia veterum Germanorum erga Principes;* Lubeck, 1725, in-4°; — *Epistolæ diversi argumenti;* Hambourg, 1728, in-8° : ce livre contient beaucoup de lettres adressées à Lossius; — *Geistreiche Gedichte zu Erweckung heiliger Regungen, grössten Theils aus Sammlungen zusammengestellt* (Poésies spirituelles et religieuses, choisies pour la plupart dans diverses collections); Hambourg, 1730 et 1734, in-8°; — *Einleitung zur Schleswig-Holsteinischer Historie* (Introduction à l'histoire du Slesvig-Holstein); Hambourg, 1730-1746, 5 vol. in-8°; — *De Testimoniis Historicorum non probantibus;* Hambourg, 1735, in-4°; — *De iis quæ in philosophiæ moralis studio etiam nunc desiderantur;* Kiel, 1735, in-4°; — *Historia Ordinationis ecclesiasticæ regnorum Daniæ et Norwegiæ et ducatuum Slesvicensis et Holsatensis;* Hambourg, 1737, in-8°; — *Annalium Typographicorum selecta quædam Capita;* Hambourg, 1740, in-4° : cet ouvrage contient des renseignements sur l'origine de l'imprimerie, sur Laurent Coster, sur les premiers livres imprimés à Kiel, en Russie et en Laponie, sur les personnes qui ont le plus contribué à perfectionner l'imprimerie; à la fin se trouve la description de plusieurs ouvrages rares, inconnus jusque alors; — *De Computatione Annorum per Hiemes priscis gentibus hyperboræis usitata;* Kiel, 1744, in-4°; — *De symbolica investiendi Ratione per Pileum;* Kiel, 1744, in-4°; — *De Codice bibliothecæ academicæ Hafniensis membraneo, in quo Adami Bremensis opera inscripta fuere;* Kiel, 1746, in-4°; — *De variis Exsequiarum Ritibus apud utriusque ducatus Cimbrici nobiles;* Kiel, 1748, in-4°; — *De Cognomine philosophi Antoniniano;* Kiel, 1750, in-4°; — *Ad Novellam* 146, *de Controversia nata ex sacrarum literarum lectione in synagogis judaicis compositaque per Justinianum;* Kiel, 1752, in-4°; — quelques autres ouvrages et opuscules de moindre importance. E. G.

Götten, *Gelehrtes Europa*, t. II et III. — Moller, *Cimbria Literata*, t. I. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 685. — *Allgemeiner litterarischer Anzeiger* (année 1799). — *Bericht von dem Leben Lackmans;* Kiel, 1755, in-8° (inséré dans le tome VII de la *Einleitung zur Schleswig-Holsteinischen Geschichte*).

LA CLÈDE (*N.* DE), historien français, mort au mois de janvier 1736. A l'époque où il venait de terminer son grand ouvrage, il entra en relation avec Voltaire, qui l'aida généreusement de sa bourse. Bien peu de temps avant sa mort, et lorsqu'une position moins mauvaise se préparait pour lui, puisqu'il était déjà connu, François Franquetot, maréchal de Coigny, l'attacha a sa personne en qualité de secrétaire; il ne jouit que durant quelques mois de cet avantage, et mourut fort jeune. Les journaux du temps se taisent sur son décès; mais Voltaire lui a consacré quelques lignes touchantes et qui témoignent d'une estime réelle pour sa personne. Il écrit à M. Berger, l'un des amis de l'historien : « J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre M. de La Clède. Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé, qui subsiste et végète au milieu de cent chênes abattus autour de lui. » Son *Histoire générale de Portugal* parut à Paris (Le Gras), 1735, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°, et les sources auxquelles il a puisé sont Mariana, Faria, Brandan, Birago, Barros, Ericeira et le comte d'Allegrete. Les chroniqueurs du quinzième et du seizième siècle lui étaient absolument inconnus; Fernand Lopes, Ruy de Pina Azurara, Resende, ne sont jamais cités par lui, et il ignore jusqu'à la compilation de Duarte Nuñez do Lião. M. Mielle et le marquis Fortia d'Urban ont réédité La Clède; mais le nom de l'auteur, on ne sait pourquoi, a été supprimé dans cette réimpression, qui a paru sans date (vers 1828), sous le titre : *Histoire générale de Portugal depuis l'origine des Lusitaniens jusqu'à la régence de D. Miguel;* Paris et Besançon, 9 vol. in-8°. Le livre s'arrête à la fin

du règne d'Alfonse VI, c'est-à-dire à l'année 1683.

La série des événements racontés par La Clède dans l'édition originale ne va que jusqu'en 1715 (jusqu'au règne de João V). Il en a été donné une traduction portugaise : *Historia geral de Portugal por M. de La Clède, traduzida em vulgar e illustrada com muitas notas historicas, geographicas e criticas e com algumas dissertações singulares*; Lisbonne, 1781-1797, 16 vol. in-8°, qui a été réimprimée partiellement de 1792 à 1814, in-8°. Les traducteurs sont Manuel de Souza et M. J. da Sylveira Lara. F. DENIS.

Correspondance de Voltaire, t. 52 de l'édit. de M. Beuchot. — *Journal des Savants de l'année* 1835, *mois de mai et juin*. — *Suite de la Clef ou Journal historique sur les matières du temps par le S. C., janvier* 1735 (t. 37 du Journal de Verdun). — Pinto de Souza, *Bibliotheca de Portugal*; Lisbonne, 1801. — César de Figanière, *Bibliotheca Historica Portugueza*; Lisbonne, 1850.

LACLOS (*Pierre-Ambroise-François* CHODERLOS DE), général et littérateur français, né à Amiens, en 1741, mort à Tarente, le 5 novembre 1803. Il entra au service à l'âge de dix-huit ans, devint capitaine du génie en 1778. Plusieurs années après il s'attacha à la fortune du duc d'Orléans, qui le choisit pour son secrétaire des commandements. Laclos, l'un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de son temps, avait acquis dès lors une triste célébrité par son trop fameux roman *Les Liaisons dangereuses*, ouvrage d'une immoralité révoltante. Quelques auteurs ont affirmé qu'il a plus d'une fois avoué avoir eu l'intention de se peindre dans le vicomte de Valmont, héros principal de son roman : il eût mis un singulier orgueil à faire de lui-même un semblable portrait. Au soin qu'il a pris de rendre son personnage beaucoup plus atroce encore qu'il n'est brillant, on doit supposer que cette fable a été répandue et accréditée par ses ennemis, et ceux qui ont particulièrement connu Choderlos de Laclos n'en ont pas douté ; car tous font l'éloge de l'extrême simplicité de ses mœurs, de ses qualités privées et de sa bonhomie. Si l'invention d'un caractère odieux et le talent de bien développer une intrigue et de la conduire à son dénoûment en intéressant vivement le lecteur étaient les reflets du caractère d'un auteur, presque tous les romanciers seraient rejetés de la société. Il n'en est heureusement pas ainsi, et Choderlos de Laclos reste seulement sous le blâme mérité d'avoir composé à plaisir une œuvre immorale et d'avoir trop sacrifié aux goûts licencieux de son époque. Le zèle de Laclos pour la maison d'Orléans, qui trempait dans la plupart des intrigues politiques du temps, contribua à lui susciter des détracteurs dans toutes les classes ; de là les calomnies dont il a été l'objet. On lui a aussi exclusivement attribué l'invention de cette fable des *brigands* qui, en 1789, fit prendre les armes à tous les Français en moins de quarante-huit heures, et dont la conséquence presque immédiate fut la création, alors si éminemment utile, de la garde nationale ; mais Adrien Duport, Mirabeau, Barnave et quelques autres membres libéraux de l'Assemblée constituante, qui jugeaient le mieux des périls dont la liberté était menacée, y contribuèrent autant que lui. Inculpé dans les dépositions faites au Châtelet de Paris sur les événements des 5 et 6 octobre, Laclos suivit le duc d'Orléans à Londres. Il figura en 1791 dans la *Société des Amis de la Constitution* (les Jacobins), dont il rédigeait le journal, où il demanda dès l'arrestation du roi Louis XVI à Varennes la déchéance du monarque fugitif et l'établissement de la république, comme moyen transitoire pour arriver à un changement de dynastie. Il rédigea avec Brissot la fameuse pétition que les révolutionnaires firent signer, le 17 juillet 1791, au Champ de Mars, et qui provoqua la proclamation de la *loi martiale* et l'exécution des mesures rigoureuses que Bailly et La Fayette (*voy.* ces noms) durent prendre pour disperser les attroupements insurrectionnels. En 1792 Laclos fut nommé colonel d'artillerie et donné pour conseil au vieux maréchal Luckner. Il fut nommé maréchal de camp le 22 septembre 1792. Lorsque le duc d'Orléans fut arrêté en mars 1793, Choderlos se vit enveloppé dans la ruine de ce prince et jeté dans la prison de Picpus, d'où il sortit cependant bientôt. Arrêté une seconde fois, il fut rendu à la liberté après les événements du 9 thermidor. Devenu successivement secrétaire général de l'administration des hypothèques, général de brigade commandant l'artillerie à l'armée du Rhin, il était inspecteur général d'artillerie à l'armée de Naples lorsqu'il mourut. On a de lui : *Les Liaisons dangereuses*, lettres recueillies dans une société et poursuivies pour l'instruction de quelques autres ; Amsterdam et Paris, 1782, 4 part. in-12 ; Paris, 4 vol. in-18 ; 1820, 2 vol. in-12, orné de gravures, 1823, 4 vol. in-8° ; — *Poésies fugitives*, trad en espagnol, sous le titre de *Las Amistades peligrosas*, etc. ; trad. en allemand par Bonnin, Leipzig, 1783, 4 vol. in-4° ; Francfort-sur-l'Oder, 1798, 4 vol. in-8° ; trad. dans la même langue par Von Steigentesch, Giessen, 1812 et Darmstadt, 1823, 3 vol. in-8° ; — *Lettre à l'Académie Française* sur le prix qu'elle se proposait de donner pour l'éloge de Vauban ; Paris, 1786, in-8° : le général Carnot a publié des *Observations* sur cette *Lettre* ; — Continuation des *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, suite de l'ouvrage de Vilate ; Paris, 1795, in-8°. Choderlos de Laclos a collaboré à la *Galerie des Etats généraux* (1789) et à celle des *Dames françaises*, et à plusieurs écrits estimés sur la tactique et les fortifications. H. L.

Moniteur universel, an 1789, n° 181 ; an Ier (1793) n° 98 et 99. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Le Bas, *Dict. Encycl. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire*

des *Anonymes*. — Pariset, *Notice sur le général Choderlos de Laclos*, in-8°, sans lieu ni date. — Ch. Nodier, *De quelques livres satyriques et de leur chef*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, octobre 1834.

LA COLOMBIÈRE. *Voy.* VULSON de LA COLOMBIÈRE.

LA COLOMBIÈRE (*Claude* DE), prédicateur français, né en 1611, à Saint-Symphorien d'Oron (Dauphiné), mort le 15 février 1682. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et professa d'abord la rhétorique au collége de cette ville; il se voua ensuite exclusivement au ministère de la prédication, puis se retira à Paray-le-Monial, où il devint le directeur de la célèbre Marie Alacoque. On croit qu'il est l'auteur de la vie de cette religieuse, publiée par Languet, archevêque de Sens : il coopéra avec elle à l'institution de la fête du Sacré-Cœur-de-Jésus, dont il composa l'office. On a de la Colombière : des *Harangues* latines, des *Lettres* et des *Retraites spirituelles*; Lyon, 1725, 3 vol. in-12; — un *Recueil de Sermons*; la dernière édition est de Lyon, 1757, 6 vol. in-12. A. L.

Le Bas, *Dict. Encycl. de la France*. — *Dictionnaire des Prédicateurs*. — *Histoire des Lyonnais*.

LA COLONIE (*Jean-Martin* DE), général et historien français, né à Bordeaux, en 1674, mort dans la même ville, le 26 novembre 1759. Il était fort jeune lorsqu'il passa au service de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, qui, allié de la France, combattait les troupes de l'Empire dans la guerre de la succession d'Espagne. Après la paix de Rastadt, La Colonie devint maréchal de camp. Maintenu dans son grade, il suivit le prince Eugène de Savoie contre les Turcs, et se distingua à la prise de Belgrade (1717). La Colonie, riche et comblé d'honneur, sentit que l'air de la patrie lui manquait : il revint à Bordeaux et y termina ses jours dans l'étude, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : *Mémoires contenant les événements de la guerre depuis le siége de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Belgrade*; Bruxelles (*Blois*), 1737; Francfort (*Bordeaux*), 1750, 2 vol. in-12 : si le style est incorrect et prolixe, les faits relatés sont vrais; — *Histoire de la Ville de Bordeaux*; Bordeaux, 1757, 3 vol. in-12; cet ouvrage a les mêmes qualités et les mêmes défauts que le précédent. L—z—E.

Quérard, *La France Littéraire*.

LACOMBE (*Jean-Baptiste*), révolutionnaire français, né à Toulouse, guillotiné à Bordeaux, le 28 thermidor an II (15 août 1794). Il fut d'abord instituteur dans sa ville natale, qu'il quitta pour venir s'établir à Bordeaux; mais diverses escroqueries le forcèrent à s'éloigner. Il ouvrit alors une école dans un village du département de la Gironde, et vécut dans l'obscurité jusqu'après le 31 mai 1793. Il reparut bientôt à Bordeaux, et quoique sans esprit et sans talents, il acquit par la violence de ses opinions un certain crédit auprès des représentants alors en mission dans cette ville, et fut nommé par eux président de la commission militaire qui prit ensuite le nom de révolutionnaire. Lacombe ne se bornait pas à condamner les malheureux cités devant son tribunal, il désignait et arrêtait lui-même les victimes qu'il envoyait à l'échafaud jusqu'à trente à la fois, et dont il manquait rarement de s'approprier les dépouilles. Arrêté après le 9 thermidor, il fut traduit devant cette même commission militaire régénérée. Il argua pour sa défense « que s'il avait exécuté tous les ordres qu'il avait reçus, la majeure partie de ceux qui le jugeaient ne pourraient plus l'entendre ». Condamné à mort, il subit son supplice au milieu des cris de joie et des malédictions de la foule. H. L.

Moniteur universel, an 1793, p. 29. — *Galerie historique des Contemporains* (1819).

LACOMBE (*Jacques*), jurisconsulte et littérateur français, né à Paris, en 1724, mort dans la même ville, le 16 juillet 1811. Après avoir exercé pendant quelques années la profession d'avocat, Lacombe se fit recevoir libraire; il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, et dont voici les principaux : *Les Progrès des Sciences et des Arts sous le règne de Louis XV*, ode qui remporta le prix à l'Académie d'Angers en 1749, in-8°; — *Le Salon*, en vers et en prose, ou jugement des ouvrages de peinture exposés au Louvre en 1753, in-8°; — *Les Amours de Mathurine*, pièce imitée de *Daphnis et Alcimadure*, opéra languedocien; 1756; — *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne des Empires et des Républiques avant Jésus-Christ*, avec des remarques; Paris, 1757, in-8°; — *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*; Paris, 1759, in-8°; — *Le Charlatan*, opéra bouffon en deux actes et en vers libres, parodie de *Tracollo medico ignorante*; Bordeaux, 1759, in-8°; — *Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord ou des États de Danemark*, de *Russie, de Suède, de Pologne, de Prusse, de Courlande*, etc., ensemble un *Précis historique concernant la Laponie, les Tartares, les Cosaques, les ordres militaires des chevaliers Teutoniques et Livoniens*, etc.; Paris, 1762, 2 vol. petit in-8°; Amsterdam, 1763, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Christine, reine de Suède*; Stockholm et Paris, 1762, in-12; — *Le Spectacle des Beaux-Arts*; Paris, 1762, in-12; — *Histoire des Révolutions de Russie*; Paris, 1763, in-12; — *Poétique de M. de Voltaire, ou observations recueillies de ses ouvrages, concernant la versification française*, etc.; Genève et Paris, 1766, 2 part. in-8°; — *Dictionnaire encyclopédique des Arts et Métiers*; Paris, 1789 et 1791, 8 vol. in-4° et 6 vol. d'atlas; — *Dictionnaire encyclopédique des Amusements des Sciences Mathématiques et Physiques, des Procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs ou subtils de la magie blanche et des Découvertes ingénieuses et variées de l'Industrie*, avec l'explication de

quatre-vingt-six planches et d'un nombre infini de figures qui y sont relatives; Paris, 1792, in-4°, avec atlas de 86 planches représentant plus de 1,253 objets. — *Encyclopédiana, ou dictionnaire encyclopédique des Ana;* Paris, 1792, in-4°; ce vol. fait partie de l'*Encyclopédie Méthodique;* — *Dictionnaire des Jeux* annexé au 3e vol. du *Dictionnaire des Mathématiques;* Paris, 1794, in-4°, avec 16 planches; — *Dictionnaire de toutes les espèces de Chasses;* Paris, 1795, in-4°, avec 32 planches; — *Scipion à Carthage*, opéra en trois actes et en vers libres, mêlé de chants et de déclamation; Paris, 1795, in-8°; — *Dictionnaire de toutes les espèces de Pêches;* Paris, 1796, in-4°, avec 14 planches; — *Dictionnaire encyclopédique de l'Art Aratoire et du Jardinage, contenant la description et l'usage des machines, ustensiles et outils employés dans l'exploitation des terres et dans la culture des plantes;* Paris, 1797, in-8°, avec atlas de cinquante-quatre planches offrant plus de 390 objets. On a depuis joint à ce volume un vocabulaire de toutes les expressions de l'art aratoire; — *Dictionnaire des Jeux mathématiques, contenant : l'analyse, les recherches, les calculs, les probabilités et les tables numériques publiés par plusieurs célèbres mathématiciens relativement aux jeux de hasard et de combinaisons, et suite du Dictionnaire des Jeux;* Paris, 1799, in-4°; — *Dictionnaire des Jeux de famille ou amusements de société*, faisant suite au *Dictionnaire des Jeux*, annexé au tome III du *Dictionnaire des Mathématiques*, in-4°, avec 6 pl.; ces dictionnaires font presque tous partie de l'*Encyclopédie Méthodique;* — *Mémoires secrets de la duchesse de Portsmouth*, publiés avec des notes historiques; Paris, 1805, 2 vol. in-12; — *Précis de l'Art Théâtral dramatique des Anciens et des Modernes;* Paris, 1808, 2 vol. in-8°. Lacombe dit lui-même que cet ouvrage a été fait en collaboration avec Chamfort. Il avait encore composé pour l'*Encyclopédie Méthodique* un vocabulaire encyclopédique qui est resté en manuscrit, et qui pouvait former trois volumes. Il a enfin coopéré à la rédaction de *L'Avant-Coureur*, de 1760 à 1773, et à celle du *Mercure de France*, de 1761 à 1768. A. JADIN.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique.* — Quérard, *La France Littéraire.* — *Biographie des Contemporains.*

LACOMBE (*Dominique*), prélat français, né à Montrejeau (Haute-Garonne), le 25 juillet 1749, mort à Angoulême, le 7 avril 1823. En 1766, il entra chez les doctrinaires de Tarbes, où il termina ses études. Après avoir occupé différents emplois dans cette congrégation, il fut nommé, en 1788, recteur ou principal du collége de Guienne à Bordeaux. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution de 1789, prêta serment à la constitution civile du clergé, et fut élu curé de Saint-Paul à Bordeaux. Nommé député à l'Assemblée législative, il donna sa démission le 7 avril 1792, le lendemain du jour où fut publié le décret qui prohibait tout costume ecclésiastique; il revint à Bordeaux, où il reprit l'exercice du culte, se prononça contre la loi du divorce, et pendant le régime de la terreur sauva la vie à plusieurs personnes proscrites sous le nom de fédéralistes. En 1797 il fut élu évêque métropolitain de Bordeaux et sacré le 14 février 1798. La même année il assista au second concile national de l'Église constitutionnelle. En 1801, sur la demande du gouvernement consulaire, il donna sa démission avec tous ses collègues. Il fut du nombre des douze évêques constitutionnels que l'empereur fit entrer dans le nouvel épiscopat organisé par le concordat de 1802. Cette affaire suscita de longues difficultés avec la cour de Rome, qui exigeait des évêques constitutionnels une rétractation, à laquelle quelques-uns, au nombre desquels était Lacombe, se refusaient. Mais M. Portalis et l'abbé Bernier s'étant interposés, les difficultés s'aplanirent : Lacombe reçut des bulles, et vint occuper le siége d'Angoulême. Mais ses principes bien connus, son attachement aux souvenirs de l'Église constitutionnelle lui suscitèrent bientôt des ennemis dans son diocèse; un mémoire signé par quelques-uns de ses curés fut lancé contre lui et adressé à l'archevêque de Bordeaux; Lacombe se plaignit au gouvernement, qui fit arrêter M. Descordes, avocat à Angoulême, comme rédacteur de ce mémoire. Mais à la fin de décembre 1804, Napoléon ayant annoncé qu'à l'occasion de son couronnement il voulait faire quelque chose qui fût agréable au pape, Lacombe ainsi que les autres évêques qui s'étaient trouvés dans la même position signèrent une déclaration par laquelle ils se reconnaissaient entièrement soumis aux jugements du saint-père sur les affaires ecclésiastiques de France. Toute claire et positive que fût cette déclaration, comme elle ne changea rien à l'esprit qui dirigeait l'administration de M. l'évêque d'Angoulême, une grande partie de son clergé en témoigna son mécontentement. Plus tard, lorsque des dissentiments éclatèrent entre le pape et l'empereur, Lacombe prit ouvertement parti pour l'empereur contre le pape; il fut même jusqu'à dire dans un mandement, publié le 31 juillet 1809 à l'occasion des victoires remportées en Allemagne : « Nous disons donc, quand nous voyons la souveraineté temporelle ôtée et soustraite des attributions de N. S. P. le pape, *c'est là le doigt de Dieu!* » En 1811, dans un autre mandement, il professa les mêmes principes en matière de discipline ecclésiastique. De pareils sentiments devaient rendre difficile la position de l'évêque d'Angoulême. Au commencement de la restauration, les princes en passant, le 23 mai 1814 et le 3 mars 1815, par Angoulême et par Périgueux, reçurent le clergé, mais refusèrent de

voir l'évêque. M. Lacombe accueillit avec enthousiasme le retour de Napoléon, et ordonna des prières publiques pour remercier Dieu de son succès. Il vint assister en costume pontifical à la cérémonie du Champ de mai. Lors de la seconde restauration, les plaintes se multiplièrent contre lui; de nombreux mémoires demandèrent qu'on le forçât à donner sa démission; on la lui demanda, mais il refusa constamment, et fit défense à ses curés, sous peine de suspense, de célébrer publiquement les fêtes supprimées par le concordat de 1802. Le conseil général de la Charente, en 1820, demanda le renvoi des prêtres étrangers au diocèse; ces prêtres, expulsés d'autres diocèses pour n'avoir pas voulu rétracter leur serment à la constitution civile du clergé, étaient toujours bien accueillis par M. Lacombe. Enfin, ce fut pour l'atteindre autant qu'on le pouvait, sans user de violence, qu'on créa le siége de Périgueux, qui vint soustraire le département de la Dordogne à la juridiction épiscopale d'Angoulême. Ce prélat mourut subitement; ses funérailles donnèrent lieu à quelques discussions; le parti libéral, parmi lequel il était très-populaire, disputa son cercueil aux élèves du séminaire; l'autorité fut obligée d'intervenir, et il fallut plus d'un mois de négociations pour obtenir de M. de Corbières, alors ministre, l'autorisation de déposer le corps dans le caveau des évêques, situé dans la cathédrale. A. Jadin.

Annales de la Religion, t. XV, p. 134. — L'abbé Cazaintre, *Entretiens pacifiques sur les affaires de la religion en France*; 1802. — *Quelques Vérités au Clergé d'Angoulême*; 1814. — *L'Ami de la Religion et du Roi*, t. XXXV, p. 337-344. — Mahul, *Nécrologe*.

LACOMBE DE CROUZET (*Claude-Agrève*), théologien français, né à Saint-Agrève (Ardèche), en octobre 1752, mort en 1834. Docteur de l'ancienne faculté de théologie de Paris, il entra dans les ordres, devint successivement prieur et commissaire général de l'ordre du Saint-Sépulcre, et mourut supérieur des religieux de l'Observance. On a de lui: *Hommage aux Principes religieux et politiques, ou court et simple exposé de quelques vérités importantes*; 1816, in-12: cet ouvrage fut attaqué par Picot, auquel Lacombe de Crouzet répliqua dans une nouvelle édition; — dix-neuf *Lettres sur l'état actuel de l'Église en France, pour servir de suite à* l'Hommage, etc.; Paris, 1818-1828, in-12: l'auteur se prononce contre le concordat; — *Les Regards d'un Chrétien tournés vers le Saint-Sepulcre de Jérusalem, ou invitation aux rois et aux princes souverains de l'Europe de se coaliser et de prendre des mesures pour garantir à jamais le tombeau de Notre-Seigneur des insultes des infidèles*; Paris, 1819, in-8°.

A. L.

Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Quérard, *La France Littéraire*.

* **LACOMBE** (*Francis*), publiciste et historien français, né à Toulouse, vers 1815. Il débuta à Toulouse dans la *Gazette du Languedoc*, en même temps qu'il étudiait la médecine, qu'il abandonna bientôt. Il vint à Paris vers 1837, pour prendre part à la rédaction de *L'Echo de France* et de *France et Europe*, deux revues qui n'eurent qu'une année d'existence. Après avoir donné quelques articles à *L'Écho français*, il fonda les *Débats industriels*, feuille qui, poursuivie par le directeur du *Journal des Débats* en usurpation de titre, prit celui de la *Vigie industrielle*, mais n'eut que trois mois d'existence. Après la révolution de Février, M. Lacombe combattit les théories de Louis Blanc, et publia une brochure ayant pour titre: *De l'Organisation générale du Travail*. Quelque temps après, il entra dans la rédaction du journal *L'Assemblée nationale* pour y traiter les questions d'économie politique. Son troisième article amena un duel entre lui et M. Charles Blanc, alors directeur des beaux-arts. Depuis, M. Lacombe a publié: *Etudes sur le Socialisme moderne*; 1851, in-8°; — *Histoire de la Monarchie en Europe*; 1853-1855, 4 vol. in-8°. Il a fait une préface au recueil de poésies publié sous le titre du *Foyer solitaire*, par M. Ad. Bord, 1855, gr. in-8°. G. de F.

Documents particuliers.

LACON (*Cornelius*), préfet du prétoire sous Galba, en 70 de J.-C. Il était conseiller du préteur lorsque Galba l'éleva à une des plus hautes dignités de l'État. Il ne se montra pas le moins arrogant des trois favoris que l'on appelait ironiquement les pédagogues de l'empereur. Il s'opposa à la désignation d'Othon comme successeur de Galba, soutint la candidature de Pison, et refusa d'aller en Germanie apaiser le mécontentement des légions de Vitellius. Dans la révolution qui renversa Galba, il fit preuve d'incapacité, et peut-être de trahison, en ne tenant pas compte des murmures des soldats, et en conseillant à son maître de se présenter devant eux. A l'avénement d'Othon, Cornelius Lacon fut condamné à la déportation, et le centurion chargé de l'escorter reçut l'ordre de le tuer en route. Plutarque prétend que Lacon périt en même temps que Galba. Y.

Tacite, *Hist.*, I, 6, 13, 14, 19, 26, 33, 46. — Suétone, *Galba*, 14. — Plutarque, *Galba*, 13, 26, 29. — Dion Cassius, LXIV, 2.

LA CONDAMINE (*Charles-Marie de*), voyageur et mathématicien français, né à Paris, le 28 janvier 1701, mort dans la même ville le 4 février 1774. Passionné pour le plaisir, il s'y livra avec ardeur dans sa jeunesse. Ayant embrassé l'état militaire, il assista au siége de Roses (1719), où il manqua de se faire tuer par sa curiosité. Mécontent d'une carrière qui ne lui offrait qu'un avancement trop lent et une vie monotone, il quitta le service pour s'occuper de l'étude des sciences. L'Académie des Sciences l'admit en qualité d'adjoint chimiste. Il entreprit différents voyages, et après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il trouva à son retour l'A-

cadémie, occupée d'un projet d'expédition à l'équateur pour déterminer la figure de la Terre. Il se proposa pour en faire partie, et fut accepté; on attribua à l'accès qu'il avait auprès du ministre et à ses manières aimables et insinuantes la prompte réalisation de ce projet. Il partit donc, en 1736, avec Godin et Bouguer pour le Pérou. Non-seulement il observa le renflement de la Terre à l'équateur relativement aux pôles, mais il remarqua que les montagnes attirent à elles les corps graves, et les font dévier de la verticale. En prenant des deux côtés de l'une des plus hautes montagnes des Cordillères l'angle d'une étoile avec une verticale formée par un long fil à l'extrémité duquel était un corps pesant, il s'aperçut que la direction du fil était dérangée par l'action de la montagne, qui attirait à elle le corps pesant. Cette expérience, vérifiée par Maskeline sur une haute montagne de l'Écosse, par Cavendish et par bien d'autres depuis, prouva que les masses agissent dans toutes les positions les unes sur les autres en s'attirant réciproquement, et étendit ainsi la loi de l'attraction universelle. La Condamine trouva que le pendule qui battait la seconde à Saint-Domingue était de 439 lignes $\frac{7}{30}$; Bouguer disait 439 lignes $\frac{1}{3}$ et Godin 439 lignes $\frac{3}{8}$. A Panama tous trois le trouvèrent de 439 lignes $\frac{1}{5}$; à Punta Palmar, par 2' de latitude méridionale, La Condamine le trouva de 438 lignes $\frac{96}{100}$; à Riojama, par 9' de latitude méridionale, de 438 lignes $\frac{93}{100}$; et à Quito de 438 lignes $\frac{84}{100}$. Dans ces deux endroits, Bouguer l'avait fixé à 438 lignes $\frac{82}{100}$. Les fruits de ce voyage, qui dura dix ans, ne répondirent pas cependant à l'attente du public. La Condamine faillit y périr, par suite de l'imprudence d'un de ses compagnons nommé Seniergues. Le libertinage et le ton hautain de ce jeune homme ayant irrité les citoyens de la Nouvelle-Cuença, ils se soulevèrent contre les voyageurs; mais heureusement le seul coupable en fut la victime. La Condamine descendit la rivière des Amazones, et fit sur ce fleuve un trajet de plus de cinq cents lieues, échappant vingt fois à la mort. Bouguer et La Condamine rapportèrent de ce voyage une inimitié profonde et mutuelle, qui assombrit le reste de leur vie A son retour la Condamine publia ses observations. Bouguer l'attaqua avec humeur. La Condamine répondit avec gaieté, ce qui mit le public de son côté. Débarrassé de cette querelle, La Condamine s'occupa d'un projet de mesure universelle, et proposa de choisir pour unité la longueur du pendule battant la seconde à l'équateur. Il écrivit ensuite en faveur de l'inoculation de la petite vérole, et contribua beaucoup à en répandre la pratique. En 1737 il fit un voyage en Italie, et mesura avec exactitude les dimensions des édifices de Rome les mieux conservés. Supposant qu'elles devaient toujours exprimer un nombre entier de pieds romains, il chercha à retrouver la longueur de ce pied par leur comparaison. Le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense nécessaire pour qu'il pût épouser une de ses propres nièces. Après son mariage, La Condamine alla visiter l'Angleterre. Il n'eut pas à se louer de ce voyage, et se plaignit, dans un écrit public, adressé à la nation anglaise, de la façon inhospitalière dont il avait été reçu par le peuple; mais les journalistes lui répondirent que les Anglais aimaient mieux avoir moins de police et plus de liberté. Revenu en France, il fut atteint d'une paralysie presque complète et de quelques autres infirmités. Apprenant un jour qu'un jeune chirurgien venait de proposer à l'Académie une opération nouvelle et hardie pour une des maladies dont il était affecté, La Condamine fait aussitôt venir ce médecin et le force en quelque sorte à exécuter cette opération sur lui. Avec un courage étonnant, il cherchait à voir tous les détails de l'opération, dont il voulait, disait-il, rendre compte à l'Académie. Il ne survécut pas à cette expérience. Deux jours avant sa mort il fit un couplet assez plaisant sur l'opération qu'il allait subir; et après avoir dit ce couplet à un ami, « il faut que vous me laissiez, ajouta-t-il, j'ai deux lettres à écrire en Espagne; peut-être à l'ordinaire prochain il ne sera plus temps. »

La Condamine fut un des premiers membres de l'Académie des Sciences admis à l'Académie Française, où il fut reçu par Buffon, en 1760. Il était sourd alors, et on fit courir à cette occasion cette épigramme, que quelques-uns lui attribuent :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle;
Il est bien sourd : tant mieux pour lui;
Mais non muet : tant pis pour elle.

Il était en outre membre de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg et de l'Institut de Bologne. Sa curiosité était extrême. Rien ne le rebutait. Il voulut assister à l'exécution de Damiens, et pour ne rien perdre des circonstances du supplice d'un malheureux tiré à quatre chevaux, il s'était mêlé parmi les valets du bourreau; les archers le repoussaient, mais l'exécuteur le protégea en disant : « Laissez monsieur; c'est un amateur. » On raconte encore qu'en passant un jour dans l'appartement de Mme de Choiseul, qui écrivait une lettre, il ne put résister à la tentation de voir ce qu'elle écrivait. Mme de Choiseul, qui s'en aperçut, mit alors sur sa lettre : « Je vous en dirais bien davantage si M. de La Condamine n'était pas derrière moi lisant ce que je vous écris. » La Condamine, pris en flagrant délit, s'écria ingénument : « Ah! Madame, rien n'est plus injuste, et je vous assure que je ne lis pas. » Avide de réputation, il est peu d'hommes célèbres avec qui il n'ait eu des liaisons ou des disputes, et presque point de journal dans lequel il n'ait inséré quelques pièces. Répondant à toutes les critiques, et flatté de toutes les louanges, il

ne méprisait aucun suffrage, et durant un séjour qu'il fit à Constantinople pendant sa jeunesse, il s'était lié avec un astrologue, favori du sultan.

Le style des ouvrages de La Condamine est simple et négligé, mais il est semé de traits agréables. Il cultivait aussi la poésie, et on a de lui des vers de société d'une tournure piquante. Dans les derniers temps de sa vie surtout, souffrant avec philosophie, il égayait ses douleurs par des chansons et des pièces de vers, qui ne manquent pas de facilité. On a de La Condamine : *The distance of the tropiks*; 1738, in-8° : distance observée de Quito; — *Estrato de observaciones en al viage del rio de Amazonas*; 1745, in-12; — *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*; Paris, 1745, in-8°; — *Lettre sur l'Émeute populaire excitée en la ville de Cuença, le 29 août 1739, contre les académiciens, et sur la mort du sieur Seniergues*; 1746, in-8°; — *La Figure de la Terre déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*; Paris, 1749, in-4°; — *Lettre critique sur l'Education*; Paris, 1751, in-12; — *Mesure des trois premiers Degrés du Méridien dans l'hémisphère austral*; Paris, 1751, in-4°; — *Histoire des Pyramides de Quito*; Paris, 1751, in-4°; — *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur*; Paris, 1751, in-4° : ce journal de voyage fait aussi partie des *Mémoires de l'Académie des Sciences*; en 1752, La Condamine y ajouta un *Supplément*, dans lequel on trouve sa réponse à Bouguer; — *Mémoires sur l'Inoculation*, le premier en 1754, le second en 1758, le troisième en 1765; — *Lettres à Daniel Bernoulli sur l'Inoculation*; 1760, in-12; — *Lettres au docteur Maty sur l'état présent de l'Inoculation en France*; Paris, 1764, in-12; — *Histoire de l'Inoculation de la Petite Vérole*; Amsterdam (Avignon), 1773, 2 vol. in-12; — *Le Pain mollet*, poeme; 1768, in-12. On a en outre de La Condamine plusieurs mémoires dans la collection des *Mémoires de l'Académie des Sciences* et des articles dans le *Mercure de France*. On cite de lui plusieurs pièces de vers, comme l'*Épître d'un Vieillard*; *la Dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les Armes d'Achille*, etc. Son *Voyage au Levant* (1731), se trouve en manuscrit (n° 2582) à la Bibliothèque impériale. M. Hoefer en a donné un extrait dans l'*Univers pittoresque*, *Chaldée*, *Assyrie*, *Médie*, *Babylonie*, etc. L. L—T.

Condorcet, *Éloge de La Condamine, lu à l'Académie des Sciences*. — Delille, *Discours de réception à l'Académie Française*. — Buffon, *Réponse au discours de réception de La Condamine à l'Académie Française*. — *Revue Encyclopédique*, tome XII, p. 483. — Voltaire, *Dict. Philos.*, article CURIOSITÉ. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.*

LA CONQUISTA (*Basco*, comte DE), amiral espagnol, né en 1730, mort à Malaga, le 23 décembre 1805. Il fut nommé en 1776 capitaine général des Philippines, et préserva Manille des flottes anglaises. Il purgea les parages de son gouvernement des pirates, qui en désolaient le commerce, et fit la conquête des îles Batanes, repaires ordinaires de ces malfaiteurs. En 1786, La Pérouse fut reçu à Manille par le comte de La Conquista avec une grande courtoisie, et l'expédition française ne mit à la voile que complétement ravitaillée. La Conquista, revenu en Europe, commanda quelque temps Carthagène. Après cinquante-cinq ans de services actifs, il se retira à Malaga. A. DE L.

Biographie Étrangère.

LA CONSEILLÈRE (*Pierre* MÉHÉRENC DE), théologien français, né en 1645, en Normandie, mort le 12 octobre 1699, à Hambourg. A peine eut-il terminé ses études qu'il fut nommé ministre de l'église protestante d'Alençon; mais il ne put s'y maintenir, à cause des tribulations de toutes sortes que lui suscita le clergé catholique. Son interdiction ayant été prononcée par le gouvernement, il se rendit, en 1682, à Altona, où il fonda une paroisse calviniste, malgré la vive opposition des Allemands réformés, qui l'accusaient de socinianisme. Ces nouvelles tribulations, après l'avoir amené en Hollande pour plaider sa cause devant le synode d'Amsterdam, le forcèrent non-seulement à se rétracter publiquement, mais à résigner son ministère. Il s'établit alors à Hambourg, et y vécut d'une pension que son église lui fit jusqu'à sa mort. On a de lui : *Plainte et apologie touchant les choses dont il est faussement accusé par M. Jurieu*; 1690, in-4°; suivi dans la même année de deux autres *Factums* dirigés contre le même ministre; — *Traité historique et théologique touchant l'état des âmes après la mort*; Hambourg, 1690, in-8°. K.

Haag frères, *La France Protestante*, t. VII, 360-361.

***LACORDAIRE** (*Jean-Théodore*), voyageur et naturaliste français, né le 1er février 1801, à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or). Son père, médecin, était venu s'établir dans ce bourg après avoir fait une campagne en Amérique sous Rochambeau; sa mère était fille d'un greffier au parlement de Bourgogne. Elle eut quatre fils, et perdit son mari lorsqu'elle était enceinte du dernier. L'aîné fit ses etudes au lycée de Dijon et son droit dans la même ville; mais son goût le portait vers les voyages, et il s'occupait d'histoire naturelle encore plus que des lois. En 1825 il s'embarqua au Havre, et de cette époque à 183 il fit quatre voyages dans l'Amérique du Sud, voyages dans lesquels il visita Buenos-Ayres, le Tucuman, le Chili, les provinces de Rio-Janeiro et de Pernambuco au Brésil, la Guyane française, etc. Il fit en outre une excursion au Sénégal. De retour en 1832, il s'attacha à la rédaction du journal *Le Temps*, et travailla à différents recueils scientifiques ou littéraires, et notamment à la *Revue des Deux Mondes*. En 1835 le gouvernement belge, qui réorganisait l'instruction publique, lui fit offrir la chaire de zoo-

logie à l'université de Liége, qu'il accepta. Trois ans après il fut chargé d'un deuxième cours d'anatomie comparée. En 1850 il est devenu doyen de la faculté des sciences de cette ville et associé de l'Académie de Bruxelles. « Esprit net, investigateur patient, observateur précis et sévère, dit M. Sainte-Beuve, il compte en première ligne parmi les entomologistes les plus distingués de notre temps. » On a de lui : *Introduction à l'Entomologie, comprenant les principes généraux de l'anatomie et de la physiologie des insectes, des détails sur leurs mœurs, et un résumé des principaux systèmes de classification proposés jusqu'à ce jour pour ces animaux;* Paris, 1834-1837, 2 vol. in-8°; — *Faune entomologique des environs de Paris* (avec M. Boisduval); Paris, 1835, in-8°; — *Monographie des Érotyliens, famille de l'ordre des Coléoptères;* Paris, 1842, in-8°; — *Histoire naturelle des Insectes : Genera des Coléoptères, ou exposé méthodique et critique de tous les genres proposés jusque ici dans cet ordre d'insectes;* Paris, 1857, 4 vol. in-8° : dans les *Nouvelles Suites à Buffon*. Il a traduit de l'anglais les *Mémoires du baron Georges Cuvier*, publiés par mistress Lee; 1833, in-8°; — et de l'allemand, avec M. Spring, le *Nouveau Manuel d'Anatomie comparée* de MM. de Siebold et Stannius. La *Revue des Deux Mondes* lui doit un grand nombre d'articles de voyages, parmi lesquels on cite : *La Bataille de la Tablada* (1er août 1832); — *Un Souvenir du Brésil* (15 septembre 1832); — *Revue de Voyages*, *L'Astrolabe*, *M. Douville au Congo*, etc. (1er novembre 1832); — *Pièces justificatives contre le Voyage de M. Douville* (15 novembre 1832); — *Mœurs des Jaguars de l'Amérique* (1er décembre 1832); — *Excursion dans l'Oyapock* (15 décembre 1832 et 1er février 1833); — *Une Estancia* (15 mars 1833); — *Histoire des Révolutions de Madagascar* (1er août 1833); — *Revue de Voyages : les capitaines Owen, Sturt et Morrell, MM. Rozet et Laplace* (1er janvier 1834); — *Une révolution dans la république Argentine* (1er janvier 1835); — *L'or des Pinheiros* (1er mai 1835); — *Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques* (15 mai et 1er juin 1835). Il a donné aux *Annales des Sciences naturelles* un *Mémoire sur les habitudes des Coléoptères de l'Amérique méridionale* (tomes XX et XXI); — aux *Nouvelles Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, un *Essai sur les Coléoptères de la Guyane française* (tome II); — aux *Annales de la Société Entomologique de France* une *Notice sur les Lépidoptères de la Guyane française* (tome I).

L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome VI, 1re partie, p. 129. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

LACORDAIRE (*Jean-Baptiste-Henri*), célèbre prédicateur français, frère du précédent, est né le 12 mars 1802 à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or). Il fit ses études au lycée de Dijon, de 1810 à 1819. « Sans se donner trop de peine, dit M. Sainte-Beuve, il remportait tous les prix à la fin de l'année; il avait sa tragédie sur le chantier, comme tout bon rhétoricien; il jouait des scènes d'*Iphigénie* avec un de ses camarades... Le sentiment patriotique était très-vif en lui; il souffrait douloureusement des blessures de la France et des désastres qui marquèrent la chute de l'empire. Devenu étudiant en droit, toujours à Dijon, il commença à se distinguer par un talent réel de parole dans des conférences qu'avaient établies entre eux les étudiants et de jeunes avocats. Il mêlait à tout cela des vers, quelques-uns même, dit-on, assez plaisants. » Reçu licencié, M. Lacordaire vint faire son stage à Paris, en 1821; il entra chez M. Guillemin, avocat à la cour royale, qui devint en 1822 avocat à la cour de cassation; durant dix-huit mois, il fut son collaborateur infatigable, rédigeant des mémoires remarquables. Il commençait à plaider, et même avec succès; mais cette carrière était loin de le satisfaire. « Il était alors voltairien, comme sa génération, ajoute M. Sainte-Beuve; déiste, non pas sceptique et indifférent, remarquons-le bien : même quand il ne croyait pas, la forme de sa pensée était toujours nette et tranchée. Il est de cette race d'esprits faits pour la certitude, pour croire, ou tout au moins pour conclure, de ces esprits droits, fermes et décidés qui tendent au résultat... Il y joignait un cœur tout jeune, conservé dans sa fraîcheur et sa plénitude, un cœur qui n'avait pas dépensé son trésor, une faculté puissante et un souffle de parole ardente qui cherchait son jour et qui ne le trouvait pas. Rien de ce qui l'entourait ne le remplissait. Dans sa petite chambre d'avocat stagiaire, il était occupé en apparence à rédiger des mémoires et à compulser des dossiers, mais il vivait dans l'orage de l'esprit. » Au mois de mai 1823, il vint trouver M. Guillemin, et lui déclara qu'il voulait être prêtre. M. Guillemin s'entremit pour lui procurer une demi-bourse au séminaire Saint-Sulpice, où il entra comme élève de théologie. M. Lacordaire a expliqué ce changement. « A vingt-cinq ans, dit-il lui-même, une âme généreuse ne cherche qu'à donner sa vie. Elle ne demande au ciel et à la terre qu'une grande cause à servir par un grand dévouement; l'amour y surabonde avec la force. » M. Sainte-Beuve explique cette conversion de M. Lacordaire, ce retour aux croyances catholiques, par ses croyances sociales. Il vit, dit-il, que la société est nécessaire, et que le christianisme est nécessaire à la société; d'où il tira cette conclusion que le christianisme est vrai, non pas d'une vérité politique et relative, comme l'admettent bien des gens, mais d'une vérité supérieure et divine. « Il a peint à ravir, ajoute M. Sainte-Beuve, la paix, l'espèce de rajeunissement qu'on éprouve dans

les premiers jours, lorsqu'au sortir du monde on entre au séminaire, et qu'on y retrouve son enfance de cœur, la docilité de ses jeunes années, la règle austère, toutes choses simples, dont on a désormais la conscience réfléchie et le doux mérite. » Plein de piété et d'ardeur, M. Lacordaire éprouva cependant, dit-on, quelques mécomptes au séminaire: les idées cartésiennes n'étaient pas assez absolues pour lui; elles accordaient trop à la misérable raison humaine. « Dans le système des déclarations gallicanes, rapporte un biographe anonyme, les articles organiques de n'importe quels concordats ou pragmatiques, il voyait des faux-fuyants, des révoltes plâtrées, des tentatives d'églises nationales, c'est-à-dire des schismes, des fractionnements de la vérité, qui est essentiellement une, des tempéraments imposés à Dieu; et son âme se contristait, sa verve s'allumait à ce point que son professeur de scolastique s'en alarma, s'en irrita même, et, criblé d'objections inintelligibles, disait-il, et peu judicieuses, porta finalement la chose au conseil des directeurs. Il y fut décrété que M. Lacordaire n'avait qu'un peu d'imagination et point de talent, de plus qu'il était un disciple de M. de La Mennais. On l'assigna à comparaître à ces fins de promettre qu'à l'avenir, par humilité, il se tairait; il se tut, et on n'appela plus M. Lacordaire *bouteille à l'encre.* » Son silence ne dura pas longtemps; il rapporta des vacances, comme tous les élèves, un sermon: le sien avait pour sujet l'incarnation de Jésus-Christ; on le lut au réfectoire, et le supérieur, en analysant cette œuvre, la jugea à peu près ainsi : moitié galimatias, moitié sans aucun sens possible, tout ridicule. M. Lacordaire fut ordonné prêtre en 1827. Il remplit ensuite les fonctions d'aumônier au collége Henri IV. Un rapport sur l'état moral des jeunes gens, signé de lui, et qui fut dénoncé aux magistrats, jeta pour la première fois son nom en proie à la presse quotidienne. Toutefois l'affaire n'eut pas de suite.

M. Lacordaire a déclaré que c'était à l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* qu'il avait dû sa conversion, ce qui a fait dire que M. Lacordaire est un des plus beaux ouvrages de M. de La Mennais. « Il avait conservé sous son habit nouveau, dit M. Sainte-Beuve, les sentiments d'amour de la liberté qu'il avait puisés dès l'enfance dans l'air du siècle, et qu'il n'a jamais séparés depuis de l'idée vitale du christianisme. » Lorsque l'abbé de La Mennais fonda *L'Avenir*, l'abbé Lacordaire s'associa avec M. de Montalembert et d'autres à la rédaction de cette feuille, qui commença à paraître le 18 octobre 1830. Ce journal, qui avait pour devise *Dieu et la Liberté*, c'est-à-dire le pape et le peuple, prêchait l'ultramontanisme en religion et le radicalisme en politique; il réclamait la liberté de la presse, de la conscience et de l'association, le suffrage universel, etc. M. Lacordaire fut un des plus impétueux champions de cette doctrine qui voulait allier d'une manière absolue les deux principes contraires de l'autorité et de la liberté, si bien que ces articles furent même déférés aux tribunaux. Lorsque quelques-uns des rédacteurs de *L'Avenir* proposèrent d'y mettre quelque modération, M. Lacordaire, avec quelques autres, s'opposa, dit-on, à ces amendements, comme entachés de vice et de lâcheté. M. Sainte-Beuve explique la collaboration de M. Lacordaire à *L'Avenir* par une sorte de point de vue pratique. « Il crut, dit-il, que l'œuvre que M. de La Mennais tentait alors était d'un intérêt général et décisif pour le moment. Jusque là on s'était accoutumé à confondre l'idée religieuse catholique avec l'idée de pouvoir politique et de légitimité. La restauration avait tout fait pour établir cette confusion dans les esprits. On était catholique et royaliste par le même train d'opinion, presque en vertu des mêmes idées et des mêmes intérêts. Une telle confusion semblait des plus fâcheuses à l'abbé Lacordaire; elle lui paraissait une diminution et une dégradation du christianisme, et il crut qu'il était bon de montrer enfin à la France qu'on pouvait être fidèle à Jésus-Christ sans être inféodé au trône déchu, ce trône fût-il celui des descendants de saint Louis. On peut dire qu'à la résumer dans cette idée, l'œuvre entreprise en 1831 par M. de La Mennais et ses disciples d'alors, même en étant si tôt interrompue, n'a pas totalement échoué, et qu'en effet dès lors la jeunesse a pu se convaincre que l'adhésion à un symbole religieux n'entraînait pas nécessairement l'adhésion à une forme politique. » Il est permis de croire que les rédacteurs de *L'Avenir* voyaient plus loin que cela : s'ils faisaient bon marché de la forme politique, c'est qu'ils voulaient reconstituer la société sur une forme religieuse et théocratique, basée sans doute d'abord sur le sentiment de la liberté; mais ce sentiment devait disparaître et se fondre devant le principe de l'autorité qu'il aurait constituée, à moins que, contre leur attente, ce principe n'eût été maté par le principe contraire, dans lequel il ne devait que se retremper. La cour de Rome sentit bien ce danger, et, le 18 septembre 1832, le pape Grégoire XVI lança une encyclique contre le journal *L'Avenir* et les opinions qu'il représentait.

Au mois de septembre 1831, l'abbé Lacordaire comparut avec MM. de Montalembert et de Coux devant la cour des pairs, M. de Montalembert appartenant par sa naissance à la chambre haute, et la loi française n'admettant pas la disjonction; tous trois étaient accusés d'avoir ouvert une école sans autorisation préalable. Ils avaient en effet essayé d'anticiper sur les promesses de la charte de 1830, qui assurait la liberté de l'enseignement, en ouvrant, le 29 octobre 1830, dans la rue Jacob, une école sans se soumettre aux décrets universitaires. L'établissement avait été fermé par un commissaire de police. M. Persil, procureur général, soutint l'ac-

cusation. M. Lacordaire lui répliqua, et s'étonna que le même magistrat qui avait demandé la condamnation des ex-ministres pour violation de la charte demandât devant la même cour la condamnation de trois personnes qui n'avaient fait qu'exercer un droit reconnu par la charte. Les trois inculpés furent reconnus coupables, mais condamnés seulement à 100 fr. d'amende chacun, et solidairement aux frais, sans prison.

Quand la publication de *L'Avenir* eut été désapprouvée par le saint-siége, tous les rédacteurs se soumirent. « Mais, ajoute M. Sainte-Beuve, tandis que le maître, indigné, se soumettait en frémissant, d'une soumission impatiente et qui ne devait pas durer, M. Lacordaire se résignait simplement et sincèrement, décidé jusqu'au bout à obéir. » M. Lacordaire fit le voyage de Rome avec M. de Montalembert et de La Mennais. A son retour, il fit paraître une brochure dans laquelle il manifeste sa soumission : « Aujourd'hui, dit-il, nous pouvons annoncer que cette école que nous avions quittée dès longtemps n'existe plus; que toute communauté de travaux est rompue entre ses anciens membres, et que chacun d'eux, fidèle à ce que son cœur lui demandera d'égards envers le passé, ne connaît d'autre guide que l'Église, d'autre besoin que l'union, d'autre ambition que de se presser autour du saint-siége et des évêques que la grâce et la miséricorde divine ont donnés aux chrétiens de France. Pour nous, qui avons contribué plus que personne à l'excitation des esprits, nous avons cru devoir à nos frères, dans ces douloureuses circonstances, d'élever la voix. Initié à tous les secrets de cette affaire, nous rendrons témoignage à Dieu, à son Église, et à l'Église romaine en particulier, jusqu'à notre dernier soupir. » En effet, toutes ses relations avec La Mennais furent rompues, et il ne le revit plus depuis. On dit même qu'il s'était séparé de lui à Rome à la suite d'une violente discussion.

Pourtant M. Lacordaire n'avait pas encore trouvé sa voie. En 1834 il ouvrit des conférences au collége Stanislas, « où la jeunesse s'étonna d'entendre pour la première fois en chaire une parole vive et jeune comme elle, svelte et hardie, dit M. Sainte-Beuve, abordant par leurs noms les idées neuves, en prenant souvent la couleur et l'accent pour les serrer de plus près et pour les rattacher par leur partie saine à l'antique tradition, qui en semblait toute rajeunie. » Ces conférences effrayèrent l'autorité universitaire. L'archevêque de Paris, M. de Quélen, que ses opinions tenaient éloigné du nouveau gouvernement, soutint cette opposition, qui n'était pourtant pas la sienne, et l'année suivante il ouvrit à l'abbé Lacordaire la chaire de Notre-Dame. « Les conférences de l'abbé Lacordaire, rapporte M. Sainte-Beuve, ont un caractère qui ne les rattache à rien de ce qui est réputé classique en ce genre, mais qui est singulièrement approprié à l'auditoire de ce temps-ci. Tout au plus trouverait-on dans les fragments d'éloquence que l'on connaît du père Bridaine ou du père Guénard des précédents, qui n'offriraient encore que des analogies infidèles. Il faut donc reconnaître que la forme de l'abbé Lacordaire est neuve et même *romantique* si l'on veut. Des hommes de haut talent, M. de Châteaubriand, M. de Maistre, M. de La Mennais, l'un à travers l'encens de la poésie, les autres par l'éclatante hardiesse des interprétations, avaient ressuscité pour les générations du siècle le christianisme et l'avaient offert sous des aspects qui ne sont point assurément ceux auxquels nous avaient accoutumés les Fleury, les Massillon, les Bourdaloue. Cette école hardie et brillante n'avait point suscité jusque là son prédicateur, et c'est en l'abbé Lacordaire qu'il s'est rencontré. » Lui-même a dit : « L'Église dans les temps de mélange et de confusion appelle à son secours une parole qu'il serait difficile de définir par des caractères constants, à cause de la variété des erreurs qu'elle doit combattre et des âmes qu'elle veut convaincre, mais qu'on peut appeler la prédication extérieure ou apostolique. L'antique serpent de l'erreur change de couleurs au soleil de chaque siècle. Aussi, tandis que la prédication de mœurs ne subit guère que des variétés de style, il faut que la prédication d'enseignement et de controverse, souple autant que l'ignorance, subtile autant que l'erreur, imite leur puissante versatilité, et les pousse, avec des armes sans cesse renouvelées, dans les bras de l'immuable vérité. » Dans son rôle d'apôtre, il cherche moins cependant à convaincre qu'à ébranler; il sait qu'il s'adresse à des hommes jeunes, dont le cœur est enflé; il lui suffit d'appeler leur attention sur les principes religieux, d'en jeter les germes dans leur esprit, laissant au temps le soin de les développer. Aussi parle-t-il à la jeunesse son langage; il cherche ses images, ravive sa poésie. « Il sait plus de littérature que d'histoire, remarque M. Madrolle, plus d'histoire que de philosophie, plus de philosophie et même de politique que de théologie, et cela parce qu'il eut toujours plus d'imagination que de jugement, plus de préoccupation du monde que d'esprit du sanctuaire. » Il n'ignore pas lui-même qu'il a été du siècle, et qu'il lui en est resté quelque chose : « Dieu nous avait préparé à cette tâche, disait-il un jour, en permettant que nous vécussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé. En sorte qu'il ne nous a fallu pour parler comme nous l'avons fait qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir dans le lointain de nous-même, en unisson avec un siècle dont nous avons tout aimé. » Cette connaissance du siècle et de ses faiblesses lui ménageait de secrètes alliances avec une jeunesse qui se croyait fatiguée et avec des hommes fatigués qui se croyaient jeunes; aussi ramena-t-il la foule à l'église. « Certes, dit

M. Sainte-Beuve, pour qui lit de sangfroid ces conférences sur l'Église et sur sa constitution, sur son infaillibilité, etc., l'argumentation souvent est faible, la logique en paraît pleine de lacunes, et en pareille matière, à cette date où nous sommes, il n'est pas surprenant qu'il manque dans la chaîne du raisonnement quelques anneaux. M. Lacordaire franchit les intervalles plus qu'il ne les comble. Souvent l'orateur joue sur les mots; il se crée des définitions, et en conclut ensuite ce qui serait précisément à prouver. Il se paye de comparaisons pittoresques ou d'abstractions subtiles. Il se compose une histoire à vue de pays, à vol d'oiseau, comme le pourrait faire l'œil de la Providence. Son imagination trop forte rapproche des faits qui diffèrent, que mille circonstances séparent et distinguent; elle les rassemble à son foyer, comme sous un verre ardent, jusqu'à ce qu'il y ait flamme. Voilà les défauts... Mais qu'importe à l'orateur qui croit, si moyennant ce procédé même son auditoire le saisit mieux et lui accorde davantage, si lui-même il sent que la parole entre et pénètre! » Son éloquence est d'ailleurs sincère et profonde; il trouve sa force surtout dans une grande sensibilité de cœur, un ardent amour de l'humanité, un certain sentiment patriotique, qu'il accorde sans difficulté avec les dogmes de l'Église. Ce n'était pas seulement les jeunes gens des écoles qui suivaient ses conférences, on y voyait les hommes les plus éminents de la littérature, de la science et de la politique. Sa parole se faisait l'écho des idées les plus avancées en les couvrant d'un vernis de charité chrétienne et de soumission à l'Église. « Jamais en pareil lieu, dit un biographe, le nom de la liberté ne fut si souvent et si amoureusement prononcé, avec celui de peuple souffrant et digne d'être heureux, humilié, accusé et cependant dépositaire primitif de la souveraineté, plus grand dans ses instincts, ses élans, sa destinée, son histoire et ses excès même, que l'aristocratie fainéante et barbare qui le dédaigne. »

Après deux années de succès dans la chaire de Notre-Dame, M. Lacordaire partit pour Rome, afin d'y étudier, disait-on, la théologie. L'idée lui était venue de perpétuer son enseignement. Pour cela il lui fallait un corps, un ordre qui pût lui survivre. Les jésuites avaient dans les derniers temps manifesté, par leurs alliances politiques, d'autres tendances que les siennes; il imagina donc de ressusciter en France l'ordre de Saint-Dominique; mais si les dominicains étaient les adversaires des jésuites, ils étaient aussi la sombre personnification de l'inquisition. L'abbé Lacordaire ne s'arrêta pas à cette difficulté, il pensa que l'inquisition était depuis longtemps oubliée; il prit l'habit des frères prêcheurs, sous le nom de *frère Dominique*, au couvent de la Minerve à Rome, le 9 avril 1839, et le lendemain il partit pour Viterbe, afin de faire son noviciat au couvent de Quercia. Il avait emmené de Paris deux compagnons, M. Boutod, ecclésiastique, et M. Hippolyte Requeda, jeune républicain, ancien saint-simonien, commis marchand récemment converti au catholicisme. Le saint-père les accueillit avec bonté, et quand le général des dominicains lui parla de leur plan, le pape répondit : « Qu'ils marchent en avant, c'est un brave et noble projet. » Au bout d'une année de retraite, MM. Lacordaire et Requeda prononcèrent leurs vœux, le 6 avril 1840. M. Boutod recula. Quelques mois plus tard, le 2 septembre 1840, M. Requeda mourut, miné par la fièvre. M. Lacordaire se retrouva seul. Depuis il a fait des élèves en France et recruté des collègues. Il avait écrit un mémoire pour le rétablissement des dominicains en France, qu'il dédia *A mon pays!* On ne pouvait plus craindre l'introduction de l'inquisition en France; on connaissait les tendances plus que libérales du rénovateur de l'ordre des frères prêcheurs : on ne s'étonna donc pas de sa hardiesse, et on le laissa faire. A la même époque, il fit paraître une *Vie de saint Dominique*, « livre contestable au point de vue historique, » observe M. Sainte-Beuve; « récit légendaire écrit à un point de vue partial et faux, » selon d'autres critiques. « L'auteur, disent MM. Bourquelot et Maury, pour raconter la vie de saint Dominique et l'histoire de l'ordre des dominicains, semble n'avoir point consulté ou n'avoir pas tenu compte de l'ouvrage de Quétif et Échard, où sont enregistrés les supplices ordonnés par les dominicains. » Sous son nouvel habit, M. Lacordaire vint d'abord prêcher à Metz, où il enflamma l'enthousiasme de la jeunesse militaire. Il reparut ensuite à Notre-Dame le 14 février 1841. Un sentiment de curiosité se mêlait à l'intérêt que son talent avait déjà excité. On trouva que sa robe blanche ne lui nuisait pas, et on était tout disposé à lui pardonner davantage. Plus tard il prêcha à Lyon, à Grenoble, à Nancy, etc. Le 28 août 1844 il prononça, dans la cathédrale de Nancy, l'éloge funèbre de M. de Forbin-Janson, évêque de cette ville; le 15 mai 1847 il prononça, dans la même église, l'oraison funèbre du général Drouot, que M. Sainte-Beuve regarde comme son chef-d'œuvre; enfin, en 1849 il prononça, à Notre-Dame de Paris, l'oraison funèbre de l'agitateur irlandais O'Connell.

A la suite de la révolution de février 1848, M. de Lacordaire se porta candidat à la représentation nationale, et il fut envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Bouches-du-Rhône. Il y parut dans son habit de dominicain. « Il put croire un moment, dit M. Sainte-Beuve, qu'au milieu d'une grande œuvre commune de reconstruction il y aurait lieu quelquefois à une parole religieuse extra-parlementaire. Mais après l'invasion du 15 mai il donna sa démission de représentant, comprenant sans doute que, sous le coup d'un tel attentat, on allait rentrer dans les voies de la politique ordinaire, de la défense sociale méthodique, et qu'il n'y avait plus jour à tenter d'aucun côté une infusion de l'esprit

nouveau. » Il reprit son rôle indépendant, refit ses conférences à Notre-Dame, s'essaya dans l'homélie, et se chargea du prône à la petite église des Carmes à Paris. Il avait vanté l'association volontaire, « où chacun entre et sort librement, sous des conditions déterminées par l'expérience, seul remède efficace à ces trois plaies de l'humanité : la misère, la servitude et la corruption. » Il blâma l'inquisition, attaqua la bourgeoisie, écrivit une préface pour un livre de magnétisme intitulé : *Le Monde occulte*, défendit les écrivains de l'antiquité comme classiques, et fit entendre sa voix dans différentes villes. Après le rétablissement de l'empire, il prêcha à Paris, dans l'église de la Madeleine, un sermon qui excita quelque émotion, et qui, disait-on, lui avait valu un avertissement de la part de ses supérieurs ecclésiastiques. L'archevêque de Paris démentit ces bruits, et M. Lacordaire défendit lui-même son discours. En 1850 il alla à Rome, comme représentant de l'archevêque de Paris Sibour, qui avait condamné les rédacteurs du journal *L'Univers* pour leur polémique acerbe. Il réussit mal dans sa mission, puisque le prélat dut lever son interdit; mais le pape érigea du moins les couvents dominicains de France en province particulière, et le père Lacordaire en fut nommé provincial. Quatre ans après, ses fonctions cessèrent; il refusa une réélection, donnant l'exemple de la soumission à la règle, et céda la place au père Dauzas; mais en même temps il prit la direction du collége de Sorrèze, qui lui appartient, et reçut le titre de vicaire général du tiers ordre enseignant.

On a de l'abbé Lacordaire : *A M. le Rédacteur du Lycée;* 1830, in-8°; — *Nouvelle Lettre à M. le Rédacteur du Lycée;* 1830, in-8°; — *Considérations sur le Système Philosophique de M. de La Mennais;* Paris, 1834, in-8°; — *Lettre sur le Saint-Siége;* Paris, 1838, in-8°; — *Mémoire pour le Rétablissement en France de l'Ordre des Frères prêcheurs;* Paris, 1840, in-8°; — *Vie de saint Dominique;* Paris, 1840, 1841, 1844, in-8°; — *Conférences de Notre-Dame de Paris;* Nancy et Paris, 1835-1850, 3 vol. in-8° : une édition des *Conférences du R. P. Lacordaire*, reproduisant textuellement les discours de ce prédicateur, avec des notes et des commentaires, a été condamnée comme contrefaçon; — *Sermon prononcé à Notre-Dame de Paris, le dimanche de la Sexagésime*, 14 *février* 1841; Paris, 1841, in-8°; — *Les Adieux du R. P. Lacordaire à ses Auditeurs bordelais, et les Adieux de ses Auditeurs au R. Père;* 1842, in-8°; — *Prédications du R. Père Lacordaire à Nancy*, 1re, 2e, 3e, 4e et 5e conférences; 1843, in-8°; — *Éloge funèbre de M. Charles-Auguste de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul;* 1844, in-8°; — *Conférences du R. P. Lacordaire prêchées à Lyon et à Grenoble, précédées de sa biographie;* Lyon, 1845, in-8°, avec portrait; — *Éloge funèbre au général Drouot;* 1847, in-8°; — *Oraison funèbre d'O'Connell;* Paris, 1849, in-8°; — *Frédéric Ozanam, sa vie;* dans le *Correspondant*, 1855; — *Discours sur le Droit et le Devoir de la Propriété*, prononcé à la distribution des prix de l'école de Sorrèze en 1858; 1858, in-8°; — *Discours prononcé à l'occasion du mariage de M. le vicomte de Meaux avec mademoiselle Élisabeth de Montalembert, le 16 septembre* 1858; Paris, 1858, in-4°; — *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne;* Tours, 1858, in-8°. Une édition des *Œuvres complètes* de M. Lacordaire a paru en 1858, en 6 vol. in-8°, ou 6 vol. in-18. Elles contiennent la *Vie de saint Dominique*, les *Conférences de Notre-Dame*, les *Conférences de Toulouse*, et des *Mélanges*. L. LOUVET.

Notice biographique sur le R. P. Lacordaire; Lyon, 1845, in-8°. — Lorain, article *biographique*, dans le *Correspondant* de 1847. — *Annales de Philosophie chrétienne*, déc. 1844. — L. de Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien, tome V. — *Biographie du Clergé contemp.*, par un solitaire, 8e livraison. — Sainte-Beuve, *Le P. Lacordaire, orateur*, dans *Le Constitutionnel* du 31 décembre 1849, reproduit dans les *Causeries du lundi*, tome I, p. 208. — Th. Sainte-Foi dans *Le Correspondant*. — Bourquelot et Maury, *La Litter. Franç. contemp.* — Rigault, *J. des Débats* du 20 avril 1855. — F. Dardé, *Visites à l'école de Sorrèze depuis la direction du R. P. Lacordaire;* Paris, 1858, in-8°. — *Examen critique des huit discours prononcés à Notre-Dame en déc. 1844 et janv. 1845 par M. l'abbé Lacordaire; précédé d'une notice histor. sur l'ordre des Dominicains et de la biographie de M. Lacordaire par M***, d'après les principes de la philosophie naturelle;* 1845, in-8°.

*LACORDAIRE (*Antoine-Louis*), ingénieur français, frère des précédents, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), en 1803 fit ses études au collége de Dijon, et entra à l'école des mineurs de Saint-Étienne. Sorti premier élève de cette école, il fut successivement et pendant de longues années directeur de mines dans plusieurs établissements considérables, Sainte-Marie-aux-Mines, Fourchambault et autres, où il était particulièrement chargé des analyses chimiques. Il a aussi dirigé souvent des travaux d'ornementistes, de peintres et de statuaires. De 1839 à 1842, il représenta à la chambre des députés l'arrondissement de Gray (Haute-Saône). Établi comme ingénieur civil à Dijon, il a construit dans cette ville un nouveau quartier, dit Saint-Bernard. Les abords de Dijon en furent embellis et assainis par lui; mais M. Lacordaire s'y ruina ainsi que ses associés. Le 30 septembre 1850 il fut nommé directeur de la manufacture des Gobelins, à la place de M. Badin, qui avait lui-même remplacé M. Lavocat à la révolution de Février. M. Lacordaire eut bientôt à repousser une diffamation qui le présentait comme devant cette place à un marché conclu par lui avec un membre de la société du 10 décembre, assertion arrivée jusqu'aux tribunaux et qui devait son origine aux suppositions d'un concurrent. On a de M. Lacordaire : *Notice historique sur les Manufactures impériales de Tapisseries des*

Gobelins et de Tapis de la Savonnerie, précédée du catalogue des tapisseries qui y sont exposées, 3e édition; Paris, 1855, in-8°.
L. L—T.

Dict. de la Convers.

* **LACORDAIRE** (*Pierre-Charles-Télèphe*), officier français, frère des précédents, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), en 1804. Ayant embrassé la carrière militaire, il entra dans la cavalerie, fut nommé capitaine le 16 novembre 1840, et plus tard chef d'escadron. Il a été nommé officier de la Légion d'Honneur en 1858, après trente-quatre ans de services effectifs, et huit campagnes. L. L—T.

Annuaire militaire.

LACORNÉE (*Jacques*), architecte français, né à Bordeaux, le 29 août 1779, mort à Paris, en 1856. Il étudia l'architecture chez Bonnard. De 1810 à 1818, il fut premier inspecteur des constructions du palais du quai d'Orsay, dont il fit le tracé, les plans et les détails d'exécution, et dont il devint architecte en chef. Il acheva cette construction en 1852, et devint inspecteur des bâtiments de la manufacture des tabacs de Paris. En 1818 il fut nommé inspecteur général des bâtiments de l'administration des contributions indirectes. De 1820 à 1825, il a bâti des maisons dans le bois de Boulogne, à Auteuil, près Paris, à Bapaume (Seine-Infér.). Il a achevé le château de Sassetot (Seine-Infér.), agrandi les bâtiments de la manufacture de tabac de Lille et les établissements de la régie au Havre, Bordeaux, Toulouse, Lyon et Strasbourg, etc. Enfin, il a construit plusieurs maisons à Paris. G. DE F.

Annuaire des Artistes 1836. — *Notes particulières.*

LA CORTE. *Voy.* CORTE.

LACOSTE (*Jean*), en latin *Janus a Costa*, jurisconsulte français, né à Cahors, vers 1560, mort le 13 août 1637. Élève de Cujas, il enseigna le droit d'abord à Cahors, puis à Toulouse. En 1631 sa santé délabrée lui fit résigner ses fonctions; il retourna dans sa ville natale, et employa ses dernières années à revoir ses ouvrages. On a de lui : *Commentarius in Justiniani Institutiones, sive Elementorum libri IV*; Paris, 1659, in-4°; Utrecht, 1714, in-4°, par les soins de Jean de Water; Leyde, 1744, in-4°, par les soins de J. Conr. Rucker; — *Summaria et Commentarii in Decretales Gregorii IX*; Paris, 1676, in-4°; Naples et Leipzig, 1778, 2 vol. in-4°; — *Commentarii ad titulum Digestorum de Servitutibus, item ad quatuor titulos Codicis : Ex delictis defunctorum; De constituta pecunia; De Probationibus; De testibus*, insérés dans le tome Ier du *Novus Thesaurus Juris* de Meermann; — *Prælectiones ad illustriores quosdam titulos locaque selecta Juris civilis*; Leyde, 1772, in-4°, par les soins de Voorda. E. G.

J. Davezan, *Vita J. a Costa* (dans les *Vitæ Jurisconsultorum* de Buder). — Meermann, *Conspectus novi Thesauri Juris*, p. 18. — Meermann, *Novus Thesaurus Juris* (Præfatio, tomi I, p. 10).

LA COSTE (*Nicolas* et *Jean*), savants imprimeurs français du dix-septième siècle. Ils étaient frères : Nicolas mourut à Paris, vers 1650, et Jean à Lisbonne, en 1671. Parmi les nombreux et importants ouvrages qu'ils éditèrent, on remarque surtout l'*Histoire des Papes* jusqu'à Paul V, d'André Du Chesne, Paris, 1616, in-4°, réimprimée en 1653, 2 vol. in-fol. Nicolas La Coste avait entrepris de traduire l'*Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y tierra ferme del mar Oceano de Antonio de Herrera y Tordesillas* (Madrid, 1601, 4 vol. in-fol.); mais la mort ne lui permit d'achever que les deux premières *décades*; Paris, 1660-1671, 3 vol. in-4°. Cette traduction, devenue rare, est fort estimée. Elle a beaucoup servi aux historiens postérieurs, à cause des savantes notes qu'elle contient. L—Z—E.

Moréri, *Le Grand Dict. Historique*. — Ticknor, *History of Spanish Liter.*, t. III, p. 141. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*, (édit. de 1810, t. V, p. 136.

LACOSTE (*Bertrand* DE), ingénieur français, né dans les premières années du dix-septième siècle. Après avoir servi de longues années en qualité de colonel d'artillerie dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, il prit sa retraite en 1663, et s'établit à Hambourg. Il occupait ses loisirs à chercher la quadrature du cercle, lorsque l'arrivée d'Antoinette Bourignon (*voy.* ce nom) vint donner un autre cours à son active imagination; il hébergea pendant plusieurs mois la célèbre mystique, pour laquelle il s'était pris d'une admiration très-vive; mais ayant découvert qu'elle ne partageait pas ses idées sur les mathématiques, il changea son affection en haine, souleva contre elle la populace et la contraignit de fuir en Hollande. La mort ne lui laissa pas le temps de continuer ses persécutions. On a de lui : *Scheda de inventa quadratura circuli*; 1663 : livre réfuté par le professeur J. Muller, auquel il répliqua dans sa *Defensio*, publiée la même année; — *Démonstration de la quadration du cercle, qui est l'unique couronne et le principal sujet de toutes les mathématiques*; Hambourg, 1666, in-4°; 1677, in-8°; trad. en flamand, 1677, in-8°, et dédié à Antoinette Bourignon; — *Le Réveille-matin mathématique pour réveiller les prétendus sçavans mathématiciens de l'Académie royale de Paris*; Hambourg, 1674, in-8°; — *Lettre sur les fortifications de Hambourg*; in-4°; — *Schedæ contra Ant. Bourignoniam.*
P. L—Y.

Haag, *La France Protestante*, t. VI, p. 180-181.

LACOSTE (Baron DE), homme d'État français, né à Dax, vers 1730, mort vers 1820. Il se fit recevoir en 1757 avocat au parlement de Bordeaux, et vint à Paris exercer sa profession. En 1766 il entra au ministère de la marine comme chef du contentieux des colonies. En 1783 les colons de Saint-Domingue le choisirent pour représentant. Il était premier commis ordonnateur des bureaux de

la marine avant la révolution. Envoyé aux îles du Vent (Antilles) pour organiser le nouveau régime colonial, il fut obligé de renoncer à sa mission et de repasser en France, par suite de l'opposition qu'il rencontra chez de Béhague, gouverneur de La Martinique. Appelé par Louis XVI au ministère de la marine (16 mars 1792), il s'y conduisit en homme de bien. Travailleur expérimenté, patriote sincère, esprit limité par la règle, mais honnête, et éloigné de tout esprit de faction, il s'attacha au roi, en fut aimé, et lui donna des preuves d'un dévouement véritable. En même temps il ne négligeait rien pour réorganiser le service qui lui était confié, et quoique lui-même fît partie de la Société des Amis de la Constitution, on l'entendit plusieurs fois se plaindre de l'esprit d'insurrection que les clubs propageaient dans la marine. Le 10 juillet 1792 Lacoste donna sa démission avec tous les autres ministres. Nommé ensuite ambassadeur en Toscane, il n'obtint pas pour cette mission l'agrément de l'Assemblée législative. En février 1793, il fut arrêté et traduit devant le tribunal criminel de la Seine; il fut pleinement acquitté. En 1800 le premier consul le nomma membre du conseil des prises, fonctions que Lacoste occupa jusqu'à la suppression de ce conseil, en 1814. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an 1792, n°s 77, 126, 150, 194, 316, an 1er (1793), n°s 38, 59. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. II, liv. V, p. 83; liv. VI, p. 62, 69, 90. — — Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. II, liv. XII, p. 206.

LACOSTE (*Jean*), économiste français, mort à Versailles, en novembre 1761. Il appartenait au clergé, et a laissé plusieurs écrits qui eurent lors de leur publication une certaine importance; tels sont, entre autres : *Lettre au sujet de la Noblesse commerçante*; Paris, 1756, in-8°; — *Lettre d'un Baron saxon à un Gentilhomme silésien*; Paris, in-8° : dans cet ouvrage le style n'est pas à la hauteur du sujet. L—z—E.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel* (édit. de 1810). — *Dictionnaire Historique* (édit. de 1822).

LACOSTE (*Élie*), homme politique français, né à Montagnac, mort dans la même ville, en 1803. Il exerçait la médecine à Montagnac lorsqu'éclata la révolution. Ses opinions avancées le firent nommer, en 1790, administrateur du département de la Dordogne. Il fut élu, en septembre 1791, député à l'Assemblée législative, mais s'y fit peu remarquer. Réélu à la Convention, il siégea parmi les montagnards, et vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Envoyé en mission aux armées du Rhin et de la Moselle, il y montra du courage et de la modération. Il devint à son retour membre du comité de sûreté générale. Ce fut lui qui rédigea, le 26 prairial an II (14 juin 1794), le rapport sur la conspiration du baron de Batz. Il fut nommé président de l'assemblée le 1er messidor (19 juin). Le 9 thermidor il se prononça énergiquement contre Robespierre, demanda son arrestation, celle de Saint-Just, Couthon et Le Bas, et fit décréter la suppression du tribunal révolutionnaire. Lorsque Lecointre (de Versailles) dénonça les membres de l'ancien comité, Élie Lacoste le combattit vivement, et voulut le faire arrêter. La réaction ne tarda pas à l'atteindre : le 9 prairial an III (28 mai 1795) Gouly le dénonça comme ayant participé à l'insurrection des premiers jours de ce mois; il fut décrété d'accusation et incarcéré. Rendu à la liberté par l'amnistie de brumaire an IV, il reprit l'exercice de son ancienne profession, et mourut éloigné des affaires publiques. H. L.

Moniteur universel, année 1792, n°s 134 et 283; an Ier, n° 208, 249, 285; an II, n°s 35 à 346, presque chaque jour; an III, n°s 92, 187, 189, 253, 254; an IV, n° 44. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Le Bas, *Dictionnaire Encyclopédique de la France*.

LACOSTE (*André-Bruno* FRÉVOL), général français, né le 14 juin 1775, à Pradelles (Velay), mort le 2 février 1809, à Saragosse. Il fit dans l'arme du génie les campagnes de 1793 à l'an III aux armées du nord et des Pyrénées orientales, acheva ses études spéciales à l'école de Metz, et fut envoyé comme lieutenant à l'armée du Rhin, où il se distingua dans la retraite de Bavière. Attaché à l'expédition d'Égypte, il fut employé aux travaux de Damiette, assista aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre, ainsi qu'aux batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, et rentra en France avec le grade de chef de bataillon. Après avoir servi en Italie jusqu'en 1806, il passa à la grande armée, avec laquelle il fit la guerre de Pologne, devint aide de camp de l'empereur et fut promu au grade de général de brigade le 28 août 1808. Il accompagna Napoléon en Espagne, commanda le génie au siége de Saragosse et reçut un coup de feu au front en disposant l'assaut d'un groupe de maisons de la ville. K.

Fastes de la Légion d'Honneur, t. V.

LACOSTE (*Jean-Baptiste*), député français, né à Mauriac (Cantal), où il est mort en 1821. Député du Cantal à la Convention nationale, il vota sans appel ni sursis la mort de Louis XVI. Presque toujours en mission dans les départements de la Haute-Loire, du Rhin, de la Moselle et aux armées du nord, où il se conduisit avec autant de désintéressement que de probité, il prit rarement part aux délibérations de l'assemblée. Le 13 prairial an III (1er juin 1795) il fut accusé par Faure et Dentzel d'avoir organisé en Alsace la commission révolutionnaire qui sous la direction de l'accusateur public Schneider avait frappé de nombreuses victimes. Le député Delahaye, quoique l'un des proscrits du 31 mai, prit la défense de Lacoste, et demanda qu'il fût autorisé à rester aux arrêts chez lui et sans gendarmes, « attendu qu'il n'aurait pas le moyen de les payer ». Malgré cette attestation, Lacoste fut décrété d'arrestation; mais il profita de l'amnistie de brumaire an IV. A la fin de 1800 il fut nommé préfet du département des Forêts, qu'il administra plusieurs années. En mars 1815, Napoléon lui

confia une nouvelle préfecture : cette nomination lui valut d'être compris dans la loi dite d'*amnistie :* il passa en Belgique, et obtint bientôt la permission de rentrer en France. H. L.

Moniteur universel, an 1er (1793), n° 111 ; an II, 43, 62, 96, 102, 104, 110, 158, 168 345 ; an III, 37, 119, 122, 127, 258, 334, 339 ; an IV, 21, 44. — *Galerie historique des Contemporains* (1819).

LACOSTE. *Voy.* **VERDIER.**

LACOUR (Dom *Didier* DE), réformateur de l'ordre de Saint-Benoît, né à Monzeville près Verdun, en 1550, mort à Saint-Vanne, le 14 novembre 1623. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît sous la protection de Psaume, évêque de Verdun. Il commença ses études à Saint-Vanne, et les continua à Pont-à-Mousson. En 1581 il reçut la prêtrise, et retourna à Saint-Vanne comme maître des novices. Les observations qu'il fit sur la légèreté avec laquelle ses confrères éludaient les règlements suscitèrent contre lui une grande opposition, et il fut renvoyé à Pont-à-Mousson. Là il se fortifia en théologie, dans les langues grecque et latine et surtout dans la prédication. Docteur en droit canonique, il revint à Saint-Vanne plus résolu que jamais d'amener la réforme dans son couvent. Ne pouvant lutter ouvertement contre tous les abus, on lui donna une mission à Rome. C'était en 1587. A son retour, il fut accusé de vouloir troubler l'ordre des Bénédictins, et se retira chez les Minimes (1590) ; néanmoins, la même année, il rentra à Saint-Vanne. Le 11 mai 1591, le cardinal Charles de Lorraine avait obtenu du pape Grégoire XIV un bref qui l'autorisait à réformer les Bénédictins. Le prince Éric de Lorraine, évêque de Verdun, choisit dom Lacour pour cette mission dans son diocèse : le réformateur évinça les opposants en leur constituant des pensions, et reçut de nouveaux religieux. De cette façon, sûr de la majorité, il fut élu prieur, et, le 30 juillet 1600, il fit renouveler les vœux de ses moines, selon la stricte observance de la règle de Saint-Benoît. Les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dont le prince Éric aussi était abbé, suivirent cet exemple. En 1604 le pape Clément VIII sépara les nouveaux réformés des anciens Bénédictins, et les érigea en congrégation, sous les vocables de *Saint-Vanne* et de *Saint-Hydulphe*. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, la Lorraine, la Champagne, la Normandie, le Poitou, l'Ile-de-France, etc., qui vinrent accéder aux règles proposées par dom Lacour ; le nombre en fut tel que le réformateur crut devoir créer un nouvel institut à Saint-Maur. Quoique sous des supérieurs généraux et indépendants, ces deux maisons conservèrent le même esprit, les mêmes lois, et rendirent de grands services à la religion, aux sciences et aux lettres. Dom Didier de Lacour a laissé quelques manuscrits, notamment une *Methode pour apprendre l'hébreu.* A. L.

Dom Charles-Michel Haudiquier, *Vie de dom Didier de Lacour* ; 1732, in-12. — Dom Martène et dom Durand, *Voyage Littéraire*, IIe part. — Dom Ruinart, *Apologie de la Mission de Saint-Maur*, etc.; Paris, 1702, in-8°.

LACOUR (*René-François-Pierre* DE), généalogiste français, né en 1704, mort à Paris, le 7 avril 1776. Nommé en 1763 garde des titres et généalogies du cabinet du roi, il se voua tout entier à ces fonctions, et grâce à ses soins le dépôt confié à sa vigilance s'augmenta rapidement ; il y réunit d'abord tous les travaux exécutés par lui pour les familles qui lui avaient communiqué leurs titres ; puis il s'occupa sans relâche de mettre en ordre les collections, aussi nombreuses que variées, achetées de 1766 à 1780 pour le compte de l'État. Il était aidé dans ce difficile classement par sa femme, qui lui servait de copiste, et par un employé de la Bibliothèque du Roi nommé Claude Aubron, mort en 1839. K.

Essai historique sur la Bibl. du Roi, 1782. — *Docum. particuliers.*

LACOUR ou **DELACOUR** (*Pierre*), peintre, graveur et littérateur français, né à Bordeaux, le 15 avril 1745, mort dans la même ville, le 28 janvier 1814. Il travailla à Paris dans l'atelier de Vien, obtint le second grand prix de Rome, et se perfectionna en Italie, d'où il revint en 1774, et s'établit dans sa ville natale, dont il dirigea pendant près d'un demi-siècle l'école de peinture.

Parmi ses élèves on compte Alaux, Bergeret, Briant, Gassies, Gué, Monvoisin, Pallière, etc. Ses principaux tableaux sont : *Saint Paulin de Nole*, *Le bon Samaritain*, *La Fuite de Loth*, au Musée de Bordeaux ; — *La Visitation*, *Saint Roch*, *Saint Jean-Baptiste*, dans l'église Saint-Louis à Bordeaux ; — le *Portrait de Romainville*, au foyer du grand théâtre de Bordeaux ; — *L'Ambassade de Sully à Londres ;* — une *Vue des Chartrons*, etc., etc. Pierre Lacour a gravé à l'eau-forte cinq ou six de ses compositions, et plusieurs autres ont été reproduites par Barincou, Monbrun, Emmanuel, etc. Ses œuvres littéraires consistent en quelques epitres, contes, fables, discours, etc., et une dissertation publiée en 1806 à propos de la decouverte de deux sarcophages antiques, qui sont aujourd'hui au Musée du Louvre.

Notice des Tableaux exposés au Musée de Bordeaux ; 1855. — *Documents particuliers.*

* **LACOUR** (*Pierre*), peintre et archéologue français, fils du précédent, né à Bordeaux, le 16 mars 1778. Il remplaça son père dans les fonctions de directeur et de professeur de l'école de peinture de Bordeaux, etc. Ses compositions, dessinées ou gravées, publiées depuis 1804 jusqu'à nos jours, forment un ensemble de près de huit cents pieces. La plupart sont disséminées dans des publications archeologiques et pittoresques, auxquelles M. Lacour coopérait comme rédacteur. Nous nous bornerons à indiquer les suivants : *Tombeaux antiques trouvés à Saint-Medard, publiés par MM. Lacour père et fils ;* Bordeaux, 1806, Bergeret ; in-fol. avec 7 plan-

ches, dont quatre doubles; — *Monuments de Sculpture anciens et modernes, par Lacour et Vauthier*; Paris, 1812, in-fol., 72 planches; — plusieurs notices et plusieurs gravures dans le *Bulletin Polymathique*; Bordeaux, 1804 à 1821, 17 vol. in-8°; — *La Gironde*; Bordeaux, 1833 et 1834, 3 vol. in-4°; — plusieurs planches dans diverses publications de MM. Percier, Fontaine, Alexandre de Laborde, Quatremère de Quincy, Mazois, Jouannet, Turlot, Alibert, Clochard, Barthélemy, etc. M. Lacour a publié: *Croquis fait en traversant le Simplon*; Bordeaux, 1824, in-fol., 17 pièces tirées à quinze exemplaires; — *Cours complet de Dessin*; Bordeaux, 1825, in-fol., 32 planches; — *Mon Portefeuille*; Bordeaux, 1828, in-4°, 144 pièces tirées à cinquante exemplaires; — *Souvenirs pittoresques du Mont Dore*; Bordeaux, 1830, in-fol. 50 pièces; — *Album autographique*; Bordeaux, 1830, in-4°, 54 pièces; — *Croquis d'après Benedetto Mariano*; Bordeaux, 1835, in-4°, 17 pièces tirées à douze exemplaires; — *Études sur les vieux maîtres*; Bordeaux, 1836, in-fol., 20 pièces; — *Essai sur les Hiéroglyphes égyptiens*; Bordeaux, 1821, Tcheny, in-8°. L'auteur assigne aux lettres hébraïques des valeurs hiéroglyphiques. Son système a été vivement combattu (voir un article de M. Abel Remusat dans le *Journal des Savants*, avril 1821); — *Éloïm, ou les dieux de Moïse*; Bordeaux, 1826, 2 vol. in-8°, avec 26 dessins lithogr.; — *Origine chez un peuple noir et africain de la langue hébraïque et du monothéisme hébreu*; Bordeaux, 1850, H. Fage, in-8°; — *Aperçu extrait d'un travail relatif à l'influence morale et sociale de l'esprit du polythéisme comparée à celle du monothéisme*; Bordeaux, 1857, Balarac, in-8°. La plupart des ouvrages de M. Lacour présentent des idées paradoxales, qui ont trouvé des contradicteurs; mais on ne saurait méconnaître l'instruction et la bonne foi de l'auteur. G. B.

Docum. particuliers.

LACOUR. *Voy.* JUBÉ.

LACOURT ou VAN DEN HOVEN (1), famille hollandaise de Leyde dont les membres, négociants ou magistrats, se distinguèrent par leur zèle républicain; les principaux sont:

LACOURT (*Jacques* DE), qui prit une part très-active aux mesures importantes adoptées par la grande assemblée des états généraux convoquée après la mort de Guillaume II, en 1650. En commémoration de cet événement, Lacourt fit frapper une médaille sur laquelle on voyait le prince étendu sur la terre et en exergue: *Vive la liberté!*

LACOURT (*Pierre Cornelis* DE), petit-fils du précédent, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages anti-stathoudériens où, parmi des choses excellentes, l'esprit de parti se manifeste quelquefois trop vivement. L'illustre pensionnaire Jean de Witt passe pour avoir collaboré à ces écrits. En voici les principaux: *Politike Weegschaal* (La Balance politique), sans date (1660), in-8°; réimprimée sous le titre de *Consideration van Staat*, etc. (Considérations politiques sur toutes les formes de gouvernement); — *Politike Reflexion*, etc. (Réflexions politiques); Amsterdam, in-8°. Dans les six livres dont se compose cet ouvrage, l'auteur traite des pays, villes, administrations, guerres, affaires ecclésiastiques, mœurs des divers peuples de l'Europe; — *Historie der graaflijke Regeering van Holland* (Histoire du Gouvernement des Comtes de Hollande); on reproche à cet ouvrage beaucoup d'inexactitudes; — *Interest van Holland*, etc. (L'Intérêt de la Hollande, et des bases de sa prospérité); 1669, in-4°; réimprimé sous le titre de *Aanwijzing der heilzame en politique gronden van Holland* (Indication des bases salutaires et des maximes de la république de Hollande); 1771. Quelques chapitres de cet ouvrage, notamment les Ve et VIe, sont incontestablement de la main de Witt: il fut prohibé dans la suite; — *De Stadhouderlijke regeering*, etc. (Le gouvernement stathoudérien en Hollande et en West-Frise, avec la légende dorée des stathouders et une apologie du précédent traité); — *Het publick Gebed* (La Prière publique); 1663 et 1707, 3 vol. in-8°; — *Het Begin en Voortgang der Erfgraflijke Benicening* (Histoire de la Dignité de Comte héréditaire). Ces ouvrages parurent ou anonymes, ou avec les initiales D. L (de Lacourt), ou avec celles V. H. (van Hoven). Huygens, van Huybert, Gisbert Cuper et d'autres écrivains ont cherché à les réfuter.

LACOURT (*Emanuel*), parent du précédent et mal à propos confondu avec lui par Barueth et quelques autres historiens ou biographes, a écrit dans le même sens que Pierre Lacourt: *L'Ancienne Liberté batave exclusive du Stathoudérat* (en hollandais). L—Z—E.

Van Loon, *Histoire métallique des Pays-Bas*, t. II, p. 364 365. — Barueth, *Histoire du Stathoudérat.*

LACOURT (*Pierre* DE), jurisconsulte et agronome hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se reposait de l'étude des lois par la culture des plantes. On lui doit l'introduction des ananas en Hollande. Il a publié: *Ænmerkingen over het ænleggen van Landhuyzen*; Leyde, 1737, in-4°, avec 15 planches; traduit en français sous ce titre: *Agréments de la Campagne, ou remarques sur la construction des maisons de campagne, des jardins avec leurs ornements*, etc.; Leyde, 1750, in-4°; Paris, 1752, 3 vol. in-12. L'auteur donne dans cet ouvrage des détails intéressants sur la culture des arbres à fruits, dans son pays. Lacourt écrivit aussi sur les orangers portant de curieuses variétés de fruits, appelées en Italie des *bizarreries*. V. R.

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.*

(1) *Van den Hoven* est la traduction hollandaise de *Lacourt*.

confia une nouvelle préfecture : cette nomination lui valut d'être compris dans la loi dite d'*amnistie* : il passa en Belgique, et obtint bientôt la permission de rentrer en France. H. L.

Moniteur universel, an 1er (1793), n° 111 ; an II, 43, 62, 96, 102, 104, 110, 159, 168, 345 ; an III, 37, 119, 122, 127, 258, 334, 339 ; an IV, 21, 44. — *Galerie historique des Contemporains* (1819).

LACOSTE. *Voy.* VERDIER.

LACOUR (Dom *Didier* DE), réformateur de l'ordre de Saint-Benoît, né à Monzeville près Verdun, en 1550, mort à Saint-Vanne, le 14 novembre 1623. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît sous la protection de Psaume, évêque de Verdun. Il commença ses études à Saint-Vanne, et les continua à Pont-à-Mousson. En 1581 il reçut la prêtrise, et retourna à Saint-Vanne comme maître des novices. Les observations qu'il fit sur la légèreté avec laquelle ses confrères éludaient les règlements suscitèrent contre lui une grande opposition, et il fut renvoyé à Pont-à-Mousson. Là il se fortifia en théologie, dans les langues grecque et latine et surtout dans la prédication. Docteur en droit canonique, il revint à Saint-Vanne plus résolu que jamais d'amener la réforme dans son couvent. Ne pouvant lutter ouvertement contre tous les abus, on lui donna une mission à Rome. C'était en 1587. A son retour, il fut accusé de vouloir troubler l'ordre des Bénédictins, et se retira chez les Minimes (1590) ; néanmoins, la même année, il rentra à Saint-Vanne. Le 11 mai 1591, le cardinal Charles de Lorraine avait obtenu du pape Grégoire XIV un bref qui l'autorisait à réformer les Bénédictins. Le prince Éric de Lorraine, évêque de Verdun, choisit dom Lacour pour cette mission dans son diocèse : le réformateur évinça les opposants en leur constituant des pensions, et reçut de nouveaux religieux. De cette façon, sûr de la majorité, il fut élu prieur, et, le 30 juillet 1600, il fit renouveler les vœux de ses moines, selon la stricte observance de la règle de Saint-Benoît. Les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dont le prince Éric aussi était abbé, suivirent cet exemple. En 1604 le pape Clément VIII sépara les nouveaux réformés des anciens Bénédictins, et les érigea en congrégation, sous les vocables de *Saint-Vanne* et de *Saint-Hydulphe*. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, la Lorraine, la Champagne, la Normandie, le Poitou, l'Ile-de-France, etc., qui vinrent accéder aux règles proposées par dom Lacour ; le nombre en fut tel que le réformateur crut devoir créer un nouvel institut à Saint-Maur. Quoique sous des supérieurs généraux et indépendants, ces deux maisons conservèrent le même esprit, les mêmes lois, et rendirent de grands services à la religion, aux sciences et aux lettres. Dom Didier de Lacour a laissé quelques manuscrits, notamment une *Methode pour apprendre l'hébreu*. A. L.

Dom Charles-Michel Haudiquier, *Vie de dom Didier de Lacour* ; 1732, in-12. — Dom Martène et dom Durand, *Voyage Littéraire*, IIe part. — Dom Ruinart, *Apologie de la Mission de Saint-Maur*, etc. ; Paris, 1702, in-8°.

LACOUR (*René-François-Pierre* DE), généalogiste français, né en 1704, mort à Paris, le 7 avril 1776. Nommé en 1763 garde des titres et généalogies du cabinet du roi, il se voua tout entier à ces fonctions, et grâce à ses soins le dépôt confié à sa vigilance s'augmenta rapidement ; il y réunit d'abord tous les travaux exécutés par lui pour les familles qui lui avaient communiqué leurs titres ; puis il s'occupa sans relâche de mettre en ordre les collections, aussi nombreuses que variées, achetées de 1766 à 1780 pour le compte de l'État. Il était aidé dans ce difficile classement par sa femme, qui lui servait de copiste, et par un employé de la Bibliothèque du Roi nommé Claude Aubron, mort en 1839. K.

Essai historique sur la Bibl. du Roi, 1782. — *Docum. particuliers.*

LACOUR ou **DELACOUR** (*Pierre*), peintre, graveur et littérateur français, né à Bordeaux, le 15 avril 1745, mort dans la même ville, le 28 janvier 1814. Il travailla à Paris dans l'atelier de Vien, obtint le second grand prix de Rome, et se perfectionna en Italie, d'où il revint en 1774, et s'établit dans sa ville natale, dont il dirigea pendant près d'un demi-siècle l'école de peinture.

Parmi ses élèves on compte Alaux, Bergeret, Briant, Gassies, Gué, Monvoisin, Pallière, etc. Ses principaux tableaux sont : *Saint Paulin de Nole*, *Le bon Samaritain*, *La Fuite de Loth*, au Musée de Bordeaux ; — *La Visitation*, *Saint Roch*, *Saint Jean-Baptiste*, dans l'église Saint-Louis à Bordeaux ; — le *Portrait de Romainville*, au foyer du grand théâtre de Bordeaux ; — *L'Ambassade de Sully à Londres* ; — une *Vue des Chartrons*, etc., etc. Pierre Lacour a gravé à l'eau-forte cinq ou six de ses compositions, et plusieurs autres ont été reproduites par Barincou, Monbrun, Emmanuel, etc. Ses œuvres littéraires consistent en quelques épîtres, contes, fables, discours, etc., et une dissertation publiée en 1806 à propos de la découverte de deux sarcophages antiques, qui sont aujourd'hui au Musée du Louvre.

Notice des Tableaux exposés au Musée de Bordeaux ; 1865. — *Documents particuliers.*

* **LACOUR** (*Pierre*), peintre et archéologue français, fils du précédent, né à Bordeaux, le 16 mars 1778. Il remplaça son père dans les fonctions de directeur et de professeur de l'école de peinture de Bordeaux, etc. Ses compositions, dessinées ou gravées, publiées depuis 1804 jusqu'à nos jours, forment un ensemble de près de huit cents pièces. La plupart sont disséminées dans des publications archéologiques et pittoresques, auxquelles M. Lacour coopérait comme rédacteur. Nous nous bornerons à indiquer les suivants : *Tombeaux antiques trouvés à Saint-Medard, publiés par MM. Lacour père et fils* ; Bordeaux, 1806, Bergeret ; in-fol. avec 7 plan-

ches, dont quatre doubles; — *Monuments de Sculpture anciens et modernes, par Lacour et Vauthier*; Paris, 1812, in-fol, 72 planches; — plusieurs notices et plusieurs gravures dans le *Bulletin Polymathique*; Bordeaux, 1804 à 1821, 17 vol. in-8°; — *La Gironde*; Bordeaux, 1833 et 1834, 3 vol. in-4°; — plusieurs planches dans diverses publications de MM. Percier, Fontaine, Alexandre de Laborde, Quatremère de Quincy, Mazois, Jouannet, Turlot, Alibert, Clochard, Barthélemy, etc. M. Lacour a publié : *Croquis fait en traversant le Simplon*; Bordeaux, 1824, in-fol., 17 pièces tirées à quinze exemplaires; — *Cours complet de Dessin*; Bordeaux, 1825, in-fol., 32 planches; — *Mon Portefeuille*; Bordeaux, 1828, in-4°, 144 pièces tirées à cinquante exemplaires; — *Souvenirs pittoresques du Mont Dore*; Bordeaux, 1830, in-fol. 50 pièces; — *Album autographique*; Bordeaux, 1830, in-4°, 54 pièces; — *Croquis d'après Benedetto Mariano*; Bordeaux, 1835, in-4°, 17 pièces tirées à douze exemplaires; — *Études sur les vieux maîtres*; Bordeaux, 1836, in-fol., 20 pièces; — *Essai sur les Hiéroglyphes égyptiens*; Bordeaux, 1821, Tcheny, in 8°. L'auteur assigne aux lettres hébraïques des valeurs hiéroglyphiques. Son système a été vivement combattu (voir un article de M. Abel Remusat dans le *Journal des Savants*, avril 1821); — *Éloim, ou les dieux de Moïse*; Bordeaux, 1826, 2 vol. in-8°, avec 26 dessins lithogr.; — *Origine chez un peuple noir et africain de la langue hébraïque et du monothéisme hébreu*; Bordeaux, 1850, H. Fage, in-8°; — *Aperçu extrait d'un travail relatif à l'influence morale et sociale de l'esprit du polythéisme comparée à celle du monothéisme*; Bordeaux, 1857, Balarac, in-8°. La plupart des ouvrages de M. Lacour présentent des idées paradoxales, qui ont trouvé des contradicteurs; mais on ne saurait méconnaître l'instruction et la bonne foi de l'auteur. G. B.

Docum. particuliers.

LACOUR. *Voy.* JUBÉ.

LACOURT ou VAN DEN HOVEN (1), famille hollandaise de Leyde dont les membres, négociants ou magistrats, se distinguèrent par leur zèle républicain; les principaux sont :

LACOURT (*Jacques* DE), qui prit une part très-active aux mesures importantes adoptées par la grande assemblée des états généraux convoquée après la mort de Guillaume II, en 1650. En commémoration de cet événement, Lacourt fit frapper une médaille sur laquelle on voyait le prince étendu sur la terre et en exergue : *Vive la liberté!*

LACOURT (*Pierre Cornelis* DE), petit-fils du précédent, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages anti-stathoudériens où, parmi des choses excellentes, l'esprit de parti se manifeste quelquefois trop vivement. L'illustre pensionnaire Jean de Witt passe pour avoir collaboré à ces écrits. En voici les principaux : *Politike Weegschaal* (La Balance politique), sans date (1660), in-8°; réimprimée sous le titre de *Consideration van Staat*, etc. (Considérations politiques sur toutes les formes de gouvernement); — *Politike Reflexion*, etc. (Réflexions politiques); Amsterdam, in-8°. Dans les six livres dont se compose cet ouvrage, l'auteur traite des pays, villes, administrations, guerres, affaires ecclésiastiques, mœurs des divers peuples de l'Europe; — *Historie der graaflijke Regeering van Holland* (Histoire du Gouvernement des Comtes de Hollande); on reproche à cet ouvrage beaucoup d'inexactitudes; — *Interest van Holland*, etc. (L'Intérêt de la Hollande, et des bases de sa prospérité); 1669, in-4°; réimprimé sous le titre de *Aanwijzing der heilzame en politique gronden van Holland* (Indication des bases salutaires et des maximes de la république de Hollande); 1771. Quelques chapitres de cet ouvrage, notamment les Ve et VIe, sont incontestablement de la main de Witt : il fut prohibé dans la suite; — *De Stadhouderlijke regeering*, etc. (Le gouvernement stathouderien en Hollande et en West-Frise, avec la légende dorée des stathouders et une apologie du précédent traité); — *Het publick Gebed* (La Prière publique); 1663 et 1707, 3 vol. in-8°; — *Het Begin en Voortgang der Erfgraflijke Benienning* (Histoire de la Dignité de Comte héréditaire). Ces ouvrages parurent ou anonymes, ou avec les initiales D. L (de Lacourt), ou avec celles V. H. (van Hoven). Huygens, van Huybert, Gisbert Cuper et d'autres écrivains ont cherché à les réfuter.

LACOURT (*Emanuel*), parent du précédent et mal à propos confondu avec lui par Barueth et quelques autres historiens ou biographes, a écrit dans le même sens que Pierre Lacourt : *L'Ancienne Liberté batave exclusive du Stathoudérat* (en hollandais). L—Z—E.

Van Loon, *Histoire médallique des Pays-Bas*, t. II, p. 364 365. — Barueth, *Histoire du Stathoudérat.*

LACOURT (*Pierre* DE), jurisconsulte et agronome hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se reposait de l'étude des lois par la culture des plantes. On lui doit l'introduction des ananas en Hollande. Il a publié : *Æenmerkingen over het ænleggen van Landhuyzen*; Leyde, 1737, in-4°, avec 15 planches; traduit en français sous ce titre : *Agréments de la Campagne, ou remarques sur la construction des maisons de campagne, des jardins avec leurs ornements*, etc.; Leyde, 1750, in-4°; Paris, 1752, 3 vol. in-12. L'auteur donne dans cet ouvrage des détails intéressants sur la culture des arbres à fruits, dans son pays. Lacourt écrivit aussi sur les orangers portant de curieuses variétés de fruits, appelées en Italie des *bizarreries*. V. R.

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.*

(1) *Van den Hoven* est la traduction hollandaise de *Lacourt.*

LACOURT (*Jean*), historien français, né à Reims, vers 1695, mort à Paris, en octobre 1730. Il fit ses études au séminaire de sa ville natale, et fut nommé curé de Cumières; mais il montra peu de goût pour l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où il exerça le préceptorat. Il retourna cependant à Reims pour y prendre possession d'un canonicat à Saint-Symphorien, qu'un de ses oncles lui avait légué. Plus tard Lacourt devint chanoine de la cathédrale. Il était recteur de l'université quand, à la mort de M. de Mailly, on lui attribua des épitaphes satiriques contre cet archevêque; il fut arrêté, détenu à la Bastille, puis exilé durant quelques années à Rouen. Il consacra la fin de sa vie aux études historiques

Le principal ouvrage de Lacourt a pour titre : *Du culte des saints martyrs de Reims et de la procession de la Pompelle*; Reims, 1713, in-8°. Il a laissé en manuscrits déposés à la bibliothèque de Reims : *Plan de l'Histoire de Reims*; — *Mémoires sur les Archevêques de Reims*; — *Varia Selecta Remensia*, — *Mélanges historiques*; — *Marlot annoté*. L—z—e.

Revue histor. et littér. de la Champagne, n° II, p. 87.

LA COURVÉE (*Jean-Claude*), médecin français, né à Vesoul (Franche-Comté), vers 1615, mort en Pologne, vers 1664. Il étudia la médecine à Paris, et l'exerça à Argenteuil. Il se prononça contre l'usage de la saignée. Il devint médecin de la reine de Pologne, et mourut à la cour de cette princesse. On a de lui : *Frequentis Phlebotomiæ Usus et Cautio in abusum*; Paris, 1647, in-8°; — *Ostensum, seu historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis ex insanientis dorso et abdomine extractorum, qui ante menses decem ea voraverat*; Paris, 1648, in-8°; — *Discours sur la sortie des Dents aux petits enfants, de la précaution et des remèdes que l'on peut y apporter*; Varsovie, 1651, in-4°; — *Paradoxa de nutritione fœtus in utero*; Dantzig, 1655, in-4° : l'auteur y soutient l'opinion de Harvey sur la génération; mais il prétend que l'enfant respire dans la matrice, et se nourrit de l'eau dans laquelle il surnage. Les vaisseaux du placenta ne s'anastomosent pas, selon lui, avec les vaisseaux de la matrice; ils sont simplement contigus. Il prétend encore que l'enfant contribue par ses efforts à sa sortie, et qu'il avance ainsi la délivrance de sa mère.

L—z—e.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Dezeimeris, dans la *Biographie Médicale*.

LACRETELLE (*Pierre-Louis*), jurisconsulte français, né à Metz, en 1751, mort à Paris, le 5 septembre 1824. Il débuta en 1777, par un plaidoyer en faveur de deux juifs de Metz auxquels l'hôtel de ville et le corps des marchands de Thionville refusaient le droit de prendre des brevets pour faire partie du corps des marchands, droit accordé par l'édit de 1767. Il perdit sa cause devant la justice, mais il la gagna devant le public, qui accueillit le mémoire qu'il publia à cette occasion comme un modèle de style, d'éloquence et surtout de cet esprit philosophique qui fut l'un des caractères de son talent, et dont il donna une nouvelle preuve dans un mémoire pour une comédienne qui réclamait son douaire. Il vint à Paris en 1778, se fit inscrire au tableau des avocats l'année suivante, et devint un des rédacteurs du *Grand Répertoire de Jurisprudence*; sa principale occupation pendant ces premières années fut la rédaction de mémoires imprimés, parmi lesquels on cite ceux qu'il publia pour le comte de Sannois, détenu à l'instigation de sa famille, sous prétexte d'aliénation mentale, et celui en faveur de la liberté du commerce contre le privilége de la Compagnie des Indes, que M. de Calonne venait de rétablir. Le jeune Lacretelle entra en relation avec Suard, et se lia avec des gens jeunes alors, et qui devinrent des hommes célèbres : Fontanes, Garat, Ginguené, Pastoret; à leur exemple, il s'adonna à la littérature philosophique, et s'appliqua particulièrement aux lettres. L'Académie Française couronna l'*Éloge de Montausier*, le *Discours sur le préjuge de peines infamantes*, et d'autres écrits sur des points importants de philosophie législative. Plusieurs articles, publiés dans le *Mercure de France*, placèrent bientôt Lacretelle dans une position littéraire assez brillante pour le faire admettre dans les cercles littéraires de cette époque; là, il fit connaissance avec D'Alembert, Condorcet, La Harpe, Marmontel, Saint-Lambert, Buffon, Turgot et surtout avec Malesherbes, qui le protégea et l'accueillit avec une grande bienveillance. En 1787 M. Lacretelle, sur la recommandation de Malesherbes, fit partie d'une commission nommée par le roi pour préparer des projets de réforme de la législation pénale. En 1789 il fut membre de la première commune élue par les districts de Paris, député suppléant de Paris aux états généraux, et puis député de Paris à l'Assemblée législative, où il fut appelé à siéger à la fin de 1791. Il vota avec la minorité qui défendait la constitution de 1791. Membre du club des Feuillants, il y fit adopter cette devise : *La Constitution; toute la constitution; rien que la constitution*. Insulté et frappé au sortir de la séance du 9 août 1792 pour avoir voté contre la mise en accusation de La Fayette, il écrivit à l'assemblée une lettre énergique, dans laquelle il s'efforçait de lui faire comprendre les dangers qui menaçaient les gens honnêtes si on ne prenait pas des mesures efficaces contre les violences brutales et capricieuses de la populace. Après le 10 août, Lacretelle se réfugia hors de Paris; il revint après le 9 thermidor, et fut soupçonné d'être partisan de la monarchie, parce qu'il montrait de l'éloignement pour ceux qui avaient déshonoré la révolution par leurs excès. Sous le Directoire, il fut un des jurés de la haute cour nationale. De 1801 à 1802 il fut membre du corps législatif. Il remplaça en 1803 La Harpe

à l'Institut comme membre de la classe de la langue et de la littérature françaises. Sous l'empire il consacra tout son temps et une partie de sa fortune personnelle à suivre les réclamations élevées sur les anciens biens de la maison de Savoie, par le fils de l'un des princes de [illegible] n pour la restitution du douaire de [illegible] re; Lacretelle finit par obtenir justice du [illegible] du gouvernement français. En 1817, lorsque Benjamin Constant, Étienne, Jouy, Jay et d'autres fondèrent *La Minerve française*, Lacretelle en devint un des rédacteurs. En 1820, pour éluder les lois sur la presse, il se fit libraire, afin de publier, sous la forme de brochures éparses, le journal périodique dont les nouvelles lois interdisaient la circulation. Traduit devant la police correctionnelle, il fut condamné à un mois de prison; mais le roi lui fit remise de la peine. L'Académie le nomma à cette époque son chancelier trimestriel. Un affaiblissement graduel se manifesta dès lors dans sa santé; il consacra les derniers jours de sa vie à revoir ses derniers ouvrages et à préparer une édition de ses œuvres. La veille de son décès, il disait à M. de Jouy : « Mon ami, je meurs sans regrets, j'ai rempli toute ma destinée; j'ai écrit quelques pages qui me survivront, voilà ma récompense en ce monde; j'ai fait un peu de bien, voilà mon espérance dans l'autre. » Voici la liste de ses ouvrages : *Essai sur l'Éloquence du Barreau*, réimprimé dans les *Œuvres complètes*; — *Discours sur ce sujet :* Assigner les causes des crimes et donner les moyens de les rendre plus rares et moins funestes; Nancy, 1774, in-8°; — *Plaidoyers;* Bruxelles (Nancy), 1775, in-8°; — *Discours sur la Multiplicité des Lois;* 1778; — *Mélanges de Jurisprudence, ou divers plaidoyers, précédés d'un essai sur l'éloquence du barreau, et suivis de différents morceaux de philosophie et de jurisprudence;* Paris, 1779, in-8°; — *Éloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier*, discours qui a obtenu l'accessit de l'Académie Française; 1781, in-8°. Garat était le concurrent de Lacretelle, et obtint le prix; — *Notice sur M. Legouvé, avocat au parlement de Paris* (dans le *Mercure*, 1782). M. Legouvé avocat était le père de l'auteur du *Mérite des Femmes;* — *Sur les fonctions et sur l'amélioration du sort des curés* (dans le *Mercure*, 1782); — *Discours sur le préjugé des peines infamantes, couronné par l'Académie de Metz;* 1784, in-8°. Cet écrit est un des plus beaux titres de l'auteur à l'estime générale, non-seulement par le talent avec lequel est traitée cette importante question, mais par l'influence réelle qu'il eut sur l'affaiblissement du préjugé qu'il attaquait. Chénier, dans son *Tableau de la Littérature du dix-huitième siècle*, en parle en ces termes. « Il s'agissait de cette odieuse opinion qui faisait rejaillir sur une famille entière l'ignominie d'un coupable condamné. Il fallait remonter à l'origine du préjugé, peser ensuite ce qu'il pouvait avoir d'utile et ce qu'il avait de dangereux, indiquer enfin les moyens à mettre en usage pour en triompher. Les trois parties sont ce qu'elles doivent être; la seconde est d'un grand effet. Quoi de plus touchant que l'histoire de cette famille, honneur du séjour qu'elle habite, et tout à coup plongée dans l'opprobre par le supplice d'un brigand qu'elle a produit!... Quoi de plus terrible que l'hypothèse de ce jeune homme, n'ayant d'autre héritage que l'opprobre d'un père coupable, réduit par le désespoir à mériter au moins la honte qu'il subit injustement, ne se voyant plus d'asile que parmi les brigands; et quand il va subir un juste supplice, reprochant les crimes qu'il a commis à la société qui le rejeta loin d'elle, lorsqu'il était encore innocent, etc. » Un fait assez singulier, c'est que Lacretelle dans ce concours avait pour concurrent Robespierre, qui obtint le second prix, et qu'en rendant compte dans le *Mercure* du discours de son rival, Lacretelle se loue des bons procédés de cet *excellent jeune homme*, qui, au fait, ne lui garda pas rancune et ne l'inquiéta pas tout le temps qu'il exerça sa terrible dictature. En 1786, l'Académie Française décerna au *Discours sur le préjugé des peines infamantes* le prix fondé par M. de Montyon pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs. L'Académie ayant demandé pour l'année suivante un traité de morale élémentaire et populaire sous le titre de *Catéchisme de Morale*, Lacretelle conçut pour cette idée un plan plus étendu, et envoya un aperçu de son travail; l'Académie, approuvant l'écrivain qui avait agrandi sa pensée, recula de deux années le terme du concours pour donner à l'auteur le temps d'achever son ouvrage; mais la révolution éclata, l'Académie fut dissoute et le prix ne fut point donné; — *Convocation de la prochaine tenue des états généraux en France*, 17[illegible] (Correspondance de Grimm, t. IV, p. 634); — *De l'établissement des Connaissances humaines et de l'Instruction publique dans la constitution française;* 1791, in-8°; — *Du Système du Gouvernement pendant la session actuelle et de l'affermissement de la constitution par la préférence de la réélection sur le tirage au sort pour les deux tiers conventionnels;* 1797, in-8°; — *Sur le Dix-huit Brumaire, à Sieyès et à Bonaparte;* 1799, in-8°; — *Idée sommaire d'un grand travail sur la nécessité, l'objet et les avantages de l'Instruction, sur les difficultés qui s'y opposent et sur leur aplanissement au moyen d'une collection complète et méthodique de toutes les connaissances humaines*, par le citoyen D. L. C.; 1800, in-8°; — *Œuvres diverses, Mélanges de Philosophie et de Littérature*, 5 vol. in-8°; 1802-1807; — *Fragments politiques et littéraires;* Paris, 1817, in-8°; — *Des Partis et des Factions de la prétendue Aristocratie d'aujourd'hui;* Paris,

1819, in-8°; — *Panorama, par M. Lacretelle aîné*; Paris, 1820, in-8°. Cette brochure, qui n'est pas entièrement de Lacretelle, devait faire suite à la *Minerve française*; — *Mémoire pour M. P.-L. Lacretelle* (aîné) *contre le jugement par défaut, du* 16 *décembre* 1820, *par le tribunal de police correctionnelle*; Paris, 1821, in-8°; — *Charles Artaud Malherbe, ou le fils naturel*, roman théâtral : cet ouvrage fait partie de l'édition de 1801; il forme le tome IV de l'édition des œuvres complètes de P.-L. Lacretelle publiée en six volumes in-8°, Paris, 1824. Lacretelle aîné a laissé deux ouvrages inédits : *Les Études sur la Révolution*, et *Mes Soirées à Malesherbes*. Ersch dit, dans *La France Littéraire*, que Lacretelle aîné est auteur des traités de *Logique*, de *Métaphysique* et de *Morale* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et qu'il a été l'éditeur de la traduction française des *Lettres d'un Cultivateur américain*, par Saint-John Crèvecœur; Paris, 1784, 2 vol. in-8°; on a publié, dans une *Collection d'Observations critiques sur le Genie du Christianisme* de Chateaubriand, l'opinion de Lacretelle sur cet ouvrage.

A. JADIN.

Mahul, *Annuaire Nécrologique*. — Chénier, *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*. — Parent Réal, *Revue Encyclopédique*, t. XXIV, p. 531. — *Moniteur* des 15 et 16 juillet 1825.

LACRETELLE jeune (*Jean Charles-Dominique* DE), célèbre historien et publiciste français, frère du précédent, né à Metz, le 3 septembre 1766, mort à Mâcon, le 26 mars 1855. Il fut mis au collége de Nancy, dirigé par des chanoines réguliers. A l'âge de dix-huit ans il portait déjà la robe d'avocat, et préluda à ses succès littéraires par divers opuscules : un mémoire couronné à l'*Académie de Nancy*, quelques publications poétiques, un *Discours sur l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs*; enfin une tragédie intitulée *Caton d'Utique*, qui ne fut jamais imprimée. En 1787 il fut appelé à Paris par Lacretelle aîné, qui rédigeait alors la partie morale du *Dictionnaire de l'Encyclopedie*. Tout en associant son jeune frère à ses travaux, il le mit en relation avec les hommes éminents qui composaient sa société : Malesherbes, Target, Dupont de Nemours, de Sèze, l'historien Gaillard. Le jeune écrivain négligea bientôt la philosophie et la littérature pour suivre les séances de l'Assemblée constituante. Vers cette époque, il fut présenté à Maret (depuis duc de Bassano), qui dirigeait *Le Moniteur universel*, et qui le fit attacher à la rédaction du *Journal des Débats*, dès son origine. Spécialement chargé d'analyser ou de reproduire les discours des orateurs, il s'en acquitta avec un rare bonheur. Lacretelle ne tarda pas à prendre rang parmi les modérés, et fit ses debuts oratoires au club des Feuillants, où il eut quelquefois pour adversaires des hommes tels que Barnave. Il se montra dès cette époque zélé partisan des principes constitutionnels, auxquels il est resté fidèle toute sa vie. C'est en 1790 qu'il fit la connaissance de M. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le célèbre philanthrope, dont il devint le secrétaire. Il renonça alors à la vie agitée de journaliste et d'orateur de club pour accompagner à Liancourt l'homme qui fut aussi son ami. Tout en revoyant les mémoires que le duc composait, il faisait l'éducation de son troisième fils, Gaétan de La Rochefoucanld. Lors des séances de l'Assemblée législative, les dangers que courait le roi arrachèrent le duc de Liancourt à sa laborieuse retraite, et Lacretelle revint avec lui à Paris avant le 20 juin; ils étaient résolus l'un et l'autre à payer de leur personne et à rentrer dans la vie publique. Le jeune écrivain retourna aux Feuillants; mais la situation était bien changée : ce n'était plus qu'un cercle étroit surveillé par la police jacobine. Déjà « c'était prendre rang parmi les conspirateurs que de parler du maintien des lois ». Suard venait de fonder le *Journal de Paris*, organe des constitutionnels modérés. Lacretelle en fut un des principaux rédacteurs avec André Chénier et Roucher. Ils furent tous trois poursuivis. « Le grand succès des articles éloquents d'André Chénier, dit très-modestement M. de Lacretelle dans ses *Dix Années d'Épreuves*, rejaillit sur nos noms.... Je ne puis réclamer pour mes articles que l'honneur d'une signature courageuse.... C'est un grand soulagement dans ces crises redoutables que d'avoir pu laisser éclater son indignation »; et, ailleurs : « Mes armes étaient bien faibles, ajoute-t-il, et ne pouvaient guère être aperçues dans un tel conflit; n'importe, je voulais pouvoir dire : J'ai combattu! et maintenant, sous les paisibles ombrages qui abritent ma vieillesse, il m'est doux de me dire : *J'ai combattu.* »

Entre le 20 juin et le 10 août, le duc de Liancourt soumit au roi un projet d'évasion qui fut agréé par la famille royale, de préférence à ceux de La Fayette et de M. de Narbonne. Or le duc n'avait pas encore été dépouillé de son commandement militaire, dont le siége était à Rouen. Là il avait tout disposé pour le succès de l'entreprise. Lacretelle fut associé à ce projet; mais l'indécision de Louis XVI laissa échapper le moment favorable, et toute espérance de salut échoua au 10 août. Le duc quitta la France, confiant à son jeune ami et à M. Lazouski, précepteur de ses deux fils aînés, le soin de recueillir les débris de sa fortune et de les lui faire tenir en Angleterre. Lacretelle fit à Rouen la connaissance de madame Le Sénéchal, qui le considéra comme son fils adoptif. Il espéra même un instant devenir membre de cette famille; mais la troisième fille de M. Le Sénéchal, dont il demanda la main, était fiancée à Florian. Le chagrin que Lacretelle en conçut ne fut pas capable d'altérer ses sentiments de bonté et de justice, et l'on sait que ce fut lui qui plus

tard prononça à l'Académie Française l'éloge de son ancien rival. De retour à Paris, Lacretelle suivit le procès du roi à la Convention, et fit le récit de ses derniers moments dans un des journaux du temps. « Comme ce récit était alors, dit M. de Lacretelle lui-même, presque le seul où respirât de l'intérêt pour l'auguste victime, il fut généralement copié et traduit dans plusieurs langues. C'est là que se trouve le mot attribué au confesseur du roi, l'abbé Edgeworth : *Fils de saint Louis, montez au ciel!* Cet ecclésiastique ne l'a point avoué. J'en ai cherché depuis vainement l'auteur. Je ne me crois point assez éloquent pour l'avoir trouvé, et il me semble que le souvenir d'une telle invention ne doit point se perdre. » Lacretelle fut réduit pour vivre à donner des leçons d'histoire. Il écrivit à cette époque quelques articles en faveur des girondins, qu'il n'aimait pas et qu'il avait attaqués dans le *Journal de Paris* avant la mort du roi; mais il pensait, avec raison, que leur chute « amènerait la ruine entière de tout sentiment d'humanité », et que chercher à la conjurer était le seul moyen de s'opposer au triomphe de la *montagne*. Le 31 mai il prononça à la section des Filles-Saint-Thomas une énergique et courageuse protestation en leur faveur. Un mandat d'arrêt fut décerné contre lui. On le savait dans la famille Le Sénéchal, à Montrouge : il s'évada, alla demander à madame Suard une hospitalité, qui lui fut durement refusée, et retourna à Paris, où il parvint à échapper aux terroristes. Ne voulant plus compromettre ses amis Le Sénéchal en leur demandant asile, il ne trouva de sûreté et de refuge honorable qu'à la frontière; il s'enróla donc dans l'armée de Sambre et Meuse, et partit pour Bar-le-Duc, où son régiment tenait garnison, pour être, de là, transféré à Maubeuge. Il fut ensuite inscrit avec son ami Charles Dupaty (frère de l'académicien et depuis membre de l'Académie des Beaux-Arts) dans les cadres du 20e régiment de dragons, en résidence à Noyon. Une partie de ce régiment fut détachée à Crépy en Valois. Il y retrouva son père, qui y était caché. Quelques semaines après le 9 thermidor, Lacretelle jeune obtint son congé, d'abord provisoire, puis définitif, et revint à Paris, appelé par ses amis, pour travailler avec eux à l'œuvre réparatrice. Charles His, rédacteur en chef du *Républicain français*, se l'associa : « Le titre du journal nous gênait un peu, dit Lacretelle, mais depuis le 10 août il ne paraissait de journaux qu'avec cet indispensable passe-port. » Les articles signés de son nom eurent un grand succès. Il obtint, par l'influence que son talent lui procura, la délivrance d'un grand nombre de prisonniers, et trouva pour cette œuvre de justice et de bienfaisance un grand appui auprès de madame Tallien. Devenu un des organes les plus accrédités de l'opinion et l'un des chefs les plus ardents de la *jeunesse dorée*, il combattit sans relâche le parti jacobin dans les feuilles publiques et dans les rues. « Nous devînmes à notre tour, dit-il, le peuple des tribunes, un public dictateur à tous les théâtres, les oracles de tous les cafés, les orateurs de toutes les sections et les étranges magistrats de l'opinion publique. Nous chassâmes de ce club, qui donnait la fievre à tous les rois, les jacobins et les jacobines, et nous descendîmes le dieu Marat du Panthéon pour le jeter dans l'égout. » Lacretelle fit partie de ces réunions de journalistes où l'on devançait les votes de la Convention touchant l'abolition de la loi des suspects, la mise en liberté des soixante-treize députés accusés de fédéralisme, la rentrée des personnes mises hors la loi, en un mot, où se prépara le triomphe du parti modéré, mais dans lesquelles se concerta aussi le mouvement du 13 vendémiaire. La première idée de ce comité était due aux deux frères Bertin; le lieu du rendez-vous était un petit restaurant de la place du Louvre. Il y eut bientôt dissidence parmi les membres de ces réunions : Lacretelle, Dussault, La Garde, Hochet et les deux Bertin voulaient qu'on se bornât à l'attaque successive des lois révolutionnaires : c'était la fraction constitutionnelle du comité. Michaud, l'historien des croisades, et Richer de Serisy représentaient la fraction royaliste, et voulaient qu'on préparât le retour de la dynastie exilée. En dehors du comité, d'autres organes de l'opinion publique coopéraient à la même œuvre anti-terroriste : c'étaient Fiévée, Rœderer, l'abbé Morellet, Dupont de Nemours, Lézay de Marnésia. Ce fut encore la presse périodique qui obtint l'abolition de la constitution de 93, la liberté des cultes, la rédaction d'une constitution nouvelle avec deux chambres, la liberté civile et la liberté de la presse. Mais, malgré la chaleur que Lacretelle apporta à servir la cause thermidorienne, il ne se départit jamais de ses maximes de modération, et flétrit énergiquement les excès de son parti, tels que les massacres accomplis dans le midi par les *Compagnons de Jehu* et les *Enfants du Soleil*. Il se lia d'une étroite amitié avec Boissy-d'Anglas, alors le membre le plus influent du nouveau comité de salut public. Il avait avec lui des conférences journalières, où se réglait la direction à imprimer à l'opinion publique. Nommé secrétaire général du bureau de l'agriculture et du commerce, il usa de l'influence que lui donnait cette importante position pour obtenir de nouvelles délivrances. Il parvint à faire effacer de la liste des émigrés M. d'Audiffret, gendre de sa bienfaitrice, madame Le Sénéchal, et père du marquis d'Audiffret (plus tard membre de la chambre des pairs). Lacretelle eut encore à payer de sa personne aux journées du 12 germinal et du 1er prairial, dans lesquelles échouèrent les derniers efforts du parti jacobin. Délivrée des chefs de cette faction par l'exil de Collot d'Herbois et de Billaud-Varenne, la Convention se retourna contre le parti thermidorien, dont les tendances royalistes

faisaient chaque jour de nouveaux progrès; et, après avoir vengé la révolution au 9 thermidor, elle la sauva au 13 vendémiaire. Lacretelle fut un des agents les plus actifs de la section Le Pelletier. L'indignation que lui inspira le massacre de Quiberon, plus que toute autre cause, le décida à s'armer avec les royalistes contre la représentation nationale, quoique lui-même ne fût pas royaliste; il ne l'était pas du moins à la façon des principaux chefs du mouvement, qui voulaient abolir l'œuvre de la révolution et rétablir la monarchie sur l'ancien pied. Il était constitutionnel; tel il s'était montré dès le début de sa carrière politique, tel il resta toute sa vie, ennemi du despotisme et de l'arbitraire sous tous les régimes et chaleureux partisan de cette liberté sage qui se concilie avec l'ordre, le suppose et le protège. La liberté de la presse lui parut toujours la plus sacrée de toutes celles qui avaient été si chèrement conquises par la révolution : il la défendit sous la terreur au péril de sa vie, la regretta sous l'empire, et lui donna un gage éclatant de son dévouement sous la restauration. La veille du 13 vendémiaire il exprima nettement ses vœux dans une conversation qu'il eut avec Richer de Serisy : « Je veux, dit-il, la constitution actuelle, qu'on fortifiera par degrés et qu'on approchera le plus possible des formes monarchiques. » (*Dix Années d'Épreuves*, p. 255). Mais il put se convaincre bientôt que ces vœux étaient ceux d'une très-faible minorité : « L'opinion marcha plus vite que nous. Elle nous entraînait lorsque nous nous flattions de la diriger. On n'est jamais plus esclave d'un parti que lorsqu'on s'en croit le chef. » S'il eut de vifs regrets de voir échouer l'entreprise, il n'avait jamais eu d'illusion sur le succès. Personne n'a exposé les motifs qui ont amené l'échec du parti royaliste avec plus de netteté, de justesse et un esprit plus maître de lui. Madame de Stael, dont il écoutait les sages conseils, avait blâmé ce mouvement comme inopportun, et il se rangea lui-même à cet avis; mais il était engagé par son parti, par ses amis et par cette sorte de point d'honneur qui empêche un homme de cœur de reculer le jour du combat, quoiqu'il en désavoue le motif et en appréhende l'issue. Les paroles qu'il consacre à rappeler la défaite d'un parti qui n'était pas tout à fait le sien montrent assez le fond de sa pensée : « La convention s'honora par l'usage modéré qu'elle fit de sa victoire : elle prouva que nos alarmes étaient exagérées quand nous ne lui supposions d'autre appui, d'autre vœu qu'une terreur plus ou moins sanguinaire..... Pourquoi notre courage, excité par les souvenirs de la terreur, ne venait-il qu'après une tyrannie qu'il eût pu prévenir. » Ce n'était pas le 13 vendémiaire, pensait-il, c'était le 31 mai qu'il eût fallu s'armer contre la Convention; ce n'était pas la monarchie de 88 qu'on eût alors songé à rétablir, mais c'étaient les grandes et légitimes conquêtes de la révolution que l'on fût peut-être parvenu à affermir sous un régime constitutionnel. Telle est du moins la conviction intime de M. Lacretelle, telle qu'elle ressort pour nous de ses ouvrages et de sa conduite pendant les vingt-cinq années qui suivirent la convocation des états généraux.

Après le 13 vendémiaire Lacretelle quitta Paris, et reçut une généreuse hospitalité, à Épinay, chez M. Boissel de Monville, qui n'avait cependant pas approuvé le mouvement des sections. Là il apprit que madame de Stael s'était intéressée à son sort, et que Daunou, se rappelant le service que le jeune écrivain lui avait rendu lorsqu'il avait réclamé la mise en liberté des soixante-treize Girondins, s'était opposé à ce qu'il fût cité devant un conseil de guerre. Mais on arrêta à Paris un certain Lemaître, agent secret des princes, et l'on saisit chez lui une lettre dans laquelle il prétendait s'être assuré des dispositions royalistes des principaux chefs de section, Richer de Serisy, La Harpe et Lacretelle jeune. « La vérité est, dit l'auteur des *Dix Années d'Épreuves*, que je ne lui avais jamais parlé. » Cet incident, qui pouvait avoir de graves conséquences pour le chef de la section Le Pelletier, malgré toutes les dénégations qu'il eût pu opposer, le décida à rester encore quelque temps caché. Il forma la résolution de ne plus se mêler à l'agitation de la vie publique, et « comprit qu'il était plus dans sa vocation d'écrire l'histoire que d'y jouer un rôle ». L'un n'était assurément ni moins périlleux ni moins honorable que l'autre. C'est dans cette retraite forcée qu'il écrivit, en 1795, l'introduction de son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, publiée dix ans plus tard. Il revint alors à Paris, et Suard le fit rentrer à la rédaction du *Journal des Débats*. Sous le Directoire, la petite société des journalistes se retrouva à peu près telle qu'elle était avant le 13 vendémiaire. Lacretelle continua à faire partie de la minorité, c'est-à-dire à se montrer constitutionnel modéré. Si ce parti ne repoussait pas l'idée du retour des Bourbons, il le souhaitait avec peu d'ardeur et peu de confiance, et il eût voulu imposer à la dynastie des garanties légales pour les libertés, fruits des conquêtes de la révolution (*voy. Dix Années d'Épreuves*, p. 292). Michaud, qui rédigeait alors *La Quotidienne*, fut arrêté pour un article fait à la louange du comte de Provence. Lacretelle fut son défenseur officieux, et eut le bonheur de le faire acquitter. Malgré l'échec du 13 vendémiaire, il semble n'avoir rien perdu de son crédit passé. Il comptait de nombreux amis politiques dans le Conseil des Anciens : MM. Portalis, Barbé-Marbois, Tronson-Ducoudray, Matthieu-Dumas et Siméon. Mais en 1797, sous l'espèce de triumvirat qui se forma dans le sein du Directoire, les hommes de bien que nous venons de nommer, organes et représentants du parti constitutionnel modéré, furent frappés au coup d'État du 18 fructidor. Lacretelle, accusé

de royalisme, comme ses amis et comme tous ceux qui inspiraient quelque ombrage aux trois Directeurs, fut arrêté, désigné pour la déportation de Sinnamari, et placé dans la prison du bureau central pour être ensuite transféré à La Force. Pendant cette détention, qui dura vingt-trois mois, il se lia d'amitié avec Norvins (l'auteur de l'Histoire de Napoléon). Ce fut là qu'il continua, à la demande des éditeurs Treuttel et Würtz, le *Précis historique de la Révolution*, dont Rabaut-Saint-Étienne avait écrit seulement les deux premiers volumes, comprenant l'*Histoire de la Constituante*. Lacretelle ne sortit de prison qu'en 1799, délivré par Fouché, qui ce jour-là même le consulta sur ce qu'il serait à propos de faire relativement au club qui sous le nom de *Cercle constitutionnel* reproduisait les doctrines et le langage de la Société des Jacobins. Le conseil ne se fit pas attendre, et le jeune publiciste conseilla la fermeture de ce foyer d'anarchie. Fouché le chargea de rédiger sur cet objet un mémoire, qui fut présenté à Sieyès, alors Directeur, après avoir subi toutefois d'importantes modifications. Ainsi Lacretelle le jour même de sa délivrance travailla de nouveau au triomphe du parti modéré, dont Sieyès lui parut être le représentant au sein du Directoire. Dénoncé aux autres Directeurs, il fut prévenu à temps par un ami de Gohier; il se retira dans une campagne près d'Auxerre, chez un riche négociant, ami de son frère, M. Bidermann, qui le chargea de l'éducation de ses deux fils. Il se trouvait donc loin de Paris lorsque éclata le 18 brumaire. Il revint aussitôt, et s'empressa d'écrire plusieurs articles dans le *Journal des Débats* en faveur des proscrits et des prêtres. Fouché accorda à ses pressantes sollicitations la délivrance de ceux de ses amis qui étaient encore détenus. Il fut ensuite proposé à Bonaparte pour faire partie du Tribunat : *Je n'en veux pas*, dit brusquement le général, *c'est un bourbonnien*. « Depuis, dit M. de Lacretelle, en me faisant entrer dans le partage de ses faveurs, il répétait quelquefois : *c'est dommage que ce soit un bourbonnien*. »

A partir du consulat, Lacretelle rentra dans la vie privée, et ne s'occupa plus que de ses travaux historiques. En 1800 il fut nommé membre du bureau de la presse et le 13 avril 1810 censeur impérial. C'est en 1802 qu'il faut placer le voyage qu'il fit à Copet pour voir madame de Staël.

Il fut nommé le 6 mai 1809 professeur d'histoire adjoint à la Faculté des lettres de Paris, et titulaire par arrêté du 1er mai 1812. Il ne quitta sa chaire qu'en 1848, et fit valoir ses droits à la retraite en 1853. Pendant trente-neuf ans son succès ne se démentit point. L'époque où se signala surtout dans cet enseignement son talent oratoire est la fin de l'empire et le commencement de la restauration. On peut dire que le premier avec M. de la Romiguière il enseigna le chemin du collége du Plessis, puis de la Sorbonne au public, qui se pressa en foule autour de ces deux chaires avant de se réunir aux cours de MM. Guizot, Cousin, Villemain et Saint-Marc-Girardin. Son élocution se distinguait par un rare bonheur d'expression; sa parole était vive et éloquente; pour exprimer les plus nobles sentiments ou les plus délicates pensées, il rencontrait tour à tour la chaleur ou la finesse, et l'élégance toujours. Ses discours étaient empreints de la sérénité de son caractère, de l'excellence de son âme, et son cœur brillait au travers, cœur droit et bon, qui ne cessa de diriger ses talents naturels et de féconder ses enseignements : aussi ses nombreux auditeurs ont-ils pû lui rendre ce beau témoignage, que pendant trente-neuf ans il n'avait employé sa parole que pour la vérité et la vertu. En 1811 il fut élu membre de l'Académie Française, et occupa le fauteuil de M. Esménard. En 1814, l'absolutisme impérial, qui lui avait fait regretter plus vivement que jamais, surtout depuis 1812, que le régime constitutionnel, dont il s'était déclaré partisan dès le principe et auquel il resta fidèle toute sa vie, n'eût pas encore reçu son application, le compta parmi ses adversaires. Il salua avec empressement la rentrée des Bourbons, ou, mieux encore, l'avénement d'une charte constitutionnelle, qui couronnait ses longues espérances et satisfaisait le vœu le plus cher de sa vie politique. Il rendit publique, dans le *Journal des Débats*, l'expression de sa joie, mais il y joignit des censures beaucoup trop vives dirigées contre l'empereur. Si la justice et la vérité nous obligent à parler ici de cet acte, le seul qui puisse donner prise au blâme dans une carrière si longue et si bien remplie, le respect que nous avons pour la mémoire de cet homme de bien nous en impose aussi la loi. La famille qui a l'honneur de porter ce nom vénéré peut en être fière, car celui qui en était le chef, et auquel elle doit surtout son lustre, fit tourner à sa gloire cette seule faute de sa vie par la manière éclatante dont il sut la réparer. Nous lisons dans l'introduction de son *Histoire du Consulat et de l'Empire* : « En 1814, mes paroles ont manqué de mesure, dit-il; j'en ai toujours gardé un profond regret, et j'ai cherché toutes les occasions de réparer ce tort (p. 5) »; et en effet ce ne fut pas la seule fois qu'il publia avant 1848 l'expression de son désaveu et de son repentir. Nous connaissons bien peu d'hommes qui après avoir traversé tant de révolutions et subi tant d'épreuves dans leur destinée se soient honorés par le rare exemple d'un regret aussi sincère, exprimé dans des termes aussi nobles et aussi touchants. Ce mérite n'appartient qu'aux grandes âmes.

Lacretelle fut chargé, le 11 avril 1814, de présenter, comme président de l'Académie Française, l'Institut à l'empereur Alexandre. Cette même année eut lieu son mariage, dont il ne cessa

pendant quarante-et-un an de célébrer le bonheur inaltérable, dans ses écrits et dans ses lettres familières. Le 24 octobre 1814 il fut nommé censeur royal. Au retour de l'empereur de l'île d'Elbe, il accompagna le roi à Gand, mais il n'y séjourna pas pendant toute la durée des Cent Jours, et revint bientôt à Versailles, puis à Paris, sur l'assurance que Fouché lui donna qu'il n'y serait pas inquiété. Le 3 août 1822 il reçut de Louis XVIII des lettres de noblesse. En 1825, il représenta l'Académie Française, dont il était alors président, au sacre de Charles X. C'est vers cette époque qu'il prononça plusieurs discours à la Société royale des Bonnes-Lettres, dont il fut un des membres les plus assidus. Fidèle à ses principes, ardent à soutenir, même dans sa vieillesse, la cause de la liberté des peuples, il fut un des plus chauds partisans de l'indépendance de la Grèce. Il prononça et écrivit à cette occasion de remarquables discours. En 1827, lorsque, sous l'inspiration des jésuites de Montrouge, M. de Peyronnet présenta aux chambres la fameuse loi contre la presse, M. de Lacretelle, quoiqu'il remplit alors l'emploi de censeur, jugea que ce projet portait une grave atteinte aux principes constitutionnels inscrits dans la Charte, et, autant dans l'intérêt de la liberté méconnue que du gouvernement égaré, il proposa à l'Académie Française d'adresser, soit au roi, soit aux deux chambres, « une réclamation énergique contre un projet de loi flétrissant pour les lettres et désastreux pour l'ordre politique ». Cette démarche fut concertée avec M. Villemain, qui avait déjà combattu au conseil d'État la proposition du garde des sceaux. La discussion s'ouvrit dans le sein de l'Académie Française, malgré les menaces de la cour. La loi fut attaquée avec vigueur par MM. de Châteaubriand, de Ségur, Villemain, Andrieux, Raynouard, Droz, Lemercier, Parseval-Grandmaison, Picard, Alexandre Duval, Jouy et Michaud lui-même, rédacteur de *La Quotidienne*. M. de Lacretelle prit une grande part au débat. Sa motion fut adoptée à la majorité de dix-sept voix contre neuf. La Place et Cuvier étaient de la minorité. MM. de Châteaubriand, Villemain et Lacretelle furent nommés rédacteurs du projet d'adresse au roi. M. Villemain fut aussitôt destitué de sa charge de maître des requêtes et M. de Lacretelle de son emploi de censeur. L'adresse, sous forme de *supplique*, n'en fut pas moins présentée, lue à la compagnie et adoptée par elle, malgré l'opposition de M de Lally-Tollendal, auquel répliquèrent avec éloquence les trois rapporteurs. Le roi refusa de recevoir cette supplique; mais le coup était porté : le public littéraire et politique s'associa par une adhésion générale à la protestation de l'Académie, que de Lacretelle avait provoquée. M. de Peyronnet fit paraître au *Moniteur* une apologie de sa loi, et c'est dans cet article que furent employés ces mots de *justice et d'amour* qui en devinrent le surnom ironique. Le projet fut présenté à la chambre des députés et attaqué avec force par Royer-Collard et de La Bourdonnaye, modifié par une foule d'amendements; il fut enfin adopté par deux cent trente-trois voix contre cent trente-quatre; mais il n'arriva pas au terme des épreuves législatives : dans la chambre des pairs, il fut retiré par le garde des Sceaux lui-même. La joie publique éclata partout, et bientôt l'effervescence populaire se déchaîna contre les ministres. Paris fut illuminé. Le roi, voulant braver le mécontentement, fit annoncer une revue au Champ-de-Mars pour le 12 avril. Les funérailles du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, mort disgracié, à cause de ses opinions libérales, furent une nouvelle occasion de manifestations hostiles contre le ministère et la cour. La revue du Champ-de-Mars ne se passa pas sans trouble; les cris *à bas les ministres! à bas les Jésuites!* se firent entendre. Le lendemain parut au *Moniteur* l'ordonnance du licenciement de la garde nationale. Ce fut, comme nous l'avons montré, Lacretelle qui le premier provoqua ce mouvement, précurseur de la révolution de 1830.

Sous le gouvernement de Juillet, il fut écarté de la pairie (à laquelle ses titres littéraires, les services qu'il avait rendus et sa longue expérience des hommes et des choses lui donnaient droit), par la rancune du roi, qui ne pardonna jamais à l'historien consciencieux de la révolution le blâme sévère et juste qu'il avait exprimé sur la conduite de Philippe-Égalité. Lors de la deuxième publication de cet ouvrage, sous la Restauration, le Palais-Royal concevait déjà de grandes espérances pour l'avenir; or M. Cauchois-Lemaire, l'un des hommes les plus dévoués à la cause du duc d'Orléans, avait relevé, dans une brochure publiée à cette époque, le jugement équitable de Lacretelle contre Égalité, et le dénonça à son parti comme ayant un caractère d'hostilité directe contre la famille d'Orléans et comme tendant à la frapper de déconsidération en la personne de son chef. C'est le même motif qui ferma à de Lacretelle l'entrée du conseil royal de l'instruction publique, où l'appelaient les vœux de ses nombreux amis et ceux de l'université tout entière, dont il plaida toujours la cause dans ses écrits et dans sa chaire avec éloquence et chaleur (*voy.* les discours prononcés à la Faculté des Lettres, le 29 novembre 1843 et le 17 avril 1854). En 1834, l'Institut historique, qui d'après son titre même, ne pouvait oublier un historien comme de Lacretelle, tint à honneur de le compter parmi ses membres. Il fut nommé de la commission du *Dictionnaire de l'Académie* après la mort et en remplacement de Roger. En 1848, affaibli par l'âge, il se retira à Mâcon, où il demeura jusqu'à sa mort.

Après une vie si laborieusement employée, sa retraite ne fut point oisive : il fit de sa campagne

de Bel-Air un rendez-vous littéraire, où vinrent le visiter MM. de Lamartine, dont il était devenu le compatriote, Villemain, Patin, Guigniaut, Géruzez, Jules Janin. Il entretint jusqu'au dernier jour une correspondance active avec ses collègues de l'Institut et de la Sorbonne, avec les hommes de lettres et les jeunes poëtes dont il avait encouragé les efforts et prédit les succès : MM. de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps, Salvandy, Brifaut, Leclerc, Damiron. L'optimisme était le fond de sa philosophie; la bienveillance formait le fond de son caractère. Sa bonté était sans bornes et son humeur d'une égalité qui ne se démentit jamais. Sa conversation, instructive, brillante et facile, rappelait l'exquise politesse des anciennes mœurs. Ce n'était pas seulement le professeur éminent et l'écrivain de mérite qu'on écoutait, c'était l'homme de cœur, l'homme excellent. Il possédait au suprême degré le talent de la causerie; aussi a-t-on dit de lui avec vérité « qu'il fut un des derniers causeurs français »; car s'il parlait avec chaleur et contait avec grâce, il possédait aussi le grand art d'écouter. Dans sa retraite, il trouva encore, malgré son grand âge, une rare énergie pour combattre, en 1848, les idées subversives de l'ordre social. Il ne laissa jamais échapper l'occasion de flétrir ces doctrines pernicieuses dans les discours qu'il prononça comme président de l'Académie de Mâcon. A l'âge de quatre-vingt-huit ans, M. de Lacretelle y faisait encore entendre sa voix respectée. Il prononçait surtout ces discours aux solennités des distributions de primes agricoles faites par l'Académie de Mâcon. « Ce sont de petits chefs-d'œuvre, dit M. Patin (1), d'un agrément descriptif et d'une aimable moralité que n'eût point désavoués Bernardin de Saint-Pierre. » Ses facultés intellectuelles se conservèrent jusqu'à la fin. C'est l'année de sa mort qu'il composa, pour l'Académie Française, son *Éloge de Delille*.

De Lacretelle était chevalier de l'ordre de Saint-Michel (30 octobre 1826), et commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur depuis le 24 avril 1845.

Les ouvrages de Lacretelle ont eu, pour la plupart, le grand mérite d'avoir été les premiers travaux publiés sur le siècle précédent. Son *Précis historique de la Révolution* eut un grand succès, ainsi que son *Histoire du Dix-huitième siècle*, qui est demeurée la meilleure de ses productions. On retrouve dans l'historien les vertus de l'homme et les qualités qui faisaient aimer et estimer le professeur : une douce philosophie, un esprit judicieux, une éloquence vive et pénétrante. Le style de ses écrits se distingue par une noblesse et une vigueur soutenues. Voici les titres de ses ouvrages : *Précis historique de la Révolution française* (*l'Histoire de l'Assemblée constituante* fut faite par J.-P. Rabaut-Saint-Étienne, et eut deux éditions, 2 vol. in-32). La partie de ce *Précis* écrite par de Lacretelle, est divisée en trois périodes : *Assemblée législative*, 1 vol. in-18; *Convention nationale*, 2 vol. in-18; *Directoire exécutif*, 2 vol. in-18. Ces trois ouvrages furent publiés de 1801 à 1806; — *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle;* 6 vol. in-8° (quatre éditions). La première édition est de 1808; — *Histoire de France pendant les guerres de religion;* Paris, 1814-1816, 4 vol. in-8°; — *Histoire de l'Assemblée constituante;* Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *L'Assemblée législative;* Paris, 1824, in-8°; — *La Convention nationale;* Paris, 1824-1825, 3 vol. in-8°. Ces quatre ouvrages font suite à l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*. Les trois derniers ne sont pas, comme on pourrait le croire, une nouvelle édition du *Précis historique de la Révolution française* : l'écrivain n'a pu revenir après vingt années sur les événements de cette époque, pour les soumettre de nouveau à son jugement, mûri par l'expérience de tant de changements politiques, sans que la différence nécessaire du point de vue n'ait modifié à certains égards ses récits et ses appréciations. Du reste, dans ces trois ouvrages, les faits sont exposés avec plus de détails que dans le *Précis historique;* — *Histoire de France depuis la Restauration;* Paris, 1829-1835, 3 vol. in-8°; — *Histoire du Consulat et de l'Empire;* Paris, 1846, 4 vol. in-8°; — *Testament philosophique et littéraire;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Dix Années d'épreuves pendant la Révolution;* Paris, 1840, in-8°; — un grand nombre d'articles publiés dans les *Débats*, le *Journal de Paris*, le *Républicain français;* beaucoup de ces articles ne portent point de signature; — des discours prononcés à l'Académie Française, parmi lesquels il faut citer l'*Éloge de Florian*, l'*Éloge de Bailly* (3 mai 1836), *Olivier Cromwell et Bonaparte* (2 mai 1837), l'*Éloge de Delille* (8 septembre 1854); — des discours prononcés à la Société des Bonnes-Lettres; — *Considérations sur la Cause des Grecs;* 1825; — des *Lettres* politiques ou philosophiques; — des *Discours* prononcés à l'Académie de Mâcon et à la Section d'Agriculture; — des *Discours* prononcés à la Faculté des Lettres de Paris. Ernest DESJARDINS.

Papiers de famille. — *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* (voy. plus haut). — *Testament philosophique;* — *Article nécrologique* par Jules Janin (*Journal des Débats* du 16 avril 1855); *Procès-verbaux des séances de l'Académie Française*. — *Histoire depuis la Restauration* de M. Lacretelle (voy., dans l'année 1827, tout ce qui concerne la *Loi de justice et d'amour*); — Article de M. Patin sur le *Testament philosophique* (*Journal des Savants*, juillet 1840, p. 385). — *Histoire des Quarante Fauteuils de l'Académie Française* par M. Tastel; 1855, 4 vol. in-8° (voy. t. I, p. 995).

(1) Lettre adressée à l'auteur de cet article, le 6 juillet 1856.

LACRETELLE (*Henri* DE), littérateur français, fils du précédent, né vers 1820. On a de lui : *Les Cloches*, poésies, avec une pièce de vers

pendant quarante-et-un an de célébrer le bonheur inaltérable, dans ses écrits et dans ses lettres familières. Le 24 octobre 1814 il fut nommé censeur royal. Au retour de l'empereur de l'île d'Elbe, il accompagna le roi à Gand, mais il n'y séjourna pas pendant toute la durée des Cent Jours, et revint bientôt à Versailles, puis à Paris, sur l'assurance que Fouché lui donna qu'il n'y serait pas inquiété. Le 3 août 1822 il reçut de Louis XVIII des lettres de noblesse. En 1825, il représenta l'Académie Française, dont il était alors président, au sacre de Charles X. C'est vers cette époque qu'il prononça plusieurs discours à la Société royale des Bonnes-Lettres, dont il fut un des membres les plus assidus. Fidèle à ses principes, ardent à soutenir, même dans sa vieillesse, la cause de la liberté des peuples, il fut un des plus chauds partisans de l'indépendance de la Grèce. Il prononça et écrivit à cette occasion de remarquables discours. En 1827, lorsque, sous l'inspiration des jésuites de Montrouge, M. de Peyronnet présenta aux chambres la fameuse loi contre la presse, M. de Lacretelle, quoiqu'il remplît alors l'emploi de censeur, jugea que ce projet portait une grave atteinte aux principes constitutionnels inscrits dans la Charte, et, autant dans l'intérêt de la liberté méconnue que du gouvernement égaré, il proposa à l'Académie Française d'adresser, soit au roi, soit aux deux chambres, « une réclamation énergique contre un projet de loi flétrissant pour les lettres et désastreux pour l'ordre politique ». Cette démarche fut concertée avec M. Villemain, qui avait déjà combattu au conseil d'État la proposition du garde des sceaux. La discussion s'ouvrit dans le sein de l'Académie Française, malgré les menaces de la cour. La loi fut attaquée avec vigueur par MM. de Châteaubriand, de Ségur, Villemain, Andrieux, Raynouard, Droz, Lemercier, Parseval-Grandmaison, Picard, Alexandre Duval, Jouy et Michaud lui-même, rédacteur de *La Quotidienne*. M. de Lacretelle prit une grande part au débat. Sa motion fut adoptée à la majorité de dix-sept voix contre neuf. La Place et Cuvier étaient de la minorité. MM. de Châteaubriand, Villemain et Lacretelle furent nommes rédacteurs du projet d'adresse au roi. M Villemain fut aussitôt destitué de sa charge de maître des requêtes et M. de Lacretelle de son emploi de censeur. L'adresse, sous forme de *supplique*, n'en fut pas moins présentée, lue à la compagnie et adoptée par elle, malgré l'opposition de M de Lally-Tollendal, auquel répliquèrent avec éloquence les trois rapporteurs. Le roi refusa de recevoir cette supplique; mais le coup était porté : le public littéraire et politique s'associa par une adhésion générale à la protestation de l'Académie, que de Lacretelle avait provoquée. M. de Peyronnet fit paraître au *Moniteur* une apologie de sa loi, et c'est dans cet article que furent employés ces mots de *justice et d'amour* qui en devinrent le surnom ironique. Le projet fut présenté à la chambre des députés et attaqué avec force par Royer-Collard et de La Bourdonnaye, modifié par une foule d'amendements; il fut enfin adopté par deux cent trente-trois voix contre cent trente-quatre; mais il n'arriva pas au terme des épreuves législatives : dans la chambre des pairs, il fut retiré par le garde des Sceaux lui-même. La joie publique éclata partout, et bientôt l'effervescence populaire se déchaîna contre les ministres. Paris fut illuminé. Le roi, voulant braver le mécontentement, fit annoncer une revue au Champ-de-Mars pour le 12 avril. Les funérailles du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, mort disgracié, à cause de ses opinions libérales, furent une nouvelle occasion de manifestations hostiles contre le ministère et la cour. La revue du Champ-de-Mars ne se passa pas sans trouble; les cris à bas les ministres! à bas les Jésuites! se firent entendre. Le lendemain parut au *Moniteur* l'ordonnance du licenciement de la garde nationale. Ce fut, comme nous l'avons montré, Lacretelle qui le premier provoqua ce mouvement, précurseur de la révolution de 1830.

Sous le gouvernement de Juillet, il fut écarté de la pairie (à laquelle ses titres littéraires, les services qu'il avait rendus et sa longue expérience des hommes et des choses lui donnaient droit), par la rancune du roi, qui ne pardonna jamais à l'historien consciencieux de la révolution le blâme sévère et juste qu'il avait exprimé sur la conduite de Philippe-Égalité. Lors de la deuxième publication de cet ouvrage, sous la Restauration, le Palais-Royal concevait déjà de grandes espérances pour l'avenir; or M. Cauchois-Lemaire, l'un des hommes les plus dévoués à la cause du duc d'Orléans, avait relevé, dans une brochure publiée à cette époque, le jugement équitable de Lacretelle contre Égalité, et le dénonça à son parti comme ayant un caractère d'hostilité directe contre la famille d'Orléans et comme tendant à la frapper de déconsidération en la personne de son chef. C'est le même motif qui ferma à de Lacretelle l'entrée du conseil royal de l'instruction publique, où l'appelaient les vœux de ses nombreux amis et ceux de l'université tout entière, dont il plaida toujours la cause dans ses écrits et dans sa chaire avec éloquence et chaleur (*voy.* les discours prononcés à la Faculté des Lettres, le 29 novembre 1843 et le 17 avril 1854). En 1834, l'Institut historique, qui d'après son titre même, ne pouvait oublier un historien comme de Lacretelle, tint à honneur de le compter parmi ses membres. Il fut nommé de la commission du *Dictionnaire de l'Académie* après la mort et en remplacement de Roger. En 1848, affaibli par l'âge, il se retira à Mâcon, où il demeura jusqu'à sa mort.

Après une vie si laborieusement employée, sa retraite ne fut point oisive : il fit de sa campagne

de Bel-Air un rendez-vous littéraire, où vinrent le visiter MM. de Lamartine, dont il était devenu le compatriote, Villemain, Patin, Guigniaut, Géruzez, Jules Janin. Il entretint jusqu'au dernier jour une correspondance active avec ses collègues de l'Institut et de la Sorbonne, avec les hommes de lettres et les jeunes poëtes dont il avait encouragé les efforts et prédit les succès : MM. de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps, Salvandy, Brifaut, Leclerc, Damiron. L'optimisme était le fond de sa philosophie; la bienveillance formait le fond de son caractère. Sa bonté était sans bornes et son humeur d'une égalité qui ne se démentit jamais. Sa conversation, instructive, brillante et facile, rappelait l'exquise politesse des anciennes mœurs. Ce n'était pas seulement le professeur éminent et l'écrivain de mérite qu'on écoutait, c'était l'homme de cœur, l'homme excellent. Il possédait au suprême degré le talent de la causerie; aussi a-t-on dit de lui avec vérité « qu'il fut un des derniers causeurs français »; car s'il parlait avec chaleur et contait avec grâce, il possédait aussi le grand art d'écouter. Dans sa retraite, il trouva encore, malgré son grand âge, une rare énergie pour combattre, en 1848, les idées subversives de l'ordre social. Il ne laissa jamais échapper l'occasion de flétrir ces doctrines pernicieuses dans les discours qu'il prononça comme président de l'Académie de Mâcon. A l'âge de quatre-vingt-huit ans, M. de Lacretelle y faisait encore entendre sa voix respectée. Il prononçait surtout ces discours aux solennités des distributions de primes agricoles faites par l'Académie de Mâcon. « Ce sont de petits chefs-d'œuvre, dit M. Patin (1), d'un agrément descriptif et d'une aimable moralité que n'eût point désavoués Bernardin de Saint-Pierre. » Ses facultés intellectuelles se conservèrent jusqu'à la fin. C'est l'année de sa mort qu'il composa, pour l'Académie Française, son *Éloge de Delille*.

De Lacretelle était chevalier de l'ordre de Saint-Michel (30 octobre 1826), et commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur depuis le 24 avril 1845.

Les ouvrages de Lacretelle ont eu, pour la plupart, le grand mérite d'avoir été les premiers travaux publiés sur le siècle précédent. Son *Précis historique de la Révolution* eut un grand succès, ainsi que son *Histoire du Dix-huitième siècle*, qui est demeurée la meilleure de ses productions. On retrouve dans l'historien les vertus de l'homme et les qualités qui faisaient aimer et estimer le professeur : une douce philosophie, un esprit judicieux, une éloquence vive et pénétrante. Le style de ses écrits se distingue par une noblesse et une vigueur soutenues. Voici les titres de ses ouvrages : *Précis historique de la Révolution française* (*l'Histoire de l'Assemblée constituante* fut faite par J.-P. Rabaut-Saint-Étienne, et eut deux éditions, 2 vol. in-32). La partie de ce *Précis* écrite par de Lacretelle, est divisée en trois périodes : *Assemblée législative*, 1 vol. in-18; *Convention nationale*, 2 vol. in-18; *Directoire exécutif*, 2 vol. in-18. Ces trois ouvrages furent publiés de 1801 à 1806; — *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle;* 6 vol. in-8° (quatre éditions). La première édition est de 1808; — *Histoire de France pendant les guerres de religion;* Paris, 1814-1816, 4 vol. in-8°; — *Histoire de l'Assemblée constituante;* Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *L'Assemblée législative;* Paris, 1824, in-8°; — *La Convention nationale;* Paris, 1824-1825, 3 vol. in-8°. Ces quatre ouvrages font suite à l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*. Les trois derniers ne sont pas, comme on pourrait le croire, une nouvelle édition du *Précis historique de la Révolution française :* l'écrivain n'a pu revenir après vingt années sur les événements de cette époque, pour les soumettre de nouveau à son jugement, mûri par l'expérience de tant de changements politiques, sans que la différence nécessaire du point de vue n'ait modifié à certains égards ses récits et ses appréciations. Du reste, dans ces trois ouvrages, les faits sont exposés avec plus de détails que dans le *Précis historique;* — *Histoire de France depuis la Restauration;* Paris, 1829-1835, 3 vol. in-8°; — *Histoire du Consulat et de l'Empire;* Paris, 1846, 4 vol. in-8°; — *Testament philosophique et littéraire;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Dix Années d'épreuves pendant la Révolution;* Paris, 1840, in-8°; — un grand nombre d'articles publiés dans les *Débats*, le *Journal de Paris*, le *Républicain français;* beaucoup de ces articles ne portent point de signature; — des discours prononcés à l'Académie Française, parmi lesquels il faut citer l'*Éloge de Florian*, l'*Éloge de Bailly* (3 mai 1836), *Olivier Cromwell et Bonaparte* (2 mai 1837), l'*Éloge de Delille* (8 septembre 1854); — des discours prononcés à la Société des Bonnes-Lettres; — *Considérations sur la Cause des Grecs;* 1825; — des *Lettres* politiques ou philosophiques; — des *Discours* prononcés à l'Académie de Mâcon et à la Section d'Agriculture; — des *Discours* prononcés à la Faculté des Lettres de Paris. Ernest DESJARDINS.

Papiers de famille. — *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* (voy. plus haut). — *Testament philosophique;* — *Article nécrologique* par Jules Janin (*Journal des Débats* du 16 avril 1855); *Procès-verbaux des séances de l'Académie Française.* — *Histoire depuis la Restauration* de M. Lacretelle (voy., dans l'année 1827, tout ce qui concerne la *loi de justice et d'amour*); — Article de M. Patin sur le *Testament philosophique* (*Journal des Savants*, juillet 1840, p. 385). — *Histoire des Quarante Fauteuils de l'Académie Française* par M. Tastel; 1855, 4 vol. in-8° (voy. t. I, p. 995).

LACRETELLE (*Henri* DE), littérateur français, fils du précédent, né vers 1820. On a de lui : *Les Cloches*, poésies, avec une pièce de vers

(1) Lettre adressée à l'auteur de cet article, le 6 juillet 1856.

adressée à l'auteur par M. de Lamartine; Paris, 1841, in-18; — *Dona Carmen;* Mâcon, 1844, in-8°; — *Valence de Simian;* Paris, 1845, in-8°; — *Nocturnes*, poésies; Paris, 1846, in-12; — *Avant-scènes*, contenant trois pièces dramatiques en vers, non représentées : *Gabrielle d'Estrées*, *Jean Huss* et *Les Saturnales;* Paris, 1855, in-8°; — *Fais ce que dois*, drame en trois actes et en vers, joué au Théâtre-Français (avec M. Decourcelle); Paris, 1856, in-8°.

Son frère, *Charles* DE LACRETELLE, né en 1824, embrassa l'état militaire. Capitaine au 1er régiment de la légion étrangère, il se distingua à l'affaire de Brazia en Algérie en 1853, et sa belle conduite à la bataille de l'Alma, en Crimée, en 1854, lui valut le grade de chef de bataillon dans les zouaves. L. L—T.

J. Janin, *Journal des Débats*, 29 janvier 1855 et 22 septembre 1856. — Ed. Thierry, *Moniteur* du 12 juin 1856. — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.* — *Journ. des Débats*, 17 novembre 1853 et 11 novembre 1854.

LACRITUS (Λάκριτος), sophiste athénien, né à Phasélis, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il n'est guère connu que par le discours que Démosthène prononça contre lui (*voy.* l'article DÉMOSTHÈNE). Il était élève d'Isocrate, et, si l'on en juge par les railleries de son adversaire, il en tirait vanité. Photius le cite comme auteur de quelques lois athéniennes. Y.

Démosthène, *In Lacritum*. — Photius, *Cod.*, 260, p. 487, édit. de Bekker. — Plutarque, *Decem. Orat.*

LACROIX (*Jacques* DE), en latin *Crucius*, né à Delft, vers 1595, mort dans la même ville, vers 1650. Il commença ses études à Leyde et les termina à Franeker. De retour à Delft, il s'y maria, et fut choisi pour pasteur de l'église réformée. Fort érudit, il était en relation avec les principaux savants de son époque et sa correspondance avec Rivet, Saumaise, Voss, etc., a été publiée sous le titre de : *Mercurius Batavus, sive epistolarum opus, monitis theologicis, ethicis, politicis, œconomicis refertum;* Delft, 1633, in-8°, en 4 liv., avec un 5e en 1650; avec un 6e en 1653; édit. complète, Amsterdam, 1661, in-12. Le *Mercurius Batavus* fut mis à l'index par la cour de Rome. On a aussi de Jacques de Lacroix *Duada Delphica, sive LXIX Orationes varii argumenti ad usum studiosæ juventutis;* Amsterdam, 1675, in-12; réimprimées plusieurs fois. A. L.

Paquot, *Mém. litt. pour servir à l'Hist. des Pays-Bas.*

LACROIX (*J.-F.* DE), connu sous le nom de *Lacroix d'Eure-et-Loir*, homme politique français, né à Pont-Audemer, en 1754, guillotiné à Paris, le 16 germinal an II (5 avril 1794). Après avoir servi dans la gendarmerie, il se fit avocat, et pratiquait à Anet près Dreux au commencement de la révolution. Élu, en 1790, procureur général syndic du département d'Eure-et-Loir, il fut l'année suivante député par ce département à l'Assemblée législative. Un bel organe, une figure agréable, de bonnes manières, quelque esprit, une imagination vive et féconde en ressources, toutes ces qualités le firent rechercher par les partis qui divisaient l'Assemblée. Il se fit affilier à la Société des Amis de la Constitution (club des Jacobins), et fit partie de la fraction orléaniste. Dès lors, voyant dans le cabinet des Tuileries le foyer de toutes les intrigues contre-révolutionnaires, il dénonça successivement à la tribune les ministres, les généraux, les émigrés, la garde du roi, le comité dit *autrichien*, le clergé, enfin Louis XVI lui-même, qu'il accusa, le 5 février 1792, de provoquer tous les désordres qui affligeaient la France en refusant la sanction royale aux décrets de l'Assemblée nationale rendus contre les ecclésiastiques perturbateurs. Ce jour-là Lacroix obtint que séance tenante le ministre de l'intérieur, Ben. Cahier de Gerville, fût mandé à la barre. Après l'invasion des Tuileries (20 juin 1792), Lacroix demanda que Pétion, maire de Paris, et la municipalité de cette capitale fussent appelés à rendre compte des désordres qui venaient d'avoir lieu; puis, par une singulière contradiction, il provoqua la réintégration de Pétion suspendu à raison de ces faits par l'administration départementale. Quoiqu'il se fût montré un des plus violents détracteurs de La Fayette, surtout après la fameuse lettre de celui-ci à l'Assemblée législative, Lacroix, dans la séance du 8 août 1792, vota contre la mise en accusation du général; mais deux jours plus tard il se fit remarquer par de nouvelles violences, et fit décréter la création d'une cour martiale pour juger, sans désemparer, les Suisses faits prisonniers à l'attaque des Tuileries (10 août). Le 19 du même mois il fut nommé président de l'Assemblée et termina sa session par la proposition de déporter à la Guyane tous les prêtres insermentés. Réélu en septembre, il prit place à la Convention nationale sur les bancs les plus élevés de la montagne. Ses liaisons avec Danton, alors tout-puissant, le firent désigner plusieurs fois pour des missions importantes, qu'il ne remplit pas toujours avec l'intégrité d'un vrai républicain. Trois fois il accompagna Danton en Belgique, et revint dans sa patrie après avoir considérablement accru son patrimoine, fort mince lors de son entrée dans la carrière politique. Lors du procès de Louis XVI, il vota la mort de ce monarque, et s'abstint sur la question de l'appel au peuple. Le 9 mars 1793 il demanda que les députés cessassent d'écrire dans les feuilles publiques : « Je vois avec peine, s'écria-t-il, que des citoyens qui sont ici pour faire de bonnes lois, pour s'occuper des intérêts du peuple, s'amusent à faire des journaux, à gangrener l'esprit des départements, à critiquer avec amertume les opinions de la Convention qui ne sont pas les leurs. Je vois deux caractères dans Gorsas, celui de représentant de la nation, que le peuple honore, et celui de journaliste, que le peuple méprise. Je demande qu'il soit tenu d'opter entre le métier de folliculaire et la qualité de représentant du peuple. » Méprisé des députés de la Gironde et

du côté droit, Lacroix fut vivement inculpé par eux sur sa conduite dans les Pays-Bas et ses liaisons avec Dumouriez. Le 19 mai le général Miaczinski, condamné à mort et prêt à porter sa tête sur l'échafaud, le dénonça formellement comme intéressé dans une fabrique de faux assignats et comme ayant pris part à la conspiration de Dumouriez. Le député Lasource produisit les pièces accusatrices devant la Convention et les appuya d'une terrible argumentation; mais les robespierristes et les dantonistes sentaient le besoin de s'unir contre les girondins: la montagne entière soutint alors Lacroix, et l'assemblée accepta sa justification. Quoique absous, Lacroix voua une haine implacable à ses accusateurs. Les cordeliers exerçaient encore une grande influence dans la Convention et dans les clubs; Danton et Lacroix furent nommés membres du comité de salut public (6 avril 1793), et Lacroix, après avoir, le 27 mai, chaudement plaidé la cause de Danton, de Marat et de Robespierre, dénoncés comme les instigateurs de la conspiration du 10 mars et des troubles qui agitaient Paris, coopéra de tout son pouvoir au coup d'État du 31 mai, aux proscriptions du 2 juin, et fit décréter le même jour la formation d'une *armée révolutionnaire* de six mille hommes. Les Girondins écrasés, la lutte s'engagea entre les montagnards jacobins et cordeliers. Les premiers reprirent l'accusation de Lasource et de ses amis contre Lacroix, dont la condamnation devait entraîner celle de son protecteur Danton. Lacroix se défendit le 28 janvier 1794; il mit tant d'adresse dans son apologie que cette fois encore l'assemblée passa à l'ordre du jour. Il profita habilement de son absolution pour rentrer en grâce auprès des philosophes et des démocrates en faisant une motion à la fois philanthropique et révolutionnaire: il demanda et fit proclamer d'enthousiasme la liberté des nègres, après avoir fait observer à la Convention « qu'elle ne devait pas se déshonorer par une discussion prolongée sur cette matière (4 février) ». Ce fut son dernier triomphe. Lorsqu'en germinal an II (fin de mars 1794) le comité de salut public eut résolu la mort de Danton, Lacroix fut compris dans la même proscription, et ses propres torts devinrent, par l'organe de Saint-Just, un des principaux griefs de l'accusation portée contre ses amis. Arrêté le 31 mars, il fut condamné et exécuté le 5 avril suivant avec Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, etc. Il subit la mort avec courage. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, année 1791, nos 275 à 365; année 1792, nos 3 à 337; an 1er (1793) nos 19 à 244; an II, nos 68 à 267. — *Galerie historique des Contemp.* — Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. universelle et portative des Contemp.* — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. III, p. 118, 206, 304, 305, 322, 329, 340; t. IV, passim. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, passim.

LACROIX (*Étienne*), missionnaire français, né en 1579, à Saint-Pierre-de-Bogerat, dans le diocèse d'Évreux, mort à Goa, le 24 septembre 1643, entra chez les jésuites, et partit en 1602 pour les missions des Indes orientales. A son arrivée, il fut chargé de professer la philosophie et la théologie dans le collége que son ordre dirigeait à Salcette, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à la prédication et de remplir les fonctions de maître des novices et de recteur de la résidence. Ses vertus le firent estimer et chérir des habitants de Goa. Lacroix était très-versé dans la connaissance de la langue des habitants du Canara et de celle des Mahrattes. Il composa dans ces deux idiomes plusieurs ouvrages, parmi lesquels on doit citer, une *Vie de saint Pierre, apôtre*, poëme en langue mahratte; — des *Discours* en vers, contenant la réfutation des erreurs des Orientaux; Goa, 1634, 2 vol. in-folio; — un poëme *Sur la Passion de Jésus-Christ* que les néophytes chantaient les samedis de carême dans l'église de Salcette. F.-X. T.

Lettres édifiantes (missions de l'Inde). — Backer, *Bibliothèque des Écrivains jésuites*; Liége, 1853. — Crétineau Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*.

LACROIX (*François* DE), théologien français, né en 1582, à Valenciennes, mort le 11 août 1644, à Tournay. Admis en 1600 dans la Compagnie de Jésus, il enseigna les humanités, puis la philosophie au collége de Douay; ensuite il se livra à la prédication. Il remplit différents emplois, entre autres ceux de supérieur du noviciat à Tournay, et fut deux fois provincial de son ordre. On a de lui: *Hortulus Marianus, sive praxes variæ colendi Virginem Mariam*; Douai, 1622, in-48; réimpr. plusieurs fois et traduit en français et en italien; — *Relation de la Cochinchine, traduite de l'italien du P. Christophe Borri*; Lille, 1631, in-12, également réimpr. en plusieurs langues. K.

Alegambe, *Scriptores Soc. Jesu*, p. 120. — Southwell, *Bibl. Script. Soc. Jesu*, p. 223 224.

LACROIX (*Émeric* DE), polygraphe français, né à Paris vers 1590: on ignore la date de sa mort. Que dirons-nous, d'ailleurs, de sa vie? On n'en connait aucune circonstance, et cela est regrettable, car cet écrivain obscur ne fut pas un homme vulgaire. On lui doit d'abord une édition de Stace, imprimée à Paris en 1618, in-4°. Ses œuvres personnelles sont: *Adonia, seu Mnemosyne Henrici Magni*; 1613, in-8°; — *Soteria Casalea, sive expeditio italica Ludovici Justi*; 1620, in-8°; — *P. Statii Silvarum Frondatio, sive anti-diatribe*; 1639, in-16; — *Ad Statii Silvas muscarium, sive elenchus*; 1640, in-8°; — *Le Nouveau Cynée, ou discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde*; 1623, in-8°. Ce dernier ouvrage est tout à fait digne de remarque. Au début, l'auteur établit cette proposition philosophique, que l'homme est né sociable, et que le premier de ses instincts est celui de la paix. D'où vient donc la guerre? Elle n'a d'autre cause que les mauvaises passions des rois. Il conseille donc aux rois de ré-

former d'abord leurs penchants pervers, et de licencier ensuite leurs phalanges meurtrières, qui vivent de rapine au grand dommage des pauvres gens. Les hommes d'armes deviendront artisans, laboureurs. Ce sera tout profit pour la civilisation, pour l'industrie, pour le commerce. Ne faut-il pas cependant quelque assemblée de troupes autour d'un roi, pour sa légitime défense? L'auteur l'accorde assurément; mais il demande que cette armée, peu considérable, soit régulièrement soldée avec les deniers du trésor public. La principale affaire d'un roi, c'est d'encourager et de protéger ce qu'il y a de plus utile dans l'État. A ce titre, rien n'est plus digne de son attention vigilante que le commerce, que l'industrie : « Le labourage, dit Émeric de la Croix, nourrit un État, et le trafic l'agrandit. C'est un abus de penser que les métiers soient mécaniques et qu'ils dérogent à la noblesse. Ce qui rapporte des commodités à une monarchie, ce n'est point la multitude des prêtres, ministres, ni religieux, jaçoit que leur dignité soit grande et nécessaire pour attirer la faveur du ciel; ce ne sont point aussi les praticiens et officiers de justice, qui ne devroient être en aussi grand nombre comme ils sont en quelques endroits. Bref, il n'y a métier comparable en utilité à celui de marchand, qui accroît légitimement ses moyens aux dépens de son travail, et souventes fois au péril de sa vie, sans endommager ni offenser personne; en quoi il est plus louable que le soldat, dont l'avancement ne dépend que des dépouilles et ruines d'autrui. » L'auteur conseille ensuite de diminuer les impôts établis sur le commerce, et propose la construction de plusieurs grands canaux, destinés à joindre des pays d'abondantes productions dont l'isolement est un malheur public. Enfin, outre des voies plus faciles, le commerce réclame des sûretés qui lui manquent. Émeric de Lacroix exhorte donc les princes d'Europe à faire une campagne contre les corsaires d'Afrique, à purger la côte d'Alger des pirates qui y ont établi domicile et à fonder sur cette riche plage une colonie d'Européens. Quant à la paix générale, elle sera, pense-t-il, réalisée lorsque tous les rois s'accorderont à soumettre leurs différends à un congrès permanent d'ambassadeurs; et après avoir montré les avantages de ce nouveau conseil amphictyonique, il propose de le faire siéger à Venise. Cette analyse sommaire ne contient que les thèses les plus importantes du *Nouveau Cynée*. Parmi les propositions subsidiairement formulées par l'auteur, il y en a plusieurs qui ne sont pas moins nouvelles et moins dignes d'attention. Il s'inscrit, par exemple, contre la liberté d'enseignement, et demande pour tous les enfants une éducation commune, aux frais de l'État. En outre, il proteste contre la diversité des poids et des mesures et contre l'incessante altération des monnaies. Émeric de Lacroix est un précurseur des économistes. Il a leur indépendance, leur audace; mais il partage aussi leurs fâcheux préjugés à l'égard des sciences morales. Il est même sous ce rapport d'une intolérance peu commune; il réduit toutes les sciences *utiles*, les seules dignes d'estime, à la médecine et aux mathématiques. B. H.

Magasin pittoresque, t. VII, p. 185.

LACROIX (*Phérotée* DE), littérateur français, né à Lyon, vers 1640, mort vers 1715. Sa famille, sur laquelle on a peu de renseignements, n'était pas fortunée, à ce qu'il paraît, car il exerça longtemps un métier dur et peu lucratif; il enseignait tout à la fois la géographie, l'histoire, le blason, la poésie, les mathématiques et la langue française aux étrangers. On a de lui : *Abrégé de la Morale, où sont contenus les vrais principes de se bien conduire et de se rendre parfaitement heureux*; Lyon, 1675, in-12; — *L'Art de la Poésie françoise, ou la methode de connoître et de faire toutes sortes de vers*; Lyon, 1675, in-8°; le succès de cet ouvrage engagea l'auteur à en faire une nouvelle édition, sous le titre de : *L'Art de la Poésie françoise et latine, avec une idée de la Musique*; Lyon, 1694, in-12; — *Vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*; Lyon, 1685, in-12; — *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Géographie universelle*; Lyon, 1690, 4 vol.; et 1705, 5 vol. in-12, avec fig. Cet ouvrage, dont quelques exemplaires portent la date de 1717, est accompagné de cartes, de beaucoup de figures, de costumes des différents peuples, et des tables chronologiques des souverains de chaque pays. Il a été traduit en allemand; — *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne*; Lyon, 1688, 4 vol. in-12; 1713, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures. A. J.

Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, t. II, p. 187. — Querard, *La France Littéraire*.

LACROIX (*Jean-Baptiste*), auteur dramatique français, né à Paris, en 1661, mort dans la même ville, en 1742. Son père était armurier du roi, et lui-même devint secrétaire du duc de Biron, inspecteur général de l'infanterie. Après douze années de service, il obtint une pension de quatre mille livres, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a fait représenter sur le Théâtre-Italien, le 4 février 1728, une comédie en trois actes et en prose intitulée : *L'Amant Protée*, qu'il ne faut pas confondre avec une autre portant le même titre et représentée en 1739, avec succès. Celle de Lacroix tomba, et cependant les journaux du temps reconnaissent qu'au milieu de nombreux défauts on trouvait dans cet ouvrage des intentions comiques. A. JADIN.

Parfaict frères, *Histoire du Théâtre français*.

LACROIX (*Démétrius* DE), poète latin moderne, né vers la fin du dix-septième siècle. Il était d'origine écossaise et se nommait *Mac-Encroe*. Il a écrit : *Connubia Florum, latino sermone demonstrata*, poème inséré en 1727 dans le *Botanicon Parisiense* de Vaillant; réimprimé

à Paris, 1728 et 1790, in-8°, avec beaucoup d'additions et une traduction française. K.

Brunet, *Man. du Libraire.*

LACROIX (*Louis-Antoine-Nicolle* DE), géographe français, né à Paris, en 1704, mort dans la même ville, le 14 septembre 1760. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fit une étude particulière et approfondie de la géographie. Ses ouvrages sur cette science servirent pendant cinquante ans de base à l'instruction dans les collèges; depuis ils ont été remplacés par ceux de Mentelle, de Guthrie, de Pinkerton, de Malte-Brun, etc.; mais, comme ouvrages élémentaires, ils ont fait à leur auteur une réputation méritée. Les principaux sont : *La Géographie moderne;* Paris, 1747, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, avec des additions de Drouet, de Barbeau-Labruyère et de l'abbé de Fontenay. L'auteur lui-même en a donné un abrégé; Paris, 1758, in-12; — *Géographie moderne et universelle*, précédée d'un *Traité de la Sphère* et d'un *Précis d'Anatomie;* nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, d'après les relations exactes des voyageurs, les découvertes les plus récentes des célèbres navigateurs, les partages, les divisions modernes, par Victor Comeiras, ouvrage formant un *Cours complet de Géographie*, destiné à l'usage des écoles nationales et autres maisons d'éducation; Paris, 1801, 2 vol., in-8°, avec un atlas in-4° de 22 cartes extraites de l'atlas de l'abbé Grenet, et dressées par Bonne; — le même ouvrage précédé d'un *Petit Traité de la Sphère et du Globe*, et terminé par une *Géographie Sacrée* et une *Géographie Ecclésiastique*, où l'on trouve tous les archevêchés et évêchés de l'Église catholique et les principaux des églises schismatiques, avec une *Table des Longitudes et Latitudes des principales Villes du monde;* Paris, 1805, 2 vol. in-12; — nouvelle édition, abrégée; Paris, 1809; — *Méthode de saint Augustin dans les études*, trad. de l'italien de Ballerini; Paris, 1760.

A. JADIN.

Quérard, *La France Littéraire.*

LACROIX (*Pierre-Firmin*), ecclésiastique français, mort en 1786. Il fut prêtre de la Doctrine chrétienne, et professa la philosophie à Toulouse. On a de lui : *J.-J. Rousseau à l'archevêque d'Auch;* Neufchâtel, 1764, in-12 (anonyme); — *Lettre de J.-J. Rousseau, qui contient sa renonciation à la société et ses derniers adieux aux hommes;* 1765, in-12 (anonyme); — *Traité de Morale;* Carcassonne, 1767, in-12; 2e édit., augmentée; Toulouse, 1775, 2 vol. in-12; — *Connoissance analytique de l'Homme, de la Matière, de Dieu;* Paris, 1772, in-12. K.

Quérard, *La France Littéraire.*

LACROIX-BAGAY (*Nicolas*), dessinateur indien tagale, vivait aux Philippines dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il est connu pour avoir gravé à Manille, en 1734, la *Carte hydrographique et chorographique des îles Philippines* du père Murillo Vélarde. Les dessins singuliers et d'un travail exquis qui ornent cette carte la font rechercher : on ne la trouve que dans un livre imprimé aux Philippines. La copie que Lowitz, professeur de mathématiques à Nuremberg, en a fait graver en 1750 est également recherchée; elle est même plus commode que l'original, puisqu'on l'a dépouillée de tout ce qui n'est pas purement géographique.

F.-X. T.

Raynal, *Histoire politique et philosophique des deux Indes*, tom. IX.

LACROIX (*Jean-Louis*), littérateur français, connu aussi sous le nom de *Lacroix de Niré*, né à Paris, le 9 août 1766, mort dans la même ville, le 19 avril 1813. Il était chef adjoint à l'administration générale des domaines. Sa mère, Anne-Marie-Allotte Chancelay, veuve de Théodore Lacroix, née en 1732, morte à Paris, le 11 juillet 1820, avait publié, sous le voile de l'anonyme : *Constantine, ou le danger des préventions maternelles;* Paris, 1802, 3 vol. in-12. On a de J.-L. Lacroix : *Andromède*, poëme en cinq chants, par L. D. N.; Paris, 1785, in-12; — *Ianthé, ou la rose du mont Snodon*, traduit de l'anglais, de Clarke; Paris, 1801, 2 vol. in-12; — *Ladouski et Floriska, ou les mines de Pologne*, par L***; Paris, 1801, 4 vol. in-12 : ce roman eut un grand succès et fournit le sujet d'un mélodrame à Guilbert de Pixérécourt; — *L'Hymen, ou le choix d'une épouse, poëme*, suivi du *Bois de Thamiris;* Paris, 1810, in-18; — *Iolanda Fitz-Alton, ou les malheurs d'une jeune Irlandaise;* Paris, 1810, 3 vol. in-12; — *Le Tibre, la Tamise et Protée, songe sur la naissance du roi de Rome;* Paris, 1811, in-12. L. L.

Quérard, *La France Littéraire.*

LACROIX (*Marie-Nicolas Chrestien* DE), topographe français, né le 3 octobre 1754, à Paris, où il est mort, le 29 janvier 1836. Élève de l'École Militaire, il entra dans les gardes de la porte, accompagna, comme attaché, le comte de Vergennes dans son ambassade en Suède, et fut admis en 1775 au bureau des ingénieurs géographes du ministère des affaires étrangères. Nommé capitaine en 1788, et réformé en 1790, il fut employé aux travaux de délimitation des frontières de l'Allemagne (1778), de la Lorraine (1780) et de l'Espagne (1784); ses levers des montagnes des Pyrénées, dont il étudia pendant dix ans le sol et la structure, sont encore d'admirables modèles d'un genre qu'il a pour ainsi dire créé. Lors de la fondation de l'École des Ingénieurs géographes militaires (1802), il prit une part considérable aux travaux de la commission chargée de dresser un répertoire topographique destiné à l'enseignement, et qui fut publié par le dépôt de la guerre dans le *Mémorial topographique* (1803-1810). Sous l'empire, Lacroix eut plusieurs fois la mission de faire les cartes des

États dont la guerre changeait sans cesse la situation respective; en 1814 il fournit les instructions nécessaires à la nouvelle démarcation des frontières de la France. Il cessa en 1830 de diriger le bureau topographique, et fut mis à la retraite par M. de Polignac. K.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

LACROIX (*François-Joseph-Pamphile*, vicomte DE), général français, parent de Lacroix de Niré, né à Aymarques (Languedoc), le 1er juin 1774, mort à Versailles, en 1842. Fils d'un conseiller à la cour des aides, il fit ses études chez les oratoriens, et prit du service, ainsi que ses trois frères, à la révolution. Officier général à vingt-sept ans, il fut placé à l'état-major du général d'Harville, puis à l'état-major du premier consul; il se distingua dans la campagne qui aboutit à la bataille de Marengo. Attaché ensuite au général Macdonald, son dévouement trop chaleureux pour son chef immédiat nuisit à son avancement : des actions d'éclat, deux blessures, rien ne put lui faire achever glorieusement une carrière si bien commencée. La liaison de son général avec Moreau, dont l'antagonisme avec le premier consul paralysa tant de carrières, le fit envoyer en 1802 à Saint-Domingue, où il refusa d'exécuter des ordres inhumains. Cette funeste expédition, dans laquelle il perdit son plus jeune frère, qui servait à côté de lui comme aide de camp, et qui fut assassiné sous ses yeux par les nègres, ne lui rendit pas les bonnes grâces du chef de l'État. Plus tard il devint enfin général de division, et en 1815 il fut placé à la tête de l'état-major du deuxième corps d'armée, commandé par le général Reille, avec lequel il prit part à la campagne si fatalement terminée à Waterloo. Des soupçons injurieux s'étant alors élevés sur la conduite de ce corps, il vint le défendre à la barre même de la chambre des représentants. La seconde restauration le rendit d'abord à la vie privée; mais en 1820 le maréchal Davout, qui était resté son ami, le détermina à servir les Bourbons. Le roi lui confia d'abord le commandement de la septième division militaire, dont le quartier général était à Grenoble. L'échauffourée du mois de mars 1821 plaça le général Pamphile Lacroix dans une position difficile. Ayant appris que le drapeau tricolore venait d'être arboré par les habitants de Grenoble, il perdit quelque temps à prendre les mesures nécessaires, et parut vers dix heures sur la place de la ville à la tête d'un bataillon. Réuni au préfet d'Haussez (*voy.* ce nom), et contre l'avis de celui-ci, il déclara la ville en état de siége, suspendit le *Journal libre de l'Isère*, et fit afficher une proclamation dans laquelle il annonçait que les tribunaux séviraient « contre les imprudents dont l'inconséquence tumultueuse avait compromis la sécurité des citoyens et troublé passagèrement la tranquillité publique ». Le même jour il fit arrêter dans son propre salon le lieutenant-colonel d'artillerie Rey, dénoncé comme ayant voulu mesurer la hauteur des remparts avec une corde. La conduite du général Lacroix en cette occasion lui valut le grand-cordon de la Légion d'Honneur, le titre de gentilhomme de la chambre du roi, et de baron qu'il était il devint vicomte. Dans le courant de la même année, il passa à la cinquième division militaire, dont le quartier général était à Strasbourg. Il y poursuivit activement le carbonarisme, et fit arrêter quelques officiers d'artillerie accusés d'en faire partie. Il a fourni des notes très-précieuses sur la conspiration de Béfort à Mme la duchesse d'Abrantès, qui a imprimé textuellement un long extrait des Mémoires du général dans ses *Mémoires de la Restauration*. On voit dans ce curieux document historique que le général avait saisi les listes complètes des *carbonari*, avec leurs plans d'organisation; non-seulement il ne voulut jamais se dessaisir de ces listes, mais encore il fit de grands efforts pour sauver la vie du colonel Caron. Le service qu'il avait rendu à la monarchie en détruisant le carbonarisme à Grenoble, à Strasbourg et à Béfort, lui fit des ennemis. Plusieurs fois il faillit être assassiné par les affiliés aux sociétés secrètes. A l'époque où l'intervention en Espagne se préparait, le général Lacroix obtint le commandement d'une des divisions de l'armée d'observation, qui devint armée active. La campagne du Trocadero ne lui offrit pas l'occasion de se faire remarquer. Il ne pouvait d'ailleurs s'accoutumer à servir sous les ordres du général Molitor, « son cadet militaire, » disait-il, et il finit par demander son remplacement. Sincèrement attaché aux Bourbons de la branche aînée, comme il l'avait été à Napoléon, il vit avec douleur la révolution de juillet 1830, et repoussa toutes les avances qui lui furent faites ensuite de rentrer dans le service actif de l'armée et d'exercer un commandement. Il vécut depuis lors dans la retraite à Versailles, ne s'occupant que de travaux historiques, songeant avec amertume aux changements survenus dans le gouvernement. D'une nature généreuse, le général Lacroix était pourtant trop crédule, trop impatient, trop enthousiaste. Napoléon ne l'aimait pas, dit-on, parce qu'il était resté fidèle à Macdonald; néanmoins, le général Lacroix garda une admiration profonde pour l'empereur. Louis XVIII estimait le général Lacroix, qu'il comparait à l'homme juste d'Horace. En revanche, Charles X avait peu de goût pour lui; et cependant il refusa de se rallier à la branche cadette des Bourbons. On a du général Lacroix : *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1820. « Cet écrit présente d'une manière juste et précise, dit la *Biographie nouvelle des Contemporains*, les affaires de cette île; c'est là que peuvent puiser ceux qui veulent connaître les véritables causes qui ont fait perdre cette colonie à la France; » — *Raisons d'État pour fortifier le système militaire en France et rétablir le conseil de guerre*; Paris, 1824,

in-8° : cette brochure, écrite à l'instigation de Louis XVIII, eut une grande influence sur les changements que réclamait l'administration de la guerre. Le général Pamphile Lacroix a laissé des *Mémoires inédits sur l'histoire de son temps*, une grande *Histoire de France* inachevée, et un second ouvrage relatif à la révolution de Saint-Domingue. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Mme la duchesse d'Abrantès, *Mémoires sur la Restauration*, tome IV. — Pamph. Lacroix, *Mém. pour servir à l'hist. de la rév. de Saint-Domingue*. — Abel Hugo, *Hist. de la Campagne d'Espagne* en 1823. — *Le Moniteur universel*, année 1842.

LACROIX (*Silvestre-François*), mathématicien français, né à Paris, en 1765, mort dans la même ville, le 25 mai 1843. L'humble condition dans laquelle il naquit ne lui permit pas d'abord de songer à l'étude des sciences. Ce fut un hasard qui décida de sa vocation. Comme il était dominé par le désir de lire et d'apprendre, quoiqu'il eût à peine de quoi se nourrir, il faisait tous ses efforts pour satisfaire sa passion dominante. Un jour Robinson Crusoé tomba entre ses mains; cette lecture le transporta. A partir de ce moment il voulut, comme son héros, avoir une île, et traverser les mers. Mais comment affronter l'Océan, sans être navigateur? Le voilà dévorant un vieux traité de navigation. Arrêté par des termes de géométrie qu'il ne pouvait comprendre, il se rendit au cours de Mauduit, au Collége de France; et là il travailla avec tant d'ardeur à préparer la découverte de son île qu'à dix-sept ans il obtenait, sur la recommandation de Monge, la place de professeur de mathématiques à l'école des gardes de marine à Rochefort. La grande révolution de 1789 se préparait alors. L'école de Rochefort était remplie de jeunes gentilshommes, qui ne pouvaient pardonner à Lacroix l'obscurité de sa naissance. Aussi fut-il forcé, au bout de quelques années, de quitter ce poste, dont il conserva toujours le plus triste souvenir. Ce ne fut pas sans danger qu'il traversa la révolution, tout en se tenant à l'écart de l'élément révolutionnaire. Lorsque Lacroix mourut, il était le plus ancien professeur de France. Tour à tour la marine, l'artillerie, l'École Normale, les écoles centrales, l'École Polytechnique, la Sorbonne, le Collége de France l'ont possédé. Partout il a montré le même zèle, partout il a témoigné à ses élèves le même attachement, la même affection paternelle. Il se rappelait sans cesse ses commencements si pénibles et la détresse dans laquelle il avait vécu avec sa pauvre mère dans les premières années de sa vie.

Lacroix était un des derniers liens qui rattachaient l'ancienne Académie des Sciences à la nouvelle. Il succéda, en 1799, au mathématicien Borda comme membre titulaire, après avoir été correspondant de l'ancienne Académie pendant qu'il était professeur à Rochefort. On le vénérait comme un débris vivant du dix-huitième siècle, et on l'entourait d'une reconnaissance sincère, parce qu'après la révolution il avait contribué d'une manière efficace à relever en France les études scientifiques, et parce qu'il avait su transmettre aux Poisson, aux Malus, aux Navier, aux Brisson, les traditions intactes des D'Alembert et des Condorcet. Pendant plus de soixante ans Lacroix s'est livré à l'enseignement, et par sa voix comme par sa plume il a aidé à l'instruction de tous les géomètres de l'Europe. Laplace, qui appréciait si bien le mérite de Lacroix, aimait aussi à signaler son désintéressement et la noblesse de son caractère. Sous la Convention, l'auteur de *La Mécanique céleste*, qui était alors examinateur à l'école de Metz, fut destitué. Lacroix fut chargé de le remplacer; mais quoiqu'il fût également dangereux à cette époque de prendre la défense des hommes injustement persécutés et de désobéir aux ordres du gouvernement, Lacroix sut faire deux choses également honorables : il refusa la place qui lui était offerte, et n'épargna aucune démarche pour qu'elle fût rendue à l'illustre géomètre. C'est aussi sous la Convention qu'il concourut au rétablissement des études, en publiant, lorsqu'il faisait partie de la commission exécutive de l'instruction publique, ses idées relatives à l'enseignement dans un *Essai* qui renferme des vues très-élevées sur l'instruction. A la création de l'université, il fut nommé doyen de la Faculté des Sciences, et il a conservé ces fonctions même après la chute de l'empire.

Lacroix ne s'est jamais fait remarquer par des découvertes en mathématiques. Cependant en 1787 l'Académie des Sciences couronna de lui un travail sur les assurances maritimes. C'était au début de sa carrière. Quoi qu'il en soit, il a rendu de grands services à la science, en popularisant le goût de l'étude par ses ouvrages élémentaires. Ces ouvrages ont depuis un peu vieilli, et le style en est diffus. Mais ce que le public ignore, c'est que dès sa première jeunesse Lacroix, songeant à élever un monument plus durable, ait réuni dans un grand ouvrage les recherches analytiques sur les parties les plus élevées de la science. Une œuvre de cette nature n'est pas une simple compilation; car pour exposer et pour classer les travaux de tant de géomètres, non-seulement il faut les avoir étudiés, mais il faut souvent compléter des démonstrations à demi ébauchées par les inventeurs. Pour comprendre l'importance du *Traité du Calcul différentiel et intégral* de Lacroix, il suffit de rappeler que depuis son apparition il est le compagnon inséparable de tous les géomètres qui désirent se faire un nom dans la science. Il y a bientôt cinquante ans qu'un jeune homme qui entrait à peine dans la carrière, ayant été présenté à Laplace, entendit ces paroles remarquables : « Vous êtes fort heureux aujourd'hui d'avoir le grand ouvrage de Lacroix; quand j'ai commencé à étudier, il m'a fallu dix ans de travaux pour y suppléer. »

Outre les ouvrages déjà cités, on a de Lacroix : *Traité élémentaire d'Arithmétique;* Paris, 1797 (la première édition est anonyme); — *Éléments d'Algèbre*; Paris, 1799 (la première édition est également anonyme); — *Compléments des* Éléments d'Algèbre ; 1799; — *Éléments de Géométrie, précédés de réflexions sur l'ordre à suivre dans ces éléments*, etc.; 1799 ; — *Compléments des* Éléments de Géométrie (la première édition a été publiée sous le titre d'*Éléments de Géométrie descriptive*); — *Traité élémentaire de Trigonométrie rectiligne et sphérique et de l'application de l'algèbre à la trigonométrie;* 1798 ; — *Traité élémentaire du Calcul des Probabilités*; Paris, 1816 ;— *Discours sur l'Instruction publique, prononcé à la distribution des prix des écoles centrales du département de la Seine, le 29 thermidor* 1801 (17 août) ; — *Éloge historique de Jean-Charles Borda, membre de l'Institut ;* 1800 ; — *Introduction à la Connaissance de la Sphère;* Paris, 1828, in-18; — *Introduction à la Géographie mathématique et critique et à la Géographie physique ;* 1801, in-8° ; — *Manuel d'Arpentage ;* Paris, 1825, in-18; 4e édit., Paris, 1830; — *Traité des Différences et des Séries, faisant suite au* Traité du Calcul différentiel et du calcul intégral ; 1800, 1810; des articles dans le *Journal des Savants.* JACOB.

Revue Contemporaine. — *Discours* de M. Libri sur la tombe de Lacroix.

* **LACROIX** (*Paul*), polygraphe français, fils de Jean-Louis Lacroix de Niré, et connu sous le pseudonyme de *P.-L. Jacob bibliophile*, est né à Paris, le 27 février 1807. Déjà littérateur sur les bancs de l'école, il faisait encore sa philosophie au collége Bourbon lorsqu'il publia son edition de Clement Marot. A l'âge de dix-neuf ans il présenta au théâtre de l'Odeon plusieurs comédies en vers, qui furent reçues; mais les ennuis qui accompagnent la carrière d'auteur dramatique le dégoûtèrent bientôt, et il cessa en même temps sa collaboration aux journaux de la petite presse, où il s'était fait cependant quelque réputation par de piquantes épigrammes. Menant de front la littérature facile et la littérature difficile, comme on disait alors, il composa d'un côté des romans et de l'autre des livres d'histoire, puis il mêla les deux genres dans plusieurs publications. Ses premiers romans eurent du succès et firent école, malgré les difficultés de lecture qu'offrait l'imitation du vieux langage. L'apparition de l'*Histoire du seizième siècle*, écrite dans le système de M. de Barante et remplie de recherches érudites, fut bien accueillie des esprits sérieux. Cette publication valut à l'auteur, à peine âgé de vingt-huit ans, la croix de la Légion d'Honneur. Les romans historiques de M. Lacroix, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues, contribuèrent pour une grande part à propager le goût du moyen âge, qui se répandit alors en France et en Europe jusque dans les arts. Ses publications bibliographiques eurent la même influence sur le goût des livres : il continua à cet égard la mission de Charles Nodier. M. Lacroix parcourut l'Italie pour rechercher dans les bibliothèques publiques les manuscrits inédits relatifs à l'histoire de France. En 1842 il fonda avec M. Thoré *L'Alliance des Arts*, dans le but de faire connaître, par de bons catalogues, les trésors artistiques et littéraires que possédaient les collections particulières, et de servir ainsi les intérêts des amateurs de livres et d'objets d'art. Cet établissement, qui dura jusqu'en 1848, publiait un *Bulletin* curieux, dont M. Lacroix avait la direction. Nommé membre des comités historiques du ministère de l'instruction publique, il en fit partie jusqu'en 1851, et y est rentré en 1858. Il eut une part active à la plupart des grandes publications qui virent le jour sous les auspices de ces comités. En 1848 il fut appelé à faire partie de la commission des monuments historiques créée près du ministère de l'intérieur. Pendant plus de dix ans il poursuivit la réforme de la Bibliothèque du Roi, et proposa un plan de réorganisation de ce grand établissement. En 1855 il a été nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. La réunion de ses ouvrages semble représenter la vie de plusieurs hommes.

On a de M. Paul Lacroix : *L'Assassinat d'un Roi*, roman historique ; Paris, 1825, 2 vol. in-12 ; — *Éloge historique du général Foy ;* Paris, 1825, in-18; — *Épître à M. le vicomte S. de La Rochefoucauld* (anonyme) ; Paris, 1825, in-8° ; — *Épître d'un jeune homme qui a remporté le prix de vertu, à sa mère : pièce qui a concouru et qui n'a pas même été mentionnée* ; Paris, 1826, in-8° ; — *La Prison de Pompeïa*, tragédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de l'Odéon ; Paris, 1827, in-8° : cette tragédie avait été retirée du théâtre après la première représentation, qui fut très-orageuse ; — *Mémoires du cardinal Dubois* (anonyme) ; Paris, 1829, 4 vol. in-8° ; édit. illustrée, avec de nombreuses suppressions, 1855, gr. in-8° ; — *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* (anonyme) ; Paris, 1829, 4 vol. in-8° ; édit. illustrée, avec des suppressions, 1855, gr. in-8° ; — *Recherches sur les couvents au seizième siècle* ; Paris, 1829, in-8° : morceau imprimé d'abord en tête du *Couvent de Baïano*, dont M. P. Lacroix n'est pas l'auteur, et réimprimé dans son recueil intitulé : *Mon grand Fauteuil ;* — *Les Soirées de Walter Scott à Paris, Chroniques de France des quatorzième, quinzième et seizième siècles* ; Paris, 1829-1831, 2 vol. in-8° : le premier volume seul a été réimprimé en 1831, sans la curieuse gravure, gravée en bois d'après le dessin d'Eugène Sue, qu'on trouve dans la première édition ; 1838, 4 vol. in-12 ; 1845, 1 vol. in-16 ; — *Les deux Fous, histoire du temps de François Ier* (1524) ; Paris, 183?,

in-8°; 2e édition, précédée d'un *Essai historique sur les fous des rois de France*; Paris, 1830, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in-12; 1844, gr. in-8°, avec fig.; — *Le Roi des Ribauds, histoire du temps de Louis XII* (1515); Paris, 1831, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in-12; — *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants*; Paris, 1831, 2 vol. in-12; réimprimés avec beaucoup de changements, sous ce titre : *Récits historiques à la jeunesse*, illustrés par Tony Johannot, Gavarni et Gigoux; Tours, 1844, in-8°; — *Un Divorce, histoire du temps de l'empire* (1812-1814); Paris, 1831, in-8°; 1838, 2 vol. in-12; — *La Danse macabre, histoire fantastique du quinzième siècle*; Paris, 1832, in-8°; 1838, 2 vol. in-12; — *Vertu et Tempérament, histoire du temps de la Restauration* (1818-1820); Paris, 1832, 2 vol. in-8°; 1839, 4 vol. in-12; — *Convalescence du vieux Conteur*; Paris, 1832, in-8° et in-12; réimprimé en 1838, sous ce titre : *Le vieux Conteur*, 2 vol. in-12; — *Suite de la* Convalescence du vieux Conteur; Paris, 1836, in-12; 1837, in-8°; — *Les francs Taupins, histoire du temps de Charles VII*; Paris, 1833, 3 vol. in-8°; 1838, 6 vol. in-12; — *Quand j'étais jeune; souvenirs d'un vieux*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; 1839, 4 vol. in-12; — *Le bon vieux Temps, suite des Soirées de Walter Scott*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in-12; réimprimé avec les *Soirées de Walter Scott*, 1846, 4 vol. in-16; — *Histoire du seizième siècle en France, d'après les originaux manuscrits et imprimés*; Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8°: ces quatre volumes, qui comprennent seulement le règne de Louis XII, ont été détruits dans l'incendie des magasins de la rue du Pot-de-Fer, et l'ouvrage s'est trouvé suspendu; — *Medianoches*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in 12; — *La Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in-12; — *L'Origine des Cartes à jouer*; Paris, 1836, in-8°; extrait du *Bulletin du Bibliophile*; — *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (1680); Paris, 1836, 2 vol. in-8°; 1838, 4 vol. in-12; — *Mon grand Fauteuil*; Paris, 1836, 2 vol. in-8° : le premier volume reunit des dissertations historiques, le second des pièces de théâtre : *La maréchale d'Ancre*, drame historique; *La Charade*, comédie, et des poésies de différents genres; — *L'Homme au masque de fer*; Paris, 1836, in-8°; 1840, in-12 : dissertation dans laquelle l'auteur cherche à prouver que l'homme au masque de fer n'est autre que Fouquet; — *Une Femme malheureuse* (*fille-femme*); Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Aventures du grand Balzac*; Paris, 1836, 2 vol. in-8° : publiées d'abord dans la *Revue de Paris*; — *Les Adieux des Fees*; Paris, 1836, in-12; — *De pres et de loin, roman conjugal*; Paris, 1837, 2 vol. in-8° : on assure que Mme Lacroix a eu part à la composition de ce roman épistolaire; — *Histoire de Soissons, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après les sources originales*; Soissons, 1837-1838, 2 vol. in-8° : le premier volume est de M. Henri Martin; le second, de M. Paul Lacroix; cette histoire a remporté le prix de 12,000 fr. légué par Mme veuve Maréchal, de Soissons, à l'auteur de la *meilleure histoire publiée de la ville de Soissons*; — *Romans relatifs à l'histoire de France aux quinzième et seizième siècles*; Paris, 1838, grand in-8° : ce volume, qui fait partie du *Panthéon Littéraire*, contient une réimpression des ouvrages suivants : *La Danse macabre*, *Les francs Taupins*, *Le Roi des Ribauds* et *Les deux Fous*; — *La Sœur du Maugrabin, histoire du temps d'Henri IV* (1606); Paris, 1838, 2 vol. in-8° : publié d'abord en feuilletons dans *Le Siècle*; — *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire*; savoir : I. *Sur la Mort tragique de la comtesse de Châteaubriant*; II. *Evocation d'un fait ténébreux de la révolution française*; III. *Sur la Bibliothèque historique de la France par le Père Lelong*; IV. *Sur une nouvelle édition de la Bibliothèque historique de France*; V. *Sur les deux Procès criminels du marquis de Sade*; VI. *Concordance de l'état sanitaire de Louis XIV avec les événements de son règne*; VII. *Sur les Manuscrits relatifs à l'histoire de France et à la littérature française conservés dans les Bibliothèques d'Italie*; VIII. *Sur les Bibliothèques publiques de Paris*; IX. *Refutation du fameux pamphlet de Dulaure intitulé : Liste des ci-devant Nobles*; X. *Sur les Citoyens nobles de Perpignan*; XI. *Essai d'une Analyse raisonnée des Registres du Parlement de Paris*; XII. *Procès de Gutenberg*; Paris, 1838-1847, 12 livraisons in-8°, tirées à 50 exemplaires numérotés; — *Le Marchand du Havre, histoire contemporaine*; Paris, 1838, in 8° : publié d'abord dans *Le Siècle*; — *Petit Buffon, histoire naturelle des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons et des insectes, extraite des grands ouvrages de Buffon, Lacépède et Olivier*; Paris, 1838, 4 vol. in-32, avec gravures; 2e édit., 1841, 4 vol. in-32; — *La Chambre des Poisons, histoire du temps de Louis XIV* (1712); Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Amante et Mère*, suite de *La Femme malheureuse*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *La Marquise de Chatillard*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Petites Histoires pour la jeunesse*; Paris, 1840, in-16; — *La Maréchale d'Ancre*, drame historique, en cinq actes et en vers, reçu au second Théâtre-Français en 1828 et arrêté par la censure; Paris, 1840, in-8°; déjà publié dans *Mon grand Fauteuil*; — *Lettres d'Abeilard et d'Héloïse*, traduction littérale, précédées d'une notice littéraire, historique et bibliographique, par Villenave; Paris, 1840, in-12; — *La Comtesse de Choiseul-Praslin*,

histoire du temps de Louis XV; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; 1847, in-8°; — *Le Chevalier de Chaville, histoire du temps de la terreur*; Paris, 1841, in-8°; — *Le Singe, histoire du temps de Louis XIV* (1666); Paris, 1842, 2 vol. in-8°, publiée d'abord dans *La Presse*; — *Un Duel sans témoins, histoire contemporaine*; Paris, 1843, 2 vol. in-8° : cet ouvrage est dédié *au Prisonnier de Ham*; — *Recherches sur l'emploi du temps dans les prisons d'État*, publié en tête d'une édition de *Picciola*, de X. Saintine; Paris, 1843, in-12; — *Une bonne Fortune de Racine, histoire du temps de Louis XIV*; Paris, 1844, in-8° : publiée d'abord dans *La Mode*; — *Le Ghetto, ou le quartier des Juifs*; Paris, 1845, 3 vol. in-8° : publié d'abord dans le journal *Le Commerce*; — *Réforme de la Bibliothèque du Roi*; Paris, 1845, in-18 : publiée d'abord dans *La Patrie*; — *Une Nuit dans les Bois*; Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Le Vingt-Quatre Février*, drame en un acte par Werner, traduit littéralement en vers, représenté sur le théâtre de l'Odéon; Paris, 1849, in-18 : publié d'abord dans mon *Grand Fauteuil*; — *La Dette de Jeu*, Paris, 1849, in-8°, publiée d'abord dans le *Musée des Familles*; — *Les Cent et une Lettres bibliographiques à M. l'administrateur général de la Bibliothèque nationale*; Paris, 1849-1850, 4 fascicules in-8°, contenant seulement quarante-six lettres; la suite n'a pas paru; — *Lettres à M. Haton, juge d'instruction, au sujet de l'incroyable accusation intentée contre M. Libri, contenant de curieux détails sur toute cette affaire*; Paris, 1849, in-8°; — *Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III et de la dynastie napoléonienne*; Paris, 1853-1854, 4 vol. grand in-8°, avec fig. : cette histoire paraît avoir été écrite sur des matériaux particuliers communiqués à l'auteur; on dit même que l'empereur en a revu les épreuves; — *Le Comte de Vermandois, histoire du temps de Louis XIV* (1683); 1856, 7 vol. in-8° : imprimé d'abord en feuilletons dans *Le Constitutionnel*; — *Les Mystificateurs et les Mystifiés*; Bruxelles, 1856-1857, 3 vol. in-16 : publiés d'abord dans *Le Pays*; — *Les Secrets de beauté de Diane de Poitiers*; Bruxelles, 1857, in-16, — *La Jeunesse de Molière*; Bruxelles, 1857, in-4°, etc. M. P. Lacroix a publié une édition presque complète de ses romans, dans la collection des *Romans illustrés*, sous le titre de *Chroniques nationales, ou nouvelle histoire de France*, 5 vol. in-4°. Son ouvrage le plus important et le plus considérable est le beau livre intitulé : *Le Moyen âge et la Renaissance*, qu'il a publié dans l'intervalle de 1847 à 1851, avec le concours des savants et des littérateurs les plus estimés. Ce travail, qui forme cinq gros volumes in-4°, avec un grand nombre de figures, exécutées d'après les monuments par les soins de Ferdinand Séré, offre le tableau des mœurs, des arts, des sciences et des lettres en Europe jusqu'à la fin du seizième siècle. Un autre grand ouvrage, commencé par M. Lacroix avec le concours de F. Séré, n'a pas été achevé; c'est le *Livre d'Or des Métiers, histoire des corporations d'arts et métiers de la France et de la Belgique*. M. Lacroix a rédigé lui-même l'*Histoire de l'Orfévrerie-joaillerie*; Paris, 1850, gr. in-8°, et il a fait rédiger sous ses yeux l'histoire de quelques autres corporations. Il a commencé récemment la publication de ses œuvres complètes historiques, qui formeront 14 ou 16 volumes, par les *Curiosités de l'histoire des Arts*, les *Curiosités de l'histoire de France; de l'histoire du Vieux Paris*, Paris, 1858, 4 vol. gr. in-16. En 1858 la *Revue Contemporaine* publia un roman de lui, intitulé *Le Dieu Pepetius*.

M. P. Lacroix a publié un grand nombre de catalogues de livres, qu'il a remplis de curieuses notes littéraires et bibliographiques; nous citerons seulement : *Bibliothèque de Guilbert de Pixérécourt, avec des notes explicatives de ses deux excellents amis Charles Nodier et Paul Lacroix*; Paris, 1838, in-8°; — *Catalogue des livres et manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire de France, composant la bibliothèque du bibliophile Jacob*; Paris, 1839, in-8°; — *Catalogue des Livres manuscrits et d'Archéologie provenant de la bibliothèque de feu M. T.-L. Mionnet*; Paris, 1842, in-8°; — *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne, et Catalogue de la Bibliothèque de Pont-de-Vesle*, Paris, 1843-1847, 6 tomes en 12 parties in-8° : ce précieux catalogue, le plus considérable qui existe sur le théâtre de tous les temps et de tous les pays, forme une bibliographie spéciale, que ne remplace aucun autre ouvrage; — *Catalogue de Livres rares et précieux, éditions elzeviriennes ou sorties des presses de Hollande au dix-septième siècle* (provenant de la bibliothèque de M. Millot); Paris, 1846, in-8°, etc.

Comme éditeur, M. P. Lacroix a publié avec des notes et des notices plus ou moins étendues : *Œuvres de Clément Marot*; Paris, 1824-1826, 3 vol. in-8°; — *Œuvres de Rabelais*; Paris, 1825, 5 vol. in-32; autre édition, entièrement nouvelle, avec un travail tout à fait neuf sur la vie de Rabelais, Paris, 1840, in-12 : il y a six ou huit tirages de cette édition, dans laquelle on trouve le véritable texte du Ve livre de *Pantagruel*; la notice biographique qui précède cette édition a été réimprimée avec de nouveaux documents en tête de l'édition illustrée des *Œuvres de Rabelais*; 1853, gr. in-8° à 2 colonnes, et séparément sous le titre de *Rabelais, sa Vie et ses Œuvres*; Bruxelles, 1857, in-16; — *Œuvres de Malfilâtre*; Paris, 1826, in-8°; — *La Chronique de Jean d'Auton*, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, avec une notice et des notes; Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8°; — *Les*

vieux Conteurs français, contenant les *Cent Nouvelles dites les Nouvelles du roi Louis XI*; l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, les *Contes* de Bonaventure des Périers, et le *Printemps d'Yver*; Paris, 1840, in-8°; — *Contes et Nouvelles de La Fontaine avec tous les contes qui lui sont attribués*; Paris, 1840, in-12; nouvelle édition, précédée des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de La Fontaine*, par Mathieu Marais; Paris, 1858, in-16; — *Œuvres choisies de Pierre Ronsard*; Paris, 1840, in-18; — *Le Moyen de parvenir, par Beroalde de Verville*; Paris, 1841, in-12: il y a quatre ou cinq tirages de cette édition; — *Heptaméron, ou histoire des amants fortunés, par la reine Marguerite de Navarre*; 1841, in-12; édition entièrement nouvelle, 1857, in-16; — *Mémoires, Contes et autres Œuvres de Ch. Perrault*; Paris, 1842, in-12; — *Les Contes ou les nouvelles Récréations et joyeux Devis de Bonaventure Des Périers*; 1843, in-12; édit. nouvelle, précédée du *Cymbalum Mundi*, 1858, in-16; — *Mémoires secrets de Bachaumont*; Paris, 1858, in-12: abrégé de ce volumineux ouvrage. En 1857, M. P. Lacroix a pris la direction de la *Bibliothèque gauloise*, dans laquelle il a déjà fait paraître plusieurs éditions soignées d'auteurs primitifs ou rares de notre langue, et accompagnées de bons travaux, entre autres *l'Histoire comique des États de la Lune et du Soleil*; les *Œuvres comiques, galantes et littéraires de Cyrano de Bergerac*, les *Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin*.

M. Paul Lacroix a traduit de l'italien les *Œuvres choisies* (dramatiques) *de P. Arétin*, Paris, 1845, in-12. Il a donné une notice sur le père Lenfant, en tête des *Mémoires inédits* de ce célèbre prédicateur; 1834, 2 vol. in-8°: les deux derniers volumes n'ont pas paru; — une notice sur T.-B. Émeric-David, en tête de l'*Histoire de la Peinture au moyen âge*; Paris, 1842, in-12, réimprimée en 1850 avec quatre autres volumes des Œuvres d'art du même archéologue, recueillies pour la première fois par les soins de M. Lacroix, qui a fait déposer à la Bibliothèque de l'Arsenal tous les manuscrits du savant académicien, formant près de 70 vol. in-4° et in-fol.; — une notice sur les œuvres posthumes de Napoléon, en tête des *Œuvres littéraires et politiques de Napoléon*; 1840, in-12; — une notice bibliographique précédant les *Œuvres françaises* de J. Calvin; 1842, in-12; — une notice historique contenant toutes les pièces relatives au procès d'André Chénier devant le tribunal révolutionnaire, en tête des *Œuvres en prose de A. Chénier*; 1842, in-18; — une notice littéraire, en tête de *Un Roman de Cœur*, par Marat, l'Ami du peuple; 1847, 2 vol. in-8°: publié aussi dans *Le Siècle* et dans le *Musée littéraire* de ce journal; — une notice bibliographique en tête du *Juif errant*, illustré par G. Doré: 1856, in-fol. Il a fourni un grand nombre d'articles aux journaux *La Lorgnette*, *Le Figaro* (ancien), aux *Annales du Commerce* et au *Mercure du dix-neuvième siècle*, dont il devint en 1829 le rédacteur en chef avec M. Am. Pichot. En 1830 et 1831, il fonda les journaux *Le Gastronome* avec Ch. Lemesle, et *Le Garde National* avec M. Émile de Girardin. Il a fourni des articles bibliographiques au *Bulletin du Bibliophile*, au *Bulletin du Bouquiniste*, au *Quérard*; des nouvelles au *Livre des Conteurs*, au *Conteur*, aux *Cent et une Nouvelles*, etc. Il a publié un grand nombre de keepsakes ornés de gravures anglaises, notamment *L'Élite*, l'*Album de la Mode*, le *Royal Keepsake*, *La Pervenche*, *Le Saphir*, etc. On lui doit un recueil intitulé : *La Perle ou les femmes littéraires, choix de morceaux en vers et en prose composés par des femmes depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un aperçu historique sur les femmes littéraires de France*; Paris, 1832, in-12. Il a fait paraître en 1840 un journal mensuel dans le genre des *Guêpes* de M. Alph. Karr, qu'il intitula *Les Papillons noirs*, et qui n'a eu que quatre numéros (janvier-mars), in-32. Il a rédigé presque seul, de 1843 à 1847, le *Bulletin de L'Alliance des Arts*, devenu ensuite le *Bulletin des Arts*, recueil très-estimé, qui se compose de six années, formant 6 volumes in-8°; enfin, il publie depuis 1854, à Bruxelles et à Paris simultanément, la *Revue universelle des Arts*, qui forme aujourd'hui 6 vol. in-8°, et qui renferme une foule de documents précieux sur l'histoire des arts et des artistes.

Mme Lacroix (Appolline Biffe) a publié : *Fleur de serre et Fleur des champs*; 1854, gr. in-8°, avec gravures; charmant ouvrage d'éducation et de morale; — *Madame Berthe*; Bruxelles, 1857, in-32; imprimé d'abord dans le *Journal pour tous*, etc. L. LOUVET.

Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.* — *Notice* par Mme Camille Baxton (Mlle Louise Ozenne) dans la *Revue française et étrangère*, tome IV. — *Galerie de la Presse et des Arts*, tome III. — *Diction. de la Conversation.* — *Conversations-Lexikon*, 9e édition (article attribué à M. X. Marmier).

* **LACROIX** (*Jules*), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1809, a commencé à se faire connaître dans les lettres par la publication d'un grand nombre de romans de mœurs. De fortes études classiques et un goût décidé pour les littératures anciennes le conduisirent à des travaux d'un ordre plus sérieux; il entreprit la traduction littérale en vers de plusieurs pièces de Shakespeare, dont une seule a été publiée; et il traduisit aussi dans le même système d'exactitude scrupuleuse les *Satires* de Juvénal et de Perse et les *Odes* d'Horace. Il a donné au Théâtre-Français des pièces en vers et une tragédie qui ont eu du succès. En parlant de la représentation du *Testament de César*, M. J. Janin disait : « Pendant cinq heures d'émotion, de pitié,

d'intérêt et de terreur, le public s'est laissé prendre à ces beaux vers. » Parmi les romans de M. J. Lacroix, nous citerons les suivants : *Une Grossesse*; Paris, 1834, 5 vol. in-8°; — *Fleur à vendre*; 1835, 2 vol. in-8°; — *Le Tentateur*; 1836, in-8°; — *Le Flagrant délit*; 1836, 2 vol. in-8°; — *Les Parasites*; 1837, 2 vol. in-8°; — *Le Neveu d'un Lord*; 1838, 2 vol. in-8°; — *Le Bâtard*; 1838, 2 vol. in-8°; — *La Rente viagère*; 1839, 2 vol. in-8°; — *Le Banquier de Bristol*; 1840, 2 vol. in-8°; — *Quatre Ans sous terre*; 1841, 3 vol. in-8°; — *Lucie*; 1841, 2 vol. in-8°; — *L'Honneur d'une Femme*; 1842, 2 vol. in-8°; — *Le Château des Atrides*; 1843, 2 vol. in-8°; — *La Vipère*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Le Voile noir*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Le Masque de velours*; 1844, 2 vol. in-8°; — *La Poule aux Œufs d'Or*; 1844, 2 vol. in-8°; — *L'Étouffeur d'Édimbourg*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Mémoires d'une Somnambule*; 1845, 5 vol. in-8°; — *La Tireuse de Cartes*; 1845, 2 vol. in-8°; — *Un Grand d'Espagne*; 1845, 2 vol. in-8°; — *Le mauvais Ange*; 1847, 3 vol. in-8°; — *Un sanglant Héritage*; 1847, 2 vol. in-8°; — *Histoire d'une Grande Dame*; 1847, 2 vol. in-8°, etc. Les ouvrages en vers de M. J. Lacroix sont : *Casimir Périer*, ode; 1832, in-8°; — *Pervenches*, recueil de sonnets; 1838, in-16; — *Macbeth*, de W. Shakspeare; 1840, in-18. M. Th. Gautier a dit de cette traduction : « M. J. Lacroix a décalqué *Macbeth* dans un vers ferme, exact, coloré, qui reproduit les moindres nuances de l'original. » — *Satires de Juvénal et de Perse*, traduites en vers, F. Didot, 1846, in-8° : cette traduction, couronnée en 1847 par l'Académie Française, valut en même temps à l'auteur la croix de la Légion d'Honneur; — *Odes d'Horace* (livres I et II), en vers français, avec le latin en regard; 1848, in-8°; — *Le Testament de César*, drame en cinq actes en vers; F. Didot, 1849, in-8° : cette pièce fut représentée pour la première fois le 10 novembre 1849; — *Valéria*, drame en cinq actes, en vers (en collaboration avec M. Aug. Maquet); 1851, in-12, trois édit. dans la même année : ce drame, dans lequel Mlle Rachel jouait deux rôles différents, fut représenté le 28 février 1851; — *La Fronde*, opéra en cinq actes (avec M. Aug. Maquet), Musique de Niedermeyer; 1853, in-12 : cet opéra fut représenté à l'Académie impériale de Musique, le 2 mai 1853; — *Œdipe-Roi*, tragédie en cinq actes, traduite littéralement de Sophocle, représentée au Théâtre-Français, le 18 septembre 1858; Paris, 1858, in-18. M. J. Lacroix travaille à compléter sa traduction des poésies d'Horace.

L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.* — *Revue Encyclopédique*, déc. 1838. — J. Janin, *Journal des Débats* du 12 mai 1851. — Th. Gautier, *Moniteur* du 21 mai 1855.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (Jean DE), homme politique français, né en Dauphiné, vers 1556, mort à Paris, en mai 1619. D'abord conseiller au parlement de Grenoble (25 juin 1578), il devint avocat général auprès du même parlement, le 20 décembre 1585. En 1588 il fut intendant de l'armée que le duc de Mayenne commandait en Dauphiné. Comme tous ses collègues du parlement, il embrassa le parti de la Ligue; mais à la prise de Grenoble par Lesdiguières (1590), il se soumit à Henri IV. Il fut nommé (13 septembre 1595) surintendant des finances en Dauphiné et conseiller d'État. Lors de la conquête de la Savoie, il remplit les fonctions de garde des sceaux du conseil établi à Chambéry depuis septembre 1600 jusqu'en octobre 1601, époque à laquelle il fut un des négociateurs chargés de traiter de l'exécution de la paix avec les députés du duc de Savoie. De retour de cette mission, il se rendit à Paris avec quelques autres membres du parlement de Grenoble pour soutenir et défendre au conseil privé les privilèges de la noblesse dans le procès des tailles, qui pendant cent ans agita le Dauphiné. Il profita de son séjour à Paris pour solliciter et obtenir une charge de président à mortier au parlement de Grenoble (31 décembre 1603). L'année suivante les états de la province le députèrent au roi avec Expilly et d'autres magistrats pour solliciter la réunion au gouvernement du Dauphiné, de la Bresse et du Bugey, qui venaient d'être cédés à la France par le traité de paix dont il avait été l'un des négociateurs. Les députés échouèrent, il est vrai : ces deux contrées furent unies à la Bourgogne; mais Henri IV, qui avait pu apprécier par lui-même les qualités de Jean de Lacroix, le nomma (27 mai 1605) son ambassadeur extraordinaire, chargé d'une mission confidentielle, auprès du duc de Savoie. En 1606, à la mort de François de Héard, évêque de Grenoble, Jean de Lacroix, qui était veuf depuis 1594, voulut échanger son mortier de président contre une mitre d'évêque. Le roi et le pape s'y prêtèrent de bonne grâce, et quoiqu'il ne fût pas encore engagé dans les ordres sacrés, une bulle du 11 juillet 1607 le nomma à l'évêché de Grenoble. Il ne s'en tint pas là : quatre ans après, lors d'un voyage qu'il fit à Paris, il sollicita et obtint d'avoir l'un de ses fils pour coadjuteur, malgré les décisions des plus graves docteurs qui veulent que, semblable à un patrimoine, le gouvernement de l'Église ne devienne pas héréditaire dans les familles. Il déploya un grand zèle pour la conversion des protestants de son diocèse en y organisant des missions et y fondant des couvents, ce qui lui valut en 1612 le brevet de conseiller d'État et une pension de 2,000 livres. En 1614 il assista aux états généraux et en 1615 à l'assemblée des notables tenue à Rouen. En 1619, s'étant rendu à Paris pour siéger à l'assemblée du clergé, il mourut avant l'époque de l'ouverture des séances. Son cœur fut déposé chez les jacobins de la rue Saint-Honoré et son corps transporté à Romans (Drôme), dans le tombeau de ses ancêtres. On a de lui des notes sur les

décisions de Guy Pape et un commentaire sur le statut de Louis XI concernant les donations entre vifs. Ces deux ouvrages sont imprimés dans plusieurs éditions des *Guidonis Papæ Decisiones*, notamment dans celle de Genève, 1654, in-fol. On a aussi de lui un mémoire que ses nombreux biographes paraissent n'avoir pas connu : *Apurement des Défenses du Parlement de Grenoble contre le Tiers Etat*; Paris, 1602, in-8°. A. ROCHAS (de Die).

Éloge de Jean de Lacroix, chevalier, seigneur de Chevrières, publié d'après un manuscrit inédit de Guy Allard, par M. Gariel, bibliothécaire de Grenoble, dans son *Delphinalia* d'avril 1854. — Guy Allard, *Histoire généalogique des Familles de Lacroix de Chevrières, de Portier, d'Arzac*, etc.; Grenoble, 1678, in-4°. — Moréri, *Dict. Hist.* — Albert Duboys, *Vie de saint Hugues*, p. 399-401. — Dochier, *Mémoires sur Romans*, p. 327 et suiv. — Chorier, *Jurisprudence de Gui Pape*, p. 26, et *État politique du Dauphiné*, t. II, p. 132 et suiv. — Boniel de Catilhon, *Vie de messire Claude Expilly*; passim A. Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (*Jean-Baptiste* DE), prélat français, mort à Québec, le 26 décembre 1727, appartenait à la même famille que le précédent. D'abord chevalier de Malte, puis abbé de Gimont au diocèse d'Auch, il s'embarqua en 1683 pour aller prêcher l'Évangile aux sauvages du Canada. Nommé évêque de Québec en 1685, il fut sacré, lors d'un voyage qu'il fit à Paris, dans l'église Saint-Sulpice, le 25 janvier 1688. Reparti bientôt après pour le Canada, il y fonda un hôpital, dans lequel il mourut, laissant la réputation de l'un des prélats les plus distingués et les plus pieux de son temps. On a de lui : *État présent de l'Église et de la Colonie françoise dans la Nouvelle-France*; Paris, 1688, in-8°. A. R.

Gallia Christiana, t. VII, p. 1038. — Moréri, *Dict. Hist.* — Lelong, *Bibliothèque Hist.*, t. III, n°s 10008 et 39659. — *Hist. de l'Hôtel-Dieu de Québec*, par la sœur Françoise Suchereau (Montauban, 1751, in-12). — A. Rochas *Biog du Dauphiné*.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (*Jean-Denis-René*), comte de SAINT-VALLIER, de la même famille que le précédent, homme d'État français, né à Clérieux (Dauphiné), le 6 octobre 1756, mort à Valence, le 13 mars 1824. Sous-lieutenant aux gardes françaises depuis 1783, il fut, en 1790, incorporé dans un régiment et fit les campagnes de 1791 et de 1792. Pendant les orages de la révolution, il quitta le service et se tint à l'écart; il ne reparut sur la scène qu'après le 18 brumaire, époque à laquelle il fit partie du conseil général de la Drôme dès sa formation. Napoléon Ier, auquel il s'était rallié, le nomma sénateur, le 1er février 1805, puis président annuel du sénat (1808 à 1809), et lui donna la sénatorerie de Gênes, le 16 septembre 1808; il le créa en même temps comte de l'empire. Le 26 décembre 1813, il l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire dans la septième division militaire (Dauphiné) pour y organiser la défense du territoire contre l'invasion par les Alpes. L'énergie qu'il déploya dans l'accomplissement de cette mission est pour sa mémoire un véritable titre de gloire. Arrivé à Grenoble, le 7 janvier 1814, il vit se lever à sa voix, du milieu de la population patriotique de l'Isère, une armée de volontaires qui reprit bientôt aux alliés Chambéry et le département du Mont-Blanc. Après l'abdication de l'empereur, il se hâta de faire sa soumission à Louis XVIII, qui le nomma pair de France, le 4 juin 1814. Au retour de l'île d'Elbe, il se retira à Saint-Vallier, et y resta loin des affaires publiques pendant les Cent Jours. A la seconde restauration, il reprit son siége à la chambre des pairs, et le conserva jusqu'à sa mort. N'ayant pas laissé d'enfant mâle, il eut pour successeur à la pairie le comte de Moreton-Chabrillau, son gendre. A. R.

Delacroix, *Statistique de la Drôme*. — De Courcelles, *Histoire généalogique de la Chambre des Pairs*, t. VIII. — *Biographie spéciale des Pairs et des Députés* (Paris, 1819, in-8°). — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs*. — *Documents particuliers*. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

LACROIX (MOENS DE). *Voy.* MOENS.

LACROIX DU MAINE. *Voy.* CROIX.

LACROSSE (*Jean-Baptiste-Raymond*, baron DE), amiral français, né à Meilhan (Lot-et-Garonne), le 5 septembre 1765, mort dans la même ville, le 9 septembre 1829. Issu d'une famille ancienne du département de Lot-et-Garonne, fils d'un lieutenant des maréchaux de France et petit-fils du comte de Bazas, capitaine de vaisseau de la marine royale et chevalier de Saint-Louis, cousin germain par sa mère du comte Eustache de Bruix, depuis amiral de France et ministre de la marine, le jeune Lacrosse, d'abord élève du collége de Juilly, puis sorti à l'âge de dix-huit ans de l'école nobiliaire des gardes de la marine, fit, en qualité d'officier, partie de l'expédition des Indes orientales, à bord de la frégate *La Friponne*. Des services importants lui valurent bientôt le grade d'enseigne, qu'il ne tarda pas à échanger contre celui de lieutenant de vaisseau, qu'il mérita par sa belle conduite au siége de Gondelour. La révolution arriva sur ces entrefaites, et ce fut dans les parages éloignés de l'Inde que le jeune lieutenant apprit les événements qui semblaient devoir porter un obstacle invincible à sa carrière et à son avenir. Au commencement de 1792, il reçut cependant sa nomination au grade de capitaine de vaisseau, et le gouvernement d'alors ne crut pouvoir mieux confier qu'à lui-même la mission de pacifier les îles de La Martinique et de La Guadeloupe, où les noirs s'étaient révoltés. Lacrosse eut le bonheur d'accomplir son mandat sans effusion de sang, et sut mériter l'estime générale des habitants de ces îles. Ce service important semblait devoir lui assurer une récompense honorable; aussi Lacrosse, rappelé en France en 1793, après avoir battu les Anglais sur terre et sur mer, n'hésita-t-il point à venir rendre compte au comité de salut public d'une conduite qui ne pouvait que l'honorer. Le comité ne lui sut cependant aucun gré de ses victoires, et trouva convenable de charger de fers le pacificateur des Antilles.

Lacrosse eut lieu de s'applaudir d'une détention qui lui sauva la vie. Confondu, par les soins affectueux de quelque amis qu'il avait à la Convention nationale, avec la foule de prisonniers détenus pour des causes plus ou moins légitimes, il eut le bonheur d'échapper au sanglant couteau de 1794, et de recevoir en 1795 une liberté dont il devait si bien connaître le prix. Le Directoire eut bientôt recours à l'expérience de l'ancien officier de la marine royale, et s'empressa d'occuper une activité aussi précieuse pour l'État. Nommé, au mois de décembre 1796, commandant d'une division en rade de Brest, Lacrosse fut désigné pour faire partie de cette expédition d'Irlande dont le résultat devait être si funeste à la marine française. Les éléments détruisirent la sagesse des dispositions qui avaient été prises, et le commandant Lacrosse, le seul de tous les capitaines français qui eût réalisé les instructions qu'on leur avait données, après avoir erré longtemps sur les mers et visité plusieurs ports d'Irlande, attendant des secours qui n'arrivaient jamais, fit voile vers la Bretagne. Son vaisseau, si connu sous le nom des *Droits de l'Homme*, portait six cents hommes d'infanterie commandés par le général Humbert et un équipage de six cent cinquante hommes à ses ordres. Attaqué dans sa marche rétroactive par deux vaisseaux anglais et une frégate, le commandant Lacrosse ne recula pas devant ce combat inégal. Après une lutte terrible de treize heures, Lacrosse, ayant désemparé l'un des vaisseaux ennemis et réduit les deux autres à l'impossibilité d'arrêter sa course, vint lui-même échouer sur les côtes de France. La conduite brillante de Lacrosse, dans le combat du 13 janvier 1797 et dans le naufrage qui en fut la suite, lui valut le grade de contre-amiral. L'amiral Truguet, alors ministre de la marine, et le général Hoche lui écrivirent à ce sujet des lettres de félicitation. En 1799 Lacrosse concourut avec Sieyès et puis avec Moulins pour remplacer Rewbell et La Reveillère-Lepeaux au Directoire exécutif; son nom arriva le cinquième sur la liste des candidats à élire. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Espagne et chargé de faire expulser les émigrés de tous les ports de la Péninsule, mesure qu'il fit exécuter au mois de juillet suivant. Au 18 brumaire, le premier consul, avide de s'entourer d'hommes capables et instruits, lui fit proposer le ministère de la marine. Mais, sur le refus de la création d'une amirauté demandée par Lacrosse, celui-ci crut devoir décliner le ministère, qui fut alors confié à Decrès. Nommé en 1802 capitaine général de La Guadeloupe, accueilli d'abord avec joie par la population, Lacrosse crut devoir user de rigueur contre les jacobins, qui y minaient sourdement son autorité, et montra peut-être trop de sévérité contre les premiers insurgés; cette faute provoqua l'insurrection de la colonie. Tombé lui-même au pouvoir des rebelles, guidés par le mulâtre Pélage, le gouverneur général n'obtint la liberté qu'en s'éloignant d'une île où son pouvoir se trouvait ainsi méconnu. Il se retira à La Dominique, rentra à La Guadeloupe avec le général Richepanse, reprit le commandement après la mort de ce général, et parvint enfin à rétablir l'ordre(1). La colonie s'était relevée de ses désastres lorsque Lacrosse revint en France sur la frégate *La Didon*. C'était à l'époque de la rupture du traité d'Amiens, qu'il ignorait. Tombé au milieu de la flotte anglaise, qui bloquait le port de Brest, chassé et poursuivi par douze vaisseaux de ligne, Lacrosse, cinglant vers le sud, eut le bonheur de prendre en leur présence la corvette *Le Laurier*, qu'il envoya à Santander, en Espagne, où il débarqua lui-même peu de temps après. A son retour à Paris, le premier consul le nomma inspecteur de la flottille destinée à la descente en Angleterre, et bientôt après préfet maritime du deuxième arrondissement (Le Havre), où il déploya une activité peu commune. A la mort de son cousin Bruix, en 1804, Lacrosse, nommé grand-officier de la Légion d'Honneur, fut élevé au commandement en chef de la flottille de Boulogne, qu'il sut habilement préserver de l'incendie des brûlots anglais. Il devint quelques années après préfet maritime à Rochefort. Arbitrairement destitué en 1815 et rayé du contrôle de la marine, Lacrosse se retira à sa maison de campagne de Meilhan, où il vécut entouré de l'estime générale, disputant honorablement à M. de Martignac le titre de député de Marmande, qu'il ne lui céda qu'à une très-faible majorité de suffrages. Joignant à la bravoure et à l'habileté d'un officier de marine les talents d'un excellent administrateur, le nom de l'intrépide commandant des *Droits de l'Homme* sera toujours honorablement cité dans notre histoire contemporaine.

A. DE BELLECOMBE.

France maritime et France militaire par A. Hugo. — *Biographie des Marins célèbres*. — *L'Agénais illustré*, par M. André de Bellecombe.

* LACROSSE (*Bertrand-Théobald-Joseph*, baron DE), homme politique français, fils du précédent, est né à Brest, le 29 janvier 1796. Élève du collége Sainte-Barbe, il débuta comme aspirant de marine en 1811, par quelques campagnes sur la frégate *L'Hortense* et sur la prame *La Ville de Mayence*. En 1812 il entra, comme élève, à l'école de cavalerie, et en sortit l'année suivante avec le grade de lieutenant en second dans les chasseurs à cheval de la garde impériale. Il se distingua, en 1813, au combat de Dessau, où il fut blessé d'un coup de sabre. Nommé lieutenant

(1) Il y a loin de la conduite sevère, mais toujours loyale, de Lacrosse aux incriminations exagérées d'un pamphlet publié par les partisans de Pélage, où, entre autres attaques plus ou moins ridicules, on l'accuse d'aspirer à une souveraineté indépendante du gouvernement français et de courir en secret après la séduisante chimère d'une couronne de roi de La Guadeloupe. J'ai eu moi-même ce pamphlet entre les mains et je l'ai communiqué en 1835 à M. Lievyns, ancien rédacteur en chef des *Fastes de la Légion d'Honneur*. (A. DE B.)

en premier, il prit une part glorieuse à la bataille de Craonne, le 7 mars 1814, y fut atteint de deux coups de feu, de quatre coups de sabre et de onze coups de lance. Sa brillante conduite pendant cette journée lui mérita la croix de la Légion d'Honneur, qu'il reçut des mains de l'empereur. Promu au grade de capitaine en 1815, une nouvelle blessure vint le frapper dans une autre rencontre. La révolution de 1830 le fit entrer dans la vie politique, qu'il ne devait plus quitter. Député de l'arrondissement de Brest, de 1834 à 1848, sept fois il fut élu secrétaire de la chambre, où il fit partie de cette opposition modérée et indépendante qui combattait les abus et voulait sincèrement le bien du pays. M. de Lacrosse se fit remarquer entre autres dans la session de 1835, où il se prononça surtout contre l'indemnité payée aux Américains; dans celle de 1840, par ses amendements pour le maintien des armements maritimes, et dans les sessions de 1845, 1847 et 1848, par ses observations sur les adresses au roi. Après la révolution de Février, il siégea à l'Assemblée nationale, dont il fut d'abord l'un des secrétaires, puis un des vice-présidents; il fut aussi vice-président de l'Assemblée législative. Aux journées de Juin, il fut investi du commandement des gardes nationales des départements. En décembre 1848 il fut chargé du ministère des travaux publics par le prince président de la république. Après avoir été ministre des travaux publics jusqu'à la fin de 1849, et, par intérim, de l'intérieur pendant quelques mois, il fut choisi de nouveau, en 1851, comme ministre des travaux publics par le prince président. Les principaux actes de ses deux ministères, si difficiles dans l'état d'effervescence où était la classe ouvrière, furent l'achèvement et l'ouverture des chemins de fer du nord, de l'est, de Nantes, et les mesures nécessaires pour débarrasser le Louvre des ignobles édifices qui l'obstruaient et préparer le terrain à sa construction définitive. Après le 2 décembre 1851, M. de Lacrosse fut nommé membre de la commission consultative et président de la section de la marine et des finances au conseil d'État provisoire. Il fut ensuite appelé au Sénat, dont il est le secrétaire, et signa l'un des premiers la proposition pour le rétablissement de l'empire. M. de Lacrosse est depuis 1836 membre de la commission supérieure des invalides de la marine, depuis 1850 du conseil de la Légion d'Honneur; il est aussi membre du conseil des invalides de la guerre, et président de la commission de surveillance des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. SICARD.

Biographie des neuf cents Députés à l'Assemblée nationale, 1848. — *Biographie des sept cent cinquante Représentants à l'Assemblée législative*, 1849. — *Biographie des Membres du Sénat*, etc., 1852. — *Notes communiquées.*

LACROZE, surnom DE GAULTIER OU GAUTIER (*Jacques*). *Voy.* ce nom.

LACROZE (*Mathurin* VEYSSIÈRE DE). *Voy.* VEYSSIÈRE.

LACROZE (*Jean* CORNAND DE), littérateur français, né vers le milieu du dix-septième siècle et mort à Londres, vers 1705. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Hollande; plus tard il s'établit à Londres. Il prit part à la rédaction des dix premiers volumes de la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, avec lequel il se brouilla alors, et qui parle de lui peu avantageusement dans l'avertissement du onzième volume. On a de lui : *Recueil de diverses Pièces concernant le Quiétisme et les Quiétistes, ou Molinos, ses sentiments et ses disciples*; Amsterdam, 1688, in-8° : cet ouvrage, rare et peu connu, contient une traduction de *La Guide spirituelle* et du *Traité de la Communion* de Molinos; — *Trois Lettres touchant l'état présent d'Italie; la première regarde Molinos et les Quiétistes; la deuxième l'Inquisition; la troisième la Politique; pour servir de supplément aux Lettres du Dr Burnet*; Cologne, 1688, in-8°; — *The Works of the Learned*; Londres, 1691, in-4°; — *The History of Learning*; Londres, 1691, in-4°; — *Memoirs for the ingenious, containing observations in philosophy, physick, philology, and other arts and sciences for the year* 1693; Londres, 1693, in-4°, espèce de *Journal des Savants*, qui n'eut pas de succès et qui en resta à ce premier volume. On cite encore de lui une *Critique de l'histoire du divorce de Henri VIII*; Amsterdam, 1690, in-12, — et une *Description géographique de la France* (en anglais); Londres, 1694, in-8°. M. N.

Bibliothèq. universelle, tom. XI, l'avertissement. — MM. Haag, *La France Protest.*, article *Cornand*.

LA CRUZ (*Juana-Inez* DE), poétesse espagnole, née dans le Guipuzcoa, en 1651, mort à Mexico, en 1695. Elle reçut une éducation soignée, et entra dans un couvent de hiéronymites. Elle semble avoir été une femme d'un grand mérite; mais, au jugement de M. Ticknor, son talent poétique était peu remarquable. Ses poésies ont eu cependant plusieurs éditions; elles parurent sous le titre de *Poemas de la Madre Juana-Inez de La Cruz, la decima Musa*; Saragosse, 1682-1725, 3 vol. in-4°. Ce volumineux recueil contient des poésies lyriques (sixains, sonnets, etc.) et des drames. Z.

Semanario Pintoresco, 1845, p. 12. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 511, 512.

LA CRUZ (*Manuel* DE), peintre et graveur espagnol, né à Madrid, en 1750, mort le 26 octobre 1792. Il obtint à dix-neuf ans le premier prix de l'académie de Saint-Ferdinand, et le 4 janvier 1789 fut reçu membre de cette société. Il avait peint avec succès pour la cathédrale de Carthagène les quatre saints titulaires de cette ville; mais il se distingua davantage par les neuf tableaux qu'il fit pour le couvent des franciscains de Madrid, et qui sont aujourd'hui au Rosario. On a aussi de lui quelques bonnes eaux-fortes, entre autres deux gravures représentant des *Majas* (bohémiennes). A. DE L.

d'intérêt et de terreur, le public s'est laissé prendre à ces beaux vers. » Parmi les romans de M. J. Lacroix, nous citerons les suivants : *Une Grossesse*; Paris, 1834, 5 vol. in-8°; — *Fleur à vendre*; 1835, 2 vol. in-8°; — *Le Tentateur*; 1836, in-8°; — *Le Flagrant délit*; 1836, 2 vol. in-8°; — *Les Parasites*; 1837, 2 vol. in-8°; — *Le Neveu d'un Lord*; 1838, 2 vol. in-8°; — *Le Bâtard*; 1838, 2 vol. in-8°; — *La Rente viagère*; 1839, 2 vol. in-8°; — *Le Banquier de Bristol*; 1840, 2 vol. in-8°; — *Quatre Ans sous terre*; 1841, 3 vol. in-8°; — *Lucie*; 1841, 2 vol. in-8°; — *L'Honneur d'une Femme*; 1842, 2 vol. in-8°; — *Le Château des Atrides*; 1843, 2 vol. in-8°; — *La Vipère*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Le Voile noir*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Le Masque de velours*; 1844, 2 vol. in-8°; — *La Poule aux Œufs d'Or*; 1844, 2 vol. in-8°; — *L'Étouffeur d'Edimbourg*; 1844, 2 vol. in-8°; — *Mémoires d'une Somnambule*; 1845, 5 vol. in-8°; — *La Tireuse de Cartes*; 1845, 2 vol. in-8°; — *Un Grand d'Espagne*; 1845, 2 vol. in-8°; — *Le mauvais Ange*; 1847, 3 vol. in-8°; — *Un sanglant Héritage*; 1847, 2 vol. in-8°; — *Histoire d'une Grande Dame*; 1847, 2 vol. in-8°, etc. Les ouvrages en vers de M. J. Lacroix sont : *Casimir Périer*, ode ; 1832, in-8° ; — *Pervenches*, recueil de sonnets; 1848, in-16 ; — *Macbeth*, de W. Shakspeare; 1830, in-18. M. Th. Gautier a dit de cette traduction : « M. J. Lacroix a décalqué *Macbeth* dans un vers ferme, exact, coloré, qui reproduit les moindres nuances de l'original. » — *Satires de Juvénal et de Perse*, traduites en vers, F. Didot, 1846, in-8° : cette traduction, couronnée en 1847 par l'Académie Française, valut en même temps à l'auteur la croix de la Légion d'Honneur ; — *Odes d'Horace* (livres I et II), en vers français, avec le latin en regard ; 1848, in-8° ; — *Le Testament de César*, drame en cinq actes en vers ; F. Didot, 1849, in-8° : cette pièce fut représentée pour la première fois le 10 novembre 1849; — *Valéria*, drame en cinq actes, en vers (en collaboration avec M. Aug. Maquet); 1851, in-12, trois édit. dans la même année : ce drame, dans lequel Mlle Rachel jouait deux rôles différents, fut représenté le 28 février 1851 ; — *La Fronde*, opéra en cinq actes (avec M. Aug. Maquet), Musique de Niedermeyer ; 1853, in-12 : cet opéra fut représenté à l'Académie impériale de Musique, le 2 mai 1853 ; — *Œdipe-Roi*, tragédie en cinq actes, traduite littéralement de Sophocle, représentée au Théâtre-Français, le 18 septembre 1858 ; Paris, 1858, in-18. M. J. Lacroix travaille à compléter sa traduction des poésies d'Horace.

L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.* — *Nouv. Revue Encyclopédique*, déc. 1846. — J. Janin, *Journal des Débats* du 12 mai 18... — Th. Gautier, *Moniteur* du 21 mai 1855.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (*Jean* DE), homme politique français, né en Dauphiné, vers 1556, mort à Paris, en mai 1619. D'abord conseiller au parlement de Grenoble (25 juin 1578), il devint avocat général auprès du même parlement, le 20 décembre 1585. En 1588 il fut intendant de l'armée que le duc de Mayenne commandait en Dauphiné. Comme tous ses collègues du parlement, il embrassa le parti de la Ligue ; mais à la prise de Grenoble par Lesdiguières (1590), il se soumit à Henri IV. Il fut nommé (13 septembre 1595) surintendant des finances en Dauphiné et conseiller d'État. Lors de la conquête de la Savoie, il remplit les fonctions de garde des sceaux du conseil établi à Chambéry depuis septembre 1600 jusqu'en octobre 1601, époque à laquelle il fut un des négociateurs chargés de traiter de l'exécution de la paix avec les députés du duc de Savoie. De retour de cette mission, il se rendit à Paris avec quelques autres membres du parlement de Grenoble pour soutenir et défendre au conseil privé les privilèges de la noblesse dans le procès des tailles, qui pendant cent ans agita le Dauphiné. Il profita de son séjour à Paris pour solliciter et obtenir une charge de président à mortier au parlement de Grenoble (31 décembre 1603). L'année suivante les états de la province le députèrent au roi avec Expilly et d'autres magistrats pour solliciter la réunion au gouvernement du Dauphiné, de la Bresse et du Bugey, qui venaient d'être cédés à la France par le traité de paix dont il avait été l'un des négociateurs. Les députés échouèrent, il est vrai : ces deux contrées furent unies à la Bourgogne ; mais Henri IV, qui avait pu apprécier par lui-même les qualités de Jean de Lacroix, le nomma (27 mai 1605) son ambassadeur extraordinaire, chargé d'une mission confidentielle, auprès du duc de Savoie. En 1606, à la mort de François de Héard, évêque de Grenoble, Jean de Lacroix, qui était veuf depuis 1594, voulut échanger son mortier de président contre une mitre d'évêque. Le roi et le pape s'y prêtèrent de bonne grâce, et quoiqu'il ne fût pas encore engagé dans les ordres sacrés, une bulle du 11 juillet 1607 le nomma à l'évêché de Grenoble. Il ne s'en tint pas là : quatre ans après, lors d'un voyage qu'il fit à Paris, il sollicita et obtint d'avoir l'un de ses fils pour coadjuteur, malgré les décisions des plus graves docteurs qui veulent que, semblable à un patrimoine, le gouvernement de l'Église ne devienne pas héréditaire dans les familles. Il déploya un grand zèle pour la conversion des protestants de son diocèse en y organisant des missions et y fondant des couvents, ce qui lui valut en 1612 le brevet de conseiller d'État et une pension de 2,000 livres. En 1614 il assista aux états généraux et en 1618 à l'assemblée des notables tenue à Rouen. En 1619, s'étant rendu à Paris pour siéger à l'assemblée du clergé, il mourut avant l'époque de l'ouverture des séances. Son cœur fut déposé chez les jacobins de la rue Saint-Honoré et son corps transporté à Romans (Drôme), dans le tombeau de ses ancêtres. On a de lui des notes sur les

décisions de Guy Pape et un commentaire sur le statut de Louis XI concernant les donations entre vifs. Ces deux ouvrages sont imprimés dans plusieurs éditions des *Guidonis Papæ Decisiones*, notamment dans celle de Genève, 1654, in-fol. On a aussi de lui un mémoire que ses nombreux biographes paraissent n'avoir pas connu : *Apurement des Défenses du Parlement de Grenoble contre le Tiers État ;* Paris, 1602, in-8°. A. Rochas (de Die).

Éloge de Jean de Lacroix, chevalier, seigneur de Chevrières, publié d'après un manuscrit inédit de Guy Allard, par M. Gariel, bibliothécaire de Grenoble, dans son *Delphinalia* d'avril 1854. — Guy Allard, *Histoire généalogique des Familles de Lacroix de Chevrières, de Portier, d'Arzac*, etc.; Grenoble, 1678, in-4°. — Moréri, *Dict. Hist.* — Albert Duboys, *Vie de saint Hugues*, p. 398-401. — Dochier, *Mémoires sur Romans*, p. 327 et suiv. — Chorier, *Jurisprudence de Gui Pape*, p. 38, et *État politique du Dauphiné*, t. II, p. 133 et suiv. — Roniel de Catilhon, *Vie de messire Claude Expilly;* passim. A. Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (*Jean-Baptiste* DE), prélat français, mort à Québec, le 26 décembre 1727, appartenait à la même famille que le précédent. D'abord chevalier de Malte, puis abbé de Gimont au diocèse d'Auch, il s'embarqua en 1683 pour aller prêcher l'Évangile aux sauvages du Canada. Nommé évêque de Québec en 1685, il fut sacré, lors d'un voyage qu'il fit à Paris, dans l'église Saint-Sulpice, le 25 janvier 1688. Reparti bientôt après pour le Canada, il y fonda un hôpital, dans lequel il mourut, laissant la réputation de l'un des prélats les plus distingués et les plus pieux de son temps. On a de lui : *État présent de l'Église et de la Colonie françoise dans la Nouvelle-France;* Paris, 1688, in-8°. A. R.

Gallia Christiana, t. VII, p. 1088. — Moréri, *Dict. Hist.* — Lelong, *Bibliothèque Hist.*, t. III, n°s 10608 et 39699. — *Hist. de l'Hôtel-Dieu de Québec*, par la sœur Françoise Suchereau (Montauban, 1751, in-12). — A. Rochas *Biog. du Dauphiné*.

LACROIX DE CHEVRIÈRES (*Jean-Denis-René*), comte de Saint-Vallier, de la même famille que le précédent, homme d'État français, né à Clérieux (Dauphiné), le 6 octobre 1756, mort à Valence, le 13 mars 1824. Sous-lieutenant aux gardes françaises depuis 1783, il fut, en 1790, incorporé dans un régiment et fit les campagnes de 1791 et de 1792. Pendant les orages de la révolution, il quitta le service et se tint à l'écart; il ne reparut sur la scène qu'après le 18 brumaire, époque à laquelle il fit partie du conseil général de la Drôme dès sa formation. Napoléon Ier, auquel il s'était rallié, le nomma sénateur, le 1er février 1805, puis président annuel du sénat (1808 à 1809), et lui donna la sénatorerie de Gênes, le 16 septembre 1808; il le créa en même temps comte de l'empire. Le 26 décembre 1813, il l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire dans la septième division militaire (Dauphiné) pour y organiser la défense du territoire contre l'invasion par les Alpes. L'énergie qu'il déploya dans l'accomplissement de cette mission est pour sa mémoire un véritable titre de gloire. Arrivé à Grenoble, le 7 janvier 1814, il vit se lever à sa voix, du milieu de la population patriotique de l'Isère, une armée de volontaires qui reprit bientôt aux alliés Chambéry et le département du Mont-Blanc. Après l'abdication de l'empereur, il se hâta de faire sa soumission à Louis XVIII, qui le nomma pair de France, le 4 juin 1814. Au retour de l'île d'Elbe, il se retira à Saint-Vallier, et y resta loin des affaires publiques pendant les Cent Jours. A la seconde restauration, il reprit son siége à la chambre des pairs, et le conserva jusqu'à sa mort. N'ayant pas laissé d'enfant mâle, il eut pour successeur à la pairie le comte de Moreton-Chabrillau, son gendre. A. R.

Delacroix, *Statistique de la Drôme*. — De Courcelles, *Histoire généalogique de la Chambre des Pairs*, t. VIII. — *Biographie spéciale des Pairs et des Députés* (Paris, 1819, in-8°). — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs*. — *Documents particuliers*. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

LACROIX (Moens de). *Voy.* Moens.

LACROIX DU MAINE. *Voy.* Croix.

LACROSSE (*Jean-Baptiste-Raymond*, baron DE), amiral français, né à Meilhan (Lot-et-Garonne), le 5 septembre 1765, mort dans la même ville, le 9 septembre 1829. Issu d'une famille ancienne du département de Lot-et-Garonne, fils d'un lieutenant des maréchaux de France et petit-fils du comte de Bazas, capitaine de vaisseau de la marine royale et chevalier de Saint-Louis, cousin germain par sa mère du comte Eustache de Bruix, depuis amiral de France et ministre de la marine, le jeune Lacrosse, d'abord élève du collége de Juilly, puis sorti à l'âge de dix-huit ans de l'école nobiliaire des gardes de la marine, fit, en qualité d'officier, partie de l'expédition des Indes orientales, à bord de la frégate *La Friponne*. Des services importants lui valurent bientôt le grade d'enseigne, qu'il ne tarda pas à échanger contre celui de lieutenant de vaisseau, qu'il mérita par sa belle conduite au siége de Gondelour. La révolution arriva sur ces entrefaites, et ce fut dans les parages éloignés de l'Inde que le jeune lieutenant apprit les événements qui semblaient devoir porter un obstacle invincible à sa carrière et à son avenir. Au commencement de 1792, il reçut cependant sa nomination au grade de capitaine de vaisseau, et le gouvernement d'alors ne crut pouvoir mieux confier qu'à lui-même la mission de pacifier les îles de La Martinique et de La Guadeloupe, où les noirs s'étaient révoltés. Lacrosse eut le bonheur d'accomplir son mandat sans effusion de sang, et sut mériter l'estime générale des habitants de ces îles. Ce service important semblait devoir lui assurer une récompense honorable; aussi Lacrosse, rappelé en France en 1793, après avoir battu les Anglais sur terre et sur mer, n'hésita-t-il point à venir rendre compte au comité de salut public d'une conduite qui ne pouvait que l'honorer. Le comité ne lui sut cependant aucun gré de ses victoires, et trouva convenable de charger de fers le pacificateur des Antilles.

Lacrosse eut lieu de s'applaudir d'une détention qui lui sauva la vie. Confondu, par les soins affectueux de quelque amis qu'il avait à la Convention nationale, avec la foule de prisonniers détenus pour des causes plus ou moins légitimes, il eut le bonheur d'échapper au sanglant couteau de 1794, et de recevoir en 1795 une liberté dont il devait si bien connaître le prix. Le Directoire eut bientôt recours à l'expérience de l'ancien officier de la marine royale, et s'empressa d'occuper une activité aussi précieuse pour l'État. Nommé, au mois de décembre 1796, commandant d'une division en rade de Brest, Lacrosse fut désigné pour faire partie de cette expédition d'Irlande dont le résultat devait être si funeste à la marine française. Les éléments détruisirent la sagesse des dispositions qui avaient été prises, et le commandant Lacrosse, le seul de tous les capitaines français qui eût réalisé les instructions qu'on leur avait données, après avoir erré longtemps sur les mers et visité plusieurs ports d'Irlande, attendant des secours qui n'arrivaient jamais, fit voile vers la Bretagne. Son vaisseau, si connu sous le nom des *Droits de l'Homme*, portait six cents hommes d'infanterie commandés par le général Humbert et un équipage de six cent cinquante hommes à ses ordres. Attaqué dans sa marche rétroactive par deux vaisseaux anglais et une frégate, le commandant Lacrosse ne recula pas devant ce combat inégal. Après une lutte terrible de treize heures, Lacrosse, ayant désemparé l'un des vaisseaux ennemis et réduit les deux autres à l'impossibilité d'arrêter sa course, vint lui-même échouer sur les côtes de France. La conduite brillante de Lacrosse, dans le combat du 13 janvier 1797 et dans le naufrage qui en fut la suite, lui valut le grade de contre-amiral. L'amiral Truguet, alors ministre de la marine, et le général Hoche lui écrivirent à ce sujet des lettres de félicitation. En 1799 Lacrosse concourut avec Sieyès et puis avec Moulins pour remplacer Rewbell et La Reveillère-Lepeaux au Directoire exécutif; son nom arriva le cinquième sur la liste des candidats à élire. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Espagne et chargé de faire expulser les émigrés de tous les ports de la Péninsule, mesure qu'il fit exécuter au mois de juillet suivant. Au 18 brumaire, le premier consul, avide de s'entourer d'hommes capables et instruits, lui fit proposer le ministère de la marine. Mais, sur le refus de la création d'une amirauté demandée par Lacrosse, celui-ci crut devoir décliner le ministère, qui fut alors confié à Decrés. Nommé en 1802 capitaine général de La Guadeloupe, accueilli d'abord avec joie par la population, Lacrosse crut devoir user de rigueur contre les jacobins, qui y minaient sourdement son autorité, et montra peut-être trop de sévérité contre les premiers insurgés; cette faute provoqua l'insurrection de la colonie. Tombé lui-même au pouvoir des rebelles, guidés par le mulâtre Pélage, le gouverneur général n'obtint la liberté qu'en s'éloignant d'une île où son pouvoir se trouvait ainsi méconnu. Il se retira à La Dominique, rentra à La Guadeloupe avec le général Richepanse, reprit le commandement après la mort de ce général, et parvint enfin à rétablir l'ordre (1). La colonie s'était relevée de ses désastres lorsque Lacrosse revint en France sur la frégate *La Didon*. C'était à l'époque de la rupture du traité d'Amiens, qu'il ignorait. Tombé au milieu de la flotte anglaise, qui bloquait le port de Brest, chassé et poursuivi par douze vaisseaux de ligne, Lacrosse, cinglant vers le sud, eut le bonheur de prendre en leur présence la corvette *Le Laurier*, qu'il envoya à Santander, en Espagne, où il débarqua lui-même peu de temps après. A son retour à Paris, le premier consul le nomma inspecteur de la flottille destinée à la descente en Angleterre, et bientôt après préfet maritime du deuxième arrondissement (Le Havre), où il déploya une activité peu commune. A la mort de son cousin Bruix, en 1804, Lacrosse, nommé grand-officier de la Légion d'Honneur, fut élevé au commandement en chef de la flottille de Boulogne, qu'il sut habilement préserver de l'incendie des brûlots anglais. Il devint quelques années après préfet maritime à Rochefort. Arbitrairement destitué en 1815 et rayé du contrôle de la marine, Lacrosse se retira à sa maison de campagne de Meilhan, où il vécut entouré de l'estime générale, disputant honorablement à M. de Martignac le titre de député de Marmande, qu'il ne lui céda qu'à une très-faible majorité de suffrages. Joignant à la bravoure et à l'habileté d'un officier de marine les talents d'un excellent administrateur, le nom de l'intrépide commandant des *Droits de l'Homme* sera toujours honorablement cité dans notre histoire contemporaine.

A. DE BELLECOMBE.

France maritime et *France militaire* par A. Hugo. — *Biographie des Marins célèbres*. — *L'Agénais illustré*, par M. André de Bellecombe.

* LACROSSE (*Bertrand-Théobald-Joseph*, baron DE), homme politique français, fils du précédent, est né à Brest, le 29 janvier 1796. Élève du collége Sainte-Barbe, il débuta comme aspirant de marine en 1811, par quelques campagnes sur la frégate *L'Hortense* et sur la prame *La Ville de Mayence*. En 1812 il entra, comme élève, à l'école de cavalerie, et en sortit l'année suivante avec le grade de lieutenant en second dans les chasseurs à cheval de la garde impériale. Il se distingua, en 1813, au combat de Dessau, où il fut blessé d'un coup de sabre. Nommé lieutenant

(1) Il y a loin de la conduite sevère, mais toujours loyale, de Lacrosse aux incriminations exagérées d'un pamphlet publié par les partisans de Pélage, où, entre autres attaques plus ou moins ridicules, on l'accuse d'aspirer à une souveraineté indépendante du gouvernement français et de courir en secret après la séduisante chimère d'une couronne de roi de La Guadeloupe. J'ai eu moi-même ce pamphlet entre les mains et je l'ai communiqué en 1818 à M. Lievyns, ancien rédacteur en chef des *Fastes de la Légion d'Honneur*. (A. DE B.)

en premier, il prit une part glorieuse à la bataille de Craonne, le 7 mars 1814, y fut atteint de deux coups de feu, de quatre coups de sabre et de onze coups de lance. Sa brillante conduite pendant cette journée lui mérita la croix de la Légion d'Honneur, qu'il reçut des mains de l'empereur. Promu au grade de capitaine en 1815, une nouvelle blessure vint le frapper dans une autre rencontre. La révolution de 1830 le fit entrer dans la vie politique, qu'il ne devait plus quitter. Député de l'arrondissement de Brest, de 1834 à 1848, sept fois il fut élu secrétaire de la chambre, où il fit partie de cette opposition modérée et indépendante qui combattait les abus et voulait sincèrement le bien du pays. M. de Lacrosse se fit remarquer entre autres dans la session de 1835, où il se prononça surtout contre l'indemnité payée aux Américains ; dans celle de 1840, par ses amendements pour le maintien des armements maritimes, et dans les sessions de 1845, 1847 et 1848, par ses observations sur les adresses au roi. Après la révolution de Février, il siégea à l'Assemblée nationale, dont il fut d'abord l'un des secrétaires, puis un des vice-présidents ; il fut aussi vice-président de l'Assemblée législative. Aux journées de Juin, il fut investi du commandement des gardes nationales des départements. En décembre 1848 il fut chargé du ministère des travaux publics par le prince président de la république. Après avoir été ministre des travaux publics jusqu'à la fin de 1849, et, par intérim, de l'intérieur pendant quelques mois, il fut choisi de nouveau, en 1851, comme ministre des travaux publics par le prince président. Les principaux actes de ses deux ministères, si difficiles dans l'état d'effervescence où était la classe ouvrière, furent l'achèvement et l'ouverture des chemins de fer du nord, de l'est, de Nantes, et les mesures nécessaires pour débarrasser le Louvre des ignobles édifices qui l'obstruaient et préparer le terrain à sa construction définitive. Après le 2 décembre 1851, M. de Lacrosse fut nommé membre de la commission consultative et président de la section de la marine et des finances au conseil d'État provisoire. Il fut ensuite appelé au Sénat, dont il est le secrétaire, et signa l'un des premiers la proposition pour le rétablissement de l'empire. M. de Lacrosse est depuis 1836 membre de la commission supérieure des invalides de la marine, depuis 1850 du conseil de la Légion d'Honneur ; il est aussi membre du conseil des invalides de la guerre, et président de la commission de surveillance des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. SICARD.

Biographie des neuf cents Députés à l'Assemblée nationale, 1848. — *Biographie des sept cent cinquante Représentants à l'Assemblée législative*, 1849. — *Biographie des Membres du Sénat*, etc., 1852. — *Notes communiquées.*

LACROZE, surnom DE GAULTIER OU GAUTIER (*Jacques*). *Voy.* ce nom.

LACROZE (*Mathurin* VEYSSIÈRE DE). *Voy.* VEYSSIÈRE.

LACROZE (*Jean* CORNAND DE), littérateur français, né vers le milieu du dix-septième siècle et mort à Londres, vers 1705. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Hollande ; plus tard il s'établit à Londres. Il prit part à la rédaction des dix premiers volumes de la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, avec lequel il se brouilla alors, et qui parle de lui peu avantageusement dans l'avertissement du onzième volume. On a de lui : *Recueil de diverses Pièces concernant le Quiétisme et les Quiétistes, ou Molinos, ses sentiments et ses disciples ;* Amsterdam, 1688, in-8° : cet ouvrage, rare et peu connu, contient une traduction de *La Guide spirituelle* et du *Traité de la Communion* de Molinos ; — *Trois Lettres touchant l'état présent d'Italie ; la première regarde Molinos et les Quiétistes ; la deuxième l'Inquisition ; la troisième la Politique ; pour servir de supplément aux Lettres du Dr Burnet ;* Cologne, 1688, in-8° ; — *The Works of the Learned ;* Londres, 1691, in-4° ; — *The History of Learning ;* Londres, 1691, in-4° ; — *Memoirs for the ingenious, containing observations in philosophy, physick, philology, and other arts and sciences for the year* 1693 ; Londres, 1693, in-4°, espèce de *Journal des Savants*, qui n'eut pas de succès et qui en resta à ce premier volume. On cite encore de lui une *Critique de l'histoire du divorce de Henri VIII ;* Amsterdam, 1690, in-12, — et une *Description géographique de la France* (en anglais) ; Londres, 1694, in-8°. M. N.

Bibliothèq. universelle, tom. XI, l'avertissement. — MM. Haag, *La France Protest.*, article *Cornand*.

LA CRUZ (*Juana-Inez* DE), poétesse espagnole, née dans le Guipuzcoa, en 1651, mort à Mexico, en 1695. Elle reçut une éducation soignée, et entra dans un couvent de hiéronymites. Elle semble avoir été une femme d'un grand mérite ; mais, au jugement de M. Ticknor, son talent poétique était peu remarquable. Ses poésies ont eu cependant plusieurs éditions ; elles parurent sous le titre de *Poemas de la Madre Juana-Inez de La Cruz, la decima Musa ;* Saragosse, 1682-1725, 3 vol. in-4°. Ce volumineux recueil contient des poésies lyriques (sixains, sonnets, etc.) et des drames. Z.

Semanario Pintoresco, 1845, p. 12. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 511, 512.

LA CRUZ (*Manuel* DE), peintre et graveur espagnol, né à Madrid, en 1750, mort le 26 octobre 1792. Il obtint à dix-neuf ans le premier prix de l'académie de Saint-Ferdinand, et le 4 janvier 1789 fut reçu membre de cette société. Il avait peint avec succès pour la cathédrale de Carthagène les quatre saints titulaires de cette ville ; mais il se distingua davantage par les neuf tableaux qu'il fit pour le couvent des franciscains de Madrid, et qui sont aujourd'hui au Rosario. On a aussi de lui quelques bonnes eaux-fortes, entre autres deux gravures représentant des *Majas* (bohémiennes). A. DE L.

Don José Mussoy-Valiente, *Museo y Academia de San-Fernando*; Madrid, 1826. — *Las Constituciones y Actas de la Academia de San-Fernando*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

LA CRUZ Y CANO (*Ramon* DE), poëte dramatique espagnol, né à Madrid, en 1731, mort le 4 novembre 1795. Il était d'une bonne famille, et remplit les fonctions de secrétaire d'un grand seigneur, d'employé des finances, de professeur de philosophie; mais sa verve poétique et sa gaieté l'entraînèrent vers le théâtre. Depuis 1765 jusqu'à sa mort, il ne cessa de composer des pièces, qui amusèrent à la fois la cour et la ville; en tout il donna environ trois cents pièces dramatiques, mais il n'en publia que le tiers, qui suffit à remplir dix volumes. Elles sont écrites en petits vers, dans le mètre de l'ancien drame espagnol, et portent les titres de *Caprices dramatiques*, de *Saynètes*, de *Tragédies burlesques*. Quelquefois, comme dans sa *Clementina*, La Cruz essaya d'observer les règles du théâtre français; mais l'on s'aperçoit facilement combien il est gêné dans cette forme littéraire. Ses meilleures pièces sont sans contredit ses *Saynètes*, vives esquisses des mœurs des classes moyennes et des basses classes, où l'auteur aimait à passer sa vie. Bien que sa naissance et son talent lui ouvrissent les hôtels des grands seigneurs, il préférait la société de la bourgeoisie et du peuple. Il mourut dans la maison d'un menuisier. Il ne faut pas chercher dans ses nombreuses productions des plans bien conçus, des intrigues finement conduites et habilement dénouées, ni un style soigné; mais on y trouve une veine intarissable d'esprit piquant et de facétie originale. On a de lui : *Teatro o coleccion de los Saynetes y demas obras dramaticas*; Madrid, 1788, 10 vol. in-8°. Un choix très-bien fait des pièces de La Cruz a été publié par don Agustin Duran, sous le titre de *Coleccion de Sainetes, tanto impresos como ineditos de Don Ramon de La Cruz, con un discurso preliminar*; Madrid, 1843, 2 vol. in-8°. Z.

Baena, *Hijos de Madrid*, t. IV, p. 280. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 304.

LA CRUZ. *Voy.* PANTOJA.

LACTANCE (*Firmianus* (1) *Lactantius*), célèbre orateur et apologiste chrétien, naquit vers le milieu du troisième siècle de notre ère, et mourut vers 325 ou 326, dans une vieillesse avancée. On ne saurait rien affirmer avec certitude de sa famille et de son pays. Tout porte à croire cependant qu'il était originaire d'Afrique et non d'Italie, et que ses parents étaient païens. Il entendit les leçons du rhéteur Arnobe, qui enseignait la rhétorique à Sicca, située à vingt lieues de Carthage. En Afrique, plus encore peut-être qu'en Italie, où le polythéisme ne manquait ni de poésie ni de gravité, les liens de l'antique religion s'étaient depuis longtemps relâchés dans la société éclairée. Comment en effet la licence et les horreurs du culte d'Astarté et de Moloch, la prostitution publique, les sacrifices humains, les cérémonies ridicules ou odieuses n'eussent-elles pas indigné ou dégoûté les esprits nourris dans le commerce des lettres et de la philosophie? Sans doute le culte national donnait une sorte de consécration aux vices, autorisait et couvrait la dépravation des mœurs : cela seul le défendait dans les âmes corrompues. Beaucoup demeuraient païens de nom par pure indifférence et défaut de décision. D'autres, nés dans le polythéisme et faisant bon marché des pratiques religieuses en général, trouvaient dans la philosophie un aliment suffisant à ce goût du ciel qui est la marque des âmes élevées. C'est dans l'élite de ces derniers que le christianisme, dans les quatre premiers siècles de l'Église, recruta plus d'un de ses docteurs et de ses partisans : en Afrique même Tertullien, Minucius Felix, Arnobe et Lactance dont nous parlons ici. Le passage en effet semblait facile de la philosophie au christianisme. Les dogmes épurés de Socrate et de Platon, la profonde théologie d'Aristote, la noble et austère morale du Portique, n'était-ce pas une introduction naturelle à la religion nouvelle, que ses défenseurs appelaient une nouvelle philosophie? Ne pouvait-on pas recevoir le baptême sans cesser d'aimer et de pratiquer Platon, Aristote et Zénon? Le Christ n'eût-il pas avoué comme siens tous ces grands esprits? Plus d'un docteur chrétien le croyait : saint Justin ne craignait pas de sanctifier Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblent, et disait nettement « que ceux qui ont connu une partie de la vérité et vécu selon la raison dans les temps anciens ont connu le Verbe avant sa venue sur la terre et ont été chrétiens (1). » Les apologistes de l'Église ne se servaient-ils pas de ce qu'il y a de meilleur dans l'ancienne philosophie pour combattre l'idolâtrie et défendre les dogmes nouveaux? Lactance lui-même, au milieu de sa polémique contre le polythéisme, ne laisse-t-il pas tomber ces paroles remarquables? « Si quelqu'un avait ramassé les vérités qui sont répandues parmi les diverses sectes des philosophes et les avait fondues ensemble pour en former un corps de doctrine, il ne se trouverait pas éloigné de notre sentiment (quod si exstitisset aliquis, qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profecto non dissentiret a nobis. *Inst. div.*, VII, 7). » Le christianisme aux yeux de plusieurs docteurs chrétiens des premiers temps ne semble être autre chose que cette épuration même opérée dans la philosophie ancienne par le Verbe divin et formant un corps de doctrine.

Les lettres et les sciences profanes occupèrent

(1) Les noms de *Lucius* et de *Cælius* ou *Cæcilius*, qu'on ajoute souvent à celui de Firmianus, ne sont donnés à Lactance ni par saint Jérôme ni par saint Augustin, et ne se trouvent pas dans les plus anciens manuscrits.

(1) Saint Justin, *Première apologie pour les Chrétiens*, édit. Maran, p. 71.

la jeunesse de Lactance. Étant encore en Afrique, il composa, sous le titre de *Banquet* (Symposium) un ouvrage qui est aujourd'hui perdu; plus tard il écrivit un petit poëme *Sur le Phénix* (De Phœnice) qu'on a publié plusieurs fois sous son nom, bien que son authenticité soit fort contestable. Il n'avait pas encore embrassé le christianisme. Il paraît cependant que sa réputation comme rhéteur s'était répandue au loin, puisque peu de temps après (vraisemblablement vers 290) il fut appelé d'Afrique à Nicomédie pour y enseigner la rhétorique. C'est à ce temps qu'il faut rapporter la composition de son *Itinéraire* (Itinerarium), petit poëme qui n'est pas venu jusqu'à nous. Fixé à Nicomédie, Lactance, comme il le dit lui-même, « apprenait aux jeunes gens non à pratiquer la vertu, mais à être ingénieux à défendre et à couvrir le mal (1) ». N'ayant qu'un très-petit nombre de disciples dans une ville où la langue grecque était la langue usuelle, il employait ses loisirs à écrire. Son *Grammairien* (Grammaticus), que nous n'avons plus, est peut-être de cette époque. C'est probablement en Asie, et quelques années avant l'édit de persécution promulgué par Dioclétien, que Lactance se convertit au christianisme, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle. Il resta à Nicomédie pendant les dix années qu'elle dura : ce qu'il fit dans cette période, comment il put échapper aux rigueurs de la persécution, on ne le sait. Peut-être était-il considéré comme philosophe plutôt que comme chrétien, et en effet le côté moral et philosophique du christianisme paraît l'avoir plus touché que les dogmes intérieurs et mystiques de la religion nouvelle. Le traité *De l'Ouvrage de Dieu* (De Opificio Dei), qu'il composa alors, est plus philosophique que religieux, et tel que, pour le fond des idées, il eût été avoué tout entier par Cicéron ou Sénèque. L'inspiration même semble avoir été puisée aux sources profanes. C'est une élégante paraphrase de la défense de la Providence divine que Cicéron a mise dans la bouche du stoïcien Ballus dans son *De Natura Deorum*, et plus d'un passage rappelle en même temps le *De Providentia* de Sénèque. Étant encore en Bithynie, le cœur percé du spectacle des violences qu'on employait pour détruire le christianisme et des attaques que deux philosophes (2) dirigeaient en même temps contre lui, il forma le projet d'une réfutation complète des erreurs du polythéisme, et commença sans doute à en jeter dès lors les fondements.

(1) Lactance, *Instit. divines*, I, 1.

(2) L'un de ces deux philosophes était Hiéroclès, gouverneur de Bithynie et ensuite d'Égypte, et qui eut grande part aux violences exercées contre les chrétiens pendant la persécution de Dioclétien. Il écrivit contre eux deux livres sous le titre de *Philalèthes*, qu'Eusèbe a réfutés. L'autre est inconnu : c'est à tort que quelques critiques ont nommé Porphyre. Il était alors loin de l'Asie et arrivé aux limites extrêmes de sa longue carrière.

On ne peut fixer avec précision l'année où Lactance quitta l'Asie. Il est permis d'affirmer cependant qu'il y vit sinon l'apaisement des haines politiques et religieuses, au moins la fin des persécutions. La foi chrétienne sortait encore triomphante de cette dernière lutte. Le sang avait coulé par torrents, mais la constance des martyrs avait fatigué les bourreaux. Galère, quelque temps avant sa mort, révoqua les impuissants édits qu'il avait arrachés à Dioclétien, et l'année suivante Constantin, vers qui se tournaient déjà les cœurs et les espérances des chrétiens, publia à Milan son fameux édit de tolérance (313), restitua aux chrétiens une partie de leurs biens confisqués, et leur conféra le droit d'occuper des charges publiques et de bâtir des temples. Une ère nouvelle s'ouvrait pour l'Église. Lactance partagea la joie universelle des fidèles, et, dans un ouvrage qui est à la fois un chant de victoire et un cantique d'actions de grâces au Seigneur, célébra l'avénement de la paix. Cet ouvage, longtemps perdu et publié en 1679 par Étienne Baluze d'après un vieux manuscrit, a pour titre : *De la Mort des Persécuteurs* (De Mortibus Persecutorum). L'exaltation du triomphe y éclate à chaque ligne, et aussi la joie amère de la vengeance satisfaite. « La paix est rétablie partout, s'écrie Lactance; l'Église abattue se relève, et le temple, ruiné par les impies, va surpasser sa première magnificence.... Après les terribles secousses d'une violente tempête, l'air se purifie et nous jouissons de la clarté désirée... Les ennemis de Dieu sont terrassés. Dieu a montré que par des morts terribles il sait se venger de ses impies et de ses superbes adversaires.... Montrons la majesté et la puissance de Dieu en rapportant les châtiments sévères dont le juge céleste a usé envers les auteurs des persécutions qui ont affligé l'Église depuis sa naissance (1). » Ces derniers mots font connaître le dessein de ce traité. Lactance remonte à l'origine de ce long duel de trois siècles entre la puissance impériale et le nouveau peuple de Dieu. Celui-ci est seul, désarmé; il se recrute parmi les faibles, les pauvres, les opprimés; mais Dieu, qui entend ses prières, est son solide appui, et malheur à ceux qui prennent les armes contre lui. La vengeance divine saura les atteindre.

L'ouvrage de Lactance s'étend jusqu'à la mort de Maxence et à la défaite de Maximin. L'orateur s'écrie en terminant : « Combien de grâces devons-nous rendre à Dieu d'avoir daigné jeter un regard sur son troupeau détruit ou dissipé par tant de loups dévorants, de l'avoir rassemblé et rassuré, d'avoir exterminé les monstres qui avaient si longtemps désolé ses pâturages et ses bergeries! Où sont maintenant ces noms de Jovien et d'Herculien, autrefois si révérés des nations, que Dioclès et

(1) Lactance, *De la Mort des Persécuteurs*, ch. I.

Maximien avaient pris avec tant d'insolence, et dont après eux leurs successeurs se sont parés? Le Seigneur a purgé la terre de ces noms superbes. Célébrons donc le triomphe de Dieu avec joie ; jour et nuit adressons-lui nos prières et nos louanges, afin qu'il affermisse pour toujours la paix qu'il nous a donnée après une guerre de dix années (1).

A la fin de l'année 317, Crispus, fils aîné de Constantin, ayant été élevé à la dignité de césar, Lactance fut appelé dans les Gaules et choisi pour instruire le nouveau césar dans l'éloquence. Cette haute fortune ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et Eusèbe nous raconte qu'il vécut au milieu des délices de la cour dans une pauvreté telle que souvent il manquait des choses les plus nécessaires à la vie (2). Les occupations du jeune prince, qui s'initiait à tous les détails du gouvernement, commandait les armées et se préparait, par l'apprentissage de la puissance souveraine, à porter dignement l'héritage de son père, laissaient à son précepteur le temps d'écrire. Vers 321, Lactance publia le grand ouvrage qu'il méditait et préparait depuis longtemps *Les sept livres des Institutions divines* (Institutiones divinæ). Licinius venait de jeter le masque et de commencer contre les chrétiens une persécution nouvelle ; mais la paix de l'Église ne fut pas rompue longtemps, et la défaite et la mort de Licinius auraient pu offrir à Lactance un nouveau chapitre et un nouvel argument à son livre *De la Mort des Persécuteurs*. Après la victoire de Constantin, Lactance publia une seconde fois ses *Institutions divines*, et les dédia au protecteur déclaré du christianisme, alors maître seul et incontesté de l'empire : cet ouvrage fut suivi du traité *De la colère de Dieu* (De ira Dei), le dernier qu'il composa. Il était déjà très-vieux à son arrivée dans les Gaules. Il est très-probable qu'il ne survécut guère à Crispus, mort, comme on sait, en 325, et l'on croit généralement qu'il termina ses jours à Trèves. L'Église en Asie était déchirée par l'arianisme ; mais ces controverses, qui passionnaient jusqu'à la fureur les imaginations subtiles de l'Orient, n'avaient pas d'écho dans les Gaules.

Lactance, sorti du paganisme par dégoût des superstitions de son pays, mais formé à l'école d'un rhéteur et nourri dans l'étude des beaux monuments de l'éloquence et de la philosophie anciennes, garda toute sa vie les habitudes d'esprit de sa jeunesse, et porta, si je puis dire, dans sa foi le caractère païen d'un disciple de Cicéron et de Sénèque. On voit qu'il a pénétré plus avant dans la morale que dans la métaphysique chrétienne. Il ne faut pas chercher dans ses œuvres ces savantes et profondes explications des dogmes chrétiens où se complaît le génie subtil des Clément d'Alexandrie et des Origène. Il ne faut pas lui demander de définir la Trinité, de déterminer le rapport des trois hypostases divines (1). Sur ces questions ardues sa pensée hésite et s'obscurcit. Tout pénétré des grandes vérités que le christianisme a semées dans le monde, il semble étranger à la philosophie intérieure de la doctrine nouvelle. Il cite peu les Écritures, et n'a pas approfondi les enseignements qu'elles contiennent. Saint Jérôme le lui reproche à plusieurs reprises : « Beaucoup, dit-il, par inexpérience des Écritures, comme Lactance dans le huitième livre de ses *Lettres à Démétrien*, prétendent que le Saint-Esprit est nommé souvent le Père et souvent le Fils (2). » Et ailleurs : « Lactance dans ses ouvrages, et surtout dans ses lettres à Démétrien, nie tout à fait la substance du Saint-Esprit, et, par une erreur toute judaïque, dit que le nom du Saint-Esprit est attribué au Père et au Fils pour la sanctification de l'une et de l'autre personne divine (3). » N'est-ce pas pour la même raison que le même saint Jérôme dit dans une de ses lettres : « Lactance, ce fleuve d'éloquence cicéronienne, plût à Dieu qu'il eût eu autant de force pour établir nos dogmes que pour détruire les dogmes opposés (4) » ; et dans une autre lettre encore : « Lactance a écrit sept livres contre les gentils, et deux volumes *Sur l'Ouvrage* et *Sur la Colère de Dieu ;* si vous voulez lire ces traités, vous y trouverez un abrégé des *Dialogues* de Cicéron (5). » On a appelé Lactance un *Cicéron chrétien :* il mérite ce titre moins encore peut-être pour l'abondance fleurie et l'élégance continue de son style, qui ne rappelle Cicéron que d'assez loin, quoi qu'on en ait dit, que pour la mission qu'il s'est donnée, en quelque sorte, de défendre et de propager les grandes vérités morales du christianisme, tout en gardant le silence sur les dogmes qui sont de pure spéculation ; comme Cicéron lui-même, avocat de toutes les grandes vérités pratiques qui se trouvent dans les plus nobles doctrines de l'antiquité, mais faisant bon marché de tout ce qui est de pure métaphysique. De là dans les ouvrages de Lactance de nombreuses lacunes, des incertitudes, des opinions contestables, inexactes et contraires à la pure orthodoxie, notées et censurées par la critique. Isée, dans son édition de Lactance, a marqué dans ses œuvres quatre-vingt-quatorze propositions touchant à la foi, qu'on doit lire

(1) Lactance, *De la Mort des Persécuteurs*, ch. 52

(2) Eusèbe de Césarée, dans sa *Chronique*, IV[e] siècle.

(1) Lactance, dans ses *Institut. divines*, liv. IV, ch 29, parle du Père et du Fils, mais plutôt en orateur qu'en théologien. « Le Père, dit-il, est comme une fontaine qui répand ses eaux avec abondance ; le Fils est comme un ruisseau qui en coule. Le Père est comme le soleil et le Fils comme le rayon. Le Fils ne peut pas plus être séparé du Père que le ruisseau de la source, que le rayon du soleil, que la voix de la bouche, que la main du corps.... » Il n'est pas fait mention du Saint-Esprit.

(2) Saint Jérôme, *In Epistolam ad Galatas*, liv. II, ch. IV.

(3) Saint Jérôme, *In Apologia ad Pammachium et Oceanum.*

(4) Saint Jérôme, *Epist.* 13 *ad Paulinum.*

(5) *Id.* 83 (alias 84 ad Magnum).

avec circonspection (*caute legendæ*). Ajoutons que Lactance est plus philosophe que théologien, plus rhéteur que philosophe, et que les vérités morales sont une plus facile et plus riche matière aux développements oratoires que les vérités abstraites.

Lactance cependant est souvent injuste envers les philosophes de l'antiquité, soit par ignorance des détails de leur doctrine, soit par emportement de polémique. Mais quand il les combat, c'est moins à l'Écriture et à la tradition apostolique qu'il fait appel qu'à la raison naturelle. Il adresse même à saint Cyprien et aux autres apologistes de l'Église ce reproche de réfuter les païens avec l'Écriture qu'ils n'admettent pas, au lieu de leur opposer des raisonnements et de les vaincre avec leurs propres armes (1). Platon, Épicure, Cicéron, Sénèque et les stoïciens lui fournissent contre les superstitions et les absurdités du polythéisme des arguments qu'il ne dédaigne pas d'employer : puis quand il attaque la fausse sagesse, c'est-à-dire la philosophie humaine, c'est en opposant les systèmes aux systèmes, les écoles aux écoles, non pour écraser la raison humaine par le spectacle des contradictions où elle tombe quand elle est abandonnée à ses propres forces et la convaincre d'impuissance, mais plutôt pour montrer qu'il a manqué à la philosophie naturelle cet esprit large et compréhensif qui voit et embrasse toutes les faces de la vérité, et cette action efficace sur la vie qui fait que la science est l'apprentissage de la vertu. « La doctrine du ciel, dit-il, agit sur le cœur, corrige les passions et les vices des hommes. Elle a une puissance si efficace que dès qu'elle entre dans un cœur elle le purifie, elle le renouvelle, elle détruit le vieil homme et forme un homme nouveau, ce que jamais la philosophie n'a pu faire chez personne. »

Toutefois, les ouvrages de Lactance contiennent sur la philosophie un grand nombre de témoignages précieux à recueillir, et qui prouvent que le disciple d'Arnobe, loin d'être un aveugle ennemi de la science profane, la considérait au contraire comme capable de rapprocher les esprits du christianisme. D'autres docteurs se sont épuisés avant et après lui à creuser un abîme entre la raison et la foi, entre la philosophie et la religion. Pour lui il ne craignait pas de rendre hommages aux efforts heureux des philosophes païens, et même de les invoquer en certaines circonstances comme les auxiliaires de la foi. « Ce philosophe, dit-il, après avoir cité Sénèque, parle souvent le même langage que nous sur la nature de Dieu (2). » Et ailleurs, après avoir cité un autre passage de Sénèque sur la conscience : « Un homme instruit des secrets de notre religion, dit-il, aurait-il pu mieux parler que n'a fait ce philosophe, qui n'en avait nulle

(1) Lactance, *Institutions divines*, V, 4.
(2) *Id.*, *ib.*, I, 5.

connaissance (1). » Et encore « Que si quelqu'un, dit-il, souhaite d'être plus particulièrement informé des raisons pour lesquelles Dieu permet que les méchants soient riches, puissants et heureux sur la terre, et que les gens de bien soient pauvres, faibles et malheureux, qu'il prenne entre ses mains un livre de Sénèque dont le titre est : *Pourquoi plusieurs malheurs arrivent aux gens de bien quoiqu'il y ait une Providence*. Ce philosophe a avancé dans cet ouvrage un grand nombre de propositions qui n'ont rien de l'ignorance du siècle, et qui semblent plutôt venir de la sagesse de Dieu (2). » Ailleurs encore, après avoir cité un passage de Cicéron sur la loi morale uniforme, stable et éternelle : « Y a-t-il quelqu'un, dit-il, quelque bien informé qu'il soit des mystères de notre religion, qui pût trouver des termes plus propres à parler de la loi de Dieu que ceux que cet auteur a employés, bien qu'il fût fort éloigné de la vérité. Pour moi, je me persuade que ceux qui la publient de cette sorte, sans la connaître, sont inspirés de Dieu (3). » Et enfin Lactance ne rattache-t-il pas le christianisme à la philosophie comme à une de ses racines, quand il dit : « Aucune secte philosophique n'a possédé entièrement la vérité, bien que chacune en ait découvert une partie. Platon a dit que Dieu avait créé le monde; les prophètes ont assuré la même chose.... Les stoïciens soutiennent que le monde et ce qu'il contient a été fait pour l'homme; l'Écriture nous enseigne la même vérité.... Ariston a prétendu que les hommes étaient nés pour pratiquer la vertu; les prophètes ont enseigné la même doctrine.... Phérécyde et Platon ont soutenu l'immortalité de l'âme; et c'est la croyance de tous les chrétiens.... Zénon le stoïcien a soutenu qu'après cette vie il y a des lieux séparés pour recevoir les âmes des gens de bien et celles des méchants; que les unes jouissent d'une parfaite tranquillité, tandis que les autres sont tourmentés dans une région obscure et dans un bourbier plein d'horreur; les prophètes nous ont fait une description toute semblable des peines et des récompenses qui sont préparées par la justice divine aux siècles à venir..... Il est donc clair qu'il n'y a point de vérité ni de mystère dans notre religion que les philosophes n'aient soutenus et qu'ils n'aient en quelque sorte touchés. Mais ils n'ont pu soutenir les vérités qu'ils avaient découvertes, parce qu'ils n'en avaient pas formé un corps comme nous l'avons fait (4). »

Trouvera-t-on qu'ici la philosophie est trop relevée et le christianisme rabaissé à l'excès? Mais quoi! la philosophie et la religion n'ont-elles pas un but et un objet communs? Ne nous entretiennent-elles pas l'une et l'autre de notre âme, de sa nature et de ses destinées, du bien et du mal,

(1) Lactance, *Institut. divines*, VI, 24.
(2) *Id.*, *ib.*, V, 22.
(3) *Id.*, *ib.*, VI, 8.
(4) *Id.*, *ib.*, VII, 7.

du devoir, de Dieu et de sa providence? Est-ce la foi qui gagnera à l'abaissement de la raison? Le libre vol de l'esprit cherchant la vérité peut nous égarer : la religion est une règle. Pour Lactance, et c'est là son caractère singulier, la philosophie, c'est-à-dire la raison humaine livrée à ses seules forces, est l'alliée naturelle et, si je puis dire, l'introductrice de la religion.

C'est encore au nom de la philosophie, au nom de la raison naturelle que Lactance combat l'intolérance. L'ère des persécutions était fermée, et le polythéisme, qui donnera son dernier combat sous Julien, a renoncé pour jamais aux violences. « Il faut, dit-il, défendre la religion non en tuant les autres, mais en mourant pour elle.... Si vous entreprenez de la défendre en répandant le sang, en exerçant des cruautés, en commettant des crimes, bien loin de la défendre, vous la violez. Il n'y a rien de si volontaire que la religion, et elle est entièrement détruite pour peu que la liberté de celui qui offre son sacrifice soit contrainte.... A qui croit-on rendre un bon office quand on use de violence pour forcer les chrétiens à sacrifier aux idoles? Est-ce aux chrétiens? Mais le service qu'on rend à quelqu'un malgré lui ne lui est jamais agréable et ne passe pas pour un bienfait. S'il a tort de le refuser, il faut l'instruire et le convaincre par la raison... Quelle piété d'estropier et de mutiler ceux dont on prétend procurer les avantages! Le sacrifice que l'on n'offre que par contrainte n'est qu'une abomination et un sacrilége. Pour nous, nous ne demandons point qu'aucun adore notre Dieu malgré lui, bien qu'il soit le Dieu de tous les hommes, de ceux qui le reconnaissent et de ceux qui ne le reconnaissent pas (1). » Au moment où Lactance revendiquait si noblement la liberté de conscience, le sang des chrétiens coulait de nouveau, et Licinius essayait une dernière et impuissante persécution.

Lactance a composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs ne sont pas venus jusqu'à nous. Le *Banquet* ou *Symposium*, le *Poëme de Phénix* (Carmen de Phœnice), l'*Itinéraire* (*Itinerarium*), *Le Grammairien* (Grammaticus), les *Lettres à Démétrien* (Epistolæ ad Demetrianum), les *Lettres ou Livres à Asclepiade* (Epistolæ vel Libri ad Asclepiadem), Deux livres de *Lettres à Sévère* (Epistolæ ad Severum), Quatre livres de *Lettres à Probus* (Epistolæ ad Probum), tels sont les ouvrages de Lactance dont nous pouvons regretter la perte. On lui a attribué, mais sans aucun fondement, des *Commentaires sur Stace*, des *Arguments sur les livres des Métamorphoses d'Ovide*, et un *Livre des Spectacles* imprimé sous son nom à Venise en 1705; les poëmes de *La Pâque* et de *La Passion* sont également apocryphes. Les ouvrages authentiques de Lactance sont : le livre *De l'Ouvrage de Dieu* (De Opificio Dei), le traité *De la Mort des Persécuteurs*, publié pour la première fois par Baluze, en 1689, et attribué généralement à Lactance; les VIII Livres des *Institutions divines* (Divinarum Institutionum Libri septem), le livre *De la Colère de Dieu* (De Ira Dei), et l'*Abrégé des Institutions divines* (Institut. Div. Epitome). Les *Institutions* de Lactance ont été traduites en français par René Famé; Paris, 1542, in-fol. Le premier livre a été traduit seul par Drouet de Maupertuy et imprimé à Avignon, en 1710. *De la Mort des Persécuteurs* a été traduit en français par Maucroix, chanoine de Reims; Paris, 1680, in-12; par Basnage, d'après la version anglaise de Burnet; Utrecht, 1687, in-8°, et par Godescard. La Bibliothèque impériale contient deux traductions françaises des *Œuvres complètes* de Lactance de 1726 en 2 vol. in-4°, par Louis Chevalier, président au parlement de Paris. L'autre, sans nom d'auteur, en un vol. in-4°, sous le n° 1340. Elle a été réimprimée dans ces derniers temps dans un volume du *Panthéon littéraire*, avec les œuvres de Tertullien, sous le titre général de : *Choix de Monuments primitifs de l'Église chrétienne*, grand in-8°; Paris, 18..

Les ouvrages de Lactance ont été très-souvent imprimés. La première édition est celle du monastère de Subiac, en 1465. Elle fut rééditée à Rome en 1468, avec la censure d'Antoine d'Orange. Gallæus la donna en 1660, avec les commentaires de plusieurs savants. Jean-Baptisme Lebrun commença une édition à laquelle Nicolas Lenglet-Dufresnoy mit la dernière main, et qu'il publia à Paris, 2 vol. in-4°, 1748. L'édition la plus complète et la mieux exécutée est celle du père Édouard de Saint-François-Xavier; Rouen, 1754-1759, 14 vol. in-8°.

B. Aubé.

Eusèbe, *Chronique*. — Saint Jérôme, *De Scriptoribus Eccles.*, et ses *Lettres*. — Honorius, prêtre d'Autun, *De Luminaribus Ecclesiæ*. — Trithème, *Des Écrivains ecclésiast.*-Franciscus Florilus, *Subcesivarum. Lect.* liber ., ch. IV. — Lenain de Tillemont, *Hist. Eccles.*, t. VI. Fleury, *Hist. Eccles.*, tom. I, edit. Paris, 1856, gr. in-8°. — Du Pin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. I, p. 205. — Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés* t. III, p. 387. — *Histoire Littéraire de la France*, t. I, 2. p. 66. — Moehler, *Patrologie*, t. II, p. 542. — Schoell, *Hist. de la Littérature romaine*, t. IV, p. 26. — Brook-Mountain, *A Summary of the Writings of Lactantius*; London 1839.

LACTANTIUS PLACIDUS, mentionné aussi sous le nom de *Luctatius* ou *Lutatius*, scoliaste latin d'une époque incertaine. On croit qu'il vivait dans le sixième siècle de l'ère chrétienne, et qu'il était chrétien. D'après Vossius, ses commentaires ne sont que des centons de Servius et d'Hygin. Il cite aussi Sedulius et Boèce. Nicolas Loensis dit que Lactantius Placidus est un interprète savant et digne d'être lu. On a de lui : des *Scolies* sur la *Thébaïde* de Stace publiées pour la première fois à Venise, 1483, in-fol.; — sur l'*Achilléide* du même poëte, Paris, 1600, in-4°, et réimprimées dans diverses éditions de Stace; — les *Arguments des Métamorphoses* d'Ovide publiés à Venise, 1553, in-8°.

(1) Lactance, *Institut. divines* V, 20.

Ces *Arguments*, qui sont aussi attribués à Dinat, ont été réimprimés dans l'*Ovide* de Burmann et dans les *Mythographi Latini* de Thomas Muncker.

Y.

Fabricius, *Bibliotheca Latina*; édit. d'Ernesti, t. I. p. 558; t. II. p. 332.

LACUÉE (*Gerard-Jean*), comte DE CESSAC, général, homme politique et administrateur français, né à Lamassas, près d'Agen, le 4 novembre 1752, mort à Paris, le 14 juin 1841. Après de bonnes études au collége d'Agen, il fut envoyé à Montargis, où existait alors une école préparatoire pour l'artillerie et le génie. Un accident qui le priva pendant quelques mois de l'usage du bras droit ayant retardé ses progrès, il demanda à entrer dans l'armée de ligne. Vers la fin de 1770 il entra comme cadet dans le régiment d'infanterie du dauphin. Nommé sous-lieutenant en 1772, il devint lieutenant en 1778, et après quinze ans de service, capitaine en 1785. Jeune encore, il s'était déjà distingué par son instruction et ses écrits. *Le Guide de l'Officier en campagne* eut en peu de temps trois éditions. Il contribua à la rédaction du *Dictionnaire Militaire* dans l'*Encyclopédie Méthodique*, où tous ses articles sont signés de la lettre C. Ce travail lui valut la protection du maréchal duc de Broglie, qui lui confia le commandement et l'instruction des cadets gentilshommes de la garnison de Metz. De 1784 à 1789, il s'occupa de littérature, de politique et d'administration civile et militaire. A la veille de la réunion des états généraux, il composa des *Mémoires*, où étaient dénoncés avec énergie les nombreux abus qui infestaient alors l'administration de l'armée ; il se déclara hautement en faveur des nouveaux principes, reclama l'égalité devant la loi, la juste répartition des charges, la participation du pays à ses propres affaires, en un mot une constitution et une representation nationale.

La révolution commença. Le jeune officier fut appelé à Versailles comme membre externe du comité militaire de l'Assemblée constituante : il logeait chez son ancien camarade de Servan, sous-gouverneur des pages. C'est là qu'il eut occasion de connaître et de voir souvent Mirabeau, Clavière et d'autres personnages politiques. Rentré à Paris avec la Constituante, il proposa l'adoption du système de la conscription, que Servan et lui avaient rédigé. En 1790 il fut envoyé dans son pays en qualité de commissaire du roi pour l'organisation du département de Lot-et-Garonne, et bientôt fut nommé par l'Assemblée électorale procureur general syndic. Là, comme ailleurs, les esprits étaient alors dans une grande effervescence : on vit souvent des réunions tumultueuses qui refusaient de se dissoudre, des troupes qui refusaient de tirer, une populace ameutée prenant les armes. Grâce à sa prudence, aucun malheur n'arriva, le sang ne fut pas répandu, et l'ordre fut rétabli. Aussi, comme témoignage de reconnaissance pour sa conduite habile et sage, les électeurs de son département le choisirent, en septembre 1791, pour leur député à l'Assemblée législative. Appelé sur ce théâtre, Lacuée alla prendre place dans les rangs de ces hommes éclairés qui essayaient alors non d'arrêter, ce qui était impossible, mais de diriger le cours de la révolution, et qui cherchaient à reconstruire un gouvernement régulier avec les conditions de la société nouvelle. Il s'y occupa principalement des affaires de la guerre. Ses connaissances profondes et la droiture de son caractère lui donnaient un grand poids. Il s'éleva avec énergie contre le général Dumouriez, dont il embarrassa les partisans par ce dilemme : *Ou Dumouriez savait l'état de nos armées et de nos places quand il a précipité la guerre, et alors c'est un traître; ou il l'ignorait, et alors c'est un ministre incapable.* Nommé membre du comité militaire, il travailla à l'organisation de l'armée, et dans l'accomplissement de cette tâche montra une telle sagacité et une telle justesse d'esprit, secondées par une élocution claire et facile, qu'il fut bientôt le rapporteur de toutes les décisions du comité. En mai 1792 il fut appelé à la présidence de l'assemblée, témoignage signalé de l'estime de ses collègues. Vint la fatale journée du 10 Août. Un ministère, « porté, comme le disait Danton, au pouvoir par un boulet de canon, » fut formé. Servan eut le portefeuille de la guerre. Mais une maladie l'ayant forcé d'interrompre ses fonctions, Lacuée fut choisi pour le remplacer par intérim. Il réussit, après beaucoup de peine, à opérer la réunion près de Sainte-Menehould des corps de Dumouriez, Dillon et Kellermann, et c'est à cette jonction que fut dû le gain de la bataille de Valmy.

En septembre 1792, il fut envoyé comme adjudant général et commissaire du pouvoir exécutif sur la frontière d'Espagne pour y organiser la défense. Les hommes, les armes, les munitions, tout lui manquait, et cela quand le pays était en proie à la double crise de la guerre civile et de la guerre étrangère. A force d'activité, il parvint à former deux corps d'armée, qui par ses soins furent disciplinés et approvisionnés et dont il reçut le commandement avec le titre de général de brigade (février 1793). Cependant chaque jour la furie des passions populaires et la violence despotique du gouvernement s'accroissaient. Lacuée avait trop de modération pour échapper aux soupçons et aux calomnies : il fut dénoncé et traduit devant le comité de salut public sur une accusation de fédéralisme. Secondé par quelques amis, il eut le bonheur de se soustraire par la fuite au sort qui atteignit Biron, Custine, Houchard et Lamarlière, comme lui chefs de l'armée et comme lui mandés devant le tribunal révolutionnaire. Il vécut ignoré dans une campagne isolée jusqu'en 1795. Remis alors en activité, il fut employé de nouveau à l'armée des Pyrénées, et bientôt rappelé à Paris pour diriger près du comité de salut public les opérations

militaires, poste qu'avait occupé Bonaparte. Sous son administration, l'armée exécuta le premier passage du Rhin. Au 13 vendémiaire, il refusa le commandement des troupes de la Convention contre les sections insurgées. En octobre 1795 il fut élu député au corps législatif, et entra au Conseil des Anciens, qu'il présida l'année suivante. Il fut aussi nommé membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques). Ses discours à la tribune portent le cachet de l'homme d'État qui sait comprendre et discuter de graves intérêts. Après la journée du 18 fructidor, il ne fut point enveloppé dans la proscription accomplie par le parti directorial, et resta au Conseil des Anciens. Une prudence vulgaire eût pu l'engager à se faire oublier. Carnot, son ami, avait été proscrit, et malgré la retraite où il vivait obscur et caché, la presse et la tribune le poursuivaient d'attaques violentes et répétées. Lacuée eut le courage de le défendre : « Carnot, dit-il, le 19 brumaire an VI, deux mois après le 18 fructidor, s'est toujours montré, comme moi, tout autant que moi, l'ami, le défenseur de la liberté et de la gloire de son pays ! » Ce trait suffit pour peindre son caractère : assurément il y avait un noble courage à élever la voix en ce moment pour la défense d'un proscrit. Sorti du Conseil des Anciens au 1er prairial an VII (20 mai 1799), Lacuée passa au Conseil des Cinq Cents par une nouvelle élection.

Le 18 brumaire vint ouvrir une nouvelle ère à la révolution et à la France. Au milieu de la lutte furieuse des partis, tour à tour vainqueurs et renversés, le désordre était devenu extrême. Il y avait eu une telle ardeur de détruire, que les meilleures choses anciennes et nouvelles avaient été emportées par le torrent. La France était fatiguée d'anarchie, et l'on croyait toucher au moment de la dissolution suprême. C'est alors que reparut sur la scène un général illustré déjà par de grandes victoires. L'opinion publique pressentit aussitôt la grandeur de son génie et de sa mission, et l'accueillit avec autant d'enthousiasme que de confiance. Nommé premier consul, Bonaparte avait à accomplir une œuvre immense. Il s'agissait non-seulement de défendre, de glorifier à l'extérieur la révolution, mais surtout de rétablir l'ordre, d'organiser la société nouvelle et toutes les branches de l'administration publique. Avec son tact merveilleux, le nouveau chef de la France sut employer à cette œuvre de reconstruction, de restauration sociale, tous les hommes qui dans la grande lutte avaient développé des talents, du savoir ou des qualités remarquables, et ceux qui avaient brillé parmi les sages, et ceux même qui s'étaient le plus compromis dans les scènes terribles de la révolution. Pour tous se présentait maintenant une application patriotique et féconde de leur capacité. Lacuée fut d'abord appelé au sein du conseil d'État; il y acquit beaucoup de prépondérance. De 1800 à 1804, il fut deux fois chargé par *intérim* du ministère de la guerre, président d'une des sections du conseil d'État, gouverneur de l'École Polytechnique, qui devint bientôt la première école du monde (1804). Lors de la réorganisation de l'Institut, il fut placé dans la classe de la langue et de la littérature françaises. Peu après, en 1804, il fut nommé grand-officier de la Légion d'Honneur. Le consulat était devenu l'empire. Les transitions avaient été si habilement ménagées, que ce changement parut tout naturel. Seulement la scène s'agrandit, et par suite s'agrandirent l'importance et les travaux des hommes chargés de la haute administration. L'empire fournissait à Lacuée le théâtre qui convenait le mieux à ses lumières, ses talents et ses qualités. Honoré, dès les premiers temps, de la confiance et de l'estime de Napoléon, il se montra constamment le même homme; il fut l'exécuteur intelligent, inflexible et probe des grands desseins de l'empereur. Successivement il devint conseiller d'État à vie, général de division, directeur général de la conscription et des revues (1806), ministre d'État (1807), et enfin ministre de l'administration de la guerre (1810). L'année précédente (1809), il était devenu grand-aigle de la Légion d'Honneur et comte de Cessac. Le ministère qui lui était confié à cette époque, où la guerre semblait être tout à la fois le moyen et la fin du gouvernement, était d'une immense responsabilité. Il fallait dans ces grandes guerres d'invasion, où des masses énormes étaient réunies, suivre les mouvements rapides des divers corps d'armée, multiplier et changer sans cesse les établissements de tous genres, d'après les combinaisons nouvelles des généraux, embrasser dans sa prévoyance tous les besoins du soldat, et des besoins sans cesse renaissants, pourvoir sans délai aux suites fâcheuses produites par les échecs, l'intempérie des saisons, l'épuisement des pays, le désordre et le gaspillage des troupes. On conçoit combien étaient vastes et difficiles de telles fonctions, et ce qu'elles exigeaient d'expérience et de zèle. Le comte de Cessac n'y fut point inférieur : il y apporta un dévouement sans bornes et une puissance de travail infatigable. Sa ferme intégrité ne blessa que ceux dont l'avidité voulait s'enrichir aux dépens de l'État. Sa sévère économie eut pour effet de ménager des ressources, qui peu d'années plus tard furent précieuses. Il introduisit dans ce vaste service des améliorations qui lui valurent souvent les éloges de l'empereur. On lui a reproché (pourquoi le tairions-nous ?) une excessive sévérité dans l'accomplissement des devoirs qui lui étaient imposés. Mais qu'on se reporte à cette époque, où les plus graves intérêts pouvaient être compromis par une seule faute, les plus belles combinaisons déjouées par une seule négligence, où la règle dans tous les services était l'ordre et l'activité au plus haut point, où surtout la volonté du souverain était absolue, et où son opinion se manifestait parfois

en paroles brusques qui ne ménageaient personne, et l'on comprendra que la prétendue sévérité du ministre ne fut qu'une vigilance extrême et une intégrité inflexible pour contenir dans le devoir ceux qui pouvaient s'en écarter, dévoiler et punir les manœuvres coupables, et maintenir l'ordre dans le vaste ensemble de son administration. Du reste, il est une justice que personne ne lui a jamais refusée, c'est qu'avant de se montrer exigeant envers les autres, il était inflexible et dur pour lui-même, et que de tous ses agents c'était lui qui travaillait le plus et qui se ménageait le moins, et pourtant il avait alors soixante ans! On lui a encore reproché, mais plus faiblement, d'avoir appartenu à cette classe d'administrateurs habiles qui appliquaient leurs lumières et leurs talents à bien exécuter les projets qu'ils n'avaient pas conçus, mais qui n'osaient point exprimer avec franchise et avec une respectueuse fermeté leur opinion quand cette opinion était contraire. Ce reproche n'est pas plus fondé. Il est connu aujourd'hui que dans les délibérations du conseil Lacuée vota contre le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, que plus tard il s'opposa de tous ses moyens à la guerre contre la Russie, et qu'en diverses occasions son langage fut plein d'une courageuse franchise. Voici quelques paroles dont nous avons gardé le souvenir. Dans les premières années de la monarchie de Juillet, les circonstances nous donnèrent quelques relations avec le comte de Cessac. Il voulut bien nous parler de quelques épisodes de l'empire. « Un soir, dit-il, je reçus ordre de me présenter le matin de bonne heure aux Tuileries. C'était au retour de Moscou. Je trouvai l'empereur seul, devant la cheminée, et pensif. Après un salut amical, et me regardant en face, il me dit brusquement : — Eh bien, vous aviez raison, monsieur de Cessac ! Vous savez ce qui est arrivé ; nos désastres ont été grands. Mais nous avons, je crois, des ressources supérieures, et il faut nous mettre fortement à la besogne. Je compte sur vous. — Et alors commença une longue conversation où les principales mesures furent arrêtées. » On sait avec quelle promptitude furent réparées sous son administration des pertes que les ennemis croyaient irréparables. Une nouvelle campagne s'ouvrit. La prise de Dresde, les victoires de Bautzen et de Lutzen mêlèrent encore de glorieux trophées au deuil de la patrie. Mais ces succès, trop chèrement achetés, ne durèrent qu'un moment. Vers la fin de 1813 Lacuée quitta le ministère. On a dit qu'il fut sacrifié par l'empereur aux plaintes des chefs de corps, des fournisseurs et des employés militaires, qui spéculaient sur la misère des armées. Nous avons des motifs de croire que cette assertion n'est pas fondée. Nous pensons que le comte de Cessac, voyant qu'il n'était plus possible de continuer la guerre et de la soutenir avec gloire, eut le courage d'exposer ses fortes et consciencieuses objections, et que l'empereur, dominé par les exigences de sa position, aima mieux prendre un nouveau ministre que de contraindre celui qui l'avait toujours bien servi. Ce ne fut pas une disgrâce. Lacuée devint une seconde fois président de la section de la guerre, et continua à servir son pays avec le même dévouement. Les événements et les revers se précipitaient. Il suivit Marie-Louise à Blois, et ne la quitta qu'après l'abdication de Napoléon. Employé sous la première restauration, en qualité d'inspecteur général d'infanterie, il n'eut point de fonctions pendant les Cent Jours ni pendant le cours de la seconde restauration.

La perte de ses honneurs, de son rang, d'une partie de sa fortune ne lui causa point ces regrets qui rendent si amère la retraite des hommes qui ont joué un rôle politique. Il fit quelque chose de plus rare peut-être et de plus difficile que de sortir pauvre du pouvoir, il en sortit avec une fortune dont tout le monde connaissait et honorait la source : elle était due en grande partie à la munificence de l'empereur. Retiré des affaires, il accepta franchement la position que les événements lui avaient faite, et vécut dans une terre que lui avait apportée en mariage la fille du marquis de Brantès, l'un des anciens seigneurs du Comtat. Il y partagea son temps entre l'agriculture et les études littéraires et scientifiques. Simple dans ses manières, ennemi du faste, il n'était prodigue qu'envers les malheureux, et par sa bienfaisance, ses vertus privées, il sut honorer dignement sa retraite. La révolution de Juillet le ramena sur la scène politique. Il fut appelé, en récompense des services passés, à siéger à la chambre des pairs (1831). Lors de la translation des restes de Napoléon à Paris, il se fit un devoir d'assister à cette imposante cérémonie, et on le vit, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, malgré le froid le plus rigoureux, attendre tête nue, sous les voûtes des Invalides, et recevoir avec respect et attendrissement les restes glorieux du prisonnier de Sainte-Hélène. Il survécut à peine quelques mois, et s'éteignit, laissant une des réputations les plus pures et les plus honorables de notre époque.

Outre des *Mémoires* insérés dans ceux de l'Institut, on a du comte de Cessac : *Le Guide de l'Officier en Campagne*; 1786 et 1815, 2 vol. in-8° ; — *Projet de Constitution pour l'Armée des Français* (avec Servan); 1789, in-8° ; — *Un Militaire aux Français*; 1789, in-8° ; — *Art Militaire*, faisant partie de l'*Encyclopédie Méthodique*, 4 vol. in-4°, avec planches.

J. Chanut.

Discours prononcé par le comte Daru *à la Chambre des Pairs* (février 1842). — *Discours prononcé* par M. Cousin, *au nom de l'Académie des Sciences morales et politiques*. — *Notes particulières*.

LA CUESTA. *Voy.* Cuesta.

LA CUEVA. *Voy.* Cueva.

LACUNA. *Voy.* La Guna.

LACUNZA (*Manuel*), mystique chilien, né à Santiago, le 17 mai 1747, mort le 17 juin 1801. A seize ans il entra dans l'ordre des Jésuites.

Un an après il fut expulsé de son pays natal et contraint de se réfugier en Italie. Il établit sa résidence à Imola. Retiré dans une espèce de cave, il y pratiqua durant vingt ans la vie cénobitique, et avait coutume de consacrer une grande partie de la nuit à des études astronomiques. Un matin on trouva son corps dans un puits, près de la rivière qui baigne les murs d'Imola. On présume qu'il y était tombé le soir par accident, en faisant sa promenade accoutumée. Lacunza était poëte; mais ses œuvres poétiques n'ont pas été publiées. L'ouvrage ascétique qui lui a valu une grande réputation dans l'Amérique du Sud est intitulé *La Venida del Mesias en gloria y majestad*, dont la 1re édit. parut à Londres; elle est remplie d'erreurs : la seconde parut à Mexico, en 1825; mais la seule édition digne d'être recherchée est celle qui a été publiée à Londres en 1826; on y trouve un portrait de l'auteur. Lacunza s'est proposé de prouver que « la seconde venue du Christ arrivera bien longtemps avant le jugement dernier, et sera suivie de la conversion de tous les peuples de la terre unis entre eux par une longue paix, que l'Apocalypse explique par le nombre déterminé de mille ans. Après cette époque Satan, commençant de nouveau à donner cours à ses séductions, finira par corrompre encore tous les peuples moins un seul. Alors Jésus-Christ, qui n'aura pas quitté la terre, montant sur son trône, jugera définitivement les hommes. »

Ferdinand DENIS.

J.-Ignacio-Victor Eyzaguirre, *Historia eclesiastica politica y literaria de Chile*; Valparaiso, 1850, 4 vol. in-8°.

LACY (*Jean*), acteur et auteur dramatique anglais, né près de Doncaster (Yorkshire), dans la première partie du dix-septième siècle, mort le 17 septembre 1681. Il commença par être maître de danse, puis il entra dans l'armée, où il obtint un brevet de lieutenant, et finit par se faire acteur. Il excellait dans les rôles comiques, et il composa lui-même plusieurs comédies. Sa belle figure, son esprit, sa verve comique lui acquirent une grande réputation. Charles II, qui admirait sa bonne mine et son talent, le fit peindre par Lily dans trois de ses rôles, savoir celui de Teague, dans *The Committee*, de Scruple, dans *The Cheats*, et de Galliard, dans *The Variety*. On a de lui : *Dumb Lady;* 1672, in-4°; — *Old Troop;* 1672, in-4°; — *Sir Hercules Buffoon;* 1684, in-4°; — *Sawney the Scot;* 1698, in-4°. Cette pièce ne parut au théâtre qu'après la mort de Lacy; elle fut jouée avec un prologue de d'Urfey. Z.

Baker, *Biographia Dramatica*.

LACY (Don *Luis*), général espagnol, né au camp de Saint-Roch devant Gibraltar, le 11 janvier 1775, fusillé le 4 juillet 1817, dans les fossés du château de Belver (île de Mayorque). Son père, major d'infanterie au service espagnol, était d'une illustre famille irlandaise; sa mère était Française. Il suivit à Porto-Rico ses oncles maternels, MM. Gautier frères, officiers dans le régiment de Bruxelles. Intrépide jusqu'à la témérité, calme dans le danger, dès l'âge de quatorze ans Lacy était officier. Mécontent de ses oncles, lorsque son régiment fut de retour au Ferrol, il déserta, et se rendit à Porto, sans argent et en aventurier digne de Gil Blas. Déjà il était à bord d'un navire hollandais en partance pour les Moluques, lorsqu'un de ses oncles le rejoignit et le réintégra dans l'armée espagnole. En 1792 Lacy était capitaine au régiment d'Ultonie, et se signala en plusieurs circonstances contre les troupes françaises. Le 31 décembre 1798 il passa aux Canaries comme capitaine aide major; mais, à la suite de plusieurs aventures galantes, devenu le rival préféré du gouverneur général, celui-ci usa de son autorité pour exiler don Lacy à l'île de Fer. N'écoutant que la violence naturelle de son caractère, Lacy écrivit contre son supérieur les lettres les plus injurieuses; traduit pour ce fait devant un conseil de guerre, il dut à ses bons antécédents militaires de n'être condamné qu'à un an de prison, qu'il passa dans le fort de la Conception à Cadix. Il en sortit plus exalté que jamais, et considéré comme fou, fut mis à la retraite. Il vint alors en France; c'était sur la fin de 1803; il s'enrôla dans le 6e régiment de ligne, et vingt-neuf jours plus tard reçut le grade de capitaine dans la légion irlandaise qui se formait à Morlaix. A la suite d'une intrigue qui fournirait le sujet d'un roman, Lacy épousa une demoiselle de Quimper, qui l'accompagna dans ses campagnes à Berlin, à Flessingue, etc. Nommé chef de bataillon en 1807, dans une légion destinée à agir en Espagne, il demanda son congé pour ne pas porter les armes contre sa patrie; sa demande ne fut pas acceptée. Arrivé à Madrid, il déserta de nouveau, et rentra dans les troupes espagnoles avec le grade de lieutenant-colonel. Il se montra l'un des plus actifs partisans de l'indépendance hispanienne. A la bataille de Talavera, il commandait une brigade contre les Français. Après plusieurs actions d'éclat, il fut nommé, en 1812, lieutenant général de l'armée de Galice, puis capitaine général de la Catalogne. En 1814, lors du retour de Ferdinand VII, Lacy se prononça pour le maintien de la constitution et des cortès; il fut brutalement destitué par le monarque parjure et ingrat, et se retira dans ses propriétés. En 1817, il fut accusé, avec le général Milans, de conspiration contre le pouvoir royal. Une commission militaire le condamna à mort; cependant le gouvernement espagnol crut devoir prendre quelques précautions pour faire tuer un homme qui jouissait de l'affection du peuple et de l'armée. On le transféra secrètement, le 20 juin, à Mayorque, où la sentence fut exécutée quinze jours plus tard.

H. LESUEUR.

Biographie étrangère (1819).

LACYDÈS (Λακύδης), philosophe grec, fils d'Alexandre, né à Cyrène, vers 280 avant J.-C.,

mort à Athènes, en 215. Il se fit remarquer dès sa jeunesse par son ardeur au travail, ses manières affables et persuasives. Il était pauvre. Le désir de faire fortune plutôt que de devenir philosophe le conduisit à Athènes. Eusèbe raconte plaisamment, d'après Numenius, la conversion de Lacydès à la philosophie. L'histoire est trop longue pour être rapportée ici. Diogène Laerce en a donné un abrégé, peu intelligible; mais on la trouve très-détaillée dans Bayle, qui conclut ainsi : « Ce conte est joli, et il eût pu prendre entre les mains de M. de La Fontaine une forme tout à fait divertissante; mais qui ne voit qu'on l'a forgé à plaisir par une fraude pieuse des stoïciens? » Lacydès, persuadé, d'après sa propre expérience, que le témoignage des sens trompe souvent, entra dans l'école académique qui niait l'autorité des sens. Il fut le disciple d'Arcésilaus, et lui succéda comme chef de l'Académie, qu'il dirigea pendant vingt-six ans. Il transporta son enseignement dans un jardin qu'il tenait de l'amitié d'Attale, roi de Pergame, et qui prit le nom de Λακύδειον. C'est peut-être à ce changement de place que son école dut le nom de nouvelle Académie; car il ne paraît pas qu'il ait innové dans les doctrines de son maître. Devenu vieux, il remit la direction de son école à Téléclès et à Évandre de Phocis. Athénée et Diogène Laerce prétendent qu'il mourut des suites de son ivrognerie. Suidas cite de lui des écrits sous le titre général de Φιλόσοφα ou Περὶ φύσεως. Il ne nous est rien parvenu de ces ouvrages, qui n'ont peut-être jamais existé. Lacydès, suivant Cicéron, était surtout remarquable par le merveilleux agrément de sa parole « admirabili quodam lepore dicendi (1) ». Y.

Eusèbe, *Præp. Evang.*, XIV, 7. — Diogène Laerce, IV, 59-61. — Élien, *Var. Hist.*, II, 41. — Athénée, l. X, p. 438. — Cicéron, *Acad.*, II, 6. — Suidas, au mot Λακύδης. — Bayle, *Dictionnaire Hist. et Critique*.

LADAM ou **L'ADAM** (*Nicaise*), chroniqueur flamand, natif de Béthune, vivait au quinzième siècle. Il fut roi d'armes de Charles Quint, sous le titre de *Grenade*. Il a laissé en manuscrit une Chronique qui s'étend depuis 1488 jusqu'en 1545. Au rapport de Lelong (*Bibliothèque historique de la France*), il y aurait un exemplaire de ce manuscrit dans la Bibliothèque de Saint-Waast d'Arras, et un autre, s'arrêtant en 1545, dans celle du chancelier d'Aguesseau. On en trouve un [illegible] in-folio, ayant appartenu à Dulaure. Les pièces qui la composent sont : *La Généalogie de la Maison d'Autriche*, que l'auteur fait directement descendre de Pharamond, des *Récits de batailles*, des *Négociations*, des *Traités de Paix*, des *Lettres*, des *Éloges*, des *Satires*; ces dernières sont particulièrement dirigées contre des Français. V. R.

Lelong, *Bibl. Hist. de la Fr.*, t. II. — Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.*

LA DANGIE (Dom *Matthieu* DE), sieur DE RENCHY, moine et écrivain de l'ordre de Saint-Benoît, né en 1585, et mort en 1657, dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, dont il était cellerier. Avant de prendre l'habit monastique, il était bachelier en théologie dans la faculté de Paris; et après avoir, en 1606, fait sa profession, il prit le bonnet de docteur en l'université de Caen. On a de lui : une *Apologie de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre*; — un *Discours adressé à M. de Bourbon* (Antoine de Bourbon comte de Moret, fils naturel de Henri IV), *abbé commendataire de Saint-Étienne de Caen, pour l'engager à venir honorer l'abbaye de sa présence*; — un autre *Discours à Louis XIII, pour lui recommander l'abbaye, qui, ruinée par les calvinistes* « avait besoin, pour se relever, du secours des puissances »; — *L'Asile salutaire, ou la dignité des reliques des saints*; Caen, 1655; — *Le Flambeau des Lévites*; — *Observationes et Homiliæ in canonicas religiosi ordinis constitutiones*; — *Reguli Sancti-Benedicti, nunc temporis observanda*; Caen, 1627. La bibliothèque de Caen possède en manuscrit un autre ouvrage de Matthieu de La Dangie, ayant pour titre : *Les justes Ressentiments de l'ordre bénédictin sur la chute et la désolation de ses grandes abbayes*. L'auteur y déplore les fatales conséquences de l'institution des abbés commendataires.

Dom Matthieu de La Dangie, dont les écrits attestent plus d'érudition que de goût, était un religieux plein de piété et de zèle, qui chercha avec le grand prieur dom Jean de Baillehache à rétablir dans la grande abbaye de Caen la discipline anéantie par suite des troubles du seizième siècle. C. HIPPEAU.

C. Hippeau, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Étienne de Caen*.

LADERCHI (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte italien, né à Imola, vers 1538, mort le 7 février 1618. En 1561 il fut nommé professeur de droit à Ferrare. Après avoir été chargé de plusieurs négociations par le duc Alphonse II, il se retira en 1598 à Modène. On a de lui : *Consilia sive Responsa Juris*; Ferrare, 1600, in-fol.; — *Eruditum Responsum in materia Monetarum, in quo probatur opinionem communem, ut creditoris lucro cedat augmentum monetæ, falsam esse*; Modène, 1611; beaucoup d'autres traités sur des matières de jurisprudence.

E. G.

Tiraboschi, *Bibliotheca Modenense*.

LADERCHI (*Jacques*), historien italien, né à Faënza, vers 1678, mort à Rome, le 25 avril 1738. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire.

(1) On a souvent confondu Lacydès l'académique avec un philosophe péripatéticien du même nom, mentionné par Élien et par Pline, et dont on ne sait rien, sinon qu'il avait une oie qui ne le quittait jamais, à la maison ni dehors, de jour ni de nuit. Quand elle mourut, « il lui fit faire, dit Bayle, des funérailles aussi magnifiques que si elle eût été son fils ou son frère ». (Élien, *Hist. An.*, VII, 41. Pline, *Hist. nat.*, X, 22)

Sa vie entière fut consacrée à l'étude. On a de lui : *Vita S. Petri Damiani, cardinalis ac episcopi Ostiensis, in sex libros distributa;* Rome, 1702, in-4° : ouvrage consciencieux, mais dont le style fut critiqué avec raison par A. Gasso dans son livre : *Nugæ Landerchianæ;* Paris, 1705 (*voy.* Journal des Savants, 1704, p. 857, et 1710, p. 61); — *De sacris Basilicis SS. Martyrum Marcellini presbyteri et Petri exorcistæ;* Rome, 1705, in-4° : cet ouvrage rare contient l'histoire des diverses significations du mot de *cardinal;* — *Acta Passionis SS. Crescii et sociorum, ex manuscripto cod. Bibl. Medicco-Laurentianæ erula;* Florence, 1707 : l'authenticité de cet écrit fut mise en doute par Bacchini et Capassius. M. A. Mozzi (*voy.* ce nom), sans leur donner raison, s'écarta cependant aussi de l'avis de Laderchi; ce dernier avait publié, en 1708, une *Apologia pro actis S. Crescii*, 2 vol. in-4°; — *Acta S. Ceciliæ et transtibertina basilica illustrata;* Rome, 1722, 2 vol. in-4°; — *Acta SS. Christi martyrum vindicata;* Rome, 1723, 2 vol. in-4°; — *La Critica d'oggidi, o sia l'abuso della critica odierna;* Rome, 1726, in-4°; — *Annales Ecclesiastici, ab anno* 1571, *ubi Raynaldus desinit;* Rome, 1728-1737, 3 vol. in-fol. : cet ouvrage forme les tomes XXII, XXIII et XXIV des *Annales* de Baronius; il a été réimprimé très-incorrectement à Cologne, en 1733; — *I Congressi Litterarii d'oggidi;* Venise, 1734; — Plusieurs autres ouvrages de Laderchi sont restés en manuscrit. E. G.

Le P. Mittarelli, *De Litteratura Faventinorum*, p. 108. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher *Allgem. Gel. Lexikon*. — Stolle, *Ad Heumannum*, p. 720

LADGIN (*Al Malek al Mansour*), onzième sultan des mameluks Baharites ou Turcomans qui ont régné en Égypte, naquit vers l'an de l'hégire 648 (1250 de J.-C.), fut proclamé sultan en 1296, et périt assassiné, le 10 rébi second de l'an 698 (11 janvier 1299 de J.-C.). Dans son histoire du Danemark, Mallet prétend que Ladgin était Allemand de naissance et qu'avant d'abjurer le christianisme il avait servi en Livonie sous les chevaliers teutoniques. C'est là qu'il aurait connu Henri III de Mecklembourg. A son avénement il trouva ce prince prisonnier au Caire depuis vingt-deux ans, et le remit en liberté. Il paraît plus certain toutefois qu'il fut esclave des sultans d'Égypte. Kélaoun, qui l'avait acheté, lui fit ensuite donner une éducation digne des grandes qualités qu'il remarquait en lui. Devenu sultan en 678 (1279) sous le nom de Malek el Mansour, Kélaoun nomma Ladgin gouverneur du château de Damas. Ladgin fut ensuite jeté en prison par Sankar el Aschar, qui s'était fait proclamer sultan dans cette ville. Mis en liberté après la défaite de ce dernier en 679 (1280), il gouverna la Syrie pendant onze ans, et enleva aux chrétiens la ville de Saint-Jean-d'Acre, en 690 (1291). Jaloux de la gloire de Ladgin, le sultan Khalil-Ascraf le déposa et le fit enfermer au Caire, en 691 (1292). Il ne sortit de prison que pour se voir enveloppé dans la disgrâce de son beau-père, Bibars Tacsou. Il fut même sur le point de perdre la vie, puisqu'il allait être étranglé lorsque le cordon se rompit. Le sultan lui pardonna, et le nomma son *sélikdar* (porte-sabre). Cette réhabilitation tardive n'étouffa point chez Ladgin tout désir de vengeance. Il se joignit aux conjurés Baïdara et Bahadour pour tuer Khalil, et revendiqua l'honneur de porter le second coup, en 693 (1294). Baïdara, nommé sultan par les conjurés, fut tué par l'émir Ketbogha, qui mit sur le trône Nasser Mohammed, frère de Khalil. Ladgin, encore une fois arrêté, fut assez heureux pour échapper à la mort. Il travailla secrètement à faire déposer Nasser Mohammed, dont il redoutait la vengeance, et à faire élever sur le trône l'émir Ketbogha, dont il recherchait l'amitié. Ce plan réussit. Lorsque Ketbogha eut usurpé la couronne sous le nom de Mélik-Adel-Zéin-eddin, en 694 (1295), il donna à Ladgin la vice-royauté d'Égypte. Deux ans après, soit que le vice-roi lui portât ombrage, soit que réellement il aspirât au trône, le sultan, qui cherchait un prétexte pour s'en défaire, l'accusa d'avoir des intelligences avec les Mogols, et résolut de le faire périr avec plusieurs émirs. Le nombre des condamnés accrut leur audace. Pendant un pèlerinage que Ketbogha fit en Syrie, Ladgin tenta plusieurs fois de l'assassiner. A Ladgioun, le 27 moharrem 697 (1296), après avoir tué plusieurs des hommes de sa garde, il pénétra jusqu'à la tente du sultan, qui avait eu le temps de s'enfuir à Damas. Cependant, la tente et le trésor de Ketbogha restèrent au pouvoir de Ladgin, qui fut proclamé sultan à Gaza sous le nom de *Mélik-Mansour Hasam eddin*. L'Égypte le reconnut. A Jérusalem et dans toute la Phénicie son nom fut prononcé dans la prière publique. Ketbogha, apprenant à Damas que l'Égypte et la Syrie s'étaient déclarées en faveur de Ladgin, abdiqua, et obtint pour sa retraite la forteresse de Sarkhad. Ladgin avait juré de ne point s'arroger un pouvoir absolu, de gouverner en qualité de lieutenant de l'ex-sultan Nassar Mohammed et de remettre les rênes du gouvernement à ce prince dès qu'il aurait atteint sa majorité. Arrivé en Égypte, il distribua les premières charges à ceux qui l'avaient placé sur le trône. L'émir Schams-eddin Cara-Sankar eut le gouvernement d'Égypte, l'émir Kandjak celui de Syrie. Le règne de Ladgin s'ouvrit sous les plus heureux auspices. Il remit en liberté vingt-cinq émirs, et rappela de l'exil son beau-frère Masoud-Nedjin-eddin. Il prohiba les concussions, diminua les impôts, supprima quelques taxes, abolit l'usage de porter de la neige de Syrie en Égypte, bâtit ou restaura plusieurs monuments d'utilité publique, établit de nouvelles écoles, et réprima le luxe par des lois somptuaires. Les divisions qui venaient d'éclater entre les Mogols lui permirent de faire

attaquer avec succès leurs alliés, les Arméniens de Cilicie. Une armée nombreuse, sous la conduite de Bedr-eddin Bektasch, d'Ilm-eddin-Sandgiar et de Mahmoud roi de Hama, envahit deux fois la petite Arménie. L'historien Aboulféda fit partie de la seconde expédition. Les troupes qui devaient former le corps expéditionnaire se réunirent à Alep, pénétrèrent dans l'Arménie par la porte Alexandrouna, et allèrent camper près d'Hamousse. Bedreddin Bektasch, le roi de Hama et quelques autres émirs firent le siége de cette place; le reste de l'armée occupa les environs. Tout ce pays appartenait alors à Constantin, fils de Léon, le même qui avait été fait prisonnier par le sultan Bibars et que les Arméniens avaient mis sur le trône à la place de Sempad. Les assiégés manquaient d'eau : ils se virent obligés de faire sortir d'Hamousse plus de douze cents femmes, filles et enfants que les Musulmans se partagèrent. Désespérant de défendre la place, Constantin consentit à capituler. On convint que le Djihan servirait de limite entre les deux empires et que les Arméniens rendraient Hamousse, Hamdoun, Louphi, Nokir, Hadgiar, Schaglan, Scharfandkar et Marasch. Ladgin nomma des officiers pour gouverner ce pays, et l'armée revint en Syrie en 1298. Mais la trop grande influence que le sultan laissa dans l'administration à Menkou-Timour ternit en partie la gloire de son règne et prépara sa ruine. Malgré les représentations des émirs, qui lui rappelaient ses serments, Ladgin dépouilla Cara-Sankar de la vice-royauté d'Égypte pour la donner à son favori, qu'il voulut même associer au trône. Ceux qui eurent le courage de s'opposer à ce projet furent emprisonnés ou exilés. Le bruit courut même que dix émirs des plus hostiles avaient péri par le poison. Le mécontentement s'accrut encore lorsque Ladgin voulut remanier le cadastre et établir une taxe sur tous les émirs et les chefs de la milice, à l'exception de Menkou-Timour. Plusieurs refusèrent de servir; on les mit aux fers. Tout annonçait une révolte. A l'instigation de Menkou-Timour, le sultan envoya à Séif-eddin-Babban l'ordre d'arrêter quelques émirs qui se trouvaient en Syrie. Ils s'assemblèrent à Hémesse, et quelques-uns d'entre eux passèrent auprès de Ghazan, khan des Mogols de Perse, qui se trouvait alors dans les environs de Vaset, et l'engagèrent à faire la guerre aux Égyptiens. D'autres, également menacés dans leurs biens, leur liberté ou leur existence, résolurent de tuer Ladgin. Les conjurés étaient l'émir Bedr-eddin-Baisari, Cara-Sankar, le sélikdar Housamm-eddin, l'ourtaddar et le khaznadar. Le sultan avait un esclave géorgien dont le crédit avait excité la haine de Menkou. Les conjurés le choisirent pour accomplir leur dessein. Un soir que le prince jouait aux échecs, le Géorgien entra sous prétexte de faire son service, et lui porta un coup de sabre sur l'épaule. Ladgin, blessé, saisit l'esclave et le terrassa; mais il succomba lui-même sous les coups du sélikdar, le 11 janvier 1299. Le crime consommé, le Géorgien et le sélikdar fermèrent la porte, et allèrent annoncer la mort du sultan à Séif-eddin-Tahdgi, qui les attendait avec ses Bordgites. Les conjurés coururent à l'appartement de Menkou-Timour, qu'ils massacrèrent. Mais Takdji et Kourdji furent à leur tour mis à mort par ordre de Bedr-eddin-Bektasch, chef de l'armée de Syrie, qui replaça sur le trône Nasser-Mohammed. Ladgin fut enterré près du mont Mocattam. Il avait toutes les qualités qui font les grands rois, une parfaite connaissance des affaires, de la prudence, de la pénétration et du courage. On cite un exemple de sa libéralité. Un jour le cadi Schehab-eddin, écrivant en sa présence, laissa tomber de l'encre sur ses habits. Le sultan l'en avertit. Le cadi répondit : « Prince, les habits de votre esclave sont blancs malgré cet accident; ce n'est point de l'encre qui tombe sur moi mais plutôt de nouveaux habits. » Ladgin lui fit donner cinq cents drachmes. Schehab-eddin ayant ajouté : « Tous vos esclaves comme moi seront jaloux de ces bienfaits, » le sultan fit distribuer la même somme aux autres officiers. F.-X. T.

Étienne Quatremère, *Histoire des Mameluks d'Égypte*, tom. I. — *Art de vérifier les dates*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, tom III. — Aboulféda, *Annales Moslemi*, t. V.

LADISLAS, rois de Pologne. *Voy.* WLADISLAS.

LADISLAS Ier, surnommé *le Saint*, roi de Hongrie, né vers 1041, mort en 1095. Ce prince, un des plus célèbres de la famille des Arpad, naquit en Pologne, où son père, Béla Ier, s'était retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Béla, qui avait succédé à Pierre, étant mort, Ladislas força, avec le secours des Polonais, son successeur Salomon à lui assigner un apanage ainsi qu'à son frère Geysa. Après diverses révolutions, il monta enfin lui-même sur le trône, en 1077, auquel l'appelèrent les vœux unanimes des Hongrois, qui avaient déjà pu apprécier sa valeur guerrière dans les luttes contre les tribus tartares. Comme Salomon, malgré sa renonciation formelle au trône, éleva de nouvelles prétentions, et qu'il souleva contre Ladislas les Valaques, ainsi que les autres peuples voisins, ce dernier eut de longs combats à soutenir, dont il sortit victorieux; car il battit successivement les Valaques, les Bohêmes, les Russes, les Polonais, poursuivit les Petchénègues jusque dans leurs steppes, rendit tributaires les Cumans, imposa des princes de son choix aux Serbes, et fit en 1087 la conquête définitive de la Croatie et de la Dalmatie. Les mauvais traitements que le dernier roi de ces pays, Démétrius Zwonimir, exerça sur sa femme, sœur de Ladislas, fournirent à celui-ci l'occasion de se mêler des affaires intérieures de ces deux royaumes, dont l'un, la Croatie, resta pour toujours incorporé à la monarchie hongroise, tandis que l'autre tomba bientôt après entre les mains des Vénitiens. Salomon, le rival de La-

dislas, finit, de guerre lasse, par se retirer dans un couvent.

Quant à ce dernier lui-même, débarrassé des guerres extérieures, il essaya de répandre quelque civilisation dans ses États; il donna des lois nouvelles à la diète de Zablon (en 1092), protégea le commerce, et en élevant des églises et monastères nombreux il encouragea le clergé à tirer les Hongrois de la barbarie. Après avoir aidé Boleslas II à remonter sur le trône de Pologne, il songea à couronner ses exploits par la délivrance de la Palestine; mais une attaque des Bohêmes le força de diriger ses efforts de ce côté-ci, et en marchant contre eux il mourut subitement, en 1095, et fut enterré à Grand-Varadin, ville dont il est le fondateur. Il fut canonisé en 1198, par le pape Célestin III, qui fixa la célébration de la fête de Ladislas au 27 juin. Sa vie a été écrite en latin par un moine contemporain, Cracovie, 1511, et insérée dans les *Acta Sanctorum*, avec les notes des *Bollandistes*, t. V, du mois de juin, et t. Ier de l'Appendice 261. Cette biographie n'expose, il est vrai, qu'un côté du caractère et de l'activité de Ladislas, savoir sa piété et son zèle pour les intérêts de l'Église.

Ch. Rumelin.

Bonfinius, *Rerum Hungaricarum Dec.* — Fessler, *Histoire des Hongrois* (en allemand). — Mailath, *Histoire de la Hongrie* (en allemand).

Ladislas II, roi de Hongrie, né vers 1134, mort le 14 janvier 1162. Ce roi, qui est omis dans beaucoup de listes des rois de Hongrie, probablement parce que son élection et son couronnement présentent quelques irrégularités de forme, n'a occupé le trône que pendant six mois. Troisième fils du roi aveugle Béla II, il avait des tiraillements continuels avec son frère aîné, le roi Geysa II, et il finit, ainsi que son autre frère Étienne, par se retirer à la cour de l'empereur byzantin Manuel, leur beau-frère. Après la mort de Geysa II, en juin 1161, il y avait trois partis en présence, celui du fils aîné du roi défunt, Étienne III, prince mineur, ensuite celui de Ladislas II, enfin celui de son frère aîné, Étienne IV. L'élection d'Étienne III se fit avec toute la régularité voulue, et il était déjà couronné par le primat du royaume, l'archevêque de Gran, Lucas Barfy, qui devait en même temps exercer la régence avec la reine douairière, Euphrosine, pendant la minorité d'Étienne III, lorsque l'empereur Manuel se mit à soutenir les prétentions d'Étienne IV. Mais ce dernier était généralement détesté, et quand le général grec Alexius Contestephanus arriva avec son armée en Hongrie, les partis s'étaient mis d'accord par l'élection de Ladislas II. L'empereur Manuel, content de pouvoir imposer un de ses protégés, quoique Ladislas ne fût pas précisément de son choix, adhéra à cette élection, et, à défaut de primat du royaume, il se trouva un autre archevêque, qui consentit à couronner et à sacrer Ladislas II, le 15 juillet 1161. Mais le primat, Lucas Barfy, qui soutenait toujours Euphrosine et son pupille, Étienne III, réfugiés à Presbourg, excommunia solennellement Ladislas II ainsi que l'archevêque Miska et Michel de Bacs, qui l'avait couronné, et fit publier les bans de cet acte important dans tout le royaume. Le nombre des partisans de Ladislas diminua alors rapidement, quoique ce roi se moquât publiquement de cette excommunication. Sa mort subite, arrivée six jours après l'acte lancé par le primat, réduisit le nombre des candidats au trône à deux, qui pendant l'espace de douze ans occupèrent alternativement le trône. Ladislas II, présenté par les partisans du primat comme l'objet de la juste colère du ciel, n'a pas eu le temps de donner la mesure de ce qu'on aurait pu attendre de lui, quoiqu'il débutât par quelques ordonnances énergiques. Ch. R.

Henri de Muglen, *Histoire de Hongrie* (en allemand, chapitre 53). — Helena, *Historia Regum Hungariæ*, IV, 22. — Fessler, *Histoire des Hongrois* (en allemand), II.

Ladislas III, roi de Hongrie, né vers 1185, mort en 1205. Il fut élu en 1204 pour succéder à son père, Éméric; mais il ne régna que six mois. Aidés par les croisés, les Vénitiens reprirent à la Hongrie l'importante ville de Zara, que son grand-père, Béla III, avait conquise en 1181. Au moment où le roi se préparait à la reconquérir, il fut enlevé par une mort prématurée. Ch. R.

Ladislas IV, surnommé *le Cuman*, roi de Hongrie, né vers 1250, mort en 1290. Il succéda, en 1272, à son père Étienne IV, prince guerrier, qui avait élevé la Hongrie au rang de la première puissance de l'est de l'Europe. Ladislas marcha d'abord sur les traces de son père. Il aida puissamment l'empereur Rodolphe de Habsbourg à détrôner Ottocar de Bohême, et battit ensuite les Cumans, qui avaient répondu aux faveurs dont le roi les combla par des exigences de plus en plus grandes. Mais une nouvelle invasion des Nogaïs, tribu mogole, établie dans la Russie méridionale, à Anelle (nommé alors empire de Kiptchak), et rappelée par les Cumans, l'arrêta dans ses victoires. Il eut recours à l'empereur Rodolphe, son ancien allié; mais celui-ci, désirant affaiblir son rival, ne lui envoya que des secours insuffisants, et bientôt l'abandonna tout à fait.

La Hongrie fut alors ravagée par ces barbares, au point qu'on y vit fréquemment les hommes s'atteler eux-mêmes à la charrue pour labourer la terre. De là date le proverbe hongrois : « *Les charrues de Ladislas* ». Mais on croit, d'un autre côté, que c'est de cette dernière expédition que date l'établissement de quelques ouvriers mogols xylographes dans les villes de l'Esclavonie, notamment à Firmium, qui apprirent la xylographie aux Vénitiens établis dans cette province, et on sait aussi qu'un certain Français, établi à Belgrade ou Firmium, fut amené par les Mongols, au fond de l'Asie, pour sculpter le trône de leur

grand-khan. Pour en revenir a Ladislas, il crut pouvoir apaiser au moins les Cumans, en répudiant sa femme, pour en épouser une autre dans leur tribu; mais cet acte de faiblesse, qu'on lui a reproche à bon droit, ne servit qu'à rendre ces barbares plus insolents encore. Tombé en leur pouvoir dans un combat, il fut emmené hors de ses États, et assassiné quelques mois après, dans sa tente, en 1290. Il mourut sans postérité.

Ch. RUMELIN.

LADISLAS V, roi de Hongrie, né vers 1400, mort en 1444, le 11 novembre. Fils du fameux Jagellon, il était monté sur le trône de Pologne, en 1434, sous le nom de *Wladislas* VI. A la mort de l'empereur Albert II, roi de Hongrie par son mariage avec Élisabeth, fille de Sigismond, les États, ne voulant pas de régence, l'elurent en 1440 roi de Hongrie, en même temps qu'ils lui proposèrent le mariage avec la veuve d'Albert II, qui devait mettre au monde un fils posthume de son premier mari. On aurait ainsi sauvegardé les droits de tous, et concentré le gouvernement de deux grands pays dans une main vigoureuse. Sur ces entrefaites, la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé Ladislas Posthume, et qui fut plus tard Ladislas VI. Le roi de Pologne, n'acceptant que l'une de ces deux propositions, entra en Hongrie, s'y fit proclamer roi, sans tenir compte ni d'Élisabeth ni de son fils. Élisabeth, appuyee par l'empereur Frédéric III, avait fait sacrer Ladislas Posthume, âge de quatre mois, et à l'approche de Ladislas V elle emporta la couronne en Autriche. Ce dernier, à défaut de diadème royal, avait fait placer, lors du couronnement, sur sa tête la couronne qui decorait la statue de saint Étienne Ier. Les partisans d'Élisabeth firent la guerre au nouveau roi. et quelques-uns de leurs émissaires, prétend-on, s'introduisirent, à la faveur de la foule, dans le palais de Ladislas V, pour l'empoisonner; mais ils furent découverts et punis. Au bout de deux ans, la guerre se termina, en 1442, par un traité conclu a Bude, sous la médiation d'Eugène IV, dans l'intérêt de la défense du royaume contre les Turcs. Ladislas V conserva le titre de régent pendant la minorité de Ladislas Posthume, et l'éventualité de la succession définitive pour le cas ou ce prince mourrait sans héritier. Pendant les guerres civiles, le sultan Murad II envahissait la Hongrie; mais il fut battu par Jean Hunyad, vaïvode de Transylvanie, et général en chef des troupes hongroises, dans les deux grandes batailles de Hermannstadt et de Nissa en Bulgarie, en 1442 et 1443. Le roi Ladislas V lui-même contribua, à la tête d'une armée de Polonais et accompagné du legat Julien Cesarini, à l'importante victoire de Jalovaz, remportée encore par Hunyad. Amurat demanda la paix; Ladislas l'accorda, et on la signa, à Segedin, pour dix ans, en 1444. Les Turcs rendirent tout ce qu'ils avaient conquis sur les Hongrois et les Serbes; la Valachie fut placée sous la souveraineté de la Hongrie; la Bulgarie resta aux Turcs. Mais la détresse ou se trouvait Constantinople, cernée de toutes parts par les Turcs, et les promesses antérieurement faites à l'empereur Jean Paléologue ainsi qu'à Scanderbeg et aux Vénitiens parurent à Ladislas V des raisons suffisantes pour l'engager à rompre ce traité sur les instances du pape. L'occasion était favorable, et pendant qu'une flotte, sous le commandement du cardinal Condolmieri, ferma aux Turcs le passage de l'Hellespont, Ladislas V avança à la tête de son armée sur Varna. Les Turcs auraient alors été rejetés hors de l'Europe si les Génois n'avaient pas prêté leurs vaisseaux pour le transport des troupes turques d'Asie en Europe : Hunyad et Ladislas firent des prodiges de valeur dans la bataille qui s'engagea, le 11 novembre 1444, près de Varna. Mais le roi tombe pendant le combat; sa tête, coupée par un janissaire, est portée dans les rangs de l'armée turque. Cette vue découragea les Hongrois, qui jetèrent les armes et s'enfuirent en désordre. Quelques auteurs parlent des honneurs rendus aux restes de Ladislas V par Murad II, mais rien ne justifie cette assertion. Cette defaite décida du sort des royaumes slaves du Danube, tels que la Serbie, la Bosnie, la Bulgarie, etc.; elle hâta la chute de l'empire grec, et inaugura la perte des trois quarts de la Hongrie pour les chrétiens, perte qui amena plus tard les Turcs sous les murs de Vienne.

Ch. R.

LADISLAS VI, *le Posthume*, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1439, mort en 1458. Il était fils d'Albert d'Autriche, empereur d'Allemagne et roi de Bohême et de Hongrie, et naquit quelques mois après la mort de son père. Couronné préalablement, en 1440, il n'entra en possession du trône qu'en 1444, à la mort de Ladislas V. Mais l'empereur Frédéric III d'Allemagne, qui s'était arrogé la tutelle de Ladislas VI, ne voulut pas le laisser partir, ni lui ni sa mère Élisabeth, et Hunyad, nommé régent de Hongrie, dut mettre le siége devant Henstadt pour forcer Frédéric, auquel le pape avait confirmé la tutelle, à remettre leur roi en liberté, en 1446. Une trêve qui survint conservait cependant la tutelle à Frédéric, qui garda ainsi son pupille auprès de lui jusqu'en 1451, année dans laquelle Ladislas VI prit definitivement les rênes du gouvernement. Pendant tout ce temps les Turcs ne cessèrent d'attaquer la Hongrie; Ladislas VI eut la lâcheté de s'enfuir, dans la seconde année de son règne, lors de leur apparition, laissant la défense du pays à Jean Hunyad, qui les battit completement sous les murs de Belgrade, à l'aide d'une armée, rassemblée par les prédications du célèbre légat du pape, le franciscain Jean Capistrano (en 1456). Le sauveur du pays, Jean Hunyad, étant descendu dans la tombe quelque temps après cette victoire, le roi fit décapiter son fils Ladislas Hunyad, à Bude, où il l'avait attiré, sous prétexte de conspiration. La veuve de Jean Hunyad

menaça Ladislas VI d'appeler les Turcs à son secours s'il ne lui rendait pas son second fils, Mathias Corvin, que le roi détenait aussi, et rassembla ses partisans contre lui. Ladislas se réfugia d'abord à Vienne, ensuite en Pologne, où il attendait Madeleine, fille de Charles VII de France, qu'il devait épouser; mais il mourut subitement, âgé seulement de dix-sept ans. Comme il avait, à l'exemple de son père, poursuivi les hussites avec un grand acharnement, on soupçonna qu'il avait été empoisonné par des hommes de ce parti.

Du règne de Ladislas date une des premières chroniques de Hongrie, écrite en magyar par Ladislas Bathory, en 1450; car jusque alors on avait toujours écrit en latin, et là comme ailleurs c'étaient les chants populaires, les hymnes guerriers qui avaient inauguré la littérature nationale. Mais la prose ne se forma qu'à l'époque des Hunyad. Quelques années après, en 1465, on vit paraître la première grammaire magyare, perdue aujourd'hui. Ch. R.

LADISLAS VII, roi de Hongrie, né vers 1450, mort le 13 mars 1516. Il était le fils aîné de Casimir IV de Pologne, et avait déjà, en 1471, été nommé roi de Bohême, quand les électeurs de la diète hongroise de Kallos vinrent, en 1490, après des débats tumultueux, lui apporter sa nomination de roi de Hongrie. Il la dut surtout à la reine douairière de Hongrie, veuve de Matthias Corvin, Béatrice d'Anjou, à qui il avait fait beaucoup d'avances et promis de l'épouser. Béatrice, qui avait partagé les travaux de son mari tendant à la civilisation des Hongrois, et fondé de ses propres deniers la célèbre école des mineurs de Schemnitz, dirigea les vues des électeurs sur Ladislas. Mais, une fois élu roi, ce dernier ne garda plus de ménagements avec la reine, et il épousa, en 1502, Anne de Foix, qui lui donna plusieurs enfants. L'élection de Ladislas coûta cher à la Hongrie : toutes les conquêtes de Matthias Corvin, tant en Pologne qu'en Autriche, furent perdues, car les princes de ces deux pays, compétiteurs de Ladislas VII au trône de Hongrie, lui avaient déclaré la guerre, et le roi avait dû en outre assurer à Maximilien I[er] le droit de succession éventuel en cas qu'il mourût sans postérité (*Traité de Presbourg*, 23 novembre 1491). D'un autre côté, les nobles du royaume, surtout la puissante famille de Zapolski ou Zapolya, irrités de cet empiétement d'une puissance étrangère sur les droits des électeurs hongrois, extorquèrent à Ladislas VII de nombreux priviléges pour leur ordre : ce dernier sut confirmer à Étienne II Zapolya la dignité de palatin à titre héréditaire, et à son fils Jean II Zapolya le gouvernement de la Hongrie orientale et de la Transylvanie, également comme fief héréditaire. La naissance seule d'un fils mit le roi en état de résister avec succès aux exigences intérieures de Jean Zapolya, qui demandait l'éventualité de la succession royale avec la main de la fille de Ladislas VII. Pour prévenir toute nouvelle demande de ce genre de la part des barons récalcitrants, il fit, en 1507, nommer roi le fils qui venait de lui naître. Quant à la guerre contre les Turcs, les flottes coalisées de Ladislas, des Vénitiens, des Français, des Espagnols furent détruites par une tempête, ce qui força le roi à conclure avec Bajazet II la paix de Bude (20 août 1503). Mais lors d'une nouvelle croisade prêchée contre les Turcs en 1512, par le cardinal archevêque de Hongrie, patriarche latin titulaire de Constantinople, avec la permission du pape, soixante-dix mille paysans s'étaient enrôlés comme croisés. Comme plusieurs des seigneurs féodaux empêchèrent leurs serfs de s'y joindre, les chefs des croisés, Georges Dosa, de la nation de Szerlen, son frère nommé Geczo, et le bourgeois de Pesth Ambroise Szabérès, se jetèrent sur les propriétaires et renouvelèrent à cette occasion toutes les horreurs de la jacquerie. Après avoir battu le comte de Temasuras, Étienne Bathory, et fait périr au milieu d'atroces supplices l'évêque de Ganad, Nicolas Gkati, les jacques, avec leur chef Dosa, qui, aidé d'Antoine Hornsza, s'était fait proclamer roi, furent exterminés par Jean Zapolya. Dosa fut rôti tout vivant, et on força quelques-uns de ses amis, qu'on avait affamés, à couper sa chair rôtie en morceaux pour s'en nourrir. La révolte apaisée, la noblesse prit à la diète de Bude des mesures sévères contre les serfs (dont la dégradation, en Hongrie, date de cette néfaste époque); mais elle profita en même temps de cette circonstance pour enlever à la royauté ce qui lui restait de force. Étienne Werboecz, jurisconsulte, publia alors le *Tripartitum Juris regni Hungariæ;* et dans ce recueil officiel, présenté à la même diète de Bude, et adopté par elle, en 1514, les droits de la couronne furent singulièrement restreints.

En 1515 Ladislas signa la paix (convention de Vienne) avec Maximilien I[er], qui était toujours son compétiteur au trône. Ladislas fiança son fils Louis avec Marie, petite-fille de l'empereur, tandis que Ferdinand, petit-fils de Maximilien, était fiancé avec Anne, fille de Ladislas; ce dernier assurait le trône de Hongrie à Ferdinand dans le cas où Louis viendrait à mourir sans postérité. Ce traité fut ratifié malgré la prétention des nobles. Ladislas VII mourut en 1516, au milieu de nouveaux efforts qu'il faisait pour relever les forces militaires de la nation, que Mathias Corvin avait portées à leur plus haut degré de développement par la création d'une armée permanente, avec plusieurs corps d'élite, et par le perfectionnement des armes à feu. Remarquons ici que c'est aux Bohémiens ou Zingari que la Hongrie dut le premier usage de ces nouvelles armes, et que ce fut Ladislas VII qui leur accorda beaucoup de priviléges.

Ch. Rumelin.

Gebhardt, *Geschichte von Ungarn*, 4 vol. Leipzig,

1778-82. — Fessler, *Geschichte der Ungarn*, 10 vol. Leipzig, 2e édit., 1867-80. — Engel, *Geschichte des ungrischen Reichs*, 5 vol.; Vienne, 1834. — Jean, comte de Mailath, *Geschichte der Ungarn*, 5 vol. 2e édit.; Ratisbonne, 1858 et suiv. — Szalac, *Magyar or szag torténete*, 3 vol.; Leipzig, 1860-63.

LADISLAS DE GARA, palatin de Hongrie et ban de Croatie, né vers 1386, mort vers 1466. Il était fils posthume de Nicolas de Gara, assassiné avant la naissance de Ladislas par Michel Horvath, ban de Croatie. Au milieu des troubles continuels dont la Hongrie était agitée, Ladislas fit toujours preuve de la plus grande habileté et d'un esprit politique. Il était partisan de Sigismond et chef du parti allemand, opposé au parti national des Hunyad qui repoussa les rois pris parmi les empereurs d'Allemagne. Ladislas avait contribué à l'élection des rois Sigismond, Albert II et Ladislas VI Posthume au trône de Hongrie, et Albert II l'avait récompensé, en lui conférant le gouvernement de la Croatie et de l'Esclavonie, en 1439. En 1448, sous le règne de Ladislas VI, il devint palatin de Hongrie, et convoqua, en 1457, une diète à Bade, pour faire élire un nouveau roi, après la mort de Ladislas VI. Ladislas de Gara et son parti proclamèrent l'empereur Frédéric III; mais le parti national des Hunyad l'emporta, en faisant élire le second fils de Jean Hunyad, ancien régent du royaume, sous le nom de Matthias Corvin. Dès lors la carrière de Ladislas de Gara était close; il termina sa vie dans l'obscurité, retiré dans ses domaines, situés aux frontières de la Hongrie et du banat.

Ch. R.

LADISLAS DE HUNYAD, ban de Croatie, né vers 1427, mort en 1457. Fils aîné du célèbre régent de Hongrie Jean Hunyad, il prit part aux exploits glorieux de son père, et le banat de Croatie et l'Esclavonie furent sa récompense, en 1448. Mais la jalousie de Ladislas contre Ulric de Cillen, nommé lieutenant du roi en Hongrie en 1456, amena une de ces querelles si fréquentes entre les deux familles chefs des factions opposées. Ladislas tua le comte de Cillen, et le roi, n'osant pas punir ouvertement le meurtrier, parce qu'il redoutait la vengeance de cette puissante maison, l'attira à Bude, où il le fit décapiter (en 1457). Ce crime contribua puissamment à l'élection du second frère Matthias Corvin au trône royal, qui devait bientôt devenir vacant par la mort du roi Ladislas VI, car elle fit diminuer le nombre des adhérents du parti allemand; mais elle amena aussi une nouvelle invasion des Turcs.

Ch. Rumelin.

Gebhardi, *Geschichte von Ungarn*, 4 vol; Leipzig, 1778, 1782. — Fessler, *Geschichte von Ungarn*; Leipzig, 1867, 1850.

LADISLAS (*Jean*), roi des Bulgares, s'empara du trône après l'avoir souillé du sang de Gabriel, son cousin, en 1015, et mourut au mois de janvier 1018. Il était fils d'Aaron et frère du roi Samuel. En 1016 l'empereur Basile reprit le cours de ses conquêtes en Macédoine. Achride, l'une des principales villes du pays, tomba en son pouvoir. Malgré les efforts de Ladislas, plusieurs autres places se rendirent aux Grecs ou furent prises d'assaut. Il fit cependant preuve de courage et d'habileté, et remporta dans cette campagne quelques avantages. Il périt au siége de Durazzo, après deux ans et cinq mois de règne.

Ladislas laissait de sa femme Marie six fils et six filles. A la nouvelle de sa mort, Basile se rendit en Bulgarie pour recevoir la soumission de la reine et des grands du royaume, en 1019. Ibazc seul résista; mais il fut pris l'année suivante, et privé de la vue. La Bulgarie fut alors réduite en province de l'Empire. Les Bulgares commençaient à s'accoutumer au joug, lorsqu'un aventurier, nommé Daléan, tenta de leur rendre leur liberté et leur nationalité (1037). Après quelques années de lutte et de succès divers il succomba lui-même (1041), et la Bulgarie continua d'être gouvernée par des ducs romains jusqu'au règne de Calo Pierre, en 1186.

F.—X. T.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. X. — De Guignes, *Histoire des Huns*, tom. III. — *Art de vérifier les dates*, t. I et II.

LADISLAS, rois de Servie. *Voy.* Wladislas.

LA DIXMERIE (*Nicolas* Bricaire de), littérateur français, né vers 1730, à La Motte d'Attencourt (Champagne), mort le 26 novembre 1791, à Paris. Venu de bonne heure dans cette ville, il s'occupa toute sa vie de travaux littéraires. « On trouve, dit Sabatier, dans ses poésies de l'aisance et de la simplicité; ses contes sont moins agréables que ceux de Marmontel, mais ils sont plus moraux, plus variés, et annoncent une âme plus sensible. » On a de lui : *L'Ile taciturne et l'Ile enjouée*; Paris, 1759, in-12; — *Le Livre d'Airain*; ibid., 1759, in-12; — *Contes Philosophiques et Moraux*; ibid., 1765, 2 vol. in-12; nouv. édit., augmentée, ibid., 1769, 3 vol. in-12; — *Les deux Ages du Goût et du Génie sous Louis XIV et sous Louis XV*; ibid., 1769, in-8°, parallèle entre les dix-septième et dix-huitième siècles; les notes sont judicieuses et instructives; — *Le Lutin*; ibid., 1770, in-12; — *Le Sauvage de Taïti aux Français*; ibid., 1770, in-12; — *Toni et Clairette*; ibid., 1773, 2 vol. in-12; réimpr. en 1797, avec un *Discours sur l'Origine, les Progrès et les Genres des Romans*; — *La Comète, conte en l'air*; 1773, in-8°; — *L'Espagne littéraire*; Paris, 1774, 4 vol. in-12; recueil d'un journal mensuel que Cubières-Palmezeaux, ami de l'auteur, fit reparaître avec des changements et additions de sa main, sous le titre : *Lettres sur l'Espagne, ou essai sur les mœurs, les usages et la littérature de ce royaume*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; Mme Fanny de Beauharnais y inséra à la fin une nouvelle et quelques pièces de vers; — *La Sibylle gauloise, ou la France telle qu'elle fut, telle qu'elle est, et telle à peu près qu'elle pourra être*; Londres et Paris, 1775, in-8°; — *Les Dangers d'un Premier Choix, ou lettres de Laure à Émilie*;

1777, 2 vol. in-12; La Haye et Paris, 1785, 3 part. in-12; — *Eloge de Voltaire;* Genève, 1779, in-8°, prononcé dans une loge maçonnique; — *Dialogues des Morts*, qui parurent d'abord dans *Le Mercure; — Eloge de Montaigne;* Paris, 1781, in-8°; — *Le Géant Isoire, sire de Montsouris;* ibid., 1788, 2 vol. in-12, etc. — La Dixmerie a eu aussi beaucoup de part à *l'Origine des Arts* de Goguet ainsi qu'à *l'Avant-Coureur* (1760-1773), feuille hebdomadaire, à *l'Almanach des Muses* et à d'autres recueils périodiques. Quelques contes de lui, d'une bonne facture, se trouvent dans le tome II du *Recueil des meilleurs Contes en vers;* Paris, 1784, in-8°.

P. L—Y.

Sabatier, *Les Siècles littéraires*, t. II. — *Notice* de Cubières en tête des *Lettres sur l'Espagne*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Viollet-Leduc, *Biblioth. Poétique* (suppl.).

LADMIRAL (*Jean*), graveur hollandais, né Leyde, en 1680. Il était d'une famille française protestante, que la révocation de l'édit de Nantes reduisit à chercher un refuge à l'étranger. Il apporta dans sa nouvelle patrie un grand talent comme graveur et l'art d'imprimer les estampes en diverses couleurs, art peu répandu alors. Le célèbre anatomiste Ruysch le chargea d'exécuter les planches dont il enrichissait ses ouvrages. C'est ainsi que Ladmiral représenta les diverses parties du corps humain fort habilement nuancées. Ces planches jouissent encore de l'estime des anatomistes et des amateurs. On a aussi de Ladmiral une *Collection d'Insectes* en vingt-cinq feuilles; 1756.

A. DE L.

Basan, *Dict. des Graveurs*.

LADONNE (*Étienne*), poëte latin moderne, né à Autun, vivait dans le dix-septième siècle. Il laissa la réputation d'un bon avocat, et écrivit en vers alexandrins : *Augustoduni, amplissimæ civitatis et Galliarum quondam facile principis, Antiquitates;* Autun, 1640, in-8°, avec des remarques assez amples en prose. Il mourut avant l'impression de cet ouvrage, qui fut édité par son frère, Jean Ladonne, chanoine d'Autun.

K.

Edme Thomas, *Histoire d'Autun*.

LADORE (*Jacques*), théologien et poëte français, né en Touraine, dans la première moitié du dix-septième siècle. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en théologie, il fut admis dans un couvent de minimes. Dans la suite il devint procureur général de l'ordre, et ses fonctions l'appelèrent à Rome, où il se trouvait encore en 1664. Étant revenu en France, il passait la Seine à Joigny, lorsqu'il tomba dans le fleuve et se noya. On ignore l'époque précise où eut lieu cet événement. Il a publié : *Le Vol de l'Ame sur les autels;* Paris, 1656, in-8°; — *Le Bonheur de la Fréquente Communion;* ibid., 1658, in-8°; — *Digestum Sapientiæ Minimitanæ, sive de jure Minimorum;* Rome, 1660, in-4°; — *Horatii christiani tripartitus in B. Francisci Salesii canonisationis inauguratione, fide scilicet, spei et charitatis triumphus;* Rome, 1662, in-4°. Ce dernier ouvrage, appelé ordinairement l'*Horace chrétien*, est un recueil d'odes latines ayant pour objet de célébrer chacune des vertus de François de Sales, dont la canonisation se préparait.

K.

Violet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*.

LADOUCETTE (*Jean-Charles-François*, baron DE), administrateur et littérateur français, né à Metz, le 4 octobre 1770, mort à Paris, le 1[?] mars 1848. Fils d'un chirurgien major des armées, le jeune Ladoucette fit de brillantes études au collége de Nancy. Il terminait son droit dans cette ville lorsque les trois régiments qui formaient la garnison se révoltèrent et furent comprimés par l'énergie de M. de Bouillé (voir ce nom). Au milieu du feu, Ladoucette rejoignit la garde nationale de Metz; le lendemain il prononça l'oraison funèbre de M. de Vigneulle, lieutenant-colonel de ces volontaires. Son goût pour les belles-lettres se manifesta dès lors; il débuta par un *Éloge au général Bouillé sur l'affaire de Nancy*. Envoyé à Paris par son père, il fut adressé à Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, qui était son parent. Les événements politiques l'engagèrent à aller parcourir la Suisse et l'Allemagne pour étudier le génie des productions littéraires d'outre Rhin. Rentré en France après le 18 brumaire, Ladoucette tourna ses vues vers la carrière administrative, et, sur la proposition deux fois présentée par le conseil général du département de la Seine, il fût, par arrêté du premier consul, daté du 23 germinal an X (13 avril 1802), nommé préfet des Hautes-Alpes. En prenant possession de sa préfecture, Ladoucette trouva le département en proie à la disette. Les grains avaient été gelés sur pied, les magasins étaient vides, l'argent rare et les chemins affreux. Au milieu de l'effroi général qu'inspirait cette situation pénible, Ladoucette résolut de profiter de la détresse même du pays pour conquérir une route qui allait à jamais lui ouvrir la fertile Italie. Il écrivit au général Jourdan, alors gouverneur du Piémont, et lui communiqua son projet de faire une route sur le mont Genèvre. Ladoucette travailla lui-même à cette route avec les habitants et les soldats de deux régiments, malgré l'opposition du directeur général des ponts et chaussées, qui le menaçait de destitution. Pour justifier sa témérité auprès du chef de l'État, il avança, sur ses propres fonds, vingt-cinq mille francs pour les premiers travaux, et appuya sa demande de raisons si importantes en faveur de la route qu'il venait d'entreprendre que courrier par courrier il reçut les vingt-cinq mille francs avancés et successivement quinze ordonnances de dix mille francs chacune, avec ordre de faire dresser le projet de la route d'Espagne en Italie. Un obélisque ayant vingt mètres de hauteur, élevé sur un large plateau à 2,000 mètres au-dessus du niveau

de la mer, fut consacré à l'empereur par le département des Hautes-Alpes (1). Par les soins de Ladoucette, un bureau central de charité fut établi dans chaque chef-lieu de justice de paix, et dans chaque commune un bureau auxiliaire, pour régir, sous la surveillance de l'administration, les biens appartenant aux pauvres sous quelque nom et dénomination que ce puisse être. Il institua en outre cinquante greniers d'abondance, obtint du gouvernement le rétablissement des maisons hospitalières fondées, en 1340, sur le mont Genèvre, par Humbert, dernier dauphin, monastère servi par des religieux hospitaliers qui sonneraient la cloche soir et matin, surtout pendant les orages, pour ramener les voyageurs égarés et leur fournir les secours que réclamerait leur position. Il créa un cours d'accouchement destiné à mettre un terme aux accidents causés par l'ignorance des sages-femmes, fonda la Société d'Émulation des Hautes-Alpes, dont il fut le président, établit un musée central à Gap, s'occupa activement de l'amélioration de toutes les voies de communication, en fit ouvrir de nouvelles, fit construire des ponts, curer des rivières, encaisser des torrents, creuser des canaux, dessécher des marais, faire des plantations et des pépinières, et multiplia les écoles sur tous les points du département. C'est à lui que l'on doit l'établissement de la première maison centrale de détention, celle d'Embrun, où le règlement donné par lui est encore observé aujourd'hui. Le 31 mars 1809, Ladoucette fut nommé préfet de la Roër, où il rendit de grands services. Il administra ce département jusqu'en 1814, époque où il fut séparé de la France. A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur lui confia la préfecture de la Moselle. Lorsqu'on apprit l'entrée de Louis XVIII à Paris, Ladoucette resta à son poste, modéra les esprits, et, maintenant l'harmonie entre les habitants des villes et des campagnes, il amena, sans secousse, le nouvel ordre de choses et publia une proclamation où il tint un langage plein de dignité. De retour à Paris, le 16 août 1815, il reçut les éloges du ministre de l'intérieur, qui lui offrit des récompenses qu'il refusa, comme il refusa plus tard la préfecture de l'Oise et autres propositions successivement renouvelées. En 1828 il fut porté pour la députation dans le grand collége de l'Aisne et dans le troisième collége de Paris; mais il ne fut élu député qu'en 1834, par l'arrondissement de Briey (Moselle). En qualité de président de plusieurs commissions, il a apporté de grandes lumières, fruit de ses longues études et de son expérience. On a de lui comme écrivain : *Helvétius à Voré*, fait historique en un acte et en prose, représenté sur le théâtre des Amis des Arts et des Élèves de l'Opéra-Comique, le 19 messidor an VI; — *Philoclès*, imitation de l'*Agathon* de Wieland, 2 vol. in-8°. Ladoucette dédia cette traduction libre à l'auteur allemand, qui lui dit : « Je ne l'eusse pas fait autrement, si je l'eusse écrit pour des Français; » — *Essai sur la Vieillesse*, discours lu dans la séance de la Société d'Émulation des Hautes-Alpes, le 15 pluviôse an II; — *Rose et Noir, une nouvelle dite très-ancienne et une chinoise;* 1801, in-12; — *Éloge funèbre du général Vallier La Peyrouse*, lu à la séance du 15 vendémiaire an XII; — *Éloge du chevalier Bayard* (manuscrit); — *Lettre écrite des eaux du Monestier, le 15 fructidor an* XII, *à son Excellence le ministre de l'intérieur, sur les Antiquités des Hautes-Alpes, et principalement sur celles de Mons-Seleucus* (*Labâtie-mont-Saléon*) (annuaire du département des Hautes-Alpes, an XIII, p. 198 à 204); — *Archéologie de Mons-Seleucus, ville romaine;* Gap, 1806, in-4°; — *Voyage fait en 1813 et 1814 dans les pays entre Meuse et Rhin*, suivi de notes; Paris, 1818, in-8°, avec cartes; — *Topographie, Histoire, Usage et Dialecte des Hautes-Alpes;* Paris, 1820, in-8°, avec atlas; — *Notice sur la colonie agricole de Fredericks-Oord, en Hollande;* 1822; — *Nouvelles, Contes, Apologies et Mélanges;* 3 vol. in-12; — *Des Ubiens, de Colonia Agrippina, coup d'œil sur l'histoire de Cologne jusqu'à nos jours* (recueil de la Société royale des Antiquaires de France, 1823, tom. IV, p. 507 à 527); — *Le Troubadour*, ou *Guillaume et Marguerite;* Paris, 1824, in-12; — *Robert et Léontine*, histoire du seizième siècle; Paris, 1827, 3 vol. in-12; — *Fables* en vers; Paris, 1827, in-18; quelques-unes de ces fables sont imitées de Pfeffel et de Lessing, de Richardson, etc.

A. JADIN.

Annuaire du Département des Hautes-Alpes pendant plusieurs années. — *Journal des Sciences Militaires*, février 1828. — *Biographie nouvelle des Contemporains*, tom. X. — *Biographie des Préfets*, 1826. — *Recueil des Travaux de l'Académie de Metz*, 1822. — Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Nouveaux Départements*. — Bégin, *Biographie de la Moselle*. — *Documents particuliers*.

* LADOUCETTE (*Louis-Napoléon-Lætitia-Charles* DE), sénateur français, né à Gap (Hautes-Alpes), le 11 février 1809. Fils du précédent, il entra à l'école de cavalerie de Saumur en 1831, et servit comme sous-lieutenant dans le 5e régiment de dragons jusqu'en 1837, époque où il donna sa démission. Nommé, l'année suivante, auditeur au conseil d'État, M. de Ladoucette était maître des requêtes lorsque la révolution de Février éclata. Il se présenta aux élections de 1849, et fut élu à l'Assemblée législative par le département de la Moselle. M. de Ladoucette siégea d'abord parmi les républicains modérés, et vota constamment avec les amis de

(1) Lors de son inauguration, le 22 fructidor an XII, le préfet donna sur le mont Genèvre une fête brillante, et fit frapper une médaille avec cette inscription. Exergue : *Le mont Genèvre ouvert, le 22 germinal an* XII. — *12 avril MDCCCIV*; légende : *J. C. F. Ladoucette, préfet, au nom du département des Hautes-Alpes.* Au revers la médaille représente l'effigie de l'empereur, et porte pour légende : *A Napoléon Bonaparte, l'empereur et le héros des Français.*

l'ordre. Il fut nommé membre de la commission consultative créée le 13 décembre 1851, et élevé à la dignité de sénateur par décret du 26 janvier 1852. Dans le courant de la session de 1854, M. de Ladoucette fit au Sénat une proposition tendant à présenter à l'empereur un rapport qui devait arrêter les bases d'un code rural. Cette proposition ayant été accueillie à l'unanimité, une commission de dix membres fut désignée pour élaborer ce travail. SICARD.

Biographie des sept-cent-cinquante Représentants du peuple à l'Assemblée législative; Paris, 1849. — *Biographie des Membres du Sénat*, etc.; Paris, 1852. — *L'Album de la Semaine*, 2e année, page 76.

LA DOUËSPE DE SAINT-OUEN (*Louis* DE), avocat au parlement de Normandie, né en 1660, mort en 1740. Il était très-versé dans les belles-lettres, et fut un des premiers membres de l'Académie de Caen. On a de lui un poëme en quatre chants, imité du 4e livre de l'*Énéide*; Paris, 1738, in-8°. M. G.

Mercure de novembre 1738. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. V.

LADOWSKI (*Matthias-Marcien*), jurisconsulte polonais, né vers 1650, mort en 1710. Il fut archiviste de l'État, secrétaire du roi Jean Sobieski, et composa les ouvrages suivants : *Inventaire des Constitutions de la couronne de Pologne de* 1550 *à* 1683; Varsovie, 1685, in-fol. Cet ouvrage fut continué par Joseph-André Zaluski, Arnolphe Zegliçki et Théodore Waga, jusqu'à l'année 1782; — *Inventarium omnium et singulorum privilegiorum, litterarum, diplomatum, et monumentorum quæcumque in archivis regni in arce Cracoviensi continentur, per commissarios a S. R. M. et Respublica ad revidendum omnes scripturas in eodem Archivis existentes, deputatos confectum A. D.* 1682, in-fol. L. C.

Janociana, vol. III. — F. Bentkowski, *Hist. de la Littér. polon.*; 1814. — J. Chodynicki, *Les Polonais savans*, 1833.

LADOWSKI (*Remie*), naturaliste polonais, né en Wolhynie, en 1738, mort en 1798. Il entra dans la congrégation des Piaristes, et fut professeur au collége de Lukow. On a de lui : *Grammaire géographique, ou nouveau système de géographie élementaire pour les écoles pies*; Varsovie, 1774, 2 vol. in-8°; — *Des Abeilles, la manière de les élever, les multiplier et de les soigner dans leurs maladies*; Varsovie, 1781, in-8°; — *Histoire naturelle du royaume de Pologne, ou description, mise par ordre alphabétique, des animaux, des plantes et des minéraux qui se trouvent en Pologne et en Lithuanie, ainsi que dans les provinces démembrées, recueillie d'après les meilleurs auteurs*; Cracovie, 1783, in-8°. La deuxième édition a été publiée en 2 vol. en 1804. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Bokshammer; — *Dictionnaire d'Histoire Naturelle et d'autres curiosités de l'antiquité qui se trouvent réunies dans plusieurs cabinets*, traduit du français; Cracovie, 1783, 2 vol. in-8°; — *Œuvres de l'abbé Baudry, traduit du français, à l'usage de la jeunesse*; Lublin, 1785, in-8°; — *Le Théâtre de madame de Genlis, à l'usage de la jeunesse*; Varsovie, 1787-1793, 5 vol. in-8°; — *Les Devoirs des gens d'illustre naissance*; Lublin, 1788, in-8°; — *Description des îles Pelew, situées dans la partie occidentale de l'océan Pacifique, d'après les données du capitaine Wilson*; Varsovie, 1792, 2 vol. in-8°. L. CH.

Bielski, *De Vita et Scriptorum Piaristarum*. — F. Bentkowski, *Hist. de la Littérature polonaise*, 1814.

LADVOCAT-BILLIARD (*Nicolas*), prélat français, né à Paris, en 1620, mort à Boulogne-sur-Mer, le 14 avril 1681. Il prit la carrière ecclésiastique, fut reçu en Sorbonne le 24 décembre 1652, et devint chanoine de Notre-Dame et vicaire général du co-adjuteur de Paris, Albert de Gondi, cardinal de Retz, qu'il aida pendant plusieurs années dans ses intrigues politiques, dans l'administration de son diocèse et qu'il accompagna à Rome en 1675. En 1677 il obtint le siége épiscopal de Boulogne-sur-Mer. Il gouverna sagement son diocèse, où il fonda un séminaire et quelques établissements d'instruction et de charité. On a de lui : *Vindiciæ Parthenicæ*; Paris, 1670, 1672 : l'auteur y soutient que la sainte Vierge a été enlevée au ciel corporellement. C'est Ladvocat-Billiard qui a composé les premiers règlements utiles observés dans l'*Hôtel-Dieu* de Paris. A. L.

L'abbé Ladvocat, *Dict. Hist port.* — Moréri, *Le grand Dict. Hist.* — Richard et Giraud, *Bibl. Sacrée*.

LADVOCAT (*Jean-Baptiste*), biographe et hébraïsant français, né à Vaucouleurs, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709, mort à Paris, le 29 décembre 1765. Il était fils du juge royal des eaux et forêts et maire de Vaucouleurs. Il fit ses études à Pont-à-Mousson. Les jésuites cherchèrent à l'attacher à leur ordre; mais ses parents l'envoyèrent se perfectionner à Paris. Il y entra dans la société de Sorbonne. Reçu docteur en théologie, il fut bientôt après nommé curé de Domremy; la Sorbonne l'appela, en 1740, à une de ses chaires royales, et lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. Le duc d'Orléans ayant, en 1751, fondé en Sorbonne une chaire pour l'hébreu, l'abbé Ladvocat en remplit les fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui : *Dictionnaire Géographique portatif*, traduit de l'anglais, sur la 13e édition, Paris, 1747, 1750, in-8°; nouv. édition, augmentée, par Ch.-G. Le Clerc, Paris, 1779, in-8°; édit. par Fr.-X. de Feller, Liége, 1788, 1792, 2 vol. in-8°; édit. par L.-A. Fontenay, Paris, 1803, in-8°; autre par J.-P. Bérenger, Bâle, 1805, in-8°; Lyon, 1811, in-8°; édit. par Auguste L... (Ant.-J. Letronne), Paris, 1813, in-8°; édit. par Bosson de Collonges, Lyon, 1813; édit. par Morel, Paris, 1813, in-8°; édit. par Marchant de Beaumont, Paris, 1817, in-8° : cet ouvrage, publié sous le nom de

Vosgien, et donné comme une traduction de l'anglais de Laurent Échard, est un abrégé du *Dictionnaire géographique* de La Martinière; — *Lettre sur le Rhinocéros, à M***, membre de la Société royale de Londres*; Paris, 1749, in-8°; — *Dictionnaire Historique portatif, contenant l'histoire des patriarches, des princes hébreux, des empereurs, des rois et des grands capitaines, des dieux, des héros de l'antiquité païenne, etc., des papes, des saints pères, des évêques et des cardinaux célèbres, des historiens, poëtes, grammairiens, orateurs, théologiens, jurisconsultes, médecins, philosophes et mathématiciens, etc., avec leurs principaux ouvrages; des femmes savantes, des peintres, sculpteurs, graveurs, des inventeurs des arts et généralement de toutes les personnes illustres ou fameuses de tous les siècles et de toutes les nations du monde*; Paris, 1752, 1755, 1760, 2 vol., in-8°. « Il est bon d'observer, dit l'auteur dans son avertissement, que nous nous sommes servis, pour la composition de cet ouvrage non-seulement du grand Dictionnaire de Moréri et de ses suppléments, mais aussi des livres anciens et modernes qui ont eu jusque ici l'approbation des personnes de goût et de jugement... Nous n'avons fait cet ouvrage que dans nos temps d'amusement et dans les courts intervalles que nous laissent des études sérieuses et des occupations plus importantes; notre dessein a été d'être utile au public et aux jeunes gens, même dans nos temps de récréation.... Ayant été obligé d'aller passer quelques mois à la campagne pour rétablir ma santé, et pour donner aux jeunes gens qui me consultent souvent dans leurs études une idée juste de l'histoire et de la littérature, j'entrepris ce petit *Dictionnaire historique*. J'espère que la modération que j'y ai gardée, et que je recommande toujours à la jeunesse, ne déplaira pas aux honnêtes gens ni aux personnes vraiment chrétiennes et vertueuses. » Après la mort de Ladvocat, le libraire Leclerc fit une nouvelle édition de son dictionnaire, corrigée et considérablement augmentée; Paris, 1777, 3 vol., avec un supplément, 1789, in-8°. Une autre édition, revue, corrigée et continuée jusqu'en 1789, par une société de savants, de littérateurs et de biographes, parut à Paris, 1821-1822, 5 vol. in-8°; — *Grammaire hébraïque, à l'usage des écoles de Sorbonne, avec laquelle on peut apprendre les principes de l'hébreu sans le secours d'aucun maître*; Paris, 1755, 1765, 1789, in-8°; nouv. édition, revue et corrigée; Paris, 1822, in-8°; — *Jugement et Observations sur les Traductions des Psaumes de M. Pluche et de M. Gratien, et en particulier sur celles des RR. PP. capucins et de M. Laugeois, à l'usage des écoles de Sorbonne*; Paris, 1763, in-12; — *Lettre dans laquelle l'auteur examine si les textes originaux de l'Écriture sont corrompus, et si la Vulgate leur est préférable*; Amsterdam et Caen, 1766, in-8°; — *Interprétation historique et critique du Psaume 68 : Exsurgat, Deus*, etc.; La Haye (Paris), 1767, in-12; — *Tractatus de Conciliis in genere*; Caen, 1769, in-8°. En outre Ladvocat a donné une *Dissertation historique et critique sur le naufrage de saint Paul*; 1752, in-12; — une *Notice d'un manuscrit original apporté à Paris en 1764*, insérée dans le *Journal des Savants* d'août 1765 : il s'agit d'un manuscrit estranghelo du Pentateuque, du huitième siècle de notre ère; — et une *Lettre sur les deux premiers volumes du Nouveau Dictionnaire Historique* (de Chaudon), insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, février 1766. Il a contribué aussi à la rédaction de la *Bibliothèque annuelle et universelle* (1751-1757) et à celle des *Annales typographiques* (1760-1763). J. V.

Éloge historique de l'abbé Ladvocat, dans l'*Année Littéraire*, 1766, tome II, et dans le *Nécrologe* de 1767. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ Hist., crit. et bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire*.

LADVOCAT (*N.....*), libraire français, né en 1790, mort le 6 septembre 1854, à Paris. A l'époque de la restauration, il était établi au Palais-Royal, dans la fameuse galerie de bois, vendant les nouveautés qui paraissaient chez d'autres libraires. « Son début comme éditeur, dit M. Véron, fut un opuscule en vers d'un sous-lieutenant de la garde impériale ayant pour titre *L'emploi de la Demi-Solde*, qui se vendit en peu de temps à plus de 20,000 exemplaires. Il vendit plus tard au profit des réfugiés une *Notice sur le Champ d'Asile*. » Le livre qu'il édita ensuite fut les *Messéniennes* de Casimir Delavigne. Ensuite il publia les *Odes et Ballades* de M. V. Hugo, une traduction des œuvres de lord Byron. Toute la jeune littérature y passa, MM. Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, et bien d'autres. Ladvocat fut heureux, et fit réussir tous ceux qu'il patrona. « Presque toutes les renommées littéraires qui datent du premier quart du siècle ont commencé, dit M. Ed. Thierry, sous les auspices du dieu Mars, dont la figure dorée servait d'enseigne à l'opulente librairie. Pour combien d'hommes de lettres le magasin des numéros 197 et 198 (on disait une boutique alors) a-t-il été le vestibule de l'Académie et de la chambre des pairs? Ladvocat a fait des membres de l'Institut, des ambassadeurs, des ministres; il s'en vantait. Il était l'éditeur intelligent et généreux, hardi et prodigieux. Il n'avait pas inventé la réclame; mais elle était venue naturellement à lui. Dans un moment où l'annonce existait à peine, où la quatrième page des journaux n'était pas affermée à l'affiche, ami de tous les publicistes, Ladvocat avait à sa disposition les meilleures plumes de la presse. On rendait compte des ouvrages qu'il publiait. Ses prospectus étaient rédigés par de charmants esprits. Il payait un bon livre comme on ne payerait aujourd'hui qu'un scandale. » Il occupa la ville entière de son luxe. On le mit

sur la scène dans l'*Imprimeur sans caractère*; Bayard le représenta dans son *Roman à vendre*, où l'on trouve ce portrait du fortuné libraire :

> Je suis fêté de tous, ma maison est brillante,
> J'ai sur l'esprit courant vingt mille écus de rente;
> Je vends tout, j'use tout par trente éditions;
> J'exploite à mon profit les réputations;
> Recherché des auteurs, estimé des actrices,
> Je fais des marchés d'or jusque dans les coulisses...
> J'ai des amis partout; les journaux sont pour moi,
> Et j'imprime les vers d'un procureur du roi.

Trouvant que l'acteur qui le représentait aux Variétés dans l'*Imprimeur sans caractère* n'était pas assez bien mis, il lui envoya son habillement complet, ses gants et sa badine. « Il est le premier dans ce siècle, dit M. J. Janin, qui ait donné au manuscrit du poëte, de l'historien, du romancier, une certaine valeur. Il est le premier qui ait fait vivre l'homme de lettres, et je me rappelle encore l'admiration et l'étonnement mêlé d'épouvante qui circulait dans le faubourg Saint-Germain à cette annonce fabuleuse que Ladvocat avait payé douze mille francs le manuscrit de *L'École des Vieillards !...* Il comprenait confusément que ces sortes de prospectus ont leur valeur, et il s'en donnait à cœur joie ! » Vers 1830 il quitta le Palais-Royal pour le quai Voltaire. Il acheta les œuvres de Châteaubriand cent mille écus; mais la révolution de Juillet précipita sa ruine. En 1831, quand enfin, à bout d'expédients et de ressources, il s'avoua vaincu, la littérature fit un grand effort pour son libraire : elle se proposa de lui *donner* un livre, en quinze tomes grand in-8°, intitulé *Paris, ou le Livre des Cent et un*. L'offre était belle et rare : elle fut faite avec bonne grâce, elle fut acceptée avec reconnaissance. L'engagement portait : « Les soussignés, voulant donner à M. Ladvocat, libraire, un témoignage de l'intérêt qu'il leur inspire, ont résolu de venir à son aide, et lui offrent chacun au moins deux chapitres d'un livre intitulé : *Le Livre des Cent et un*. En même temps ils invitent tous les hommes de lettres à se joindre à eux pour secourir un libraire qui a si puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit et à consacrer l'indépendance de la profession d'homme de lettres. »

Cependant, Ladvocat ne s'en releva pas. Il se retira du commerce des livres sans renoncer pourtant à en éditer quelques-uns de temps à autre, par manière de passe-temps. Associé d'une habilleuse à la mode, il partit en Espagne, où il porta les toilettes de noces de la reine et de l'infante, et il revint avec le titre de fournisseur des objets d'art de LL. MM. le roi et la reine d'Espagne. Il inventa aussi des meubles délicieux. Mais après tant d'alternatives, de changements, sa vie était à bout : un chagrin, qu'il n'avait pas prévu, mêla la bile au sang et l'emporta. « Il est mort sur un lit d'emprunt, dit M. J. Janin... Triste fin d'un homme qui a été le bienfaiteur de plusieurs et l'ami de tous. De temps à autre, au milieu de sa misère, il riait, et il disait : C'est le roi Louis-Philippe qui me ruine. Alors il comptait en effet les écrivains qui l'avaient abandonné pour le service du roi... Il riait tout haut; il pleurait tout bas. Il pleurait ses folies et les bons moments qu'il avait perdus pour la fortune !... Une seule affaire parmi celles qu'il avait faites, entre des mains prudentes et non prodigues, eût suffi à la fortune d'un galant homme ! Les œuvres de M. de Châteaubriand représentaient une fortune inépuisable ! *Les ducs de Bourgogne* et le *Théâtre étranger*, deux fortunes ! Avec le *Shakspeare* de M. et de Mme Guizot, avec le *Schiller*, un libraire est riche ! Il ne l'était plus, il ne l'avait jamais été; ces richesses avaient coulé entre ses mains comme fait l'eau des fontaines sur un crible. Même avec les livres d'un ordre inférieur, un autre que lui eût rétabli son crédit chancelant. Les vifs *Mémoires de Mme de Genlis* et les touchants *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès* ont compté comme deux succès en librairie. Il avait même trouvé une mine d'or dans les *Mémoires* de cette honteuse contemporaine....; car il en vint à *la Contemporaine*, lui-même, lui qui s'était refusé, dans les temps de sa gloire et de sa puissance, à gagner deux cent mille francs avec les *Mémoires de Vidocq !* » L. L—T.

M. J. Janin, *Journal des Débats*, 11 sept. 1854. — M. Ed. Thierry, *Moniteur* du 12 sept. 1854. — M. Véron, *Mémoire d'un Bourgeois de Paris*, t. II.

LÆLIA, l'aînée des deux filles de C. Lælius le Sage, vivait dans le second siècle avant J.-C. Elle épousa l'augure Q. Mucius Scævola, dont elle eut deux filles, Mucia l'aînée (major) et Mucia la jeune (minor). Lælia se rendit célèbre par la pureté avec laquelle elle parlait sa langue native, et elle transmit ce don précieux à deux générations, d'abord à ses filles, les deux Mucia, et ensuite à ses petites filles, les deux Licinia. Son gendre L. Licinius Crassus, dont l'éloquence se forma dans ses entretiens, prétend que sa conversation était le parfait modèle de l'antique langage de Nævius et de Plaute. Suivant Cicéron, qui l'avait connue lorsqu'elle était avancée en âge, sa diction possédait une certaine grâce indéfinissable et purement romaine qui représentait, avec autant d'exactitude que de vivacité, l'éloquence de son père Lælius et du second Africain. Lælia donna le ton à la société polie de son temps, comme Cornélie fut le modèle de la génération suivante, moins purement et moins franchement latine, plus curieuse des grâces étrangères et sacrifiant peut-être trop à l'élégance subtile des sophistes athéniens. Y.

Cicéron, *Brutus*, 58, *De Orat.*, III, 12.

LÆLIANUS (*Ulpius Cornelius*), un des trente tyrans, tué en l'an 267. Les médailles et le témoignage d'Aurelius Victor autorisent à identifier ce personnage avec le tyran que Trébellius Pollion appelle *Lollianus* (1). Voici le récit de

(1) Eutrope (IX, 7) l'appelle *L. Ælianus*.

Pollion : « La révolte de Lollianus dans la Gaule fut cause de la mort de Posthumius, le plus vaillant homme de son siècle... Lollianus avait aussi beaucoup de bravoure; mais sa rébellion diminua l'autorité dont il jouissait parmi les Gaulois.... Toutefois il rendit d'importants services à la république. Il reprit et restaura la plupart des cités de la Gaule, et quelques forts construits par Posthumius, pendant les sept années de son gouvernement, sur le territoire même des barbares, et qu'aussitôt après sa mort les Germains étaient venus ravager et incendier. Il fut tué par ses soldats à cause de son excessive activité. Ainsi tandis que l'empereur Gallien perdait la république, Posthumius et après lui Lollianus se firent dans la Gaule les soutiens de la puissance romaine. » On manque de détails sur Lælianus, parce que, suivant Tr. Pollion, il dut son illustration plutôt à son mérite personnel qu'à la noblesse de son origine; mais le peu que l'on sait de lui montre assez qu'il était digne du rang que lui décernèrent les soldats. Il eut pour successeur Victorinus. Y.

Trebellius Pollion, *Triginta Tyranni*, dans l'*Hist. Aug.* — A. Victor, *Cæs.*, 33, *Epit.* 32. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VII, p. 448-450.

LÆLIUS (Maison des), LÆLIA GENS, maison plébéienne, qui figure pour la première fois sur les *Fastes consulaires* en 190 avant J.-C. On ne lui connaît d'autre surnom que celui de *Balbus*. Les personnages historiques de la GENS LÆLIA sont :

LÆLIUS (*Caius*), connu surtout comme l'ami inséparable de P. Cornelius Scipion l'Africain, né vers 235 avant J.-C., mort vers 165. Il commanda en 210 la flotte qui bloqua Carthagène, tandis que Scipion l'assiégeait par terre, et contribua à la prise de cette ville. Il reçut pour prix de ses exploits une couronne d'or. Il alla porter à Rome la nouvelle de la prise de Carthagène, et amena avec lui les prisonniers, parmi lesquels étaient Magon, gouverneur de la ville, quinze membres du grand conseil de Carthage et deux membres du conseil des anciens. Il rejoignit ensuite Scipion à Tarragone. Dans les campagnes qui suivirent en Espagne, en Sicile, en Afrique, il fut le confident, le lieutenant dévoné de ce général; mais il n'eut pas de fonctions officielles jusqu'en 202, où il fut nommé questeur extraordinaire de Scipion. Il commanda l'aile gauche des Romains à la bataille de Bæcula dans la vallée du Guadalquivir, en 208; un corps de troupes à l'assaut d'Illiturgis, en 206; une escadre avec laquelle il maintint dans l'obéissance la ville de Cadix et défit l'amiral carthaginois Adherbal, et enfin la cavalerie dans la bataille contre Indibilis. Dans la même année il visita deux fois, d'abord comme envoyé de Scipion, puis avec ce général, le roi africain Syphax, qu'il s'agissait de rattacher à l'alliance romaine. Bien des années plus tard Lælius racontait à Polybe les détails du mémorable banquet où l'on vit réunis à la table de Syphax, et placés sur le même lit, les deux généraux qui avaient successivement conquis l'Espagne, le Carthaginois Asdrubal et le Romain Scipion. Après l'évacuation de l'Espagne par les Carthaginois, Lælius retourna à Rome avec Scipion, en 206. Le conquérant de l'Espagne fut chargé de terminer la seconde guerre punique. Tandis que Scipion rassemblait ses troupes en Sicile, Lælius prit les devants avec une partie de la flotte, débarqua près d'Hippone, recueillit un immense butin, et se mit en relation avec Massinissa, qui promit son alliance aux Romains et les pressa de hâter leur invasion. Lælius rapporta ces nouvelles à Messine. Au printemps de 204, il convoya avec vingt vaisseaux de guerre les transports de Lilybée à la côte d'Afrique. Il reçut avec Massinissa la mission d'incendier les camps des Carthaginois et des Numides, poursuivit Asdrubal et Syphax dans les plaines arides de la Numidie, et s'empara du prince africain et de Cirta, sa capitale, services qui furent récompensés par une seconde couronne d'or. Il conduisit ensuite ses captifs à Rome, et ne rejoignit Scipion que dans les derniers mois de 203. A la bataille de Zama, il commanda la cavalerie italienne, culbuta la cavalerie numide qui lui était opposée, et par une charge vigoureuse sur la réserve d'Annibal il décida le succès de la journée. Une troisième fois il alla porter d'heureuses nouvelles à Rome, et cette fois il annonça la fin d'une guerre qui depuis seize ans tenait en échec toutes les forces de la république.

En 196 Lælius obtint la préture, et eut la Sicile pour province. Il échoua dans sa première demande du consulat en 192, et ne fut élu qu'en 190. Il se trouva le concurrent de L. C. Scipion pour le partage des provinces. Tous deux désiraient la Grèce et le commandement de la guerre contre Antiochus le Grand. Scipion l'Africain, qui dans cette circonstance oublia les services de son ancien lieutenant, fit pencher la balance du côté de son frère. Lælius dut se contenter de la Gaule Cisalpine, où il resta deux ans, occupé à coloniser le territoire des Boïens. En 174 le sénat l'envoya en Macédoine pour y contrarier les négociations des Carthaginois, et en 170 il fit une enquête sur l'administration du consul C. Cassius. On ignore la date de sa mort. On lui donne quelquefois le surnom de *Nepos*. Y.

Polybe, X, 3, 9, 18, 19, 37, 39; XI, 24, 32, 33; XIV, 4, 9; XV, 9, 12, 14. — Tite Live, XXVI, 42, 48, 51; XXVII, 7, 18; XXVIII, 17, — 20, 23, 30, 33, 38; XXIX, 1, 4, 6, 24-27; XXX, 3-6, 9, 11-17, 22, 25, 33-35, 40; XXXIII, 24, 26; XXXV, 10; XXXVI, 45; XXXVII, 1, 47, 50; XLI, 22. — Appien, *Hispanica*, 20, 25, 26, 29; *Punica*, 26,-28, 41, 44. — Velleius Paterculus, II, 127 — Zonaras, IX, 13. — Frontin, *Strat.*, I, 1; II, 3.

LÆLIUS (*Caius Sapiens*), fils du précédent et célèbre par son intimité avec le jeune Scipion l'Africain, né en 185 avant J.-C., mort vers 115. Il parcourut avec honneur, mais sans éclat, les plus hautes fonctions politiques. Tribun du peuple en 151, préteur en 145, il fut élu consul

en 140. Il accompagna son ami Scipion le jeune au siége de Carthage, et commanda lui-même en Espagne contre Viriate; mais, si on en croit Cicéron, il montra dans cette campagne qu'il était plus homme d'État que soldat, plus philosophe qu'homme d'État. Diogène de Babylone, et ensuite Panétius l'initièrent aux doctrines stoïciennes. Polybe, l'ami de son père, fut aussi le sien. Térence, admis dans son intimité et dans celle de Scipion, y apprit, dit-on, les secrets de la pure et élégante latinité. Le poëte satirique Lucile vécut encore plus familièrement avec lui. Il partagea ses délassements et ceux de Scipion. « Quand Lælius et Scipion pouvaient s'échapper de Rome, dit Cicéron, comme des captifs qui rompraient leurs fers, ils redevenaient tous deux incroyablement enfants (*incredibiliter repuerascebant*). On ose à peine le dire de si grands personnages; mais ils ramassaient des coquilles et des cailloux sur la rive, et ils s'amusaient aux jeux les plus puérils. » « Scipion et Lælius, dit Horace, s'amusaient sans façon avec Lucile, et ils prenaient plaisir à sa conversation enjouée, en attendant que le plat de légumes fût cuit. » On apprend même, par une note du scoliaste Acron, qu'un jour Lucile fut surpris dans le Triclinium poursuivant Lælius autour des lits avec une serviette roulée dont il faisait mine de le vouloir battre. Ces anecdotes montrent Lælius sous un jour fort agréable; mais elles dérogent un peu à la gravité romaine. La grande génération qui avait lutté contre Annibal n'était plus, et faisait place à une génération nouvelle, adoucie et peut-être amollie par les lettres grecques. La philosophie athénienne en pénétrant dans Rome y apporta des idées peu favorables à l'aristocratie, et de ces idées naquirent des projets de réforme. On parla de reconstituer la petite propriété au profit de la plèbe et de donner aux chevaliers plus d'importance politique. Lælius admettait en théorie ces idées et ces projets, mais lorsque, nommé tribun, il songea à les realiser, il s'effraya bien vite de l'opposition de l'aristocratie, et renonça à toute réforme : cette prudence lui valut le surnom de *sage*, qui méritait peut-être une autre qualification. Les deux Gracchus, qui furent moins *sages* et plus généreux, l'eurent pour adversaire. Lælius, malgré la part importante qu'il prit aux luttes de la tribune, ne fut jamais un grand orateur. Sa fine et persuasive éloquence, aussi gracieuse que le permettait la rudesse de la langue latine, convenait mieux aux délibérations du sénat qu'aux discussions tumultueuses du forum. On cite de lui les discours suivants : *De Collegiis*, prononcé à l'époque de sa préture, en 147, et dirigé contre la rogation de C. Licinius Crassus, qui proposait d'enlever au collége des augures l'élection de leurs membres, et de la transférer au peuple. La proposition fut rejetée; — *Pro Publicanis*, prononcé en 139 : Lælius, après avoir deux fois plaidé pour les fermiers de l'impôt, remit la cause à un orateur rival, C. Servius Galba; — *Dissuasio legis Papiriæ*, en 131, contre la loi de C. Papirius Carbon, qui proposait la réélection des tribuns sortant de charge. Dans cette lutte, Lælius eut Scipion l'Africain pour auxiliaire et C. Gracchus pour adversaire; — *Prose;* on ignore la date et l'occasion de ce discours, qui paraît être une réplique à Carbon et à C. Gracchus; — *Laudationes P. Africani minoris*, deux oraisons funèbres du second Scipion l'Africain, qui furent écrites après 129 et prononcées, l'une par Q. Tubéron, neveu de Scipion, et l'autre par Q. Fabius Maximus, son frère.

Lælius est le principal interlocuteur du dialogue de Cicéron *De Amicitia*, un des personnages du *De Senectute* et du *De Republica*, où il maintient la réalité de la justice contre le sceptique académicien Philus. Y.

Cicéron, *De Amicitia*, 11, 26; *Brut.*, 21, 22, 25, 48. *Tuscul.*, IV, 3; V, 19; *De offic.*, I, 26, 30; II, 11; *De Fin.*, II, 8; *Ad Att.*, VII, 3; *Philip.*, 11, 33; *De Nat. Deorum*, III, 2, 17; *De Orat.*, IV, 6, 71, 87; III, 7; *De Republ.*, VI, 2; *Pro Murena*, 36; *Topic.*, 20; Schol. bobiensis, *Pro Milone*, p. 283, édit. d'Orelli. — Térence, *Adelph.*, *Prolog.* — Suétone, *Vit. Terentii*, 2. — Velleius Patereulus, II, 27. — Valère Maxime, IV, 7. — Plutarque, *Imp. apophth*, p. 200; *Tiberius Gracchus*, 8, 20. — Quintilien, *Instit. Orat.*, X, 1. — Horace, *Sat.*, II, 1, 65, 74. — Senèque, *Nat. Quæst.*, VI, 32; *Epist.*, 104. — Tite Live, *Epit.*, 59. — Salluste, *Jug.*, 29. — Aulu-Gelle, VII, 14. — Tacite, *De Causis corruptæ eloquentiæ*, 25. — Festus, au mot *Satura*. — Nonius, au mot *Semiam*.

* LÆMLEIN (*Alexandre*), peintre allemand, né en 1813, à Hohenfeld, près de Wurtzbourg. Son père, pauvre journalier, l'envoya à son frère qu'il avait à Paris. Celui-ci lui fit donner des leçons de dessin, et le plaça chez un graveur. Le jeune Læmlein travailla ensuite dans l'atelier de Regnault et dans celui de M. Picot. Une médaille reçue à l'École des Beaux-Arts lui permit de continuer ses études. Il fut bientôt désigné pour aider M. Alaux dans ses travaux de restauration des peintures du Primatice dans la galerie de Fontainebleau. Il fut encore employé par le même peintre dans différents travaux à Paris, à Saint-Cloud et à Versailles. En 1839 il exécuta un tableau ayant pour sujet la *Chasteté de Joseph*, qui fut exposé au salon de cette année. En 1841 il exposa le *Réveil d'Adam*, qui lui valut une médaille de troisième classe; en 1843, *Tabitha ressuscitée par saint Pierre*, tableau pour lequel il reçut une médaille de deuxième classe. Ce tableau, commandé par le ministre, fut envoyé à l'église Saint-Pierre de Gobert, près d'Agen, où il est devenu le but d'un pèlerinage de tous les habitants des environs, au point que le curé a été obligé de faire mettre un grillage au bas de la toile, afin de le garantir des attouchements des fidèles, qui venaient baiser les pieds de saint Pierre et même de Tabitha. M. Læmlein exécuta ensuite quelques portraits pour la galerie des croisades, à Versailles, entre autres celui

de *Raymond Dupuy, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*; et depuis il exposa successivement : *La Charité* (1846 et expos. universelle de 1855); *L'Échelle de Jacob* (1847 et expos. universelle de 1855); *la Vision de Zacharie* (1851 et expos. universelle de 1855); *La Musique* (1852); *Diane et Endymion* (1857). En 1856 il peignit aussi un plafond pour la maison de conversation de Bade. Enfin, on a de lui diverses compositions pour la manufacture de Sèvres; quatre d'entre elles, peintes par lui sur émail, ont fait partie de l'exposition universelle de 1855. G. DE F.

Docum. partic.

LÆNAS. *Voy.* POPILIUS.

LAENNEC (*René-Théodore-Hyacinthe*), célèbre médecin français, né à Quimper, le 17 février 1781, mort le 13 août 1826. Son père, devenu veuf, confia l'éducation de ses enfants à son frère, médecin distingué à Nantes; circonstance heureuse, puisqu'elle décida de la vocation du jeune René. Initié de bonne heure par son oncle aux études cliniques, il avait été employé d'abord comme élève dans les hôpitaux militaires, puis comme chirurgien de troisième classe dans une expédition contre les insurgés du Morbihan, lorsqu'il put enfin se rendre à Paris pour y continuer ses études médicales : c'était en 1800. Laennec avait alors dix-neuf ans et toute l'ardeur d'un esprit élevé pour la science, dont il se sentait appelé à reculer les limites. Désireux de combler les lacunes que les événements l'avaient forcé de laisser dans son instruction littéraire, il voulut faire marcher de front, avec les travaux de l'hôpital et de l'amphithéâtre, l'étude du latin et du grec, où il se montra par la suite fort habile. Il y joignit même celle de l'idiome kimri, vers lequel il s'était senti attiré par un sentiment tout patriotique, séduit par l'opinion des linguistes qui prétendaient en faire la langue primitive du genre humain. Ces études auxiliaires, nobles loisirs d'un esprit d'élite, nuisaient d'ailleurs si peu à celle du studieux disciple d'Hippocrate, qu'au bout de deux ans de séjour à Paris Laennec remportait au concours les deux premiers prix de chirurgie et de médecine de l'école; et il reçut dès 1804 le grade de docteur, pour l'obtention duquel il avait écrit une thèse remarquable sur les doctrines du vieillard de Cos. Appelé dans la même année à faire partie de la société qui s'était formée au sein de la nouvelle faculté, Laennec prit bientôt rang parmi les médecins distingués de l'époque par une série de travaux sur divers sujets, et particulièrement sur l'anatomie pathologique, sa science de prédilection. Deux écoles se partageaient alors la faveur du public médical : celle de Pinel, qui, tout imbue du condillacisme, dominant à cette époque, avait pris pour tâche de faire régner dans la médecine l'analyse philosophique et les méthodes usitées dans les sciences naturelles; et l'école de Corvisart, moins occupée des questions de méthode, mais plus pratique, et dirigeant toute son attention vers les lésions anatomiques dans leurs rapports avec le diagnostic. C'est à cette dernière qu'à l'exemple de Bayle, son collaborateur et son ami, Laennec, esprit exact, peu porté vers les généralisations, donna la préférence, ne voyant pas de fondement plus solide pour la pathologie que la recherche des causes organiques de la maladie. Il en fit même l'objet d'un enseignement spécial, dans des cours qui le disputaient pour le fond, si ce n'est pour la forme, à ceux de Dupuytren; car ces deux hommes, qui devaient suivre plus tard des directions si différentes, avaient pris le même point de départ. On les vit même revendiquer tous deux la priorité de la classification qu'ils avaient les premiers introduite dans ces recherches, ainsi que la description de plusieurs lésions anatomiques jusque là peu connues. Dans cette période laborieuse de sa vie, c'est-à-dire de 1804 à 1816, Laennec, qui ne s'est pas encore révélé tout entier, poursuit, tout en se livrant à la pratique, les importants travaux dont il a enrichi les recueils du temps et notamment le *Dictionnaire des Sciences Médicales*. En 1816 Laennec voit une carrière nouvelle s'ouvrir devant lui. Il est nommé médecin de l'hôpital Necker, et c'est de là que va se répandre la grande découverte qui a illustré son nom. Déjà il avait fait connaître un an auparavant les premiers résultats auxquels il était arrivé par l'application de l'oreille à l'examen des diverses affections de la poitrine. De 1816 à 1819 il poursuit avec une persévérance opiniâtre la solution du problème qu'il s'était posé, et après trois ans d'infatigables labeurs, il dote la médecine de cette brillante méthode qui, donnant au diagnostic de plusieurs classes de maladies une précision mathématique, diminuait, au profit de l'art de guérir, le domaine, par malheur trop vaste, de ses conjectures. L'ingénieux auteur de l'auscultation y démontrait que l'air inspiré ou expiré produit par suite des dérangements intérieurs des viscères thoraciques, quels qu'en soient le siége et l'étendue, certains bruits dont les modifications variées, selon la nature du mal, ont chacune une signification propre. Le *Traité de l'Auscultation*, qui avait été précédé d'un mémoire lu à l'Institut en 1818, et dont la première édition parut un an plus tard, ne fit que donner la consécration de la publicité à des faits déjà connus et vérifiés par les médecins nationaux et étrangers qu'attirait en foule à la clinique de l'illustre praticien l'importance de la nouveauté de ses découvertes. Les recherches reprises depuis lors en sous-œuvre par d'habiles observateurs dans une complète indépendance d'esprit, confirmèrent d'ailleurs les résultats généraux auxquels était arrivé Laennec. Les applications de l'auscultation, à la fois plus sûres et plus précises, s'étendirent à diverses branches de la pathologie

auxquelles son auteur n'avait pas eu le temps de songer; car jamais la nature ne dispensa d'une manière plus avare des jours mieux remplis, ne mit plus d'énergie morale dans un plus faible corps.

Épuisé par les longs et pénibles travaux auxquels il s'était livré avec une ardeur opiniâtre, et sans compter jamais avec ses forces, Laennec se vit un jour arrêté tout à coup dans sa glorieuse carrière par les inexorables nécessités du mal qui le dévorait sourdement. C'était cette fatale phthisie, l'objet de ses laborieuses investigations, et qui, quelques années auparavant, avait déjà enlevé à la science le regrettable Bayle. Deux ans de repos dans le pays natal semblèrent en arrêter le cours, et Laennec, de retour à Paris en 1822, était appelé par Hallé à lui succéder comme médecin de la duchesse de Berry et comme professeur au Collége de France. C'est là que, dans des considérations élevées sur les éléments des maladies, il commença contre l'école physiologique, alors triomphante, une lutte très-vive, qu'il continua au sein de la Faculté. On a reproché à Laennec d'avoir apporté dans cette guerre de doctrines, et peut-être aussi de personnes, des préventions passionnées. Mais qui passionna plus le débat que Broussais? Comment, d'ailleurs, ne pas mettre contre soi la majorité du public quand on se pose résolûment ainsi en face de ses idoles? Que ne sont-ils, hélas! plus nombreux les hommes assez fermes pour préférer à une éphémère popularité la défense de leurs convictions et de leurs principes! La réorganisation de la Faculté de Médecine, où Laennec fut appelé en 1823 à occuper la chaire de clinique interne, n'était pas de nature à le réconcilier avec l'opinion libérale. Cette nouvelle position lui imposait de nombreux et pénibles devoirs. Il fut bientôt forcé de reconnaître, au rapide déclin de ses forces, que ces devoirs étaient sinon au-dessus de son zèle, du moins au-dessus de ses forces. A peine eut-il mis la dernière main à la seconde édition de son grand traité, refondu tout entier de sa main au milieu de souffrances incessantes, qu'il reprit tristement le chemin de la Bretagne, dans l'espoir douteux de se retremper une fois encore à l'air vivifiant du pays natal. Cet espoir ne fut pas de longue durée. Laennec mourut de la maladie qu'il avait si bien étudiée.

Cherchons maintenant, dans une rapide analyse de ses travaux, à apprécier les titres que ce grand médecin a conquis, dans sa trop courte carrière, à la reconnaissance de la postérité. Les hydatides étaient assimilées naguère à des kystes formés aux dépens du tissu cellulaire. Laennec démontra d'une manière péremptoire que ces productions sont de véritables vers vésiculaires ayant leur organisation et leur vie propres. Il en donna une description exacte, fit connaître plusieurs espèces nouvelles, ainsi que les altérations pathologiques auxquelles leur présence donne lieu dans le corps humain. Ses vues générales en anatomie pathologique, et particulièrement sa classification des tissus morbides, ses recherches sur la mélanose et l'encéphaloïde, qu'il a le premier décrits avec exactitude, sur les caractères anatomiques de la péritonite, autrefois confondue avec l'entérite, sur la membrane des ventricules du cerveau, sur la membrane propre du foie, portent le même cachet d'originalité. Je passe sur quelques travaux du même ordre, et sur d'autres encore qui concernent plus particulièrement la pathologie proprement dite, pour arriver à ceux qui occupèrent exclusivement les dernières années de sa vie, et qui constituent ses plus beaux titres de gloire. Cherchant un jour à se rendre compte des bruits du cœur chez une jeune fille malade, Laennec conçoit l'idée d'y appliquer son oreille et de prendre pour conducteur du son un cahier de papier roulé en cylindre. Frappé de la netteté des perceptions qu'il obtient de cette manière, il songe d'abord à perfectionner l'instrument : le *stéthoscope* est trouvé, et avec lui un monde nouveau va se révéler à ce génie inventif. A la percussion, que Corvisart avait à grande peine tirée de l'oubli immérité où elle était tombée depuis Avenbrugger, vint s'ajouter, en la complétant, l'*auscultation*, grâce à laquelle le médecin semble lire à travers les parois thoraciques, et n'a plus rien sous ce rapport à envier à la certitude du diagnostic chirurgical. La pleurésie, la péripneumonie sont désormais constatées non-seulement dans les premiers moments de leur existence, mais à tous les degrés, et dans les points les plus circonscrits. La marche des tubercules, le diagnostic différentiel de la phthisie et des affections qui la simulent sont élucidés avec le même bonheur. Le pneumo-thorax, la dilatation des bronches, l'œdème et l'emphysème des poumons, leur gangrène, lésions dont le diagnostic et même l'existence étaient restés jusque là inconnus, n'offrent plus de difficultés graves. Les principales altérations organiques du cœur ont aussi leurs signes diagnostiques. Enfin, les caractères anatomiques de ces affections sont décrits avec une exactitude dont on n'avait trouvé jusqu'alors que de bien rares exemples. Si l'on préfère aujourd'hui dans un grand nombre de cas l'auscultation immédiate à l'emploi de l'instrument dont se servait Laennec, si en plusieurs points, et particulièrement en ce qui touche aux maladies du cœur, le professeur de la Charité a laissé quelque chose à faire à ses successeurs, il n'en est pas moins le glorieux promoteur des perfectionnements introduits dans cette classe importante de maladies, à l'occasion desquelles Baglivi s'écriait dans un temps encore si peu éloigné de nous : « *O quam difficile est morbos thoracis cognoscere!* » Et il faut être doué de toute la clairvoyance d'un commentateur pour trouver dans deux passages assez obscurs du troisième livre *Des Maladies* de la collection hippocratique les germes d'une méthode qui aurait ainsi

sommeillé pendant plus de deux mille ans pour ne revivre que de nos jours, fécondés par le génie du médecin de la Charité.

Les écrits de Laennec ont pour titres : *Propositions sur la doctrine médicale d'Hippocrate relativement à la médecine pratique;* Paris, 1804, in-4° (thèse inaugurale). L'auteur y démontre, contrairement aux assertions des nosographes, qu'Hippocrate n'admettait pas de différences génériques entre les fièvres; — *Mémoires sur les vers vésiculaires et principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain;* 1804 (dans les *Mémoires de la Société de la Faculté de Médecine de Paris*); — *Traité de l'Auscultation médiate et des maladies des poumons et du cœur;* Paris, 1819, 2 vol. in-8°, planch.; quatre éditions dont la dernière a été annotée par MM. Andral et Mériadec-Laennec; Paris, 1837, 3 vol. in-8°. Le *Traité de l'Auscultation* a été traduit en plusieurs langues. Laennec a fourni, en outre quelques articles au *Dict. des Sciences Médic.* (anatomie pathologique, etc.), divers *Mémoires*, *Rapports* et *Observations* insérés dans plusieurs recueils. D[r] C. SAUCEROTTE.

Éloge de Laennec, par Pariset. — Husson, *Analyse des Travaux de Laennec* (*Mem. de l'Académie de Médecine*, tome VII). — Bayle, *Revue Médic.*, année 1826.

LÆNSBERGH (*Matthieu*), Liégeois célèbre par l'almanach auquel il a donné son nom, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a prétendu qu'il était chanoine de l'église de Saint-Barthélemy; mais des recherches faites dans les registres du chapitre n'ont fait découvrir aucun titulaire de ce nom. D'après une autre conjecture, l'almanach en question aurait dû son titre à un mathématicien hollandais mort en 1632. Les Liégeois maintiennent l'existence d'un de leurs compatriotes qui vivait probablement encore en 1650 et qui s'adonnait à l'astrologie judiciaire, science dont la vogue n'était pas absolument éteinte à cette époque. Ces incertitudes ne seront sans doute jamais dissipées. Quoi qu'il en soit, le plus ancien almanach que l'on connaisse sous le nom de Lansbert (plus tard modifié) fut imprimé à Liége, en 1635, in-24; il est douteux qu'il ait été le premier (1). On y trouve force détails sur les *signes des planètes*, et des préceptes de médecine passablement absurdes, mais que corrige le conseil naïvement donné au lecteur « de ne jamais rien aventurer sans l'avis d'un bon médecin ou chirurgien ». L'indication des époques historiques, des fêtes mobiles, etc., n'offre rien de particulier; mais la *prognostication* et la *prédiction*, qui terminent l'ouvrage, en ont déterminé le succès : c'est là que Laensbergh prédit le beau temps et la pluie; c'est là qu'il prophétise les événements qui doivent s'accomplir dans le cours de l'année. Sur un millier de prédictions, il s'en rencontre, de temps à autre, quelques-unes que le hasard rapproche de la vérité : il n'en faut pas davantage pour faire la fortune d'un devin. Dans la série infinie des hypothèses à mille faces que se permettent les Laensbergh, les Nostradamus et les autres mystagogues de pareille école, il est impossible qu'il ne se trouve pas des annonces qui ressemblent ensuite à des faits accomplis, d'autant plus que l'obscurité sibylline de ces oracles les rend tout à fait propres à se prêter à d'innombrables interprétations. De hauts personnages, assez vains pour s'imaginer que les astres s'occupaient d'eux, ont été émus en lisant les prophéties du Liégeois. On a affirmé que M[me] du Barry était très-alarmée de cette prédiction contenue dans l'almanach de 1774 et annoncée pour le mois d'avril : *Une dame des plus favorisées jouera son dernier rôle;* elle fit autant que possible supprimer l'almanach si alarmant, et on l'entendait souvent dire : « Je voudrais bien voir ce vilain mois d'avril passé. » Louis XV mourut le 10 mai; l'oracle avait raison. Plus tard, l'almanach de 1794 ayant annoncé une conflagration prochaine, le gouvernement liégeois fit saisir et mettre au pilon l'édition entière. En 1823, le gouvernement des Pays-Bas, moins sérieux que de coutume, usa de sévérité à l'égard de quelques pensées du vieil astrologue.

Depuis plus de deux siècles on ne cesse chaque année de publier l'*Almanach* de Matthieu Laensbergh, et les contrefaçons sont nombreuses; on cherche en vain à leur donner le cachet d'une authenticité fallacieuse au moyen de titres pompeusement exagérés; on fabrique en France le *Triple véritable Almanach de Liége.* D'ailleurs la marche du temps et des idées a modifié les publications qui portent le nom du vieil astrologue : on a renoncé à peu près à lui faire prédire l'avenir; on l'a rendu plus raisonnable; ses assertions sur la météréologie et l'histoire sont devenues plus exactes; les figures en bois qui accompagnent ses paroles sont moins grossièrement taillées; autant vaut dire qu'il a perdu la majeure partie de son mérite, qu'il est entré dans une voie rapide de décadence, qui le mènera à sa perte. Le nom de Matthieu Laensbergh a été pris par divers poëtes ou écrivains. De 1824 à 1829, il fut le titre d'un journal quotidien publié à Liége. Deux vaudevilles joués à Paris, l'un en 1829, l'autre en 1838, l'ont mis sur la scène.

G. BRUNET.

De Reiffenberg, *Dictionnaire de la Conversation.* — Villenfagne, *Histoire de Spa*, t. II, p. 93. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II, p. 334. — F. Hénaux, *Bulletin du Bibliophile belge*, t. II, p. 98. — A. Warzee, *Recherches sur les Almanachs belges*, dans le même *Bulletin*, t. VIII, p. 98.

LA ENZINA ou **ENCINA** (1) (*Juan* DE), poëte

(1) Nous avons sous les yeux l'*Almanach* imprimé à Liége pour 1851. Il porte en tête 220e année. Si cette indication était exacte, ce dont nous doutons, l'origine de cette publication remonterait à l'an 1626. C'est à partir de 1657 que le nom de Lansbergh fut substitué à celui de Lansbert. L'éditeur liégeois continue encore aujourd'hui de placer dans son volume un *Calendrier des Bergers*, à l'exemple de ses prédécesseurs.

(1) Il prit lui-même l'un ou l'autre de ces noms, *Encina* en 1496, *Ensina* en 1509 et plus tard.

espagnol, né vers 1468, dans le village dont il porta le nom, mort à Salamanque, en 1534. Il étudia à l'université de Salamanque, dont le chancelier le protégea. Il vint ensuite à la cour : à vingt-cinq ans on le trouve dans la maison de Fadrique de Tolède, premier duc d'Alva. C'est à ce duc et à sa femme que Enzina dédia plusieurs de ses poésies. En 1496 il publia une première édition de ses œuvres, divisées en quatre parties, portant chacune une dédicace particulière : à Ferdinand et Isabelle, au duc et à la duchesse d'Alva, au prince Jean et à Don Garcie de Tolède, son patron. La Enzina se rendit à Rome, où il entra dans les ordres, et devint habile musicien; il eut la direction de la chapelle de Léon X. En 1519 La Enzina alla en pèlerinage à Jérusalem avec Fadrique Afan de Ribera, marquis de Tarifa, et à son retour, en 1521, il publia une assez maigre relation de ses aventures pieuses, suivie de l'éloge du marquis, son compagnon de voyage, et finissant par une description du bonheur dont il jouissait à Rome. Pourvu du prieuré de Léon, il revint dans sa patrie, et y finit ses jours.

Il a paru de 1496 à 1516 six éditions des œuvres de La Enzina; ce qui prouve qu'elles furent très-populaires. On y trouve d'agréables poésies lyriques, des chansons, des *villancicos* composés dans la vieille langue espagnole, deux ou trois poëmes descriptifs, notamment *La Vision du Temple de la Renommée* et *Les Gloires de la Castille*, où le poëte exalte Ferdinand et Isabelle, qu'il représente comme ses protecteurs. La Enzina a mis le comble à sa réputation littéraire par ses œuvres dramatiques, qu'il appelle lui-même *Representaciones*. On en compte neuf dans l'édition de 1496, onze dans ses deux dernières éditions; une de ces pièces est datée de 1498. Elles sont écrites dans la forme de l'églogue, et ont été représentées devant le duc et la duchesse d'Alva, le prince Jean, le duc de l'Infantado et d'autres grands personnages énumérés dans les notices mises en tête. Ces compositions dramatiques sont versifiées en vieil espagnol; elles sont mêlées de chants et même de ballets. Quoique leur forme tienne de l'églogue, le fond en est plus sérieux, et souvent historique. La Enzina peut être considéré comme le fondateur du théâtre espagnol. C'est en 1492, dit un écrivain du temps de Philippe IV, que l'on commença de jouer dans la société castillane des pièces de Juan de La Enzina; c'est donc à cette date qu'on peut faire remonter l'origine du théâtre espagnol. A quelques égards La Enzina est aussi le fondateur du théâtre portugais, dont les premières représentations étaient en quelque sorte calquées sur ses pièces par Gil Vicente. — Outre les œuvres déjà énumérées, on a de La Enzina un *Art de Trovar* en neuf petits chapitres, imprimé à la suite de son *Cancionero*; 1496, in-fol.

E. D—s.

Ticknor, *Hist. of Spanisch Literature*, t. II.

LAERCE ou **LAERTE** (DE). *Voy.* DIOGÈNE.

LÆSTADIUS (*Pierre*), voyageur suédois, né le 9 février 1802, à Arjeplog, dans le Pitea Lappmark, mort le 6 août 1841. Il fut envoyé comme missionnaire dans le Pitea Lappmark, en 1826, et remplit ces fonctions jusqu'en 1832, où il fut nommé visitateur en Laponie. Après avoir parcouru durant trois ans toutes les paroisses de cette vaste contrée, il adressa au gouvernement un rapport sur l'état de l'enseignement religieux et profane chez les Lapons, et sur les réformes à y introduire. Il fut, en 1836, nommé pasteur de Wibyggera. On a de lui : *Journal œfver Missionsresor i Lappmarken* (Journal d'un missionnaire sur ses voyages en Laponie); Stockholm, 1831, avec une continuation; ib., 1833 et 1836, in-8°; — *Tankar om Fattigdomen og Fattigvarden i Sverge* (Réflexions sur la pauvreté et la bienfaisance en Suède); ib., 1840.

Son frère *Lars Levi* LÆSTADIUS, né le 10 janvier 1800, est depuis 1825 pasteur de Karesuando, en Laponie. Ayant parcouru à pied la plus grande partie de la Suède, il fut adjoint, par son gouvernement, à l'expédition française en Scandinavie (1838-1840), et la guida à travers la Laponie. Il est depuis 1841 chevalier de la Légion d'Honneur et membre de la Société des Sciences d'Upsal, dans le recueil de laquelle il a publié des mémoires relatifs à la botanique. On a de lui : *Om uppodlingar i Lappmarken* (Des Défrichements en Laponie); Stockholm, 1823, in-12; — Notes recueillies dans un voyage à travers la partie septentrionale de la Scandinavie (1819), dans *Norrbottens Tidning*, année 1841; — et quelques mémoires en français, dans le *Voyage de la commission scientifique du Nord*.

BEAUVOIS.

Biographiskt-Lexicon, VIII, 376-380. — X. Marmier, *Voy. en Scandinavie*.

LAËT (*Gaspard* DE), mathématicien liégeois, né à Looz-Borchloen (évêché de Liége), vers 1485, mort en France après 1552. Il étudia les mathématiques avec succès et se fit recevoir médecin, le 25 mai 1512, à Louvain. Il fit imprimer dans cette ville une espèce d'almanach prophétique intitulé *Prognostication de Louvain pour l'année M.D.X.L.* Il vint ensuite en France, et termina ses jours probablement à Rouen; il y continua ses publications annuelles, car on trouve de lui *Prognostication pour l'an M.D.L.I*, imprimé à Rouen. Ces brochures sont fort rares.

L—z—E.

Valère André, *Fast.*, p. 230. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, t. I, p. 288. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*, édit. de 1810. — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. I, p. 209. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. XI, p. 59.

LAET (1) (*Jean*), historien hollandais, vivait au seizième siècle. Il fut ministre protestant à Groningue. On a de lui : *Compendium Historiæ*

(1) C'est à tort que quelques biographes l'ont confondu avec le précédent.

universalis civilis et ecclesiasticæ, ab Augusto ad annum 1640; Leyde, 1643, in-4° : cet ouvrage, continué jusqu'en l'an 1678, parut de nouveau à Leipzig, 1679, in-8°. E. G.

Zedler, *Universal-Lexikon.*

LAET (*Jean*), géographe et philologue belge, né à Anvers, mort à la fin de 1649. Il était en 1633 directeur de la Compagnie des Indes. Selon les *Menagiana*, Laet, très-lié avec Saumaise, aurait souvent mis au net les manuscrits presque illisibles des ouvrages de ce dernier. Les écrits géographiques de Laet sont rédigés avec beaucoup de soin et d'exactitude; ils ont encore de l'intérêt aujourd'hui, parce qu'ils servent à faire connaître les changements survenus depuis dans divers pays de l'Europe. On a de Laet : *Tractatus de territoriis, potentia, familiis, fœderibus principum et rerum publicarum Italiæ*, dans le recueil *De Principibus Italiæ Tractatus varii* publié par Th. Segeth; Leyde, 1628; — *Hispania, sive de regis Hispaniæ regnis et opibus*; Leyde, 1629, in-32; — *Gallia, sive de Francorum regis dominiis et opibus commentarius*; Leyde, 1629, in-32; — *Belgii confœderati Respublica*; Leyde, 1630, in-32; trois éditions en furent données dans la même année; — *De Imperio Magni Mogolis, sive India vera*; Leyde, 1631, in-32; réimprimé deux fois dans la même année; — *Persia, sive regni Persici status variaque itinera excerpta*; Leyde, 1633 et 1637, in-32; la seconde édition a un chapitre de plus que la première : tous ces ouvrages furent imprimés par les Elzevirs, et font partie de la collection des *Petites Républiques* publiées par ces éditeurs; — *Novus Orbis, seu descriptionis occidentalis libri XVIII, cum tabulis*; Leyde, 1633, in-fol.; traduit en français sous le titre de : *Histoire du Nouveau Monde*, Leyde, 1640, in-fol.; traduit en hollandais, Leyde, 1644, in-fol.; — *Portugallia, sive de regis Portugalliæ regnis et opibus*; Leyde, 1641 et 1644, in 32; — *Notæ ad Dissertationem H. Grotii de Origine Gentium Americanarum*; Paris, 1643, in-8°; H. Grotius (*voy.* ce nom) ayant répondu un peu durement aux attaques dirigées par Laet contre ses idées sur la manière dont s'est peuplée l'Amérique, Laet répliqua par une *Responsio ad Dissertationem secundam H. Grotii de Origine Gentium Americanarum*; Amsterdam, 1644, in-8°; — *De Gemmis et Lapidibus Libro duo, quibus præmittitur Theophrasti Liber de Lapidibus, græce et latine*; Leyde, 1647, in-8°. Laet a aussi édité : *Th. Smithii de republica Anglorum Libri III, quibus accesserunt chorographica illius descriptio aliique politici Tractatus*; Leyde, 1625, 1630, 1641, in-32; la troisième édition est la plus complète, mais les chiffres des pages donnés par l'*Index* se rapportent à l'édition de 1630; — *Historia naturalis Brasiliæ, in qua G. Pisonis De Medecina Brasiliensi et G. Marcgravii Historiæ Rerum Naturalium Brasiliæ, cum annotationibus*; Leyde, 1648, in-fol.; — *Plinii Historia Naturalis*; Leyde, 1635, 3 vol. in-12; — une édition de Vitruve; Amsterdam, 1649, in-fol. E. G.

Tob. Mayer, *Eponymologia.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. Histor.* — Nicéron, *Mém. pour servir à l'Hist. des Hommes ill.*, t. XXXVIII. — Fr. G. Freytag, *Analecta Litteraria*, p. 506.

LÆTUS (*Quintus-Æmilius*), préfet du prétoire sous Commode, tué en 193 de l'ère chrétienne. Il fut un des principaux auteurs de l'assassinat de Commode. Bien qu'il se fût joint à Electus pour donner le trône vacant à Pertinax, il fut un des premiers à exciter les soldats contre le nouveau prince et à proclamer à sa place Sosius Falcon. Didius Julianus, qui redoutait la turbulence de cet aventurier, le fit mettre à mort, comme suspect de favoriser les prétentions de Septime Sévère. Y.

Dion Cassius, LXXII, 19, 22; LXXIII, 1, 6, 8, 9. — Hérodien, I, 16, 17; II, 1, 2. — Lampride, *Commode*, 15, 17. — Capitolin, *Pertinax*, 5, 6. — Spartien, *Julian.*, 6; *Sept. Sever.*, 4.

LÆTUS, général romain, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Il fut un des lieutenants de Septime Sévère dans la campagne contre les Arabes et les Parthes en 195. Peu d'années après, en 199, il acquit une grande réputation par sa vaillante et heureuse défense de Nisibe contre l'attaque soudaine de Vologèse. Malgré ses bons services et sa haute renommée comme général et homme d'État, il fut mis à mort par l'ordre de l'empereur, jaloux de sa popularité parmi les soldats. Y.

Dion Cassius, LXXV, 2, 9, 10.

LÆTUS. *Voy.* POMPONIUS.

LÆVINUS (*Publius-Valerius*), consul en 280 avant J.-C. Il eut pour province l'Italie méridionale, et fut chargé de diriger la guerre contre Pyrrhus, roi d'Épire, qui venait de débarquer à Tarente. Il importait aux Romains de l'attaquer avant qu'il eût rassemblé ses auxiliaires italiens. Lævinus se hâta d'entrer en Lucanie, où il prit une forte position, qui lui permit de surveiller les mouvements de l'ennemi. Pyrrhus, pour gagner du temps, écrivit à Lævinus, et proposa d'être l'arbitre entre Rome, Tarente et leurs alliés italiens. Lævinus répondit que les Romains arrangeraient leurs affaires eux-mêmes, et que si Pyrrhus voulait qu'on écoutât ses ouvertures, il devait d'abord retourner en Épire. Les deux lettres qu'échangèrent le roi et le consul se trouvent, du moins en substance, dans les fragments de Denys d'Halicarnasse, qui les avait probablement empruntés à Hiéronyme de Cardia, et celui-ci avait consulté les *Mémoires* de Pyrrhus sur ses campagnes d'Italie. Pendant cette négociation, les deux armées ennemies étaient campées sur les deux bords du Siris. La bataille s'engagea bientôt après, et Pyrrhus dut la victoire à l'habileté de sa tactique, qui déconcerta le courage des Romains. Le camp des vaincus fut pris, et la nuit seule les sauva d'une destruction complète. Lævinus rassembla ses troupes

dans une ville d'Apulie, les conduisit au secours de Capoue, et harcela les Épirotes dans leur marche sur Rome et dans leur retraite. Il avait si bien rétabli le courage et la discipline de ses légions que Pyrrhus n'osa pas l'attaquer. Son armée, en punition de sa défaite, resta pendant tout l'hiver campée dans les montagnes des Samnites. On ne sait rien de plus sur la vie de Lævinus. Y.

Tite Live, *Epit.*, XIII. — Denys d'Halicarnasse, XVII, 15, 16 ; XVIII, 1-4. — Dion Cassius, *Frag. Peiresc.*, XL. — Appien, *Samnit. fr.*, X. — Plutarque, *Pyrrhus*, 16, 17. — Zonaras, VIII, 3. — Justin, XVIII, 1. — Orose, IV, 1. — Frontin, *Strat.*, II, 4 ; IV, 7. — Aur. Victor, *Vir. illust.*, 35. — Florus, I, 18. — Eutrope, II, 11.

LÆVINUS (*Marcus-Valerius*), petit-fils du précédent, mort en 200 avant J.-C. Il était préteur en 215. Dans cette année de crise qui suivit la bataille de Cannes, tous les magistrats romains eurent des commandements militaires. Lævinus, avec les légions rappelées de Sicile, stationna en Apulie, tandis qu'une flotte de vingt-cinq galères, placée aussi sous ses ordres, observait la côte de Brindes à Tarente. Il intercepta près de Luceria une ambassade que le roi Philippe de Macédoine envoyait à Annibal. Averti du danger qui menaçait Rome du côté de la Macédoine, il mit des garnisons à Rhegium et à Tarente, et s'établit avec une légion à Brindes, d'où il surveilla attentivement les côtes de la Grèce. Des envoyés d'Oricum vinrent dans ses quartiers d'hiver lui apprendre que Philippe s'était emparé de leur ville, et menaçait Apollonie. Lævinus traversa immédiatement l'Adriatique, reprit Oricum, délivra Apollonie, et conclut un traité avec les Étoliens. Cette campagne hardie et heureuse valut à Lævinus d'être maintenu pendant quatre ans (214, 213, 212, 211) dans la dignité de propréteur ; il passa ces quatre années en Épire à tenir en échec Philippe et les Achéens. Aux comices de 211 il fut élu consul, sans l'avoir demandé et en son absence. Il chassa les Macedoniens de l'île de Zacynthe et de Nasus en Acarnanie, hiverna à Corcyre, et s'empara, au printemps de 210, d'Anticyre, où il reçut la nouvelle de son élection. Il debarqua en Italie au commencement de l'eté, fut rejoint en route par des Capouans qui portaient plainte contre le proconsul Q. Fulvius Flaccus, et par des Siciliens qui venaient aussi se plaindre de Marcellus. Il entra à Rome avec ces délégués et des députés de la ligue étolienne, rendit compte de son administration, et obtint au sort la province d'Italie et la conduite de la guerre contre Annibal. Il échangea sa province contre celle de Marcellus, dont les Siciliens repoussaient le gouvernement. Un édit des consuls pour lever des taxes de guerre excita beaucoup d'alarmes et d'indignation parmi les Italiens, surchargés d'impôts. Lævinus proposa que tous ceux qui avaient occupé des magistratures curules et tous les membres du sénat portassent volontairement au trésor tout leur or, argent, cuivre, excepté les objets nécessaires au culte, les anneaux des chevaliers, les *bulles* des enfants mâles, et certains ornements de femme. Cette proposition, que le sénat adopta avec empressement, fit cesser les murmures, et Lævinus partit pour la Sicile. Mutines, général numide mécontent, lui avait ouvert les portes d'Agrigente. Les soixante-quatre villes qui restaient encore aux Carthaginois se rendirent ou furent prises d'assaut, et à la fin de l'automne il annonça au sénat que la Sicile appartenait tout entière aux Romains. Il revint ensuite tenir à Rome les comices pour l'année 209 ; mais presque aussitôt après son arrivée, il fut rappelé en Sicile par la menace d'une invasion carthaginoise. Le sénat exigeait qu'avant son départ il nommât un dictateur ; Lævinus s'y refusa, et partit brusquement pour la Sicile, qu'il gouverna en qualité de proconsul pendant l'année 209. Son armée se composait des soldats vaincus par Annibal à Cannes et à Herdonée, de Siciliens et de Numides. Son administration fut ferme et habile. Il ranima l'agriculture, et forma à Catane des magasins de blé pour les Romains. En 208, toujours proconsul, il fit voile pour l'Afrique avec une flotte de cent galères, ravagea les côtes carthaginoises, et revint à Lilybée avec son butin. En 207 il renouvela son expédition avec le même succès. Il retourna en Italie en 206, et défendit l'Étrurie contre Magon en 205. Il fut peu après un des commissaires que le sénat envoya à Delphes, puis à la cour d'Attale pour en rapporter le culte de Cybèle. Il se prononça énergiquement pour la continuation de la guerre contre Carthage, et se montra un des membres de cette partie de l'aristocratie dont les Scipions étaient les chefs. Au commencement de la guerre contre Philippe, en 201, il alla comme propréteur surveiller avec une flotte et une armée les frontières septentrionales de la Grèce. Il mourut l'année suivante. Ses fils Publius et Marcus honorèrent sa mémoire par des jeux funéraires et des combats de gladiateurs, qui durèrent quatre jours de suite (1). Y.

Polybe, VIII, 8 ; IX, 27 ; XXII, 12. — Tite Live, XXIII, 24, 30, 33, 34, 37, 38, 48 ; XXIV, 10, 11, 20, 40, 44 ; XXV, 3 ; XXVI, 1, 22, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 34, 40 ; XXVII, 5, 7, 9, 22, 29 ; XXVIII, 4, 10, 46 ; XXIX, 11, 16 ; XXX, 23 ; XXXI, 3, 5, 50. — Florus, II, 7. — Justin, XXIX, 4. — Eutrope, III, 12

LÆVIUS, poëte romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. On ne sait rien de sa vie ; on a même révoqué en doute son existence, parce que les manuscrits qui nous ont conservé des fragments de lui offrent sur son nom des variantes, telles que *Livius*, *Lælius*, *Nævius*, *Novius*, *Pacuvius*, etc. D'un autre côté, un grand nombre de passages cités par les grammairiens sous les noms d'Ennius, de Livius

(1) On connaît encore deux Lævinus, savoir : *Caius Val.* LÆVINUS, fils de *Marcus Val.* LÆV., préteur en 179 et consul en 176 (Polybe, XXII, 12, 14 ; Tite Live, XXXVIII, 9, 10 ; XL, 44 ; XLI, 25 ; XLII, 6, 17 ; XLIII, 14), et *Publius Val.* LÆVINUS, fils de *Caius*, *V. L.*, préteur en 177.

(*Andronicus*), de Nævius, mais d'une époque plus récente, sont peut-être de Lævius. Quatre fragments, deux dans Aulu-Gelle (II, 24; XIX, 9), un dans Apulée (*Apolog.*, p. 294, édit. de Elmenhorst), un dans Ausone (*Parec. bas. cont. nup. præf.*), permettent d'établir par conjecture les faits suivants. Lævius fut le contemporain de Hortensius, Memmius, Cinna, Catulle, Lucrèce et Cicéron. Il composa un recueil de poésies lyriques sur des sujets amoureux (*Erotopægnia*), poésies qui, selon les critiques anciens, manquaient de simplicité (*implicata*), et n'avaient pas la grâce facile (*fluentes carminum deliciæ*) d'Anacréon. Aux *Erotopægnia* on peut ajouter, sur la foi de Festus (au mot *Petrarum*), un poëme des *Centaures* (Centauri), dont il ne reste rien. Y.

Bayle, *Diction. Hist. et Critique.* — Weichert, *Poetarum latinorum Reliquiæ*; Leipzig, 1830, in-8°. — Wüllner, *De Lævio poeta*; Rockling., 1830, in-4°.

LAFABRIQUE (*Nicolas*), peintre belge, né à Namur, mort à Liége, en 1736. Il apprit les premiers éléments de son art chez un peintre de sa ville natale, et se rendit ensuite à pied et sans ressources en Italie, où il fit des progrès si étonnants qu'il gagna bientôt assez d'argent pour vivre honorablement. Il réussissait dans les oiseaux, les figures et surtout dans les têtes d'expression. On remarque dans ses productions un si beau coup de pinceau, des traits si vraisemblables qu'elles se répandirent aisément parmi tous les cabinets de l'Europe. On cite entre autres la tête d'un *Philosophe rieur* et *L'Homme à la coupe*, acquis par le roi de France. K.

Becdelièvre, *Biogr. Liégeoise*, t. II.

LA FAGE (*Raimond*), graveur et dessinateur français, né à Lisle en Albigeois, le 1er octobre 1656, mort le 4 novembre 1690. (Nous donnons ces dates d'après l'autorité de Mariette; il y a une grande divergence à leur égard dans les auteurs qui ont parlé de La Fage : on le fait naître en 1640, en 1652, en 1654; on indique 1684 comme date de sa mort; les uns disent qu'il ne vécut que trente ans, d'autres prolongent sa carrière jusqu'à quarante-deux ans). Il était fils d'un vitrier. Dès sa première enfance il montra pour le dessin une aptitude surprenante; il copiait sans servilité et d'un trait libre et vigoureux des gravures qui étaient tombées en ses mains. Maltraité dans sa famille, il se rendit à Toulouse, et entra d'abord au service d'un chirurgien; il se présenta ensuite chez Rivalz, peintre en grande réputation, et ayant fourni des preuves de sa facilité, de son talent pour le dessin, il resta un an dans l'atelier de cet artiste, dont il accompagna le fils à Paris. De nombreuses anecdotes plus ou moins apocryphes ont été débitées sur le début de sa carrière artistique; elles ne méritent pas de nous arrêter. Protégé par Foucault, intendant de la province de Languedoc, La Fage partit pour Rome, et se livra à l'étude des productions des grands maîtres. Annibal Carrache fut surtout l'objet de son admiration; il enviait cette science et cette sûreté de main qu'il possédait cependant presque autant que l'illustre artiste bolonais. La Fage passa trois ans à Rome et deux ou trois années dans d'autres villes de l'Italie. Buveur déterminé, ami d'une indépendance absolue, il repoussa les offres que lui faisaient de puissants personnages qui désiraient le prendre auprès d'eux et l'amener à des habitudes régulières de travail. L'ivresse affermissait sa main et doublait l'audacieuse dextérité de sa plume. Son humeur errante lui fit repasser les Alpes et revenir à Paris, où il voulut concourir pour le prix de dessin à l'Académie royale; mais, ajoute-t-on, nul concurrent n'osa se présenter contre lui. Il retourna encore à Rome, et bien que son talent y fût apprécié comme il méritait de l'être, il ne put se résigner à y demeurer longtemps; bientôt on le retrouve en France; il mourut à Lyon, selon les uns, à la suite d'une chute qu'il fit de dessus un âne; à Paris, selon d'autres, enlevé par une fin précoce résultat de sa vie désordonnée et crapuleuse. Le fait est qu'il y a beaucoup d'incertitude dans la biographie de La Fage; la légende s'en est emparée de bonne heure. Ce qui est incontestable, c'est son talent comme dessinateur, talent audacieux et de verve, car La Fage ne savait pas donner la dernière main à ses productions; elles devenaient alors froides et languissantes. Il ne savait guère peindre; il était gêné dans les compositions historiques; la plume était son instrument favori; les scènes de bacchanales, les sujets libres et grandioses étaient son triomphe. Des batailles acharnées, la chute des anges rebelles, la construction de villes colossales étaient des sujets qu'il traitait admirablement. Les images tombaient de ses doigts aussi vite que conçues. La vie de Moïse lui fournit quelques compositions de la plus grande beauté. Un demi-siècle après la mort de ce dessinateur fougueux, un Italien, le père Orlandi, exprimait en termes remarquables l'impression de surprise qu'avait causée aux Romains cette fougue, dont ils avaient, depuis Michel-Ange, perdu le souvenir. « La Fage, dit le bon religieux, frappa Rome de stupeur (*fece stupire Roma*) par sa manière terrible de dessiner avec furie (*ferocità*) à peu de traits et à sûrs contours. » Lorsque La Fage était sans argent dans quelque cabaret, ce qui lui arrivait maintes fois, il traçait un dessin sur le premier morceau de papier venu et le donnait en payement; si la plume lui manquait, il n'était point embarrassé : il dessina une fois au charbon de la manière la plus magistrale le plafond d'une chambre dans un palais où vint loger plus tard la reine de Pologne; cette souveraine, scrupuleuse, fit effacer une composition qu'elle jugea trop libre. Malgré la brièveté de sa carrière, La Fage laissa une foule de dessins; les amateurs les recueillirent à l'envi, et ils ont passé par différentes mains; le musée du Louvre en possède

plusieurs, mais ils ne sont pas du premier rang. Graveur aussi actif que dessinateur fécond, La Fage produisit beaucoup d'eaux-fortes, où se retrouvent les mêmes qualités que dans ses dessins. Peu de temps après la mort de cet artiste, un Flamand établi à Paris, où il se livrait à la gravure et au commerce des estampes, Van der Bruggen, publia un recueil de gravures d'après les plus beaux dessins qui restèrent de lui. Ertinger, G. Audran, Duflos et autres maîtres habiles ont travaillé à cette collection, où se trouvent quatre-vingt-six planches, dont dix-neuf d'après des sujets bibliques; le surplus est puisé dans la mythologie et dans l'histoire (1). L'œuvre de La Fage, composé de 145 pièces, faisait partie du cabinet Mariette, et à la vente de cet ami des arts, il fut adjugé à 80 livres, prix extrêmement inférieur à celui qu'il obtiendrait aujourd'hui. M. Charles Blanc, dans son *Manuel de l'Amateur d'Estampes* (t. II, p. 212), a mentionné quatre gravures du maître qui nous occupe : *Junon et Éole; — Diane et Endymion; — L'Amour dansant avec deux enfants; — Bain de Nymphes et de Satyres*. Il n'est resté de portraits de La Fage que ceux qu'il a dessinés de sa main. Ses traits donnent une juste idée de sa façon d'être, de ses habitudes, dont le désordre s'accordait avec l'intempérance et l'insubordination de son génie. Le plus souvent il se représente couronné de pampres; il est entouré de faunes et de bacchantes; un crayon ou une plume est dans ses doigts; sa face est large, ses joues osseuses; son front est surmonté d'une chevelure épaisse, ses lèvres sont grosses, son nez est cassé, toute sa figure révèle une organisation puissante et fougueuse. G. Brunet.

Orlandi, *Abecedario Pittorico* — Florent Lecomte, *Cabinet des Singularités d'Architecture et de Peinture*, t. III, p. 206. — Dupuy du Grez, *Traité sur la Peinture*, 1699, p. 104. — *Biographie Toulousaine*, t. I, p. 347. — Huber et Rost, *Manuel des Curieux*, t. VII, p. 348. — Ph. de Pointel, *Recherches sur la Vie et les Ouvrages de quelques Peintres provinciaux*, t. II, p. 237 264. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre-Graveur français*, t. II, p. 147.

LA FAGE (*Jean* de), musicien français, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle et dans la première moitié du siècle suivant. On ne connaît aucune particularité de la vie de cet artiste, qui de son temps a joui cependant d'une certaine réputation. Il est souvent cité par les auteurs français sous le nom de *Maistre Jean*, et par les Italiens sous celui de *La Faghe*. Le livre des *Motetti de la Corona*, imprimé à Fossombrone, en 1519, par Octave Petrucci, contient un motet à quatre voix de ce musicien. On trouve aussi deux autres motets du même auteur dans le recueil ayant pour titre : *Liber undecimus XXVI musicales habet modulos quatuor et quinque vocibus editos*, publié à Paris, en 1534, par Pierre Attaignant. D. D. B.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*LA FAGE (*Juste-Adrien* Lenoir de), musicien compositeur français, né à Paris, le 30 mars 1805. A l'âge de six ans il fut admis comme enfant de chœur à l'église Saint-Philippe-du-Roule; sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique, le plaça ensuite au séminaire, qu'il quitta peu de temps après, ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique. On voulut alors lui faire embrasser la carrière des armes; mais le jeune Adrien, passionné pour la musique, résista au désir de ses parents, qui, pour le détourner de son penchant, lui firent continuer ses études littéraires. Dès qu'il les eut terminées, il alla trouver Perne, sous la direction duquel il commença l'étude de l'harmonie et du contre-point. Ce savant musicien lui ayant fait faire la connaissance de Choron, celui-ci l'admit aussitôt au nombre des élèves de l'institution de musique religieuse qu'il venait de fonder. M. de La Fage devint bientôt lui-même professeur, et se livra avec ardeur à l'enseignement; mais en 1828 le désir de visiter l'Italie lui fit entreprendre ce voyage. Il se rendit à Rome, où pendant son séjour il reçut de précieux conseils de l'abbé Bani pour l'étude de l'ancien style fugué, puis, après avoir passé plusieurs mois à Florence, où il fit représenter un opéra bouffe intitulé *I Creditori*, il revint à Paris à la fin de 1829. Nommé alors maître de chapelle de Saint-Étienne-du-Mont, il fut le premier qui introduisit l'orgue d'accompagnement dans les églises. En 1833, M. de La Fage fit un nouveau voyage en Italie, et s'y occupa pendant trois années de recherches sur la théorie et l'histoire de la musique. A son retour à Paris, Choron n'existait plus; en mourant, il avait désigné M. de La Fage, son élève et son ami, pour continuer et publier son *Manuel de Musique*, qu'il n'avait pu terminer, mais dont il avait ébauché le plan. M. de La Fage ne recula pas devant la tâche difficile que son maître lui avait léguée, et l'ouvrage parut en six volumes dans le courant des années 1836, 1837 et 1838. Depuis lors, M. de La Fage s'est encore fait remarquer par d'importants travaux; nous citerons, entre autres, une *Histoire générale de la Musique et de la Danse*, dont il n'a paru que la partie relative à l'antiquité, et son *Cours complet de Plain-Chant*. Ayant étudié le plain-chant dès son enfance et l'ayant pratiqué, comme maître de chapelle, dans plusieurs églises de Paris et d'Italie, M. de La Fage a fait preuve, dans ce dernier ouvrage, d'une profonde connaissance de cette branche de la liturgie. Quoique prenant pour base le chant de l'Église romaine, son traité convient à tous les diocèses qui possèdent des rites et des offices différents. On y trouve un chapitre plein d'intérêt sur l'histoire du plain-chant; la partie consacrée à la bibliographie n'y est pas moins utile, en ce qu'elle offre des

(1) Un amateur célèbre, Crozat, avait rassemblé 304 dessins de La Fage; ils sont mentionnés dans son catalogue, publié en 1741; ils furent dispersés en vente publique, et passèrent dans divers cabinets, où l'on peut suivre le sort d'une partie d'entre eux; les collections Mariette et Sylvestre en possédaient de fort beaux.

listes de livres relatifs à l'enseignement et à la pratique, qu'on n'avait point encore songé à former.

Voici l'indication des ouvrages de M. de La Fage : MUSIQUE INSTRUMENTALE : Air varié en trio pour deux flûtes et violon ; — Six duos pour deux flûtes ; — Air varié pour deux flûtes et piano ; — Duo pour flûte et harpe ; — Fantaisie pour flûte et piano sur des airs de Rossini ; — Idem, sur un air de *La Dame blanche*. Ces divers morceaux de musique ont été publiés antérieurement à 1827. — MUSIQUE VOCALE : Plusieurs romances françaises et italiennes ; — Choix de solféges et morceaux divers à plusieurs voix ; Paris, 1825 ; — Cantiques religieux et morceaux divers à plusieurs voix ; Paris, 1826-1828, six livraisons ; — Cent Chansons morales à deux voix ; Paris, 1829 ; — *Missa cui titulus : Omnes sancti*, pour deux voix de dessus et basse, sans accompagnement ; Paris, 1831 ; — Cinq messes faciles à deux, trois ou quatre voix, à volonté ; Paris, 1832 : la dernière messe seulement de ce recueil est de M. de La Fage ; — *Adriani de La Fage Motetorum Liber primus*, publié en cinq livraisons, contenant soixante-douze morceaux à une, deux, trois, quatre et cinq voix ; Paris, 1832-1835 ; — *Ordinaire de l'Office divin arrangé en harmonie sur le plain-chant*, deux parties, la première pour le matin, la seconde pour le soir ; Paris, 1832-1835 ; — *De Profundis*, à huit voix ; Paris, 1836 ; — *Adriani de La Fage Motetorum Liber secundus* ; Paris, 1837 ; — *Psalmi vespertini quaternis vocibus cum organo* ; Paris, 1837. — OUVRAGES HISTORIQUES ET DIDACTIQUES : *Notice sur Zingarelli* ; in-8° ; — *Manuel complet de Musique vocale et instrumentale, ou encyclopédie musicale* ; avec Choron, 6 vol., Paris, 1836-1838 ; — *Sémiologie musicale, ou exposé succinct et raisonné des principes élémentaires de la musique*, in-8° ; Paris, 1837 ; — *Principes abrégés de Musique*, in-8° ; Paris, 1837 ; cet extrait de la *Sémiologie* est placé en tête de petites méthodes d'instrument publiées par Roret ; — *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Stanislas Mattei*, in-12 ; Paris, 1839 ; — *De la Chanson considérée sous le rapport musical*, in-8° ; Paris, 1840 ; — *Eloge de Choron* ; Paris, 1843, in-8° ; — *Histoire generale de la Musique et de la Danse* ; Paris, 1844 : il n'a paru de cet ouvrage que les tomes I et II, relatifs à la musique dans l'antiquité ; — *Notice sur Joseph Baini* ; Paris, 1844, in-8° ; — *Notice sur Bosquillon-Wilhem* ; in-8° ; — *Miscellanées musicales* ; Paris, 1844, in-8° : l'auteur y a reproduit ses notices sur Zingarelli, Mattei et Baini ; on y trouve aussi d'autres notices sur Joseph Haydn, Martin, Garat, Laïs, Tritto, Bellini, Pilotti, Pierluigi de Palestrina, etc. ; — *De la Reproduction des Livres de Plain-Chant romain*, in-8° ; Paris, 1853 ; — *Lettre écrite à l'occasion d'un mémoire pour servir à la restauration du chant romain en France, par l'abbé Céleste Alix* ; Paris, 1853, in-8° ; — *Cours complet de Plain-Chant, ou nouveau traité méthodique et raisonné du chant liturgique de l'Eglise latine, à l'usage de tous les diocèses* ; Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8° ; — *Quinze Visites musicales à l'Exposition universelle de* 1855 ; in-8° ; — *Prise à partie de M. l'abbé Tesson dans la question des nouveaux livres de plain-chant romain* ; in-8° ; — *Extraits du Catalogue critique et raisonné d'une petite Bibliothèque musicale* ; in-8° ; — *Nicolai Capuani, presbyteri, Compendium musicale* ; in-8° ; — *Routine pour accompagner le plain-chant ou moyen prompt et facile d'harmoniser à première vue le plain-chant pris pour basse, sans avoir étudié l'harmonie*, etc. ; Paris, in-8°. M. de La Fage a écrit un grand nombre d'articles dans divers recueils français et étrangers, entre autres dans le *Journal des Artistes*, la *Revue Musicale*, la *Gazetta di Milano*, la *Gaceta Musical* de Madrid, l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, le *Dictionnaire de la Conversation*, la *Gazette Musicale* de Paris, etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Documents particuliers.

LA FAYNE. *Voy.* LAFAYE (*Jean* DE).

LA FAILLE (*Hardouin* DE LA JAILLE *ou* DE), maréchal, puis grand-maître du duc René II de Lorraine, mort à la fin du quinzième siècle, est l'auteur d'un traité fort utile à consulter pour l'histoire des duels et tournois ; c'est le *Formulaire du Gaige de Bataille selon les règlements que dressa Hardouin de La Faille, par commandement de René de Lorraine, duc de Calabre et de Lorraine*, l'an 1483. Il a été édité pour la première fois par Dom Calmet dans sa *Chronique de Lorraine*, et se trouve manuscrit à la Bibliothèque impériale, p. 21 du n° 6853.

L. L.

D. Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. IV, p. 31. — P. Paris, *Manuscrits français*, t. II, p. 166.

LA FAILLE (*Germain* DE), historien français, né à Castelnaudary, le 30 octobre 1616, mort à Toulouse, le 12 novembre 1711. Il étudia le droit à l'université de cette dernière ville, et devint en 1638 avocat du roi au présidial de Castelnaudary ; mais les capitouls de Toulouse l'ayant élu syndic en 1655, il renonça à son emploi pour aller habiter cette ville. Il en écrivit ensuite l'histoire, et les magistrats, ayant examiné son travail, décidèrent que la publication en aurait lieu aux frais de la ville. La Faille était membre de l'Académie des Jeux floraux lorsqu'en 1694 il en fut nommé secrétaire perpétuel. Il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Il avait été quatre fois appelé à remplir celles de capitoul. Outre des pièces de vers et des discours insérés dans le *Recueil des Jeux floraux*, on a de lui : *Annales de la ville de Toulouse, depuis la réunion de la comté de Toulouse à la couronne*, etc. ; Toulouse, 1687-1701, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui est toujours utilement consulté, s'arrête à l'année 1610. Il a été re-

fondu dans les *Annales de la ville de Toulouse*, par De Rozoi (Paris, 1771-1776, 4 vol. in-4°); — *Traité de la Noblesse des Capitouls*; Toulouse, 1667, in-4°; 3e édit., ibid., 1707, in-4°; — *Lettre sur P. Goudelin*, en tête des Œuvres de ce poëte; Toulouse, 1678, in-12, et reproduite dans le *Recueil des Poëtes gascons*; Amsterdam, 1700, 2 vol. in-8°. Suivant Barbier, La Faille serait l'auteur de la traduction du *Traité de la Beauté des Ouvrages d'esprit, et particulièrement de l'Épigramme*, par Nicolle, imprimé avec le *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, traduit par Pierre Costar; Toulouse, 1689, 2 vol. in-12. E. REGNARD.

Mémoires de Trévoux, juillet 1712. — *Mém. de la Soc. Archéologique du midi de la France*, janv. 1836.

LA FAILLE (*Clément* DE), naturaliste français, né à La Rochelle, le 20 novembre 1718, mort à Paris, en juin 1782. Il alla achever ses études à Toulouse, où il fut reçu avocat au parlement. Nommé ensuite contrôleur ordinaire des guerres a La Rochelle, il devint membre puis secrétaire de l'Académie de cette ville. L'exemple du célèbre Réaumur, son compatriote et son contemporain, excita son ardeur pour l'histoire naturelle. Il s'appliqua à l'étude des coquillages de la province d'Aunis, et travailla à la formation d'un cabinet d'histoire naturelle. A la suite de ses travaux, sa réputation s'était tellement répandue, que, vers 1765, il fut nommé membre de l'Académie impériale d'Augsbourg et d'un grand nombre d'autres corps savants. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'exercer l'emploi de secrétaire de l'Académie de La Rochelle, il se retira, en donnant à cette académie son beau médaillier; il lui légua aussi, par son testament, non-seulement sa bibliothèque, ses richesses scientifiques, comprenant une collection ornithologique très-importante, mais encore une somme de 12,000 livres. On a de lui: *Mémoire sur les différentes espèces d'Huîtres qui se trouvent sur les côtes de La Rochelle*, lu à l'Académie de La Rochelle en 1751 et reproduit dans le *Mercure de France* du mois de septembre de la même année; — *Mémoire relatif aux Progrès de la Mer sur les côtes de La Rochelle*, lu en 1752: — *Mémoire sur les Pierres fines du pays d'Aunis*, reproduit par extrait dans le *Mercure* d'octobre 1754 et dans les *Mélanges d'Histoire* d'Alléon-Dulac, t. I, p. 304; — *Mémoire sur la Pholade* (coquillage connu dans l'Aunis sous le nom de *Dail*), imprimé dans le *Recueil de l'Académie de La Rochelle*, année 1755: ce mémoire compléta les études déjà commencées sur ce testacé par Réaumur, Adanson et d'Argenville; — *Mémoire sur les Manœuvres des Taupes*, etc.; 1760; — *Mémoire sur le moyen de multiplier aisément les Fumiers dans le pays d'Aunis*; La Rochelle, 1762, in-12; — *Mémoire contenant l'examen des différents sentiments des anciens et des modernes sur l'Origine des Macreuses*, 1767; inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (savants étrangers), t. IX; — *Essais sur l'Histoire naturelle de la Taupe et sur les différents moyens que l'on peut employer pour la détruire*; La Rochelle, 1769, in-12, avec 2 gravures: cet ouvrage, fort estimé, fut traduit en allemand avec additions, Francfort, 1778, in-8°. La Faille fournit à d'Argenville une liste complète des fossiles, pétrifications et minéraux du pays d'Aunis. Il prit une part plus grande à la Conchyliologie du même auteur, intitulée *Zoomorphose*. Le premier il donna une description du *condylure*, ou taupe du Canada. Ce naturaliste ayant refondu ses divers mémoires, en forma une *Conchyliographie du pays d'Aunis*, qui est demeurée manuscrite et que l'on trouve à la bibliothèque de La Rochelle. Il y a joint des dessins de sa main. GUYOT DE FÈRE.

Rainguet, *Biogr. Saintongeoise*.

LA FAILLE. *Voy.* LAJAILLE.

LAFARE (*Charles-Auguste*, marquis DE), poëte français, né en 1644, à Valgorge en Vivarais, mort à Paris, en 1712. Il entra dans le monde, à dix-huit ans. « Ma figure, dit-il, qui n'était pas déplaisante, quoique je ne fusse pas du premier ordre des gens bien faits, mes manières, mon humeur et mon esprit, qui était doux, faisaient un tout qui plaisait à tout le monde, et peu de gens en y entrant ont été mieux reçus. » En 1664 il demanda au roi la permission de faire partie comme volontaire du corps envoyé au secours de l'empereur sous le commandement de M. de Coligny; il se distingua au combat du Saint-Gothard, et fut blessé à Vienne dans un duel. Il servit dans les guerres de 1667 et 1674, et ayant rejoint Turenne il devint l'ami de ce grand capitaine. De retour à Paris, il se rencontra, malheureusement pour lui, avec Louvois auprès de Mme de Rochefort, petite-fille de Mme de Sablé, et loin de se retirer devant le tout-puissant ministre, il voulut lutter. « Il y avait, dit-il, plus de coquetterie de ma part et de la sienne (de celle de Mme de Rochefort) que de véritable attachement. Quoi qu'il en soit, ç'a été là l'écueil de ma fortune et ce qui m'attira la persécution de Louvois. » Forcé de quitter le service et de vendre sa charge, il devint tendrement épris de Mme de La Sablière; le monde parla beaucoup de cette liaison, et Mme de Sévigné nous a raconté ces amours, qui se terminèrent par une trahison de La Fare. Ce fut un malheur pour tous deux. Mme de La Sablière, blessée au cœur, se retira aux Incurables, où elle mourut, quelques années après, et La Fare, n'ayant plus rien pour l'arrêter, s'abandonna à sa nature, mangeant, buvant et surtout se montrant un des plus joyeux convives de cette société qui avait l'abbé de Chaulieu pour grand-prêtre. Vers la fin de sa vie, retiré dans son hôtel de la butte Saint-Roch, il se laissait aller a sa paresse et à sa gourmandise: « Je fus, dit le chevalier de Bouillon, dans

une lettre à Chaulieu, voir hier, à quatre heures après midi, M. le marquis de La Fare, en son nom de guerre *M. de la Cochonière*, croyant que c'était une heure propre à rendre une visite sérieuse; mais je fus bien étonné d'entendre dès la cour des ris immodérés et toutes les marques d'une bacchanale complète. Je poussai jusqu'à son cabinet, et je le trouvai en chemise, sans bonnet, etc., etc. Sa mort fut digne de sa vie. » — « Au sortir d'une grande maladie, ajoute Saint-Simon, il se creva de morue et en mourut d'indigestion. » Ses vers, qui lui valurent la réputation d'un homme simple et naturel, « forme de sentiments et de volupté, rempli d'une aimable molesse, » pour nous servir des expressions mêmes de Chaulieu, ne méritent pas d'être lus aujourd'hui: privés des circonstances qui les ont fait naître, ils paraissent faibles et sans aucun intérêt, tandis que ses mémoires sont encore et seront toujours dignes d'une lecture attentive. Ce que Saint-Simon, comme le fait très-justement observer M Sainte-Beuve, dit en débordant, La Fare le dit d'un mot et en courant, mais on a la note la plus juste. On a de La Fare : *Poésies*, publiées par Saint-Marc; Paris, 1755, pet. in-12; l'*Opera de Panthée*, dont La Fare fit les paroles et le duc d'Orléans la musique, est à la fin de ce volume; — *Mémoires et Reflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV par M. L. M. D. L. F.*; Rotterdam, 1715, pet. in-8°; Amsterdam, (Paris), 1734, pet. in-12; ces mémoires se trouvent aussi dans la collection Petitot, 2e série, t. LXV. Presque toutes les éditions de Chaulieu contiennent de nombreuses pièces de vers de La Fare. Hector MALOT.

Moreri, *Dict. Hist.* — *Dict. de la Conversation.* — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi.*

*LA FARELLE (*Felix* DE), économiste français, né le 7 mai 1800, à Anduze (Gard). Appartenant à une ancienne famille de Nîmes, qui embrassa de bonne heure la religion réformée, il étudia le droit, et fut admis, sous la restauration, dans la magistrature; mais en 1830 il donna sa démission, se retira dans l'Aveyron, et s'adonna aux études économiques. En 1842 il fut élu député de l'arrondissement d'Alais, qu'il représenta jusqu'à l'avénement de la république, et s'occupa spécialement, durant les travaux de la chambre, des questions relatives au régime pénitentiaire, aux cours d'eau et aux chemins de fer; ce fut lui qui, en 1847, fut chargé du rapport de la loi sur la ligne de Lyon à Avignon. Ses principaux ouvrages sont : *Du Progrès social au profit des classes populaires non indigentes, ou études philosophiques et économiques sur l'amelioration matérielle et morale du plus grand nombre*; Nîmes, 1839, 2 vol. in-8°; 2e édit. Paris, 1847, in-8°: ce livre obtint, l'année même de sa publication, un des prix Montyon de l'Académie Française; — *Histoire des Institutions municipales de la ville de Nîmes*, qui a été imprimée aux frais de cette ville; — *Plan d'une Réorganisation disciplinaire des Classes industrielles de la France*; 1842, in-12, qui a été ajouté à la réimpression du *Progrès social*; — *Études statistiques sur l'Industrie de la Soie en France*, etc. M. de La Farelle a donné aussi beaucoup d'articles à la *Revue des Économistes*.

P. L—Y.

Dictionnaire de l'Économie politique. — *La Littérature Française contemporaine.* — *Biographie des Députes.*

LA FARE-VÉNÉZAN (*Gabriel-Joseph-Marie-Henri*, comte DE), général français, né au château de Bessay, près de Luçon, en 1749, mort au château de Vénézan, près la ville du Pont Saint-Esprit, le 12 octobre 1786. Un de ses ancêtres avait été maréchal de France. Il se distingua dans les campagnes de Corse en 1768 et 1769, et obtint le guidon de la compagnie des gendarmes d'Artois. En 1780 il fut nommé mestre de camp commandant le régiment de Piémont et ensuite brigadier des armées du roi; il avait la passion de la poésie, et faisait des vers qui avaient, dit-on, des succès dans le monde; il était fort instruit et très-versé dans la connaissance des sciences et des lettres anciennes et modernes. Ses poésies, dont quelque temps après sa mort on avait annoncé la publication, n'ont pas été imprimées. A. J.

Chaudon et Delandine, *Dict. Histor.*

LAFARGE (*Joachim*), économiste français, né à Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle, s'est rendu célèbre par la création de la tontine qui a conservé son nom. A l'époque où Lafarge conçut son plan, les tontines avaient moins le caractère d'une institution de prévoyance que d'une combinaison financière destinée à faciliter l'acquittement des dettes contractées par l'État : le premier projet de Lafarge avait également un but exclusivement politique et financier, et l'auteur avait donné à la caisse qu'il proposait de créer le titre de *Tontine viagère et d'amortissement*. N'ayant pu parvenir à faire agréer ses plans par le gouvernement, Lafarge modifia son système dans un sens philanthropique et le soumit, en 1790, à la sanction de l'Assemblée nationale : les comités des finances et de mendicité de l'Assemblée nationale et la municipalité de Paris ayant donné leur approbation au projet, le roi Louis XVI délivra, par lettres patentes, en date du 17 août 1791, au sieur Lafarge un brevet pour lui garantir la propriété et la jouissance exclusive de son système et l'autoriser à établir à Paris la Caisse d'Épargne et de Bienfaisance dont il était l'auteur; les lettres patentes attribuaient un triple but à l'institution : 1° déterminer la classe indigente par l'espoir d'une jouissance avantageuse à faire des économies dont elle recueillerait les fruits dans l'âge du repos et des besoins; 2° faire concourir la classe riche à la prospérité de l'établissement et conséquemment à l'amélioration du sort des pauvres; 3° éteindre une partie de la dette de l'État sans qu'il en coûte rien à la nation. Voici les combi-

naisons à l'aide desquelles Lafarge prétendait obtenir ce triple résultat. Le capital de la caisse était divisé en actions de 90 livres chacune, dont le payement pouvait être fait en totalité ou par dixièmes. Avec les fonds versés, il était acheté des rentes sur l'État, qui devenaient la propriété commune et inaliénable des actionnaires. Au commencement, on devait payer un intérêt de 45 francs à une action sur dix désignées par voie de tirage au sort, jusqu'à ce que, grâce aux extinctions qui devaient profiter à la masse des survivants, on pût servir à chaque action un intérêt de 45 francs : à partir de ce chiffre, toutes les actions entraient en tontine, et devaient profiter de l'accroissement provenant des intérêts capitalisés et des extinctions jusqu'à concurrence d'un maximum de 3,000 livres. Ce chiffre une fois atteint, les rentes des décédés devaient retourner à la nation. Ainsi, d'une part, avec un versement de 90 livres, les actionnaires survivants pouvaient réaliser un capital de 3,000 livres, et l'État devait voir la partie de ses rentes perpétuelles achetées par la caisse, transformée en rentes viagères, s'éteindre successivement par le fait du décès des survivants. On distinguait d'ailleurs deux classes d'actionnaires, les vieillards, dont l'âge dépassait quarante-cinq ans, et les jeunes, dont l'âge était inférieur à ce chiffre. Après avoir obtenu l'approbation royale, Lafarge se mit à l'œuvre; et comme son éducation avait été assez négligée, et qu'il manquait des moyens nécessaires pour soumettre au public des prospectus qui fissent valoir son système, il s'associa diverses personnes propres à développer ses idées, et notamment M. Mitouflet, qui devint le directeur adjoint de la Caisse d'Épargne. Une fois annoncée au public, l'institution eut un grand succès, et en moins de deux années, d'octobre 1791 à septembre 1793, Lafarge recueillit environ 60,000,000 de livres versées par près de 120,000 souscripteurs. Pendant quelques années, l'institution fonctionna assez régulièrement; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les bases adoptées pour calculer la mortalité étaient peu exactes. On avait calculé sur une moyenne annuelle de 6 décès par 100 individus, et on constata que les décès n'étaient que de 1 ou 2 sur 100. D'autre part, le gouvernement refusa en 1797 d'accepter la reversibilité établie au profit de l'État dans ses statuts, et, au moment de la consolidation du tiers de la dette publique, convertit en rentes perpétuelles les rentes viagères achetées par la Caisse d'Épargne. Enfin, les actionnaires se plaignirent de nombreuses irrégularités dans la comptabilité de l'établissement; et après de longs debats le gouvernement enleva à Lafarge la direction de la Caisse d'Épargne, dont il confia l'administration à trois membres du conseil municipal, désignés par le préfet de la Seine (décret impérial du 1er avril 1809). La liquidation de la Caisse d'Épargne, commencée à cette époque, se poursuit encore aujourd'hui; l'organisation de l'établissement a été récemment modifiée par un décret impérial du 28 janvier 1857. Quant à Lafarge, il fit de vaines instances pour rentrer en possession de la direction de la caisse d'Épargne, sur laquelle il prétendait avoir un droit de propriété. Repoussé par l'administration, il s'adressa en 1821 aux tribunaux civils, devant lesquels il subit un nouvel échec : il mourut à Paris, quelques années plus tard.

Lafarge n'a pas laissé d'ouvrage. Les prospectus qu'il a publiés en 1790 et 1793 paraissent avoir été l'œuvre de M. Mitouflet. Une *Histoire de la Caisse d'Épargne du citoyen Lafarge* a été imprimée à Paris en 1803.

J. Robert de Massy.

Guillaumin. *Dictionnaire de l'Économie politique*, 2 vol., 1853. — *Documents part.*

Lafarge (*Marie* Cappelle, femme Pouch-), femme célèbre dans les fastes judiciaires, naquit en 1816, à Villers Hellon, en Picardie, et mourut le 7 novembre 1852, aux eaux d'Ussat, dans les Pyrénées. Une famille distinguée, de hautes relations sociales, une beauté d'un genre singulier, un esprit remarquable, la perspective d'une vie heureuse, et tout à coup une accusation d'empoisonnement, une sentence infamante, une prison perpétuelle, voilà ce que rappelle le nom de cette jeune femme. Condamnée à vingt-quatre ans, elle mourut à trente-six. Si elle avait été une accusée ordinaire, elle eût promptement passé du tribunal dans l'obscurité et l'indifférence. Mais elle appartenait aux rangs élevés de la société; elle a laissé des mémoires qui peuvent être encore lus; et, de plus, le drame terrible où elle a figuré a eu un tel retentissement en France et en Europe, il a soulevé pour et contre elle de si vives passions, en même temps que de graves questions scientifiques, que l'oubli n'est pas possible. La famille de Marie Cappelle était des plus honorables. Ses tantes maternelles avaient épousé, l'une M. de Martens, diplomate prussien, l'autre, M. Garat, secrétaire général de la banque de France. Son père était colonel d'artillerie. D'une santé délicate, elle fut de bonne heure une enfant gâtée : elle eut le malheur de perdre à peu d'intervalle son père et sa mère; son éducation se fit d'une manière décousue et superficielle. Elle était née avec un esprit vif, plein d'entraînement, ennemi du joug, et susceptible de s'exalter jusqu'à la folie. Il lui manqua cette direction ferme et douce qui apprend à se modérer, à se tenir en garde contre l'imagination, à suivre en tout, comme règle absolue, la raison et le devoir. Devenue orpheline, et libre trop tôt, elle fut accueillie dans la maison de sa tante, à la Banque de France. Là s'écoulèrent quelques années au milieu des plaisirs du monde et d'une société distinguée. Mais, d'après certains faits révélés plus tard, la plus grande partie de ses loisirs était consacrée à la lecture de ces romans modernes qui peignent la vie réelle sous des cou-

leurs si fausses, et qui achevèrent d'exalter une imagination déjà trop ardente. Vers la fin de 1838, elle perdit son grand-père, auprès duquel elle allait ordinairement passer l'été à Villers-Hellon. Ses parents, ses amis pensèrent à la marier. Un candidat se présenta, d'après les renseignements, dit-on, d'un agent matrimonial. Ce candidat était M. Lafarge, maître de forges du Limousin, assez mal dans ses affaires, ce qui fut caché avec soin, d'un extérieur et d'un esprit communs. Sous le rapport de la fortune, le parti semblait avantageux ; le mariage se décida en cinq jours. M. Lafarge avait hâte d'emmener sa femme dans son château du Glandier, dont un beau plan avait été présenté à la famille. Le mariage célébré, les époux se mirent en voyage. Alors commencent les froissements entre ces deux natures si différentes. Romanesque, habituée à des manières délicates, la jeune femme fut aussi surprise que blessée des manières communes et des exigences grossières de son mari. Mais à son arrivée au Glandier, quelle surprise plus grande et quel désenchantement! On lui avait annoncé un château dans un site agréable; elle se vit installée dans une maison sale, triste, délabrée, avec des meubles à l'avenant. Quel contraste avec les élégances de la vie parisienne! Sa tête se monta; elle se regarda comme la plus malheureuse des créatures, et le soir même elle s'enferma pour écrire une lettre pleine d'exaltation et d'extravagance, dont le résultat devait être une séparation immédiate. Plus tard, cette lettre, aussi folle que cynique dans ses aveux, fournit à l'accusation des arguments terribles. Qu'on juge du trouble et du désespoir où elle jeta le mari, sa mère et sa sœur, qui vivaient dans la même demeure! Il s'en suivit une scène de violences et de larmes, dans laquelle M. Lafarge laissa voir un attachement et une douleur sincères. Touchée de ces témoignages, Marie Lafarge avoua ses torts et ses folles inventions, et promit de s'occuper de ses nouveaux devoirs. Trois mois s'écoulèrent au milieu des scènes monotones de la vie de province. La jeune femme paraissait résignée à sa position, « bien qu'elle se trouvât, dit-elle dans une lettre, extérieurement fort déplaisante ». Au milieu de novembre, M. Lafarge se rendit à Paris pour contracter un emprunt, à l'effet de donner plus d'extension à son industrie. Pendant cette absence, une correspondance affectueuse fut échangée entre les époux. Bientôt M. Lafarge reçut une petite caisse contenant quelques gâteaux, et une lettre de sa femme qui l'engageait à les manger à une certaine heure d'un jour désigné (18 décembre), ajoutant que de son côté elle en ferait autant, ce qui ne pouvait manquer d'établir entre eux « une douce sympathie ». Le mari, se conformant à ces recommandations, cassa un petit morceau et le mangea. Pendant la nuit et le jour suivant il fut en proie à des coliques et à des vomissements. Le médecin appelé se méprit à ces symptômes, et ne soupçonna point de poison. Bien que très-souffrant, M. Lafarge put revenir au Glandier, le 5 janvier 1840. Sa femme l'entoura des soins en apparence les plus empressés; mais chaque jour les vomissements se renouvelèrent; la maladie prit un caractère plus inquiétant; le 14 janvier, la mort arriva. Chose étrange, et qui souleva alors de terribles soupçons, Marie Lafarge pendant la maladie avait fait acheter deux fois de l'arsenic, afin, dit-elle, de se débarrasser des rats qui troublaient le repos de son mari. La justice intervint. Une autopsie eut lieu, mais ne donna pas d'indications positives. Des médecins furent chargés d'analyser des boissons données au malade, les liquides de l'estomac, et leur conclusion fut que la mort de Lafarge était le résultat d'un empoisonnement. Marie Cappelle fut arrêtée, écrouée à la maison d'arrêt de Brives, et une longue instruction fut entamée.

Pendant que cette instruction se poursuivait, une autre prévention fut tout à coup soulevée contre l'accusée. Avant son mariage, elle avait des relations intimes d'amitié avec Mlle de Nicolaï, jeune fille de son âge, et ces relations continuèrent quand celle-ci eut épousé M. de Léotaud. En juin 1839, Marie Cappelle était venue passer quelque temps à la campagne chez son amie. Pendant son séjour, les diamants de Mme de Léotaud disparurent d'une manière mystérieuse. La police fut informée; mais toutes les mesures et perquisitions restèrent sans résultat. Il y eut un moment de vagues soupçons contre Marie Cappelle; mais alors on n'y donna aucune suite. Lorsque l'accusation d'empoisonnement eut éclaté, la famille de Mme Léotaud accusa Marie Cappelle d'avoir dérobé les diamants pendant son séjour à la campagne. Une perquisition fut ordonnée au Glandier. La plupart de ces diamants furent retrouvés, cousus dans un sac de soie verte. Comment expliquer leur possession? Marie Cappelle prétendit que ces diamants lui avaient été remis par Mme de Léotaud elle-même pour être vendus, afin d'acheter par une somme d'argent le silence d'un jeune homme avec lequel Mlle de Nicolaï avait eu des relations compromettantes. La famille de Léotaud déclara cette explication mensongère. Le tribunal de police correctionnelle reconnut Mme Lafarge coupable de vol de diamants, et la condamna à deux années d'emprisonnement.

L'accusée avait été transférée à Tulle. Ce fut là que le 2 septembre s'ouvrit le procès criminel de l'empoisonnement. L'affluence fut extraordinaire. Toutes les passions, favorables ou contraires, étaient excitées au plus haut point. Un des premiers avocats de Paris, Paillet, fut chargé de la défense; sur sa demande, deux avocats du pays, M. Th. Bac et M. Lachaud, lui furent adjoints. Rarement un drame judiciaire a présenté des péripéties plus inattendues et plus saisissantes. Le rapport d'accusation était rédigé avec talent, mais avec une extrême sévérité. Il fut sou-

tenu et développé par l'avocat général avec une éloquence passionnée. Des mots terribles, « voleuse, calomniatrice, empoisonneuse », furent jetés à la face de l'accusée par le ministère public. Une autre expertise fut ordonnée, et le 5 septembre les chimistes experts déclarèrent que les substances et les liquides qui leur avaient été soumis, traités d'après les méthodes les plus récentes, et en particulier par l'appareil de Marsh, ne leur avaient pas donné les moindres taches métalliques. Ces conclusions produisirent dans l'auditoire l'effet d'une commotion électrique. L'accusée semblait sauvée. L'accusation demanda une nouvelle expertise. Les restes de M. Lafarge furent exhumés. Les chimistes procédèrent à une seconde opération. Le 9, la déclaration fut que les matières n'avaient laissé apparaître aucune tache d'arsenic. Ainsi deux fois en une semaine le résultat de la science semblait établir l'innocence de l'accusée, et ce résultat semblait devoir être décisif. La cour délibéra longtemps pour savoir si elle ordonnerait une expertise nouvelle. Il fut question de renvoyer l'affaire à une autre session. Paillet, appelé dans la chambre du conseil, s'opposa vivement à un renvoi. Il fut alors décidé que MM. Orfila, Devergie et Chevallier seraient mandés à Tulle pour procéder à l'opération. Nous remarquerons qu'attendu l'absence de ses deux collègues, M. Orfila amena avec lui M. de Bussy, son préparateur ordinaire, et M. Ollivier (d'Angers), médecin plutôt que chimiste et toxicologue. Les experts procédèrent aussitôt à leur opération, et le 14 septembre au soir, M. Orfila déclara qu'il avait trouvé de l'arsenic, en petite quantité, dans les restes livrés à son examen, et il expliqua par divers accidents, un tube cassé, insuffisance de matière, flamme trop vive, comment les expérimentateurs précédents, bien qu'instruits et habiles, avaient pu ne pas découvrir l'arsenic qui existait dans les restes du cadavre. Cette déclaration d'un chimiste doyen de la faculté de médecine de Paris fut comme un coup de foudre. Les jurés, après une délibération d'une heure et demie, entrèrent dans la salle où attendait une foule immense, et déclarèrent : « Oui, à la majorité, l'accusée est coupable. — Oui, à la majorité, il y a des circonstances atténuantes en sa faveur ! » La cour, après une délibération d'une heure, prononça un arrêt qui condamnait Marie Cappelle, veuve Lafarge, *aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique de Tulle*. Ainsi, cette femme jeune et belle était vouée à l'infamie, une infamie sans espoir. Cependant une tentative de salut fut faite. On appela en toute hâte M. Raspail, qui était aussi une autorité dans la science. Il arriva trop tard ; mais il publia ensuite son opinion, portant que les taches données par l'instrument de Marsh ne prouvaient rien, et qu'il se faisait fort de trouver de l'arsenic partout, *jusque dans le bois du fauteuil de M. le président*. Ce conflit entre des hommes éminents dans la science produisit un vrai scandale scientifique ; mais l'opinion de M. Raspail fut de peu d'effet, en raison des passions de savant qu'on lui supposait.

Le sort de Marie Cappelle était fixé. Elle fut transférée dans la maison centrale de Montpellier, et alors commencent les longues heures de l'expiation, expiation terrible, où tout souffrit en elle, le corps, l'âme, l'orgueil, le sentiment d'honneur. Avant le procès criminel, elle avait publié deux volumes de *Mémoires* où elle racontait sa vie jusqu'au moment de l'accusation. Évidemment le but était de se concilier l'opinion publique. Ils furent lus partout avec une extrême avidité, mais accueillis et jugés avec sévérité par une partie du public et de la presse. Quelques journaux en prirent même occasion pour renouveler contre elle les attaques les plus passionnées. Deux volumes de justification et de lettres y ont été ajoutés plus tard par l'éditeur. Après douze ans de captivité, Mme Lafarge, dont la santé était gravement altérée, obtint la permission d'aller d'abord dans une maison de santé, puis aux bains d'Ussat. Elle était accompagnée d'un colonel en retraite, ancien ami de son père et d'une cousine. Elle s'y éteignit au bout d'un an (novembre 1852). On publia après sa mort un petit volume intitulé : *Heures de Prison*, mélange romanesque de réflexions, d'effusions, de phrases sonores, et où domine le style fiévreux de certains drames et romans modernes.

J. Chanut.

Procès de Mme Lafarge. — *Gazette des Tribunaux*. *Mémoires*, 4 vol. in-8° — *Heures de Prison*.

Lafargue (*Étienne* de), écrivain français, né à Dax, le 7 décembre 1728, mort en 1795. Destiné à la carrière du barreau, il fut de bonne heure avocat au parlement de Paris ; il fut aussi receveur des tailles de l'élection de Dax et membre ou associé des Académies de Bordeaux, Lyon et Caen ; il s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse*, trad. de l'anglais ; 1755 ; — *Discours sur la Lecture* ; 1764, in-8° ; — *Œuvres mêlées* ; Paris, 1765, 2 vol. in-12. On trouve dans ce recueil, outre l'*Histoire d'Écosse*, des *Poésies diverses*, des *Imitations de quelques pièces d'Horace et de Martial*, quelques *Odes sur les Psaumes* et un *Traité de la Prononciation oratoire* ; une seconde édition de ses œuvres parut à Senlis et Paris, 2 vol. in-8°. Cette seconde édition contient de plus que la première : *Discours de réception à l'Académie de Bordeaux* ; *La Navigation*, poëme en un chant ; *Les Agréments de la Campagne*, poëme en trois chants ; *Poésies diverses* ; *Discours sur l'Émulation*. L'histoire d'Écosse ne figure pas dans cette édition. La première avait été dédiée à l'intendant des finances d'Ormesson, la seconde le fut au comte d'Artois ; elle a été reproduite en 1787 sous ce titre : *Les Épanchements du Cœur*

et de l'Esprit, ou mélanges de littérature et d'histoire, destinés à l'usage des collèges; 2 vol. in-8°; — *La Voix du Peuple, ode sur la mort du Dauphin*; 1766, in-8°; — *Poëme sur l'Éducation*, en quatre chants; 1788, in-8°; — *Le Beau Jour des Français, ou la France régénérée*, poëme en deux chants, avec des notes historiques; 1791, in-8°. Ce poëme, dédié à la nation, fut présenté à l'Assemblée nationale le 20 janvier 1791. A. Jadin.

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.* — Quérard, *La France Littéraire.*

LA FARINA (*Vicenzo*), poëte et jurisconsulte silicien, né à Palerme, mort en 1628. Il suivait à la fois le barreau et la littérature; il est connu pas les ouvrages suivants: *Acta S. Venerœ*; — *Carmina*; — *Inscriptiones urbis Panormi*; — *Rime*; — *Tractatus de Prœstantia Tabellionatus in regno Siciliœ*. L—z—e.

Uomini illustri di Sicilia. — Chaudon et Delandine, *Dict. Univ.* (édit. de 1810).

LA FARINA (*Lodovico*), littérateur silicien, fils du précédent, né à Palerme, en 1597, mort en 1664. Il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes et plus tard remplit les charges les plus honorables dans sa patrie. Très-versé dans les sciences, il possédait en outre la plupart des langues anciennes et modernes. On a de lui: *Canzoni Siciliane*; — *De Scriptoribus Siculis, ab orbe condito*; — *Rimario Siciliano, e Rime*; — *Discorsi politici, filosofici, e morali*; — *Ragguagli di Parnasso*; — *Il Ministro di Stato*, etc. L—z—e.

Uomini illustri di Sicilia. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* (édit. de 1810).

*LA FARINA (*Giuseppe*), littérateur italien, né en 1815, à Messine. Reçu à l'âge de dix-neuf ans docteur en droit civil et ecclésiastique par l'université de Catane, il embrassa la profession d'avocat criminel, et s'occupa beaucoup moins de procès que de politique. Compromis en 1837 dans un mouvement libéral, il quitta la Sicile, et lorsque, deux ans plus tard, il obtint d'y revenir, ce fut pour faire une guerre acharnée au gouvernement. Les journaux qu'il fonda, *Le Spectateur*, *Le Phare* et *La Sentinelle du Phare*, bien accueillis des patriotes, furent successivement supprimés, et on finit même par lui défendre d'user publiquement de sa plume, soit par des articles, soit par des livres. Il préféra l'exil volontaire à ce silence absolu auquel on le condamnait, et alla s'établir à Florence, où il trouva indépendance et réputation à la fois. Dès que le mouvement de la réforme commença (1847), M. La Farina, dont tous les vœux tendent à la liberté et à l'unité de l'Italie, s'associa aux efforts des libéraux toscans, et créa *L'Alba* (l'Aurore), qui fut l'organe des principes démocratiques et anti-papistes. Une pétition, rédigée par lui et relative à l'organisation d'une garde nationale, fut couverte de quarante mille signatures. Sur ces entrefaites, la révolution de Sicile ayant éclaté, il se hâta de retourner à Messine, fut admis comme membre au comité de la guerre et siégea ensuite au parlement, où, après la déchéance du roi de Naples, il fit adopter la proposition de voter d'urgence la nouvelle constitution. Au mois de juin 1848, il fut chargé par le gouvernement provisoire d'intéresser à la cause de la Sicile Rome, la Toscane et le Piémont; il entama même des négociations auprès de Charles-Albert pour engager le duc de Gênes, son second fils, à accepter la couronne. Les embarras politiques et les événements rendirent sa mission infructueuse. De retour en son pays, il entra au ministère (13 août), et dirigea en même temps l'intérieur, l'instruction et les travaux publics. Après la prise de Messine par le général Filangieri, il encouragea ses compatriotes à la résistance, qu'il eut la difficile tâche d'organiser en qualité de ministre de la guerre. Il ne consentit à reprendre pour la troisième fois la route de l'exil qu'après avoir épuisé tout espoir de prolonger la lutte et proposé en vain, au dernier moment, les mesures les plus énergiques (avril 1849). M La Farina vit retiré aujourd'hui à Turin, où il a repris ses travaux littéraires. Ses principaux ouvrages sont: *Souvenirs de Rome et de la Toscane*; — *Études sur le Treizième Siècle*; — *L'Italie*, édition illustrée; — *L'Histoire d'Italie racontée au peuple*; — *Matteo Palizzi* et *L'Abandon d'un Peuple*, drames; — *Histoire de la Révolution de Sicile en 1848 et 1849*; Turin, 2 vol.; — *Histoire d'Italie de 1815 à 1850*; ibid., 6 vol.; — *Histoire des Controverses entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique*, etc. Cet écrivain dirige depuis quelque temps la *Revue Encyclopédique italienne*. Paul Louisy.

Perrens, *Deux Années de Révolution en Italie.* — Ricciardi, *Histoire d'Italie.* — *Annuaire de la Revue des Deux Mondes*, 1850. — *Dictionnaire universel des Contemp.*, Paris, Hachette, 1858.

LAFAYE (*Antoine*), en latin *Fayus*, ministre réformé, né à Châteaudun, dans le seizième siècle, et mort de la peste à Genève, en 1615. Sa famille, qui était riche, ne négligea rien pour son éducation. Il fut d'abord régent de sixième au collége de Genève; il en devint principal en 1570. Sept ans après, il fut chargé de l'enseignement de la philosophie à l'académie de cette ville, dont il fut recteur en 1580. A cette même époque, il fut nommé pasteur, et en 1584 il passa de la chaire de philosophie à celle de théologie. Dix ans auparavant, en 1574, il s'était fait recevoir docteur en médecine. La compagnie des pasteurs le chargea, en 1587, avec Perrot, Goulart et Rotan, de composer la préface de la traduction française de la Bible, traduction à laquelle il avait aussi pris part. Cette préface, revue au commencement de l'année suivante par Théodore de Bèze, fut approuvée et publiée. Lafaye, lié d'une étroite amitié avec le célèbre réformateur, l'accompagna en 1589 au colloque de Montbelliard. On a de lui: *De vernaculis Bibliorum In-*

terpretationibus et sacris vernacula lingua peragendis; Genève, 1572, in-4°; — *De Verbo Dei;* Genève, 1591, in-4°; — *De Traditionibus, adversus pontificios;* Genève, 1592, in-4°; — *De Christo mediatore;* Genève, 1597, in-4°; — *De Bonis Operibus;* Genève, 1601, in-4°; — *Geneva liberata, seu narratio liberationis illius quæ divinitus immissa est Genevæ;* Genève, 1603, in-12. C'est le récit de la tentative faite par le duc de Savoie pour surprendre Genève, et connue sous le nom de l'*Escalade;* — *Enchiridion Disputationum theologicarum;* Genève, 1605, in-8°; — *De Vita et Obitu Bezæ Hypomnemata*; Genève, 1606, in-4°; traduit en français par P. Solomeau, 1610, et par Ant. Teissier, en 1681; — *Commentarii in Ecclesiasten;* Genève, 1609, in-8°; — *Comment. in Epist. ad Romanos;* Genève, 1608, in-8°; — *Comment. in Psalmos XLIX et LXXXVII;* Genève, 1609, in-8°; — *Comment. in priorem Epistol. ad Timotheum;* Genève, 1609, in-8°; — *Emblemata et Epigrammata selecta ex stromatis peripateticis;* Genève, 1610, in-8°. On lui doit aussi des traductions françaises de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, Genève, 1560, in-fol., et de l'*Histoire romaine* de Tite Live, Paris, 1582, in-fol. Ces deux traductions ont été réimprimées plusieurs fois et en divers formats.

Michel NICOLAS.

Sénebier, *Histoire litt. de Genève.*

LAFAYE (*Jean* DE), théologien réformé français, né à Loriol, vers 1600, et non en 1610, comme le dit Allard dans sa *Bibliothèque du Dauphiné*, et mort à Genève, en 1679. Il fut d'abord ministre à Gignac (Languedoc) en 1626. Là il eut à soutenir les assauts du jésuite Alex. Regourd, un des plus ardents, sinon un des plus habiles défenseurs de l'Église catholique. Il fut ensuite ministre dans le lieu de sa naissance. Un ouvrage qu'il publia contre les ordres religieux, sous le titre de *L'Antimoine*, le fit bannir de France, vers 1677. Il se retira à Genève. On a de lui quelques autres ouvrages de controverse, parmi lesquels on peut citer : *Douze Questions capucines répondues;* Genève, 1648, in-8°. M. N.

Haag, *La France Protest.*

LAFAYE (*Michel* DE), peut-être le frère d'Antoine de Lafaye. La Croix du Maine lui attribue l'écrit suivant, publié sans nom d'auteur : *Préface sur le Traicté des Scandales, faict par Jehan Calvin;* Genève, 1565, in-8°. M. N.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française.*

LAFAYE (*Jean-Élie* LERIGET DE), ingénieur français, né à Vienne, en Dauphiné, le 15 avril 1671, et mort à Paris, le 20 avril 1718. Son père, Jean Leriget, receveur général des finances en l'élection de Vienne, s'occupait de belles-lettres, et lui fit donner une éducation soignée. S'étant pris de passion pour l'etude des sciences exactes, le jeune Lafaye eut pour professeur un jésuite, le P. Loup, habile mathématicien. A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans un régiment de cavalerie; il passa ensuite dans les [illegible]-taires, puis dans les gardes fran[illegible] [illegible] devint successivement lieutenant ([illegible]) et capitaine (1704). Il assista aux batailles de Fleurus, de Ramillies et d'Oudenarde, aux sieges de Douai et du Quesnoy. Il se distingua dans toutes ces actions, particulièrement à Oudenarde, où on lui confia le commandement d'un bataillon. Les loisirs que lui laissait la guerre, il les employait à l'étude. Le génie militaire lui doit plusieurs plans levés sur les champs de bataille, des machines nouvelles pour le passage des rivières et le transport de l'artillerie. Il proposa et fit agréer au duc de Bourgogne un projet d'organisation de compagnies d'ouvriers pour l'exécution des travaux militaires : projet que la conclusion de la paix fit abandonner et qui ne devait être repris que bien plus tard. Lafaye, fixé à Paris, s'y livra tout entier à son goût pour les sciences, surtout pour les mathématiques, la mécanique et la physique expérimentale. L'Académie des Sciences le reçut au nombre de ses membres en 1716. L'année suivante il lut devant cette compagnie un mémoire *Sur une Machine à élever les Eaux*, invention ingénieuse qui fut expérimentée devant le czar Pierre le Grand lors de son voyage à Paris. A ce mémoire en succéda un autre *Sur la Formation des Pierres de Florence*, singulières productions de la nature alors peu connues. Il s'occupait d'un grand travail sur l'aimant, et ses confrères de l'Académie attendaient avec impatience la publication de ses découvertes, lorsqu'il leur fut enlevé prématurément, à l'âge de quarante-sept ans. Les deux ouvrages cités plus haut sont insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1718.

Lafaye laissa un fils, *Jean François* LAFAYE, qui, après avoir été secrétaire du cabinet du roi, devint colonel du régiment de Royal-Comtois, et fut tué en Italie, en 1747, à la suite d'un engagement.

A. ROCHAS (de Die).

Éloge par Fontenelle, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1718. — Moreri, *Dictionnaire.* — D'Hozier, *Armorial*, reg. 2, part 2. — *Bibliothèque du Dauphiné* (éd. de Chalvet). — *Biographie du Dauphiné.*

LAFAYE (*Jean-François* LERIGET DE), littérateur français, frère du précédent, naquit à Vienne, en 1674, et mourut à Paris, le 11 juillet 1731. Il entra, comme son frère, dans les mousquetaires, et devint capitaine dans le régiment de Lassay (1702); mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'abandonner l'état militaire. Homme élégant, d'une politesse exquise, esprit fin, plein de grâces et de ressources, il n'eut qu'à se montrer à la cour pour y être recherché. Louis XIV le nomma l'un de ses gentilshommes ordinaires et lui confia ensuite le poste d'envoyé extraordinaire à Gênes. En 1713 Lafaye fut envoyé à Utrecht : c'est lui qui eut l'honneur de rapporter au roi les ratifications du traité de paix conclu dans cette ville. L'habileté dont il avait fait preuve à Gênes

lui fit donner, peu après, une semblable mission près la cour de Londres. Pendant sa mission, qui dura six mois, il sut inspirer à la cour d'Angleterre l'idée la plus avantageuse du goût et de l'esprit français. De retour à Paris, il se livra exclusivement à l'étude des lettres et des beaux-arts, et fut bientôt lié avec tout ce que la littérature comptait d'hommes distingués. Bien différent de son frère, on l'entendait à chaque instant manifester une profonde aversion pour toute étude sérieuse. Il faisait de très-jolis vers, pleins de naturel et de délicatesse. La Motte ayant entrepris une sorte de croisade contre la poésie, Lafaye en combattit les paradoxes dans une charmante *Épître sur les Avantages de la Rime*, que son adversaire eut le mauvais goût de traduire en prose, pensant lui faire ainsi beaucoup d'honneur. Possesseur d'une grande fortune, il était la providence des gens de lettres et des artistes. Il rassembla une riche galerie de tableaux, des pierres gravées, des bronzes, des marbres, des porcelaines, et une précieuse bibliothèque. Ses collections étaient accessibles à tous, aux curieux comme aux hommes d'étude. En 1730, sa générosité, sa magnificence, la distinction de son esprit, bien plus que ses œuvres littéraires, lui ouvrirent les portes de l'Académie Française. Il y occupa le quatrième fauteuil, en remplacement de Valincourt. Parmi les nombreuses pièces de vers qui furent faites en son honneur, nous rappellerons celle de Voltaire :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion.
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

A. Rochas (de Die).

Éloge par d'Alembert, dans l'*Histoire des Membres de l'Académie Française*, t. IV. — *Parnasse Français*, t. IV. — Moréri, *Diction.* — *Mercure de France*, année 1731. — Quérard, *France Littéraire*. — *Bibliothèque du Dauphiné* (éd. Chalvet). — *Biog. du Dauphiné*.

LAFAYE (*Antoine* de), baron de Pailhès, agronome français, né à Toulouse, en 1755, mort le 6 septembre 1806. Après avoir fait ses études au collége du Plessis, à Paris, il voyagea en Italie, où il prit le goût de la peinture et de l'architecture. En 1775, l'Académie royale de Peinture et de Sculpture de Paris admit à son exposition divers modèles d'architecture qu'il avait sculptés en bois. De retour en France, Lafaye s'occupa particulièrement des perfectionnements de l'agriculture. A l'époque de la terreur, jeté en prison, il éleva courageusement la voix en faveur de ses compagnons d'infortune, et parvint à en arracher plusieurs à l'échafaud. La chute de Robespierre le rendit à la liberté, et bientôt ses concitoyens le choisirent pour administrer le district de Rieux. Malgré son administration, aussi sage que bienveillante, le Directoire le destitua, à cause de ses principes politiques. Lafaye reprit ses travaux agricoles, dont il s'occupa jusqu'à sa mort. Ses écrits sont : *Nouveau Système d'Agriculture, fondé par l'expérience*; — *Observations sur les Rouleaux à battre les grains*; — *Mémoire sur la construction des Cuves fondues et citernes en maçonnerie*; — *Mémoire sur les Houblons*; — des mémoires dans la *Feuille du Cultivateur* et dans le *Journal des Propriétaires ruraux de la Haute-Garonne*. G. de F.

Biogr. Toulousaine.

* **LAFAYE** ou **LAFAIST** (*Prosper*), peintre français, né à Mont-Saint-Sulpice (Yonne), en 1806. Élève de M. Aug. Couder, il a exposé, en 1833, *Paysage : Étude de Montmartre*; — *Le Tambour de Village*; — *Vue de Notre-Dame*; — en 1834 : *Violences exercées par Guillaume de Nogaret et Colonne, au nom de Philippe le Bel, envers le pape Boniface VIII*; — *Vue prise aux environs de Saint-Germain*; — en 1835 : *La Bataille de Bouvines*; — en 1836 : *Intérieur d'Appartement gothique*; — en 1837 : *Louis XIV quittant sa cour pour aller à la conquête de la Franche-Comté*; — *Le Choléra à Paris*; — *Intérieur d'une Bibliothèque*; — en 1838 : *Le Chant du Départ*; — en 1839 : *Combat de Ceramo*; — *Découragement*; — *Holbein à la cour de Henri VIII*; — en 1840 : *Samson et Dalila*; — *Chambre à coucher de Louis XIV à Versailles*; — en 1841 : *Bataille d'Ascalon*, pour le musée de Versailles; — en 1842 : *Bal masqué à l'Opéra-Comique*; — en 1843 : *Frère et Sœur*; — *Gabriel Metzu*; — en 1844 : *Le Travailleur*; — en 1845 : *Le Désœuvré*; — *Intérieur de la salle des Croisades à Versailles*; — en 1848 : *Joséphine*; — *Bonjour, mon enfant chéri*; — en 1852 : *Vitraux*; — en 1855 : *Les Caractères de La Bruyère* : 1° *Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur*; 2° *L'on mange ailleurs des fruits précoces*. M. Lafaye a obtenu en 1842 une médaille de deuxième classe. Il s'occupe surtout maintenant de vitraux, et a été chargé de l'entretien des anciens vitraux des églises de Paris. L. L—t.

Livrets des Salons.

* **LAFAYE** ou **LAFAIST** (*Pierre-Benjamin*), philologue français, frère du précédent, né au Mont-Saint-Sulpice, en 1808. Élève de l'École Normale, il fut reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1832, professa d'abord comme suppléant au collége Louis le Grand, puis comme titulaire au collége d'Orléans, d'où il passa, en 1838, en la même qualité au collége de Marseille. Le 17 septembre 1846 il devint professeur de philosophie à la faculté des lettres créée à Aix la même année, et le 7 décembre 1853 il remplaça Pons comme doyen de cette faculté. On a de M. Lafaye : *Dissertation sur la Philosophie atomistique*; Paris, 1833, in-8°; — *De Definitione*; Paris, 1833, in-8° : thèse pour le doctorat ès lettres; — *De l'Enseignement de la Philoso-*

[illegible] comme complément de l'édition [illegible]; Paris, 1834, in-8° : — *Synonymes français*. Paris, 1841, in-8° : ouvrage couronné par l'Institut en 1843 et autorisé par le conseil supérieur de l'université; — *Catalogue comparé des Républiques imprimées en Hollande, in-16, avec des remarques sur les* [illegible]; Paris, 1842, in-32 : tiré à [illegible] exemplaires; — *Dictionnaire des Synonymes de la langue française, avec une introduction sur la théorie des synonymes*; Paris, 1858, in-4°. Dans ce livre « il a étudié, dit M. Édouard Thierry, ce qu'on appelle les synonymes de la langue française, et dans leur sens pour comparer le sens avec la forme, et dans leur forme pour comparer la forme avec le sens. Il n'en marque pas tout de suite la différence; au contraire, il les réunit au point de départ, il donne l'acception commune des divers synonymes, et quand il a exposé l'acception générale, il distingue ensuite les circonstances, les points spéciaux et les significations particulières. Il ne joue pas un jeu de bel-esprit, il ne va pas au piquant et à la surprise; il démontre clairement et il enseigne; il fait peu de traits, peu d'antithèses; il n'a pas l'air de proposer aux gens une énigme. Il ne cherche pas à leur faire peur de la difficulté; il s'applique au contraire à les apprivoiser avec elle. Quand on consulte les synonymistes du dernier siècle, on est bien près de se sentir humilié par leur finesse, leur tour épigrammatique et leur découverte ingénieuse; quand on ouvre le *Dictionnaire* de M. Lafaye, on est tout de suite rassuré par la première définition, qui est la plus simple, que l'on savait d'avance et qui vous aide jusqu'au bout à suivre ses plus délicates divisions. » M. Lafaye a travaillé à l'*Encyclopédie des Gens du Monde* et au *Dictionnaire de la Conversation*.

L. L—Y.

Bourquelot, *La Littérat. Franç. contemp.* — Éd. Thierry, *Moniteur* du 4 janvier 1859.

LA FAYETTE (*Gilbert* DE), maréchal de France, naquit vers 1380, et mourut le 23 février 1462. Descendant d'une ancienne famille, il fut élevé à la cour de Jean, duc de Bourbon et d'Auvergne, son suzerain, et destiné au métier des armes. En 1409, Gênes en Italie fut occupé, sous les ordres du maréchal de Boucicaut, par les troupes du roi de France. « Gilbert de La Fayette, chevalier, capitaine de Gavy en Italie, » y servit pour le roi, « avec 400 hommes à cheval et 300 enfans de pié » (ou fantassins), « arbalestriers et autres, depuis le 20 septembre 1409, jusqu'au 14 juillet 1411, qu'il revint en France (1). » De retour auprès du duc Jean Ier de Bourbon, ce prince le fit son sénéchal de Bourbonnais. Le duc était alors lieutenant général pour le roi en Languedoc. Il nomma Gilbert maréchal de ses guerres, et l'employa [illegible] contre les Anglais. En septembre 1413, il fut mis à mettre le siège devant la ville de Soubise (Angoumois), qui était alors au pouvoir des Anglais. Gilbert de La Fayette, à la tête d'un corps de troupes, suivit le duc dans cette expédition, et contribua à reconquérir cette ville au profit du roi de France. En 1414 il accompagna également le duc au tournoi qui fut donné à Paris par ce prince. En 1415 Gilbert de La Fayette reprit sur les Anglais et les Bourguignons la ville de Compiègne, et fut nommé gouverneur de Calais et de Rochefort, pour le roi. Charles, comte de Ponthieu, dernier fils de Charles VI, devint, après son frère aîné (mort le 5 avril 1417), dauphin de France, puis régent et bientôt roi sous le nom de Charles VII. La Fayette s'attacha dès le principe à la fortune du dauphin. Il servit fidèlement la cause qui était à la fois celle de la monarchie et de la nation. La Fayette rendit ainsi à l'État des services importants. Le dauphin l'envoya d'abord en Normandie pour défendre les villes de Caen et de Falaise contre les Anglais. Il ne fut point heureux dans ces premières missions. Gilbert se vit contraint d'évacuer Falaise et de se retirer devant les armes victorieuses de Henri V. Néanmoins le dauphin l'institua bientôt son lieutenant et capitaine général dans le Lyonnais et le Mâconnais, avec cinquante hommes d'armes, pour protéger la ville de Lyon contre les menaces des ducs de Savoie et de Bourgogne. La Fayette exerça ce commandement du 1er mars au 1er juillet 1418. En 1419 il devint capitaine et gouverneur de Beaulieu en Touraine, qu'il avait reconquis sur les Anglo-Bourguignons ainsi que plusieurs autres places riveraines de la Loire. Il prit de même les châteaux de Saint-Sulpice (1) dans la sénéchaussée de Toulouse et de Milhau en Rouergue. Du 27 mai au 1er octobre 1420, il fut pourvu du gouvernement du Dauphiné (2). Il était en outre maréchal de France depuis le 30 septembre 1420 (3).

Gilbert de La Fayette prit part, en cette dernière qualité, à la célèbre bataille de Baugé, qui eut lieu le 11 avril 1422. Ce succès, remporté par les Français, alors déshabitués à vaincre, releva momentanément la cause du

(1) Inédit. K K 40, f° 15. (Voir nos sources bibliographiques.)

(1) Il existe au cabinet des titres une quittance originale sur parchemin par laquelle Gilbert de La Fayette, gouverneur et châtelain de Saint-Sulpice, reconnaît avoir reçu à ce titre une année de ses gages, s'élevant à 667 l. [illegible] deniers tournois. Cette quittance, datée du 13 juillet 1421, est écrite en latin. Elle est néanmoins signée en français de la main du maréchal : FAYETTE. Cette signature autographe se retrouve identiquement dans plusieurs autres pièces du même dossier; on l'y rencontre aussi sous cette forme : « FAYETTE maréchal (mareschal) de France. »

(2) (Anselme) Chorier, *Etat du Dauphiné*, 1671, in-12, t. I, p. 13, le range en outre sous la date de 1422, parmi les gouverneurs de cette province.

(3) Titre original, sous cette date, au cabinet généalogique.

Dauphin. Le duc de Clarence y périt, tué, suivant un auteur moderne (1), de la propre main du maréchal.

A partir de ce moment le maréchal de La Fayette devint un des principaux lieutenants et conseillers de Charles VII. Indépendamment des actions militaires auxquelles il coopéra et qu'il nous reste à faire connaître, il exerça auprès du roi, comme ami et comme familier, une influence très grande. Depuis le 4 janvier 1421 jusqu'à la fin de l'année 1449, son nom se trouve mêlé d'une manière presque continue aux actes divers ou ordonnances émanés de la chancellerie de Charles VII. Il y figure à titre de témoin et comme l'un des membres du grand conseil.

Vers le mois de juillet 1422, de concert avec Imbert de Groslée, bailli de Lyon et avec le cadet d'Armagnac, La Fayette remporta, dans le Forez, un avantage sur le seigneur de La Rochebaron, devant la forteresse de Severette ou Serverette. Par lettres du 10 avril 1423, le maréchal de La Fayette fut retenu, c'est-à dire employé activement en compagnie de mille homme d'armes, à cheval, et de cinq cents hommes de trait ou archers, comprenant deux chevaliers et vingt écuyers. La même année, Georges de La Trimouille, veuf de Jeanne, duchesse de Berry, revendiqua, du chef de cette princesse, le comté d'Auvergne. Le maréchal eut ordre de mettre la main du roi sur toutes les places d'Auvergne qui tenaient pour La Trimouille, dont les garnisons causaient de grands ravages au sein de cette province. La Fayette s'attira ainsi le courroux d'un puissant ennemi. L'année suivante il défit quelques troupes anglo-bourguignonnes près de Bourges, et fut fait prisonnier des Anglais à la funeste journée de Verneuil en Perche, qui fut perdue le 17 août 1424. Aidé par les efforts et les secours financiers du roi de France, le maréchal de La Fayette ne tarda pas à recouvrer sa liberté. En 1425 le roi l'envoya, pour son service militaire, dans la Touraine et le Vendômois. Le 25 octobre de la même année, Gilbert fut gratifié d'une pension royale de 1,200 livres. Charles VII lui remit en outre tous les droits qui lui revenaient, comme héritier du duc de Berry et d'Auvergne, son oncle, sur les terres et les seigneuries de La Fayette et autres. Il abandonna la haute justice de ces domaines à son maréchal, a la charge seulement de l'hommage envers la couronne. Des lettres du 26 novembre 1426 le rapprochèrent encore plus intimement, par un service de cour, du roi de France.

Le maréchal de La Fayette prit une part très-active aux événements mémorables de 1429 et 1430. Chargé de ravitailler la ville d'Orléans, il arriva dans cette place le 9 février 1429. Il en sortit victorieux, grâce à ses talents militaires ainsi qu'aux exploits de la Pucelle. Il combattit également à Patay (18 juin 1429), aux côtés de cette héroïne. Le 17 du mois suivant, il assistait au sacre de Charles VII, dans la cathédrale de Reims.

De juillet a septembre 1430, le maréchal de La Fayette, toujours membre du grand conseil, jouissait encore de toute sa faveur auprès de Charles VII Il fut probablement vers la même époque, d'après le témoignage du chroniqueur Cousinot, « chassé de court par le moyen du « seigneur de la Trimoille, » qui exerçait alors sur le jeune roi une domination jalouse et exclusive. Mais La Trimouille (*voy.* ce nom) ne tarda pas à être renversé Gilbert de La Fayette, aussitôt après la disgrâce du favori, recouvra (1433) la position que lui avait accordée précédemment le roi de France. Au mois de janvier 1435, de concert avec le duc de Bourbon, il participa aux conférences de Nevers. Peu de temps après, en septembre même année, il signait, comme ambassadeur du roi, la paix d'Arras (qu'avaient préparée les conférences de Nevers). Ce traité, qui réconcilia, comme on sait, le duc de Bourgogne et le roi de France, devait mettre un terme aux désastres du royaume. Charles VII, le 3 mai 1439, le nomma sénéchal de Beaucaire et de Nîmes. Le duc de Bourbon, au mois de juin suivant, lui accorda pour récompense de ses services la terre et seigneurie de Veauche ou Veauce en Forez.

Les états généraux s'assemblèrent à Orléans, en octobre 1439. La paix ou la guerre avec les Anglais y fut mise en délibération. Le maréchal de La Fayette y plaida pour la guerre : il fut le principal auteur d'une mesure délibérée par cette assemblée, et qui mérite une place ou une mention mémorable dans notre histoire. Il s'agit de la réforme de l'armée, l'une des grandes œuvres de ce règne et de cette époque. « Gilbert de La Fayette, continue l'auteur d'une importante chronique déjà citée, fut depuis rappelé et restitué en son office pour ses mérites, vertus et subtilités. Par lui fut trouvé l'expédient de mettre par stations et garnisons la gendarmerie de France, pour éviter les pilleries accoutumées (1). » Cette mesure, décrétée dès 1439 aux états généraux d'Orléans, s'exécuta et se développa, en 1445 et années suivantes, par des efforts et des ordonnances successifs.

En 1449 le maréchal de La Fayette, quoique chargé par le poids des années, revêtit une dernière fois le harnois de guerre. Il fut associé à la campagne de Normandie, qui eut pour résultat l'expulsion des Anglais. On peut constater la présence du maréchal auprès du roi et son ser-

(1) Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France.* Mais il ne cite pas son autorité Cette allégation paraît erronée. Georges Chastelain dit positivement que le duc fut tué par Charles le Bouteillier, qui perdit la vie à son tour peu d'instants après. (Édition du *Panthéon*, page 74.)

(1) Cousinot, voir aux sources bibliographiques.

[illegible] jusqu'au mois de novembre 1449. [illegible] Charles VII fit son entrée solennelle à Rouen, capitale de cette province.

Le maréchal avait fait son testament dès 1446. Après la campagne de Normandie, son existence ne nous est plus connue que par des actes d'une nature privée ou par des [illegible]. Au mois de mars 1452, le roi Charles VII habitait le château de Saint-Priest, dans le voisinage de Lyon; pendant ce temps la reine Marie d'Anjou se tenait en Bourbonnais, entourée de ses jeunes enfants, parmi lesquels se trouvait Charles, duc de Berry, fils de Charles VII. [illegible] son fils aîné Louis (1), au point de [illegible], avait résolu de transmettre après lui à son plus jeune fils la couronne royale. Aussi le prince Charles était-il, par les ordres du roi, entouré d'une sollicitude particulière. Il existe parmi les manuscrits de Béthune plusieurs lettres autographes de Charles VII, qui se réfèrent à ces circonstances, et qui sont adressées au vieux seigneur de La Fayette. On voit par les termes de cette correspondance que le roi n'avait pas voulu confier la garde des membres de sa famille à d'autres mains qu'à celles de ce dévoué et expérimenté serviteur.

Le maréchal de La Fayette fut inhumé en l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, dans une chapelle qu'il y avait fondée. Son tombeau, qui s'élevait à côté du chœur, subsistait encore au dix-huitième siècle. Gilbert III avait épousé en premières noces Dauphine de Montroignon. Il contracta une seconde alliance, le 15 janvier 1423 ou 1424, avec Jeanne de Joyeuse. De ce mariage naquit Gilbert IV, qui continua sa postérité.

VALLET DE VIRIVILLE.

Comptes originaux de l'occupation de Gênes en 1409; à la direction générale des archives, KK n° 40, fol. 13. Manuscrit Béthune n° 8462, folios 1 et suiv. — Bibliothèque impériale, cabinet des titres: dossier *La Fayette*. — Anselme, *Histoire généalogique des Grands Officiers de la couronne*, au chapitre des *Maréchaux de France*. — Godefroy, *Historiens de Charles VI*, 1653, et *de Charles VII*, 1661, in-folio. — *Essais critiques sur les Historiens originaux de Charles VII*; Paris, 1857, in-8°, p. 7, etc. — *Jean Chartier*, 1858, in-16, à la table. — *Charles VII et ses Conseillers*, 1859, in-8°.

LA FAYETTE (*Louise* DE), née vers 1616, morte en 1665. Elle était fille du comte Jean de La Fayette et de Marguerite de Bourbon-Busset. Cette famille était nombreuse; Louise avait deux sœurs et quatre frères. A l'âge de quatorze ans Mlle de La Fayette entra dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de fille d'honneur; elle avait de beaux traits, une taille charmante, et une grâce infinie; mais comme elle était brune, et qu'au dix-septième siècle on admirait presque exclusivement les beautés blondes, Louise ne produisit pas d'abord beaucoup d'effet à la cour; modeste et fière, elle demeurait d'ailleurs volontiers dans l'ombre. Cependant, en [illegible], Louis XIII, qui n'avait encore eu qu'une très-innocente inclination pour Marie d'Hautefort, fixa ses pensées et ses sentiments sur Mlle de La Fayette. Au reste, cet attachement n'est pas de spontanéité: l'attention du roi fut attirée premièrement sur Louise par l'éloge que faisaient d'elle, autour de lui, des seigneurs chargés par Richelieu de la lui faire remarquer. Même, lorsque Louis commença à s'occuper d'elle, il n'eut pas d'autre mobile que celui de piquer Mlle d'Hautefort; mais ensuite il fut captivé par l'esprit fin et le caractère gracieux de sa nouvelle amie. Sans le vouloir, presque sans le savoir, Louise supplanta Mlle d'Hautefort dans le cœur du roi. Richelieu, en préparant la faveur de Mlle de La Fayette, avait cru que cette dernière distrairait agréablement ce monarque enclin à la tristesse, sans exercer sur lui aucune influence politique. Il en fut autrement. Louis XIII, qui était toujours à la recherche de confidents et de confidentes avec lesquels il pût se répandre en doléances sur sa propre situation, découvrit à Mlle de La Fayette, beaucoup plus librement qu'à Mlle d'Hautefort, le chagrin et l'humiliation que lui causait la toute-puissance de son ministre. Louise, chez qui la douceur du caractère n'excluait pas la fermeté de l'âme, fortifia le roi dans ses idées d'indépendance. Le cardinal eut connaissance et prit ombrage de cet accord; il chercha à gagner la confidente de Louis XIII, « comme il gagnait, dit Mme de Motteville, toutes les personnes qui approchaient ce monarque; mais elle eut plus de courage que tous les hommes de la cour, qui avaient la lâcheté d'aller rendre compte à Richelieu de tout ce que le roi disait contre lui. »

Anne d'Autriche avait à peu près les mêmes griefs que le cardinal contre Mlle de La Fayette. Cette princesse voulait que les amies de son époux lui rapportassent leurs entretiens avec lui, et Mlle de La Fayette ne s'était pas prêtée à cette espèce de trahison. Mlle d'Hautefort, de son côté, n'avait pas vu sans dépit la confiance du roi se retirer d'elle. Ajoutons que la reine Anne, à qui son mari avait toujours marqué de l'indifférence, souffrait de voir qu'il aimât tendrement une autre femme qu'elle. Ces défiances, ces jalousies rendaient fort précaire la position de Mlle de La Fayette à la cour. Si cette jeune fille avait eu moins de désintéressement, elle aurait pu triompher de ses ennemis; mais, bien qu'elle fût très-sensible à la tendresse que lui témoignait Louis, elle se préoccupait uniquement du bonheur et de la gloire de ce prince, et il lui semblait que l'un et l'autre dépendaient de la chute du cardinal, parce que cette chute laisserait au souverain de la France sa liberté d'action. Mlle de La Fayette se trompait; la faiblesse de caractère de Louis XIII aurait été sans doute plus funeste à la nation que le despotisme de Richelieu. D'ailleurs, il n'est pas probable que l'esprit singulièrement flottant et pusillanime de

(1) Louis dauphin, en révolte contre son père, s'était éloigné de la cour.

Louis eût été capable de persister dans une révolte ouverte contre le cardinal.

L'ascendant que Mlle de La Fayette avait acquis sur le roi se brisa au moment même où il atteignait son apogée. Il y avait deux ans que durait la faveur de Louise, lorsqu'un jour, le roi cédant pour la première et pour la dernière fois de sa vie aux suggestions d'une passion naissante, proposa à son amie de lui donner à Versailles (alors une simple maison de plaisance) un appartement où il irait la voir, et où il pourrait jouir de sa société hors du cercle gênant des courtisans. Cette proposition, qui porta le trouble dans le cœur de la jeune fille, lui ouvrit les yeux sur la nature de ses propres sentiments pour le roi; elle résolut d'échapper aux entraînements de cet amour mutuel. Peu de temps après que le roi eut hasardé cette déclaration voilée, la cour apprit que Louise de La Fayette quittait le monde pour consacrer à Dieu le reste de sa vie.

Ce fut au château de Saint-Germain, dans la chambre et en la présence de la reine, que Mlle de La Fayette prit congé du roi; elle avait obtenu de lui, non sans beaucoup de peine, l'autorisation de se retirer au couvent des Filles de Sainte-Marie ou de la Visitation. Le sacrifice qu'elle accomplissait était grand, car elle aimait Louis; mais, chose remarquable, l'épreuve la plus difficile qu'eut à soutenir en cette occasion le courage moral de Mlle de La Fayette fut, de l'aveu même de cette sincère personne, le spectacle de la joie mal contenue que ses ennemis eurent de son départ. Le roi versa des larmes; mais elle eut la force d'empêcher les siennes de couler. Néanmoins, étant descendue, après ces adieux, chez Mme de Sénecé, sa parente, dont l'appartement avait vue sur la cour du château, elle s'approcha de la fenêtre pour regarder, à travers les vitres, le roi qui montait dans son carrosse, et elle dit d'un ton désolé: « Hélas! je ne le verrai plus. » Elle le revit cependant, au parloir du couvent de la Visitation, fort peu de jours après qu'elle fut entrée dans cette maison. Cette première visite de Louis XIII à la nouvelle recluse fut longue; et pendant environ quatre mois ce prince alla voir si fréquemment son ancienne amie, que Richelieu en conçut de l'inquiétude. Les espions qu'il entretenait partout, notamment dans le palais du roi son maître, et qui l'informaient de toutes les actions de ce dernier, lui rapportèrent que, non contents de converser souvent ensemble, Louis XIII et Mlle de La Fayette avaient un commerce de lettres, dont un nommé Boisenval était l'agent secret. Mme de Motteville ne fait pas mention de cette correspondance; mais elle attribue les visites du roi au couvent de Sainte Marie à son desir de parler avec Mlle de La Fayette « de ses desseins, qu'il n'y avait qu'elle qui sût, et qui auraient étonné toute l'Europe s'il les eût exécutés ». D'autres écrivains, parmi lesquels se trouvent Monglat, ont pensé que Mlle de La Fayette s'était fort intéressée au succès de la conjuration ourdie contre le cardinal par le père Caussin, à l'instigation du père Monod, directeur spirituel de la duchesse de Savoie, sœur de Louis XIII. Quoi qu'il en soit, les *Mémoires récents* nous apprennent que les lettres échangées entre le roi et Mlle de La Fayette passèrent par les mains de Richelieu avant d'être remises à leurs destinataires, et que le ministre ne se fit pas scrupule d'en violer le secret; il en supprima quelques-unes et falsifia certains passages de quelques autres. Ces manéges occasionnèrent des malentendus entre les deux correspondants, que la réserve de leurs caractères empêcha de se demander l'un à l'autre des éclaircissements. Ainsi que l'avait prévu Richelieu, ils cessèrent leurs relations sans avoir découvert les artifices dont le cardinal avait usé pour les brouiller. Anne d'Autriche éprouva beaucoup de déplaisir de cette rupture; sa méfiance de Louise de La Fayette s'était évanouie pour faire place à un sentiment de gratitude, la réconciliation du roi et de la reine ayant eu lieu à la suite d'un long entretien de Louis avec Mlle de La Fayette, au mois de décembre de l'année 1637. On présuma naturellement que le sujet de cet entretien avait été la convenance d'un raccommodement entre les deux époux; toujours est-il qu'en sortant du parloir du couvent de Sainte-Marie Louis prit prétexte de l'heure avancée et du mauvais temps qu'il faisait pour ne point retourner coucher à Saint-Germain. De son côté, la reine était venue ce jour-là à Paris pour des affaires de peu d'importance, explique Mme de Motteville, qui tenait ces détails de Mlle de La Fayette, son amie. A cette époque c'était la coutume de démeubler les palais royaux lorsque la cour les quittait pour s'établir dans d'autres résidences. En cette occasion, il ne se trouva au Louvre d'autre appartement propre à loger le roi que celui qui avait été préparé pour la reine. Les deux époux passèrent la nuit ensemble, et le 5 septembre de l'année 1638 Anne d'Autriche donna le jour à un prince qui fut nommé Louis, comme son père. Mlle de La Fayette, en religion *mère Angélique*, prit le voile dans la maison des Filles de Sainte-Marie, à Paris. Elle mourut âgée d'environ cinquante ans, dans une maison du même ordre qu'elle avait établie à Chaillot, et dont elle était la supérieure

Camille Lebrun.

Motteville, *Mémoires*. — Montglat, *idem*. — Brienne, *idem*.

LA FAYETTE (*Marie-Madeleine* Pioche de La Vergne, comtesse de), célèbre femme de lettres, née à Paris, en mars 1634, morte dans la même ville, en mai 1693. Son père, Aymar de La Vergne, était maréchal de camp et gouverneur du Havre; par sa mère, Marie Pena, elle descendait de ce Hugues de Pena, secrétaire de Charles Ier, roi de Naples, à qui la reine Béatrix donna la

couronne de premier poete. Encore enfant, elle faisait deja preuve d'une haute intelligence : on la conduisit à Paris et ses premiers maîtres furent deux hommes illustres, Menage et Rapin; grâce à leurs soins, elle se developpa vite, et fut bientôt l'un des plus spirituels ornements de l'hôtel de Rambouillet. Sa beauté lui fit autant de rivales qu'elle enchaîna de cœurs. Ménage l'appela *son Egerie*, et composa pour elle des vers latins ou La Vergne devint *Laverna*, nom qui est aussi celui de la déesse des voleurs. Comme cet ecrivain avait la conscience assez large en fait de plagiats, on lui envoya une epigramme qui finissait par ce jeu de mots : « Puis que tu derobes les pensées des poètes anciens, il est tout simple que tu ne brûles ton encens que pour la deesse des voleurs. » La famille de La Fayette, dans laquelle elle entra le 15 février 1655, était depuis longtemps célèbre; les journees de Poitiers, de Saint-Quentin, de Cognac, de Montcontour sont là pour l'attester. Le comte son mari etait le frere de cette Louise de La Fayette pour laquelle le roi Louis XIII brûla d'un amour ephemere. Le profil de madame de La Fayette est severe, mais d'une sévérité douce et toute gracieuse; elle s'est peinte au naturel dans ses ouvrages, car elle ignorait l'art de feindre : son principal caractère, celui dont sa physionomie tire ce relief expressif qui lui est propre, c'est d'être simple, d'être *vraie* : c'est là sa beauté, beauté que peu d'écrivains ont possédée à un si haut degre. Deux de ses maximes la placent dans son veritable jour. « C'est assez que d'être », disait elle. Quelle idee se faire de celle qui a prononcé de telles paroles ? Ne la voit-on pas couler dans la solitude une vie modeste et tranquille a l'abri des passions du monde. C'est elle aussi qui ecrit : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Est-il possible, après cela, de voir dans Mme de La Fayette une femme altière, acariâtre et maussade comme nous la representent Gourville et Bussi-Rabutin? Si quelquefois le sourire s'enfuit de ses levres, il faut s'en prendre moins a son inégalité d'humeur qu'au mal qui l'affligea toute sa vie. Elle resta veuve de bonne heure avec deux enfants, et nous avons tout lieu de croire que son mari ne repondit pas aux sentiments d'affection dont son cœur sensible dut l'entourer. Peu de temps après sa mort, elle ouvre sa maison aux gens de lettres, et leur consacre son credit, alors très considerable a la cour. Le grand Conde lui-même, tout couvert de lauriers, venait la voir et se faisait honneur des eloges sortis de sa bouche. Huet, Segrais, La Fontaine la savent apprecier; ils lui trouvent plus de goût qu'à madame de Rambouillet, plus d'esprit et de jugement qu'à mademoiselle de Scudery : ils briguent son amitie. Bientôt entre elle et eux s'etablit un commerce litteraire, qui ne tourne pas moins a leur profit qu'au sien. Ce fut elle qui donna a Menage l'idee d'écrire une histoire des femmes philosophes; le compilateur n'en tira qu'un médiocre parti; en d'autres mains le thème eût produit d'heureux fruits. Mais les veritables amis de Mme La Fayette furent La Rochefoucauld et Mme de Sevigne : avec l'un elle travaille aux *Maximes* et écrit des romans, avec l'autre elle correspond, et ses lettres, ou son cœur se retrouve tout entier, seront a jamais conservées parmi celles de cette femme immortelle. Tous deux affliges des mêmes maux, animes d'un même esprit, de mêmes goûts, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette etaient faits l'un pour l'autre; vingt-cinq années ils demeurerent ensemble dans cette douce intimite qu'on ne trouve pas toujours en ménage, mais que l'amitie n'a jamais refusee à ceux qui lui consacrent leur vie. Leurs longues journées s'écoulaient dans l'etude des lettres et de la philosophie; connaître l'homme et les moyens de le perfectionner etait l'objet de leurs vœux les plus ardents. La frequente action d'un petit cercle d'amis, le même toujours, mais choisi parmi ce que la societe avait de plus élevé par la naissance et les qualites de l'esprit et du cœur, leur servait de passetemps : on s'amusait a se poser les uns aux autres des problèmes tels que ceux-ci : « Aimeriez-vous mieux avoir fait une infidelite à votre amant, que vous aimez pourtant toujours, ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il vous aime aussi toujours? On n'entend pas par infidelite avoir quitte pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. »

Les lettres de Mme de Sevigne arrivaient toujours a propos, étaient toujours lues avec bonheur par M. *le duc* et Mme *la comtesse*; c'est une réponse du duc qui nous l'apprend; elle est datee du 9 fevrier 1672 : « Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer la plus agreable lettre qui ait jamais été écrite; elle a été lue et admiree comme vous le pouvez souhaiter. Mme la comtesse est allee ce matin a Saint-Germain remercier le roi d'une pension de cinq cents écus qu'on lui a donnee sur une abbaye. » Et Mme de La Fayette ecrit en post-scriptum : « Voila une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce que j'aurais à vous dire. Je me porte bien de mon voyage de Saint-Germain. Adieu. » Rien qu'une ligne, c'est peu de chose, mais il faut savoir que notre comtesse n'aimait pas à ecrire; elle disait : « Si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les jours, je romprais avec lui. » Mme de Sevigne se plaint à une ou deux reprises de sa brièvete; mais elle l'excuse, car elle sait comme elle est aimee; un jour elle dit : « J'ai fait des visites avec Mme de La Fayette; je me trouve si bien d'elle que je crois qu'elle s'accommode de moi » ; et une autre fois : « La delicatesse de Mme de La Fayette ne peut souffrir sans émotion le depart d'une amie comme moi; je vous dis ce qu'elle dit. »

Le plus grand evenement dans la vie de Mme de La Fayette est celui que notre marquise

raconte à sa fille en ces termes : « Dimanche 17 mars 1680. M. de La Rochefoucauld est mort cette nuit... Où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié ». Après cette éternelle séparation elle demeura seule aux prises avec la maladie. Traçons une courte esquisse de sa vie de souffrances, et l'on verra s'il était possible de rester toujours souriante dans un tel état. En 1672, déjà indisposée, elle allait chercher la fraîcheur et le repos sous les ombrages de Meudon. Un an après, ce fragment de lettre que nous signalons nous donne tout ensemble une triste idée de la malade et une fort agréable du conteur : « Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux; le lendemain de la deuxième je me mets à table — Ah! ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage. — Mangez donc un peu de viande. — Non, je n'en veux point. — Mais vous mangerez du fruit. — Je crois qu'oui. — Hé bien, mangez-en donc. — Je ne saurais : je mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. — Voici le soir; voilà un potage et un poulet. — Je n'en veux point; je suis dégoûtée je m'en vais me coucher; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne; je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept; je me lève à huit, je me mets à table à douze, inutilement comme la veille; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. — Êtes-vous malade? — Nenni. — Êtes-vous plus faible? — Nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement, mais je ne dors encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. »

En 1676 son mal augmentait; mais elle se trouvait encore la force d'en rire : « J'ai eu trois crises; c'est la fièvre quarte : j'en suis ravie, au moins ma maladie aura un nom. » Trois ans plus tard, après avoir essayé de toutes sortes de remèdes, elle en était aux bouillons de vipère, et disait : « J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être, je n'avais point été nourrie dans l'opinion que je le puisse devenir.... J'ai eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore; en un mot je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. » Sa sagesse était si grande en effet que ses amis, même les plus rassis, en riaient entre eux, ce qui n'empêche pas Mme de Sévigné de dire à Mme de Grignan : « C'est une femme aimable, que vous aimez dès que vous avez le temps d'être avec elle et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connaît, plus on s'y attache. » Une autre fois, elle part pour Chantilly; la fièvre la prend sur le Pont-Neuf, et la force à retarder d'un an son voyage. Elle était arrivée à dire qu'une personne en santé lui paraissait un prodige. Sa dernière lettre n'a que deux lignes; ce sont deux cris de douleur, qui vous pénètrent et vous arrachent des larmes : « Je n'ai repos ni dans le corps ni dans l'esprit. Je péris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu et j'y suis soumise. » Un jour, comme si ce n'était point assez, un pénible soupçon, plus cruel cent fois qu'une douleur physique, vient l'accabler : « On a pris à ma pauvre amie, encore au lit, cinq cents écus en louis d'or qui étaient dans un petit cabinet où personne n'entrent que ses deux filles, son valet de chambre et son laquais; ils ont tous été interrogés, point de nouvelles, et elle demeure au milieu de ces quatre personnes! » Quelle inquiétude! Quels tourments! Pour se consoler de ses maux, de l'infidélité de ses serviteurs, de la perte de ses amis, elle se jeta dans les bras de Dieu jusqu'à sa mort : le père Duguet, de Port-Royal, était son directeur; durant plusieurs années il l'assista de ses conseils; c'est à elle qu'est adressée, croit-on, la onzième des lettres de son recueil.

Nous connaissons maintenant la femme. Qu'est-ce que l'écrivain? Après avoir, dans sa jeunesse, puisé aux meilleures sources une instruction solide, Mme de La Fayette conserva toute sa vie pour certains auteurs une inclination marquée; nous n'en citerons que trois, Horace, Virgile et Montaigne; elle avait appris d'eux l'art de penser, elle leur demandait l'art d'écrire. Son premier livre est déjà presque un chef-d'œuvre. *La Princesse de Montpensier* parut en 1660. Mme de La Suze, à qui on l'a quelquefois attribué, n'y a participé en rien. *Zayde*, histoire espagnole, vint ensuite, et excita l'engouement général. Segrais la signait; et quoiqu'il fût avantageusement connu, cette œuvre jeta sur son nom un nouvel éclat. Le libraire Barbin demandait des *Zayde* à tous les écrivains; mais ceux-ci, imitateurs plus ou moins mal habiles de Mlle de Scudéry, ne pouvaient rien tirer de leur plume qui ne ressemblât aux froides et soporifiques dissertations des *Cyrus* et des *Alexandre*. La trop grande modestie dont Mme de La Fayette avait fait preuve en publiant *Zayde* sous le couvert de Segrais fut une source d'ennuis pour elle. Quand elle voulut revendiquer la gloire d'avoir écrit cet ouvrage, on l'accusait de mensonge, ce fut à grand peine si Segrais lui-même parvint

à se faire entendre, disant qu'il avait simplement indiqué les divisions. Il fallut que Huet aussi prît part au débat : « J'ai vu souvent, dit-il, Mme de La Fayette occupée à ce travail, et elle me l'a communiqué tout entier et pièce à pièce avant que de le rendre public. Comme ce fut pour cet ouvrage que je composai le traité de l'*Origine des Romans*, qui fut mis à la tête, elle disait souvent que nous avions marié nos enfants ensemble. » *Zayde*, comme l'autre écrit dont nous allons parler, a souvent servi de thème à des pièces de théâtre, et ne fut pas sans influence sur les mœurs : « Ah ! s'écriait le père Bouhours, il n'y aurait pas de mal à lire des romans s'ils étaient tous comme *Zayde!* » *La Princesse de Clèves* mit le sceau à la réputation de notre écrivain. Son apparition réforme le roman; il ne sera plus possible à présent de sortir des sentiments naturels : le merveilleux et la convention sont pour jamais bannis. Tout plaît dans ce cadre attachant, tout, jusqu'aux larmes qu'il fait répandre; on aime cette honnête femme aux prises avec l'amour; on vit avec elle, sa passion devient la nôtre, elle intéresse, elle touche; c'est gracieux, délicat, attrayant. Une critique de *La Princesse de Clèves* parut sous ce titre : *Lettres à Mme la marquise de *** sur le sujet de* La Princesse de Clèves; Paris, 1678, in-12. On l'attribua au père Bouhours; c'est plutôt de son disciple de Valincourt, alors âgé de vingt-deux ans. Un ami anonyme de l'auteur, qu'on suppose être l'abbé de Charnes, publia cette réponse : *Conversations sur la Critique de* La Princesse de Clèves; Paris, 1679, in 12. Les autres ouvrages de Mme de La Fayette ne furent imprimés qu'après sa mort, c'est : *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, dont la dernière édition est de 1855; Paris, in-18. Les *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 et 1689 ne parurent pour la première fois qu'en 1731, à Amsterdam. Ils sont tronqués d'une manière déplorable : le fils de Mme de La Fayette prêtait les manuscrits de sa mère avec une telle facilité qu'on lui en déroba une partie. Au dire de certains catalogues, le duc de La Vallière aurait encore possédé du même auteur un livre inédit intitulé *Caraccio*. Les différents ouvrages que nous venons de citer ont été plusieurs fois réunis; *Œuvres*, avec observations de Delandine; Paris, 1786, 8 vol.; — *Œuvres complètes;* Paris, d'Hautel, 1812, 5 vol in-18; — *Œuvre complètes de Mmes de La Fayette, de Tencin et de Fontaine*, par MM. Étienne et Jay; Paris, 1825, 5 vol. in-8°. Il faut y ajouter : *Lettres de Mmes de Villars, de La Fayette et de Tencin*, accompagnées de *Notices biographiques* et de *Notes explicatives* par L. S. Auger; Paris, 1823, in-12. M. T. Barbier lui attribue les *Mémoires de Hollande*; Paris, 1856, in-18.

Louis Lacour.

F. de Callières, *Pléiade française des Femmes illustres*. — Mayeur de Saint-Paul, *Mme de La Fayette*. — Lemontey, *Notice sur Mme de La Fayette*. — Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes*; 1844. — Taine, *Essai de Critique et d'Histoire*, p. 221-258.

LA FAYETTE (*Marie-Jean-Paul-Roch-Yves-Gilbert* Motier, marquis de), célèbre général et homme politique français, né le 6 septembre 1757, au château de Chavagnac, en Auvergne, mort à Paris, le 19 mai 1834. L'éducation du jeune La Fayette, commencée en Auvergne, s'acheva dans la capitale, au collége du Plessis. La mort de son père, tué à la bataille de Minden, avait précédé de peu sa naissance ; la mort de sa mère suivit de près son séjour à Paris. Héritier, par cette dernière, d'une fortune considérable, que son mariage (11 avril 1774) avec Mlle de Noailles, fille du duc d'Ayen, vint encore accroître, allié à des familles puissantes, La Fayette pouvait, à seize ans, prétendre aux plus hautes faveurs de la cour, et déjà on lui avait ménagé une place auprès de Monsieur, comte de Provence; mais son humeur indépendante répugnait à ces arrangements. Au rebours des courtisans, il se donna beaucoup de mal pour déplaire ; il y réussit, et resta maître de suivre son inclination pour l'état militaire. Une passion irrésistible devait décider de toute sa vie : « L'enthousiasme de la religion, l'entraînement de l'amour, la conviction de la géométrie, » c'est ainsi qu'il définissait lui-même son amour pour la liberté. La France n'était pas encore mûre pour de pareilles idées ; mais l'Amérique du Nord offrait alors au jeune enthousiaste un théâtre favorable pour y essayer sa vocation. Déjà treize colonies avaient pris les armes et s'étaient constituées en république fédérative. Washington venait de recevoir une dictature qui devait sauver la cause américaine, compromise par de récentes défaites, et Franklin s'efforçait d'obtenir de Louis XVI des secours indispensables au succès de la lutte. L'opinion se prononçait vivement en faveur des *insurgents*, comme on les appelait alors; mais la cour de France leur refusait tout appui direct La Fayette se trouvait en garnison à Metz, lorsque les premières nouvelles de l'insurrection américaine y furent apportées par le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre. « Aussitôt, dit-il, mon cœur fut enrôlé, et je ne songeai plus qu'à rejoindre mes drapeaux. » En effet, au retour d'un voyage en Angleterre, il se mit en relation avec un agent américain, équipa un bâtiment à ses frais, et malgré l'opposition de sa famille et la défense formelle de la cour, malgré la douleur de sa femme, enceinte de leur premier enfant, il parvint, à travers mille obstacles, à Georgestown, en Caroline, dans l'été de 1777. Il n'avait alors que vingt ans. Pour éviter d'être confondu avec la foule d'aventuriers de tous pays qui venaient offrir leurs services au Congrès, La Fayette, en arrivant à Philadelphie, fit présenter à cette assemblée le billet suivant : « D'après mes sacrifices, j'ai le droit d'exiger deux grâces : l'une est de servir à mes dépens, l'autre de commencer à servir comme vo-

lontaire. » Le Congrès, par une résolution très-flatteuse, en date du 31 juillet, le nomma major général de l'armée américaine. Washington se trouvait alors près de Philadelphie avec ses troupes. Ce fut là que La Fayette le vit pour la première fois et que se forma entre eux cette amitié qui ne devait finir qu'avec leur vie. « Washington, dit M. Guizot, dans le bel *Essai* qu'il lui a consacré, portait à M. de La Fayette une amitié vraiment paternelle, la plus tendre peut-être dont sa vie offre la trace. A part les services rendus, l'estime personnelle, l'attrait du caractère, le dévouement enthousiaste que celui-ci lui témoignait, ce jeune gentilhomme élégant, chevaleresque, qui s'était échappé de la cour de Versailles pour apporter aux planteurs d'Amérique son épée et sa fortune, plaisait singulièrement au grave général américain. »

La première affaire à laquelle La Fayette prit part fut celle de Brandywine (11 septembre), où il eut la jambe traversée d'une balle, tandis qu'il s'efforçait de rallier les troupes. Pendant six semaines qu'il souffrit de sa blessure, et plus encore de son inaction, il rêva des diversions contre l'Angleterre au Canada, dans les Florides, aux Antilles et aux Indes Orientales, projets favoris qu'il caressa longtemps et au sujet desquels il correspondait avec les ministres de France. A peine rétabli, il contribua au succès remporté à Glocester, et prit le commandement de la division de Virginie. Au commencement de 1778, il fut envoyé dans le Canada, avec le titre de général de l'armée du nord; mais cette opération, mal combinée, échoua « faute d'hommes, de temps et d'argent ». La retraite de Barren-Hill, louée par Washington, le combat de Monmouth, où La Fayette commandait l'avant-garde, le rembarquement du corps de Sullivan, quand l'attaque combinée contre Rhode-Island eut manqué, par la retraite de l'escadre du comte d'Estaing, tels furent les principaux événements auxquels le jeune officier prit part dans cette campagne, où il eut à défendre l'honneur français contre les commentaires malveillants des Américains et contre la hauteur des commissaires anglais. Il envoya à l'un d'eux, lord Carlisle, un cartel chevaleresque, que celui-ci refusa. A cette époque (octobre 1778), des bruits de guerre entre la France et l'Angleterre ayant pris de la consistance, La Fayette écrivit au Congrès que « tant qu'il s'était cru libre, il avait soutenu la cause sous les drapeaux américains; que son pays étant en guerre, il lui devait un hommage de ses services; qu'il espérait revenir, et que partout il porterait son zèle pour les États-Unis. » Le Congrès répondit par l'offre d'un congé illimité, le don d'une épée, qui lui fut remise à Paris, au nom du peuple américain, et une lettre pour Louis XVI, ainsi conçue: « Nous recommandons ce noble jeune homme à l'attention de Votre Majesté, parce que nous l'avons vu sage dans le conseil, brave sur le champ de bataille, patient au milieu des fatigues de la guerre. »

Son départ avait eu de l'éclat, son retour (février 1779) en eut bien plus encore. Tous les écrits du temps en déposent, et lui-même en a rendu compte en ces termes : « En passant à la cour, qui ne m'avait encore écrit que des lettres de cachet, M. de Poix me présenta aux ministres. Je fus interrogé, complimenté et exilé... à l'hôtel de Noailles. Quelques jours après, j'écrivis au roi pour reconnaître *ma faute*. J'en reçus une légère réprimande... et le régiment Royal-Dragons. Consulté par tous les ministres, et, ce qui vaut mieux, embrassé par toutes les femmes, j'eus à Versailles la faveur, à Paris la célébrité. » Mais au milieu de ces ovations, il pensait toujours à l'Amérique, dont l'indépendance venait enfin d'être officiellement reconnue par la France. Il calculait ce qu'aurait rapporté aux États-Unis le prix de chaque fête dont il était le héros, et, comme le disait le vieux ministre Maurepas, « pour remonter l'armée américaine il eût volontiers démeublé Versailles ». On avait d'abord songé à une expédition sur les côtes d'Angleterre, pour y lever des contributions destinées à fournir aux Américains l'argent qu'on ne pouvait tirer du trésor de France. Paul Jones devait y commander la marine; le maréchal de Vaux les troupes de terre, et une division était réservée à La Fayette; mais ce projet ayant dégénéré en une simple croisière, La Fayette s'abstint d'y prendre part. Enfin, il obtint du cabinet de Versailles un corps auxiliaire de 4,000 hommes, commandé par le comte de Rochambeau, qu'il précéda lui-même aux États-Unis, au commencement de 1780. L'Amérique, trois ans auparavant, l'avait reçu avec joie : elle l'accueillit cette fois avec reconnaissance. On lui confia la défense de la Virginie, menacée par Arnold et Cornwallis, poste important, auquel était attaché le sort de tout le midi de l'Union. Remonter le matériel et le moral de sa petite armée, éviter une bataille, former des jonctions, garantir les magasins, et, après une suite de manœuvres et d'actions partielles, enfermer Cornwallis et ses troupes dans une position calculée d'avance, telle fut la tâche peu brillante, mais difficile, dont La Fayette s'acquitta avec une prudence et une habileté des plus honorables pour un général de vingt-quatre ans (1). Tandis que le comte de Grasse, venu des îles, bloque les Anglais par mer, La Fayette leur ferme le passage du côté de Glocester et de Williamsbourg, et donne le temps à Washington d'amener de New-York les corps de Lincoln et de Rochambeau. C'est alors que Cornwallis, acculé dans Yorktown, est forcé de capituler après deux assauts conduits par La Fayette et Vio-

(1) La Fayette parlant depuis avec Bonaparte de la guerre d'Amérique disait, avec une modestie concevable en présence d'un pareil interlocuteur : « Ce furent des rencontres de patrouilles qui décidèrent des plus grands intérêts de l'univers. »

vice actif, jusqu'au mois de novembre 1449, époque où Charles VII fit son entrée solennelle à Rouen, capitale de cette province.

Le maréchal avait fait son testament dès 1446. Après la campagne de Normandie, son existence ne nous est plus connue que par les actes d'une vie retirée ou par des fondations pieuses. Au mois de mars 1456 le roi Charles VII habitait le château de Saint-Priet, dans le voisinage de Lyon. Pendant ce temps, la reine, Marie d'Anjou, se tenait en Bourbonnais, entourée de ses jeunes enfants, parmi lesquels se trouvait Charles, duc de Berry, âgé de dix ans. Charles VII, irrité contre son fils aîné Louis (1), au point de vouloir le déshériter, avait résolu de transmettre après lui à son plus jeune fils la couronne royale. Aussi le prince Charles était-il, par les ordres du roi, entouré d'une sollicitude particulière. Il existe parmi les manuscrits de Béthune plusieurs lettres autographes de Charles VII, qui se réfèrent à ces circonstances, et qui sont adressées au vieux seigneur de La Fayette. On voit par les termes de cette correspondance que le roi n'avait pas voulu confier la garde des membres de sa famille à d'autres mains qu'à celles de ce dévoué et expérimenté serviteur.

Le maréchal de La Fayette fut inhumé en l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, dans une chapelle qu'il y avait fondée. Son tombeau, qui s'élevait à côté du chœur, subsistait encore au dix-huitième siècle. Gilbert III avait épousé en premières noces Dauphine de Montroignon. Il contracta une seconde alliance, le 15 janvier 1423 ou 1424, avec Jeanne de Joyeuse. De ce mariage naquit Gilbert IV, qui continua sa postérité. VALLET DE VIRIVILLE.

Comptes originaux de l'occupation de Gênes en 1429 ; à la direction générale des archives, KK n° 40, fol. 18. Manuscrit Béthune n° 8442, folios 1 et suiv. (Bibliothèque impériale). Cabinet des titres : dossier *La Fayette*. — Anselme, *Histoire généalogique des Grands Officiers de la couronne*, au chapitre des *Maréchaux de France*. — Godefroy, *Historiens de Charles VI*, 1653, et *de Charles VII*, 1661, in-folio. — *Essais critiques sur les Historiens originaux de Charles VII*; Paris, 1857, in-8°, p. 7, etc. — *Jean Chartier* (1858, in-16), à la table. — *Charles VII et ses Conseillers* (1859, in-8°).

LA FAYETTE (*Louise* DE), née vers 1616, morte en 1665. Elle était fille du comte Jean de La Fayette et de Marguerite de Bourbon-Busset. Cette famille était nombreuse; Louise avait deux sœurs et quatre frères. A l'âge de quatorze ans Mlle de La Fayette entra dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de fille d'honneur; elle avait de beaux traits, une taille charmante, et une grâce infinie; mais comme elle était brune, et qu'au dix-septième siècle on admirait presque exclusivement les beautés blondes, Louise ne produisit pas d'abord beaucoup d'effet à la cour; modeste et fière, elle demeurait d'ailleurs volontiers dans l'ombre. Cependant, en 1634, Louis XIII, qui n'avait encore eu qu'une très-innocente inclination pour Marie d'Hautefort, fixa ses pensées et ses sentiments sur Mlle de La Fayette. Au reste, cet attachement n'eut pas de spontanéité; l'attention du roi fut attirée graduellement sur Louise par l'éloge que faisaient d'elle, autour de lui, des seigneurs chargés par Richelieu de la lui faire remarquer. Même, lorsque Louis commença à s'occuper d'elle, il n'eut pas d'autre motif que celui de piquer Mlle d'Hautefort; mais ensuite il fut captivé par l'esprit fin et le caractère gracieux de sa nouvelle amie. Sans le vouloir, presque sans le savoir, Louise supplanta Mlle d'Hautefort dans le cœur du roi. Richelieu, en préparant la faveur de Mlle de La Fayette, avait cru que cette dernière distrairait agréablement ce monarque enclin à la tristesse, sans exercer sur lui aucune influence politique. Il en fut autrement. Louis XIII, qui était toujours à la recherche de confidents et de confidentes avec lesquels il pût se répandre en doléances sur sa propre situation, découvrit à Mlle de La Fayette, beaucoup plus librement qu'à Mlle d'Hautefort, le chagrin et l'humiliation que lui causait la toute-puissance de son ministre. Louise, chez qui la douceur du caractère n'excluait pas la fermeté de l'âme, fortifia le roi dans ses idées d'indépendance. Le cardinal eut connaissance et prit ombrage de cet accord; il chercha à gagner la confidente de Louis XIII, « comme il gagnait, dit Mme de Motteville, toutes les personnes qui approchaient ce monarque; mais elle eut plus de courage que tous les hommes de la cour, qui avaient la lâcheté d'aller rendre compte à Richelieu de tout ce que le roi disait contre lui. »

Anne d'Autriche avait à peu près les mêmes griefs que le cardinal contre Mlle de La Fayette. Cette princesse voulait que les amies de son époux lui rapportassent leurs entretiens avec lui, et Mlle de La Fayette ne s'était pas prêtée à cette espèce de trahison. Mlle d'Hautefort, de son côté, n'avait pas vu sans dépit la confiance du roi se retirer d'elle. Ajoutons que la reine Anne, à qui son mari avait toujours marqué de l'indifférence, souffrait de voir qu'il aimât tendrement une autre femme qu'elle. Ces défiances, ces jalousies rendaient fort précaire la position de Mlle de La Fayette à la cour. Si cette jeune fille avait eu moins de désintéressement, elle aurait pu triompher de ses ennemis; mais, bien qu'elle fût très-sensible à la tendresse que lui témoignait Louis, elle se préoccupait uniquement du bonheur et de la gloire de ce prince, et il lui semblait que l'un et l'autre dépendaient de la chute du cardinal, parce que cette chute laisserait au souverain de la France sa liberté d'action. Mlle de La Fayette se trompait; la faiblesse de caractère de Louis XIII aurait été sans doute plus funeste à la nation que le despotisme de Richelieu. D'ailleurs, il n'est pas probable que l'esprit singulièrement flottant et pusillanime de

(1) Louis dauphin, en révolte contre son père, s'était éloigné de la cour.

Louis eût été capable de persister dans une révolte ouverte contre le cardinal.

L'ascendant que Mlle de La Fayette avait acquis sur le roi se brisa au moment même où il atteignait son apogée. Il y avait deux ans que durait la faveur de Louise, lorsqu'un jour, le roi cédant pour la première et pour la dernière fois de sa vie aux suggestions d'une passion naissante, proposa à son amie de lui donner à Versailles (alors une simple maison de plaisance) un appartement où il irait la voir, et où il pourrait jouir de sa société hors du cercle gênant des courtisans. Cette proposition, qui porta le trouble dans le cœur de la jeune fille, lui ouvrit les yeux sur la nature de ses propres sentiments pour le roi; elle résolut d'échapper aux entraînements de cet amour mutuel. Peu de temps après que le roi eut hasardé cette déclaration voilée, la cour apprit que Louise de La Fayette quittait le monde pour consacrer à Dieu le reste de sa vie.

Ce fut au château de Saint-Germain, dans la chambre et en la présence de la reine, que Mlle de La Fayette prit congé du roi; elle avait obtenu de lui, non sans beaucoup de peine, l'autorisation de se retirer au couvent des Filles de Sainte-Marie ou de la Visitation. Le sacrifice qu'elle accomplissait était grand, car elle aimait Louis; mais, chose remarquable, l'épreuve la plus difficile qu'eut à soutenir en cette occasion le courage moral de Mlle de La Fayette fut, de l'aveu même de cette sincère personne, le spectacle de la joie mal contenue que ses ennemis eurent de son départ. Le roi versa des larmes; mais elle eut la force d'empêcher les siennes de couler. Néanmoins, étant descendue, après ces adieux, chez Mme de Sénecé, sa parente, dont l'appartement avait vue sur la cour du château, elle s'approcha de la fenêtre pour regarder, à travers les vitres, le roi qui montait dans son carrosse, et elle dit d'un ton désolé: « Hélas! je ne le verrai plus. » Elle le revit cependant, au parloir du couvent de la Visitation, fort peu de jours après qu'elle fut entrée dans cette maison. Cette première visite de Louis XIII à la nouvelle recluse fut longue; et pendant environ quatre mois ce prince alla voir si fréquemment son ancienne amie, que Richelieu en conçut de l'inquiétude. Les espions qu'il entretenait partout, notamment dans le palais du roi son maître, et qui l'informaient de toutes les actions de ce dernier, lui rapportèrent que, non contents de converser souvent ensemble, Louis XIII et Mlle de La Fayette avaient un commerce de lettres, dont un nommé Boisenval était l'agent secret. Mme de Motteville ne fait pas mention de cette correspondance; mais elle attribue les visites du roi au couvent de Sainte Marie à son désir de parler avec Mlle de La Fayette « de ses desseins, qu'il n'y avait qu'elle qui sût, et qui auraient étonné toute l'Europe s'il les eût exécutés ». D'autres écrivains, parmi lesquels se trouvent Monglat, ont pensé que Mlle de La Fayette s'était fort intéressée au succès de la conjuration ourdie contre le cardinal par le père Caussin, à l'instigation du père Monod, directeur spirituel de la duchesse de Savoie, sœur de Louis XIII. Quoi qu'il en soit, les *Mémoires récents* nous apprennent que les lettres échangées entre le roi et Mlle de La Fayette passèrent par les mains de Richelieu avant d'être remises à leurs destinataires, et que le ministre ne se fit pas scrupule d'en violer le secret; il en supprima quelques-unes et falsifia certains passages de quelques autres. Ces manéges occasionnèrent des malentendus entre les deux correspondants, que la réserve de leurs caractères empêcha de se demander l'un à l'autre des éclaircissements. Ainsi que l'avait prévu Richelieu, ils cessèrent leurs relations sans avoir découvert les artifices dont le cardinal avait usé pour les brouiller. Anne d'Autriche éprouva beaucoup de déplaisir de cette rupture; sa méfiance de Louise de La Fayette s'était évanouie pour faire place à un sentiment de gratitude, la réconciliation du roi et de la reine ayant eu lieu à la suite d'un long entretien de Louis avec Mlle de La Fayette, au mois de décembre de l'année 1637. On présuma naturellement que le sujet de cet entretien avait été la convenance d'un raccommodement entre les deux époux; toujours est-il qu'en sortant du parloir du couvent de Sainte-Marie Louis prit prétexte de l'heure avancée et du mauvais temps qu'il faisait pour ne point retourner coucher à Saint-Germain. De son côté, la reine était venue ce jour-là à Paris pour des affaires de peu d'importance, explique Mme de Motteville, qui tenait ces détails de Mlle de La Fayette, son amie. A cette époque c'était la coutume de démeubler les palais royaux lorsque la cour les quittait pour s'établir dans d'autres résidences. En cette occasion, il ne se trouva au Louvre d'autre appartement propre à loger le roi que celui qui avait été préparé pour la reine. Les deux époux passèrent la nuit ensemble, et le 5 septembre de l'année 1638 Anne d'Autriche donna le jour à un prince qui fut nommé Louis, comme son père. Mlle de La Fayette, en religion *mère Angélique*, prit le voile dans la maison des Filles de Sainte-Marie, à Paris. Elle mourut âgée d'environ cinquante ans, dans une maison du même ordre qu'elle avait établie à Chaillot, et dont elle était la supérieure

Camille Lebrun.

Motteville, *Mémoires*. — Montglat, *idem*. — Brienne, *idem*.

LA FAYETTE (*Marie-Madeleine* Pioche de La Vergne, comtesse de), célèbre femme de lettres, née à Paris, en mars 1634, morte dans la même ville, en mai 1693. Son père, Aymar de La Vergne, était maréchal de camp et gouverneur du Havre; par sa mère, Marie Pena, elle descendait de ce Hugues de Pena, secrétaire de Charles Ier, roi de Naples, à qui la reine Béatrix donna la

couronne de premier poëte. Encore enfant, elle faisait déjà preuve d'une haute intelligence : on la conduisit à Paris et ses premiers maîtres furent deux hommes illustres, Ménage et Rapin; grâce à leurs soins, elle se développa vite, et fut bientôt l'un des plus spirituels ornements de l'hôtel de Rambouillet. Sa beauté lui fit autant de rivales qu'elle enchaîna de cœurs. Ménage l'appela *son Égérie*, et composa pour elle des vers latins où La Vergne devint *Laverna*, nom qui est aussi celui de la déesse des voleurs. Comme cet écrivain avait la conscience assez large en fait de plagiats, on lui envoya une épigramme qui finissait par ce jeu de mots : « Puisque tu dérobes les pensées des poëtes anciens, il est tout simple que tu ne brûles ton encens que pour la déesse des voleurs. » La famille de La Fayette, dans laquelle elle entra le 15 février 1655, était depuis longtemps célèbre; les journées de Poitiers, de Saint-Quentin, de Cognac, de Montcontour sont là pour l'attester. Le comte son mari était le frère de cette Louise de La Fayette pour laquelle le roi Louis XIII brûla d'un amour éphémère. Le profil de madame de La Fayette est sévère, mais d'une sévérité douce et toute gracieuse; elle s'est peinte au naturel dans ses ouvrages, car elle ignorait l'art de feindre : son principal caractère, celui dont sa physionomie tire ce relief expressif qui lui est propre, c'est d'être simple, d'être *vraie :* c'est là sa beauté beauté que peu d'écrivains ont possédée à un si haut degré. Deux de ses maximes la placent dans son véritable jour. « C'est assez que d'être », disait elle. Quelle idée se faire de celle qui a prononcé de telles paroles? Ne la voit-on pas couler dans la solitude une vie modeste et tranquille à l'abri des passions du monde. C'est elle aussi qui écrit : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Est-il possible, après cela, de voir dans Mme de La Fayette une femme altière, acariâtre et maussade comme nous la représentent Gourville et Bussi-Rabutin? Si quelquefois le sourire s'enfuit de ses lèvres, il faut s'en prendre moins à son inégalité d'humeur qu'au mal qui l'affligea toute sa vie Elle resta veuve de bonne heure avec deux enfants, et nous avons tout lieu de croire que son mari ne répondit pas aux sentiments d'affection dont son cœur sensible dut l'entourer. Peu de temps après sa mort, elle ouvre sa maison aux gens de lettres, et leur consacre son crédit, alors très considérable à la cour. Le grand Condé lui-même, tout couvert de lauriers, venait la voir et se faisait honneur des eloges sortis de sa bouche. Huet, Segrais, La Fontaine la savent apprécier; ils lui trouvent plus de goût qu'à madame de Rambouillet, plus d'esprit et de jugement qu'à mademoiselle de Scudéry : ils briguent son amitié. Bientôt entre elle et eux s'etablit un commerce litteraire, qui ne tourne pas moins à leur profit qu'au sien. Ce fut elle qui donna à Ménage l'idée d'écrire une histoire des femmes philosophes; le compilateur n'en tira qu'un médiocre parti; en d'autres mains le thème eût produit d'heureux fruits. Mais les véritables amis de Mme La Fayette furent La Rochefoucauld et Mme de Sévigné : avec l'un elle travaille aux *Maximes* et écrit des romans, avec l'autre elle correspond, et ses lettres, où son cœur se retrouve tout entier, seront à jamais conservées parmi celles de cette femme immortelle Tous deux affligés des mêmes maux, animés d'un même esprit, de mêmes goûts, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette étaient faits l'un pour l'autre; vingt-cinq années ils demeurèrent ensemble dans cette douce intimité qu'on ne trouve pas toujours en ménage, mais que l'amitié n'a jamais refusée à ceux qui lui consacrent leur vie. Leurs longues journées s'écoulaient dans l'étude des lettres et de la philosophie; connaître l'homme et les moyens de le perfectionner était l'objet de leurs vœux les plus ardents. La fréquente action d'un petit cercle d'amis, le même toujours, mais choisi parmi ce que la société avait de plus élevé par la naissance et les qualités de l'esprit et du cœur, leur servait de passetemps : on s'amusait à se poser les uns aux autres des problèmes tels que ceux-ci : « Aimeriez-vous mieux avoir fait une infidélité à votre amant, que vous aimez pourtant toujours, ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il vous aime aussi toujours? On n'entend pas par infidélité avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. »

Les lettres de Mme de Sévigné arrivaient toujours à propos, étaient toujours lues avec bonheur par M. *le duc* et Mme *la comtesse;* c'est une réponse du duc qui nous l'apprend; elle est datée du 9 février 1672 : « Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer la plus agréable lettre qui ait jamais été écrite; elle a été lue et admirée comme vous le pouvez souhaiter Mme la comtesse est allée ce matin à Saint-Germain remercier le roi d'une pension de cinq cents écus qu'on lui a donnée sur une abbaye. » Et Mme de La Fayette écrit en post-scriptum : « Voilà une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce que j'aurais à vous dire. Je me porte bien de mon voyage de Saint-Germain. Adieu. » Rien qu'une ligne, c'est peu de chose, mais il faut savoir que notre comtesse n'aimait pas à écrire; elle disait : « Si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les jours, je romprais avec lui. » Mme de Sévigné se plaint à une ou deux reprises de sa brièveté; mais elle l'excuse, car elle sait comme elle est aimée; un jour elle dit : « J'ai fait des visites avec Mme de La Fayette; je me trouve si bien d'elle que je crois qu'elle s'accommode de moi »; et une autre fois : « La délicatesse de Mme de La Fayette ne peut souffrir sans émotion le départ d'une amie comme moi; je vous dis ce qu'elle dit. »

Le plus grand événement dans la vie de Mme de La Fayette est celui que notre marquis

raconte à sa fille en ces termes : « Dimanche 17 mars 1680. M. de La Rochefoucauld est mort cette nuit... Où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié ». Après cette éternelle séparation elle demeura seule aux prises avec la maladie. Traçons une courte esquisse de sa vie de souffrances, et l'on verra s'il était possible de rester toujours souriante dans un tel état. En 1672, déjà indisposée, elle allait chercher la fraîcheur et le repos sous les ombrages de Meudon. Un an après, ce fragment de lettre que nous signalons nous donne tout ensemble une triste idée de la malade et une fort agréable du conteur : « Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux; le lendemain de la deuxième je me mets à table — Ah! ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage. — Mangez donc un peu de viande. — Non, je n'en veux point. — Mais vous mangerez du fruit. — Je crois qu'oui. — Hé bien, mangez-en donc. — Je ne saurais : je mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. — Voici le soir; voilà un potage et un poulet. — Je n'en veux point; je suis dégoûtée je m'en vais me coucher; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne; je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept; je me lève à huit, je me mets à table à douze, inutilement comme la veille; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. — Êtes-vous malade? — Nenni. — Êtes-vous plus faible? — Nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement, mais je ne dors encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. »

En 1676 son mal augmentait; mais elle se trouvait encore la force d'en rire : « J'ai eu trois crises; c'est la fièvre quarte : j'en suis ravie, au moins ma maladie aura un nom. » Trois ans plus tard, après avoir essayé de toutes sortes de remèdes, elle en était aux bouillons de vipère, et disait : « J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avais point été nourrie dans l'opinion que je le puisse devenir.... J'ai eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore; en un mot je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. » Sa sagesse était si grande en effet que ses amis, même les plus rassis, en riaient entre eux, ce qui n'empêche pas Mme de Sévigné de dire à Mme de Grignan : « C'est une femme aimable, que vous aimez dès que vous avez le temps d'être avec elle et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connaît, plus on s'y attache. » Une autre fois, elle part pour Chantilly; la fièvre la prend sur le Pont-Neuf, et la force à retarder d'un an son voyage. Elle était arrivée à dire qu'une personne en santé lui paraissait un prodige. Sa dernière lettre n'a que deux lignes; ce sont deux cris de douleur, qui vous pénètrent et vous arrachent des larmes : « Je n'ai repos ni dans le corps ni dans l'esprit. Je péris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu et j'y suis soumise. » Un jour, comme si ce n'était point assez, un pénible soupçon, plus cruel cent fois qu'une douleur physique, vient l'accabler : « On a pris à ma pauvre amie, encore au lit, cinq cents écus en louis d'or qui étaient dans un petit cabinet où personne n'entrent que ses deux filles, son valet de chambre et son laquais; ils ont tous été interrogés, point de nouvelles, et elle demeure au milieu de ces quatre personnes! » Quelle inquiétude! Quels tourments! Pour se consoler de ses maux, de l'infidélité de ses serviteurs, de la perte de ses amis, elle se jeta dans les bras de Dieu jusqu'à sa mort : le père Duguet, de Port-Royal, était son directeur; durant plusieurs années il l'assista de ses conseils; c'est à elle qu'est adressée, croit-on, la onzième des lettres de son recueil.

Nous connaissons maintenant la femme. Qu'est-ce que l'écrivain? Après avoir, dans sa jeunesse, puisé aux meilleures sources une instruction solide, Mme de La Fayette conserva toute sa vie pour certains auteurs une inclination marquée; nous n'en citerons que trois, Horace, Virgile et Montaigne; elle avait appris d'eux l'art de penser, elle leur demandait l'art d'écrire. Son premier livre est déjà presque un chef-d'œuvre. *La Princesse de Montpensier* parut en 1660. Mme de La Suze, à qui on l'a quelquefois attribué, n'y a participé en rien. *Zayde*, histoire espagnole, vint ensuite, et excita l'engouement général. Segrais la signait; et quoiqu'il fût avantageusement connu, cette œuvre jeta sur son nom un nouvel éclat. Le libraire Barbin demandait des *Zayde* à tous les écrivains; mais ceux-ci, imitateurs plus ou moins mal habiles de Mlle de Scudéry, ne pouvaient rien tirer de leur plume qui ne ressemblât aux froides et soporifiques dissertations des *Cyrus* et des *Alexandre*. La trop grande modestie dont Mme de La Fayette avait fait preuve en publiant *Zayde* sous le couvert de Segrais fut une source d'ennuis pour elle. Quand elle voulut revendiquer la gloire d'avoir écrit cet ouvrage, on l'accusait de mensonge, ce fut à grand peine si Segrais lui-même parvint

à se faire entendre, disant qu'il avait simplement indiqué les divisions. Il fallut que Huet aussi prît part au débat : « J'ai vu souvent, dit-il, Mme de La Fayette occupée à ce travail, et elle me l'a communiqué tout entier et pièce à pièce avant que de le rendre public. Comme ce fut pour cet ouvrage que je composai le traité de l'*Origine des Romans*, qui fut mis à la tête, elle disait souvent que nous avions marié nos enfants ensemble. » *Zayde*, comme l'autre écrit dont nous allons parler, a souvent servi de thème à des pièces de théâtre, et ne fut pas sans influence sur les mœurs : « Ah ! s'écriait le père Bouhours, il n'y aurait pas de mal à lire des romans s'ils étaient tous comme *Zayde!* » *La Princesse de Clèves* mit le sceau à la réputation de notre écrivain. Son apparition réforme le roman; il ne sera plus possible à présent de sortir des sentiments naturels : le merveilleux et la convention sont pour jamais bannis. Tout plait dans ce cadre attachant, tout, jusqu'aux larmes qu'il fait répandre; on aime cette honnête femme aux prises avec l'amour; on vit avec elle, sa passion devient la nôtre, elle intéresse, elle touche; c'est gracieux, délicat, attrayant. Une critique de *La Princesse de Clèves* parut sous ce titre : *Lettres à Mme la marquise de *** sur le sujet de* La Princesse de Clèves; Paris, 1678, in-12. On l'attribua au père Bouhours; c'est plutôt de son disciple de Valincourt, alors âgé de vingt-deux ans. Un ami anonyme de l'auteur, qu'on suppose être l'abbé de Charnes, publia cette réponse : *Conversations sur la Critique de* La Princesse de Clèves; Paris, 1679, in 12. Les autres ouvrages de Mme de La Fayette ne furent imprimés qu'après sa mort, c'est : *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, dont la dernière édition est de 1855; Paris, in-18. Les *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 et 1689 ne parurent pour la première fois qu'en 1731, à Amsterdam. Ils sont tronqués d'une manière déplorable : le fils de Mme de La Fayette prêtait les manuscrits de sa mère avec une telle facilité qu'on lui en déroba une partie. Au dire de certains catalogues, le duc de La Vallière aurait encore possédé du même auteur un livre inédit intitulé *Caraccio*. Les différents ouvrages que nous venons de citer ont été plusieurs fois réunis; *Œuvres*, avec observations de Delandine; Paris, 1786, 8 vol.; — *Œuvres complètes*; Paris, d'Hautel, 1812, 5 vol in-18; — *Œuvre complètes de Mmes de La Fayette, de Tencin et de Fontaine*, par MM. Étienne et Jay; Paris, 1825, 5 vol. in-8°. Il faut y ajouter : *Lettres de Mmes de Villars, de La Fayette et de Tencin*, accompagnées *de Notices biographiques* et de *Notes explicatives* par L. S. Auger; Paris, 1823, in-12. M. T. Barbier lui attribue les *Mémoires de Hollande;* Paris, 1856, in-18. Louis LACOUR.

F. de Callieres, *Pléiade française des Femmes illustres.* — Mayeur de Saint-Paul, *Mme de La Fayette.* — Lemontey, *Notice sur Mme de La Fayette.* — Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes;* 1844. — Taine, *Essai de Critique et d'Histoire*, p. 221-268.

LA FAYETTE (*Marie-Jean-Paul-Roch-Yves-Gilbert* MOTIER, marquis DE), célèbre général et homme politique français, né le 6 septembre 1757, au château de Chavagnac, en Auvergne, mort à Paris, le 19 mai 1834. L'éducation du jeune La Fayette, commencée en Auvergne, s'acheva dans la capitale, au collége du Plessis. La mort de son père, tué à la bataille de Minden, avait précédé de peu sa naissance; la mort de sa mère suivit de près son séjour à Paris. Héritier, par cette dernière, d'une fortune considérable, que son mariage (11 avril 1774) avec Mlle de Noailles, fille du duc d'Ayen, vint encore accroître, allié à des familles puissantes, La Fayette pouvait, à seize ans, prétendre aux plus hautes faveurs de la cour, et déjà on lui avait ménagé une place auprès de Monsieur, comte de Provence; mais son humeur indépendante répugnait à ces arrangements. Au rebours des courtisans, il se donna beaucoup de mal pour déplaire; il y réussit, et resta maître de suivre son inclination pour l'état militaire. Une passion irrésistible devait décider de toute sa vie : « L'enthousiasme de la religion, l'entraînement de l'amour, la conviction de la géométrie, » c'est ainsi qu'il définissait lui-même son amour pour la liberté. La France n'était pas encore mûre pour de pareilles idées; mais l'Amérique du Nord offrait alors au jeune enthousiaste un théâtre favorable pour y essayer sa vocation. Déjà treize colonies avaient pris les armes et s'étaient constituées en république fédérative. Washington venait de recevoir une dictature qui devait sauver la cause américaine, compromise par de récentes défaites, et Franklin s'efforçait d'obtenir de Louis XVI des secours indispensables au succès de la lutte. L'opinion se prononçait vivement en faveur des *insurgents*, comme on les appelait alors; mais la cour de France leur refusait tout appui direct. La Fayette se trouvait en garnison à Metz, lorsque les premières nouvelles de l'insurrection américaine y furent apportées par le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre. « Aussitôt, dit-il, mon cœur fut enrôlé, et je ne songeai plus qu'à rejoindre mes drapeaux. » En effet, au retour d'un voyage en Angleterre, il se mit en relation avec un agent américain, équipa un bâtiment à ses frais, et malgré l'opposition de sa famille et la défense formelle de la cour, malgré la douleur de sa femme, enceinte de leur premier enfant, il parvint, à travers mille obstacles, à Georgestown, en Caroline, dans l'été de 1777. Il n'avait alors que vingt ans. Pour éviter d'être confondu avec la foule d'aventuriers de tous pays qui venaient offrir leurs services au Congrès, La Fayette, en arrivant à Philadelphie, fit présenter à cette assemblée le billet suivant : « D'après mes sacrifices, j'ai le droit d'exiger deux grâces : l'une est de servir à mes dépens, l'autre de commencer à servir comme vo-

lontaire. » Le Congrès, par une résolution très-flatteuse, en date du 31 juillet, le nomma major général de l'armée américaine. Washington se trouvait alors près de Philadelphie avec ses troupes. Ce fut là que La Fayette le vit pour la première fois et que se forma entre eux cette amitié qui ne devait finir qu'avec leur vie. « Washington, dit M. Guizot, dans le bel *Essai* qu'il lui a consacré, portait à M. de La Fayette une amitié vraiment paternelle, la plus tendre peut-être dont sa vie offre la trace. A part les services rendus, l'estime personnelle, l'attrait du caractère, le dévouement enthousiaste que celui-ci lui témoignait, ce jeune gentilhomme élégant, chevaleresque, qui s'était échappé de la cour de Versailles pour apporter aux planteurs d'Amérique son épée et sa fortune, plaisait singulièrement au grave général américain. »

La première affaire à laquelle La Fayette prit part fut celle de Brandywine (11 septembre), où il eut la jambe traversée d'une balle, tandis qu'il s'efforçait de rallier les troupes. Pendant six semaines qu'il souffrit de sa blessure, et plus encore de son inaction, il rêva des diversions contre l'Angleterre au Canada, dans les Florides, aux Antilles et aux Indes Orientales, projets favoris qu'il caressa longtemps et au sujet desquels il correspondait avec les ministres de France. A peine rétabli, il contribua au succès remporté à Glocester, et prit le commandement de la division de Virginie. Au commencement de 1778, il fut envoyé dans le Canada, avec le titre de général de l'armée du nord; mais cette opération, mal combinée, échoua « faute d'hommes, de temps et d'argent ». La retraite de Barren-Hill, louée par Washington, le combat de Monmouth, où La Fayette commandait l'avant-garde, le rembarquement du corps de Sullivan, quand l'attaque combinée contre Rhode-Island eut manqué, par la retraite de l'escadre du comte d'Estaing, tels furent les principaux événements auxquels le jeune officier prit part dans cette campagne, où il eut à défendre l'honneur français contre les commentaires malveillants des Américains et contre la hauteur des commissaires anglais. Il envoya à l'un d'eux, lord Carlisle, un cartel chevaleresque, que celui-ci refusa. A cette époque (octobre 1778), des bruits de guerre entre la France et l'Angleterre ayant pris de la consistance, La Fayette écrivit au Congrès que « tant qu'il s'était cru libre, il avait soutenu la cause sous les drapeaux américains; que son pays étant en guerre, il lui devait un hommage de ses services; qu'il espérait revenir, et que partout il porterait son zèle pour les États-Unis. » Le Congrès répondit par l'offre d'un congé illimité, le don d'une épée, qui lui fut remise à Paris, au nom du peuple américain, et une lettre pour Louis XVI, ainsi conçue : « Nous recommandons ce noble jeune homme à l'attention de Votre Majesté, parce que nous l'avons vu sage dans le conseil, brave sur le champ de bataille, patient au milieu des fatigues de la guerre. »

Son départ avait eu de l'éclat, son retour (février 1779) en eut bien plus encore. Tous les écrits du temps en déposent, et lui-même en a rendu compte en ces termes : « En passant à la cour, qui ne m'avait encore écrit que des lettres de cachet, M. de Poix me présenta aux ministres. Je fus interrogé, complimenté et exilé... à l'hôtel de Noailles. Quelques jours après, j'écrivis au roi pour reconnaître *ma faute*. J'en reçus une légère réprimande... et le régiment Royal-Dragons. Consulté par tous les ministres, et, ce qui vaut mieux, embrassé par toutes les femmes, j'eus à Versailles la faveur, à Paris la célébrité. » Mais au milieu de ces ovations, il pensait toujours à l'Amérique, dont l'indépendance venait enfin d'être officiellement reconnue par la France. Il calculait ce qu'aurait rapporté aux États-Unis le prix de chaque fête dont il était le héros, et, comme le disait le vieux ministre Maurepas, « pour remonter l'armée américaine il eût volontiers démeublé Versailles ». On avait d'abord songé à une expédition sur les côtes d'Angleterre, pour y lever des contributions destinées à fournir aux Américains l'argent qu'on ne pouvait tirer du trésor de France. Paul Jones devait y commander la marine; le maréchal de Vaux les troupes de terre, et une division était réservée à La Fayette; mais ce projet ayant dégénéré en une simple croisière, La Fayette s'abstint d'y prendre part. Enfin, il obtint du cabinet de Versailles un corps auxiliaire de 4,000 hommes, commandé par le comte de Rochambeau, qu'il précéda lui-même aux États-Unis, au commencement de 1780. L'Amérique, trois ans auparavant, l'avait reçu avec joie : elle l'accueillit cette fois avec reconnaissance. On lui confia la défense de la Virginie, menacée par Arnold et Cornwallis, poste important, auquel était attaché le sort de tout le midi de l'Union. Remonter le matériel et le moral de sa petite armée, éviter une bataille, former des jonctions, garantir les magasins, et, après une suite de manœuvres et d'actions partielles, enfermer Cornwallis et ses troupes dans une position calculée d'avance, telle fut la tâche peu brillante, mais difficile, dont La Fayette s'acquitta avec une prudence et une habileté des plus honorables pour un général de vingt-quatre ans (1). Tandis que le comte de Grasse, venu des îles, bloque les Anglais par mer, La Fayette leur ferme le passage du côté de Glocester et de Williamsbourg, et donne le temps à Washington d'amener de New-York les corps de Lincoln et de Rochambeau. C'est alors que Cornwallis, acculé dans Yorktown, est forcé de capituler après deux assauts conduits par La Fayette et Vio-

(1) La Fayette parlant depuis avec Bonaparte de la guerre d'Amérique disait, avec une modestie concevable en présence d'un pareil interlocuteur : « Ce furent des rencontres de patrouilles qui décidèrent des plus grands intérêts de l'univers. »

ménil (17 octobre 1781). Cette campagne décida du sort de la guerre. Lors du départ de La Fayette pour la France, le Congrès, par une faveur toute spéciale, décida que les ministres et agents américains dans toute l'Europe seraient tenus de s'entendre avec lui. Il se montra digne de cette confiance. A peine de retour, il se rendit à Madrid, où il enleva, pour ainsi dire, les délibérations de ce cabinet formaliste, et obtint pour les États-Unis un traité de commerce, qui fut bientôt converti en déclaration de guerre contre l'Angleterre. Il était même sur le point de s'embarquer à Cadix, avec 8,000 hommes qu'il avait amenés de Brest pour une grande expédition combinée par les deux nations contre les possessions anglaises, lorsqu'on apprit que les commissaires américains venaient de signer la paix à Paris (3 septembre 1783). Dès lors son troisième voyage en Amérique (1784-85) fut donné tout entier aux joies du triomphe et aux témoignages de reconnaissance du peuple, qui saluait en lui l'un de ses libérateurs.

Cependant, au moment même où l'Amérique venait de clore sa révolution, la France préludait à la sienne. La Fayette avait dit dans un discours au Congrès, imprimé partout, excepté dans la *Gazette de France* : « Puisse cette révolution servir de leçon aux oppresseurs et d'exemple aux opprimés! » Il écrivait des États-Unis : « J'ai toujours pensé qu'un roi était un être au moins inutile; il fait d'ici une bien plus triste figure. » Son républicanisme, passant à la faveur de son existence américaine, n'avait d'abord paru qu'un peu étrange; mais à mesure qu'il eut à se prononcer sur les actes du gouvernement français, on le jugea plus sérieusement. Déjà en effet son nom se trouvait mêlé à chacune des protestations qui s'élevaient de toutes parts contre les abus. Réclamations pour faire rendre l'état civil aux protestants, suppression de la gabelle, réforme de la procédure criminelle, surtout plaintes énergiques contre la dilapidation des deniers publics et contre les marchés par lesquels, sous prétexte d'échanges, des millions avaient été prodigués aux princes et aux favoris, tels furent les principaux griefs dont il se rendit l'organe, soit individuellement, soit à l'Assemblée des notables (1787). Ce fut alors qu'à la fin d'un discours sur le déficit il exprima le vœu de la convocation d'une assemblée nationale. « Quoi, monsieur! dit le comte d'Artois, vous demandez la convocation des états généraux? — Oui, monseigneur, et même *mieux que cela !* » répondit-il. La cour, qui reculait devant cette mesure, tâcha de l'éluder par l'organisation des assemblées provinciales. La Fayette porta dans celle d'Auvergne la même indépendance. Mais bientôt ce vœu, qui avait paru si hardi dans sa bouche deux ans auparavant, fut répété par tout un peuple. Il fallut convoquer les états généraux, qui ne tardèrent pas à devenir l'Assemblée constituante (1789).

La Fayette y fut député par la noblesse d'Auvergne. Il y parla pour la première fois le 8 juillet, à l'appui de la célèbre motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes. Le 11 il présenta un projet de *déclaration des droits*, qui servit de base à celui qu'on adopta plus tard. Le 13 il fit déclarer les ministres responsables des événements actuels et de leurs suites. Vice-président de l'Assemblée en permanence pendant les nuits terribles des 13 et 14 juillet, il se rendit à Paris, le lendemain de la prise de la Bastille, à la tête d'une députation de soixante membres, et félicita les citoyens « de la liberté qu'ils avaient conquise par leur courage, de la paix et du bonheur dont ils seraient redevables à la justice d'un monarque bienfaisant et détrompé ». Dès le 13 une garde bourgeoise s'était organisée; il lui fallait un chef. Le 15 au matin Moreau de Saint-Méry, président des électeurs, montra de la main le buste de La Fayette, donné par l'État de Virginie à la ville de Paris, et placé dans la grande salle de l'hôtel de ville. La Fayette fut proclamé au milieu d'acclamations unanimes. Le 26 le nouveau commandant des milices citoyennes, auxquelles il donna le nom de *garde nationale*, joignant l'ancienne couleur française aux couleurs de la ville, que la révolution venait d'adopter, présenta aux électeurs assemblés la cocarde tricolore, en leur disant : « Cette cocarde fera le tour du monde! » Ce commandement marquait pour La Fayette l'ouverture d'une carrière nouvelle. Après avoir défendu la liberté, il allait avoir l'ordre à défendre. Fort de sa popularité, il assumait une tâche peut-être audessus des forces d'un homme, celle de contenir une immense population exaltée jusqu'à l'enivrement, remuée jusqu'à la lie. Il s'y dévoua courageusement, arracha des victimes à la fureur populaire, et arrêta les assassins de sa propre main. Mais il ne fut pas toujours aussi heureux. Dès l'abord Berthier et Foulon, massacrés sous ses yeux, lui firent sentir que son pouvoir sur la multitude avait des bornes. Il était réservé à bien d'autres épreuves. Plus d'une fois, navré de douleur, abreuvé de dégoûts, il voulut donner sa démission, et ne consentit à la retirer que sur des promesses d'obéissance sans cesse violées.

Les soupçons mutuels du peuple et du roi, exploités par des intrigants monarchiques ou démagogues, amenèrent les journées des 5 et 6 octobre. Le premier jour La Fayette, après avoir résisté jusqu'à quatre heures à la foule qui voulait l'entraîner à Versailles avec la garde nationale, fut forcé de suivre le mouvement pour le modérer. On connaît les détails de cette nuit malheureuse : on sait comment il pourvut à la défense des postes extérieurs, les seuls qui lui furent confiés; comment, après avoir pris toutes les mesures d'ordre possibles en pareille circonstance, il se jeta sur un lit au point du jour pour jouir de quelques instants de repos. Tout à coup

l'alarme est donnée : des misérables ont fait irruption dans le château; deux gardes ont été tués, les appartements de la reine sont envahis. La Fayette accourt, sauve en passant un groupe de gardes du corps, confie aux gardes nationaux qu'il rencontre dans les appartements le salut de la famille royale, et la trouve réunie dans la chambre du roi. Au-dessous s'agitait une populace furieuse, mal contenue par une haie de gardes nationaux qui garnissait les trois côtés de la cour. Ne pouvant se faire entendre, La Fayette entraîne la reine sur le balcon et lui baise la main; puis, saisissant un garde du corps, il l'embrasse et lui donne sa cocarde. Aussitôt la foule crie : Vive le général! vive la reine! vivent les gardes du corps! L'annonce du départ immédiat de la cour pour Paris achève de la désarmer, et cette masse de 60,000 personnes, tumultueuse encore, mais non plus agressive, s'écoule lentement dans la même direction. Pendant cette pénible marche, La Fayette se tint constamment à la portière du roi, et le conduisit de l'hôtel de ville aux Tuileries. C'est alors que madame Adélaide, se jetant dans ses bras, lui dit : « Général, vous nous avez sauvés (1)! » A la suite de cet événement, La Fayette profita de son influence pour éloigner le duc d'Orléans, soupçonné de n'y être pas étranger. Après une conversation « très-résignée d'une part et très-impérieuse de l'autre », le prince partit pour Londres.

Absorbé par les soins de son commandement, La Fayette n'avait pu prendre qu'une part très-secondaire aux travaux de l'Assemblée constituante. Cependant, il demanda des garanties pour les accusés, le jury anglais et américain, appuya l'abolition des titres de noblesse, vota pour deux chambres électives et pour le *veto suspensif*. Dans la fameuse discussion sur le droit de paix et de guerre, il embrassa, comme Mirabeau, l'opinion la plus favorable au pouvoir exécutif. Il se prononça contre la constitution civile du clergé, et proposa de laisser chaque culte s'entretenir lui-même, comme aux États-Unis. Ce fut en février 1790, dans un débat sur les troubles des provinces, qu'il prononça ces paroles, souvent citées d'une manière inexacte : « L'ordre ancien n'étant que servitude, *l'insurrection est le plus saint des devoirs.* »

A la fête de la Fédération, il proclama le premier, en qualité de major général, la formule du serment que des milliers de voix répétèrent après lui. Ce moment peut passer pour l'apogée de sa popularité, qui commença dès lors à décliner. La fuite de Varennes (le 21 juin 1791) lui porta une première atteinte. Pour apaiser les soupçons qui lui revenaient de toutes parts, il avait cru pouvoir répondre *sur sa tête* que le roi ne quitterait pas Paris. Aussi, à la première nouvelle de son départ, la fureur du peuple fut extrême contre La Fayette. Danton s'écria au club des Jacobins : « Il nous faut la personne du roi ou la tête du commandant général! » et la surprise de la reine quand l'aide de camp porteur des ordres de l'Assemblée lui apprit que La Fayette existait encore à la tête de la garde nationale dit assez quel sort lui était réservé si le roi n'avait pas été arrêté. Après cette arrestation, ce fut la garde nationale sous les ordres du commandant général qui dut désormais veiller à la sûreté de l'infortuné monarque et répondre de sa personne. La Fayette donnait le mot d'ordre, et, malgré les égards par lesquels il essayait de tempérer une consigne rigoureuse, il cessa dès lors de rendre à Louis XVI les honneurs royaux. Néanmoins, il était encore du nombre de ceux qui étaient d'avis de le conserver sur le trône. Le 15 juillet 1791 il appuya un discours éloquent de Barnave dans ce sens, et le 17, quand des attroupements séditieux se portèrent au Champ-de-Mars pour demander la déchéance du roi, il s'y présenta aux côtés de Bailly, avec le drapeau rouge, et, après les sommations légales, il fit tirer sur les mutins, action courageuse qui coûta à l'un la vie, à l'autre sa popularité.

Après la discussion de l'acte constitutionnel, à laquelle il prit part, et son adoption par le roi, La Fayette proposa un projet d'amnistie qui fut agréé, fit ses adieux à la garde nationale, remit ses pouvoirs à la commune, et se retira en Auvergne (octobre 1791). On ne tarda pas à l'en tirer pour le mettre à la tête de l'une des trois armées dont la création suivit les premières démonstrations hostiles de la coalition de Pilnitz. (Nommé maréchal de camp dans l'armée française le 19 octobre 1781, il était devenu lieutenant général le 30 juin 1791.) La Fayette eut le commandement de l'armée du centre, placée depuis Philippeville jusqu'aux lignes de Wissembourg. Il réussit à établir la discipline parmi les troupes, travaillées en sens divers par les menées jacobines ou royalistes. Dumouriez, l'âme du nouveau ministère girondin, venait de faire prévaloir sur le système défensif suivi jusqu'à ce jour son plan qui consistait en une rapide invasion de la Belgique. Un triple mouvement fut combiné dans ce but. La Fayette devait y concourir en se portant rapidement de Metz sur Namur; mais il apprit, au moment où il arrivait à Bouvines, que les deux corps de Dillon et de Biron venaient d'être battus, et il crut devoir opérer sa retraite. Rochambeau ayant donné sa démission, il ne resta plus que deux commandements généraux, ceux de Luckner et de La Fayette. Ce dernier avait constamment l'œil sur Paris, plus peut-être qu'il ne convenait à un général en présence de l'ennemi. L'influence toujours croissante des jacobins l'inquiétait; aussi dans une lettre datée du camp de Maubeuge, 16 juin 1792, il osa les dénoncer à l'Assemblée, demander la fin du règne des clubs, l'indépendance et l'affermissement du trône constitutionnel. Cette lettre d'un

(1) On peut voir sur ces journées les *Mémoires du comte Matthieu Dumas*, t. Ier, p. 481 et suiv.

jeune général à la tête de son armée parut à quelques membres une démarche à la Cromwell: elle souleva de vifs débats. La Gironde, qui dirigeait alors le mouvement, feignit de ne pas croire que La Fayette en fût l'auteur, et en renvoya l'examen à un comité; mais soixante-quinze départements y adhérèrent. Les choses en étaient là lorsque La Fayette apprit les outrages commis le 20 juin envers le chef constitutionnel de l'État. Alors il quitte brusquement son armée, et, seul avec un aide de camp, il paraît, le 28 juin, à la barre de l'assemblée, revendique hautement la lettre dont il est l'auteur, et renouvelle ses demandes. Le côté droit applaudit, la gauche hésite; mais Guadet prend la parole, et, usant d'un tour adroit, il se demande si les ennemis sont vaincus, si la patrie est délivrée, puisque le général La Fayette est à Paris. « Non, ajoute-t-il, la patrie n'est pas délivrée, notre situation n'a pas changé, et cependant le général de l'une de nos armées est à Paris! » Il termine en déclarant que La Fayette a manqué à la constitution en se faisant l'organe d'une armée légalement incapable de délibérer, et à la hiérarchie des pouvoirs militaires en venant à Paris sans l'autorisation du ministre de la guerre. La pétition est renvoyée à une commission extraordinaire. Peu satisfait de ce résultat négatif, rebuté par la cour, qui le reçoit avec une froideur marquée, l'ancien commandant de la garde nationale se tourne vers cette milice citoyenne qui lui fut longtemps dévouée; mais une revue sur laquelle il comptait est contremandée par l'influence du château. Il indique un rendez-vous chez lui aux compagnies d'élite qui passent pour les mieux disposées : il ne se présenta pas trente hommes. Ayant ainsi vainement tenté de rallier à la cause de la constitution et de la défense commune la cour et la garde nationale, se voyant délaissé par tous ceux qu'il venait secourir, La Fayette repartit pour son armée après avoir perdu le peu qui lui restait de popularité. Cette tentative fut le dernier signe de vie du parti constitutionnel.

Les commandements assignés aux deux corps d'armée venaient d'être changés. La Fayette allait avoir la gauche de la frontière depuis la mer jusqu'à Montmédy. Dans ce mouvement, il devait passer à vingt lieues du château royal de Compiègne. Cette circonstance lui suggéra l'idée d'un plan qu'il soumit à la cour. Le roi devait s'y rendre, et, protégé par l'armée, se prononcer librement pour la constitution; mais la cour se refusa opiniâtrément à avoir des obligations à La Fayette. Pour toute réponse, on lui donna le conseil « de bien remplir son métier de général; que c'était le vrai moyen de servir le roi ». C'en était fait de son influence; sa liberté, sa vie même ne tardèrent pas à être menacées. Dénoncé aux Jacobins par Robespierre, il fut l'objet d'une demande de mise en accusation présentée à l'Assemblée nationale par Collot d'Herbois; cette accusation fut écartée, le 8 août, par 446 voix contre 224; mais ses partisans furent insultés à la sortie de la séance, son effigie fut brûlée au Palais-Royal, et la médaille que lui avait votée la ville trois ans auparavant brisée quelque temps après par la main du bourreau, sur le réquisitoire de Danton.

A la nouvelle des événements du 10 août, La Fayette songeait à former une espèce de congrès des départements qui avaient adhéré à sa lettre du 16 juin; mais cette tentative de fédéralisme n'eut pas même un commencement d'exécution. Le seul département des Ardennes, dans lequel il se trouvait, se montra disposé à le seconder. D'accord avec lui, la municipalité de Sedan fit arrêter les commissaires qui venaient au nom de l'Assemblée; la portion d'armée qui se trouvait au camp retranché sous cette ville prêta le serment constitutionnel; mais d'ailleurs tout manquait à la fois à La Fayette : de nouveaux commissaires arrivaient; il fut destitué; on allait le décréter d'accusation. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour le salut de son armée, il se décida à chercher un asile en pays neutre (19 août). Vingt-et-une personnes l'accompagnèrent. Tombés dans un poste autrichien, ils demandèrent en vain le passage : malgré leurs protestations, on les transféra à Namur, à Nivelle, puis à Luxembourg. La Fayette et trois autres membres de l'Assemblée constituante, Latour-Maubourg, A. Lameth et Bureaux de Puzy furent envoyés à Wesel comme prisonniers d'État. Le premier repoussa avec le plus froid mépris les ouvertures qui lui furent faites, à diverses reprises, par les princes ennemis de la France; et comme le duc de Saxe-Teschen lui faisait demander le trésor de l'armée, qu'on supposait qu'il avait dû emporter : « Il paraît, dit-il, que son Altesse Royale n'y eût pas manqué à ma place. » Cette conduite n'était pas de nature à désarmer ses ennemis. Jeté successivement dans les cachots de Magdebourg, de Glatz, de Neiss, on le transporta enfin dans celui d'Olmütz, en Moravie, lorsque le roi de Prusse fit sa paix avec la France. Désormais sous la garde de l'Autriche, La Fayette eut à souffrir ces traitements rigoureux si éloquemment dénoncés depuis par d'autres victimes. Une tentative d'évasion, concertée par MM. Huger et Bollmann, et qui fut sur le point de réussir, n'aboutit en définitive qu'à faire resserrer sa captivité. M[me] de La Fayette, à peine échappée aux cachots de Robespierre, où elle avait passé quinze mois, accourut avec ses filles réclamer une place à côté de son mari dans les prisons d'État de l'Autriche.

Cependant de toutes parts, en Europe, en Amérique, se manifestait un vif intérêt pour les prisonniers d'Olmütz. Le 16 décembre 1796, le général Fitz Patrick fit à la chambre des communes une motion tendant à supplier le roi d'Angleterre d'intercéder pour leur délivrance. Sheridan, Grey, Fox l'appuyèrent de leurs voix

éloquentes. Pitt se retrancha dans la neutralité de la Grande-Bretagne, et la réponse invariable de l'Autriche à toutes les démarches faites dans le même but était « que la liberté de M. de La Fayette était incompatible avec la sûreté des gouvernements de l'Europe ». Pour triompher de ces refus obstinés, il ne fallut rien moins que la voix impérieuse du vainqueur de l'Italie, du rude négociateur de Campo-Formio. Encore a-t-on entendu dire à Bonaparte que de tous les sacrifices qu'il avait demandés à l'Autriche aucun ne lui avait coûté autant de peine à obtenir que la délivrance des prisonniers d'Olmütz (1).

Ce fut le 19 septembre 1797 que La Fayette, après cinq années de captivité, fut rendu à la liberté, sous la condition expresse qu'il ne mettrait jamais les pieds sur le territoire autrichien. De son côté, le Directoire, qui avait chargé Bonaparte d'en stipuler la délivrance, ne se souciait pas de le voir en France dans ce moment. La Fayette se rendit à Hambourg, et quelques jours après dans le Holstein, où il passa la fin de 1797 et toute l'année 1798, puis vint s'établir en Hollande près d'Utrecht au commencement de 1799, toujours attentif à ce qui se passait en France, épiant l'occasion de faire cesser une exclusion qui le blessait, et vivement préoccupé, sa correspondance l'atteste, de jouer un rôle dans les événements qui se préparaient. Mais la scène avait changé depuis 1789, ce que Lafayette était porté à oublier parfois : un nouvel acteur occupait le théâtre, et celui-là n'était pas d'humeur à le partager. La Fayette dut se contenter, après le 18 brumaire, de voir cesser son exil, d'obtenir un grade dans l'armée pour son fils Georges, la radiation sur la liste des émigrés de son nom et de celui des compagnons de sa fuite, enfin sa pension de retraite au *maximum* de son grade (2).

La Fayette eut avec le premier consul plusieurs entretiens, et, comme on peut le croire, s'ils n'étaient point d'accord sur la politique, ils eurent à se louer d'une bienveillance réciproque, ainsi qu'il l'a raconté d'une manière fort piquante (*Mes rapports avec le premier consul*, t. V de ses *Mémoires*). Il est probable qu'il eût été nommé sénateur s'il l'avait voulu; mais il n'accepta que le titre de membre du conseil général de la Haute-Loire. Du reste, il vota publiquement contre le consulat à vie et contre l'empire. Retiré dans son château de La Grange, en Brie (Seine-et-Marne), qui lui provenait de l'héritage de sa belle-mère, il s'y occupait d'exploitation agricole, sans perdre de vue les événements politiques. « Tout le monde en France, disait Napoléon, est corrigé des idées extrêmes de liberté; il n'y a qu'un homme qui ne le soit pas, et cet homme c'est La Fayette. Vous le voyez tranquille : eh bien, s'il y avait une occasion de servir ses chimères, il reparaîtrait plus ardent que jamais. »

En 1814 La Fayette revit les Bourbons avec « plaisir, trouvant de meilleures chances, nous citons ses propres paroles, dans leur maladroite et pusillanime malveillance que dans la vigoureuse perversité de leurs antagonistes ». Par instinct, La Fayette n'aimait pas les gouvernements forts. Il se présenta chez Louis XVIII et chez Monsieur : ils lui firent un bon accueil, et à la nouvelle du débarquement de Napoléon La Fayette fit savoir au roi qu'il était prêt, lui et ses amis, à lui rendre tous les services compatibles avec la liberté. Lorsque Napoléon, vainqueur sans combattre, essaya de remonter l'esprit public en évoquant les souvenirs des premières années de la révolution, Joseph Bonaparte, qui avait toujours entretenu des relations amicales avec La Fayette, fut chargé de l'attirer à Paris, de lui offrir une place dans la chambre des pairs et de tenter un rapprochement entre lui et le gouvernement impérial. Tout ce qu'il en obtint fut une adhésion avec réserves à l'acte additionnel. Bientôt, élu représentant par le collége de Seine-et-Marne et vice-président de l'assemblée, La Fayette prit une part des plus actives à l'opposition de cette chambre, qui eut le tort de s'occuper de théories et de déclarations des droits quand l'ennemi était aux portes de la France, et de ne songer qu'à la liberté quand il fallait avant tout sauver l'indépendance. Le 21 juin 1815, à la nouvelle du désastre de Waterloo, il prit la parole pour faire déclarer « que la chambre était en permanence, que toute tentative pour la dissoudre était un crime de haute trahison, et que quiconque s'en rendrait coupable serait regardé comme traître à la patrie et sur-le-champ jugé comme tel; enfin, que les ministres seraient invités à se rendre dans l'assemblée pour s'entendre avec elle sur toutes les mesures que la circonstance exigeait ». Napoléon, dont cette suite de résolutions entravait tous les actes, envoya, avec les ministres, son frère Lucien pour tâcher de conjurer l'orage. Celui-ci, dans son discours, accusa la France de légèreté envers ses souverains. « De quel droit, dit alors La Fayette, l'accuse-t-on d'avoir manqué de persévérance envers l'empereur Napoléon? C'est pour l'avoir suivi que nous regrettons le sang de trois millions de Français. » Dans un grand conseil tenu aux Tuileries, il fit une motion pour demander à l'empereur d'abdiquer. Cette motion n'ayant pas été adoptée, il lui fit dire le lendemain que si l'on n'avait pas l'abdication, il proposerait la déchéance : Napoléon abdiqua en faveur de son fils.

Malgré le rôle qu'il avait joué dans cette circonstance, La Fayette ne fut nommé ni membre du gouvernement provisoire ni commandant de la garde nationale. On n'était pas fâché de l'éloi-

(1) Quand ils furent présentés au premier consul, après le 18 brumaire, il leur dit, en s'adressant particulièrement à La Fayette : « Je ne sais ce que diable vous leur aviez fait; mais ils ont eu bien de la peine à vous lâcher. »

(2) Sous la restauration, La Fayette fut compris dans le milliard de l'indemnité pour 450,682 fr.

gner (1), et il fit partie des commissaires envoyés à Haguenau près des puissances alliées pour tâcher d'arrêter leur marche, mission qui fut sans résultat. De retour à Paris, il apprit la capitulation, la retraite de l'armée sur la Loire; et bientôt cette chambre qui n'avait pas voulu se laisser dissoudre par Napoléon se dispersa d'elle-même, après une inutile protestation, devant un poste de Prussiens qui vint s'installer aux portes du Corps législatif.

La Fayette se retira alors à La Grange, où il continua de vivre dans la retraite jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut porté comme candidat à la députation dans les colléges électoraux de Paris et de Melun. Les efforts du parti constitutionnel échouèrent cette fois devant la vive résistance du pouvoir; mais l'année suivante il fut nommé par le département de la Sarthe, et celui de Seine-et-Marne finit aussi par lui assurer la majorité des suffrages. Jusqu'en 1824 il continua de siéger à la chambre comme député de l'arrondissement de Meaux. Il y prit souvent la parole dans le sens de l'opposition la plus avancée, et avec une faconde où la bonhomie n'excluait pas la malice, ni l'urbanité constante des formes la hardiesse des idées. Les principales discussions auxquelles il prit part furent : la proposition Barthélemy tendant à modifier la législation électorale (22 mars 1819), le rappel des bannis (17 mai), le budget de la guerre (4 juin), le droit de pétition (2 mars 1820), la censure, la liberté individuelle (8 et 23 mars), les affaires étrangères (4 mai 1821), etc., etc. Dans le discours qu'il prononça dans cette dernière occasion, et que la chancellerie autrichienne jugea digne d'une réponse, attribuée à Gentz, on remarquait la phrase suivante : « La tyrannie de 93 ne fut pas plus une république que la Saint-Barthélemy ne fut une religion. » C'était surtout dans les questions qui se rapportaient aux révolutions de France et d'Amérique, aux principes qu'elles avaient proclamés, aux institutions qu'elles avaient fondées, que La Fayette aimait à prendre la parole; et quoique cette prédilection naturelle ait souvent servi de texte aux plaisanteries de ses ennemis, on ne peut nier qu'il n'y ait puisé plus d'une fois de nobles et chaleureuses inspirations.

En 1821 il ne cacha pas ses sympathies pour les révolutions d'Espagne, de Portugal, de Naples, de Piémont, et l'on peut regretter qu'à la même époque il ait paru vouloir substituer à l'opposition hardie, mais franche, de la tribune une complicité au moins morale dans des complots ténébreux et dans des tentatives imprudentes. La Fayette ne sut jamais rien refuser à ceux qui s'adressaient à lui au nom de la liberté (2). On se servit au moins de son nom dans le complot militaire de 1821 (Nantil et consorts). « Il eût été possible, dit M. de Lacretelle (*Histoire de la Restauration*), d'arriver jusqu'à lui dans l'affaire Berton. » Et il était en route pour Béfort lorsque la conspiration qui devait y éclater fut découverte. Son mandat n'ayant pas été renouvelé aux élections de 1824, il profita de ce repos forcé pour réaliser le projet, dès longtemps conçu, de visiter encore une fois l'Amérique, théâtre de ses premiers succès. Ce voyage de plus d'une année (juillet 1824 à septembre 1825) ne fut qu'une longue suite d'ovations. Il parcourut successivement tous les États de l'Union, harangué par MM. Webster et Everett, entouré des John Adams, des Jefferson, des Madison, des Monroe; il fêta à Bunkers-Hill l'anniversaire d'un des premiers combats de la liberté, et rendit à Mount-Vernon un pieux hommage au tombeau du grand homme dont l'amitié avait été l'une des gloires de sa vie. Un acte de munificence nationale vint couronner toutes ces manifestations individuelles : une somme de 200,000 dollars et des terres choisies parmi les plus fertiles de l'Union lui furent assignées en récompense des sacrifices qu'il avait faits autrefois pour elle, et qui, suivant le calcul présenté au sénat par M. Haynes, ne s'élevaient pas à moins de 700,000 fr.

En revenant en France, il trouva sur le trône un nouveau monarque, celui-là même qui disait de lui à M. de Ségur : « M. de La Fayette est un être complet, savez-vous? Je ne connais que deux hommes qui aient toujours professé les mêmes principes, c'est moi et M. de La Fayette : lui comme défenseur de la liberté, et moi comme roi de l'aristocratie. J'estime M. de La Fayette. » Le ministère Martignac, par sa modération et ses velléités libérales, retarda quelque temps la rupture entre le trône et la nation. La Fayette caractérisait ainsi sa marche : « Trois pas en avant, deux en arrière nous laissent le produit net de ce petit pas. » Vers la fin de la session de 1829, il avait entrepris dans l'Auvergne et le Dauphiné un voyage qui devint l'occasion de vives manifestations de l'esprit public, au moment où l'avénement du prince de Polignac et de ses collègues soulevait une répulsion presque universelle. Le premier bruit des événements de juillet 1830 lui parvint à La Grange. Le 27 il accourut se joindre aux députés ses collègues; il déclara le 28, à la réunion de midi, qu'il s'agissait d'une révolution, et que déjà son nom se trouvait placé, de son aveu, à la tête du mouvement; il réitéra les mêmes déclarations à la réunion du matin 29, chez M. Laffite, et se rendit à l'hôtel de ville au moment où le Louvre et les Tuileries venaient de tomber au pouvoir du peuple. Porté

(1) « J'avais bien d'être mécontent, dit-il à ce sujet : j'aurais bien préféré rester *pour jeter en avant de bons principes de constitution.* » (*Mémoires*, t. V.)

(2) Voici à cet égard sa profession de foi : « En 1818, un de mes amis m'ayant annoncé la visite de certains conspirateurs assez peu sûrs, que Carnot avait repoussés, je répondis qu'il ne m'était pas permis de décourager, pour ma sûreté personnelle, un *projet quelconque* en faveur de la liberté, tant ma conscience était timorée à cet égard. » *Mémoires*, t. V, p. [illegible].)

par acclamation au commandement de la garde nationale, il publia immédiatement plusieurs ordres du jour et proclamations, dont l'une se terminait par ces mots : *La liberté triomphera, ou nous périrons ensemble!* Le 31 il répondit publiquement à M. de Sussy, porteur de la lettre qui annonçait un nouveau ministère, composé de MM. le duc de Mortemart, Casimir Périer, Gerard, et qui le confirmait lui-même dans son commandement, par ces mots décisifs : *Il n'est plus temps!* Le même jour il reçut le lieutenant général à l'hôtel de ville, et formula ainsi le programme de la révolution nouvelle : *Un trône populaire, entouré d'institutions républicaines;* programme contesté d'une part, comme l'a été de l'autre cette définition du nouvel état de choses encore attribuée à La Fayette : « Voilà la meilleure des républiques! »

Le procès des ex-ministres (décembre 1830) ayant réveillé les passions populaires, encore mal éteintes, le nouveau commandant de la garde nationale retrouva pour combattre l'émeute l'énergie de ses beaux jours de 1789, et prouva que ce n'était pas en vain qu'il venait de faire inscrire cette devise : *Liberté, ordre public*, sur les drapeaux de la milice citoyenne. Mais il ne commandait qu'en vertu de l'ordonnance du 16 août 1830 qui s'appliquait à toutes les gardes nationales de France; et la chambre des députés ayant, dans sa séance du 4 décembre, adopté un article de loi qui supprimait tout commandement général, il crut devoir donner sa démission. Cette circonstance, jointe à la marche du gouvernement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, marche que La Fayette jugeait contraire aux intérêts de la France et à des promesses dont il se regardait personnellement comme le garant (1), amenèrent entre lui et le pouvoir un refroidissement sensible. Le ministère Périer, qui érigea cette marche en système, lui paraissait, malgré les liens d'alliance et d'amitié qui l'unissaient à son chef, suivre une mauvaise route, et il manifesta son dissentiment dans plusieurs circonstances. En mai 1832 il signa le *compte-rendu*. A l'émeute du 7 juin, qui le suivit de près, il se trouvait auprès du corps du général Lamarque; l'apparition d'un bonnet rouge, qu'on voulut le forcer de couronner, devint le signal du désordre. Il était monté dans un fiacre, auquel des hommes du peuple s'attelèrent, espérant faire du vétéran de la liberté un instrument de leur coupable entreprise. Mais un détachement de dragons rencontra ce cortége, et le dissipa : des coups de feu furent échangés, et le sang coula dans les rues de Paris.

Ces tristes événements, les réactions qui en furent la suite, les injustices des partis extrêmes, répandirent de l'amertume sur la fin de cette vie, qui avait été consacrée tout entière, malgré quelques erreurs, au culte de la liberté, à la défense de l'ordre, au patronage, quelquefois indiscret, mais toujours consciencieux, de toutes les idées d'émancipation. Les derniers mots que La Fayette prononça à la chambre (26 janvier 1834) eurent pour objet d'appuyer une pétition relative aux réfugiés politiques; les dernières lignes qu'il traça avaient rapport à l'affranchissement des noirs. Par suite de cette exactitude religieuse qu'il apportait à tout ce qui lui paraissait l'accomplissement d'un devoir politique, il avait voulu suivre à pied, quoique déjà souffrant, le convoi du député Dulong, mort dans un duel avec le général Bugeaud (30 janvier). En rentrant, il se mit au lit, et ne se releva plus. Il est enterré au cimetière Picpus, près du corps de sa femme et des restes de plusieurs personnes de la famille de Noailles, mortes sur l'échafaud révolutionnaire.

L'honnêteté de La Fayette a été reconnue par tous les partis. Une femme d'un esprit distingué a dit de lui : « Il était trop honnête homme pour ne pas laisser toujours ses clefs aux serrures, même en politique. » Mirabeau l'avait surnommé *Cromwell-Grandisson*. Napoléon l'appelait *un niais;* mais il disait lui-même que de sa part cette épithète était toujours un brevet d'honnête homme (1).

La Fayette avait eu de sa femme, morte en 1807, trois enfants, dont deux filles, Anastasie de La Fayette, mariée à M. Charles de Latour-Maubourg, et Virginie de La Fayette, veuve du colonel de Lasteyrie. [M. Rathery, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Mémoires, Correspondance et Manuscrits du général La Fayette.— Sarrans jeune, *La Fayette et la Révolution de* 1830; 1834, 2 vol. in-8°. — Levasseur, *Relation du Voyage du général La Fayette aux États-Unis en* 1824 *et* 1825; 1826, 2 vol. in-8°. — *Le Biographe et Le Nécrologe réunis*, tome Ier, 1834, p. 400 — Jules Cloquet, *Souvenirs de la Vie privée du général La Fayette;* 1836, in-8°. — E. de La Bedollière, *Vie politique du marquis de La Fayette;* 1833, in-8°. — L. de Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien, tome V. — *Journal des Débats*, 21 et 23 mai 1834. — M. Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 1er août 1838; et *Critiques et Portraits littéraires;* 1841, tome V, p. 161. —

(1) A la séance du 29 mars 1831, La Fayette ayant parlé de *marche conforme à nos promesses*, le président du conseil se leva avec vivacité : « Quelles sont ces promesses? dit-il; car il faut enfin s'expliquer. Je demande à M. de La Fayette de dire si c'est lui ou nous qui avons fait ces promesses. »

(1) On a du général La Fayette un grand nombre de discours prononcés à la chambre des députés. Sa famille a publié : *Mémoires, Correspondance et Manuscrits du général La Fayette;* Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8°. « Parmi les morceaux qui composent cette collection, dit M. Bourquelot, on remarque surtout la lettre de La Fayette au bailli de Ploen sur la révolution de 1789; celle qu'il écrivit à M. de Latour-Maubourg à l'occasion de la mort de sa femme; une foule de notes curieuses touchant les événements auxquels il a pris part; et sous ce titre : *Mes rapports avec le Premier consul*, un aperçu fort curieux sur le caractère politique et militaire de Napoléon. » La *Revue rétrospective* a publié le *Plan d'une seconde campagne d'Amérique* proposé à M. de Vergennes par La Fayette (n° XIII, 2e série, 30 nov. 1836, p. 280); et le *Journal des Débats* du 2 janvier 1831 les *Adieux du général La Fayette à la garde nationale parisienne et aux gardes nationales du royaume.* L. L—T.

Châteaubriand, *Mém. d'outre tombe*, 7e et 10e vol. — M. Villemain; *Souvenirs*. — P.-F. Tissot, dans le *Dict. de la Convers*. — H. Castille, *Portraits historiques*, 47.

LA FAYETTE (*Georges-Washington* DE), homme politique français, fils du précédent, né en 1779, mort en décembre 1849. Filleul de Washington, il entra au service à l'époque du passage du mont Saint-Bernard, et fit la guerre en Italie en qualité de sous-lieutenant de hussards. Il remplit ensuite les fonctions d'aide de camp auprès du général Grouchy, avec le grade de lieutenant, pendant les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Ne pouvant obtenir d'avancement, par suite de l'éloignement de l'empereur pour son père, il quitta la carrière militaire, et revint dans sa famille, où il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Il fut nommé en 1815 membre de la chambre des représentants, où il prit place à côté de son père. Élu député en 1822 par le grand collége du Haut-Rhin, il vota constamment en faveur des libertés nationales. Non réélu en 1824, il accompagna son père dans son voyage en Amérique. En 1827 l'arrondissement de Coulommiers (Seine-et-Marne) le choisit pour député, et ce collége lui renouvela son mandat jusqu'en 1848. G. La Fayette était absent de Paris pendant les journées de juillet 1830. Arrivé dans la capitale le 1er août, il prit part à l'expédition de Rambouillet. Siégeant toujours à l'extrême gauche, il signa en 1832 le compte-rendu de l'opposition, et prit part en 1847 à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de février 1848, il fut réélu à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Marne. Il échoua aux élections pour l'Assemblée législative en 1849. L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 366. — V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biographies et Nécrologies des Hommes Marquants du dix-neuvième siècle*, tome 1er, p. 230. — *Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés de* 1842 *à* 1846. — C.-M. Lesaulnier, *Biogr. des neuf cents Représ. à l'Assemblée nationale*. — *Dict. de la Convers*. — *Moniteur*, 1815 à 1849.

* **LA FAYETTE** (*Oscar* DE), officier et homme politique français, fils du précédent, né à Paris, en 1816. Élève de l'École Polytechnique, il passa à l'école d'application de Metz et entra dans l'artillerie. Il alla combattre en Afrique, et atteignit au grade de capitaine. Élu député à Meaux en 1846, il vint s'asseoir à l'extrême gauche de la chambre. Partisan de la réforme électorale, il assista au banquet d'Anzin, où il prononça un chaleureux discours. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département de Seine-et-Marne. Élu à l'Assemblée constituante, il y fit partie du comité de la guerre, dont il devint secrétaire. Il vota contre le droit au travail, pour les deux chambres, contre le vote à la commune, pour la proposition Rateau demandant la dissolution de l'Assemblée, et contre la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative par le même département, il vota l'état de siége et la loi contre les clubs. Il faisait encore partie de l'assemblée lors de sa dissolution en 1851. Depuis lors il vit dans la retraite. L. L—T.

Lesaulnier, *Biogr. des neuf cents Représ. à l'Ass. nationale*.—*Biogr. des neuf cent cinquante Représ. à l'Ass. législative*.—*Dict. de la Convers*.— *Moniteur*, 1846 à 1851.

* **LA FAYETTE** (*Edmond* DE), homme politique français, frère du précédent, né à Chavagnac, en 1818. Il étudia le droit, et parut au banquet réformiste de Melun en 1847. Après la révolution de Février, il fut élu par le département de la Haute-Loire à l'Assemblée constituante, dont il fut un des secrétaires; mais il échoua dans sa candidature à l'Assemblée législative. L. L—T.

Lesaulnier, *Biogr. des neuf cents Représ. à l'Ass. nationale*. — *Moniteur*, 1848-1849.

LA FÉRANDIÈRE (*Marie-Amable* PETITEAU, épouse de *Louis-Antoine* ROUSSEAU, marquis DE), femme de lettres française, née à Tours, en 1736, morte à Poitiers, en janvier 1817. Elle se maria en 1756; mais sa carrière littéraire ne date que de dix ans plus tard. La marquise de La Férandière fit paraître de nombreux morceaux littéraires dans le *Mercure*, dans le *Journal des Dames*, dans l'*Almanach des Muses*; ses poésies ont été recueillies sous le titre de : *Œuvres de Mme de La Fér*........; Paris, 1806, 2 part. in-12. On remarque surtout ses *Fables*. E. D—S.

Quérard, *La France Littéraire*.

LA FERRIÈRE (*Louis-Marie*, comte DE), général français, né le 9 avril 1776, à Redon, mort le 22 novembre 1834, à Vallery, près Sens (Yonne). Il fit ses études au collége de Rennes; il n'avait que seize ans lorsque son oncle maternel, Hervé de Beaulieu, ministre du trésor sous Louis XVI, le fit entrer sous-lieutenant au 99e régiment d'infanterie. Il fit les campagnes de 1793 et 1794 aux armées du nord, de Rhin et Moselle, de Sambre et Meuse, et se distingua au combat de Kaiserslautern, où, fait prisonnier et repris, il reçut de fortes contusions. A Fleurus il commandait la première tranchée devant Charleroy; il soutint trois attaques de nuit, et empêcha l'ennemi de pénétrer dans la place. Aide de camp du général Monet en 1795, il le suivit à l'armée de l'ouest, où il devint successivement capitaine et chef d'escadron au 1er régiment de hussards (Berchiny). Passé au 2e régiment de la même arme (Chamboran), il se signala dans la campagne d'Austerlitz. Nommé major, en 1806, au 3e régiment de hussards (Estherazy), il le commanda à Iéna, où il fut blessé d'un coup de biscaïen au genou gauche. Promu, en 1807, colonel de ce régiment, il faisait en Pologne partie du sixième corps, commandé par Ney, et combattit à Guttstadt et Friedland. Envoyé en Espagne, il se signala à Tudela, à Alba de Tormès (1809), à Alcoontre (1810). Il fut encore blessé dans cette rencontre, ainsi qu'au passage du col de Baños. Au combat de Redinha, il eut un cheval tué sous lui, et deux jours après, à Miranda de Corvo, il

reçut deux coups de feu. Il était chevalier de la Légion d'Honneur dès la fondation de l'ordre, officier en juin 1807, commandant en décembre 1808. Vers la même époque ses services lui méritèrent le titre de baron de l'empire, avec une dotation en Westphalie, et le 13 mai 1811 le grade de général de brigade. Peu de temps après il commandait à l'armée du nord de l'Espagne, sous le général en chef Auguste de Caffarelli, la cavalerie qui refoula vigoureusement les Anglais à Villadrigo. Le 9 février 1813 il fut nommé général major des grenadiers à cheval de la garde impériale, et se distingua encore à Dresde, à Leipzig, où il fut blessé. A Hanau, à la tête de la cavalerie de la garde, il écrasa les Bavarois, et rouvrit à l'armée française la route de sa patrie. Ce fait lui valut le grade de général de division dans la garde, le titre de comte et la place de chambellan de l'empereur. Dans la campagne de France (1814), il grandit sa réputation à Chaumont, à Bar-sur-Aube, à Montmirail, à Château-Thierry, à Vauxchamps, enfin à Craonne, où, après avoir été atteint d'une balle à l'épaule droite, il eut la jambe gauche emportée par un boulet. A peine remis de son amputation, il fut nommé inspecteur général de cavalerie dans les treizième et vingt-deuxième divisions militaires, chevalier de Saint-Louis, et le 27 décembre suivant grand-officier de la Légion d'Honneur. Le 23 du même mois, une école de cavalerie ayant été créée à Saumur, le général de La Ferrière reçut la mission de l'organiser. A son retour en 1815, l'empereur le maintint à la tête de cet établissement, et le comprit dans la nouvelle formation de la chambre des pairs, qui cessa d'exister au second retour de Louis XVIII. Le conseil municipal de Saumur lui vota une épée d'honneur. Il prit sa retraite en 1821. Napoléon Ier lui légua dans son testament une somme de cent mille francs. La Ferrière reçut en 1821 le grand-cordon de la Légion d'Honneur, en 1823 la grand-croix de Saint-Louis. En 1832 il fut rappelé à la chambre des pairs. Bientôt après la garde nationale à cheval de Paris le choisit pour la commander, et malgré sa jambe de bois La Ferrière se fit remarquer par son activité. Il fut compris, en 1831, dans le cadre de réserve de l'état-major général, et nommé président de la commission instituée pour répartir les souscriptions en faveur des blessés au siége d'Anvers. Élu par son canton (Cheroy) pour le représenter au conseil général de l'Yonne, il s'y rendit en 1834, et mourut peu après.

Le nom de ce général figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté ouest.

H. Lesueur.

Flavier d'Aldeguier, *Biographie de M. le lieutenant général comte de La Ferrière*; Toulouse, 7 août 1834, in-4°.

LAFERRIÈRE (*Louis-Firmin-Julien*), jurisconsulte français, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 5 novembre 1798. Il fit son droit à Paris, et était depuis 1821 avocat à la cour royale de Bordeaux lorsqu'il devint, en 1838, professeur de droit administratif à la faculté de Rennes. Successivement conseiller d'État, député en 1849 à l'Assemblée législative, recteur de l'Académie départementale de Seine-et-Oise, puis délégué pour l'administration de l'académie de Toulouse, il est aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement supérieur de l'ordre du droit. Lors de la création de la sixième section de l'Académie des Sciences morales et politiques, un décret du 14 avril 1855 l'en nomma membre; il fait partie du comité des travaux historiques et des sociétés savantes. On a de lui : *Essai sur l'histoire du Droit français*; Paris, 1836-1838, 2 vol. in-8°, qui a partagé en 1839 le prix Gobert; — *Cours de Droit public et administratif*; Rennes, 1839, in-8°; 4° édit., Paris, 1854, 2 vol. in-8°; — *Notice sur J.-M. Lehuerou, auteur de l'Histoire des Institutions mérovingiennes et carolingiennes*; Paris, 1844, in-8°; — *Histoire du Droit civil de Rome et du Droit français*; Paris, 1846-1858, 6 vol. in-8°: le plus important des ouvrages de l'auteur; — *Essai sur la Réforme Hypothécaire et sur le Développement du Crédit foncier*; Paris, 1848, in-8°; — *De l'Enseignement administratif dans les facultés de droit*; Paris, 1849, in-8°; — *Histoire des Principes, des Institutions et des Lois pendant la Révolution française depuis 1789 jusqu'à 1804*; Paris, 1850, et 1852, in-12; — *Essai sur les anciennes coutumes de Toulouse*; Toulouse, 1855, in-8°; — *Mémoire sur les Lois de Simon de Montfort et sur les Coutumes d'Albi des treizième, quatorzième, quinzième siècles*; Paris, 1856, in-8°. — Le *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences morales et politiques*, tom. XXIII, contient de lui un *Mémoire sur les Origines de l'Université de Paris*. M. Laferrière a été l'un des collaborateurs de la *Revue de Législation et de Jurisprudence*; de la *Revue de Droit français et étranger*, et il est l'un des directeurs de la nouvelle *Revue critique de Législation et de Jurisprudence*. E. Regnard.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature Française contemporaine*. — *Bibliographie de la France*. — *Documents particuliers*.

LA FERRONNAYS (*Jules-Basile* Ferron de), prélat français, né au château de Saint-Mards-lès-Ancenis, le 2 janvier 1735, mort à Munich, le 15 mai 1799. Après avoir fait de bonnes études il entra dans les ordres. L'évêque de Couserans, allié de sa famille, le prit pour un de ses vicaires généraux. Il suivit le cardinal de Bernis à Rome en 1769 pour le conclave qui éleva Clément XIV sur la chaire de saint Pierre. Le 24 décembre de la même année il fut nommé évêque de Saint-Brieuc; il passa à l'évêché de Bayonne en 1774, et en 1784 au siége épiscopal de Lisieux, où il resta jusqu'en 1790. Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et quitta la France en 1791. Pourchassé par les

armées françaises, il se retira en Bavière, où il mourut. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

LA FERRONNAYS (*Pierre-Louis-Auguste* FERRON, comte DE), diplomate français, neveu du précédent, né à Saint-Malo, en décembre 1777, mort le 17 janvier 1842. A l'époque de la révolution il faisait ses études ; il émigra avec ses parents, et acheva ses classes en Suisse. A l'âge de quinze ans, il entra comme simple soldat dans l'armée des princes ; et fit avec son père les campagnes de l'émigration. Le duc de Berry l'ayant remarqué le prit pour officier d'ordonnance et puis pour aide de camp. Le jeune La Ferronnays suivit le prince à Klagenfurt, de là en Angleterre et en Carinthie. Il rejoignit ensuite sa famille dans le Brunswick, et se mêla d'intrigues politiques qui tracassaient la police française sans l'effrayer. Refoulé en Angleterre par le succès des armes de la France, La Ferronnays se mit au service du roi de Suède, et fit la guerre en Norvège contre les Danois. Après une campagne il revint en Angleterre, reprit son poste auprès du duc de Berry, puis il passa au service de Gustave IV, exilé. La retraite de Moscou ayant réveillé les espérances des Bourbons, Louis XVIII envoya le comte de La Ferronnays plaider sa cause auprès de l'empereur de Russie. Lorsque le diplomate arriva à Saint-Pétersbourg, Alexandre Ier était déjà parti ; il le rejoignit en Saxe ; mais sa négociation fut sans résultat ; les coalisés ne savaient encore ce qu'ils pourraient faire. Quand les alliés furent maîtres de Paris, le comte de La Ferronnays revint en France à la suite du duc de Berry. « Débarqué à Cherbourg, raconte M. Viennet, il embrassa la terre avec transport en s'écriant : M'y voici ! aucune puissance humaine ne m'en arrachera plus ! Il était de ce petit nombre d'émigrés qui, ayant oublié le passé pour ne songer qu'à l'avenir, avaient trop bien apprécié tout ce qu'il y avait de force et de puissance dans la révolution pour tenter de la faire reculer. La politique de Louis XVIII était la sienne, et il adopta les nouvelles institutions de son pays avec une franchise qui ne se démentit plus un instant. » Le roi lui donna d'abord le grade de maréchal de camp, le 4 juin 1814, et le 17 août 1815 il le créa pair de France. « Une querelle de nippes et de layette le fit sortir de la maison du duc de Berry », suivant M. Viennet. Il était premier gentilhomme de la chambre de ce prince. Nommé ministre plénipotentiaire en Danemark en 1817, il fut rappelé en juillet 1819, et envoyé la même année en la même qualité à la cour de Saint-Pétersbourg. Il arriva à son poste au mois de novembre. « Son caractère conciliant, dit M. Viennet, sa parole sûre et vraie, sa réputation d'honnête homme contribuèrent beaucoup à renouer avec l'empereur Alexandre des relations qui s'étaient considérablement refroidies. En 1820 La Ferronnays suivit l'empereur de Russie au congrès de Troppau. En 1821 il assista au congrès de Laybach, et en 1822 il prit part à celui de Vérone, où la fermeté avec laquelle il insista sur la nécessité de la campagne d'Espagne, et sans doute aussi ses déférences pour la Russie, que l'Autriche contrariait dans ses vues sur l'empire Ottoman, lui valurent l'inimitié du prince de Metternich. » — « L'Autriche, écrivait-il à Châteaubriand, alors ministre des affaires étrangères en France, me fait l'honneur de me détester sans trop le déguiser ; ce qui me met fort à mon aise. » Cette guerre d'Espagne réunissait contre lui, disait-il encore, tout le monde diplomatique. « Pourquoi ? ajoutait-il ; d'abord parce que nous sommes *nous*, que de plus nous sommes francs et ne cherchons point à tromper l'empereur. Si nous voulions le jouer, je trouverais autant de compères que j'ai de collègues. » Le 19 février 1823, il reçut le cordon de grand-officier de la Légion d'Honneur en récompense de ses services, et retourna en Russie avec le titre d'ambassadeur. Il resta à Saint-Pétersbourg jusqu'au couronnement de l'empereur Nicolas. Il se trouvait en congé à Paris, en 1827, quand le ministère Villèle succomba devant les élections. Le roi confia le ministère des affaires étrangères au comte de La Ferronnays dans le cabinet formé par Martignac. Comme ministre, il assura l'indépendance de la Grèce en préparant l'expédition de Morée, fit reconnaître par l'Espagne une dette de quatre-vingts millions vis-à-vis de la France, et conquit la chambre des députés par son patriotisme ; mais en même temps il perdait dans l'estime des ultra-royalistes, et n'eut pas assez de force physique pour leur résister. Une attaque d'apoplexie nerveuse le força de quitter les affaires et d'aller sous un climat plus doux chercher le repos. Le 14 mai 1829 La Ferronnays fut définitivement remplacé par le comte Portalis, qui remplissait l'interim depuis le 11 janvier. L'ex-ministre passa l'hiver de 1829 à Nice, et au mois de février 1830 il accepta l'ambassade de Rome. Cinq mois après, la révolution de Juillet ayant renversé la dynastie légitime, il refusa de prêter serment au nouveau roi, et ne se révéla plus au monde politique que par l'offre qu'il fit en 1832 de servir d'otage pour la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye. Au retour de cette princesse en Allemagne, il lui rendit quelques services, ainsi qu'au duc de Bordeaux, pendant son séjour en Italie. Il ne sortait de France que pour des voyages de peu de durée. A partir de 1839, il ne quitta plus sa campagne, et y acheva sa carrière. Le 29 mars 1841 il avait perdu, à Nantes, sa sœur, supérieure du couvent de la Visitation. L. L—T.

Viennet, *Dict. de la Convers.* — Châteaubriand, *le Congrès de Vérone*, et *Mémoires d'Outre-tombe*.

LA FERTÉ (*Hugues* DE), prélat français, mort à La Charité-sur-Loire, en 1147. L'église de Tours venait de perdre un de ses plus illustres archevêques, Hildebert de Lavardin, et sa succession était vivement convoitée par divers compétiteurs. Le roi Louis VI appuyait un certain

Philippe, neveu de l'archevêque Gilbert : saint Bernard s'était déclaré le patron de Hugues de La Ferté, frère de Guillaume de La Ferté, que recommandaient plusieurs titres et surtout sa haute naissance. Quand on en vint au scrutin, les suffrages se partagèrent. Chacun des deux partis prétendant alors avoir obtenu la majorité, on en vint aux mains ; le sang coula et la flamme dévasta plusieurs domaines. La force rendit Philippe maître de la place. Hugues, qui était originaire des frontières du Maine, s'empressa de gagner Le Mans, et se fit consacrer dans cette ville par l'évêque Guy, surnommé Guy d'Étampes, et quelques autres suffragants de la métropole de Tours, rassemblés à la hâte pour cette cérémonie. Philippe vit alors ses affaires très-compromises. N'osant donc pas braver l'orage qui se formait au loin contre lui, à son tour il prit la fuite, et courut à Rome plaider sa cause. Mais quelques lettres de saint Bernard l'y avaient précédé. Trouvant en conséquence le souverain pontife sourd à toutes ses plaintes, il se jeta par desespoir entre les bras de l'antipape Anaclet, qui le fit évêque de Tarente. Pendant ce temps Hugues de La Ferté, sans rencontrer d'autre obstacle, prit possession du siége délaissé. Il paraît pour la première fois dans les titres de l'eglise de Tours le 1[er] juillet 1133. C'est en effet en cette année, peu de temps, comme il semble, après la mort d'Hildebert, qu'il fut désigné pour son successeur par une équivoque majorite. Hildebert avait eu de vifs débats avec l'évêque de Dol, qui pretendait au pallium, comme évêque métropolitain. Hugues de La Ferté continua ce procès ; mais il ne lui fut pas donné d'en voir la fin. Nous le trouvons à Nantes en 1135, à Bordeaux en 1136, où il s'était rendu près du roi Louis, désireux de se concilier enfin un aussi puissant protecteur. En 1137 il apposait sa signature au testament de Suger. La même année il assistait, au Mans, à la translation des reliques de saint Julien. On rapporte à l'année 1141 une circonstance fort singulière de la vie de cet évêque Par dégoût pour les affaires ou par un certain raffinement de piété, dont il y a quelques autres mais rares exemples, Hugues quitta soudainement son église, se retira chez les moines de La Charité-sur-Loire, y déposa les insignes de sa charge, et prit le capuchon. Les Tourangeaux se virent alors sans évêque ; et comme l'abdication de Hugues de La Ferté n'avait pas été faite dans les formes canoniques, ils ne pouvaient lui nommer un successeur. Dans cet état de choses, ils envoyèrent au pape Innocent II l'archidiacre Pierre et Hugues Bernier, abbé de Noyers, qui partirent avec une lettre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, allant protester contre l'abandon auquel les avait condamnés l'inexplicable résolution de leur évêque. Hugues fut alors contraint par le pape de quitter sa retraite et d'aller reprendre le fardeau qu'il avait déposé. Nous le revoyons à Tours en 1142, instituant à Chinon une école publique ; à Angers, en 1144 ; à Chartres, en 1146, assistant au concile devant lequel, après la prise d'Édesse, saint Bernard prêcha une nouvelle croisade. Nous avons dit qu'il alla mourir l'année suivante dans le saint asile où il avait voulu vivre. Quelques historiens, entre autres Guillaume de Nangis et les frères Sainte-Marthe, marquent son décès à l'année 1149 ; mais c'est une erreur, que réfutent les actes mêmes de son successeur, Enjubauld de Preuilly. B. H.

J. Maan, *Sacr. et Metr. Eccles. Turon.* — S. Bernard, *Epistolæ*, passim, et notamment, *Epist.* 130. — *Gallia Christ.*, t. XIV, col. 82.

LA FERTÉ-SENNETERRE (1) (*Henri*, duc DE), maréchal de France, né en 1600, mort le 27 septembre 1681. Il fit ses premières armes en Hollande, dans la guerre que soutenait Maurice de Nassau contre l'Espagne (1621), revint en France pour prendre part au siége de La Rochelle, et fut blessé devant Privas (1629). Lorsque éclata la guerre pour la succession du duché de Mantoue, Henri de Senneterre se signala à l'attaque du pas de Suze, « et ayant esté fait capitaine d'une compagnie de chevau-légers, il fut avec icelle au premier secours de Casal » (Lettres patentes). De l'armée d'Italie, Senneterre passa en Champagne, et figura sous les ordres des maréchaux de La Force et de Schomberg, à la prise de Moyen-Vic et de Trèves. Dans la guerre de Trente Ans, on le retrouve à la prise d'Hesdin, où Louis XIII « le fit maréchal-de-camp sur la brèche pour avoir deux fois repoussé et défait les Espagnols, exerçant par commission la charge de mestre-de camp général de la cavalerie légère, et empêché le secours que Piccolomini y vouloit jeter ; après quoy, et pour premier coup d'essay, il donna et remporta le mémorable combat de Saint-Nicolas, où plus de deux mille hommes des ennemis demeurèrent sur la place, et six pièces de canon furent prises ». (*Ibid.*) Senneterre s'empara de Chimay l'année suivante (1639), servit, sous La Meilleraye, au siége d'Aire, et, avec les débris de la malheureuse bataille de Honnecourt, parvint à chasser les Espagnols des forts qui dominaient la ville de Calais. A Rocroy, Senneterre commandait l'aile gauche : « Combattant en vaillant soldat et brave capitaine, il fut blessé de deux coups de pistolet et de deux coups d'épée, eut deux chevaux tués sous lui, et se mesla si avant parmi les ennemis qu'il fut prisonnier quelque temps, dont il fut délivré par le gain de la bataille, à laquelle il contribua beaucoup. » (*Ibid.*). En récompense de tant de services, Anne d'Autriche lui confia le gouvernement de Lorraine, avec le

(1) Senneterre ou Saint-Nectaire, petit village de l'arrondissement d'Issoire (Puy-de-Dôme). La dénomination de La Ferté-Senneterre remplaça celle de La Ferté-Nabert (auj. La Ferté Saint-Aubin), lorsqu'en 1892 Nectaire de Saint-Nectaire épousa Marguerite d'Étampes, héritière de La Ferté Nabert.

titre de lieutenant général. En 1646, Senneterre s'empara de Longwy; puis il passa en Flandre, mais il ne put empêcher la perte de Landrecies. En 1648 il était avec le maréchal de Grammont au siége d'Ypres; à la bataille de Lens, il commandait la première ligne de l'aile gauche, et, suivant l'expression de la *Gazette* (n° 129), « fit pousser la victoire avec tout le cœur et la conduite imaginables ». En 1651, Louis XIV le fit maréchal de France.

Senneterre continua à guerroyer contre les Espagnols, auxquels il reprit Châtel-sur-Moselle, Mirfleur et Neufchâteau. En 1652, « monsieur le cardinal Mazarin revenant en France des pays étrangers, où il avoit demeuré onze mois, pour aller trouver le roi à Poitiers, nostre maréchal, » dit un historien du temps, « eut ordre de l'accompagner jusqu'au passage de la rivière de Seine, et de le faire escorter de six ou sept mille hommes ». Les troupes de Senneterre livrèrent quelques mois après le combat de la porte Saint-Antoine. Mais la duchesse de Montpensier fit tirer contre les vainqueurs le canon de la Bastille. La cour se retira à Compiègne, et Senneterre en Alsace. De 1653 à 1655, il reprit avec Turenne toutes les places dont s'était emparé le prince de Condé : Bar, Ligny, Réthel, Arras, Landrecies. Mais l'année 1656 ne fut pas aussi heureuse : le maréchal avait été chargé, toujours avec Turenne, d'assiéger Valenciennes. Soit imprudence, soit, dit-on, jalousie contre le général en chef, dont il aurait refusé de suivre les ordres, il se vit tout à coup enveloppé; ses troupes furent obligées de se rendre, et lui-même fut fait prisonnier.

Louis XIV paya la rançon du maréchal de La Ferté; aussitôt libre, celui-ci s'empara de Montmédy et de Gravelines. « Belle closture, s'écrie son historiographe, belle closture de conquestes par des places de cette conséquence, qu'on doit reconnoistre avoir finy cette guerre si cruelle, et de tant d'années, et rendu notre invincible monarque juge et arbitre du traité de paix qui a esté fait depuis entre la France et l'Espagne! » La paix des Pyrénées (1659) rendit en effet à la France et au maréchal un repos inconnu depuis longtemps. Louis XIV donna à Senneterre le gouvernement général des pays de Metz et Verdun, le nomma chevalier de l'ordre du Saint-Esprit (1661); et, par lettres patentes du mois de novembre 1665, érigea la baronnie de La Ferté-Senneterre en duché-pairie.

Le maréchal de La Ferté mourut dans le château de La Ferté-Senneterre (La Ferté-Saint-Aubin), qu'il avait fait construire sur les dessins de Mansard, et qui appartient aujourd'hui à M. le prince d'Essling.

Les mémoires de Saint-Simon attestent que le maréchal de La Ferté avait de grandes qualités militaires. Rien ne justifie positivement les reproches qui lui ont été faits de cupidité, de présomption et d'une basse jalousie pour Turenne. Il avait épousé en 1655 Madeleine d'Angennes, dont il eut trois fils : le premier, *Henri* de Senneterre, duc de La Ferté; le second, *Louis* de Senneterre, célèbre prédicateur jésuite; le troisième, *Annibal-Yves* de Senneterre, « dont on n'a jamais ouï parler, et qui était un étrange garnement » (Saint-Simon). G. M.

Anselme et Du Fourny, IV, 888. — *Lettres patentes de l'érection en duché-pairie de la baronnie de La Ferté-Senneterre.* — Pierre Durand, *Origines de Clermont*; 1662. — *Mémoires de Saint-Simon.*

LA FERTÉ-SENNETERRE (*Henri-François*, duc DE), fils du précédent, né le 23 janvier 1657, mort le 1er août 1703. Il débuta par le fameux passage du Rhin et la prise de Maëstricht (1672-1673). Nommé colonel d'infanterie, il reçut en 1674 le gouvernement de Metz, Verdun, Vic et Moyen-Vic sur la démission de son père. Trois ans après, on le retrouve au siége de Fribourg, sous les ordres du maréchal de Créqui : il était alors brigadier d'infanterie, et fut blessé à l'assaut. Au siége de Gand, Senneterre commandait un détachement de 1,200 grenadiers; il se signala au siége de Luxembourg, servit en Allemagne, puis en Italie comme maréchal de camp, et en 1696 fut nommé lieutenant général. Il mourut d'hydropisie, à quarante-six ans. « Sa valeur, dit Saint-Simon, l'avait avancé de bonne heure; il avait toujours servi; il était devenu très-bon général, et faisait espérer qu'il ne serait pas moins bon à la tête d'une armée que le maréchal son père. Il avait beaucoup d'esprit, ou plutôt d'imagination ou de saillies, gai, plaisant, excellent convive; mais ivrogne incorrigible et même, les dernières campagnes qu'il fit, peu capable de servir par une continuelle ivresse. » Il avait épousé Marie-Gabrielle-Angélique de La Mothe-Houdancourt, qui joue un grand rôle dans les mémoires de Mme de Staal. Sa pairie s'éteignit avec lui. G. M.

Anselme et Du Fourny, IV, 888. — *Mémoires de Saint-Simon.*

LA FERTÉ-IMBAULT (*Marie-Thérèse* GEOFFRIN, marquise DE), littératrice française, née à Paris, le 22 avril 1715, morte dans la même capitale, en 1791. Fille de la célèbre Mme Geoffrin (*voy.* ce nom), elle fut élevée sous les yeux de sa mère, dont, cependant, elle se montra toujours l'adversaire déclarée quant aux idées philosophiques. Marie-Thérèse Geoffrin, mûrie par la conversation de Fontenelle, de Marmontel, de l'abbé de Saint-Pierre, prit de bonne heure l'habitude de réfléchir et d'observer; mais elle devint dévote et antipathique aux encyclopédistes. Mariée en 1733, à un fils du comte d'Étampes, le marquis de La Ferté-Imbault, elle demeura veuve à vingt-et-un ans, et ne voulut plus contracter de nouveaux liens. Elle se consacra à l'étude, et composa plusieurs volumes de maximes chrétiennes et morales, que plus tard, à la sollicitation de Mme la comtesse de Marsan, elle mit à la portée de Mlles Clotilde et Élisa-

beth de France, encore fort jeunes. Elle entretenait aussi un commerce littéraire très-suivi avec le roi Stanislas, le cardinal de Bernis, Secondat, fils de Montesquieu, le duc de Nivernais et autres hommes remarquables. Lorsque Mme Geoffrin, en 1776, fut frappée d'une attaque d'apoplexie, à laquelle elle succomba l'année suivante, Mme de La Ferté-Imbault se rapprocha complétement de sa mère, et remplit pieusement ses devoirs filiaux; mais elle eut soin d'éloigner de la mourante tous les esprits distingués qui faisaient l'ornement de son salon. Mme Geoffrin ne parut pas très-sensible à la rupture de ses longues relations: elle disait, au contraire, « que pour la première fois de sa vie elle se trouvait heureuse autant qu'elle pouvait l'être dans son état de souffrance; mais que ce qui l'étonnait le plus, c'était d'être heureuse par sa fille ».

E. Desnues.

Marmontel, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*.

LA FEUILLADE (*Georges* d'Aubusson de), prélat et diplomate français, né en 1612, mort à Metz, le 12 mai 1697. Il était fils de François d'Aubusson, deuxième du nom, comte de La Feuillade, et d'Isabelle Brachet. Après avoir fait son cours de philosophie au collége de Navarre, il reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et fut pourvu de l'abbaye de Solignac au diocèse de Limoges. Député à l'assemblée du clergé qui se tint à Paris en 1645, il en fut élu promoteur. En 1648 il était nommé à l'évêché de Gap, à la place d'Artus de Lyonne, appelé à l'archevêché d'Embrun; mais Artus ayant refusé ce siége, La Feuillade l'obtint, et fut sacré à Paris, le 11 septembre 1649. Député de nouveau à l'assemblée du clergé, il en devint le second puis le premier président, à la mort de Léonor d'Estampes, dont il fit l'oraison funèbre (1651). Ses collègues le chargèrent plusieurs fois de porter la parole au roi, et les remontrances et harangues qu'il prononça parurent dans le procès-verbal imprimé de leurs séances. Le 9 octobre 1653, il obtint l'abbaye de Saint-Jean à Laon, puis celle de Saint-Loup à Troyes. En 1659 il fut envoyé en ambassade à Venise, où Altoviti, nonce du pape, lui refusa le titre d'*excellence* et voulut l'obliger à ne point paraître en public le rochet découvert, prétendant qu'il devait porter comme lui la mantelette, suivant l'usage d'Italie. En 1661 il était ambassadeur extraordinaire à Madrid. C'est La Feuillade qui détermina Philippe IV, roi d'Espagne, à réparer l'offense que Batteville, son ambassadeur à Londres, avait faite au comte d'Estrades, ambassadeur de France à la même cour. Batteville, voulant que son carrosse passât devant celui du comte d'Estrades, dans une cérémonie qui se fit à Londres, le 10 octobre 1661, avait soudoyé les bateliers de la Tamise, et le comte d'Estrades avait eu son carrosse brisé, ses chevaux tués et son fils blessé. La réparation eut lieu au Louvre, le 24 mars 1662. Le marquis de Fuentès y déclara, au nom de Philippe IV, son maître, dont il avait les pouvoirs, et en présence de plusieurs ministres des rois, princes et potentats étrangers, que « Sa Majesté Catholique avait révoqué Batteville et donné des ordres à tous ses ambassadeurs et ministres de ne point prendre le pas, dans les cérémonies publiques, sur les ambassadeurs et ministres de France. » La Feuillade avait été fait commandeur de l'ordre du Saint-Esprit pendant qu'il était à Madrid. « A son retour en France, dit avec trop de passion un de ses biographes, il s'avisa, par complaisance pour ses anciens confrères, de condamner la fameuse traduction de Mons qu'il n'avait jamais lue, et d'en défendre la lecture à ses diocésains, qu'il n'avait jamais vus, et dont il ne se souvenait que pour leur arracher l'Évangile des mains. On fit voir avec beaucoup de force et d'évidence la nullité de cette censure, dans un dialogue où la personne de M. d'Embrun n'était pas ménagée; et ce prélat, attribuant la pièce à messieurs de Port-Royal, qui n'en étaient pas les auteurs, signala contre eux son ressentiment d'une manière très-éclatante. Il présenta une requête au roi contre messieurs de Port-Royal et contre leur traduction; et cette pièce, faite par les jésuites, était assaisonnée de toutes les calomnies que ces Pères avaient imaginées contre ces illustres solitaires, qu'ils accusaient d'hérésie, de schisme et de révolte contre le roi. Mais le prélat qui eut l'imprudence de se charger de ce libelle en fut puni par la honte qui lui en revint. Les accusés répondirent par une requête au roi, qui fut regardée comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et qui attira sur l'auteur de la première les sarcasmes des courtisans et le mépris du public. » La Feuillade devint depuis conseiller d'État et évêque de Metz en quittant l'archevêché d'Embrun. On a de lui : *Réponse de Georges d'Aubusson de La Feuillade, archevêque et prince d'Embrun, président de l'assemblée du clergé, au comte de Fiesque et autres gentilshommes, envoyés à ladite assemblée de la part de la noblesse, le mercredi* 15 *mars* 1651; Paris, 1651, in-4°; — *Oraison funèbre du cardinal Mazarin;* 1661; — *Requête de M. l'archevêque d'Embrun contre messieurs de Port-Royal, avec des notes;* 1668, in-4°; — la *Défense de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, à la succession des couronnes d'Espagne;* Paris, 1674, in-4° et in-12; — *L'Orateur françois, ou harangues de M. l'archevêque d'Embrun à Liége;* 1674, in-12; — *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche;* Paris, 1683, in-4°; — *Ambassade de M. l'archevêque d'Embrun à Venise, ès années* 1659 *et* 1660, mss. de la bibliothèque du chancelier Seguier, n° 30; — *Lettres du roi à l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de sa majesté en Espagne, avec ses réponses, depuis le* 1er *novembre* 1661 *jusqu'au* 10 *janvier* 1662, *sur l'action commise par l'ambassadeur*

du roi catholique en Angleterre, au sujet du rang prétendu par lui devant l'ambassadeur de France, mss. du cabinet de M. l'abbé de Louvois, n° 83. Les armoiries de La Feuillade étaient d'or à la croix ancrée de gueules.

Martial AUDOIN.

Le P. Anselme et ses continuateurs, *Histoire généalogique des Grands-Officiers de la Couronne*, t. V, p. 347, 348; t. IX, p. 182. — Nani, partie 2, livre 7. — Madame de Motteville, *Memoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*; 1661. — Joullietton, *Histoire de la Marche*, t. II, p. 81. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

LA FEUILLADE (*François* D'AUBUSSON, troisième du nom, comte, puis duc DE), maréchal de France, vice-roi de Sicile, né vers 1625, mort à Paris, dans la nuit du 18 au 19 septembre 1691, et inhumé à Saint-Eustache. Il était frère du précédent, et donna dès sa jeunesse des preuves d'une grande valeur, comme capitaine de cavalerie dans le régiment de Gaston de France, à la bataille de Réthel (15 décembre 1650), comme mestre de camp au siége de Mouzon, où il reçut trois blessures (1653), à l'attaque des lignes d'Arras, où il entra des premiers dans les retranchements des Espagnols; au siége de Landrecies, où il fut blessé de nouveau et fait prisonnier (1654 et 1655). On le conduisit à Cambrai, et il n'en sortit que par échange. Il fut encore aux siéges de Valenciennes et d'Ypres. En 1663 Louis XIV lui donna le commandement des troupes envoyées en Italie au secours de ses alliés, et en 1664 il le fit maréchal de camp de celles envoyées au secours de l'empereur Léopold. Vivement pressé par les Turcs, La Feuillade s'acquit beaucoup de gloire dans cette dernière campagne. Il se trouva au combat de Saint-Gothard, où, n'ayant avec lui que deux mille cinq cents hommes, il força dix mille Turcs à repasser le Raab, et leur prit cinq canons et trente étendards. Le bruit courut à Paris qu'il avait été tué dans ce combat, et « Louis XIV, dit Joullietton, parut regretter une victoire qui lui coûtait un ami ». Plusieurs dames, dont La Feuillade avait su captiver l'affection, se montrèrent affligées, et, si l'on en croit les anecdotes du temps, madame de Clermont-Lodève était sur le point de succomber à son désespoir, quand elle vit tout à coup se présenter chez elle le jeune vainqueur des Turcs et le sien, dont depuis plusieurs jours elle pleurait la perte. Le lendemain La Feuillade paraissait à Versailles, et était nommé lieutenant général des armées du roi. Il en remplit les fonctions aux siéges de Berghes, de Furnes et de Courtrai (1667). A la paix qui fut signée à Aix-la-Chapelle, son esprit chevaleresque ne put rester en repos : La Feuillade obtint la permission d'équiper à ses frais cinq cents gentilshommes français et d'aller avec eux secourir les Vénitiens assiégés par les Turcs dans Candie. Le pape Clément IX lui voulut venir en aide, et lui permit de toucher jusqu'à trente mille livres de pension annuelle sur des bénéfices; mais le succès ne couronna point cette nouvelle croisade. En 1672 La Feuillade fut nommé colonel des gardes françaises, à la place du maréchal de Gramont, démissionnaire. Les siéges d'Orsoy, de Rimberg, d'Oësbourg furent témoins de sa valeur contre les Hollandais. Un an après il assistait à celui de Maëstricht, et en 1674 il suivait Louis XIV dans la Franche-Comté. Il emporta l'épée à la main le fort Saint-Étienne, qui couvrait Besançon. Salins, Dôle, tombèrent également en son pouvoir. Pour le récompenser de ces victoires, Louis XIV le fit maréchal de France (1675). Le 30 mars 1676 La Feuillade commandait l'armée de Flandre, en l'absence du duc d'Orléans, et le 30 décembre 1677 il reçut des lettres patentes qui le nommaient vice-roi de Sicile et gouverneur de Messine pendant trois ans, à la place du duc de Vivonne. Le 1er janvier 1678 il remplaçait aussi ce duc dans le commandement de l'armée navale en Sicile; mais Louis XIV ne pouvant plus continuer la guerre dans ce pays, La Feuillade rentra en France, et obtint le gouvernement de Grenoble et celui du Dauphiné 1681. En 1688 il fut nommé chevalier du Saint-Esprit. On raconte qu'au lit de mort il prononça ces paroles : « Que n'ai-je fait autant pour Dieu que j'ai fait pour le roi! » Son attachement pour Louis XIV était à la vérité sans bornes. C'est La Feuillade qui acheta l'hôtel de Senneterre et qui en ordonna la démolition pour former la place des Victoires, où il fit élever, sur un soc de marbre blanc, la statue en bronze doré de Louis le Grand. Au bas de ce monument, dont la destruction fut achevée en 1793, on lisait ces mots : *Viro immortali.* Voltaire a dit : « Louis XIV a été accusé d'un orgueil insupportable parce que la base de sa statue à la place des Victoires est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statue ni celle qu'on voit à la place Vendôme. Celle de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'âme et de la reconnaissance du premier maréchal de La Feuillade pour son souverain. Il y dépensa cinq cent mille livres, qui feraient près d'un million aujourd'hui, et la ville en ajouta autant pour rendre la place régulière. Il paraît qu'on a également tort d'imputer à Louis XIV le faste de cette statue et de ne voir que de la vanité et de la flatterie dans la magnanimité du maréchal. » La Feuillade affichait de hautes prétentions, et n'était pas toujours exempt d'exagération : « il *tenait*, disait-il, *de Dieu et de son épée* le titre de vicomte d'Aubusson, » ce qui donna lieu à ces paroles de Louis le Grand : « Pourvu que La Feuillade m'accorde d'être tout aussi bon gentilhomme que lui, c'est tout ce que je lui demande. » On raconte encore qu'il se rendit un jour en toute hâte à Versailles pour dire au roi : « Sire, il y en a qui viennent voir leur femme, leur père, leurs fils, d'autres leurs maîtresses, moi je suis venu voir Votre Majesté, et je repars à l'instant. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien faire agréer

mes très-humbles hommages à M. le dauphin ».

La donation d'une partie de ses biens, que le maréchal Lafeuillade fit à son fils unique, se ressentit un peu de l'originalité de son caractère. Après avoir créé diverses substitutions, il excluait les membres de sa famille engagés dans les ordres religieux ou chevaliers de Malte, ainsi que ceux qui épouseraient une femme dont le père ne pourrait pas faire des chevaliers de Malte. Cette donation eut lieu à la charge de faire redorer tous les vingt-cinq ans et à perpétuité la statue de Louis XIV, et dans le cas où les branches masculines viendraient à s'éteindre, les filles ou leurs descendants étant exclus, toutes les terres substituées appartiendraient à la ville de Paris, ce que Paris accepta. Un dernier trait honore La Feuillade, qui rendait justice au mérite : il ne comptait point Catinat parmi ses amis, et il n'en dit pas moins au roi, qui lui demandait ce qu'il en pensait : « Sire, c'est un homme que vous pouvez employer à tout et qui réussira dans tout ; faites-le votre chancelier, donnez-lui vos finances à régler ou vos troupes à commander, il sera également propre à être chancelier, contrôleur général et général d'armée. »

Martial Audoin.

Le P. Anselme et ses continuateurs, *Histoire généalogique des Grands-Officiers de la Couronne*, t. V, p 349; t. VII, p. 612, 613. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*, aux mots *Aubusson* et *Place des Victoires*. — De Bigny, *Notice sur François d'Aubusson, duc de La Feuillade* — Joullietton, *Histoire de la Marche*, t. II, p. 56. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. 28.

LA FEUILLADE (*Louis* d'Aubusson, duc de), maréchal de France, né le 30 mai 1673, mort au château de Marly, dans la nuit du 28 au 29 janvier 1725. Il était fils du précédent et de Charlotte Gouffier. En 1689 il servit en qualité de mestre de camp de cavalerie, et fut pourvu du gouvernement du Dauphiné, après la mort de son père. En 1697, son régiment ayant été réformé, il obtint celui de Nicolas de La Tournelle (1701), et fut fait brigadier en 1702. Ayant demandé alors à servir dans l'armée d'Italie, Louis XIV le nomma maréchal de camp, et lui donna le commandement de toutes les troupes qu'il avait sur les frontières du Dauphiné et de la Savoie (1703). Il le fit ensuite lieutenant général de ses armées (1704). Cette même année La Feuillade, à la tête de troupes envoyées dans la Savoie et dans le Piémont, prit la ville et le château de Suze et soumit les vallées des Vaudois, de Saint-Martin, de La Pérouse, de Saint-Germain et d'Angrogne. Au mois de septembre il entra dans le val d'Aoste, força le poste de La Tuille, s'empara de la côte d'Aoste, et coupa toute communication entre le Piémont et la Suisse. Le 7 février 1705 il prit Villefranche, et en empêcha le pillage, moyennant deux cents pistoles que donnèrent les habitants et qu'il distribua aux soldats. Il prit ensuite les forts de Santo-Ospetio et de Mont-Alban, Nice, et défit un corps de cavalerie piémontaise et allemande à Seito, aux environs de Turin, ce qui obligea le duc de Savoie d'abandonner Chivas et de se retirer à Turin. La Feuillade l'y assiégea, mais sans succès (1706). On rapporte qu'au moment de bombarder Turin, il fit demander au duc de Savoie le lieu qu'il fallait épargner : *Tirez partout !* fut la seule réponse. « La Feuillade était, dit Voltaire, l'homme le plus brillant et le plus aimable du royaume, et quoique gendre du ministre Chamillard, qui avait tout prodigué pour lui assurer le succès, il avait pour lui la faveur publique. Plein d'ardeur et d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation et du temps, il pressait ce siége contre toutes les règles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'État que soi-même, avait proposé au duc de La Feuillade de venir diriger le siége comme ingénieur et de servir dans son armée comme volontaire; mais la fierté de La Feuillade prit les offres de Vauban pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe voulût lui donner des avis. Il lui manda par une lettre, que j'ai vue : « J'espère prendre Turin à *la Cohorn*. » Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, et qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin; mais La Feuillade l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, et n'ayant pas même entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer, le duc de Savoie pouvait en sortir ; et plus le duc de La Feuillade mettait d'impétuosité dans des attaques réitérées et infructueuses, plus le siége traînait en longueur. Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de La Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échappe à ses poursuites. La Feuillade manque le duc de Savoie, et la conduite du siége en souffre. Presque tous les historiens ont assuré que le duc de La Feuillade ne voulait point prendre Turin : ils prétendent qu'il avait juré à madame la duchesse de Bourgogne de respecter la capitale de son père; ils débitent que cette princesse engagea madame de Maintenon à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que presque tous les officiers de cette armée en ont été longtemps persuadés; mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvellistes et qui déshonorent les histoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même général eût voulu manquer Turin et prendre le duc de Savoie ». Le 29 novembre 1716 La Feuillade fut créé pair de France. Au mois d'août 1719 il vendit son gouvernement du Dauphiné au duc d'Orléans, et devint maréchal de France, le 2 février 1724. Il mourut sans en-

tants, et on l'inhuma dans l'église des Théatins de Paris. Ses biens substitués passèrent à Jacques d'Aubusson. Martial AUDOIN.

Le P. Anselme et ses continuateurs, *Histoire généalogique des Grands-Officiers de la Couronne*, t. V, p. 350; t. VII, p. 715. — Daniel, *Histoire de France*, t. XVI, p. 322 et suiv. — Moréri, *Grand Dict. Histor.*, au mot *Aubusson*.— Joullietton, *Histoire de la Marche*, t. II, p. 64. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XX. — *Histoire du prince Eugène de Savoie*, t. III, liv. 7, p. 67 et suiv.

LAFFICHARD (*Thomas*). *Voy.* AFFICHARD (L').

LAFFILLÉ (*Charles*), littérateur français, né vers 1772, à Amiens. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut, de 1798 à 1810, receveur des domaines à Bruxelles, vint alors s'établir à Paris, où il se fit éditeur de musique, et fonda, en 1824, une agence spéciale des beaux-arts. Après avoir dirigé en 1831 le Grand-Théâtre de Bruxelles, il abandonna les affaires, et vécut dans une obscure retraite. On a de lui : *Souvenirs des Ménestrels, contenant une collection de romances inédites, composées par les poëtes et les musiciens les plus célèbres*; Paris, 1813-1828, 16 vol. in-18, fig., recueil qui contient plusieurs des morceaux de l'éditeur; — *Le Retour des Lis*, cantate exécutée en avril 1814, à l'Opéra ; — *La Fête de l'Hymen*, 1816, ronde pastorale; — *Chants français*; Paris, 1829, in-8°. P. L—Y.

Quérard, *La France Litt.* — Fétis, *Biogr. des Music.*

LAFFITTE (*Jacques*), homme politique et financier français, né à Bayonne, le 24 octobre 1767, mort à Paris, le 26 mai 1844. Son père était charpentier, et avait dix enfants. A l'âge de douze ans Jacques entra dans l'étude d'un notaire. En 1788 il vint à Paris pour chercher une place. On raconte que, s'étant présenté chez Perregaux, banquier suisse établi en France, dans le but d'obtenir un emploi, il s'en allait refusé, lorsque, voyant une épingle par terre dans la cour, il la ramassa et la mit sur sa manche; le banquier s'en aperçut, et augurant favorablement de cet acte de soigneuse économie, il en fit rappeler l'auteur et lui donna une place dans ses bureaux. Perregaux reconnut bien vite la capacité de son nouveau commis, lui confia la tenue de ses livres, et finit par lui accorder une confiance entière. Plus tard il lui céda une part d'intérêt dans sa maison, et le prit même pour associé, lorsque, devenu sénateur, en 1800, il crut devoir renoncer aux affaires. « Pourquoi, dit M. Pagès de l'Ariége, la fortune eût-elle refusé à M. Laffitte ce qu'elle prodiguait à tant d'autres qui ne le valaient pas? D'un caractère liant, d'un esprit vif et gai, d'une physionomie heureusement expressive, d'une noble franchise de caractère, M. Laffitte possédait ce passeport que la nature ne donne qu'à ses favoris. Il y joignait encore cette capacité qui fait concevoir les affaires par soi-même, cette sagacité qui saisit du premier bond la pensée d'autrui, cette netteté d'idées qui case avec ordre les affaires dans l'intelligence, et cette abondante clarté d'expressions qui les rend intelligibles aux esprits les moins disposés. » Pour dernière preuve de confiance, Perregaux nomma Laffitte son exécuteur testamentaire et son successeur. Le fils unique de Perregaux resta seulement commanditaire de la maison Perregaux, Laffitte et compagnie. En 1809, Laffitte devint régent de la Banque de France. En 1813 il fut élu juge du tribunal de commerce de la Seine; il était déjà président de la chambre de commerce. A la chute de l'empire, le gouvernement provisoire le nomma, le 25 avril 1814, gouverneur de la Banque. Il donna l'exemple d'un grand désintéressement en refusant le traitement attaché à cette fonction, qui était à peu près de cent mille francs. L'étranger étant entré dans Paris, la capitale fut frappée d'une contribution de guerre. La caisse municipale était vide : Laffitte proposa une souscription nationale, et s'inscrivit le premier pour une somme considérable; pas un nom ne suivit le sien. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, Louis XVIII eut recours à Laffitte pour une opération financière de plusieurs millions. Le duc d'Orléans, voulant réaliser pour 1,600,000 fr. de valeurs à 20 pour 100 de perte, ne trouva que Laffitte qui osât s'en charger, mais en les prenant au pair. Nommé membre de la chambre des représentants pendant les Cent Jours, Laffitte s'abstint de toute participation ostensible aux délibérations de cette assemblée, et ne parut point à la tribune. Après la bataille de Waterloo, Napoléon, forcé de quitter la France, remit chez Laffitte une somme de cinq millions en or qui lui restait, et qu'en raison des relations de cette maison de banque avec l'Angleterre et les diverses places de l'Amérique, Laffitte pouvait facilement lui faire passer. Dans son testament l'empereur disposa pour ses legs de l'intérêt de cette somme confiée à Laffitte; mais celui-ci refusa de servir ces intérêts, en s'appuyant sur ce que cette somme étant un dépôt ne devait point produire d'intérêts. Lorsque les alliés reparurent sous les murs de Paris en 1815, les débris des armées impériales refusèrent d'abord de se retirer derrière la Loire, comme le portait la capitulation, tant qu'on ne leur aurait pas payé l'arriéré de leur solde. Le trésor public étant à sec, le gouvernement provisoire s'adressa à la Banque, et parla d'un emprunt forcé. Laffitte ne voulut pas consentir à convoquer le conseil, et préféra avancer sur sa propre caisse les deux millions dont le trésor avait besoin. Quelques jours après, Blücher exigea de la ville de Paris une contribution de 600,000 fr., qui devait lui être livrée dans les vingt-quatre heures; il menaçait, le terme passé, de mettre le feu à l'hôtel de ville. Le préfet convoqua les plus riches habitants de Paris. Laffitte se porta sur-le-champ garant de la somme entière, et finit par prendre à sa charge la plus forte part de la contribution.

Élu député de Paris en octobre 1816, il siégea

sur les bancs de l'opposition. Il ne prit d'abord la parole que sur les questions financières. Ses discours attirèrent l'attention, et lorsque le duc de Richelieu créa une commission de finances pour rechercher les moyens d'obvier à la pénurie du trésor, Laffitte fut appelé à en faire partie, par la volonté de Louis XVIII lui-même. Il y combattit le système des emprunts forcés, les cédules hypothécaires, et demanda un système d'impôts basé sur la confiance publique. Ses raisons l'emportèrent sur les dispositions connues de la chambre *introuvable*, et le roi prit le parti de la dissoudre. Réélu en 1817, Laffitte vint siéger de nouveau dans les rangs de l'opposition. Il y défendit la liberté de la presse. En 1818 la Bourse se trouva dans l'impossibilité de faire sa liquidation; la place de Paris était à la veille d'une crise désastreuse; Laffitte acheta pour 400,000 francs de rentes, qu'il paya, et la panique fut arrêtée. En 1819, le duc de Gaëte remplaça Laffitte au gouvernement de la Banque. La même année, Laffitte blâma à la tribune la conduite du gouvernement dans les émeutes, réprimées d'une manière sanglante. Il ne déploya pas moins d'énergie contre le pouvoir lorsque celui-ci essaya de porter la main sur la loi des élections. Il proposa de voter une adresse au roi pour exprimer le vœu qu'il ne fût porté aucune atteinte à cette loi. En 1822 Laffitte prononça un remarquable discours sur la situation financière et politique de la France. Réélu à cette époque régent de la Banque, Laffitte persista dans son refus de traitement. En 1823 il se prononça fortement contre l'intervention en Espagne. L'année suivante il s'exposa aux reproches de ses amis politiques en soutenant le ministère Villèle dans la question de la réduction des rentes. Il publia alors une brochure où il exposait ses vues relativement à cette opération. Son but était, disait-il, de réduire les charges du peuple en diminuant celles de l'État : « J'ai toujours regardé, ajoutait-il, le bien matériel comme moins problématique, comme le plus à notre portée, comme le moins traversé par les gouvernements; et j'ai toujours pensé que lorsque tous les autres nous étaient presque impossibles, il fallait nous replier sur celui-là. On ne peut donner la liberté à un pays : qu'on lui donne la fortune, qui le rendra bientôt plus éclairé, meilleur et libre. Les gouvernements l'accepteront toujours, par l'appât de la richesse, et seront bientôt surpris en voyant que tout developpement des hommes, quel qu'il soit, conduit toujours à la liberté! » Laffitte ne tarda pas du reste à se retrouver dans l'opposition, et en 1827, après la dissolution de la garde nationale de Paris, il souleva l'orage en proposant la mise en accusation des ministres. « Placé à l'avant-garde des défenseurs de la charte, dit M. de Loménie, populaire autant par ses opinions que par ses générosités princières, l'opulent banquier voyait se ranger autour de lui toutes les notabilités de la presse et de la tribune. Ouvrant sa bourse à toutes les infortunes, protégeant efficacement toutes les industries, encourageant avec son or les lettres et les arts, versant des sommes énormes dans les caisses des bureaux de bienfaisance, Laffitte savait joindre toujours à la grandeur du service la noble délicatesse du procédé. » On sait par quel artifice ingénieux il releva la fortune du général Foy, ruine par des jeux de bourse, dont la caisse de Laffitte comblait les déficits. A la mort du général Foy, Laffitte souscrivit le premier pour 50,000 francs en faveur de sa famille (1). Pour flatter les sentiments populaires, il donna sa fille en mariage au fils aîné du maréchal Ney, le prince de la Moskowa. « Prévoyant avec tous les bons esprits, dit M. Pagès de l'Ariége, une catastrophe prochaine, grand propriétaire, grand capitaliste, esprit d'ordre, et timide par cela même, il craignit qu'une révolution nouvelle ne prît la propriété, la liberté, la sécurité publique, la France enfin, au dépourvu. Il chercha, si la couronne venait à se briser, sur quelle tête on pourrait en replacer les débris. Par une affection sincère et par une profonde conviction, M. le duc d'Orléans lui parut le plus propre à maintenir les destinées de la France. Il etait curieux de le voir alors proclamer ses craintes et ne pas déguiser ses espérances. Par ses insinuations, il cherchait à séduire, à recruter, à embaucher des partisans au prince déjà roi en espérance. Ce n'est certes pas qu'il y eût chez M. Laffitte haine contre la branche aînée de la maison de Bourbon; mais il voyait sa chute comme certaine, et il voulait garer le pays contre l'anarchie. Ce n'est pas que ses propositions orléanistes trouvassent alors partout un accueil favorable; elles souriaient aux uns, elles blessaient les autres; mais les répulsions ne découragèrent pas M. Laffitte. » Les événements de juillet 1830 devaient donc le trouver prêt. Le 28, après avoir signé la protestation des députés résidant à Paris, au moment où arrivait de Saint-Cloud l'ordre de l'arrêter, Laffitte se rendit avec Lobau, Gérard, Mauguin et Casimir Périer, au palais des Tuileries, auprès du maréchal Marmont, l'engagea à user de son influence pour faire retirer les ordonnances et changer le ministère, et lui demanda, au nom de l'honneur, d'arrêter l'effusion du sang. « L'honneur militaire, répondit Marmont, est dans l'obéissance. » Laffitte donna une heure de réflexion au maréchal, et le menaça de se jeter corps et biens dans le mou-

(1) Châteaubriand s'adressa à lui lorsqu'il donna sa démission de l'ambassade de Rome, à l'avénement du ministère Polignac. « La première année d'une ambassade ruine toujours l'ambassadeur, dit-il. Je me retirai ajoutant à ma détresse ordinaire 60,000 francs d'emprunt. J'avais frappé à toutes les bourses royalistes, aucune ne s'ouvrit. On me conseilla de m'adresser à Laffitte; M. Laffitte m'avança dix mille francs, que je donnai immédiatement aux créanciers les plus pressés. Sur le produit de mes brochures je retrouvai la somme, que je lui ai rendue avec reconnaissance. »

vement. Le matin il avait fait avertir le duc d'Orléans d'éviter les *filets de Saint-Cloud*. Dès lors son hôtel devint le quartier général de l'insurrection où se réunirent les députés de l'opposition (1). Le 29, son frère, Eugène Laffitte, se présenta sur la place Vendôme, où se trouvaient deux régiments de ligne; il les harangua, les enleva, ce qui assura le succès de l'insurrection. Effrayé des progrès de la révolution, Charles X révoqua les ordonnances. D'Argout vint au nom du roi dans la réunion Laffitte pour proposer des accommodements. Laffitte répondit hardiment : *Il est trop tard ! Il n'y a plus de Charles X*. En même temps il écrivait au duc d'Orléans : « Plus d'hésitation ! Choisissez entre une couronne et un passeport (2). » Le 30, sur la proposition de Laffitte, une députation fut envoyée au duc d'Orléans pour lui offrir la lieutenance générale du royaume. Laffitte se blessa en traversant une barricade ; le duc d'Orléans s'en aperçut : « Ne regardez pas à mes pieds, lui dit Laffite, mais à mes mains, il y a une couronne. » Reunis le soir au palais Bourbon, les députés nommèrent officiellement le duc d'Orléans lieutenant général du royaume. Le 31 les députés s'assemblent de nouveau sous la présidence de Laffitte; une adresse est rédigée, et la chambre en corps l'apporte au Palais-Royal, où se trouvait le duc d'Orléans. Cependant, un autre pouvoir s'organisait à l'hôtel de ville, où quelques personnes se groupaient autour de La Fayette (*voy.* ce nom), dans l'espérance de fonder avec lui une république nouvelle; mais le vieux général hésitait. Pour parer à ce danger, Laffitte proposa au prince d'aller à l'hôtel de ville recevoir la sanction populaire; les barricades s'ouvrirent devant le cortége, et bientôt, après une courte conversation sur les questions politiques, dans laquelle Louis-Philippe se montra très-libéral, et qu'on qualifia plus tard de *programme de l'hôtel de ville*, l'accolade de La Fayette confirma le choix de Laffitte. La chambre des députés, convoquée le 3 août, choisit plusieurs candidats à la présidence. Casimir Périer fut nommé; mais il refusa cet honneur, et Laffitte occupa le fauteuil à sa place. C'est sous sa présidence que le trône fut déclaré vacant, que la charte fut modifiée et la royauté decernée à Louis-Philippe. Le 7 août Laffitte lut au nouveau roi la déclaration de la chambre et l'acte constitutionnel, c'est-à-dire la charte revisée. Le 9 il reçut son serment.

(1) La rue où cet hôtel est situé, au coin de la rue de Provence, prit le nom de Laffitte après la révolution de Juillet. Elle s'appelait auparavant rue Charles X.

(2) Si l'on en croit Châteaubriand, Laffitte, instruit de ce qui s'était passé à Saint-Cloud, signa un laissez-passer pour M. de Mortemart, ajoutant que les députés assemblés chez lui l'attendraient jusqu'à une heure du matin; le soir le duc n'étant pas arrivé, les députés se retirèrent. Laffitte, resté seul avec M. Thiers, s'occupa du duc d'Orléans et des proclamations à faire. Une proclamation attribuée à M. Thiers parut en effet en faveur du duc d'Orléans.

L'avénement de Louis-Philippe marqua pour Laffitte le commencement d'une période de lutte et de ruine. Il entra dans le premier ministère de la royauté nouvelle, comme ministre sans portefeuille, avec le comte Molé, Dupont de l'Eure, MM. Guizot et de Broglie. A l'approche du procès des ministres, il accepta la présidence du conseil et le portefeuille des finances, et forma le ministère du 3 novembre 1830, dont firent partie le maréchal Soult, le général Sebastiani, Mérilhou, d'Argout, MM. Barthe et de Montalivet. « Tout le monde savait, dit Laffitte en annonçant le changement de ministère à la chambre, que la révolution de 1830 devait être maintenue dans une certaine mesure, qu'il fallait lui concilier l'Europe en joignant à la dignité une modération soutenue. Il y avait accord sur ce point, parce qu'il n'y avait dans le conseil que des hommes de sens et de prudence. Mais il y avait dissentiment sur la manière d'apprécier et de diriger la révolution; on ne croyait pas qu'elle dût si tôt dégénérer en anarchie et qu'il fallût si tôt se prémunir contre elle. » L'appui de la gauche lui donna d'abord une majorité assez compacte; mais elle trouva bientôt Laffitte trop peu progressif. Sa loi sur l'administration communale, qui déférait au roi la nomination directe des municipalités; sa loi sur la presse, qui paraissait bien sévère; sa loi d'élection, qui maintenait le cens à 300 fr.; la demande de 18 millions de liste civile et d'apanage; le blâme des prétentions de la Belgique sur le Luxembourg, la présence de d'Argout et de M. de Montalivet au ministère, lui aliénèrent cette partie avancée de la chambre, tandis que la droite, le trouvant toujours trop révolutionnaire, lui refusait son concours. A ces difficultes se joignaient des embarras extérieurs. La Fayette avait donné sa démission de commandant des gardes nationales du royaume. L'inquietude était partout; les faillites se multipliaient. L'indépendance de la Belgique était reconnue; mais l'Italie se soulevait et l'Autriche menaçait d'intervenir. L'émeute du 14 février 1831 montra la faiblesse du pouvoir. A la suite de ces événements, le préfet de police, M. Baude, et le préfet de la Seine, M. Odilon Barrot, donnèrent leur démission. Laffitte ne tarda pas à suivre leur exemple. « Sans majorité pour influer sur les chambres, dit Lesur, sans force pour comprimer les émeutes, le ministère ne pouvait subsister. La position de son chef avait toujours été singulière et difficile, en ce qu'il ne s'appuyait ni sur l'opinion en faveur auprès du trône, ni sur l'opinion représentée par les centres. On avait eu besoin de sa popularité pour agir, en dehors du système parlementaire, sur les masses, dont on prévoyait que le procès des ministres réveillerait l'énergie : il avait rempli sa mission. Depuis cette époque il s'était affaibli successivement, par la retraite des hommes avec lesquels on devait lui supposer l'union politique la plus intime : il ne lui restait

plus qu'à se retirer lui-même, et à se retirer seul, car dans son ministère il n'y avait que lui dont le nom eût un sens et se rattachât à un principe » Une question de politique extérieure le décida à la retraite. La France avait proclamé bien haut par sa voix, à la tribune de la chambre des députés, le principe de non intervention. Cependant l'Autriche entrait dans les légations italiennes, à Modène, à Parme, à Bologne, à Ancône. Le maréchal Maison, ambassadeur à Vienne, écrivit qu'il fallait se hâter et jeter une armée sur les Alpes ; la dépêche fut tenue cachée pendant plusieurs jours, et le président du conseil n'en eut connaissance que par hasard, alors qu'il n'y avait plus qu'à s'incliner devant des faits accomplis. Laffitte se retira, cédant la place à Casimir Périer, le 13 mars 1831 (1).

Depuis longtemps d'ailleurs la vie ministérielle pesait à Laffitte. L'état de ses affaires personnelles le réclamait impérieusement. La révolution de Juillet avait porté un coup funeste à son crédit ; son entrée aux affaires, en le forçant d'abandonner la direction de sa maison de banque, acheva sa perte : il se vit tout d'un coup assailli de nombreuses demandes en remboursement. En juillet il avait mis sa caisse à la disposition du gouvernement provisoire, et l'on y puisa à pleines mains ; la crise financière qui suivit la tarit complètement Le roi lui acheta sur parole, le 17 octobre 1830, la forêt de Breteuil et ses dépendances au prix de 10 millions (2). Laffitte avait emprunté à la Banque 13 millions. Louis-Philippe garantit le second versement, qui était de 6 millions. Laffitte sortait du ministère à peu près ruiné. Malgré la menace de Casimir Périer d'abandonner le gouvernement si Laffitte lui succédait à la présidence de la chambre, il ne s'en fallut pourtant que de trois voix pour qu'il y arrivât Il choisit sa place dans l'opposition, et vota depuis contre tous les ministres qui se succédèrent. Il signa le compte rendu de l'opposition en 1832, et le 6 juin il se rendit aux Tuileries, avec Arago et M. Odilon Barrot, pour engager le roi à donner à son gouvernement des bases plus populaires. On ne le revit plus aux Tuileries que le lendemain de l'attentat de Fieschi. Il avait été réélu député par le deuxième arrondissement de Paris en 1831 et par Bayonne ; il opta pour Bayonne. Rouen le nomma en 1834. Il avait liquidé 50 millions de dettes en cédant tous ses biens. En 1833, pour satisfaire la Banque, il dut mettre son hôtel de Paris et sa propriété de Maisons-Laffitte en vente. Une souscription nationale lui conserva sa splendide demeure parisienne, qu'il avait pendant quelque temps louée à une entreprise de concerts et de bals publics. Cette souscription, à laquelle se firent inscrire le prince Louis-Napoléon pour 600 fr., le comte de Survilliers, Joseph Bonaparte, pour 600 fr., Châteaubriand pour 100 fr., Augustin Thierry pour 25 fr, Népomucène Lemercier pour 100 fr., Aguado pour 100,000 fr., le duc de Brunswick pour 2,000 fr., atteignit la somme d'un peu plus de 400,000 fr. en huit mois. A la fin de 1836, sa liquidation était terminée. Il lui restait encore quelques millions, et, quoique âgé de soixante-neuf ans, il se rejeta avec une nouvelle ardeur dans les affaires. Faisant appel à la commandite, il créa, en 1837, au capital de 20 millions, une caisse d'escompte dont il garda la gérance. Cet établissement était destiné à venir en aide au commerce et à l'industrie de la capitale. Il fut loin de tenir tout ce qu'il avait promis, et la gestion de Laffitte ne fut pas heureuse. M. Gouin lui succéda dans la direction de cette maison de banque, qui succomba d'une manière désastreuse après la révolution de février 1848. Aux élections de 1837, Laffitte échoua ; mais Arago ayant opté pour Perpignan, le sixième arrondissement de Paris nomma Laffitte à sa place. En 1839 et 1842 Rouen le choisit de nouveau pour représentant. Jeté dans l'opposition la plus avancée, on l'entendit un jour s'écrier à la tribune : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes d'avoir concouru à la révolution de Juillet. » Dans un banquet que lui offraient les électeurs de Rouen, il disait une autre fois : « Si je fus le partisan le plus vrai de la royauté nouvelle, je ne suis pas cependant créancier de son élévation ; car, dans une circonstance aussi grave, je ne vis que l'intérêt général, et j'aurais brisé bien vite, n'en doutez pas, mes affections personnelles s'il m'eût fallu ne pas rester avec elles l'homme du pays et de la liberté. Je pensai alors et je crois encore qu'il fallait, pour répondre à l'urgence des faits et ne pas dépasser les vœux de la France, essayer ce que pourrait produire de bien-être une royauté fille adoptive d'une charte nouvelle ; mais il ne fut ni dans mon intention ni dans celle de personne assurément de s'en tenir à la vérité d'une charte octroyée. » S'adressant, quelque temps après, aux électeurs de Bourbon-Vendée, il leur disait, en parlant de

(1) Selon M. Véron Casimir Périer se souciait peu de prendre la direction des affaires, et Louis-Philippe tenait à Laffitte, que M. Thiers soutenait dans l'esprit du roi. Ce serait M de Montalivet qui aurait réussi à vaincre ces deux résistances.

(2) Il y eut plus tard d'assez vives discussions à propos de cette forêt. Au lieu des 362,000 ou plutôt 420,250 fr. de revenus que Laffitte avait déclaré en tirer, Louis-Philippe n'en obtint que 188,870 fr. Dans la discussion de la dotation du duc de Nemours, le 20 février 1840, Laffitte s'exprimait ainsi à la tribune de la chambre des députés : « On disait que la forêt de Breteuil m'avait été payée 10 millions, bien qu'elle n'en valût que 6, et que je n'avais pas daigné remercier d'un cadeau que l'on m'avait fait ainsi de 4 millions. . Il ne m'a été rendu qu'un seul service, celui d'avoir acheté quand je me trouvais dans la nécessité de vendre. Ce service est immense, je l'ai toujours dit ; mais la vérité et la justice ne peuvent admettre que celui-là » Laffitte ne l'avait pourtant achetée que 5,150,000 fr. en 1826 à M. Saillard, qui l'avait eue l'année précédente pour 5 millions, et lorsque les princes d'Orléans durent la vendre, en vertu d'un décret du 22 janvier 1852, ils n'en retirèrent, après surenchère, que 6,485,080 fr.

Manuel : « Vous dont il était l'ami comme le mien, qui savez tout ce qu'il y avait de prévision dans cet esprit si élevé, de courage et de sagesse dans cette âme si française, vous ne doutez pas que s'il eût été avec moi dans les trois jours, il n'eût tempéré la précipitation de la peur et les mauvais résultats d'une confiance trop large et trop hâtive. Comme moi il eût voulu de l'alliance du trône et de la liberté; mais il eût conseillé peut-être des garanties mieux formulées contre ce résidu immense de valets qui n'avaient qu'ajourné l'occasion de travailler à se donner un nouveau maître. » En 1844 il présida, comme doyen d'âge, à l'ouverture de la session. En cédant la place au bureau définitif, il commença un discours où il rappelait les promesses de la révolution ; mais les clameurs des centres l'empêchèrent de l'achever. « Le juste orgueil que puisait Laffitte dans le souvenir de sa modeste origine est peut-être le dernier sentiment qui l'ait vivement agité, disait Arago sur sa tombe. La très-jeune fille de M. de la Moskowa lui racontait, en jouant, que ses compagnes de pension l'appelaient princesse ; une difficulté les embarrassait : comment le grand-père d'une princesse n'était-il pas prince? — « La réponse est bien simple, repartit Laffitte : Tu leur diras que je suis prince, *prince du rabot ;* et s'il arrivait que sous cette forme l'explication parût obscure à tes jeunes amies, tu ajouterais, n'est-ce pas, je te l'ordonne, que mon père était charpentier. »

Laffitte succomba presque subitement à une affection pulmonaire. Plus de 20,000 personnes assistaient à ses obsèques. Lorsqu'on fit l'inventaire de ses papiers, on y trouva 7,200 dossiers contenant des commencements de poursuites qu'il avait ordonné d'interrompre. Il a laissé des mémoires qui n'ont pas été imprimés. On a de lui : *Opinion sur le projet de loi relatif aux finances pour* 1817 ; Paris, 1817, in-8° ; — *Opinion sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse ;* Paris, 1817, in-8° ; — *Opinion sur le projet de loi de finances de* 1818 ; Paris, 1818, in-8° ; — *Discours prononcé dans la séance du 12 mai* 1818 ; Paris, 1818, in-8° ; — *Opinion sur le projet de loi de finances de* 1822 ; Paris, 1822, in-8° ; — *Réflexions sur la réduction de la rente et sur l'état du crédit;* Paris, 1824, in-8° ; — *Laffitte, banquier à Paris, à MM. les électeurs de l'arrondissement de Vervins ;* Paris, 1826, in-8° ; — *Dix millions de profits à garder, ou un million d'intérêts à gagner ;* Paris, 1832, in-8° ; — *Jacques Laffitte à MM. les électeurs de Saint-Denis ;* Paris, 1834, in-8° ; — *Note explicative sur l'emprunt de 37 millions de francs par le gouvernement du Texas ;* Paris, 1841, in-8°. L. LOUVET.

Souvenirs de J. Laffitte, racontés par lui-même et puisés aux sources les plus authentiques (ouvrage de M. Ch. Marchal); Paris, 1844, in 8°. — *Jacques Laffitte ;* Paris, 1844, in-12. — *Vie de M. J. Laffitte, avec le récit de ses funérailles et les discours prononcés sur sa tombe par MM. Pierre Laffitte, Arago, Garnier-Pagès, Visinet (de Rouen), Philippe Dupin, et par un étudiant ;* Paris, 1844, in-18. — L. de Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien, tome I[er]. — Pagès de L'Ariége, article LAFFITTE dans le *Dictionnaire de la Conversation*, 1[re] édit. — W. Duckett, article de la 2[e] édition du même ouvrage. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 1[re] partie, p. 36. — *La Renommée*, juin 1842. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.* — Châteaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, 9[e] volume. — L. Blanc, *Histoire de Dix Ans.* — Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, chap II, — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.* — *Moniteur*, 1815 à 1844.

LAFFOLI ou **LUFFOLI** (*Giuseppe-Maria*), peintre de l'école bolonaise, né à Pesaro, florissait en 1680. Élève de Simone Contarini, dit Simone da Pesaro, il a laissé dans sa ville natale des peintures exécutées de 1605 à 1707, et dans lesquelles on reconnaît une bonne imitation de la manière de son maître. Ses principaux ouvrages se voient dans les églises de Saint-Joseph et de Saint-Antoine abbé. E. B—N.

Oretti, *Memorie.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dict. hist. des Peintres.*

LAFFOLLIE. *Voy.* LAFOLIE.

LAFFON DE LADEBAT (*André-Daniel*), homme politique français, né à Bordeaux, le 30 novembre 1746, mort à Paris, le 14 octobre 1829. Sa famille, originaire du Languedoc, était protestante. Son père, *Jacques-Alexandre* LAFFON, armateur à Bordeaux, mort en 1797, reçut des lettres de noblesse du roi Louis XV, en 1773, en récompense des services qu'il rendait au commerce et à l'État. C'est lui qui le premier ajouta à son nom celui de Ladebat. Le jeune Laffon fut envoyé en Hollande pour terminer ses études à l'université de Franeker; il séjourna ensuite quelque temps en Angleterre, et revint auprès de son père Mais le négoce ne l'absorbait pas tout entier ; il fut un des fondateurs de l'Académie de Peinture de Bordeaux et membre de l'Académie des Sciences et Arts de la même ville. Marié en 1775, il vivait retiré dans une terre près de sa ville natale, où il s'occupait de travaux agronomiques, lorsque éclata la révolution. Appelé dans l'assemblée de la noblesse de Guienne, il s'éleva contre les mandats impératifs, et vint réclamer de nouvelles élections devant l'Assemblée nationale. Il ne réussit pas ; mais, à son retour, il fut nommé membre du directoire du département de la Gironde en 1790, et l'année suivante il fut élu à l'Assemblée législative par le même département. Placé à la tête du comité des finances, il fit tous ses efforts pour établir l'ordre dans les dépenses et soutenir le crédit public. Ami des libertés publiques, ses vœux n'allaient pas au delà d'une monarchie constitutionnelle. Le 20 juin 1792, il se rendit aux Tuileries pour porter secours à la famille royale. Nommé président de l'Assemblée le 23 juillet, il remplit ces fonctions jusqu'au 8 août. Après la clôture de l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée. Au mois de décembre, il fut mis en état d'arrestation comme ayant reçu des fonds de la liste civile. Son innocence reconnue, il fut

chargé de la direction de la caisse d'escompte, et après la suppression de cette caisse il en opéra la liquidation. Arrêté de nouveau l'année suivante, et jeté dans la prison des Carmes, il dut son salut autant aux sollicitations de sa femme qu'au besoin qu'on avait de son crédit pour assurer les subsistances. Lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, en 1795, il fut élu au Conseil des Anciens par les départements de la Seine et de la Gironde. Dans cette assemblée, il s'occupa surtout des questions de finances. Le 20 mai 1797, il fut choisi pour un des secrétaires, et le 18 août pour président de ce corps délibérant. Le 17 fructidor il occupait encore le fauteuil. Des arrestations furent opérées pendant la nuit. Le lendemain, 18 fructidor (4 septembre), de grand matin, Laffon de Ladebat se présenta aux Tuileries, où siégeait le Conseil des Anciens. Un certain nombre de ses collègues se réunirent à lui. Ils délibéraient sur les moyens de résister à la force, lorsque les agents du pouvoir se présentèrent et les sommèrent de se retirer. « Comme le président Laffon de Ladebat n'obéissait point à cet ordre, dit M. de Barante, il fut arraché du fauteuil; après les avoir chassés on ferma les portes en y plaçant un scellé. » Laffon de Ladebat se retira chez lui avec quelques collègues, rue Neuve-de-Luxembourg, où Barbé-Marbois, accompagné d'une trentaine de membres, vint le rejoindre après avoir en vain tenté de forcer l'entrée de la salle du conseil. Bientôt le domicile du président fut envahi, et Laffon de Ladebat arrêté et conduit avec ses collègues au Temple. Le lendemain ils furent condamnés par un acte législatif à être déportés dans le lieu que le Directoire jugerait à propos de déterminer. Le Directoire désigna Sinnamary, dans la Guyane. Les maladies ne tardèrent pas à décimer les malheureux transportés. Laffon de Ladebat était lui-même dangereusement frappé lorsque ses compagnons conçurent un projet d'évasion qu'ils mirent à exécution. Le bruit de sa mort courut alors, et pendant dix mois sa famille porta son deuil. Resté seul, avec Marbois, des dix-sept premiers déportés, Laffon de Ladebat s'occupa pendant les vingt-et-un mois de son exil d'études économiques, et recueillit sur la Guyane des notions qui lui servirent à rédiger un travail sur cette colonie. Le 8 fructidor an VII le Directoire autorisa les deux proscrits à venir résider dans l'île d'Oleron. En arrivant dans cette île (1799), ils apprirent qu'ils étaient libres. « Il semble, dit M. Guizot, que, de retour dans sa patrie, M. Laffon de Ladébat y dut être l'objet de la bienveillance, disons plus, de la faveur d'un gouvernement qui s'appliquait alors à rechercher les gens de bien, à réparer les injustices. Il n'en fut rien. » Plusieurs départements le proposèrent pour sénateur; le chef de l'État ne le comprit jamais dans ses présentations au sénat. La Restauration le laissa dans la même inaction. Des revers de fortune l'avaient éprouvé. En 1815 il put rassembler quelques débris de ses biens; et, fortement attaché à la religion de ses pères, il se consacra tout entier à diverses institutions philanthropiques. Nommé par le gouvernement un des administrateurs de l'Institution des Jeunes Aveugles, il devint un des membres les plus actifs du comité de la Société de la Morale chrétienne, de la Société pour l'Enseignement élémentaire et de la Société des Méthodes. En 1818 il fut un des fondateurs de la Société Biblique protestante française, et en devint successivement assesseur, censeur et vice-président. En 1820 ses coreligionnaires l'appelèrent dans le consistoire de l'église réformée de Paris. La Société protestante de Prévoyance et de secours mutuels, dont il fut nommé président en 1825, lui doit l'ordonnance qui l'a constituée comme établissement d'utilité publique.

Indépendamment de ses rapports insérés au *Moniteur*, on a de Laffon de Ladebat : *Discours sur l'Amour de l'Utilité publique;* Berne, 1778; — *Discours prononcé à l'ouverture de la première assemblée publique de l'Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture civile et navale de Bordeaux;* Bordeaux, 1783, in-4°; — *Discours sur la nécessité et les moyens de détruire l'Esclavage dans les colonies;* 1788; — *Rapport sur les Recettes et les Dépenses de* 1792; Paris, 1792; — *De la situation des déportés de la Guyane*, dans les *Anecdotes secrètes du* 18 *fructidor;* Paris, 1799; — *Observations sur le Crédit territorial;* 1802; — *Compte rendu des opérations de la Caisse d'Escompte depuis son origine jusqu'à sa suppression;* Paris, 1807; — *Des Finances de la France, ou du budget de* 1816; Paris, 1816, in-4°; — *Examen impartial des nouvelles vues de Robert Owen et de ses établissements à New-Lanark, en Écosse, pour le soulagement et l'emploi le plus utile des classes ouvrières et des pauvres, et pour l'éducation de leurs enfants, etc., avec des observations sur l'application de ce système à l'économie politique de tous les gouvernements; traduit de l'anglais de H. Grey. Mac-Nab, avec une introduction;* Paris, 1820, in-8°; — *Éloge de John Owen;* Paris, 1823, in-8°; — *Exposé d'un moyen simple de réduire le taux de l'intérêt des fonds publics en France;* Paris, 1825, in-8°. Laffon de Ladebat a travaillé à la *Revue Encyclopédique* et laissé inédits un *Journal de sa déportation* et un ouvrage *Sur la Guyane française.*

A sa mort, Laffon de Ladebat laissait cinq fils : *Émile* Laffon de Ladebat, né en 1778, mort en avril 1842, d'abord négociant, puis agent comptable de l'Institution des Sourds-Muets. Les fils d'Émile, *Léon* et *Ernest* Laffon de Ladebat, sont aujourd'hui, le premier capitaine de vaisseau, le second inspecteur des douanes. — M. *Auguste* Laffon de Ladebat, né en 1782, d'abord sous-préfet, puis chef de la division des cultes non catholiques au ministère des cultes en 1832,

après la mort de Georges Cuvier, maître des requêtes au conseil d'État en 1840, mis à la retraite après la révolution de février 1848. — M. *Édouard* Laffon de Ladebat, né en 1788, chef de division au ministère de l'intérieur, et, après la révolution de juillet 1830, conseiller de préfecture du département de la Seine, mis à la retraite en 1856, membre du consistoire de l'église réformée de Paris et du conseil central des églises réformées de France. On lui doit : *Rapports présentés en* 1817 *et* 1818 *à la chambre des communes d'Angleterre par le comité chargé de l'examen des lois sur les pauvres*, traduit de l'anglais, Paris, 1818, in-8°; et *Recueil des principes de droit administratif et de droit public qui se rattachent à l'administration;* Paris, 1842, in-8°. — *Pierre-Marie-Adolphe* Laffon de Ladebat, né le 1er octobre 1792, mort au mois de janvier 1857. Entré en 1810 dans les bureaux du ministère de l'intérieur, il parvint à la place de chef de bureau, et lors de la création du ministère de l'agriculture et du commerce, il y devint chef du bureau sanitaire. Il occupa cet emploi jusqu'en 1848, et fut mis alors à la retraite. Peu de temps après il devint membre titulaire du comité consultatif d'hygiène publique de France. Il y apporta beaucoup de zèle, et fut le rapporteur d'un grand nombre de commissions. On cite de lui plusieurs rapports relatifs aux lazarets, aux quarantaines, aux épidémies, aux eaux minérales, etc. — M. *Edmond* Laffon de Ladebat, né en 1802, est employé à la préfecture de la Seine.

L. L—t.

Haag, *La France protest.* — Guizot, *Discours prononcé sur la tombe de M. Laffon de Ladebat;* dans le *Moniteur*, 1829, p. 1686. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — De Barante, *Hist. du Directoire.* — Thiers, *Histoire de la Révolution.* — *Moniteur*, 1792, 1796, 1797.

LAFFREY (*Arnoux*), littérateur français, plus connu sous le nom d'*Arnoux-Laffrey*, né a Gap (Dauphiné), le 19 septembre 1735, mort à Paris, le 19 septembre 1794. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu du prieuré de Saint-Sébastien, au diocèse de Die. La mort de son père l'ayant mis à la tête d'une petite fortune, il se mit à parcourir une partie de l'Europe. Dans ces voyages, il se lia d'amitié avec le prince de Salm-Kirbourg, qui l'amena à Paris et lui donna un logement dans son hôtel. Ce prince étant mort sur l'échafaud, le 23 juillet 1794, Laffrey en éprouva un tel chagrin qu'il mourut deux mois après. On a de lui : *Vie privée de Louis XV, principaux événements, particularités et anecdotes de son règne;* Londres, 1781, 4 vol. in-12. Barbier attribue cet ouvrage, nous ne savons pourquoi, à Mouffle d'Angerville. Il a été remanié et publié sous le titre suivant : *Siècle de Louis XV, contenant les événements qui ont eu lieu en France et dans le reste de l'Europe pendant les cinquante-neuf années du règne de ce monarque*, ouvrage posthume d'Arnoux-Laffrey, publié par Mathon de La Varenne; Paris, 1796, 2 vol. in-8°; — *Annales de la monarchie française depuis son origine jusqu'à la mort de Louis XV.* Les bibliographes citent tous cet ouvrage comme ayant été imprimé; mais nous croyons qu'ils ont mal compris ce qu'en dit Mathon de La Varenne dans la préface du précédent : il a été seulement trouvé en manuscrit dans les papiers de Laffrey. Enfin, Laffrey avait rédigé dans sa jeunesse une feuille périodique de Bruxelles.

A. R.

Barbier, *Dict. des Anonymes.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Préface du *Siècle de Louis XV*, ci-dessus.

LAFITAU (*Joseph-François*), missionnaire français, né à Bordeaux, en 1670, mort dans la même ville, en 1740. Il fit pendant plusieurs années partie des membres de la Société de Jésus envoyés au Canada. Revenu dans sa patrie, il a publié : *Mémoire concernant la précieuse plante ging-sang de Tartarie;* Paris, 1718, in-8° (1); — *Mœurs des Sauvages comparées aux mœurs des premiers temps;* Paris, 1723, 2 vol. avec fig.; 1724, 4 vol. in-12; — *Histoire des Découvertes et des Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde;* 1733, 2 vol. in-4°, avec fig.; 1734, 4 vol. in-12.

A. J.

Raynal, *Histoire des Deux Indes*, t. XIII, p. 29. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée.* — Querard, *la France Litteraire.*

LAFITAU (*Pierre-François*), prélat français, parent du précédent, né à Bordeaux, en 1685, mort à Sisteron, le 3 avril 1764. Il fit ses études chez les jésuites, et joua plus tard un rôle assez actif dans l'affaire du jansénisme sous la régence. Créature de Dubois, il fut envoyé à Rome en qualité de chargé d'affaires, et y fut sacré évêque de Sisteron en 1719. L'année suivante il vint prendre possession de son siége. Lors de la peste de Marseille, Clément XI, après avoir accordé des grâces spirituelles à cette ville, lui envoya trois mille charges de blé. Dubois, supposant que cette offrande avait pour but d'humilier la France et de dénigrer son gouvernement, chargea Lafitau, évêque de Sisteron et son chargé d'affaires à Rome, de retenir les trois vaisseaux porteurs de ce présent dans les ports d'Italie. Ils partirent malgré lui, furent pris par un capitaine barbaresque, qui en apprenant leur pieuse destination s'empressa de les rendre a M. de Belzunce, qui les fit vendre au profit des pauvres. Dubois désirait ardemment le chapeau de cardinal; le père Lafitau fut chargé de presser le pape et de séduire tout son entourage par des présents. Cependant, les choses ne marchant pas aussi rapidement qu'il le voulait, Dubois nomma pour l'ambassade de Rome le cardinal de Rohan. Lafitau, jaloux de se voir donner un collègue et un supérieur, qui s'attribuerait

(1) Cette plante, que les Chinois tiraient de la Corée ou de la Tartarie et qu'ils achetaient au poids de l'or, fut trouvée en [illegible], par Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle est commune; on la porta bientôt à Canton; elle y fut très-prisée et chèrement vendue. Son prix s'éleva en peu de temps de deux à vingt-cinq livres le demi-kil.

tout l'honneur des négociations, redoubla d'efforts pour obtenir du pape une promesse positive. Le 31 décembre 1720, au moment où les cloches de Rome annonçaient la naissance de Charles-Édouard, prince de Galles, de la maison des Stuarts, son père Jacques III, Lafitau, le cardinal Gualtieri, et deux neveux du pape, entouraient ce vieillard languissant dans son fauteuil, et le conjuraient de faire leur bonheur à tous, d'assurer l'appui de la France à un malheureux enfant donné par le ciel pour venger un jour l'Église romaine, en un mot de consommer la nomination de Dubois et de lui promettre au moins par écrit le premier chapeau vacant. Clément XI eut l'air de s'attendrir, prit une plume, et traça tout de suite la promesse désirée, dont il avait dès longtemps bien médité tous les termes. Lafitau, ébloui de sa conquête, envoya aussitôt par un courrier la promesse du pape, sans en bien peser les termes. La colère de Dubois fut excitée à la lecture de cet écrit, qui accordait à la sollicitation de Jacques III, prétendant à la couronne d'Angleterre, ce qui avait été demandé par le régent de France. Lafitau reçut la lettre suivante de Dubois : « En vérité c'est un chef-d'œuvre de dextérité que l'engagement que vous avez tiré du pape; la Discorde l'aurait fabriqué elle-même qu'elle n'aurait rien pu imaginer de pire. M. le Régent est outragé, le prétendant compromis, et je suis couvert aux yeux de l'Europe de ridicule et de preuves de trahison. Je n'ai plus qu'à souhaiter que cet écrit ne soit vu de personne et qu'il tombe éternellement dans l'oubli. » Plus tard, lorsque après la mort de Clément XI, arrivée le 19 mars 1721, les cardinaux français furent envoyés à Rome pour une nouvelle élection, Lafitau proposa hardiment d'acheter le conclave et de donner *la tiare* à qui donnerait *le chapeau*. Le cardinal de Rohan et l'abbé de Tencin furent chargés de ces négociations, dont les résultats sont connus (*voy*. DUBOIS). Lafitau a publié les écrits intitulés : *Histoire de la Constitution* Unigenitus; 1733, 1738 et 1766, 2 vol. in-12; nouv. édit., Paris, 1820, in-8°; — *Réfutation des anecdotes sur la constitution* Unigenitus *adressée à leur auteur*; Aix, 1734, 3 vol in-8°; — *Oraison funèbre de Philippe V, roi d'Espagne*; 1746, in-8°; — *Sermons pour le Carême*; Lyon, 1747, 4 vol. in-12; — *Retraite de quelques jours pour une personne du monde*; Paris, 1750, in-12; — *Retraite pour les Curés*; ibid., in-12; — *Avis de direction pour les personnes qui veulent se sauver*, augm. considérablement et suivi d'un *Avis pour gagner le jubilé*; Paris, 1752; — *Vie de Clément XI, souverain pontife*; Padoue, 1752, 2 vol. in-12; — *Lettres spirituelles*; Paris, 1755, 2 vol. in 12; — *Conférences spirituelles pour les missions*; 1756, in-12; — *La Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge*; Paris, 1759, 2 vol. in-12; — *Entretiens d'Anselme et d'Isidore sur les affaires du temps*; Paris, 1759, in-12; — *Catéchisme évangélique*; 1769, 3 vol. in-8°. A. JADIN.

Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*. — *Lettres de Dubois à Lafitau du 7 février 1720*; Lemontey, t. II, p. 9 — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVII, p. 348.

LAFITE (*Marie-Élisabeth* BOUÉE, dame DE), femme de lettres française, née à Paris, vers 1750, morte à Londres, en novembre 1794. Son mari, J.-Dan. de Lafite, était prédicateur protestant à La Haye; il travailla pendant vingt-deux ans à la *Bibliothèque des Sciences et Beaux-Arts*; La Haye, 1754 à 1780; il se fit aider souvent par sa femme, et tous deux firent avec Renfner la traduction française du 1er vol. des *Essais sur la Physionomie* de Lavater. Les ouvrages que Marie-Élisabeth de Lafite a publiés seule eurent de nombreuses éditions. On distingue parmi les plus connus : *Lettres sur divers sujets* (de littérature et de morale); La Haye, 1775, in-12; — *Réponses à démêler, ou l'oracle pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes gens*; Lausanne, 1791 et 1807; Hambourg et Leipzig, 1792, in-12; — *Entretiens, Drames et Contes moraux*, destinés à l'éducation de la jeunesse, etc.; La Haye, 1781 et 1783, 1788, 2 vol. in-12; Paris, an IX (1801), 2 vol. in-12, et 1821, 4 vol. in-18, avec fig; — *Eugénie et ses élèves, ou lettres et dialogues à l'usage des jeunes gens*; Paris, 1787, 2 part. in-12; Dresde, 1792, in-8°; — *Histoire de la Conspiration du comte de Struenzée, ci-devant ministre de S. M. Danoise*, trad. de l'allemand de Munter; Lausanne, 1773, in-8°; — *Mémoires de Mlle de Sternheim*, trad. de l'allemand; La Haye, 1773, 2 vol. in-12; — *Vie et Lettres* de Gellert; Utrecht, 1775, 5 vol. in-8°. E. D—s.

Prudhomme, *Biographie des Femmes célèbres*. — Quérard, *La France Littéraire*.

* **LAFITTE** (*Jean-Baptiste-Pierre*), auteur dramatique français, né en 1805. Il commença à se faire connaître par des articles dans quelques journaux, puis aborda le théâtre et le roman historique. On a de lui : *L'Amitié des Femmes*, un acte en vers; 1831; — *Jeanne Vaubernier*, trois actes en prose; 1832; — *Voltaire et madame de Pompadour*, trois actes; 1833; — *Naissance et Mariage*; 1835; — *Valerie mariée*; 1837; — *Lauzun*; 1840; — *Mémoires de Fleuri*, acteur du Théâtre-Français; 1835; — *Les trois Marins*, 2 vol. in-8°; Paris, 1841; — *Le Docteur rouge*, 2 vol. in-8°; 1844; — *Le Gage du Roi*, 2 vol. in-8°; 1845; — *Le Gantier d'Orléans*, 3 vol. in-8°; 1845; — *L'Angelus*, vaudeville en un acte; 1846; — *Le Pour et le Contre*, comédie en prose, Théâtre-Français; 1852 (en société avec M. Eugène Nyon). Cette pièce a été reprise en 1854. A. J.

Docum. partic.

LAFITTE-CLAVÉ (N.), ingénieur français,

né à Clavé, près de Moncrabeau, dans la Guyenne, en 1750, mort en 1793. Après avoir fait de bonnes études, il suivit la carrière militaire dans le génie, et devint inspecteur général des fortifications. Envoyé en Turquie en 1785, il prit du service dans les armées mahométanes, et s'y distingua dans la guerre contre la Russie. A l'occasion de la défense du fort de Kinburn, il reçut du sultan une épée magnifique. Il organisa ensuite à Constantinople une espèce d'école militaire, pour laquelle il composa, en langue turque, un *Traité élémentaire de Castramétation et de Fortification passagère;* Péra, 1787, 2 parties in-4°, avec 12 planches, réimprimé en français à la suite du *Mémorial pour la Castramétation et la Fortification passagère*, ouvrage posthume de Cormontaigne, 1803 et 1825. Revenu en France en 1792, Lafitte fit la campagne de Belgique comme commandant le corps du génie, et obtint le grade de maréchal de camp. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales, où il rendit des services importants. Il n'en fut pas moins arrêté avec d'autres officiers généraux. Son innocence ayant été bientôt reconnue, on lui rendit la liberté, et la Convention lui fit adresser un brevet de général de division. Mais, accablé de chagrin, il mourut avant que ce brevet lui arrivât. Outre l'ouvrage précité, il est encore auteur d'un *Mémoire militaire sur la Frontière de la Flandre et du Hainaut, depuis la mer jusqu'à Charlemont;* Bâle et Paris, 1797, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Arnault et Jouy, *Biogr. des Contemporains.*

LAFLIZE (*Dominique*), médecin français, né à Nancy, en 1736, mort dans la même ville, le 23 janvier 1793. Il exerça sa profession avec succès dans sa ville natale, devint successivement président du Collége de Chirurgie de Nancy, associé de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, chirurgien en chef des hôpitaux de charité, professeur des maladies et opérations chirurgicales et membre do la municipalité de Nancy. On a de lui : *Méthode nouvelle et facile d'administrer le vif-argent aux personnes attaquées de la maladie vénérienne*, trad. du latin de Plenk; Nancy, 1768, in-12; — *Dissertatio physiologica sistens raram placentæ supra caput adhæsionem;* Nancy, 1769, in-4°; — *De Aquis Nanceianis;* Nancy, 1770 et 1774, in-4°; — *An in morbis acutis exanthemata sint critica?* 1771, in-4°; — *Discours sur les faveurs que Louis le Bien Aimé a accordées à la chirurgie*, etc.; Nancy, 1773, in-4°; — *Quelle est dans le traitement des maladies chirurgicales l'influence des choses nommées non naturelles?* mémoire couronné par l'Académie de Chirurgie de Paris; 1775; — *Exposition des règles diététiques des aliments dans les maladies chirurgicales*, couronné par la même Académie; 1779, et plusieurs autres *Mémoires et discours.* L—z—E.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel* (éd. de 1810). — Quérard, *La France Littéraire.*

LAFOLIE (*Louis-Guillaume* DE), physicien et chimiste français, né à Rouen, en 1739, mort dans la même ville, le 2 février 1780. Sous la direction de son oncle, Poullain, qui possédait un assez beau laboratoire, garni d'instruments propres aux expériences physiques et chimiques, Lafolie prit un goût particulier pour ces sciences. La carrière de ce laborieux savant a été courte; mais elle a été marquée par de nombreux travaux. Il est le premier qui soit parvenu à fixer sur le fil la couleur dite *rouge des Indes*, et découvrit la teinture en jaune extraite de la gaude. Il avait, dit-on, trouvé le secret d'une composition métallique qui devait être beaucoup plus avantageuse que le cuivre pour le doublage des vaisseaux; mais sa mort en arrêta les essais. Il était membre de l'Académie de Rouen depuis 1774, et venait d'être nommé inspecteur des manufactures royales, lorsque, étant tombé sur un matras qu'il tenait en main, il mourut des suites de ses blessures. Parmi ses nombreux écrits, on cite surtout : *Le Philosophe sans prétention, ou l'homme rare, ouvrage physique, chimique, politique et moral;* Paris, 1775, in-8°. C'est un ouvrage rempli d'imagination. On regrette que l'auteur ait cru devoir adopter la forme et le style du roman. Il y traite de l'électricité, des affinités chimiques, du phlogistique, de la gravité des corps, des tremblements de terre, des métaux et des pierres précieuses, etc. Dans le même ouvrage Lafolie raille l'air fixe de Priestley et la conversion de l'air en eau; — une vingtaine de mémoires, insérés dans le *Recueil de l'Académie de Rouen* et dans le *Journal de Physique*, t. IV et V, parmi lesquels : *Sur le Vernis au feu et à l'eau;* — *Sur l'Air fixe;* — *Sur le Bleu de Prusse;* — *Sur l'Étain soumis à une nouvelle épreuve;* — *Sur l'Huile de Vitriol;* — *Sur la Potasse;* — *Sur l'Acide du Soufre;* — *Sur la Conversion de l'Air en Eau;* — *Sur le Magnetisme*, etc. L—z—E.

Ph.-J. Guilbert, *Mémoires biographiques et littéraires de la Seine Inférieure.*

LAFOLIE (*Charles-Jean*), polygraphe français, né à Paris, le 25 janvier 1780, mort dans la même ville, le 4 février 1824. Il entra dès l'âge de quinze ans dans l'administration départementale de la Seine (section de l'instruction publique). Lors du procès du général Moreau (1804), il répandit dans le public une brochure anonyme qui fit grande sensation et contribua peut-être au résultat non-sanglant de cette affaire (1). En

(1) L'auteur y disait : « Des mercenaires à gages osent affirmer que personne ne doute plus de la culpabilité de Moreau, que personne ne doute plus de la part qu'il a prise à la conspiration, que son crime est avéré; et ces misérables libellistes, jugeant de l'âme du chef de l'État par les passions honteuses dont la leur est dévorée, appellent sa vengeance sur la tête de l'illustre et malheureux général. Il importe d'éclairer le gouvernement. Tous ceux qui ont assisté à la procédure, tous

1805, Méjan, ministre de la justice du royaume d'Italie, appela Lafolie pour diriger ses bureaux. Celui-ci s'occupa aussitôt de publicité, rédigea un journal intitulé *Il Poligrafo*, et, s'étant rendu l'organe du mécontentement des Italiens surchargés d'impôts, se fit destituer. En 1812 il fut réintégré à Trévise en qualité de secrétaire général du Tagliamento, et devint ensuite préfet à Ravenne. Il revint en France lorsque l'Italie passa sous le joug autrichien, et obtint en 1814 la place de conservateur des monuments publics de la capitale. Il mourut jeune encore, et laissa incomplète une bibliothèque déjà fort belle, dont le catalogue a été publié par Pichard; Paris, 1824, in-8°. Les principaux travaux de Ch.-J. Lafolie sont : une édition revue du *Janua Linguæ reserata* (de J. Amos Comenius); 1802, in-12; — une édition (la cinquième) de la *Grammaire italienne de Messieurs de Port-Royal*, précédée de *Réflexions sur cette Grammaire* et suivie d'une *Préface sur la décadence de la langue latine et la Renaissance de l'italienne*; Paris, 1803, in-8°; — *L'Opinion publique sur le procès du général Moreau*, dédiée à Napoléon Bonaparte; Paris, 1804, in-8°; — *L'Angleterre jugée par elle-même, ou aperçus moraux et politiques sur la Grande-Bretagne, extraits des écrivains anglais*, trad. de l'italien; Milan, 1806, in-8°; Paris, 1808, in-12; — *Elisabetta, ovvero gli Esiliati in Siberia*, trad. du français de Mme Cottin; Milan, 1807, in-18; — *Lettre de Vincent Monti à l'abbé Xavier Betinelli, membre de l'Institut d'Italie*, trad. de l'italien; Milan, 1807, in-8°; — *L'Épée de Frédéric II, roi de Prusse*, octave, trad. de l'italien de V. Monti; Milan, 1807, in-8°; — *De la Reconnaissance des Gens de Lettres envers le Gouvernement bienfaiteur*, trad. de l'italien, de Louis Atabil, professeur à Padoue; Brescia, 1808, in-8°; — *L'Hiérogamie de Crète*, hymne, traduite de l'italien de V. Monti; Paris, 1810, in-8°; — *Tavole chronologiche degli Uomini più Illustri d'Italia dal tempo della Magna Grecia, fino a giorni nostri*; Milan, 1810, in-8° : ces tables font partie d'une édition italienne de la *Géographie* de Guthrie; — *Mémoires historiques relatifs à la fonte et à l'élévation de la statue équestre de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf*; Paris, 1819, in-8°; — *Notices des Monuments publics, palais, édifices, musées, galeries, dépôts, bibliothèques, écoles, colléges, hospices, hôpitaux, manufactures royales, halles, marchés, fontaines, ponts, quais, places, jardins, théâtres, établissements scientifiques, littéraires et d'art de la ville de Paris, avec l'indication des ministères*, etc.; Paris, 1820, in-12; — *Histoire de l'Administration du royaume d'Italie pendant la domination française*, précédée d'un *Index chronologique des principaux événements concernant l'Italie, depuis* 1792 *jusqu'en* 1814, et d'un *Catalogue alphabétique des Italiens et des Français au service de ce royaume*, etc., trad. de l'italien de Frédéric Corradini; Paris, 1823, in-8°. Lafolie est l'auteur et non le traducteur de cet ouvrage, qui a été réimprimé sous le titre de *Mémoires sur la cour du prince Eugène et le royaume d'Italie*; Paris, 1824. Il en a paru une critique intitulée : *Observations du marquis Arborio Gattinara, de Crême, sur quelques articles peu exacts de l'*Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination des Français; Turin, 1823, in-8°. Lafolie a donné des *Notices biographiques* dans la *Galerie Française*, ou *collection des portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles*; Paris, Didot, 1822 et 1824, in-4°. L—z—e.

Beuchot, *Bibliographie de la France*, ann. 1826, p. 456. — Mahul, *Annuaire Nécrologique de 1826*. — Fauche-Borel, *Précis historique*, octobre 1815, p. 13.

LAFON (*Jean-Baptiste-Hyacinthe*), conspirateur français, né à Pessac (Gironde), en 1766, mort en 1836. Il était entré dans les ordres avant la révolution. Sous le Directoire il fut affilié à l'*Institut Philanthropique*, société organisée dans le midi de la France dans le but de rétablir les Bourbons. Il fit de la propagande pour cette société, et se rendit ensuite en Bretagne, dans le même but. Arrêté à Bordeaux, au moment où il faisait imprimer secrètement les protestations du pape sur l'occupation de ses États et la bulle d'excommunication lancée contre Bonaparte, il fut conduit à Paris et mis au secret dans les prisons de la préfecture. Il parvint à soustraire des pièces de son dossier, et refusa de faire connaître ses complices. Enfermé à La Force, il fut ensuite transféré à la maison de santé de la barrière du Trône, où il se rencontra avec le prince de Polignac, Bertier de Sauvigny et le général Malet (*voy.* ce nom). Il conçut avec eux le hardi projet de renverser l'empereur Napoléon, pendant qu'il était occupé en Russie. Malet, qui était républicain, ne consentit à cette association que sous toutes réserves. Le 23 octobre 1812 l'abbé Lafon s'échappa pendant la nuit avec le général Malet. Assisté de quelques troupes, ils délivrèrent les généraux Guidal et Lahorie (*voy.* Malet), et l'abbé Lafon se dirigea vers la préfecture de police pendant que Malet allait à l'état-major de la place. Maître de la préfecture de police, l'abbé

ceux qui ont lu et les discours du général Moreau et son *Mémoire justificatif*, ont une même opinion, et cette opinion est l'innocence de l'accusé. Le peuple, qui ne juge que par sentiment, mais que le sentiment conduit si souvent à la vérité, l'a aussi cette opinion. L'intérêt pour ce général s'est accru au point de ne pouvoir plus croître. Tous les citoyens se sont étonnés d'être frappés d'un sentiment qui n'était pas encore celui du chef de l'État : ils se sont étonnés que par une de ces inspirations familières à un héros il n'eût pas pressenti l'innocence de cet illustre général, lorsqu'ils en étaient tous convaincus. »

Lafon, qui ne recevait pas de nouvelles de Malet, confia la garde de la préfecture au jeune Boutreux, et se rendit au ministère de la police générale, sur le quai Malaquais, où le général Lahorie était établi. De là il se transporta à l'état major de la place, où il demanda à parler au commandant de la place, sans le nommer. On lui répondit que s'il entrait il ne sortirait pas quand il voudrait. Il n'en voulut pas savoir davantage, et se retira; mais deux soldats le suivirent et l'arrêtèrent dans le jardin des Tuileries Lafon prit le ton de l'accusation, et se laissa conduire à Laborde, qui lui rendit la liberté. Arrêté de nouveau, il reparut pour la seconde fois devant Laborde, se plaignit fortement et s'esquiva. Son premier soin fut d'aller avertir Boutreux, qui fut arrêté trois jours après à Pontoise et fusillé au bout de trois mois. Plus heureux, l'abbé Lafon se cacha dans Paris pendant un mois, fit courir le bruit de sa mort, et se rendit à Louhans, où il obtint, sous un faux nom, une place dans l'enseignement public. Il garda cet emploi jusqu'en 1814. De retour à Paris à cette époque, il signala encore son zèle pendant les Cent Jours dans la Suisse et les départements de l'est, où il ranima le courage des royalistes, fit arborer le drapeau blanc dans plusieurs communes après la bataille de Waterloo, et décida plusieurs commandants de place à reconnaître l'autorité royale. A la seconde restauration, il reçut la croix de la Légion d'Honneur et fut nommé sous-précepteur des pages. On a de l'abbé Lafon : *Histoire de la Conjuration de Malet, avec des détails officiels sur cette affaire;* Paris, 1814, in-8°; 2e édition, revue, corrigée et augmentée des pièces officielles du procès, recueillies à la commission militaire par le sténographe du ministère de la police, des interrogatoires des conjurés, des lettres inédites, etc.; Paris, 1814, in-8°.

L. L—T.

Hist. de la Conjuration de Malet. — *Biogr. des Hommes vivants.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog nouv. des Contemp.*

LAFON-BLANIAC (*Guillaume - Joseph-Nicolas*), général français, né le 25 juillet 1773, à Villeneuve d'Agen, mort le 28 septembre 1833, à Vico (Corse). Sous-lieutenant de cavalerie en 1792, il fit ses premières armes dans le nord, et fut blessé à la prise de Furnes; il servit ensuite aux armées des Pyrénées et d'Italie. Envoyé en Égypte il reçut un coup de sabre au combat de Damanhour, protégea la retraite de l'infanterie dans les défilés de l'Anti-Liban, et combattit avec une rare intrépidité à Alexandrie; le général en chef Menou lui donna le commandement d'un régiment de dragons (an IX). Sous l'empire, il fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, devint écuyer du prince Joseph, et, promu général de brigade, le 12 septembre 1806, concourut en cette qualité à la conquête du royaume de Naples. Après avoir pacifié ce pays, qu'infestaient de nombreuses bandes d'insurgés, il commanda la capitale, et suivit en Espagne le nouveau roi, qui lui portait beaucoup d'amitié. Attaché à sa personne comme aide de camp, il fut nommé général de division (8 juin 1808), puis gouverneur de Madrid. L'armée ayant commencé son mouvement de retraite, Lafon Blaniac se trouva, le 21 juin 1813, à la bataille de Vittoria, et y eut l'avant-bras fracassé par un coup de feu. Au mois de janvier 1814, il prit le commandement de la cavalerie de réserve de l'armée d'Italie, et fut mêlé à toutes les opérations militaires jusqu'à l'abdication de l'empereur. Mis à l'écart par le gouvernement des Bourbons, il fut rappelé à l'activité après juillet 1830 et mis à la tête de la 17e division militaire (Corse). Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

P. L—Y.

Moniteur universel, 1833. — *Journal Militaire officiel.* — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Celebrités Militaires de la France.*

LAFON (*Pierre*), célèbre acteur français, né à La Linde (Périgord), le 13 septembre 1775, mort à Bordeaux, en mai 1846. Son père, qui était médecin, le destinait à l'Église. Le jeune Lafon commença ses études dans cette direction. Il entra au collége de Bergerac, et se fit remarquer par une mémoire prodigieuse, un amour ardent pour les vers et une passion vive pour la déclamation. Dès l'âge de dix ans il obtenait des succès aux représentations de fin d'année données par les élèves. En 1791 il vint à Bordeaux, et suivit les leçons de rhétorique de Ferlus, dont il fut l'élève favori. Il composa alors une tragédie en cinq actes et en vers, *La Mort d'Hercule*, qui fut jouée par des amateurs et dans laquelle il remplit le rôle de Nessus. Les acteurs de Bordeaux représentèrent eux-mêmes cette pièce, le 23 août 1793, et admirent l'auteur à jouer son rôle comme amateur. Bientôt Lafon, cédant à l'entraînement général, partit à l'armée républicaine. Rappelé par son père, il reprit ses études médicales, et un an après le district de Bordeaux l'envoya à l'école centrale de santé de Montpellier. Mais l'amour du théâtre l'emportait. Il entra dans une association de jeunes étudiants qui jouaient la comédie entre deux paravents. Un soir il s'enhardit à jouer sur le théâtre de Montpellier dans une représentation au bénéfice des pauvres. Il fut applaudi. « Sa jeunesse, dit M. Rolle, ses qualités extérieures, sa fougue, les allures fanfaronnes qu'il tenait de son origine, réussirent complétement. » A partir de ce triomphe Lafon appartint tout entier au théâtre. En 1796 il alla donner quelques représentations à Marseille, et fut engagé par un directeur de troupe ambulante, avec lequel il alla à Nice, à Toulon et à Draguignan, où il fit la connaissance du poëte Raynouard. Il s'était lié à Nice avec un parent de Barras qui lui avait conseillé de venir à Paris, et qui lui donna une lettre pressante pour Barras. Celui-ci était alors directeur; il accueillit favora-

blement Lafon, et l'adressa à Dugazon. Le comédien s'intéressa à son jeune émule, et lui donna des leçons. Barras lui fit une pension sur les fonds d'encouragement aux arts. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte le prit sous sa protection, et signa en sa faveur un ordre de début à la Comedie Française Lafon y parut le 8 mai 1800, dans le rôle d'Achille d'*Iphigenie en Aulide*. Il y obtint un vrai succès. La singularité d'une éducation tragique faite par un acteur comique exerça la verve des beaux esprits et la curiosité du public Vigée adressa à Lafon une épître qui se terminait par ce trait :

> Et de l'école de Thalie
> Achille vient de s'élancer.

Tout Paris raffola du débutant. Lafon joua successivement Orosmane, Tancrède, Zamore, Ladislas, Arsace. « Lafon fut le contemporain de Talma, dit M. Rolle. Pendant vingt-six ans ces deux acteurs diversement célèbres occupèrent non pas au même rang et d'un pas égal la scène tragique. Lafon, comme Talma, eut ses partisans nombreux, ardents, enthousiastes, qui s'égaraient dans leur amour pour le sonore et le faux jusqu'à le comparer à son illustre camarade; beaucoup même l'élevaient au-dessus. » Outre cette écrasante concurrence contre laquelle il dut lutter, il avait fallu de grands efforts à Lafon pour perdre l'accent très-prononcé de son pays natal. « Sans avoir atteint la profondeur et le fini du jeu de notre grand acteur tragique, selon Ourry, Lafon prêta beaucoup d'éclat aux rôles que nous venons de citer, à ceux aussi de Rodrigue, d'Abner, etc., et à plusieurs autres créés par lui dans le nouveau répertoire. Il fut surtout remarquable dans les rôles des personnages qui expriment avec franchise, avec chaleur des sentiments passionnés. Il semble que La Harpe, plusieurs années auparavant, dans une *Épître à Mlle Dumesnil*, avait deviné cet acteur, quand il traçait ces deux vers :

> D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse
> D'un debit cadencé la pompe harmonieuse.

Ils sont en effet le résumé fidèle des qualités et des défauts de Lafon, dont la belle tenue, les gestes nobles, la diction correcte et pompeuse n'etaient pas toujours exempts de quelque roideur et de quelque emphase. On lui a reproché aussi avec raison de trop faire sentir la rime et la césure des vers, et d'avoir ainsi pris à tort pour l'acteur le précepte que Boileau adressait seulement au poete. »

En 1806, Lafon fit une excursion très-heureuse dans le domaine de la comédie. Il joua les premiers rôles de ce genre, *Alceste*, *le Glorieux*, etc. Après vingt-neuf ans de succès il quitta la scène, et se borna à ses fonctions de professeur au Conservatoire, qu'il cessa aussi d'exercer après la revolution de Juillet, la classe de déclamation ayant été supprimée. Il resta d'abord à Paris, vivant dans une modeste aisance acquise par ses travaux et cultivant les lettres, qu'il avait toujours chéries, s'occupant, disait-on, de rédiger des mémoires sur sa carrière théâtrale et sur l'art où il avait brillé. En 1834 il représenta la Comédie Française à l'inauguration de la statue de Corneille à Rouen. Il avait aussi été l'organe de ses camarades sur la tombe de Talma En 1839 il parut encore une fois sur la scène, dans une représentation à son bénéfice. Il se retira ensuite à Bordeaux, auprès de sa fille, peintre habile, qui avait épousé M Marsaud, négociant de cette ville. D'après M. Rolle, Lafon « fut un homme loyal, instruit d'ailleurs et cultivé, d'un commerce sûr, d'une humeur constamment bienveillante, d'une bonté qui allait jusqu'à la faiblesse, et à laquelle les habitudes théâtrales, qu'il gardait dans la vie privée, n'ôtaient rien de sa douceur, y joignant au besoin un certain assaisonnement de vanité inoffensive et candide qui avait son intérêt et son charme. » On a de lui : *La Mort d'Hercule*, tragédie en cinq actes et en vers; Libourne, 1792, in-8°; — *Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pierre Corneille, à Rouen, le 19 octobre* 1834, suivi du *Discours sur la mort de Talma;* Paris, 1834, in-8°. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 46. — Ourry, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Rolle, dans le *Constitutionnel* du 18 mai 1846.

* LAFON-LABATUT (*Joseph*), peintre et poète français, né à Messine, vers 1820. Son père, ancien soldat, originaire du Bugue, petite ville du Périgord, avait épousé une Sicilienne. Désireux de revenir en France, il s'embarqua avec sa femme et son fils sur un vaisseau anglais La mère de Joseph, atteinte de la peste, mourut à Gibraltar. Débarqué à Calais, Labatut père amena son fils à Paris, puis reprit le chemin du Bugue. Joseph avait cinq ans. Il perdit bientôt son père. Une bonne veuve le recueillit, et lui apprit à lire. Les Fables de La Fontaine étaient seules à sa disposition : il en copia les lettres, et se fit ainsi une écriture à son usage. Il avait atteint l'âge de neuf ans lorsque sa position apitoya un vieux curé de village, son parent, qui se chargea de lui, acheva de l'instruire et en fit un enfant de chœur accompli. Ayant découvert par hasard une traduction de l'*Iliade*, il ne rêva plus que héros et demi-dieux, se mit à en charbonner sur les murs et à modeler en argile Le bon curé vint à mourir. Joseph fut recueilli par un ami de son père, Pellissier, qui était secrétaire auprès de Raynouard. Joseph alla visiter le musée du Louvre; plein d'enthousiasme pour Rubens, il voulut être peintre. Quelques leçons de M. Sudre suffirent pour le mettre en état d'entrer dans l'atelier de Gérard. Il y travaillait depuis six mois lorsqu'il perdit la vue. Il partit pour Le Bugue, où la sœur de la veuve qui l'avait recueilli dans son enfance prit soin de lui. Un jeune chirurgien lui prodigua en vain les secours de son art; mais il avait une petite-fille qui se prit d'amitié pour l'aveugle. Celui-ci se plut à

développer l'intelligence de cette enfant, qui passa bientôt pour une merveille. Un père de famille, frappé de ce résultat, confia l'éducation de son fils à Lafon-Labatut, et l'aveugle réussit à préparer ainsi plusieurs jeunes gens. En même temps, « inspiré, dit M. Avenel, par la puissance de ses douleurs et de ses regrets, il s'était senti tout à coup entraîné à les épancher dans des plaintes touchantes qui avaient pris, à son insu, les formes et le rhythme poétiques. Ne pouvant plus être peintre, il était devenu poëte. » Sa santé s'était affaiblie; il ne trouvait plus à exercer ses talents de précepteur; ses amis songèrent à publier ses essais, pour attirer sur lui l'attention et lui procurer quelques ressources. Pellissier se chargea de les recueillir et de les éditer. Ils parurent sous ce titre : *Insomnies et Regrets*; Paris, 1845, in-18. « Chose digne de remarque, dit Pellissier, dans ses effusions les plus douloureuses, jamais un reproche, un murmure contre sa destinée... Sans aucune préoccupation de gloire, mais courageux et résigné, il a su se roidir contre l'adversité, supporter toutes ses atteintes. » Le 10 septembre 1846, l'Académie Française lui décerna le prix fondé par le comte Maillé de Latour-Landry, en faveur d'un écrivain pauvre dont le talent mérite d'être encouragé, et le comte de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, y ajouta une indemnité annuelle sur les encouragements littéraires. L. L—T.

Pellissier, *Notice sur l'auteur*, en tête des *Insomnies et Regrets*. — Sainte-Beuve, *Notice* dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1845. — M. Avenel, article dans le *Moniteur* du 8 janvier 1846. — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.*

* **LAFOND DE LARCY** (*Gabriel*), écrivain français, né en 1802. Ancien capitaine de la marine marchande, il a publié : *Guide de l'Assureur et de l'Assuré en matière d'Assurances maritimes*, etc.; 1837, in-8°; — *Quinze Ans de Voyages autour du monde*; 1840, 2 vol. in-8°; — *Voyages autour du monde et Naufrages célèbres*; 1842, 2 vol. in-8°, avec fig.; — *Des Iles Marquises et des Colonies de la France*; 1843, in-8°; — *Un Mot sur l'Émancipation de l'Esclavage et sur le Commerce maritime de la France, en réponse à M. le duc de Broglie, au projet du gouvernement*, etc.; 1844, in-8°; — *Études sur l'Amérique espagnole sous le rapport du commerce maritime de la France*; 1848, in-8°. G. DE F.

Journal de la Librairie.

LA FONS (*Jacques* DE), poëte français, né à Mirebeau (Anjou), vers 1575, mort vers 1620. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Le Dauphin*, poëme en dix livres sur les devoirs d'un prince destiné à régner; Paris, 1609, in-8°. L'ouvrage est dédié au fils aîné d'Henri IV, Louis XIII, alors âgé de neuf ans, dont le portrait est gravé en tête de l'édition; — *Discours sur la mort de Henri le Grand, dédié à M. de Souvray, marquis de Courtenvaux, gouverneur de Touraine*. Le style, le plus souvent boursouflé et fatigant, ne manque pas parfois de mouvement et d'une certaine éloquence heureuse. A la fin, l'auteur a ajouté des stances de quatre vers sur le même sujet. Ce discours fait partie du recueil d'*Oraisons et Discours funèbres de divers auteurs sur le trépas d'Henri le Grand*, par G. Du Peyrat, aumônier; Paris, Rob. Estienne, 1611, in-8°. On connaît encore de La Fons des bergeries et une tragi-comédie en cinq actes avec prologue, sous ce titre : *Amour vaincu, tragi-comédie, représentée devant très-illustre prince Henry de Bourbon, duc de Montpensier.. et très-excellente princesse Catherine de Joyeuse, le* 10 *septembre* 1599, *en leur château de Mirebeau*; Poitiers, 1599, petit in-4°. Célestin PORT.

Goujet, *Mém.*, t. XV, p. 53. — Viollet-Leduc, *Biblioth. Poétiq.*, p. 349. — *Catalog. de la Bib.* de Soleinne, t. I, p. 181, n° 869.

* **LA FONS**, baron de MÉLICOCQ (*François-Joseph-Alexandre* DE), botaniste et archéologue français, né à Noyon (Oise), le 2 novembre 1802. Comme botaniste, on lui doit : *Calendrier de Flore, ou catalogue des plantes des environs de Noyon* (Oise); 1829, in-12 : l'auteur y a joint des *Recherches historiques sur Beauvais et Compiègne*; — *Prodrome de la Flore des arrondissements de Laon, Vervins, Rocroy et des environs de Noyon*; 1839, in-8°. Il a donné diverses notices dans les *Annales des Sciences naturelles*, en 1838, 1840, 1843, sur la végétation en Picardie; dans les *Mémoires de la Société Linnéenne du nord de la France* (année 1840), des *Observations sur quelques variétés et monstruosités nouvelles*; *sur des plantes observées près de Saint-Amand*, etc.; dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture de Béthune*, en 1841, une *Notice sur la culture de l'*Isatis tinctoria *au moyen âge*; dans l'*Annuaire du Pas-de-Calais*, 1848-1849, *Les Plantes croissant dans les environs de Béthune*; dans *Le Thiérache*, en 1849, *La Flore de la Thiérache*. Dans le *Bulletin de la Société Botanique de France*, en 1854, 1856, 1857, diverses notices sur des plantes et sur le mûrier blanc du nord de la France. Il est un des collaborateurs de M. Tuel pour l'*Herbier des flores locales de la France*.

Comme archéologue, M. de La Fons est auteur de nombreuses investigations sur l'histoire, les coutumes, les monuments, etc., de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, etc. Ses principaux travaux sont : *Priviléges et Franchises de quelques villes de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et du Valois*; 1839, in-8°; — *Recherches historiques sur Noyon et le Noyonnois*; 1839, in-8°; — *Les Artistes et les Ouvriers du nord de la France et du midi de la Belgique aux quatorzième et*

quinzième siècles; 1848, in-8°; — *De l'Artillerie de la ville de Lille aux quatorzième, quinzième et seizième siècles;* 1854, in-8°; — *Le Château de Guise;* 1850, in-4°; — un grand nombre de notices dans divers recueils : dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1839, sur les *Châteaux de Ham et de Quercy;* — dans les *Archives de Picardie*, en 1841 et 1842; — dans l'ouvrage sur les *Châteaux, Beffrois et Hôtels de ville de Picardie* (1843-1845); — dans les *Mémoires de la Société d'Abbeville*, 1841-1843, *Notice sur les Sorciers;* — dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, de 1843 à 1857, entre autres : des *Lettres de Louis XI et de Tristan l'Ermite, du connétable de Saint-Pol, sur les Obsèques de ce prince* (1845); — *Sur le Théâtre* (id.); — *Document de* 1409 *trouvé à Noyon* (1848); — *Mélanges extraits de la ville de Lille* (1854); — *Documents pour servir à l'histoire des usages et des mœurs* (1853); — *Documents nouveaux sur Jeanne d'Arc* (1856, 1857), etc.; — dans les *Annales archéologiques* de M. Didron, de 1845 à 1857, divers documents, tels que : *Ameublement des églises aux quinzième, seizième et dix-septième siècles* (1848); — *Cérémonies dramatiques et anciens Usages dans les églises du nord de la France* (1850); — *Le Drame au seizième siècle* (ibid.); — *Documents sur l'art et la littérature au seizième siècle* (ib.); — *Les Jardins du nord de la France au moyen âge* (1852); — *Orfévrerie du moyen âge* (id.); — *Les Peintres verriers de Lille, du quatorzième au seizième siècle* (1854); — dans le *Bulletin du Comité des Arts et Monuments*, de 1846 à 1858 : *Document sur les Commandements de l'Église* (1846); — *Pièces inédites pour servir à l'histoire de l'Artillerie* (*Rapport* de M. Mérimée, 1846); — *Document pour servir à l'histoire du feu grégeois, de l'artillerie et des armes à feu* (*Rapport* de M. de Saulcy, 1847), etc., etc.; — dans le *Bulletin du Comité des Monuments écrits* de 1848 à 1851; — dans le *Bulletin du Comité de la Langue*, de 1854 à 1856; — dans les *Mélanges* de M. Champollion-Figeac; — dans les *Archives du nord de la France*, de 1851 à 1855 : *Des Documents inédits pour servir à l'histoire du protestantisme dans le nord de la France* (1851); — *Police municipale des villes du nord de la France* (1852), etc., dans la *Revue du Nord*, 1854; — dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, 1854, 1855; — dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie*, 1855, 1857 : des *Documents sur les Mystères;* dans la *Revue de Picardie*, 1855, 1856, 1857; dans le *Messager des Sciences historiques de Belgique*, 1856, 1857.

M. de La Fons est correspondant du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts, depuis 1843; membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société Botanique de France, et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes. Il a obtenu des mentions honorables de l'Institut de France en 1848, 1849, 1850, 1855, et une médaille de la Société des Antiquaires de la Morinie pour un travail intitulé : *Les Artistes dramatiques de la Flandre et de l'Artois aux quatorzième, quinzième et seizième siècles.* GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

LAFONT (*Charles* DE), médecin français, né à Nîmes, mort à Avignon, dans les premières années du dix-huitième siècle. Docteur et professeur de médecine à la faculté d'Avignon, il a laissé quelques travaux dont Haller et Sprengel ont parlé avec éloges; nous citerons : *Dissertationes duæ medicæ de Veneno pestilenti;* Amsterdam, 1671, et Iéna, 1683, in-12. Sans avoir eu occasion d'observer la peste, il en expose assez bien la théorie, et la déclare plutôt contagieuse qu'épidémique; — *Tractatus de Hydropotympanite;* Genève, 1697. K.

Manget, *Biblioth. Méd.*

LAFONT (*Pierre*), théologien français, né à Avignon, mort vers 1701, à Uzès. Il fut d'abord prieur de Valabrègue, et se démit de ces fonctions pour se consacrer à la direction d'un séminaire qu'il avait fondé à Uzès; il fut également official de l'évêque de cette ville. Il a écrit des ouvrages qui ont joui de quelque estime : *Entretiens ecclésiastiques pour tous les dimanches de l'année;* Paris, 1588, 5 vol. in-12; réimpr. en 1752; — *Prônes;* ibid., 1701, 4 vol. in-12. K.

Barjavel, *Biobibliogr. du Vaucluse.*

LAFONT (*Joseph* DE), auteur dramatique français, né à Paris, en 1686, mort à Passy, en 1725. Il était fils d'un procureur au parlement de Paris. Ami de l'acteur La Thorillière, dès l'âge de dix-neuf ans il se mit à composer pour le théâtre. Il avait de la verve, et écrivait bien dans le genre comique; mais adonné au vin et au jeu, il mourut jeune encore et dans un état de misère complet. On a de lui : *Danaé, ou Jupiter Crispin*, comédie en vers libres avec *Prologue;* Paris, 1707, in-12; — *Le Naufrage, ou la pompe funèbre de Crispin*, comédie en vers; Paris, 1710 et 1789, in-12; — *Les Trois Frères rivaux*, comédie en vers; Paris, 1713, 1788, in-8°; Utrecht, 1734, in-8°; Troyes, an VII (1799), in-8°; — *Les Fêtes de Thalie*, ballet en trois actes, avec *Prologue;* Paris, 1714, 1722, 1735, 1745 et 1754, in-4° : ces diverses éditions présentent entre elles quelques différences; l'édition originale ainsi que celles de 1745 et de 1754 n'ont que trois actes : *La Fille, la Veuve et la Femme;* l'édition de 1814 contient un quatrième acte, *La Critique des Fêtes de Thalie;* dans l'édition de 1752, *La Critique* a été remplacée par *La Provençale*. Ce ballet eut une grande réputation dans le siècle dernier; — *Hypermnestre*, tragédie en vers libres et en musique, avec un prologue, intitulé : *Jeux en l'honneur d'Isis;* Pa-

Lafon, qui ne recevait pas de nouvelles de Malet, confia la garde de la préfecture au jeune Boutreux, et se rendit au ministère de la police générale, sur le quai Malaquais, où le général Lahorie était établi. De là il se transporta à l'état major de la place, où il demanda à parler au commandant de la place, sans le nommer. On lui répondit que s'il entrait il ne sortirait pas quand il voudrait. Il n'en voulut pas savoir davantage, et se retira ; mais deux soldats le suivirent et l'arrêtèrent dans le jardin des Tuileries Lafon prit le ton de l'accusation, et se laissa conduire à Laborde, qui lui rendit la liberté. Arrêté de nouveau, il reparut pour la seconde fois devant Laborde, se plaignit fortement et s'esquiva. Son premier soin fut d'aller avertir Boutreux, qui fut arrêté trois jours après à Pontoise et fusillé au bout de trois mois. Plus heureux, l'abbé Lafon se cacha dans Paris pendant un mois, fit courir le bruit de sa mort, et se rendit à Louhans, où il obtint, sous un faux nom, une place dans l'enseignement public. Il garda cet emploi jusqu'en 1814. De retour à Paris à cette époque, il signala encore son zèle pendant les Cent Jours dans la Suisse et les départements de l'est, où il ranima le courage des royalistes, fit arborer le drapeau blanc dans plusieurs communes après la bataille de Waterloo, et décida plusieurs commandants de place à reconnaître l'autorité royale. A la seconde restauration, il reçut la croix de la Légion d'Honneur et fut nommé sous-précepteur des pages. On a de l'abbé Lafon : *Histoire de la Conjuration de Malet, avec des détails officiels sur cette affaire;* Paris, 1814, in-8°; 2° édition, revue, corrigée et augmentée des pièces officielles du procès, recueillies à la commission militaire par le sténographe du ministère de la police, des interrogatoires des conjurés, des lettres inédites, etc.; Paris, 1814, in-8°.

L. L—T.

Hist. de la Conjuration de Malet. — Biogr. des Hommes vivants. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog nouv. des Contemp.*

LAFON-BLANIAC (*Guillaume - Joseph-Nicolas*), général français, né le 25 juillet 1773, à Villeneuve d'Agen, mort le 28 septembre 1833, à Vico (Corse). Sous-lieutenant de cavalerie en 1792, il fit ses premières armes dans le nord, et fut blessé à la prise de Furnes; il servit ensuite aux armées des Pyrénées et d'Italie. Envoyé en Égypte il reçut un coup de sabre au combat de Damanhour, protegea la retraite de l'infanterie dans les défilés de l'Anti-Liban, et combattit avec une rare intrépidité à Alexandrie; le général en chef Menou lui donna le commandement d'un régiment de dragons (an IX). Sous l'empire, il fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, devint écuyer du prince Joseph, et, promu général de brigade, le 12 septembre 1806, concourut en cette qualité à la conquête du royaume de Naples. Après avoir pacifié ce pays, qu'infestaient de nombreuses bandes d'insurgés, il commanda la capitale, et suivit en Espagne le nouveau roi, qui lui portait beaucoup d'amitié. Attaché à sa personne comme aide de camp, il fut nommé général de division (8 juin 1808), puis gouverneur de Madrid. L'armée ayant commencé son mouvement de retraite, Lafon Blaniac se trouva, le 21 juin 1813, à la bataille de Vittoria, et y eut l'avant-bras fracassé par un coup de feu. Au mois de janvier 1814, il prit le commandement de la cavalerie de réserve de l'armée d'Italie, et fut mêlé à toutes les opérations militaires jusqu'à l'abdication de l'empereur. Mis à l'écart par le gouvernement des Bourbons, il fut rappelé à l'activité après juillet 1830 et mis à la tête de la 17° division militaire (Corse). Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

P. L—Y.

Moniteur universel, 1833. — *Journal Militaire officiel. — Fastes de la Légion d'Honneur. — Celebrités Militaires de la France.*

LAFON (*Pierre*), célèbre acteur français, né à La Linde (Périgord), le 13 septembre 1775, mort à Bordeaux, en mai 1846. Son père, qui était médecin, le destinait à l'Église. Le jeune Lafon commença ses études dans cette direction Il entra au collège de Bergerac, et se fit remarquer par une mémoire prodigieuse, un amour ardent pour les vers et une passion vive pour la déclamation. Dès l'âge de dix ans il obtenait des succès aux représentations de fin d'année données par les élèves. En 1791 il vint à Bordeaux, et suivit les leçons de rhétorique de Ferlus, dont il fut l'élève favori. Il composa alors une tragédie en cinq actes et en vers, *La Mort d'Hercule*, qui fut jouée par des amateurs et dans laquelle il remplit le rôle de Nessus. Les acteurs de Bordeaux représentèrent eux-mêmes cette pièce, le 23 août 1793, et admirent l'auteur à jouer son rôle comme amateur. Bientôt Lafon, cédant à l'entraînement général, partit à l'armée républicaine. Rappelé par son père, il reprit ses études médicales, et un an après le district de Bordeaux l'envoya à l'école centrale de santé de Montpellier. Mais l'amour du théâtre l'emportait. Il entra dans une association de jeunes étudiants qui jouaient la comédie entre deux paravents. Un soir il s'enhardit à jouer sur le théâtre de Montpellier dans une représentation au bénéfice des pauvres. Il fut applaudi. « Sa jeunesse, dit M. Ro.le, ses qualités extérieures, sa fougue, les allures fanfaronnes qu'il tenait de son origine, réussirent complétement. » A partir de ce triomphe Lafon appartint tout entier au théâtre. En 1796 il alla donner quelques représentations à Marseille, et fut engagé par un directeur de troupe ambulante, avec lequel il alla à Nice, à Toulon et à Draguignan, où il fit la connaissance du poete Raynouard. Il s'était lié à Nice avec un parent de Barras qui lui avait conseillé de venir à Paris, et qui lui donna une lettre pressante pour Barras. Celui-ci était alors directeur; il accueillit favora-

blement Lafon, et l'adressa à Dugazon. Le comédien s'intéressa à son jeune émule, et lui donna des leçons. Barras lui fit une pension sur les fonds d'encouragement aux arts. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte le prit sous sa protection, et signa en sa faveur un ordre de début à la Comédie Française. Lafon y parut le 8 mai 1800, dans le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*. Il y obtint un vrai succès. La singularité d'une éducation tragique faite par un acteur comique exerça la verve des beaux esprits et la curiosité du public. Vigée adressa à Lafon une épître qui se terminait par ce trait :

Et de l'école de Thalie
Achille vient de s'élancer.

Tout Paris raffola du débutant. Lafon joua successivement Orosmane, Tancrède, Zamore, Ladislas, Arsace. « Lafon fut le contemporain de Talma, dit M. Rolle. Pendant vingt-six ans ces deux acteurs diversement célèbres occupèrent non pas au même rang et d'un pas égal la scène tragique. Lafon, comme Talma, eut ses partisans nombreux, ardents, enthousiastes, qui s'égaraient dans leur amour pour le sonore et le faux jusqu'à le comparer à son illustre camarade; beaucoup même l'élevaient au-dessus. » Outre cette écrasante concurrence contre laquelle il dut lutter, il avait fallu de grands efforts à Lafon pour perdre l'accent très-prononcé de son pays natal. « Sans avoir atteint la profondeur et le fini du jeu de notre grand acteur tragique, selon Ourry, Lafon prêta beaucoup d'éclat aux rôles que nous venons de citer, à ceux aussi de Rodrigue, d'Abner, etc., et à plusieurs autres créés par lui dans le nouveau répertoire. Il fut surtout remarquable dans les rôles des personnages qui expriment avec franchise, avec chaleur des sentiments passionnés. Il semble que La Harpe, plusieurs années auparavant, dans une *Épître à Mlle Dumesnil*, avait deviné cet acteur, quand il traçait ces deux vers :

D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse.

Ils sont en effet le résumé fidèle des qualités et des défauts de Lafon, dont la belle tenue, les gestes nobles, la diction correcte et pompeuse n'étaient pas toujours exempts de quelque roideur et de quelque emphase. On lui a reproché aussi avec raison de trop faire sentir la rime et la césure des vers, et d'avoir ainsi pris à tort pour l'acteur le précepte que Boileau adressait seulement au poëte. »

En 1806, Lafon fit une excursion très-heureuse dans le domaine de la comédie. Il joua les premiers rôles de ce genre, *Alceste*, *le Glorieux*, etc. Après vingt-neuf ans de succès il quitta la scène, et se borna à ses fonctions de professeur au Conservatoire, qu'il cessa aussi d'exercer après la révolution de Juillet, la classe de déclamation ayant été supprimée. Il resta d'abord à Paris, vivant dans une modeste aisance acquise par ses travaux et cultivant les lettres, qu'il avait toujours chéries, s'occupant, disait-on, de rédiger des mémoires sur sa carrière théâtrale et sur l'art où il avait brillé. En 1834 il représenta la Comédie Française à l'inauguration de la statue de Corneille à Rouen. Il avait aussi été l'organe de ses camarades sur la tombe de Talma. En 1839 il parut encore une fois sur la scène, dans une représentation à son bénéfice. Il se retira ensuite à Bordeaux, auprès de sa fille, peintre habile, qui avait épousé M. Marsaud, négociant de cette ville. D'après M. Rolle, Lafon « fut un homme loyal, instruit d'ailleurs et cultivé, d'un commerce sûr, d'une humeur constamment bienveillante, d'une bonté qui allait jusqu'à la faiblesse, et à laquelle les habitudes théâtrales, qu'il gardait dans la vie privée, n'ôtaient rien de sa douceur, y joignant au besoin un certain assaisonnement de vanité inoffensive et candide qui avait son intérêt et son charme. » On a de lui : *La Mort d'Hercule*, tragédie en cinq actes et en vers; Libourne, 1792, in-8°; — *Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pierre Corneille, à Rouen, le 19 octobre* 1834, suivi du *Discours sur la mort de Talma*; Paris, 1834, in-8°. L. Louvet.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 48. — Ourry, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Rolle, dans le *Constitutionnel* du 18 mai 1846.

* **LAFON-LABATUT** (*Joseph*), peintre et poëte français, né à Messine, vers 1820. Son père, ancien soldat, originaire du Bugue, petite ville du Périgord, avait épousé une Sicilienne. Désireux de revenir en France, il s'embarqua avec sa femme et son fils sur un vaisseau anglais. La mère de Joseph, atteinte de la peste, mourut à Gibraltar. Débarqué à Calais, Labatut père amena son fils à Paris, puis reprit le chemin du Bugue. Joseph avait cinq ans. Il perdit bientôt son père. Une bonne veuve le recueillit, et lui apprit à lire. Les Fables de La Fontaine étaient seules à sa disposition : il en copia les lettres, et se fit ainsi une écriture à son usage. Il avait atteint l'âge de neuf ans lorsque sa position apitoya un vieux curé de village, son parent, qui se chargea de lui, acheva de l'instruire et en fit un enfant de chœur accompli. Ayant découvert par hasard une traduction de l'*Iliade*, il ne rêva plus que héros et demi-dieux, se mit à en charbonner sur les murs et à modeler en argile. Le bon curé vint à mourir. Joseph fut recueilli par un ami de son père, Pellissier, qui était secrétaire auprès de Raynouard. Joseph alla visiter le musée du Louvre; plein d'enthousiasme pour Rubens, il voulut être peintre. Quelques leçons de M. Sudre suffirent pour le mettre en état d'entrer dans l'atelier de Gérard. Il y travaillait depuis six mois lorsqu'il perdit la vue. Il partit pour Le Bugue, où la sœur de la veuve qui l'avait recueilli dans son enfance prit soin de lui. Un jeune chirurgien lui prodigua en vain les secours de son art; mais il avait une petite-fille qui se prit d'amitié pour l'aveugle. Celui-ci se plut à

développer l'intelligence de cette enfant, qui passa bientôt pour une merveille. Un père de famille, frappé de ce résultat, confia l'éducation de son fils à Lafon-Labatut, et l'aveugle réussit à préparer ainsi plusieurs jeunes gens. En même temps, « inspiré, dit M. Avenel, par la puissance de ses douleurs et de ses regrets, il s'était senti tout à coup entraîné à les épancher dans des plaintes touchantes qui avaient pris, à son insu, les formes et le rhythme poétiques. Ne pouvant plus être peintre, il était devenu poëte. » Sa santé s'était affaiblie; il ne trouvait plus à exercer ses talents de précepteur ; ses amis songèrent à publier ses essais, pour attirer sur lui l'attention et lui procurer quelques ressources. Pellissier se chargea de les recueillir et de les éditer. Ils parurent sous ce titre : *Insomnies et Regrets ;* Paris, 1845, in-18. « Chose digne de remarque, dit Pellissier, dans ses effusions les plus douloureuses, jamais un reproche, un murmure contre sa destinée... Sans aucune préoccupation de gloire, mais courageux et résigné, il a su se roidir contre l'adversité, supporter toutes ses atteintes. » Le 10 septembre 1846, l'Académie Française lui décerna le prix fondé par le comte Maillé de Latour-Landry, en faveur d'un écrivain pauvre dont le talent mérite d'être encouragé, et le comte de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, y ajouta une indemnité annuelle sur les encouragements littéraires. L. L—T.

Pellissier, *Notice sur l'auteur*, en tête des *Insomnies et Regrets*. — Sainte-Beuve, *Notice* dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er decembre 1845. — M. Avenel, article dans le *Moniteur* du 8 janvier 1846. — Bourquelot, *La Littér. Franç. contemp.*

*LAFOND DE LARCY (*Gabriel*), écrivain français, né en 1802. Ancien capitaine de la marine marchande, il a publié : *Guide de l'Assureur et de l'Assuré en matière d'Assurances maritimes*, etc.; 1837, in-8°; — *Quinze Ans de Voyages autour du monde;* 1840, 2 vol. in-8°; — *Voyages autour du monde et Naufrages célèbres;* 1842, 2 vol. in-8°, avec fig.; — *Des Iles Marquises et des Colonies de la France;* 1843, in-8°; — *Un Mot sur l'Émancipation de l'Esclavage et sur le Commerce maritime de la France, en réponse à M. le duc de Broglie, au projet du gouvernement*, etc.; 1844, in-8°; — *Études sur l'Amérique espagnole sous le rapport du commerce maritime de la France;* 1848, in-8°. G. DE F.

Journal de la Librairie.

LA FONS (*Jacques* DE), poëte français, né à Mirebeau (Anjou), vers 1575, mort vers 1620. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Le Dauphin*, poëme en dix livres sur les devoirs d'un prince destiné à régner ; Paris, 1609, in-8°. L'ouvrage est dédié au fils aîné d'Henri IV, Louis XIII, alors âgé de neuf ans, dont le portrait est gravé en tête de l'édition ; — *Discours sur la mort de Henri le Grand, dédié à M. de Souvray, marquis de Courtenvaux, gouverneur de Touraine.* Le style, le plus souvent boursouflé et fatigant, ne manque pas parfois de mouvement et d'une certaine éloquence heureuse. A la fin, l'auteur a ajouté des stances de quatre vers sur le même sujet. Ce discours fait partie du recueil d'*Oraisons et Discours funèbres de divers auteurs sur le trépas d'Henri le Grand*, par G. Du Peyrat, aumônier; Paris, Rob. Estienne, 1611, in-8°. On connaît encore de La Fons des bergeries et une tragi-comédie en cinq actes avec prologue, sous ce titre : *Amour vaincu, tragi-comédie, représentée devant très-illustre prince Henry de Bourbon, duc de Montpensier.. et très-excellente princesse Catherine de Joyeuse, le* 10 *septembre* 1599, *en leur château de Mirebeau;* Poitiers, 1599, petit in-4°. Célestin PORT.

Goujet, *Mém.*, t. XV, p. 53. — Viollet-Leduc, *Biblioth. Poétiq.*, p. 349. — *Catalog. de la Bib.* de Soleinne, t. I, p. 181, n° 869.

*LA FONS, baron de MÉLICOCQ (*François-Joseph-Alexandre* DE), botaniste et archéologue français, né à Noyon (Oise), le 2 novembre 1802. Comme botaniste, on lui doit : *Calendrier de Flore, ou catalogue des plantes des environs de Noyon* (Oise); 1829, in-12 : l'auteur y a joint des *Recherches historiques sur Beauvais et Compiègne;* — *Prodrome de la Flore des arrondissements de Laon, Vervins, Rocroy et des environs de Noyon;* 1839, in-8°. Il a donné diverses notices dans les *Annales des Sciences naturelles*, en 1838, 1840, 1843, sur la végétation en Picardie; dans les *Mémoires de la Société Linnéenne du nord de la France* (année 1840), des *Observations sur quelques variétés et monstruosités nouvelles ; sur des plantes observées près de Saint-Amand*, etc.; dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture de Béthune*, en 1841, une *Notice sur la culture de l'*Isatis tinctoria *au moyen âge ;* dans l'*Annuaire du Pas-de-Calais*, 1848-1849, *Les Plantes croissant dans les environs de Béthune ;* dans *Le Thiérache*, en 1849, *La Flore de la Thiérache.* Dans le *Bulletin de la Société Botanique de France*, en 1854, 1856, 1857, diverses notices sur des plantes et sur le mûrier blanc du nord de la France. Il est un des collaborateurs de M. Tuel pour l'*Herbier des flores locales de la France.*

Comme archéologue, M. de La Fons est auteur de nombreuses investigations sur l'histoire, les coutumes, les monuments, etc., de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, etc. Ses principaux travaux sont : *Priviléges et Franchises de quelques villes de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et du Valois;* 1839, in-8° ; — *Recherches historiques sur Noyon et le Noyonnois;* 1839, in-8°; — *Les Artistes et les Ouvriers du nord de la France et du midi de la Belgique aux quatorzième et*

quinzième siècles; 1848, in-8°; — *De l'Artillerie de la ville de Lille aux quatorzième, quinzième et seizième siècles;* 1854, in-8°; — *Le Château de Guise;* 1850, in-4°; — un grand nombre de notices dans divers recueils : dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1839, sur les *Châteaux de Ham et de Quercy;* — dans les *Archives de Picardie*, en 1841 et 1842; — dans l'ouvrage sur les *Châteaux, Beffrois et Hôtels de ville de Picardie* (1843-1845); — dans les *Mémoires de la Société d'Abbeville*, 1841-1843, *Notice sur les Sorciers;* — dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, de 1843 à 1857, entre autres : des *Lettres de Louis XI et de Tristan l'Ermite, du connétable de Saint-Pol, sur les Obsèques de ce prince* (1845); — *Sur le Théâtre* (id.); — *Document de 1409 trouvé à Noyon* (1848); — *Mélanges extraits de la ville de Lille* (1854); — *Documents pour servir à l'histoire des usages et des mœurs* (1853); — *Documents nouveaux sur Jeanne d'Arc* (1856, 1857), etc.; — dans les *Annales archéologiques* de M. Didron, de 1845 à 1857, divers documents, tels que : *Ameublement des églises aux quinzième, seizième et dix-septième siècles* (1848); — *Cérémonies dramatiques et anciens Usages dans les églises du nord de la France* (1850); — *Le Drame au seizième siècle* (ibid.); — *Documents sur l'art et la littérature au seizième siècle* (ib.); — *Les Jardins du nord de la France au moyen âge* (1852); — *Orfévrerie du moyen âge* (id.); — *Les Peintres verriers de Lille, du quatorzième au seizième siècle* (1854); — dans le *Bulletin du Comité des Arts et Monuments*, de 1846 à 1858 : *Document sur les Commandements de l'Église* (1846); — *Pièces inédites pour servir à l'histoire de l'Artillerie* (*Rapport* de M. Mérimée, 1846); — *Document pour servir à l'histoire du feu grégeois, de l'artillerie et des armes à feu* (*Rapport* de M. de Saulcy, 1847), etc., etc.; — dans le *Bulletin du Comité des Monuments, écrits* de 1848 à 1851; — dans le *Bulletin du Comité de la Langue*, de 1854 à 1856; — dans les *Mélanges* de M. Champollion-Figeac; — dans les *Archives du nord de la France*, de 1851 à 1855 : *Des Documents inédits pour servir à l'histoire du protestantisme dans le nord de la France* (1851); — *Police municipale des villes du nord de la France* (1852), etc., dans la *Revue du Nord*, 1854; — dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, 1854, 1855; — dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie*, 1855, 1857 : des *Documents sur les Mystères;* dans la *Revue de Picardie*, 1855, 1856, 1857; dans le *Messager des Sciences historiques de Belgique*, 1856, 1857.

M. de La Fons est correspondant du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts, depuis 1843; membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société Botanique de France, et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes. Il a obtenu des mentions honorables de l'Institut de France en 1848, 1849, 1850, 1855, et une médaille de la Société des Antiquaires de la Morinie pour un travail intitulé : *Les Artistes dramatiques de la Flandre et de l'Artois aux quatorzième, quinzième et seizième siècles.* GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

LAFONT (*Charles* DE), médecin français, né à Nîmes, mort à Avignon, dans les premières années du dix-huitième siècle. Docteur et professeur de médecine à la faculté d'Avignon, il a laissé quelques travaux dont Haller et Sprengel ont parlé avec éloges; nous citerons : *Dissertationes duæ medicæ de Veneno pestilenti;* Amsterdam, 1671, et Iéna, 1683, in-12. Sans avoir eu occasion d'observer la peste, il en expose assez bien la théorie, et la déclare plutôt contagieuse qu'épidémique; — *Tractatus de Hydropotympanite;* Genève, 1697. K.

Manget, *Biblioth. Méd.*

LAFONT (*Pierre*), théologien français, né à Avignon, mort vers 1701, à Uzès. Il fut d'abord prieur de Valabrègue, et se démit de ces fonctions pour se consacrer à la direction d'un séminaire qu'il avait fondé à Uzès; il fut également official de l'évêque de cette ville. Il a écrit des ouvrages qui ont joui de quelque estime : *Entretiens ecclésiastiques pour tous les dimanches de l'année;* Paris, 1588, 5 vol. in-12; réimpr. en 1752; — *Prônes;* ibid., 1701, 4 vol. in-12. K.

Barjavel, *Biobibliogr. du Vaucluse.*

LAFONT (*Joseph* DE), auteur dramatique français, né à Paris, en 1686, mort à Passy, en 1725. Il était fils d'un procureur au parlement de Paris. Ami de l'acteur La Thorillière, dès l'âge de dix-neuf ans il se mit à composer pour le théâtre. Il avait de la verve, et écrivait bien dans le genre comique; mais adonné au vin et au jeu, il mourut jeune encore et dans un état de misère complet. On a de lui : *Danaé, ou Jupiter Crispin*, comédie en vers libres avec *Prologue;* Paris, 1707, in-12; — *Le Naufrage, ou la pompe funèbre de Crispin*, comédie en vers; Paris, 1710 et 1789, in-12; — *Les Trois Frères rivaux*, comédie en vers; Paris, 1713, 1788, in-8°; Utrecht, 1734, in-8°; Troyes, an VII (1799), in-8°; — *Les Fêtes de Thalie*, ballet en trois actes, avec *Prologue;* Paris, 1714, 1722, 1735, 1745 et 1754, in-4° : ces diverses éditions présentent entre elles quelques différences; l'édition originale ainsi que celles de 1745 et de 1754 n'ont que trois actes : *La Fille, la Veuve et la Femme;* l'édition de 1814 contient un quatrième acte, *La Critique des Fêtes de Thalie;* dans l'édition de 1752, *La Critique* a été remplacée par *La Provençale*. Ce ballet eut une grande réputation dans le siècle dernier; — *Hypermnestre*, tragédie en vers libres et en musique, avec un prologue, intitulé : *Jeux en l'honneur d'Isis;* Pa-

ris, 1716, 1728, 1746, 1765, in-4°; Lyon, 1742; — *Les Amours de Protée*, ballet en trois actes, avec prologue; Paris, 1720 et 1728, in-4°; Lyon, 1742, in-4°; — *Le Monde renversé*, opéra comique et plusieurs autres pièces en collaboration de Lesage et de d'Orneval. — Les *Œuvres* de Joseph de Lafont ont été réunies et publiées à Amsterdam, 2e édit. 1746, in-12. E. D—s.

Recueil des Operas, t. XII et XIV. — Quérard, *La France littéraire*.

LAFONT (*Charles-Philippe*), violoniste français, né à Paris, le 1er décembre 1781, et mort accidentellement, au mois d'août 1839, pendant un voyage qu'il faisait dans les Pyrénées. Sa mère, sœur de Berthéaume, lui enseigna les premiers éléments de la musique; Berthéaume lui donna ensuite des leçons de violon, et le fit voyager avec lui en Allemagne. Quoiqu'à peine âgé de onze ans, le jeune Lafont exécutait des solos dans les concerts publics que son maître donnait, en 1792, à Lubeck et à Hambourg, et se faisait déjà remarquer par son habileté sur son instrument. De retour à Paris, après une absence de cinq années, il y devint l'élève de Kreutzer, et étudia l'harmonie sous la direction de Navoigille et de Berton. Doué d'une voix agréable et aidé des conseils de Garat, il chantait la romance avec autant de goût que d'expression, et obtint bientôt des succès en ce genre dans les brillants concerts qui se donnaient alors à la salle Feydeau. Il devint ensuite l'élève de Rode, et acheva de se former à l'école de ce célèbre violoniste. Peu de temps après, en 1801, il fit une tournée artistique en Belgique avec le pianiste Gabriel Lemoyne, et revint à Paris, où il jeta les fondements de sa réputation, comme violoniste, dans les concerts qui furent donnés, en 1805 et 1806, à l'Opéra et au Théâtre Olympique. Plus tard, il visita l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et le nord de l'Europe, et fut nommé en 1812 premier violon solo de l'empereur de Russie, en remplacement de Rode, qui revenait en France. Après un séjour de six années à Saint-Pétersbourg, il se rendit à Milan, y lutta avec Paganini, et en 1815 il était de retour à Paris, où Louis XVIII le nomma premier violon solo de la musique de sa chambre : il joignit ensuite à cette place le titre de premier accompagnateur de la duchesse de Berry. Lafont était alors dans tout l'éclat de son talent; il se distinguait surtout par la pureté, le moelleux et la justesse irréprochable du son qu'il tirait de son instrument, par une grande dextérité dans l'exécution des traits, et par un goût fin et délicat auquel il manquait seulement, pour être parfait, un peu plus d'énergie, de largeur et d'élévation. Lafont fit encore plusieurs voyages à l'étranger, recueillant partout des applaudissements justement mérités. Vers la fin du mois d'août 1839, cet artiste, faisant avec le pianiste Henri Herz une excursion vers les Pyrénées, était monté sur l'impériale de la diligence; la voiture versa, et Lafont en tombant se blessa avec une telle gravité que deux heures après il n'existait plus; il était âgé de cinquante-huit ans. Le 28 du même mois, son service funèbre fut célébré dans l'église de Tarbes.

On a publié de Lafont : Sept concertos pour violon et orchestre; — Une fantaisie sur les airs de *La Vestale*, avec orchestre; — Deux airs russes variés pour violon et orchestre; — *Souvenirs du Simplon*, airs suisses variés pour violon, avec accompagnement d'orchestre; — Deux grandes fantaisies et variations, avec orchestre, la première sur la romance d'*Othello*, la seconde sur des thèmes de *La Gazza ladra* et de *La Cenerentola*; — La ronde d'*Emma*, variée, avec orchestre; — Une grande fantaisie sur les airs de *Léocadie*; — *Andante et Boleros* pour violon principal, deux violons, alto, violoncelle et contrebasse; — Un *Rondeau brillant*, avec accompagnement de quatuor; — Deux airs variés pour violon principal, avec accompagnement de violon, alto et violoncelle; — *Les Chevaliers de la Fidélité*, variations pour piano, violon et cor; — Environ vingt duos, fantaisies et airs variés pour piano et violon, composés en collaboration avec divers pianistes, notamment avec M. Henri Herz; — Un duo pour harpe et violon. Lafont a écrit en outre près de deux cents romances, dont plusieurs ont eu un succès de vogue. Il s'était essayé dans le genre dramatique en composant deux opéras : le premier, en un acte, ayant pour titre *Zélia et Terville*, fut représenté en 1803 au théâtre Feydeau; le second, écrit à Saint-Pétersbourg, pour le théâtre particulier de l'empereur, dit de *L'Ermitage*, fut ensuite représenté au Théâtre-Français.

Mme Lafont, femme du virtuose, a eu une certaine réputation comme cantatrice.

Dieudonné DENNE-BARON.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Gazette Musicale*; Paris, 1839.

LAFONT D'AUXONNE (*N.*), écrivain français, né vers 1769, mort en 1849. Il entra bien jeune au séminaire, prit les ordres, passa dans le diocèse de Versailles, et occupa en 1813 et 1814 la cure de Drancy, près de Paris. Sa conduite comme prêtre donna lieu à quelques reproches; il quitta le sacerdoce, et se consacra aux travaux littéraires. On a de lui : *Histoire de madame de Maintenon*; Paris, 1814, 2 vol. in-18; et 1817, 2 vol. in-12; — *Mémoires secrets et universels des malheurs et de la mort de la reine de France*; Paris, 1824, in-8°; nouvelle édition, corrigée et augmentée des plus importantes révélations, etc.; Paris, 1827, in-8°; — *Le Crime du 16 octobre, ou les Fantômes de Marly, monument poétique et littéraire élevé à la mémoire de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, et du jeune roi, son fils*; Paris, 1820, in-8°; — *La fausse Communion de la reine soutenue au moyen*

d'un faux, nouvelle refutation appuyée de nouvelles preuves; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire au roi sur l'importance et faux materiel de la Conciergerie*; 1825, in-8°; — *Appel à l'opinion publique sur la mort de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé*; Dijon, 1829, in-8°. L'auteur soutenait, dans cet écrit, que la mort du prince fut le résultat d'un assassinat, non d'un suicide; — *Mémoires de madame la marquise de Montespan*; Paris, 1829, 2 vol. in-8°, attribués aussi à M. Phil. de Busoni; — *Lettres anecdotiques et politiques sur les deux départs de la famille royale*, en 1815 et 1830; Paris, 1832, in-8°; — quelques pièces de vers, entre autres une *Epître a l'abbé Sicard*, et *Marie Stuart prête à monter à l'échafaud*; cette dernière pièce a été insérée dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux* de 1806 (1). G. DE F.

Documents particuliers. — Journal de la Librairie.

LAFONT (*Pierre-Chéri*), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1801. Son père, qui était commissaire priseur, voulait en faire un médecin de marine. Il étudia donc l'art de guérir, et fit trois voyages de long cours. Doué d'une taille élégante et d'une voix agréable, il voulut essayer du théâtre, et vint a Paris en 1822 pour prendre des leçons de chant au Conservatoire. Il se disposait à débuter à l'Opéra-Comique lorsque Desaugiers l'enrôla pour le Vaudeville après l'avoir vu jouer dans une représentation d'amateurs chez Doyen. Gonthier venait de quitter le théâtre de la rue de Chartres pour le Gymnase. M. Lafont prit sa place, et débuta avec éclat. Ses créations furent nombreuses et variées; citons notamment les rôles de Rodolphe dans *La Vieille de Surène*, de Charles dans *Les Deux Cousins*, de Bellerose dans *Madame Grégoire*, de Rosembert dans *Faublas*, d'Austerlitz dans *La Croix d'Or*, de Marteau dans *André*, du comte Jean dans *Mme Dubarry*, et surtout de Pierre le Rouge dans la pièce de ce nom. Le théâtre des Nouveautés enleva M. Lafont au Vaudeville en 1832; il y resta un an, et se fit remarquer par la création du rôle de Jean. Il revint ensuite à son premier théâtre, et y resta jusqu'à l'incendie de la salle de la rue de Chartres. En 1828 le directeur du Théâtre-Français à Londres était venu l'engager pour la saison, avec Mlle Jenny Colon. « Ces deux jeunes artistes, dit M. Merle, qui avaient un charmant répertoire d'amant et de maîtresse, de mari et de femme, y réussirent complétement; ils obtinrent l'accueil le plus flatteur de la brillante société fashionable de l'English Opera House, où jouait la troupe française. L'habitude qu'avaient contractée Lafont et Mlle Jenny Colon de se marier tous les soirs pour rire leur donna l'idée de se marier une fois pour tout de bon, et ils contractèrent à Londres un de ces mariages à l'anglaise, aussi valables que ceux du maréchal-ferrant de Gretna Green, et qui durent ordinairement le temps de passer et de repasser la Manche. » De retour à Paris, les nouveaux époux firent annuler leur mariage. Après quelques tournées fructueuses en province, M. Lafont s'engagea au théâtre de la Renaissance, puis il passa en 1839 au théâtre des Variétés, où il eut des succès, surtout dans *Le Coiffeur de l'Amour*, dans *Le Chevalier de Saint-Georges*, dans le *Hochet d'une Coquette*, dans *Le Chevalier du Guet*, *Halifax*, *Les deux Brigadiers*, *La Nuit aux Soufflets*, dans le rôle du général du *Gamin de Paris*, dans celui de Matignon de *Richelieu*, enfin dans *Une Dernière Conquête* et dans *Le Lion empaillé*. Au mois de mars 1848, M. Lafont epousa Mlle Pauline Leroux, danseuse. Il quitta alors la France, et pendant plusieurs années on n'entendit parler de lui que pour les succès qu'il obtenait à Londres. Le 16 mai 1855 il rentra au Vaudeville, par *Le Chevalier du Guet* et *Le Lion empaillé*. Il y joua avec succès dans *Le fils de M. Godard*, et dans *Le chemin le plus long*. En 1858 il passa à La Gaîté, où

(1) L'abbe Lafont d'Auxonne mourut a Paris, dans un grand etat d'isolement, laissant quelques effets à une demoiselle Maria Requenbach, couturière, qui le venait voir dans les derniers temps de sa vie. Cette demoiselle trouva au fond d'une malle un papier, qu'elle montra à un marchand brocanteur, qui lui avait fait connaître le défunt. On y reconnut un codicille au testament du banquier Michel aîne, lequel avait eté impliqué autrefois avec son frère, Michel jeune, dans un assassinat commis sur la personne d'un de leurs employés et qui semblait se rattacher à un véritable massacre exécuté dans un château de Vitry. Dans ce codicille, Michel aîné, revenant sur la donation de ses biens, dont il avait disposé en faveur de son frère, donnait une partie de son immense fortune à deux de ses sœurs, restées pauvres, une autre à une de ses parentes éloignées, nièce de l'abbé Lafont, et cent mille francs aux pauvres de Vitry. Michel aîné était mort le 21 mars 1838; son testament était du 15, le codicille était daté du 17; l'écriture en paraissait cependant plus ferme. Michel jeune avait survécu quinze années, et laissé toute sa fortune au fils d'une demoiselle Scholastique Lejeune, qui vivait chez lui. Les heritiers du sang ayant eu connaissance du codicille retrouvé chez l'abbé Lafont, en demandèrent le depôt chez un notaire, ce qui eut lieu en 1854. L'heritier testamentaire l'attaqua en nullité, en arguant de faux. L'affaire vint devant la justice en 1856. Me Dufaure plaida pour l'héritier Lejeune, Me Berryer pour les heritiers du codicille. Comment ce codicille pouvait-il se trouver dans les mains de l'abbé Lafont? M. Berryer expliqua que Lafont etait en 1811 professeur au petit séminaire d'Evreux et elève au grand séminaire. Il avait passé ensuite au diocèse de Versailles, et était devenu desservant de Drancy en 1813 et 1816. En 1817 il exerçait encore et prêchait à l'eglise des Carmelites. Il comparut en police correctionnelle dans une mauvaise affaire, mais comme temoin seulement; et sans avoir eté interdit, il quitta l'habit ecclesiastique, et entra chez Michel jeune. Les deux frères Michel s'étaient promis, ajoutait Me Berryer, de se faire mutuellement donation de leurs biens; Michel aîné fit en effet un testament en faveur de son frère; mais deux jours après, revenu à des sentiments religieux, il aurait écrit un codicille secret pour rendre une part de ses biens à ses autres parents dans le cas où Michel jeune les oublierait. Il serait mort en laissant ce papier à l'abbe Lafont, qui aurait consenti, sur la demande de Scholastique Lejeune, à tenir cet acte secret tant que Michel jeune vivrait. Malheureusement l'abbe Lafont avait joui d'une assez mauvaise reputation : il paraît même que Michel jeune l'avait renvoyé de chez lui, et quoique d'anciennes lettres de Lafont eussent parlé du codicille, cet acte ne fut pas admis comme authentique par les tribunaux. L. L—T.

il créa le rôle du vieux duc de la Tour d'Ambleteuse de *Germaine*. « De l'élégance, de la distinction, un excellent ton, des manières pleines de franchise et de grâce, de la finesse, de la verve, de l'entraînement, un talent qui se prête à plus d'un caractère, tel est, dit M. N. Gallois, le secret des succès de Lafont à la scène. »

Son frère, chanteur à l'Opéra, est mort à Paris, le 15 août 1838. L. L—T.

T: Merle, notice dans la *Galerie des Artistes dramatiques de Paris*. — N. Gallois, *Théâtres et Artistes dramatiques de Paris : Théâtre du Vaudeville*. — Th. Gautier, *Moniteur*, 21 mai 1855. — J. Janin, *J. des Débats*, 21 mai 1855.

LA FONTAINE (*Jean* DE), écrivain hermétique français, né en 1381, à Valenciennes. On ignore où il fit ses études; mais il nous a appris lui-même qu'il s'appliqua avec une égale ardeur à la poésie française, aux mathématiques et à la philosophie. Il était probablement aussi versé dans la connaissance du droit, puisqu'il remplissait, à la date de 1431, la charge de *mayeur* de sa ville natale conjointement avec Guyamott de Guislenghien. On n'a de lui que l'ouvrage suivant, qu'il a intitulé par allusion à son nom, suivant l'usage du temps : *La Fontaine des Amoureux de Science*, dont la publication paraît remonter vers 1495. On lit, à la fin, des vers qui font connaître l'époque où il a été composé :

La Fontaine des Amoureux
Fais fu par amoureux seruage
Lan estoye lones d'eage,
Lan mille quatre cens et treze
Que nous auesmes d'ans deux fois seze (1)
Comply fus au moy de Ianuier
En la ville de Montpelier.

La science, aux yeux de l'auteur, réside toute dans l'alchimie, et c'est la transmutation des métaux qui fait l'objet de son livre, écrit en vers faciles, mais souvent assez peu intelligibles. On en a donné par la suite de nombreuses éditions, notamment les suivantes : *La Fontaine des Amoureux*; Paris, s. d., pet. in-4° goth ; — *La Fontaine des Deris amoureux pour la rejouissance des vrays amans*; Lyon 1562, in-16, fig ; — *La Fontaine des Amoureux de Science*; Lyon, 1571, in-8°; revue et mise en son entier par Antoine du Moulin; — *De la Transformation métallique, trois anciens traités en rithme françoise*; Paris, 1561, pet. in-8°, toujours le même ouvrage, auquel on a ajouté les *Remontrances de Nature a l'alchymiste errant* de Jean de Meung et le *Sommaire philosophique* de Nicolas Flamel; ce recueil a été réimprimé diverses fois. On trouve aussi le traité de La Fontaine à la suite de quelques éditions du *Roman de la Rose*.

Le petit-neveu du précédent, *Louis* de LA FONTAINE, dit NICART, né en 1522, à Valenciennes, et mort vers 1587, à Liége, fit le pèlerinage de la Terre Sainte et porta le titre de chevalier du Saint-Sépulcre. Il a écrit une *Histoire de Valenciennes* en trois parties ; — la relation de son *Voyage de Jérusalem ;* et des *Commentaires de tout ce qui s'est passé aux Pays-Bas depuis les troubles* (1566). On ignore si ces ouvrages ont été imprimés. P. L—T.

(1) Ce qui fait rapporter sa naissance à 1381, date que nous avons adoptée. Paquot, dans ses *Mémoires*, donne celle de 1378.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*, 223. — Du Verdier, *Biblioth.*, 691. — D'Oultremann, *Hist. de Valenciennes*. — Paquot, *Mémoires*, XV. — Brunet, *Man. du Libraire*.

LA FONTAINE (*Jean* DE), un des plus grands poëtes français, né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, mort à Paris, le 13 avril 1695. La maison où il naquit existe encore; aucun changement n'y a été fait, et le voyageur peut contempler telle qu'elle était il y a deux siècles la demeure qui abrita le berceau et l'enfance du poëte. En face s'élèvent, sur une colline verdoyante, quelques ruines éparses : c'est tout ce qui reste du château de la famille de Bouillon, dans le sein de laquelle La Fontaine trouva une de ses plus dévouées protectrices. Le père de La Fontaine, issu d'une ancienne famille bourgeoise de Château Thierry, exerçait la charge de maître particulier des Eaux et Forêts. L'éducation qu'il donna à son fils fut assez négligée. Après avoir fait de très-faibles études sous un maître d'école de village, La Fontaine quitta Château-Thierry pour aller à Reims, et entra dans l'Oratoire de cette ville (1641), où sans doute il s'instruisit mieux, et où se développa son goût pour les lettres. Dans quel but se fit-il admettre dans cette congrégation religieuse? Pensait-il entrer dans les ordres, ou voulait-il seulement devenir abbé tonsuré, afin d'être apte à posséder des bénéfices, sans renoncer pour cela à sa liberté et au monde? Cette dernière supposition est plus probable; elle s'accorde mieux avec ce goût de liberté et de plaisir qui était dans le fond du caractère de La Fontaine. Mais au bout d'un an et demi, rebuté sans doute par la théologie, à laquelle il dit n'avoir jamais pu s'habituer, il renonça à une carrière dont l'entrée n'était ouverte qu'à la condition d'être au moins un peu théologien : il quitta le séminaire. Son frère, qu'il y avait attiré, y resta, devint un excellent prêtre, et par la suite lui céda tout son bien pour une modique rente viagère. La Fontaine, rendu à la la liberté, s'abandonna à tous les plaisirs d'une jeunesse vive et dissipée. Dans les différents séjours où il s'arrêtait, à Château-Thierry, à Reims, à Paris, il n'était occupé qu'à goûter tour à tour les jouissances que donnent l'amitié, l'amour, la poésie. Reims était un des lieux qu'il préférait. Les gais instants de sa jeunesse qu'il passa dans cette ville lui laissèrent un doux souvenir, joyeusement exprimé au début d'un de ses contes :

Il n'est cité que je préfère à Reims;
C'est l'ornement et l'honneur de la France
Car sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galoises,

Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.

On a dit que La Fontaine n'avait senti s'éveiller sa vocation poétique qu'à vingt-six ans, à la lecture d'une ode de Malherbe; mais on a trouvé des essais de poésie légère et un conte composés par lui avant cet âge. Il faut se borner à dire qu'à cette époque de sa vie la lecture de Malherbe et surtout celle des anciens, à laquelle il se livrait assidûment, développèrent son penchant pour la poésie et en même temps éclairèrent son goût, et le firent revenir de son admiration aveugle pour Voiture, aux brillants défauts duquel il avoue s'être d'abord laissé prendre jusqu'à les imiter :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître :
Il pensa me gâter; à la fin, grâce aux dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés! J'en demeurai ravi....
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses.
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

A vingt-six ans La Fontaine se maria. Il épousa une très-jeune femme, qui n'était ni sans agrément ni sans esprit, et que son père lui avait choisie dans une des familles les plus honorables de la province. En même temps son père se démit de sa charge dans les eaux et forêts, pour la lui transmettre. La Fontaine, distrait, rêveur, paresseux et volage en amours comme il l'était, ne pouvait faire ni un bon administrateur ni un bon mari. Sa charge l'ennuya, il la vendit; sa femme lui devint antipathique, il porta son cœur plusieurs fois ailleurs, et finit par la laisser. Tallemant des Réaux donne la liste des belles auxquelles on attribue les infidélités de La Fontaine. Entre autres révélations sur ce sujet, il raconte de quelle manière il fut surpris un jour par sa femme en tête à tête avec cette abbesse de Mouzon à laquelle est adressée une de ses plus jolies épîtres, commençant par ces mots :

Très-révérente mère en Dieu,
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Etc.

Cependant, la séparation de La Fontaine avec sa femme ne fut point une rupture ouverte. Ils se voyaient de temps en temps, lorsque leurs affaires l'exigeaient. On raconte que plus tard ses amis, Racine entre autres et Boileau, essayèrent d'opérer entre eux un raccommodement. La Fontaine se laissa toucher, et se rendit à Château-Thierry. Arrivé chez lui, un valet lui dit que sa femme est au salut. Il va voir dans la ville un de ses amis, chez lequel il accepte à dîner et à coucher. Le lendemain il reprend la voiture, et en débarquant à Paris répond à ses amis qui l'interrogent avec empressement : « Je n'ai point vu ma femme, elle était au salut. » Les biographes ont pris cette réponse pour une naïveté; mais la naïveté est si forte ici, qu'elle est invraisemblable; et si l'anecdote est vraie, il semble plus naturel de penser que La Fontaine, peu soucieux de se remettre à vivre avec sa femme, échappa aux importunités de ses amis en faisant une plaisanterie avec un air naïf. En général on a prêté beaucoup trop facilement à La Fontaine des traits de simplicité poussée jusqu'à la bêtise, et tels qu'un homme d'autant d'esprit ne pouvait que difficilement, malgré sa distraction et sa bonhomie, en commettre de semblables. Que La Fontaine chaussât un de ses bas à l'envers; que, s'étant mis à lire Tite Live dans une auberge, il oubliât la diligence; qu'il demandât tout à coup à l'abbé Boileau, dans une conversation où l'on parlait de saint Augustin : « Croyez-vous que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais? » on reconnaît là le poëte distrait, le rêveur ingénu et étourdi qu'absorbent ses impressions et ses idées. Mais dans d'autres anecdotes qu'on trouve souvent répétées, l'ingénuité devient stupide, et pour cette seule raison ces anecdotes nous sont suspectes. Sans doute le contraste entre de pareilles absurdités et tout l'esprit, tout le génie de celui à qui on les prête, a quelque chose de piquant; mais la biographie doit tenir à la vérité autant que l'histoire.

Quelque temps après son mariage, La Fontaine publia une traduction de *L'Eunuque* de Térence. Ce fut la première production qu'il fit imprimer. Dans la préface de cet ouvrage, il exprime de la manière la plus vive son goût pour les anciens. Il les admirait avec excès, et ne croyait pas qu'en aucun genre on pût aller au delà. Deux amis, fort instruits l'un et l'autre, et épris de la même passion que lui pour l'antiquité, le conseillaient et l'encourageaient dans ce genre d'études. C'était un de ses parents, Pintrel, à qui l'on doit une traduction savante et agréable des lettres de Sénèque, et Maucroix, chanoine de Reims, qui mit en français plusieurs dialogues de Platon. Le commerce de ces deux hommes, qui paraissent avoir eu autant de goût que d'instruction, fut très-utile au développement du génie de La Fontaine. En même temps il ne négligeait pas d'autres sources. Il étudiait avec fruit les chefs-d'œuvre de la littérature italienne et les écrits des poëtes et des conteurs français du seizième siècle. Il s'inspirait de Boccace, de Machiavel, de l'Arioste, de Marot, de Rabelais. Le profit qu'il tira de ces deux derniers, et même du poëte contemporain qui avait *pensé le gâter*, de Voiture, est formellement attesté dans une des lettres de sa vieillesse, écrite à Saint-Évremond :

Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf sœurs :
Cause en partie et non toute;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux esprits.

J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
. . . .

« J'oubliois maître François (1), dont je me dis encore le disciple. »

La Fontaine se fit bientôt rechercher du monde par ses talents naissants; il ne tarda pas à trouver d'illustres protecteurs. Présenté par un de ses parents, nommé Jannart, au surintendant Fouquet en 1654, il lui plut beaucoup par son esprit et par sa douceur aimable et enjouée. Il devint un des familiers du célèbre château de Vaux, un des hôtes les plus aimés, et quoi qu'on en ait dit, les plus aimables de la plus brillante société. Dans ce monde du surintendant, La Fontaine composa *Le Songe de Vaux*, l'*Adonis*, des épîtres, des ballades, sixains, dixains Fouquet lui avait donné une pension, sous cette clause qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers. « Ces premières poésies légères de La Fontaine sont dans le goût de Voiture et de Sarrasin, et ne s'élèvent guère au dessus des agréables productions de ces deux beaux esprits; on sent seulement que chez lui le flot est plus abondant et plus naturel. Il fut bon pour La Fontaine que la faveur de Fouquet l'initiât à la vie du monde et lui donnât toute sa politesse; mais il lui fut bon aussi que ce cercle trop libre ne le retînt pas trop longtemps, et qu'après la chute de Fouquet il fût averti que l'époque devenait plus sérieuse et qu'il avait à s'observer davantage. Le danger, du côté de La Fontaine, ne sera jamais dans le trop de régularité et de décorum. Si le règne de Fouquet avait duré, il eût été à craindre que le poète ne s'y relâchât et ne se laissât aller en tous sens aux pentes, aux fuites trop faciles de sa veine. Les *Contes* lui seraient aisément venus dans ce lieu-là, non pas les *Fables*; les belles fables de La Fontaine, très-probablement, ne seraient jamais écloses dans les jardins de Vaux, et au milieu de ces molles délices: il fallut, pour qu'elles pussent naître avec toute leur morale agréable et forte, que le bonhomme eût senti s'élever son génie dans la compagnie de Boileau, de Racine, de Molière, et que, sans se laisser éblouir par Louis XIV, il eût pourtant subi insensiblement l'ascendant glorieux de cette grandeur. Un des caractères propres, en effet, du talent de La Fontaine, c'est de recéler d'instinct toutes les variétés et tous les tons, mais de ne les produire que si quelque chose au dehors l'excite et l'avertit. Autrement et de lui seul, que fera-t-il donc? Il y aura toujours deux choses qu'il aimera encore mieux que de rimer, et par ces deux choses j'entends rêver et dormir (2) ».

On sait quelle catastrophe soudaine vint détruire, en 1661, le brillant édifice de la fortune de Fouquet, et quelle touchante fidélité La Fontaine montra envers son protecteur. Il ne se contenta pas de pleurer sur son malheureux sort, dans l'admirable élégie adressée aux nymphes de Vaux; il envoya au roi une ode qui n'est pas sans doute un de ses meilleurs ouvrages pour la versification et pour le style, mais où il réclamait pour Fouquet, jeté dans un cachot, le don de la liberté avec une chaleur de sentiment et une franchise de représentations qui paraîtront bien courageuses si l'on songe au silence universel produit alors par la crainte qu'inspirait l'absolu monarque. Dans un passage de cette ode, après avoir engagé Louis à réserver les foudres de son courroux pour ses ennemis, il ajoute :

. . . .
Mais parmi nous sois débonnaire,
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer
L'amour est fils de la clémence;
La clémence est fille des dieux :
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux,
Etc.

Par suite des persécutions dirigées contre Fouquet, Jannart, ami du condamné et son substitut dans la charge de procureur général au parlement, fut exilé, en 1663, à Limoges, où Mme Fouquet avait été aussi reléguée. La Fontaine accompagna son parent dans l'exil, et alla quelque temps habiter Limoges avec lui. Pendant la route, il s'amusa à écrire de longues lettres en vers et en prose, où il décrivait les différents lieux remarquables placés sur son passage, entre autres le magnifique domaine des ducs de Richelieu en Touraine. Ces lettres, adressées à sa femme, ont été conservées. On y trouve de jolis vers, avec beaucoup d'autres faibles; mélange que présentent ordinairement ses poésies légères, qu'il composait rapidement pour se distraire ou pour amuser ses amis. Cependant, à son retour de Limoges, en 1646, La Fontaine eut le bonheur de trouver à la place de Fouquet, perdu pour lui sans retour, de nouveaux amis non moins illustres et non moins dévoués. Les nouvelles marques d'intérêt et d'affection qu'il reçut lui vinrent des femmes : ce furent surtout les femmes qui depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie veillèrent sur sa fortune et sur son bonheur. Vers cette époque Marie-Anne de Mancini (1), mariée au duc de Bouillon, étant venue habiter à Château-Thierry le château ducal voisin de la maison de La Fontaine, attira le poëte chez elle, et, par la bonté de son accueil et la vive sympathie qu'elle lui témoigna, parvint à le consoler de la perte qu'il avait faite. Il était traité en véritable enfant gâté dans cette noble et hospitalière maison. Quand il se trouvait à Château Thierry en l'absence de la duchesse, celle-ci ordonnait aux officiers du château de faire en sorte qu'il ne s'ennuyât pas. C'est là-dessus qu'il lui disait, dans une de ses lettres : « Vous fîtes dire l'année passée à M. de

(1) François Rabelais.
(2) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

(1) Une des nièces du cardinal Mazarin.

La Haye qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de La Haye de satisfaire à cet ordre; car, outre qu'il a beaucoup d'esprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé, c'est un charme encor, selon mon sens;
C'en est même un des plus puissants.
Pour moi le temps d'aimer est passé, je l'avoue.
. . . .
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.

La Fontaine trouva dans le même temps une autre protectrice : ce fut Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans (1), qui l'attacha à sa personne, avec le titre de gentilhomme servant, en 1664. On peut voir par la pièce de vers composée pour Mignon, le chien de la duchesse, sur quel pied d'intimité La Fontaine était admis dans la petite cour du palais du Luxembourg.

La Fontaine ne chercha jamais à se faire appeler à la cour. Il reçut de quelques personnes illustres des témoignages empressés d'admiration et de sympathie : il cultivait ces amitiés, si honorables pour lui, avec assiduité et plaisir; il faisait pour ses protecteurs ou ses protectrices des vers de société, où la louange n'était pas épargnée; mais il n'eut jamais l'ambition à laquelle cédèrent Boileau et Racine, et qui jeta quelque amertume sur la vieillesse du second. Ce ne fut point pour attirer sur lui les faveurs de Louis XIV qu'il adressa des compliments en vers à la célèbre favorite Mme de Montespan et à ses sœurs; c'est que la spirituelle famille de Mortemart, charmée de la lecture de ses ouvrages, était venue au-devant de lui et l'avait reçu avec une bonté à laquelle il était sensible. L'ambition était la passion la plus étrangère à son cœur. Il dit, à la fin d'un éloge du roi placé dans une lettre à M. de Bonrepaux :

Je me tais et je rentre au fond de mes retraites;
J'y trouve des douceurs secrètes;
La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux.
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites;
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

Aussi n'était-il jamais plus heureux que lorsque, dans la plus libre et la plus entière intimité de la vie privée, il se réunissait à des amis beaucoup plus chers encore que ceux dont nous avons fait mention jusque ici, parce qu'ils étaient ses égaux et ses confrères. Nous voulons parler de ses relations d'amitié avec Molière, Racine et Boileau. Molière, plus rapproché de lui par l'âge, fut celui avec lequel il se lia d'abord. De bonne heure La Fontaine eut le pressentiment de la gloire à laquelle devait atteindre l'auteur du *Misanthrope*, qui n'était alors que l'auteur de *L'École des Femmes*. On trouve ces vers dans une lettre où il décrit une fête donnée à Vaux en 1661, et qu'avait embellie une représentation des *Fâcheux* :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome.
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré
Et bon *in illo tempore* :
Nous avons changé de méthode :
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Molière et La Fontaine, en s'interrogeant l'un l'autre sur les principes de la composition et du style, en se soumettant mutuellement leurs ouvrages, s'éclairèrent et se perfectionnèrent l'un par l'autre. Boileau et Racine, en s'associant à cet heureux commerce, y apportèrent et en retirèrent de précieuses lumières et de fécondes inspirations. Quel est l'ami des lettres qui ne s'est dit au moins une fois : Quelle jouissance c'eût été de pouvoir assister aux entretiens de ces quatre hommes! Quel rare et unique assemblage d'esprit, de génie, de sensibilité, de raison! La Fontaine appréciait vivement le bonheur de pouvoir jouir d'amitiés semblables. Il a consacré le souvenir de ses entretiens avec ces trois grands poëtes dans le début du roman de *Psyché*. Les quatre amis désignés par des noms supposés parcourent les ombrages du parc de Versailles : ils soulèvent entre eux, chemin faisant, de hautes questions d'art et de goût; ils discutent avec une aimable vivacité. L'un d'eux, Polyphile (c'est le nom que se donne La Fontaine), leur propose, lorsqu'ils se sont assis sur l'herbe dans le délicieux bosquet d'Apollon (1), de leur lire un ouvrage qu'il vient d'achever. L'offre est acceptée. De temps en temps, la lecture est agréablement interrompue par un bout de causerie. Chacun des quatre personnages conserve dans son langage l'allure et les habitudes de son caractère et de son génie. Gélaste (Molière) (2) est fort gai; Ariste (Boileau) est solide et raisonnable avec enjouement; Acanthe (Racine) montre une imagination passionnée et une sensibilité douce. Polyphile est tel que son nom l'indique : il s'éprend avec une vivacité ingénue de tout ce qui lui paraît beau et aimable. Lui qui plus tard se peindra ainsi dans une épître à Mme de La Sablière :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,

(1) Seconde femme de Gaston de France, duc d'Orléans.

(1) Cet endroit s'appelait alors la *grotte de Téthys*.
(2) Suivant une autre opinion Gélaste est Boileau, et Ariste Molière.

Je suis chose légère et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

Il se peint déjà tout entier dans cette belle invocation qui termine le roman de *Psyché :*

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas ; viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique
Viens donc...

C'est dans le cours de ces années, tour à tour charmées par les distractions de la société, l'ivresse de l'amour, les épanchements de l'amitié, qu'il composa la plupart des ouvrages qui ont assuré à son nom une gloire immortelle. Dans l'année 1665 il publia ses premiers contes : en 1668 il mit au jour les six premiers livres de fables dédiés au grand dauphin. Le poëme d'*Adonis* et le roman de *Psyché*, dédiés l'un et l'autre à la duchesse de Bouillon, parurent en 1669; de nouveaux livres de contes, en 1671 ; cinq nouveaux livres de fables, dédiés à Mme de Montespan, en 1678. Un poëme sur le *quinquina*, composé sur la demande de la duchesse de Bouillon, fut publié en 1682.

En 1680, la duchesse de Bouillon, compromise dans l'affaire des poisons, ayant été exilée à Nérac, La Fontaine se trouva dans un assez grand embarras. La duchesse douairière d'Orléans était morte en 1672. Il restait encore à La Fontaine de hautes protections. Le prince et la princesse de Conti l'accueillaient avec bienveillance ; le duc de Vendôme le pensionnait ; le grand Condé aimait à l'entendre. Mais le poëte n'avait plus auprès de lui une femme aimante et attentive pour veiller sur ses besoins et le préserver des embarras de toutes sortes où le jetaient, quand il était abandonné à lui-même, sa distraction et son inexpérience de toutes les affaires de la vie. C'est alors qu'on vit venir à son aide celle qui fut la meilleure de ses amies, madame de La Sablière, ce *cœur vif et tendre*, cet esprit qui avait *beauté d'homme avec grâce de femme*, et qui ravissait tout le monde par

Son art de plaire et de n'y penser pas (1).

Cette bienfaisante et aimable personne fit à La Fontaine, qu'elle installa dans sa maison, une heureuse et paisible vie. Elle le délivra de toute inquiétude sur le sort de son fils, âgé alors de quatorze ans, en déterminant le président de Harlay à se charger de ce jeune homme. Elle lui ôta tout souci sur son avenir, en pourvoyant à tous ses besoins avec la plus généreuse sollicitude. La société la plus choisie se réunissait dans sa maison. La Fontaine s'y voyait avec plaisir entouré de seigneurs spirituels, d'étrangers illustres, de femmes aimables. Souvent, il est vrai, sa rêverie l'emportait loin de la conversation, et ses étranges disparates égayaient fort la compagnie ; quelquefois aussi, quand il s'animait dans une ingénieuse discussion, dans une causerie légère, personne n'avait plus d'à-propos, plus de présence d'esprit pour la repartie, personne ne méritait mieux que lui le titre de charmant causeur. Des témoignages positifs (1) ne permettent pas de douter de ce charme qu'on trouvait dans la conversation de La Fontaine, quand il ne rêvait pas trop ou quand il ne s'ennuyait pas. Il ne faut pas adopter sans restriction ce jugement si célèbre de La Bruyère : « Un homme paroît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir ; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les arbres, les animaux, les pierres, tout ce qui ne parle pas ; ce n'est que légèreté, qu'élégance, que délicatesse dans ses ouvrages. » On peut soupçonner aussi quelque exagération dans ce que dit Louis Racine de l'attitude et du langage de La Fontaine dans le monde : « Il ne mettoit jamais du sien dans la conversation. Mes sœurs, qui dans leur jeunesse l'ont souvent vu à table chez mon père, n'ont conservé de lui que l'idée d'un homme fort malpropre et fort ennuyeux. Il ne parloit point, ou vouloit toujours parler de Platon. » La Bruyère et Louis Racine se sont laissé prendre trop aisément au piquant d'un contraste aussi tranché entre l'homme et le poëte. Ils auraient dû songer que ce contraste n'était pas possible ; car comment aurait-il pu se faire que l'esprit de La Fontaine ne pût jamais se produire que lorsqu'il tenait la plume ? D'ailleurs, un homme aussi lourd et aussi ennuyeux qu'ils le représentent dans le monde et dans l'intimité n'aurait pas charmé tant de femmes. Les femmes peuvent admirer les beaux ouvrages avec passion ; mais elles n'en rechercheront point les auteurs, si la personne de ceux-ci est entièrement dépourvue de grâce et de manières, s'ils sont incapables de leur payer ce tribut improvisé d'esprit, d'élégance et de galanterie qu'elles exigent toujours. Cependant, cette vie si douce que La Fontaine menait chez madame de La Sablière ne fut pas de très-longue durée. Madame de La Sablière, sacrifiée par le marquis de La Fare, après une si longue liaison, à la comédienne Champmeslé et au jeu de la bassette, en conçut une douleur dont elle ne put trouver le remède que dans une conversion entière et fervente. Elle embrassa en 1684 une vie austère et dévote, bien différente de celle qu'elle avait eue jusque alors ; bientôt elle abandonna son hôtel, et se retira aux Incurables pour y soigner les malades et se consacrer entièrement aux bonnes œuvres. En partant, elle pourvut à la destinée de son ami : La Fontaine resta dans son hôtel, où l'on continua de subvenir à tous ses besoins. Mais la société brillante que son amie réunissait autour d'elle s'était re-

(1) Fable XV du XIIe livre.

(1) Préface des *Œuvres posthumes de La Fontaine*, par madame Ulrich.

tirée avec elle. Le vide de la solitude se fit amèrement sentir à notre poëte. Ce fut un des motifs qui lui firent accepter avec empressement la proposition que lui firent alors ses amis de le présenter aux suffrages de l'Académie pour la place que la mort de Colbert (1683) venait de laisser vacante.

Malheureusement, il avait pour concurrent Boileau; et, de plus, Louis XIV, dont l'esprit avait subi l'influence de madame de Maintenon, et dont la cour commençait à se faire dévote, était peu disposé à favoriser ou même à ratifier l'élection de l'auteur des *Contes*, d'un poëte qui dans ses écrits s'était trop souvent inspiré de ses mœurs. Le parti dévot qui s'éleva contre La Fontaine objectait à ses partisans les peintures immorales de ses vers, les désordres de sa vie, ses relations avec la société du duc de Vendôme, sa liaison dans un âge avancé avec la comédienne Champmeslé. Toutes ces accusations étaient vraies, et d'ailleurs les adversaires de La Fontaine étaient forts de l'appui déclaré du monarque (1). Cependant l'Académie, par un trait d'indépendance, le nomma au fauteuil vacant, à une majorité de seize voix contre sept. Louis XIV, fort mécontent de ce résultat, ne se pressa pas de donner son agrément à l'élection, et fit la campagne de Luxembourg sans l'avoir donné. Cependant, au bout de plusieurs mois, il se laissa fléchir. Madame de Thianges, qui, malgré le déclin de la faveur de madame de Montespan, avait conservé beaucoup de crédit à la cour, intercéda en faveur du poëte. La Fontaine adressa au roi une ballade, où il célébrait sa grandeur et implorait sa bonté. Il y disait :

Tel que l'on voit Jupiter dans Homère
Emporter seul tout le reste des dieux;
Tel balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.

(1) Voltaire, voulant expliquer le peu de goût de Louis XIV pour La Fontaine, a dit : « Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle. Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les *Fables* de La Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements. » Une agréable et très-authentique anecdote racontée par Brossette expliquerait peut-être mieux comment La Fontaine plaisait si peu à Louis XIV. « M. Racine, dit Brossette, s'entretenait un jour avec La Fontaine sur la puissance absolue des rois. La Fontaine, qui aimait l'indépendance et la liberté, ne pouvait s'accommoder de l'idée que M. Racine lui voulait donner de cette puissance absolue et indéfinie. M. Racine s'appuyait sur l'Écriture, qui parle du choix que le peuple juif voulut faire d'un roi en la personne de Saül, et de l'autorité que ce roi avait sur son peuple. — Mais, répliqua La Fontaine, si les rois sont maîtres de nos biens, de nos vies et de tout, il faut qu'ils aient droit de nous regarder comme des fourmis à leur égard, et je me rends si vous me faites voir que cela soit autorisé par l'Écriture. — Hé quoi! dit M. Racine, vous ne savez donc pas ce passage de l'Écriture : *Tanquam formicæ deambulabitis coram rege vestro?* Ce passage était de son invention, car il n'est point dans l'Écriture; mais il le fit pour se moquer de La Fontaine, qui le crut bonnement. »

Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui prenez votre tonnerre;
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Puis, après avoir dépeint les vertus pacifiques du roi, sa générosité, sa douceur, il ajoutait :

Ce doux penser depuis un mois ou deux
Console un peu mes muses inquiètes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux.
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

Cette pièce produisit un bon effet sur l'esprit du monarque. D'ailleurs, pendant la campagne du Luxembourg, M. de Bezons étant mort, l'Académie désigna Boileau pour son successeur. Dès lors tout obstacle fut levé pour la réception de La Fontaine. Le roi dit à la députation de l'Académie qui vint lui annoncer la nouvelle élection : « Le choix que vous avez fait de M. Despréaux m'est fort agréable; il sera approuvé de tout le monde. Vous pouvez incessamment recevoir La Fontaine. Il a promis d'être sage. » Cette réception, enfin autorisée par la sanction royale, eut lieu le 2 mai 1684. Ce fut un jour de triomphe pour les amis de La Fontaine, heureux de voir rendre à son beau génie un solennel hommage. Mais celui qui avait le mieux pénétré la richesse et l'originalité de son talent (1) et le plus tôt prédit sa gloire, Molière, n'était plus là pour jouir de ce jour. Molière avait été enlevé avant le temps à l'amitié de La Fontaine, et celui-ci n'avait pu se consoler encore de ses regrets, que, dans le premier moment de sa douleur, il avait heureusement exprimés, en les mêlant aux témoignages de son admiration, dans cette touchante épitaphe :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formoient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissoit la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, Plaute et Molière sont morts.

A la séance publique qui fut tenue pour sa réception, La Fontaine lut une épître en vers à madame de La Sablière, où il faisait en termes charmants une espèce d'amende honorable pour les dissipations de sa vie, pour ses contes, et même pour cette inconstance qui l'avait porté à essayer en poésie plusieurs routes diverses, et à gaspiller, à ce qu'il croyait, son génie, en le dispersant sur des sujets trop différents et trop nombreux.

(1) Un jour que les amis de La Fontaine se moquaient un peu de sa simplicité en l'appelant *le bonhomme*, Molière s'écria : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser : le bonhomme ira plus loin que nous. »

J'irois plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours :
Mais quoi ? je suis volage en vers comme en amours.

Le bonhomme, dans son ingénue modestie, ne savait pas se juger. Qu'importe en effet que l'auteur des *Contes* et des *Fables* se soit laissé aller à composer aussi des pièces de théâtre, des odes, des épîtres ? Si les *Contes* et les *Fables* font tort aux autres essais, ils n'en reçoivent aucun tort à leur tour. Les *Contes* et les *Fables* suffirent pour placer La Fontaine au plus haut degré du *temple de mémoire*.

Malgré ses soixante-et-trois ans, La Fontaine n'observa pas très-religieusement la promesse qu'il avait faite *d'être sage*. Une maison où il fut accueilli et traité presque aussi bien qu'il l'avait été autrefois chez madame de La Sablière, celle de M. et madame Hervart, tous deux gens d'esprit et de plaisir, lui fit un peu oublier, par les séductions qu'elle lui offrit, le projet de conversion qu'il avait formé. Là il se plaisait aux récits graveleux de l'abbé Vergier, qui devait être dans le genre du conte le plus heureux de ses imitateurs ; là son cœur, jeune encore malgré la glace des ans, s'enflammait tout à coup pour les jeunes beautés dont la présence embellissait cette agréable maison. Il est vrai que celles dont il devenait amoureux tournaient la chose en plaisanterie, et que lui-même finissait par rire de ses transports et de ses déclarations. « Vous pouvez vous moquer de moi tant qu'il vous plaira, écrivait-il à l'abbé Vergier au sujet d'une de ces passions, je vous le permets ; et si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurai point mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? » Mais une tentation plus dangereuse vint combattre dans le cœur du vieillard les bonnes résolutions qu'il avait prises. Une certaine madame Ulrich, fort galante et assez belle encore, quoique sur le retour, attirait fréquemment La Fontaine dans son logis, où se trouvait joyeuse compagnie. Elle lui demanda de nouveaux contes ; il n'en voulait plus faire. Pour en obtenir, elle prit un moyen qu'elle savait infaillible avec notre poëte. La Fontaine, cédant aux charmes d'un dernier amour, consentit à la demande qui lui était faite. Il composa *Le Quiproquo* et quelques autres contes, malheureusement aussi licencieux que ceux des premiers qui l'étaient le plus. Dans le même temps sa muse recevait un appel tout différent, et ce recueil d'un autre genre, où le charme des peintures ne coûtait rien à la morale, le recueil de ses fables, s'enrichissait de quelques chefs-d'œuvre de plus. Fénelon avait mis les créations du fabuliste entre les mains du duc de Bourgogne : le jeune prince était devenu l'ami de La Fontaine en le lisant. Il lui envoya un présent que le dénûment de sa vieillesse rendait assez nécessaire ; en même temps il l'excita à composer de nouvelles fables. Le poëte obéit avec plaisir. Il fit son douzième livre, qui n'est point au-dessous des autres. Son imagination avait conservé toute sa fraîcheur et son talent toute sa force.

La Fontaine allait assez souvent à l'Académie pour se distraire. Il y portait souvent ces préoccupations involontaires qui le rendaient si distrait. Un jour, en 1685, qu'on allait aux voix pour savoir si l'on exclurait Furetière, qui avait fort mécontenté l'Academie au sujet du *Dictionnaire*, La Fontaine, qui voulait mettre une boule blanche dans l'urne, se trompa, et y mit une boule noire. Furetière ne voulut point voir là dedans une méprise involontaire, et il publia contre La Fontaine un *factum* où, pour venger son prétendu grief, il prodiguait le sarcasme et l'injure. Il y cherchait par tous les moyens à tourner La Fontaine en ridicule, comme homme et comme écrivain. Il le raillait quelque part sur cette place de maître des eaux et forêts qu'il avait jadis si négligemment remplie. Il mettait au défi monsieur l'ex-maître des eaux et forêts de faire la distinction du bois de grume et du bois de marmenteau. La Fontaine riposta par plusieurs épigrammes, entre autres par celle-ci :

Toi qui crois tout savoir merveilleux Furetière,
Qui décides toujours et sur toute matière,
Quand, de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume
Ou bien du bois de marmenteau ?

Les séductions de madame Ulrich et la vivacité haineuse des querelles littéraires, si toutefois un sentiment pouvait être haineux chez La Fontaine, ajournaient pour lui l'heure d'un changement auquel ses amis, Racine entre autres et de Maucroix, ne cessaient de l'exhorter. Une maladie dangereuse, dont il subit l'épreuve en 1693, opéra en lui une conversion complète. Docile aux représentations de l'ecclésiastique qui vint lui donner ses soins, il se mit à lire le Nouveau Testament, et y prit beaucoup de goût. « C'est un fort bon livre, » disait-il naïvement. Il consentit à faire amende honorable pour ses contes. Mais il en avait une édition nouvelle, qu'il tenait fort à publier : il crut tout arranger en proposant de la faire vendre pour les pauvres. C'était encore une distraction dont on ne tarda pas à le faire apercevoir. Sa maladie devenant plus grave, il reçut le viatique. Le bruit de sa mort se répandit dans Paris. Cependant la force de son tempérament triompha du mal. Il fut rendu à ses amis, qui dès lors n'eurent plus d'exhortations à lui faire pour lui inspirer dans ses derniers jours le goût d'une vie pieuse et régulière. La Fontaine était complétement changé. Il ne songeait plus qu'à édifier le public par sa dévotion et par des compositions d'un autre genre. Il promit, dans une séance de l'Académie, de consacrer désormais son talent à des sujets de piété, pour réparer le scandale que sa muse

trop légère avait causé jadis. Au mois d'octobre 1694, il écrivait à de Maucroix : « J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, et que j'aurai le temps d'achever mes hymnes. Je mourrois d'ennui si je ne composois plus. Donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa* que je t'ai envoyé. J'ai encore un grand dessein où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'est, que je ne l'aie avancé un peu davantage. » C'était sans doute une traduction d'une partie des livres saints.

A cette époque La Fontaine logeait chez M. Hervart. Madame de La Sablière étant morte aux Incurables, il avait été obligé de quitter l'asile qu'il avait dû à sa bienfaisance. M. et madame Hervart, touchés de l'état précaire auquel la vieillesse du poëte allait être réduite, résolurent de lui offrir leur maison. M. Hervart sortit pour lui en faire la proposition. Il le rencontra dans la rue : « Venez chez moi, » lui dit-il. « J'y allois, » répondit La Fontaine. Cependant, ce retour de santé, qui avait comblé les vœux de ses amis, ne fut pas de longue durée. Bientôt il fut saisi d'un affaiblissement dans lequel il vit clairement l'approche de sa fin. Il fit part de son état à son ami de Maucroix, dans la lettre suivante, qui est sans doute la dernière qu'il ait écrite : « Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a pas à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

En relisant ce billet, on ne peut se défendre d'un sentiment triste et pénible. On aime La Fontaine; on l'aime non-seulement pour ses écrits, mais même pour sa vie, malgré les désordres et les égarements que son histoire nous révèle. On pardonne tout à un homme dont la volonté, sans cesse entravée par un penchant singulier à la rêverie, à l'enthousiasme et à la distraction, devait être moins maîtresse d'elle-même que celle des autres hommes. On ne fait plus attention qu'à sa candeur, sa douceur, sa franchise, sa fidélité rare en amitié, sa bonhomie. Dès lors on ne peut, sans une sorte de douleur, se représenter les craintes, les tourments, l'anxiété à laquelle il fut en proie dans ses derniers jours. Cependant, ne regrettons pas qu'une vive et sincère pénitence ait réparé ce que sa vie nonchalante avait eu de déréglé, surtout dans les dernières années.

La Fontaine mourut à l'âge de soixante-treize ans neuf mois cinq jours. Fénelon, en apprenant sa mort, écrivit en latin un éloge de ce grand poëte, et le donna à traduire au duc de Bourgogne. « La Fontaine n'est plus, dit Fénelon. Il n'est plus! et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes muses. Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt; il n'est plus cet homme à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant! Pleurez donc, nourrissons des Muses; ou plutôt, nourrissons des Muses, consolez-vous : La Fontaine est tout entier, et vivra éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes; mais par son génie il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans ce qu'elle a d'excellent. Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants, si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile, enfin, a été plus touchant et plus harmonieux. » Que peut-on ajouter à cet éloge? Il est à peine nécessaire de faire ici une appréciation littéraire du génie et des ouvrages de La Fontaine. Cette appréciation est faite depuis longtemps : elle est complète chez les premiers critiques qui l'ont jugé, chez les premiers panégyriques qui l'ont célébré. En effet, sa gloire est une de celles sur lesquelles l'unanimité est forcée en quelque sorte. Le charme de ses écrits est irrésistible, et la source de ce charme s'aperçoit aussitôt. On sent que ce qui fait de lui un si agréable, un si grand poëte, c'est la simplicité, le naturel, la candeur, la fraîcheur et la souplesse de l'imagination, la profondeur de la raison. Nous nous contenterons, en rapprochant La Fontaine de ses devanciers d'indiquer quels progrès il a fait faire à l'apologue.

On a été curieux de savoir d'après quels modèles La Fontaine avait travaillé, ou plutôt, car cette expression est impropre, et La Fontaine n'a point eu de modèles, de quels ouvrages il s'était servi pour y prendre des sujets. On a reconnu qu'il avait mis à contribution les fabulistes grecs et latins de l'antiquité; le moine grec Planude, qui avait écrit au quatorzième siècle; Faerne et Abstemius, savants italiens du seizième siècle, dont les recueils sont en latin; et qu'il joignit à ce répertoire les fables de Bidpaï et quelques fabulistes français du seizième siècle, entre autre Guillaume Gueroult et Gilles Corrozet. On a constaté qu'il a peu de sujets qui soient entièrement de son invention, ce qui ne peut influer en rien sur l'opinion qu'on se fait de son génie; car la difficulté n'est pas de rapprocher tels ou tels animaux, d'inventer telle ou telle histoire, et d'amener une morale au moyen

de certaines ressemblances; mais d'amuser, de charmer, de faire penser le lecteur avec de simples fables. Parmi les auteurs où il prenait les matériaux informes qu'il savait polir, faut-il compter les fabulistes que le moyen âge avait vus paraître? On s'est assuré qu'il ne les avait jamais connus; et malgré l'opinion de M. Roquefort, il est certain qu'il ne se douta même pas que Marie de France avait existé, et ne put, par conséquent, lui faire aucun emprunt. Pour que La Fontaine eût pu connaître ses prédécesseurs du treizième et du quatorzième siècle, il eût fallu qu'il se livrât à des recherches laborieuses, que personne ne faisait alors, et qui lui eussent convenu moins qu'à personne; car s'il était fort instruit, il n'avait point d'érudition, et ne se mettait point en peine d'en avoir.

Les perfectionnements que subit l'apologue entre les mains de La Fontaine sont tels qu'ils équivalent à une création. Jusque là l'apologue n'avait été presque toujours qu'un récit aride, froid, sans variété, sans couleur, terminé par un lieu commun de morale se rattachant plus ou moins bien à l'action. Excepté quelques passages de Guillaume Gueroult, dont la gaieté est encore bien peu piquante, l'apologue avait complétement manqué de sel, de finesse et d'agrément. Souvent les fabulistes avaient ressemblé à de plats et insignifiants prédicateurs enveloppant sous une forme sèchement allégorique une leçon banale de sagesse, des conseils aussi édifiants que peu récréatifs. La Fontaine fit de chacune de ses fables un petit drame ayant son exposition. Peintre des animaux, qu'il observa avec l'attention d'un artiste et la vivacité d'imagination d'un poëte qui s'identifie à tout, et auquel rien dans la nature n'est indifférent, il joignit au charme d'une langue savante, et en même temps naïve, qui tenait à la fois du passé et du présent, celui d'une versification libre, souple, variée, s'étendant et se resserrant avec un à-propos merveilleux, selon le besoin de la pensée. Sa narration a pour caractère habituel une finesse ingénue, une simplicité piquante, une bonhomie familière pleine de sens, d'esprit et d'abandon; mais quand son sujet l'y porte, il devient sérieux, touchant, mélancolique, élevé, sublime; le bonhomme s'efface; on entend les accents inspirés de la plus éloquente poésie. « La Fontaine, dit M. Sainte-Beuve, en s'appliquant à mettre en vers des sujets de fable qui lui étaient fournis par la tradition, ne sort pas d'abord des limites du genre. Son premier livre est un essai; on y voit la fable pure et simple..... Ainsi conçue, la fable me paraît un petit genre et assez insipide Chez les Orientaux, à l'origine, quand la sagesse primitive s'y déguisait sous d'heureuses paraboles pour parler aux rois, elle pouvait avoir son élévation et sa grandeur; mais, transplantée dans notre occident et réduite à n'être qu'un récit tout court qui amène après lui son distique ou son quatrain moral, je n'y vois qu'une forme d'instruction véritablement à l'usage des enfants...... Pourquoi donc La Fontaine a-t-il su être un grand poëte dans ce même genre de fables? C'est qu'il en est sorti, c'est qu'il se l'est approprié et n'y a vu, à partir d'un certain moment, qu'un prétexte à son génie inventif et à son talent d'observation universelle (1) »

Nous n'avons pas ici la prétention de classer les fables de La Fontaine; ce serait en méconnaître l'esprit et attenter à leur diversité. Mais au premier rang dans l'ordre de la beauté, il faut placer ces grandes fables morales *Le Berger et le Roi*, *Le Paysan du Danube*, où il entre un sentiment éloquent de l'histoire et presque de la politique; puis ces autres fables qui, dans leur ensemble, sont un tableau complet, d'un tour plus terminé, et pleines également de philosophie, *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, *Le Savetier et le Financier*, cette dernière parfaite en soi comme une grande scène, comme une comédie resserrée de Molière. Il y a des élégies proprement dites : *Tircis et Amarante*, et d'autres élégies sous forme moins directe et plus enchanteresse, telles que *Les deux Pigeons*. Si la nature humaine a paru souvent traitée avec sévérité par La Fontaine, s'il ne flatte en rien l'espèce, s'il a dit que « l'enfance est sans pitié » et que « la vieillesse est impitoyable (l'âge mûr s'en tirant chez lui comme il peut), » il suffit, pour qu'il n'ait point calomnié l'homme et qu'il reste un de nos grands consolateurs, que l'amitié ait trouvé en lui un interprète si habituel et si touchant. Ses *Deux Amis* sont le chef-d'œuvre en ce genre; mais, toutes les autres fois qu'il a eu à parler de l'amitié, son cœur s'entr'ouvre, son observation railleuse expire; il a des mots sentis, des accents ou tendres ou généreux, comme lorsqu'il célèbre dans une de ses dernières fables, en Mme Hervey :

> Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
>   Et les affaires et les gens,
> Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
> Malgré Jupiter même et les temps orageux.

C'est quand on a lu ainsi cette quantité choisie des meilleures fables de La Fontaine, qu'on sent son admiration pour lui renouvelée et rafraîchie, et qu'on se prend à dire avec un critique éminent, M. Joubert : « Il y a dans La Fontaine une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français. »

On n'a commis qu'une erreur dans les jugements portés jusque ici sur le génie de La Fontaine, encore cette erreur n'a pas duré; déjà le bon sens de plusieurs critiques en a fait justice. On a répété le nom de *fablier* que la duchesse de Bouillon lui donnait. On a dit qu'il composait ses fables presque sans s'en douter, pour obéir à une inspiration irrésistible; qu'il les écrivait comme l'arbre laisse tomber ses fruits; que la

(1) « La fable, dit M. Vinet, n'était chez La Fontaine que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésie. »

nature seule opérait en lui; que l'art lui était complétement étranger, et que de là vient le charme si puissant de ses vers Rien de plus faux qu'une pareille idée. D'abord rien n'est plus invraisemblable. Des créations aussi pures, aussi irréprochables, aussi parfaites que ses fables et ses contes, ne s'improvisent pas. Du travail irréfléchi et spontané il peut sortir de beaux traits, mais non des compositions achevées. L'analogue des arbres n'existe pas chez les auteurs. En outre, il suffit de lire attentivement La Fontaine pour se convaincre que la réflexion se combinait chez lui avec l'inspiration. Dans les préfaces en prose de ses fables, dans plusieurs débuts en vers, il discute lui-même les limites du genre qu'il traite, et signale les qualités qui lui sont propres. Il paraît fort éclairé sur les difficultés et les obligations de la tâche qu'il aborde quand il prend la plume. Sans doute, une fois qu'il avait commencé à écrire, son travail devait être assez rapide, parce qu'il avait beaucoup de verve, et que les idées et les tours se présentaient à lui en abondance; mais une méditation secrète avait préparé le travail, et la création elle-même était accompagnée de réflexions et de calcul. Cette spontanéité, d'ailleurs, n'aurait pu exister qu'avec beaucoup d'ignorance, et l'on sait quelle profonde connaissance La Fontaine avait acquise des chefs-d'œuvre anciens. Non-seulement il avait formé sa raison et son goût en les lisant, mais même il s'était demandé par quel moyen on pouvait leur faire des emprunts heureux dans la forme et dans le style. Il avait résolu ainsi cette question :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est pas un esclavage :
Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes quelquefois.
Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté;
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

On conviendra que l'homme qui entendait ainsi la théorie de l'imitation avait profondément médité sur les règles de l'art. La Fontaine ne doit donc pas être séparé des grands poëtes chez lesquels une heureuse et rare nature a été perfectionnée et guidée par le travail réfléchi de la raison.

On a de La Fontaine : *L'Eunuque*, comédie en cinq actes et en vers, traduite de Térence; Paris, 1654, in-4°; — *Contes et Nouvelles en vers*; Paris, 1665, in-12; seconde partie en 1666; troisième partie, 1671. Ces trois volumes ne contiennent qu'une partie des *Contes* de La Fontaine, et le débit en fut défendu par un arrêt du lieutenant de police du 5 avril 1675. Les autres éditions sont beaucoup plus amples, et ont paru pour la plupart dans les pays étrangers, ou du moins avec indication de lieux d'impression étrangers. Les principales sont celles de Amsterdam, 1685, 2 vol. in-8°, avec des figures de Romain de Hooge : c'est la plus belle pour les gravures, mais les suivantes sont plus complètes; Amsterdam, 1700, 2 vol. in-8°; Amsterdam (Paris), 1695, 1721, 2 vol. in-8°; Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. in-8°, avec des gravures d'Eisen et une notice sur La Fontaine par Diderot. Cette édition, dite *des fermiers généraux*, contient de fort jolies gravures; mais elle laisse beaucoup à désirer pour la pureté du texte; cependant elle a servi de modèle à toutes celles qui se sont faites en France et à l'étranger jusqu'à celle de M. Walckenaër. Il en a paru à Paris, 1857, in-18 (chez Janet), une édition revue avec soin sur les éditions originales; — *Fables choisies mises en vers*, première partie, dédiée à M. le dauphin; Paris, 1668, in-4°; seconde partie, dédiée à Mme de Montespan, 1679; troisième partie, dédiée à M. le duc de Bourgogne, 1693. Les éditions des *Fables* de La Fontaine sont innombrables; les principales sont celles de Paris, 1709, 5 vol in-12; Paris, 1743, in-12, avec un nouveau commentaire par P. Coste; Paris, 1755-1759, 4 vol. in-fol. : magnifique édition, soignée pour le texte et ornée de figures gravées par Cochin le fils, d'après les dessins d'Oudry; Paris, 1787, 6 vol. in-18, ornée de 276 jolies gravures de Simon et Coiny; Paris, 1802 (P. Didot), 2 vol. gr. in-fol., avec 12 vignettes de Percier; — *Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles, et Fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets; précédées d'une notice sur les fabulistes par A.-C.-M. Robert*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°; — *Fables de La Fontaine*, édit. revue et accompagnée de notes par C.-A. Walckenaër; Paris, 1826, 2 vol. in-8° : cette édition est une réimpression améliorée de celle qui avait fait partie des *Œuvres* de La Fontaine publiées par M. Walckenaër en 1822; elle a été revue sur les éditions originales; — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*; Paris, 1669, in-8°; La Haye, 1700, in-12 : ce récit, mêlé de prose et de vers, est une imitation libre d'Apulée; les principales éditions sont de P. Didot, Paris, 1796, grand in-4°, avec cinq gravures d'après Gérard, et celle de Castel de Courval (*Les Amours de Psyché et de Cupidon*), lithographiés d'après les dessins de Raphael, par MM. Bouillon, Beaugard-Thill, Chatillon, Dejuine, Fragonard, Maurin, Zwinger; Paris, 1825, petit in-fol. Ces éditions sont plus remarquables par le luxe de l'exécution typographique que la pureté du texte; — *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses, dédiées à M. le prince de Conti par M. de La Fontaine*; Paris, 1671, in-12; le véritable auteur de ce recueil est Henri-Louis de Loménie, comte de Brienne. La Fontaine n'y a eu d'autre part que d'en avoir

fait l'épître dédicatoire, en vers; — *Poëme de la captivité de S. Malc*; Paris, 1673, in-12; — *Poëme du Quinquina et autres ouvrages en vers*; Paris, 1682, in-12; — *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*; Paris, 1685, in-12; — *Astree*, tragédie représentée par l'Académie de Musique; Paris, 1691, in-4°; — *Œuvres posthumes*; Paris, 1696, in-12; — *Pièces de théâtre*; La Haye, 1702, in-12. Les pièces contenues dans ce recueil sont au nombre de cinq; mais deux seulement appartiennent à La Fontaine, *Le Florentin*, et *Je vous prends sans verd*. — *Œuvres de M. de La Fontaine*; Anvers (Paris), 1726, 3 vol. in-4°, édition incomplète et médiocre; — *Œuvres diverses de M. de La Fontaine*, édit. négligée, mais qui complète la précédente. Au nombre des meilleures éditions de La Fontaine, on compte celle de Walckenaër; Paris, 1819-1820, 18 vol. in-18; améliorée dans la réimpression de 1822-1823, 6 vol. in-8°

JACQUINOT et JOUBERT.

Perrault, *Éloges*, t. I — D'Olivet, *Éloge de La Fontaine*, dans l'*Histoire de l'Académie Française*. — *Lettre du P. Poujet sur la conversion de La Fontaine*; dans les *Mémoires de Littérature du P. Desmolets*, t. I. — Louis Racine, *Mémoires sur J. Racine*. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVIII. — Chaufepié, *Dictionnaire Historique*. — La Harpe, *Éloge de La Fontaine*. — Chamfort, *Éloge de Jean de La Fontaine*. — Marais, *Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*. — Walckenaër, *Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*. — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I; *Causeries du lundi*, t. VII. — Taine, *Essai sur les Fables de La Fontaine*.

LAFONTAINE (*Léopold*), médecin polonais, né en 1756, mort en Pologne, à Mohilew-sur-le-Dniéper, en 1812, pendant la retraite de Moskou. D'origine suisse, il fut médecin de Stanislas Poniatowski et inspecteur général des hôpitaux du grand duché de Varsovie. Ses principaux ouvrages sont: *Description des Effets que produisent les Eaux chaudes sulfuriques et froides ferrugineuses aux bains de Krzeszowicé, dans le palatinat de Cracovie*; Cracovie, 1784, in-8°; — *Sur la Plique polonaise, maladie particulière à la Pologne*; Breslau et Leipzig, 1792, in-8°; — *Journal de Santé, destiné à l'usage de toutes les classes des habitants de la Pologne*, publié à Varsovie en 1801 et 1802, 4 vol. in-8°; — *De la Capacité physique chez les militaires polonais*; Varsovie, 1811, in-8°.

L. CH.

Michel Bergonzoni, *Éloge historique de L. Lafontaine*; Varsovie, 1815, in-8°. — Louis Gonsiorowski, *La Pologne Médicale*, Posen, 1856.

LAFONTAINE (*Auguste-Henri-Jules*), célèbre romancier allemand, né à Brunswick, le 10 octobre 1759, et mort à Halle, le 20 avril 1831. Descendant d'une de ces familles protestantes que l'édit de Nantes avait forcées à quitter la France, il étudia d'abord la théologie à l'université de Helmstædt, et accompagna, en 1792, le général prussien Thadden en Champagne, en qualité d'aumônier d'un régiment. Après la conclusion de la paix de Bâle, Lafontaine obtint une place à l'université de Halle, où il résida jusqu'à sa mort. Lafontaine fut pendant quelque temps le favori du public allemand. « Tout le monde, dit Mme de Staël, a lu ses romans au moins une fois avec plaisir. » Quant aux lecteurs français, ils accueillirent avec faveur les traductions de ces naïves et touchantes scènes de la vie de famille, que l'auteur se plaît à reproduire dans presque toutes ses œuvres. Les caractères de ses personnages sont bien dessinés, ses situations heureuses et intéressantes, son style facile et agréable; mais on lui reproche avec raison cette sentimentalité outrée qui rend la lecture suivie de ses œuvres fatigante. Auguste Lafontaine n'a pas produit moins de deux cents volumes (1). Ses principaux romans sont : *Agathe, ou la voûte du tombeau*, traduit par le vicomte A. de Forestier; Paris, 1824, 4 vol.; — *Agnès et Bertha, ou les femmes d'autrefois*, traduction de M[lle] Dudrezène; ibid., 1818, 2 vol.; — *Aline de Riesenstein, ou le tableau de la vie*, traduction de Breton; Paris, 1810, 4 vol.; — *Amélie, ou le secret d'être heureux*, traduction de Breton; Paris, 1812, 2 vol.; — *Aristomène*, traduit par M[me] de Montolieu; Paris, 1804, 2 vol.; — *Les Aveux au tombeau, ou la famille du forestier*, traduction de M[me] de Voïart; ibid., 1817, 4 vol.; — *Le Bal masqué, ou Édouard*, traduction de Duperche; ibid., 1817, 4 vol.; — *Le Baron de Flemming, ou la manie des titres*, traduction de M[me] de Cerenville; ibid., 1803, 3 vol.; — *La Belle-sœur, ou la famille de Sternbourg*, traduct. de Bilderbeck; ibid., 1822, 4 vol.; — *La Comtesse de Kiburg, ou les liaisons politiques*, trad. de M[lle] Dudrezène; Paris, 1818, 3 vol.; — *Les deux Amis, ou la maison mystérieuse*, trad. de la comtesse de Montholon; ibid., 1819, 3 vol.; — *Les deux Fiancées*, traduct. de Propiac; ibid., 1810, 5 vol.; — *Édouard de Winter, ou le miroir du cœur humain*, traduct. de Duperche; ibid., 1818, 4 vol.; — *Élise, ou les papiers de famille*, traduct. de Breton; ibid., 1809, 4 vol.; — *Émilie et Erlach, ou les heureuses familles suisses*, traduct. de Fuchs; ibid., 1821, 3 vol.; — *Les Étourderies, ou les deux Frères*, traduct. de Breton; ibid., 1810, 4 vol.; — *La famille de Halden*, traduct. de Villemain, 2[e] édit.; Paris, 1805, 4 vol.; — *Le Hussard, ou la famille de Falkenstein*, traduct. de M[me] de Voïart; ibid., 1819, 5 vol.; — *La jeune Enthousiaste*; ibid., 1821; — *Léonie, ou les travestissements*, traduct. de M[me] de Voïart; ibid., 1821, 3 vol.; — *Ludwig d'Eisach, ou les trois éducations*, traduct. de la même; ibid., 1817, 3 vol.; — *Marie Menzikoff et Fedor Dolgorouki*, histoire russe, traduct. de M[me] de

(1) Voir la liste complète de ses ouvrages dans Keyser, *Index Librorum*; Meusel, *Lexicon* et *La France Protestante*. Cangrouse de Plantade et Léon Antonin ont publié quelques romans sous le nom de Lafontaine.

Montolieu; ibid., 1804, 2 vol.; — *Molkau et Julie, ou l'amour et la probité à l'épreuve*, traduct. de Fontallard; ibid., 1802; — *Les Morts vivants et la Famille en fuite*, traduct. de Duperche; ibid., 1819, 2 vol; — *La Nouvelle Arcadie, ou l'extérieur de deux familles*, traduct. de Fuchs; ibid., 1809 et 1829, 4 vol.; — *Petits Romans et Contes choisis*; ibid., 1814, 4 vol.; — *Romulus*, roman historique; Strasbourg et Paris, 1801, 2 vol.; — *Rosaure, ou l'arrêt du destin*, trad. de la comtesse de Montholon; ibid., 1818, 3 vol.; — *Saint-Julien, histoire d'une famille*, trad. de Delamarre; ibid., 1801, 3 vol.; — *Les Séductions*, traduct. de la comtesse de Montholon; ibid, 1824, 2 vol.; — *Silvius et Valeria, ou le pouvoir de l'amour*, traduct. de Mme de Voïart; ibid., 1819, 2 vol.; — *Le Spectre des ruines, ou la famille Plantau*, traduct. de Du Haume; ibid., 1826; — *Le Testament*, traduct. de Fuchs; ibid., 1812, 3 vol.; — *La Victime persécutée, ou les malheurs de don Raphael Aquillas*; Paris, 1823, 3 vol.; — *Le Village de Lobenstein, ou le nouvel Enfant trouvé*, traduct. de Mme de Montolieu; Genève et Paris, 1802, 5 vol.; — *Les Voies du sort*, traduct. de Mme de Voïart; Paris, 1821, 4 vol.; — *Walter, ou l'enfant du champ de bataille*, trad. de Villemain; ibid., 1816, 4 vol.; — *William Hilnet, ou la nature et l'amour*, trad. de Mme de Colbert; Paris, 1801, 3 vol. Ce livre rare (il n'a été tiré qu'à 20 exemplaires) a été reproduit par Rougemaître; Paris, 1818, 3 vol.

Lafontaine n'était pas seulement romancier, il s'occupa aussi beaucoup de la lecture des anciens, et publia dans un âge déjà avancé un travail sur les *Tragédies d'Eschyle* (Halle, 1822, 2 vol.), où il s'efforça de rétablir les textes, corrompus selon lui, par les copistes. R. LINDAU.

Gruber, *Lafontaine's Leben und Wirken*; Halle, 1833. — Mazier du Haume, *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'A. de Lafontaine*; Paris, 1826, en tête du roman *le Spectre des Ruines*. — Schlegel, *Kritische Schriften*, I, 399. — *Zeitgenossen*, VI, 1841, p. 123.

LAFONTAINE (*Louis* DE), mécanicien français, né à Rouen, le 15 mai 1782, mort à Beaupréau (Maine-et-Loire), le 22 septembre 1811. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la mécanique, dans laquelle il acquit de grandes connaissances pratiques. Il s'occupa avec succès de l'invention et du perfectionnement des machines à filer le lin et le coton, et reçut une médaille à l'exposition de 1806. Membre de la Société d'Émulation de Rouen, il communiqua à cette compagnie plusieurs mémoires, entre autres un *Mémoire sur les Rouages en général et sur les divers Engrenages*, avec planches, 1806; et des *Recherches sur les moyens d'obtenir la Dessiccation la plus prompte et la moins dispendieuse pour les opérations de la teinture*, etc., avec pl.; ce mémoire fut publié en entier dans les *Annales des Arts et Manufactures*. On a encore du même auteur un *Abrégé de toutes les Sciences géographiques, à l'usage des enfants*; 1802.

G. DE F.

Lebreton, *Biogr. Normande*.

LA FONTAINE (*Étienne* DE). *Voy.* FLEURI (*Geoffroi* DE).

LA FONTENELLE (*Armand-Désiré* DE), archéologue français, né le 24 avril 1784, au château de Vaudoré (Poitou), mort le 12 février 1847, à Poitiers. Fils d'un major de cavalerie, il étudia le droit, et fut nommé en 1808 conseiller-auditeur à Poitiers; nommé l'année suivante procureur impérial près le tribunal civil de La Rochelle, il remplit cette charge jusqu'en 1813, et revint alors au chef-lieu du ressort, en qualité de conseiller. Doué d'un grand amour de l'étude, il appliqua son érudition à l'histoire de sa province, et rassembla un grand nombre de chartes et de documents inédits; mais le temps lui manqua pour terminer tous les ouvrages qu'il avait annoncés (1). Malgré un style diffus et incorrect, il acquit une réputation méritée de savoir, qui lui valut en 1838 le titre de correspondant de l'Institut (Inscript. et Belles-lettres). Il fut en outre associé à une trentaine de sociétés savantes, françaises et étrangères, notamment à la Commission royale d'Histoire de Belgique et à la Société des Antiquaires de l'Ouest. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel raisonné des Officiers de l'état civil*; 1813, in-12; — *Histoire d'Olivier de Clisson, connétable de France*; Paris, 1826, 2 vol. in-8° : le plus soigné et le meilleur de ses livres; — *Vie et Correspondance de Duplessis-Mornay*; Paris, 1822-1842, 12 vol. in-8°, en société avec Auguis; — *Philippe de Comyne en Poitou*; Douai, 1836, in-8°, notice lue à la troisième session du Congrès scientifique de France présidée par l'auteur; — *Notice sur l'Ile-Dieu*; Poitiers, 1836, in-8°, fig.; — *Les Arts et Métiers à Poitiers*; ibid., 1837, in-8°; — *Recherches sur les Chroniques du monastère de Saint-Maixent*; ibid., 1838, in-8°; — *Notice sur le maréchal de La Meilleraye*; Niort, 1840, in-8°; — *Les Chroniques fontenaisiennes*; Fontenay, 1841, in-8°, première et unique partie d'un recueil qui devait embrasser les *Archives historiques du bas Poitou*; — *Les Coutumes de Charroux*; Poitiers, 1842, in-8°; — *Histoire des Rois et des Ducs d'Aquitaine et des comtes de Poitou*; ibid., 1842, in-8°; ce tome premier, qui conduit jusqu'en 963, a été rédigé principalement d'après les manuscrits de J. P. Dufour; — *Description du département de la Vendée*, par Cavoleau; Fontenay, 1844, in-8°, annotée et augmentée des

(1) « Il parlait souvent de ses projets d'auteur et d'éditeur, prenant ainsi rang de priorité pour des œuvres qu'il allait mettre sous presse, et renvoyait, par des notes, à des ouvrages qui n'existaient que par fragments que dans ses cartons ou qu'en éléments dans sa tête. .. Il lisait de préférence les notes d'un livre parce qu'il y trouvait, disait-il, la substance et le meilleur de l'ouvrage. Imbu de cette maxime, il les a multipliées partout avec une incroyable profusion. » *Hist. Litt. du Poitou*, III.

deux tiers; — *Le Journal de Guillaume et de Michel Le Riche, avocats du roi à Saint-Maixent;* Saint-Maixent, 1846, in-8° : précis des troubles de l'ouest de 1534 à 1586. Dans le but de faciliter l'exécution de ses travaux, La Fontenelle publia, sous le titre de *Revue anglo-française*, un recueil trimestriel destiné à réunir tous les faits communs à l'Aquitaine, à la Normandie et à l'Angleterre; ce recueil, qui parut d'abord de 1833 à 1838, puis en 1843, forme vingt-huit livraisons in-8°. L'éditeur y inséra de nombreux articles fort étendus, qui ont obtenu des mentions honorables de l'Institut aux concours de 1836 et de 1837, et d'ordinaire tirés à part; en outre il collabora aux publications des sociétés des Antiquaires de l'Ouest, des Sciences et Arts de Poitiers, de Statistique des Deux-Sèvres, et à l'*Histoire des Villes de France* (tom. III et IV). P. L—Y.

Hist. litt. du Poitou, III, 592-607. — *Indication des princip. public. histor. de M. de La Fontenelle de Vaudoré;* Paris, 1839.

LA FORCE (CAUMONT DE), famille française, originaire de la Guienne, était déjà connue dans le onzième siècle. Elle prit le nom de La Force d'une terre située en Périgord, à une lieue de Bergerac, après l'union de François, dix-huitième seigneur de Caumont, avec la dame de La Force en Périgord. Les ducs de Lauzun (*voy.* ce nom) descendaient de la branche cadette. La seigneurie de La Force fut érigée en marquisat en 1609, par Henri IV, et en duché-pairie en 1637, par Louis XIII, en faveur de Jacques Nompar de Caumont. J. V.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison roy. de France, des Pairs, Grands-Officiers de la couronne*, etc.

LA FORCE (*François* DE CAUMONT, seigneur DE CASTELNAUT, puis DE), gentilhomme français, né en 1524, mort en 1572, dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Troisième fils de Charles II de Caumont, seigneur de Castelnaut, Tonneins, Samazan, Monpouillan, etc., il avait trente ans lorsqu'il épousa Philippe de Beaupoil, dame de La Force, veuve de François de Vivonne, seigneur de La Chataigneraye. Sur l'invitation réitérée de la reine de Navarre et du prince de Béarn, il les suivit à Paris. La nuit même où Coligny fut égorgé, un marchand de chevaux, témoin de ce drame, traversa la Seine à la nage, et vint avertir La Force, qui demeurait rue de Seine, de ce qui se passait. La Force fit prévenir son frère, Geoffroy, seigneur de Caumont, et d'autres gentilshommes huguenots du faubourg Saint-Germain. Ils délibérèrent, et pensant que le massacre avait lieu contre la volonté du roi, ils partirent pour se rendre au Louvre; mais en voyant tous les bateaux de l'autre côté de la rivière, ils renoncèrent à leur projet, et songèrent à leur sûreté. La Force resta dans sa maison. Bientôt des soldats arrivèrent; ils pillèrent partout, et vinrent menacer de mort La Force, qui parvint à les calmer en promettant à leur chef une somme de deux mille écus. Ce capitaine jura à La Force de le sauver avec ses deux fils, leur valet de chambre Gast et leur page La Vigerie. Il leur recommanda de déchirer leurs mouchoirs, de les mettre en croix sur leurs chapeaux, et de retrousser la manche du bras droit jusqu'à l'épaule, signe de ralliement des égorgeurs, puis il les conduisit chez lui. La Force fit demander les deux mille écus à sa belle sœur, Mme de Brisambourg, qui promit de les donner dans quelques jours. Le soir même où il devait se libérer, quelques soldats vinrent chercher La Force de la part du duc d'Anjou. Il emmena ses deux enfants. Lorsqu'ils furent arrivés au rempart près de la rue des Petits-Champs, les soldats crièrent tous ensemble : « Tue! tue! » L'aîné des enfants fut le premier blessé à mort, le père fut également massacré. Les assassins les dépouillèrent et s'enfuirent. Le plus jeune des fils fut laissé pour mort. L. L—T.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — *Mém. authentiques du duc de La Force.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — Haag, *La France Protestante.*

LA FORCE (*Jacques-Nompar* DE CAUMONT, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 30 octobre 1558, mort à sa terre de La Force, le 10 mai 1652. Il était avec son père lorsque celui-ci fut massacré, et il échappa en se laissant tomber en même temps que son frère et en faisant le mort. Ayant entendu un homme plaindre son sort, il leva la tête, et lui dit : « Je ne suis pas mort... Par pitié, sauvez-moi la vie! » Cet homme, qui était marqueur à un jeu de paume, le couvrit d'un mauvais manteau et l'emmena chez lui; il dépouilla l'enfant des bagues qu'il avait aux doigts et le conduisit le lendemain matin à sa tante, en demandant une récompense de 30 écus. Mme de Brisambourg le cacha dans le cabinet du maréchal de Biron. Une visite fut faite à l'Arsenal dans le but de découvrir les huguenots qui pouvaient s'y trouver. La Force échappa à ce nouveau danger : on le cacha en jetant sur lui des vêtements de fille. Quelques jours après, il quitta la capitale, et parvint en Guienne, au château de Castelnaut des Mirandes, où son oncle Geoffroy de Caumont s'était retiré. Cet oncle étant mort quelque temps après, Henri III donna pour tuteur au jeune La Force le comte de La Vauguyon, zélé catholique. Impatient de venger la mort de son père, dès qu'il le put, La Force courut rejoindre le roi de Navarre, qui lui ordonna de lever une compagnie de chevau-légers. Il se trouva au siége de Marmande, et en 1580 il suivit Henri à la prise de Cahors. Ensuite il obtint le gouvernement de Sainte-Foy et de Bergerac. Dans une conférence tenue à Guîtres, en 1585, il s'opposa à un rapprochement avec le roi de France. L'année suivante, il contribua à la levée du siége de Castets, et accompagna le roi de Navarre en Poitou. S'étant jeté dans Marans, menacé par Biron, son beau-père, il défendit cette ville avec tant de valeur qu'il força les catholiques de renoncer à leur entre-

prise. En 1587 il se signala au combat d'Anthogny. A la suite de la bataille de Coutras, où il se distingua, il fut nommé gouverneur de la basse Guienne. Il lutta avec succès contre les ligueurs, qu'il força à lever le siége de La Linde. Lorsque les deux rois unirent leurs forces contre la Ligue, La Force rejoignit leur armée à Poissy, à la tête d'un corps de cavalerie, et fut chargé de couvrir le siége de Pontoise. En 1589, il combattit avec bravoure à Arques, où il eut trois chevaux de tués et deux de blessés sous lui. Avec 120 cavaliers seulement il culbuta plus de 2,000 lances. Il fut renvoyé vers cette époque en Guienne, où il resta jusqu'en 1592. Il se retrouva au siége de Rouen, et bientôt Henri IV le nomma capitaine des gardes du corps. En 1593 il fut pourvu du gouvernement du Béarn et de la vice-royauté de Navarre. L'année suivante il assista au sacre de Henri IV à Chartres, et l'accompagna à son entrée à Paris. Il servit encore au siége de Laon, et combattit à Fontaine-Française en 1595. Il prit ensuite une part active aux travaux de l'assemblée des notables tenue à Rouen et au siége de La Fère en 1596. L'année suivante il contribua à la reprise d'Amiens. En 1599 il fut chargé de faire exécuter l'édit de Nantes dans le Béarn et la Guienne. En 1600 il fut appelé à Lyon pour l'expédition de Savoie. Il réussit dans cette ville à réconcilier avec Henri IV le maréchal de Biron, son beau-frère, qui, aigri de quelques injustices, avait noué des intrigues avec l'Espagne et le Piémont; mais bientôt le maréchal recommença ses menées. A la nouvelle de l'arrestation de Biron, La Force accourut à Paris, et sollicita en vain la grâce du coupable. La Force se trouvait dans le carrosse du roi lorsque celui-ci fut frappé par Ravaillac. Le lendemain il devait prêter le serment de maréchal de France et aller se mettre à la tête d'une armée destinée à envahir l'Espagne. La reine lui ordonna de quitter immédiatement la cour et d'aller dans son gouvernement faire reconnaître l'autorité de Louis XIII. Les premiers actes du nouveau règne inquiétèrent les protestants. Une assemblée eut lieu à Saumur; La Force s'y rendit, s'entremit entre les deux partis, et aplanit bien des difficultés. Il était de retour dans le Béarn lorsque Condé prit les armes. Nommé général de la basse Guienne par l'assemblée politique de Grenoble, La Force leva des troupes avec Rohan et Boisse-Pardaillon, et se jeta sur le passage de la cour qui se rendait à Bordeaux. Il espérait enlever le jeune roi et s'opposer aux mariages espagnols; mais la trahison de deux seigneurs catholiques fit manquer ce plan. La Force se hâta de regagner Pau; il dispersa les troupes de Gramont, et s'empara d'Aire, que les catholiques reprirent bientôt. Le traité de Loudun mit fin aux hostilités, et stipula par lui une abolition spéciale.

L'édit de main levée des biens ecclésiastiques exaspéra les populations béarnaises. Les protestants du Languedoc et de la Guienne embrassèrent leur cause. Le parlement de Pau refusa l'enregistrement de l'édit, le 29 juin 1618. Les troubles qui suivirent l'évasion de la reine-mère arrêtèrent pour un instant les mesures de rigueur; mais dès qu'il fut réconcilié avec sa mère, Louis XIII vint à Bordeaux, y appela La Force, et lui enjoignit de faire exécuter immédiatement l'édit de main levée. La Force obtint enfin la vérification de l'édit. Louis XIII arriva à Pau le 15 octobre 1620; et la constitution du pays et l'organisation du parlement furent modifiées. La Force dut craindre d'être arrêté; mais son gouvernement lui fut rendu, seulement Poyanne fut chargé de surveiller toutes ses démarches. Molesté de toutes parts, La Force leva des troupes, et se rendit à l'assemblée de La Rochelle. A la demande de cette assemblée, il écrivit au roi; mais pour toute réponse il reçut l'ordre de désarmer, et d'Épernon fut chargé de le dépouiller de son gouvernement. Pris au dépourvu, La Force dut se retirer en Guienne au mois de mai 1621. Il essaya en vain d'y organiser la défense, et se réfugia à Montauban, où il fut reçu avec défiance. Il dut laisser le pouvoir nominal à d'Orval, son gendre, mais il y exerça bientôt de fait le commandement, et c'est à lui plus qu'à tout autre que revient la gloire de la belle résistance de cette ville. Avec quatre mille cinq cents hommes de garnison, Montauban résista aux vingt mille hommes de troupes royales commandés par le duc de Mayenne et par le roi lui-même. Le siége avait été commencé le 17 août 1621; il fut levé le 10 novembre, pendant qu'on négociait de la paix. Cette résistance avait relevé le courage des protestants de la Guienne. La Force prit la direction des opérations militaires; mais, pressé à la fin par des forces supérieures, il fut contraint à s'enfermer dans Sainte-Foi. Le 15 novembre 1621 il avait été condamné à mort comme criminel de lèse-majesté par le parlement de Bordeaux. Le roi lui fit offrir des conditions de paix; il les accepta, et remit plusieurs places sous l'autorité royale. Louis XIII lui accorda le bâton de maréchal de France et deux cent mille écus. Ses compagnons d'armes furent rétablis dans leurs emplois. Après le traité de Montpellier, La Force, poursuivi par la haine des catholiques, dut quitter la Guienne, et se retira au château de La Boulaye, qu'il possédait en Normandie. En 1625 le roi l'envoya en Picardie, où l'on craignait une descente de Spinola. La Force mit cette province en état de défense, et le général espagnol n'osa rien entreprendre. En 1627 il présenta au roi les requêtes et articles dressés par la noblesse dans l'assemblée des notables, et il prononça un discours en cette occasion. Pendant le siége de La Rochelle, quoiqu'il eût blâmé cette nouvelle levée de boucliers et qu'il se tînt à l'écart, La Force fut en butte aux dénonciations de ses ennemis. Pour y échapper, son fils aîné alla rejoindre deux de ses frères en Hollande. En 1629 Richelieu mit le maréchal de La Force à la tête

de l'armée destinée à couvrir les frontières du côté de la Bresse. La Force entra en Piémont en 1630, fit capituler Pignerol en vue du duc de Savoie; prit Saluces, s'empara des châteaux de Villefranche, de Pancalier, du fort de Saint-Pierre, du château de Brezol, battit les Espagnols au pont de Carignan et débloqua Casal. Revenu à Paris, il reçut l'ordre de rassembler une armée en Champagne, défit les troupes du duc d'Orléans à Florenville, obligea la duchesse de Bouillon à prêter serment de fidélité au roi au nom de son fils, enleva Moyenvic, et força le duc de Lorraine à traiter. Il allait prendre ses quartiers d'hiver lorsqu'il dut marcher au secours de l'électeur de Trèves et occuper les villes que ce dernier livrait à la France. Rappelé en Lorraine, où Gaston d'Orléans avait reparu, La Force investit Nancy, força le duc à signer le traité de Liverdun, poursuivit le duc d'Orléans en Languedoc, s'assura du Pont Saint-Esprit, fit occuper Nîmes et enlever le fort du Petit-Tournon, où s'était renfermé le vicomte de Lestrange, battit le duc d'Elbeuf, s'empara de Baignols, Alais, Lunel et Pezenas, contribuant plus que personne à étouffer l'insurrection. En récompense, Louis XIII le nomma maître de sa garde-robe. Le duc de Lorraine ayant violé ses engagements, La Force, chargé d'envahir ses États, prit Épinal, assiégea Nancy, et força le duc à se mettre à la discrétion du roi. La Force marcha ensuite sur Montbéliard, que menaçait une armée espagnole, et par ses manœuvres il obligea l'ennemi à repasser le Rhin. Il se porta ensuite vers le Luxembourg, couvrit la frontière, occupa Coblentz, s'empara de Haguenau, le 31 janvier 1634, prit Saverne au commencement du mois suivant, et investit Lunéville, où s'était refugié, avec sa femme, le cardinal de Lorraine, en faveur de qui son frère venait d'abdiquer. Il arrêta les nouveaux époux, et les conduisit à Nancy; puis il alla mettre le siége devant le fort de Bitche, contre lequel on fit pour la première fois usage des bombes. Ce fort emporté, La Force alla attaquer La Mothe, et, après cinquante-deux jours de tranchée, il réduisit à se rendre cette place, réputée imprenable. Ayant passé le Rhin, il chassa le duc de Lorraine de devant Philipsbourg, fit lever le siége du château de Heidelberg, força Spire à capituler, et reprit le château de Magdebourg. Dans la campagne suivante, il se trouva opposé à Jean de Werth, qu'il contraignit à repasser le Rhin. Il s'empara du château de Montjoie et de Porentry, et la campagne terminée, il rentra en Lorraine. La mort de sa femme et celle de son petit-fils, tué par trahison pendant qu'il parlementait, l'accablèrent de chagrin: il demanda un congé, qui lui fut refusé; mais on lui adjoignit le duc d'Angoulême, dont le concours fut loin de lui être utile. Pour tenter une entreprise sans résultat, le duc laissa à l'ennemi le temps de se fortifier dans son camp de Rambervilliers. Le duc fut rappelé. Harcelant sans cesse l'ennemi, le battant en détail, La Force réussit à délivrer la Lorraine, et alors il obtint son congé. En 1636, l'ennemi ayant envahi la Picardie, Richelieu recourut de nouveau au maréchal de La Force, et le plaça comme conseil auprès du duc d'Orléans, qui commandait en chef. Ses avis ne furent pas suivis, et Jean de Werth put repasser la Somme. Chargé de l'attaque des forts de Corbie, La Force réussit complétement. Il n'eut pas de commandement l'année suivante; mais le roi le créa duc et pair. En 1638 il fut chargé de couvrir le siége de Saint-Omer, que dirigeait Châtillon, et le 8 juillet il battit Piccolomini à Zouafques. Cette victoire n'empêcha pas la levée du siége. Les deux généraux se présentèrent devant Renty, qui capitula. Châtillon étant tombé en disgrâce, le commandement revint tout entier à La Force: la saison était trop avancée pour rien entreprendre. Ce fut sa dernière campagne. Retiré dans son château de La Force, où il s'occupa de rédiger des mémoires, les guerres de la Fronde ne le laissèrent pourtant pas jouir du repos. Il n'y prit pas personnellement une part active; mais ses fils et ses petits-fils y jouèrent un rôle. Ses mémoires restèrent longtemps inédits; ils ont été publiés, avec ceux de deux de ses fils, sous ce titre: *Mémoires authentiques de Jacques-Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, et de ses deux fils, les marquis de Montpouillan et de Castelnaut, suivis de documents historiques et de correspondances inédites, recueillis, mis en ordre et précédés d'une introduction, par le marquis de La Grange*; Paris, 1843, 4 vol. in-8°.

Le maréchal de La Force avait été marié trois fois; il eut dix fils et deux filles de sa première femme, *Charlotte de* GONTAUT, fille du maréchal de Biron, morte à Metz en 1635, à l'âge de soixante-quatorze ans. L. LOUVET.

Mémoires authentiques du duc de La Force. — P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Pinard, *Chronologie Militaire.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — Daniel, *Hist. de France.* — Mezeray, *Hist. de France.* — Henault, *Tableau chron. de l'Hist. de France* — Bassompierre, *Journal* — L'abbé de Neufville, *Hist. de la Maison du Roi.* — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français.* — Anquetil, *Hist. de France.* — Moreri, *Grand Dict hist* — Haag, *La France Protestante.*

LA FORCE (*Armand* DE CAUMONT, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils aîné du maréchal Jacques de La Force, né vers 1580, mort au château de La Force, le 16 décembre 1675. Capitaine des gardes du corps par provision en 1610, maréchal de camp en 1625, il suivit son père en cette dernière qualité dans ses expéditions de Picardie, de Piémont, de Lorraine et d'Allemagne. En 1635, il leva un régiment de cavalerie de son nom. Ayant pris le commandement de l'armée pendant une absence de son père, il battit près de Baccarat, en 1636, le général Colloredo, qui fut fait prisonnier. La Force fut presque aussitôt rappelé. La même année il se distingua au siége de Corbie. En 1638 il servit

dans l'armée de Guienne, et défendit vaillamment les retranchements de Fontarabie, où il eut deux chevaux tués sous lui. Créé lieutenant général des armées du roi en 1641, il continua à servir sous Condé. Duc et pair de France à la mort de son père, en mai 1652, il fut nommé maréchal de France le 24 août suivant. Il se retira dans ses terres, où il finit sa vie. Il avait épousé Jeanne de La Rochefaton, dont il eut un fils, qui mourut avant lui sans laisser de postérité, et une fille, appelée *Charlotte*, qui épousa, en 1653, Henri de La Tour, vicomte de Turenne, et mourut en 1666, à quarante-trois ans, sans laisser de postérité. L. L—T.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. – Pinard, *Chronol. Militaire*, tome II, p. 594. – P. d'Avrigny, *Mémoires*. — L'abbé de Neufville, *Hist. de la Maison du Roi*. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français*. — Haag, *La France Protestante*.

LA FORCE (*Henri Nompar* DE CAUMONT, marquis DE CASTELNAUT, duc DE), général français, second fils du maréchal Jacques de La Force, né en 1582, mort au mois de janvier 1678. Le roi de Navarre le tint sur les fonts de baptême. En 1601 il accompagna son oncle Biron dans son ambassade en Suisse, et il se trouvait encore auprès du maréchal lorsque celui ci fut arrêté. En 1610 la reine lui donna le commandement de Bergerac. En 1613 il présida l'assemblée politique des protestants à Sainte-Foi, et en 1620, il fut député par la basse Guienne à l'assemblée de La Rochelle, où il ne put se rendre qu'en 1621 Il présida cette assemblée pendant un mois. Son père ne tarda pas à le rappeler, et il se distingua dans la défense de Montauban. Ce fut lui qui tua le duc de Mayenne d'un coup d'arquebuse. En 1622, il réussit à s'emparer de Montplanquin, après quelques essais infructueux, et il mit cette place en bon état de défense. Il défit un corps de troupes royales près de l'abbaye de Granges, et se distingua sous les murs de Tonneins. Compagnon fidèle de son père, il le suivit dans toutes ses expéditions. Nommé maréchal de camp en 1638, il contribua à la victoire sur Piccolomini et couvrit le siége du Catelet. Castelnaut suivit son père dans sa retraite, et l'aida dans la rédaction de ses mémoires, dont les siens sont le complément et la suite. A l'époque de la Fronde, il se déclara pour Condé; mais il ne prit qu'une faible part à la lutte, et se réconcilia bientôt avec la cour. A la mort de son frère, il lui succéda dans ses titres de duc et pair de France. Il avait épousé Marguerite d'Escodeca, dame de Boisse, dont il eut neuf enfants. Une de ses filles, *Henriette* DE CASTELNAUT, fut enfermée dans un couvent à Bayonne après la révocation de l'édit de Nantes. Elle y mourut, et on fit courir le bruit de sa conversion; mais on trouva dans une cassette, avec ses bijoux, une profession de foi protestante, qui fut publiée et montra qu'elle n'avait pas dû varier dans ses sentiments. L. L—T.

Mem. auth. du duc de La Force, etc. — P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Haag, *La France Protestante*. — Pinard, *Chronologie Militaire*, tome VI, p. 143. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français*.

LA FORCE (*Jean* DE CAUMONT DE), marquis DE MONPOUILLAN, un des chefs des protestants au dix-septième siècle, mort au siége de Tonneins, en 1621 Il était le sixième fils de Jacques-Nompar, duc de La Force, maréchal de France. Élevé à la cour comme enfant d'honneur de Louis XIII, il fut un des favoris préférés du jeune roi. Protecteur des trois frères de Luynes, il fut l'instrument dont ils se servirent pour se défaire du maréchal d'Ancre. Jaloux de lui à son tour, de Luynes tendit un piége au vieux maréchal, qui se jeta dans la révolte des réformés. Chassé alors de la cour, Monpouillan se retira dans le Béarn, auprès de son père; et après une inutile tentative de reconquérir la faveur dont il avait joui, il passa en Angleterre, où il fut parfaitement reçu par le roi Jacques. La guerre le ramena en Guienne, où il leva un régiment et se jeta dans Nérac. Les revers des protestants l'obligèrent à s'enfuir avec son frère aîné à La Rochelle. Après la levée du siége de Montauban, il revint en Guienne, et s'enferma dans Tonneins. Cette ville était mal approvisionnée; la disette s'y fit sentir. La Force tenta d'y porter secours : il échoua. Les assiégés durent capituler, et obtinrent des conditions favorables; mais elles furent mal observées, et la ville fut brûlée. Monpouillan, qui avait reçu une blessure à la tête pendant le siége, mourut quelques jours après. L. L—T.

Haag, *La France Protestante*

LA FORCE (*Henri-Jacques-Nompar* DE CAUMONT, marquis DE BOISSE, puis duc DE), célèbre par les persécutions que lui attira son attachement à la foi protestante, était fils de Jacques de Caumont de Boisse, et petit-fils de Henri-Nompar de Caumont. Il mourut à son château de La Boulaye, près d'Évreux, le 16 avril 1699. Député par la basse Guienne au synode national de Loudun en 1660, il réunissait, en 1682, dans son château deux à trois mille fidèles. En 1686, le *Mercure de France* annonça son retour à l'Église catholique. La Force résista pourtant pendant quatre ans à tous les efforts des convertisseurs. Louis XIV, « qui avait daigné lui parler pour le convertir, » comme le raconte Dangeau, le fit jeter à la Bastille, le 29 juin 1689. Il y resta près de deux ans, toujours inébranlable. Le 28 avril 1691 il fut transféré au couvent de Saint-Magloire, où il finit par abjurer. Rendu alors à la liberté, il se retira dans son château, entouré de gens que « le roi, ajoute Dangeau, avait chargés de se tenir auprès de lui pour l'affermir dans la religion catholique. »

Il avait épousé en premières noces *Marie* DE SAINT-SIMON, femme divorcée du marquis de Langey, dont il eut trois filles, et en secondes noces *Suzanne* DE BERINGHEN, qui lui donna trois fils et quatre filles. Cette seconde duchesse de La

Force était une huguenote opiniâtre. On l'éloigna de son mari; on la mit aux arrêts dans son hôtel; on lui arracha ses enfants; ses filles furent mises dans des couvents, et finirent par se convertir et embrasser l'état religieux; l'une devint abbesse d'Issy; les fils furent placés au collége Louis-le-Grand tenu par les jésuites, et se convertirent également. Quant à leur mère, elle résista toujours. Jetée dans un monastère, puis enfermée au château d'Angers, elle fut enfin rendue à son mari, après la mort duquel elle passa en Angleterre, où elle fut accueillie, suivant Saint-Simon, avec une grande distinction et y conserva les honneurs dus à son rang. L. L—T.

Dangeau, *Mémoires*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Mercure de France*, 1686. — Haag, *La France Protestante*.

LA FORCE (*Pierre* DE CAUMONT DE), marquis DE CUGNAC, général français, troisième fils de Henri-Nompar duc de La Force, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Nommé, en 1633, lieutenant de la compagnie de chevau-légers de son grand-père, il se trouva, en 1634, aux siéges de Nancy et d'Épinal, à la prise d'Haguenau, de Saverne, de Lunéville, de La Mothe, devant Heidelberg et Philipsbourg. L'année suivante il leva un régiment d'infanterie, qui prit son nom, et avec lequel il combattit au siége de Vaudemont. En 1636 son régiment fut licencié, et il commanda la compagnie de chevau-légers de La Force au siége de Corbie, puis en Lorraine en 1637, au siége de Saint-Omer en 1638, à Hesdin en 1639, à Arras en 1640, à Aire en 1641, à Honnecourt en 1642, en Picardie en 1643. En 1644 il passa en Italie, et se trouva à la prise de Vigevano et de la Rocca, ainsi qu'au combat de la Mora. Créé maréchal de camp en 1646, il continua à servir dans le Piémont, et se trouva au combat de Bozzolo. En 1647 il commandait un régiment d'infanterie, qu'il perdit en 1649, lorsqu'il se jeta dans la Fronde; il le reprit bientôt après, et le perdit encore en 1650, pour avoir suivi le parti de Condé. Il mourut sans laisser de postérité. L. L—T.

Père Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Pinard, *Chronologie Militaire*, tome VI, p. 198. — Haag, *La France Protestante*. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français*

LA FORCE (*Armand* DE CAUMONT DE), marquis DE MONPOUILLAN, général français, frère du marquis de Cugnac, né en 1615, mort à La Haye, le 16 mai 1701. A l'âge de quinze ans, il entra comme lieutenant dans le régiment du marquis de Tonneins, son oncle, servit en Languedoc en 1632; se trouva au siége d'Épinal, en 1633; à la prise de Haguenau, Saverne, Lunéville, Bitche, La Mothe, à Heidelberg et Philipsbourg en 1634, au combat de Fresche, à la prise de Spire et de Vaudemont en 1635, au siége de Dôle en 1636. Passé en Guienne en 1637, il assista à la prise de La Salvetat et de Bergerac, au passage de la Bidassoa, et à beaucoup d'autres affaires en Espagne. Nommé lieutenant colonel en 1643, il fit aussitôt lever le siége de Quiers. L'année suivante il devint mestre de camp, sur la démission de son oncle, continua de servir en Espagne, et fut nommé sergent de bataille en 1649. Maréchal de camp en 1651, il prit le parti de Condé et leva un régiment de cavalerie pour le service de ce prince; mais il fut arrêté en 1653, et enfermé à la citadelle de Blaye. S'étant réconcilié avec la cour, il fut créé lieutenant général en 1655, et servit encore pendant quelques années sous Turenne. A la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande, où il devint gentilhomme de la chambre du prince d'Orange, lieutenant général des armées de la république des Provinces-Unies et gouverneur de Naarden. De deux mariages il ne laissa qu'une fille, mariée en Angleterre. L. L—T.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Pinard, *Chronologie militaire*, tome VI, p. 222. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Generaux français* — *Gazette de France*, 1653. — Haag, *La France Protestante*.

LA FORCE (*Charlotte-Rose* DE CAUMONT DE), femme de lettres française, née au château de Casenove, en Bazadois, vers 1654, morte dans un couvent à Paris, en mars 1724. Sa famille avait été ruinée par les guerres de religion. Mlle de La Force entra dans le monde dénuée de richesses et d'attraits. Cependant elle avait un goût prononcé pour le plaisir et une imagination vive; son esprit était cultivé, son caractère aimable, ses manières engageantes et gracieuses. Reçue comme demoiselle de compagnie chez Mme de Guise, elle fut remarquée à la cour, et obtint de brillants succès. A en croire la princesse Palatine, elle devint la maîtresse du dauphin, de par Mme de Maintenon. Elle plut ensuite au marquis de Nesle, qui voulut l'épouser; mais les parents du marquis s'opposèrent à cette union, parce que Mlle de La Force était sans biens et qu'elle avait quitté la duchesse de Guise d'une manière peu convenable. Le marquis, désolé, voulait se détruire, et la princesse Palatine raconte comme quoi Mlle de La Force avait ensorcelé ce jeune seigneur, qui revint bientôt à d'autres sentiments. Vers la même époque, Mlle de La Force eut avec Baron le pere une intrigue qui fit beaucoup de bruit. Cet acteur étant entré dans la chambre à coucher de Mlle de La Force sans se faire annoncer, celle-ci se fâcha à cause de deux prudes qu'elle avait en visite, et lui demanda de quel droit il venait si familièrement chez elle. Baron lui répondit froidement : « Je vous demande excuse; c'est que je venais chercher mon bonnet de nuit que j'avais oublié ici ce matin. » A l'âge de trente-trois ans, elle parvint à inspirer un violent amour au fils unique du président de Briou, jeune homme de vingt-cinq ans à peine et héritier d'une grande fortune. Le président de Briou s'opposa au mariage de son fils avec Mlle de La Force et le tint enfermé chez lui. « La Force, qui à l'esprit

inventif, dit la princesse Palatine, gagna un musicien ambulant qui accompagne des ours dansants, et fit dire à son amant qu'il n'avoit qu'à demander à voir danser les ours dans sa cour, et qu'elle viendroit cachée sous une peau de ces animaux. S'étant fait coudre en effet dans une peau d'ours, elle se fit conduire chez M. de Briou, dansa comme les bêtes, et s'approcha du jeune homme, qui, faisant semblant de jouer avec cet ours, eut le temps de s'entretenir avec elle et de convenir de ce qu'ils alloient faire. » Le lendemain de cette entrevue il déclara à son père qu'il n'avait plus envie de se marier, et qu'il était guéri de son amour. On le laissa libre de sortir; il courut auprès de sa maîtresse, et ne revint plus dans la maison paternelle. Devenu majeur, le 10 avril 1687, de Briou passa, le 22 mai, malgré les remontrances et l'opposition formelle de son père, un contrat de mariage avec Mlle de La Force; ils le firent signer par la duchesse de Noailles et par d'autres personnes considérables, et le 7 juin ils firent bénir leur union par un prêtre nommé Jean de Croy, qui officia sans dispense du curé. Les deux époux furent ensuite présentés au roi, qui les reçut avec bonté et leur accorda même un logement dans les dépendances de Versailles. Ils vécurent ainsi comme personnes mariées à la vue de toute la cour. Mme de Briou allait souvent chez la dauphine de Bavière, qui l'aimait beaucoup à cause de son esprit. Mais le président de Briou avait, dix jours après la célébration du mariage de son fils, fait procéder à une information. Voyant que Mlle de La Force avait de hautes protections, il lui offrit une forte somme d'argent si elle voulait consentir à la rupture des liens qui l'unissaient au jeune de Briou. Elle refusa. Le président s'adressa alors au roi, qui répondit qu'il n'empêcherait pas le cours de la justice, mais qu'il serait fâcheux de donner le scandale d'un tel procès avec une fille de la qualité de Mlle de La Force. Le président fit enfermer son fils à Saint-Lazare, et autant par crainte que par persuasion, il le fit consentir à se joindre à lui pour demander la nullité de son mariage. Les parents et les amis du duc de La Force et de sa fille se plaignirent au roi, qui promit de s'intéresser à cette affaire, et en attendant ordonna à Mme d'Arpajon de prendre avec elle la nouvelle mariée. Louis XIV parla encore au président de Briou; mais celui-ci demeura inflexible. Alors vingt-deux parents de Mlle de La Force, tous d'une naissance illustre, intervinrent, et la cause fut plaidée définitivement et sans appel, le 15 juillet 1689, toutes les chambres assemblées, attendu la haute qualité des parties. La cour déclara qu'il y avait eu abus dans la célébration du mariage du sieur de Briou avec la demoiselle de La Force, et qu'il était nul. Elle condamna la demoiselle de La Force à 1,000 fr. d'amende, et le sieur de Briou à 3,000, et ordonna que le prêtre Jean de Croy serait poursuivi à la requête du procureur général. Mme de Briou reprit son nom paternel, et se mit à composer des romans pour vivre. La Fontaine la rencontrait chez les deux princesses de Conti, qui l'aimaient à cause de son esprit, et à qui elle dédia deux de ses ouvrages. Elle se lia avec Chaulieu et avec toute la société du duc de Vendôme. Longtemps après on attribua à Mlle de La Force des chansons satiriques et impies qui coururent manuscrits sur diverses personnes de la cour. Ce motif joint à sa conduite assez scandaleuse détermina Louis XIV à lui donner l'ordre de sortir du royaume ou d'accepter de lui une modique pension en entrant dans un couvent. Elle choisit ce dernier parti; et de sa retraite continua de correspondre avec ses anciens amis; mais elle revint sans doute à des sentiments plus purs, et résista aux offres du chevalier Hamilton, qui dans une épître en vers lui disait de sortir de son triste manoir. Elle termina ses jours dans ce pieux asile. Elle appartenait à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Mlle de La Force a pris pour sujets de ses romans des personnages historiques, et elle a su leur conserver leur caractère; mais les aventures sont pour la plupart imaginées. On a d'elle : *Les Fées, contes des contes*, par Mlle de ***; Paris, 1692, in-12; 3e édit., 1707, in-12; — *Histoire secrète de Marie de Bourgogne;* Paris, 1694, 2 vol. in-12 : c'est un recueil d'aventures galantes, réimprimé en 1712, 2 vol. in-12, et en 1782, par J.-B. de Laborde, sous ce titre : *Histoire secrète de Bourgogne;* Paris, 3 vol. in-12; — *Histoire secrète de Navarre;* Paris, 1696, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé sous le titre d'*Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier*, notamment en 1720, 4 vol. in-12; et par de Laborde, Paris, 1783, 6 vol. in-12; — *Histoire secrète des amours de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'Impuissant;* 1695; La Haye, 1736, in-12; Genève, 1749, 2 vol. in-12; — *Gustave Wasa*, roman historique; Lyon, 1698, 2 vol. in-12; — *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV;* Nancy, 1703, in-12; réimprimé sous les titres suivants : *Anecdotes secrètes et galantes de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV;* Amsterdam (Paris), 1729, in-12; *Mémoires historiques, ou anecdotes galantes et secrètes de la duchesse de Bar sous Henri IV, avec les intrigues de la cour de France sous Henri III et Henri IV;* 1729, in-12; enfin, *Anecdotes du seizième siècle, ou intrigues de cour, avec les portraits de Charles IX, Henri III et Henri IV;* 1741, 2 vol. in-12. On lui doit en outre une *Épître en vers à Mme de Maintenon*, et un *Poëme à la princesse de Conti*. L. L—T.

P. Anselme, *Histoire chronologique et généalogique de la Maison de France, des Pairs, des Grands-Officiers*, etc. — *Dictionnaire de la Noblesse.* — Charlotte Élisabeth de Bavière, princesse palatine, *Fragments de lettres origi-*

Force était une huguenote opiniâtre. On l'éloigna de son mari; on la mit aux arrêts dans son hôtel; on lui arracha ses enfants; ses filles furent mises dans des couvents, et finirent par se convertir et embrasser l'état religieux; l'une devint abbesse d'Issy; les fils furent placés au collége Louis-le-Grand tenu par les jésuites, et se convertirent également. Quant à leur mère, elle résista toujours. Jetée dans un monastère, puis enfermée au château d'Angers, elle fut enfin rendue à son mari, après la mort duquel elle passa en Angleterre, où elle fut accueillie, suivant Saint-Simon, avec une grande distinction et y conserva les honneurs dus à son rang. L. L—T.

Dangeau, *Mémoires*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Mercure de France*, 1686. — Haag, *La France Protestante*.

LA FORCE (*Pierre* DE CAUMONT DE), marquis DE CUGNAC, général français, troisième fils de Henri-Nompar duc de La Force, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Nommé, en 1633, lieutenant de la compagnie de chevau-légers de son grand-père, il se trouva, en 1634, aux siéges de Nancy et d'Épinal, à la prise d'Haguenau, de Saverne, de Lunéville, de La Mothe, devant Heidelberg et Philipsbourg. L'année suivante il leva un régiment d'infanterie, qui prit son nom, et avec lequel il combattit au siége de Vaudemont. En 1636 son régiment fut licencié, et il commanda la compagnie de chevau-légers de La Force au siége de Corbie, puis en Lorraine en 1637, au siége de Saint-Omer en 1638, à Hesdin en 1639, à Arras en 1640, à Aire en 1641, à Honnecourt en 1642, en Picardie en 1643. En 1644 il passa en Italie, et se trouva à la prise de Vigevano et de la Rocca, ainsi qu'au combat de la Mora. Créé maréchal de camp en 1646, il continua à servir dans le Piémont, et se trouva au combat de Bozzolo. En 1647 il commandait un régiment d'infanterie, qu'il perdit en 1649, lorsqu'il se jeta dans la Fronde; il le reprit bientôt après, et le perdit encore en 1650, pour avoir suivi le parti de Condé. Il mourut sans laisser de postérité. L. L—T.

Père Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Pinard, *Chronologie Militaire*, tome VI, p. 198. — Haag, *La France Protestante*. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français*

LA FORCE (*Armand* DE CAUMONT DE), marquis DE MONPOUILLAN, général français, frère du marquis de Cugnac, né en 1615, mort à La Haye, le 16 mai 1701. A l'âge de quinze ans, il entra comme lieutenant dans le régiment du marquis de Tonneins, son oncle, servit en Languedoc en 1632; se trouva au siége d'Épinal, en 1633; à la prise de Haguenau, Saverne, Lunéville, Bitche, La Mothe, à Heidelberg et Philipsbourg en 1634, au combat de Fresche, à la prise de Spire et de Vaudemont en 1635, au siége de Dôle en 1636. Passé en Guienne en 1637, il assista à la prise de La Salvetat et de Bergerac, au passage de la Bidassoa, et à beaucoup d'autres affaires en Espagne. Nommé lieutenant colonel en 1643, il fit aussitôt lever le siége de Quiers. L'année suivante il devint mestre de camp, sur la démission de son oncle, continua de servir en Espagne, et fut nommé sergent de bataille en 1649. Maréchal de camp en 1651, il prit le parti de Condé et leva un régiment de cavalerie pour le service de ce prince; mais il fut arrêté en 1653, et enfermé à la citadelle de Blaye. S'étant réconcilié avec la cour, il fut créé lieutenant général en 1655, et servit encore pendant quelques années sous Turenne. A la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande, où il devint gentilhomme de la chambre du prince d'Orange, lieutenant général des armées de la république des Provinces-Unies et gouverneur de Naarden. De deux mariages il ne laissa qu'une fille, mariée en Angleterre. L. L—T.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers*, etc. — Pinard, *Chronologie militaire*, tome VI, p. 222. — De Courcelles, *Dict. hist. et biogr. des Généraux français* — *Gazette de France*, 1653. — Haag, *La France Protestante*.

LA FORCE (*Charlotte-Rose* DE CAUMONT DE), femme de lettres française, née au château de Casenove, en Bazadois, vers 1654, morte dans un couvent à Paris, en mars 1724. Sa famille avait été ruinée par les guerres de religion. Mlle de La Force entra dans le monde dénuée de richesses et d'attraits. Cependant elle avait un goût prononcé pour le plaisir et une imagination vive; son esprit était cultivé, son caractère aimable, ses manières engageantes et gracieuses. Reçue comme demoiselle de compagnie chez Mme de Guise, elle fut remarquée à la cour, et obtint de brillants succès. A en croire la princesse Palatine, elle devint la maîtresse du dauphin, de par Mme de Maintenon. Elle plut ensuite au marquis de Nesle, qui voulut l'épouser; mais les parents du marquis s'opposèrent à cette union, parce que Mlle de La Force était sans biens et qu'elle avait quitté la duchesse de Guise d'une manière peu convenable. Le marquis, désolé, voulait se détruire, et la princesse Palatine raconte comme quoi Mlle de La Force avait ensorcelé ce jeune seigneur, qui revint bientôt à d'autres sentiments. Vers la même époque, Mlle de La Force eut avec Baron le pere une intrigue qui fit beaucoup de bruit. Cet acteur étant entré dans la chambre à coucher de Mlle de La Force sans se faire annoncer, celle-ci se fâcha à cause de deux prudes qu'elle avait en visite, et lui demanda de quel droit il venait si familièrement chez elle. Baron lui répondit froidement : « Je vous demande excuse; c'est que je venais chercher mon bonnet de nuit que j'avais oublié ici ce matin. » A l'âge de trente-trois ans, elle parvint à inspirer un violent amour au fils unique du président de Brion, jeune homme de vingt-cinq ans à peine et héritier d'une grande fortune. Le président de Brion s'opposa au mariage de son fils avec Mlle de La Force et le tint enfermé chez lui. « La Force, qui a l'esprit

inventif, dit la princesse Palatine, gagna un musicien ambulant qui accompagne des ours dansants, et fit dire à son amant qu'il n'avoit qu'à demander à voir danser les ours dans sa cour, et qu'elle viendroit cachée sous une peau de ces animaux. S'étant fait coudre en effet dans une peau d'ours, elle se fit conduire chez M. de Briou, dansa comme les bêtes, et s'approcha du jeune homme, qui, faisant semblant de jouer avec cet ours, eut le temps de s'entretenir avec elle et de convenir de ce qu'ils alloient faire. » Le lendemain de cette entrevue il déclara à son père qu'il n'avait plus envie de se marier, et qu'il était guéri de son amour. On le laissa libre de sortir; il courut auprès de sa maîtresse, et ne revint plus dans la maison paternelle. Devenu majeur, le 10 avril 1687, de Briou passa, le 22 mai, malgré les remontrances et l'opposition formelle de son père, un contrat de mariage avec Mlle de La Force; ils le firent signer par la duchesse de Noailles et par d'autres personnes considérables, et le 7 juin ils firent bénir leur union par un prêtre nommé Jean de Croy, qui officia sans dispense du curé. Les deux époux furent ensuite présentés au roi, qui les reçut avec bonté et leur accorda même un logement dans les dépendances de Versailles. Ils vécurent ainsi comme personnes mariées à la vue de toute la cour. Mme de Briou allait souvent chez la dauphine de Bavière, qui l'aimait beaucoup à cause de son esprit. Mais le président de Briou avait, dix jours après la célébration du mariage de son fils, fait procéder à une information. Voyant que Mlle de La Force avait de hautes protections, il lui offrit une forte somme d'argent si elle voulait consentir à la rupture des liens qui l'unissaient au jeune de Briou. Elle refusa. Le président s'adressa alors au roi, qui répondit qu'il n'empêcherait pas le cours de la justice, mais qu'il serait fâcheux de donner le scandale d'un tel procès avec une fille de la qualité de Mlle de La Force. Le président fit enfermer son fils à Saint-Lazare, et autant par crainte que par persuasion, il le fit consentir à se joindre à lui pour demander la nullité de son mariage. Les parents et les amis du duc de La Force et de sa fille se plaignirent au roi, qui promit de s'intéresser à cette affaire, et en attendant ordonna à Mme d'Arpajon de prendre avec elle la nouvelle mariée. Louis XIV parla encore au président de Briou; mais celui-ci demeura inflexible. Alors vingt-deux parents de Mlle de La Force, tous d'une naissance illustre, intervinrent, et la cause fut plaidée définitivement et sans appel, le 15 juillet 1689, toutes les chambres assemblées, attendu la haute qualité des parties. La cour déclara qu'il y avait eu abus dans la célébration du mariage du sieur de Briou avec la demoiselle de La Force, et qu'il était nul. Elle condamna la demoiselle de La Force à 1,000 fr. d'amende, et le sieur de Briou à 3,000, et ordonna que le prêtre Jean de Croy serait poursuivi à la requête du procureur général. Mme de Briou reprit son nom paternel, et se mit à composer des romans pour vivre. La Fontaine la rencontrait chez les deux princesses de Conti, qui l'aimaient à cause de son esprit, et à qui elle dédia deux de ses ouvrages. Elle se lia avec Chaulieu et avec toute la société du duc de Vendôme. Longtemps après on attribua à Mlle de La Force des chansons satiriques et impies qui coururent manuscrits sur diverses personnes de la cour. Ce motif joint à sa conduite assez scandaleuse détermina Louis XIV à lui donner l'ordre de sortir du royaume ou d'accepter de lui une modique pension en entrant dans un couvent. Elle choisit ce dernier parti; et de sa retraite continua de correspondre avec ses anciens amis; mais elle revint sans doute à des sentiments plus purs, et résista aux offres du chevalier Hamilton, qui dans une épître en vers lui disait de sortir de son triste manoir. Elle termina ses jours dans ce pieux asile. Elle appartenait à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Mlle de La Force a pris pour sujets de ses romans des personnages historiques, et elle a su leur conserver leur caractère; mais les aventures sont pour la plupart imaginées. On a d'elle : *Les Fées, contes des contes*, par Mlle de ***; Paris, 1692, in-12; 3e édit., 1707, in-12; — *Histoire secrète de Marie de Bourgogne;* Paris, 1694, 2 vol. in-12 : c'est un recueil d'aventures galantes, réimprimé en 1712, 2 vol. in-12, et en 1782, par J.-B. de Laborde, sous ce titre : *Histoire secrète de Bourgogne;* Paris, 3 vol. in-12; — *Histoire secrète de Navarre;* Paris, 1696, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé sous le titre d'*Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier*, notamment en 1720, 4 vol. in-12; et par de Laborde, Paris, 1783, 6 vol. in-12; — *Histoire secrète des amours de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'Impuissant;* 1695; La Haye, 1736, in-12; Genève, 1749, 2 vol. in-12; — *Gustave Wasa*, roman historique; Lyon, 1698, 2 vol. in-12; — *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV;* Nancy, 1703, in-12; réimprimé sous les titres suivants : *Anecdotes secrètes et galantes de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV;* Amsterdam (Paris), 1729, in-12; *Mémoires historiques, ou anecdotes galantes et secrètes de la duchesse de Bar sous Henri IV, avec les intrigues de la cour de France sous Henri III et Henri IV;* 1729, in-12; enfin, *Anecdotes du seizième siècle, ou intrigues de cour, avec les portraits de Charles IX, Henri III et Henri IV;* 1741, 2 vol. in-12. On lui doit en outre une *Épître* en vers *à Mme de Maintenon*, et un *Poëme à la princesse de Conti*. L. L—T.

P. Anselme, *Histoire chronologique et généalogique de la Maison de France, des Pairs, des Grands-Officiers, etc.* — *Dictionnaire de la Noblesse.* — Charlotte Élisabeth de Bavière, princesse palatine, *Fragments de lettres origi-*

nales; *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la régence*; et *Mémoires, fragments historiques et correspondance*. — Dangeau, *Mémoires*. — Nicolas Nupied, *Journal des principales Audiences du Parlement, avec les principaux Jugements qui ont été rendus*. — Bayle, *Lettres choisies*. — Sandras du Courtilz, *Annales de la Cour et de Paris*. — La Fontaine, *Lettres à divers*. — De La Borde, *Notice sur Mlle de La Force*, en tête de son édition de l'*Histoire secrète de la Maison de Bourgogne*. — *Histoire littéraire des Femmes françaises*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel, Historique Critique, et Bibliographique*. — Walckenaër, *Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*, livre VI. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Haag, *La France Protestante*. — Quérard, *La France Littéraire*.

LA FORCE (*Henri-Jacques-Nompar* DE CAUMONT, duc DE), gentilhomme français, né le 5 mars 1675, mort le 20 juillet 1726. Il était le fils aîné de Jacques-Nompar de La Force et de Suzanne de Beringhen. Enlevé à ses parents et élevé au collége des jésuites, il profita si bien des leçons des révérends pères, qu'il devint à son tour fougueux persécuteur. « Le duc de La Force, zélé convertisseur, dit Larrey, sous la date de 1701, exerçoit sa fureur à Bergerac contre les nouveaux réunis, et partout où il menoit ses dragons et ses satellites. Il ne les maltraitoit pas moins dans la Saintonge et par toute la Guyenne, et les annales en racontent des barbaries dont je ne veux pas charger mon histoire. » Reçu le 28 janvier 1715 à l'Académie Française, il fut nommé en 1716 vice-président du conseil des finances et ensuite membre du conseil de régence. Intimement lié avec Law (*voy.* ce nom), il favorisa l'adoption de son système. A la fin, le papier tombant en discrédit, le duc de La Force, comme bien d'autres, chercha à réaliser la masse de billets qu'il possédait, et acheta tant de marchandises que le premier président du parlement, poussé par le prince de Conti, le fit poursuivre comme ayant voulu accaparer des drogueries. Le duc de La Force fut sévèrement blâmé par un arrêt du 12 juillet 1721. D'après Saint-Simon, le duc de La Force était un homme de beaucoup d'esprit et d'instruction. Il ne laissa pas de postérité. Le duché passa alors à son frère, *Armand-Nompar*, duc de La Force. L. L—T.

Saint-Simon, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — Villars, *Mémoires*. — Larrey, *Histoire de France sous Louis XIV*. — Em. Haag, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*.

LA FORCE (*Louis-Joseph-Nompar* DE CAUMONT, duc DE), homme politique français, né le 22 avril 1768, mort à Saint-Brice, le 27 octobre 1838. Il appartenait à une autre branche de la famille de Caumont, à laquelle elle se rattache par Bertrand de Caumont de Beauvilla, et qui finit par hériter du titre. Il était par sa mère petit-fils du maréchal de Tourville. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire. Par son mariage avec Sophie-Pauline d'Ossun (morte le 1er janvier 1846), il devint grand d'Espagne de première classe. Major aux carabiniers, il émigra à la révolution, devint aide de camp du comte de Provence, qui fut depuis Louis XVIII, et porta les armes contre la France républicaine. Il se distingua à l'affaire de Mons en 1794. Rentré dans sa patrie en 1809, il reprit du service, obtint de Napoléon le grade d'adjudant commandant, et fit comme colonel d'état-major les campagnes de Prusse, d'Autriche et de Russie. A la bataille de la Moskowa il reçut plusieurs blessures, ce qui lui valut le grade d'officier de la Légion d'Honneur avec le titre de *chevalier* et un majorat. En 1811, le département de Tarn-et-Garonne l'envoya au Corps législatif. La restauration lui rendit son titre de duc, et l'appela à la pairie. Dans les Cent Jours il fut arrêté au moment où il allait rejoindre le duc d'Angoulême à Nîmes, et ramené à Paris, où il resta enfermé jusqu'à la chute de l'empereur. Au retour du roi, il reprit son siége à la chambre des pairs. Créé maréchal de camp, il eut pendant longtemps le commandement du département de Tarn-et-Garonne. Après la révolution de Juillet, il prêta serment à la nouvelle dynastie. Il mourut sans postérité. L. L—T.

Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs*. — Em. Haag, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

LA FORCE (*François-Philibert-Bertrand-Nompar*, comte DE CAUMONT, puis duc DE), homme politique français, frère du précédent, né à Paris, le 19 novembre 1772, mort dans la même ville, le 30 mars 1854. Il émigra en 1791, et fit les campagnes contre la France avec l'armée des princes. Il passa ensuite au service de l'Angleterre, et rentra dans son pays à l'époque du Directoire. Sous la restauration, il fut officier dans la garde nationale de Paris, et y devint colonel de la garde à cheval. Il siégea de 1815 à 1827 à la chambre des députés pour le département de Tarn-et-Garonne. Duc de La Force en 1838 par la mort de son frère aîné, il fut créé pair de France le 7 mars 1839. J. V.

Dictionnaire de la Convers.

* **LA FORCE** (*Auguste-Nompar*, comte DE CAUMONT DE), fils du précédent, né à Paris, le 15 octobre 1803. Entré avec le grade de sous-lieutenant dans le 1er régiment de lanciers en 1822, il passa en 1827 comme lieutenant dans les lanciers de la garde. Ce régiment ayant été licencié après la révolution de 1830, le comte de Caumont-La Force fit l'année suivante la campagne de Belgique sous les ordres du maréchal Gérard, qui l'avait attaché à son état-major. Sa conduite au siége d'Anvers (1832) lui mérita le grade de capitaine et la décoration de la Legion d'Honneur. Rentré en France à l'issue de cette campagne, il demanda à être mis en disponibilité, et resta étranger aux affaires publiques pendant toute la durée du règne du roi Louis-Philippe. Après la révolution de Février, il se fit remarquer dans les rangs de la garde nationale, notamment dans les journées de juin 1848. Il a été nommé sénateur par décret du 26 janvier 1852 (1). S—D.

Galerie du Sénat.

(1) La comtesse de CAUMONT LA FORCE (*Eléonore-An*

LA FOREST (*A.* DE), moraliste français, né à Lyon, où il vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il était curé custode de l'église Sainte-Croix de Lyon, vicaire et official du diocèse. On a de lui : *Instruction pour ramener les réformés à l'Église romaine*, in-12 ; c'est un écrit sage, exempt de fanatisme ; — *De l'Usure et des Intérêts* ; Cologne et Paris, 1767, in-12 ; 3e édition, augmentée d'une *Défense* et *d'Observations* ; Paris, 1777, in-12. A. L.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique* (édit. de 1810). — L'abbé Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. I, p. 122.

LA FORÊT. *Voy.* PIHAN de LA FORÊT.

LAFORGE (*Louis* DE), théologien protestant français du dix-septième siècle ; il était de Saumur. On a de lui un *Traité de l'Esprit de l'Homme, de ses Facultés et de son Union avec le Corps* ; Paris, 1666, in-4° ; Genève, 1725, in-8°. J. V.

Haag, *La France Protestante*.

LA FOSSE (*Antoine* DE), sieur d'AUBIGNY, poète français, né à Paris, vers 1653, mort dans la même ville, le 2 novembre 1708. Il était fils d'un orfèvre, et reçut une bonne éducation. Après avoir fait un voyage en Portugal, il devint secrétaire de Foucher, envoyé de France à Florence. Quelques poésies italiennes, qu'il composa dans cette ville, le firent admettre dans l'Académie des *Apatistes*. Il prit pour sujet de son discours de réception cette question : *Quels yeux sont les plus beaux, des bleus ou des noirs ?* Il va sans dire que, aussi spirituel que galant, l'auteur évita une solution qui aurait blessé quelques-unes de ses auditrices. Plus tard il suivit le marquis de Créquy, et après que ce général eut été tué à la bataille de Luzara (septembre 1702), ce fut lui qui rapporta son cœur à Paris. De La Fosse retrouva un protecteur dans Louis, duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre du roi, lieutenant général et gouverneur du Boulonnais. Par la protection de ce seigneur, il devint secrétaire général du Boulonnais. Il mourut jeune encore, et fut enterré à Saint-Gervais de Paris, généralement regretté et considéré comme le premier poète tragique de son époque (1). Grand appréciateur de la littérature des anciens, il connaissait à fond l'antiquité grecque et romaine. Plusieurs poëtes du temps, entres autres l'abbé Pellegrin et Baraton, composèrent des épitaphes en son honneur. On a de lui : *Polyxène*, tragédie (3 février 1686) ; — *Manlius Capitolinus*, tragédie (18 janvier 1698) ; — *Thésée*, tragédie (5 janvier 1700) ; — *Corésus et Callirhoé*, tragédie (7 décembre 1703) ; — une traduction en vers français des *Odes d'Anacréon* ; Paris, 1704, avec le texte grec en regard ; — *Odes, Idylles, Élégies, Madrigaux, Épigrammes* ; — *Le Tombeau du marquis de Créquy, lieutenant général des armées du roi, mort à la bataille de Luzara*, poëme ; — *Ariane abandonnée par Thésée*, cantate mise en musique par François Couperin, et quelques autres poésies. Les œuvres de La Fosse ont été publiées en 2 vol. ; Paris, 1811, in-8°. A. JADIN.

Mercure de France, septembre 1729, p. 2258. — *Mercure de Trévoux*, janvier 1709, p. 82, 87. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 512. — L'abbé du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie*, t. II, p. 81. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, t. XXXV, p. 24-30. — L'Abbé Marolles, *Recherches sur les théâtres de France*. — Parfaict frères, *Histoire du Théâtre-Français*, tom. XIV, p. 89-102. — *Mercure Galant*, décembre 1708, p. 200-212. — L'Abbé Pic, *Lettres sur les nouvelles Pièces de théâtre*. — Saint-Évremond, *OEuvres*, t. VII, p. 226.

LAFOSSE (*Charles* DE), peintre français, né à Paris, en 1640, mort dans la même ville, en 1716. Son père était joaillier ; lui voyant du goût pour la peinture, il le plaça dans l'école de Lebrun. Les progrès du jeune Lafosse furent tels qu'il obtint une pension du roi et fut envoyé en Italie. Il visita Rome et Venise, et apprit la pratique de la

toin. GHISLAINE DE VISCHER DE CELLES) mourut assassinée, le 20 février 1856. Elle habitait depuis quelques années un hôtel situé dans la grande avenue des Champs-Élysées, au fond d'un jardin précédé par une allée dont les parties latérales étaient occupées par des communs. « Là, disait l'acte d'accusation de son assassin, sans domestiques le jour, sans gardien la nuit, elle vivait dans le plus triste isolement. Si parfois elle appelait des ouvriers, c'était pour l'entretien exclusif du jardin et de l'écurie. Ces serviteurs d'un jour n'avaient aucun accès dans l'hôtel, et se retiraient le soir. » Au commencement du mois de février 1856, elle avait accepté les services d'un Wurtembergeois nommé Antoine Baumann, ancien palefrenier à l'Hippodrome. Elle l'occupait à la demi-journée moyennant 1 fr. 50 cent. qu'elle lui payait chaque soir. Le 20 février, à la suite d'une altercation, cet homme la prit à la gorge, et la frappant du poing et du pied à la tête, il lui enleva la vie, porta son cadavre dans un bûcher, le recouvrit de paille et de bois, visita l'hôtel où personne n'entrait, s'empara de 45 fr., seul argent qui s'y trouvait, et, sans toucher à l'argenterie, chercha à s'enfuir ; mais un domestique d'une maison voisine, qui avait entendu les cris de la comtesse, avait donné l'éveil ; un sergent de ville arrêta le meurtrier au moment où il s'échappait de la maison. Il portait encore des égratignures fraîches et des taches de sang. Il avoua bientôt son crime, et comparut devant la cour d'assises de la Seine, le 15 avril. Devant ses juges il prétendit que la comtesse l'ennuyait et qu'elle n'était jamais contente ; il avait seulement voulu la corriger ; mais lorsqu'il la vit souffrante des coups qu'il lui avait donnés, il perdit la tête, et l'acheva. Le comte Henry de l'Aigle, beau-frère de la comtesse, avoua que sa belle-sœur avait le caractère difficile, entier, supportant peu la contradiction et les observations ; mais elle était incapable, ajoutait-il, de rudoyer et de frapper un domestique. Le jury ayant déclaré l'accusé coupable d'assassinat suivi de vol, mais avec des circonstances atténuantes, Baumann fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. M. Frédéric Thomas a reproduit, dans le 16e volume des *Petites Causes célèbres*, un mémoire écrit et signé de la main de la comtesse, « intelligence supérieure quoique troublée, disait un journaliste, et qui ne faisait que se rendre justice en se rangeant elle-même *parmi les cent premières femmes de France*. » L. LOUVET.

(1) De La Fosse avait un frère magistrat de police. Un jour on amena devant lui Piron, arrêté pour tapage à la suite d'orgie ; suivant son habitude, le spirituel poëte voulut s'amuser aux dépens de son juge. « Monsieur, dit celui-ci, ne cherchez pas à vous moquer de moi ; apprenez que j'ai eu un frère qui a beaucoup d'esprit. — Cela ne me surprend pas, répondit Piron, moi j'en ai un qui est un imbécile. »

peinture à fresque. De retour en France, il fut chargé de peindre dix tableaux pour la chapelle des Gonfalons à Lyon; il n'en fit que deux : *La Visitation* et *L'Adoration des Rois*. Louis XIV lui commanda quelques toiles pour les châteaux de Trianon et de Marly. Lafosse peignit ensuite à fresque la chapelle du Mariage à l'entrée de l'église Saint-Eustache, pour faire pendant à la chapelle du Baptême, que décorait Mignard. Il représenta *Adam et Ève*, et le *Mariage de la Vierge*, peintures dont on vantait le coloris, et qui furent détruites, comme celles de Mignard, lorsqu'on construisit le nouveau portail de Saint-Eustache. Lafosse peignit encore à fresque le dôme et le chœur de l'église des religieuses de l'Assomption; mais ce travail fut jugé inférieur à ses précédents ouvrages. En 1683, l'Académie de Peinture le reçut parmi ses membres pour son tableau de l'*Enlèvement de Proserpine*. Il devint plus tard professeur et recteur de cette Académie. Lord Montaigu l'appela en Angleterre pour décorer son hôtel à Londres. Il y peignit deux plafonds, *L'Apothéose d'Isis* et *l'Assemblée des Dieux*. Charles II en fut si émerveillé qu'il offrit de grands avantages à Lafosse s'il voulait se fixer en Angleterre; mais Lebrun étant mort, Mansard, qui était devenu le directeur des travaux ordonnés par Louis XIV, rappela Lafosse auprès de lui, le logea dans sa maison, et lui demanda des esquisses pour la décoration des Invalides. Mansard mourut à son tour, et Lafosse dut partager avec les Boullongne et Jouvenet les peintures de l'hôtel des Invalides; celle du dôme fut l'ouvrage capital de Lafosse : il représente *Saint Louis déposant sa couronne et son épée entre les mains de Jésus-Christ, assis au milieu d'une gloire et accompagné de la Vierge*. Dans les quatre pendentifs, il figura les quatre évangélistes avec leurs attributs et entourés d'anges. En 1771, Doyen restaura ces peintures, que le temps avait fort endommagées. Lafosse peignit en outre sur toile, au château de Versailles, la voûte du chœur de la chapelle, où il représenta *la Résurrection*; les plafonds de la salle de Diane, représentant *l'Arrivée de Jason à Colchos* et *Alexandre chassant aux lions*, et comme dessus de cheminée, *le Sacrifice d'Iphigénie*; les plafonds de la salle du trône, représentant *Auguste faisant construire le port de Misène; Vespasien dirigeant les travaux du Colisée; Coriolan fléchi par les larmes de Véturie sa mère; Alexandre rendant à Porus ses États*; au centre, *Apollon environné des Saisons et des figures allégoriques de la France, de la Magnanimité et de la Magnificence*. A la mort de Mansard, Lafosse s'était retiré chez Crozat, dans la galerie duquel il peignit un plafond représentant *la Naissance de Minerve*. Il termina cet ouvrage en 1707. « L'on ne sauroit assez admirer, dit Germain Brice, avec quel art il a su tirer avantage de la place qu'il avoit à peindre; son ciel est peint avec tant de vérité et d'harmonie que la [illegible] semble effectivement percée en cet endroit-[illegible]. » Ce plafond fut transporté sur toile en 1786, lorsqu'on démolit l'hôtel de Crozat, devenu l'hôtel de Choiseul, rue Richelieu. Mais on ignore ce que sont devenues ces toiles. Lafosse mourut chez Crozat; sa veuve continua d'occuper l'appartement de l'attique qu'il habitait. Le musée du Louvre possède de Lafosse, l'*Enlèvement de Proserpine*, le *Mariage de la Vierge*, et *Moïse sauvé des eaux*. La chapelle du grand Trianon a de lui un tableau de chevalet représentant *la Salutation angéli[illegible]* entourée d'une guirlande de fleurs de J.-B. [illegible]noyer. La peinture de Lafosse est moelleuse, [illegible] manière est grande et large, il a l'intelligence [illegible]cur, son coloris est brillant et [illegible] ses figures ne manquent ni de nobles[illegible] sion; mais on leur reproche d'être trop courtes et un peu lourdes; le jet de ses draperies n'est pas heureux; enfin, si sa couleur n'est pas toujours naturelle, elle est du moins pleine de transparence. Ses dessins sont d'un grand effet. Il y en a aux trois crayons, à la plume avec un lavis d'encre de Chine, à la sépia rehaussée de blanc. Cochin a gravé d'après lui les peintures du dôme des Invalides, en 22 planches. L. LOUVET.

Landon, *Annales du Musée : école française*. — Villot, *Musée du Louvre : école française*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., Hist., Crit. et Bibliogr.* — *Encyclopédie*, article *École de Peinture*. — Bachaumont, *Mém. secrets*, 24 décembre 1786. — Germain Brice, *Description de Paris*. — L. Clément de Ris, *Les Amateurs d'autrefois, Pierre Crozat*, dans *Le Moniteur* du 2 décembre 1858. — *Dict. de la Conv.*

LAFOSSE (*Étienne-Guillaume*), hippographe français, mort le 26 janvier 1765. Il était maréchal des écuries du roi Louis XV. Très-versé dans l'hippiatrique, il a fait d'excellents rapports à l'Académie des Sciences sur différentes maladies des chevaux. On a de lui : *Traité sur le véritable siége de la Morve des chevaux, et des moyens d'y remédier*; Paris, 1749, in-8°; — *Mémoire sur les Glandes des chevaux*; Londres, 1751, trad. en anglais par H. Bracken; — *Observations et Découvertes faites sur les Chevaux*, avec une *Nouvelle Pratique de la Ferrure*; Paris, 1754, in-8° avec fig.; — *Traité des accidents qui arrivent dans le sabot du cheval*, avec un *Supplément sur le Traité de la Morve, etc.*; 1754, in-8°; — *Nouvelle Pratique de ferrer les chevaux*; Paris, 1756, et 1758, in-8°; — *Mémoire sur une Tumeur du pied des chevaux, rapportée mal à propos à la morsure d'une souris, et qui se guérit par l'incision*; dans la *Collection des Savants étrangers de l'Académie des Sciences*, t. IV, ann. 1763.

L—z—E.

Haller, *Biblioth. de Chirurgie*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique* (édit. de 1810). — Quérard, *La France Littéraire*.

LAFOSSE (*Philippe-Étienne*), hippographe français, fils du précédent, né à Montataire, vers 1740, mort à Villeneuve-sur-Yonne, en juin 1820.

Il fit de bonnes études, et devint médecin ordinaire du roi; mais de nombreuses contrariétés le forcèrent à se démettre de ses fonctions en 1777, et il passa à l'étranger. A son retour, il devint successivement vétérinaire en chef aux voitures de la cour, aux carabiniers, à la gendarmerie. Lafosse, malgré sa position privilégiée, accepta avec enthousiasme les idées de liberté, et se distingua à la prise de la Bastille et dans les journées suivantes. Il fut élu commandant de section, officier municipal et membre du comité militaire, et, en 1791, inspecteur en chef vétérinaire des remontes de la cavalerie. Après 1793 il donna sa démission, et se borna à la pratique, qu'il exerça avec un grand succès. L'Institut le comptait au nombre de ses membres associés. Il était célèbre comme écuyer et très-instruit dans l'art de l'équitation. On a de lui : *Dissertation sur la Morve des chevaux;* Paris, 1761, in-12; — *Le Guide du Maréchal, ouvrage contenant une connaissance exacte du cheval et la manière de distinguer et de guérir ses maladies;* ensemble un *Traité de la Ferrure qui lui est convenable;* Paris, 1766, in-4°; très-souvent réimprimé à Paris et à Avignon; — *Cours complet d'Hippiatrque, ou traité complet de la médecine des chevaux;* Paris, 1769, 1774, in-fol., avec figures; ouvrage remarquable par l'exactitude des planches et la justesse des observations qu'il contient. Haller considérait l'auteur « comme le plus grand hippiatre connu ». — *Dictionnaire raisonné d'Hippiatrique, cavalerie, manége et maréchallerie;* Paris, 1775, 1776, 4 vol. in-8°; Bruxelles, 1776, 4 vol. in-8°; — *Manuel d'Hippiatrique*, contenant : 1° *Instruction sur la manière d'élever, de soigner et de connaître les Chevaux;* 2° deux *Tableaux indicatifs de différentes Morves;* 3° une *Description de toutes les Maladies des Chevaux*, avec une *Formule de Médicaments*; 4° *Catéchisme pour tous les Maréchaux;* Paris, 1803, 1813, 1824 (avec augmentations de U. Leblanc), in-12; —*Observations et Découvertes d'hippiatrique;* Paris, 1801, in-8°; — *Nouvelle Théorie pratique d'Équitation;* c'est une attaque aussi violente qu'injuste contre les écoles vétérinaires et principalement contre leur principal organisateur, le savant Bourgelat. Lafosse a pris une grande part à la rédaction du *Cours complet d'Agriculture pratique;* 1809. L—z—e.

Haller, *Bibliothèque de Chirurgie*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique* (1810). — Mahul, *Annuaire Nécrologique* de 1820.

LAFOSSE (*Jean-Baptiste-Joseph* DE), graveur français, né à Paris, en 1721, mort vers 1775. Il était élève de Fessard, et se distingua par un grand talent pour saisir la ressemblance de ses modèles; aussi ses portraits sont-ils encore fort recherchés. On remarque parmi les nombreux ouvrages sortis de son burin, *La Famille Calas* (1765); plusieurs portraits d'après Carmontelle; — divers sujets pour la grande édition des *Fables* et *Contes* de La Fontaine; 1762, 2 vol. in-fol., d'après Charles Eisen et autres dessinateurs; — les gravures du *Voyage pittoresque de Naples et Sicile*, par l'abbé Richard de Saint-Non; Paris, 1781-1786, 5 vol., in-fol., dont un de 417 planches. Lafosse fut l'éditeur de ce bel ouvrage; — *Le Duc d'Orléans à cheval, partant pour la chasse;* — *Le Duc d'Orléans dans un fauteuil, sur le bras duquel est assis le duc de Chartres* (1759); — *Léopold Mozart accompagnant ses enfants sur le violon*. A. DE L.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique* (édit. de 1810).

LA FOULERESSE (*N*..... DE), écrivain français, dont on a changé le nom dans quelques ouvrages en *Foulereck* et *Vouleresse*, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il passa en Danemark sous le règne de Christian V, dont il devint secrétaire. Plus tard il fut nommé secrétaire de la légation danoise à Londres, et séjourna ensuite à Hambourg et à La Haye. On lui doit *Denmark vindicated*, Londres, 1694; réimprimé sous le titre de *Défense du Danemark*, Cologne, 1696, in-12 : c'est une réponse à un ouvrage de Molesworth, qui parlait d'une manière peu avantageuse du Danemark; — *L'état présent des Différends entre le roi de Danemark et le duc de Holstein;* Amsterdam, 1697, in-12; — *Lettre sur ce qui s'est passé dans l'affaire de l'empoisonnement arrivé à la cour de Danemark;* Cologne, 1699, in-12. J. V.

Worm, *Dict. des Savants de Danemark*.

LA FRAMBOISIÈRE, en latin *Frambesarius* (*Nicolas-Abraham*), médecin français, né à Guise, dans le seizième siècle. Fils d'un bon médecin (*Hector-Abraham*), il reçut de son père les premières notions de son art ainsi qu'il l'écrit lui-même : « J'ai vu faire dès mon jeune âge, à feu mon père Hector, homme de grande érudition et expérience, qui, à l'imitation d'Hippocrate, a practiqué avec beaucoup de réputation, la chirurgie avec la médecine cinquante ans en Vermandois. » Nicolas La Framboisière étudia dans les meilleures universités, et se rendit ensuite à Paris, où il fut nommé professeur au Collége royal et médecin du roi. On a de lui : *Description de la Fontaine minérale du Mont d'Or depuis peu découverte au territoire de Reims;* Paris, 1606, in-8°, et beaucoup d'autres traités tant sur la médecine, que sur la chirurgie et la pharmacie. Ces traités ont été reproduits dans différents recueils. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Lyon; 1644, 1669, in-fol. L—z—e.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

LAFRERY (*Antoine*), graveur et imprimeur français, né à Salins, en 1512. Il se rendit à Rome vers 1540, avec Claude Duchet, son oncle, et y fonda un établissement qui acquit une ré-

putation européenne pour la vente des estampes et des cartes géographiques. Parmi ses principales publications on remarque : *Suavetaurilia*. C'est la représentation d'un sacrifice antique : une truie, un bouc, un taureau sont les animaux destinés à l'holocauste ; Rome, 1553, grand in-fol. oblong ; — *Speculum Romanæ magnitudinis*, recueil de 118 planches, 1554-1573 ; — *Jupiter foudroyant les Géants*, d'après Raphael ; — *La Naissance d'Adonis* d'après Salviati. Lafrery était bon graveur, et a souvent retouché les planches tirées dans ses ateliers. A DE L.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique*.

LA FRESNAYE (*Jean* VAUQUELIN DE). *Voy.* VAUQUELIN.

LAFRI (*Jacopo*), architecte italien, né à Pistoie, mort en 1620. Cet artiste habile, fils de Gismondino Lafri, prit part à plusieurs travaux importants que sa ville natale fit exécuter vers la fin du seizième et le commencement du dix-septième siècle, tels que la tribune et les chapelles Saint-Jacques et du Saint-Sacrement dans la cathédrale, et le chœur de Santa-Maria dell' Umiltà. On lui doit aussi le dessin de l'orgue de l'église Saint-Dominique. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*.

LA FUENTE. *Voy.* FUENTE.

LA FUEILLE (*Jean-Baptiste-Louis* DE), littérateur français, né en 1691, à Buzancy (Champagne), mort à Sedan, le 22 novembre 1747. Il fit ses études à Paris, et y entretint jusqu'en 1727 des relations suivies avec les gens de lettres ; à cette date il fut nommé receveur particulier des finances à Sedan, où il termina sa carrière. On n'a de lui qu'une *Dissertation sur l'Antiquité de Chaillot, pour servir de mémoire à l'Histoire universelle* ; Paris, 1736, in-8°, brochure anonyme attribuée par les uns à l'abbé Desfontaines, par les autres à Coste (de Toulouse) et restituée à son véritable auteur par les recherches de M. Bouillot, ancien professeur de l'ordre des Prémontrés. C'est une satire légère contre les étymologies conjecturales des antiquaires modernes, écrite avec un plaisant sérieux dans le genre du *Mathanasius* de Saint-Hyacinthe et de l'*Histoire générale du Pont-Neuf* de Dupuy Demportes. La Fueille était oncle maternel de Baudin (des Ardennes), député à la Convention. P. L—Y.

Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*. — *Le Glaneur Littéraire*, n. 10.

LA GALLA (*Jules-César*), philosophe italien, né en 1576, à Padula (royaume de Naples), mort le 15 mars 1624. Il eut d'abord quelque renom comme médecin, et fut, à ce titre, chargé d'un service de santé dans les galères du pape. Mais dès qu'il se fit connaître comme philosophe, il obtint un succès bien plus éclatant. Le pape lui ayant alors donné la chaire de philosophie au Collége Romain, il l'occupa pendant trente-trois ans. Ses mœurs très-relâchées abrégèrent sa vie. On a de lui : *I... nomenis in orbe Lunæ, novi te... a Galilæo nuperrime susci..., physica Disputatio* ; Venise, 1612, in-4° ; — *De Cometis* ; Rome, 1613, in-4° ; — *De Cœlo animato Disputatio* ; Heidelberg, 1622, in-4° ; — *De Immortalitate Animorum, ex Aristotelis sententia* ; Rome, 1621, in-4°. Ce dernier ouvrage a pour objet de prouver, contre Pomponace, qu'Aristote admet non-seulement la substantialité, mais encore l'immortalité de l'âme. B. H.

Leo Allatius, *Lagallæ Vita*, ed. Gabriele Naudæo. — *Dict. des Sc. philosoph.*

LA GALLISSONNIÈRE (*Rolland-Michel* BARRIN, marquis DE), marin français, né à Rochefort, le 11 novembre 1693, mort à Nemours, le 26 octobre 1756, était fils d'un lieutenant général, qui, comme chevalier de Malte, participa, en 1669, au siége de Candie, et qui fut fait prisonnier en 1702 à l'affaire de Vigo et fut conduit à Londres, où il prit une part active aux négociations de la paix d'Utrecht. Son fils, après avoir achevé ses études sous Rollin, entra, comme garde, dans la marine, en 1710. Devenu capitaine de vaisseau, après vingt-huit années de services, il succéda au marquis de La Jonquière dans le gouvernement du Canada. Arrivé à Québec vers la fin de 1745, il y établit un arsenal et un chantier de construction, où il employa les bois que le pays fournissait en abondance. S'appliquant en même temps à réaliser les diverses améliorations que réclamait la colonie, il fit adopter et exécuta, en partie, un vaste plan d'après lequel le Canada aurait été rejoint à la Louisiane par une chaîne de forts et d'établissements le long de l'Ohio et du Mississipi, à travers les régions désertes qui séparent ces deux colonies. Le but de ces travaux était de rendre plus faciles et plus promptes les communications, et de resserrer les Anglais entre les montagnes et la mer, pour les empêcher de rien entreprendre contre les établissements français. Les sauvages, jugeant les hommes d'après leur taille (La Gallissonnière était petit et bossu), lui disaient : « Il faut que tu aies une bien belle âme, puisque, avec un si vilain corps, le grand chef, notre Père, t'a envoyé ici pour nous commander. » Il se fit aimer de ses administrés, et revint en France en 1749. Nommé chef d'escadre et directeur du dépôt des cartes et plans de la marine, il contribua à faire décider et exécuter les voyages de Chabert, Bory et Lacaille, qui eurent pour résultat la détermination d'un grand nombre de positions géographiques jusque alors incertaines. En 1750, il fut l'un des trois commissaires chargés de régler, contradictoirement avec les commissaires anglais, les limites des possessions françaises et anglaises en Acadie. De là une série de négociations qui donnèrent lieu à l'échange de divers mémoires ou documents (1).

(1) *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de Sa Majesté Britannique sur les possessions et les*

mais qui n'eurent d'autre résultat que de perpétuer entre les deux nations un désaccord dont l'Angleterre se fit un prétexte pour reprendre les hostilités en 1755, avant toute déclaration de guerre. La Gallissonnière, après avoir successivement commandé deux escadres d'évolutions dans l'Océan et dans la Méditerranée, en 1754 et 1755, commanda, en 1756, l'escadre de douze vaisseaux, cinq frégates et cent cinquante bâtiments de transport sur lesquels étaient embarqués 12,000 hommes de troupes aux ordres du maréchal de Richelieu. Après en avoir opéré le débarquement, il alla croiser entre Majorque et Minorque, afin d'intercepter les secours que les Anglais pourraient envoyer au fort Saint-Philippe, dont Richelieu était allé former le siége après s'être rendu maître de Mahon. L'amiral Byng, ayant reçu de son gouvernement l'ordre d'attaquer l'escadre française et de ravitailler le fort Saint-Philippe, quitta le rocher de Gibraltar, sous le canon duquel il s'était placé, et, parvenu le 17 mai devant Minorque, avec treize vaisseaux et cinq frégates, il engagea un combat de quatre heures, à la suite duquel il fut obligé d'abandonner le champ de bataille et de regagner Gibraltar. La Gallissonnière, en poursuivant les Anglais, eût, sans aucun doute, pris plusieurs de leurs vaisseaux, déjà très-maltraités; mais il sacrifia cette gloire facile à son devoir qui lui ordonnait de rester devant Minorque, afin d'en hâter la prise en empêchant de la secourir. Son but fut atteint, car le fort Saint-Philippe fut pris d'assaut dans la nuit du 27 au 28 juin par Richelieu. Avec ce fait d'armes se termina la carrière de La Gallissonnière. Malade depuis longtemps, il avait fait cette campagne contre l'avis des médecins, qui lui avaient annoncé une fin prochaine s'il s'exposait de nouveau aux fatigues de la mer. Le sentiment du devoir faisant taire toute considération personnelle, il n'avait tenu aucun compte de ces avertissements. Cependant sa position s'aggrava tellement qu'il lui fallut se démettre de son commandement. Il essaya de se rendre à Fontainebleau, où était la cour, mais il ne put y arriver; les forces lui ayant manqué à Nemours, il y mourut. Louis XV témoigna le regret de n'avoir pu le voir pour lui remettre lui-même le bâton de maréchal.

La Gallissonnière aimait l'histoire naturelle, et, dans ses voyages, il s'attachait, partout où il abordait, à naturaliser les productions de nos climats, de même qu'à son retour il dotait le sol français des arbres ou des plantes qu'il avait recueillis à l'étranger et dont sa terre, située à quatre lieues de Nantes, était une véritable pépinière. P. LEVOT.

droits respectifs des deux couronnes en Amérique, avec les actes publics et pièces justificatives; Paris, Imp roy., 1755, 3 vol. in-4°. — *Mémoire contenant le précis des faits, avec leurs pièces justificatives, pour servir de réponses aux « Observations » envoyées par les ministres d'Angleterre dans les cours de l'Europe*, Paris, Imp. roy., 1756, in-4°.

Biog. Maritime, par M. Hennequin. — *Histoire de la Marine française.* — *Histoire de la Ville et du Port de Rochefort*, par J.-T. Viaud et E.-J. Fleury.

LA GALLISSONNIÈRE (*Augustin-Félix-Elisabeth* BARRIN, comte DE), homme politique, neveu du précédent, né en Anjou, en 1742, mort le 2 mars 1828. Jeune encore, il entra dans la marine, et se rendit à Québec auprès de son oncle. Plus tard il servit dans un régiment d'infanterie, fit toutes les guerres de Hanovre, et devint maréchal de camp en 1788. Quelque temps avant la révolution, il se fit investir de la dignité de grand sénéchal d'épée de la province d'Anjou, qui lui donnait le droit de présider la noblesse aux états généraux. Ses lettres de commission furent registrées en la sénéchaussée, le 3 mars 1789. Le 16 il présidait au serment des trois ordres réunis, le 18 à l'assemblée des gentilshommes, qui, sur sa motion, votaient avec transport une adresse au roi. Le 1er avril, après trois scrutins successifs, il fut élu premier député de la noblesse. A l'Assemblée constituante, il siégea au côté droit, sans prendre part aux exagérations de son parti, signant toutes les protestations de la minorité, et se mêlant aux discussions les plus importantes. A la dissolution de la Constituante, il refusa d'émigrer. A cette époque, il eut à subir une réclamation singulière du célèbre Latude, qui, sous prétexte de parenté avec Mme de Pompadour, voulait le poursuivre en dommages et intérêts pour sa longue captivité. La Gallissonnière, pour se débarrasser de cet importun, lui abandonna, sans procès, plusieurs de ses métairies dans la paroisse de Saint-Aubin de Luigné en Anjou. Quelque temps après, il quitta la France, pour se ranger sous les drapeaux des princes émigrés. Il prit part à l'invasion de la Champagne (1792), et passa à l'armée de Condé. En 1801, il rentra en France; en 1809, sur la présentation du département de la Sarthe, le Sénat le nomma député au Corps législatif; l'année suivante il fut désigné comme candidat au Sénat conservateur. A la restauration, il obtint le grade de lieutenant général. En 1815, accablé par l'âge, il se retira de la vie publique. Ses principales opinions imprimées concernent l'établissement de la garde nationale, la constitution de 89, la gabelle, qu'il proposait de remplacer par l'impôt des portes et fenêtres, la déclaration des droits de l'homme, qu'il voulait compléter par une déclaration des devoirs, la vente des biens du clergé, l'organisation de la marine militaire, la création des assignats, le serment des ecclésiastiques; dans des temps plus récents, l'importation des grains, la liste civile, la garde royale, la liberté de la presse, la responsabilité des ministres. Célestin PORT.

Revue de l'Anjou, 4e année 1855, p. 207-215, article de M. Bougler.

LA GARAYE (*Claude-Toussaint* MAROT, comte DE), chimiste et philanthrope français, né

à Rennes, le 27 octobre 1675, mort le 2 juillet 1755. Il était fils de Guillaume Marot, comte de La Garaye, et de Françoise-Marie de Marbœuf. Il perdit sa mère de bonne heure, et acheva son éducation au collége d'Harcourt à Paris. Parfaitement accueilli à la cour de Versailles, il prit le parti des armes, et se distingua au siége de Namur. Rappelé en Bretagne par la mort de son père, il épousa, le 5 janvier 1701, Marguerite Picquet, fille de La Motte-Picquet, greffier en chef du parlement de Bretagne. Les deux époux menaient une vie de plaisirs, lorsque la mort du mari de la sœur du comte de La Garaye les rappela à d'autres idées. Le lendemain, le comte vendit ses chevaux, ses équipages, sa meute, congédia ses domestiques; la comtesse se défit de ses bijoux, de ses parures et vêtements de prix. Tous deux prirent des habits modestes, et firent savoir au pays environnant que les pauvres trouveraient du pain au château de La Garaye, les voyageurs un gîte, et les malades des secours. Trois cents pauvres y trouvèrent dès lors leur pain quotidien; et pour se mettre en état de distribuer des secours plus utiles, les deux époux vinrent passer cinq mois à Paris; le comte y suivit des cours de chirurgie, de médecine et de chimie, la comtesse y apprit la botanique et l'art des pansements. Revenus à La Garaye, ils donnèrent à leur château l'apparence d'un hôpital. Quarante lits furent dressés dans les différentes salles; quatre chirurgiens, établis à La Garaye, soignaient les malades qui se présentaient, sans distinction de pays et de fortune. La réputation du comte de La Garaye comme médecin, chirurgien, chimiste et homme charitable s'étendit au loin. Des jeunes gens se rendirent auprès de lui, et il y eut à La Garaye jusqu'à vingt-huit élèves en médecine et en chirurgie à la fois. Un chapelain fut attaché à l'établissement, et cet état de choses dura de 1710 à 1757. La comtesse mourut en effet le 20 juin 1757. Outre leur établissement hospitalier de La Garaye, les deux époux laissèrent plus de 100,000 livres à diverses institutions charitables. Le roi Louis XV avait plusieurs fois aidé le comte de ses deniers. Le comte de La Garaye a publié un *Recueil alphabétique de pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, etc., *pour servir à MM. les recteurs et autres*; Paris, 1736, sans nom d'auteur. Il fit aussi paraître un livre intitulé : *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure*, par M. C. C. D. L. G.; Paris, 1746, in-18. Selon lui, « les végétaux, les animaux ou les minéraux contiennent, dit M. Pougin, des remèdes spécifiques contre toutes les maladies curables, les matières médicamenteuses sont mêlées à d'autres éléments qui en affaiblissent l'énergie. Il appartient à la chimie de séparer les éléments utiles des éléments inutiles ou nuisibles. Pour obtenir cette division, la chimie avait jusque là employé la distillation sèche et la distillation ... feu. Le comte de La Garaye, juge... mier de ces moyens altérait la ... matières médicamenteuses et que ... minuait leur force, imagina de recourir à ... froide ou tiède tout au plus, animée d'... ment rapide et incessant, pour disso... active des matières médicamenteuses ... nant aux trois règnes de la nature. Il ... son opinion de la non-altération des sels ... préparait ainsi sur ce qu'ils ava... le ... deur et toute l'efficacité du végé... extraits. » J. V.

Chevreul, *Journal des Savants*, novembre 18.., p. 7. et suiv. — Paul Pougin, *Moniteur* du 16 janvier 18.. — *Les Époux charitables, ou vies de M. le comte et de Mme la comtesse de La Garaye*; Rennes, 178.. — De La Bastie, évêque de Saint-Malo, *Mémoires sur la Vie et les Vertus du comte de La Garaye*; 1786.

LA GARDE (*Philippe* BRIDARD DE), littérateur français, né à Paris, en 1710, mort le 3 octobre 1767. Il suivit la carrière ecclésiastique, et fut particulièrement attaché à la cour. Il était chargé d'organiser les fêtes *particulières* de Louis XV, et montra dans ce genre un goût singulier; aussi la marquise de Pompadour était-elle sa protectrice. L'abbé de La Garde avait pour cette favorite une telle affection, qu'il ne put survivre à sa mort. Il fit longtemps la critique des spectacles dans le *Mercure de France*. C'est à lui que l'on doit surtout la réforme des costumes antiques sur le théâtre; avant lui, Cléopâtre portait des mouches et des paniers; César avait un chapeau à plumes et des talons rouges, etc. Ce fut en 1754, aux représentations d'*Alceste*, que la réforme des costumes fut opérée. Le bon sens et le bon goût y applaudirent. On a de La Garde : *Lettres de Thérèse, ou mémoires d'une jeune demoiselle pendant son séjour à Paris*; La Haye, 1737, 1740, 1742; Amsterdam, 1746, 6 part. 2 vol. in-12; — *Annales amusantes*; Paris, 1742, in-12 (rare); — *La Rose, ou les fêtes de l'hymen*, opéra comique (musique de Lesueur); 1754; — *Le Bal de Strasbourg*; — *Les Amours grivois*; — *Les Fêtes de Paris*; — *Mignonnette, ou le quart d'Heure*, comédie-ballet. Dans toutes ces pièces il règne plus de licence que de talent. La Garde a dirigé et rédigé aussi *L'Écho du Public*, journal périodique; les *Observations d'une Société d'Amateurs*, insérées dans *L'Observateur littéraire*. On trouve enfin beaucoup de ses articles dans les divers *Mercures*.

E. DESNUES.

Quérard, *La France Littéraire*. — Desessarts, *Les Trois Siècles littéraires*.

LAGARDE (N. DE), musicien français attaché à la musique de la chambre de Louis XV, fut nommé en 1757 maître des enfants de France. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, mais il vivait encore en 1780. Cet artiste a écrit l'acte d'*Églé* dans l'opéra intitulé *Les Nouveaux Fragments*, qui fut représenté la

2 décembre 1751. Chassé chanta d'une manière ravissante dans cet ouvrage, et le mit en faveur; le public applaudissait aussi un chœur et les airs de danse. On connaît en outre de Lagarde trois livres de duos de table, quinze livres d'airs à chanter, et des cantates, parmi lesquelles on cite celles qui ont pour titre *Énée et Didon* et *La Musette*. Il passait pour n'avoir point de rivaux dans ce genre de compositions légères; ses mélodies ont en effet un tour facile et gracieux qui explique le prodigieux succès qu'elles eurent alors. Doué d'une belle voix de basse, dont il tirait habilement parti, Lagarde faisait les délices des soupers de l'époque, dans lesquels il chantait ses duos avec Jéliotte. D. DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale*, etc.

LA GARDIE (*Pontus* DE), baron D'ECKHOLM, sénateur, feld-maréchal de Suède, né vers 1530, à La Gardie, dans le diocèse de Carcassonne, noyé devant Narva, le 5 décembre 1585. Il était le troisième fils de Jacques, seigneur de La Gardie, Russolet, Ornaisons, et de Catherine de Sainte-Colombe. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il dut entrer à l'abbaye de Montolieu. Son séjour y fut de courte durée. D'un caractère entreprenant et aventureux, il ne put concilier ses désirs de fortune et de gloire avec la solitude et le recueillement du cloître. La robe de moine lui pesait; il la jeta loin de lui, et prit les armes. On se battait alors en Piémont; il s'y rendit, et débuta dans cette nouvelle carrière sous le maréchal de Brissac, le restaurateur de la discipline militaire et l'un des grands capitaines du seizième siècle. Pontus de La Gardie se fit bientôt remarquer par son intrépidité; mais après 1552 la guerre ne fit que languir; le roi Henri II envoyait peu de renforts en Piémont, et Brissac se vit contraint de renoncer à l'offensive. La Gardie revint en France en 1556, et partit pour l'Écosse avec les troupes que le roi envoyait au secours de la veuve de Jacques V, Marie de Lorraine, en guerre avec ses sujets. Les troupes françaises montaient à trois mille hommes environ; Henri Clutin d'Oysel, une créature des Guise, les commandait, et Pontus, placé sous ses ordres, se trouvait à la tête d'un régiment d'infanterie. Les princes lorrains, occupés à déjouer la conspiration d'Amboise, ne tardèrent pas à arrêter les demandes de secours qui leur arrivaient d'Écosse. La reine régente mourut; la paix fut conclue, et la petite armée française, qui avait eu à lutter contre les Écossais révoltés et les Anglais envoyés par Élisabeth, se rembarqua.

Pontus de La Gardie avait refusé de rentrer dans sa patrie. A la tête de vingt compagnons d'armes, il passa en Danemark, et offrit ses services au roi Frédérik II, en guerre avec la Suède. Dès la première campagne, La Gardie reçut le commandement des lansquenets, et s'enferma dans la place de Wardberg, assiégée par les Suédois. Il ne put l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi (1565), et, blessé d'un coup de pistolet au bras, il fut fait prisonnier. Reconnu par un compatriote, un gentilhomme picard, nommé Philippe de Mornay-Varennes, devenu général des armées suédoises, La Gardie fut honorablement traité et présenté au roi Erik XIV. Ce prince comptait déjà plusieurs Français de mérite à sa cour et dans ses armées; il fit à La Gardie des offres brillantes. Celui-ci résista jusqu'à la paix. Alors seulement il sollicita et obtint son congé du roi de Danemark, et entra au service de Suède.

La Gardie avait su plaire au roi Erik, qui l'envoya avec un autre ambassadeur auprès du roi de France Charles IX pour demander la permission de lever des troupes dans le royaume. La négociation fut si bien conduite qu'ils rentrèrent en Suède avec trois mille hommes de pied et autant de cavaliers. La Gardie trouva les affaires bien changées : la Suède était en guerre avec les Danois, les Polonais et la ville de Lubeck, et la mésintelligence qui régnait entre le roi Erik et son frère Jean, duc de Finlande, répandait le trouble et la confusion dans tout le royaume. Les folies et les cruautés d'Erik indisposèrent contre lui la majorité de la noblesse. Jean, duc de Finlande, délivré de sa prison et rétabli dans ses charges et honneurs, craignait toujours pour ses jours, souvent menacés; il résolut de prévenir les projets du roi, rallia autour de sa personne les mécontents, qui étaient nombreux, et, fort de l'appui de La Gardie, dévoué depuis peu à sa fortune, il prépara une prise d'armes dans le but de renverser le pouvoir tyrannique d'Erik. La conjuration fut conduite tout entière par La Gardie, dont la vie se trouvait également en péril, et la guerre civile commença. Vaincu une première fois, le roi voulut entrer en arrangement avec ses frères. Toutes ses tentatives furent inutiles. Alors il se renferma dans sa capitale, décidé à sacrifier son favori, Sten Eriksson, odieux au peuple, dont il croyait par là s'assurer la fidélité; il était trop tard : le 17 septembre 1568 les ducs campaient devant Stockholm. La Gardie, qui comptait des intelligences dans la place, vit s'ouvrir la porte du Nord, et parcourut les rues en criant : « Vive le roi Jean! » Erik, renfermé un instant dans le château, en sortit à la tête de ses trabans, et marcha droit à La Gardie, qui le sommait de se rendre; le roi donna l'ordre de tuer les rebelles qui le menaçaient; Sten Eriksson, désarmé aussitôt, fut tué; La Gardie reçut trois coups de hallebarde dans sa cuirasse et un dans le bras. Serré de près, il allait succomber lorsque, tirant un coup de pistolet sur le roi, il poussa le cri de : « Tue! Tue! » Aussitôt les trabans attaqués furent renversés, et la victoire resta aux insurgés. Réfugié dans une église, Erik se rendit à son frère Charles, duc de Sudermanie. Les états, assemblés, lui firent son procès, et prononcèrent sa déchéance. Erik fut emprisonné dans

une forteresse, où il mourut, neuf ans plus tard, peut-être empoisonné.

Jean III, devenu roi, récompensa magnifiquement ses grands auxquels il devait la couronne. La Gardie, chargé de tous les soins du couronnement, reçut le même jour (10 juillet 1569) le titre de chevalier (*eques auratus*). La guerre avait repris avec le Danemark. La Gardie, malheureux dans la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Après une assez longue captivité, il fut rendu à la liberté par la paix de 1570, et son maître Jean III lui conféra la dignité de baron d'Ekholm, avec de grands biens attachés à ce titre. La guerre ne remplit pas seule la vie de La Gardie. Le roi lui confia souvent des missions importantes. C'est ainsi qu'en 1573 il fut envoyé en ambassade auprès de [illegible] Münster. [illegible] Ost-Frise et [illegible]. Il paraît [illegible] à la même qualité à la cour de François II [illegible] Espagne, à Henri de Béarn, roi de Navarre, et de Charles IX. A son retour, il fut chargé d'un commandement militaire dans la Livonie, et il [illegible] avec succès la guerre contre les Russes. [illegible] Rome [illegible] Catherine Jagellon [illegible] mettre un terme aux négociations. [illegible] envoyé en Suède par le pape Grégoire XIII, reprit le chemin de l'Italie, et Jean III [illegible] Allemagne [illegible] à Rome.

Ponthus de La Gardie, [illegible]

[illegible]

qui se distinguèrent jusqu'à nos jours par leurs services militaires et par la protection qu'ils accordèrent aux lettres et aux arts.

La branche établie en France s[illegible]dement. Les deux frères de Ponthus [illegible] postérité; mais depuis *Olivier de La* [illegible] mort en 1620, juge mage au présidial de Carcassonne, on ne trouve plus de traces de cette famille, n'existant plus à la fin du dix-septième [illegible]

Ed. Sénemaud.

Bayle, *Dict. Hist. et Crit.*, 5e édit., 1738, t. II, [illegible] — Meyer, *De Hist.* — Mézeray, *Hist. de Fr.*, t. XIII, [illegible] p. 678-[illegible] — [illegible] de Lemoine, *Hist. de la Nam.* [illegible] *de l'Hérault*, [illegible] 1846, [illegible] — [illegible] *Hist. de Luther*, t. II, [illegible] — De Thou, *Hist. Univ.*, t. IX, de la trad. [illegible] Londres, Paris, 1734. — *Art de vérifier les dates*, [illegible] t. VIII de la partie moderne, [illegible] — [illegible] *Hist. de Suède*. — Ed. Sénemaud, *Biographie de La Gardie*, t. [illegible] des *Mém. de la Société des Arts et des Sc. de Carcassonne*, 1848, p. [illegible]

LA GARDIE (*Jacques*, comte de), général suédois, fils du précédent, né en 1583, mort [illegible], fut investi en 1609 d'un commandement militaire important, alors qu'il n'avait pas encore trente ans, et prouva qu'il avait hérité les talents de son père. Ses succès contre les Polonais et les Russes illustrèrent les dernières années de Charles IX. Il conserva sa faveur sous Gustave-Adolphe. Au retour de ses campagnes [illegible] Russie, revêtu du prestige de la gloire et dans la force de l'âge, il vit chez la reine douairière Catherine la belle Ebba Brahe, qui avait pu monter sur le trône de Suède. Il demanda sa main, et [illegible]. Créé comte et membre du sénat, il fut l'un des dix sénateurs chargés de l'administration du royaume lorsque le roi passa en Allemagne pour s'engager dans la guerre de Trente Ans. Nommé grand-connétable et président du conseil de guerre, il mourut après avoir [illegible] une glorieuse carrière. Ses trois fils *Magnus-Gabriel*, *Jacques-Casimir* et *Ponthus-Frédéric*, marquèrent dans les fastes militaires de la Suède.

Ed. S.

LA GARDIE (*Magnus-Gabriel* de), comte [illegible], né en 16[illegible], mort en 1686. Il commença sa carrière en 16[illegible] comme colonel des [illegible]. En 16[illegible] il fut envoyé en ambassade en France, reçut en [illegible] Mazarin [illegible], et fut élevé au grade de colonel des gardes du corps. En 164[illegible], la reine Christine le nomma membre du sénat et [illegible] de la guerre [illegible] comme lieutenant général en Allemagne. Il reçut à son retour [illegible] gouverneur général de la Livonie [illegible] l'abdication. [illegible] Charles-Gustave, il rentra [illegible] ambassadeur [illegible] chancelier du royaume [illegible] Charles XI, et mourut [illegible] enfants de sa femme Marie-Eu[illegible] Charles-Gustave.

[illegible] (*Jacques*-[illegible] de), [illegible] conseiller d'État et [illegible] général d'infanterie. Il se signala dans

[illegible] Il a [illegible]

guerre de Pologne, et conquit à la Suède Vilna en Lithuanie. En 1656 il se trouva au blocus de Marienbourg, en Prusse, et à la bataille de Varsovie. En 1657 il reçut le commandement de l'armée suédoise dans la guerre de Pologne, et fut tué, dans le mois d'octobre de la même année, au siége de Copenhague, d'un coup de canon tiré d'une frégate danoise. Il avait épousé Ebbé Sparre.

Son frère *Pontus-Frédéric*, mort en 1693, se trouva au siége de Cracovie en 1656. L'année suivante il se signala contre les Russes. Il occupa, dans la suite, de hauts emplois, et mourut à Stockholm. Ed. S.

Biographie de La Gardie, t. I.

LAGARTO (Frey *Pedro*), prélat et théologien portugais, né à Setuval, vers 1524, mort le 28 juillet 1590. Il entra dès 1540 chez les solitaires d'Arrabida, qui vivaient sous la règle de Saint-François, étudia la théologie à Salamanque, et fut élu, en 1576, provincial de la province d'Arrabida. On a de lui : *Summa utilis omnium notabilium, quæ in postilla Hugonis cardinalis super utrumque Testamentum continentur*. On a un portrait de F. P. Lagarto à la bibliothèque publique de Lisbonne. F. D.

I. Barbosa Canaes de Figueiredo Castello Branco, *Estudos Biographicos*, ou *Noticia das pessoas retratadas nos quadros historicos pertencentes a bibliotheca nacional de Lisboa*; Lisbonne, F. A. da Sylva, 1854, in 8°.

LA GASCA (*Pedro* DE), homme politique espagnol, né en juin 1485, à Barco de Avila (Castille), mort le 20 août 1560, à Palencia. Appartenant à une famille noble qui prétendait descendre des Romains, il commença ses études au séminaire d'Alcala de Henarès, et les acheva à l'université de Salamanque, qui lui conféra le grade de docteur en théologie. Ordonné prêtre, il eut la direction d'affaires importantes, fit maintes fois prévaloir les intérêts de la religion, et fut même appelé, malgré sa jeunesse, à siéger au conseil de l'inquisition. Ce fut pour ce motif qu'il fut délégué, vers 1540, à Valence, afin d'arrêter les progrès d'une hérésie singulière; pendant les deux années qu'il fut employé à cette tâche difficile, il montra tant de capacité que les cortès, assemblées à Monson, le désignèrent pour remplir les fonctions de *visitador*. Un de ses premiers soins fut de mettre les côtes en état de défense contre l'irruption, toujours à craindre, des pirates algériens. Cet acte de prévoyance, qui ne fut le prétexte d'aucun impôt, suffit pour empêcher le débarquement de Khair-ed-Din, le second des Barberousse, qu'aurait peut-être favorisé un nouveau soulèvement des Morisques.

Lorsque les luttes orageuses excitées par l'ambition de Gonçalo Pizarre et l'incapacité du vice-roi Blasco Nuñez firent comprendre la nécessité d'envoyer au Pérou un pacificateur aussi ferme qu'habile, le conseil jeta les yeux sur La Gasca. Mais ce dernier n'accepta cette mission qu'à la double condition qu'elle serait gratuite et qu'il aurait les pouvoirs les plus étendus. Malgré l'avis de ses conseillers, Charles Quint, qui avait su apprécier La Gasca à sa juste valeur, le satisfit sur ces deux points, et l'on vit alors ce spectacle étrange dans l'aristocratique Espagne, d'un simple licencié revêtu d'une plus grande autorité qu'un vice-roi et n'ayant pour tout titre que celui de président de l'audience royale. Ainsi La Gasca avait le droit de faire la paix et la guerre, de lever des troupes, de nommer et de révoquer les fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, et de gracier même ceux qui s'étaient révoltés contre leur souverain. Il s'embarqua le 26 mai 1546 à San-Lucar avec une suite peu nombreuse, dont faisait partie, d'après ses instances, Alonso de Alvaredo, qui avait exercé un commandement sous Francisco Pizarre. Lorsqu'il arriva (juillet), le vice-roi de Pérou, Nuñez, venait d'être tué à la bataille d'Anaquito, dont le gain livrait le pays à Gonçalo Pizarre. Agissant avec sa prudence accoutumée, La Gasca essaya d'abord de fléchir l'orgueil du vainqueur, qui accueillit ses tentatives de conciliation avec dédain; mais il réussit à détacher de son parti Alonso Alvarez de Hinojosa, commandant de la flotte rebelle, et par l'influence duquel un grand nombre de soldats et de colons rentrèrent sous l'autorité royale. Puis, avec vingt-deux bâtiments et cinq cents partisans, il passa de Panama à Puerto-Viejo, se dirigea par terre sur Tumbez, et, traversant la vallée de Xauxa, chercha à joindre le fidèle Centeño. Ce dernier ayant été battu par Pizarre, La Gasca, dont la petite armée s'élevait à seize cents hommes, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la province d'Andaguaylas (décembre 1547), où vinrent le trouver Alonso de Alvarado et Pedro Valdivia, le futur conquérant du Chili. Après avoir préparé son plan de campagne, il traversa l'Apurimac, et s'arrêta dans la vallée de Sacsahuana. Le 9 avril 1548, il alla au-devant de Pizarre, lui offrit la bataille, et la gagna; les excellentes dispositions de ce vaillant capitaine échouèrent contre celles d'un prêtre de chétive apparence et « qui n'avait pour armes, disait-il lui-même en quittant l'Espagne, que sa prudence et son bréviaire. » Établi enfin à Cuzco, où la reconnaissance du peuple lui décerna les beaux surnoms de *Padre restaurador y Pacificador*, il s'occupa de la colonisation, fit respecter les droits acquis par les Indiens, et versa dans le trésor royal cent quarante mille ducats.

De retour en Espagne au commencement de 1550, La Gasca reçut, en récompense de tant de services désintéressés, le riche évêché de Siguenza, d'où il passa plus tard à celui de Palencia. Peu de temps avant sa mort, il se rendit, en compagnie de la reine de France, au couvent de Yuste, et eut un dernier entretien avec Charles Quint. F. D.

Gonzalez d'Avila, *Teatro ecclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias occidentales*; 1655, in-fol. — Cieça de Leon, *La Cronica del Peru*; Anvers, 1554, in 8°. — Prescott, *History of the Conquest of Peru*.

LAGERBRING (*Sven-Bring*), historien suédois, né en 1707, mort à Lund, le 5 décembre

1761. Il a professé pendant longtemps l'histoire à l'université de Lund, et doit sa réputation à son grand ouvrage sur la Suède : *Swea Rikes Historia*, Stockholm, 1769-1774, 3 vol., et qui a été traduit en allemand, Greifswald, 1776. On a de lui en outre : *De Statu rei Literariæ in Suecia per tempora Unionis Calmariensis*; Lund, 1757; — *De [illegible] per Europam [illegible]*; ibid., 1774. — *Sammandrag af Swea Rikes historia* (Abrégé de l'histoire de Suède); Stockholm, 1775, in-8°, 3e édition, considérablement augmentée, ibid., 1779. Cet ouvrage a été traduit en français; Paris, 1788, in-12; — *De [illegible]*; [illegible], 1795, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

LAGERLOEFF (*Pierre*), philologue suédois, né le [illegible] novembre 1648, à Wermeland, mort à Upsal le 7 janvier 1699. Après avoir terminé ses études [illegible] parcouru, en qualité de [illegible] la Finlande, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. De retour en sa patrie, il devint professeur d'éloquence à l'université d'Upsal et historiographe du roi de Suède. On a de lui : *Historia Linguæ Græcæ*; Upsal, 1681; — *De [illegible]*; ibid., 1683; — *De [illegible]*; ibid., 1685; — *De [illegible]*; ibid., 1685; — *De Fatis Linguæ [illegible]*; ibid., 1685; — *De [illegible] Romanorum*; ibid., 1690; — *De [illegible]*; ibid., 1690; — *Observationes in Linguam Suecanam*; ibid., 1694; — *De Inclinatione Linguæ in Islandia*; ibid., 1695; — *De magno Suecorum Imperio*; ibid., 1697; — *De Vandalorum in Africa Imperio*; ibid., 1697. — *De Philosophia Epicurea*; ibid., 1697; — *De vera et antiqua Gothicæ Gentis Sedibus [illegible]*; Upsal, 1729, etc. R. L.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

LAGHI (*Antonio-Bonaventura*), architecte italien, né à Bologne, en 1675, mort en 1736. Il travailla à Rome pour plusieurs papes, et on voit encore de lui à Bologne le bel escalier du palais Caprara, la façade du palais Ercolani, qu'il restaura entièrement, et la petite église de *Santa-Maria-di-Porta*, qu'il construisit au pied de la tour penchée, *La Garisenda*. E. B—N.

Malvasia, *Pitture, etc., di Bologna.* — [illegible], *Memorie originali di Belle Arti.*

LA GIBONAYS (*Jean-Arthur* DE), jurisconsulte français, né en 1649, à Saint-Malo, mort en janvier 1724, à Paris. Après avoir pris le degré de bachelier en théologie, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et devint doyen de la chambre des comptes au parlement de Bretagne. On a de lui quelques ouvrages qui décèlent à la fois un moraliste chrétien et un magistrat éclairé : *De l'Usure, Intérest et Profit que l'on tire du Prest, ou l'ancienne Doctrine sur le prest usuraire opposée aux [illegible]*; Paris, 1710, in-12, où il réfute les maximes favorables à l'usure émises par [illegible]; — *Maximes pour conserver l'union dans les compagnies*; [illegible], 1714. — *Recueil des Édits*, [illegible] concernant les fonctions [illegible] *Chambre des Comptes de Bretagne*, [illegible] titres [illegible] qui sont au dépôt de [illegible] chambre; Nantes, 1721, 2 vol. in-folio. — *Succession chronologique des [illegible] de [illegible] Bretagne, avec quelques [illegible] principaux*; Nantes, 1723, [illegible] traité [illegible] inséré à la fin du premier ouvrage. K.

[illegible], *Annales Nantaises.* — *Biographie Bretonne.* — Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne.*

LA GISELLIÈRE (DU), auteur dramatique français, né à Angers, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Sa carrière est peu connue : il ne dut l'honneur d'avoir échappé à un oubli absolu qu'à sa tragédie d'*Hippolyte*, Paris, 1646; elle eut un grand succès, et n'en était pas tout à fait indigne. On trouve en tête, entre autres morceaux assez remarquables, une pièce laudative en vers, signée P. Corneille, et qui avait échappé aux éditeurs de l'immortel auteur du *Cid*. M. Paul Lacroix l'a réimprimée, en faisant observer que Racine connaissait évidemment cet *Hippolyte*. En effet ce grand poëte, en écrivant *Phèdre*, lui a pris quelques vers, notamment dans le récit des derniers moments du fils de Thésée. Quelques exemplaires d'*Hippolyte* sont accompagnés de quatorze pages contenant *Autres Œuvres poétiques*, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. G. B.

Bibliothèque du Théâtre-François, t. II, p. [illegible] — Paul Lacroix, *Catalogue de la Bibliothèque Dramatique de M. de Soleinne*, t. I, [illegible], et supplément, p. [illegible].

LAGNIET (*Jacques*), graveur français du dix-septième siècle. On manque de renseignements sur sa vie; il paraît seulement qu'il faisait le commerce des estampes. Ses productions, devenues rares, sont très-recherchées dans les ventes. « Elles manquent de délicatesse et de fini, dit M. G. Brunet; mais une espèce de verve brutale et cynique, une franche gaîté, la reproduction des allures et des habitudes populaires de l'époque, tels sont les titres qui recommandent avec raison l'œuvre de cet artiste. » Son ouvrage le plus important a pour titre : *Recueil des plus illustres proverbes mis en lumière, divisés en trois livres : le premier contient les proverbes moraux; le second les proverbes joyeux; le troisième représente la vie des gueux en proverbes*; Paris, 1657, in-4°; ce sont des estampes offrant différents sujets expliqués par des proverbes. Le nombre de planches varie dans les différents exemplaires que l'on possède, et qui ont tous été formés pièce à pièce : l'exemplaire du duc de La Val-

(1) « Mémoires de la chambre des Comptes, [illegible] [illegible] du commerce. »

lière contenait 267 planches; celui de Simon 241, celui de Méon 314. Ces exemplaires contiennent une partie distincte qui a pour titre : *La Vie de Tiel Wlespiegle, natif de Saxe, patron des matois, moralisée en proverbes instructifs et divertissants;* Paris, 1663, 35 pièces dans l'exemplaire de La Vallière, 36 dans celui de Méon. On a encore de Lagniet : *L'Esbattement moral des Animaux*, 25 pièces; — *Les Adventures du fameux Don Quixote de la Manche*, 38 pièces; — *Les Aventures de Buscon*, 12 pièces. Il a gravé en outre des sujets badins et des caricatures populaires, qu'il serait difficile de réunir aujourd'hui. Méon en avait rassemblé un bon nombre dans une collection de 504 pièces reliées en deux volumes, qui après la mort de ce bibliophile appartinrent successivement à Morel de Vindé, Bourdillon, Delessert, puis passèrent en Angleterre. Ils avaient été payés 122 fr. à la vente publique de la bibliothèque de Méon en 1804; ils ont monté plus tard à 400 et 500 francs, et enfin à 35 livres sterling (875 francs) en 1849. J. V.

G. Brunet, *Dict. de la Convers.*, supplément.

LAGNY (*Thomas* FANTET DE), mathématicien français, né à Lyon, en 1660, mort à Paris, le 12 avril 1734. Il était fils de *Pierre* FANTET (1), secrétaire du roi à la chancellerie de Grenoble, et de Jeanne d'Azy, fille d'un docteur en médecine de Montpellier. Dirigé dans ses premières études par un oncle paternel, il les continua chez les jésuites de Lyon, où il fut toujours le premier de sa classe. Cependant, s'il se maintint dans ce rang, il ne le dut qu'à son extrême facilité; car il ne s'occupait guère des belles-lettres, objet de l'enseignement des Pères, que pour remplir ses devoirs, et il consacrait tous ses instants de liberté à la géométrie et à l'algèbre, dont le goût s'était spontanément manifesté chez lui, et qu'il étudiait sans autre secours que celui de quelques livres. Sa famille le destinait à la jurisprudence; il alla donc faire trois années de droit à Toulouse. Mais il préféra continuer à se livrer aux mathématiques, et dans ce but il vint à Paris. Il commença par publier quelques travaux dans le *Journal des Savants*. L'un des plus remarquables est celui qu'il donna dans le numéro du 14 mai 1691, et qu'il fit réimprimer, l'année suivante, sous ce titre : *Méthode nouvelle infiniment générale et infiniment abrégée pour l'extraction des racines quarrées, cubiques, etc., et pour l'approximation des mêmes racines à l'infini dans toutes sortes d'égalités, proposée à examiner aux mathématiciens de l'Europe;* Paris, 1692, in-4°. Cette méthode est certainement ingénieuse; mais Lagny se vante en disant : « Je ne crains point d'assurer qu'on n'a jamais fait dans la science des nombres de découverte ni plus belle dans la théorie, ni à beaucoup près si utile dans la pratique. » Ces paroles semblent en contradiction avec la réputation de modestie que des biographes ont faite à leur auteur.

(1) Thomas Fantet prit sans doute le nom de *Lagny* d'une terre qu'il acquit. L'opuscule qu'il fit paraître en 1703 sous ce titre *La Cubature de la Sphère*, etc., porte simplement : par *Thomas* FANTET, *Lionnois*.

Lagny entra à l'Académie en 1695. En 1697 l'abbé Bignon le fit nommer professeur royal d'hydrographie à Rochefort. Il aspirait vivement à revenir à Paris. Ce ne fut qu'en 1716 que ses vœux furent remplis : le duc d'Orléans l'appela à la Banque générale pour y occuper les fonctions de directeur, qu'il remplit avec un zèle intègre jusqu'à la chute de cette institution. Il était aussi membre de la Société royale de Londres et conservateur de la Bibliothèque du Roi. C'est de lui que l'on raconte qu'étant à ses derniers moments et presque entièrement privé de sentiment, quelqu'un (Maupertuis, dit-on) s'approcha de son lit et lui demanda rapidement quel était le carré de 12; le moribond répondit immédiatement 144, et expira quelques instants après.

Parmi les ouvrages de Lagny, nous citerons : *Nouveaux Éléments d'Arithmétique et d'Algèbre, ou introduction aux mathématiques;* Paris, 1697, in-12 : livre qui renferme quelques considérations originales sur les numérations, mais sans grande valeur pratique; — *La Cubature de la Sphère, où l'on démontre une infinité de portions de sphère égales à des pyramides rectilignes;* La Rochelle, 1703, in-12; — *Arithmétique nouvelle;* Rochefort, 1703, in-4° : où Lagny se rencontre avec Leibnitz dans l'idée d'une arithmétique binaire; — *Analyse générale des méthodes nouvelles pour résoudre les problèmes;* Paris, 1733, in-4°. Lagny s'occupa, sans grand succès, de la résolution générale des équations; ses travaux sur ce sujet sont consignés dans les anciens *Mémoires de l'Académie des Sciences* avant 1699 et dans ceux des années 1705, 1706 et 1710. E. M.

Fontenelle, *Éloge de M. de Lagny*. — A. S. de Montferrier, *Dictionnaire des Sciences Mathématiques pures et appliquées*.

LAGOMARSINI (*Jérôme*), célèbre humaniste italien, né le 30 septembre 1698, à Port-Sainte-Marie (Espagne), mort à Rome, le 18 mai 1773. En 1708, après la mort de son père, négociant génois, qui était allé s'établir en Espagne, Lagomarsini vint en Italie, et commença ses études au collége des jésuites à Prato en Toscane. Entré dans la Société à l'âge de quinze ans, il fut, en 1721, chargé d'enseigner la rhétorique au collége d'Arezzo. Quatre ans après il alla compléter ses études de théologie à Rome, et revint ensuite reprendre ses fonctions à Arezzo. En 1732 il fut appelé à la chaire de rhétorique au collége de Florence. L'étude approfondie qu'il avait faite des classiques latins, et surtout de Cicéron, le mit à même de former d'excellents élèves. Éloigné de tout pédantisme, il cherchait surtout, dit Fabroni, *ut discipuli non tam humanas a scholis litteras quam humanitatem referrent*. Tout le temps

à Rennes, le 27 octobre 1675, mort le 2 juillet 1755. Il était fils de Guillaume Marot, comte de La Garaye, et de Françoise-Marie de Marbœuf. Il perdit sa mère de bonne heure, et acheva son éducation au collége d'Harcourt à Paris. Parfaitement accueilli à la cour de Versailles, il prit le parti des armes, et se distingua au siége de Namur. Rappelé en Bretagne par la mort de son père, il épousa, le 5 janvier 1701, Marguerite Picquet, fille de La Motte-Picquet, greffier en chef du parlement de Bretagne. Les deux époux menaient une vie de plaisirs, lorsque la mort du mari de la sœur du comte de La Garaye les rappela à d'autres idées. Le lendemain, le comte vendit ses chevaux, ses équipages, sa meute, congédia ses domestiques; la comtesse se défit de ses bijoux, de ses parures et vêtements de prix. Tous deux prirent des habits modestes, et firent savoir au pays environnant que les pauvres trouveraient du pain au château de La Garaye, les voyageurs un gîte, et les malades des secours. Trois cents pauvres y trouvèrent dès lors leur pain quotidien; et pour se mettre en état de distribuer des secours plus utiles, les deux époux vinrent passer cinq mois à Paris; le comte y suivit des cours de chirurgie, de médecine et de chimie, la comtesse y apprit la botanique et l'art des pansements. Revenus à La Garaye, ils donnèrent à leur château l'apparence d'un hôpital. Quarante lits furent dressés dans les différentes salles; quatre chirurgiens, établis à La Garaye, soignaient les malades qui se présentaient, sans distinction de pays et de fortune. La réputation du comte de La Garaye comme médecin, chirurgien, chimiste et homme charitable s'étendit au loin. Des jeunes gens se rendirent auprès de lui, et il y eut à La Garaye jusqu'à vingt-huit élèves en médecine et en chirurgie à la fois. Un chapelain fut attaché à l'établissement, et cet état de choses dura de 1710 à 1757. La comtesse mourut en effet le 20 juin 1757. Outre leur établissement hospitalier de La Garaye, les deux époux laissèrent plus de 100,000 livres à diverses institutions charitables. Le roi Louis XV avait plusieurs fois aidé le comte de ses deniers. Le comte de La Garaye a publié un *Recueil alphabétique de pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, etc., *pour servir à MM. les recteurs et autres*; Paris, 1736, sans nom d'auteur. Il fit aussi paraître un livre intitulé : *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure*, par M. C. C. D. L. G.; Paris, 1746, in-18. Selon lui, « les végétaux, les animaux ou les minéraux contiennent, dit M. Pougin, des remèdes spécifiques contre toutes les maladies curables, les matières médicamenteuses sont mêlées à d'autres éléments qui en affaiblissent l'énergie. Il appartient à la chimie de séparer les éléments utiles des éléments inutiles ou nuisibles. Pour obtenir cette division, la chimie avait jusque là employé la distillation sèche et la distillation par l'action du feu. Le comte de La Garaye, jugeant que le premier de ces moyens altérait la nature même des matières médicamenteuses et que le second diminuait leur force, imagina de recourir à l'eau froide ou tiède tout au plus, animée d'un mouvement rapide et incessant, pour dissoudre la partie active des matières médicamenteuses appartenant aux trois règnes de la nature. Il fondait son opinion de la non-altération des sels qu'il préparait ainsi sur ce qu'ils avaient le goût, l'odeur et toute l'efficacité du végétal dont ils étaient extraits. » J. V.

Chevreul, *Journal des Savants*, novembre 1858, p. 706 et suiv. — Paul Pougin, *Moniteur* du 16 janvier 1859. — *Les Époux charitables, ou vies de M. le comte et de Mme la comtesse de La Garaye*; Rennes, 1782. — De La Bastie, évêque de Saint-Malo, *Mémoires sur la Vie et les Vertus du comte de La Garaye*; 1786.

LA GARDE (*Philippe* Bridard de), littérateur français, né à Paris, en 1710, mort le 3 octobre 1767. Il suivit la carrière ecclésiastique, et fut particulièrement attaché à la cour. Il était chargé d'organiser les fêtes *particulieres* de Louis XV, et montra dans ce genre un goût singulier; aussi la marquise de Pompadour était-elle sa protectrice. L'abbé de La Garde avait pour cette favorite une telle affection, qu'il ne put survivre à sa mort. Il fit longtemps la critique des spectacles dans le *Mercure de France*. C'est à lui que l'on doit surtout la réforme des costumes antiques sur le théâtre; avant lui, Cléopâtre portait des mouches et des paniers; César avait un chapeau à plumes et des talons rouges, etc. Ce fut en 1754, aux représentations d'*Alceste*, que la réforme des costumes fut opérée. Le bon sens et le bon goût y applaudirent. On a de La Garde : *Lettres de Thérèse, ou mémoires d'une jeune demoiselle pendant son sejour à Paris*; La Haye, 1737, 1740, 1742; Amsterdam, 1746, 6 part. 2 vol. in-12; — *Annales amusantes*; Paris, 1742, in-12 (rare); — *La Rose, ou les fêtes de l'hymen*, opéra comique (musique de Lesueur); 1754; — *Le Bal de Strasbourg*; — *Les Amours grivois*; — *Les Fêtes de Paris*; — *Mignonnette, ou le quart d'Heure*, comédie-ballet. Dans toutes ces pièces il règne plus de licence que de talent. La Garde a dirigé et rédigé aussi *L'Écho du Public*, journal périodique; les *Observations d'une Société d'Amateurs*, insérées dans *L'Observateur littéraire*. On trouve enfin beaucoup de ses articles dans les divers *Mercures*.

E. Desnues.

Quérard, *La France Littéraire*. — Desessarts, *Les Trois Siècles littéraires*.

LAGARDE (.V. de), musicien français attaché à la musique de la chambre de Louis XV, fut nommé en 1757 maître des enfants de France. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, mais il vivait encore en 1780. Cet artiste a écrit l'acte d'*Églé* dans l'opéra intitulé *Les Nouveaux Fragments*, qui fut représenté le

2 décembre 1751. Chassé chanta d'une manière ravissante dans cet ouvrage, et le mit en faveur; le public applaudissait aussi un chœur et les airs de danse. On connaît en outre de Lagarde trois livres de duos de table, quinze livres d'airs à chanter, et des cantates, parmi lesquelles on cite celles qui ont pour titre *Énée et Didon* et *La Musette*. Il passait pour n'avoir point de rivaux dans ce genre de compositions légères; ses mélodies ont en effet un tour facile et gracieux qui explique le prodigieux succès qu'elles eurent alors. Doué d'une belle voix de basse, dont il tirait habilement parti, Lagarde faisait les délices des soupers de l'époque, dans lesquels il chantait ses duos avec Jéliotte. D. DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale*, etc.

LA GARDIE (*Pontus* DE), baron D'ECKHOLM, sénateur, feld-maréchal de Suède, né vers 1530, à La Gardie, dans le diocèse de Carcassonne, noyé devant Narva, le 5 décembre 1585. Il était le troisième fils de Jacques, seigneur de La Gardie, Russolet, Ornaisons, et de Catherine de Sainte-Colombe. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il dut entrer à l'abbaye de Montolieu. Son séjour y fut de courte durée. D'un caractère entreprenant et aventureux, il ne put concilier ses désirs de fortune et de gloire avec la solitude et le recueillement du cloître. La robe de moine lui pesait; il la jeta loin de lui, et prit les armes. On se battait alors en Piémont; il s'y rendit, et débuta dans cette nouvelle carrière sous le maréchal de Brissac, le restaurateur de la discipline militaire et l'un des grands capitaines du seizième siècle. Pontus de La Gardie se fit bientôt remarquer par son intrépidité; mais après 1552 la guerre ne fit que languir; le roi Henri II envoyait peu de renforts en Piémont, et Brissac se vit contraint de renoncer à l'offensive. La Gardie revint en France en 1556, et partit pour l'Écosse avec les troupes que le roi envoyait au secours de la veuve de Jacques V, Marie de Lorraine, en guerre avec ses sujets. Les troupes françaises montaient à trois mille hommes environ; Henri Clutin d'Oysel, une créature des Guise, les commandait, et Pontus, placé sous ses ordres, se trouvait à la tête d'un régiment d'infanterie. Les princes lorrains, occupés à déjouer la conspiration d'Amboise, ne tardèrent pas à arrêter les demandes de secours qui leur arrivaient d'Écosse. La reine régente mourut; la paix fut conclue, et la petite armée française, qui avait eu à lutter contre les Écossais révoltés et les Anglais envoyés par Élisabeth, se rembarqua.

Pontus de La Gardie avait refusé de rentrer dans sa patrie. A la tête de vingt compagnons d'armes, il passa en Danemark, et offrit ses services au roi Frédérik II, en guerre avec la Suède. Dès la première campagne, La Gardie reçut le commandement des lansquenets, et s'enferma dans la place de Wardberg, assiégée par les Suédois. Il ne put l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi (1565), et, blessé d'un coup de pistolet au bras, il fut fait prisonnier. Reconnu par un compatriote, un gentilhomme picard, nommé Philippe de Mornay-Varennes, devenu général des armées suédoises, La Gardie fut honorablement traité et présenté au roi Erik XIV. Ce prince comptait déjà plusieurs Français de mérite à sa cour et dans ses armées; il fit à La Gardie des offres brillantes. Celui-ci résista jusqu'à la paix. Alors seulement il sollicita et obtint son congé du roi de Danemark, et entra au service de Suède.

La Gardie avait su plaire au roi Erik, qui l'envoya avec un autre ambassadeur auprès du roi de France Charles IX pour demander la permission de lever des troupes dans le royaume. La négociation fut si bien conduite qu'ils rentrèrent en Suède avec trois mille hommes de pied et autant de cavaliers. La Gardie trouva les affaires bien changées : la Suède était en guerre avec les Danois, les Polonais et la ville de Lubeck, et la mésintelligence qui régnait entre le roi Erik et son frère Jean, duc de Finlande, répandait le trouble et la confusion dans tout le royaume. Les folies et les cruautés d'Erik indisposèrent contre lui la majorité de la noblesse. Jean, duc de Finlande, délivré de sa prison et rétabli dans ses charges et honneurs, craignait toujours pour ses jours, souvent menacés; il résolut de prévenir les projets du roi, rallia autour de sa personne les mécontents, qui étaient nombreux, et, fort de l'appui de La Gardie, dévoué depuis peu à sa fortune, il prépara une prise d'armes dans le but de renverser le pouvoir tyrannique d'Erik. La conjuration fut conduite tout entière par La Gardie, dont la vie se trouvait également en péril, et la guerre civile commença. Vaincu une première fois, le roi voulut entrer en arrangement avec ses frères. Toutes ses tentatives furent inutiles. Alors il se renferma dans sa capitale, décidé à sacrifier son favori, Sten Eriksson, odieux au peuple, dont il croyait par là s'assurer la fidélité; il était trop tard : le 17 septembre 1568 les ducs campaient devant Stockholm. La Gardie, qui comptait des intelligences dans la place, vit s'ouvrir la porte du Nord, et parcourut les rues en criant : « Vive le roi Jean! » Erik, renfermé un instant dans le château, en sortit à la tête de ses trabans, et marcha droit à La Gardie, qui le sommait de se rendre; le roi donna l'ordre de tuer les rebelles qui le menaçaient; Sten Eriksson, désarmé aussitôt, fut tué; La Gardie reçut trois coups de hallebarde dans sa cuirasse et un dans le bras. Serré de près, il allait succomber lorsque, tirant un coup de pistolet sur le roi, il poussa le cri de : « Tue! Tue! » Aussitôt les trabans attaqués furent renversés, et la victoire resta aux insurgés. Réfugié dans une église, Erik se rendit à son frère Charles, duc de Sudermanie. Les états, assemblés, lui firent son procès, et prononcèrent sa déchéance. Erik fut emprisonné dans

à Rennes, le 27 octobre 1675, mort le 2 juillet 1755. Il était fils de Guillaume Marot, comte de La Garaye, et de Françoise-Marie de Marbœuf. Il perdit sa mère de bonne heure, et acheva son éducation au collége d'Harcourt à Paris. Parfaitement accueilli à la cour de Versailles, il prit le parti des armes, et se distingua au siége de Namur. Rappelé en Bretagne par la mort de son père, il épousa, le 5 janvier 1701, Marguerite Picquet, fille de La Motte-Picquet, greffier en chef du parlement de Bretagne. Les deux époux menaient une vie de plaisirs, lorsque la mort du mari de la sœur du comte de La Garaye les rappela à d'autres idées. Le lendemain, le comte vendit ses chevaux, ses équipages, sa meute, congédia ses domestiques; la comtesse se défit de ses bijoux, de ses parures et vêtements de prix. Tous deux prirent des habits modestes, et firent savoir au pays environnant que les pauvres trouveraient du pain au château de La Garaye, les voyageurs un gîte, et les malades des secours. Trois cents pauvres y trouvèrent dès lors leur pain quotidien; et pour se mettre en état de distribuer des secours plus utiles, les deux époux vinrent passer cinq mois à Paris; le comte y suivit des cours de chirurgie, de médecine et de chimie, la comtesse y apprit la botanique et l'art des pansements. Revenus à La Garaye, ils donnèrent à leur château l'apparence d'un hôpital. Quarante lits furent dressés dans les différentes salles; quatre chirurgiens, établis à La Garaye, soignaient les malades qui se présentaient, sans distinction de pays et de fortune. La réputation du comte de La Garaye comme médecin, chirurgien, chimiste et homme charitable s'étendit au loin. Des jeunes gens se rendirent auprès de lui, et il y eut à La Garaye jusqu'à vingt-huit élèves en médecine et en chirurgie à la fois. Un chapelain fut attaché à l'établissement, et cet état de choses dura de 1710 à 1757. La comtesse mourut en effet le 20 juin 1757. Outre leur établissement hospitalier de La Garaye, les deux époux laissèrent plus de 100,000 livres à diverses institutions charitables. Le roi Louis XV avait plusieurs fois aidé le comte de ses deniers. Le comte de La Garaye a publié un *Recueil alphabétique de pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, etc., *pour servir à MM. les recteurs et autres;* Paris, 1736, sans nom d'auteur. Il fit aussi paraître un livre intitulé : *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure*, par M. C. C. D. L. G.; Paris, 1746, in-18. Selon lui, « les végétaux, les animaux ou les minéraux contiennent, dit M. Pougin, des remèdes spécifiques contre toutes les maladies curables, les matières médicamenteuses sont mêlées à d'autres éléments qui en affaiblissent l'énergie. Il appartient à la chimie de séparer les éléments utiles des éléments inutiles ou nuisibles. Pour obtenir cette division, la chimie avait jusque là employé la distillation sèche et la distillation par l'action du feu. Le comte de La Garaye, jugeant que le premier de ces moyens altérait la nature même des matières médicamenteuses et que le second diminuait leur force, imagina de recourir à l'eau froide ou tiède tout au plus, animée d'un mouvement rapide et incessant, pour dissoudre la partie active des matières médicamenteuses appartenant aux trois règnes de la nature. Il fondait son opinion de la non-altération des sels qu'il préparait ainsi sur ce qu'ils avaient le goût, l'odeur et toute l'efficacité du végétal dont ils étaient extraits. » J. V.

Chevreul, *Journal des Savants*, novembre 1858, p. 706 et suiv. — Paul Pougin, *Moniteur* du 16 janvier 1859. — *Les Époux charitables, ou vies de M. le comte et de Mme la comtesse de La Garaye*; Rennes, 1782. — De La Bastie, évêque de Saint-Malo, *Mémoires sur la Vie et les Vertus du comte de La Garaye*; 1786.

LA GARDE (*Philippe* BRIDARD DE), littérateur français, né à Paris, en 1710, mort le 3 octobre 1767. Il suivit la carrière ecclésiastique, et fut particulièrement attaché à la cour. Il était chargé d'organiser les fêtes *particulières* de Louis XV, et montra dans ce genre un goût singulier; aussi la marquise de Pompadour était-elle sa protectrice. L'abbé de La Garde avait pour cette favorite une telle affection, qu'il ne put survivre à sa mort. Il fit longtemps la critique des spectacles dans le *Mercure de France*. C'est à lui que l'on doit surtout la réforme des costumes antiques sur le théâtre; avant lui, Cléopâtre portait des mouches et des paniers; César avait un chapeau à plumes et des talons rouges, etc. Ce fut en 1754, aux représentations d'*Alceste*, que la réforme des costumes fut opérée. ¿Le bon sens et le bon goût y applaudirent. On a de La Garde : *Lettres de Thérèse, ou mémoires d'une jeune demoiselle pendant son séjour à Paris;* La Haye, 1737, 1740, 1742; Amsterdam, 1746, 6 part. 2 vol. in-12; — *Annales amusantes;* Paris, 1742, in-12 (rare); — *La Rose, ou les fêtes de l'hymen*, opéra comique (musique de Lesueur); 1754; — *Le Bal de Strasbourg;* — *Les Amours grivois;* — *Les Fêtes de Paris;* — *Mignonnette, ou le quart d'Heure*, comédie-ballet. Dans toutes ces pièces il règne plus de licence que de talent. La Garde a dirigé et rédigé aussi *L'Écho du Public*, journal périodique; les *Observations d'une Société d'Amateurs*, insérées dans *L'Observateur littéraire*. On trouve enfin beaucoup de ses articles dans les divers *Mercures*.

E. DESNUES.

Quérard, *La France Littéraire*. — Desessarts, *Les Trois Siècles littéraires*.

LAGARDE (*N.* DE), musicien français attaché à la musique de la chambre de Louis XV, fut nommé en 1757 maître des enfants de France. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, mais il vivait encore en 1780. Cet artiste a écrit l'acte d'*Églé* dans l'opéra intitulé *Les Nouveaux Fragments*, qui fut représenté le

2 décembre 1751. Chassé chanta d'une manière ravissante dans cet ouvrage, et le mit en faveur; le public applaudissait aussi un chœur et les airs de danse. On connaît en outre de Lagarde trois livres de duos de table, quinze livres d'airs à chanter, et des cantates, parmi lesquelles on cite celles qui ont pour titre *Énée et Didon* et *La Musette*. Il passait pour n'avoir point de rivaux dans ce genre de compositions légères; ses mélodies ont en effet un tour facile et gracieux qui explique le prodigieux succès qu'elles eurent alors. Doué d'une belle voix de basse, dont il tirait habilement parti, Lagarde faisait les délices des soupers de l'époque, dans lesquels il chantait ses duos avec Jéliotte. D. DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale*, etc.

LA GARDIE (*Pontus* DE), baron D'ECKHOLM, sénateur, feld-maréchal de Suède, né vers 1530, à La Gardie, dans le diocèse de Carcassonne, noyé devant Narva, le 5 décembre 1585. Il était le troisième fils de Jacques, seigneur de La Gardie, Russolet, Ornaisons, et de Catherine de Sainte-Colombe. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il dut entrer à l'abbaye de Montolieu. Son séjour y fut de courte durée. D'un caractère entreprenant et aventureux, il ne put concilier ses désirs de fortune et de gloire avec la solitude et le recueillement du cloître. La robe de moine lui pesait; il la jeta loin de lui, et prit les armes. On se battait alors en Piémont; il s'y rendit, et débuta dans cette nouvelle carrière sous le maréchal de Brissac, le restaurateur de la discipline militaire et l'un des grands capitaines du seizième siècle. Pontus de La Gardie se fit bientôt remarquer par son intrépidité; mais après 1552 la guerre ne fit que languir; le roi Henri II envoyait peu de renforts en Piémont, et Brissac se vit contraint de renoncer à l'offensive. La Gardie revint en France en 1556, et partit pour l'Écosse avec les troupes que le roi envoyait au secours de la veuve de Jacques V, Marie de Lorraine, en guerre avec ses sujets. Les troupes françaises montaient à trois mille hommes environ; Henri Clutin d'Oysel, une créature des Guise, les commandait, et Pontus, placé sous ses ordres, se trouvait à la tête d'un régiment d'infanterie. Les princes lorrains, occupés à déjouer la conspiration d'Amboise, ne tardèrent pas à arrêter les demandes de secours qui leur arrivaient d'Écosse. La reine régente mourut; la paix fut conclue, et la petite armée française, qui avait eu à lutter contre les Écossais révoltés et les Anglais envoyés par Élisabeth, se rembarqua.

Pontus de La Gardie avait refusé de rentrer dans sa patrie. A la tête de vingt compagnons d'armes, il passa en Danemark, et offrit ses services au roi Frédérik II, en guerre avec la Suède. Dès la première campagne, La Gardie reçut le commandement des lansquenets, et s'enferma dans la place de Wardberg, assiégée par les Suédois. Il ne put l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi (1565), et, blessé d'un coup de pistolet au bras, il fut fait prisonnier. Reconnu par un compatriote, un gentilhomme picard, nommé Philippe de Mornay-Varennes, devenu général des armées suédoises, La Gardie fut honorablement traité et présenté au roi Erik XIV. Ce prince comptait déjà plusieurs Français de mérite à sa cour et dans ses armées; il fit à La Gardie des offres brillantes. Celui-ci résista jusqu'à la paix. Alors seulement il sollicita et obtint son congé du roi de Danemark, et entra au service de Suède.

La Gardie avait su plaire au roi Erik, qui l'envoya avec un autre ambassadeur auprès du roi de France Charles IX pour demander la permission de lever des troupes dans le royaume. La négociation fut si bien conduite qu'ils rentrèrent en Suède avec trois mille hommes de pied et autant de cavaliers. La Gardie trouva les affaires bien changées : la Suède était en guerre avec les Danois, les Polonais et la ville de Lubeck, et la mésintelligence qui régnait entre le roi Erik et son frère Jean, duc de Finlande, répandait le trouble et la confusion dans tout le royaume. Les folies et les cruautés d'Erik indisposèrent contre lui la majorité de la noblesse. Jean, duc de Finlande, délivré de sa prison et rétabli dans ses charges et honneurs, craignait toujours pour ses jours, souvent menacés; il résolut de prévenir les projets du roi, rallia autour de sa personne les mécontents, qui étaient nombreux, et, fort de l'appui de La Gardie, dévoué depuis peu à sa fortune, il prépara une prise d'armes dans le but de renverser le pouvoir tyrannique d'Erik. La conjuration fut conduite tout entière par La Gardie, dont la vie se trouvait également en péril, et la guerre civile commença. Vaincu une première fois, le roi voulut entrer en arrangement avec ses frères. Toutes ses tentatives furent inutiles. Alors il se renferma dans sa capitale, décidé à sacrifier son favori, Sten Eriksson, odieux au peuple, dont il croyait par là s'assurer la fidélité; il était trop tard : le 17 septembre 1568 les ducs campaient devant Stockholm. La Gardie, qui comptait des intelligences dans la place, vit s'ouvrir la porte du Nord, et parcourut les rues en criant : « Vive le roi Jean ! » Erik, renfermé un instant dans le château, en sortit à la tête de ses trabans, et marcha droit à La Gardie, qui le sommait de se rendre; le roi donna l'ordre de tuer les rebelles qui le menaçaient; Sten Eriksson, désarmé aussitôt, fut tué; La Gardie reçut trois coups de hallebarde dans sa cuirasse et un dans le bras. Serré de près, il allait succomber lorsque, tirant un coup de pistolet sur le roi, il poussa le cri de : « Tue! Tue! » Aussitôt les trabans attaqués furent renversés, et la victoire resta aux insurgés. Réfugié dans une église, Erik se rendit à son frère Charles, duc de Sudermanie. Les états, assemblés, lui firent son procès, et prononcèrent sa déchéance. Erik fut emprisonné dans

une forteresse, où il mourut, neuf ans plus tard, peut-être empoisonné.

Jean III, devenu roi, récompensa magnifiquement les grands auxquels il devait la couronne. La Gardie, chargé de tous les soins du couronnement, reçut le même jour (10 juillet 1569) le titre de chevalier (*eques auratus*). La guerre avait repris avec le Danemark. La Gardie, malheureux dans la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Après une assez longue captivité, il fut rendu à la liberté par la paix de 1571, et son maître Jean III lui conféra la dignité de baron d'Eckholm, avec de grands biens attachés à ce titre. La guerre ne remplit pas seule la vie de La Gardie. Le roi lui confia souvent des missions importantes. C'est ainsi qu'en 1572 il fut envoyé en ambassade auprès de quelques villes impériales, auprès de l'évêque de Munster, du comte d'Oost-Frise et du duc d'Albe. Il parut encore en la même qualité à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, d'Henri de Béarn, roi de Navarre, et de Charles IX. A son retour, il fut chargé d'un commandement militaire dans la Livonie, et fit trois ans avec succès la guerre contre les Russes. De nouvelles négociations auprès de Rodolphe II, empereur d'Allemagne, donnèrent une haute idée de ses talents diplomatiques, et la mission qu'il remplit à Rome allait aboutir à des résultats favorables aux intérêts catholiques, lorsque la mort de la reine Catherine Jagellon, en 1583, vint mettre un terme aux négociations. Le jésuite Possevin, envoyé en Suède par le pape Grégoire XIII, reprit le chemin de l'Italie, et Jean III, qui craignait de voir se tourner contre lui les princes protestants d'Allemagne et les nobles suédois, chercha des appuis ailleurs qu'à Rome.

Pontus de La Gardie, rappelé après dix-neuf mois d'absence, épousa la fille naturelle du roi, Sophie Gyllenhjelm, et peu après reçut le commandement suprême des troupes contre les Moscovites. Il reprit en peu de temps tout ce qu'avaient perdu les Suédois en Livonie; ensuite il porta la guerre sur le territoire ennemi, prit Narva d'assaut, conquit l'Ingrie, étendit ses conquêtes dans l'ancienne Russie, et inspira par ses victoires une si grande terreur aux Russes qu'ils instituèrent des prières pour demander au ciel qu'il les préservât d'un si terrible ennemi. Nommé gouverneur d'Ingrie et de Livonie, La Gardie imposa aux Russes une paix de trois années, et songea ensuite à réparer dans son gouvernement les maux de la guerre. Ce brillant aventurier jouit peu de sa fortune. A la suite d'une conférence avec les Russes, il s'embarqua pour Narva; le vaisseau qui le portait fit naufrage, et La Gardie se noya en vue du port, avec vingt personnes de sa suite; il fut enterré à Revel, où quatre ans plus tard on lui éleva un tombeau en marbre.

Ce grand homme de guerre laissait trois enfants, une fille et deux fils. L'aîné, *Jean*, n'eut que des filles; mais le second, *Jacques* DE LA GARDIE, fut la tige de ces brillants seigneurs qui se distinguèrent jusqu'à nos jours par leurs services militaires et par la protection qu'ils accordèrent aux lettres et aux arts.

La branche établie en France s'éteignit rapidement. Les deux frères de Pontus eurent de la postérité; mais depuis *Olivier de La Gardie*, mort en 1620, juge maje au présidial de Carcassonne, on ne trouve plus de traces de cette famille: elle n'existait plus à la fin du dix-septième siècle.

Ed. SÉNEMAUD.

Bayle, *Dict. Hist. et Crit.*, 4e édit., 1720, t. II, in-fol. — Oiernhielm, *In vita P. Gardii*, ap. Bayle. — Moréri, *Dict Hist.* — Mezeray, *Hist. de Fr.*, t. XIII, de l'édit. in-8°, p. 478-75. — Florimond de Remond, *Hist. de la Naiss., etc., de l'Hérésie*, in-4° ; 1605, liv. III, fol. 335-336. — Le P. Maimbourg, *Hist. du Luther.*, t. II, in-12, édit. 1682, p. 396-98. — De Thou, *Hist. Univ.*, t. IX, de la trad. fr. in-4°, liv. 88, édit. de Londres (Paris), 1734. — *Art de vérifier les dates*, édit. in-8°, t. VIII de la partie moderne, p. 289 et 308. — Erik Geyer, *Hist. de Suède*. — Ed. Sénemaud, *Biographie de La Gardie*, t. 1er, in-8°, *des Mém. de la Société des Arts et des Sc. de Carcassonne*, 1849, p. 27-47

LA GARDIE (*Jacques*, comte DE), général suédois, fils du précédent, né en 1583, mort en 1652, fut investi en 1609 d'un commandement militaire important, alors qu'il n'avait pas encore trente ans, et prouva qu'il avait hérité des talents de son père. Ses succès contre les Polonais et les Russes illustrèrent les dernières années de Charles IX. Il conserva sa faveur sous Gustave-Adolphe. Au retour de ses campagnes de Russie, revêtu du prestige de la gloire et dans la force de l'âge, il vit chez la reine douairière Catherine, la belle Ebbé Brahé, qui aurait pu monter sur le trône de Suède. Il demanda sa main, et l'obtint. Créé comte et membre du sénat, il fut l'un des dix sénateurs chargés de l'administration du royaume lorsque le roi passa en Allemagne pour s'engager dans la guerre de Trente Ans. Nommé grand-connétable et président du conseil de guerre, il mourut après avoir fourni une glorieuse carrière. Ses trois fils *Magnus-Gabriel*, *Jacques-Casimir* et *Pontus-Frédéric*, marquèrent dans les fastes militaires de la Suède.

Ed. S.

LA GARDIE (*Magnus-Gabriel* DE), comte D'AVENSBOURG, né en 1622, mort en 1686. Il commença sa carrière en 1644, comme colonel des gardes. En 1645 il fut envoyé en ambassade en France, reçut en dotation Magnushof, et fut élevé au grade de colonel des gardes du corps. En 1647, la reine Christine le nomma membre du sénat et du collége de la guerre. Envoyé comme lieutenant général en Allemagne, il reçut à son retour, en 1648, le gouvernement général de la Livonie. Longtemps il empêcha la reine d'abdiquer. Disgracié en 1654, sous Charles-Gustave, il rentra un an après en faveur, fut nommé ambassadeur en Pologne en 1658, devint chancelier du royaume, premier ministre de Charles XI, et mourut en laissant sept enfants de sa femme Marie-Euphrosine, sœur du roi Charles-Gustave.

Son frère (*Jacques-Casimir* DE), tué en 1657, devint successivement conseiller d'État et lieutenant général d'infanterie. Il se signala dans

la guerre de Pologne, et conquit à la Suède Vilna en Lithuanie. En 1656 il se trouva au blocus de Marienbourg, en Prusse, et à la bataille de Varsovie. En 1657 il reçut le commandement de l'armée suédoise dans la guerre de Pologne, et fut tué, dans le mois d'octobre de la même année, au siége de Copenhague, d'un coup de canon tiré d'une frégate danoise. Il avait épousé Ebbé Sparre.

Son frère *Pontus-Frédéric*, mort en 1693, se trouva au siége de Cracovie en 1656. L'année suivante il se signala contre les Russes. Il occupa, dans la suite, de hauts emplois, et mourut à Stockholm. Ed. S.

Biographie de La Gardie, t. I.

LAGARTO (Frey *Pedro*), prélat et théologien portugais, né à Setuval, vers 1524, mort le 28 juillet 1590. Il entra dès 1540 chez les solitaires d'Arrabida, qui vivaient sous la règle de Saint-François, étudia la théologie à Salamanque, et fut élu, en 1576, provincial de la province d'Arrabida. On a de lui : *Summa utilis omnium notabilium, quæ in postilla Hugonis cardinalis super utrumque Testamentum continentur*. On a un portrait de F. P. Lagarto à la bibliothèque publique de Lisbonne. F. D.

I. Barbosa Canaes de Figueiredo Castello Branco, *Estudos Biographicos*, ou *Noticia das pessoas retratadas nos quadros historicos pertencentes a bibliotheca nacional de Lisboa*; Lisbonne, F. A. da Sylva, 1854, in 4°.

LA GASCA (*Pedro* DE), homme politique espagnol, né en juin 1485, à Barco de Avila (Castille), mort le 20 août 1560, à Palencia. Appartenant à une famille noble qui prétendait descendre des Romains, il commença ses études au séminaire d'Alcala de Henarès, et les acheva à l'université de Salamanque, qui lui conféra le grade de docteur en théologie. Ordonné prêtre, il eut la direction d'affaires importantes, fit maintes fois prévaloir les intérêts de la religion, et fut même appelé, malgré sa jeunesse, à siéger au conseil de l'inquisition. Ce fut pour ce motif qu'il fut délégué, vers 1540, à Valence, afin d'arrêter les progrès d'une hérésie singulière; pendant les deux années qu'il fut employé à cette tâche difficile, il montra tant de capacité que les cortès, assemblées à Monson, le désignèrent pour remplir les fonctions de *visitador*. Un de ses premiers soins fut de mettre les côtes en état de défense contre l'irruption, toujours à craindre, des pirates algériens. Cet acte de prévoyance, qui ne fut le prétexte d'aucun impôt, suffit pour empêcher le débarquement de Khair-ed-Din, le second des Barberousse, qu'aurait peut-être favorisé un nouveau soulèvement des Morisques.

Lorsque les luttes orageuses excitées par l'ambition de Gonçalo Pizarre et l'incapacité du vice-roi Blasco Nuñez firent comprendre la nécessité d'envoyer au Pérou un pacificateur aussi ferme qu'habile, le conseil jeta les yeux sur La Gasca. Mais ce dernier n'accepta cette mission qu'à la double condition qu'elle serait gratuite et qu'il aurait les pouvoirs les plus étendus. Malgré l'avis de ses conseillers, Charles Quint, qui avait su apprécier La Gasca à sa juste valeur, le satisfit sur ces deux points, et l'on vit alors ce spectacle étrange dans l'aristocratique Espagne, d'un simple licencié revêtu d'une plus grande autorité qu'un vice-roi et n'ayant pour tout titre que celui de président de l'audience royale. Ainsi La Gasca avait le droit de faire la paix et la guerre, de lever des troupes, de nommer et de révoquer les fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, et de gracier même ceux qui s'étaient révoltés contre leur souverain. Il s'embarqua le 26 mai 1546 à San-Lucar avec une suite peu nombreuse, dont faisait partie, d'après ses instances, Alonso de Alvaredo, qui avait exercé un commandement sous Francisco Pizarre. Lorsqu'il arriva (juillet), le vice-roi de Pérou, Nuñez, venait d'être tué à la bataille d'Anaquito, dont le gain livrait le pays à Gonçalo Pizarre. Agissant avec sa prudence accoutumée, La Gasca essaya d'abord de fléchir l'orgueil du vainqueur, qui accueillit ses tentatives de conciliation avec dédain ; mais il réussit à détacher de son parti Alonso Alvarez de Hinojosa, commandant de la flotte rebelle, et par l'influence duquel un grand nombre de soldats et de colons rentrèrent sous l'autorité royale. Puis, avec vingt-deux bâtiments et cinq cents partisans, il passa de Panama à Puerto-Viejo, se dirigea par terre sur Tumbez, et, traversant la vallée de Xauxa, chercha à joindre le fidèle Centeño. Ce dernier ayant été battu par Pizarre, La Gasca, dont la petite armée s'élevait à seize cents hommes, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la province d'Andaguaylas (décembre 1547), où vinrent le trouver Alonso de Alvarado et Pedro Valdivia, le futur conquérant du Chili. Après avoir préparé son plan de campagne, il traversa l'Apurimac, et s'arrêta dans la vallée de Sacsahuana. Le 9 avril 1548, il alla au-devant de Pizarre, lui offrit la bataille, et la gagna; les excellentes dispositions de ce vaillant capitaine échouèrent contre celles d'un prêtre de chétive apparence et « qui n'avait pour armes, disait-il lui-même en quittant l'Espagne, que sa prudence et son bréviaire. » Établi enfin à Cuzco, où la reconnaissance du peuple lui décerna les beaux surnoms de *Padre restaurador y Pacificador*, il s'occupa de la colonisation, fit respecter les droits acquis par les Indiens, et versa dans le trésor royal cent quarante mille ducats.

De retour en Espagne au commencement de 1550, La Gasca reçut, en récompense de tant de services désintéressés, le riche évêché de Siguenza, d'où il passa plus tard à celui de Palencia. Peu de temps avant sa mort, il se rendit, en compagnie de la reine de France, au couvent de Yuste, et eut un dernier entretien avec Charles Quint. F. D.

Gonzalez d'Avila, *Teatro ecclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias occidentales*; 1655, in-fol. — Cieça de Leon, *La Cronica del Peru*; Anvers, 1554, in 8°. — Prescott, *History of the Conquest of Peru*.

LAGERBRING (*Siven-Bring*), historien suédois, né en 1707, mort à Lund, le 5 décembre

1788. Il a professé pendant longtemps l'histoire à l'université de Lund, et doit sa réputation à son grand ouvrage sur la Suède : *Svea Rikes Historia*, Stockholm, 1769-1776, 3 vol., et qui a été traduit en allemand, Greifswald, 1776. On lui doit en outre : *De Statu Rei Literariæ in Suecia per tempora Unionis Calmariensis*; Lund, 1772; — *De novissimis per Europam Revolutionibus earumque caussis*; ibid., 1774; — *Sammandrag af Suea Rikes historia* (Abrégé de l'histoire de Suède); Stockholm, 1775, in-8°, 3e édition, considérablement augmentée; ibid., 1790. Cet ouvrage a été traduit en français; Paris, 1788, in-12; — *De Territorio Skyttiano*; Stockholm, 1799, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

LAGERLOEFF (*Pierre*), archéologue suédois, né le 4 novembre 1648, à Wermeland, mort à Upsal, le 7 janvier 1699. Après avoir terminé ses études, il parcourut, en société du baron de Flemming, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. De retour en sa patrie, il devint professeur d'éloquence à l'université d'Upsal et historiographe du roi de Suède. On a de lui : *Historia Linguæ Græcæ*; Upsal, 1685; — *De Ludis Olympicis*; ibid., 1688; — *De Antiquitate et Situ Gentis Suionicæ*; ibid., 1689; — *De Gallorum veteribus Druidibus*; ibid., 1689; — *De Fatis Imperiorum*; ibid., 1691; — *De Nobilitate Romana*; ibid., 1692; — *De Usurpatione Pontificum Romanorum in Principes seculares*; ibid., 1692; — *Observationes in Linguam Succanam*; ibid., 1694; — *De Inclinatione Linguæ in Italiam*; ibid., 1695; — *De magno Sinarum Imperio*; ibid., 1697; — *De Vandalorum in Africa Imperio*; ibid., 1697; — *De Philosophia Epicuræa*; ibid., 1697; — *De veris et antiquis Gothicæ Gentis Sedibus asserendis*; Upsal, 1709, etc. R. L.

Jöcher, *Algem. Gelehrten-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

LAGHI (*Antonio-Bonaventura*), architecte italien, né à Bologne, en 1676, mort en 1756. Il travailla à Rome pour plusieurs papes, et on voit encore de lui à Bologne le bel escalier du palais Caprara, la façade du palais Ercolani, qu'il restaura entièrement, et la petite église de *Santa-Maria-di-Porta*, qu'il construisit au pied de la tour penchée, *La Girasenda*. E. B—n.

Malvasia, *Pitture, etc., di Bologna*. — M.-A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

LA GIBONAYS (*Jean-Arthur* de), jurisconsulte français, né en 1649, à Saint-Malo, mort en janvier 1728, à Paris. Après avoir pris le degré de bachelier en théologie, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et devint doyen de la chambre des comptes au parlement de Bretagne. On a de lui quelques ouvrages qui dénotent à la fois un moraliste chrétien et un magistrat éclairé : *De l'Usure, Interest et Profit que l'on tire du Prest, ou l'ancienne Doctrine sur le prest usuraire opposée aux nouvelles opinions*; Paris, 1710, in-12, où il réfute les maximes trop favorables à l'usure émises par René de La Bigotière; — *Maximes pour conserver l'union dans les compagnies*; Nantes, 1714, in-8°; — *Recueil des Édits, ordonnances et règlements concernant les fonctions ordinaires de la Chambre des Comptes de Bretagne, tirés des titres originaux qui sont un dépôt de ladite chambre*; Nantes, 1721, 2 vol. in-folio (1); — *Succession chronologique des ducs de Bretagne, avec quelques observations et faits principaux*; Nantes, 1723, édition séparée d'un traité curieux inséré à la fin du précédent ouvrage. K.

Guimar, *Annales Nantaises*. — *Biographie Malouine*. — Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne*.

LA GISELIÈRE (De), auteur dramatique français, né à Angers, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Sa carrière est peu connue; il ne doit l'honneur d'avoir échappé à un oubli absolu qu'à sa tragédie d'*Hippolyte*; Paris, 1635; elle eut un grand succès, et n'en était pas tout à fait indigne. On trouve en tête, entre autres morceaux assez remarquables, une pièce laudative en vers, signée P. Corneille, et qui avait échappé aux éditeurs de l'immortel auteur du *Cid*. M. Paul Lacroix l'a réimprimée, en faisant observer que Racine connaissait évidemment cet *Hippolyte*. En effet ce grand poëte, en écrivant *Phèdre*, lui a pris quelques vers, notamment dans le récit des derniers moments du fils de Thésée. Quelques exemplaires d'*Hippolyte* sont accompagnés de quatorze pages contenant *Autres Œuvres poétiques*, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. G. B.

Bibliothèque du Théâtre-Français, t. II, p. 530-536. — Paul Lacroix, *Catalogue de la Bibliothèque Dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 248, et supplément, p. 37.

LAGNIET (*Jacques*), graveur français du dix-septième siècle. On manque de renseignements sur sa vie; il paraît seulement qu'il faisait le commerce des estampes. Ses productions, devenues rares, sont très-recherchées dans les ventes. « Elles manquent de délicatesse et de fini, dit M. G. Brunet; mais une espèce de verve brutale et caustique, une franche gaîté, la reproduction des allures et des habitudes populaires de l'époque, tels sont les titres qui recommandent avec raison l'œuvre de cet artiste. » Son ouvrage le plus important a pour titre : *Recueil des plus illustres proverbes mis en lumière, divisés en trois livres : le premier contient les proverbes moraux; le second les proverbes joyeux; le troisième représente la vie des gueux en proverbes*; Paris, 1657, in-4°; ce sont des estampes offrant différents sujets expliqués par des proverbes. Le nombre de planches varie dans les différents exemplaires que l'on possède, et qui ont tous été formés pièce à pièce : l'exemplaire du duc de La Val-

(1) « Messieurs de la chambre, dit Guimar, n'épargnèrent ni soins ni argent pour le retirer du commerce.

ontenait 267 planches; celui de Simon elui de Méon 314. Ces exemplaires cont une partie distincte qui a pour titre : *La Tiel Wlespiegle, natif de Saxe, patron itois, moralisée en proverbes instructifs ertissants;* Paris, 1663, 35 pièces dans plaire de La Vallière, 36 dans celui de Méon. ncore de Lagniet : *L'Esbattement moral ux*, 25 pièces; — *Les Adventures du on Quixote de la Manche*, 38 pièces; *aventures de Buscon*, 12 pièces. Il a gravé re des sujets badins et des caricatures pos. qu'il serait difficile de réunir aujourd'hui. vait rassemblé un bon nombre dans une ou de 504 pièces reliées en deux volumes, rès la mort de ce bibliophile appartinrent sivement à Morel de Vindé, Bourdillon, ert, puis passèrent en Angleterre. Ils avaient tés 122 fr. à la vente publique de la bibliode Méon en 1804; ils ont monté plus tard à 500 francs, et enfin à 35 livres sterling ancs) en 1849. J. V.

inet, *Dict. de la Convers.*, supplément.

Y (*Thomas* Fantet de), mathématicien is, né à Lyon, en 1660, mort à Paris, le il 1734. Il était fils de *Pierre* Fantet (1), ire du roi à la chancellerie de Greet de Jeanne d'Azy, fille d'un docteur en ine de Montpellier. Dirigé dans ses preétudes par un oncle paternel, il les conhez les jésuites de Lyon, où il fut toue premier de sa classe. Cependant, s'il se nt dans ce rang, il ne le dut qu'à son exfacilité; car il ne s'occupait guère des lettres, objet de l'enseignement des Pères, ur remplir ses devoirs, et il consacrait es instants de liberté à la géométrie et à re, dont le goût s'était spontanément machez lui, et qu'il étudiait sans autre seque celui de quelques livres. Sa famille le it à la jurisprudence; il alla donc faire es de droit à Toulouse. Mais il préféra ier à se livrer aux mathématiques, et e but il vint à Paris. Il commença par quelques travaux dans le *Journal des ts*. L'un des plus remarquables est celui onna dans le numéro du 14 mai 1691, et t réimprimer, l'année suivante, sous ce *Méthode nouvelle infiniment générale niment abrégée pour l'extraction des s quarrées, cubiques, etc., et pour l'apnation des mêmes racines à l'infini outes sortes d'égalités, proposée à exaaux mathématiciens de l'Europe;* Paris, n-4°. Cette méthode est certainement ingé-; mais Lagny se vante en disant : « Je ne point d'assurer qu'on n'a jamais fait dans nce des nombres de découverte ni plus belle dans la théorie, ni à beaucoup près si utile dans la pratique. » Ces paroles semblent en contradiction avec la réputation de modestie que des biographes ont faite à leur auteur.

Lagny entra à l'Académie en 1695. En 1697 l'abbé Bignon le fit nommer professeur royal d'hydrographie à Rochefort. Il aspirait vivement à revenir à Paris. Ce ne fut qu'en 1716 que ses vœux furent remplis : le duc d'Orléans l'appela à la Banque générale pour y occuper les fonctions de directeur, qu'il remplit avec un zèle intègre jusqu'à la chute de cette institution. Il était aussi membre de la Société royale de Londres et conservateur de la Bibliothèque du Roi. C'est de lui que l'on raconte qu'étant à ses derniers moments et presque entièrement privé de sentiment, quelqu'un (Maupertuis, dit-on) s'approcha de son lit et lui demanda rapidement quel était le carré de 12; le moribond répondit immédiatement 144, et expira quelques instants après.

Parmi les ouvrages de Lagny, nous citerons : *Nouveaux Éléments d'Arithmétique et d'Algèbre, ou introduction aux mathématiques;* Paris, 1697, in-12 : livre qui renferme quelques considérations originales sur les numérations, mais sans grande valeur pratique; — *La Cubature de la Sphère, où l'on démontre une infinité de portions de sphère égales à des pyramides rectilignes;* La Rochelle, 1703, in-12; — *Arithmétique nouvelle;* Rochefort, 1703, in-4° : où Lagny se rencontre avec Leibnitz dans l'idée d'une arithmétique binaire; — *Analyse générale des méthodes nouvelles pour résoudre les problèmes;* Paris, 1733, in-4°. Lagny s'occupa, sans grand succès, de la résolution générale des équations; ses travaux sur ce sujet sont consignés dans les anciens *Mémoires de l'Académie des Sciences* avant 1699 et dans ceux des années 1705, 1706 et 1710. E. M.

Fontenelle, *Éloge de M. de Lagny*. — A. S. de Montferrier, *Dictionnaire des Sciences Mathématiques pures et appliquées*.

LAGOMARSINI (*Jérôme*), célèbre humaniste italien, né le 30 septembre 1698, à Port-Sainte-Marie (Espagne), mort à Rome, le 18 mai 1773. En 1708, après la mort de son père, négociant génois, qui était allé s'établir en Espagne, Lagomarsini vint en Italie, et commença ses études au collége des jésuites à Prato en Toscane. Entré dans la Société à l'âge de quinze ans, il fut, en 1721, chargé d'enseigner la rhétorique au collége d'Arezzo. Quatre ans après il alla compléter ses études de théologie à Rome, et revint ensuite reprendre ses fonctions à Arezzo. En 1732 il fut appelé à la chaire de rhétorique au collége de Florence. L'étude approfondie qu'il avait faite des classiques latins, et surtout de Cicéron, le mit à même de former d'excellents élèves. Éloigné de tout pédantisme, il cherchait surtout, dit Fabroni, *ut discipuli non tam humanas a scholis litteras quam humanitatem referrent*. Tout le temps

(1) omas Fantet prit sans doute le nom de Lagny rre qu'il acquit. L'opuscule qu'il fit paraître en s ce titre *La Cubature de la Sphère*, etc., porte ent : par *Thomas* Fantet, *Lionnois*.

qu'il pouvait dérober à ses occupations, il le consacrait à préparer une nouvelle édition de Cicéron; et il obtint en 1744 d'être déchargé de ses fonctions de professeur pour pouvoir se livrer entièrement à ce travail. Mais en voulant y apporter par trop de soin, en recherchant de tous côtés les moindres variantes des écrits de son auteur favori, il ne parvint à publier que le discours *In Pisonem*. En 1751 il fut appelé à Rome pour y enseigner le grec au *Collegium Gregorianum*, emploi qu'il remplit jusqu'à la fin de sa vie. Selon Creuzer l'un des meilleurs juges en matière de philologie, Lagomarsini fut un des latinistes les plus consommés des temps modernes; n'ignorant aucune des finesses de l'idiome latin, il fit preuve, dans les quelques discussions littéraires auxquelles il fut mêlé, de la plus grande habileté à manier l'ironie sans jamais sortir des bornes des convenances. Pour lui-même il ne rechercha jamais la renommée, mais il aimait à voir glorifier son ordre, et il s'attacha à recueillir tous les témoignages émis en faveur des jésuites par les hommes les plus distingués. On a de lui : *Risposta di Golmario Marsiliano a una scrittura critica*; Trévise, 1723; — *Vita di S. Fernano, abbate dell' ordine di S. Benedetto*; Lucques, 1726; — *Ad Faociolatum Epistola, qua quid in M. T. Ciceronis contra Pisonem Oratione interciderit demonstratur*; Florence, 1733; se trouve aussi à la suite des *Orationes* de Lagomarsini; — *M. T. Ciceronis Oratio in Pisonem, cum variis lectionibus codicum Florentinorum et priorum editionum*; Venise, 1741; — *Orationes*; Milan, 1746, in-8°; la sixième édition parut à Rome, 1753; — *Graziani De Scriptis invita Minerva, cum notis*; Florence, 1746, 2 vol. in-4°; — *Julii Poggiani, Senensis, Epistolæ et Orationes, notis illustratæ*; Rome, 1756-1762, 4 vol. in-4°; les nombreuses et excellentes notes de Lagomarsini ont rendu cet ouvrage très-précieux; on y trouve des détails très-intéressants sur le concile de Trente; — *De Fontium Origine carmen*; Venise, 1749; — *Epistola ad Amicum, in qua judicium fertur de aliquot locis operis inscripti : Noctium Sarmaticarum Vigiliæ*; Bologne, 1753, in-8° : satire amusante, dirigée contre Noceti, Franciscon̄ius et Micolius; — *Alea Januensis Romæ traductæ Ratio, elegia* : cet agréable poëme sur la loterie parut dans le tome XII de la *Collectio Calogerana*; — *Lettera al marchese Scip. Maffei in lode della sua tragedia la* Meropa, dans le tome XIV de la *Storia Letteraria d'Italia*; — *Epistola ad cardinalem Quirinum de Dionis Cassii loco de quo M. Reimaro cum Scip. Maffeio non conveniebat*, dans le même volume. — On a longtemps attribué à Lagomarsini plusieurs écrits satiriques dirigés contre le P. Lami; mais il est établi aujourd'hui que ces écrits avaient pour principal auteur le P. Cordara, et que Lagomarsini n'y collabora que pour une faible part; Lagomarsini a laissé en manuscrit des matériaux considérables pour une nouvelle édition de Cicéron; vingt volumes de lettres échangées avec les érudits les plus renommés de son temps, et quinze volumes, où il avait transcrit les louanges accordées à l'ordre des Jésuites depuis sa fondation. E. G.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XVIII, p. 146. — Lombardi, *Storia della Lett. Italiana nel secolo XVIII*, t. IV, p. 20.

LAGOS (*Vicente-Rodriguez* DE), navigateur portugais, né au seizième siècle, mort au dix-septième siècle. Né dans Lagos, au royaume des Algarves, il se voua, comme la plupart de ses compatriotes, à la mer. Il avait fait de fréquents voyages aux Indes orientales, et il était pilote des navires du roi; il est auteur d'un livre intitulé : *Navegação de Lisboa ás Indias e carreira da navegação de Cochim à Portugal*. Hugues de Linschoten s'est singulièrement servi de ce travail pour son livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales (1619). F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

LA GRANGE (*Claude* DE), historien français, né dans la première moitié du seizième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; il était protestant, et se nommait en latin *Grangæus*. On a de lui : *Libri III de secundo Bello civili ab anno 1563*; Montauban, 1569, in-8°; — *Comment. de Bello Melitensi a Solymanno gesto*; ibid., 1582, in-4°; — *Discours du siége de Villemar en Languedoc et de la deffaicte et mort du mareschal de Joyeuse*, inséré dans les *Mémoires* de la Ligue. On lui attribue encore les trois livres suivants : *Réplique du tiers estat du Dauphiné à la défense de la noblesse*; in-4°; — *La juste Plainte et Remonstrance faicte au roy par le pauvre peuple du Dauphiné*; Lyon, 1597, in-8°; — *Réponse et Salvations des gens du tiers estat du Dauphiné*; Paris, 1599, in-4°. P. L—Y.

Haag frères, *La France Protestante*, t. VI. — Adelung, *Supplém.* à Jocher.

LA GRANGE (*Guillaume* DE), littérateur français, né à Sarlat (Dordogne), vivait en 1576. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il gagna plusieurs prix aux Jeux Floraux. Il a laissé *Didon*, tragédie en cinq actes; Lyon, 1582 : imprimée par les soins de Barthélemy Balliste, viguier de Narbonne, de Marcellin Guyeton, élu de Lyon, et de Rigaud, libraire en la même ville. Les éditeurs déclarent « cette tragédie profitable à tous, tant pour l'agrément que pour la gravité des vers et sentences y débités ». Il suffit, pour faire comprendre leur goût, de citer quelques vers de la scène dans laquelle Didon reproche à Énée de préméditer une fuite sans motifs; Didon s'écrie :

Au moins puisque joué j'ai mon honneur et moy,
Si avant ton départ j'étois grosse de toy
Ou si, ayant desja Lucine reclamée,
Tu me laissois ici quelque petit Énée,
Qui te representast, de face seulement,
Je pourrois, plus constante, endurer ce tourment;
Et par le grand malheur de ta fuite obstinée,
Je ne sembleroie point du tout abandonnée.

Énée déplore son malheur en ces termes :

Ceux vraiment sont heureux
Qui n'ont pas le moyen d'estre fort malheureux,
Et dont la qualité, pour estre humble et commune,
Ne peut pas illustrer la rigueur de fortune.

La Grange a laissé aussi quelques poésies d'un style aussi naïf que sa tragédie. A. J.

Parfaict frères, *Histoire du Théâtre-Français*, t. III, p. 380. — Du Verdier de Vauprivaz, *Biblioth. française*.

LA GRANGE D'ARQUIEN DE MONTIGNY (*François* DE), maréchal de France, né en 1554, mort le 9 septembre 1617. Élevé près de Henri III, il devint successivement gentilhomme ordinaire de sa chambre, capitaine de cent gentilshommes de sa maison et son premier maître d'hôtel. En 1575 il était gouverneur de Bourges et capitaine d'une compagnie de gendarmes. A la bataille de Coutras, le 20 octobre 1587, il fut fait prisonnier par le roi de Navarre, et rendu à la liberté sans rançon. Il reçut une blessure à l'attaque du faubourg de Tours, le 7 mai 1589. Nommé gouverneur et lieutenant général en Berry, le 11 juin, il combattit à Ivry, le 14 mars 1590. En 1591 il obligea La Châtre de lever le siége d'Aubigny, et accompagna le roi au siége et à la prise de Chartres. Secondé par d'Entragues, il battit du Coudray, près d'Orléans, marcha sur la Normandie, et se signala au combat d'Aumale. Il assista au siége de Rouen en 1592. En février 1594 il se démit du gouvernement du Berry, qui fut rendu à La Châtre. La même année il défit, près de La Fère, une escorte espagnole qui conduisait un convoi à Laon. Créé chevalier des Ordres du Roi en 1595, il suivit le roi au combat de Fontaine-Française, le 5 juin. Le 28 juillet il fut nommé mestre de camp général de la cavalerie légère, et il commanda cette arme au siége d'Amiens en 1597. Le 20 juillet de la même année il reçut le brevet de maréchal de camp. Après la paix conclue en 1598 il obtint la lieutenance générale du gouvernement de Paris le 2 juin 1600, puis la lieutenance générale du pays Messin le 11 mai 1607, et le gouvernement de Verdun le 29 juin suivant. Nommé, le 20 juin 1610, lieutenant général et commandant la cavalerie de l'armée sous les ordres du maréchal de La Châtre, dans le pays de Julliers, il tomba malade, et n'arriva que deux jours avant la réduction de Julliers. En 1611 il se démit de la charge de mestre de camp général de cavalerie en faveur de son gendre, le comte de Saint-Aignan, et en 1613 de la lieutenance générale du pays Messin en faveur de son fils. En 1615 il fut employé dans l'armée du duc de Guise contre les princes mécontents. Fait maréchal de France le 1er septembre 1616, et capitaine de cent hommes d'armes, il prit le commandement de l'armée royale en Berry, força la grosse tour de Bourges à capituler, et soumit à l'obéissance toutes les places de cette province qui tenaient pour le prince de Condé. Il commanda ensuite l'armée du Bourbonnais et du Nivernais, et prit, en 1617, Coisy, Clamecy, Donzy et Antrain, et s'empara du prince de Porcien, second fils du duc de Nevers. J. V.

Pinard, *Chronologie militaire*, tome II, p. 422. — Père Daniel, *Histoire de France*. — P. Anselme, *Histoire chron. et généal. de la Maison de France, des Pairs, des Grands-Officiers de la Couronne*. — Sully, *Mémoires*. — Moreri, *Grand Dict. Hist.* — De Courcelles, *Dict. hist. et biog. des Généraux Français*.

LAGRANGE D'ARQUIEN (*Henri* DE), prélat français, né à Calais, en 1613, mort le 24 mai 1707, à Rome. Descendant d'une ancienne maison établie dans le Berry au milieu du quinzième siècle, il embrassa la carrière des armes, et devint capitaine des gardes suisses de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il épousa Françoise de La Châtre de Brillebaut, dont il eut plusieurs enfants. Sa fille cadette, *Marie-Casimire*, épousa Jacob de Radziwill, prince de Zamosk et palatin de Sandomir. Devenue veuve, elle épousa, le 6 juillet 1665, Jean Sobieski, grand maréchal de Pologne, qui fut élu roi de ce pays, le 20 mai 1674. Le marquis d'Arquien passa alors en Pologne. Sa fille tenta de le faire nommer duc et pair de France, mais elle n'y réussit pas ; elle fut plus heureuse du côté de l'Église, et Innocent XII le créa cardinal en 1695. Sobieski mourut l'année suivante ; la reine, n'ayant pu faire élire son fils, se retira à Rome avec son père. Sept ans après la mort du cardinal d'Arquien, sa fille revint en France ; le roi lui donna pour résidence le château de Blois, où elle mourut le 30 janvier 1716. Son corps fut porté à Varsovie et inhumé auprès de celui de son mari. J. V.

P. Anselme, *Histoire chron. et généal. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers de la Couronne*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*. — Duchesne, *Memoires manuscrits de la Maison de La Grange*. — Moreri, *Grand Dict. Histor.*

LA GRANGE-CHANCEL (*François-Joseph* de Chancel, dit DE), poëte dramatique français, né le 1er janvier 1677 (1), au château d'Antoniat, près de Périgueux, mort au même lieu, le 26 décembre 1758. La vocation du jeune Joseph fut des plus prématurées, s'il faut en croire les curieux détails autobiographiques de la préface de *Jugurtha*. « Je ne sçavois pas lire que je sçavois rimer. » A peine sut-il lire qu'il se passionna pour les tragédies de Corneille et les romans de La Calprenède, et leur dut ses premières larmes. Le père de La Grange, décidé à lui imposer la carrière des armes, ne cessait de gourmander ces goûts romanesques, que l'indulgence maternelle favorisait en les partageant. Le père, inflexible et positif, ne tarda pas à mourir, et les fréquents *auto-da-fé* qu'il avait faits dans l'espoir de dégoûter son fils des romans dont il se nourrissait lui firent sentir moins vivement, de son propre aveu, la perte qu'il faisait. La Grange put, sous la tolérante domination de cette mère dont il était le favori et que son affection pour ses enfants détermina à un perpétuel veuvage, se replonger

(1) Et non en 1676, comme disent quelques biographes.

qu'il pouvait dérober à ses occupations, il le consacrait à préparer une nouvelle édition de Cicéron; et il obtint en 1744 d'être déchargé de ses fonctions de professeur pour pouvoir se livrer entièrement à ce travail. Mais en voulant y apporter par trop de soin, en recherchant de tous côtés les moindres variantes des écrits de son auteur favori, il ne parvint à publier que le discours *In Pisonem*. En 1751 il fut appelé à Rome pour y enseigner le grec au *Collegium Gregorianum*, emploi qu'il remplit jusqu'à la fin de sa vie. Selon Creuzer l'un des meilleurs juges en matière de philologie, Lagomarsini fut un des latinistes les plus consommés des temps modernes; n'ignorant aucune des finesses de l'idiome latin, il fit preuve, dans les quelques discussions littéraires auxquelles il fut mêlé, de la plus grande habileté à manier l'ironie sans jamais sortir des bornes des convenances. Pour lui-même il ne rechercha jamais la renommée, mais il aimait à voir glorifier son ordre, et il s'attacha à recueillir tous les témoignages émis en faveur des jésuites par les hommes les plus distingués. On a de lui : *Risposta di Golmario Marsiliano a una scrittura critica*; Trévise, 1723; — *Vita di S. Fernano, abbate dell' ordine di S. Benedetto*; Lucques, 1726; — *Ad Faociolatum Epistola, qua quid in M. T. Ciceronis contra Pisonem Oratione interciderit demonstratur*; Florence, 1733; se trouve aussi à la suite des *Orationes* de Lagomarsini; — *M. T. Ciceronis Oratio in Pisonem, cum variis lectionibus codicum Florentinorum et priorum editionum*; Venise, 1741; — *Orationes*; Milan, 1746, in-8°; la sixième édition parut à Rome, 1753; — *Graziani De Scriptis invita Minerva, cum notis*; Florence, 1746, 2 vol. in-4°; — *Julii Poggiani, Senensis, Epistolæ et Orationes, notis illustratæ*; Rome, 1756-1762, 4 vol. in-4°; les nombreuses et excellentes notes de Lagomarsini ont rendu cet ouvrage très-précieux; on y trouve des détails très-intéressants sur le concile de Trente; — *De Fontium Origine carmen*; Venise, 1749; — *Epistola ad Amicum, in qua judicium fertur de aliquot locis operis inscripti : Noctium Sarmaticarum Vigiliæ*; Bologne, 1753, in-8° : satire amusante, dirigée contre Noceti, Francisconius et Micolius; — *Alex Januensis Romæ traductæ Ratio, elegia* : cet agréable poëme sur la loterie parut dans le tome XII de la *Collectio Calogerana*; — *Lettera al marchese Scip. Maffei in lode della sua tragedia la* Meropa, dans le tome XIV de la *Storia Letteraria d'Italia*; — *Epistola ad cardinalem Quirinum de Dionis Cassii loco de quo M. Reimaro cum Scip. Maffeio non conveniebat*, dans le même volume. — On a longtemps attribué à Lagomarsini plusieurs écrits satiriques dirigés contre le P. Lami; mais il est établi aujourd'hui que ces écrits avaient pour principal auteur le P. Cordara, et que Lagomarsini n'y collabora que pour une faible part; Lagomarsini a laissé en manuscrit des matériaux considérables pour une nouvelle édition de Cicéron; vingt volumes de lettres échangées avec les érudits les plus renommés de son temps, et quinze volumes, où il avait transcrit les louanges accordées à l'ordre des Jésuites depuis sa fondation. E. G.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XVIII, p. 146. — Lombardi, *Storia della Lett. Italiana nel secolo XVIII*, t. IV, p. 30.

LAGOS (*Vicente-Rodriguez* DE), navigateur portugais, né au seizième siècle, mort au dix-septième siècle. Né dans Lagos, au royaume des Algarves, il se voua, comme la plupart de ses compatriotes, à la mer. Il avait fait de fréquents voyages aux Indes orientales, et il était pilote des navires du roi; il est auteur d'un livre intitulé : *Navegação de Lisboa ás Indias e carreira da navegação de Cochim à Portugal*. Hugues de Linschoten s'est singulièrement servi de ce travail pour son livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales (1619). F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

LA GRANGE (*Claude* DE), historien français, né dans la première moitié du seizième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; il était protestant, et se nommait en latin *Grangæus*. On a de lui : *Libri III de secundo Bello civili ab anno 1568*; Montauban, 1569, in-8°; — *Comment. de Bello Melitensi a Solymanno gesto*; ibid., 1582, in-4°; — *Discours du siége de Villemar en Languedoc et de la desfaicte et mort du mareschal de Joyeuse*, inséré dans les *Mémoires* de la Ligue. On lui attribue encore les trois livres suivants : *Réplique du tiers estat du Dauphiné à la défense de la noblesse*; in-4°; — *La juste Plainte et Remonstrance faicte au roy par le pauvre peuple du Dauphiné*; Lyon, 1597, in-8°; — *Réponse et Salvations des gens du tiers estat du Dauphiné*; Paris, 1599, in-4°. P. L—Y.

Haag frères, *La France Protestante*, t. VI. — Adelung, *Supplém.* à Jocher.

LA GRANGE (*Guillaume* DE), littérateur français, né à Sarlat (Dordogne), vivait en 1576. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il gagna plusieurs prix aux Jeux Floraux. Il a laissé *Didon*, tragédie en cinq actes; Lyon, 1582 : imprimée par les soins de Barthélemy Balliste, viguier de Narbonne, de Marcellin Guyeton, élu de Lyon, et de Rigaud, libraire en la même ville. Les éditeurs déclarent « cette tragédie profitable à tous, tant pour l'agrément que pour la gravité des vers et sentences y débités ». Il suffit, pour faire comprendre leur goût, de citer quelques vers de la scène dans laquelle Didon reproche à Énée de préméditer une fuite sans motifs; Didon s'écrie :

Au moins puisque joué j'ai mon honneur et moy,
Si avant ton départ j'étois grosse de toy
Ou si, ayant desja Lucine reclamee,
Tu me laissois ici quelque petit Énée,
Qui te représentast, de face seulement,
Je pourrois, plus constante, endurer ce tourment;
Et par le grand malheur de ta fuite obstinee,
Je ne semblerois point du tout abandonnée.

son malheur en ces termes :

Ceux vraiment sont heureux
ont pas le moyen d'estre fort malheureux,
st la qualité, pour estre humble et commune,
ut pas illustrer la rigueur de fortune.

ige a laissé aussi quelques poésies d'un
ssi naïf que sa tragédie. A. J.

t frères, *Histoire du Théâtre-Français*, t. III, Du Verdier de Vauprivaz, *Biblioth. française*.

.NGE D'ARQUIEN DE MONTIGNY (…ois de), maréchal de France, né en 1554, : 9 septembre 1617. Élevé près de I, il devint successivement gentilhomme e de sa chambre, capitaine de cent gennes de sa maison et son premier maître En 1575 il était gouverneur de Bourges iine d'une compagnie de gendarmes. A la le Coutras, le 20 octobre 1587, il fut fait er par le roi de Navarre, et rendu à la ans rançon. Il reçut une blessure à l'at-1 faubourg de Tours, le 7 mai 1589. gouverneur et lieutenant général en : 11 juin, il combattit à Ivry, le 14 mars 1 1591 il obligea La Châtre de lever le Aubigny, et accompagna le roi au siége rise de Chartres. Secondé par d'Entrabattit du Coudray, près d'Orléans, marla Normandie, et se signala au combat e. Il assista au siége de Rouen en 1592. er 1594 il se démit du gouvernement du ui fut rendu à La Châtre. La même année près de La Fère, une escorte espagnole luisait un convoi à Laon. Créé chevalier res du Roi en 1595, il suivit le roi au de Fontaine-Française, le 5 juin. Le t il fut nommé mestre de camp général 'alerie légère, et il commanda cette arme d'Amiens en 1597. Le 20 juillet de la nnée il reçut le brevet de maréchal de près la paix conclue en 1598 il obtint la ice générale du gouvernement de Paris 1600, puis la lieutenance générale du le 11 mai 1607, et le gouvernement u le 29 juin suivant. Nommé, le 20 juin eutenant général et commandant la cale l'armée sous les ordres du maréchal iâtre, dans le pays de Julliers, il tomba et n'arriva que deux jours avant la réde Julliers. En 1611 il se démit de la le mestre de camp général de cavalerie r de son gendre, le comte de Saint-Aien 1613 de la lieutenance générale du sin en faveur de son fils. En 1615 il fut dans l'armée du duc de Guise contre es mécontents. Fait maréchal de France ptembre 1616, et capitaine de cent hommes, il prit le commandement de l'arale en Berry, força la grosse tour de à capituler, et soumit à l'obéissance s places de cette province qui tenaient prince de Condé. Il commanda ensuite u Bourbonnais et du Nivernais, et prit, en 1617, Coisy, Clamecy, Donzy et Antrain, et s'empara du prince de Porcien, second fils du duc de Nevers. J. V.

Pinard, *Chronologie militaire*, tome II, p. 422. — Père Daniel, *Histoire de France*. — P. Anselme, *Histoire chron. et généal. de la Maison de France, des Pairs, des Grands-Officiers de la Couronne*. — Sully, *Mémoires*. — Moreri, *Grand Dict. Hist.* — De Courcelles, *Dict. hist. et biog. des Généraux Français*.

LAGRANGE D'ARQUIEN (*Henri* DE), prélat français, né à Calais, en 1613, mort le 24 mai 1707, à Rome. Descendant d'une ancienne maison établie dans le Berry au milieu du quinzième siècle, il embrassa la carrière des armes, et devint capitaine des gardes suisses de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il épousa Françoise de La Châtre de Brillebaut, dont il eut plusieurs enfants. Sa fille cadette, *Marie-Casimire*, épousa Jacob de Radziwill, prince de Zamosk et palatin de Sandomir. Devenue veuve, elle épousa, le 6 juillet 1665, Jean Sobieski, grand maréchal de Pologne, qui fut élu roi de ce pays, le 20 mai 1674. Le marquis d'Arquien passa alors en Pologne. Sa fille tenta de le faire nommer duc et pair de France, mais elle n'y réussit pas; elle fut plus heureuse du côté de l'Église, et Innocent XII le créa cardinal en 1695. Sobieski mourut l'année suivante; la reine, n'ayant pu faire élire son fils, se retira à Rome avec son père. Sept ans après la mort du cardinal d'Arquien, sa fille revint en France; le roi lui donna pour résidence le château de Blois, où elle mourut le 30 janvier 1716. Son corps fut porté à Varsovie et inhumé auprès de celui de son mari. J. V.

P. Anselme, *Histoire chron. et généal. de la Maison de France, des Pairs, Grands-Officiers de la Couronne*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*. — Duchesne, *Mémoires manuscrits de la Maison de La Grange*. — Moréri, *Grand Dict. Histor.*

LA GRANGE-CHANCEL (*François-Joseph* de Chancel, dit DE), poëte dramatique français, né le 1er janvier 1677 (1), au château d'Antoniat, près de Périgueux, mort au même lieu, le 26 décembre 1758. La vocation du jeune Joseph fut des plus prématurées, s'il faut en croire les curieux détails autobiographiques de la préface de *Jugurtha*. « Je ne sçavois pas lire que je sçavois rimer. » A peine sut-il lire qu'il se passionna pour les tragédies de Corneille et les romans de La Calprenède, et leur dut ses premières larmes. Le père de La Grange, décidé à lui imposer la carrière des armes, ne cessait de gourmander ces goûts romanesques, que l'indulgence maternelle favorisait en les partageant. Le père, inflexible et positif, ne tarda pas à mourir, et les fréquents *auto-da-fé* qu'il avait faits dans l'espoir de dégoûter son fils des romans dont il se nourrissait lui firent sentir moins vivement, de son propre aveu, la perte qu'il faisait. La Grange put, sous la tolérante domination de cette mère dont il était le favori et que son affection pour ses enfants détermina à un perpétuel veuvage, se replonger

(1) Et non en 1676, comme disent quelques biographes.

de nouveau dans les tragédies et dans les romans. Son entrée au collége de Périgueux, tenu par les jésuites, interrompit seule et naturellement la liberté de ces essais informes et de ces lectures solitaires. Le petit La Grange-Chancel devint facilement le héros du collége de Périgueux, où il domina ses camarades et étonna ses maîtres par une intelligence et une malignité précoces. A huit ans l'enfant prodige était en cinquième et faisait des vers sur tous les sujets qu'on lui proposait. A huit ans il corrigeait lui-même, non sans s'en moquer, les vers de son maître dans une *déclamation* où il devait jouer le premier rôle. Aigries de bonne heure par ces premières et domestiques persécutions qui froissent à jamais les âmes tendres, encouragées d'ailleurs par d'imprudents applaudissements, ces dispositions poétiques et satiriques du jeune La Grange ne connurent bientôt plus de frein et commencèrent à porter leurs fruits. C'est à Bordeaux, où la mère de La Grange, enivrée d'éloges et d'espérances, avait conduit son fils et s'était fixée elle-même, dans le but de procurer à son génie naissant un plus vaste et plus digne théâtre, que le jeune écolier vit pour la première fois et voulut aussitôt jouer la comédie. La mère, idolâtre, fit construire dans une salle basse un théâtre en miniature, sur lequel, les jours de congé, quatre ou cinq bambins comme lui montèrent publiquement et déclamèrent les essais dramatiques du jeune *impresario* devant un auditoire composé des sommités de la province, attirées par la nouveauté d'un tel spectacle. Par un précoce instinct de ce génie de l'actualité et de la satire qui devait lui valoir tant de succès et tant de malheurs, le jeune La Grange, avec cette audace d'un âge qui se sait inviolable, avait traduit sur sa scène novice les héros d'une aventure arrivée depuis peu. Les ridicules provinciaux sont peu endurants de leur nature. Les premières victimes de l'enfant terrible se fâchèrent tout rouge, et un certain gentilhomme d'Agénais, plus courroucé que les autres, menaça tout net l'auteur de lui donner le fouet. La Grange en fut quitte pour la peur ; mais la mère, effrayée, fit démonter ces téméraires tréteaux, et son fils ne joua plus la comédie qu'au collége. Il en sortit à l'âge de quatorze ans, après les succès d'usage, et partit aussitôt pour Paris, avec la tragédie de rigueur. Cette tragédie, inspirée par la lecture de Salluste, s'appelait alors *Jugurtha* et devait s'appeler *Adherbal*. M. de La Chapelle, voisin au Temple de la famille expatriée, reçut la confidence de cet ouvrage, et s'empressa d'être indiscret. De confidence en confidence et d'indiscrétion en indiscrétion, La Grange se vit mandé à la cour, et après une exhibition solennelle et victorieuse de ses talents, reçut alors une place de page auprès de la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de M[lle] de La Vallière, récompense du chef-d'œuvre des bouts rimés. La princesse sa maîtresse, devenue aussitôt sa protectrice, ne négligea rien pour lui multiplier les admirateurs et les amis. Louis XIV voulut voir l'imberbe poëte, qui sut se montrer non moins précoce courtisan. A la suite d'une seconde épreuve, non moins décisive que la première en faveur de sa présence d'esprit, il fut résolu qu'on ne négligerait rien pour former ce génie extraordinaire, et Racine lui-même fut chargé d'élever cet enfant, sublime espoir de la tragédie. C'est grâce à ses conseils que la tragédie de *Jugurtha* fut mise en état d'être représentée et fut représentée (sous le nom d'*Adherbal*, changement nécessité par l'échec de mauvais augure d'une tragédie de Péchantré qui venait de tomber), le 8 janvier 1694, sur le théâtre des Fossés-Saint-Germain. Le prince de Conti voulut y avoir l'auteur à ses côtés sur les bancs de la scène, afin, disait-il, que son âge désarmât les critiques, et le succès de la pièce fut consacré par les applaudissements de Racine pénitent, revenu sur l'ancien théâtre de sa gloire pour y saluer le premier la gloire naissante de son élève. Cette visite du grande poëte fut son dernier adieu aux choses profanes. De 1694 à 1713, La Grange, qui réussissait également au théâtre et à la cour, traversa une assez longue série de succès et d'emplois. Tour à tour pourvu, grâce à l'active sollicitude de sa protectrice, la princesse de Conti, d'une lieutenance au régiment du Roi, passé de là aux mousquetaires, corps plus sédentaire et où l'attirait l'espoir de loisirs nécessaires à ses études et à ses goûts, l'ex-page paraît enfin s'être fixé dans la charge de maître d'hôtel honoraire de Madame, duchesse d'Orléans, et mère du futur régent. Au théâtre, *Oreste et Pylade* (1697), *Méleagre* (1699), *Athénaïs* (1699), *Amasis* (1701), *Alceste* (1703), signalèrent la veine heureuse et féconde de notre poëte, qui, en 1702 et en 1706, ajouta encore les deux opéras de *Méduse* et de *Cassandre* à sa gerbe dramatique. En 1709, La Grange, faisant trêve aux hymens tragiques, se maria bien et dûment pour son propre compte. Il épousa, durant un de ses voyages en province, M[lle] du Cluzel de La Chabrerie, sœur (1) du fermier général de ce nom. C'est surtout vers 1713 que La Grange, qui était déjà en possession de sa charge auprès de Madame, semble s'être lié avec le duc de La Force, qui, tour à tour son ami et son ennemi, son Mécène et son plagiaire, devait jouer dans la vie de notre poëte des rôles si importants et si divers. Cette intimité alla-t-elle même jusqu'à cette noble domesticité dont les grands seigneurs d'alors faisaient un des priviléges de leur rang et de leur fortune? La Grange fut-il, comme l'insinue le *Journal* de Mathieu Marais, l'intendant, le secrétaire, le *commis* du duc de La Force? L'orgueil du poëte lui a fait dérober à la curiosité souvent maligne des biographes tout détail à cet égard, et nos

(1) Et non fille, comme le prétendent quelques biographes.

recherches n'ont pu suppléer à ce silence. C'est en 1713 que La Grange publia *Ino et Mélicerte*, qui est, avec *Amasis*, sa meilleure tragédie. De son propre aveu, un ami peu scrupuleux, trahissant à la fois l'honneur et l'amitié, avait abusé de sa confiance au point de prendre les devants et de faire représenter la pièce sous son nom. Obligé de rendre sa pièce, devant les énergiques réclamations du poëte frustré, le duc bel esprit se serait offert dans une préface louangeuse, qu'il signa La Grange Chancel, le pardon et le dédommagement de sa fraude. Telle fut, selon La Grange lui-même, la cause première et assez légitime, il le faut reconnaître, de cette haine mutuelle dont les *Philippiques* furent la foudroyante explosion. C'est encore La Grange qui s'est chargé de nous apprendre que ce pamphlet infernal fut beaucoup moins dirigé contre le prince régent que contre un indigne favori auquel il avait, par insouciance ou par calcul, donné raison contre la victime. C'est sans doute dans la solitude aigrie de son exil du Périgord, où le crédit du duc l'avait envoyé attendre l'issue d'un procès ainsi violemment interrompu, que La Grange combina le plan de son immortelle vengeance. C'est là qu'il aiguisa et réunit en un faisceau ces trois odes *philippiques*, dont les frondeurs de la ville et de la cour, du parlement et des cafés, exaspérés par le système et enhardis par l'impunité, murmuraient déjà quelques fragments mis en circulation par les indiscrétions intéressées de quelque familier de Sceaux, où l'ambition de la duchesse du Maine préparait dans des fêtes hypocrites une conspiration qu'elle se flattait en vain de voir dégénérer en révolution. C'est pour aider au succès de cette échauffourrée, dite *complot de Cellamare*, ou pour en pallier l'échec, qu'un jour du milieu de l'année 1720 éclatèrent tout à coup ces fameuses strophes pleines de toutes les colères et de toutes les espérances de cette mesquine opposition qui s'était ralliée aux princes bâtards. Tous les moyens furent bons pour précipiter cette divulgation si rapide, si populaire, qu'elle couvrit en un instant la France de copies du libelle La philosophique insouciance du régent n'aida pas peu, en la bravant, l'industrieuse rancune de ses ennemis. Bien loin de s'effrayer de ce libelle, dont ses amis n'osaient parler qu'en tremblant, le prince exigea du duc de Saint-Simon la pénible communication de ces horreurs réunies, et c'est à grand peine qu'il put trouver dans ce fidèle ami un courage à la hauteur du sien. Il faut lire dans Saint-Simon cette fameuse scène de la lecture « dans le petit cabinet d'hiver » du duc d'Orléans. Le prince calomnié ne perdit point le sang-froid qui avait abandonné le lecteur, et il osa trouver beaux les vers qui le déchiraient, jusqu'au moment où une insulte, plus habile que les autres, trouva le chemin de son cœur, et en fit jaillir des larmes qui suffiraient à la défense d'un homme qui eut tous les vices sans être jamais capable d'un crime. Et de quel crime? D'un régicide accompli sur la personne de Louis XV enfant. Pendant ce temps La Grange, pour se créer sans doute une espèce d'alibi moral, troublait par le projet d'une académie la tranquillité des habitudes périgourdines, et dans les intermèdes de cette petite révolution littéraire écrivait à Voltaire cette épître sur *Œdipe* qui, si elle arriva à son adresse, demeura sans réponse. Cependant le duc d'Orléans, à qui la voix publique dénonçait le coupable, eût voulu l'épargner. Peut-être l'eût-il fait, si la haine du duc de La Force ne fût venue au secours de la sienne, prête à oublier. C'est grâce aux instigations du duc et aux poursuites de cet ennemi acharné que La Grange, traqué par les exempts du maréchal de Berwick, commandant en Guienne, faillit tomber entre leurs mains. Il fut assez heureux pour leur échapper, et pour passer à Avignon, terre d'asile, où, bien accueilli par le légat, il eût pu braver, à l'abri de l'inviolabilité pontificale, toute persécution, si, ne pouvant être pris par la force, il n'eût été livré par la trahison. Enfermé aux îles Sainte-Marguerite, le satirique y resta près de deux ans, ne songeant qu'aux moyens d'en sortir. Aussi souple qu'insolent, le pamphlétaire, devenu flatteur, sut s'y concilier la confiance du gouverneur, qui lui accorda quelques adoucissements qu'une *Ode* au duc d'Orléans lui-même ne contribua pas peu à multiplier. Dès qu'il vit ses liens relâchés le poëte, prétendu repentant, profita de ces bonnes dispositions pour préparer et exécuter une évasion incroyable, dans laquelle il eut l'art d'entraîner jusqu'à son escorte. Jeté par la tempête sur les côtes de Sardaigne, il y reçut du roi une généreuse mais impatiente hospitalité. Il s'embarqua bientôt pour l'Espagne, où ses services dans l'intrigue et la satire lui paraissaient devoir trouver une récompense qui ne vint pas. On éluda les promesses, on essaya de se débarrasser par le poignard de cet hôte incommode et de ce solliciteur farouche. La paix conclue avec la France enleva au poëte vagabond sa dernière espérance, et la Hollande vit aborder sur ses côtes le héros déçu de tant d'odyssées. Déclaré citoyen d'Amsterdam, La Grange attendit, en faisant représenter ses tragédies et en composant la quatrième *Philippique*, une délivrance que pouvait seule accomplir la mort du régent. C'est quinze mois environ après le trépas subit de ce prince, salué par la cinquième *Philippique*, qu'en dépit des offres brillantes du roi de Pologne, Stanislas, La Grange revint à Paris, dont le duc de Bourbon, reconnaissant de certains renseignements secrets dont le proscrit avait payé la rançon de l'exil, lui rouvrit l'accès. Il ne tarda pas à revenir en Hollande, pour certaine commission assez mal définie, et ce n'est qu'à partir de 1729 qu'il est permis de signaler son retour, suivi de très-près de la représenta-

tion des *Jeux Olympiques* (12 novembre 1729).

Les Jeux Olympiques, tragi-comédie, et *Érigone*, tragédie, sont les deux derniers témoignages d'une verve qui s'éteint. La tragédie pieuse de *Cassius et Victorinus* consacre l'adieu dit à la Muse profane. C'est le : « Je suis chrétien ! » du poëte satirique repentant. Cette pièce est précédée d'une *Ode à la princesse de Conti*, d'un souffle lyrique bien supérieur à celui des *Philippiques*, où l'on sent souvent, faute de conviction, l'inspiration défaillir. Dégoûté par le double échec d'*Orphée*, qui ne put être représenté à Fontainebleau, et de *Pygmalion*, nettement refusé par les comédiens, La Grange abandonna la tragédie et se réfugia dans l'histoire.

Nous dirons peu de chose de ses travaux en ce genre inédits, et qui ne méritent pas de cesser de l'être. On peut consulter du reste à la Bibliothèque impériale les fragments de cette *Histoire du Périgord* que, de concert avec Chevalier de Coblens, son collaborateur, il avait poussée jusqu'aux comtes héréditaires. Tout ce qui restera de La Grange historien, c'est cette fameuse lettre à Fréron, où il voit et cherche en vain à faire voir dans le duc de Beaufort le véritable titulaire de ce *Masque de fer* qu'on a prêté à tant de personnages divers Hélas ! le meilleur titre de La Grange en histoire n'est qu'un roman. Toute la dernière partie de la vie de La Grange fut absorbée par cette entreprise, par un nouvel essai, infructueux comme le premier, de fondation d'une académie à Périgueux, par des procès qui perpétuèrent la haine de ses ennemis et surtout par des querelles domestiques qui ne le cèdent en rien en âpreté à ses querelles littéraires Il était réservé à son fils, le seul que lui eût laissé la fatale journée de Dettingen, de recevoir les derniers assauts de cette humeur morose et de cette impatiente intolérance qui distinguaient cet homme, qui avait cependant tant besoin d'indulgence pour lui-même. Un mariage imprudemment contracté, sans l'aveu paternel, réveilla sur la tête de M. de Nisor, fils du poëte, ces foudres satiriques auxquelles J.-B. Rousseau, La Motte, Roy et Voltaire avaient tour à tour servi de but. Ce qu'il y eut en effet dans ce procès, que La Grange perdit, de plus triste ou de plus drôle, comme on voudra, c'est que le père et le fils au scandale de leurs débats ajoutèrent cette singularité unique qu'ils plaidèrent leur cause en vers. Ce trait termine dignement une biographie de l'auteur des *Philippiques*, dont il ne nous reste plus qu'à mentionner la mort, arrivée dans les bras de ce fils, qu'il eut le temps de bénir après l'avoir maudit Le poëte laissait à la postérité, dans une édition définitive de ses œuvres, son testament littéraire. Comme poëte satirique, La Grange a laissé une œuvre qui, en dépit de ses imperfections, de son défaut d'unité et surtout de foi, de ses défaillances d'inspiration, de ses trop criantes injustices et de ses calomnies éhontées, est le monument de la satire en France. Comme poëte dramatique, il est le dernier des héritiers de Corneille et de Racine, au-dessous de Crébillon et de Voltaire, de La Fosse lui-même, entre Longepierre et Campistron. Outre les tragédies et opéras sus mentionnés, La Grange est encore auteur de *La Fille supposée*, tragédie en trois actes et en vers, de la même année, mais non du même mérite qu'*Ino et Mélicerte*; d'*Ariane*, tragédie lyrique en cinq actes et en vers, avec un prologue (en collaboration avec Roy); de *La Mort d'Ulysse*; du *Crime Puni*, cinq actes et en vers, et, s'il faut en croire le savant bibliographe dramatique Duval, d'une *Sophonisbe*, d'un opéra des *Fêtes de Thétis*, et de *Pyrame et Thisbé*, qui ne sont pas dans ses œuvres et qui lui sont probablement attribués à tort. Il est aussi le père d'un *Joas* et d'un *Pygmalion*, restés inédits. Il existe une foule de copies manuscrites des *Philippiques*. Peu de bibliothèques publiques et de collections particuliers en manquent. Parmi les éditions de ce pamphlet célèbre, on peut citer après l'édition de Hollande (1723), l'édition de 1795 (an VI de la liberté), de l'imprimerie de Didot jeune, in-12 de 132 pages, dont 65 pour les notes; celle de 1797, Bordeaux, donnée par le fils de l'auteur, est la plus mauvaise de toutes, au moins pour la Notice et les Notes. Qu'on nous permette de citer aussi celle que nous avons donnée nous-même; Paris, 1858, in-12. Les éditions principales des œuvres complètes sont celles de 1734-1735, Paris, quatre parties en 3 vol. in-12 avec figures, et celle de 1758, Paris, 5 vol. in-12.

M. DE LESCURE.

Préface de la tragédie de Jugurtha. — *Année Littéraire*; 1759, t. IV et VIII. — *Journal manuscrit de M. Marais.* — *Journal manuscrit de la Régence* (à la *Biblioth. impériale*). — Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés au feu.* — *Essai historique et généalogique sur la Maison d'Orléans*; Paris, 1830. — Lemontey, *Histoire de la Régence.* — Villemain, *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle.* — *Mémoires de Saint-Simon* et *de Duclos*. — Duval, *Dictionnaire des Ouvrages dramatiques* (manuscrit).

LA GRANGE (LE LIÈVRE DE), nom d'une ancienne famille française, connue par l'importance de ses services, par la grandeur de ses alliances et par la richesse de ses possessions. Ses membres principaux sont :

Gilles, seigneur DE MÉRÉVILLE : il aida le roi Jean à chasser les Anglais de la Normandie; le prince l'en récompensa par une rente considérable sur la forêt d'Orléans, qu'il céda, le 3 avril 1358, à Philippe de France, duc d'Orléans.

Robin Ier, frère de *Gilles*, était en 1370 l'un des écuyers du connétable Bertrand du Guesclin.

Aubin, fils de *Gilles*, capitaine de cent lances et gouverneur du château de Saint-Ange, maintint les Romains dans l'obéissance du pape Boniface IX.

Robin II, grand-bailli de Sens et conseiller de Charles VI dans son conseil étroit, commanda la noblesse de son bailliage à la bataille d'Azincourt, où *Philippe* LE LIÈVRE, seigneur DE MÉRÉ-

VILLE, son père, fut tué, le 25 octobre 1415, étant alors âgé de plus de soixante-et-dix ans.

A. E. L.

Lainé, *Archives Généalogiques et Historiques*, t. V. — *Mercure de France* pour 1766, p. 193. — *Notice sur la Famille Le Lièvre*, par l'abbé d'Estrées.

LA GRANGE (*Jean* LE LIÈVRE), seigneur DE BOUGIVAL, petit-fils du précédent, né vers l'an 1460, mort en 1525. Il fut le premier de sa famille qui, renonçant à la profession des armes, entra dans la magistrature ; il s'y distingua tellement que Louis XII lui confia la réforme des coutumes du royaume. Le sieur de Bougival accomplit cette mission délicate avec autant de diligence que de capacité. Nommé premier avocat général au parlement de Paris, en 1510, le concordat conclu en 1517, entre Léon X et François Ier, lui fournit l'occasion de montrer l'indépendance de son caractère; il protesta énergiquement contre l'abolition de la pragmatique, comme attentatoire aux libertés de l'Église gallicane, aux droits de la couronne et aux lois fondamentales de la monarchie; quant au concordat, il y trouvait de grands inconvénients et requérait « qu'attendu l'importance de la question, le parlement nommât des commissaires; » c'était un ajournement et peut-être un rejet, car le délai accordé par le pape pouvait expirer sans que la cour se fût prononcée. Le roi, pour presser les délibérations, exigea qu'elles eussent lieu en présence de son oncle, le bâtard de Savoie, et lorsque le parlement lui envoya ses députés, il ne voulut point écouter leurs remontrances, et les congédia brutalement; enfin, il commit La Trémouille, son grand-chambellan, pour faire enregistrer le concordat de gré ou de force. Aussi Jean Le Lièvre vint-il déclarer aux chambres assemblées que le seigneur de La Trémouille l'avait mandé en particulier, le menaçant de le traiter comme un rebelle et d'exercer contre la cour une vengeance terrible. « S'il ne s'agissait, ajouta-t-il, que de nos biens, de notre liberté et de nos têtes, nous les sacrifierions volontiers pour une cause si sainte et si juste; mais la vengeance s'étend plus loin, il s'agit de la conservation ou de la ruine de la cour, de la ville de Paris et peut-être même de l'État tout entier, qui serait violemment agité par la révolution dont on nous menace. Et puisque nous en sommes réduits à choisir entre deux maux, qui pourra nous reprocher d'avoir imité la conduite de ces sages nautonniers qui jettent à la mer leurs marchandises et jusqu'à leurs effets les plus précieux pour conserver le vaisseau et leur propre vie? *Considerez*, Messieurs, que *quelle que soit la puissance des rois, ils ne peuvent changer la nature des choses, faire qu'un abus de pouvoir devienne une loi, qu'une loi devienne un abus : le concordat, de quelque nom qu'on veuille le décorer, ne sera jamais qu'un acte violent, où deux puissances se sont mutuellement cédé ce qui ne leur appartenait point.* L'Église de France, qu'ils ont dépouillée sans la consulter, conserve ses droits, et ne manquera pas de les réclamer dans des conjonctures plus favorables. Ce n'est point la première attaque qu'ait essuyée la pragmatique : nos pères la virent un moment abolie sous le règne violent de Louis XI. Mais bientôt le monarque ouvrit les yeux, et reconnut la faute où l'avaient entraîné les conseils intéressés de deux ministres perfides. La pragmatique fut rétablie, et le prétendu concordat qui devait en tenir lieu tomba dans un éternel oubli. Pourquoi donc n'espérerions-nous pas que ce qui s'est fait ne puisse encore se renouveler? » Après ce discours mémorable, que l'histoire nous a conservé, le premier avocat général déclara qu'il cessait de s'opposer à l'enregistrement, mais à condition : « 1° que la cour y apposerait la clause du très-exprès commandement du roi, plusieurs fois réitéré; 2° qu'on dérogera à l'expression de *la vraie valeur des bénéfices;* 3° que la cour déclarera qu'elle n'entend porter par là aucun préjudice à la pragmatique; 4° qu'elle gardera au fond de son cœur la ferme résolution de toujours conformer ses jugements aux maximes établies par cette sainte constitution. » Les paroles de Jean Le Lièvre ne furent pas une vaine protestation; ses prévisions se réalisèrent, et si le parlement enregistra le concordat, il ne l'exécuta point; la pragmatique ne fut pas non plus entièrement abolie, mais l'on continua à s'y conformer en ce qui concernait les bénéfices.

A. E. L.

Garnier, continuateur de Vély, *Histoire de France*, t. XXIII. — Hutteau, *Des Concordats de* 1517 *et de* 1817. — Felibien, *Histoire de Paris*, t. II, p. 187.

LA GRANGE (*Gilles II* LE LIÈVRE), seigneur DE BOUGIVAL, petit-fils du précédent, mort en 1595, embrassa la Ligue avec ardeur, et fut l'un des signataires du manifeste *Principem contra pro Deo*, daté du 4 juillet 1592. Revenu à des sentiments plus modérés, il fut du nombre des catholiques influents qui, reconnaissant les droits de Henri de Navarre, s'entremirent pour lui faciliter l'accession au trône s'il abjurait le calvinisme, et qui firent passer au parlement ce fameux arrêt de 1593, par lequel tout prince étranger était exclu de la couronne de France. Néanmoins Gilles Le Lièvre fut exilé par Henri IV en 1594, après la réduction de Paris, et se retira à l'abbaye de Marmoutiers, où il mourut, l'année suivante. Le père Houbignant et dom Michel de Villeneuve parlent du seigneur de Bougival comme d'un homme « habile et discret, inébranlable et de la plus haute vertu ».

Lainé, *Archives Généalogiques et Historiques*.

LA GRANGE (*Nicolas* LE LIÈVRE DE), neveu du précédent, mort en 1636. Président honoraire et doyen des maîtres en la chambre des comptes, il fut l'ami de saint François de Sales. Parmi les lettres de ce prélat, la cent-huitième du recueil lui est adressée. On voit dans l'*établissement du Carmel français* que Nicolas Le Lièvre avait

négocié plusieurs années avec le pape et Philippe II afin d'obtenir que les carmélites d'Avila pussent venir en France établir la réforme de Sainte-Thérèse. On y trouve aussi qu'il avait opéré des *prodiges de miséricorde*, et qu'il avait distribué pendant le cours de sa vie pour environ deux cent mille écus d'aumônes. « La charité du président Le Lièvre était d'un caractère infiniment tendre, attentif et compatissant », porte l'*Histoire des Carmelites*, et l'on voit dans son épitaphe qu'il avait fondé à perpétuité quarante lampes dans l'hôtel-Dieu de Paris pour que les pauvres malades ne fussent plus affligés par l'obscurité de la nuit. Henri IV avait pour lui une estime particulière. Lors du divorce de ce prince avec Marguerite de Valois, Nicolas Le Lièvre présenta requête au parlement, comme arbitre choisi par la reine. A. E. L.

De Courchamps, *Généalogie de la Maison Le Lièvre de La Grange*, p. 39. — Lainé, *Archives Généalogiques*, t. V.

LA GRANGE (*Thomas* LE LIÈVRE DE), petit-fils de Gilles, deuxième du nom, marquis DE FOURILLES et DE LA GRANGE, baron D'HURIEL, premier président du grand conseil et conseiller d'honneur au parlement, conseiller des rois Louis XIII et Louis XIV en leurs conseils d'État et privé, né en 1600, mort en 1669. Il occupa d'abord la charge d'intendant de justice, police et finances en la généralité de Paris, et durant les troubles de la Fronde il y soutint l'autorité royale avec tant de fermeté, de prudence et de fidélité, que la reine régente Anne d'Autriche lui en témoigna souvent sa satisfaction. Il mourut après une vie laborieuse et intègre, illustrée par l'exercice des hautes fonctions de la magistrature et par la distinction avec laquelle il présida les conseils de Louis XIV. Voici comment s'exprimait, à l'occasion de sa mort, un des écrivains les plus distingués de son siècle : « M. le duc de Montbazon me requiert de chercher des devises pour les titres au service du président Le Lièvre qui se fist à Saint-Paul, et je trouvay : *Gloria et divitiæ in domo ejus, et justitia ejus manet in sæculum sæculi*. Cela fust trouvé beau, parce que cela étoit vray, et depuis on employa cette sentence aux funérailles du président de Lamoignon. » Cette devise faisait sans doute allusion à celle de la maison de Le Lièvre *Liesse à lieure !* (*Extraits des manuscrits inédits de Balzac et de Ménage*). A. E. L.

Lainé, *Archives Genealogiques et Historiques de la Noblesse de France*, t. V. — De Courchamps, *Généalogie de la Maison Le Lièvre de La Grange*, p. 51.

LA GRANGE (*Pierre-François* LE LIÈVRE DE), fils du précédent, marquis DE LA GRANGE et DE FOURILLES, né en 1645, mort le 11 avril 1677. Il entra de bonne heure dans la maison du roi. Dès l'année 1671 il était guidon, avec le rang de colonel, de la compagnie des gendarmes écossais; il fit paraître un grand courage au combat de Turckheim, en 1675, ainsi qu'à la bataille de Mont-Cassel. Quoiqu'il eût le bras cassé à la première charge, il rallia sa compagnie et fit tête aux ennemis. Il y perdit enfin la vie, après avoir reçu trois autres blessures.

A. E. L.

Le Pippre de Nœuville, *Abrégé chronologique de l'Histoire de la Maison du Roi*, t. II, p. 356.

LA GRANGE (*François-Joseph* LE LIÈVRE DE), marquis DE LA GRANGE et DE FOURILLES, petit-fils de Thomas Le Lièvre, né en 1726, mort en 1808, débuta dans la carrière des armes, comme aide de camp du maréchal de Saxe à la bataille de Fontenoy. Il fit toutes les campagnes de la guerre de Sept Ans, et se trouva à la bataille de Hastembeck et à celle de Rosbach auprès du maréchal de Soubise. Il devint successivement brigadier de cavalerie, maréchal de camp, commandant en second des mousquetaires noirs, commandeur de Saint-Louis et lieutenant général des armées du roi. Le marquis de La Grange était un des courtisans les plus assidus de Louis XV. De son côté, le roi avait pour lui une véritable affection; il la lui témoigna dans une circonstance qui caractérise les mœurs de cette époque. Tout le monde sait combien Louis XV avait été personnellement attaché à Chauvelin, son ministre, qu'il s'était vu contraint à sacrifier au cardinal de Fleury. Le marquis de La Grange, alors capitaine aux gardes françaises, à la suite d'une querelle, tua en duel le marquis de Chauvelin, fils unique de l'ancien garde des sceaux, et vint immédiatement en rendre compte au roi. Louis XV ne lui dit que ces mots : « Allez ce soir à l'Opéra, et ne manquez point d'assister à mon lever. » Le lendemain les parents de M. de Chauvelin se présentèrent en grand deuil à Versailles pour implorer la justice du roi. Ce prince les prévint en leur disant : « J'ai appris avec une peine extrême la perte que vous avez faite. » — « Messieurs, continua-t-il, en s'adressant aux personnes qui l'entouraient : le marquis de Chauvelin est mort d'une attaque d'apoplexie; marquis de La Grange, ajouta-t-il en se retournant, n'étiez-vous point hier à l'Opéra ? — Oui, sire, répondit le capitaine aux gardes. — Hé bien! comment avez-vous trouvé le ballet? — Parfaitement exécuté, sire. » Les choses en restèrent là, et pour couper court à tout ressentiment ultérieur, les enfants des deux familles furent élevés dans la plus étroite intimité. Le marquis de La Grange était fort riche; un jour qu'il recevait, à son château de Beaurepaire, près Chantilly, le prince de Condé et le duc d'Orléans, on parla du mariage projeté de mademoiselle d'Orléans et du duc de Bourbon. Le duc d'Orléans demanda en plaisantant à de La Grange s'il ne pourrait pas lui avancer quelques deniers comptants pour parfaire la dot de la future duchesse de Bourbon. Le marquis de La Grange fit porter le lendemain quatre cent mille livres en espèces chez le duc d'Orléans, et ne voulut accepter d'autre garantie que la signature de son altesse. Lorsque la révolution éclata, cette somme n'était point

encore remboursée. Les enfants du marquis de La Grange la réclamèrent, après la restauration, des héritiers du duc d'Orléans, et elle ne leur fut restituée qu'après le gain d'un assez long procès. Le marquis de La Grange avait été emprisonné sous la terreur. Il laissa d'Angélique-Adélaïde Méliand quatre fils, qui tous ont pris part aux guerres de l'empire. A. F. L.

Barbier, *Journal du Règne de Louis XV*, t. III, p. 106. — *Mercure de France*, décembre 1750, p. 196, et *février* 1766, p. 196. — *Journal de Collé*, juin 1760.

LA GRANGE (*Adélaïde-Blaise-François* LE LIÈVRE DE), marquis DE FOURILLES, général français, fils aîné du précédent, né à Paris, le 21 décembre 1766, mort le 2 juillet 1833. Il entra au service en 1781, à quinze ans, comme volontaire au bataillon d'Artois; se trouvait colonel de dragons en 1792, et servit successivement sous le maréchal Luckner, dont il était aide de camp, et sous les généraux Dumouriez et Kellermann. Il se distingua au combat de Valmy, où il s'empara de la position du moulin à la tête de trois régiments de cavalerie; quoique blessé d'un coup de feu et après avoir eu trois chevaux tués sous lui, il sut s'y maintenir tout le reste de la journée. Il continua à faire partie de l'armée jusqu'au 28 octobre 1793, époque à laquelle les représentants du peuple le firent arrêter comme noble et jeter dans les prisons d'Arras. Échappé à la hache des bourreaux, il prit part au mouvement insurrectionnel du 13 vendémiaire, et, marchant à la tête de la section de Brutus (quartier Montmartre) contre le Directoire, il arriva presque seul à la bouche des canons qui, placés par Napoléon devant Saint-Roch, avaient décimé sa troupe. Après le 18 brumaire, il n'hésita point à offrir ses services au premier consul, fut attaché à l'état-major du général Murat et envoyé à Rome pour y négocier des affaires délicates. Il passa ensuite à l'armée de Hollande comme chef de la septième demi-brigade de chasseurs à cheval. Embarqué à Brest pour l'expédition d'Irlande, il fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, et gagna le grade de général de brigade, le 10 juin 1807, à la bataille d'Heilsberg, où il eut le corps traversé d'une balle. En 1808 il commandait en Espagne une brigade de cuirassiers de la division du général Vedel. Cette division faisait partie du corps de Dupont, qui marchait sur l'Andalousie; après avoir franchi la sierra Morena, le général Dupont négligea d'assurer sa retraite, et se laissa cerner par les Espagnols, à Andujar, avec le gros de son armée, tandis qu'il se trouvait séparé de la division Vedel; à la suite de plusieurs combats, il capitula avec le général Castaños, non-seulement pour les troupes qu'il avait auprès de lui, mais pour celles qui étaient restées en arrière. Les généraux qui les commandaient, après avoir vainement essayé de dégager Dupont, réunirent un conseil de guerre pour délibérer s'il y avait lieu d'exécuter la capitulation de Baylen dans laquelle on les avait compris sans les consulter. Le général de La Grange proposa de se retirer avec le reste de l'armée et de couvrir Madrid; il soutenait que le général Dupont ne pouvait capituler pour les troupes qui n'avaient pas combattu avec lui; en conséquence il refusait de reconnaître cette capitulation. Mais La Grange était le seul de son avis. Contraint par les lois de la discipline de se soumettre à la majorité, il rendit son épée et fut renvoyé en France avec les autres généraux. Les rigueurs de l'empereur les attendaient à leur retour en France. Il n'en fut pas de même de La Grange, dont la conduite avait été appréciée; il trouva, à son arrivée, l'ordre de rentrer immédiatement en Espagne pour y reprendre un nouveau commandement dans le corps du général Sebastiani. Quelque temps après il fit partie de l'armée d'Allemagne, et fut nommé général de division, après la bataille d'Essling, où un boulet lui avait emporté le bras gauche. Appelé au gouvernement de la haute Autriche en 1809, il y montra son intégrité par la répression énergique des exactions qui aggravaient encore pour les peuples vaincus le fardeau des contributions de guerre. Les états de la province offrirent au général, pour Mme de La Grange, un magnifique écrin de diamants; il les pria de remplacer ce cadeau par un déjeuner de porcelaine, produit de l'industrie locale, que sa famille conserve comme un souvenir précieux. Le général de La Grange, chargé de remettre la province de l'Inn, démembrée du Tyrol, au roi de Bavière, en reçut la grand'croix de l'ordre du Mérite militaire de Maximilien-Joseph. Après l'expédition de Flessingue, l'empereur lui confia la défense des côtes ainsi que la citadelle et la place d'Anvers. Pendant la campagne de 1812, il commanda la deuxième division du deuxième corps de la grande armée, et y réunit le gouvernement des deux Mecklembourg; puis, par une série de décrets impériaux, et comme si Napoléon eût eu besoin de lui sur tous les points à la fois, il fut nommé, coup sur coup, en moins de trois mois, gouverneur de Wesel, commandant supérieur de Metz, inspecteur général de cavalerie, colonel du 2e régiment des gardes d'honneur et commandant de la levée en masse du département de Seine-et-Marne. Ces dernières fonctions, qu'il remplissait encore au 30 mars 1814, le rapprochèrent de la personne de Napoléon à Fontainebleau, et le mirent à même de donner un témoignage de sa fidélité; il fut l'un des derniers officiers généraux qui restèrent auprès de l'empereur après son abdication. Louis XVIII, ayant rétabli les mousquetaires de la garde du roi, réformés en 1775, nomma le marquis de La Grange au commandement de la seconde compagnie. Pendant les Cent Jours le général de La Grange refusa la proposition d'un commandement supérieur. Lors du licenciement des compagnies rouges, il reçut la grand'croix de Saint-Louis et le gouvernement de la vingtième division militaire, espèce de retraite à laquelle on le condamnait pré-

maturément. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Ce général avait épousé, le 17 février 1796, Adélaïde-Victoire Hall, fille de Pierre-Adolphe Hall, Suédois et célèbre peintre en miniature (*voy.* ce nom). La marquise de La Grange, héritière du talent de son père, avait été mariée en premières noces à François-Louis Suleau, qui périt le 10 août 1792, victime de son dévouement à la cause royale, et dont la tête sanglante fut apportée à sa femme, grosse alors d'un fils qui est aujourd'hui le vicomte de Suleau, membre du sénat. A. E. L.

Lainé, *Archives Généalogiques et Historiques*, tome V. États de services de la guerre.

LA GRANGE (*Ange-François* LE LIÈVRE DE), frère du précédent, né le 6 juillet 1778, mort en 1816. Il entra comme sous-lieutenant, en 1792, dans les hussards de Lauzun, dont son frère aîné était colonel. Destitué sous la terreur, il reprit du service dans le 9e régiment de dragons, fit les campagnes d'Italie et celles d'Allemagne, et devint chef d'escadron. Attaché à l'ambassade de France à Vienne pour la partie militaire, il y revint, en 1809, en parlementaire, pour sommer cette capitale de se rendre ; mais attaqué sur les glacis, avec son escorte, par une compagnie de hussards autrichiens, il fut renversé de cheval, après avoir reçu six coups de sabre sur la tête, et traîné ensuite dans les rues de Vienne, au milieu d'une populace irritée; à peine convalescent, il fut blessé une seconde fois à la bataille de Wagram. Nommé officier de la Légion d'Honneur et adjudant-colonel auprès du général Durosnel, major général de la grande armée, il succomba, à l'âge de trente-huit ans, aux souffrances qu'il avait éprouvées dans la retraite de Russie. A. E. L.

Lainé, *Archives Généalogiques*.

LA GRANGE (*Auguste-François-Joseph* LE LIÈVRE DE), second frère du précédent, né le 2 mai 1780, mort en 1825. Il fut reçu chevalier de Malte à l'âge de sept ans. Il s'engagea en 1800 dans le 5e régiment de dragons, dont Louis Bonaparte était colonel, devint aide de camp de Murat, fit les campagnes d'Italie et d'Allemagne, et fut fréquemment cité dans les bulletins de la grande armée. Ayant suivi Murat en Espagne, il échappa par miracle à la revolution du 2 mai à Madrid; mais, envoyé à Valence, avec le général Excelmans, pour remplir une mission auprès du maréchal Moncey, il fut pris et enfermé dans la tour de Mayorque. Transféré sur les pontons anglais, il parvint à s'évader avec ses compagnons de captivité. A son retour en France, il reçut, en 1812, le commandement du 20e régiment de chasseurs à cheval, faisant partie de la brigade Corbineau. Pendant la retraite de Russie il franchit la Bérésina pour protéger la construction du pont qui sauva l'empereur et l'armée.

M. de La Grange laissa de la princesse Nathalie de Beauvau, qu'il avait épousée en 1820, un fils, *Gustave* DE LA GRANGE, aujourd'hui écuyer de l'impératrice, et une fille, *Marguerite* DE LA GRANGE, mariée au duc de Brissac. A. E. L.

Lainé, *Archiv. Gén.*

* LA GRANGE (*Amand-Charles-Louis* LE LIÈVRE DE), né le 21 mars 1783. Volontaire en 1800 au 9e régiment de dragons (colonel Sebastiani), il fit la campagne de Marengo ; son régiment, qui avait pris une grande part au 18 brumaire, fut désigné par le premier consul pour la garnison de Paris. M. de La Grange suivit son colonel dans ses diverses missions à Constantinople, en Égypte et en Syrie; il devint son aide-de-camp lorsqu'il fut nommé général, et l'accompagna au camp d'Amiens et dans une mission toute militaire en Allemagne et en Tyrol, puis au camp de Zest, en Hollande. Du Helder, où il s'était embarqué pour la descente en Angleterre, il fut rappelé en Allemagne et nommé aide-de-camp du prince Berthier, ministre de la guerre et major général de la grande armée, qui l'envoya à Wurtzburg auprès du roi de Bavière. M. de La Grange avait ordre de s'assurer des dispositions de ce prince et d'en instruire immédiatement le maréchal Bernadotte et le général Marmont, qui arrivaient, le premier de Hanovre, le second de Hollande. M. de La Grange fit toutes les campagnes de l'empire, soit à l'état-major du prince de Wagram, soit détaché dans divers corps. Il fut nommé successivement capitaine au 23e de chasseurs et membre de la Légion d'Honneur à Austerlitz, en 1805; chef d'escadron au 9e de hussards à Eylau; adjudant commandant à Tilsitt, pour rester auprès du major général. L'empereur l'envoya au maréchal Brune pour accélérer la prise de Stralsund, et lui en rapporter la nouvelle. De retour à Paris, il fut nommé aide major du prince de Wagram et envoyé commandant supérieur à Bayonne pour organiser les troupes et les diriger sur l'Espagne. Créé baron à l'arrivée de l'empereur, avec une dotation de 4,000 fr., il le suivit pendant toute la campagne d'Espagne, ainsi que pendant celle d'Allemagne en 1809, où il fut grièvement blessé, à Wagram. Proposé pour le grade de général de brigade à l'âge de vingt-six ans, l'empereur écrivit à côté de son nom : *trop jeune*, et le fit officier de la Légion d'Honneur et comte de l'empire, avec un majorat de 10,000 fr. Nommé général de brigade en 1812, il prit le commandement d'une brigade de cuirassiers, dans la campagne de Russie. Lors de la retraite, ayant perdu tout son monde, il fit partie de l'escadron sacré qui se groupa autour de la personne de l'empereur, et fut désigné pour commander le quartier impérial. Pendant la campagne de Dresde, en 1813, il commandait la cavalerie composant l'avant-garde du corps du maréchal Macdonald; il commença brillamment la bataille de Hanau, et fut proposé pour le grade de général de division (il avait à peine trente ans). Napoléon écrivit encore sur la demande : *trop jeune*, et le nomma commandeur de la Lé-

gion d'Honneur. Pendant la campagne de France il fut envoyé contre un parti autrichien qui voulait incendier la poudrière d'Essonne. A la bataille de Paris, il occupa, avec une brigade de la jeune garde, les hauteurs de Montmartre; pris par le maréchal Blucher, il se dégagea par une manœuvre énergique, et rejoignit le maréchal Moncey à la barrière de Clichy. Il se retira de là sur Essonne, et y prit position. Après l'abdication de Fontainebleau, il rentra à Paris, et y trouva un ordre du ministre de la guerre qui l'envoyait, au nom de l'armée, auprès de Louis XVIII. Ce prince le nomma commandant en second de la 2[e] compagnie de mousquetaires qu'avait commandée son père, et dont le commandement venait d'être donné à son frère aîné le marquis de La Grange; le roi lui conféra en même temps le grade de général de division, que l'empereur lui confirma à son retour de l'île d'Elbe. Le général de La Grange fit plusieurs inspections sous le règne de Louis-Philippe, fut élevé en 1832 à la dignité de pair de France, et nommé en 1837 grand-officier de la Légion d'Honneur.

Documents particuliers.

*LA GRANGE (*Adelaïde-Édouard* LE LIÈVRE DE), marquis DE LA GRANGE et DE FOURILLES, sénateur, fils aîné d'Adélaïde-Blaise-François, marquis de La Grange, naquit à Paris, le 17 décembre 1796. Après de brillantes études au lycée Napoléon, il entra dans les gardes d'honneur en 1813 et dans les mousquetaires en 1814. Capitaine en 1815, il fut employé à l'état-major de la garde royale; en 1821 il suivit à Madrid le comte de La Garde, ministre plénipotentiaire en Espagne, et assista à la crise du 7 juillet 1822. Nommé en 1824 secrétaire d'ambassade à Vienne, il assista aux conférences de Milan, en 1825, et revint exercer temporairement à Vienne les fonctions de chargé d'affaires. En 1828 et 1829, accrédité en la même qualité à La Haye, il traita d'affaires importantes. Après la révolution de 1830 il employa ses loisirs aux travaux agricoles et à des études littéraires et archéologiques. Il traduisit de l'allemand *Les Suédois à Prague* et *La Délivrance de Bude*, romans historiques de Caroline Pichler, qu'il avait connue à Vienne; il fit paraître un volume de *Pensees extraites de Jean-Paul Richter*, qui eut deux éditions; il écrivit des articles de critique dans les principales revues. Au point de vue archéologique, M. de La Grange publia une *Notice sur des Médailles romaines en or decouvertes à Ambenay* (*Eure*); il inséra dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie* un travail sur des fouilles qu'il avait fait exécuter dans le département de l'Orne; il coopéra d'une manière active à la *Revue de Numismatique* et au *Dictionnaire de la Conversation*. Enfin, en 1843, il publia les *Mémoires du maréchal duc de La Force et de ses deux fils, les marquis de Castelnaut et de Montpouillan*, quatre en volumes in-8°. Ce travail, qui avait exigé de patientes recherches, ouvrit, en 1846, à M. de La Grange les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En 1837 M. de La Grange était rentré dans la vie politique par son élection de député dans l'arrondissement de Blaye. La première question qu'il aborda à la tribune fut celle de l'Algérie. A l'occupation restreinte il opposa la domination étendue partout; c'était formuler par avance le système qui devait prévaloir définitivement. Dans la session de 1838, il présenta des considérations sur l'assiette et la répartition de l'impôt, prit part à la discussion de la loi sur les attributions départementales, appuya de son influence la pension proposée pour M[me] de Lipona, sœur de l'empereur, et veuve du roi Murat, profita de la révision du règlement de la chambre pour demander le vote public, et fit renvoyer aux ministres une pétition pour la création d'aumôniers dans les troupes employées hors de France. Lors de la coalition de 1839, il defendit le cabinet du 15 avril (*voy.* MOLÉ). Le paragraphe de l'adresse relatif à la Suisse lui fournit l'occasion de caractériser ainsi la conduite du ministère à l'égard du prince Louis Bonaparte : « Oui, le cabinet a donné à Louis Bonaparte une importance qu'il était loin d'avoir; en attirant sur lui les regards de l'Europe, il n'en a pas fait un prétendant, car il l'était déjà, mais il l'a rendu un prétendant plus réel et plus dangereux peut-être pour l'avenir; il l'a grandi de toute la force qu'il a déployée contre lui. » M. de La Grange vota pour l'adresse adoptée par 221 députés contre 213, vote qui entraîna la dissolution de la chambre. Réélu en 1839, M. de La Grange, peu favorable au cabinet du 12 mai, parla le premier contre le projet d'adresse, en 1840. Il combattit avec énergie le cabinet du 1[er] mars; mais il prêta son appui au ministère du 29 octobre, qui s'annonçait comme devant réparer les fautes du passé. Il explique les motifs de son opposition à la politique de M. Thiers dans une brochure intitulée : *Réponse à l'écrit de M. Duvergier de Hauranne sur la convention du 13 juillet.* Dans une autre brochure, publiée en 1842 (*Exposé de la Situation politique du pays*), il expliquait sous quelles réserves il appuyait M. Guizot et le ministère du 29 octobre; M. de La Grange ne fit guère d'opposition au ministère du 29 octobre; il combattit les fortifications de Paris, et ne put se résigner à voter la flétrissure contre ceux de ses collègues qui, fidèles à leurs convictions, étaient allés à Belgrave-square. Réélu en 1842 et en 1846, il continua à prendre une part active aux travaux de la chambre; à la discussion du budget et des crédits supplémentaires, dont il fut rapporteur en 1846, ainsi qu'à celle des projets de loi sur la propriété littéraire, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, sur l'établissement des grandes lignes de chemin de fer, auxquelles il fit ajouter, par amendement, le chemin de l'Océan à la Méditerranée; sur les sucres, les douanes et les

octrois ; sur la répression de la fabrication des vins, pour laquelle il fit trois rapports ; sur la refonte des monnaies de cuivre et sur les brevets d'invention. Vers la même époque, il publia deux brochures *Sur les Octrois en général et sur l'octroi de Paris dans ses rapports avec les boissons*.

Le 24 février 1848, comprenant la gravité de la situation, M. de La Grange se fit, quoique malade, presque porter à la chambre. Dès le lendemain de la révolution, il entra franchement dans la lutte contre l'anarchie. Rappelé par le suffrage universel au conseil général de la Gironde, il y fit prévaloir deux ans de suite la révision de la constitution, et contribua au mouvement d'opinion qui produisit l'élection du 10 décembre. Nommé en 1849 à l'Assemblée législative, il se sépara de ceux de ses amis qu'une impulsion contraire entraînait vers de périlleuses complications, et lorsqu'il fallut choisir entre l'omnipotence parlementaire et le prince Louis-Napoléon, M. de La Grange préféra la domination d'un homme à un despotisme collectif et aux hasards d'une Convention. Après le coup d'État du 2 décembre, M. de La Grange fit partie de la commission consultative. Il est aujourd'hui sénateur, grand-officier de la Légion d'Honneur et membre du conseil du sceau. Outre les écrits cités, on a de lui : *De la Noblesse comme institution impériale;* Paris, 1857. — *Le Voyaige d'Oultremer en Jérusalem par le seigneur de Caumont, l'an M. CCCC. XVIII*, in-8°; 1858. Le marquis de La Grange a épousé, le 6 juin 1827, Constance-Madeleine-Louise-Nompar de Caumont, fille de Philibert-Nompar de Caumont, duc de La Force, pair de France, et de Marie Constance de Lamoignon.

Lainé, *Archives Généalogiques et Historiques*, t. V. — De Stein, *Pantheon Biographique universel*, année 1852. — Sarrut, *Biographie des Hommes du Jour*. — Procès-verbaux de la chambre des députes de 1837 à 1848. — Procès-verbaux de l'Assemblée nationale, de 1849 à 1851,

LAGRANGE (*N*......), traducteur français, né à Paris, en 1738, mort dans la même ville, le 18 octobre 1775. Fils de parents pauvres, il annonça de bonne heure d'heureuses dispositions Un de ses professeurs lui procura une bourse au collége de Beauvais, où il acheva ses classes. Le baron d'Holbach le chargea de l'éducation de ses enfants. Il venait de terminer cette tâche lorsqu'il mourut. Lagrange avait rencontré chez d'Holbach les principaux encyclopédistes. Diderot lui conseilla de traduire le poëme de Lucrèce. La Grange entreprit ce travail, et fit paraître : *Lucrèce, traduction nouvelle, avec des notes ;* Paris, 1768, 2 vol. in-8° et in-12; 1794, 3 vol. in-8°; an VII (1799), 2 vol. in-12; 1821, 2 vol. in-12; 1823, 2 vol. in-18 : cette traduction, revue, dit-on, par Naigeon, eut un grand succès; le style est facile et coulant, et les notes montrent une critique judicieuse. Il traduisit encore du latin : *Antiquités de la Grèce en général et d'Athènes en particulier, avec des notes par F. Leisner;* Paris, 1769, in-12. Enfin, il publia les *OEuvres de Sénèque le Philosophe, avec des notes critiques d'histoire et de littérature, un Essai sur la vie de Sénèque le Philosophe* (par Diderot), et des notes (par Naigeon); Paris, 1778-1779; 1791, 7 vol. in-12; Tours, an III (1795), 8 vol. in-8° et 8 vol. in-12 ; Paris, 1819-1820, 13 vol. in-12. Lagrange avait laissé cette traduction imparfaite ; Naigeon la termina, et revit tout le travail. Darcet et Desmarest lui fournirent quelques annotations. Les notes du premier livre des *Lettres* sont presque toutes du baron d'Holbach. J. V.

Necrologe de 1777. — Quérard, *La France Littér.*

LA GRANGE (*Rivet* DE). *Voy*. RIVET.

LAGRANGE (*Joseph-Louis*, comte), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, né le 25 janvier 1736, à Turin, et mort à Paris, le 10 avril 1813. Il était issu d'une famille originaire de la Touraine, alliée à celle de Descartes. Après avoir porté les armes sous Louis XV, il passa au service du duc de Savoie, qui le fixa définitivement à Turin, en lui donnant pour épouse une dame Conti, d'une illustre famille romaine. Lagrange était l'aîné de sa famille. De onze enfants, il resta seul avec le dernier né. Dès sa plus tendre enfance, il manifesta un goût prononcé pour l'étude; mais les mathématiques n'avaient encore aucun attrait pour lui; il sembla même les dédaigner d'abord, et ne parut avide que de connaissances littéraires. Ce ne fut que plus tard qu'il se passionna pour les sciences. Il les étudia alors avec cette opiniâtreté et cette patience qu'il conseillait à ceux qui lui demandaient la meilleure manière de les cultiver : « Il faut apprendre les mathématiques, disait-il souvent, dans tout ce qu'elles ont de plus difficile ». Le génie de Lagrange fut très-précoce. A dix-neuf ans il professa les mathématiques dans l'école d'artillerie de Turin, en présence d'élèves dont aucun n'était aussi jeune que lui. On comprend bien qu'une telle ardeur de méditation et de travail devait nuire au développement de ses forces physiques; aussi était-il grêle, mince et pâle. Ce fut de vingt à vingt-deux ans qu'il commença à se faire connaître; il fut alors, avec le marquis de Saluces et le médecin Cigna, le fondateur de l'Académie des Sciences de Turin. Lagrange était d'un naturel pensif et silencieux : il travaillait toujours de tête et méditait tellement ses ouvrages, avant de les produire, qu'il les écrivait sans rature. Cette extrême contention d'esprit le jetait dans une sorte d'exaltation fébrile. Vers l'âge de vingt-cinq ans, au moment où il venait de découvrir sa célèbre méthode *De Maximis et de Minimis*, il fut atteint d'une affection hypocondriaque. Dès lors des symptômes bilieux se manifestèrent; et on les traita par des saignées répétées, ce qui dut affaiblir sa constitution et lui inspirer ces soins méticuleux qu'il prit pendant toute sa vie. Son régime était sobre et sévère. Par suite de son état mala-

dif, on le vit pendant quelque temps s'occuper de médecine, de recherches sur l'organisation, sur la nature des poisons et des diverses substances nuisibles à l'économie animale. Cependant l'exercice du corps, l'interruption des travaux d'esprit rétablirent sa santé altérée. Dès que les premières découvertes de Lagrange furent connues du monde savant, il se trouva en relation avec D'Alembert et Euler, qui étaient à la tête des géomètres de l'époque. Quoiqu'il fût le plus jeune, ces mathématiciens ne dédaignaient pas dans leurs correspondances de le traiter comme leur égal. Euler lui-même n'hésita pas à commenter de sa main son *Calcul des Variations*. A vingt-huit ans (1764), Lagrange remporta le grand prix de mathématiques à l'Académie des Sciences de Paris pour sa théorie de la libration de la Lune.

Euler, appelé à Saint-Pétersbourg, laissa vacante la place de directeur de l'Académie de Berlin. Frédéric offrit à D'Alembert la présidence de son académie ; mais ce géomètre refusa, en proposant Lagrange, qui fut agréé en 1766 ; il reçut un traitement de 1,500 écus de Prusse (environ 6,000 francs de notre monnaie), avec le titre de directeur de l'Académie pour les sciences physico-mathématiques. Lagrange se fit bientôt chérir des Allemands, qui l'avaient vu arriver avec ombrage. Le climat de la Prusse, bien moins ardent que celui de l'Italie, lui fut assez favorable ; il se mit au régime du pays, abandonna tout à fait l'usage du vin pour la bière, et acquit même de l'embonpoint. C'est alors qu'il épousa sa cousine, qu'il fit venir de Turin ; malheureusement une maladie longue, pendant laquelle il lui prodigua les soins les plus tendres, l'enleva à son affection au bout de deux ans.

La santé de Lagrange était quelquefois troublée par une trop grande assiduité au travail. Vers la fin des hivers, lorsqu'il avait beaucoup travaillé, Lagrange était exposé à des débordements bilieux, et se ressentait toujours de son affection hypocondriaque. En 1778, à l'âge de quarante-deux ans, il fut attaqué d'une péripneumonie dont il se rétablit ; mais dès ce moment le séjour de Berlin lui devint à charge ; la perte de son épouse, la mort de Frédéric II, et peut-être aussi l'indifférence du successeur du grand roi pour les sciences l'engagèrent à tourner ses regards vers la France. Les ambassadeurs de diverses puissances, surtout de Naples et d'Espagne, lui firent, mais sans succès, les offres les plus séduisantes dans le but d'attacher à leur patrie un si grand géomètre. Après avoir été vingt ans à la tête de l'Académie de Berlin, Lagrange vint à Paris en 1787. Le roi ne s'opposa pas à son départ, à la condition toutefois qu'il donnerait encore quelques mémoires à l'Académie. Cette promesse fut accomplie fidèlement, comme le prouvent les volumes de 1792, 1793 et 1803. Depuis 1772, il faisait déjà partie de l'Académie des Sciences de Paris comme associé étranger. Mais pour lui donner droit de suffrage dans toutes les délibérations, on changea ce titre en celui de *pensionnaire vétéran*. Lagrange publia en 1787 sa *Mécanique analytique*, dont il avait rédigé le manuscrit à Berlin, et dont il avait posé les premières bases dans son mémoire sur la libration de la Lune. Il se plaisait à raconter les difficultés qu'il avait rencontrées en cherchant un libraire qui voulût se charger de l'impression de cette œuvre de génie. Séduit par les célèbres expériences de Lavoisier, Lagrange abandonna un moment la géométrie pour étudier la chimie. Autrefois il avait déjà essayé de la physique à Turin ; il avait même fait des recherches sur les religions et sur la métaphysique, quoiqu'il n'ait voulu rien imprimer à ce sujet ; enfin, il avait cultivé la musique et la botanique. On voit qu'il n'était étranger à aucune science.

En 1792 il épousa en secondes noces la fille du célèbre astronome Lemonnier, académicien. Lagrange avait alors cinquante-six ans. Ce qu'il souhaitait surtout, c'était une compagne aimable, dont la société pût lui offrir quelques délassements dans les intervalles de ses travaux ; à cet égard il ne lui resta rien à désirer. Pendant la révolution, Lagrange se tint à l'écart, tout absorbé par la science. En 1792 il devint membre de la commission des monnaies, et quelque temps après il prit part à l'établissement du système métrique. A la suppression des académies, on conserva d'abord temporairement la commission chargée de jeter les fondements du système métrique, puis on l'épura ; Lagrange fut conservé. A la mort de Lavoisier, on lui conseilla de quitter la France ; mais il ne put s'y résigner. Nommé professeur à l'École Normale de 1794, il eut à peine le temps d'exposer ses idées sur les fondements de l'arithmétique, de l'algèbre et de leurs applications à la géométrie, parce que cette école n'eut alors qu'une existence éphémère. Dès que l'École Polytechnique fut fondée, il y devint professeur d'analyse ; c'est même pour elle qu'il publia la *Théorie des Fonctions analytiques* en 1797, la résolution des équations numériques en 1798, et d'autres écrits non moins importants dans le journal de cette école. Le bureau des longitudes le réclama bientôt, et Napoléon, outre le titre d'académicien, lui conféra les dignités de sénateur, de comte de l'empire, de grand-officier de la Légion d'Honneur et grand'croix de l'ordre impérial de la Réunion. L'empereur l'appelait *la haute pyramide des sciences mathématiques*.

On n'aurait qu'une faible idée du génie mathématique de Lagrange si l'on ne donnait une analyse rapide de ses principaux travaux. En remontant à l'origine de ses recherches, on appréciera mieux toute la portée de cette belle intelligence. Un des premiers mémoires de Lagrange est relatif à la détermination du *maximum* et du *minimum* dans toutes les formules intégrales indéfinies. Ce travail fut entrepris à l'occasion de la courbe de la plus rapide descente et des isopérimètres de Bernoulli. Après avoir montré l'insuffisance des formules connues, après avoir

donné de nouvelles méthodes, il annonce qu'il traitera ce sujet dans un ouvrage où l'on verra déduite des mêmes principes toute la mécanique des corps soit solides, soit fluides. C'est ainsi qu'à vingt-trois ans il jeta les bases des travaux qui devaient faire l'admiration des savants. Quelque temps après, il publia un mémoire dans lequel il ramène au calcul différentiel la théorie des suites récurrentes et la doctrine des hasards. Newton avait entrepris de soumettre au calcul les mouvements des fluides; il avait fait des recherches sur la propagation du son : Lagrange démontre que ces principes sont insuffisants et même fautifs; il fonde ses nouvelles recherches sur les lois connues de la dynamique, en ne considérant dans l'air que les particules qui se meuvent en ligne droite; il ramène ainsi le problème à celui des cordes vibrantes, en donne une solution générale, et établit la théorie du mélange des vibrations simples et régulières de Bernoulli. Après avoir montré entre quelles limites cette théorie est exacte, il passe à la propagation du son, traite des échos simples et composés, du mélange des sons, de la possibilité qu'ils se repandent dans le même espace sans se troubler, et démontre rigoureusement la génération des sons harmoniques Son but était de détruire les préjugés de ceux qui doutaient encore de l'efficacité des mathématiques dans les recherches de la physique. Ce mémoire est le premier qui ait fixé la place de Lagrange dans le monde savant. Si l'analyse en est du genre le plus transcendant, l'objet du moins a quelque chose de sensible. Il était surprenant de voir un jeune homme s'emparer d'un sujet traité par Newton, Taylor, Bernoulli, D'Alembert et Euler, et se poser tout à coup au milieu de ces grands géomètres comme leur égal et même leur maître, en montrant la véritable solution, qu'ils n'avaient qu'entrevue sans pouvoir l'atteindre. Dans ses rapports avec des savants de si haute portée, toujours Lagrange montra une modestie et une aménité telle que jamais la moindre susceptibilité ne troubla leurs relations. Ainsi D'Alembert avait cru qu'il était impossible de soumettre au calcul les mouvements d'un fluide enfermé dans un vase, si ce vase n'avait une certaine figure; Lagrange démontre qu'il ne saurait y avoir de difficulté que dans le cas où le fluide se diviserait en plusieurs masses. D'Alembert avait pensé que dans une masse fluide telle que la Terre avait pu l'être à l'origine, il n'était pas nécessaire que les différentes couches fussent de niveau : le jeune géomètre fait voir que les équations de D'Alembert ne sont elles-mêmes que celles des couches du niveau. Ces débats se firent toujours avec tous les égards et tout le respect dus à des hommes du plus haut mérite.

A la suite de ces mémoires commence la série des ouvrages qui ont immortalisé leur auteur. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia une nouvelle méthode pour la solution des problèmes où il s'agit de trouver les courbes qui jouissent de quelque propriété du *maximum* ou du *minimum*. C'était l'extension la plus générale que l'on pût donner à la grande découverte de Descartes sur l'analyse indéterminée. Le monde savant l'accueillit avec admiration. Euler surtout, qui avait écrit sur le même sujet un de ses plus beaux ouvrages, fut le premier à signaler la méthode de son jeune rival, et composa plusieurs mémoires pour la commenter; ce fut lui qui l'appela le *calcul des variations*. Lagrange s'était borné à la présenter sous le titre d'*Essai*. A un si grand honneur, le jeune géomètre répondit par de nouveaux titres de gloire. En 1764 l'Académie des Sciences de Paris avait proposé, comme sujet de prix, la théorie de la libration de la Lune; elle demandait quelle était la cause qui fait que la Lune en tournant autour de la Terre lui montre toujours la même face. Il s'agissait de calculer ces phénomènes et de les déduire analytiquement du principe de la gravitation universelle. Le travail de Lagrange remporta le prix. Non-seulement il embrassait la question proposée; mais il apprenait encore aux géomètres l'étendue et la fécondité du principe des *vitesses virtuelles* pour résoudre tous les problèmes de mécanique. Cette idée renferme le germe de la *Mécanique analytique*, en réduisant d'avance à une belle formule d'analyse toutes les questions de mécanique imaginables, lorsqu'on connaît la direction et le mode d'action des forces qui déterminent l'équilibre ou le mouvement. A son arrivée à Berlin, Lagrange publia son beau travail sur les équations numériques, qui devint la base du traité qu'il a donné sur cette matière. Bientôt après il fit paraître ses recherches sur les équations algébriques, et pendant vingt-deux ans qu'il resta directeur de l'Académie de Berlin il publia près de soixante mémoires sur les nombres et les questions les plus élevées d'astronomie générale. En 1787 parut sa *Mécanique analytique*, ouvrage dans lequel Lagrange a voulu transformer la mécanique en une question de calcul. Sans doute l'auteur a rempli son objet avec toute la clarté et toute l'élégance qu'on en pouvait attendre; mais si la *véritable analyse* brille dans la *Mécanique analytique*, c'est bien moins dans ses calculs, arrangés avec ordre et symétrie, que dans ces courts passages où il rapproche les méthodes et les compare, ou dans ces admirables préfaces qu'il a placées à la tête des différents livres de son ouvrage. Là, en effet, il examine et discute les principes fondamentaux de la science et fait l'histoire du mouvement de l'esprit humain dans cette suite d'idées ingénieuses par lesquelles les premiers fondements de la mécanique ont été jetés.

Ce fut à l'époque où il professait à l'École Polytechnique qu'il publia le *Calcul des Fonctions analytiques*, le *Traité des Fonctions* et celui de la *Résolution des Équations numériques*. Dans l'analyse on a souvent besoin de déduire

d'une fonction donnée d'autres fonctions dérivées et dépendant essentiellement de la fonction primitive; la formation et le calcul de ces différentes fonctions constituent, à proprement parler, le véritable objet du *calcul différentiel* ou *fluxionnel*. Leibnitz, Bernoulli, L'Hôpital, etc., qui ont les premiers employé le calcul différentiel, l'ont fondé sur la considération des quantités infiniment petites de différents ordres et sur la supposition qu'on peut regarder et traiter comme égales les quantités qui ne diffèrent entre elles que par des quantités infiniment petites à leur égard. Contents d'arriver à des résultats exacts, ils ne se sont point occupés de la démonstration des principes de ce calcul. Dans un mémoire de l'Académie de Berlin, Lagrange avait avancé que la théorie du développement des fonctions en série contenait les vrais principes du calcul différentiel, dégagés de toute considération d'infiniments petits ou de limites; il avait démontré ainsi le théorème de Taylor, qu'on peut regarder comme le principe de ce calcul. Plus tard, par suite de sa position de professeur à l'École Polytechnique, il se trouva obligé de développer les principes généraux de l'analyse, de rappeler les anciennes idées sur le calcul différentiel et de faire de nouvelles réflexions tendant à les confirmer ou à les généraliser. Telle a été la cause qui l'a déterminé à publier un livre à ce sujet.

En 1808, Lagrange fit imprimer, sous le titre de *Traité de la Résolution des Équations numériques*, un ouvrage qui ramenait l'attention des géomètres vers l'algèbre, qu'on avait trop négligée jusque là. L'auteur y donne d'abord pour la résolution des équations numériques cette méthode élégante et sûre qu'il avait publiée pour la première fois dans le recueil des *Mémoires de l'Académie de Berlin* (1767, 1768). Il passe en revue toutes les méthodes imaginées pour le même objet, les compare, les rapproche, et, suivant le tour de son génie, les ramène au même principe. Après avoir reproduit toute la substance de celles qu'il fit autrefois dans le recueil de Berlin, pour 1770 et 1771, il donne un précis clair de sa méthode générale fondée sur la manière de réduire le nombre des permutations, qui multiplie les fonctions cherchées, et d'abaisser par là le degré des résolvantes. A l'occasion du travail de Gauss (*Disquisitiones Arithmeticæ*), Lagrange rappela ses idées, et en déduisit la résolution directe et générale des équations binomes de tous les degrés. Tels sont les points les plus saillants de cet ouvrage.

Outre les travaux ci-dessus indiqués, et en partie insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Turin, de Paris et de Berlin*, on a de Lagrange · *La Connaissance des Temps* et le *Journal de l'École Polytechnique*; — *Éléments d'Algèbre, d'Euler*, traduits de l'allemand; Paris, 1795, 2 vol. in-8°; le 2ᵉ vol. contient 300 pages d'additions à ce traité; — *Mécanique analytique*; Paris, 1787; in-4°. La 2ᵉ édition est en 2 volumes in-4° (1811-1815); — *Théorie des Fonctions analytiques*; Paris, 1797 et 1813, in-4°; — *Résolution des Équations numériques*; Paris, 1798 et 1808, in-4°; — *Leçons sur le Calcul des Fonctions*; la dernière édition est de 1806; — *Leçons d'Arithmétique et d'Algèbre données à l'École Normale*. La meilleure édition se trouve dans le cahier 7-8 du *Journal de l'École Polytechnique*; — *Essai d'Arithmétique politique*; 1796.

JACOB.

Delambre, *Éloge de Lagrange* (*Mém. de l'Institut pour 1812*); *Journal de l'Empire* du 28 avril 1813 — MM. Virey et Potel, *Precis historiqué sur la Vie et la Mort de Lagrange*; 1813. — *Moniteur* du 26 fevrier 1815. — Cossali, *Éloge de Lagrange*; Padoue, 1813.

LAGRANGE (*Joseph*, comte), général français, né le 10 janvier 1763, à Saint-Perserre, mort à Paris, le 16 janvier 1836. Entré en 1794 comme capitaine dans un bataillon de volontaires du Gers, il fit les premières campagnes de la révolution, se distingua à l'armée d'Italie, et y parvint au grade de général de brigade. Choisi par Bonaparte pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il entra le premier au Caire à la tête de l'avant-garde, et prit part à toutes les grandes affaires de cette guerre, particulièrement au siége d'El-Arisch et à la bataille d'Héliopolis. Au retour de cette expédition, Lagrange fut nommé inspecteur général de gendarmerie et général de division. Le 23 septembre 1800, il obtint le commandement de la quatorzième division militaire. En 1805 il reçut le commandement en chef de l'expédition envoyée contre les colonies anglaises des Antilles. L'escadre, commandée par le vice-amiral Missiessy, se rendit à la Martinique, et le 23 février 1806 elle aborda aux Roseaux, chef-lieu de l'île anglaise de la Dominique. Les troupes descendirent à terre, et s'emparèrent de la garnison et de l'artillerie anglaise; tous les magasins et les bâtiments mouillés dans le port furent capturés ou détruits. A son retour, le général Lagrange commanda, dans l'hiver de 1806, une division cantonnée en Hollande, et fit la campagne contre la Prusse et contre l'électeur de Hesse-Cassel, sous les ordres du maréchal Mortier. Après la conquête de la Hesse, Lagrange en prit le commandement militaire. A la formation du royaume de Westphalie, il fit partie, avec Beugnot, Siméon et Jollivet, de la commission chargée temporairement de l'administration et de l'organisation de ce pays. Le prince Jérôme ayant été appelé au gouvernement de ce royaume, Lagrange passa à son service, et reçut le portefeuille de la guerre, en même temps qu'il devint chef d'état major du nouveau roi. Créé plus tard comte de l'empire, le général Lagrange fut appelé en 1808 à l'armée d'Espagne. Il se distingua à l'attaque de Cascante, et surtout à la bataille de Tudela, sous les ordres du maréchal Lannes, qui lui avait confié l'attaque principale. Rappelé en France en 1809,

il reçut le commandement des troupes fournies par le grand-duc de Bade. Dans la campagne de Russie, il commanda une division du neuvième corps, sous les ordres du duc de Bellune. Passé en 1813 sous les ordres du duc de Raguse, il assista aux batailles de Dresde et de Leipzig. Il se distingua encore dans la campagne de France en 1814, et fut blessé à la tête à Champ-Aubert. A la rentrée des Bourbons, il se retira près de Gisors, dans les propriétés de sa femme, Mlle Talhouet. Il ne prit aucune part aux affaires des Cent Jours, et en 1817 il fut appelé à présider le collége électoral du Gers, qui l'élut membre de la chambre des députés. L'année suivante il fut compris parmi les inspecteurs généraux de la gendarmerie. A la révolution de Juillet il était en disponibilité. Le roi Louis-Philippe le nomma pair de France le 19 novembre 1831. J. V.

Nécrologie, dans le *Moniteur* du 26 janvier 1836. — C. Mullie, *Biogr. des Célébrités militaires.*

* **LAGRANGE** (*Frédéric*, comte DE), fils du général Joseph Lagrange, homme politique français, né en 1816. Il épousa une fille du prince de Chimay, qui le laissa veuf au bout de quelques mois. Sa mère était tante du marquis de Talhouet, et ses sœurs épousèrent les ducs d'Istrie et de Cadore. Riche propriétaire et grand industriel, possesseur d'une verrerie dans le département du Gers, il fut élu représentant à l'Assemblée législative par ce département, le 8 juillet 1849, à la place de Lacave-Laplagne. Il vota avec la majorité, et, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fit partie de la commission consultative créée par le président de la république. Élu député au Corps législatif par la circonscription de Condom en 1852, il a été réélu en 1857. J. V.

Biogr. des 750 Représ. à l'Ass. législative. — Les grands Corps politiques de l'État. — Profils critiques et biogr. des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés.

LAGRANGE (*Charles*), homme politique français, né à Paris, en 1804, mort à La Haye, le 22 décembre 1857. Entré de bonne heure au service dans le corps d'artillerie de la marine, il devint sous-officier, et se fit remarquer par un certain esprit d'indépendance. C'est ainsi qu'embarqué en 1821 sur la corvette *L'Espérance*, destinée à un voyage d'exploration sur les côtes du Brésil, avec un détachement de sa compagnie dont il avait le commandement, il voulut s'opposer à l'exécution d'une punition corporelle sur un de ses hommes. Le capitaine le fit arrêter, et le renvoya en France pour le faire passer devant un conseil de guerre à Brest; mais le ministre Clermont-Tonnerre se montra indulgent, se borna à lui infliger une punition disciplinaire, et le renvoya à son corps. En 1823, Lagrange fut désigné pour faire partie d'un détachement d'élite, et embarqué sur le vaisseau *Le Jean-Bart*. Bien que ses opinions ne fussent pas favorables à la guerre d'Espagne, il y déploya de la bravoure, assista à la prise de Santi-Petri, de l'île Verte et de Cadix. De retour en France, il remplit plusieurs missions, et prit enfin son congé en 1829. Revenu dans sa famille, il s'occupa du commerce des vins. Il coopéra à la révolution de Juillet, et entra bientôt dans les sociétés secrètes. Il fut en 1834 un des principaux agitateurs de Lyon, et se mit à la tête de plusieurs bandes d'insurgés pendant les combats qui se livrèrent dans cette ville. Compris dans le procès des accusés de l'insurrection du mois d'avril, il se fit remarquer par son exaltation devant la cour des pairs. A l'audience du 9 mai 1835, la lecture de l'acte d'accusation ayant été interrompue par les accusés, on les fit sortir tous de l'audience, et on n'en ramena que vingt-neuf, de la catégorie de Lyon, qu'on supposait plus calmes. Lagrange demanda alors la parole. M. Pasquier, président de la cour, la lui refusa. « Je la prends! s'écria Lagrange, avec impétuosité. Oui, nous protestons devant la parodie de vos réquisitoires, comme nous l'avons fait devant la mitraille. Nous protestons sans crainte, en hommes fidèles à leurs serments, et dont la conduite vous condamne, vous qui en avez tant prêtés et tant trahis ! » Sur l'ordre du président, des gardes municipaux entourèrent et saisirent l'accusé. « A votre aise, messieurs, continua Lagrange dans un état de surexcitation toujours croissant; condamnez-nous sans nous entendre; envoyez à la mort, sans avoir admis leurs défenseurs, les soutiens de cent cinquante familles d'hommes du peuple : moi je vous condamne à vivre, car notre sang ne lavera pas les stigmates gravés sur vos fronts par le sang du brave des braves. » Et pressé par les gardes, il sortit en reculant, les yeux toujours fixés sur ses juges. Lagrange ne s'évada pas de Sainte-Pélagie, et fut condamné à vingt ans de détention. Étant tombé malade, il fut transféré dans une maison de santé. Amnistié en 1839, il revint à Paris, et continua de suivre le mouvement républicain. La révolution de Février le compta parmi ses chefs. On prétend même que ce fut lui qui, tirant un coup de pistolet sur le cheval d'un lieutenant-colonel au boulevard des Capucines, provoqua ces terribles fusillades qui frappèrent bon nombre de curieux et amenèrent le renversement de la royauté; mais il protesta publiquement et même devant les tribunaux contre cette inculpation. L'acte d'abdication de Louis-Philippe étant tombé dans ses mains, il le lut au peuple et le conserva. Il courut avec Marchais à l'hôtel de ville, dont il fut nommé gouverneur par le gouvernement provisoire; mais bientôt une réaction lui enleva tout pouvoir. Élu représentant par le département de la Seine, le 4 juin 1848, il publia en entrant à l'assemblée un manifeste où il témoignait un dévouement sans bornes à la république. Il se prononça pour le suffrage universel et pour l'abolition de la peine de mort, qu'il voulait même étendre à l'armée. Réélu le troisième par le même département, à l'Assem-

blée législative, il réclama constamment l'amnistie pour les insurgés de juin, et protesta, chaque fois qu'il en trouva l'occasion, contre les transportations en masse sans jugement. Arrêté le 2 décembre 1851, il fut expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852. Il se réfugia en Belgique, où le gouvernement l'interna à Bruges, et au mois d'octobre 1852 il fut expulsé de Belgique. Il passa alors en Angleterre et de là en Hollande, où il mourut. On a de lui : *Discours de Lagrange, accusé de Lyon*, prononcé devant la cour des pairs, le 2 juillet 1835; Paris, 1835, in-8o; — *Discours sur l'amnistie*; Paris, 1849, in-8°. J. V.

Lesaulnier, *Biogr. des 900 Députés à l'Ass. nationale.* — *Biogr. des 900 Représ. à l'Ass. Const. et des 750 Représ. à l'Ass. législative.* — *Dict. de la Convers.* — *Moniteur*, 1839, 1848, 1852. — L. Blanc, *Hist. de Dix ans*

LAGRAVE (Mme DE), romancière française, née dans le dernier siècle. Elle se mit à écrire vers la fin du Directoire; quelques-unes de ses productions sont anonymes. Nous citerons : *Sophie de Beauregard, ou le véritable amour*; Paris, 1798, 2 vol. in-12, fig.; — *Zabeth, ou la victime de l'ambition*; ibid., 1798, 2 vol. in-12, fig.; — *Minuit, ou les aventures de Paul de Mirabon*; ibid., 1798, in-12, fig.; — *Le Château d'Alvarino, ou les effets de la Vengeance*; ibid., 1799, 2 vol. in-12, fig.; 1830, 3 vol.; — *M. Ménard, ou l'homme comme il y en a peu*; ibid., 1802, 3 vol. in-12, fig.; — *La Chaumière incendiée*; ibid., 1802, 2 vol. in-12; — *Juliette Belfour, ou les talents récompensés*; ibid., 1803, in-12, trad. de l'anglais; — *Hector de Romagny, ou l'erreur d'une bonne mère*; ibid., 1803, 2 vol. in-12, réimpr. en 1804 sous le titre de *Paulina*; — *La Méprise du Coche, ou à quelque chose malheur est bon*; ibid., 1805, 2 vol. in-12; troisième édit., 1819, sous le titre de *La Méprise par Diligence*, etc. K.

Barbier, *Dict. des Anonymes.* — *Biblioth. des Romans.*

* **LAGRENÉ** (*Théodose-Marie-Melchior-Joseph* DE), diplomate français, né à Amiens, le 14 mars 1800, d'une ancienne et honorable famille de Picardie. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut admis en 1822 au département des affaires étrangères, dirigé alors par Matthieu de Montmorency, qu'il accompagna au congrès de Vérone. En 1823 il fut attaché à l'ambassade de France en Russie, dont La Ferronays était titulaire. En 1825 il fut envoyé près du général Guilleminot à Constantinople, à l'occasion des événements de la Grèce, et en 1826 le baron de Damas le nomma troisième secrétaire d'ambassade à Madrid. La Ferronnays, devenu ministre des affaires étrangères, nomma, au mois de mai 1828, M. de Lagrené deuxième secrétaire d'ambassade en Russie. Le duc de Mortemart, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, suivit l'empereur Nicolas dans sa campagne contre la Turquie, et M. de Lagrené resta dans cette capitale provisoirement chargé des affaires de l'ambassade. Le maréchal Mortier remplaça le duc de Mortemart en 1831 : élevé alors au grade de premier secrétaire d'ambassade, M. de Lagrené remplit en qualité de chargé d'affaires le long intérim qui s'écoula entre le départ du maréchal Mortier et l'arrivée du maréchal Maison, son successeur. Pendant cet intervalle il eut à s'occuper de questions graves et difficiles, telles que les affaires de Belgique après le siége d'Anvers, les complications qu'entraîna l'insurrection polonaise, les événements de Turquie; le traité d'Unkiar-Skelessi, contre lequel il reçut l'ordre de protester officiellement avec le ministre anglais à Saint-Pétersbourg, etc. Nommé en 1834 à la mission de Darmstadt, M. de Lagrené, avant de quitter la Russie, épousa Mlle Doubensky, demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Marie et l'une des femmes les plus distinguées par les qualités de l'esprit et du cœur. A peine était-il installé dans sa nouvelle résidence qu'il reçut l'ordre de se rendre en Grèce, au mois de décembre 1835, comme ministre résident, titre qu'il échangea plus tard contre celui de ministre plénipotentiaire. Pendant sa longue et laborieuse mission à Athènes, de 1836 à 1843, M. de Lagrené consacra les plus persévérants efforts à faire adopter des réformes et des améliorations administratives et financières jugées compatibles avec l'état du pays. En 1843 il accepta la proposition qui lui fut faite d'une mission extraordinaire en Chine. A la suite des graves événements dont l'Empire du Milieu venait d'être le théâtre, il s'agissait de conclure un traité de commerce et de navigation qui nous assurât sans intermédiaire les avantages politiques et commerciaux que l'Angleterre et les États-Unis avaient stipulés directement pour eux-mêmes à la fin de la guerre dirigée par l'Angleterre contre le Céleste Empire. Les instructions de M. de Lagrené, qui lui laissaient à peu près carte blanche en ce qui concernait les relations avec la Chine, lui prescrivaient en même temps de chercher à procurer à la France, sur un des points de l'extrême Orient, la possession d'une île qui pût servir à la fois d'établissement militaire pour sa marine et d'entrepôt pour son commerce. M. de Lagrené s'embarqua à Brest le 12 décembre 1843, avec sa famille (Mme et Mlles de Lagrené, ainsi qu'avec le personnel de sa mission (1). Il arriva à Macao le 13 août. A l'exemple du ministre américain, il choisit cette ville pour siége des négociations qu'il entama avec le commissaire chinois Ki-in, membre de la famille impériale, sous-précepteur de l'hé-

(1) Ce personnel était composé de MM. le marquis de Ferrière le Vayer, premier secrétaire; le comte Bernard d'Harcourt, deuxième secrétaire; F. Delahante; le vicomte de La Guiche; Marey-Monge; le duc de Tarente; Xavier Raymond; de Montigny; de Charles; Itier, inspecteur général des douanes; Ch. Lavollée, employé des douanes; le docteur Yvan, médecin; Hedde, Rondot, Haussmann et Renard, délégués du commerce. M. de Lagrené devait trouver à Macao M. Callery, nommé d'avance interprète de la mission.

ritier présomptif, un des présidents du conseil de la guerre, vice-roi des deux Kuan, etc. Celui-ci se rendit à Macao à la fin de septembre, et s'installa dans une pagode. Le 1er octobre il fit la première visite au ministre de France, qui la lui rendit deux jours après. Dès lors les négociations se poursuivirent sans interruption. Quand tout fut prêt, M. de Lagrené proposa à Ki-in de le reconduire, sur un vaisseau français, jusqu'à l'île de Whampoa, dans la rivière et à quelques milles de Canton, et de signer l'acte final à bord avant de se séparer. Le commissaire impérial y consentit avec empressement, et le 24 octobre 1844 au soir les deux plénipotentiaires signèrent à bord de *L'Archimède* le traité de Whampoa. Le temps qui s'écoula jusqu'aux ratifications du traité, qui furent échangées à Taï-pen-yu, près de Canton, le 25 août 1845, fut partagé entre des négociations en faveur de la liberté religieuse dans le Céleste Empire et l'accomplissement des instructions relatives à l'acquisition d'une colonie dans les mers de Chine. Les négociations pour la liberté du culte chrétien en Chine, entamées par M de Lagrené dès le commencement de ses rapports journaliers avec Ki-in et suivies avec beaucoup de zèle, furent l'objet d'une correspondance qui se prolongea pendant dix-huit mois, et qui aboutit finalement, à travers des obstacles et des péripéties de tous genres, à des concessions contenues dans les deux édits du mois d'août 1845 et du mois de mars 1846, lesquels autorisaient les Chinois à pratiquer la religion chrétienne, à construire des églises, etc. Ces édits, il est vrai, malgré l'engagement contracté par le commissaire impérial, ne furent point promulgués dans tout l'empire, et n'ont eu qu'une efficacité restreinte; mais l'effet moral était produit, et si l'on prend en considération le relâchement des liens qui rattachent la métropole aux provinces chinoises, ainsi que l'indépendance quasi souveraine de hauts fonctionnaires, trop souvent fanatiques, infidèles et cupides, on reconnaîtra que le représentant de la France, qui devait d'ailleurs soigneusement éviter jusqu'à l'apparence d'une intervention dans les affaires intérieures de la Chine, ne pouvait guère espérer plus ni obtenir davantage (1). Pour s'occuper activement de la seconde partie de la tâche qui lui était assignée, M. de Lagrené, après quelques jours passés à Canton, quitta la Chine vers le milieu du mois de décembre, et se rendit d'abord à Manille, pour se diriger de là sur Basilan, une des îles de l'archipel Soulou, plus particulièrement signalée à ses investigations, et qui avait été précédemment explorée sur l'ordre de l'amiral Cécile; trois mois entiers furent consacrés à cette affaire. Une convention intervint d'abord avec les principaux habitants de l'île, qui s'engageaient à reconnaître la souveraineté de la France et à la proclamer à sa première réquisition; puis, comme il paraissait à peu près certain que Basilan relevait de Soulou, M. de Lagrené, pour prévenir toute contestation future, s'adressa au rajah de Soulou, et, après trois conférences avec ce prince, entouré de ses pairs et du grand conseil de la nation, obtint du rajah l'abandon pour cent ans de ses droits sur Basilan, moyennant une somme déterminée. Le gouvernement français, après mûr examen, renonça à prendre possession de cette île, à la souveraineté de laquelle, d'ailleurs, l'Espagne invoquait des droits, plus ou moins fondés. Une longue et minutieuse exploration commerciale de Java suivit la campagne de Soulou. De retour en Chine en août 1845 et les ratifications à peine échangées, M. de Lagrené visita les ports du nord, Amoy, Ning-Po, Chusan, alors occupé par les Anglais, et enfin Shang-haï, dont il apprécia l'importance et qu'il désigna comme devant être le centre de notre établissement consulaire. Le 7 janvier 1846, il quitta la Chine, et revint par l'Égypte à Marseille, où il débarqua à la fin de mai. Élevé à la pairie le 4 juillet 1846, il prit une part active à la dis-

(1) Voici le second de ces édits (mars 1846) :

« Le grand-chancelier de l'empire à Ki, assistant ministre d'État, gouverneur général des deux *Kuan*, et à Huan, lieutenant gouverneur de la province de Canton. Le 25 de la 1re lune de la 26e année de Tao-Kuan, l'empereur nous a signifié l'édit suivant :

« Ki-in et ses collègues nous ayant ci-devant adressé une pétition dans laquelle ils demandaient que ceux qui professent la religion chrétienne dans un but vertueux fussent exempts de culpabilité; qu'ils pussent construire des lieux d'adoration, s'y rassembler, vénérer la croix et les images, réciter des prières et faire des prédications sans éprouver en tout cela le moindre obstacle, nous avons donné notre adhésion impériale à ces divers points pour toute l'étendue de l'Empire.

« La religion du Seigneur du ciel, en effet, ayant pour objet essentiel d'engager les hommes à la vertu, n'a absolument rien de commun avec des sectes illicites, quelles qu'elles soient; aussi avons-nous accordé dans le temps qu'elle fût exempte de toute prohibition, et devons-nous également faire en sa faveur toutes les concessions que l'on sollicite maintenant, savoir :

« Que toutes les églises chrétiennes qui ont été construites sous le règne de Kang-hi dans les différentes provinces de l'empire et qui existent encore, leur destination primitive étant prouvée, soient rendues aux chrétiens des localités respectives où elles se trouvent; à l'exception cependant de celles qui auraient été converties en pagodes ou en maisons particulières.

« Et s'il arrive dans les différentes provinces qu'après la réception de cet édit, les autorités locales exercent des poursuites contre ceux qui professent vraiment la religion chrétienne, sans commettre aucun crime, on devra infliger à ces autorités le châtiment que méritera leur coupable conduite.

« Mais ceux qui se couvriront du masque de la religion pour faire le mal; ceux qui convoqueront les habitants des districts éloignés pour former des assemblées subversives, comme aussi les malfaiteurs membres d'autres religions, qui, empruntant faussement le nom de chrétiens, s'en serviront dans un but de désordre; tous ces gens-là, coupables d'actions perverses et par cela même infracteurs des lois, devront être rangés parmi les criminels et punis suivant les lois de l'empire.

« Il faut ajouter aussi qu'en conformité avec les traités récemment conclus, il n'est en aucune façon permis aux étrangers de pénétrer dans l'intérieur du pays pour y prêcher la religion, car les réserves faites à cet égard doivent demeurer clairement établies.

« Portez cet édit à la connaissance de qui de droit. — Respectez ceci. »

cussion de la loi sur la prolongation du privilége de la Banque de France, parla sur les petites coupures des billets de banque, et développa des considérations assez avancées sur le mécanisme des établissements de crédit et les phénomènes de la circulation. La révolution de Février vint bientôt après briser sa carrière. Envoyé en 1849 par le département de la Somme à l'Assemblée législative, il y vota constamment avec la majorité conservatrice, fit partie de la commission du budget, présida en 1850 la commission des fonds secrets, et fut associé souvent en qualité de rapporteur aux travaux des diverses commissions chargées de l'examen des traités de commerce ou des conventions postales. Le 2 décembre 1851 il fut arrêté à la mairie du dixième arrondissement, conduit à Vincennes et bientôt rendu à la liberté. Depuis lors M. de Lagrené, aussi habile diplomate qu'homme intègre, a vécu retiré des affaires publiques. Il est un des administrateurs du chemin de fer du Nord. L. L—T.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Biogr. des 750 Repres. à l'Ass. legislative.* — *Renseignements particuliers*

LAGRENÉE (*Louis-Jean-François*), surnommé *l'Albane français*, peintre français, né à Paris, le 30 décembre 1724, mort dans la même ville, le 17 juin 1805. Il apprit son art sous la direction de Carle van Loo, et obtint le grand prix de peinture par son tableau de *Joseph expliquant les songes*. Il fut envoyé à Rome comme pensionnaire du gouvernement, et par l'étude des antiques s'y fortifia dans le dessin, qualité qui manquait alors essentiellement à l'école française. De retour à Paris, en 1753, son mérite fut assez apprécié pour qu'en 1755 l'Académie de Peinture lui fût ouverte. Il composa pour tableau de réception *Déjanire enlevée par le centaure Nessus*, morceau reproduit par la gravure et justement admiré. Différents ouvrages qu'il exécuta à cette époque le firent connaître à l'étranger. Élisabeth, impératrice de Russie, l'appela à sa cour, le fit son premier peintre, et l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg le choisit pour son directeur. Malgré son honorable et lucrative position, Lagrenée revint à Paris en 1781; il professa aussitôt à l'Académie, et peu de temps après Louis XVI lui confia la direction de l'Académie française à Rome. Ce fut là qu'il composa un de ses tableaux les plus importants : *La Veuve d'un Indien*. A son retour Lagrenée reçut du roi un logement au Louvre et une pension de 2,400 livres; il fut aussi recteur de l'Académie. Sous la République, il professa à l'École spéciale des Beaux-Arts, et Napoléon, en 1804, le nomma chevalier de la Légion d'Honneur et conservateur du Musée. Lagrenée mourut âgé de quatre-vingt-un ans. « Cette longue vie, dit un des contemporains, fut toute *sacrifiée aux Grâces*. Doué d'un caractère sensible et doux, il se peignait dans ses ouvrages; son dessin est agréable et coulant; ses compositions sont aimables et légères; il peignait de préférence des déesses, des Nymphes et des Amours se jouant ou badinant ensemble, ce qui lui valut le surnom de l'*Albane français*; un de ses tableaux fut singulièrement remarqué en exposition publique. Ce tableau représente *Les Grâces lutinées par les Amours*. Le lit des Grâces est le lieu où se passe la scène : là on voit les Amours se cacher dedans, dessous et jusque dans les rideaux du lit; tandis que les Grâces, quoique nues, se défendant avec décence et de leur mieux des espiégleries des Amours, prennent les attitudes les plus agréables et montrent les formes les mieux dessinées, qu'une couleur douce et vraie relève d'autant mieux que le ton du lit est d'un vert foncé. » En effet les qualités qui distinguent Lagrenée sont la fraîcheur du coloris, la grâce et la délicatesse des contours, une certaine volupté à la fois pudique et provocante dans les poses; mais l'exagération de ces qualités a fait justement reprocher à quelques-uns de ses ouvrages de l'affectation et de la mollesse. Il n'a pas su éviter *la manière* et est rarement resté naturel. En outre, le génie de l'invention ne perce pas dans ses productions; il n'est le plus souvent qu'un habile *arrangeur* de personnages, de groupes, empruntés çà et là aux meilleurs maîtres; il ne faut donc pas s'étonner si, malgré l'immense réputation qu'il eut de son temps et ses nombreuses productions, son nom n'est plus aujourd'hui cité parmi ceux des artistes éminents dont s'honore la France. Ses grands ouvrages, recherchés en Russie, en Angleterre, sont presque sans valeur devant les amateurs français; il n'y a que quelques-uns de ses petits tableaux de chevalet qui soient encore disputés dans les ventes publiques. Outre les tableaux de Lagrenée déjà cités, nous mentionnerons : *Alexandre consolant la famille de Darius*; — *Le Sacrifice de Polixène*; — *La Mort du Dauphin*; — *La chaste Suzanne*; — *Cérès enseignant l'agriculture à Triptolème*; — *Le Désespoir d'Armide*; — *Sarah et Agar*; — *Achillas présentant à César la tête de Pompée*; — *La Vierge aux Anges*; — *Apollon et la Sibylle*; — *Marcellus*. Plusieurs de ces ouvrages ont été reproduits par la gravure. A. DE LACAZE.

Livrets et Archives des Musées du Luxembourg, du Louvre, des Gobelins et de Versailles. — Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.*

LAGRENÉE (*Jean-Jacques*), peintre français, frère cadet du précédent, né en 1740, à Paris, mort dans la même ville, le 13 février 1821. Après avoir étudié la peinture chez son frère, il alla se perfectionner en Italie. Il suivit son frère en Russie. De retour à Paris, l'Académie de Peinture l'admit dans son sein, et le nomma bientôt professeur. Depuis 1771 il exposa successivement au Louvre : *Saint Paul prêchant dans le désert*; — le *Baptême de Jésus-Christ*; — *Hector*; — *Albinus fuyant de Rome*

avec sa famille; — *Télémaque racontant ses aventures à Calypso*; — *Jubilius tuant sa femme, ses enfants et se tuant lui-même devant un consul romain*; — *L'Arche dans le temple de Dagon causant la peste chez les Philistins*; — le *Martyre de saint Étienne*; — *Tarquin admirant la vertu de Lucrèce*; — *Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon*; — *Les Noces de Cana*, pour le palais de Fontainebleau, etc Ses tableaux offraient en général une ordonnance faiblement conçue; sa couleur et son dessin laissaient souvent à désirer; mais sa touche était habile, son exécution ferme. Dans ses petits tableaux il y avait de la grâce, et ses dessins étaient recherchés. Lagrenée a reproduit très-habilement sur la toile, sur le bois, sur le verre et le marbre, par des procédés ingénieux, des peintures des thermes et des vases étrusques et des arabesques. Attaché pendant quelque temps à la manufacture de Sèvres, ses dessins produisirent une heureuse révolution dans les formes et dans les ornements des vases de cette manufacture. GUYOT DE FÈRE.

Notice de Vaudoyer, *Moniteur* du 22 février 1821.

LAGRENÉE (*Anthelme-François*), peintre français, fils de Louis-Jean-François, né en 1775, mort du choléra, en avril 1832. Il fut élève de Vincent, étudia particulièrement les chevaux, leur forme, leurs allures, et traita ce genre avec une grande vérité, comme on le voit dans ses tableaux historiques des usages et costumes russes, qu'il peignit à Saint-Pétersbourg, où il resta plusieurs années. Quelques-uns de ces tableaux parurent au salon de 1831. Outre des portraits il a peint *Œdipe rencontrant Laius dans le sentier funeste*, qui parut au salon de 1819. G. DE F.

Annuaire des Artistes français, années 1833-1834.

LAGRIVE (*Jean* DE), géographe et graveur français, né à Sedan, en 1689, mort à Paris, le 18 avril 1757. Il fit ses études dans sa ville natale; après avoir achevé sa philosophie, il vint à Paris, et entra chez les Lazaristes. Consacré prêtre, il fut envoyé en Pologne, et professa la philosophie dans un collége de sa congrégation à Cracovie. Il revint à Paris, en 1714, et quitta l'habit religieux pour se livrer plus librement à l'étude de la géographie; il apprit le dessin, la gravure, l'arpentage, les opérations trigonométriques, et dessina un plan de Paris; mais mécontent des graveurs qu'il avait employés, il brisa les planches et grava lui-même son plan, qui parut en 1728. Il le fit suivre des plans de Versailles et des jardins de Marly. Il obtint alors le titre et la place de géographe de la ville de Paris. Il fût ensuite chargé de dessiner une carte du cours de la Seine et de ses principaux affluents, puis il fut employé avec Cassini pour déterminer le méridien de l'Observatoire. Enfin, il entreprit un plan détaillé des divers quartiers de Paris; mais la mort ne lui permit de publier que le plan de la Cité ou de l'île du Palais, qui vit le jour en 1754. On trouva des matériaux pour la suite de cet ouvrage dans les papiers de Lagrive, et Huguin, son élève, fit encore paraître le quartier de Sainte-Geneviève en 1757, et les îles Saint-Louis et Louviers. On a en outre de l'abbé de Lagrive : *Manuel de Trigonométrie pratique*; Paris, 1754, in-8°; 1805, in-8°, avec une table de logarithmes; — *Plan de Paris*; 1729, in-fol.; 1744, in-fol., 1735, 1744, in-fol.; 1740, demi-feuille; — *Plan des fontaines de la ville et des faux bourgs de Paris*, 1737, dans le *Traité de la police* de Lamare; — *Environs de Paris*; 1731, neuf feuilles; — *Carte des Jurisdictions ressortissantes en la Cour des Aides de Paris, élections, greniers à sel*, etc.; Paris, 1747, in-pl.; — *Plan de la ville de Beauvais*, gravé par Riolet, vers 1750, in-4°. J. V.

Éloge de l'abbé de Lagrive; dans les *Mém. de Trévoux*, janvier 1758, p. 158. — Lelong et Fontette, *Biblioth. Histor. de la France*. — *Journal de Verdun*, novembre 1754, p. 328.

LA GUÉRINIÈRE. *Voy.* ROBICHON.

LA GUÉRONNIÈRE (*Arthur*, vicomte DE), publiciste français, né en 1816; neveu de M. de La Guéronnière, qui servait en qualité d'aide de camp auprès de La Rochejaquelein, et qui reçut ce chef vendéen dans ses bras lorsqu'il tomba mortellement blessé, fut élevé dans les sentiments du plus pur royalisme. Marié à dix-neuf ans à M[lle] des Étangs de Lastour, il consacra les premières années de sa jeunesse à l'étude, se préparait pour ainsi dire sans le savoir à la carrière politique qui devait s'ouvrir un jour devant lui. Il débuta vers 1840, dans *L'Avenir national*, journal légitimiste de Limoges, fondé par son frère aîné. Séduit par les idées de monarchie libérale de M. de Châteaubriand et de M. de Lamartine, il les développa dans la presse provinciale avec une vigueur et un éclat qui attirèrent bientôt l'attention sur lui, et qui dès cette époque lui assignaient une place sur un théâtre plus élevé. Après la révolution de 1848, M. de Lamartine, dont il avait conquis l'estime et l'amitié, lui offrit la préfecture de la Corrèze, qu'il refusa ; il resta auprès de l'illustre orateur, devenu ministre des affaires étrangères sans aucun titre officiel et en qualité d'ami. Lorsque M. de Lamartine quitta le ministère des affaires étrangères, M. de La Guéronnière fonda avec lui *Le Bien public*. Ce journal ne vécut qu'environ six mois, et occasionna à ses fondateurs des sacrifices considérables. M. Émile de Girardin ouvrit alors les colonnes de *La Presse* au jeune publiciste, qui y donna pendant quinze mois le concours le plus actif et le plus brillant. A l'époque où *La Presse* arbora le drapeau du socialisme, M. de La Guéronnière se sépara ouvertement d'elle par une lettre adressée à M. Émile de Girardin, et qui fut publiée dans ce journal. Dans cette lettre se trouvait cette phrase : « Votre audace vous pousse, ma prudence me retient. » Peu de temps après, M. de La Guéronnière prit la direction du journal *Le Pays*, avec M. de

Lamartine. Un dissentiment ne tarda pas à s'élever entre l'illustre poëte et son collaborateur, à propos d'une étude historique et politique sur Louis-Napoléon, publiée dans *Le Pays*. Désavouée par M. de Lamartine, cette étude, qui semblait prophétiser l'avenir, eut un immense retentissement, et contribua beaucoup à grandir la renommée littéraire de son auteur. Le rédacteur en chef du *Pays* ne reprit la plume que quelques jours après le coup d'État du 2 décembre, et ses premières paroles furent toutes de conciliation. Nommé député par le département du Cantal aux élections de 1852, il signala son passage à la chambre par un rapport important sur l'abolition définitive de la peine de mort en matière politique. Il conserva jusqu'en 1854, avec son mandat législatif, la direction politique du *Constitutionnel* et *du Pays*. Le 18 septembre 1854 il fut nommé conseiller d'État, et fut promu au grade de commandeur en 1858 : il était chevalier depuis le 15 août 1852. M. de La Guéronnière préside depuis six ans le conseil général de la Haute-Vienne, le seul qui, sous sa présidence et sur sa proposition, ait voté une allocation en faveur de M. de Lamartine. Outre un grand nombre d'articles publiés dans divers journaux, on a de lui : *Études et Portraits politiques contemporains ;* Paris, 1851 et 1856, in-8°. Dans cet ouvrage sont appréciés avec impartialité des hommes d'opinions et de situations bien différentes ; savoir : l'empereur Napoléon III, l'empereur Nicolas Ier, le roi Léopold Ier, le comte de Chambord, le prince de Joinville, M. Thiers, M. de Morny, le général Cavaignac ; — *Souvenirs et Notes sur M. Bineau et les finances de l'empire ;* Paris, 1858 ; et diverses études dans la *Revue Contemporaine;* par exemple : *Les Souverains écrivains : Henri IV, Napoléon III, Louis XIV*, etc ; et *Du rôle des hautes classes sous le gouvernement impérial*. M. de La Guéronnière est encore l'auteur d'une brochure qui a paru au mois de mars 1858, sous le titre de : *L'empereur Napoléon III et l'Angleterre*, et qui a produit dans toute l'Europe une grande sensation. On lui attribue aussi une autre brochure politique intitulée : *L'empereur Napoléon III et l'Italie*, qui a paru au mois de janvier 1859.

Son frère aîné, Alfred DE LA GUÉRONNIÈRE, fondateur de L'*Avenir national*, a publié *Les Hommes d'État de l'Angleterre*. Son frère cadet, *Charles* DE LA GUÉRONNIÈRE, entré dans l'administration en 1852 comme sous-préfet de Bressuire, est aujourd'hui préfet des Vosges.

Documents communiqués.

LA GUÉRONNIÈRE (*Octave* DE), cousin du précédent, marin français, né en 1811, mort le 7 janvier 1859, à Toulon. Entré dans la marine en 1829, il débuta dans sa carrière à la prise d'Alger, et fit avec distinction la plupart des campagnes maritimes de cette époque. Après la prise de Bomarsund (campagne de la Baltique, en 1855), il ne rentra en France que pour recevoir une nouvelle destination : il fut envoyé dans la mer Noire pour y prendre le commandement du *Berthollet*. En 1858 il reçut des mains de l'empereur la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

Moniteur du 20 janvier 1859.

LAGUERRE (*Élisabeth-Claude* JACQUET DE), musicienne française, née en 1659, à Paris, et morte dans cette ville, le 27 juin 1729. Elle manifesta dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour la musique. A peine âgée de quinze ans, elle parut à la cour, où elle se fit remarquer par son habileté sur le clavecin. Louis XIV prenait beaucoup de plaisir à l'entendre, ce qui engagea Mme de Montespan à la garder trois ou quatre ans auprès d'elle. Mlle Jacquet épousa ensuite Marin de Laguerre, organiste de Saint-Séverin, et suivit son mari à Paris, où sa réputation ne fit que s'accroître ; elle possédait surtout un merveilleux talent dans l'art de préluder et d'improviser sur l'orgue et sur le clavecin. Ses amis l'engageaient à travailler pour le théâtre. Duché, jeune alors et qui n'avait encore rien donné au public, lui offrit le poëme d'un grand opéra, en cinq actes, intitulé *Céphale et Procris*. Mme de Laguerre composa la musique de cet opéra, qui fut représenté le 15 mars 1694 ; mais, malgré l'enthousiasme qu'avaient excité les répétitions de l'ouvrage, la pièce n'eut que cinq ou six représentations (1). Cette artiste de mérite a publié trois livres de cantates à voix seule, un livre de pièces de clavecin, et un recueil de sonates pour le même instrument. En 1721 un *Te Deum* de sa composition fut exécuté dans la chapelle du Louvre, pour la convalescence du roi. Mme de Laguerre mourut à l'âge de soixante-dix ans, et fut inhumée dans l'église Saint-Eustache, sa paroisse. D. D.-B.

Histoire de l'Académie royale de Musique, par un des secrétaires de Lully. — De La Borde, *Essai sur la Musique.* — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.* — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire, musicale, etc., etc.*

LAGUERRE (*Marie-Sophie*), cantatrice française, née en 1755, à Paris, et morte dans cette ville, le 14 février 1783. Admise d'abord comme choriste à l'Académie royale de musique en 1774, elle débuta sur ce théâtre en 1776, dans le rôle d'*Adèle de Ponthieu*, musique de La Borde, et au mois de juin de la même année elle joua avec beaucoup de succès celui d'*Alceste*, que Mlle Levasseur venait de créer. Deux ans après, lors de la retraite de Melle Sophie Arnould, Mlle Laguerre partagea l'emploi de première chanteuse avec Mlle Levasseur, et ne se montra pas inférieure à sa rivale. La lutte était alors

(1) On compte en France quatre femmes qui ont écrit de la musique pour le théâtre et dont les ouvrages ont été représentés. La première en date est Mme de Laguerre; viennent ensuite Mme Simons Candeille, Mme Sophie Gail, et, de nos jours, Mlle Louise Bertin.

établie entre Gluck et Piccini. Celui-ci voulut donner aussi une *Iphigénie en Tauride*, dont il confia le rôle principal à Mlle Laguerre; elle s'en acquitta admirablement à la première représentation, qui eut lieu le 23 janvier 1781, mais il n'en fut pas de même à la seconde. Ce jour-là, l'actrice ayant fait avec quelques seigneurs un repas dans lequel les vins les plus généreux n'avaient point été épargnés, entra en scène en chancelant et balbutia au point d'exciter les rires et les huées du public. La spirituelle Sophie Arnould, apercevant sa camarade dans cet état, s'écria : « Ce n'est pas Iphigénie en Tauride que nous voyons-là, c'est Iphigénie en Champagne » Mlle Laguerre reçut l'ordre de se rendre au For-l'Évêque pour y expier sa faute pendant quinze jours; seulement, comme le service de l'Opéra ne pouvait être interrompu, on allait la chercher pour chanter et on la reconduisait ensuite à sa prison. A la troisième représentation du même ouvrage, l'actrice, arrivant à ces mots :

O jour fatal, que je voudrais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie,

les exprima avec tant de sentiment et d'à-propos qu'elle fut couverte d'applaudissements; et tandis que l'assemblée entière demandait sa grâce, des princes sollicitaient la même faveur auprès du ministre, qui se laissa fléchir. Mlle Laguerre fut reconduite en triomphe à son hôtel. Douée d'une voix pure et touchante, d'un physique plein de charme, elle était devenue l'idole des habitués de l'Opéra, et elle aurait encore acquis plus de réputation comme cantatrice si malheureusement son inconduite ne fût venue arrêter les progrès de son talent et abréger ses jours. Elle mourut à l'âge de vingt-huit ans. Les recueils du temps sont remplis d'anecdotes et de vers ayant trait aux intrigues galantes de cette enchanteresse avec les seigneurs et les riches financiers, qu'elle ruinait les uns après les autres. On trouva dans son portefeuille sept à huit cent mille francs en billets de la caisse d'escompte; elle laissait, en outre, quarante mille livres de rente, deux maisons et une foule d'objets d'art du plus grand prix.

Dieudonné DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale, etc.*

LA GUESLE (*Jean* DE), magistrat français du seizième siècle, mort dans sa maison de Laureau en Beauce, près d'Épernon, vers la fin de 1588. Il appartenait à une bonne famille d'Auvergne Son père, François de La Guesle, était maître d'hôtel de la reine Catherine de Médicis. Jean de La Guesle fut d'abord destiné à l'Église; mais après la mort de son frère aîné il entra dans la magistrature. Il avait fait de bonnes études en France et en Italie, et fut reçu conseiller au parlement de Paris. Catherine de Médicis lui fit donner la charge de premier président au parlement de Bourgogne, et Charles IX lui confia diverses négociations. La Guesle s'en acquitta si bien que le roi le nomma son procureur général au parlement de Paris en 1570. Henri III se servit encore de lui, et le créa président à mortier au même parlement en 1583. Cinq ans après, la journée des barricades ayant obligé le roi à se retirer à Chartres, le parlement, indigné, chargea le président de La Guesle de témoigner au monarque le ressentiment qu'il en éprouvait. Il se retira ensuite dans sa maison de campagne. Un de ses fils, *François* DE LA GUESLE, nommé archevêque de Tours en 1579, mourut à Paris, le 30 octobre 1614. J. V.

Blanchard, *Histoire des Présidents du parlement de Paris*. — Moréri, *Grand Dict Histor.*

LA GUESLE (*Jacques* DE), magistrat français, fils du précédent, né à Paris, en 1557, mort dans la même ville, le 3 janvier 1612. Il succéda à son père dans la charge de procureur général au parlement de Paris. Après la journée des Barricades il voulut quitter la capitale; mais, reconnu à l'une des barrières, il fut conduit à la Bastille. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il alla rejoindre Henri III à Saint-Cloud; ce fut lui qui eut le malheur d'introduire Jacques Clément dans le cabinet du roi; et, indigné de l'attentat dont il fut témoin, il tira son épée et en frappa l'assassin au visage. La Guesle fut aussi attaché à Henri IV qu'il avait été dévoué à son prédécesseur. Appelé au conseil où l'on décidait les mesures à prendre pour la pacification du royaume, il s'y opposa à l'expulsion des jésuites, ce qui fit demander son renvoi lors de l'attentat de Jean Châtel; mais Henri IV n'y consentit point, et La Guesle mourut en exercice. On a de lui : *Lettre sur l'Assassinat de Henri III*, imprimée à la suite du *Journal de l'Estoile*, édition de Lenglet-Dufresnoy; — *Remontrance faite à Mantes, en la présence du roi Henri IV, en 1594, par Jacques de La Guesle, procureur général, et Louis Brisson, avocat général au parlement, au nom de la reine Louise, douairière de France, pour avoir justice du parricide du défunt roi Henri III, avec l'acte et cérémonies qui y furent observées*; Paris, 1610, in-4°; — *Traité en forme de contredits, touchant le comté de Saint-Pol*; Paris, 1634, in-4°; — *Remarques curieuses touchant le comté de Saint-Pol*; Paris, 1635, in-4°; on a mis à la suite les *Remontrances faites par Jacques de La Guesle au nom du roi, à Élizabeth, reine d'Angleterre, pour Marie, reine d'Écosse*; — *Récit du Procès fait au maréchal de Biron*, imprimé à la fin du 1er volume des *Lettres et ambassades* de Philippe Canaye; il y en a des exemplaires tirés à part, in-fol.; — *Recueil de Remontrances au parlement*; Paris, 1611, in-4°. La Bibliothèque impériale conserve manuscrites ses *Remontrances touchant la dissolution du mariage de Henri IV et de Mme Marguerite de Valois*. J. V.

Moréri, Grand Dict. Histor. — *Lelong, Biblioth. Hist. de la France.*

LA GUESNERIE (*Charlotte-Marie-Anne* CHARBONNIER DE), romancière française, née en Anjou, vers 1710, morte à Angers, le 6 janvier 1785. Elle se fit une certaine réputation dans ce groupe de femmes de talent qui se distinguèrent vers le milieu du dernier siècle. On a peu de détails sur sa vie. Elle aima, dit-on, M. Louet, de l'académie d'Angers, qui la délaissa. C'est ce qui l'aurait décidée à se livrer au culte des lettres. Tous ses ouvrages sont anonymes. On a vendu, lors de la dispersion du cabinet Grille, une de ses lettres adressée d'Angers à l'abbé Rangeard, 12 mars 1765. Elle lui confie, pendant le séjour qu'il fait à Paris, le soin de revoir, de vendre et d'imprimer ses ouvrages. « Je vous demande pour toute grâce, lui dit-elle, un secret inviolable et serais au désespoir d'être connue. »

Son premier roman, publié sous le titre de *Memoires de Milady B.*, par Mme R., Amsterdam et Paris, 1740, in-16, fut attribué à madame Riccoboni, et justifie souvent l'erreur des contemporains par la grâce et l'émotion du style. Ses autres ouvrages n'eurent pas moins de succès. Ils ont pour titres : *Iphis et Aglaé*, roman, par M.; Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Les Ressources de la Vertu, par l'auteur des* Mémoires de Milady B.; Amsterdam et Paris, 1782, 2 vol. in-12). Célestin PORT.

Catalogue des collections de M. Toussaint Grille, p. 197 et 240. — *Hist. des Femmes françaises*, t. V, p. 480.

LA GUETTE (*Gérard* DE), financier français, né dans le treizième siècle, à Clermont (Auvergne), mort en 1322. Homme de basse naissance, mais fin et rusé, il s'éleva, à force d'intrigues, à la place de surintendant des finances. Après la mort de Philippe le Long, qui l'avait protégé contre ses ennemis, il fut accusé de concussions, et Charles IV, sévère justicier, dit Dutillet, le fit appliquer à la question pour l'obliger à révéler les sommes qu'il avait extorquées au trésor royal et le lieu où il les tenait cachées. Il expira dans les tourments en 1322, sans avoir fait aucun aveu. Le peuple, qui le haïssait, parce qu'il avait conseillé l'établissement de nouveaux impôts, s'empara de son cadavre, le traîna dans les rues, et l'attacha ensuite aux fourches de Montfaucon. Savaron croit que sa mémoire fut réhabilitée; il se fonde sur l'anoblissement de sa famille et sur les emplois que ses descendants exercèrent dès le règne de Philippe de Valois. J. V.

Mezeray, *Hist. de France*, an. 1322. — Savaron, *Chronol. des Etats Généraux.*

LA GUETTE (*Catherine* MEURDRAC DE), dame française, fille de Vincent Meurdrac, et connue par d'intéressants *Mémoires*, née à Mandres en Brie, le 20 février 1613, morte vers 1680. Mariée en 1635 à Jean Marius ou Mariot de La Guette, elle habita Sussy, tandis que son mari, successivement capitaine au régiment de Normandie en 1632, au régiment de la Meilleraye en 1639, dans la compagnie de chevau-légers en 1642, dans le régiment de Marsin en 1647, faisait la guerre en Lorraine, en Allemagne, en Flandre, en Roussillon, en Normandie, en Italie, en Espagne. Les troubles de la Fronde, qui rendirent dangereux le séjour des environs de Paris, permirent à Mme de La Guette de déployer des qualités viriles, dont elle se vante avec beaucoup de complaisance. Marius de La Guette, attaché au général Marsin, passa avec lui du côté du prince de Condé, et servit en Guyenne. Mme de La Guette se rendit à Bordeaux en 1653, et travailla à ménager un accommodement entre la cour et le parti des princes. La Guette se rendit auprès de Condé dans les Pays-Bas, rentra en France avec lui, et mourut en 1665. Deux fils de Mme de La Guette restèrent avec Marsin au service de l'Espagne, et passèrent ensuite à celui de la Hollande. Mme de La Guette alla les y rejoindre. Elle eut le malheur de perdre son fils aîné, colonel dans l'armée du prince d'Orange et tué au siége de Maëstricht : c'est sur ce triste événement que s'arrêtent ses *Mémoires*. On pense qu'elle mourut en Hollande. Les *Mémoires* de Mme de La Guette, publiés à La Haye, 1681, in-18, étaient devenus rares. M. Moreau en a donné une nouvelle édition; Paris, 1856, in-18, dans la *Bibliothèque Elzévirienne.* Z.

Moreau, *Notice sur M. et Me de La Guette*, en tête de son édition.

LA GUICHE (Famille DE), ancienne et illustre maison de Bourgogne. Les principaux membres sont :

LA GUICHE (*Renaud* DE), chevalier français, né à la fin du douzième siècle, accompagna saint Louis à sa première croisade. Un acte de ce chevalier, conservé dans les archives de Dijon, porte la date de 1209. J. V.

LA GUICHE (*Gérard* DE), seigneur de Nanton et de Chaumont en Charolois, vivait au commencement du quinzième siècle. Il fut fait chevalier par le duc de Bourgogne, dont il était sujet, à la bataille de Liége, en 1408. Il fut depuis chambellan du roi, bailli de Mâcon, et sénéchal de Lyon. Investi de la confiance de Jean sans Peur, il négocia en 1417 le traité de Mâcon entre ce prince et le duc de Bourbon. J. V.

P. Anselme, *Hist. généal. et chron. de la Maison royale de France, des Pairs, Grands-Officiers de la couronne*, etc.

LA GUICHE (*Pierre* DE), diplomate français, né en 1464, mort dans sa terre de Chaumont, en 1544. Successivement chevalier, conseiller et chambellan du roi, bailli d'Autun et de Mâcon, il remplit les ambassades de Rome, d'Espagne, d'Angleterre et de Suisse. En 1515 il signa à Genève, avec les Cantons suisses, un traité qui prépara celui de Fribourg, conclu l'année suivante. Après la bataille de Marignan, Pierre de La Guiche, qui avait déjà sous ses ordres six à sept mille hommes, fut chargé par le roi de négocier une levée de dix mille Suisses pour les conduire au connétable de Bourbon. En 1518 il entama auprès de

Henri VIII d'Angleterre la négociation de la cession de Tournay et de ses dépendances au roi François Ier. En 1536 il fit un second voyage en Angleterre pour des affaires touchant les intérêts de la famille royale. J. V.

P. Anselme, *Hist. Généal.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Guichardin, *Hist. des Guerres d'Italie*, liv. XII.

LA GUICHE (*Claude* DE), fils du précédent, mort à Rome, le 9 avril 1553. Successivement prieur de Losne et de Saint-Pierre de Mâcon, abbé de Beaubec et de Hautecombe, évêque d'Agde, puis de Mirepoix, ambassadeur à Rome et en Portugal, il assista comme envoyé de France au concile de Trente. J. V.

P. Anselme, *Hist. Généal.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

LA GUICHE (*Philibert* DE), petit-fils du précédent, né vers 1540, mort à Lyon, en 1607. Nommé très-jeune bailli et capitaine de la ville de Mâcon, il refusa, en 1572, d'exécuter les ordres de la cour pour le massacre des protestants. Successivement gouverneur du Bourbonnais, du Beaujolais, du Lyonnais, etc., chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et conseiller d'État, il reçut de Henri III, en 1578, la charge de grand maître de l'artillerie, vacante par la démission du maréchal de Biron, et la conserva jusqu'en 1595. Le 9 mai 1588, veille de la journée des Barricades, il s'opposa énergiquement, dit le *Journal de L'Etoile*, aux projets du monarque, qui, plein de courroux contre le duc de Guise, voulait le faire tuer lorsqu'il se présenterait dans l'appartement de la reine. Ses remontrances produisirent quelque impression sur l'esprit du roi. Henri IV eut pour La Guiche autant d'estime qu'en avait eu son prédécesseur. La Guiche se distingua à la bataille d'Arques et à la bataille d'Ivry, où il commandait l'artillerie, laquelle eut une grande part au succès, grâce aux bonnes dispositions de ce général. Il avait déjà pu faire faire quatre décharges à ses pièces avant que les ennemis eussent tiré un seul coup de canon. En 1595 il fut nommé gouverneur de Lyon. Il mourut dans cette ville sans laisser de postérité directe. J. V.

P. Anselme, *Hist. Généal.* — Moréri, *Grand Dict. Histor.* — L'Étoile, *Journal.*

LA GUICHE (*Jean-François* DE), comte de La Palice, seigneur de Saint-Géran, maréchal de France, neveu du précédent, né en 1569, mort au château de La Palice (Bourbonnais), le 2 décembre 1632. Gouverneur du Bourbonnais, il fit ses premières armes sous le maréchal d'Aumont, en 1588, et se signala en diverses circonstances sous Henri IV. En 1615 il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde, et conserva cette charge jusqu'à la fin de sa vie. En 1619 Louis XIII l'éleva à la dignité de maréchal de France. Il prit une grande part aux affaires de son temps, et commanda les armées royales aux siéges de Clérac, de Montauban, de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1621 et 1622. J. V.

P. Anselme, *Hist. Généal.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

LA GUICHE (*Henriette* DE), dame de Chaumont, duchesse d'Angoulême, fille du précédent, née en 1598, morte le 22 mai 1682. Elle épousa en 1619 Pierre de Matignon, comte de Thorigny, et en 1629 Louis-Emmanuel de Valois, duc d'Angoulême, petit-fils de Charles IX. Aimant les lettres, elle avait rassemblé dans le monastère des minimes de La Guiche, fondé par elle, des manuscrits du plus grand prix, entre autres la *Cité de Dieu* de saint Augustin, traduite par Raoul de Presles. Ce manuscrit, un des plus beaux qu'il y ait en France pour les vignettes et les lettres majuscules, se trouve maintenant à la Bibliothèque de Mâcon. La duchesse d'Angoulême a été célébrée par Senecey et d'autres poëtes de son temps, dont elle était la protectrice. Elle vivait retirée dans sa terre de Chaumont, qu'elle se plaisait à orner. Sa fille unique épousa le duc de Joyeuse, de la maison de Lorraine, et fut mère du dernier duc de Guise. J. V.

P. Anselme, *Hist. Généal.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

LA GUICHE (*Bernard* DE), comte de Saint-Géran, de La Palice et de Jaligny, général français, petit-fils du comte de La Palice, né en 1641, mort subitement à Paris, le 18 mars 1696. Il est surtout connu sous le nom de *comte de Saint-Géran*. Soustrait au moment de sa naissance, il eut à soutenir un procès fameux pour être réintégré dans son état, qui lui fut rendu par arrêts du parlement de 1663 et 1666. Lieutenant général, chevalier des ordres du roi, il remplit diverses ambassades à Florence, à Londres et à Berlin. Il ne laissa qu'une fille, religieuse. En lui s'éteignit la branche des La Guiche Saint-Géran. J. V.

Mme de Sévigné, *Lettres.* — Saint-Simon, *Mémoires.*

LA GUICHE (*Claude-Elisabeth*, marquis DE), historien français, issu d'une branche collatérale de la famille précédente, était, selon Fontette, l'auteur de *Notes sur les Antiquités de la ville de Mâcon et du Mâconnais*, avec un *Extrait des Mémoires historiques sur les États du Mâconnais*, in-fol., dont le manuscrit porte la date de 1746. Ce manuscrit, qui se trouvait dans la bibliothèque de Michault à Dijon, paraît avoir été perdu. J. V.

Lelong et Fontette, *Biblioth. histor. de la France*, t. III.

LA GUICHE (*Louis-Henri-Casimir*, marquis DE), homme politique français, né en 1777, mort à Paris, le 16 mai 1843. Nommé pair de France le 15 août 1815, puis inspecteur des gardes nationales de Saône-et-Loire en 1820, il présida les grands colléges électoraux du même département de 1815 à 1830.

Son fils, le *marquis de La Guiche*, ancien capitaine d'état-major, fut nommé député par l'arrondissement de Charolles (Saône-et-Loire) en 1846. Il appartenait aux opinions conservatrices. J. V.

Biagne, *Annuaire Histor. et Biogr.*, 1844, 2e partie, p. 31. — *Almanach de la Noblesse.*

LAGUILLE (*Louis*), historien et théologie

français, né à Autun, en 1658, mort à Pont-à-Mousson, en 1742. Il appartenait à la Société de Jésus, et se trouva au congrès de Bade en 1714. Il montra dans cette assemblée beaucoup de zèle pour la paix, ce qui lui valut de bonnes pensions des parties intéressées. On a de lui : des vers latins et français *Sur Leopold II*, duc de Lorraine; Pont-à-Mousson, 1699, in-4°; — *Oraison funèbre de Louis XIV*, prononcée à Strasbourg, le 18 novembre 1715; — *Histoire d'Alsace ancienne et moderne, depuis César jusqu'au mariage de Louis XV;* Strasbourg, 1727, 2 vol. in-fol. ou 8 vol. in-8°. Cette histoire commence par une notice succincte sur l'Alsace sous les Romains, et finit par plusieurs titres et preuves qui peuvent beaucoup servir aux historiens; mais le P. Laguille, historiographe d'un pays dont il ignorait la langue, jésuite plein de zèle et un peu partial, a souvent cédé, dans le corps de son ouvrage, à la légèreté de l'école historique du dix-huitième siècle; — *Exposition des sentiments catholiques sur la soumission due à la constitution* Unigenitus; 1735, in-4°; — *Préservatifs pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage;* Nanci, 1739, in-12.

L. C—E.

Dict. Hist. (1822). — Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.*

LAGUNA ou **LACUNA** (*André* comte de), médecin et philologue espagnol, né à Ségovie, en 1499, mort en 1560. Il commença ses études dans sa ville natale, les continua à l'université de Salamanque, et alla les achever à Paris, où l'attirait surtout le désir de se perfectionner dans la langue grecque. Il étudia aussi la médecine à Paris, mais l'on doute qu'il s'y soit fait recevoir docteur. Il retourna en Espagne en 1536, prit le grade de docteur à Tolède, et partit pour les Pays-Bas, où se trouvait Charles-Quint, dont il mérita la confiance. Il resta pendant cinq ou six ans à Metz, alors ville impériale, se rendit ensuite en Italie, et séjourna successivement à Padoue, à Bologne, à Rome. Jules III le créa comte palatin et chevalier de Saint-Pierre. De Rome Laguna partit pour l'Allemagne, qu'il ne fit que traverser, et revint dans les Pays-Bas. Mais arrivé à Anvers, il fut pris du désir de revoir sa patrie, et alla mourir en Espagne. Dans les haltes d'une vie qui fut une course perpétuelle, Laguna publia plusieurs ouvrages, dont les titres sont : *Anatomica Methodus, sive de sectione humani corporis contemplatio;* Paris, 1535, in-8°; — *Compendium curationis præcautionis morbi passim, populariter grassantis : hoc est vera et exquisita ratio noscendæ, præcavendæ, atque propulsandæ febris pestilentialis;* Strasbourg, 1542, in-8°; — *Europa ἑαυτοντιμωρουμενη, sive se ipsam torquens : actio apud Colonienses XXII, januarii die, anno MDXLIII;* Cologne, 1543; — *Victus Ratio scholasticis pauperibus paratu facilis et salubris;* Paris, 1547, in-8°; — *Galeni Vita;* Venise, 1548; — *Galeni omnium operum, exceptis iis quæ in Hippocratem composuit, Epitome;* Venise,..., in-fol.; Bâle, 1551, in-fol.; — *Annotationes in Galeni versiones quæ ad suum tempus prodierunt;* Venise, 1548, in-8°; — *De articulari Morbo;* Rome, 1551, in-8°; — *Methodus cognoscendi extirpandique nascentes in vesicæ collo carunculas;* Rome, 1551, in-8°; — *Epitome omnium Rerum et Sententiarum quæ notatu dignæ in commentariis Galeni in Hippocratem exstant;* Lyon, 1554, in-8°; — *Adnotationes in Dioscoridis factam a Joanne Ruellio interpretationem;* Lyon, 1554, in 16; — *Epistola apologetica ad Joannem Cornarium;* Lyon, 1554, in-8°. Laguna a traduit du grec en latin, le Περὶ φυσιογνωμονικῶν, d'Aristote; Paris, 1535; — le Περὶ Κόσμου, du même; Alcala, 1538; — le Περὶ φυτῶν, attribué à Aristote; Cologne, 1543; — le Περὶ ἀρετῶν, attr. au même; Cologne, 1544; — les deux dialogues dramatiques de Lucien intitulés Τραγοποδάγρα et Ὠκύπους, publiés d'abord avec le Περὶ Κόσμου; Alcala, 1538; la traduction de la Τραγοποδάγρα fut réimprimée avec le traité *De Articulari Morbo;* Rome, 1551, in-8°; — le *De Historia philosophica* de Galien; Cologne, 1543; — *Libri octo ultimi ex Commentariis Geoponicis, seu de re rustica olim Constantino Cæsari adscriptis;* Cologne, 1543, in-8°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*

LAGUS (Λάγος), père de Ptolémée, le fondateur de la monarchie égyptienne, vivait vers 350 avant J.-C. Il épousa Arsinoé, concubine de Philippe, et qui était, dit on, enceinte à l'époque de son mariage. Aussi on regarda généralement Ptolémée comme fils de Philippe; et c'est sans doute à ce titre que Théocrite l'appelle descendant d'Hercule. Lagus était d'une naissance obscure. Il se remaria avec Antigone, nièce d'Antipater, et eut d'elle Bérénice, qui épousa son demi-frère Ptolémée. Y.

Pausanias, I, 6. — Quinte-Curce, IX, 8. — Plutarque, *De cohib. Ira*, 9. — Théocrite, *Idyl.*, XVII, 26, 34, 61, avec les *Schol.* — Suidas, au mot Λάγος.

LA HAIE (*Charles* DE), graveur français, né à Fontainebleau, en 1641. Il partit pour l'Italie, et y grava (avec Blomaert, Blondeau, Spierre et quelques autres artistes) les peintures des trois salons du palais Pitti à Florence, d'après Pietro de Cortone; — *La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus* d'après Ciro Ferri; — *Coriolan menaçant les Romains de sa vengeance*, et plusieurs autres pièces d'après différents maîtres. Le plus estimé de ses ouvrages est la gravure du tableau de Romanelli, représentant *Les Philosophes grecs dans les jardins d'Academus.*

A. DE L.

Basan, *Dict. des Graveurs.* — *Dict. Hist.* (1822). — Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.*

LAHAIZE (*Jean* DE), publiciste français, né à La Rochelle, au commencement du seizième

siècle, mort vers 1572. Avocat éloquent, il embrassa avec ardeur la cause des réformés. Ce fut lui qui, le 15 septembre 1565, porta la parole devant Charles IX à son entrée à La Rochelle. Ce fut encore lui qui fut député, avec Jacques Cochon, auprès du même prince, afin d'obtenir une réduction sur l'impôt extraordinaire de 50,000 livres dont la ville venait d'être onérée. Il harangua Jeanne d'Albret et son fils, de même que le prince de Condé, à leur arrivée à La Rochelle. Lahaize est l'auteur des ouvrages intitulés : *Premier Discours brief et véritable sur ce qui s'est passé en la ville et gouvernement de La Rochelle de* 1567 *à* 1568; 1573, in-4°; — *Deuxième Discours brief, etc., de* 1568 *à* 1570; 1575, in-4°; on suppose que ces deux dates de 1573 et 1575 sont celles d'une réimpression; — *Quarante-sept Sermons de Jean Calvin sur les huit derniers chapitres des propositions de Daniel*; La Rochelle, 1565, in-fol., publiés par Lahaize, qui prétendait les tenir d'un de ses amis. On peut admettre avec le P. Arcère (*Hist. de La Rochelle*) que ces écrits sont d'utiles documents pour apprécier la fin du seizième siècle. G. DE F.

Arcère, *Hist. de La Rochelle*, t. I et II. — Rainguet, *Biographie Saintongeaise*.

LAHALLE (*Pierre*), littérateur français, né le 9 novembre 1785, à Rouen, mort en 1830. Fils d'un négociant, il étudia à Paris les mathématiques, et chercha des ressources dans l'enseignement de cette science. Il prit part à la rédaction de plusieurs recueils, notamment au *Mercure du dix-neuvième siècle*, à la *Chronique indiscrète* (1825) et à la *Biographie universelle des Contemporains* de Rabbe. On a de lui : *Essai sur la Musique, ses fonctions dans les mœurs et sa véritable expression*, suivi *d'une Bibliographie musicale*; Paris, 1825, in 18; — *La Levée des Plans*; ibid., 1826, in-12, pl.; — et diverses traductions de l'anglais. K.

Quérard, *La France Littéraire*.

LA HARPE (*Jean-François* DE), célèbre critique français, né à Paris, le 20 novembre 1739, mort dans la même ville, le 11 février 1803. On prétend généralement qu'il naquit de parents inconnus, et fut recueilli par les sœurs de la charité dans la rue de La Harpe, d'où il prit son nom. C'est une erreur (1). La Harpe était d'une famille noble, originaire de Savoie, établie dans le pays de Vaud, mais extrêmement déchue de fortune. Ses ennemis lui reprochèrent plus tard la misère de ses premières années. Après s'être longtemps irrité de leurs attaques, il écrivit, dans un moment d'humilité chrétienne : « L'auteur (lui-même), à l'âge de neuf ans, a été nourri six mois par les sœurs de la charité de la paroisse Saint-André-des Arts, et l'on sait que jusqu'à l'âge de dix-neuf ans il a été élevé et nourri par charité. » Admis au collége d'Harcourt en qualité de boursier, grâce à la bonté du principal, M. Asselin, La Harpe y fit de brillantes études, et obtint deux ans de suite le prix d'honneur. Au sortir du collége, il eut l'imprudence de composer avec quelques-uns de ses camarades des couplets contre divers membres du collége d'Harcourt, ce qui a fait dire que son premier essai littéraire fut une satire contre ses maîtres et contre le principal du collége qui avait été le protecteur de ses jeunes années. M. Boissy-d'Anglas, ami de La Harpe, prétend au contraire que les couplets « n'étaient ni contre ses maîtres ni contre ses bienfaiteurs. Cette plaisanterie, ajoute-t-il, était l'ouvrage de plusieurs jeunes gens, et M de La Harpe fut le seul puni parce qu'il était pauvre, sans appui, sans état, sans protecteur, et parce qu'il eut le courage de garder à ses compagnons le secret le plus inviolable. » Cette peccadille fut punie avec une révoltante sévérité. M. de Sartine, lieutenant de police, fit enfermer le jeune homme à Bicêtre, et lui accorda ensuite comme grâce d'être transféré au For-l'Évêque, où il resta plusieurs mois. Cet odieux abus de pouvoir, s'ajoutant à la misère de ses premières années et à sa position gênée au sortir du collége, aigrit son caractère, naturellement décidé et dominateur. Malgré sa petite taille et son humble position, il portait dans le monde un air hardi, un ton tranchant qui lui firent de bonne heure beaucoup d'ennemis et lui attirèrent bien des épigrammes. Il débuta à l'âge de vingt ans par un volume d'héroïdes, genre de poésie alors fort à la mode; celles de La Harpe n'ont rien de remarquable. Il les fit précéder d'un *Essai sur l'Héroïde*, où l'on pressent un critique. Il disait de Fontenelle : « M. de Fontenelle, estimable sans doute à bien des égards, a tenté presque tous les genres de poésie parce qu'il n'était né pour aucun. » Le jugement est excellent, mais La Harpe ne se doutait pas qu'il s'appliquait à lui-même au moins autant qu'à Fontenelle. En novembre 1763, il donna sa tragédie de *Warwick*, qui eut un grand succès. Cette pièce n'offre cependant que des qualités négatives. On y trouve peu de mauvais goût et de déclamation, mais on y chercherait vainement de l'invention, de la force, ou même quelques traits vigoureux et d'un grand effet. « On dirait, écrit Grimm, que c'est le coup d'essai d'un jeune homme de soixante ans. J'aimerais bien mieux y remarquer plus d'inégalité et de

(1) Les détails suivants, extraits par M. Ravenel des registres officiels de l'hôtel de Ville, et communiqués à M. Sainte-Beuve, ne laissent pas de doute sur la légitimité de la naissance de La Harpe. « Jean-François de La Harpe est né à Paris, sur la paroisse de Saint-Nicolas-du Chardonnet, le 20 novembre 1739. Il est le seul des enfants de J. F. Delharpe et de Marie-Louise Devienne, dont le nom, sur l'acte de baptême, soit orthographié *Delaharpe*. Le père signe toujours *De harpe*, et sur l'acte de décès d'une fille morte âgée de dix ans, le 8 novembre 1741, il prend les qualités de gentilhomme et officier suisse. » La Harpe n'avait pas dix ans quand son père mourut (6 mai 1749) : il en avait un peu plus de seize lorsqu'il perdit sa mère.

force, et moins de sagesse. » Fier et un peu enivré de son succès, La Harpe imprima son *Warwick* avec une lettre adressée à Voltaire, dans laquelle il discutait d'un ton de maître les principes de l'art dramatique, et parlait de ses ennemis avec une dédaigneuse hauteur. Ses autres tragédies ne répondirent ni à son attente ni à celle du public. *Timoléon*, joué le 1er août 1764, tomba. Vers le même temps La Harpe fit un assez sot mariage. « Il vient de se marier, dit Grimm, avec la fille d'un limonadier, qui fait des vers. Une mauvaise tragédie et un mariage, c'est faire deux sottises coup sur coup ». La Harpe était alors, suivant l'expression de Collé, un des auteurs les plus mal à l'aise, et deux autres tragédies, *Pharamond*, représenté le 14 août 1765, et *Gustave Wasa*, le 3 mars 1766, ne relevèrent ni sa fortune ni sa réputation. Découragé par ce triple échec et pressé par la pauvreté, il alla avec sa femme chercher un asile auprès de Voltaire à Ferney. Il y fut très-bien accueilli de Voltaire, qui le traita paternellement; il joua sur le théâtre du château les tragédies du maître, et se permit quelquefois d'en corriger les vers faibles. Voltaire acceptait ces corrections de bonne grâce; il appréciait le goût littéraire de La Harpe, et ne craignait point de l'avoir pour rival (1). En quittant Ferney au mois de février 1768, La Harpe revint à Paris, et commença à se faire connaître comme critique au *Mercure;* mais avant de devenir une autorité il eut de rudes luttes à soutenir. « C'est comme journaliste, dit M. Sainte-Beuve, que dès ses débuts La Harpe se montre d'abord le plus remarquable, et avec une verve propre qui se produit moins dans son style que dans la suite de sa conduite même et de son zèle. Son goût n'est ni très-rare ni très-curieux, ni même exquis; mais dans son ordre d'idées, ce goût est pur, sain et judicieux; il est prompt et n'hésite pas. Tel je trouve La Harpe dans la plupart des articles du *Mercure* qui lui ont valu tant de représailles et de rancunes; tel dans la *Correspondance avec le grand-duc de Russie,* où il se donne toute carrière en fait de décisif. Dès qu'on veut entrer à son tour dans ce genre de littérature un peu convenu et circonscrit du dix-huitième siècle pour en juger en détail et avec proportion, on ne saurait mieux faire que d'entendre La Harpe. N'oublions pas qu'une grande partie de l'originalité de sa critique a péri; joignons-y toujours la personne même de l'Aristarque qui y faisait commentaire, sa véhémence de geste et de ton, ce qu'il y avait de piquant (et même de choquant) à le voir se retourner sur des amis, des camarades de la veille, du moment qu'il y croyait le bon goût intéressé. Ses articles nous semblent assez froids aujourd'hui; mais les plaignants et les blessés appelaient cela des satires pleines de fiel, et si on le lui reprochait, comme l'honnête Dorat le fit un jour, il répondait naïvement : « Je ne puis m'en empêcher; cela est plus fort que moi. » Voilà le critique, celui à qui Voltaire n'avait pas besoin de crier *macte animo*, comme il fit tant de fois, celui dont il a eu tort de dire que « son courage était égal à son génie, » mais égal et même supérieur à son goût, c'est ce qu'il eût fallu dire. La Harpe, comme tous les vrais critiques destinés à agir en leur temps, tels que Malherbe, Boileau, Samuel Johnson, a eu le courage de ses jugements, il en a eu l'intrépidité et jusqu'à la témérité imprudente, en face de la cohue des petits auteurs offensés. »

La Harpe s'exerça aussi avec succès dans le genre académique, qui convenait à son talent judicieux, élégant et peu original. Son *Éloge de Fénelon* et celui de Catinat furent couronnés par l'Académie Française; mais rien ne servit plus sa réputation qu'un drame de *Mélanie ou la religieuse*, dont la représentation ne fut pas autorisée, mais que l'auteur lut dans les plus brillantes sociétés de Paris. En attaquant les vœux forcés, La Harpe flattait les idées du temps, et il ne flattait pas moins le goût du jour, par la sensibilité déclamatoire et le pathétique vulgaire qui abondent dans sa pièce. Voltaire déclarait que « l'Europe attendait *Mélanie* »; en même temps il disait à Grimm : « Cela n'est pas très-bon; cela réussira pourtant : c'est un drame, et l'on aime aujourd'hui les drames à Paris. » *Mélanie* réussit en effet, et ce succès contribua à faire entrer La Harpe à l'Académie Française (1776); mais ses ennemis saisirent l'occasion de mêler de l'amertume à son triomphe. La séance de réception offrit un curieux spectacle, dont nous empruntons le récit à M. Sainte-Beuve. « La Harpe succédait à Colardeau : Marmontel, chargé de le recevoir, fit naturellement l'éloge du prédécesseur. Il montra Colardeau semblable à ses écrits, doux, sentimental, modeste, affligé de la critique et se promettant bien de ne l'exercer jamais contre personne : « Voilà, monsieur, dans un homme de lettres, un caractère intéressant. » Ce simple mot devint le signal de l'applaudissement universel, et à partir de là tout le discours de Marmontel fut pris comme un persiflage, et, tourné contre le nouvel élu : « L'homme de lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne point rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avait de lui-même, s'était annoncé par des talents heureux..... » A chacun de ces mots flatteurs pour le défunt, on interrompit Marmontel, qui devenait malin à son tour, plus malin encore sans doute qu'il n'avait pensé l'être, et qui, par ses pauses marquées, se laissait très bien interrompre. La Harpe cependant faisait bonne contenance, bien qu'il ait dit depuis qu'à un moment il fut tenté de prendre la parole et d'apos-

(1) *Voy.* sur les rapports de La Harpe avec Voltaire l'ouvrage de Chabanon, intitulé : *Tableau de quelques circonstances de ma vie.* Il disait de lui. « C'est un four qui chauffe toujours et ne cuit jamais. »

tropher le public. La scène alors eût été complète. Telle qu'elle se passa, cette réception à l'Académie fut une espèce d'exécution. » L'entrée de La Harpe à l'Académie fut donc le signal d'un redoublement d'invectives de la part de ses ennemis; et comme il rendait largement injures pour injures, il s'en suivit des polémiques d'une incroyable violence, et dans lesquelles le critique du *Mercure* n'eut pas le public pour lui. On admira et on admire encore les sarcasmes poignants de Gilbert s'écriant dans son *Apologie :*

Si j'évoque jamais du fond de son journal
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
« C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique (1).

Un article intempestif où La Harpe critiquait sans ménagement Voltaire, son ancien bienfaiteur, mort récemment, un autre article où il se donna le tort et le ridicule de faire lui-même l'éloge de sa tragédie des *Barmécides*, portèrent le déchaînement au comble. La Harpe comprit que la position n'était pas tenable, et il quitta le *Mercure*, qu'il rédigeait depuis 1770. Il revint alors au théâtre, qui le dédommagea un peu de ses mésaventures de critique. Les *Barmécides* joués le 11 juillet 1778) n'eurent, il est vrai, que onze représentations; mais *Philoctète*, imitation assez fidèle de Sophocle, obtint du succès; *Jeanne de Naples* (21 décembre, 1781), *Les Brames* (15 décembre 1783), *Coriolan* (3 mars 1784), *Virginie* (11 août 1786) subirent sans échec l'épreuve de la représentation. La Harpe, qui reconnaissait de bonne grâce la faiblesse des trois tragédies jouées après *Warwick*, tenait beaucoup à ses autres pièces. Aujourd'hui il nous est impossible d'établir aucune distinction entre des œuvres également fastidieuses; c'est à peine si *Mélanie* pour quelques passages touchants, et *Philoctète* pour une intention de simplicité, méritent un souvenir.

La Harpe s'est exercé avec aussi peu de bonheur dans d'autres genres poétiques. Ses odes sont au dessous du médiocre; et ses poésies légères, même le poëme de *Tangu et Félime*, sont insignifiantes (1). Là n'est point son titre durable; il se trouve tout entier dans le cours de littérature qu'il professa au Lycée. Cet ouvrage, malgré de grands défauts et l'absence de qualités supérieures, n'a pas perdu la popularité qu'il conquit tout aussitôt, et mérite de fixer l'attention. Citons encore sur ce point M. Sainte-Beuve. Il est curieux de lire le jugement d'un des premiers critiques de notre temps sur un des premiers critiques du siècle dernier. « Le Lycée (ouvert en 1786, au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Valois) était une fondation à la fois scientifique et littéraire, une élégante Sorbonne à l'usage des gens du monde. La Harpe monte dans sa chaire vers deux heures de l'après-midi. L'élite des jeunes dames, des gens d'esprit et des littérateurs, tout ce qu'il y a de plus brillant à cette florissante époque de Lous XVI entoure sa chaire. Il s'y assied avec calme, avec assurance, avec dignité. Par son attitude, par son excellent débit de lecture comme par la qualité de sa parole, il justifie bien ce mot de Voltaire : « Vous avez toujours été fait pour le noble et l'élégant, c'est votre caractère. » Nous avons là encore un La Harpe critique, mais non plus polémique, professeur et non plus journaliste. Pour la première fois en France, l'enseignement tout à fait littéraire commence et se met en frais d'agrément; pour la première fois, quand on n'est ni frivole ni érudit, et qu'on cherche une juste et moyenne culture, on voit se dérouler des cadres faciles qui étendent et reposent la vue de l'esprit, même quand le professeur n'a pas réussi complétement à les remplir. Sur l'antiquité il ne fait que courir sans doute, il est léger; pour un homme aussi instruit et dont c'est le métier de l'être, il a des ignorances singulières et des oublis; il n'en a pas moins sur les époques intermédiaires qu'il franchit rapidement, et où son auditoire ne lui demandait du reste que des esquisses très-suffisantes alors. Mais à mesure qu'il approche des belles époques de la littérature

(1) Avant Gilbert, Le Brun n'avait pas été moins mordant contre La Harpe, dans cet excellent passage de son *Épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie*.

De La Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet. Ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites : ce froid rimeur se caresse lui-même;
Au défaut du public, il est juste qu'il s'aime;
Il s'est signé grand homme, il se dit immortel
Au *Mercure* ! — Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine;
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! J'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Le même Le Brun a atteint le sublime du sarcasme dédaigneux dans cette belle épigramme, où il venge le grand Corneille des critiques de La Harpe.

Ce petit homme, à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

(1) Voici sur La Harpe poëte et critique le jugement de Grimm en 1779 : « M. de La Harpe a beaucoup plus d'esprit que de connaissances, beaucoup moins d'esprit que de talent, et beaucoup moins d'imagination que de goût; mais il sait parfaitement Racine et Voltaire; et quoiqu'il n'ait pas encore justifié toutes les espérances qu'on avait pu concevoir de l'auteur de *Warwick*, c'est encore le meilleur élève qui soit sorti de l'école de Ferney. Il est malheureux que les circonstances l'aient obligé à perdre tant de temps à dire du mal des autres, et à se défendre ensuite contre les ennemis qu'il se faisait tous les jours en exerçant un si triste métier. »

française ses jugements se fixent et s'affermissent ; le dix-septième siècle, en quelques-unes de ses parties et de ses œuvres, n'a jamais été mieux analysé. On n'a jamais mieux parlé de la tragédie de Racine et selon Racine. Entendons-nous bien : ne demandons à La Harpe aucune de ces vues supérieures qui sortent de certaines habitudes et de certaines limites, et qui supposent des comparaisons neuves et étendues. Il y a des régions pour les esprits et les talents : celle de La Harpe, c'était la région moyenne des esprits de son temps ; et c'est pour s'y être tenu et y avoir rassemblé toutes ses forces qu'il a si utilement agi et si réellement influé autour de lui...... En reprenant une à une les pièces de Racine, La Harpe développe d'heureuses ressources d'analyse, et il fait l'éducation de ses auditeurs. L'ancienne tragédie française (je dis ancienne, parce qu'elle n'existe plus) avait ses règles, ses artifices, ses convenances, que Racine surtout avait connus et portés à sa perfection et dont il était devenu l'exemplaire accompli. La Harpe, après Voltaire, les entendait et les sentait plus que personne, et il est le meilleur guide en effet du moment qu'on veut entrer dans l'économie même et dans chaque partie de ce genre de composition pathétique et savante...... Ce n'est pas un critique curieux et studieusement investigateur que La Harpe, c'est un professeur pur, lucide, animé. Il étend, il développe et il applique les principes de goût de Voltaire, et sans avoir de son imprévu ni de son piquant, il a quelque chose de son agrément clair, aisé et naturel. Dans l'expression comme dans les idées, il trouve ce qui se présente d'abord et ce qui est à l'usage de tous. Il a l'élégance facile, celle qui jusqu'à un certain point peut s'enseigner ; il n'a pas l'élégance exquise et suprême. Il était excellent pour donner aux esprits une première et générale teinture. » Ces éloges ne s'appliquent qu'aux bonnes parties du *Cours*, à celles qui concernent certaines périodes du dix-septième et du dix-huitième siècle. Pour l'antiquité La Harpe est toujours superficiel et presque toujours inexact (1) ; pour le moyen âge et la renaissance, il est nul, plus nul qu'il n'était permis après les travaux des bénédictins et de Sainte-Palaye. La seconde partie du dix-huitième siècle est aussi très-défectueuse, mais pour d'autres motifs. L'auteur s'y est trop abandonné à ses rancunes personnelles et à des passions religieuses d'autant plus ardentes qu'elles étaient l'effet d'une plus tardive conversion.

La Harpe avait d'abord été philosophe à la manière de Voltaire ; plus tard, il se laissa entraîner par la révolution plus loin même qu'il ne convenait à un disciple de Voltaire. Il accueillit la république avec un enthousiasme qui survécut aux terribles événements de 92 et de 93 (1), mais qui ne l'empêcha pas d'être arrêté comme suspect au mois d'avril 1794. Dans sa prison il lut les *Psaumes*, l'*Évangile*, divers ouvrages religieux ; une grande révolution se fit en lui, et lorsqu'il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor il était catholique fervent. Malheureusement en devenant chrétien La Harpe n'était pas devenu charitable, et il attaqua avec violence les idées qu'il avait longtemps partagées. Il se lança dans la réaction royaliste, et prêcha la révolte contre la Convention. La défaite des royalistes, le 13 vendémiaire, ne le rendit pas plus prudent, et il s'attira au 18 fructidor une proscription qu'il évita en se cachant dans les environs de Corbeil. Le 18 brumaire lui permit de revenir à Paris et de reparaître au Lycée. Il eut le tort de publier peu après la *Correspondance littéraire* qu'il avait adressée au grand-duc de Russie (depuis l'empereur Paul) de 1774 à 1791. Dans ce journal, qui ne saurait soutenir la comparaison avec la *Correspondance* de Grimm, La Harpe traite avec rigueur ses contemporains ; ils les immole tous à une idole, et cette idole c'est lui-même. Rarement la vanité se montra aussi naïvement expansive (2). La Harpe mourut avant la fin de l'orage suscité par cette fâcheuse publication ; il eut le temps d'applaudir aux débuts de Châteaubriand, qui a parlé de lui avec estime et reconnaissance. « Somme toute, dit-il, c'était un esprit droit, éclairé, impartial, au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à une belle action. » Dans son testament il exhorta ses compatriotes à entretenir des sentiments de paix et de concorde. Le conseil était piquant de la part de celui qui n'avait jamais prêché d'exemple.

La Harpe avait été marié deux fois ; la première

(1) « Souvent, dit M. Villemain (*Littérature au dix-huitième siècle*, t. III, 41e leçon), il a l'air de n'avoir pas lu les écrivains dont il parle avec admiration. Je ne rappellerai pas les expressions trop amères dont le savant helléniste Brunck s'est servi pour relever les fautes de La Harpe dans ses traductions de Sophocle. Les auteurs latins, Cicéron, Tite-Live lui étaient plus familiers. Il les analyse avec talent, avec vivacité ; rien ne manque souvent à ses éloges, que d'avoir saisi le vrai sens de l'auteur. Les traductions fréquemment semées dans le *Cours de Littérature* de La Harpe sont remplies des fautes les plus graves, les plus inattendues. L'esprit antique y est sans cesse altéré, et la pensée de l'original souvent défigurée par les plus singulières inadvertances. .... Enfin l'auteur du *Cours de Littérature*. .... semble un guide infidèle, trompeur, toutes les fois qu'il s'agit de littérature ancienne. »

(1) D'après une note manuscrite de Laya sur l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers, on trouva dans les papiers saisis chez Robespierre une lettre pleine de flagorneries que lui avait adressée La Harpe à l'occasion du discours prononcé, le 20 prairial an II (8 juin 1794), en l'honneur de l'Être suprême. Cette lettre ne figure point au nombre de celles qui furent imprimées dans le Rapport de Courtois (rédigé par Laya), parce que ce représentant, dit la note, eut la faiblesse de la rendre à La Harpe. *Voy.* dans le *Journal de la Librairie* (samedi 15 décembre 1888) un article de M. Ravenel.

(2) La *Correspondance* de La Harpe donna lieu à un spirituel pamphlet de Colnet, intitulé *Correspondance turque, pour servir de supplément à la Correspondance russe*.

avec Marie-Marthe Monmayeux, fille d'un limonadier. Il eut d'elle deux enfants, qui ne vécurent pas, et divorça en 1793. Quatre ans après il se maria avec une jeune personne (Mlle de Hatte-Longuerue), qui tout aussitôt demanda le divorce. Les ouvrages de La Harpe ne lui ont pas survécu, excepté le *Cours de Littérature*, dont quelques parties se lisent encore avec plaisir et utilité. On trouve aussi dans ses *Œuvres posthumes* un beau récit intitulé *La Vision de Cazotte*, et qui, suivant M. Sainte-Beuve, est son chef-d'œuvre. Jamais La Harpe n'avait donné une preuve si remarquable d'invention et de style. Sa fiction a eu l'honneur d'être prise au sérieux et de passer pour une prophétie authentique (1).

On a de La Harpe : *Héroïdes*, Paris, 1759, in-8°; — *Héroïdes et Poésies fugitives;* Paris, 1762, in-12; — *Warwick*, tragédie; 1763, in-8°; — *Mélanges Littéraires, ou épîtres et pièces philosophiques;* 1765, in-12; — *Éloge de Henri IV;* 1770, in-8°; — *Éloge de Fénelon;* 1771, in-8°; — *Éloge de Racine;* 1772, in-8°; — *Éloge de Catinat;* 1775, in-8°; — *Traduction de la vie des douze Césars par Suétone, avec des notes et des réflexions*; 1770, 2 vol. in-8°; — *Discours de réception à l'Académie Française;* 1776, in-4°; — *Traduction de* La Lusiade *de Camoëns, avec des notes et la vie de l'auteur;* 1776, 2 vol. in-8°; — *Éloge de Voltaire;* 1780, in-8°; — *Tangu et Félime*, poëme érotique; 1780, in-8°; — *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages;* 1780, 21 vol. in-8°; — *De la Guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts;* 1796, in-8°; — *Du Fanatisme de la Langue;* 1797, in-8°; — *Correspondance littéraire adressée au grand-duc de Russie;* 1801, 4 vol.; 1807, 2 vol. in-8°; — *Cours de Littérature*. La Harpe avait fait imprimer de son vivant douze volumes de cet important ouvrage; après sa mort on en ajouta quatre. Depuis cette époque le *Cours de Littérature* a été plusieurs fois réimprimé; parmi ces éditions la plus complète est celle de Firmin Didot, 3 vol. grand in-8°; elle contient de nombreux suppléments empruntés aux ouvrages de Louis Racine, de Chénier, et de MM. Saint-Marc, Philarète Chasles, Boissonade, Dunlop, Buchon; on distingue aussi l'excellente édition donnée par M. Buchon et précédée d'un discours préliminaire sur la vie de La Harpe, sur ses ouvrages et spécialement sur son cours de littérature par Daunou; 1825-1826, 18 vol in-8°. — *Mélanges inédits de Littérature de La Harpe pouvant servir de suite au Cours de Littérature*, publiés par Salgues; 1810, in-8°: ce sont des extraits du *Mercure;* — *Nouveau Supplément au Cours de Littérature de J.-F. de La Harpe*, publié par M. Barbier; 1818 in-8°: c'est un recueil de divers opuscules de La Harpe; — *Commentaire sur le Théâtre de Racine;* 1807, 7 vol. in-8°; — *Commentaire sur le Théâtre de Voltaire;* 1814, in-8°; — *Le Triomphe de la Religion ou le roi martyr*, épopée en six chants; 1814. La Harpe avait donné un choix de ses œuvres; Paris, 1778, 6 vol. in-8°. Petitot a publié ses œuvres choisies et posthumes; Paris, 4 vol. in-8°. L. J.

Grimm, *Correspondance Littéraire*. — Chazet, *Éloge de J.-F. de La Harpe*. — Mely-Janin, *Vie de J.-F. de La Harpe*. — Serieys, *J.-F. de La Harpe peint par lui-même*. — Peignot, *Recherches historiques, littéraires et bibliographiques sur la Vie et les Ouvrages de J.-F. de La Harpe;* Dijon, 1820, in-12. — Daunou, *Notice sur La Harpe*. — Saint-Surin, *Notice sur J.-F. de La Harpe*. — L. Thiessé, *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de J.-F. de La Harpe;* Paris, 1827. — Chénier, *Tableau de la Littérature française*. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. V. — Dussault, *Annales littéraires*, t. II, p. 109. — Auger, *Vie de La Harpe*, en tête de l'édition du *Cours de Littérature;* Paris, 1818. — Petitot, *Mémoires sur la Vie de La Harpe*, en tête de l'édition des *Œuvres choisies;* Paris 1806.

LA HARPE (*Amédée-Emmanuel*), général suisse, né au château de Uttins (pays de Vaud), en 1754, mort en 1796. Il entra d'abord au service de la Hollande. Proscrit par l'oligarchie bernoise, dont il s'était montré l'adversaire, il se réfugia en France, où il prit du service. C'était l'époque de la révolution. Nommé chef du 4e bataillon des volontaires de Seine-et-Oise, il fit, sous le maréchal Luckner, la campagne de 1792. Investi du commandement de Briançon, il soutint avec succès, dans les vallées des Alpes, une pénible guerre de partisans; puis il se distingua, en 1793, au siége de Toulon, et fut nommé général de brigade. Après avoir commandé quelque temps à Marseille, il reprit son poste à l'avant-garde de l'armée d'Italie. Chargé, en 1795, de couvrir un mouvement rétrograde de Kellermann, il montra dans cette manœuvre autant d'intelligence que de bravoure, et fut promu au grade de général de division; bientôt il contribua au succès de la journée de Loano, puis, sous le général Bonaparte, aux victoires de Montenotte, de Millesimo et de Dego. « L'effroi que vous inspirez aux ennemis de la république, lui écrivit à cette occasion le Directoire, peut seul égaler la reconnaissance et l'estime dues à votre courage et à vos talents. » En 1796, il franchit le Pô à la tête de l'avant-garde française; mais, attaqué de nuit par une colonne autrichienne, entre Lodi et Crémone, il fut, par une cruelle méprise, tué par une décharge de ses propres troupes. Bonaparte annonça ainsi cette mort au Directoire exécutif. « La république perd un homme qui lui était très-attaché, l'armée un de ses meilleurs généraux, et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère dans la discipline (1). » H. L.

(1) Petitot, éditeur des *Œuvres posthumes*, favorisa cette erreur en supprimant un post-scriptum dans lequel La Harpe déclarait que cette prophétie était supposée. *Voy.* sur ce point *Journal de la Librairie*, année 1817, p. 382, 383.

(1) Dans les *Mémoires de Napoléon*, t. III, p. 200, on trouve sur La Harpe la note suivante : « Ce général était

Moniteur universel, an 1793, n° 333 ; an III, n°s 13,199 ; an IV, n°s 215, 218, 224, 240. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VI. — Courcelles, *Biographie des Célébrités militaires* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France*. — *Victoires et Conquêtes des Français*. — Léonard Gallois, *Biographie des Contemporains par Napoléon*.

LA HARPE (*Frédéric-César* DE), homme d'État suisse et général au service de Russie, né à Rolle, en 1754, dans une famille noble du pays de Vaud, mort à Lausanne, le 30 mars 1838. A l'âge de quatorze ans, il fut confié à Nesemann, célèbre instituteur de Haldenstein, à l'école duquel il puisa des idées très-exaltées sur la liberté. Il se rendit ensuite à Genève, où il suivit les leçons de De Saussure et de Bertrand ; puis il passa à Tubingue, pour étudier le droit, et fut reçu docteur à vingt ans. Ayant embrassé la carrière du barreau, il devint avocat près la cour souveraine siégeant à Berne ; mais bientôt, dégoûté de cette profession, il se disposait à partir pour les États-Unis, alors en guerre avec l'Angleterre, lorsqu'on lui proposa d'accompagner un seigneur russe en Italie, en Sicile et à Malte. Il accepta, et se trouvait à Rome quand il reçut de l'impératrice Catherine II l'invitation de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour être placé auprès des jeunes grands-ducs Alexandre et Constantin (*voy.* ces noms) en qualité de précepteur. La Harpe sut gagner l'affection de ses élèves, tout en leur imposant des épreuves difficiles, tout en leur rappelant sans cesse que les autres hommes étaient leurs semblables, et qu'on devait respecter en eux les droits de l'humanité. Lorsque la révolution française éclata, La Harpe en embrassa les principes avec chaleur, et voulut, malgré son absence, travailler à l'affranchissement de son pays. A cet effet, il adressa, au nom de ses concitoyens, une requête au gouvernement de Berne, dans laquelle il demandait une convocation des états pour l'abolition des abus. Cette requête, qui fut précédée et suivie de plusieurs autres écrits destinés à exciter chez le peuple vaudois le mécontentement contre l'administration bernoise et à lui inspirer le désir de se rendre indépendant, occasionna des troubles, qui durent être réprimés par la force ; La Harpe ayant été reconnu comme le principal auteur de ces troubles, le gouvernement de Berne adressa des plaintes contre lui à l'impératrice de Russie, qui saisit l'occasion des fiançailles d'Alexandre pour l'éloigner, lui témoignant son déplaisir en ne lui accordant qu'une pension de retraite fort modique, sans lui assigner aucun nouvel emploi. La Harpe obtint seulement la permission de séjourner encore quelques mois dans le pays, et il quitta Pétersbourg en 1793. De retour à Genève, il ne put rentrer dans sa patrie, dont il avait été banni ; il prit le parti de se retirer à Paris, où il s'efforça de faire partager ses vues au gouvernement français et d'obtenir pour lui et ses partisans cette puissante protection. En effet, le Directoire fit consentir le conseil de Berne à une amnistie en faveur des Vaudois qui avaient pris part aux derniers troubles ; mais on excepta de cette mesure ceux qui par des écrits avaient été les instigateurs des désordres, et La Harpe se trouva ainsi exclu du bénéfice de l'amnistie pour laquelle il avait travaillé. Il n'en fut que plus irrité : il publia de nouveaux pamphlets, dans lesquels il déclarait une guerre à mort au patriciat de Berne et au gouvernement de ce canton ; enfin, il présenta au Directoire une adresse, signée par vingt-deux patriotes vaudois et fribourgeois, où il demandait à la France sa garantie pour l'exécution du traité de Lausanne, de 1565, provoquant de la sorte l'arrêté du 8 nivôse an VI (28 décembre 1797), par lequel le Directoire prit sous sa protection immédiate les citoyens vaudois qui réclamaient les droits de leur pays. Lorsque les partisans des principes proclamés par la république française furent assurés de l'appui de cette puissance, ils ne tardèrent pas à faire éclater la révolution en Suisse (1793) et à instituer la république helvétique une et indivisible. La Harpe, resté à Paris, leur servait d'interprète auprès du Directoire français. Appelé à entrer dans le corps législatif helvétique, il refusa cette nomination, en déclarant qu'il ne se croyait pas assez impartial pour prendre part à l'administration publique, dans les circonstances où l'on se trouvait. Néanmoins, nommé deux mois plus tard par le corps législatif membre du Directoire exécutif, il accepta cette haute magistrature, et devint bientôt le principal promoteur des mesures violentes et impitoyables adoptées par le pouvoir exécutif pour soutenir l'œuvre de la révolution. La Harpe poursuivait son système avec la plus opiniâtre rigueur, lorsque enfin un décret du corps législatif prononça la dissolution du Directoire helvétique, que La Harpe voulait dominer (1800). Il se retira à Lausanne, où l'on se contenta de le tenir en surveillance ; il était sur le point de quitter cette ville pour se rendre à Paris, lorsqu'une lettre, signée par le secrétaire général Mousson, et dans laquelle il était question d'une conspiration tramée par le gouvernement helvétique contre la sûreté de l'armée française en Italie, le fit arrêter en même temps que Mousson. La Harpe fut conduit à Berne, sous bonne escorte ; mais il réussit à s'évader de Payerne, traversa la principauté de Neuchâtel, rentra en France et se rendit à Paris, où il fut accueilli froidement par le premier consul, qui l'invita à ne plus se mêler des affaires publiques de la Suisse. Dès lors La Harpe se retira dans une campagne au Plessis-Piquet, près de Paris, où, s'efforçant d'oublier la politique, il s'occupa d'agriculture et de sciences naturelles. Il fit en 1802 un voyage en Russie, à l'occasion de l'a-

Suisse, du canton de Vaud. Sa haine contre le gouvernement de Berne lui ayant attiré des persécutions, il s'était réfugié en France : c'était un officier d'une bravoure distinguée. Grenadier par la taille et par le cœur, conduisant avec intelligence ses troupes, dont il était fort aimé, quoique d'un caractère inquiet. »

vénement d'Alexandre au trône, et reçut du jeune prince des témoignages flatteurs de sa reconnaissance et de son affection. En 1814 il reçut la visite d'Alexandre au Plessis Piquet, et sut reprendre sur son esprit un ascendant qui exerça une puissante influence sur la tournure des affaires de la Suisse à cette époque ; il assura, en particulier, l'indépendance du canton de Vaud contre les prétentions de Berne, et même il protégea contre toute espèce de réaction les personnes qui avaient pris une part active à la révolution du canton de Vaud et avaient réussi pendant plus de dix ans à se maintenir à la tête de l'administration de ce petit État. Après le congrès de Vienne, La Harpe alla demeurer à Lausanne, où il sut se concilier l'affection de ses concitoyens par ses manières aimables et bienveillantes et par la protection éclairée dont il entourait les sciences, les lettres et ceux qui les cultivaient. En 1834 il se prononça ouvertement et avec énergie contre la tentative des Polonais réfugiés, qui avaient abusé de l'hospitalité suisse pour envahir la Savoie. Vivement attaqué par Seigneux, dans son *Précis de la révolution du canton de Vaud*, Lausanne, 1831, 2 vol. in-8°, il se défendit dans des *Considérations sur le Précis*, etc., qu'il publia dans la même ville, en 1832. [*Enc. des G. du M.*]

On a en outre de La Harpe : *Notice sur le général Amédée La Harpe, autrement dit M. de Yens*; Paris, 1795, in-8°; — *Essai sur la Constitution du pays de Vaud*; Paris, 1776, 2 vol. in-8°; — *Aux Habitants du pays de Vaud, esclaves des oligarques de Fribourg et de Berne*; Paris, 1797, in-8°; — *Observations relatives à la proscription du général divisionnaire Amédée de La Harpe par MM. les patriciens de Berne en* 1791 ; Paris, 1796, in-4° ; — *Des Intérêts de la république française considérés relativement aux oligarchies helvétiques et à l'établissement d'une république indépendante dans la Suisse française*; Paris, 1797, in-8° ; — *Instructions sur l'assemblée représentative de la République Lémanique*; Paris, 1798, in-8°; — *F.-C. de La Harpe à ses concitoyens du pays de Vaud*; Paris, 1798, in-8°; — *Lettres de Philanthropus sur une prétendue révolution arrivée en Suisse en* 1790, *extraites de la Gazette anglaise* The London Chronicle, *traduites et accompagnées de notes*; Paris, an VI (1798), in-8°; — *Réponse à M. Desvignes, seigneur de Givrins, suivie de quelques observations relatives à l'écrit de M. de Mulinen, intitulé : Recherches historiques sur les anciennes assemblées des états du pays de Vaud, et d'Observations sur la proclamation lue par ordre de messieurs de Berne dans toutes les églises le* 18 *janvier* 1798 ; Paris, 1798, in-8° ; — *Second Mémoire ou Réponse au citoyen Kuhn*; 1800, in-8° ; — *Plainte portée le* 1er *juillet* 1800 *au corps législatif helvétique, relativement à l'arrestation de F.-C. La Harpe et à divers actes arbitraires*; 1800, in-8°; — *Histoire du major Davel*; 2e édition, 1805, in-12; — *Lettres de Helvetus sur diverses questions qui agitent la Suisse*; Lausanne, 1814, in-8°; — *Mémoire sur l'espèce de gouvernement établi à Berne* 25 *décembre* 1813; Paris, 1814, in-8°, — *Lettres de MM. de Haller et Wyss à M. Wursch*, traduites de l'allemand ; 1818 ; — *De la Publicité des discussions de la diète et du public helvétique*; Lausanne, 1819, in-8° ; — *Observations d'un Suisse sur les réflexions dirigées en* 1820 *et* 1821 *contre l'indépendance de la Suisse*; Lausanne, 1821, in-8° ; — *Souvenirs de l'histoire de la Suisse présentés sous la forme de dialogues, et dédiés aux jeunes Vaudois qui fréquentent les écoles cantonales*; Lausanne, 1823, in-8° ; — *De l'institution du jury dans le canton de Vaud*; Lausanne, 1827, in-8°; — *Réponse de Pertinax, citoyen du canton de Vaud, au très-honoré M. le landamman Muret, membre du conseil d'État*; Lausanne, 1830, in-8°. On lui doit encore des *Lettres de Julia Alpina* et *de Julius Alpinus*; des articles dans la *Feuille du canton de Vaud*, entre autres une *Notice nécrologique sur M. L. Regnier*. J. V.

Biographie de M. F.-C. de La Harpe; 1818, in-8°. — *Conv.-Lex.* — *Dict. de la Conv.* — Quérard, *La France Littéraire.*

LA HAYE (*Jean* DE), prédicateur français et religieux franciscain, né à Paris, le 20 mars 1593, mort le 15 octobre 1661. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et devint prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche. On a de lui deux ouvrages importants : l'un, intitulé *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., renferme les commentaires de Gagnœeis, d'Estrées, de Tircis et de plusieurs autres. C'est une compilation utile et assez bien faite. Le second, assez rare, *Biblia maxima*; 1660, 19 vol. in-fol., et généralement moins estimé, témoigne d'une érudition profonde, mais mal distribuée et sans critique.

Cet écrivain ne doit pas être confondu avec *Jean* DE LA HAYE, jésuite, né en 1540, mort en 1614, dont on possède une *Harmonie évangélique*, 2 vol. in-fol. et d'autres ouvrages ; ni avec un autre *Jean* de LA HAYE, valet de chambre de Marguerite de Valois, et éditeur d'une partie de ses poésies. Le recueil publié par Jean de La Haye, sous ce titre : *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses*, 1547, in-8°, renferme quatre *Mystères*, deux *Farces*, le *Triomphe de l'Agneau* et la *Complainte pour un prisonnier*. F.-X. T.

Pérennès, *Biographie Chrétienne et Antichrétienne*.

LA HAYE (*Gilbert* DE), biographe français, né à Lille, en 1640, mort dans la même ville, le 17 juin 1692. Il entra chez les Frères prêcheurs de sa ville natale en 1657, et devint successive-

ment vicaire de la maison de Lillers (Artois), prieur de Benin-sur-Meuse (avril 1680), socius du P. Antoine Danguy, provincial de Sainte-Rose (1684), prédicateur général (1685), prieur de Saint-Thomas de Douai, et procureur général de son ordre pour les Pays-Bas. Il profita de ses diverses fonctions pour rassembler de nombreux matériaux utiles pour l'histoire de l'ordre de Saint-Dominique, et publia : *La Vie des saints martyrs Lugle et Luglian, honorez à Lillers près d'Aire en Artois, où ils ont été martirizez par les Wandales, et dont la feste se célèbre le 23 d'octobre*; Lille, 1673, in-12; — *Fondation du monastère de Sainte-Marguerite dans la ville de Saint-Omer des religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique, venües de l'ancienne ville épiscopale de Terouanne*; Douai, 1686, in-8°; — *Compendium Historiæ provinciæ Germaniæ inferioris FF. Prædicatorum, omniumque conventuum ac domorum vicarialium ad illam attinentium, ex antiquis et certis monimentis erutum*; suivi de *Brevis et clarior congregationis Hollandicæ Historia*; — *Insulæ Belgo-Dominicanæ, sive vitæ fratrum omnium qui ex ordine in Belgia ad sedes episcopales evecti fuerunt*; — *Bibliotheca Belgo-Dominicana, sive elenchus scriptorum Belgarum ordinis Fratrum Prædicatorum*, inséré dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum* du P. Quétif; Paris, 1721, in-fol.; — *La Fatalité de Saint-Cloud* (avec le P. Guyard); Le Mans, 1672; Louvain, 1674, in-fol. et in-4°. Dans cet ouvrage, devenu rare, les auteurs prétendent que ce ne fut pas Jacques Clément qui assassina Henri III. Jean Godefroi leur opposa *La véritable Fatalité de Saint-Cloud*. Gilbert de La Haye a laissé en manuscrit : *Omnium ex ordine S. Dominici antistitum et episcoporum exactissima et ad Lydium veritatis lapidem revocata et recensita Series et Chronologia*; — un très-grand nombre de *Mémoires*, tirés des archives de tous les couvents des Pays-Bas et de plusieurs de France. A. L.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 652, 684 et 782. — Le Long, *Bibliothèque des Historiens de France*, p. 480, 421, n[os] 8169, 8170. — *Journal de Henri III* (édit. de 1744), t. III, p. 378 et sq.

LAHIER (*François*), jésuite français, né en 1592, dans le diocèse de Tulle, mort en 1656, à Pont-à-Mousson. Admis en 1621 dans la Compagnie de Jésus, il enseigna d'abord les humanités et la théologie morale, et passa dans les fonctions sacerdotales le reste de sa vie. Il a publié : *Tableau raccourci de ce qui s'est fait par la Compagnie de Jésus durant son premier siècle*; Tournay, 1642, in-4°, trad. du latin du P. Damiens; — *La Vie du P. Bernardin Réalin*; ibid., 1645, in-8°, trad. de l'italien du P. Fuligati; — *Le Grand Ménologe des Saintes, bienheureuses et vénérables vierges*; Lille, 1645, in-4°; — *Relation de la province du Japon*; Tournay, 1645, in-8°, augmentée de la *Relation de la province de Malabar*, d'après les PP. Cardius et Barretto. K.

Bibl. des Écrivains de la Comp. de Jésus, 1853.

LA HIRE (1) (*Étienne* DE VIGNOLLES dit), fameux capitaine français, né vers 1390, mort le 11 janvier 1443. Étienne de Vignolles vit le jour en Gascogne (2). Sa famille, d'ancienne chevalerie, était ennemie des Anglais. Lorsqu'en 1418 le dauphin, enlevé de Paris, dut se retirer à Melun, puis à Bourges, la Hire et Poton de Saintrailles (deux noms inséparables dans l'histoire), vinrent offrir au jeune prince leurs précieux services. Tel fut, d'après Jean Bouchet, le début de ce guerrier célèbre. Nous le retrouvons ensuite sur la scène de l'histoire vers la fin de l'année 1419 (3). Il était alors capitaine de Crépy en Laonnais, avec Poton de Saintrailles (*voy.* ce nom). Tous deux, pendant la durée de leur commune existence, s'illustrèrent par les mêmes exploits. La Hire et Poton tenaient cette place pour le dauphin. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fit ses premières armes en venant assiéger Crépy (février 1420) en personne, et contraignit les défenseurs à se retirer.

La Hire se dirigea de là vers Soissons, avec quarante lances. Il rencontra dans cette contrée le seigneur de Longueval, et le défit lui et sa compagnie, qui s'élevait à quatre cents hommes d'armes. Peu de temps après nous le retrouvons à Coucy, petite ville qui entourait un riche et fort manoir appartenant au duc d'Orléans. La Hire, grâce à l'état de guerre civile qui désolait une grande partie du royaume, faisait des courses armées dans les environs de cette place, et « resserrait » dans le château de Coucy les prisonniers et les biens meubles ou valeurs (estimés à plus de cent mille écus) qui étaient le fruit de ses expéditions. Le château de Coucy fut pris par trahison, et tomba au pouvoir des ennemis. La Hire, prévenu trop tard, au milieu de la nuit, essaya vainement d'y porter secours. Il décampa le lendemain « après avoir fait tuer piteusement » soixante prisonniers bourguignons, qui se trouvaient dans les prisons de la ville, et se rendit à Guise. En sortant de Guise, il combattit, près de Notre-Dame de Liesse, Hector de Saveuse, lequel avait avec lui mille combattants, qui furent taillés en pièces.

Au commencement de l'année 1422, La Hire tenait campagne, sous les couleurs du dauphin, dans les marches de Champagne et de Picardie. Il eut

(1) *La Hire* est un nom de guerre analogue à celui de *Le Hutin*, substantif qui signifie *le tumulte*, donné à Louis X, roi de France, et à divers seigneurs de la maison d'Aumont. *La Hire* signifie *la Colère* (*ira*). Un chroniqueur contemporain, auteur du *Journal de Paris*, nous apprend que Ét. de Vignolles « estoit nommé pour sa mauvaiseté *La Hire*. » (Édition du Panthéon, page 601.)

(2) La terre de Vignolles, dont le nom subsiste aux mêmes lieux, était située en Bigorre, aujourd'hui Haute-Garonne, arr. de S.-Gaudens. *Voy.* Monlezun, aux sources citées, t. IV, p. 426.

(3) 1418, si l'on en croit la chronique Martinienne.

vénement d'Alexandre au trône, et reçut du jeune prince des témoignages flatteurs de sa reconnaissance et de son affection. En 1814 il reçut la visite d'Alexandre au Plessis Piquet, et sut reprendre sur son esprit un ascendant qui exerça une puissante influence sur la tournure des affaires de la Suisse à cette époque; il assura, en particulier, l'indépendance du canton de Vaud contre les prétentions de Berne, et même il protégea contre toute espèce de réaction les personnes qui avaient pris une part active à la révolution du canton de Vaud et avaient réussi pendant plus de dix ans à se maintenir à la tête de l'administration de ce petit État. Après le congrès de Vienne, La Harpe alla demeurer à Lausanne, où il sut se concilier l'affection de ses concitoyens par ses manières aimables et bienveillantes et par la protection éclairée dont il entourait les sciences, les lettres et ceux qui les cultivaient. En 1834 il se prononça ouvertement et avec énergie contre la tentative des Polonais réfugiés, qui avaient abusé de l'hospitalité suisse pour envahir la Savoie. Vivement attaqué par Seigneux, dans son *Précis de la révolution du canton de Vaud*, Lausanne, 1831, 2 vol. in-8°, il se défendit dans des *Considérations sur le Précis*, etc., qu'il publia dans la même ville, en 1832. [*Enc. des G. du M.*]

On a en outre de La Harpe : *Notice sur le général Amédée La Harpe, autrement dit M. de Yens*; Paris, 1795, in-8°; — *Essai sur la Constitution du pays de Vaud*; Paris, 1776, 2 vol. in-8°; — *Aux Habitants du pays de Vaud, esclaves des oligarques de Fribourg et de Berne*; Paris, 1797, in-8°; — *Observations relatives à la proscription du général divisionnaire Amédée de La Harpe par MM. les patriciens de Berne en* 1791; Paris, 1796, in-4°; — *Des Intérêts de la république française considérés relativement aux oligarchies helvétiques et à l'établissement d'une république indépendante dans la Suisse française*; Paris, 1797, in-8°; — *Instructions sur l'assemblée représentative de la République Lémanique*; Paris, 1798, in-8°; — *F.-C. de La Harpe à ses concitoyens du pays de Vaud*; Paris, 1798, in-8°; — *Lettres de Philanthropus sur une prétendue révolution arrivée en Suisse en* 1790, *extraites de la Gazette anglaise* The London Chronicle, *traduites et accompagnées de notes*; Paris, an VI (1798), in-8°; — *Réponse à M. Desvignes, seigneur de Givrins, suivie de quelques observations relatives à l'écrit de M. de Mulinen, intitulé : Recherches historiques sur les anciennes assemblées des états du pays de Vaud, et d'Observations sur la proclamation lue par ordre de messieurs de Berne dans toutes les églises le* 18 *janvier* 1798; Paris, 1798, in-8°; — *Second Mémoire ou Réponse au citoyen Kuhn*; 1800, in-8°; — *Plainte portée le* 1[er] *juillet* 1800 *au corps législatif helvétique, relativement à l'arrestation de F.-C. La Harpe et à divers actes arbitraires*; 1800, in-8°; — *Histoire du major Davel*; 2e édition, 1805, in-12; — *Lettres de Helvetus sur diverses questions qui agitent la Suisse*; Lausanne, 1814, in-8°; — *Mémoire sur l'espèce de gouvernement établi à Berne* 25 *décembre* 1813; Paris, 1814, in-8°, — *Lettres de MM. de Haller et Wyss à M. Wursch*, traduites de l'allemand; 1818; — *De la Publicité des discussions de la diète et du public helvétique*; Lausanne, 1819, in-8°; — *Observations d'un Suisse sur les réflexions dirigées en* 1820 *et* 1821 *contre l'indépendance de la Suisse*; Lausanne, 1821, in-8°; — *Souvenirs de l'histoire de la Suisse présentés sous la forme de dialogues, et dédiés aux jeunes Vaudois qui fréquentent les écoles cantonales*; Lausanne, 1823, in-8°; — *De l'institution du jury dans le canton de Vaud*; Lausanne, 1827, in-8°; — *Réponse de Pertinax, citoyen du canton de Vaud, au très-honoré M. le landamman Muret, membre du conseil d'État*; Lausanne, 1830, in-8°. On lui doit encore des *Lettres de Julia Alpina* et *de Julius Alpinus*; des articles dans la *Feuille du canton de Vaud*, entre autres une *Notice nécrologique sur M. L. Regnier*. J. V.

Biographie de M. F.-C. de La Harpe; 1818, in-8°. — *Conv.-Lex.* — *Dict. de la Conv.* — Quérard, *La France Littéraire*.

LA HAYE (*Jean* DE), prédicateur français et religieux franciscain, né à Paris, le 20 mars 1593, mort le 15 octobre 1661. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et devint prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche. On a de lui deux ouvrages importants : l'un, intitulé *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., renferme les commentaires de Gagnœeis, d'Estrées, de Tirois et de plusieurs autres. C'est une compilation utile et assez bien faite. Le second, assez rare, *Biblia maxima*; 1660, 19 vol. in-fol., et généralement moins estimé, témoigne d'une érudition profonde, mais mal distribuée et sans critique.

Cet écrivain ne doit pas être confondu avec *Jean* DE LA HAYE, jésuite, né en 1540, mort en 1614, dont on possède une *Harmonie évangélique*, 2 vol. in-fol. et d'autres ouvrages; ni avec un autre *Jean* de LA HAYE, valet de chambre de Marguerite de Valois, et éditeur d'une partie de ses poésies. Le recueil publié par Jean de La Haye, sous ce titre : *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses*, 1547, in-8°, renferme quatre *Mystères*, deux *Farces*, le *Triomphe de l'Agneau* et la *Complainte pour un prisonnier*. F.-X. T.

Pérennès, *Biographie Chrétienne et Antichrétienne*.

LA HAYE (*Gilbert* DE), biographe français, né à Lille, en 1640, mort dans la même ville, le 17 juin 1692. Il entra chez les Frères prêcheurs de sa ville natale en 1657, et devint successive-

ment vicaire de la maison de Lillers (Artois), prieur de Benin-sur-Meuse (avril 1680), socius du P. Antoine Danguy, provincial de Sainte-Rose (1684), prédicateur général (1685), prieur de Saint-Thomas de Douai, et procureur général de son ordre pour les Pays-Bas. Il profita de ses diverses fonctions pour rassembler de nombreux matériaux utiles pour l'histoire de l'ordre de Saint-Dominique, et publia : *La Vie des saints martyrs Lugle et Luglian, honorez à Lillers près d'Aire en Artois, où ils ont été martirizez par les Wandales, et dont la feste se célèbre le 23 d'octobre*; Lille, 1673, in-12; — *Fondation du monastère de Sainte-Marguerite dans la ville de Saint-Omer des religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique, venües de l'ancienne ville épiscopale de Terouanne*; Douai, 1686, in-8°; — *Compendium Historiæ provinciæ Germaniæ inferioris FF. Prædicatorum, omniumque conventuum ac domorum vicarialium ad illam attinentium, ex antiquis et certis monimentis erutum*; suivi de *Brevis et clarior congregationis Hollandicæ Historia*; — *Insula Belgo-Dominicanæ, sive vitæ fratrum omnium qui ex ordine in Belgia ad sedes episcopales evecti fuerunt*; — *Bibliotheca Belgo-Dominicana, sive elenchus scriptorum Belgarum ordinis Fratrum Prædicatorum*, inséré dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum* du P. Quétif; Paris, 1721, in-fol.; — *La Fatalité de Saint-Cloud* (avec le P. Guyard); Le Mans, 1672; Louvain, 1674, in-fol. et in-4°. Dans cet ouvrage, devenu rare, les auteurs prétendent que ce ne fut pas Jacques Clément qui assassina Henri III. Jean Godefroi leur opposa *La véritable Fatalité de Saint-Cloud*. Gilbert de La Haye a laissé en manuscrit : *Omnium ex ordine S. Dominici antistitum et episcoporum exactissima et ad Lydium veritatis lapidem revocata et recensita Series et Chronologia*; — un très-grand nombre de *Mémoires*, tirés des archives de tous les couvents des Pays-Bas et de plusieurs de France. A. L.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 682, 684 et 782. — Le Long, *Bibliothèque des Historiens de France*, p. 480, 481, n°s 8169, 8170. — *Journal de Henri III* (édit. de 1744), t. III, p. 378 et sq.

LAHIER (*François*), jésuite français, né en 1592, dans le diocèse de Tulle, mort en 1656, à Pont-à-Mousson. Admis en 1621 dans la Compagnie de Jésus, il enseigna d'abord les humanités et la théologie morale, et passa dans les fonctions sacerdotales le reste de sa vie. Il a publié : *Tableau raccourci de ce qui s'est fait par la Compagnie de Jésus durant son premier siècle*; Tournay, 1642, in-4°, trad. du latin du P. Damiens; — *La Vie du P. Bernardin Réalin*; ibid., 1646, in-8°, trad. de l'italien du P. Fuligati; — *Le Grand Ménologe des Saintes, bienheureuses et vénérables vierges*; Lille, 1645, in-4°; — *Relation de la province du Japon*; Tournay, 1645, in-8°, augmentée de la *Relation de la province de Malabar*, d'après les PP. Cardins et Barretto. K.

Bibl. des Écrivains de la Comp. de Jésus, 1853.

LA HIRE (1) (*Étienne* DE VIGNOLLES dit), fameux capitaine français, né vers 1390, mort le 11 janvier 1443. Étienne de Vignolles vit le jour en Gascogne (2). Sa famille, d'ancienne chevalerie, était ennemie des Anglais. Lorsqu'en 1418 le dauphin, enlevé de Paris, dut se retirer à Melun, puis à Bourges, la Hire et Poton de Saintrailles (deux noms inséparables dans l'histoire), vinrent offrir au jeune prince leurs précieux services. Tel fut, d'après Jean Bouchet, le début de ce guerrier célèbre. Nous le retrouvons ensuite sur la scène de l'histoire vers la fin de l'année 1419 (3). Il était alors capitaine de Crépy en Laonnais, avec Poton de Saintrailles (*voy.* ce nom). Tous deux, pendant la durée de leur commune existence, s'illustrèrent par les mêmes exploits. La Hire et Poton tenaient cette place pour le dauphin. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fit ses premières armes en venant assiéger Crépy (février 1420) en personne, et contraignit les défenseurs à se retirer.

La Hire se dirigea de là vers Soissons, avec quarante lances. Il rencontra dans cette contrée le seigneur de Longueval, et le défit lui et sa compagnie, qui s'élevait à quatre cents hommes d'armes. Peu de temps après nous le retrouvons à Coucy, petite ville qui entourait un riche et fort manoir appartenant au duc d'Orléans. La Hire, grâce à l'état de guerre civile qui désolait une grande partie du royaume, faisait des courses armées dans les environs de cette place, et « resserrait » dans le château de Coucy les prisonniers et les biens meubles ou valeurs (estimés à plus de cent mille écus) qui étaient le fruit de ses expéditions. Le château de Coucy fut pris par trahison, et tomba au pouvoir des ennemis. La Hire, prévenu trop tard, au milieu de la nuit, essaya vainement d'y porter secours. Il décampa le lendemain « après avoir fait tuer piteusement » soixante prisonniers bourguignons, qui se trouvaient dans les prisons de la ville, et se rendit à Guise. En sortant de Guise, il combattit, près de Notre-Dame de Liesse, Hector de Saveuse, lequel avait avec lui mille combattants, qui furent taillés en pièces.

Au commencement de l'année 1422, La Hire tenait campagne, sous les couleurs du dauphin, dans les marches de Champagne et de Picardie. Il eut

(1) *La Hire* est un nom de guerre analogue à celui de *Le Hutin*, substantif qui signifie *le tumulte*, donné à Louis X, roi de France, et à divers seigneurs de la maison d'Aumont. *La Hire* signifie *la Colère* (*ira*). Un chroniqueur contemporain, auteur du *Journal de Paris*, nous apprend que Ét. de Vignolles « estoit nommé pour sa mauvaiseté *La Hire*. » (Édition du Panthéon, page 691.)

(2) La terre de Vignolles, dont le nom subsiste aux mêmes lieux, était située en Bigorre, aujourd'hui Haute-Garonne, arr. de S.-Gaudens. *Voy.* Monlezun, aux sources citées, t. IV, p. 428.

(3) 1418, si l'on en croit la chronique Martinienne.

pour adversaire, dans ces pays, le comte de Vaudemont, prince de la maison de Lorraine. La Hire fondit sur lui et sa troupe, fit le prince prisonnier, avec beaucoup d'autres, et laissa de nombreuses victimes sur le champ de bataille. C'était, dit à cette occasion le religieux de Saint-Denis, chroniqueur officiel de Charles VI, roi de France, « un vaillant homme d'armes, hardy, sage (éclairé), prudent et subtil en fait de guerre (1) ». L'année suivante, à la tête de dix-sept ou dix-huit étendards, il guerroyait dans les mêmes contrées, notamment, en juin 1423, sous les murs de Châlons. Il annonçait alors aux Rémois, soumis à la domination anglaise, que Charles VII, introduit par lui, La Hire, dans leurs murs, y viendrait prochainement recevoir l'onction royale (2). Il reçut du prince cette année, à titre de faveur et de présent, un cheval (3). Pendant cette même année 1423, La Hire s'était rendu maître de Compiègne; mais il avait dû restituer cette place au maréchal bourguignon Villiers de l'Ile-Adam (4).

La Hire et Poton commandaient ensemble un corps de Français et de Lombards à la funeste journée de Verneuil en Perche (17 juillet 1424). Le 4 octobre suivant, La Hire, capitaine de Vitry en Perthois, fut obligé de capituler avec le duc de Bedford. Il lui rendit par composition cette place avec diverses forteresses voisines (5). La Hire, en 1427, prit une part importante au siége de Montargis. La ville était d'un accès difficile, et l'attaque de cette place embarrassait les chefs de l'expédition. La Hire, consulté, découvrit un passage périlleux, par où l'abord lui sembla toutefois praticable. Entouré d'un gros de capitaines déterminés, il se dirigea de ce côté. En ce moment, à ce que nous apprend Cousinot, dans un passage de la chronique (passage demeuré célèbre sous le voile de l'anonyme), La Hire trouva un « chapelain auquel il dit qu'il lui donnast hastivement l'absolution. Et le chapelain luit dist qu'il confessast ses péchez. La Hire lui respondit qu'il n'en avoit pas le loisir; car il falloit promptement frapper sur l'ennemi, et qu'il avoit fait ce que gens de guerre ont accoustumé faire Sur quoi le chapelain lui bailla l'absolution telle quelle. Et lors La Hire fit sa prière à Dieu en disant, en son gascon, les mains jointes : *Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrois que La Hire fist pour toi s'il estoit Dieu et tu fusses La Hire*. Et il cuidoit très-bien parler et dire (6). »

En 1428, La Hire tenta un coup de main infructueux sur la place du Mans, occupée par les Anglais. Il parvint à s'y installer hardiment; mais il en fut bientôt délogé par Talbot, à la tête de renforts anglais, tirés de la Normandie. Le 8 novembre de la même année, La Hire reparaît à Tours au milieu des magistrats de cette ville. Écuyer d'écurie du roi, il y était venu, au nom de ce prince, invoquer les secours des patriotiques Tourangeaux en faveur de la ville d'Orléans, assiégée par les Anglais. La municipalité de Tours, malgré sa détresse, vota un subside de deux cents livres tournois. La Hire, pour ne pas perdre de temps, repartit immédiatement, porteur de cette somme, qui fut avancée, sous la caution de la ville, par l'un des bourgeois (1). Le 21 février 1429 La Hire était à la célèbre bataille dite *des Harengs*. Il fut bientôt chargé, avec le bâtard d'Orléans et l'élite des forces militaires demeurées fidèles à la cause des Valois, de ravitailler Orléans et de le défendre. Il arriva dans cette ville le 25 avril 1429, y rencontra la Pucelle, et fut membre du conseil de guerre. Tandis que l'humble héroïne, malgré la divine inspiration qui l'animait, était regardée avec une dédaigneuse méfiance par les fiers barons qui commandaient aux côtés de La Hire, ce dernier fit à la jeune fille de Domremy un tout autre accueil. Seul, tout d'abord, avec le duc d'Alençon, il accepta cordialement, et sans mauvaise restriction, ce nouveau *compagnon d'armes*. Le 6 mai 1429, La Hire seconda la Pucelle dans sa sortie sur Saint-Jean-le-Blanc, et traversa avec elle la Loire dans une petite barque. La Hire partagea tous les travaux et les périls de l'héroïne, et l'amitié de Jeanne ne lui fut pas inutile. Elle obtint de lui qu'il se confessât plus souvent et mieux; elle l'habitua aussi à *renier*, en jurant, non plus *Dieu*, mais son *bâton*. Le 11 juin La Hire combattit à Jargeau; le 18 il commandait l'avant-garde à Patay. Il accompagna ensuite le roi au voyage de Reims, et le conduisit au sacre, comme il avait, six ans auparavant, promis de le faire.

Charles VII avait déjà témoigné, par diverses faveurs, à ce redoutable guerrier sa bienveillance et sa gratitude. Les comptes royaux qui nous sont restés de cette époque offrent les témoignages de ces libéralités (2). Le roi, après son sacre, conféra au vaillant La Hire l'office de bailli de Vermandois. Les émoluments de cette charge, comme nous le montre une quittance originale de La Hire, en date du 2 juin 1439, ne s'élevaient qu'à 292 livres par an (3). Mais on voit par les archives de Reims qu'indépendamment du traitement fixe attaché à cette sinécure, le bailli savait y ajouter certains produits acces-

(1) Traduit par J. des Ursins.
(2) Archives de Reims.
(3) KK 53, fol. 119.
(4) D. Plancher, *Histoire de Bourgogne*, tome IV, p. 77.
(5) Layette du trésor, *Anglia*, pieces D et N.
(6) Dans Godefroy, 1661, p. 695. Le 6 juin 1428, La Hire atteste un ex-voto accompli en l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. Voy. les miracles de sainte Catherine, etc., par l'abbé Bourassé; Tours, 1858, in-16, page 14.

(1) Archives de Tours.
(2) KK 53, fol 19. Cabinet des titres, dossier Vignolles, et Delort, *Essai*, etc., p. 192 et suiv. Le 7 janvier 1436 n. s., Charles VII donna à La Hire la terre de Montmorillon en Poitou. En 1446, la veuve de La Hire, remariée à Jean de Courtenay, vendit cette terre à André de Villequier, favori de Charles VII, et qui épousa Antoinette de Maignelais.
(3) Delort, ibid., p. 195.

...u'il tirait des divers districts soumis à
(1). Après le sacre, La Hire suivit
s son voyage militaire et comme triom-
Picardie. Il le suivit encore sous les
e Paris. Mais il ne le suivit plus lorsque
e, désertant le champ de bataille, se re-
Berry. La Hire, au contraire, dans son
ndance, obéit aux inspirations que la Pu-
rait constamment manifestées. Il se re-
vers Rouen, seconde capitale des An-
t poussa jusque sous les murs de cette
travers la Picardie. Dès le mois d'août
avait dirigé sur Château-Gaillard un
main aussi heureux que hardi. La Hire
cette place forte, à sept lieues de Rouen,
a Barbasan, l'un des plus puissants cham-
e la cause des Armagnacs, qui y était
prisonnier. Au mois de janvier 1430, il
nblée sur les Anglais la ville de Louviers,
dit jusqu'à Rouen ses courses mili-
un acte de témérité de sa part lui fit
ce poste important. Les Anglais assié-
cette place, qu'il défendait avec succès
leurs efforts. Toutefois, se voyant me-
sortit secrètement, la nuit, de ses re-
nts, pour aller chercher lui-même des
au dehors. Reconnu, à une journée de
de distance, par des Bourguignons, il
prisonnier (2).
ire, pour payer sa rançon, qui s'éleva
ablement à une somme très-considé-
recours aux bonnes villes du royaume,
ésor du roi lui offrait peu de ressources.
anvier 1432 il écrivit « à ses très-chiers
s amis les gens d'esglise, bourgeois, ma-
habitans de la cité de Lyon », les en-
« à le ... urir de là plus grande somme
... pour lui aider à payer
(3) ». Le 12 mars suivant la fidèle
Tours votait, de son côté, un subside de
nts livres tournois « pour payer sa ran-
Bourguignons, auquels il a esté longue-
isonnier (4) ». La Hire, d'après ces der-
ts, avait peut-être dès le 12 mars
uvré sous caution sa liberté. Il en
certainement au mois de septembre
l'exerçait à sa manière accoutumée.
agné de son ancien page Antoine de
nes, de Blanchefiors et autres capi-
que nous n'hésiterions point, de nos

...n, *Archives législatives*, 2e partie, *Statuts*,
p. 692 et suiv.
...le sepmaine fut prins le plus mauvais et le plus
le moins piteux (animé de pitié) de tous les ca-
...ui fussent de tous les Arminacs,... *La Hire*,...
...as par pauvres compagnies et fut mis au chastel
...lon. » Ainsi s'exprime l'auteur du *Journal de*
...assionné *bourguignon*) : sous la date ou après
... 31 mai 1431 ; édition du Panthéon in-8°, p. 691.
...sur ce point le récit de Thomas Basin, édité par
...chérat, tome I, page 89. *Histoire de Charles VII*,
... (Société de l'Histoire de France).
...caud, *Notes sur Lyon*, p. 40.
...hives de Tours, *Comptes*.

jours, à qualifier de bandits, il occupait le pays de Beauvoisis, toujours au nom du roi Charles, avec quinze cents lances. Ces sinistres *autorités* militaires se partagèrent en divers corps ou divisions, puis tous à la fois se jetèrent çà et là sur les populations *amies*, exactement comme le faisaient les Anglais et les Bourguignons, étendant leurs irruptions jusqu'aux extrémités du Cambraisis. Ils prenaient de vive force les paysans, comme des troupes de gibier, les rançonnaient, se saisissaient de leurs biens, tuant, pillant et brûlant, en cas de résistance et même sans résistance. Monstrelet, écrivain du pays, raconte ces faits tout au long dans un chapitre spécial et circonstancié de sa chronique (1). « La Hire » pour sa part, dit ce chroniqueur, « avoit fait ardoir et embraser la ville de Beaurevoir, le moulin et aussi une très-belle maison de plaisance, nommée La Mothe ... à la comtesse de Ligny. » Le roi de France Charles VII déplorait amèrement ces scandaleuses barbaries. Mais l'état des choses et les circonstances le contraignaient à les tolérer. Les archives de Beauvais ont possédé longtemps et conservent peut-être encore aujourd'hui une lettre adressée aux maire et pairs de Beauvais par La Hire à la date du 31 décembre 1433. Ce dernier s'y qualifie « lieutenant du roy nostre sire, capitaine général deçà la rivière de Seine ès pays de l'Isle de France, Picardie, Beauvoisis, Laonnois et Soissonnois, et bailly de Vermandois (2). »

Le 29 janvier 1434, un convoi de 2,000 porcs et autres bestiaux, faiblement escorté et accompagné de paysans, se dirigeait vers Paris ; ce convoi était destiné à la subsistance de la capitale. La Hire, posté dans une embuscade un peu au-dessus de Saint-Denis, l'attendait avec ses gens. Ils tombèrent sur le convoi, s'en emparèrent, et firent une boucherie de l'escorte ainsi que des paysans (3). Dans le cours de cette année, La Hire, accompagné de son frère bâtard, le *bourg* de Vignolles, et d'Antoine de Chabannes avec des forces, passait en Beauvoisis devant le château de Clermont. Le sire d'Offémont, vaillant et noble chevalier ou écuyer, était capitaine de Clermont. Offémont, apprenant qu'un allié, son frère d'armes, arrivait dans le voisinage, fit tirer du vin, et, se portant lui-même à la rencontre de La Hire, il le lui offrit avec courtoisie et à titre d'hospitalité, devant le parterre de la cour. Mais La Hire s'empara traîtreusement du sire d'Offémont et du château de Clermont. Il fit mettre le capitaine dans une basse fosse du château, où il fut pendant un mois livré aux poux et à la vermine. En vain le roi de France écrivit à La Hire en faveur du sire d'Offémont, dont le roi avait à récompenser les services. La Hire n'en tint compte, et le sire d'Offémont ne

(1) Livre II, chap. 149.
(2) André Duchesne. Loisel. D. Grenier.
(3) *Journal de Paris*.

recouvra la liberté qu'après avoir payé à La Hire 14,000 saluts d'or et un cheval, estimé la valeur de vingt queues ou muids de vin (1).

De 1434 à 1435, La Hire, n'écoutant que les instincts violents et les pires traditions qui régnaient alors parmi les hommes de sa profession, se livra à toutes sortes de déprédations, d'incendies et autres actes semblables sur tout le territoire de la Picardie et de l'Ile de France, depuis Amiens jusqu'aux portes de la capitale (2). En mai 1435, La Hire et Poton se rendirent devant Gerberoy (Oise), menacé par les Anglais. Le comte d'Arondel, prince du sang des Lancastre, s'y portait de son côté avec mille combattants. La Hire n'avait, disent nos chroniqueurs (3), que de quatre à six cents hommes. Le comte y subit un échec complet, sous les yeux de sa *grosse bataille* ou armée de renfort, qui arriva trop tard, forte de quatre à cinq mille hommes, pour pouvoir le secourir. Le comte d'Arondel fut pris et tué sur le champ de bataille, où il laissa de six à sept cents morts. Le gros de son armée dut regagner à Rouen ses cantonnements. « Ce fut, dit le hérault Berry, l'un des plus beaux faits d'armes qui eust esté fait en France depuis un grand temps. »

Les exploits de La Hire malheureusement n'étaient pas toujours d'aussi bon aloi et aussi opportuns que celui que nous venons de raconter. Au mois d'août 1435, les ambassadeurs de Charles VII, assemblés en présence des légats du pape, arbitre pacificateur, ainsi que les ambassadeurs d'Angleterre et de toutes les puissances limitrophes ou intéressées, s'étaient réunis solennellement au congrès d'Arras. Le roi de France poursuivait avec opiniâtreté le but constant vers lequel tendaient tous les efforts de sa politique Il se proposait d'opérer pour ainsi dire à tout prix la réconciliation du duc de Bourgogne avec la couronne. Au moment où ces négociations touchaient à leur terme, le 25 août (4), La Hire et Saintrailles passent la Somme avec six cents lances. Au mépris des traités, des ordonnances, des sauf-conduits et des délibérations diplomatiques encore pendantes, ils entrent en Picardie, sur les terres du duc de Bourgogne, qui étaient sans défense. De là ils se rendent par Doullens et Beauquêne sur Amiens, livrant tout au massacre et au pillage. Le congrès menacé lui-même, fut interrompu par le bruit de cette irruption. Aussitôt le connétable de Richemont, qui faisait partie du congrès, dépêcha en toute hâte un gros de forces, non moins imposant par le nombre que par le caractère personnel des chefs, et des injonctions qu'ils transmirent à La Hire. Celui-ci finit par céder, non sans peine, à ces démonstrations, et se retira, en rendant une partie

(1) Monstrelet.
(2) *Voy.* Monstrelet, la Martinienne et l'abrégé bourguignon dans Godefroy, 1661, p. 338.
(3) Monstrelet et Berry.
(4) Le traité fut signé en septembre 1435.

du butin et des victimes qu'il avait capturées (1).

En 1436 et 1437 La Hire recommença ses courses contre les Anglais et contre divers seigneurs qui n'avaient point juré le traité d'[illegible] Tantôt battant, tantôt battu, il prit et p[illegible] successivement Gisors, Soissons, Roye. Il continua de harceler les Anglais jusque dans les murs ou sous les murs de Rouen, par des escarmouches brillantes.

En 1437 La Hire, cantonné à Beauvais, jouait un jour à la paume dans une hôtellerie. Le sire d'Offémont, qui l'épiait, en fut informé. Il tomba bien armé sur La Hire à l'improviste, après l'avoir cerné et l'emmena garrotté hors de la ville, au vu de toute la population. Offémont garda La Hire prisonnier. Le roi et le duc de Bourgogne durent traiter ensemble au sujet de cette affaire. La Hire fut relaxé après avoir rendu le château de Clermont et fait quelques autres réparations au profit de son adversaire. La captivité, toutefois, avait duré seulement quelques mois. Le 12 novembre 1437, « en très-bel et noble appareil (2), » il accompagnait le roi de France Charles VII, qui fit ce jour-là dans Paris son joyeux avénement et son entrée solennelle.

Le 7 janvier 1438 Charles VII fit don à La Hire de la terre et seigneurie de Montmorillon, en Poitou, pour le récompenser de ses services. A la fin de la même année La Hire, en compagnie d'Antoine de Chabannes, d'Estevenot de Vignolles, son cousin, Pierre de Boussac ou Brisac, Blancheflors, etc., se dirigèrent, avec environ six mille chevaux, par les pays de Barrois et de Lorraine (3), vers l'Allemagne. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Bâle (où se tenait le concile), sous prétexte de défendre la cause du pape Eugène IV. Après avoir fort endommagé ces contrées « par feu et par épée », ils passèrent en Alsace, exerçant partout les mêmes ravages. Repoussée par les Allemands, cette armée d'écorcheurs se rabattit sur la Bourgogne, le Nivernais et l'Auvergne (4).

En 1440 les Anglais faisaient le siége de Harfleur en Normandie. La Hire et Dunois furent envoyés par Charles VII au secours de cette

(1) Monstrelet, Gruel, *Journal d'Arras*.
(2) Monstrelet.
(3) Les archives du département de la Meurthe, à Nancy, conservent des documents historiques relatifs à cette campagne de La Hire. Ils se trouvent dans le registre intitulé : « Comptes de Othin d'Amance, receveur général de Lorraine, pour ung an du 28 décembre 1438 au 28 décembre 1439. » René d'Anjou, duc de Lorraine, était allié de Charles VII. On voit dans ce compte le relevé des sommes fournies par le receveur général, moitié de gré, moitié de force, pour subvenir aux dépenses de La Hire et des terribles hôtes qui l'accompagnaient. La Hire était à Nancy aux gages du duc le 15 novembre 1438 (dernier cahier du registre).
(4) Malgré ses pertes, cette armée s'était grossie, chemin faisant, comme une avalanche, de toutes sortes de recrues et de vagabonds, de telle sorte que lors de son entrée en Auvergne elle se montait à dix mille hommes (Monstrelet, livre II, chap. [illegible]).

Ils ne purent toutefois l'empêcher de r au pouvoir des assaillants (1). La continua la même année de guerroyer cardie sur les terres des seigneurs de ibourg (2). Enfin, La Hire, dans les der- mois de 1442, suivit le roi Charles VII 'il alla reconquérir Tartas en Guyenne les Anglais. Arrivé à Montauban, il y t, dans le château de cette ville et sous ıx du roi, qui se trouvait aussi à Mon- - nstrelet, l'un des meilleurs historiens période et très-instructif en ce qui con- , dit que La Hire *était déjà homme âge*. D'un autre côté, la chronique Mar- ıe est pour cette époque une paraphrase npilation de Monstrelet retouchée par un e la maison de Chabannes, pour la glo- on des Chabannes et aussi de La Hire vait été le maître en armes d'Antoine de mes). Or cette dernière chronique dit ici Hire « étoit jà homme *fort* âgé ». Nous n noins pour la première autorité, ous que La Hire ne comptait guère cinquantaine d'années. Seigneur de mon, il fut inhumé dans l'église de la - n des Augustins de cette petite on epitaphe, très-simple, était ainsi con- « Cy gist noble homme Estienne de Vi- dit La Hire, en son vivant escuier de ie du roi et baillif de Vermandois, lequel temps servit moult le roy Charles VII en rres, et puis trespassa le onziesme jour ier 1442 (3). »

était en outre bailli d'Évreux (4). Il usé, en 1436 (5), Marguerite David, ıc Proisy. Lorsqu'il mourut, le roi trans- cette dame la terre de Montmorillon et biens qu'il avait donnés à La Hire. Ce n'eut de Marguerite David aucune pos- Il ne laissa qu'un bâtard, qui marcha traces de son père et figure aussi dans nique de Monstrelet. La Hire, dit un an- storien, mourut *comblé de dettes* (6). Il cependant possédé ou pillé l'or d'un ıe. Charles VII, tout en le ménageant et émoignant de la faveur, ne lui conféra ja- nd commandement, et ne l'éleva pas rges de premier ordre. La Hire en effet ıes derniers types de ces batailleurs féo- ıi ne connaissaient d'autre foi et d'autre ue leur lance et leur épée.

de personnages cependant ont conservé dans l'histoire et dans la tradition un souvenir plus durable et plus populaire. Cela tient d'abord à cette bouillante intrépidité, qui de tout temps a frappé l'imagination du vulgaire. La chronique Martinienne nous apprend en ces termes la terreur que de son vivant le nom de La Hire répandait parmi ses ennemis. « Et aucuns Anglais, dit cette chronique, appeloient icelle Hyre, *gente Hire de Dieu! — Saincte Hyre de Dieu! — Ma dame La Hire!* » (1) Ce qui a sauvé en quelque sorte ou absous la mémoire de ce chef dans le jugement de la postérité, c'est une sorte de jovialité et presque de bonhomie gauloise qui distinguait son caractère. On se rappelle à ce sujet l'épisode (ci-dessus rapporté) du siége de Montargis. Un autre propos de ce genre est demeuré célèbre. « Vers 1428, dit un historien qui vivait sous Louis XIII, le roy Charles VII estoit saisy d'une telle tristesse qu'on avoit bien de la peine à le consoler; et pour se divertir ayant fait un ballet, La Hire s'estant treuvé comme il répétoit ce ballet, le roy demanda à ce chevalier sans peur ce qui luy en sembloit. Baptista Egnatius et le chancelier de L'Hospital racomptent que La Hire dit qu'on n'avoit jamais veu ny ouy parler qu'aucun prince perdist si gayement son Estat que luy (2) ». Ainsi s'exprimait Edmond Richer en 1628. Il avait évidemment copié cette anecdote dans le 6[e] livre, chapitre IV, des *Recherches de la France*, que Pasquier publia pour la première fois en 1596. De là cette même historiette a passé dans une multitude d'ouvrages. Nos recherches ne nous ont pas permis de découvrir jusque ici la source primitive d'où ce propos a été tiré. La forme de cette anecdote et les détails peuvent être apocryphes, mais le fond n'offre rien que de vraisemblable et de très-conforme à ce que nous savons de Charles VII et de La Hire (3). Après la mort de Louis XI, ennemi de son père, Charles VII, il y eut sous le règne de Charles VIII

nstrelet, Berry.
nstrelet. En 1441 (mars-avril), La Hire accom- Charles VII à Laon. Il fut compris, ainsi que sa la baillie de Vermandois, dans les libéralités par la ville au roi et à sa cour (Archives de de Laon).
), N. S. Delort, p. 85.
hesne.
hives de Reims. Voyez aussi Cocheris, *Documents à la Picardie*; 1858, in-8°, t. II, pages 76 et 77.
nerot, cité par Duchesne.

(1) Ed. Verard, fol. 276. Allusion ironique et par antiphrase aux invocations des litanies.

(2) *Histoire manuscrite de la Pucelle d'Orleans*, manuscrit Fontanieu (supplément français) n° 4907, fol. 6. Les archives des Basses-Pyrénées contiennent trois actes en langue du Béarn passés et souscrits par La Hire. Ce sont des traités d'alliance conclus de sa part avec Jean et Gaston, successivement comtes de Foix, en 1425, 1432, et 1441. L'un d'eux est scellé du sceau de ses armes, où se voient trois ceps de *vigne*, armoiries en rébus de *Vignoles*. On y remarque également sa signature autographe : LA HIRE. Communication de M. P. Raymond, archiviste des Basses-Pyrénées.

(3) Du Haillan, contemporain de Pasquier, était Gascon comme La Hire, et paraît avoir recueilli quelques traditions particulières sur ce capitaine. On lit dans son *Histoire de France*, publiée en 1576, sous la date ou année 1429, liv. XXI : « Entre les François fut recommandé un jeune écuyer du pays de Dauphiné, appelé Aymart de Puysieux, auquel tant pour sa beauté que hardiesse et dextérité, Étienne de Vignolles, dit La Hire, Gascon, donna le surnom de *Capdorat* (chef d'or ou tête dorée); tant il se plaisait en la vaillance de ce gentilhomme »; édition de 1615, in-fol., p. 908. *Capdorat* devint célèbre par la protection de Louis XI.

une réaction sensible qui s'opéra dans les esprits et dans les souvenirs en faveur de Charles VII, de ses institutions et de son règne. Les grands hommes de cette dernière période furent alors glorifiés. Octavien de Saint-Gelais, dans son *Séjour d'Honneur*, mit au rang des héros Poton de Saintrailles et *La Hire* (1). La Hire obtint un autre honneur, non moins propre à perpétuer sa mémoire. Le jeu de cartes, dont les figures avaient plus ou moins varié jusque là, commença de se fixer. Stéréotypés à cette époque, le costume et le nom des personnages (2) ont été depuis lors reproduits avec une certaine fidélité jusqu'à nos jours. Grâce à cette espèce de Panthéon populaire, l'image de La Hire n'a pas cessé de se perpétuer sous les traits du *valet de cœur*, en compagnie d'Hector, de Lancelot et d'Ogier.

VALLET DE VIRIVILLE.

Documents manuscrits. — A la direction générale des archives : Layettes du trésor des Chartes : J, ancienne cote : *Anglia*, D. N. — K K 53, fol. 19. — PP 2298. — A la Bibliothèque impériale; cabinet des titres, dossier *Vignolles*. manuscrit Béthune, n° 8623, fol. 45. — D. Grenier, *Picardie*. vol. 12, bulletins nos 497 et 498. — Archives de la ville de Tours, *Délibérations*, 25 juillet 1429, et *Comptes*, 22 mai 1429. — Archives du département de la Meurthe, à Nancy; des Basses-Pyrénées à Pau, et de l'hospice à Laon.

Documents imprimés. Godefroy, Recueils de *Charles VI*, 1653, et de *Charles VII*, 1661, in-fol. (Louvre). Monstrelet, édition du *Panthéon*, p. 558-832. — *Chronique Martinienne*, Vérard, in-fol. vers 1503, gothique, sans date. — *Chronique* de Jean Raoulet, à la suite de Jean Chartier, édition elzevirienne; 1858. Voir à la table du tome III : *La Hire*. — Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*; 1644, in-fol., 239. — Pericaud, *Notes sur l'histoire de Lyon*; 1839, in-8°. — Varin, *Archives législatives de Reims*, 2e partie, *Statuts*, 1er volume, p. 638 et suiv. et 2e vol. p. 114 (*Documents inédits*, in-4°). — Quicherat, *Procès de la Pucelle* (à la table). — Duchesne, notes sur les *Poésies d'Alain Chartier*, 1617, in-4°, p. 822. — Delort, *Essai critique sur Charles VII*, etc.; 1824, in-8°. — Monlezun, *Histoire de Gascogne*, 1847, in-8°, t. IV, p. 423, etc., etc.

LA HIRE (3) (*Laurent* DE), peintre et graveur français, l'un des premiers fondateurs de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, né à Paris, en février 1606, mort dans la même ville, le 29 décembre 1656. Il eut d'abord pour maître son père, Étienne, qui s'était fait considérer en Pologne par des ouvrages remarquables et qui lui fit surtout étudier la manière du Primatice. Laurent de La Hire se perfectionna ensuite sous les leçons de Lallemand, et apprit en même temps la gravure à l'eau-forte; il débuta en ce genre par une suite de douze planches représentant *Les Martyres des Apôtres*, estampes aujourd'hui très-recherchées, et qui témoignent d'un véritable talent. Le premier tableau de La Hire fut *Le Martyre de saint Barthélemy*, donné, en 1688, par son fils, Philippe, à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas de Paris. Vers la même époque La Hire décora l'église des Capucins-du-Marais (les Minimes) (1), dans laquelle il exécuta *La Nativité*, *L'Assomption*, *Sainte Anne tenant la Vierge d'une main et de l'autre distribuant des aumônes*, *Le pape Nicolas V visitant en 1449 le corps de saint François d'Assise*; dans ce tableau La Hire s'est représenté sous les traits du secrétaire du souverain pontife. Il peignit ensuite pour les capucins de la rue Saint-Honoré une *Assomption*; pour les mêmes religieux à Rouen une *Descente de croix*, regardée comme son chef-d'œuvre; et à Fécamp *Le Christ en croix*. M. Tallemant, maître des requêtes, lui commanda pour son hôtel sept grands tableaux représentant *Les Arts libéraux*. Les figures n'y étaient qu'à mi-corps, mais accompagnées de génies et d'attributs fort heureusement groupés. Le fermier général de Montauron employa aussi La Hire à des travaux importants et la confrérie des orfèvres de Paris lui fit peindre, en 1625 et 1637, deux belles toiles données à l'église Notre-Dame; elles représentent *Saint Pierre guérissant des malades avec son ombre* (*Actes des Apôtres*, chap. V); et *La Conversion de saint Paul* (mêmes *Actes*, chap. IX).

La Hire se maria en 1639. Protégé par le cardinal de Richelieu, il peignit dans la salle des gardes du Palais-Royal : *Persée armé par les dieux pour délivrer Andromède*; Pallas donne pour bouclier au héros le miroir qui reproduira plus tard la tête de Méduse, et Mercure le coiffe du casque de Pluton, lui attache des ailes aux pieds et l'arme du glaive courbe nommé *harpe*; — *Astyanax tiré du tombeau en présence d'Ulysse*; — *Thésée, accompagné de sa mère, Æthra, soulevant la pierre sous laquelle son père, Égée, a caché les marques qui doivent le faire reconnaître.* Ce fut le moment de la splendeur de La Hire; il fut nommé peintre ordinaire du roi, et l'un des douze professeurs qui formèrent l'Académie de Peinture (février 1648). Chacun l'employa à l'envi, et tous les grands hôtels de Paris s'illustrèrent des productions de son pinceau. « Il fut le premier, dit Lacombe, qui osa s'éloigner de l'école de Vouet. Son coloris est d'une fraîcheur admirable. Les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur qui semble envelopper tout l'ouvrage. Il avait une touche légère et assez correcte. Son style est gracieux et sa composition sage et bien entendue. Il finissait extrêmement; mais on lui reproche de ne pas avoir assez consulté la nature. Il était habile dans l'architecture et la perspective. Ses tableaux de chevalet sont précieux par le grand fini. On ne peut aussi rien voir de mieux terminé que ses dessins. Cependant ses premières productions ne présentent ni caractères nobles, ni proportions élégantes, ni belles formes; mais il acquit plus

(1) *Voy.* Duchesne.

(2) M. Delort rapporte, p. 12, deux autres anecdotes en l'honneur de La Hire. L'une et l'autre sont tirées du manuscrit Béthune 8623 (fol. 45), qui date également du règne de Charles VIII.

(3) On trouve souvent le nom de ce peintre écrit *La Hyre*

(1) Plus tard la paroisse Saint-François.

tard ces qualités avec une grande force d'expression et une vigueur de coloris admirable. » Outre les œuvres déjà citées, on connaît de La Hire : *Les Sodomites privés de la vue par les anges qui étaient dans la maison de Loth* (*Genèse*, chap. XIX), tableau enrichi d'architecture ; — *Le Sacrifice de Gédéon* (*Juges*, chap. VI) ; — *L'Abondance* et *La Paix*, compositions allégoriques ; — *La Séparation d'Abraham et de Loth* (*Genèse*, chap. XIII) ; — *Rebecca donnant à boire au serviteur d'Abraham et à ses chameaux* (*Genèse*, chap. XXIV) ; — *Laban cherchant les idoles que sa fille Rachel vient de cacher* (*Genèse*, chap. XXXI) ; — *Les Femmes de la ville de Béthel venant reconnaître les cadavres de leurs enfants tués par des ours* (*Rois*, chap. IV) ; — *Céphale et Procris* ; — *L'Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem* ; — *L'Apparition du Christ aux trois Marie* ; — *Saint Antoine de Padoue* ; ces trois tableaux se voyaient aux Carmelites de la rue d'Enfer ; — *Saint Jérôme dans le désert* ; — *Les Pèlerins d'Emmaüs* et l'*Apparition du Christ à la Madeleine* pour la Chartreuse près de Grenoble ; — De nombreux portraits pour l'hôtel de ville de Paris : ils représentent les magistrats en exercice en 1654 ; — Des dessins de tapisseries conservés aux Gobelins ; — Des gravures à l'eau-forte ; — Des paysages ornés d'architecture, etc. La Hire avait un frère, nommé *Louis*, et quatre sœurs religieuses qui peignaient et dessinaient fort bien. Son meilleur élève fut l'habile graveur Chauveau. A. DE LACAZE.

L'abbé Brice, *Description de la Ville de Paris*, t. II, p. 82. — Lemaire, *Description de Paris*, t. I, p. 616. — Guillet de Saint-Georges, *Mémoires inédits des Membres de l'Académie de Peinture*, etc., t. I, p. 105-116. — Jacques Lacombe, *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts* (Paris, 1759, in-8°). — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*, école française, n° 77, livraison n° 230.

LA HIRE (*Philippe* DE), savant géomètre français, fils du précédent, né à Paris, le 18 mars 1640, mort le 21 avril 1718. Ses premières études eurent pour but de lui faire suivre la carrière de son père. Mais le goût de la géométrie se développa spontanément chez le jeune Philippe, et ne fit que s'accroître pendant un voyage en Italie, que l'état maladif dans lequel il était tombé l'engagea à entreprendre, en 1660. Il avait perdu son père depuis trois ans. De retour en France, il continua ses études géométriques, et fut bientôt distingué par Desargues, qui le chargea de terminer la seconde partie de son *Traité de la Coupe des Pierres*. Fontenelle et les biographes qui l'ont servilement copié s'étendent longuement sur les travaux de géodésie et de nivellement auxquels La Hire fut employé successivement par Colbert et par Louvois. Qu'il nous suffise de rappeler que ce géomètre travailla avec Picard à la carte de France, qu'il prolongea la méridienne commencée par celui-ci, qu'enfin il exécuta de grands nivellements, entre autres ceux qui étaient nécessaires pour amener à Versailles les eaux de l'Eure. Mais là ne sont pas les véritables titres scientifiques de La Hire, qui jeta les fondements de sa réputation comme géomètre en publiant sa *Nouvelle Méthode de Géométrie pour les sections des superficies coniques et cylindriques, qui ont pour base des cercles ou des paraboles, des ellipses ou des hyperboles* ; Paris, 1673, in-4°. Cet ouvrage se compose de deux parties, dont chacune offre une méthode nouvelle. La première peut être regardée comme un essai de la méthode que La Hire devait suivre, douze ans après, dans son grand traité, dont nous parlerons tout à l'heure. L'auteur y considère déjà les coniques dans le cône ; mais ses démonstrations sont loin d'offrir le même degré d'élégance et de simplicité que celles du traité de 1685. La deuxième partie, où il engendre les coniques sur le plan, est intitulée *Planiconiques* ; elle renferme la première méthode suffisamment générale pour la transformation des figures en d'autres figures du même genre. « L'éclat que jeta cette première production de La Hire, dit M. Chasles, fut de peu de durée, et cet ouvrage, malgré son mérite incontestable est depuis plus d'un siècle tombé dans l'oubli ; ce dont nous nous étonnerions, si nous ne savions que chaque époque a ses questions du moment, et que les idées les meilleures et les plus fécondes pour être bien saisies doivent venir dans le temps où les esprits sont tournés vers l'objet auquel elles se rapportent. L'étude des sciences nous offre à chaque pas la preuve de cette vérité. » En 1678, La Hire entra à l'Académie des Sciences, dont le recueil lui doit, outre un grand nombre d'observations astronomiques et météorologiques, une série de plus de quatre-vingts mémoires, parmi lesquels se trouvent le *Traité des Épicycloïdes et de leur usage dans les mécaniques* (tom. IX) et le *Traité des Roulettes, où l'on démontre la manière universelle de trouver leurs touchantes, leurs points d'inflexion et de rebroussement, leurs superficies et leurs longueurs, par la géométrie ordinaire, avec une méthode générale de réduire toutes les lignes courbes aux roulettes, en déterminant leur génératrice ou leur base, l'une des deux étant donnée à volonté* (1706). On voit que La Hire y considère ces courbes fameuses dans toute leur généralité. C'est à tort que l'on a accusé La Hire de s'être attribué l'invention des épicycloïdes et de leur usage en mécanique, et c'est aussi à tort que Leibnitz a revendiqué l'honneur de cette invention en faveur du célèbre astronome danois Rœmer ; car La Hire lui-même nous apprend, dans la préface de son *Traité des Épicycloïdes*, qu'il a fait au château de Beaulieu, près de Paris, une roue à dents épicycloïdales, *à la place d'une autre semblable, qui y avait été autrefois construite par Desargues*. De plus, il répète, dans la préface de son *Traité de Mécanique* (Paris, in-12), publié en 1695, qu'il donne la

construction d'une roue où le frottement n'est pas sensible, et *dont la première invention était due à Desargues, un des plus excellents géomètres du siècle.* C'est en 1685 que parut l'ouvrage de La Hire intitulé : *Sectiones Conicæ, in novem libros distributæ* (in-folio). Cet ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe savante. Sa méthode en effet, quoique purement synthétique comme celle des anciens, en diffère pourtant essentiellement. Toutes les propriétés connues des coniques s'y trouvent réunies et démontrées d'une manière uniforme et élégante. Plusieurs sont dues à La Hire, notamment la théorie des pôles et d'importants théorèmes sur les foyers. Voilà ce que n'ont pas remarqué Fontenelle et ses copistes, et c'est cependant là ce qui, suivant l'expression de M. Chasles, fait de La Hire le *digne continuateur des doctrines de Desargues et de Pascal.* Pascal et La Hire furent en effet les premiers qui, après Desargues, considérèrent les sections coniques comme résultant de la section du cône par un plan quelconque; tandis que les anciens, pour engendrer ces courbes, coupaient le cône par le plan perpendiculaire au triangle par l'axe, et avaient ainsi besoin de trois cônes différents pour obtenir l'ellipse, la parabole et l'hyperbole. La Hire fonde sa théorie des sections coniques sur ce théorème d'Apollonius, devenu la base de la théorie des polaires réciproques : « Si par le point de concours de deux tangentes à une section conique on tire une transversale qui rencontre la courbe en deux points et la corde qui joint les points de contact en un troisième point, ce troisième point et le point de concours des deux tangentes seront conjugués harmoniques par rapport aux deux premiers. » La Hire, et c'est là ce qui le caractérise, est donc en France l'un des derniers géomètres qui cultivèrent avec succès cette belle géométrie pure des anciens, que l'invasion de l'analyse infinitésimale allait faire abandonner jusqu'à ce qu'elle fut reprise par Monge, par Carnot et par leurs successeurs. Malgré sa prédilection pour ce qu'en géométrie on est convenu d'appeler la *synthèse*, La Hire était également versé dans l'analyse de Descartes, ainsi que le prouvent trois traités qu'il publia en 1679, en un volume in-12, et qui ont pour titres : 1° *Nouveaux Éléments des Sections Coniques ;* 2° *Les Lieux Géométriques ;* 3° *La Construction ou Effection des Équations.* — Parmi les autres ouvrages de La Hire, il faut citer : *La Gnomonique, ou l'art de tracer des cadrans ou horloges solaires sur toutes sortes de surfaces, par différentes pratiques, avec les démonstrations géométriques de toutes les opérations*; Paris, 1682; réimprimé avec de nombreuses additions en 1698; livre vraiment nouveau, qui porte l'empreinte des théories géométriques de son auteur, et où toutes les questions sont résolues graphiquement, sans le secours de la trigonométrie même rectiligne, et par l'unique emploi de la règle, du compas et du fil à plomb; — *De Cycloide ;* Paris, 1676, in-4°; *Ecole des Arpenteurs* ; 1689; 2e édition, augmentée, 1692; — *Tabulæ Astronomicæ*, Paris, 1702, in-4° : dont la première partie avait paru en 1687, avec la description d'une machine inventée par La Hire pour démontrer la théorie des éclipses; — *Description et Explication des Globes qui sont placés dans le pavillon du château de Marly ;* Paris, 1704, in-8°. La Hire fit imprimer le *Traité de Nivellement* de Picard (1684) et le *Traité du Mouvement des Eaux et des autres Corps fluides* de Mariotte (1686).

La Hire était professeur de mathématiques au Collége royal de France et à l'Académie d'Architecture. Il se maria deux fois, et eut huit enfants, dont deux, de lits différents, furent académiciens. Il mourut sans agonie, et en un moment, âgé de plus de soixante-dix-huit ans. « Quoique fort chargé d'années, dit Fontenelle, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assez pour ne plus venir à l'Académie; quant à son esprit, il n'a jamais vieilli. » E. Merlieux.

Fontenelle, *Éloge de La Hire.* — Cornelius a Beughem, *Bibliographia Mathematica ;* Amsterdam, 1688, in-12. — Wolf, *Commentaire des principaux Écrits des Géomètres.* — Chasles, *Aperçu historique sur l'origine et le développement des Méthodes en Géométrie ;* Bruxelles, 1837, in-4°.

LA HIRE (*Gabriel-Philippe* de), géomètre français, fils aîné du précédent, né à Paris, en 1677, et mort en 1719. Destiné d'abord à la carrière médicale, il étudia l'anatomie sous Duvernay. Mais un penchant invincible le porta vers les mathématiques. Reçu membre de l'Académie en 1699, La Hire succéda à son père dans la place de professeur d'architecture; un excès de travail altéra sa santé, et il suivit de près son père à la tombe. Cette fin prématurée priva le public d'un ouvrage que La Hire préparait sur la taille des verres de lunettes. Il en avait travaillé lui-même plusieurs avec précision, que l'on a conservés jusque dans ces derniers temps à l'Observatoire. On a de lui : des *Éphémérides* calculées sur les tables astronomiques de son père pour les années 1701, 1702, 1703; in-4°. J. Lefèvre de Lisieux, qui de tisserand était devenu astronome, les critiqua violemment; — un mémoire *Sur l'Organe de la Vue*, dans lequel il cherche à prouver que l'humeur aqueuse remplit les mêmes fonctions que l'humeur vitrée. Jacob.

Histoire de l'Académie ; 1707.

LA HIRE (*Jean-Nicolas*), botaniste français, frère du précédent, mais d'un second lit, naquit à Paris, en 1685, et mourut en 1727. Il étudia la médecine, d'après les conseils de son père, et devint membre de l'Académie des Sciences en 1709. Il avait commencé un recueil de plantes dessinées au naturel par un procédé de son invention. On a de lui trois mémoires dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (années 1712 et 1716). J—b.

Quérard, *La France Littéraire.*

* LA HITTE (*Jean-Ernest*, Ducos, vicomte DE), général et sénateur français, né à Bessières (Languedoc), le 5 septembre 1789. Admis à l'École Polytechnique en 1807, il entra deux ans après à l'École d'Application de Metz, et en sortit le 1er octobre 1810. Il fit les campagnes de 1811 et 1812 à l'armée d'Espagne, fut attaché à l'état-major de l'artillerie, et devint aide de camp des généraux Boucher et Berge. Rentré en France à la fin de 1813, il fut promu au grade de capitaine dans le 3e régiment d'artillerie. Sous la première restauration, il suivit le duc d'Angoulême dans le midi, et fut destitué au retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Réintégré le 26 juillet, il passa dans l'artillerie à cheval de la garde royale avec le grade de chef d'escadron, devint lieutenant-colonel le 9 avril 1819, fit en cette qualité la campagne d'Espagne à l'état-major de l'artillerie des 1er, 2e et 3e corps de l'armée des Pyrénées, et passa aide de camp du duc d'Angoulême. Colonel le 6 juillet 1823, il commanda l'artillerie au siége du Trocadero, et contribua puissamment à la reddition de cette place. En 1828, il prit une part glorieuse à l'expédition de Morée, et reçut, le 22 février 1829, le brevet de maréchal de camp. Il eut en 1830 le commandement de l'artillerie de l'armée d'expédition d'Afrique. Mis en disponibilité après la révolution de Juillet, et admis dans le cadre de réserve le 25 mai 1832, il resta dans cette position jusqu'au 26 mars 1838, où il fut nommé au commandement de l'école d'artillerie de Besançon. Chargé, à la fin de 1839, d'aller prendre le commandement supérieur de l'artillerie en Algérie, il fut nommé lieutenant général le 21 juin 1840, et membre du comité de son arme, dont il devint président en 1848. Le 17 novembre 1849 il reçut le portefeuille des affaires étrangères, qu'il conserva jusqu'au 9 janvier 1851. Envoyé à la fin de 1850 à l'Assemblée législative par le département du Nord, le 22 mai 1851 il se démit de ses fonctions législatives, fut nommé inspecteur général du premier arrondissement d'artillerie et inspecteur de l'École Polytechnique. Le général de La Hitte faisait partie de la commission consultative depuis le 13 décembre suivant, lorsqu'il fut appelé à siéger au sénat par décret présidentiel du 26 janvier 1852. Il est grand'croix de la Légion d'Honneur. SICARD.

Les grands Corps politiques de l'État, etc.; Paris, 1852. — *Biographie des Membres du Sénat*; Paris, 1852

* LA HODDE (*Lucien* DE), chansonnier et pamphlétaire français, né vers 1812. Il débuta par des chansons politiques, travailla d'abord dans divers recueils, tels que *L'Époque* (revue mensuelle), et la *Revue critique;* plus tard il collabora au *Charivari* et à *La Réforme*. Engagé dans presque toutes les conspirations qui signalèrent le règne de Louis-Philippe, il suivit le mouvement de février 1848, et s'installa comme secrétaire général à la préfecture de police auprès de Caussidière, aussitôt qu'elle tomba au pouvoir du peuple. Caussidière s'étant emparé d'un dossier qui renfermait dix-huit cents rapports, signés *Pierre*, qui le concernaient lui ou ses amis, et qu'on était sur le point de faire mettre au pilon, fut fort étonné de l'exactitude des renseignements qu'il y trouva. Il apprit en même temps d'un ancien agent qu'un des hommes qui servaient le mieux l'ancienne police était près de lui; il prit des informations, et on lui remit enfin une lettre signée de La Hodde dans laquelle celui-ci se mettait à la disposition du préfet et le prévenait que ses rapports seraient signés *Pierre*. Caussidière se contint avec peine, et convoqua ses amis au Luxembourg, dans l'appartement qu'occupait Albert, membre du gouvernement provisoire. MM. Grandmesnil, Tiphaine, Caussidière, Monier, Bocquet, Pilhes, Le Challier, Bergeron, Caillaud, Albert, Mercier, de La Hodde, Sobrier et Chenu s'y trouvèrent. Caussidière déclara qu'il y avait un traître parmi eux, et qu'il fallait se constituer en tribunal secret pour le juger : il nomma de La Hodde. Celui-ci voulut sortir; Caussidière l'en empêcha. De La Hodde protesta de son innocence; Caussidière exhiba les rapports et la lettre accusatrice. De La Hodde s'excusa sur la misère. Caussidière lui présenta un pistolet; De la Hodde supplia ses juges. Bocquet le menaça de le tuer; mais Albert intervint. Un verre de poison fut préparé; de La Hodde refusa de le boire, en disant qu'il ne voulait pas mourir. Bocquet reprit le pistolet; MM. Albert, Monnier, Pilhes et Chenu s'interposèrent, et sur l'avis de M. Grandmesnil il fut décidé qu'on le retiendrait prisonnier. M. Bocquet courut chercher un fiacre; on y fit monter de force M. de La Hodde, et Caussidière le conduisit à la Conciergerie, et l'y tint enfermé jusqu'au 15 mai.

Avouant hardiment son passé, M. de La Hodde a raconté dans un de ses écrits que de dix-huit à vingt-cinq ans il avait rêvé le renversement de tous les gouvernements, mais qu'en pratiquant les sociétés secrètes il les avait vues composées d'ouvriers « dont on faisait des fainéants, des ivrognes et des gibiers de prison, d'autres qui cherchaient dans une révolution le moyen de satisfaire leurs habitudes de débauche et de paresse comme leurs chefs y cherchaient des raffinements de luxe et de jouissance... Comme il fallait, ajoute-t-il, pour contenter ces gens qu'une révolution fût faite, c'est-à-dire que tous les intérêts et toutes les existences fussent troublés, cela me parut d'une iniquité révoltante. Je résolus de pénétrer au plus profond des sociétés secrètes, d'en prendre la direction, et puis, par une tactique de temporisation et d'isolement, d'arriver peu à peu à les énerver et à les dissoudre. Pour cela, j'avais besoin de m'entendre avec la police; je l'ai fait. Voilà en deux mots le mystère de ma vie. » On a de M. de La Hodde: *Chansons;* Boulogne, 1831, in-16; — *Les Gémonies*, satires de mœurs : première partie : *Le Suicide;* Paris, 1835, in-8°; — *Strophes*

et Chansons politiques; Paris, 1844-1845, in-12; — *La Pologne*; strophes, 1846, in-8°; — *A l'Italie! l'Homme de l'Apennin*; strophes, 1847, in-8°; — *La Naissance de la République en février* 1848; Paris, 1850, in-18; — *Histoire des Sociétés secrètes et du Parti républicain, de* 1830 *à* 1848; Paris, 1850, in-8°.

L. L—T.

Caussidière, *Mémoires*. — Chenu, *Les Conspirateurs*. — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

LA HODE. *Voy.* LA MOTHE.

LAHOUSSAYE (*Pierre*), habile violoniste français, né le 12 avril 1735, à Paris, et mort dans cette ville, vers la fin de 1818. Il eut pour premier maître de violon un musicien de l'Opéra, nommé Piffet, et prit ensuite des leçons de Pagin, qui le fit entrer chez le comte de Clermont en qualité de violoniste de ses concerts. Le jeune artiste brûlait du désir de voir l'Italie; une occasion se présenta. Le prince de Monaco lui ayant offert de l'attacher à sa personne, Lahoussaye s'empressa d'accepter, et partit aussitôt avec lui. Il se rendit d'abord à Padoue, où son premier soin fut d'aller rendre visite à Tartini. Le célèbre virtuose l'accueillit avec bienveillance, et, retrouvant en lui les principes de son école, que Lahoussaye avait puisés chez Pagin, il le prit en affection, et lui donna des leçons. Après avoir séjourné quelque temps à Padoue, Lahoussaye quitta cette ville pour aller rejoindre le prince de Monaco; mais en passant à Parme il y trouva un engagement avantageux à la cour de l'infant don Philippe, et l'accepta. Traetta, qui était alors maître de chapelle du prince, lui apprit les éléments de la composition, et lui fit écrire, pour l'exercer, un grand nombre d'airs de ballet dans ses opéras. Bientôt cependant le désir de revoir Tartini le ramena à Padoue auprès de ce maître, dont il reçut encore des conseils jusqu'en 1769, puis il alla visiter successivement plusieurs grandes villes d'Italie. Son rare talent comme chef d'orchestre le fit remarquer de Guglielmi, qui, en 1772, l'emmena à Londres pour y diriger l'orchestre du Théâtre-Italien. Enfin, en 1775, après une absence de dix-huit ans, Lahoussaye revint à Paris, et y fut chargé, en 1779, de la direction de l'orchestre du *Concert spirituel*. En 1781 il remplit les mêmes fonctions à la Comédie-Italienne, et en 1790 il partagea avec Puppo l'emploi de chef d'orchestre du Théâtre de Monsieur, qui prit ensuite le nom de *Théâtre Feydeau*. Lahoussaye occupait encore ce poste en 1800; mais à la réunion des deux théâtres Feydeau et Favart il perdit sa place, sans pouvoir même obtenir la pension de retraite que lui méritaient les éminents services qu'il avait rendus. Un autre malheur vint presqu'en même temps le frapper. Dès la formation du Conservatoire de Musique, en 1795, il avait été nommé l'un des professeurs de violon de cet établissement; il fut compris au nombre des maîtres dont la réforme fut décidée en 1802. La nécessité l'obligea alors d'accepter à l'Opéra une modeste place de second violon, qu'il occupa jusqu'en 1813, époque à laquelle son âge avancé et ses infirmités ne lui permirent plus de la remplir. Il vécut encore quelques années, et mourut âgé de quatre-vingt-trois ans. Lahoussaye fut un des meilleurs violonistes de son temps; il se distinguait surtout par la largeur de son jeu, par la qualité du son qu'il savait tirer de son instrument ainsi que par une parfaite justesse d'intonation. Il a publié à Paris un œuvre de sonates pour le violon; ses autres compositions sont restées manuscrites : elles consistent en sept œuvres de sonates pour le même instrument, douze concertos pour l'église, et trois œuvres de duos.

Dieudonné DENNE-BARON.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'École française au dix neuvième siècle*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

LA HUERTA (*Gaspar* DE), peintre espagnol, né à Altobuey, près Cuença, le 2 septembre 1645, mort à Valence, le 18 décembre 1714. Il vint très-jeune à Valence, et entra dans l'atelier de Jesualda Sanchez, veuve du peintre Pedro Infant, où il ne fut employé qu'à broyer les couleurs, nettoyer les pinceaux et préparer les toiles. Mais La Huerta était animé du désir d'apprendre; il copiait en cachette ou la nuit toutes les estampes et tableaux qu'il pouvait se procurer. Il acquit ainsi un peu de dessin et une assez belle couleur. Alors il travailla à son compte, et comme il peignait à très-bon marché, il eut de nombreux acheteurs. Il étudiait sans cesse, et se perfectionnait en produisant, de telle sorte qu'il gagna réputation et fortune. Il avait déjà amassé deux cent mille livres lorsque dona Jesualda Sanchez lui donna sa fille en mariage. En mourant La Huerta laissa de riches dons aux franciscains et aux pauvres de Valence. On voyait beaucoup de ses compositions dans les couvents de cette ville, à Segorbe, à Caudiel et dans plusieurs autres cités de la province de Cuença.

A. DE L.

Felipe de Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura*. — Cean Bermudez, *Diccionario Artistico*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

LA HUERTA (*Vicent Garcia* DE), poëte espagnol, né à Zaffra (Estramadure), en janvier 1729, mort à Madrid, en août 1797. Nommé bibliothécaire royal, il fut bientôt reçu à l'Académie espagnole. A cette époque les littérateurs de ce pays formaient deux camps : les premiers, dont le chef était Ignace de Luzan, se montraient dévoués à l'école française, et méprisaient les poëtes nationaux; les seconds, patriotes dans l'âme, n'avaient d'admiration que pour leurs vieux auteurs, tels que Villegas, Calderon et Solis. La Huerta devint le défenseur de ce second parti; mais il suivit l'ancienne école sans en partager les défauts; c'est ce qu'on remarque dans son *Églogue des Pêcheurs*. Son poëme mythologique *Jupiter con-*

r n'eut pas moins de succès, ainsi que » traductions d'Horace, de Boileau, de J.-B. Rousseau et de Voltaire. Pour régénérer la scène espagnole, La Huerta écrivit d'abord un prologue pour l'une des pièces de Calderon, et dès que, par quelques productions estimées, il eut conquis la bienveillance du public, il tenta de concilier les anciennes formes espagnoles avec la dignité de la tragédie, et présenta sa *Rachel*. Cette pièce, représentée pour la première fois l'an 1778, à Madrid, sur le théâtre de la cour, obtint le plus grand succès, fut traduite en italien et jouée à Bologne, où elle ne réussit pas moins brillamment. L'*Agamemnon vengé*, qu'il tira d'une traduction donnée par Perez d'Oliva de l'*Electre* de Sophocle, n'est qu'un pâle reflet de la tragédie grecque. « Dans son *Théâtre espagnol*, dit M. Bouterweck, il atteignit le but principal qu'il avait en vue, de rétablir l'honneur littéraire de sa nation et d'exhaler son indignation contre les gallicistes. » Emporté trop souvent par un patriotisme exagéré, La Huerta parle un peu légèrement des théâtres étrangers et surtout du théâtre français, qui a trouvé en lui un critique acerbe de nos chefs-d'œuvre. Aux attaques dont il fut l'objet de la part des gallicistes, cet écrivain répondit qu'ils ne savaient qu'*aboyer en morale*. La *Zaire* de Voltaire, arrangée par La Huerta pour la scène espagnole, n'eut que deux représentations. On compte au nombre de ses principaux ouvrages : *Vocabulario Militar espanol*; Madrid, 1760, in-8°; — *Obras Poeticas;* Madrid, 1778, 2 vol. in-8°; — *Théâtre espagnol*; Madrid, 1785-1788.

B. Fresse-Montval.

Bouterwek, *Histoire de la Littérature espagnole*. — Don Maury, *L'Espagne Poétique*.

LA HUÉTERIE (*Charles* de), poëte français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. La Croix du Maine le fait naître dans l'Anjou, Du Verdier près d'Amboise, et Goujet en Normandie. Il était secrétaire du duc de Vendômois. Il n'est connu que par ses démêlés avec Clément Marot. Tandis que ce poëte était réfugié à Ferrare pour éviter la persécution, La Huéterie sollicita sa place de valet de chambre de François Ier, laquelle lui fut refusée. A son retour, Marot publia, sous le nom de *Fripelipes*, son valet, une épître satirique où La Huéterie n'est pas oublié. Celui-ci, vieux et malade, répondit assez platement qu'il avait demandé la place par zèle religieux, et parce qu'il était scandalisé de la conduite de Marot :

Car si scandalisé ne feusse,
Ta place demandé je n'eusse.

On a de La Huéterie : *Le dangereux Passage de Vice et consolatif Voyage de Vertu;* Lyon, 1536, in-8°; — *Le Concile des Dieux sur les très-heureuses et magnifiques Noces de très-haut et illustre prince Jacques, roi d'Écosse, et de très-haute et très-illustre princesse Magdelene, fille aînée du roi François Ier de ce nom; avec les nuptiaux virelais dudit mariage, et une ballade;* Paris, sans date (1536), in-16; — *Prothologies françaises; orthodoxes commentaires sur aucunes dernières frivoles opinions; avec un Epitome des gestes présents en rime léonine. Demande de service royal en épîtres, rondeaux, balades : contreblason de la beauté des membres du corps humain*; Paris, 1550, in-8°; — *Réponse à Marot, dit Fripelipes;* dans le *Recueil* des vers faits pour et contre Marot, publiés en 1539. Pour les détails de cette querelle, *voy.* Marot (Clément) et Sagon. Z.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises* (édit. de Rigoley de Juvigny). — Goujet, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 86.

LAIDET (*Joseph-Guillaume-Fortuné* de), général et homme politique français, né à Sisteron, le 6 mars 1780, mort dans la même ville, au mois de décembre 1854. Enrôlé volontaire en 1802, il partit avec son bataillon pour Saint-Domingue, et n'échappa qu'avec peine aux dangers de cette expédition. De retour en France en 1804, il parvint jusqu'au grade de capitaine dans l'infanterie légère, et en 1812, étant en Espagne, il passa comme aide de camp auprès du général Dubreton. Sa belle conduite au siége de Burgos lui valut le grade de chef de bataillon. Après l'abdication de l'empereur à Fontainebleau, il s'attacha fortement à la Restauration; il quitta même la France, en 1815, à l'époque des Cent Jours, et se rendit à Gand, mais il refusa de servir contre sa patrie. Nommé lieutenant-colonel en 1816, et colonel en 1823, il fut élu député des Basses-Alpes en 1827, vota avec l'opposition, et demanda la suppression des aumôniers des régiments, ce qui lui valut une disgrâce. Enlevé à son régiment, il fut envoyé à La Martinique. En mars 1830, il vota avec les 221, et bientôt après fut réélu député. Au moment de la révolution de Juillet, il était en Morée, à la tête d'un régiment. Nommé maréchal-de-camp à la fin de 1830, il se fit remarquer à Paris lors de l'insurrection du mois de juin 1832 en enlevant les barricades de la rue Saint-Merry, à la tête de gardes nationaux et de soldats réunis près de la rue Grénétat. Réélu en 1834, 1837, 1839 et 1842, il vota avec l'opposition à partir de 1834. En 1839, il se fit donner une mission en Algérie, et obtint à son retour, en 1840, le grade de lieutenant général. Il fut mis à la retraite en 1845. Le général Laidet fut questeur de la chambre des députés de 1839 à 1846. Il échoua aux élections de 1846; mais après la révolution de Février le département des Basses Alpes l'envoya à l'Assemblée constituante. Il fit partie du comité de la guerre, et vota ave les représentants qui se réunissaient au Pal National, lesquels firent une vive opposition l'administration du 20 décembre 1848. Réélu l'Assemblée législative, il repoussa l'état

siége, la nouvelle loi sur les clubs, et toutes les demandes en autorisation de poursuites. Son opposition au gouvernement présidentiel lui valut d'être éloigné temporairement de la France par le décret du 9 janvier 1852; mais dès le 7 août suivant il fut autorisé à rentrer en France, et se retira dans sa ville natale. L. L—T.

Le Biogr. et le Nécrologe réunis, 1834, p. 257. — *Biogr. statistique de la Chambre des Députés*. — *Biogr. des 900 Députés à l'Ass. nationale*. — *Biogr. des 750 Représ. à l'Ass. législative*.

LAIGNELOT (*Joseph-François*), homme politique et auteur dramatique français, né à Versailles, en 1752, mort à Paris, le 23 juillet 1829. Ayant fait de bonnes études, il cultiva d'abord les lettres, et fit représenter une tragédie d'*Agis et Cléomène* d'abord, en 1779, au Théâtre de Versailles, ensuite, en 1782, au Théâtre-Français, où elle eut quelque succès. Le 2 mars 1792 il fit jouer au Théâtre de la Nation une autre tragédie, *Rienzi*, reçue assez froidement par le public. En août 1792 il fut nommé un des officiers municipaux de Paris, et le mois suivant député à la Convention nationale. Dans le procès du roi, il vota pour la mort sans sursis et sans appel au peuple. Quand les puissances coalisées envahirent le territoire français, il fut envoyé en mission pour exciter les citoyens à la défense de la patrie, et fut chargé de surveiller les ports de La Rochelle et de Rochefort contre les tentatives des Anglais. Il eut pour collègue Lequinio, qui exerça dans les départements de l'ouest de cruelles rigueurs, dont Laignelot fut quelquefois le complice. Cependant, de retour à Paris en septembre 1794, Laignelot se prononça avec énergie, dans les séances de la Convention, contre les cruautés commises dans l'ouest et surtout contre les actes féroces de Carrier. Dans le mois de novembre suivant, il fut nommé membre du comité de sûreté générale. Les quatre comités réunis ayant arrêté qu'il serait fait en leur nom un rapport, sur la nécessité de suspendre le club des Jacobins, Laignelot fut chargé de rédiger le rapport qui, accueilli par des applaudissements, reçut de la Convention une décision affirmative. L'assemblée, malgré quelque opposition, vota même l'impression du rapport. Dans la séance du 5 février 1795, il présenta, au nom du comité de salut public, un autre rapport contre des jeunes gens qui avaient brisé le buste de Marat au foyer du théâtre Feydeau. Depuis, accusé d'avoir pris part aux insurrections populaires des 12 germinal, 3 et 5 prairial (1er avril, 22 et 24 mai 1795), il fut jeté en prison. D'autres accusations s'élevèrent bientôt contre lui, relativement aux actes de sa mission dans l'ouest. Il se défendit avec énergie, et, faute de preuves suffisantes, échappa à la condamnation que subirent plusieurs de ses collègues. Néanmoins, il ne recouvra sa liberté que lors de l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). En 1796, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf, avec lequel il était lié; mais il fut acquitté. Le Directoire lui offrit en 1799 la place de receveur des droits de passe, qu'il refusa. Il se tint également éloigné de toutes fonctions publiques sous le gouvernement impérial, préférant une vie paisible et la culture des lettres aux agitations politiques. Cependant, lorsqu'en 1805 il [illegible] seconde édition de sa tragédie de *Rienzi*, il eut à subir un exil et la saisie des exemplaires, la police ayant vu une allusion malveillante dans le sujet de cette tragédie. Il put revenir plus tard dans la capitale, et ne fut point atteint par la loi du 12 janvier 1816 contre les régicides, attendu qu'il n'avait ni exercé de fonctions pendant les Cent Jours ni adhéré à l'Acte additionnel.

GUYOT DE FÈRE.

Arnault et Jouy, *Biographie des Contemporains*. — *Moniteur univ.* des années 1792, 93, 94, 95.

LAIGUE (*Étienne* DE), sieur DE BEAUVAIS en Berry, naturaliste français, natif de Bourges, mort en 1537. Il fut chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel et gentilhomme de la chambre de François Ier, auprès duquel il paraît avoir joui d'une assez grande faveur; car il fut employé par lui comme ambassadeur auprès des cours d'Allemagne. On peut croire que son mérite littéraire ne contribua pas peu à le mettre dans les bonnes grâces d'un prince ami des lettres. En effet, contrairement aux habitudes de la noblesse d'alors, de Laigue fut un savant, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il fut savant dans une branche de la science qui n'attirait encore que fort peu les regards, l'histoire naturelle. Il débuta par publier : *Stephani Aquæi bituricensis in omnes Plinii naturalis historiæ libros Commentarii*; Paris, 1530. La Monnaye appelle ce commentaire un « ouvrage d'écolier ». — *Traité singulier des tortues, escargotz, grenouilles et artichaux*; Lyon, sans date et Paris, 1530; — *Les Commentaires de Jules Cesar de la guerre des Romains et autres expeditions par lui faites ès Gaules et en Afrique*; Paris, 1531, in fol.; réimprimés vingt ans plus tard. Malgré son emploi à la cour, de Laigue, par le choix et le sujet de ses études, semble avoir été un gentilhomme campagnard, et il a dû passer une partie de sa vie dans la province. Suivant les uns, il mourut en 1533, selon d'autres en 1537. H. B.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — P. Hardouin, *Commentaires sur Pline*. — Jolly, *Remarques critiq. sur le Dict. de Bayle*. — B. de La Monnoye, *Remarques sur la Bibl. de La Croix du Maine*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*.

LAIGUE (*Antoine-Louis* DE), généalogiste français, parent du précédent, né en 1765. Il occupa pendant de longues années l'emploi de chef des archives au ministère de la justice. Il a publié : *Les Familles françaises considérées sous le rapport de leurs prérogatives honorifiques héréditaires, ou recherches historiques sur l'origine de la noblesse, les divers moyens dont elle pouvait être acquise en France*,

l'institution des majorats, etc.; Paris, 1815 et 1818, in-8°. K.

Quérard, *La France Littéraire.*

LAINATI (*Marco*), peintre de l'école de Parme, né à Plaisance, vécut en 1777. C'est par erreur que plusieurs auteurs le font naître à Carpi, où il mourut d'hydropisie. Élève assez médiocre du peintre français Louis de La Forest, il a laissé à Carpi d'assez nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Sainte Lucie et plusieurs martyrs franciscains* à S.-Francisco, et *Saint Omabon* à l'église delle Grazie, pour laquelle il avait peint un autre tableau, représentant les *Sept Fondateurs* de l'ordre des Servites, tableau qui se trouve aujourd'hui dans la maison du chapelain attenant à l'église.

E. B—N.

Cabassi, *Notizie mss. degli Artisti di Carpi.* — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

LAINÉ (*Joseph-Henri-Joachim*, vicomte), homme politique français, né à Bordeaux, le 11 novembre 1767, mort à Paris, le 17 décembre 1835. Reçu avocat en 1789, il embrassa avec chaleur les principes de la révolution. Nommé administrateur du district de La Réole en 1793, il y rendit de grands services comme chargé de la partie des subsistances. Des intérêts de famille le conduisirent à Saint-Domingue, où il aida de sa parole et de son épée ceux qui voulaient sauver la colonie, et fut blessé d'un coup de sabre, dans le tumulte d'une assemblée, en débarquant au Cap. Lorsque tout espoir fut perdu, il revint en France. A la fin de 1795 il fut élu membre de l'administration départementale de la Gironde; il apporta dans ces fonctions tous les adoucissements qu'il put aux mesures de rigueur prescrites contre les parents d'émigrés et les prêtres réfractaires, et donna sa démission au bout de trois mois. Il reprit alors ses travaux d'avocat, marqués pendant douze ans par de grands succès, et il en consacra le produit à soutenir la famille de son frère aîné, ruiné dans le commerce. En 1808, Lainé, présenté comme candidat au corps législatif, fut choisi par le sénat. Dans la discussion du Code Pénal, il demanda la formation du comité secret : il voulait y combattre le principe de la confiscation; mais il ne put réunir le nombre de signatures nécessaire. Le comité secret n'eut pas lieu, mais l'auteur de la proposition reçut la croix d'Honneur. La fermeté de Lainé reparut plus vive à la fin de 1813. L'invasion du territoire français par les armées étrangères nécessitait de nouveaux sacrifices : il fallait de nouvelles levées d'hommes et d'argent. Par ordre de Napoléon, le sénat et le corps législatif nommèrent deux commissions chargées de prendre connaissance des documents relatifs aux négociations avec les puissances coalisées. La commission du corps législatif était composée de Raynouard, Gallois, Flaugergues, Lainé et Maine de Biran. Président et rapporteur de cette commission, Lainé lut en comité secret, le 28 décembre, le travail approuvé par ses collègues. Il y exprimait le vœu de tout l'empire pour une paix honorable et durable, et ajoutait que « les moyens de paix auraient des effets assurés si les Français étaient convaincus que leur sang ne serait versé que pour défendre une patrie et des lois protectrices; que Sa Majesté devait être suppliée de maintenir l'entière et constante exécution des lois qui garantissent aux Français les droits de la liberté, de la sûreté, de la propriété, et à la nation le libre exercice de ses droits politiques. » Ce rapport, dont le corps législatif vota l'impression, fut assez mal reçu. Le ministre de la police, Savary, en fit enlever les épreuves. Un décret du 31 décembre ajourna le corps législatif; les portes de la salle furent fermées. Napoléon traita les membres de la commission législative d'*agents payés par l'Angleterre*. « Le nommé Lainé, disait-il, est un traître, qui correspond avec le prince régent par l'intermédiaire de Desèze. Raynouard, Maine de Biran et Flaugergues sont des factieux. » Il qualifiait le rapport de la commission de motion sortie d'un club de jacobins, et il ajoutait : « Voudrait-on rétablir la souveraineté du peuple? Eh bien, dans ce cas je me fais peuple, car je prétends être toujours là où réside la souveraineté. » Ce fut surtout à la réception du premier jour de l'an 1814 que l'empereur s'abandonna à la fougue de sa colère. La session étant close ainsi au moment même où elle venait de s'ouvrir, Lainé se retira à Bordeaux. Quoiqu'il n'eût point pris part au mouvement qui ouvrit les portes de cette ville au duc d'Angoulême, le 12 mars, il fut nommé par ce prince préfet provisoire de la Gironde. Le corps législatif ayant été rappelé par Louis XVIII sous le nom de *chambre des députés*, Lainé revint à Paris, et fut nommé président de cette assemblée par le roi. Dans cette session, il quitta le fauteuil pour parler contre une proposition qui semblait porter atteinte au maintien de l'aliénation des biens nationaux. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, en 1815, les chambres furent convoquées. La première réunion eut lieu le 11 mars, sous la présidence de Lainé. Dans la séance du 16 il s'écria : « Que les hommes de tous les partis oublient aujourd'hui leurs ressentiments pour ne se souvenir que de leur qualité de Français! Nous réglerons nos différends après; mais aujourd'hui réunissons nos efforts contre l'ennemi commun. » Il partit pour Bordeaux quelques heures seulement avant l'entrée de Napoléon à Paris. Le 28 mars il lança, au nom de la chambre des députés, une protestation contre la dissolution de cette assemblée et contre tous les actes futurs du gouvernement impérial. Le 2 avril Lainé s'embarqua en même temps que la duchesse d'Angoulême, et se retira en Hollande. De retour à Paris le 10 juillet, après la chute de l'empire, il reprit la présidence de la nouvelle chambre des députés, élue au mois d'août 1815. Ces élections ayant donné une ma-

jorité favorable au parti ultra-royaliste, Lainé, attaché aux idées constitutionnelles, eut à soutenir une lutte incessante. Il défendit le principe écrit dans la Charte du renouvellement par cinquième tous les ans de la chambre des députés ; il demanda l'élection à un seul degré et le cens électoral à 300 fr. Dans cette discussion, un membre de l'extrême droite lui ayant donné un démenti grossier, Lainé quitta sur le champ le fauteuil, et n'y remonta le lendemain que sur une lettre du duc de Richelieu, président du conseil des ministres, qui au nom du roi lui faisait un devoir de reprendre ses fonctions. Une ordonnance du 21 mars 1816 ayant réorganisé l'Académie Française, Lainé fut appelé à y prendre place.

Le 7 mai 1816 Lainé reçut le portefeuille du ministère de l'intérieur. Une terrible disette, aggravée par l'occupation étrangère, allait peser sur la France. Des mesures de prévoyance parvinrent, non sans peine, à assurer les approvisionnements. Lainé provoqua l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui prononçait la dissolution de la chambre dite *introuvable* et déclarait qu'aucun article de la Charte ne serait révisé. Dans la discussion du budget de 1817, plusieurs députés siégeant au côté droit réclamèrent la suppression des secours accordés aux réfugiés espagnols désignés sous le nom d'*Afrancesados*. Lainé combattit cette proposition, et prononça ces généreuses paroles : « Un sentiment plus doux encore que la bienfaisance s'oppose à la radiation d'un article maintenu par l'humanité. Les rois, qu'on a justement comparés à des pères de famille quelquefois irrités, comme eux ferment l'entrée de leur pays à des enfants égarés ; au fond du cœur, ils ne sont pas fâchés que des parents ou des voisins recueillent ces fugitifs pour les leur rendre au jour de la miséricorde. » Le crédit fut maintenu à la presque unanimité. Une nouvelle loi électorale, soutenue par Lainé, fut adoptée le 5 février 1817 ; les renouvellements partiels de la chambre des députés chaque année y amenèrent bientôt des forces à l'opposition. Il sortit du ministère le 29 décembre 1818, et remit son portefeuille à M. Decazes (*voy.* ce nom). La dotation du clergé, la création de nombreux établissements de bienfaisance, l'amélioration du régime des maisons de détention, la reconstitution de l'École Polytechnique et du Conservatoire des Arts et Métiers, la réorganisation des maisons d'éducation des jeunes filles de la Légion d'Honneur, tels furent les principaux actes d'un ministère dont Lainé sortit aussi pauvre qu'il y était entré. Inquiet sans doute pour la monarchie des résultats de la loi électorale qu'il avait présentée et fait adopter, il soutint à la chambre des députés les modifications à cette loi que le marquis Barthélemy avait présentées à la chambre des pairs au commencement de la session de 1819, et qui avaient été acceptées par la chambre haute. Dans la séance du 6 décembre, il réussit à faire prononcer la nullité de l'élection de l'abbé Grégoire (*voy.* ce nom), qu'il motivait sur l'*indignité* de l'élu. Lainé fit un rapport sur les modifications à la loi du 5 février 1817 ; une longue et orageuse discussion s'ensuivit, et se termina le 12 juin 1820, par l'adoption d'un amendement conciliateur formulé par Boin. Le duc de Richelieu, étant redevenu ministre, fit obtenir le cordon bleu et la présidence du conseil royal de l'instruction publique à Lainé. Réélu député par le département de la Gironde, en novembre 1820, Lainé fut, le 21 décembre, nommé ministre secrétaire d'État sans portefeuille. Il se démit alors de ses fonctions universitaires, et fut pendant toute la session en butte aux provocations hostiles de l'extrême gauche. Le 14 décembre 1821, un nouveau ministère ayant été formé, il cessa de faire partie du cabinet. Lorsque, en 1823, on discuta la question de l'intervention en Espagne, il se prononça pour la neutralité. Dans la discussion qui aboutit à l'expulsion de Manuel (*voy.* ce nom), il fit de vains efforts pour faire prévaloir les conseils de la modération.

Élevé, le 23 décembre 1823, à la dignité de pair de France, avec le titre de vicomte, il se montra dans la chambre haute partisan éclairé de la légalité et de la liberté constitutionnelle. Le 5 février 1825, il s'éleva contre un projet de loi tendant à attribuer aux communautés de femmes le droit d'acquérir à un titre quelconque. Dans la discussion sur la piraterie et la baraterie, en 1826, il plaida la cause de l'affranchissement des Grecs avec une éloquence entraînante : « Non, s'écriait-il, on ne saurait s'excuser d'avoir immolé la Grèce en holocauste à la paix de l'Europe... Dans ma douleur, j'embrasse les autels, et y trouvant des pontifes qui n'invoquent qu'à voix basse en faveur des Grecs le Dieu des chrétiens, je m'attache à cette tribune retentissante par de vives prières que je désire voir se convertir en lois dans l'intérêt de l'humanité ; je le souhaite surtout pour adoucir, s'il se peut, à l'égard des gouvernements, le murmure de la conscience du genre humain. » Un amendement fut adopté pour punir comme crime toute complicité avec les oppresseurs de la Grèce. A l'occasion de la pétition du comte de Montlosier (*voy.* ce nom) contre les jésuites, Lainé réclama l'application des lois qui devaient garantir la société contre les entreprises de cette corporation, alors si remuante. En voyant le système politique suivi par Charles X, Lainé dut peu se faire illusion sur la durée de ce trône légitime qu'il avait tant contribué à restaurer. Après la révolution de Juillet, il prêta serment à la nouvelle dynastie, et conserva son siége au Luxembourg, mais il ne s'y fit plus entendre. Son dernier mot est resté célèbre ; à propos des ordonnances de Juillet, il s'écria avec douleur : « Les rois s'en vont » ! Il partit pour Bordeaux, et revint dans la capitale quelque temps avant sa mort. Une longue

maladie de poitrine l'emporta; il voulut être enterré comme un pauvre, sans cérémonie, et il repose près de sa mère dans le modeste village où s'écoula son enfance. Il n'avait jamais été marié. « Si Lainé eut toutes les qualités qui font l'homme de bien et le grand citoyen, dit M. Vieillard, il n'eut pas au même degré celles qui font le véritable homme d'État. Il ne connaissait qu'imparfaitement les hommes, et, invariable dans ses principes, il ne le fut pas toujours dans ses opinions. Son éloquence chaleureuse, entraînante, soutenue par la conviction, animée par le sentiment, était quelquefois trop sentencieuse, et paraissait viser à l'effet. Mais rien n'égalait la bienfaisance de son caractère et la simplicité de ses habitudes. Membre du corps législatif sous l'empire, il envoyait son traitement de 10,000 fr. aux indigents de Bordeaux. Ministre de la Restauration, sa noble indigence ne dédaignait pas de recourir à ses collègues pour l'emprunt des riches accessoires d'ameublement qui lui étaient indispensables dans les jours de représentation. Louis XVIII a peint en une seule phrase ce caractère antique lorsqu'il a dit de lui : « Je n'oserais jamais demander une injustice à mon ministre, tant je sais qu'il a l'âme d'un Spartiate. » Quoique membre de l'Académie Française, Lainé n'a rien laissé que ses discours.

L. L—T.

Baron Mounier, *Éloge de M. Lainé*, prononcé à la chambre des pairs, le 6 avril 1836. — Emmanuel Dupaty, *Discours de réception à l'Académie Française*, le 10 novembre 1836, et la réponse d'Alex. Duval. — P.-A. Vieillard, dans *l'Encyclop. des Gens du Monde*. — Châteaubriand, *Mém. d'outre-tombe*, 6e volume. — De Lamartine, *Hist. de la Restauration*.

LAINÉ (*Étienne*), acteur et chanteur français, né à Paris, le 23 mai 1747, mort dans la même ville, le 16 septembre 1822. Son père était jardinier chez M. de Gouve, procureur du roi près la cour des monnaies. C'est à une circonstance assez bizarre qu'il dut de prendre une profession à laquelle il ne paraissait pas destiné. Castil-Blaze la raconte ainsi : « Berton père, qui était directeur de l'Académie royale de Musique, entend un jour une voix vibrante crier : *Ma botte d'asperges !* Il se met à sa fenêtre, aperçoit un vigoureux campagnard, bien bâti, de belle figure, et lui fit signe de monter. — Tu te fais entendre de loin. — Oui, monsieur, et je m'en trouve bien : je vends plus que mes camarades. — N'éprouves-tu pas quelque fatigue à crier plus haut qu'eux ? Et Berton fait dire quelques chansons au marchand de légumes; il lui reconnaît une voix de *haute-contre* franche, énergique et juste; lui propose de le faire entrer à l'Opéra, et lui donne des maîtres, après avoir obtenu le consentement des parents et celui de M. de Gouve, qui voulut aussi contribuer généreusement à la nouvelle fortune du fils de son jardinier. » Le jeune Lainé, admis dans les chœurs en 1774, prit place l'année suivante parmi les acteurs chantants. A la retraite de Legros, en 1783, il devint chef de l'emploi de *premier ténor*, alors appelé *haute-contre*; et depuis cette époque il n'est presque pas un ouvrage nouveau qui pendant l'espace de trente années ait été représenté à l'Opéra sans que Lainé n'y eût un rôle. Son intelligence théâtrale et la chaleur de son jeu, bien qu'il la poussât quelquefois jusqu'à l'exagération, furent toujours fort utiles aux auteurs. Quant à son chant, la *Biographie des Musiciens* le compare à « tout ce qu'il y a de plus ridicule, lui refusant toute éducation vocale et ne lui accordant qu'une articulation fort nette du récitatif ». A ce jugement sévère on peut opposer l'opinion de Sacchini, qui « préférait l'âme de feu et la voix pathétique de Lainé à la méthode exquise et aux sons les plus purs des meilleurs chanteurs de concerts ». Grétry, dans ses *Essais sur la Musique*, fait aussi le plus grand éloge de Lainé. Lors de la révolution, Lainé se prononça contre les opinions nouvelles, et plusieurs fois son nom fut mis sur des listes de proscription. On ne pouvait lui pardonner la vigueur d'expression qu'il avait donnée à l'air de « *Chantons, célébrons notre reine* » à l'une des représentations d'*Iphigénie en Aulide* à laquelle assistait Marie-Antoinette. Étant en représentations à Marseille, en 1791, on voulut le contraindre à chanter le *Çà ira*; il s'y refusa. Le tumulte fut porté à son comble, et il ne put échapper que par une fuite précipitée au mauvais parti que voulaient lui faire les agitateurs. En revanche, après le 9 thermidor, il se multipliait pour chanter *le Réveil du peuple* avec un enthousiasme qui lui valut souvent les applaudissements des réactionnaires. Lainé prit sa retraite le 1er janvier 1812. En 1817 il obtint une place de professeur au Conservatoire de Musique, place qu'il conserva jusqu'à sa mort.

E. DE MANNE.

Almanach des Spectacles. — Grétry, *Essais sur la Musique*. — Geoffroy, *Cours de Littérature dramatique*. — Castil Blaze, *Histoire de l'Opéra*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

*LAINÉ (*Pierre-Jean-Honorat*), marin français, neveu du précédent, né le 4 décembre 1796. Entré en 1812 à l'école navale de Brest, il devint élève de marine, et se signala par son courage dans un incendie qui éclata à Smyrne en 1816. Enseigne en 1817, lieutenant de vaisseau en 1821, il fit la campagne de 1823 sur les côtes d'Espagne, et se distingua à l'attaque du fort de San-Petri. Capitaine de vaisseau en 1831, il devint contre-amiral le 30 avril 1840, commandant supérieur de la marine à Alger en 1841, préfet maritime à Cherbourg en 1842. De 1843 à 1846 il commanda la station navale du Brésil et de la Plata. Enfin, il fut élevé au grade de vice-amiral le 27 mars 1847. En 1849 il fut nommé représentant à l'Assemblée législative par le département de la Gironde. Il y vota avec la droite, et fit partie de la commission relative au nouveau régime politique des colonies et de la commission chargée d'une enquête parlementaire sur la marine. Après

le coup d'État du 2 décembre 1851, il devint membre du conseil d'amirauté. J. V.

Vapereau, *Dict. des Contemp.*

LAINEZ. *Voy.* LAYNEZ.

LAING (*Alexandre* GORDON), voyageur anglais, né en 1794, à Édimbourg, mort étranglé près de Tembouctou, en septembre 1826. Il entra dans l'armée à l'âge de seize ans. En 1820 il se trouvait à Sierra-Leone, comme lieutenant faisant fonctions d'aide de camp auprès du gouverneur, sir Charles Maccarthy. Le gouvernement anglais s'efforçait déjà de nouer des relations commerciales plus suivies avec les chefs africains, dans l'espoir de parvenir ainsi à l'abolition de la traite. Dès 1818 sir Charles Maccarthy avait reçu l'ordre de faire des représentations en ce sens aux marchands de Sainte-Marie sur la Gambie. Pour reconnaître plus exactement la Gambie et la contrée située entre La Rockelle, fleuve à l'embouchure duquel est située la colonie, et aussi pour s'assurer des dispositions réelles des rois nègres de la contrée à l'égard de la Grande-Bretagne, il ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer sur les lieux Laing, jeune homme d'une grande habileté et d'un esprit entreprenant. Cet officier partit de Sierra-Leone le 3 février 1822. Dans ce voyage, auquel on doit les premiers renseignements un peu exacts que l'on ait eus sur la contrée qui environne Tembouctou et sur celle où le Djoliba (le Niger) prend sa source, Laing établit avec le roi des Foullahs, de Foutta-Yallou à Tembouctou, capitale de ce pays, des relations qui plus tard ne firent que s'étendre davantage. Il lui fut impossible de continuer son entreprise, parce que la guerre des Achantis, dans laquelle Maccarthy périt, en 1824, le rappela à Sierra-Leone. Après la mort du gouverneur, Laing fut envoyé en Angleterre, pour y rendre compte de l'état des choses, et, à sa grande joie, le gouvernement le chargea d'entreprendre un voyage de découvertes à la recherche de la source du Niger (1). Promu au grade de major, il partit en 1825 pour Tripoli, d'où il se proposait de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le désert. Le 16 juillet 1826 il quitta Tripoli, avec une caravane qui se rendait à Tembouctou, où il arriva le 18 août suivant. Dans une excursion qu'il entreprit avec une autre caravane, de Tembouctou à Sansanding, sur le Djoliba, il tomba entre les mains d'un chéik arabe fanatique, qui voulut le contraindre à embrasser l'islamisme, et qui, sur son refus, le fit étrangler. Le récit du premier voyage du major A. Gordon Laing a été publié sous ce titre : *Travels in Timannee, Kooranko, and Soolima, countries in western Africa*; Londres, 1825, in-8°; trad. en français par Eyriès et de Larenaudière; Paris, 1826, in-8°. Alfred DE LACAZE.

Walckenaër, *Collection des Voyages*, etc., t. VII, p. 265, 382. — F. Hoefer, *L'Afrique centrale dans l'Univers pittoresque.*

(1) Laing fixe cette source dans la montagne de Loma, par 9° 25' de lat. nord et 9° 25 de long. occidentale (méridien de Greenwich). Cette source élevée de 1670 pieds au dessus du niveau de la mer, forme d'abord la rivière appelée par les naturels *Sali*, par les Européens *La Rockelle.*

LAING (*Malcolm*), historien anglais, né à Orkney (Écosse), en 1762, mort en 1818. Il reçut sa première éducation à Kirkwall, et alla ensuite étudier à Édimbourg. Il devint membre de cette *Speculative Society* où beaucoup d'orateurs depuis célèbres firent leurs premiers essais. En 1785 il fut admis au barreau. Il ne se distingua pas particulièrement comme avocat, et dut plutôt sa réputation à ses travaux littéraires. En 1793 il compléta et publia le dernier volume de l'*History of Britain*, laissé inachevé par l'auteur. On lui reprocha d'avoir troublé l'harmonie de cet ouvrage en insérant dans sa continuation des sentiments démocratiques absolument contraires aux idées de Henry. On a encore de Laing : *The History of Scotland from the unions of the crowns on the accession of James VI to the throne of England, to the union of the Kingdoms in the reign of queen Anne*; 1800. Il ajouta à son histoire, en forme d'appendice, deux dissertations qui ne se rattachent pas au sujet principal (*Two Dissertations historical and critical on the Gowry conspiracy and on the supposed authenticity of Ossian's Poems*). Dans sa seconde édition, publiée en 1804, il ajouta encore : *A preliminary Dissertation on the participation of Mary queen of Scots in the murder of Darnley*. Laing était un historien instruit, honnête et un critique habile, mais trop disposé à ne voir qu'un côté de la question, et à transformer ses récits en plaidoyers. Il fut quelque temps membre du parlement pour Orkney, et jouit de la confiance de Fox. Z.

Gentleman's Magazine. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

LAIR (*Pierre-Aimé*), agronome et philanthrope français, né à Caen, le 21 mai 1769, mort dans la même ville, le 2 janvier 1853. Il étudia la médecine, et, craignant d'être poursuivi pour ne s'être pas présenté comme réquisitionnaire, il se mit à voyager, et parcourut à pied la Hollande et une partie de l'Allemagne. Dès qu'il put rentrer en France avec sécurité, il revint à Caen. Membre et bientôt secrétaire de la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, il organisa les expositions de cette société, qui firent prendre un nouvel essor à l'industrie du Calvados. Il dirigea les concours de labourage et ceux pour l'amélioration des races d'animaux domestiques, qui ont pris dans le département l'extension et l'importance dont ils jouissent. Il fondait des prix pour soulever des questions dont la solution paraissait nécessaire, et pour récompenser soit de bonnes actions, soit des inventions utiles. En 1809 il avait été nommé adjoint à la mairie de Caen, et en 1810 conseiller de préfecture. Il était membre fondateur de l'Académie des Sciences de Caen,

inspecteur divisionnaire de l'Association normande, correspondant de la Société centrale d'Agriculture de Paris, officier de la Légion d'Honneur, etc. Par son testament il légua : 6,000 fr. aux sœurs de charité qui soignent les malades à Caen; 11,000 francs pour créer des crèches dans cette ville; 12,000 francs pour des salles d'asile; 12,000 fr. pour faire apprendre un état aux enfants orphelins ou pauvres; 12,000 francs à la Communauté des pauvres Filles; 6,000 francs à une colonie agricole et industrielle; 12,000 francs pour les convalescents de l'hôpital; 12,200 francs à la Société d'Agriculture pour des prix, etc. Il légua à la ville sa bibliothèque, ses tableaux, ses dessins, gravures, cartes, plans, etc. Il avait déjà donné au Musée une collection d'environ cinquante portraits de grands hommes du siècle de Louis XIV, portraits exécutés sous ce règne. Après sa mort, la Société d'Agriculture vota une souscription pour ériger un monument, et inaugura son portrait dans la salle ordinaire de ses séances. Lair est auteur des écrits suivants : *Essai sur les Combustions humaines produites par un long abus des boissons spiritueuses*; Caen, 1799 et 1825, in-8°; — *Notice historique sur Moisson-Devaux*; 1803, in-12; — *Rapport sur l'Exposition publique du Calvados*; 1803, in-8°; — *Discours sur l'Exposition publique du département du Calvados en* 1806; in-8°; — *De l'Utilité de la Culture des Pommes de terre dans le Calvados*; 1812, in-12; — *Discours pour l'ouverture de l'avant-port de Cherbourg*, etc.; 1813, in-8°; — *Notice sur la Ferme de Bagnoles*; 1813, in-8°; — *Description des Jardins du Courset, situés aux environs de Boulogne-sur-Mer*; 1815, in-8°; — *Mémoire sur la Pêche, le Parcage et le Commerce des Huîtres en France*; 18.., in-8°; — *Notices historiques lues à la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, et Rapports sur la fabrique de papier située aux Vaux-de-Vire, suivis d'une Analyse des Mémoires lus à la Société depuis son établissement, en* 1801, *jusqu'en* 1810; Caen, 1827, in-8° (forme le 1er vol. des *Mémoires* de cette Société); — articles dans les *Annales des Voyages* de Malte-Brun, dans le *Nouveau Dictionn. d'Histoire naturelle* de Déterville, etc. GUYOT DE FÈRE.

Mém. de la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen; 1858. — *Statistique des Gens de Lettres et des Savants*, t. II, dép. du Calvados.

LAIR (*Pierre-Jacques-Guillaume*, baron), cousin du précédent, ingénieur français, né le 10 août 1769, à Caen, où il est mort, le 27 mars 1830. A la suite de brillantes études faites dans sa ville natale, il entra en 1793 à l'école navale dirigée par Borda, et en sortit la même année avec le grade de sous-ingénieur; en l'an IX (1801), il passa du service des forêts dans le génie maritime, qui venait d'être réorganisé par Forfait. Chargé en l'an XII de diriger les travaux dont le port de Boulogne était l'objet, il participa activement à la création de la flottille, dont il fut nommé ingénieur en chef, et s'occupa avec beaucoup de zèle de former les ouvriers des ports en corps militaires, qui rendirent en mainte circonstance des services signalés. En 1803 il fut choisi spécialement par Bonaparte pour métamorphoser Anvers en port de guerre, et ce fut principalement à ses efforts que cette ville dut la construction du grand arsenal maritime qui menaçait si directement l'Angleterre. Le grade de chef du génie, qu'il obtint en 1808, fut la récompense des talents dont il avait fait preuve durant le cours de ses longs et pénibles travaux. On ne doit pas oublier non plus la courageuse conduite de Lair, qui à la tête des ouvriers militairement organisés par lui concourut à la défaite des Anglais lors de leur débarquement à Flessingue (1809). Il ne se distingua pas moins pendant le siége d'Anvers (1814), et mérita les éloges que lui décerna Carnot. A la fin de 1815, Lair devint directeur des constructions navales à Brest, et apporta durant l'exercice de ces fonctions de grandes améliorations à l'art de la corderie. Bientôt après il passa à Paris en qualité d'inspecteur du génie maritime, et siégea à la commission consultative de ce service. Lair avait été créé baron par Louis XVIII. P. L—Y.

Quérard, *La France Litt.* — *Moniteur universel.*

LAIR (*Jean-Louis-César*), peintre français, né à Janville (Beauce), le 25 août 1781, mort le 20 mai 1828. Il étudia sous David et Regnault, et s'occupa avec succès de compositions religieuses. Les cathédrales de Paris, de Metz, d'Autun possèdent quelques-unes de ses toiles. Lors de l'exposition de 1808, sa *Jeanne d'Arc* fut remarquée comme un excellent modèle d'exécution. Ce tableau a été donné à la commune de Janville. Lair venait d'achever la *Résurrection de Lazare* pour le Mont Valérien lorsqu'il mourut. D. DE B.

F. Baar, dans *Les Hommes illustres de l'Orléanais*, t. I, p. 70-71. — *Statistique d'Eure-et-Loir* par l'auteur de cet article, p. 194.

LAIRE (*Sigismond*), peintre allemand, né vers 1550, en Bavière, mort en 1636, à Rome. Il vint à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, et fréquenta l'atelier de François du Châtel, artiste flamand, qui lui communiqua le fini et la grâce que l'on remarquait dans ses ouvrages. Il cultiva comme lui la miniature, peignit un grand nombre de *madones*, qui passèrent toutes dans les Indes, et exécuta sur des pierres précieuses beaucoup de sujets religieux ou historiques. A l'âge de quatre-vingt-six ans, il entra dans un monastère, et disposa de sa fortune, qui était considérable, en faveur des pauvres et des églises. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon.*

LAIRVELS (*Annibal-Servais* DE), réformateur des Prémontrés et théologien belge, né à Soignies (Hainaut), en 1500, mort le 18 octobre

1631, dans l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, près Toul. Il prit en 1578 l'habit de chanoine régulier de l'ordre de Prémontré à Saint-Paul de Verdun, où il fit ses premières études ; il passa ensuite chez les jésuites de la même ville, et vint faire sa philosophie et sa théologie à Paris, où il prit le grade de docteur en Sorbonne. Peu après il fut nommé visiteur et vicaire général de son ordre. Il parcourut en cette qualité la France, la Lorraine, les Pays-Bas, la Westphalie et l'Autriche. A son retour, le 8 août 1599, il fut désigné comme coadjuteur au P. Daniel Picart (1), abbé de Sainte-Marie-aux-Bois (diocèse de Toul), et, devenu titulaire dès 1606, il s'occupa de la réforme de son ordre. Les nouveaux statuts qu'il présenta furent approuvés le 18 juin 1617, par le pape Paul V, et confirmés en 1621, par Grégoire XV. La même année le roi Louis XIII en permit l'introduction dans son royaume ; mais le P. de Lairvels y rencontra une vive opposition, et ce ne fut pas sans peine qu'il ramena parmi les disciples de saint Norbert l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité et de mortification. Il ne jouit pas longtemps de son pieux succès ; la peste l'enleva six mois plus tard. On a de lui : *Optica Regularium, seu Commentarii in Regulam S. P. Augustini, Hipponensis episcopi* ; Pont-à-Mousson, 1603, in-4° ; Cologne, 1614, in-12 ; trad. en polonais, 1617. C'est un commentaire sur la règle de Saint-Augustin ; il est divisé en cent douze *miroirs* ; — *Meditationes ad vitæ religiosæ perfectionem cognoscendam utilissimæ*, trad. de l'italien du P. Luca Pinelli, jésuite ; Pont-à-Mousson, 1621, in-16 ; trad. en français, 1628 ; — *Catechismus noviliorum omnium ordinum et eorum magistri* ; Pont-à-Mousson, et Cologne, 1623, 2 vol. in-fol. ; — *Apologia pro quorumcumque ordinum religiosorum reformatione* ; 1629 ; — *Dialogue sur la vie religieuse entre deux religieux, l'un lorrain, l'autre picard*, resté manuscrit. Jean Midot, vicaire général du diocèse de Toul, a composé une longue épitaphe pour de Lairvels ; elle est en latin et se trouve dans dom Calmet. A. L.

Le P. Anselme André, jésuite, *Vita reverendi Patris Servatii de Lairvel, cœnobii S.-Mariæ Majoris, Ordinis Præmonstratensis, et congregationis Norbertinæ antiqui rigoris restitutoris* ; 1633, in-4°. — Le P. Nicolas Abraham, *Histoire* (manuscrite) *de l'Université de Pont-à-Mousson*, 1631, liv. IV, art. 80. — Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*, p. 554-560. — Sweert, *Bibliotheca belgica*, p. 671. — Brasseur, *Ill. Hannoniæ Sydera*, p. 120. — Le P. Hélyot, *Histoire des Ordres monastiques*, t. II, p. 172-174. — Hugo, *Annal. Præmonst.*, t. II, p. 554-558.

(1) Le P. Paquot dit positivement que l'abbé Daniel Picart, ayant voulu ramener l'ordre dans son abbaye, fut empoisonné par des araignées que lui mirent dans son potage les chanoines ennemis de sa réforme :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévôts ?

La mission que se donna le P. de Lairvels ne fut donc pas sans dangers. Il ne s'agissait de rien moins que de faire vêtir les Prémontrés d'une étoffe grossière, la même en hiver qu'en été, et encore l'hiver ne portaient-ils plus de rochet sous leur chape. Ils ne pouvaient manger de viande qu'en cas de maladie ; ils devaient observer un jeûne rigoureux, depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, et ne porter que des chemises de laine. La discipline et les autres austérités corporelles étaient ordonnées. Les religieux réformés ayant présenté le bref de Grégoire XV au chapitre général de l'ordre qui se tint en 1626, les anciens, malgré l'éloquence de Lairvels, en remirent l'examen au chapitre de 1627, où ils rejetèrent ce bref comme subreptice et allant au détriment de l'ordre et de ses membres. Ils députèrent un abbé au pape, qui se prononça pour la réforme (9 février 1629). Les anti-réformistes se pourvurent alors devant le parlement de Paris ; mais cette fois la magistrature souveraine se rangea du côté de la papauté.

LAÏS (1) (Λαΐς), courtisane grecque, née probablement à Corinthe, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Contemporaine d'Aspasie, elle passa cependant pour la plus belle femme de son temps. Sa figure était particulièrement admirée. Elle se rendit également fameuse par son avidité et ses caprices. Parmi ses nombreux amants on remarque le philosophe Aristippe, qui lui dédia deux ouvrages : *A Laïs* (Πρὸς Λαΐδα), *A Laïs sur son miroir* (Πρὸς Λαΐδα περὶ τοῦ κατόπτρου). Elle devint amoureuse d'Eubotas de Cyrène, athlète victorieux à Olympie. Celui-ci, qui avait promis de ramener avec lui Laïs à Cyrène, se contenta d'emporter son portrait. Dans sa vieillesse, cette courtisane s'adonna à l'ivrognerie. On raconte sa mort de différentes manières. Son tombeau, placé à Corinthe dans le bois de cyprès appelé le *Cranion* (Κράνειον), représentait une lionne déchirant un bélier. Sa réputation lui survécut longtemps, et donna lieu à beaucoup d'anecdotes et à plusieurs petites poésies insérées dans l'*Anthologie*. Y.

Athénée, IV, p. 137 ; XII, p. 535, 544 ; XIII, 570, 574, 585, 587, 588. — Diogène Laerce, II, 84. — Élien, *Var. Hist.*, X, 2. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, III, p. 447. — Pausanias, II, 2. — Brunck, *Anal.*, I, p. 170 ; II, p. 494 ; *Anthol. Palat.*, VI, 1, 18. — Ausone, *Ep.* 17.

LAÏS, *la jeune*, fille de Timandra (appelée Damasandra par Athénée, XIII, p. 574), née probablement à Hyccara en Sicile, vivait au commencement du quatrième siècle avant J.-C. Suivant quelques récits, elle fut, à l'âge de sept ans, réduite en esclavage pendant l'expédition des Athéniens en Sicile, et vendue à un Corinthien. Ce que l'on raconte de ses relations avec Apelles et Démosthène paraît se rapporter à une troisième Laïs. La jeune Laïs devint amoureuse d'un Thessalien nommé Hippolochus ou Hippostratus, et le suivit en Thessalie. Des femmes thessaliennes, jalouses de sa beauté, l'attirèrent dans le temple d'Aphrodité, et la tuèrent à coups de pierre. On lui éleva plus tard, sur les bords du Pénée, un tombeau avec une inscription qui est rapportée par Athénée. Y.

Athénée, XIII, p. 574, 588, 589. — Plutarque, *Alcib.*, 39. — Pausanias, II, 2. — *Scholia ad Aristoph. Plut.*, 179. — Bayle, *Diction. Hist. et critique*.

LAÏS (*Joseph-Marie*), prélat italien, né le

(1) Ce nom a été porté par plusieurs *hétaïres* ou courtisanes grecques : deux furent célèbres ; mais les anciens les ont si souvent confondues qu'il est très difficile de les distinguer. Entre les faits nombreux et souvent apocryphes que l'on raconte des Laïs, nous choisirons ceux qui peuvent être rapportés avec vraisemblance à chacune d'elles.

24 mars 1775, à Rome, mort le 18 juillet 1836, à Ferentino. Ses parents étaient Bavarois d'origine. Élevé d'abord chez les jésuites, il acheva ses études à l'université de la Sapienza, où il prit le grade de docteur *in utroque jure* et fut ordonné prêtre. A peu de temps de là, il devint vicaire général du cardinal Galeffi, abbé commendataire de Subiaco, se retira en 1808 à Naples, et de là à Florence, et rentra à Rome en 1814, en même temps que Pie VII. En 1817 il fut nommé à la fois évêque d'Hippone *in partibus* et administrateur du diocèse d'Anagni, qui relève de l'autorité papale. Sans interrompre l'exercice de ces dernières fonctions, il fut promu en 1823 au siége épiscopal de Ferentino, où il succomba aux suites d'une affection pulmonaire. On a de lui : *De universa Christi Ecclesia*; Rome, 2 parties. K.

Betti, *Oraison funèbre de Lais*. — *Notizie Italiane*.

LAISNÉ (*Vincent*), prédicateur français, né le 15 février 1633, à Lucques, mort le 28 mars 1677, à Aix, en Provence. Appelé à Marseille par un de ses oncles, il y fit ses études chez les oratoriens, entra dans leur congrégation, et professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges. Après avoir tenu à Avignon des conférences publiques sur l'Écriture Sainte, il vint à Paris, et y prêcha avec beaucoup de succès. Mme de Sévigné, dans une lettre du 6 mai 1672, parle de lui en termes des plus élogieux. Mais la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de se livrer plus longtemps à la prédication, il reprit ses conférences, et les continua au séminaire de Saint-Magloire et plus tard à Aix. On a de lui : *Oraisons funèbres du chancelier Seguier* et *du maréchal de Choiseul* et des *Conférences sur le Concile de Trente*. Ses *Conferences sur l'Écriture* ont été conservées à Aix en manuscrit, et forment 4 vol. in-fol. K.

Biblioth. historiq. de la France. — *Lettres de Mme de Sévigné*.

LAISNÉ (*Guillaume*), historien français, mort en 1655. Nous n'avons aucun document certain sur le lieu de sa naissance et sur celui de sa mort. Ce que nous savons, c'est qu'il fut pourvu du prieuré de Mandonville-Saint-Jean, commune du canton de Janville (Beauce). Il se livra « avec beaucoup de peine et d'industrie » à des recherches sur Chartres et le pays chartrain. Il travailla également à la généalogie des principales familles de la Beauce, de l'Orléanais et du Blaisois. Les *Mémoires* qu'il avait écrits étaient volumineux. A sa mort, Souchet, chanoine et chancelier de l'église de Chartres, fut nommé au prieuré de Mandonville-Saint-Jean; les nombreux manuscrits laissés par son prédécesseur tombèrent entre ses mains, et très-certainement il en sut tirer un bon parti lorsqu'il écrivit son *Histoire de la Ville et de l'Église de Chartres*, dont le manuscrit est dans la bibliothèque de cette ville. Plus tard, des commissaires du conseil privé enlevèrent les manuscrits de Laisné, qui furent déposés à la bibliothèque de la rue de Richelieu à Paris, où ils se trouvent encore aujourd'hui. On doit seulement regretter que tous ne s'y trouvent pas : nous ne savons ce qu'ils sont devenus. On a de Laisné : *Memoires du prieur de Mandonville, contenant des extraits, titres et genealogie du pays chartrain, Beauce, Orléanois, Blaisois*, etc., 12 vol. gr. in-4°, manuscrit d'une écriture fort difficile à déchiffrer. (Fonds Gaignières, n° 409-466, t. III de Fontette). DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Traité des Bibliothèques par le P. Louis Jacob, 1644. — D. Liron, *Bibl. Chart.*, p. 243. — *Bibl.* du P. Lelong, n° 16305.

LAISNÉ (*Antoine*), numismate français, né à Paris, en 1668, mort en 1746. Avocat au parlement, secrétaire du roi à Lyon, directeur de l'hôtel des monnaies de cette ville, il s'occupa de numismatique et d'antiquités, et se composa une collection de médailles en or qu'acheta plus tard la ville de Lyon. On a de lui : *Explication de l'Inscription que l'on a trouvée à Saint-Just, en novembre* 1714, *sur une table de marbre d'environ un pied en carré*; dans les *Mémoires de Trevoux*, mai 1715; — *Reflexions sur les Remarques de M. de Valbonnais sur la même Inscription*; dans le même ouvrage, juin 1715; — *Remarques sur la Personne et les Écrits de Suétone*; dans le *Nouveau Recueil de Pièces fugitives* d'Archimbaud; Paris, 1717, in-12; — *Dissertation sur une Urne antique*, lue à l'Académie de Lyon en 1728; dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1728; — *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : Tumulus T. Flavii Martyris illustratus*; Lyon, 1728, in-4°; — *Descriptio et Encomium Lugduni*; Lyon, 1732, in-4°; — *Explication d'une Médaille singulière de Domitien présentée à l'Académie de Lyon*; Paris, 1735, in-12; — *Dissertation sur les médailles de l'empereur Commode frappees en Égypte*, insérée dans les *Memoires de Trevoux*, mai 1737. J. V.

Maffei, *Galliæ antiq.* — P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — Breghot du Lut et Péricaud aîné, *Biogr. Lyonnaise*.

* LAITY (*Armand-François-Rupert*), sénateur français, né à Lorient (Morbihan), le 13 juillet 1812. Élève à l'École d'Application de l'Artillerie et du Génie, à Metz, le 1er octobre 1833, il en sortit, le 1er octobre 1835, avec le grade de lieutenant en second dans le bataillon des pontonniers de Strasbourg. On n'a pas oublié la part que M. Laity prit aux événements qui eurent lieu dans cette ville, le 30 octobre 1836, son dévouement à la personne du prince Louis-Napoléon, sa mise en jugement et son acquittement par le jury alsacien. Cette affaire terminée, il se rendit à Paris, y séjourna six semaines, et partit pour sa ville natale. M. Laity quitta le service militaire le 20 avril 1837. Un nouveau procès l'attendait l'année suivante devant la cour des pairs. Arrêté comme auteur de l'écrit publié en 1837 et ayant pour titre : *Relation des événements du*

30 *octobre* 1836, etc., il fut d'abord conduit à la Conciergerie, puis transféré à la prison du Luxembourg. La cour des pairs le condamna à cinq ans de détention, à dix mille francs d'amende et aux frais du procès. Nommé officier d'ordonnance du prince président de la république en 1849 et préfet du département des Basses-Pyrénées en 1854, il fut élevé le 12 août 1857 à la dignité de sénateur. S—D.

Procès de Armand Laity, etc.; Paris, 1838. — *Biographie des Sénateurs.*

LAJARD (*Pierre-Auguste* DE), général et homme d'État français, né à Montpellier, le 20 avril 1757, mort à Paris, le 12 juin 1837. Né d'une famille de robe très-considérée, il entra au régiment provincial de Languedoc en 1773, et fut ensuite placé dans le régiment de Médoc (infanterie). Nommé capitaine dans le régiment de Maillebois, formé en France pour servir en Hollande, rentré en France quand ce régiment fut réformé, il fut employé dans son grade au bataillon de chasseurs des Ardennes : il en fut detaché, et employé comme aide de camp du général marquis de Lambert. A l'époque de la révolution et de la formation de la garde nationale parisienne, il fut, sur la proposition du général La Fayette, nommé premier aide-major général, et chargé de tous les détails d'organisation et de service. Il occupa avec succès ce poste important jusqu'en 1792 : il entra dans le corps de l'état-major de l'armée comme adjudant général, avec le grade de colonel. Il fut attaché à la première division militaire et momentanément employé à l'armée du nord. Il fut appelé au ministère de la guerre, et du 16 juin au 24 juillet 1792 remplit dignement ce poste périlleux pendant la crise et l'écroulement de la monarchie constitutionnelle. Il se fit remarquer dans la journée du 20 juin, où il fut assez heureux, lui cinquième, pour sauver le roi et la famille royale, et dans la journée du 10 août, où sa fermeté, sa présence d'esprit et les sages dispositions qu'il avait prises, pour être restées sans succès, n'en furent pas moins appréciées par tous les militaires, qui, comme lui, s'étaient dévoués à la défense du château. Forcé de s'éloigner des membres de la famille royale, il ne le fit qu'après les avoir escortés jusque dans le sein de l'Assemblée nationale. Sorti du ministère sans avancement et sans fortune, dénoncé et décrété d'accusation, il ne sauva sa tête qu'en passant en Angleterre. Son exil ne se termina que par le rappel des proscrits après le 18 brumaire. N'ayant pu obtenir de reprendre son rang dans l'armée, il fut l'un des candidats présentés par les électeurs de Paris, et élu par le sénat membre du corps législatif. En 1808 il siégea dans cette assemblée devenue chambre des députés jusqu'en 1815. L'empereur lui accorda une pension de 6,000 fr. comme ancien ministre. A l'époque de la première restauration, Louis XVIII le nomma maréchal de camp, en augmentant sa pension. Après les Cent Jours, ne payant point le cens voulu par la loi, il ne put se présenter aux suffrages des électeurs, et rentra dans la vie privée. A—B.

Documents partic. — M. de Lamartine, *Hist. des Girondins.* — *Moniteur*, *notice nécrologique*, 1837.

LAJARD (*Jean-Baptiste-Félix*), archéologue français, parent du précédent, né à Lyon, le 30 mars 1783, mort à Tours, en septembre 1858. Destiné d'abord à la carrière diplomatique, il fut attaché, en 1807, comme secrétaire, à la mission du général Gardanne en Perse. Ce fut là qu'il conçut la première idée de ses travaux sur l'Orient, où il trouvait des traces encore existantes de l'ancien culte indigène, qui devint l'objet de ses recherches. Les cylindres babyloniens attirèrent surtout son attention ; il en forma une riche collection, qui fait aujourd'hui partie du cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale. Une autre idée bien plus importante le préoccupa dès lors, et devint, en quelque sorte, le point générateur de ses travaux. Frappé des relations étroites qui existent entre la Grèce et l'Asie, il conçut des doutes sur la légitimité de la méthode des anciens hellénistes, qui ne voulaient expliquer la Grèce que par la Grèce elle-même. Il crut que la solution de plusieurs des problèmes qu'offre l'histoire des religions helléniques doit être cherchée en Orient. Le progrès de la science, en donnant raison au fond à Lajard, a montré que son opinion avait besoin d'être sous certains points limitée et précisée. Les travaux philologiques de Schlegel et de Bopp ont fait voir, depuis, que la Grèce parlait une langue analogue à celle de la Perse et de l'Inde. On connut mieux ces *Wédas* qui seuls pouvaient établir cette vérité capitale, et maintenant démontrée, que tous les peuples de la race indo-européenne, Brahmanes, Iraniens, Grecs, Germains, Slaves, Celtes même, n'ont eu primitivement qu'une seule religion, comme ils n'ont eu qu'une seule grammaire et qu'un seul dictionnaire. L'opinion hardie de Lajard sur l'existence des rapports antiques entre la Grèce et l'Orient s'est donc trouvée vérifiée ; mais les progrès de la philologie purent seuls révéler de quelle nature furent ces rapports et dans quelles régions il fallait les chercher. Quoi qu'il en soit, l'idée de Lajard à l'époque où il la conçut était hardie et féconde. Il la porta avec lui dans les longs voyages où l'entraînèrent ses fonctions diplomatiques en Grèce, en Russie, en Danemark, où il remplit des missions difficiles. Ces fonctions cessèrent à la fin de l'empire. Sous la restauration, il devint receveur des finances. En 1830, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'admit au nombre de ses membres, et en 1835 l'adjoignit à la commission chargée de la continuation de l'*Histoire Littéraire de la France*. Il travailla aux tomes XVIII à XXII (treizième siècle) de ce grand ouvrage, où il s'occupa particulièrement des rabbins, des jurisconsultes, des théologiens et des scolasti-

ques. Il a publié les écrits suivants : *Nouvelles Observations sur le grand bas-relief mithriaque de la collection Borghèse, actuellement au Musée royal de Paris*; Paris, 1828, avec une planche. — *Réponse à l'article de M. le comte de Clarac inséré dans le numéro qui doit paraître du* Bulletin universel des Sciences; Paris, 1830, in-4°; — *Mémoire sur les deux bas-reliefs mithriaques qui ont été découverts en Transylvanie*; Paris, 1839, in-8°, avec 2 pl.; extrait des *Nouvelles Annales de l'Institut Archéologique*; ce mémoire, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 2 octobre 1830, se trouve aussi dans le t. XIV, année 1830, des *Mémoires* de cette académie, avec des *Additions*; enfin, il a été réimprimé avec ces additions en 1840, in-4°, avec 6 pl.; — *Recherches sur le Culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident*; 1837-1847, in-4°, avec atlas in-folio contenant 40 pl.; ces *Recherches* ont été insérées, en outre, dans le t. XII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; — *Recherches sur le Culte public et les Mystères de Mithra en Orient et en Occident*; Paris, 1847-1848; cet ouvrage, qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, devait avoir 2 vol. grand in-fol. de texte et un vol. in-fol. de 110 pl., le tout divisé en 22 livraisons; il n'a paru que 13 de ces livraisons. On trouve encore de Lajard dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : *Note sur l'emploi et la signification du cercle ou de la couronne et du globe dans la représentation des divinités chaldéennes ou assyriennes*, t. XII, année 1835, inséré aussi dans le t. XVI, 1re série du *Journal de la Société Asiatique*; — *Mémoire sur une urne cinéraire du musée de la ville de Rouen*, t. XV, 1841, avec 3 pl.; — *Mémoire sur un bas-relief mithriaque découvert à Vienne* (Isère), t. XV, 2e partie; — *Mémoire sur le culte du cyprès pyramidal chez les peuples civilisés de l'antiquité*, t. XVI, 1843; — *Observations sur l'origine et la signification d'un symbole appelé* la Croix ansée; t. XVI, 1844. Il a inséré dans le *Journal de la Société Asiatique* des *Fragments d'un mémoire sur le système théogonique des Assyriens*, t. XIV, 1re série, et quelques autres notices moins étendues. Enfin, il a édité : 1° les ouvrages laissés par l'orientaliste Saint-Martin (*Histoire d'Arménie* de Jean Catholicos et *Histoire des Arsacides*); 2° les *Mélanges posthumes d'Histoire et de Littérature orientale* d'Abel Rémusat.

GUYOT DE FÈRE.

M. E. Renan, *Journal des Débats* du 10 novembre 1858. — *Journal de la Librairie*. — *Tables des Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1856.

LAJONCHÈRE (*Étienne* LÉCUYER DE), ingénieur français, né en 1690, à Montpensier (Auvergne), mort en Angleterre, vers 1740. Bien jeune encore, il s'engagea dans la marine, et prit part à diverses expéditions. S'étant trouvé à Lille à l'époque où cette place fut assiégée par le prince Eugène, il observa avec soin les travaux de siége, et publia ses idées sur les fortifications dans un ouvrage qu'il fit imprimer à Paris, en prenant dès lors le titre d'ingénieur. Après quelques autres travaux, il reprit et étudia le projet qui avait déjà été formé de rendre navigable la petite rivière d'Ouche, qui prend sa source à trois lieues de Beaune, passe à Dijon et va se jeter dans la Saône à cinq lieues au delà. Il proposa l'établissement d'un canal pour la communication des deux mers par la jonction de la Saône avec l'Yonne, au moyen de l'Ouche, de la Brenne et de l'Armançon, et développa son projet dans plusieurs brochures qu'il adressa aux états de Bourgogne. La nécessité de se soustraire aux poursuites de ses créanciers l'ayant fait passer en Angleterre, il ne put donner suite à ses entreprises, et il apprit qu'un autre projet, inspiré par le sien, avait été préféré. Après avoir essayé sans succès de fonder un journal à Londres, il revint en France, et fit des démarches d'abord auprès du gouvernement, ensuite auprès des états de Bourgogne, dans le but d'obtenir une indemnité, qu'il élevait à 150,000 livres pour ses travaux relatifs au projet du canal de Bourgogne. Toute indemnité lui fut refusée, et un mémoire dans lequel il ajoutait à ses demandes des plaintes assez vives fut déclaré injurieux et supprimé. Alors il retourna en Angleterre, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle Manière de fortifier les grandes villes*; Paris, 1718, in-12; — *Projet d'un Canal de Bourgogne pour la communication des deux mers*; Paris, 1718, in-12. Il a publié sur ce même projet plusieurs autres écrits; — *Principes d'Hydraulique et de Mécanique, suivis d'une dissertation sur les nouvelles pompes de la Samaritaine*; Paris, 1719, in-12; — *Système d'un nouveau Gouvernement en France*; Amsterdam, 1720, 4 vol. in-12; il y propose, dans un plan de finances, de réduire les impôts à un impôt unique dont serait chargée une compagnie. Les idées bizarres de ce projet le firent regarder comme ridicule quoiqu'on adoptât celui de Law; — *Traité où l'on démontre l'immobilité de la Terre et sa situation fixe au centre de l'univers*; 1729, in-8°; traduit en anglais par Morgan; Londres, 1729, in-8°; — *Découverte des longitudes estimées généralement impossibles à trouver*; 1731, in-8°; nouvelle édit., 1837, in-4°.

G. DE F.

La Navigation de Bourgogne, ou Mém. sur le Canal, etc., t. Ier. — *Mémoires de Trévoux*, juillet et novembre 1737.

LA JONQUIÈRE (*Jacques* DE TAFFANEL, marquis DE), lieutenant général des armées navales de France, né en 1680, au château de Lasgraïsses près Alby, mort à la suite de blessures, en 1753,

gouverneur général du Canada, où son tombeau se voit dans l'église de Québec; il avait fait trente-huit campagnes et servi sur mer cinquante-six ans. Il accompagnait Dugnay-Trouin à la prise de Rio-Janeiro (1711), était capitaine de pavillon de l'amiral de Court au combat de Toulon (1744). Il commandait la flotte française au combat naval du Finistère (14 juin 1747), où, avec six vaisseaux, il eut à lutter contre dix-sept vaisseaux anglais sous les ordres des amiraux Anson et Waren. La valeur dut céder au nombre; mais le combat dura assez longtemps pour permettre à un riche convoi qu'escortait l'escadre d'échapper. L'amiral anglais disait qu'il n'avait jamais vu une conduite meilleure que celle du commandant français. DE LA J.

Voltaire, *Le Siècle de Louis XV*. — *Documents particuliers.*

LA JONQUIÈRE (*Clément* DE TAFFANEL, marquis DE), général français, né à Lasgraïsses, en 1706, mort en 1795. Il prit une part glorieuse à toutes les guerres navales sous Louis XV; il servit soixante-deux ans et compta trente-sept campagnes; il se distingua au combat de Toulon (1744); à celui du Finistère, 1747, où il sauva le convoi qu'escortait la flotte; il fit la guerre de Sept-Ans, et fut envoyé pour secourir le Canada, qui succombait malgré la bravoure de Montcalm; pendant les années désastreuses où la marine française, réduite à quelques vaisseaux, avait à redoubler de courage et d'énergie, il lutta avec une persévérance qu'attestent les lettres de Duquesne, de Dubois de La Mothe et d'autres marins célèbres.

Plusieurs militaires et marins distingués et un chambellan du roi d'Espagne Philippe V sont issus de cette famille, qui existe encore en Albigeois. DE LA J.

M. le comte de Lapeyrouse, *Histoire de la marine*. — *Documents part.*

LAKANAL (*Joseph*), homme politique français, né à Serres (Ariége), le 14 juillet 1762, mort à Paris, le 14 février 1845. Destiné à la carrière ecclésiastique et de l'enseignement, il entra chez les Pères de la Doctrine chrétienne, et fut successivement régent de cinquième, de quatrième, de troisième, de seconde et de rhétorique à Lectoure, à Moissac, à Gimont, à Castelnaudary et à Périgueux. Reçu docteur ès arts à l'université d'Angers, il professa la rhétorique au collége de Bourges, et il occupait depuis quatre ans la chaire de philosophie à Moulins lorsque éclata la révolution. Nommé député de l'Ariége à la Convention nationale, il s'exprima ainsi dans le procès de Louis XVI : « Un vrai républicain parle peu; les motifs de ma décision sont là, dit-il en portant la main sur son cœur; je vote pour la mort. » Il rejeta le sursis ainsi que l'appel au peuple en ces termes : « Si le traître Bouillé, si le fourbe La Fayette et les intrigants ses complices votaient sur cette question, ils diraient : Oui; comme je n'ai rien de commun avec ces gens-là, je dis : Non. » Peu après, il fut envoyé en mission avec Mauduit dans les départements de Seine-et-Marne et de l'Oise. Le 24 mars 1793 il vint rendre compte à la Convention des recherches faites au château de Chantilly, de la découverte de sommes d'or et d'argent, de diverses correspondances établissant les dépenses du livre rouge, « des plans secrets des campagnes de ce brigand illustre connu sous le nom de grand Condé; » d'ouvrages manuscrits de Louis XV; et d'autres pièces; il demanda que la Convention chargeât quelqu'un de ses membres d'aller prendre possession de ces richesses et de ces papiers. Envoyé dans le département de la Dordogne, comme commissaire, Lakanal y créa une manufacture d'armes, et y fit percer des routes *révolutionnairement*, c'est-à-dire en y faisant travailler les habitants. Membre du comité de l'instruction publique avec Daunou, Sieyès, Grégoire, Chénier, Boissy d'Anglas, Thibaudeau, Mercier, Massieu, David et autres, Lakanal fit adopter, le 22 mai 1793, un décret qui réglait le traitement des membres de l'Académie des Sciences de Paris. Dans la séance du 31 mai, il fit décréter que les noms des villes qui « rappelaient des institutions féodales et perpétuant cet odieux souvenir, souillaient la langue des Français libres, devaient disparaître avec leurs tyrans ». Quelques jours après, il fit rendre un décret qui punissait de deux ans de fers quiconque dégraderait les monuments des arts, et un autre qui ouvrait un concours pour la composition des livres élémentaires. Dans la séance du 18 juin, Lakanal fit un rapport sur les écoles militaires, signalant celle de Paris comme « un des monuments les plus odieux élevés par le despotisme à l'orgueil et à la vanité ». C'est sur son rapport que, le 19 juillet, la Convention rendit le décret relatif à la propriété des auteurs d'écrits en tous genres, des compositeurs de musique, des peintres et dessinateurs; c'est encore sur son rapport que Chappe, inventeur du télégraphe, reçut le titre d'ingénieur, aux appointements de lieutenant du génie, et que l'établissement de la première ligne télégraphique fut décidé. Nommé secrétaire de la Convention le 21 août, il fit remettre en vigueur les lois de 1791 relatives aux ouvrages dramatiques. Le 18 avril 1794 il fit décréter l'érection au Panthéon d'une colonne dédiée aux vainqueurs du 10 août 1792. Dans la séance du 16 septembre, il soumit à la Convention le programme de la fête funèbre pour le transport des cendres de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon. En 1795, il fit voter l'organisation des écoles normales et un projet d'instruction publique. Il fit aussi autoriser l'impression aux frais du gouvernement d'une traduction des œuvres de Bacon trouvée dans les papiers d'un condamné du 9 thermidor et d'un traité sur les moutons par Daubenton. Il contribua à la fondation des écoles centrales, et fit à la Convention un rapport sur l'établissement d'une école

publique des langues orientales vivantes. On lui dut aussi la conservation du Jardin des Plantes, qu'il fit réorganiser sous le nom de Muséum d'Histoire Naturelle. En août 1795 il prononça plusieurs discours sur la manière de remplacer et de désigner le tiers qui devait sortir de l'assemblée. Le 7 octobre il proposa, pour achever de détruire le royalisme, de démolir le Palais-Royal, où se réunissaient les agioteurs qui décriaient les assignats, et d'élever sur ses ruines la statue de la Liberté; il accusa les sections de n'avoir pas secouru l'assemblée dans les journées des 13 et 14 vendémiaire, et demanda le désarmement de cette milice, l'expulsion de Paris de tous ceux qui n'habitaient pas cette ville avant 1789 et la formation d'une garde spéciale pour le corps législatif. Réélu au Conseil des Cinq Cents, Lakanal fit arrêter que le serment de haine à la royauté serait signé individuellement par chaque représentant et déposé aux archives. Dans la même session, il présenta le règlement de fondation d'un Institut national, et proposa la liste des membres qui devaient en former le noyau et le compléter par des élections. Ce corps savant comprenait trois classes; la première s'occupait des sciences physiques et mathématiques, la seconde des sciences morales et politiques, la troisième de la littérature et des beaux-arts. Lakanal fut élu membre de la deuxième classe, dont il devint secrétaire. Peu après Lakanal fit adopter le règlement contenant organisation définitive de l'Institut. Il fit en outre décider que l'observatoire situé au collége Mazarin serait mis à la disposition du Bureau des longitudes. « Député à la Convention nationale, dit M. de Remusat, Lakanal s'est uni à toutes les pensées de cette assemblée. Au milieu de ces crises orageuses, il songea aux intérêts des lettres et des sciences. Il s'efforça, bien souvent en vain, d'arracher à la mort ces hommes dont le savoir et les talents illustraient leur pays et ne le désarmaient pas. Il lutta obstinément contre une barbarie systématique qui menaçait nos arts, nos monuments nationaux, nos grands établissements d'instruction. »

Nommé à deux reprises, en 1798, député par le département de Seine-et-Oise, il refusa cet honneur. L'année suivante il fut envoyé à Mayence en qualité de commissaire pour organiser les nouveaux départements réunis à la France. Il fut rappelé après le 18 brumaire, et resta sans emploi, quoique le premier consul lui eût écrit : « Les services importants que vous avez rendus à tant d'hommes distingués vous mériteront dans tous les temps des droits à l'estime des hommes. Vous pouvez compter sur le désir que j'ai de vous en donner des preuves. » Après avoir été chargé de l'approvisionnement des places fortes des bords du Rhin, de l'établissement de la manufacture d'armes de Bergerac, d'un dépôt de quatre mille chevaux dans cette ville, de la navigation du Drott, de l'installation de dix-neuf écoles centrales dans les départements, Lakanal était resté pauvre. Rentré dans la vie privée, il accepta la chaire de langues anciennes à l'école centrale de la rue Saint-Antoine, et fut plus tard attaché au lycée Bonaparte comme économe. En 1809 il perdit cette place. Après la bataille de Waterloo, s'attendant bien à être proscrit par la Restauration, Lakanal fit d'avance ses préparatifs de départ. Il assista encore à une réunion de patriotes qui eut lieu chez Barras, la veille de la capitulation de Paris. Plusieurs plans furent proposés pour repousser l'invasion; toujours l'argent manquait. Lakanal portait sur lui une somme modique, « qui était pourtant, dit M. Lélut, toute sa fortune, tout ce qui devait l'aider dans l'exil; il l'offrit pour l'exécution des projets qui étaient en délibération, et qui n'eurent d'autre résultat que celui d'avoir fait naître cette offre généreuse ». Lakanal se retira aux États-Unis d'Amérique. Bien reçu par Jefferson, il obtint du congrès américain cinq cents acres de terre à coton. « Au lieu de partager, ajoute M. Lélut, les illusions et les loisirs peut-être un peu chevaleresques des illustres proscrits du Champ d'Asile, Lakanal prit le seul parti qui pût le conduire à une indépendance en harmonie avec ses principes. Il se fit colon, planteur, pionnier. Je lui ai souvent entendu raconter sa vie de plusieurs années au milieu des tribus sauvages de l'Alabama, ses relations de bon voisinage avec les descendants des premiers maîtres du Nouveau Monde. Il quitta cette société pour accepter l'offre qui lui fut faite, et qui convenait à ses anciens goûts, de la présidence de l'université de la Louisiane. Il remplissait les devoirs de cette charge lorsque la révolution de 1830 rouvrit aux grands proscrits de 1815 les portes de la France. Lakanal ne se détermina pourtant pas encore à quitter le pays qui était devenu sa seconde patrie. » Il revint en 1833. Il n'avait pas été porté parmi les anciens membres de l'Institut réunis par ordonnance royale pour former la nouvelle Académie des Sciences morales et politiques, réorganisée en 1832; mais en 1834 il fut réélu à la place que le décès du comte Garat laissait vacante. Assidu aux séances de cette académie, il y vint encore par un froid rigoureux à la fin de 1844, et fut saisi d'une maladie qui l'emporta. « La veille même de sa mort, raconte M. Lélut, et sentant bien qu'elle était prochaine, il me disait, en me citant quelques belles paroles de saint Augustin, qu'il allait chercher le mot d'une grande énigme, confiant en la Providence, n'ayant rien à renier de son passé... Il s'éteignit comme un sage et un juste, sans secousses, sans violence, sans agonie, sans douleur. » M. Charles de Remusat ajoute : « Ses mœurs étaient simples, son caractère stoïque, ses convictions inébranlables. Invariablement fidèle aux pensées et aux souvenirs de sa jeunesse, son inflexible esprit avait résisté à toutes les épreuves... Sa vieillesse était

sereine; il aima jusqu'au dernier jour son pays, ses amis, les lettres, et quand le terme est venu, il a vu la mort sans crainte et sans regret. » Peu d'heures avant d'expirer, il disait à un de ses confrères : « Je vais paraître les mains pures devant cette Providence que je ne comprends pas, mais que je sens. » Lakanal mourut pauvre, laissant une femme et un jeune enfant. On a de lui : *Rapport sur les langues orientales, commerciales et diplomatiques, fait à la Convention nationale, le* 10 *germinal an III*; 1794; — *Rapport au Conseil des Cinq Cents sur l'instruction publique* (séance du 23 messidor an IV); — *Exposé sommaire des travaux de Joseph Lakanal pour sauver, durant la révolution, les sciences, les lettres, et ceux qui les honoraient par leurs travaux*; Paris, 1838, in-8°; — *Suum cuique*; Paris, 1840, in-4°; — *Première réponse à la note sur la création de l'Institut*; Paris, 1840, in-4°. Ersch nous apprend que Lakanal s'est occupé d'une édition de quelques écrits posthumes de Rousseau. L. Louvet.

Mignet, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Lakanal*, lu à l'Institut en 1857. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome V, 2e partie, p. 40, et tome VI, 1re part., p. 401. — *Discours* de MM. de Remusat, Blanqui aîné, Lelut et Carnot sur la tombe de M. Lakanal; dans *Le Moniteur* du 17 février 1845. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

Lake (*Arthur*), prélat anglais, né à Southampton, vers 1550, mort le 4 mai 1626. Il fit ses études au New-College d'Oxford, et en devint agrégé en 1589. Il fut nommé archidiacre de Surrey en 1605, doyen de Worcester en 1608, et évêque de Bath et Wells en 1616. Lake était très-instruit, et particulièrement versé dans la connaissance des Pères de l'Église. Il fut admiré comme prédicateur. Après sa mort on publia plusieurs volumes de ses sermons, une *Exposition du premier Psaume*, une *Exposition du cinquante-cinquième Psaume* et des *Méditations*. Tous ces ouvrages furent réunis en un seul volume; Londres, 1629, in-fol. Lake fit des dons considérables à la bibliothèque du New-College, où il fonda aussi deux cours, l'un d'hébreu, l'autre de mathématiques. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General Biog. Dictionary*.

Lake (Van *Guillaume*), théologien hollandais de Middelbourg, vivait de 1650 à 1710. Il était ministre protestant dans sa patrie. On a de lui : *Over de Vergevinge der sonden den Vaderen, onder het Oude Testament van God geschiedt* (Sur la Rémission des Péchés accordée aux Pères de l'Ancien Testament); — *Bewys en Verdedingh van de waerheyt en godlyckheyt der H. Schriftuere, en der Religy daer in begrepen*, etc. (Démonstration et Défense de la Vérité et de la Divinité de l'Écriture Sainte, et de la Religion qui y est comprise); Middelbourg, 1676, in-12; — *Het geroep van Weduwen en Weesen ten hemel*, enz. (Le Cri des Veuves et des Orphelins, pénétrant jusqu'au ciel, etc.); Flessingue, 1678, in-12; — *De Teyckenen der tyden, in drie onderscheydene Perioođen, loopende soo voor, met, als ook na de Komste van den Messias*, enz. (Les Signes des Tems, divisés en trois périodes, avant, durant et depuis la venue du Messie, etc.); Middelbourg, 1683, in-12; — *De Vertroostinge Israëls*, etc. (La Consolation d'Israel); ibid., 1684, in-12; — *De Smerten des Messie, en desselfs Heerlykheyt daer op volgende*, enz. (Les Souffrances du Messie, et la Gloire qui les a suivies, etc.); ibid., 1701, in-12. A. L.

La Rue, *Gelett. Zeeland*, p. 46. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. IV, p. 332-333.

Lake (*Gérard*, premier vicomte), général anglais, né le 27 juillet 1744, mort le 20 février 1808. Il entra au service militaire à l'âge de quatorze ans, et fit ses premières campagnes dans la guerre de Sept Ans. Il servit ensuite en Amérique, en Hollande, sous le duc d'York en 1793, et après avoir atteint avec honneur le grade de général il fut nommé commandant en chef de l'armée d'Irlande pendant la révolte de 1797-1798. En 1800 il eut le commandement en chef de l'armée de l'Inde sous le gouverneur général marquis de Wellesley. Les Anglais, vainqueurs de Tipou-Saëb, rencontraient pour adversaires leurs anciens alliés les Mahrattes, gouvernés par Scindiah et renforcés par de nombreux aventuriers, derniers débris de la puissance française dans l'Hindoustan. La guerre éclata le 3 août 1803. Tandis que le général Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington) opérait dans le Deccan, Lake marcha sur Delhi. Parti de Canwpour, le 9 août, avec 10,000 hommes, il rencontra le 28 des forces considérables sous les ordres du général français Perron; il les rejeta vers Agra, et prit d'assaut Allighur. Découragé par la perte de cette forteresse, Perron traita avec les Anglais, et se retira à Lucknow puis à Chandernagor, laissant libre la route de Delhi. Lake arriva, le 11 septembre, à six milles de cette ville. Le général français Bourquien l'attendait avec seize bataillons d'infanterie régulière et 6,000 hommes de cavalerie. La bataille fut longtemps disputée. Les Anglais, malgré des efforts inouis, ne purent enlever les positions des Mahrattes, et auraient été vaincus, si Lake, par une feinte retraite, n'avait attiré l'ennemi hors de ses retranchements. Profitant de cette faute, le général anglais reprit vigoureusement l'offensive et mit les Mahrattes en déroute. Bourquien se rendit, et le lendemain les Anglais entrèrent dans Delhi. Le souverain nominal de l'Inde, le grand mogol Shah Allum, qui avait été l'instrument et l'esclave des Mahrattes et des aventuriers français, échangea cette orageuse tutelle contre la protection des Anglais. Lake marcha ensuite sur Agra qu'il enleva, le 17 octobre, après quelques jours d'une résistance mal dirigée, mais énergique. Il restait encore aux Mahrattes un dernier corps

de troupes, grossi par les débris échappés de Delhi et d'Agra. Une nouvelle bataille, plus acharnée que celle de Delhi, eut lieu le 1er novembre près du village de Laswari, et se termina par la déroute des Mahrattes. Cette série de succès mit au pouvoir des Anglais toutes les possessions de Scindiah au nord de la rivière Chumbul, et leur assura l'empire de l'Inde septentrionale. En récompense le général Lake fut élevé à la pairie, le 1er septembre 1804, avec le titre de *baron Lake de Delhi et Laswari et Aston Clinton*.

Au printemps de 1804, lord Lake eut à repousser un autre chef mahratte, Holkar, qui lança contre les Anglais les bandes mercenaires des Pindarys. Cette campagne n'eut presque aucun résultat. Après de légers avantages, les troupes anglaises, décimées par la chaleur, rentrèrent dans les cantonnements d'Agra. Elles en sortirent au mois de novembre, et remportèrent un brillant succès à Dig. La campagne suivante fut marquée par le siége de Bhurtpour, que les Anglais levèrent après trois mois et vingt jours, et où ils perdirent plus de trois mille hommes. Pendant le siége, lord Lake remporta plusieurs avantages sur Holkar, et le força à demander la paix ; mais l'arrivée du marquis de Cornwallis, comme gouverneur général, substitua une politique pacifique au système de conquête si énergiquement poursuivi par lord Wellesley. Lord Lake, qui avait été un des plus puissants instruments de ce système, ne put s'entendre ni avec le marquis de Cornwallis ni avec sir Georges Barlow, son successeur, et revint en Angleterre au mois de septembre 1807. Il fut aussitôt créé vicomte (31 octobre), et mourut l'année suivante.

Son fils, *Georges-Auguste-Frédéric* LAKE, né en 1780, entra aussi au service, et fut tué le 17 août 1808, à la bataille de Roleia en Portugal. Z.

W. Thorn, *Memoir of the War in India, conducted by lord Lake and sir Arthur Wellesley* ; 1803-1806. — Mill, *History of the British India*. — Grant Duff, *History of the Mahrattas*, t. III.

LALA *de Cyzique*, femme-peintre grecque, vivait vers 75 avant J.-C. Elle peignit au pinceau, à l'encaustique et sur l'ivoire. Elle excella surtout dans les portraits de femme, et se peignit elle-même. Personne ne la surpassa pour la rapidité du travail. Ses œuvres furent estimées au point d'obtenir la préférence sur celles de Sopolis et de Dionysius, dont les tableaux remplissaient les galeries des riches Romains. Lala ne se maria jamais. Y.

Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 11.

LALAIN ou **LALAING** (*Jacques*, dit *Jacquet* DE), surnommé *le Bon Chevalier*, né vers 1422, mort le 4 juillet 1453. Fils de Guillaume de Lalain (sénéchal de Hainaut pour le duc de Bourgogne), il quitta à seize ans le manoir natal. Adolphe, duc de Clèves, neveu du duc de Bourgogne, était du même âge que Jacquet. Il demanda aux parents du jeune homme de lui donner leur fils pour écuyer. Le père et la mère y consentirent, et les deux jeunes gens se rendirent à la cour de Bourgogne. C'est là que Jacquet devait achever son apprentissage de gentilhomme. Guillaume de Lalain, avant de se séparer de son fils, lui recommanda de suivre en toutes choses les commandements de l'Église ; puis il ajouta : « Jacquet, beau fils, sachez que peu de nobles hommes sont parvenus à la vertu de prouesse et bonne renommée s'ils n'ont dame ou damoiselle de qui ils soient amoureux, etc. » Jacquet se rendit à la cour de Bourgogne, à Bruxelles. Il y retrouva le jeune duc de Clèves, dont il devint l'ami et le compagnon le plus familier. Jacquet fut nommé écuyer du duc de Bourgogne, et le servit à table. Il passa ainsi six années à cette cour, alors une des plus somptueuses, des plus splendides de l'Europe, et termina ainsi son éducation.

Jacquet de Lalain fit ses premières armes en 1444. Il s'agissait de reconquérir, au profit de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, la ville et fief impérial de Luxembourg, détenu et possédé par le duc de Saxe. La ville, protégée par un château où se tenait une garnison, fut principalement défendue par les bourgeois. Jacquet de Lalain avait été conduit à cette guerre par le duc, qui y assistait en personne. Il fondit, la lance en arrêt, sur ces manants, dont il fit litière, et contribua puissamment à soumettre cette place, qui rentra ainsi sous l'obéissance de Philippe le Bon. En 1445, au printemps, le roi de France Charles VII, accompagné de René d'Anjou, duc de Lorraine, de la reine-duchesse Isabelle, des grands-officiers de France, des princes de son sang, etc., tenait cour plénière et gala royal à Nancy, dans les États de René, son vassal et beau-frère. La noblesse de toutes les puissances amies et limitrophes y avait été conviée. Le 10 juin (1), une grande passe d'armes ou fête chevaleresque, fut décidée par les princes, et eut lieu quinze jours après, dans la prairie de Nancy. Jacquet y parut avec avantage. Les comtes du Maine et de Saint-Paul l'avaient chargé de les y représenter. Marie de Clèves (*voy.* ce nom), duchesse d'Orléans, Marie de Bourbon, duchesse de Calabre, femme de Jean d'Anjou, fils du roi René, le retinrent pour leur écuyer. « Ces deux dames, dit la chronique, désiroient fort à avoir les devises (entretiens) du dit Jacquet et étoit chacune d'elles si bien en grâce, sans que l'une s'aperçût de l'autre, que merveille étoit. Si l'oyoient moult volontiers parler, désirans que leurs maris le ressemblassent... Icelles dames étoient en tel point que nuict et jour ne savoient que penser pour trouver moyen honnête de parler à lui et de avoir ses devises. » Jacquet, « un jour devisoit avec l'une, le len-

(1) Suivant Lefèvre de Saint-Remi (éd. du Panthéon, p. 618). Il y a ici probablement une légère erreur chronologique. C'est vraisemblablement le 10 avril qu'il faut lire.

demain avec l'autre; ou si à point se gouverna en tout honneur, qu'oncques il ne fit chose dont il duts être repris devant Dieu ni le monde. »

Le jour du tournois arrivé, Jacquet se présenta dans la lice, superbement équipé. Il avait sur son casque une espèce de lambrequin appelé *guimpe*, bordée et enrichie de perles à franges d'or, traînant jusqu'à terre : c'était un présent secret de la première dame. Au bras gauche, il portait une riche *manche*, toute ruisselante de perles et de pierreries, que la deuxième dame lui avait mystérieusement glissée. En passant devant la loge des dames, Jacquet fut fort remarqué. La première dame, qui était la duchesse d'Orléans, témoigna d'une manière couverte à la deuxième dame, Marie de Bourbon, sa voisine, l'étonnement que la *manche* portée par Jacquet avait causé dans son esprit. La deuxième dame fit part discrètement à sa belle cousine d'un sentiment semblable, au sujet de la *guimpe*. Peu à peu les deux dames dévoilèrent involontairement, sans se le dire, ce qu'elles se cachaient l'une à l'autre et se séparèrent toutes deux secrètement « courroucées ».

Le soir, au souper, Jacquet fut assis à table entre les deux duchesses. « La première, très-secrètement et sans que l'autre s'en aperçust, donna à Jacquet un très-riche diamant; et pareillement en fit la seconde d'un moult bel rubis assis en un annel d'or. » Une fois la rivalité ainsi allumée entre ces deux grandes dames, la position de Jacquet devenait de plus en plus difficile. Comment accomplir ou observer à la fois les deux points que Guillaume de Lalain, son père, lui avait solennellement recommandés lors de son départ? Jacquet, il est vrai, ne se couchait jamais, le soir, sans s'être confessé; et chaque jour, le matin, « avant qu'il partist de son logis, il y faisoit chanter messe, laquelle il oyoit moult dévotement, faisant ses prières à Dieu, et à la Vierge Marie, sa mère, qu'il le voulust garder d'encombrier ». Toutefois, devant un tel *ennemi* et un danger croissant, Jacquet prit un parti que parfois les plus braves eux-mêmes, parmi les gens de guerre, sont réduits à prendre : il battit en retraite en présence de forces inégales. Se voyant seul contre les deux dames, il s'esquiva adroitement, et parvint ainsi à se soustraire sain et sauf au péril.

En septembre de la même année, Jacquet, de retour dans les États de son maître, le duc de Bourgogne, se rendit à Anvers. Là il rencontra un chevalier sicilien, nommé Jean de Boniface, attaché à la cour d'Alfonse d'Aragon, roi de Sicile. Ce chevalier errant portait à la jambe gauche un fer d'esclave suspendu à une chaînette d'or. Il était venu ainsi porteur de cette *emprise* pour faire armes en l'honneur de sa dame avec le premier chevalier ou écuyer qui voudrait accepter le combat. Jacquet, dont l'ambition était précisément de rencontrer de telles aventures, toucha l'emprise, et combattit le chevalier sicilien. Il fit armes à cheval et à pied, d'après les chapitres ou termes du défi, et s'y comporta d'une manière si distinguée que le duc de Bourgogne, juge de la lutte, lui conféra, sur la lice même, le degré de chevalerie.

Jacques de Lalain, armé chevalier, recommença de courir le monde avec plus de zèle et d'autorité que par le passé. De 1446 à 1450, il parcourut successivement la France, la Navarre, l'Aragon, la Castille, le Portugal, le Languedoc, le Dauphiné, la Bourgogne, l'Écosse, l'Angleterre et revint enfin dans les États de Bourgogne. Le but constant de ces pérégrinations diverses était toujours d'acquérir la gloire chevaleresque et d'accroître sa renommée, en manifestant sa prouesse dans une suite d'éclatantes épreuves. A cet effet, et suivant les prescriptions traditionnelles de la chevalerie, il envoyait préalablement dans le pays qu'il se proposait de visiter un hérault d'armes porteur des *chapitres*, ou lettres de défi, adressées par Jacquet de Lalain à tous les écuyers et chevaliers des environs. Ces lettres contenaient les termes et conditions du combat.

Cependant, ce genre de joûtes chevaleresques, usé par le temps, qui détruit tout, et combattu par la politique des gouvernants, avait considérablement perdu de son prestige et de son crédit parmi les gentilshommes ainsi que dans les diverses cours de l'Europe. Les souverains, qui l'estimaient contraire au bon ordre, aux prérogatives de leur couronne et à l'ascendant de la justice civile, ne se prêtaient point sans répugnance à ces luttes en pleine paix, vestiges d'institutions qui appartenaient à un autre âge. Aussi notre chevalier errant fut-il accueilli partout avec quelque répugnance; les divers souverains à qui il dut s'adresser pour obtenir l'autorisation de ces sortes d'épreuves, appelées aussi *gages de bataille*, s'accordèrent, à peu près unanimement, à éconduire la requête du paladin par quelque prétexte ou fin de non recevoir obligeante et polie. A la cour de Londres, notamment, « pays aussi peu méridional que chevaleresque, le roi d'Angleterre Henri VI ne voulut donner congé à nul de son royaume pour faire armes à l'encontre d'icelui messire Jacques et ses compagnons, lesquels, quand ils virent la petite recueillotte qui leur avoit été faite, se partirent de Londres et se mirent en mer au port de Gravesans (Gravesend), pour retourner, par le port de l'Écluse, en Flandres ou dans les États de Bourgogne ». Jacquet de Lalain avait été plus heureux en Castille et en Écosse. En ces deux pays, il parvint à trouver chaque fois un champion qui se mesura avec lui. Mais, sauf ces deux exceptions, l'appel éclatant qu'il avait fait retentir dans les diverses régions de la chrétienté demeura à peu près sans écho et sans résultat.

En 1450, année du Jubilé, Jacques de Lalain,

après avoir tenu un pas d'armes à la *Fontaine-des-Pleurs* (1), près de Châlons-sur-Saône, se rendit à Rome, pour y gagner les indulgences attachées à ce saint pèlerinage. Passant de là au royaume de Naples, il alla saluer le roi Alfonse, et lui demanda l'autorisation de faire armes dans ce royaume. Cette demande ne fut point accueillie. A Naples, il rencontra le duc de Clèves, son compagnon d'enfance, qui revenait d'accomplir de son côté le grand pèlerinage de Jérusalem. Tous deux ensemble revinrent en Bourgogne. Il traversa ainsi la Lombardie, la Savoie, la Bourgogne proprement dite et rentra en Hainaut. « Par toutes les Italies, il portoit toujours son emprise, mais oncques au passer qu'il fit, ne trouva homme qui y touchast. » A Mons en Hainaut, Jacques de Lalain fut reçu en 1452 chevalier de l'ordre insigne de la Toison d'Or. Bientôt après, le duc de Bourgogne envoya une ambassade au saint-père en vue de s'opposer aux progrès du Turc sur le domaine de la chrétienté. Cette ambassade se composait de Jean de Croy, seigneur de Chimay, de messire Jacques de Lalain, de *Toison d'Or* le hérault, d'un docteur en théologie et d'un secrétaire. Au retour de Rome, l'ambassade se rendit auprès du roi de France. Mais Charles VII, qui se méfiait des mouvements du duc, accueillit peu favorablement cette ouverture diplomatique.

En 1451 les Gantois se révoltèrent contre le duc de Bourgogne. Ce prince envoya des troupes pour les soumettre. Jacques de Lalain prit part, pendant deux années consécutives, à cette longue et laborieuse campagne. Enfin, le 4 juillet 1453, il suivait les opérations du siége de Poucques. Placé sous un pavois on abri provisoire d'une bombarde, il observait la place assiégée, lorsqu'un boulet de pierre, lancé par l'artillerie ennemie, vint effondrer le pavois. Un éclat de bois lui fracassa le crâne et entama la cervelle. Jacques tomba à terre, et expira peu de moments après. Sa mort produisit un grand deuil. Le corps fut porté au château de Lalain, puis inhumé dans l'église du lieu, sous une riche sépulture. Georges Chastelain, premier orateur du duc de Bourgogne, en composa l'épitaphe.

Telle fut la carrière *historique* de Jacques de Lalain. A ce premier point de vue, comme acteur des événements de son temps, ce personnage, on le voit, n'offre qu'un intérêt médiocre. Mais il n'en est pas de même si on le considère au point de vue des mœurs du temps. Jacques de Lalain nous offre en effet la personnification d'un type aussi curieux qu'intéressant. Il fut un des derniers représentants de l'idéal chevaleresque. L'imagination s'attache avec sympathie au destin de ce personnage, exalté jusqu'à l'héroïsme par la foi qui l'anime. Cependant, il passe ainsi à travers ses contemporains, entouré des hommages glacés qu'on adresse à des convictions d'un autre âge. Ce paladin succombe à l'âge de trente-deux ans, tué misérablement par un canon, l'arme des temps modernes, qui bouleversait déjà toute la science de la chevalerie et qui allait renouveler de fond en comble l'art de la guerre. Il meurt en 1453, l'année même où les chronologistes font cesser l'ère du moyen âge.

La *poésie* de cette légende se fait déjà sentir dans le charmant récit de son gothique chroniqueur. Jacques de Lalain est un des personnages fictifs de la *Remontrance à une Royne désolee*. Tel est le titre d'un roman, d'une allégorie historique et poétique, composée, vers 1463, par Georges Chastelain, en l'honneur de la célèbre et infortunée Marguerite d'Anjou. L'auteur d'un poëme écrit vers 1467, après la mort de Philippe le Bon, a placé également Jacques de Lalain parmi les héros morts qui viennent accueillir le duc de Bourgogne dans les régions élyséennes. Au seizième siècle, Pons Héviter, né à Delft, dans les États de Bourgogne, publia un livre intitulé *De Rebus Burgundicis*, consacré aux fastes historiques de sa patrie. Cet ouvrage, d'une latinité élégante et nerveuse, respire ce souffle de gloire antique, ce souffle à la fois littéraire et guerrier, qui animait Charles le Téméraire. Les actions et les vertus de Jacques de Lalain sont célébrées avec enthousiasme dans cet ouvrage. La poésie du sujet se dégage enfin, un siècle plus tard, sous une forme peu sublime, il est vrai, mais positive et métrique. En 1633, un gentilhomme du Tournaisis, nommé Jean d'Ennetières, consacra au souvenir du personnage qui fait l'objet de cet article une œuvre dont voici le titre : *Le Chevalier sans reproche Jacques de Lalain*, poëme en seize livres. Ce poëme est une pàraphrase, infiniment développée, de la *Chronique de Lalain :* il est dédié à l'un des descendants du héros. Par ce trait d'analogie et par d'autres, ce poëme rappelle *La Pucelle* de Chapelain, dédiée par l'auteur au duc de Longueville, petit-fils du fameux Dunois.

VALLET DE VIRIVILLE.

La Chronique de Lalain, par Lefevre de Saint-Remy (1); dans le *Panthéon Littéraire*, 1842, in-8°. — *Remontrances a une Royne desolée*, par Georges Chastelain, ms. de la Bibliothèque impériale de Paris, ancien fonds du roi, français, n° 7487, folios XX et XXJ. — *Épitaphe de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; ibid.*, ms. 10,282;6. Col-

(1) En 1463, Philippe de Lalain, neveu de Jacques, tint à Bruges un pas d'armes, à l'imitation de celui que Jacques avait tenu précédemment près de Châlons. La relation de ce pas d'armes, qui eut lieu en 1463, nous a été conservée dans le ms. de la Bibliothèque impériale de Paris, Baluze, 10,319, 3 du folio 136 au folio 171. Cette relation ne doit pas être confondue avec celle de la *Fontaine-des-Pleurs*.

(1) Dans cette édition comme dans les précédentes, et sur la foi des éditions précédentes, la *Chronique de Lalain* est attribuée à Georges Chatelain. Le nom de ce dernier figure seul comme nom d'auteur dans cette édition. Mais c'est là une erreur incontestable, et que M. Buchon a lui-même reconnue et reparée plus tard, en publiant les *OEuvres de Chastelain*.

bert, 5466; folios 7 et 8; volume intitulé, *Trône d'Honneur*. — Jean d'Ennetières, *Le Chevalier sans reproche*; Tournay, 1633, in-8° fig.

* **LALAING D'AUDENARDE** (*Charles-Eugène*, comte DE), général et sénateur français, né à Paris, le 13 novembre 1779. Entré au service de l'Autriche, le 1er avril 1799, il fut admis, en qualité de sous-lieutenant, dans le 6e régiment de dragons (Melas), donna sa démission le 15 octobre 1803, passa au service de France, et obtint, le 28 juin 1804, le brevet de capitaine dans le 112e de ligne. Nommé chef d'escadron au 3e régiment de cuirassiers, le 5 septembre 1805, il devint major le 10 septembre 1807, et colonel le 29 janvier 1809. M. Lalaing d'Audenarde fit les guerres de 1805 à 1809 à la grande armée, et prit part aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram. Sa conduite pendant l'expédition de Russie lui mérita les épaulettes de général de brigade (5 décembre 1812). Le général Lalaing d'Audenarde accueillit avec enthousiasme le retour des Bourbons, et fut admis, le 1er juin 1814, comme lieutenant dans la compagnie des gardes du corps de Noailles. Il suivit le roi Louis XVIII à Gand, et devint lieutenant commandant de cette compagnie le 1er novembre 1815. Au commencement de la guerre d'Espagne de 1823, il fut désigné pour commander les escadrons de guerre de la maison militaire du roi, à l'armée des Pyrénées. Nommé lieutenant général le 30 juillet suivant, il fut appelé le 28 novembre 1824 au commandement de la septième division militaire (Grenoble). Mis en disponibilité le 4 août 1830, il fut compris, le 7 février 1831, dans le cadre d'activité de l'état-major général de l'armée, devint membre du comité de cavalerie, et obtint en 1842 le commandement de la deuxième division militaire (Châlons-sur-Marne), puis celui de la quatorzième (Rouen), et fut admis à la retraite en 1847. L'empereur lui conféra la dignité de sénateur le 4 mars 1853. SICARD.

Biographie des Sénateurs — *Archives de la guerre.*

LALAMANT ou **LALLEMANT** (*Jean*), médecin et littérateur français, né à Autun, où il mourut vers la fin du seizième siècle. Il s'acquit une certaine célébrité par le grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie et de médecine qu'il publia, et où l'on remarque une connaissance approfondie de l'astronomie et des langues anciennes. Nous citerons de lui : *Traduction des quatre Philippiques de Démosthène en françois sur le grec*; Paris, 1549, in-8°; — *Cl. Galeni De Diebus decretoriis Libri III, recens latine facti et commentariis illustrati*; Lyon, 1559, in-4°; — *Hippocratis De Hominis Ætate, ex extremo fine libri de Carnibus*; Genève, 1571, in-8°; — *Sophoclis Tragœdiæ septeme græco*; Paris, 1577, in-8° : cet ouvrage est cité par Maittaire sous ce titre : *Sophoclis Tragœdiæ nunc primum latinæ* (latinis versibus) *factæ, et in lucem emissæ per Jo. Lalamantium*; Paris, 1557, in-8°. Bayle, à propos de cette traduction, range l'auteur parmi les plagiaires, parce qu'il a emprunté plusieurs vers de Georges Rataller, sans le nommer; — *De Ptisanæ sui temporis libellus*; Lyon et Autun, 1578, in-8°, augmenté de la version latine de cinq opuscules de Galien; — *Galeni Operum latine edendorum specimen*; Genève, 1579, in-8°; — *Exterarum fere omnium et præcipuarum Gentium anni ratio et cum romano collatio*; Genève, 1671, in-8°; quatre dissertations, extraites de ce livre, *De Tempore et ejus partibus*, *De Anno Macedonico*, *De Mensibus Macedonum* et *De Anno Attico*, ont été insérés par Gronovius dans ses *Antiquités grecques*, t. IX, etc. K.

Manget, *Biblioth. médic.*, III. — Kœnig, *Biblioth. vetus et nova*, p. 453. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, I. — Maittaire, *Annales Typograph.*, III, 700. — Du Verdier, *Biblioth. française*, p. 636. — Munier, *Mém. pour l'hist. d'Autun.*

LALANDE (*Jacques* DE), sieur DE LUMAC, DE MAZIÈRES, DE LAVAU, DE MONTARAN, etc., jurisconsulte français, né le 2 décembre 1622, à Orléans, mort dans la même ville, le 5 février 1703. Il fit ses études à Orléans, où il prit le 27 mars 1646 le grade de licencié et en 1652 celui de docteur. Le 29 mai 1654 il acheta une charge de conseiller au présidial d'Orléans, qu'il quitta quatre ans plus tard, pour se livrer entièrement à l'étude du droit. Le 18 juillet 1673 il reçut le titre de conseiller honoraire au même présidial, et mourut à quatre-vingts ans, avec ce titre. Il avait été receveur de la ville d'Orléans en 1683 et 1684 et maire en 1691 et 1692. « Il fut, dit Nicéron, juste, modeste, doux, simple, équitable, attentif et vigilant dans les affaires publiques; il étoit négligent et sans précaution pour les siennes. Éclairé sur les intérêts des autres, habile à donner à ceux qui venoient le consulter des conseils prudents et des lumières sûres, il étoit crédule et aisé à tromper sur ce qui le regardoit. Il étoit désintéressé et ennemi de la dépense; négligé dans ses manières et dans son extérieur, il avoit tout le fonds de cette politesse dont il négligeoit les dehors. » On a de lui : *Exercitationes utriusque juris ad titulum De Ætate et ordine præficiendorum, apud Gregor. IX, cum brevi Tractatu De Nuptiis Clericorum vetitis aut permissis, et ad titulum secundum Libri XXVIII Dig.*, etc.; Orléans, 1658, in-4°; — *Prælectiones in titulum De Decimis Primitiis et Oblationibus libri tertii Decretal. Gregor. IX*; Orléans, 1661, in-4°; — *Commentaire sur la coutume d'Orléans*; Orléans, 1673, in-fol.; seconde édition, revue et corrigée par Philippe-Auguste Perreaux, avocat au parlement et au présidial d'Orléans, augmentée des *Mémoires* de l'auteur, des *Notes* de M. de Gyves, avocat du roi, d'une *Conférence générale sur toutes les coutumes de France qui ont rapport à celle d'Orleans* et du *Traité du Ban et de l'Arrière-Ban* (déjà publié séparé-

ment; Orléans, 1675, in-4°); Orléans, 1704, 2 vol. in-fol. Selon Nicéron, cette seconde édition est inférieure à la première, l'éditeur y ayant mal à propos changé ou supprimé des passages utiles; — *De Ingressu in secretaria judicum, et cum his considendi societate, viris honoratis competentes, et de honorariis dignitatibus*; Orléans, 1674, in-4°; — *Ad Novellam imperatoris Justiniani CXXX cujus argumentum est* De Transitu Militum, eorumque Annona et De Metatis; Orléans, 1679, in-4°; trad. en français, sous le titre de : *Du Passage, des Étapes et Logements des Gens de Guerre*; ibid., — *Specimen Juris Romano-Gallici ad Pandectas, seu Digesta*; Orléans, 1690, in-12; cet essai ne contient que les huit premiers titres du livre Ier du *Digeste*; la suite de ce grand ouvrage est restée manuscrite.

L—z—E.

Prevôt de La Jannès, *Éloge de Jacques de La Lande*, en tête du t. II de la *Coutume d'Orléans* (édit. de 1740). — Niceron, *Memoires pour servir a l'histoire des hommes illustres*, etc., t. XLIII, p. 178-182.

LALANDE (*Michel-Richard* DE), compositeur français, surintendant de la musique de Louis XIV et de Louis XV, né à Paris, le 15 décembre 1657, et mort à Versailles, le 18 juin 1726. Fils d'un pauvre tailleur, dont il était le quinzième enfant, ses parents le placèrent parmi les enfants de chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, leur paroisse, où il apprit la musique sous la direction de Chaperon. Le jeune Michel avait une voix pure et sonore; il devint bientôt l'élève favori de son maître, qui se plaisait à le faire entendre dans les grandes solennités. Doué d'une intelligence précoce et d'un esprit sérieux qui le rendaient capable d'une application soutenue, il voulait tout connaître à la fois, et son ardeur pour l'étude était telle qu'il passait souvent des nuits à travailler; aussi parvint-il en peu de temps à apprendre, pour ainsi dire tout seul, à jouer du clavecin et de plusieurs autres instruments; et à écrire ses idées musicales selon les règles de l'art. A l'âge de quinze ans, Lalande perdit par suite de la mue la belle voix de soprano que les amateurs allaient admirer à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Il quitta la maîtrise, au grand regret de Chaperon, qui se faisait honneur d'avoir formé un élève aussi distingué, et fut généreusement recueilli par un de ses beaux-frères, qui, pour le faire connaître, donnait chaque semaine un concert où l'on entendait le jeune virtuose. L'instrument que Lalande préférait alors à tout autre était le violon. Il se présenta à Lully pour être admis au nombre des musiciens de son orchestre; mais cette démarche n'ayant pas réussi, il en éprouva un si vif chagrin qu'il brisa son violon et renonça pour toujours à cet instrument. Lalande s'était heureusement préparé d'autres ressources; il se remit à l'étude du clavecin et de l'orgue, et fut bientôt appelé à desservir à la fois comme organiste quatre églises de Paris, celles de Saint-Gervais, de Saint-Jean, des Grands-Jésuites et du Petit-Saint-Antoine. Peu de temps après, le jeune artiste, dont le talent avait fixé l'attention du P. Fleuriau, fut chargé par celui-ci de composer les symphonies et les chœurs de plusieurs tragédies destinées à être représentées à la maison professe des jésuites, et s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale de l'auditoire. Plus tard, la place d'organiste du roi ayant été mise au concours, il se fit entendre devant Louis XIV, à Saint-Germain, et Lully, qui était juge de ce concours et qui ignorait le nom du postulant, déclara que la place lui revenait de droit si elle devait être donnée au plus habile; ce fut peut-être la seule fois qu'il rendit justice à Lalande. Quoi qu'il en soit, ce dernier ne fut pas agréé; on le trouva trop jeune, et l'emploi fut donné à un des autres concurrents.

Lalande comptait au nombre de ses élèves les filles du maréchal de Noailles. Sur la recommandation du maréchal, le roi lui confia l'éducation musicale des jeunes princesses qui devinrent ensuite madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse. Le roi lui faisait composer de la musique sur des paroles françaises, et venait souvent examiner son travail, qu'il lui faisait retoucher jusqu'à ce qu'il en ait été satisfait. Appréciant son mérite, il lui donna la charge de maître de la musique de sa chambre; puis, en 1683, lorsque Dumont et Robert, surintendants de la musique de la chapelle, prirent leur retraite, il décida que doréravant, au lieu de deux surintendants, il y en aurait quatre, qui serviraient par quartier, et accorda l'une de ces places à Lalande. L'année suivante, Louis XIV lui fit épouser Anne Rebel, qui passait pour la meilleure cantatrice de la chambre, et à laquelle il constitua une dot. Lalande eut de ce mariage deux filles; il les fit élever avec le plus grand soin, et ne négligea rien pour en faire des musiciennes distinguées. Toutes deux avaient une très-belle voix. En 1704, Lalande les fit entendre au roi qui, charmé de leur talent, les admit à sa chapelle, en donnant à chacune un traitement annuel de mille livres; elles ont excellé dans les gracieux récits que leur père composait pour faire valoir leurs moyens d'exécution. Malheureusement la satisfaction que donnaient à Lalande deux filles d'un tel mérite ne fut pas de longue durée; en 1711, la petite vérole les lui enleva après douze jours de maladie, à la même époque où la mort du Dauphin mit la France en deuil. Peu de jours après, Lalande, dominant sa douleur, reparut à la cour où l'appelait son service. Le roi lui fit signe de s'approcher, et lui dit avec bonté : « Vous avez perdu deux filles qui vous étaient chères; moi j'ai perdu Monseigneur; » et en lui montrant le ciel, il ajouta : « Lalande, il faut se résigner. » L'artiste puisa dans ces paroles affectueuses de nouvelles forces qu'il consacra au service de son royal protecteur; et aux largesses dont il avait

déjà été l'objet vinrent successivement s'ajouter plusieurs pensions, dont une de six mille livres sur la caisse de l'Opéra. Enfin, le roi lui donna le cordon de l'ordre de Saint-Michel, et réunit sur sa tête les quatre places de maître de sa chapelle avec tous les avantages qui y étaient attachés.

La musique de Louis XIV ne coûtait pas moins de cent mille écus par an. La musique de la chapelle n'était pas seulement une chose de luxe et de parade, qui devait servir à la pompe des fêtes religieuses de la cour; c'était encore pour le roi, qui était lui-même musicien, un objet d'affection particulière. Après la mort de ce monarque, le Régent ne s'occupa de la chapelle que pour réduire de moitié le nombre des exécutants, et Louis XV, en prenant les rênes du gouvernement, la laissa dans le même état d'abandon. Lalande avait continué de la diriger; mais, en 1722, la mort lui ayant enlevé sa femme, le chagrin qu'il éprouva de cette perte lui fit désirer le repos; il demanda au roi la permission de remettre gratuitement et sans aucune réserve, trois quartiers de son emploi de maître de musique de la chapelle, et fit agréer pour le remplacer Campra, Bernier et Gervais. Louis XV le gratifia, en retour, d'une pension de trois mille livres. La solitude de son intérieur le décida à se remarier, et, en 1723, il épousa la fille de Cury, chirurgien de la princesse de Conti. Trois ans après il mourut, d'une fluxion de poitrine.

Lalande fut le plus habile compositeur français de son temps, pour la musique religieuse. Ses compositions, dans lesquelles on retrouve les formes du style de Carissimi appropriées au goût français, parurent d'un genre nouveau lorsqu'on les entendit à la chapelle de Versailles, où elles eurent beaucoup de succès. Lalande possédait surtout l'art de bien exprimer le sens des paroles, et ses heureuses inspirations font souvent oublier la longueur des récits qui dans la musique sacrée de cette époque alternent avec les chœurs. Ses chœurs, généralement écrits dans le genre fugué, sont d'un puissant effet. Il a composé pour le service de la chapelle de Louis XIV soixante motets avec chœurs et orchestre, qui ont été publiés avec luxe aux frais du roi. Parmi ses motets, ceux qui ont obtenu une préférence marquée sont l'*Exsurgat Deus*, le *Te Deum*, et le *Dixit Dominus*, qui était le morceau d'épreuve des haute-contre, et dans lequel se trouvait le fameux *ut* de l'*Amen*, qu'il fallait attaquer sans hésitation. Lalande a peu travaillé pour le théâtre; on ne connaît de lui en ce genre que la musique de *Mélicerte*, comédie de Molière, et le ballet des *Éléments*, dont Roy avait fait les paroles. L'acte du *Feu*, qui formait à lui seul une pièce entière, ayant pour sujet les amours d'une vestale, a survécu longtemps au ballet des *Élémens* dont il faisait partie. DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

De Laborde, *Essai sur la Musique*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Castil-Blaze, *Chapelle-Musique des rois de France*. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

LALANDE (*Joseph-Jérôme* LE FRANÇAIS DE), célèbre astronome français, né le 11 juillet 1732, à Bourg (Ain), et mort à Paris, le 4 avril 1807. En 1744 ses parents l'envoyèrent au coll[illegible] les jésuites à Lyon; il vint plus tard à l[illegible] étudier le droit, et il se livrait à cette étude avec ardeur quand une visite à l'Observatoire fit naître en lui un goût qui dérangea les projets de ses parents et devint la passion dominante de toute sa vie. Il se mit à suivre les cours d'astronomie que De Lisle faisait au Collége de France. De Lisle était revenu depuis peu de Russie, vieux et presque oublié de ses confrères et du public. La circonstance était favorable; Lalande devint bientôt l'ami de son maître, qui proportionna ses leçons à la marche des progrès de l'élève. Il l'attira même chez lui pour le former aux calculs et aux observations. De là un attachement réciproque. Dans le même temps Lalande suivit le cours de physique mathématique que Le Monnier, astronome distingué, ouvrait au Collége de France. Ce dernier tâcha de s'attacher également un élève aussi remarquable. La rivalité des deux professeurs tourna au profit du jeune astronome, qui s'instruisait à deux écoles différentes. Ses études de droit terminées, il fut rappelé par ses parents. Sans une occasion que Le Monnier sut saisir habilement, Lalande était perdu pour l'astronomie. L'abbé de La Caille venait de partir pour le Cap de Bonne-Espérance dans le but de déterminer la distance de la Lune à la Terre; en partant il avait engagé les astronomes à aller faire à Berlin quelques observations à ce sujet. C'était le lieu le plus favorable. Le Monnier, qui devait être envoyé, céda son poste au jeune Lalande, qui partit aux frais du roi et avec l'autorisation de l'Académie des Sciences; c'est à dater de cette époque qu'il prit le nom de *Lalande*, sous lequel il est connu. Ce fut en 1751 qu'il arriva à Berlin. Maupertuis le présenta au grand Frédéric, qui parut d'abord étonné en voyant cet astronome de dix-neuf ans chargé d'observations qu'on disait si délicates. « Mais, ajouta-t-il de suite, puisque l'Académie vous a nommé, vous justifierez son choix. » Là pendant une année Lalande passa les belles nuits dans son observatoire, les matinées à étudier le calcul intégral sous la direction d'Euler, et les soirées avec les beaux esprits qui, comme Voltaire, Maupertuis, d'Argens et La Métrie, faisaient l'ornement de la cour de Frédéric. De retour à Paris, après le rapport qu'il fit de sa mission, il fut reçu à l'unanimité membre de l'Académie en 1753, à vingt-et-un ans. On le vit alors suivre successivement des cours de chimie, de botanique, d'anatomie et d'histoire naturelle. Bientôt il entreprit avec Clairaut un grand travail sur les comètes et particulièrement sur la comète de Halley, qui était attendue vers cette époque. Lalande four-

mit à Clairaut les calculs immenses dont il avait besoin pour établir la théorie de cette fameuse comète. Dès que le succès eut couronné cette grande entreprise, il en publia l'histoire, à la suite d'une traduction des tables planétaires et cométaires de Halley, avec de nombreuses additions. En 1760, chargé de la *Connaissance des temps*, il changea entièrement la rédaction de cet ouvrage. Une circonstance plus remarquable devait assurer sa célébrité. Deux passages de Vénus fixaient l'attention des savants; l'un devait avoir lieu en 1761, l'autre en 1769. Lalande fit une carte astronomique où l'instant de ces passages était marqué pour tous les pays du monde. Ce travail ingénieux, annoncé dans tous les journaux, lui fit une réputation universelle. Il reçut de tous côtés, des savants et des souverains, des invitations pour aller faire des observations; mais, craignant de perdre un temps précieux, il resta à Paris. Par suite de son immense correspondance, il put faire connaître promptement ce que les astronomes voyageurs avaient observé en différentes parties du globe, et avec l'activité qu'il déployait dans ses travaux, il eut le premier le plaisir d'annoncer à l'Europe le résultat des efforts communs. La distance du Soleil à la Terre fut enfin connue. Le public ne parlait plus que de Lalande. Cette époque du passage de Vénus fut un des moments les plus glorieux de sa carrière astronomique. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la marine, sur laquelle il fit des cours et publia des ouvrages encore estimés. Les services qu'il rendit dans cette partie de l'instruction le firent recevoir à l'Académie de Marine de Brest et lui valurent du gouvernement une pension de mille francs qu'il consacra sur-le-champ à l'instruction d'un jeune élève. Lorsque De Lisle résigna sa chaire d'astronomie du Collége de France en sa faveur, Lalande donna à son cours un éclat tout nouveau. Pendant quarante-six ans il en remplit les fonctions avec exactitude, et eut la gloire d'avoir formé les plus habiles astronomes, parmi lesquels il comptait avec orgueil Delambre, Méchain, Piazzi et beaucoup d'autres qui peuplèrent les principaux observatoires de l'Europe. Lalande fit venir pour le seconder un de ses neveux, M. Le Français, qui lui a succédé. M[me] Le Français, sa nièce, devint une de ses élèves; elle coopéra même à plusieurs de ses ouvrages, ce qui lui donna l'idée de publier plus tard l'*Astronomie des dames*. En 1802 il légua à l'Institut une somme de dix mille francs pour fonder un prix d'astronomie. Lalande aimait beaucoup les voyages. Il voulait connaître les savants avec lesquels il était en relation. Deux fois il alla visiter l'Angleterre. Il se lia avec William Herschel, et rapporta en France le *pendule composé de Harrisson*, dont il a donné la description. Il s'occupa ensuite de son voyage en Italie, que lui faisait désirer depuis longtemps son amour pour les arts et l'antiquité. Il parcourut la Suisse, la Hollande et plusieurs parties de l'Allemagne. Cependant, si Lalande eut en partage les qualités rares de l'intelligence, il fit preuve dans beaucoup de circonstances d'un jugement égaré par l'orgueil. Dans les dernières années de sa vie, il était tellement avide de célébrité qu'il émettait les idées les plus bizarres pour fixer l'attention publique. Ainsi il ne craignit pas de faire imprimer à plusieurs reprises qu'il avait acquis « toutes les vertus de l'humanité (1) ». Esprit actif et fécond, Lalande a écrit beaucoup; il a abordé tous les sujets, quelquefois heureusement; cependant, on ne peut pas dire qu'il fut un homme de génie.

On peut diviser les travaux de Lalande en trois séries : 1° *Ouvrages astronomiques*, 2° *Ouvrages divers*, 3° *Mémoires*. En 1764 il donna la première édition de son grand *Traité d'Astronomie;* Paris, 2 vol. in-4°. C'est un répertoire complet de tout ce que l'on savait alors et de beaucoup de méthodes peu répandues. Cet ouvrage, qui est son principal titre de gloire, a été beaucoup critiqué : il est en effet long et diffus; mais il sera toujours consulté par les astronomes, parce que l'auteur a consacré à la partie pratique, aux méthodes du calcul, à la description et à l'usage des instruments la part qui leur appartient. S'il n'a pas, comme Kopernik et Kepler, eu de ces idées neuves qui changent la face de la science, du moins il en a exposé les progrès avec netteté. Avant lui, Cassini, Le Monnier, qui avaient déjà publié des ouvrages sur le même sujet, ne s'étaient pas occupés suffisamment de la partie pratique. Lalande s'attacha donc à réparer cette omission, qui fait la matière de son second volume. Le premier contient les notions générales, le système du monde, la théorie des

(1) N'importe pour quel motif, il fallait qu'on parlât de lui. Il disait qu'il était « une toile cirée pour les censures et une éponge pour les louanges ». On lui a fait un juste reproche d'avoir abusé de la publicité. Quelques années avant sa mort il eut la constance de se tenir tous les soirs sur le Pont-Neuf, pour faire voir aux curieux les variations d'éclat de l'étoile *Algol*. Mais la police, qui à cette époque s'opposait à tout rassemblement, lui intima l'ordre de ne faire aucune démonstration en dehors de l'Observatoire. Souvent, pour attacher son nom à une idée neuve, il faisait connaître des noms encore obscurs. Comme il était enthousiaste de la découverte de Montgolfier, il fit annoncer qu'il irait à Gotha par une ascension aérostatique; mais son conducteur, gagné à son insu, le fit descendre au bois de Boulogne. Quoiqu'il fût en rapport depuis longtemps avec le directeur de l'observatoire de Gotha, il n'avait pu encore le visiter. Des astronomes vinrent donc au rendez-vous des différentes parties de l'Allemagne; ce fut un véritable congrès, tout pacifique sans doute, mais qui excita quelques inquiétudes parmi les souverains. Un journal anglais avait même averti le duc de Gotha qu'un astronome français pourrait bien aller porter dans ses États des idées révolutionnaires : on ignorait combien Lalande était opposé à tout bouleversement social. Il s'exposa aux plus graves dangers, après le 10 août 1792, pour sauver la vie à Dupont de Nemours qui s'était caché à l'observatoire du collège Mazarin. Lalande était d'une complexion délicate; cependant, sa santé ne fut presque jamais altérée. En 1767 un excès de travail détruisit en partie son tempérament, mais l'exercice du cheval lui rendit la vie. La diète, l'eau, les longues courses, tel était son hygiène.

planètes et des éclipses. On y remarque, à la suite des notes sur les plus célèbres astronomes et sur les ouvrages les plus utiles, des notices historiques et même mythologiques sur les diverses constellations. A cause de ces développements, Le Monnier avait appelé cet ouvrage la *grosse Gazette*. Lalande y avait inséré le résumé des leçons de ses trois maîtres, et surtout de La Caille, dont il avait hérité des manuscrits. Il avait réuni tout ce que les anciens avaient de mieux en astronomie, et les méthodes que l'expérience lui suggérait à mesure qu'il s'occupait d'une nouvelle édition (revue et augm.; Paris, 1771-81, 4 vol. in-4°). L'édition précédente ne contenait que quelques pages sur le flux et le reflux de la mer. Un procès pendant à l'amirauté, dans lequel l'Académie des Sciences avait été consultée et dont il fut chargé de faire le rapport, lui donna lieu de voir ce qui manquait à nos connaissances pour le flux et le reflux de la mer. Depuis ce temps il n'avait cessé de rassembler des observations de tous les pays et de tâcher de perfectionner ou de simplifier les méthodes et les calculs de théorie qu'on emploie. Il en est résulté un traité sur les marées, à la suite duquel il a placé un mémoire de Dupuis qui explique la mythologie au moyen des constellations; mais ce traité laisse beaucoup à désirer, parce qu'il a été rédigé trop précipitamment. Le *Traité d'Astronomie abrégé*, parut à Amsterdam (Paris), 1774 et à Paris, 1775 ou 1795, in-8°. Ses autres ouvrages sont : *Astronomie des Dames;* Paris, 1785, 1795 et 1806, in-18 ; — *Bibliographie astronomique*, avec l'histoire de l'astronomie depuis 1781-1802; Paris (1803), in-4°, augmentée d'une table des matières par Cotte : c'est un catalogue utile et commode de tous les ouvrages que les astronomes peuvent consulter; les articles principaux y sont suivis de notices critiques, que l'on regrette de ne pas voir en plus grand nombre. Ce répertoire, quoique indispensable aux astronomes, convenait à trop peu de personnes pour qu'on pût espérer un débit qui couvrît les frais de l'impression. Le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, le fit imprimer aux frais du gouvernement. Lalande en avait commencé la rédaction dès 1775; — *Histoire céleste française contenant les observations de plusieurs astronomes français*, t. I, Paris, 1801, publiée de même aux frais de l'État. Lalande ne paraît avoir été que l'éditeur de ce travail, qui fut en partie fait par Michel Le Français-Lalande, son neveu. Des cinquante mille étoiles indiquées, aucune n'a été déterminée par Lalande; mais il avait formé et dirigé l'observateur, et lui avait fourni les moyens de bien observer; car il fit construire l'observatoire de l'École Militaire, malgré la vive opposition du gouverneur de cette école, et fit acheter le quart de cercle qu'originairement l'astronome Bergeret avait fait établir pour le confier à Dagelet. — *Abrégé de Navigation, historique, théorique et pratique;* Paris, 1793, in-4° : ouvrage dans lequel on trouve les principes de la manœuvre et ceux du pilotage, les méthodes les plus simples pour se conduire sur mer par longitudes et latitudes, avec des tables horaires pour connaître le temps vrai par la hauteur du Soleil et des étoiles dans tous les temps de l'année et à toutes les latitudes jusqu'à 61°. A la fin du volume se trouvent mentionnés tous les bons livres de navigation qui ne sont pas indiqués dans la *Bibliographie astronomique; — Voyage d'un Français en Italie, en* 1765-66; Venise et Paris, 1769, 8 vol. in-12, et atlas in-4°; Paris, 1786, 9 vol. in-12. Cet ouvrage renferme l'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description, les mœurs, les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités, avec des jugements sur les ouvrages de peinture, de sculpture et architecture et les plans de toutes les grandes villes d'Italie; — *Traité des Canaux de Navigation;* Paris, 1778, in-fol. : composé en visitant dans toute son étendue le canal du Languedoc ; — *De la Description de neuf Arts différents :* art du papetier, 1761 ; du parcheminier, 1762; du cartonnier, du chamoiseur, 1764 ; du tanneur, 1764; du mégissier, 1765; du maroquinier, de l'hongroyeur, 1766; du corroyeur, 1767 ; — *Discours* qui remporta le prix de l'Académie de Marseille en 1757 sur ce sujet : *L'esprit de justice fait la gloire et la sûreté des empires;* — *Discours sur la douceur;* Bourg en Bresse, 1780, in-8°. L'auteur le relisait chaque année pour y prendre des règles de conduite, dont il s'écartait trop souvent; — *Discours* prononcé à Lyon dans lequel il établit *la préférence que l'on doit à la monarchie sur toute autre forme de gouvernement :* doctrine qu'il a professée même dans les circonstances les plus orageuses; — les *Éloges de Lavoisier, de Bailly, Delisle*, etc. Lalande est encore auteur d'un grand nombre de mémoires et d'observations, parmi lesquels on cite : *Mémoires sur la parallaxe de la Lune et sur la distance de la Terre*, dans lesquels on applique les nouvelles observations faites en 1751 et 1752, à Berlin et au cap de Bonne-Espérance, à un sphéroïde aplati, pour en déduire les parallaxes dans différents points de la Terre (ann. 1752, 1753, 1756, 1787); — *Mémoires sur les équations séculaires*, et sur les moyens mouvements du Soleil, de la Lune, de Saturne, de Jupiter et de Mars, avec des observations de Tycho-Brahé, faites sur Mars en 1593, tirées des manuscrits de cet auteur. Problème de gnomonique : tracer un cadran analemmatique, azimutal, horizontal, elliptique, dont le style soit une ligne verticale indéfinie, avec une planche. Examen des erreurs que l'on peut commettre dans la mesure des hauteurs méridiennes, ou des hauteurs correspondantes, avec des tables des corrections qui en résultent, et une pl. (ann. 1757); — *Sur la Théorie de Mercure* en cinq

1766, 1767, 1768 et 1786). Le
[illegible] la détermination du lieu de
, fondée sur des nouvelles observations;
l expose le mouvement de l'aphélie et
ent moyen de Mercure, sa révolu-
ı nce déduites des anciennes obser-
avec commentaire sur la partie de
iste ou s sont rapportées; dans le
. l' ur détermine l'excentricité et le
ie rcure; dans le quatrième, les
ıons qu'il éprouve par l'action des au-
ètes; dans le cinquième, il rectifie les
de Mercure, etc. (1767); — *Mémoires
aches du Soleil et sur sa rotation* (1776
; — *Mém. sur la planète d'Herschell*
t 1787); — *Sur la durée de l'année*
1782); — *Observations de huit mille
oréales*, faites à l'École militaire avec un
uart de cercle mural, en deux parties
1790). Les ouvrages auxquels de Lalande
moins participé ont pour titre: *Histoire
idémie des Sciences* pour les années
0; — *La Connaissance des Temps*, qu'il
après Maraldi, de 1759 jusqu'en 1775, et
eprit la rédaction de 1794 à 1807; —
ı *Mercure*; — *Journal des Savants*
-92): il y fournissait tous les articles
nt les mathématiques et la physique.
cite particulièrement trois *Lettres sur
ne* (janvier et juin 1758; février 1760).
remier écrit qui ait fait connaître en
ce nouveau métal; *Remarques sur
naies du Piémont* (décembre 1767);
mie de neuf Lalande (novembre 1791,
Il a aussi travaillé au *Nécrologe des
celèbres de France* (1767-82); au
de Physique, où il inséra en 1802
ticles sur la planète *Piazzi* (Cérès); au
ı *Encyclopédique*. Enfin, on trouve de
ı articles dans les *Acta Eruditorum* de
les *Philosophical Transactions*, les
s de Berlin, *de Dijon*, le *Diction-
s Mathématiques de l'Encyclopédie
que*. Jacob.

e Lalande, par Delambre (*Mém. de l'Institut*,
107). — *Moniteur* des 10 et 11 janvier 1808. —
llm, *Éloge de Lalande*, dans le *Magasin ency-
*. 1810, t. II, p. 288 325.

NDE (*Michel-Jean-Jérôme* Lefran-
, astronome français, neveu du précé-
à Courcy, près de Coutances (Norman-
21 avril 1766, mort le 8 avril 1839. Venu
e à Paris, il se livra à l'astronomie sous
on de son oncle dès 1781, fit un grand
l'observations, établit la théorie de l'or-
planète Mars, décrivit la partie du ciel
visible en France, et compta jusqu'à
mille étoiles sur l'horizon de Paris.
t beaucoup d'articles et de notes à la
sance des Temps. En 1792, il aida De-
ans la mesure de triangles aux environs
Telle était son ardeur à l'observation des
l'on disait « qu'il avait contracté l'habi-
tude de dormir un œil ouvert. » Il épousa, en 1788, Marie-Jeanne-Amélie Harlay, qui partageait son goût pour l'astronomie et aida son oncle dans le calcul des *Tables horaires* qui font partie de l'*Abrégé de Navigation*. Cet amour des sciences lui valut un madrigal qui finissait par ces deux vers :

> Si vous n'étiez et le sinus des Grâces
> Et la tangente de nos cœurs.

Par le crédit de son oncle, Michel de Lalande entra, le 26 décembre 1801, à l'Institut, où il remplaça Bory, dans la classe des Sciences, section d'astronomie. Il devint aussi membre adjoint du Bureau des Longitudes et directeur de l'Observatoire de l'École Militaire, où il fit ses observations. Enfin il suppléa son oncle dans sa chaire d'astronomie au Collége de France. On lui attribua à tort l'*Astronomie des Dames*. Il a eu M. Liouville pour successeur à l'Académie des Sciences. Ses *Tables de Mars* ont paru en 1801, et ses catalogues d'étoiles dans divers volumes de la *Connaissance des Temps*. Son observation de l'éclipse de lune du 20 mars 1783 fut publiée dans le *Journal de Paris*. L. L—t.

De Lalande, *Bibliogr. Astronomique* p. 597. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

LALANDE (*Luc-François*), homme politique et prélat français, né à Saint-Lô, en 1732, mort à Paris, le 27 février 1805. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances. Il professa la langue hébraïque et la théologie dans plusieurs établissements de cet institut. Lorsque la constitution civile du clergé eut été décrétée par l'Assemblée nationale, il prit la défense des principes consacrés par elle, en publiant l'*Apologie des Décrets de l'Assemblée nationale sur la constitution civile du clergé*; Paris, Froullé, 1791, in-8°, et un supplément. Cet écrit, qui eut trois éditions dans la même année, fixa sur lui l'attention de l'évêque métropolitain de Paris, qui le choisit pour son premier vicaire; mais bientôt il fut lui même appelé par le corps électoral de la Meurthe aux fonctions d'évêque constitutionnel de ce département. Il voulut d'abord décliner cet honneur; mais, entraîné par les sollicitations de toutes les autorités du temps qui lui envoyèrent des députations à Paris pour vaincre sa résistance, il finit par accepter cette mission. On n'eut qu'à se louer de l'esprit de conciliation qu'il apporta dans l'exercice de son ministère, autant que les circonstances purent le lui permettre. L'aménité de son caractère lui fit aussi beaucoup d'amis, tandis que la partie dissidente du clergé, qu'on appelait alors réfractaire, publiait contre lui plusieurs libelles où sa doctrine et même sa personne n'étaient pas ménagées (1). Il prononça

(1) Le titre de quelques-uns de ces libelles en révèle suffisamment l'esprit: *Le fanatisme de l'ignorance confondu*, in-8° de 46 pages. — *Parallèle des Principes de*

dans l'église cathédrale de Nancy l'éloge de Simoneau, maire d'Étampes, qui avait été victime des fureurs populaires, en voulant faire exécuter la loi. Ce discours a été imprimé sous le titre d'*Éloge funèbre de Jacq. Guillaume Simoneau, prononcé le* 3 *juin* 1792, *dans l'église cathédrale de Nancy ;* Nancy, 1792, in-4°. Lalande fut nommé, par le même collége électoral, membre de la Convention nationale ; il vota dans cette assemblée avec le parti modéré, et lors du procès de Louis XVI, il opina pour le bannissement hors du territoire français. Craignant les persécutions, il déclara renoncer aux fonctions ecclésiastiques. Aussi ne fut-il pas appelé au concile national des évêques et des prêtres constitutionnels qui se réunit à Paris, en l'an de la république. Lalande fut du nombre des conventionnels qui firent partie du Conseil des Cinq Cents ; il y siégea jusqu'au 1er prairial an VI, et finit par occuper l'emploi d'archiviste de la police. Pendant la durée de son épiscopat éphémère, il publia plusieurs instructions et lettres pastorales, destinées au clergé et aux fidèles de l'Église constitutionnelle. On lui doit aussi la quatrième édition de la *Grammaire Hébraïque* de Masclef ; Paris, 1781, 2 vol. in-12. Il n'a point d'article dans la *Biographie universelle* de L.-G. Michaud, quoique les plus minces conventionnels y aient trouvé leur place.

J. Lamoureux.

Documents particuliers. — Ersch, *La France Littéraire.* — *Petite Biographie Conventionnelle ;* Paris, 1816, in-12.

* **LA LANDELLE** (*Guillaume-Joseph-Gabriel* de), romancier français, né à Montpellier, le 25 mars 1812. Il fut officier de la marine royale, ensuite capitaine de long cours. Depuis 1840, il a fourni à divers journaux des feuilletons et romans maritimes, dont la plupart ont été publiés à part. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de Duguay-Trouin ;* 1844, in-12 ; — *Le Quart de nuit, contes et causeries d'un vieux navigateur ;* 1845, in-18 ; — *La Gorgone ;* 1846, in-8° : a paru d'abord dans le journal *L'Époque*, et en 1856 dans *Le Siècle ;* — *Aventures d'un gentilhomme, ou l'Émigration de la Bretagne en* 1793 ; 1847, 2 vol. in-8° : a paru d'abord dans le *L'Univers ;* — *Frise-Poulet ;* 1847, in-8° ; — *La Couronne navale ;* 1848, in-8° ; réimprimée en 1851, 9 vol. in-8° ; — *Le Docteur Esturgeol ;* 1849, 2 vol. in-8° ; — *Les Iles de glace ;* 1848-1850, 4 vol. in-8° ; — *Le Roi des rapaces ;* 1850, 4 vol. in-8° ; — *Le Trocador ;* 1851, 2 vol. in-8° ; — *Le Morne aux serpents ;* 1852, 2 vol. in-8° ; — *Le Tableau de la mer, batailles et combats ;* 1852, in-18, et dans la *Revue contemporaine ;* — *Les Princes d'Ébène ;* 1852, in-8° ; — *Falkar le Rouge ;* 1852, 5 vol. in-8° ; — *Le Coureur d'aventures ;* 1852, 3 vol. in-8° ; — *L'Usurier sentimental ;* 1853, 3 vol. in-8° ; — *La Vie du Marin*, poëme ; 1853, in-12 ; — *Le Château de Noirac ;* 1854, 2 vol. in-8°, et en 1855 dans *La Patrie ;* — *L'Honneur de la Famille ;* 1854, 2 vol. in-8° ; — *L'Eau et le Feu ;* 1855, 2 vol. in-8° ; — *Les deux Routes de la vie ;* 1855, 4 vol. in-8° ; 1856, 2 vol. in-8° : a paru dans la *Patrie ;* — *Le Dernier des Flibustiers ;* 1856, in-4° : publié d'abord dans *L'Écho du Nord*, et dans *L'Assemblée nationale ;* réimprimé en 1857 avec *Le Roi des Rois*, 5 vol. in-8° ; — *Don Graviel l'alferiez*, in-8°, et dans l'*Impartial du Nord ;* — *La meilleure Part ;* 1856, 4 vol. in-8° ; — *Les Épaulettes d'Amiral ;* 1858, in-18 ; — *Contes d'un marin ;* 1858, in-16 ; *L'Aiguillette d'Or*, etc.

G. de F.

Journal de la Librairie. — *Documents particuliers.*

LALANNE (*Michel*), poëte français, né en 1793, à Castres, mort en octobre 1825. A l'âge de vingt ans, il vint à Paris pour se livrer à ses goûts littéraires, fit insérer dans le *Mercure* une ode sur l'incendie de Moscou, et donna en 1814 au théâtre de l'Odéon une comédie en vers intitulée : *Les Mécontents, ou le choix d'un état*, imprimée en 1818 à Bordeaux. Il a encore fourni à divers recueils quelques morceaux de poésie légère, où l'on retrouve un talent agréable. K.

Mahul, *Annuaire necrologique.*

* **LALANNE** (*Jean-Baptiste*), poëte français, né à Dax, en 1772. Il cultiva le genre didactique, et donna plusieurs petits ouvrages en vers, où il rivalisait avec Castel. Chénier, qui n'aimait pas ce genre didactique, traita sévèrement Lalanne ainsi que ses émules. « Sans doute, dit-il, M. Castel, M. Lalanne et M. Michaud ont fait preuve de quelque talent pour écrire en vers ; mais savent-ils changer de ton ? savent-ils aimer la nature ? et les continuelles descriptions qu'ils accumulent avec complaisance ne fatiguent-elles pas un peu l'attention du lecteur le plus favorablement disposé ? » Palissot se montra plus bienveillant, et le félicita d'avoir, à l'exemple de Castel, bravé le préjugé qui proscrivait de la poésie le nom de nos légumes. Lalanne avait en effet osé dire :

Légumes nourriciers, oui, de vos noms divers,
Si Phœbus m'avouait, j'embellirais mes vers.
A ces noms ennoblis accoutumant l'oreille,
Ma muse vengerait le persil et l'oseille ;
Peut-être en ma faveur le dédain desarmé
Sourirait dans mes chants au cerfeuil parfumé.
L'ail aux sucs irritants, l'epinard salutaire,
Au censeur delicat pourrait ne pas déplaire.
Le navet dont l'Auvergne ensemence ses monts
Paraîtrait hardiment sans craindre les affronts ;
La carotte offrirait sa racine dorée,
Et je peindrais la plante à Memphis adorée.
Le chou même, le chou, parure de mes vers
Braverait le mépris ainsi que les hivers.

On a de Lalanne : *Le Potager, essai didactique ;* Paris, an VIII (1800), in-8° ; — *Voyage à So-*

M. Lalande avec les hérétiques. Nous trouvons dans le *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, sous le n° 2399, tome II, la mention d'une pièce de théâtre, fort rare, intitulée : *La Prophetie accomplie, ou le Tartuffe moderne, drame en quatre actes* de 84 pages, lequel est dirigé contre M. Lalande, évêque constitutionnel. Une note curieuse du bibliophile Jacob accompagne cette indication.

, 1802, in-8°; les deux ouvrages réu-», 1803, in-18; 1806, in-12; — *Les* *de la ferme*, poëme; Paris, 1804, in-18; .2; — *Bagnères*, poëme; Paris, 1819, L. L—T.

Chénier, *Tableau hist. de l'état et des progrès littér. franç. depuis 1789.* — Palissot, *Mémoires littérature.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *uv. des Contemp.* — Quérard, *La France Littér.*

LANNE (*Jean-Philippe-Auguste*), natu-t écrivain pédagogique français, né à Bor-le 7 octobre 1795. Il était à dix-huit ans n interne à l'hôtel-Dieu de Bordeaux, choix de l'état ecclésiastique. Il est e honoraire de Bordeaux, directeur du Stanislas et membre de la Société Linnénne aux. On a de lui : *Manuel Entomologique étude des lépidoptères de France;* 1822, -8°; — *Appel à l'opinion publique pour nse du clergé;* 1828, in-8°; — *Liberté gnement, contre la raison d'État;* 1840, — *Influence des Pères de l'Église sur l'é-n publique;* 1850, in-12; — *Extraits ullien;* 1853, in-8°; — *Poésies de l'en-* 1854, in-8°; — *Notice sur le couvent rmes;* Paris, 1855, in-12; — *Cyrille, classique;* 1856, in-8°; — *Rhétorique taire et complète;* 1857, in-12. G. DE F.

gnements particuliers.

LANNE (*Léon-Louis-Chrétien*), ingénieur , né à Paris, le 3 juillet 1811. Élève de l'É-ytechnique en 1829, il entra dans le corps ts et chaussées en 1831, et parvint au titre eur en chef de deuxième classe. Il aida ux dans la construction du chemin de fer s articulés de Paris à Sceaux. Au moment solution des ateliers nationaux, en 1848, il gé de remplacer M. Émile Thomas, leur di-L'insurrection de juin ne l'empêcha pas lir ses fonctions, et même à travers les les journées furent payées aux ayant-Chef de bataillon de la 11e légion de la ationale de Paris, M. Léon Lalanne fut au mois de juillet 1849, comme ayant pris mouvement du 13 juin; mais le 5 août la e du conseil du tribunal de la Seine déclara avait pas lieu à suivre contre lui. En accepta la direction des travaux publics chie, et à l'arrivée des Russes en 1854 il e pays. En 1855 il fut chargé par le ement français de construire une route de Rassowa à Kustendje, et plus tard se du télégraphe électrique à travers les utés danubiennes. En 1856 il accepta la n de la construction des chemins de fer st en Suisse, ce qui lui a valu le grade r de la Légion d'Honneur, le 28 juin 1856. lui : *Mémoire sur l'arithmo-plani-machine arithmetique et géométrique t facilement les résultats des opéra-s plus compliquées de calcul et de trie;* Paris, 1840, in-8°; — *Essai phi-que sur la Technologie* (extrait de l'*Encyclopédie nouvelle*); Paris, 1840, in-8°; — *Tables nouvelles pour abréger divers calculs relatifs aux projets de routes, principalement les calculs des terrasses et des plans parcellaires, précédées d'un mémoire sur leur construction et leur usage;* Paris, 1840, in-8°; — *Collection de Tables pour abréger les calculs relatifs à la rédaction des projets de routes et de chemins de toutes largeurs;* Paris, 1842, in-4°, avec planches; — *Tables graphiques des superficies de déblai et de remblai pour les routes et chemins de six mètres de largeur;* Paris, 1843, in-plano; — *Nouvelles Tables graphiques donnant sans calcul les superficies de déblai et de remblai, et les largeurs nécessaires à la rédaction des projets de chemins de fer;* Paris, 1843, 2 pl. in-plano; — *Instruction pratique pour l'usage des nouvelles Tables graphiques donnant les superficies de déblai et de remblai des chemins vicinaux de six mètres de largeur avec fossés d'un mètre;* Paris, 1843, in-8°; — *Sur la représentation graphique des tableaux météorologiques et des lois naturelles en général, appendix au Cours complet de Météorologie de L.-F. Kaemtz, traduit et annoté par M. Ch. Martins;* Paris, 1843, in-12; — *Description et usage de l'abaque ou compteur universel, qui donne à vue les résultats de tous les calculs d'arithmétique, de géométrie, de mécanique pratique,* etc.; Paris, 1845, in-32; 1851, in-12; — *Instruction pour l'usage de l'abaque des équivalents chimiques qui donne à vue les résultats numériques de toutes les combinaisons et réactions mutuelles des corps simples et des corps composés en proportions définies;* Paris, 1846, 1851, in-12; — *Instruction sur les règles à calcul, et particulièrement sur la nouvelle règle à enveloppe de verre;* Paris, 1851, in-12. M. Léon Lalanne a donné au recueil intitulé : *Instruction pour le peuple : cent traités sur les connaissances les plus indispensables : Arithmétique et Algèbre; Mécanique et Machines; machines à vapeur; Travaux publics et voies de communication.* Il est un des rédacteurs de *Un million de faits, aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres;* de *Patria, la France ancienne et moderne,* où il a fourni : *Travaux publics, finances, commerce et industrie, état militaire, population, administration intérieure et extérieure.* Il est un des auteurs du *Guide pour le choix d'un état.* Il a donné aux *Annales des Mines : Note sur les terrains d'une partie de la vallée du Donetz* (tome XVI), et diverses traductions de mémoires scientifiques allemands; aux *Annales des Sciences naturelles : Notes sur l'architecture des abeilles* (tome XIII); aux *Annales des Ponts et Chaussées : Note sur les deux premiers chemins de fer de l'empire d'Autriche* (1839); *Note sur le cylindre employé à la compres-*

tion des empierrements en Prusse (1840); *Mémoire sur l'arithmo-planimètre* (1840); *Mémoire sur les tables graphiques et sur la géométrie anamorphique* (1846); ces deux derniers mémoires ont obtenu chacun une des médailles d'or décernées par les ingénieurs aux meilleurs travaux des *Annales*. M. Léon Lalanne est collaborateur du *Magasin pittoresque*, de l'*Illustration*, de l'*Encyclopédie nouvelle* et de l'*Encyclopédie moderne* publiés par MM. Didot. Il est l'inventeur d'une balance à calcul et d'une machine qui résout les équations numériques des sept premiers degrés. L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

* LALANNE (*Marie-Ludovic-Chrétien*), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 23 avril 1815. Élève de l'école des Chartes en 1839, il s'est surtout occupé de littérature, et fut attaché en 1846 à la commission des travaux historiques. Chargé de la direction de l'*Athenæum français*, quelque temps après sa création, en 1853, il fonda, en 1856, à la suite de la fusion de l'*Athenæum* avec la *Revue contemporaine*, *La Correspondance littéraire*, revue mensuelle qui s'occupe de critique, de beaux-arts, de sciences et d'érudition. On a de lui : *Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre à canon en Europe*, 2e édition, corrigée et entièrement refondue; Paris, 1845, in-4° : ces *Recherches*, qui ont obtenu en 1840 une médaille de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, ont paru d'abord dans les *Mémoires des divers Savants*, publiés par cette Académie; — *Bibliothèque de poche : Curiosités littéraires*; Paris, 1845, in-16; — *Curiosités bibliographiques*; Paris, 1845, in-16; — *Curiosités biographiques*; Paris, 1846, in-16; — *Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes*; Paris, 1847, in-18; — *Curiosités militaires*; Paris, 1851, in-16; — *Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts*; Paris, 1852, in-16; — *Curiosités philologiques, géographiques et ethnologiques*; Paris, 1852, in-16; — *Curiosités historiques*; Paris, 1852, in-16; — *Curiosités des Inventions et des Découvertes*; Paris, 1852, in-16; — *Curiosités anecdotiques*; Paris, 1853, in-16; — *Les lois de la Galanterie* (1644), *opuscule précédé d'une introduction et de notes*, pour une collection ayant pour titre : *Le Trésor des pièces rares et inédites*; Paris, 1855, in-8°; — *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis* (1666-1693), nouvelle édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un grand nombre de lettres inédites, avec une préface, des notes et des tables, t. Ier; Paris, 1858, in-18; — *Mémoires de Marguerite de Valois, suivis des anecdotes inédites de l'histoire de France pendant les seizième et dix-septième siècles, tirées de la bouche de M. le garde des sceaux du Vair*, avec des notes, pour la *Bibliothèque elzevirienne*; Paris, 1858, in-18. Il a fait paraître dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes : Nom donné à la Marne par un poëte du douzième siècle* (2e série, tome Ier); — *Des Pèlerinages en Terre Sainte avant les Croisades* (tome II); — *Controverse à propos du feu gregeois* (tome III); — *Examen critique de l'ouvrage de M. Fuster intitulé Des Changements dans le Climat de la France* (tome II); — *Remarques sur une lettre inédite de Montaigne* (1849). Il a rédigé, avec plusieurs collaborateurs : *Biographie portative universelle, suivie d'une table chronologique et alphabetique où se trouvent répartis en 154 classes les noms mentionnés dans l'ouvrage*; Paris, 1844, in-12. Il a travaillé à *Un million de faits*, au *Dictionnaire Encyclopédique de la France* de M. Lebas, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie moderne* de MM. Didot, aux *Archives des Beaux-Arts*. Il a publié avec M. Bordier : *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France*; Paris, 1851, in-8°, 1re livraison.

L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

LA LAURE (*Claude-Nicolas*), jurisconsulte français, né à Paris, le 22 janvier 1722, mort le 10 septembre 1781. Reçu avocat en 1746, il fut nommé censeur royal en 1764. On a de lui : *Traité des Servitudes réelles à l'usage de tous les parlements et siéges du royaume, soit pays de droit écrit, soit pays coutumier, de la Flandre impériale et d'une partie de l'Allemagne*; Paris, 1761 et 1777, in-4°. Ce volume est suivi de plus de mille lois ou paragraphes de lois romaines, traitant des servitudes et trad. en français. L'auteur avait promis une seconde partie, mais elle est restée en manuscrit; — *Recueil d'Arrêts du Parlement de Paris*, avec *commentaires*; Paris, 1773, 2 vol. in-fol. C'est un extrait des *Mémoires* de Bardet. L—z—E.

Camus, *Bibliothèque de Droit*. — Querard, *La France Littéraire*.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.